FRÉDÉRIC SOULIÉ

OEUVRES ILLUSTRÉES

LA COMTESSE DE MONRION.

A LA LIBRAIRIE THEATRALE,
12, boulevard Saint-Martin.

PREMIÈRE PARTIE.

F. Barrias, del.
L. Deghouy, sculp.

LA LIONNE.

I.

LA FAMILLE THORÉ.

Il y a quelques années, on voyait, rue de Paradis-Poissonnière, une enseigne en demi-cercle, accompagnant le contour de la voûte de la porte cochère. Cette enseigne portait ces trois mots :

Magasin de Porcelaines.

En entrant dans la maison, on arrivait à une vaste cour, sur les côtés de laquelle on avait construit des appentis qui ne laissaient au milieu que le passage d'une voiture. Ces appentis, élevés seulement jusqu'à la hauteur du premier étage, étaient complétement vitrés par devant, et laissaient voir les monceaux de porcelaines qui couvraient les tablettes de ces immenses magasins.

On pénétrait dans celui de la gauche par une porte vitrée.

Dans cette énorme cage de verre, il y avait, l'une en face de l'autre, deux cages en fil de fer ; celle qu'on rencontrait d'abord en entrant, contenait un double bureau en chêne et très-élevé, lequel permettait aux commis qui tenaient les écritures de travailler, soit debout, soit perchés sur de hautes chaises à siége tournant. Sur ce bureau à deux pentes, les employés se trouvaient par conséquent face à face.

Au fond de cette enceinte étaient de grands casiers et une caisse en fer qu'aucun *monseigneur* n'eût pu for-



— Eh bien! ma chère qu'as-tu donc à me dire de si important. — Page 3.

cer, et dont M. Fichel eût défié M. Thoré de découvrir le secret.

Là se tenaient, au moment où commence ce récit, deux hommes : le premier, âgé de cinquante ans environ, était monsieur Thoré, le maître de la maison, dont l'aspect respirait la quiétude et le contentement de soi, ainsi que de sa bonne position commerciale ; l'autre était monsieur Louis Villon, son commis.

M. Thoré était le meilleur et le plus faible des hommes ; mais il avait des principes de conduite en vertu desquels il faisait tous ses efforts pour mentir à la fois à sa nature et à sa personne : il disait que ce n'était que par une sévérité implacable qu'on menait bien les affaires ; aussi avait-il pris l'habitude de parler d'un ton bourru et bref.

Ce jour-là, M. Thoré, les sourcils froncés, la bouche boudeuse, le coude appuyé sur le bureau, la tête appuyée sur son coude, examinait des registres que lui passait l'un après l'autre son jeune commis placé en face de lui.

M. Thoré tournait les feuillets d'un geste de mauvaise humeur, tandis que Louis Villon, le commis, le suivait des yeux avec un sourire narquois.

Celui-ci était un jeune homme de vingt-cinq ans, de haute taille, de bonne tournure, mais d'un visage commun, quoique assez beau. Rien qu'à le voir, on eût deviné que c'était là une de ces âmes honnêtes, franches, et qui ne font bon marché d'aucun des devoirs de la vie.

Le patron, ayant parcouru jusqu'au bout l'un des registres qu'il vérifiait, le poussa sur une table avec brusquerie. Au moment où il en prenait un autre des mains du commis, il jeta les yeux sur la seconde petite enceinte en fil d'archal, dans laquelle se trouvaient deux femmes qui le regardaient en souriant.

L'expression de ce sourire eût pu se traduire pour la plus âgée de ces dames par ces mots :

« Allons, voilà mon mari qui fait sa petite comédie. »

Et pour la plus jeune, par ceux-ci :

« Papa aura beau faire, il ne trouvera pas occasion de gronder monsieur Villon. »

Monsieur Thoré surprit sa femme et sa fille l'examinant ainsi d'un air presque railleur, et s'écria d'une voix terrible :

— Eh bien ! qu'est-ce que vous faites là ?.... Est-ce que vous croyez que c'est en bayant aux corneilles que nous finirons cette balance ?

La mère et la fille baissèrent vivement la tête sur les livres de commerce qu'elles compulsaient, tandis que M. Thoré continua, en regardant Louis Villon en face...

— Quant à vous, monsieur, vous prétendez être à jour ?

Louis ne baissa pas les yeux devant le regard menaçant de M. Thoré, et répondit d'un ton froid :

— Monsieur peut s'en assurer.

— C'est bon... c'est bon, repartit le patron, et reprenant son inspection : Mais, tenez... Hum !... (et il tourna un feuillet), voilà... (et il tourna un autre feuillet), voilà un report qui... non, le report est juste (il tourna encore un feuillet) ; et il continua en grommelant, les sourcils froncés, cherchant quelque chose à reprendre sans le trouver, et dépité de ne pouvoir faire une petite scène d'autorité.

Pendant ce temps, les deux femmes avaient repris leur travail, établissant sur des feuilles volantes, par doit et avoir, les comptes des clients de la maison.

La cage où elles se tenaient était juxtaposée au vitrage qui donnait sur la cour ; elle était meublée avec une sorte de luxe ; les bureaux étaient en palissandre ; une épaisse moquette couvrait le plancher, les siéges étaient couverts d'étoffes élégantes, et une petite cheminée à la prussienne ajoutait sa chaleur à celle de l'immense poêle qui chauffait tout le magasin. Indépendamment des bureaux et des casiers qui meublaient cette enceinte, on y voyait un métier à broder et une table à ouvrage qui annonçaient que les occupations de ces dames ne se bornaient pas au travail des écritures.

Madame Thoré était une femme de quarante ans, à qui la tranquillité d'une vie honnête et laborieuse avait laissé presque toute sa beauté. L'âge avait amené l'embonpoint ; la figure était empâtée et d'un rose plus que vif, mais aucune ride n'avait sillonné ce visage d'un dessin correct, calme, heureux. La taille n'était plus souple, mais l'ampleur des formes la faisait encore paraître mince ; les pieds et les mains étaient restés charmants.

Mille femmes dans le monde passent pour belles et en font état, qui n'eussent pu approcher de madame Thoré ; mais il était facile de voir qu'elle n'avait plus aucune prétention au sujet de sa beauté, et elle devait son élégance au soin parfait qu'elle prenait de sa personne, et point du tout à une envie de plaire ou d'être remarquée.

Il était fort heureux pour madame Thoré qu'il en fût ainsi ; car si elle avait été de ces coquettes qui usent de leurs avantages jusqu'au dernier lambeau, elle eût trouvé dans sa fille une rivale qu'il eût fallu éloigner, sous peine de la voir intercepter tous les regards et s'emparer de tous les hommages.

En effet, Julie était un rêve de beauté : grande, svelte, souple, elle avait à la fois la majesté d'une reine et la grâce d'une nymphe. Son visage avait cette rectitude de dessin qui trop souvent n'est qu'un beau masque qui cache la nullité de l'esprit et la froideur de l'âme. Chez Julie, au contraire, la pensée habitait le front, la passion animait les yeux, l'esprit éclairait le sourire : c'était un ange, bien plus qu'un ange ; c'était une femme belle et charmante.

Julie avait dix-sept ans, et portait cet âge avec la liberté modeste d'un bon esprit et d'un cœur simple et pur ; sérieuse et calme, elle avait cependant des vertiges d'enfance qui la faisaient encore courir, comme une petite fille joueuse, à travers les immenses magasins de son père, sans respect pour sa beauté achevée et sa grande tournure de demoiselle.

Cela lui arrivait surtout quand son frère Charles revenait de son atelier, rapportant quelque fleur ou quelque dessin qu'elle lui volait, sans pitié pour la destination qu'il lui avait marquée. Alors, c'étaient des courses, des rires, des cris, un tapage à faire frémir toutes les porcelaines.

Et monsieur et madame Thoré, le nez en l'air, et M. Louis Villon, aussi la bouche béante, regardaient, avec un sentiment de joie inouïe, ces deux beaux grands enfants jouant ensemble ; tous deux charmants gais, insouciants, finissant toujours leur lutte par un franc baiser fraternel, après lequel Charles ne manquait jamais de dire :

— Puisque tu m'as pris ça aujourd'hui, je te le laisse ; mais si cela t'arrive encore, je me fâcherai.

Et cela recommençait, et Charles ne se fâchait point.

D'autres fois, Julie semblait pensive, et elle l'était alors avec la même naïveté qu'elle était gaie. A quoi pensait-elle dans ces moments-là ? A rien, eût-elle répondu, si on l'eût interrogée ; et elle eût dit la vérité.

Seulement ce rien a un nom qu'elle ne savait pas encore ; ce rien c'est l'inconnu qui appelle toutes les jeunes âmes sans qu'elles sachent d'où part cette voix, et où elle veut les conduire.

Julie ne s'était encore troublée à la vue de personne, elle ne s'était encore bercée d'aucune espérance, ni préoccupée d'aucun souvenir. Elle aimait beaucoup monsieur Louis Villon, parce que c'était un honnête garçon, qui faisait admirablement les affaires de M. Thoré ; mais jamais elle ne riait avec lui.

Lorsque les détails du commerce les obligeaient de collationner des factures ou de vérifier des comptes ensemble, Julie appelait ou répondait d'une voix claire et ferme, comme eût fait un commis avec son collègue, tandis que le jeune homme ne disait pas un mot sans trembler ou s'embrouiller, surtout lorsqu'ils étaient seuls. Julie s'en était-elle aperçue ? Cela est probable ; mais le trouble du jeune commis ne l'embarrassait nullement ; elle n'en éprouvait ni pitié ni ennui : c'était le comble de l'indifférence.

Quelquefois monsieur Thoré faisait remarquer à sa femme les gros soupirs de monsieur Villon, et son regard satisfait semblait dire qu'il voyait avec joie un amour qui lui promettait un gendre honnête et capable, un associé excellent, un successeur qui continuerait la prospérité de la maison Thoré, un héritier dont la fortune personnelle serait un jour considérable.

Mais ordinairement madame Thoré répondait à ces regards confidentiels en secouant doucement la tête. Sans que rien de positif le lui eût appris, elle sentait que le bonheur de sa fille ne pouvait pas être là.

Lorsque M. Thoré voulait savoir les raisons de cette opinion, madame Thoré était fort empêchée de les lui donner.

Comme nous l'avons dit, Julie aimait et estimait monsieur Louis Villon ; souvent même elle le défendait courageusement contre les fausses mauvaises humeurs de son père ; mais c'était tout : et madame Thoré savait qu'on a dans le cœur autre chose qu'une exacte justice pour celui qu'on se destine en secret. Celui-là, on l'accuse sans raison, comme on le défend sans raison : on lui fait un tort aujourd'hui de ce qu'on lui eût demandé la veille ; celui-là on le raille, on le plaint, on le vante, on le dédaigne ; celui-là, enfin, on l'aime.

Quelquefois, monsieur Thoré disait qu'il était impossible que Julie n'aimât pas monsieur Villon, à moins, ajoutait-il en attachant sur sa femme un regard qu'il croyait rendre profondément inquisiteur, à moins qu'elle n'aime quelqu'un. Mais Julie n'aimait personne, sa mère l'affirmait, et elle en était sûre.

Cependant, Julie rêvait quelquefois, et lorsque sa mère l'interpellait dans son silence, Julie devenait rouge et disait toujours qu'elle ne rêvait à rien. Sa mère faisait semblant de la croire ; elle se gardait bien de la presser de questions. Elle était trop prudente pour risquer de donner un nom et un sens à ces vagues élans d'un jeune esprit et d'un jeune cœur qui sentent que l'heure est venue où une nouvelle vie va s'ouvrir devant eux.

La joie, le calme et la sécurité habitaient donc au milieu de cette famille, et ce bonheur s'accroissait pour M. Thoré, du magnifique résultat de ses affaires de l'année. Cependant, il avait fini l'examen de ses comptes, et il restait plongé dans une profonde méditation ; ses traits avaient gardé l'expression menaçante d'un vif mécontentement.

En effet, le brave M. Thoré n'ayant rien trouvé à blâmer, il lui avait été impossible de gronder son commis, et de lui donner une leçon tirée de l'exemple de sa propre manière de gérer les affaires : il était donc mécontent. Louis Villon considérait son patron avec attention depuis que celui-ci avait jeté le dernier registre avec humeur ; Julie, ainsi que sa mère, attendaient l'explosion sans trop d'inquiétude, mais avec curiosité.

Tout à coup le visage de M. Thoré s'assombrit, son front se ride, ses sourcils se rapprochent, il relève soudainement la tête, fixe un regard terrible sur Louis et lui dit d'une voix rude :

— Combien gagnez-vous dans ma maison, monsieur ?

Comme Louis, deux petits commis aux courses et deux garçons de magasin, composaient toute la maison commerciale de M. Thoré, le digne négociant savait à merveille la quotité des appointements de M. Villon, cependant celui-ci, fort surpris de la question, lui répondit sur-le-champ :

— Mais, monsieur, je gagne dix-huit cents francs.

— C'est bien, fit M. Thoré, en sortant du bureau, les mains derrière le dos, à la façon de Napoléon : c'est bien, je porte vos appointements à mille écus.

— Ah ! monsieur, c'est trop de bonté, s'écria le jeune homme... et ma reconnaissance...

— Il suffit, dit solennellement le patron... je suis juste. Nous avons quelques personnes à dîner... Si vous voulez être des nôtres... Vous avez le temps d'aller passer un habit.

— C'est trop d'honneur, dit le jeune homme, en rangeant de la façon la plus désordonnée ses plumes et ses registres, et en s'échappant aussitôt du magasin.

Pendant ce temps, M. Thoré était entré dans le bureau de sa femme qui lui serrait la main, tandis que Julie lui sautait au cou en lui disant :

— C'est bien, ce que tu as fait là, papa.

— J'ai été juste, rien que juste..., repartit M. Thoré d'un ton sentencieux. Vous me connaissez : impitoyable, cruel même pour les paresseux et les méchants, grand et généreux pour les bons et les travailleurs... juste... toujours juste...

— Je dis que tu es bon, fit Julie en l'embrassant encore... Je veux que tu dises que tu es bon.

— Allons, allons, dit M. Thoré. vous ne savez ce que vous dites, mademoiselle... Mais je ne veux pas de discussions chez moi... Voilà cinq heures, et il est temps que vous montiez faire votre toilette.

— J'y vais, dit la jeune fille, en s'apprêtant à fermer les registres à l'exemple du commis.

— Va, mon enfant, lui dit madame Thoré, je rangerai tout cela, j'ai à parler à ton père.

Julie s'échappa du magasin en bondissant comme une biche, et monta vivement l'escalier qui menait à l'appartement du premier.

Sur le palier, et près de la fenêtre d'où l'on voyait, à travers le vitrage, dans le magasin qu'elle venait de quitter, elle trouva Louis Villon, la tête basse, et absorbé dans une pensée triste.

— Eh bien ! monsieur Villon, lui dit-elle gaiement, est-ce que vous n'êtes pas content?

— Moi... dit celui-ci en tressaillant... Ah ! votre père a fait pour moi plus que je ne mérite... et je serais bien ingrat si...

— Peut-être cela vous contrarie-t-il de dîner avec nous... et si vous aviez d'autres projets...

— Moi, dit le jeune homme, je n'ai pas de projets, et certes, je me trouve très-honoré et très-heureux de l'invitation de monsieur votre père.

— En ce cas, dépêchez-vous, car vous savez que ni moi ni maman ne sommes longues à notre toilette.

Et Julie entra en chantant dans l'appartement pendant que Louis montait tristement à la chambre haute qu'il occupait : et tout en montant il se demandait pourquoi la pensée lui était venue qu'il serait sage à lui de quitter la maison de M. Thoré.

Comprenait-il donc que le cœur de cette charmante fille, si bonne et si franche, ne devait jamais lui rendre la moindre parcelle de l'amour tout-puissant qu'il éprouvait pour elle ?

Cependant M. Thoré était demeuré avec sa femme, et semblait lui demander comment elle s'était permis de disposer de sa personne en le retenant pour lui parler sans l'en avoir averti.

— Eh bien ! ma chère, qu'as-tu donc à me dire de si important ? fit-il en s'essayant comme un roi qui donne audience à un sujet.

— Mais rien de plus important que de savoir qui nous avons à dîner.

— Mais il me semble que tu le sais, puisque tu as fait les invitations.

— Sans doute : j'ai invité M. et madame Boucherat avec leur fille, M. et madame Lampin... Mais est-ce que Charles ne nous amène pas quelqu'un?

— Qui ça, quelqu'un ? dit M. Thoré,

— Eh bien ! son patron, le peintre dans l'atelier duquel il travaille.

— Quel peintre ?

— Hé ! bon Dieu, fit madame Thoré, M. Victor Amab.

— *Pourquoi le demander, puisque vous le savez,* répliqua M. Thoré d'un ton d'Agamemnon.

— Je le demande, dit madame Thoré en haussant doucement les épaules, parce que si je sais quel est le nom et l'état de ce monsieur, je ne le connais pas du tout de sa personne. C'est un artiste; et depuis que Charles a quitté la peinture sur porcelaine pour devenir un peintre d'histoire, je l'entends dire de si drôles de mots, marmotter de si singulières chansons, raconter quelquefois à M. Villon des aventures d'atelier si extravagantes, que j'ai peur de tous ceux qui portent ce nom d'artiste.

— Madame Thoré, je sais qui je dois et qui je puis inviter chez moi, fit M. Thoré en s'approuvant lui-même d'un signe de tête... Je connais personnellement monsieur Victor Amab ; il ne sera point déplacé dans notre société, puisque je l'y invite.

— C'est-à-dire que tu as permis à Charles de l'amener.

— C'est la même chose, ma chère.

— Tu as raison ; mais à quel propos ce jeune homme, qui n'est jamais venu chez nous depuis un an que Charles travaille chez lui, à quel propos, dis-je, a-t-il demandé à Charles de nous être présenté ?

— C'est un avantage qu'il eût dû solliciter plus tôt; mais enfin, à tout il y a un commencement.

— Oui, oui... dit madame Thoré, à voix basse, à tout il y a un commencement... enfin !...

— Qu'est-ce que cela veut dire ! fit M. Thoré... Que signifie cet enfin ?...

— Je ne sais... je pensais à autre chose... Je vais m'habiller, et je te conseille d'en faire autant.

Madame Thoré rentra chez elle, triste et mécontente. Cependant rien d'extraordinaire ne s'était passé. Seulement, huit jours avant celui-là, se trouvant en famille dans une seconde loge de l'Opéra, madame Thoré avait vu son fils saluer un jeune homme de l'orchestre. Elle lui demanda quel était ce monsieur. — C'est M. Victor Amab, lui répondit-il.

Madame Thoré regarda mieux de ce côté, et crut s'apercevoir que M. Amab contemplait Julie avec une sorte d'étonnement. Quant à Julie, elle était restée complétement étrangère à cet incident, tout occupée qu'elle était de la scène.

L'acte achevé, madame Thoré voulut savoir si M. Amab les examinerait de nouveau. Mais il disparut aussitôt.

Madame Thoré le croyait parti, lorsqu'en parcourant la salle de l'œil, elle remarqua au fond du couloir du balcon qui lui faisait face, un jeune homme parfaitement élégant et qui ne quittait pas la loge de sa lorgnette. Ce jeune homme était monsieur Amab.

Il vit qu'on le voyait et se détourna ; mais, durant tout le reste de la soirée, Victor demeura à cette même place, et, quoiqu'il affectât de ne pas quitter la scène des yeux, madame Thoré surprit plus de vingt fois ses regards attachés sur la loge où elle était.

— As-tu vu le professeur de ton frère ? dit-elle à sa fille, lorsqu'elles furent rentrées.

— Où donc? fit Julie.

— A l'Opéra.

— Charles te l'a montré? reprit la jeune fille.

— Oui. Il était en face de nous.

— J'avais bien autre chose à voir, dit joyeusement Julie ; c'est si beau *la Juive !* Ah ! cette pauvre Rachel... trompée !... aussi elle meurt... c'est bien... Oh ! oui, elle fait bien de mourir !

Madame Thoré détourna la pensée de sa fille et de la position de Rachel et de la rencontre de M. Amab, et elle-même n'y pensait plus, lorsque le jour même où commence ce récit, Charles, en partant le matin, apprit à sa mère qu'il avait obtenu de son père la permission d'amener M. Amab à dîner.

Cette présentation, après cette rencontre, alarma madame Thoré, et ce fut pour cela qu'elle essaya de s'informer près de son mari de ce qu'était ce M. Victor Amab ; mais à la façon dont M. Thoré lui répondit, elle jugea à propos de ne pas lui faire confidence de ses craintes. M. Thoré en eût fait tout de suite une grosse affaire. Il eût défendu peut-être à sa fille de regarder M. Amab, et n'eût pas manqué, comme font tous les sots pères (pères ou maris) de créer le danger qui n'existait pas.

Quand madame Thoré entra dans sa chambre, elle trouva sa fille qui s'ajustait devant la grande glace de son armoire.

Julie se retourna en entendant venir sa mère, et lui dit gaiement :

— Tu vois que je n'ai pas été longue. Suis-je bien ?

Il y avait tant de grâce, tant d'ingénuité dans cette charmante enfant, et elle était si admirable de beauté et de jeunesse, que madame Thoré s'arrêta un moment à la contempler.

Un mouvement de fierté et de bonheur lui passa dans le cœur; mais presque aussitôt une pensée triste comprima cet élan d'orgueil maternel.

— Allons, viens donc, dit la jeune fille à son tour, que je t'habille, que je te fasse belle.

— Tu me dois bien cela, lui dit sa mère en souriant... car...

— Quoi donc?

— Rien, dit madame Thoré, dépêchons-nous ; on va arriver.

Elle ne voulut pas que sa fille pût achever la phrase que lui avaient inspirée ces mots : « Viens, que je te fasse belle, » et auxquels elle avait répondu : « Tu me dois bien cela. » En effet, Julie ne devait-elle pas quelque chose à la mère qui l'avait faite elle-même si belle... belle à étonner sa mère d'admiration, et comme le disait le vieux docteur de la famille, monsieur Janson : belle à faire peur.

L'expression était juste ; car bien souvent madame Thoré s'était alarmée de cette perfection ; souvent elle s'était dit : que tant de beauté attirerait trop d'hommages autour de Julie, pour que le bonheur de sa vie passât pur et intact au milieu de tant d'adorations.

La toilette de ces dames était à peine achevée que madame Thoré entendit frapper à la porte.

— Qui est là ?

— C'est moi, maman, répondit une voix joyeuse et sonore.

— Tu peux entrer.

II. — LE PORTRAIT.

Tout aussitôt parut un beau jeune homme aux cheveux noirs, fièrement campé, l'œil hardiment ouvert, respirant la bonne humeur, la force, le courage. Il embrassa sa mère et passa vers sa sœur... Mais avant de l'embrasser, il tourna autour d'elle, et fit un signe d'approbation.

— Bien chiquée!... très-bien chiquée !...

— Que veut dire ce monsieur? fit Julie en riant.

— Allons, dit Mme Thoré, Charles, laisse là tes mots d'atelier.

— Ça veut dire qu'elle est jolie aujourd'hui comme... toujours...

Et il embrassa sa sœur, lissa du bout du doigt les longs bandeaux de ses blonds cheveux, et lui fit une moue comique en répétant :

— Parfaitement chiquée!

— Ah çà! fit Mme Thoré, quelle heure est-il donc? Est-ce que ton professeur est arrivé avec toi?

— Non pas, fit Charles en passant à sa mère, et en ajustant les boucles de ses cheveux avec un bon sourire heureux... non, il viendra à six heures, heure militaire... Dis donc, mademoiselle ma sœur... sais-tu que maman est plus jolie que toi?

— Voyons, fit sa mère, laisse mes cheveux tranquilles, et réponds-moi.

— Bien chiquée aussi... très bien chiquée !...

Il embrassa sa mère, et se frappant le front, il s'écria tout à coup :

— Ah ! bon ! j'ai oublié que Victor m'a dit qu'il m'attendrait passage de l'Opéra.

— Mais tu ne viens donc pas de l'atelier ?

— Oui, moi, mais pas lui; c'est que, ce matin, j'ai eu bien peur qu'il ne vînt pas du tout.

— Pourquoi donc ?

— Je vous conterai ça... Un duel ce matin... où il a blessé son adversaire... Alors au lieu de venir tout droit il a passé chez le malade pour avoir de ses nouvelles.

— Comment ! ce monsieur qui vient dîner ici, s'écria Julie, s'est battu ce matin ?

Elle prononça ces paroles comme s'il lui paraissait impossible qu'un homme qui, quelques heures avant, avait risqué sa vie, pût venir tranquillement s'asseoir à la table de son père.

— Avec ça qu'il s'en occupe, dit Charles en s'éloignant : on s'est battu à midi, et Victor travaillait encore à onze heures à son tableau. Je vais le chercher; il est si timide qu'il n'oserait pas venir tout seul.

— Qu'est-ce qu'il dit donc? fit Julie tout étonnée d'entendre appeler timide un homme qui avait osé se battre en duel.

— Ton frère est un fou qui parle à tort et à travers.

Mme Thoré savait combien il y a de ces hommes que n'épouvante aucun danger et qui se troublent devant un regard. Elle savait aussi que ceux-là plaisent par ce charme tout-puissant qui accompagne la force obéissant à la faiblesse. C'est la vieille et charmante histoire du lion qu'un enfant mène avec un fil de soie.

Mme Thoré espéra que sa fille n'avait pas arrêté sa pensée sur les dernières paroles de son frère; mais déjà ce contraste du courage uni à la timidité était un problème que la jeune fille cherchait à résoudre. Déjà elle était curieuse de voir M. Amab.

La mère avait eu raison de dire avec effroi :

« Il y a un commencement à tout! »

Et le commencement le plus dangereux de l'amour, c'est la curiosité.

Trois semaines s'étaient écoulées depuis le jour que Victor avait été présenté dans la famille de M. Thoré.

On était au 31 décembre.

Les magasins du négociant étaient encombrés de caisses, de paniers d'emballage; on expédiait, on faisait des factures... Tout à coup M. Thoré s'écria :

— Voyons, a-t-on fini cette facture pour le service Louis XV, façon Saxe?

— A l'instant, dit Louis Villon, qui portait la note des objets sur un registre tandis que Julie la mettait sur une feuille volante, l'un et l'autre écrivant sous la dictée de Mme Thoré, qui appelait chaque pièce à son tour.

— A quelle adresse expédiez-vous ce service? dit Julie à Louis Villon.

— A l'adresse de M. le comte de Monrion, faubourg Saint-Honoré, numéro...

— Pas du tout, fit monsieur Thoré en prenant la facture et en vérifiant l'addition, on enverra les factures par le garçon de caisse à monsieur le comte; quant au service, voici l'adresse.

Il tira un carnet de sa poche, y chercha une carte au dos de laquelle on avait écrit quelques mots au crayon, et dit :

— Faites porter le service chez madame Léona de Cambure, rue Joubert, 20.

Ce petit incident passa sans aucune observation de la part de personne, et l'on continua l'expédition des marchandises.

La besogne de ce jour important était à peu près achevée, lorsque Charles parut à la porte du magasin, et fit à son père un petit signe. Monsieur Thoré lui répondit en lui montrant du doigt l'appartement, et se retourna en criant :

— Allons donc, monsieur Villon, que faites-vous là à regarder madame Thoré? nous n'en finirons pas. Julie, votre livre de factures n'est pas sous la porte cochère.

Monsieur Thoré eut beau faire; il ne put empêcher Julie de voir passer un commissionnaire portant un grand cadre enveloppé d'une toile verte, et que Charles fit monter dans l'appartement.

— Oh! maman, dit-elle tout bas à madame Thoré, c'est le premier tableau de Charles, j'en suis sûre : ce sont tes étrennes.

La mère était rayonnante, il y avait des larmes dans ses yeux; elle serra la main de Julie et lui dit seulement :

— Dépêchons-nous.

Ce qui restait à faire fut rapidement expédié, quoique monsieur Villon ne parût point partager l'empressement de madame Thoré et de sa fille Il fallut même l'interpeller plusieurs fois sur sa lenteur.

Enfin, tout s'acheva. Madame Thoré et Julie montèrent vivement à leur appartement, tandis que monsieur Thoré les suivait derrière en disant à monsieur Villon :

— Venez jouir de leur surprise, elles vont être renversées.

— C'est donc bien beau ? dit Louis Villon avec un profond soupir.

— C'est parfaitement ressemblant, repartit l'auguste négociant.

En disant cela, toute la famille arriva, à peu près en même temps, dans le salon où Charles venait de poser à son meilleur jour un portrait richement encadré.

Julie poussa un cri de surprise, madame Thoré resta immobile, elle fut obligée d'essuyer ses larmes pour mieux voir, tendit la main à son mari, puis se tourna vers son fils en lui disant :

— Eh bien ! tu ne viens pas m'embrasser?

Charles regarda sa mère d'un air de surprise.

Pendant ce temps, Julie s'écriait :

— Ah ! que c'est ressemblant... Que c'est bien là papa... que c'est beau...

Et à son tour elle se tourna vers Charles en lui disant :

— Ah ! que c'est bien, Charles, que je te remercie! Je le disais bien, maman, qu'il aurait un grand talent.

La figure de Charles avait pris une expression de chagrin... Il était à la fois honteux pour lui, de ne pas être ce qu'on croyait, et triste pour sa mère, de donner un démenti à cette douce et fière croyance qu'elle avait en son fils.

Il lui fallut pourtant parler, et il dit en baissant la tête :

— Hélas! maman, je n'en suis pas encore là.

— Mais ça viendra, ça viendra, fit monsieur Thoré en se caressant le menton et en s'admirant dans son image.

— Et de qui donc est ce portrait? dit madame Thoré.

— Mais il est de monsieur Victor Amab, dit Louis Villon avec humeur.

Madame Thoré devint sérieuse et Julie attacha un regard ardent sur le portrait. Ce regard fut remarqué à la fois par sa mère et par Louis ; puis Julie murmura tout bas :

— Oui, oui, c'est bien, oh ! c'est bien !

— Et après celui-là, dit monsieur Thoré joyeusement, nous aurons le tien et celui de Julie.

— Non, non, dit doucement madame Thoré, une femme ne doit se faire peindre que quand elle est jeune et belle. Maintenant je suis trop vieille.

Et comme monsieur Thoré fronçait le sourcil, elle ajouta en souriant :

— Que veux-tu ? c'est une coquetterie bien excusable.

— C'est une vilaine coquetterie, maman, dit Julie; tu feras faire ton portrait... je t'en prie... je le veux; papa, dis donc que tu le veux.

— Certainement, dit monsieur Thoré, et je veux le tien aussi.

— Oh! pour ça, repartit vivement madame Thoré, je ne le permettrai pas... une jeune fille.

— N'as-tu pas dit, reprit M. Thoré, qu'il fallait qu'une femme se fît peindre quand elle était jeune et belle?

— Oui, mais... reprit Mme Thoré avec une légère humeur.

— Madame voulait dire sans doute, fit Louis vivement, qu'une jeune femme peut se faire peindre après son mariage.

M. Thoré regarda M. Villon comme si celui-ci eût avancé une proposition révoltante, ou fait une action d'une inconvenance inouïe. Quant à Julie, elle était devenue toute rouge.

— Est-ce que toutes les expéditions sont faites? dit solennellement M. Thoré.

— Toutes, répondit sèchement M. Villon, mais j'ai des courses à faire.

Et tout aussitôt il se retira.

En passant dans l'antichambre, il rencontra Victor qui avait trouvé la porte de l'appartement ouverte, et qui lui dit :

— Peut-on entrer, monsieur?

— Demandez aux domestiques, répondit brusquement Louis, ça les regarde.

Il partit en fermant la porte avec violence; mais au lieu de faire les courses annoncées, il alla s'enfermer dans sa chambre : là, il frappa à grands coups de poing sur sa table, sur son lit, sur les murs, jusqu'à ce que, fatigué de cet exercice, il tombât assis sur une chaise en disant :

— Ah! ce damné rapin, je lui casserai la tête un de ces jours.

Pendant que le commis s'éloignait désespéré, M. Thoré s'approchait de sa femme, qui lui avait reproché d'un regard triste sa dureté envers M. Villon, et lui disait d'un ton superbe :

— Sa passion l'aveugle, je ne la désapprouve pas, mais je veux qu'elle se contienne dans des bornes respectueuses.

— Assurément, dit Mme Thoré, il a eu tort de se mêler de ce qui ne le regardait pas, et cependant il a peut-être raison, je ne trouve pas convenable qu'une jeune fille...

D'un autre côté, Julie disait tout bas à Charles :

— N'est-ce pas que c'est bien...

— Oh! lui répondit son frère.... Victor sera un de nos plus grands peintres, il se fera un nom célèbre...

On en était là lorsque M. Victor Amab, qui n'avait trouvé personne à qui s'adresser, arriva dans le salon et frappa doucement à la porte pour s'annoncer lui-même.

— Venez donc triompher, dit M. Thoré, en lui tendant la main, ces dames sont dans une admiration profonde de votre chef-d'œuvre.

— Ces dames sont contentes? dit Victor en saluant avec un modeste embarras; je puis donc espérer qu'elles voudront bien consentir à ce que j'essaye de faire aussi leur portrait?

— C'est une affaire arrangée, dit M. Thoré.

— Il me semble... dit Mme Thoré avec embarras.

— Et nous commencerons le plus tôt possible, n'est-ce pas? dit joyeusement Charles.

— Par vous d'abord, madame, reprit Amab, croyant prévenir un refus par cette attention...

— C'est trop juste, ajouta M. Thoré, et Julie passera en dernier.

— Certes, je ne refuse pas, dit Mme Thoré, mais nous sommes en plein hiver... les jours sont bien sombres, bien courts, les heures dont je pourrais disposer, ainsi que ma fille, ne conviendraient peut-être pas à monsieur.

— Toutes mes heures sont à vous, madame, si vous voulez me donner quelques-unes des vôtres, dit Amab avec une aimable insistance.

— Eh bien! soit, quand les beaux jours seront venus...

— Oh! madame, dit Victor d'un ton suppliant, l'exposition a lieu dans deux mois, ce n'est pas trop de temps pour faire deux portraits, si bien inspiré que je puisse être par le modèle.

— Quoi! reprit Mme Thoré, vous comptez mettre nos portraits, celui de Julie, à l'exposition?

— Pardieu, fit M. Thoré, pourquoi fait-on donc faire son portrait?

— Non, dit Mme Thoré, non : je suis peut-être fort ridicule; mais je trouve que c'est une coutume peu convenable d'exposer le visage d'une jeune fille à côté de toutes sortes de peintures. « Qui est-ce ça? » se demande-t-on... et on se le demandera; le talent de monsieur fera remarquer toutes ses œuvres. Les gens qui ne nous connaissent pas feront peut-être de sots propos, d'autres diront tout haut : « C'est mademoiselle Thoré! » cela se répétera; il y aura sur le nom de ma fille une sorte de célébrité.

— Eh bien! fit M. Thoré en se rengorgeant, où est le mal?

— Il n'est jamais heureux, reprit Mme Thoré d'une voix décidée, qu'on parle d'une jeune fille, de quelque façon qu'on en parle.

— Eh bien! madame, dit M. Amab, ce portrait restera chez vous.

— En ce cas, dit Mme Thoré, il est inutile qu'il soit fait pour l'exposition.

— Vous avez raison, nous ne nous occuperons que du vôtre, et, pour ne pas vous forcer à sortir, Charles m'a promis de faire arranger un coin de votre magasin. En l'entourant de toile et coupant le jour à une certaine hauteur, nous serons à merveille.

Plus de résistance eût été impolie, et Mme Thoré consentit à ce que l'on commençât dans le courant de la semaine suivante. Elle avait cu à la vérité des craintes qui s'étaient dissipées d'abord et qui la reprenaient à ce moment. Mais il fallut céder.

Depuis le jour où il était venu dîner chez M. Thoré, Victor n'avait pas remis les pieds dans la maison; il s'était contenté de déposer une carte à la porte, et Mme Thoré avait vu cette indifférence avec plaisir; l'attention avec laquelle le jeune peintre avait regardé Julie durant ce dîner, avait d'abord alarmé la mère prudente.

Mais la franchise avec laquelle Victor s'en était lui-même expliqué dans la soirée l'avait tout à fait rassurée.

Au moment de sortir, il s'était approché de Mme Thoré et lui avait dit :

— Veuillez recevoir mes remercîments, madame, pour le bon accueil que vous avez bien voulu me faire; veuillez aussi recevoir mes excuses pour une inconvenance bien involontaire, et dont cette demoiselle fort laide, qui est près du piano, m'a averti.

— Vous a-t-elle dit quelque chose de désobligeant? C'est une petite personne fort maussade.

— Elle ne m'a point parlé, mais je l'ai entendue qui disait tout bas à sa mère : « Vois donc comme ce monsieur regarde Julie. » Pardon, c'est ainsi qu'elle a parlé.

— C'est une sotte, dit Mme Thoré fort piquée...

— Non, madame; elle avait raison... je l'ai senti, et je viens vous demander pardon de mon inconvenance.

— Si vous trouvez l'expression juste, pourquoi la mériter? dit Mme Thoré.

— Pourquoi? dit Victor avec enthousiasme et en regardant encore Julie. Mon Dieu! madame, je suis peintre, voilà pourquoi je suis coupable, et c'est là aussi mon excuse. Charles m'a dit toute votre bonte... Eh bien! madame, comprenez-moi : supposez que j'aie à peindre une image de la Vierge, supposez que fort embarrassé de rendre la divine chasteté de cette figure, je l'aie vue tout à coup se révéler à moi, plus belle que nos plus grands maîtres ne l'ont rêvée. Comprenez alors ma joie, mon enthousiasme.

Pardon, madame, ce sont là des idées d'artistes qui vous paraîtront bien bizarres : mais j'en connais cent qui paieraient un pareil modèle je ne sais quel prix, s'il était de ceux que l'on peut payer. Eh bien! moi, je l'ai étudié pour rien, ajouta-t-il en riant. J'y ai mis de l'indiscrétion... Non, ajouta-t-il en regardant encore Julie, ce n'est pas à moi qu'il appartient de jamais rendre cette pureté de dessin, ce transparent de la peau, cette limpidité de l'œil, ce parfait ensemble; et les mains! ah! cela fait cruellement regretter de ne pas avoir un grand talent.

Mme Thoré examinait Victor pendant qu'il parlait ainsi, et quoique ses idées fussent choquées de l'étrange liberté avec laquelle l'artiste détaillait les beautés de sa fille, elle comprit qu'elle s'était tout à fait trompée sur le sentiment qui avait poussé M. Amab à se faire inviter chez elle. Il n'y avait pas le moindre trouble, la moindre émotion dans la voix du peintre, il eût parlé de même devant une belle statue.

Les craintes de Mme Thoré, au sujet de ce jeune homme, se calmèrent aussitôt; mais le soir même elles se réveillèrent au sujet de sa fille.

Quand tout le monde fut retiré, Julie demeura avec sa mère plus tard qu'à l'ordinaire, plus prévenante, plus caressante encore qu'à l'ordinaire.

Évidemment Julie avait quelque chose à dire, et elle craignait de le dire. Mme Thoré s'en aperçut, et évita de prononcer la moindre parole qui ressemblât à une question.

Mais la curiosité de la jeune fille fut plus persévérante que la prudence de la mère, qui avait fini par lui dire :

— Pourquoi ne rentres-tu pas dans ta chambre?

— J'y vais; mais dis-moi donc, maman, qu'est-ce que le maître de Charles te disait de moi?

— De toi?

— Oui, un moment avant de s'en aller, pendant qu'il te parlait tout bas, près de la cheminée.

— Mais, dit Mme Thoré du ton le plus naturel, il ne m'a point du tout parlé de toi.

— Ah! fit Julie d'un ton dépité... Bonsoir, maman, bonsoir.

Elle se retira rouge de honte et peut-être de chagrin.

Le lendemain Julie n'avait pas fredonné une seule de ses romances, n'avait pas eu un seul mouvement de folle gaieté, et depuis trois semaines elle ne riait plus, elle était distraite, quelquefois triste.

Alors était venu ce portrait, et Mme Thoré avait remarqué le regard ardent et enthousiaste dont Julie l'avait contemplé, du moment qu'elle avait connu l'auteur de ce chef-d'œuvre.

Cette nuit-là, Mme Thoré ne dormit point; elle chercha longtemps comment elle pourrait se délier de l'engagement qu'elle avait pris de faire faire son portrait, et par conséquent d'autoriser M. Amab à revenir chez elle. Ce n'est pas que Mme Thoré repoussât l'idée d'une alliance entre Julie et le jeune peintre. Il n'avait point de fortune, mais la fortune vient vite aux hommes de talent.

D'ailleurs un pareil obstacle n'eût pas arrêté Mme Thoré une minute, si le bonheur de sa fille eût pu être dans cette union; mais par un singulier pressentiment, cette mère avait compris que cet homme lui amenait un chagrin. Elle l'avait bien étudié, bien considéré, et elle avait gardé de cet examen une opinion défavorable.

Cependant c'était un loyal jeune homme, plein de probité et de courage. Il avait cette qualité si charmante dans la jeunesse de douter de son présent et d'avoir foi dans son avenir; peu content de ce qu'il faisait, il s'était juré de bien faire, avec cette volonté qui est une grande puissance.

Lorsque Mme Thoré avait envoyé Charles dans l'atelier d'Amab, elle s'était informée de ses mœurs, et avait appris qu'il était studieux, rangé, et infatigable travailleur; n'y avait-il pas là de quoi rassurer une mère, dans la supposition même que sa fille vînt à s'éprendre d'un pareil homme?

Beaucoup d'autres que Mme Thoré n'eussent pas demandé plus de garanties à un gendre futur, et cependant, elle avait peur de cet homme, elle ne l'aimait pas. Peu accoutumée à formuler ces intuitions délicates par lesquelles les femmes jugent si sainement sans le secours de la raison, elle eût été fort embarrassée de dire les causes pour lesquelles M. Victor Amab lui déplaisait tant.

Si l'on eût demandé ce qu'elle pensait de lui, et qu'elle eût voulu répondre selon ses impressions, elle eût dit que M. Victor Amab était un ambitieux et un égoïste. Mais s'il eût fallu qu'elle prouvât la bonté de son jugement, elle n'eût rien trouvé pour l'appuyer.

Il fallait cependant sortir de l'embarras où elle se trouvait, à propos de son portrait, et, après de longs raisonnements, elle se demanda s'il ne serait pas plus sage de laisser aller les choses à leur cours ordinaire.

« Ma fille est venue, se disait-elle, à l'âge où le cœur se fait des fantômes avec lesquels il vit; ce n'est pas M. Amab qu'elle aime, c'est un être imaginaire auquel elle prête des perfections qui la séduisent. Cet être fantastique, elle l'aimera tant qu'elle le verra comme elle l'a créé. Ne serait-il pas prudent de lui montrer la réalité de son rêve?

Ou M. Amab est tel que je le suppose, et Julie le devinera et sera honteuse de sa folle imagination, ou je me trompe sur le compte de ce jeune homme, et ce sera peut-être dans cet amour que je trouverai le bonheur de ma fille. »

Cette résolution mit fin aux incertitudes de Mme Thoré; mais ce qu'elle ne pouvait comprendre, c'était la rapidité avec laquelle Julie s'était prise de rêverie pour ce jeune homme.

Sans doute, il avait de bonnes façons; sans doute, il était beau de sa personne, beau surtout de cette fière intelligence du regard et de la physionomie qui donne à l'homme tant d'autorité; il parlait avec esprit et bonhomie; mais ce n'était pas assez pour que Julie, ce cœur ingénieux, cette âme délicate, en fit, au premier abord, l'idéal de ses rêves.

C'est que Mme Thoré ne savait pas tout, c'est qu'elle n'avait pas entendu une confidence que Charles avait faite à sa sœur, dans la soirée du jour où M. Amab avait dîné chez M. Thoré.

III. — LES CONFIDENCES.

Ce jour-là Julie avait emmené son frère dans un petit boudoir attenant au salon, et lui avait demandé quel était ce duel que monsieur Amab avait eu le matin; elle ne pouvait croire qu'il travaillât dans son atelier une heure avant d'aller exposer sa vie; et de là mille questions sur monsieur Amab.

— Ah! lui avait répondu son frère, c'est un fameux homme, va... Il a commencé par être apprenti chez un peintre en décors; il faisait des marbres et des granits dans les escaliers; puis il a passé aux filets. Il n'avait pas douze ans qu'il avait senti qu'il valait mieux que ça.

La journée finie, il allait à l'école gratuite de dessin, et, en quelques mois, il y a appris tout ce qu'on y enseigne en trois ans; ensuite, il est allé à l'académie, chez Suisse, toujours le soir, parce qu'il fallait gagner sa journée pour pouvoir payer le modèle.

— Il n'a donc point de famille?

— Son père et sa mère sont morts, et l'ont laissé orphelin à huit ans; il a été recueilli par le peintre-vitrier qui lui a appris son état par charité.

— Vraiment! s'écria Julie d'un ton triste et compatissant. Et tu dis qu'il a fait de grands progrès à l'Académie? C'est là, n'est-ce pas, qu'il a appris à peindre?

— Il n'a pas été aussi vite que ça; d'abord, il a essayé de la lithographie, et une fois qu'il a été assez fort, il s'est mis à travailler à son compte... Il a fait des devants de cheminée pour 15 fr. Dans ce temps-là, il ne déjeunait jamais, et ne dînait pas tous les jours; enfin, il a attrapé de la main.

— Tu dis?

— Je dis qu'il a attrapé de la main, c'est-à-dire qu'il est devenu adroit; alors il est entré à la journée chez Léon Noël, et il gagnait cent sous par jour: c'était son bon temps!

— Comment, est-ce qu'à présent?...

— C'est pendant ce temps-là qu'il a amassé une petite somme pour pouvoir étudier la peinture le jour; il ne faisait plus de lithographie que le soir à la lampe; quinze heures de travail par jour; il a manqué en mourir... Et bien plus, quand il s'est relevé de sa maladie, il n'avait plus un rouge liard devant lui... Il a fallu se remettre à aller en journée.

Enfin, il a pu faire deux ou trois petits tableaux... Ils ont été reçus au Musée; mais personne n'y a fait attention, il les a vendus cent francs chacun à un juif.

Un autre, moi, par exemple, je me serais découragé; mais vois-tu, c'est un caractère de fer; il a mangé du pain sec et bu de l'eau, mais il a fait de la peinture... A l'une des dernières expositions, il a eu un article d'un de ses amis dont il a fait le portrait pour rien; ça lui en a amené quelques autres.

Maintenant il est tout à fait lancé; ça lui a valu aussi une place de maître de dessin dans un pensionnat de demoiselles.

— Ah! fit Julie avec curiosité, dans un pensionnat de demoiselles!

— Oui, oui, fit Charles sans remarquer l'expression particulière que Julie avait mise dans cette question, et c'est précisément ça qui a été la cause de son duel...

— Vraiment! fit Julie, et pour une de ses élèves... pour quelqu'une de ces demoiselles?

— Du tout, du tout, pour la mère d'une de ses petites élèves.

— Pour une dame?

— Et qui n'en valait pas la peine, quoiqu'elle soit bien jolie...

— Ah! fit Julie, qu'est-ce donc que cette dame?

— C'est la femme d'un banquier qui a voulu faire faire son portrait, en l'absence de son mari, pour le lui donner à son retour. Elle venait tous les matins à l'atelier. Le portrait était fini au bout du mois. C'était un portrait admirable: j'ai travaillé au fond.

— Eh bien! ce portrait?

— Eh bien! ce portrait, quand il s'est agi de le payer, la dame n'a plus voulu consentir au prix convenu... elle a discuté...

— Elle n'est peut-être pas riche?

— Elle a cent mille livres de rente... Va, ce ne sont pas les pauvres qui marchandent, ce sont les riches; elle ne voulait en donner que cinq cents francs, au lieu de mille.

A ça Victor lui a dit:

« — Madame, vous paierez ce portrait mille francs, ou je vous prierai de l'accepter pour rien.

» — Ni l'un ni l'autre, lui a dit la dame, vous n'avez pas de nom, c'est un service que j'ai voulu vous rendre.

» — Ce service, madame, je ne vous l'ai point demandé, et si je ne vous fais payer ce portrait que mille francs, c'est précisément parce que je n'ai pas de nom.

» — Acceptez-vous six cents francs? lui a dit cette dame.

» — Mille ou rien.

» — En ce cas, vous pouvez garder votre portrait. Si vous pensez que je vous doive quelque chose, et si vous voulez en obtenir le paiement, vous pouvez me faire un procès: on estimera cette toile.

» — Personne ne l'estimera, a répondu Victor. »

Et là-dessus, il a pris froidement son couteau à peinture, et a coupé la figure en quatre, puis il s'est tourné vers la dame, et lui a dit:

— Maintenant, madame, vous ne me devez plus rien. »

— Il a fait cela! cria vivement Julie, c'est bien, c'est noble.

— Jamais tu n'as vu figure plus sotte que celle de cette dame... elle en est restée tout abasourdie. Ah! c'est que Victor entend fièrement les affaires, reprit Charles.

« On ne vaut que ce qu'on s'estime, m'a-t-il dit souvent, je vivrai » de misère, mais je ne ferai jamais de peinture au rabais; cette année, » mes portraits valent mille francs, l'année prochaine, ils en vaudront » deux mille; dans trois ans je verrai ce que je les ferai payer... Vois-» tu, Charles, c'est comme ça qu'on arrive à la fortune. »

— Et à la gloire! dit avec enthousiasme Julie, qui n'avait rien compris à cet audacieux calcul d'un homme qui, sûr de lui-même, met d'avance à son talent le prix qu'il doit valoir, et qui ne s'en départ pas, bien sûr qu'il lui arrivera.

— Et c'est sans doute avec le mari de cette dame que monsieur Amab s'est battu? ajouta-t-elle.

— Mais non... et voilà le singulier: il faut te dire qu'avant-hier, dans le foyer de l'Opéra, on parlait de cette aventure.

Au milieu de la conversation, un jeune homme s'avise de dire que ce n'était pas vrai, que le prétendu portrait n'a jamais existé, et que les visites assidues de la dame avaient un autre but que...

— Quel but? fit naïvement Julie, remarquant que Charles s'était arrêté tout court.

— Quel but... je ne puis pas bien te dire ça; un mauvais but... oui... c'était mal, enfin; ce n'était pas agréable pour cette dame.

— Mais qu'était-ce donc?

— Une niaiserie bien bête, dit Charles, puisque j'étais toujours là pendant qu'elle posait...

— Mais que disait-on, enfin?...

— Comment, tu ne comprends pas? On disait du mal de cette dame; on disait que c'étaient des rendez-vous... d'amour.

Julie baissa les yeux et rougit; Charles qui sentait qu'il s'était embarqué dans une histoire peu convenable pour une jeune fille, crut couper court à son embarras, en disant:

— Alors Victor s'est approché et a donné un démenti formel à ce jeune homme.

Julie se reprit à écouter.

— Il lui a dit en propres termes:

« Quelques torts que cette dame ait envers moi, je ne permettrai à personne de la calomnier; elle a pu ne pas être contente de son portrait, et m'en refuser le paiement... Mais quiconque dirait autre chose en a menti. »

De là, la querelle et le duel avec ce jeune homme, tu comprends?

— Ah! c'est bien, c'est bien! avait dit Julie.

— Va... va, reprit Charles, tu peux m'en croire, c'est un gaillard

qui entend son affaire : on peut s'en rapporter à lui pour se poser un peu bien.

Charles continua sur ce ton, expliquant à sa façon le grand art de donner, dans le monde, un relief qui l'étonne et l'éblouisse.

Mais Julie n'écoutait plus son frère; ce que Charles traduisait en habileté, parce qu'il était dans le secret des théories de son maître, Julie le traduisait en désintéressement, en fierté, en héroïsme, parce qu'elle ne consultait que ses sentiments.

Voilà la confidence qu'ignorait Mme Thoré, et qui avait servi de point de départ à la préoccupation de sa fille pour le jeune peintre.

Cependant, à peine quelques jours s'étaient-ils écoulés, que, sans avoir eu à s'en occuper, le petit réduit où devait poser Mme Thoré était prêt, dans les magasins de son mari; c'est que plus d'une fois et à l'insu de sa mère, Julie avait pressé les ouvriers.

Puis, le jour arrivé où Amab devait venir, elle ne dormit pas, se leva de meilleure heure; sa mère la trouva fatiguée; mais Julie avait la robe qui l'habillait le mieux.

IV. — LA VIERGE.

Pendant un mois que Victor employa à faire le portrait de Mme Thoré, il ne se passa en apparence rien qui eût pu alarmer une mère prévoyante. Quand Julie venait dans l'atelier improvisé, soit pour tenir compagnie à sa mère, soit pour examiner les progrès de la toile, Victor se taisait d'ordinaire; seulement Mme Thoré surprenait quelquefois les regards du peintre avidement attachés sur Julie; mais l'admiration curieuse de l'artiste brillait seule dans les regards de Victor.

Cet homme était tellement possédé de la passion de l'art, qu'il ne devinait pas le trouble qu'il causait, et quand Julie rougissait, quand son cœur battait, quand sa voix se troublait sous ce regard ardent, Victor la trouvait plus belle, voilà tout.

Durant les longues heures d'ennui et de pose que subissait Mme Thoré, elle essaya de savoir ce qu'il y avait au fond de l'âme de ce jeune homme; elle l'interrogea sur lui-même. Il lui raconta son histoire comme Charles l'avait dite à Julie, il la raconta sans embarras, sans emphase, sans prétention; ne rougissant point de sa misère, ne se vantant point de l'avoir vaincue.

Julie l'écoutait, et comme Desdemona, elle l'aimait pour ce qu'il avait souffert, et cependant Julie se trompait. L'indifférence de Victor pour ses propres souffrances ne partait pas d'un de ces courages résignés qui, durs à eux-mêmes, restent pitoyables pour les autres : c'était une singulière insensibilité.

Cet homme, à vrai dire, n'avait jamais souffert d'être pauvre, il avait souffert de n'être pas un grand peintre aussi vite qu'il l'eût voulu.

Ce passé n'était qu'honorable, et cependant il ne désarmait point les préventions de Mme Thoré. Elle étudia mieux Amab de peur d'être injuste, et le trouva homme d'honneur, d'une probité sévère, ayant toutes les vertus avec lesquelles on ne fait pas le mal, aucune de celles qui font faire le bien.

Mme Thoré pensa qu'avec un pareil caractère cet homme devait être bassement envieux; pour s'en convaincre, elle chercha à savoir ce qu'il pensait des autres. Elle crut avoir deviné juste, lorsqu'elle l'entendit parler avec un profond mépris de quelques-uns de nos maîtres les plus populaires; mais elle dut changer d'opinion, lorsqu'elle l'entendit parler avec enthousiasme et respect de quelques autres.

C'était chez Victor une affaire de goût, une passion d'artiste; il admirait et respectait franchement le talent là où il le voyait; pourquoi donc Victor déplaisait-il tant à Mme Thoré, pourquoi lui faisait-il peur?

C'est que quelque chose manquait à cette puissante organisation : le cœur n'y battait pas. Peut-être dormait-il!... et peut-être allait-il s'éveiller au jour lumineux que verse dans la vie le regard de la femme qui vous aime.

Mme Thoré examinait, attendait.

Hélas! la pauvre mère! elle voyait sa fille recueillir toutes les paroles, toutes les pensées de l'artiste, pour les emporter dans son silence, et là, de cette jeunesse laborieuse, de cet amour du beau, de cet enthousiasme pour les grands maîtres, elle voyait Julie se créer une de ces idoles, auxquelles les femmes se vouent, et qui leur écrasent le cœur sous leurs débris, quand la vérité les fait crouler avec un souffle.

Vingt fois Mme Thoré pensa qu'il eût peut-être mieux valu que Julie se trouvât éprise d'un de ces hardis séducteurs qui marchent incontinent à leur victoire.

La pure vertu de Julie se fût alarmée d'un mot d'amour; son chaste orgueil se fût révolté devant un regard audacieux, et eût fui devant une attaque; mais ici rien ne pouvait lui faire peur; elle seule faisait le chemin qui l'éloignait de son repos sans la rapprocher de Victor.

Mme Thoré elle-même n'eût pu éclairer sa fille; elle n'avait rien à reprocher à l'artiste. Cet homme était parfait, éclatant et dur comme un diamant.

Mme Thoré était fort triste; elle souhaitait ardemment que son portrait fût achevé; elle essayait de chercher querelle à l'artiste sur sa lenteur; mais comment accuser en présence d'une œuvre pareille!

C'était Mme Thoré plus belle et plus jeune qu'elle n'était, mais belle et jeune comme elle avait été, comme son mari s'étonnait que le peintre eût pu la deviner dans un passé qu'il n'avait point vu.

Alors celui-ci lui expliquait : comment il avait regardé pour ainsi dire Mme Thoré à travers l'image de sa fille, comment en vieillissant un peu les traits si jeunes et si limpides de sa Julie; comment en rajeunissant les traits restés si beaux de la mère, il était arrivé à faire cette adorable tête qui faisait que M. Thoré embrassait sa femme avec orgueil, que Charles se mettait à deux genoux devant elle pour la contempler, et que Julie s'oubliait à regarder l'œuvre en pensant à l'auteur.

Devant ce triomphe de l'artiste, il fallait se taire.

Mme Thoré avait tort vis-à-vis tout le monde, excepté vis-à-vis de Louis Villon, qui détestait profondément M. Amab. La jalousie du commis avait été encore plus clairvoyante que la tendresse de la mère. Quelquefois tous deux se regardaient avec tristesse; ils se comprenaient, mais ils eussent été fort embarrassés de s'expliquer; ni l'un ni l'autre n'eût voulu accuser Julie, et Victor était irréprochable.

Cependant Mme Thoré espéra dans la susceptibilité de l'amour; elle se dit qu'il était impossible que Julie ne finît pas par être blessée de cette politesse indifférente, qui remplaçait, chez Victor, la curiosité de l'artiste, dès qu'elle était satisfaite.

Elle ne chercha plus à éloigner sa fille, elle la laissa écouter le jeune homme, racontant ses espérances d'avenir : c'était toujours la puissance et la gloire qui étaient le but de ses vœux; jamais la pensée d'une douce affection, d'un culte du cœur, ne se mêlait à ses idées ambitieuses...

C'est à peine si Victor donnait, dans la vie qu'il rêvait, une place aux plaisirs. Ce qu'on appelle le monde n'était pour lui qu'une arène où il voulait triompher. Ce monde, il le cherchait partout, dans la famille, dans les salons, au théâtre; mais, nulle part, il ne lui demandait que des applaudissements et du pouvoir; la fortune ne venait qu'après et de bien loin.

Malheureusement, Mme Thoré ne voulut pas assez se persuader que les opinions, ainsi que les actions des hommes, ont un aspect tout différent selon le point de vue d'où on les regarde. Elle s'était placée, pour voir et juger Victor, sur le terrain du doute et de la raison. Julie était au point opposé : celui de l'amour et de la croyance.

Cependant Mme Thoré eût peut-être fini par avoir raison, si un incident qu'il nous faut raconter n'eût trompé la belle jeune fille sur cette froideur qu'elle avait fini par remarquer.

Non-seulement la mère de Julie ne craignait plus de la laisser assister aux séances du peintre; elle essaya deux ou trois fois de les quitter sous prétexte de quelques affaires. Les premières fois, elle écouta : la conversation continuait quand elle était engagée, le silence continuait de même quand il était établi. Victor ne pensait qu'à ses pinceaux et à sa toile. Mme Thoré crut remarquer du dépit dans Julie, et voulut laisser à ce sentiment la faculté de se développer.

Un jour, c'était la veille de celui où son portrait devait être achevé, Mme Thoré était sortie.

Julie était demeurée seule avec Victor; elle le regardait furtivement, tandis que l'œil attaché sur sa toile, il restait absorbé dans la contemplation de son œuvre. A ce moment, le cœur de Julie était gonflé de larmes, elle avait enfin compris son amour et l'indifférence de Victor; mais elle aimait tant qu'elle était triste et non pas humiliée.

Peu à peu elle se laissa aller à cette désespérance désolée qui abat à la fois le cœur et le corps; l'ouvrage qu'elle tenait lui échappa des mains sans qu'elle s'en aperçût; elle leva les yeux vers le ciel, elle perdit le sentiment de ce qu'elle souffrait, et une larme arriva à ses yeux.

A ce moment Victor la regarda, demeura immobile, et, comme frappé d'une soudaine inspiration, il murmura :

— Oh! je devrais briser ma palette.

Ce mot éveilla Julie, qui tressaillit.

— Oh! restez ainsi, lui dit Victor en s'approchant, restez ainsi, que je vous voie... Oh! reprit-il, l'œil brûlant d'enthousiasme... si vous saviez!... mais je n'ose vous dire cela.

— Quoi donc?... dit Julie toute tremblante.

— Vous ne m'en voudrez pas?

— Pourquoi vous en vouloir?... qu'avez-vous fait?

— Eh bien! dit Victor en la contemplant d'un regard où la passion de l'artiste jetait un feu presque aussi éclatant que celui de l'amour, j'ai voulu prêter à la Vierge votre sainte beauté.

— Quoi! dit Julie.

— Oui, aidé seulement de mon souvenir, j'ai essayé de reproduire ces traits si charmants, et je croyais avoir deviné votre beauté parce que j'avais jeté une auréole sur votre tête, et mis des anges à vos genoux; mais je viens de voir que je ne suis qu'un fou présomptueux... Tout ce que j'ai fait est mauvais, pitoyable.

Ce n'est que depuis un moment que je viens de vous comprendre; jusqu'à présent, je n'avais vu que votre visage, je viens de découvrir votre âme... Oh! merci! merci!... Vous venez de me donner un chef-

d'œuvre, ajouta-t-il en se frappant le front ; je le tiens là... je vous devrai ma gloire !

Ce n'était pas là de l'amour, mais c'était de l'enthousiasme, de l'enthousiasme si jeune, si ardent, si exalté, que la pauvre enfant qui pleurait, écouta avidement, et crut y entendre parler la voix qu'elle attendait depuis si longtemps. Folle et obéissante, elle releva vers le ciel ses yeux qu'elle avait baissés devant les paroles de Victor, et, tremblante, émue, elle se laissa regarder pendant qu'il jetait sur un carton les premiers linéaments de cette pose si simple, de ce visage si merveilleusement animé...

Puis elle reprit vivement son ouvrage au moment qu'elle entendit madame Thoré s'approcher, et que Victor lui glissa tout bas ces paroles :

— Ne le dites pas à votre mère, elle me défendrait d'emporter ce souvenir de vous.

Et il cacha vivement le dessin commencé.

Ah! qu'elle fut embarrassée et honteuse durant toute cette journée! quel aveu elle avait fait! avec quelle facilité elle avait accepté celui que cachaient les paroles de Victor (car elle croyait à un aveu); quel gage de son amour elle lui avait laissé prendre! comme elle se sentait coupable et malheureuse! Oh! mille fois plus malheureuse eût-elle été, si elle avait su que Victor n'avait compté cette soumission d'une âme en peine que comme la complaisance d'une jeune fille vaniteuse.

Le lendemain, Victor arriva tard ; il était fatigué... Il se mit froidement au travail ; mais, dès qu'il fut seul avec Julie, son œil se ranima.

— Oh! lui dit-il, j'ai travaillé et j'espère avoir réussi cette fois.

Julie ne répondit pas.

— Oh! vous seriez bien bonne, lui dit-il, de me permettre de vous voir comme je vous ai vue hier.

— A quoi cela vous servira-t-il? dit Julie en posant sa tapisserie.

— A quoi? dit Victor en la contemplant... mais je vous devrai ma gloire... ma vie... oui, je le sens... et je ne l'oublierai jamais...

Elle se posa devant lui, et quand un bruit étrange vint l'interrompre, il lui dit tout bas :

— Oh! vous avez été bonne pour moi... jamais, non, jamais je ne l'oublierai....

Alors Julie le regarda, et sans se rendre compte de la tristesse qui se mêlait à l'espérance qu'elle avait conçue depuis deux jours, elle lui dit doucement :

— Vous ne l'oublierez pas, n'est-il pas vrai?

A ce moment, pour la première fois, Victor se demanda si, en cherchant un succès de gloire, il n'en avait pas obtenu un autre : il examina mieux Julie, et comprit qu'il était aimé : un éclair subit brilla dans ses yeux, puis il sembla enfermer en lui-même une espérance nouvelle.

Julie l'avait vu, Julie s'était dit : il m'a comprise, et il a été heureux, il m'aime.

Hélas! le regard de Victor ne voulait point dire cela, cet homme venait de se dire :

— Cette jeune fille m'aime.... A quoi cela peut-il me mener? J'y réfléchirai.

Ce jour-là, il acheva le portrait de madame Thoré.

V. — LE SALON.

Cependant Victor n'était point retourné chez madame Thoré depuis le jour où il avait fini son portrait ; le lendemain, il avait seulement demandé à Charles quelles étaient les habitudes de sa famille; et il l'avait exactement écouté quand celui-ci lui avait conté naïvement l'honnête importance de son père, la chaste et indulgente vertu de sa mère, et l'innocence candide et exaltée de Julie ; puis, après cela, Victor s'était enfermé avec lui-même, et il s'était dit :

« Je n'abuserai pas de cet amour, je ne porterai pas la discorde dans cette famille : il suffit quelquefois d'une action douteuse pour perdre la carrière d'un homme, que serait-ce donc d'une action coupable ? »

L'idée d'épouser Julie s'était, à la vérité, présentée à lui ; mais cet esprit, tout entier à soi-même et à son désir d'arriver, avait calculé, sur l'heure, tous les obstacles qu'un ménage peut apporter à la libre existence d'un artiste.

Amab voulait voir Rome, Florence, leurs chefs-d'œuvre, l'Afrique et ses déserts et sa magnifique végétation ; il voulait pouvoir aller partout, pour pouvoir partout étudier, à son aise, dans l'art et la nature. Le bonheur de la famille, le charme d'une douce union, la sécurité d'une fortune acquise, tout cela s'était montré à lui ; mais tout cela s'était envolé au souffle de son ambition. Cet homme ne voulait pas être heureux ; il voulait être grand : c'était là son bonheur ; il avait donc aussi rapidement repoussé la pensée d'une alliance honorable que l'idée d'une indigne séduction.

Quand Victor prit cette résolution, il ne pensait pas que le mal qu'il avait fait fût si avancé, quoiqu'il eût deviné l'amour de Julie.

Il s'absolvait du passé, auquel il était resté étranger, et se promettait d'être le maître de l'avenir.

En effet, s'était-il dit, que pourrait me demander la mère la plus prudente, le père le plus jaloux de son honneur? Ce serait de ne jamais revoir sa fille, de ne jamais lui faire arriver un mot qui puisse lui faire croire que je m'occupe d'elle. Cela, je le ferai.

Mais déjà Amab n'était plus le maître de son silence ; déjà mille voix portaient chaque jour son souvenir au cœur de Julie, et lui-même devait lui parler plus haut que personne, dans cette langue souveraine des arts qui exalte si ardemment l'imagination.

En effet, le salon était à peine ouvert, et déjà on citait de lui quelques beaux portraits, mais surtout, et beaucoup plus haut, une Vierge merveilleuse.

Mme Thoré s'était alors rappelé ce que lui avait dit Amab la première fois qu'il était venu chez elle... et elle eut un pressentiment de



Suis-je bien? — Page 5.

la vérité. Mais Mme Thoré avait pris la résolution de ne rien savoir.

Cependant Julie devenait chaque jour plus triste, plus pensive, sa mère l'entendait ne pas dormir dans l'immobilité silencieuse de la nuit; elle la voyait se plier avec effort aux occupations jadis si faciles de leur vie solitaire; Julie souffrait, mais elle se taisait.

Sans doute à la première question faite de cette voix de mère qui entre si profondément dans le cœur des enfants qui souffrent, sans doute à la première parole, Julie eût tout dit, tout avoué. — A quoi bon? — Quelle consolation Mme Thoré pouvait-elle donner à sa fille? Julie n'était pas aimée.

On peut consoler le cœur d'un bonheur perdu; on ne le console pas d'un rêve dont on l'éveille. Il s'obstine à croire que ce rêve se serait réalisé, si on ne l'avait pas fait fuir.

Chaque jour, Charles pressait sa mère d'aller à l'exposition; elle refusait, elle ajournait, et, chaque jour, la tristesse de Julie devenait plus profonde. Enfin, M. Thoré voulut aller se contempler publiquement dans son image; il fallut céder.

Mme Thoré alla donc au salon avec une vive appréhension; la persistance de Charles la confirmait dans ses soupçons.

Après leur avoir tout montré, il les conduisit enfin devant la toile de son maître. M. Thoré poussa un cri de surprise qui fit retourner vers lui une foule de curieux, Mme Thoré resta immobile en disant :

— C'est bien cela.

Elle ne s'était pas trompée.

Quant à Julie, sa mère la sentit s'appuyer légèrement sur son bras, elle la regarda avec anxiété : Julie était pâle comme un linceul.

— Tu souffres, lui avait dit vivement sa mère en cherchant à l'entraîner.

— Non, avait répondu Julie en résistant doucement, c'est quelque chose qui m'a comme étouffée.

Le bonheur l'avait frappée au cœur.

M. Thoré, lui, avait percé la foule en s'écriant :

— Ah! comme c'est ça... Mais regarde donc, ma femme, regarde donc, Julie, c'est...

— N'est-ce pas que c'est beau? avait dit un voisin. — Cela ferait croire en Dieu, reprenait un autre.

Et un joyeux rapin ajoutait :

— Si la sainte Vierge n'envoie pas Amab en paradis, ce sera de l'ingratitude.

Et un grave rapin répondait :

— Il a entr'ouvert les portes du ciel, et il y a vu cette souveraine beauté.

Et un troisième s'écriait :

— Où diable a-t-il trouvé cette tête-là?

Cette tête était près d'eux, pâle, les yeux baissés, confuse, dans le délire d'une joie étrange, d'une espérance sans bornes; car, si Julie avait douté, le doute avait disparu.

Elle entendait parler l'amour de Victor, dans ces mille voix enthousiastes qui couraient autour d'elle : n'était-ce pas son image qu'elle lui avait confiée en secret, qui amenait ces flots de curieux et qui faisait parler ces mille voix? Julie en fut si troublée et si confuse qu'elle entraîna vivement sa mère, comme si elle eût entendu la voix d'Amab.

M. Thoré les chercha et fut obligé de quitter la foule pour les retrouver.

— Comment, tu n'as pas remarqué le tableau de M. Amab? s'écria-t-il.

— Il est très-beau, dit Mme Thoré.

— Ce n'est pas là la question... Tu n'as pas vu autre chose, fit M. Thoré boursouflé de joie.

— Rien.... dit sa femme en affectant de regarder une autre toile.

— Quoi! tu n'as pas vu la ressemblance!

— Avec qui donc? — Mais avec ta fille, ma chère; avec notre fille... Madame Thoré... avec ma fille... ma fille, ajouta-t-il en relevant la tête de Julie.

— Oui, un peu de ressemblance avec Julie, c'est vrai.

— Mais c'est bien elle tout à fait...

— Non... non... dit Mme Thoré, en essayant de rire, ce n'est pas là Julie... Julie, ne pleure pas.

La pauvre enfant suffoquait de larmes. Hélas! peut-être elle s'était trompée, peut-être ce n'était pas elle que Victor avait voulu peindre! sa mère ne la reconnaissait pas.

Victor avait appris tout cela, ou du moins tout ce que Charles en avait compris : les ébahissements retentissants de son père, la surprise et le trouble de Julie, les réticences de la mère, et Victor s'était tout expliqué.

Mais ces renseignements n'avaient point changé sa résolution, et il ne voulait plus revoir Julie : comme il se l'était dit à lui-même, son amour l'eût gêné. Et malgré sa résolution, cet amour le gênait; il lui avait mis un regret dans le cœur.

Amab ne lui avait pas sacrifié son ambition; mais son ambition lui paraissait plus dure à satisfaire qu'il ne l'avait éprouvé jusque-là.

Léona l'aperçut alors et se recula avec un sourd gémissement... — Page 11.

VI. — L'ATELIER.

Le lendemain, il y avait fête dans l'atelier de Victor Amab; on finissait joyeusement un pompeux déjeuner. Le Musée était ouvert depuis huit jours, et la foule n'avait pas cessé d'entourer une toile représentant la Vierge, et placée à l'un des angles du grand Salon. Ce n'était qu'une simple figure, mais cette figure était un chef-d'œuvre de peinture et de pensée.

Les artistes en admiraient la couleur, le dessin, le modelé, les chairs, les draperies; la foule en admirait l'expression, la beauté et la grâce. Il y avait dans cette figure une joie sainte et triste à la fois; une divine espérance y rayonnait à travers les larmes; Marie sentait d'avance toute la magnificence et toute la douleur de sa mission; elle en était fière et elle s'y résignait.

Comment expliquer cela?

Nous ne le tenterons pas; la plume a des secrets que personne ne peut traduire, le pinceau a des mystères que la plume ne peut rendre.

C'était le matin; les élèves de Victor, parmi lesquels Charles était

le plus enthousiaste, le plus ardent; quelques amis, que le succès n'éloigne pas, contaient les cris, les admirations de la foule.

L'un citait le mot d'un grand seigneur; celui-là, l'appréciation d'un connaisseur; un autre, le cri naïf d'un enfant; celui-ci, le rude enthousiasme d'un ouvrier ou l'approbation sentencieuse d'un bourgeois: chacun avait son anecdocte, son éloge, et tous répétaient à Amab qu'il venait enfin de conquérir le pas sur tous ses jeunes rivaux, et que les grands maitres auraient bientôt à compter avec lui.

Et lui?... Oh! c'était un homme fort, car il recevait bien ces éloges; il les recevait sans modestie fausse et sans enivrement. A la vérité, une ombre avait passé sur son triomphe : un peintre de pauvre talent avait dit :

— Sans doute, c'est beau, mais ce n'est qu'une figure.

Ce mot, ce mot terrible : « Ce n'est qu'une figure, » résonnait sans cesse à l'oreille du triomphateur, comme un son discordant au milieu de cette harmonie d'applaudissements... et l'insatiable orgueil de Victor en était d'autant plus blessé, qu'il se disait tout bas :

— Ah! cet homme a raison, ce n'est qu'une figure; il l'a dit; donc cela se dira : et cela sied trop bien à l'envie pour qu'elle ne donne pas crédit à ce jugement; il faut encore attendre pour que la foule m'appelle un grand peintre; eh bien! je prendrai une toile de vingt pieds, j'y mettrai cent mille hommes comme Decamps, ou quelques-uns comme Delaroche, et ils m'appelleront un grand peintre. Je le veux.

Et au milieu de son triomphe, incomplet pour lui seul, Amab rêvait déjà le tableau qui devait le venger d'un mot.

Cependant, parmi les mille propos qui couraient dans l'atelier du peintre, on demandait à Victor si cette admirable création était sortie de son génie, tout armée de sa beauté et de sa pensée, ou s'il avait donné la vie et l'immortalité à une beauté vivante.

A cela Victor répondait en souriant finement :

— C'est mon secret.

C'était aussi celui de Charles; mais le maître avait demandé de la discrétion à l'élève, et l'élève était de ceux pour qui le maître est le dieu; bien plus encore que le dieu... Il est le prêtre et l'apôtre de leur religion.

On en était au plus fort des félicitations et des récits de toutes sortes sur la gloire du jeune grand homme, lorsqu'on lui remit un paquet de lettres. La plupart lui apportaient des compliments; il les lut rapidement, en passa quelques-unes aux personnes présentes en se félicitant d'avoir tant d'amis, puis il en ouvrit une qui le surprit vivement.

En effet l'enveloppe était vide: il allait la jeter, pensant que c'était une de ces mystifications stupides qui passent dans la cervelle de certains idiots, lorsqu'en la froissant il sentit quelque chose qui roulait dans les plis de l'enveloppe. Il la déchira et trouva au fond une pensée et un myosotis qui devaient sans doute lui dire : « Ne m'oubliez pas. »

A qui avait-il promis un souvenir qu'on réclamait si modestement? Il se souvint de ce qu'il avait dit à Julie, son absence ne l'avait donc pas désillusionnée. Il devint triste, puis chagrin, puis mécontent; il déchira l'enveloppe et cacha les fleurs dans sa poche.

Pauvre Julie!

Oui, véritablement, cet amour le gênait, il en prit de l'humeur, et c'est peut-être cette humeur qui le poussa à faire ce qui, en toute autre circonstance, lui eût sans doute paru une sotte plaisanterie, sinon une mauvaise action.

Victor ouvrit une dernière lettre, la lut d'abord, et puis en examina la signature et l'écriture; il la relut encore et s'écria tout à coup, en interrompant l'enthousiasme forcené d'un de ces causeurs d'atelier qui gagnent de belles petites collections d'ébauches, de dessins, et quelquefois de petits tableaux à crier sans cesse :

« Tu es un homme de talent!... Voilà qui est adorable!... c'est écrasant!... A., B., C., D. sont enfoncés, etc., etc. »

Victor interrompit donc le parasite (il en avait déjà quelques-uns à sa suite) en disant :

— J'ai plus de succès que vous ne pensez, messieurs, et voici un rendez-vous d'un genre particulier.

On se pressa avec curiosité autour de Victor qui lut à haute voix le billet suivant :

« Monsieur,

» Une femme à qui son extrait de naissance dit qu'elle est jeune, à » qui mille voix disent qu'elle est belle; à qui son cœur dit qu'elle » n'est pas sotte, cette femme veut voir l'auteur de *la Vierge aux* » *pleurs*. Si vous n'avez pas peur d'une admiration de plus, venez ce » soir à dix heures, rue Joubert... »

Victor s'arrêta. Cette lettre était signée Léona de Cambrre.

— Le numéro? cria-t-on de tous côtés.

— En voilà assez, dit Amab, mais il faut avouer qu'il y a de singulières femmes dans la rue Joubert.

— Iras-tu? lui demanda-t-on.

— Non, certes, c'est une bonne fortune que je cède à qui la veut.

Dix voix la réclamèrent.

Parmi ces dix, la plus ardente, la plus empressée fut celle de Charles; dès qu'il se mit sur les rangs tout le monde se retira.

Charles était le roi des charges d'atelier; on avait dit de lui, en argot de peintre : « Qu'il aurait fait poser M. de Talleyrand, » tant il avait d'audacieux sang-froid dans l'exécution de ses plaisanteries.

Victor lui jeta dédaigneusement la lettre en lui recommandant d'être sage.

— Bon, dit Charles. Je crois la recommandation inutile, ce doit être quelque bas-bleu suranné, ou quelque baronne mariée dans la blonde Germanie. C'est égal, nous tâcherons que ce soit amusant.

Un moment après, Victor, retiré dans le salon qui touchait à son atelier, regardait silencieusement la pensée et le myosotis, ingénieux messagers de l'amour le plus chaste et le plus ardent, et il se disait avec toute la tristesse d'un homme contrarié :

— C'est fâcheux!

C'était là le véritable sentiment de son âme; puis il se mit à réfléchir et se laissa absorber par une profonde préoccupation.

Etait-ce l'amour qui s'éveillait en lui? sentait-il enfin s'agiter dans son cœur ce besoin de vivre dans un autre, qui complète la vie humaine? ou bien était-il seulement à la poursuite d'une pensée qui venait de se montrer à lui? avait-il découvert que l'amour persévérant de Julie pourrait aider, plus qu'il ne l'avait cru d'abord, à sa gloire et à sa fortune?

Quoi qu'il en fût, Victor, revenu parmi ses amis, demeura distrait et presque sombre au milieu des joies qui se succédaient dans son atelier.

Le soir venu, il se présenta chez Mme Thoré et apprit que toute la famille était au spectacle; il laissa sa carte et se dit en s'éloignant :

— Evidemment, cela vaut mieux.

VI. — UNE BONNE CHARGE.

Le lendemain, Charles racontait dans ce même atelier sa visite à la rue Joubert. A l'en croire, c'étaient des salons de velours, des boudoirs de satin, des tapis d'Aubusson, des meubles de Martin, des lampes d'or, des fleurs à profusion, des glaces de Venise, des parfums enivrants, et, au milieu de tous ces enchantements, une femme d'une fière beauté, aux yeux noirs et éclatants, hardie et enthousiaste, folle, pleine de passion, d'éloquence et de faiblesse.

Charles passait tellement pour un faiseur de contes, que c'était à qui l'accablerait de plaisanteries. Victor, placé devant un carton, où il jetait, avec l'abondance du génie, l'esquisse d'une grande composition, interrompit tout à coup le récit pompeux de son élève et lui dit :

— Et que vous a dit cette superbe créature, quand vous lui avez avoué que vous n'étiez pas moi?

— Je me suis bien gardé de le lui dire, elle m'aurait fait jeter à la porte par un de ses laquais, car elle a des laquais.

— Comment, vous avez dit que vous étiez...

— J'ai dit que j'étais Victor Amab; aussi ai-je été reçu... Ah! complétement bien reçu.

— Ça se conçoit comme ça, s'écria-t-on.

Victor était contrarié de cette plaisanterie à laquelle il n'avait pas d'abord attaché grande importance; mais la pensée que la puissance de son nom avait excité un si vif enthousiasme, arrêta la désapprobation sur ses lèvres, et il se contenta de dire :

— J'espère, Charles, que vous ne m'avez pas compromis.

— Qu'entendez-vous par là? dit Charles en riant... rassurez-vous, j'ai votre gloire à cœur plus que vous-même, et j'ai prouvé à la belle des belles que vous saviez cueillir toutes les couronnes.

Un hourra d'incrédulité s'éleva contre Charles, qui le laissa passer avec la dédaigneuse indifférence d'un homme qui est sûr d'une réponse victorieuse.

— Messieurs, reprit-il enfin, j'ai donné un rendez-vous à cette divinité, ici, dans mon atelier, c'est-à-dire dans l'illustre atelier de

Victor Amab; elle y va venir, et si j'ai menti d'un iota, je me déclare indigne de remettre les pieds dans cette auguste assemblée. J'avais même à ce sujet rêvé un assez bon tour.

— Voyons, s'écria la folle jeunesse.

— Songez que je ne veux pas y être mêlé, dit Victor.

— Vous n'y serez pour rien... Jouez seulement votre rôle au naturel...

On va venir demander M. Amab, et vous répondrez bien simplement :

— C'est moi.

Victor résista d'abord ; mais les supplications de ses élèves d'une part, d'une autre le prix que Charles paraissait mettre à sa discrétion au sujet du fameux tableau, discrétion que Charles lui rappela en lui disant :

« Moi, j'ai été bon enfant, c'est votre tour. »

Enfin ce manque de reflexion, ou plutôt cette fatalité qui pousse les hommes à dire ou à faire des choses qui semblent sans conséquence et qui pèsent sur la vie entière ; tout cela, disons-nous, décida Victor à se prêter à la plaisanterie de Charles. On voulut savoir son projet, mais il refusa constamment de le dire.

Bientôt après, une voiture s'étant arrêtée à la porte de l'atelier de Victor, Charles courut à la petite fenêtre d'un cabinet voisin, revint en disant :

— Silence ! c'est elle.

Puis il disparut derrière un vaste rideau, destiné à protéger les apprêts de toilette des modèles.

Amab se retira dans le salon qui ouvrait sur son atelier.

Un coup discret fut frappé à la porte, un des élèves alla ouvrir, et demeura comme ébloui en voyant entrer une femme voilée, d'une taille imposante, et vêtue avec ce luxe qui a besoin d'un goût exquis pour ne pas paraître lourd et commun.

— M. Victor Amab? dit-elle d'une voix ferme et sonore, tandis que tout l'atelier restait muet d'étonnement et d'attente.

L'élève lui indiqua le salon; la dame y passa.

Amab se retourna pendant qu'elle levait son voile, de façon qu'ils se trouvèrent face à face : elle, tournant le dos aux élèves, lui, voyant se dévoiler à ses yeux la plus fière beauté qu'il eût jamais admirée.

— Monsieur Amab, reprit-elle.

— C'est moi, madame, dit Victor d'une voix tremblante, tant l'apparition de cette femme l'avait troublé.

A cette réponse, Léona, car c'était elle, fixa ses yeux étincelants sur Victor, et lui dit d'une voix altérée :

— Vous, monsieur?

— Moi-même !

Léona baissa son voile, se retourna, et parcourut l'atelier d'un regard rapide. La force parut lui manquer; elle chancela.

— Un siége ! s'écria vivement Victor, qui commençait à regretter cruellement la plaisanterie qu'il avait permise.

A ce moment, Charles sortit de derrière son rideau en tenant un siége.

Le malheureux avait remplacé sa vareuse de travail par un gilet de livrée : il tenait un plumeau et avait toute la tournure d'un domestique. Il offrit le siége qu'il tenait à Léona, et, comme s'il était surpris de la voir, il poussa un cri et laissa échapper le plumeau.

Léona l'aperçut alors et se recula avec un sourd gémissement.

Victor, surpris de la mascarade de Charles, lui dit d'un ton impérieux :

— Que veut dire cela, Charles?

— Hélas! monsieur, répondit le jeune homme, avec cette férocité de *farceur* qui tue pour un instant de rire, c'est Madame qui avait écrit à Monsieur ; c'est Madame qui lui avait donné rendez-vous... et chez qui j'ai eu le malheur... je veux dire le bonheur...

— Quel est cet homme? dit Léona, en montrant Charles d'une main tremblante.

— Hélas ! dit Charles d'une voix larmoyante, je suis le valet de chambre de Monsieur...

— C'est Monsieur Thoré, dit Victor avec colère ; c'est un de mes élèves, Madame.

Léona se leva, s'approcha d'Amab, et lui dit à voix basse et avec une expression cruelle :

— Un de vos élèves, à qui vous avez donné la lettre qu'une folle vous a écrite.

Amab voulut répondre...

Léona souleva son voile, regarda l'un après l'autre l'élève et le maître ; puis, après un moment de silence solennel, elle s'éloigna en leur disant :

— Au revoir, Messieurs.

La *farce* était jouée, mais avec un triste succès.

Victor était souverainement mécontent et avait peur ; quant à Charles, il ne comprenait pas encore tout le sérieux terrible d'une pareille rencontre ; mais il n'avait point fait rire, et il considérait le morne silence des spectateurs comme une chute.

— Bah ! s'écria-t-il après que Léona fut partie, c'est une bégueule.

Nous avons raconté cette scène dans toute sa brutalité : d'abord parce c'est ainsi qu'elle est arrivée ; ensuite parce qu'elle seule peut expliquer, peut-être, les sentiments et les actions qu'elle inspira à celle qui en avait été la victime.

Du reste, qu'on sache bien une chose, c'est que nous n'avons rien inventé, ni les événements, ni le caractère de nos personnages. C'est de *l'histoire*, et ce sont des portraits.

Qu'on nous permette à ce sujet quelques réflexions.

VII. — RÉFLEXIONS.

Une aventure comme celle que nous venons de raconter paraîtra peut-être incroyable à quelques-uns de nos lecteurs ; beaucoup d'entre eux, tout en acceptant comme possibles l'enthousiasme dévergondé de Léona, le dédain impertinent de Victor, n'admettront pas l'infamie de Charles ; ils ne pourront croire qu'un jeune homme puisse pousser la bassesse jusqu'à donner en spectacle, à une assemblée de camarades, la femme qu'il a trompée.

A défaut d'honneur, ils prétendront que la vanité d'une si charmante conquête a dû les arrêter. Nos lecteurs se tromperaient plus qu'ils ne pensent : les hommes comme Charles ne manquent point.

Ce sont de braves jeunes gens qui commencent par une réputation de bonne gaieté, et dont on dit, quand on les voit :

« Voilà Charles, il va nous faire rire. »

Ils acceptent ce rôle de plaisant, ils mettent à le bien remplir tous leurs soins, tout leur esprit, toutes leurs forces.

Peu à peu, ils s'accoutument au succès, et ils en ont besoin ; s'il leur manque, ils le poursuivent au prix de leur dignité, ils lui sacrifient leur personne, quelquefois leurs amitiés, et, plus tard (si le succès devient plus difficile), leurs plus tendres affections. Quelquefois, enfin, ils immolent, à ce besoin de succès, la délicatesse, le respect du monde et les sentiments qui tiennent le plus près à l'honneur.

Ainsi avait fait Charles, et, s'il le fallait, nous pourrions nommer les modèles illustres sur lesquels il s'était formé. Cette race d'histrions de salon a été surtout féconde sous le Directoire ; on les appelait alors *mystificateurs ;* aujourd'hui, la pudeur des académiciens s'alarme quand on prononce le nom de *blagueurs* que leur a donné notre génération.

La femme qui avait pu faire ce qu'avait fait Léona est aussi un des bizarres produits de notre époque.

En effet, et il faut bien le reconnaître, à la barbe de ceux qui la laissent pousser, comme de ceux qui la rasent, notre existence actuelle manque d'émotions. Les femmes surtout y sont tout à fait déshéritées de ces ardentes luttes où elles pourraient occuper la force et la dextérité qui surabondent en elles, et que nos lois et nos mœurs ont détournées des affaires sérieuses.

Ne parlons pas des beaux temps de la chevalerie, non point que nous ayons en grande estime ces fades tournois où on les proclamait reines de beauté ; pauvre passe-temps qui ne leur eût point suffi, s'il ne s'y était mêlé la chance de voir emporter par un brutal voisin le castel où elles demeuraient près de leur mari, et de le voir mettre à sac et à viol.

Ce temps avait de bien autres charmes pour les femmes.

Alors on les fiançait au berceau, on les épousait et on les répudiait; on les tuait et on les vengeait ; elles étaient enfin des occasions d'alliances et de guerre. C'était le bon temps : elles étaient horriblement malheureuses.

Ne rappelons pas non plus la Ligue et la Fronde ; alors elles faisaient battre leurs frères entre eux et leurs maris contre leurs amants ; alors on tuait son ami pour leur plaire ; alors on empoisonnait sa femme pour être un jour empoisonné par sa maîtresse : c'était le bon temps, elles régnaient.

Plus tard, elles menèrent les affaires, cachées derrière les rideaux du lit royal : c'était encore le bon temps, elles intriguaient.

Enfin, au bout de tout cela, elles ont eu la révolution, où elles ont donné aux hommes l'exemple de bien mourir : c'était un noble temps, elles étaient martyres.

Durant tous ces temps divers, elles ont vécu ; mais aujourd'hui à quoi voulez-vous qu'elles s'occupent? Il n'y a plus d'événements, et il n'y a plus d'hommes.

Quelle passion voulez-vous qu'allume un député qui aura singulièrement éclairé la Chambre sur la question du tarif des douanes?

Quel délire peut exciter le plus puissant orateur qui se sera debraillé et enroué pour faire supprimer quinze cents francs de frais de représentation à un consul de Malaca, s'il y en a un?

Où sont les grands héroïsmes qui sauvent la patrie! où sont ces terribles turbulents qui la mettent à deux doigts de sa perte, et qui tiennent l'intérêt haletant entre le bon et le mauvais droit?

Où sont ces marches incomparables qui aboutissent du Capitole à l'échafaud?

Il n'y a plus rien de grand, ni dans les haines, ni dans les vengeances. On met les duellistes en prison, comme les boulangers qui vendent à faux poids. Tout est tombé au-dessous de rien.

Aussi, voyez comme les femmes s'éprennent de ces scandales hardis, de ces crimes héroïques dont le spectacle se donne aux cours d'assises. Dans ce monde désert où elles ne trouvent pas une émotion à cueillir, c'est comme une oasis dans le Sahara.

A la vérité, les arbres en sont pelés et hideux, l'eau qu'elles abritent est sale et pleine de reptiles; mais, bien ou mal, on espère y étancher sa soif; enfin c'est autre chose que ce qui est toujours la même chose.

On dira que c'est abominable. Eh ! messieurs les honnêtes gens, essayez de faire concurrence aux voleurs, les femmes ne demandent pas mieux que de s'enthousiasmer au récit de vos belles actions et de vos aventureuses entreprises, car c'est l'ennui où vous les laissez qui fait le succès de ces misérables.

C'est lui aussi qui fait le succès de quelques hommes qui, dans les arts, dépassent de la tête ce flot immense de médiocrités qui parle, qui sculpte, qui peint, qui écrit : ceux-là du moins valent quelque chose par eux-mêmes; ils luttent le plus souvent, d'abord avec la misère, toujours avec l'envie.

Et quand je parle de l'envie, je ne veux pas dire celle qui existe, nécessairement, des petits aux grands, dans une même carrière; je parle de l'envie publique, de celle qu'éprouvent le marchand, le financier, le commis, le bourgeois, contre toute réputation quelle qu'elle soit.

Un nom trop souvent répété importune leur vaniteuse nullité; il n'est sottise qu'ils n'inventent et ne disent pour dénigrer ce nom qui n'est pas de leur monde, et qu'on y connaît plus que le leur; ce dénigrement procède toujours de cette façon petite, lâche :

« Je ne suis point peintre ou sculpteur, ou écrivain, ou, etc.; on ne m'accusera pas de jalousie ; eh bien ! je trouve que M*** est... (ici vient la sottise).

Eh bien! ces hommes incessamment dénigrés par le vulgaire des hommes, les femmes s'en occupent pour leurs œuvres qui les animent, et les font sentir et rêver.

S'il arrive que la vie de la femme qui rêve soit chaste et retenue, cette occupation s'arrête aux œuvres et à une secrète curiosité de voir par hasard celui qui a rempli d'émotions une heure de son désœuvrement ; mais si, au contraire, comme chez Léona, les liens de la pudeur ont été brisés depuis longtemps, si l'esprit, au lieu de maintenir les sens dans des bornes sévères, est habitué à les lui faire franchir; si cette femme n'a plus rien à perdre du côté de la considération; si, tout au contraire, elle aspire à se faire, dans le désordre, une grande renommée, cette femme fera ce qu'a fait Léona.

De pareilles tentatives ne sont pas rares de la part de pareilles femmes; mais ce qui est extraordinaire, c'est l'événement. Il fallait, en effet, pour que cela arrivât, trouver réunis, dans une même conjoncture, et en face de cette femme, un homme aussi froidement concentré dans le soin de sa gloire que Victor Amab, un petit jeune homme aussi gangrené du mauvais esprit de la *charge* que l'était Charles Thoré.

C'est de cette rencontre que naquirent les autres événements de cette histoire.

Nous allons, en conséquence, poursuivre notre récit.

VIII. — CORRESPONDANCE.

Le lendemain du jour où s'était passée cette scène brutale, Victor rêvait dans son appartement à l'aventure scandaleuse de Léona et au chaste envoi de Julie. Sa vanité se complaisait dans ce double triomphe.

D'un côté, cette charmante fille si pure, si modeste; de l'autre, cette courtisane si belle, si fière, si hardie, toutes deux s'offrant à lui. Son orgueil souriait.

En effet, il n'avait qu'à vouloir, il n'avait qu'à choisir; et l'une deviendrait la chaste compagne de sa vie, ou bien l'autre serait l'éclatante maîtresse que les plus riches, les plus nobles et les plus beaux lui eussent enviée. Mais celle-là, il l'avait repoussée, et soit que la pensée de voir cette femme à jamais perdue pour lui irritât cette nature volontaire et absolue, soit que cet homme au cœur de glace eût besoin d'aiguillons ardents pour s'arracher à l'éternelle contemplation de lui-même et de son avenir, il regretta que Léona lui eût échappé.

D'ailleurs, n'était-ce pas aussi une admirable beauté aux teintes chaudes, ambrées, à la chevelure bondissante, aux yeux brûlants? N'était-ce pas un admirable modèle duquel il pouvait tirer une merveilleuse Phryné?

Julie l'avait charmé. Mais n'en avait-il pas obtenu tout ce qu'il voulait en avoir. Chez cet homme bizarre, Julie, dont il avait retracé l'image, était dans son imagination à l'état d'une maîtresse dont on commence à dédaigner les faveurs, tandis qu'il avait besoin de Léona pour le tableau qui venait de se révéler à lui.

Nous ne cherchons pas à expliquer Victor Amab, nous l'avons connu tel que nous le racontons; la nature l'avait fait, pour ainsi dire, d'un seul métal; ce qui s'y mêlait de l'alliage qui diversifie tous les autres individus y était à peine sensible; de pareils hommes se rencontrent rarement dans les arts; la politique en a plus souvent, mais là aussi nous ne pourrions guère en citer qu'un.

Amab cherchait par quels moyens il arriverait à retrouver Léona, et il se disait que rien ne pourrait jamais le rapprocher d'elle, lorsque le garçon de caisse de M. Thoré fut introduit, et lui remit une lettre de sa maîtresse.

Cette lettre était ainsi conçue :

« Monsieur,

» Je ne comprends rien au prix réel des choses d'art ; s'il fallait les
» payer ce qu'elles valent pour la gloire, je ne pourrais jamais m'ac-
» quitter envers vous pour mon portrait ni pour celui de mon mari;
» mais je crois savoir que vous estimez à un prix bien faible le temps
» que vous donnez à vos œuvres, ce prix, je vous l'envoie.

» Si je m'étais trompée, je ne rougirais pas de l'entendre dire, et je
» serai toujours prête à réparer une erreur qui ne viendrait que de
» mon ignorance. Je suis, etc. »

— Monsieur Villon, fit le garçon, m'a dit, au moment que je sortais, de demander un reçu :

Victor haussa les épaules et se mit à écrire. Voici sa réponse :

« Madame,

» Je croyais que Charles vous avait expliqué que je n'entendais point
» recevoir le prix de votre portrait ni de celui de votre mari.

» Charles est plus que mon élève, il est mon ami, et il y a, entre
» artistes, une fraternité qui n'admet pas de marchés où l'un vend, où
» l'autre paye.

» Permettez-moi de vous le dire, madame, vous avez gâté le bon-
» heur que j'avais éprouvé à faire quelque chose pour les parents de
» mon ami. Votre billet m'a fait mal.

» Du reste, madame, si vous pensez que toute peine mérite salaire,
» j'ai le mien, plus riche, plus grand, plus magnifique que tout ce que
» vous pourriez m'offrir.

» N'est-ce pas dans votre maison, n'est-ce pas près de vous, que j'ai
» trouvé le modèle idéal de la Vierge sainte qui me vaut aujourd'hui
» tant de succès? trouvez-vous que j'aie payé ma gloire trop cher en
» vous priant de garder ces deux modestes portraits que M. Thoré a
» bien voulu déjà accepter.

» Et maintenant, madame, si vous comptez ce que j'ai emporté dans
» cet échange, c'est moi qui ne pourrai jamais y mettre un prix assez
» élevé. Veuillez donc reprendre cet argent, madame, je serais hon-
» teux de l'accepter, vous seriez cruelle de me l'offrir encore.

» J'ai l'honneur, etc., etc. »

— C'est ça le reçu? dit le garçon qui trouvait que c'était bien long.

— Il n'y a pas besoin de reçu, dit Victor, en remettant les billets de banque dans la lettre, vous donnerez tout cela à Mme Thoré.

Puis, quand le messager fut parti, Victor se dit :

« Charles sera informé de cela; il mentira cruellement à ses habitudes de bavardage s'il ne raconte pas que j'ai refusé le prix de ces portraits; cela se dira; cela me posera. Il est vrai que cela me coûte deux mille francs. »

Victor repoussa cette pensée avec dédain.

Cet homme aspirait cependant à la fortune, mais il n'aimait pas l'argent. Il voulait être riche, immensément riche, parce que la richesse est, dans notre siècle, une représentation de la puissance du talent; mais cette fortune n'était pas nécessaire à la satisfaction de ces désirs. Amab n'avait pas de besoins.

D'ailleurs il était de ceux qui jouent le jeu de la fortune sur une vaste échelle. En effet, qu'étaient ces deux mille francs pour celui qui comptait bientôt mettre à ses œuvres un prix que les rois seuls et les princes de la finance pourraient aborder.

Victor se réjouissait et suivait, dans l'avenir, l'effet de ce refus auquel il comptait donner bientôt une tournure qui l'entourerait d'une auréole poétique, lorsqu'on entra de nouveau chez lui.

Un laquais en livrée lui remit un billet, l'enveloppe renfermait seulement un petit papier, sur lequel étaient écrits ces mots :

« On prie M. Victor Amab de remettre au porteur le nom et l'a-
» dresse de la personne à laquelle il a cédé sa place, il y a quelques
» jours. »

— De quelle part venez-vous ? dit Victor avec dépit.

— De la part de ma maîtresse, Mme de Cambure.

— Qui demeure rue Joubert ?...

— Oui, monsieur.

— Voilà l'adresse, dit Amab avec humeur.

Le domestique s'éloigna, Victor devint pensif... et bientôt mécontent.

« Charles, se dit-il, est beau, gai, jeune, et tout l'enthousiasme de cette femme s'est tourné du côté de celui qui a été assez insolent pour profiter de son erreur. Allons, il n'y faut plus penser. »

Cependant, c'était le jour aux correspondances. Dix minutes après que le domestique fut parti, un commissionnaire arriva ; il était également porteur d'une lettre, l'écriture de celle-là avait ce caractère commun qui appartient à la main des écrivains publics.

Victor pensa que c'était une lettre anonyme; en effet, elle ne portait pas de signature, mais ce n'était pas à vrai dire une lettre tout à fait anonyme, car il ne tenait qu'à Victor de savoir qui l'avait écrite.

Voici le texte de cette lettre :

« Monsieur, on désire vous rencontrer, demain, à midi, sur le bou-
» levard Bourdon, avec vos témoins et des armes.

La personne, qui vous attendra avec les siennes, sera dans un
» remise, en face du grenier d'abondance, le long du trottoir qui borde
» le canal. Il vous est facile de la trouver si vous n'avez pas peur. Dans
» ce dernier cas, on vous prie de ne pas envoyer de remplaçant.

» On croit devoir vous avertir que si vous manquiez à ce rendez-
» vous, ce serait vous exposer à des désagréments qui vous feraient
» éternellement regretter d'avoir été deux fois lâche et infâme. »

Victor était au-dessus d'une accusation de lâcheté, il l'avait prouvé; cependant cette provocation le contraria plus vivement que n'avait jamais fait la certitude d'une rencontre dangereuse. Il arrive un moment où l'homme le plus insoucieux des affaires d'honneur prend sa personne en assez haute considération pour ne pas la commettre légèrement avec le premier venu. Victor en était là ; il lui était donc fort désagréable de ne pas savoir de qui lui venait cette provocation.

Il ne doutait pas que Léona ne la lui eût suscitée; mais il se demandait à quelle espèce d'homme elle avait pu demander sa vengeance. S'il se rendait à ce rendez-vous, peut-être se trouverait-il en face d'un de ces énormes goujats, spadassins qui payent de leur épée les bonnes grâces que la vieillesse paye de son or.

Victor sentait qu'une fois là il ne serait plus le maître d'arrêter les suites d'une querelle qui pouvait procéder par les outrages les plus grossiers ; d'ailleurs, n'était-ce pas accepter l'adversaire qu'il rencontrerait que de se rendre à ce rendez-vous ? Il résolut donc de ne pas y aller, mais il garda une fâcheuse inquiétude.

En effet, c'est une position insupportable que d'avoir à craindre, dans la rue, chez un restaurateur, à la promenade, au théâtre, une injure qui doit venir d'un ennemi inconnu, et qui peut venir à tous moments.

On observe chaque regard, on s'inquiète de toute attention, on se met en défense contre tout homme qui vous aborde ou qui s'arrête devant vous.

C'est un supplice odieux.

Cependant Victor le préféra à la chance de se salir dans quelque ignoble altercation ; mais, pour la première fois de sa vie, il fut mécontent de lui-même. Il avait manqué de prudence, de dignité, de calcul, et il trouvait juste que la belle Léona de Cambure se vengeât d'une façon quelconque.

Alors, et tout à coup, il lui vint à la pensée que Charles était peut-être compris dans ce plan de vengeance, et qu'en lui demandant l'adresse de ce jeune homme, Léona n'avait sans doute eu d'autre but que de l'atteindre plus vite. Victor eut un moment de crainte sérieuse.

Charles n'était pas venu à l'atelier ; il était déjà tard.

Il lui écrivit par la poste, car il ne voulait ni se présenter ni envoyer dans sa maison, après l'échange de lettres qni venait d'avoir lieu entre lui et madame Thoré.

Il attendit donc avec impatience le lendemain.

IX. — ÉPREUVES.

Il nous faut dire maintenant ce qui s'était passé dans la famille Thoré pendant ces deux jours.

On sait que Victor s'y était présenté le jour même où il avait reçu le myosotis et la pensée de Julie. Il n'avait trouvé personne et s'était retiré après avoir déposé sa carte.

Lorsque madame Thoré rentra chez elle, on la lui remit : et certes, elle l'eût supprimée, si son mari n'avait été là. Mais monsieur Thoré était un de ces hommes avec lesquels il ne faut essayer d'aucune adresse, car ils en font immédiatement une balourdise.

Si madame Thoré ne lui eût point passé la carte de monsieur Amab, il eût demandé tout haut ce que c'était ; et si sa femme lui eût répondu qu'elle le lui dirait plus tard, il eût voulu le savoir tout de suite.

— Qu'est-ce que c'est que ces cachoteries-là? eût-il crié sous la porte cochère.

Et il eût continué en montant l'escalier :

— Je hais les mystères. Tout le monde peut connaître les gens qui viennent me voir ; je suis comme cet ancien qui eût voulu habiter une maison de verre : eh ! ma foi, la mienne est suffisamment de verre comme cela... etc., etc.

Madame Thoré, qui ne voulait pas faire un événement d'une simple visite, remit la carte à son mari, qui s'écria :

— C'est de monsieur Amab ! ah ! il est venu ; je m'y attendais... Il nous devait cela...

Sais-tu que ce jeune homme nous a de grandes obligations? *Moi*, ma fille et toi, nous lui ferons un succès...

Je suis bien aise de le voir... J'ai une observation à lui faire sur le portrait de Julie, car c'est Julie déguisée en sainte Vierge...

Oui, j'ai remarqué quelque chose : le cadre est moins riche que les nôtres...

Et puis... mais je lui dirai tout cela.

Pendant que son père débitait ce chapelet de paroles bêtes, Julie s'était écriée :

— Monsieur Amab est venu ?... Ah ! c'est bien à lui.

— Pourquoi donc ? lui dit sa mère.

— Ah ! pour rien, dit Julie qui rayonnait de joie.

Victor avait donc compris l'envoi de la pensée et du myosotis ; car, lui qui n'était pas venu depuis plus de quinze jours, il était accouru ce jour-là même.

Elle était fière, elle était heureuse, elle se croyait aimée.

Ainsi, l'absence n'avait point influé sur cette exaltation qui épouvantait madame Thoré : elle pensa qu'il était temps de prendre un parti et d'amener une explication.

Le lendemain, elle entra de meilleure heure que d'habitude dans le magasin, et alla droit au bureau de Louis Villon.

— Monsieur Louis, lui dit-elle, donnez-moi deux mille francs.

Louis la regarda avec surprise, la comptabilité de monsieur Thoré avait d'invariables habitudes.

Au commencement de chaque mois, la caisse remettait à madame Thoré la pension mensuelle qui devait suffire à toutes les dépenses de la maison.

Jamais, depuis longues années, monsieur Villon n'avait vu madame Thoré faire la plus petite demande d'argent.

— Vous avez dit, Madame ? fit Louis avec une sorte d'effroi...

— Je vous ai demandé deux mille francs.

— Et pourquoi ?... Pardon ! reprit le commis en ouvrant la caisse

avec un tremblement convulsif, à quel compte faut-il inscrire cette somme?

— Au mien!

— Ah! très-bien... très-bien... à votre compte... bien, fit-il encore en prenant un volumineux portefeuille, très-bien, et nous passerons l'article... au journal... pour... dépenses personnelles.

Et ce disant, il tendit les billets à madame Thoré d'une main tremblante.

Elle examina le commis et ne sut que penser de son effroi.

— Mais qu'avez-vous donc? lui dit-elle.

— Moi, Madame, mais je n'ai rien... vous me demandez deux mille francs, c'est mon devoir de vous les donner.

— Sans doute; mais vous semblez étonné de ma demande.

— Point du tout... Ah! mon Dieu! je pense bien que vous voilà arrivée à un moment où ces demandes vont revenir... coup... sur coup... jusqu'au jour où nous déchargerons le compte de monsieur Gobert, notre banquier, de cent cinquante ou deux cent mille francs. Ah! c'est une belle dot!...

Madame Thoré comprit enfin la terreur de Louis.

Il n'avait trouvé d'autre justification à une demande soudaine de deux mille francs que les dépenses causées par un prochain mariage... C'était un commencement de trousseau.

— Non, lui répondit amicalement madame Thoré, il ne s'agit pas de marier Julie...

Si je vous demande ces deux mille francs, c'est qu'il est une dette que monsieur Thoré a tort d'oublier, et que l'on doit acquitter sur-le-champ; je vais envoyer ces deux mille francs à monsieur Amab.

— A monsieur Amab, dit vivement le commis en tendant la main comme pour reprendre les billets... et pourquoi?

— C'est le prix du portrait de mon mari et du mien.

— C'est sans doute aussi celui de la sainte Vierge qu'il a faite, car vous ne lui laisserez pas le portrait de mademoiselle Julie, je suppose.

— Je ne sais pas de quoi vous voulez parler, dit froidement madame Thoré... Vous préviendrez monsieur Thoré de la disposition que vous avez faite de cette somme.

— Oui, oui... je la porterai sur le journal, et pourtant, ajouta-t-il en caressant les billets des yeux... deux mille francs pour deux ou trois semaines de travail, c'est beaucoup... Est-ce un prix convenu? car sans cela, ce serait exorbitant.

Mais à ce compte ce monsieur gagnerait vingt ou trente mille francs par an.

Il y a des avocats, enrichis au métier de parler, qui trouvent, comme monsieur Villon, qu'un artiste qui a un nom est assez rétribué dans la vie avec une centaine de louis par an; et ces avocats sont députés, passent pour des hommes intelligents, et font les lois après les avoir exploitées: c'est triste pour notre pays.

Madame Thoré était plus avancée que ces messieurs, car elle répondit à monsieur Villon :

— C'est un prix modeste, mais je le crois convenable; c'est ce qu'il a demandé à une dame qui a refusé de le payer.

— C'est bien... très-bien, dit Villon; mais je comprends que cela rende ces messieurs bien impertinents.

— Monsieur Amab m'a paru fort poli...

— Lui! Madame! s'écria Villon; lui! mais il a cru... Ah! vous ne savez pas... Il a l'insolence de croire...

— Quoi donc?

— Au fait, cela ne me regarde pas.

— Expliquez-vous, lui dit madame Thoré; avez-vous à vous plaindre de monsieur Amab?

— Je ne lui ai jamais adressé la parole.

— Que vous a-t-il donc fait?

— Ce qu'il m'a fait? Pardon, Madame, pardon; mais j'avais cru... j'avais pensé,.. assurément c'est une prétention folle.... mais jusqu'au jour où ce jeune homme est entré ici... j'étais comme de la famille... Vous étiez si bonne pour moi... et je me disais qu'un jour peut-être... enfin j'ai eu tort.

Madame Thoré écoutait patiemment ces phrases, entrecoupées de grands soupirs, de regards jetés au ciel, de papiers mis sens dessus dessous, de registres bouseulés.

Le commis reprit sa place, ferma violemment sa caisse et se remit à ses écritures en s'écriant d'un ton désespéré :

« Cent quatre saucières à feuillage. »

Et il écrivit l'article.

Madame Thoré ne put s'empêcher de rire.

Tout à coup elle entendit son mari qui déclamait dans la cour une admonestation à un garçon de magasin, et elle dit rapidement au commis :

— Monsieur Villon, je vous autorise à demander formellement à mon mari la main de Julie.

Louis se retourna comme ferait un débiteur à qui un huissier apporterait de l'argent.

— Vous avez dit... Madame... il faut que...

— Il faut que vous ayez parlé à mon mari avant ce soir.

Madame Thoré était rentrée dans son bureau particulier, laissant Villon abasourdi, ivre, fou.

Un moment après Julie parut et elle alla s'asseoir près de sa mère.

Madame Thoré écrivit une lettre de quelques lignes, la mit sous enveloppe, y glissa ostensiblement les deux billets de banque qu'elle venait de recevoir de Villon; puis elle écrivit l'adresse, et jeta négligemment la lettre sur la table de Julie en lui disant :

— Tu feras remettre ceci à son adresse par le garçon de recette.

Julie prit la lettre, et à peine eut-elle jeté les yeux sur l'adresse, qu'elle jeta un cri étouffé.

Madame Thoré ne fit pas semblant d'entendre, mais elle pria monsieur Villon d'aller terminer dans l'autre magagin une vérification qui demandait beaucoup de temps; elle voulait donner à Julie la liberté de parler. Villon sortit.

Madame Thoré attendit, Julie ne lui dit rien.

Madame Thoré la regarda furtivement.

Julie, de son côté, regardait la lettre d'un œil fixe. C'était bien celle dans laquelle on avait enfermé deux billets de banque, celle qu'on lui avait dit de faire porter par un garçon de recette, comme on faisait d'une facture ou d'une commande... et cette lettre était adressée à Amab.

C'était là quelque chose que Julie ne comprenait pas, mais qui l'épouvantait et qui l'humiliait aussi.

Alors elle regarda sa mère comme pour bien s'assurer que c'était elle qui avait commis cette énormité; en effet, Julie eût compris une pareille brutalité faite par son père; mais de sa mère, cela lui semblait inouï?

— Eh bien! à quoi penses-tu donc? lui dit madame Thoré.

Julie resta un moment indécise, mais elle refoula la question qui lui venait aux lèvres, et elle répondit avec une expression amère :

— Je ne pense pas... je cherche mon dé...

— Tu l'as à ton doigt.

— C'est vrai... j'ai tort... j'ai tout ce qu'il me faut.

Et elle reprit la broderie qu'elle tenait, les dents serrées pour étouffer ses sanglots, la tête basse pour abriter ses larmes du regard de sa mère.

Madame Thoré fut prête à l'appeler dans ses bras pour la consoler. Elle avait blessé Julie sans réussir à la faire parler.

Cependant elle voulut mesurer cet amour au courage que Julie mettrait à cacher sa douleur, et elle se tut.

Bientôt après, elle comprit combien il était puissant, lorsque le garçon de magasin ayant paru, Julie lui dit d'une voix nette et vibrante :

— Portez cela à son adresse.

Cette obéissance cachait une révolte. Toutefois, madame Thoré resta impassible, car elle avait provoqué de la part de monsieur Villon une démarche qui devait enfin faire éclater le désespoir de Julie.

Un silence glacé régnait entre elles; mais ni l'une ni l'autre ne se sentait la force de le rompre, lorsque monsieur Thoré entra tout à coup.

Il avait le visage gonflé d'importance, son regard était irrité, sa démarche était tempêtueuse. Il parcourait le vaste magasin dans toute sa longueur, et à chaque fois qu'il passait devant la case grillée où travaillaient sa femme et sa fille, il poussait un énorme soupir ou une sourde exclamation.

Évidemment, il attendait qu'une question quelconque, sur cette furieuse agitation, ouvrît une issue à la colère qui l'animait. Mais sa fille était trop occupée d'elle-même pour s'apercevoir de ce gros manége, et madame Thoré ne voulait pas venir en aide à son mari.

Monsieur Thoré, fort désappointé de ne pas produire le moindre effet, passa à des moyens plus énergiques; il se mit à parler tout seul :

— C'est incroyable! c'est monstrueux! c'est indécent!

Et comme madame Thoré ne levait pas la tête, il prit une porcelaine, et la brisant avec fureur sur le plancher, il s'écria :

— Je ne souffrirai pas que cela se passe ainsi!

— Eh! bon Dieu! qu'y a-t-il? demanda madame Thoré, qui ne pouvait pas jouer plus longtemps la cécité et la surdité.

— Ce qu'il y a, Madame... ce qu'il y a... Vous le savez, je le suppose... Un commis qui se permet, à l'improviste... sans qu'il m'ait fait sonder pour avoir vent de mes intentions .. qui se permet de...

— Que s'est-il permis?

— L'ignorez-vous?... Et me mentait-il avec la dernière impudence, lorsqu'en voyant mon indignation, il a osé me dire que vous l'aviez autorisé... que dis-je, autorisé?... que vous lui aviez enjoint de... A-t-il menti?

— Non, mon ami, dit doucement madame Thoré : c'est vrai... et je croyais avoir bien fait... je croyais avoir agi dans le sens de vos projets.

— On n'exécute pas tous les projets qu'on forme... et d'ailleurs... quand on les exécuterait... il y a une manière... convenable... oui, convenable, c'est le mot... de... de s'y prendre.

Mais concevez-vous rien de pareil à un homme à qui vous venez demander un compte-courant, et qui vous arrête en vous disant :

« Pardon, monsieur, j'aurais quelque chose à vous dire.

» — Parlez, mon cher, parlez.

— Eh bien? monsieur, je voudrais vous demander la main de » mademoiselle votre fille ! »

A ces mots, madame Thoré ne put s'empêcher de sourire; Julie tressaillit et regarda son père, tandis que celui-ci continuait, en disant :

— C'est comme ça.... absolument comme s'il m'avait dit :

« Pardon, monsieur, j'ai oublié de vous dire qu'il y avait un colis » au roulage. »

Julie devint pâle et immobile; monsieur Thoré continua :

— Et c'est vous, Madame, qui avez autorisé M. Villon à agir vis-à-vis de moi avec ce sans-façon impertinent.

— Si vous saviez... dit madame Thoré.

— Je sais, reprit son mari d'un ton solennel, que je vous ai aimée, que je vous ai épousée, mais que je ne me suis pas conduit comme ça ; je ne suis pas allé à monsieur votre père, lui crier :

« Eh! dites donc, monsieur... eh! là-bas... je voudrais bien épou- » ser votre fille!... »

Car, plus j'y pense, plus je suis révolté... J'ai été traité...

— Mais, Monsieur... dit madame Thoré.

— Madame, reprit monsieur Thoré avec une majesté redoutable, mon père s'est rendu officiellement chez le vôtre, et lui a fait officiellement la demande de votre main. Votre père lui a répondu favorablement.

Alors et seulement alors, j'ai osé lui parler... Sans compter les préliminaires avant cette démarche importante... les avis secrets... j'avais sondé le terrain, je savais où j'allais.

Mais moi, on m'aborde, et v'lan ! on me demande ma fille, comme une douzaine d'assiettes. Et c'est ma femme qui autorise de pareilles insultes....

Quel siècle que le nôtre ! Quelles mœurs , mon Dieu ! Quelles mœurs !

Cette tirade avait épuisé la force pulmonaire de M. Thoré, qui tomba assis en soufflant, sous prétexte de soupirer.

— Je comprends, dit doucement sa femme, je comprends votre humeur contre une démarche qui, certes, n'est pas adroitement faite ; mais réfléchissez, je vous prie, que, depuis longtemps, vous considérez cette union comme convenable...

— C'est possible...

— Pensez que M. Villon est loin de sa famille.

— On fait écrire...

— N'oubliez pas que l'amour est inconsidéré...

Le regard que madame Thoré envoya à son mari renfermait un volume de souvenirs.

On pouvait affirmer, d'après ce regard, que la démarche officielle du père, si pompeusement rappelée, avait été la conséquence de quelque démarche particulière.

Monsieur Thoré eut un mouvement de fatuité superbe : il se leva, s'approcha du bureau et dit :

— Bon Dieu! je ne veux que le bonheur de mes enfants... mais encore faut-il que les choses se fassent dans les formes.

— Hé! mon Dieu! on les oublie aisément quand on est emporté par la passion... dit madame Thoré.

Toi-même, ne viens-tu pas d'oublier que la dernière personne devant qui tu pouvais me faire une pareille scène, c'était notre Julie, qui ne sait quelle contenance tenir, toute troublée qu'elle est de son bonheur?

Julie se leva, regarda madame Thoré et quitta le magasin, en disant d'une voix brève :

— Vous êtes cruelle, ma mère.

Madame Thoré resta atterrée de ce mot.

— Que veut-elle dire? s'écria monsieur Thoré.

La mère se prit à pleurer.

— Je vous dirai cela, mon ami ; mais il faut que je parle à ma fille, il faut que je lui parle.

Elle suivit Julie dans l'appartement ; elle la trouva dans sa chambre, pâle de colère et de douleur.

— Que signifient, lui dit-elle, les mots que tu as prononcés en me quittant?

Julie domina la violente émotion qui l'agitait, et répondit :

— J'ai eu tort de vous parler comme j'ai fait, j'ai eu tort de quitter le magasin, je vous en demande pardon.

— Mais en quoi, comment me suis-je montrée cruelle à ton égard?

— J'ai eu tort... je vous le dis.... j'étais folle... j'ai eu tort...

— Ce mariage te déplaît-il?

Julie hésita à répondre.

En ce moment son père entra, il avait entendu la question et la renouvela.

— Je n'ai pas le droit, dit Julie, de répondre à mes parents qu'un mariage qu'ils trouvent convenable me déplaît; mais je vous le déclare avec tout le respect que j'ai pour vous, mon père, pour vous, *madame*.... jamais... non, jamais je n'épouserai monsieur Villon... J'aimerais... ah! j'aimerais mieux mourir!

Cette réponse si ferme et si sèche attestait cependant l'empire que Julie gardait sur elle-même. Son agitation était si terrible, sa pâleur si effrayante, que sa parole était mesurée, relativement à l'émotion qu'elle éprouvait.

Monsieur Thoré n'y vit qu'un refus qu'il trouva grandement audacieux.

Madame Thoré y sentit un sanglant reproche.

La proposition d'un pareil mariage venant de son père, n'étonnait point Julie; mais cette proposition venant de sa mère, semblait l'avoir frappée comme une trahison. Julie comptait sur sa mère pour échapper aux projets de monsieur Thoré, et c'était elle qui en pressait l'exécution.

Cependant, monsieur Thoré, à peine sorti de sa bouillante tirade contre l'outrecuidance de commis, voulut aussitôt rentrer en campagne contre la désobéissance de sa fille.

— Qu'est-ce à dire?... Jamais ce mariage ne se fera, avez-vous dit? Apprenez, Mademoiselle, que *jamais* est un mot qui n'appartient pas au dictionnaire des jeunes personnes bien élevées...

— Mon père, lui dit Julie avec une humble tendresse, vous êtes bon, vous... c'est mon bonheur que vous voulez... Eh bien ! je vous le jure, il n'est pas là, il ne peut pas y être...

Vous ne me forcerez pas, *vous*, à épouser un homme que je n'aime pas, que je n'aimerai *jamais !*

Pardonnez-moi ce mot... je le sens, je serais bien malheureuse d'être forcée de vous désobéir; ne me contraignez pas à vous résister... ayez pitié de moi, mon père...

Madame Thoré écoutait sa fille avec une cruelle douleur. Le soin que Julie mettait à l'exclure de la prière qu'elle adressait à son père seul, lui montrait sous un nouvel aspect cette âme d'enfant qu'elle savait exaltée, mais qu'elle ne croyait pas si résolue.

M. Thoré tenait beaucoup à ce mariage : c'était un projet qu'il caressait depuis longtemps. Il connaissait la valeur commerciale de Villon, et savait aussi qu'il devait hériter d'une fortune assez ronde.

Mais, comme nous l'avons dit, il était incapable de résister à une larme de sa femme ou de sa fille. Il ne se sentait pas le courage de lui répondre avec fermeté ; mais comme il lui fallait quelqu'un à gronder, il se tourna vers sa femme

— Parbleu ! vous avez fait là une *belle ambassade!* Voilà votre fille dans les larmes, M. Villon dans une position fausse...

Moi-même, que voulez-vous que je fasse? Je ne puis garder ce jeune homme... chez moi... il faut que je le renvoie, et c'est la clé... oui, madame, la clé de voûte de mes affaires... Que vais-je faire?

— Mais, parlez donc! après avoir fait le mal, trouvez-y remède.

— Eh bien! monsieur, dit Mme Thoré, je suppose que vous n'avez pas dit à M. Villon que vous me feriez part de ses intentions.

— Ses intentions, vous les savez, puisque vous les avez encouragées.

— Sans doute; mais Julie peut les ignorer. Dites à M. Villon que le moment n'est pas venu.. que plus tard... Gagnez du temps...

En ce moment, je voudrais causer avec Julie...

— Pas de menace envers votre fille surtout, point de système d'intimidation; je veux que ma Julie soit libre et heureuse...

Plus tard, quand elle aura réfléchi, je lui parlerai aussi... et... j'espère qu'elle entendra raison.

M. Thoré se préparait à sortir à l'instant même où un domestique apportait à Mme Thoré la lettre de Victor.

— Une lettre d'affaires, sans doute, dit M. Thoré... Donnez, car il faut que j'aie la tête à tout dans cette maison.

— Non, mon ami, une lettre qu'il faut que je montre peut-être à Julie.

— Quel est donc ce mystère? — Je vous le dirai plus tard.

— J'y compte, fit M. Thoré, et il s'éloigna.

Comme si cette lettre eût été un puissant auxiliaire dans l'explication que la mère voulait avoir avec sa fille, Mme Thoré s'empressa de briser l'enveloppe.

Les deux billets de banque n'échappèrent point au regard de Julie, et un sourire de triomphe glissa sur ses lèvres.

Mme Thoré lut la lettre et ne put dissimuler le dépit qu'elle éprouva. Elle avait deviné le personnalisme d'Amab; mais elle n'était pas capable de comprendre le calcul hardi par lequel il voulait arriver.

Elle demeura un moment silencieuse, elle hésitait; un doute se glissa dans son esprit; elle se demanda si elle ne se trompait point sur le caractère de Victor, et voulant enfin sortir de l'étrange position où elle se trouvait vis-à-vis de sa fille, elle lui tendit la lettre.

— Lis cela, lui dit-elle, et sois franche avec moi.

Julie prit la lettre.

A la pâleur qui couvrait son visage succéda une douce animation, puis une vive rougeur, puis des larmes lui vinrent aux yeux; elle regarda sa mère qui lui tendait ses bras suppliants, et la belle enfant courut s'y cacher, en lui disant :

— Eh bien! oui... c'est vrai, je l'aime...

— Pauvre enfant! lui dit sa mère, en l'embrassant, heureuse de sentir sur son cœur le cœur de sa fille qui s'était un moment séparé d'elle; triste encore, car elle n'avait pas perdu la conviction que cet amour était un malheur.

Puis Julie lui dit, au milieu de ses baisers et de ses larmes :

— Pardonne-moi de ne pas te l'avoir dit.

— Hélas! je le savais.

— Tu le savais! dit Julie avec une vive surprise, exempte toutefois du ressentiment de ce qu'elle venait de souffrir, car toute sa colère s'était fondue dans les larmes de sa mère; tu le savais, et c'est toi qui as dit à M. Villon de demander ma main?

Mme Thoré ne jugea pas prudent d'alarmer le cœur de sa fille, après ce qui venait de se passer; elle ménagea cette âme dont la vive sensibilité l'effrayait, et elle répondit en souriant :

— N'ai-je pas bien fait, puisque c'est ce qui a amené un aveu que tu aurais dû me faire depuis longtemps?

— C'est que je n'osais pas...

Je voyais bien que tu n'aimais pas M. Victor... Oh! si tu l'avais seulement aimé comme M. Villon, dont tu fais toujours l'éloge... je t'aurais tout dit...

Mais, pourquoi donc te déplait-il?... que t'a-t-il fait?... que t'a-t-il dit?... Est-ce parce qu'il m'aime sans t'en avoir demandé la permission?...

Mme Thoré prit sa fille dans ses bras et pressa sa tête sur son sein; elle voulait lui cacher les larmes qu'appelait dans ses yeux la folle confiance de Julie.

— Pardonne-moi, mon enfant, de ne pas t'avoir demandé plus tôt ton secret... mais promets-moi une chose... c'est que jamais tu ne diras une parole, tu ne feras une démarche, si indifférente qu'elle soit, que je n'en sois informée, et cela surtout envers M. Amab...

La jeune fille baissa les yeux.

— Tu ne réponds pas... Ne veux-tu pas me faire cette promesse?

— Oh! dit la jeune fille confuse, maintenant je te dirai tout...

— Tu ne m'as donc pas tout dit?...

— Non... pas tout...

Et la belle enfant, tremblant, rougissant, hésitant, caressant sa mère, tordant les rubans de sa ceinture, lui raconta comment elle s'était laissé regarder par Victor, et puis comment elle lui avait envoyé cette pensée, et ce *ne m'oubliez pas.*

— Et tu n'as pas écrit?..

— Oh! maman...

— Et tu pourrais, au besoin, dire que ce n'est pas toi qui as envoyé ces fleurs.

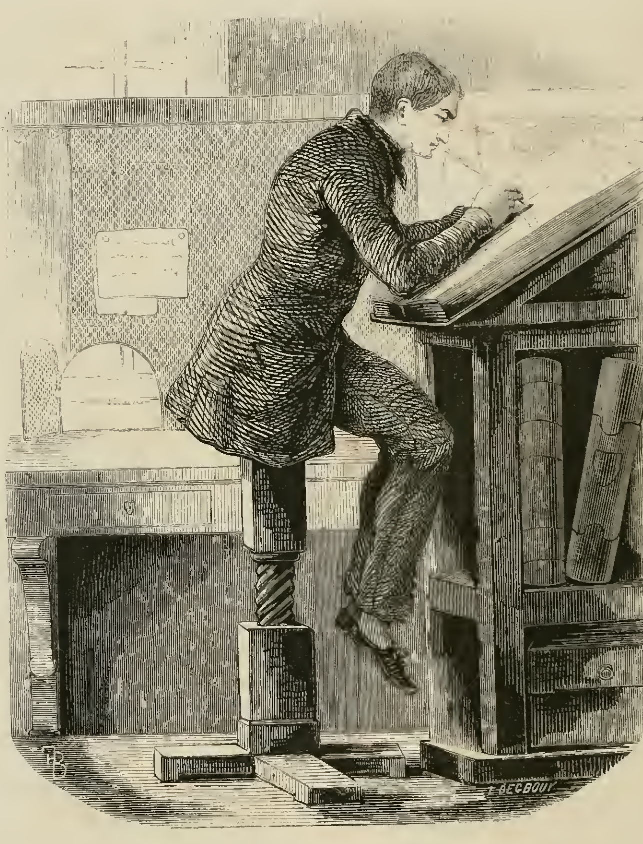
— Mentir?... et pourquoi?

— Monsieur Amab n'est pas sûr que c'est toi qui les as envoyées.

— Oh! il m'a devinée; car le soir même il est venu.

— N'importe, il doit l'ignorer; tu ne dois pas le lui avouer; je t'en prie, Julie.

Crois-moi, mon enfant, je ne parle pas de monsieur Amab plutôt que d'un autre; mais aucun homme ne sait gré à une femme de l'imprudence qu'elle commet pour lui, alors même qu'il la sollicite avec ardeur; on y perd toujours quelque chose de son estime, quelquefois même de son amour.



« Cent quatre saucières à feuillages. » Et il écrivit l'article. — Page 14.

Tu m'as confié ton cœur, laisse-moi le guider.

— Oh! merci, ma mère, merci! dit Julie avec joie.

Puis se ravisant tout à coup :

— Mais quelle figure vais-je faire à M. Villon, à présent?

— Tu dois ignorer sa démarche; reste donc naturelle avec lui... naturelle et bonne... c'est un honnête homme, un homme de cœur... D'ailleurs, il souffre.

Tu ne sais pas encore ce que c'est que d'aimer et d'être dédaigné.

— Aussi, pourquoi m'aime-t-il?

Il n'y a que les coquettes et les méchantes femmes qui pardonnent à l'homme qu'elles n'aiment pas de les aimer : cela les amuse. Quant aux naïves et aux meilleures, elles sont sans pitié pour les importuns de cette espèce.

Mme Thoré gronda doucement sa fille, et puis il lui fallut accepter à son tour d'être grondée des préventions qu'elle avait contre Victor.

Paris — Imprimerie Walder, rue Bonaparte, 44.

car elle avait beau ne pas les dire, Julie les devinait; elle avait compris que c'était pour l'humilier dans son amour pour Victor, que sa mère lui avait écrit devant elle, et l'avait chargée de faire porter cette lettre et l'argent qu'elle renfermait.

Mme Thoré lui laissa dire tout ce qui murmurait de craintes et d'espérances au fond de cet amour; elle écoutait parler cette jeune imagination, s'épanouissant en rêves charmants, frais, jeunes, teints de rose. Le bonheur que se promettait ce cœur d'enfant était si candide!

C'était cet amour inépuisable qui donne sans cesse et qui demande si peu en retour qu'il semble qu'on ne puisse le lui refuser. C'était toute une vie arrangée d'avance avec un époux, avec une famille, avec les grands soins et les petits chagrins qu'elle entraine à sa suite.

Et telle était la pureté de cet esprit exalté, qu'il n'y avait rien de plus chaste que cette jeune fille parlant de son mari, de sa maison, de ses enfants à venir; elle était comme les anges, elle voyait tout cela du ciel; ses pieds ne s'étaient pas encore salis à la boue du monde, ses ailes ne s'étaient pas déchirées aux tranchants aigus des intérêts égoïstes, elle nageait à plein vol dans une atmosphère limpide et lumineuse...

Et sa mère l'écoutait toujours, l'admirant ainsi, l'adorant d'être si confiante, et s'attristant cependant à la pensée qu'elle s'élançait peut-être vers un but où elle ne trouverait qu'un sol aride et un air glacé.

Enfin, la mère interrompit ce doux babil, et pour ne pas laisser s'accroître l'embarras d'une rencontre entre Julie et M. Villon en leur donnant le temps de réfléchir l'un et l'autre, elle demanda à sa fille de descendre sur-le-champ au magasin.

X

LA LIONNE EN QUÊTE.

Le hasard fit que cette rencontre eut lieu d'une façon plus facile que ne l'espérait Mme Thoré.

Toutes deux, en entrant au magasin, trouvèrent M. Villon fort occupé à faire étaler devant une belle dame les plus riches marchandises de la maison.

— Tout cela est fort beau, disait cette dame; vous êtes une riche maison, à ce que je vois. M. Thoré est établi depuis longtemps?

— C'est une des plus anciennes maisons de Paris. M. Thoré l'a reçue de son père.

— Ah! disait la jeune dame tout en examinant un thé, c'est donc un jeune homme?

— Non, Madame, non.

— Il est marié?

— Oui, Madame...

Regardez ceci; les Anglais n'ont rien qui approche de cette finesse de découpures...

— Oui, vraiment... c'est très-bien... Et il a des enfants, M. Thoré?

— Oui, Madame.

Mme Thoré entrait avec Julie au moment où cette dame faisait cette question.

— Voilà sa femme et sa fille, Madame.

L'étrangère se retourna et ne put retenir un vif mouvement de surprise à l'aspect de ces dames. Elle les examina avec une attention qui eût pu passer pour de l'insolence, s'il ne s'y était mêlé un singulier étonnement et une expression de sombre colère.

Cependant Julie et sa mère rentrèrent dans leurs bureaux, après avoir salué la dame, qui dit assez bas à M. Villon :

— Ah! c'est là Mme et Mlle Thoré?

— Oui, Madame.

— Il me semblait que vous m'aviez dit que M. Thoré avait un fils?

— C'est vrai, mais je ne crois pas en avoir parlé à Madame...

— C'est possible, j'aurai mal entendu. Veuillez me faire envoyer ce thé.



Amab éprouvait la plus triste inquiétude en voyant cet évanouissement se prolonger. — Page 27.

— A quel nom et à quelle adresse?

L'étrangère s'arrêta au moment où elle allait répondre...

— Ne me l'envoyez pas, faites-le emballer, on viendra le prendre un de ces jours... Dites-moi le prix, je vais le payer.

En parlant ainsi, elle regardait Julie avec une expression menaçante et un sourire sardonique.

— C'est inutile, dit Villon, et quand Madame l'enverra chercher...

— Non, Monsieur... je pars pour la campagne... je préfère payer... la personne qui viendra chercher ces porcelaines me les enverra...

— Alors, Madame, pour la campagne, il faudra une caisse, et nous ajouterons le prix de l'emballage.

— Ajoutez tout ce que vous voudrez, dit la dame avec impatience.

Pendant tout ce temps elle n'avait pas quitté Julie du regard.

— Mademoiselle Julie, dit Villon, voulez-vous faire facture du service anglais numéro 5?...

Julie prit une facture, Mme Thoré un registre.

— Madame veut-elle une facture détaillée?

— Oui, oui, dit la dame d'une voix particulière, oui, je désire une facture détaillée.

Villon lui offrit une chaise dans le bureau des dames, mais elle la refusa et resta en dehors du grillage, pendant que la mère et la fille écrivaient sous la dictée de Villon.

Mme Thoré regarda plusieurs fois pour voir si cette étrangère continuait à les examiner avec la même curiosité. Mais elle était plongée dans de profondes réflexions, et, soit qu'elle se rappelât le passé, soit qu'elle méditât quelque projet à venir, on eût pu juger, à la sombre expression de son visage, qu'elle soulevait en elle de cruels souvenirs, ou qu'elle se promettait une terrible vengeance.

A peine Julie eut-elle fini, qu'elle passa la facture par un petit guichet, en disant :

— Voilà, Madame.

Celle-ci la prit et la regarda avec une attention qui eût fait dire à M. Thoré que cette dame ne payait pas sans vérifier ses comptes, et qui fit presque peur à Mme Thoré.

Cette dame plia soigneusement la facture, et en jeta le montant sur la tablette du bureau, puis elle s'éloigna rapidement, sans un mot qui

eût rapport à l'achat qu'elle venait de faire, sans une inclination pour répondre aux saluts empressés et commerciaux de M. Villon.

Personne ne se doutait qu'avec cette femme un horrible malheur était entré dans la maison.

— Hum ! fit le commis, en prenant l'argent déposé sur la tablette, voilà une drôle de pratique.

— Singulière, en effet, dit Mme Thoré qui tendit au commis les billets que Victor lui avait renvoyés, et qui ajouta :

— Faites rentrer ces deux mille francs en caisse.

— Ces deux... mille... fit Villon stupéfait.

— Oui...

— Comment passerai-je ce versement ?

— J'ai pris deux mille francs ce matin... Je vous les rends ce soir, il est inutile que cela paraisse sur les livres.

— Pardon, Madame, dit Villon avec amertume, l'article est passé, je ne puis pas sortir d'argent de ma caisse sans en passer écriture... Je ne puis pas en faire rentrer sans faire de même... et Madame sait bien que les livres de commerce n'admettent pas de ratures... Il faut donc que je sache...

— Monsieur... dit Mme Thoré avec impatience.

— Il faut que Madame veuille bien me dire, reprit Villon en baissant la tête, comment je dois...

— Eh bien ! dit Julie d'un air moqueur, écrivez : pour refus de les recevoir de la part de celui à qui ils étaient destinés.

—Vraiment ! dit Villon d'une voix altérée et en regardant Mme Thoré.

— Oui, dit celle-ci, c'est la vérité... Arrangez cela comme vous l'entendrez...

Villon ne dit rien, prit l'argent de l'étrangère et les billets, il alla à son bureau où il écrivit d'abord la vente du thé, et ensuite, sur sa main courante :

« Reçu 2,000 francs destinés au sieur Amab, et que celui-ci a refusés. »

Sa main tremblait en passant cet article, et, ce qui n'était peut-être jamais arrivé à un livre de commerce, une larme d'amour et de désespoir vint faire un pâle pâté sur cette somme de deux mille francs.

Pendant ce temps, Julie disait tout bas à sa mère :

— Ce pauvre M. Villon, il ne comprend pas ce fier désintéressement.

— Tais-toi, Julie ! tais-toi !... il le comprend plus que tu ne crois.

La fin de cette journée fut triste et pénible pour tout le monde.

Charles, contre son ordinaire, ne rentra que fort tard.

XI. — PRISME DE L'AMOUR.

Le lendemain fut plus triste encore.

Quand Mme Thoré demanda Charles, avec lequel elle voulait avoir un moment d'entretien, elle apprit qu'il était parti de très-grand matin, d'assez grand matin pour n'avoir pas reçu une lettre qui fut remise à Mme Thoré, et sur l'adresse de laquelle elle reconnut l'écriture d'Amab.

Du reste, cette sortie matinale n'avait rien d'étonnant : Charles vivait avec une entière liberté.

A part le sot métier de bouffon qu'il avait accepté, c'était un loyal garçon qui travaillait avec zèle, qui ne faisait point de dettes, et qui menait une vie assez rangée pour que sa mère fermât les yeux sur les petites irrégularités qu'il se permettait très-rarement, et qu'il avait grand soin de tenir cachées.

A ce propos, il faut dire qu'il y a des gens qui déblatèrent avec feu contre l'hypocrisie des jeunes gens qui mentent à leurs parents sur certaines petites fautes. Ils ont de gros mots tout prêts pour qualifier l'impudence de ces mensonges et le déplorable avenir qui attend ces malheureux.

Mme Thoré n'était point de cet avis : si elle ne trouvait pas une excuse aux fautes de son fils dans le soin qu'il mettait à les cacher, elle y voyait du moins un témoignage de respect et de soumission.

Peut-être, dans une autre famille que la sienne, avait-elle vu quelques-uns de ces jeunes progressistes, qui discutent insolemment avec leur père le droit qu'ils ont de découcher, de faire des dettes, de mener joyeuse vie, chez qui la franchise du vice est un vice de plus ; âmes corrompues sur lesquelles la famille n'a plus d'action, car ils ne la respectent plus assez pour lui mentir, car ils prétendent lui imposer leur scandaleuse conduite.

Or donc, Mme Thoré savait les escapades de son fils, et, en toute autre circonstance, cette sortie matinale ne l'eût point alarmée. Mais il est des jours où tout prend un sens triste et menaçant, et il fallut à Mme Thoré toute la force de sa résolution, pour ne pas envoyer chez Amab, afin d'avoir des nouvelles de Charles.

Elle était au plus fort de son inquiétude, lorsqu'elle vit arriver le jeune peintre.

En effet, on doit se rappeler que la veille, Amab avait écrit à Charles. Dans cette lettre il le priait de venir sur-le-champ, et déjà les deux tiers de la journée étaient passés sans que Charles eût paru à l'atelier.

Amab, alarmé de cette absence, venait pour savoir ce qu'était devenu ce jeune homme, car il supposait avec quelque raison que la vengeance de Léona avait pu entraîner Charles dans quelque piége dangereux.

Il fallait que cette crainte fût bien sérieuse pour déterminer Victor à aller chez madame Thoré, car il avait compris que Julie pourrait voir dans cette visite un empressement amoureux.

« Eh bien ! s'était-il dit, si on me laisse entrevoir que c'est ainsi qu'on comprend ma venue, je répondrai assez clairement pour qu'on n'ait plus de doute sur mes intentions. »

Par une étrange bizarrerie, cet amour, qui lui était indifférent, le préoccupait sans cesse. Il lui causait un malaise et un embarras dont il voulait dégager sa vie.

On verra ce qui advint de cette résolution et de la manière dont il l'exécuta.

Madame Thoré avait eu la force de ne pas envoyer chez Amab ; mais elle ne put contenir le vif mouvement d'anxiété qui la fit s'avancer vers le jeune peintre qui, sans doute, allait la rassurer.

Julie comprit ce mouvement comme un accueil plus amical par lequel sa mère voulait réparer l'espèce d'injure qu'elle avait faite à Victor, et l'en remercia du fond de l'âme.

Victor reçut cette démonstration empressée avec une timidité triste.

— Je suis charmée de vous voir, Monsieur, dit madame Thoré, car j'allais envoyer chez vous pour..,

— Madame, reprit Victor en l'interrompant vivement, je suppose qu'il y a un sujet sur lequel toute correspondance est finie entre nous ; je vous le demande en grâce.

Monsieur Villon toussa bruyamment et écrasa une plume sur son bureau.

— Nous parlerons de cela avec mon mari, dit madame Thoré assez froidement ; mais je voulais savoir si vous aviez vu Charles aujourd'hui.

Victor essaya de cacher l'inquiétude que lui donnait cette question, et il répondit :

— Non, Madame, non, je n'ai point vu Charles ; je lui avais écrit pour le prier de venir chez moi.

— N'est-ce pas là votre lettre ?

— Oui, Madame, et comme je n'ai pas encore reçu de réponse, je supposais que Charles était indisposé, et je venais pour savoir de ses nouvelles.

Toute l'âme de cette mère fut saisie d'un froid glacial.

Sans s'en rendre compte, madame Thoré prévit quelque affreux malheur.

— Quoi ! vous n'avez pas vu Charles aujourd'hui ?

— Non, madame.

— Et vous n'avez aucune idée des causes de son absence ?

— Aucune, dit Amab avec embarras ; car il reconnaissait que ses craintes étaient justifiées.

— Vous n'avez pas entendu parler de quelque partie de plaisir projetée avec ses amis ? Vous ne supposez pas qu'il ait quelque raison ou peut-être quelque... occupation qui l'éloigne ?

Et la façon dont madame Thoré prononça ce mot *occupation*.... permettait à Victor de le prendre dans son sens le plus étendu : c'était lui demander si Charles n'avait pas été entraîné dans un de ces rendez-vous qui n'ont pas de nom qu'on puisse dire devant une jeune fille.

Victor le comprit ; et voulant se donner le temps de savoir ce que Charles était devenu, il répondit avec un trouble qui venait du mensonge qu'il allait faire, et que madame Thoré prit pour l'embarras qu'il éprouvait à confirmer les soupçons d'une mère :

— Il est possible qu'il ait, comme vous dites, une occupation qui l'ait tenu éloigné toute la journée... Cependant, ce n'est pas dans ses habitudes, il est exact, et si je le retrouve à l'atelier, ce que je suppose, je le gronderai.

— Ainsi, vous n'avez aucune crainte ?

— Aucune ; mais j'ai besoin de lui, et je comptais le trouver ici ; et comme je vous l'ai dit, si je le trouve chez moi, je vous l'enverrai.

Victor se leva et salua.

Depuis qu'il était entré, Julie, les yeux baissés sur son ouvrage, n'avait pas levé la tête. Pour elle, l'absence de Charles était un prétexte que Victor avait pris avec empressement.

Son départ précipité était un acte de complaisance, une de ces humbles servi ités par lesquelles un amant cherche à gagner les bonnes grâces d'une mère. Elle regarda Victor pour le remercier. Celui-ci était levé et prêt à sortir. Ce regard l'arrêta; il parut hésiter, puis il reprit sa place. A ce moment, il se décida à mettre en exécution le plan de conduite qu'il s'était tracé vis-à-vis de Julie.

Alors seulement aussi, Mme Thoré se souvint que c'était là une visite difficile à soutenir pour elle et pour sa fille.

Elle tenta de jeter l'entretien bien loin des pensées qui pouvaient les occuper l'un et l'autre, et elle dit à Victor :

— Est-ce pour quelque nouveau tableau que vous aviez besoin de Charles?

— Non, Madame, je ne suis pas encore assez pressé de travaux pour être obligé de faire travailler mes élèves, et ce n'est qu'aux grands maîtres qu'il appartient de dédaigner assez certains détails de leurs œuvres, pour les confier à des mains moins habiles que les leurs.

— Cependant, vous préparez sans doute quelque nouvelle composition ?

— Je travaille toujours, répondit Amab en appuyant sur ses paroles : il y a tant à faire pour devenir un grand artiste.

— Ne l'êtes-vous pas déjà ?

— Oh ! non, Madame, s'écria Victor avec chaleur, et comme s'il se jetait avec empressement dans une voie dont on avait abaissé la barrière devant lui. C'est par d'autres travaux, d'autres efforts que les miens, qu'on arrive à cette haute renommée, à cette position puissante qui est la couronne des artistes.

Pour être digne de ce nom de grand artiste, il faut avoir le courage de lui sacrifier son repos, sa santé... sa vie, s'il le faut...; bien plus que cela, ses plus chères espérances, le bonheur rêvé et qui vous sourit au réveil.

Quand on veut la gloire, il faut oublier la fortune; il faut presque déserter sa famille, quand on a le bonheur d'en avoir une; la vie d'un artiste, c'est une perpétuelle lutte, une abnégation de toutes les heures. Ce sont les études incessantes, les voyages lointains qui dévorent les jeunes années que d'autres donnent aux plaisirs.

— Mais aussi, quand on revient, on est heureux, dit Mme Thoré, qui cherchait à voir clair dans les sentiments d'Amab.

— Oui, Madame, heureux, quand on retrouve une famille à qui l'on peut dire : Voilà ce que je rapporte de gloire, en échange du chagrin qu'a fait mon absence.

Mme Thoré ne put se méprendre à l'intention que Victor mettait dans ses paroles.

Evidemment, Amab désirait qu'elles eussent un sens particulier pour celle qui l'écoutait. C'était comme une explication de ses sentiments et de ses projets.

Mme Thoré voulut que cette explication fût aussi complète que pouvait le désirer Victor; et elle lui dit d'une voix émue :

— Mais la tendresse de sa propre famille n'est pas la seule à qui l'on puisse rapporter sa gloire?

Julie se prit à trembler à ces paroles, M. Villon s'agita sur sa chaise tournante qui gémit aigrement, et Mme Thoré attendit.

Victor ne répondit pas sur-le-champ, tant il fut surpris de l'ouverture qui lui était faite.

Enfin, il se prit d'un grand courage, et il répondit :

— Je ne suis pas assez vaniteux pour croire que je puisse inspirer une affection assez vive... peut-être assez patiente... pour attendre... un retour incertain... peut-être.

Julie étouffait : sa respiration était pénible...

Victor continua :

— Car s'il était possible que quelqu'un me sût gré du peu que je suis, croyez-vous, Madame, que je fusse assez fou pour espérer que cette affection survivrait à l'absence... car je partirai sans doute bientôt. Que peut le souvenir d'un pauvre artiste vagabond contre les hommages, contre les tendres sollicitations de tout ce qui entoure cette affection laissée derrière lui ? ce serait l'exposer à une lutte bien chanceuse...

Et, ajouta-t-il avec un soupir, il trouverait probablement une déception au retour.

Julie le regarda, et ne baissa les yeux que devant le regard sévère que lui jeta sa mère.

Victor continua :

— Ce n'est pas qu'il eût le droit de blâmer l'oubli qui l'accueillerait.

Que doit-on à celui qui fait des promesses qu'il ne tiendra pas peut-être? Peut-on compter sur un cœur qui préfère les chances d'une carrière éclatante, mais aventureuse, au bonheur qui venait s'asseoir près de lui?

Pour ma part, Madame, si jamais (ici la voix de Victor se troubla) si jamais, dis-je, j'avais pu espérer qu'une pareille tendresse me fût promise, j'aurais cru de mon honneur de lui dire : « Ne confiez pas les rêves de votre bonheur à un de ces êtres capricieux, fantasques, qui vivent avec leur pensée comme avec leur plus chère compagne ; craignez de voir se briser vos espérances contre un dépit, contre une colère où vous ne serez pour rien.

Ne demandez pas votre bonheur à celui qui ne peut pas vous devoir le sien tout entier; n'approchez pas votre âme délicate et faible de ces esprits de fer qui, lancés par leur ambition comme une flèche par un arc puissant, déchirent et brisent tout ce qui les arrête, et se brisent quelquefois eux-mêmes avant d'arriver au but. »

Julie tremblait à faire peur à sa mère.

Madame Thoré voulut rompre l'entretien, et dit d'une voix suppliante :

— Vous avez peut-être raison ; mais Charles ne revient pas... Seriez-vous assez bon...

— C'est juste, Madame, dit Victor avec empressement, je vais le chercher et je le trouverai, je vous le promets.

Il sortit.

Julie étouffait.

Sa mère tout alarmée lui dit tout bas :

— Eh bien! tu l'as entendu?

— Oh ! ma mère, fit la jeune fille en laissant éclater son cœur, qu'il est noble et grand !

— Mais tu ne l'as pas compris? s'écria sa mère alarmée; il va partir, il l'a dit.

— Hé bien ! ma mère, repartit Julie avec une joie fière, je l'attendrai.

Quand l'incendie est largement allumé, tout lui profite, jusqu'à l'eau qui éteindrait un faible brasier : c'est de même en amour.

Madame Thoré se tut, monsieur Villon écoutait.

Victor avait-il parlé sincèrement ? Madame Thoré l'avait cru d'abord, et elle admirait cet homme qui se sacrifiait pour guérir une blessure qu'il avait faite sans le vouloir.

Mais en voyant que tout cela n'avait fait qu'exalter davantage la passion de Julie, elle douta, elle se demanda si elle n'avait pas affaire à un séducteur d'une habileté supérieure.

Madame Thoré se perdait dans ce langage hautain et sonore de Victor Amab.

Pour elle, la gloire, la renommée, n'étaient pas des mots vides de sens; mais elle ne comprenait rien à ces sublimités religieuses que certains écrivains ont mises à la mode au sujet de l'art et des artistes. Elle comprenait qu'on travaillât beaucoup, qu'on négligeât pour cela ses plaisirs, sa femme même, sa maîtresse au besoin; mais cela ne s'appelait pas, dans son style, de sublimes abnégations, d'ardentes luttes.

Pour elle, un peintre était un peintre; mais ce n'était pas un prêtre de l'art drapé dans ses inspirations célestes et sa mission divine. Elle ne trouvait pas cela ridicule, elle ne connaissait pas assez les artistes pour cela; mais elle était étourdie, incertaine, et, en voyant sa fille s'éprendre à ce langage métaphorique, elle se sentit tout à fait découragée.

Elle pensa à son fils qui pouvait l'éclairer, la guider, et reprit sa première inquiétude, en voyant que l'heure du dîner était passée, et que Charles n'avait pas encore reparu.

XII. — LE LION.

Le lendemain, Victor était dans son atelier, se félicitant du courage qu'il avait montré la veille, et se disant :

« Cette jeune fille a dû me comprendre, ou tout au moins sa mère ; il est impossible de dire plus clairement à une femme : je ne puis pas vous aimer, et c'est une folie à vous de m'aimer.

» D'ailleurs, qu'est-ce que tout cela? un petit roman que cette petite a fait à elle toute seule... car, que lui ai-je demandé, moi? de me laisser faire un croquis de son visage... ce n'est pas là une déclaration. Elle

est bien avertie à présent, et, ma foi, si elle ne m'a pas compris, je finirai par m'expliquer clairement avec son frère. »

Alors il se souvint qu'il avait promis la veille à Mme Thoré de retrouver Charles et de le lui ramener.

Il allait s'informer à quelqu'un de ses élèves, lorsqu'il vit entrer dans son atelier un homme de vingt-cinq ans tout au plus, mis avec une parfaite élégance, d'un visage noble, mais déjà usé, et couvert de cette pâleur tachée de veines pourprées qui disent que la mort habite dans ce corps vivant. Il était d'un blond fade, d'une taille élancée, et qu'il portait avec une certaine raideur.

Une ardeur fébrile allumait ses grands yeux bleus. Des lèvres pâles et minces, un nez busqué, un front large et développé, dénotaient chez ce jeune homme l'intelligence, la volonté et le courage.

Mais nul sentiment tendre ne semblait avoir place dans cette nature puissante et passionnée.

Il demanda M. Victor Amab d'une voix douce, mais fatiguée, et après que celui-ci se fut nommé, il lui dit :

— Peut-on vous parler d'affaires devant ces messieurs?

— C'est à vous, monsieur, à juger si ces affaires peuvent avoir des auditeurs.

— Ma foi, dit le jeune homme, je n'en sais rien ; je viens pour vous acheter un tableau.

— Vous pouvez parler, dit en souriant Victor.

— J'ai envie d'avoir votre *Vierge aux pleurs*, dit le jeune homme ; n'est-ce pas comme ça qu'on la nomme?

Ce nom n'était encore arrivé à Amab que par la lettre de Léona ; il se demanda si cet inconnu n'avait pas quelque rapport avec elle.

— Un pareil désir me flatte, monsieur ; il me montre que ce tableau vous a frappé.

— Je ne l'ai pas vu. C'est quelqu'un qui le veut absolument, et à qui j'ai absolument envie de le donner... Voilà la vérité...

Vous voyez que je n'y mets pas de finesse. Aussi, je vous prie, ajouta-t-il en riant, ne m'écorchez pas trop.

— Vous me rendez curieux, dit Victor ; et peut-on savoir quelle est la personne qui veut absolument avoir ce tableau?

— Elle m'a formellement défendu de la nommer. Pourquoi ? je n'en sais rien. C'est bien l'esprit le plus fantasque... Mais enfin, elle le veut, j'obéis...

Voyons, quel est votre prix ?

« *Elle* le veut, » avait dit le jeune homme ; c'était donc une femme dont il s'agissait. Amab ne douta plus que l'acheteur ne vint de la part de Mme de Cambure ; et il repartit en mettant une question à la place d'une demande :

— Quel serait le vôtre ?

— Léona m'a dit que cela valait au moins dix mille francs.

C'était le nom qu'attendait Victor, et qui devait le décider à faire ou à ne pas faire le marché.

Les élèves s'entre-regardèrent. Le tableau était richement estimé.

— Eh bien ! reprit le jeune homme, cela vous va-t-il?

Avant qu'il répondit, on vint annoncer à Victor que deux dames l'attendaient dans son appartement : c'était sans doute quelque portrait à faire.

Victor dit qu'on les priât d'attendre dans le salon qui communiquait à son atelier par une issue fermée d'épaisses portières de vieux brocart.

S'il eût été tourné de ce côté, Amab eût vu une main soulever la portière, un regard rapide parcourir l'atelier, et il eût peut-être entendu ce mot échappé à l'anxiété maternelle : « Mon Dieu ! où est-il? » mot que prononça Mme Thoré, car c'était elle.

A ce moment il suivait des yeux le jeune homme qui, ayant aperçu dans un coin de l'atelier une panoplie, se mit à la frapper de sa badine, en s'écriant :

— Tiens ! ce n'est pas mal, ça...

Puis l'acheteur se retourna :

— Eh bien ! votre juste prix ? dit-il, voyons...

Pendant ce temps, Victor avait cru comprendre que madame de Cambure, cette femme si grossièrement insultée par le frère de Julie et par lui-même, ne pouvait désirer l'image de cette charmante fille que dans un but de vengeance. Peut-être, se dit-il, voulait-elle acquérir cette œuvre, qui l'avait enthousiasmée jusqu'à la folie, pour l'anéantir.

Cette pensée fit peur à Amab ; et comme le dandy renouvela sa question :

— Monsieur, dit froidement Victor, mon tableau n'est pas à vendre.

— Voilà ! s'écria le jeune homme, j'en étais sûr !... je m'y ferai toujours prendre... J'aurais dû vous envoyer quelque brocanteur. . Vous refusez dix mille...

— Oui, Monsieur.

— Eh bien ! douze...

— Non, Monsieur.

— Quinze, dix-huit, vingt mille francs...

Les élèves regardaient Amab, à qui de pareilles offres paraissaient une fortune inespérée ; plus qu'une fortune, une consécration de son succès.

Il fut sur le point d'arrêter l'élan financier du jeune homme en lui disant :

— Donnez-moi donc dix mille francs, et ce tableau vous appartient.

Mais il avait dit que ce tableau n'était pas à vendre, et il eût rougi de faire de cette assertion une ruse de spéculateur ; son orgueil s'y opposait.

— Non, monsieur, répondit-il avec effort.

Le jeune homme resta stupéfait du refus, pendant que les élèves admiraient le désintéressement de leur maître, à moins qu'ils ne s'étonnassent de le voir mettre à son œuvre un prix qu'elle ne valait pas.

— Tenez, dit enfin l'acheteur, j'ai promis ce tableau... Soyez franc ; dites votre prix tout de suite.

J'ai bien donné en une heure quatre-vingt mille francs de diamants pour un bal... Je puis bien donner trente, quarante mille francs pour une fantaisie. Je l'ai promis ; faites-en votre profit... Je paierai ce que vous voudrez, cinquante, soixante mille...

La parole de ce jeune homme avait quelque chose de fiévreux : c'était l'émotion de ces malheureux dissipateurs, esclaves à la fois d'une passion folle et d'une vanité féroce... à qui le bon sens qui leur reste montre toute la fureur des sottises qu'ils font, mais qui les font avec une sorte d'acharnement. C'est l'homme habitué à l'ivresse de l'eau-de-vie, qui sait qu'il en mourra, et qui en boit avec rage, désespéré qu'il est d'en boire.

Amab comprit ainsi ce jeune homme, et lui dit en l'interrompant vivement :

— Ni pour soixante mille francs, ni pour deux cent mille vous n'aurez ce portrait : il n'est pas à vendre.

Le jeune homme s'arrêta, et dit avec un accent amer :

— Alors, c'est le portrait de votre maîtresse.

— Monsieur, dit fièrement Amab, je ne permets à personne...

— Pardon, dit l'autre, je sais que vous êtes brave ; j'ai entendu raconter de vous un duel assez bizarre... Je n'ai pas voulu vous offenser... Mais, avouez que si ma supposition n'est pas juste... ceci devient une énigme inexplicable...

— Vous en savez peut-être le mot sans vous en douter, lui dit Amab.

— Et probablement je l'ai dit sans m'en douter.

— Peut-être, dit Amab, qui pensait qu'en nommant *Léona*, ce jeune homme lui avait fait prendre le parti de ne pas lui vendre ce tableau.

Celui-ci prit ce *peut-être* d'une tout autre façon ; il en revint à l'idée que c'était le portrait d'une maîtresse adorée et qu'Amab lui sacrifiait sa fortune ; il répliqua donc :

— Pardieu, Monsieur, vous êtes un aussi grand fou que moi... Si cependant il vous vient une lueur de sagesse, tirez un bon à vue sur le comte de Monrion, en m'envoyant votre Vierge ; je m'en fie à votre probité.

— Ne comptez pas sur ce tableau, Monsieur, dit Amab, et veuillez cesser des instances... qui...

— Qui vous sont pénibles, dit M. de Monrion d'un ton railleur... Est-ce que vous seriez homme à finir comme la reine Anne et à vous écrier : « Vous m'en direz tant ! »

Eh bien ! Monsieur, je ne fais pas, comme Mazarin, une supposition, je ne dis pas : Si on vous offrait cent, deux cent mille, etc... moi, j'offre cent, deux cent mille...

— Monsieur, dit Amab avec impatience, nous jouons un jeu d'enfants. J'ai refusé, parce que j'ai des raisons particulières de refuser. Si j'acceptais la moindre des propositions folles que vous me faites, je serais un malhonnête homme.

— Vous vous trompez, dit le comte, je paierais le double de ce que je vous offre, pour ne pas avoir la scène qu'on va me faire, et le double encore, pour pouvoir dire à quelqu'un :

« Vous avez désiré... vous êtes obéie... »

Vous me brouillez probablement avec elle, je vous pardonne le mal que vous me faites, mais il est possible que je m'en venge.

— Que voulez-vous dire ?

— Je ne le sais pas trop moi-même... mais je vous en avertis, peut-être dans deux heures, je serai votre ennemi mortel...

Adieu, monsieur.

Le jeune homme sortit, et un murmure confus glissa dans l'atelier : Victor Amab avait refusé deux cent mille francs d'un tableau ! Raphaël et Rubens n'étaient que des polissons comparés à lui.

Amab resta un moment immobile et muet ; un profond soupir s'échappa de sa poitrine ; il venait de soutenir une lutte terrible ; non pas qu'il eût cru à la possibilité d'un marché aussi fou que celui que lui avait proposé en dernier lieu M. de Monrion, mais parce qu'il y avait entre le prix réel du tableau et cette exagération un milieu qui pouvait être une excellente affaire pour Amab.

Il chercha une consolation dans l'enthousiasme de ses élèves, et voulant donner à cette scène un sens qui le posât d'une façon héroïque, il leur dit :

— Messieurs, l'amour d'un homme est comme l'honneur d'une femme, rien ne doit pouvoir le payer.

XIII. — A LA RECHERCHE D'UN FILS.

Il avait à peine prononcé ces paroles, qu'il entendit un léger cri dans le salon où il avait fait attendre les dames qu'on lui avait annoncées.

Il y alla avec l'espérance qu'elles avaient pu entendre la magnifique comédie qu'il venait de jouer. Il ne s'était pas trompé, on l'avait entendue ; mais un vif mouvement de dépit remplaça la joie que Victor en éprouvait, lorsqu'il reconnut Mme Thoré et sa fille.

Le soin de sa propre gloire, et peut-être aussi le soin de la réputation de Julie, venait de coûter trop cher à Amab pour qu'il ne lui en voulût pas quelque peu.

Le trouble de Mme Thoré était grand : il lui semblait impossible de douter de la passion insensée d'Amab.

Quant à Julie, il y avait en elle une extase qui rayonnait dans ses regards, dans son sourire, dans ce je ne sais quoi de divin dont le bonheur illumine la beauté.

Pour d'autres que pour ces dames, le vif mouvement qui agita Amab à leur aspect, eût été ce qu'il était véritablement, du déplaisir et du dépit : mais pour des yeux prévenus comme ceux de Julie, ce fut la douloureuse confusion d'un cœur fier, surpris dans un de ses plus nobles sacrifices.

Comment se faisait-il que Julie fût là ? C'était le résultat de l'absence de Charles.

Mme Thoré, n'ayant pas vu revenir son fils, avait enfin conçu les plus sérieuses alarmes. Déjà Villon, déjà M. Thoré couraient dans Paris à la recherche du fugitif.

Après leur départ, Julie avait fait observer à sa mère qu'on n'était pas convenu d'aller chez M. Amab.

— Il m'eût fait informer de lui, s'il en avait eu des nouvelles, lui avait-elle répondu.

— Peut-être n'a-t-il pas osé, avait dit imprudemment la jeune fille.

— S'il n'a pas osé, c'est donc qu'il est arrivé quelque affreux malheur ! s'écria la pauvre mère.

Et, sur cette supposition, le cœur de Mme Thoré s'était figuré des désastres accomplis ; un danger de mort : la mort peut-être. Elle avait quitté sa maison dans une telle agitation, que sa fille avait voulu la suivre, et que sa mère l'avait laissée faire.

Pour être vrai, il faut dire que ni l'une ni l'autre n'avaient pensé, en ce moment, à aucun autre intérêt que celui de Charles.

Mais ce que toutes deux venaient d'entendre ne les avait pas laissées dans cette sympathie d'inquiétude : la sœur avait oublié son frère, lorsque la mère pensait toujours à son fils.

Elle courut vers Amab, et lui prenant les mains :

— Charles ! lui dit-elle, avez-vous des nouvelles de Charles ?

— Aucune, Madame, dit Amab, charmé de voir aborder ce sujet ; je n'en ai aucune...

— Mais il est donc mort !... s'écria la mère avec désespoir.. O mon Dieu ! mon Dieu ! mon pauvre Charles, qu'est-il devenu ?...

Quoi, monsieur, vous ne savez rien ?

— Rien, madame...

— Ne craignez pas de me tout dire, car, à votre air troublé... je comprends, je devine...

— Je vous jure, Madame, que je n'ai aucune nouvelle de lui.

— Que vous a-t-on dit, reprit Julie, là où vous êtes allé le chercher hier?

Amab n'avait été nulle part ; mais, en présence de la douleur de cette mère, il ne voulut pas paraître avoir négligé le devoir qu'il s'était engagé à remplir.

— On ne l'a point vu.

— C'est quelque querelle, répondit avec trouble Mme Thoré, un duel peut-être...

— Il eût choisi des témoins parmi ses camarades, et ces témoins, quels qu'ils fussent, vous eussent avertie d'un malheur, s'il était arrivé.

— Alors c'est un affreux accident...

— La police l'eût découvert et vous eût fait prévenir.

— Mais, qu'est-ce donc? s'écria Mme Thoré en se tordant de désespoir, et en tombant sur un siége où elle se mit à pleurer.

— Un ennemi caché, peut-être, s'écria Julie.

Victor se troubla et tressaillit : la jeune fille venait de toucher juste aux craintes qu'éprouvait Amab, et les avait fait se révéler.

Julie, dont le regard semblait voir Victor sans le regarder, aperçut ce mouvement, et, l'entraînant vivement, elle lui dit tout bas :

— Oh ! si vous avez quelques indices, dites-le-moi... voyez ma mère, elle en mourrait... et moi, j'en serais bien malheureuse, ce serait un coup affreux dans notre famille, et vous, vous devez y prendre part, car Charles vous aimait comme un frère.

— Eh bien ! Madame, rentrez chez vous, dit Amab en s'adressant à Mme Thoré, qui, en voyant sa fille parler bas au peintre, pensa qu'on voulait lui cacher quelque fatal secret et s'était rapprochée d'eux.

Amab avait compris enfin qu'il devait quelques bons offices à une douleur dont il était jusqu'à un certain point coupable, et il ajouta :

— Rentrez chez vous, veuillez m'y attendre toute la journée...

Je vais m'informer près de quelqu'un...

— Qui cela ?... s'écria Mme Thoré... Oh ! j'irai moi-même.

— Ce n'est pas possible, dit Victor avec embarras.

Mme Thoré le devina, et, à son tour, l'entraînant à l'écart, elle lui dit tout bas :

— C'est chez une femme, n'est-ce pas ?

— Sans doute ; mais une femme chez laquelle vous ne pouvez vous présenter.

— Le désespoir d'une mère a le droit d'entrer partout, Monsieur, fût-ce dans une maison infâme ?

— Ce n'est pas cela, Madame ; mais je vous jure que vous ne pouvez pas, que vous ne devez pas y aller... D'ailleurs, vous ne savez rien... vous n'obtiendrez rien...

J'y vais à l'instant même...

— Eh bien ! je vous y accompagnerai, je vous attendrai... à la porte... cachée dans un fiacre.

— Madame !...

— Je veux vous suivre, Monsieur, je le veux.

Il y a dans la volonté d'une mère un pouvoir auquel les plus indifférents obéissent.

Amab consentit.

Quelques minutes après, un fiacre s'arrêtait à quelques pas du n°... de la rue Joubert.

Amab en descendit seul : sur l'indication du concierge, il monta au premier étage et demanda Mme Léona de Cambure ; il lui fut répondu que Madame était sortie.

Il voulut savoir à quelle heure il serait possible de la voir. Il lui fut encore répondu que Madame ne rendait point compte à ses gens de ce qu'elle voulait faire, et qu'il était possible qu'elle rentrât dans cinq minutes, comme il se pouvait qu'elle ne rentrât pas de huit jours et qu'elle restât à la campagne.

Amab ne put obtenir d'autre réponse.

En redescendant, il fut très-étonné de voir le fiacre de Mme Thoré avancé jusqu'à la porte cochère.

Là se trouvait aussi une petite charrette à bras, traînée par un commissionnaire ; sur cette charrette était une grande caisse où on avait écrit : *fragile*, avec la marque T. R. : c'était celle de la maison Thoré ; c'était la caisse renfermant le thé qu'était venue acheter la veille cette dame si belle, si curieuse, si insolente, qui n'avait voulu dire ni son nom ni son adresse.

— Oui, oui, disait Mme Thoré à sa fille, c'est cette femme qui a perdu mon fils... mais je m'adresserai aux magistrats, je découvrirai son crime, je lui arracherai ce pauvre enfant...

Déjà Mme Thoré ne croyait plus à la mort de Charles ; mais elle craignait une fuite, un départ avec une adroite courtisane ; une de ces passions folles qui égarent et perdent la jeunesse ; elle pensait à la beauté de cette femme, à l'expression farouche de son visage, à cette impudente investigation qu'elle était venue faire de sa maison, et elle s'écria : — O mon Dieu ! dans quelles mains est-il tombé !

Toutes ses craintes lui parurent des certitudes au moment où Amab vint lui rendre compte de la réponse qu'il avait reçue.

— Je l'avais deviné, ils sont partis ensemble.

— Fasse Dieu que cela soit! dit Amab, qui avait des terreurs bien plus graves que celles-là.

— Que voulez-vous dire? dit Mme Thoré.

— Que ce serait une folie de jeune homme, reprit Amab, qui aurait probablement une fin prochaine.

— Mais où est-il? où sont-ils?

— Voilà ce que j'espère savoir dans quelques jours.

— Dans quelques jours, dites-vous?

— Oui, Madame.

— Mais je le saurai dans quelques heures, moi... La police va être avertie, cette femme dénoncée...

— Et si vous vous trompiez, Madame? dit Amab, qui craignait de voir son nom ridiculement mêlé à un scandale grotesque, et qui n'aimait l'éclat qu'autant qu'il pouvait lui profiter. D'ailleurs, ajouta-t-il, Charles est d'un âge où l'on est, selon la loi, le maître de ses actions. Il a pu partir, s'il l'a voulu.

— Comment l'aurait-il pu faire, sans autre argent que le peu que je lui donnais?

— Et s'il s'en est procuré par des moyens qui ne vous paraissent pas honorables, voudriez-vous les faire ébruiter?

Mme Thoré poussa une exclamation désespérée: cette crainte brisa l'énergie de sa douleur, et elle se laissa aisément persuader par Amab, quand celui-ci lui dit:

— Sans cesser vos démarches d'un autre côté, veuillez vous confier à moi, je vous jure sur l'honneur que je n'aurai ni repos ni trêve que je n'aie découvert Charles, que je ne vous l'aie ramené.

Mme Thoré accepta cette promesse et consentit à retourner chez elle; mais Amab qui, pour prévenir les effets de la douleur de Mme Thoré, s'était engagé à plus qu'il ne pouvait, Amab se demanda, lorsqu'il fut seul, comment il tiendrait l'engagement qu'il venait de prendre.

Léona était partie, où était-elle, comment la découvrir?...

Un seul fil pouvait le conduire sur sa trace, ce fil était dans la main de M. de Monrion. Mais que pouvait-il aller dire à cet homme? quels renseignements lui demander? de quel droit s'informer à lui de ce qu'était devenue Léona?

Amab hésita longtemps, puis il s'écria tout à coup:

« Lâche et sot que je suis! j'ai rêvé une gloire exceptionnelle, une vie marquée d'un sceau de bizarrerie ou de fatalité, et je recule lorsque le hasard me la présente, pour ainsi dire, toute faite. L'amour de Julie, la colère de Léona.. n'est-ce pas là deux événements de ceux qui mettent en relief un homme de génie? La gloire de Byron ne doit-elle pas quelque chose à l'audace de ses aventures?

» Qu'ai-je à craindre? Un duel? Eh bien! celui-là me pose, celui-là me dispense de l'ignoble rencontre dont je suis menacé. »

Amab se décida à se rendre chez le comte de Monrion.

XIV. — SCÈNE DE FAMILLE LÉONINE.

Le comte de Monrion demeurait rue du Faubourg-Saint-Honoré.

Lorsqu'Amab arriva, on lui dit qu'il était peu probable que M. de Monrion voulût le recevoir, attendu qu'il était en la compagnie de son oncle, le marquis de Montaleu.

Amab insista pour qu'on remît sa carte à M. de Monrion, et tout aussitôt on vint lui dire que le comte l'attendait. Du salon qui précédait celui où on allait l'introduire, il entendit le bruit d'une conversation très-animée.

Amab s'arrêta par discrétion.

— Entrez, entrez, lui dit le valet de chambre: M. le comte veut vous voir à l'instant.

Amab entra.

Pendant qu'il saluait, Monrion continua, tout en lui rendant sa salutation.

— Tenez, dit-il à son oncle, voilà monsieur qui peut vous dire qu'on ne vous a pas trompé, en vous disant que je jetais l'argent par les fenêtres. J'ai voulu lui payer deux cent mille francs un tableau qui ne vaut peut-être pas cent écus, et je suis tout prêt à les lui donner encore, si par hasard il vient pour renouer le marché.

— Je suppose que monsieur, qui a déjà refusé, refuse encore, repartit le vieillard à qui s'adressait le comte.

— Toujours, messieurs, dit Amab, et je viens ici pour un autre motif.

En ce cas, mon cher peintre, reprit Gustave de Monrion, la parole que je vous ai donnée ce matin tient entre nous... nous sommes ennemis mortels, et. un de nous est de trop, partout où sera l'autre. C'est ce que j'allais vous écrire au moment où M. le marquis de Montaleu, que j'ai l'honneur de vous présenter, est venu me faire le plus superbe discours.

Comment se fait-il, dit Gustave en se retournant vers son oncle, que vous n'ayez pas cette éloquence à la Chambre?... vous seriez ministre...

Amab était pétrifié de ce qu'il voyait, de ce qu'il entendait; il admirait la patience du marquis de Montaleu, qui ne s'était pas récrié à l'insolente apostrophe de son neveu... c'était un noble et grand vieillard qui regardait Gustave avec un douloureux étonnement.

— Monsieur le comte de Monrion, lui dit-il, puisque vous persistez à déshonorer votre nom...

— Ce qui déshonore le nom d'un gentilhomme, dit celui-ci avec une hauteur incroyable, ce n'est pas de faire courir sur le turf, et de jouer le wisth à cent louis la fiche, quand il paye ses paris et ses chevaux... Ce n'est pas de jeter sa fortune à l'amour d'une courtisane, quand il ne lui jette que cela.

Ce qui déshonore un gentilhomme, mon oncle, c'est de mentir aux lois de l'honneur et de la probité; c'est de se couvrir de son nom pour échapper à l'infamie ou au châtiment que de sales intrigues appelleraient sur tout autre; aucun de ces crimes, je ne les ai faits.

Le jour où un créancier dira que j'ai trompé sa bonne foi, le jour où une femme de bien élèvera la voix contre moi en disant que j'ai perdu sa réputation; le jour où un homme pourra se vanter de m'avoir fait l'ombre d'une insulte sans que je l'aie vengée à l'instant même, ce jour-là, vous pourrez dire que j'ai déshonoré mon nom de gentilhomme; jusque-là, gardez ces phrases vides pour ceux qui les méritent mieux que moi.

— Mais, reprit son oncle, vois la vie que tu mènes.

— Je la connais, dit Gustave en se jetant sur un canapé; je me ruine et je me tue.

— Malheureux, s'écria le vieux marquis; mais la misère peut venir avant la mort.

— Rassurez-vous, mon oncle, je calcule mieux que vous ne croyez: j'ai arrangé les choses pour que mon dernier écu sorte de ma caisse le même jour que mon dernier souffle sortira de mon corps: et, dans le cas où je me serais trompé, ce dernier écu me servirait à chasser ce dernier souffle, si ma vie était plus tenace que je ne l'ai prévu.

Le marquis se détourna.

— Oh! je vous comprends, reprit Gustave, ceci vous est désagréable; ceci vous prive d'un magnifique mouvement oratoire d'oncle: « Mon neveu, je vous déshérite! »

— Change de manière de vivre, et toute ma fortune est à toi, dit le vieux marquis les larmes aux yeux.

— Il est trop tard, dit Monrion; nous n'en sommes plus au siècle où l'on croyait à l'or potable pour faire revenir les moribonds.

— Gustave, dit le vieillard, et ce nom de tendresse familière fit tressaillir malgré lui le jeune débauché; Gustave, il y a un souvenir que je ne voulais pas vous rappeler, car j'aurais craint de le souiller en le faisant apparaître dans cet asile d'immoralité; mais, puisque rien ne peut vous toucher, il faut bien que je vous le rappelle.

Gustave, oubliez-vous donc que vous avez fait mourir votre mère de chagrin?

— Ma mère! ma mère!... s'écria-t-il.

Le comte de Monrion fit un pas vers son oncle, les poings fermés, les lèvres convulsivement agitées, il mesura le vieux marquis d'un regard sinistre, tandis que celui-ci restait tristement immobile devant lui.

Ce calme aspect du vieillard imposa au jeune homme. Il détourna les yeux; et, par une singulière préoccupation, il les arrêta longtemps sur une petite tasse de porcelaine de Saxe posée sur une console; alors toute sa colère sembla s'enfuir avec le profond soupir qui s'exhala de sa poitrine.

Bientôt sa figure reprit cette expression de triste gaieté qu'il avait quand Victor était entré. Il se mit à sourire sardoniquement, et s'adressant à Victor, il lui dit:

— L'homme qui touche du bout du doigt à une femme ou à un vieillard est un lâche, n'est-ce pas? C'est du moins un des axiomes de la morale courante.

Mais quel nom devrait-on donner à la femme qui, forte de sa faiblesse, au vieillard qui, protégé par ses cheveux blancs, vous jette au visage une de ces accusations pour laquelle on demanderait tout son sang à un homme qui peut s'appeler un homme?

On eût dit que le marquis éprouvait un sentiment de colère pareil à celui qui venait d'agiter son neveu, et peut-être, contre tout autre

que le fils de sa sœur, eût-il répondu par un défi à cette insolence, et cela malgré son âge et sa faiblesse.

Mais son ressentiment éclata d'une manière plus cruelle peut-être, car il lui répliqua :

— Monsieur le comte de Monrion, il n'y a pas de grande différence, en morale courante, entre demander tout son sang à un vieillard et épuiser la vie de sa mère dans les larmes.

— Encore ! s'écria Monrion... Prenez garde... vous venez chez moi pour m'insulter... Prenez garde, monsieur, ne tentez pas mes vices, puisque vous les connaissez si bien...

Avez-vous donc besoin que je fasse une action honteuse pour déshonorer mes derniers jours?... Eh bien! vous ne l'obtiendrez pas...

Tenez... ajouta-t-il avec un ricanement furieux, parlez... maintenant je suis patient... dites que j'ai tué ma mère... que je l'ai empoisonnée !... assassinée !... que sais-je !... Je vous le permets... parlez... criez, radotez... je vous écoute...

Parlez donc... mais vous ne parlez pas!...

Monrion se jeta sur un divan en riant d'un rire glacé... Il était livide... sa respiration était haletante et embarrassée comme le râle d'un agonisant.

Le marquis, qui le regardait d'un œil fixe, sembla perdre sa force... il chancela et quitta vivement le salon ; mais il ne put sortir de l'appartement, et se laissa tomber sur un siége, dans le salon qui précédait celui où venait de se passer cette scène.

Monrion fit un pas vers lui. Mais il s'arrêta et dit à Victor :

— Voyez ce qu'il a... confiez-le à ses gens... il me tarde d'en avoir fini...

Victor passa dans le premier salon, il trouva le vieux marquis qui se relevait péniblement et qui s'apprêtait à sortir; il lui offrit son bras.

— Laissez-moi, monsieur, lui dit doucement M. de Montaleu, c'est une faiblesse indigne devant un pareil misérable... Mais que voulez-vous? en le voyant là, hâve, défait, usé, aussi perdu de corps que d'âme, en voyant la mort et le vice rire ensemble sur ses lèvres flétries, je me suis rappelé cet enfant si beau, si joyeux, si tendre, qui faisait l'orgueil et l'amour de sa mère; et sur lequel, moi, j'avais mis toutes les espérances de notre famille; je me suis rappelé le jeune homme brave, loyal, généreux (car il était tout cela), qui nous promettait un si noble avenir, et alors, je me suis senti saisi du plus horrible désespoir.

— Oh! mais si vous essayiez encore...

— Non, monsieur... non... c'est fini... La main qui l'a poussé à sa perte pèse toujours sur lui... elle ne le lâchera qu'après l'avoir jeté dans la tombe... Fasse Dieu qu'elle ne l'y jette pas déshonoré !

Le vieillard fit un pas pour sortir.

Monrion, qui avait tout entendu, parut aussitôt, et dit d'un ton solennel :

— La main qui m'a poussé à ma perte, c'est la vôtre, monsieur, ce sont vos sévérités cruelles, vos petites dénonciations à ma mère, vos sarcasmes contre tout ce que j'aimais, vos fureurs contre une femme qui échappait à votre haine... voilà ce qui m'a poussé à ma perte...

Quant à me pousser au déshonneur, sa main ni la vôtre ne le pourront jamais.

M. de Montaleu ne daigna pas répondre à son neveu; il salua Victor et lui dit :

— Si jamais vous rencontrez sur votre route une femme qui s'appelle Léona de Cambure, fuyez comme si vous posiez le pied sur un reptile venimeux.

Adieu, monsieur.

Après ces mots, M. de Montaleu sortit.

— Ah ! c'est ainsi, s'écria violemment Monrion, c'est toujours la même accusation... Eh bien ! ce sera toujours la même réponse.

Pour la première fois de ma vie j'hésitais... car elle avait dépassé toutes les limites de l'impossible en fait d'exigence, et je lui devais une compensation... et cependant j'hésitais...

Mais il est encore venu me parler d'elle... Léona est toujours le dernier mot de ses reproches, ce sera le dernier de ma vie.

Monsieur, ajouta-t-il en se tournant vivement vers Victor, Léona m'a demandé ce tableau de la Vierge que vous avez fait. Venez-vous pour me l'offrir à un prix quelconque ?... si c'est votre intention, apprenez-moi quel est ce prix, je vous le donne.

— Je vous ai déjà dit, monsieur le comte, que ce tableau n'était pas à vendre. Et je vous dis, ajouta Victor sans s'arrêter au violent mouvement de dépit que laissa échapper Monrion, je vous dis que je suis trop honnête homme pour abuser d'un caprice...

— Ah!... dit Monrion en ricanant... vous aussi, monsieur... vous me prenez en pitié, vous ne voulez pas abuser de ma folie...

Savez-vous bien que je n'avais pas besoin de cela pour vous demander raison de l'impertinence de votre refus?

— Monsieur le comte, vous m'avez dit que vous saviez que je n'étais pas homme à laisser passer de semblables paroles.

— Je ne l'ai pas oublié.

Concluons donc : demain matin, ce tableau sera chez moi... ou bien je vous attendrai au bois de Boulogne avec des témoins... Je vous laisse vingt-quatre heures pour réfléchir...

— Toute réflexion est inutile; vous n'aurez pas ce tableau et je ne me battrai pas avec vous pour ce sujet.

— Si vous en voulez un autre, je vous le donnerai... Mais je me réserve de dire que l'insulte que vous me forcerez à vous faire n'a pas d'autre motif que la volonté que j'ai d'avoir ce tableau que j'ai promis à Léona.

Vous n'y gagnerez rien.

— Monsieur le comte, je me promènerai demain au bois de Boulogne, et, si vous m'y insultez, peut-être trouverez-vous qu'une insulte n'a pas toujours un duel pour résultat.

— Comptez-vous me tuer sur le coup?... Soit, dit Gustave, c'est une façon d'en finir tout comme une autre.

Seulement, vous venez de prendre un engagement qui m'autorise à vous traiter comme le dernier des hommes, si vous ne le tenez pas... mais je suis sûr que vous ne manquerez pas à votre parole...

Parlons d'autre chose... Vous êtes venu chez moi... veuillez m'en dire le motif... Je me mets tout à votre service, quoi que vous puissiez me demander...

Victor était mécontent, ce n'était pas la peur d'une rencontre ou d'une action terrible à faire qui lui donnait cette humeur; il avait prévu ce danger : ce qui l'arrêtait, c'était la supériorité de monsieur de Monrion.

Il se trouvait petit et commun avec ses habiles calculs et sa vaste ambition près de ce jeune homme qui mettait si lestement en jeu les débris de sa fortune et sa vie, pour un caprice de vanité. Victor ne voulut pas rester en dessous de cette forfanterie extravagante, et répliqua froidement :

— Puisque vous voulez bien m'offrir vos services, je les accepte.

— Je vous en remercie, Monsieur. Dites-moi donc en quoi je puis vous être utile.

— J'aurais besoin de vous pour retrouver madame Léona de Cambure.

— Vrai? dit Monrion, qui ne put s'empêcher de paraître étonné.

— Je me suis présenté chez elle, et l'on m'a dit qu'elle était partie.

— En ce cas, repartit Monrion, vous en savez autant que moi.

Je suis allé chez elle en quittant votre atelier ; je lui ai dit mon peu de succès... J'ai été mis à la porte après quelques mots fort doux de sa part... ce qui veut dire qu'elle me pardonnera difficilement ma maladresse... et me voilà.

— Mais vous savez où la retrouver?

— Pas du tout!

— Ne la reverrez-vous plus?

— Je la reverrai... dit Monrion avec un accent amer et triste... Oui, le jour où je vous aurai tué pour n'avoir pas voulu me vendre votre tableau, je la reverrai... Ou bien le jour où vous m'aurez tué... elle reviendra : — mais je ne la reverrai pas, dans ce cas, ajouta-t-il en riant.

— Pardon, monsieur le comte, fit Victor d'un air supérieurement fat, l'affaire qui me fait désirer de voir madame de Cambure est plus importante que votre mort ou la mienne. N'avez-vous aucun renseignement à me donner?

— Aucun ! mais je ferai pour vous... ce que je n'ai jamais fait pour moi...

Monsieur de Monrion sonna.

Un valet de chambre parut.

— Ecoute bien ce que je vais te dire, drôle... lui dit Gustave.

Tu es à mes gages pour m'espionner, je le sais... Léona me demande toujours des gratifications pour toi, afin que tu lui dises tout ce que je fais.

— Monsieur le comte peut-il croire...

— J'en suis sûr... je te paye trop bien pour que tu ne me trahisses pas supérieurement... Léona n'est pas femme à te laisser me voler.

Mais, en retour de cette trahison, tu dois avoir quelqu'un de ses secrets. Tu dois savoir où elle est.

— Je jure à monsieur le comte...

— Quand ce ne serait que pour lui donner avis de ce que je deviens, tu sais comment arriver jusqu'à elle?...

— Si je le savais...

— Je ne te le demande pas... Mais voilà monsieur qui a besoin de le savoir... Monsieur, avec qui probablement je me couperai la gorge demain ou après-demain... Il veut voir Léona, dis-lui où elle est. . je te le permets...

Pardon, ajouta-t-il en se tournant vers Victor, je vous laisse avec Jean; il sait ce que vous voulez savoir... Tâchez de le déterminer à parler... je vous le livre... C'est tout ce que je puis faire...

Adieu, Monsieur...

Monrion sortit, et le valet de chambre dit à Amab : — Vous êtes monsieur Victor Amab?

— Oui.

— Eh bien! peut-être pourrai-je vous dire demain si vous pouvez voir madame de Cambure.

— Où le saurai-je?

— Je vous le ferai dire chez vous.

Victor quitta la maison de M. de Monrion, sans autre renseignement que cette vague promesse.

XV. — ANALYSE.

Cependant, il trouva que cette promesse pouvait lui permettre d'apporter une ombre d'espérance à Mme Thoré, et il se rendit chez elle pour lui dire qu'il comptait voir le lendemain la personne qui pouvait lui donner des nouvelles de Charles.

Une fois encore, et pendant qu'il gagnait la rue Paradis-Poissonnière, Amab se mit à réfléchir sur sa position, et sur l'étrange suite d'événements qui l'entraînaient malgré lui.

Jaloux d'obtenir à tout prix une renommée exceptionnelle, il avait fait à cette ambition des sacrifices réels. Mais Victor n'acceptait les mauvaises chances d'un événement qu'autant que c'était lui qui engageait la partie; et voilà que, depuis quelque temps, il n'était que l'instrument passif d'intérêts qui s'agitaient pour lui sans doute, mais contre son gré.

Ainsi lui était venu, d'un côté, l'amour exalté de Julie; d'un autre, le désir fougueux de Léona, et pour les avoir repoussés tous deux, il se trouvait à la merci des douleurs d'une mère, en butte aux fureurs d'un pauvre fou. Mme Thoré lui demandait compte de la vie de Charles et du repos de Julie; M. de Monrion voulait le tuer parce qu'il lui refusait un tableau.

Et tout cela, sans compter la vengeance de Léona, bien plus terrible dans son silence que toutes les menaces de M. de Monrion; sans compter la passion de Julie, qui devait se croire adorée après avoir entendu la scène de l'atelier.

Il vint dix fois à la pensée de Victor de prendre la poste et de fuir à quatre cents lieues, en laissant tout ce monde se dépêtrer à sa guise de l'embarras où chacun se trouvait. Mais c'était fuir, c'est-à-dire paraître avoir peur de M. de Monrion, de Léona; c'était abandonner Charles, lorsque celui-ci pouvait dire un jour que Victor était de moitié dans les causes du danger auquel il avait été exposé. Amab n'hésita pas un moment. Il avait du moins les nobles côtés de l'orgueil dans ce qui se discute, s'il ne les avait pas dans ce qui se fait spontanément. Il se décida à rester.

Il avait cependant, au milieu de tous ces événements, de toutes ces passions, une chose dont il se croyait le maître... c'était d'arrêter l'amour de Julie, quoiqu'il l'eût essayé sans y réussir.

Elle ne m'a peut-être pas compris, se dit-il, quand je lui ai dit devant sa mère qu'un amour comme le sien ne pouvait avoir aucune espérance; je veux, aujourd'hui, qu'elle ne conserve plus aucun doute à cet égard.

Il est de mon honneur de détruire dans l'esprit de Julie, aussi bien que dans celui de Mme Thoré, les idées que peut leur avoir données le refus que j'ai fait à M. de Monrion de lui vendre mon tableau. De ce côté, du moins, je veux rester le maître d'agir à ma guise.



Cachée sous les habits d'un jeune homme, elle lui servait de secrétaire. — Page 30.

En conséquence de cette réflexion, il se hâta d'aller chez Mme Thoré, autant pour la prévenir au sujet de Charles, que pour mettre en exécution sa dernière résolution.

S'il n'y avait pas des hommes qui, à vingt ans, se consacrent librement à la prêtrise, on se demanderait si Victor est un être possible; et encore pourrait-on se dire que celui qui se voue au service de l'Eglise porte en lui la vaste ardeur dans laquelle on comprend que s'absorbent toutes les autres, tandis que Victor, demeurant dans le monde, devait nécessairement y vivre des passions qui en sont la vie.

Avait-il cette chasteté qui n'admet pas une liaison irrégulière?

En ce cas, l'amour de Julie s'offrait à lui sous les voiles blancs du mariage, et tout ce qui entourait cette chaste fiancée venait admirablement en aide à ce bonheur, s'il était dans les désirs de Victor. Jeunesse, beauté, grâce, esprit, enthousiasme, noble et bonne famille, fortune, probité : que pouvait-il rêver de plus?

N'était-ce point à ces deux asiles de la vie, à ces félicités chastes et durables que tendait son âme ardente? lui fallait-il les luttes de la passion? voulait-il donner sa vie aux manéges adroits d'une coquetterie raffinée, aux folles ardeurs d'une bacchanale amoureuse : en ce cas pourquoi dédaigner Léona?

En était-il là que, pour lui, l'amour ne fût pas le complément nécessaire du génie, que la femme ne fût pas le premier secret que l'on cherche à deviner? Oui, Amab en était encore là.

Parti de la misère, cet homme avait pesé la valeur de chaque minute, et comme il avait réglé l'ordre de ses travaux, il avait réglé l'ordre de sa vie.

Expliquons-nous.

Lorsqu'il vivait péniblement du salaire de ses journées, il n'avait jamais dit à ses camarades qu'un plaisir coûtait trop cher : il disait qu'il coûtait trop de temps. Ce mot *temps*, renfermait bien plus de choses pour lui que le mot *argent*, il renfermait la gloire et l'avenir.

Arrivé à un commencement de fortune et de renommée, qui eût peut-être inspiré à un autre la pensée de reprendre haleine dans les douces

contemplations du cœur, ou dans les frivoles occupations d'une aventure, Amab ne s'appuyait sur le terrain où il était monté que pour en gravir un plus élevé, et il se disait avec la même froideur qu'autrefois, et sans prétendre faire de la morale ou de l'immoralité : Une femme ou une maîtresse coûte trop de temps.

C'était une sordide avarice du trésor qui devait le faire grand. Il estimait trop le capital qui avait été tout son patrimoine, pour en sévrer la moindre parcelle à l'amour ou à l'orgie.

Un jour devait venir, jour bien éloigné, où Victor se promettait les joies qui attiédissent les soucis brûlants des autres hommes ; mais jusque-là, en fait d'amour, il avait vécu de bien peu, ou plutôt de rien, ou si l'on veut que nous soyons plus explicite : il avait vécu de pain noir.

Sur d'autres chapitres, Victor était moins réservé.

En effet, à part la privation du nécessaire, il s'accordait volontiers le superflu. Il avait un cheval, il allait à l'Opéra, on le rencontrait dans le monde.

Pourquoi cela? Pourquoi accepter de pareilles distractions, lorsqu'on fuit l'occupation la plus douce? C'est que le temps qu'elles prenaient profitait au temps du travail. Le cheval avait été recommandé pour la santé; ne pas être du balcon de l'Opéra quand tout le monde en est, c'eût été se mettre au-dessous de M. L.....

D'ailleurs, c'est là qu'on entame les riches liaisons qu'on poursuit dans le monde.

C'est aussi dans ce but que Victor avait un riche appartement et un luxueux atelier. Il y avait du boutiquier dans l'artiste.

Comment cela pouvait-il s'accorder avec le génie réel de Victor? Cela s'accordait dans un sentiment prédominant, l'ambition qui méprise souvent les moyens qu'elle emploie.

Il se pourra qu'un jour Victor, riche et renommé, peigne ses chefs-d'œuvre dans un galetas, nu et froid, si cette transformation doit le poser originalement; comme il se pourra qu'il dissipe le prix de ses tableaux en folies, pourvu qu'elles aient de l'éclat.



Amab se trouva en face d'une brèche qui devait être bien vieille. — Page 32.

Voilà l'homme tel qu'il était au moment dont nous parlons.

Et maintenant, était-il réservé à une belle jeune fille, au cœur plein de limpides et brûlantes ardeurs, de le faire dévier de cette résolution glacée, ou bien un pareil triomphe appartenait-il aux provocations hardies d'une courtisane?

Ni à l'une — ni à l'autre.

C'eût été là sa réponse, si on lui eût fait une pareille question. Aussi, comme nous l'avons dit, s'était-il résolu à briser le rêve de Julie.

Voilà où il en était lorsqu'il arriva chez elle.

Hélas! combien Julie était loin de croire à un pareil malheur!

Rentrée dans sa maison avec sa mère, qui l'avait quittée aussitôt, Julie avait tout fait pour ne penser qu'à son frère absent, peut-être perdu, peut-être mort.

Mais au-dessus de la voix du devoir, au-dessus de la voix d'une véritable affection fraternelle, parlait une autre voix plus puissante ou plutôt mieux écoutée : c'était la voix de Victor refusant les propositions de M. de Monrion, c'était cette voix disant : — « L'amour d'un homme est comme l'honneur d'une femme; rien ne le peut payer. »

Ainsi donc, pensait-elle, cette image furtivement dérobée était le plus cher trésor du jeune artiste. Cette image, il l'avait sanctifiée, pour l'adorer plus chastement; car c'était plus qu'un amour, c'était une religion.

Ah! que Julie était fière et heureuse d'être aimée ainsi! Quels doux retours devaient payer ce culte enivrant, et combien elle devait aimer cet homme pour se dire qu'elle ne serait pas ingrate envers lui!

Elle n'avait été qu'un moment chez lui, et là, le cœur oppressé d'un chagrin de famille, le cœur inondé d'une joie inattendue, elle avait cependant tout vu; elle avait compris ce luxe pittoresque de l'artiste, elle avait aimé cet arrangement bizarre, ces souvenirs de tous les âges, de tous les peuples et de tous les états : armes, éventails, meubles, marbres grecs, boiseries flamandes, bronzes romains, l'Inde, la Chine, l'Amérique, le monde passé et le monde vivant, tout cela ramassé, étalé dans ce salon tout assombri de tentures aux longs plis; elle avait tant aimé tout cela, et dans tout cela, la jeune enfant à l'imagination aventureuse s'était fait une place où elle se voyait heureuse, aimée, triomphante, couronnée du nom de son époux.

C'était là, au coin de cette haute fenêtre à vitraux, dans ce vaste fauteuil en chêne bruni, qu'elle s'asseyait, blanche, svelte, ses pieds sur un carreau de Perse éblouissant d'or usé, les pieds dans ces babouches turques... De là, elle voyait dans l'atelier courir sur la toile le pinceau inspiré de son jeune époux; de là, elle entendait cette voix qui avait dit quelques mois avant, que l'amour d'un homme ne peut se payer... Amour qui est payé maintenant; car les rêves de Julie n'étaient déjà plus dans le présent, ils couraient dans l'avenir, heureux, charmants et chastes cependant : car, dans cet asile où elle se voyait, Julie n'avait pris sa place qu'au grand jour.

XVI. — TÊTE-A-TÊTE.

On annonça Amab au milieu de ce rêve... Julie eut peur et voulut fuir...

On avait prévu que Victor pourrait apporter des nouvelles de Charles, on avait ordonné de l'introduire. Amab se trouva donc seul avec Julie. Elle était pâle à faire peur.

Si froid et si égoïste qu'il fût, il ne se sentit pas le courage de frapper au cœur cette jeune fille, lorsque sa mère n'était pas là pour écouter ses plaintes et recueillir ses larmes.

Julie vit son étonnement et sa tristesse; elle le remercia en son cœur de sa timidité. Quel mirage que l'amour! Cet embarras lui donna du courage.

— Nous apportez-vous des nouvelles de Charles? lui dit-elle.

— Aucune encore, mademoiselle; mais il est probable que demain j'aurai vu la personne qui peut nous expliquer, je l'espère du moins, sa disparition. J'étais venu pour apprendre cela à madame votre mère.

— Elle est absente, dit Julie en baissant les yeux.

Victor était resté debout. Lui offrir un siége, c'était lui dire : res-

tez... ne pas le faire, c'était lui montrer qu'elle ne pouvait accepter sa visite en l'absence de sa mère. Elle voulut lui laisser la liberté d'agir.

— Ma mère vous est bien reconnaissante, monsieur, des peines que vous voulez bien vous donner... Ce que vous venez de me dire lui rendra sans doute un peu d'espoir; car nous n'avons absolument rien appris, ni par mon père, ni par M. Villon, qui ont recommencé leurs recherches d'un autre côté.

Victor était non moins embarrassé; il cherchait quelque chose à dire, il crut l'avoir trouvé. Il avait reculé devant l'idée de frapper le cœur de Julie dans son amour pour lui, mais il n'eût pas hésité à tout dire à sa mère. De même, il eût hésité à dire à la mère les craintes qu'il éprouvait pour Charles, et il se résolut à les révéler à sa sœur. Il faisait passer ainsi le mal qu'il avait à faire par les cœurs qu'il jugeait devoir y être les moins sensibles.

— Je ne dois pas vous le cacher, mademoiselle, lui dit-il, l'absence de Charles me paraît incompréhensible.

Les projets d'un homme, si discret qu'il soit, s'échappent toujours par quelques paroles auxquelles on ne prend pas garde quand il les prononce, mais qui vous éclairent plus tard sur ses intentions, quand on se les rappelle; j'ai donc bien cherché dans ma mémoire, et rien n'annonçait chez lui la volonté de fuir, seul ou avec quelqu'un. Je crains un complot.

— Oh! mon Dieu! Est-ce possible, monsieur?

— Ayez le courage de ne pas laisser espérer à votre mère que Charles s'est laissé entraîner à une fuite par quelque séduction... Charles n'aimait personne...

Julie baissa les yeux.

— Il n'aimait que sa famille; il ne trouvait le bonheur que dans son sein. Il doit y avoir eu quelque violence...

— Ah! parlez, monsieur, vous savez quelque chose... Si vous le savez, dites-le-moi; si c'est un malheur, j'en adoucirai l'horreur à ma mère.

Que savez-vous?

— Rien, sur mon honneur... rien, mais je suppose, je crains...

— Que craignez-vous? Oh! par pitié pour ma mère, n'hésitez pas à tout me dire.

— Eh bien! mademoiselle, je puis craindre que Charles n'ait été la victime d'une vengeance.

— De la part de qui?... A-t-il jamais fait du mal à quelqu'un... lui, si bon, si gai!...

— La gaieté est souvent une triste conseillère; elle pousse à des actions qui paraissent plaisantes et qui sont cruelles... la blessure qu'on fait en riant n'est pas la moins cuisante.

— Est-ce un homme qu'il a offensé?... Mais un homme se venge par les armes, et comme vous nous le disiez, on est averti des suites d'un duel, quand on n'a pu le prévenir... Serait-ce donc une...

— Une femme... peut-être, dit Amab.

— Alors, dit Julie, je ne comprends pas.

— Supposez que Charles l'ait insultée dans son orgueil... Supposez....

Julie rougissait, Victor s'arrêta; le trouble de la jeune fille l'avertit qu'il abordait un sujet peu convenable.

Mais ce doux embarras n'avait pas cette dignité hautaine qui impose silence, c'était comme une humble prière de ne pas abuser de ce qu'il pouvait lui faire entendre.

Un moment après il reprit:

— Mais, en vérité, je vous alarme sans motif; je ne sais rien, je n'ai aucun indice; mais je cherche, et mon esprit se prend à la moindre ombre de probabilité. Demain, sans doute, je pourrai vous en dire davantage. J'ai eu tort de vous parler ainsi...

Ne répétez donc pas à votre mère ce que je vous ai dit, ce serait peut-être lui causer sans raison un chagrin bien vif...

— Je me tairai, repartit Julie.

— Je vous en serai reconnaissant.

— Vous savez que je suis discrète, lui répondit-elle, en baissant les yeux.

C'était lui rappeler le secret qu'elle lui avait gardé à propos de cette image qu'il avait enlevée au vol de son crayon... Amab tressaillit... il regarda son modèle et sembla découvrir qu'il n'avait qu'imparfaitement compris cette parfaite beauté.

L'admiration du peintre se ralluma à ce nouvel aspect de cette tête divine. Elle lui fit oublier pourquoi il était venu, et il murmura tout bas:

— Ah! si je vous avais vue ainsi, je vous aurais faite plus belle encore!

Elle osa le regarder encore, et tout son amour glissa jusqu'à lui, sur un rayon d'azur.

Alors il la comprit, et triste, désespéré de ce qu'il venait de dire, ému de cette foi chaste et libre qu'avait en lui... cette âme d'enfant... il reprit:

— Oh! si vous saviez...

— Taisez-vous, s'écria vivement Julie en s'éloignant, voilà M. Villon qui rentre.

Julie crut avoir arrêté un aveu.

Elle seule avait tout dit en imposant silence à Victor.

C'était en effet la voix du commis qui demandait M. et Mme Thoré, et qui entra rapidement dans le salon. Il les mesura tous deux d'un regard rapide, et le trouble de Julie, l'humeur de Victor lui furent une preuve qu'il y avait eu un échange d'aveux entre les deux amants.

Victor salua pour se retirer. Julie offensée du regard de Villon, dit tout haut:

— N'oubliez pas que ma mère vous attendra demain toute la journée, pour savoir ce que vous aurez appris de Charles.

Elle expliquait ainsi la présence de Victor et protégeait son retour.

Elle seule eut du courage, car elle seule avait de l'amour.

Victor salua M. Villon.

XVII. — PROVOCATION.

Le lendemain, Amab était monté à cheval et se promenait au bois de Boulogne. Il voulait en finir à tout prix avec la sotte situation dans laquelle il s'était placé.

Le matin même, un mot de Léona lui avait été remis par le valet de chambre de M. de Monrion.

« Vous me verrez plus tôt que vous ne le pensez, » disait ce billet.

Victor avait toujours à redouter les atteintes cachées de cette femme; et d'après ce qu'il avait vu du comte de Monrion, il ne doutait pas que celui-ci ne tînt la parole qu'il lui avait donnée de l'amener à un duel par quelque grossière provocation.

Il s'était donc décidé à se présenter hardiment au piége caché que pouvait lui tendre Léona, comme à l'insulte publique dont l'avait menacé Gustave.

Amab était au bois de Boulogne depuis une demi-heure à peu près; il n'avait point rencontré M. de Monrion et ne s'était point aperçu qu'aucun des cavaliers qui l'avaient croisé le regardât d'une façon particulière. Il commençait à se rassurer sur les menaces dont il était l'objet, lorsqu'il vit tout à coup s'arrêter à quelques pas devant lui un cavalier que sa vue parut frapper.

C'était un jeune homme, presque un enfant, à en juger par la douceur de ses traits, la blancheur rose de son teint. Mais d'épaisses moustaches noires donnaient à son visage un caractère presque cruel.

A peine cet individu eut-il aperçu Amab, qu'au lieu de continuer sa route et de le croiser, il retourna son cheval et le fit marcher pendant quelques instants en avant de Victor.

Amab, curieux de connaître mieux la figure de celui qui l'avait si particulièrement examiné, gagna peu à peu du terrain; il n'était plus qu'à quelques pas de ce jeune homme, lorsque celui-ci retourna encore son cheval, et se trouva tout d'un coup face à face et côte à côte avec Amab.

Victor n'était pas revenu de la surprise que lui avait causée ce brusque mouvement, qu'il avait reçu, à travers le visage, un violent coup de cravache. Amab, furieux, leva la canne qu'il avait à la main, mais déjà le jeune homme avait poussé vivement son cheval en avant, et prenait la fuite.

Aussitôt, Victor se mit à la poursuite du lâche qui fuyait après l'avoir insulté.

Mais celui-ci avait une assez grande avance. Il quitta bientôt l'allée d'acacias où s'était passée cette scène, et, toujours fuyant, toujours poursuivi, il arriva dans cette partie du bois de Boulogne qui touche presque à la Seine et qui aboutissait alors à un bac, vis-à-vis de Suresnes.

Pendant quelque temps, l'homme que poursuivait Victor semblait se faire un jeu de lui laisser gagner du terrain pour fuir ensuite avec plus de rapidité, et l'exciter dans cette course par l'espérance toujours prochaine d'atteindre son ennemi, espérance à chaque instant déçue.

Mais, depuis quelques moments, la force paraissait près de manquer au cheval et au cavalier. Victor était sur le point de les atteindre.

L'inconnu tenta un effort désespéré, il enfonça les éperons dans le

ventre de son cheval ; l'animal, rétif, rua, se cabra, et le cavalier roula sur le gazon de la route déserte où il avait entraîné Amab.

A son tour, celui-ci descendit de son cheval pour avoir enfin raison de son ennemi ; mais celui-ci semblait évanoui ; son chapeau était tombé à quelques pas de lui.

Qu'on juge de la surprise d'Amab, en voyant de longues boucles de cheveux noirs s'épandre autour de cette tête pâle et charmante. Les noires moustaches avaient disparu, le gilet était entr'ouvert ; l'insolent insulteur était une femme : cette femme était Léona.

Toute la colère d'Amab changea pour ainsi dire de face.

En reconnaissant Léona, il passa de l'ardent désir de se venger à la rage de ne le pouvoir plus ; alors, il se mit à considérer cette femme dont il avait à peine entrevu la beauté, le jour où elle avait été outragée d'une façon si infâme dans son atelier.

Comme il l'avait trouvée belle ce jour-là, il la trouva belle encore ; mais, pour la première fois de sa vie, le cœur d'Amab éprouva un autre sentiment que celui de l'admiration pour la beauté physique. L'action hardie de cette femme qui n'avait remis qu'à sa propre main le soin de venger son injure, lui fit penser que sa nature était de celles avec lesquelles il y a quelque mérite à se mesurer.

Pour la première fois de sa vie, Victor se trouva dans le cœur la pensée de commander à un autre cœur. C'est là le commencement d'un grand amour, quand la femme qui l'inspire a l'habileté de ne pas le laisser triompher trop vite !

Cependant Léona restait immobile, elle était tout à fait évanouie, et pour mille raisons qui passèrent comme un éclair dans la tête d'Amab, il devait lui donner des secours : si ce n'était par pitié, ce devait être par vengeance ; si ce n'était pour lui demander raison de l'injure qu'il en avait reçue, ce pouvait être pour lui demander compte de la disparition ou peut-être de la vie de Charles.

Il s'approcha d'elle, la mit sur son séant, défit la cravate qui la suffoquait, appela l'air sur son front, et s'arrêta dix fois dans ses soins empressés pour admirer cette fière beauté ; enfin, quelques minutes s'étaient à peine écoulées qu'il éprouvait la plus triste inquiétude en voyant cet évanouissement se prolonger sans qu'il pût lui porter aucun secours efficace.

Tout à coup des pas de chevaux se firent entendre dans une allée latérale. Léona tressaillit, et Victor allait appeler, lorsqu'il entendit à travers le feuillage la voix flûtée de M. de Monrion, criant d'un ton moqueur :

— Qui diable vous a donc dit avoir vu M. Amab dans le bois ! J'étais bien assuré que ce petit monsieur y regarderait à deux fois avant de jouer avec moi une partie plus sérieuse que celle qu'il a jouée pour l'honneur de sa belle banqueroutière.

Ceci faisait allusion au duel d'Amab pour le portrait non payé.

Amab, qui était à genoux près de Léona, fut sur le point de se lever, mais la main qu'il tenait dans la sienne se serra doucement.

Il regarda Léona : ses yeux s'entr'ouvraient et semblaient chercher à sortir des ténèbres où ils étaient encore plongés. Ses lèvres s'agitaient comme si sa bouche aride eût demandé une eau glacée. De brusques tressaillements parcouraient tout son corps ; et Amab épiait encore sur le visage de Léona son retour à la vie, que Monrion et ceux qui l'accompagnaient étaient déjà bien loin.

Léona rouvrit enfin les yeux. Elle promena pendant quelques instants un regard effaré sur tout ce qui l'entourait ; puis elle arrêta ce regard sur Victor, et parut ne pas le reconnaître.

Mais tout à coup elle pousse un cri et se relève si brusquement, qu'Amab se trouve à genoux devant elle, pendant qu'elle le considère, la colère et la menace dans les yeux.

Qu'elle était belle ainsi, la bouche frémissante, les narines gonflées, l'œil en feu, le sein battu par une respiration haletante. Amab oubliait en la regardant l'injure qu'il avait faite à cette femme, l'injure qu'il en avait reçue, et pourquoi il était ainsi à ses genoux.

Quand cette pensée lui vint, il voulut laisser à Léona l'embarras de prononcer la première parole, et il resta immobile. Alors, il put voir courir, sur ce front animé, les mille pensées qui s'y heurtaient jusqu'à l'instant où une sorte d'étonnement se peignit dans l'œil toujours immobile de Léona.

Alors seulement elle parut s'apercevoir qu'elle était debout devant son ennemi resté à genoux devant elle.

Comme si cette position de l'un et de l'autre lui révélât tout à coup à quel but devait tendre sa vengeance, un sourire de triomphe agita les lèvres de Léona. Son œil inonda Amab d'un éclair fauve et brûlant ; mais à l'instant même, et comme si elle eût chassé bien loin d'elle cette pensée, une triste langueur se répandit sur tous ses traits.

Ses yeux semblèrent se noyer dans une lumière voilée, et d'une voix douce comme les sons d'une flûte lointaine dans le silence du bois, elle dit à Amab :

— Monsieur, je serai à vos ordres, à l'heure et au lieu qu'il vous plaira de choisir : j'aurai des armes et j'amènerai des témoins.

Une pareille provocation, partie de la bouche d'une femme, doit faire sourire l'homme à qui elle est adressée, alors même que l'amazone qui offre le combat parle d'une voix impérieuse et ferme : mais lorsque sa parole a la douceur de l'enfant qui supplie et qui a peur, lorsque le regard qui doit guider l'épée et le pistolet se baisse avec pudeur devant le regard de l'ennemi ; alors, l'homme à qui l'on parle ne rit plus ironiquement, mais il se sent pris d'une douce pitié pour l'être faible dont le courage a dépassé la force, pour le débile téméraire qui veut se venger par les armes, et dont le bras ne peut pas supporter l'épée à laquelle il en appelle.

— Madame, répondit Victor, vous m'offrez un combat que je n'accepte pas, et vos armes ne m'atteindront jamais ; à moins qu'il ne vous plaise de me frapper par surprise de votre épée, comme vous avez fait de votre cravache.

— Vous ai-je blessé ? s'écria Léona d'une voix émue, et comme inquiète du mal qu'elle avait pu faire à Victor.

Et à l'instant même, elle sembla encore chasser ce mouvement de pitié ; et elle reprit d'une voix entrecoupée :

— Puisque vous ne daignez pas me demander raison de l'injure que je vous ai faite, c'est à moi à vous demander compte de celle que vous m'avez value.

— Oh ! Madame, reprit Amab, oubliez...

— Oublier !... s'écria-t-elle alors en cachant son visage dans ses mains, oublier que vous m'avez jetée aux bras d'un misérable, oublier que vous m'avez prostituée aux rires d'une foule d'insolents ?... Oublier !... Oh ! on n'oublie pas de pareilles horreurs... On en meurt quand on ne peut s'en venger...

Et, ajouta-t-elle en laissant tomber quelques larmes, on en meurt encore... si jamais on se venge.

— N'y a-t-il au monde aucun moyen de vous faire croire aux profonds regrets que j'éprouve ? dit Amab en se relevant ; n'y a-t-il aucune réparation qu'un homme comme moi puisse offrir à une femme comme vous, pour obtenir son pardon ?

Léona se recula de quelques pas comme pour mieux examiner Amab. Elle semblait se demander par quel côté faible on pouvait attaquer cet homme.

Quelquefois, elle paraissait prête à parler, comme si elle avait enfin trouvé la parole qui devait lui arriver ; mais aussitôt elle s'arrêtait comme si elle craignait d'être vaincue dans la lutte en l'engageant maladroitement.

Tout à coup une pensée plus résolue sembla se présenter à son esprit. Elle dirigea sa main vers Amab, qui restait immobile, et lui montrant la place où, un moment avant, il était à genoux devant elle, elle lui dit d'une voix brève et profondément altérée :

— Là... là, comme vous étiez tout à l'heure...

Amab ne rougit pas de demander pardon à une femme dans cette humble posture, et se remit à genoux.

Lorsqu'il fut ainsi, elle se rapprocha tout à fait de lui et se reprit à le regarder comme elle l'avait regardé.

— Eh bien ! lui dit Amab, avec un accent humble et caressant, pardon ! pardon !...

— Non, non, ce n'est pas cela, lui dit-elle d'une voix presque éteinte, et paraissant chercher la trace d'un souvenir effacé ; non, ce n'était pas ce mot pardon que vous me disiez tout à l'heure, ajouta-t-elle avec une singulière émotion. Vous étiez là à genoux ; vous me regardiez autrement... J'ai cru lire dans vos yeux. .

Il semblait que la raison de Léona se fût perdue à la recherche d'un souvenir qu'elle ne pouvait retrouver tout entier, et elle dit à Amab, avec un sourire qui touchait presque à la folie :

— Oh ! oui, vous me regardiez ainsi, et vous me parliez...

— Que vous disais-je donc ? fit Amab.

— Que me disait-il ? reprit Léona d'une voix d'enfant et avec un regard qui ne semblait plus voir dans le monde réel.... Ne me disait-il pas qu'il m'aimerait ?

Deux larmes s'échappèrent de ses yeux levés au ciel.

— Et si je vous dis que je vous aime ?... dit Amab, qui ne put résister à l'enchantement que cette femme exerçait sur lui, et qui voulait la ramener à la vérité de leur position.

— Toujours ainsi, dit-elle en souriant étrangement, toujours à genoux, reprit-elle, toujours repentant ?

— Toujours, répondit Amab.

Léona se pencha vers lui, comme si ses lèvres eussent cherché le front de Victor; mais, comme si elle eût approché d'un serpent, elle se rejeta soudainement en arrière en s'écriant :

— Oh! folle, folle que je suis!... Non, non, plutôt mourir que de faire une pareille lâcheté! Non, non, Monsieur, je vous hais, je ne vous pardonnerai jamais!

— Léona! Léona! lui dit Victor en cherchant à la retenir, il n'y a que le mal que l'on fait volontairement qui est impardonnable, et cet amour esclave que vous avez rêvé et que je vous offre... moi... ne peut-il pas vous faire oublier?...

— Est-ce que vous pouvez oublier, vous? reprit Léona, en le regardant froidement.

Amab ne répondit pas et baissa les yeux.

Une nouvelle colère s'alluma dans le cœur de cette femme, et elle lui dit alors, du ton d'une cruelle raillerie :

— Oui, monsieur, c'est vrai, lorsque, revenue de mon évanouissement, je vous ai vu à genoux devant moi, une folle idée, une idée de femme m'a passé par la tête, et je me suis dit :

Oui, ce serait là une véritable vengeance! Oui, faire languir à genoux, devant moi, l'amour de cet homme qui m'a si outrageusement dédaignée, lui laisser user sa force, son courage et ce génie qui m'avait rendue folle, en désirs impuissants, en prières inutiles et en tourments jaloux; ce serait là une vraie vengeance!

Mais un moment est venu où j'ai compris que je n'aurais peut-être pas assez de force contre vous.

Alors je suis revenue à ce projet de vous donner la mort... Car, si faible que je sois en apparence, si renommé que puisse être un homme pour son adresse, je ne le redouterais pas, une épée à la main. Non! dit-elle avec fureur, je n'aurais eu peur de personne...

Un soupir désespéré s'échappa de la poitrine de Léona, et elle reprit :

— Et j'ai eu peur de vous... je n'aurais pas osé vous tuer, et vous eussiez peut-être dédaigné de me frapper; et c'est assez d'humiliation comme cela, Monsieur.

Puis enfin, tout à l'heure, ajouta-t-elle d'une voix pleine de larmes, j'ai essayé de retrouver le premier rêve qui m'était apparu; mais ce n'était plus comme une vengeance, c'était comme une consolation. Ce rêve, vous me l'avez arraché, Monsieur.

J'ai cru, moi, que je pouvais oublier une injure; vous avez eu soin de me montrer que vous ne l'oublieriez pas. Adieu, Monsieur, le mieux est que nous ne nous revoyions jamais.

Demain j'aurai quitté la France pour toujours.

Léona se détourna après ces paroles.

Amab s'élança vers elle, en lui disant :

— Eh bien! moi, je veux vous revoir, car je veux vous aimer, non pas dans l'espoir que vous m'aimerez, mais pour obtenir du moins votre pardon.

— Fou que vous êtes, lui dit Léona en prenant tout à coup l'inflexion aisée et naturelle d'une simple conversation, le pardon d'une femme, c'est son amour.

— Eh bien! j'aurai le vôtre.

— Jamais.

— Préparez-vous donc à me dire ce mot toute votre vie, car je vous demanderai sans cesse votre amour.

— Mais, pour cela, il faudrait me revoir, et c'est ce que je ne veux pas.

— Permettez-moi, en ce cas, de ne pas vous quitter, lui dit Amab, car il y a quelqu'un dont il faut que je vous parle.

— Oh! je sais!... fit Léona avec un mouvement d'impatience nerveuse... Eh bien! vous pouvez rassurer la tendresse inquiète de sa mère, celle de sa sœur, si toutefois il lui reste une pensée pour son frère... il n'est pas mort.

— Mais où est-il?

Léona posa vivement sa main sur la main d'Amab, comme pour lui imposer silence; elle parut écouter un bruit lointain, et repartit vivement :

— Ici, demain, à la même heure, je vous le dirai.

Aussitôt elle sauta légèrement à cheval, et disparut rapidement dans la direction où se faisaient entendre quelques voix, parmi lesquelles Amab crut reconnaître celle de M. de Monrion.

— Oh! se disait-elle en s'éloignant, il y viendra, lui; mais elle!... elle! Allons!

La première scène de la comédie avait réussi; elle alla jouer la seconde près de Monrion.

XVIII. — EXCUSES, PROJETS D'AMOUR.

Amab, demeuré seul, ne songea point à comprendre le nouveau sentiment dont il était agité. Seulement, il lui semblait qu'il y avait un siècle entre le jour où il était et le lendemain.

Et cet homme, dont chaque heure avait son occupation prévue et son labeur ambitieux, se demanda pour la première fois de sa vie ce qu'il ferait jusqu'au moment où il pourrait revoir Léona.

Cependant le souvenir du nom de M. de Monrion et du dédain avec lequel celui-ci avait parlé de lui, lui revint bientôt.

Jusque-là Amab avait accepté avec courage, mais avec déplaisir, la chance d'une fâcheuse rencontre avec ce fou débauché; mais à peine Léona était-elle partie qu'il éprouva, pour ainsi dire, le besoin de cette rencontre. Il remonta à cheval, et recommença sa promenade dans le bois de Boulogne.

Ses recherches furent longtemps inutiles; mais enfin, et au moment où il se décidait à rentrer dans Paris, Amab aperçut Gustave qui lui-même regagnait la Porte-Maillot.

Victor précipita la course de son cheval de manière à se trouver auprès du comte en même temps que quelques cavaliers qui venaient de l'avenue de Neuilly.

Amab voulait des témoins de la scène qui allait sans doute se passer.

Lorsqu'il arriva à côté du comte, il le dépassa de quelques pas, et se retourna ensuite vivement comme avait fait Léona.

Monsieur de Monrion parut aussi fort étonné de ce brusque mouvement; mais, en reconnaissant Amab, il s'inclina en souriant, et lui dit, en lui tendant la main :

— Pardon, monsieur Amab, vous êtes un brave garçon, je le dis tout haut pour que tous ceux qui nous entourent puissent m'entendre. Je vous fais mes excuses de toutes mes folles menaces.

Amab rangea son cheval à côté de celui du comte, et ils marchèrent un moment l'un près de l'autre.

Pendant ce temps, M. de Monrion lui dit encore :

— Nous n'avons plus envie de votre tableau; c'est un autre caprice qu'il faut satisfaire, et celui-là, en apparence plus difficile à contenter, ne trouvera pas peut-être autant d'obstacles que celui dont on m'a affranchi.

— Je vous en félicite, lui dit Amab, qui n'avait pu résister au ton de franchise avec lequel M. de Monrion lui avait parlé.

— Vous, lui dit Gustave en riant, vous... c'est étrange; et pourtant, ajouta-t-il avec un soupir, c'est possible..... Oh! les femmes! les femmes!... Mais elle le veut.....

— Elle le veut... répéta Amab; mais de qui parlez-vous donc?

— Vous ne la connaissez pas? repartit amèrement Monrion; tant mieux... ne la connaissez jamais... vous y laisseriez votre jeunesse et votre génie, comme j'y ai laissé ma jeunesse et ma fortune.

Puis il ajouta en saluant légèrement Amab de la main :

— Mais elle le veut.

Victor ne pouvait en douter, c'était Léona qui avait inspiré à M. de Monrion le projet de le provoquer publiquement; c'était elle qui venait sans doute de le détourner de ce projet. Il ne pouvait douter de quel prix elle payait cette obéissance.

A cette pensée, son cœur se serra.

En quittant Léona, Victor était amoureux; en quittant M. de Monrion, Victor était jaloux.

Alors, il éprouva ce tumulte d'idées, cette confusion de sentiments où la volonté se perd, où la force s'épuise, et où l'homme ne semble plus se rattacher à la vie que par un seul point, celui où il doit retrouver l'être qui a jeté en lui ces étranges et nouvelles perturbations.

Les paroles bizarres de M. de Monrion n'avaient point effrayé Victor; il ignorait encore trop l'amour pour en prévoir les dangers.

Il le rêvait comme une conquête et non pas comme un esclavage. Il ne croyait pas même à la servitude de M. de Monrion, parce que celui-ci l'avouait. Il ne se doutait pas de cette inconcevable puissance qu'on renie, qu'on méprise et qu'on subit.

M. de Monrion lui paraissait un sot qui faisait de la vanité avec une chaîne qu'il ne daignait pas briser, et il n'eût pas compris les paroles d'un homme prudent qui lui eût dit :

« Je fuirai cette femme, car si je la revoyais, je l'aimerais, et le jour où je l'aimerais, elle me pousserait à tout, même au mal, si elle le voulait. »

Amab croyait qu'il reste un sentiment de libre dans le cœur de l'homme, lorsque l'amour s'en est emparé. Jamais victime plus confiante ne s'avança avec plus d'audace vers l'embûche où elle doit périr.

Quelque chose cependant l'épouvantait dans l'amour qu'il rêvait avec

Léona. C'était ce qu'elle avait été. De quel amour l'aimait-il donc déjà, pour que cette pensée le torturât? Sentait-il qu'il pouvait donner tout son avenir à cette femme, pour qu'il se crût le droit de lui demander compte de son passé?

« Oh! se disait-il, si je l'avais rencontrée jeune, pure, avant que le monde ne l'eût séduite et perdue par ses misères et ses vertiges! oh! que je l'eusse aimée, et que c'était bien là la femme qui eût également convenu à mon âme et à mes projets! »

Ce fut durant ce rêve qui rendait à Léona tout l'éclat virginal qu'elle n'avait plus, ce fut pendant qu'il encadrait, dans son imagination de poëte, cette tête brune et ardente dans les voiles blancs d'une chaste vestale, que, par une sorte de métamorphose pareille à celle que produisent certains jongleurs par le jeu des lumières et de la couleur, ce portrait idéal qu'il se faisait ainsi, perdit peu à peu ses teintes trop accusées; la hardiesse du front s'humilia, la contraction des sourcils se détendit doucement, la flamme des yeux s'attiédit, l'amère expression des lèvres s'épanouit en un sourire angélique, et à la place de Léona, Victor vit le visage de Julie tout rayonnant de pureté, tout rayonnant aussi de l'amour qu'elle avait pour lui.

Ce qu'il rêvait qu'avait été Léona, Julie l'était maintenant: cœur sans reproche et sans vengeance, dont il pouvait tout accepter, auprès duquel il n'avait rien à oublier.

« Oh! s'écria-t-il dans un soudain mouvement, et comme un homme qui vient d'être frappé d'une lumière éblouissante, c'est celle-là que je dois aimer. »

Aussi rapide dans l'exécution de sa pensée que sa pensée elle-même, il dirigea sa course vers la demeure de Julie.

Singulière bizarrerie que ce désir d'aimer la chaste et pure jeune fille, parce qu'il avait senti palpiter en lui l'amour de la courtisane!

L'amour est-il donc un breuvage si enivrant que les lèvres en deviennent altérées, même quand elles l'ont goûté dans une coupe empoisonnée? Mais pourquoi chercher à donner une raison à ce qui souvent n'en a aucune?

L'âme de Victor venait d'être arrachée à sa torpeur par une voix enchanteresse, son heure était venue. Mais pour qui était-elle venue?

Il se croyait encore le maître de le décider, comme si l'homme décide quelque chose en amour!

En vérité, on n'est pas plus niais à quinze ans, que Victor l'était à vingt-cinq.

Durant le trajet qu'il avait eu à parcourir, entre les Champs-Elysées et la demeure de Mme Thoré, Victor s'était fait les plus beaux raisonnements sur la nécessité où il était d'aimer Julie. Il s'était parlé comme un père, et s'était dit tous les avantages d'une union avec cette honorable famille; il avait fait le calcul de la fortune et avait fait celui de la vanité; il s'était dit qu'à quelque position que l'avenir le fît arriver, Julie était une femme qui ne serait jamais au-dessous de la place qu'il lui faudrait occuper.

En cela, Amab se montrait prodigieusement sage et calculateur.

En effet, une des plus mauvaises chances de l'avenir des ambitieux, est de traîner après soi la femme qui convenait à la misère de la première condition, et qu'il faut garder à ses côtés, gauche, maladroite, vulgaire, quand soi-même on a acquis du monde, du savoir-vivre et du pouvoir. C'est l'enseigne du vitrier qu'une main ennemie cloue au fronton de l'hôtel d'un ministre.

Oui, Amab était profondément sage dans toutes les admonestations qu'il s'adressait; mais les meilleurs raisonnements n'ont jamais eu la moindre influence sur le cœur.

L'amour qui meurt d'un mot résiste au plus éloquent sermon: et c'est pour cela que la femme la plus noble, la plus pure, la beauté la plus chaste et la plus parfaite, l'esprit le plus fin et le plus naïf, sont impuissants à faire naître une flamme qui s'allume quelquefois au feu d'un regard obscène.

Julie aurait-elle ce regard, et la bonne envie qu'Amab avait de l'aimer devait-elle fleurir ou rester stérile dans son cœur? C'était une question douteuse et difficile à résoudre.

Mais ce qui était facile à deviner, c'est qu'Amab tenterait d'éprouver l'amour qu'il se conseillait, c'est qu'avec l'espoir d'être sincère, il jouerait peut-être vis-à-vis de Julie la comédie d'un homme amoureux. En effet, n'allait-il pas chez elle pour cela, et ne devait-il pas mettre tous ses soins à se le persuader?

Du reste, ce qui se passa ce jour-là même chez Mme Thoré expliquera, mieux que toutes nos réflexions, le rôle que voulait jouer Victor, ou, pour mieux parler, les efforts qu'il fit pour s'inspirer un sentiment qu'il trouvait convenable et digne de lui.

Que faisait-on cependant chez madame Thoré?

XIX. — INFORMATIONS.

La tristesse était toujours dans la maison; toutes les démarches faites par M. Thoré, par sa femme, par M. Villon, par tous ses gens, n'avaient abouti à rien.

La police informée avait déclaré son impuissance à retrouver un jeune homme dont personne n'avait entendu parler depuis deux jours, et sur la trace duquel on ne pouvait pas lui donner le plus léger renseignement. Charles était sorti de chez sa mère, la veille, à cinq heures du matin, et Charles n'avait pas reparu, c'est tout ce qu'on pouvait dire.

Aucun message ne lui était arrivé, si ce n'était la lettre d'Amab, lettre restée dans les mains de Mme Thoré; aucun ami n'était venu le prendre, aucune habitude antérieure ne pouvait indiquer de quel côté il s'était dirigé.

Un seul homme, un seul avait dit qu'il croyait connaître une femme à laquelle il pourrait demander si elle savait des nouvelles de Charles. Cet homme, c'était Amab; cette femme, c'était madame Léona de Cambure.

Mme Thoré avait dès l'abord voulu dénoncer ce nom à la police, mais elle hésita, d'une part, à disposer d'un secret qui appartenait à Amab, et de l'autre, elle se demanda si elle avait le droit de faire intervenir la police sur une aussi vague indication que celle que Victor lui avait donnée. Mais ce n'était pas là surtout ce qui retenait Mme Thoré, c'était les informations qu'elle avait prises sur Léona.

Il faut que nous disions d'abord à ceux qui nous lisent, par quelle filière elle était arrivée à connaître, en quelques heures, une femme qui était un mystère pour des gens qui la connaissaient depuis longues années, et dont nous faisons le portrait sans prétendre l'expliquer.

Si l'on se rappelle les commencements de ce récit, on a peut-être remarqué une circonstance fort minime, mais qui devint d'une grande importance pour aider Mme Thoré dans ses recherches.

Elle savait déjà que la femme qu'on lui désignait, comme pouvant lui donner des nouvelles de Charles, s'appelait madame Léona de Cambure. Elle savait aussi que cette femme était probablement la même que celle qui, sous prétexte d'acheter des porcelaines, était venue dans ses magasins, le jour même de la disparition de Charles; et Mme Thoré devait d'autant mieux croire que cette femme avait intérêt à cette disparition, que M. Villon lui avait appris avec quelle curiosité elle s'était enquise de la famille du riche négociant.

Pour dernière raison enfin, de la supposer intéressée à cet enlèvement, Mme Thoré se rappelait le refus qu'avait fait cette étrangère curieuse de donner son nom et son adresse.

Mais tout cela ne suffisait pas à mettre Mme Thoré sur la trace de cette femme, et cependant cette trace existait dans sa maison même.

En effet, la veille du premier jour de l'an, un service complet avait été expédié, au compte de M. de Monrion, à une personne dont M. Thoré avait remis secrètement l'adresse à M. Villon; cette personne, c'était Mme de Cambure.

A peine Mme Thoré eut-elle prononcé ce nom devant le caissier, que celui-ci lui apprit cette circonstance.

M. Thoré, encore mieux informé, révéla à sa femme les relations qu'on disait exister entre M. de Monrion et Mme de Cambure. M. de Monrion était un des clients de la maison; il y avait donc un moyen de savoir par lui ce qu'était devenue cette dame.

Mais comment aborder un pareil sujet avec le jeune comte, qui pouvait se fâcher de voir accuser sa maîtresse d'avoir enlevé un beau jeune homme.

D'ailleurs, le comte de Monrion, célèbre par ses éclatantes folies, était-il un homme à écouter patiemment les doléances d'un père ou d'une mère de famille? ne vaudrait-il pas mieux s'adresser à l'un de ses parents?

Dans ce cas, la solution se présentait en même temps que la difficulté, car, depuis longtemps, la maison de M. Thoré avait pour clients toute la famille de Monrion, et le marquis de Montaleu, oncle et tuteur du jeune comte, avait toujours montré la plus grande bienveillance à cette honnête famille de bourgeois.

C'était donc à lui qu'on avait décidé de s'adresser; et Mme Thoré voulut aller elle-même chez le vieux marquis.

Nous ne rendrions pas compte de cette entrevue si elle ne devait pas révéler à nos lecteurs quelques circonstances qui les mettront à même d'apprécier ce qu'avait été et ce que pouvait être Léona.

Une femme et une mère obtiennent toujours plus de la confiance d'un homme que l'ami le plus persévérant, que le père le plus tendre.

Le marquis avait reçu Mme Thoré avec cette noble bienveillance qui ne craint pas de descendre jusqu'au respect vis-à-vis d'une honnête femme, quoiqu'elle soit d'une condition inférieure. Il l'avait écoutée patiemment, mais tristement, et avait fini par lui dire :

— Je ne puis croire que madame de Cambure soit pour quelque chose dans la disparition de votre fils. En effet, quels rapports une pareille femme peut-elle avoir avec Charles, un enfant sans nom (je vous demande pardon de vous dire cela), et à qui vous ne donnez pas sans doute assez d'argent pour qu'il puisse satisfaire des caprices inavouables ?

— Comment se fait-il donc que M. Amab ait paru soupçonner qu'elle pourrait nous donner des renseignements?

— Ce M. Amab est le maître de votre fils? N'est-il pas l'auteur d'un tableau qui fait grand bruit?

— Oui, monsieur.

— Qu'il a refusé de vendre à mon neveu pour un prix fou?

— C'est lui-même.

— Ce tableau était destiné à Mme de Cambure, et M. Amab l'a refusé, et votre fils est un élève de M. Amab... dit le vieux marquis en prenant des notes; j'avoue que, jusqu'à présent, il n'y a rien dans tout cela qui puisse justifier une accusation; toutefois, il y a dans cette circonstance, dans la visite mystérieuse que Mme de Cambure a faite dans vos magasins quelque chose qui peut faire supposer que Charles a pu avoir des rapports avec cette femme.

— Charles est beau, jeune, aimable, dit Mme Thoré qui semblait reconnaître à regret les qualités dont elle avait été si fière.

— Si vous connaissiez Mme de Cambure, vous jugeriez que ce sont là des avantages qui ne suffisent pas à cet esprit désordonné; qu'elle se fût éprise d'un homme comme M. Amab qui occupe l'attention publique, c'est possible ; mais d'un beau jeune homme obscur... non...

— Cependant, reprit Mme Thoré, on prétend que ces femmes ont des préférences inexplicables.

— Vous vous trompez sur ce qu'est Mme de Cambure : ce n'est pas une de ces courtisanes vulgaires, qui font prudemment la part de leur fortune et la part de leur amour...

Et cependant, cette femme est si extravagante... ou si habile... Si Charles peut la servir dans quelqu'un de ses projets... elle l'aura conduit où elle aura voulu.

Espérez, souhaitez qu'il y ait un tout autre motif à l'absence de Charles que la volonté de Léona, ce serait peut-être affreux.

—Vous me faites trembler... mais quelle est donc cette femme?

— Elle est veuve d'un homme qui lui a laissé un nom qui la protége et la classe plus haut que ses pareilles. Elle est riche... mais sa position n'est pas ce qui importe, c'est elle-même.

Eh bien, c'est un emportement aveugle, des colères frénétiques qui semblent vous la livrer tout entière, et à côté de cela, c'est une astuce calme et souterraine qui ne laisse rien deviner de ses projets. Dans un moment d'orgueil et de ressentiment, elle brisera, elle foulera aux pieds tous les liens qu'elle a imposés, et puis elle mettra une patience infatigable à renouer tous ces fils rompus; vous la verrez à la même heure, fière, hautaine, implacable, puis, humble, repentante, dévouée ; elle a des élans magnifiques pour pousser un homme à la gloire, au travail, à l'honneur, et jamais bouche n'osa renverser en termes plus hardis tous les nobles sentiments de l'honneur et du devoir ; les larmes, la raillerie, l'éloquence la plus vive, la logique la plus froide, elle emploie tout avec une rare supériorité; c'est le cœur le plus dissolu, l'esprit le plus pervers, le langage le plus éhonté que j'aie jamais entendu, et c'est l'âme la plus haute, l'intelligence la plus droite, la parole la plus noble qu'on ait jamais écoutée; elle a des dédains qui écrasent et des flatteries qui enivrent...

Oh! je la connais, Madame, j'ai lutté avec elle, j'ai voulu lui arracher mon pauvre Gustave... j'ai voulu faire de la morale, elle en a fait et a rompu avec Gustave.

Huit jours après, il voulait se brûler la cervelle, et j'ai été la prier de le consoler un peu. Je lui ai reproché la ruine de mon pauvre neveu; elle lui a restitué toutes ses folles dépenses, et un mois après je préférais le voir satisfaire les caprices de Léona que de savoir qu'il marchait à sa ruine par des voies plus honteuses.

Alors je l'ai menacée..... et c'est alors qu'elle m'a juré la perte et la ruine complète du comte de Mourion, et elle a tenu parole.

— Mais n'avez-vous pas averti votre infortuné neveu?

— Elle l'a averti elle-même.

— Et il n'a pas brisé cet indigne lien?

Le marquis leva les yeux au ciel, et dit avec une tristesse désespérée :

— Ne l'accusez pas trop... Ah! quelle femme!... C'est le mal incarné...

Le lendemain, il avait réformé sa maison: pendant six mois il se prépara, par les études les plus graves et les plus assidues à paraître un jour avec éclat à la Chambre, où l'attend, depuis son enfance, le siége de son père.

Je le croyais sauvé, Léona avait disparu! Fol espoir! elle ne l'avait pas quitté : cachée sous les habits d'un jeune homme, elle lui servait de secrétaire, l'aidait, l'encourageait, le soutenait... Tout ce temps avait été employé à reprendre sur lui l'empire qu'un mot lui avait fait perdre. Elle s'empara de cet esprit facile... et... alors... alors...

Le marquis se détourna et ajouta :

— Priez Dieu, ma chère dame, que votre fils n'ait rien de commun avec cette femme.

—Oh! s'il en était ainsi, Monsieur, je lui arracherais mon fils, moi...

— Peut-être avez-vous raison, dit le marquis : une mère qui irait franchement chez Léona et qui lui dirait :

« — Je ne veux pas lutter avec vous; je viens implorer votre pitié, je m'en remets à votre générosité..... Rendez-moi mon fils! »

Peut-être cette mère toucherait-elle cette femme si étrange, et peut-être Léona serait-elle capable de lui demander pardon du chagrin qu'elle lui a causé.

Voilà ce que Mme Thoré avait appris chez M. de Montaleu, qui, du reste, lui avait promis de faire prendre des informations.

Lorsqu'elle eut rendu compte à M. Thoré du résultat de cette entrevue, celui-ci, avec cette immortelle assurance des sots, traita de poésie stupide le prétendu pouvoir de cette Armide moderne.

— Tout cela, disait-il, est bon dans les poëmes et dans les romans; mais dans notre siècle de lumières et de liberté constitutionnelle, on a raison de pareilles drôlesses, comme des loups-garous qui font peur aux petits enfants; on dissipe les fantômes à coups de canne. Je me charge de la voir, cette dame, et je la traiterai... d'une façon...

Mme Thoré n'avait pas une idée précise de ce que pouvait être Léona; mais, en sa qualité de femme, elle savait trop bien par quelles innocentes ruses elle avait toujours fait plier la volonté de son mari, pour ne pas craindre l'abus qu'un esprit méchant pouvait faire de la supériorité des femmes en ce genre. Elle craignait surtout d'irriter la vanité de Léona, vanité dont M. de Montaleu lui avait montré les funestes effets.

Elle obtint donc de son mari qu'il ne chercherait point à voir Mme de Cambure, avant que M. Amab n'eût tenu la promesse qu'il avait faite la veille.

Tout ceci avait été discuté hors de la présence de Julie.

Mais quand la curiosité d'une jeune fille est éveillée par un sentiment puissant, elle perce les murs, elle franchit les espaces; elle arrive par des voies incompréhensibles. Qu'on ne s'imagine pas que Julie écoutât aux portes, elle n'y eût pas même pensé; mais un reste de conversation prolongée après sa venue, une exclamation échappée pendant le repas, ou le travail; quelques conseils de ceux qu'on croit bien discrets parce qu'on invente des noms en l'air pour cacher à qui ils ont rapport, conseils que M. Thoré donna à M. Villon; mille réflexions étrangères au fond de l'inquiétude qui remplit la maison, mais qu'on ne faisait jamais autrefois; une question en apparence sans but, mais à laquelle la réponse donne un sens déterminé, tous ces atomes dispersés dans l'air d'une journée d'attente, et rassemblés précieusement par un esprit attentif, finirent par prendre un corps, une forme, un sens.

Cela est si vrai que Julie, à qui on n'avait rien dit, savait parfaitement que Mme de Cambure était une femme dangereuse et d'une séduction irrésistible. Elle l'avait vue et savait combien elle était belle. Et Amab la connaissait.

Voilà quel fut le dernier mot de cette patiente recherche.

Ainsi donc, Julie aussi craignait cette fée aux enivrants poisons : mais ce n'était pas pour Charles, c'était pour Victor.

La femme qui aime a des instincts merveilleux; le mal qu'elle ignore la fait souffrir. Les sottes appellent maux de nerfs les tristesses qui les prennent à certains moments ; celles qui savent la vie se disent qu'on les trompe, et elles devinent juste neuf fois sur dix. Cela se sent à cent lieues de distance. Pourquoi cela?

Quand quelque savant aura expliqué comment un pigeon expédié à trois cents lieues de son colombier, dans les ténèbres d'un panier couvert, devine son nid et y retourne dès qu'il est en liberté, nous essaierons d'expliquer ces inexplicables sympathies qui lient un cœur à un autre par un fil électrique qui lui apporte des nouvelles confuses, mais certaines, de ce qu'il éprouve.

Il faut bien que cela soit vrai : car, durant toute la matinée de ce jour-là, Julie avait attendu patiemment le retour d'Amab, et ce n'était qu'à l'heure à peu près où Victor rencontrait Léona dans le bois de Boulogne qu'elle avait éprouvé une inquiétude, une impatience et une douleur qui allaient aux larmes.

Un homme comme M. Villon aurait expliqué cela le plus naturellement du monde, et il aurait dit :

« A deux heures, on a envoyé chez M. Amab, et l'on a répondu » qu'il venait de monter à cheval; alors l'inquiétude a commencé; en » effet, ce Monsieur qu'on adore en secret, dont on voudrait faire un » héros de dévouement aux yeux de la famille, ce Monsieur qui devait » découvrir Charles, et sur la parole duquel on comptait si bien qu'on » avait l'air de dire que toute autre démarche était inutile; ce grand » cœur, ce génie, cet ami dévoué, est allé se promener tranquillement » au bois de Boulogne.

» Aussi, voyez comme Mlle Julie se dépite, comme elle tressaille à » chaque bruit, dans l'espoir que c'est lui qui arrive, et comme l'heure » se passe; et comme voilà déjà quatre heures, quatre heures et demie, » cinq heures, elle ne tient plus en place, elle va et vient sans pré- » texte, elle monte dans l'appartement, elle ouvre la fenêtre pour voir » si elle ne l'apercevra pas au bout de la rue : tout cela, c'est de la » colère excitée par l'insouciance de M. Amab; c'est du dépit et » non pas une sympathie éthérée, un rapport magnétique, un alam- » biquage stupide. »

Voilà ce qu'eût dit M. Villon, et peut-être cet homme habitué à faire avouer aux chiffres toutes les vérités qu'ils renferment, avait-il rencontré la vérité morale de toutes les nombreuses agitations de Julie, peut-être M. Villon avait-il raison.

Mais qui voudrait d'une pareille raison, si ce n'est un jaloux comme lui? Et d'ailleurs, y a-t-il rien de plus odieux au monde qu'un homme qui calcule si froidement?

Oui, certes, il y a quelque chose de mille fois plus odieux : c'est un homme qu'on n'aime pas et qui a raison.

Or, M. Villon avait raison pour M. et Mme Thoré lorsqu'il disait qu'il ne fallait plus compter sur M. Amab, qu'il ne viendrait pas; que c'était un homme fort indifférent aux chagrins de la famille Thoré; que dans tous les cas, il ne fallait pas beaucoup espérer d'une intervention qui peut-être protégerait encore plus la coupable que la victime, et mille autres paroles qui eussent fini par faire éclater le cœur de Julie, si tout à coup on n'eût entendu le pas d'un cheval s'arrêter à la porte de la rue, et si presque aussitôt Amab n'eût paru.

XX. — TENTATIVE D'AMOUR.

Julie lança un regard de triomphe du côté de M. Villon; mais le commis ne lui donna pas la joie de le recevoir; il avait baissé la tête sur son registre, et, chose inouïe, il se permit de laisser échapper un léger ricanement; décidément la tête du commis s'exaltait de la façon la plus inconsidérée.

— Eh bien! eh bien! s'écrièrent à la fois M. et Mme Thoré.

— Rassurez-vous, Madame, votre fils vit.

Assurément c'était là une grosse nouvelle, et Victor avait compté sur l'énorme effet qu'elle devait produire. L'effet ne manqua pas; mais une fois cet effet épuisé, arrivèrent les questions, les doutes, les suppositions.

— « Où est-il?

— Que fait-il? pourquoi est-il parti?

— L'avez-vous vu?

— Ne peut-il vous écrire?

— Qui vous a donné cette assurance?

— N'est-ce pas un leurre?

— Un faux espoir?

— Etes-vous sûr de la personne qui vous a parlé?

— La connaissez-vous bien? quelle est-elle?

— Comment vous l'a-t-elle dit? etc., etc. »

Questions auxquelles Amab ne savait que répondre par la plus excellente des raisons, c'est qu'il n'en savait rien.

Aussi fut-il obligé de se retrancher dans une foule de phrases ambiguës, solennelles et horriblement compromettantes, dans le genre de celles-ci :

« J'ai vu quelqu'un qui sait ce que Charles est devenu. Charles est » en sûreté, je ne dois pas vous en dire davantage; je ne puis vous » nommer la personne que j'ai vue; je dois la revoir demain; je ne » puis vous conduire près d'elle, — ce serait manquer à l'honneur, — » ce serait peut-être accroître les dangers de Charles.

» N'insistez pas, si vous voulez que je puisse vous être utile. »

Et mille autres balivernes où le poussaient les objections, les prières de Mme Thoré, et qui donnaient à cette aventure une couleur vénitienne très-remarquable.

On insista, on pria, mais il fallut s'en tenir à la déclaration suivante, faite la main sur le cœur :

— Sur mon honneur, je ne puis m'expliquer plus clairement; fiez-vous à mon désir de vous servir, à mon amitié pour Charles; croyez que mon vœu le plus sincère est de ramener dans votre maison la joie et le repos, et laissez-moi la liberté d'agir.

C'était peu, mais encore fallait-il remercier de ce peu, et voilà M. Thoré qui prend la parole pour dire :

— Je voudrais, Monsieur, qu'un jour pût venir où je pourrais vous témoigner, mieux que je ne le puis maintenant, la reconnaissance que nous vous aurons.

Il n'y a que les sots pour faire de ces phrases-là; mais jamais compère n'eût donné plus heureusement la réplique à Amab, qui, nous l'avons dit, était venu avec le projet très-arrêté de s'engager vis-à-vis de Julie.

En effet, Victor s'inclina, prit un air modeste et ému :

— Ce n'est pas votre reconnaissance, Monsieur, c'est votre estime, votre amitié que je voudrais mériter.

— Pourrions-nous vous les refuser, après un pareil service? fit M. Thoré; nous sommes tout à vous, Monsieur, et si jamais il se trouvait... je ne sais quoi, où je puisse avoir la moindre influence, tenez-vous pour assuré qu'à votre première demande je serai prêt...

— N'allez pas plus loin, dit Victor d'une voix bien apprêtée, peut-être vous demanderais-je plus que vous ne voudriez m'accorder.

Madame Thoré trembla d'inquiétude, Julie trembla de joie, M. Villon trembla de fureur, M. Thoré seul resta calme; il n'avait rien compris.

Mais quelle nécessité qu'un mari, un père ou un patron comprenne quelque chose? Quand un homme s'appelle le maître de la maison, il en a bien assez comme cela, et il n'a pas besoin de savoir ce qui s'y passe.

Comme nous l'avons dit, Victor s'était éperonné le cœur pour le lancer dans le chaste amour de Julie, amour que lui conseillaient sa raison, son intérêt et son calcul; l'espèce de déclaration qu'il venait de faire était le résultat de l'excitation factice qu'il s'était donnée, mais elle ne put aller plus loin.

Tous les beaux rêves qu'il s'était faits s'évanouirent en présence de celle pour qui il les avait faits. La présence de cet ange de grâce et de beauté, qu'il avait voulu mettre sur l'autel pour l'adorer, glaça la ferveur qu'il se croyait; rien ne le touchait dans cette belle jeune fille : Dieu avait refusé au cœur froid et égoïste de l'artiste, l'intelligence des douces et chastes sensations : Léona devait l'emporter.

Cet effet fut si puissant sur Amab, qu'il ne sut plus que dire, et qu'après quelques phrases embarrassées il se retira.

Oh! comme Julie l'aima pour la hardiesse qu'il avait eue de lui montrer ses projets, et pour la timidité qu'il avait éprouvée ensuite. Quel amour plus sincère, plus complet et plus humble pouvait-elle espérer?

Le mal, comme on le voit, allait en augmentant, et Mme Thoré lui donna des aliments, car elle ne pouvait traduire autrement que ne le faisait Julie, les paroles d'Amab; seulement, pour la fille, c'était une espérance, et pour la mère une menace de mariage.

Madame Thoré avait beau se rappeler tout ce qu'elle avait vu ou entendu, elle ne sentait pas sa fille aimée.

Quant à Amab, il s'en alla mécontent de lui, en trouvant qu'il avait été froid, malavisé; il se dit qu'il n'avait pas su tirer parti de la bonne position où il se trouvait pour se montrer tel qu'il voulait être, c'est-à-dire très-amoureux. Car décidément Amab voulait être amoureux; il se promit de revenir et revint en effet, car son heure avait sonné : il le sentait, et l'habile calculateur avait admirablement compris de quel côté était la chance honorable, heureuse, pleine d'avenir, et il l'avait choisie. Mais sa nature même, en lui dictant ce choix, s'y refusait.

C'est une chose que nous voudrions faire comprendre à nos lecteurs que cette lutte de la volonté raisonnée non plus contre les entraînements, mais contre l'insensibilité du cœur.

Il y a dans le monde, et chacun en connaît, des âmes qui, endurcies par la débauche, les violentes sensations, les excès aventureux, n'ont plus la faculté d'aimer ce qui est simple, chaste, naïf; celles-là, on les conçoit. Mais un homme jeune, qui n'a pas encore usé de son cœur, peut-il avoir cette insensibilité? voilà ce dont on peut douter,

voilà cependant ce qui est vrai, voilà ce que nous voudrions persuader aux gens qui lisent ce récit.

Oui, il y a des hommes à qui Dieu a donné une sévère raison, une puissante volonté, et qu'il a cependant déshérités de l'affection du bon.

De pareils hommes peuvent parvenir à épouser une femme noble, bonne, vertueuse ; ils l'apprécient ce qu'elle vaut et dans tout ce qui dépend de la volonté, ils lui rendent l'hommage qu'elle mérite ; mais leurs aspirations, leurs joies, leurs ardeurs, leurs adorations sont pour des idoles qu'ils n'oseraient avouer ; ils honorent la vertu et ils la recherchent ; mais la dissolution leur plaît et les entraîne. Il faut à ces âmes, que le calcul et l'égoïsme ont froidement et durement trempées, pour leur arracher un soupir, des excitants plus âcres, des dissolvants plus énergiques que l'amour modeste d'une jeune fille, ses joies timides et ses chastes ravissements.

Mais en vérité ne vaudrait-il pas mieux raconter que disserter, quoiqu'il y ait des gens qui croient que dans l'histoire du cœur, disserter c'est raconter.

XXI.

LES MANÉGES DE LA LIONNE.

Huit jours environ après sa première rencontre avec Léona, huit jours après s'être promis de devenir amoureux de Julie et avoir tout fait pour y réussir, Victor partit à dix heures du soir de chez M. Thoré, et gagna le bois de Boulogne de toute la vitesse de son cheval ; il le laissa à son domestique aux environs du parc Saint-James, longea un mur défendu par un taillis épais, puis enfin s'arrêta en face d'une haute perche plantée dans l'intérieur de la propriété, laquelle portait un large écriteau sur lequel étaient écrits ces mots :

Piéges à loups.

C'est une manière si connue de dire aux voleurs : « C'est par ici qu'on peut entrer, » qu'il arrive quelquefois que les drôles s'en méfient. Cette fois, l'indication n'avait rien de mensonger ; il n'y avait pas le moindre péril.



— Mais entrez donc, reprit Léona. — Page 33.

Amab se glissa prudemment entre les branches, et se trouva en face d'une brèche qui devait être bien vieille, car déjà le lierre et la mousse en avaient habillé de vert les anfractuosités.

C'était tout au plus s'il fallait lever le pied à la hauteur d'une marche pour entrer de plain-pied dans le parc.

A ce moment Victor chercha à se rappeler les instructions qui lui avaient été données :

« Quand vous serez là, lui avait-on dit, vous trouverez une allée, » vous suivrez celle-là ou toute autre... dans un parc de dix arpents » on arrive toujours à la maison qui est posée au centre.

» Cette maison a un perron ; sur ce perron, une porte ouvrant dans » un vestibule, il y a de la lumière toute la nuit : vous verrez l'escalier en face, montez au premier, avisez un large couloir tendu de » soie vert-pomme à oiseaux fantastiques, poussez jusqu'à une porte » de velours à larges clous dorés, tournez le bouton, ouvrez une seconde porte, traversez une petite antichambre, il y a aussi de la » lumière ; traversez encore un salon, puis une bibliothèque, vous serez chez moi. »

Victor n'était pas accoutumé à ces rendez-vous espagnols quoiqu'il les eût rêvés, comme tous ceux qui ont assez de supériorité dans l'esprit, ou qui sont assez neufs pour lire les romans comme une chose sérieuse.

Vingt fois il avait rêvé les aventures couleur de muraille, et dans ces circonstances il se donnait volontiers une allure prudente et fière à la fois, marchant en avant, la barbe sur l'épaule, comme dit Sully, et une main sur sa dague ; mais quand il fut en face de la réalité, notre héros se trouva fort empêché.

Il arriva immédiatement à une belle allée qui le mena à une très-belle pelouse, en face de laquelle il trouva tout de suite la maison qu'il cherchait. Il faisait un terrible clair de lune ; de façon qu'on était en vue de toutes les fenêtres de l'habitation, soit qu'on voulût traverser la pelouse, soit qu'on voulût suivre l'allée circulaire qui l'enveloppait de ses deux longs bras fleuris, et qui n'avait ni la moindre ombre ni le plus petit mystère.

Au clair de la lune, notre héros Victor crut remarquer que cette allée perfidement découverte, était en outre d'un ratissage vierge, et qu'elle transmettrait sans mélange l'empreinte de son pied, à l'œil jaloux ou médisant qui viendrait la consulter. Ceci lui parut autrement dangereux que les piéges à loups promis au sommet de la perche.

Victor hésita ; mais le courage, ou la vanité, ou l'amour l'emporta, sans toutefois lui ôter la prudence. Il franchit l'allée, tomba au beau milieu de la platebande, où il écrasa la première bouture d'un Général-de-Caux sorti de chez Tripet, puis il traversa la pelouse, et, en trois sauts, il fut sur le perron, ravi d'avoir si bien dissimulé ses traces.

Là, un nouveau tremblement le saisit ; la porte était ouverte, une lampe de nuit veillait dans un énorme rouleau de verre, à cage de cuivre, pendu au plafond par un gland de hallebarde de suisse.

Cette lumière triste et vacillante avait l'air de s'ennuyer là toute seule comme un laquais à moitié endormi qui attend son maître.

Victor pensa qu'un homme, peut-être deux, peut-être dix, pouvaient sortir des ombres chancelantes que cette lampe faisait jouer aux angles du vestibule ; il tira le poignard malais qu'il avait caché dans sa poche ; un poignard malais dans une poche de paletot vaut bien le fusil à rouet avec lequel un de nos amis allait à l'affût des lapins.

Victor, armé de son poignard et de la honte qu'il éprouvait de l'avoir tiré, monta l'escalier en trois enjambées, et comme l'épais tapis qui le recouvrait ne laissa entendre aucun bruit, il se retourna brusquement.

Enfin le couloir désigné, la porte de velours se montrèrent à lui, il avança, ouvrit, et entra dans l'antichambre.

Paris. — Imprimerie Walder, rue Bonaparte, 44.

Toujours le même silence et la même sécurité, il y avait de quoi s'épouvanter...

Il traversa le salon, arriv à la bibliothèque, la franchit, et souleva, d'une main armée et tremblante, une lourde portière derrière laquelle il vit enfin la chambre de Léona, et Léona elle-même à demi couchée dans un vaste fauteuil.

— Ah ! c'est vous, lui dit-elle en posant près d'elle le livre qu'elle tenait, quelle heure est-il donc?

— Minuit, répondit Victor d'une voix mystérieuse.

— C'est pourtant vrai, répondit-elle en jetant un coup d'œil sur une pendule de quelques pouces posée près d'elle. J'avais oublié le temps en lisant ces odes de Victor Hugo.

Notre Victor fut humilié.

— Mais entrez donc, reprit Léona. Ah! mon Dieu, que faites-vous donc de ça? ajouta-t-elle en lui montrant son poignard qu'il tenait toujours à la main.

— C'est une précaution... reprit-il d'un air embarrassé.

— Contre qui donc?...

— Le bois de Boulogne est, dit-on, le repaire de gens mal intentionnés...

— Ce sont les amoureux qui font courir ces bruits-là pour pouvoir s'y promener à l'aise... D'ailleurs, il y a longtemps que vous n'êtes plus dans le bois.

— C'est vrai...mais...

— Aviez-vous peur une fois chez moi...

— Pardon, dit Victor, à qui cet accueil commençait à paraître singulier, mais chez vous on y entre... comme...

— Comme sur la place publique, voulez-vous dire? N'est-ce pas très-commode?

— Sans doute, dit Amab; mais on aurait pu faire relever cette brèche et pratiquer une porte secrète.

Léona se mit à rire.

— Apprenez, mon cher Victor, qu'il n'y a rien de plus délateur que ce qui est mystérieux; si on fait ouvrir une porte, c'est qu'on a le projet d'y faire passer quelqu'un... Si on ne relève pas une brèche, c'est qu'on espère que personne n'y passera.

— Alors, dit Victor d'un ton piqué, c'est avoir une pauvre opinion de ceux qui peuvent venir vous voir que de leur faire une entrée si facile. A votre place, j'eusse voulu les obliger à franchir un mur élevé, hérissé de pointes.

— Jamais je ne donnerai à un homme que je veux bien recevoir, le ridicule d'entrer chez moi avec un habit en lambeaux et un pantalon déchiré; mais qu'avez-vous donc, mon ami? asseyez-vous... êtes-vous malade?

Victor venait à un rendez-vous d'amour, du moins il le croyait ainsi, il avait arrangé à sa guise le trouble du premier moment :

« Est-ce vous? — C'est moi.

— Oh ! silence.....

— J'ai peur.

— Ne tremble plus, je suis près de toi, etc.

Mais point, il était entré en secret aussi facilement que par la grande porte; il était reçu à minuit comme on l'eût reçu à midi, il crut comprendre qu'on se jouait de lui, le dépit lui rendit sa présence d'esprit, son énergie, et il répliqua d'un air tout à fait dégagé : — Vous avez deviné juste, je suis malade, et sans la promesse formelle que je vous avais faite, je ne serais pas sorti de chez moi.

Un incompréhensible sourire d'ironie agita les lèvres de Léona, mais presque aussitôt elle reprit d'un air sérieusement chagrin :

— En ce cas vous avez eu tort de venir; à mon sens on peut jouer avec la vie, jamais avec la santé; risquer de se faire tuer pour une femme, c'est une chance de lui plaire; mais gagner des rhumatismes c'est odieux pour soi... et pour elle aussi.

— C'est me dire que j'ai mal fait de courir un pareil risque?

— Sans doute...

— Et que j'aurais tort de m'y exposer plus longtemps...

— Est-ce qu'il ne fait pas bon chez moi?

Victor s'arrêta au moment où il allait partir; mais il prit une vigoureuse résolution, et se décida à s'avouer vaincu.

Cet homme avait des moments d'un grand courage.

— Léona, lui dit-il, pourquoi vous moquez-vous de moi?

Elle lui tendit la main.

— Je ne me moque pas de vous, Victor! je suis triste.

— Vos réponses ne le montrent guère.

— Et pourquoi?

— Ces plaisanteries sur les portes secrètes, sur les brèches ouvertes.

— Mais je vous ai dit ce que je pense, fit naïvement Léona, seulement vous vous êtes obstiné à ne pas vouloir me comprendre. Je pratique sérieusement ce que vous appelez des paradoxes spirituels.

La manière dont vous êtes entré ici vous gêne, je le vois, vous n'y comprenez rien. C'était pourtant la plus commode et la plus sûre, permettez-moi de vous donner en passant une leçon qui peut vous être utile dans d'autres aventures.

Et d'abord, prenez note de cet axiome :

« Le meilleur moyen de se trahir c'est de se cacher. »

Entre l'homme qui en aborde un autre en plein jour, au milieu d'une foule et qui lui plante un poignard dans la poitrine, et celui qui attend son ennemi la nuit dans un endroit écarté, la chance de réussir et de se sauver, est toujours pour le premier, s'il a du courage et du sang-froid.

Les précautions sont à la fois un signe de faiblesse et une preuve de culpabilité. Je veux vous en donner un admirable exemple.

Je vous ai vu, car je ne veux pas jouer plus longtemps la coquette avec vous; je vous guettais à travers ma persienne, et je vous ai vu sauter au beau milieu d'une plate-bande pour ne pas laisser l'empreinte de vos pas dans une allée. Eh bien! demain, au point du jour, mon jardinier eût ratissé son allée sans s'occuper si les pas étaient entrés à huit heures du soir et ressortis à dix, ou s'ils étaient arrivés à minuit et repartis avec le jour.

Au lieu de cela, vous avez écrasé, j'en suis sûr, quelque fleur qui lui fera pousser des exclamations toute la journée de demain sur le grossier maladroit qui saute dans ses plates-bandes.

Et puis, mon ami, vous ne savez pas vivre. Comment, vous êtes



Amab sortit, Léona le regarda s'éloigner à travers sa jalousie. — Page 35.

garçon, vous ne devez encore compte de votre vie à personne, et à supposer que vous eussiez seulement une liaison, vous seriez l'homme le plus esclave de la terre.

— Et comment cela?

— Vous avez des habitudes incroyables... Tout le monde vous sait par cœur... A telle heure vous êtes dans votre atelier, à une autre vous déjeunez; puis c'est l'heure de la promenade ou celle des visites, et celle du dîner, et celle du spectacle, et celle du monde, et celle de votre retour.

Je suis convaincue que votre domestique vous a regardé avec des yeux renversés quand vous lui avez dit d'amener à onze heures votre cheval à la porte de madame Thoré.

— D'où savez-vous?

— Je ne sais pas, j'en suis sûre.

Eh bien! il en sera ainsi de tout ce que vous voudrez faire; chacun se dira : il ne fait pas aujourd'hui comme hier, donc il y a quelque chose de nouveau. Quelque chose de nouveau, c'est si rare qu'il faut pardonner au monde l'espionnage qu'il se croit en droit d'exercer à la nouvelle d'un si grand événement.

Étonnez-vous après cela que votre secret, si vous en aviez un, fût soupçonné en deux heures et découvert en vingt-quatre.

Quant à moi, j'ai prévu ce danger dès le pensionnat, et j'ai pris mes précautions dès que j'ai été maîtresse de faire ma vie. C'est le désordre le mieux arrangé. Quand on a de grandes ambitions, il ne faut pas avoir de petites chaînes. Quand on a de hauts désirs, il ne faut pas avoir de sottes nécessités.

Je déjeune depuis huit heures du matin jusqu'à deux, chez moi quand j'y suis, ailleurs si je n'y suis pas, cela me prend cinq minutes.

Je dîne depuis trois heures jusqu'à neuf, quand je dîne, et la fantaisie de souper peut me prendre depuis dix heures du soir jusqu'à cinq heures du matin.

Je sors à pied, ou en fiacre, ou à cheval, ou en voiture, à l'heure où tout le monde sort et à l'heure où tout le monde rentre.

Il y a des jours où je me couche à neuf heures, et où je me lève à midi, d'autres où je me couche à midi, et où je me lève à minuit. Je viens au bois en sortant de l'Opéra, et j'ai dix fois quitté le bal pour monter en chaise de poste.

Je sors pour aller faire une visite, et, deux jours après, j'écris à mes gens de venir me rejoindre à Boulogne.

Gustave a voulu être jaloux, et ne se fiant pas à la fidélité d'un espion gagé, il a voulu me suivre. Je l'ai fait se morfondre dans son fiacre drapé de rouge, à la porte de tous mes fournisseurs, à la porte des endroits les plus incroyables.

Une fois où j'avais cherché querelle à M. de Monrion sur l'heure qu'il était, je suis mystérieusement partie dans une voiture de place pour aller régler ma montre sur l'horloge de l'Hôtel-de-Ville, et je suis rentrée chez moi. Gustave m'avait suivie: il s'est informé du motif de cette promenade.

Je savais qu'il avait acheté ma femme de chambre, elle lui raconta la vérité, alors il a haussé les épaules et a dit : « Décidément c'est une folle, » c'est tout ce que je voulais.

La lutte a été longue entre nous, mais je l'ai toujours gagné de vitesse.

Victor fut abasourdi.

Il était de ces hommes qui rêvent et comprennent toutes les excentricités dans la spéculation, et qui les redoutent dans la pratique. Tout stupéfait de ce qu'il venait d'entendre, il crut avoir trouvé quelque chose de péremptoire, et il répliqua la niaiserie que voici :

— Mais s'il prenait fantaisie à M. de Monrion de venir maintenant?

— Eh bien! il trouverait les portes ouvertes...

— Mais s'il me trouvait ici?

Soit que l'objection parût embarrassante à Léona, soit qu'elle dédaignât d'y répondre, elle se mit à rire et répliqua :

— Savez-vous que vous devenez fat?

Ce mot rendit à Victor une partie de son humeur, et, ne voulant pas cependant rester en dessous d'une femme qui se dévoilait si franchement, il lui dit :

— Si j'ai fait cette faute, c'est vous qui m'y avez poussé.

— Ah! oui, dit tristement Léona, c'est vrai.

— Oubliez-vous qu'hier, dans cette voiture qui nous emportait tous les deux vers Paris, lorsque je vous disais mon amour et que vous m'aviez avoué le vôtre, lorsque je vous implorais et que vous aviez épuisé vos refus, oubliez-vous que c'est vous qui m'avez promis cette heure... et qui m'avez dit :

« Demain... chez moi... à minuit je n'aurai plus peur. »

— C'est vrai, dit Léona en poussant un profond soupir... c'est vrai... mais je vous le dis franchement, dût la brutalité de ma franchise vous donner de moi une opinion encore plus mauvaise que celle que vous avez, oui, je vous le dis franchement, vous avez été un maladroit.

— Vraiment? fit Amab d'un ton qu'il voulait en vain rendre léger et moqueur.

— Ne riez pas, mon ami, je vous parle dans toute la sincérité de mon âme, reprit Léona d'un air naïf; apprenez donc de moi, ajouta-t-elle d'un air caressant et confidentiel, que l'amour est comme certaines maladies, elles ont toutes un jour fatal, culminant, qui emporte le malade ou qui commence la guérison.

— Et vous êtes en voie de convalescence depuis hier? dit Victor avec un sourire furieux.

— Je l'espère, dit Léona en levant les yeux au ciel.

— Et vous ne craignez pas les rechutes, je suppose?

Léona prit un air triste et fâché, et repartit :

— Ah! mon Dieu! Victor, vous faites de l'esprit quand je vous parle raison, quand j'ai le cœur brisé, quand les larmes me suffoquent : oh! les hommes ne comprennent rien.

— J'avoue, dit Amab, que je ne comprends plus ce que vous me disiez hier, en vous écoutant aujourd'hui.

Léona se leva, fit quelques pas avec impatience, comme pour sortir, puis revint soudainement en disant :

— Tenez, il faut en finir, écoutez-moi, mais écoutez-moi bien, et surtout ne cherchez pas à me deviner...

— Comment! vous voulez que...

— Je veux, dit Léona avec humeur, que vous ne cherchiez pas dans mes paroles des sentiments cachés, des feintes, des ruses, que sais-je? tout ce que les hommes qui se croient pénétrants s'imaginent découvrir dans ce que leur dit une femme. Je ne suis pas de l'école des demi-mots et des réticences.

Je suis libre, maîtresse de moi; je sais où je veux aller et où je ne veux pas aller, je n'ai donc pas besoin de mentir, ni aux autres ni à moi-même. Je suis assez belle et assez spirituelle pour me passer de coquetterie.

D'ailleurs, vous m'aimez, Victor, et il n'y a pas de manége qui vaille un pareil complice quand on veut tromper un homme. Ainsi donc, je puis être franche, je n'ai besoin que d'une chose, c'est que vous m'écoutiez...

— Je vous écoute, dit Victor, qui dans les autres entretiens qu'il avait eus avec Léona, s'imaginait avoir percé dans les ténèbres de cette existence et de cette âme, je vous écoute, reprit-il.

— Je vous ai aimé, reprit tout à coup Léona, je vous ai aimé par un des caprices insensés, et cependant vulgaires, qui égarent la vie des femmes inoccupées.

L'aspect de votre tableau de la Vierge m'a fait croire à quelque chose de charmant, de naïf, d'idéal, dans l'âme de celui qui avait si bien peint tout cela sur ce divin visage. Avec la même ardeur que je retournerais à l'air vif et embaumé des montagnes où je suis née, si je le pouvais, j'ai voulu plonger mon âme dans les frais et jeunes sentiments que je vous supposais.

Je vous le jure, Victor, si vous fussiez venu, jamais vous n'auriez connu de moi que mon fol enthousiasme; peut-être ne vous aurais-je jamais revu.

Si vous aviez été ce que je pensais, je n'aurais pas voulu avoir le remords de vous avoir perdu, j'aurais voulu passer dans votre existence comme une fée inconnue qui vous eût donné votre première couronne.

J'étais dans la folie de mon rêve quand je vous ai écrit : vous étiez de sang-froid quand vous avez reçu ma lettre; vous l'avez traduite comme un vieillard qui craint le ridicule.

Hélas! à vingt-cinq ans, vous croyez à l'expérience des autres; vous avez tué par avance les trois quarts de votre vie. Vous arriverez à un âge avancé sans avoir vécu, et vous commencerez à essayer de vivre à un âge où il n'est plus permis d'être imprudent.

Le jour où vous avez permis qu'on m'exposât au plus insolent outrage, je ne vous ai pas jugé, je vous ai méprisé, et, pour la première fois de ma vie, j'ai voulu me venger de quelqu'un que je méprisais; c'est que je vous aimais encore.

Vous savez comment a tourné ma vengeance; l'inconcevable folie de mon cœur vous a protégé; n'ayant pas pu vous attirer à un duel dont l'issue était toujours un malheur pour vous, j'ai prétendu vous rendre assez amoureux de moi pour pouvoir vous faire souffrir des tourments qui vous puniraient cruellement du mal que vous m'aviez fait; j'y ai réussi...

Croyez-moi, Victor, ne prenez pas un air piqué et menaçant; vous m'aimez, vous m'aimez assez pour que je puisse abuser de votre amour, pour que je puisse me venger; mais il m'arrive une chose que je dois vous dire : c'est que je vous aime encore.

— Ne me le disiez-vous pas hier?

— Hier je croyais vous mentir, hier je croyais vous égarer... Et cependant... hier... oui... hier, il y a eu un moment où j'aurais été heureuse peut-être d'avoir été prise dans le piége que je vous tendais.

Ce moment, vous l'avez laissé passer... ce moment, j'ai cru qu'il pouvait renaître dans mon cœur..... et c'est de bonne foi que je vous ai donné ce rendez-vous.

— Mais... aujourd'hui, dit Victor amèrement.

— Aujourd'hui, c'est le lendemain d'hier... reprit Léona, aujourd'hui vous retrouvez une femme qui est restée seule vingt-quatre heures en face d'elle-même, une femme qui ne se ment pas, qui ne se flatte pas, qui ne se ménage pas; une femme qui a pu mesurer l'abîme où vous n'avez pas eu l'audace de la précipiter; alors j'ai réfléchi, j'ai tout calculé, j'ai tout prévu, tout supposé...

Eh bien ! d'après ce que je sais de moi et ce que je sais de vous, Victor, je vous aime trop pour vous revoir jamais.

— Se peut-il ! et après un pareil aveu, pouvez-vous me condamner ainsi ?

— Ce n'est pas vous que je juge, c'est moi que je condamne.

— Léona, ne parlez pas ainsi, vous m'aimez, dites-vous ?

— Victor, reprit Léona, ne jouons pas un jeu d'enfants. La femme qui vous a dit ce que je viens de vous dire, mérite qu'on n'abuse pas de l'empire que sa folie vous donne sur elle...

Écoutez-moi bien... comprenez-moi bien... si je me laissais vous aimer, je n'accepterais pas le tiède amour que vous pouvez me rendre.

— Mais cet amour me brûle, cet amour occupe toute ma pensée.

— En vérité, vous n'êtes pas bon...

Oui, vous m'aimez ardemment, je le sais, peut-être assez pour vous perdre pour moi, si j'acceptais l'amour que vous m'offrez ; mais moi, Victor, je ne veux pas que vous vous perdiez; ce que j'aime en vous, c'est votre gloire, votre honneur, votre jeunesse pure et irréprochable, votre lutte contre l'adversité, votre triomphe sur la misère et le malheur; j'aime en vous, Victor, tout ce que vous ne pouvez pas aimer en moi.

Vous savez ma vie passée, vous savez mes fautes... et vous voulez que je vous donne pour maîtresse la plus fastueuse courtisane de Paris ? mais moi, je ne veux pas.

Si Dieu pouvait tuer le passé, et que pour cela il me demandât des millions d'années de tourments, crois-moi, Victor, je rachèterais à ce prix tout le passé pour te donner une heure de ma vie.

Mais me livrer à vous, monsieur, pour que je sente sous la passion la plus ardente, le froid jugement de l'esprit... non... non... je ne le veux pas; je n'ai trouvé qu'un moyen de rester digne, non pas de votre amour, mais du mien : c'est de n'être jamais à vous. En ne vous appartenant pas, il me semblera que j'eusse été peut-être digne de vous appartenir, non, je ne serai pas à vous... Jamais.

— Léona, dit Victor, en se mettant à genoux devant elle, non, vous ne m'aimez pas... L'amour raisonne-t-il si bien, est-il si fort contre lui-même?

Léona repoussa doucement le front de Victor qui se penchait vers elle.

— Bon Dieu ! lui dit-elle en souriant, que vous êtes imprudent ! Mais vous ne savez pas ce que vous me demandez; car si j'étais assez folle pour me laisser persuader, vous auriez trop à souffrir.

Je suis jalouse, fantasque, exigeante; furieuse d'avoir manqué à la parole que je me suis donnée, je voudrais, pour excuse de ma faiblesse, vous posséder si exclusivement, que ce serait un affreux supplice. Je vous compterais vos heures, vos moments, j'épierais votre pensée, je déchirerais la toile où je verrais naître sous votre pinceau une beauté idéale, et que je croirais réelle.

Je prendrais les préoccupations de votre génie pour des souvenirs d'amour. Je vous fermerais le monde, je briserais vos amitiés, je tuerais celle que vous pourriez me préférer un jour...

Non... non, Victor, ne me demandez pas d'oublier mon serment. Heureusement que je vous aime trop pour vous imposer ce malheur.

Nous ne devons plus nous revoir.

Jamais l'orgueil d'un homme ne fut plus doucement flatté dans ses fibres les plus cachées.

Victor était ivre, et il reprit de sa voix la plus caressante :

— Ne plus nous revoir, est-ce possible ?

— Et pourquoi voulez-vous que nous nous revoyions? Pour vous mettre encore à mes pieds comme vous êtes là ; pour prendre mes mains et les couvrir de baisers comme vous faites, pour me regarder avec des yeux éperdus...

Cela peut vous sembler charmant... mais cela m'est insupportable, fit-elle en se levant vivement.

Elle mit la main sur son cœur, et murmura sourdement :

— Ah ! c'est affreux !

Puis elle se mit à marcher rapidement en évitant le regard de Victor, en se détournant de lui ; il l'atteignit et la regarda; elle pleurait.

— Vous pleurez ! s'écria-t-il.

— Oui, monsieur, oui, je pleure d'être si faible, d'être si misérable, que votre présence me trouble; car, ajouta-t-elle avec un doux sourire, j'aurais été si heureuse d'être votre amie, votre frère, j'aurais aimé cela, et...

Elle prit un air enfantin plein de malice et de gaieté :

— Et si vous vouliez être raisonnable, ajouta-t-elle, ce serait si bien. Vous me diriez vos travaux, vos projets, j'irais vous voir... vous me conteriez vos succès, vos amours...

— Mes amours ! c'est vous...

— Vous voyez bien que ce n'est pas possible, dit Léona avec tristesse.

Eh bien ! non, je ne veux plus vous voir, jamais, jamais.

— Eh bien ! je vous jure d'être comme vous voudrez.

— Oh ! dit-elle ironiquement, vous êtes bien maître de vous-même, à ce qu'il paraît... C'est d'un amour bien respectueux.

— Léona ! Léona ! dit Amab avec transport, vous êtes cruelle.

— Eh bien ! oui, c'est vrai... reprit Léona avec impatience. Mais je souffre bien, moi... Je me venge... et... Allons, taisez-vous.

Ah ! mon Dieu ! s'écria-t-elle tout à coup, voici le jour qui vient et nous avons oublié ce pauvre Charles.

— En effet, j'avais promis à sa famille qui m'interroge chaque jour de lui apporter de ses nouvelles.

— Vous aurez mieux que cela, dit Léona. Demain, après-demain au plus tard, vous recevrez une lettre de lui.

Et maintenant, partez, partez.

— Sans que vous m'ayez dit quand et où je pourrai vous revoir.

— Je pars ce matin pour Fontainebleau, si vous êtes libre après-demain à cette heure... nous souperons ici.

— Nous souperons... Ce sera donc encore la nuit? dit Amab.

— Oui, lui dit Léona en baissant les yeux, et si vous osez m'accorder la seule preuve d'amour que je veuille vous demander jamais, alors...

— Eh bien ?... dit Victor...

— Je n'aurai plus peur, dit Léona... et maintenant laissez-moi... Je suis libre... je joue avec ma considération, mais jamais avec moi-même...

Si vous revenez... c'est que vous m'aimez assez pour que je me fie à vous.

Amab sortit, Léona le regarda s'éloigner à travers sa jalousie et dit d'une voix triomphante :

— Il y viendra lui... Mais elle !

Un violent mouvement de rage accompagna cette dernière exclamation, elle sonna violemment, une femme parut. Léona lui fit quelques signes auxquels la chambrière répondit de même.

Mais presque aussitôt Léona reprit :

— Au fait nous sommes seules... Dépêche-toi... un frac... des bottes... un cheval.

— J'y vais, madame, dit la fausse sourde-muette.

Vingt minutes après, Léona, en habit de cavalier et suivi d'un groom, prenait la route de Paris à la suite d'Amab.

XXII. — LES BÊTES FAUVES.

Gustave de Monrion était couché sur un riche divan, quand Léona entra impétueusement chez lui.

Il avait les yeux fixés au plafond, et sa pipe éteinte avant d'être achevée avait échappé de ses mains, ce qui prouvait qu'il était plongé dans de très-profondes réflexions.

— A quoi pensez-vous donc? lui dit Léona d'un ton mécontent, voilà huit jours que je n'ai eu de vos nouvelles : vous ne m'avez pas écrit, vous n'avez pas passé chez moi.

— Ah! vous voilà? lui dit Gustave, je vous attendais.

— Et pourquoi?

— Pour vous dire que ce que vous m'avez demandé est tout à fait impossible.

— Pauvre garçon! fit Léona en levant les épaules et en jetant sur un siége ses gants et sa cravache, faites-moi servir quelque chose, car je meurs de faim.

Gustave sonna, le valet de chambre que Monrion avait dénoncé à Victor comme vendu aux intérêts de Léona parut aussitôt.

— Prenez les ordres de madame, lui dit Monrion en se recouchant mollement sur son canapé.

Léona donna ses ordres et dit à Monrion :

— A propos, comment se fait-il que je vous trouve levé de si bonne heure?

— J'allais me coucher quand vous êtes arrivée.

— Vous avez passé la nuit au club?

— J'ai passé la nuit chez moi; M. Jean, votre espion, peut vous l'attester.

— Et à quoi avez-vous donc passé la nuit?

— Je l'ai passée ici, sur ce canapé, à rêver...

— Vous vous trompez, reprit Léona en s'asseyant devant la table où on lui avait servi à déjeuner, vous avez passé la nuit à apprendre le mot *impossible* que vous prétendiez jadis avoir rayé de votre dictionnaire.

— A votre tour, vous vous trompez, dit négligemment Gustave en ramassant le long serpent de soie à tête d'ambre, qui servait de tuyau à sa pipe, je n'ai pas appris le mot, j'ai reconnu qu'il avait un sens.

— Et qui donc vous a expliqué ce sens?

— Moi seul.

— C'est-à-dire, reprit Léona en fronçant le sourcil, que ce que je vous avais demandé est impossible, parce que vous avez reconnu votre insuffisance à le faire.

— Vous n'êtes pas heureuse ce matin, dit Gustave en lançant au plafond une bouffée de fumée; ce que vous m'avez demandé est impossible, parce que je ne veux pas le faire.

Une légère contraction altéra les traits de Léona, qui reprit du ton le plus insolemment indifférent :

— La volonté est la grande prétention des impuissants.

— Cela se peut, dit Gustave; et vous, qui prétendez avoir une volonté de fer, vous devez être un excellent juge de cette question.

— Je m'en vante, repartit Léona, car tout ce que j'ai voulu je l'ai eu.

— Eh bien! reprit Gustave, en attisant nonchalamment sa pipe, je n'aurai pas ce que je ne veux pas avoir; cela me semble de la même force.

— Vous avez bien vieilli en huit jours, lui dit Léona...

— Non, pardieu! fit Gustave; jamais je ne me suis senti si jeune.

— Dans quelle fontaine de Jouvence vous êtes-vous donc plongé?

— Dans un regard bleu, dans une parole séraphique, dans une auréole d'innocence.

— Ah! fit Léona en riant, nous en sommes là; c'est fort bien; je vois que je n'ai plus rien à faire ici, à moins que vous ne vouliez m'accepter pour confidente; c'est un emploi que j'ai envie d'essayer, en vous voyant prendre celui de Colin d'opéra-comique.

— Aux ambroisies divines et parfumées, dit Gustave avec une fatuité joyeuse, il faut des vases d'un cristal pur et limpide; au nouvel amour que j'éprouve, il faut pour confidentes des âmes blanches et chastes.

— Vous vous égarez dans vos bergeries, mon cher, répliqua Léona en riant; vos ambroisies ne sont que du fromage à la crème, et les vases où on les prépare sont d'ignobles cruches de terre; mais, vu l'état du papa, on vous les fabriquera probablement en porcelaine.

Gustave fit un geste d'impatience qu'il cacha le mieux qu'il put en attisant encore sa pipe qui brûlait à merveille.

Léona continua :

— Savez-vous, dit-elle, que ce M. Thoré vous fera un très-beau beau-père?

— Un beau-père! dit Gustave, comment l'entendez-vous?

— Mais dans l'acception naturelle du mot; je vous ai prié d'essayer ce que pouvait un gentilhomme, élégant et spirituel, sur le cœur de Mlle Julie Thoré, et j'apprends ce que peut une petite bourgeoise bien apprise sur un pauvre garçon bien niais et bien crédule.

Il y a huit jours, quand, à défaut du portrait en vierge de cette belle, portrait que vous n'avez pu obtenir de M. Amab, je vous ai demandé d'enlever le modèle au peintre, puisque vous n'aviez pu lui enlever la copie, vous m'avez dit que c'était l'affaire de huit jours, et vous êtes parti en conquérant.

Je me suis fiée à vous. J'arrive. Je croyais trouver un triomphateur, je trouve un vaincu.

Mais de toutes vos bonnes qualités d'autrefois, je pense qu'il vous en reste au moins une, c'est de faire parfaitement les choses quand vous voulez les faire. Vous ne laisserez pas votre défaite incomplète, et je suppose que d'ici à quelques jours, si ce n'est déjà arrivé, M. de Montaleu se présentera chez M. Thoré, afin de lui demander humblement la main de sa fille pour le jeune comte Gustave de Monrion.

— Cela n'est point fait, dit Gustave, et cela ne se fera pas.

— C'est encore sans doute une impossibilité?

— Tout au contraire, j'aurais trop grande peur de réussir. Je ne veux point de mal à cette charmante fille.

— Ou plutôt, lui dit Léona, vous ne voulez point accepter l'héritage de M. Amab; mais, en ce cas, que voulez-vous faire alors de votre passion?

— Un rêve, dit Gustave en se couchant sur le divan.

— Vous avez parfaitement raison, la grande sagesse humaine est de savoir ne désirer que ce que l'on peut obtenir, et comme les réalités de l'amour de Mlle Julie appartiennent à M. Amab, vous vous êtes fait avec bonheur la seule part à laquelle vous puissiez prétendre.

— Léona, dit le jeune homme avec un léger dédain, vous avez beau railler, Julie est un ange d'innocence et de candeur.

— Voilà le mot par où vous auriez dû commencer, lui dit Léona; il nous eût épargné à tous deux ce faux esprit que nous venons de faire, et m'eût épargné, à moi surtout, des mots que je regrette d'avoir dits.

— Ah! vraiment? dit Gustave, et quels sont ces mots?

— Vous me connaissez, fit Léona, d'un ton sérieux et affectueux; vous savez qu'au milieu des écarts de ma vie, vous savez qu'à travers tous les principes moraux à mon sens, immoraux selon les autres, que je me suis faits, il est une chose pour laquelle j'ai toujours gardé un profond et sincère respect, c'est la passion bien sentie, c'est l'amour.

— Oui, c'est vrai, dit Gustave, et je vous ai entendue à ce sujet excuser les plus étranges folies pour les femmes les plus indignes, quand un amour aveugle en était la cause.

— Oui, monsieur le comte, reprit sérieusement Léona, vous m'avez entendue parler ainsi et vous m'avez vue agir en conséquence : jamais sous un faux prétexte d'amitié, ou de bon service à rendre, je n'ai été révéler à un homme les fautes d'une femme qu'il adorait, ni à une femme les infidélités de celui en qui elle avait foi.

Si j'en agis ainsi, monsieur le comte, c'est qu'on ne tue pas l'amour par de pareils moyens, on le rend seulement douloureux au cœur qui l'éprouve. Je comprends qu'on efface de la vie l'être méchant qui vous fait mal, je ne comprends pas la torture qui le fait souffrir et le laisse vivre.

Je vous demande donc pardon des suppositions probablement très-fausses que j'ai faites au sujet des amours de mademoiselle Thoré et de M. Amab.

Vous aimez Julie, je la respecte dans votre amour, je la vois comme il vous plaît de la voir, j'aime mieux votre bonheur que ma vengeance.

— Vous aviez donc à vous venger d'elle?

— N'aurais-je pas à m'en venger aujourd'hui?

— Que vous avait-elle donc fait, il y a huit jours?

— Ne me prend-elle pas votre cœur aujourd'hui?

Gustave ne s'intéressait plus guère aux passions ni aux intérêts de

Léona, car il ne poussa pas plus loin ses questions et répondit nonchalamment :

— Avouez qu'il y a de votre faute.

— Vous n'êtes ni généreux ni adroit, Gustave, reprit Léona. Vous me faites un crime du bonheur que vous me devez et vous me forcez à vous dire que je ne vous croyais pas si niais.

— Niais, et sur quoi, s'il vous plaît?

— Je vous ai dit que je ne voulais pas toucher à votre foi; car le bonheur, c'est la foi.

— Vous persistez donc à prétendre que M. Amab est le discret amant de cette jeune fille?

— Je vous prie encore d'oublier que cette supposition m'est échappée.

— Mais sur quoi la basez-vous?

Léona haussa les épaules et repartit :

— Vous êtes fou, Gustave, vous êtes comme les enfants curieux, qui veulent savoir absolument le secret de la poupée qui les amuse; ils la retournent tant qu'ils finissent par la briser; vous briserez votre idole.

— Avez-vous peur de m'y aider?

— Oui, car vous ne me le pardonneriez pas.

— Qu'espérez-vous donc?

— Le temps est un grand maître.

— Si je vous demandais un conseil, Léona?

— Une femme n'en donne point dans la position où je suis, on la croit jalouse et on accuserait le soleil de ténèbres si cette jalouse le montrait du bout du doigt, en disant qu'il éclaire.

— Vous ne m'aimez donc plus du tout?

— Je ne vous aime plus assez pour mourir de votre infidélité, mais je ne suis pas encore assez votre amie pour vous défendre contre une sottise ou un malheur.

— Vous me trompez, Léona, vous haïssez cette Julie, vous voulez la perdre, vous me l'avez dit, et, comme vous saviez que je n'aurais jamais été de gaîté de cœur entreprendre la séduction d'une jeune fille innocente et pure, vous l'avez calomniée pour lever mes scrupules.

— J'avoue que je l'ai calomniée.

— Dans quel but?

— Pour la perdre, vous l'avez dit.

— Et maintenant?

— Maintenant que mon but est manqué, j'avoue que je l'ai calomniée.

Gustave examinait la figure de Léona, dont l'expression désespérée et ironique semblait cacher ou une violente colère, ou une profonde douleur.

— Léona, s'écria Gustave avec éclat, vous êtes une infernale créature!

Eh bien, oui! j'aime cette jeune fille, je l'aime comme un fou. Non, je vous le jure, je n'ai point fait de poésie, l'aspect de ce jeune et charmant visage, où nulle passion n'a laissé une triste empreinte, cette calme limpidité de la voix, écho du calme limpide de son âme; cette virginité du regard où rayonne la virginité de la pensée, tout cela produit autour de cette noble et belle enfant, une atmosphère douce, fraîche, embaumée, qui a ranimé ma vie. C'est la délicieuse sensation du fiévreux à qui l'on permet de se plonger dans une onde fraîche et parfumée.

Vous riez, Léona. Eh bien! depuis que je connais Julie, je vis mieux..... J'ai la poitrine plus ouverte; je suis moins sûr de mourir bientôt.

— Eh bien! lui dit Léona, que voulez-vous de plus?

— Ce serait quelque chose de moins que je voudrais, dit Gustave en essayant de rire; ce serait de ne pas avoir entendu ce que vous m'avez dit.

Oh! je ne veux pas jouer la comédie avec vous, Léona; nous nous sommes juré d'être francs l'un envers l'autre, le jour où nous romprions; eh bien! je serai franc, moi, car vous me l'avez dit, vous ne m'aimez plus...

Eh bien! j'aime Julie, Léona; mais au milieu de l'enchantement où elle m'a jeté, je sens toujours malgré moi la goutte d'eau glacée qui résout en pluie cette douce vapeur où flotte mon âme. Un fantôme hideux me lance toujours quelque regard railleur à travers les lis et les roses de ces bocages si frais. Je doute.

Voulez-vous venir à mon aide? voulez-vous me rassurer?

— Je ne le puis plus, Gustave, dit Léona; je le reconnais avec regret; mais cela est ainsi.

Je vous jurerais que Julie est innocente, et que j'ai inventé sa prétendue passion pour M. Amab; je vous affirmerais qu'il n'est pas vrai que ce soit dans des rendez-vous secrets qu'il a peint ce ravissant tableau qu'on vous a refusé; je vous dirais que c'est la vengeance qui m'a fait parler, que vous ne me croiriez pas. Ce n'est pas le témoignage d'une femme qu'on abandonne qui peut justifier la rivale pour laquelle on la quitte.

Malgré vous, malgré la foi que vous avez peut-être encore en moi, vous supposeriez qu'une pensée cachée et pleine de duplicité me fait parler ainsi, et vous auriez peut-être raison.

— Quoi! vous osez avouer, dit Gustave, qu'en rendant justice à Julie, ce serait peut-être une trahison?

— Entre nous, dit Léona en riant, à supposer que je n'aie pas calomnié Julie, quelle meilleure vengeance pourrais-je tirer de votre infidélité que de vous pousser à épouser la maîtresse délaissée de M. Victor Amab?

— J'avoue, dit Gustave d'un ton sombre, que l'idée de cette vengeance ne m'était pas venue.

— On ne peut pas tout prévoir, reprit Léona; mais ce que vous voyez certainement, c'est que dans une affaire comme celle-ci, je suis une partie trop intéressée pour ne pas être un conseiller suspect. C'est à vous à voir, à apprendre, à deviner.

Cette jeune fille n'a-t-elle pas un frère que vous pourriez faire adroitement parler?

— En effet, reprit Gustave, un frère qui a disparu depuis une ou deux semaines, et dont on m'a parlé, je me le rappelle maintenant, en termes qui doivent me faire croire que je connais l'auteur de la disparition de ce jeune homme.

— On en a donc des nouvelles? reprit Léona.

— A ce qu'il paraît.

— Par qui donc?

— Par M. Victor Amab, répondit brusquement le jeune comte, comme si ce nom lui était odieux à prononcer.

— Il sait donc où il est?

— Oui, sans doute, repartit Gustave avec plus d'impatience, il paraît qu'il s'est engagé à le rendre à sa famille.

— A supposer, dit Léona, en ayant l'air de chercher les combinaisons d'un mystère difficile à comprendre, à supposer que ce jeune homme fût dans le secret de M. Amab et de sa belle; à supposer qu'il eût menacé de faire un éclat, c'eût été une chose adroite que de le faire disparaître, et probablement il ne reparaîtra que lorsque l'on aura obtenu de lui la promesse formelle de ne rien dire.

— Mais c'est un conte des *Mille et une Nuits* que vous me faites là.

— Je ne le fais pas; il est tout fait : ce jeune homme ainsi disparu et que personne ne peut retrouver, M. Amab qui sait de ses nouvelles, et qui cependant ne peut pas ou ne veut pas sur-le-champ le rendre à sa famille, cela n'est pas un conte, je le suppose; ou si c'en est un, ce n'est pas moi qui l'ai inventé.

— Au fait vous avez raison, Léona, dit le jeune comte; si on pouvait voir ce Charles... Croyez-vous donc impossible de parvenir à retrouver ce jeune homme!

— J'avoue que, pour ma part, je ne saurais comment m'y prendre; mais il y a une chose que je puis vous dire, c'est que vous avez à votre service un homme, moins avancé que vous cependant, car il n'a pas encore reconnu la puissance du mot *impossible*. S'il veut s'en mêler, je crois qu'il sera plus habile à lui tout seul que nous ne le serions ensemble, vous et moi.

— Mais cet homme qui est à mon service vous appartient, je le sais, dit Gustave.

— Rien de ce qui est à vous ne m'appartient plus, dit Léona avec une triste dignité, tant que vous m'avez aimée assez pour me tromper, j'avais besoin d'un espion près de vous; maintenant que vous voulez bien me dire, vous-même, la vérité sur vos sentiments, cet homme m'est devenu inutile, adressez-vous à lui ou à qui vous voudrez.

Adieu, Gustave, je ne fais pas de souhaits pour vous, vous m'avez trop blessée pour que je puisse dire que je vous souhaite franchement de vous voir heureux, et je vous aime encore trop pour vous vouloir

du mal. J'espère, cependant, ajouta-t-elle avec un sourire amer, que ce désir me viendra bientôt. Adieu.

— Ne vous reverrai-je plus? dit Gustave avec l'embarras d'un homme qui ne veut pas accepter la responsabilité d'une rupture absolue.

— Quand vous voudrez, lui répondit Léona, je serai à Paris probablement toute la semaine, à quelque heure que vous vous présentiez, vous savez que lorsque je suis chez moi, la porte est toujours ouverte aux hommes d'esprit et de bonne compagnie : ce sont des titres, ajouta-t-elle avec un léger sourire d'ironie, ce sont des titres à être bien venu chez moi, que vous ne perdrez jamais, je l'espère.

A ce moment, Léona s'arrêta au moment de sortir, et regarda sur une console une tasse posée sur un coussin de velours, et enveloppée d'un globe de verre.

C'était celle sur laquelle les yeux de Gustave s'étaient fixés si longtemps le jour de la discussion avec son oncle. La tasse était médiocre et ne paraissait pas mériter une protection si particulière ni une place si riche.

— Ah! murmura Léona, c'est contre ce frêle morceau de terre blanche, que ma puissance a commencé à se briser.

Léona sortit sans attendre la réponse de Gustave; quand elle traversa l'antichambre, Jean se trouva sur son passage.

— La nuit prochaine à la Bastille, lui dit-elle à voix basse.

— J'y serai! répliqua le valet de chambre, et tout aussitôt la sonnette de son maître se fit entendre et l'appela près de lui.

Léona l'entendit et murmura en haussant les épaules :

— Oh! pauvre garçon!...

XXIII. — EXPLICATIONS.

Avant de raconter ce qui arriva des conseils de Léona à Gustave de Monrion, de son nouveau rendez-vous donné à Amab, il est nécessaire que nous disions à nos lecteurs ce qui s'était passé chez Mme Thoré depuis huit jours.

Il faut que nous donnions aussi l'explication de quelques circonstances, qui ont besoin d'être bien établies, pour qu'on comprenne l'action qu'elles ont sur les personnages de ce récit.

Et d'abord, quoi qu'en disent les optimistes, et nous entendons par là les gens qui prétendent que l'on calomnie sans cesse la société, et qui la trouvent morale, heureuse et pleine de vertus, nous nous permettrons une réflexion qui, s'adressant simplement à l'essence humaine et non à notre organisation sociale, ne doit point choquer les Pangloss modernes.

Cette observation est de toutes la plus vulgaire; mais, dans notre façon de juger, nous la présentons bien plus comme une excuse que comme une accusation.

L'homme, matériellement et moralement, est de tous les animaux de la création celui qui s'endurcit le plus aisément. Ce que l'homme esclave peut supporter de coups de bâton progressivement appliqués est incroyable; ce que l'homme du monde peut supporter de chagrins mortels dépasse tous les calculs.

Ainsi, madame Thoré avait dit et avait cru qu'elle mourrait de la mort de son fils, et, depuis dix à douze jours qu'il avait disparu, il n'avait point été nécessaire d'appeler le médecin.

Monsieur Thoré avait déclaré qu'il remuerait ciel et terre pour retrouver son fils, et ces mots incommensurables, *ciel et terre*, s'étaient circonscrits dans le bureau du commissaire de police.

Certes, nous ne prétendons pas que cette douleur de monsieur Thoré ne fût sincère, que cette résolution de madame Thoré n'eût été prise de bonne foi.

Le premier jour qu'un jeune et ardent cheval sent l'éperon, il se cabre, il rue, il bondit, pour se débarrasser avec fureur de cette aiguille qui le pique au flanc; mais que le cavalier tienne bon, et que, pendant un mois, il prouve au noble coursier son impuissance contre une force supérieure, le cheval fléchit, se soumet, et le flanc endolori s'habitue à souffrir ou ne souffre plus.

Le cœur de l'homme est comme ledit coursier, fort rétif d'abord à la douleur, la première fois qu'elle l'éperonne, il se cabre, il veut désarçonner le malheur qui l'a enfourché, il s'agite rudement et avec tous les cris possibles; mais que le malheur tienne bon, le cœur s'y soumet, l'accepte, et avec ce cavalier incommode il reprend ses allures de chaque jour.

Il en était ainsi dans la famille Thoré.

La disparition de Charles avait été une révolution; on avait couru, on avait agi, on avait parlé, la vie tout entière de la maison semblait à peine suffire à la recherche de ce fils perdu. Mais ce premier effort passé, il avait fallu reconnaître qu'on n'avait rien gagné. Le second n'avait pas eu plus de résultat; la force humaine ne pouvait suffire à une existence qui se passait en soubresauts convulsifs.

On retomba de ces violentes exaspérations dans un désespoir fatigué, puis dans une anxiété plus calme, et, quoique la disparition de Charles eût laissé un véritable fond de tristesse dans la vie de la famille, le soin des affaires, quelques mots hasardés en dehors de cette préoccupation constante, avaient déjà brodé d'idées moins lugubres le fond sombre de ce chagrin.

Un mot avait même échappé à madame Thoré :

« Mon Dieu! ne le reverrai-je donc jamais?.... » Ce mot était déjà bien loin de celui-ci : « Si je perds mon fils, j'en mourrai!.... » Il y avait entre ces deux mots une tombe creusée par le premier... et comblée par le second.

Nous ne prétendons, en aucune façon, jeter le moindre doute sur les sentiments de Mme Thoré par les réflexions que nous venons de faire; nous voulons seulement dire qu'elle subissait la condition commune, en supportant son malheur avec plus de calme le douzième jour que le premier.

D'ailleurs, ce malheur n'était pas sans espérance; Amab n'avait-il pas apporté l'assurance que Charles vivait? depuis ce temps il n'avait à la vérité ajouté aucun nouveau détail, il ne le pouvait pas, il ne savait rien.

Léona lui avait seulement dit :

« Cet homme est en mon pouvoir, il vit... je vous dirai un jour la » condition à laquelle je puis le rendre à sa famille. »

Souvent Amab avait voulu connaître cette condition, mais Léona avait toujours ajourné ces renseignements, et il n'avait rien appris de plus.

Cependant il l'avait vue tous les jours, depuis cette première rencontre, où elle l'avait entraîné à sa poursuite.

Tout ce temps, Léona l'avait employé à irriter la curiosité et les désirs de Victor, à l'enivrer d'espérances, à le torturer de déceptions jusqu'au jour où, sûre de son empire, elle avait livré sa première grande bataille.

Tous les jours aussi, Amab était venu chez Mme Thoré, et tous les jours il lui donnait de nouvelles espérances au sujet de Charles. Il fallait encore répondre à des questions, comme la première fois; mais lorsque Amab eut juré une fois, deux fois, trois fois qu'il ne pouvait rien dire de plus; lorsqu'il affirma sur son honneur qu'il ne pouvait nommer la personne près de laquelle Charles était caché, on s'accoutuma à ces vagues assurances.

La certitude que Charles vivait suffit à l'anxiété habituelle.

Du reste, Victor avait tout fait pour détruire chez Mme Thoré les soupçons qu'il avait fait naître lui-même sur Mme de Cambure. Le malheureux, en effet, persistait dans la résolution incroyable de devenir amoureux de Julie; et il y persistait d'autant plus qu'il se sentait chaque jour plus dominé par Léona.

Les hommes à volonté puissante et à raisonnement froid ont d'étranges bizarreries; la plus folle, c'est de vouloir ce qu'ils ont jugé bon et profitable pour eux, c'est de le vouloir, non pas seulement à l'encontre des obstacles étrangers qui les en séparent, mais à l'encontre de leurs antipathies naturelles.

Je connais un homme qui s'est donné trente indigestions, non pas pour satisfaire un goût prononcé, mais pour s'habituer à manger des beefsteaks, attendu, disait-il, qu'il était ridicule qu'il ne pût pas manger des beefsteaks, comme tout le monde. Ces gens-là sont rares, mais il y en a.

Or, Amab était un homme de cette espèce; il s'était dit que tout le monde aimait la beauté, la jeunesse, la vertu, et qu'il devait être comme tout le monde; il avait trouvé dans Julie tout ce qui promet à un mari le bonheur et la considération, et il voulait avoir ces excellentes choses. Il venait en goûter le plus qu'il pouvait pour s'y accoutumer.

Il regardait Julie, il admirait Julie, et à force de l'admirer il finissait par croire qu'il en était véritablement épris; mais quand il sortait de cette lutte avec lui-même, et qu'il mettait la bride sur le cou de

ses rêves, ses instincts dépravés le tournaient vers Léona, vers la courtisane bizarre, fantasque, éhontée, passionnée, superbe, dédaigneuse.

J'ai oublié de dire que le monsieur qui voulait aimer les beefsteaks, comme tout le monde, aimait plus que personne le poivre, le kari et les épices les plus cuisantes de l'Orient.

Ce jeu d'Amab n'eût été qu'une lutte curieuse, s'il y avait été seul engagé ; mais, en n'y gagnant rien, il y perdait une pauvre enfant dont le cœur naïf se prenait à ces faux semblants. Pauvre âme trompée, qui avait d'abord adoré un rêve et qui aimait une comédie.

Du reste, Julie n'était pas la seule qui s'abusât; ni M. Thoré ni sa femme ne doutaient plus de l'amour d'Amab.

Ils en avaient causé ensemble, et ni l'un ni l'autre n'avaient trouvé d'objections contre un homme qui avait un talent réel et une réputation intacte.

Monsieur Villon seul, avec ce tact de l'homme qui aime, sentait encore qu'Amab n'aimait pas celle qu'il prétendait adorer.

Si Louis Villon eût été sûr de l'amour de Victor, il lui eût cédé Julie, tant il aimait cette belle enfant. Le commis ne haïssait pas seulement Amab, il le méprisait.

Dix fois il lui passa par la tête de chercher querelle à Victor pour lui demander raison d'une assiduité sans amour. Dix fois aussi Villon avait voulu déserter la maison, mais à chaque fois quelque chose lui avait dit dans le fond de son cœur :

« Tais-toi et reste, Julie aura besoin de toi. »

Un autre événement, d'une grave importance, s'était passé dans la maison de M. Thoré.

Cet événement, c'était l'entrée dans la maison de M. le comte de Monrion. Quand je dis entrée dans la maison, je me trompe, je veux dire entrée dans les magasins.

On se rappelle ce jour où Gustave avait promis à Victor de le forcer à se battre avec lui en l'insultant au bois; on se rappelle la rencontre d'Amab et de Léona, et comment celle-ci, en entendant la voix de Monrion, avait été le rejoindre et avait désarmé la main qu'elle avait, un jour avant, armée contre Amab.

Le lendemain de ce jour-là, M. de Monrion entrait chez madame Thoré ; elle était sortie.

M. Villon, de son côté, était en campagne; M. Thoré faisait antichambre chez le chef de la police de sûreté.

Julie seule était dans les magasins, avec les commis subalternes.

Gustave était arrivé en costume du matin; il s'était fait beau dans le vrai sens du mot; il était d'une parfaite simplicité. Gustave avait perdu son cœur et ses mœurs; mais il avait gardé ses bonnes manières.

Il entra dans cette maison, où sa personne seule était connue, en demandant, avec la plus aimable politesse, monsieur Thoré.

Il était sorti.

— Madame Thoré?

— De même.

— La personne qui la remplace?

— Il n'y a que mademoiselle Julie.

— Veuillez faire que je puisse lui parler.

On l'avait conduit au bureau où se tenait Julie.

Celle-ci était trop habituée à de pareilles visites pour que l'arrivée d'un beau jeune homme la troublât.

Elle lui demanda ce qu'il désirait.

— Pardon, mademoiselle, dit Gustave, si je n'avais été si pressé, je n'aurais pas voulu vous déranger pour une bagatelle.

— Nous sommes aux ordres des personnes qui veulent bien nous donner leur confiance.

Julie savait depuis son enfance cette phrase marchande qu'elle eût dite à un prince aussi bien qu'à un roulier.

— Encore mille fois pardon, mademoiselle, mais ce que j'ai à vous demander est un peu long, et sera peut-être bien difficile.

— Veuillez vous expliquer, fit Julie en s'asseyant et en montrant un siége à Monrion.

Il refusa par une inclination respectueuse, et reprit :

— Si ce que j'ai à vous demander n'était qu'une fantaisie, je ne viendrais pas ennuyer M. Thoré, et vous en son absence, d'une si petite chose... Mais j'attache à cela un intérêt grave, sérieux... c'est un souvenir...

Julie fit une légère inclination qui voulait dire :

« Ce sera tout ce que vous voudrez, cela m'est fort indifférent... »

Gustave la regardait, et cette beauté calme, sereine, confiante en soi, le charmait et le faisait presque douter de ce que Léona lui avait dit.

Il continua :

— Je tiens de ma mère qui est morte...

Une vive émotion altéra la voix de Gustave.

Était-ce seulement le souvenir de sa mère ou le remords de mêler ce nom sacré à une ruse galante qui le troubla? Toujours en est-il que cette émotion le servit à merveille.

Julie le regarda et l'écouta mieux.

— Je tiens de ma mère, reprit-il, quelques porcelaines qui ne sont peut-être pas des pièces d'un choix précieux, mais qui lui étaient personnelles.

Parmi celles-là se trouve une tasse de Saxe...

C'est celle, ajouta-t-il avec effort, où elle a bu la dernière goutte du remède qui n'a pu la sauver ; c'est le dernier objet que ses lèvres ont touché.

— Et on l'a brisé peut-être ? dit vivement Julie.

— Non, mais quelqu'un me l'envie, quelqu'un à qui je ne puis guère le refuser.

— Eh bien ! monsieur?

— Eh bien! mademoiselle, je voudrais savoir s'il n'y a pas moyen de me faire faire une seconde tasse absolument pareille à la mienne... avec ses défauts, avec ses plus petits détails...

— Voilà qui, je crois, sera fort difficile...

— Je dois vous prévenir qu'un essai malheureux ne me rebutera pas... je paierai...

Pardon...

L'argent est un argument si grossier qu'on est toujours embarrassé de le mettre en avant...

Je paierai dix essais, s'il le faut... vingt, trente...

— Pourrez-vous nous confier cette tasse?

— Pourriez-vous la faire prendre chez moi?...

— Votre adresse, monsieur?

— Mais vous devez juger combien je tiens à cet objet... Envoyez-moi quelqu'un de sûr, d'adroit...

— On en aura le plus grand soin... le nom de monsieur?

— Le comte de Monrion, mademoiselle.

— Ah ! fit Julie... qui ne put s'empêcher de regarder ce jeune homme dont elle avait entendu raconter les défauts, la vie scandaleuse, les mœurs impudentes, et qui la salua avec le respect le plus profond.

Rentré chez lui, Monrion dit à ses gens :

— Si quelqu'un de chez monsieur Thoré vient me demander, je n'y suis pas.

Il voulait se garder le droit d'y retourner.

Voilà comment Gustave était entré chez M. Thoré.

Celui-ci averti de la fantaisie du jeune comte avait envoyé chez lui... Mais on ne l'avait jamais trouvé...

Le comte était revenu, et, profitant du bavardage de M. Thoré, il avait appris la disparition de Charles, en avait profité pour offrir ses services, était encore revenu pour prendre des renseignements, et chaque fois avait vu, écouté, admiré Julie.

Ce manége durait depuis huit jours.

Mais dame séduction, comme disent les romans scudériens, dame séduction avec laquelle Gustave était parti de compagnie pour la conquête de cette jeune fille, l'avait lâchement abandonné. L'indigne auxiliaire avait fait pis, elle avait passé du côté de l'ennemi, et, au bout de huit jours, Mlle Thoré était fort tranquille à l'égard du comte de Monrion, que celui-ci était déjà vaincu et amoureux.

Cependant M. de Monrion n'avait pas encore osé aborder la maison de monsieur Thoré qu'aux heures publiques du magasin.

L'après-dînée, l'heure privée, l'heure de la famille, était réservée à Amab qui jouait alors sa comédie.

Quant à Mme Thoré, elle avait peur. Elle se demandait ce que venait faire chez elle le comte de Monrion.

N'était-ce pas l'homme qui avait marchandé l'image de sa fille et qui l'avait voulu payer un prix fou ?

N'était-il pas ou n'avait-il pas été l'amant de Mme de Cambure?...

Mme de Cambure n'avait-elle pas été d'abord signalée par Amab comme sachant ce qu'était devenu Charles?

Il y avait dans la réunion de toutes ces circonstances un sens caché, mais certain.

Mme Thoré s'épuisait à le comprendre, et après avoir combiné ces figures et ces circonstances de mille façons, elle en arrivait à cette lassitude de l'esprit qu'éprouverait un homme, après une nuit passée, sans succès, à la reconstruction d'une figure d'un jeu célèbre, du casse-tête chinois.

Et si maintenant on veut savoir quel avait été le point de départ de tous ces événements, point de départ bien fragile et bien imperceptible, qu'on veuille bien se rappeler la reflexion de Léona au sujet de cette tasse religieusement posée sur un meuble dans l'appartement de Gustave.

Voici à quelle circonstance cette réflexion faisait allusion.

Un jour d'ivresse, fatiguée de voir son jeune amant lui prodiguer sans mesure sa fortune, sa vie, son avenir, ennuyée de voir avec quelle facilité elle lui avait fait rompre les liens les plus sincères, les affections de famille, les amitiés d'enfance... Léona cherchait dans le passé de cet homme quelque chose qui lui tînt plus fortement au cœur que le présent, et le caprice de Léona était tombé sur cette tasse qu'elle avait désirée, qu'elle avait voulue et qui lui avait été refusée.

C'était le lendemain de ce refus qu'elle avait écrit à Amab la lettre qui avait donné lieu à toute cette histoire.

Léona n'avait pas pardonné à Gustave ce dernier respect pour un souvenir de mort.

Il restait donc dans l'âme de ce jeune homme quelque chose où elle n'avait pu atteindre. Sa colère ne calcula rien; elle voulut quitter Gustave, mais pour un homme dont la gloire humiliât le délaissé.

On sait comment tourna cette tentative.

Ce fut alors que Léona voulut posséder ce tableau qui lui avait fait aimer Amab. Elle pressentait que c'était le portrait d'une rivale.

Gustave, on se le rappelle, mit à satisfaire ce désir de Léona la vanité d'un homme qui veut prouver qu'il peut tout sacrifier, excepté son honneur. Il échoua encore, et reçut la mission de séduire Julie.

La défaite le suivit partout, et nous l'avons vu amoureux et vaincu, lorsque Léona était venue lui demander compte de cette conquête qu'il lui avait promis de faire en huit jours.

Léona était vaincue avec lui; mais Léona n'était pas femme à abandonner la vengeance qu'elle se promettait. Elle y avait travaillé dans son dernier entretien avec Gustave.

Voici comment elle continua à la poursuivre.



—Vous n'êtes pas heureuse ce matin, dit Gustave en lançant au plafond une bouffée de fumée.—Page 36

XXIV. — LA MAISON DE CORRECTION.

Dans la rue de Charonne se trouve à droite, en gagnant la barrière, une petite porte ouvrant sur un enclos d'un demi-arpent.

Cet enclos est planté de lilas et d'arbres fruitiers qui, abandonnés à leur sève, ont pris presque assez de développement pour cacher entièrement une maison basse, n'ayant qu'un rez-de-chaussée assez élevé, surmonté de mansardes à cadres ovales chargés de guirlandes de pommes sculptées, le tout couvert d'un toit cintré et chaperonné de plomb.

C'est le pavillon de jardinier d'une ancienne petite maison située à peu de distance, et qui est devenue un hospice particulier d'aliénés.

Le rez-de-chaussée de ce pavillon se compose de quatre petites pièces; un escalier tournant, pris sur l'emplacement de l'une de ces quatre pièces, monte aux mansardes.

A l'époque où se passe cette histoire, l'une de ces pièces servait de cuisine; dans chacune des deux autres, il y avait un lit en fer et quelques meubles grossiers. Les fenêtres, garnies de puissants barreaux de fer, étaient en outre défendues par un étroit grillage en fil d'archal.

Ce rez-de-chaussée était une véritable prison.

Tout au contraire, les mansardes étaient tendues d'étoffes de soie et d'épais tapis. Des meubles délicieux, des glaces de Venise, des bronzes de prix ornaient le petit salon, la chambre et le boudoir, qui se trouvaient à cet étage.

Du reste, tout cela n'avait d'étrange que le contraste du rez-de-chaussée et du premier; seulement, au plafond de chacune des pièces du bas, on avait pratiqué un petit judas qui laissait voir et entendre ce qui s'y faisait et ce qui s'y disait de la pièce supérieure et correspondante.

Il était à peu près dix heures du soir, deux hommes étaient alors dans le rez-de-chaussée, chacun couché dans son lit.

L'un de ces hommes dormait à moitié vêtu; il pouvait avoir trente ans, et à la largeur de ses mains et de ses épaules, on jugeait qu'il devait être d'une force herculéenne, quoiqu'il parût de petite taille.

Par une précaution dont nous dirons bientôt le motif, le dormeur avait une petite chaîne passée au poignet. Cette petite chaîne se rattachait par l'autre extrémité au collier d'un petit chien aux oreilles pointues, au museau renfrogné, au poil hérissé.

Cet individu dormait de ce sommeil pesant qui n'appartient qu'aux justes et à ceux qui vivent de mouton.

Un autre individu se trouvait dans la seconde chambre.

Celui-ci, nos lecteurs le connaissent, c'était Charles Thoré.

Mais le pauvre et beau jeune homme avait dû cruellement souffrir pour être réduit à l'état où nous le retrouvons.

Pâle, maigre, la barbe longue, les cheveux en désordre, accoudé sur son lit, l'œil fixe et hagard, les poings fermés, il regardait son paisible et robuste camarade. Après un assez long temps de réflexion et d'immobilité, il se retourna lentement sur son lit, et se jeta la tête sur l'oreiller comme un homme qui se décide à essayer de dormir.

A ce mouvement, le chien fit entendre un sourd grognement et se souleva sur le coussin où il était couché.

Il suffit de la légère tension qu'il donna à la chaîne pour éveiller brusquement le dormeur qui se mit tout à coup sur son séant et dont le premier geste fut de s'emparer d'un énorme nerf de bœuf qui dormait côte à côte avec lui.

Cet homme regarda du côté de Charles, et le voyant rencogné sous sa couverture, il se mit à grogner à son tour et tendit son arme correctionnelle vers Charles, comme s'il eût voulu dire qu'il lui ferait payer cher la première interruption de sommeil.

Cependant le silence dura pendant quelques minutes; le dormeur avait repris son sommeil.

Tout à coup, et quoique Charles n'eût pas bougé, le chien se reprit à gronder et à tirer sur sa chaîne.

Le dormeur, furieux, se leva et s'avança du côté de Charles pour lui infliger un ordre de repos absolu; mais il s'arrêta en se sentant tirer dans un autre sens par le petit chien qui jappait avec fureur du côté de la porte.

L'homme, accoutumé sans doute à cette façon d'avertissement, jeta son gourdin et entra dans la première pièce, celle où se trouvait l'escalier tournant.



Cet homme regarda du côté de Charles. — Page 41.

Comme il entrait d'un côté, la porte s'ouvrit de l'autre. Une femme entra, suivie d'un monsieur en habit décent et à figure honnête.

La dame était Léona, le monsieur en habit, décemment vêtu, était Jean, le valet de chambre de M. de Monrion.

Léona fit un signe au gardien de la maison qui ferma la porte derrière elle; aussitôt elle monta rapidement dans la mansarde.

— Vous êtes sûr, Jean, que nous n'avons pas été suivis?

— Au contraire, madame; seulement, je pense que l'homme qui nous suivait avec un bâton de six pieds à la main n'avait d'autre curiosité que celle de savoir ce que nous avions dans nos poches.

— Alors, pourquoi ne nous a-t-il pas attaqués?

— Il était encore de trop bonne heure, et puis, un contre un, n'est pas là façon dont ces messieurs engagent d'ordinaire le combat.

— Parbleu! dit Léona en se débarrassant de son chapeau et de son châle, vous auriez pu dire un contre deux, à moins que vous ne vous comptiez pas, ce qui est peut-être juste, car vous trembliez...

— Pour vous, madame.

Léona ne daigna pas entendre cette fine repartie de M. Jean, et reprit vivement :

— C'est égal, la poursuite de cet homme m'inquiète... Vous savez conduire?

— Oui, madame.

— Quand j'aurai obtenu (par votre adroite entremise) ce qu'il me faut pour faire croire à Gustave qu'il joue un rôle de niais vis-à-vis de mademoiselle Julie Thoré, vous irez jusqu'au coin du faubourg Saint-Antoine... Vous renverrez le cocher, vous ramènerez la voiture, et l'espion, si espion il y a, pourra amener la police ici demain matin, la maison sera déserte.

— Aller chercher la voiture, seul, au milieu de la nuit?

— Lutz vous accompagnera... il sait conduire, lui...

— Ce chien de sourd-muet n'entend ni à Dieu ni à diable; s'il vient des voleurs, ils seront sur nos épaules avant qu'il pense à se retourner.

— Vous regarderez pour lui, et il se battra pour vous...

Mais nous avons quelque chose de plus pressé à faire... Il faut nous occuper de mon prisonnier.

— Mais, dit Jean, à qui la mission que venait de lui donner Léona paraissait déplaire beaucoup, mais il faudra laisser madame seule dans la maison avec ce jeune énergumène.

— Tant mieux! J'ai quelque chose à lui dire que je désire que vous n'entendiez pas...

— Il est à craindre que cet homme, exaspéré par la colère, se porte à des violences... que ces belles mains ne pourront repousser.

Léona regarda Jean avec le plus profond mépris, et lui dit d'un ton de souveraine impertinence :

— On ne touche à des mains comme celles-là que pour les baiser... Allez, maître Jean, et renvoyez-moi Lina... Elle mêlerait peut-être sa voix aux affreux hurlements que va pousser M. Thoré et aux arguments que vous allez lui pousser, et je ne veux perdre ni un cri ni une parole de votre dialogue.

Aussitôt Jean descendit, détacha le collier de la petite chienne, qui s'élança rapidement vers le premier, où elle trouva sa maîtresse couchée par terre et écartant doucement l'angle du tapis qui couvrait le judas par lequel on surveillait la pièce où était Charles.

— Bien, Lina, bien, ma belle, dit Léona en calmant les caresses furibondes de la petite chienne; tout beau, mademoiselle, vous soupe-

rez avec moi, et bientôt nous rentrerons à l'hôtel... Oui, vous êtes belle!...

Et elle prit l'affreuse bête dans ses bras comme un enfant, la baisa maternellement sur son front poilu, en lui disant :

— Fi! vous sentez mauvais!... Tenez-vous en repos...

Et, se couchant tout à fait sur le tapis, elle appliqua son oreille et son œil au judas pour épier le succès de la ruse qu'elle venait tenter.

A ce moment, Jean entrait dans la chambre de Charles, qui avait entendu le bruit des nouveaux arrivants et qui se demandait avec une horrible inquiétude si c'était la liberté ou de nouvelles tortures qu'on lui apportait.

M. Jean était en habit noir, en cravate blanche, en gilet de satin à châle; un solitaire brillait à son doigt, un camée de quelque prix attachait sa chemise, une tabatière d'or sortait à moitié de la poche de son gilet, et un liséré de ruban rouge assez mince pour paraître indifférent lui donnait tout à fait l'air d'un chef de division qui n'est pas député, ou d'un médecin qui a guéri le secrétaire d'un ministre.

C'était à cette dernière profession que visait le valet de chambre, et il paraît qu'il y avait déjà formellement établi ses droits, car Charles lui dit :

— Ah! c'est vous, docteur; venez-vous encore pour me faire mettre la camisole de force et pour me brûler avec des moxats?

— Chut! fit Jean, parlons bas, monsieur...

Puis il regarda Lutz, et ajouta en haussant les épaules :

— Je suis fou!... c'est moi qui suis fou de tout ce que j'ai appris, et qui oublie que ce malheureux sourd-muet ne peut nous entendre.

Alors, et comme s'il pouvait se livrer à l'entraînement de son cœur, il tendit la main à Charles en lui disant :

— Pauvre jeune homme!

— Quel malheur avez-vous donc à m'annoncer, monsieur?... A ce que je vois, vous ne croyez plus à ma folie?

— Hélas! non...

On n'a pas réussi à perdre votre raison... Vous êtes un homme fort, jeune homme... dix autres à votre place seraient déjà à Bicêtre...

Mais ce que n'ont pas pu faire dix ou douze jours de captivité, un mois le fera... On ne résiste pas à de pareilles épreuves...

— Quoi! monsieur, on veut me rendre fou?...

— Oui, dit Jean d'un ton désolé, on veut que vous deveniez fou... ou du moins que vous l'ayez été...

— Que je l'aie été!... dit Charles d'un ton alarmé; j'ai bien peur de l'être en ce moment, car je ne vous comprends pas...

— C'est tout simple, tout simple, s'écria le prétendu docteur... il faut une tête de fer pour inventer une pareille combinaison et même pour la comprendre...

Oui, monsieur, oui, mon ami, oui, mon pauvre enfant, on veut que vous ayez été fou; à cette condition, à celle-là seule, on vous rendra votre liberté... à moins que vous ne finissiez par perdre véritablement la raison... ce qui servirait mieux la personne qui vous a fait mettre ici.

— Je ne vous comprends pas davantage, monsieur... Mais cette condition ne me paraît pas si terrible... On veut que j'aie été fou... eh bien! soit, je l'ai été...

— C'est fort bien, très-bien... mais ce n'est pas assez de le dire... il faudrait qu'on en eût des preuves.

— Quelles preuves? Faut-il que j'aille proclamer un Dieu nouveau sur la place publique, ou déclamer sur les bornes une tragédie classique en cinq actes et en vers? Je n'ai connu que deux fous dans ma vie : c'étaient les deux hommes qui faisaient ce que je viens de vous dire... un bedeau qui n'avait pu devenir suisse et un poëte refusé à l'Odéon.

— Ceci serait assez bien... assez bien... assez bien... mais vous ne pourriez donner ces preuves de folie qu'à la condition d'être libre, et l'on voudrait avoir des preuves de votre folie pendant qu'on est encore maître de vous...

— Alors, monsieur, expliquez-vous clairement, je suis tout prêt à faire ce qu'on voudra...

— C'est que moi-même je suis fort embarrassé... A la vérité, on m'a permis de choisir le moyen...

— Mais qui vous a permis?

— Quelqu'un...

— Mais ce quelqu'un a un nom?...

— Silence, malheureux! silence... peut-être, à l'heure où je vous parle plane-t-elle au-dessus de nous, comme un génie malfaisant... bienfaisant, veux-je dire... Oh! silence... silence!...

— Pardon, monsieur!... mais vous connaissez la personne qui me retient captif ici... si vous voulez me sauver, vous pouvez aller la dénoncer à ma famille... à la police.

— Je me retire, monsieur, dit le docteur avec une terreur fort bien jouée, je me retire... si c'est ainsi que vous recevez les propositions amicales que je viens vous faire...

— Mais, monsieur...

— Mais, monsieur; qui sait si vous ne m'avez pas exposé à un danger imminent par les seules paroles que vous venez de prononcer...

On peut s'imaginer, on peut croire, ajouta maître Jean en élevant la voix, que je suis capable de prêter l'oreille à de pareilles insinuations, de céder à des suggestions qui ont l'air justes, et l'on peut me faire partager la captivité que vous subissez...

Si ce sont là vos projets, jeune homme, si ce sont les propositions que vous avez à me faire... je me retire...

— Mais, s'écria Charles, je vous ai dit que j'étais prêt à faire ce que vous voudriez... Ordonnez, parlez... j'attends...

— J'avais eu une idée... oui, une idée médicale... mais vous me l'avez fait perdre...

Cependant... oui, c'est bien cela; *contraria contrariis*... l'hypothèse est bonne, le résultat doit être excellent...

Voyons, avez-vous un ami?

— J'en ai beaucoup...

— Mais un ami dévoué, qui ait intérêt à vous servir dans cette circonstance, ou qui s'y croie obligé...

— A ce compte, monsieur, j'en ai un qui devrait me venir en aide, si ce n'était pas le cœur le plus sec, le plus personnel...

— Ce n'est pas la question... Comment s'appelle-t-il?

— Monsieur Victor Amab...

— Bien... monsieur Victor Amab... très-bien...

Supposez que je vous dise :

« Je puis remettre une lettre à monsieur Victor Amab... Écrivez-la sur-le-champ, et je vais la lui porter... » Que lui écririez-vous?

— Eh! pardieu!... je lui écrirais pour quelle raison probable je suis ici... qu'il y va de son honneur de m'en arracher... que...

— N'allons pas si vite... mettez tout cela sur le papier.

— Pourquoi faire?

— J'ai mon plan...

— Mais cette lettre, qu'en ferez-vous?...

— Sur la tête de mon père, mort membre de l'Institut d'Égypte, vous pourrez l'anéantir avant que je ne sorte d'ici... mais, écrivez, je vous prie, et que ce soit une lettre touchante qui puisse arracher cet homme à son insensibilité...

— Ma foi, reprit Charles, je n'y vois pas grand danger...

Il se mit à écrire, et quelques minutes après, il remit à Jean qui lui disait de temps en temps :

« De la sensibilité... des élans... »

Il lui remit, disons-nous, la lettre suivante :

« Mon cher Amab,

» Je vous écris d'un cachot, d'une prison, d'une loge de fous!...

» Cette infâme Mme de Cambure m'a fait enlever pour me punir de » votre dédain et de mon bonheur (malgré tout ce qui m'arrive, je » maintiens le mot).

» On prétend me rendre fou ou faire croire que je l'ai été... Avertissez la police, avertissez ma famille. Qu'on fasse arrêter cette » femme...

» J'ai été enlevé de la manière suivante :

» Le lendemain de l'aventure de l'atelier, je reçus un petit billet » avec ces deux mots : « Boulevard Bourdon, à six heures... On peut » pardonner à qui ose venir demander pardon. »

» On prétend que je dise que j'ai été fou... c'est vrai... je l'ai été... » je suis allé à ce rendez-vous, le cœur rempli de souvenirs et d'es- » poirs délicieux...

» Là j'ai trouvé une belle grande fille qui m'a fait un signe et est » passée près de moi... ce signe disait de la suivre... il faisait grand » jour...

» D'ailleurs, je ne pensais pas à avoir peur... je suis si étourdi... » je la suivis...

» Elle me fit monter le faubourg Saint-Antoine, me fit prendre la » rue de Charonne et ouvrit une petite porte à droite, à côté de la » maison des fous... j'entrai bravement... il était sept heures...

» J'arrivai à une petite maison, je montai au premier étage... on » m'attendait armé de tous ses charmes et d'un déjeuner qui devait être » exquis... on voulut s'expliquer à table... j'obéis...

» Cinq minutes après, je tombai seul sur un canapé où je suis resté » dans une léthargie qui a duré je ne sais combien de temps... il fai- » sait nuit quand je m'éveillai...

» J'étais dans une salle basse, attaché sur un lit de fer... A côté » de moi était la vénérable figure d'un honnête médecin...

» On m'apprit que j'étais fou et qu'on allait me traiter comme tel...

» Aussitôt on m'inonda d'eau glacée, on me frictionna avec des » brosses de chiendent, et, depuis ce temps, on m'asperge au moindre » cri que je pousse... on me...

» Mais à quoi bon tous ces détails?... Suis-je encore dans la mai- » son où l'on m'a conduit?... Je le suppose...

» Quoi qu'il en soit, mon cher ami, servez-vous de ces renseigne- » ments pour me tirer des mains de cette infâme créature. Je m'en » rapporte à votre amitié; vous savez si je vous suis dévoué; vous » savez avec quelle fidélité j'ai gardé votre secret au sujet du tableau » qui fait maintenant votre gloire...

» Ma famille vous est reconnaissante de votre affection pour moi; » elle deviendra la vôtre quand elle vous devra mon salut; et parmi » ces cœurs qui vous aimeront, peut-être en est-il un dont la tendresse » vous paraîtra digne de payer votre dévouement; car, je ne me trompe » pas, vous avez deviné que Julie n'est pas insensible à l'amour qui » vous a inspiré votre chef-d'œuvre.

» Amab, ce n'est pas seulement sur votre amitié pour moi que je » compte, c'est sur votre amour pour une autre, etc., etc. »

Jean prit la lettre et la lut à haute voix, et d'un ton tant soit peu ironique; il savait que d'autres oreilles que celles de Victor devaient l'entendre.

Il interrompait sa lecture par des marques d'approbation.

— Bien... très-bien... disait-il; c'est cela!... voilà mon affaire!... le moyen est excellent!... parfait! parfait! parfait!...

— Qu'allez-vous donc faire de cette lettre?

— Ah çà! dit Jean en la rendant à Charles, raisonnons... Voilà une lettre que vous venez d'écrire en homme raisonnable?...

— Je l'espère, dit Charles.

— Ce n'est pas là la lettre d'un fou?

— Non.

— Que doit donc être la lettre d'un fou?

— Mais autre chose que cela, apparemment...

— C'est-à-dire le contraire.... exactement le contraire...

— Vraiment?

— Oui, certes.

Vous comprenez, dit Jean du ton de la suffisance la plus naïve: j'ai voulu savoir ce que vous pourriez faire étant raisonnable, pour en conclure par opposition ce que vous devriez faire étant fou... Ainsi, comprenez-moi bien: vous commencez votre lettre par ces mots:

« Mon cher Amab... »

Ecrivez au contraire:

« Infâme Victor... »

Vous ajoutez:

« Je vous écris d'un cachot. »

Mettez au contraire:

« Dans la retraite délicieuse où vous m'avez entraîné pour égarer ma raison par les plaisirs les plus enivrants... »

— Que diable voulez-vous que cela prouve? dit Charles.

— Attendez... attendez... fit Jean en se grattant le front, comme un homme qui cherche une idée.

Puis il s'écria tout à coup:

Ecrivez... écrivez, j'ai votre affaire...

« J'ai appris votre indigne conduite envers une famille honorable... »

Vous comprenez... c'est si faux! fit Jean en s'arrêtant. Que dira-t-on?

Ah çà! mais ce garçon-là est fou!..

— Soit! dit Charles, mais c'est qu'en vérité c'est tout à fait d'un fou!...

— Ah! fit Jean d'un air ravi, à la bonne heure!... j'ai trouvé le moyen... continuez... continuez... vous êtes sauvé!... Avec cela je vous réponds que vous sortirez d'ici avant le jour...

— Dictez donc...

— Oui, oui, reprit Jean, comme s'il se parlait à lui-même, dans le ravissement où il était de son idée... oui... il faut casser les vitres... plus il y en aura, mieux cela sera... écrivez...

« Vous avez bassement abusé de ma confiance, lâche séducteur: » vous avez déshonoré la fille candide et pure qui croyait à votre » honneur... »

Charles hésita à écrire, mais Jean se mit à rire avec éclat.

— Ah! ah! ah! c'est d'un effet sûr... il était fou! dira-t-on... Eh! mais oui, c'est vrai... il avait perdu la tête... il accuse sa sœur... Pauvre malheureux!..

Écrivez donc... écrivez...

« Elle m'a tout confié... rendez-moi la liberté... et si vous n'êtes » pas un lâche, c'est dans votre sang que je laverai l'injure que vous » m'avez faite. »

Charles avait écrit machinalement; mais il mit la main sur son papier et dit à Jean:

— Et que comptez-vous faire de cette lettre?

— Sur la tête de mon vertueux père qui est mort membre de l'Institut d'Egypte, je l'enverrai à monsieur Amab...

— Mais il me prendra pour un fou!...

— Eh bien... il le dira...

— Et après?...

— Après? vous reviendrez en racontant que vous avez voyagé dans la lune...

— Et après?

— Après... dit Jean en appuyant sur les mots de façon à les faire peser de tout leur poids dans l'oreille de Charles, si jamais il vous arrive de raconter certaine aventure à laquelle vous faites allusion dans votre première lettre, on ne s'en défendra pas avec des cris et des dénégations, mais en disant d'un air de pitié:

« Ce pauvre garçon a été fou!... et la meilleure preuve qu'on en » puisse donner, c'est qu'il a prétendu des choses stupides, c'est » qu'il a prétendu que sa sœur, la vertu même, s'était laissé séduire » par M. Amab... »

— Ah! je commence à comprendre, dit Charles... oui... oui... la ruse est bonne...

En effet, il n'y a qu'un fou qui puisse écrire de pareilles choses, et si jamais, comme vous dites, je raconte les aventures un peu libres de Mme de Cambure, elle dira tout naïvement:

« Ce garçon a été fou!... Il s'est imaginé qu'il était venu à un ren- » dez-vous donné par moi à un autre, et que, dans ce rendez-vous, j'a- » vais posé sur le front de l'écolier la couronne destinée au maî- » tre... »

Vous avez raison... ceci pourra faire croire à tout le monde que j'ai été fou... Mais cela me prouverait, à moi, que j'ai été un lâche. Vous n'aurez pas cette lettre...

Il la prit pour la déchirer; mais à l'instant même, sur un signe de Jean, le sourd-muet sauta sur Charles, le renversa en arrière avant qu'il se fût emparé de la lettre.

La lutte fut terrible, et malgré la force de Lutz et la faiblesse que Charles devait à une diète sévère, celui-ci fut dix fois sur le point de lui échapper; mais Jean vint en aide au sourd-muet, et tous deux s'apprêtaient à enchaîner le malheureux sur le lit, lorsque Léona parut tout à coup en disant:

— Laissez Monsieur, la lettre n'est pas signée.

— Et je ne la signerai jamais!

— Vous la signerez à l'instant même...

Laissez-nous seuls un moment, et allez chercher la voiture, Jean... Lutz peut vous accompagner...

— Madame, fit Jean, prenez garde..

— Allez et revenez vite.

— N'avez-vous pas promis à Monsieur que, cette nuit même il quitterait cette maison?

Jean se retira l'air stupéfait et en disant :

— Quelle femme!

Le sourd-muet le suivit.

XXV. — PATTE DE VELOURS.

A peine furent-ils partis, que Léona s'approcha vivement du jeune homme :

— Votre main, Charles, lui dit-elle... Merci... Ce que vous venez de faire là est bien, est noble... est brave...

Le jeune homme demeura tout étourdi de cette façon amicale et brusque d'entrer en matière.

— Ce que je viens de faire, reprit-il avec embarras, est assez naturel...

— Non, Charles; le courage, la noblesse, le sentiment du devoir, ne sont pas naturels à tout le monde, et M. Amab, votre maître, en est une preuve...

— Qu'a-t-il fait pour que vous l'accusiez ainsi? dit Charles.

— Il a fait précisément ce dont vous croyiez l'accuser faussement...

— Quoi! ma sœur Julie?...

— Vous savez qu'elle l'aimait?...

— Peut-être... mais qu'importe?...

— Eh bien! il a profité de sa faiblesse, et, dans un rendez-vous qu'il en a obtenu...

— Ce n'est pas vrai!

— L'en croyez-vous incapable?

— Je pense à ma sœur: Madame...

— Que vous croyez innocente et qui est perdue!...

— Vous mentez! Madame...

— Dans quel but?

— Je ne sais; mais vous me tendez un piége, et cette lettre devait servir à la perdre...

— N'ai-je pas été maîtresse de l'avoir?...

— Elle n'était pas signée, vous l'avez dit...

— Et je vous ai dit aussi que vous la signeriez...

— Et quel moyen prendrez-vous pour me la faire signer?

— Un moyen bien simple, celui de vous dire la vérité...

— La vérité?... — Ecoutez-moi, Monsieur...

Si jamais femme a eu le droit de se venger, c'est moi, vous devez le reconnaître. J'ai voulu commencer par vous.

Tout ce que le docteur Saint-Jean vient de vous dire est vrai. Pour vous ôter la possibilité de révéler jamais quelle basse trahison m'a perdue, j'ai voulu vous rendre fou... Je n'ai pas réussi...

Chaque jour je venais épier ici les progrès que j'espérais de la solitude et des mauvais traitements, et chaque jour je sentais diminuer en moi ce besoin de vous perdre...

Je cherchais déjà un moyen de vous laisser vivre et de vous rendre la liberté sans danger pour moi, lorsque le docteur m'a suggéré l'idée de faire croire que vous aviez été fou... J'ai accepté cette idée de bonne foi, je l'ai acceptée avec bonheur, elle me dégageait du terrible serment que j'avais fait contre vous.

Je laissai au docteur le soin de choisir le texte de votre folie; tout était préparé d'avance; on devait remettre une lettre à Amab chez votre père.

Là, en reconnaissant votre écriture, on devait demander à la lire... Nul doute que, d'après ce que vous deviez écrire, le mot convenu : « Il est fou! » ne fût venu à la bouche de tout le monde...

Cela fait, vous eussiez reparu après m'avoir solennellement juré de dire que vous ne saviez ni où vous aviez été, ni le délire bizarre auquel vous aviez été en proie. Vous ne deviez garder souvenir de rien: ni de ce que vous aviez fait, ni de ce que vous aviez écrit...

C'était un accès de folie bien constaté; c'était à moi à expliquer comment j'avais pu m'y trouver mêlée, si jamais vous aviez manqué à votre serment.

— Si je vous eusse donné ma parole, Madame, elle eût été sacrée...

— Je le crois, Charles... ce que vous venez de faire m'en est un sûr garant.

Mais écoutez-moi encore.

J'avais approuvé l'idée du docteur, comme je vous l'ai dit, et je lui avais laissé le soin de la mettre à exécution. En venant ici, je vous l'avoue, je ne voyais dans tout ceci qu'une plaisanterie, lorsque la tournure que le docteur a donnée à la lettre qu'il vous demandait, m'a fait rêver contre vous une vengeance que je n'avais pas rêvée; car je savais, moi, que cet homme qui croyait vous dicter un mensonge! vous dictait une vérité...

Si vous aviez signé cette lettre, je ne sais si je ne m'en serais pas servie pour la montrer à tous et perdre votre sœur.

Ne vous étonnez pas de ce que je vous dis, je suis ainsi faite, et peut-être devriez-vous me connaître assez pour que je n'aie pas besoin de vous le dire. Toute décision en moi est rapide comme la pensée qui me la suggère... le hasard me jetait une vengeance, je la prenais; votre noblesse me l'arrache, j'y renonce; si vous saviez quelle femme bizarre je suis!...

Depuis une heure, dix sentiments différents me sont passés dans le cœur à propos de vous...

Je vous ai plaint d'abord, puis quand vous écoutiez Saint-Jean, je me suis laissée aller à rire de votre air étonné... Je trouvais que vous aviez l'air si ridicule...

Mais, pardon... j'en ris encore... puis tout à coup, quand vous avez refusé de signer cette lettre, je vous ai trouvé... tel que vous êtes, brave et généreux, je vous ai admiré... je vous ai presque aimé...

— Léona! Léona! ne me trompez-vous pas?

— Ce que vous savez de moi, Charles, annonce-t-il une femme astucieuse, perfide, habile?...

Non, certes, non... Je suis violente, folle, cruelle, je puis tuer dans un moment de rage, mais je ne sais pas combiner une perfidie.... J'aime ma vengeance et j'y tiens : et si vous me voyez là près de vous, c'est qu'en même temps que vous désarmiez ma colère contre vous, je trouvais un moyen de punir cet insolent dont le dédain...

Oh! cet homme!... cet homme!... ajouta Léona avec un accent terrible; vous le tuerez, vous... Oh! reprit-elle, tu le tueras, Charles... Aux yeux du monde, ce sera pour ta sœur; aux miens, ce sera pour moi!...

— Oh! oui, je le tuerai! dit Charles, si c'est vrai...

— Eh bien! Charles, s'écria Léona avec un mouvement passionné, signez cette lettre et vous êtes libre... Vous irez la porter vous-même chez l'infâme... Je vous conduirai, moi; vous verrez quelle réponse cet homme vous fera... il acceptera, je l'espère, et vous le tuerez, n'est-ce pas?

Oh! vengez-moi de cet homme, Charles, et j'oublierai tout... ou plutôt... je me rappellerai tout... Charles, je ne peux plus me venger de vous, vengez-moi de lui!

C'était une femme d'une souveraine beauté qui disait cela avec des larmes aux yeux, une voix suppliante, pressant de ses mains brûlantes les mains palpitantes de ce jeune homme ..

— Et je serai libre?

— A l'instant.

— Et je pourrai venger ma sœur?...

— Vous m'oubliez...

— Je pourrai vous venger toutes deux...

— Oh! oui...

— Comme je t'ai aimé...

— Eh! bien, soit... malheur à lui!...

Charles signa la lettre...

— L'adresse, maintenant... dit vivement Léona, bien... cachetez cette lettre. Ah! pour tout expliquer, mettez sur l'adresse :

« Je suis libre... je vous attends au bois de Boulogne... avenue de » Madrid... »

— A quelle heure?...

« A dix heures, je vous accompagnerai... »

Et maintenant préparez-vous à partir...

Léona siffla... la petite chienne répondit en jappant, le sourd-muet parut...

Par un mouvement instinctif, Charles posa sa main sur sa lettre...

Léona fit un signe.

Le muet sortit et rentra avec une toilette et des habits.

Léona s'éloigna après avoir dit à Charles :

— Dépêchez-vous et n'oubliez pas la lettre.

Elle remonta dans son gracieux appartement pendant que Charles s'habillait; Jean l'y attendait.

— Quelle heure est-il ? dit Léona.

— Près de trois heures.

— Écoute, dans une heure, nous serons à la porte d'Amab... Charles portera lui-même sa lettre chez ton nouveau maître...

— Lui-même... Ah ! ceci est superbe !...

— Ce sera mieux.

— Mais comment l'empêcher de retourner chez son père ?...

— Je le tiens dans une prison, fit Léona en regardant ses belles mains, d'où il ne s'échappera que quand je voudrai...

Allons, va...

Une heure après, Charles et Léona, qui avait pris un costume d'homme, conduits par le sourd-muet, s'arrêtaient à la porte de la maison de Victor.

Charles était descendu avec Léona et avait demandé M. Amab.

Un domestique à visage rouge, à veste rouge, à culotte rouge lui répondit :

— Monsieur Amab n'y est pas.

— Est-il déjà sorti ?

— Monsieur ne couche plus à Paris, et ne revient qu'à sept heures à son atelier...

— Je l'attendrai !

— Et moi, fit tout bas Léona.

Charles la regarda... Qu'elle était belle, et que ses yeux avaient d'amour !...

— Remettez votre lettre, continua-t-elle. Le rendez-vous est pour dix heures...

— Mais, dit Charles, une pareille lettre...

— Eh bien ! si j'ai raison, elle ne saurait être remise trop tôt... Si l'on m'a trompée, une explication sauvera tout...

— Et jusque-là ?..

— Êtes-vous déjà ennuyé de votre pardon ?

— Mais mon père, ma mère ?

— Charles, vous ne pouvez retourner chez vous qu'avec la preuve de l'innocence de votre sœur, ou bien quand elle sera vengée... Mais je comprends votre inquiétude...

L'ami, dit-elle, en s'adressant au domestique, pouvez-vous nous donner de quoi écrire ?

— Certainement...

— Eh bien ! voici un louis, et vous porterez à son adresse la lettre qu'on va vous remettre...

Écrivez, Charles, ajouta-t-elle tout bas :

« Ma mère, avant la fin de la journée, je serai près de vous... »

— Qui sait ? dit Charles tristement.

— Avez-vous peur ?

Que de sottises on fait faire aux hommes avec ce mot !...

Charles écrivit à sa mère et laissa la lettre pour Amab.

Ni l'une ni l'autre de ces deux lettres ne devait arriver à son adresse.

Léona le fit remonter dans sa voiture.

— Où allons-nous ?

— Chez moi, à Boulogne, près du lieu du rendez-vous..,

Ah ! Charles, je n'ai pas voulu tout vous dire, si cet Amab refusait le combat ; s'il était vrai, ce que je crois et ce que j'espère pour vous, que votre sœur ne soit pas coupable, il me trouverait là ; car j'ai voulu déjà le contraindre à se battre, mais il a insolemment refusé de venir.

La voiture roulait rapidement.

Léona raconta alors le rendez-vous qu'elle avait donné à Amab, et auquel il avait manqué, et comment elle l'avait cherché partout, en habits d'homme, pour le souffleter.

Et l'héroïque amazone disait cela au jeune peintre avec tant de sourires charmants, de larmes naturelles, de colères fougueuses, de retours pleins de tendresse, que Charles ne pensait plus ni à son père, ni à sa sœur, ni à Amab, ni à son rendez-vous, lorsque la voiture franchit la porte cochère de la cour ombreuse de la villa de Léona.

Celle-ci descendit si précipitamment, et Charles la suivit avec tant de rapidité, qu'il ne s'aperçut pas que le sourd-muet avait jeté ses rênes à un palefrenier et le suivait pas à pas.

Léona monta au premier étage, traversa trois ou quatre pièces, puis, arrivée à une espèce de boudoir, bas, sombre, délicieux... elle s'arrêta tout à coup, et dit à Charles :

— Attendez-moi un moment.

Elle sortit.

Mais, avant de fermer la porte, elle fit signe au sourd-muet, qui tira immédiatement de dessous sa houppelande l'énorme nerf de bœuf, qui, à ce qu'il paraît, lui tenait lieu de langage, et, comme il en avait donné quelques leçons à Charles, qui le comprenait parfaitement, celui-ci vit qu'on lui disait :

— Allons, couchez-vous, je n'ai pas dormi de la nuit, vous devez avoir envie de dormir...

Après ces paroles supérieurement mimées, Lutz tira encore de l'une de ses vastes poches construites dans l'incommensurable houppelande, l'odieuse griffonne qui lui servait d'oreiller et lui remit sa chaîne qu'il s'attacha au poignet.

A cette vue, Charles, anéanti, confondu, désespéré, et comprenant enfin qu'il était encore impitoyablement joué, tomba suffoqué sur un lit de repos, et Lutz se coucha doucement sur le sien.

XXVI. — LES RENSEIGNEMENTS.

A la même heure, et pendant que ceci se passait chez Léona, M. Jean, qui n'était plus ni le docteur décoré et honnête de la rue Charonne, ni le domestique rouge planté à la porte d'Amab, et qui avait reçu la lettre qui était destinée à notre héros, M. Jean, disons-nous, entrait chez son véritable maître, le comte de Monrion, et lui disait :

— Monsieur le comte m'a demandé des renseignements sur M. Amab et sur un certain jeune Thoré miraculeusement disparu, je suis en mesure de lui en donner.

— En vingt-quatre heures ?

— En vingt-quatre heures...

— Ceci te réhabilite à mes yeux... Voyons, que sais-tu ?

— Je prie monsieur le comte de vouloir bien me permettre de lui dire comment je me suis procuré ces renseignements ; il les croira d'autant plus véridiques que moi-même je ne les connais pas.

— Parle, je sais que tu as fait ton droit, et que tu veux maintenir tes prétentions au titre d'avocat, en étant bavard.

— Je commence, dit Jean.

Il se posa en homme de barreau, et commença d'un ton nasillard :

— Le meilleur espion qu'on puisse avoir près d'un généralissime, c'est son aide de camp, ou plutôt son chef d'état-major ; par analogie, le meilleur espion qu'on puisse avoir près d'un homme quelconque, c'est son valet de chambre.

— Ceci est de l'école de Léona ; seulement elle pratique, et tu professes.

— J'ai pratiqué.

— Contre moi, je le sais.

— Jamais !

— Aurais-tu la prétention de me faire croire que tu n'étais pas ici aux gages de Léona...

— Je vous jure, monsieur le comte...

— Je comprends... il est des choses qu'une femme ne doit jamais avouer, et, par analogie, tu penses qu'il est de petites infamies qu'un valet doit toujours nier...

— Jusqu'à la mort, monsieur le comte. A ce moment-là, cela devient une affaire de religion ; on le confesse, mais on ne l'avoue jamais...

— Allons au fait...

— Eh bien ! monsieur le comte, en vertu du principe que je vous ai exposé, et des ordres que vous m'avez donnés il y a deux jours, je me suis occupé à devenir le plus tôt possible le domestique de M. Amab.

— Et tu as réussi ?

— Hier matin.

— Voilà qui commence à me paraître assez bien fait.

— C'était la moindre des choses...

— Eh bien ! moi, je suis curieux de savoir comment tu t'y es pris...

Maître Jean réfléchit.

Il parut hésiter ; mais la vanité de l'orateur l'emporta sur la prudence du laquais, il repartit :

— Si vous étiez un bourgeois, c'est-à-dire un monsieur qui a la prétention de ne pas être trompé par ses domestiques, qui les examine, les surveille, et perd la moitié de son temps à se défendre contre eux, je ne vous dirais pas la vérité ; mais vous êtes un grand seigneur, vous vivez trop loin de vos gens pour que leurs défauts, leurs vices

ou leurs calculs puissent vous atteindre. Je puis donc vous confier un de nos petits secrets... Vous êtes incapable de vous en servir jamais...

— Je ne suis peut-être pas si généreux que tu crois.

— Ce n'est pas ce que je veux dire, monsieur le comte ; vous avez mieux à faire que de vous en souvenir...

Sachez donc que tout domestique qui sait sa condition et qui a la prévision de l'avenir, n'est jamais de Paris. Si monsieur le comte s'était occupé de ces choses-là, il aurait remarqué que jamais un domestique n'est de Paris.

— Parbleu, tu as raison... toutes les fois que j'ai demandé à un domestique d'où il venait, c'était toujours de la province.

Voilà une remarque qui me donne à bien penser des Parisiens...

— Remarque superficielle, observation fausse, monsieur le comte, comme tout renseignement de statistique morale produit à l'Académie des Sciences.

Le domestique naît à Paris comme ailleurs, il y a sa famille, mais pour lui seulement : pour son maître le domestique est toujours de province et n'est jamais orphelin...

— Pourquoi ?

— Parce qu'il a toujours besoin d'un père qui se meurt ou d'une mère qui a un procès pour motiver un départ précipité et fondé sur une lettre reçue le matin même...

— Ah ! c'est ainsi...

— C'est ainsi, du moins, que le domestique de M. Amab a présenté la chose à son maître, en lui demandant un congé de huit jours, pendant lesquels il a proposé un suppléant dont il répondait corps pour corps...

— Et ce suppléant, c'était toi ?...

— Oui, monsieur le comte...

— Il a répondu de toi ?...

— J'ai déposé un cautionnement de mille écus pour lui garantir ma bonne conduite et la place à son retour.

— Assez ! dit le comte avec dégoût... Qu'as-tu appris de M. Amab ?

— Je n'ai rien appris de lui par lui, car ce monsieur ne parle qu'avec lui-même, c'est à-dire qu'il pousse des soupirs affreux et murmure tout bas des noms de romans.

— Quels sont ces noms ?

— Julie... Charles...

— Ah ! fit le comte... Et après ?

— Je savais par mon prédécesseur quels étaient cette Julie et ce Charles : jugez donc de ma stupéfaction, lorsque, ce matin, je vois arriver M. Charles Thoré lui-même...

— Tu le connais donc ?

— Monsieur le comte oublie que je suis allé quelquefois porter ses ordres chez ce marchand...

— Drôle ! M. Thoré est un commerçant honorable, une des premières maisons de Paris.

M. Jean fit une humble grimace qu'il assaisonna de l'impertinence suivante :

— Je sais aussi que Mlle Thoré est une des plus belles personnes qu'on puisse rencontrer. .

— Finiras-tu ?

— Eh bien ! monsieur le comte, ce M. Charles est arrivé, et n'ayant pas trouvé ce M. Amab, il a laissé pour lui une lettre que voici.

— Et tu crois que j'aurai l'indignité de décacheter une lettre adressée à un autre qu'à moi ? Oublies-tu que lorsque j'étais jaloux de Léona, je n'ai jamais consenti à cette infamie ?

— Monsieur le comte peut au moins lire l'adresse...

— L'adresse... fit le comte en prenant la lettre sur laquelle étaient écrits le lieu et l'heure du rendez-vous...

Ceci ressemble à un duel, ajouta-t-il après l'avoir lue... Mais pourquoi ce duel ?

Le comte pensa à ce que Léona lui avait dit de Julie et de Victor.

— La cause du duel est sans doute dans la lettre... dit Jean en glissant son doigt sous le pli.

— N'importe... jamais !... dit Monrion, jamais !...

— Jamais, vous !... mais moi... c'est bien différent !

— Qu'as-tu fait, misérable ?

— Ce que j'aurais fait avant de venir ici... si mon maître, M. Amab, avait été chez lui, et si je n'eusse pu disposer que de quelques minutes pour savoir ce que vous m'avez ordonné d'apprendre.

— Misérable ! dit le comte en se levant pour chasser Jean.

Mais il s'arrêta devant la stupéfaction peinte sur les traits du laquais.

— Eh bien ! qu'y a-t-il ?

— C'est triste, monsieur, bien triste... Une jeune fille déshonorée, perdue...

— Ce n'est pas possible !... fit le comte en arrachant vivement la lettre des mains de Jean.

Emporté par ce soudain mouvement, Gustave lut la lettre ; il resta muet, anéanti... désespéré...

Un moment après, il rejeta la lettre à Jean en lui disant :

— Va-t'en, je te chasse...

Jean se retira en mesurant son maître d'un regard de pitié, et Monrion resta seul.

— Oh ! c'est ignoble ! s'écria-t-il tout haut... Comment, partout, toujours le vice sous les plus chastes apparences... Jeunesse, grâce, naïveté, bonne renommée, tout cela n'est qu'un masque plus trompeur... Oh ! c'est affreux !...

Léona avait raison... Cette femme a un instinct du mal qui le lui fait voir à travers les murs les plus épais...

Eh, mon Dieu ! non, reprit-il... elle connaît le monde !... Dans toute amitié, dans toute action, elle parie pour le côté infâme et gagne quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent...

Mais je veux savoir si c'est l'intrigue d'une petite fille hypocrite ou le malheur d'un enfant égaré...

Ah ! s'il en était ainsi, malheur à ce monsieur Amab !... Si le frère ne le châtie pas... c'est moi qui me chargerai de la punition...

Et Monrion se décida à se rendre, dès le lendemain même, chez Mme Thoré, pour savoir à quoi s'en tenir sur le compte de Julie.

De son côté, Mme Thoré, perdue dans ce mystère menaçant, où elle marchait au hasard, avait résolu d'avoir une explication sérieuse avec Amab.

Pour comprendre ce qui en arriva, il est nécessaire de dire comment, après avoir compromis Julie aux yeux de Monrion, Léona engagea Victor dans cette ténébreuse intrigue.

XXVII. — L'ANTRE DE LA LIONNE.

C'était encore la nuit ; c'était celle qui avait suivi le moment de délivrance de Charles et son changement de prison.

Amab avait pénétré dans le parc, comme la première fois ; mais ce soir-là il l'avait traversé sans la moindre appréhension. A cette heure, il était au-dessus de tous les dangers... N'avait-il pas vaincu la veille les scrupules de Léona ?...

Le malheureux, il appelait cela des scrupules !... Ne l'avait-il pas persuadée, du moins le croyait-il, que l'amour oublie tout et pardonne tout, et alors ne lui avait-elle pas dit :

« Venez, et si vous m'accordez la seule preuve d'amour que je vous demanderai jamais, je n'aurai plus peur !... »

Il semblait que Victor dût connaître assez Léona pour trembler devant une pareille restriction ; mais Amab n'accordait pas aux femmes, en réalité, la dixième partie des prétentions qu'elles montrent dans leurs paroles.

Il résolvait beaucoup de difficultés avec ce mot banal :

« Ce sont des phrases... »

Il croyait être prémuni contre elles, parce qu'il se disait que les trois quarts jouent la comédie. Il avait pris tous les refus de Léona pour un masque de coquetterie qu'elle avait hâte de faire tomber.

Tout cela, pour lui, n'était qu'un manége plus ou moins adroit ; parce qu'il soupçonnait la fausseté, il se croyait fort contre la fausseté, sans se douter de la profondeur de ses calculs.

Ceci nous rappelle une anecdote qui nous vient en ligne droite de Rome.

Un jeune homme, qui avait raillé une courtisane, disait en riant :

« Hier, la Bambinella a voulu me prouver qu'elle n'avait rien perdu
» à me perdre : elle m'a présenté à baiser sa main ornée d'un magni-
» fique diamant. Hélas ! la pauvre fille n'a pu me tromper, le diamant
» était faux. »

Huit jours après, le jeune homme mourait ; le diamant était faux en effet, car c'était un poison mortel pour qui l'approchait de ses lèvres.

C'est peut-être là un conte; si c'en est un, il nous sert du moins à montrer, par une image, comment Amab se croyait à l'abri de tout danger parce qu'il soupçonnait une comédie qui, malheureusement pour lui, en cachait une bien plus terrible qu'il ne pensait.

Victor s'imaginait jouer avec une coquette du Gymnase. Cependant Léona l'avait bien averti, mais la vanité l'aveuglait...

Il entra léger, pimpant, joyeux dans la villa... il monta rapidement l'escalier, il traversa le salon, la bibliothèque, entra dans la chambre accoutumée; Léona n'y était pas.

Il vit une porte ouverte, il y pénétra, et se trouva dans un boudoir, bas, sombre, mystérieux, tendu de velours noir à ornements éclatants.

Malgré sa joyeuse disposition, ce boudoir lui parut lugubre; la porte par laquelle il était entré se ferma derrière lui, et il se trouva face à face avec Léona.

Quoi qu'on dise de la coquetterie des Françaises, elle est de beaucoup au-dessous de celle des femmes de l'Orient.

Les belles dames de notre religion et de notre société règnent trop par le cœur et par l'esprit pour avoir ce culte de leur beauté, que lui rendent les femmes esclaves, comme à la seule force dont elles puissent se servir. L'art infini avec lequel elles allanguissent leurs yeux, font briller leur regard et éclater leur sourire, ce pinceau qui achève le sourcil et qui étend la paupière, ces eaux qui parfument les cheveux, qui teignent les ongles de rose; ces poudres qui satinent la peau et qui font courir les veines bleues sur son éclatante blancheur: tout cela est abandonné chez nous aux filles de théâtre et aux vieilles folles qui tiennent ferme à leur jeunesse, ou plutôt à la jeunesse des beaux garçons.

Si Léona eût eu besoin de tous ces appareils pour être belle, elle les eût employés; elle connaissait trop bien la vie pour ne pas savoir que la plupart des hommes tiennent plus à ce qu'on paraît qu'à ce qu'on est. Mais à part les parfums, à part cette atmosphère qui fait respirer l'ivresse, elle n'avait emprunté à l'Orient que le costume qu'elle portait.

Mille fois plus discret que notre costume européen, il n'accuse aucune beauté, mais il les laisse deviner toutes; il cache tout, mais il ne déforme rien. Nous ne voulons pas peindre le visage superbe de Léona, sa taille flexible et imposante, ses pieds nus et blancs, ses mains d'ivoire.

Parmi toute cette soie, cet or, cette gaze qui l'enveloppaient sans l'habiller, une chose était remarquable dans ce costume, c'était son exactitude... exactitude qu'elle avait cru devoir pousser jusqu'à glisser dans sa ceinture un poignard dont le manche s'échappait d'un flot de soie, comme une menace des lèvres roses d'une sultane.

En la voyant, Amab se mit à genoux devant elle. Il eut le bon esprit de penser qu'il devait être fort laid en costume d'élégant parisien près de cette femme qu'il trouvait si magnifiquement belle... et il le lui dit.

Il la remercia de cette éclatante parure.

— Oui, répondit-elle, j'aime ma beauté, et je la fais le plus belle que je peux, pour ceux que j'aime... N'est-ce pas un don du ciel? N'aimez-vous pas votre génie, et ne vous croiriez-vous pas indigne de l'avoir reçu de Dieu, si vous ne le placiez sur le piédestal le plus haut que vous pourrez lui élever?

— C'est un autel qu'il faut à votre beauté, Léona, pour qu'on puisse vous adorer à genoux...

— J'accepte la métaphore, dit Léona en souriant; je l'accepte toute vieille et tout usée qu'elle soit, et je la veux continuer, pour voir si à nous deux nous pourrons faire sortir quelque chose de nouveau... Voyons, Monsieur, êtes-vous de ma religion?

— Je suis de la religion de l'amour...

— Le Dieu des chrétiens ne reçoit pas partout les mêmes hommages, dit Léona; les enfants de Mahomet sont divisés entre eux; et les croyants de l'amour ne lui rendent pas tous le même culte.

— Instruisez-moi donc, répondit Amab; car je n'ai encore, moi, que la religion naïve de l'enfant qui prie le Tout-Puissant sans savoir de quel nom on l'appelle.

— Eh bien! dit Léona en attachant sur Victor ses yeux à moitié clos, êtes-vous de ceux qui donnent à l'amour les heures perdues de leur existence, qui lui font sa part dans les occupations de la vie, comme cet usurier de *Gil Blas* qui écoutait la messe de onze heures à midi, et qui écorchait ses clients de midi à quatre heures: gens d'ordre et de probité qui ne volent rien à l'amour pour leurs affaires, et qui ne prennent rien à leurs affaires pour l'amour.

— Appelez-vous cela, dit Amab en souriant, des gens amoureux?

— Mon ami, dit Léona, ces gens-là sont amoureux comme la plupart des bourgeois de la France sont dévots.

— Eh bien! je répudie cette religion; je n'en veux pas...

— Êtes-vous alors de ceux pour qui l'amour est un joyeux passe-temps, un assaisonnement qui les mène au festin ou à l'ivresse, de ceux qui célèbrent leur dieu dans les chansons à boire, qui lui donnent pour prêtresses des bacchantes, et qui mettent sa statue sur une tonne, ou la promènent sur un char de vendange?

— Ah! Léona, dit Victor, me prenez-vous pour un chansonnier ou pour un commis-voyageur?

— Eh bien! reprit Léona, laissons de côté ces vilenies, et maintenant, répondez-moi franchement: Votre amour est-il de ceux qui cherchent chez une femme l'éclat, la beauté, l'esprit, pour se parer fièrement de leur conquête, qui l'aiment bien plus de l'amour qu'elle inspire, que de celui qu'ils éprouvent; qui l'estiment, non pas au bonheur qu'elle leur donne, mais à l'envie qu'ils excitent?

Amab n'hésita pas à répondre, et cependant sa voix s'altéra, car il y avait en lui un peu de cet amour dont Léona venait de lui parler.

— Non, dit-il: la vanité d'un pareil triomphe n'appartient qu'aux hommes qui ne peuvent pas obtenir d'autres couronnes, et je m'estime plus haut que cela.

— Il y a aussi, dit Léona, une autre vanité: il y a des gens qui aiment une femme comme on aime un beau meuble, une belle maison, ou pour mieux parler, fit-elle en riant tout à fait, qui l'aiment comme on aime une belle étagère.

Ils lui mettent des robes splendides, des parures de diamants, des châles de l'Inde, ils la promènent dans des voitures de soie; ils la chargent de dentelles, ils l'encombrent de bijoux; ils étalent sur elle, autour d'elle, la fastueuse vanité de leurs écus... et ils ont entendu le mot suprême de leur bonheur lorsqu'on dit:

« M. B*** ou M. A*** se ruine pour Mme C***. »

Amab répondit avec un empressement dont la prudence fit sourire Léona:

— Vous ne voudriez pas d'un pareil amour; il ne peut exister qu'à des conditions que je ne puis remplir...

Mais pourquoi toutes ces vaines dissertations de l'esprit? Est-ce mon cœur que vous voulez connaître, est-ce l'amour que j'éprouve? ajouta-t-il, en prenant la main de Léona.

Eh bien!... c'est l'amour esclave, l'amour qui donne sa vie, l'amour qui courbe la tête et qui prie.

Léona devint triste; et, retirant doucement sa main des mains de Victor, elle lui dit d'une voix altérée:

— Comment avez-vous dit?... de quel amour avez-vous parlé?

— De celui qui adore, qui obéit, dit Amab d'une voix suppliante.

— Toujours? dit Léona.

— Toujours, je vous le jure!

Léona parut faire un violent effort sur elle-même pour ne pas céder à la douleur qu'elle éprouvait... et elle ajouta:

— Et cet amour n'aura ni soupçons, ni menaces, ni jalousies?...

— Jamais, dit Amab, qui nageait en pleine séduction d'opéra-comique...

— Et il n'aura ni reproches, ni vengeance?...

— Ni reproches, ni vengeances...

— Malgré tout?...

— Malgré tout...

Léona s'était doucement penchée vers Amab comme pour lire plus avant dans son regard... son front était incliné vers celui de Victor.

Il voulut attirer cette bouche parfumée dont il sentait l'haleine le brûler.

— Ah! vous ne m'aimez pas! s'écria Léona en repoussant brusquement Amab, et en se levant avec un geste de désespoir.

Amab resta étourdi, comme un homme qui a monté degré à degré l'échelle qui doit lui livrer la ville qu'il assiége, et qui tout à coup est brusquement renversé à cent pieds du sommet auquel il allait toucher. Il éprouva un cruel dépit.

Cependant Léona marchait activement, crispant ses mains, essuyant ses yeux, poussant de profonds gémissements; il fallait bien dire un mot à cette inexplicable colère.

— Quel amour voulez-vous donc plus puissant que celui qui donne tout? reprit Amab avec un sourire amer.

— L'amour que je veux, Victor, répondit Léona avec hauteur, n'est

pas un amour esclave..., soumis, tremblant : un pareil amour est une lâcheté ou une hypocrisie. L'amour que je veux, moi...

Elle s'arrêta, et Victor reprit avec dédain :

— Quel est-il ?

— A quoi bon vous le dire ?... cela vous épouvanterait, cela ne vous persuaderait pas... On ne donne à personne les sentiments qu'on éprouve, on ne refait le cœur de personne.

Vous m'aimez comme vous le pouvez, cela doit me suffire... Le reste est un rêve qu'il faut que j'oublie...

— Un rêve ! dit Amab, comme indigné qu'on eût pu rêver p'us qu'il n'avait offert.

Un rire âcre et convulsif de Léona répondit d'abord à Victor.

Puis elle se plaça devant lui, et le mesurant d'un œil dédaigneux, battant le sol d'un pied frémissant, elle lui dit d'une voix sèche et insolente :

— Ah ! mon cher monsieur Amab, que je suis encore enfant et que je connais peu les hommes !

Ce qu'il y avait de cruel et de puissant dans Léona, c'étaient ces brusques changements d'expression de physionomie, ces transitions de plein saut d'un sentiment à un autre.

Elle paraissait joyeuse, facile; elle semblait se plaire à jouer avec les mots et les pensées, et tout à coup un sombre regard, un regret désespéré traversait ce ciel serein et riant.

La folie de la passion venait-elle à parler plus haut que ces désespoirs secrets, et croyait-on la tenir enfin dans son délire, palpitante et épuisée, au même instant la voix mourante se ranimait dans la moquerie, et les frémissements de la fièvre s'achevaient dans les convulsions du rire.



— L'adresse maintenant... dit vivement Léona. — Page 44.

Les dernières paroles de Léona, le ton dont elles avaient été dites, avaient confondu Amab; il se sentit le jouet d'une comédie habilement jouée, et, son orgueil blessé parlant enfin plus haut que le désir, il pensa qu'il était seul avec cette femme, et qu'il arrive un moment où l'on peut oublier que la faiblesse est une protection.

Aussi lui dit-il d'un ton qu'il n'avait jamais osé risquer avec elle :

— Quoi! madame, vous dites que vous connaissez peu les hommes; il en est un cependant qui a pu vous apprendre jusqu'où peut aller leur esclavage et leur délire... Et votre empire sur M. de Monrion...

— Ah! fit Léona avec dégoût...

Mais elle domina encore ce nouveau sentiment et reprit d'un air dégagé :

— Ce monsieur, que je trouvais un sot, les connait mieux que moi. Ce n'est pas supériorité assurément : c'est que l'humanité fait toujours la chance belle aux imbéciles qui la méprisent.

— Ce monsieur vous a-t-il parlé de moi?

— De vous précisément ? jamais, repartit Léona du bout des lèvres.

Seulement, reprit-elle du ton le plus railleur et en faisant crier la soie de sa ceinture sous ses ongles crispés, lorsqu'il me voyait m'enthousiasmer à la lecture d'un livre, à l'aspect d'un tableau, et que je m'écriais, dans l'extase de mon admiration :

« Ah ! je voudrais connaître ces nobles génies ! quelle âme ce doit » être que celle qui » trouve en soi de pareilles inspirations ! »

Gustave riait... et quand je m'irritais de cette gaieté :

« Si c'est une croyance à laquelle vous » tenez, me disait-il, » restez toujours à » distance de ces héros » de votre imagination, ne les voyez » jamais... vous auriez » trop à perdre à jouer » vos illusions contre » la réalité.

» Celui-là, qui s'épuise à scalper les » fibres les plus tendres du cœur humain » pour dire le secret » de ses plus imperceptibles mouvements, » celui-là est un gros » homme qui mange » beaucoup, qui rit à » pleine gorge à travers des dents en » rateau, et qui dépose » ses hommages aux » pieds de quelque » affreuse Maritorne » bourgeoise.

» Tel autre qui sème » les diamants et les » millions dans ses » inventions dramatiques, en remontrerait aux administrateurs des caisses d'épargne.

» Si vous voyiez quel » caractère de cheval, » quelle figure de cheval et quelles manières de palefrenier » distinguent tel peintre qui a traduit dans une plus pure idéalité les idéales figures des » poetes allemands, vous vous refuseriez à penser que Dieu habille si » mal le génie qu'il crée.

» Non, Léona, ajoutait-il, ne demandez jamais à les connaître. Les » vaniteux se font un rôle, les habiles se cachent ; mais aucun d'eux » n'a en lui la millième partie de ce qu'il donne si libéralement aux » autres. »

— Et les paroles que M. de Monrion disait généralement, vous avez trouvé enfin à qui les appliquer, n'est-ce pas, madame? dit Victor avec une sourde colère.

— Peut-être, dit Léona sèchement; mais celles-là ne sont pas celles qui pourraient vous concerner.

— Vraiment?...

Paris. — Imprimerie Walder, rue Bonaparte, 44.

Et que disait-il encore... ce supérieur physiologiste?

— Il me disait, monsieur, qu'il y a parmi vous autres des hommes qui font de l'amour une étude, d'une femme un livre qui parle, qu'ils traduisent et qu'ils vendent.

— Je ne suis pas un romancier, madame.

— Vous, messieurs les peintres, vous en faites un modèle qui pose.

— Le croyez-vous?

— Ne me l'avez-vous pas dit vous-même? et lorsque j'ai essayé de me montrer jalouse de cette belle Julie qui vous a inspiré votre chef-d'œuvre, ne m'avez-vous pas dit qu'elle n'avait été pour vous que ce que je suis peut-être aussi.... moi... un sujet d'études...

— L'amour se distingue aisément de l'admiration.

— Oui, quand l'amour existe...

— Doutez-vous du mien?

— Quelles preuves m'en avez-vous données?

— Ai-je reculé devant rien de ce que vous m'avez proposé?

— Vous y avez eu grand mérite, en effet: vous avez bien voulu monter à cheval, un peu tard peut-être; faire une lieue par un temps délicieux, et entrer chez moi par une brèche trop commode et des portes très-ouvertes.

— Quelles preuves vouliez-vous donc?...

— Quoi! dit Léona dont la colère se rallumait, vous n'en avez trouvé aucune?... aucune?...

— Mais laquelle?...

— Quoi! dans votre position et la mienne, rien ne vous est venu de vous-même... si ce n'est pour moi... pour vous?... Quoi!... vous n'avez pensé à rien? à rien?...



Amab poussé par un délire infernal, fit un pas... Léona se jeta au-devant de lui. — Page 50.

Amab, poussé à bout, répondit alors brutalement:

— Je ne fais pas de sacrifices à qui ne m'en demande pas.

— Ah! s'écria tout à coup Léona avec un transport désespéré... folle... folle que je suis!... Je frappe sur ce cœur pour lui arracher un cri, une plainte, un mot qui me fasse lui pardonner... et rien... toujours rien... ou pis encore... *moi*... rien que *moi*...

Puis elle répéta avec dédain les dernières paroles de Victor:

« Je ne fais pas de sacrifices à qui ne m'en demande pas. »

— Ah! reprit-elle... égoïsme!...

— Léona, fit Victor avec colère, vos dédains deviennent des insultes.

Léona se tourna vers lui, et, le couvrant d'un regard de superbe dédain, elle s'écria:

— Est-ce qu'on demande, monsieur? est-ce qu'on laisse demander?... Mais moi, monsieur, moi qui ne suis qu'une femme, reprit-elle, la pâleur sur le front, si je savais qu'un homme possède un secret qui peut vous perdre... mais cet homme... je ne sais comment... mais je le réduirais au silence... pour vous d'abord, pour vous épargner un souci, une crainte...

Et si j'étais faite comme vous, si j'avais cet égoïsme ardent qui vous rend le but de toutes vos passions, je le tuerais encore... oui, je le tuerais, pour que cet homme ne pût pas m'humilier dans celui que j'aime.

Après cette violente sortie, Léona tomba sur un divan, et se mit à fondre en larmes. Victor s'approcha d'elle... et lui dit doucement:

— Je vous comprends, Léona... et si vous le voulez....

Il s'était remis à genoux devant elle; il avait repris ses mains et la suppliait... elle se dégagea doucement:

— Oh! non, monsieur, reprit Léona avec plus de tristesse que de colère, vous ne me comprenez pas... Vous prêtez un sens exact à l'exagération de mes paroles... on dit cela... on ne le fait pas... mais on a un mot qui console...

Ah! mais il faut donc tout vous dire... ajouta-t-elle en le regardant à travers ses larmes. Quelle est la femme, à qui l'homme qu'elle aime propose un crime et qui l'accepte... aucune, croyez-moi... Seulement, j'attendais, moi... j'attendais, oui... une menace, un transport de rage, une fureur jalouse qui vous eût fait crier à mes pieds:

« Non, non, Léona,
» l'homme qui t'a insultée, l'homme devant qui, toi et moi,
» nous ne pouvons plus
» passer que la honte
» au front, cet homme
» ne peut pas vivre... »

Oui, c'est vrai, j'attendais ce mot... et c'est moi qui alors vous aurais prié à genoux... c'est moi qui aurais alors demandé grâce à cet amour que j'aurais enfin vu éclater dans ses transports insensés...

Mais rien, rien... cela ne vous trouble pas... cela ne vous indigne pas... vous n'y avez peut-être jamais pensé.

La parole triste de Léona fit résonner en Victor des sentiments muets jusqu'à cette heure, et il répondit d'un ton sombre et amer:

— Vous vous trompez, Léona, j'y ai pensé bien souvent.

— Est-ce vrai? lui dit Léona en attachant sur lui un regard palpitant...

— Oui, reprit-il en baissant les yeux devant ce regard qui le brûlait; mais à de pareilles vengeances... il faut un prix que vous êtes trop habile à refuser... pour que vous ne soyez pas parfaitement maîtresse de vous.

Un gémissement sourd et profond s'échappa de la poitrine de Léona.

— O mon Dieu !... fit-elle, je n'ai pas assez fait pour le persuader... Faut-il donc tout lui dire?

Eh bien! Victor, quand vous êtes là, quand vous me parlez, quand je vous regarde!... je ne vis plus en moi... la fascination qui m'entraîne à vous est si puissante, que rien ne m'appartient de mon être, pas même le mystère de mes pensées : je vous dis tout... et quand vos mains pressent les miennes, il me semble que ma vie s'en va pour se joindre à la vôtre.

— Vous m'aimez ainsi, Léona ? dit Victor qui osa enfin se livrer à ce regard fauve et brûlant dont elle semblait vouloir l'embraser... Vous m'aimez ainsi, et vous n'avez pour moi que dédain, raillerie...

— C'est qu'à l'heure où je n'entends plus, où je ne vois plus, où je ne sens plus rien de ce qui n'est pas vous, c'est qu'à l'heure où l'amour m'enveloppe assez tout entière pour me séparer du passé, de l'avenir, du monde, de ses devoirs, de la foi jurée à un autre, de la pudeur, pour me laisser seule avec vous; c'est qu'à ce moment où tout n'est plus rien, ou plutôt où tout, c'est toi... c'est qu'à ce moment, Victor... il y a tout à coup un fantôme qui se lève entre vous et moi, qui me saisit tout éperdue dans ma folie, et qui me jette froide et glacée dans ma vie..... dans ma vie comme vous me l'avez faite.

— Oh! Léona!... Léona! ne me dites pas cela...

— Car, reprit-elle avec un de ces désespoirs superbes qui remuent le cœur avec des aiguillons de feu... l'amour m'a pu tout faire oublier... tout, excepté cet homme... Il est là... tiens, à côté de toi... il m'insulte, il t'insulte aussi...

Pourquoi me regardes-tu comme une folle! reprit Léona avec ce rire désespéré qui éclate sous les larmes. Oh! la superbe conquête que vous allez obtenir, mon maître... la belle maîtresse à qui vous allez vouer votre existence! le noble amour à qui vous allez confier votre cœur... la fière courtisane dont vous avez vaincu l'avarice... la terrible coquette dont vous avez déjoué les manéges...

Oui, reprit Léona, dont la fureur oubliait la phrase commencée pour l'achever au hasard... oui, quelle que je sois, à quelque titre que vous m'aimiez... que tu espères en moi la fée aimée et inconnue qui doit protéger ta vie, la compagne dévouée qui doit te suivre pas à pas, la maîtresse éclatante dont tu voudrais te faire un triomphe... toujours, entendez-vous... toujours... même à l'heure où ma folie me livrera à toi-même comme une courtisane, j'entendrai une voix qui te dira :

« Pauvre dupe!.. cela ne coûte pas tant de peine... je le sais, » moi...»

— Léona, taisez-vous... dit Amab avec un sombre transport.

— Mais je l'entends, moi, reprit-elle avec épouvante et en se pressant contre Amab, qui la prit dans ses bras, je l'entends, cette voix : ne l'entends-tu pas?

— Taisez-vous... taisez-vous...

— Mais c'est elle qu'il faut faire taire... oh! c'est à en être folle... le voilà... je le vois... il me poursuit...

Ah! s'écria-t-elle en s'arrachant des bras d'Amab, ne trouverai-je pas un homme qui me délivre de ce fantôme?...

— Mais où est-il, ce fantôme? où puis-je le retrouver? s'écria Victor que ce délire avait insensiblement gagné.

Léona s'était levée, et pâle, l'œil fixe devant elle, frémissante, elle disait en mots entrecoupés :

— Non... non... partez, fuyez... vous me faites peur... je ne veux pas... je ne veux pas... être à vous par un crime...

— Léona, je te le jure, je te vengerai.

— Non... non... je me vengerai seule... il est temps.

— Léona... où allez-vous?...

— Que vous importe!...

Léona avait l'œil hagard, et semblait privée de sa raison.

Elle s'arracha des mains de Victor qui voulait la retenir.

— Ah! laissez-moi donc, monsieur... s'écria-t-elle en sortant rapidement du boudoir.

Victor la poursuivit dans le fond de la chambre où elle venait d'entrer.

Il crut voir et vit en effet Charles profondément endormi... C'était comme un rêve affreux...

Léona était déjà près de lui. Elle tenait à la main le poignard qu'elle avait pris à sa ceinture...

Victor se précipita sur elle et le lui arracha.

— Eh bien! soit, lui dit Léona en lui montrant Charles du doigt... va, puisque tu le veux... oui...

Amab, poussé par un délire infernal, fit un pas...

Léona se jeta au-devant de lui.

— Ah! merci, lui dit-elle, en lui arrachant le poignard et en le jetant loin de lui... je n'en voulais pas plus... Suis-moi...

XXVIII. — LE VERTIGE.

Ils ne s'arrêtèrent que dans la chambre qui précédait le boudoir.

Tous deux étaient pâles, bouleversés, comme ces voyageurs égarés qu'une main rapide vient de repousser à quelques pas du précipice vers lequel ils marchaient et dont ils ont alors mesuré la profondeur.

Amab était tombé sur un siége, anéanti, incapable d'un effort quelconque... Tous deux gardèrent le silence...

Léona l'observait.

Elle se demandait si elle avait assez brisé l'énergie de cet homme pour lui demander ce qu'elle voulait véritablement de lui...

Enfin Amab regarda à son tour Léona... Elle se détourna... Il s'approcha et s'assit près d'elle... elle pleurait.

— Léona, qu'avez-vous? lui dit-il.

— Rien, reprit-elle d'une voix douce et résignée... je pleure... sur moi...

— Doutez-vous de votre pouvoir maintenant?

— Oh ! non, reprit Léona en se mettant à genoux devant Victor, je n'en doute plus... Pardonnez-moi... pardonnez-moi...

— Oh! dit Amab, dont la sombre agitation ne s'était pas encore épuisée... ce crime... je l'aurais commis...

— Avez-vous donc cru que je le voulais?

— Quoi... ce désespoir... ces menaces...

— C'était une épreuve, Victor...

— Une épreuve... reprit-il avec colère... Ainsi, quand ma main tenait ce poignard... quand... j'allais frapper... vous étiez tranquille... vous regardiez railleusement... le maladroit automate que vous faisiez marcher.

— Non, sur mon âme, non, lui dit Léona avec un accent de sincérité; j'ai fait ceci comme je fais toutes les actions de ma vie, au hasard... et en souriant d'abord à cette pensée comme à un jeu facile...

Mais j'avais à peine vu dans votre regard luire comme un éclair la pensée de ce crime, à peine vous ai-je vu frémir et chanceler dans le délire où je vous précipitais que le vertige m'a prise aussi, et j'ai trouvé possible et juste la pensée abominable que vous acceptiez comme juste et possible.

— Est-ce vrai ? dit Amab.

— Et c'est vrai comme il est vrai que je t'aime, dit Léona.

Oui, il y a eu un moment où j'ai pris ce poignard avec la volonté de tuer cet homme, et je te l'ai laissé prendre dans l'espoir que tu le tuerais.

— Et sans toi je l'aurais fait, Léona.

— Oh! merci, mon Dieu ! s'écria Léona en joignant les mains et en levant les yeux au ciel avec une sainte conviction; merci de l'éclair de raison que vous avez fait luire à mes yeux dans ce moment d'égarement.

Oh! non, non, Victor, ce n'est pas moi, moi qui t'aime, qui voudrais jamais flétrir tes mains d'un meurtre, vouer au remords cette noble existence promise à la gloire ; non, tu ne l'as pas cru ; pardonne-moi.

Léona se reprit à pleurer, et ajouta d'une voix désolée :

— Pardonne-moi et fuis-moi ; trop de passion bouillonne dans mon cœur; je ne voudrais pas le mal, et je le ferais peut-être ! Il peut venir une heure où le rayon qui nous a sauvés tous deux ne luira pas à mes yeux; et maintenant, maintenant que je sais que tu m'aimes, maintenant que je sais que tu es faible et qu'on peut t'égarer, je ne veux pas te laisser exposé aux funestes conseils que mon amour ou ma jalousie pourraient te donner.

Victor écoutait Léona et s'abreuvait de cette atmosphère enivrante qui environnait cette femme dans les larmes comme dans la colère.

— Va-t'en, va-t'en, lui dit-elle, toi seul m'auras connue tout entière, et toi seul me plaindras peut-être. On m'a fait tant de mal en ce monde, et toi aussi, Victor, tu m'en as fait.

Oh ! tu ne me connaissais pas, et je te le pardonne.

Mais cela fait-il que je ne doive pas souffrir ? cela fait-il que je ne doive pas rêver une vengeance ? cela fait-il que cet homme ne soit en-

core là, près de nous, prisonnier encore, m'appartenant encore tout entier, et qu'il faudra pourtant que je le laisse échapper, car je ne le tuerai pas, moi, et je ne veux pas que tu le tues.

— N'est-il pas un moyen plus noble de le forcer au silence? n'ai-je pas prouvé déjà, dit Victor, que je sais comment on manie l'épée?

— Un duel! pour quelle cause? s'il la comprenait, ne se hâterait-il pas de le dire, et sa mort ne te rendrait-elle pas odieux, plus encore... ridicule? odieux d'avoir frappé l'enfant d'une famille qui est presque déjà la tienne, ridicule d'avoir vengé une femme comme moi d'un outrage dont tu étais le premier auteur?

— Il faut pourtant, dit Amab, il faut que cet homme se taise.

— Oh! reprit tout à coup Léona en s'asseyant près de Victor, j'avais bien pensé à quelque chose.

— Qu'est-ce donc?

— Non, dit-elle, non, ce serait aussi coupable, quoique aucune loi, ajouta-t-elle, ne punisse de pareils crimes.

Non, voyez-vous, Victor, je raisonne toujours avec l'esprit pervers que m'a fait ma misérable vie, et je ne reconnais l'indignité de mes projets qu'à l'instant où je veux vous y associer; oui, c'est là le privilége de ceux qui n'ont jamais mal fait, de faire ressortir dans toute sa laideur le crime qu'on veut faire marcher côte à côte avec eux; non, vous dis-je, ne me demandez pas ce que j'avais imaginé, ne me forcez pas à me montrer à vous avec tout ce qui peut me passer d'infâme et de cruel dans l'esprit.

Charles vivra, Charles pourra dire à tout venant que Léona de Cambure s'est livrée à lui comme une prostituée; ce sera ma punition pour vous avoir aimé.

— Mais je ne le veux pas, moi, dit Amab, mais je le forcerai à se taire.

— Le pouvez-vous? dit vivement Léona; avez-vous contre lui un de ces secrets avec lesquels on fait un échange de silence?

Pouvez-vous lui dire :

« Si tu parles jamais, je parlerai à mon tour? »

Cette famille si obscure est-elle en même temps si respectable qu'on ne puisse la menacer de la rendre célèbre par un scandale éclatant?

Ce père si fier de son fils, n'est-il que ridicule? sa mère, qui a dû être si belle, est-elle irréprochable? cette jeune fille qui vous aime, Victor, qui se laisse aller si follement à un amour que vous ne partagez pas, n'a-t-elle pas été entraînée par cet enthousiasme insensé à des démarches innocentes peut-être, mais assez imprudentes pour qu'on puisse menacer un frère de les révéler?

Ceci n'est pas un crime, ceci, n'est se servir loyalement d'une arme loyale pour se protéger soi-même. Dans tous les cas, c'est celui qui attaque qui est le coupable; car c'est en parlant qu'il autorise à parler l'homme qui ne veut que se taire.

Eh bien, Victor, ne savez-vous rien qui puisse nous protéger?

— Rien... dit Victor.

Ainsi le poison coulait doucement dans l'oreille d'Amab : aussi chercha-t-il avec anxiété dans sa mémoire une action ou un mot dont il pût se servir contre Charles; mais rien ne lui vint en aide, et il finit par s'écrier avec colère :

— Non, c'est impossible, ils sont invulnérables.

— Ah! fit Léona avec une amère expression, il y a des gens heureux.

— Oui, reprit Amab, le bonheur accompagne quelquefois la vertu.

— Sans doute, reprit Léona, et ce n'est pas leur bonheur que j'envie : c'est cette vertu qui ne leur appartient même pas.

— Que voulez-vous dire?

— Eh! mon Dieu, fit Léona brusquement et en se levant, cette jeune fille si pure, si invulnérable dans son innocence, si, au lieu d'adresser son amour à un homme qui a longtemps fermé les yeux pour ne pas le voir, à un homme qui, forcé enfin de le reconnaître, s'en est éloigné avec fermeté; si, au lieu de s'adresser à vous, qui avez compris les devoirs de la vie dans ce qu'ils ont de plus sévère, elle eût rencontré, je ne dis pas un de ces misérables comme celui auquel vous m'avez jetée, mais un de ces hommes comme ils sont presque tous, dont la vanité ne peut résister à l'attrait de l'amour qu'ils inspirent, à un de ces hommes, enfin, pour qui une femme ne compte que pour un plaisir qui a un nom différent du plaisir de la veille.

Oui, ajouta Léona avec une sourde colère... oui, si elle s'était adressée à un autre qu'à vous; oui, cette jeune fille, encore si pure, serait déjà une fille perdue, et si son secret était entre vos mains, vous feriez taire son frère.

Mais vous l'avez respectée, ajouta-t-elle avec dédain, et il faut que ce soit moi qui souffre, moi seule. Eh bien! soit, je souffrirai.

— Léona, dit brusquement Amab, est-ce donc une lâcheté, au lieu d'un crime, que vous me proposez? Voulez-vous donc que je séduise cette enfant?

— Oh! non, dit Léona avec une fierté superbe, vous vous trompez, monsieur, je ne veux rien, je ne demande rien; et puis, ajouta-t-elle en haussant les épaules, vous êtes fou.

A quoi vous mènerait une pareille lâcheté?

— A vous venger, peut-être.

— Et quelle récompense en attendriez-vous?

— N'ai-je pas été sur le point de commettre un crime pour vous obtenir?

— Et vous viendriez dans mes bras, dit Léona, en sortant des bras de cette femme, et vous me demanderiez mon amour, et je vous le donnerais?

Oh! vous ne me connaissez pas, Victor. Non, non, je n'ai point ces incommensurables passions de roman qui absorbent dans leur violence les puérils préjugés de l'amour.

Je ne sais pas séparer, comme certaines âmes, l'esprit de la matière. Je veux qu'on m'aime comme une reine, mais je suis jalouse comme une portière.

Je suis faite ainsi, bizarre, pleine de contradictions si vous voulez; mais enfin je n'en fais souffrir personne; vous ne me vengerez ni par la mort du frère, ni par le déshonneur de la sœur; je vivrai avec ma honte, et je m'y ferai peut-être, puisque vous seul, qui pourriez m'en sauver, vous ne trouvez que des moyens coupables dont je ne veux pas, et que vous repoussez.

— Mais comment voulez-vous qu'on vous serve? s'écria Amab : je vous écoute, et j'épie dans vos paroles un mot qui me mette sur la voie que je dois suivre; car, à mon tour, je vous connais aussi, Léona, vous voulez votre vengeance...

— Oui, je la veux!

— Et peut-être déjà ne la cherchez-vous plus, seulement vous n'osez pas me la dire.

Léona lui montra du doigt le boudoir qu'ils venaient de quitter, et répondit :

— Après ce qui s'est passé là, vous dites que je n'ose pas?

— Eh bien donc! une fois au moins... parlez clairement, répliqua Victor, ne tentez point mon intelligence, dites-moi ce que vous avez imaginé, et je vous dirai franchement si je peux ou si je veux le faire.

— C'est qu'en vérité, dit Léona, ce serait une si mièvre intrigue, après les tragédies que nous venons de jouer, ce serait un si misérable moyen dans une si fatale position...

— Mais enfin, dit Amab, de quoi s'agit-il?

Léona avait ce grand art de savoir se faire arracher mot à mot, ce qu'elle brûlait de dire; elle savait aussi, selon ses projets, donner ou ôter de l'importance à la révélation qu'elle allait faire.

Aussi répondit-elle encore :

— Non, non, Victor, si vous me refusiez, vous m'humilieriez, et si vous ne me refusiez pas et que le succès nous échappât, vous ne me pardonneriez pas de vous avoir fait faire une si sotte démarche.

— Dites-la-moi du moins, pour que je puisse la juger.

— Ne m'avez-vous donc point comprise tout à l'heure, reprit Léona, quand je vous demandais si cette jeune fille avait fait une action non pas coupable, mais seulement imprudente, et quand j'ai ajouté que si on pouvait la prouver, ce serait assez pour forcer son frère au silence.

Ainsi faire sortir cette jeune fille de chez elle, à l'insu de sa mère, pour un rendez-vous où vous n'iriez pas, ce serait plus qu'il n'en faudrait.

Léona, qui épiait l'effet de ses paroles, s'arrêta.

Amab ne parut point persuadé de l'excellence de ce moyen, et répondit d'un ton assez froid :

— Tant de circonstances pourraient faire avorter une pareille intrigue, qu'il serait peut-être maladroit et imprudent de la tenter.

— Je vous le disais bien, reprit Léona en se mordant les lèvres, cela n'est pas possible, vous ne deviez pas vouloir vous y prêter, et, dans tous les cas, cela ne devait pas réussir. N'en parlons donc plus.

Cependant ma position devient insupportable : l'absence de M. Charles Thoré peut enfin éveiller l'attention de la police, qui ne se conten-

terait peut-être pas, comme sa famille, des assurances que vous lui apportez tous les jours.

Il faut que ce jeune homme soit libre.

Léona s'arrêta encore, et, reprenant la sombre expression qui avait épouvanté Amab, elle s'écria :

— Oui, il faut qu'il soit libre... ou qu'il disparaisse.

— Qu'osez-vous dire? s'écria Amab.

— Oh ! Monsieur, fit Léona avec hauteur, ceci ne regarde que moi. Seulement, ajouta-t-elle avec dédain, puis-je compter qu'en cas de malheur, je ne vous trouverai point parmi les témoins qui pourraient contribuer à me faire condamner?

— Mais vous aviez horreur d'un pareil crime, dit Amab avec un nouvel effroi, c'est vous-même qui m'avez arraché des mains le poignard que vous m'y aviez mis; faut-il que cette funeste pensée se présente encore à vous !

— Il faut, s'écria Léona en se levant avec un nouveau transport de colère, il faut que je sorte de l'affreuse position où je suis. Finissons-en, Victor...

Vous ne pouvez rien pour moi, rien, n'est-ce pas ? eh bien ! laissez-moi agir à ma guise.

— Mais que voulez-vous enfin? dit Amab, dont la raison chancelait au milieu de ces attaques qui l'assaillaient de tous côtés.

— Ce que je veux? rien... ce que je voulais...

Mais, Monsieur, je ne vous demandais qu'un mot, une lettre, un billet, que je n'aurais pas envoyé peut-être... ce que je voulais? rien... c'était seulement de paraître vouloir me venger; mais rien, rien, ajouta-t-elle en frappant du pied avec fureur... Rien, je n'obtiens rien...

Eh bien, soit, Monsieur, seulement ne vous plaignez pas si je prends un parti violent, vous l'aurez voulu.

— Mais, dit Victor, ce billet même, si je consentais à l'écrire, n'obtiendrait pas l'effet que vous en attendez; Julie ne se rendrait pas à un rendez-vous que je lui donnerais.

— Vous doutez de vous, fit amèrement Léona ; vous doutez de vous vis-à-vis de Mlle Thoré : c'est une modestie que vous n'avez pas eue avec moi; mais la question de savoir si elle viendrait, est inutile à discuter, car vous ne voulez pas écrire.

— Mais que lui écrire, et comment demander un rendez-vous à une jeune fille à qui jamais je n'ai adressé un mot d'amour?

— Je vous assure, monsieur, que cela ne serait pas embarrassant du tout.

— Mais comment vous y prendriez-vous?

— Ah ! mon Dieu ! dit Léona avec indifférence, il suffirait de ceci :

« Mademoiselle,

» Par le plus étrange événement, événement qu'il m'est défendu de vous expliquer, vous seule pouvez sauver votre frère de la position où il se trouve.

» Si vous avez le courage de venir le demander demain soir, dans la maison où vous êtes allée avec moi pour savoir ce qu'il était devenu, votre frère vous serait rendu à l'instant même. »

— Mais ce billet même, si je le lui écrivais, dit Amab, la défendrait contre une calomnie, en expliquant à tous la cause de ce rendez-vous.

— Oh! fit Léona, à tout et toujours des objections ; je joue vraiment un rôle trop misérable, monsieur. Je me fais l'effet de ce malheureux qui va demander cent mille écus à emprunter à un usurier, et qui descend ses prétentions de refus en refus jusqu'à mendier cent sous qu'on lui refuse encore.

Tenez, Victor, une fois pour toutes, écrivez ce billet-là tout de suite ; il est stupide, inutile, je le sais. Vous ne le remettrez pas...

Je l'anéantirai quand vous voudrez ; mais enfin écrivez-le, écrivez-le, mon Dieu!... Ecrivez-le pour que j'aie obtenu quelque chose, quoi que ce soit.

Léona avait eu tant de soin de dire à Victor qu'elle était folle, qu'elle se laissait aller à des impressions soudaines, à des volontés capricieuses, que Victor se crut quitte à bon marché des exigences de Léona en satisfaisant ce dernier caprice, et d'ailleurs, ne se réservait-il pas au fond de l'âme de prévenir Julie contre l'envoi de ce billet?

Il l'écrivit donc.

Puis, quand il eut fait cette petite lâcheté, il se tourna vers Léona et lui dit en le lui remettant :

— Etes-vous contente?

— Oui, reprit-elle avec son plus gracieux sourire, en prenant le billet qu'elle cacha dans son sein, et en contemplant Amab de ce regard caressant et farouche de la panthère rassasiée qui veut encore jouer avec les restes de sa victime.

— Mais enfin, lui dit Amab, que décidez-vous du sort de ce malheureux Charles?

Une de ces idées extravagantes qui surgissaient si souvent dans la tête de Léona la fit alors rire aux éclats, et elle répondit à Amab :

— Si je le forçais à m'épouser, ce serait le meilleur moyen de le faire taire.

— Ce ne serait pas le moyen de le punir, dit Amab d'un air tendre; car il voulait avoir enfin le prix de sa complaisance.

— Vous avez tort de vous moquer de mon idée, lui dit sérieusement Léona : il n'y a que deux hommes qui puissent m'épouser de manière à me justifier : lui ou vous.

— Moi? dit Amab qui frissonna, malgré lui, à cette parole, et dont tous les désirs reculèrent à cette pensée.

— Oui, vraiment, reprit Léona du ton le plus simple et le plus naturel, car jamais personne ne voudrait croire à une aventure comme la mienne, lorsque vous, qui devez la savoir mieux que qui que ce soit, vous consentiriez à me donner votre nom.

Amab était horriblement embarrassé de cette atroce plaisanterie.

Léona lui dit amèrement :

— Il paraît que de cette dernière façon, je punirais cruellement l'un des deux hommes à qui j'ai le droit d'en vouloir.

Ah ! vous ne m'aimez guère, monsieur Amab, ajouta-t-elle en souriant.

— N'abordez jamais un pareil sujet, répondit Victor d'une voix sombre.

— Soit, dit Léona, je ne vous en parlerai plus jamais, et je crois que nous ferons bien d'en rester où nous en sommes... Qui sait? peut-être un jour est-ce vous qui me demanderez à m'épouser...

Qu'en dites-vous?... Pourquoi ne répondez-vous pas?...

— C'est qu'en vérité, s'écria Victor avec violence, je ne sais ce que vous voulez de moi; c'est que je me perds à vous suivre dans les caprices incertains de votre esprit et de votre cœur.

Êtes-vous bonne? êtes-vous méchante? m'aimez-vous? ne m'aimez-vous pas? suis-je un instrument dont vous vous servez pour un projet inconnu, ou suis-je celui que vous m'aviez dit attendre comme un amant?

Je suis entré ici le cœur ivre d'espérance, et j'en sors honteux et humilié.

Eh bien ! je vous l'avoue, Léona, j'ai peur de vous; j'ai peur de mon amour; vous m'avez trop montré où vous pouviez le mener : je croyais vous avoir comprise, et j'ai voulu lutter avec vous : je m'avoue vaincu; chassez-moi si vous voulez ; mais ne me rappelez pas pour des scènes pareilles à celles que vous m'avez forcé de subir, je n'aurais plus la force de les supporter; j'ai le corps rompu, l'esprit brisé ; je n'en puis plus.

Léona écoutait Amab d'un air triomphant; elle semblait se demander s'il n'y avait pas un côté par où elle pût encore le blesser.

Sans doute, elle le découvrit, car elle se prit à rire tout bas, et dit à Victor :

— Ah çà, est-ce que vous croyez maintenant un mot de ce que vous avez vu et entendu cette nuit? Mais vous êtes fou, mon bon ami, et je vous assure que vous étiez fort amusant.

J'avais promis la comédie à Charles, et je la lui ai donnée, si ce n'est que je crois qu'il a eu peur quand il vous a vu prendre si sérieusement votre rôle d'Égisthe.

— Quoi ! dit Amab pâle de colère, Charles...

— Charles, dit Léona en ricanant, est ici depuis quinze jours, et il demeure avec moi, et il ne paraît pas s'y ennuyer.

— Et il a entendu tout ce que vous m'avez dit?

— Il le savait d'avance...

— Tout ce que je vous ai dit?

— Vous avez très-peu parlé.

— Oh! dit Amab, malheur à lui, malheur à vous! vous vous êtes vengée sur moi, je me vengerai sur lui.

— Je vous en défie, lui dit Léona.

— Adieu, Madame, dit Amab, vous me reverrez plus tôt que vous ne pensez.

— Je l'espère bien ainsi, répondit-elle avec un sourire gracieux. Revenez bientôt.

— Oh ! Madame, c'est trop d'insulte, dit Amab hors de lui et qui sentait sa raison prête à l'abandonner. Adieu... adieu, pour toujours, fit-il en cherchant à ouvrir la porte qui résistait à tous ses efforts.

Puis il ajouta :

— Prétendez-vous aussi me retenir comme votre prisonnier?

— Oh! non... non, Victor, dit tristement et sérieusement Léona, non, quittez-moi avec la pensée que j'ai voulu me railler de vous... allez-vous-en en pensant de moi que je suis la plus audacieuse comédienne qui soit au monde, je le veux bien ; je viens de me donner à moi-même le dernier mot de votre caractère.

Ainsi, je vous ai dit une chose incroyable, impossible, je vous ai dit que j'avais voulu vous rendre ridicule aux yeux de Charles, je vous ai dit... mais en vérité c'est une si absurde plaisanterie, que je l'ai déjà oubliée... et vous y avez cru sur-le-champ, sans discussion, sans étonnement; à défaut de votre raison, votre cœur ne m'a pas défendue; j'ai été pour vous une femme qui joue avec la honte que vous lui avez value.

Allez, Monsieur, allez, je ne vous retiens pas; je sais de vous tout ce que je voulais savoir; c'est encore l'heure où vous pouvez sortir mystérieusement de chez moi. Je ne veux pas vous exposer à rougir, si l'on savait que vous y êtes venu.

Léona ouvrit elle-même, en la touchant seulement du bout du doigt, la porte qui avait résisté à tous les efforts de Victor.

— Adieu, Monsieur, lui dit-elle, adieu.

Amab fut pris d'un vertige inouï.

La porte ouverte, il regarda Léona, fit un pas vers elle qui souriait, recula tout aussitôt avec épouvante, et, la tête perdue, l'esprit bouleversé, il s'échappa aussitôt en s'écriant :

— C'est à en devenir fou!...

Léona, en le voyant partir, répéta encore le mot qu'elle avait dit à chaque fois qu'il était sorti d'avec elle:

— Il y viendra.

La journée qui suivit cette nuit se passa pour Amab dans une sorte de vertige qui était la suite des violentes secousses qu'il avait éprouvées. Livré à lui-même et à ses réflexions, il cherchait le sens de ce qu'il avait vu et entendu, et ne pouvait le trouver.

Quelquefois même il doutait de la réalité des faits et se demandait si cette nuit ne s'était pas passée pour lui dans un rêve fantastique, impossible, insensé, et dont le souvenir ébranlait encore sa raison. Il lui fallait, pour ainsi dire, le témoignage matériel de son absence de sa maison pour ne pas croire qu'il avait été chez lui-même en proie à une fièvre poussée jusqu'au délire.

Alors il se rappelait tout, chaque parole, chaque geste, chaque regard, chaque intonation; et quand il se replaçait en face de tout cela, sa raison recommençait à flotter, incertaine de ce qu'il devait croire, du but que l'on avait voulu atteindre.

Il essaya d'écrire, et sa lettre achevée, il n'osa l'envoyer à Léona. Il voulut retourner chez elle, et prêt à partir, il recula devant l'idée de se remettre en face de ce fantôme changeant et trompeur, de ce démon railleur et cruel qui avait pris l'enveloppe d'une femme.

Ce fut après s'être encore épuisé dans cette lutte avec ses souvenirs, qu'il prit une résolution décisive, soudaine, irrévocable : celle de ne jamais revoir Léona.

Il ne voulait plus s'exposer à la tentation infernale que cette femme portait en elle; et pour se maintenir dans cette sage résolution, il résolut de mettre entre lui et Léona une barrière que son honneur lui défendrait de franchir.

Il se résolut à demander formellement la main de Julie.

XXIX. — STRATÉGIE. — MARCHE SECRÈTE DE L'ENNEMI.

Avant de commencer le récit de la scène qui eut lieu chez M. Thoré et des aventures qui en furent la suite, nous prions ceux qui nous lisent de vouloir donner un peu d'attention aux indications précises des heures.

Les événements que renferme cette nuit s'y trouvent casés dans un espace si précis, que quelques minutes de différence dans leur combinaison eût pu les faire tous échouer.

Mais une volonté ferme et une audace incroyable les arrangèrent si bien que chacun y trouva sa place.

Qu'on s'imagine un savant général qui a prévu la bataille, qui distribue ses corps d'armée, qui arrête l'heure de chaque attaque, qui en trace la marche et qui prévoit une victoire infaillible.

Telle était Léona à l'heure où nous l'avons laissée.

Et qu'on suppose maintenant que le savant général soit soudainement averti qu'au lieu d'accepter le combat, l'ennemi s'apprête à fuir et à se réfugier derrière des forts inexpugnables.

Alors l'habile capitaine sort tout à coup de ses combinaisons savamment calculées, il les remplace par de soudaines attaques, des marches hardies, des mouvements rapides inspirés, minute à minute, par les circonstances, et il ressaisit la victoire près de lui échapper.

Telle fut Léona dans cette nuit où tout parut perdu pour elle.

Le lendemain de ces luttes imprévues, il se trouve des juges qui découvrent, dans la combinaison de la veille, mille endroits par où elle devait périr : là, se trouvait un poste dégarni ; là, un passage par où l'on pouvait échapper. Il résulte enfin de tous les commentaires du lendemain, que le vainqueur a été un imprudent et un fou : et ces gens-là ont raison.

Seulement l'imprudent reste un homme de génie, car quoi qu'on dise, il n'y a pas de plus sûre couronne que le succès.

Il était sept heures.

La famille de M. Thoré se trouvait réunie dans l'appartement du premier : contre l'ordinaire M. Villon était absent, car, depuis la disparition de Charles, le jeune commis était admis plus intimement dans les habitudes de la famille.

Quand le malheur entre dans une maison, il ferme d'une main la porte aux indifférents, et l'ouvre de l'autre aux cœurs véritablement dévoués.

L'aristocratie marchande de M. Thoré avait changé en habitude journalière les rares exceptions où il daignait admettre M. Villon à sa table; et quoique Mme Thoré fût plus persuadée que jamais que l'amour du jeune commis ne serait jamais qu'un ennui pour sa fille, elle aimait à voir M. Villon près d'elle, M. Villon toujours prêt à écouter ses plaintes, toujours prêt à croire à sa moindre espérance, toujours prêt à se mettre en campagne, à l'apparence d'une découverte possible.

Il est vrai de dire que, ce jour-là, M. Villon avait annoncé qu'il se croyait enfin sur les traces de Charles.

On l'attendait avec la plus grande anxiété et on n'attendait rien que de lui, car Victor avait tant de fois trompé les espérances de la famille en promettant des nouvelles plus certaines, que déjà l'on commençait à considérer sa prétendue intervention comme une excuse à ses visites assidues.

Cependant, Victor arriva comme de coutume; mais, ce soir-là, il avait un air solennel, mystérieux, empressé, et après les premiers moments toujours employés à des paroles d'autant plus inutiles qu'elles sont convenues d'avance, il dit à Mme Thoré :

— Madame, je suis venu ici pour vous dire des choses, et vous révéler un secret que toutes les oreilles ne doivent pas entendre, serez-vous assez bonne pour m'accorder, ainsi que monsieur Thoré, un moment d'audience ?

Mme Thoré dit un mot à Julie qui se retira avec la plus vive émotion, et qui devina, aux regards que lui lança Victor, qu'elle était probablement le principal sujet de l'entretien qui allait avoir lieu.

A peine fut-elle sortie, que Victor prit la parole.

— Madame, dit-il, en s'adressant plus particulièrement à Mme Thoré, il est temps que la position pénible dans laquelle vous vous trouvez, que la position fausse dans laquelle je suis maintenant, cessent à la fois.

Je sais où est votre fils, madame, et peut-être est-il en mon pouvoir de le délivrer.

— Peut-être, dites-vous, s'écria Mme Thoré, est-il donc compromis dans quelque affaire politique, car je ne comprends pas quel autre pouvoir que celui du gouvernement pourrait le retenir, du moment où vous savez où il est?

— Madame, reprit Victor, quand je vous aurai expliqué les circonstances qui ont amené la disparition de Charles, peut-être ne trouverez-vous pas si facile de désarmer la vengeance dont tous mes efforts n'ont pu que suspendre les coups jusqu'à ce jour.

— Mais pourquoi ne pas nous avoir avertis plus tôt?

— C'est que chaque jour j'avais l'espoir de la délivrance de Charles, et que c'est lui que je voulais charger de vous exprimer formellement un vœu que mon assiduité vous a fait comprendre, je l'espère.

— Je vous prie de croire, fit M. Thoré avec toute la dignité paternelle et toute l'importance dont il était capable, je vous prie de croire que si je n'avais compris ainsi les visites fréquentes dont vous nous honoriez, je vous aurais supplié de les rendre plus rares.

— Vous avez raison, dit vivement Mme Thoré, et monsieur Amab me permettra de ne pas lui répondre en ce moment relativement à une demande qui nous honore; mais il s'agit de mon fils, il s'agit de Charles, il s'agit de son salut, et j'avoue que ce que vient de nous apprendre M. Victor m'alarme trop, pour que je ne le prie pas de vouloir bien se hâter de nous dire, par quelle démarche, par quelle mesure nous pourrons arriver à la délivrance de Charles.

— C'est très-bien, fit gravement M. Thoré, avec un air de tête tout à fait impérial; mais il était bon de faire comprendre à M. Amab que le chef de la famille dans laquelle il désire entrer sait ce qu'il doit aux convenances et ce qu'il se doit à lui-même.

Maintenant, M. Amab peut continuer.

Mme Thoré frémissait d'impatience, et elle dit d'une voix suppliante :

— Parlez, Monsieur, parlez!

Victor allait commencer la confidence qu'il avait résolu de faire à la famille de Charles, lorsque la porte du salon s'ouvrit tout à coup, et l'on annonça M. le comte Gustave de Monrion.

Cette visite fort inattendue eût étonné la famille Thoré dans toute circonstance; elle parut aussi intempestive qu'inconvenante au moment dont nous parlons.

Monrion fut accueilli par un de ces saluts qui disent volontiers à celui qui arrive qu'il eût beaucoup mieux fait de ne pas venir.

Monrion, accoutumé à la déférence bienveillante de cette famille, comprit parfaitement qu'il troublait un entretien de la plus haute importance; il s'excusa en disant à Mme Thoré :

— Pardon, Madame, de ma maladresse; je ne serais pas venu, si j'avais pensé trouver ici monsieur Amab, qui doit, je l'espère, vous avoir donné des nouvelles plus certaines que celles que je venais vous apporter.

Le cœur d'une mère s'ouvre à tout ce qui vient lui parler du sujet de son inquiétude, et ce fut elle qui dit vivement à M. de Monrion :

— De quelles nouvelles voulez-vous parler, Monsieur?

— Je sais de la façon la plus formelle, dit Gustave, que monsieur votre fils a été vu aujourd'hui dans Paris; monsieur Amab peut vous en dire beaucoup plus que moi, car on m'a affirmé que M. Charles s'était présenté chez lui, et lui avait même écrit.

— Monsieur le comte se trompe, dit Victor, je n'ai point vu Charles chez moi, et je n'ai reçu aucune lettre de lui.

Victor avait fait cette réponse du ton le plus troublé, car les paroles de Monrion lui avaient rappelé dans quelles circonstances il avait vu Charles, et il ne savait pas jusqu'à quel point Gustave pouvait être informé de cette circonstance, soit par des avis secrets, soit par Léona elle-même.

Tout ce qui touchait à cette femme l'épouvantait.

Si, d'un autre côté, l'on veut bien se rappeler que le comte de Monrion venait chez M. Thoré avec la pensée que Victor avait séduit Julie, et que c'était pour échapper à la vengeance de Charles qu'il l'avait fait disparaître, on doit comprendre que le trouble du jeune peintre dut venir en aide à la prévention de M. de Monrion.

— Êtes-vous bien sûr, dit-il du ton le plus sévère, êtes-vous bien sûr, Monsieur, de ne point avoir vu aujourd'hui M. Charles Thoré, ou du moins de ne pas avoir reçu une lettre de sa main?

— Partout ailleurs qu'ici, monsieur le comte, reprit Victor avec hauteur, je me dispenserais de répondre à une pareille question; mais en présence d'un père et d'une mère que vos paroles peuvent alarmer, en présence d'une famille à laquelle je désire appartenir, je ne veux pas laisser un doute sur la droiture de ma conduite dans cette affaire, et je jure sur l'honneur que je n'ai pas vu Charles chez moi, et que je n'ai reçu aucune lettre de Charles.

A son tour, M. de Monrion parut fort embarrassé, non pas tant de ce qu'on venait de lui dire, que des souvenirs qui se présentaient à lui.

— Pardon, dit-il à Mme Thoré, M. Amab désire appartenir à votre famille, a-t-il dit?

— Oui, monsieur, dit Mme Thoré, très-surprise de ce débat auquel elle ne comprenait rien; Monsieur vient de nous faire tout à l'heure connaître ses intentions.

— Tout à l'heure, dit Monrion en ricanant; alors je comprends tout.

Puis il se retourna vers Amab et lui dit avec un parfait dédain :

— Je comprends, monsieur, qu'il y ait des messages qu'un beau-frère futur n'a jamais dû écrire, et qu'un futur époux n'a jamais dû recevoir.

Ces paroles, inexplicables pour tout le monde, avaient trait à cette lettre où Charles accusait Amab d'avoir séduit Julie et lui demandait compte de l'honneur de sa sœur, lettre que Léona avait eu le soin de faire supprimer par Jean après que celui-ci l'eut montrée à Gustave.

Monrion connaissait la lettre; mais Amab, qui ne l'avait pas reçue, demeura fort surpris du ton et des paroles de Gustave, et lui dit sèchement :

— Monsieur le comte, je vous serai obligé de m'expliquer vos énigmes.

— Je pense que vous me comprendrez, lorsque je vous aurai dit qu'en demandant la main de Mlle Julie Thoré, vous avez pris le parti à la fois le plus prudent et le plus honorable.

En prononçant ces paroles, Monrion salua pour se retirer; mais Amab l'arrêta vivement en lui disant :

— Monsieur le comte, vous avez dit que M. Charles s'était présenté chez moi, que j'avais reçu une lettre de lui; j'ai juré sur l'honneur que ce n'était pas vrai.

Pourriez-vous maintenant me dire, vous, comment vous avez été informé de ces prétendues circonstances?

L'embarras de Monrion fut grand à cette question; il ne s'agissait pas moins que d'avouer qu'il avait donné mission à son valet de chambre de surveiller les démarches d'Amab, et que c'était par l'entremise de cet espion qu'il avait appris l'apparition de Charles à la porte de Victor et l'existence du billet dont le secret lui avait été livré.

Gustave eut un moment d'hésitation; mais il était de ces hommes qui acceptent courageusement la mauvaise action qu'ils ont faite, et il répondit :

— J'avoue que ces renseignements me sont arrivés par une voie peu honorable, peut-être.

— Et qui devrait vous faire douter de leur exactitude, dit Victor, qui tremblait de colère, si vous connaissiez parfaitement la main qui a pu vous les fournir.

Ce fut seulement à ce moment que Gustave se souvint que c'était sur le conseil de Léona qu'il s'était adressé à Jean pour s'éclairer sur le compte d'Amab : il se demanda tout aussitôt s'il n'était pas le jouet de cette femme, dont mieux que personne il connaissait l'audace et l'astuce, et il dit à Victor :

— Avez-vous quelque raison de penser que ces renseignements puissent avoir été inventés, qu'on a eu quelque intérêt à me les faire croire?

— Connaissez-vous, dit Victor d'un ton de mystère, quelqu'un qui ait le droit de se venger de vous? Ce quelqu'un est-il une femme? et cette femme s'appelle-t-elle par hasard madame...

— Léona de Cambure! s'écria vivement Mme Thoré, qui acheva à la fois la parole d'Amab et la pensée de Monrion, en exprimant la crainte que lui avait toujours laissée l'apparition mystérieuse de cette femme dans sa maison.

— Madame de Cambure! répéta Monrion stupéfait d'entendre ce nom prononcé par une bouche à laquelle il devait être parfaitement inconnu; madame de Cambure! reprit-il encore; mais en quoi et comment peut-elle être mêlée à la disparition de Charles?

— Dispensez-moi de vous répondre à ce sujet, monsieur le comte, dit Amab avec embarras...

Madame de Cambure pourra vous informer de l'intérêt qu'elle a dans tout ceci, si toutefois elle le juge à propos.

— Soit, monsieur, dit le comte, et je vais m'en informer...

Et tout aussitôt Monrion se retira, la pâleur sur le front, car il soup-

connaît quelque infamie où on lui avait fait jouer un rôle ridicule et odieux.

Et maintenant, qu'on veuille bien accorder à Victor le temps de raconter à M. et à Mme Thoré la plupart des événements de ce récit, et cela avec toutes les circonlocutions qui devaient pallier à leurs yeux le cynisme de l'aventure, et le montrer, lui Amab, comme un ami dévoué, qui n'avait accepté, depuis la disparition de Charles, les impudiques agaceries de Léona que pour arriver à la délivrance de son ami; qu'on calcule que Victor était entré à sept heures chez M. et Mme Thoré, que le comte de Monrion y était arrivé à sept heures et un quart, qu'il en était sorti à sept heures et demie; qu'on mesure le temps, qu'il fallait à Victor, pour faire comprendre à M. et Mme Thoré la vengeance de Léona, et les incroyables intrigues par lesquelles elle avait voulu l'assurer; et voyons l'emploi que les autres personnages de cette histoire firent de ce temps.

XXX. — ATTAQUE IMPRÉVUE.

A sept heures précises, et au moment où Amab entrait dans la maison de M. Thoré, M. Villon se présentait chez Mme Léona de Cambure.

Le brave commis avait déjà essayé de pénétrer près de la belle dame, en se chaperonnant du nom de sa maison de commerce. On l'avait renvoyé avec une impertinence qui lui montra qu'il avait choisi la plus mauvaise des recommandations.

Une autre fois, et sous un autre costume, il s'était présenté en s'annonçant comme un envoyé du comte de Monrion; cette fois, on avait bien voulu le laisser attendre, dans l'antichambre, la réponse de Madame, et on lui avait donné rendez-vous pour le lendemain.

Mais les projets de M. Villon demandaient une entrevue plus prochaine.

Villon essaya d'un troisième nom d'introduction et d'un troisième costume, et s'annonça de la part de M. Victor Amab.

Cette fois, les portes lui furent toutes grandes ouvertes, car Léona avait dit à ses gens :

— Si M. Amab se présente, ou si quelqu'un vient de sa part, vous ferez entrer sur-le-champ.

Léona n'avait pas douté un moment que Victor ne revînt près d'elle pour lui demander compte de tout ce qu'il avait vu, de tout ce qu'il avait entendu, et pour apprendre enfin la suprême volonté de cette fée aux transfigurations les plus bizarres, et qui depuis si longtemps se jouait de lui.

Léona avait remis à cette entrevue sa dernière victoire sur Amab, et peut-être avait-elle réservé sa propre défaite au succès de cette suprême victoire.

La simple arrivée d'un envoyé d'Amab n'étonna point Léona : elle n'attendait pas plus du désordre où elle avait laissé le jeune peintre; c'était assez pour elle qu'il lui mît dans la main le fil par lequel elle devait le ramener à ses pieds.

Elle reçut M. Villon avec le sourire le plus discret, l'air le plus modeste, comme une femme qui s'attend à une grave explication ; mais elle fut très-étonnée, dès qu'elle fut seule avec cet envoyé, de le voir décrocher de son nez deux épaisses moustaches, et de ses joues, deux énormes favoris.

— Madame, lui fit le commis de sa plus grosse voix, me reconnaissez-vous?

Léona, épouvantée de cette façon d'agir, courut à une sonnette; mais elle s'arrêta tout à coup devant la crainte de commettre une imprudence, car elle venait de reconnaître le commis de M. Thoré.

Léona avait cette faculté qui donne une si grande supériorité pour l'intrigue à certains esprits : c'était de se rappeler exactement les noms, les lieux et les visages qu'elle n'avait vus qu'une fois, ainsi que la date précise du plus petit événement.

La présence du commis de M. Thoré dans sa maison lui apprit qu'on devait être sur la trace de Charles, et elle voulut connaître la valeur des renseignements que pouvait avoir la famille avant de prendre une décision quelconque.

— Oui, vraiment, dit-elle alors, je vous reconnais, monsieur, vous êtes employé chez M. Thoré, et je vous prie de m'expliquer pourquoi vous vous présentez chez moi d'une façon si étrange.

— Parce que, dit brutalement Villon, je me suis présenté ici ce matin de la part du patron, et qu'on m'a refusé la porte.

— Je n'ai jamais eu d'autre affaire avec M. Thoré que l'achat de quelques porcelaines que j'ai payées, et je n'ai pas besoin qu'on me fasse des offres de service, monsieur. En cas de besoin, je n'ai pas oublié l'adresse de votre maître; mais, encore une fois, pourquoi vous présentez-vous chez moi d'une façon si extraordinaire?

— Parce que, reprit Villon d'un air si mélodramatique, qu'il fit sourire Léona, malgré l'inquiétude cruelle qu'elle éprouvait, lorsque je me suis présenté chez vous une seconde fois, de la part de M. de Monrion, on m'a poliment prié de passer demain, et que c'est ce soir que je voulais vous voir.

— Je ne suis pas toujours visible pour mes meilleurs amis, dit Léona en observant attentivement Villon pour deviner par quel côté on pourrait arriver à tromper ou à effrayer cet homme, s'il en était besoin; et, ajouta-t-elle, vous vous êtes enfin, à ce qu'il paraît, présenté sous le nom de M. Amab.

— C'est bien à contre-cœur, dit Villon, car c'est un monsieur à qui je ne veux avoir aucune espèce d'obligation.

— Vraiment! fit Léona; en tout cas, vous lui avez l'obligation d'être arrivé où vous vouliez, et puisque vous y êtes, vous pouvez vous expliquer : vous n'avez plus besoin de déguisement d'aucune espèce.

— Si j'ai pris celui-ci, dit Villon, c'est que le même homme se présentant trois fois de suite chez vous de la part de différentes personnes, eût excité des soupçons qui m'eussent peut-être fait refuser votre porte.

— C'est parfaitement raisonné, monsieur, et de la part de quelle personne venez-vous, parmi les trois dont vous vous êtes recommandé?

— De la part d'aucune, dit Villon, qui faisait tous ses efforts pour se maintenir en colère devant cette femme qui lui parlait avec la plus calme politesse, lorsque toute autre, à sa place, eût poussé de grands cris et l'eût fait jeter par la fenêtre ; je viens de la mienne.

— Vraiment! fit Léona qui était restée debout jusqu'à ce moment, et qui alors prit un siége, en montra un à Villon, et ajouta, avec un sourire où perçait la plus gracieuse curiosité : Et qu'avez-vous à me dire?

Villon avait arrangé à l'avance l'espèce de réquisitoire qu'il voulait lancer contre Mme de Cambure; il avait rédigé une phrase où il avait accumulé les faits, en style précis et martelé qui devait anéantir la coupable.

Au moment où il fut mis en demeure par elle d'expliquer ses intentions, il fit comme certains avocats qui, ayant appris leur plaidoyer par cœur, se trouvent obligés, par des circonstances de l'audience, d'en déranger l'exorde, mais qui, au moment où ils rencontrent un joint pour placer les phrases sonores qu'ils ont arrangées à l'avance, se posent tout à coup en Cicérons, et débitent leur prose avec une emphase qui fait rire les jeunes juges et qui endort les vieux.

Villon, désorienté jusque-là par le calme de Léona, venait enfin de trouver son joint; il débita donc tout d'un trait la catilinaire suivante :

— Jusques à quand, madame, comptez-vous retenir le jeune Charles Thoré loin du foyer de sa famille ?

Léona servit à merveille le mouvement oratoire du commis aux écritures, car elle fit un geste de surprise, et celui-ci put continuer, en grossissant sa voix et en disant :

— Ne m'interrompez pas, madame, je sais tout : avant-hier au soir, j'étais, à dix heures, à votre porte; je vous ai vue monter en voiture et je vous ai suivie jusqu'à la place de la Bastille, malgré la rapidité de vos chevaux. J'avais un excellent cabriolet de régie.

» A la place de la Bastille, vous avez pris un monsieur qui, à la lueur du gaz, m'a paru vieux et décoré. Vous avez gagné avec lui la rue de Charonne, pendant que votre voiture allait stationner au coin de cette rue et du faubourg Saint-Antoine.

» Vous êtes entrée par une petite porte de jardin, dans une maison sans numéro.

» Une heure après, le monsieur en est ressorti avec un autre homme; quelques minutes encore après, ils sont revenus avec votre voiture; le cocher qui l'avait conduite jusqu'au faubourg Saint-Antoine n'y était plus, et c'est l'homme qui était sorti de votre petite maison qui l'avait remplacé.

» La voiture est restée seule à la porte, et ces deux hommes sont rentrés dans la maison; un moment après, le monsieur en est sorti le premier, puis l'homme inconnu, qui est monté sur le siége, puis vous et Charles Thoré, lequel est monté dans la voiture avec vous. »

Léona écoutait M. Villon avec une attention si calme, que celui-ci commençait à perdre son assurance.

Pour lui, elle avait l'air de ne pas le comprendre, et jamais il ne se fût imaginé que Léona éprouvait en ce moment la plus vive admiration pour l'homme qui avait su se procurer des renseignements si positifs.

— Comment se fait-il, lui dit-elle, que vous ayez vu tout cela et si bien reconnu les personnes, sans que qui que ce soit de mes gens vous ait aperçu?

— C'est que je m'étais tout simplement caché au-dessus de la porte, à cheval sur le chaperon, dans une touffe de lilas qui pendent sur la rue.

— Le poste était bon effet, dit Léona. Et après?...

— Après, madame? je l'avoue, je ne vous ai pas suivie; quand j'ai pu rejoindre mon cabriolet, votre voiture était déjà hors de ma vue; mais je sais maintenant que vous connaissez la retraite de Charles; je sais que vous seule le retenez captif, que ce sont vos séductions qui l'ont enlevé à sa famille, et c'est en son nom que je viens vous le demander.

— Vous avez donc averti M. et Mme Thoré de votre découverte? dit Léona en baissant les yeux.

— Non, madame, car j'ai voulu vous éviter un scandale; car M. et Mme Thoré n'eussent pas daigné s'adresser à une femme comme vous, et c'est la police qu'ils eussent chargée du soin de vous redemander leur enfant égaré.



Léona, épouvantée de cette façon d'agir, courut à une sonnette. — Page 55.

Tout le ridicule de M. Villon et toute la prudence de Léona ne purent l'empêcher de ressentir avec la plus extrême violence la grossièreté de cette injure.

A peine Villon eut-il prononcé le mot de police, que Léona était debout devant lui, pâle, terrible et le corps agité convulsivement :

— A genoux! à genoux! s'écria-t-elle avec une telle impétuosité, que Villon recula devant ce geste impérieux et ce regard fulgurant.

A genoux! Et toi, et ton maître et son fils, et vous tous, vous périrez pour l'injure que tu viens de prononcer.

M. Villon était un homme de courage, mais de ce courage relatif qui ne s'étend pas à toutes les occasions de la vie.

Si Villon eût été soldat, c'eût été un très-brave soldat. Dans la vie ordinaire, une rencontre avec un de ses égaux l'eût trouvé parfaitement calme; comptant sur sa jeunesse et sur sa vigueur, il n'eût pas non plus reculé dans une querelle avec un portefaix.

Cependant, s'il avait eu à se mesurer contre un homme d'un rang et d'une fortune qui lui fussent très-supérieurs, il y eût marché avec moins d'aisance.

Ainsi, dans l'ordre de ses idées, Villon se croyait l'égal d'Amab, et il eût accepté avec joie un duel avec lui, tandis que si la chose eût été possible, il eût été sinon épouvanté, du moins embarrassé d'un duel avec le comte de Monrion.

Mais ce dont il n'avait aucune idée, c'était d'une femme comme Léona, la fière lionne, à l'œil sanglant, qui parlait d'une voix si menaçante de punir une injure par la mort!

Villon avait reculé devant le geste et le regard de Léona, il demeura confondu et troublé devant ses paroles, et essaya de lui dire :

— Pardon, madame, vous m'avez mal compris; je n'ai pas voulu vous offenser.

Léona, qui peut-être se repentait d'avoir cédé à ce mouvement de fureur, couvrit Villon d'un regard du plus souverain mépris, et se remit paisiblement sur le siége qu'elle venait de quitter.

— Ah çà! monsieur, reprit-elle, à qui croyez-vous parler?

Villon était tout à fait désorienté.

— Me connaissez-vous? fit Léona.

— On m'a dit... Je sais que M. de Monrion...

— Est de mes amis, voulez-vous dire; mais M. Charles vous a-t-il jamais parlé de moi?

— Jamais, jamais! dit Villon avec empressement; je n'étais pas le confident de Charles.

— Est-ce donc monsieur Amab? reprit Léona en laissant passer ce mot *confident* qui était à la fois une impertinence et une révélation.

— Non, madame, dit Villon qui, au nom de Victor, reprit sa mauvaise humeur; je ne cause de quoi que ce soit avec ce monsieur.

— Qui donc vous a conseillé de surveiller mes démarches? qui donc a pu vous faire soupçonner que M. Charles Thoré était en mon pouvoir? dit Léona qui profita du trouble de Villon, pour connaître toute l'étendue des dangers que courait sa vengeance.

— Mais, madame, mille circonstances : d'abord votre visite, ensuite un mot échappé à M. Amab, mot qu'il n'a pas dit à moi, mais à Mme Thoré, et qui vous désignait comme la seule personne qui pût avoir des nouvelles de Charles.

— Et quand ce mot a-t-il été dit?

— Le lendemain même de la disparition du fils de la maison, le jour même où on vous a envoyé les porcelaines que vous aviez achetées chez nous...

— Et dont Mlle Julie m'a fait la facture, fit Léona avec un sourire cruel et satisfait.

— Précisément, madame, et ce sont ces porcelaines emballées par votre ordre, que vous n'aviez pas voulu qu'on vous expédiât, pour lesquelles vous n'avez pas voulu donner votre nom, que vous aviez envoyé chercher par un homme sans livrée, qui ont été reconnues à votre porte par Mme Thoré pendant qu'elle y attendait des nouvelles de son fils, ce sont ces circonstances qui ont fait supposer à Mme Thoré, ainsi qu'à moi, que ce mystère cachait quelque chose.

Malgré la gravité de sa position, Léona ne put s'empêcher de rire de la phrase de M. Villon et surtout de son étrange confusion, et elle lui dit :

— En général, monsieur, tout mystère cache quelque chose ; mais vos soupçons, aussi bien que vos découvertes, ne vous rendront pas monsieur Charles Thoré, s'il ne me convient pas qu'il retourne dans sa famille.

— Qu'est-ce à dire, madame? fit Villon en se redressant.

— Supposez, monsieur, que monsieur Charles Thoré soit amoureux de moi ; (ne trouvez-vous pas que j'en vaux la peine?) supposez qu'il lui plaise de me voir sans cesse, de rester toujours à mes côtés ; supposez que pour cela il lui convienne de demeurer dans la rue de Charonne, ou bien ici, ou ailleurs, qu'est-ce que la police a à voir là dedans?

Monsieur Charles Thoré a quelque vingt-deux ans, je crois ; cela le constitue majeur, maître de ses actions, libre de sa personne, et je ne vois pas de quel droit sa famille le ferait appréhender au corps chez lui, ou chez moi, comme un mineur détourné.

Aurait-on à se plaindre de sa conduite depuis qu'il a quitté la maison de son père? Vous a-t-on présenté des mémoires non payés et qui annoncent des dépenses exagérées? Je ne le pense pas !

De quoi donc vous plaignez-vous?

— Madame, dit Villon fort embarrassé du ton de moquerie de Léona, la famille de M. Charles a pu craindre qu'il n'ait été victime de quelque atroce guet apens.

— N'êtes-vous pas là pour attester qu'il se porte à merveille?

— En définitive, madame, que prétendez-vous?

— Moi, monsieur? Je ne prétends rien. C'est à vous qu'il faut faire cette question...

Que prétendez-vous?

— Eh bien ! je prétends rendre Charles à sa famille, et s'il ne veut pas y rentrer, je veux au moins le voir.

— Je ne vous en empêche pas.

— Veuillez donc me dire où je pourrai le trouver.

Malgré son assurance, Léona se trouvait poussée dans ses derniers retranchements.

M. Villon, avec sa brutale maladresse, était arrivé à briser cette trame si habilement ourdie.

Léona prit un parti désespéré : ce fut de supprimer monsieur Villon pendant vingt-quatre heures comme elle avait fait de Charles pendant quinze jours.

Elle se leva et répondit à Villon : — Je ne puis vous dire où il est, mais je puis vous y conduire...

Veuillez m'attendre un moment, le temps de passer un autre vêtement.



Léona était en train de revêtir son costume de cavalier. — Page 57.

XXXI.

NOUVEL ENGAGEMENT.

Pareille à notre savant général, Léona maintenait son plan de bataille après avoir écarté un danger imprévu.

En effet, elle passa dans son riche salon de toilette, et était en train de revêtir son costume de cavalier, lorsqu'un coup de sonnette lui annonça une nouvelle visite.

Cette fois elle espéra que c'était Victor, et dit rapidement à la chambrière :

— Ici... sur-le-champ...

Elle se trouvait dans la pièce la plus éloignée de celle où elle avait dit à Villon de l'attendre. Il était impossible que l'arrivée d'Amab ne changeât pas quelque chose à ses résolutions vis-à-vis de Villon.

Elle voulait donc le voir, et elle s'apprêtait à le questionner rapidement, lorsqu'elle vit entrer Monrion.

— Vous ! lui dit-elle, sans pouvoir cacher sa surprise, malgré l'empire qu'elle avait habituellement sur elle-même.

— Oui, moi, lui dit Gustave en se jetant sur un fauteuil, de manière à prouver que sa visite devait être longue ; moi, reprit-il, qui viens vous remercier des renseignements que vous m'avez fait donner par maître Jean, mon laquais.

— Quels renseignements? dit Léona.

— Eh ! cette prétendue lettre de monsieur Charles à monsieur Amab, qui accuse ce pauvre garçon de l'avoir enlevé et d'avoir séduit la belle Julie.

— Qui est une fille innocente et pure, n'est-ce pas? dit Mme de Cambure, qui voulait se sauver, par des épigrammes, du danger de répondre directement.

— Qui du moins, reprit Monrion, en regardant fixement Léona,

n'aura pas à rougir de sa faute, si elle en a commis une, car M. Victor Amab l'épouse.

Ce mot foudroya Léona.

— Il l'épouse! répéta-t-elle en attachant dans le vide un regard fixe et sombre.

— Cela vous fait-il quelque chose? dit Gustave.

Léona resta immobile pendant quelques instants.

— Gustave, dit-elle tout à coup, ma vie va se décider d'ici à une heure.

Voulez-vous me donner cette heure, et je vous expliquerai ensuite tout ce que j'ai fait?...

— Non, dit froidement Gustave, je ne sais rien, je ne comprends rien à ce qui se passe; mais cette heure, vous ne l'aurez pas...

Je vous connais, Léona, moins de temps peut vous suffire pour perdre une famille, pour faire égorger deux amis... Cette heure, vous ne l'aurez pas...

— De la violence! monsieur le comte.

— Non, mais une compagnie assidue... Si vous sortez, je vous suis... Allons, Leona, n'arrachez pas la peau de vos mains avec vos beaux ongles roses, c'est un parti pris... et nous en avons pour longtemps, car je suis venu ici pour savoir le secret de la disparition de M. Charles Thoré, je suis venu ici pour savoir de plus le motif de votre passion pour les tableaux de M. Amab, et ensuite la raison qui vous a fait renoncer à ce tableau de la Vierge qui est le portrait de Mlle Thoré...

» Je suis enfin venu pour savoir ce qui vous a fait me pousser à la séduire, et ce qui vous a portée à la calomnier.

— Monsieur le comte, dit Léona, qui pendant cette dernière phrase de Monrion avait repris tout son sang-froid, je ne puis pas vous empêcher de me suivre, si je sors; mais j'ai pour vous une considération que vous n'avez pas vous-même : je ne veux pas vous exposer devant mes gens à jouer un rôle ridicule et misérable; je reste.

Seulement, j'espère que vous ne m'obligerez pas à vous tenir exacte compagnie.

— Pardon, pardon, fit le comte, cet appartement est merveilleusement organisé en entrées et en sorties, et je ne veux pas que vous puissiez m'échapper pendant que je vous croirai occupée à vous mettre en colère contre moi.

— Je vous remercie, monsieur le comte, dit Léona en raillant, les leçons que je vous ai données ne sont pas perdues, et vous mettez parfaitement bien en pratique le précepte que je vous ai cent fois prêché : que lorsque l'on tenait son ennemi dans une position désespérée, il faut l'y achever. Je reste.

Elle s'assit en face du comte, et se prit à le regarder avec une insolence qui eût exaspéré un homme moins habitué que Monrion aux étranges façons de Léona.

— Eh bien! monsieur, qu'avez-vous à me dire?

— Je ne suis pas venu ici pour répondre, mais pour interroger.

— Eh bien! moi, monsieur, je ne parlerai pas.

— Il faudra bien pourtant finir par m'avouer ce qu'est toute cette intrigue où vous avez voulu me jeter.

Léona se tut.

— Vous connaissez M. Amab, M. Charles Thoré? L'un des deux a-t-il l'honneur de m'avoir fait oublier?...

Léona resta immobile.

— C'est donc un parti pris?

— Oui, monsieur; mais de toutes les choses que je hais le plus au monde, c'est le ridicule pour moi et mes amis.

Je vous connais, il me suffirait de rester pendant une heure immobile et muette devant vous pour vous porter aux plus violentes extrémités de la colère et pour que vous fassiez retentir mon appartement des cris les plus absurdes.

— Il ne tient qu'à vous d'éviter ce scandale.

— Et je vous en préserverai, mais à une condition...

— Une condition... je n'en veux pas...

— Alors, je ne dirai rien.

— Et cette condition?

— C'est de vous écrire ce que je ne veux pas vous dire.

— Où écrirez-vous?

— Ici même.

— Soit.

A peine Monrion avait-il prononcé ce mot que Léona avait sonné. La chambrière sourde et muette parut. Léona lui fit un signe.

— Que lui dites-vous? dit Monrion alarmé.

— Vous allez voir, répliqua Léona avec un sourire de dédain.

La chambrière rentra presque aussitôt avec un pupitre renfermant tout ce qu'il fallait pour écrire.

Aucun nouveau signe, apparent du moins, ne fut fait entre la chambrière et la maîtresse.

Un seul regard fut échangé.

Léona se plaça devant une petite table et affecta de se mettre en face de Gustave, de façon qu'il ne pût perdre aucun de ses mouvements. Elle se mit à écrire avec rapidité.

Cependant elle s'interrompit plusieurs fois, comme emportée par la colère que lui donnait la dure obligation où elle se trouvait, et cette colère alla si loin, qu'elle frappa avec violence sur le pupitre où se trouvaient ses papiers, au point qu'elle les dispersa deux ou trois fois.

Mais Monrion lui dit toujours avec un calme désespérant :

— Continuez, madame, continuez.

Elle écrivit, et cinq minutes ne s'étaient pas passées qu'elle prit le papier sur lequel elle avait tracé quelques lignes à peine lisibles et qu'elle le jeta à M. de Monrion, en lui disant insolemment :

— Lisez, monsieur.

Monrion se baissa pour ramasser le papier tombé à terre...

Le rapide moment où Gustave la perdit des yeux suffit à Mme de Cambure pour qu'elle cachât dans l'une des poches de son habit de cavalier deux autres billets qu'elle avait eu l'insolence d'écrire sous les yeux mêmes de son amant.

Au moment où Monrion se préparait à développer le billet que lui avait si dédaigneusement jeté Léona, il s'aperçut que celle-ci faisait un pas pour quitter le boudoir où ils étaient ensemble.

— Vous voulez sortir, lui dit-il avec colère.

— Prétendez-vous me forcer à rester devant vous pendant que vous lirez l'aveu de ma faute? lui dit Léona en entr'ouvrant la porte qui donnait dans la pièce voisine.

Monrion hésita, il eut honte de traiter avec tant de dédain cette femme qu'il avait tant aimée, et lui dit :

— Eh bien! allez; mais cette porte restera ouverte.

Léona fit un mouvement rapide pour sortir, et cet empressement rejeta le doute dans l'esprit du comte de Monrion qui ramena violemment Léona près de lui, en lui disant :

— Non! restez!

Léona laissa tomber un regard de triomphe et de mépris sur Gustave, ferma elle-même la porte et s'assit en face de lui.

Mais ce mouvement avait suffi à Léona pour jeter dans la pièce voisine les deux billets qu'elle avait soustraits au regard du comte de Monrion, et quand celui-ci voulut lire le billet où Léona lui faisait, disait-elle, l'aveu de sa faute, il ne put déchiffrer, au bout de dix lignes parfaitement illisibles, que les quelques mots suivants parfaitement écrits :

« Monsieur de Monrion, vous êtes un imbécile. »

Nous voici en plein champ de bataille.

Nous avons laissé Amab qui racontait chez madame Thoré l'aventure qui avait fait de madame de Cambure l'ennemie jurée de Charles; et nous voici forcés de laisser (pour y revenir cependant) Léona et monsieur de Monrion à la scène violente qui suivit ce billet impertinent, pour suivre les différents mouvements des autres corps d'armée.

Nous avons dit que Léona avait trouvé le moyen de jeter deux billets hors de l'appartement où le comte la tenait enfermée.

La chambrière sourde-muette, avertie par l'imperceptible regard de sa maîtresse, attendait ces billets dans la pièce voisine; elle les ramassa et les lut.

C'était une digne élève de Mme de Cambure, ou plutôt cette femme était précisément la nature auxiliaire qui était l'exact complément de la nature d'élite de Léona.

Il est à remarquer que presque tous les esprits supérieurs rencontrent ou savent découvrir ces esprits secondaires qui les comprennent et les servent mieux que des gens d'une véritable valeur personnelle. César avait Labiénus; Napoléon avait Berthier; Léona avait Dorothée.

Après avoir ramassé les lettres, Dorothée les lut.

Voici la première :

« Je suis entre les mains du comte de Monrion qui a juré la mort » de Charles pour lequel il croit que je l'ai trahi, et dont il a décou-

» vert la retraite. Partez, allez avenue de Madrid, au bois de Boulo-
» gne, vous y trouverez Charles. Emmenez-le en toute hâte, faites-lui
» lire les lignes suivantes...

» A propos, ma voiture est attelée, prenez-la.

» Le domestique qui vous remettra cette lettre vous accompagnera,
» et vous fera arriver jusqu'à Charles. »

Sur un autre papier, il y avait écrit :

« Pour Charles Thoré.

» Mon ami, vous êtes libre, votre famille vous réclame; je ne veux
» pas vous retenir loin d'elle plus longtemps.

» Si après avoir vu à quel crime a failli se porter contre vous celui
» qui a peur de votre vengeance, vous doutez encore de sa perfidie,
» hâtez-vous, rentrez dans votre maison. Puissiez-vous arriver à
» temps pour déjouer le fatal projet qu'il médite! N'oubliez pas qu'il
» faut que je vous revoie. L'on peut venir chez moi toute la nuit. »

Dorothée prit le billet, le remit à son collègue en intrigues : c'est ainsi que se nomment entre eux ceux que la police appelle complices.

Le domestique annoncé reçut ses instructions en moins d'une minute, alla trouver Villon, et partit immédiatement avec lui.

Villon hésita un moment; mais il était jeune, brave, armé de pistolets et d'un large couteau catalan, il se décida.

Une pensée, entre toutes, fit cesser ses craintes :

« Si l'on en veut à ma vie, se dit-il, qu'on la prenne : n'ai-je pas dit » à Julie que je lui rendrais son frère ou que j'en mourrais ? »

Il avait à peine quitté le salon où Léona l'avait fait attendre, que déjà Dorothée avait pénétré dans un petit cabinet de toilette. Là, elle avait levé l'un des petits carreaux de marbre qui formaient un des compartiments de la mosaïque qui servait de pierre de foyer à une cheminée sculptée. Sous ce marbre elle avait trouvé un très-petit coffre, et dans ce petit coffre un billet.

Elle relut l'instruction qui lui était adressée à elle-même par Léona, et s'assura que le billet qu'elle avait trouvé était bien celui qu'on lui désignait dans ces instructions.

Elle le lut aussi, le mit dans sa poche, prit un châle qui la cachait entièrement, un chapeau profond, sortit de la maison sur les pas de Villon, et alla chercher un fiacre.

Pendant ce temps, Amab racontait toujours, Villon courait à toute bride sur la route de Boulogne, et Léona disputait avec Monrion

Revenons à ceux-ci.

XXXII. — PETITE MANOEUVRE.

Après avoir lu l'insolent billet où Léona avait écrit: « Monsieur le » comte de Monrion, vous êtes un imbécile, » Gustave le déchira avec colère et le foula aux pieds.

— Je vous ai blessé, lui dit ironiquement Léona.

— Oui, reprit Monrion, car vous venez de me dire une cruelle vérité. Vous avez raison, je suis un imbécile d'avoir cru, un moment, que vous pouviez céder à une prière.

— Ou à une menace...

— Je suis un imbécile de croire que d'une façon quelconque, dit Monrion, on pût vous arracher un mot de vérité.

— Ce n'est pas ce que vous venez de dire.

— Léona, dit violemment Monrion, je ne sais pourquoi ni de quelle façon vous avez voulu me mêler à vos intrigues avec monsieur Amab ; j'y suis ridicule, je le sens, et peu m'importe; mais je ne veux pas y être indigne...

Je ne le veux pas, entendez-vous! et vous me direz quel est le but de la comédie que vous avez voulu me faire jouer et de celle que vous venez de jouer vous-même.

— Je vous ai répété trois fois que je ne voulais pas vous le dire, fit Léona.

— Alors, pourquoi prétendre que vous vouliez me l'écrire ?

— Parce que j'avais besoin de cela pour me procurer ici même, sous vos yeux, des plumes et du papier, et faire parvenir deux lettres de la dernière importance pour moi...

— Que vous avez écrites?... — Oui.

— Tout à l'heure ?

— Oui.

— Ici?

— Sous vos yeux.

— Mais, où sont ces lettres?

Léona écouta et dit en entendant s'éloigner la voiture :

— Tenez, voilà la première qui part...

— Comment, fit Monrion..... Cette porte entr'ouverte une seconde.....

— Une seconde et une porte entr'ouverte, dit Léona, ont déterminé de bien grands événements.

— Mais l'autre lettre, fit Monrion en s'élançant pour sortir du boudoir...

— La voilà aussi qui part, dit Léona, en faisant écouter du geste à Gustave le bruit de la porte cochère qui se fermait.

Monrion rentra et tint un moment ses poings fermés sur son front.

Il fallait que cet homme eût des principes de bonne éducation bien enracinés pour qu'il n'étranglât pas Léona sur l'heure.

Enfin, il redevint un peu plus maître de lui, et dit en se jetant sur un siége :

— Toujours... toujours joué... Et vous, toujours aussi audacieuse, aussi indigne...

— Et vous toujours aussi violent, aussi injurieux... aussi injuste.

— N'oubliez pas que c'est de mon honneur peut-être que je suis venu vous demander compte.

Vous me l'aviez dit, Léona : le jour où je vous parlerais au nom de mon honneur, vous deviez tout me dire. L'avez-vous fait?

— Quand je vous ai dit cela, Gustave, je vous ai dit aussi :

N'abusez jamais de l'empire que la colère peut prendre sur moi, et lorsque je vous demanderai une heure pour vous répondre et me justifier, accordez-la-moi.

Cette heure, je vous l'ai demandée, il y a un instant, une heure pour décider de ma vie... Vous me l'avez refusée... et comment me l'avez-vous refusée!

Elle jeta un regard autour d'elle et sur elle-même, comme pour montrer sa captivité.

— Oh! vous êtes libre à présent, lui dit Monrion.

— Cela m'est inutile, fit-elle avec dédain, le mal est fait.

— Quoi! fit Monrion, encore une méchante action?

— Vous m'y avez poussée.

— Moi?...

— Oui! avec une heure de liberté, je pouvais trouver mon salut dans le salut de tous; vous m'avez obligée à le chercher dans leur perte.

— Mais qu'avez-vous donc fait?

— Je ne puis pas vous le dire.

— Oh! vous parlerez! s'écria violemment Monrion.

— Je parlerai, car je crains affreusement les coups de poing, fit Léona; mais je mentirai.

— Vous direz la vérité...

— Et comment saurez-vous que c'est la vérité, monsieur le comte? Il y a une adresse grossière et vulgaire qui fait dire à certaines gens, quand ils veulent obtenir un aveu :

Avouez la vérité..... je sais tout...

Si ceux qui prennent ce moyen stupide, ont assez d'énergie pour faire parler par la peur la femme qu'ils tiennent entre leurs mains, ils ont alors la chance qu'elle n'osera leur mentir, de peur d'être confondue, et ils apprennent quelquefois une partie de ce dont ils prétendent tout savoir.

Mais vous entrez ici en proclamant tout haut que vous ne savez rien, que vous ne comprenez rien à ce qui se passe, et vous voulez que je vous dise tout? C'est par trop niais.

Gustave grondait sourdement; Samson, après les ciseaux de Dalila, devait rugir de cette façon.

— Voyons, reprit Léona, raisonnons froidement. Etes-vous décidé à croire tout ce que je vais vous dire?

— Vous allez mentir...

— Alors n'en parlons plus...

Monrion dénoua sa cravate et la jeta loin de lui.

— J'étouffe... j'étouffe... murmura-t-il.

— Vous souffrez encore, Gustave?...

— C'est bien long, n'est-ce pas? dit-il en comprimant avec sa

main les battements désordonnés de son cœur ; je suis dur à mourir...

— Ai-je passé tant de nuits au chevet de votre lit, Gustave, pour que vous me disiez cela?

— Ah! dit Gustave d'une voix haletante, vous avez répondu d'avance à ceux qui diront que vous m'avez tué.

— Vous êtes cruel, Monsieur; vous savez mieux que personne si on m'a calomniée.

— Oui, certes, et on vous calomniera encore...

On dira :

« Ce pauvre Mourion, il est mort à vingt-quatre ans, usé par l'ivresse,
» la débauche, les nuits d'excès, les plaisirs furieux... Pauvre sot! »

Ah ! que ne puis-je sortir de ma tombe pour leur dire :

« Vous vous trompez... non, non, cette Léona que vous accusez
» n'est ni la bacchante échevelée, ni la Messaline insatiable que vous
» imaginez ; ce n'est point par les sens, c'est par le cœur qu'elle m'a
» tué!

» Aimez-la, et vous trouverez une nature glacée qui estime trop sa
» beauté pour lui préférer même le bonheur. Ce que vous trouverez,
» c'est un esprit de feu qui desséchera en vous tous les sincères sen-
» timents, qui tuera la foi dans votre âme, qui la réduira à n'être
» qu'un sol aride où rien de jeune, de frais, ne peut plus germer.
» Vous l'aimerez, et ce verbe du mal créera pour le bonheur de l'amour
» un langage enivrant...

» Et lorsque vous sentirez votre âme s'épanouir à sa parole, elle
» jettera sur votre ivresse quelque froide raillerie, quelque doute hon-
» teux qui crispera votre cœur dans une étreinte glacée, comme la
» fleur, qui s'ouvre doucement à un premier soleil, et que la nuit vient
» brûler de sa rosée de glace...

» Si la tristesse vous tient, elle aura des chants, des rires, des fo-
» lies, pour fouetter votre douleur jusqu'à ce qu'elle rie, jusqu'à ce
» qu'elle chante. Aucune de vos sensations, aucune de vos pensées...
» rien de vous-même ne vous appartiendra... Elle imposera des efforts
» inutiles à votre lassitude; elle enchaînera votre ardeur dans un re-
» pos insupportable...

» Vous croirez en elle, parce qu'un jour elle vous aura stupéfait
» par l'audace de sa sincérité; et le lendemain vous douterez de tout
» ce qu'elle pourra vous dire, en la voyant se livrer aux mensonges
» les plus inutiles...

» Vous l'attendrez confiante et douce, elle arrivera jalouse et em-
» portée... Vous craindrez de la voir irritée, elle vous apparaîtra an-
» gélique et résignée... Elle était hier à vos côtés, et demain, vous
» l'espérez du moins, elle sera près de vous?... Non!... elle a fui à
» mille lieues...

» Vous vous croyez échappé de cet enfer, il se rouvre devant vous,
» plus séduisant, plus lumineux que le paradis!...

» Ce sera toujours une surprise qui brisera votre joie, irritera
» votre douleur, qui mentira à vos espérances comme à vos crain-
» tes...

» C'est le cheval lancé à toute course qu'arrête tout à coup un frein
» d'acier, et qui se brise les muscles dans cet effort capricieux; c'est
» l'homme palpitant sous un ciel de feu et qu'on jette tout à coup
» dans une eau glacée ; c'est le rêveur perdu de fatigue qu'on
» éveille...

» C'est... que sais-je, moi?...

» Pas un jour, pas une heure, pas une minute dans la même voie,
» dans la même espérance ou dans la même douleur... pas une seconde
» dans la même sensation...

» C'est une caresse et une injure, un abandon insensé et une ré-
» serve infranchissable... C'est la soif qu'on irrite et qu'on refuse de
» satisfaire.

» Non, elle ne m'a pas tué par les sens, c'est par mon cœur, heurté
» à tous les angles de ses caprices, c'est par mon cœur secoué en tous
» sens comme un jouet dans la main d'un enfant, et qui maintenant,
» saignant... et douloureux... m'étouffe... m'étouffe... m'étouffe... »

Mourion, épuisé par cet accès de colère, tomba sur le divan, et sa respiration haletante montrait combien ce supplice incessant où il avait vécu l'avait épuisé.

Léona s'approcha de lui et voulut lui faire respirer un flacon.

Il la repoussa.

— Ah ! lui dit-elle amèrement, vous ne m'aimez plus !...

Gustave se redressa et la regarda d'un air stupéfait, comme s'il doutait qu'elle eût osé lui dire une semblable parole, après ce qu'il venait de lui dire lui-même.

Elle lui sourit doucement.

— Allons, Gustave ! calmez-vous... je vous en prie sérieusement... j'ai eu tort, je l'avoue... mais suis-je seule coupable?... Et puisque vous me connaissez si bien, ne savez-vous pas que je serais morte plutôt que de céder à un désir exprimé du ton et de la manière dont vous l'avez fait?

— N'ai-je pas vu mes prières aussi souvent repoussées que mes menaces?... Et de même que vous m'avez bravé jusqu'à me faire lever le poignard sur vous, ne m'avez-vous pas laissé me traîner à vos pieds et m'y tordre dans les larmes, sans que menaces ou prières pussent rien obtenir de vous ?

— Écoutez, Gustave, dit Léona avec tristesse, ne discutons pas sur le passé ; je pourrais me plaindre aussi peut-être, je ne le veux pas.

Vous avez voulu rompre; vous m'avez raconté vos nouvelles amours... je vous ai patiemment écouté; je me suis soumise; je ne vous ai fait aucun reproche; vous venez maintenant me demander compte de ma vie... En avez-vous le droit?

— J'en ai le droit vis-à-vis de vous, Léona, comme j'en ai le droit vis-à-vis de tout homme qui a mêlé mon nom à une intrigue quelconque... seulement, avec un homme on a des avantages...

— Que j'offrirais à tout autre qu'à vous, Gustave.

Vous le savez, je trouve que les femmes ont le droit de venger leurs injures ou de défendre leur honneur avec les mêmes armes que les hommes, et je l'ai prouvé plus d'une fois... mais vous n'accepteriez pas un combat avec moi?

— Avec vous?...

— Et moi-même... je ne pourrais pas...

Elle s'arrêta, une larme vint à ses yeux, et elle dit tristement :

— Mourir de votre main?... ce serait pourtant meilleur.

— Ah ! dit Mourion, vous en êtes à vouloir mourir?

— Peut-être, dit Léona d'une voix ferme. Que voulez-vous? ma vie est manquée... vous ne m'aimez plus...

— Encore ce mot! dit Mourion, me croyez-vous de ceux qu'on ramène, avec ces paroles vulgaires, à une passion que vous avez épuisée !

— Non, dit doucement Léona... je vous dis cela non point comme un reproche, mais comme une vérité...

D'ailleurs, la faute en est à moi... Dans tous les cas, je vous l'ai dit, ma vie est manquée.

— J'avoue que je ne comprends pas... je serai bientôt mort, Léona, et vous resterez après moi ; riche... jeune... belle...

— Et vaincue...

— Vaincue?

— Oui, et deux fois par vous.

— Par moi ?

— Oui , dit Léona. Mais déjà vous êtes tout à fait en dehors de ce qui va... arriver.

— Qu'est-ce donc qui va arriver?

Léona fit un mouvement amical vers Mourion, et reprit avec douceur :

— Laissez-moi seule ici, et je vous affirme que rien de ce qui s'y passera cette nuit ne vous atteindra en aucune façon.

— Je préférerais juger par moi-même des événements; je serais plus sûr de voir mon honneur en sortir sain et sauf.

— Croyez-moi, Gustave, ne tentez pas une épreuve dangereuse.

— Dangereuse... en quoi?

— Vous le dire, ce serait vous dévoiler mes projets, et je ne le puis pas. Seulement, je vous avertis... Si vous restez... prenez garde!

En parlant ainsi, Léona paraissait écouter.

— Ah ! dit Gustave, l'heure de quelque grande tromperie est-elle donc arrivée?

— Pas encore, dit Léona en se levant. Mais écoutez-moi bien, Gustave, une dernière fois, voulez-vous me laisser maîtresse d'agir à ma volonté ?

— Non... une dernière fois, je prétends voir par moi-même jusqu'où vous oserez pousser vos projets, quels qu'ils soient.

— Vous le voulez?

— Oui.

— Eh bien ! lui dit Léona, ne maudissez que vous, à l'heure de votre mort, si les malédictions et les remords pèsent sur votre con-

science ; car, du moment que vous ne me laissez pas la liberté d'agir seule, il faut que vous deveniez mon complice.

— Léona, je suis bien averti, et toutes vos ruses n'y feront rien.

— Vous êtes bien averti, monsieur le comte de Monrion, et vous laisserez votre bonneur ici.

— Vous êtes folle...

— Gustave, dit Léona avec un cruel effort, il me reste une heure... J'ai pitié de vous... Je vais tout vous dire ; vous me connaitrez enfin, et j'espère qu'alors vous vous éloignerez.

— Nous verrons, dit tout haut Monrion, pendant qu'il se disait tout bas : Quel mensonge va-t-elle inventer?

Léona resta pendant quelques minutes immobile, le coude appuyé sur le marbre de la cheminée. Elle méditait ses moyens d'action.

Nous voudrions faire pénétrer nos lecteurs dans le secret des pensées de cette femme, et certes, si c'était une figure de notre création, nous n'hésiterions pas à le faire, au risque de donner des motifs invraisemblables ou infâmes à la façon dont Léona parlait et agissait. Mais ceci est un portrait, et nous ne pouvons que raconter.

En effet, il nous serait impossible de dire si l'avertissement qu'elle venait de donner à Monrion était un de ces mouvements de franche pitié qui se rencontrent quelquefois dans les cœurs les plus pervers, ou si ce n'était encore qu'une de ces insolentes bravades à laquelle elle était sûre qu'on ne croirait pas, et qui l'autoriserait à dire plus tard :

« Je vous avais prévenu, c'est vous qui vous êtes bénévolement pré-
» cipité dans le danger. »

Quoi qu'il en fût, la méditation de Léona ne fut pas longue.

Elle sonna et dit à Gustave :

— Je devais aller souper hors de chez moi ; permettez-moi de quitter ce costume qui m'est devenu inutile.

Une femme de chambre entra.

— J'ai sonné Dorothée.

— Elle est sortie.

— Sans ma permission? dit Léona sévèrement.

Mademoiselle Dorothée prend des libertés que je ne puis admettre. On fera son compte ce soir même. Je veux souper ici.

La chambrière s'inclina et sortit.

Monrion dit à Léona :

— Vous oubliez que Dorothée est sans doute allée porter une de vos lettres, et cette manière de vous informer si elle est rentrée n'est pas d'une adresse digne de vous.

— Relisez mon billet, monsieur de Monrion, répondit Léona en tirant un autre cordon de sonnette.

— Que voulez-vous dire?

— Que Dorothée n'est pas sortie, qu'elle n'a été porter aucun billet et que la voilà.

En effet, Dorothée parut à une autre porte.

Monrion se retourna.

Un signe furtif avait été échangé entre la chambrière et la suivante.

Celle-ci avait sans doute réussi dans ce que sa maîtresse lui avait ordonné de faire, car un sourire de satisfaction cruelle glissa comme un éclair sur les lèvres de Léona.

— Diable! fit Monrion, qui ne voulait paraître étonné ni mécontent, puisque Dorothée était là, à quoi bon cette question à Lucienne?

— A vous prouver que vous ne devinerez rien de mes façons d'agir, à vous prouver que vous n'apprendrez que ce qu'il me plaira de vous avouer.

Et encore, ajouta-t-elle en prenant une carafe et se versant à boire, êtes-vous ainsi fait que, bien persuadé que je ne puis que mentir et toujours mentir, vous croirez que c'est là du poison si je vous dis que c'est de l'eau, et que vous croirez que c'est de l'eau si je vous dis que c'est du poison.

— Si je tenais à savoir la vérité, je vous prierais d'en boire.

— Et je ferais comme Cléopâtre, je boirais la coupe empoisonnée.

— Et moi, j'attendrais comme Rodogune.

— Ce qui vous montre que votre prétendue preuve n'en serait pas une...

Mais je vous en prie, Gustave, laissons là toutes ces luttes de paroles... nous avons des choses plus sérieuses à traiter. Voulez-vous passer un moment dans la pièce voisine et me permettre de faire ma toilette?

— Vous me permettiez autrefois d'y assister.

— Je crains bien, dit Léona en souriant, que ceci ne soit un soupçon et non pas un regret.

— Je vous laisse à le deviner.

— Ma vanité choisit : je veux croire que c'est un regret, et je ne veux pas mal répondre au dernier des bons sentiments que je vous suppose. Restez.

Léona s'abrita derrière un magnifique écran en tapisserie de Berlin peint à l'aiguille.

— Je vous gêne? dit Monrion.

— C'est fini, dit Léona en reparaissant immédiatement, comme si la baguette d'une fée ou la ficelle d'un machiniste de théâtre eût remplacé ses vêtements d'homme par une ample robe de chambre de satin noir, à bouquets de roses, dans laquelle elle s'enveloppa.

— C'est fini, ajouta-t-elle en serrant à sa taille flexible la cordelière à glands d'or... mais, dans la position où nous sommes...

— La pudeur? dit Monrion d'un ton goguenard...

— Pourquoi êtes-vous grossier avec moi? dit Léona tristement, pendant que Monrion regardait, malgré lui, cette suprême beauté.

Il ne lui dit pas que c'était précisément pour échapper à l'empire qu'elle exerçait toujours sur lui qu'il s'était, pour ainsi dire, réfugié dans le sarcasme injurieux, et il répondit :

— Comment voulez-vous donc que je traduise ces sévères précautions?

— Quand on n'est plus aimée, on n'est jamais assez belle.

— Voilà de la modestie à laquelle vous ne prétendez pas que je croie.

— Je n'ai pas la prétention de vous faire croire à quoi que ce soit.

— Excepté à ce qui va se passer ici.

— Ceci, vous le verrez.

— Et c'est bien extraordinaire?

— Ce n'est qu'un rendez-vous entre deux personnes de votre connaissance.

— Rendez-vous inouï, sans doute?

— Mais non... rendez-vous fort naturel entre des gens qui s'aiment.

— A supposer que ce soit si naturel, comment se fait-il que cela doive amener des résultats si importants pour vous ou pour moi?

— C'est que, dit Léona, pendant qu'on apportait une petite table sur laquelle on avait mis deux couverts, c'est que si la rencontre est vulgaire, les circonstances qui l'ont amenée sont des plus bizarres.

— C'est une histoire...

— Qui part de chez vous, qui devait se finir sans vous, et qui peut-être, ne se dénouera plus que par vous.

— Je vous écoute.

Léona se j ta au fond de son siége, et, de là, regardant Monrion avec le plus gai sourire, elle se prit à dire :

— Quel dommage que nous soyons brouillés, Gustave ! il y aurait au fond de tout ceci la plus joyeuse infamie...

Mais, bah !... vous avez laissé vos plumes d'autour dans la glu bourgeoise de la rue de Paradis-Poissonnière; vous êtes vertueux ; ne faisons plus de folies... causons sagement...

Elle s'approcha et dit à la chambrière :

— Otez ce couvert.

— Est-il devenu inutile, grâce à ma présence, dit Monrion, et celui qu'il attendait...

— Il n'attendait personne que vous, probablement.

Pourquoi avez-vous mis ce second couvert, Lucienne?

— Pour monsieur le comte...

— Monsieur le comte ne soupe plus avec moi, ma fille... cela pourrait le compromettre.

— Et cela pourrait vous ennuyer.

— Je vous hais trop à cette heure, dit Léona en riant, pour que vous puissiez m'ennuyer.

— Et si je vous demandais à souper, reprit Monrion du même ton, vous gênerais-je?

— Pas le moins du monde.

— Ce qui signifie tout le contraire. Voulez-vous me donner à souper?

— Laissez ce couvert, Lucienne, dit Léona d'un air empressé.

— On n'est pas plus insupportable que moi, n'est-ce pas? dit Monrion en s'approchant de la table.

— On n'est pas plus charmant.

— Le dépit vous va à ravir.

— Votre air de tyran vous sied à merveille.

— Et il vous inspire de secrètes envies de m'arracher les yeux.

— Il me donnerait presque le désir de vous séduire, fit Léona avec ses beaux yeux doucement voilés, si je ne savais pas qu'il y a au monde des choses impossibles.

— Qui vous a appris ce mot, Léona?

— Vous-même, fit-elle en le servant gracieusement.

— Ah! c'est vrai, fit Monrion; je me rappelle notre discussion à propos de Mlle Thoré... Vous êtes admirable dans l'art des transitions, car je suppose que c'est à Julie que vous voulez en venir.

— En vérité, je n'y pensais pas; depuis longtemps j'avais reconnu qu'il y avait des choses impossibles pour moi, lorsque vous m'avez appris qu'il y en avait aussi pour vous.

— Ceci tient-il aux révélations que vous vouliez me faire?

— Tout à fait, et nous y voilà.

Ils causaient ainsi tous deux, le sourire aux lèvres, l'aigreur dans l'âme; rien cependant ne trahissait dans Léona le but qu'elle voulait atteindre.

Elle avait accepté la présence de Monrion avec une facilité qui eût pu faire croire que cette présence lui était nécessaire, et ne semblait pourtant avoir aucune envie de le retenir.

Si, d'un autre côté, on se fût imaginé qu'elle pourrait se faire un moyen des moindres circonstances pour égarer la raison de Monrion; si l'on eût pensé qu'au besoin, elle appellerait l'ivresse du festin en aide à ses froides combinaisons, on eût été détourné de cette idée par l'indifférence avec laquelle elle laissait Gustave agir à sa guise, sans le presser, sans l'exciter à rien.

Les aides de camp de Léona étaient partis chacun emportant avec lui l'ordre de la marche qu'il avait à suivre.

Le combat était engagé sur tous les points, et elle venait de recevoir la nouvelle du succès de sa principale manœuvre. Elle s'était réservé Monrion, comme l'ennemi le plus dangereux.

De mots en mots, de retraite en retraite, elle l'avait attiré dans la position où elle voulait le vaincre, et elle réfléchissait avant d'engager cette suprême lutte.

Cependant Monrion attendit quelques instants, et voyant que Léona ne se hâtait pas de parler, il reprit:

— Eh bien! voyons, quelles sont ces révélations que vous m'avez promises?

— Permettez-moi de remonter un peu haut, dit Léona.

— J'ai la nuit à moi, et je vous écoute.

XXXIII. — GRANDES MANOEUVRES.

— Vous souvient-il, Gustave, dit Léona en fronçant ses noirs sourcils, vous souvient-il de ce jour où il me prit fantaisie de vous demander une tasse de porcelaine qui est encore sur l'étagère de votre salon?

— Parfaitement.

— Vous souvient-il de la scène qui suivit ce refus et du dernier mot que je vous dis?

— Parfaitement. Ce fut une menace.

— Vous vous trompez. Je vous promis une leçon.

— Soit, ne discutons pas sur les mots; c'est donc cette leçon qui fut le point de départ de ce qui va se passer?

— Vous avez deviné.

Je voulus vous prouver qu'il était des hommes prêts à me donner plus que vous ne me refusiez.

— Si vous mettiez le passé en ligne de compte, dit amèrement Gustave, vous auriez beaucoup à obtenir d'eux avant de pouvoir me les comparer.

— Apprenez ceci, Gustave, repartit Léona avec un sourire dédaigneux: dès qu'un homme invoque le passé pour défendre le présent, c'est qu'il n'a plus rien dans son cœur ou dans sa caisse, selon la monnaie dont il paie l'amour qu'il veut garder.

« Après tout ce que j'ai fait pour vous, pouvez-vous douter de mon » amour? »

Est une phrase qui veut dire exactement:

« Vous avez eu de moi tout ce que vous pouviez en attendre. »

» Or, j'ai jugé que j'en étais là avec vous, et je n'ai pas voulu accepter cette position.

» Je ne sais comment l'histoire de M. Amab et de la passion qui lui avait inspiré son chef-d'œuvre m'a été racontée à cette époque, mais j'ai désiré vous la faire connaître, j'ai voulu vous montrer quel prix un homme peut attacher à son amour. Je vous ai demandé ce tableau, et je vous ai envoyé chez M. Amab pour que vous puissiez vous assurer par vous-même de quel sacrifice un homme est capable pour la femme qu'il aime, un homme pauvre, entendez-vous, et à qui vous apportiez une fortune. Vous vous rappelez le peu de succès de vos tentatives.

» C'est alors qu'à mon tour j'ai tenté moi-même cette illustre conquête, et que j'ai écrit à M. Amab une lettre dont il ne me convient pas pour le moment de vous dire les conséquences, mais qui m'a donné la preuve que je n'aurais pas plus de succès que vous.

— Ah! fit Monrion d'un ton ravi, on vous a refusé, à vous, ce qu'on avait refusé à mes cent mille livres? C'est humiliant.

— Plus humiliant que vous ne pouvez croire. Et, comme je voulais vous punir de votre refus, j'ai voulu aussi punir M. Amab du sien.

— Peste! dit Monrion, voici qui se complique... Continuez.

Si quelqu'un eût observé froidement Léona, c'eût été seulement à ce moment qu'il eût pu croire au désir qu'elle avait d'égarer la raison de Monrion par une autre puissance que celle de son esprit; elle lui versa quelques gouttes de vin d'un air distrait, et reprit affectueusement:

— Oui, mon ami... j'ai eu un moment de dépit indicible... et je me suis adressée à vous pour me venger. Je vous ai prié d'enlever à M. Amab ce modèle adoré dont rien au monde ne pouvait lui arracher l'image...

J'ai été encore battue de ce côté... vous avez déserté lâchement ma cause... C'est alors que j'ai voulu punir ce monsieur par un autre côté.

Les moyens illicites s'étant trouvés tout à fait impuissants, je me suis tournée vers la morale; j'ai commis pour cela une très-bonne action: j'ai dénoncé à M. Charles Thoré l'intrigue de mademoiselle sa sœur avec M. Amab.

On n'est pas plus malheureuse que moi. Le jour même où ma confidence devait porter ses fruits, M. Charles Thoré disparaît miraculeusement, enlevé par je ne sais qui.

— Vraiment? dit Monrion, qui cherchait à combiner les dates de toutes ces tentatives avortées, et qui croyait y découvrir une grande confusion; mais tout cela me semble bien rapide.

— N'est-ce pas? Et cependant j'ai été battue de vitesse par ce monsieur. Ah! Gustave, ce sera votre maître à tous dans l'art de conduire une intrigue. C'est un esprit toujours prêt à la riposte. Il me restait une dernière ressource; j'allais l'employer ce soir... et ce soir, j'étais déjà vaincue.

— Je ne comprenais guère, dit Monrion; maintenant je ne comprends plus du tout.

— Ce soir, je voulais avertir cette vertueuse famille de l'intrigue qui existait entre Amab et Julie... Eh bien, ce soir, M. Amab la demandait en mariage... C'est vous qui m'en avez apporté la nouvelle, et vous devez vous rappeler ma colère et ma stupéfaction quand j'ai appris cette nouvelle.

— C'est vrai... Mais, dites-moi, Léona, pour engager une lutte si acharnée avec M. Amab, vous n'aviez d'autre mobile que le dépit de n'avoir pas obtenu cette toile qu'il m'a refusée?

— Je voulais me venger...

— D'un refus?...

— Oui...

— Mais ce refus... vous aviez sans doute lieu de croire qu'on ne pouvait pas vous le faire?

Léona montra sa main à Monrion:

— Ne vous ai-je pas dit que le jour où un autre que vous prendrait dans mon cœur la place que vous y occupez, je jetterais cet anneau?

— Ainsi, monsieur Amab...

— Monsieur Amab n'a pas mis à ce tableau un prix que j'aie eu à lui refuser. De ce côté, il est inabordable. Il aime Julie.

— Peste! dit Monrion, c'est un terrible amour!

— Ce qui n'a pas empêché M. Amab de me trouver belle, de me le dire, beaucoup plus souvent que je n'eusse voulu l'entendre... Mais, quant à payer l'amour de Mme de Cambure d'un sacrifice de quelque mérite, c'est... c'est bon pour les lions de l'espèce de Monrion.

— A-t-il dit cela? s'écria Gustave avec colère.

— Non, car je ne suis pas femme à me laisser dire de pareilles insolences; mais c'est sa pensée, elle parle dans ses façons, dans ses dédains, dans ce je ne sais quoi, qu'on sent, qu'on devine et qui ne peut s'analyser.

Le souper continuait, et dans la préoccupation où Léona avait plongé Monrion, elle avait pu déjà endormir en lui la vigilance qu'il voulait apporter à se surveiller lui-même.

Elle lui avait versé souvent à boire... et il en était arrivé à cette limite où l'homme peut encore s'avertir qu'il est près d'aller trop loin; limite qui, une fois dépassée, ouvre devant lui un abîme de déraison où il se précipite avec fureur.

Léona mit à profit le mouvement de colère qu'elle était parvenue à exciter chez Monrion et reprit :

— Oui, mon cher Gustave, nous sommes battus; moi, par un monsieur à qui je n'aurais pas daigné accorder une minute pour se défendre, et vous par une petite fille qui vous a persuadé de sa vertu séraphique.

— Ma foi, dit Monrion en riant, vous triomphez probablement plus que vous ne pensez, puisqu'il épouse...

— Eh! non, lui dit Léona, il n'épouse pas.

— Comment?...

— Il enlève... ou plutôt il fait fuir.

— Quand donc?

— Ce soir même...

— Et cette demande?...

— Un prétexte pour pénétrer une dernière fois dans la maison.

— En êtes-vous sûre?

— Voyons, reprit Léona en s'accoudant gracieusement sur la table, recordons-nous un peu, comme dit Figaro. Avez-vous vu Julie, ce soir?

— Non.

— C'est bien cela! dit Léona, j'en étais sûre...

— Comment?

— Continuons, reprit Léona :

M. Amab, quand vous êtes allé ce soir chez M. Thoré, ne faisait-il pas de grandes phrases aux grands parents?

— Je l'y ai laissé occupé.

— Eh bien! fit Léona en se renversant gaiement sur son siége, pendant ce temps-là, la jeune fille s'échappait.

— C'est impossible, dit vivement Monrion; un enlèvement... ou une fuite pareille... mais c'est un crime prévu par la loi.

— Aussi, M. Amab en sera-t-il parfaitement innocent; il sait où cacher cette jeune fille, comme il a su où cacher son frère.

— C'est donc un démon ou un forçat libéré que ce monsieur?

— Je vous l'avoue, Gustave, cet homme m'a frappée d'admiration; et lorsque Jean m'a raconté sa dernière combinaison, j'ai courbé la tête pour vous.

— Jean?

— Ne l'avez-vous pas mis au service d'Amab, pour vous assurer de la vérité de ce que je vous avais dit?

— Oui.

— Et puis, ne l'avez-vous pas chassé, pour vous avoir remis une lettre qui vous confirmait l'affreuse vérité?

— C'est vrai.

— Eh bien, il est resté au service de son nouveau maître, et il a préparé les choses pour ce merveilleux enlèvement.

— Qu'a-t-il donc fait? reprit Monrion avec calme.

— Gustave, dit vivement Léona, sur votre honneur, me promettez-vous de ne pas faire une querelle sanglante de ce que, dans d'autres temps, vous auriez appelé une excellente plaisanterie?

— Je ne puis vous faire un pareil serment.

— En ce cas, je ne puis rien vous dire.

— Mais si mon honneur est engagé à avoir raison des procédés de ce monsieur, dit Gustave, dont la tête commençait à s'exalter, je dois les punir.

— Vous ne pouvez les punir qu'autant que vous les connaîtrez, et alors, je me refuse à vous les dire.

— Je commence à vous comprendre...

Ne m'avez-vous pas dit que je laisserais ici quelque chose de mon honneur? Léona... Léona... Je veux que vous me disiez tout... il le faut!

— Oh! dit celle-ci en se rapprochant vivement de Gustave, avec cet abandon familier qui la rendait quelquefois si persuasive et en lui parlant à demi-voix, si vous vouliez m'aider à me venger, si vous vouliez vous venger vous-même... non par un duel; cet homme ne mérite pas de recevoir une pareille leçon de vous, mais comme on se venge de ces Céladons d'atelier, comme on se venge de ces Célimènes de boutique; mais non... vous ne le voudriez pas... Vous n'êtes plus capable d'une résolution héroïque.

— Si j'ai été joué, Léona, je m'en vengerai, soyez-en sûre. Seulement je garde le choix de ma vengeance.

Léona, en proie à la plus violente agitation, s'écria, sans répondre à Monrion :

— Et il y a une femme devant laquelle, aussi moi, il faut que je m'humilie. Ah! Gustave, Mlle Thoré fait comme le Cid, elle débute par des coups de maître.

— Aurez-vous bientôt fini vos exclamations!... répondit Monrion brusquement. Voyons, parlez... que va-t-il se passer?

— Monsieur le comte, dit Léona en se plaçant de nouveau devant lui, faisons mieux que de nous venger... prenons-en gaiement notre parti. . Et cependant, reprit-elle en frappant la terre du pied avec rage, être dupes à ce point!... c'est affreux...

Mais que faire? ajouta-t-elle dédaigneusement, avec un homme qui ne connaît plus que cette vengeance stupide du duel, et qui va, joué, bafoué, ridicule, déshonoré (car vous le serez), à un combat où il trouvera peut-être la mort, peut-être une blessure qui le défigurera.

— Oh! parlez, parlez, Léona, dit Monrion, dont l'impatience et la colère croissaient à chaque instant. Que signifient ces demi-mots, ces lamentations, ces menaces, et en quoi M. Jean s'est-il mêlé en tout ceci?

— Et que diriez-vous, reprit Léona en se penchant vers lui et en le raillant du sourire, du regard, de l'impertinente oscillation de sa tête, que diriez-vous d'une petite personne qui, très-assurée de l'amour qu'elle inspire à M. le comte de Monrion, s'est imaginé de se servir de lui pour cacher, non pas seulement ses amours avec un autre, mais encore sa fuite avec cet autre.

— Vous êtes folle, répondit Monrion.

— C'est possible, reprit Léona du même air. Mais que penseriez-vous d'un ancien valet de chambre de M. de Monrion qui est venu louer dans ma maison, où monsieur le comte est très-connu, et sous le nom de M. le comte de Monrion, un petit appartement destiné à protéger les amours secrets de M. Amab?

— Comment! s'écria M. de Monrion, ce drôle se serait permis une pareille infamie?

— Que diriez-vous, reprit Léona, de M. Amab, si, pendant qu'il endort le père et la mère de la jeune personne par de magnifiques protestations, celle-ci s'était furtivement enfuie pour gagner le petit appartement dont M. Amab a la clef, et dont M. de Monrion a les honneurs?

— Je vous dis que c'est impossible, fit Gustave, dont la tête se perdait dans ce tissu d'intrigues embrouillées.

— Et que diriez-vous de M. de Monrion, reprit Léona en ricanant, si, pendant que tout cela se passe, il venait durement demander, à une femme qu'il a aimée jusqu'à la folie, compte de l'honneur de cette chère demoiselle et des tourments de ce bon M. Amab?

— Je vous dis que c'est impossible!

— Voulez-vous le voir? reprit Léona.

— Oui. Et pour que vous ne puissiez préparer quelque indigne tromperie, je veux le voir à l'instant même.

— A l'instant même, soit. Et quand vous l'aurez vu?

— J'attendrai cet homme et il me paiera cette insolence de sa vie!

— Et moi, dit Léona, qui me vengera? Non, non, monsieur de Monrion, ce n'est pas ainsi que je l'entends.

— Et que voulez-vous enfin?

— Écoutez, Gustave, reprit Léona, j'ai été insultée, méprisée par cet homme et par cette Julie. Des femmes comme moi ne sont faites que pour des hommes comme vous. Voilà ce qu'ils disent.

Mais, quant à ces précieuses conquêtes, à ces chastes beautés qui crachent au visage des femmes perdues comme moi, les hommes comme vous les respectent ou les épousent; car vous y avez pensé, j'en suis sûre.

— Assez de sarcasmes et d'injures, dit Monrion avec colère; prou-

vez-moi que ce que vous m'avez dit est vrai, et je vous montrerai si je sais me venger !

Le ton dont Gustave avait prononcé ces dernières paroles montrait assez que les sanglantes railleries de Léona avaient porté coup. Son œil était trouble et égaré comme sa pensée.

— Et que faut-il que vous voyiez, pour être assuré que je ne vous mens pas ?

— Une seule chose, dit Monrion, Julie hors de sa maison...

— Vous aurez mieux, dit Léona.

Elle sonna vivement et dit à la chambrière : — Faites monter à l'instant le concierge.

Une minute après le concierge entra.

— Monsieur Guillaume, lui dit Léona avec vivacité, le petit appartement au-dessus du mien n'est-il pas loué depuis quelques jours ?

— Oui, madame.

— Par qui a-t-il été loué ?

— Mais, madame... fit le concierge embarrassé, je ne sais si je dois...

— Répondez franchement ; monsieur le comte vous le permet.

— Sans doute, dit Monrion.

— Eh bien ! monsieur le comte, c'est Jean, votre valet de chambre, qui est venu le louer en votre nom, et c'est ainsi qu'il est inscrit sur mon livre.

— Mais jamais, s'écria Gustave, jamais on ne s'est permis pareille insolence ! Et que vous a dit ce drôle ?

— Dame, fit le portier avec embarras, je ne sais si je dois...

— Eh ! parlez, parlez, fit Léona, à mon tour, je vous le permets.

— Eh bien ! il m'a dit que monsieur le comte tenait à avoir cet appartement sans que personne le sût, parce qu'il communique à celui de Mme de Cambure par un escalier dérobé.

— Vous le voyez, monsieur le comte, dit amèrement Léona, on nous met en scène d'une manière tout à fait obligeante : vous prenez des appartements secrets qui communiquent aux miens ; c'est une précaution si adroite, que voilà M. Guillaume qui est tout honteux de l'avouer.

— Mais enfin, reprit Gustave furieux, que s'est-il passé depuis huit jours, à propos de cet appartement ?

— Rien, jusqu'à ce soir... mais ce soir...

— Eh bien, ce soir ?... fit Monrion.

— Deux dames se sont présentées ici, une vieille et une jeune ; la vieille est entrée chez moi et m'a demandé la clef de son appartement loué pour M. de Monrion ; elle m'a remis le billet que Jean m'avait annoncé devoir donner aux personnes qui viendraient occuper l'appartement.

— Et ces dames sont montées ?

— Oui, monsieur le comte.

Seulement, un moment après, la vieille est redescendue et m'a remis la clef en me disant :

« Si monsieur Amab (un monsieur qui vient quelquefois chez madame de Cambure) si monsieur Amab se présente, vous lui remettrez cette clef. »

— Et, dit Monrion, dont le visage altéré annonçait la rage qu'il éprouvait, et monsieur Amab est-il déjà arrivé ? — Pas encore, monsieur le comte.

— Eh bien ! allez me chercher cette clé, allez... Cet appartement loué en mon nom... j'ai le droit d'y entrer, je le suppose.

— Sans doute, dit le concierge en se retirant.

A peine Monrion et Léona furent-ils seuls, que celle-ci changea tout à coup de ton et de manière ; au lieu de chercher à exciter la colère de Gustave, elle s'approcha de lui d'un air alarmé, tandis qu'il parcourait la chambre avec de longs murmures de rage, et lui dit :

— Et que voulez-vous faire, mon Dieu ? Pourquoi voulez-vous monter dans cet appartement ?

— Ma chère Léona, lui dit Monrion en la regardant avec un souverain dédain, je ne suis point la dupe de toutes vos vengeances de vanité ; une femme ne poursuit pas un homme comme monsieur Amab avec l'acharnement que vous y avez mis, parce qu'il ne se sera pas prêté à satisfaire un caprice ?

— Que voulez-vous dire ? reprit Léona d'un ton confus.

— Je veux dire que tant de colère ne peut venir que d'une blessure plus cruelle.

Je comprends la leçon que vous avez voulu me donner ; elle ne vous a pas réussi, j'en suis désolé, quoique, après tout, un successeur comme M. Amab me prouve que vous m'estimez bien peu.

— Pouvez-vous croire, Gustave... dit Léona avec l'accent d'une femme qui plie la tête sous le poids de sa faute, pouvez-vous croire...

Monrion, à qui ce trouble admirablement joué persuada qu'il avait deviné juste, l'interrompit vivement :

— Je vous pardonne, Léona, lui dit-il ; mais, ce que je puis vous pardonner, je ne le pardonne pas à ce monsieur !...

Ah ! il vous aidait à me tromper d'un côté, et d'un autre il riait sans doute avec sa belle de mes soupirs respectueux. Par tous les dia-



— C'est fini ajouta-t-elle en serrant à sa taille flexible la cordelière à glands d'or... — Page 61.

Paris — Imprimerie Walder, rue Bonaparte, 44.

bles! fit Monrion avec un sourire forcé, rira bien qui rira le dernier.

En ce moment Dorothée parut et tendit la clef à sa maîtresse ; celle-ci voulut s'en emparer, mais Monrion la lui arracha.

— Restez, je vous en supplie, restez, lui dit en vain Léona, je ne suis pas coupable, je vous le jure devant Dieu !

— Assez, assez, madame, lui dit Monrion en la repoussant, vous ne savez même plus jouer la comédie.

Aussitôt il sortit et monta rapidement vers l'étage supérieur.

Un moment après, il était entré dans l'appartement dont on venait de lui remettre la clef.

Il était alors près de onze heures.

XXXIV. — EMBUCHE.

Que s'était-il passé cependant chez M. et Mme Thoré depuis que Monrion en était sorti et y avait laissé Amab?

Celui-ci, comme nous l'avons dit, avait jugé qu'un aveu complet de tout ce qui s'était passé entre lui, Charles et Mme Cambure, pouvait seul faire comprendre à M. et Mme Thoré le danger qui menaçait leur fils.

Il avait donc commencé le récit de cette longue et incroyable histoire, interrompue à chaque instant par les étonnements de ces honnêtes gens.

Jamais Amab ne parlait assez bas, et il leur semblait que les murs de leur maison allaient crouler au bruit de ces scandaleuses révélations.

Plusieurs fois madame Thoré avait entr'ouvert la porte du salon pour voir si sa fille, poussée par une curiosité très-naturelle, n'était pas aux aguets de ce qui se disait dans le salon.



Son regard comme enchaîné au front pâle de Monrion l'accompagna jusqu'à l'autel. — Page 79.

La première et la seconde fois, madame Thoré avait vu sa fille retirée dans un petit boudoir de l'autre côté de la salle à manger, et fort occupée, en apparence, à un travail de tapisserie; mais, la dernière fois, le boudoir était vide et la lampe éteinte.

Mme Thoré demanda sa fille; la femme de chambre répondit :

— Mademoiselle m'a chargée de dire à madame qu'elle était fatiguée, et qu'elle allait se reposer.

Mme Thoré, délivrée de la crainte de voir sa fille écouter ou surprendre un mot de pareilles confidences, rentra dans le salon pour les entendre jusqu'au bout, et discuter avec Amab les moyens d'arracher Charles à la vengeance de Mme de Cambure.

La discussion fut longue, ce qui n'est pas étonnant; mais ce qui l'est beaucoup, c'est que Julie, sachant que c'était d'elle qu'on s'occupait dans le salon, se fût retirée dans sa chambre pour y chercher et y trouver le sommeil.

L'amour des jeunes filles les tient d'ordinaire plus éveillées; aussi Julie ne dormait-elle pas, et si elle avait pris ce prétexte, c'est qu'elle avait quelque chose de très-important à cacher.

En effet, pendant que sa mère et son père écoutaient M. Amab, une vieille dame était venue sonner doucement à la porte de leur appartement.

A la voir si modeste, si grave, si pudiquement embéguinée, et bientôt à l'entendre parler d'une voix si douce et si libre, on ne se fût guère douté que ce fût là la très-belle suivante d'une très-belle dame, la sourde et muette devant laquelle Monrion se laissait aller à tout dire.

Elle avait demandé mademoiselle Julie Thoré, et celle-ci, peu accoutumée à recevoir des messages personnels, avait voulu faire appeler sa mère; mais cette femme l'avait arrêtée tout court en lui disant à voix basse :

— Si vous voulez sauver votre frère, renvoyez cette fille et ne dites pas un mot.

La femme de chambre s'était retirée sur un signe de Julie, et la vieille avait continué, en disant :

— Voici une lettre de monsieur Amab. Il est ici, n'est-ce pas?

— Sans doute.

— Il occupe monsieur votre père et madame votre mère?

— Il leur parle du moins, reprit Julie.

— C'est bien. Ils ne consentiraient pas à vous laisser venir seule, et ce n'est qu'à la condition que vous serez seule que votre frère pourra être rendu à la liberté.

Lisez.

Julie ouvrit et lut la lettre d'Amab, elle en reconnut parfaitement l'écriture, car elle avait lu et relu cent fois le billet par lequel il avait refusé le prix de ses portraits, et quoique cette lettre lui répétât exactement ce que la vieille venait de lui dire, Julie hésita.

— Décidez-vous, reprit la vieille ; dans une heure il sera peut-être trop tard. La vie de votre frère est en danger; s'il meurt, c'est vous seule que vous devrez en accuser.

La plus simple prudence devait ordonner à Julie d'appeler son père, sa mère, de faire arrêter sur-le-champ cette femme, et de lui arracher alors le secret de la retraite de Charles.

Dorothée s'alarma de l'hésitation de Julie, et ajouta tout aussitôt :

— Il y a aussi une chose que je dois vous dire et que M. Amab n'a pas osé vous avouer, c'est que si M. Charles n'est pas délivré ce soir, c'est que si votre père ou votre mère sont avertis, lui-même sera frappé demain. Décidez-vous.

Beaucoup d'hommes d'un âge plus avancé que Julie, d'un caractère déterminé, n'ont pas toujours eu en face de pareilles révélations, la

présence d'esprit qui doit les faire échapper à un piége si grossier ; faut-il donc s'étonner si Julie y fut prise ; faut-il s'étonner que lorsqu'on s'adressait à la fois à son amitié pour son frère et à son amour pour Amab, elle cédât au désir de les sauver tous deux ?

— Que faut-il faire pour cela ? dit-elle alors.

— Il faut venir avec moi rue Joubert ; mais il ne faut pas, ajouta vivement Dorothée en voyant Julie prête à la suivre, il ne faut pas que l'on sache que vous êtes sortie ; c'est l'affaire d'une demi-heure tout au plus. Je pars, et je vous attendrai à deux pas de votre porte.

Dorothée sortit, et ce fut quelques instants après que Julie dit à la femme de chambre d'avertir sa mère qu'elle s'était retirée pour se reposer.

Tout aussitôt elle gagna l'escalier particulier qui conduisait aux magasins et qui lui permettait de sortir de l'appartement sans être vue.

Il était alors dix heures à peu près.

Cependant l'entretien avait continué dans le salon de monsieur et madame Thoré, et la conclusion de la conversation avait été celle-ci de la part de la famille :

Portez à cette dame notre parole d'honneur que demain Charles quittera Paris pour longtemps.

Dites-lui qu'avant de partir il engagera aussi sa parole d'honnête homme de ne jamais dire un mot de la fâcheuse aventure qui lui est arrivée avec cette dame.

Dites-lui que vous-même le renieriez pour votre frère, si jamais il manquait à cette parole.

Donnez à cette dame toutes les assurances possibles que son secret sera bien gardé.

Mais avertissez-la en même temps que si Charles ne nous est pas rendu cette nuit même, demain les magistrats seront avertis.

Nous ne sommes que de simples bourgeois, mais nous trouverons des protecteurs puissants, ne fût-ce que M. de Montaleu qui, nous en sommes sûrs, prendra cette affaire à cœur.

Elle aura en lui un ennemi qui sera trop heureux de trouver l'occasion de se venger du mal qu'elle lui a fait dans la personne du jeune comte de Monrion.

Puis, quand vous nous aurez rendu Charles, nous penserons à votre bonheur et à celui de Julie, car nous ne devons pas vous cacher, M. Amab, que si votre recherche nous flatte, nous croyons pouvoir vous assurer que Julie n'y est pas non plus indifférente.

Et après ces paroles, Amab, lié par ses confidences, lié par ses propositions, fort des obligations qu'il venait de s'imposer et qui ne lui permettaient plus de céder aux séductions de Léona, Amab partit pour la rue Joubert, afin de porter à Mme de Cambure l'ultimatum de la famille Thoré.

XXXV. — DÉFAITE ET TRIOMPHE.

Il était à peu près dix heures et demie lorsque Victor sortit de chez Mme Thoré pour se rendre chez Léona.

Au moment où il arriva chez celle-ci, c'est-à-dire quelques minutes après que Monrion fut entré dans l'appartement supérieur, Amab trouva Léona prête à partir.

Avait-elle prévu l'arrivée d'Amab ? Ce n'est pas probable, mais elle comptait le voir cette nuit-là même, car elle lui dit en l'apercevant :

— Je me rendais chez vous, monsieur, et je suis charmée de vous voir.

— Qui me valait cette visite ?

— Le besoin de sortir d'une position fausse et que la surveillance et l'activité d'un autre que vous ne me permettent plus de garder. Il est temps que je rende Charles à sa famille.

— Quelle raison si puissante vous y oblige ?

— La raison bien simple que quelqu'un a découvert que Charles était en mon pouvoir.

— C'est sans doute M. de Monrion qui a enfin pénétré ce mystère ?

— M. de Monrion a tout autre chose à faire que de s'occuper de M. Charles.

La personne dont je veux parler est tout simplement M. Villon, de qui j'ai reçu ce soir une visite fort brutale et fort menaçante, et qui ne m'a laissé que quatre heures pour m'exécuter et pour rendre Charles à la liberté.

J'ai demandé ces quatre heures, monsieur, pour pouvoir remettre Charles entre vos mains. Vous seul, en qualité de complice, vous pouvez lui imposer un silence que vous me devez tous deux.

D'ailleurs, ce qu'il eût refusé peut-être à M. Amab, il l'accordera, j'en suis certaine, à son futur beau-frère, au fiancé de sa sœur.

— Quoi ! fit Amab avec embarras, vous savez...

— Je sais tout, monsieur ; j'ai vu M. de Monrion.

Veuillez me suivre, car il y a loin d'ici au bois de Boulogne et du bois de Boulogne ici, et je ne me soucierais pas que, pour quelques minutes de retard, la police vînt envahir ma maison et y faire quelque odieux esclandre. Il ne serait pas juste, ce me semble, que je fusse en tout et toujours votre victime.

— Ma victime, madame !... dit Amab d'un air surpris.

— J'ai été celle de votre mépris et de votre indiscrétion, monsieur, vous le savez parfaitement ; je suis encore celle de vos faux serments, car je leur ai sacrifié un amour sur lequel j'avais appris à compter, et je serai encore la victime de vos hésitations, si M. Charles Thoré n'est pas rendu à sa famille dans quelques heures.

— Venez donc, dit Amab, je suis prêt à vous suivre.

Ils montèrent en voiture et prirent ensemble la route du bois de Boulogne.

Arrivés à ce moment de notre histoire, nous voudrions pouvoir faire suivre à nos lecteurs l'entretien mystérieux et désolé de M. et Mme Thoré, qui continuèrent de parler à voix basse, de peur qu'une de leurs paroles n'arrivât aux oreilles de Julie.

Ils s'estimaient heureux de ce qu'elle s'était retirée dans sa chambre et de ce qu'ils n'avaient point à répondre aux questions qu'elle leur aurait faites, si, par hasard, elle eût été informée de l'espoir qu'ils avaient de revoir bientôt son frère.

Nous voudrions encore faire assister nos lecteurs à la scène qui se passait, en ce moment même, entre Monrion et Julie. Il nous faudrait aussi leur dire le résultat de la lettre que Villon avait remise à Charles ; mais comme ce récit a peut-être plus la prétention de montrer le caractère d'une femme trop connue, que de raconter des événements, nous allons dire la scène qui se passa entre Léona et Amab.

La nuit était sombre ; la voiture roulait avec rapidité, et déjà elle était arrivée à l'entrée des Champs-Élysées qu'Amab et Léona n'avaient pas échangé une parole.

Amab était profondément embarrassé de ce silence, mais peut-être eût-il été encore plus embarrassé s'il lui avait fallu adresser la parole à Léona.

Quant à celle-ci, elle ne cachait ni son impatience ni son chagrin ; son pied battait avec fureur le tapis de la voiture ; elle avait baissé et relevé plusieurs fois la glace de la portière ; elle avait chaud, elle avait froid, elle étouffait, puis ses dents claquaient convulsivement.

De temps en temps, son mouchoir, porté à ses yeux, semblait plutôt en arracher des larmes que les essuyer.

A peine à l'entrée des Champs-Élysées, elle tira violemment le cordon attaché à la main de son cocher, et fit brusquement arrêter la voiture.

Que prétendez-vous ? lui dit vivement Amab.

— Permettez-moi de marcher quelques minutes, j'étouffe, je gèle, je brûle, j'aurais une attaque de nerfs, si je restais ainsi enfermée ; ce serait fort ridicule et fort mal venu ; je ne veux pas me laisser dominer par une émotion comme celle que j'éprouve.

J'ai l'habitude, ajouta Léona d'une voix entrecoupée, d'être plus maîtresse de moi-même que je ne le suis en ce moment.

Elle descendit de voiture, et se retourna vers Amab en lui disant :

— Si vous craignez la fatigue de la marche, je vous dispense de m'accompagner.

Amab comprit combien il serait grossier à lui de rester dans cette voiture pendant que Mme de Cambure la suivrait à pied ; il descendit à son tour et marcha près d'elle.

— Attendez-nous à la barrière de l'Étoile, dit-elle à son cocher, je marcherai jusque-là.

La voiture partit rapidement et les laissa seuls.

Le temps était froid, le ciel obscur, la promenade déserte.

Léona commença à marcher avec une certaine rapidité : c'était à peine si Amab pouvait la suivre.

Tout à coup elle s'arrêta, les deux mains appuyées sur sa poitrine, et se prit à dire d'une voix étouffée :

— Non... non... c'est impossible!

Puis elle s'appuya sur un arbre et parut prête à succomber.

Amab s'approcha vivement d'elle.

— Qu'avez-vous?

— Rien, lui répondit-elle, en détachant le ruban de son chapeau, et en découvrant sa tête pour l'exposer à la fraîcheur de l'air.

— Vous trouvez-vous indisposée?

— Pas assez pour ne pas pouvoir rejoindre ma voiture.

— Voulez-vous que je l'appelle?

— C'est inutile.

Elle remit vivement son chapeau, et reprit sa marche rapide en disant avec un douloureux dépit :

— O mon Dieu! mon Dieu! être faible à ce point-là!

Amab la suivit avec inquiétude; il craignait cette attaque de nerfs dont on l'avait menacé; mais le chagrin de voir souffrir Léona n'entrait pas seul dans cette crainte; il pensait au retard que cet accident apporterait à la libération de Charles ou plutôt à sa propre libération, car il souffrait horriblement de se trouver ainsi seul avec Léona.

Il avait beau faire, il la redoutait, mais il ne la haïssait pas; il la voyait souffrir, et il ne doutait pas qu'il ne fût la cause de ses souffrances. Elles lui causaient cette gêne que donnent les torts qu'on a, quand on est décidé à ne pas les réparer.

Si Léona se fût montrée à lui, la veille, sous cet aspect désolé, il lui eût demandé grâce.

Elle marchait toujours devant lui, mais son pas se ralentissait; sa respiration haletante annonçait qu'elle faisait de cruels efforts pour soutenir la fatigue de cette marche précipitée.

Plusieurs fois elle chancela, reprit courage et s'arrêta soudainement.

Amab s'approcha d'elle; Léona prit vivement son bras.

— Pardon, monsieur, cela va se passer; l'émotion, la colère... le désespoir aussi...

A ce dernier mot, elle essuya encore ses larmes et reprit sa marche, appuyée sur le bras de Victor.

Celui-ci, qui suivait attentivement chacun de ses mouvements, crut voir que les efforts qu'elle faisait sur elle-même n'étaient pas tout à fait inutiles.

Elle parut se calmer, et dit d'une voix entrecoupée :

— Je me croyais plus forte que je ne le suis; j'ai eu tort de quitter ma voiture; elle doit être au bout de l'avenue, et ce sera beaucoup de temps perdu pour la rejoindre : un peu de patience, monsieur, je vous en prie...

— Madame, je suis tout à fait à vos ordres, et si vous désirez vous reposer, voici des chaises.

— C'est qu'il y a quelqu'un, reprit amèrement Léona, qui n'aura pas la même complaisance que vous; il faut que nous arrivions.

Elle tira une petite montre, la consulta, et s'écria vivement :

— Déjà si tard! O mon Dieu! ajouta-t-elle en essayant de hâter sa marche, quelle faute, quelle faute!...

— Voulez-vous que j'aille près de M. Villon, madame? lui dit Amab; voulez-vous que je lui dise d'attendre?

— Eh! monsieur, sais-je où il est! D'ailleurs, M. Villon vous hait; ne lui avez-vous pas enlevé le cœur de Mlle Thoré?

Hâtons-nous, c'est ce que nous avons de mieux à faire.

Ils marchèrent quelque temps en silence; mais, malgré sa volonté, la force de Léona sembla s'épuiser peu à peu; elle s'arrêta tout à coup, s'appuya sur une des barrières qui marquent le bord des allées transversales, et dit d'une voix tout à fait éteinte :

— Je ne puis aller plus loin, monsieur, non, jamais, jamais!

Puis elle ajouta avec amertume :

— Telle est votre destinée de me perdre tout à fait!...

— Moi, madame, dit Amab, que la délivrance de Charles préoccupait déjà moins en face d'une douleur si vraie et supportée d'une façon si résignée; moi! dit-il : je sais, madame, quel tort grave j'ai eu envers vous; mais je ne comprends pas qu'en ce moment je puisse être pour vous la cause de nouveaux chagrins.

— Vous ne le comprenez pas, monsieur...

Oh! s'écria-t-elle avec un accent désespéré, les gens qui n'aiment rien ne comprennent rien...

— Votre douleur est injuste, madame : je sens tout ce que vous devez souffrir, je comprends tout ce que vous pouvez craindre; mais j'en suis innocent...

— Oh! dit Léona avec fierté, je ne crains plus rien, monsieur, je ne crains plus rien... Vous venez de m'apprendre qu'il y a des douleurs plus atroces que celles que peuvent nous infliger le mépris public et la vengeance d'une famille désolée.

— Moi! dit Amab encore tout étonné, m'est-il donc échappé une parole peu convenable, et rien est-il venu de ma part éveiller en vous des souvenirs douloureux?

Léona poussa une sourde exclamation, pressa son front avec désespoir; et comme Amab s'étonnait de ce nouveau transport de douleur, Léona reprit tout à coup :

— Ce n'est pas assez que son silence me montre tout son mépris, il faut qu'il me le dise!...

— Quoi? reprit Amab.

— Mais, reprit Léona en l'interrompant violemment, ces souvenirs que vous ne voulez pas éveiller... ces souvenirs que vous écartez d'une attention si délicate, ils sont donc bien honteux?

— Mais, madame... fit Amab.

— Assez, assez! dit Léona en reprenant sa marche avec une nouvelle rapidité et sous l'impulsion d'un violent désespoir ou d'une terrible colère; assez! votre silence me blesse, vos paroles me torturent, votre présence me tue.

Amab s'arrêta, presque décidé à ne pas suivre Léona.

Elle s'arrêta à son tour, et se retournant vers lui, ajouta avec une ironie cruelle :

— Venez, monsieur, venez... n'ayez pas peur... venez... on tue une femme, mais elle n'en meurt pas sur l'heure; d'ailleurs, ne faut-il pas que votre élève, votre ami, votre frère vous soit rendu cette nuit même...

Oh! venez donc... et surtout ne me laissez pas seule avec lui tant qu'il sera en mon pouvoir.

Amab la suivit, et elle s'avança rapidement en murmurant sourdement :

— Oh! les misérables!... les misérables!...

Amab, qui voyait Léona s'exalter dans une pensée de colère, et qui croyait savoir jusqu'où un pareil sentiment pouvait la pousser, Amab s'approcha d'elle et lui dit de sa voix la plus caressante :

— Écoutez, madame, si la parole de deux hommes d'honneur...

— Qu'est-ce que vous comptez faire pour le nouveau salon? dit Léona en l'interrompant brusquement d'une voix saccadée et vibrante... sera-ce un tableau de sainteté, un tableau d'histoire?... N'exposeriez-vous seulement que des portraits?

— Pardon, madame, dit Amab; mais un pareil entretien...

— On vous donnera la croix, sans doute, cette année, et peut-être vous confiera-t-on les travaux de quelqu'une de nos églises?

— En vérité, reprit Amab, je ne sais à quel propos vous me parlez de cela...

— Que vous importe? dit Léona; parlons-en, je vous en prie... C'est toujours un noble entretien que celui des arts... Je les aimais, je les cultivais aussi... je peignais quelquefois...

— Vous! madame...

Elle ne répondit pas...

Amab put voir qu'elle pleurait; puis elle ajouta, comme si elle se parlait à elle-même :

— Oh! je ne peindrai plus maintenant!...

— Pourquoi cela?

— Pourquoi, monsieur... vous me demandez pourquoi? Oh! misérable que je suis! dit-elle en joignant les mains; cette pensée me tuera...

— Quelle pensée?

— Mais ne comprenez-vous pas, reprit Léona avec des larmes et des sanglots, que là, à l'instant même, j'ai voulu sortir de l'affreuse pensée qui me tient... je vous ai jeté un mot au hasard, je croyais fuir hors de moi... mais j'y suis rentrée aussitôt... oui, monsieur, j'aimais les arts, et j'avais pour les hommes qui s'y font un nom illustre, un enthousiasme, qui, un jour, s'est égaré jusqu'à la folie... eh bien! monsieur, je tuerai cet amour comme j'en ai déjà tué un autre... je ne veux plus voir une toile, un pinceau; car alors... je me souviendrais...

Oh! reprit-elle, est-il besoin de cela pour se souvenir?... Oh! non, non... Dieu est implacable, il nous a refusé l'oubli...

— Du moins, madame, reprit Amab avec soumission, vous pouvez être assurée que le secret le plus profond...

A ce moment, Léona parut se calmer.

Était-ce lassitude, était-ce résignation, était-ce calcul?...

Elle s'appuya sur le bras d'Amab, et reprit d'une voix brisée mais douce :

— Ah! vous n'êtes ni bon, ni digne... mais comprenez donc que vous me donnez une assurance qui me remet complaisamment en face de mon malheur...

Vous m'offrez votre parole et celle d'un autre... Je ne vous méprise pas assez pour douter de vous; et quant à... cet autre, je supposais que vous n'aviez pas besoin de me dire que vous sauriez le faire taire.

D'ailleurs, croyez-moi, monsieur Victor, ajouta-t-elle amèrement, j'attache moins de prix que vous ne pensez à ce mystère... il y a des heures où les hommes impitoyables font les femmes éhontées.

L'honneur d'une femme est comme sa beauté, monsieur; elle en prend d'autant plus de soin, qu'elle est près de les perdre l'un et l'autre; elle les plâtre, elle les peint, elle les relève de tout ce que l'art peut lui prêter d'artifice, surtout... ajouta-t-elle en essuyant une larme, lorsqu'elle a une espérance dans le cœur; mais, le jour où elle perd cette espérance, le jour où il n'y a plus personne au monde qu'elle veuille tromper... beauté et honneur, elle laisse tout à l'abandon...

Oh! tenez, déshonorez-moi, monsieur, si vous le voulez... je n'ai plus rien à faire, ni de mon honneur perdu par vous et pour vous, ni de ma beauté qui le suivra bientôt, j'espère...

— Pourquoi désespérer, dit Amab, pourquoi?

— Oh! ne me consolez pas, monsieur, vous ne le pouvez pas... Supposez que vous êtes près d'une mère dont vous avez tué l'enfant adoré... serait-ce à vous de la consoler?...

— Du moins, est-ce un crime que j'aurais commis sans le vouloir...

— Et voilà ce qui est affreux, monsieur; voilà ce qui vous défendrait de vous approcher de cette mère éperdue... Mais un crime se pardonne...

Glocester persuade à lady Anne que c'est par amour pour elle qu'il a tué son mari; il persuade à Elisabeth que c'est pour la replacer sur le trône qu'il a tué ses enfants; et on lui pardonne.

De même on peut dire à une femme outragée :

« Je vous ai livrée à un autre, parce que je vous haïssais, et je me » suis trompé, je vous aime. »

On peut lui dire :

« Je vous trouvais trop heureuse, et j'ai voulu vous faire souffrir, » et maintenant je vous plains... »

Mais on ne lui dit pas ce que vous me dites :

« Je vous ai écrasée sous la roue de mon char, parce que je ne vous » ai pas vue; consolez-vous donc, car je vous ai perdue parce que je » n'ai pas daigné savoir que vous existiez... »

— Non, non, Victor, on ne console pas ainsi... Taisez-vous, croyez-moi; ne tentez pas des choses impossibles... Vous êtes jeune, et l'avenir vous reste, si vaste, si glorieux, si magnifique, qu'il faut que vous y marchiez d'un pas ferme et éclairé.

Je comprends l'ambition, je l'admire, je l'honore... Pour marcher à votre but, je comprends que vous posiez impitoyablement le pied sur le cœur qui vous fait obstacle... Avancez, écrasez, s'il le faut, les vulgaires sentiments qui se dresseront en ennemis à votre rencontre... Brisez les liens étroits qui enchaîneraient votre course, mais ne le faites pas en aveugle...

Écartez-vous doucement du fou qui se met en riant au-devant de vos pas... Ne chassez pas brutalement le mendiant qui s'attachera au pan de votre robe... Ne faites pas fouetter par vos esclaves l'enthousiaste qui criera : « Gloire et honneur au prophète! » parce que sa voix vous déplaira...

Le mal le plus odieux est celui qui ne fait de bien à personne, pas même à celui qui le commet. La vengeance est le droit de tout cœur qui s'estime, la cruauté n'est que la faiblesse du méchant, et je ne vous avais pas fait de mal... moi!

Oh! quels accents doux, pénétrants, tristes, mélodieux, apportaient ces plaintes désolées aux oreilles du jeune peintre.

— Oh! si je vous avais connue! reprit-il d'une voix presque repentante.

— Qu'importe, Victor? La folle qui vous avait écrit la lettre que vous avez reçue, cette folle eût-elle été vieille et laide, et ce sont là de grands crimes, eût-elle été la fille du monde la plus perdue, cette femme ne vous insultait pas...

— Si vous saviez, Léona?... Mais j'ai redouté toute ma vie le ridicule, et j'ai craint...

— Je comprends cela, Victor; mais alors on jette cette lettre au feu... on l'oublie... on n'a pas même la peine de l'oublier... on n'y a pas pensé... Oh! non, non, vous me trompez, ou plutôt vous vous trompez vous-même...

Oui... croyez-moi : habituez-vous à regarder vos sentiments en face, si mauvais qu'ils soient... Ce ne sont pas les mauvaises pensées qui perdent les hommes, ce sont les faux semblants.

— Croyez-vous donc que si j'avais pu prévoir...

— Si vous vous étiez dit, fit Léona en interrompant doucement Amab : « Je vais peut-être perdre une femme pour le plaisir de la » perdre, » certes, vous eussiez hésité!... Personne ne fait une action infâme, c'est le mot, sans y trouver un intérêt.

— Et quel intérêt ai-je pu y avoir?

— Celui de dire tout haut à quelques amis assemblés :

« Mon succès va au delà de vos enthousiasmes; voyez, on ne m'applaudit pas seulement... on m'aime, on m'adore, on se jette à ma » tête.

» Eh bien! tout cela n'est rien pour moi! Je dédaigne ces enthou-» siasmes, je les laisse à qui les veut; il me faut autre chose... »

— Oh! madame...

— Voilà ce que vous vous êtes dit, Victor, reprit Léona du ton d'une mère qui blâme doucement son enfant; et voilà où vous avez été méchant et cruel sans raison; voilà le moment où vous avez fait passer insolemment la roue de votre char sur la femme qui, à genoux, battait des mains et du cœur à votre triomphe; et cela, Victor, lorsque vous pouviez vous détourner d'elle.

— Ah! ce mal, si j'avais pu le réparer, je l'aurais fait, je vous le jure!...

Léona ne parut pas l'avoir entendu et continua d'un ton résigné :

— Aujourd'hui que vous me tuez, je vous comprends mieux, vous êtes moins coupable...

— Que voulez-vous dire?

Ils avaient atteint la voiture en parlant ainsi, et Amab, en qui la parole mélodieuse de cette femme pénétrait doucement, qui la suivait avec une sorte d'admiration dans les doux replis des caressants reproches qui, doucement, doucement, approchaient de son cœur, Amab lui dit en prenant place près d'elle :

— Aujourd'hui que je vous tue, avez-vous dit, je suis moins coupable?...

— Ai-je dit cela? fit Léona... Eh bien! j'ai eu tort. Je suis calme, je veux l'être jusqu'au bout... Oubliez cette parole.

— Vous avez raison, Léona; je ne peux me justifier du mal que je vous ai fait; mais je serais le dernier des misérables, si je vous en faisais encore sans le vouloir.

Léona se mit à rire avec une cruelle amertume, et reprit, mais avec cette voix brisée qui ne peut plus porter les accents de la colère :

— Ah! mon Dieu! mon Dieu! ils vont vous marier... et vous savez que je le sais... et vous dites que vous ne voulez plus me faire de mal... Ah, Victor!

— Pardon! mais il me semble...

— Puisque vous m'avez rappelé mes paroles, prenez-les toutes... oui, dit-elle d'une voix presque éteinte, aujourd'hui vous me tuez, et pourtant vous êtes moins coupable.

Amab fit un mouvement.

— Ne m'interrompez pas!... J'ai besoin de toute ma force pour suivre le fil de mes pensées... il ne faut pas que mon cœur bondisse jusqu'à ma tête pour y jeter le désordre comme tout à l'heure; mon parti est pris, résolûment pris; mais il ne faut pas que vous pensiez que je ne sens rien, que je ne comprends rien...

Vous me tuez... oui, monsieur; car, enfin, ou je suis une femme qui a encore quelque honneur, quelque fierté dans l'âme, un peu de passion vraie, un peu d'estime de soi, ou bien je suis une indigne courtisane, pleine de vanité stupide et de passions violentes...

Dans le premier cas, que pouvais-je espérer qui pût me faire pardonner à moi-même le malheur que vous m'avez jeté : je ne pouvais espérer que votre amour qui m'eût absoute de ma flétrissure... Folle espérance, n'est-ce pas? car vous vous mariez...

D'une autre part, si je suis la femme éhontée et violente que vous

croyez peut-être... j'avais dû rêver au moins la vengeance... n'est-ce pas?... Eh bien! la vengeance m'échappe. Et pour que ma misère soit plus insultante, vous épousez la sœur de celui qui m'a outragée... vous l'honorez par votre alliance, vous prenez parti pour lui contre moi...

Ah! tenez... tenez, Victor, ne remuez point ces pensées dans mon âme... ne me remettez point en présence de cette horrible humiliation à laquelle je suis condamnée... je redeviendrais ce que je ne veux pas être... furieuse... folle... et capable peut-être d'un crime...

Amab ne répondit pas d'abord; mais il rencontra la main de Léona, et la serrant doucement, il lui dit :

— Léona, je me confie à votre générosité...

— Ah! merci, lui dit-elle vivement... merci pour ce mot seul... c'est le premier que vous me dites qui soit bon... et ce qui est bon fait naître la bonté... je veux que vous soyez heureux sans regrets... sans remords... Oui! je le veux...

Vous me sacrifiez à une autre... puis-je vous en vouloir... vous l'aimiez avant de me connaître, elle est belle, plus belle que moi, je le sais... Oh! la jalousie et le dépit ne me rendent pas aveugle... Elle est belle, et votre amour pour elle m'assure qu'elle vous comprend...

Oh! heureuse sera-t-elle, reprit Léona avec exaltation, de vous pousser de toute l'énergie de son âme dans la carrière où vous entrez... de vous soutenir aux jours de lutte; car vous êtes destiné à être trop grand pour ne pas avoir bientôt de nombreux ennemis, et il lui faudra lutter contre les colères sublimes de l'artiste qui déchire sa toile et brise son chevalet; il lui faudra lutter contre le désespoir profond qui lui fait abandonner le combat, en se demandant si la gloire vaut toutes ces douleurs; il lui faudra lutter contre le découragement, bien plus fatal que la colère et le désespoir, et qui fait quelquefois que le génie doute de lui-même.

Alors elle aura des cris contre vos ennemis et contre vous-même; des prières pour eux et pour vous, car elle dépassera vos colères par les siennes, et vous reprochera de ne pas être assez sensible à vos injures...

Et puis, elle aura peur, et excusera ces mêmes ennemis, et vous implorera pour eux... et puis encore, aux jours de découragement, elle sera à vos pieds pour vous supplier, au nom de votre gloire abandonnée, ou pour vous irriter, en vous demandant compte de votre génie lâchement délaissé...

Elle vous soutiendra, elle vous aiguillonnera...

Fière de vous, riche de vous, l'amour lui donnera les secrets de vous plaire; mystères d'amour qui n'appartiennent qu'aux fronts couronnés... Elle accompagnera votre triomphe, et, toute parée de votre gloire, elle la voudra encore plus grande pour vous paraître plus belle.

Oh! voilà l'avenir de cette femme, car elle vous aime... Et moi, moi qui n'avais rien rêvé que votre nom... je le sens là... si vous m'aviez appartenu, je vous aurais fait si grand que le monde m'eût pardonné votre amour.

A ce moment, la voiture roulait sourdement dans les sables profonds d'une allée étroite, sombre.

La voix de Léona, vibrante, passionnée, arrivait à Victor comme un chant de triomphe enivrant, parmi les suaves parfums de son haleine...

La main de Léona frissonnait dans celle de Victor.

— Oh! s'écria-t-il, pourquoi... hier... ne m'avez-vous pas parlé ainsi...

— Le sais-je? dit Léona; mais depuis un mois je suis folle... Victor... je voulais votre amour, et...

Oh! vous ne savez pas ce que c'est que le cœur d'une femme qui aime... les hommes ne savent rien de ce qu'il y a d'insensé dans leurs rêves.

Pour votre amour, Victor, je me serais montrée à vous comme une sainte, si je l'avais osé... comme une bacchante... comme une meurtrière... je vous écoutais, je vous regardais, et quand je vous voyais sourire à ces histoires chastes et pures de nos poëtes raphaéliques... je ne sais, mais il me semble que ma pensée s'élevait... que mon visage reprenait la candide expression de l'enfance... et puis, si vous racontiez ces terribles passions, altérées de vengeance, toutes pleines de délire et d'énergie, je croyais que votre âme avait besoin de ces passions de feu, et je me montrais à vous sous cet aspect...

» Mais, Victor... vous ne me connaissez pas... Je ne suis rien de ce que vous avez vu... Je ne suis ni un esprit pervers, ni un cœur implacable, ni une comédienne habile... Je ne suis qu'une femme qui aime... qui voulait votre amour et qui ne l'aura jamais.

— Ah! Léona, Léona, lui dit Amab... si je pouvais vous croire... si vous m'aimiez en effet...

— Si je vous aime!... Mais quelle preuve en voulez-vous, mon Dieu?

— Je veux...

— Prenez garde... lui dit-elle vivement, nous sommes arrivés...

La voiture entrait en ce moment dans la cour de la villa de Mme de Cambure.

Il était minuit.

XXXVI. — SCANDALE TRIOMPHANT.

Plus d'une heure avant cela, et lorsque déjà M. et Mme Thoré commençaient à attendre avec impatience la réponse que leur avait promise Amab, lorsqu'ils se perdaient en conjectures et en craintes désespérées sur ce retard inexplicable, et lorsque déjà ils s'excitaient à user contre cette femme des plus sévères rigueurs, au moment où ils commençaient à craindre pour Amab aussi bien que pour leur fils, un violent coup de sonnette retentit à la porte. Ils coururent au-devant d'Amab, et ils se trouvèrent en face de Charles que ramenait M. Villon.

Ce fut un moment de transport confus, bruyant, et auquel Charles ne put se refuser; mais à peine avait-il passé des bras de son père dans ceux de sa mère qui l'y gardaient, qu'il dit :

— Où est Julie?

— Elle repose... Ah! M. Amab ne nous a donc pas trompés.

— M. Amab! dit Charles d'un ton brusque.

— C'est lui qui vient d'aller chez Mme de Cambure... c'est lui qui, soit prières, soit menaces, a obtenu enfin ta délivrance.

— M. Amab, dit sèchement Villon, n'est pour rien dans la délivrance de M. Charles; c'est moi qui ai vu cette dame, c'est moi qui lui ai parlé et de *bonne encre*, et c'est moi qu'elle a chargé de vous ramener monsieur votre fils.

— Ah! merci, mon ami, lui dit Mme Thoré...

— Au fait, ajouta fièrement M. Thoré, qu'importe à qui Charles doit sa liberté, puisqu'il nous est rendu?

— Cela importe peut-être, dit Charles.

A quelle heure M. Amab est-il parti d'ici pour obtenir ma liberté?

— Mais il était dix heures et demie, je crois.

— Eh bien! moi, dit Villon, je sortais à neuf heures de chez Mme de Cambure avec l'ordre de mise en liberté dans ma poche.

—Et il me semble, dit Charles, que, depuis qu'il est parti, il a eu le temps d'apprendre le succès des démarches de M. Villon et de venir vous en avertir...

— Peut-être, dit Mme Thoré... Mais pourquoi t'occuper de cela?... pourquoi troubler notre joie par ces réflexions?

— Ma mère, dit Charles avec tristesse, je voudrais embrasser Julie...

— Eh bien! viens, mon ami, viens...

Et Mme Thoré marcha vers la chambre de sa fille en appelant :

— Julie! Julie!

Elle ouvrit la porte en appelant :

— Julie! Julie!

Mais personne ne répondit.

— Julie! Julie! cria Mme Thoré en se précipitant dans la chambre.

— Ah! fit Charles avec un accent terrible et en pénétrant aussi dans cette chambre vide, il est trop tard.

Qu'on s'imagine les cris, le désespoir de cette mère qui, pendant près d'un mois alarmée sur le sort de l'existence de son fils, ne le retrouvait que pour se voir enlever sa fille.

On appela, on chercha, on questionna, enfin on apprit de la femme de chambre qu'une vieille dame était venue demander Julie; qu'après le départ de cette dame, Julie avait dit qu'elle rentrait chez elle, et, comme on questionnait la servante sous toutes les faces, elle finit par répondre qu'elle avait essayé d'entendre ce qui se disait entre cette dame et Julie, et qu'elle avait saisi le nom de M. Amab.

— Mme de Cambure avait raison, dit Charles avec fureur; le lâche savait bien que je le punirais de son infâme séduction!

Qu'on veuille bien se rappeler le conte que Léona avait fait à

Charles; qu'on se souvienne, en même temps, qu'Amab venait de raconter à M. et Mme Thoré ses relations et celles de Charles avec Mme de Cambure, et on comprendra dans quels désordres d'explications ils errèrent pendant bien longtemps.

Villon accusait Amab et acceptait, sans restriction, la pensée que c'était un infâme et lâche ravisseur.

Il criait avec fureur qu'il fallait le poursuivre, l'atteindre, le souffleter.

Mme Thoré, plus désolée, mais plus sage, devinait, dans cet événement mystérieux, la main funeste de Léona; l'honnête femme comprenait l'ardeur de vengeance qui avait dû pousser la femme perdue, si insolemment outragée par son fils.

M. Thoré tonnait au nom de la loi et de l'autorité paternelle, et Charles, qui commençait enfin à comprendre qu'il était une des causes les plus actives de ce désastre, Charles s'offrait à tous les dangers, à tous les sacrifices pour sauver sa sœur.

Après de longs cris, de terribles menaces, d'interminables lamentations, deux résolutions sortirent de ce désordre et de cette douleur : la première fut d'aller immédiatement près des deux seules personnes auxquels pussent s'adresser les soupçons, Amab et Mme de Cambure.

Ces résolutions prises, une nouvelle discussion s'éleva : Mme Thoré voulait aller partout à la fois; elle craignait les violences de son fils s'il allait chez M. Amab avec M. Villon seulement; en effet, ces violences pouvaient tout perdre, si, comme elle le pensait sans trop oser le dire, Amab avait été un instrument aveugle de la vengeance de Léona.

Mme Thoré s'épouvantait aussi de les laisser aller chez Mme de Cambure, qui, peut-être, avait préparé un scandale où elle ferait tomber leur inexpérience. Elle voulut accompagner son fils.

Quant à M. Thoré, il prétendait aller seul partout, et il faisait son affaire de tout savoir, de tout sauver ou de tout punir.

Il résulta de tout cela que tout le monde dut se rendre à la fois chez chacun des prévenus.

On prit une voiture et on se rendit chez Amab. Amab n'était pas chez lui; il n'y avait pas reparu de la soirée.

Charles insista pour lui écrire, et se fit ouvrir son appartement. Il le parcourut... on lui avait répondu la vérité.

— Il est certain, se dit-il alors, que s'il a enlevé Julie, ce n'est pas chez lui qu'il l'aura cachée.

On alla chez Mme de Cambure.

Mme de Cambure était également sortie.

On voulut aller au delà de ce renseignement; mais on avait affaire à un concierge aristocrate, de ceux qui ne permettent pas qu'on les interroge sur leurs locataires.

On essaya du moyen qui humanise ces superbes discrétions; mais on se heurta au calcul d'un homme qui savait qu'il avait plus à attendre d'une femme qui payait tous les jours pour se taire, que d'un curieux qui lui offrait par hasard quelques louis pour parler.

M. Villon voulait persuader, M. Thoré pérorait, Charles jurait, Mme Thoré arriva et s'y prit avec plus de douceur.

— Je comprends très-bien, dit-elle, que si Mme de Cambure désire être seule, elle ait fait dire qu'elle n'était pas chez elle, et vous devez lui obéir...

Mais il y a des circonstances qu'on ne peut pas prévoir, et où l'on donnerait beaucoup pour être avertie d'un malheur qui arrive, comme par exemple de la maladie subite d'un ami qui vous fait appeler.

— Je comprends très-bien madame, fit le concierge; mais si c'est un malheur, Mme de Cambure n'en peut être informée, car, je vous le jure, elle est sortie, la calèche est partie d'abord...

— Avec moi, dit Villon.

— C'est possible, Monsieur, je ne regarde pas les personnes qui montent dans les voitures de Mme de Cambure. Et puis le coupé a emmené madame ensuite.

— Et vous ne savez pas où on pourrait la retrouver?

— Mme de Cambure ne me dit pas où elle va.

— Pourrait-on s'en informer chez elle?

— A votre aise, madame; il y a du monde.

Mme Thoré monta vite l'escalier et sonna chez Mme de Cambure. Dorothée parut.

— Mme de Cambure? lui dit Mme Thoré.

— Bien, fit Villon, la sourde-muette qui m'a apporté la lettre.

Celle-ci poussa un cri rauque, une autre chambrière arriva.

— Mme de Cambure?

La chambrière consulta la sourde-muette de l'œil; celle-ci lui fit un signe.

— Elle est sortie...

— Est-ce bien sûr?

— Parfaitement sûr.

— A quelle heure? fit M. Thoré.

— Madame sort quand il lui plaît.

Cette réponse, faite du ton le plus insolent, ne permettait pas d'espérer qu'on pût obtenir d'autres renseignements.

Déjà Dorothée avait pris le battant de la porte, lorsque des cris perçants retentirent à l'étage supérieur.

Ils avaient à peine frappé l'oreille des autres personnes assemblées sur le palier que déjà Mme Thoré avait reconnu la voix qui les poussait.

— Julie... c'est Julie! s'écria-t-elle en s'élançant vers l'étage supérieur.

Comme la voix de la fille était arrivée à la mère, la voix de la mère arriva à la fille.

— Ma mère... ma mère! répondit la malheureuse enfant.

Et tandis que le concierge et sa famille, attirés par ces cris, tandis que les domestiques de Mme de Cambure, curieux de ce qui va se passer... tandis que les voisins, troublés dans leur repos par le vacarme qui roule dans le grand escalier, accourent de tous côtés, Charles et Villon, et M. Thoré lui-même, frappent à la porte, la brisent, entrent dans l'appartement, et Mme Thoré reçoit dans ses bras sa fille éplorée, les cheveux épars, les vêtements déchirés, pâle, meurtrie.

Un homme, l'œil hagard, l'écume à la bouche, était debout dans le salon, dans un désordre non moins terrible...

Charles, emporté par sa rage, se précipite sur lui; cet homme, armé d'un poignard, veut l'en frapper, Charles le lui arrache, et, saisi à la gorge par une main de fer, il se débarrasse de la terrible étreinte de son ennemi en le frappant avec fureur, et le jette tout sanglant sur le sol.

Villon, accouru à son aide, veut à son tour s'élancer sur le blessé qui a fait un effort terrible pour se relever; mais il s'arrête stupéfait en reconnaissant le comte de Monrion.

Tous les cœurs étaient pleins de malédictions contre cet infâme; mais elles restent suspendues aux lèvres, devant le corps inanimé et sanglant de Gustave, qui ne donne plus aucun signe de vie.

Quels cris, quelle fureur! que de questions, que d'interventions menaçantes ou bienveillantes suivirent ce premier choc d'une rencontre terrible!

Des femmes offraient leur appartement à la mère de cette belle jeune fille évanouie aussi, et, à ce qu'il paraissait, attirée dans un piége infâme.

D'autres s'écriaient qu'il y avait mort d'homme, et qu'on ne pouvait laisser ainsi s'échapper le coupable.

C'était à ne plus s'y reconnaître, tandis que le prudent concierge, en sa qualité de premier magistrat de la maison, tenait la porte cochère soigneusement fermée, et que sa fille (tous les portiers ont une fille) allait chercher le commissaire de police.

Quand celui-ci arriva, M. de Monrion avait été déposé sur un lit; un médecin, qui demeurait dans l'une des cours de cette vaste maison, l'avait soigné, et avait déclaré qu'il n'était pas en état de supporter un interrogatoire; car, indépendamment de la blessure qu'il avait reçue, M. de Monrion semblait atteint d'une congestion cérébrale très-prononcée, dont le médecin ne pouvait assurer que cette blessure fût l'origine, mais qui le rendait incapable de comprendre rien à ce qu'on pourrait lui dire.

D'un autre côté, Mme Thoré avait accepté l'hospitalité d'une voisine, et on avait conduit chez elle l'infortunée Julie, qui, au moment où elle avait repris ses sens, s'était jetée dans les bras de sa mère, en laissant échapper ce mot fatal :

— Oh! maman, cache-moi!

Les regards de quelques spectateurs rapidement échangés entre eux avaient cruellement commenté ce mot, et peut-être, si Charles, anéanti, éperdu, fou, l'eût entendu, il eût répété le cri qu'il avait poussé dans la chambre de sa sœur :

« Il est trop tard! »

Cependant le commissaire crut devoir procéder à un premier inter-

rogatoire, et, à ce moment, la confusion recommença sous un autre aspect.

Mme Thoré qui avait pu arracher quelques mots au désespoir de Julie, disait au magistrat :

— Que c'était sur une lettre de M. Amab que sa fille avait quitté sa maison.

— M. Amab est donc le nom du coupable, et, par conséquent du blessé ?

— Non, le coupable, c'est M. de Monrion.

Premier embarras.

— A qui a été loué cet appartement, disait le commissaire de police au concierge.

— A M. de Monrion, dans la personne de son valet de chambre... bien connu dans la maison, où il venait souvent chez Mme de Cambure comme messager de son maître.

— A qui devait-on remettre la clef de cet appartement ?

— A M. Amab, répondit le concierge.

— Est-il venu ce soir ?

— Oui ; mais il est sorti presque aussitôt avec Mme de Cambure.

— Et la clef ?

— La clef avait déjà été remise à M. de Monrion.

Ainsi, la clef destinée à Amab avait été remise à M. de Monrion.

Second embarras.

— Cependant il est possible de s'expliquer ceci... Quelle est la personne qui a dit de remettre cette clef à M. Amab ?

— C'est la vieille femme qui avait apporté la lettre à Julie de la part de M. Amab ; mais cette femme avait glissé une bourse dans les mains du concierge de la part de M. de Monrion.

— Où est cette bourse ?

— La voici...

La bourse brodée en perles porte la couronne de comte et les lettres G. M. Elle appartient à M. de Monrion.

— Mais que venait faire ici cette demoiselle ?

— Elle venait, d'après une lettre de M. Amab, demander à Mme de Cambure la liberté de son frère.

— Le jeune homme etait donc détenu par Mme de Cambure ? Qu'on fasse approcher le jeune homme... Vous avez donc été enlevé par Mme de Cambure ?

Hésitation de Charles qui répondit :

— Ou peut-être par M. Amab qui savait que je le punirais de l'infâme séduction...

Cri de Mme Thoré qui interrompt son fils qui n'ose plus rien répondre.

— Ce serait donc M. Amab qui vous aurait fait enlever ?

— Je ne sais.

— Ce doit être Mme de Cambure, dit Villon.

— Et pour quelle cause ?

Silence général.

Il faut lui rendre cette justice, le commissaire y mit le plus grand soin, mais il eut beau chercher, interroger, commenter, il ne put y rien comprendre, malgré toute sa perspicacité.

Et comme à toute chose il faut une fin, surtout lorsqu'elle a commencé à minuit et que tout le monde a envie de dormir, le commissaire, qui considérait qu'il y avait un pair de France, une femme immensément riche, et un artiste célèbre mêlés dans cette affaire, pensa qu'il y fallait réfléchir avant d'aller trop loin.

Cependant, comme il y avait blessures et violences des deux parts, il fit arrêter Charles, qui fut conduit en prison, et il mit un homme de garde dans l'appartement de M. de Monrion.

L'habile commissaire ne négligea aucune precaution, il réclama la lettre écrite par M. Amab... elle avait dû rester dans l'appartement où l'une des femmes de Mme de Cambure, Dorothée, avait été appelée pour veiller le malade.

On chercha la lettre de toutes parts. Dorothée y mit tant d'ardeur, qu'elle alla jusqu'à faire fouiller dans les poches de l'habit de M. de Monrion. Elle parut avoir raison ; on y trouva plusieurs lettres.

La première de ces lettres était de M. de Montaleu, elle était foudroyante : après avoir reproché à son neveu ses scandaleuses amours avec Mme de Cambure, il lui demandait compte de son assiduité chez M. Thoré ; l'oncle irrité n'y voyait qu'un plan infâme de séduction.

L'accusation était terrible, et l'événement la justifiait.

Mais ce qui fut épouvantable, ce qui jeta un nouveau désordre dans cette affaire inextricable, ce fut une seconde lettre.

Le commissaire, à qui elle fut remise par son secrétaire qui l'avait trouvée dans la poche de l'habit de Monrion, le commissaire, après l'avoir lue, dit sévèrement à Mme Thoré :

— Mademoiselle votre fille se nomme ?

— Julie, monsieur.

— Est-ce là son écriture ?

Mme Thoré regarda.

— En effet.

— Eh bien, lisez, madame.

Mme Thoré lut :

« Oui, je vous aime... trouvez un prétexte qui m'autorise à quitter la maison de ma mère... et qui puisse me servir d'excuse à mon retour, et j'irai au rendez-vous que vous m'avez demandé.

» JULIE. »

Mme Thoré qui savait le fol amour de sa fille pour Amab, crut qu'elle avait cédé à son entraînement, elle retourna la lettre pour voir l'adresse, la lettre était adressée à M. le comte de Monrion.

Le fatal billet lui échappa des mains, le vertige la prit, elle n'y comprenait plus rien, elle se sentit devenir folle.

Cependant, au milieu de ce tourbillon de ténèbres et de lueurs contraires, une idée constante, immuable, dominait toutes les autres, et parmi cet orage tournoyant et tumultueux qui l'enveloppait de tous côtés, elle voyait planer pour ainsi dire l'image de Léona qui, pareille au milan, tournait, tournait sans cesse au-dessus de cette famille tremblante, l'enveloppait dans le vertige de son vol circulaire, et qui finissait par se précipiter sur elle le bec et les ongles ouverts.

Cette image s'était tellement emparée de l'esprit de Mme Thoré, qu'elle se précipita vers sa fille, l'entoura de ses bras, et s'écria :

— Oh ! viens, fuyons, je te sauverai, moi.

Cependant la lettre de Julie avait été ramassée et jointe au procès-verbal.

Charles, accompagné de M. Villon et d'un agent de police, partit en fiacre pour le poste voisin ; M. et Mme Thoré rentrèrent avec Julie qui ne pleurait plus ; une fièvre ardente, terrible, s'était emparée d'elle.

Ainsi, après la douleur qu'y avait apportée la disparition de Charles, la désolation et le déshonneur venaient d'entrer dans cette maison ; ce père honorable, cette mère si heureuse et si fière de ses enfants, avaient retrouvé leur fille déshonorée et leur fils coupable de meurtre.

Assurément nous pourrions expliquer sur-le-champ à nos lecteurs les quelques circonstances encore obscures pour eux de cette dernière scène ; mais ce serait laisser incomplet le caractère de la femme dont nous avons voulu faire le portrait ; ce serait reculer devant le dernier coup de pinceau qui doit la montrer telle qu'elle fut, telle qu'elle est.

XXXVII. — DERNIER MOT.

Le matin de ce jour, Dorothée, qui avait remis à la vieille femme de charge de M. de Montaleu le soin de veiller sur M. de Monrion (car le vieux marquis avait été averti de l'événement de la nuit précédente par les soins du commissaire de police), Dorothée, disons nous, avait quitté la rue Joubert, et elle était allée rejoindre sa maîtresse au bois de Boulogne.

Il était grand jour quand elle arriva.

Elle pénétra dans l'appartement de sa maîtresse et la trouva dans la petite bibliothèque qui précédait la chambre à coucher.

— Je t'ai entendue arriver... et je me suis levée.

La sourde-muette, qui parlait à merveille, dit tout bas :

— Et lui ?

— Il dort encore... que s'est-il passé ?

Dorothée lui raconta tout.

Léona ne put s'empêcher de rire comme une folle de tous les quiproquos du commissaire de police.

— En définitive, dit-elle enfin, qui soupçonne-t-on ?

— M. de Monrion, grâce à la lettre que j'ai glissée dans la poche de son habit.

— Dans le cas où l'on ferait des perquisitions chez moi, qu'as-tu fait de la facture qui t'a servi à contrefaire si bien l'écriture de cette petite fille? — La facture du thé? Je l'ai brûlée.

Ainsi, rien n'avait été inutile au plan de Léona, pas même cette facture qu'elle avait reçue avec un sourire si menaçant.

Prévoyait-elle, dès l'heure de sa visite chez M. Thoré, l'usage qu'elle en ferait un jour? Non, sans doute! Seulement c'était une arme qu'on lui mettait entre les mains, et dont les circonstances devaient lui dicter l'usage.

— Et la lettre d'Amab? — La voici.

— Donne, dit vivement Léona, en la cachant dans l'épaisseur d'une reliure en velours à encadrement d'or qui s'ouvrait en pressant une des pierres précieuses dont il était garni, et laissait un espace vide entre les deux cartons qui soutenaient le velours.

Cette lettre n'avait pas encore sans doute produit tout le mal que Léona pouvait en attendre.

Une dernière question fut adressée à voix basse à Dorothée...

C'était là que se trouvait sans doute le danger.

— Et le reste du vin qu'a bu Gustave? lui dit-elle.

— Répandu dans les cendres, et le feu n'a pas cessé de brûler toute la nuit.

— Bien, fit Léona avec un profond soupir, tu as bien fait... je l'avais oublié.

Qu'était-ce donc? un poison, sans doute, versé par Léona dans ce souper où elle avait égaré la raison de Monrion.

L'horrible état où on l'avait trouvé, quand la porte avait été enfoncée, la congestion cérébrale signalée par le médecin venaient-ils de ce poison?



La porte du petit salon s'ouvrit, et Julie, pâle et chancelante, entra. — Page 77.

Jamais personne n'eût arraché le secret de cette ténébreuse question, ni à la maîtresse, ni à la suivante, si l'une d'elles ne s'était chargée de le révéler.

Mais, avant d'en venir là, il nous faut dire encore quelques mots de l'explication qui eut lieu entre Amab et Léona.

Elle lui avait tout dit, et lui, tremblant, épouvanté, regardait en frémissant cette femme dont la voix l'avait enivré, dont l'amour l'avait altéré d'une soif qu'elle seule désormais pouvait satisfaire sans jamais l'éteindre.

Il avait tout écouté, tout accepté, elle l'aimait, elle s'était vengée... elle avait été juste.

En effet, elle avait été si fière, si implacable dans ce terrible récit; elle avait dit avec un accent si souverain :

— Le comte de Monrion m'a voulu traiter comme une fille perdue, il mourra ridicule et déshonoré... Un autre (elle parlait de Charles) m'a fait rougir devant vous... j'ai sali son nom du déshonneur de sa sœur et ses mains du sang d'un homme ivre.

Elle avait prononcé ces mots d'une voix si inflexible, d'un ton si impitoyable, qu'Amab avait tremblé pour lui-même, et lui avait dit :

— C'est bien.

Et puis elle lui avait si bien expliqué comment elle avait su le mettre à l'abri de tout soupçon, comment sa folle passion pour lui l'avait inspirée au moment où elle allait le perdre; elle avait si bien pénétré dans son cœur, en lui apprenant qu'il n'aimait pas Julie, qu'il ne l'avait jamais aimée, que le refuge qu'il avait été chercher près de cette fille sans passion, venait du peu d'estime qu'il faisait de lui-même, car il n'avait pas osé croire à l'enthousiasme mérité qu'il inspirait.

Elle lui avait si bien arraché de l'âme le secret de ses rêves ambitieux, et, arrivée là, elle lui avait si bien dit qu'il était un de ces hommes, à qui le monde appartient et que le génie dégage des liens de la morale vulgaire comme il les élève au-dessus de la vulgarité de l'art...

Elle lui avait si éloquemment démontré que tout piédestal où l'on veut monter pose sur des cœurs brisés, sur des réputations détruites, sur des amitiés reniées, comme le piédestal des conquérants pose sur des armées de cadavres...

Elle lui avait si hardiment répété que celui qui a mis un but élevé à sa carrière, ne peut y arriver qu'à la condition de ne pas s'arrêter aux cris de la femme qu'il blesse, de l'enfant qu'il renverse, de l'ami qu'il écrase...

Elle avait entremêlé ces sauvages sophismes de si doux sourires, de si ardentes caresses; elle avait si servilement baisé, comme une esclave soumise, la main à qui elle avait dit : Frappe...

Elle l'avait tellement ébloui, fasciné, le malheureux Amab, qu'il s'était relevé fier, convaincu et prêt à accepter l'avenir qu'on lui montrait si éclatant.

Ne le connaissez-vous point, mon héros?... Ne connaissez-vous pas ce quasi-honnête homme fort ambitieux, mais qui, enfermé dans l'étroite sphère de son imagination, procède par des moyens sagement calculés pour glisser entre les douze cents articles du Code criminel?

Voyez-le tout à coup en face d'une grande audace, d'une puissante imagination qui lui prouve qu'il perd son temps à tourner les obstacles que les hardis sautent à pieds joints : il se croyait habile, il n'est que poltron; il sondera encore le terrain, que d'autres seront déjà arrivés... Il rampe seulement, ils volent à pleines ailes...

Alors, il se trouve honteux, petit, ridicule :... il veut être de ce petit monde qui mène le reste des hommes; il se livre à qui veut s'emparer de son audace d'emprunt et il devient un merveilleux instrument dans la main qui veut le gouverner.

A la fin de l'explication qu'il eut avec Léona, Amab était son complice, car il regrettait de n'avoir pas aidé à cette infernale combinaison, si triomphalement menée.

L'égoïsme tremblant de l'homme n'eut qu'un retour au milieu de cette ivresse. Au moment de quitter Léona, qui lui avait fait la leçon sur la manière dont il devait répondre à ceux qui viendraient l'interroger, soit que la famille seule s'adressât à lui, soit que les magistrats l'eussent déjà appelé, au moment où il n'eût dû penser qu'à l'heure où il la reverrait, il lui dit encore :

— Mais cette lettre qui a fait sortir Julie, êtes-vous sûre qu'elle a disparu?

— Puisque vous voulez tout savoir, cette lettre est dans mes mains.

— Oh! rendez-la-moi.

— Bientôt.

— Mais quand?

— Le jour de notre mariage.

La réponse était cruelle.

Amab pâlit; Léona s'en aperçut, et lorsqu'il fut éloigné elle répéta encore une fois le mot fatal :

— Il y viendra.

XXXVIII.

INTERROGATOIRE.

Quelques heures après, Amab était chez lui, tranquille dans son atelier, écoutant d'un air fort désintéressé le récit d'un grand scandale qui, disait-on, avait eu lieu dans la rue Joubert.

Aucun nom n'avait été prononcé; seulement, on parlait d'une jeune fille attirée dans un piége, et qui, à la place de l'amoureux qu'elle aimait, avait trouvé l'amoureux qu'elle n'aimait pas.

A ces paroles un des élèves dit en ricanant que la rue Joubert était la rue aux quiproquos, et qu'il serait très-plaisant que l'aventure se fût passée dans la même maison que celle de la belle dame qui avait écrit à Amab, et dont Charles avait profité.

Ce rapprochement fit tressaillir Amab, mais il laissa courir les plaisanteries autour de lui comme si elles eussent parlé des aventures de Télémaque.

Cependant, l'impatience que lui donnaient ces mille piqûres d'aiguille qui l'atteignaient à chaque instant allait le pousser à imposer silence à ses élèves, lorsque son domestique, celui qui l'avait quitté pour quelques jours et qui était rentré à son service, lui annonça la visite de M. le marquis de Montaleu.

L'imminence du danger rendit tout son calme à Amab; il déposa sa palette, quitta ses pinceaux et se hâta de se rendre près de M. de Montaleu dans le salon attenant à son atelier; il le salua en homme flatté de l'honneur d'une pareille visite... il lui offrit un siége, mais le marquis refusa en lui disant :

— Ne pourra-t-on pas entendre de cet atelier la conversation que nous devons avoir ensemble?

— Parfaitement.

— Passons ailleurs...

— Soit, avait répondu Amab que cette précaution avertit de se tenir sur ses gardes.



A la même heure une femme priait au pied d'un lit. — Page 79.

Aussitôt il avait fait entrer M. de Montaleu dans une autre pièce de son appartement.

Le marquis s'était assis... Il était grave, triste, préoccupé; de profonds soupirs s'échappaient de sa poitrine.

Quant à Amab, il restait devant lui comme un homme qui ne comprend rien au mystère qu'on réclame, ni à la douleur qu'on montre.

Une nuit et une leçon avaient singulièrement avancé Amab. Léona eût été contente du début de son élève, mais non sans être alarmée sur les suites; car il avait affaire à un rude adversaire.

— Vous savez sans doute les événements de cette nuit? lui dit le marquis.

— Quels événements?

— Vous avez écrit à mademoiselle Thoré?

— A mademoiselle Julie Thoré?... Jamais, que je sache.

— Elle prétend cependant avoir reçu une lettre de vous,

— De moi?... Son frère aussi prétend m'avoir écrit, d'après ce que m'a dit monsieur de Monrion... Mais je n'ai pas plus écrit de lettre à mademoiselle Thoré que je n'en ai reçu de son frère.

— Prenez garde, monsieur, il y a eu meurtre, violence, séquestration dans tout cela... C'est une affaire qui se finira en cour d'assises, si elle ne se finit pas aujourd'hui même entre nous.

— Elle se finira où il est convenable qu'elle finisse... cela regarde les intéressés, repartit sèchement Amab.

— Ne nous emportons pas, Monsieur, hier vous êtes allé chez M. Thoré?

— Oui, monsieur.

— Vous lui avez raconté les causes de la disparition de Charles?

— Oui, monsieur... et ces causes, vous les a-t-on dites?

— Je les ignore, monsieur, vous les avez confiées à leur honneur, et bien qu'il s'agisse aujourd'hui du salut de leur fille, ces braves et honnêtes gens ne se croient pas déliés de la parole qu'ils vous ont donnée.

Amab s'inclina, il venait d'être déchargé d'une horrible appréhension, car il n'avait pas osé avouer à Léona l'aveu qu'il avait fait à M. et Mme Thoré.

Le vieux marquis continua :

— Vous avez délibéré avec M. et Mme Thoré, et vous les avez quittés pour aller chez Mme de Cambure?

— Tout cela est parfaitement vrai.

— Vous êtes allé chez elle?

— Pardon, monsieur; mais je ne reconnais à personne le droit de m'interroger comme vous faites... Suis-je devant un magistrat instructeur ?

— C'est pour vous empêcher d'y arriver que je suis venu ici, monsieur.

— Je vous remercie de cette bienveillance; mais comme je ne crains point d'en arriver à l'extrémité dont vous me menacez, je vous prie de me permettre d'attendre jusque-là, afin de répondre à des questions qui, du moins, me seront faites en vertu d'un pouvoir auquel je dois me soumettre.

— Très-bien, monsieur, fit le vieux marquis... vous me rappelez mon devoir..... Je suis législateur pour respecter les lois encore plus que pour les faire. La justice aura son cours.

— Que la justice ait son cours, dit Amab en s'inclinant de l'air d'un homme qui se voit débarrassé d'une visite importune.

Le vieux marquis se leva, prit son chapeau, chercha ses gants, sa canne...

Il se retourna pour saluer, mais il était évident qu'il ne voulait pas partir.

Cette fausse sortie avait été prédite à Amab par Léona; elle lui avait dit :

« Peut-être descendra-t-il, peut-être remontera-t-il en voiture, et » peut-être s'éloignera-t-il, mais un quart d'heure après il sera chez » vous.

» Tant qu'il espérera pouvoir l'étouffer, il ne laissera jamais éclater » une affaire où se trouvera mêlé d'une façon quelconque le nom de » son neveu. »

Amab admira la prescience de Léona, lorsque le vieux marquis lui dit :

— Êtes-vous donc comme Mme de Cambure, et voulez-vous le déshonneur de Gustave?

— J'ai peut-être à demander compte à M. de Monrion de quelques-uns de ses procédés envers moi... mais ce n'est pas aux tribunaux que je m'adresserai pour cela.

— De quels procédés voulez-vous parler?

— Ceci est une affaire grave...

— Parlez donc, monsieur, parlez...

— Pardon, monsieur le marquis... Vous êtes chez moi pour m'entretenir d'un événement où il s'agit de meurtre, de violence, d'une lettre écrite par moi, lorsque j'ai moi-même à craindre d'avoir été le jouet de quelque indigne trahison... vous semblez m'accuser... Mais qu'est-il arrivé?... que s'est-il passé?

— Quoi! vous ne savez pas qu'hier Mlle Thoré a été attirée hors de chez elle par une lettre de vous?

— De moi? Mais je ne lui ai pas écrit.

— Soit, monsieur; mais ne savez-vous pas qu'elle a été conduite dans un appartement de Mme de Cambure, et que là elle y a rencontré, ou plutôt qu'on a jeté à sa rencontre M. de Monrion, ivre, fou.

— M. de Monrion? mais je l'ai vu chez Mme Thoré.

— C'est vrai, et cette lettre a été remise à Mlle Thoré quelque temps après sa sortie.

— Alors je devais être encore chez M. Thoré?

— Oui, monsieur...

— Et j'aurais écrit à Mlle Thoré pendant que j'étais chez elle.

— Cette lettre lui disait qu'elle seule pourrait obtenir la délivrance de son frère.

— Et je l'aurais engagée dans une pareille démarche, quand moi-même, avec ses parents, je cherchais le moyen d'y arriver?

— Pardon, monsieur, il faut tout vous dire; mais on a cru qu'on voulait attirer cette malheureuse enfant dans le piége infâme où on l'a menée.

— Et j'aurais fait cela au moment même où je demandais sa main!

— Je vous dis toutes les craintes d'esprits désespérés; mais on pourrait prendre cette démarche comme une précaution de plus.

— En tout cas, monsieur, si j'avais eu le grand art des précautions, je les aurais prises de façon à ne pas laisser M. de Monrion profiter de son infamie... car c'est lui qui en a profité, lui... Une seule question à mon tour, monsieur : Cette lettre écrite par moi... dit-on... où est-elle?

— On n'a pu la retrouver.

— Ah! vraiment!

— Mais Mlle Thoré jure devant Dieu avoir reconnu votre écriture.

— C'est un mensonge!

— Ah! monsieur, cette enfant se meurt... elle est folle... mais elle ne ment pas... cela est vrai... c'était votre écriture.

— Mon écriture, fit Amab en paraissant reculer devant cette insoluble difficulté...

Mais cet appartement où l'on a conduit Mlle Thoré, à qui appartient-il?

— A M. de Monrion... Il a été loué sous son nom, du moins, par un certain valet de chambre... un nommé Jean.

A ce mot, Amab poussa un cri.

— Ah! monsieur, ah! monsieur! mais c'est affreux... c'est terrible... monsieur... Ah! quelle infamie!

En disant ces paroles, Amab levait les yeux au ciel et gesticulait, frappait la terre du pied au point que M. de Montaleu fut obligé de le calmer et de lui demander ce qu'il y avait de si étrange dans ses dernières paroles.

— Ce qu'il y a, monsieur; mais vous vous rappelez, n'est-ce pas, la première fois que j'eus l'honneur de vous voir chez M. de Monrion, vous vous souvenez de ce tableau que je n'avais voulu lui vendre à aucun prix?

— Sans doute.

— Eh bien! monsieur, quand vous fûtes parti, M. votre neveu dit qu'il n'était pas homme à subir un refus, et qu'à défaut de cette toile il aurait ma vie... qu'il m'insulterait : je le crus fou...

— Ah! il l'est en effet, dit le marquis.

— Le lendemain, monsieur, je rencontre M. de Monrion, qui me tend la main et qui plaisante, je ne sais trop comment, sur la préférence qu'il accorde au modèle sur l'image.

Je n'y pris pas garde; ce n'était pas cependant une parole vaine... Savez-vous, monsieur, ce que j'ai appris chez moi ce matin?

— Qu'est-ce donc?

— J'avais un domestique qui me demande une absence de huit jours, et qui m'offre à sa place un de ses camarades... Je laisse faire.....

Ce matin, au lieu du remplaçant, je retrouve mon domestique, revenu sans me prévenir... Fort mécontent, j'interroge, je me fâche, je menace, et j'apprends que le remplaçant que j'avais accepté était précisément le valet de chambre de M. de Monrion, un nommé Jean David... celui de qui sans doute vous venez de parler, celui qui m'a renvoyé mon domestique, ce matin, en lui disant :

« Tu peux reprendre ta place, la farce est jouée. »

— Est-ce possible? dit le marquis anéanti. Mais dans quel but?

— Monsieur le marquis, dit sévèrement Amab, une lettre de mon écriture, et que je n'ai pas écrite, a été remise à Mlle Thoré, pour l'attirer dans un piége infâme où elle a trouvé M. de Monrion... et cette lettre a disparu.

M. de Monrion avait placé chez moi un de ses agents, qui a pu en toute liberté s'emparer de papiers propres à aider à contrefaire mon écriture... Cette lettre est un faux...

— Monsieur, fit le marquis de Montaleu en se levant...

— C'est un chef d'accusation que nous avions omis, monsieur, fit Amab avec insolence, parmi ceux dont vous m'avez parlé... mais je ne l'oublierai pas, moi.

— Avez-vous jamais écrit à Mme de Cambure, monsieur?

— Jamais...

D'ailleurs, qu'est-ce que Mme de Cambure a à faire dans tout ceci?... Ce n'est pas elle, je suppose, qui a mis à mon service le valet de chambre de M. de Monrion.

— Mais êtes-vous bien sûr de ce que vous dites?

— Je puis vous en faire instruire à l'instant même par mon domestique.

— Vous n'avez pas chassé ce misérable?

— Il quitte ma maison demain.

— Vous me permettrez de me faire assurer de lui?

— C'est ce que je comptais faire.

M. de Montaleu était dépassé par l'assurance d'Amab et par l'inexplicable mystère qui enveloppait toutes les circonstances de cette intrigue.

Comme Mme Thoré, il ne croyait que faiblement à la culpabilité d'Amab; pour lui, c'était Mme de Cambure, fée malfaisante et invisible, qui avait ourdi toute cette trame; mais il ne pouvait saisir nulle part la main qui avait tout conduit; Léona avait toujours jeté entre elle et les événements un agent aveugle et innocent qui avait accompli ses fatales volontés.

Le vieux marquis restait interdit; enfin, cédant à la pensée qui le dominait, il finit par dire à Amab :

— Une derniere question, monsieur : lorsque vous êtes allé hier chez Mme de Cambure, que vous a-t-elle dit?

— Que sur la réclamation de M. Villon, elle venait de rendre Charles à la liberté.

— Et vous ne vous êtes pas empressé d'aller porter cette heureuse nouvelle à sa famille?

— J'ai cru Charles près d'eux.

— Vous n'êtes pas allé, du moins, vous assurer que Mme de Cambure vous disait la vérité?

— J'ai dû croire à sa parole.

— Vous avez une étrange confiance dans cette dame.

— Vous voyez que cette confiance ne m'a pas trompé.

— Vous avez raison... mais vous n'avez pas été partager la joie de votre famille, car vous pouviez, vous deviez, après votre demande, considérer la famille de Mme Thoré comme la vôtre.

— Après ma demande, monsieur? J'avais reçu une réponse à peu près évasive... on avait remis à décider de mon bonheur après la libération de Charles.

— Eh bien! le moment était favorable.

— Charles avait peut-être à faire à sa famille des aveux, des révélations, où il ne m'était pas permis d'être mêlé... J'ai cru ma réserve convenable... et je pense qu'elle a été à propos, puisque c'est par vous seulement que j'ai été averti du retour certain de Charles et des malheurs de cette nuit.

— Et quelles sont vos intentions au sujet de Mlle Thoré?

— Ah! monsieur... fit Amab en baissant les yeux.

Le marquis le regarda fixement, puis il reprit :

— Pardon; mais comment se fait-il que vous n'ayez pas su que M. et Mme Thoré étaient venus chez vous cette nuit?

— Hier soir j'ai laissé ici ce Jean, le valet de chambre de M. de Monrion; ce matin j'y ai trouvé mon ancien domestique, à qui son camarade n'aura pas jugé, sans doute, nécessaire de rendre compte de cette visite nocturne.

— Vous n'avez donc pas passé la nuit chez vous?

— J'étais tout à l'heure devant un juge... suis-je maintenant devant un maître d'école?

— Non, monsieur, lui dit sévèrement M. de Montaleu, seulement mon âge, mon expérience m'autorisent à vous dire qu'il n'y a rien d'extraordinaire à ce qu'un homme de votre âge passe la nuit hors de chez lui, si ce n'est au moment où il vient de demander la main d'une jeune fille.

— Mais, monsieur...

— Ceci est grave...

— Est-ce une menace?...

— On appréciera, monsieur...

Amab était troublé... il comprenait que la justice n'admettrait pas les réticences chevaleresques d'une discrétion amoureuse.

M. de Montaleu gagnait du terrain, heureusement pour Amab, il se rappela la leçon de Léona... et il repartit aussitôt :

— Soit, monsieur le marquis, dans un quart d'heure, mon domestique sera arrêté, il aura à répondre sur les intentions qui ont pu pousser M. de Monrion à placer un de ses gens chez moi... et on appréciera, comme vous dites...

— Vous ne le ferez pas, monsieur, lui dit M. de Montaleu... vous craignez un éclat autant que je puis le craindre; mais maintenant je suis certain que vous êtes resté cette nuit près de Mme de Cambure... êtes-vous dupe ou complice?... voilà ce que je ne sais pas.

Adieu, monsieur.

XXXIX. — LE DERNIER COUP DE DENTS.

M. de Montaleu se retira pour retourner près de son neveu, que des soins assidus avaient arraché à l'horrible délire auquel il avait été en proie.

Les médecins avaient exigé quelques heures de repos, avant qu'on lui parlât d'aucune affaire grave, et M. de Montaleu avait profité de ce moment de répit pour aller chez Amab.

Une autre en avait profité aussi, c'était Léona.

La vieille femme chargée de soigner le blessé, le voyant profondément endormi, s'était retirée dans la pièce contiguë à celle où se trouvait Gustave.

Celle-ci était disposée de la façon suivante.

Le côté du lit qui faisait face aux croisées était en alcôve; cette alcôve était simplement en tentures d'étoffes, et laissait, comme d'ordinaire, un petit cabinet au pied et au chevet de la couchette; le cabinet du côté de la tête servait de passage pour communiquer de cette chambre dans la pièce où s'était retirée la garde-malade.

L'autre cabinet, celui qui se trouvait au pied du lit, paraissait être sans issue, tant on avait dissimulé avec adresse, sous les tentures qui tapissaient toute la chambre, une porte ouverte au fond de ce cabinet.

Cette porte correspondait à l'escalier secret qui, ainsi que l'avait dit Léona, descendait dans l'appartement de celle-ci.

Ce fut par là que Léona, qui était rentrée chez elle en même temps que Victor était retourné à son atelier, ce fut par là que Léona monta discrètement, avec la lenteur et la légèreté de la panthère qui s'approche de sa proie.

Lorsqu'elle pénétra dans ce petit cabinet, un silence profond, troublé seulement par la respiration pénible du malade, régnait dans la chambre.

Elle s'arrêta et attendit.

Un léger coup de sonnette retentit à l'autre bout de l'appartement; la vieille alla ouvrir, et Léona entendit un de ses gens qui venait de sa part demander des nouvelles du comte de Monrion.

Elle profita de cette distraction donnée par ses ordres à la garde-malade; elle tira vivement la tenture qui fermait l'alcôve au pied du lit, s'accouda des deux bras sur le haut bord de la couchette, comme on se met à une fenêtre, et se trouva ainsi face à face avec M. de Monrion.

Celui-ci, dont le sommeil commençait à peine, fut éveillé par le bruit du rideau. Il vit devant lui cette apparition inattendue, mais son regard indécis ne put pas reconnaître sur-le-champ Mme de Cambure.

Son œil cependant s'attacha fixement sur elle, son regard s'éclaira d'un rayon d'intelligence, la mémoire lui revenait.

Aussitôt un sourire amer glissa sur ses lèvres, et un léger mouvement de tête sembla dire à Léona :

« Je vous attendais... »

— Oui, c'est moi, dit Mme de Cambure à voix basse. Eh bien! Gustave, ce que je vous avais prédit, lorsque vous me reteniez si insolemment près de vous, est arrivé, vous avez laissé ici votre honneur.

Gustave porta la main sur sa poitrine à l'endroit où Charles l'avait frappé, et Léona continua :

— Vous y laissez aussi la vie, voulez-vous dire; non, Gustave, on ne meurt pas à votre âge, quand on a la ferme volonté de vivre.

Monrion répondit encore par un dédaigneux sourire.

— Vous n'avez plus cette volonté, dites-vous, vous ne l'avez plus, n'est-ce pas, parce que votre fortune est perdue, et votre nom déshonoré?

Gustave leva les yeux au ciel et laissa échapper un profond soupir. Il y avait plus qu'un regret dans l'émotion qu'il éprouva, il y avait un remords.

Monrion comprenait enfin qu'un homme de son nom et de son rang doit compte à d'autres qu'à lui-même du nom et du rang qu'il avait reçus dans la société.

Près de comparaître devant Dieu, il croyait aussi qu'il lui devait compte de la beauté, de la force, de l'intelligence qu'il en avait reçues; il se sentait coupable, et il en pleurait.

— Eh bien! lui dit Léona en baissant encore la voix, cette fortune, on peut vous la rendre; votre honneur, on peut le faire sortir immaculé de l'abîme où vous le croyez perdu.

Monrion attacha sur elle un regard défiant, et Léona continua encore :

— Vous savez, je le suppose, en quelles mains vous pouvez retrouver votre fortune?

Monrion ferma les yeux et essaya de détourner la tête pour ne pas voir en face celle qui l'avait dépouillé, et qui venait s'en vanter à lui, auprès de son lit de mort.

Léona ne s'arrêta point devant ce mépris qui accueillait ses propositions, et elle poursuivit :

— Tandis que toutes les apparences vous montrent comme le vrai coupable, j'ai gardé entre mes mains les pièces qui rejetteront le crime sur la tête d'un autre.

Monrion se reprit à regarder Léona; le vif étonnement qui brilla dans son regard pouvait se comprendre comme une espérance.

— Oui, fit Mme de Cambure dont la voix glissait comme un sifflement léger dans le silence de cette chambre; oui, si vous le voulez, Gustave, ce sera vous qui serez demain la victime et non pas le coupable; vous aurez été joué de la façon la plus criminelle par une fille perdue et hypocrite, par un frère jaloux de faire couvrir par un grand nom l'inconduite de sa sœur, et par un amant infâme qui vous aura jeté la fille séduite dont il ne voulait plus.

Dites un mot, et cela sera ainsi, je vous le jure.

— Et quel mot faut-il que je dise? fit Monrion avec effort.

— Dites-moi, et jurez-le-moi sur l'honneur ; dites-moi :

« Dans un mois, vous serez comtesse de Monrion. »

La figure de Gustave resta immobile à cette proposition.

Il leva seulement la main, et saisit le cordon de sonnette placé près de lui.

— Prenez garde, s'écria Léona avec un accès de rage indicible.

Monrion sonna vivement et retomba anéanti sur son lit.

— Chassez cette femme, dit-il à la garde-malade qui venait d'accourir au bruit de la sonnette.

Mais déjà Léona était disparue, et la garde-malade leva les mains au ciel, en disant tout bas :

— Mon Dieu! mon Dieu! voilà son délire qui le reprend.

XL. — REPENTIR.

Peu de temps après, M. de Montaleu arriva auprès de Gustave, qui, depuis la disparition de Léona, n'avait pas fait le plus léger mouvement.

Il apprit de la bouche de la garde-malade la circonstance qui avait renouvelé ses alarmes; mais M. de Montaleu était mieux renseigné que la vieille femme de charge; il avait appris du concierge l'existence de la communication secrète, établie entre le premier et le second étage. Il passa dans le petit cabinet, et reconnut à quelques plis de la tenture qui s'était prise dans la porte fermée avec trop de précipitation, que quelqu'un était entré par là.

— L'infâme! l'infâme! murmura-t-il avec colère.

Ce mot tira encore Monrion de l'abattement profond où il était plongé; il vit son oncle, et, se soulevant doucement, il lui tendit la main.

Le vieux marquis la serra dans les siennes, et Monrion les porta doucement à ses lèvres : des larmes vinrent mouiller les yeux du vieillard, larmes de joie et de désespoir, car il venait de retrouver la tendresse de l'enfant qu'il avait tant aimé, et c'était à l'heure où il n'avait plus que quelques jours à vivre, c'était à l'heure où le déshonneur l'accompagnerait peut-être dans la tombe.

Il s'assit près de son neveu dont il n'avait pas quitté la main.

Monrion fit un violent effort, et parvint à prononcer les mots suivants :

— Mon oncle, après toutes les bontés que vous avez eues pour moi, je vais vous demander un suprême service : il faut que vous ameniez près de mon lit de mort M. et Mme Thoré.

— Y penses-tu? dit son oncle.

— Il le faut, continua Monrion, il faut aussi que vous y ameniez le jeune homme qui a si noblement vengé sa sœur.

— Il est arrêté, repartit le marquis de Montaleu.

Monrion tendit un papier, et son oncle y lut la déclaration suivante :

« Je reconnais que c'est moi qui, le premier, ai cherché à frapper M. Charles Thoré, et que c'est en se défendant qu'il m'a atteint et blessé. »

Puis Monrion continua en disant :

— Il faut aussi que vous y ameniez Julie, la pauvre enfant que j'ai si lâchement outragée.

Cette fois, M. de Montaleu ne répondit pas, tant la demande de Monrion lui parut extravagante.

— Faites-le, mon oncle, lui dit Gustave sans se préoccuper de la stupéfaction du vieillard, faites-le, vous serez content de moi.

Ce dernier mot fut comme une inspiration pour le marquis de Montaleu ; il se leva vivement et dit à Gustave :

— Oh! merci, mon enfant, merci; Dieu qui t'a donné cette bonne pensée, Dieu te sauvera.

Et il sortit en toute hâte pour se rendre dans la famille désolée du pauvre M. Thoré.

A peine son oncle fut-il parti que M. de Monrion appela près de lui sa garde-malade, et lui donna l'ordre de traîner un meuble pesant au pied de son lit.

Celle-ci obéit sans en comprendre la raison, comme on obéit à un caprice de malade.

Une fois cette précaution prise, Monrion demanda de quoi écrire, et il traça ces mots d'une main défaillante :

« Monsieur de Monrion, près de mourir, demande un moment d'entretien à M. Amab. »

— Faites porter cela à son adresse, dit-il à la garde-malade, et revenez sur-le-champ près de moi.

Il regarda au pied de son lit, et reprit avec une légère convulsion :

— Je ne veux pas rester longtemps seul.

La garde-malade hésitait à le quitter, lorsque le bruit de la sonnette annonça une visite.

C'était le médecin.

— Hâtez-vous de porter ma lettre, lui dit Gustave, le docteur me tiendra compagnie pendant votre absence.

La garde-malade s'éloigna, et Gustave resta seul avec son médecin.

Celui-ci lui tâta le pouls et l'examina avec attention.

— Docteur, lui dit le comte, combien de jours ou combien d'heures me reste-t-il à vivre?

— J'espère, lui répondit le médecin, que nous compterons par années.

— Écoutez, reprit Monrion, j'ai une grande expiation à accomplir ; ce serait un crime que de me tromper ; je me sens tué, mais je ne sais encore quand je serai mort, et il faut me dire la vérité, si terrible qu'elle vous paraisse.

Le docteur parut hésiter.

— Ayez pitié de moi, reprit Monrion ; dites-moi quand je dois mourir; ne pensez pas à ma vie qui est perdue, pensez à mon honneur qu'il me faut racheter.

— Eh bien! répondit le médecin, quand le quatrième jour après celui-ci sera venu, la mort viendra avec lui, ou la guérison commencera.

— Quatre jours, répéta Monrion, c'est bien peu.

— Je vous ai dit que la guérison pouvait venir aussi.

— Je n'en veux pas, docteur, répondit Monrion.

Si je n'avais pas un acte de dernière volonté à accomplir, j'aurais arraché cet appareil, j'aurais rouvert cette blessure. Il faut que je meure, il le faut pour moi et pour une autre.

On peut prendre pour une vaine forfanterie la résolution que je vous dis, lorsque c'est un homme plein de vie qui menace de se tuer; mais lorsqu'on est si près de la mort, on ne joue ni avec elle, ni avec son nom; il faut que je meure, il le faut, et je le veux; seulement, dites-moi, cette espérance incertaine de guérison que vous dites avoir, pouvez-vous la changer en quelques jours certains d'existence?

— Que voulez-vous dire? reprit le docteur avec étonnement.

— Je veux dire, reprit Monrion, qu'au lieu de me ménager avec le soin le plus extrême le peu de forces qui me restent pour en rattacher le dernier anneau à une longue convalescence, je veux dire qu'il vous est peut-être possible d'exciter ces forces mourantes et de les accroître de manière à rendre à la fois l'existence plus longue et la mort certaine?

— Ce serait un crime, dit le médecin, que je ne ferai pas.

— C'est donc possible, et vous le ferez, docteur; car, si vous ne me le promettez pas, c'est comme si vous me disiez que vous me condamniez à mourir ce soir.

— Eh bien! reprit le médecin, après un moment de réflexion, donnez-moi votre parole d'honneur que si, dans huit jours, les efforts que je vais tenter pour prolonger votre existence jusque-là, n'auront pas usé la vie en vous jusqu'à sa dernière ressource, vous vous abandonnerez complétement à mes soins, et qu'une fois votre acte de dernière volonté accompli, vous renoncerez à vos projets de suicide.

Monrion ne répondit pas sur-le-champ; il réfléchit à la condition qui lui était faite, et enfin, il l'accepta en disant au médecin :

— Sur mon honneur, je ne ferai rien pour hâter ma mort.

Cet entretien était à peine achevé que la garde-malade reparut; elle avait été elle-même porter la lettre du comte et rapportait la réponse.

Monrion la prit et trembla en reconnaissant l'écriture de l'adresse; il ouvrit la lettre et la lut; il n'y trouva que ces mots :

« Il ne viendra pas. »

C'était Léona qui répondait pour Amab; elle était donc près de lui, elle avait été sans doute lui imposer la condition refusée par Monrion, et, probablement, il lui donnait en ce moment la parole qu'elle n'avait pu obtenir de Gustave.

Probablement, pour prix de son honneur et de son salut, le jeune et grand artiste lui disait :

— Dans quinze jours, vous serez la femme de M. Victor Amab.

— Le malheureux! dit Monrion, après avoir lu le billet.

Puis, levant les yeux au ciel, il reprit :

— Qui sait? c'est peut-être justice pour l'un et pour l'autre.

Le médecin qui n'avait pas encore quitté Monrion, ordonna quelques nouveaux remèdes, et voulut présider lui-même à leur administration.

Lorsque Monrion eut pris le breuvage que lui avait présenté le docteur, il tomba dans un nouveau sommeil.

— Cet assoupissement, dit le médecin, durera jusqu'à ce soir; mais il ne faut pas que M. de Monrion soit éveillé, car ce serait provoquer une crise qu'il n'aurait certainement pas la force de supporter.

Quand il s'éveillera vous pourrez laisser pénétrer près de lui toutes les personnes qui auraient à lui parler, car la force lui sera suffisamment revenue, pour qu'il puisse supporter un assez long entretien. Jusque-là ne quittez pas cette chambre et n'y laissez entrer personne, excepté M. de Montaleu.

Le docteur sortit, et Monrion resta seul avec la garde-malade.

Cependant, M. de Montaleu s'était rendu chez M. et Mme Thoré.

Il est inutile sans doute de dire à nos lecteurs que, dès qu'il avait été informé de la terrible aventure de la nuit précédente, M. de Montaleu avait supplié M. et Mme Thoré de suspendre toute poursuite.

Les malheureux n'y pensaient pas, ils veillaient près du lit de Julie, dont la raison était assez revenue pour qu'elle se renfermât dans un silence obstiné et désespéré.

En même temps, M. de Montaleu était parvenu à obtenir qu'aucun magistrat ne procédât à l'interrogatoire de Charles.

Il avait promis à tous de savoir la vérité sur cet affreux événement, et chacun se confiait trop à l'honneur de M. de Montaleu, pour supposer qu'il voulût profiter de ce délai pour faire échapper un coupable quel qu'il fût.

En sortant de chez son neveu, M. de Montaleu alla d'abord chercher Charles Thoré et obtint, sous sa caution, la mise en liberté provisoire de ce jeune homme; indépendamment de la déclaration de Monrion, la qualité de pair de France de M. de Montaleu, sa parenté avec la victime, étaient des garanties suffisantes de l'innocence du prisonnier, pour qu'on le lui confiât.

Lorsqu'ils arrivèrent ensemble chez M. et Mme Thoré, Charles était déjà gagné à la cause de M. de Montaleu, et il était tout prêt à l'accompagner près de M. de Monrion.

M. et Mme Thoré furent plus difficilement persuadés. Ils reculaient devant la pensée de voir face à face le misérable qui avait déshonoré leur fille.

Ils demandaient quel était le but de cette entrevue, et quoique M. de Montaleu cherchât à leur faire comprendre ce qu'il espérait lui-même, il n'osait cependant l'affirmer assez hautement pour que M. et Mme Thoré ne craignissent pas de n'emporter qu'une douleur de plus de cette solennelle entrevue.

Cependant les supplications de leur fils et les larmes de M. de Montaleu triomphèrent de leur résistance; mais quand le marquis leur déclara qu'il fallait que Julie les accompagnât, ils se refusèrent complétement à cette démarche; ils firent plus, ils ne voulurent point consentir à ce qu'une si affreuse proposition fût faite à leur malheureuse fille.

La discussion était vive, et M. de Montaleu employait vainement les promesses, les raisonnements et les prières, la volonté de Mme Thoré restait inflexible à ce sujet.

— Non, disait-elle, je ne veux pas qu'on me tue ma fille entre mes bras, en lui faisant cette odieuse proposition; innocente ou déshonorée, je veux qu'elle vive d'abord.

La porte du petit salon, où cette discussion avait lieu, s'ouvrit tout à coup, et Julie, pâle et chancelante, entra en disant :

— Et moi, pour vivre, j'ai besoin de savoir ce que le comte de Monrion peut avoir à me dire.

Cette fois, Julie avait écouté, cette fois elle s'était dit que si elle avait entendu les secrètes confidences, faites à son père par Amab, elle n'aurait peut-être pas cru à l'imposture de la lettre qui l'avait conduite dans le piége affreux où elle avait été perdue.

En effet, Julie avait appris que c'était M. de Montaleu qui était en conférence avec sa famille, elle avait compris que c'était de sa vie et de son honneur qu'on allait décider; cette fois elle s'était dit qu'il était bien juste qu'elle connût l'arrêt qu'on allait prononcer sur elle.

Ainsi, elle avait entendu la demande de M. de Montaleu, le refus de Mme Thoré, et elle était entrée pour accepter ce rendez-vous que sa mère n'osait lui proposer.

XLI. — RÉPARATION.

Le jour s'était passé dans toutes ces démarches.

D'ailleurs, Mme Thoré avait demandé la nuit pour quitter sa demeure, la nuit pour traverser la rue, la nuit pour entrer dans la maison où elle avait trouvé sa fille déshonorée et où M. de Monrion l'attendait.

Lorsque M. et Mme Thoré et leurs enfants arrivèrent, conduits par M. de Montaleu et accompagnés par M. Villon, Gustave n'était pas encore éveillé.

Ils trouvèrent le médecin près de lui. Il les introduisit silencieusement dans la chambre, où chacun s'assit silencieusement.

M. Thoré s'était assis près de l'alcôve du lit, une main dans la main de son fils, une autre dans celle de M. Villon; la douleur avait effacé le ridicule et la sotte importance de cet homme. Il pleurait.

Mme Thoré et sa fille s'assirent aussi l'une près de l'autre; mais là les rôles étaient changés.

D'un côté, le fils soutenait le courage de son père; de l'autre, la mère soutenait le courage de sa fille.

Mme Thoré tenait la main de Julie; mais ni l'une ni l'autre ne pleuraient; non-seulement les femmes ont le courage de leur désespoir, elles en ont aussi la dignité.

M. de Montaleu et le docteur, et bientôt après, M. Villon, se réfugièrent dans un coin, où, après quelques minutes d'attente, le médecin dit au vieux marquis :

— Je vais bientôt me retirer avec monsieur, car le malade ne va pas tarder à s'éveiller.

Un profond soupir, parti du lit de Monrion, sembla répondre à ces paroles, un frémissement involontaire fit tressaillir toutes les personnes présentes et les laissa immobiles à leurs places : leur destinée à toutes allait se décider.

Le docteur et Villon firent un pas pour se retirer, tandis que Monrion promenait autour de lui un œil satisfait, et qui ne rencontra pas cependant un seul regard.

Gustave vit le mouvement du docteur et de Villon, et leur dit d'une voix défaillante :

— Restez, messieurs, restez, je n'ai rien à dire que des hommes d'honneur et des amis de ma famille et de celle de M. Thoré ne puissent entendre, restez; car, si j'avais pu rassembler ici tous ceux dont la parole est un témoignage irrécusable, je l'aurais fait.

Restez, et écoutez avec attention ce que je vais dire; sur mon honneur de gentilhomme, c'est la vérité.

Ce peu de paroles semblaient avoir épuisé les forces de Monrion, sa tête, qu'il avait légèrement soulevée, retomba sur son lit, et sa respiration devint plus pénible.

Le docteur lui fit prendre quelques gouttes d'une potion qu'il avait fait préparer.

Monrion se ranima, et d'un signe de la main, il sembla appeler plus près de son lit toutes les personnes présentes. Toutes se rapprochèrent, à l'exception de Mme Thoré et de Julie, qui restèrent immobiles.

— Vous, madame, dit Monrion; vous surtout, mademoiselle, approchez.

Julie se leva brusquement, s'avança vers le lit du mourant et resta debout devant lui, pendant que Mme Thoré tombait sur le siége que lui avait approché son fils.

Monrion regarda pendant quelque temps en silence Julie, puis, comme s'il avait puisé des forces dans la contemplation de sa victime, il dit tout à coup d'un accent plus ferme :

— Si la parole d'un gentilhomme est sacrée devant les hommes, si la parole d'un mourant est sacrée devant Dieu, croyez à ce que je vais vous dire.

Monrion reprit haleine, et continua ensuite d'un ton presque solennel, en s'adressant à Mme Thorée :

— Madame, votre fille est entrée pure dans cette maison, et elle en est sortie pure.

Personne ne répondit à cette déclaration.

Julie resta toujours immobile et droite, mais un amer sourire de dédain glissa sur ses lèvres.

Monrion, que chaque phrase semblait épuiser, reprit encore haleine.

— Mais ce n'est pas assez, dit-il, que vous ayez tous la certitude de l'innocence de Julie, il faut que le monde entier partage cette certitude. Écoutez-moi donc, Julie.

Ce n'est pas seulement de l'outrage que je vous ai fait que le monde cherchera à vous flétrir; une main infernale et impitoyable s'est étendue sur votre destinée. Cette main sait préparer le poison de la calomnie comme elle sait pousser ses esclaves au crime.

On ne dira pas seulement que M. de Monrion a déshonoré la fille innocente de M. Thoré, on dira peut-être que j'ai dérobé à son amant la maîtresse de M. Amab.

Mme Thoré poussa un gémissement profond et s'élança vers sa fille; mais Gustave l'arrêta en lui disant :

— Elle me comprend; votre fils aussi doit me comprendre; il sait par qui cette calomnie a été préparée; il sait avec quel art elle l'a été, car il y a cru.

Mme Thoré regarda son fils, qui baissa la tête en disant :

— C'est vrai.

— Mais vous n'y croyez pas, vous, monsieur? reprit Mme Thoré.

— Moi, madame, dit Monrion, j'ai entendu les serments de votre fille; j'ai vu son noble désespoir, lorsque, dans cette chambre même, elle se débattait autant sous l'horreur de mes accusations que sous l'insulte de mes prières.

On m'avait fait assez ivre et assez fou pour me rendre impitoyable comme une bête fauve; mais on ne m'avait pas rendu assez stupide et assez imbécile pour m'ôter la mémoire. Deux heures durant, le délire m'a tenu, et je n'ai pas cru; mais le délire s'est éteint, et je me suis souvenu.

Je me suis souvenu, et je me suis jugé.

Je me suis souvenu, et j'ai vu que votre fille était perdue, perdue par moi, et plus encore par un autre.

Mme Thoré leva les yeux sur M. de Montaleu pour lui demander si c'était là ce qu'elle était venue entendre.

M. de Montaleu se tut; personne n'osait parler quand Mme Thoré ne parlait pas.

Julie se tenait toujours droite et immobile.

Cependant Monrion, après un moment de silence, reprit d'une voix qui s'affermissait de plus en plus :

— Au milieu de toutes les folies et de toutes les fautes de ma jeunesse, il est une chose que j'ai du moins respectée, c'est l'honneur du nom que j'ai reçu de mes ancêtres.

Il y a une femme à qui j'ai livré ma fortune, mon avenir, mes espérances; cette femme, je lui ai tout donné de moi, je lui ai donné ma jeunesse, mon ambition, l'amour et la vie de ma mère, la tendresse de mon oncle, la considération de mon nom, l'amitié de mes amis, l'affection et l'estime des honnêtes gens, je lui ai tout donné, excepté mon nom.

C'était là cependant le but de sa vie; mais je lui ai toujours répondu, et tous ceux qui me connaissent le savent, le monde entier le sait, que jamais je n'allierais le nom de Monrion à celui d'une femme sur laquelle pourrait planer le plus léger soupçon.

Tout le monde s'était penché avidement sur le lit du malade pour écouter ses dernières paroles; on attendait avec anxiété la conclusion de cette solennelle déclaration.

Monrion, dont la force semblait s'accroître à chaque instant, se souleva sur son séant, et d'une voix haute, il ajouta :

— Ma résistance inébranlable à des vœux poursuivis avec acharnement pendant de longues années, mon inflexible volonté à cet égard, au milieu des plus inconcevables faiblesses, ont, je l'espère, rendu inattaquable pour tous le dernier asile où s'était réfugié mon honneur.

— C'est vrai, dit M. de Montaleu, et jusqu'à ce jour ce refuge a été la seule espérance par laquelle je m'étais rattaché à toi.

— Eh bien! dit Monrion, en tendant la main à Julie, cet asile, je vous l'offre, ce nom que j'ai juré de ne jamais donner qu'à une femme irréprochable, le voulez-vous?

Mme Thoré poussa un cri de joie, et Julie tomba à genoux devant le lit de Monrion.

— Ce n'est pas seulement contre mon infamie que ce nom vous protégera, ce sera contre les calomnies qu'on voudrait vous infliger.

Personne n'osera douter de l'honneur de la comtesse de Monrion. Ce nom, je ne vous l'aurais pas offert, si je n'avais su qu'un autre ne pouvait vous donner la même réparation.

Les larmes de Julie éclatèrent en ce moment.

— Ce nom, dit Monrion d'un ton plus bas, comme s'il ne voulait être entendu que de Julie, il ne sera pas un lien bien pesant pour vous; celui qui pourrait vous le rendre odieux aura peut-être à peine le temps de vous le donner.

Les larmes de ceux qui écoutaient Gustave répondirent seules à ces paroles.

Personne n'osait prononcer un mot pour exprimer sa pensée; enfin Monrion reprit une dernière fois en s'adressant à Mme Thoré :

— Me refuserez-vous, madame?

En ce moment neuf heures sonnèrent, Julie se leva et répondit d'une voix ferme et digne :

— J'accepte, monsieur le comte, et si Dieu vous fait vivre, ce que je lui demande à genoux..... je serai pour vous une épouse fidèle et dévouée.

— Merci, Julie, lui dit Monrion en souriant et en lui prenant la main qu'il porta à ses lèvres, je ne fais pas les choses à moitié.

Mme Thoré avait pris sa fille dans ses bras, et croyait avoir à consoler le désespoir d'un cœur obligé de s'arracher à celui qu'il aime; elle fut étonnée de trouver Julie plus calme qu'elle ne l'était ellemême.

Elle craignit que cette résolution ne cachât de funestes pensées, et elle dit tout bas à sa fille :

— C'est un affreux sacrifice, mais il est nécessaire.

— Non, maman, répondit Julie, c'est un honneur dont je veux être digne.

Madame Thoré, dont cette réponse renversait toutes les idées, regarda sa fille avec stupéfaction.

Celle-ci la comprit et ajouta :

— C'est que j'ai trompé votre surveillance, ma mère, c'est que je lui ai écrit; car moi, j'avais compris où M. de Monrion voulait en venir, et je l'en ai averti, lui, et je lui ai demandé s'il voulait faire pour moi qu'il aimait, ce que ferait un homme qui ne m'aimait pas; je lui avais donné jusqu'à neuf heures pour me répondre ici même : l'heure est passée, ma mère, cet homme est un lâche.

Cependant, Charles s'était approché de M. de Monrion, et après lui M. Thoré, et puis le docteur et M. de Montaleu, et tous lui avaient

pressé la main, avec des larmes de reconnaissance et d'admiration dans les yeux.

Puis était venu le tour de M. Villon, à qui Gustave avait fait signe d'approcher tout à fait.

— Vous aimez Julie, vous, lui dit tout bas Monrion, je vous la confie, protégez-la, quand elle ne m'aura plus pour la protéger; ce sera bientôt, soyez-en sûr.

Villon, que les larmes suffoquaient, ne put répondre qu'en serrant les mains à Monrion.

— Ce n'est pas tout, lui dit celui-ci; il faut que vous restiez près de moi jusqu'à ce que je puisse quitter cette maison pour rentrer dans la vie ou pour aller ailleurs.

— C'est moi qui veillerai sur toi, dit M. de Montaleu, en montrant de l'œil le passage secret par où Léona s'était introduite.

— Comme vous voudrez, dit Monrion, je viens de vous donner ma vie, c'est à vous à la bien garder; seulement, mon oncle, voudriez-vous satisfaire mon dernier désir?

— Tout ce que tu voudras sera fait, dit le marquis.

— Vous savez, reprit de Monrion, cette pauvre tasse de porcelaine dont se servait ma mère lorsqu'elle est morte; je voudrais l'avoir, envoyez-la-moi par quelqu'un.

— Si monsieur le marquis veut me la confier, dit Julie, qui s'était approchée de Monrion, je vous l'apporterai demain?

— Vous, dit Gustave avec un élan de joie, oserez-vous donc remettre les pieds dans cette maison?

— Je ne crains plus rien, je ne crains plus personne, dit Julie, ne suis-je pas votre fiancée?

— Oh! docteur, fit Monrion, dont une larme vint mouiller les yeux, je voudrais vivre maintenant.

Le médecin ne répondit pas, et Monrion ajouta d'une voix douce:

— Vous avez raison, ce sera mieux.

Le lendemain les bans qui annonçaient le mariage de M. Gustave de Monrion et de Mlle Julie Thoré étaient publiés par les soins du marquis; mais comme pour leur donner un insolent parallèle, dans le même cadre se trouvait l'annonce du mariage de M. Victor Amab avec Mme Léona de Cambure.

La position désespérée de Monrion fit obtenir à M. de Montaleu que les délais exigés par la loi fussent rapprochés.

M. de Montaleu voulait, non-seulement hâter ce mariage, que la mort de Gustave pouvait à chaque instant empêcher de s'accomplir, mais il voulait aussi éviter le scandale d'une rencontre entre lui et Mme de Cambure dans la même salle et devant le même magistrat.

Cependant l'intrigue de Léona fut aussi active que la prévoyance de M. de Montaleu, et elle obtint les mêmes faveurs qui avaient été accordées à l'état désespéré du futur époux.

M. de Montaleu redoutait tellement cette rencontre, qu'il prit enfin un parti extrême.

Les magistrats furent sollicités, des demi-confidences furent faites sur la nécessité de ce prompt mariage, et huit jours après on annonça à Monrion que, le lendemain, les registres de l'état civil seraient portés chez lui, que les magistrats s'y transporteraient, et que le mariage se ferait dans son appartement.

Monrion écouta son oncle sans lui faire la moindre observation; puis, quand M. de Montaleu crut lui avoir prouvé la nécessité d'agir ainsi, Gustave lui dit:

— Non, mon oncle, ce n'est pas ainsi que je veux épouser Julie; si la force me manque pour monter à l'autel, on me portera; je veux d'autres témoins à ce mariage que ceux exigés par la loi.

— Mais, lui dit M. de Montaleu, sais-tu ceux qui y assisteront peut-être?

— Je les connais, repartit Monrion, et je les espère.

Que Mme de Cambure et M. Amab se marient devant le même magistrat et au même autel où j'épouserai Mlle Julie Thoré, je le souhaite, je veux le voir, ce sera ma vengeance et ma consolation.

La volonté de Monrion fut inflexible à cet égard; il fallut lui céder.

M. de Montaleu espéra cependant qu'il pourrait obtenir que le mariage de son neveu précédât celui d'Amab; mais les heures étaient définitivement arrêtées, et il n'était pas permis à M. de Montaleu de pouvoir remettre cette union à un jour plus tard.

Cependant, grâce aux délais apportés au départ des fiancés, grâce à la marche lente du cortége de Monrion, ils arrivèrent à la mairie, lorsque déjà Amab et Mme de Cambure en étaient partis.

Ce fut un bizarre spectacle pour les habitants de ce quartier que de voir sortir de l'hôtel où demeurait Mme de Cambure, ses somptueux équipages à chevaux fougueux, ses laquais resplendissants, elle-même parée, brillante et le triomphe dans les yeux; puis, quelques moments après, une civière qu'on avait vainement habillée de velours, mais où l'on voyait à travers la mousseline dont on l'avait recouverte, le pâle visage d'un mourant.

Tous deux partant pour la même fête, celle qui était si belle et si parée, la rage et le désespoir dans le cœur, celui qui se mourait, heureux et fier de ce qu'il allait faire.

Mais ce fut un bien plus étrange spectacle encore, lorsque Gustave et Julie, unis déjà devant les magistrats, se rendirent à l'église.

La messe pompeuse qui avait célébré le mariage de Léona et d'Amab venait à peine de s'achever, les époux sortaient de la sacristie, entourés de femmes brillantes, d'élégants amis, ils étaient déjà sous le porche de l'église, la voix d'un laquais avait appelé l'équipage de Mme Victor Amab, et les chevaux fringants, les laquais galonnés arrivaient avec fracas, lorsqu'ils furent tout à coup arrêtés devant la porte où leur nouveau maître les attendait, par la civière fatale sur laquelle Monrion était étendu.

Comme si les chevaux eussent reconnu la main qui les avait si souvent menés, comme si cette odeur de mort, qui s'exhalait du lit ambulant de Monrion, les eût saisis d'un effroi indicible, ils s'arrêtèrent subitement, et, la tête penchée en avant, les oreilles couchées, ils flairèrent de leurs naseaux fumants le cadavre qui passait devant eux.

En effet, Monrion semblait avoir perdu ses dernières forces.

A cet aspect, toute joie se tut; les vœux, les promesses d'avenir s'arrêtèrent.

Chacun s'écarta silencieusement, comme pour laisser passer un convoi, et quoiqu'on ne fût déjà plus dans l'église, toutes les têtes se découvrirent comme devant un cercueil.

Léona qui, la dernière, avait quitté la sacristie avec ses amies, traversait la nef en ce moment pour regagner sa voiture, elle s'étonna de ce silence qui avait succédé au joyeux tumulte d'une fête qui s'éloigne.

Elle arriva juste à la porte du temple au moment où Julie, conduite par son père et Monrion toujours couché sur son lit, et accompagné par M. de Montaleu, en franchissaient le seuil; elle s'arrêta et les regarda passer.

Jamais pâleur plus livide n'avait altéré les traits d'une femme: son regard, comme enchaîné au front pâle de Monrion, l'accompagna jusqu'à l'autel.

Vainement, pendant les quelques instants que dura la cérémonie précipitée que le prêtre accomplit pour ce mourant, vainement plusieurs de ses amies avertirent Léona qu'il était temps de se retirer, vainement Amab lui-même vint la solliciter tout bas de ne pas donner le spectacle de sa colère impuissante aux nombreux amis qu'ils avaient invités, et qui avaient voulu aussi rester les spectateurs de cette union extraordinaire...

Léona était sourde, elle ne répondit rien, et demeura immobile à sa place jusqu'au moment où le prêtre, ayant recueilli le consentement des époux, leur eut donné son austère bénédiction.

Le soir même de ce jour, au premier étage de l'hôtel de Mme de Cambure, un orchestre bruyant animait la danse: la joie, les rires, les propos joyeux couraient dans une foule éblouissante de soie, de diamants et de fleurs. L'or brillait sur les tapis des tables.

Jamais fête plus éclatante n'avait célébré le mariage de deux époux plus charmants et plus beaux, les lumières ruisselaient partout, se réfléchissant à l'or des bronzes; les fleurs embaumaient l'atmosphère, les riches valets promenaient partout sur de magnifiques argenteries les breuvages les plus frais et les plus exquis, c'était une féerie comme on les rêve quand on croit aux songes de l'Orient.

A la même heure, une femme seule, à genoux dans une chambre éclairée par une pâle bougie, priait au pied d'un lit et près du cadavre de son époux mort, après lui avoir donné son nom; elle jurait à Dieu qu'elle garderait ce nom pur et intact de toute souillure, et qu'elle le porterait noblement comme il lui avait été noblement donné.

Quelques planches seulement séparaient ainsi la fête du deuil; mais la colère, le doute, l'épouvante riaient au milieu de la fête, tandis que l'espérance et la résignation étaient dans la chambre du mort.

Cependant la fête dut finir, et la tendresse de Mme Thoré arracha Julie à sa longue prière.

Le jour venait de poindre, Mme Thoré emmena sa fille chez elle, et, dans la chambre virginale où elle rentra avec le titre de comtesse de Monrion, elle ne trouva rien de change, si ce n'est qu'on y avait posé, sur un meuble, la petite tasse de porcelaine qui avait appartenu à la mère de Monrion.

Un petit billet avait été placé dans cette tasse. Il était de la main de Gustave.

« Les lèvres de ma mère pressaient les bords de cette tasse au mo-
» ment où elle est morte ; c'est aussi le dernier objet que mes lèvres
» aient pressé ; gardez-le comme je l'ai gardé. »

Julie prit la tasse à son tour, et elle la pressa sur sa bouche en disant tout haut :

— J'accepte votre présent, et je prends pour moi le baiser que vos lèvres y ont déposé.

Ailleurs, Léona, fière de sa splendide beauté, attendait dans la chambre nuptiale l'époux qu'elle s'était donné.

Amab entra ; et, malgré l'ivresse qu'elle avait su lui inspirer, il reste épouvanté en reconnaissant suspendu au fond du lit nuptial le chef-d'œuvre qui lui avait valu tant de renommée et tant de malheurs.

Léona avait mis au-dessus de sa couche le tableau qui représentait Julie dans les voiles de la Vierge immaculée.

C'était une insulte et un blasphème, c'était aussi une menace de malheur pour Amab ; il le comprit ainsi, du moins.

Peut-être raconterons nous un jour s'il devina juste.



Paris. — Imprimerie Walder, rue Bonaparte, 44.

FRÉDÉRIC·SOULIÉ·

OEUVRES ILLUSTRÉES

LA COMTESSE DE MONRION.

A LA LIBRAIRIE THEATRALE,
12, boulevard Saint-Martin.

P. Barrias, del.
L. Deghouy, sculp.

DEUXIÈME PARTIE.

JULIE.

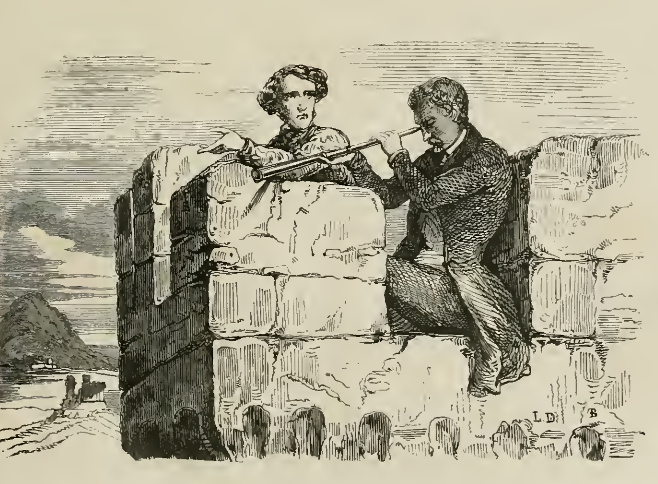
I.

VUE PRISE A VOL D'OISEAU.

Par une belle matinée du mois de mai, deux hommes à cheval gravissaient un chemin pierreux qui montait en serpentant le long d'une colline.

A la position respective des cavaliers, on pouvait juger que l'un était le maître et l'autre le valet; à leur tournure, tous deux étaient ou avaient été militaires.

Le premier, monté sur un très-beau cheval arabe, pouvait avoir trente ans. Il était blond, mais l'épaisse moustache et la royale qu'il portait avaient une couleur fauve qui donnait une expression presque farouche à sa physionomie; des yeux d'un bleu gris, un nez aquilin, ajoutaient à cette expression, qui n'était tempérée que par la grâce particulière de la bouche.



— Je vois les pignons et le colombier. — Page 2.

Le soleil de l'Afrique avait donné au visage du cavalier cette teinte ardente et brune qui est devenue presque familière aux yeux des Français, depuis quelques années.

Cet homme portait une redingote boutonnée jusqu'au menton, avec ce soin qui dénote l'habitude de l'uniforme. Un simple petit bout de ruban rouge était noué à sa boutonnière.

Son compagnon, ou plutôt le soldat qui lui servait de domestique, avait, comme son maître, la moustache et l'impériale.

C'était un petit homme noir, maigre, fluet, toujours en mouvement

sur sa selle, démangé d'une terrible envie de parler, car il ne rencontrait pas une personne sans s'informer de la distance qu'il y avait à parcourir de l'endroit où il se trouvait jusqu'à la ferme de Lavordan.

Quant à son maître, il paraissait préoccupé d'une pensée triste, et rendait à peine aux paysans le salut que ceux-ci ne manquaient jamais d'adresser à un homme monté sur un beau cheval, et portant un ruban rouge.

Ils arrivèrent enfin à la partie la plus élevée de la colline qu'ils gravissaient. A cet endroit le chemin se trouvait resserré entre un rocher presque perpendiculaire qui le dominait à gauche, et un château à tourelles qui le bordait à droite.

Soit que le maître voulût contempler ce spectacle, soit qu'il voulût laisser reposer son cheval, il s'arrêta et jeta sur le paysage qui s'ouvrait devant lui un regard curieux et presque menaçant.

Puis un sourire amer glissa sur ses lèvres, et il allait continuer sa route, lorsqu'une voix joyeuse se fit tout à coup entendre au-dessus de sa tête.

Elle partait du vieux château placé à sa droite.

En effet, pendant que nos voyageurs gravissaient la montée, un jeune homme se promenait sur une espèce de terrasse qui joignait les deux principales tours de ce quadrangulaire. Il était en robe de chambre de brocart, portait une espèce de calotte grecque magnifiquement brodée, et fumait un cigare.

Ce passage était la clef de la vallée qu'ils venaient de parcourir et d'une seconde vallée qui se déploya dans toute sa magnificence aux yeux des voyageurs.

C'était aussi un homme de vingt-huit à trente ans, d'un charmant visage, d'une taille parfaite, d'une élégance affectée, mais qui allait à merveille à son air presque féminin : il était brun et d'une pâleur délicieuse.

En allant et venant sur la terrasse, il avait aperçu de loin les deux cavaliers, mais il n'y avait pas d'abord fait grande attention, tant il paraissait lui-même absorbé par une préoccupation inquiète.

Cependant, la tournure des arrivants l'ayant probablement frappé, il était entré dans une des tours qui étaient à chaque bout de la terrasse... Il y avait pris une longue-vue et avait examiné les deux cavaliers.

A l'étonnement qui se peignit sur son visage, il était facile de comprendre qu'il les avait reconnus, mais qu'il ne s'expliquait pas le motif de leur arrivée.

Il reprit son cigare et sa promenade, et attendit que les deux cavaliers fussent arrivés à l'espèce de détroit dont nous avons parlé ; alors il s'accouda sur le mur de la terrasse et se mit à crier de toutes les forces d'une voix douce et sonore :

— Eh ! colonel...

Le cavalier n'entendit pas.

— Eh ! mon brave Thomas Rien ? ..

Celui qu'on appelait ainsi leva la tête pour voir d'où partait cette voix.

— Par ici, mon lion du désert, reprit le jeune homme.

— Monsieur de Brias, je crois ?... dit le colonel.

— Moi-même...

— Que diable venez-vous faire dans ce pays perdu, dans ce sauvage Morvan ?...

— Vous dites ?...

— Tenez, reprit M. de Brias, sortez de ce coupe-gorge, tournez à droite, et à quarante pas vous trouverez la grille Louis XV qui a remplacé la herse de ce gothique manoir, on vous ouvrira sans qu'il soit nécessaire que vous sonniez du cor...

Aly-Muley, car je reconnais votre fidèle spahi, mettra à l'écurie Mogador et Penny, car je reconnais aussi vos deux illustres coursiers, et si vous n'avez pas un engagement de plaisirs ou d'affaires, si vous ne venez pas chercher ici une maîtresse ou un héritage, nous mangerons ensemble un bout de hure de sanglier, arrosé d'un vieux madère que j'ai gagné à Gibraltar à un gentleman, qui prétendait que les Français ne visaient pas juste et à qui j'ai parié deux cents bouteilles de cet excellent vin que je lui casserais le bras gauche à cinquante pas, ce que j'ai fait.

Le colonel écoutait le jeune homme en souriant amicalement.

— Vous dites à droite... une grille Louis XV... très-bien.

Il lança rapidement son cheval et arriva en un instant à la grille ; il sauta à terre pendant que Aly-Muley lui disait avec un accent gascon très-prononcé :

— Déjeunons-nous ici ?

— Oui, lui dit le colonel, mais on ne s'y grise pas.

— On ne se grisera pas, répondit Aly.

Un moment après, le colonel Thomas Rien était près de son hôte, sur une autre terrasse qui dominait la vallée où il allait entrer, lorsqu'il avait été arrêté par la voix de Brias.

— Je n'en voulais pas croire ma fidèle longue-vue, dit Brias au colonel.

Je vous savais à Paris, mais je ne me serais jamais douté que n'ayant qu'un mois à passer en France, vous viendriez en perdre la plus petite partie dans cet abominable pays.

— Magnifique, lui dit le colonel. Ces collines hérissées de bois et semées de belles habitations, cette petite rivière toute coupée de chaussées et qui coule dans la vallée, ces élégants moulins perdus dans le pâle feuillage des saules, ces vastes et fraîches prairies dessinées par leurs vertes allées de peupliers, forment un spectacle qui repose agréablement les yeux d'un soldat qui, depuis près de quinze ans, n'a vu que le ciel brûlant et les campagnes desséchées de l'Algérie...

— A votre aise, colonel. Mais je suis meilleur diplomate que vous n'êtes bon soldat. Je hais les sites de ma patrie, attendu qu'ils me disent trop...

— Que vous êtes sans emploi...

— Précisément...

— J'ai entendu parler de cela à Paris...

— Et qu'en dit-on?...

— On dit que vous avez des dettes...

— Tout se sait. Et puis?

— Que le ministre vous *supplie* de mettre ordre à vos affaires.

— Il raconte donc tout, le ministre : en ce cas, je n'ai plus rien à vous apprendre sur les causes de mon séjour ici.

Et maintenant, colonel, si vous voulez, nous nous mettrons à table dans cette tourelle.

— Ne pouvez-vous nous faire servir sur cette terrasse ?

— Très-bien. Vous y jouirez tout à votre aise de cette stupide verdure nationale. Et moi, en vous regardant, je me croirai au bivouac de l'Isly.

Vous êtes magnifiquement teinté, colonel ; vous avez dû avoir un succès fou à Paris.

— Le maréchal Soult m'a bien reçu, et le roi m'a témoigné sa satisfaction de la façon la plus bienveillante.

— Bien ! très-bien ! dit Brias, en servant le colonel, toujours le même homme, mystérieux et impénétrable. Il en résulte que je retire la question que je vous ai adressée du haut de cette muraille, et par laquelle je vous demandais ce que vous veniez faire dans ce pays maudit.

— Je suis tout prêt à vous le dire. Mais avant de vous répondre catégoriquement, je désirerais d'abord avoir quelques renseignements...

— Habitude militaire ; vous ne voulez pas vous engager avant d'avoir consulté la carte du pays.

Eh bien ! mon cher Thomas Rien, je vais vous faire la description historique, topographique et psychologique de cette contrée. Nous sommes admirablement situés pour cela.

Si vous n'avez pas d'assez bons yeux pour me suivre, voici ma longue-vue qui vous aidera à reconnaître les positions; voulez-vous que je commence ou préférez-vous m'interroger?

— Je vous écoute.

Brias reprit en se tournant du côté de la vallée qui s'étendait à leurs pieds :

— Eh bien ! donc, voyez-vous à droite, là-bas, sur le revers de la colline qui nous fait face, ce château avec ses pignons aigus, ses girouettes, son colombier, et cette vaste pièce d'eau encadrée de marbre? vous ne la voyez pas, mais elle y est.

— Je vois les pignons et le colombier.

— Eh bien ! c'est là le séjour de M. le vicomte Hector de Montaleu.

— Ah ! dit le colonel que ce nom parut frapper.

— C'est le fils du frère cadet de M. le marquis de Montaleu, pair de France, président du conseil général de la Nièvre, dont je vous montrerai tout à l'heure la demeure.

— Cet Hector de Montaleu, quel est-il?

— Cinq pieds huit pouces, blond ardent, front bas, fort comme feu le maréchal de Saxe, buvant comme un trou fait dans le sable, mangeant comme un clerc invité à la table de son patron, chasseur terrible, bête pour vous et pour moi, mais très-spirituel pour les paysans qu'il attrape toujours dans les marchés qu'il fait avec eux.

Il a quelque trente-cinq ans, et a fait d'excellentes humanités au collége de Juilly. On le soupçonne capable de tuer d'un coup de poing un homme qui gênerait ses projets.

— Il est sans doute très-bien avec son oncle le pair de France ? ..

— Interrogez-vous, ou écoutez-vous?

— J'écoute.

— A la bonne heure ! Continuons et suivons la colline qui nous fait face.

Regardez, je vous prie, cette immense construction dont les pieds sont perdus dans les nuées de jasmins, de clématites, de glycines, et dont les vastes fenêtres, encadrées de brique, nous regardent d'un air si curieux.

— Ah ! dit le colonel en prenant la longue-vue, quelle est cette maison ?

— Ce castel, voulez-vous dire... C'est là qu'habite depuis tantôt deux siècles la famille des Rudesgens.

M. Annibal-César de Rudesgens a été page de Louis XVI, puis émigré, puis capitaine dans l'armée de Condé, puis colonel au service de l'Autriche, puis enfin, en 1813, marié à M[lle] Van Marken, fille du

fournisseur de ce nom, lequel, si vous avez quelque bon souvenir des histoires de ce temps, est mort dans un cul de basse-fosse, à Cologne, sans que le grand Napoléon pût lui faire rendre la moindre parcelle des millions qu'il avait volés.

Il en résulta que la belle Arthémise Van Marken apporta à son séducteur, car il y eut séduction, une dot de quatre millions, avec laquelle M. le marquis de Rudesgens racheta le château de ses pères, et devint l'un des plus riches propriétaires des environs.

Or, dans quelques jours il y a fête au château, et comme je me propose de vous présenter, je dois vous dire à qui vous aurez affaire.

Le vieux marquis est une espèce de nain qui raconte qu'il a été fait à peindre, qu'il dansait à ravir, qu'il tirait l'épée comme Saint-Georges, et qu'il séduisait comme Lauzun.

A l'en croire, il lui reste beaucoup de toutes ces qualités, ce qui fait naître de la part de Mme de Rudesgens des scènes de jalousie tout à fait grotesques.

C'est une grande Allemande, longue, plate, sèche, busquée, avec des yeux amoureux, et quarante-cinq ans de jeunesse perdus dans les chagrins que lui ont causés les infidélités de son mari, et femme à les rattraper si quelqu'un voulait s'accrocher à ses minauderies osseuses.

— Et c'est à la fête que doivent donner ces deux vénérables débris d'un siècle passé que vous voulez me conduire?

— C'est qu'à côté de ces deux meubles gothiques il y a, dans le château, la fille et le gendre de M. de Rudesgens, M. et Mme de Champmortain.

— Ah! il y a une jeune femme?

— Belle comme les anges, spirituelle, même avant de naître, car elle a pris à monsieur son père tout ce qu'il prétend avoir eu de bonne grâce, de tournure, d'esprit et de séduction, et à sa mère tout ce qu'elle n'avoue pas avoir eu de passion, de volonté et de résolution, et cela en leur laissant leurs ridicules.

— C'est, à ce qu'il paraît, une femme accomplie.

— Hélas! non..

Elle a des principes d'une rigueur inattaquable et une teinte de dévotion exaltée qui permettent à Champmortain de se livrer à toutes les extravagantes aventures, où il passe sa vie, sans aucun risque pour son honneur, et sans que sa femme même y voie la moindre chose. Hors son livre de messe, elle ne regarde rien ni personne.

— N'est-ce pas une femme blonde?

— Oui.

— Coiffée avec de longs cheveux à la Louis XIV?

— Oui.

— Eh bien! mon cher Brias, si elle ne regarde pas ce qui se passe chez elle, elle regarde volontiers ce qui se fait chez les autres, et si la longue-vue dont elle se servait tout à l'heure est aussi bonne que la vôtre, elle doit nous voir déjeuner...

— Vous croyez? dit Brias d'un air troublé...

— Voyez vous-même... Car à l'œil nu... il me semble que j'aperçois encore une femme à la fenêtre qui fait l'angle...

— C'est possible, dit Brias, elle épie peut-être le retour de son mari qui, sous prétexte qu'il s'égare à la chasse dans les bois, ne rentre pas toujours exactement.

Le colonel s'inclina, et, venant en aide à l'embarras de son hôte, il lui dit :

— M. de Champmortain n'est donc pas aussi épris qu'il le faudrait des charmes de Mme de Champmortain?

— Le comte, reprit Brias, arrive à l'âge où l'embonpoint empâte les allures galantes, le comte, dis-je, s'est marié pour rompre tout à fait avec ses habitudes de jockey-club, de l'Opéra, du café de Paris, etc. Il a tenu bon trois ans. Mais un beau jour, il y a de cela deux ans à peu près, il a rencontré une certaine Mme Victor Amab...

— Victor Amab! dit le colonel avec une légère émotion dans la voix; vous m'avez, ce me semble, parlé de cela en Afrique : c'est un peintre qui a épousé une certaine Mme de Cambure.

— Précisément, c'est elle, regardez toujours sur la colline en face, mais tout là-bas, à gauche : voyez ce château renaissance avec ses toits de plomb : c'est là que demeurent M. et Mme Victor Amab.

C'est l'ancien château des Monrion qui a passé aux mains de ladite dame par suite de...

— Vous m'avez raconté tout cela en Afrique, dit le colonel froidement; vous m'avez appris aussi le singulier mariage *in extremis* du dernier Monrion, avec la fille d'un marchand de vaisselle, une petite niaise...

— Silence, colonel, ou bien je me fâche.

Respect, amour, admiration, à la plus parfaite beauté, à l'esprit le plus exquis, à l'élégance la plus achevée, à la grâce la plus séduisante, à la vertu la plus pure, à tout ce qui est charmant et divin à la fois... à la comtesse Julie de Monrion.

Le colonel fronça les sourcils et reprit cependant d'une voix assez calme :

— C'est donc un miracle que cette femme?

— Et d'abord sa position tient du miracle.

Elle est veuve, et si vous vous rappeliez bien l'histoire que je vous ai racontée, elle pourrait marcher à un second *hyménée* avec la couronne virginale qu'elle portait au premier. C'est donc une jeune fille ingénue avec un titre, un rang, une liberté qui, presque toujours, supposent une expérience qu'elle n'a pas.

Oh! colonel, si vous la voyiez dans le salon du vieux marquis de Montaleu faire les honneurs de la maison avec cette aisance supérieure, cette autorité bienveillante, ce goût parfait qui ne semblent appartenir qu'à une femme que rien ne doit surprendre; et si vous voyiez en même temps ses étonnements, son embarras, à certaines questions; si vous voyiez cet esprit de jeune fille, ce corps de jeune fille, ce regard de jeune fille, portant légèrement son nom et son titre, portant mieux encore l'éclatante parure de la plus grande dame, devinant, sans souvent les comprendre, les petits secrets qui s'agitent autour d'elle...

Ah! colonel... je ne puis pas bien vous dire cela, mais c'est d'un charme si particulier, si original...

— Elle est donc ici avec le marquis de Montaleu?

— Depuis un mois.

— Et sans doute elle a amené avec elle quelqu'un de son honorable famille...

— Ce qui la rend une merveille accomplie, colonel, c'est que, pendant que je vous racontais son histoire, il y a de cela près de trois ans, son père et sa mère périssaient dans cette épouvantable catastrophe du chemin de fer de Versailles. Elle est orpheline.

C'est alors que M. de Montaleu l'a prise avec lui. Il en raffole, et il a raison; mais il ne veut pas entendre parler de second hyménée...

Voici la seconde fois qu'il l'amène dans ce pays, et c'est, je le pense, pour la soustraire aux séductions qui l'entouraient à Paris; car il en est jaloux comme un avare de son trésor.

— Et ce trésor, mon cher Frédéric de Brias, n'est-il pas pour quelque chose dans votre exil ici?

Le jeune diplomate poussa un gros soupir.

— Vous êtes homme d'honneur, colonel, et je puis vous dire que j'avais espéré pouvoir suivre les bons avis du ministre et arranger ici mes affaires. La comtesse a hérité d'une fortune personnelle de vingt-cinq mille livres de rente; les débris de l'ancienne splendeur de Monrion lui en ont donné à peu près autant, ce qui la constitue déjà un excellent parti; mais elle héritera du vieux Montaleu, j'en suis sûr...

— Vous croyez? dit le colonel en souriant amèrement.

— Ce qui en fait une conquête à être enviée par un prince. Montaleu a plus de trois cent mille livres de rente.

— Mais il a aussi son neveu, Hector de Montaleu.

— Lequel, s'il savait que son oncle a fait un testament en faveur de la comtesse, serait capable d'étrangler la pauvre enfant pour annuler l'autre; et, d'un autre côté, s'il était sûr qu'il n'y a aucun testament de fait, serait encore capable d'ouvrir ses droits à la succession du marquis par quelque coup de fusil égaré...

— Impossible, dit le colonel.

— Je vous assure que c'est une sorte d'animal sauvage qui n'a pas assez de cœur pour craindre Dieu, et pas assez d'esprit pour avoir peur du procureur du roi... C'est une brute enragée... bridée jusqu'à présent par son incertitude.

— Et que fait-il?

— Ce qu'il fait! ne s'est-il pas imaginé qu'il pourrait obtenir l'héritage en obtenant l'héritière!

— Il est donc amoureux?

— Ne profanez pas ce mot, colonel...

M. Hector de Montaleu n'avait guère élevé ses désirs au-dessus des charmes de quelque belle fille de basse-cour, jusqu'au jour où il est parvenu à égarer la tête de la pauvre jeune femme d'un fermier dont vous pouvez voir la maison dans le fond de la vallée, au pied du château d'Hector de Montaleu.

— Et quelle est cette femme?

— Ceci est un roman, colonel...

Une jeune fille à idées folles, exaltées, qui, après avoir été élève du Conservatoire, s'est imaginé qu'elle accepterait aisément la vie d'une riche fermière. Elle a quitté ses succès de salon, ses joyeuses espérances d'artiste, ses rêveries de gloire pour la vie champêtre.

Or, colonel, vous savez ce que peut être la vie champêtre dans la Nièvre.

Une basse-cour pleine de fumier où grouillent tous les animaux immondes d'une bonne exploitation. Une habitation parquetée en terre battue, la nécessité de porter des sabots pour pouvoir sortir, le soin de la volaille, l'aspect des valets de charrue, le bêlement de moutons crasseux, la conversation de paysans brutaux et envieux, les soirées d'hiver dans la solitude, le salon dans la cheminée de la cuisine, le jambon pendu au manteau; le lard cuisant dans la marmite. Tout cela a bien vite désenchanté la belle Léda.

C'est alors qu'elle a rencontré ce farouche Hector... ce Nemrod à piston...

Si brute qu'il soit, il a encore une sorte de langage, une sorte de tournure, une sorte de manière, qui, dans son abandon, ont permis à Léda (car elle s'appelle Léda) d'en faire un héros à la Mauprat.... et notre Parisienne a eu son Hector, juste au moment où elle perdait les vertus d'Andromaque.

— Cela doit vous rassurer du moins sur les entreprises de votre rival.

— Ah, pardieu! ce n'est pas lui qui me gêne, et sans l'arrivée de Champmortain...

— Champmortain, un homme marié, dit le colonel en observant Brias.

— C'est qu'il est bavard en diable, dit Frédéric embarrassé.

— Et Mme de Champmortain est curieuse, et se sert admirablement de longues-vues.

— Colonel, je vous jure sur l'honneur...

— Pardonnez-moi cette plaisanterie... Je ne veux pas savoir les obstacles qui s'opposent à vos poursuites amoureuses... A moins qu'elles ne se trouvent dans ce château là-bas, à droite, sur la colline même où nous sommes.

— Là, dit Brias en haussant les épaules... Non. C'est le château de Montéclain.

— Du marquis de Montéclain, dit le colonel, celui qui a suivi en amateur, il y a quelque dix ans, la campagne de Constantine?

— Lui-même. Vous le connaissez?

— Il a été blessé près de moi après m'avoir rendu le service de me débarrasser d'un Arabe qui me tenait au bout de son pistolet...

Et qu'est-il devenu depuis ce temps?

— Rien... il a fait comme avant : il a entretenu des actrices, donné des fêtes, fait courir des chevaux, introduit le lansquenet, couru les eaux, enlevé deux ambassadrices, tué trois ou quatre hommes en duel, et avec toutes ces excellentes recommandations, il s'est présenté à la députation l'année dernière.

M. de Montaleu a été indigné, et dans une séance préparatoire, il a impitoyablement raconté l'histoire des rares mérites de M. Arthur de Montéclain, et l'a fait repousser à tout jamais. Or donc ils sont ennemis mortels.

— Il a, je crois, d'immenses propriétés dans ce pays?...

— Oui.

— Il y demeure?

— Non.

— Et qu'est-il venu y faire?

— Rien, car il a été de même repoussé aux élections du conseil général, toujours grâce au vieux marquis.

Pour le moment il chasse en forêt avec Hector et son fermier Bricord, un autre Nemrod de la force du jeune et terrible Montaleu.

— Ah! dit le colonel en attachant un regard curieux sur M. de Brias; et quel est ce Bricord?

— Eh! pardieu! le fermier, le mari de cette Léda parisienne.

— En vérité, dit le colonel d'une voix altérée, ce malheureux Bricord est la victime de ce goujat de Montaleu.

— Le connaissez-vous aussi? dit Brias, interdit de l'accent de colère et de menace avec lequel le colonel avait prononcé ces dernières paroles.

— C'est chez lui que je vais, Brias, et je jure Dieu que je ne laisserai pas ce brave garçon rester plus longtemps la dupe d'une femme indigne et d'un manant!

— Colonel, colonel, colonel, dit Brias en élevant la voix, je vous ai offert l'hospitalité, vous l'avez acceptée, vous avez voulu des renseignements sur le pays, je vous en ai donné, pour que vous en fissiez votre profit; mais tout ce qui a été dit ici doit y mourir... sans cela, colonel...

— Vous vous couperez la gorge avec moi, n'est-ce pas, Brias?

— Oui.

— C'est étonnant que vous qui êtes diplomate vous ayez un goût si prononcé pour les moyens extrêmes.

— C'est encore ma faute si je suis obligé d'y recourir cette fois. Cela tient à mon trop de confiance. Si j'étais resté fermé, muré, cadenassé comme vous, je ne serais pas obligé de vous demander votre discrétion à la pointe de l'épée.

— Êtes-vous sûr que ce soit un bon moyen de l'obtenir?...

— J'en doute, vous êtes brave et adroit. Mais si je vous tue, je suis sûr que vous ne parlerez pas; si vous me tuez, personne ne pourra m'en vouloir d'une indiscrétion que j'aurai payée de ma vie.

— Eh bien! Brias... je me tairai... Mais êtes-vous bien sûr de ce que vous dites?

— Ma foi, c'est ce butor d'Hector qui me l'a conté. Mais vous, quel intérêt si pressant prenez-vous donc à ce Bricord, pour vouloir lui dire cette désagréable vérité?...

Le colonel se tut.

— Or çà, mon hôte, dit Brias avec gaieté, savez-vous que vous êtes ici dans le château de mes ancêtres? savez-vous que du haut de ces murailles d'où je vous ai invité à déjeuner, l'un de mes nobles aïeux n'eût pas manqué de vous interdire le passage, jusqu'à ce que vous eussiez répondu à ses questions, si même on ne vous eût fait payer le droit d'entrer dans cette vallée, dont je viens de vous dévoiler les mystères... si même encore on ne vous eût dévalisé, tandis que je vous héberge.

Ah! c'était le bon temps : cela valait la peine d'être noble et d'avoir un château-fort; on pillait, on volait, on ne payait pas ses dettes, et l'on mettait à la torture les gens qui ne voulaient pas parler...

— Vous n'aurez pas besoin d'en arriver là pour apprendre ce que vous désirez savoir... Je viens voir Bricord...

— Vous? Eh! qu'y a-t-il de commun entre vous et ce brave paysan?

— Savez-vous mon histoire, Brias?

— Oui, je sais que vous êtes arrivé à quinze ans en Afrique, vers 1830; que vous y êtes entré comme trompette dans un régiment de chasseurs; qu'à dix-huit ans vous étiez maréchal des logis, à dix-neuf décoré, à vingt ans sous-lieutenant, à vingt-quatre ans capitaine et officier de la Légion d'honneur, et que maintenant vous êtes commandeur et colonel à trente ans.

Je crois et je sais que vous êtes de ceux dont on fait des généraux et des maréchaux.

— Je l'espère, dit froidement le colonel; mais vous ne savez pas que cette brillante fortune a été trois fois sur le point d'être interrompue.

Une première fois à Mascara, où j'étais tombé sous deux coups de feu, au milieu d'un groupe d'Arabes qui s'apprêtaient à me couper la tête, lorsqu'un brave soldat les chargea seul, me dégagea et m'emporta à l'ambulance.

La seconde fois, c'était à la retraite de Constantine. Nous n'avions plus de chevaux, et j'avais à la jambe une blessure qui m'empêchait de marcher. Ce même soldat me prit sur ses épaules et me porta durant sept heures, ce qui ne l'empêchait pas de se battre, vu que nous étions tout à fait à l'arrière-garde; seulement je lui déchirais ses cartouches, parce qu'il avait eu la mâchoire fracassée par une balle. Ce soldat, Brias, c'était Bricord.

La troisième fois, je vous l'ai dit, c'est Montéclain qui me sauva.

— De par tous les diables! dit Brias, ce Bricord est un galant homme, et la première fois que je rencontre ce rustre de Montaleu, je lui cherche querelle, et je le tue comme un louvard.

— Croyez-vous que ce soit un bon moyen d'arranger vos affaires vis-à-vis du ministre?

— Au diable le ministre, et surtout mes dettes! mais, dites-moi, sir Thomas Rien... comment se fait-il qu'avec de pareilles dispositions ce Bricord ait quitté le service pour venir... Hélas! hélas!

— A mon tour, je vais vous dire un secret que je confie à votre honneur.

Ce garçon si brave, si intelligent, qui, je le sais, gère admirablement sa ferme, et qui a plus de bon sens à lui tout seul que vous et moi... ce pauvre garçon n'a jamais pu apprendre ni à lire ni à écrire.

Je l'ai prié, je lui ai ordonné, je lui ai montré l'exemple de ses camarades, le mien; mais impossible d'y parvenir. Il y avait entre cette intelligence et la plus vulgaire instruction une barrière insurmontable. Il a voulu en essayer... il a failli devenir fou.

Alors, voyant qu'il n'arriverait jamais à rien, il a quitté le service, et c'est à ma recommandation que Montéclain l'a mis à la tête de l'une de ses fermes.

— Vous n'avez pas vu Montéclain à Paris?

— Non, on m'a dit à son hôtel qu'il était à Londres.

— C'est possible; car il n'est arrivé que depuis quinze jours. Mais ce qui me semble étourdissant, c'est que votre Bricord, avec sa primitive ignorance, se soit amouraché d'une drôlesse qui ne rêvait que romans et poésies.

— C'est qu'il adore précisément ces dieux inconnus qu'il ne peut aborder; c'est qu'il est tellement honteux de son ignorance qu'il est capable de ne pas l'avoir avouée à sa femme; c'est que Montéclain ne la connaît pas, et que le brave homme ne me pardonnerait pas de vous l'avoir révélée.

— Il lui a pourtant fallu signer son acte de mariage...

— Pour cela il a pu le faire; je lui ai enseigné à écrire son nom; j'y ai mis deux mois de patience. Il l'écrit, mais il serait incapable de le lire.

— C'est singulier, dit Brias d'un ton insoucieux. Et vous venez en passant faire une visite à votre sauveur?

— En me quittant, il m'a fait promettre que si je me trouvais jamais dans ce pays, j'irais le voir. Je suis venu exprès pour tenir ma promesse.

— Sans autre but? dit Brias en examinant le colonel.

— Sans autre but, répondit froidement celui-ci.

— Vous attend-on chez Bricord?

— Non...

— Eh bien! je dîne aujourd'hui chez Mme Amab; Montéclain y sera... Probablement, Champmortain y viendra, et peut-être même le sanglier Montaleu.

Voulez-vous que je vous présente?

— A l'improviste?

— Un homme comme vous, colonel! on me remerciera; vous n'êtes pas seulement le lion du désert, mais encore le lion de l'année, c'est-à-dire l'homme à la mode.

Venez, et je vous devrai de pouvoir baiser les belles mains de la belle Léona.

Le colonel accepta.

Un homme d'un caractère moins léger que celui de Brias se fût étonné de ce consentement de la part d'un homme aussi retenu que le colonel, surtout s'il eût remarqué le sourire railleur qui lui échappa.

II. — LE MARI DE LA LIONNE.

Entrons maintenant dans le château de style renaissance que Brias avait désigné au colonel Thomas Rien comme étant la demeure de Mme Léona Amab.

Franchissons une grille magnifique, suivons une large allée d'ormes, arrivons à un château couvert des plus capricieuses sculptures, conservées ou restaurées avec un soin qui donnait à ce vieux bâtiment l'apparence d'une œuvre sortie la veille du ciseau du sculpteur, quoiqu'il eût conservé cette brune couleur qui est la touche souveraine que le temps, ce grand artiste, donne seul aux monuments.

Montons les degrés de marbre d'un riche perron, traversons un vaste vestibule à plafond cintré, et entrons dans une splendide salle à manger, ornée de riches dressoirs couverts de superbes argenteries.

La table était servie, deux couverts étaient placés en face l'un de l'autre.

Victor Amab était seul et se promenait d'un air soucieux, pendant qu'un grand laquais en costume du matin allait et venait en continuant à préparer le service :

Victor Amab n'était déjà plus le jeune homme ambitieux et fier qui avait commencé sa carrière d'une façon si éclatante.

Quelques années avaient suffi à jeter sur son front, devenu presque chauve, les traces d'une pensée dévorante. Des rides prématurées disaient que le chagrin avait éprouvé sa jeunesse, et quelque chose de sombre et d'inquiet perçait dans son regard, et montrait que la confiance avait disparu de son âme.

Après s'être ainsi promené pendant quelques minutes, il s'adressa au domestique.

— François, lui dit-il, a-t-on averti Madame que le déjeuner était servi ?

— On a sonné le déjeuner, et Madame ne veut pas qu'on l'avertisse autrement...

Amab poussa un profond soupir.

C'eût été beaucoup pour une si légère attente, mais il y avait dans ce soupir tout un arriéré de griefs et de colères longtemps amassés.

Cependant, il continua sa promenade, et finit par s'arrêter à la porte ouverte sur le parc.

Il se trouvait en face du château de M. de Montaleu. Ses yeux semblèrent d'abord l'éviter; mais enfin, ramené comme par un attrait invincible vers cette demeure, son regard y demeura fixé. Que de regrets, que de réflexions désolées dans ce regard attaché sur cette maison lointaine !

« Là, disait ce regard mélancolique, habitent la grâce, l'innocence, » le calme, la bienveillance, le dévouement et toutes ces aimables » vertus que j'ai méconnues... Ici au contraire... »

Amab eut peur du retour qu'il faisait sur sa propre maison et se détourna brusquement.

Peu d'hommes ont le courage de regarder en face le malheur qu'ils se sont fait. Mais ce malheur devait lui revenir par mille petits traits insupportables.

En effet, il vit le domestique qui le considérait en ricanant.

— Les journaux et les lettres doivent être arrivés, fit Amab d'un ton sec, allez me les chercher.

— On les a montés chez Madame.

— C'est bien, dit Amab avec humeur, allez.

Le domestique sortit, et Amab laissa échapper un murmure sourd, mais terrible.

Ses mains crispées se fermèrent avec violence.

Il reprit sa promenade, mais elle fut plus agitée, plus active.

Quelques minutes se passèrent encore, le domestique reparut, prit l'un des couverts, le posa sur un plateau avec tout ce qu'il fallait pour un autre service.

— Que faites-vous là? demanda Amab.

— Madame déjeune chez elle, répondit le laquais en emportant le tout.

La patience d'Amab était à bout.

Il sonna avec fureur, mais on ne vint pas; il sonna de nouveau, on ne vint pas encore; enfin, il se pendit à la sonnette.

Le domestique arriva de cet air insolent que prend tout laquais qui a une bonne raison à donner à celui qui va le gronder.

— Ne m'entendez-vous pas? lui dit Amab avec colère :

— Je portais le déjeuner de madame... je ne puis pas être en haut et en bas.

— Où est Louis?

— Madame l'a envoyé en commission; voilà une heure qu'il est parti à cheval.

— Où est Pierre?

— Madame l'a donné toute la journée au jardinier pour l'aider à faire les corbeilles des salons.

— Servez-moi.

— Madame vient de me dire d'aller jusqu'à la ferme de Bricord, pour lui marchander le petit poney qu'il a élevé.

— C'est l'affaire du cocher.

— Madame sort en forêt après déjeuner, et le cocher n'a pas le temps

— Cela devient plaisant! dit Amab en serrant les dents. Sortez.

Il se mit à table, mangea à peine en se servant lui-même; puis, lorsqu'il eut achevé, il quitta la salle à manger et prit le grand escalier d'un air résolu.

Arrivé au premier, en face de l'appartement de Léona, il parut vouloir entrer, mais il s'arrêta à l'instant; il hésita, et, soit faiblesse, soit appréhension de la colère qui l'agitait, il monta jusqu'au second et entra dans un vaste atelier, où il se jeta sur un divan.

Une fois seul, Amab laissa un libre cours à la fureur qu'il avait contenue à grand'peine. De sourdes exclamations s'échappaient de sa poitrine.

— Oh ! misérable ! misérable ! s'écria-t-il enfin en pressant sa tête avec désespoir. Il faut que cela finisse, il le faut !

Pour la vingtième fois, Amab se mettait ainsi en face d'une grande résolution ; la vie qu'on lui faisait lui était insupportable, et il voulait enfin en changer.

Au moment où il prononçait ce mot : *Il le faut!* la porte de son atelier s'ouvrit, et Léona parut dans la plus élégante parure, toujours belle, toujours jeune et fière, imposante, magnifique.

Elle tenait à la main les journaux et les lettres du jour.

— En vérité, Victor, lui dit-elle en entrant de l'air le plus gracieux, vous n'êtes guère aimable; on se mourrait chez soi, que vous ne daigneriez pas descendre ou monter quelques marches pour venir vous informer des nouvelles de ceux qui souffrent.

— Vous me permettrez, Léona, reprit Victor amèrement, de ne pas accepter ce reproche; vous m'avez assez souvent averti que l'entrée de votre appartement m'était interdite, jusqu'au moment où il vous plaisait d'en sortir.

— Comment, Monsieur, dit Léona tristement, une discussion pour un reproche qu'autrefois vous eussiez trouvé aimable? Vous avez de l'humeur, je me retire.

— Pas encore, repartit Amab vivement; nous avons à parler sérieusement ensemble.

— Au fait, reprit Léona, vous m'y faites penser; voici quelques lettres qui vous concernent, et auxquelles je vous prie de vouloir bien répondre, car je ne suis pas habituée à de pareilles réclamations.

— Quelles sont ces lettres? dit Amab, qui les reçut des mains de Léona, et qui les lut pendant que celle-ci se promenait dans l'atelier, en examinant quelques esquisses commencées par son mari.

Les lettres qu'Amab parcourut rapidement n'étaient pas de nature à calmer son irritation ; c'étaient des demandes d'argent venues de ses fournisseurs de Paris, presque toutes fort sèches, quelques-unes de ce style insolent qui annonce que la patience des marchands a été poussée au delà de son extrême limite.

Amab les jeta avec humeur sur une table et s'écria :

— Eh bien! qu'ils saisissent, qu'ils vendent; j'aime mieux cela que d'être en butte à ces incessantes persécutions.

— Prenez garde! fit Léona tranquillement, ce sera une esclandre bien fâcheuse pour vous, et dont, pour ma part, je n'accepterai jamais la honte.

— Léona, lui dit Amab, il me semble que vous pourriez me l'épargner. Grâce à votre contrat de mariage, votre fortune particulière est à l'abri de toute poursuite.

— Ne trouvez-vous pas que j'ai bien fait?

— Je ne blâme pas ce que j'ai accepté, reprit sèchement Amab ; mais enfin, vous pouviez, dans cette circonstance, venir à mon aide ; car, ajouta-t-il avec un tremblement nerveux, et en reprenant les lettres qu'il venait de jeter sur la table, voici un compte de bijoutier, et je ne porte pas de diamants.

— Oui, dit Léona, ce sont ceux que vous m'avez donnés à ma fête; la monture en est d'un goût exquis.

— Cet autre compte, reprit Amab, est celui du carrossier ; voilà aussi celui du marchand de chevaux.

Vous avez désiré avoir une voiture pour votre usage personnel ; j'ai fait ces achats pour vous seulement.

Enfin, dit Amab avec plus d'humeur, voici un mémoire d'orfèvrerie, qui doit au moins nous concerner tous les deux?

— C'est possible, fit Léona en prenant le mémoire; voyons...

Elle lut la lettre et la passa à Amab en lui disant :

— Vous n'avez pas lu jusqu'au bout, ce marchand ne vous réclame pas le montant tout entier de sa fourniture, vous voyez qu'il dit avoir reçu la moitié de la somme qui lui est due, la fourniture a été faite au mois de février de l'année dernière, et dès le mois d'avril j'avais payé la partie de ce mémoire qui me concerne.

Amab poussa un soupir furieux... Léona continua :

— Vous vouliez me parler sérieusement, Victor, eh bien, moi aussi, je le voulais; mais en vérité, vous m'avez fait tellement redouter toute explication entre nous par vos colères, que j'hésite même à vous donner de bons avis.

Croyez-vous que je ne souffre pas cruellement de vous voir marcher ainsi à votre ruine et à la mienne? car si vous me méconnaissez assez pour croire que je vous laisserai dans l'embarras, moi j'estime trop l'honneur du nom dont j'ai fait le mien pour ne pas venir à votre aide.

Vous manquez d'ordre et de prévoyance.

— Il me semble cependant, dit Amab, que mes dépenses person-

nelles entrent pour bien peu dans les sommes folles qui sont dévorées dans cette maison.

— Je ne veux pas m'irriter du ton dont vous me parlez, reprit Léona avec un calme dédaigneux, vous souffrez, et j'ai pitié de ceux qui souffrent. Vous vous plaignez des sommes folles dévorées dans cette maison ; n'a-t-il pas été convenu entre nous que nos dépenses seraient fixées à un chiffre précis? de ce chiffre, j'en prends une part, et vous l'autre ; vous ai-je jamais demandé rien au delà de ce qui était convenu? est-ce ma faute, si, en dehors de cette dépense fixe, vos caprices vous font semer l'argent avec une imprudence incroyable?

Pourquoi ces diamants à ma fête? les ai-je demandés? pourquoi cette voiture lorsque nous en avions déjà une? pourquoi ce service d'argenterie auquel vous teniez tant? c'est que vous avez vu votre camarade L*** donner des diamants à sa femme ; cette voiture, vous l'avez voulue parce que G*** en a deux ; c'est en revenant de dîner chez l'un de vos amis que vous m'avez tourmentée jusqu'à ce que j'aie consenti à la folle dépense de ce service d'argenterie.

— Eh ! mon Dieu, repartit Amab, ne m'avez-vous pas vingt fois parlé des diamants de Mme L***? N'êtes-vous pas rentrée malade d'une course en fiacre, parce que je m'étais, par hasard, servi de votre voiture.

Enfin, vous avez si amèrement critiqué la mesquinerie de notre service, que j'ai voulu satisfaire à vos désirs, et non pas à mes caprices, comme vous dites. Et la reconnaissance que vous en avez me paye bien des tourments que me donne mon envie de vous plaire.

— Des reproches, fit Léona, je m'y attendais. Mais dites-moi, monsieur, n'est-il pas tout simple qu'une femme désire tout ce qui peut élever sa position aux yeux du monde?

— J'ai désiré ce que je voyais à d'autres qui, à mes yeux, ont moins de talent et de valeur que vous. Ce qu'ils faisaient pour leurs femmes, j'ai cru que vous pourriez le faire pour la vôtre, et lorsque je vous voyais me solliciter si vivement de l'accepter, n'ai-je pas dû croire que vous n'alliez pas au-dessus de vos ressources? Me suis-je trompée?...

L'amour, oui, monsieur, l'amour qui m'a fait vous sacrifier ma liberté, m'aurait-il abusée?...

N'avez-vous pas tout le talent que je vous croyais... dois-je reconnaître que vingt artistes dont vous parlez avec dédain ont plus de succès, de popularité, de valeur que vous?...

Tout mon cœur se refuse à se l'avouer; mais enfin, si les preuves arrivent, je m'y soumettrai... il le faudra bien...

Rien ne peut rendre le supplice d'Amab à ces paroles dites du ton le plus doux et le plus sérieux. L'orgueil blessé dans ses fibres les plus sensibles, la conviction profonde qu'on est le jouet d'une astuce supérieure sans qu'on puisse la saisir nulle part, torturaient Amab.

— Vous avez raison, dit-il, les dents serrées. Je n'ai qu'un médiocre talent... un talent qui ne peut suffire aux dépenses d'une maison comme la vôtre.

— Nous la réduirons quand vous voudrez, reprit Léona ; mais en attendant, il faut répondre aux gens qui ne sont pas payés.

— Je n'ai point d'argent et je ne sais où en trouver.

— Ces quatre tableaux commencés et qui peuvent être finis en quinze jours si vous y travaillez avec ardeur, sont une ressource.

— Ils sont vendus... et s'il faut tout vous dire, j'en ai touché le prix d'avance...

— C'est fâcheux, car je crois que M. de Champmortain vous les eût achetés à un prix qui vous eût vite débarrassé de ces criailleries qui vous empêchent de vous livrer à vos travaux.

— M. de Champmortain, dit Amab d'un ton sombre, il me semble que ce n'est pas là un homme auquel vous puissiez me conseiller d'avoir recours.

— Je conçois votre juste susceptibilité, monsieur.

En arrivant dans ce pays, j'ai été faire une visite à Mme de Champmortain, et cette visite, elle ne me l'a pas rendue.

Dans quelques jours ils donnent une fête, et tout le monde est invité à dix lieues à la ronde, excepté vous : c'est une insulte que je dois supporter.

— Et qui ne vous empêche pas de recevoir M. de Champmortain.

— Le temps de ma fierté est passé, Victor, je suis votre femme. Je ne veux pas, je ne puis pas vous brouiller avec un homme qui est de ceux qui font et défont les réputations.

D'ailleurs, M. de Champmortain est indigné de la conduite de sa famille à votre égard...

— A mon égard, murmura sourdement Amab qui subissait une exclusion qu'il avait le droit de croire ne pas lui être personnelle. Toujours moi.

Léona n'entendit pas ou ne voulut pas entendre ce murmure, et continua :

Il me semble, en tous cas, que pour avoir été polie envers un homme de bonne compagnie, je vous ai mis à même d'éviter des procédures scandaleuses. M. de Champmortain est amoureux de ces tableaux : vendez-les-lui.

— Je vous ai déjà dit que le prix m'en a été payé d'avance.

— Avez-vous donc une époque précise pour les livrer à l'acheteur?

— Oui, dès qu'ils seront finis.

— En ce cas, ils peuvent ne pas l'être d'ici à six mois. Vous en referez d'autres.

— Mais je ne puis les jeter à la tête de M. de Champmortain après les lui avoir refusés plusieurs fois.

— M. de Champmortain vient dîner ici aujourd'hui même. Il sera facile de l'amener à vous en parler.

— Comment! M. de Champmortain dîne ici... encore aujourd'hui... Mais c'est bien souvent.

— Il ne viendra pas, repartit froidement Léona. Je vais lui écrire qu'une indisposition grave vous empêche de le recevoir.

J'en écrirai autant à messieurs de Brias, Montaleu et Montéclain ; car je suppose que ce n'est pas M. de Champmortain que vous voulez exclure précisément?

— Mon Dieu! Léona, je ne veux exclure personne; mais moins d'assiduité de la part de M. de Champmortain serait plus convenable.

— Vous êtes jaloux? dit Léona.

Amab ne répondit pas.

— Répondez franchement : êtes-vous jaloux?

— Je ne vous soupçonne pas assurément...; mais la médisance... peut chercher à présenter des rapports d'amitié sous un jour défavorable.

— O mon Dieu! murmura Léona, en être réduite là! Déjà les soupçons, et bientôt la ruine.

Il suffit, monsieur, je ne recevrai personne, je ne sortirai pas; ces promenades qui étaient ma seule consolation, j'y renoncerai... on pourrait croire...

— Mais je ne dis pas cela... fit Amab avec impatience, je fais une observation, ce n'est pas pour que vous en preniez acte pour vous dire tyrannisée.

— Ai-je prononcé un mot qui ressemble à une plainte?

Amab avait gardé toute sa colère ; mais par un singulier hasard ou une admirable adresse, Léona avait mis une barrière à toutes les issues par où elle pouvait s'échapper.

Il resta un moment silencieux, et finit par s'écrier :

— Tenez, Léona, je ne suis pas content.

— Croyez-vous que j'aie la joie au cœur?

— Léona, vous ne m'aimez plus...

— Que ne dites-vous que je ne vous ai jamais aimé?

— C'est peut-être vrai.

— Courage, monsieur continuez...

— Mais enfin, je souffre, vous le voyez; je suis dans une position fâcheuse, et au lieu de me conseiller, de m'encourager, vous me faites des scènes.

Monsieur, dit Léona en se levant, quand la raison vous sera revenue, quand vous serez plus calme, je reviendrai.

— Allons! voilà que je suis fou, à présent... Où allez-vous, Léona?...

— Chez moi...

— Pourquoi prenez-vous ces lettres?

— Pour répondre à vos créanciers, pour les calmer, pour obtenir du temps et trouver celui de les payer en engageant quelque propriété.

— Mais je ne le veux pas, dit Amab confus ; je paierai... j'écrirai...

Léona haussa les épaules.

— Certainement, reprit Amab avec hauteur, et le prix de ces tableaux suffit...

— Il vous a été payé.

— Je suivrai le conseil que vous m'avez donné, je les vendrai.

— Où cela?

— A Paris.

— Où ceux qui vous les ont commandés les trouveront peut-être chez celui qui vous les achètera... Ce serait possible dans ce pays... où ils resteraient enfouis dans le château de l'acquéreur... Mais vous ne voulez plus voir l'homme qui seul pourrait vous sauver...

A ce moment, Amab eut un de ces mots funestes qui disent la honteuse transaction que fait le cœur avec la nécessité.

Il se tourna vers Léona et lui dit :

— Léona, m'aimez-vous?

— Ah! Victor, Victor, est-ce à vous à en douter?

— Quand on aime on a peur...

— Ah! dit Léona, vous ne m'aimez plus assez pour être jaloux.

— Moi... ! s'écria Amab, oh! Léona, Léona, tu sais si ma vie est à toi... Est-ce qu'il est possible de ne pas t'aimer... Mais toi... toi...

— Moi, oui, je vous aime... et j'ai grand tort, car vous me soupçonnez...

— Non, non, Léona, je suivrai tes conseils....

Je donnerai ces tableaux à M. de Champmortain, car vous m'aimez, n'est-ce pas?... Il vient, eh bien, tant mieux : nous finirons cette affaire aujourd'hui même.

— A la bonne heure, vous voilà raisonnable... et je vais vous tenir compagnie.

— Non... je ne le veux pas....

Vous êtes souffrante, allez, faites votre promenade ; je travaillerai avec d'autant plus de courage que je saurai que vous prenez quelque distraction.

— En ce cas, à bientôt.

Léona quitta son mari.

Comme elle allait monter en voiture, sa fidèle chambrière, la prétendue sourde-muette, qui ne l'avait pas quittée, lui présenta une ombrelle.

— Eh bien, le dîner tient-il?

— Je viens de faire acheter à M. de Champmortain ses grandes entrées.

— Pour excuser les petites. Et monsieur est-il toujours furieux?

Léona eut un sourire de pitié méprisante.

— Non, dit-elle, le pauvre homme n'en peut plus!

Léona avait raison, quelques années lui avaient suffi pour briser cette nature ardente, tenace, vigoureuse.

Elle avait abaissé son ambition des hauteurs de la gloire aux petitesses de la spéculation; elle avait fatigué son énergie en lui faisant poursuivre comme but la richesse et le repos qu'il ne devait jamais atteindre, car, grâce au luxe de la maison, le besoin renaissait après les efforts les plus persévérants.

Elle avait fait pis, elle avait usé la probité de l'artiste dans cette lutte incessante, elle l'avait poussé au milieu d'un dédale d'affaires douteuses qu'on pardonne quelquefois au talent, mais qui entraînent à leur suite les tracas, les soucis, et surtout le mécontentement de soi-même; elle avait tout fatigué, tout flétri, dans son esprit et dans son cœur.

Une seule chose avait survécu, chez Amab, à cette dégradation insensible... c'était cet amour du beau qui était tout son génie.

Mais ce culte, il avait fallu y renoncer, car Amab n'avait pas eu le courage de chasser les vendeurs du temple; il voyait avec désespoir s'émietter son talent en productions qu'il n'estimait pas, alors même qu'on les lui payait richement.

Au lieu d'être un de ces hommes sur lesquels tout un pays a les yeux fixés, dans l'attente d'une de ses œuvres, il était un de ces artistes à la mode, qui sont cotés à haut prix, mais dont on brocante la réputation. Ainsi, le seul sentiment qui lui restât de cette forte nature d'artiste, était pour lui un malheur et presque un remords.

Il resta seul à travailler; mais cette apparente réconciliation n'avait pas redonné au cœur cette énergie qu'il puise dans une nouvelle confiance.

Amab n'avait pas dit tout ce qui murmurait en lui de colère, de soupçons, de désespoir. Parmi les douleurs dont il souffrait le plus cruellement, était l'exclusion dont il avait été frappé à son arrivée dans ce pays.

Il ne doutait pas que M. de Montaleu n'en fût l'auteur; mais il n'avait plus assez d'énergie pour lui en demander compte, et il subissait avec une colère impuissante la déconsidération qu'avait jetée sur lui son mariage avec une femme trop célèbre, sans savoir qu'il y a des hommes dont le nom peut couvrir toutes les fautes passées d'une femme quand ils savent la forcer à être digne de ce nom.

III. — DEUX MÉNAGES AU CHATEAU.

C'était dans un salon à boiseries vert d'eau, avec des oiseaux fantastiques, un meuble contourné, blanc et or, et des tentures vertes et roses.

M. de Rudesgens, enveloppé dans une robe de chambre de calemande, étoffe à raies, dont on ne retrouverait peut-être pas un autre échantillon dans toute la France, était renversé dans une bergère; armé d'un peigne pliant, il ramenait avec soin sur le sommet de sa tête les rares cheveux gris échappés aux ouragans de ses brûlantes passions. Il semblait ne pas entendre la conversation plus qu'animée qui avait lieu entre son auguste épouse et son gendre M. de Champmortain.

Mme de Rudesgens, une *Quotidienne* à la main, des lunettes sur le nez, et droite sur sa chaise, avait les traits convulsivement hérissés.

Champmortain, un homme de quarante ans, d'un grand air et d'une grande tournure, allait et venait avec une impatience mal contenue, tandis que la belle et blonde Sylvie, sa femme, ne quittait pas des yeux un métier à broderie, sur lequel elle peignait à l'aiguille de beaux iris placés près d'elle dans un vase de cristal.

— Cela ne sera pas, monsieur, cela ne sera pas, disait Mme de Rudesgens d'une voix sèche et accentuée.

— Et cela sera fort mal fait, madame, lui répondit Champmortain en martelant ses paroles comme venait de le faire sa belle-mère.

— Je n'enverrai point d'invitation à M. et Mme Amab; libre à vous de voir des gens de cette espèce chez eux ou chez vous, si cela convient à ma fille; mais ils ne mettront pas les pieds chez moi...

— Je pense que c'est votre avis, Annibal? ajouta-t-elle en se tournant vers son époux.

— Hé! hé! dit celui-ci, que l'interpellation arrêta tout court dans son exercice chevelu; heu! ce sont des voisins.

— Le porcher du bourg est aussi notre voisin; est-ce que vous l'invitez? Vous avez de singulières réponses, Annibal.

— Mais, madame, reprit Champmortain, M. Amab est un homme de la meilleure compagnie, que je rencontre dans tous les salons de Paris... il va chez le roi...

— Quel roi? dit Mme de Rudesgens avec un accent pareil à celui d'un perroquet en fureur.

— Eh! madame, fit Champmortain, allez-vous encore m'entreprendre à ce sujet?... Je sais que vous n'avez pas plus voulu reconnaître Louis-Philippe que monsieur votre père n'a voulu reconnaître Napoléon.

— Que voulez-vous dire? s'écria Mme de Rudesgens en arrachant ses lunettes pour darder sur son gendre tout le feu de ses regards... que voulez-vous dire?...

Annibal... c'est une insulte à la mémoire de mon père, mort victime de la tyrannie de Bonaparte. Eh bien! Annibal, vous ne répondez pas.

— Heu! heu! fit M. de Rudesgens en se grattant légèrement le nez. Je n'ai pas compris que M. de Champmortain ait rien dit de défavorable aux opinions politiques de feu M. Van Marken.

— Je vous en supplie, reprit Champmortain, laissons les rois et les morts en paix. Pour la dernière fois, je vous demande une invitation pour M. et Mme Amab.

— Pour la dernière fois, je vous la refuse.

— En ce cas, madame, dit Champmortain, je vous prie de vouloir bien m'accorder la faveur d'un entretien particulier.

— Tant qu'il vous plaira, monsieur, répondit sèchement Mme de Rudesgens.

— Voulez-vous permettre, Sylvie?...

Mme de Champmortain s'inclina et quitta le salon sans prononcer une parole, pendant que M. de Rudesgens s'approchait de Champmortain et lui disait d'un air léger et suffisant:

— Vous n'obtiendrez rien, mon cher; elle n'a jamais pu supporter une jolie femme dans son salon.

— Que parlez-vous de jolie femme? demanda aigrement Mme de Rudesgens.

— Vous vous trompez, chère Arthémise, dit M. de Rudesgens alarmé et en prenant un ton galant, je parlais de vous.

— Je vous suis obligée, reprit amèrement Mme de Rudesgens. Je vois bien que la Mme Amab vous tient au cœur... Les hommes n'aiment que les créatures de cette espèce...

— Madame, dit vivement Champmortain, ménagez vos expressions...

— Champmortain a raison, fit M. de Rudesgens. Que diable! c'est une fort belle personne...

— Est-ce que vous la connaissez, Annibal? reprit la superbe Arthémise, l'œil en feu.

— Quand je la rencontre je la salue et elle me sourit... Voilà tout, quant à présent, ajouta-t-il tout bas à l'oreille de Champmortain, et il sortit en chantonnant un air des *Visitandines*.

Champmortain ne put s'empêcher de hausser les épaules, tandis que Mme de Rudesgens murmurait:

— Il me trompe, je suis sûre qu'il me trompe.

— Voyons, bonne maman, dit Champmortain dès qu'il fut seul avec sa belle-mère, causons amicalement.

— Annibal me le paiera, continua Mme de Rudesgens sans écouter son gendre.

— M. de Rudesgens n'est pour rien dans tout ceci.

— C'est un libertin, monsieur; oui, le mot n'est pas trop fort, repartit la vieille épouse d'un ton lacrymal; et lorsque vous voyez tous les chagrins qu'il me cause, vous voulez introduire dans ma maison une femme dont la scandaleuse beauté lui a déjà tourné la tête.

— Si vous redoutez Mme Amab parce qu'elle est belle, comment se fait-il que vous invitiez Mme de Monrion qui est non moins belle?

— Pardon, pardon, mon gendre, Mme de Monrion est une femme que sa vertu met à l'abri d'une séduction, tandis que votre Mme Amab a une réputation fort douteuse.

— Fort calomniée, et entre nous, si elle voulait une intrigue, elle aurait, je crois, mieux à choisir que de s'adresser à M. de Rudesgens.

— Et pourquoi s'il vous plaît, repartit vertement Mme de Rudesgens.

— Il a bien, je pense, soixante-dix ou douze ans?

— Qu'il porte mieux que certaines gens ne portent leur quarantaine, dit Arthémise en appliquant sa réponse à son gendre par un mouvement de tête fort significatif.

Champmortain se mordit les lèvres et reprit assez aigrement:

— Je vous réponds que la vertu de Mme Amab restera inabordable aux soixante-douze ans, si bien portés par votre époux...

— Il a deux cent mille livres de rente, mon gendre, et cette fortune, qui sera un jour la vôtre, est une recommandation puissante auprès de certaines créatures.

Champmortain pâlit, il fut d'autant plus humilié qu'il ne put méconnaître tout à fait la justesse de l'observation.

Cependant il se contint et reprit:

— Vous ne voulez pas, bonne maman, dit-il, me réduire à en arriver à des extrémités. Je vous prie, entendez-moi bien, je vous prie d'inviter M. et Mme Amab.

Mme de Rudesgens examina son gendre.

— Pardon, monsieur de Champmortain, mais cette insistance pourrait me faire croire que vous-même...

— C'est ainsi? dit Champmortain d'un ton sec. En ce cas, je commence :

« Un jour que j'avais à dîner chez moi le cardinal de... »

— Monsieur, dit Mme de Rudesgens avec épouvante ; encore cette abominable histoire... et vous osez me la dire en face...

— Et sur mon honneur, je la raconte, je la raconte en plein salon, si vous me refusez encore.

Mme de Rudesgens baissa la tête, poussa trois énormes soupirs :

— Vous n'êtes pas généreux, mon gendre.

— Vous n'êtes pas indulgente, bonne maman.

— Allons, on invitera ces gens-là.

— Et l'on ne dira pas un mot qui puisse donner à Sylvie des idées qu'elle n'a pas et qu'elle ne doit pas avoir.

— Très-bien. Mais je vous en supplie, que ce soit la dernière fois que j'entends parler de cet affreux souvenir.

— Ce sera la dernière si vous voulez.

Un moment après, Champmortain rejoignait sa femme et son beau-père dans le parc.

— Eh bien! s'écria M. de Rudesgens.

— Elle a entendu raison.

— Ainsi, nous triomphons? dit le vieux gentilhomme avec joie.

Un regard froid et sévère de sa fille l'arrêta.

— Je veux dire que vous triomphez, reprit M. de Rudesgens.

Un sourire pincé et dédaigneux de Mme de Champmortain l'avertit qu'il faisait encore une maladresse.

— Je veux dire que ma femme cède...

— Je vais immédiatement envoyer une lettre, dit Champmortain.

— J'étais si sûre que vous réussiriez près de ma mère, que je viens de l'envoyer, reprit Sylvie d'une voix brève et pointue.

— Vous êtes toujours charmante, lui répondit son mari de l'air le plus satisfait.

— Il aurait fallu un mot pour excuser une invitation si tardive, dit M. de Rudesgens.

— M. de Champmortain pourra nous excuser, repartit Sylvie; car je crois qu'il dîne aujourd'hui chez M. Amab.

— Bah!.... fit M. de Rudesgens.

— Oui, dit Champmortain négligemment : j'avais oublié de vous le dire.

— Vous vous trompez, reprit froidement Sylvie, vous me l'avez dit.

— Moi...

— Oui, vous, monsieur, car vous êtes incapable de manquer aux égards que vous devez à mon père et à ma mère, en vous absentant sans nous prévenir. C'est moi qui ai oublié de les avertir.

Ceci fut prononcé d'un ton correct, précis, anguleux, après quoi Mme de Champmortain se retira.

— D'où diable sait-elle ça? dit Champmortain ; je suis sûr de ne pas lui en avoir parlé.

— Ah ! reprit M. de Rudesgens, les femmes savent tout... La mienne flairait une rivale à mille lieues .. Voyez, aujourd'hui même j'ai à peine prononcé le nom de Mme Amab, et ç'a été presque une scène. Il n'y a pas moyen d'avoir une intrigue avec des jalouses comme ça.

Tout en écoutant les doléances de son beau-père, Champmortain avait gagné une petite porte du parc.

— Est-ce que vous sortez? lui dit M. de Rudesgens.

— Oui, je me sens lourd ; je veux marcher un peu.

— A cheval, à ce qu'il me paraît? car j'aperçois votre groom avec des chevaux derrière ce buisson.

— Vraiment? eh bien ! j'en profiterai, et au lieu d'une promenade à pied, peut-être pousserai-je jusque chez le vicomte Hector de Montaleu que je présente à Léona.

A ce nom, M. de Rudesgens leva sur son gendre un regard effaré.

— Ce qui fait, continua Champmortain, que je ne rentrerai probablement pas avant dîner. Je ne reviendrai que fort tard dans la nuit.

M. de Rudesgens n'avait pas quitté son gendre de l'œil.

— Léona, avez-vous dit? Léona! Ah çà! monsieur de Champmortain, est-ce que vous tromperiez ma fille?

— Moi! tromper ma femme? fit Champmortain d'un air railleur. C'était à faire aux maris de votre temps; car, vous me l'avez répété bien des fois, on ne sait plus vivre, on ne trompe plus personne.

— Prenez garde, Champmortain, dit M. de Rudesgens en reprenant son air conquérant; si c'était vrai, si vous trompiez Sylvie, je la vengerais...

— Vous n'aurez pas cette peine.

— N'importe! prenez garde, fit M. de Rudesgens avec un air indicible, je vous souffle votre Léona. Hé! hé!...

Un cri de chat sauvage sortit de derrière la petite porte du parc.

Champmortain monta à cheval en riant aux éclats, et M. de Rudesgens se trouva face à face avec son Arthémise.

Un moment après, Champmortain, arrêtait le galop rapide de son cheval devant la ferme de Lavordan, dans laquelle un domestique inconnu faisait entrer deux chevaux d'un grand prix.



Mme de Rudesgens, une *Quotidienne* à la main. — Page 7.

Champmortain, qui était connaisseur, allait descendre pour s'informer s'ils appartenaient à Bricord qui faisait le commerce de chevaux, lorsqu'une voiture se montra à l'extrémité de la route et entra dans la forêt.

Champmortain reprit aussitôt sa course

IV. — A LA FERME.

Léda venait de rentrer dans la grande salle du rez-de-chaussée de la ferme, salle que Bricord avait fait planchéier et orner de rideaux de calicot d'un rouge éclatant en l'honneur de son épouse.

Bricord était assis devant une table sur laquelle étaient deux verres et deux bouteilles, dont une déjà vide ; de l'autre côté, se trouvait Aly-

Muley, le domestique, ou plutôt le soldat du colonel Thomas Rien.

Lorsque Léda entra, elle était pâle, agitée, tremblante; elle jeta la petite mante de drap dont elle était enveloppée, et probablement elle eût traversé la salle sans s'arrêter, si son mari ne lui eût crié du ton le plus joyeux :

— Eh! Léda, grande et bonne nouvelle! mon colonel, le colonel Thomas, vient d'arriver dans le pays; voilà Aly-Muley, un ancien camarade des spahis, qu'il m'a envoyé en avant avec les portemanteaux.

— Ah! fit Léda d'un air distrait, votre colonel arrive, tant mieux pour vous.

— Et ce qu'il y a de superbe, vois-tu, Léda, c'est qu'il ne vient pas en passant, il vient exprès pour moi, c'est soixante-dix lieues, rien que ça, pour le plaisir de me voir.

Ah! tonnerre, tiens, Aly, rien que pour ce que tu viens de m'apprendre, je donnerais ma main droite, quoiqu'à vrai dire elle ne me serve pas à grand'chose depuis le coup de sabre qui m'empêche d'écrire.

Pendant qu'il parlait, Aly-Muley s'était levé, et, s'adressant à la fermière, il lui avait dit en la saluant avec son verre :

— C'est moins pour boire que pour vous présenter le bonjour.

— Merci, monsieur, fit sèchement Léda.

— La bourgeoise s'est levée les pieds les premiers, à ce qu'il paraît, dit Aly en reprenant sa place près de Bricord.

— Elle n'aura pas bien dormi, reprit celui-ci à voix basse, et peut-être a-t-elle mal aux nerfs.

Aly regarda Bricord, fit une grimace expressive et but d'un trait le contenu de son verre.

Cependant Léda s'était assise dans un coin; son regard avait quelque chose d'égaré; tout son corps tremblait.

Son mari, joyeux et fier de l'arrivée de son colonel, ne remarqua point cette agitation et s'approcha d'elle.

— Léda, lui dit-il, j'ai un service à te demander. Le colonel arrive, tu sais qu'il n'y a que ta chambre de bien arrangée dans notre maison. Veux-tu la lui céder pour le peu de temps qu'il va passer ici?

— Ma chambre, fit-elle; vous me demandez ma chambre?

— Oui.

— Oh! dit-elle en se levant soudainement, celle-là et les autres, vous pouvez tout prendre...

Aly observait la figure du mari et de la femme, et murmurait :

— Mal aux nerfs... pauvre Bricord!

— Est-ce que ça te fâche? est-ce que ça te fait de la peine? reprit Bricord, le colonel n'est pas difficile; nous ne couchions pas tous les jours dans des lits de plume en Afrique; je lui donnerai une chambre.

— Je vous dis que vous pouvez prendre la mienne, repartit Léda.

— En ce cas, dit Aly à Bricord, veux-tu me montrer la chambre de madame pour que j'aille préparer ce qu'il faut?

— J'ai quelque chose à ranger dans cette chambre, dit Léda, dans une heure elle sera à votre disposition.

Aussitôt elle sortit.

Aly-Muley reprit sa place et se versa un verre de vin.

Bricord, mécontent et confus, alla s'asseoir près de lui.

— Elle est malade depuis quelque temps, dit-il, car c'est la meilleure femme, et si instruite, si spirituelle...

— Ça va bien, à ce qu'il paraît, les affaires? reprit Aly, d'un ton criard, la ferme est bonne.

— Cependant, dit Bricord, si ça la gênait de quitter sa chambre, le colonel ne serait pas mal dans la mienne...

— Ali regarda encore Bricord, et repartit :

— Et l'élève des chevaux, ça te réussit-il?

— Léda a quelque chose d'extraordinaire, assurément, fit Bricord en se levant... Il faut que je lui parle... Attends un moment.

Il sortit, et Aly-Muley entendit bientôt frapper à une porte qui ne s'ouvrit pas.

Bricord appela Léda qui ne répondit point. Il supplia sans plus de succès, parut prêt à se fâcher, puis se radoucit, et finit par obtenir une réponse où Léda le priait de la laisser un moment en repos.

Muley, qui avait attentivement écouté, commença une série de jurements accompagnes de termes de mépris qui signifiaient en français poli :

« — Imbécile, dadais, si j'avais une » femme comme ça, je » lui romprais les » os. »

Bricord rentra pendant ce monologue menaçant.

— Qu'as-tu donc? lui dit Bricord.

— Rien. Je rêvais aux belles juives et aux filles moresques de la rue Bab-Azoun.

— Ma femme va revenir tout de suite, reprit Bricord avec un énorme soupir.

Les deux amis se replacèrent chacun d'un côté de la table et gardèrent un moment le silence, Bricord le cœur plein, et tout prêt à confier à son ancien camarade tout ce qu'il éprouvait de chagrin secret, si celui-ci lui eût adressé la moindre question à ce sujet; Aly-Muley bien décidé à ne pas dire un mot qui pût amener une pareille confidence.

Tous deux étaient fort embarrassés, mais ils furent tirés de cette position par l'arrivée d'un nouveau personnage.



— Eh bien! dit Amab. — Page 12.

Le colosse qui entra en ce moment poussa un énorme éclat de rire, et s'avança vers la table, en disant :

— Eh! tonnerre! j'étais sûr de te trouver là, Bricord, le verre à la main, puisque je ne t'avais pas rencontré dans les champs, que je viens de battre de tous les côtés, pour t'annoncer une bonne nouvelle.

Popinau a éventé hier un sanglier dans le fourré des bois de Louches; il faut que nous l'ayons demain, si toutefois ton maître veut bien nous permettre de passer dans ses bois; car j'ai entendu dire à Lalouette, mon piqueur, que Montéclain faisait le difficile, et prétendait garder son gibier.

Que diable veut-il en faire, ce Parisien? il n'est pas capable de mettre une balle à trente pas dans la porte de la cathédrale d'Autun.

— Je n'ai pas entendu dire cela, reprit Bricord; mais, dans tous les cas, j'en parlerai aujourd'hui à monsieur le marquis. Il a annoncé

qu'il passerait par la ferme pour régler quelques comptes que nous avons ensemble.

— Ah! reprit le vicomte Hector de Montaleu, ce doit donc être lui que j'ai vu de loin avec un autre dans la voiture de Brias, qui prenait la rampe de la colline pour venir de ce côté.

— Ce doit être le colonel, dit Aly-Muley; car je l'ai laissé chez M. de Brias, qui devait l'accompagner jusqu'ici.

— Mon colonel! mon colonel! s'écria Bricord à ce nom, qui lui fit oublier et l'humeur de Léda et la présence de Montaleu.

Je cours au-devant de lui, ajouta-t-il en sortant de la chambre, sans égard pour la compagnie d'Aly-Muley ni pour la présence du vicomte.

— Quel est ce colonel? dit Hector resté seul avec Muley.

— C'est mon colonel, répondit celui-ci en rangeant les bouteilles et les verres restés sur la table.

— Et son nom, dit Hector en retenant une bouteille qui n'était pas encore vide, et en versant le reste dans un verre, qu'il alla prendre sur un buffet, en homme habitué à agir chez Bricord comme chez lui-même.

Aly-Muley se redressa, regarda l'énorme vicomte en face, et répondit emphatiquement :

— Il s'appelle le colonel Thomas Rien.

— Voilà un drôle de nom, fit Hector en posant son verre et en tournant sur ses talons, sans paraître frappé de l'importance du personnage qui venait de lui être annoncé d'une façon si solennelle.

Aussitôt, il quitta la salle basse et monta droit à la chambre où Léda s'était enfermée et à la porte de laquelle Bricord avait vainement frappé.

La manière dont Hector s'annonça était probablement plus agréable à la dame que celle dont usait son mari, car la porte s'ouvrit à l'instant même et se referma immédiatement.

Aly-Muley monta les deux premières marches qui conduisaient à cette chambre comme quelqu'un qui a envie d'aller écouter ce qui va se dire, mais il redescendit presque aussitôt en secouant la tête, et en murmurant, selon son habitude :

— La femme a mal aux nerfs; il y a la chambre de madame et celle de monsieur; et la chambre de madame, qui ne s'ouvre pas pour monsieur, s'ouvre pour un autre quand le mari n'y est pas. Il y aurait ici de quoi apprendre, mais je n'ai pas d'ordre...

Il tira un briquet et de l'amadou de sa poche, alluma sa pipe qu'il avait bourrée pendant que Montaleu parlait à Bricord, et s'en alla du côté des écuries voir si Mogador et Penny ne manquaient de rien.

V. — CONVERSATIONS.

Si Aly-Muley eût été moins discret, il eût pu entendre le dialogue suivant vivement échangé entre le grand Hector et la belle Léda :

— Je vous ai attendu deux heures à la *Charbonnière*, dit celle-ci.

— Que voulez-vous? répondit négligemment Hector, j'ai été arrêté par Lalouette... à propos d'un sanglier...

— Pour lequel vous m'avez oubliée.

— Vous voyez bien que non, répliqua brutalement Hector, puisque je suis venu.

— Et vous pouvez vous en retourner, repartit Léda; car voici mon mari qui revient.

Hector descendit; il rentra dans la salle basse au moment où Brias y pénétrait du dehors, accompagné du colonel et d'un homme jeune encore, d'une fière beauté, d'une taille élevée et d'une rare distinction, c'était Montéclain.

— Ah! s'écria Brias, voici le roi des forêts, Hector de Montaleu que je vous présente, colonel. — M. le colonel Thomas Rien, un de mes bons amis, que je vous présente à son tour, vicomte.

Le colonel salua froidement Hector après l'avoir examiné d'un regard assez dédaigneux. Hector, de son côté, fit à peine une inclination suffisante, et ces deux hommes se dirent chacun à part soi :

« Voilà un rustre à qui je donnerais volontiers une leçon. »

« Voilà un traîneur de sabre qui me déplaît souverainement. »

Montéclain était resté sur la porte causant avec Bricord.

Montaleu alla à lui pendant que Brias disait à Thomas :

— Que pensez-vous de notre Nemrod?

— Que c'est un goujat.

— Est-ce que Bricord vous parle de notre chasse de demain? dit Hector à Montéclain.

— Il m'en a parlé, et je refuse.

— Comment, lui dit Hector, vous refusez?

— Exactement et absolument, fit Montéclain en entrant dans la salle basse, et en parlant de sa voix la plus douce et la plus insouciante.

— Savez-vous, Montéclain, que vous n'êtes pas aimable?

— Pourquoi voulez-vous que je le sois avec vous, mon cher Hector?...

J'ai voulu être député et membre du conseil général; vous pouviez me donner votre voix et celles de vos amis; vous avez pensé qu'il valait mieux suivre les inspirations de votre oncle, qui m'a attaqué avec plus d'esprit et de courage que je ne lui en croyais; vous avez voté pour mon concurrent, et je ne vous en ai pas fait le plus petit reproche.

Aujourd'hui, vous me demandez un service, je vous le refuse.

— Toujours la même histoire, dit Hector en ricanant; quelle manie, aussi, avez-vous de vouloir être député!...

— C'est un amusement comme un autre, repartit Montéclain; j'y tenais presque autant que vous à un cerf dix cors; vous n'avez pas voulu me faire ce plaisir, je ne veux pas vous faire celui que vous me demandez; je suppose qu'il n'y a rien de plus juste.

— Très-bien, très-bien, reprit brusquement Hector; nous parlerons de cela plus tard.

Quant à présent, je vous souhaite bien le bonjour, messieurs, car il me semble qu'il est temps d'aller faire un bout de toilette pour me rendre chez la dame à qui vous devez me présenter, Brias.

— Vous nous trouverez chez elle, répondit celui-ci. Déployez toutes les ressources de votre coquetterie, mon cher Troyen; vous allez avoir affaire à une femme qui se connaît en élégance et en beauté. Voilà une conquête digne de vous.

— Au diable! dit Montaleu en haussant les épaules; si ce n'était pour ce que vous savez bien, je vous jure que je n'irais pas chez cette Lionne, comme vous l'appelez.

Au moment où Montaleu achevait cette phrase, Aly-Muley entrait dans la salle basse.

A ce mot de *Lionne*, il s'arrêta tout court et s'écria avec un accent gascon encore plus prononcé qu'à l'ordinaire :

— Ventredieu! est-ce qu'il y a une lionne dans le pays?

— Sans doute, lui dit Montéclain en riant.

— En ce cas, prête-moi ton fusil, Bricord, et si je ne vous en ai pas débarrassé le pays dans trois jours, je veux perdre mon nom d'Aly-Muley que j'ai gagné en deux fois sur les infidèles au risque de ma peau de chrétien.

Voilà une chasse où l'on peut s'amuser, au lieu que vos cerfs et vos sangliers, on doit tuer cela par dessous la jambe.

— Est-ce que vous avez jamais tué de lionne? dit Montaleu.

— Non, dit Aly-Muley; mais j'ai tué quatre lions aussi grands et aussi gros que vous; et c'est pour cela que je voudrais tuer une lionne.

— Est-ce vrai? dit Montaleu en regardant à la fois le colonel et Montéclain.

— Comment, si c'est vrai! reprit Aly-Muley, j'ai un outil dont un prince m'a fait présent, avec lequel je me flatte de pouvoir loger une balle dans l'œil droit ou dans l'œil gauche de tout animal vivant, que ce soit un quadrupède ou un homme.

— En voilà assez, fit le colonel; va me préparer ce qu'il me faut pour m'habiller.

— Reste à savoir, reprit Aly-Muley, si la chambre est prête.

— Vous pouvez y monter quand vous voudrez, dit Léda, qui parut aussitôt.

— Eh! fit Bricord, c'est ma femme, mon colonel; voilà ma femme... Si elle n'est pas venue au-devant de vous, c'est qu'elle était restée ici pour tout préparer pour votre réception.

Eh bien! pourquoi que vous la saluez comme ça? Embrassez-la, je vous en prie, embrassez-la...

Malgré la recommandation de Bricord, Thomas se contenta de saluer Léda avec une froide politesse, tandis qu'Hector de Montaleu, qui était resté sur la porte, considérait d'un œil également irrité Bricord et le colonel.

La recommandation du mari lui avait déplu; mais le refus du nouveau venu lui déplut sans doute bien davantage, car il s'éloigna tout aussitôt en murmurant le mot : Insolent!

Le colonel avait suivi son domestique dans la chambre qu'on lui avait préparée, et Bricord avait emmené sa femme pour lui faire lire quelques papiers que lui avait remis Montéclain, de façon que celui-ci se trouva seul avec Brias.

— Comment se fait-il, dit-il alors à ce dernier, que vous, un garçon d'esprit, vous viviez familièrement avec cette bête brute de Montaleu?

— Que voulez-vous, mon cher Montéclain? je ne suis pas comme vous en position de m'en faire un ennemi.

— Est-ce que vous lui devez de l'argent? dit Montéclain.

— Pas encore, repartit Brias; et je vous avoue que ce serait le dernier des hommes à qui je voudrais en devoir, si j'étais en mesure d'en trouver ailleurs que chez lui.

— De combien avez-vous besoin pour arranger vos affaires? lui dit Montéclain.

Brias parut réfléchir, et répondit bientôt après d'un ton léger :

— Je vous remercie, Montéclain, si ce que je tente réussit, je veux que le diable m'emporte, si je ne me trouverai pas quitte envers Montaleu, après lui avoir rendu son argent; et s'il n'est pas content de la manière dont je le lui rendrai, je tâcherai de me rappeler que le crâne d'un Montaleu n'est pas plus difficile à viser que le bras gauche d'un Anglais.

— Vous tramez quelque perfidie contre lui, n'est-ce pas?

— Non, vraiment. Je vous déclare, pour parler dans son style, que je ne courrai la bête qu'après qu'il l'aura laissée échapper.

— Ah çà! dit Montéclain après avoir regardé Brias d'un air rail-

leur, c'est donc une enchanteresse bien puissante que cette Julie de Monrion?

— A quel propos, dit Brias avec humeur, me parlez-vous d'elle?

— C'est que voici votre plan à ce sujet, répondit Montéclain : vous emprunterez une centaine de mille francs à Montaleu ; avec cela vous arrangerez vos affaires, vous apaiserez le ministre, et comme, à part votre manie de faire des dettes, vous êtes l'un des hommes les plus distingués de la diplomatie, vous obtiendrez le poste qui vous est promis.

Une fois votre commission en poche, vous mettrez tout cela aux pieds de M. de Montaleu, pour qu'il l'accepte et l'offre à son tour à Mme de Monrion, dont la vanité bourgeoise sera ravie d'être la femme d'un ministre, et, bientôt, d'un ambassadeur.

De cette façon, vous aurez payé à la fois la belle et l'héritage avec l'argent de l'amoureux et de l'héritier. C'est d'une fort jolie diplomatie.

— Que le diable vous emporte, fit Brias, avec vos suppositions! J'espère que vous ne soufflerez pas un mot de tout cela devant Montaleu.

— Je ne dis guère le secret des autres qu'à eux-mêmes; ce n'est pas ce que vous faites toujours, vous.

— A quel propos, me dites-vous cela?

— A propos de Bricord, reprit Montéclain en baissant la voix. Le colonel, en venant ici, m'a interrogé sur le compte de ce brave garçon, et, malgré toute la circonspection qu'il y a mise, j'ai compris que vous aviez dû lui révéler certains secrets...

— Ah bah! dit Brias, des gens de cette espèce...

— Des gens de cette espèce, repartit Montéclain sèchement, tuent l'homme qui les déshonore.

— Je ne vois pas le grand malheur qu'il y aurait à ce que notre Hector fût assommé par ce nouveau Ménélas.

— Si vous trouvez bon que tous les Ménélas du pays fassent bien d'assommer les Pâris de leurs Hélènes, je n'ai plus rien à dire.

Brias se mordit les lèvres.

— Ecoutez-moi, Brias, reprit Montéclain, nous marchons en ce moment sur un terrain brûlant; il va se passer quelque chose de terrible et de funeste dans ce pays.

— Qu'est-ce donc? dit Brias.

— Je n'en sais rien, repartit Montéclain, mais j'en suis sûr.

— Pourquoi cela?

— Parce que le diable est ici.

Brias se mit à rire, et reprit d'un ton léger :

— Et à qui donnez-vous donc ce nom terrible?

Avant que Montéclain eût répondu, le colonel Thomas entra en disant :

— Me voilà prêt, monsieur, et quand vous voudrez, nous partirons pour aller chez la belle Mme Amab.

Cette apparition, qui semblait avoir remplacé la réponse que Montéclain n'avait pas eu le temps de faire, frappa vivement Brias, qui ne put s'empêcher de considérer plus attentivement le colonel, et soit que le visage de Thomas Rien eût une expression que n'avait jamais remarquée le jeune diplomate, soit que l'imagination de celui-ci prêtât à cette figure un aspect qu'elle n'avait pas, toujours est-il qu'il crut y découvrir quelque chose de fatal et de satanique qui le fit tressaillir.

— En ce cas, dit Montéclain, partons, et quoiqu'il soit de bonne heure, il est probable que nous n'arriverons pas les premiers.

VI. — L'INVITATION.

Lorsqu'ils arrivèrent chez Amab, on leur dit que Léona était encore à sa toilette, mais on les avertit en même temps qu'ils trouveraient encore Victor à son atelier.

— Venez admirer cela, colonel, dit Montéclain, c'est un homme d'un grand mérite que cet Amab.

En vérité, cela me fait une peine horrible de voir un homme de cette portée gaspiller, pour quelques écus dont il ne profite pas, le talent le plus grave, le plus sérieux de notre époque.

Encore un de ces hommes qui resteront toujours à l'état d'espérance, et qui ne feront jamais rien de complet, parce qu'ils n'ont pas compris que la gloire est la véritable fortune de l'artiste, comme elle est aussi celle du soldat... n'est-ce pas, colonel?

Brias remarqua que Thomas ne répondit point, et qu'un léger mouvement de colère vint agiter ses traits, dont la dure gravité était presque toujours immobile.

Oh! oh! dit en lui-même Brias, est-ce que celui-ci courrait aussi après quelque dot ou après quelque héritage? Serait-ce encore un rival? J'y veillerai.

Lorsqu'ils entrèrent dans l'atelier d'Amab, ils le trouvèrent avec Champmortain, qui, après les salutations d'usage et la présentation du colonel, leur apprit, d'un air joyeux, qu'il venait enfin d'obtenir de M. Amab les quatre tableaux qui se trouvaient dans son atelier.

La plaisanterie de Léona était *consommée*.

Amab n'avait pas l'air aussi heureux de son marché que l'était M. de Champmortain.

Après ce qui s'était passé entre Amab et sa femme, Victor s'était beaucoup préoccupé de la manière dont il pourrait amener la conversation sur ses tableaux, et il n'avait pas été peu surpris de voir M. de Champmortain monter en arrivant à son atelier, s'extasier sur ses toiles, et lui offrir encore de les acheter, quoiqu'elles lui eussent été déjà refusées plusieurs fois. M. de Champmortain eût été averti de la scène qui avait eu lieu entre Victor et Léona, qu'il n'eût pas abordé plus directement un sujet dont il n'était plus question depuis quelque temps.

Amab reçut donc froidement les félicitations qu'on faisait à Champmortain, et qui étaient cependant un éloge pour l'artiste, puisqu'on estimait si heureux l'homme qui avait pu acquérir quelques-unes de ses œuvres.

Un moment après, on vint avertir que Mme Amab attendait ses convives dans le salon avec M. Hector de Montaleu qui venait d'arriver, et qui avait été obligé de se présenter lui-même.

— Par ma foi, dit Brias, j'en suis ravi; s'il m'eût fallu présenter à la fois Montaleu et le colonel, j'aurais été fort embarrassé pour ne pas faire une impertinence à l'un ou à l'autre. Si j'avais présenté le colonel du même pied que Montaleu, mon ami Thomas aurait eu le droit de se fâcher, et si j'avais dit de chacun d'eux ce que j'en pense, il est probable qu'Hector n'eût pas été content de la très-minime part qu'il eût eue dans mes éloges.

On descendit, et la présentation du colonel fut faite par Brias.

— Le nom de monsieur suffit, dit Léona, pour le bien faire accueillir par toute personne qui n'est pas étrangère aux jeunes gloires de notre époque, et je remercie M. de Brias d'avoir bien voulu présenter le colonel chez moi avant de le présenter ailleurs. J'espère qu'il n'oubliera pas que nous aurons un titre à ses visites, ne fût-ce que par droit d'ancienneté.

— Madame, lui dit Thomas d'un air gracieux, le droit d'ancienneté n'en est un que pour ceux qui n'en ont point d'autres, et je désire que vous donniez un motif plus réel à la permission que je vous demande de me présenter souvent chez vous.

Il y eut, après ces paroles, un singulier échange de regards entre Léona et le colonel.

Brias le remarqua et se tourna vers Montéclain, qui l'interrompit en lui disant tout bas :

— Brias, regardez bien ce nuage qui naît à l'horizon; il me semble que j'y vois des combats, du sang, du meurtre, de l'incendie, tous les désastres à la fois?

— Où donc? fit Brias.

— Oh! il est trop tard, dit Montéclain, le vent vient de tout faire disparaître; il faut avoir l'œil alerte pour découvrir ces pronostics que le ciel jette à nos regards.

On entreprit une promenade avant le dîner. Léona y fut d'une réserve affectée pour le colonel, d'une familiarité charmante avec Brias, d'une coquetterie raffinée pour Hector de Montaleu, et d'une politesse sérieuse et presque respectueuse pour Champmortain.

Quant à Montéclain, il n'obtint qu'une attention distraite et presque impolie. Ou Léona avait le plus profond dédain pour Montéclain, ou elle en avait peur.

Brias, qui savait que Montéclain ne permettait à personne de le traiter avec ce laisser-aller, lui dit, pendant que Léona s'appuyait sur le bras d'Hector :

— N'est-ce pas que cette femme est ravissante?

— Qui ça? dit Montéclain.

— Eh! pardieu, madame Amab.

— Ma foi, cela ne m'occupe guère, répondit Montéclain.

— Que venez-vous donc faire dans cette maison?

— Tout ce que je puis vous affirmer, dit Montéclain, avec son insouciance accoutumée, c'est que je n'y viens pas pour acheter des tableaux.

— Voulez-vous que je répète le mot à Léona? fit Brias d'un air fin.

— C'est un soin dont je vous dispenserai ; car je vais le lui dire moi-même pour que vous ne le lui répétiez pas.

— Un moment, un moment, dit Brias.

— Et j'ajouterai, repartit Montéclain, que vous avez trouvé le mot méchant.

— Au diable soit votre manie de casser les vitres à propos de tout.

— Je ne casse rien, seulement je veux aller au-devant du danger dont vous me menacez.

— Me croyez-vous capable de répéter un mot comme celui-là?

— Vous... non : vous êtes incapable de le dire, mais elle est capable de vous l'arracher.

— Vous avez donc peur de Léona?

— Oui... pour vous.

— Ce n'est pas là que tendent mes vœux.

— Mais c'est la main qui dirige vos plans de campagne.

— Vous me prenez pour un Champmortain, mon cher, dit Brias avec fatuité.

— Non pas, non pas, mon très-cher : Champmortain achète des tableaux, c'est un droit que vous n'avez pas.

— Ah! pardieu, s'écria Brias, pour qui l'entretien devenait embarrassant, regardez donc Hector tenant en l'air l'ombrelle de

Mme Amab; il a l'air de l'éléphant du roi de Siam portant au bout de sa trompe le parasol de sa favorite.

— Regardez plutôt Champmortain causant avec le colonel et essayant d'avoir le secret du mystérieux regard échangé entre lui et Léona.

— Est-ce que vous croyez que le colonel et Léona se connussent avant de se rencontrer aujourd'hui?

— Est-ce que vous savez quelque chose de la vie du colonel et saurez-vous jamais rien des projets de Léona?

Tenez, voici M. Amab qui s'approche et qui fait semblant d'admirer ses pivoines, parce qu'il ne voit personne à qui parler. Je vais aller à son aide, c'est le seul de nous tous qui m'intéresse.

— C'est juste, Montéclain; nous savons que vous êtes toujours du parti des victimes.

— Comptez sur moi, lui dit Montéclain d'un air moqueur.

— Ah çà, fit Brias en le retenant, savez-vous quelque chose? Vous finirez par me faire peur.

— Une question, et si vous m'y répondez franchement, je vous en dirai peut-être plus.

— Voyons.

— Mme Amab connaît-elle vos intentions au sujet de Mme de Monrion?

— Non, pour cela, non. Je me suis bien gardé de lui en parler.

— Je ne vous demande pas si vous le lui avez dit, je vous demande si elle le sait?

— A moins qu'elle ne l'ait deviné...

— Ou bien à moins qu'elle ne l'ait appris de l'un de vos fournisseurs, dont vous avez suspendu les poursuites en leur annonçant que vous étiez sur la piste d'un magnifique mariage.

— D'où diable savez-vous cela?

— De l'un d'eux, qui, me sachant dans ce pays, m'a écrit pour savoir s'il devait encore allonger la corde au bout de laquelle vous chassez, comme un chien novice portant le collier de force.

— Et vous croyez qu'un de ces drôles peut avoir écrit aussi à Léona?

— C'est à vous que je le demande.

— Ma foi, dit Brias, il en sera ce qu'il en sera. Quel danger peut-il y avoir à ce que Mme Amab sache mes projets?

— C'est que, malgré vos folies, vous n'êtes pas une vengeance.

— Qu'entendez-vous par là?

— Dans quel intérêt pensez-vous donc que Léona vous ait poussé à exciter les projets de mariage de Montaleu?...

D'où vient qu'elle vous a insinué de lui dicter la lettre qui a été remise ce matin au vieux marquis? Vous n'en savez rien.

Eh bien! voici pourquoi:

Ou Montaleu sera accueilli, ou Montaleu sera refusé.

— Le dilemme est irréprochable.

— S'il est accueilli, croyez-vous qu'il puisse y avoir au monde une plus déplorable destinée pour une femme, que d'appartenir à cette bête fauve que la lionne caresse en ce moment?

— Vous avez raison; mais il ne réussira pas, je le sais...

— Et je suis de votre avis.

Mais en ce cas, avez-vous calculé à quel excès peut se livrer la bête fauve aiguillonnée par une main aussi habile que celle de Leona?

— Sur mon âme, vous me faites peur...

Mais, après tout, que peut-elle faire? Dire mes projets à Hector... Ce sera un duel...

— Mon cher Brias, vous êtes perdu... Comment se fait-il que vous, qui passez pour un diplomate habile, vous ne voyez jamais que les coups droits poussés en pleine poitrine... Mais les coups de côte...

— Plait-il?...

— Le côté vulnérable?

— Quel côté vunérable?

— Le côté Champmortain...

— Je veux être pendu si je vous comprends.

— Le côté Sylvie...

— Sur mon honneur, Montéclain, c'est une infâme supposition; Sylvie est irréprochable...

Mais, en vérité, vous me faites trembler. Expliquez-vous...

— Impossible, voici Léona qui arrive avec tout son monde. Allons, Brias, du sang-froid, on va nous attaquer.

— Vous avez tort, disait Léona à Hector, de vous inquiéter de ce que disent ces messieurs; cela ne doit pas être fort intéressant, je suppose. Probablement ils réglaient le destin de l'Europe.

— Vous oubliez que notre illustre diplomate, dit Montéclain, m'avait pour interlocuteur. Je ne suis pas de taille à embrasser de si vastes intérêts. Nous parlions de nos voisins.

— Et vous en disiez...

— Je ne sais, dit Montéclain, demandez à Brias. Était-ce du mal ou du bien?... cela dépend...

— Pouvons-nous en être juges? fit Thomas Rien.

— Ce serait prendre trop de peine, dit Léona avec une légère impatience, car elle avait vu venir du bout de l'allee un domestique qui paraissait apporter une missive sur un plateau d'argent.

Un regard de Champmortain, adressé à Léona, sembla lui dire:

— Voilà ce que vous attendiez.

Léona le remercia par le plus aimable sourire.

— Brias, dit Montéclain à voix basse, soyez tout yeux et tout oreilles.

— Pourquoi?

— Je n'en sais rien... mais il se prépare un coup de théâtre.

Le domestique arriva.

Il y avait une lettre dans le plateau.

Léona tendit la main pour la prendre, mais aussitôt elle l'y remit en disant:

— C'est pour monsieur.

Amab reçut la lettre et l'ouvrit.

A peine y eut-il jeté les yeux qu'il pâlit et la froissa convulsivement dans ses mains crispées.

Léona, qui vit ce mouvement, ne fut pas assez maîtresse d'elle-même pour ne pas s'arrêter.

— Qu'est-ce donc? dit-elle froidement; une mauvaise nouvelle?

— Non, madame, dit Amab d'une voix stridente et en s'approchant de Léona, une insulte!

— Pour vous? dit tout bas Léona.

— Jugez-en, dit Amab.

Et il lui passa la lettre.

Léona la lut.

Elle était imprimée dans la formule ordinaire des lettres d'invitation et portait ces mots:

« Monsieur le comte et madame la comtesse de Champmortain » prient *Monsieur* Amab de leur faire l'honneur, etc... »

Malgré toute son énergie, Léona pâlit et resta un moment silencieuse.

— Eh bien! dit Amab.

— Pardon, messieurs, fit Léona avec le plus gracieux sourire, voilà l'heure du dîner; je pense que nous ferons bien de rentrer.

— Quoi! reprit Amab en s'approchant de sa femme, vous ne dites rien?

— Pas un mot, je vous en supplie, dit Léona, et je vous jure que la réparation dépassera l'injure de beaucoup.

— Et vous permettrez que monsieur de Champmortain s'assoie à votre table?

— Cela me regarde, je suppose... c'est pour moi qu'est l'insulte... laissez-moi agir à ma guise.

Elle se détourna d'Amab, et revint du côté des autres convives, qui parlaient de la beauté du ciel en regardant tous du coin de l'œil l'*à parte* de Léona et de son mari.

VII. — LE RENDEZ-VOUS.

Champmortain était sur les épines; il implora Léona du regard, mais elle ne daigna pas faire attention à lui, et, tout en adressant quelques paroles à Montaleu, au colonel et à Montéclain, elle prit le bras de Brias et l'emmena doucement du côté de la maison.

Nous rapporterons les termes textuels de leur conversation: ils ont une importance extrême.

— Brias, j'ai besoin de causer avec vous, lui avait dit Léona.

— Quand vous voudrez, je vous écoute.

— Non, demain.

— Soit... ici?

— Non, dans la forêt.

— Dans la forêt! et de quel côté?

— Du côté du bois de Louches.

— Très-volontiers.

— Ou plutôt, reprit Léona, dans la grotte des Faisans.

— Encore mieux.

— Décidément je préfère le fourré qui borde le parc de M. de Rudesgens.

— Si c'est pour un entretien secret, dit Brias avec empressement, il est bien fréquenté.

— Ah! fit Léona... Ailleurs donc, si vous voulez; au bois de Louches. Quelle est votre heure, Brias?

— La vôtre?

Léona réfléchit.

— Dix heures du matin.

— Cela me va.

— Non, reprit-elle, je ne pourrais sortir avant le déjeuner sans mille explications...

— Plus tard, si vous voulez.

— A midi?

— Très-bien.

— Ou à deux heures?

— Comme vous voudrez.

— Je ne pense à rien, dit Léona. J'ai affaire toute la matinée avec le notaire de M. Amab... Cinq heures, si cela vous est indifférent, ajouta-t-elle en l'observant.

— A merveille.
— Ou bien, si vous dînez quelque part, entre trois et quatre.
— Vous m'avez proposé cinq heures... et je préférerais... repartit Brias.
— A merveille, dit Léona avec empressement, je préfère aussi cette heure.
— Et je ne puis rien savoir du motif de cette entrevue?
— Il est plus important que vous ne croyez.
Brias insista, Léona se défendit en riant, et il n'en fut plus question.
Le dîner fut charmant, plein de gaieté, d'entrain, de paradoxes amusants.
Champmortain, qui était profondément inquiet, eut les distractions les plus saugrenues, dont Montéclain ne laissa pas échapper une seule.
Quant à Brias, il n'avait jamais été si brillant; le colonel eut sa part du succès, et telle fut l'adresse de Léona, qu'elle fit à Montaleu des bons mots de ses balourdises.
Amab seul n'eut pas ce grand art de cacher sous le bouillonnement d'une conversation frivole, le ressentiment de l'injure qui le brûlait intérieurement. Il fut triste, maussade, et bientôt exclu des mille plaisanteries qui couraient autour de sa table, bruyantes, légères, folles, et comme si chacun n'eût pas eu une inquiétude dans le cœur.
Durant la soirée qui suivit le dîner, Champmortain essaya vainement de se rapprocher de Léona; il ne put pas lui arracher un regard.
Seulement il fut averti, au moment où chacun se retirait, qu'il n'obtiendrait aucun entretien particulier.
En effet, Léona dit à Montéclain :
— Comment retournez-vous chez vous?
— J'ai ma voiture.
— En ce cas, M. de Brias se chargera de ramener M. de Champmortain, et vous reconduirez le colonel.
— J'ai mes chevaux, reprit Champmortain.
— Et moi aussi, dit le colonel.
— Très-bien, vous pourrez chevaucher ensemble, fit Léona.
Il fallut partir après ce congé irrévocable.
Le colonel et Champmortain, à cheval, prirent la route de la ferme de Lavordan.
Montaleu tourna d'un autre côté, et Montéclain devança Brias sur la route; mais, arrivé à quelque distance, Montéclain fit arrêter sa voiture et se laissa rattraper par Brias.
— Que vous est-il arrivé? s'écria celui-ci.
— Rien, donnez-moi seulement une place près de vous.
— Très-volontiers.
— Brias, que vous a dit Léona?
— Ceci dépasse toutes les limites de l'indiscrétion.
— Brias, on veut vous faire faire quelque énorme sottise.
— Ah çà, Montéclain, plaisantez-vous ou parlez-vous sérieusement?
Je n'ai aucune envie d'accepter de personne le rôle de marionnette que vous prétendez qu'on veut me faire jouer, ou que vous voulez me faire jouer vous-même.
— La terre tremble, dit Montéclain d'un ton singulier, le ciel se couvre de nuages, le vent mugit dans la vallée. Gare à ceux qui se promènent dans les bois par un temps pareil.
— Ah çà, Montéclain, êtes-vous revenu illuminé de votre dernier voyage en Allemagne, ou avez-vous des prétentions au rôle de Mac Allan depuis votre pèlerinage en Ecosse?
Expliquez-vous plus clairement.
— Je ne le puis, si vous ne me répondez franchement... Que vous a dit Léona?
— Eh bien! puisqu'il faut tout vous dire, elle m'a demandé un rendez-vous pour demain.
— Voilà tout?
— Voilà tout.
— En ce cas, je m'y perds. Vous irez?
— Certainement.
— Voulez-vous que j'y assiste?
— Ah! voici encore qui devient d'une indiscrétion...
— Savez-vous quelle est cette lettre qui a fait pâlir Amab et qui a valu à Champmortain d'être renvoyé avec nous?
— Non.
— Vous n'en avez pas d'idée?
— Non. Mais vous qui voyez tant de choses dans les nuages, ne l'avez-vous pas deviné?
— Parfaitement.
— Ah! diable!... Qu'est-ce que c'était?
— Ceci restera mon secret tant que vous garderez le vôtre.
— Mais je n'en ai pas, je vous l'affirme.
— Eh bien! Brias, cette lettre renfermait votre arrêt de mort...
Brias tressaillit.
— Vous êtes fou, ou vous voulez que je le devienne.
— Voulez-vous me laisser assister à ce rendez-vous?
— J'irai bien armé...
Montéclain se mit à rire.
— Est-ce que vous croyez qu'on veut vous assassiner?
— Mais que diable! si c'est mon arrêt de mort... c'est probablement pour demain l'exécution.
— Pas encore; mais, je vous en prie, que ce soit convenu, je serai là, caché tout près de vous.
— Savez-vous, dit Brias, qui voulait être gai et qui ne le pouvait pas, que cela peut devenir fort gênant?
— Peste! quel triomphateur! dit Montéclain.
— Avec Léona? fit Brias du ton le plus fat.
— Mon cher, dit Montéclain d'un ton sentencieux, voilà deux ans que Champmortain est en campagne, et je ne parierais pas pour sa victoire.
— Je ne le croyais pas si niais.
— C'est que vous ne connaissez pas Léona.
Ils se séparèrent, et chacun rentra chez soi.

VIII. — AMOUR.

Dans cette même journée, M. de Rudesgens, sa femme et sa fille avaient été faire une visite à M. de Montaleu; ils y étaient restés à dîner.
Au milieu de la soirée, Sylvie avait déclaré qu'elle était fort souffrante.
Sa mère lui avait proposé de se retirer sur-le-champ, mais elle avait assuré que le mouvement de la voiture la rendrait plus malade, et il avait été décidé qu'elle coucherait au château de Montaleu.
La comtesse de Monrion avait donc conduit Mme de Champmortain dans une chambre contiguë à la sienne, puis après s'être assurée que rien ne lui manquait, elle était rentrée chez elle, laissant M. de Rudesgens fort occupé à faire un mort contre son épouse et M. de Montaleu.
Lorsque Julie fut seule, la bonne grâce, l'empressement, l'expression bienveillante et heureuse qui animaient ordinairement son visage en présence des étrangers, disparurent tout à coup, pour faire place à une expression de mélancolie et de découragement.
Enveloppée d'un long peignoir blanc, elle erra quelque temps dans la chambre quasi-royale qu'elle occupait, prenant et quittant chacun des objets qu'elle rencontrait sous sa main, cherchant quelque chose sur quoi fixer son attention sans pouvoir y réussir.
Deux ou trois fois elle posa son pied blanc et nu sur la première marche de l'estrade sur laquelle s'élevait le vaste lit à dais de cette chambre, mais à chaque fois elle redescendit tristement. Elle était trop sûre de n'y pas rencontrer le sommeil.
Elle alla alors s'asseoir dans un de ces vastes fauteuils gothiques où les peintres aiment à poser de gracieuses et blanches jeunes filles sur le fond sombre de quelque riche tapisserie. Heureux! s'ils avaient vu Julie ainsi placée, sa blonde tête jetée en arrière, ses deux mains réunies sur ses genoux et fixant au ciel de beaux yeux bleus d'où s'échappaient des larmes silencieuses.
Quelles pensées l'agitaient? quel malheur planait sur elle pour qu'elle pleurât ainsi?
Peut-être n'eût-elle pas osé l'avouer, car elle parut avoir quelque honte de l'émotion à laquelle elle se livrait.
En effet, elle se leva brusquement, ouvrit sa fenêtre et s'y accouda pour y respirer à la fois le parfum et le calme de la nuit.
En face d'elle était le château dont elle portait le nom, habité par celle qui avait voulu la perdre et qui d'un souffle empoisonné avait éteint dans son âme la première flamme qui l'avait brûlée. Une lumière isolée luisait dans cette maison.

« C'est peut-être lui qui veille, se dit Julie.
» Oh! le malheureux, qu'il doit souffrir s'il a jamais compris à quel
» point je l'aimais! Oh! maudite soit la femme qui a flétri ce noble
» génie, quoiqu'elle ait rompu une union où, je le sens à présent, je
» n'aurais trouvé que le malheur!
» Hélas! celui qu'elle m'a légué est-il moins affreux? Qui suis-je
» maintenant?... quel sera mon avenir?...
» A peine protégée par un vieillard presque éteint, vivant dans un
» monde qui n'est pas le mien et que j'aime, j'y marche en aveugle avec
» un nom qu'on m'a jeté comme une réparation et qui ne m'appartient
» pour ainsi dire que par hasard; car cette autorité d'une vie hono-
» rable, acquise sous la protection d'un époux, cette sanction du nom
» qu'on porte et qui dit à tous qu'on est digne de le porter, je ne les
» ai pas. La mort ou l'absence m'ont enlevé les seules affections in-
» dulgentes que Dieu ait données aux hommes. Je suis seule dans ma
» vie, qu'en ferai-je? »
A ce point de ses réflexions, les larmes de Julie recommencèrent, mais cette fois elle s'y abandonna ainsi qu'aux pensées qui les amenaient.
« Hélas! se dit-elle, faut-il vivre et mourir ainsi l'âme vide, sans
» espérance, sans amour?
» O mon Dieu! prenez en pitié ce tumulte de mon âme où je m'é-
» gare, cette soif d'aimer qui me brûle et que je n'étancherai jamais.

» Qui aimerai-je maintenant ?... Qui oserais-je aimer sans craindre
» de me briser plus que jamais à quelque passion égoïste, à quelque
» hideux calcul ?

» Oh ! la trahison, le désespoir, les larmes, toutes les douleurs
» d'une passion méprisée, sont préférables à cette solitude du cœur.

» N'espérer rien, ne croire à rien, n'attendre rien... c'est affreux.

» Aller ainsi devant soi dans la vie, sans y voir un asile où puisse
» se reposer le cœur, sans y craindre même un écueil où il puisse se
» briser. C'est la mort.

» Nager dans le vide infini où ne luit aucun monde qu'on espère
» atteindre, ce vide fût-il éclairé de la plus éblouissante lumière du
» ciel, c'est aussi épouvantable que de tomber dans les ténèbres sans fin
» de l'enfer.

» O mon Dieu ! arrachez-moi à ce vertige. Ne me laissez pas seule
» avec moi-même...

» J'ai besoin d'aimer... Mon cœur se meurt de solitude et d'ennui...
» Qui m'aimera, mon Dieu... qui aimerai-je? »

Ainsi pensait Julie, si toutefois on peut appeler penser ces ardentes aspirations qui se perdaient dans l'espace, ce cri d'un cœur solitaire auquel rien ne répondait.

Un nouveau mouvement lui fit repousser avec terreur ces désirs inféconds, et elle joignit les mains en priant Dieu de la délivrer de ces funestes pensées.

Julie était ainsi plongée dans les larmes et dans la prière, lorsqu'elle entendit tout à coup, à côté d'elle, éclater de plus cruels sanglots, de plus douloureux gémissements...

Elle écouta...

C'était madame de Champmortain qui gémissait ainsi près d'elle.

Julie crut qu'elle se trouvait plus malade ; elle sortit rapidement de sa chambre, et entra dans celle où était Sylvie.

Madame de Monrion s'arrêta sur le seuil, aussi surprise qu'épouvantée.

Madame de Champmortain, à demi nue, était à genoux sur le tapis, ses cheveux tombaient en désordre sur ses pieds, et l'infortunée, la tête et le corps renversés en arrière, les mains tendues vers le ciel, s'écriait avec des sanglots convulsifs :

— Mon Dieu ! mon Dieu ! mon Dieu ! prenez pitié de moi !

Madame de Monrion courut vers madame de Champmortain.

Celle-ci la regarda, et laissa de nouveau éclater ses larmes, en lui disant :

— Oh ! si c'est vous qu'il envoie à mon aide, ayez pitié de moi !... Pitié ! pitié !

— Calmez-vous, lui dit Julie en s'asseyant près d'elle et en essayant de la relever.

— Non, lui dit Sylvie, je suis bien là à genoux devant vous, qui êtes pure et heureuse, moi qui suis si coupable et si infortunée !

Coupable !... vous, madame, dit Julie... Non... non... vous souffrez... Je vous consolerai si je le puis.

Sylvie cacha son front dans les genoux de Julie et les inonda de larmes, puis elle releva tout à coup la tête en disant :

— Oh ! tenez, il faut que je vous dise tout, il faut que mon cœur éclate, dussiez-vous me mépriser, dussiez-vous me trahir, il faut que je dise à quelqu'un ce que je souffre !

Julie, émue de cette douleur cruelle, ne savait cependant comment l'aborder ; elle avait été si stupéfaite en entendant Mme de Champmortain s'accuser d'être coupable, qu'elle tremblait de lui faire la moindre question.

Cependant elle se hasarda à lui dire :

— Est-ce donc M. de Champmortain qui vous fait tous ces chagrins ?

— Oh ! lui dit Sylvie, ils me viennent moins de lui que de moi-même, quoiqu'il en soit la première cause.

— La légèreté de sa conduite, peut-être ?

Sylvie secoua doucement la tête.

— Mais qu'est-ce donc ?

— Ce que c'est, dit Sylvie l'œil éperdu, c'est un amour insensé, jaloux, furieux... Oui, j'aime à en perdre la raison.

— Pauvre Sylvie ! dit Julie toute tremblante de l'expression énergique et ardente dont Mme de Champmortain avait prononcé ces paroles.

— Écoutez-moi, reprit Sylvie, je veux tout vous dire, tout...

Voilà deux ans que je me meurs, deux ans que je m'étouffe le cœur pour qu'il se taise... Il faut que je parle... Mieux vaut que ce soit à vous qu'à lui...

— Qu'à lui, avez-vous dit ? il ignore donc...

— Non... il sait... ou plutôt il ne sait rien... Vous-même ne me comprendriez pas... si je ne vous disais cette folie désespérée qui me torture. Écoutez donc...

Vous savez qu'il y a environ cinq ans, j'épousai M. de Champmortain...

— Oui.

— Je ne l'aimais pas... je n'aimais rien... Élevée dans les habitudes austères d'un couvent, j'acceptai le mariage comme l'accomplissement d'un devoir envers ma famille.

J'étais sans amour pour M. de Champmortain comme sans répulsion pour lui. Son élégance, sa facilité dans la vie, sa constante bonne humeur, ce savoir-vivre exquis qu'il apportait dans le monde, et surtout les droits du mariage qui livrent toute une femme, moins son cœur, à celui dont elle a accepté la main, le respect que j'avais pour tout ce qui est un devoir me persuadèrent que je l'aimais.

Je pris pour de l'amour cette servilité de mon âme qui me faisait obéir à ses volontés et céder à ses désirs.

J'entendais bien quelquefois parler autour de moi de ces funestes passions qui pressent le cœur, le déchirent et l'enivrent ; mais je considérais comme des fous ou des comédiens ceux qui disaient les avoir éprouvées.

D'ailleurs, je dois vous le dire, Julie, la sévérité de ma vie écartait de moi l'apparence même de semblables passions. Je vivais ainsi calme, partagée entre mes devoirs religieux et les soins de ma maison, dans laquelle M. de Champmortain trouvait peut-être une réserve qui contrariait la liberté de ses mœurs.

Que ce soit ma faute ou la sienne, je ne sais... je n'accuse plus, je plains ceux qui tombent ; quoi qu'il en soit, dis-je, il abandonna peu à peu sa maison.

Je ne l'aimais pas, Julie, car son absence ne me laissait aucun vide, elle blessait seulement la régularité de mes habitudes.

Mais enfin vint un jour où je souffris cruellement, ce fut celui où j'appris que j'étais délaissée pour une indigne rivale, pour une femme qui flétrit tous ceux qui l'approchent et dont vous savez mieux que moi la funeste puissance, Mme Léona Amab.

— Elle ! dit Julie avec un mouvement d'effroi. Oh ! je comprends alors vos terreurs, votre désespoir... Je comprends combien votre cœur dut être blessé..

— Non, reprit Mme de Champmortain d'une voix haletante... Mon cœur ne souffrit pas...

Je le crus alors ; maintenant je sais ce que c'est que la douleur du cœur, je ne m'y trompe plus.

Ma vanité fut blessée, mon orgueil se révolta. Dieu m'a punie d'avoir écouté ce sentiment funeste, et qui a précipité du ciel le roi des anges...

Ce que je souffre est le châtiment que Dieu m'a infligé, l'abîme où je me débats, le feu qui me brûle, c'est l'enfer où il m'a jetée...

O Seigneur ! dit Sylvie en joignant les mains avec une sainte ferveur, ai-je assez souffert ? n'éteindrez-vous pas ce foyer où se consument les forces de mon âme et de mon corps ?

Oh ! mon Dieu, mon Dieu, tuez cet amour dans mon cœur, ou tuez-moi avec lui.

— Mais, dit Julie, n'avez-vous pas le droit d'être irritée de l'abandon de M. de Champmortain ?...

— Sans doute ; mais je ne devais pas écouter les orgueilleux conseils de cette juste colère. Elle me persuada... oh ! Dieu vous garde jamais d'une pareille tentation ! elle me persuada de punir mon mari de cet abandon en lui faisant craindre le mien.

Des amies fatales, pour qui la coquetterie est un jeu qu'elles croyaient facile à toutes les natures, me persuadèrent d'éveiller à mon tour la jalousie de mon mari.

— Imprudente ! dit Julie.

IX. — CONFIDENCES.

Sylvie de Champmortain continua :

— Il y avait parmi les nombreux amis de M. de Champmortain un jeune homme qu'on citait pour ses succès, l'éclat de ses conquêtes et celui de ses ruptures : il venait rarement nous voir.

Je le haïssais précisément pour tout ce qui le faisait rechercher des autres femmes. Ce fut celui-là... ce fut... M. de Brias, qu'importe que je vous dise son nom ? vous le devineriez...

— M. de Brias ! fit Julie avec effroi.

— Ce fut lui, continua Sylvie, qui remarqua ce mouvement, ce fut lui que je choisis de propos délibéré pour en faire le rival de M. de Champmortain ; maintenant que je suis perdue, je puis vous le dire.

J'en eusse connu un autre plus diffamé par ses nombreuses bonnes fortunes, que je l'eusse préféré.

Je portais un reste de justice dans ma mauvaise action ; je n'eusse pas voulu donner de vaines espérances à un cœur pour qui elles eussent été un chagrin mortel...

Oh ! folle orgueilleuse que j'étais, il me semblait que je devais inspirer un amour dont on pouvait mourir, et je ne prévoyais pas que ce serait moi qui l'éprouverais...

Enfin, je pris occasion d'une visite ; je jouai mon rôle avec assez d'art pour que M. de Brias se crût remarqué ! Il s'habitua à revenir, je le vis souvent, puis tous les jours. Il me parla d'amour, et moi, toujours orgueilleuse, toujours sûre de moi, je l'écoutais...

O Julie ! quel monde nouveau s'ouvrit devant moi à cette parole brûlante qu'il faisait entendre à mon oreille ! il me sembla que mon cœur, jusque-là étreint dans une enveloppe glacée, ouvrait ses ailes à la vie, à la lumière, à la chaleur, comme le papillon qui s'échappe de sa prison... je me sentais bercée dans une atmosphère enivrée de

parfums humides et brûlants ; j'écoutais avide, frémissante, éperdue...

Je m'arrachai à ce délire, et je rentrai en moi-même ; je voulus prier, et je murmurai les mots d'amour qu'il m'avait appris...

Je me condamnai à ne plus le revoir, et je le voyais sans cesse à mes genoux, triste, suppliant, ses yeux dans mon cœur... La nuit, il traversait mes rêves et me chassait toute tremblante de mon lit .. le jour, il prenait mes pensées, partout, dans le monde, au théâtre, à l'église ; son nom, sa voix, son haleine flottaient autour de moi.

Je faillis en devenir folle, j'eus plus peur de moi que de lui, je crus son souvenir plus puissant que lui-même... Je le revis... je le revis...

O Julie! malheur à moi!... A sa vue, à sa parole, je retrouvai dans mon âme cette joie souveraine, ineffable, où toute la vie se perd dans l'unique sensation de l'amour... J'eus encore peur, et je le chassai encore...

Mais un jour vint où, le voyant irrité, prêt à me fuir... je lui dis que je l'aimais...

Il y a trois mois de cela. C'est alors, Julie, qu'a commencé cette lutte où je péris...

J'ai quitté Paris pour fuir le danger ; il m'a suivie ici...

Il ne demande plus à genoux, il commande, il veut, il exige, il me dit que si je n'oublie pas pour lui et mes devoirs de femme, et l'honneur, et Dieu, et la chasteté et la pudeur... il dit que c'est que je ne l'aime pas... il me menace de fuir... de me donner une rivale... Julie! Julie! il dit que je ne l'aime pas...

Mais quand il me parle, quand il m'implore, il doit me voir pâlir, trembler, frémir...

Je ne suis pas à lui, mon Dieu! s'écria Sylvie en se dressant sur ses genoux, vous avez permis qu'un dernier effort de cette vertu que je n'ai plus et dont j'étais si fière, me retînt au bord de l'abîme...

Mais, mon Dieu! soutenez-moi! je n'ai plus de force contre lui... je n'en ai plus contre moi... Je l'aime... je l'aime, et si vous m'abandonnez, une heure viendra peut-être où je préférerai le remords de ma chute au terrible combat où vous m'éprouvez.

— Et vous vous disiez coupable, s'écria Julie... vous qui résistez avec tant de désespoir à l'amour qui vous torture!...

— Oh! oui, je suis coupable, Julie; malheur à la femme qui laisse pénétrer dans son cœur un sentiment illégitime!... elle va à sa perte ; car j'ai beau me débattre, je sens que je marche invisiblement à la mienne.

J'ai résisté à mon amour, Julie; je résiste à ce délire qui suspend mon âme tout entière à un accent de sa voix, à ce délire qui me jette à lui peut-être plus encore que lui-même ne m'y attire; mais je ne résisterai pas à ma jalousie, je le sens...

Savez-vous, Julie, qu'il y a ici une femme belle, dit-on, à troubler la raison des plus glacés; cette femme, il la connaît, il va la voir... cette femme, à l'heure qu'il est, il est encore peut-être près d'elle. S'il l'aimait comme l'a aimée M. de Monrion, comme l'aime M. de Champmortain!...

— Elle encore? s'écria Julie.

— Oui, elle, toujours!... Elle ne craindrait pas, elle, de répondre à cet amour, et de lui donner les preuves funestes sans lesquelles il dit qu'on n'aime pas...

Eh bien! Julie, s'il doit me quitter pour elle; si je ne puis le retenir qu'au prix de mon honneur, je me perdrai, Julie, je vous le jure.

— Oh! ne dites pas cela, Sylvie, ne dites pas cela : Dieu vous a soutenue, Dieu vous sauvera.

— Non, Dieu m'abandonne ; je le prie tous les jours, partout, à toute heure ; je macère mon âme et mon corps... Satan l'emporte ; je l'aime plus que jamais... Julie, je vous dis que je suis perdue.

— Rappelez votre raison ; comparez le malheur où vous plongerait une faute à celui que vous souffrez maintenant; il serait mille fois plus horrible. Si vous saviez quelles terreurs, quel désespoir suivent une faute! Oh! ajouta Julie avec un soupir profond, ne l'apprenez jamais!

— Eh! mon Dieu! reprit Sylvie d'une voix sombre, si le remords est une torture, le crime a ses joies qui le font oublier... Savez-vous ce que j'ai fait aujourd'hui?

— Non, dit Julie alarmée.

— Eh bien! cette femme, cette Léona... M. de Champmortain a exigé de ma mère qu'elle fût invitée à sa fête.

— Elle y a consenti?

— Oui!

— Et vous?

— Moi!

— Oui, vous, dont elle a flétri l'existence en séduisant M. de Champmortain; vous n'avez pas permis, je pense, qu'il introduisît chez vous cette indigne rivale?

— Oh! je n'en suis plus là, dit Sylvie.

La dignité de l'épouse ne se révolte pas si fièrement dans mon cœur; si ce n'eût été que M. de Champmortain, j'aurais laissé cette femme venir triompher dans la foule de nos invités; mais il la connaît, lui aussi, il la voit, il la trouve belle; il y allait aujourd'hui même... Eh bien! j'ai voulu rendre à cette femme un peu du mal que je souffre; j'ai voulu l'insulter et l'humilier devant lui; j'ai attendu l'heure où devait être réunie autour d'elle cette cour d'adorateurs qui baise le pan de sa robe.

J'ai envoyé chez elle cette invitation si impérieusement exigée par M. de Champmortain; mais cette invitation n'était que pour M. Amab; en acceptant le mari, je chassais la femme; je l'ai chassée... Oh! on la dit orgueilleuse! J'ai dû la blesser cruellement... elle doit souffrir aussi.

Et si je suis restée ici, c'est que je voulais fuir la colère de M. de Champmortain, à qui elle aura sans doute demandé compte de cette insulte.

Il y avait dans l'accent de Mme de Champmortain quelque chose d'égaré et de cruel qui fit peur à Julie.

Cependant elle essaya de calmer cette âme éperdue, cette tête bouillonnante ; elle chercha à lui persuader que Brias ne pouvait aimer Léona; puis une fois qu'elle eut apaisé les fureurs de cette jalousie, elle lui montra la gloire du triomphe, la joie sereine qui récompense des douleurs du combat, la sainte fierté d'une âme éprouvée et qui n'a pas succombé.

Julie fit si bien que la foi chaste et persuasive de son âme sembla tomber comme une rosée rafraîchissante sur ce désespoir brûlant.

Mais pour lui parler au nom de ses devoirs, au nom de Dieu et de la vertu, il fallut que Julie écoutât les plaintes, les cris, les désirs de cette folle passion ; si bien que lorsque la nuit se fut passée dans ce long et pénible entretien, Sylvie se disait :

« Oh! elle est heureuse, elle n'aime pas. »

Et Julie murmura avec tristesse :

« Elle souffre... mais elle aime. »

Le lendemain, Sylvie avait repris son désespoir, Julie avait gardé sa mélancolie.

Cependant Mme de Monrion essaya de retenir Sylvie ; mais à mesure que le jour avançait, une fiévreuse inquiétude s'empara de Mme de Champmortain ; enfin lorsque sonnèrent deux heures, Sylvie, tremblante, éperdue, s'échappa ; et comme Julie voulait la retenir, comme elle la suppliait, elle lui répondit d'un ton égaré :

— Il m'attend près du parc à trois heures... il faut que je le voie...

Et elle s'arracha aux larmes, aux prières de Julie.

A trois heures... c'était de toutes les heures que Léona avait proposées à Brias la seule qu'il eût refusée... et le bois placé près du parc de Sylvie était le seul endroit que Brias avait trouvé peu convenable pour un rendez-vous.

X. — LE PREMIER RENDEZ-VOUS.

Quoique Brias affectât d'avoir pour Montéclain une très-petite estime, les avis mystérieux que celui-ci lui avait donnés l'avaient frappé : il avait compris la difficulté qu'il éprouverait à mener de front ses projets de mariage et son amour pour Mme de Champmortain.

Ce n'est pas que cet amour fût un de ceux auxquels un homme sacrifie en aveugle les intérêts les plus chers ; tout au contraire, Brias avait froidement calculé que ce ne pouvait être pour lui qu'une chaîne qui pèserait sur tout son avenir. La passion de Sylvie l'effrayait.

Accoutumé à porter ses faciles affections à des autels dont les divinités ne redoutent pas le changement du prêtre, il avait été dès l'abord intéressé et presque dominé par l'amour de Sylvie; amour sincère, absolu, et qui, dans sa résistance, se montrait mille fois plus brûlant que d'autres dans leur abandon.

La curiosité du libertin s'était émue à cette lutte désespérée, et il avait cherché avec ardeur à avoir le dernier secret de cette âme timorée ; il s'était fait une image charmante de la chute complète de cette vertu chancelante, et, comme le disait Sylvie, il avait osé demander avec l'autorité d'un cœur qui se dit méconnu, et qui cependant était maître de lui.

Dans ces combats, où il torturait froidement le cœur désolé de Sylvie, Brias avait enfin compris que le triomphe n'est pas toujours le bonheur; il avait pu sonder l'avenir qu'il se préparait.

Les exigences incessantes, l'esclavage inflexible, les jalousies furieuses, voilà ce que lui promettait la défaite de Sylvie, en écartant même de cet avenir les dangers sérieux et scandaleux que pouvait faire naître l'imprudence d'une si ardente passion.

Ces réflexions qui s'étaient souvent présentées à lui, prirent une nouvelle puissance, grâce aux singulières paroles de Montéclain, et Brias se résolut à rompre avec Mme de Champmortain, autant pour échapper aux périls d'une liaison pareille, que pour rester libre dans ses entreprises sur Mme de Monrion.

Mais un homme à bonnes fortunes accepte difficilement le rôle d'un poltron et d'un traître, et Brias crut devoir employer, pour rompre, un moyen très-vulgaire, mais qui devait mettre tous les torts du côté de Mme de Champmortain.

Il était déjà plus de trois heures lorsque Brias arriva dans un fourré qui longeait un côté du parc de M. de Rudesgens. C'était une réserve,

entourée d'un palis, de façon qu'il était à l'abri de la surveillance des gardes et des promenades des désœuvrés.

Une petite porte du parc ouvrait sur cette réserve, et l'on y entrait du bois par une brèche faite au palis, et soigneusement cachée.

Lorsque Brias arriva, il crut remarquer qu'on avait écarté les bourrées qui fermaient la brèche; mais il se rassura en voyant Sylvie à quelques pas.

— Vous êtes venue par là? lui dit-il.

— Oui, répondit-elle froidement; je reviens de chez Mme de Monrion.

— Champmortain, que je viens de rencontrer allant chez Mme Amab, m'a dit que vous aviez passé la nuit chez Mme de Monrion, et que vous y comptiez demeurer toute la journée.

— Je vois que j'ai eu tort de venir...

— Ne suis-je pas venu? dit Brias en homme qui eût pu s'en dispenser.

— M. de Brias, répondit Sylvie, qui faisait tout ses efforts pour dominer l'agitation qu'elle éprouvait, je viens de passer une nuit qui m'a été salutaire... elle m'a éclairée sur l'imprudence coupable des démarches auxquelles je me suis laissé entraîner par vous... Il faut qu'elles cessent dès aujourd'hui, et pour toujours.

Sylvie se détourna pour cacher ses larmes.

Toutefois, Brias n'entendit pas sans quelque mécontentement de vanité une déclaration qui venait si bien en aide à ses propres desseins. Il voulait fuir, mais il ne voulait pas être renvoyé.

Cependant il fit taire ce léger mouvement d'amour-propre, et il reprit d'un air de tristesse fort bien joué :

— Je devais m'y attendre. Ce devait être la récompense d'un amour sincère... J'obéirai, madame.

— Et je suppose que vous le ferez avec joie, reprit amèrement Mme de Champmortain, car vous aurez plus de liberté pour donner à vos amis les heures que vous perdez avec moi.

— En vérité, madame, je ne vous comprends pas, dit Brias alarmé de cette insinuation.

Mme de Champmortain pétrissait dans ses mains crispées le mouchoir avec lequel elle avait essuyé les larmes qu'elle cherchait vainement à retenir.

— Vous ne me comprenez pas, monsieur, reprit-elle; soit, n'en parlons plus... il ne me reste plus qu'à vous remercier d'avoir bien voulu m'accorder ce dernier entretien.

— Madame...

— Il est vrai, dit amèrement Sylvie, que vous ne pouviez pas être ailleurs; un rival plus heureux occupe en ce moment les caprices de cette fière beauté qui vous dédommagera sans doute bientôt des ennuis d'un amour ridicule.

Brias comprit alors sur qui se portaient les soupçons de Sylvie, et tout à fait rassuré sur le secret de ses desseins vis-à-vis de Mme de Monrion, il se décida à jouer franchement la scène qu'il avait préparée.

— Je ne sais de qui vous voulez parler, madame, reprit-il d'un ton contraint; mais il serait peut-être heureux pour moi que vous eussiez raison. Oui, je vous le jure, Sylvie, je bénirais le jour où mon cœur, brisé par vos refus, trouverait dans sa fierté ou dans son désespoir la force d'offrir à une autre cet amour que vous repoussez.

— Ah! dit Mme de Champmortain d'une voix altérée, vous n'en êtes plus à attendre ce bonheur, il est venu...

— Vous vous trompez, Sylvie, reprit Brias, mais j'y ferai tous mes efforts.

— Comment! dit Sylvie avec un sourire sardonique, un homme comme vous en est encore à l'espérance avec une femme comme celle-là?... Vous me surprenez étrangement, monsieur. Comment! une assiduité de quinze jours n'a pas triomphé encore de cette vertu?

— On ne peut espérer réussir là où l'on ne tente rien.

— Qu'allez-vous donc faire chez elle tous les jours? s'écria Mme de Champmortain en éclatant. Vous y étiez encore hier, peut-être ce matin, peut-être y serez-vous dans quelques minutes. Oh! vous me trompez, j'en suis sûre, vous me trompez.

— Non, madame, dit Brias avec une fierté affectée. Je ne vous trompe pas, non, je n'aime point madame Amab.

— Ah! s'écria Mme de Champmortain avec colère, vous l'avez aisément reconnue!

— Mais quand je l'aimerais, continua Brias, n'en aurais-je pas le droit? Ne puis-je pas vouloir m'arracher par tous les moyens à une passion folle, à qui vous interdissez toute espérance... à une passion... que vous n'avez jamais partagée... que vous dédaignez...

— Et c'est vous qui me parlez ainsi, monsieur! mais pourquoi suis-je ici, mon Dieu! pourquoi ai-je quitté madame de Monrion, pourquoi ne suis-je pas rentrée dans ma maison? pour venir près de vous, au risque de mon honneur...

— Et pour me dire, reprit Brias avec vivacité, qu'il est temps que toute relation cesse entre nous.

— Et vous vous êtes empressé d'obéir.

— Pensez-vous que ce ne soit pas assez d'humiliation, madame? pensez-vous que je ne me sois pas jugé indigne de vous, en voyant avec quelle froideur vous me repoussiez...



Heureux! s'ils avaient vu Julie ainsi placée, sa blonde tête jetée en arrière, ses deux mains réunies sur ses genoux. — Page 15.

Je ne me plains pas, madame, de ne point vous paraître mériter le retour que j'ai tant de fois imploré à genoux... Mais vous permettrez à celui qui souffre de s'arracher à sa torture.

— Et d'aller chercher ailleurs un cœur plus complaisant.

— Eh bien! oui, madame, oui, dit Brias avec un feint emportement, et si celle que vous accusez voulait accepter des vœux que vous rejetez si cruellement, je la bénirais.

— Et vous l'aimeriez... ou plutôt vous l'aimez déjà...

— Soit, madame, dit Brias, qui croyait enfin à cette rupture tant désirée.

— Mais qu'a-t-elle donc? s'écria tout à coup Mme de Champmortain, qu'a-t-elle donc de si enivrant pour vous plaire à tous, cette femme que vous me préférez? Est-ce donc parce qu'elle n'a ni pudeur

Paris. — Typ. de Ve Dondey Dupre, rue St-Louis, 46, au Marais.

ni retenue? est-ce donc parce qu'elle se livre sans combats, sans remords, à ses caprices honteux?

— Eh bien! madame, si elle le fait, du moins ne joue-t-elle pas le rôle d'une odieuse coquette, qui demande l'amour, qui l'exige, qui l'enflamme, qui l'égare, et qui, lorsqu'il tombe éperdu et suppliant à ses genoux, le repousse d'un pied dédaigneux...

Peut-être est-elle coupable... mais elle aime, et dans l'amour, Sylvie, il n'y a d'autre crime que de n'aimer pas.

— Toujours, reprit Sylvie en frémissant de colère et de douleur, toujours le même reproche, la même menace... Je ne vous aime pas, dites-vous; mais, mon Dieu! que faut-il donc que je fasse?

Brias avait déjà vu ces paroxysmes de douleur, où la tête de Sylvie semblait prête à s'égarer, et toujours il l'avait vue sortir triomphante de la lutte...

Il prévit qu'il en serait de même cette fois, et il voulut frapper le dernier coup.

— Il faut, lui dit-il d'une voix émue, il faut que vous répondiez à ma tendresse... Oui, Sylvie, il le faut... ou je ne croirais plus à cet amour, si fort contre le mien, si fort contre lui-même...

— Non... fit-elle... non; j'aime mieux mourir... j'aime mieux vous en voir aimer une autre... Non... non... je ne veux pas... jamais...

— Adieu donc, madame, dit Brias; adieu, et pour toujours.

— Adieu, lui dit-elle d'une voix éteinte.

Brias la regarda tomber sur un banc de gazon, où elle demeura éplorée et anéantie. Elle était ainsi d'une beauté saisissante, toute la passion qu'elle étreignait si puissamment en elle-même frémissait dans le désordre de ses traits, dans le tremblement convulsif de ses lèvres, dans l'égarement fixe de ses regards.

Brias hésita...

Le désir bizarre de contempler encore une fois les douleurs de cette passion l'emporta sur la prudence qu'exigeaient ses desseins; il revint près de Mme de Champmortain, et il lui dit:

— Ainsi c'en est fait, Sylvie!

Elle se détourna sans répondre. — Adieu donc! reprit-il.

— Où allez-vous? s'écria-t-elle tout à coup en l'arrêtant.

— Que vous importe, madame....

— Où vas-tu, Frédéric? reprit-elle d'un ton égaré.

— Qu'avez-vous dit, Sylvie? dit Brias, que ce cri émut malgré lui.

— Ce que j'ai dit... je ne sais... Mais, Frédéric, vous, que voulez-vous de moi? qu'exigez-vous?

— Si votre cœur ne vous le dit pas, ce n'est pas à moi de vous le dire.

— Vous m'aimez, n'est-ce pas?

— Est-ce à vous à en douter?

— Et vous ne retournerez plus chez cette femme?

— Jamais!

— Eh bien! Frédéric... ce soir... cette nuit .. dans ce pavillon...

Non... non... reprit-elle avec un nouveau désespoir, jamais... jamais... Non, laissez-moi... fuyez-moi... je ne vous aime pas...

Brias pensa avoir satisfait à toutes les exigences d'une rupture, et, cachant sa tête dans ses mains, il s'éloigna en répétant encore une fois:

— Adieu donc, madame, adieu!...

Il prit un petit sentier, et il allait sortir du taillis, lorsqu'il vit paraître tout à coup devant lui Mme de Champmortain pâle, éperdue, à demi folle, qui lui dit d'une voix haletante:

— Eh bien! puisque tu pars, Frédéric... puisque tu le veux... viens cette nuit dans ce pavillon... viens, j'y serai...

Brias s'arrêta stupéfait de son bonheur; et Sylvie ajouta:

— Maintenant, laissez-moi.

— A ce soir donc, dit Brias; et il s'éloigna rapidement, espérant au fond de l'âme qu'un retour de conscience empêcherait Mme de Champmortain de venir à ce rendez-vous.

A peine Brias fut-il éloigné que Sylvie resta immobile, la tête basse, les bras pendants. Ses yeux étaient fixes et secs.

Il n'y avait point sur son visage cette agitation qui naît de l'incertitude ou du remords. Il n'y avait que l'expression désespérée d'une résolution inexorable.

Elle fût demeurée sans doute bien longtemps dans cette position, si un léger bruit ne l'eût arrachée à sa profonde préoccupation. Elle releva la tête comme une biche alarmée, et vit devant elle une femme qui la regardait avec l'expression d'une douce pitié.

Cette femme s'avança tout à fait près de Sylvie, qui se recula avec terreur.

— Qui êtes-vous et que me voulez-vous, madame? lui dit-elle.

— Je m'appelle madame Léona Amab, et je désire vous parler.

— Je ne vous connais pas, madame, repartit Mme de Champmortain avec une indignation pleine de fierté.

— C'est vrai, madame, mais je désire que vous me connaissiez.

— C'est ce que je ne désire pas, moi, dit Mme de Champmortain en cherchant à s'éloigner.

— C'est cependant le seul moyen de vous sauver, lui dit Léona en se plaçant résolûment devant elle.

— De la violence, madame.

— Non, madame, une prière.

— Oubliez-vous qu'il ne peut y avoir rien de commun entre nous?

— Vous vous trompez, madame, lui dit froidement Léona; il y a les soupçons que vous venez de montrer à M. de Brias, et qui me touchent.

— Quoi! madame, s'écria Sylvie en regardant Léona d'un œil égaré, vous étiez...

— Oui, madame, repartit Léona, j'étais là.

— Miséricorde du ciel! s'écria Sylvie d'une voix désolée, je suis perdue.

— Non, madame, dit Léona avec douceur.

Si j'avais voulu vous perdre, j'aurais amené ici M. de Champmortain.



« Ils étaient encore l'un près de l'autre, sur la même banquette. » — Page 19.

Sylvie parut ne pas l'entendre.

— Perdue... répéta-t-elle d'une voix presque éteinte, perdue, et par qui...

— Non, madame, sauvée, et par une femme à qui vous avez fait la plus sanglante injure.

Sylvie reprit toute sa fierté.

— C'est bien, madame, dit-elle avec un geste impérieux, dites tout à M. de Champmortain, il vous croira... il y est accoutumé... en voilà assez entre nous.

— Pas encore, madame, poursuivit Léona, vous m'avez outragée, et si les assiduités de M. de Champmortain en eussent été la cause, je ne vous l'eusse point pardonné.

Je trouve que celle qui donne des rendez-vous pareils à celui que je viens de voir, n'a guère le droit de blâmer personne; mais cette injure, je vous la pardonne, parce qu'elle vous a été inspirée par la passion sincère qui vous domine.

— Madame, j'attends votre dénonciation; mais je vous ai dit que j'ai assez de vos outrages.

Léona se contenait à grand'peine, cependant elle reprit d'un ton calme:

— J'ai subi les vôtres, madame; et si vous considérez mes paroles comme des outrages, vous devez, vous qui êtes dévote, comprendre mieux que jamais l'excellence de ce principe de votre religion, qui ordonne de ne pas faire aux autres ce qu'on ne voudrait pas qu'on vous fît.

Mais, madame, croyez-moi et écoutez-moi patiemment.

Je ne suis ici, ni pour une menace, ni pour une vengeance; je suis ici pour une justification. Vous avez accusé M. de Brias de rechercher mon amour; M. de Brias, madame, a mieux à faire que de poursuivre auprès d'une femme mariée une intrigue comme il en a eu tant, comme il en a encore; M. de Brias, madame, criblé de dettes, arrêté dans sa carrière, ne peut se sauver que par un riche mariage.

Il l'espère, il le cherche, et si vous avez remarqué en lui quelque froideur, elle ne vient que de la crainte où il est de voir lui échapper la main et la fortune de Mme de Monrion.

Depuis que Léona avait prononcé le mot mariage, Sylvie l'écoutait avec une curiosité avide et une inquiétude croissante.

— Mme de Monrion! répéta-t-elle d'une voix étouffée... Il veut épouser Mme de Monrion!

— Soyez-en sûre, et comme ma parole n'est peut-être pas pour vous un gage suffisant, je puis vous donner la preuve de ce que je vous dis.

— La preuve! dit Sylvie éperdue... la preuve!... vous l'avez?... Ah! donnez-la-moi, madame, donnez-la-moi... et je vous jure... Mais non, c'est impossible: vous haïssez Mme de Monrion, et vous me trompez.

— Je hais Mme de Monrion, mais je ne vous trompe pas.

— Eh bien! cette preuve... cette preuve!...

— Osez me suivre, madame, jusqu'à un rendez-vous que j'ai sollicité de M. de Brias pour lui parler de ses propres affaires, et cette preuve vous l'aurez.

Mme de Champmortain fit un pas pour suivre Léona; puis elle s'arrêta tout à coup: un combat cruel s'élevait entre sa colère et sa dignité; elle subissait à la fois, dans toute leur rigueur, la honte de sa position et les tortures de la jalousie et de l'incertitude.

Léona la contemplait avec une joie cruelle, pendant qu'elle se débattait avec désespoir entre ces horribles sentiments; enfin la passion l'emporta, et elle s'écria:

— Perdue pour perdue, j'aime mieux savoir la vérité!...

XI. — SECOND RENDEZ-VOUS.

Mme de Champmortain suivit Léona, qui la conduisit jusqu'à une allée sombre dans laquelle elle avait fait cacher sa voiture; elles y montèrent ensemble, et, sur un ordre de Léona, la voiture partit avec rapidité.

Sylvie, en proie au désespoir le plus effrayant, gardait un morne silence pendant que Léona lui glissait dans le cœur les plus indignes calomnies contre sa rivale. Sylvie, à vrai dire, ne l'entendait pas; elle mesurait l'abîme où elle était tombée.

En un jour le secret de cette passion qu'elle combattait de toutes les forces de son âme était arrivé, à la fois, dans les mains de celle qui pouvait lui ravir son amant, et dans les mains de celle qui lui avait enlevé son époux.

Mais dans cette âme jalouse et désolée, la honte d'être au pouvoir de Léona n'approchait point de la colère qu'elle éprouvait à la pensée d'être le jouet de sa rivale.

Léona connaissait trop bien le cœur des femmes, pour ne pas continuer ses calomnies, quoique Sylvie parût ne pas l'écouter. A ce moment, ce n'étaient que de vaines paroles; mais Léona savait quel retentissement elles auraient lorsque, plus tard, le souvenir en reviendrait à Mme de Champmortain.

Elles arrivèrent ainsi à l'endroit du rendez-vous pris par Léona.

Celle-ci aperçut de loin Brias qui se promenait avec activité. Les stores furent immédiatement baissés.

— Restez dans la voiture, dit Léona... Je me tiendrai assez près pour que vous puissiez tout entendre.

Elle fit arrêter, descendit, et fit un signe particulier au cocher qui la suivit pas à pas.

Brias arriva.

— Vous voyez que je suis exact, lui dit-il.

— Je ne le suis pas moins; l'heure n'est pas sonnée.

— Et maintenant, dit Brias, puis-je savoir à quoi je dois cet aimable empressement?

— A une chose de la plus haute importance pour vous et peut-être pour moi.

— S'il en est ainsi, fit Brias en baissant la voix, nous pourrions prendre une autre allée ou dire à votre cocher d'arrêter.

— Il a, d'une part, l'avantage impayable, reprit Léona, d'être sourd et muet, et de l'autre, c'est, aux yeux des gens qui peuvent nous rencontrer, un témoin assez respectable pour qu'on soit assuré qu'il ne se passera rien que de convenable dans notre entretien.

— Vous avez des prévoyances admirables, Léona; parlez donc, et dites-moi pourquoi vous m'avez accordé ce rendez-vous, à moi qui ai eu l'indignité de ne jamais en solliciter un de vous.

— C'est un manque de galanterie que je vous pardonne, repartit Léona légèrement.

Quand on a l'esprit bourrelé d'assignations, de commandements, de papiers timbrés de toute sorte, on ne pense guère qu'aux affaires sérieuses. J'ai à vous parler des vôtres.

Savez-vous ce que Montéclain est venu faire ici?

Cette question parut embarrasser Brias, qui jeta un regard de côté sur le taillis.

— Mais, répondit-il, il est venu dans ce pays pour y voir et y surveiller ses propriétés... Je le suppose.

— Non, M. de Montéclain y est venu pour Mme de Monrion.

— Lui? fit Brias en tressaillant; impossible! il me l'aurait dit.

— Il faut, reprit Léona, que je vous raconte à ce sujet une petite anecdote que vous ignorez peut-être.

Il y a de par le monde un certain M. Villon, un ex-commis de M. et Mme Thoré, maintenant propriétaire de leur ancienne maison de commerce.

Ce M. Villon, ex-adorateur de Mlle Julie Thoré, a gardé pour Mme de Monrion une sorte de culte passionné qui lui ferait faire les actes les plus extravagants pour empêcher son idole de devenir l'épouse d'un diplomate ruiné comme vous l'êtes, et, à ce que je dois croire, plus amoureux de la fortune de Mme de Monrion que de sa personne.

— Vous vous trompez, Léona; si beaucoup d'amour peut tenir lieu de beaucoup d'argent, je ne connais personne qui ait plus de droits que moi à la main de la comtesse.

— Comment! repartit Léona d'un ton railleur, vous l'aimez à ce point, et c'est à moi que vous le dites...

— J'oubliais que vous la haïssiez mortellement pour le nom qu'elle porte et pour celui que vous portez. Mais qu'importe mon amour, quel qu'il soit? il faudra peut-être renoncer à tous mes projets...

— Avez-vous reçu de Paris des nouvelles trop pressantes?

— Non, dit brusquement Brias.

— Serait-ce l'arrivée de Montéclain?

— Non... non, car, j'en suis sûr, Montéclain ne connaît pas la comtesse de Monrion.

— C'est vrai, mais il désire fort la connaître.

— Mais à quel propos?

— A propos de ce M. Villon dont je vous parlais tout à l'heure.

— Au fait, je l'avais oublié.

Eh bien! qu'y a-t-il de commun entre ce M. Villon et Montéclain?

— Le voici.

Il y a quelques mois, j'étais au bal de l'Opéra, assise sur une banquette du foyer, lorsque quelqu'un vint prendre place près de moi: c'était Montéclain, qui, selon son habitude, s'ennuyait là comme partout.

Nous sommes des ennemis trop sincères pour que j'essayasse de lui faire du mal au risque de le distraire. Je préférai le laisser à l'ennui de lui-même, et j'allais quitter la place, lorsque j'aperçus M. Villon. Je l'appelai, et le faïencier, qui, depuis une heure, promenait un regard quêteur et désolé sur tous ces visages de satin noir dont pas un ne se tournait vers lui, s'assit aussitôt près de moi.

Il y a entre Mme de Monrion et M. Villon des secrets...

— Que voulez-vous dire? s'écria vivement Brias, prétendez-vous calomnier la comtesse?

— Vous avez raison, je me suis mal exprimé; et j'aurais dû dire qu'il y avait eu des secrets entre Mlle Thoré et M. Villon.

— D'une façon comme de l'autre, c'est une calomnie contre la vertu la plus chaste, l'âme la plus noble que j'aie jamais rencontrée.

— Et qui la première, reprit Léona, vous a sans doute fait comprendre le véritable amour.

— Elle m'a fait, du moins, comprendre l'amour qui respecte l'objet de son culte.

Léona fut prise tout à coup d'un violent accès de toux: elle venait d'entendre sortir un sourd gémissement de la voiture.

Brias s'arrêta, car ce bruit l'avait aussi frappé.

Mais Léona reprit aussitôt :

— Que voulez-vous, mon cher Brias, chacun a ses distractions ; vous avez oublié tout à l'heure ma haine pour Mme de Monrion et vous m'avez avoué votre amour et votre admiration pour elle ; cet amour et cette admiration, je les ai oubliés à mon tour pour laisser parler ma haine ; nous sommes quittes...

Du reste, voulez-vous en rester là? vous ne paraissez pas en état d'écouter un bon avis...

— Vous pourriez y arriver plus vite...

— Oui, si vous ne m'interrompiez pas...

— Je vous écoute...

— Je vous disais que j'avais appelé M. Villon et qu'il était entre M. de Montéclain et moi.

J'usai alors de la liberté du masque pour dire tout ce que je savais au sujet du mariage de Mlle Julie Thoré, et je touchai si juste que le malheureux faïencier se mit dans la colère la plus furieuse et la plus ridicule.

Il me menaça, je crois, et, comme je lui riais au nez, il alla jusqu'à interpeller Montéclain, et à lui demander s'il n'était pas permis à un galant homme de corriger une femme qui se permettrait des propos indignes sur la plus chaste vertu, sur l'âme la plus noble...

Oui, vraiment, je crois qu'il se servit des mêmes termes que vous, Brias. C'est un des priviléges de l'amour qu'inspire cette dame de faire dire les mêmes niaiseries à ses adorateurs.

Malgré ses airs d'ennui, Montéclain nous avait attentivement écoutés.

A l'interpellation de M. Villon, il se contenta de hausser les épaules et de lui répondre avec la parfaite insolence dont il était doué :

— Vous êtes un sot de vous occuper de tout cela. Est-ce que vous n'avez pas reconnu Mme Léona Amab, autrefois Mme de Cambure?

A cette révélation, je crus que le faïencier allait me sauter à la gorge ; mais il se contint, et je le quittai en riant aux éclats, mais furieuse contre Montéclain qui m'arrachait ma victime.

Cependant, je ne les perdis pas de vue ; ils se mirent à causer ensemble.

Je fis quelques tours de foyer, ils continuaient à parler du ton le plus animé. Je restai plus de deux heures dans une loge, et lorsque je repassai dans le foyer ils étaient encore l'un près de l'autre, sur la même banquette.

Que de choses Montéclain a pu apprendre de Mme de Monrion dans cet entretien! Vous le connaissez, vous savez avec quel art il arrive à ses fins ...

— Lui, dit Brias ; je le crois fort indifférent à toutes ces intrigues, et fort innocent des projets que vous lui prêtez.

— N'en parlons plus, fit Léona. Ah ! vous croyez Montéclain un homme fort indifférent, fort innocent... Je le savais un esprit supérieur, mais je ne le croyais pas capable de persuader de sa nullité un diplomate de votre force.

— Tout cela est fort bien, dit Brias ; mais quel rapport y a-t-il entre cette rencontre au bal de l'Opéra et la présence de Montéclain dans ce pays ?

— C'est que Montéclain, qui ne dit rien à personne, qui ne connaît pas Mme de Monrion, qui ne s'en occupe pas, a écrit à...

Léona fut interrompue par l'apparition de Montéclain, qui lui dit en souriant :

— Comment! vous ouvrez mes lettres, madame!

Léona se remit avec une rapidité merveilleuse de la surprise qu'elle avait éprouvée, et lui répondit :

— Non, monsieur, non ; mais si vous tenez à ce que vos correspondances restent aussi secrètes que vos pensées, il ne faudrait pas confier vos lettres à un domestique maladroit, qui, au lieu de remettre à Mme Amab la lettre où vous la remerciez de son invitation, lui donne une lettre destinée à la poste et adressée à M. Louis Villon.

— Et cette lettre, madame ?

— Je n'en ai lu que l'adresse ; mais elle m'a suffi à apprendre que M. le marquis de Montéclain était en relations suivies avec M. Villon.

— Et qu'en concluez-vous, madame ?

— Je vous laisse le soin de tirer vous-même cette conclusion, messieurs ; le but que je voulais est atteint : c'était de prévenir tous ceux qui m'écoutent des véritables desseins de chacun.

Aussitôt elle salua, et, ouvrant elle-même la portière de sa voiture, elle y monta rapidement et referma plus rapidement encore.

— Je le comprends, son but, dit Brias : c'est de perdre Mme de Monrion.

— Brias ! s'écria Montéclain d'une voix altérée, les yeux fixés sur la voiture qui s'éloignait.

— Ou bien, continua Brias, de nous faire couper la gorge.

— Brias! dit encore Montéclain en lui montrant la voiture!

— A moins qu'elle ne veuille...

— Brias ! reprit Montéclain d'une voix terrible, Léona n'était pas seule dans sa voiture ; il y avait quelqu'un.

— Champmortain, peut-être, dit Brias effrayé.

— Non, c'était une femme.

— Une femme? mais laquelle ?

— Mme de Champmortain?

— Impossible, s'écria Brias en pâlissant.

— Je n'ai vu que son pied chaussé d'un brodequin de satin, et il n'y en a pas deux au monde d'aussi jolis et d'aussi menus, fût-ce ceux de Mme de Monrion, que je ne connais pas.

— Sylvie, Sylvie ! s'écriait Brias ; et elle a pu entendre ce que j'ai dit.

Mais c'est impossible ; mais il y a à peine une heure que je l'ai quittée furieuse contre Léona.

— Quand je vous disais hier que cette femme méditait quelque infamie... vous avez ri.

— Non... non... non... ce ne peut être Mme de Champmortain, reprit Brias. Comment? par quel art? par quelle surprise?...

— Je ne sais!... mais j'en suis sûr. Brias, vous ne m'avez pas tout dit.

— Sur l'honneur ! je ne vous ai rien caché.

— Vous le croyez ; mais vous ne savez donc pas qu'avec ce serpent, auprès duquel celui de la Genèse n'est qu'un apprenti, chaque mot, chaque intonation est un danger. Comment vous a-t-elle proposé ce rendez-vous?

— Mais tout simplement.

— Elle vous a donné cette heure et ce lieu tout d'abord.

— Attendez que je me rappelle... Non, elle m'a offert le matin, puis midi, puis deux heures.

— Je comprends, dit Montéclain avec colère, vous avez accepté toutes ces heures excepté une?

— C'est vrai.

— Et elle a dû vous promener par toute la forêt, jusqu'à quelque endroit que vous n'avez pas trouvé convenable?

— C'est cela... Vous me faites trembler, Montéclain.

— Savez-vous les mathématiques, Brias?

— Au diable la question !

— Répondez-moi : savez-vous pourquoi la ligne droite est le plus court chemin d'un endroit à un autre?

— Parce que cela est, voilà tout, dit Brias en haussant les épaules ; cela ne se prouve point.

— Erreur ! Brias ; c'est un de ces principes dont on prouve la vérité en montrant l'absurdité de tous ceux qui les entourent.

Quand un mathématicien a prouvé que toutes les lignes qu'on peut tracer à côté d'une ligne droite sont plus longues qu'elle, il lui reste acquis que celle-ci est la plus courte.

Or, quand Léona a trouvé que toutes les heures de la journée et tous les endroits de la forêt vous étaient indifférents, excepté une certaine heure et un certain endroit, il lui a été mathématiquement acquis que vous aviez un rendez-vous à cette heure et à cet endroit. *Ergo :* elle était à votre rendez-vous avec Mme de Champmortain.

— Mais, dans quel but?

— J'ignore ce que vous avez dit dans ce rendez-vous ; mais ne savez-vous pas que Léona ne peut faire accepter ses vices dans le monde que sous la protection des fautes des autres femmes?

Maintenant qu'elle a votre secret et celui de Mme de Champmortain, comprenez-vous quelle fatale puissance elle a sur elle et sur vous?

— Heureusement, s'écria Brias avec une sincérité qui fit sourire Montéclain, heureusement que Sylvie est innocente ; que jamais elle n'a oublié ses devoirs.

— Très-bien, Brias, lui dit Montéclain ; mais elle a été assez imprudente pour paraître tout à fait coupable ; elle est assez timorée pour le croire, et Dieu sait ce que Léona peut faire d'une pareille circonstance et d'une pareille disposition d'esprit.

— Il faut que je la voie, s'écria vivement Brias.

— Le voudra-t-elle? le pourrez-vous?

— Que faire alors?

— Elle tient Mme de Champmortain par vous... il faut tenir Léona par Champmortain.

— Eh! mon Dieu ! Sylvie sait la vérité, et l'abandon de son mari lui est devenu indifférent.

— Sans doute ; mais M. Amab ne le sait pas, et il est homme à tuer sa femme.

— Vous ne le connaissez pas, Montéclain : il tuerait Champmortain, mais il ne toucherait pas à Léona.

— Je crois que vous avez raison, dit Montéclain...

Mais, de par tous les diables, j'y songe... nous avons un auxiliaire impayable.

— Qui donc?

— Le colonel Thomas Rien.

— Comment cela ?

— A cheval, Brias ; il faut le voir avant qu'il n'aille ce soir chez Champmortain...

Venez, je vous expliquerai cela en route.

XII. — RÉSULTAT.

Champmortain, qui était allé faire sa visite accoutumée chez Léona pour avoir l'explication de sa froideur de la veille, venait de rentrer chez lui, fort dépité de ne l'avoir point rencontrée.

Il apprit que sa femme n'était pas revenue, et il allait se rendre chez M. de Montaleu, lorsqu'il vit arriver la voiture de Mme Amab. Il fut d'abord ravi que sa femme fût absente.

Champmortain croyait fermement que Sylvie avait envoyé à Léona l'invitation qu'il avait exigée. Mais il n'était pas sûr de l'accueil qu'elle ferait à Mme Amab. Il y a mille manières d'être de la dernière impertinence avec la plus exacte politesse, et les femmes s'y entendent merveilleusement.

Il se félicitait donc en pensant que cette première visite se passerait entre Léona, M. et Mme de Rudesgens et lui-même.

Les prétentions conquérantes de M. de Rudesgens lui étaient un garant de son amabilité, et la terrible histoire dont il avait menacé sa belle-mère l'assurait du bon accueil qu'elle ferait à Léona.

M. de Champmortain fut donc étrangement surpris de voir descendre de la voiture de Léona Mme de Champmortain elle-même; Sylvie était pâle et agitée; Léona, calme et triste.

Ces dames semblaient dans les meilleurs termes.

En ce moment, il se passa quelque chose d'étrange et cependant de fort naturel dans l'esprit de M. de Champmortain.

Poussé par Léona, dont l'ambition était, avant tout, de se faire admettre dans un monde qui jusque-là lui avait fermé ses portes, il avait exigé et obtenu une invitation pour elle à la fête qui se donnait au château de M. de Rudesgens.

Assurément, après cette victoire, il eût été fort mécontent si l'accueil fait à Léona eût assez clairement démenti l'invitation pour la rendre comme non avenue, et cependant il fut encore plus mécontent en voyant l'espèce d'intimité soudaine établie entre Sylvie et Mme Amab.

Le mari voulait, à la vérité, imposer sa maîtresse à sa femme, mais il allait encore moins à ce même mari que sa maîtresse devînt l'amie de la maison. Champmortain connaissait trop bien Léona pour ne pas savoir que ce ne pouvait être là une intimité convenable pour Sylvie.

Que Mme Amab se trouvât dans son salon, au milieu de cent autres femmes et dans le tumulte d'une fête, c'était là un fait de peu d'importance, et qui ne devait pas, dans ses projets, avoir d'autre suite. Il se repentit un moment de son succès.

Avant que Champmortain fût descendu dans le salon, où se trouvaient M. et Mme de Rudesgens, Sylvie avait présenté Léona à son père et à sa mère; elle avait raconté que, revenant à pied de chez M. de Montaleu, elle avait rencontré dans le bois Mme Amab qui venait pour lui faire une visite, et que cette dame s'étant arrêtée, elle avait accepté une place dans sa voiture.

Sylvie ajouta qu'elle était ravie de cette rencontre, qui lui avait donné lieu de mieux connaître et de mieux apprécier une charmante voisine.

Pendant que Sylvie parlait ainsi, M. de Rudesgens, pris à l'improviste dans sa robe de chambre de calemande, se confondait en excuses et en salutations, et Mme de Rudesgens se raidissait en révérences forcées, promenant un regard surpris et effaré de l'empressement de sa fille aux jubilations de M. de Rudesgens.

Champmortain entra dans le salon pendant que M. de Rudesgens s'esquivait pour aller réparer la désinvolture de sa toilette.

Jusqu'à ce moment, Mme de Rudesgens n'avait fait que saluer et se pincer les lèvres, mais elle fut obligée au sourire le plus gracieux, lorsque Léona lui dit :

— En vérité, madame, j'ai besoin que ce soit Mme de Champmortain qui me dise qu'elle me présente à sa mère pour que je le croie. J'aurais pensé sans cela qu'elle avait une sœur.

— Il est vrai, madame, que j'étais bien jeune quand j'ai épousé M. de Rudesgens, reprit la maman en minaudant.

Champmortain fut encore plus mécontent, il s'avança et salua Léona de l'air le plus froid et le plus cérémonieux.

Elle lui rendit son salut avec une modestie parfaite, et continuant de s'adresser à Mme de Rudesgens, elle lui dit :

— Madame, permettez-moi de ne point faire de phrases cérémonieuses vis-à-vis d'une femme d'un esprit aussi élevé que le vôtre, et laissez-moi vous dire bien franchement combien j'ai été heureuse et flattée de l'invitation que vous avez bien voulu m'adresser; car quoique cette invitation m'ait été faite au nom de Mme de Champmortain, je dois croire qu'elle a été soumise à l'approbation de sa mère.

— Sans doute, madame.

— Vous en doublez le prix, madame, et vous me montrez, dès le premier moment, la vérité de ce qui m'a été dit cent fois, qu'il était impossible d'allier plus de grâce et de bienveillance à plus de supériorité et de vertu.

Champmortain fut très-alarmé.

Il pensa que sa belle-mère allait comprendre que Léona se moquait d'elle; mais Champmortain ne savait pas encore combien est robuste la vanité humaine.

Ces flatteries à brûle-pourpoint, et qui semblaient devoir renverser Mme de Rudesgens, ne firent que la chatouiller agréablement. Elle sourit, minauda, et la conversation prit cette tournure vulgaire destinée à remplir une visite de dix minutes.

Léona se retira au bout de ce temps malgré les instances de Mme de Rudesgens. Les dames l'avaient reconduite jusqu'à la porte du salon; Champmortain voulut aller plus loin.

Léona l'arrêta en lui disant tout bas :

— A demain! soyez prudent.

Lorsqu'elle fut sortie, Champmortain regarda sa femme : elle était plongée dans de profondes réflexions.

Il s'adressa à sa belle-mère :

— Eh bien! madame, vous avez vu cette terrible personne que vous refusiez de recevoir... Qu'en pensez-vous?

— C'est, je crois, une fort bonne femme, dont on a dit beaucoup de mal, comme de toutes celles qui ont le malheur d'être belles, ajouta Mme de Rudesgens, en s'appliquant par un profond soupir la dernière partie de sa phrase.

— Elle passe pour avoir de l'esprit, dit Champmortain en souriant.

— De l'esprit, peut-être, fit Mme de Rudesgens, mais je lui crois du tact, du jugement... des appréciations justes...

— Et surtout, dit Sylvie d'un ton convaincu, des idées d'un ordre peu commun... c'est une femme extraordinaire.

— Avez-vous donc pu en juger en si peu d'instants? reprit Champmortain.

— Nous sommes restées plus d'une heure ensemble.

— Et que vous a-t-elle dit?

Sylvie regarda son mari d'un air plein de sarcasme, et lui répondit en quittant le salon :

— Vous seriez peut-être embarrassé, si je vous répétais ses confidences.

Champmortain ne sut que dire, et sa belle-mère allait probablement lui demander l'explication de cette phrase, lorsque M. de Rudesgens entra radieux en se frottant les mains et en se balançant de l'air le plus débauché.

— Vous venez trop tard, lui dit Mme de Rudesgens; la colombe est envolée...

— Bah! fit M. de Rudesgens en riant, très-bien! très-bien!

— Vous le prenez bien gaiement, monsieur.

— Eh! mais je n'ai pas lieu d'être triste.

— Vous êtes un vieux fou... lui dit en haussant les épaules Mme de Rudesgens. Du reste, Mme Amab n'est pas ce que vous pensez... c'est une femme de mérite, d'esprit..

— Je le crois...

— Et toutes vos galanteries n'arriveront qu'à vous rendre ridicule.

— Je vous prie de le croire, dit M. de Rudesgens en saluant ironiquement sa femme qui sortit.

Et tout aussitôt il se tourna vers Champmortain en s'écriant :

— Ah! Champmortain, le tour est excellent! J'avais été surpris en négligé, j'avais couru m'habiller et j'allais rentrer dans le salon, quand j'ai entendu les salutations d'adieu.

Vous ouvriez la porte du salon, je me suis jeté légèrement de côté, et à peine la porte était-elle refermée, que je me suis présenté aux regards de Mme Amab.

Je dois l'avouer, Champmortain, j'ai été mal pour vous. Je lui ai dit, je crois, que je lui demandais la permission de réparer l'incivilité de mon gendre, en lui offrant la main jusqu'à sa voiture; et quand elle a eu posé sa main dans la mienne, j'ai ma foi ajouté qu'il fallait être le dernier des maladroits pour céder une si belle main à qui que ce soit...

J'ai encore dit deux ou trois mots charmants, et Dieu me damne! je crois que je lui ai serré la main... car elle a rougi.

— Elle en est capable, dit Champortain avec humeur.

— Décidément, mon cher, elle est délicieuse; mais je vous laisse... Je veux être discret.

A ces mots, M. de Rudesgens tourna sur ses talons et alla promener son triomphe dans le parc.

— Ah çà! se dit Champmortain, elle les a tous ensorcelés.

Et il se retira plus mécontent que jamais du succès de Léona, après avoir été lui-même au-delà de toutes les convenances pour obtenir qu'on voulût bien la recevoir.

Maintenant nous allons abandonner ce récit pour faire connaître à nos lecteurs quelques lettres écrites par plusieurs des personnages de cette histoire.

Lettre du colonel Thomas Rien à madame Muller, à Cologne.

20 mai.

« Ma mère,

» Je vous ai déjà écrit hier, et je vous ai dit comment j'étais arrivé » dans ce pays. Je vous ai nommé tous ceux que j'y avais rencontrés » et ce que j'avais appris d'eux.

» Je n'ai point vu M. de Montaleu ni la fameuse Mme de Monrion.

» Je comptais les rencontrer chez M. de Champmortain, chez qui » je suis allé hier passer la soirée. Mais ils ne sont pas venus.

» J'avais eu le matin la visite de Montéclain et de Brias, visite qui » m'a fort étonné, et vous allez le comprendre.

» Après quelques paroles fort insignifiantes, Montéclain s'est écrié
» tout à coup :
» — Colonel, vous souvenez-vous de l'embuscade de Cherchell ?
» — Oui, pardieu ! lui dis-je ; et sans vous qui, de la pomme d'or
» de votre cravache, avez fendu la tête à l'Arabe qui me tenait au
» bout de son pistolet, probablement je faisais ma dernière campagne.
» — C'est cela, colonel, et vous vous rappelez qu'en ce moment
» vous m'avez dit en vous élançant au plus fort de la mêlée :
» — Mon tour viendra, j'espère.
» — Puisque vous me rappelez cela, dis-je à Montéclain, c'est que
» mon tour est venu.
» — Vous avez deviné.
» — De quoi s'agit-il?
» — D'une chose fort importante et dont le secret doit mourir ici.
» — J'attends.
» — Il s'agit de prier Mme Amab de se taire sur ce qu'elle a vu et
» entendu hier.
» Vous devez comprendre mon étonnement à ces paroles.
» — Je ne connais point Mme Amab, lui dis-je.
» — Je le crois.
» — Je l'ai vue hier pour la première fois....
» — Je le crois.
» Mais je regarderai comme un service éminent l'empressement que
» vous mettrez à lui adresser cette prière en votre nom, et surtout
» sans lui dire qu'elle vous a été suggérée par moi ou par Brias.
» — Mais quelle autorité voulez-vous qu'ait sur Mme Amab la prière
» d'un étranger?
» — Colonel, me répondit Montéclain, je ne discute point jusqu'où
» peut aller cette autorité ; mais j'y compte.
» — Monsieur de Montéclain, lui dis-je alors, ceci devient une plai-
santerie que je pourrais trouver de mauvais goût...
» Je vous répète que je ne connais pas Mme Amab, et que vous
voulez me faire jouer vis-à-vis d'elle un rôle fort déplacé.
» — Colonel, me répondit Montéclain avec son air sardonique, vous
» ne vous imaginez pas tout ce que vous pouvez ; de même qu'avant
» l'embuscade de Cherchell, je ne m'imaginais pas, moi, que je pusse
» sauver la vie d'un homme avec un coup de cravache. J'assénai le
» coup rudement... Voilà tout.
» Eh bien ! dites rudement, s'il le faut, à Mme Amab, que vous ne
» voulez pas qu'elle parle de ce qu'elle a vu et entendu hier, et je vous
» jure que vous réussirez comme j'ai réussi.
» — S'il ne s'agissait d'acquitter une dette, dis-je à Montéclain, je
» considérerais ceci tout autrement ; mais vous me sommez de ma pa-
» role ; soit : service pour service, je ferai ce que vous voudrez.
» — Merci, colonel, me dit Montéclain, nous serons quittes, et alors
» nous pourrons marcher chacun à notre but sans crainte ni ména-
» gements.
» Que veut dire ceci, ma mère?
» Cet homme me connaît donc? Il sait peut-être qui je suis... du
» moins il connaît mes relations avec Léona...
» Que dis-je, mes relations? je ne mentais pas lorsque je disais que
» je ne connaissais point Mme Amab, que c'était la première fois que
» je la voyais... il sait donc autre chose, il sait donc le lien mystérieux
» qui nous unit et qui nous enchaîne à la même vengeance?
» Aussitôt il s'éloigna avec Brias, qui pendant tout ce temps m'a-
» vait examiné comme une bête curieuse qu'il n'avait pas encore vue.
» Le jour de ma présentation chez Léona, nous avons évité d'échan-
» ger entre nous une seule parole en dehors de la conversation géné-
» rale ; j'avais remis à quelques jours à lui faire ma visite, pour que
» rien n'éveillât les soupçons.
» Je ne pus résister à l'inquiétude que m'avaient causée les paroles
» de Montéclain, je courus chez Léona...
» Elle rentrait, son mari était dans le salon et ne nous laissa seuls
» que durant quelques minutes. J'en profitai pour dire à Léona ce que
» m'avait demandé Montéclain.
» Elle m'expliqua à quoi s'appliquait cette recommandation, puis
» revenant à ce que j'attendais d'elle :
» — Cela vient-il de vous, Thomas? me fit-elle.
» — Qu'importe? lui dis-je, il le faut. C'est une dette que je paie.
» Elle n'eut pas de peine à deviner qui m'avait poussé à cette
» démarche et elle me répondit :
» — Eh bien donc ! je me tairai...
» Mais vous pouvez dire de ma part à Montéclain que c'est un niais,
» je n'avais aucune envie de me servir du secret de Mme de Champ-
» mortain ni contre elle, ni contre Brias. J'en ai tiré tout ce que je
» voulais.
» — Quand vous reverrai-je? lui dis-je.
» — A la fête de Mme de Champmortain.
» Son mari rentra, je me retirai.
» Le soir venu, j'allai voir les Rudesgens, et je compris ce que
» Léona n'avait pas eu le temps de m'expliquer. Elle a fait de Mme de
» Champmortain une ennemie implacable de cette Mme de Monrion,
» dont le nom remplit ici toutes les bouches.
» Mme de Champmortain n'a pas dit un seul mot contre elle ; mais
» comme M. de Rudesgens venait de se répandre en louanges sur
» Mme de Monrion, et qu'il en appelait au témoignage de sa fille, celle-
» ci s'est tournée vers Brias et lui a dit :
» C'est à vous de dire si cet éloge est mérité ; car je crois que vous
» la connaissez plus particulièrement qu'aucun de nous.
» Il y avait dans ces paroles, prononcées d'une voix légère et avec
» un charmant sourire, un fond de rage indicible.
» Brias a balbutié comme un sot.
» Quant à Montéclain, à qui j'ai dit que j'avais fait ce qu'il m'avait
» demandé, il a été d'un ridicule sublime. Il a fait la cour à Mme de
» Rudesgens avec une constance et un air de bonne foi qui faisaient
» pâmer la vieille en regards incroyables et en soupirs de l'autre monde.
» Puis il s'est amusé à taquiner M. de Rudesgens et à lui faire ra-
» conter ses bonnes fortunes, ce qui a amené entre le vieux marquis
» et sa femme une furieuse querelle dont il a ri comme un fou.
» Brias avait l'air d'un enfant en pénitence ; Champmortain s'en-
» nuyait et paraissait inquiet ; sa femme dévorait dans un morne si-
» lence sa jalousie et sa colère. Il n'y avait que Montéclain dont l'es-
» prit parût libre de tout souci.
» Quel est cet homme? que veut-il? où va-t-il? Je croyais le con-
» naître, parce que je savais ce que le monde en dit.
» Je voudrais interroger Léona à son sujet. Il faut attendre jusqu'à
» après-demain. Je le ferai.
» Je n'oublierai pas que vous m'avez recommandé de me laisser
» guider par elle. Je sais la tendresse que vous lui portez, et je ne veux
» rien vous en dire qui puisse vous blesser...
» Mais j'aurais voulu que celle dont vous avez élevé l'enfance eût
» mieux profité des conseils qu'a dû lui donner votre expérience et
» votre vertu. Mais je ne l'accuse ni ne la juge. Elle a eu à souffrir de
» la pauvreté et du mépris, elle se venge... N'est-ce pas aussi mon
» but?
» Je vous manderai ce qu'elle me dira de Montéclain...
» Elle doit le connaître. Ils sont en présence comme deux ennemis
» qui, sachant ce qu'ils valent l'un l'autre, craignent de s'attaquer.
» Nous verrons.
» Je ne puis vous répéter que ce qu'on m'avait dit de madame de
» Rudesgens.
» Cette femme a oublié son passé, et sans les preuves écrites que
» possède Léona, jamais on ne l'amènera à un aveu. Du reste, elle me
» paraît de bonne foi dans son hypocrisie. Elle a raison ; sa fidélité
» à monsieur de Rudesgens peut lui compter comme une vertu capable
» d'effacer tous les accidents possibles de sa jeunesse.
» Mais je reviens à ma visite.
» Pour vous dire tout ce qui s'est passé hier soir, je dois ajouter
» qu'après mille détours, et pendant que Montéclain tenait à lui l'atten-
» tion de tout le monde, Brias s'est approché de madame de Champ-
» mortain et lui a adressé quelques paroles de la voix la plus sup-
» pliante.
» — Je crois, lui a-t-elle répondu sèchement, que je deviens sourde ;
» veuillez parler plus haut ; je ne vous entends pas.
» L'imprudent Brias a murmuré avec désespoir le nom de Sylvie,
» que j'ai pu saisir.
» — Vous avez raison, a-t-elle dit en se levant : c'est l'heure de
» prendre le thé.
» Alors Brias, dépité, a voulu jouer l'indifférent ; il s'est mis à par-
» ler à tort et à travers, en disant les plus énormes folies. Mme de
» Champmortain eut la cruauté d'en rire avec nous.
» Le pauvre Brias n'y a pas résisté, et il est tombé dans le marasme.
» Vers onze heures et demie nous nous retirâmes, et je quittai ces
» messieurs à la porte du château. Montéclain n'avait pas cessé d'être
» d'une gaieté folle, et je l'entendis rire encore lorsque j'étais loin
» d'eux.
» Voilà où j'en suis.
» Après-demain je verrai sans doute M. de Montalen à la fête qui se
» prépare. Je l'observerai avant d'en arriver à la terrible explication
» qui doit avoir lieu entre nous.
» Je ne l'ai vu que dans cet entretien d'une heure que j'eus avec lui,
» il y a quinze ans, et qui décida de ma destinée. Il m'apparut alors
» comme un modèle d'ingratitude et de dureté...
» Cependant il passe pour un homme d'honneur et de probité sous
» tous les rapports... Ce n'est qu'un masque sans doute, et je dois le
» croire... Soyez tranquille, ma mère, je le lui arracherai.
» Tout à vous, et toujours.

» Votre fils,

» Thomas. »

XIII.

Arthur de Montéclain à M. Louis Villon.

23 Mai.

« Je vous l'ai dit, mon cher ami, l'horizon était chargé de lourdes
» vapeurs : de pâles éclairs les sillonnaient furtivement, de sourds

» murmures frémissaient dans l'air; nous vivions dans une atmosphère » électrique, les nerfs tendus, la respiration haletante; tout annonçait » l'orage, et l'orage a éclaté.

» C'a été par une soirée splendide.

» Le château de Rudesgens étincelait de bougies, les fleurs abon» daient, les parquets luisants étaient de vrais casse-cous; les damas » et les satins avaient été dépouillés de leur camisole de bazin, on » avait fait venir des livrées neuves de Paris; les argenteries massives » de Rudesgens miroitaient d'un éclat terne à côté des étincelantes » orfèvreries de Champmortain.

» Le beau-père était merveilleusement vêtu : habit bleu à boutons » d'or, pantalon noir, bas de soie blancs, souliers vernis, gilet blanc » et cravate noire à col rabattu. Il avait l'air d'un jeune lycéen qui a » dépouillé l'uniforme pour son premier costume de bal.

» La belle-mère, surexcitée par la furieuse élégance de son mari, » avait déployé une robe de satin rose retroussée de marabouts atta» chés par des agrafes de diamants.

» Cette robe, outrageusement décolletée, permettait à deux rivières » de diamants de se promener par sauts et par bonds sur les protubé» rances rocheuses et dans les profondes vallées de ses longues épaules » et de sa raide poitrine.

» Le tout était surmonté d'une auréole de marabouts judicieuse» ment plantée dans des épis, toujours de diamants, ce qui faisait res» sembler volontiers Mme de Rudesgens à l'un de ces vastes éventails » montés sur un manche de pierres précieuses, et dont se servent les » esclaves de l'Inde pour agiter l'air autour de quelque radja in» dolent.

» Champmortain eût été fort bien s'il n'avait eu la prétention de faire » croire qu'il a sa taille de vingt-cinq ans... L'abdomen horriblement » sanglé en paraissait d'autant plus respectable.

» Quant à Mme de Champmortain, elle était belle comme une femme » qui a le bonheur de l'être, qui veut l'être et qui sait l'être. Elle » s'était contentée d'une robe blanche de mousseline de l'Inde, avec » une demi-douzaine de fleurs naturelles artistement semées dans ses » cheveux.

» Ce peu de parure était si bien ajusté, si bien venu, si librement » porté, que je ne serais pas éloigné de penser que Léona eût passé » par cette toilette, comme elle a passé par ce cœur, car l'infortunée » Sylvie paraissait heureuse et gaie.

» C'est que Léona est un terrible maître, et Champmortain pourra » bien payer les frais d'éducation de sa femme.

» J'étais assez curieux de voir toutes les entrées; je suis arrivé » d'assez bonne heure pour n'être précédé que par une trentaine d'in» vités, qui, venus de cinq à six lieues à la ronde, s'étaient imaginé » sans doute qu'ils n'arriveraient jamais assez tôt.

» J'ai eu à subir quelques souvenirs du passé : j'ai retrouvé là d'an» ciens amis de mon père qui m'avaient vu naître, et qui m'ont raconté » les maussades gentillesses de mes premiers ans; j'ai trouvé là aussi » des petites filles que j'avais fait danser sur mes genoux il y a quel» que quinze ans, et qui sont devenues de gaillardes demoiselles très » en appétit de mariage, *maturæ viro*, comme dit le latin. Cela m'a » horriblement vieilli.

» J'ai trente-deux ans, mon cher Villon, et je ne suis rien, et cela » grâce à ce vieux sauvage de Montaleu, qui rachète en morale prê» chée l'immoralité pratique de sa jeunesse, qui fait de l'enthousiasme » pour la vertu et de la sévérité pour le vice, après avoir chaudement » cultivé le vice et écorné les angles aigus de la vertu; comédien vul» gaire dont les folies de jeunesse avaient été assez lestement trous» sées pour ne pas croire qu'elles finiraient en capucinades.

» Mais vous avez pour lui l'estime la plus profonde; il est le ciel » protecteur de l'étoile vers laquelle tendent sans cesse les rayons de » vos yeux. Je vous ai promis de le respecter, et surtout de veiller » sur votre étoile.

» J'abandonne donc ma haine légitime et je continue mon récit.

» Je m'arrachai aux souvenirs des pères et aux espérances des pe» tites filles, et je me cachai dans l'angle d'une croisée et derrière un » vaste rideau. De cette façon je planais sur la cour où défilaient les » voitures des invités, et j'espionnais dans le salon.

» Durant une heure je n'eus d'autre distraction que de voir débar» quer les toilettes les plus outrecuidantes sortant des véhicules les » plus extravagants.

» Toutes les carrioles, toutes les guimbardes du pays avaient été » mises en réquisition, de même que les chevaux de labour et ceux » des moulins environnants. Je ne vous parlerai pas des calèches dont » les soupentes étaient restaurées à force de cordes, et dont les gla» ces absentes étaient remplacées par des pans de rideaux de couleurs » diverses.

» Je passe sous silence deux caisses de cabriolet assujéties sur des » trains de berline; je ne m'arrête point sur deux coupés, dont la » partie supérieure avait été remplacée par une tente en coutil.

» Tous ces ingénieux subterfuges de l'industrie nivernoise m'étaient » connus, et eussent fatigué mon imagination, si je n'avais été ré» compensé de mon attention par l'arrivée d'un fort beau gaillard » empaqueté dans un sarrau de toile grise, dans un pantalon à pied de » toile grise, et le chef couvert d'une casquette de toile grise. Ce » paquet gris et crotté était monté sur un long cheval; il en a jeté » les rênes à un petit drôle en haillons qui l'a suivi dans le coin de » la cour.

» Là, et en un tour de main, il a dépouillé le pantalon, le sarrau, » la casquette, et est sorti de son enveloppe grise, pimpant, leste, » blanc, propre, brossé, comme un marié; il a secoué sa chevelure » dont il avait comprimé la frisure sous sa casquette, pour ne pas » l'abandonner au coup de vent de sa course rapide; il a tiré de sa » poche des gants jaunes, il a fait descendre jusqu'à la main le cha» peau Gibus qu'il avait glissé dans le dos de son habit, et il a monté » le perron d'un air beaucoup plus dandy que Brias, qui venait de » descendre de son coupé, la tête basse et le front de mauvaise hu» meur.

» Brias, qui ne manque pas d'esprit, n'a pas le moindre tact.

» Dans la position où il est, on peut être tranquille, on peut être » désespéré, on peut être ravi, mais on n'est pas de mauvaise hu» meur; cela est trop naturel.

» Madame de Champmortain vaut bien la peine qu'il joue une petite » comédie pour elle. Brias prétend qu'elle n'y croirait pas. Tant mieux, » les femmes vous savent toujours quelque gré du mal qu'on se donne » pour les tromper.

» J'épiai l'entrée de Brias dans le salon : il fut reçu, comme tout » le monde, par Sylvie. Il en pâlit. Elle a dû avoir un véritable » moment de bonheur.

» Il chercha quelqu'un des yeux, et tomba sur le seigneur Annibal » de Rudesgens, qui l'entraîna de mon côté pour lui parler de la belle » Mme Amab.

» Je repris mon observation extérieure au bruit foudroyant que » faisait une énorme diligence avec coupé, intérieur, rotonde, impé» riale, etc., le tout traîné par six chevaux de poste. Il en descendit » un tout petit jeune homme qui cria ses ordres aux postillons de la » voix la plus discordante.

» Je le reconnus pour le fils d'un apothicaire qui a heureusement » appliqué la manique au métier de M. Fleurant, et qui est le princi» pal actionnaire d'une entreprise de messageries.

» Il continuait à jeter ses ordres aux automédons de monsieur son » père, lorsqu'il fut rasé comme une borne par un délicieux équipage » qui coupa tous les autres avec cette rapidité insolente qui n'appar» tient qu'à des chevaux de prix et à des laquais de parvenu ou de » femme douteuse.

» Le double droit du laquais à cette impertinence était justifié : » c'était l'équipage de M. et Mme Amab.

» L'entrée de Léona dans le salon fut excellente : elle était belle, » elle était calme, elle était modeste; elle se montra heureuse et em» barrassée de l'accueil transcendant qu'on lui faisait, elle accepta en » baissant les yeux la place réservée que Mme de Champmortain lui » offrit près d'elle.

» Le vieux Rudesgens trépignait d'aise; elle eut l'air de le décou» vrir d'un regard et de le saluer avec une finesse qui semblait rap» peler une rencontre passée.

» Brias, qui n'avait pu se décrocher des confidences de l'antique Cu» pidon, fut obligé de s'incliner devant ce salut adroitement partagé. » C'était une lâcheté de le faire, c'était surtout une sottise de le faire » disgracieusement.

» Je n'avais plus d'yeux que pour Léona, et je suivais avec une ex» trême attention ses regards qu'elle promenait timidement et autour » d'elle.

» Cela me mena à découvrir à l'angle d'une porte le majuscule Hector » de Montaleu, bridé dans une cravate de satin blanc épinglée de dia» mants : il était abominable. Quand on rencontre ce vaste individu, avec » ses longues guêtres de cuir, sa veste de velours, sa casquette fauve, » son fouet, sa gibecière et tout son attirail de chiens, il a une sorte » de beauté forestière qui vous fait croire qu'avec un peu de tenue » cela ferait encore un beau cavalier dans un salon.

» Mais l'habit le dépoétise. Il était à peindre pour une enseigne du » Bœuf à la Mode.

» Il n'en est pas de même du colonel Thomas Rien, qui était à deux » pas de lui : sa haute et fine taille était admirablement dessinée par » un habit noir exactement boutonné jusqu'à sa cravate blanche sur » laquelle se dessinait un étroit liseré de son ruban de commandeur.

» Puisque vous prétendez le savoir, mon cher Villon, je ne veux » pas vous contredire.

» Je veux bien que le colonel Thomas soit le fils d'une bonne Alle» mande à moitié illuminée, c'est-à-dire aux trois quarts folle, et qui » vit retirée dans un couvent de Cologne.

» Que cette excellente Mme Muller, qui est aussi la marraine de » Léona, soit la mère dudit colonel, je n'y contredis point; mais, de » par tous les diables ou de par tous les saints, il y a du sang de » pure race dans cet homme : il a le nez arqué de l'aigle et a une » grâce incroyable dans les lèvres; et lorsqu'il abrite, sous ses blonds » et épais sourcils, son œil fauve et bleu, il en sort des tonnerres et » des éclairs.

» Il y a du Jupiter dans la naissance de ce garçon-là, et feu M. Mul» ler, qui n'a jamais existé, vous pouvez m'en croire, est un Amphi» tryon imaginaire, je vous l'atteste; je dis mieux, j'en suis sûr, et je

» vous dirai un jour le nom auquel a droit celui qui a choisi ce nom
» de Rien comme un défi jeté à la fortune.
» Quoi qu'il en soit, l'assemblée était déjà devenue assez nombreuse
» pour que l'on commençât à être mal à l'aise dans le grand salon.
» Mme de Champmortain, avec une affectation incroyable, y entas-
» sait, cependant, femmes sur femmes, au mépris des toilettes les plus
» exquises; l'orchestre avait déjà grincé quatre ou cinq préludes; mais
» Mme de Champmortain n'y voulait rien entendre, et, au lieu de don-
» ner le signal, elle venait reprendre sa place auprès de Mme Amab,
» qu'elle comblait de la façon la plus ridicule...
» A propos, j'oubliais M. Amab : il était tombé en partage à Champ-
» mortain, qui s'en dépêtra sur Montaleu, qui le planta là tout net...
» Il était dans un des salons secondaires, lorsque tout à coup la
» porte se désencombre, et je vois entrer une fée.
» Villon, mon ami, vous m'avez dit un jour :
» — Je l'aimerai toute ma vie sans espoir, car maintenant la distance
» qui nous sépare est infranchissable; mais s'il arrivait qu'il fallût
» donner ma fortune et ma vie pour lui sauver un chagrin, je ne croi-
» rais pas avoir tout à fait perdu mon temps sur cette terre. »
» Vous m'avez dit cela, et sachant qu'elle devait venir dans ce pays
» où je suis venu, vous avez ajouté :
» — Veillez sur elle, protégez-la, et si quelque danger la menaçait,
» avertissez-moi, et je serai près d'elle pour la sauver.
» Vous m'avez dit tout cela, Villon; et quoiqu'il y ait entre moi et
» *elle* un secret que vous savez et qu'elle ignore, un secret qui m'a
» fort prévenu en sa faveur, je l'avoue, si je ne vous ai pas ri au nez,
» c'est que j'ai pitié des fous.
» Eh bien! Villon, s'il y a un fou entre nous deux, ce n'est pas
» vous, c'est moi.
» Je l'ai vue, Villon, belle, candide, majestueuse, naïve, pure image
» des anges par sa beauté, et vêtue comme une duchesse. Quand les
» rayons de ses yeux ont fait pâlir toutes les bougies pour inonder
» le salon d'une lumière céleste, quand j'ai vu frémir ses lèvres pur-
» purines, rose qui sourit et qui parle, quand j'ai aperçu cette blanche
» épaule, ces bras aux contours amoureux et dont nul ne connaît
» l'étreinte; cette main d'enfant, cette taille qui doit plier et bondir
» comme une épée d'acier... Villon, Villon, je suis demeuré ébloui,
» anéanti, confus.
» Je me suis méprisé... et je vous ai trouvé bien insolent. Quoi!
» vous l'aimez, Villon? Sur mon âme, je ne l'oserais pas.
» Non, de par toutes les belles dames que j'ai honorées de mes hom-
» mages, je ne l'aimerai pas.
» Mais si je l'aimais, cette femme, je me ferais son esclave, son la-
» quais, je l'adorerais à deux genoux sur des pointes d'acier, je vou-
» drais la poser sur un trône, sur un autel, ou plutôt, je l'enfermerais
» dans un donjon, je monterais la garde à sa porte, je la maltraite-
» rais, je la tuerais, si je la croyais capable d'avoir un regard pour un
» autre que moi.
» Non, rassurez-vous, Villon, je ne l'aimerai pas, je n'ai aucune en-
» vie de devenir stupide et ridicule.
» Ce n'est pas certes que je veuille dire cela de vous. Votre nature
» peut supporter de pareilles amours, tant mieux.
» Quant à moi, je suis trop colère et trop impérieux pour accepter
» un pareil pouvoir. Je suis surtout trop égoïste. Si j'aimais votre
» étoile, votre sainte vierge, votre Julie, je ne m'appartiendrais plus.
» Car enfin il faut en finir avec toutes ces métaphores indigentes,
» qui ne disent rien de ce que j'ai éprouvé...
» C'était Julie, c'était la comtesse de Monrion. L'auréole lumineuse
» qui l'entourait était si éblouissante que j'y pus à peine distinguer la
» figure de M. de Montaleu qui lui donnait le bras. Cet exécrable vieil-
» lard a pu passer sous mes yeux sans m'agacer de l'envie de lui briser
» la tête, grâce à la protection de cette blanche fille mariée.
» C'est une véritable fée.
» Vous vous demanderez comment j'ai pu voir tant de choses, dé-
» couvrir tant de perfections dans le court espace de temps qu'une
» femme met à entrer dans un salon. C'est que ce court espace de
» temps a été prolongé de la façon la plus insultante.
» Mme de Monrion, arrivée à l'entrée de ces deux demi-cercles de
» femmes qui la dévoraient des yeux, chercha du regard la maîtresse
» de la maison. Celle-ci était près de Léona, et trop maladroitement
» penchée vers elle pour qu'il ne fût pas évident qu'elle ne voulait
» point voir Mme de Monrion.
» Julie finit par apercevoir Mme de Champmortain, et s'avança vers elle.
» M. de Montaleu l'arrêta en reconnaissant Léona. Il espérait sans
» doute que Mme de Champmortain, en les apercevant et en venant au
» devant d'eux, leur épargnerait le déplaisir de se trouver face à face
» avec Mme Amab.
» Mme de Champmortain fut implacable; elle s'obstina à rester at-
» tentivement penchée vers Léona et à ne voir ni M. de Montaleu, ni
» Mme de Monrion.

» Cependant ce petit temps d'arrêt, au milieu du vide que faisaient
» deux grands arcs de fauteuils hérissés de femmes, cette hésitation
» avait été remarquée. Mme de Monrion resta calme, mais M. de Mon-
» taleu, retroussant sa cravate, fit un pas pour se retirer.
» Quelques voix discrètes appelèrent Mme de Champmortain, comme
» pour l'éveiller de l'attention trop profonde qu'elle prêtait à Léona;
» sa voisine même la poussa du coude : elle resta impassible.
» Cela allait devenir tout à fait scandaleux, lorsque M. de Rudes-
» gens, soit qu'il devinât l'intention incroyable de sa fille, soit qu'il
» crût à une distraction réelle, traversa vivement le salon, prit la
» main de Julie, et la conduisit près de Mme de Champmortain, en di-
» sant assez haut :
» — Ma fille, voilà Mme de Monrion qui vous attend depuis trop
» longtemps.
» Le vieil Amadis, avec ses ridicules prétentions, a eu plus d'esprit
» et de savoir-vivre que ce butor de Champmortain, qui voyait tout
» cela et qui crevait dans son pantalon en essuyant d'une main trem-
» blante la sueur pâle et froide qui l'inondait.
» Mme de Champmortain ainsi interpellée se retourna négligemment,
» se leva le plus lentement qu'elle put, salua le moins possible, et je-
» tant un regard distrait autour d'elle, chanta d'une voix traînante
» l'accueil suivant :
» — Comment venez-vous si tard, madame?
» Nous n'avons plus de place dans le grand salon; il faut absolu-
» ment que je vous cache dans ce petit coin là-bas.
» Elle prit le bras de Julie et la conduisit jusqu'à la porte, où elle
» rencontra sa mère qu'elle chargea du soin de placer la comtesse dans
» un premier salon où il n'y avait encore que des hommes.
» M. de Rudesgens s'était emparé de M. de Montaleu, qui ne vit
» point ce dernier trait d'impertinence.
» Il y avait autour de ce salon plusieurs figures plus ou moins affec-
» tées de cette scène : d'abord, comme je vous l'ai dit, Champmortain,
» qui suait et crevait ses gants, tant il serrait les poings; Brias ensuite,
» qui avait l'air ahuri et hébêté d'un homme ivre; puis M. Amab,
» dont la pâleur avait tourné au vert, et dont j'entrevoyais la tête sous
» le bras d'Hector de Montaleu, dont le visage pourpre s'allumait de
» convoitise pour la belle Julie sur sa cravate blanche.
» Quant au colonel Thomas Rien, il semblait qu'il n'eût que des
» yeux dans le visage, tant il les ouvrait d'une façon foudroyante pour
» contempler la belle des belles.
» Léona est toujours un grand maître dans les petites choses; elle
» avait considéré Mme de Monrion avec un sourire charmé, et s'était
» retournée vers son autre voisine pour lui dire d'une voix flûtée :
» — Voilà une bien belle personne.

XIV. — SUITE.

» Les voitures se pressaient dans la cour, mais tout mon monde
» était arrivé, et je sortis de derrière mon rideau au moment où le
» regard quêteur de Léona semblait chercher quelqu'un
» J'allai droit à elle et je lui dis :
» — Me voilà.
» — L'avez-vous vue? me dit-elle, sans nier que ce fût moi qu'elle
» cherchât.
» — Oui, lui répondis-je, sans lui demander de qui elle me parlait
» — Avez-vous pardonné à M. de Montaleu?
» — Non.
» — Où allez-vous?
» — Je vais la regarder.
» — En êtes-vous là de commencer vos attaques par des œillades
» obstinées, pareilles à celles que me lance ce petit bonhomme qui
» arrive à la ceinture de Montaleu?
» — Il est fort gentil, lui dis-je; c'est le fils de mon apothicaire.
» — Je vous conseille de le présenter à la fille de votre faïencier.
» — Il faudrait d'abord que je fusse présenté moi-même.
» — Vous pourriez prier mon mari de vous rendre ce bon office.
» — S'il l'osait, vous ne lui pardonneriez pas; j'aime mieux le de-
» mander à Brias.
» — S'il l'osait, Sylvie serait capable de lui pardonner.
» — Je ne le soumettrai pas à une si terrible chance de pardon, et
» je ne me ferai pas présenter; je me contenterai de la regarder.
» — Pourquoi faire?
» — Pour la voir.
» — C'est donc un plaisir bien extraordinaire?
» — C'est la première fois que je le comprends.
» — Vous n'avez donc rien vu d'aussi beau?
» — Rien.
» — Pour être méchant, vous devenez impoli.
» — Et pour que vous ne suiviez pas mon exemple, je vous laisse.
» Je n'étais pas fâché d'avoir jeté ce premier grain de poivre sur le
» triomphe de Léona. Si elle exècre la vertu et la bonne renommée
» de Mme de Monrion, elle ne déteste pas moins sa beauté.
» J'étais sûr de faire éclater un peu plus rapidement les mauvaises
» intentions préméditées contre l'ange aux ailes coupées qui ne peut
» s'en retourner au ciel, et j'allai continuer mon rôle d'examinateur.

» Quand j'arrivai dans le second salon, Julie était seule entre trois » ou quatre grandes filles montées en graine, qui se tordaient les yeux » pour la voir sans la regarder. Elle souffrait visiblement, et ses yeux » cherchaient partout un protecteur.

» Il y avait, dans l'autre salon, Champmortain, le maître de la mai- » son, Brias qui la connaît, Amab qu'elle a aimé, et que je m'atten- » dais à voir venir près d'elle; pas un ne démarra de la portée du » regard de la Léona.

» Le colonel Thomas m'avait seul suivi dans le petit salon où se » trouvait la belle abandonnée. Il la regardait étrangement, je vous » le jure. Était-ce de la haine, de l'admiration ou de l'amour?...

» Je ne puis vous le dire, mais ses yeux lançaient des rayons chan- » geants qui firent peur » à Julie quand elle les » rencontra. Il en ré- » sulta qu'elle se tour- » na de mon côté.

» Probablement, je » jouais sans m'en dou- » ter le même jeu que » le colonel, car elle » parut également bles- » sée de mon attention.

» Heureusement pour » moi, le signal de la » danse fut donné. Il » fallut de toute néces- » sité qu'un certain » nombre de danseurs » passât dans le se- » cond salon. Mme de » Champmortain donna » l'exemple.

» Il y avait huit jours » que cette première » contredanse avait été » promise à Brias, qui » avait eu l'esprit de » la demander devant » nous tous. Il s'en » souvint, mais Mme de » Champmortain lui » passa sous le nez » avec le grand paquet » de toile grise dont je » vous ai parlé; c'est » un certain baron de » la Trottière, qui passe » pour avoir conquis » les faveurs d'une can- » tatrice à roulades » d'Issoudun, et qu'on » dit de première force » sur l'épée.

» Ceci réveilla Brias » de son anéantisse- » ment, je vis le mo- » ment où il allait sau- » ter à la gorge du » grand baron.

» Je l'arrêtai à temps » et je lui dis :

» — Pas de sottises... » Un moment de cou- » rage, invitez Mme de » Monrion.

» Brias m'obéit en » désespéré, et, comme » tous les esprits fai- » bles, il poussa les choses à l'extrême, et alla tout droit se placer en » face de Mme de Champmortain.

» O mon cher Villon! il a fallu qu'en ce moment Dieu couvrit Julie » et Brias du même bouclier de diamant dont il protégea les jours du » vieux comte de Toulouse, dans les champs de la Palestine, pour » que tous deux ne tombassent perforés, brûlés, écrasés du regard » que leur lança la blonde Sylvie.

» Je ne sais quel parti allait prendre l'exaspération où je voyais » Mme de Champmortain, lorsque Léona parut conduite par ce goujat » d'Hector.

» A cet aspect, et comme si cette femme portait autour d'elle une » atmosphère de mauvaises pensées, une soudaine inspiration arriva » à Sylvie : elle fit signe à Léona de prendre place en face d'elle, et » jeta insolemment ces mots à Julie :

» — Pardon, madame, voilà le vis-à-vis que j'attendais.

» Brias resta atterré; Hector ne s'aperçut de rien; Mme de Monrion » tomba presque évanouie sur un fauteuil qui se trouva derrière » elle.

» Champmortain, qui avait vu le coup de théâtre, voulut s'appro- » cher, mais il fut cloué à sa place par un regard de Léona. Le colonel, » qui avait tout examiné, se retira d'un air mécontent.

» Brias éperdu ne savait que dire à Mme de Monrion, si ce n'est » qu'il était désolé et qu'il allait trouver un autre vis-à-vis.

» Un moment je fus tenté de cueillir pour la contredanse une de » ces giroflées montées et oubliées sur les banquettes, pour venir en » aide à Brias et à Mme de Monrion; mais toute la douleur et tout » l'effroi qui se peignaient sur ce beau visage ne purent me déci- » der à paraître faire quelque chose pour quelqu'un qui intéresse le » vénérable Montaleu.

» Il venait d'entrer, » fier de sa vertu, de » sa bonne renommée, » de sa pairie, de lui- » même; son aspect, » vénérablement fat, » refoula toute pitié au » fond de mon âme; je » laissai Brias à ses » fureurs et Julie à son » humiliation.

» Enfin elle aperçut » M. de Montaleu, se » glissa jusqu'à lui et » l'entraîna dans une » antichambre.

» Je me faufilai aux » alentours.

» Le vieux Montaleu » ne voulait point croire » ce que lui disait Julie. » Elle pleurait cepen- » dant, la veuve imma- » culée, la blanche Val- » kyrie, la Vénus chas- » te, elle pleurait, et le » cuir verni qui couvre » le cœur du vertueux » Montaleu faisait glis- » ser sur lui ces larmes » saintes et sincères » comme les gouttes de » rosée sur une armure » de fer-blanc.

» Dieu me damne, » Villon! Si ces perles » qui bordaient lumi- » neusement les longs » cils de la blonde fée, » et qui, se détachant » une à une, faisaient » sur cet angélique » visage, deux ruis- » seaux bien autrement » précieux et éblouis- » sants que les rivières » de diamants qui se » cahotaient sur le cou » de la Rudesgens; si » ces larmes m'eussent » parlé à moi, soit » comme frère, soit » comme époux ou » amant, j'atteste le ciel » que je fusse rentré » dans ce bal comme » un homme ivre, que je me fusse jeté à travers cette insolente » contredanse, pour y souffleter Champmortain, Brias, le colonel, et » le grand sarrau gris, et M. Amab, et tous les hommes qui eussent » élevé la voix, non-seulement pour venger cette blonde enfant qui » pleurait, mais pour oublier qu'il y avait là deux femmes, dont l'une » méritait d'être fouettée publiquement et l'autre d'être mise au régime » pénitentiaire.



Hector de Montaleu, avec ses longues guêtres de cuir, sa veste de velours et tout son attirail. — Page 22.

» Mais je ne connais pas Mme de Monrion. Je ne veux pas la con- » naître, et je la laissai sous l'aile déplumée de son noble pair.

» Savez-vous, Villon, ce que ce vénérable objet de votre culte trouva » de mieux à répondre à cette triste désolation?

» — Personne ici, dit-il, n'aurait osé me faire une pareille insulte.

» Le malheureux! mais s'il n'avait été sous la protection de celle » qu'il s'est donné la mission de protéger, je lui aurais cloué l'insulte » au front, pour lui apprendre à avoir plus de pitié et de dignité.

» Comment se fait-il, Villon, que parmi tous ces hommes, un seul

» ait eu un bon mouvement pour Julie, et que ce soit le vieux Rudesgens, le ridicule incarné? C'est qu'au fond de cette vieille bonbonnière en peau de citron racornie, il y a un cœur de père... c'est que Rudesgens a une fille. Un père, si bête qu'il soit, a un sens de plus que les autres hommes.

» Cependant il fallait en finir.

» M. de Montaleu prétendit qu'il allait avoir une explication qui montrerait à Julie qu'elle s'était complétement trompée sur les intentions de Mme de Champmortain. Il envoya un laquais prier tout bas M. et Mme de Rudesgens, ou M. de Champmortain, ou au besoin Mme de Champmortain elle-même, de vouloir bien venir lui parler. Mais M. de Rudesgens était pris dans un whist, Mme de Rudesgens dansait, on n'avait pu découvrir Champmortain, et Mme de Champmortain priait qu'on voulût bien l'attendre un instant.

» Brias entra au moment même. Il fut très-troublé de la rencontre, et me demanda.

» — Pardon, lui dit M. de Montaleu, vous donniez le bras à Mme de Monrion lorsqu'elle a été obligée de se retirer de la contredanse; dites-lui, je vous prie, que Mme de Champmortain n'avait aucune intention malveillante, lorsqu'elle s'est trouvée forcée de remplir un engagement pris sans doute antérieurement.

» Brias baissa les yeux sans répondre.

» — Pensez-vous donc, monsieur, dit M. de Montaleu, que Mme de Champmortain eût l'intention d'insulter ma nièce?

» — Que dites-vous là, mon ami? dit Sylvie qui entra en ce moment.

» Je pensais au contraire être fort agréable à la reine des beautés, à votre divine nièce, en lui donnant la possibilité de causer plus particulièrement avec M. de Brias.

» Julie adressa à Mme de Champmortain un simple :

» — Oh, madame!

» Ce mot a été dit avec une éloquence de regard qui me prouve que Julie en sait plus que personne.



— Cette jeune femme remettait à une paysanne du hameau un bel enfant nouveau-né de deux jours.
— Page 28.

» — C'est au moins là un amour permis, je le sais, répondit Mme de Champmortain, et dont un prochain mariage légitimera, je l'espère, les imprudences. Quant à moi, j'ai voulu faire quelque chose pour le hâter; je suis désolée d'avoir si mal réussi.

» M. de Montaleu, qui, en sa qualité d'homme *sapiens et fortis*, ne sait jamais rien, semblait chercher l'explication de ces paroles aux angles de tous les murs.

» Mme de Monrion regarda Sylvie avec une pitié si touchante que j'en fus ému.

» — Oh! madame, lui dit-elle, en quelles mains êtes-vous tombée!

» Elle croyait avoir tout deviné, tout compris, et elle avait pitié de la folle jalousie de Sylvie.

» M. de Montaleu prit la main de sa nièce, et parlant haut à un domestique qu'il appela : — Ma voiture, et vous direz à M. de Champmortain que j'espère le voir demain matin.

» Il sortit sur cette bravade surannée.

» Sylvie eut un moment d'hésitation, et peut-être eût-elle dit à M. de Montaleu une parole qui eût amené une plus convenable explication, si ce damné Brias, qui est le diplomate le plus malencontreux que je connaisse, ne se fût avisé de dire à Mme de Champmortain :

» — Ah! madame, je sais quelle main perfide vous a poussée à insulter la plus pure vertu; mais je vous jure que je l'en punirai.

» Ceci ranima toutes les fureurs jalouses de Mme de Champmortain.

» — C'est votre devoir de futur, lui dit Sylvie.

» Je croyais les péripéties du drame épuisées, lorsque tout à coup le gros Hector de Montaleu, portant haut comme un cheval de carrosse, entre et s'écrie avec une légèreté écrasante : — Le futur de qui?

» — Mais, de votre belle cousine, de Mme de Monrion.

» Hector, qui faisait semblant de vouloir faire plusieurs bouchées d'une glace, faillit n'en faire qu'une de Brias; mais la présence de Mme de Champmortain l'arrêta d'abord.

» Cependant il ne put attendre qu'elle fût tout à fait partie pour s'approcher de Brias, et lui dire d'une voix sinistre :

» — Il faut que je vous tue, Brias!

» Mme de Champmortain s'arrêta, et laissa échapper un cri étouffé; elle eut peur.

» — Ah! pardieu, repartit Brias, vous me rendrez grand service.

» Sylvie entendit encore la réponse, et je ne sais ce qu'elle allait faire, lorsque Champmortain parut. Sylvie s'enfuit sous la protection de Léona qui passait.

» Hector, plein de courroux, arrêta le mari au passage pour lui demander de lui servir de témoin contre Brias

» Champmortain demandait une explication, lorsque entra un domestique qui lui remit un billet écrit au crayon.

» — De quelle part?

» — De la part de M. le marquis de Montaleu.

» — Est-ce qu'il est parti? — Mais je crois qu'il ne pouvait guère faire autrement, dit Brias.

» Pendant ce temps, Champmortain parcourait le billet.

» — Bien! s'écria-t-il tout à coup, encore une affaire...

» — Comment! mon vieux coquin d'oncle, dit Hector, veut se battre aussi?...

» — Je ne crois pas; cependant le billet est sec.... Ah çà! mais, reprit Champmortain, il s'est donc passé encore quelque chose de nouveau?...

» — Probablement, fit Hector, car je n'ai rien vu...

» — Messieurs, dit Champmortain, veuillez rentrer dans le bal. Point de scandale, je vous en supplie.

» Nous tâcherons de nous expliquer tous demain.

» Ils rentrèrent, et je sortis de ma cachette.

» Qu'en dites-vous, l'ami Villon? ceci ne vous semble-t-il pas un joli commencement de discorde? un prélude à un engagement gé-

» néral; car, Léona aidant, il est probable que d'ici à quelques jours, » M. Amab, le grand baron, le colonel, et moi-même et bien d'autres » nous entrerons tous dans la mêlée; cela va faire un terrible grabuge, » j'en suis sûr.

» En attendant, je présumai que je pouvais être de quelque utilité » à Brias, ne fût-ce que pour l'empêcher de se laisser tuer en déses- » péré par ce bœuf d'Hector; je reparus dans le salon.

» Mais j'y cherchai vainement les Rudesgens et les Champmor- » tain; ils avaient profité de la *furia* et de l'encombrement de la danse » pour disparaître. Léona s'était envolée avec eux, et avec eux aussi » Hector et Brias.

» Amab jouait avec le colonel et deux richissimes maîtres de forges. » Comme d'habitude, les deux richards gagnaient l'argent de l'artiste » et du soldat.

» Ils étaient dans la chambre à coucher de Mme de Champmortain, » et je fus très-étonné de voir que le boudoir qui la suit était fermé. » Un sourd murmure de voix transsudait à travers la porte. Il y avait » conciliabule.

» Il fallut m'en tenir aux aguets, car, je vous l'atteste, je ne me se- » rais fait nul scrupule de me mettre aux écoutes.

» Je pris la place d'Amab, qui avait déjà trop perdu, et je me don- » nai le plaisir de tarir la verve luxuriante, hilarante et dévorante des » deux marchands de gueuses, en leur gagnant quelques centaines de » louis.

» Je n'ai jamais vu deux sacs d'écus plus surpris qu'ils le furent » en rencontrant un homme qui fit reculer l'insolence de leur bon- » heur par l'audace de ses attaques.

» Cependant je ne jouais que d'un œil, l'autre était fixé sur la porte » du boudoir.

» Elle s'ouvrit enfin, et je vis sortir tout d'abord M. et Mme de Ru- » desgens. Le zéphyr sexagénaire avait à la fois une mine confuse et » triomphante; Mme de Rudesgens était exaspérée; ses rivières en fré- » tillaient sur les aspérités de son décolletage.

» — C'est l'horreur des horreurs, murmura-t-elle.

» — Hé! repartit son mari, il est du bon temps; nous sommes de » la même époque.

» L'épithète qui ferma la bouche à M. de Rudesgens se perdit pour » moi dans le frôlement bruyant du satin rose de son épouse, qui s'é- » lança, légère comme un enfant, dans les mains d'un apprenti dan- » seur. Le marquis la suivit.

» Un moment après, Champmortain sortit du boudoir avec sa » femme... Elle avait pleuré... Il y avait eu explication et scène... Je » ne doutai pas qu'il ne s'agît de l'insulte faite à Mme de Monrion.

» Je commençais à espérer que la Léona s'était enfournée dans » une entreprise où elle laisserait quelque peu de ses griffes veni- » mées.

» Je comptais sur la colère de Brias lorsqu'à ma grande surprise » je le vis à son tour paraître avec Léona, qu'il écoutait de l'air le » plus convaincu, et pour couronner le tout, après eux se montra » Hector. Il paraissait au mieux avec Brias, quoiqu'un sombre nuage » obscurcît le sommet de cet atlas.

» Une infamie venait de s'accomplir, et pour que rien ne manquât » à ma conviction, je pus voir quelques instants après Brias valser » avec Mme de Champmortain. La folle était ivre du pardon qu'elle » avait sans doute accordé; elle rayonnait de passion dans les bras de » Brias.

» Mais ce pardon, où et quand avait-il été obtenu? Comment s'était » opérée la réconciliation de Brias et d'Hector?

» Je flânai autour d'eux pour recueillir quelque balourdise d'Hector » ou quelque indiscrétion de Brias. Ils étaient scellés comme des tes- » taments.

» J'avisai Champmortain, lui seul était sombre et mécontent. Il n'est » pas dupe de Léona, quoiqu'elle le tienne en laisse.

» Jusqu'à présent il ne lui avait guère sacrifié que sa fortune et sa » considération; mais il n'est pas homme à la laisser jouer avec l'hon- » neur et l'avenir de sa femme. Je le tâtai à l'endroit de Mme de Mon- » rion, lui demandant niaisement ce qu'elle était devenue.

» Il me répondit assez lestement qu'il ne s'en souciait guère. Je n'en » tirai pas autre chose.

» Je me mis à chanter mentalement le chœur:

« Quel est donc ce mystère?

» Ou si vous l'aimez mieux:

» Je n'y puis rien comprendre.

» Après me l'être suffisamment chanté à moi-même, j'allai tout dou- » cement le souffler dans l'oreille de Léona, qui me répondit:

» — Comme j'ai fait donner leur parole d'honneur à tous ceux qui » en sont instruits de n'en parler à personne, il est probable que tout » le bal le saura ce soir.

» En effet, une heure après, je le savais... Mais vous, mon ami » Villon, vous ne le saurez pas.

» C'est une nouvelle drôlerie de la Léona, un merveilleux agence- » ment d'une petite histoire qui ne m'est pas inconnue.

» Du reste, dormez en paix, ami Villon! je suis là, je veille... et » d'abord je veille pour vous écrire; car j'ai quitté presque aussitôt » cette abominable cohue que j'ai laissée en proie à la démence de » toutes les mauvaises et de toutes les ridicules passions que la Léona » lui avait soufflées.

» Il était une heure quand j'en suis sorti, il en est quatre. Je vais » me coucher.

» Ne me répondez qu'un mot: si j'étais amoureux de Julie, me le » pardonneriez-vous? Oui, ou non.

» Bonjour.

» MONTÉCLAIN. »

XV. — ORPHELINE.

Le lendemain, M. de Montaleu entra de bonne heure dans l'appartement de Julie.

Elle ne s'était pas couchée; ses yeux étaient rouges de larmes et d'insomnie; mais, à ce moment, il semblait qu'une résolution ferme et inébranlable eût remplacé le désespoir qui l'avait tenue éveillée.

— Je suis venu pour causer avec vous de l'affaire d'hier, lui dit M. de Montaleu.

J'ai écrit, comme vous le savez, un mot à M. de Champmortain, j'espère qu'il me fera l'honneur de venir me donner une explication, sinon j'irai la chercher.

Mais pour que cette explication soit complète, il faut que vous me répondiez avec franchise. Il a dû se passer entre vous et Mme de Champmortain quelque chose qui l'a poussée à l'insulte publique qu'elle vous a faite. Répondez-moi, Julie...

Je suis votre protecteur, je vous considère comme ma fille, je veux savoir toute la vérité.

Mme de Monrion écouta M. de Montaleu avec un visage parfaitement calme et résigné.

Lorsqu'il eut achevé, elle prit la parole d'une voix ferme et lui répondit:

— Monsieur, je suis la fille d'honnêtes gens et je suis fière de leur nom, mais je comprends que ma naissance obscure offusque la susceptibilité de ceux qui appartiennent à une autre classe que celle dont je suis sortie.

Mme de Champmortain a voulu me faire comprendre que je n'étais pas à ma place chez elle.

— Mme de Monrion est partout à sa place; celle que j'appelle ma nièce a droit d'être partout accueillie avec égards, reprit le marquis.

— Vous voyez, monsieur, qu'il n'en est pas ainsi.

— Vous ne me dites pas la vérité, Julie, dit M. de Montaleu.

Vous êtes venue dans ce pays, il y a six mois, et la maison de M. de Rudesgens vous a été ouverte avec empressement. Mme de Champmortain vous a reçue à Paris, comme une amie, et elle vous traitait de même, il y a quelques jours. Ce changement a eu lieu depuis la nuit qu'elle a passée ici.

Vous savez comment elle est partie, malgré vos instantes prières pour la retenir... Auriez-vous par hasard manqué d'égards envers elle?...

— Non, monsieur.

— Je sais que cela n'a point été dans vos intentions; mais, peut-être, peu accoutumée à certaines susceptibilités d'un monde que vous ne connaissez pas entièrement, peut-être avez-vous pu blesser Mme de Champmortain.

— Vous voyez, monsieur, dit Julie avec un sourire triste, que c'est moi qui dois probablement avoir tort: le mieux est donc que je renonce à ce monde, pour lequel je ne suis point faite...

— Vous n'êtes pas calme, Julie, et vous me répondez avec amertume. Il s'agit peut-être d'un enfantillage... dites-moi tout.

Rappelez-vous s'il s'est passé ou s'il a été dit quelque chose de peu convenable entre vous et Mme de Champmortain?

— Si quelque chose de peu convenable a été dit entre moi et Mme de Champmortain, fit Julie avec fermeté, j'aime mieux l'oublier que m'en souvenir.

— Vous me causez un véritable chagrin, Julie; vous ne m'avez pas habitué à vous trouver si froide et, je puis le dire, si hautaine. Je vous demande quelques renseignements qui puissent m'aider dans l'explication que je veux avoir; ces renseignements, vous me les refusez...

— Puisque vous avez prononcé le mot, monsieur le marquis, je l'accepte... Vous avez raison... ces renseignements, je vous les refuse.

M. de Montaleu parut fort irrité.

— N'oubliez pas, s'écria-t-il, que vous portez un nom qui a été celui de ma sœur, et que si je suis prêt à le défendre en vous contre toute injure, c'est parce que je suppose que vous ne l'exposerez à aucun reproche.

— Ce nom, monsieur, dit Julie, vous savez comment je l'ai reçu. Ç'a été comme réparation, et cependant, quel que fût le crime qui m'a forcée à l'accepter, je suis convaincue que celui qui me l'a donné sur son lit de mort l'eût fait respecter en moi, s'il eût vécu.

C'est parce que j'ai cette conviction, c'est parce que je respecte ce

nom, que je ne veux pas le laisser exposé à des outrages odieux, et que je veux quitter ce pays.

— Julie, Julie, fit M. de Montaleu, surpris de la fermeté de cette résolution, c'est me dire que je suis incapable de vous protéger.

— Non certes, monsieur, reprit Julie avec une douceur inexorable, mais c'est refuser de vous engager dans une lutte qu'il vous serait difficile de soutenir pour moi, puisque je suis décidée à la déserter.

— C'est aussi me dire que vous voulez me quitter, répéta M. de Montaleu d'une voix plus émue qu'il ne l'eût peut-être voulu.

— Ne me dites pas cela, repartit Julie, vous me rendriez trop douloureuse une résolution sage, et qui vous sauvera, je l'espère, plus de chagrins dans l'avenir qu'elle ne vous causera de déplaisir dans le présent.

— Mais quelle est la cause de cette résolution ?

— Il est inutile que je vous la dise, reprit Mme de Monrion.

— En vérité, ceci est étrange, dit M. de Montaleu vivement blessé. Je vous ai appelée auprès de moi comme ma fille, et ne pouvant vous en donner le nom, j'ai voulu vous en assurer les droits...

— Oh ! monsieur, monsieur, s'écria vivement Julie, ne persistez pas dans cette pensée! ne me faites pas, je vous en supplie, des ennemis qui ne me pardonneraient pas vos bienfaits.

— Qu'est-ce à dire, Julie? accusez-vous mon neveu Hector ?

— Non, certes, monsieur.

— Cependant lui seul peut avoir à se plaindre de mes résolutions à votre égard, et ses motifs de plainte auraient pu disparaître aisément, si vous aviez consenti à me laisser répondre favorablement à la demande qu'il m'a adressée.

— Veuillez me pardonner, monsieur, de vous rappeler que vous-même n'avez pas pour M. Hector de Montaleu une considération excessive.

— Je connais ses défauts; ce sont ceux d'une nature violente, d'une éducation grossière et d'une vie peut-être un peu rustique; mais Hector est un honnête homme, il a un grand nom, il est jeune, brave, et ses prétentions n'ont rien que de raisonnable. Du reste, je ne lui ai point encore formellement répondu.

Écoutez-moi, Julie, j'ai beaucoup réfléchi à ce sujet : je comprends que votre délicatesse s'effarouche de la recherche d'Hector, mais d'un autre côté ce mariage concilierait beaucoup d'intérêts.

— Ce mariage est impossible, monsieur, dit Julie avec un douloureux effort.

— Impossible...

— Pardonnez-moi, monsieur, fit Julie avec une vive agitation ; vous avez été mon ami, mon protecteur, vous avez voulu remplacer les parents que j'ai perdus dans un funeste événement.

Croyez, croyez, monsieur, que jamais reconnaissance ne fut plus sincère et plus profonde que la mienne; mais lorsque je suis convaincue que ma présence chez vous peut devenir un sujet de malheurs dont vous aurez peut-être à souffrir autant que moi, croyez, mon noble ami, que j'aurai le courage d'une séparation qui me brise le cœur, mais qui est nécessaire... il faut que je parte...

— Et que deviendrez-vous, seule au monde, sans ami, sans parents ?

— J'ai un frère, monsieur.

— Un étourdi, sans tenue, sans consistance ; un enfant d'ailleurs.

— Le malheur vieillit vite, monsieur, et la dignité dont mon frère manque aujourd'hui viendra avec la nécessité de protéger sa sœur.

— Il y a quelque chose d'extraordinaire dans tout ceci, et je pensais mériter que vous me le dissiez, repartit amèrement M. de Montaleu.

Julie, qui jusque-là avait conservé une fermeté pénible, mais inébranlable, ne put contenir plus longtemps le désespoir qu'elle avait longtemps comprimé. Ses larmes, refoulées dans son cœur, remontèrent violemment à ses yeux avec des gémissements et des sanglots, et elle s'écria :

— Laissez-moi partir, monsieur... Je vous en supplie, ne me faites pas vous dire d'où m'est venue l'insolence de Mme de Champmortain...

— Elle avait donc une raison !... s'écria vivement le marquis.

A ce moment, la cloche du château annonça l'arrivée de plusieurs étrangers, et l'on vint avertir M. de Montaleu que M. de Rudesgens, accompagné de Champmortain et de Brias, demandaient à le voir.

— Attendez-moi, Julie, dit-il; nous ne pouvons nous séparer ainsi... Vous ne partirez pas sans m'avoir revu.

— Cela vaudrait peut-être mieux, fit Mme de Monrion avec amertume.

— Songez que partir en ce moment serait accepter comme juste l'indigne outrage qu'on vous a fait hier.

M. de Montaleu sortit.

Julie le regarda s'éloigner avec une colère douloureuse; mais tout à coup elle parut se raffermir dans la résolution qu'elle avait prise, et elle s'écria :

— Oui, je partirai... mais je ne ferai pas comme eux, je n'abandonnerai pas les faibles et les orphelins.

Aussitôt elle s'enveloppa d'une mante, prit une bourse dans son secrétaire et quitta immédiatement le château sans prévenir personne de sa sortie.

XVI. — RÉVÉLATIONS.

Lorsque M. de Montaleu entra dans le salon, il salua froidement ceux qui l'attendaient.

Champmortain et Brias avaient un air cérémonieux et solennel, et M. de Rudesgens lui-même faisait tous ses efforts pour paraître d'une gravité austère.

— Je n'attendais que vous, monsieur de Champmortain, dit le vieux marquis; mais je suis charmé que M. de Rudesgens et M. de Brias aient bien voulu vous accompagner.

— Nous avons tous pensé, dit Champmortain, qu'il valait mieux que l'explication que vous m'avez demandée passât par la bouche du plus ancien et du plus sincère de vos amis.

Ce que M. de Rudesgens va vous dire expliquera la présence de Brias, qui a dû plus qu'un autre s'étonner de la conduite de Mme de Champmortain, puisqu'il donnait la main à Mme de Monrion.

Votre neveu Hector de Montaleu devait également assister à cette explication ; mais il s'y est refusé, et nous avons compris ses scrupules. On aurait pu mal interpréter sa présence dans une pareille affaire; on aurait pu lui supposer des vues intéressées; il s'est abstenu, et vous penserez, comme nous, qu'il a bien fait.

— C'est ce dont je jugerai mieux, quand j'aurai entendu ce que Rudesgens a à me dire. Parlez, mon ami, je vous écoute, ajouta M. de Montaleu en faisant signe à ses visiteurs de s'asseoir.

On prit place, et M. de Rudesgens, après s'être un moment balancé sur son fauteuil, avoir toussé et pris haleine, commença d'un ton cavalier et où perçait un vif contentement de ce qu'il allait dire :

— Écoutez, Montaleu, quoique je vous parle devant mon gendre, dont je ne voudrais pas ébranler les principes conjugaux; quoique je parle aussi devant M. de Brias, un jeune homme qui doit croire à l'impeccabilité des cheveux gris, il faut cependant que je vous rappelle que nous avons été... jeunes, que nous n'avons pas toujours été... sages, témoin certaine aventure de Cologne...

M. de Montaleu fronça le sourcil et repartit d'une voix sévère :

— Quelques souvenirs de ma jeunesse ont pu me laisser des regrets, mais aucun ne m'a laissé de remords.

— Vous le croyez ainsi, et je ne recommencerai pas une discussion qui a failli nous brouiller, il y a trente ans.

— D'ailleurs, dit gravement M. de Montaleu, je ne vois pas que ces souvenirs aient le moindre rapport avec l'affaire qui vous amène ici.

— Pardonnez-moi, mon ami; il était nécessaire de vous rappeler peut-être que les esprits les plus fermes ont eu leurs passions et leurs erreurs. Or, reprit-il avec une adorable fatuité, heureux ceux qui ont la liberté de continuer ces passions tant que le cœur les entraîne!

— Pardon, dit M. de Montaleu sèchement, mais je ne pense pas que vous soyez venu ici seulement pour faire une exposition de principes de morale plus ou moins commode.

Je vous prie de venir au fait, et pour éviter toutes circonlocutions inutiles, je vous demande instamment de me dire les motifs de la conduite plus qu'extraordinaire de Mme de Champmortain à l'égard de Mme de Monrion ; nous sommes de vieux amis, Rudesgens, je sais tout entendre quand c'est un homme d'honneur qui me parle clairement ; mais je ne suis pas homme à tout supporter, même d'un ami, quand il n'ose m'avouer les motifs de sa conduite ou de la conduite des siens.

— C'est que c'est là le difficile, fit M. de Rudesgens en se trémoussant sur son siége... Allons, Montaleu, vous devez en avoir quelque idée; devinez un peu. On sait tout, que diable !... Voilà la vérité : on sait tout.

— Monsieur de Champmortain, dit le marquis avec impatience, pouvez-vous être plus explicite que M. de Rudesgens? J'avoue que je deviens tout à fait inintelligent.

— Et j'avoue, repartit Champmortain, qu'il me serait pénible de dire certaines choses à un homme que sa longue amitié avec ma famille m'a appris à respecter...

— Je m'adresserai donc à vous, monsieur de Brias, reprit M. de Montaleu de plus en plus étonné; nous nous connaissons assez peu intimement pour que vous ne redoutiez pas de me parler.

— Pardon, dit Brias d'un ton pénétré, je n'ai pu refuser ni ma présence ni mon témoignage à la justification de Mme de Champmortain ; mais il est des questions si délicates que c'est à peine si je me crois le droit de les connaître, et que je ne me crois pas le droit de les aborder.

— Messieurs, prenons garde, dit M. de Montaleu avec hauteur, tant de ménagements peuvent devenir une injure...

Qu'est-ce donc qui s'est passé, qu'on hésite à me le dire ? Quoi que ce soit, cette hésitation n'est pas admissible, à moins que vous ne pensiez que j'aie autorisé ce qui s'est fait... ou que j'en sois le complice... sinon même l'auteur ?

— Nous approchons de la vérité, dit M. de Rudesgens en jouant avec ses manchettes.

Puis il s'accouda sur ses genoux, et de l'air le plus fin, les yeux à demi clos, le sourire aux lèvres, il reprit :

— Voyons, Montaleu, permettez-moi de vous faire certaines questions et de vous rappeler certaines dates. Vous êtes arrivé ici l'année dernière, vers la fin de la saison ?

— Dans les premiers jours d'octobre, en effet.

— Mme de Monrion était encore en deuil, nos relations avec elle se bornèrent à quelques visites réciproques.

— Je sais parfaitement tout cela. Julie était souffrante, et le souvenir de l'affreuse mort de ses parents la poursuivait encore.

— Elle était souffrante, répondit M. de Rudesgens, c'est très-bien... Vous savez que vers le milieu d'octobre, vous fites une absence pour aller jusqu'à Nevers... Cette absence dura une semaine, je crois?

— Dix jours, en effet, tout le temps que durèrent les élections du conseil général, d'où je voulais écarter Montéclain, qui se présentait, ce à quoi j'ai réussi.

— Savez-vous que pendant ce temps Mme de Monrion ait fait un voyage à Issoudun?

— Elle y allait pour régler quelques affaires avec celui qui a acheté la maison de son père. J'étais si bien informé de ce voyage que je suis allé la chercher à Issoudun.

— Et comment l'y avez-vous trouvée?

M. de Montaleu s'arrêta comme frappé d'une circonstance qui lui revenait en mémoire, mais à laquelle il n'avait pas pris garde à l'époque où elle s'était présentée.

— Je ne l'y ai pas trouvée, répondit-il en examinant M. de Rudesgens; car, la veille de mon arrivée, elle en était partie précipitamment.

— Eh bien! mon cher Montaleu, dit M. de Rudesgens, le jour même de votre inutile voyage à Issoudun, une jeune femme arrivait, à la nuit tombante, dans le hameau de Saint-Faron, vous savez ce petit endroit perdu dans les rochers et les bois, à une lieue d'ici.

— Eh bien?

— Eh bien, cette jeune femme remettait à une paysanne du hameau un bel enfant nouveau-né de deux jours, avec un extrait de naissance qui ne lui donnait que le nom de Jules, et le déclarait né de parents inconnus.

M. de Montaleu écoutait d'un air fort étonné.

— Quel rapport tout cela peut-il avoir avec Mme de Monrion? dit-il enfin.

— Cette jeune femme, continua M. de Rudesgens, remettait en même temps à cette paysanne une somme de cinq cents francs en or pour les mois de nourrice de cet enfant.

Huit jours après, elle revenait le voir et l'embrassait en se plaignant d'être obligée de l'abandonner, car elle partait et quittait le pays. C'était vers la fin d'octobre.

M. de Montaleu tressaillit.

— L'époque à laquelle nous sommes partis! s'écria-t-il.

M. de Rudesgens poursuivit :

— Cette femme inconnue n'oublia pas cependant cet enfant : des vêtements, des cadeaux et de l'argent furent envoyés de Paris à la nourrice; puis le beau temps revint, et avec lui la présence de la femme inconnue...

Enfin, depuis... un mois... les visites se sont succédé à peu de jours d'intervalle au hameau de Saint-Faron, et la belle et jeune femme paraît ravie de la santé de ce cher enfant.

— Et cette jeune et belle femme? fit M. de Montaleu d'une voix altérée par la colère et la surprise.

— C'est Mme de Monrion, dit M. de Rudesgens en baissant la tête.

M. de Montaleu jeta un regard presque égaré sur Brias et Champmortain, qui s'inclinèrent sans prononcer une parole.

— Impossible! s'écria M. de Montaleu, impossible... on vous a menti...

— Votre douleur et votre étonnement vous justifient, à mes yeux du moins, dit M. de Rudesgens; car je dois vous l'avouer, mon cher Montaleu, la concordance de votre absence et de celle de Mme de Monrion avait fait croire à certaines gens que vous aviez fait semblant d'aller d'un côté pendant que Mme de Monrion allait d'un autre, et cela pour vous retrouver au lieu et à l'heure où devait naître ce fruit d'une faiblesse dont l'excuse est, pour vous, dans la beauté de Mme de Monrion, et, pour elle, dans l'espoir de s'assurer l'un des plus riches héritages du pays.

— Je rêve, je rêve, je rêve! répétait M. de Montaleu.

Puis il se leva et reprit vivement :

— Et voilà trois gentilshommes, gens de cœur, gens d'esprit, qui osent se faire les émissaires de pareilles calomnies! Et dites-moi, Rudesgens, dites-moi, messieurs, qui vous a appris toutes ces belles choses?

— La nourrice elle-même, reprit M. de Rudesgens.

— La nourrice! répéta le marquis; comment! vous avez vu cette femme?

— Quoique ma fille, qui tenait tous ces détails d'une personne bien informée, nous les eût révélés hier, lorsque mon gendre lui demanda compte de sa conduite envers Mme de Monrion, nous n'eussions pas osé vous redire de pareilles choses, si nous n'avions eu des preuves de ce que nous devions avancer.

— Des preuves? répéta encore le marquis de Montaleu...

— Oui, continua M. de Rudesgens, des preuves.

M. de Champmortain, M. de Brias, votre neveu et moi qui étions présents hier à l'explication de Sylvie, nous nous sommes transportés, au sortir du bal, chez la paysanne en question.

Elle s'appelle Jeanne Dromery : c'est la femme d'un bûcheron du hameau de Saint-Faron; sa maison est située à quelque distance du village, au milieu de la forêt. Nous nous sommes présentés chez elle, et nous l'avons questionnée.

Il faut vous le dire, Montaleu, elle a confirmé tous les détails que je viens de vous rapporter. Depuis six mois, nulle autre femme que celle qui a apporté l'enfant n'est venue le visiter. Nulle autre personne ne s'en est informée.

Alors je lui ai demandé si elle connaissait le nom de cette dame. Cette question a paru la troubler.

Vivement pressée par nous, elle a fini par nous avouer que cette dame lui avait dit s'appeler Mme Thoré...

— C'est le nom de sa famille, en effet, dit le marquis avec épouvante; mais il n'est pas tellement rare qu'il ne puisse être celui d'un autre...

— M. de Brias nous a fait faire cette réflexion, reprit M. de Rudesgens; nous avons pressé la nourrice pour savoir si elle ne connaissait pas cette dame sous un autre nom... alors, elle a fini par nous avouer que, curieuse de la connaître, elle l'avait suivie jusqu'à la porte de votre parc, qu'elle l'y avait vue entrer après avoir été saluée par un garde qui passait...

— Et alors... fit le marquis, dont la voix tremblait...

— Alors, reprit M. de Rudesgens, la nourrice aborda le garde et lui demanda quelle était la belle dame qui venait d'entrer dans le parc.

— Et il lui a répondu? fit M. de Montaleu tellement agité, que c'est à peine s'il pouvait se faire entendre.

— Que c'était la comtesse de Monrion, repartit encore M. de Rudesgens.

Le vieux marquis baissa la tête, comme écrasé par cette foudroyante nouvelle...

Mais après un moment de ce silence douloureux et solennel, il se releva vivement :

— Messieurs, dit-il avec colère, il faut que je voie cette femme... il faut que vous me suiviez : il y a quelque infâme complot dans tout ceci. Ne le pensez-vous pas, monsieur de Champmortain? ajouta-t-il d'un ton plein de sarcasme.

— Je ne sais autre chose que ce que vous a dit M. de Rudesgens, repartit Champmortain embarrassé.

— Et vous, monsieur de Brias? dit le marquis.

— Croyez, monsieur, que je regrette vivement d'avoir été mêlé à tout ceci. Le seul rôle qui m'y convienne, c'est de garder un silence absolu sur tout ce qui se passe, et ce silence, je vous le promets.

XVII. — CIRCONSTANCES AGGRAVANTES.

Quelques minutes après, monsieur de Montaleu, le vieux de Rudesgens, Brias et Champmortain étaient en voiture pour se rendre au village de Saint-Faron, ou plutôt jusqu'à un carrefour où la route, s'enfonçant à travers les rochers, cessait d'être carrossable.

M. de Rudesgens était monté dans le coupé de M. de Montaleu; Brias et Champmortain les suivaient en phaéton.

— Un mot, Rudesgens, fit M. de Montaleu dès qu'ils furent seuls, et que ce mot soit le dernier sur une affaire dont il m'est odieux d'entendre parler.

— Je comprends que la conduite de Mme de Monrion vous affecte vivement...

— Il ne s'agit point de Mme de Monrion, mais de cette sotte affaire de Cologne, que vous êtes venu si maladroitement me jeter à la face.

— Pardon, mon cher marquis, dit M. de Rudesgens; mais, sur mon âme, si je vous ai rappelé le passé, c'est que je vous croyais l'auteur du méfait d'aujourd'hui. Vous avez été sage, Montaleu : vous avez fui le mariage, vous pouvez papillonner comme autrefois, comme au temps de Sophie...

— Rudesgens, vous savez quelle a été mon irrévocable détermination vis-à-vis de cette femme indigne. Par grâce, n'en parlons plus.

— Soit, gardez votre opinion, je garde la mienne; je suis sûr que Sophie était innocente... Ceci vous fâche, n'en parlons plus... Ah çà, que pensez-vous de Mme de Monrion?

— Je dis que c'est impossible, que cela ne se peut pas. Julie est libre... elle peut épouser qui elle voudra....

Non, ce n'est pas vrai; il y a là un complot infâme ou une erreur déplorable.

— Tâchez d'y voir plus clair que nous, je le désire.

— Mais, quel serait le malheureux?...

— Le malheureux! dit M. de Rudesgens en caressant amoureusement ses rares cheveux, l'épithète est injuste... Ce n'est pas celle que je vous appliquais... quand je pensais que...

— C'eût été la dernière des infamies.

— Et le plus charmant des triomphes, reprit M. de Rudesgens. Ah! c'est bien la plus adorable personne...

Le marquis haussa les épaules.

— Et dire, continua M. de Rudesgens, que c'est peut-être la seule

femme à laquelle je n'ai jamais adressé un mot d'amour... je la regardais comme une sainte...

Ah! mon cher, le respect pour les femmes est toujours une duperie; on ne m'y reprendra plus.

Pendant que le vénérable zéphyr continuait à débiter ses gothiques fatuités à M. de Montaleu, qui ne l'écoutait plus, Champmortain et Brias voyageaient l'un près de l'autre dans le plus profond silence. Ils étaient également tristes et préoccupés.

Champmortain voyait avec épouvante le trouble que la seule apparition de Léona avait apporté dans sa maison, et il en était d'autant plus mécontent qu'il ne pouvait accuser que lui de ce malheur.

Brias réfléchissait à la terrible position où il se trouvait, ainsi que Sylvie.

En effet, Léona était la confidente de leurs amours; elle pouvait donc les perdre tous deux le jour où ce crime serait nécessaire à sa vengeance.

Sans que rien lui en donnât la certitude, Brias avait la conviction de l'innocence de Julie, et cependant il n'avait pas osé, il n'osait pas la défendre, car il devait craindre que Mme de Champmortain n'eût à souffrir du moindre effort qu'il ferait pour justifier la comtesse.

Champmortain fut le premier à rompre le silence :

— C'est là une sotte affaire, Brias, lui dit-il.

— Bien triste, repartit Brias.

— Savez-vous qui a donné ces détails à ma femme?

— Ne vous l'a-t-elle point dit?

— Elle s'y est absolument refusée; mais vous, je suis sûr que vous savez quelque chose. Vous n'êtes pour rien dans tout ceci, et cependant vous en êtes plus affligé qu'aucun de nous.

— Tenez, dit Brias avec impatience, je voudrais être à mille lieues de ce pays.

Tout en causant ainsi, ils arrivaient à la partie du bois où il leur fallait quitter leurs voitures. Ils s'engagèrent alors dans d'étroits sentiers et continuèrent leur route à pied.

Frappé par la terrible révélation qui venait de lui être faite, M. de Montaleu avait d'abord plié la tête sous cette cruelle accumulation de circonstances; mais peu à peu il s'était remis de cette première alarme, et il était convaincu que les renseignements qu'il allait trouver à Saint-Faron expliqueraient toute cette calomnie.

Ils n'étaient plus qu'à quelques pas de la demeure de Jeanne Dromery, lorsque le marquis s'arrêta tout à coup en reconnaissant Mme de Monrion qui franchissait le seuil de la chaumière, et qui s'éloigna rapidement.

Brias et Champmortain furent obligés de le soutenir.

— Oh! la malheureuse! murmura M. de Montaleu.

Et une larme qui vint mouiller sa paupière montra combien était sincère et profonde la tendresse qu'il avait pour Julie.

— A qui croire, maintenant? ajouta-t-il d'une voix étouffée.

Il y avait tant de désespoir dans ce noble vieillard que Brias en qui le remords de ce qui se passait parlait plus haut que dans le cœur de ses compagnons, oublia la prudence qu'il s'était imposée et dit à M. de Montaleu : — Entrez, monsieur, entrez; peut-être découvrirez-vous que tout ceci est une calomnie ou une erreur fatale.

— Non, dit M. de Montaleu avec un accent désespéré, non. Vous avez vu cette femme, et elle vous a dit que Mme de Monrion...

— Devait être la mère de cet enfant qu'elle seule venait voir. Mais entrez....

— Non, reprit encore le marquis.

J'ai trop oublié que je n'ai aucun droit sur Mme de Monrion. Ce n'est plus pour moi qu'une étrangère, et dès lors tout ce que je ferais pour apprendre son secret ne serait plus qu'un vil espionnage... Je n'ai plus rien à faire ici...

Comme M. de Montaleu prononçait ces paroles, un rire âcre et sardonique se fit entendre à quelques pas de lui, dans un bouquet d'arbres. Tous se retournèrent et restèrent fort surpris de voir Montéclain, en costume de cheval, et qui s'avança vers eux en continuant à rire; il salua amicalement Brias, Champmortain et M. de Rudesgens, et fit à M. de Montaleu une inclination de tête, qui était plutôt une impertinence qu'une salutation.

— Que faisiez-vous là? lui dit Brias.

— J'admirais, répondit Montéclain en riant, j'admirais la logique de M. de Montaleu, qui ne peut pas aller interroger cette paysanne, quand cela pourrait justifier sa nièce, et qui a accepté les révélations qui la condamnent.

— Monsieur de Montéclain, fit M. de Montaleu avec hauteur, vous oubliez à qui vous parlez.

— A mon plus mortel ennemi, je ne l'oublie pas, à celui qui a pris à tâche de me peindre comme un misérable débauché dans une publique assemblée d'électeurs; à celui qui s'est fait un point d'honneur de me faire échouer dans toutes les routes où peut me pousser mon ambition; non, monsieur de Montaleu, je n'oublie pas à qui je parle, je m'en souviens trop bien, au contraire, pour ne pas profiter de toute circonstance où je pourrai vous rendre une partie du mal que vous m'avez fait.

— Et ne pouvant vous attaquer à moi, repartit M. de Montaleu furieux, vous voulez frapper une pauvre femme.

Rien ne peut peindre l'indicible mépris avec lequel Montéclain regarda M. de Montaleu...

Il haussa les épaules et lui tourna le dos en se dirigeant vers la chaumière que venait de quitter Mme de Monrion.

— Où allez-vous? s'écria M. de Montaleu.

— Chez cette femme, j'y ai affaire, moi, repartit Montéclain dédaigneusement.

Aussitôt il s'éloigna rapidement.

Messieurs de Rudesgens, Brias, Champmortain se regardèrent d'un air stupéfait, et M. de Montaleu murmura d'une voix sourde :

— Non, je n'entrerai pas là... mais il faut que je voie Julie.

Il s'éloigna à son tour, et ses amis le suivirent.

XVIII. — UN GRAND PROJET.

Le féroce Hector de Montaleu était rentré chez lui après le bal, et, contre sa coutume, il ne s'était point endormi de ce sommeil pesant qui est l'heureux partage des brutes et des gens sanguins qui boivent beaucoup; il avait passé le reste de la nuit à se promener.

Un grand dessein agitait sa pensée.

Hector n'était point accoutumé à l'exercice pénible de réfléchir, de combiner les diverses chances d'un projet, d'en prévoir les obstacles, de trouver les meilleurs moyens de les tourner ou de les briser.

Quand ses passions brutales s'allumaient, il marchait au but qu'elles lui désignaient sans qu'il s'occupât des conséquences. Il était noble, il était riche, il était fort, et il se disait qu'après tout il serait quitte pour payer le silence de ceux qui auraient à se plaindre, si c'était de la canaille, et pour tuer dans un duel ceux qui trouveraient à redire à ses actions, s'ils valaient quelque chose.

Mais il paraît que cette fois cette suprême solution de tous les embarras où il pourrait se trouver n'était pas admissible.

En effet, il s'agissait pour Hector d'accomplir quelque chose d'adroit, de triomphant, et qui devait le poser en héros.

Pour expliquer comment la pensée d'un pareil projet lui était venue, et comment il était parvenu à l'élucider dans son épais cerveau, il faudrait presque raconter les travaux d'Hercule.

Supposez un homme qui, par hasard et au milieu d'une tourmente, a découvert la naissance d'un filon d'argent dans une montagne de sable. Il creuse avec activité, travaille, sue et aperçoit tout à coup la direction du filon; mais tout aussitôt le sable s'éboule et détruit le travail laborieusement accompli.

Notre homme se remet à l'ouvrage et arrive dix fois au même résultat, et dix fois le voit détruit par le même accident.

Voilà à peu près ce qui était arrivé à Hector.

Comme on a pu le lire dans la lettre que Montéclain avait écrite à Villon, il avait assisté au petit conciliabule qui s'était tenu dans le boudoir de Mme de Champmortain...

C'est là que Sylvie, armée depuis la veille par Léona des renseignements étranges que M. de Rudesgens répéta le lendemain à M. de Montaleu, c'est là, disons-nous, que Sylvie raconta l'histoire fort extraordinaire de l'enfant confié par Mme de Monrion à la paysanne de Saint-Faron.

Montaleu avait d'abord écouté tous ces détails et leurs dates les yeux béants et stupéfaits, et plus d'une fois une espèce de grognement sourd et étouffé avait témoigné de l'intérêt qu'il prenait à cette histoire.

Peut-être même l'eût-il interrompue à plusieurs reprises si, pendant qu'il cherchait une phrase dans son épaisse intelligence et qu'il entr'ouvrait sa pesante mâchoire, des intelligences plus actives et des langues plus prêtes n'eussent pris la parole.

Toujours est-il qu'il laissa aller le récit jusqu'au bout. Il quitta donc le boudoir sans avoir prononcé une parole et tout bouleversé par cette révélation.

Ce fut au milieu de cette tourmente morale qu'une lueur d'idée se montra à Hector. Il se dit aussi qu'il pouvait tirer un grand profit de cette révélation.

Un autre, dans sa position, eût vu en dix secondes comment il fallait s'y prendre; il fallut plus de dix heures à Hector pour déblayer cette pensée de l'épaisse confusion qui régnait dans cet esprit de pâte ferme.

Mais il avait entrevu que les trois cent mille livres de rentes de son oncle pouvaient lui revenir, et un pareil filon valait la peine que le vigoureux vicomte remuât des montagnes pour s'en emparer.

Il y mit donc tant d'ardeur, tant de persévérance, qu'il finit par voir clair dans son projet, et par se tracer une marche à suivre pour atteindre le but.

Comme on le verra, si le plan avait été laborieusement combiné, il ne manquait ni d'audace ni d'adresse. Seulement, un obstacle pouvait l'entraver dès les premiers pas.

Peut-être cet obstacle n'existait-il pas. C'est ce dont Hector voulut s'assurer.

Il monta à l'étage le plus élevé de son château, ajusta d'une cer-

taine façon les persiennes de quelques croisées, en ouvrit une, laissa pendre en dehors un long rideau rouge, et ne redescendit qu'après avoir vu un signal à peu près semblable lui répondre qu'il avait été compris à la ferme de Lavordan.

Quelques minutes après, Brias, Champmortain et M. de Rudesgens vinrent le chercher pour être présent à l'interrogatoire qu'on voulait faire subir à Jeanne Dromery.

Il assista à l'interrogatoire comme il avait assisté au récit de la veille, sans s'en mêler autrement que par l'attention qu'il y prêta.

Une seule parole lui était échappée, parole d'une portée immense, si elle eût été recueillie par des esprits plus attentifs que ceux qui procédaient à cet interrogatoire et qui pressaient la nourrice de questions confuses.

Hector dit tout bas à Jeanne :

— Jamais aucune autre femme n'est venue voir cet enfant?

— Jamais, lui répondit la nourrice.

Hector poussa un soupir de bugle et son visage roussi s'épanouit de satisfaction.

Les interrogateurs partirent, et nous avons dit par leur bouche sous quel prétexte délicat Hector avait refusé de les accompagner chez son oncle.

XIX — ALY-MULEY.

Il est écrit quelque part que tout acteur, si mauvais qu'il soit, a toujours un rôle ou une minute où il est sublime; de même, il y a dans la vie du plus grand rustre et du plus gros imbécile, un moment où il a toutes les ressources, toute la présence d'esprit d'un homme de génie ; ce jour-là était celui d'Hector.

Donc, pendant que Brias, Champmortain et M. de Rudesgens allaient raconter à M. de Montaleu le résultat de leur visite à Saint-Faron, Hector prenait un sentier de la forêt et se dirigeait du côté de la ferme, où son signal avait été si bien compris.

On se souvient que c'était dans cette ferme et chez Bricord que logeait le colonel Thomas Rien.

Le reste de nuit que lui avait laissé le bal avait été fort agité, comme celui de tous nos personnages. Il s'était habillé de fort bonne heure, et, au moment de sortir, il avait emmené à deux pas de la maison son fidèle saphi, Aly-Muley.

Celui-ci était un garçon de Pezenas dont le vrai nom était si ridicule que nous ne pouvons l'écrire.

Ce nom signifie poltron en langage moins énergique que celui des soldats, et il avait attiré une foule de plaisanteries fâcheuses et de querelles à celui qui le portait.

Il en était résulté que le Gascon avait juré de prendre le nom du premier Arabe qu'il tuerait.

Un jour donc qu'il en tenait un sous son sabre, il lui demanda son nom; le malheureux voulut obéir, mais il n'avait pas fini, que le Gascon l'avait achevé. De la longue kyrielle de noms que le mahométan commençait à lui débiter, il n'avait retenu qu'Aly; le reste avait été coupé d'un grand coup de sabre.

Les camarades d'Aly, continuant à le plaisanter, lui persuadèrent que ce n'était qu'un nom de baptême, et alors il jura d'y ajouter le nom de famille du premier prisonnier qu'il ferait.

Or, un jour, le nouvel Aly s'étant acharné dans une razzia à poursuivre un Arabe qui chassait des bestiaux devant lui, se trouva engagé si avant, qu'il fut très-heureux de s'échapper après avoir remplacé son cheval qui avait été tué sous lui, par un mulet dont il s'empara.

Ses camarades ne manquèrent point de le féliciter de sa capture, et, se rappelant la promesse qu'il avait faite, lui donnèrent le nom de son prisonnier, de façon que notre Gascon, changeant légèrement l'orthographe de son second sobriquet, s'appela désormais Aly-Muley.

Ce fut ce personnage, avec lequel nous n'avons encore fait qu'une très-légère connaissance, que le colonel Thomas Rien appela près de lui.

— Tu sais ce que je t'ai recommandé, lui dit le colonel; je veux savoir quelles sont les moindres démarches de M. Hector de Montaleu...

Voici l'heure où il a coutume de sortir de chez lui; tu devrais être déjà à ton poste.

— Faites-vous tranquille, colonel, répondit Aly-Muley avec un accent plein de grasseyement et de finales sonores et en parlant du côté de la bouche qui n'était pas occupé par sa pipe turque; j'ai l'œil sur le baromètre des marches et des contre-marches de M. Hector de Montaleu.

— Que veux-tu dire par cette expression de baromètre ?

— C'était peut-être thermomètre qu'il fallait dire : ne vous inquiétez pas, colonel, j'y ai l'œil.

— Est-il donc ici ?

— Non point.

— Tu sais donc qu'il est chez lui ?

— Pas davantage.

— Et c'est ainsi que tu fais ce que je t'ai recommandé ?

— Ne vous faites point de souci, colonel, je sais mon affaire.

Il ne m'a fallu que ces trois jours que j'ai passés dans ce pays pour connaître les habitudes de la bête.

Tant que la bourgeoise de la maison est tranquille ici, c'est que le Montaleu neveu ne fait rien que d'innocent, c'est-à-dire qu'il bat les broussailles, ou dépote du vin de Mâcon chez quelque garde.

J'ai perdu deux fois sa trace, mais j'ai toujours été sûr de le retrouver, en suivant la piste de Mme Léda.

Le colonel fit un signe d'humeur et d'impatience.

— Que voulez-vous que j'y fasse? Vous m'avez dit de voir; j'ai vu.

Ce n'est pas que je n'aie été tenté deux ou trois fois d'envoyer une balle dans l'œil gauche de ce vicomte; mais je ne suis pas le mari ; l'article du code qui permet à Bricord de tuer celui qui... vous me comprenez, n'est pas à mon usage.

J'ai donc rengaîné mon désir.

— Et tu tâcheras de rengainer ta langue.

— Vous devez savoir, mon colonel, que je suis discret comme une sage-femme.

Mais, dites-moi, je vous prie, il faut donc que les maris soient logés à l'enseigne du grand cerf; car je vous dirai que, dans mes promenades solitaires, à côté des allées de cette forêt, j'ai rencontré la Mme Amab que vous avez été voir le jour de votre arrivée, se promenant avec un monsieur qui ne lui était rien, légitimement parlant.

Et une autre fois, j'ai vu la femme de ce monsieur se glisser dans un fourré où l'attendait un autre monsieur que celui qui était avec la dame Amab.

— Assez, dit sèchement le colonel; j'ai besoin de savoir ce que fait M. Hector de Montaleu, et je n'entends pas que les observations aillent au delà de mes instructions.

— Vous me dites de regarder la route que suit ce brave Nambrode, comme l'appelle M. de Brias, je vois celui-ci ou celle-là qui passe, je ne puis pas m'en empêcher.

— C'est fort bien ; mais enfin, sais-tu quels sont les projets de M. Hector de Montaleu, aujourd'hui, aujourd'hui surtout ?

— Ne vous mettez pas en alarme, colonel ; la dame Léda se bichonne, se pomponne, se festonne, et regarde l'heure à chaque instant au coucou de la cuisine...

Elle me va mettre sur la trace, et une fois que je tiendrai la bête au bout de mon œil, je la suivrai semelle à semelle sans qu'elle s'en doute.

Hé! n'entendez-vous pas fermer la porte?... Juste Dieu! c'est elle.

— Va donc!

— Pour avoir le temps, colonel... suffit que je voie de quel côté elle tourne, je lui donne dix minutes d'escarre, et quoiqu'elle ait le pied leste et la jambe fine, dans douze minutes je serai sur ses talons.

Je finis ma pipe et je pars.

— Tu diras à quelqu'un de la ferme que si tu n'étais pas de retour à cinq heures, on m'envoyât un cheval pour six heures chez Mme Amab.

— Et si ma tournée est finie à cinq heures?

— Tu viendras toi-même.

— Je tâcherai d'être en mesure. La cuisine est bonne dans la maison Amab et compagnie.

— Je dîne ici, repartit le colonel.

Le colonel quitta la ferme pendant qu'Aly-Muley se mettait à la poursuite de Léda qui venait d'arriver à un petit carrefour où se croisaient cinq ou six longues allées.

Aly-Muley, marchant à travers les bois d'un pas aussi silencieux et aussi alerte que celui du renard qui cherche sa proie, arriva à l'instant où Hector de Montaleu paraissait à l'extrémité d'une des allées qui aboutissaient au carrefour.

Léda courut, légère et joyeuse, au-devant de son homérique amoureux, car il avait arboré, à la fenêtre la plus haute de son château, le signal qui disait à la trop faible Parisienne qu'il lui demandait un rendez-vous pressant.

Léda, qui voyait se répandre de jour en jour, sur le visage de son Hector, cette teinte fâcheuse d'indifférence et d'ennui, qui dénote d'une façon certaine l'agonie d'un amour qui s'éteint, Léda avait espéré que cet empressement lui annonçait un retour de passion.

Pauvre femme, elle avait rougi ses yeux à dévorer toutes les théories romanesques de l'amour, et, comme il arrive le plus souvent aux esprits mal dirigés, elle n'en avait laissé pousser dans son cœur que les rêveries dangereuses et coupables, comme tout terrain mal cultivé laisse les mauvaises herbes étouffer les bonnes semences.

De toutes ces lectures funestes, Léda n'avait pas même extrait cette vulgaire sagesse, qui apprend que l'amour, ainsi que l'arbre le plus fort, ainsi que la plante la plus fragile, ainsi que toutes les choses de ce monde, ne reverdit point au cœur du jour où il a commencé sa période de décadence.

Léda fut donc cruellement désappointée en voyant repousser son joyeux sourire par un regard sombre et par un accueil glacé.

Le cœur endolori de la pauvre femme se resserra avec une douleur de plus, et elle dit d'une voix timide :

— Pourquoi donc m'avez-vous fait demander ?

— Nous avons à causer de choses sérieuses, répondit Hector d'un ton bourru.

Avez-vous la clef de la charbonnière?

— La voici, dit Léda en tirant la clef de sa poche.

XXI. — LA CHARBONNIÈRE.

Hector pénétra silencieusement dans le bois, suivi de Léda qui, le cœur gros de soupirs, essuyait furtivement des larmes qu'elle savait inutiles pour attendrir l'âme grossière à laquelle elle avait donné sa vie.

La cabane où ils arrivèrent bientôt, dans un épais fourré, était extérieurement une de ces cahutes moitié bois, moitié terre, que les charbonniers bâtissent pour s'abriter de la pluie et du vent pendant leurs opérations.

Cependant, cette cahute misérable était plus grande que ne le sont d'ordinaire ces espèces de guérites, et elle était fermée par une porte dont la solidité et l'épaisseur étaient déguisées au dehors par des branchages chargés de leur écorce et cloués sur ses panneaux.

L'intérieur contrastait complétement avec cette misérable apparence.

Il était parfaitement boisé; un plancher en madriers de chêne y était ajusté avec la précision d'un parquet; une table était placée au centre, et un divan circulaire régnait tout autour; des jours pratiqués dans le toit conique de cette singulière construction y laissaient arriver une douce lumière à travers des vitres de couleurs diverses. C'était un vrai boudoir déguisé sous des haillons.

Ce fut là qu'Aly-Muley vit entrer Hector et Léda.

Dès qu'ils furent enfermés, il s'approcha d'assez près pour coller son oreille aux murs de cette singulière retraite, et s'aperçut, avec le plus profond regret, qu'on avait prévu le danger des écouteurs; que les murs, si bien déguisés sous la terre et les branchages, étaient assez épais pour ne laisser passer qu'un sourd murmure dans lequel on distinguait à peine la différence des voix et des intonations.

Notre Gascon, patient comme un Bas-Breton, choisit un endroit qui lui permettait de surveiller la porte, et s'y établit à son aise en se disant :

— Ils me laisseront bien le temps de fumer une pipe.

Comme rien n'est moins intéressant qu'un écouteur qui n'entend rien, nous laisserons Aly-Muley dans sa cachette, et nous entrerons dans la cabane où Hector et Léda étaient assis l'un près de l'autre.

On eût dit que le gros séducteur avait peur que les projets qu'il avait si laborieusement combinés ne fussent dérangés par ce qu'il allait apprendre, car il paraissait hésiter à prendre la parole.

— Pourquoi m'avez-vous fait venir ici? lui dit enfin Léda.

— Dites-moi, reprit Hector en regardant sa victime d'un air menaçant, m'avez-vous tenu la parole que vous m'aviez donnée?

— Je vous ai fait tant de serments, repartit Léda, que je ne sais duquel vous voulez parler; mais, quel qu'il soit, je puis vous répondre sûrement que je n'y ai pas manqué.

— Ainsi, vous n'avez jamais été voir l'enfant?

— Oh! non, jamais, jamais, dit Léda avec des larmes.

Je ne l'ai jamais vue, l'innocente et pauvre créature, vous ne l'avez pas voulu.

— C'eût été une imprudence, Léda, on aurait cherché à expliquer l'intérêt que vous preniez à cet enfant inconnu, on aurait fini par découvrir la vérité, et vous auriez été perdue.

— Ne le suis-je pas! et avec un crime de plus que celui qui m'a déshonorée, avec le crime d'une mère qui a repoussé son enfant.

— Au diable soient vos grandes phrases, Léda! je vous dis que nous sommes ici pour causer de choses sérieuses.

Il ne s'agit ni de crime ni de deshonneur, mais d'un terrible danger qu'il faut conjurer.

— Un danger pour vous! Hector, s'écria la pauvre femme, qui cherchait par tous les moyens à se raccrocher à un amour dont les restes avaient péri dans l'enfantement des grands desseins d'Hector. Oh! s'il faut ma vie pour vous sauver, prenez-la.

— Je ne redoute aucun danger, dit brutalement Hector. Je ne crains homme qui vive, fût-ce votre mari; il s'agit de vous.

— De moi!...

— Oui, Léda; l'enfant est découvert, et l'on cherche à savoir à qui il appartient.

Hector se garda bien de dire à Léda à qui on l'attribuait, il avait peur des élans de courage et de générosité qui pouvaient surgir encore de la honte où vivait cette malheureuse.

— Découvert!... s'écria Léda. En ce cas, je suis à la merci de Mme de Monrion...

— Peut-être, dit Hector; on peut la faire taire.

Léda regarda Hector; mais elle ne put deviner sur son visage si les paroles qu'il venait de prononcer étaient une menace, ou si elles se rattachaient à des projets moins sinistres que ceux dont elle savait qu'Hector était capable.

— Et comment pourrez-vous la faire taire? lui dit-elle.

— Je vous l'apprendrai peut-être; mais pour que le moyen que je veux employer puisse réussir, il faudrait que je fusse exactement informé de ce qui s'est passé à cette époque.

— Que de fois j'ai voulu vous dire tout ce que j'ai souffert alors! mais toujours vous avez repoussé durement mes confidences et mes plaintes.

— Hé! mon Dieu! dit Hector avec emportement, à quoi m'auraient servi toute vos jérémiades!

A quoi bon en parler, quand tout s'était arrangé le mieux du monde, du moins je l'espère? ajouta-t-il... Mais aujourd'hui, il faut bien que je m'en occupe pour vous.

Ce dernier mot, infligé à la pauvre Léda, eût dû lui apprendre par l'affectation qu'y mit Hector que c'était surtout pour lui-même qu'il s'en occupait; mais la passion qui égarait la malheureuse cherchait partout un retour de tendresse, et elle lui répondit d'un ton reconnaissant :

— Eh bien donc, je vais vous faire ce récit, que vous avez tant de fois refusé d'entendre.

— Surtout, dit Hector, n'en omettez aucune circonstance.

— Vous savez que je l'ai écrit.

— Et que vous l'avez déchiré, j'espère, comme je vous l'avais ordonné, repartit Hector d'un ton de colère et d'alarme.

— Oui, je l'ai déchiré, mais je me rappellerais au besoin les moindres impressions : le désespoir les a gravées dans mon cœur.

Mais il est inutile que je vous fasse entendre les plaintes qu'il renfermait.

— Passez les plaintes, dit brusquement Hector, et arrivez au fait.

Léda poussa un sourd gémissement.

— Du reste, ajouta Hector, faites comme vous voudrez. Je suis en état de tout entendre.

Il avait raison : tant qu'un dernier sentiment de compassion avait existé dans le cœur d'Hector pour cette infortunée, il avait repoussé ses larmes et ses plaintes; car elles gênaient la brutale tranquillité de son grossier égoïsme; mais à ce moment, il se sentait trop épaissement cuirassé par l'espoir avide qui l'agitait, pour ne pas rester insensible à tous les cris et à tous les reproches que pouvait contenir ce *factum* désolé.

Nous prions nos lecteurs de lire avec plus d'indulgence et surtout plus de patience qu'Hector ne mit à l'écouter, ce chapitre de ses mémoires écrit par l'infortunée Léda et récité par elle à son féroce séducteur.

Quoique ce récit soit une de ces nombreuses confidences qui arrivent par la poste et sous un triple pli à tout romancier, on nous pardonnera d'en avoir par-ci par-là altéré le texte.

En effet, nous ne nous sommes pas cru le droit de donner au public et dans toute sa naïveté un spécimen de cette littérature inconnue qui fait vendre tant de papier Weinen, et qui ajoute des sommes si importantes aux bénéfices de l'administration de M. Comte.

XXII. — RÉCIT.

Voici ce récit :

« Mon mari, appelé depuis quatre mois en Bretagne pour les af-
» faires de la succession de l'une de ses tantes, m'avait laissée seule
» dans sa maison.

» J'avais vu son absence avec plaisir, car elle me permettait de me
» livrer à la passion coupable que m'avait inspirée un noble gentil-
» homme du voisinage, réunissant tous les genres de séduction : la
» beauté, la fortune, la noblesse et surtout l'amour... l'amour, cette
» loi divine que Dieu enseigne à ses enfants pour les unir dans le
» sentiment unanime qui doit régénérer la société. »

Ceci était un léger reflet des doctrines fouriéristes, dont Léda s'était abreuvée dans la lecture de la *Phalange*.

Continuons :

« Ce bonheur que je goûtais sans en prévoir les affreuses consé-
» quences, fut tout à coup troublé par un événement terrible.

» Je fus avertie par les lois de la nature que j'étais mère...

» Et ces mêmes lois révélèrent à ma conscience, trop tard éveillée,
» que l'être qui devait m'appeler sa mère, n'avait pas de droits à la
» tendresse et au nom de celui qui était mon époux.

» Dans le premier moment de cette terrible découverte, je crus que
» j'allais devenir folle... Je voulus mourir.

» Mais je n'eus point le courage d'exécuter mon projet de suicide
» et j'allai dire mon désespoir à l'auteur de ma honte.

» Hélas! celui qui me devait des consolations me reçut avec dure-
» té... J'avais espéré sa protection; je ne reçus de lui que d'affreux
» conseils.... »

— Que vous auriez bien fait de suivre, dit Hector en interrompant brusquement la pauvre femme dont la voix altérée et pleine de larmes effaçait le ridicule de cette sorte de récitation.

Elle baissa les yeux, garda un moment le silence, et passa une bonne partie des phrases qui rappelaient les torts de son séducteur en cette circonstance.

Elle reprit enfin à une autre page, et nous ferons comme elle.

« Mon mari revint et se laissa tromper comme tous les gens de notre » maison, par les soins que j'avais pris pour dissimuler mon état à » tous les yeux.

» Ma souffrance réelle l'alarma sans rien lui faire soupçonner.

» Il passa deux mois à notre ferme, et lorsque les récoltes furent » achevées, il repartit pour la Bretagne, où ses affaires le rappelaient.

» Je me trouvai donc encore seule, en face de celui sur lequel j'au- » rais dû compter; mais à mesure que le terme fatal approchait, il se » montrait à moi plus sombre et plus mécontent.

» Il me reprochait de ne pas avoir suivi ses conseils. Enfin un jour » arriva où, après une scène affreuse, il osa me dire qu'il ne voulait » point venir à mon » aide; et il m'aban- » donna quelques jours » avant celui où devait » naître l'enfant pros- » crit et voué à la » honte qu'il eût dû » recueillir.

» Oh! que de dou- » leurs et de terribles » pensées s'amassèrent » dans mon âme en » présence de ce lâche » abandon...

» J'aurais dû le mau- » dire, j'aurais dû pu- » blier partout ma » honte et la sienne; » mais je l'aimais, et » je ne voulus sacrifier » que moi. »

Hector avait laissé passer, sans l'interrompre, cette accusation contre la bassesse et la dureté de sa conduite. C'est que Léda approchait du moment où ce récit devait prendre un intérêt véritable pour lui, en vue de l'accomplissement de ses projets.

Le misérable écoutait Léda comme s'il eût lu une gazette.

Elle s'était arrêtée; car si son esprit, faussé par une vanité moins rare qu'on ne pense, lui faisait attacher du prix à ce récit tel qu'elle l'avait composé, l'émotion qu'elle éprouvait en le répétant était vraie et puissante.

— Continuez, reprit Hector d'une voix encourageante.

Léda se trompa à cet accent moins brutal, et reprit avec plus de vivacité:

« Je sentais que le » moment fatal de ma » délivrance et de ma » honte approchait.

» J'écrivis à mon mari une lettre où je lui faisais l'aveu de ma faute, » et où je lui annonçais ma résolution de mourir, mais sans lui nom- » mer celui qui m'avait ainsi fait manquer aux devoirs les plus sacrés » de l'honneur. »

— Vous en êtes bien sûre? dit Hector avec anxiété.

« Oh! non! continua Léda, qui s'animait assez pour que cette dé- » clamation prît tout à fait l'accent d'une parole inspirée par le mo- » ment présent; oh! non! je ne le nommai pas, car celui que j'étais » indigne d'appeler mon époux est un brave, un soldat français.

» Il porte sur sa poitrine l'étoile de l'honneur, et si je lui avais » nommé le coupable, il eût vengé dans son sang l'injure qu'il en » avait reçue... »

— Un paysan! dit Hector avec un profond mépris.

Il semblait que les interruptions du vicomte vinssent en aide à la rédaction de Léda, car elle continua avec véhémence:

« La distance qui les sépare ne l'eût point arrêté; et si mon séduc- » teur lui eût refusé satisfaction, il l'eût immolé sans pitié, il eût cher- » ché la vengeance dans un crime, s'il l'eût fallu. »

Hector pinça les lèvres, fronça les sourcils et fit une grimace qui montrait qu'il n'était pas éloigné de croire à la justesse des prévisions de Léda.

— Enfin, ajouta-t-il, vous ne m'avez pas nommé dans cette lettre, c'est bien.

Léda, épuisée par la chaleur qu'elle avait mise dans cette partie de son récit autant que par les terribles souvenirs qu'il lui rappelait, Léda continua d'une voix plus abattue:

« Je comptais fuir la maison de mon mari quelques jours après ce- » lui où j'avais écrit cette lettre; mais une missive m'apprit qu'il arri- » vait le lendemain. Il » avait été rappelé dans » le Morvan par le » marquis de Monté- » clain, notre proprié- » taire. »

— Oui, fit Hector, à l'époque des élections du conseil général, il a fait venir Bricord pour avoir sa voix.

C'était bien la peine de nous faire tant de peur pour réussir à si peu de chose.

« Je n'avais pas à » hésiter, ajouta Léda. » Je laissai la lettre » que j'avais écrite à » mon époux sur une » table, et je partis » quelques heures à » peine avant son ar- » rivée.

» Je pris une voiture » qui devait me mener » jusqu'à Issoudun.

» Là, j'espérais faire » perdre ma trace à » quiconque voudrait » me poursuivre; je » comptais pouvoir ga- » gner à pied Château- » roux et y prendre » une des voitures pu- » bliques qui y passent » journellement, et qui » vont de Toulouse à » Paris.

» Mais j'avais plus » de courage que de » force: durant la » route que je dus faire » pour arriver à Issou- » dun, d'affreuses dou- » leurs m'apprirent que » je ne pourrais aller » plus loin.

» Cependant je par- » vins à les dissimuler » assez pour que deux » personnes qui voya- » geaient avec moi ne » les devinassent point.

» Arrivée à Issou- » dun, il me fut impos- » sible d'y accomplir » mon projet. Je cherchai donc une auberge obscure, et je m'y cachai.

» Ce fut alors que ma position se montra à moi dans toute son hor- » reur. »

— Arrivez à l'essentiel, dit brusquement Hector.

— Ne m'interrompez pas, Hector, fit vivement Léda; puisque vous avez voulu entendre ce récit, il faut qu'une fois au moins vous sachiez ce que j'ai souffert.

Et elle reprit avec une autorité qui subjugua un moment la froide brutalité du vicomte.

« Oui, ce fut alors que ma position se montra à moi dans toute son » horreur.

» J'étais seule, abandonnée de celui qui eût dû me protéger, seule » avec les douleurs de mon âme et celles de mon corps, dans une » chambre basse, humide, glacée, à moitié morte sur un grabat, » étouffant mes cris, sans secours, tremblant à chaque instant de



— Oh! s'il faut ma vie pour vous sauver, prenez-la. — Page 51.

Paris. — Typ. de Ve Dondey-Dupré, rue St-Louis, 46, au Marais.

» voir paraître mon mari qui pouvait avoir appris la route que j'a-
» vais suivie, et qui pouvait me découvrir dans la misérable maison
» où je m'étais réfugiée.

» Le moindre bruit me faisait frémir...

» Il me semblait à chaque instant voir entrer mon mari, terrible
» et implacable; je sentais mon sang se glacer dans mes veines; il me
» semblait que la vie allait me quitter.

» Mais Dieu donne à celles qui vont devenir mères une force sur-
» naturelle.

» Je résistai à mes douleurs; bien plus, je résistai à mes craintes,
» et je mis au jour, dans le silence de la nuit, un enfant qui ne de-
» vait avoir ni nom ni parents; un enfant maudit et repoussé par
» celui qui eût dû le
» recevoir dans ses
» bras.»

Un imperceptible mouvement d'épaules de la part d'Hector fut tout ce qu'obtint cette partie du récit de Léda.

L'infortunée ne le vit pas; les larmes qui inondaient ses yeux troublaient sa vue; des sanglots interrompirent sa voix, et elle s'écria :

— Oh! oui, j'ai bien souffert, mon Dieu! Je n'ai pas connu cette joie que vous donnez aux mères à l'aspect de leur nouveau-né.

Ah! Hector! Hector! vous avez tué en moi tous les sentiments qui élèvent l'âme...

Ce pauvre enfant, je fis comme vous, je le maudis, je le vouai à la mort.

Une exclamation sourde, mais dont le sens échappa à Léda, l'interrompit; elle y répondit cependant :

— C'était un crime, n'est-ce pas? mais je ne le condamnai pas seul, je me condamnai avec lui...

Oui, je voulais mourir... oui, reprit-elle en cherchant à se remettre dans l'ordre de ses souvenirs écrits... je tremblais toujours que quelqu'un n'arrivât... enfin...

Elle s'arrêta un moment, et reprenant son récit comme un wagon déraillé qui est ramené insensiblement dans sa voie, elle continua :

« Le matin n'était
» pas encore venu; j'es-
» pérais pouvoir sortir
» sans être aperçue.

» J'avais soigneuse-
» ment enveloppé mon enfant... Malheureuse! j'allais le tuer, et je
» craignais de le blesser.

» J'étais prête, j'allais quitter cette maison pour commettre un double
» crime, lorsque tout à coup j'entends la voix de mon hôtesse qui,
» répondant à une autre voix, disait :

» — C'est au bout de ce corridor, la porte en face.

» C'était ma chambre qu'elle désignait ainsi. Je me jetai à demi
» morte derrière ma porte avant d'avoir pu éteindre la lumière que
» j'avais gardée près de mon lit.

» Je ne vis point s'ouvrir la porte, je n'entendis point la voix qui
» m'appela... je tombai sur mes genoux en serrant contre moi mon
» pauvre enfant tout glacé; et moi qui allais le tuer, je me mis à crier :
» — Grâce! grâce pour lui du moins!... »

Hector laissa échapper un énorme soupir et détourna la tête.

Quelque chose d'humain et de compatissant s'était enfin ému au fond de cette âme, si dure et si lâche qu'elle fût; mais il résista à ce mouvement de pitié, et murmura sourdement le mot : — Après...

C'est que la partie du récit où allait entrer Léda était aussi importante pour lui que celle où il était parlé de la lettre qu'elle avait écrite à son mari.

» Au lieu de la voix menaçante et terrible que je frémissais d'en
» tendre, ce fut la voix d'un ange qui me répondit.

» J'ouvris les yeux, je relevai la tête, et je me trouvai en face d'une
» femme d'une charmante beauté.

» Je fus si étonnée, si stupéfaite que je ne la reconnus pas sur-le-
» champ. Je la pris pour une de ces créatures célestes que Dieu envoie
» aux hommes pour les consoler dans leurs rêves.

» Mais je ne rêvais pas, c'était bien la réalité, c'était une noble
» dame du voisinage
» de notre ferme, qui
» avait souffert aussi,
» disait-on, et... »

— C'était Mme de Monrion, dit Hector en interrompant le style à circonlocutions de Léda.

— Oui, reprit celle-ci, parlant aussitôt au nom du sentiment présent, oubliant ses souvenirs.

— Que vous dit-elle, alors?

— Elle eut pitié de moi, monsieur; elle me consola, elle m'apprit comment elle était venue.

— Voilà, dit Hector, ce dont je ne me souviens pas bien.

— Voici le récit qu'elle me fit, poursuivit Léda :

« Le jour même de
» l'arrivée de mon ma-
» ri, elle se trouvait à
» la ferme. Elle y était
» venue avec un do-
» mestique pour ache-
» ter un cheval de pro-
» menade.

» Elle trouva M. Bri-
» cord fort étonné de
» mon absence, et
» questionnant tous les
» domestiques pour sa-
» voir si je n'avais
» point dit où j'allais,
» et pour combien de
» temps j'étais partie.

» Elle s'étonna de
» voir mon mari re-
» nouveler ses ques-
» tions après que l'une
» de nos servantes lui
» eut répondu que
» j'avais laissé une let-
» tre pour lui. Elle lui
» en fit l'observation.

» Alors, mon mari,
» dont l'inquiétude fit
» taire un moment la
» vanité, pria Mme de
» Monrion de la suivre un moment dans ma chambre.

» Elle y consentit; ce fut là qu'il lui avoua en rougissant ce qu'il
» n'avait jamais osé m'avouer à moi-même... c'est qu'il ne savait pas
» lire.

» Hélas! l'infortuné m'avait caché son ignorance, il avait peur
» que je ne le trouvasse pas assez digne de moi...

» Il était honteux de ne pas posséder ces vains avantages de l'édu-
» cation qui ne mettent pas le cœur à l'abri des faiblesses les plus
» coupables... »

— Enfin, dit Hector, dont la phraséologie de Léda mettait à une rude épreuve le peu de patience qu'il avait, enfin il lui avoua qu'il ne savait pas lire.

« Oui, continua Léda, et il pria la comtesse de Monrion de vouloir
» bien lui donner connaissance de la lettre que j'avais laissée pour
» lui.

» Mme de Monrion l'avait déjà décachetée et allait commencer à la



« Je me trouvai en face d'une femme d'une charmante beauté. » — Page 53

» lire, lorsqu'un hasard providentiel détourna un moment l'attention » de mon mari.

» Un domestique vint le prévenir qu'un de ses voisins demandait » à le voir; mon mari échangea quelques mots avec cet homme du » haut de l'escalier en le priant de l'attendre, et celui-ci lui répondit, » à ce qu'il paraît, ces paroles :

» — A propos, on me dit que tu es inquiet de ta femme. Je te pré» viens que je l'ai rencontrée il y a quelques heures sur la route d'Is» soudun.

» La comtesse tressaillit en entendant ce renseignement, car l'in» terruption causée par l'arrivée de ce voisin lui avait permis de par» courir rapidement la lettre, et elle y avait vu l'aveu de ma faute et » la funeste résolution que j'avais prise de mourir. »

— Vous m'aviez dit, ce me semble, dit Hector, que vous comptiez aller à Paris...

— Oui, tel était mon projet quand je suis partie; mais, en écrivant à mon mari, j'avais compris que je devais mourir... je le lui disais, et Mme de Monrion le crut.

Léda, encore une fois interrompue, eut quelque peine à retrouver le fil de sa narration, et ce ne fut qu'après qu'Hector l'eut deux fois avertie qu'il l'écoutait, qu'elle reprit ainsi :

« Cet instant avait suffi à Mme de Monrion pour concevoir la pen» sée la plus noble, la plus généreuse ; elle voulut me sauver, et im» provisant avec une admirable présence d'esprit une lettre toute dif» férente de celle que j'avais écrite, elle dit à mon mari que je l'aver» tissais que je partais pour Paris, où m'appelait ma mère malade. »

— C'est très-bien, dit Hector ; mais cette lettre elle ne l'a pas laissée dans les mains de votre mari, je suppose; car ce qu'il avait fait en consultant Mme de Monrion, il aurait pu le faire aussitôt vis-à-vis d'un autre ?

Léda parut embarrassée, et répondit :

— Cette lettre, il désira la garder, à ce qu'il paraît; et Mme de Monrion ne put pas la lui soustraire.

— Diable ! murmura Hector... vous m'aviez assuré qu'il ne l'avait plus.

— Je la lui ai redemandée bien des fois; il m'a toujours répondu qu'il l'avait brûlée, et moi-même je l'ai cherchée dans notre maison avec un soin et une exactitude qui me l'eussent fait découvrir, si elle eût encore existé.

» D'ailleurs, la conduite de mon mari envers moi, depuis cette époque, me prouve, mieux encore que toutes mes recherches, que cette lettre a complétement disparu.

— Et mon nom n'y est pas écrit, n'est-ce pas ? dit Hector.

— Je vous l'ai déjà dit, repartit Léda avec un profond soupir. O mon Dieu ! êtes-vous donc si honteux de l'amour que vous aviez pour moi ?...

— Allons, encore des reproches...

C'est que, reprit brusquement le vicomte, je ne pourrais pas vous sauver si, par hasard, vous m'aviez nommé, surtout à Mme de Monrion.

Léda abandonna tout à fait le récit écrit et récité de ses infortunes pour répondre à Hector.

— Mme de Monrion ne me fit pas une question à ce sujet.

— Mais comment vous découvrit-elle à Issoudun ?

— Pendant que mon mari, qui avait avancé son voyage d'un jour pour venir m'embrasser, retournait à Nevers afin de voter pour M. de Montéclain, Mme de Monrion me suivait à Issoudun, où elle savait que j'étais allée, grâce à ce qu'elle avait entendu dire par le voisin qui m'avait rencontrée.

Une fois dans cette ville, elle finit par me découvrir.

Elle arriva juste au moment où j'allais accomplir mon terrible sacrifice.

Je voulais mourir, Hector, malgré ses prières et ses représentations; et ce ne fut que parce qu'elle me jura devant Dieu de ne jamais révéler mon secret, que je consentis à faire ce qu'elle voulait.

— Elle vous l'a juré? dit Hector du ton d'un homme qui veut bien s'assurer d'un fait.

— Oui, par les serments les plus saints, et ce serait un horrible parjure si elle manquait à sa parole.

— Elle n'y manquera pas, je l'espère, fit Hector avec un sourire satisfait.

— Ce fut alors, ajouta Léda, qu'elle me fit écrire à mon mari une lettre, datée d'Issoudun, après quoi je partis pour Paris, d'où j'écrivis de même, de façon qu'il crut alors et qu'il croit encore la fable inventée par Mme de Monrion.

— Et il la croira toujours, dit Montaleu en se levant.

— Quelque temps après...

— Je sais le reste, fit négligemment Hector. Votre mari alla vous chercher, et vous êtes revenue avec lui dans le pays.

— Après une maladie qui m'a bien cruellement changée, sans doute, car je ne vous ai plus retrouvé le même.

— J'oubliais, dit Hector: lorsqu'elle a emporté l'enfant, quelqu'un était-il dans sa confidence ?

— Elle était venue avec un domestique qu'elle renvoya ici, et elle est repartie seule dans une voiture de louage qu'elle a quittée à peu de distance de Saint-Faron, où elle s'est rendue à pied pour remettre notre fils chez Jeanne Dromery.

— Bien, reprit Hector sans prendre garde aux regards suppliants que Léda attachait sur lui.

— Et maintenant, lui dit-elle, que je vous ai fait ce déplorable récit, me direz-vous quel danger me menace?

Mais déjà Hector ne l'écoutait plus, il était tout entier à la pensée du projet qu'il avait conçu; il lui souriait, il le caressait.

Du moment que ce projet s'était montré, il avait tout oublié, et, dans cet instant où il paraissait que, grâce aux explications de Léda, rien ne semblait devoir s'opposer à sa réussite, il était dans une sorte de délire joyeux, qui se manifestait par d'épais sourires et des exclamations entrecoupées.

Léda, la malheureuse femme qu'il avait perdue, n'était plus rien pour lui; il l'eût écrasée sous ses pieds si elle eût embarrassé sa route d'une minute.

Léda fut obligée de lui répéter ses questions à diverses reprises pour l'arracher à sa préoccupation.

— Eh bien ! lui dit-il brutalement, que me voulez-vous? que demandez-vous ?

— Mais, ne m'avez-vous pas dit, reprit Léda, qu'on avait découvert notre enfant, qu'on cherche à deviner à qui il appartient ?

— Oui, c'est vrai, répondit Hector ; et c'est maintenant plus que jamais qu'il faut garder votre secret.

Songez que la moindre indiscrétion vous perdrait; et Mme de Monrion elle-même dût-elle vous accuser, il faudrait nier...

— Devant elle ! en face d'elle ! reprit Léda... Je ne l'oserais pas.

— Il le faut cependant, reprit Hector d'un ton sombre et impérieux; il faut plus : comme il pourrait arriver que des médisants accusassent une autre que vous d'être la mère de cet enfant, n'allez pas vous aviser de vouloir la défendre en disant la vérité.

— Mais c'est une infamie que vous me proposez là.

— Ah ! fit Hector en qui toute résistance excitait une colère menaçante... vous vous vous tairez.. je le veux.

Il jeta autour de lui un regard sombre et ajouta d'une voix sourde :

— Vous vous tairez, ou bien je saurai vous y forcer.

Nous n'osons dire la pensée sinistre qui traversa l'esprit d'Hector en ce moment.

Il sembla considérer la solitude du lieu où il se trouvait. Il arrêta son regard sur cette femme qu'il pouvait anéantir d'un seul coup avec le secret qu'elle portait avec elle et qui le gênait.

Une rougeur pourprée monta à son visage, ses yeux flottèrent incertains dans leur orbite comme ceux d'un homme ivre, et il s'écria :

— Si je pensais que tu osasses parler, malheureuse !...

Léda épouvantée tomba à genoux, et répondit d'une voix tremblante :

— Je me tairai...

— C'est bien, dit Hector en ouvrant brusquement la porte comme pour fuir l'horrible tentation qui le poursuivait.

Mais il s'arrêta tout à coup en entendant à peu de distance la voix de deux personnes qui causaient avec une certaine vivacité.

Hector crut reconnaître la voix de Leona, et puis après celle du colonel.

Ils discutaient avec véhémence et semblaient être arrêtés à peu de distance presque en face de la cabane où ils se trouvaient.

— Qu'est-ce donc? fit Léda avec épouvante.

— Rien, des gens qui passent dans le bois.

Ils écoutèrent.

La conversation de plus en plus animée prenait presque le caractère d'une dispute sérieuse.

— Ah çà ! dit Hector avec impatience, est-ce qu'ils vont rester là longtemps?

Soit que la voix de Montaleu fût arrivée jusqu'aux deux causeurs, soit toute autre raison, tout bruit cessa soudainement, et Hector entendit un pas d'homme pénétrer dans le taillis.

Il referma doucement la porte, et tous deux restèrent dans le plus profond silence.

Grâce à une petite ouverture qui se perdait en dehors dans les rugosités du bois, il put voir qu'il ne s'était pas trompé. C'était bien le colonel Thomas Rien, suivi à quelque distance de Léona.

Le colonel tourna autour de la maison en l'examinant, et Léona lui dit de loin :

— Eh bien ?

— Vous vous êtes trompée, il n'y a personne ; cette masure n'est point habitée.

— N'importe, dit Léona, votre vivacité et la mienne aussi peut-être, nous ont entraînés à parler trop haut de choses que personne ne doit entendre.

Rentrons chez moi.

— C'est inutile, répondit froidement le colonel ; je désire que nous reprenions cet entretien quand je serai plus calme et vous aussi.

— Prenez garde, Thomas, vous voulez une vengeance, et vous reculez devant les moyens d'y parvenir.

— Oui, quand ces moyens sont indignes.

— Et il n'y en a pas d'autres, repartit fièrement Léona, quand le but n'est pas raisonnable.

L'honneur réprouve la vengeance ; invoquez-le d'abord contre vos ressentiments, et vous pourrez alors blâmer la voie que je suis pour satisfaire les miens. Réfléchissez-y, Thomas...

J'espère vous revoir bientôt.

— Oui, dit le colonel, je vous reverrai, il le faut.

Tous deux se séparèrent, et Hector les vit s'éloigner rapidement.

Un instant après, il sortit de la cabane avec Léda.

Elle retourna plus triste et plus désolée à la ferme, tandis que le vicomte de Montaleu, le front haut, le sourire aux lèvres, l'air triomphant, marchait à grands pas vers la maison de M. de Montaleu.

Tous deux se croyaient bien sûrs de ne pas avoir été aperçus.

Mais Aly-Muley n'avait pas cessé de veiller, et Léona elle-même, qui s'était réfugiée dans un bouquet de bois, avait enfin deviné à quoi servait cette misérable cabane qu'elle avait déjà remarquée.

XXIII. — PENSÉES SECRÈTES.

Après avoir quitté la maison de Jeanne Dromery, Mme de Monrion revint rapidement vers le château de son oncle.

Elle ne vit point les voitures de MM. de Montaleu et de Rudesgens qui s'étaient retirés à l'écart; mais elle fut très-surprise en rencontrant M. de Montéclain qui, ayant aperçu ces voitures, était descendu de cheval pour pouvoir approcher plus discrètement de la cabane.

A ce moment, Mme de Monrion ignorait encore l'affreuse calomnie dont elle était la victime ; cependant la rencontre de cet homme, dont elle avait entendu faire à M. de Montaleu les récits les plus défavorables, lui causa un véritable effroi.

Montéclain s'arrêta à l'aspect de Julie ; il sembla prêt à l'aborder ; mais presque aussitôt il passa, après l'avoir saluée avec respect.

Elle poursuivit sa route ; mais, arrivée à l'endroit où elle devait quitter l'allée où ils s'étaient rencontrés, elle se retourna pour savoir quelle direction prenait Montéclain, et le vit à la place où elle l'avait laissé, immobile et la tête découverte.

Julie avait quitté le château en proie à une profonde douleur.

Elle ne se dissimulait point que l'insulte qu'elle avait reçue de Mme de Champmortain avait été dirigée par une main plus exercée que la sienne.

Elle avait reconnu la haine de Léona.

Elle avait deviné que, d'une façon quelconque, celle-ci avait excité contre elle la jalousie de Sylvie ; et Mme de Monrion, qui avait pu juger par elle-même de la fureur de la passion de Mme de Champmortain, prévoyait que Léona la pourrait pousser aux plus terribles excès.

Sa fierté s'était résolue d'abord à soutenir cette lutte, mais après bien des colères, après bien des larmes, elle avait pris le parti de fuir.

C'est que l'outrage qu'elle avait reçu n'était pas le plus cruel chagrin de Julie.

Dans la nuit qui avait suivi cette horrible scène, la comtesse de Monrion avait regardé autour d'elle, et plus que jamais elle avait compris sa solitude.

M. de Montaleu s'était, à la vérité, posé comme son protecteur ; mais qu'il y avait loin de cette tranquille indignation aux fureurs grotesques peut-être, mais profondément senties, qu'eût fait éclater son père en pareille occasion ! combien plus loin de cette discussion froide avec les larmes et les consolations de sa mère, si elle eût vécu ! Charles lui-même, le frère de Julie, que M. de Montaleu traitait d'étourdi sans tenue, eût trouvé en lui de ces élans de colère qui intimident les plus insolents, et retournent l'outrage à qui l'a fait.

Parmi tous ceux qui eussent pu jadis la protéger, et qui lui manquaient, Julie n'oublia pas celui dont elle portait le nom, et qui lui était apparu si juste et si grand sur son lit de mort.

Oh ! celui-là, se disait-elle, je ne sais ce qu'il eût dit, ce qu'il eût fait, mais, j'en suis sûre, il m'eût fait rester en reine dans ce salon qu'il m'a fallu quitter honteusement et à la dérobée.

Mais s'il eût vécu, il n'eût pas eu à me venger d'un pareil outrage ; on n'eût pas osé me l'adresser.

Alors elle se demanda comment dans ce salon, où étaient tant d'hommes braves et fiers sans doute, il n'y en eût pas eu un seul qui, témoin de l'outrage, se fût fait son défenseur ? Comment pas une pensée généreuse, pas un cri chevaleresque ne s'était élevé en sa faveur.

Julie en frémissait d'indignation.

Sans calculer l'avenir où elle marchait, sans se rendre un compte exact des malheurs dont elle pouvait être menacée, Julie se décida à partir; tout ce qui l'entourait lui était odieux et lui semblait menaçant.

Cependant elle n'avait pas voulu accomplir ce dessein désespéré sans penser à un devoir sacré.

Ce fut au moment où elle venait d'assurer la vie de l'enfant abandonné, ce fut au moment où sa chaste pitié lui était imputée à crime honteux qu'elle rencontra M. de Montéclain.

Voilà, se dit-elle en s'éloignant, voilà sans doute un des complices de l'insulte que j'ai reçue hier.

C'est l'ennemi de M. de Montaleu. Il a probablement commencé par moi les représailles qu'il doit à un autre, et le respect ironique qu'il vient de me montrer n'est qu'une injure de plus.

Mais pourquoi l'ai-je trouvé ce matin sur mon passage? pourquoi hier dans cette fête, m'observait-il avec cette attention persévérante ?

C'est qu'il savait l'outrage qu'on me préparait et qu'il voulait contempler à son aise ma douleur et ma confusion.

Nous traduisons de notre mieux les raisonnements que se faisait Mme de Monrion pour se persuader que Montéclain était son ennemi, parce qu'elle-même se répétait ces raisonnements avec une persistance singulière.

Ceci mérite explication.

Mariée à un homme dont la réputation était venue jusqu'à elle, avant qu'elle le rencontrât, comme celle d'un de ces débauchés qui font le désespoir de leur famille, elle l'avait vu si noblement racheter l'insulte qu'il lui avait faite, qu'elle avait gardé pour le souvenir du malheureux Monrion un respect bienveillant et curieux à la fois.

Souvent, dans le silence de ses rêveries, elle l'avait regretté, en pensant qu'elle eût peut-être découvert, au fond de cette âme égarée, des fleurs d'amour qui ne s'étaient point épanouies, des sentiments de noble ambition et de dignité que l'étroite sévérité de M. de Montaleu avait étouffés.

Ce sentiment se présentait souvent au cœur inoccupé de Julie, lorsqu'elle entendit pour la première fois parler de M. de Montéclain. C'étaient à propos de lui les mêmes blâmes qu'elle avait entendus contre Monrion.

Les séductions, le faste des dépenses, le scandale des intrigues, l'éclat des duels, le dédain des vertus sages et modestes.

Nul éloge sur sa générosité, sur son courage et son esprit ; mais un silence qui, dans les dispositions ennemies de M. de Montaleu, équivalait à une reconnaissance tacite de toutes ces qualités.

Elle savait aussi que la haine du marquis contre Montéclain venait, indépendamment de la sévérité de ses principes, de ce qu'il considérait Arthur comme ayant été le modèle fatal qui avait perdu Monrion.

Elle regrettait celui-ci, qu'elle n'avait point connu. Faut-il donc s'étonner qu'elle eût éprouvé une vive curiosité de connaître Montéclain?

Cette pensée, ce désir de juger celui qui n'était plus dans celui qui vivait encore, occupait souvent Mme de Monrion.

Ainsi, la veille, à l'heure où elle avait été insultée, quelque chose de moins précis qu'un désir, de moins vague qu'une espérance, quelque chose de fugitif et de certain à la fois lui avait dit, en passant près de son cœur, et en lui montrant Montéclain :

Celui-là doit te protéger.

Aussi éprouva-t-elle une sorte d'étonnement douloureux de son

indifférence; et de tous ceux qui avaient été présents à l'injure, ce fut lui qu'elle méprisa le plus pour ne l'avoir pas repoussée.

Ce désappointement, il faut bien le dire, ne fut pas pour peu de chose dans la violence du chagrin qu'elle éprouva. Elle le comprit, et souffrit encore d'en avoir souffert.

Son orgueil en fut humilié; elle s'en voulut d'avoir laissé prendre tant de place dans son cœur à un désir qu'elle avait cru n'être qu'une fantaisie, et qui était devenu une espérance assez vive pour que sa perte l'affligeât.

Voilà quelle était la raison pour laquelle Julie se faisait tous les raisonnements possibles pour se persuader que Montéclain devait être tout au moins le complice de l'injure qu'elle avait reçue la veille.

Nous ne pouvons affirmer qu'elle se le persuada complétement, et nous avons d'autant moins de raisons de le croire, qu'elle s'affermit dans la résolution de partir et de quitter ce pays.

Elle avait peur d'elle-même peut-être encore plus que des ennemis qui voulaient la perdre.

Elle arriva chez M. de Montaleu dans cette disposition; elle redoutait l'explication qui l'y attendait et se proposait de tout faire pour l'éviter, lorsqu'elle apprit que le vieux marquis était sorti avec MM. de Rudesgens, de Brias et de Champmortain.

Julie rêvait le monde plus qu'elle ne le connaissait.

L'instinct délicat et exalté qui lui faisait deviner tant de choses s'égarait aussi quelquefois par sa délicatesse et son exaltation mêmes.

Elle s'imagina que M. de Montaleu, peu satisfait des explications qui lui avaient été données, était sorti pour en obtenir satisfaction, et elle regretta d'abord les ordres précipités qu'elle avait donnés pour son départ.

Dans l'inquiétude où elle se trouvait, elle interrogea vainement les gens de la maison sur la cause de cette sortie précipitée. Personne ne put la lui apprendre. Elle se résolut donc à attendre le retour de M. de Montaleu.

Parmi les ordres qu'elle avait donnés en arrivant, il en était un qui concernait Léda.

Elle avait envoyé un valet à la ferme de Bricord pour dire à sa femme que Mme de Monrion désirait lui parler sur-le-champ.

Nous verrons plus tard ce qui arriva de cet ordre.

Cependant l'inquiétude de Julie croissait de minute en minute; sa vive imagination se représentait déjà M. de Montaleu blessé, mourant pour elle; elle se désolait en pensant que la résolution qu'elle avait prise de le quitter, avait peut-être excité le ressentiment de ce noble vieillard contre ceux qui avaient insulté sa nièce.

Elle en était enfin arrivée à un tel degré d'angoisse qu'elle s'apprêtait à se rendre elle-même dans la forêt, lorsqu'elle aperçut la voiture du marquis...

Elle l'attendit le cœur plein de craintes, et ne fut tranquille que lorsqu'elle l'en vit descendre bien portant, mais sombre et mécontent.

La voiture de Mme de Monrion était dans la grande cour.

M. de Montaleu s'arrêta un moment à la regarder. On y ajustait la vache et les coffres de voyage. Il ne pouvait douter qu'elle ne persistât à partir...

Quel fut donc l'étonnement de Julie en entendant M. de Montaleu, après être rentré dans l'intérieur du château, se diriger vers son propre appartement!

Cette entrevue qu'elle avait redoutée, elle la désira aussitôt.

Une heure avant, elle trouvait pénible de s'y soumettre; en ce moment elle accusait M. de Montaleu de manquer d'égards envers elle en évitant de la voir.

Quel crime avait-elle donc commis? quelle faute avait-elle donc faite, pour qu'il ne daignât pas venir?...

D'abord ce fut le désespoir qui domina dans cette âme blessée, puis l'indignation.

Sa fierté lui dit de partir sans chercher à revoir l'homme qui lui avait offert sa protection, et qui l'abandonnait au moment où elle en avait besoin; mais ce sentiment se calma bientôt dans cette âme mobile et prompte à toutes les impressions; ou plutôt cette vive indignation se résuma dans le sentiment d'une véritable et sérieuse dignité.

Julie ne voulut partir ni en fugitive ni en ingrate. Elle pensa qu'elle devait une première démarche à l'âge de M. de Montaleu, à l'affection qu'il lui avait témoignée et dont elle devait lui être reconnaissante, alors même que cette tendresse était impuissante à la protéger.

Après plus d'une heure d'attente elle lui fit demander une entrevue par sa femme de chambre; celle-ci apporta un billet ainsi conçu:

« Peut-être eût-il mieux valu ne pas nous revoir. Cependant, si vous » avez à me parler, venez, je vous attends.

» Seulement, et pour éviter entre nous des explications pénibles » pour tous deux, je vous avertis que je sais toute la vérité.

» Maintenant décidez si vous devez venir. »

Julie, l'enfant si douce, si timide, si tremblante devant une marque de bienveillance; la jeune fille si réservée et si confuse devant un éloge, la femme si aisément troublée devant l'admiration qu'elle excitait, se redressa fière, superbe et résolue, à la lecture de ce billet; son œil s'alluma d'un éclat subit, ses narines dilatées frémirent comme celles d'un généreux coursier à l'approche du combat, elle releva le front et entra impétueusement dans l'appartement de M. de Montaleu.

XXIV. — ACCUSATION.

Julie trouva le marquis de Montaleu assis dans un vaste fauteuil, la tête dans la paume de sa main, absorbé dans une pensée profonde et triste.

Il entendit entrer Julie, mais il ne la vit pas.

Il eût évidemment trop souffert de regarder en face, pour la voir trembler et rougir dans sa faute, cette femme qu'il avait aimée, comme un être exquis et particulier, charmant et précieux, pur et naïf.

L'expression de cette douleur était si puissante qu'elle suspendit l'élan qui avait entraîné Julie, elle resta un moment silencieuse.

M. de Montaleu, pour qui cette entrevue était plus cruelle qu'il ne l'avait écrit, fut le premier qui rompit le silence.

— Que voulez-vous de moi, madame? lui dit-il avec une froideur affectée.

— Je viens vous demander l'explication de ce billet, monsieur, lui répondit Julie avec une égale froideur.

Cette réponse fit lever la tête et les yeux à M. de Montaleu, et son regard indigné rencontra le regard calme et fier de Julie. Elle fut presque justifiée aux yeux de M. de Montaleu.

Ce pur et saint visage tout rayonnant de beauté, de grâce et de conscience, fut pour lui comme une apparition lumineuse qui lui montra soudainement la vérité.

Mais M. de Montaleu était un vieillard; il avait trop appris, dans une longue carrière, combien la duplicité est habile à prendre le masque de la vertu, et peut-être y avait-il au fond de son âme quelque souvenir personnel, douloureux et fatal, qui l'armait contre ces témoignages instinctifs de son cœur.

Il baissa les yeux pour ne plus voir cette clarté qui pouvait être trompeuse, rentra dans les fausses ténèbres que donne l'expérience, et ne voulut se ressouvenir que des apparences qui accablaient Mme de Monrion.

— Écoutez-moi, madame, répondit-il après un moment de silence, je ne veux pas vous accuser. Je suis heureux, je vous l'avoue, de ne pas en avoir le droit.

Si la nature me l'avait donné, j'aurais trop à souffrir, non-seulement de ce que vous avez fait, mais encore de l'assurance avec laquelle vous vous présentez devant moi pour me demander l'explication d'un billet que vous avez mieux compris que vous ne voulez le dire.

— Monsieur de Montaleu, reprit amèrement Julie, un juge dit d'ordinaire à un accusé le crime pour lequel il le condamne.

— Je ne suis point votre juge et je ne vous condamne pas.

— Pourquoi donc me chasser de chez vous?

— Vous oubliez, madame, que vous avez voulu partir; je vous laisse faire.

— C'est me chasser, monsieur, répliqua Julie avec dignité, que de me laisser partir comme vous faites.

— N'êtes-vous pas libre et maîtresse de vous-même?

— Monsieur de Montaleu, dit Julie avec quelque ironie, ne jouons pas sur les mots.

Vous croyez que l'insulte que j'ai reçue hier a été méritée par moi; vous le croyez depuis la visite de monsieur de Rudesgens, de son gendre et de monsieur de Brias.

Je viens donc vous demander loyalement quelle accusation on a portée contre moi.

— Si vous êtes capable de l'entendre, madame, je ne me sens pas, moi, le courage de vous la répéter en face.

— Mais c'est donc bien infâme! s'écria Julie avec éclat.... et dans votre lettre vous dites que c'est la vérité.

Vous tenez donc cette infamie, quelle qu'elle soit, pour une vérité? Il faut que je le sache, monsieur.

— Prenez garde, Julie, dit vivement M. de Montaleu d'un ton triste et menaçant...

— Il le faut, reprit Mme de Monrion avec une amertume cruelle, car à la manière dont je vois accueillir la calomnie qui m'attaque, je commence à croire qu'il faut que je demeure pour me défendre, car je ne veux pas, je vous en préviens, laisser derrière moi ses aises au mensonge, comme on les lui laisserait sans doute.

M. de Montaleu ne connaissait du caractère de Julie que sa grâce d'enfant, sa rieuse bonhomie, sa mélancolie rêveuse ; il n'en avait jamais soupçonné la fermeté ni la passion. Cette révélation soudaine l'étonna.

Le marquis de Montaleu était assurément un homme juste, mais il était en droit de se dire que Julie, se montrant à lui sous un nouveau jour, avait su dissimuler avec un grand art le fond de son caractère.

D'un autre côté, Mme de Monrion venait de blesser cruellement la vanité du vieillard, en lui faisant comprendre qu'elle suffirait à se protéger, ce qu'il n'avait pas su faire.

— Madame, lui dit-il en se levant, ces mots de calomnie et de mensonge sont souvent dans la bouche des coupables...

— Bien souvent aussi dans celle des innocents que l'on condamne.

— Vous oubliez à qui vous parlez, madame...

— Et vous, monsieur, ajouta Julie avec une énergie désespérée, vous oubliez que je suis venue vous demander de quoi l'on m'accuse.

Mais, monsieur, vous ne chasseriez pas un laquais de votre maison sans lui en dire le motif; ai-je moins de droit à vos yeux?

— Madame, madame, dit M. de Montaleu, votre colère vous égare.

— Non pas ma colère, monsieur, mais mon désespoir... Car enfin, monsieur, reprit Julie la voix altérée, le visage éperdu, je suis seule en ce monde, je n'ai ni mère ni père pour me protéger et me consoler; mon frère est loin de moi; et vous, monsieur, à qui je ne demande rien que l'aumône d'une parole, non point pour me défendre, mais pour m'éclairer; vous, il faut bien le dire, qui m'avez ouvert les portes de ce monde que je ne cherchais pas, et dans lequel je devais, selon vous, trouver le bonheur et la considération ; vous qui m'avez vu insulter, vous qui savez pourquoi, vous tenez dans votre main fermée cette accusation sans daigner me la dire !.....

Qui suis-je donc et qu'est-ce donc ?...

Monsieur, monsieur, vous qui avez été si sévère pour l'homme dont je porte le nom, vous devez savoir qu'il n'est permis à personne de jouer avec la vie et la considération d'une femme...

Eh bien ! ma considération, vous me l'avez laissé attaquer ; ma vie... oh! ma vie ! vous me donneriez envie de la jeter en pâture à mes ennemis !

Cette fois enfin le cri de cette fière indignation arriva jusqu'au cœur de M. de Montaleu, il douta de la faute, et ne douta plus du droit qu'avait Julie à obtenir l'explication qu'elle demandait; mais, avec ce sentiment, une crainte entra dans l'esprit de M. de Montaleu.

Comment, si Julie était innocente, oser lui dire l'infâme accusation portée contre elle ?

Elle s'appelait, il est vrai, *Madame* la comtesse de Monrion ; mais si Julie n'était pas le cœur le plus dépravé, l'esprit le plus pervers et le plus dissimulé, elle avait dû rester l'âme la plus ignorante et la plus candide.

M. de Montaleu hésita, essaya de parler, s'arrêta ; mais sollicité par le regard ardent et éploré de Julie, il lui dit :

— Où êtes-vous allée, dites-moi, pendant que je recevais la visite de M. de Rudesgens et de ceux qui l'accompagnaient?

Cette question était si loin de tout ce qu'attendait Julie, qu'elle en resta toute stupéfaite; elle rougit et parut éprouver un cruel embarras.

Tout ce qu'avait espéré M. de Montaleu s'évanouit à l'aspect de ce trouble soudain.

Cependant Julie se remit et repartit avec une légère ironie :

— Est-ce ma présence et mes visites au village de Saint-Faron qu'on me reproche?

Elle était encore à mille lieues de l'accusation qu'on avait portée contre elle.

A son tour, M. de Montaleu fut très-surpris de cette tranquille assurance. Si ce n'était celle de l'innocence, c'eût été le dernier terme de l'audace et de l'impudeur.

— Vous savez sans doute, lui dit-il en l'examinant, quel est l'enfant que vous allez y visiter.

— Je le sais, répondit Julie avec calme.

— Vous savez à qui il appartient?

Julie hésita ; décidée à protéger le secret de Léda , elle ne voulut pas qu'on pût en découvrir la moindre trace dans ce qu'elle allait dire, et repartit :

— Permettez-moi de ne pas répondre à cette question; je me suis faite la protectrice de cet enfant, je serai une mère pour lui; je ne puis ni n'en veux dire davantage.

— Mais vous ne savez donc pas, Julie, repartit M. de Montaleu, à quoi ce silence peut vous exposer?

— A d'indignes calomnies, sans doute, je le sais, monsieur, reprit Julie avec un profond dédain; à me voir repousser de votre monde comme une femme qui a prêté les mains à quelque coupable intrigue, et qui s'y associe en la protégeant.

M. de Montaleu se rapprocha de Julie, les yeux attachés sur les siens, et comme pour lire sa pensée à côté de sa parole.

Elle continua :

— Si c'est pour cela que l'austère morale de Mme de Champmortain l'a poussée à m'insulter chez elle, ce que je ne crois pas, je dois vous avouer que je l'exposerais à recommencer, car je n'abandonnerai pas cette innocente créature.

Le marquis étendit les bras vers Julie et s'écria avec une profonde émotion :

— Julie, Julie, oh ! merci, car maintenant il me sera facile de vous justifier.

— Me justifier, de quoi? d'une action que je suis prête à avouer devant tous.

— Mais c'est que vous ne savez pas, malheureuse enfant, que cette faute...

M. de Montaleu s'arrêta cette fois, il recula sincèrement devant les paroles qu'il allait prononcer, il fut épouvanté du coup terrible qu'il allait porter à cette jeune âme innocente... et il se prit à murmurer d'une voix terrible et sourde :

— Oh ! les monstres! les monstres!

— Ne les maudissez pas si violemment, monsieur; la rectitude religieuse et sincère de Mme de Champmortain a dû s'alarmer, je le conçois, d'une conduite qui atteste plus de liberté qu'il ne convient d'en avoir à mon âge et dans ma position.

Peut-être, à ma place, n'eût-elle pas fait comme moi, peut-être eût-elle eu raison selon ses idées ; je crois avoir bien fait selon les miennes.

M. de Montaleu se promenait avec agitation.

Pour lui, l'innocence de Julie était certaine, complète, mais il fallait lui apprendre quel sens on avait donné à sa généreuse pitié. Il était incertain, troublé.

Enfin, il crut avoir trouvé un moyen de sauver à cette noble enfant l'horreur d'entendre la calomnie dont on l'avait flétrie.

— Julie, lui dit-il, écoutez-moi et répondez-moi, je vous en supplie, je vous le demande en grâce, je vous le demande à genoux... dites-moi à qui appartient cet enfant.

— Je ne le puis pas.

— Julie, je vous le demande pour moi qui ai besoin de le savoir; c'est pour moi, entendez-vous?

— J'ai juré devant Dieu de ne pas le dire : il y va de l'honneur et de la vie d'une autre.

— Mais, pauvre enfant, il y va aussi de ton honneur.

— De mon honneur !

— Car enfin, Julie, mon enfant, ma fille, ma fille innocente, j'en suis sûr, dit M. de Montaleu en l'entourant de ses bras, il ne faut pas, en te dévouant à cacher la faute d'une autre, faire qu'on puisse te l'imputer.

— Monsieur! s'écria Julie en se reculant de M. de Montaleu.

— Car je veux pouvoir te justifier, moi...

— Monsieur!... reprit Julie en reculant encore, comme devant un spectre menaçant.

— Car, tu es innocente, j'en suis sûr...

A ces derniers mots, Julie leva les yeux au ciel d'un air égaré ; des sanglots confus lui montèrent à la gorge; des sons inarticulés s'en échappèrent.

Elle se mit à marcher tout éperdue, dans l'appartement, en levant les bras au ciel, et les laissant tomber à chaque pas, comme si elle se sentait étouffée.

— Julie, Julie, disait M. de Montaleu en essayant de l'arrêter...

Mais Julie ne l'entendait pas; et sa douleur, rompant enfin cette strangulation qui faisait siffler son haleine et arrêtait sa voix, elle se prit à crier :

— Ma mère ! mon père !... Mon père ! ma mère !... où sont-ils ! .. Mon père ! ma mère, ma mère !...

Elle continuait ainsi d'une voix haletante et dans un délire effrayant pendant que M. de Montaleu la retenait.

— Julie, lui dit-il, je te servirai de père, je te protégerai comme il eût fait ; je te consolerai comme eût fait ta mère, ta sainte mère.

— Ah! s'écria Julie, à qui les larmes revinrent heureusement avec la conscience de la vérité, ils ne sont plus, ils m'ont quittée, ils m'ont laissée seule ici-bas.

O mon Dieu ! mon Dieu ! ajouta-t-elle en se laissant tomber sur ses genoux et en tendant au ciel ses mains jointes comme pour la prière, pourquoi ne m'avez-vous pas fait mourir avec eux!

Puis elle cacha sa tête dans ses mains et laissa éclater ses sanglots et ses larmes où se mêlaient de douloureuses exclamations.

Que de douleurs, que de tristesse, que d'horribles angoisses parlaient dans ce transport désolé!

Ce cœur d'enfant était broyé, cette âme immaculée était saignante, cet esprit délicat et serein était taché.

La calomnie avait fait plus que salir cette pure créature aux yeux du monde, elle l'avait flétrie à ses propres yeux ; elle ne se sentait plus la sainte assurance de sa pureté ; on venait de lui arracher la virginité de la pensée; on venait de lui apprendre le vrai sens de ces mots de crime, de vice et de déshonneur qu'elle ne savait pas encore.

M. de Montaleu laissa à ce désespoir le temps de jeter tout ce qu'il avait de larmes, de cris et de paroles incohérentes.

Puis, lorsqu'il crut que le cœur et l'esprit étaient plus calmes, parce que le corps, épuisé, n'avait plus que de rares sanglots et des murmures étouffés, il releva doucement la pauvre enfant dont l'âme n'y voyait plus à travers ses douleurs, comme ses yeux à travers leurs larmes, et lui dit doucement, en l'asseyant sur ses genoux :

— Allons, Julie, ma fille, console-toi, personne au monde ne croira à cette calomnie.

Comme si cette parole eût dessillé à la fois le cœur et les yeux de Julie, elle le regarda fixement et lui dit d'une voix brève et aride :

— Vous y avez bien cru, vous.

— Ma douleur m'a égaré, j'en conviens, comme elle t'a égarée tout à l'heure; mais il m'a suffi d'un mot de toi pour croire à ton innocence.

Le souvenir de tout ce qui s'était passé entre elle et M. de Montaleu revenait peu à peu à la mémoire de Julie, un nouveau sentiment se mêlait à ses douleurs : c'était l'indignation.

Elle s'écarta doucement de M. de Montaleu, et lui répondit d'un ton saccadé qui montrait l'effort qu'elle faisait pour ne pas éclater de nouveau :

— Je vous remercie, monsieur; mais cette justification, que vous avez bien voulu accueillir, je ne puis la donner à tout le monde. Je ne puis aller établir à tous les yeux l'horreur et le désespoir qui m'ont saisie.

— Non, Julie, non, dit M. de Montaleu, c'est moi qui vous justifierai, c'est moi que ce soin regarde, et si la tendresse d'un homme qui veut être ton père ne t'est pas indifférente, tu me diras la vérité.

— La vérité ! reprit Julie étonnée.

— Tu me donneras les preuves avec lesquelles je confondrai les calomniateurs.

— Les preuves, fit Julie en le regardant encore d'un air soupçonneux; des preuves, répéta-t-elle, il vous faut des preuves...

— Pas pour moi...

— Pour qui donc? dit Julie fièrement, pour celle qui m'a insultée ; à celle-là, monsieur, je lui laisse sa conscience pour juge... pour celle qui l'y a poussée peut-être, oh! la véritable ignominie serait de se justifier devant elle.

— Julie, soyez plus calme, il faut que je vous venge maintenant.

— Je ne sais ce que vous voulez faire maintenant, monsieur, reprit Julie en serrant les dents, tant elle sentait murmurer en elle de paroles cruelles; mais si quelqu'un était venu me dire, à moi, qu'on vous avait *vu*, vous, faire un acte déloyal, quel qu'eût été l'accusateur, je lui eusse répondu en face qu'il en avait menti.

— Julie... fit M. de Montaleu.

— Mais j'avoue, reprit-elle d'un ton sardonique, que je trouverais la tâche plus difficile, si j'avais accueilli d'abord l'accusation que je voudrais détruire ensuite.

— Julie, je conçois votre colère ; mais le monde a ses exigences, ses tyrannies ; il veut qu'on le respecte, même dans ses injustices. Vous ne le connaissez pas !

— Je le connais assez, repartit Julie, pour le mépriser.

— Julie, reprit M. de Montaleu avec une légère impatience, soyez plus calme,.. ces expressions...

— Ah! tenez, dit Mme de Monrion à qui revenait sa douleur, pardonnez-moi, monsieur; l'éducation que j'ai reçue ne m'a peut-être pas assez appris à donner un nom poli aux sentiments que j'éprouve ; ce monde qui m'accuse, je ne le connais pas, vous avez raison ; mais dans celui où j'ai vécu, dans ce monde de bourgeois obscurs que le vôtre a sans doute raison de dédaigner, si une insulte pareille à celle qu'on m'a faite hier m'eût été adressée... oui, monsieur, à défaut de mon père mort, à défaut de ma mère morte avec lui, à défaut de mon frère absent, il se fût trouvé quelqu'un, un ami, un étranger, un père de famille, un jeune homme, qui sais-je? qui fût venu à moi, et qui m'eût prise sous sa protection...

Mais dans ce noble salon tout rempli de noms illustres, d'hommes renommés pour leur courage... il ne s'en est pas trouvé un qui se soit ému à l'aspect de ma douleur, pas un qui me soit venu tendre la main, et qui m'ait dit tout haut :

— Venez reprendre votre place, madame.

Comme Julie prononçait ces paroles, la porte du cabinet s'ouvrit, et une voix grave et rude lui répondit :

— Il y en aura un, du moins, madame, qui vous défendra contre la calomnie.

C'était Hector de Montaleu qui avait repoussé les protestations des valets qui lui disaient que son oncle n'était pas visible, et qui, arrivé à la porte de l'appartement où se trouvaient M. de Montaleu et Julie, avait entendu les dernières paroles de celle-ci.

Julie se retourna en poussant un cri de surprise et de honte, et M. de Montaleu se leva pour prévenir l'entrée de son neveu.

Mais celui-ci était déjà dans le salon, et referma la porte après lui.

— Je sais tout ce qui s'est passé, mon oncle, lui dit Hector.

Je sais tout ce qui vous a été rapporté, et si je ne suis pas venu ce matin, c'est que je n'ai pas voulu sanctionner de pareilles calomnies par ma présence.

— Tu sais donc, toi, qu'elle est innocente? s'écria M. de Montaleu avec joie.

Hector hésita et porta les yeux sur Julie, qui l'examinait d'un œil curieux; puis il fit un grand effort de courage, et il répondit :

— Je ne le sais pas, mon oncle, mais j'en suis sûr.

Je ne demande à ma cousine ni explication de sa conduite, ni preuves de son innocence...... J'ai foi en sa vertu...

Je crois en elle, et la meilleure preuve que je puisse vous en donner, c'est qu'après tout ce qu'on a dit contre elle, je viens à vous, mon oncle, qui lui servez de père, je viens vous demander une seconde fois sa main.

Julie recula devant cette grandeur d'âme, et M. de Montaleu en fut atterré.

Son neveu, son grossier neveu, cet épouvantable mangeur, ce buveur effréné, ce rustre redoutable et violent, dont la brutale nature ne se plaisait qu'aux cris des chiens, au tumulte de la chasse et des orgies qui la suivent, ce goujat, comme l'appelait M. de Montaleu dans ses moments de colère, venait de se poser devant lui comme ces héros de générosité et de délicatesse.

La vanité aristocratique du vénérable marquis l'emporta sur ses préventions passées, et il s'écria en tendant la main à Hector :

— Ah! je savais bien que le sang des Montaleu se réveillerait un jour en toi.

Julie aussi fut étourdie de ce magnifique mouvement si artistement préparé ; mais au milieu de la surprise qu'elle éprouva, au milieu du trouble qui lui restait de la scène qu'elle venait d'avoir avec son oncle, la lueur fausse et incertaine qui jaillit de l'œil inquiet d'Hector, l'accent contraint avec lequel il parla, l'avertirent qu'il y avait quelque odieux calcul caché sous cette action en apparence si héroïque.

Elle n'eut pas le temps de s'arrêter à ce sentiment de répulsion, car tout aussitôt M. de Montaleu se tourna vers elle en lui disant :

— Excusez-le, Julie, de la rudesse de sa demande; de si vrais et de si nobles mouvements n'admettent ni atermoiements, ni précautions.

— Ni réflexion ni rien, ajouta Hector d'un ton ravi et triomphant.

— C'est pour cela, dit Julie en s'inclinant modestement, que je supplie monsieur le vicomte de Montaleu de me permettre de ne pas lui répondre sur-le-champ.

Si, dans quelque temps et malgré tout ce qu'on a pu dire de moi, il persiste dans cette résolution, alors je répondrai comme je le dois à une proposition dont j'apprécie toute la noblesse.

— J'y persisterai jusqu'à la mort, dit Hector en se posant encore plus héroïquement.

— Et lorsque tu en auras le droit, ajouta M. de Montaleu, tu puniras les infâmes qui ont inventé cette indigne calomnie.

— Assurément, dit Hector avec un embarras qui ne venait point d'un manque de courage, mais de la peur qu'il avait qu'en cherchant des calomniateurs on n'arrivât à découvrir la vérité.

— Je sais, reprit M. de Montaleu, que c'est Mme de Champmortain qui a répété cette atroce invention; mais quelqu'un la lui a suggérée, et c'est celui-là qu'il faut punir.

Ce n'est ni M. de Rudesgens, ni Champmortain, ni Ilhias, ils étaient tous les trois trop affligés lorsqu'ils sont venus me redire cette infamie. C'est peut-être Monteclain...

Julie pâlit.

— Du moment que vous ne pouvez affirmer le nom du coupable, n'accusez personne, dit-elle doucement.

Et maintenant permettez-moi de me retirer.

Au moment où elle allait quitter l'appartement, une femme de chambre vint lui annoncer que la fermière de Lavordan, madame Bricord, ne pourrait se rendre à ses ordres que le lendemain.

Au nom de madame Bricord, le colosse généreux, le terrible et vaillant Hector chancela sur sa base.

Ce trouble échappa à M. de Montaleu, qui conduisait Julie en lui parlant; mais Julie le vit, et le soupçon fugitif qui avait traversé sa pensée, y reparut plus clair, plus saisissable.

— Et vous ne partirez pas, lui dit le marquis en la reconduisant.

— Je ne vous promets rien, monsieur, repartit Julie. J'ai besoin de me recueillir et j'ose vous demander quelques heures de retraite et de liberté.

XXV. — C'EST UN BRUIT QUI COURT.

C'était dans la salle basse de la ferme de Bricord.

Le colonel et le fermier étaient assis chacun d'un côté de la cheminée : au milieu de la salle et autour de la table, Léda et deux servantes s'occupaient activement de travaux de couture.

Deux garçons de ferme, dont l'un tressait des paniers, tandis que l'autre amenuisait des manches d'instruments aratoires, étaient retirés dans un coin.

Le colonel était soucieux; mais Bricord, fier de le tenir ainsi dans sa *société*, rayonnait d'orgueil et de joie.

Il avait d'abord voulu inviter tous ses voisins pour les faire assister au dîner que Thomas avait bien voulu accepter chez lui; mais le colonel avait témoigné le désir d'assister à un repas de famille, et ce n'était pas sans quelque étonnement qu'il s'était assis pour souper à cette table autour de laquelle s'étaient rangés plus de vingt serviteurs, et qu'avait présidée la belle Léda.

En effet, s'il reste encore en France quelques traces de l'ancienne vie patriarcale de la famille, c'est chez les fermiers qu'on peut la trouver.

Le colonel avait contemplé d'abord avec une réelle satisfaction ce tableau d'une existence laborieuse, calme, sédentaire, et bien différente de la vie aventureuse et ambulante du soldat.

Mais, soit que la comparaison lui fît faire de tristes réflexions sur lui-même, soit qu'il pensât au malheur et au crime que cachait cette apparence de bonheur, il était peu à peu devenu plus pensif; et depuis quelques moments un profond silence régnait dans la grande salle, lorsqu'Aly-Muley entra tout à coup en chantonnant un air de grand opéra.

— Hé! lui dit Bricord, te voilà; où donc as-tu soupé?

— Je ne soupe jamais qu'après avoir dîné, repartit le Gascon assez gaiement. Or, comme le n° 1 manque, je n'ai pas passé au n° 2.

Là-dessus il se remit à chantonner pendant qu'une des servantes mettait un couvert à l'extrémité de la table.

— Que diable chantes-tu là? dit le colonel.

— C'est, je me l'imaginais du moins, un petit bout d'air que j'ai entendu fredonner à Alger par une cantatrice de Paris. Il est vrai que j'y ajoute, par-ci, par-là, quelques petites *fournitures*, attendu que nous autres, gens du Midi, nous sommes tous très-musiciens.

Cependant, colonel, je puis vous le dire dans sa simplicité, avec les paroles.

Il recommença, en chantant la ritournelle.

— Mais, reprit Léda, c'est, je crois, l'air de la Juive, d'Halévy : *Il va venir*.

— C'est ça, dit Aly-Muley, ça me flatte et ça prouve que vous avez l'oreille juste, madame Bricord.

— Ah çà! mais que diable as-tu fait dehors toute la journée? lui dit le fermier.

— Je suis allé me prendre la mesure d'une maison et d'une métairie dans les environs, répondit Aly-Muley, en attaquant vigoureusement un reste de jambon.

J'ai aussi envie de me *sortir* du service pour vivoter paisiblement.

— Ah! ah! repartit Bricord, voilà qui est bien; établis-toi dans le pays, tu te marieras, tu épouseras une brave femme comme la mienne.

— Verse-moi à boire, dit Aly; j'ai un morceau de salé dans la gorge, qui ne veut pas passer.

Comme il prononçait ces paroles, la porte s'ouvrit et le vicomte Hector de Montaleu entra dans la salle basse.

Aly se remit à fredonner l'air : *Il va venir*.

Hector fut reçu comme un habitué dont la présence n'avait rien d'extraordinaire, mais il parut contrarié de rencontrer le colonel.

Cependant, ils se saluèrent avec plus de cordialité que la veille, chacun d'eux sentant apparemment le besoin de ne pas heurter un homme qui pouvait traverser ses projets.

Bricord, ravi d'avoir donné à son colonel un interlocuteur de l'importance de M. le vicomte de Montaleu, alla s'asseoir auprès d'Aly-Muley, et se mit à causer à voix basse avec lui.

Mais ce qu'Hector et Thomas pouvaient avoir à se dire fut bientôt épuisé, de façon que l'entretien de plus en plus animé, qui avait lieu entre Bricord et Aly-Muley, domina peu à peu les quelques paroles échangées entre le colonel et le vicomte, et fit tout à coup invasion dans le silence général, par cette exclamation de Bricord faite d'un ton d'étonnement et de doute :

— Où diable as-tu appris ça, toi?...

— Qui sait! répondit Aly-Muley en mâchant à la fois ses paroles et son lard : on n'apprend ces choses-là nulle part, et ça s'apprend partout : en écoutant dans une antichambre, en se promenant aux environs d'un parc, en regardant le soleil et la lune.

— Mais ce n'est pas possible, dit Bricord.

— Je ne dis pas que c'est possible, je dis que ça se dit.

Peut-être y avait-il là plus d'une personne vivement curieuse d'apprendre quelle pouvait être la nouvelle qui semblait si invraisemblable à Bricord, mais aucune d'elles ne voulut sans doute trahir le secret de sa curiosité, et la parole resta aux deux interlocuteurs.

— Et tu ferais bien de ne pas le répéter, reprit Bricord. Prétendre que...

Tiens, c'est un horrible mensonge. Madame de Monrion est une brave femme, incapable...

Allons donc, c'est si bête, que je ne comprends pas qui a pu dire ça.

— Je ne prétends pas que ce ne soit pas bête; mais, reprit Aly, ça se dit tout de même.

— Mais quoi donc? fit Hector qui ne put contenir son impatience.

Au nom de Mme de Monrion, le colonel avait écouté plus attentivement, et Léda avait tressailli.

— Une vraie sottise, monsieur le vicomte, dit Bricord; Aly-Muley prétend qu'il a entendu dire que madame la comtesse de Monrion cachait un petit poupon au hameau de Saint-Faron.

Thomas put voir le mouvement de terreur du vicomte; pendant que Léda, courbant la tête sur son ouvrage, cherchait vainement à cacher le tremblement convulsif qui agitait ses mains.

— C'est un mensonge, dit Hector avec colère.

— Je ne le nie point, repartit Aly-Muley imperturbablement... mais ça se dit : et pour être vrai, ajouta le spahis, on le dit autrement que ne vous l'a répété Bricord, on ne dit pas que c'est un poupon qu'elle cache, mais son poupon à elle.

— A elle! s'écria Léda avec un cri rauque et en relevant la tête.

Elle était d'une pâleur livide et son œil égaré passa rapidement d'Hector à son mari...

— Tu vois, reprit celui-ci en s'adressant à Aly, que ce n'est pas moi qui suis le plus étonné de cette infamie.

N'est-ce pas, Léda, que ce n'est pas possible...

Tu la connais, toi... elle a toujours été pleine de bontés pour toi...

Et tenez, aujourd'hui même elle a envoyé chercher ma femme pour lui faire encore quelque cadeau comme à l'ordinaire.

Léda avait baissé de nouveau la tête sur son ouvrage, mais ses mains le cherchaient vainement, elle n'y voyait plus, sa respiration était haletante...

— Imbécile, avec ses contes, dit brusquement Bricord; regarde comme tu as fait mal à ma pauvre femme, elle est si bonne, si sensible... Allons, calme-toi, Léda.

Il l'embrassa et lui prit tendrement les mains.

La malheureuse se prit alors à pleurer.

— Et vous n'êtes pas allée chez Mme de Monrion ? dit Hector en s'adressant à Léda.

— Non... non, repartit Léda d'une voix entrecoupée.

— Hé ! fit Bricord, qui est-ce qui aurait donc présidé au régal du colonel ?

— En ce cas, dit Hector, si ce que raconte cet homme est vrai, vous ferez tout aussi bien de n'y pas aller.

Léda se redressa et avec une expression qui fit frémir Hector, elle repartit : — Oh ! j'irai, monsieur, j'irai, et je devrais y être déjà.

— Ce serait inutile, dit brusquement Hector : je viens de chez mon oncle, et Julie n'y est pas.

Aly-Muley regarda le colonel dont l'œil flamboyait en examinant tout à la fois Hector, Léda et le fermier.

— Pardon, pardon, monsieur le vicomte, repartit ce dernier ; mais que dites-vous donc à Léda, qu'elle fera bien de ne pas aller au château, si c'est vrai ?

Vous croyez donc que ça peut être vrai ?

Hector se balança sur sa chaise comme un ours en fureur, et le manche du soufflet qu'il tenait à la main se broya dans ses doigts crispés.

— Je dis, je dis, répondit-il d'une voix rude et sombre, que lorsqu'il arrive de pareils malheurs dans les familles, il faut les laisser s'en tirer comme elles peuvent...

— Monsieur le vicomte a raison, reprit Aly-Muley ; ça regarde les oncles et les neveux, quand il n'y a ni père, ni mère, ni frère.

— Sans doute, dit Hector, et personne ne sait le danger qu'il peut y avoir à se mêler de pareilles affaires.

— Eh ! fit Léda, dont la poitrine haletante et la voix altérée firent trembler Hector, si elle est calomniée... si c'est une autre qui est coupable... faut-il l'abandonner ? faut-il...

— Il faut être toujours prudent, dit le colonel d'une voix grave en intervenant d'un ton d'autorité dans la conversation.

Du reste, ajouta-t-il, le mieux est de ne pas même parler de choses d'une telle importance.

— En ce cas, reprit Aly-Muley avec un sang-froid insolent, je suis fâché d'avoir apporté ici la nouvelle, quoique tout le pays la sache déjà, et qu'on ajoute que c'est pour ça que la comtesse a été chassée du bal de chez Mme de Champmortain.

— Chassée ! s'écria Léda en se levant avec une résolution effrayante ; chassée !... Mme de Monrion... chassée, et pour...

— Pour un bruit aussi ridicule, repartit le colonel en s'avançant vers Léda et en la forçant presque à se rasseoir.

— Oui, dit Aly-Muley avec une persévérance cruelle, un bruit ridicule et auquel tout le monde ne croit pas, soyez-en bien sûre, madame Léda.

Et c'est si vrai, qu'aujourd'hui même un riche du pays, un noble, Dieu me damne ! est allé demander la main de la comtesse, malgré tout ce qu'on a dit sur son compte.

Hector se leva ; le sang lui monta si violemment à la tête qu'il chancela et que ses yeux parurent sortir de leurs orbites.

Le colonel lui-même ne fut pas le maître du mouvement de surprise que lui causa cette nouvelle.

Quant à Léda, elle était retombée dans une sorte d'anéantissement moral : l'œil fixé à terre, la tête inclinée vers le sol, elle avait l'immobilité d'une statue, tandis que de sa bouche entr'ouverte s'échappait une respiration sifflante et oppressée.

Heureusement pour elle, Bricord fut saisi d'enthousiasme à cette nouvelle et s'écria d'une voix retentissante :

— Et c'est un brave homme que celui qui a fait cela ! Voilà comment il faut répondre à de pareils bruits...

C'est que... tenez, voyez-vous, autant je suis d'avis qu'il faut être dur pour celles qui ne vont pas dans le droit chemin, autant je soutiens qu'il faut venir en aide à une pauvre honnête femme dont on dit des infamies...

Je ne suis rien, malheureusement, mais je voudrais être quelque chose comme un vicomte ou un marquis pour lui dire à cette pauvre jeune dame :

— Je vous honore et je vous estime.

Aussi, tu iras, Léda, tu iras, puisqu'elle t'a fait demander... et tu tâcheras de savoir quel est le brave homme qui a été demander la main de la comtesse.

— Il y a donc quelqu'un, dit Léda en reprenant un peu de force, qui a été demander la main...

— C'est encore un conte de cet imbécile d'Aly, reprit brusquement le colonel.

— Pourquoi pas ? repartit Bricord ; il y a encore d'honnêtes gens... et si ce n'était que notre maître, M. de Montéclain, est mal avec le vieux marquis de Montaleu, je ne m'étonnerais pas que ce fût lui...

— Ou quelqu'un, dit Aly-Muley, qui a des raisons particulières de croire que la comtesse est innocente.

A cette parole, la malheureuse Léda porta un regard égaré du côté d'Hector.

Une pâleur livide avait fait place, sur le visage du misérable, à la teinte pourpre qui le couvrait un instant avant. Ses yeux seuls étaient encore injectés de sang et brillaient comme des charbons ardents.



« L'interruption causée par l'arrivée de ce voisin lui avait permis de parcourir rapidement la lettre.
— Page 34.

Léda leva vers lui une main tremblante, et dit d'une voix convulsive et inarticulée :

— Vous ?... vous ?...

La force lui manqua, et elle retomba sur sa chaise.

Toute expression était effacée de son visage, toute pensée de son regard.

Bricord, étonné enfin de ce désordre extraordinaire, resta un moment muet, et, promenant autour de lui un regard inquiet et terrible, il s'écria :

— Ah çà ! mais quel intérêt si fort prend-elle donc à tout ça !...

— Ne m'as-tu pas dit, reprit le colonel avec empressement, que ta femme était maladive, nerveuse ? Elle est beaucoup fatiguée aujourd'hui. Ce qu'elle aurait de mieux à faire, ce serait d'aller se reposer.

— Sans doute, dit Hector d'une voix altérée en s'approchant d'elle, et demain elle verra que ce sont de faux bruits auxquels on ne doit pas faire attention.

Un moment de silence terrible et glacé régna dans la salle basse.

Le fermier en fit le tour comme un homme frappé à la tête d'un coup violent qui a porté le désordre dans son cerveau.

— Allez vous reposer, madame, dit doucement le colonel à la malheureuse femme qui était restée sur sa chaise, immobile, anéantie.

— Oui, reprit Bricord d'une voix sourde et agitée... va te mettre au lit... Léda, va.

Léda obéit; mais Bricord, contre son ordinaire, n'alla pas l'embrasser.

Elle se leva comme un automate, et sortit accompagnée par les deux servantes, qui furent obligées de soutenir sa marche.

Bricord la suivait d'un regard terrible.

Lorsqu'elle eut disparu, il passa plusieurs fois sa main sur son front comme un homme qui cherche le fil d'une pensée qui le brûle et qui l'embarrasse.

Puis il s'écria brusquement en regardant Hector :

— Et maintenant, il faut que je sache...

Il avait à peine prononcé ces quelques paroles que la porte s'ouvrit, et un nouveau personnage parut.

C'était Montéclain qui entra avec son air de légèreté et d'insouciance accoutumées.

— Hé! ma foi, s'écria-t-il du ton le plus joyeux, je suis servi à souhait. Je comptais te trouver ici, brave Bricord, mais je vous croyais en visite chez Mme Amab, colonel, et j'allais prier notre ami de vous transmettre une invitation.

Je viens d'envoyer chez vous, Montaleu, et quoique vous n'ayez pas voté pour moi et que je ne vous aie pas permis de chasser sur mes terres, j'espère que vous ne me refuserez pas ?

— De quoi s'agit-il donc? dit le colonel.

— De chasser demain un sanglier qui m'a été signalé par mon valet de chambre, répondit Montéclain d'un air narquois.

Hector, malgré la terrible émotion qu'il venait d'éprouver, ne put s'empêcher de pousser une espèce d'éclat de rire.



Bricord la suivait d'un regard terrible. — Page 41.

— Et c'est sans doute lui qui conduira la chasse?

— Vous riez, lui dit Montéclain de l'air le plus sérieux.

Eh bien! je vous parie que moi qui, selon vous, ne mettrais pas une balle dans la porte de la cathédrale d'Autun, j'abattrai la bête sous votre nez sans que vous puissiez y toucher.

— Ah! pardieu! j'accepte, et que pariez-vous?

— Ce que vous voudrez.

— Le droit de chasser chez vous contre deux cents louis.

— Accepté, dit Montéclain.

Colonel, reprit-il en se tournant vers Thomas, nous avons arrangé cela ce soir avec Brias et Champmortain chez qui je passais la soirée.

J'ai écrit à M. Amab; Mme de Champmortain et sans doute Léona, l'intrépide amazone, suivront la chasse à cheval, et le tout s'achèvera par un dîner chez moi.

Bricord était tombé assis sur un siége, la tête dans ses mains; sa pensée égarée dans un soupçon terrible lui échappait.

Le moment de réflexion que lui avait donné l'entrée de Montéclain lui avait fait repousser et reprendre dix fois l'affreuse supposition qui venait de se montrer à lui.

Montéclain profita de cet abattement pour dire à Hector :

— A demain.

— A demain, répondit celui-ci en sortant rapidement.

— Et en suis-je, moi? dit Aly-Muley.

— Certes, mon garçon, et des premiers, fit Montéclain.

Maintenant, Bricord, ajouta-t-il, tu vas venir avec moi jusqu'au château. Il faut que tu donnes quelques instructions à mes gens.

— Pardon, monsieur le marquis, dit le fermier en se levant comme un homme éveillé d'un songe affreux; pardon, mais ma femme est indisposée...

— Maladie de nerfs. Viens coucher au château...

J'espère que tu ne vas pas m'abandonner... Il s'agit de mon honneur.

— De votre honneur? dit Bricord en tressaillant.

— De mon honneur de chasseur...

— Au fait... reprit Bricord d'une voix sourde, j'aime mieux ne pas rester ici.

Mais presque aussitôt il reprit en regardant Montéclain en face :

— Et d'ailleurs j'ai quelque chose à vous demander, monsieur le marquis.

XXVI. — L'ESPION.

Montéclain s'était éloigné avec Bricord; le colonel rentra dans sa chambre.

— Eh bien! dit Aly-Muley dès qu'ils furent seuls, êtes-vous sûr de ce que je vous ai raconté? êtes-vous sûr que Mme de Monrion est aussi innocente du poupon de Saint-Faron que je le suis de l'assassinat du feu roi Henri IV?

— Oui, répondit pensivement le colonel.

— Comme je vous les ai fait se pâmer tous les deux! reprit Aly en riant...

— Tu as été trop loin; car j'ai vu le moment où la malheureuse était prête à se trahir...

— Est-ce qu'elle n'a pas mal aux nerfs? dit Aly en riant avec mépris. En voilà une maladie bien trouvée... mal aux nerfs... ça veut dire :

J'ai le droit de rire, de pleurer, de dire des injures à mon mari, de vexer mes domestiques, de pâlir, de trembler, de m'évanouir, de courir la pretantaine, de ne pas répondre, de ne pas comprendre, de ne pas me souvenir... J'ai mal aux nerfs; Bricord n'y verra pas autre chose.

Thomas n'écoutait pas le bavardage du soldat, qui parlait en préparant le coucher de son maître.

— Mais j'y pense, dit-il tout à coup, comment as-tu appris qu'Hector avait demandé la main de Mme de Monrion?

— Est-ce que je ne l'ai pas suivi, ce gros Lovelace, jusque chez le vieux marquis, lorsqu'il a eu quitté cette tanière où il était resté plus de deux heures avec la belle Léda.

— Mais tu n'as pas pu pénétrer dans le château?

— Sans doute; mais il en est sorti avec son oncle, tous deux mar-

chant côte à côte, comme les meilleurs amis du monde, les bras ballants, poussant de gros soupirs.

« Hé, disait le vieux marquis, ton intention d'épouser Julie me » prouve la noblesse de tes sentiments. »

— En voilà une ganache, fit Aly-Muley en interrompant son récit.

« Mais, continuait le vieux, tu dois avoir d'autres motifs qu'une » confiance aveugle pour croire à son innocence. »

Je crois bien qu'il en a des motifs, et de bons, ce grand gueux!

— Et que répondait-il?

— Hé! hé! dit Aly, qui continuait à ranger, il n'est pas si bête qu'il est gros.

« Jamais, disait-il, je ne ferai à Mme de Monrion l'injure de lui de» mander une justification. »

» — Je te comprends, lui dit son oncle; mais toi, tu peux la don» ner aux autres. »

— Ah! vieux pair de de France, fit Aly-Muley en éclatant de rire; est-il prodigieusement rococo, celui-là! mais où serait la générosité, mon bonhomme, s'il t'avouait qu'il sait la chose par livres, sous et deniers?

— Et, reprit le colonel, as-tu trouvé que le marquis parût disposé à servir les intentions de son neveu?

Aly regarda son maître de ce coup d'œil moitié résolu, moitié envieux, avec lequel il devait examiner un lion lorsqu'il se décidait à l'attaquer; puis, après un moment de silence, et comme s'il se fût bien assuré que le coup porterait droit et ferme, il repartit:

— Je crois que vous feriez bien d'instruire le vieux marquis de l'embuscade où l'entraîne son Hector, si vous ne voulez pas qu'il attrape à la fois la belle et l'héritage qui doit vous revenir.

A cette réponse le colonel, qui se promenait pensivement, s'arrêta comme le lion blessé qui cherche d'où lui vient la balle qui l'a frappé à l'improviste; le regard du colonel jaillit sur Aly aussi menaçant, aussi terrible que celui du roi du désert.

Aly l'examinait avec l'anxiété du chasseur prêt à se jeter de côté pour laisser passer le premier élan de fureur de son terrible ennemi.

— Comment as-tu dit, misérable? s'écria le colonel d'une voix étranglée.

— J'ai dit, reprit Aly, que ce serait un crime de laisser épouser à un animal rouge et brutal comme ce vicomte, une femme jeune et belle comme Mme de Monrion, et je dis que ce serait encore plus bête de lui laisser empocher l'héritage de son oncle, qui après tout, est votre...

Une exclamation sourde, terrible, coupa la parole au soldat.

— Ah! tu m'as espionné, misérable! s'écria-t-il; et dans le premier mouvement de sa colère il s'élança sur Aly qui, prévoyant le coup, sauta légèrement de l'autre côté de la table près de laquelle il se trouvait, et la mit ainsi entre lui et son maître.

— Tu m'as espionné, misérable! répéta celui-ci. Ah! tu me le paieras cher!

— Un moment, s'il vous plaît, colonel, reprit Aly; vous avez des rages qui ne sont pas raisonnables. Vous me lancez comme un chien déchaîné sur la piste du vicomte, et vous prétendez que je ne dois pas sentir le gibier qui me passe sous le nez.

C'est m'en demander plus que je ne suis capable d'en faire; je ne suis pas encore assez bien dressé pour ça.

— Mais, misérable, lui dit le colonel à qui un moment de réflexion avait fait voir l'injustice et la maladresse de sa violence, si tu ne m'avais pas suivi, si tu n'avais pas écouté, tu ne saurais pas...

— Vous voulez dire, colonel, reprit Aly, que si vous n'étiez pas venu vous promener juste au-devant des buissons où je m'étais embusqué pour veiller sur la masure où s'était enfermé le vicomte, vous voulez dire que si vous ne vous étiez pas disputé avec Mme Amab, à portée de mes yeux et de mes oreilles, je ne vous aurais pas entendu, et que je ne saurais pas que...

— Mais, brute, dit Thomas, ne pouvais-tu m'avertir de ta présence?

— Colonel, dit sournoisement le Gascon, qui reprenait son avantage, il y a des choses qu'on fait, mais dont personne ne se vante.

Je ne sais pas s'il vous eût été indifférent que je vous eusse crié, du fond de la ramée où j'étais:

« Hé! dites donc, colonel, prenez garde, je suis à espionner pour » votre compte!... »

Mais je sais bien que moi je ne me suis pas soucié d'apprendre à la belle dame qui vous accompagnait le métier que je ne fais que par amitié pour vous.

Le colonel, furieux, reprit sa promenade.

— Puisque tu m'entendais si bien, de ta ramée, ne pouvait-on pas m'entendre de l'intérieur de cette cabane?

— Que nenni! j'avais déjà expérimenté la chose; puisque, moi, qui étais dehors, je ne pouvais entendre ce qui se disait dedans, quoiqu'on ne s'y fît pas faute de crier, il n'y avait pas de danger que ceux du dedans pussent entendre ce qui se faisait au dehors.

Que diable! un mur, colonel, ce n'est pas comme un homme qui peut être sourd de l'oreille droite, et entendre de l'oreille gauche.

Le colonel n'écoutait pas; il semblait que tous les desseins qui l'avaient amené dans ce pays fussent dérangés par la découverte qu'avait faite Aly-Muley.

Évidemment, il cherchait d'autres combinaisons; car à tout moment il s'arrêtait devant le Gascon et semblait prêt à lui parler; mais presque aussitôt, il reprenait sa promenade, comme s'il était mécontent de sa résolution, et il se replongeait dans les incertitudes.

Enfin, il alla droit à Aly et lui dit:

— Pourquoi, lorsque je t'ai rencontré dans le bois, après avoir quitté Mme Amab, et que tu m'as appris le rendez-vous de Léda et d'Hector, pourquoi, lorsque tu m'as fait part de tes soupçons au sujet de cet enfant, et que nous sommes convenus de la scène de ce soir pour nous assurer de la vérité, pourquoi ne m'as-tu pas averti que tu m'avais écouté?

— Entendu, colonel; ce qui est bien différent.

— N'importe; pourquoi as-tu attendu à ce soir?

— Parce que je vous connais mieux que vous-même, colonel; parce que nous étions seuls dans une allée déserte et éloignée de toute habitation; et que vous m'eussiez sauté à la gorge comme tout à l'heure.

— Mais tu pouvais fuir, comme tout à l'heure, le premier mouvement de ma colère?...

— Oui, colonel, et j'aurais pu mieux faire encore, c'est-à-dire jouer des jambes de façon à vous laisser là tout penaud.

Mais, vu que vous m'eussiez considéré comme un traître, il se pourrait qu'avant toutes explications, vous m'eussiez envoyé une balle dans les reins...

— Un assassinat, misérable! s'écria le colonel en pâlissant d'indignation...

— Non, colonel... mais un mauvais coup...

Vous êtes le brave des braves, colonel, et on n'assassine pas lorsqu'on est comme ça.

Mais vous avez quelque chose de jaune et de vert qui, lorsque vous êtes un peu trop contrarié, vous monte du cœur à la tête, si bien que vous n'y voyez plus pendant près d'une minute.

Ici, j'étais sûr de laisser passer la minute sans malheur, voilà pourquoi j'ai attendu.

Le colonel lui tendit la main.

— Tu es toujours mon fidèle Aly, n'est-ce pas?

— Tonnerre du bon Dieu! s'écria Aly, j'étais à vous, colonel, avant de savoir votre histoire, de toute ma peau et de tout mon cœur, et je me serais fait tuer pour vous.

Mais, maintenant, que je sais qu'on vous a fait des injustices au sujet de votre mère, je suis à vous de tout... c'est-à-dire qu'au besoin, je flanquerais une balle dans l'œil droit de votre cousin...

— Silence, Aly! dit le colonel. Ainsi je puis compter sur toi?

Aly-Muley se détourna légèrement et parut embarrassé.

— Comment, reprit Thomas, tu hésites?

— Non... mais il y a des choses à propos desquelles il vaut mieux vider son sac tout de suite.

Vous pouvez me renvoyer au régiment si vous voulez, et que la carcasse de la cathédrale de Marseille me tombe sur la tête si je souffle un mot de ce que j'ai entendu.

Mais si vous voulez que je reste et que je vous serve, je prétends faire mes conditions.

— Ah! dit le colonel en ricanant avec dédain, tu es prévoyant, tu veux t'assurer une part de la prise.

— Si le colonel réussit, dit Aly-Muley, et qu'il pense qu'un bon serviteur mérite qu'on lui fasse une avance pour ses vieux jours, je ne désobéirai pas à son opinion; mais ceci est à votre volonté... Si vous le faites... bon!.. sinon... j'irai encore allonger mon nom en Afrique...

Je demande autre chose, colonel.

— Qu'est-ce donc?

— C'est peut-être une bêtise; mais c'est comme ça.

J'étais dans l'antichambre de M. de Champmortain au moment où Mme de Monrion l'a traversée tout effarée comme une biche qui entend japper les chiens.

Quel ange de femme, colonel! quels yeux!... et puis... je ne puis pas vous dire ça... mais c'est une enfant, cette comtesse, une pauvre petite qui n'a pour toute défense que ce vieux pair râpé qui se cambre

dans sa cravate... et on tape dessus, et on veut la réduire en poussière, la deshonorer, colonel... non... ça ne sera pas et je ne vous aiderai jamais...

— Si tu m'as entendu, dit le colonel touché de cet enthousiasme d'Aly, tu dois savoir que je me suis refusé à me prêter à cette infamie de Mme Amab, quoique je ne fusse pas encore assuré que c'était une calomnie.

— Oui... oui... oui... reprit Aly; mais elle vous a prouvé clair comme le jour que vous n'arriveriez à rien tant que Mme de Monrion serait près du vieux marquis... Elle vous a dit que c'était pour votre bien qu'elle avait agi ainsi...

Ils appellent cette dame une lionne, c'est une serpente, une vipère qu'il faudrait dire... et vous n'emboiterez pas cette marche, n'est-ce pas, colonel?

— Jamais, repartit Thomas. Élever ma fortune sur le deshonneur d'une femme innocente, je préférerais renoncer à mes droits et à ma vengeance...

— Aoush! bon! s'écria Aly, voilà qui est bien dit!

— Une seule chose m'embarrasse et me fait un chagrin véritable, reprit Thomas, c'est que la justification de la comtesse entraînera la perte d'une autre pauvre femme que j'ai vue tant souffrir ce soir, que le mepris qu'elle m'inspirait s'est presque changé en pitié.

— De la pitie pour la Léda, dit Aly en montrant ses dents blanches et aiguës avec une expression cruelle; pour cette malheureuse qui trompe un ex-spahis, un brave des braves, qui l'a prise dans je ne sais quel conservatoire où il n'est pas sûr qu'elle ait conservé son devoir...; de la pitie pour ça!... Et quand je pense que c'est un mari qui vous a deux fois tiré du pétrin?... Non, colonel... non...

Ah! que vous laissiez être ce qu'il peut, ce barbouilleur de toiles, dont la femme a si bonne cuisine..., tant pis pour lui, il n'a que ce qu'il mérite : quand on achète un cheval couronné, on doit s'attendre à ce qu'il bronche...

Que vous ayez pitié de la madame de Champmortain, je le conçois : son mari la plante là et elle lui en plante... D'ailleurs, colonel, les riches et les nobles n'y regardent pas de si près; ils ont tant de quoi se consoler ailleurs...

Mais un camarade comme Bricord, qui ne vit, qui ne respire, qui ne pense que pour cette ravaudeuse de mots emphatiques, pour cette insolente serinette qui regarde son mari et les camarades par-dessus l'épaule... non, point de pitié.

Comment! s'écria Aly, elle a entendu ce que j'ai dit, et elle n'a pas encore crié :

« Ce n'est pas vrai, la comtesse est innocente... »

Et elle ne s'est pas encore perdue... Aoush! c'est une rien du tout... et je l'écraserai sans plus de pitié que l'autre couleuvre de là-haut.

— Tu ne penses pas, Aly, reprit le colonel, que ce n'est pas à elle que tu ferais le plus de mal. Bricord ne s'en consolerait jamais, s'il apprenait...

— Il la tuerait, colonel, et il ferait bien.

— Oui, mais il en mourrait de désespoir.

— Ah bah! dit Aly-Muley d'un ton fort surpris, vous croyez?

— N'en doute pas, Aly; dans tous les cas, il est peut-être possible de justifier madame de Monrion sans perdre cette malheureuse...

Nous verrons; du reste, il est fort heureux que Montéclain ait emmené ce soir Bricord; sans cela, je ne sais ce qui serait arrivé.

— Hum! fit Aly, celui-ci est encore un tout autre gaillard...

Il ne gagnera pas de mousse à rester dans son château. Voilà dix fois que je le rencontre au bout de mes yeux, en me promenant; et il arrive toujours comme quelqu'un qui a idee de ce qu'on vient de dire.

Au moment où le Gascon prononçait ces paroles, le colonel lui imposa silence du geste.

Ils écoutèrent : un léger bruit se faisait entendre au-dessous de leur croisée; puis on entendit tousser légèrement.

— Qu'est cela? dit le colonel.

— Ce butor de vicomte, j'en suis sûr, qui vient tourner autour du nid, à présent que le milan est parti.

Ils écoutèrent encore, et entendirent prononcer distinctement le nom de Léda.

— C'est lui, de par tous les diables! fit le Gascon.

Attends, attends! je m'en vais lui envoyer quelque chose.

Il prit un fusil, ouvrit brusquement la fenêtre et se mit à crier:

— Qui est là? répondez, ou je tire...

Aussitôt, une voix railleuse et impatiente repartit :

— Ce n'est pas la peine, Aly-Muley, tu viens de faire une sottise qui tuera peut-être plus certainement que tes balles.

C'était la voix de Montéclain qui s'eloigna aussitôt avec rapidité.

XXVII. — CONVERSATION.

— Ah çà, disait Brias à Montéclain en achevant une tasse de thé, quelle est la folle idee qui vous a pris hier soir d'organiser cette chasse improvisée, et d'y inviter tout le monde, même cet ogre de Montaleu, que vous me reprochez de connaître?

— Un centimètre depuis l'année dernière, dit Montéclain en boutonnant son habit de chasse. Je grossis, Brias, il est temps que je me marie.

— Comment, vous, Montéclain, vous portez des habits de l'année dernière?...

— Je suis trop heureux qu'il ait été inutile à mon valet de chambre, sans cela j'étais obligé de chasser en habit noir...

J'ai bien pu improviser la chasse, mais non l'habit.

— Cependant vous en aviez depuis longtemps arrêté le projet...

— Non, l'idee m'en est venue en sortant de la forêt, un moment avant d'arriver chez Champmortain.

— Vous êtes sûr, au moins, qu'il y a un sanglier?

— Il y a toujours un sanglier; seulement, on ne le trouve pas toujours.

— C'est, à ce qu'il me paraît, une façon de promenade avec mystification que vous avez organisée.

— Je ne mystifie jamais personne, Brias...

— Cependant vous ne faites pas cela pour rien?

— C'est peut-être pour rien que je le fais.

— Vous dites... Oh! est-ce que vous faites aussi des calembours?

— Pourquoi pas? Presque tous les grands mots historiques tiennent du calembour.

— Voyons, Montéclain, quittez un moment votre rôle de mystérieux... Je ne suis pas de ceux qu'on trompe avec des réticences...

Vous avez un plan, un but?...

— Puisque vous êtes un diplomate habile, faites-moi le plaisir de les deviner.

— Ah çà, dit Brias, est-ce que Léona aurait raison? est-ce que vous seriez partie interessée dans tous ce qui se passe ici?

— Si vous ne le pensiez pas, vous ne m'interrogeriez pas avec tant d'obstination.

— Est-ce que, reprit Brias, votre rencontre avec ce M. Villon vous aurait fait tourner les yeux du côté de Mme de Monrion?

— Pourquoi pas?

— Il est fort heureux, dit Brias, que la découverte des charmantes peccadilles de cet ange de pureté m'interdise de poursuivre sa conquête, sans cela j'aurais été probablement gagné de vitesse, ce qui m'eût fort humilié, même de votre part.

— Vous y renoncez donc?

— Allons donc! fit Brias; me croyez-vous envieux d'adopter quelque petit Villon? car je commence à croire que l'ex-commis...

Brias s'arrêta au milieu de sa phrase, tant il fut surpris de la façon effrayée dont le regardait Montéclain.

— Eh bien! lui dit-il, qu'est-ce que vous avez donc?

— Ah! mon pauvre Brias, repartit Montéclain, mon cher et malheureux ami, une tête si bien organisée, qui avait adressé au ministre un mémoire si remarquable sur la question de la Syrie, qui avait prévu de point en point la conduite de l'Angleterre dans l'affaire des îles Marquises, un homme qui a épouvanté le conseil des ministres en leur prouvant clair comme le jour que le Canada pouvait nous revenir en vingt-quatre heures... vous croyez... vous pensez... que Mme de Monrion a fait les peccadilles... dont on l'accuse! Ah! les dettes sont, à ce qu'il paraît, un horrible poison qui trouble l'esprit?

— Donc, vous n'y croyez pas, vous? dit Brias.

— Ce n'est pas mon rôle d'y croire.

— Vous dites?

— Que vous n'y croyez pas plus que moi, Brias.

Sommes-nous des enfants?... Avez-vous regardé cette femme en face? Y a-t-il un pli dans cette peau de satin où puisse se cacher un remords?

Avez-vous vu jamais un rayon douteux dans ce regard limpide qui verse son âme au dehors comme s'épanchent les flots d'une fontaine

de cristal? Son sourire n'est-il pas ouvert et frais comme une fleur immaculée?

Allons donc, Brias, vous qui m'accusez de faire de la finesse avec vous, ne vous donnez pas des airs de niais pour me tromper.

— Ainsi, vous l'épouseriez?

— J'en ai envie, une féroce envie, vous dis-je, Brias..... Mais.....

— Mais...

— Il y a le vieux Montaleu qui est un de mes ennemis.

— Qui la croit coupable... et qui par conséquent vous laisse le champ libre...

— Erreur, Brias; le bonhomme a eu honte de sa sottise...

— Il sait donc à présent qu'elle est innocente...

— Erreur encore. Il le croit, mais il ne le sait pas.

— Et vous le savez, vous, peut-être?...

— Oui, je le sais...

— Vous allez me conter cela...

— Avant de penser aux autres, pensez à vous-même...

— Que voulez-vous dire?

— Le voici.

XXVIII. — CONVERSATION.

(Suite.)

Montéclain s'assit en face de Brias et commença ainsi :

— Or, écoutez-moi, ami Brias, vous êtes dans les griffes de Léona.

— Nullement.

— N'en parlons plus, dit Montéclain en se levant, chacun pour soi...

— Vous prétendez que je suis dans les griffes de Léona?

— Eh oui! furieux diplomate qui le lendemain d'une déroute, croit qu'il est d'une adresse extrême de dire à une puissance qui voudrait s'allier à vous : « Nous avons encore beaucoup de canons, beaucoup d'hommes, beaucoup de chevaux, » lorsqu'il est clair que vous n'avez plus rien...

Oui, vous êtes dans les griffes de la Léona; elle peut vous dépecer, vous dévorer... vous anéantir...

Ne le savez-vous pas?

— Je sais qu'elle a surpris le secret de Mme de Champmortain et le mien... Mais Sylvie est innocente, je le jure!...

— Le sera-t-elle longtemps?... N'aviez-vous pas, aujourd'hui même, un rendez-vous avec elle? Ne deviez-vous pas la rencontrer chez Mme Amab?

— Et quand cela serait?

— Et vous, Brias, s'écria Montéclain, un gentilhomme, vous exposez la femme que vous aimez, ou plutôt que vous n'aimez pas, à accepter la protection d'une Léona!...

Mais, Brias, fût-elle coupable, et elle ne l'est pas, la pauvre femme! fût-elle coupable, elle s'appelle Mme de Champmortain... C'est un nom aussi noble que le vôtre, Brias...

Quand on aime une femme comme celle-là, on la séduit, on la vole à son mari, on l'enlève, on la perd, mais de haut, et sans la salir aux fanges immondes de cette impudente courtisane.

— Vous posez pour la tribune, Montéclain, dit Brias en essayant de rire; que diable, je ne puis pas prendre plus de souci des relations de Mme de Champmortain que ne le fait son mari, qui permet qu'elle voie Mme Amab.

— C'est une sottise de mari, en ce qu'il permet à sa femme de recevoir mauvaise compagnie; mais il ne voit dans cette visite qu'une visite inconvenante et qui n'aura pas d'autre suite. Mais, de votre part, c'est une indignité; car vous savez que c'est un rendez-vous où vous vous mettez, ainsi que Sylvie, à la merci de cette femme.

— Eh! mon Dieu, dit Brias avec impatience, n'y sommes-nous pas déjà, grâce à ce rendez-vous qu'elle a surpris dans la forêt?

— Est-ce ma faute? Ne vous avais-je pas averti...

— Qui pouvait se douter?...

— Que l'arsenic empoisonne? Tout le monde, Brias, excepté les diplomates qui, à force de prétendre deviner le fin du fin, ne voient pas les astuces qui leur crèvent les yeux.

Je ne suis pas aussi fort que vous, Brias, mais toutes les fois que je sais pertinemment que je suis en face d'un voleur de premier ordre, je trouve prudent de m'en aller. Vous qui êtes habile, vous mettez vos mains sur vos poches, et pendant que vous sauvez votre bourse, il vous vole votre montre.

— Mais que voulez-vous que je fasse?

— Rien pour le moment, car cette chasse a rompu votre rendez-vous.

— L'avez-vous donc organisée pour cela?

— Et pour beaucoup d'autres raisons.

— Ne peut-on les savoir?...

— Nous verrons cela, dit Montéclain; seulement promettez-moi que, durant la chasse, vous n'obéirez à aucun regard, à aucune provocation qui vous exciterait à vous détourner de la voie pour suivre ni Sylvie, ni Léona.

— Pardon, cher et illustre Montéclain; mais on ne fait pas marcher un petit garçon de douze ans ou un grenadier de la garde de S. M. Nicolas, avec plus d'autorité que vous voulez en prendre sur moi.

— Brias, nous sommes tous deux des enfants de ce pays; nous connaissons Sylvie depuis son enfance; je l'aime comme vous l'aimez vous-même, d'une sincère affection, car vous ne l'aimez pas autrement.

Si vous n'étiez pas intéressé à votre rôle de séducteur, vous seriez désolé de lui voir arriver quelque fâcheuse aventure. Par pitié pour elle, par honneur pour vous, n'aidez pas Léona à la perdre; ou bien, si votre amour est si vrai, si impérieux que vous ne puissiez le dompter, perdez-la vous-même.

Il n'est pas dans nos mœurs de prendre des spadassins pour venger nos injures; laissez à la vieillesse impuissante l'usage des matrones corruptrices.

Brias, il n'y a que vous qui puissiez arracher Sylvie à Léona.

— Eh! mon cher ami, elle s'est passionnée pour cette femme.

— J'ose espérer qu'elle vous préfère encore.

Aujourd'hui même, Brias, il faut que vous ayez le courage de dire à Mme de Champmortain que vous refusez de la voir tant qu'elle recevra Mme Amab.

— Mais c'est perdre Sylvie... Léona est femme à raconter à Champmortain le rendez-vous qu'elle a surpris...

— Eh bien! Sylvie niera, et vous aussi, voilà tout.

N'avez-vous donc pas prévu que le mensonge est la dernière ressource de ceux qui manquent à leur devoir?...

— Sans doute; mais pourquoi chercher le danger quand on peut l'éviter?

— Brias, vous êtes un fou, n'en parlons plus. Je prendrai d'autres mesures, s'écria Montéclain.

Il sonna avec une vivacité qui prouva à Brias combien il était contrarié de sa résistance.

— Où est Bricord? dit-il au valet qui arriva.

— Il s'apprête à sortir avec les chiens; il a déjà distribué les postes.

— Dites-lui de m'attendre... vous savez ce que j'ai ordonné?...

— Oui, monsieur le marquis, tout est prêt.

— Allons, à cheval, Brias!

— Eh bien! dit celui-ci en s'approchant d'un air confus de Montéclain, je veux bien suivre vos conseils... je vous promets de ne pas voir Sylvie aujourd'hui.

— Enfin! s'écria Montéclain, et si vous voulez me rendre un grand service, je puis vous rendre la tâche plus facile : acharnez-vous de toutes vos forces, de toute votre rapidité, à la poursuite de Bricord; ne le quittez pas d'une minute.

— C'est une rude besogne... Bricord fatiguerait votre sanglier lui-même.

Ne craignez rien... ce n'est pas du côté de l'animal qu'il marchera.

— Encore un mystère?

— Que vous sauriez depuis une heure, si vous n'aviez pas voulu ergoter... Apprenez donc...

— Pardon, monsieur le marquis, dit Bricord en entrant, tout est prêt pour la chasse.

Les piqueurs sont bien renseignés, et, d'ailleurs, Lalouette vient d'arriver, M. Hector de Montaleu le met au service de monsieur le marquis et j'aurais besoin de passer à la ferme.

— Un ennemi, s'écria Montéclain en riant, le piqueur de Montaleu; non, Bricord, tu es mon général, et je ne veux devoir ma victoire qu'à toi.

— Monsieur le marquis, reprit Bricord d'un ton grave et plein d'insistance, il faut que je retourne à la ferme.

— Comment! dit Montéclain d'un air de reproche, le seul jour où je te demande un service, tu me refuses? Je ne l'oublierai pas, Bricord.

— Ah! monsieur le marquis, dit le fermier d'une voix émue jus-

qu'aux larmes, ne me dites pas ça... je resterais; et voyez-vous il faut que je retourne à la ferme, il le faut.

— C'est bien, dit froidement Montéclain, vous partirez, mais tout à l'heure.

A mon tour, j'ai à vous parler. Attendez-moi là.

Brias, un mot, je vous en prie.

Il l'emmena dans un cabinet voisin.

— Brias, montez à cheval, lui dit-il avec cette vivacité qui impose: courez à la ferme, voyez Léda; dites-lui de sortir, de se cacher, qu'elle vienne ici.

Bricord va courir jusque chez lui tout d'un trait; qu'elle s'enfonce dans le bois de Navarette, et qu'elle gagne le parc par le souterrain. Voici la clef de la voûte qui passe sous la route d'Autun.

Qu'elle reste cachée là toute la journée.

Dépêchez-vous, Brias, ou la pauvre femme est perdue.

— Quoi! Bricord...

— Ne sait rien; mais il se doute de tout. Je le retiendrai jusqu'à ce que vous soyez revenu.

— Est-ce encore un tour de Léona?

— Non, c'est une maladresse du colonel et une sottise de son spahis. Sans lui, la malheureuse serait en sûreté depuis hier soir.

Brias partit et Montéclain rentra dans le salon où était Bricord.

XXIX. — SOUPÇONS.

Bricord attendait Montéclain, les yeux baissés et dans l'attitude d'un homme résolu à faire une chose qui doit déplaire, mais qui est tout prêt à braver tout ce que cette action peut lui attirer de reproches.

Dans la nouvelle position que venaient de prendre les choses, le but de Montéclain n'était que de gagner du temps.

Il laissa donc Bricord à son embarras, et feignit d'être absorbé dans son mécontentement.

— Vous avez à me parler, monsieur le marquis? dit Bricord après quelques instants de silence.

— Oui, en effet, dit Montéclain, en lui répondant sèchement, j'ai à vous parler, ou plutôt, Bricord, vous avez à me parler.

Hier, en sortant de chez vous, ne m'avez-vous pas dit que vous aviez quelque chose à me demander?

— C'est vrai, dit Bricord avec embarras.

— Pourquoi ne l'avez-vous pas fait?

— En arrivant ici, monsieur le marquis est remonté tout aussitôt chez lui. J'ai voulu le voir, on m'a répondu qu'il était enfermé.

— Sans doute; mais je suis redescendu, et vous ne m'avez rien dit.

Depuis ce matin, vous avez eu dix fois l'occasion de me parler.

— C'est vrai, monsieur le marquis, repartit Bricord en hésitant... C'est que j'ai réfléchi... qu'il y a des choses qu'on ne doit pas dire...

Vous comprenez, ajouta-t-il, pendant qu'il dévorait les larmes qui lui vinrent aux yeux... si c'est comme je crois... ou plutôt si ça n'est pas... Que voulez-vous... mais... Je n'ai rien à vous dire.

Montéclain regardait avec une pitié profonde les efforts de ce malheureux pour cacher les tortures qui lui brisaient le cœur.

— Cependant, lui dit-il d'une voix plus douce, lorsque tu as quitté la ferme, je t'ai entendu dire d'une voix singulière: « J'aime mieux ne pas rester ici. » Et tu as ajouté en me regardant d'un air presque menaçant: « D'ailleurs, j'ai quelque chose à vous demander. »

Qui te faisait parler ainsi?

— J'ai eu tort, monsieur le marquis... je vous fais mes excuses... dit Bricord.

— Mais enfin, qu'as-tu donc, Bricord? Que signifie cette manière d'agir avec moi?... Tu sais que nous ne sommes pas les meilleurs amis du monde avec M. le vicomte de Montaleu.

Bricord pâlit.

— Et cela ne t'a pas empêché de l'aider dans ses parties de chasse toutes les fois qu'il t'en a prié... et aujourd'hui que j'ai besoin de toi contre lui...

— Monsieur le marquis, reprit Bricord, les dents serrées, il faut que j'aille à la ferme, il faut que je voie Léda...

Il m'est entré un soupçon dans la tête, et, voyez-vous, je ne peux pas aller comme ça à la chasse à côté de..... il arriverait malheur, c'est sûr.

— Ah çà, mon bon garçon, est-ce que tu es devenu fou depuis hier?... Et c'est sans doute à propos de ce soupçon que tu voulais me demander quelque chose... un conseil sans doute?

— Non, monsieur le marquis... non, j'ai réfléchi, vous me le refuseriez, ou vous me tromperiez encore.

— Bricord...

— Ah! tenez, s'écria Bricord avec éclat, je ne sais pas lire sur un papier écrit... mais je lirai dans ses yeux, dans sa voix, dans sa peur...

— Ah çà, dit Montéclain, qui voyait grandir l'orage dans le cœur de Bricord, et qui pensait qu'en le faisant éclater devant lui il serait moins terrible, à qui donc en as-tu? de qui veux-tu parler?

— De personne... ça ne regarde que moi, dit le fermier. Il faut que je parte, monsieur le marquis, il le faut...

Après tout, ajouta-t-il en s'excitant à une révolte qui n'était pas dans son cœur... je ne suis pas votre valet, je suis votre fermier... Mon bail ne dit pas...

— C'est très-bien, dit Montéclain, mais du moment que nous en sommes là, il faut que tout nos intérêts soient en règle...

Voici, ajouta-t-il en ouvrant un secrétaire, un compte de réparations qui me paraît exorbitant.

— Je le paierai, dit Bricord.

— Non, repartit Montéclain sèchement, vous m'avez accusé déjà de vous avoir trompé...

— J'ai dit ça... moi... monsieur le marquis, s'écria Bricord... J'ai dit que vous m'aviez trompé, vous qui m'avez fait mon bien-être, ma fortune... Je n'ai pas dit ça...

— Vous l'avez dit tout à l'heure, Bricord; vous l'avez dit à propos de ce que vous ne voulez plus me demander.

— Ah! fit Bricord, oui, c'est vrai.

— En quoi donc vous ai-je jamais trompé?...

— Eh bien! reprit le fermier, puisqu'il faut tout dire... vous le voulez? Monsieur le marquis, vous vous rappelez cette lettre que m'avait écrite ma femme lorsqu'elle a été soi-disant à Paris voir sa mère?...

— Eh bien! cette lettre.

— Je me l'étais fait lire par Mme de Monrion.

— Tu me l'as dit alors, et tu me dis aussi que tu te méfiais de cette dame, et tu m'as prié de relire cette lettre.

— Oui, monsieur le marquis, et vous m'avez assuré qu'elle contenait juste ce que m'avait dit Mme de Monrion, c'est-à-dire que ma femme avait été voir sa mère malade à Paris; mais cette lettre était une menterie... cette lettre ne disait pas ce que vous m'avez dit qu'il y avait.

— Comment!...

— Oui... oui...

D'abord, quant à Mme de Monrion... j'ai bien remarqué... elle tremblait... elle balbutiait... on sait lire, ou on ne sait pas... et elle sait... elle n'allait pas tout droit...

C'est pour ça que je suis venu à vous.

— J'ai trouvé absolument la même chose que la comtesse.

— Oui... oui... après m'avoir questionné... après m'avoir fait tout dire... alors... vous m'avez répété... ce que vous m'aviez arraché... Et puis, c'est que cette nuit je me suis tout rappelé... j'ai creusé ma tête... et j'en suis sûr... ce n'étaient pas les mêmes paroles... et puis, cette lettre... vous n'avez pas voulu me la rendre.

— Je t'en ai expliqué la raison... il y avait à la suite un compte qui m'était nécessaire.

— En ce cas, repartit Bricord, s'il y avait un compte, vous devez l'avoir gardée. Voulez-vous me la rendre?

— Je crois qu'il me serait fort difficile de la trouver, dit Montéclain embarrassé. Je puis l'avoir brûlée.

— Vous voyez bien, s'écria Bricord... j'en étais sûr... Adieu, monsieur le marquis.

Brias rentrait en ce moment.

— Bricord, s'écria Montéclain, il se peut que je l'aie encore...

— Merci... cria Bricord en s'éloignant, je n'ai besoin de personne pour savoir la vérité.

— Eh bien! Brias, s'écria Montéclain.

— Léda était sortie, repartit Brias; Mme de Monrion l'a fait demander ce matin, et elle a quitté la ferme quelques instants après.

— Alors, dit Montéclain, je ne crains pas qu'elle y rentre.

A ce moment, le son des trompes, retentissant tout à coup dans la cour du château, annonça le départ.

XXX. — LA CHARBONNIÈRE.

On avait dit à Brias que Mme de Monrion avait envoyé chercher Léda.

En effet, à peine le jour avait-il paru, que Julie avait envoyé de nouveau à la ferme pour prier Mme Bricord de passer chez elle.

Léda avait répondu qu'elle allait s'y rendre; mais, au lieu de prendre le chemin qui devait la conduire au château du marquis de Montaleu, elle se détourna brusquement de sa route et s'enfonça dans la forêt.

Elle fut bientôt près de cette retraite où nous l'avons déjà vue avec Hector de Montaleu.

Cette fois encore, un signal particulier du farouche vicomte avait dit à Léda qu'elle le trouverait là; car, à peine eut-elle glissé dans la serrure une clef imperceptible, que la porte s'ouvrit comme d'elle-même, et qu'elle se trouva en face de son brutal complice.

Nous avons dit comment l'esprit épais d'Hector était parvenu, à grand'peine, à se tracer la route qui devait le mener à la conquête de Julie et à l'héritage du vieux pair de France.

Tout fier de l'adresse qu'il s'était trouvée, Hector s'était élancé avec l'aveugle rapidité du sanglier vers le but magnifique qu'il s'était proposé; mais voilà que, tout à coup, ce plan victorieux se trouvait dérangé par l'indiscrétion d'un maladroit.

Léda avait été informée des projets pleins d'habileté de son amant. Elle pouvait les anéantir d'un mot; mais ce mot la perdait, et Hector espérait qu'elle ne le prononcerait pas.

Cependant, il n'était pas tranquille; la jalousie ou la douleur de Léda pouvait préférer la mort au triomphe d'une rivale et à son propre abandon. En ce cas, Hector, dont l'esprit obtus avait attaqué cette difficulté de tous côtés sans trouver le moyen de la tourner ni la vaincre, Hector s'était écrié :

« Je la forcerai bien à se taire ! »

Lorsque Léda entra dans la charbonnière, elle était arrivée à ce degré de désespoir qui ne connaît plus la peur de certains dangers, tant l'âme est épouvantée d'un autre péril.

Léda, qui tremblait de comparaître en coupable devant son mari, eût abordé sans crainte la mort et le suicide. L'âme qui garde une pareille terreur et qui ressent un pareil courage, n'est pas tout à fait perdue.

Hector, en voyant entrer Léda, eut un mouvement de satisfaction.

— Enfin, c'est vous, lui dit-il : voilà une heure que je vous attends.

— Je vous ai souvent attendu plus longtemps que cela, lui répondit Léda, lorsqu'un sanglier à reconnaître ou une bouteille de vin à boire vous retenait quelque part.

— Allons-nous disputer, reprit le vicomte, lorsqu'un danger terrible nous menace ?

— Quel danger? dit Léda.

— N'avez-vous pas entendu hier cet imbécile de soldat, et n'avez-vous pas remarqué la figure qu'a faite Bricord?

— Non, vraiment, répondit Léda, je n'ai remarqué que la vôtre. Je n'ai jamais vu un homme si épouvanté.

Hector se retourna avec l'air de surprise d'un énorme boule-dogue qui se sent mordu par un intime roquet. Le sang lui monta au visage.

— Écoutez, Léda, reprit-il durement, épargnez-moi les épigrammes et les reproches : je ne suis pas d'humeur à les entendre.

D'ailleurs, il faut prendre un parti. Voyons, que comptez-vous faire.

— Moi? que vous importe, monsieur le vicomte? n'avez-vous pas séparé votre vie de la mienne? en quoi le futur époux de la comtesse de Monrion a-t-il à s'occuper de ce que prétend faire la misérable femme du fermier Bricord?

— Je vous comprends, Léda, voilà ce qui vous blesse; voilà ce qui vous irrite.

Mais raisonnons, Léda : je ne puis pas être votre mari; je ne puis pas tuer Bricord... il faut que je pense à mon avenir, à ma fortune...

— Et à Mme de Monrion.

— Elle, dit Hector, que le diable m'emporte si je m'en soucie !

Ce que je veux, c'est que la fortune des Montaleu ne passe pas dans les mains de cette mijaurée.

— Et pour cela vous l'épouserez. C'est fort adroit.

D'autant mieux que personne plus que vous n'est à même d'affirmer qu'elle est innocente du crime qu'on lui impute.

— Vous moquez-vous de moi, Léda? s'écria violemment Hector. Je vous ai dit qu'il faut que vous preniez un parti.

— Ce parti est tout pris. Vous avez agi à votre guise, j'agirai à la mienne.

— Et comment agirez-vous?

— M'avez-vous consultée pour aller demander la main de Mme de Monrion ?

— Ah ! dit Hector, c'est sur ce ton-là que vous le prenez, lorsque je viens ici pour vous sauver, pour vous mettre à l'abri de la colère de Bricord.

— Je ne vous demande pas votre protection.

— Qu'êtes-vous donc venue faire ici ?

— Ne m'avez-vous pas donné le signal qui m'annonçait que vous désiriez me parler? Je suis venue, qu'avez-vous à me dire?

Hector ne répondit pas.

Sa colère s'allumait peu à peu, et Léda l'agaçait avec cette ténacité et cette imprudence qui rendent les femmes si redoutables.

— Léda, dit Hector d'un air résolu, écoutez-moi bien.

J'ai formé un projet, et il faut que ce projet s'accomplisse. Je veux m'assurer la fortune de mon oncle, et mon mariage avec Mme de Monrion est le seul moyen qui puisse me faire arriver...

Si vous m'aimez, vous devez m'aider à réussir.

Cette dernière parole commença à troubler le calme désespéré qu'affectait Léda.

Elle tressaillit de tout son corps, et un sourire plein de mépris et de menace agita ses lèvres.

— Si je vous aime, dites-vous... il faut que je vous aide à épouser..... ma rivale... C'est très-bien... Et comment puis-je vous y aider?

— En vous sauvant vous-même, en niant avec fermeté et constance que vous soyez pour rien dans l'existence de cet enfant.

— Et qu'en résultera-t-il?

— Que Julie, accusée de toutes parts, sera forcée d'accepter les propositions du seul homme qui veuille et qui puisse la sauver.

A cette réponse, où la brutalité des calculs d'Hector se montra dans tout son jour, Léda laissa échapper un ricanement âcre et insolent.

— Ah ! s'écria-t-elle; l'heureuse femme ! et quel noble mari je lui aurai procuré pour la récompenser d'avoir voulu me sauver !

— Léda, dit Hector d'un ton menaçant, vous vous tairez.

— Sans doute, pour que Mme de Monrion ne sache pas que vous vous êtes lâchement servi contre elle de la protection qu'elle a accordée à une malheureuse, et ne vous fasse pas chasser de chez elle.

— Léda, vous vous tairez.

— Oui, reprit la fermière, les dents serrées et l'œil étincelant, pour que mon mari n'apprenne pas que vous avez abusé de l'amitié qu'il vous a montrée, et ne vous soufflette pas après m'avoir tuée.

— Léda !...

— Et ne vous tue pas, tout vicomte que vous êtes...

— Léda, répéta Hector d'une voix terrible, vous vous tairez..

— Et si je ne me taisais pas? s'écria Léda en mesurant Hector d'un regard étincelant; si je n'étais pas, moi, assez infâme pour permettre qu'une autre périt sous le poids de ma faute; si j'étais lasse de vivre, comme je le fais, dans le mensonge et dans la crainte; si mon cœur se révoltait enfin à la pensée de tromper l'homme qui a voulu mon bonheur pour celui qui me méprise et m'abandonne; si j'avouais mon crime et le vôtre?

Un cri sourd, terrible, furieux répondit à cette attaque.

Hector s'approcha de Léda, et, saisissant ses deux poignets dans ses larges et puissantes mains, il la jeta à genoux devant lui et leva son poing sur elle.

Léda baissa la tête.

Montaleu se détourna aussitôt et, tout haletant de la fureur qui l'avait emporté, il lui dit en ricanant :

— Mais vous ne le direz pas, Léda; vous ne le direz pas : Bricord vous tuerait, vous le savez bien.

— Eh bien ! il me tuera ! s'écria Léda dans le dernier transport du désespoir; il en a le droit, lui.

— Vous êtes folle...

— Non, monsieur, non, mais il ne sera pas dit que vous m'auriez déshonorée pour me jeter ensuite à l'abandon, au jour où votre avarice vous fera préférer votre fortune à mon amour.

Je ne veux pas, entendez-vous, je ne veux pas, moi, toute chargée que je suis par vous de honte et de douleur, y ajouter encore la honte d'avoir perdu celle qui a eu pitié de moi, et la douleur de vous voir rire de mes souffrances...

— Vous êtes folle, Léda, répéta Montaleu, dont le visage s'injecta de sang et devint presque bleu.

— Non, je ne suis pas folle, vous renoncerez à Mme de Monrion, ou je dirai tout.

— Léda ! s'écria Hector d'une voix étranglée...

— Ah ! reprit Léda arrivée à ce paroxysme de colère aveugle qui ne

voit plus rien, même la mort qui plane sur sa tête, ah! vous avez marché à votre but sans vous occuper de la pauvre femme qu'il vous fallait écraser en passant.

Eh bien, cette femme que vous avez si insolemment dédaignée... elle vous arrêtera, elle dévoilera la basse astuce de votre conduite...

— Léda, répéta encore Hector en pressant sa tête dans ses poings fermés, comme s'il la sentait prête à éclater, Léda, taisez-vous.

— Non, reprit Léda... vous m'avez fait assez trembler, assez souffrir... non... je parlerai... je...

A ce moment, Hector la saisit de ses deux mains de fer; et quelqu'un qui fût passé par là eût pu entendre un cri d'angoisse désespérée, si tout à coup la forêt n'eût retenti du son joyeux des trompes.

Un moment après, Hector sortit de la masure. Une pâleur livide avait succédé sur son visage à la teinte rouge et foncée qu'il avait un instant avant. Ses lèvres frémissaient convulsivement; ses yeux hagards roulaient dans leur orbite.

Quand il voulut mettre la clef dans la serrure pour refermer la porte, ses mains étaient si tremblantes qu'il fut longtemps sans pouvoir y parvenir.

Cependant il ferma la serrure à double tour, alla d'un pas mal assuré chercher son cheval qu'il avait attaché à quelques pas de la *Charbonnière*, et après l'avoir monté avec peine, le lança de toute sa rapidité à travers le fourré dont les ronces déchiraient le poitrail du noble animal, et dont les branches fouettaient le visage d'Hector. Il eut bientôt gagné une longue allée, et il eût peut-être continué sa course avec la même frénésie, s'il n'eût aperçu à une assez grande distance un groupe de cavaliers qui s'avançaient au petit pas.

XXXI. — LA CHASSE.

Bricord, en quittant le château de Montéclain, s'était rendu immédiatement à la ferme.

Jusqu'à ce jour, nul soupçon n'était entré dans l'esprit du fermier. Plongé dans les ténèbres d'une confiance sans bornes, il avait toujours vécu sans autre préoccupation que le bonheur de sa femme.

Bon, parce qu'il était fort; confiant, parce qu'il était incapable de tromper; modeste, parce qu'il n'avait que la grandeur du cœur, jamais il n'avait traduit contre Léda ni ses caprices, ni ses refus, ni ses tristesses; jamais il n'avait expliqué contre elle, ni ses absences réitérées, ni l'accueil tantôt trop bienveillant, tantôt trop froid qu'elle faisait à Hector, pour être naturel...

Bricord avait une excuse toute prête pour les torts de Léda: c'est qu'il n'était pas digne d'elle, c'est qu'il ne lui avait pas procuré tout le bonheur qu'il lui avait promis.

Ce fut au milieu de cette profonde sécurité sur l'honneur de Léda, que se glissa tout à coup le soupçon qu'il était trompé.

Bricord n'avait point deviné la machiavélique calomnie qui avait jeté sur Mme de Monrion la honte du crime de Léda, mais il avait vu sa terreur: après cette épouvante était venue la colère désespérée que Léda avait montrée à l'annonce que quelqu'un avait demandé la main de Mme de Monrion, et cette colère, Bricord l'avait vue se refléter sur le visage bouleversé d'Hector de Montaleu.

Alors quelque chose de flamboyant et de douloureux à la fois, comme un fer rouge, avait traversé la nuit où il vivait tranquille, et il lui semblait avoir entrevu autour de lui des fantômes moqueurs qui lui montraient, en ricanant, Léda et Hector.

C'était alors que Montéclain était arrivé.

Durant la nuit que Bricord passa au château, ce soupçon qui, pareil à une lumière lointaine, avait d'abord éclairé le passé d'une lueur douteuse, attisé par le souffle patient et acharné de la jalousie, avait fini par resplendir et éclairer d'un jour sinistre ce passé traversé dans l'ombre.

Tout ce qui avait été excusé par la bonne foi du mari confiant, devenait une accusation dans l'esprit du mari jaloux.

La singulière coïncidence qui faisait que Léda avait été appelée près de Mme de Monrion, le même jour où celle-ci était frappée d'une imputation déshonorante, avait d'abord tourné les soupçons de Bricord d'un autre côté.

Il s'était dit un moment que Léda était peut-être la confidente de Julie: mais alors Bricord s'était rappelé mieux encore les paroles de Léda; il s'était souvenu qu'elle avait dit que Julie était victime de sa générosité.

Bricord n'avait pas pu percer jusqu'au fond de cet abîme de perfidie, mais son regard s'y était attaché, et il voulait y voir tout à fait clair.

Aussi entier dans sa résolution de connaître la vérité qu'il l'avait été dans sa confiance, il était sorti du château de Montéclain pour aller interroger Léda.

En arrivant à la ferme, il rencontra le colonel et Aly-Muley qui en sortaient pour gagner le rendez-vous de chasse.

Thomas l'arrêta pour lui demander s'il n'était pas de la partie.

— Tout à l'heure, colonel, repartit Bricord, il est probable que je vous rejoindrai, et vous aurez peut-être une plus belle chasse que vous ne pensez.

Il entra à la ferme.

— Où est Léda? dit le colonel à Aly.

— On est venu la chercher de la part de Mme de Monrion, et elle est partie depuis longtemps.

— Probablement la comtesse a tout préparé pour la fuite de cette malheureuse, dit le colonel à Aly.

Marchons doucement, pour voir ce que va faire Bricord.

Le fermier était monté tout droit à la petite chambre qu'occupait Léda.

Ne l'ayant pas trouvée, il redescendit, parcourut rapidement les communs, sans adresser une parole aux servantes ou aux valets qui travaillaient dans les cours. Sa recherche fut encore inutile.

Alors il regarda autour de lui de l'air d'un homme qui sent sa raison prête à lui échapper.

Il appela l'une des servantes, mais d'une voix si rauque, si altérée, qu'elle se retourna en riant et en disant:

— Qui donc m'appelle de cette voix de l'autre monde?

— Moi! répondit Bricord.

La pauvre servante resta muette et confondue en voyant la pâleur de Bricord et le sinistre regard qu'il attacha sur elle.

— Où est ma femme? lui dit le fermier.

— Dame, monsieur, Mme la comtesse de Monrion l'a envoyé chercher, il y a à peu près une heure, et votre femme est partie tout de suite après.

— Bien! fit Bricord en sortant de la cour.

A l'instant même, un valet à cheval y entrait au galop:

— Hé! cria-t-il; M. Bricord, la servante, où est Mme Bricord?

— Eh bien! répondit la fille de basse-cour, elle est chez vous.

— Mais non, repartit le valet, je suis déjà venu ce matin, et Mme Bricord m'a dit qu'elle allait venir tout de suite, et on ne l'a pas vue.

Je ne sais pas ce que lui veut Mme la comtesse, mais je ne l'ai jamais vue d'une impatience pareille.

— C'est drôle, reprit la servante; et M. Brias aussi est venu la demander.

Bricord s'était arrêté, il dévorait le valet de ses yeux flamboyants.

— Ah! lui dit-il, ma femme n'est pas chez vous...

— Non, puisque je viens la chercher... Tâchez donc de me dire où elle est, on m'a recommandé de courir après.....

Bricord s'appuya contre un poteau qui était près de lui.

— Vous ne savez donc pas où elle est, vous autres? demanda le valet....

— Je le sais, moi, dit Bricord...

— En ce cas, reprit le valet, envoyez-nous-la tout de suite, il paraît que ça presse.

Bricord le laissa passer sans le voir et resta un moment anéanti. Ses lèvres tremblantes murmuraient des mots sans suite.

— Elle est... elle est avec lui... disait-il... où ça... où... Oh... chez lui... Oui... Bien...

Il rentra dans sa maison, prit son fusil, et il allait quitter la ferme, lorsque tout à coup le son des trompes retentit pour lui comme il avait retenti pour Montaleu.

— Oh! s'écria Bricord, s'il est avec elle, il n'aura pas le temps d'être au rendez-vous de chasse.

Aussitôt il court à une écurie, selle et bride un des intrépides coureurs qu'il élevait, et, armé de son fusil et de son couteau de chasse, il s'élance à toute bride dans la direction que venaient de prendre le colonel et Aly-Muley.

Il les eut bientôt atteints.

— Où cours-tu donc ainsi? lui cria le colonel en lançant son cheval à côté du sien...

— Au rendez-vous de chasse, lui répondit Bricord... et s'il n'y est pas, j'irai jusque chez lui.

— De qui veux-tu parler? dit le colonel...

— Laissez-moi, colonel, fit Bricord, en faisant prendre à son cheval une allure effrayante.

Mais le colonel était monté de manière à tenir tête avec aisance au double poney de Bricord.

— Bricord! lui cria-t-il, Bricord! réponds-moi : à qui en as-tu?... que veux-tu?... — Vous le verrez...

Ils arrivaient en ce moment à un carrefour où se divisaient les différentes routes qui perçaient la forêt, lorsqu'ils aperçurent tout à coup Hector de Montaleu chevauchant tranquillement à côté de Léona, pendant que Mme de Champmortain les précédait d'une centaine de pas avec son mari M. Amab.

L'air tranquille d'Hector arrêta un moment la fureur de Bricord, qui lui dit cependant d'une voix altérée :

— Comment, monsieur le vicomte, vous n'êtes pas encore au rendez-vous de chasse?....

— C'est ma faute, repartit Léona; M. de Montaleu a bien voulu perdre son temps avec moi... Voilà plus d'une heure que je le retiens...

Bricord baissa la tête; son esprit s'était attaché à l'idée qu'Hector était dans sa propre maison, avec Léda, et il le trouvait en compagnie d'une autre femme, avec laquelle il était depuis plus d'une heure.

Cette dernière circonstance dérangeait tous ses soupçons. Mais que pouvait être devenue Léda, puisqu'elle n'était pas chez Mme de Monrion?

Le malheureux Bricord se débattait dans ses incertitudes, comme un fou dans les liens qui ne lui laissaient que la faculté de faire quelques pas dans un cercle resserré, piqua droit devant lui, puis s'arrêta tout à coup, revint sur ses pas, alla à droite, puis à gauche, et enfin, ne sachant où prendre voie, il allait retourner chez lui, lorsque parurent tout à coup Montéclain et Brias.

L'aspect de celui-ci rappela à Bricord ce qu'avait dit la servante.

En effet, Brias avait été demander Léda à la ferme. Cette démarche significative n'excita cependant dans l'esprit du fermier aucun soupçon personnel contre Brias.

Seulement, le sentiment qui l'avait empêché de se confier à Montéclain, l'idée que les nobles et les riches se soutenaient et se cachaient entre eux pour le déshonneur d'un homme de rien, lui fit croire un moment que Brias pouvait être le confident de Montaleu.

Bricord allait donc lui demander la raison pour laquelle il avait été à la ferme, lorsque Montéclain s'avança rapidement vers lui.

— A la bonne heure, Bricord, lui dit-il gaiement, tu ne m'abandonnes pas.

En ce cas, plus de rancune, car je dois te le déclarer, j'avais été si blessé de la façon dont tu m'as voulu quitter, que j'avais envoyé chercher Léda pour m'entendre avec elle pour régler nos affaires de façon à n'avoir plus aucun rapport ensemble.

Heureusement, Brias ne l'a pas trouvée, et puisque te voilà, qu'il ne soit plus question de cette mésintelligence.

Et maintenant, Bricord, tout à la chasse, et coupons l'herbe sous le pied à Montaleu; je te confie mon honneur.

Bricord, éperdu et ne sachant que devenir, répondit au hasard, et promit de faire de son mieux.

La compagnie se trouvant réunie, on prit la route du hallier où l'on devait attaquer l'animal.

— Tirons-nous la bête au sortir de l'enceinte? dit Hector.

— Allons donc! lui répondit Montéclain, j'entends que nous ayons un hallali, il n'y a pas de belle chasse sans cela.

— Il faudrait, reprit Hector, que nous fussions sûrs de détourner la bête, car il est fort possible qu'elle ait délogé en entendant sonner les trompes. Vous savez que les sangliers n'aiment pas ces bruits-là.

— Les vôtres, repartit Montéclain avec une assurance imperturbable; mais les miens sont capables de tenir à la bauge pendant plus d'une heure.

— Auquel cas, dit Hector, il sera prudent de fusiller.

— Non, de par tous les diables, répliqua Montéclain, dût-il charger à fond chiens et chevaux, j'entends le tuer de ma propre main.

— Avec cette aiguille que vous avez au côté? dit Hector en riant.

— Ne vous en alarmez pas, Montaleu, reprit Montéclain avec un sourire dédaigneux, les aiguilles que je manie font des trous que nulle autre aiguille ne pourrait raccommoder.

Bientôt la conversation devint générale, et l'on n'entendit plus que discussions sur les quartans, les pigaches, et les signes auxquels on reconnaît un sanglier, son âge, son sexe, sa trace, tout cela entremêlé des mots particuliers à la vénerie.

Cependant on entra en chasse; les limiers furent lancés, Montéclain s'exposant comme le dernier des piqueurs, les appuyait en criant d'une voix animée et retentissante :

— Hou! hou! valets; hou! hou! là-dedans.

Contre sa prévision, ou plutôt contre l'opinion qu'il avait émise, le sanglier prit son parti et piqua une pointe qui devait entraîner toute la chasse bien loin de son point de départ.

Montéclain s'élança sur la voie avec tant d'ardeur, d'enthousiasme, de cris et de bravades, qu'Hector se laissa prendre à cette fausse démonstration, se précipita sur ses traces avec rapidité; la haine jalouse qu'il avait pour Montéclain, sa vanité de chasseur, son désir de vaincre dans une lutte quelconque un homme dont la supériorité dédaigneuse le blessait en toute occasion, firent taire dans l'esprit de Montaleu le souvenir de la scène qui venait de se passer à la Charbonnière.

De son côté, Bricord perdu dans ses soupçons, ne sachant plus comment les éclairer, s'attacha instinctivement à la trace d'Hector.

Brias, le colonel, Champmortain, Amab, firent compagnie à Léona et à Mme de Champmortain, et toute la compagnie fut bientôt entraînée dans la même direction et comme animée d'une ardeur enthousiaste, quoique assurément il n'y eût pas une seule de ces personnes qui fût réellement préoccupée de la chasse.

— Qui est là? répondez, ou je tire... — Page 43.

Paris. — Typ. de Ve Dondey Dupré, rue St-Louis, 46, au Marais.

Brias voulait parler à Sylvie, qui voulait lui parler.

Champmortain voulait rester seul avec Léona, qui voulait rester seule avec le colonel.

Il n'y avait dans tout ce monde qu'Amab, qui, satisfait de trouver une occasion de se fuir lui-même, n'avait cependant nul désir de s'approcher de personne. Il ne prenait pas même à la chasse ce vulgaire intérêt qui s'excite à l'aspect de la passion des autres...

Amab était un pauvre homme perdu, isolé, rongé au plus profond de son âme par un désespoir latent, dont il oubliait quelquefois les angoisses dans l'inspiration de son pinceau, et qui cherchait en ce moment à les étourdir dans le mouvement et le bruit où il s'était jeté.

Cependant la cavalcade, commandée par les désirs secrets de chacun, évoluait dans sa rapidité avec une adresse et une lenteur imperceptibles.

Peu à peu Léona s'était dégagée de la ligne horizontale qu'on avait d'abord suivie, et avait pris la tête côte à côte avec le colonel.

Champmortain, qui prétendait à la faveur d'un entretien, suivait de près; Amab serrait Champmortain, tandis que Sylvie et Brias, dont les chevaux moins solides avaient besoin d'être ménagés, se laissaient abandonner seuls en arrière.

— Eh bien! Thomas, dit Léona au colonel, vous savez les nouvelles?

— Lesquelles? répondit le colonel, que Mme de Monrion est innocente du crime qu'on lui impute.

— Bah! fit Léona, vous croyez? J'avoue que, pour ma part, il m'en faudra des preuves bien convaincantes, après l'histoire du village de Saint-Faron.

— Vous savez mieux que moi qu'elle est innocente, dit le colonel sévèrement.

— D'où voulez-vous que je le sache...

Tout ce que je sais, c'est que Montaleu, qui épouserait une chiffonnière, si sa hotte était chargée de bank-notes, épousera la comtesse et prendra le poupon pardessus le marché.

— Je crois qu'il le peut mieux que personne.

— Oui, il est de carrure à porter tout le ridicule possible; il est vrai que la dot est magnifique.

— Ce n'est pas ainsi que je l'entends... vous feignez de ne pas me comprendre, Léona! Hector épouse parce qu'il sait à qui appartient cet enfant...

— Ah! il est dans les confidences de Mme de Monrion?

— Léona, dit le colonel, parlons-nous sérieusement, ou croyez-vous pouvoir me traiter comme M. Amab ou comme un Champmortain?

— Rassurez-vous, colonel, repartit Léona avec un indicible sourire de dédain, c'est un honneur que je n'ai pas envie de vous faire.

Le colonel contint la colère que cette impertinence excita en lui, et il reprit après un moment de silence:

— Comprenez-moi bien, madame, je n'entends pas, je ne veux pas être mêlé dans une affaire où vous prétendez compromettre la réputation d'une femme innocente.

— Monsieur le colonel Thomas Rien, mais qui vous y mêle, si ce n'est vous qui venez me prêcher l'innocence de Mme de Monrion?...

Eh! mon Dieu, monsieur, prouvez la, mettez-la en lumière; je ne *veux* pas, je *n'entends* pas vous en empêcher.

Faites mieux, épousez la belle protégée du marquis. A votre aise, monsieur, faites.

Le colonel, dont la nature entière et impétueuse s'étonnait et s'irritait à la fois de ce langage dédaigneux, repartit avec un dépit violent:

— Léona, un mot: vous avez juré à ma mère de me servir dans mes projets...

— Et je suis encore prête à le faire.

— Vous savez quel est le but de ma vie?

— Oui, la réhabilitation de l'honneur de votre mère.

— Vous la tenez dans vos mains, vous? — C'est vrai.

— Quel prix y mettez-vous?

— La ruine et le déshonneur de madame de Monrion, dit Léona en lui jetant ces paroles d'une voix moqueuse.

— Jamais! répondit celui-ci avec indignation.

Léona arrêta soudainement son cheval, et se laissant gagner par Champmortain et Amab, elle leur dit joyeusement:

— Allons donc, messieurs, allons donc; faut-il que ce soit moi qui vous donne l'exemple?

Une course à fond de train, Victor, et vous aussi, monsieur de Champmortain, et montrons au colonel que les coursiers d'Afrique qui piaffent si superbement sous un magnifique uniforme, ne peuvent nous tenir tête dans ce pays hérissé de difficultés.

Tous les trois partirent au galop, laissant le colonel sombre et mécontent. Il chercha quelqu'un à qui se joindre; mais au moment où il allait s'approcher de Brias et de Sylvie, il les vit tourner avec rapidité d'un autre côté comme s'il eussent voulu couper la chasse.

Thomas ainsi abandonné allait peut-être se décider à gagner la ferme, lorsqu'il aperçut Montéclain qui venait de son côté à toute course.

Thomas le laissa s'approcher, et il allait lui demander pourquoi il paraissait ainsi abandonner la chasse, lorsque Montéclain, l'arrêtant soudainement, lui dit:



— Un centimètre depuis l'année dernière, dit Montéclain en boutonnant son habit. — Page 45.

— Colonel, voulez-vous sauver la vie à une femme!

— En doutez-vous?

— Eh bien! ne quittez pas cette allée, c'est la seule qui conduise de cette partie de la forêt à Lavordan. Bricord veut y retourner, il vient de le dire à Aly. Retenez-le un quart d'heure, dix minutes.

— Qu'est-il donc arrivé?

— Vous le saurez, colonel; mais, par grâce, retenez Bricord...

Je vais à Lavordan... je cacherai Léda qui peut-être y est rentrée... mais le voici... adieu...

Montéclain disparut à toute course et le colonel alla au devant de Bricord.

XXXII. — RENCONTRE.

La nuit qui venait de s'écouler avait été cruelle pour Julie.

D'abord confiante en son innocence. elle s'était presque étonnée de

la maladresse des méchants ; mais, en se rappelant par qui cette accusation avait été rapportée à M. de Montaleu, elle fut forcée de reconnaître qu'il s'était trouvé des hommes de quelque considération qui avaient foi en cette calomnie ; elle dut se souvenir que M. de Montaleu y avait cru.

Une fois engagée dans cette suite de réflexions et de raisonnements, elle s'était rappelé les circonstances de son voyage à Issoudun et de son retour à Saint-Faron.

Les mille précautions qu'elle avait prises, dans un mouvement de pitié, pour cacher à tous les yeux le secret d'une autre, n'eussent pu être mieux combinées, s'il eût fallu cacher sa propre faute. On pouvait tourner contre elle-même tout ce qu'elle avait fait pour protéger Léda.

Arrivée à ce résultat, une indicible terreur s'était emparée de Julie, et elle avait reconnu qu'elle était, pour ainsi dire, à la merci de la générosité ou des remords de la coupable.

Alors, ce ne fut plus, comme elle l'avait fait d'abord, à chercher un moyen de sauver Léda qu'elle appliqua toutes les forces de son esprit, mais à découvrir dans ce qui s'était passé un moyen de se sauver elle-même.

Rien ne s'offrait à son imagination troublée. Elle était partie seule ; elle était revenue seule. Elle seule avait paru chez Jeanne Dromery...

Sa tête s'égara... Elle fut sur le point de courir à M. de Montaleu, de tout lui dire, d'implorer son appui, ses conseils ; mais le souvenir de la promesse qu'elle avait faite à Léda l'arrêtait.

Puis, au milieu de ce flot de craintes, d'incertitudes, de douleurs, le sentiment de son innocence s'élevait comme l'arche protectrice au milieu des tempêtes du déluge. Julie s'y réfugiait, s'y agenouillait, et reprenait un peu de calme...

Mais bientôt ses terreurs renaissaient ; la solitude, la nuit prêtaient leur secours fatal à l'ardente imagination de Julie ; et, plus d'une fois, au moment où elle se rattachait de ses deux mains jointes à cette planche de salut, il lui sembla voir l'ombre fatale et menaçante de Léona y poser son pied insolent et la replonger dans l'abîme où elle devait périr.

Ce fut après les fatigues d'une pareille nuit que Julie, voulant enfin savoir ce qu'elle avait à espérer ou à redouter de Léda, l'envoya chercher.

Léda, surprise par l'arrivée matinale de l'envoyé de Mme de Monrion, lui fit répondre qu'elle allait immédiatement se rendre près d'elle.

Une heure entière s'était écoulée dans une attente inutile, et Mme de Monrion, dont l'impatience et l'inquiétude croissaient de minute en minute, avait renvoyé une seconde fois à la ferme.

Le valet que nous y avons vu arriver en même temps que Bricord, et qui cette fois n'avait pas retrouvé Léda, était à peine sorti du château de Montaleu que le vieux marquis entrait dans l'appartement de Julie et s'y établissait avec toutes ces précautions et toutes ces lenteurs solennelles qui annoncent un entretien de longue durée.

Presque toujours, au théâtre, le public accueille ces entrées avec un sentiment de malveillance et d'effroi ; à ce moment, et pour des raisons faciles à comprendre, Julie éprouva un sentiment assez analogue à celui des spectateurs, et il lui fallut toute la déférence qu'elle devait à M. de Montaleu pour ne pas le prier vivement de remettre à une autre heure cette entrevue.

Le marquis, ayant pris place, commença ainsi :

— Julie, des raisons particulières et qui tiennent au souvenir d'une affection trompée, m'ont fait renoncer pour toujours au mariage.

Cependant, le besoin d'une affection, le désir de transmettre ma fortune à un homme qui méritât cette faveur, me firent chercher autour de moi quelqu'un à qui donner l'une et l'autre.

Mon espérance et mon choix se tournèrent dès l'abord vers Hector de Montaleu. C'est le fils de mon frère ; c'est l'héritier de mon nom... Ma tendresse et ma fortune lui furent destinées.

Je dois vous le dire, mon cœur fut bientôt rebuté par cette nature grossière et bornée, sous laquelle je ne soupçonnais alors ni le courage ni la générosité. Plus jeune, et tout à la fois beau, spirituel, ardent, plein de grâce et de feu, grandissait près de moi le jeune comte Gustave de Monrion.

C'était le fils de ma sœur, mais il ne portait pas mon nom, et je combattis longtemps la séduction qu'il exerçait sur moi avant de me décider à tourner mes espérances de son côté. L'affection que je portais à Gustave était bien puissante, puisqu'elle a résisté à ses torts et à ses folies.

— C'est qu'il y avait un noble cœur sous ces torts, une fierté sincère sous ces folies, dit Mme de Monrion.

— Soit, reprit M. de Montaleu ; mais veuillez m'écouter.

Après la mort de Gustave, je me trouvais seul, et peut-être aurais-je porté mes vues du côté d'Hector, lorsque le malheur qui vous rendit orpheline, en m'imposant le devoir de vous protéger, me donna une consolation et me fit espérer que ma vieillesse aurait une famille.

Je vous aime comme un père, Julie ; mais vous ne savez peut-être pas qu'un homme d'un nom comme le mien doit écouter d'autres voix que celle de son affection.

Bien souvent, j'ai regretté, dans mes réflexions solitaires, qu'Hector de Montaleu ne fût pas tout autre qu'il ne semblait. Il porte mon nom, il héritera de mon titre, et s'il s'était montré digne de devenir votre mari, j'accomplissais, en vous unissant, mes devoirs envers vous, envers lui et envers moi-même, en lui assurant ma fortune.

— Il n'a pas besoin de devenir mon mari, dit Julie doucement, pour que vous lui assuriez votre fortune.

— Julie, continua vivement M. de Montaleu, il y a une chose étrange dans votre destinée.

Placée par un hasard inouï entre les deux héritiers que m'avait donnés la nature, et qui tous deux s'étaient trop longtemps montrés indignes de ma tendresse, vous avez tour à tour éveillé dans leur âme les nobles instincts qu'ils ont reçus de leurs ancêtres. Le premier a réparé généreusement l'insulte qu'il vous avait faite ; le second vous offre de démentir victorieusement la calomnie qui vous poursuit...

Julie, vous m'avez demandé quelques heures de recueillement pour répondre à la proposition du vicomte Hector de Montaleu ; cette réponse, je viens la chercher, et j'espère qu'elle sera selon mes vœux et telle que la mérite la noble confiance du vicomte.

A cette conclusion facile à prévoir, Julie cependant tressaillit d'indignation. Elle ne doutait plus en effet de la complicité d'Hector et de Léda.

Toutefois elle se contint.

— Je vous remercie, monsieur, répondit-elle d'une voix mesurée. Il y a déjà longtemps que j'ai compris que l'affection que vous me témoignez serait une atteinte portée aux droits sacrés de votre famille.

Rendez à monsieur Hector de Montaleu, je vous en prie encore, comme je vous en ai toujours prié, rendez-lui les espérances légitimes que lui donne sa parenté ; mais permettez-moi de ne pas accepter la proposition qu'il a daigné me faire.

— Quoi ! vous refusez ? s'écria le vieux marquis.

— Oui, monsieur, je refuse.....

— Malgré la générosité de cette proposition ?

— Monsieur le marquis, dit Julie avec une fermeté pleine de noblesse, accusée de la façon la plus infâme, je ne veux accuser personne. J'attends ma justification de l'honneur de ceux qui la tiennent dans leurs mains.

Si elle ne vient pas, je vous dirai alors ce que signifie la générosité de M. Hector de Montaleu.

— Je ne vous comprends pas.

En ce moment on entendit le galop d'un cheval qui entrait dans la cour. Julie vit que c'était le domestique qu'elle avait envoyé à la ferme.

— Peut-être, répondit-elle vivement à M. de Montaleu, me comprendrez-vous mieux tout à l'heure.

Le domestique si impatiemment attendu entra.

— Eh bien ! lui dit Julie, Mme Bricord ?

— Elle n'était pas à la ferme, madame...

— Comment ! et où est-elle ?

— Tout le monde l'ignore.....

Il paraît que M. de Brias est venu la chercher sans la trouver, et j'ai laissé M. Bricord très-inquiet de l'absence de sa femme. On dit qu'elle a disparu...

— Disparu !... s'écria Julie avec un effroi terrible ; c'est impossible. Mais alors..... elle m'abandonne, alors.

— Qu'est-ce donc ? fit M. de Montaleu, et qu'y a-t-il donc de commun entre vous et cette femme ?

— Ce qu'il y a, monsieur, c'est que..: non, reprit-elle, ce n'est pas possible.

Et s'adressant au valet qui était demeuré là avec la curiosité méchante de tout ce qui est servile et envieux :

— Elle a dû laisser une lettre pour moi.

— On ne m'en a pas parlé... Mais si madame la comtesse le veut, je vais retourner.

— Non, dit Julie vivement, j'irai moi-même... Ma voiture, je vais sortir.

Le valet se retira.

— Que signifie tout ceci, Julie ? dit M. de Montaleu.

En quoi Mme Bricord est-elle initiée aux choses qui vous regardent?

— Monsieur, vous avez le droit de savoir toute la vérité; mais moi, je n'ai le droit de vous la dire que lorsque l'abandon de cette femme m'aura dégagée de mon serment; alors, monsieur, vous apprendrez si c'est avec raison que j'ai repoussé les indignes propositions de M. Hector de Montaleu.

Julie quitta le marquis; et au bout de quelques minutes elle arriva à la ferme de Lavordan.

Elle y entrait à peine et elle n'avait pas encore eu le temps de s'informer de Léda, que Montéclain arrivait tout haletant dans la cour.

— Madame Bricord est-elle ici? s'écria-t-il, sans voir Julie, et en sautant de cheval.

— Non, monsieur le marquis, répondit la servante à qui Montéclain s'était adressé; voilà deux fois qu'on vient la demander, et voilà encore Mme la comtesse de Monrion...

Montéclain se retourna vivement et salua Julie avec un respect si profond, que, pour la première fois depuis quelques jours, elle se sentit remontée à la place d'où la calomnie avait tenté de la faire descendre.

Cependant elle demeura tout interdite en présence de cet homme dont elle avait entendu souvent accuser la légèreté et l'inconduite.

Montéclain lui-même fut embarrassé, malgré son assurance; il devinait le motif qui avait amené Mme de Monrion, mais il était bien difficile d'aborder un pareil sujet avec une femme qui devait le considérer comme un ennemi.

Cependant la pâleur, l'agitation de Mme de Monrion le touchèrent vivement.

— Pardon, madame, lui dit-il; vous désirez voir Mme Bricord, et je le désire autant que vous, peut-être, et veuillez me pardonner cette supposition, peut-être y a-t-il quelque relation entre le motif qui vous a conduite ici et celui qui m'y amène.

Julie, les yeux baissés, le corps tremblant, la voix brisée, lui répondit ces mots entrecoupés:

— Je ne le pense pas, monsieur. Je venais... moi... Mais, qu'importe... elle n'y est pas... il me suffit...

Un profond soupir s'échappa de sa poitrine; elle leva vers le ciel l'azur mouillé de ses beaux yeux, et murmura d'une voix faible:

— Mon Dieu! mon Dieu! que faire à présent?

— Madame, lui dit Montéclain en s'approchant doucement, je n'ai aucun droit que celui d'un profond respect, à vous demander un moment d'entretien; mais si la prière d'un homme d'honneur et dont tout le cœur se révolte en pensant qu'on a osé vous outrager, si cette prière peut vous paraître sincère, veuillez m'écouter un moment.

— Mais, monsieur, fit Julie en le regardant avec crainte, mais je n'ai pas l'honneur de vous connaître; vous ne me connaissez pas.....

— Madame de Monrion, reprit Montéclain d'une voix ferme, je vous connais, je sais que vous êtes sainte, je sais que vous êtes pure, je sais que vous êtes bonne et généreuse, et je sais que vous avez été outragée et calomniée.

Voulez-vous m'écouter, madame? il le faut, je vous le jure, oui, je vous le jure sur le souvenir de celui dont vous portez le nom.

Julie leva les yeux sur Montéclain, qui debout devant elle, la tête découverte, comme un sujet devant une reine, comme un fidèle devant une sainte, lui montrait de la main la salle basse de la ferme.

Elle passa, toute confuse et toute tremblante, devant lui; mais au milieu du trouble et de la douleur auxquels elle était en proie, une singulière espérance venait de luire dans son âme.

Ce n'était pas seulement l'espérance de son salut, c'était plus qu'une lumière qui lui montrait sa justification prochaine, c'était aussi une tiède chaleur qui calma doucement son âme endolorie. L'astre qu'elle venait de voir se lever à son horizon, éclairait et brûlait à la fois.

Elle entra; Montéclain la suivit.

Elle se laissa aller sur un siége; il s'approcha d'elle et la regarda...

Jamais embarras plus charmant, douleur plus touchante, confiance plus naïve n'avaient animé un plus ravissant visage.

Montéclain s'oublia à la regarder; il sentait ses genoux fléchir sous lui; il lui semblait qu'il ne pouvait lui parler que pour lui dire:

— Madame, je vous aime, et j'attends votre arrêt.

Cependant Julie, embarrassée de ce long silence, se hasarda encore à regarder Montéclain.

Les yeux qu'elle rencontra brûlaient de tant d'admiration qu'elle se voila, en rougissant, de ses longues paupières.

— Qu'avez-vous donc à me dire, monsieur? reprit-elle en tremblant.

— Pardon, fit Montéclain, vous devriez le savoir déjà. Une minute de douleur laissée à votre cœur est un crime.

Madame de Monrion, je sais toute la vérité sur ce qui s'est passé à Issoudun.

— Vous, monsieur! dit Julie avec un vif mouvement de surprise.

— Oui, madame, je sais par quel admirable subterfuge vous avez trompé le malheur de Bricord, je sais avec quel saint dévouement vous avez essayé de réparer la faute d'une pauvre femme...

Vous comprenez maintenant pourquoi je vous admirais tout à l'heure en silence, pourquoi j'eusse voulu m'agenouiller devant vous pour vous demander votre pardon.

— Mon pardon, monsieur, pour qui donc?

— Pour moi qui, pouvant vous justifier depuis deux jours, vous ai laissée souffrir.

— Je n'avais aucun droit à votre bienveillance.

— La vertu calomniée a droit au témoignage de tout homme d'honneur, madame, et je tiens trop à votre estime pour ne pas essayer de me justifier à vos yeux.

Julie s'inclina doucement, mais déjà elle écoutait avec une joie secrète cette voix grave et pénétrante qui lui parlait avec le langage qu'elle voulait, avec l'accent qu'elle avait rêvé.

— Instruit comme vous de la fuite de Léda, continua Montéclain, je m'étais en secret associé à votre bonne action.

Au moment où vous en êtes devenue la victime, madame, quelque chose d'heureux, je dois vous le dire, s'est mêlé à l'indignation que j'ai éprouvée.

— M. de Montaleu s'est montré votre ennemi, monsieur, répondit Julie en hésitant, et je comprends que vous ayez espéré une vengeance dans l'humiliation qu'il recevait à cause de moi.

— Oh! madame! reprit Montéclain d'un ton de reproche si profond que Julie en fut émue, la calomnie n'est pas toute pour vous, et celui qui vous a donné de moi une idée assez infâme pour que vous prêtiez un pareil sens à mes paroles, est un ennemi auquel je ne pardonne pas...

Et cependant c'est vrai, votre malheur m'a donné la seul vengeance que je veuille tirer de cet homme qui a cru à votre déshonneur, et qui depuis deux jours n'a trouvé d'autre protection à vous offrir que la basse et insultante alliance de M. Hector de Montaleu.

— Oh! je l'ai refusée, monsieur.

— Eh bien! madame, cette joie, que vous avez si mal interprétée, venait de ce que le hasard me donnait le droit de vous dire:

« Madame, il y a un homme que vous ne connaissez que par le » mal qu'on vous en a dit; eh bien! madame, pour confondre vos » calomniateurs, pour écraser vos ennemis, cet homme vous offre son » appui..... cet homme vous appartient. »

— Monsieur, reprit Julie troublée jusqu'au fond de l'âme, il suffira de quelques paroles pour ma justification, je les attends de votre justice.

— Vous avez raison, madame, dit Montéclain, ce que je puis faire pour vous ne demande ni courage, ni dévouement; vous avez raison, il n'y a pas là de quoi vous persuader que je donnerais ma vie pour vous épargner une larme.

— Monsieur!..... fit Julie dont le cœur battait d'un trouble indicible.

— Je dois tout vous dire, madame, reprit vivement Montéclain.

Si j'ai tardé à proclamer la vérité, c'est que j'espérais pouvoir aussi sauver la pauvre femme que nous sommes venus chercher ici tous les deux.

— Et s'il est possible de la sauver, monsieur, je vous demande de le faire.

— Son absence, je vous l'avoue, me laisse dans l'incertitude la plus cruelle. Cependant, en retardant votre justification jusqu'à demain, il serait possible...

— Ah! monsieur, s'écria vivement Julie, j'attendrai maintenant, je sais qu'il y a quelqu'un qui me défendra.

Elle s'arrêta toute confuse de ce vif mouvement de confiance.

— Ah! merci, merci, madame, merci, lui dit Montéclain avec une effusion pleine de fierté.

Vous me confiez votre honneur, vous remettez à ma foi ce trésor de pureté et d'innocence, merci! je l'emporte dans mon cœur comme un dépôt chaste et sacré, comme j'emporterais l'honneur de ma sœur si j'en avais une, l'honneur de ma mère si elle vivait encore.

Je vous le rendrai, madame, intact et brillant, et digne de vous. Mais, ajoutez encore à cette confiance et permettez-moi de vous sauver tout à fait.

— N'est-ce pas assez que vous détruisiez la calomnie qui me poursuit?

— Non, madame, cette calomnie a été trop habilement tramée pour qu'il ne faille pas remonter jusqu'au calomniateur, et le flétrir de son infamie!

Permettez-moi de vous parler à cœur ouvert comme un homme d'honneur à une femme qu'il respecte, et dont l'avenir doit être débarrassé de ces reptiles que vous n'écraserez peut-être pas toujours avec la même facilité.

Il y a une femme, madame, qui déteste en vous la beauté, l'esprit, la vertu; une femme qui, peut-être, a le droit de vouloir vous punir d'une injure que vous ignorez.

— Moi?

— Oui, vous, madame, permettez-moi de vous taire cette injure, vous ne la comprendriez pas... Sachez seulement que des deux coupables l'un était M. Amab, l'autre votre frère; elle a puni le premier, car elle fait d'un nom honorable un nom méprisé; elle veut punir en vous le second de ses insulteurs.

Le bruit qu'elle a répandu est sa première tentative; mais ce n'est pas assez de déjouer ses projets, il faut qu'elle en subisse la honte.

Je produirais demain les preuves qui vous justifient, qu'il lui suffirait de dire, pour s'excuser, qu'elle a cru aux apparences qui ont trompé tout le monde; et pour qui ne la connaît pas, cette excuse serait suffisante. Cette tentative avortée en ferait naître une autre...

Elle ne se reposera que dans votre perte ou dans la sienne.

— Mais, monsieur, reprit Julie tremblante, que peut-elle inventer de plus infâme?...

— Madame, dit Montéclain, par une habileté que vous ne soupçonnez pas elle a enchaîné à sa cause Champmortain, Brias, deux hommes d'honneur dont elle tient la vie et le repos entre ses mains; elle y a enchaîné la malheureuse Sylvie, qu'elle veut perdre pour s'en faire une complice; elle peut exciter contre vous les brutales jalousies d'Hector de Montaleu.

Enfin, la trame où elle espère vous prendre est si bien ourdie, qu'elle fera peut-être votre ennemi d'un homme que vous ne connaissez pas, qui ne vous a vue qu'une fois, et qui, plus que tous ceux qui vous entourent, a besoin de votre déshonneur pour arriver à son but.

— Mais qui donc, monsieur, qui donc?... s'écria Julie épouvantée.

— Le colonel Thomas Rien, madame.

— Lui! cet étranger arrivé d'hier?

— Lui, madame, à qui elle peut donner à choisir entre votre perte et celle de l'espérance de toute sa vie, et qui, malgré l'honneur, choisira peut-être contre vous.

— Mais que deviendrai-je alors, monsieur? Qui me protéga? dit Julie avec des larmes.

— J'ai été l'ami de Monrion, madame; donnez-moi votre main comme à un frère, et sur Dieu! je vous jure que cette femme eût-elle ameuté tous les intérêts, toutes les haines de l'univers, je briserai ses projets, et je vous replacerai resplendissante et honorée à la place dont elle veut vous faire tomber.

— Ah! monsieur, tant d'intérêt de la part d'un homme qui ne me connaît pas, me touche, m'étonne et me rendrait presque fière; mais je ne sais si, dans ma position, je puis accepter une protection comme la vôtre.

— Vous le pouvez, madame, je le mérite.

Une vie marquée par trop de folies, peut-être, pourrait autoriser une âme comme la vôtre à se défier d'un dévouement qui se dirait inspiré par l'amour qui naît sous vos regards comme les fleurs sous le soleil; mais si le marquis de Montéclain a perdu le droit de faire croire à une passion trop tendre, il a gardé celui d'être du moins un honnête homme, il mérite d'être l'ami de tout le monde, et c'est à ce titre qu'il vous dit: confiez-vous à lui.

— Eh bien! soit, monsieur, dit Julie en se levant avec assurance. Je me confie à vous. J'accepte le secours que vous m'offrez, et... je vous le dis sans crainte, je serai heureuse de la reconnaissance que je vous devrai...

Déjà, monsieur, vous avez rendu la force et la confiance à mon âme... Il est si bon de croire qu'il y a des cœurs généreux et désintéressés, que vous m'avez presque consolée du malheur qui me frappe.

Je ne suis qu'une pauvre enfant, orpheline... mais les prières de l'innocence sont précieuses devant Dieu, et je prierai pour vous, moi qui ne puis rien pour vous remercier.

Montéclain fit un mouvement comme pour parler; mais il s'arrêta aussitôt et se mit à regarder Julie; puis, après un moment de contemplation silencieuse, il s'écria:

— Oh! madame, vous donneriez de l'honneur au plus infâme, du courage au plus lâche; madame, allez en paix et comptez sur moi.

Comme il s'inclinait pour la saluer, Julie lui tendit la main; il la tenait encore lorsque la porte s'ouvrit, et le colonel parut avec Bricord.

Ils semblèrent fort surpris de cette rencontre.

— Pardon, dit le colonel, j'avais accompagné Bricord, qui était revenu ici pour savoir si sa femme n'était pas rentrée.

— Tu ne l'as donc pas retrouvée? repartit Montéclain,

— Non, monsieur le marquis, répondit Bricord, pas plus que madame la comtesse, qui a besoin de lui parler, à ce qu'il paraît, puisqu'elle est venue jusque chez nous.

— Eh bien! reprit Montéclain, puisque toutes nos recherches ont été inutiles, regagnons la chasse.

— Attendons-la plutôt, dit le colonel dont le regard ardent examinait alternativement le trouble de Julie et l'indifférence affectée de Montéclain... Il me semble qu'elle ne doit pas être loin.

— Vous avez raison... En effet, fit le marquis pour une chasse au sanglier, elle a été menée bien silencieusement, ce me semble.

— C'est possible, monsieur le marquis, reprit Bricord; peut-être y a-t-il quelqu'un qui voulait surprendre ici des personnes qui n'y sont pas.

— Adieu, monsieur Bricord, dit Julie: je voulais parler à votre femme, mais je crois que maintenant c'est inutile.

Elle salua le colonel et Montéclain. Celui-ci lui offrit la main et lui dit en la reconduisant jusqu'à sa voiture:

— Je dois vous avertir de tout, madame, notre rencontre peut être calomniée comme votre bonne action.

— En quoi, monsieur?

— On peut y voir un rendez-vous convenu entre nous...

— Et quand cela serait, monsieur, où serait le mal?...

Montéclain n'osa pas lui répondre.

Il craignit de toucher à la candeur de cette âme, en lui disant ce qu'on pouvait supposer.

Mme de Monrion avait gagné la porte de la ferme, où se trouvait sa voiture; son domestique lui en ouvrait la portière, lorsque tout à coup débouchèrent sur la route Brias, Amab, Champmortain, Hector, Léona et Mme de Champmortain.

A l'aspect de Julie et de Montéclain tous s'arrêtèrent; des regards étonnés et furtifs furent échangés, et par une incroyable lâcheté de tous ces hommes, un seul osa saluer Mme de Monrion: ce fut Hector.

Mais le regard glacé et le salut hautain que lui jeta Julie le récompensèrent mal de cette déférence intéressée.

— Ah! je vous comprends maintenant, dit-elle à Montéclain en montant dans sa voiture.

— Et vous n'avez pas peur d'une calomnie nouvelle?

— Maintenant plus que jamais ma vie et mon honneur sont entre vos mains, dit Julie; monsieur, je n'ai pas peur.

Elle remonta dans sa voiture, et fut obligée de passer devant toute la cavalcade qui s'était rangée sur le bord de la route.

Léona riait aux éclats, Sylvie essayait de l'imiter, tandis que tous les hommes tenaient les yeux baissés, tant ils sentaient qu'ils prêtaient leur silence à une infamie.

A peine Julie eut-elle disparu, que Montéclain, comme s'il n'eût point vu les ricanements échangés entre Léona et Mme de Champmortain, se mit à crier joyeusement:

— En chasse, messieurs! en chasse!

XXXIII. — SOUPER.

La salle à manger du château de Montéclain étincelait de lumières se reflétant sur les dorures d'un magnifique surtout, jaillissant en rayons d'émeraude et de rubis à travers les verres de Bohême qui encombraient la table.

Les vins étaient nombreux et choisis, le service aussi exquis qu'abondant; dix laquais empressés, avertis incessamment par le regard de leur maître, sollicitaient sans cesse l'appétit et la soif des convives avec les vins et les mets.

La joie courait autour de la table.

La chasse avait été couronnée par un magnifique hallali où Montéclain avait tenu la parole qu'il avait donnée le matin à Hector de Montaleu: il avait abattu le sanglier de sa propre main.

A ceux qui avaient suivi la chasse s'étaient joints pour le diner, M. et Mme de Rudesgens.

Toute la vallée de Lavordan était réunie, moins le marquis de Montalcu et Mme de Monrion.

On en était au second service, à ce moment du repas où l'appétit, surexcité par un exercice violent, commençait à se calmer, où les meilleurs morceaux font place à un bon mot dans la bouche des convives.

On avait causé, on commençait à rire, et l'entrain du maître de la maison, l'excellence des vins, la liberté de la campagne, donnaient à la gaîeté générale quelque chose de bruyant et de fiévreux qui pouvait faire penser que, sans la présence de Mme de Rudesgens et de Mme de Champmortain, il eût été facile de passer d'un joyeux festin à une orgie. Déjà même Hector commençait à crier.

M. de Rudesgens, pimpant, batifolant, à demi renversé sur sa chaise, jetait de son plus aigre fausset mille souvenirs délicieux à travers la conversation générale, et de sa voix la plus basse et la plus intime, glissait les déclarations les plus sataniques dans l'oreille de Léona.

Celle-ci faisait bouillonner le vieil Annibal par de charmants embarras, pendant qu'elle endormait la surveillance de Champmortain par des regards tièdes et doux qui semblaient lui dédier tout le bonheur qu'elle éprouvait d'être trouvée si belle.

Sylvie rayonnait d'un bonheur inconnu et transcendant, et dont Brias seul avait sans doute la confidence, car il y avait, dans leur langage, mille de ces mots indifférents à tous et qu'ils se renvoyaient par de fins sourires.

Amab lui-même se laissait aller à l'entraînement général comme un homme décidé à prendre de la vie ce qu'elle pouvait lui donner encore d'amusant ; il était près de madame de Rudesgens, à qui sa politesse empressée donnait de si douces crispations qu'elle oubliait de surveiller monsieur de Rudesgens.

D'ailleurs Léona ne lui avait-elle pas dit que si elle s'avisait de séduire Amab, il faudrait qu'elle-même se vengeât sur le charmant Annibal ? La vieille Arthémise marchait donc de pair avec une des beautés les plus renommées de Paris.

Le colonel seul semblait ne pas vouloir se livrer, quoiqu'il fût toujours prêt à la réplique.

Quant à Montéclain, il attisait avec une activité soutenue le feu de la conversation, tout à tous et à chacun.

C'était un de ces ravissants festins dont on emporte un charmant souvenir de plaisir sans pouvoir dire précisément où il s'est trouvé.

Cependant, par un étrange accord, un nom connu de tous les convives, une aventure où ils étaient tous intéressés, avaient été écartés de ces mille propos qui couraient sur toutes choses ; il semblait que chacun hésitât à mettre le premier le pied sur ce terrain brûlant et plein de précipices.

Ce fut, comme cela devait être, le lourd et majuscule Hector qui alla le premier cogner rudement du front contre la barrière qui semblait protéger ce sol dangereux.

On en était revenu au triomphe de Montéclain, et l'on n'épargnait pas Hector sur sa déconvenue.

— Bah ! s'écria-t-il, il en est souvent de la chasse comme des cartes : aux innocents les mains pleines.

Selon toutes les règles, la bête eût dû poursuivre sa pointe du côté de Saint-Faron ; mais, pas du tout ; pendant que j'éventrais mon cheval à suivre la trace, le sanglier change de direction, nous ramène à notre point de départ après trois lieues de course inutile, et rabat tout à coup sur la ferme de Lavordan, où le cheval de Montéclain se reposait tranquillement, tandis que son maître causait avec Mme de Monrion.

Cette circonstance et ce nom arrêtèrent la parole dans toutes les bouches ; tous les regards se tournèrent du côté de Montéclain.

Il y eut un singulier moment de silence.

Chacun eût voulu interroger le maître de la maison sur le mystère de cette rencontre, mais aucun ne l'osait.

Montéclain parut ne point prendre garde à cet incident.

— Je l'avoue, dit-il du ton le plus dégagé, le hasard m'a fait la partie belle.

— Et, reprit Léona, il vous a favorisé de toutes façons en vous faisant rencontrer la charmante comtesse.

Comment se porte l'enfant ? On m'a dit que vous étiez allé hier savoir de ses nouvelles.

— L'enfant se porte bien, répondit Montéclain comme si on lui eût parlé d'une chose fort indifférente.

— Et la mère, dit Mme de Rudesgens d'un ton aigre, se porte aussi à merveille à ce qu'il paraît?

— Je ne puis pas vous donner de ses nouvelles, répondit encore Montéclain, je ne sais où elle est...

Hector pâlit, et Sylvie continua :

— Elle avait cependant son air rayonnant en quittant la ferme de Lavordan.

A cette parole, Montéclain partit d'un éclat de rire si joyeux, si prolongé, si ébouriffant, que tout le monde en resta muet.

— Comment! madame, dit-il à Sylvie, comment, une femme comme vous, d'un esprit si juste, vous avez pu croire un moment à cette fable, qui n'est même pas malveillante, tant elle est grossière et maladroite.

Qui diable a donc inventé cette sottise? reprit-il en continuant à rire ; c'est pitoyable...

Je pardonne une méchanceté, mais pas la niaiserie. En vérité, veuillez me passer le mot... mais c'est... si bête...

A son tour, Léona avait pâli.

— Et comment expliquez-vous cet étrange concours de circonstances, dit Léona... cette fuite à Issoudun, ce retour, cet enfant rapporté par Mme de Monrion?

Vous pourriez peut-être nous donner à ce sujet d'excellents renseignements; car vous connaissez la nourrice...

— Et vous avez des entretiens particuliers avec Mme de Monrion, s'écria M. de Rudesgens, heureux mortel que vous êtes!

— Ah ! ceci est merveilleux, repartit Montéclain, en riant avec plus d'entrain et de gaieté, est-ce que par hasard, après avoir accusé le vénérable oncle de notre héroïque Hector, vous auriez envie de me mettre aussi de la partie?

Ah ! pauvre Mme de Monrion...

— Ceci est cependant une affaire sérieuse, dit Thomas.

— Ridicule, cher colonel, ridicule, voilà tout.

— Vous êtes donc bien sûr de l'innocence de madame la comtesse? dit Léona.

— Mais nous le sommes tous, répondit Montéclain, vous toute la première... Hector autant que vous, et la preuve, c'est qu'il a été hier demander sa main... Et vous aussi, colonel, vous savez qu'elle est innocente.

— Mais alors, reprit Brias, une fois encore, comment expliquez-vous ce départ, ce retour, cet enfant?

— Tenez, continua Montéclain, ceci me rappelle une histoire assez bizarre qui m'a été contée, je crois, en Allemagne et qui ressemble beaucoup à celle-ci.

— Voyons, dit M. de Rudesgens, une histoire scandaleuse.... bravo !

— Cependant, fit Mme de Rudesgens, j'espère que M. de Montéclain...

— Oh ! madame, reprit celui-ci d'un air particulier, rassurez-vous, je serai discret et prudent.

— Nous attendons, dit M. de Rudesgens.

— Eh bien ! reprit Montéclain, c'était en 1811 ou 12, à Cologne...

A ce nom, à cette date, Léona et le colonel restèrent interdits; M. de Rudesgens releva le nez, et Mme de Rudesgens ouvrit les yeux avec un indicible effroi.

— Deux jeunes filles de cette ville étaient courtisées par deux gentilshommes français...

— Ta, ta, ta, fit M. de Rudesgens : c'était de notre temps, Arthémise... nous devons avoir quelque idée de cela...

— L'une était fort riche et l'autre très-pauvre... continua Montéclain, et, par une juste compensation, la demoiselle riche était courtisée par le gentilhomme pauvre, et la fille pauvre par le gentilhomme riche...

— Ah! mais... mais... mais... voilà qui est bizarre, fit M. de Rudesgens, pendant que sa femme, l'œil éperdu, le corps tremblant, semblait prête à perdre contenance... Qu'en dites-vous, Arthémise?

— Je dis, répliqua Mme de Rudesgens d'une voix presque éteinte, que M. de Montéclain a sans doute d'excellentes raisons pour croire à l'innocence de Mme de Monrion, et que, pour ma part, je suis tout à fait de son avis.

Il y a eu une méprise... ou une calomnie.

Léona attacha un regard de vipère sur Mme de Rudesgens, en lui disant d'une voix âcre :

— Vous croyez, madame?

Le colonel, de son côté, mesurait la pauvre femme d'un œil menaçant, et ajoutait, d'une voix altérée :

— Vous croyez que Mme de Monrion porte la peine de la faute d'une autre; vous croyez que, comme la malheureuse Sophie Muller...

A ce nom, Mme de Rudesgens regarda le colonel avec effroi; il sembla que ce visage s'éclairait pour elle d'une soudaine lumière, car elle poussa un cri et tomba évanouie.

Sylvie, tout épouvantée, courut vers sa mère, pendant que Léona la regardait avec une curiosité joyeuse et menaçante.

Le colonel restait abimé dans ses reflexions; Brias et Champmortain paraissaient rêver, tandis que M. de Rudesgens s'en allait de tous côtés, en criant :

— Mais qu'est-ce que cela veut dire? qu'a donc Arthémise!.. Voyons, Montéclain, que diable s'est-il passé à Cologne?

— Il fait horriblement chaud dans cette salle à manger, dit Montéclain, ouvrez les fenêtres.

— Mais je veux savoir, fit M. de Rudesgens.

— Quoi?

— Cette histoire de Cologne.

— Ce ne serait pas assez fort, dit Montéclain avec un imperturbable sang-froid... des sels, apportez des sels.

— Mais, reprit M. de Rudesgens, je ne vous parle pas d'eau de Cologne... je vous parle de l'histoire...

— Bon, dit celui-ci ! c'est une invention... je n'aurais pu aller plus loin.

Cependant, Mme de Rudesgens revenait à elle, et Montéclain s'approcha et lui dit doucement :

— Pardon, mille pardons, je défends toujours à mes gens de mettre des fleurs dans cette pièce... Cela vous a rendue malade.....

Mais cela va mieux, n'est-ce pas?

Puis comme Mme de Rudesgens attachait sur lui un regard épouvanté :

— Ne craignez rien, lui dit-il tout bas.

Cet incident avait interrompu le festin. Mme de Rudesgens demanda à se retirer.

— Colonel, dit Léona en s'approchant de Thomas, ne voulez-vous pas que nous vous reconduisions?

— Non, répondit Thomas, qui paraissait aussi préoccupé que les autres, je reste...

— Il faut cependant que je vous voie.

— Demain...

— Non, cette nuit...

— Où cela?

— A la Charbonnière, dans deux heures.

— J'y serai.

Amab avait tout écouté, tout observé.

Pendant ce temps, Montéclain aidé de Sylvie reconduisait M. et Mme de Rudesgens.

— Accompagnez votre mère, dit-il à Sylvie, et rassurez-la.

Un moment après, il rentra avec Amab, Brias, Champmortain, le colonel et Hector de Montaleu.

— Monsieur de Montéclain, lui dit le colonel, j'ai à vous demander un entretien particulier.

— A moi? reprit Montéclain; je serai à vos ordres quand il vous plaira.

— Sur-le-champ !

— Impossible, dit Montéclain, j'ai à m'occuper d'une affaire pressante.

Il sonna vivement.

— Eh bien ! demanda-t-il au domestique qui entra tout aussitôt, que savez-vous de la ferme?

— Rien, sinon que Bricord a battu tous les environs sans avoir pu retrouver sa femme.

Le domestique sortit.

— Savez-vous ce qu'elle peut être devenue, Champmortain? dit Montéclain en se dandinant.

— Moi j'ignorais même qu'elle eût disparu.

— Et vous, Brias?

— Je n'y conçois rien.

— Et vous, Hector de Montaleu, vous n'avez pas quelque idée de ce qu'a pu devenir Mme Bricord?

— Moi! moi, dit Hector, je n'ai pas quitté la chasse de la journée.

— Monsieur de Montéclain, reprit le colonel avec impatience, les intérêts dont j'ai à vous parler sont peut-être plus pressants que la recherche de cette malheureuse !

— Je ne crois pas, dit Montéclain en examinant d'un regard perçant le trouble de Montaleu.

Messieurs, ajouta-t-il, il faut que nous retrouvions la pauvre Léda; il le faut, et je vous prie de vouloir bien m'y aider.

— Quel intérêt si pressant y mettez-vous donc? dit Champmortain.

— Je puis vous le dire, reprit Montéclain : écoutez-moi bien.

L'histoire que j'ai commencée à table et que l'évanouissement de Mme de Rudesgens a interrompue, vous eût fait comprendre, sous d'autres noms, le malheur qui frappe Mme de Monrion.

La pauvre enfant porte la peine de la faute d'une autre.

— Et quelle est la femme assez indigne, s'écria le colonel, pour laisser calomnier une femme à sa place?

— Il s'est trouvé une femme assez craintive et assez abandonnée pour le faire autrefois, répondit Montéclain; mais il ne faut pas accuser la malheureuse qui en est cause aujourd'hui; ce n'est pas elle qu'elle a voulu sauver en se taisant, c'est son complice.

— Ne le connaissez-vous pas et ne pouvez-vous le nommer? dit Brias en regardant Hector de Montaleu avec mépris.

— Non, repartit Montéclain dédaigneusement. Toutes les fois qu'il s'agit d'une lâcheté, il me faut des preuves certaines, irrécusables.

— Comment se fait-il, dit Champmortain, que sachant le nom de la mère de cet enfant, vous ignoriez celui de son père?

— Voici comment, répliqua Montéclain. Voici ce qui s'est passé, il y a six mois dans ce pays.

Aussitôt il leur raconta l'histoire de cette lettre dont Mme de Monrion avait caché si généreusement le contenu à Bricord.

Il ajouta comment cette lettre lui avait été présentée à lire par le fermier, et comment lui-même s'était associé à ce noble subterfuge.

— Et, s'écria Brias, vous possédez cette lettre?

— Oui.

— Et tenant dans vos mains la justification de Mme de Monrion, vous ne l'avez pas produite? dit Amab.

— Non, messieurs, non, et je vous demande votre parole d'honneur à tous de ne révéler cette justification qu'au moment où je vous le dirai.

— Soit ! répondirent-ils.

— Veuillez écouter cette lettre, et vous comprendrez mes motifs.

Montéclain tira un papier de sa poche et lut ce qui suit :

« Lorsque vous lirez cette lettre, Pierre, vous n'aurez plus de femme.
» Ne vous affligez pas, car je vous délivre d'une épouse indigne de
» vous. J'ai cédé en votre absence aux séductions d'un homme qui
» m'en punit en m'abandonnant lâchement.
» Le jour est venu où mon crime ne pouvait plus rester caché; peut-
» être m'eussiez-vous pardonné, car vous êtes bon et grand; mais
» vous n'eussiez point pardonné à celui qui m'a déshonorée, et si
» j'avais vécu, vous eussiez fini par m'arracher le secret de son nom.
» Tout infâme qu'il est (et Montéclain appuya sur ces paroles),
» tout infâme qu'il est, je l'aime encore trop pour vouloir le livrer à
» votre vengeance, et je préfère emporter dans ma tombe son nom et
» la preuve bientôt vivante de mon adultère.
» Adieu. »

Montéclain s'arrêta, et regarda ses auditeurs qui l'écoutaient dans un étonnement profond.

— Cette lettre, ajouta-t-il d'une voix émue, porte la date du 21 octobre de l'année dernière...

C'est le jour où elle fut trouvée par le mari, le jour où on la remit à Mme de Monrion, le jour où on me l'apporta.

Le soir même, la femme que vous avez laissé chasser de chez vous, Champmortain, partait seule à la poursuite de l'infortunée qui voulait se tuer, la consolait, rapportait cet enfant, le nourrissait, imposait silence à la mère et la rendait à son mari.

— Mais elle doit savoir l'accusation qui pèse sur sa bienfaitrice? dit Brias.

— Oui, reprit Montéclain, et c'est pour cela qu'elle a fui, sans doute; c'est pour cela qu'elle se cache; car elle sait bien que c'est la mort pour elle...

A moins, ajouta-t-il en regardant Montaleu, qu'elle n'ait prévenu la vengeance de son mari en accomplissant aujourd'hui le funeste dessein qu'elle annonçait, il y a six mois, dans cette lettre.

— Le craignez-vous donc? dit le colonel.

— Je ne sais plus que penser de la malheureuse.

Mais que pensez-vous, messieurs, de celui qu'elle ne nomme pas, et qui, sachant qu'une femme innocente est victime d'un crime qui lui appartient aussi, ne l'a pas justifiée?

Montéclain promena ses regards sur tous ses auditeurs, et les arrêta un moment sur Montaleu, qui s'était fait un visage impassible.

— Je pense que c'est un lâche, dit Brias...

— Et moi aussi, reprit le colonel.

— Permettez, dit Champmortain : il y a peut-être une excuse à sa conduite; n'oubliez pas qu'il ne pouvait peut-être justifier Mme de Monrion qu'en perdant la femme qui s'était donnée à lui.

— Ah! repartit amèrement Montéclain, vous voyez donc, messieurs, que c'est une chose dangereuse et qui peut conduire aux dernières lâchetés, que de séduire la femme d'un autre; qu'il peut arriver une heure où, pour garder le secret de l'imprudente qui s'est livrée à vous, on est réduit à être infâme.

— Et que feriez-vous à la place de celui dont vous parlez avec tant de mépris? dit alors Hector de Montaleu, les dents serrées.

— Je n'aurais pas fait ce que vous avez fait, vicomte, repartit Montéclain en le regardant en face; je n'aurais pas été demander la main de la victime.

— Ainsi donc, ce serait, dit Champmortain, ce serait vous, Montaleu ?...

Hector fut sur le point de répondre; mais il s'arrêta soudainement, une pâleur livide couvrit son visage, et il repartit après un moment de silence :

— Mais, Montéclain est fou.... C'est à peine si je connais cette Léda, et je ne sais ce qu'elle est devenue.

— Vraiment, fit Montéclain en attachant sur Hector un regard inquiet et épouvanté.

Puis il sembla repousser l'idée qui lui était venue, et il reprit d'un ton ferme mais plus cordial :

— Vicomte, personne ici ne doute de votre courage.

Je ne pense donc pas que ce soit la crainte qui puisse vous faire taire ; mais il faut que vous preniez un parti.

Vous avez voulu sauver Léda, je l'ai voulu aussi : c'est pour cela qu'hier soir j'ai emmené Bricord, c'est pour cela que j'ai envoyé chercher si souvent sa femme à la ferme, c'est pour cela que j'y suis allé moi-même.

Plus intéressé que moi à son salut, vous m'avez prévenu, vous avez caché Léda quelque part... C'est bien... mais vous ne devez pas en rester là : il faut que vous acheviez la justification de Mme de Monrion en déclarant et en signant devant nous tous la vérité.

Vous quitterez ce pays, vous emmènerez Léda à Paris, à l'étranger, où vous voudrez; et si vous laissez le malheur à un homme, qui en mourra peut-être, du moins n'aurez-vous pas fait une victime de plus.

— Monsieur de Montéclain, dit Hector, dont le visage avait une affreuse expression de férocité... je vous remercie de vos conseils; mais je ne les accepte pas...

Je n'ai rien à dire, je n'ai rien à déclarer.

J'ai demandé la main de madame de Monrion, parce que pour moi elle est au-dessus d'une calomnie... Mais je ne déshonorerai pas une autre femme en me vantant de faveurs que je n'ai jamais obtenues.

Qui de vous ose dire que c'est moi qui suis l'amant de Mme Bricord ?

Le colonel et Brias firent ensemble un mouvement.

Mais Montéclain les devança en s'écriant :

— Moi, je le dis...

— Et je vous réponds que vous en avez menti, répliqua Hector avec rage.

Montéclain resta tellement confondu, qu'il ne répondit pas sur-le-champ à cette grossière insulte.

Il demeura d'abord immobile, puis après il plia tranquillement la lettre qu'il tenait à la main, fit un tour dans son salon, tira une sonnette, puis s'approcha de Thomas.

— Colonel, lui dit-il, vous êtes l'ami de Bricord, je vous confie cette lettre, elle lui appartient...

Je laisse à votre prudence de choisir le moment de la remettre à ce malheureux, quoique j'aie lieu de penser que l'infortunée Léda n'ait plus à craindre les dangers de cette révélation.

Comme Montéclain achevait ces paroles, le domestique qu'il avait sonné parut.

— Éclairez M. de Montaleu, lui dit Montéclain, sans même se tourner vers Hector.

— Monsieur de Montéclain, je serai à vos ordres quand vous voudrez.

— Jean, dit Montéclain en s'adressant encore à son domestique, allez chercher du monde et emmenez monsieur.

— Montéclain, s'écria Hector, le sang dans les yeux, l'écume dans la bouche, et en s'avançant sur lui le poing levé, vous n'êtes qu'un misérable, et je vous punirai...

— Allons donc, lui dit Montéclain à voix basse, vous croyez avoir affaire à la pauvre Léda.

Montaleu recula avec terreur, il jeta sur tous ceux qui l'entouraient un regard plein de rage et de menace, pendant que Montéclain lui montrait la porte du doigt.

Un sourd et profond rugissement s'échappa de la poitrine du colosse; il essaya de parler, mais il ne put faire entendre que des sons inarticulés, et il s'élança hors de l'appartement.

Les spectateurs de cette scène étaient restés confondus de son issue. Brias fut le premier qui témoigna de son étonnement.

— Quoi! lui dit-il, vous, Montéclain, vous avez accepté le démenti de ce manant...

Vous vous êtes contenté de le faire chasser comme eût fait le vieux Montaleu.

— Brias, repartit Montéclain d'une voix triste, je ne veux pas usurper les droits du bourreau.

Un cri général d'horreur répondit à cette parole.

— Que voulez-vous dire? s'écria Champmortain.

— Je veux dire que pour être si sûr du silence de Léda, il faut que Montaleu l'ait assassinée.

On se récria.

— Pas un mot de tout ceci, messieurs, la nuit porte conseil : nous nous reverrons demain. Mais je suppose qu'il n'y a pas un de vous qui ne soit maintenant convaincu de l'innocence de Mme de Monrion; je ne vous demande rien, mais vous lui devez une réparation.

— Et elle l'aura, dit Champmortain.

— Je le jure, dit Brias.

— Demain, reprit Champmortain, moi et ceux des miens qui l'ont offensée, nous irons lui porter nos respects.

Et quant à ce misérable Hector.......

— Vous vous tairez, répliqua Montéclain. Nous n'avons pas encore de preuves.

— Colonel, vous ne remettrez pas cette lettre à Bricord avant de l'avoir montrée à M. de Montaleu. Si j'avais pu la porter moi-même et accompagner ces messieurs, je n'eusse cédé à personne le droit de venger Mme de Monrion d'une indigne calomnie; mais vous savez que mes rapports avec M. de Montaleu...

— C'est juste, dit Brias.

A quelle heure le colonel veut-il que nous allions le prendre.....

— Vous me trouverez chez M. de Montaleu, sans doute, répondit le colonel. J'ai une visite à lui faire...

— A demain donc.

— Maintenant, colonel, dit Montéclain, je suis tout à vos ordres.

Amab, Champmortain et Brias se retirèrent; le colonel et Montéclain demeurèrent seuls.

XXXIV. — JUSQU'AU CRIME.

La nuit était sombre, triste, un vent assez violent agitait les arbres de la forêt, et leur faisait rendre un murmure plaintif qu'un firmament lumineux eût fait peut-être écouter comme une douce chanson, mais qui, sous le ciel noir et lugubre qui enveloppait la nature, semblait un gémissement désolé.

Léona venait d'arriver aux abords de la cabane désignée sous le nom de *la Charbonnière*. Elle s'en était approchée avec précaution et avait écouté longtemps, l'oreille collée à la porte.

Plusieurs fois elle avait cru entendre des soupirs douloureux ; mais le bruissement continuel des arbres ne lui laissait pas distinguer si ces plaintes venaient de l'intérieur ou de l'extérieur.

Pour s'assurer qu'elle ne se trompait point, elle frappa vivement à la porte, et à l'instant même un cri plus accusé lui apprit qu'il y avait quelqu'un dans la cabane.

Alors elle colla ses lèvres aux joints de la porte et appela doucement :

— Léda ! Léda !

On ne répondit pas.

— Léda, reprit Léona, c'est une amie, c'est quelqu'un qui veut vous sauver.

Ce fut encore le même silence.

— Ouvrez-moi, reprit Léona, je suis une femme, ne craignez rien.

Tout resta encore silencieux.

Léona crut s'être trompée ; mais, à l'instant même, la chute d'un meuble retentissant à l'intérieur lui prouva que la cabane renfermait quelqu'un. Elle écouta plus attentivement. Un profond gémissement vint jusqu'à son oreille.

Léona frémit.

En effet, le matin même, en rencontrant Hector aux environs de la Charbonnière, elle avait deviné qu'il quittait Léda.

Le trouble de Montaleu lui avait fait penser aussi qu'il s'était passé quelque scène violente entre Léda et lui.

Elle avait appris encore pendant la chasse, la disparition de Léda, et elle ne doutait pas que la pauvre femme ne fût restée cachée dans la Charbonnière. Mais l'idée d'un crime ne s'était point présentée à son esprit.

Elle chercha donc de tous côtés quelque endroit par où elle pût mieux se faire entendre.

Mais comme nous l'avons dit, cette cabane n'avait d'autre ouverture abordable que la porte, et les jours pratiqués dans le comble étaient beaucoup trop élevés pour que Léona pût y atteindre.

Elle parut hésiter un moment, mais sa résolution fut bientôt prise; elle alla jusqu'à sa voiture, qui était restée cachée à quelque distance de la Charbonnière, et un instant après, le cocher sourd-muet qui la conduisait d'ordinaire revint avec elle.

Un signe suffit à Léona pour lui expliquer qu'elle voulait pénétrer dans la maison.

Le sourd-muet en fit rapidement le tour, il secoua violemment la porte, et ayant compris qu'elle était de force à résister aux plus rudes attaques, il s'aida des aspérités des branchages qui revêtaient la cabane, et en un instant il fut sur le toit.

Il eut bientôt découvert et brisé l'un des carreaux en tabatière pratiqués dans le comble, et il disparut par cette ouverture.

Presqu'aussitôt un cri sauvage et rauque avertit Léona que le sourd-muet avait découvert quelque chose d'extraordinaire.

Il reparut un moment après, et s'élança jusqu'à terre avec les signes de la plus vive terreur.

Léona ne lui laissa pas le temps d'expliquer ce qui l'avait si fort épouvanté; elle l'avait compris. Elle lui fit entendre qu'il fallait qu'il forçât la porte ou qu'il trouvât un moyen quelconque de tirer de la cabane la malheureuse qu'il y avait trouvée.

Le muet, après avoir été jusqu'à sa voiture, d'où il rapporta une clé, un tourne-vis, tout ce qui d'ordinaire sert à réparer un accident arrivé en route, rentra encore dans la Charbonnière par le carreau brisé.

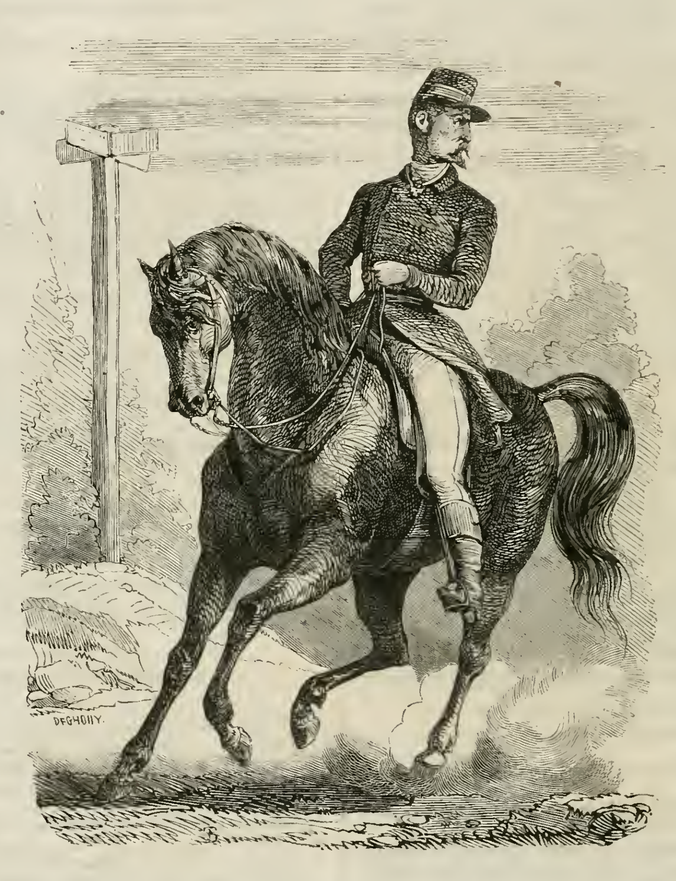
Léona l'entendit bientôt travailler avec activité, et un quart d'heure ne s'était pas écoulé que la porte s'ouvrit.

Léona entra rapidement, et se heurta à un corps gisant par terre; elle le souleva, la vie ne l'avait pas quitté; elle fit respirer des sels à la pauvre blessée; car c'était Léda qu'elle retrouvait ainsi.

Presque aussitôt la malheureuse poussa un profond soupir et quelques mots confus parmi lesquels Léona n'entendit que celui de :

— Grâce! grâce!

A qui s'adressait-il? était-ce à son terrible amant qu'elle croyait avoir entendu venir achever son crime?



Thomas allait peut-être se décider à gagner la ferme, lorsqu'il aperçut Montéclain. — Page 49.

Était-ce à son mari? dont la vengeance l'avait découverte : il importait peu à Léona.

Sur un nouveau signe d'elle, le sourd-muet enleva la pauvre Léda et la transporta dans la voiture. Léona prit place à ses côtés, et l'équipage se dirigea en toute hâte du côté de la demeure de Mme Amab.

Mais au lieu d'entrer directement dans le château, l'on s'arrêta à une petite porte ouvrant sur la forêt.

Le sourd-muet reprit Léda dans ses bras et la porta jusqu'à un escalier dérobé qui montait dans l'appartement de Léona.

On y déposa la blessée, qui fut reçue par Dorothée, la fidèle chambrière de Mme Amab, et l'on put juger alors de l'état où elle se trouvait : le visage, les bras étaient couverts de meurtrissures.

La tête était enflée, les yeux presque sortis de leur orbite.

Pauvre femme! elle avait rêvé longtemps l'amour sous ses formes les plus romanesques; souvent elle avait prévu que la mort pouvait lui venir comme vengeance ou comme châtiment, et dans ce cas, son imagination lui avait montré souvent le poignard ou le poison comme l'agent de cette mort méritée.

Hélas! cette illusion même ne s'était pas réalisée, et le rustre grossier à qui elle avait donné toutes les tendresses de son âme, l'avait brutalement broyée sous son poing de fer.

— Dorothée, dit Léona, mets cette malheureuse dans mon boudoir. C'est te dire assez que personne ne doit connaître sa présence ici.

Il doit y avoir au château tout ce qu'il faut pour la soigner... Je suppose que des sangsues suffiront.

Quand elle reprendra tout à fait connaissance, rassure-la; dis-lui qu'elle n'a plus rien à craindre de personne, mais ne lui apprends pas chez qui elle est.

Je l'interrogerai à mon tour.

— Madame va donc ressortir..

— Oui, il faut que je voie le colonel cette nuit même. Oh! c'est étrange, ajouta-t-elle... tout se découvrirait donc enfin.

La chambrière regardait sa maîtresse avec un étonnement qui disait assez qu'elle ne l'avait jamais vue si troublée...

— Ah! reprit Léona en levant au ciel ses yeux flamboyants, c'est maintenant que je me vengerai.

Elle passa dans sa chambre, prit dans une cassette un poignard et une paire de petits pistolets qu'elle examina soigneusement.

— Quand monsieur arrivera, que lui dirai-je? demanda la chambrière.

— Comme à l'ordinaire, que je dors...

— Mais on ne vous a pas vue rentrer...

— C'est juste.

Elle sonna : un domestique entra.

Elle lui ordonna d'appeler le cuisinier. Celui-ci vint.

Elle lui donna quelques ordres insignifiants, et lorsqu'il fut bien constaté pour sa maison qu'elle était rentrée, elle dit à la chambrière :

— Quant à la voiture, tu diras que je l'ai renvoyée chez M. de Montéclain pour prendre mon mari.

Lutz se sera égaré dans la forêt..... Je lui ferai la leçon.

Pendant qu'elle parlait ainsi, elle avait revêtu des habits d'homme, avec cette rapidité merveilleuse qu'elle portait dans ses moindres actions, comme dans ses résolutions les plus importantes.

Quelques minutes après, elle remontait dans sa voiture, et reprenait la route de la Charbonnière.

Comme la première fois, sa voiture s'arrêta à quelque distance : elle en descendit seule et armée, et se dirigea vers la cabane qu'elle venait de quitter.

Peu d'hommes parmi les plus braves eussent accepté la position de Léona, car elle avait prévu que Montaleu profiterait de la nuit pour revenir à la Charbonnière, et c'était lui qu'elle cherchait à ce moment.

En effet, l'heure où le colonel pouvait venir était encore loin.

Arrivée à quelques pas de la cabane, elle tira son poignard, arma un de ses pistolets, et s'adossant à un arbre, elle appela d'une voix claire :

— Monsieur Hector de Montaleu !

Elle avait à peine prononcé cette parole qu'Hector sortit de la cabane, et se présenta du côté où son nom avait été prononcé.

— Par ici, reprit Léona... C'est moi, madame Amab.

— Vous, dit Montaleu... vous... Et comment êtes-vous ici ?

Oh ! si je savais, ajouta-t-il en s'avançant vers elle.

— Monsieur Hector de Montaleu, reprit Léona, prenez garde ; je suis en mesure de vous faire sauter le crâne, si dur qu'il soit.

— Qu'êtes-vous venue faire ici ? dit Hector, que cette menace n'effraya point.

— Je suis venue vous proposer un traité d'alliance. Ainsi, expliquons-nous en amis.

Hector parut hésiter.

— Eh bien ! lui dit-il, voulez-vous entrer dans cette cabane ?...

— Pourquoi pas ? répondit Léona ; elle ne garde pas trop bien les prisonniers qu'on lui confie.



Le marquis, ayant pris place, commença ainsi : — Page 50.

— Vous savez donc où est Léda ? lui dit Hector avec épouvante.

— Chez moi, toute prête à vous dénoncer si je ne suis pas rentrée dans deux heures ; toute prête à se taire si je lui dis que vous consentez à ce qu'elle attend de vous.

— Comment l'avez-vous donc découverte ?

— Nous n'avons pas assez de temps pour entrer dans toutes ces explications. Léda est en mon pouvoir ; voilà tout.

Je puis vous perdre ou vous sauver.

C'est à vous de savoir si voulez me servir ou être mon ennemi.

— Vous servir à quoi, dit Montaleu ? que puis-je, maintenant ? Je vais être accusé...

— Par qui, par Léda ? elle ne le fera pas.

— Non, mais par Montéclain, qui me soupçonne, qui dira...

— Que dira-t-il contre le témoignage de Léda elle-même ?

— Mais elle me pardonnerait donc...

— Elle vous pardonnera si je le veux, dit Léona.

— Et que faut-il faire alors pour que vous la fassiez taire ?

— Il faut perdre Mme de Monrion.

— Elle dont j'ai demandé la main ?

— Elle qui sait que cet enfant vous appartient et dont le regard eût dû vous avertir ce matin du refus insultant qu'elle vous prépare.

— Mais alors, si elle le sait, elle le dira.

— Il faudra qu'elle le prouve, et lorsque Léda ne sera plus là pour faire des aveux, lorsque vous repousserez avec fermeté cette accusation, elle retombera sur elle, et ajoutera à la honte d'avoir failli celle d'avoir accusé les innocents.

Vous vous trompez, reprit Hector, il y a une lettre qui justifie Mme de Monrion.

— Quelle lettre ? dit Léona d'une voix altérée.

— La lettre que cette folle de Léda écrivit à son mari le jour où elle quitta la ferme pour se tuer et où elle fut si charitablement secourue par Mme de Monrion...

Car, fit Hector d'une voix presque émue, la pauvre femme paye bien cher sa généreuse action.

— Mais la lettre, la lettre, reprit Léona avec impatience.

— Eh bien ! c'est cette lettre que Bricord se fit lire par Mme de Monrion, et où Léda déclare qu'elle sera bientôt mère.

— Je ne vous comprends pas...

Cette lettre, Julie ne l'a donc pas lue au fermier ?

— Non.

Prise de pitié pour Léda, elle dit à Bricord que sa femme l'avertissait qu'elle allait voir sa mère malade. C'est alors qu'elle courut après elle et que...

— Ah ! je comprends maintenant... Mais Julie possède donc cette lettre ?...

— Non ; car Bricord, ne se fiant pas à madame de Monrion, la porta à Montéclain, qui mentit comme Julie.

— Et c'est lui qui la possède ! s'écria Léona avec un accent de colère désespérée.

Ah ! cet homme... cet homme... je le trouverai donc toujours sur mes pas !

— Oh ! celui-là, repartit Hector, j'en fais mon affaire.

Assurez-moi que je ne serai pas recherché pour ce mouvement de colère qui a fait que j'ai maltraité Léda.

— Allons donc, dit Léona, ne tergiversez pas avec la vérité ; il faut dire : « Qui a fait que j'ai voulu la tuer... »

Eh bien ! je vous sauverai de ce danger, moi ; et à votre tour que, ferez-vous à Montéclain ?...

— Oh ! celui-là, je le tuerai tout à fait, dit Hector avec rage.

— C'est possible ; mais en attendant il sauvera Mme de Monrion, grâce à cette lettre.

— Il ne l'a plus.

— Il ne l'a plus ! s'écria Léona avec joie ; mais qui donc ?...

— Il l'a donnée au colonel Thomas Rien, pour que celui-ci la remette à Bricord.

— A Thomas, dit Léona à voix basse... à lui....

— Oui. Mais cette lettre, je ne m'en soucie guère, car après tout,

si elle justifie Mme de Monrion en disant à qui appartient cet enfant, elle ne m'accuse pas.

— Mais elle la sauve, reprit Léona, et cette lettre je veux l'avoir, je l'aurai !

— Et par quel moyen ?

— Le colonel va venir ici tout à l'heure... je la lui demanderai.

— Et s'il vous la refuse ?

— Il ne me la refusera pas.

— Mais si le cas arrivait ?

— Il ne me la refusera pas, vous dis-je...

Ah ! s'il l'osait, s'il préférait l'honneur de cette Julie à celui...

Oh ! non, non, qu'il ne me la refuse pas ; car alors ce serait de tous mes ennemis le plus mortel.

— Et alors votre vengeance vous échapperait ?

— Oui, dit Léona, elle m'échapperait, et ce n'est pas pour vous sauver, je vous en préviens, que je ferais taire Léda.

— Quoi ! dit Hector, vous la laisserez m'accuser ?

— Pourquoi l'en empêcherais-je ?

Que m'importe tout ceci, du moment que ma vengeance m'échappe avec cette lettre ?

Hector fit quelques pas dans le bois ; il revint, s'éloigna encore, et finit par dire :

— Vous aurez la lettre, vous l'aurez.

Léona ne répondit pas ; la brutale férocité de Montaleu épouvanta cette âme que n'épouvantait pas le crime lui-même.

— Il me la donnera ! reprit-elle après un moment de silence. Oui ! oui ! il a trop soif de sa propre vengeance pour me la refuser.

— Nous verrons, dit Montaleu.

— Silence ! dit Léona. N'entendez-vous pas le bruit d'un cheval ?

— Oui, dit Hector, c'est lui.

— Rentrez dans la cabane et n'en sortez que lorsque j'appellerai.

— Comment appellerez-vous ?

— Je crierai : Adieu, colonel !

— C'est bien.

Montaleu rentra dans la charbonnière.

Léona se dirigea du côté de l'allée ; mais elle put entendre derrière elle le bruit sec d'un fusil dont on faisait jouer les batteries.

Elle eut peur et elle fut prête à retourner sur ses pas ; mais il n'était plus temps : le colonel venait de s'arrêter et descendait de cheval.

En un instant Léona fut près de lui.

XXXV. — UNE VIEILLE HISTOIRE.

Deux heures à peu près avant cette rencontre le colonel Thomas Rien était demeuré seul avec Montéclain ; le colonel sombre, pensif, préoccupé ; Montéclain insouciant, dégagé et admirablement à son aise.

— Monsieur de Montéclain, dit le colonel, vous devez comprendre l'explication que j'attends de vous.

Montéclain ne répondit que par un signe de tête affirmatif.

Il sonna.

— Du thé et des pipes, dit-il, et qu'on ne vienne nous interrompre sous aucun prétexte.

— Le spahis de M. le colonel est en bas, fit le domestique, et il fait demander s'il doit attendre, ou s'il faut qu'il aille se promener...

— Se promener, dit Montéclain en regardant le colonel qui fut embarrassé, car Aly-Muley faisait demander de cette façon s'il devait se mettre à la poursuite d'Hector de Montaleu.

— Dis-lui qu'il m'attende, repartit brusquement le colonel, trop préoccupé de l'explication qu'il attendait de Montéclain pour songer à Hector...

Montéclain fit un signe à son domestique, les pipes et le thé qu'il avait demandés furent immédiatement apportés.

Montéclain en prit une, et, se jetant négligemment sur un divan, il dit à Thomas :

— Donc, colonel, vous voulez savoir ce que signifie cette histoire de Cologne dont j'ai jeté si savamment les premières lignes du premier chapitre à travers la gaieté fausse de notre souper, et dont vous avez si intempestivement nommé le principal personnage...

— Oui, je désire savoir qui vous a instruit de cette fatale aventure arrivée il y a trente ans.

— Et dont vous venez faire aujourd'hui le dénouement ?

Il importe peu que vous sachiez de qui je la tiens, pourvu que vous soyez certain que je n'en ignore aucun détail.

— Vraiment ? dit le colonel en rougissant.

— Jugez-en.

C'était en 1812.

M. de Montaleu, alors tout au service de Napoléon, comme depuis il a été tout au service de Louis XVIII et de Charles X, et comme il est maintenant tout au service de Louis-Philippe, était quelque chose comme préfet à Cologne.

Il y rencontra deux personnes qui l'intéressèrent à des titres différents ; une vieille amitié et un jeune amour.

La vieille amitié, c'était le seigneur Annibal de Rudesgens ; le jeune amour, c'était Mlle Sophie Muller.

A ce nom, le colonel poussa un profond soupir.

— A ce moment, la vieille amitié était dans une assez belle passe ; elle s'était éprise des millions douteux de Mlle Arthémise Van Marken, fille d'un fournisseur, prodigieusement soupçonné d'avoir vendu d'immenses quantités de marchandises qu'il n'avait jamais livrées.

L'empereur Napoléon, soit dit en passant, avait une politique à ce sujet que les puristes en saine morale doivent trouver détestable, et que, pour ma part, j'admire du fond de mon âme.

Permettez-moi d'insister à ce sujet, parce que cette façon de voir, vis-à-vis du grand homme, est celle qui a dicté ma règle de conduite jusqu'à ce jour, et qui la dictera dans l'affaire qui va se dénouer ici.

Comprenez-moi donc bien.

Il était impossible que les Van Marken, quels qu'ils fussent, pussent procéder au vol par cent mille francs et par millions, sans qu'ils eussent des complices parmi les généraux des armées, dont ils pillaient si magnifiquement la substance.

Napoléon le savait.

Mais, pareil à ce précepteur de Louis XV, qui fouettait impitoyablement un pauvre malheureux enfant pour les fautes de son royal élève, l'empereur punissait avec excès MM. les voleurs civils, pour les exactions commises par MM. les voleurs militaires.

De même qu'il eût paru indigne aux adorateurs de la monarchie de soumettre le royal bambin au régime du fouet, dans la partie sacrée qui devait s'asseoir sur le trône, de même Napoléon pensait qu'il ne lui était pas convenable de déshonorer européennement les planètes étincelantes qu'il entraînait dans le système solaire dont il était le centre.

— C'est vrai, dit le colonel, et c'est là une des taches de la gloire éclatante de cet homme dont le génie avait tant de justice.

— Et encore plus de bon sens, croyez-moi.

Le mal, il faut bien le reconnaître, est un hôte qu'on trouve si souvent dans les maisons les mieux famées, que je crois qu'il y aurait un mal encore plus grand pour la société, à le dévoiler, partout et toujours, qu'à le cacher souvent et dans certains endroits. La publicité des grands scandales est un principe de désorganisation social auquel il faudra qu'on renonce forcément, à moins qu'on ne veuille voir la société tomber en pourriture avant un demi-siècle.

Si Napoléon eût flétri publiquement tous les hommes de son armée et de son administration qui méritaient de l'être, la puissance colossale qu'il avait constituée n'eût pas duré six mois.

D'ailleurs, colonel, on a beau dire et beau faire, les grandes qualités d'un homme lui sont comptées en compensation de ses défauts ou de ses vices.

Il y a pour moi et pour nous tous une immense différence entre le général qui avait gagné une bataille, entre l'administrateur qui avait organisé une province, entre le savant qui a doté le monde d'une découverte utile, et qui abusent, soit l'un de sa victoire, soit l'autre de son pouvoir, soit le dernier de sa science, pour s'enrichir déshonnêtement : il y a, dis-je, une immense différence entre ces gens-là et un drôle, comme ce Van Marken, qui, n'ayant jamais rien fait ni d'illustre ni de bon, se permet de voler sans que rien l'y autorise.

Ceci vous paraît d'une morale bien relâchée sans doute ; mais je la crois plus utile que cette morale étroite dans sa misérable généralité, et qui fait abstraction de la valeur et de la position de l'individu pour condamner l'action isolée.

Pour en finir avec toute cette métaphysique, j'entre dans l'affaire qui nous occupe, et je vous dis :

Il y a ici plusieurs femmes gravement compromises.

Mme de Rudesgens, jadis très-coupable ; Sylvie, prête à le devenir ; Léda, dont la faute palpite, et enfin Léona.

Mme de Rudesgens a pour elle la prescription, et c'est à mes yeux

un titre comme elle l'est aux yeux de la loi; Sylvie a pour elle l'inconduite de son mari; Léda a son malheur; mais Léona, la féroce Léona, n'a rien.

Je sauverai les autres si je puis, et je perdrai celle-là, s'il le faut.

Je respecterai la position de l'une, l'entraînement de l'autre, les douleurs de la dernière: mais je serai impitoyable pour celle qui n'a pas à jeter dans la balance une heure de bonté ni même d'amour, une seule action charitable, rien, pas même un grand talent.

C'est la méchanceté et l'adultère nus et hideux, comme était le vol chez M. Van Marken.

Ceci posé, colonel, je reprends mon récit.

XXXVI. — UNE VIEILLE HISTOIRE.

(Suite.)

Thomas avait écouté avec une attention mécontente la bizarre déclaration des principes de Montéclain, et son visage s'était encore plus assombri, lorsqu'il lui avait si nettement dit sa haine pour Léona et ses projets contre elle.

— Je vous écoute, dit-il froidement à Montéclain.

— Voici donc ce qui arriva.

« L'empereur nomma une commission pour examiner les comptes » de M. Van Marken, et il fut glissé dans l'oreille du président de » cette commission que s'il était fort nécessaire de voir dans les » affaires du fournisseur, on devait être très-myope pour les officiers » complices.

» Il résulta de cette justice mixte que rien ne dut être examiné à » fond, et que le président de ladite commission, le vertueux Mon- » taleu put marcher à son aise dans toutes ces fanges d'écus qu'il » avait à remuer.

— Pensez-vous qu'il en profita?

» — Personnellement, non; mais il en fit profiter la vieille amitié » qu'il avait retrouvée à Cologne.

» Monseigneur Annibal de Rudesgens, amoureux de la fille Arthé- » mise Van Marken, voyait avec désespoir la ruine de ses amours dans » la ruine du fournisseur.

» Le marquis ruiné voulait redevenir riche; la fille riche voulait » devenir marquise.

» Montaleu, qui était le président de cette commission nommée » pour purger Van Marken de ses trésors, s'ingénia si bien, qu'il » trouva des contrats de mariage inconnus, des apports imaginaires » venant de l'épouse décédée de Van Marken, et constituant à la fille » une fortune indépendante des richesses volées par monsieur son » père, de façon que le fournisseur, dépouillé jusqu'aux os, disparut » dans un terrier des prisons de Cologne, tandis que la belle Arthé- » mise demeurait à la surface du sol toute rayonnante de ses millions » volés et légitimés à la fois.

» L'empereur eut bien quelque idée de cette transaction, mais » M. le marquis de Rudesgens épousait, il reconnaissait l'empire, il » prêtait serment à la majesté illégitime.

» On persuada à l'empereur que cet Annibal valait cela: l'aigle » abaissa ses paupières sur la foudre de son regard, et ce fut une » affaire conclue.

Saviez-vous tout cela, colonel?

— Ce n'est pas cela qui m'intéresse dans cette affaire, vous devez le savoir.

L'origine de la fortune de M. de Rudesgens importe peu à ce qui me concerne.

— Erreur énorme! colonel, erreur que vous reconnaîtrez tout à l'heure, et qui vous pousserait à faire fausse route, si je ne vous éclairais sur les défilés très-compliqués de cette très-simple histoire.

— Je vous écoute, reprit le colonel.

— Remarquez bien, dit Montéclain en goûtant du bout des lèvres une tasse de thé, que je raconte dans ce moment l'extérieur des choses, je vous montre la façade du monument, nous y pénétrerons plus tard.

» Or, pendant que l'honorable M. de Montaleu accommodait un si » riche mariage à son ami Rudesgens, il cultivait, pour son propre » compte, une passion amoureuse de premier ordre.

» Il avait rencontré, de l'autre côté du Rhin, une jeune belle fille, » fort enthousiaste, très-rêveuse... »

— Prenez garde, dit Thomas d'un ton ferme et grave, prenez garde, vous parlez de ma mère!

— J'attendais cette observation, repartit Montéclain avec un sourire ironique, et je l'accepte; seulement, colonel, ne l'oubliez pas, à la fin de notre conversation.

Dans toute explication, j'accepte les limites qu'on me propose, comme dans tout duel les armes qu'il plaît à mon adversaire de choisir.

En m'avertissant d'être circonspect envers vous, vous vous obligez à l'être envers moi. Ne l'oubliez pas...

— A quoi tend cette recommandation?

— Vous le verrez, dit Montéclain, je vous l'ai dit, vous ne pourrez sortir de chez moi que comme un frère ou un ennemi.

Thomas parut surpris et répéta encore une fois:

— Je vous écoute.

— M. de Montaleu rencontra donc Mlle Sophie Muller, belle, pauvre, et assez peu protégée par un père plongé dans la plus honteuse débauche.

M. de Montaleu séduisit Mlle Sophie Muller, et...

— En lui promettant de l'épouser, reprit le colonel d'une voix tremblante de colère, car sans cette parole à laquelle il a manqué, l'infâme, jamais ma mère, ma pauvre et noble mère n'eût cédé à ce misérable! Mais continuez, monsieur, continuez!

— Non, non, dit Montéclain, achevez l'histoire, vous la savez d'une autre façon que moi... c'est à vous à m'éclairer.

— Oseriez-vous nier que M. de Montaleu n'eût promis à ma mère de l'épouser?

— Je ne dis pas cela... vous le savez. Je ne conteste rien...

— Mais enfin pourquoi ce silence maintenant?

— Parce que vous n'êtes pas calme, colonel, parce que si nous discutons encore cinq minutes sur ce ton, il faudra nous couper la gorge dans quelques heures...

Parce que je ne veux pas livrer, moi, ajouta-t-il en accentuant ses paroles, ce qui peut me compromettre dans ce secret à un homme que je ne vois pas disposé à faire une légitime compensation de tous les torts de chacun.

— Vous faites-vous le défenseur de M. de Montaleu?

— Dieu m'en garde; mais qui sait si tout à l'heure je n'aurai pas à vous parler de quelqu'un qui peut-être aussi a eu des torts graves dans cette affaire et à qui je ne permettrai pas qu'on applique les épithètes d'infâme et de misérable?

— Parlez donc, monsieur, dit le colonel, je serai calme.

« — Il est probable, comme vous le dites, que M. de Montaleu em- » ploya dans la séduction cette banale promesse de mariage que celles » qui l'écoutent acceptent trop souvent comme une excuse à leur pro- » pre faiblesse, plutôt que comme une espérance sérieuse. »

Ne frémissez pas d'impatience, colonel; il faut, pour que justice soit faite, que toutes choses soient mises à leur véritable place.

— Continuez donc, dit Thomas, et ne vous arrêtez plus.

S'il faut que je boive le calice jusqu'à la lie, ne me le distillez pas goutte à goutte dans le cœur.

— Soit et finissons-en avec les faits.

« Au bout de quelques mois, Sophie Muller portait la peine de sa » confiance dans M. de Montaleu; et elle allait apprendre à son sé- » ducteur qu'elle était destinée à devenir mère, lorsque celui-ci l'aban- » donna brusquement sans daigner lui apprendre autre chose que ceci: » c'est-à-dire qu'il savait l'indignité de sa conduite, et qu'il ne voulait » pas des faveurs qu'on avait prodiguées à d'autres, et qu'on partageait » encore entre plusieurs. »

— Oui, c'est vrai, reprit le colonel avec une sourde colère, il lui écrivit cela, le misérable, et il abandonna ma mère.

— Il fit plus, il quitta le pays; l'Empereur venait de l'appeler au conseil d'État, et il partit.

— Laissant derrière lui une pauvre femme dans la misère et le déshonneur.

— Tout cela est très-vrai, colonel; mais vous savez quelle fut la cause de cet abandon.

— Oui, je le sais.

« Un jour, avant qu'elle ne connût M. de Montaleu, un jour où » l'inconduite du père de ma pauvre mère l'avait réduite à la dernière » extrémité, à un moment où cet homme lui prenait le fruit du travail » de ses jours et de ses nuits pour le dévorer en débauches honteuses, » un homme inconnu se présenta chez elle et lui proposa, ce qu'elle » devait considérer comme une fortune, dix mille francs, si elle vou- » lait se prêter au salut d'une autre femme cruellement compromise.

» Ma mère accepta; elle fut conduite dans une maison obscure où se » trouvait une femme qui venait de mettre au jour un enfant, une fille.

» La récompense proposée ne devait lui appartenir qu'à la condition » qu'elle prendrait cet enfant, et que pour écarter toute espèce de

» soupçon, elle le présenterait au magistrat comme né d'elle-même » et d'un valet appelé Joseph Miras. »

— C'est bien cela, colonel, vous êtes bien informé, et l'acte de naissance de cette fille, nommée alors Gertrude, porte bien qu'elle est née de Sophie Muller et de Joseph Miras.

Toutes les précautions furent prises pour assurer l'authenticité de cet acte.

— Ce fut la misère, monsieur, la misère la plus affreuse qui poussa ma mère à cette action désespérée où elle vendait son honneur pour un morceau de pain.

— Je n'accuse ni ne blâme, colonel, dit Montéclain avec une certaine émotion ; je vous rappelle les faits, attendu qu'ils doivent être parfaitement établis entre nous, avant que nous ne discutions ce que nous devons être l'un pour l'autre.

— Je crois que nous n'avons plus rien à nous apprendre.

— Pardon, colonel, plus que vous ne pensez.

M. de Montaleu fut, à ce que vous dites, bien coupable vis-à-vis de votre mère; mais il est juste de reconnaître qu'il était difficile de ne pas croire à de pareilles preuves, à de tels témoignages de culpabilité.

— Ma mère était innocente, monsieur, fit le colonel.

— Oui, colonel, elle était plus qu'innocente; car elle exécutait fidèlement le pacte pour lequel on l'avait achetée.

Elle faisait élever cette Gertrude, et cette prétendue mère rencontrait souvent chez la nourrice, où elle l'avait déposée, le prétendu père de cette orpheline.

Maintenant, comprenez-vous que M. de Montaleu ayant connu cet acte de naissance, ayant appris les assiduités de Mlle Muller chez la nourrice, ses rencontres fréquentes avec l'homme dont elle avait attesté et signé les titres à son intimité, n'eût pas lieu de croire qu'il avait été trompé par une habile intrigante, et ne se crût pas autorisé à rejeter sur un premier amant la paternité nouvelle qu'on lui attribuait?

— Mais ma mère lui a écrit tout cela monsieur, il le sait.

— L'auriez-vous cru à sa place ?

Et si, à l'heure où nous sommes, vous ne saviez pas la faute de Léda, la complicité d'Hector de Montaleu; si vous ne saviez pas surtout quelle main implacable, perfide, acharnée, a dirigé l'accusation portée contre Mme de Monrion ; si vous aviez été épris d'elle; si elle n'était pas protégée par sa vertu passée, par sa position, par sa liberté même; si enfin, en vous cédant, elle vous eût donné le droit de croire qu'elle n'était pas au-dessus d'une faiblesse, dites-moi, ne l'auriez-vous pas crue coupable, et ne vous fussiez-vous pas détourné d'elle avec mépris?

— Mais ma mère s'est justifiée, monsieur.

— Sans preuves, en disant ce qui était vrai et ce qui n'était pas croyable...

— Mais il y a une autre chose qui aujourd'hui est de toutes la plus importante.

Lorsque Mlle Muller vous eut donné le jour, le véritable père de l'enfant qui lui avait été confiée, craignant qu'elle ne l'abandonnât pour ne penser qu'à son fils, voulut constituer une fortune à cette enfant ; un acte fut dressé à cet effet ; une somme de cinquante mille francs fut destinée à lui servir de dot le jour où elle serait mariable.

C'est avec le produit de cette somme que vous fûtes élevé, ainsi que celle qui s'appelait alors Gertrude, jusqu'au jour où commençait pour vous et pour elle une carrière nouvelle.

Montéclain s'arrêta, et regardant le colonel, il lui dit :

— Eh bien, colonel, suis-je parfaitement informé? y a-t-il quelque circonstance que j'ignore ?

Thomas, qui, tout en écoutant, avait eu le temps de contenir ses émotions, de maîtriser ses impatiences, de préparer ses réponses, se détourna du regard inquisiteur de Montéclain, et lui dit :

— Tout ce que vous venez de raconter est exact; il me reste à savoir quel intérêt vous a poussé à découvrir de pareils secrets, et pourquoi vous paraissez disposé à vous en servir contre quelques-uns de ceux qu'ils concernent.

— Colonel, dit Montéclain, nous ne jouons pas de la même manière, je vous montre tout ce que j'ai en main ou à peu près ; vous ne m'avez pas encore dit un mot de ce que vous savez ou de ce que vous comptez faire.

— M. de Montéclain, repartit le colonel avec hauteur, puisque vous en savez tant, vous devez comprendre que je viens ici pour venger l'honneur de ma mère et que j'ai le droit de le faire.

— Sans doute, mais je vous demande, moi, comment vous prétendez le faire ?

— C'est mon secret.

Un mouvement de colère brilla dans les yeux de Montéclain.

— Regardez bien ce salon, colonel, lui dit-il, et sachez une chose : C'est qu'à cette même place, entre ces quatre murs qui entendent la confidence que je viens de vous faire, je suis homme à vous déclarer en face que j'ignore parfaitement qui vous êtes, que je suis homme à détruire d'un mot les preuves de l'innocence de votre mère, preuves que vous êtes venu chercher dans ce pays.

— Est-ce bien M. de Montéclain qui me parle ainsi ?

— Lui-même qui parle ainsi à l'homme qui lui a laissé dire tous ses secrets et qui garde si soigneusement les siens.

Le colonel rougit ; mais il répliqua aussitôt :

— Notre position est-elle pareille, monsieur?

— Quand votre confiance aura été pareille à la mienne, je répondrai à cette question.

— Puisque vous savez tant de choses, vous savez aussi sans doute sur quoi je fonde mon espérance ?

— Eh bien ! oui, colonel, je le sais.

L'acte qui constituait une fortune à cette Gertrude renfermait un papier scellé qui devait lui être remis le jour de son mariage ou de sa majorité. Ce papier, quoiqu'il ne fût pas destiné à cela, renferme la justification complète de votre mère.

Vous voyez que je sais tout.

— C'est vrai, monsieur, et vous savez par conséquent, je le suppose, que cette Gertrude...

— N'est autre que Léona... qui, possédant cette déclaration depuis plus de dix ans, ne vous a averti de son existence que depuis quelques mois.

— En vérité, monsieur, dit Thomas, ceci me passe ; comment se fait-il que vous puissiez être si bien instruit ?

— C'est mon secret...

Mais ce papier, vous, monsieur, le connaissez-vous ? l'avez-vous vu ?

— Jamais...

— Savez-vous ce qu'il contient ?

— Non.

— Savez-vous comment et par qui il peut être expliqué ?

— Ce sont là des renseignements que j'attends de Léona, et qu'elle seule peut me donner, sans doute.

— Peut-être, colonel... Mais vous saviez quelque chose qu'elle ignorait et que vous ne me dites pas.

Le colonel se mit à marcher avec impatience dans le salon, puis, après un moment de réflexion, il revint à Montéclain :

— Sommes-nous amis ou ennemis, monsieur ? lui dit-il en lui tendant la main.

— Je vous ai dit, colonel, que c'est là une question que nous ne pourrions décider l'un et l'autre que lorsque nous nous serions tout dit.

J'ai commencé ; j'attends que vous imitiez mon exemple.

— Que désirez-vous donc savoir ?

— En vous le demandant, colonel, ce serait vous ôter le mérite de votre franchise.

— Eh bien ! donc, reprit Thomas, j'ignore ce qu'il en arrivera, mais je vous préviens que si vous êtes homme à nier ce que vous m'avez dit, je ne suis pas homme à laisser la vie à celui qui aurait surpris mon secret pour en abuser.

— En vous demandant, il y a quelques jours, un service qui vous acquittait envers moi de celui que je vous avais rendu à Constantine, j'ai prévenu vos vœux... j'ai voulu vous rendre libre envers moi comme je le suis envers vous...

Parlez donc.

Le colonel avait pris haleine comme quelqu'un qui va avancer une énormité, et il dit en regardant Montéclain d'un air inquiet :

— Je soupçonne Mme de Rudesgens de ne pas être étrangère à la naissance de Léona.

— J'ai aussi cette pensée, repartit Montéclain en souriant.

Mais, dites-moi, comment vous est-elle venue ?

— D'un mot jeté dans une conversation, d'une de ces histoires qu'on répète dans le monde, et qui y passent durant dix ans sans éveiller l'attention de personne, jusqu'au jour où quelqu'un devine sous des paroles frivoles, le terrible secret qu'elles enferment.

— Voyons, dit Montéclain.

— Je vais vous répéter la chose comme elle s'est passée, et vous comprendrez aisément que cette anecdote soit devenue pour moi le commencement d'un soupçon, que le trouble de Mme de Rudesgens a changé aujourd'hui en certitude.

C'était, il y a peu de temps, en Afrique; je dînais avec quelques officiers et Brias...

— Bien, dit Montéclain; je ne connais pas d'envieux et de méchants qui aient jamais fait tant de mal avec les calculs les plus habiles que ce garçon avec son indiscrétion.

— On causait comme d'habitude, et la conversation courait sur mille de ces aventures sans nom dont la plupart arrivent à la célébrité, arrangées et embellies par l'esprit du conteur, lorsque Brias nous en annonça une toute neuve, toute récente et d'une vérité toute naïve :

« Je dînais, nous dit-il, chez Champmortain avec le nonce du pape, » l'ambassadeur de Prusse, celui d'Espagne et quelques autres.

» Nous avions pour convive le cardinal de Lampierri, l'un des » hommes les plus éminents de Rome que l'empereur avait particu- » lièrement distingué, et auquel, quoique tout jeune alors, il avait » donné en 1811 une cure à Cologne.

» Malgré la présence des deux éminences, on racontait, comme » aujourd'hui, beaucoup de scandales secrets, lorsque Champmortain » se prit à dire :

» — Je suis sûr que malgré toute notre prétendue science du cœur, » des choses, des hommes et de la société, ces messieurs (il parlait » du nonce et du cardinal) doivent sourire de pitié.

» Que de secrets, que de fautes, que de crimes même dont eux seuls » ont reçu la confidence dans le confessionnal !

» Le cardinal sourit.

» — Mais, m'écriai-je (c'est toujours Brias qui parle), comment » faites-vous pour vivre avec cette funeste et désolante connaissance » du monde et de l'homme? il y a de quoi désoler le cœur le plus » ferme.

» — Nous oublions beaucoup, me répondit le cardinal, et de toutes » les confidences que j'ai reçues durant un long ministère, c'est à » peine si je pourrais en dire quelques-unes, si toutefois raconter nous » était permis.

» Une seule, ajouta-t-il, m'a laissé dans la mémoire un souvenir » ineffaçable, parce que d'abord c'était la première fois que je m'as- » seyais au tribunal de la pénitence et qu'elle surprit étrangement ma » jeunesse et cette ignorance où j'étais des crimes et des fautes que » renferme le monde sous ses brillantes apparences.

» — Qu'était-ce donc? reprit toute la table.

» — Ah ! mon Dieu, fit le cardinal avec une certaine négligence, » un aveu qui m'a tant de fois été répété que maintenant je le trouve » fort ordinaire... C'était tout simplement une jeune fille qui, sur le » point de se marier, m'avoua qu'elle n'avait plus le droit de porter » à l'autel le bandeau virginal si cher à son futur, et qu'elle avait su » cacher, avec une habileté qui m'épouvanta, le fruit d'une faiblesse » coupable.

» Cette révélation fort insignifiante, dit Brias, fut bien vite oubliée, » et certes ce n'est pas là qu'est le piquant de l'aventure. »

— Cette révélation racontée par Brias, reprit le colonel, en interrompant le récit qu'il faisait de celui de Brias, cette révélation, dis-je, m'avait frappé, moi.

Le cardinal Lampierri avait été curé à Cologne sous l'Empire, et vous devez comprendre quel intérêt prenait pour moi une anecdote où je croyais déjà entrevoir quelque ressemblance avec celle qui m'avait fait une si misérable position.

Je suppliai Brias de poursuivre, et il continua ainsi :

XXXVII. — UNE VIEILLE HISTOIRE.

(Suite.)

« Le dîner était fini, les paroles du cardinal complétement oubliées, » et déjà les salons de Champmortain se remplissaient, lorsque » apparut une auguste dame, très-dévote, horriblement guimpée dans » sa vertu, et qui, en apprenant la présence du cardinal Lampierri, » se mit à minauder de toutes les façons jusqu'à ce qu'on le lui pré- » sentât.

» Il était assis près d'elle, tandis que moi, Champmortain et un » autre, nous étions à causer derrière son siége.

» Tout à coup, à travers mille propos agaçants de la dame au car- » dinal, sur son mérite, ses succès, sa grande fortune, ses débuts, » nous entendîmes les deux répliques suivantes :

» — Vous me connaissez donc, madame, car vous me rappelez un » passé que je croyais bien ignoré?

» — Oui, lui répondit la vieille dame en minaudant; vous ne vous » doutez pas que vous parlez à votre première pénitente.

» Ce fut, continua Brias, un coup de théâtre merveilleux... Le car- » dinal faillit tomber à la renverse... Je me sauvai pour rire tout à » mon aise avec... »

— Avec moi, dit Montéclain; j'étais le troisième auditeur de cette singulière révélation.

— Quoi ! vous saviez...

— Oui, colonel, et l'aventure est assez plaisante pour que je comprenne que Brias l'ait racontée ; mais ce qui me paraît impardonnable, c'est qu'il y eût mis les véritables noms.

— C'est qu'il avait besoin d'ajouter un dernier trait à l'aventure en disant que le gendre de ladite dame avait entendu le propos, et que, depuis ce temps, il s'en servait pour vaincre toutes les résistances de sa vertueuse belle-mère, désarmée, dès ce moment, de l'investigation malveillante avec laquelle elle troublait le ménage de son gendre.

— Ainsi il ne nomma point Mme de Rudesgens?

— Non, mais deux heures après, en interrogeant Brias sur le compte de Champmortain, je savais qu'il était le gendre de M. de Rudesgens, lequel s'était marié à Cologne avec un demoiselle de Van Marken.

Quelques jours après, j'écrivais à ma mère pour qu'elle eût à s'informer de cette demoiselle de Van Marken, et j'apprenais d'elle que cette dame habitait réellement Cologne en 1812, que son mariage avec M. de Rudesgens avait été célébré deux mois environ après la naissance de Léona, et de tous ces faits, de toutes ces dates rapprochées l'une de l'autre, j'avais conclu que Mme de Rudesgens était peut-être la femme qui tenait dans ses mains le secret de l'honneur de ma mère, et, après ce qui s'est passé ce soir... je vous avoue que je n'en doute plus.

— Et vous avez raison, colonel.

Mais comment se fait-il que vous n'ayez pas averti Léona d'un soupçon qui devait l'intéresser bien plus vivement que vous-même, puisqu'il pouvait lui faire découvrir quelle était sa mère?

— C'est qu'il est une heure fatale où il semble que les intérêts et les circonstances soient poussés par une main invisible et toute-puissante vers un même but.

Au moment où l'indiscrétion frivole de Brias me donnait en Afrique cette première lueur, une lettre de Léona m'avertissait que, depuis près de dix ans, elle possédait un écrit qui attestait l'innocence de ma mère.

En présence d'un silence si longuement gardé, je me suis cru autorisé à garder cette part d'un secret qui nous est commun, afin de pouvoir discuter les conditions qu'elle entend mettre à la remise de cet écrit.

— Et vous ne soupçonnez pas ce qu'il peut renfermer?

— Non; je sais seulement qu'il est adressé à M. de Montaleu.

Montéclain réfléchit longtemps.

A son tour, il paraissait hésiter à livrer au colonel la dernière partie de son secret.

Cependant il allait tout lui dire, lorsque, malgré l'ordre formel qu'il avait donné, ils furent interrompus par l'entrée d'un domestique, qui annonça que Bricord voulait absolument parler à son maître.

Montéclain se fâcha, mais le domestique répondit que Bricord semblait être fou et qu'il menaçait de faire un malheur.

— Ne voulez-vous pas lui remettre la lettre dont vous m'avez fait le dépositaire? lui dit le colonel.

— Non, tant que je ne serai pas sûr que Léda est en sûreté.

D'ailleurs, il faut que vous la montriez demain à M. de Montaleu.

— Qu'allez-vous donc dire à Bricord?

— Que je vous ai remis cette lettre pour que vous la lui lisiez...

— Mais il doit me savoir ici.

— Eh bien ! dit Montéclain, partez pendant que je vais le recevoir.

Il est assez simple que j'ignore ce qu'il est venu me demander.

— Mais aussitôt mon retour à la ferme, il m'interrogera; que lui dirai-je?

— La vérité, il le faut; seulement, je l'aurai préparé à l'entendre.

Cependant, si vous le préférez, restez.

— C'est que, dit le colonel, je dois voir Léona cette nuit...... Elle doit me faire ses conditions définitives...

— Ceci nous sert à ravir...

Allez, colonel, et prenez ma parole de gentilhomme que si Léona vous refuse l'écrit qui renferme la justification de votre mère, moi,

je m'engage sur l'honneur à vous fournir le moyen certain d'arriver à cette justification.

— Je prends cette parole et je pars, quoique j'ignore comment vous parviendrez à la tenir ; mais vous savez trop bien les détails de cette histoire déplorable, pour que je ne sois pas convaincu que vous pourrez faire ce que vous promettez.

Je laisse le reste à votre honneur. Quand vous verrai-je ?

— Je retiendrai Bricord assez longtemps pour que vous puissiez voir Léona ; car, une fois averti que vous possédez cette lettre, il serait homme à vous poursuivre dans la forêt et à vous surprendre jusque chez Mme Amab.

— A ce propos, dit le colonel, je vous prierai encore d'une chose. Je vous laisse Aly-Muley...

— Oui, je sais qu'il est fort curieux...

Nous serons tous les trois chez Bricord d'ici à deux heures. Ce temps vous suffit-il ?

— Parfaitement.

— Voyez donc Léona ; jugez-la, et j'espère que la conversation que vous allez avoir avec elle vous fera répudier une alliée pareille, et vous mettra de notre parti.

Du reste, colonel, voici ma condition formelle :

Je ne veux pas que Mme de Rudesgens, je ne veux pas que Sylvie aient à souffrir de ce qui peut se passer ici.

Je sauverai Léda, si je le puis ; je ne parle pas de Mme de Monrion ; elle n'a besoin d'être protégée par personne : et maintenant à bientôt.

— A bientôt, repartit le colonel.

Il sortit, et Bricord fut presque aussitôt introduit chez Montéclain.

XXXVIII. — LA LETTRE.

Lorsque Léona et Thomas Rien se trouvèrent en présence, ils restèrent un moment silencieux.

— C'est vous, Léona ? dit le colonel.

— C'est moi, répondit-elle.

Eh bien ! avez-vous réfléchi ?

— Oui, repartit Thomas, et mes réflexions m'ont fait persévérer dans la résolution que je vous ai manifestée, lors de l'entretien que nous avons eu à cette même place.

— Vraiment, reprit Léona d'un ton ironique.

Ainsi, le doux rayon des beaux yeux de la chaste Julie a fondu en quelques jours ces ressentiments de fer qui devaient tout anéantir, tout briser autour de celui qui a perdu votre mère.

— Non, Léona, non ; mais ce n'est pas en vous aidant à perdre une femme par la calomnie que je prétends venger ma mère que la calomnie a perdue.

— Ceci est une sorte d'antithèse bonne pour un cours de rhétorique, mais passablement inutile au but que vous voulez atteindre.

— Je préférerais y renoncer que d'y arriver par des moyens indignes.

— Avez-vous de la mémoire, colonel ?

— Pourquoi cette question ?

— C'est que lorsque je vous écrivis en Afrique pour vous apprendre que j'avais en mes mains un écrit qui prouvait l'innocence de votre mère, vous me répondites une lettre où il me sembla voir bondir toute la passion, toute la colère des lions du désert.

« Ah ! me disiez-vous, l'homme qui a séduit ma mère, l'homme qui » l'a abandonnée à sa misère et à son désespoir, l'homme que j'ai » été implorer et qui m'a repoussé d'un pied dédaigneux, je peux » donc enfin lui prouver qu'il a été ingrat, infâme et lâche.

» Oh ! cette preuve, que je la possède un jour, une heure, et quand » j'aurai acquis le droit de lui jeter toutes ces épithètes à la face, je » l'insulterai partout.

» Je traînerai dans la boue l'insultante hypocrisie de sa fausse » vertu ; je donnerai au peu de jours qui lui restent à vivre, toutes » les douleurs souffertes par ma mère durant trente ans. »

Voilà ce que vous m'écriviez, Thomas ; car si vous manquez de mémoire, vous voyez que j'en ai pour nous deux ; voilà ce que vous m'écriviez.

Je vous ai dit alors de venir ; je vous attendais comme un compagnon de vengeance, vous qui avez été mon compagnon de misère et d'abandon ; vous êtes arrivé, et au lieu de ce vengeur terrible, de ce fils armé pour le châtiment, je vois un homme qui discute jusqu'où peut aller son droit, qui recule devant la tâche qu'il s'était promise.

Que s'est-il donc passé, Thomas, pour que vous soyez ainsi changé, si toutefois vous avez été jamais ce que vous vous vantiez d'être ?

Le colonel ne répondit pas, Léona reprit : — Qui donc a détruit ces espérances menaçantes et brisé ces furieuses résolutions ?

— Vous, Léona, lui dit sévèrement le colonel, vous seule, en mettant pour condition, à l'appui que vous m'apportiez, mon aide pour perdre Mme de Monrion.

— Ne me demandez-vous pas le mien pour perdre M. de Montaleu ?

— Il est coupable, lui.

— Selon vous.

— Ne m'a-t-il pas voué à l'abandon ?...

— Mme de Monrion, ou l'un des siens, m'a fait plus de mal que vous n'en avez jamais souffert.

— Je ne me fais pas le juge de vos griefs.

— En ce cas, je prétends ignorer les vôtres....

— Sachez bien une chose, Léona, c'est que je ne vous prêterai aucun appui contre Mme de Monrion.

— Soyez sûr de votre côté que je ne vous fournirai aucune arme contre M. de Montaleu.

— Léona, dit le colonel avec colère, n'oubliez pas que ma mère vous a élevée et protégée.

— N'oubliez pas, colonel, qu'elle a été payée pour cela, et que c'est à la fortune qu'on m'avait assurée que vous devez l'éducation qui a fait de vous ce que vous êtes.

— Vous m'insultez, Léona...

— Je réponds à qui me provoque.

— Il suffit, dit le colonel ; je trouverai peut-être d'autres secours qui ne me coûteront pas si cher.

— Chez Montéclain, sans doute ?...

— Peut-être.

— Ah ! tenez, dit Léona avec une pitié dédaigneuse, retournez en Afrique, colonel, reprenez votre carrière de soldat ; les champs de bataille tourbillonnant de cavaliers, les marches semées de trahisons et de dangers, les mêlées furieuses, les combats acharnés, les fières victoires, voilà votre partage...

Vous êtes jeune, vous êtes brave, vous avez au front et à la poitrine la pensée brûlante et le courage impassible qui font les grands capitaines, allez, et vous serez un héros ; mais ne venez pas risquer votre fortune dans notre monde, ne tournez pas vos espérances vers ces labyrinthes inconnus où nous marchons ; vous y seriez plus maladroit que le plus obscur et le plus dédaigné de ceux que vous méprisez.

Un sot d'esprit comme Brias vous étourdirait de sa parole vide et fanfaronne ;

Une petite fille blonde et languissante vous mettrait en adoration à ses genoux ;

Et, pour comble de misère, un Montéclain, la nullité drapée d'insolence, le mensonge habillé de franchise, l'astuce toujours présente vêtue de nonchalance, vous feraient trahir l'amie de votre enfance, la compagne de vos misères ; il vous ferait renier la vengeance promise à votre mère...

Allez, allez, colonel, vous n'êtes pas assez fort pour la lutte où vous vous êtes engagé.

Abandonnez-la avant d'être vaincu, épargnez une honte à votre orgueil, et à mon amitié le regret de vous l'avoir attirée.

— Qu'est-ce à dire, Léona, et quel intérêt Montéclain a-t-il à me tromper ?

— Vous avez causé une heure avec lui, et vous me le demandez !...

Quoi ! il a pu vous promettre de vous servir mieux que je ne puis le faire, et il ne vous a pas dit comment il le pourrait ?

— Non, repartit Thomas, dont les sarcasmes de Léona commençaient à ébranler la foi qu'il avait en Montéclain.

— En ce cas, reprit Léona, que vous a-t-il donc donné pour tous vos secrets, que vous lui avez sans doute livrés ?

Le colonel ne répondit pas.

Un doute cruel s'éleva dans son esprit.

En effet, il n'avait rien appris des projets de Montéclain, tandis que cet homme lui avait arraché tous les siens.

— Encore une fois, s'écria-t-il enfin, quel intérêt a-t-il à me tromper ?

Léona laissa entendre un ricanement dédaigneux.

Après un moment de silence, Léona reprit :

— Montéclain vous a dit beaucoup de mal de moi, je le sais ; mais

je suis convaincue qu'il ne vous a pas dit que je fusse assez maladroite pour livrer mes secrets à qui se pose comme mon ennemi?

— Votre ennemi, parce que je ne veux pas aider à une calomnie inutile, d'ailleurs; car, je vous en préviens, personne ne croit plus à cette prétendue faute de Mme de Monrion.

— Et vous êtes de ceux qui sont convaincus de son innocence?

— Hier, j'en étais convaincu, vous le savez, et la discussion que nous avons eue ensemble vous l'a prouvé; aujourd'hui, j'en suis certain.

— Je le crois sans peine, car je sais que vous en avez la preuve.

— Vous le savez...

— Preuve qui vous a été remise devant Champmortain, mon mari, Hector et Brias.

— Et lequel de ces messieurs vous a si bien informée?

— Mon mari peut-être, qui a voulu m'humilier du triomphe de celle qu'il a aimée, et pour laquelle il garde au fond de son âme un culte peu flatteur pour moi.

— Ah! c'est M. Amab?

— Ou peut-être Hector de Montaleu, dont je protége les prétentions à la main de la belle Julie.

— C'est une lâcheté dont il est capable.

— A moins que ce ne soit Brias, qui a peur que je ne raconte à Champmortain les rendez-vous secrets qu'il obtient de sa femme.

— Il est bien assez indiscret pour cela.

Mais il m'importe peu de savoir qui vous l'a appris, dit froidement le colonel.

Seulement, vous devez comprendre que si hier j'ai refusé de me prêter à une machination dont j'avais deviné l'atrocité, malgré tout ce que vous m'avez dit pour me faire croire à la vérité de vos calomnies, vous devez comprendre, dis-je, qu'aujourd'hui je suis encore moins disposé à vous prêter les mains.

— Qu'étiez-vous donc venu faire ici?

— Vous demander cet écrit que vous m'avez promis.

— A certaines conditions.

— Eh bien donc, dites-les-moi.

— Elles sont faciles à accomplir: donnez-moi la lettre que vous a remise Montéclain, et je vous donnerai celle que vous demandez.

— Vous donner cette lettre! s'écria le colonel... cette lettre de laquelle dépend l'honneur de Mme de Monrion...

— En échange de celle de laquelle dépend l'honneur de votre mère... ce doit être le désir d'un bon fils.

— Ce serait une lâcheté, dit Thomas avec une indignation qu'il eut peine à contenir.

— La lâcheté serait peut-être à sacrifier l'honneur de votre mère à l'honneur d'une femme que vous ne connaissez pas.

— Madame... madame, reprit le colonel d'une voix si altérée que Léona s'écarta doucement de lui... vous avez entre vos mains un écrit qui m'appartient... Je le veux... entendez-vous... je le veux...

— Un écrit qui n'appartient qu'à moi, dit Léona railleusement... et vous le voulez... Vous êtes fou, Thomas...

— Je le veux... Je l'aurai, reprit celui-ci exaspéré.

— Colonel, reprit Léona avec insolence, avez-vous eu jamais d'autres maîtresses que les misérables Moresques d'Alger, pauvres femmes rompues au bâton et à l'esclavage?

Si cela vous est arrivé, Thomas, vous avez dû en rencontrer quelques-unes qui vous ont appris qu'une femme se relève et grandit sous la menace et meurt plutôt que de céder.

C'est par là, monsieur, que les plus faibles sont puissantes... et je ne suis pas, ajouta-t-elle avec hauteur, de celles qui n'ont de force que pour résister.

— Et, reprit Thomas dont la colère faisait vibrer la voix, il y a des femmes qui se plaignent de leur faiblesse! ah! elles en ont fait un bouclier qui les protége mieux que le courage le plus résolu.

— Et c'est juste, colonel.

Il faut qu'il y ait dans ce monde des êtres assez protégés par le respect humain pour qu'il ne soit pas permis à des spadassins habiles, à d'insolents agresseurs, de les soumettre par la crainte à l'obéissance et au mépris.

Si au lieu d'être une femme j'étais un homme, vous m'auriez souffletée, et je sortirais de cet entretien pour être tuée ou déshonorée.

Trouvez-vous cela juste?

— Je trouve juste le droit qui permet à un homme d'honneur d'avoir raison de l'infamie que la loi ne peut punir.

— Mais ce droit appartient au dernier goujat comme à l'homme d'honneur.

Vous voulez obtenir de moi la remise d'un écrit pour un but honorable, à ce que vous dites, et vous me menacez parce que je le refuse; un misérable pourrait vouloir l'obtenir pour un crime, il n'agirait pas autrement...

Calmez donc ces fureurs inutiles et ridicules.

Vous êtes venu ici pour venger votre mère; je vous ai appelé, moi, pour aider à ma vengeance. Vous avez déjà déserté ma cause. Je ne vous en veux point; mais je vous plains.

Il peut vous convenir peut-être de déserter la cause de votre mère pour celle de Mme de Monrion, faites-le; mais ne me demandez pas quel sentiment remplacera dans mon cœur la pitié que vous m'inspirez.

— Ainsi, dit le colonel, vous me refusez cet écrit?

— Il est à vous en échange de la lettre que vous a confiée Montéclain.

— Jamais... jamais... dit le colonel; il en arrivera ce qui pourra... adieu.

— Il en arrivera, reprit Léona avec colère, que Montéclain épousera Mme de Monrion et recueillera pour elle la fortune qui vous appartient, et que vous étiez venu chercher ici...

— Quoi! dit le colonel; c'est le but de Montéclain?

— Voulez-vous me donner cette lettre? reprit Léona sans lui répondre.

— Il m'aurait joué à ce point...

— Cette lettre, cette lettre, dit Léona.

— Lui qui sait tous mes secrets oserait s'en servir?...

— Pour vous faire chasser par le marquis de Montaleu comme un intrigant subalterne... pour vous faire chasser par votre père comme un bâtard qu'il renie.

— Ah! si je le croyais...

— Cette lettre, Thomas... cette lettre.

— Jamais... jamais...

Ah! je veux savoir jusqu'où peut aller la bassesse et la perfidie de ce monde; mais je ne veux pas la partager.

Adieu, Léona, adieu.

— Colonel, lui cria-t-elle pendant qu'il s'éloignait; colonel, reprit-elle sans qu'il daignât lui répondre...

Ah! murmura-t-elle pendant que Thomas Rien reprenait son cheval et s'élançait au loin... Ah! que Dieu le sauve, car il vient de se condamner.

Puis elle reprit d'une voix éclatante: — Adieu, colonel, adieu!

Léona avait à peine prononcé ces paroles, qu'Hector de Montaleu était près d'elle.

— Quoi! lui dit-il d'une voix âcre et sifflante, cet homme est un fils de mon oncle?...

— Oui, et qui a droit à cet héritage que vous croyez vous appartenir...

— Et qu'il vient chercher ici?...

— Et qu'il enlèvera à l'héritier légitime le jour où l'on saura que celui-ci a laissé planer sur Mme de Monrion une accusation qu'il pouvait détruire d'un mot, car il a gardé la lettre de Leda...

Hector poussa un cri sourd et terrible.

— Dans une heure, il l'aura remise à Bricord.

La respiration d'Hector devint oppressée et sifflante.

— Et une fois Léda convaincue du crime qui la perd, elle n'hésitera plus à nommer son complice.

— Ah! fit Hector d'une voix qui n'avait plus rien d'humain: j'aurai la lettre.

Aussitôt il s'élança à la poursuite du colonel.

Léona, immobile, l'oreille tendue, écouta le bruit de la course d'Hector qui avait pris un sentier différent de la route que suivait Thomas.

Un moment, elle entendit à la fois le bruit sonore de la marche du cheval du colonel et le bruit sourd de la marche d'Hector; puis, peu à peu ces bruits s'affaiblirent et ne revinrent que par intervalles à son oreille, puis ils se perdirent l'un et l'autre dans le silence lugubre et solennel de la nuit.

Léona écoutait toujours.

XXXIX. — CORRESPONDANCE.

De Montéclain à Louis Villon.

« Ami Villon,

» Dans une de mes précédentes lettres, je vous disais que nous al-
» lions tous entrer incessamment dans une mêlée abominable, où il
» y aurait probablement du sang versé.

» Toutefois à ce moment je ne prévoyais que quelques coups d'épée » honnêtement, sinon honorablement échangés en duel; mes prévi- » sions ont été dépassées : le sang a coulé; mais nous sommes en » plein procureur du roi.

» Voici le fait.

» Hier, Bricord est venu chez moi pour me redemander la fameuse » lettre de sa femme. Je l'avais remise au colonel Thomas, qui avait » un rendez-vous avec la Léona. Je voulais préparer Bricord à son » malheur, et je comptais être présent à la lecture de cette fatale mis- » sive; car, je vous l'avoue, je craignais tout de la colère et du déses- » poir de Bricord.

» Si quelque chose » m'eût permis de lui » dire le nom de l'hom- » me qui l'a déshono- » ré, je n'eusse pas » hésité à tout lui » avouer..... car cette » colère et ce désespoir » eussent eu un but.

» Bricord eût tué » Montaleu, et je crois » que c'eût été un très- » grand bienfait pour » ce misérable; car » Léda a disparu...

» Qu'en a-t-il fait?... » l'a-t-il cachée ou » tuée?... Je ne sais » plus que penser.

» N'importe, Bricord » eût attaqué Monta- » leu, comme un brave » soldat qu'il est, et » sur mon âme, Villon, » il eût bien fallu que » le vicomte rendît rai- » son au paysan, ou » nous sommes ici quel- » ques-uns qui lui eus- » sions craché au vi- » sage jusqu'à la mort.

» Mais on ne joue » pas un jeu pareil sans » preuves éclatantes; » et je prévoyais que » Bricord se trouvant » seul en face de son » déshonneur et de son » désespoir, assouvirait » peut-être sur lui- » même la fureur qui » le dévore.

» Je voulais donc, » puisqu'il fallait lui » apprendre cette af- » freuse nouvelle, » qu'elle lui fût révélée » en présence de Tho- » mas qu'il aime et » d'un de ses cama- » rades, dont l'autorité » et les conseils eus- » sent prévenu un sui- » cide que je lisais dans » l'égarement de ce » malheureux.



Montéclain lui montrait de la main la salle basse de la ferme. — Page 51.

» Durant une heure entière je le retins en discutant de mauvaise » foi contre cet instinct jaloux et clairvoyant qui lui avait tout fait » deviner.

» Seulement, je l'avais laissé s'accoutumer à l'idée que sa femme » avait commis quelque grave imprudence; mais je lui avais aussi » versé dans le cœur la possibilité d'un pardon...

» Je lui avais tant dit que Léda avait dû être entraînée par un » moment de folie ou peut-être par une violence, que la colère de » Bricord se tournait déjà presque tout entière du côté du séducteur.

» Lorsqu'il en fut là, je pensai qu'il était temps d'aller à la ferme, » où nous devions rejoindre le colonel.

» Je te dirai tout devant lui, avais-je dit à Bricord, et lui-même te » dira tout ce qu'il y a à faire.

» — Oui, m'avait-il répondu...

» Je le croirai, lui, car il n'est ni noble ni riche, et il ne se mettra pas » de moitié dans la trahison que tout le monde conspire ici contre moi.

» Nous partîmes avec Aly-Muley, et nous gagnâmes la ferme. Tho- » mas n'était pas rentré.

» Je le savais aux prises avec la Léona, et je ne m'étonnai point » de ce retard; car elle sait prendre son temps pour égarer la raison » des plus sages par ses théories astucieuses.

» Nous attendîmes une heure; l'absence de Thomas commença à » nous inquiéter.

» Il me vint un doute sur son honneur. Léona l'avait-elle amené à » se mettre de son parti? je ne savais que penser.

» Bricord, de son côté, soupçonnait le colonel; il l'accusait de vou- » loir, comme moi, protéger les coupables par son silence.

» Aly-Muley, lui seul, avait l'instinct de la vérité; il prétendait que » Thomas devait être » en danger, il jurait » et sacrait, et voulait » aller à sa recherche.

» Je combattais ses » craintes, mais il fal- » lut bien enfin y céder, » lorsque près d'une » heure se passa encore » sans que Thomas re- » parût.

» Moi-même je com- » mençais à m'étonner, » mais je n'osais pré- » voir un crime : enfin » nous partîmes et » nous entrâmes dans » la forêt.

» Aly-Muley, avec » une adresse incroya- » ble, nous conduisit » dans les ténèbres » jusqu'à la masure » qu'on appelle la Char- » bonnière. Cette ca- » bane, que personne » n'avait jamais vue » ouverte, paraissait » avoir été le théâtre » de quelque événe- » ment : la porte en » était brisée.

» Nous y entrâmes. » Aly avait un briquet » et une bougie, il » alluma du feu, nous » la visitâmes exacte- » ment; Bricord dé- » couvrit sur le plan- » cher quelques gout- » tes de sang.

» — C'est ici qu'on » a tué le colonel! » s'écria-t-il.

» Aly-Muley secoua » la tête, et, avec une » expression qui me fit » frémir, il murmura :

» — Non... non... » c'est du sang de » femme...

» — De femme! s'é- » cria Bricord... que » veux-tu dire?

» — Ah! reprit Aly-Muley, que j'avais trop bien compris... Mon » colonel! mon colonel! qu'est-ce qu'ils en ont fait!...

» Oh! je jure mon âme et ma vie que je tuerai celui qui l'a touché; » homme ou femme, noble ou vilain, je le brûlerai dans son château, » si je ne puis l'atteindre...

» Nous continuâmes nos recherches, nous interrogeâmes le sol.

» Des pas de différentes grandeurs se mêlaient autour de la ca- » bane... des pieds d'homme et de femme avaient passé par là et s'é- » loignaient dans diverses directions.

» Nous arrivâmes enfin à un endroit où le sol était fraîchement » creusé par le piétinement d'un cheval.

» — Le colonel est venu là! dit Aly-Muley. C'est là qu'il a atta- » ché Mogador... Il n'y a pas un second cheval au monde qui ait un » sabot aussi fin.

Paris. — Typ. de Ve Dondey-Dupré, rue St-Louis, 46, au Marais.

» Aly consulta la trace, et reconnut qu'elle se dirigeait du côté qui » menait chez Bricord.

» — Tu vois, lui dis-je, il sera reparti d'ici, pendant que nous ve» nions le chercher...

» C'est possible, me répondit-il; retournons à la ferme.

» — Ah çà! reprit Bricord, qui, partagé entre les craintes que lui » avait inspirées Aly-Muley sur Thomas et toutes les colères qui » murmuraient en lui, revenait à ses propres soupçons, qu'as-tu » voulu dire quand, tout à l'heure, tu m'as répondu : C'est du sang » de femme?...

» — Écoute, Bricord, lui répondit le spahis, je suis ici pour obéir » au colonel; nous allons le voir, il te dira ton affaire.

» Mais, si un mal» heur était arrivé, si » ceux qui lui en veu» lent avaient osé... » Mais ce n'est pas pos» sible... il est à la » ferme...

» Mais s'il n'y était » pas, je te dirais mon » idée à moi... et alors, » Bricord, tu me com» prends... ce serait à » nous deux à faire » justice...

» — Ne comptez-vous » pas sur moi? dis-je » à Aly.

» — Pardon, mon» sieur le marquis, me » répondit Aly, mais » vous n'êtes pas des » nôtres, vous...

» Il est possible que » le colonel soit, comme » vous, un fils de bonne » maison... mais ce » n'est pas ça qui lui » a servi; ce qui l'a » fait ce qu'il est, c'est » d'avoir tiré le meil» leur de son sang au » service de la France, » c'est d'avoir été le » camarade du soldat, » de s'être battu en » avant de nous, c'est » de s'être couché sous » la pluie en prêtant » son manteau aux » malades... c'est d'a» voir été un lion en » se battant, et bon » comme une mère » pour le soldat...

» C'est... Ah! ton» nerre! reprit-il avec » un accent déchirant... » mon colonel, mon » colonel! Où est-il à » présent, mon pauvre » colonel?

» Aly-Muley pleurait » en parlant ainsi, et » moi-même je sentais » mes yeux se mouiller, » lorsque tout à coup » il nous sembla en» tendre un bruit lointain répondre à la douloureuse exclamation » d'Aly.

» Il poussa un cri qui me fit tressaillir.

» — C'est Mogador... s'écria-t-il.

» — Mogador?...

» — Oui... c'est lui...

» Nous écoutâmes encore, et cette fois nous distinguâmes parfaite» ment le hennissement d'un cheval.

» — Ah! fit Aly-Muley, la pauvre bête se plaint, le colonel est » mort...

» — Tu es fou, lui dit Bricord.

» — Ah! je l'ai entendu déjà... moi... un jour qu'il était par terre » et que les Arabes l'enveloppaient pour lui couper la tête... Moga» dor a crié comme ça...

» Mais tu le sais bien, Bricord tu l'as entendu, toi qui l'as » sauvé...

» — Colonel! colonel! se prit-il à crier avec un accent déchirant.

» Le cheval répondit encore à cette voix désolée.

» Nous nous dirigeâmes de ce côté, conduits par cet appel qui nous » attirait vers l'endroit où était le noble animal.

» Nous arrivâmes enfin.

» A la clarté du jour qui commençait à poindre, nous vîmes de loin » Mogador, la tête basse et penchée dans un fossé de la route; il bat» tait la terre du pied et hennissait en balançant sa tête : la noble bête » semblait parler à quelqu'un.

» Nous courûmes, et au fond du fossé nous vîmes le colonel étendu » par terre et la poi» trine ensanglantée.

» Non, Villon, non, » sur mon âme, je n'ai » jamais rien vu de » pareil au désespoir » d'Aly-Muley; il tom» ba à genoux à côté » de ce cadavre immo» bile, pleurant et san» glotant comme un » enfant ou comme une » mère.

» Sainte douleur dont » je n'avais pas d'idée, » que celle de ce sol» dat dont les larmes » coulaient sur sa mâle » figure brunie au soleil » d'Afrique, pendant » qu'il priait les mains » jointes et les yeux » tournés au ciel!

» Quant à Bricord » il s'arrachait les che» veux; il s'accusait de » la mort du colonel; il » disait que si Thomas » n'était pas venu dans » ce pays maudit pour » voir son vieux soldat, » il n'eût pas été ainsi » lâchement assassiné.

» Heureusement j'a» vais gardé plus de » sang-froid.

» Une simple obser» vation m'avait dit, » sinon le nom du » meurtrier, du moins » l'intention qui avait » fait commettre le cri» me.

» L'habitude du colo» nel comme celle de » beaucoup de mili» taires est de garder » leurs habits exacte» ment boutonnés... » L'habit du colonel » était défait : on avait » dû fouiller dans la » poche de côté où l'on » place d'ordinaire les » papiers que l'on porte » sur soi.

» J'examinai cette » poche, elle était vide. On avait soustrait la lettre de Léda que je lui » avais remise.

» Deux misérables seuls avaient intérêt à la suppression de cette » lettre : Léona ou Hector.

» C'était affreux à penser; mais je n'eus pas le temps de m'arrêter » à ces réflexions.

» Pendant que je cherchais à m'assurer de cette disparition, il me » sembla sentir un léger tressaillement... J'écoutai le cœur, je me » penchai sur les lèvres du colonel.

» — Il n'est pas mort! m'écriai-je.

» Ah! Villon, mon cher Villon, qu'il est bon et honorable d'être » aimé ainsi.

» Aux cris que poussaient ces deux rudes soldats, aux larmes qui » inondaient leur visage hâlé, succéda un moment de muette surprise, » puis une joie folle, incroyable...

» Bricord tomba à genoux en criant :



Léona riait aux éclats, Sylvie essayait de l'imiter. — Page 52.

» — Mon Dieu, mon Dieu, faites que cela soit vrai, et je pardonnerai à tout le monde !

» Aly-Muley m'embrassait...

» Les pauvres gens, ils auraient laissé mourir le colonel, tant ils » étaient heureux qu'il ne fût pas mort.

» Je leur en fis l'observation...

» Alors nous le soulevâmes, nous le mîmes sur son séant. La balle » l'avait frappé en pleine poitrine.

» Cependant un long soupir m'apprit que les organes de la respi- » ration agissaient encore.

» Il y eut alors un moment de débat.

» Bricord voulait le porter à la ferme, et Aly-Muley était de cet » avis ; mais nous étions plus près de chez moi que de la ferme ; cette » considération décida la question en ma faveur.

» Le pauvre Aly-Muley était si brisé par sa douleur et son espérance » qu'il ne pouvait soulever le colonel ; je le pris avec Bricord pendant » que le spahis montait Mogador et courait au château pour ramener » un brancard.

» En attendant, nous nous mîmes en marche avec Bricord.

» Ah ! mon ami, que la mort a de saisissants aspects ! J'ai vu des » champs de bataille, j'ai assisté à des duels désastreux, j'ai vu les » victimes sanglantes et déchirées d'horribles assassinats, et les ca- » davres blancs et calmes de gens morts dans leur lit, mais, à vrai » dire, je n'avais jamais touché la mort.

» J'avais pris les bras du colonel et je le soutenais, les miens passés » sous ses épaules.

» Je ne puis vous dire quel frisson m'a saisi en sentant cette tête » forte, intelligente, ambitieuse, promise à l'avenir, à la gloire, rouler » inerte et abandonnée sur ma poitrine.

» Alors j'ai pensé que, moi aussi, j'étais pour quelque chose dans la » mort de ce noble soldat, dans le malheur duquel mon père est pour » une si large part, car... Mais Villon, l'heure des confidences n'est » pas arrivée... laissez-moi finir cet affreux récit.

» Nous poursuivions lentement et paisiblement notre route, lorsque » tout à coup, au détour d'une allée, nous fûmes coupés par une voi- » ture ; elle allait nous dépasser, mais elle s'arrêta soudainement à » un cri parti de l'intérieur ; la portière s'ouvrit, et je reconnus » Mme de Monrion.

» C'était elle !

» Villon, cette femme est venue du ciel, elle a des allures qui ne » touchent point à la terre ; elle vole quand elle court ; elle plane » quand elle marche, son regard est un rayon, sa voix une musique, » sa parole une autorité.

» Elle s'est approchée, pâle, alarmée, tout inspirée de cette charité » chrétienne, de cette charité sainte qui s'oublie à toute heure pour » les autres.

» Je ne vous dirai point comment elle s'est informée, comment je » lui ai répondu, mais pendant que Bricord et moi, nous hésitions, » elle avait couvert la blessure du colonel du mouchoir avec lequel » elle venait d'essuyer ses larmes, car elle avait longtemps pleuré, la » pauvre âme blessée.

» Et je lui expliquais encore que nous attendions un brancard et » des hommes, que déjà elle avait fait placer le colonel dans sa voi- » ture ; et tout cela, Villon, elle l'avait fait et ordonné avec cette chaste » simplicité d'un cœur à qui le bien, la pitié, le dévouement sont na- » turels comme la lumière aux yeux, comme l'air à la poitrine.

» Et puis, pendant que son cocher conduisait au pas la voiture » dans laquelle était monté Bricord près du colonel, elle se mit à » marcher près de moi, qui suivais à pied, et elle me demanda seule- » ment alors la cause de cette blessure. Était-ce un duel, était-ce un » accident ?

» — Non, madame, lui dis je tristement, c'est un assassinat.

» — Un assassinat ! répéta-t-elle avec effroi. Dans ce pays... et » pour quelque misérable somme d'argent...

» — Non, madame, une vengeance... ou une précaution.

» Elle attacha sur moi un regard indicible d'étonnement, de cu- » riosité et de douleur.

» Je ne sais quoi d'inouï qui tient de la prévision divine semblait » lui avoir fait comprendre qu'elle n'était pas tout à fait étrangère à » ce malheur.

» — Assassiné ! me dit-elle d'une voix qui me remua comme celle » d'une mère qui s'inquiète de son enfant.

» — Oui, lui répondis-je, pour n'avoir pas, sans doute, voulu s'as- » socier à un crime.

» Ce calme et saint courage, qui animait un instant avant cette » douce et blanche créature de Dieu, se fondit à ce mot de crime ; » elle pâlit et frissonna.

» — Quel crime, me dit-elle, et contre qui voulait-on le com- mettre ?

» — Vous le saurez un jour, madame ; mais permettez-moi une » question : où alliez-vous ainsi à cette heure ?

» Elle rougit, mais elle ne fut point offensée ; cependant, elle me » répondit d'une voix tremblante :

» — J'allais au village de Saint-Faron...

» Oh ! reprit-elle avec une indignation fébrile, je n'abandonnerai » pas l'orphelin... Je lutterai... J'irai tous les jours...

» — C'est inutile, lui dis-je ; Jeanne Dromery n'est plus à Saint- » Faron ; l'enfant que vous protégez est parti avec elle...

» — On les a chassés ? s'écria-t-elle.

» — Non, madame, on les a recueillis ; on a voulu soustraire cette » femme à des influences perfides, et cet enfant aux dangers dont peu- » vent le menacer la colère d'un mari trompé et la férocité d'un père » coupable.

» — Je vous remercie, monsieur, me répondit-elle doucement.

» Oh ! Villon, Villon, j'ai éprouvé dans ma vie de bien brûlantes » passions, que j'ai crues heureuses ; j'ai eu des désirs immodérés que » j'ai satisfaits ; j'ai vu, après des mois entiers de torture et d'attente, » des femmes baisser la tête sous mon regard et laisser tomber de » leurs lèvres tremblantes l'aveu de leur amour... eh bien ! jamais, » sur mon âme ! jamais, rien, rien au monde ne m'a jeté au cœur une » joie plus douce, plus puissante, plus étrange à la fois que ce mot si » simple : « Je vous remercie. »

» Elle a donc compris tout de suite que c'était moi ; elle m'a donc » cru capable d'un peu de bien... Villon, je me suis senti les yeux hu- » mides ; je...

» Mais le vieil homme murmure encore en moi, car j'ai résisté à je » ne sais quoi, qui me poussait à tomber à genoux devant elle.

» Et cependant qui doit-on adorer, dites-moi, si ce n'est l'être qui » porte en soi le don de faire tant de bien avec un mot ?

» Ah ! mon ami Villon, que je me suis senti humilié, moi qui me » crois un homme fort, moi qui, quelquefois, ai fait reculer le crime, » ai démasqué l'hypocrisie, moi qui ai accepté le cartel de tout mé- » chant et qui l'ai souvent vaincu, moi enfin qui pourrais au besoin » punir impitoyablement et me venger avec éclat, que je me suis senti » pauvre et petit devant cette femme !

» J'emploierais ma vie, ma fortune, mes soins à vouloir être bon, » que jamais je ne donnerais à personne la millième partie de la joie » céleste dont elle m'a rempli. Oh ! la puissance du bien est la seule » vraie, car il faut que vous me compreniez, Villon, ce n'est pas du » bonheur qu'elle m'a donné, c'est du bien qu'elle m'a fait !

» Mais il faut que j'achève.

» Quelques pas plus loin, nous rencontrâmes Aly-Muley avec mes » gens ; il regarda dans la voiture, il s'assura que le colonel était aussi » bien qu'il pouvait l'être, il parla à Bricord, il recommanda au co- » cher d'éviter les ornières, et ce ne fut que lorsqu'il eut pris tous les » soins qu'il s'approcha de Mme de Monrion pour la remercier, car » Bricord lui avait dit ce qui venait de se passer.

» Alors Aly-Muley s'arrêta devant elle ; il se découvrit la tête, pa- » rut hésiter sur ce qu'il avait à faire et à dire, puis, attachant sur » Julie un regard humide, et balbutiant comme un homme à qui l'ex- » pression manque et qui parle au hasard, il lui dit tout à coup :

» — Madame.... oui, madame, c'est vrai... Si vous étiez née autre- » fois, vous auriez été la sainte Vierge.

» Est-ce parce qu'il s'adressait à elle ? est-ce parce qu'il venait d'être » dit par ce rude soldat dont j'avais vu le désespoir ? mais je trouvai » ce mot sublime et touchant ..

» Je pris les deux mains d'Aly-Muley, je les pressai en silence sans » pouvoir prononcer une parole.

» — Eh bien ! oui, me dit-il en sanglotant..... c'est vrai..... c'est...

» Puis comme il pleurait, il m'a brusquement tourné le dos.

» Julie s'était arrêtée, je me tournai vers elle.

» Le mot d'Aly-Muley avait été plus puissant que tout ce que j'au- » rais pu lui dire ; elle me parut heureuse et consolée. C'est que les » cœurs naïfs ont le secret des âmes célestes.

» — Je suis déjà bien loin de chez moi, me dit-elle, permettez que » je m'éloigne.

» — Seule ? lui dis-je.

» — Je n'ai pas peur.

» — Permettez que quelques-uns de mes gens vous suivent jusqu'à » votre demeure.

» — Si l'un d'eux veut conduire ma voiture, mon cocher m'accom-
» pagnera.
» Elle s'inclina et allait me quitter.
» — Madame, lui dis-je, trois hommes devaient se rendre ce matin
» chez vous pour vous saluer avec respect et vous demander pardon,
» au nom de tout ce qui a de l'honneur, de ce que vous avez souffert
» depuis quelques jours. Ils ne seront plus que deux, le troisième est
» dans cette voiture.
» Un autre eût voulu se joindre à eux; mais la haine de M. de Mon-
» taleu lui interdit tout accès près de vous...
» Laissez-le profiter du hasard de cette rencontre pour vous
» dire...
» Comment se fait-il que la voix me manqua?
» — C'est que le mot qui me venait aux lèvres, je ne devais pas le
» prononcer.
» C'est que je voulais parler de respect et mon cœur débordait d'a-
» doration.
» Julie était devant moi, les yeux baissés, heureuse, je le crois,
» non pas de mon trouble qu'elle ne comprenait pas, mais de la joie
» que donne la considération reconquise...
» Elle attendait la fin de ma phrase; je ne pus la trouver, et je lui
» dis, tant j'étais absent de cette science du monde que je croyais si
» bien posséder :
» — Adieu, madame.
» Permettez-moi de penser à vous, comme je pense quelquefois à
» ma mère, qui était belle, qui était sainte, et qui est au ciel.
» Elle s'éloigna enfin, et nous arrivâmes bientôt au château.
» Déjà le médecin du pays nous attendait; un de mes gens était
» parti pour Nevers, afin d'en amener un autre. Le colonel a été sai-
» gné, mais la balle n'est pas extraite de la blessure.
» Cependant il a prononcé quelques mots, et ces mots ont été:
» — Ma mère... ma mère!
» Un moment après il a rouvert les yeux, et sa bouche a murmuré
» encore :
» — Ma mère ! ma mère !
» Villon, au reçu de cette lettre, vous courrez chez moi.
» Avec la clef que renferme ce paquet vous ouvrirez un secrétaire
» en bois de rose placé dans ma chambre à coucher, à gauche de ma
» cheminée. Vous presserez la tablette du fond ; vous trouverez une
» cave.
» Dans cette cave, vous verrez entre autres papiers un paquet avec
» cette suscription :

« *A mon fils.* »

» Vous le prendrez, et tout aussitôt, sans perdre une minute, vous
» monterez en voiture et vous viendrez.
» Crevez les chevaux, brisez la voiture, mais venez..... venez.
» On m'annonce que le colonel a encore appelé sa mère.
» Hâtez-vous, Villon.... et pardonnez-moi.
» Oui, pardonnez-moi, car... oui, c'est vrai ! je vous ai promis de la
» protéger......... et je l'aime !

» MONTÉCLAIN. »

XL. — LES INTERPRÉTATIONS.

Le matin même de ce jour, Mme de Rudesgens avait fait appeler sa fille près d'elle.

L'acariâtre et fière Arthémise était tout à fait revenue de son émotion et de sa terreur de la veille.

Sylvie, qui l'avait quittée si abattue et si souffrante qu'elle n'avait pas osé lui parler de l'incident du souper, la retrouva plus raide et plus sèche qu'à l'ordinaire. Ses lèvres étaient plus pincées, son nez plus crochu, sa parole plus brève.

Il y avait eu conseil, durant cette nuit, dans l'alcôve solitaire de Mme de Rudesgens; elle avait envisagé en face un grand danger, et elle s'était résolue à le détourner de sa tête pour le faire éclater sur celle d'un autre.

Mme de Rudesgens connaissait le grand art des diversions, comme on pourra le voir.

— Ma fille, dit-elle à Sylvie, nous avons à causer sérieusement, mais notre entretien doit avoir lieu en présence de votre père. Je vais le faire avertir.

Il convenait aux projets de Mme de Rudesgens de ne voir son mari qu'avec Sylvie à ses côtés; donc, aussitôt qu'elle fut garantie par la présence de Sylvie, elle envoya chercher le victorieux Annibal.

Celui-ci avait également réfléchi beaucoup durant cette nuit. L'évanouissement de sa femme l'avait vivement chiffonné.

Des doutes enfouis sous une possession de trente ans, et qui remontaient à l'époque de son mariage, s'étaient réveillés dans le plus profond de ses souvenirs.

Peut-être à cette époque les millions de Mlle Van Marken avaient-ils fait taire, dans l'âme de M. de Rudesgens, certains étonnements peu flatteurs pour la vertu d'Arthémise. Quoi qu'il en soit, il avait gardé le silence au moment important.

Les millions étaient tout frais reçus, et couvraient d'un bouclier d'or les plis fâcheux qui eussent pu rider le cristal de la vertu d'Arthémise.

Il se tut.

Récriminer plus tard, et lorsque l'acariâtre sévérité de Mme de Rudesgens tourmentait les projets séducteurs de son Annibal, c'eût été faire l'aveu de sa sottise ou de sa complaisance : il garda donc toujours un silence digne et prudent.

Une des raisons qui étaient aussi venues en aide à la philosophie de M. de Rudesgens, c'était la conviction profonde où il était que les soupçons qu'il avait conçus n'étaient jamais entrés dans l'esprit de personne.

Un seul de ses amis l'avait, dit-on, averti : mais cet ami avait quitté la France à l'époque du mariage de M. de Rudesgens avec Arthémise, et il était mort en pays étranger.

Personne n'avait donc une ombre de soupçon.

Trente ans de quiétude à ce sujet avaient enraciné cette foi dans l'âme de M. de Rudesgens.

Il lui arrivait même de se persuader qu'il s'était trompé, tout connaisseur qu'il fût en ces sortes de choses; et, en définitive, il faisait encore mieux que de raisonner et de s'abuser par ses raisonnements : il n'y pensait plus.

Mais voilà tout à coup que ce secret, enterré si profondément, et sur lequel des forêts avaient eu le temps de pousser, voilà, disons-nous, que ce secret est signalé, et qu'on menace de l'exhumer; voilà quelqu'un qui paraît et qui dit en frappant du pied sur le sol : « Il y a ici la trace d'une faute. »

M. de Rudesgens avait frémi jusque dans la moelle de sa vanité. Être montré au doigt après trente ans de glorification sur la vertu de sa femme, avoir souffert toutes les acrimonies de ce bonheur vertueux, s'être vu réprimandé avec furie pour la moindre incartade, et cela pour n'être en définitive qu'un mari trompé avant et peut-être après; c'était pour la colossale vanité du petit marquis un chagrin furieux, et dont il voulait se garer à tout prix.

Ce fut donc avec un vif empressement qu'il se rendit auprès de l'auguste pécheresse qui lui avait fait payer si cher son repentir.

Dans la pensée où il était qu'une explication allait avoir lieu au sujet de l'évanouissement de la veille, il fut surpris de trouver là Mme de Champmortain.

Il examina sa noble épouse : jamais elle ne lui avait paru si montée en vinaigre; il comprit sur-le-champ que la querelle serait terrible, et que Mme de Rudesgens s'était prudemment abritée derrière Sylvie, bien convaincue qu'il n'oserait, en sa présence, élever certaines récriminations qu'une fille ne doit jamais entendre.

Cependant, il garda son petit air pincé, bien résolu à saisir cette fois une partie de l'empire qu'il avait toujours convoité.

— Vous m'avez fait appeler? dit-il en prenant un siége. Il me semble que Sylvie...

— Je l'ai fait appeler aussi : car ce que j'ai à vous dire concerne la famille entière.

— Mais moi, dit sèchement l'époux, j'ai à vous dire des choses que Sylvie...

— Sylvie doit tout entendre, repartit encore plus sèchement l'épouse.

— Permettez, fit M. de Rudesgens, je prétends, avant tout, avoir une explication qui...

— Prétendez-vous, dit en l'interrompant encore Arthémise : prétendez-vous supporter longtemps encore les scandales qui se passent dans votre maison?

— Des scandales! s'écria M. de Rudesgens, quels scandales? madame, s'il y a eu matière à scandale, ou s'il y en a encore, vous savez de qui ils peuvent venir.

L'héroïque Annibal jeta cette phrase à la tête de son épouse avec une verdeur qu'il croyait irrésistible.

Mais au lieu de voir se courber sous cette terrible insinuation le front coupable de son épouse, le vieux Céladon la vit se tourner vers lui, pareille à une perruche qui hérisse ses plumes.

— M. de Rudesgens, lui dit-elle d'une voix étranglée, que voulez-vous dire? vous allez me l'expliquer tout de suite, à l'instant, je le veux... parlez... parlez donc, Annibal; quand on est sans reproches on doit oser tout dire.

Le vieux marquis fut pris d'une furieuse envie de rabattre l'insolente criaillerie de sa femme: mais il s'arrêta en pensant que Sylvie était là.

Il s'étendit nonchalamment dans un fauteuil, et repartit de son air le plus dédaigneux :

— Nous parlerons de cela plus tard ; commençons par ce qui doit être dit en présence de notre fille.

— Ah ! fit Arthémise, vous vous taisez à présent comme toujours, parce que vous savez ce que vous m'avez fait souffrir par votre inconduite.

— Ma mère, vous vouliez me parler, dit Sylvie, qui avait été trop souvent témoin de pareilles scènes pour en être touchée.

— Ah ! reprit Mme de Rudesgens en essuyant ses yeux, c'est que tu ne sais pas combien j'ai souffert... Et c'est pour que tu n'aies pas à subir les mêmes douleurs et les mêmes humiliations que je veux mettre un terme à ce qui se passe de scandaleux dans notre maison.

— Et que se passe-t-il ?

— Vous le savez bien, Annibal, et vous fermez les yeux pour ne point le voir ; qui sait même si vous n'y prêtez pas les mains ! Qui se ressemble, s'assemble. D'ailleurs, qui sait si vous n'êtes pas deux au lieu d'un ?

— A quoi faire ? dit M. de Rudesgens, en prenant son peigne d'écaille et en rajustant sa chevelure d'un air indolent.

— Vous me comprenez très-bien, monsieur ; vous savez tout... et vous le souffrez.

— Qu'est-ce ?

— Veuillez me dire, je vous prie, si vous approuvez la conduite de M. de Champmortain vis-à-vis de notre fille chérie et adorée, vis-à-vis de cette pauvre enfant délaissée ?

A cette parole, Mme de Champmortain baissa la tête et rougit.

En effet, elle ne se sentait plus le droit de se plaindre de l'infidélité de M. de Champmortain, et se trouvait horriblement embarrassée de l'obligation où on la mettait de connaître cette inconduite, et par conséquent de la lui reprocher.

M. de Rudesgens se retourna à cette attaque de sa femme contre son gendre.

Il se leva, furieux, l'œil en feu, grandi de dix pieds, et, s'approchant de Mme de Rudesgens, il lui dit avec un accent que jamais elle n'avait entendu : — Madame, vous êtes une mauvaise mère.

Soit que cette accusation s'appliquât, dans la pensée de Mme de Rudesgens, à un souvenir lointain, soit qu'elle le prît pour un reproche qui ne s'adressait qu'à l'action présente, toute son audace parut fléchir devant cette parole.

— Moi, murmura-t-elle avec effort, une mauvaise mère !

— Ma fille, dit M. de Rudesgens, sortez...

— Mais je ne le veux pas, moi. Il faut qu'elle sache enfin... s'écria l'épouse.

— Sortez, Sylvie, dit M. de Rudesgens avec une colère qui ne s'adressait pas à sa fille... Va, mon enfant, va...

Mais Mme de Rudesgens, dont l'absence de Sylvie dérangeait tout le plan de campagne qu'elle avait formé, s'élança d'un air furibond au-devant d'elle.

— Restez, Sylvie, restez, s'écria-t-elle, ou si vous obéissez à votre père, préparez-vous à ne plus me revoir jamais.

Sylvie hésita un moment.

— Restez, Sylvie, lui dit tristement M. de Rudesgens ; je ne vous mettrai jamais dans l'affreuse obligation de choisir entre nous.

Restez avec votre mère; mais croyez-moi, mon enfant, ne vous laissez pas égarer par les soupçons qu'on veut faire naître dans votre esprit.

Si le mal qu'on va vous apprendre existe, ce que je ne crois pas, une mère prudente eût mis tous ses soins à vous le cacher. Une mère qui eût pensé à votre bonheur eût fait cesser ce mal par de sages représentations, et vous eût laissée dans votre ignorance...

Mais, quoi qu'on vous dise, comptez sur moi pour vous consoler et pour vous protéger...

— Après avoir protégé les débordements de monsieur de Champmortain...

— Allez, madame, allez, dit monsieur de Rudesgens... Mais, je vous préviens que si vous avez compté sur le désordre que vous allez jeter dans le ménage de votre fille, pour me faire oublier certaines choses... vous vous êtes trompée.

Monsieur de Rudesgens venait de trouver enfin le but secret de l'entreprise de sa femme.

Aussi, atteinte à l'endroit sensible, se prit-elle à se récrier de toutes les forces de sa colère :

— Qu'est-ce à dire, et qu'ai-je à faire oublier, monsieur? que signifient ces accusations, ces paroles à double entente? Monsieur, je veux une explication, je la veux ; sinon, monsieur, je n'oublierai pas que si nous ne pouvons rompre notre union, nous pouvons du moins séparer nos existences et nos fortunes.

Monsieur de Rudesgens se redressa, et peut-être allait-il se laisser emporter au delà de ce qu'il voulait dire devant Sylvie, quand celle-ci, prenant vivement la parole, s'écria :

— Ma mère, mon père, je vous en supplie, veuillez m'écouter; par grâce, calmez-vous l'un et l'autre...

C'est pour moi que s'est élevée cette discussion, c'est pour mon bonheur que ma mère voit d'une façon, et que vous, mon père, vous voyez d'une autre. Eh bien ! je dois vous le dire, vous vous trompez tous les deux.

— Comment ! s'écria aigrement la fière Arthémise.

— Que dis-tu, Sylvie ? lui dit M. de Rudesgens.

— Mon père, reprit Sylvie avec un trouble et une agitation extrême, je sais tout ce que ma mère croit m'apprendre.

— Quoi ! tu sais que ton mari est l'amant de..., fit Mme de Rudesgens.

— Oui, ma mère, je le sais, et je ne veux ni ne peux lui en faire un reproche.

— Quoi ! reprit M. de Rudesgens, tu crois aux infidélités de ton mari, et tu es aussi calme?

Sylvie baissa les yeux, et des larmes coulèrent sur son visage.

— Pauvre enfant ! dit Mme de Rudesgens, elle a appris la douleur et la patience en voyant souffrir sa mère infortunée... Viens, ma fille... viens dans les bras de ta mère; nous pleurerons ensemble.

Sylvie continuait à pleurer sincèrement pendant que M. de Rudesgens l'examinait avec attention. Il cherchait à s'expliquer cette résolution calme et si peu d'accord avec ce qu'il avait eu lui-même à supporter, et qui ne lui semblait pas pouvoir être le résultat d'une sainte résignation.

Il était trop expert en pareilles matières pour ne pas lui supposer une autre cause; cependant il jugea prudent de l'accepter à ce point de vue, et dit doucement à sa fille :

— Sylvie, vous avez raison, ce n'est point par de vaines récriminations, par des scènes furibondes, par des reproches acrimonieux que l'on ramène un époux égaré.

A cette énumération, Mme de Rudesgens releva un nez irrité et darda des yeux flamboyants sur son époux; celui-ci n'en tint pas compte et continua :

— Mais si j'approuve l'indulgence, Sylvie, ajouta-t-il en la prenant dans ses bras, c'est parce que je la crois la plus noble vertu d'un cœur pur.

Sylvie baissa la tête et ses larmes redoublèrent.

— Oui, reprit Mme de Rudesgens, elle lui pardonne, la pauvre enfant, parce qu'elle n'a ni fiel ni ressentiment... Va, Sylvie, tu es un ange...

Les larmes de Sylvie redoublèrent.

— Hélas ! dit-elle en balbutiant... je n'ai plus droit de...

— Sylvie, s'écria brusquement M. de Rudesgens en l'interrompant, vous pardonnez parce que vous êtes bonne, voilà tout...

— Oh ! non, non, dit Sylvie avec désespoir en se tournant vers son père... c'est qu'il ne m'appartient plus...

— Oh ! tais-toi, lui dit tout bas son père ; pas devant ta mère... ajouta-t-il en l'attirant sur son cœur.

Il avait raison.

A peine Sylvie avait-elle laissé échapper un mot qui pouvait faire croire qu'elle avait perdu le droit de se plaindre de son mari que sa mère avait attaché sur elle un regard curieux et presque cruel.

En effet, la faute de Sylvie, mieux encore que celle de Champmortain, pouvait détourner d'elle l'orage dont la menaçaient les soupçons de son mari.

— Que lui dites-vous? s'écria Mme de Rudesgens en interpellant aigrement son époux, laissez-la parler, laissez-la confier à sa mère, qui la comprendra, toutes les douleurs qu'elle souffre.

— Ses douleurs, dit M. de Rudesgens, elle n'en a pas d'autres que celles que vous lui causez par vos sottes suppositions.

Ce mot allait devenir le signal d'une explosion terrible, lorsque M. de Champmortain entra tout à coup sans se faire annoncer; il était accompagné de Brias.

L'effroi qui se peignit sur le visage de Sylvie et l'aspect de ce dernier furent à la fois un trait de lumière pour M. et Mme de Rudesgens.

—Pardon, dit Champmortain; si j'avais su que vous étiez déjà visibles, je serais entré plus tôt pour vous annoncer une nouvelle qui vous charmera tous, j'en suis assuré.

— Qu'est-ce donc? fit M. de Rudesgens.

— Hier, après votre départ, Montéclain nous a montré une lettre qui prouve d'une manière éclatante l'innocence de Mme de Monrion.

— En vérité? dit Sylvie.

— Oui, madame, lui répondit Brias, à qui son regard avait adressé cette question.

Sylvie sourit amèrement.

— Et que dit cette lettre? fit aigrement Mme de Rudesgens.

— Vous le saurez plus tard, reprit Champmortain; car elle renferme un secret qui ne nous appartient pas encore.

— Ainsi, cette adorable créature est innocente, s'écria joyeusement le vieux Rudesgens; j'en étais sûr.

— Voilà une joie étrange, dit l'aigre Arthémise.

— C'est une joie que doit éprouver tout homme d'honneur, repartit sévèrement Champmortain; et M. Amab, le colonel, Brias et moi, nous avons été charmés de la justification de Mme de Monrion. N'est-ce pas, Brias?

— Sans doute, dit celui-ci, que Sylvie observait avec ténacité.

— Ah! fit-elle en ricanant.

— Mais le plaisir que peut nous faire cette justification importe peu, dit Champmortain; il s'agit de ce que nous devons à Mme de Monrion, à M. de Montaleu, et surtout à nous-mêmes.

Je suis donc venu vous prier, vous, mesdames, et vous, monsieur de Rudesgens, de vous joindre à Brias et à moi, de nous accompagner chez M. de Montaleu où nous trouverons le colonel, afin de nous rendre de là chez Mme de Monrion, à qui nous devons une réparation pour l'insulte qu'elle a reçue dans notre maison.

— Une réparation, dit Sylvie, en qui la jalousie s'éveilla soudainement en voyant la mine confuse de Brias, c'est-à-dire une humiliation pour notre maison.

— Sylvie, lui dit son mari d'un ton doux mais ferme, je comprends que des rapports mensongers aient pu vous tromper assez pour que vous paraissiez très-excusable d'avoir si cruellement insulté Mme de Monrion.

Cette insulte, je l'ai blâmée, vous le savez, à l'instant même où j'en ai connu le motif. C'est une grande responsabilité que vous avez prise, c'est une faute grave pour une jeune femme de s'être faite l'exécuteur d'un jugement si sévère, rendu sur des apparences aussi complétement fausses.

Mme de Champmortain pâlit de colère, et répliqua avec amertume:

— Il m'était permis de croire à ces apparences, lorsqu'elles m'étaient dénoncées par une personne en qui vous avez, je le sais, une absolue confiance.

— De qui voulez-vous parler? dit Champmortain avec humeur.

— De Mme Amab, monsieur, qui, je crois, est plus de vos amies que des miennes.

— Aussi, reprit Champmortain après un moment d'hésitation, aussi vous ai-je dit que j'excusais votre conduite tout imprudente qu'elle ait été; mais ce qui m'étonne, c'est que vous ne soyez pas heureuse d'apprendre que vous avez été trompée, comme Mme Amab l'a été sans doute.

— Vous avez raison, dit Sylvie; je suis parfaitement heureuse, comme vous, comme M. de Brias, à qui la justification de Mme de Monrion va permettre de reprendre ses projets de mariage.

La jalousie de Sylvie venait de l'emporter sur toute prudence; Brias pâlit, Mme de Rudesgens prit un air menaçant; quant à Champmortain, il jeta sur sa femme un regard si étonné, qu'elle commença à avoir peur.

Il allait parler, lorsque M. de Rudesgens s'écria vivement:

— Les projets de mariage de M. de Brias n'ont rien à faire ici. Ce qui est important, c'est que nous avons fait une injure à une femme qui ne la méritait pas, et il faut lui donner une réparation.

— Oui, dit Champmortain, qui avait repris tout son empire sur lui-même, et c'était pour cela que j'étais venu prier Mme de Rudesgens de vouloir bien nous accompagner.

— Moi! s'écria aigrement la vieille, aller faire des excuses à une petite mijaurée...

— On se passera de vous, dit Champmortain assez rudement; mais j'espère que Sylvie voudra bien me suivre...

A cette parole, Sylvie se recula; elle se vit humiliée et repentante en face de cette femme à laquelle elle avait fait l'aveu de son amour et qu'elle avait si outrageusement chassée.

— Moi, monsieur! fit-elle d'une voix altérée par la colère; moi, aller porter des excuses à Mme de Monrion... jamais!

— Sylvie, reprit sévèrement Champmortain, que veut dire cette résistance à l'accomplissement d'un devoir sacré pour toute femme d'honneur?... Vous viendrez, Sylvie.

— Jamais, monsieur.

— Et elle fera bien, dit sa mère.

— Et elle fera mal, fit M. de Rudesgens... il faut qu'elle vienne.

— Jamais, répliqua Sylvie en s'obstinant dans sa résolution.

— Et quel motif faut-il que je donne à ce refus? dit Champmortain avec colère.

L'innocence de Mme de Monrion vous est donc bien odieuse; elle gêne sans doute vos projets... vos affections...

— M. de Champmortain, fit M. de Rudesgens, vous oubliez que vous parlez devant quelqu'un qui n'appartient pas à votre famille.

— M. de Brias, en effet, dit Champmortain ironiquement: mais il y a des amis qui valent des parents, n'est-ce pas, Brias?

Celui-ci, malencontreusement mis en scène, essaya de se retirer dans cette neutralité si difficile pour un amant placé entre le mari et la femme.

En effet, il ne peut, d'un côté, blâmer le mari sans courir risque d'être exilé par lui de la demeure où l'appelle son amour, et, de l'autre, il sait de quel châtiment il serait puni si, par hasard, il s'avisait de prendre parti pour l'époux contre l'épouse.

Brias était un habile diplomate, et c'était le cas de montrer son talent; mais la position était trop pressante, et il ne put que balbutier les paroles suivantes:

— J'avoue que, pour ma part, je ne comprends pas les raisons qui peuvent empêcher Mme de Champmortain de faire une démarche de pure convenance, et qui n'aura pour elle que les suites qu'elle voudra.

Brias, en voulant calmer les soupçons de Sylvie, ne fit qu'accroître ceux de Champmortain, qui reprit d'un ton sardonique, en s'adressant à sa femme:

— Eh bien! madame, qu'en pensez-vous? Les conseils de M. Brias vous ont-ils démontré la folie de votre résistance?

Heureusement que Sylvie s'aperçut de l'imprudence à laquelle elle s'était laissé entraîner, et elle repartit:

— Les conseils et l'opinion de M. de Brias doivent rester tout à fait étrangers à ma conduite.

Mais comprenez, monsieur, ajouta-t-elle en regardant fixement son mari, qu'il m'est souverainement déplaisant d'aller faire amende honorable devant une femme qui est innocente, à ce que vous dites, parce que j'ai peut-être trop aisément écouté les confidences d'une autre femme que vous m'avez forcée à recevoir, monsieur.

Champmortain changea de figure.

Sylvie comprit son avantage et continua:

— Si vous n'aviez impérieusement exigé de moi et de ma mère que Mme Amab fût reçue dans votre maison, je n'aurais rien su de ces prétendues calomnies, je ne m'en serais armée contre personne, et rien de ce qui s'est passé ne serait arrivé.

C'est donc à celui qui a été la cause de tant de mal, si mal il y a, qu'il convient d'aller faire une réparation.

Quant à moi, monsieur, je vous le déclare formellement une dernière fois, je n'irai pas.

La discussion avait déjà été poussée trop loin.

Champmortain dévora en silence la leçon cruelle qu'il venait de recevoir.

Il se tourna alors vers Brias, et lui dit:

— Nous irons donc ensemble, monsieur, et ce devoir d'honneur une fois rempli par nous, je reviendrai, ajouta-t-il en se tournant vers Sylvie, et j'espère apprendre les motifs sérieux d'un refus qui m'étonne étrangement, je vous en avertis.

— Je suis des vôtres, s'écria M. de Rudesgens; car c'est moi qui ai été porter à M. de Montaleu l'explication malheureuse de la conduite de Sylvie. Il est juste que je lui témoigne le regret que j'éprouve du chagrin que nous lui avons fait.

Je ne vous demande pas à m'accompagner, ajouta-t-il en se tournant vers Mme de Rudesgens; je vous laisse avec votre fille.

Puis il ajouta encore plus bas:

— A moi aussi, il me faut une explication.

— Il vous faut, répliqua aigrement Mme de Rudesgens, aller papillonner devant cette intéressante victime.

— Il me faut, répondit son mari en l'entraînant rapidement dans un coin, il me faut prévenir entre Champmortain et Brias une explication qui peut devenir mortelle; il me faut sauver l'honneur et l'avenir de notre enfant, madame; songez-y.

Et pour cela, comprenez-moi bien, je consentirai à ne rien savoir de ce qui vous regarde, j'oublierai les droits que j'ai à une explication personnelle.

— Monsieur, fit sa femme d'un ton arrogant, je ne sais ce que vous voulez dire.

— Ah! reprit M. de Rudesgens avec un accent qui finit par faire peur à sa femme, faites en sorte que Sylvie soit sauvée, ou, je vous en donne ma parole de gentilhomme, c'est vous qui souffrirez du malheur que vous n'aurez pas su lui épargner.

Allons, messieurs, ajouta-t-il en s'adressant à Champmortain et à Brias qui l'observaient avec anxiété, il est temps d'aller chez Mme de Monrion.

Les trois hommes sortirent, et la fille et la mère restèrent ensemble.

XLI. — LA LEÇON.

Léona était retirée dans son boudoir. Elle était assise au pied du lit de Léda.

Les soins que Dorothée avait prodigués à la malheureuse victime de la brutalité d'Hector avaient fait disparaître, en partie, les traces de l'horrible violence exercée contre elle : Léda paraissait calme.

Léona, au contraire, était pâle, défaite; son œil, tantôt immobile, tantôt hagard, annonçait une agitation excessive. Ses yeux étaient cernés par l'insomnie, son front crispé par des pensées terribles, et elle murmurait à voix basse des phrases entrecoupées.

Plusieurs fois elle se leva avec impatience, alla entr'ouvrir les rideaux roses d'une fenêtre, et revint prendre sa place en disant :

« Ne viendra-t-il pas? »

Puis elle se replaça en face de Léda, et l'examina curieusement.

Celle-ci, le sourire aux lèvres, l'œil brillant et joyeux, s'était prise à dire doucement, et d'une voix presque insaisissable, une chanson mélancolique.

Léona la regardait, et elle allait peut-être l'interrompre, lorsque le bruit imperceptible d'une porte qui s'ouvrit l'arrêta.

Dorothée entra et lui fit un signe.

— C'est lui! dit Léona. Dorothée, veille sur cette femme.

Léona passa dans sa chambre, où elle trouva Hector de Montaleu.

De même que Léona, il paraissait avoir subi une nuit d'angoisses et de terreur. Son œil était éteint, son visage pâle et avachi; jamais ses plus rudes journées de chasse et ses nuits les plus frénétiques de débauche n'avaient brisé à ce point la force herculéenne du colosse.

Léona sourit en le voyant ainsi. Cette prostration lui promettait un esclave docile.

Hector trembla et baissa les yeux en apercevant Léona.

— Vous avez la lettre? lui dit Mme Amab.

Un signe de tête affirmatif fut la seule réponse d'Hector.

— Qu'avez-vous fait depuis ce matin?

Hector regarda Léona avec un étonnement stupide; il semblait lui demander comment elle supposait qu'il eût pu faire quelque chose.

— Je vous demande, reprit Léona avec impatience, ce que vous avez fait depuis ce matin?

— Mais, reprit Hector d'un air presque hébété, rien... Que pouvais-je faire?

— Ce que vous eussiez fait, si ce qui s'est passé cette nuit n'eût pas eu lieu.

— Et qu'aurais-je fait? dit Montaleu avec un sourire dégradé.

Léona, qui avait vu avec joie l'abattement de Montaleu, trembla en pensant que toute l'énergie de ce caractère farouche était peut-être brisée.

Elle l'examina attentivement, pendant que, la tête basse et les yeux fixés sur la terre, il semblait absorbé dans une profonde atonie.

Alors, d'une voix douce et âcre à la fois, avec une souplesse de serpent, un regard de basilic, elle reprit :

— Comment! le vicomte Hector de Montaleu a été chassé de chez M. le marquis de Montéclain, et il ne lui en a pas encore demandé raison?

— Il me refusera, repartit Hector d'un ton abattu.

— Et pourquoi?...

— Pourquoi, fit Hector en tressaillant, pourquoi, répéta-t-il.... ne savez-vous pas qu'on a retrouvé le corps de...?

— Je le sais, et je sais aussi qu'on espère le sauver.

Hector se recula avec effroi.

— Le sauver, répéta-t-il; alors il parlera, alors...

— Que dira-t-il? fit Léona avec anxiété...

Hector parut chercher une réponse, mais il ne la trouva point.

— Je ne sais, dit-il.

— Il dira, reprit Léona, qu'il avait un rendez-vous avec moi dans la forêt; qu'après m'avoir quittée, un coup de fusil tiré d'un fourré l'a frappé en pleine poitrine, qu'alors il est tombé de cheval, et puis... qu'il ne souvient plus de rien; car il était si complétement évanoui que vous l'avez cru mort.

Hector releva la tête comme un homme qui voit poindre une lueur lointaine dans les ténèbres où il est perdu.

— Ah! oui, dit-il avec un profond soupir, c'est vrai; il ne peut pas dire autre chose...

— Qui savait que vous étiez dans la forêt à cette heure? Personne excepté moi.

— Et vous vous tairez?

— Oui; mais à une condition... c'est que vous ferez tout ce que je vais vous prescrire.

La force manqua au coupable, et il répondit en baissant la tête et sans même savoir ce qu'on allait lui demander :

— Je ne pourrai pas.

Léona frappa la terre du pied avec colère; mais presque aussitôt elle redevint plus calme.

Elle voulait relever cette énergie brisée, et pour cela elle sentait qu'il fallait faire comprendre à Hector les moyens de salut qui lui restaient avec la patience que met une mère attentive à faire pénétrer des pensées compliquées dans l'intelligence paresseuse d'un enfant.

— Voyons, lui dit-elle, si vous ne m'aviez pas rencontrée dans la forêt, si rien de ce qui s'est passé ne fût arrivé, n'auriez-vous pas, dès ce matin, envoyé une provocation à M. de Montéclain qui vous a chassé comme un laquais?...

— C'est vrai, dit Hector; mais je l'ai oublié, je ne l'ai pas fait.

— Eh bien! puisque vous reconnaissez maintenant que vous eussiez dû agir ainsi, il faut le faire.

— Mais, reprit Hector dont l'accablement ne lui permettait qu'à peine de comprendre le sens des paroles de Léona, s'il me refuse?...

— Alors vous le traiterez devant tous de lâche et de calomniateur.

— De lâche!... dit Hector. Oh! non... non... On ne le croira pas! Le traiter de calomniateur : pourquoi?

— Pour avoir voulu faire croire que vous étiez le père de cet enfant...

— Ah! fit Hector avec désespoir, l'appeler calomniateur... quand c'est la vérité... On ne me croira pas...

— Mais, reprit Léona en l'interrompant, n'avez-vous pas déjà dit en face à Montéclain qu'il en avait menti?

— Oh! oui, c'est vrai.

— C'est alors qu'il vous a chassé, et que vous lui avez juré de tirer raison de cet outrage?

— Oui, c'est encore vrai...

— Eh bien! maintenant, ne devez-vous pas soutenir ce que vous avez dit?

— Oui, répondit Hector, que rien ne semblait pouvoir arracher à son accablement, oui, je devrais le faire.

— N'avez-vous pas tout à craindre, si vous ne le faites pas? Ne dira-t-on pas que vous reconnaissez comme vraie l'accusation de Montéclain?

— Oui.

— Tandis que si vous persistez à nier, c'est Montéclain qui aura menti.

— Ah! oui, repartit Hector toujours sous le poids de la même pensée, c'eût été possible, si je ne vous eusse pas trouvée; si, pour avoir cette lettre...

— Cette lettre n'existe plus, ou bien elle est entre vos mains.

— Oui, reprit-il avec le ton désolé d'un misérable qui, enfermé dans son crime, n'y voit aucune issue; mais on voudra savoir pourquoi on a fait disparaître cette lettre

— Qui peut dire que c'est vous, et pourquoi vous en accuserait-on?...

Cette lettre ne vous compromet pas, et vous n'avez aucun intérêt à vous en emparer.

— C'est possible, dit Hector, chez qui le remords se plaçait incessamment entre son intelligence et les raisonnements de Léona ; mais elle vous intéressait, vous, et alors...

— Moi ! fit Léona avec dédain, ne vous occupez pas de moi.... je saurai me defendre si on m'accuse... Mais vous, si vous voulez vous sauver, il ne suffit pas de vous défendre, il faut accuser !

— Accuser.... qui?... demanda Hector en regardant Léona avec stupéfaction.

— Écoutez, reprit-elle, et comprenez-moi bien si vous pouvez.

Elle se plaça près d'Hector, lui prit la main, et lui dit, comme si elle eût eu besoin de toutes les puissances de la persuasion pour arriver jusqu'à cet esprit frappé d'obscurité.

— Regardez-moi et écoutez-moi :

Hier, en quittant le château de Montéclain, vous êtes rentré chez vous indigné de l'odieuse accusation qu'il avait osé porter contre vous, et résolu à la venger?

— Oui, oui, fit Hector en hésitant, et... et après...

— Ce matin, vous allez chercher des témoins pour demander raison à Montéclain de son insulte...

— Et qui voulez-vous que j'aille chercher?.... Brias et Champmortain, qui étaient présents à l'insulte?...

— Brias et Champmortain, précisément, dit Léona d'un ton affirmatif.

— Ceux qui ont vu la lettre de Léda?...

— Mais, reprit Léona avec une patience obstinée, cette lettre ne vous nomme pas, et Léda se taira maintenant...

— Qu'est-ce que cela fait? dit Hector ; ils ont vu la lettre; ils savent que Léda est la mère de ce misérable enfant recueilli par Mme de Monrion ; ils demanderont quel est le père de cet enfant...

— Très-bien.

Mais, repartit Léona en pesant ses paroles, si Léda n'était pas coupable.... si elle n'était pas la mère de l'enfant...

— Mais, dit Hector avec désespoir, la lettre... la lettre...

— Si la lettre était fausse...

Hector attacha sur Léona des yeux épouvantés.

— Si cette lettre, continua Léona en faisant à la fois pénétrer son regard et sa parole dans l'esprit troublé d'Hector, si cette lettre, confiée d'abord à Mme de Monrion, et si longtemps conservée par Montéclain, était une invention pour faire retomber sur des innocents la faute dont ils sont coupables...

— Montéclain et Julie?... fit Hector en regardant Léona d'un œil fixe.

Il crut avoir compris, mais presque aussitôt il reprit d'un ton désolé :

— Pourquoi se seraient-ils cachés? Ne sont-ils pas libres l'un et l'autre?...

— Ce n'est pas une raison pour une femme d'avouer qu'elle s'est laissé séduire.

— Mais pourquoi ne se seraient-il pas mariés?

— Parce que M. de Montaleu, qui a fait de Julie son héritière, n'eût jamais consenti à son mariage avec Montéclain qu'il déteste et qu'il méprise.

— Ah! fit Hector en relevant la tête, oui.... oui.... bien.... Ah ! oui....

Il se leva, passa sa main sur son front en prononçant ces mots.

Grâce à la parole perfide de Léona, une lueur infernale commençait à pénétrer dans la nuit effroyable où il s'agitait.

— Après... après... dit-il d'une voix altérée et curieuse.

— Que signifie, reprit Léona avec un sourire de triomphe, cette prétendue lettre lue par la comtesse de Monrion, lue ensuite par Montéclain, et qui dit, il y a six mois, dans la bouche de deux confidents, que Léda va voir à Paris sa mère malade, et qui... six mois après, se trouve renfermer l'aveu d'une faute?

— En effet... c'est vrai... oui... c'est possible... repartit Hector, cela peut paraître extraordinaire.

Mais, ajouta-t-il en s'arrêtant devant Léona, il est certain qu'à cette époque Julie et Montéclain ne se connaissaient pas.

— Qui vous l'a dit? continua Mme Amab.

Montéclain et Julie n'habitaient-ils point Paris, cette ville où tout se perd dans le bruit et dans la multitude? Ne sont-ils pas revenus l'un et l'autre dans ce pays au mois d'octobre dernier?

A supposer qu'ils ne se connussent pas, comment auraient-ils pu si vite s'entendre pour cacher tous deux à Bricord la faute de sa femme, pour lire tous deux dans une lettre ce qui n'y était pas?

Cette coïncidence est inexplicable.

Et depuis, qui donc a été au village de Saint-Faron?

— Julie... Julie seule...

— Julie et Montéclain !

— Vraiment? ..

— MM. de Montaleu, Brias, Champmortain, de Rudesgens n'ont-ils pas vu entrer Montéclain chez la nourrice, à l'instant où Julie en sortait?... Ils y étaient peut-être venus ensemble...

— La nourrice peut dire le contraire...

— La nourrice a disparu, et savez-vous où elle est cachée? — Dans le château de Monteclain.

— Impossible...

— J'en suis sûre, dit Léona.

Que cette femme dise tout ce qu'elle voudra... c'est Montéclain qui le lui aura dicté.

— Et maintenant encore, comment se fait-il que ces gens qui ne se connaissaient pas aient été surpris à la ferme de Bricord causant tête à tête, pendant que Montéclain nous tenait tous occupés à poursuivre un sanglier?

Comment ces gens qui ne se sont jamais vus se sont-ils précisément rencontrés ce matin dans la forêt !...

— Vous avez raison, fit Hector...

En effet, oui... reprit-il, comme s'il cherchait à résumer tout ce que venait de lui dire Léona. Oui, la lettre est fausse. Aujourd'hui, ils prétendent qu'elle contenait un aveu de Léda, et ils se sont donc entendus pour inventer cette fable?

En effet, il est impossible de croire que chacun de son côté eût eu la même pensée de mentir à Bricord. Ils ne lui ont donc pas menti alors, mais ils mentent à présent...

— C'est cela, dit Léona avec satisfaction, et puis? reprit-elle comme un maître qui fait répéter à un enfant la leçon qu'il vient de lui enseigner :

— Et puis, continua Hector, jamais ni moi ni Léda nous n'avons été voir cet enfant, tandis que Montéclain y est allé et Julie aussi...

— Très-bien, dit Léona, et puis?...

— Et puis, ils s'y sont rencontrés le lendemain du bal, et puis ils se sont rencontrés à la ferme, pendant que Montéclain nous amusait à la chasse ; et puis ce matin encore ; et la nourrice est cachée chez Montéclain...

Ah ! je comprends... s'écria sourdement Hector... vous avez raison. Et lui qui m'a chassé si insolemment, lui qui m'a insulté... Oh ! il me le paiera cher! il...

Hector s'arrêta tout à coup, comme si tout cet enthousiasme féroce s'était brisé contre un obstacle qui venait de surgir à l'instant devant lui.

— Mais qui expliquera la blesssure du colonel, la soustraction de la lettre?

Léona reprit cette allure de serpent, cette voix âcre et pénétrante avec laquelle elle faisait couler goutte à goutte dans l'épais cerveau d'Hector le poison subtil de ses infernales combinaisons :

— Ce qui expliquera l'assassinat du colonel et la disparition de la lettre, c'est l'intérêt des coupables : si c'est pour conserver à Julie l'héritage de votre oncle que Montéclain n'a pas voulu avouer son intrigue avec elle, n'avait-il pas un intérêt réel à faire disparaître l'héritier qui venait réclamer cette immense fortune ?

— Mais la lettre?

— Si celle qu'il a montrée était fausse, comment se serait-il exposé à la faire démentir par Léda ?

— La dénégation n'eût rien fait.

— Mais comprenez donc que cette lettre est fausse. Donc elle n'est pas de l'écriture de Léda.

— Eh bien ! dit Hector, qui ne comprenait pas.

— Puisque vous dites qu'elle est fausse, fit Léona, avec le geste et l'intonation de quelqu'un qui détaille à un esprit borné un raisonnement subtil, il est certain qu'elle ne doit pas être de l'écriture de Léda.

Vous comprenez... la lettre est fausse, et c'est Montéclain qui l'a écrite : or, s'il a pu la montrer à Champmortain et aux autres, qui ne connaissent pas l'écriture de Léda... il a dû craindre cependant qu'elle n'arrivât à l'examen de gens qui connaissent cette écriture, vous comprenez... donc il a dû tout faire pour la soustraire à ceux qui auraient déjoué sa supercherie en déclarant que cette lettre n'était pas de l'écriture de Léda. Si la lettre est fausse, il a eu intérêt à l'anéantir après s'en être servi...

Comprenez-vous?...

— Oui, oui... dit Hector qui écoutait avec attention.

— Eh bien donc ! reprit Léona avec un sourire cruel, vous compre-

nez aussi pourquoi Montéclain a dû la remettre au colonel, dont il voulait se défaire, et auquel il était bien sûr de l'arracher.

Montaleu regarda Léona avec une singulière terreur; la duplicité profonde de cette femme, cet art prodigieux de donner à des événements et à des circonstances qui pouvaient les perdre, une apparence, un sens, un but qui pouvaient en perdre d'autres, l'épouvanta.

— Oh! lui dit-il d'une voix altérée, vous feriez douter de l'innocence d'un saint.

— Et mieux encore, du crime d'un assassin, répliqua Léona avec mépris.

Hector la regarda avec colère.

— Oh! lui dit-elle, maintenant que nous sommes dans cette voie, il faut y marcher jusqu'au bout ou y périr dans quelques heures.

— C'est affreux, fit Hector.

— Il faut faire cela, ou vous attendre à être dénoncé par Montéclain, et accusé de la disparition de Léda...

— Léda! dit Montaleu en se posant devant Léona, y avez-vous pensé?... Comment expliquez-vous sa disparition? est-ce aussi Montéclain qui l'a fait disparaître?

— Léda! reprit Mme Amab avec un sourire triomphant, Léda!... Mais comprenez donc que je l'ai trouvée cette nuit, blessée et perdue dans la forêt, et que dans une heure je la renvoie à sa ferme.

— Mais elle parlera! s'écria Montaleu.

— Non.

— Mais elle m'accusera d'être le père de cet enfant!

— Non.

— Mais elle dira que c'est moi qui l'ai frappée!

— Non, vous dis-je.

— Mais que lui avez-vous donc promis?

— Rien.

— De quoi l'avez-vous donc menacée?

— De rien.

— Elle consent donc à entrer dans ce complot?

— Léda ne nous servira pas plus qu'elle ne peut nous nuire.

— Elle est donc morte?

— Elle est folle.

XLII. — MÈRE ET FILLE.

Un moment après celui où Champmortain, M. de Rudesgens et Brias partaient ensemble pour se rendre chez Mme de Monrion, Léona entrait chez M. de Rudesgens et faisait demander une entrevue à la vieille marquise.

Celle-ci, selon cette habileté vulgaire des femmes, qui est quelquefois du génie chez les grands capitaines, s'était décidée, comme on l'a vu, à porter la guerre et le désordre dans le ménage d'un autre pour éviter les perturbations qui pouvaient éclater dans le sien.

Après ce qu'elle venait de dire contre Léona, Mme de Rudesgens n'était guère en disposition de la recevoir, et elle allait lui faire répondre qu'elle n'était pas visible, lorsque Sylvie arrêta la chambrière qui avait annoncé l'arrivée de Mme Amab, en lui disant :

— Je vais la recevoir à l'instant.

— Comment! lui dit Mme de Rudesgens à voix basse, mais avec une surprise et une indignation très-vives, malgré ce que vous savez?

— Oui, répondit Sylvie; il le faut, ma mère; car si je sais... elle sait aussi...

— Quoi donc? fit Mme de Rudesgens tout épouvantée.

— Prenez garde, reprit Sylvie, nous ne sommes pas seules.

Elle se tourna vers la chambrière qui attendait, et lui dit d'une voix altérée : — Faites entrer Mme Amab.

— Mais qu'y a-t-il? fit tout aussitôt Mme de Rudesgens, que sait-elle donc?

— Oh! ma mère, ma mère, dit Sylvie en se cachant dans ses bras, ne l'avez-vous pas deviné?

Léona parut en ce moment.

Quelqu'un qui eût pu la voir dans l'entretien qu'elle avait eu avec Hector de Montaleu et qui eût assisté à son entrée dans l'appartement de Mme de Rudesgens, eût tremblé à son aspect.



L'éona colla ses lèvres aux joints de la porte et appela doucement : — Léda! Léda! — Page 55.

Cette femme, dont le visage était, quelques instants avant, altéré par l'insomnie et par le conflit des sinistres pensées auxquelles elle était en proie, cette femme avait repris, comme par enchantement, tout le calme assuré de sa beauté, toute la limpidité de son regard, toute la grâce et toute la confiance de son sourire.

Tant de puissance sur elle-même et tant d'art pour dissimuler ses souffrances physiques, devait tout faire craindre d'une pareille femme.

La façon dont elle regarda Sylvie et Mme de Rudesgens avait quelque chose de dédaigneux et de cruel à la fois. L'oiseau de proie prêt à fondre sur le nid où il tient les victimes qu'il va dévorer doit les regarder ainsi; l'assassin puissant qui va frapper dans un cachot des prisonniers sans défense doit montrer ce regret dédaigneux en se trouvant en présence d'ennemis trop faciles à exterminer.

Léona s'avança, et, de sa voix la plus douce et par conséquent la plus menaçante, elle dit à Mme de Rudesgens :

— Eh bien! madame, comment êtes-vous remise de votre évanouissement d'hier soir?

— Parfaitement, repartit Mme de Rudesgens; la chaleur, le bruit, une fâcheuse disposition...

— Et peut-être aussi, dit Léona gracieusement, de fâcheux souvenirs évoqués par M. de Montéclain...

— Madame, fit Mme de Rudesgens avec une colère soudaine, je ne vous comprends pas.

— Voulez-vous permettre à Sylvie de s'éloigner, madame? reprit Léona : peut-être alors pourrai-je mieux me faire comprendre.

— Mme de Rudesgens eut peur, et, retenant Sylvie près d'elle, elle répondit :

— Ma fille ne doit avoir avec personne d'entretien auquel sa mère ne puisse assister, et je suppose que vous n'avez rien à me dire que ma fille ne puisse entendre.

— Comme il vous plaira, madame, répliqua Léona; je suis la personne la plus accommodante du monde; je puis, auprès des personnes intéressées, garder un secret pendant dix ans, et je puis le divulguer devant mille personnes assemblées... Que Mme de Champmortain reste donc, puisque vous le trouvez convenable.

— Vous êtes bonne, madame, reprit Sylvie d'un ton suppliant; vous n'avez rien à dire à ma mère qui puisse lui causer de la peine, soit par rapport à elle, soit par rapport à d'autres personnes?

— Vous vous trompez, Sylvie, repartit gravement Léona; ce que j'ai à dire à Mme de Rudesgens est terrible, et peut devenir pour elle une source de malheurs.

— Pour moi! fit Mme de Rudesgens, dont l'humeur acrimonieuse, toujours prête à se révolter, grondait sourdement, malgré la crainte qu'elle éprouvait.

— Pour vous, madame, dit Léona.

Mme de Rudesgens se redressa superbement et repartit avec hauteur : — Pensez-vous pouvoir me menacer comme vous avez sans doute menacé cette malheureuse enfant?

— Madame ne m'a jamais menacée, ma mère, dit Sylvie...

Le hasard, ajouta-t-elle en balbutiant, lui a fait surprendre une entrevue innocente. Je vous le jure... elle connaît les sentiments dont je ne suis pas maîtresse... mais... je puis dire... que jamais...

— Sylvie, reprit Léona avec tristesse, vous êtes faible, et la passion peut vous rendre cruelle; mais vous souffrez autant du mal que vous faites que de celui que vous éprouvez.

Laissez-nous, je vous en prie : il ne faut pas que vous appreniez, comme moi, que tout est mensonge et hypocrisie dans ce monde; laissez-nous.

Dieu vous a gardé des sentiments de vénération et de respect dans l'âme; ne risquez pas de les perdre. Laissez-nous.

— En vérité, madame, s'écria Mme de Rudesgens, pendant que Sylvie écoutait Léona avec une surprise pleine d'effroi, en vérité, ceci dépasse toutes les bornes de l'inconvenance : oubliez-vous que vous êtes chez moi, que c'est devant une mère que vous dites à la fille de se retirer?

Madame, ne comprenez-vous pas que si quelqu'un doit sortir d'ici, c'est vous?

— Restez donc, Sylvie, dit Léona, dont la voix prit un éclat railleur et menaçant... restez... Et vous, madame, ajouta-t-elle en se tournant vers Mme de Rudesgens, êtes-vous bien sûre d'avoir le droit de chasser de chez vous la prétendue fille de Sophie Muller et de Joseph Miras?

A cette parole, et comme si tout à coup un fantôme hideux, épouvantable, s'était levé devant Mme de Rudesgens, elle attacha sur Léona un regard éperdu, tendit vers elle sa main qui tremblait convulsivement, et répéta d'une voix entrecoupée et sourde :

— La fille de Sophie Muller et de... vous!...

— Oui, moi, repartit Léona.

— Sylvie, Sylvie, dit Mme de Rudesgens avec un geste brusque et sans quitter Léona du regard, Sylvie, sortez, sortez.

— Non, reprit Léona durement, qu'elle reste à présent pour apprendre...

— Oh! fit Mme de Rudesgens avec un cri désespéré et en joignant les mains : pas devant elle... pas devant elle...

C'était le mot que M. de Rudesgens avait dit à Sylvie.

Misérable mère et misérable fille, qui avaient à se cacher l'une de l'autre. Ah! toute faute a donc son châtiment!

— Allez, Sylvie, ajouta Léona après un moment d'hésitation : mais souvenez-vous un jour que moi, l'enfant abandonné et proscrit, que moi, la femme perdue et que chacun se croit le droit d'insulter, souvenez-vous que j'ai eu pitié, moi... et que je n'ai pas voulu me venger comme je l'aurais pu.

— Va, va, Sylvie, lui dit sa mère d'un ton égaré, va.

Sylvie s'approcha de sa mère et prit sa main pour la baiser; mais Mme de Rudesgens l'attira dans ses bras et l'y retint longtemps en l'inondant de larmes. Léona les contemplait; une pâleur mortelle se répandit sur son visage, et dès que Sylvie eut quitté la chambre, elle s'écria :

— Ah! oui, voilà l'enfant chérie, la fille bien-aimée, celle qu'on ne menace pas de la chasser...

— Que voulez-vous? que me demandez-vous? dit Mme de Rudesgens, qui avait à peine la force de parler.

— Je veux me venger, repartit froidement Léona.

— De moi... Mais, s'écria Mme de Rudesgens, que vous ai-je donc fait?...

— Oh! rien en vérité... dit Léona avec une ironie malveillante, rien; une mère qui pour cacher ses fautes renie son enfant; qui riche d'une fortune colossale la condamne presque à la misère, qui pour s'assurer la possession légitime d'un grand nom, la dote par un acte faux du nom d'un laquais et d'une femme misérable : la mère qui fait cela a bien le droit de demander à sa fille :

« Que vous ai-je donc fait? »

— Voulez-vous de l'argent?....

— Non...

— Voulez-vous une fortune?...

— Non...

— Mais que voulez-vous, mon Dieu?

— Je vous l'ai dit, je veux me venger.

— Mais de qui?...

— De Mme de Monrion.

Quoique ce mot dût alléger l'épouvante que ressentait Mme de Rudesgens, elle en resta comme glacée, tant l'accent de Léona était impitoyable et menaçant.

— De Mme de Monrion? répéta-t-elle.

— Oui, de celle à qui votre mari, votre gendre et l'amant de votre fille sont allés tout à l'heure apporter une réparation de l'injure qu'on lui a faite chez vous.

— Mais, repartit Mme de Rudesgens, il paraît que ces messieurs ont lu hier une lettre qui atteste l'innocence de Mme de Monrion...

— Cette lettre est fausse, dit Léona. Mme de Monrion est coupable, elle doit l'être, je veux qu'elle le soit...

— Vous voulez, fit Mme de Rudesgens en consultant l'expression du visage de Léona.

— Et vous le voudrez aussi, repartit Léona... Et Sylvie le voudra comme vous.

— Mais que puis-je, moi, contre cette pauvre jeune femme?

— Vous qui savez si bien prendre vos précautions pour mettre à



« Bricord découvrit sur le plancher quelques gouttes de sang. » — Page 64.

l'abri votre honneur... vous ne savez pas comment on perd celui des autres... Oh! vous êtes trop modeste, madame; je venais vous demander des conseils...

Mme de Rudesgens baissa la tête, aussi furieuse que désolée d'être obligée de subir cet empire implacable que Léona lui imposait si insolemment.

Du reste, nul sentiment de tendresse ou de repentir, nulle émotion du sang n'avait agité ces deux femmes. Ce n'était pas là la reconnaissance d'une mère et d'une fille, c'était le pacte de deux coupables et de deux méchants.

— Mais, s'écria Mme de Rudesgens avec colère, quelle main infernale a donc déchiré le voile? Qui vous a appris ce secret?

— Vous, madame, vous. Depuis longtemps, je sais que je ne suis pas la fille de Joseph Miras et de Sophie Muller.

Avec l'acte qui m'assurait une certaine fortune se trouvait un écrit qui devait m'être remis le jour de mon mariage.

— Cet écrit, de qui est-il?

— De mon père.

— De votre père... de...

Mme de Rudesgens s'arrêta.

— Ce n'est pas possible...

Il m'a juré que jamais il ne m'avait nommée, que jamais mon nom n'avait été écrit?

— Aussi, n'y est-il pas.

— Il me l'a écrit de son lit de mort.

— De son lit de mort! répéta Léona; il est donc mort?

— Vous ne le saviez pas? lui dit Mme de Rudesgens avec le regret de s'être laissée aller à l'effroi que lui avait causé la terrible apparition de cette fille abandonnée.

Vous ne le connaissez donc pas?

— Eh bien! non, repartit Léona; il est inutile de nous arracher par surprise des secrets que nous devons nous dire sans détour.

L'écrit qui m'a été remis le jour de mon contrat de mariage est adressé à M. de Montaleu.

— Monsieur de Montaleu, fit Mme de Rudesgens, et il le connaît?...

— Pas encore, et il ne le connaîtra jamais, si vous voulez...

— Mais que dit-il, cet écrit?

— En voici la copie, répondit Léona.

Mme de Rudesgens la prit avec anxiété, et lut ce qui suit:

« Mon ami,

» Au moment de partir pour un long voyage, je confie cette lettre » à un notaire pour qu'elle soit remise le jour de son mariage à celle » qui te la remettra à toi-même. Il se peut qu'un jour, malgré mes » soins pour assurer sa fortune, elle tombe dans la misère et l'aban- » don; je compte sur toi pour lui venir en aide, et pour forcer, au » besoin, à la protéger, celle qui me l'a fait abandonner, et qui m'a » forcé de commettre une action indigne d'un honnête homme.

» Gertrude-Sophie n'est point, comme le porte son acte de nais- » sance, la fille de Joseph Miras et de Sophie Muller; elle est ma fille, » et elle est née d'une femme que tu connais, et dont tu as protégé » la fortune.

» A l'époque de la naissance de cette enfant, cette femme était sur » le point de se marier avec un de nos amis communs.

» Pour cacher sa faute à tous les yeux, et pour que jamais l'enfant » abandonnée ne pût rechercher à qui elle appartenait, elle trouva » deux misérables, qui, à prix d'or, la reconnurent pour leur fille.

» Joseph Miras, un valet de sa mère, se chargea de trouver une » complice. Il profita de la misère d'une pauvre femme, appelé Sophie » Muller, qui accepta le marché.

» Mais, comme je te l'ai déjà dit, un jour peut arriver où cette en- » fant sera abandonnée par sa mère supposée, comme elle l'a été par » sa véritable mère. S'il en était ainsi, je te la recommande.

» Prends soin d'elle, et au besoin, adresse-toi à celle dont l'immense » fortune peut aisément réparer les torts de son premier abandon.

» Je ne te la nomme pas, tu la reconnaîtras suffisamment en te rap- » pelant que c'est celle que nous désignions entre nous sous le nom » de *la Fée aux Diamants*.

» D'un autre côté, mon ami, comme il est possible que la fille qu'il » me faut abandonner ne fût pas digne de ton intérêt; comme il ne » faut pas qu'elle abuse d'un secret que je n'ose confier qu'à toi; » comme il se peut que si je lui disais ici le nom de sa mère et le » mien, elle s'en servît pour porter le désordre dans deux familles, » je laisse à ta prudence de juger si tu dois le lui révéler, de mesurer » ce que tu peux faire pour elle, et de la protéger ou de la laisser à » son abandon, selon qu'elle le méritera.

» Je signe cet écrit d'un nom et je le scelle d'un cachet que tu con- » nais tous deux aussi bien que mon écriture, et maintenant je puis » partir, car je compte sur toi. »

L'écrit était signé:

Matheus Ludwig.

Et le cachet posé près de ce nom portait un pistolet avec cette légende:

Lethum quam lutum.

Mme de Rudesgens resta un moment l'œil attaché sur cet écrit; puis elle regarda Léona, puis encore le papier.

— Oh! disait-elle dans sa pensée, elle n'avait aucune preuve que cet écrit inutile et que M. de Montaleu eût refusé de comprendre, car il la hait et la méprise, et moi, comme une folle, je me suis livrée tout entière.

Mme de Rudesgens froissa le papier avec colère.

— Ce n'est qu'une copie, lui dit froidement Léona, l'original est en mon pouvoir.

Mme de Rudesgens ne répondit pas, elle cherchait par quel moyen elle pourrait démentir tout ce qu'elle venait d'avouer à Léona.

Celle-ci parut la deviner, car elle reprit aussitôt:

— Ne vous repentez pas, madame; car si cette révélation ne vous fût venue par moi, elle vous fût venue par un autre.

— Par qui donc?

— Par le fils de Sophie Muller.

— Mais il y a quinze ans, lorsqu'il s'est présenté à M. de Montaleu pour se faire reconnaître par lui...

— M. de Montaleu l'a chassé, et vous qui, d'un seul mot, eussiez pu détruire l'erreur du vieux marquis, vous l'avez laissé faire.

— C'était un misérable qui annonçait tous les vices possibles...

— En vérité? dit Léona.

— Montaleu m'a raconté cela; ce jeune homme à peine âgé de quinze ans, l'a menacé de sa vengeance; il a parlé de châtiment, que sais-je?

— Et que pensez-vous qu'il soit devenu?

— Il pourrit probablement dans la misère et au fond de quelque prison; ce ne pouvait être qu'un misérable.

— Quel qu'il soit, dit Léona, cet homme est ici.

— Et il sait... la vérité?

— Il doit la savoir; car il a assisté hier au souper de Montéclain.

— Au souper de Montéclain.... Ainsi cet homme serait sans doute le malheureux qui sert le colonel?

— Ah! dit Léona en jetant un regard irrité sur Mme de Rudesgens, que vous êtes bien tous les mêmes! vous dont la naissance et la fortune ont fait la vie, vous ne pouvez concevoir qu'un être, quel qu'il soit, vaille quelque chose par lui-même: parce que vous l'avez rejeté insolemment dans la misère et l'ignominie, vous pensez qu'il vivra dans l'ignominie et la misère.

Tout ce qui est grand, tout ce qui est fort, tout ce qui est puissant par sa propre valeur, vous est étranger...

Mme de Rudesgens, l'enfant que vous avez voué à la honte et à l'abandon, porte aujourd'hui un nom plus célèbre dans le monde entier que ne le fut jamais celui de votre noble mari.

L'enfant renié par M. de Montaleu, et que vous cherchez à retrouver dans les ordures des antichambres, était assis à votre table, l'égal par sa jeune renommée de tous ceux qui s'y trouvaient: le fils de M. de Montaleu est le colonel Thomas Rien.

— Et il sait la vérité? fit madame de Rudesgens, qui n'avait fait nulle attention au mouvement oratoire de Léona.

— Il doit la savoir comme je la sais; et maintenant, madame, il est une dernière chose dont il faut que vous m'informiez... quel est le nom de l'homme qui vous a si bien aidée à cacher votre honte?

— Son nom? dit madame de Rudesgens en pâlissant.

— Le nom de celui qui a adressé à M. de Montaleu cette lettre qui peut vous perdre, si je le veux?

— Quoi! vous ne le soupçonnez pas?

— Peut-être.

— Mais, reprit madame de Rudesgens à voix basse, qui donc a pu apprendre à Montéclain cette horrible histoire, si ce n'est...

— Son père, n'est-ce pas? s'écria Léona avec transport.

Madame de Rudesgens ne répondit que par un signe muet.

— Oh! Montéclain! Montéclain! reprit Léona, dont tout le visage

s'illumina d'une joie terrible et menaçante, malheur à toi, maintenant!

— Que prétendez-vous donc faire?

— Ma mère, dit Léona, en la terrifiant de son regard de feu... il faut que Mme de Monrion soit deshonorée, et il faut que Montéclain périsse.

— Mais pourquoi?... mais comment?...

— L'œuvre est commencée, vous m'aiderez à l'achever, ou bien vous, ma mère, et Sylvie, ma sœur, vous périrez avec moi.

Ainsi Léona tenait dans ses mains la volonté de tous ceux qui l'entouraient.

Champmortain, Brias, Mme de Rudesgens, Sylvie, le féroce Hector, que leurs fautes ou leurs crimes faisaient ses esclaves;

Léda, dont la résistance et les remords s'étaient perdus dans la folie;

Le colonel, dont l'honneur et la volonté étaient enchaînés sur un lit de mort.

XLII. — ÉTAT DU COEUR.

Mme de Monrion venait de rentrer chez elle après sa dernière rencontre avec Montéclain.

Depuis deux jours, le cœur de Julie avait été en proie à des émotions si terribles et si diverses, qu'elle avait peine à se rendre compte de ce qu'elle éprouvait en ce moment.

Frappée au milieu du calme innocent de sa vie par l'injure grossière que lui avait faite Mme de Champmortain, elle en avait souffert à la fois dans sa fierté et dans la seule affection qu'il lui fût permis d'avouer, celle de M. de Montaleu, dont elle avait trouvé la protection si froide et si impuissante!

Comme nous l'avons dit, elle avait souffert aussi en ne voyant personne se lever pour venger son injure; cet abandon lui avait fait amèrement sentir sa solitude dans ce monde, et l'indifférence d'un homme sur qui elle avait compté, sans cependant le connaître, lui avait rendu cette solitude plus déserte et plus affreuse.

Puis était venu ce coup terrible que lui avait porté M. de Montaleu, et qui avait fait descendre le cœur de Julie de la haute et chaste confiance qu'elle avait en elle-même.

En effet, il lui avait appris deux cruelles vérités : c'est que la vertu la plus irréprochable n'est pas une sauvegarde contre la haine des méchants, et qu'elle n'est pas un droit à ces affections dévouées et exaltées qu'on ne trouve que dans la famille.

Le retour tardif de M. de Montaleu en présence du désespoir qu'elle avait fait éclater, n'avait pas consolé Julie.

Bientôt, la proposition d'Hector de Montaleu, si bien accueillie par son oncle, lui avait encore mieux prouvé que son existence et son bonheur étaient à la merci de la crédulité d'un vieillard et de l'audace criminelle d'un homme qui, elle en était certaine, voulait spéculer sur le scandale d'une calomnie.

Alors elle avait rencontré une première fois Montéclain, celui auquel elle avait tant de fois rêvé dans le silence de ses nuits, celui dont l'indifférence l'avait si profondément blessée dans le salon de Mme de Champmortain; elle l'avait rencontré tel qu'elle se l'était imaginé : respectueux, grave, généreux.

Ce qu'il lui avait dit à la ferme, dans un premier entretien, avait été pour Julie une singulière révélation de la puissance que cet homme exerçait sur elle. Il lui avait promis de la secourir, et elle était restée tranquille sur son honneur.

Il s'était incliné en rendant hommage à son innocence, elle était remontée en elle-même à la place d'où M. de Montaleu l'avait laissée descendre.

Elle le quitta heureuse et fière.

Mais bientôt, durant la nuit qui suivit cette première rencontre, de cruelles réflexions vinrent troubler la joie et la confiance de Julie.

Cet homme si puissant sur elle, cet homme qui, inconnu, remplissait sa pensée, qui, à peine connu, la gouvernait déjà, cet homme n'était-il pas renommé pour l'infernale adresse avec laquelle il avait trompé mille femmes? Ne disait-on pas qu'il se faisait un jeu de leur déshonneur, aussi bien que de leur désespoir?

M. de Montaleu ne l'avait-il pas dépeint comme un de ces cœurs implacables qui ne reculent devant aucun moyen pour obtenir la vengeance qu'ils se sont promise?

N'était-il pas de ceux qui, au besoin, frappent un père dans sa fille, un mari dans sa femme, un frère dans sa sœur?

Le cœur de Julie démentait ces craintes; mais sa raison les lui représentait sans cesse sous mille formes. Où donc était la vérité?

Voilà quelles pensées avaient tourmenté l'esprit de Julie, et voilà pourquoi Montéclain l'avait rencontrée dans la forêt encore tout inondée des larmes que lui avait fait verser le pénible combat livré entre ses sentiments et ses secrètes terreurs.

En ce qui la regardait personnellement, Julie ne s'était réservé qu'une seule protestation contre la calomnie dont on avait voulu la rendre victime : c'était de porter publiquement un dernier secours à l'enfant abandonné qu'elle avait si hardiment recueilli, et de montrer ainsi le mépris qu'elle faisait de l'accusation portée contre elle.

A l'aspect de Montéclain, toutes les craintes de cette âme en peine s'étaient effacées; l'hommage muet qu'il lui avait rendu, ce respect passionné qu'elle avait trouvé près de lui et près de ceux qui l'accompagnaient, avait encore une fois rappelé dans le cœur de Julie l'espoir, la confiance, la foi; mais à peine l'eut-elle quitté que ses craintes la reprirent.

Hélas! n'avait-elle pas déjà une fois été trompée par un autre, ou plutôt par elle-même? N'avait-elle pas aimé Amab pour un amour qu'il n'éprouvait pas?

Ce fut alors qu'elle commença à écrire la lettre suivante :

« Mon frère,

» Je t'écris à Florence, où tu étais il y a quelques jours; cette lettre te trouvera-t-elle? je l'espère ; mais en quelque endroit de l'Italie qu'elle t'arrive, pars aussitôt, reviens à Paris, j'y serai.

» Charles, j'ai besoin de toi.

» Je t'ai raconté, il y a longtemps, comment j'ai sauvé une pauvre femme du désespoir qui la poussait au suicide et du châtiment qui la menaçait. Cette action pour laquelle tu me disais de si bonnes paroles, que tu vantais comme un acte de sublime charité, on en a fait contre moi le prétexte d'une accusation infâme.

» Mais ce n'est pas là qu'est mon véritable malheur : la calomnie a été vite reconnue; ce qui m'épouvante, ce qui me fait implorer ton retour, c'est moi-même.

» Charles, je me souviens que lorsque je me laissais aller comme une folle à l'espérance d'être aimée, je me souviens que lorsque mon imagination parait des plus nobles qualités celui qui ne m'avait jamais regardée que pour me trouver belle, je me souviens que ta froide raison portait sur lui un jugement qui n'était que juste, mais que mon cœur prévenu ne voulait pas accepter.

» J'accusais alors ton insouciance et ta légèreté, lorsque cependant je n'étais trompée que par moi-même.

» Eh bien! Charles, mon frère, aujourd'hui encore, j'ai peur d'être la dupe des mêmes illusions.

» Il y a ici un homme qui s'est fait mon défenseur. A le voir, à l'entendre, il me semble que jamais respect ne fut égal au sien, jamais hommage plus sincère, et cependant, cet homme passe pour un de ceux à qui le mensonge est facile.

» Il ne m'a point dit qu'il m'aime, mais il me le dira, j'en suis sûre, et je ne veux pas l'entendre : il lui serait trop aisé de m'abuser.

» J'aimerais tant à le croire!

» Pardonne-moi, Charles, je n'ai qu'une sauvegarde contre lui, c'est de le fuir; je quitterai ce pays où il est, avant qu'une nouvelle entrevue lui ait appris l'empire qu'il exerce sur moi.

» Si je le rencontrais encore, lui, si renommé par son courage, ses terribles aventures, ses éclatantes séductions, son impitoyable parole, son fier dédain, sa suprême confiance en lui-même, si je le rencontrais encore comme je l'ai déjà vu deux fois, généreux, simple, bon, et timide devant moi comme un jeune homme qui s'épouvante de son premier amour, il devinerait trop aisément la joie que j'éprouve à le voir ainsi.

» Et si ce trouble qui me flatte, si cette modestie qui m'enchante n'étaient qu'un rôle admirablement joué, si je disais à cet homme tout mon cœur pendant qu'il me cacherait si perfidement le sien, que deviendrais-je, Charles?

» Oh! n'aie pas peur, cependant, je ne fuis pas devant la crainte d'une faute!

» Si puissantes que soient sur moi la présence et la parole de cet homme, elles ne prévaudront jamais contre ce que notre sainte mère m'a légué d'amour pour la vertu.

» Je ne suis pas comme une autre que j'ai vue souffrir à mes côtés, je ne redoute pas qu'il m'entraîne à oublier tous mes devoirs.

» Il ne me perdra pas devant le monde, mais il peut me tuer en moi-
» même.

» Tu ne me comprends pas, Charles, car je suis folle, je le sens.

» Il ne m'a pas dit qu'il m'aimait, eh bien ! je ne veux pas qu'il
» puisse me le dire jamais. Je ne veux pas courir le danger de l'en-
» tendre, de le croire, et d'être trompée.

» Quand je serai loin de lui, s'il m'oublie, s'il me dédaigne, je
» n'aurai pas le droit de lui en vouloir, et, déshéritée de tout amour,
» je pourrai me dire dans le fond de mon âme : Si je fusse restée, il
» m'eût aimée.

» Vois à quel point je l'aime moi-même, mon frère, puisque je pré-
» fère, dans mon avenir, ma foi dans cette supposition, à la crainte que
» j'éprouve de me tromper.

» Je vais donc partir, j'arriverai seule à Paris.

» Je m'y cacherai.

» Puis tu viendras, et alors je te dirai mieux mon âme.

» Je suis seule ici ; il n'y a personne autour de moi à qui je puisse
» demander appui et conseil, excepté lui, à qui je me suis confiée
» comme je l'eusse fait à un vieil ami de mon enfance, car je l'ai mis
» sans réserve dans la confidence de mes douleurs, dans l'espoir de
» ma justification.

» Quand il m'a offert son dévouement, je l'ai accepté comme j'eusse
» accepté le tien, et je lui ai tendu la main, comme je l'eusse fait à ce
» pauvre Villon : quand il m'a promis de me venger de mes ennemis,
» je me suis sentie tranquille comme si un roi fût venu à mon aide.

» Quand il m'a dit : « Madame, je vous honore et vous respecte, »
» je me suis sentie réhabilitée comme si mon père m'eût bénie.

» Il a pris tous les sentiments de mon âme... mon amitié, ma con-
» fiance, mon admiration.

» Oh ! vois-tu, mon frère, c'est là un pouvoir terrible qui m'épou-
» vante.

» Oh ! si cet homme me trompait, s'il commençait par moi la ven-
» geance qu'il poursuit contre M. de Montaleu !... Je n'ose ni ne veux
» y penser.

» Je souffrirais trop de l'accuser, et j'ai peur de le croire sincère.

» Ce soir je quitterai ce pays. Je ne veux pas le revoir... Il me de-
» vinerait, et s'il me demandait si je l'aime, je ne lui mentirais pas.

» Viens donc, viens, toi, dont la raison est plus calme, tu me diras
» si je puis l'aimer, si je puis...

» Oh ! mon frère, si ce n'était qu'une vaine terreur, si ce n'était
» que le ressentiment de ce que j'ai déjà souffert, si mes craintes étaient
» un outrage pour lui... S'il pouvait m'aimer sincèrement... oh ! mon
» frère, que je serais heureuse ! que je serais fière...

» Et comment l'aimerais-je assez pour le payer de mon bonheur...

» Mais non... Il faut partir, il faut... »

Julie en était là de cette lettre, lorsque la porte de son appartement s'ouvrit tout à coup.

XLIII. — NOUVEAU MALHEUR.

Lorsque Julie fut si soudainement interrompue, elle vit entrer chez elle MM. de Rudesgens, Champmortain et Brias.

— Pardon, madame, lui dit M. de Rudesgens, de son ton le plus galant, nous avons fait demander, en entrant ici, M. de Montaleu ; mais on nous a répondu qu'il était enfermé avec quelqu'un qui, sans doute, lui a déjà appris le but de cette solennelle démarche.

Il nous a devances près de M. de Montaleu, nous avons voulu le devancer près de vous. Notre part est la meilleure, madame.

— De quoi s'agit-il donc, messieurs ? dit Julie, qui ne pouvait douter du motif de cette visite.

— Comme ce que nous venons faire ici, reprit M. de Rudesgens, vous intéresse autant que notre vieil ami, comme on ne saurait trop tôt rendre la joie et le calme à un cœur qui souffre, nous sommes venus vers vous, madame, pour vous offrir le témoignage de notre estime et de notre considération.

— Madame, ajouta Champmortain, vous qui avez le droit d'être si sévère, vous ne serez qu'indulgente, j'en suis sûr, et vous pardonnerez à Mme de Champmortain...

— Oh ! dites-lui, repartit vivement Julie, que je ne lui demande que de me permettre de l'aimer comme une sœur.

— Merci, madame, lui dit le vieux Rudesgens, voilà de la bonne bonté ! merci...

Mais il faut que vous sachiez tout : il y a quelqu'un qui n'est pas ici et qui a fait mieux que nous tous ; c'est un homme dont on vous a dit beaucoup de mal, un homme qui a eu le tort d'aimer beaucoup et d'être beaucoup aimé, ce qui lui a fait la réputation d'un mauvais sujet. Mais cet homme a le cœur aussi noble que le nom ; il eût pu être votre ennemi, il s'est fait votre défenseur.

Pour vous laisser souffrir, il lui suffisait de se taire ; mais Montéclain ne s'attaque ni aux faibles ni aux femmes ; il avait en main la preuve de votre innocence, la lettre de la fermière... c'est lui qui l'a montrée à ces messieurs, c'est lui que vous devez remercier en nous.

Julie écoutait M. de Rudesgens, toute tremblante à la fois de joie et de crainte.

Ainsi Montéclain lui tenait la parole qu'il lui avait donnée, et elle était heureuse ; mais en même temps il prenait sur le cœur de Julie des droits trop puissants à sa reconnaissance, et ces droits l'épouvantaient.

Une autre pensée vint aussi se mêler à ce sentiment. Elle se souvint de la rencontre qu'elle avait faite le matin, des paroles mystérieuses de Montéclain, et elle reprit d'une voix profondément émue :

— Je vous remercie, messieurs, de votre démarche et de l'empressement que vous avez mis à la faire ; mais permettez-moi de vous demander quel est celui d'entre vous à qui M. de Montéclain avait confié la preuve de mon innocence.

— C'est le colonel Thomas Rien, répondit Champmortain.

— Lui ! s'écria Julie en tressaillant ; c'est donc pour cela qu'on l'a assassiné ?

— Assassiné ! répétèrent les trois hommes en se regardant entre eux avec terreur.

— Mais ce n'est donc pas lui qui est avec M. de Montéclain ? dit M. de Rudesgens.

— Assassiné ! reprit M. de Champmortain.

— Mais par qui ?...

— Par qui ? s'écria Brias avec colère ; par celui qui, en supprimant la preuve de l'innocence de Mme de Monrion, faisait disparaître en même temps la preuve de son infamie.

Au moment où Brias prononçait ces paroles, la porte de l'appartement de Julie s'ouvrit de nouveau avec violence, et M. de Montaleu, suivi d'Hector, entra rapidement.

M. de Montaleu était pâle, ses traits étaient bouleversés, il paraissait à la fois trembler de colère et d'horreur.

Quant à Hector, une résolution sauvage et immobile animait ses traits.

C'était celle d'un homme engagé dans une voie fatale, et qui, l'œil fixe et tendu devant lui, marche à son but sans oser regarder le chemin qu'il fait et les précipices fangeux qu'il traverse.

L'aspect de l'oncle et du neveu était si étrange, que Brias, M. de Rudesgens et Champmortain restèrent interdits.

Julie frissonna ; elle comprit qu'un nouveau malheur lui venait avec la présence d'Hector.

Poussée encore une fois par le sentiment qui la dominait, elle jeta autour d'elle un regard désespéré comme pour chercher quelqu'un qui pût la protéger. Elle se rapprocha instinctivement de ceux qui venaient témoigner de son innocence, et elle attendit les paroles de M. de Montaleu, qui s'était arrêté comme suffoqué par l'émotion qu'il éprouvait.

— Eh bien ! fit M. de Rudesgens plus étonné que personne de cette entrée impétueuse, qu'y a-t-il ? que se passe-t-il ?

— Ce qu'il y a, dit Hector en s'avançant avec ce courage furieux du crime poussé aux abois. Il y a...

— Silence, reprit M. de Montaleu avec autorité, silence, Hector, vous ne devez votre justification qu'à moi seul ; si les autres vous en demandent une, c'est à moi de juger si vous devez la leur donner.

Champmortain, Brias et M. de Rudesgens se regardèrent encore comme pour se demander ce que signifiaient l'emportement de M. de Montaleu et la justification d'Hector.

Julie resta immobile sans savoir comment le malheur pouvait lui venir, sans deviner un seul des perfides calculs de Léona.

Elle comprit seulement qu'un coup terrible la menaçait ; elle attacha un regard ardent sur Hector ; mais il ne baissa pas les yeux, il ne se troubla pas cette fois : son front comme son cœur s'étaient bronzés aux leçons de Léona.

— Dites-moi, messieurs, fit tout à coup M. de Montaleu en souriant amèrement, dites-moi ce que vous étiez venus faire dans cette maison. Parlez, je vous prie.

— Nous étions venus, répondit M. de Rudesgens d'un ton sec, nous étions venus porter à Mme de Monrion le témoignage de nos regrets, de notre estime et de notre respect.

— Et en vertu de quoi, messieurs, avez-vous fait cette solennelle ovation à Mme de Monrion?

— En vertu d'une lettre que j'ai vue de mes propres yeux, dit Brias avec fermeté; que Champmortain a vue comme moi, et qui a été remise devant nous au colonel Thomas Rien.

— Vraiment, repartit M. de Montaleu, avec le même ton plein de sarcasme, et par qui était écrite cette lettre?

— Par celle à qui appartient l'enfant recueilli à Saint-Faron, par la malheureuse femme du fermier Bricord.

— En vérité? reprit encore M. de Montaleu, et connaissez-vous l'écriture de cette malheureuse?

Brias et Champmortain se regardèrent, et Brias fut obligé de répondre :

— Il est vrai que nous ne connaissons pas cette écriture, mais Montéclain nous a affirmé...

— Ah! dit M. de Montaleu avec dédain, Montéclain vous a affirmé... et sur l'affirmation de M. de Montéclain, de cet homme qui s'est fait toute sa vie un jeu de l'honneur des femmes, de cet homme qui n'a jamais mis de frein à ses passions, de cet homme dont j'ai dénoncé la vie à tous ses concitoyens, de cet homme qui m'a menacé devant vous de se venger de la justice que j'avais faite de lui; sur l'affirmation de cet homme vous avez cru à la véracité de cette lettre!

— Quoi! s'écria Brias, devez-vous supposer que c'est une invention?

— Je l'affirme et je le jure, dit Hector de Montaleu, d'une voix ferme et claire.

Cet homme n'avait plus ni trouble ni hésitation; il avait été pour ainsi dire passé et trempé au feu de l'enfer!

— Ainsi, fit M. de Rudesgens, cette lettre serait fausse?

— Mais quel intérêt Montéclain avait-il à perdre cette misérable femme? dit Champmortain.

— Ce n'est pas elle qu'il fallait perdre, reprit M. de Montaleu, c'était le vicomte de Montaleu, c'était mon neveu, c'était l'héritier de mon nom, c'était lui qu'il fallait déshonorer à défaut de moi, c'était lui que Montéclain voulait frapper, dans son impuissance à m'atteindre.

— Mais à qui appartiendrait donc cet enfant? dit M. de Rudesgens.

— Demandez, repartit M. de Montaleu en jetant un regard plein d'indignation et de mépris du côté de Julie, demandez à celle qui l'a caché dans le hameau de Saint-Faron, à celle qui seule a été le voir, à celle que nous y avons rencontrée, à celle qui y retournait encore ce matin.

Et les yeux se tournèrent vers Julie.

Elle était immobile, muette; elle regardait et elle écoutait comme si tout ce qui se disait devant elle n'eût pas été sa condamnation. Il n'y avait pas de désespoir dans ce silence, il n'y avait qu'un étonnement inouï.

A ce moment, Julie se demandait certainement si elle n'était pas en proie à un rêve abominable, ou si elle n'avait pas perdu tout d'un coup la mémoire et la raison.

— Mais, reprit M. de Rudesgens, avec le ton d'un homme qui recule devant une conviction qui le domine et qui le blesse : mais quel serait donc le père de cet enfant?

Allez le demander, repartit M. de Montaleu d'une voix stridente, à celui qui allait le visiter en secret, à celui que nous y avons rencontré, à celui qui, dans le moment où je vous parle, le cache dans son château. Allez le demander au défenseur généreux de Mme de Monrion, allez le demander à Montéclain.

XLIV. — TERRIBLES PAROLES.

Ainsi se développait le système que Léona avait enseigné à Hector et que celui-ci, tout inspiré des leçons perfides de cette femme, avait à son tour persuadé à M. de Montaleu.

Déjà l'incertitude avait pénétré dans l'esprit de Champmortain, de M. de Rudesgens et de Brias; Julie ne sortait pas de son silence et de son immobilité, son regard demeurait invinciblement attaché sur Hector.

Brias se tourna vers elle :

— Madame! lui dit-il... vous avez entendu?...

Julie ne lui répondit pas...

— Madame, reprit Champmortain, tout cela n'est pas vrai, n'est-ce pas?

— Laissez... laissez continuer M. de Montaleu, répondit-elle d'une voix brève et sifflante.

— Je pense en avoir assez dit, reprit celui-ci... pour que vous compreniez...

— Non, dit Julie avec un sourire effrayant, vous ne m'avez pas encore expliqué pourquoi Léda a disparu...

— Ceux qui l'ont si souvent fait demander à la ferme pourraient nous expliquer cela mieux que ceux qui ne se sont pas occupés d'elle, repartit M. de Montaleu.

— Ah! fit Julie, bien; et comment expliquerez-vous l'assassinat du colonel Thomas Rien?

— Celui qui lui avait remis une lettre supposée devait vouloir la lui arracher à tout prix.

— Et il l'aurait fait par un assassinat? s'écria Brias.

— C'est lui, dit Hector, ou c'est moi... choisissez...

Pour la première fois, Julie détourna ses yeux d'Hector pour regarder l'un après l'autre M. de Rudesgens, Brias et Champmortain; mais tous trois hésitèrent devant cette audace incroyable.

Peut-être leur conviction était-elle encore incertaine; mais combien peu d'hommes eussent osé prendre la responsabilité du terrible choix qui leur était offert, surtout dans une affaire où ils n'avaient ni les uns ni les autres un intérêt direct!

Julie leur laissa le temps de répondre.

Puis, lorsqu'elle les vit se renfermer dans leur silence, elle se leva, alla droit à M. de Montaleu, et lui dit d'une voix solennelle :

— Adieu, monsieur; la malédiction du ciel est sur votre maison.

— Et vous, messieurs, ajouta-t-elle en se tournant vers les autres, n'accusez que vous-mêmes des malheurs inévitables qui vous frapperont, vous et les vôtres.

— Adieu.

— Des menaces! s'écria M. de Montaleu avec colère.

Julie s'arrêta; la force surhumaine qui l'avait soutenue jusque-là parut prête à fléchir; elle crut un moment pouvoir entrer dans la discussion des mille circonstances fatales qu'on venait d'accumuler contre elle; mais elle comprit qu'elle y perdrait l'énergie désespérée qui l'avait empêchée de se tordre en cris, en larmes, en sanglots; elle ne voulut pas donner encore une fois à M. de Montaleu le spectacle de cette douleur qui l'avait déjà justifiée, et elle allait sortir de l'appartement, lorsqu'un domestique annonça M. le marquis de Montéclain.

— Montéclain! répétèrent ensemble tous ceux qui étaient présents.

— Lui! s'écria Julie en l'apercevant.

C'est bien, mon Dieu, c'est bien, ajouta-t-elle en reculant jusqu'au fond de sa chambre. Pendant ce temps Montéclain s'avançait pâle, l'œil étincelant, mais calme et maître de lui.

Julie tomba sur un siége et reprit son immobilité.

On eût dit que, spectatrice insensible de ces terribles scènes, elle reprenait tranquillement sa place pour les voir se développer devant elle.

A ce moment une seule et fatale pensée occupait cet esprit désolé. Quelque chose de cruel s'était glissé dans cette âme si naïve et si pure, un sentiment inconnu avait fait tressaillir ce cœur; la méchanceté humaine avait inspiré à cet être tout formé par le ciel de bonté et de candeur de se dire en elle-même :

« Moi aussi, je serai implacable; moi aussi, je me vengerai. »

Ainsi la calomnie qui perd les faibles en les écrasant sous la honte qu'elle leur jette, perd aussi quelquefois les forts et les justes en leur inspirant la colère et la vengeance.

Cependant M. de Montaleu s'était écrié à l'aspect de Montéclain :

— Vous ici, chez moi, monsieur! qu'y venez-vous faire?

— Il y a dans ma maison, répondit Montéclain d'une voix parfaitement calme et sereine, il y a chez moi un homme qui touche à ses derniers moments, et qui a besoin de vous parler, M. de Montaleu. Cet homme m'a chargé de venir vous demander cet entretien.

Voilà pourquoi je suis ici.

— Quel est cet homme? dit M. de Montaleu.

— C'est le fils de Sophie Muller, répondit Montéclain.

— Le fils de Sophie Muller! répéta le vieillard, je ne veux pas le voir.

— C'est bien, reprit Montéclain, j'ai accompli la mission dont je m'étais chargé.

Vous entendez tous, messieurs, que M. de Montaleu refuse l'entretien que lui demande à l'heure de mourir l'homme qui m'envoie ici...

— Il suffit, monsieur, repartit le marquis en faisant un geste qui ordonnait à Montéclain de se retirer.

— Pardon, monsieur, dit froidement Montéclain, mais dans cette chambre je suis chez Mme de Monrion plutôt que chez vous, et j'attendrai ses ordres pour la quitter.

— Vous vous trompez, monsieur, lui dit Julie, je ne suis pas chez moi.

— Ah! fit Montéclain en souriant dédaigneusement, le crime est donc accompli...

— Monsieur, dit M. de Montaleu qui frémissait de colère, vous oubliez que vous êtes chez moi!

— Non, monsieur le marquis, répondit Montéclain en s'inclinant, c'est pour cela que je vous demande la permission d'adresser une seule question à M. de Brias et à M. de Champmortain.

— Hâtez-vous donc, dit M. de Montaleu, et ne me donnez pas le temps de me souvenir que vous avez insolemment chassé mon neveu de chez vous.

Montéclain s'inclina de nouveau, et, se tournant ensuite vers Brias et Champmortain, il leur dit :

— M'avez-vous tenu la parole que vous m'avez donnée hier, messieurs?

— Nous sommes venus pour cela, repartit Brias d'un ton triste et embarassé; mais M. le marquis de Montaleu vient de nous révéler de si singulières circonstances...

— Vraiment! dit Montéclain en regardant Brias d'un air à la fois railleur et terrible; et ces circonstances, elles vous ont fait hésiter, elles vous ont laissé un doute dans l'esprit?...

— Mais... fit Brias.

— Dites-les à M. de Montéclain, s'écria vivement Julie, en sortant enfin de cette résignation résolue où elle s'enfermait.

— C'est inutile, madame, reprit Montéclain, je les sais toutes. Je sors de chez Mme de Rudesgens, où Mme Léona Amab les avait racontées comme M. Hector de Montaleu les a racontées ici.

— Et vous avez osé entrer dans ma maison, dit M. de Montaleu.

— Oui, répondit Montéclain, parce que je savais que vous étiez tous ici, et que j'ai à tous une promesse à vous faire.

A vous d'abord, Brias, dit-il avec un accent qui fit tressaillir tous ceux qui l'écoutaient, à vous que j'ai voulu sauver, je vous promets la ruine.

A vous, monsieur de Rudesgens, le ridicule et le désespoir aussi.

A vous, Champmortain, le déshonneur et la mort peut-être.

A vous, monsieur de Montaleu, la honte de votre passé, le remords de votre égoïsme.

Et à vous, vicomte Hector de Montaleu, je vous promets le bagne ou l'échafaud.

A cette terrible allocution, toutes les bouches s'ouvrirent pour la menace, toutes les mains semblèrent se lever pour écraser l'imprudent qui venait braver tous ces hommes.....

Mais Montéclain resta calme, fier, superbe; et soit que son regard intimidât les plus résolus, soit que la position fausse où chacun de ces hommes se trouvait les avertit que Montéclain pouvait tenir ces menaçantes promesses, tous s'arrêtèrent pendant qu'il s'avançait vers Mme de Monrion et qu'il lui disait :

— Et à vous, madame, je vous promets la pitié, le respect et l'admiration du monde.

— J'ai besoin de plus que cela, lui dit Julie en se levant et en lui tendant la main.

— Ah! lui dit Montéclain doucement, vous n'avez pas besoin de vengeance, vous.

— Non, monsieur, lui répondit-elle en rougissant, mais j'ai besoin d'un asile.

— Venez donc, madame, repartit Montéclain, et celui que je vous ouvrirai, si modeste qu'il soit, sera plus sacré que ce château où l'on vous a deux fois laissé insulter.

Aussitôt il prit la main de Julie et passa avec elle entre tous ces hommes qu'il venait d'insulter.

Chacun lui dit en passant le mot provocateur qu'exigeait l'outrage qu'il avait reçu : mais Montéclain dédaigna de répondre jusqu'au moment où, arrivé près du seuil, il se retourna et leur dit :

— Messieurs, cette journée vous appartient encore. Réfléchissez..... J'attendrai vos excuses jusqu'à ce soir... mais demain...

— Demain, dit Hector avec fureur, vous aurez à me rendre compte de vos outrages.

— Demain, repartit Montéclain, je laisserai faire la justice; demain, il sera trop tard pour vous tous. Adieu.

XLV. — LE CHATEAU DE MONTÉCLAIN.

Le colonel Thomas était couché dans une vaste chambre du château de Montéclain, Bricord était assis au chevet de son lit, au pied duquel se tenait Aly-Muley.

Le fermier et le soldat se regardaient tous deux, comme s'ils se fussent communiqué, de cette façon, des pensées qu'ils ne pouvaient se dire tout haut. Montéclain, soucieux, agité, se promenait dans cette chambre.

Une croisée, voilée d'épais rideaux verts, éclairait à peine cette immense pièce, toute tendue d'étoffes sombres, et un silence profond régnait entre ces quatre hommes.

Tout à coup Bricord et Aly-Muley se levèrent par un mouvement simultané, comme si dans le muet langage de leurs regards, ils eussent délibéré et arrêté un projet commun.

Ils firent quelques pas pour sortir; Montéclain les arrêta.

— Où allez-vous? leur dit-il.

— Où je devrais être allé depuis longtemps, répondit Bricord, chez M. le vicomte de Montaleu.

— Et qu'iras-tu faire?

— Ce que j'irai faire, maintenant que vous m'avez avoué la vérité, vous ne le savez pas?... j'irai lui demander raison...

— De quoi? dit froidement Montéclain...

— De quoi? s'écria Bricord, est-ce que vous voulez vous moquer de moi, monsieur le marquis, de me faire une pareille question?... Ce misérable n'a-t-il pas séduit ma femme! ma femme, entendez-vous!

— Tu oublies que, dans le système que Léona a inventé, cette séduction est un mensonge inventé par moi et Mme de Monrion; tu oublies qu'il s'est donné de cette façon le droit de refuser.

— Ah! qu'il ne me refuse pas, reprit Bricord, ou, sur mon âme, je le tuerai comme un chien...

— Des menaces, fit Montéclain, pour qu'on puisse dire que c'est moi qui t'ai poussé à les faire... Des violences que, dans la position qu'il s'est faite, il a le droit de repousser par tous les moyens de défense... car, lorsque tu iras l'accuser d'être l'amant de ta femme, il te répondra que ce n'est pas vrai...

— Mais je lui dirai...

— Que moi et le colonel nous t'avons affirmé l'existence de cette lettre, où ta femme fait l'aveu de sa faute; mais cette lettre ils la déclarent supposée... cette lettre, d'ailleurs, ne le nomme pas.

Bricord se frappa la tête avec désespoir, et se laissa retomber sur son siége.

— M. de Montéclain a raison, reprit le colonel, il n'est pas encore temps.

— Ah çà, s'écria Aly-Muley, il sera donc dit que les gueux, les voleurs, les canailles de toute espèce, auront le droit de marcher la tête haute, de faire toutes les infamies du monde, et que les honnêtes gens devront rester là tranquilles, la tête basse...sans souffler mot... Non, sapredieu, non!

Je comprends que vous disiez à Bricord qu'il n'est pas encore temps, mais, de par tous les diables, personne au monde ne m'empêchera d'aller chez ce grand marquis, chez cette vieille cravate blanche, qui sait que son fils est ici avec une balle dans la poitrine, et qui le laisse là en disant : « Va, meurs, souffre, je ne m'en soucie guère..... »

Oh! non, non! j'irai lui dire son fait! Une momie à qui le bon Dieu a fait cadeau d'un fils qui rendrait fier le roi de France et des Français, et qui le renie, et qui.....

Ah! je vais lui en tailler une bavette!

— Reste, fit le colonel, reste. Ce n'est plus ainsi que je veux me venger.

Montéclain, vous me tiendrez votre parole; vous réparerez le mal qu'a fait votre père.

— Oui, dit Montéclain, et je vous remercie de ne pas l'avoir maudit.

— A l'heure où je suis, repartit Thomas, on ne maudit plus; on a trop besoin du pardon de Dieu pour ne pas songer à pardonner aux autres.

— Est-ce que vous souffrez davantage? s'écria Aly-Muley en se précipitant vers le lit.

— J'ai contrevenu aux ordonnances du docteur, dit Montéclain, en vous racontant tout ce qui s'était passé chez monsieur de Montaleu mais, à mon sens, il valait mieux vous porter ce coup que de vous laisser dans l'affreuse incertitude où vous étiez.

— Mais que prétendez-vous donc faire? reprit Aly-Muley.

— Le procureur du roi sera ici ce soir à neuf heures; si ceux à qui je vais écrire ne me répondent pas comme je le veux, sa mision sera terrible; s'ils obéissent encore à la voix de l'honneur, elle se bornera à punir ceux pour lesquels la justice humaine n'a pas de pardon.

Et maintenant, veillez près du colonel. Il est temps de prendre un parti.

Montéclain quitta la chambre après avoir serré la main au colonel, qui lui sourit avec confiance.

Il rentra chez lui, et, quelques instants après, deux domestiques partirent à cheval pour aller porter diverses lettres qu'il venait de leur remettre.

Lui-même il prit la direction de la ferme de Bricord.

Durant la scène qui s'était passée chez M. de Montaleu, Julie avait été soutenue par ce sentiment énergique que le malheur inspire aux innocents, et qui leur fait contempler avec un courage désespéré tout ce que la méchanceté humaine a de plus affreux.

Dans de pareils moments, l'âme arrive à un degré d'exaltation qui lui fait éprouver une sorte de joie insensée à voir s'accumuler toutes les accusations, tous les mensonges...

C'est comme une soif insatiable de douleurs qui en appelle sans cesse de plus cruelles; le cœur rempli de désespoir semble crier : « Encore ! encore ! » et il arrive un instant où l'innocent, frappé de tous côtés, vient volontiers en aide aux agresseurs et leur montre l'endroit qu'ils ont épargné.

Mais quand ce violent éréthisme est passé, quand cet ardent besoin de mesurer dans toute leur horreur la bassesse et l'infamie des autres est apaisé, alors un abattement profond, un désespoir absolu succèdent à cette énergie d'un moment.

Telle était la situation de Julie au moment où Montéclain l'avait conduit à la ferme en quittant le château de M. de Montaleu.

— Veuillez m'attendre là, lui avait-il dit, et bientôt je vous aurai donné, je l'espère, un asile digne de vous.

Julie n'avait pas répondu; tout ce qu'elle avait de force pour ne point succomber en présence de ses ennemis, l'avait abandonnée quand elle s'était trouvée seule avec celui qui la protégeait.

Un reste de dignité l'avait empêchée de laisser éclater en sa présence ses larmes et ses cris. Elle ne voulait pas montrer à Montéclain toute la faiblesse de son âme.

Une secrète pudeur avertit les femmes qu'il est trop dangereux de dire à celui qu'elles aiment les douleurs auxquelles même ils sont étrangers.

Presque jamais l'amant d'une femme n'est son confident.

Mais dès que Montéclain se fut éloigné, dès que Julie resta seule avec sa douleur, elle put compter avec elle-même.

C'était là un de ces terribles moments de la vie où les cœurs les plus nobles, les esprits les plus droits subissent de terribles atteintes. Le doute leur apparaît, et quelquefois ils crient comme le vaincu de Pharsale :

« La vertu n'est qu'un mot ! »

D'autres fois, et ce danger est le plus grand de tous : avec le doute, la lassitude et le dégoût pénètrent dans ces âmes désolées.

Après s'être dit : « A quoi bon la vertu ? » elles se disent : « A quoi bon la vie ? »

Bientôt Julie, épuisée de larmes, épuisée d'espérance, voulut s'arracher à la pensée de mourir qui s'était emparée d'elle.

L'infortunée rassembla tout ce que lui restait de forces pour donner les ordres nécessaires à son départ. Elle venait d'envoyer chez M. de Montaleu, et avait fait demander sa voiture et ses chevaux pour partir à l'instant même; elle voulait fuir à la fois ses ennemis et son protecteur, et celui-ci l'épouvantait peut-être plus que tous les autres.

Mais ce n'était pas là un projet raisonné et formé dans un but déterminé.

Elle fuyait instinctivement, comme l'enfant qui a pénétré dans une caverne, et qui, surpris par des murmures qui l'épouvantent, s'échappe précipitamment et ne s'arrête que lorsqu'il est assez éloigné de cet antre effrayant pour oser en regarder l'entrée et réfléchir à ce qui a pu lui faire peur.

De même, Julie voulait se mettre à distance de tous ceux qui lui avaient fait du mal, quitte à s'arrêter ensuite, pour réfléchir et prendre un parti.

La pensée de fuir la pressait et dominait toutes les autres; elle se sentait incapable de s'occuper d'elle-même tant qu'elle serait dans le pays où elle avait tant souffert.

Elle attendait dans une impatience folle, lorsqu'elle vit entrer dans sa chambre la nourrice de Saint-Faron et l'enfant qui avait été pour elle l'occasion de tant de douleurs.

Julie, à l'aspect de cette femme et de cet enfant, fut saisie d'un terrible effroi.

— Que venez-vous faire ici, malheureuse ? dit-elle à la nourrice.

— Je viens, lui répondit la pauvre femme, vous présenter, pour que vous le bénissiez, l'enfant dont vous avez eu pitié.

— Pour que je le bénisse, murmura Julie, moi ! moi !...

Elle regarda un moment l'enfant.

Arrachée soudainement par son aspect au désordre de ses terreurs, ramenée à la pensée du devoir qu'elle s'était imposé et qu'elle allait oublier, raffermie tout à coup dans la cause qu'elle était prête à déserter, elle prit l'enfant dans ses bras, et s'écria :

— Eh bien ! non, je ne l'abandonnerai pas.

A ce moment, elle était grande, elle était fière, elle était sublime.

— Qui donc vous a envoyée ici ? dit-elle à la nourrice.

— Moi, madame, fit Montéclain en entrant.

Julie poussa un cri et serra l'enfant sur son cœur, comme s'il eût dû être un bouclier contre le trouble que lui apportait la présence de Montéclain; elle s'abritait derrière sa noble action pour résister à l'empire de celui qui en avait été le complice.

— Vous, monsieur, s'écria-t-elle, vous m'avez envoyé cet enfant, et pourquoi ?

— Je vais vous le dire, madame, répondit Montéclain en s'inclinant devant elle.

XLVI. — LE CHATEAU DE MONTÉCLAIN.

(Suite.)

Était-ce une prévention, était-ce un charme particulier attaché à Montéclain ? ou plutôt n'était-ce pas ce sens exquis du cœur qui l'avertit de la sincérité des sentiments ?

Quoi que ce fût, dès que Montéclain était devant elle, Julie se sentait comme entourée de respect, de bienveillance, de justice.

Elle s'assit tenant l'enfant sur ses genoux, pareille en ce moment, par sa beauté, par sa candeur, à la Vierge sainte à laquelle Aly-Mu'ey l'avait comparée.

Montéclain eut quelque peine à ne pas lui dire qu'il l'aimait et à ne pas l'adorer; mais il n'était pas temps pour lui : il fit taire la vive émotion qui le troublait, et il reprit, les yeux baissés, tant il craignait de la voir si charmante et si belle :

— Je vous ai envoyé cet enfant, parce que sa vue seule pouvait vous rappeler tout ce que vous avez fait, et vous avertir de tout ce qui vous reste à faire. En effet, le cri de cet innocente créature a été plus éloquent sur votre cœur que ne l'eussent été mes raisonnements, mes protestations et mes prières.

Me trompai-je, madame, en disant que je vous ai laissée perdue dans votre désespoir, doutant de tout en ce monde, et que je vous retrouve forte, résignée et résolue à combattre pour votre cause ?

Julie rougit; cet homme, qui pénétrait si bien le secret de ses sentiments, l'étonnait et lui faisait peur.

— Oui, monsieur, c'est vrai, lui dit-elle, je suis plus forte depuis que j'ai revu cet enfant, car je l'avais oublié, et vous m'avez rappelé que j'avais encore un devoir à remplir.

— Et je savais que vous l'accepteriez, ajouta Montéclain, et que vous l'accepteriez avec courage et orgueil.

— Je vous remercie, dit Julie, confuse et tremblante.

— Mais croyez-moi, madame, reprit Montéclain, il n'y a pas une autre femme dans le monde à qui j'eusse osé envoyer pour consolation et pour espérance l'être qui a été pour elle l'occasion de tant de douleurs.

Mille autres à votre place, innocentes commes vous, calomniées comme vous, l'eussent maudit et repoussé.

Mais vous, madame, vous l'avez pris dans vos bras, vous le tenez sur vos genoux, vous le pressez sur ce cœur tout saignant encore des blessures qu'il vous a values ; vous n'êtes pas seulement innocente et bonne, madame; vous êtes grande et vous êtes sainte !

Julie frémissait sous la parole de Montéclain ; ce langage, si flatteur qu'il fût, elle croyait à sa sincérité. La voix de Montéclain ne tremblait-elle pas ? l'adoration ne brillait-elle pas dans ses yeux de l'éclat humide des larmes qu'il réprimait à grand'peine ?

Oh ! qu'il eût été bien moins puissant, s'il eût parlé de son amour !

Elle essaya de balbutier quelques paroles, mais sa voix s'éteignit dans les pleurs qui la gagnèrent doucement : et, comme en baissant la tête pour les dérober aux regards de Montéclain, ses larmes tombèrent sur le front de l'enfant qui lui souriait, elle les essuya avec ses baisers, comme si elle eût effacé la trace d'un aveu.

Montéclain se détourna, il sentait faillir en lui la résolution qu'il avait prise de ne pas crier à Julie, du plus profond de son âme : « Madame, madame, je vous aime ! »

Il y eut un court instant de silence, et Montéclain reprit enfin :

— Madame, merci à Dieu, et à vous, de ce que mon espérance n'a pas été trompée, de ce qu'un moment de calme a pu rentrer dans votre âme, et me permet de vous dire ce que vous n'eussiez peut-être pu entendre sans cela.

Vous voulez fuir, madame, vous ne le devez pas.

— Je ne le dois pas, dites-vous, et que puis-je faire ici ?

— Attendre votre justification.

— Pour attendre, monsieur, il faudrait, dit Julie, avec un amer désespoir, il faudrait que j'eusse un asile où m'arrêter.

— Celui-ci peut suffire à cette journée, madame, et ce soir vous en aurez un digne de vous, ou bien je vous aurai placée sous une protection que personne ne peut refuser.

Ce soir, madame, vous rentrerez triomphante et vénérée dans la maison de M. de Montaleu, ou bien vous serez sous l'égide de la loi.

— Je ne rentrerai pas dans la maison de M. de Montaleu, lui répondit amèrement Julie.

— Il vaudrait pourtant mieux qu'il en fût ainsi.

— C'est vous qui me dites cela ? vous, monsieur, après les menaces que vous lui avez faites.

— Oui, madame ! c'est moi qui vous le dis ; car de ces menaces, j'en tiendrai quelques-unes, je le jure ; mais il en est d'autres dont je voudrais que le repentir des coupables me déliât.

— Ah ! fit Julie en regardant doucement Montéclain, vous pardonneriez donc à ceux qui n'ont été que faibles ou trompés ?

— On ne vous approche pas impunément, madame, on apprend avec vous des sentiments que l'on ne connaissait pas.

L'homme qui se croyait fort, parce qu'il avait été implacable, celui qui mettait sa gloire à ne laisser aucune attaque sans réponse, aucune injure sans vengeance, aucune faute sans châtiment, sait depuis quelques jours où est la véritable force, la vraie gloire et la vraie grandeur...

Oui, je pardonnerai, madame, à votre exemple et à celui de Dieu, je pardonnerai à tous ceux qui, d'ici à ce soir, viendront me témoigner de leur repentir.

— D'ici à ce soir ?

— Le terme ne peut être reculé ; un crime a été commis, le sang d'un homme a été répandu, celui d'une femme aussi, peut-être ; les magistrats sont avertis, j'ai dû le faire ; ce soir, un procureur du roi viendra dans le pays porter le flambeau de la justice dans ce ténébreux dédale de crimes et d'intrigues.

Malheur à ceux qui le laisseront arriver avant de s'être mis à l'abri de ses perquisitions derrière votre pardon... car alors tout sera dit. Une fois en présence du juge, je ne mentirai pour rien, ni pour personne, je mettrai au grand jour les fautes des uns et les crimes des autres, et si la loi n'en frappe que quelques-uns, la honte du moins les atteindra tous.

— Oh ! ils se repentiront, je l'espère, dit Julie, comme si elle priait.

— Ange du ciel !... murmura tout bas Montéclain, qui ne t'aimerait pas !

— Vous disiez... fit Julie qui n'avait pas saisi ces paroles à peine articulées par Montéclain.

Il se remit de la nouvelle émotion qu'il venait d'éprouver et reprit d'une voix qu'il s'efforça de rendre calme :

— Je dis, madame, qu'il faut que vous veniez ce soir au château de Montéclain.

— Moi, s'écria Julie en tressaillant... — Vous, madame...

— Chez vous, monsieur...

— Madame, vous y trouverez pour vous recevoir, ou des amis à qui vous pourrez vous confier, ou un magistrat qui sera prêt à vous entendre.

— Chez vous ? répéta Julie.

— Chez moi, madame, et jamais cette demeure, où sont appendues à mes vieux murs les images de mes ancêtres, cette demeure où plus d'une reine de France a accepté l'hospitalité de mes aïeux, jamais cette demeure n'aura été plus honorée qu'elle le sera par votre présence.

Julie ne répondit pas ; toute son âme tressaillait et la poussait à obéir en aveugle à cet homme dont la parole la charmait.

Cependant elle s'épouvantait en pensant à ce que la calomnie avait fait de ses plus chastes et de ses plus innocentes actions ; mais presque aussitôt elle s'indignait de ne plus oser avoir cette généreuse confiance qui ne lui eût pas permis d'hésiter quelques jours avant ; elle tremblait aussi de faire injure à celui qui, sans la connaître, s'était dévoué à sa cause et à la cause duquel elle était désormais attachée.

Elle restait devant Montéclain, la tête basse, la rougeur au front, la poitrine haletante.

Il comprit son hésitation.



« La noble bête semblait parler à quelqu'un. » — Page 65.

— Faut-il que je vous dise plus, s'écria vivement Montéclain ; faut-il que je vous jure sur mon honneur de gentilhomme ?

— Non, dit-elle en se levant soudainement, j'irai.

— Oh ! que Dieu vous remercie pour moi, madame, reprit Montéclain.

— Je ne vous ferai pas l'injure de vous dire, fit Julie en l'interrompant, que je suis une pauvre femme seule au monde, que je suis un pauvre cœur éperdu et qui ne sait plus où est le bien et le mal ; je ne vous dirai pas qu'il est facile de m'entraîner dans un piége, où peut s'achever la perte de mon honneur... non, monsieur, je ne vous dirai pas cela...... Je vous crois un honnête homme.

Montéclain mit un genou à terre devant elle :

— Merci, madame, merci, lui dit-il d'une voix exaltée et profonde.

Julie le regarda ainsi sans en paraître surprise ni alarmée, et continua :

— Mais je vous dirai : je suis à bout de forces, je ne supporterais

Paris. — Typ. de Ve Dondey-Dupré, rue St-Louis, 46, au Marais.

plus, sans perdre la raison ou la vie, d'aussi poignantes émotions que celles que j'ai souffertes depuis quelques jours.

Je ne voudrais pas recommencer la lutte que je subis à cette heure même; épargnez-moi, monsieur, et quel que soit l'accueil qui m'attende chez vous... que ce soient des amis ou un magistrat qui doivent m'y recevoir, faites que j'en puisse sortir délivrée de l'horreur de toutes ces accusations.

— Je vous le jure, madame.

— Et maintenant, monsieur, j'irai... à mon tour, je vous le jure, j'irai.

— Merci, madame, merci encore, dit Montéclain en attachant sur elle un regard éperdu; je vais vous attendre...

Oh! reprit-il en se levant avec un mouvement fier et joyeux, ce n'est pas vous qui serez réhabilitée aujourd'hui, c'est moi, moi en qui vous aurez eu confiance, moi dont vous sanctifierez la demeure, moi que vous avez accepté pour défenseur, moi que vous avez élevé jusqu'à vous... Merci, madame, merci... je vous attends.

Il s'éloigna.

XLVII

DEUX LETTRES.

Dans une autre partie de la vallée, deux des personnages de cette histoire sortaient en même temps, chacun de sa maison, chacun après avoir lu une lettre qui venait de lui être remise par un domestique appartenant à Montéclain : c'était Sylvie d'une part, Brias de l'autre.

Tous deux se cherchaient.

Nul rendez-vous n'avait été convenu entre eux, Brias, poussé par son inquiétude, sortit au hasard. Sylvie avait fait de même.

Sans savoir où elle pourrait rencontrer Brias, elle alla vers l'endroit où ils avaient coutume de se voir.

Brias y était déjà.

Ils coururent l'un vers l'autre, dans un trouble pareil, agités, inquiets, et comme épouvantés de leur rencontre.

— Ah! c'est vous que je cherchais, s'écria Brias en apercevant Sylvie.

— Moi aussi je vous cherchais, repartit madame de Champmortain d'une voix altérée.

Tenez, Frédéric, lisez; voici la lettre que je viens de recevoir de monsieur de Montéclain, ajouta-t-elle en la lui tendant.

— Et voici celle qu'il vient de me faire remettre, reprit Brias en donnant à son tour une lettre à madame de Champmortain.

Brias lut ce qui suit :

« Madame, c'est une étrange prétention pour un homme dont la vie » a souvent mérité le blâme des honnêtes gens, de vouloir vous don» ner des conseils, à vous qui n'avez à rougir de rien. Cependant je le » ferai.

» Ils n'auront pas l'autorité calme et respectable de la vertu, mais » ils en auront une plus puissante peut-être, c'est celle de l'expé» rience.

» Vous êtes jeune et belle, madame, pleine de passion et de sensi» bilité; vous avez été méconnue, et votre fierté s'est indignée de » l'abandon où on vous laissait.

» S'il est une excuse au désir de chercher une consolation ailleurs » que dans une muette résignation, cette excuse, vous l'avez plus que » personne. Mais laissez-moi vous le dire, madame, le malheur n'a » de sincère et noble consolation que dans le devoir.

» Je pourrais vous dire combien j'ai vu d'existences compromises » ou brisées, parce que le cœur, indigné de ses souffrances, s'est ré» volté un jour et s'est écrié: Moi aussi, je me vengerai! mais je ne » veux d'autre exemple que le vôtre.

» Pour avoir cédé au cri d'une colère légitime, vous avez été enve» loppée dans les intrigues d'une femme perdue, qui s'est servie de » l'ombre d'une faute » pour vous rendre » complice de ses » cruautés, et vous » faire aider à ses ca» lomnies.

» Dominée par la » peur que vous inspire » cette femme que vous » méprisez à tant de » titres, vous avez » frappé une autre » femme que vous sen» tez innocente au fond » de votre âme.

» Et maintenant, » qu'est-il arrivé? c'est » qu'on m'a mêlé à ces » odieux mensonges, » c'est qu'on m'a forcé, » sous peine d'être le » dernier des hommes, » à montrer dans toute » sa pureté l'innocence » de celle qu'on a si » odieusement outra» gée, à faire voir dans » toute sa bassesse » l'infamie de celle qui » l'a attaquée, et né» cessairement à expli» quer les motifs de » ceux qui ont prêté la » main à ces calomnies.

» Que ferai-je, ma» dame? Je l'ignore.

» Ma conduite ne » peut être dictée que » par celle de mes en» nemis.

» A toute personne » qui voudra encore » soutenir que Mme de » Monrion est coupa» ble, il faudra que je » réponde et que je » dise quel intérêt » caché la fait parler » tout haut contre la » vérité qu'elle ne peut » ignorer.

» Oh! madame, quel » rôle pénible de ne » pouvoir sauver l'hon» neur d'une femme » qu'en touchant à » celui d'une autre! » Vous ne me réduirez pas à cette douloureuse nécessité.

» Vous vous joindrez à moi pour rendre hommage à la vertu qui » souffre; c'est le plus noble courage de la vertu qui chancelle; et » vous l'aurez. Ce retour absoudrait une coupable, il sera la couronne » triomphale de la lutte où vous n'avez pas succombé.

» Oh! venez, madame, joignez-vous à moi; préférez le calme dou» loureux d'un malheur irréprochable aux tristes joies de la ven» geance. Je vous vois, je vous sens souffrir, et je sais ce qu'il vous » faut pour vous consoler; c'est de rester digne de vous-même.

» Vous ne connaissez encore que les tourments d'une espérance cou» pable, n'apprenez jamais ceux d'une faute irréparable... La rougeur » pèse au front, et vous êtes trop habituée à porter la tête haute, pour » que vous puissiez sans en mourir la courber sous le poids d'une faute.

» Osez regarder autour de vous, voyez à quel comble d'infamie est » tombée la femme qui veut vous perdre, à quel comble de misère est » réduite celle dont l'absence reste inexplicable...



— Sylvie, Sylvie, dit Mme de Rudesgens, sans quitter Léona du regard, sortez, sortez. — Page 73.

» Chassez de votre âme cette soif de vengeance qui seule vous a » égarée... venez, je vous attends!...

» Par pitié pour vous, qui méritez le respect de tous, venez tendre » la main à une femme dont l'innocence recevra un vif éclat de votre » témoignage et en reflètera sur vous la plus pure clarté...

» Nous sommes, vous et moi, madame, les derniers descendants de » noms jadis puissants et encore respectés. Si Dieu ne nous a pas » permis d'en accroître la célébrité, il ne permettra pas que nous en » ternissions l'honneur par l'abandon de l'opprimé.

» Vous ne me forcerez pas, madame, à oublier les profonds senti- » ments d'affection et de respect que je vous porte, en me laissant seul » suffire à la défense de Mme de Monrion.

» Demandez, soit à votre père, soit à votre mari, soit à Mme de Ru- » desgens de vous accompagner ce soir chez moi; l'un d'eux y con- » sentira, je l'espère, peut-être tous... Oh! venez, madame, venez! là » est le devoir, et aussi le bonheur!

» Montéclain. »

Pendant que Brias lisait la lettre que Montéclain avait écrite à Sylvie, celle-ci lisait la lettre qu'il avait adressée à Brias.

Elle était ainsi conçue :

« Brias, il y a quelques jours, je vous ai dit :

» Usez de tout l'ascendant qu'un homme d'honneur peut avoir sur » la femme qu'il aime, pour arracher Mme de Champmortain aux mains » de la misérable femme qui veut la perdre.

» Je vous avais dit :

» Ne la laissez pas courir en aveugle vers l'abîme où on veut la pré- » cipiter; et si vous l'aimez sincèrement, préférez son salut à son » amour.

» Sauvez-la, dût-elle vous haïr.

» Vous m'aviez promis de faire cela, Brias, et vous avez manqué à » votre parole.

» Surpris dans un rendez-vous par l'audace incroyable de Léona, » vous vous êtes livré à elle, pieds et poings liés; vous avez plus » fait, vous lui avez livré l'honneur, l'avenir, la vie d'une femme qui » n'a commis d'autre faute que de n'avoir pas été assez forte contre » l'abandon de son mari.

» Et maintenant, où en êtes-vous, Brias?

» Léona n'a-t-elle pas assez cruellement profité de toute votre fai- » blesse?

» Elle vous a attaché, vous, un homme d'esprit, de cœur et de » sens, elle vous a attaché comme un esclave à l'accomplissement de » ses odieux desseins. Ce joug que vous n'avez pas su repousser avec » horreur, ce n'est pas sur vous qu'il pèse le plus détestablement; » c'est sur l'infortunée Sylvie.

» Un duel heureux ou malheureux vous débarrassera de la position » terrible où vous êtes tous deux : mais elle, qui la sauvera, si jamais » Champmortain apprend vos rendez-vous secrets? — et il les appren- » dra; — de qui, me direz-vous? — eh bien! Brias, de moi.

» Vous aviez promis une réparation à Mme de Monrion, et vous, » ainsi que Champmortain, vous avez gardé le silence devant les stu- » pides atrocités inventées par Léona, répétées par Hector, et com- » mentées par M. de Montaleu.

» Était-ce conviction de votre part? Non, c'était terreur. Vous avez » reconnu dans ces mensonges, si bassement étudiés, si audacieuse- » ment articulés, l'œuvre de Léona, et chacun de vous, tremblant » dans ses fautes, a laissé dire et a laissé faire, sans une protestation, » sans un murmure.

» Ce n'est pas ce que vous avez accepté contre moi qui m'indigne, » c'est d'avoir vu souffrir une femme, sans une émotion de pitié, sans » un transport de fière indignation.

» Brias, Brias, quels étaient nos pères et que sommes-nous?

» J'accorde à votre philosophie libérale qu'il eussent tous les vices » brutaux de la puissance impunie; ils se faisaient justice par l'épée » ou le poignard, ils violentaient les faibles, ils avaient enfin tous les » vices des forts; mais ils ignoraient la peur qui accepte le mensonge » comme vérité; ils préféraient se coiffer hautement de leurs crimes, » que de saluer humblement la perfidie basse et lâche.

» O Brias! que doit penser de notre gentilhommerie cette jeune et » belle femme, si outrageusement insultée, si froidement abandonnée?

» Elle, un enfant de la bourgeoisie, dont vous vous riez tant, elle » ne rit pas, elle pleure, et chacune de ses larmes tombée sur votre » écusson y creusera une tache ineffaçable.

» Eh bien! moi, Brias, je ne veux pas du rôle que vous acceptez si » gaiement. Justice sera rendue à tous : tant pis pour ceux qu'elle at- » teindra. Je raconterai tout, je dirai tout.

» Et pour que ce ne soit pas une vaine parole qu'on nie par-dessus » l'épaule, j'en ferai un acte d'accusation judiciaire; les faits, les noms, » les intentions, je révélerai tout.

» J'ai fait ma cause de la cause de Mme de Monrion. Elle triomphera, » je vous le promets.

» Ne froncez pas le sourcil en me lisant, Brias, ne cherchez pas de » l'œil votre épée. Je ne me battrai pas.

» On attaque par le mensonge, je répondrai par la vérité.

» Je parlerai, à moins qu'on ne m'assassine comme on a fait du colonel Thomas Rien.

» Et maintenant, Brias, au nom de cet honneur qui devrait être le » fleuron impérissable de nos couronnes brisées, voulez-vous éviter » tout scandale, voulez-vous vous sauver? ou plutôt voulez-vous sau- » ver Sylvie? venez ce soir chez moi, à huit heures, tout s'y finira, je » vous le jure, tout s'y arrangera.

» Pardonnez-moi, Brias, si dans cette lettre quelques expressions » blessantes me sont échappées, elles ne conviennent pas à un homme » décidé à n'en pas rendre raison, mais je n'ai pas le temps d'être » calme, le danger vous menace encore plus que moi.

» A neuf heures, c'est un juge d'instruction qui viendra démêler » les fils de cette trame de perfidies, déjà tachée de sang.

» Brias, point de vanité, je n'en mets point avec vous, moi; je ne » veux pas faire l'homme juste, et me poser en don Quichotte irrépro- » chable; j'aime Mme de Monrion, je l'aime comme je n'ai jamais » aimé. Cette femme a rajeuni en moi la vie, l'espérance, la foi; je » suis fort de sa vertu, comme si elle m'appartenait, mais j'ai aussi » le cœur plein de son indulgence : je voudrais vous sauver tous, » venez m'y aider.

» Je vous en prie, je vous tends la main : essayez une fois dans » votre vie de ce bonheur que donne la pensée d'un devoir sacré, no- » blement accompli...

» A ce soir, Brias, je compte sur vous. Il y a deux mots auxquels » vous n'avez jamais résisté : honneur et amitié.

» Venez. Jusque-là évitez Champmortain.

» A ce soir. Montéclain. »

XLVIII. — La séparation.

Quand Sylvie et Brias eurent lu, elle, la lettre adressée à Frédéric, lui, la lettre écrite à Sylvie, ils se regardèrent l'un et l'autre.

— Eh bien! lui dit Sylvie pâle et tremblante, irez-vous?

— Je ferai ce que vous voudrez, Sylvie; à l'heure où nous en sommes arrivés, je n'ai plus que le droit de vous obéir.

Ordonnez-moi d'imposer silence à Montéclain, et, à moins qu'il ne soit enveloppé d'une cuirasse de stoïcisme impénétrable à toute injure, je le forcerai à se taire...

— Un scandale, un duel, encore du sang, n'est-ce pas? dit Sylvie en essuyant quelques larmes. Non... non... ajouta-t-elle d'une voix entrecoupée... c'est bien assez.

— Voulez-vous, reprit Brias, que je fasse taire en moi tout orgueil et que je cède devant ses menaces? Je le ferai.

— Frédéric, reprit Sylvie tristement, vous pourriez céder à ses prières; car il vous supplie autant qu'il vous menace...

Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit : vous irez chez Montéclain, je vous en supplie; j'irai aussi.....

— Comme il vous plaira, dit Brias, pendant que Sylvie étouffait ses sanglots.

Sylvie resta un moment silencieuse; ses larmes la suffoquaient. On sentait qu'elle n'avait pas tout dit, et que son courage hésitait devant ce qui lui restait à dire.

Cependant, elle reprit d'une voix étouffée :

— C'est assez pour notre salut, du moins je l'espère : mais ce n'est pas assez pour mon repos, pour mon honneur, pour mon avenir...

— Qu'exigez-vous, madame? que voulez-vous? repartit Brias.

— Monsieur de Brias, lui dit-elle en sanglotant, il faut partir, il faut quitter ce pays.

L'une des comédies les plus détestables de la vanité, c'est de prétendre faire accepter comme un sacrifice ce qui est une nécessité et quelquefois un désir.

— Moi partir! s'écria Brias; vous quitter! oh! Sylvie! Sylvie! que me demandez-vous?

— Frédéric, lui répondit-elle avec effort, dois-je donc être seule à avoir du courage? N'aurez-vous pas pitié de moi?

— Mais que deviendrai-je loin de vous? lui dit Brias.

— Vous m'aurez bientôt oubliée, monsieur, fit Sylvie avec de nouvelles larmes; le monde, les affaires, vos propres embarras, viendront à votre aide pour arracher de votre cœur le souvenir d'une femme que vous avez aimée...... comme tant d'autres.....

— Que dites-vous, Sylvie?

— Et moi, reprit-elle avec désespoir, je vais rester seule en présence de mon mari, dont les soupçons sont éveillés; de ma mère, toute prête à s'armer de ma faute pour étendre sur moi la tyrannie qu'elle exerce sur mon père.

Je serai seule, Frédéric, avec votre souvenir, avec mon amour, avec mes regrets, mes remords... et cependant je n'hésite pas... Ne pouvant vous fuir, je vous demande de me quitter...

Vous le ferez, n'est-ce pas? ajouta-t-elle en lui prenant les mains, et en le suppliant...

Vous aurez du courage, vous ne me rendrez pas cette séparation trop difficile...

O vanité, stupide et vil sentiment! Brias ne put se décider à obéir à la malheureuse Sylvie, sans se poser en victime...

— Vous le voulez, reprit-il d'un ton qu'il saccada de son mieux... eh bien! je partirai... sans avoir obtenu un seul gage de cet amour que vous disiez avoir pour moi, sans que celui qui me brûle vous ait touchée un moment...

— Ah! Frédéric, Frédéric, dit Sylvie en se reculant avec effroi... Frédéric, taisez-vous...

Hélas! lorsque je vous ai pardonné d'avoir cherché la fortune au mépris de mon amour, vous m'avez dit que vous ne me demanderiez jamais rien dont je puisse avoir à rougir... Ah! ce serait affreux d'abuser de ma douleur... vous ne le ferez pas.

L'homme à prétentions conquérantes est une bête sauvage et aveugle; Brias saisit les deux mains de Mme de Champmortain...

— Oh! Sylvie, lui dit-il, dans cet avenir isolé où nous allons vivre tous les deux, ne voulez-vous pas emporter le souvenir d'une heure de bonheur... ne voulez-vous pas que nos pensées s'y rencontrent et s'y confondent... Quoi! tant d'amour aura été stérile, rien n'en restera entre nous... Sylvie, ce soir, cette nuit...

— Ah! s'écria Mme de Champmortain avec autant de désespoir que d'indignation, il n'y a donc rien dans le cœur des hommes qu'une pensée, qu'un désir, qu'une volonté! le déshonneur d'une femme est donc le seul triomphe qui les satisfasse! Non, monsieur, non... jamais... n'allez pas chez M. de Montéclain, laissez-le me perdre si vous voulez; mais laissez-moi, monsieur, laissez-moi...

— Oh! dit Brias, pardonnez à l'exaltation d'un amour désespéré...

— Non, repartit-elle avec une triste colère, vous n'avez ni pitié ni générosité; vous me laissez tout le fardeau du malheur... Vous ne m'excitez pas à faire mon devoir... vous ne voulez pas que je reste innocente; il vous faut ma perte. Non, vous ne m'aimez pas.

— Eh bien! reprit Brias, je partirai, je quitterai le pays, je ne vous reverrai jamais...

— Ah! mon Dieu! fit Sylvie à ce mot terrible : jamais!

— Demain, continua Brias, je serai loin de vous...

— Il le faut... Je le veux, dit Sylvie en sanglotant. Allez; mais... pensez quelquefois, Frédéric... qu'il y a ici une femme qui souffre, qui vous aime et qui vous suivra de ses vœux et de son amour.

Et maintenant, adieu...

Brias prit la main de Sylvie; elle tremblait et brûlait; il la baisa avec ardeur et s'éloigna, après avoir dit d'une voix étouffée :

— Adieu donc, madame...

Il avait à peine fait quelques pas que Sylvie pressa de ses lèvres la place où les lèvres de Brias avaient touché sa main; puis elle s'appuya sur un arbre et se mit à pleurer. Les femmes seules ont du courage.

Sylvie venait de se briser le cœur sans hésiter, car elle aimait Brias et croyait à son amour, tandis que lui, qui ne l'aimait pas, lui avait laissé tout l'effort de cette séparation.

Quand la douleur eut épuisé ses larmes, Sylvie retourna chez elle; le rôle qu'elle devait jouer toute sa vie allait commencer, elle l'avait accepté avec courage. Elle s'attendait aux questions curieuses de sa mère, aux remontrances de M. de Rudesgens, aux soupçons jaloux de M. de Champmortain, et elle était résolue à se renfermer dans le droit de son innocence et de sa douleur, celui de se taire et d'attendre.

Mais lorsqu'elle rentra, on lui apprit que sa mère venait de sortir à l'instant même pour se rendre chez M. de Montaleu.

Champmortain était également absent.

A son retour de chez Mme de Monrion, une lettre de M. de Montéclain lui avait été remise, et il était tout aussitôt reparti.

Quant à M. de Rudesgens il avait également reçu une lettre de Montéclain et s'était enfermé chez lui.

« Oh! se dit Sylvie, celui-là, qui ne m'aime pas, m'aurait-il assez protégée pour m'épargner tous les tourments que j'ai si bien mérités?

» O mon Dieu, si c'est vrai, ajouta-t elle en se mettant en prières, faites qu'il soit heureux, car c'est un noble cœur. Oh! lui, ne m'eût pas quittée sans un mot pour m'encourager, sans une larme pour me plaindre. »

La pensée de Sylvie était-elle juste? Qu'on en juge.

XLIX. — RUPTURE.

Après sa visite chez Mme de Rudesgens, Léona était rentrée chez elle; sa fidèle Dorothée l'attendait en surveillant Léda.

— Eh bien! lui dit la chambrière.

— Eh bien! repartit Mme Amab, je triomphe. Julie, chassée de chez M. de Montaleu, n'a trouvé d'autre asile que la misérable ferme de Bricord.

— Et Mme de Rudesgens?

— Mme de Rudesgens est toute prête à dire que depuis longtemps elle soupçonne les intrigues de Montéclain et de Mme de Monrion, et sa fille le jurera comme elle.

— Quoi! dit la chambrière, Mme de Champmortain aussi.......

— Son honorable mère m'en répond; car, je te l'avoue, je ne me suis pas senti le courage de menacer cette pauvre petite; elle m'a fait pitié, Dorothée, et si ce n'était Champmortain qui mérite si bien d'être puni, pour la suprême sottise de sa confiance, je ne sais si je ne l'aurais pas arrachée moi-même aux séductions de Brias, ou plutôt à sa propre passion; car Brias ne l'aime pas.

— Ainsi donc, dit Dorothée, tout va bien des deux côtés, et notre élève, M. Hector, a fait merveille, à ce qu'il paraît.

— Je ne connais encore que le résultat, mais je suis curieuse d'apprendre les détails.

— Je m'étonne qu'il ait réussi; car, entre nous, madame, il est si lourd, si bête...

Léona hocha la tête.

— Lourd...... oui, reprit-elle, bête..... oh! non.

Car, si cet homme avait une heure de réflexion avant chaque parole qu'il doit dire, il nous battrait tous, en astuce, en audace et en mensonge; de même qu'il n'est personne qui pût lui résister, si on lui laissait le temps de se servir de sa force de taureau.

Aussi a-t-il dû être admirable dans cette circonstance où j'avais tout prévu et tout raisonné pour lui.

Ce serait un homme bien dangereux qu'un pareil complice, s'il méditait jamais une accusation. Mais il n'en aura pas le temps, je l'espère.

— Que voulez-vous donc en faire?

— Je ne sais.

— Et de cette malheureuse?...

— De Léda?

— Oui, madame.

— Voici le jour qui baisse, tu vas lui faire traverser le parc, vous sortirez ensemble par la petite porte; tu la conduiras à quelque distance dans la forêt, et puis tu la laisseras.

— Seule, à l'approche de la nuit?

— Oui.

— Mais que deviendra-t-elle?

— Il y a un Dieu pour les fous comme pour les ivrognes, dit Léona en se détournant.

— Il y en a un pour tout le monde, fit Léda avec ce sourire immobile de la folie, bien plus affreux à voir que la funeste expression de la colère ou de la douleur.

Cette parole prononcée d'une voix douce et calme fit trembler Léona. Elle arrêta ses regards sur Léda.

— Les Orientaux, murmura-t-elle, respectent les fous et cherchent l'inspiration divine dans leur divagation. Ils ont peut-être raison.

Léona réfléchit un moment.

— Allons, dit-elle à Dorothée, bâtons-nous. Je vais t'accompagner jusqu'au pavillon du parc.

Il est étrange que je n'aie pas encore vu Champmortain..... Lui aussi peut me dire ce qui s'est passé aujourd'hui chez M. de Montaleu.

Quelques instants après, les trois femmes sortirent du château par un escalier dérobé aboutissant à une allée couverte.

Léona et sa chambrière conduisirent Léda jusqu'à la porte du parc.

Au moment où Léona l'ouvrait, M. de Champmortain parut sur le seuil.

— Ah! fit-il en apercevant Léda, la malheureuse était ici.

— Vous voyez, dit Léona.

— Et où la faites-vous conduire?

— Chez son mari.

— Pour quelque nouvelle infamie, reprit sèchement Champmortain.

Léona se retourna comme une lionne blessée, et remarqua seulement alors la colère et le trouble qui agitaient le comte.

— Emmène cette femme, dit-elle à Dorothée, et reviens en toute hâte... J'aurai besoin de toi.

Léda et Dorothée sortirent du parc, et Léona resta avec Champmortain.

— Vous plairait-il, reprit celui-ci, de venir dans le pavillon?

— Pourquoi faire? demanda Léona d'une voix calme...

— J'ai à vous parler de choses graves...

— Si vous avez à me dire des injures comme vous venez de le faire, c'est inutile.

J'ai, de mes bons souvenirs, plus de soin que vous ne pensez; ce pavillon me rappelle le temps où vous vous disiez heureux d'un de mes regards, fier de la moindre faveur; je ne veux pas le rendre témoin de vos violences...

Nous sommes bien ici...

— On peut nous entendre.

— Vous avez donc l'intention de crier, reprit tranquillement Mme Amab.

— Léona! dit Champmortain.

— Dans ce pavillon, je m'appelais Léona, repartit celle-ci sans s'émouvoir, mais en plein air je m'appelle Mme Amab.

— Eh bien! madame, reprit Champmortain, qui frémissait d'indignation, je viens vous avertir que vos indignités ont porté leurs fruits; ce soir, un magistrat arrive dans ce pays; ce soir, tous ceux qui ont

eu le malheur d'être de vos amis seront punis d'avoir été assez faibles pour...

— Pourquoi? dit Léona railleusement.

— Madame, continua Champmortain, à peine entrée dans ma maison, vous y avez semé le scandale et le désordre!

— En vérité!

— Vous avez inventé cette abominable histoire au sujet de Mme de Monrion.

— Si vous n'y croyez pas, il ne fallait pas laisser Mme de Champmortain chasser de chez elle cette innocente.

D'ailleurs, n'avez-vous pas été lui faire une splendide réparation?

— C'était mon devoir, madame; mais nous avons trouvé là M. Hector de Montaleu, qui, inspiré par vous, a voulu rejeter sur un autre la responsabilité des crimes qui naissent autour de vous.

— Ah! fit Léona avec une légère inquiétude, il a tenté de se défendre, et il y a mal réussi, sans doute?

— Il a menti avec une audace si insolente!...

— Que vous n'avez pas osé le lui dire en face, repartit Léona avec une ironie méprisante, et que vous venez me le dire, à moi, à une femme; mais il n'y a pas plus loin de chez vous chez M. Hector de Montaleu que de chez vous ici.

— Léona, ou madame, il ne s'agit pas ici d'Hector de Montaleu, mais de vous.

— Je ne vous comprends pas.

— Vous ne me comprenez pas? dit Champmortain en baissant la voix. Mais savez-vous ce que vient de m'écrire Montéclain?

— Allez donc! fit Léona railleusement, avouez-le, dites la vérité: ce n'est pas vous qui parlez en ce moment, c'est Montéclain... Et que vous dit-il?

— Que dès ce soir un magistrat sera dans sa maison, qu'il commencera l'enquête relative à l'assassinat du colonel...

— Et que vous importe?

— Ce qui m'importe, madame, c'est que cette affaire est désormais invariablement liée à celle de Mme de Monrion, c'est que l'assassinat du colonel a eu pour but de lui soustraire la lettre dont il était porteur, et qui justifiait Mme de Monrion d'une imputation que vous avez eu l'art de faire sortir, pour la première fois, de la bouche de Mme de Champmortain.

C'est que moi, madame, et ma femme, nous allons être mêlés à toutes vos sales intrigues... C'est que vous êtes venue chez moi menacer ma belle-mère, menacer Sylvie...

C'est que, enfin, Montéclain, pour faire comprendre à ce magistrat le silence que j'ai gardé, ne craindra pas de dire que j'ai voulu ménager une femme avec laquelle... Ah! tenez, madame, ce sera un hideux scandale.

M. de Champmortain s'arrêta comme effrayé des conséquences qu'il entrevoyait à la suite des faits qu'il venait d'énumérer.

L. — SUITE.

Léona le regarda dédaigneusement et reprit avec audace:

— Mieux que cela, monsieur de Champmortain, car le scandale existe, mais le châtiment va venir. Montéclain dira tout, et je vous en préviens, il y a dans cette maison un homme qui ne vous pardonnera pas d'avoir séduit sa femme.

— En vérité? repartit Champmortain, le contraire serait mieux dit; car, d'ordinaire, le séducteur n'est pas celui qu'on mène en esclave.

— Le crime sera le même aux yeux de mon mari, monsieur le comte, et je crois que vous avez peur.

— Peur! dit Champmortain avec dédain. Je pense avoir prouvé que mon courage peut suffire à un duel.

— Vous voulez dire à deux, repartit amèrement Léona.

— A deux?

— Sans doute, car après avoir rendu compte de son honneur au mari de la femme qui vous a séduit, n'est-ce pas ainsi que vous l'entendez?... il faudra demander compte du vôtre à l'amant qui a séduit votre femme...

— En vérité! fit amèrement Champmortain.

— Si le menaçant Montéclain s'amuse à révéler les motifs qui vous ont fait taire, il aura soin de dire aussi sans doute ceux qui ont fait taire madame de Champmortain et Brias...

— Et quels sont ces motifs?

— Mais la crainte de voir divulguer par la femme aux sales intrigues leurs honnêtes intrigues et leurs innocents rendez-vous.

— Sottise! repartit Champmortain en haussant les épaules.

— Mot de mari que vous avez dit avec la conviction de vos pareils.

— Calomnie nouvelle que vous dites avec l'assurance de vos semblables.

— La calomnie, reprit Léona insolemment, est une arme que tout le monde ne mérite pas qu'on emploie; la vérité suffit avec madame de Champmortain.

— Votre rage vous égare..

— Et votre terreur vous rend aveugle; mais moi, je ne le suis pas encore, et comme j'ai vu...

— Vous?

— Vu, de mes propres yeux vu, les rendez-vous où madame de Champmortain et Brias se disaient...

— Mensonge! s'écria Champmortain.

— Je l'ai vu, monsieur, fit Léona, pâle enfin de la colère qu'elle dominait depuis bien longtemps.

— Infâmes mensonges! madame; j'étais prévenu de tout ce que vous pourriez me dire à cet égard. Je m'y attendais..... Sylvie devait être sacrifiée comme madame de Monrion l'a été...

Mais je respecte celle qui porte mon nom, madame, et il ne vous est pas permis d'atteindre jusqu'à elle.

— Quoi! reprit Léona, l'œil en feu, les lèvres tremblantes, vous osez dire...

— Je dis, reprit Champmortain, que vous mentez comme vous avez toujours menti.

— Oh! fit Léona, la vérité, où donc est la vérité?

— Elle ne peut être dans votre bouche.

— Mais j'ai vu...

— Vous mentez.

— Mais pourquoi donc alors m'a-t-elle reçue, cette femme si pure?

— Parce que je l'ai voulu.

— Mais pourquoi est-elle revenue et sur cette insolente invitation où mon nom avait été oublié par elle?

— Je n'ai pas vu cette invitation.

— Je l'ai reçue devant vous.

— Vous ne me l'avez pas montrée...

— Je vous la montrerai...

— Je la croirai fausse.

Ah! madame, il est temps de remettre chacun à sa place, dit Champmortain. Vous avez pu toucher à ma fortune et à ma considération personnelles; vous ne toucherez pas à l'honneur de mon nom.

— Mais qu'êtes-vous donc venu faire ici?

— Vous demander si vous voulez reconnaître que vous avez faussement accusé Mme de Monrion; et comme les apparences ont pu vous tromper, votre excuse sera facile.

— Après? dit Léona d'une voix brève.

— En ce cas, reprit Champmortain, Montéclain fera tout pour vous sauver.

— Lui! reprit Léona frémissante.

— Un moment de repentir, et il vous pardonnerait.

— Il me pardonnerait! répéta Léona.

— Oui, il fera tout pour épargner une honte au nom de M. Amab, continua Champmortain, si un moment de repentir...

— De repentir..... reprit Léona dont la voix étranglée disait toute la fureur qui l'agitait. Oh! oui, ajouta-t-elle avec l'énergique et superbe rébellion des démons, je me repens d'être descendue jusqu'à vous, monsieur; vous, le plus infâme de mes ennemis, car ils sont fidèles à leur haine, et vous discutez votre amour...

Oui, je me repens d'avoir cru à votre courage, à votre probité; mari trompeur, mari trompé, qui venez insulter la femme qui s'est déshonorée pour vous, et qui glorifiez celle qui vous déshonore.

Oui, je me repens d'être la maîtresse d'un lâche

Et maintenant, monsieur, sortez....... Les magistrats vont venir; ils connaissent aussi bien de l'adultère et des faux en écriture publique que de l'assassinat et de la colomnie...

Ah! monsieur de Montéclain vous menace du scandale, et vous obéissez à qui vous traite comme vous le méritez... Je vous promets de vous faire la part plus large que vous ne pensez.

Je vous félicite, monsieur de Champmortain, vous avez une honorable famille, et votre vertueuse épouse tient de sa vertueuse mère d'assez vertueux exemples pour que vous soyez tranquille sur son compte.

Sortez, monsieur...

— Léona, dit Champmortain; je vous ai avertie, je le devais; je vais porter votre réponse à Montéclain.

— Annoncez-lui, reprit fièrement Léona, que je lui apporterai moi, celle qu'il convient à une femme comme moi de faire à un homme comme lui... Sortez...

— Parlez moins haut, madame, fit Champmortain, je n'ai pas l'habitude d'obéir à de pareils ordres.

— Prenez garde! j'ai un mari moins patient que vous ne l'êtes, et je suis femme à lui dire la vérité, ne fût-ce que pour voir votre terreur en face de lui.

— Si jamais il l'apprend, repartit Champmortain, il me trouvera à ses ordres.

— Ce sera peut-être plus tôt que vous ne le pensez...

— Adieu, dit Champmortain.

— Au revoir, répondit Léona.

Devant les magistrats, les accusateurs se taisent quelquefois... Au revoir.

Champmortain s'éloigna.

Léona, qu'avait soutenue sa colère, resta anéantie après son départ.

Pour la première fois de sa vie, elle venait de voir se révolter con-

tre elle l'un de ceux qu'elle croyait tenir dans sa puissance; et quel était celui-là? un homme sans valeur aux yeux de Léona, médiocre d'esprit, de cœur, de tout.

Que Montéclain la bravât, elle le comprenait : c'était un caractère trempé à feu et à glace; que Brias essayât de lui résister, il avait l'art des arguties et des retraites diplomatiques; mais Champmortain, un homme à idées étroites et communes, elle n'y comprenait rien.

Voilà en quoi Léona manquait de la profonde science de l'esprit humain.

En effet, lorsqu'à force d'adresse, de calme, de caresses ou de sarcasmes, elle parvenait à attirer sur le terrain qu'elle avait choisi l'adversaire qu'elle avait à combattre, il fallait que celui-ci fût d'une habileté bien rare pour que Léona ne parvînt pas à vaincre; mais soit instinct de sa faiblesse, soit privilége de sa médiocrité, Champmortain était resté invinciblement accroché à l'idée avec laquelle il était venu.

Pour lui, Léona était le mensonge incarné, la méchanceté vivante.

Fort de cette idée, il ne s'en était pas écarté d'un pas; il n'avait pas discuté un moment la possibilité de la faute de Sylvie; il avait simplement répondu à Léona : « Vous mentez. »

Il eût fait la même réponse à des preuves resplendissantes; il était tellement convaincu que tout ce qui venait de Léona était faux, qu'il eût nié le soleil si elle le lui avait montré.

Il en arriva que Léona, si redoutable pour les plus habiles, lorsqu'elle accusait par le mensonge, se trouva sans force contre un sot, lorsqu'elle avait pour elle la vérité.

Est-ce donc que la main qui sait manier le poignard ne peut pas tenir une épée?

Tout à coup elle sembla s'éveiller de la torpeur où elle était tombée, et s'adressant à Dorothée, qui venait de rentrer, elle lui dit :

— Ma voiture...

— Madame sort...

— Oui.

— Il faut que madame prenne garde... Je ne sais si je me trompe, mais il m'a semblé qu'on nous espionnait dans le bois pendant que j'y conduisais la pauvre folle.

— Montéclain, sans doute.

— Non, madame; Monsieur...

— Mon mari?

— Oui, madame...

— Si ce n'est que ça, dit Léona, rassure-toi.

— Mais si madame avait pris quelque rendez-vous avec M. de Champmortain...

— Oh! non, non...

— Est-ce que vous devez rencontrer M. Hector de Montaleu?

— Ce n'est pas à la Charbonnière que je vais, dit Léona.

Et comme Dorothée la regardait avec étonnement, Léona reprit :

— Je vais chez mon plus vieil ennemi... Je vais chez M. le marquis de Montaleu.

— Vous!

— Oui, moi... Oh! reprit-elle, la vengeance me sera d'autant plus douce me venant par lui.

LI. — CONFESSION.

Après la scène qui s'était passée chez lui dans la matinée, M. de Montaleu était demeuré seul en proie à la plus profonde tristesse. Il était à la fois mécontent de lui et de tout le monde.

Il en voulait à ceux qui avaient raison autant qu'à ceux qui avaient tort.

Cela s'explique aisément. M. de Montaleu, tout juste qu'il fût, tout sévère qu'il voulût être, était arrivé à un âge dont le premier besoin est le repos du cœur et de l'esprit.

On se plaint de l'égoïsme des vieillards; mais trop souvent cet égoïsme n'est que de la lassitude et du dégoût. Plus on s'est mêlé longtemps aux luttes du monde, moins on y porte d'intérêt.

N'a-t-on pas en effet reconnu dix fois, cent fois, mille fois, que si la défaite est un chagrin, la victoire est souvent une déception? Le succès serait une puissance trop haute, s'il donnait toujours le bonheur.

Voilà pourquoi les vieillards redoutent les nouvelles expériences et s'en écartent avec soin. Chez les uns, cette appréhension devient une défiance implacable qui prévoit tout à mal.

C'est un assez sage calcul. S'ils se trompent, pensent-ils, ils ont ainsi la chance d'une bonne surprise.

Chez d'autres, ce dégoût des mêmes luttes, cette crainte des mêmes résultats arrive à une sorte de crédulité obstinée. Ils détournent la tête de tout ce qui peut blesser en eux ce qui leur reste de sensibilité.

Ils se font aveugles et sourds pour le mal qui passe sous leurs yeux ou qui crie à leurs oreilles.

Ceux-là, et tel était M. de Montaleu, font tout pour ne pas être dérangés dans l'asile moelleux, rembourré, demi-obscur où ils se retirent.

Aussi arrive-t-il que, lorsqu'ils en sont arrachés par des éclats et des violences qu'il est impossible de ne pas entendre, ils maudissent d'abord avec fureur ceux dont les fautes ont fait naître ces violences et ces éclats, et bientôt après ceux qui s'en sont faits les héros.

Ainsi, dans les petites misères de la vie, ai-je vu chasser avec la même colère, par un vieillard indulgent, le valet qui le pillait et le valet qui lui avait dénoncé le vol. L'un et l'autre avaient troublé la quiétude paresseuse où il se plaisait à vivre.

Elevons cette colère que nous venons de raconter jusqu'à une douleur sincère; voyons M. de Montaleu surpris tout à coup dans la douce et noble confiance où il vivait, arraché violemment à ce repos qu'il avait fait à sa vieillesse, tête blanche qui se reposait sur le blanc giron d'une chaste enfant, et l'on comprendra la colère qu'il éprouva, et contre celle qui l'avait trompé, et contre ceux qui lui avaient révélé son erreur.

Depuis quelques jours Julie s'était trouvée bien abandonnée près de ce vieillard qui l'aimait. Ce fut le tour de M. de Montaleu de se sentir bien seul loin de cette enfant à l'affection de laquelle il était accoutumé.

Le dégoût de la vie, ou plutôt ces mouvements d'impatience qui font regretter de vivre, n'arrivent guère qu'à la jeunesse, au moment où elle subit quelqu'une de ces terribles désillusions qui suivent toute grande espérance.

La vieillesse n'en est plus là, et cependant M. de Montaleu se sentit si abandonné, si misérable après le départ de Julie, qu'il éprouva un profond découragement et se laissa aller à dire : « Ah! mieux eût valu mourir avant de voir tomber ma dernière croyance en ce monde. »

Voilà où en était M. de Montaleu, lorsqu'on lui annonça la visite de Mme de Rudesgens. Il en fut épouvanté.

C'étaient sans doute de nouvelles délations, des détails plus certains sur la faute de Julie, sur la complicité de Montéclain, sur des événements dont M. de Montaleu, à vrai dire, ne se rendait pas un compte bien exact, mais auxquels il lui était odieux d'être mêlé.

Cette répugnance de M. de Montaleu à entendre la voix acrimonieuse de Mme de Rudesgens ajouter encore le fiel de ses commentaires à toutes ces circonstances fâcheuses, cette répugnance, disons-nous, eût peut-être poussé le marquis à refuser à la vieille Arthémise le rendez-vous qu'elle lui faisait demander; mais elle avait pénétré dans son appartement avant qu'il eût eu le temps de faire sa réponse, et l'air dont elle y entra apprit à M. de Montaleu qu'un grand malheur venait d'arriver, et qu'une terrible catastrophe était imminente.

Mme de Rudesgens n'attendit pas que M. de Montaleu donnât l'ordre de sortir au laquais qui l'avait annoncée, elle-même le congédia d'une voix troublée et d'un geste rapide; puis elle courut jusqu'à la porte, en poussa les verrous, et revint vers le marquis en lui disant d'une voix tout effarée :

— Mon ami, mon bon et pauvre ami, je suis perdue.

— Vous, madame, fit le marquis tout étonné de ce trouble extraordinaire, pourquoi et comment?

Mme de Rudesgens se laissa tomber sur un fauteuil, dénoua son chapeau, respira des sels, s'éventa avec son mouchoir, se donna enfin tous les soins qu'exige une femme qui va se trouver mal et qui n'en a pas le temps, et continua avec un désespoir irrité :

— Je suis prise entre deux scélérats, marquis; entre deux infâmes qui ont juré ma perte.

Si je n'aide pas Léona à déshonorer Mme de Monrion, elle dira tout... si je n'aide pas Montéclain à la sauver, il dira tout...

— Mais que diront-ils? demanda M. de Montaleu avec quelque impatience.

— Montaleu, fit Mme de Rudesgens en attachant sur le marquis un regard suppliant, il faut que vous me pardonniez, vous, d'abord.

— Moi? repartit M. de Montaleu, mais pourquoi?

— Mon ami, mon vieil et bon ami, il faut que vous sachiez tout... Vous comprenez, une femme n'avoue jamais ces choses-là...

J'ai eu tort, je le sens; j'aurais pu vous le confier, à vous seul, et vous m'en auriez su bon gré, j'en suis certaine; mais que voulez-vous! la peur de la honte... et puis, j'ai si cruellement expié ma faute.... l'inconduite de M. de Rudesgens m'a tellement punie, que je me suis cru le droit de garder le silence.

Mais si vous ne me venez pas en aide, Montaleu, je suis perdue.

Et la vieille Arthémise se prit à répandre des larmes véritables, et qui étonnèrent si fort M. de Montaleu qu'il commença à croire à la gravité de l'événement dont Mme de Rudesgens avait à lui parler.

— Voyons, ma chère, lui dit-il doucement, calmez-vous et veuillez m'expliquer ce dont il s'agit.

Mme de Rudesgens poussa d'énormes soupirs, s'essuya dix fois les yeux, et reprit enfin, le regard baissé et la parole entrecoupée :

— Vous vous rappelez sans doute l'époque où, à Cologne, je reçus les hommages de M. de Rudesgens?

— Ah! fit M. de Montaleu, dont le front se rembrunit en entendant parler de cette ville et de ces temps éloignés : c'est de votre mariage avec M. de Rudesgens que vous venez me parler?

— Non, mon ami, reprit Arthémise, de plus en plus tremblante;

mais d'un événement affreux, terrible, épouvantable, qui précéda ce mariage de deux mois seulement.

Le marquis regarda attentivement Mme de Rudesgens, et comme toutes les dates des événements qui s'étaient passés à cette époque étaient restées présentes à sa mémoire, il répéta d'une voix curieuse :

— Deux mois avant votre mariage? dites-vous.

— Oui, reprit l'antique pécheresse, qui semblait prête à manquer de force.

— Mais que se passa-t-il? dit vivement M. de Montaleu.

Mme de Rudesgens se reprit à pleurer et s'écria tout à coup :

— J'étais une jeune fille sans expérience, sans guide, sans appui, car mon père était déjà en prison; j'avais souvent rencontré chez un ancien ami de mon père, un jeune officier français.

Elle pleure.

— Il était charmant, Montaleu.

Elle sanglote.

— Il était beau, il était brave, il était spirituel, et il m'aimait.

Mme de Rudesgens se mit à fondre en larmes.

— Eh bien? fit M. de Montaleu.

— Il me dit, continua Mme de Rudesgens, qu'il pouvait me protéger près de vous, qui alliez décider de ma fortune...

Et, ajouta-t-elle en sanglotant de plus en plus, je crus à son amour.

Le marquis tressaillit, et se penchant vers Mme de Rudesgens, il reprit avec un léger tremblement dans la voix :

— Et quand cela se passa-t-il?

— Un an à peu près avant la décision qui me rendit ma fortune et qui détermina mon mariage avec M. de Rudesgens.

— Mais pourquoi, fit M. de Montaleu d'un ton plein d'anxiété, avoir épousé M. de Rudesgens, lorsqu'il était du devoir de votre séducteur de réparer la faute qu'il vous avait fait commettre?

— Il était marié, répondit Mme de Rudesgens d'une voix presque éteinte.

— Marié! répéta le marquis; et vous l'ignoriez, sans doute?

Mme de Rudesgens ne répondit pas.

Il y eut un moment de silence entre les deux interlocuteurs, et M. de Montaleu reprit enfin :

— Mais comment se fait-il qu'une liaison sans doute rompue depuis plus de trente ans puisse aujourd'hui devenir pour vous un sujet de terreur?

— C'est que, dit la triste Arthémise en balbutiant, c'est que... malgré toutes les précautions qui ont été prises à cette époque, l'enfant né de cette malheureuse liaison a fini par découvrir...

Mme de Rudesgens s'arrêta, et M. de Montaleu, qui prenait plus d'intérêt aux événements passés depuis trente ans qu'aux craintes qu'elle éprouvait, M. de Montaleu reprit vivement :

— Et quelles furent les précautions que vous prîtes pour cacher la naissance de cet enfant?

— Oh! s'écria Mme de Rudesgens, ce fut lui qui le voulut...

Mais elle s'arrêta comme si quelque chose l'eût avertie soudainement que tout mensonge serait dévoilé. Puis elle continua d'une voix confuse :

— Non, ce ne fut pas lui, ce fut moi qui le voulus.

Vous devez comprendre les terreurs d'une pauvre jeune fille, Montaleu; il ne pouvait m'épouser, lui, puisqu'il était marié, et la moindre circonstance eût pu faire naître le soupçon dans l'esprit de M. de Rudesgens; j'étais perdue, car il m'eût abandonnée après avoir publiquement recherché ma main...

Il fallait donc qu'un mystère impénétrable cachât la véritable naissance de cet enfant.

LII. — CONFESSION.

(Suite.)

M. de Montaleu écoutait dans une étrange anxiété, tandis que Mme de Rudesgens, plus tremblante à mesure qu'elle approchait du dernier aveu, poursuivait en laissant tomber ces mots, à peine articulés :

— Ce fut alors qu'un valet dévoué, nommé Joseph Miras, alla proposer à une pauvre fille nommée...

— Sophie Muller, n'est-ce pas? s'écria M. de Montaleu avec éclat, en se levant par un mouvement soudain.

— Oui, repartit Mme de Rudesgens d'une voix presque éteinte.

— Il alla lui proposer, continua le marquis tout tremblant d'émotion, de reconnaître comme étant le sien l'enfant qui vous appartenait.

— C'est vrai.

— Et la pauvre fille accepta, et plus tard... Oh!...

M. de Montaleu s'arrêta, et levant les mains au ciel, il s'écria avec un désespoir profond :

— Oh! Sophie! Sophie! trente ans de douleur et d'abandon, parce qu'il a plu à une misérable femme de te flétrir de sa faute.

— Elle a volontairement accepté, s'écria Mme de Rudesgens, et nous avons pu du moins soulager ainsi sa misère, car vous ne la connaissiez pas à cette époque.

— C'est vrai, dit M. de Montaleu d'un ton de profonde tristesse, la misère vous l'a livrée, elle vous a vendu son honneur...

Oh! la misère! la misère! ajouta-t-il, quelle arme elle met dans la main du riche pour perdre et pour calomnier le pauvre! Mais je vous comprends, vous; je comprends jusqu'au crime que vous avez commis, car il fallait vous sauver; mais quel est le lâche qui a pu vous aider dans cet indigne marché?

Mme de Rudesgens se mit à trembler de tout son corps.

— Ne l'appelez pas ainsi, reprit-elle, ne l'insultez pas, surtout devant son fils; car, il me l'a écrit, il dirait tout.

— Mais quoi donc encore? s'écria M. de Montaleu dans la plus extrême agitation.

— C'est, dit Mme de Rudesgens en balbutiant, que moi seule, à son insu, ai fait ce funeste marché... qu'il ne l'a appris qu'au moment où il partait pour le Nouveau-Monde, et qu'il ignorait alors vos relations avec Sophie Muller.

— C'était donc Montéclain? s'écria M. de Montaleu.

— Oui, oui.

— Lui, dont le fils nous a tous si insolemment menacés ce matin?

— Oui.

— Lui, qui est venu me demander d'aller voir sur son lit de mort le malheureux enfant que j'ai repoussé, que j'ai renié, que j'ai chassé?

— C'est vrai, répéta Mme de Rudesgens, qui pouvait à peine se soutenir.

— Et vous, reprit M. de Montaleu avec indignation, vous qui, depuis le départ de Montéclain, de votre amant, avez appris tout ce que votre infâme supercherie avait attiré de malheur à l'infortunée Sophie; vous qui savez tout ce que j'ai souffert de la croire coupable, vous n'avez pas eu un moment pitié d'elle ni de moi; vous n'êtes pas venue me faire cet aveu...

— Oh! pardonnez-moi, pardonnez-moi fit Mme de Rudesgens avec désespoir.

— Et mon fils se meurt, s'écria M. de Montaleu, que les larmes gagnèrent enfin, et il est dans la maison de mon ennemi, qui l'a recueilli, tandis que moi je l'ai chassé; qui a recueilli aussi une pauvre enfant, innocente peut-être, et que j'ai chassée aussi. Et pourquoi? parce qu'il y a autour de moi des gens sans cœur, sans probité, sans honneur...

— Montaleu! Montaleu! s'écria Mme de Rudesgens en interrompant la colère du marquis, vous viendrez ce soir avec moi, chez Montéclain, il le faut, et vous déjouerez ainsi les perfides intentions de Mme Amab.

— Madame Amab! répéta M. de Montaleu, Léona? mais en quoi donc cette femme est-elle mêlée à tout ceci?

— Ne vous l'ai-je donc pas dit? fit Mme de Rudesgens; mais Léona, c'est cette enfant dont la naissance a été attribuée à Sophie Muller..... Léona est...

— Votre fille! dit Montaleu.

— Oui, ma fille, répéta Mme de Rudesgens en cachant sa tête dans ses mains.

M. de Montaleu la regarda un moment en silence, et lui dit d'une voix moins sévère :

— Oh! vous êtes assez cruellement punie... Léona est votre fille!

— Ma fille, continua Mme de Rudesgens à voix basse, et comme si le bruit de ses propres paroles l'eût épouvantée : ma fille, qui m'a menacée de tout révéler à mon mari si je ne l'aidais à perdre Mme de Monrion.

— Qui est innocente, n'est-ce pas? s'écria avec transport M. de Montaleu, et qui pleure maintenant, qui souffre comme mon pauvre fils assassiné.....

Assassiné!..... mais par qui donc?

— Mon ami, reprit Mme de Rudesgens, Montéclain m'attend ce soir chez lui.

« Venez, m'a-t-il écrit, et toute preuve de ce qui peut vous compromettre sera anéantie; venez et amenez M. de Montaleu; il faut » que d'abord il vous pardonne, lui; sans cela tous mes efforts seront inutiles.

» Dites-lui que son fils le demande, dites-lui que, puisque j'ai été » jusque chez lui, il peut venir jusque chez moi.

» Seulement j'essaierai de lui montrer comment un gentilhomme » ouvre sa maison à l'ennemi qui ne craint pas d'y pénétrer. »

M. de Montaleu se taisait.

Son orgueil hésitait encore contre les sentiments de son cœur; puis enfin, il s'écria tout à coup :

— Eh bien! soit, j'irai, et si j'ai eu des torts envers Montéclain, je ne craindrai pas de les réparer en les avouant devant tout le monde.

A quelle heure devez-vous vous rendre chez Montéclain?

— Il nous attend à huit heures, dit Mme de Rudesgens. Vous viendrez, n'est-ce pas?

Au moment où M. de Montaleu allait répondre, on frappa à l'appartement de M. de Montaleu, et celui-ci ayant ôté les verrous qui fermaient la porte, le domestique lui annonça l'arrivée de Mme Léona Amab.

— Cette femme chez moi! s'écria M. de Montaleu...

— Elle a, dit-elle, répondit le domestique, un écrit important à vous remettre.

Mme de Rudesgens tremblante et éperdue, mais contenue par la présence du domestique, attachait sur M. de Montaleu des yeux égarés.

Le marquis eut pitié d'elle, et lui dit tout bas :

— Faut-il la recevoir?

— Je ne sais, repartit Mme de Rudesgens d'une voix défaillante.

— Faut-il la chasser? reprit M. de Montaleu.

— Oh! non, non! ce serait peut-être me perdre.

— Faites entrer Mme Amab, dit tout haut M. de Montaleu au domestique.

— Oh! mon ami, s'écria Arthémise dès que le domestique fut sorti, vous seul pouvez me sauver, vous seul...

On entendit presque aussitôt la voix de Léona, et Mme de Rudesgens, épouvantée, se précipita dans un cabinet voisin.

Léona parut.

Elle s'arrêta sur le seuil de la porte.

M. de Montaleu l'avait vue plus éclatante et plus magnifique de beauté, mais jamais il ne l'avait vue si fière de regard, d'expression et de tenue.

Son visage, d'une pâleur mate, était richement encadré dans les larges boucles de ses cheveux noirs.

Ses yeux éclairés d'un feu sombre, ses lèvres pâles, frémissantes et dédaigneuses, lui donnaient quelque chose de la majesté de l'ange tombé.

Le marquis de Montaleu lui fit signe d'approcher et lui montra un siége.

— C'est inutile, monsieur le marquis, dit Léona d'une voix calme; nous n'en sommes pas, l'un vis-à-vis de l'autre, à ces vaines formules de politesse; vous me haïssez et vous me méprisez, moi je vous hais et je vous estime.

M. de Montaleu s'inclina sans répondre.

Léona continua :

— La meilleure preuve que je puisse vous donner de cette estime, monsieur le marquis, c'est que, malgré les sentiments défavorables que vous avez pour moi, je viens à vous pour une chose à laquelle tient peut-être le salut de ma vie.

C'est une question d'honneur, monsieur, et je la remets avec confiance entre vos mains. Veuillez lire cet écrit, ajouta-t-elle, en lui tendant l'original de la lettre dont elle avait montré la copie à Mme de Rudesgens, et veuillez me dire quel en est l'auteur, et quel est celui dont j'ai le droit, je suppose, d'apprendre le nom.

M. de Montaleu prit toujours dans le même silence l'écrit que lui remit Léona.

Celle-ci le regardait attentivement, car comme nos lecteurs l'ont vu déjà, cette lettre renfermait la justification de Sophie Muller, et Mme Amab s'attendait à une explosion de la part du marquis.

M. de Montaleu savait déjà tout ce que renfermait cette lettre.

Cependant il ne put cacher l'émotion que lui causa cet appel à sa véracité et à son témoignage. Il tenait dans ses mains la preuve écrite de l'innocence de Sophie, et il parut hésiter un moment.

Le papier tremblait dans sa main.

Léona, qui le dévorait du regard, lui dit enfin :

— Eh bien! monsieur le marquis, quel est le nom de l'homme qui vous a écrit cette lettre?

Quel est le nom de la femme qui, en reniant son enfant, vous a forcé à renier le vôtre?

M. de Montaleu plia le papier, et le tendant à Léona, lui dit d'une voix ferme :

— Je ne connais pas cette écriture, madame.

Léona resta atterrée.

— Ni cette signature! reprit-elle.

— Non, madame.

— Ni cette légende?

— Non.

— Ni rien, n'est-ce pas! s'écria-t-elle avec un transport effrayant.

— Rien, répéta froidement M. de Montaleu.

Léona ne poussa pas un cri, ne prononça pas une parole, ne laissa pas échapper un geste de prière ou de menace; elle salua gravement M. de Montaleu et sortit.

Au même instant, Mme de Rudesgens s'élança du cabinet où elle s'était cachée.

— Oh! merci! merci! mon ami! s'écria-t-elle, merci! vous m'avez sauvée!

— Mais Montéclain me rendra mon fils? dit M. de Montaleu.

— Oh! venez! venez! repartit Mme de Rudesgens; il vous attend.

LIII. — LA FOLLE.

Le soir était venu.

Julie, demeurée à la ferme, voyait s'approcher avec anxiété l'heure de tenir la promesse qu'elle avait faite à Montéclain.

Nous avons si souvent dit quelles incertitudes agitaient l'âme de Mme de Monrion, que nous hésitons à expliquer le trouble qu'elle éprouvait.

En effet, lorsqu'elle rencontrait Montéclain, c'était toujours la même confiance dans ses paroles, c'était un entraînement irrésistible qui la faisait croire à ses conseils, obéir à ses prières. Tant qu'il était présent, elle semblait sentir, penser, vivre par lui et en lui; mais dès qu'il s'était éloigné, les doutes de Julie la reprenaient, et cette fois ils avaient été éveillés en elle par un incident insignifiant en apparence, dont cependant il est nécessaire que nos lecteurs soient informés.

Comme nous l'avons dit, Julie, décidée à quitter ce pays, avait envoyé chercher sa voiture chez M. de Montaleu.

On y avait joint quelques objets nécessaires à son voyage, et plus particulièrement tous les papiers qui lui appartenaient.

Parmi ceux-là, Julie retrouva la lettre que le matin même elle écrivait à son frère, et qui avait été interrompue par l'arrivée de MM. de Rudesgens, de Champmortain et de Brias; Julie la relut et la cacha dans son sein, le plus près de son cœur.

Cette confidence de ses sentiments secrets, en la remettant en présence d'elle-même, lui rendit ses terreurs au sujet de Montéclain.

Plus dominée que jamais par le charme impérieux que cet homme exerçait sur elle, elle fut encore plus épouvantée de cet empire.

Ainsi ce n'était déjà plus, comme au commencement de cette journée, un homme deux fois rencontré par hasard, et qui, à chaque rencontre, avait pénétré plus avant dans la confiance et dans l'amour de Julie.

Ce n'était plus celui dont elle avait d'abord agréé le respect, puis la protection, celui avec qui elle avait fait alliance contre la calomnie qui les frappait à la fois, celui à qui elle avait permis de lui choisir un asile dans une chaumière; c'était l'homme qui l'appelait maintenant dans sa maison, qui la lui ouvrait comme le seul refuge où elle pût abriter sa douleur et son innocence, et auquel elle avait promis d'accepter cette dangereuse hospitalité.

Toute l'âme de Julie, tout ce qu'il y avait en elle de généreux, de confiant, lui criait :

« Va, n'hésite pas, va!... »

Mais presque aussitôt le souvenir de ce qu'avait été Montéclain, le souvenir de l'illusion qui l'avait elle-même trompée autrefois; la récente, mais terrible expérience qu'elle venait de faire des perfidies du monde, lui criait d'un autre côté :

« Prends garde, c'est peut-être encore un piége; prends garde! »

Tout autre, à la place de Julie, eût probablement écouté les conseils de cette prudence; mais elle avait si peur d'être ingrate envers Montéclain, qu'elle avait laissé venir la nuit au milieu de ses douloureuses indécisions, lorsque tout à coup on vint lui annoncer l'arrivée de Bricord et d'Aly-Muley.

La nourrice de Saint-Faron et l'enfant de Léda étaient avec Julie dans la chambre où elle s'était retirée.

Elle craignit que le fermier n'apprît la présence de cet enfant dans sa demeure, et elle se hâta de descendre dans la salle basse où Bricord s'était arrêté avec le saphis.

Tous les domestiques de la ferme étaient assemblés et regardaient curieusement leur maître, dont le visage pâle n'exprimait plus que le courage calme de la résignation.

Aly-Muley et Bricord se découvrirent quand parut Mme de Monrion; tous les domestiques firent de même.

C'était un spectacle touchant que celui de cette jeune et belle femme au milieu de ces grossières figures, en présence de ces deux rudes soldats, honorée et respectée dans cette humble chaumière, après avoir été ignominieusement chassée du château d'un grand seigneur, protégée par le soldat et le fermier, après avoir été abandonnée par le riche, le noble et le puissant.

La présence d'Aly-Muley et de Bricord rendit toute la confiance à Julie; c'est qu'elle avait un juste instinct du bien qui lui montrait la valeur de chacun, indépendamment du vêtement riche ou grossier qui le couvrait.

Ce n'était là ni un marquis comme M. de Rudesgens, ni un pair de France comme M. de Montaleu, qui venait lui tendre la main : c'étaient deux paysans, deux nobles cœurs, deux honnêtes gens; et Julie se sentit confiante et forte.

— Madame, lui dit Aly-Muley d'un ton grave et presque assuré, nous sommes venus vous chercher pour vous conduire au château de M. de Montéclain.

— Vous m'y accompagnerez, n'est-ce pas? dit Julie; et vous aussi, monsieur Bricord?

— Nous vous y accompagnerons, madame, répondit le fermier. Mais, allez, allez, vous pouvez y entrer sans crainte, fussiez-vous toute seule.

Il y a en vous quelque chose qui vous protége mieux que ne pourrait le faire la présence de pauvres gens comme nous; il y a que vous êtes bonne, madame; il y a que vous avez pitié du coupable et du malheureux; il y a, ajouta Bricord avec des larmes dans la voix, que je sais tout, madame; que je sais que vous n'avez pas voulu dire un mot pour vous défendre..., que je sais que vous n'avez eu peur que pour une autre...

Il y a que je voudrais pouvoir vous dire tout ce que j'éprouve dans le cœur, tout ce que vous méritez...

Mais, ajouta-t-il en essuyant les larmes qui roulaient sur son visage, je ne puis pas... je ne sais pas...

Allez, madame, allez. On vous le dira là-bas, et vous serez contente, bien sûr, vous serez contente.

— Assez comme ça, dit Muley en criant avec effort pour cacher l'émotion qui l'avait gagné : nous n'en avons pas si long à dire à madame; elle entendra ce qu'elle doit entendre, elle verra ce qu'elle doit voir; ça sera bien, suffit.

Quant à ce que nous sentons pour elle, ça ne peut pas l'intéresser beaucoup, parce que nous ne sommes rien, nous autres.

— Oh! mes amis, mes amis! s'écria madame de Monrion en leur tendant les mains à l'un et à l'autre.

Elle s'arrêta pendant que ces deux hommes pressaient dans leurs mains calleuses les frêles et blanches mains de cette douce enfant.

Puis elle reprit :

— Oui, vous êtes mes amis, n'est-ce pas ?

— Oh! dit tout bas Bricord en balbutiant, Dieu vous récompensera, vous serez heureuse. Oui, oui, ajouta-t-il, plus bas encore, consentez à être marquise de Montéclain, et vous verrez, vous verrez; vous serez heureuse.

Julie baissa les yeux pour cacher à la fois sa joie et sa confusion. Bricord venait de donner un nom à l'espérance qui l'agitait depuis quelques heures.

Pendant ce temps, Aley-Muley se remettait de son mieux de l'émotion qui l'avait gagné, et murmurait entre ses dents :

— Le diable m'emporte, je crois que je vais devenir dévot. Allons, ajouta-t-il, madame, il est temps de partir, on vous attend.

Mme de Monrion monta dans sa voiture, accompagnée des bénédictions et des vœux de ceux qui avaient été témoins de cette scène. Elle prit la route du château de Montéclain.

Bricord et Aly-Muley suivaient la voiture à cheval.

Ils étaient à peine à un quart de lieue de la ferme, que Bricord s'arrête tout à coup, pousse un cri étouffé, et s'élance rapidement vers un sentier qui coupait la route où il se trouvait.

Le mouvement de Bricord fut si rapide, qu'Aly-Muley, plongé dans ses réflexions, ne s'aperçut de la disparition du fermier que lorsqu'il ne put plus voir de quel côté il avait dirigé sa course.

Il supposa que Bricord était retourné à la ferme pour y donner quelques ordres, et il continua à suivre le sentier, persuadé que le fermier allait bientôt le rejoindre.

Aly-Muley se trompait.

Ce n'étaient point quelques ordres oubliés qui avaient détourné Bricord de la mission qu'il avait acceptée d'accompagner Mme de Monrion.

Au bout du sentier dans lequel il venait de se précipiter, il avait cru apercevoir une ombre blanche et errante.

Malgré l'éloignement, malgré le crépuscule qui enveloppait déjà toute la forêt d'une demi-obscurité, il lui avait semblé reconnaître Léda.

Il y a dans la passion une vision surnaturelle qui fait que l'on reconnaît la femme que l'on aime ou celle qu'on hait, à des signes insaisissables : on ne la voit pas, mais on se dit : C'est elle!

Et Bricord ne s'était pas trompé; c'était bien Léda.

LIV. — UN CRI DE MÈRE.

Arrivé à quelques pas de sa femme, le fermier sauta vivement à bas de son cheval, et courut vers elle pour prévenir sa fuite, car il supposait qu'à son aspect, elle chercherait à s'échapper.

Mais Léda le regarda s'approcher tranquillement, l'examina avec attention, et tandis que Bricord cherchait par quelle parole il pourrait aborder celle qui l'avait si cruellement offensé, celle qu'il aimait toujours, et qui avait tant souffert, Léda lui dit d'une voix douce et mélancolique :

— Ami, pourriez-vous me dire où est la demeure du fermier Bricord ?

— La demeure du fermier Bricord, répéta celui-ci que cette question glaça d'effroi. Vous me demandez, à moi, la demeure du fermier Bricord ?

Il regarda Léda plus attentivement.

Elle était calme, ses lèvres souriaient, ses yeux rayonnaient de joie.

Bricord trembla et eut peur.

— Oui, reprit Léda d'un ton confidentiel et mystérieux.

Je veux savoir où il demeure; il faut que j'aille le voir cette nuit, il faut que j'aille le consoler.

Je suis morte, voyez-vous, et il m'aimait tant, qu'il doit être bien chagrin.

— Léda! s'écria Bricord, Léda, Léda, ne me reconnais-tu pas, ne m'entends-tu pas? Tu n'es pas morte, puisque te voilà, puisque tu me parles.

Léda se mit à sourire et reprit doucement :

— Je sais bien que je suis morte, moi... il m'a tuée, l'autre, le lâche, il m'a tuée ; mais, voyez-vous, Dieu a permis que je me relevasse de ma tombe pour expier ma faute, et venir consoler celui à qui j'ai fait tant de mal. Conduisez-moi chez lui, je vous en prie : il est bon, lui, il est généreux, il vous remerciera.

Je lui dirai que vous avez eu pitié d'une pauvre ombre égarée, venez, je vous en prie.

Bricord, éperdu, pleurant, sanglotant, prit instinctivement le chemin de sa ferme.

— Léda, disait-il au milieu de ses sanglots, Léda, reviens à toi, je te pardonnerai, je t'aimerai, j'oublierai tout.

— Savez-vous, lui dit Léda, en s'appuyant sur son bras et en parlant à voix basse, savez-vous ce que je ferai? quand je serai là, j'irai m'asseoir au chevet de son lit, et pendant la nuit, je me pencherai à son oreille, et je lui chanterai les chansons qu'il aimait autrefois, je lui donnerai du courage, je lui dirai que quand on est bon et fort comme il l'est, il faut vivre et pardonner, car Dieu me l'a dit, je ne



Montéclain la tourna doucement du côté du portrait de sa mère. — Page 92.

dormirai en paix dans ma tombe que le jour où celui que j'ai trompé viendra l'y prier pour moi.

— Oh! je le prierai, je le prierai, repartit Bricord, mais pour qu'il te rende la raison.

O pauvre femme! tu as donc bien souffert, il t'a donc bien maltraitée, le misérable!

— Ne dites pas cela, monsieur, reprit Léda, mon mari le tuerait; je le rencontrerais parmi les morts, et il me ferait encore du mal.

En parlant ainsi, ils s'étaient approchés de la ferme.

Léda la regarda et s'arrêta tout à coup.

— Merci, monsieur, dit-elle à Bricord, je me reconnais maintenant, c'est bien là notre maison où j'ai vécu si infortunée, où j'aurais pu vivre si heureuse. Je ne l'ai pas voulu, monsieur, c'est ma faute.

Pauvre Bricord, ajouta-t-elle, comme il doit souffrir d'être seul!

Le connaissez-vous, l'avez-vous vu depuis que je suis morte? m'a-t-il beaucoup maudite? m'a-t-il un peu pleurée?

— Il vous a pardonné, Léda, dit Bricord, dont la voix avait peine à se faire jour à travers les sanglots qui le suffoquaient. Il vous pardonne... il vous appelle... il vous attend.

Ils étaient sur le seuil de la cour de la ferme; les domestiques, encore tout émus du départ de Mme de Monrion, s'y trouvaient assemblés et causaient entre eux des événements de ces dernières journées, lorsque Léda et Bricord parurent tout à coup.

Une vive surprise, un soudain effroi fermèrent toutes les bouches à leur aspect, et le groupe des domestiques s'ouvrit silencieusement devant Léda, qui s'avançait d'un pas calme du côté de la maison.

— Oh! mes enfants! mes enfants! dit Bricord en parlant à ses domestiques, qui le regardaient avec un profond étonnement, elle est folle!

Ils s'approchèrent tous pour la considérer de plus près.

— Laissez-moi passer, leur dit-elle de cette voix uniforme et douce dont elle avait toujours parlé jusqu'à ce moment, laissez-moi aller à lui; j'ai bien des choses à lui dire.

Les domestiques se reculèrent, et Léda entra dans la salle basse de la ferme,

Elle s'y arrêta et regarda autour d'elle.

— Oui, reprit-elle, c'est bien ici, c'est pour moi qu'il avait fait arranger cet endroit, c'est pour moi cette table, ces rideaux, ces fleurs, ce fauteuil...

Pauvre Pierre, ajouta-t-elle d'un ton plus ému, comme il m'aimait!... Mais soyez tranquilles, mes enfants, le bonheur que je ne lui ai pas donné durant ma vie, je le lui donnerai à présent.

La mort enseigne bien des choses, croyez-moi; elle enseigne où est le devoir, où est la vertu, où est le bien; aussi je l'aime maintenant, et je viens à lui pour le lui dire.

— Oh! mes enfants, mes enfants, s'écria Bricord, prions Dieu qu'il lui rende la raison.

Oh! mon Dieu, s'écria-t-il en tombant à genoux, ayez pitié d'elle et de moi!

Tous les domestiques imitèrent leur maître, et Léda resta seule debout au milieu de cette troupe agenouillée et qui priait pour elle.

Tout à coup un faible cri passa au-dessus du murmure de toutes ces voix suppliantes.

Léda tressaillit; le calme joyeux de son visage fit place à une expression de désespoir et d'épouvante; ses yeux flamboyaient, sa tête était penchée en avant; elle semblait écouter et attendre.

Un nouveau cri retentit, cri faible et doux auquel répondit un cri déchirant de Léda.

Aussitôt elle se précipita hors de la salle basse, gravit toute haletante l'escalier qui conduisait à sa propre chambre, en poussa la porte et se trouva en présence de la nourrice de Saint-Faron, qui cherchait à endormir sur ses genoux le pauvre enfant abandonné.

A cet aspect, Léda poussa un nouveau cri, cri désespéré et joyeux à la fois, cri de l'âme intelligente et éveillée, cri de mère sorti de ses entrailles.

La nourrice se leva épouvantée à cette apparition.

— C'est mon enfant, reprit Léda d'une voix éperdue.

La nourrice recula, pendant que Bricord et les domestiques se précipitaient dans la chambre, et elle répondit d'une voix tremblante :

— Non, non. C'est l'enfant que madame la comtesse de Monrion m'a confié.

— C'est lui! s'écria Léda en s'avançant vers la nourrice.

Et comme celle-ci reculait toujours, Léda tomba sur ses genoux, et se traînant ainsi jusqu'aux pieds de Marie-Jeanne, elle lui dit d'une voix déchirante :

— Oh! laissez-moi le voir, laissez-moi le voir.

Les domestiques, stupéfaits, se regardaient entre eux, et la nourrice cachait l'enfant dans ses bras, lorsque Bricord dit avec un profond accent de pitié :

— Donnez-le-lui, il est à elle.



« Je la secoue... rien!... Elle était morte. . » — Page 93.

A cette parole, Léda prête à ressaisir son enfant, se retourna et regarda Bricord.

Un cri d'épouvante s'échappa de sa poitrine.

Elle dirigea vers son mari sa main convulsivement agitée.

— Ah! murmura-t-elle d'une voix haletante, vous... vous... et moi... moi...

Elle se releva lentement; elle promena un regard éperdu sur tous ceux qui l'entouraient.

— Eux... eux... continua-t-elle de la même voix brève et haletante, et moi... ici... ici...

Un éclair lumineux sembla jaillir des yeux de l'infortunée.

Elle pressa son front dans ses mains, comme si une douleur brûlante y rentrait avec la pensée, et tout aussitôt elle s'élança hors de la chambre avant que personne pût la retenir.

Bricord et tous les domestiques s'élancèrent à la poursuite de Léda; mais plus rapide qu'eux, elle avait déjà disparu dans la nuit.

On la chercha de tous côtés, on l'appela ; mais on ne découvrit rien, on n'entendit rien, Bricord seul avait compris qu'elle n'était plus folle.

On se précipita hors de la ferme avec des flambeaux, on courut dans diverses directions. Ce fut pendant quelques moments un tumulte et un trouble extrêmes.

Bricord semblait à son tour avoir perdu la raison. Il n'eût pas éprouvé de plus terrible desespoir, si Léda eût été innocente ; car pour ce noble cœur de paysan, le malheur etait un titre presque aussi sacré que la vertu.

Il avait pris l'enfant de Léda dans ses bras, et il s'en allait criant :

— Léda ! Léda...

Voilà ton enfant ; il t'appelle, ne l'entends-tu pas ?

Les servantes allaient et venaient, les valets de ferme fouillaient les buissons et les fossés. Chacun, emporté par sa recherche, s'éloignait peu à peu de la ferme.

Tout à coup Bricord se trouva en face de la petite rivière dont les eaux coulent au fond de la vallee de Lavordan.

C'etait à un endroit où le cours d'eau retenu par une étroite chaussée formait une cascade dont le bruit, ainsi que celui du moulin élevé sur cette chaussée, couvrait les cris des paysans répandus dans les environs.

Bricord recula en apercevant dans l'ombre de la nuit, un homme à cheval, arrêté au bord de la rivière, et au-dessous de la chute du moulin.

— Qui que vous soyez, s'écria-t-il, dites-moi...

— Ah ! c'est toi, Bricord, lui fit Aly-Muley... je venais savoir pourquoi tu m'avais quitté...

— Mais pourquoi t'es-tu arrêté là? lui dit Bricord frappé d'un sinistre pressentiment.

— C'est que, repartit Aly-Muley, il m'a semblé de loin voir passer une ombre blanche qui courait vers la rivière, et puis j'ai cru entendre un grand cri, et le bruit de la chute d'un corps dans l'eau...

A ce mot Bricord poussa un cri terrible, désespéré, et qui retentit dans toute la vallée.

LV. — TRIOMPHE.

Lorsque Julie arriva dans la cour du château de Montéclain, elle fut etrangement surprise en voyant qu'Aly-Muley et Bricord n'étaient plus avec elle.

Leur absence lui fit peur.

La pensée d'avoir été attirée dans un piége traversa un moment son esprit, mais elle la repoussa avec indignation.

Elle n'eût pas eu foi en Montéclain, qu'elle eût eu honte de soupçonner Aly et Bricord d'avoir prêté les mains à un crime.

Deux valets portant des torches avaient ouvert la portière de sa voiture.

Ils éclairèrent le vaste perron du château et lui en ouvrirent la porte.

Julie entra dans le vestibule, où deux autres valets portant des flambeaux marchèrent devant elle, et l'introduisirent silencieusement dans un premier salon, illuminé comme pour une fête, mais désert.

Cette singulière reception étonna Julie, et la rendit toute tremblante.

Enfin elle arriva à la porte d'un second salon qui s'ouvrit de même devant elle, pendant que l'un des domestiques annonçait d'une voix retentissante :

Mme la comtesse de Monrion.

Julie entra et se trouva en face de M. de Montaleu, du colonel, de Brias, de Champmortain, de Sylvie, de M. de Rudesgens et de sa femme.

M. de Montaleu était assis près du colonel, dont il tenait les mains dans les siennes.

Brias s'entretenait avec eux ; Sylvie et Champmortain causaient avec effusion ; Mme de Rudesgens souriait à son mari.

A l'entrée de Julie, tous se levèrent d'un mouvement spontané, le colonel lui-même que Brias fut obligé de soutenir.

Julie s'arrêta.

Il y eut un moment de silence solennel ; chacun hésitait.

Mais tout à coup M. de Montaleu, ouvrant les bras et faisant un pas vers Julie, l'appela en s'écriant :

— Mon enfant... ma fille... ma fille...

Julie s'y précipita éperdue, heureuse, enivrée. Tout ce qu'elle avait souffert était oublié.

De quelque désespoir qu'elle eût payé ce moment de joie et de triomphe, elle ne le regretta pas, car ce n'était pas elle seulement qui triomphait, c'était aussi Montéclain, qui lui avait tenu parole, Montéclain qui ne la trompait pas, Montéclain chez qui était venu M. de Montaleu...

Julie pleurait, étouffait, sanglotait.

En s'arrachant aux embrassements de M. de Montaleu, elle aperçut Sylvie, qui s'était approchée d'elle et qui la regardait d'un air suppliant. Elle la prit dans ses bras... Son cœur était plein de pardon pour tout le monde.

Elle embrassa aussi madame de Rudesgens, et le vieux Annibal aussi. Elle tendit la main à Brias, à Champmortain, en leur disant à tous :

— Merci... merci... comme si elle leur devait de la reconnaissance.

Puis, après avoir été ainsi des uns aux autres, ses yeux cherchèrent encore quelqu'un dans ce salon ; mais il n'y était pas...

Julie eut peine à se rendre compte du sentiment qu'elle éprouva.

« Oh ! se dit-elle dans le plus profond de son âme, si ce n'était de sa part que générosité. »

Mais ce doute n'eut que la durée d'un éclair. D'ailleurs M. de Montaleu la détourna presque aussitôt de cette préoccupation.

— Mon enfant, lui dit-il, permettez-moi de vous présenter mon fils, le colonel Thomas Rien de Montaleu.

— Votre fils? fit Julie avec étonnement.

— On vous expliquera cela, la belle des belles, reprit M. de Rudesgens en baisant les mains de Julie. Prenez-le toujours pour un brave gentilhomme, un homme d'honneur, un honnête homme... un...

— Ah ! dit Julie en serrant les mains du colonel, je sais ce que je dois à monsieur...

Je sais que c'est pour moi que sa vie est en danger... que c'est pour moi qu'il souffre.

— Je ne souffre plus, repartit Thomas; le bonheur guérit vite. Ne le sentez-vous pas comme moi, madame ?

— Oh ! oui ! répondit-elle avec effusion.

Puis elle se tourna encore vers les autres personnes présentes, elle échangea encore avec elles de ces mots qui pardonnent et qui remercient.

Mais elle demeura incertaine et étonnée ; Montéclain ne paraissait pas.

Chacun semblait deviner le motif de la surprise de Julie, mais personne ne paraissait vouloir lui expliquer la cause de cette absence.

Elle allait parler : elle allait interroger M. de Montaleu, lorsqu'un domestique entra et dit à Brias que M. de Montéclain desirait lui parler.

Il sortit.

Puis un moment après, ce fut le tour de M. de Rudesgens ; puis celui de madame de Rudesgens ; enfin Champmortain et sa femme disparurent à leur tour, appelés tous par Montéclain.

Julie se trouva seule avec M. de Montaleu et son fils.

— Oh ! dit-elle toute tremblante à M. de Montaleu, pourquoi s'éloignent-ils donc tous?

— J'espère que vous les reverrez tout à l'heure, à moins que...

On appela aussi M. de Montaleu et le colonel.

— Quoi ! vous me laissez seule ? s'écria Julie.

— Vous me reverrez dans tous les cas, lui dit en souriant M. de Montaleu. A bientôt, mon enfant, à bientôt.

Le colonel et M. de Montaleu s'éloignèrent, et Julie resta tout à fait seule.

Elle demeura un moment immobile au milieu de ce vaste salon étincelant de bougies.

Pour la première fois elle regarda l'endroit où elle se trouvait et vit appendue, tout autour d'elle, une longue suite de portraits, qui tous semblaient la regarder curieusement.

Julie était dans un état de trouble inexprimable, elle prévoyait pour elle un grand événement ; mais elle n'osait en faire une espérance.

Il allait venir, sans doute ; mais qu'allait-il lui dire ? Oh ! ne s'était elle pas trop flattée ? n'avait-il préparé qu'une justification à son innocence, qu'un hommage à son malheur ?

Julie se sentit prête à étouffer.

Son cœur battait avec violence et s'arrêtait tout à coup.

C'était une appréhension si douloureuse qu'elle appuya sa main sur son cœur, et sentit crier, sous ses doigts, la lettre inachevée qu'elle écrivait le matin même à son frère.

Ce papier, confident de ses craintes et de ses espérances, la brûla.

Elle chercha avec anxiété autour d'elle, comme pour implorer appui

contre elle-même : ses yeux interrogèrent tous ces visages muets qui l'entouraient, et elle y arrêta ses regards comme pour leur demander appui et conseil.

Mais la mine fière et hautaine de la plupart de ces guerriers enchâssés dans leurs armures, de ces femmes couvertes de pierreries, semblait repousser les prières de Julie.

Son regard errant de toile en toile paraissait ne devoir pas trouver un visage ami, lorsqu'il rencontra un portrait représentant une femme jeune, belle, mélancolique, et qui couvrait d'un regard d'amour un berceau fermé.

Ce visage, Julie le reconnut. C'était bien le front élevé et penseur de Montéclain, c'était bien sa lèvre dédaigneuse, son nez d'aigle, son œil brillant, sa noire et riche chevelure : cette femme était sa mère.

Rien ne manquait à cette ressemblance parfaite.

Seulement tout était plus doux dans ce visage, le rayon de l'œil était voilé, le front s'inclinait, et quelque chose de résigné avait effacé l'orgueilleuse expression de la bouche.

Julie s'arrêta à ce portrait, et, joignant les mains, elle murmura tout bas :

— Protégez-moi, madame, protégez-moi !

Un léger bruit se fit entendre ; elle se retourna et aperçut Montéclain.

Il s'approcha d'elle, la salua respectueusement, et lui fit signe de s'asseoir.

Julie lui rendit son salut et se laissa aller sur le fauteuil placé au-dessous du portrait de la mère de Montéclain, car elle était incapable de se soutenir.

LVI. — UN MOT ATTENDU.

— Il faut que vous me pardonniez, madame, lui dit gravement Montéclain, de vous avoir enlevé l'un après l'autre les amis qui vous entouraient tout à l'heure, je dois vous expliquer pourquoi je l'ai fait.

Julie s'inclina.

Elle frémissait de tout son être, elle sentait qu'il lui fallait sortir de cet entretien heureuse ou condamnée.

— Pour mettre un terme aux mille intrigues qui s'agitaient autour de vous, continua doucement Montéclain, j'attendais de Paris des papiers qui viennent de m'arriver ; et j'ai dû les remettre à chacun de ceux qu'ils concernaient.

— Vous avez fait ce qui était convenable, j'en suis sûre... fit Julie d'une voix faible et émue.

— Pardon, reprit Montéclain ; veuillez me laisser tout vous dire. Brias, débarrassé de toutes les dettes qui le tourmentaient, quittera demain ce pays, et bientôt la France.

— C'est bien, dit Julie ; et Sylvie ?

— Mme de Champmortain rendra bientôt à son époux l'affection qu'il n'avait perdue que par sa faute, et qu'il sera heureux de retrouver maintenant.

— Oh ! c'est bien ! monsieur, c'est bien ! repartit Julie.

— J'espère, dit Montéclain en souriant, avoir procuré à M. de Rudesgens plus de repos dans sa maison, en montrant à sa femme que l'indulgence sied bien à qui en a besoin, et je l'ai mise elle-même à l'abri d'un véritable malheur, en détruisant, d'une part, les traces d'une faute cruelle, et en avertissant M. de Rudesgens, d'une autre part, qu'il n'était pas juste de chercher aujourd'hui à éclaircir des soupçons qu'il avait repoussés jadis lorsqu'il soupirait pour la fortune de Mlle Van Marken.

Le pardon mutuel est un commencement de bonheur.

— C'est juste, monsieur, dit Julie.

— Enfin, continua Montéclain, j'ai remis à M. de Montaleu les preuves écrites de l'innocence d'une pauvre mère qui a longtemps souffert, et je lui ai donné le droit de reconnaître, pour son fils, l'un des hommes les plus braves de notre époque, la plus belle espérance de notre armée, un de ces cœurs enfin qui font une renommée au nom qu'ils choisissent, qui ajoutent une gloire au nom qu'ils reçoivent.

— Oh ! merci pour eux, monsieur.

Vous avez sauvé les uns du danger, vous avez rendu aux autres le bonheur. Dieu vous récompensera de ce que vous avez fait pour eux.

— Je n'ai rien fait pour eux, repartit Montéclain... vous le voyez, madame.

Cependant je me vante devant vous de tout ce que j'ai puisé dans vos regards de bonté et d'indulgence ; je me pare du peu de bien que j'ai fait et que vous m'avez inspiré, et je vous demande si vous êtes contente.

— Ah ! monsieur, monsieur, dit Julie, dont le trouble faisait frémir la voix... me croyez-vous si injuste, si ingrate ?...

— Non, madame, reprit Montéclain, non ; je vous crois juste, je vous crois reconnaissante, et c'est pour cela que je vous demande la permission de tout vous dire.

Cependant, avant d'aller plus loin, sachez une chose : vos amis sont encore dans ce château, au moindre appel de votre voix, ils viendront à vous. C'est ma maison, madame, mais dès que vous y êtes, c'est moi qui suis chez vous.

Si ce que je vais vous dire, madame, vous paraît étrange, si une seule de mes paroles vous alarme, chassez du moins la crainte qui pourrait vous faire croire que je veux abuser de votre présence ici, pour vous tenir un langage que vous ne devez pas entendre.

Vous êtes reine et maîtresse dans cette maison, madame ; vous y êtes assise à la place où s'asseyait ma mère, au-dessous de son image, qui me voit, qui m'entend et qui vous protége.

— En vérité, monsieur, dit Julie les yeux baissés et le cœur oppressé, je n'ai aucune crainte, aucune appréhension.

— Il faut plus, madame, ajouta Montéclain, il faut avoir du courage.

— Du courage ? fit Julie.

Oui, madame... veuillez me comprendre.

Vous vous croyez obligée envers moi ; vous pensez me devoir de la reconnaissance, et vous êtes trop noble et trop bonne pour vouloir causer un chagrin à l'homme qui vous est venu en aide...

Eh bien ! madame, il faut oublier cela... il faut être franche, il faut être sévère, il faut tout oser me dire.

— A vous, monsieur ?

— Oui, madame.

Tout ce que j'ai fait depuis quelques jours, tout ce dont je me vantais tout à l'heure, ce n'est pas pour les autres que je l'ai fait, c'est pour vous.

— Pour moi... monsieur, fit Julie toute tremblante de ce mot tant espéré.

Pour vous seule, dit Montéclain, et je l'ai fait parce que je vous aime, madame.

Julie rougit et se sentit prête à pleurer.

— Pourquoi, reprit gravement Montéclain, chercherais-je pour l'aveu de cet amour des expressions qui ne vous le diraient qu'à moitié ?

Je vous aime, madame, non-seulement parce que vous êtes belle, et chaste, et grande, mais parce que vous m'avez fait comprendre la puissance de la bonté, le charme de l'innocence, la supériorité de la vertu.

Je vous aime, non-seulement pour ce que vous valez, mais pour ce que vous m'avez fait valoir.

Le cœur de Julie battait à lui rompre la poitrine ; sa tête brûlante de rougeur se baissait sur son sein ; elle aurait voulu pouvoir se cacher dans les bras de sa mère ; sa respiration était haletante, elle ne put prononcer une parole.

Montéclain continua :

— Oui, madame, je vous aime, et cela n'a rien de surprenant, je pense ; mais ce qui l'est sans doute beaucoup, c'est que j'ose vous demander votre amour.

— Mon amour ? murmura Julie en se reculant avec effroi au fond du siége qu'elle occupait...

— Oui, madame, reprit Montéclain d'une voix triste et émue ; et c'est à vous seule que j'ai voulu le dire, c'est de vous seule que je veux une réponse.

Veuillez me comprendre, madame ; j'aurais pu, suivant l'usage, vous faire dire par vos amis le vœu de mon cœur, vous faire demander par les miens votre réponse.

Ceux-là, peut-être, vous connaissant mal, vous auraient parlé de mon nom, de mon rang, de ma fortune, et vous auriez pu croire que je les comptais pour quelque chose devant vous.

Ceux-ci, trop prévenus en ma faveur, vous auraient dit que, dans ma vie, j'ai montré peut-être quelque courage, quelque générosité, et que, peut-être aussi, j'ai le droit d'être ambitieux et de croire à l'avenir ; d'autres encore, plus sévères ou plus justes, vous auraient raconté ma vie passée, ses écarts, ses folies, ses erreurs, et vous eussent détournée de mon amour.

Aucun ne vous eût trompée ; mais aucun ne vous eût dit la vérité.

Moi seul je vous la dois, à vous seule qui devez l'entendre.

Madame, jusqu'au jour où je vous ai rencontrée, je n'ai pas vécu. Ce que je vous dis là, madame, est vrai : je vous le jure devant ma mère qui me regarde : non, je n'ai pas vécu de mon cœur, de mon âme, de mon esprit véritables, car depuis que je vous connais, j'ai un autre esprit, une autre âme, un autre cœur.

Ce n'est donc plus l'homme dont on peut vous dire beaucoup de mal et peu de bien qui vous parle, c'est celui que vous avez créé et qui vous appartient, qui s'adresse à vous et qui vous demande loyalement si vous voulez accepter son amour et son nom.

— Monsieur, fit Julie tremblante, mais je ne sais...

— Vous pouvez tout dire, madame ; vous pouvez me répondre : que vous ne croyez pas à mon amour, ou que vous le dédaignez, vous pouvez me dire : que vous me plaignez et que vous ne m'aimez pas ; et, je vous le jure, quelle que soit votre réponse, je l'accepterai avec respect : je n'aurai de colère que contre moi, qui ne suis pas digne de vous, et je ne me souviendrai que d'une chose pour vous en être reconnaissant, c'est que vous avez eu foi en mon honneur de gentilhomme, c'est que vous êtes venue seule dans cette maison, sans crainte, sans hésitation : et cela, madame, est un honneur dont vous ne me défendrez pas d'être fier.

Julie, confuse, éperdue, le cœur plein d'un trouble inexprimable, heureuse, ivre de ce qu'elle entendait, épouvantée de ce qu'elle éprouvait, poussée et retenue à la fois par son amour d'autant plus pudique qu'il était plus puissant, Julie, dont l'âme frémissait de joie, mais dont la chaste pensée s'effrayait d'un aveu, Julie dont les lèvres ne savaient pas prononcer le nom du bonheur qui la brûlait, Julie se détourna et murmura doucement :

— Ne me demandez pas de vous répondre, n'exigez pas...

— Oh ! madame, ajouta Montéclain, je vous avais bien dit qu'il vous faudrait du courage.

Vous me plaignez, n'est-ce pas ? vous m'êtes aussi reconnaissante de mon amour que de votre salut, car vous sentez bien que je vous aime, et vous n'osez me dire que vous ne m'aimez pas.

— Oh ! non, non, fit Julie haletante, je n'ose pas... Je souffre.

Et comme en parlant ainsi elle appuyait sa main sur son cœur, elle sentit dans son sein la lettre qu'elle avait écrite à son frère, elle tressaillit.

— Vous souffrez ? lui dit doucement Montéclain ; j'aurais dû prévoir que vous hésiteriez à me dire la vérité... et cependant j'aurais dû le deviner, car hier, aujourd'hui encore, vous vouliez partir.

— Oui, lui dit Julie en le regardant enfin... j'ai voulu partir, et voici pourquoi...

Elle lui tendit la lettre, et cachant sa tête dans ses mains, elle se mit à fondre en larmes.

Pour la première fois de sa vie, elle venait de déchirer le voile de son âme virginale, et elle souffrait de son bonheur.

Montéclain lut la lettre d'un œil rapide, ses mains tremblaient, ses yeux rayonnaient, son front semblait illuminé d'une lumière céleste, et déjà il savait à quel point il était aimé que Julie pleurait encore et se cachait avec désespoir.

Montéclain lui prit la main, et l'attirant doucement, il la fit se lever ; elle ne sentait rien, elle n'avait plus ni pensée ni volonté, il la tourna doucement du côté du portrait de sa mère, et lui dit d'une voix pleine de caresses :

— Julie, quand vous serez la marquise de Montéclain, venez vous asseoir à cette place, et si Dieu est juste, vous entendrez cette sainte image vous dire du haut du ciel :

« Ma fille, je vous remercie. »

— Et ma mère, qui doit y être près d'elle, répondit Julie, dira à la vôtre que vous pouvez croire en moi comme je crois en vous.

A ce moment, un bruit tumultueux se fit entendre dans le premier salon.

Presque aussitôt la porte s'ouvrit, et on annonça :

— Le procureur du roi.

LVII. — CATASTROPHE.

Au cri qu'avait poussé Bricord, tous les gens répandus dans les environs étaient accourus.

Ceux du moulin et des maisons voisines s'étaient éveillés ; en un instant, les deux côtés de la petite rivière furent couverts de monde.

Des cris rauques, des exclamations désolées s'échangeaient d'un bord à l'autre.

— Où est-elle ? où est-il ?...

— C'est Léda...

— C'est Bricord...

S'écriait-on de tous côtés ; car le fermier venait aussi de se jeter à l'eau.

Trois fois il avait reparu, trois fois il avait replongé ; mais une minute (un siècle pour tous ceux qui étaient penchés sur la rivière) s'était écoulée sans que Bricord reparût.

L'eau profonde et toute marbrée de ces remous rapides qui tournent au pied des cascades ne renvoyait aux regards que des reflets brisés des lumières qui couraient sur le bord.

Un silence affreux, une immobilité générale succéda au tumulte et au bruit qui, un instant avant, animaient la noire vallée.

Tout à coup l'eau s'entr'ouvre, une main paraît et retombe.

Un nouveau cri s'élève, un bruit sourd retentit dans l'attente silencieuse de cette troupe immobile. Aly-Muley venait à son tour de se précipiter dans la rivière.

Mille cris répondent à cet acte d'héroïsme.

Alors commencent les pronostics funestes, les réflexions tardives :

— Ils y périront tous, disent les uns.

— La rivière est pleine de trous affreux, de tourbillons puissants, qui, en quelques secondes, lient le plus intrépide et le plus vigoureux nageur dans les longues herbes qui flottent jusqu'à fleur d'eau, disent les autres.

C'en est fait, ce n'est plus Léda dont le salut préoccupe tout le monde, ce n'est plus Bricord, c'est Aly-Muley.

Enfin il reparaît, et, plus maître de lui, plus adroit, plus prudent, il cherche à gagner le rivage...

On lui jette une corde qu'il peut saisir, et on le ramène traînant après lui Bricord presque évanoui.

Tous deux, couverts de longues herbes limoneuses, avaient dû s'arracher par des efforts désespérés à l'étreinte de ces mille fibres flexibles qui les avaient enveloppés de leur pesant réseau.

Bricord fut bientôt revenu à lui, et son premier cri fut :

— Léda, où est Léda ?

Un domestique de Bricord voulut se précipiter à son tour, mais Aly-Muley le retint en lui disant d'une voix sourde :

— Ce n'est pas la peine d'exposer la vie d'un homme pour ne repêcher qu'un cadavre... il y a au moins cinq minutes qu'elle est sous l'eau.

— Cinq minutes ! s'écria Bricord en se levant avec désespoir ; on en a vu y rester dix, vingt minutes, une heure, et revenir après ; laissez-moi.

Il fallut qu'Aly-Muley le prît à bras-le-corps, que ceux qui l'entouraient lui prêtassent main-forte, et encore ne fussent-ils pas parvenus à l'arrêter, si tout à coup le meunier n'eût paru avec des filets.

— Nous la retrouverons maintenant, dit Aly.

— Vivante ou morte, s'écria Bricord d'une voix qui fit frémir tous ceux qui l'approchaient ; je la veux, je la veux.

Dans ces eaux, coupées de nombreuses chaussées, qui dorment lourdement à certains endroits et qui tourbillonnent rapidement ailleurs, qui remontent d'un côté ou fuient d'un autre, il est presque impossible de savoir précisément où a pu s'arrêter le corps inerte dont elles se sont emparées.

Aly se chargea d'explorer ces profondeurs inconnues. Il prit une sebile de bois, y planta, au milieu, une chandelle, et poussa la sebile au courant de l'eau.

Tous les yeux suivaient avec anxiété cette lumière vacillante, flottant comme une étoile rouge au-dessus des ténèbres qui couvraient la rivière.

La sebile et la lumière qu'elle portait se balancèrent un moment, puis, prises par le fil de l'eau, elles se mirent à descendre assez rapidement.

Bientôt la sebile, vivement poussée d'abord, s'arrêta tout à coup, resta un moment immobile, puis, revenant sur elle-même, elle se mit à tourner en se balançant.

Elle se trouvait au-dessus d'un corps qui faisait obstacle au courant de l'eau.

A chaque mouvement qu'elle faisait, c'étaient de sourds murmures, des mots rapidement échangés parmi cent personnes marchant pas à pas à la suite de cette lugubre étoile de mort.

Enfin elle était arrêtée.

Le vaste filet apporté par le meunier, traîné par lui et par quelques autres d'un côté de la rivière, traîné par Aly-Muley et Bricord sur l'autre rive, avait lentement accompagné la marche de cette flamme funèbre.

La corde tenue par le meunier fut rejetée par lui du côté où se trouvait Aly-Muley, et le filet ainsi ployé et faisant un vaste réseau fut tiré à la rive, qui dans cet endroit était haute, escarpée, et dominait un des gouffres profonds qui rendaient cette rivière si dangereuse.

Le filet était lourd, soit qu'il fût entravé par les herbes glutineuses qu'il arrachait, soit qu'il traînât un corps pesant.

L'attente était profonde, l'anxiété terrible.

Déjà le filet était ramené jusqu'au bord; il ne restait plus qu'à l'enlever hors de l'eau, tous les efforts se réunirent; on le soulève; l'eau qui ruisselle des mailles enveloppe le filet d'un voile transparent à travers lequel on aperçoit enfin un corps blanc.

— C'est elle! la voilà! crient ensemble toutes ces voix.

Les efforts redoublent; le filet tiré avec force imprime une vive secousse à ce corps inerte.

Les yeux sont trompés par ce mouvement, et les mêmes voix s'écrient :

— Elle vit! elle remue...

Toutes les mains se tendent; Bricord va enfin saisir le corps de la malheureuse Léda; mais tout à coup les plis du filet se séparent, s'ouvrent, et le corps retombe dans le gouffre avec ce bruit flasque et sourd que rendent les eaux profondes.

Ce fut un moment affreux, un désespoir cruel.

Il était à peu près certain qu'on n'avait retrouvé qu'un cadavre, et tout le monde se sentit frappé, comme si l'infortunée Léda venait de mourir à l'instant même.

Les cris de Bricord faisaient retentir la vallée; il tomba sur une pierre, pleurant et se désolant comme un enfant, appelant Léda, lui promettant son pardon, son amour, l'oubli du passé, le bonheur de l'avenir.

Pauvre noble cœur, sans courage contre la pensée de la mort de celle qui l'avait outragé et qui s'était si cruellement punie!

— Elle vivait, disait-il, elle vivait, c'est vous qui l'avez tuée.

Laissez-moi la chercher; je la trouverai, je gratterai le fond de l'eau avec mes ongles; je la trouverai.

On le retint aisément, car toute force était épuisée en lui.

Pendant ce temps, Aly-Muley rejetait le filet à la même place où venait de retomber Léda... Mais le filet revint vide : le courant avait ressaisi le corps ramené à la surface, et l'avait encore entraîné plus loin.

Bricord, anéanti, brisé, était resté couché sur la pierre où il était tombé, sanglotant, pleurant, mordant le sol, creusant la terre sous ses doigts crispés, pendant qu'Aly-Muley continuait sa recherche. La sebile fut remise à l'eau... on la suivait encore; elle s'arrêta comme la première fois, et le filet, rejeté de nouveau et retiré comme il l'avait déjà été, ramena enfin le corps de l'infortunée Léda.

On la déposa sur la rive, on la dégagea des herbes qui l'enveloppaient; des femmes s'en emparèrent, et, suivies de toute cette population consternée, elles prirent le chemin de la ferme.

Au milieu de la nuit, ce cadavre porté par des femmes, éclairé par des lumières vacillantes, dans un douloureux silence, avait quelque chose de mystérieux et de lugubre.

On avait entraîné Bricord jusqu'à sa maison.

Lorsque le cortége y arriva, Aly-Muley vit Bricord à genoux au milieu de la salle basse.

Au moment où le cadavre entra, Bricord se leva lentement, le regarda, s'approcha de lui et le contempla longtemps.

Aly-Muley eut peur qu'à son tour Bricord n'eût perdu la raison; il voulut éloigner des yeux de l'infortuné fermier ce spectacle de mort.

— Portez-la sur son lit, fit le soldat.

— Non, dit Bricord d'une voix brève... non..

— Mais que prétends-tu faire? reprit son ami.

— Aly, repartit le fermier sans quitter le cadavre des yeux, Aly, au-dessus de la cheminée, il y a mon vieux sabre de spahis, prends-le...

— C'est fait, lui dit Aly qui craignait l'explosion de ce calme terrible.

— Prends aussi le tien, Aly, continua Bricord de la même voix ferme et brève, et sans détourner les yeux du corps de Léda.

— Le voici...

— Bien, fit Bricord, l'œil toujours fixé sur le cadavre.

— Que veux-tu donc faire? lui dit Aly.

Bricord repoussa tous ceux qui soutenaient le corps de la victime, et s'en emparant avec rapidité, il la souleva, la prit dans ses bras, la chargea sur ses épaules, et cria à Aly-Muley :

— Et maintenant, suis-moi.

LVIII. — DÉNOUEMENT.

Le magistrat qu'on avait annoncé chez Montéclain avait fait appeler près de lui tous les personnages de cette histoire qui se trouvaient au château.

Il prit place et se prépara à les interroger.

— Monsieur, dit-il à Montéclain, une lettre de vous est venue avertir les magistrats que M. le colonel Thomas Rieu, peu d'heures après avoir quitté votre maison, avait été frappé d'un coup de feu; vous ajoutiez en même temps que, depuis quelques jours, une femme habitant ce pays avait tout à coup disparu.

Vous avez appelé les investigations de la justice sur ces faits qui, si je dois en croire quelques expressions de votre lettre, ont entre eux une connexité que vous vous réservez de me révéler.

Veuillez me dire tout ce qui peut m'éclairer à cet égard.

Montéclain allait répondre, lorsque le colonel prit aussitôt la parole :

— Pardon, monsieur, dit-il, j'ai déjà remercié, comme je le dois, M. de Montéclain de l'empressement qu'il a mis à faire rechercher l'auteur de la blessure que j'ai reçue. Son amitié pour moi, le vif chagrin qu'il a éprouvé de cet accident, l'ont persuadé un moment qu'il était le résultat d'un crime.

Pour ma part, je suis convaincu qu'un misérable hasard a été seul cause de ma blessure.

Chacun se regarda avec étonnement.

Montéclain sourit à Julie, et lui dit tout bas:

— Tout le monde se gâte à votre exemple, madame; il va aussi pardonner.

Julie ne répondit que par un signe, mais il disait l'intelligence de leurs âmes.

Le colonel continua :

— Je ne suis connu de personne dans ce pays; je ne peux pas, je ne dois pas y avoir des ennemis. Ce crime ne serait donc que celui d'un misérable qui eût voulu me voler; on ne l'a pas fait.

— Mais comment, dit le procureur du roi, expliquez-vous alors ce coup de feu?...

— Je dois croire, et tout le monde ici doit croire comme moi, reprit le colonel, que quelque pauvre braconnier se sera imaginé abattre un cerf ou un sanglier, et qu'il aura tiré précipitamment; le hasard, plus que sa volonté et son adresse, aura fait que la balle m'a atteint... Mais quant à moi, ajouta-t-il, en regardant tout le monde d'une façon significative, je ne veux ni ne puis croire à l'intention d'un crime.

— Pensez-vous comme M. le colonel? dit le magistrat à Montéclain.

— Le colonel, répondit celui-ci en souriant, a rapporté de l'Afrique un dédain pour les balles, qui lui a fait considérer comme un accident ce que, moi, j'ai regardé comme un crime.

Je me suis trompé, j'en conviens, et l'on m'excusera d'avoir été trop vite alarmé, car ce sera toujours un bonheur pour moi que de reconnaître qu'en de telles affaires, il n'y a de coupable que le hasard, et que la justice n'aura pas à inscrire un nouveau nom sur les listes fatales des condamnés.

— Pensez-vous ainsi, monsieur de Montaleu? dit le procureur du roi.

— Oui, répondit M. de Montaleu d'une voix mal assurée, je pense... je dois croire que le colonel qui sait la vérité... a raison de parler comme il l'a fait.

Puis, pendant que le magistrat prenait note de ces diverses réponses, le marquis de Montaleu dit tout bas à Thomas :

— Merci, mon fils, merci de votre générosité pour ce misérable.

— Il porte mon nom, mon père, fit de même le colonel.

— Je ne vois pas, dit le magistrat, que nous ayons à donner suite à

cette affaire : il ne reste plus qu'à découvrir la malheureuse qui a disparu.

Quelle est cette femme ?

— C'est, reprit Montéclain, la femme de l'un de mes fermiers.

— Je le sais ; elle a quitté sa ferme il y a deux jours, et depuis on n'a plus entendu parler d'elle.

Ce qui eût été très-facile à expliquer, si l'on eût voulu tout révéler, devenait fort embarrassant du moment que l'on voulait épargner à Hector, c'est-à-dire au nom de Montaleu, le scandale d'une accusation infamante.

— Voyons, reprit le procureur du roi, sur qui portent vos soupçons ? est-ce un enlèvement, une fuite, une séquestration, un assassinat ?

— Ce n'est rien de tout cela, dit Champmortain...

— Il n'y a pas trois heures que j'ai rencontré, dans la forêt, Mme Bricord, très-tranquille et très-bien portante, et se dirigeant du côté de la ferme.

A cette réponse de Champmortain, Montéclain se leva avec inquiétude :

— Léda !... à la ferme !... s'écria-t-il.

Il appela.

— Où est Bricord ?... demanda-t-il.

— Il n'est pas revenu au château, répondit-on.

— Quoi ! dit Montéclain à Julie, il ne vous a pas accompagnée ?

— Il n'était plus avec moi quand je suis descendue de voiture.

— Et Aly-Muley !

— Il n'y était pas non plus.

— Oh ! les fous ! les insensés ! s'écria Montéclain avec chagrin, ils auront fait quelque malheur...

Montéclain avait à peine prononcé ces paroles, qu'un grand bruit éclata tout à coup, des voix tumultueuses retentissaient dans la cour du château ; on entendit s'ouvrir brusquement les portes du vestibule ; des pas précipités traversèrent les premiers salons, et l'on vit enfin entrer Aly-Muley, pâle, bouleversé, les cheveux en désordre, l'œil égaré ; il se laissa tomber tout haletant sur un siége ; il avait du sang sur le visage et sur les mains.

— Tu es blessé ? lui dit vivement le colonel.

— Oui... non, répondit-il brusquement, c'est mon sang... ou... c'est le sang des autres.

— Le sang de qui ? demandèrent à la fois le magistrat et Montéclain...

— Je vais vous le dire, fit Aly-Muley dont les dents claquaient et dont tout le corps frémissait d'un tremblement convulsif.

Tout le monde se pencha pour l'écouter.

Aly continua d'une voix sourde :

— Nous venions de repêcher la pauvre femme...

— Quelle femme ? dit Montéclain...

— Eh bien ! elle, la femme de Bricord... reprit Aly. C'est que vous ne savez pas.

A peine avions-nous quitté la ferme pour suivre la voiture de Mme la comtesse que voilà Bricord qui s'esquive. Je m'imagine qu'il a oublié quelque chose chez lui, et je continue à suivre...

Mais arrivé à vingt pas d'ici, je m'aperçois qu'il n'est pas revenu... Il n'y avait plus de danger pour la bonne dame que voilà... On était à la porte du château...

Je m'inquiète de Bricord... et je retourne à la ferme. Je longeais la rivière, vous savez, au-dessous du moulin, dans l'allée des grands saules...

Tout à coup... voilà quelque chose de blanc et de léger comme une ombre qui traverse la route à vingt pas devant moi... et puis... voilà que j'entends que ça tombe dans la rivière...

Je cours du côté où j'ai vu passer l'ombre et où j'ai entendu le bruit... Rien... C'était uni comme une glace... Je n'étais pas là depuis une demi-minute que voilà Bricord qui arrive... Il criait après sa femme... Il criait après Léda...

Elle est là, lui dis-je en lui montrant la rivière...

Le pauvre Bricord s'y jette, va, revient, replonge, s'en va tout à fait ; enfin je l'en retire, et puis après... elle aussi...

— Léda ! s'écrie-t-on de tous côtés...

— Oui ; mais morte... finie... perdue...

Elle était folle, à ce qu'il paraît ; mais elle avait vu son enfant... ça l'avait éveillée.... alors elle s'était trouvée en face de Bricord...

Alors... oh ! elle ne le connaissait pas, la pauvre femme, elle s'était imaginé que parce que c'était un soldat, un paysan qui ne savait ni lire ni écrire, il n'y avait pas là-dessous un cœur... d'or.

Oui... oui... fit Muley, brave comme un lion... bon comme tout ce qu'il y a de bon... Pauvre Bricord !...

— Continue, mais continue donc, s'écria le colonel.

— Enfin elle était repêchée, nous l'avions apportée dans la ferme. Alors Bricord se prit à la regarder d'un air si tranquille, que ça me fit venir froid.

Nous étions tous là sans savoir où il voulait en venir, lorsqu'il me dit tout à coup de prendre son sabre et le mien.

J'ai fait ce qu'il m'a dit. J'ai peut-être eu tort.

Mais, voyez-vous, à ce moment je ne sais pas ce qu'il m'eût demandé que j'eusse pu lui refuser, tant je tremblais de le contrarier. Enfin c'est comme ça.

Tant il y a, qu'à peine je tenais les deux sabres, que le voilà qui prend le corps de sa femme, comme celui d'un enfant endormi, et qu'il me dit comme lorsque nous marchions au feu :

« Suis-moi ! »

Dame ! je l'ai suivi.

Un sentiment de terreur passa dans le cœur de tous ceux qui écoutaient Aly-Muley.

— Eh bien ! eh bien ! fit vivement Montéclain.

— Nous allions, reprit Aly-Muley, ou plutôt Bricord allait, et je le suivais... c'était terrible à voir...

Il portait la pauvre femme dans ses bras, sa tête était penchée sur l'épaule et allait deçà et delà, les bras tombaient le long du dos de Bricord, ballants à droite et à gauche ; je ne pouvais en détacher mes regards, et avec mes deux sabres sous le bras, j'avais peur en face de ce cadavre ; il m'attirait, il m'emmenait... je l'aurais suivi au bout du monde sans dire un mot...

Tout à coup...

Aly-Muley s'arrêta.

On s'approcha avec plus d'anxiété.

— Eh bien ?...

— Ce n'est rien, dit-il ; mais j'ai failli me trouver mal... ça m'a glacé... tout à coup Bricord s'arrête... je marchais sur ses talons ; je ne savais pas qu'il allait s'arrêter, et je vais me heurter la tête contre la tête de la morte, ses lèvres sur ma bouche... Ah ! j'ai eu peur.

— Achève donc, dit le colonel.

— Oui... oui... m'y voilà, reprit Aly-Muley ; Bricord s'était arrêté, parce qu'il avait entendu des voix...

Ça me tira du froid que j'avais : c'étaient les voix de M. Hector de Montaleu et de Mme Amab.

Tout le monde tressaillit, pressentant aussitôt quelque affreuse rencontre.

— C'était Hector ! fit M. de Montaleu d'une voix tremblante, et qu'est-il arrivé ?

— Vous allez voir, répondit Aly-Muley ; d'abord Bricord resta un moment immobile, puis il se remit à avancer, mais à pas de loup.

Nous arrivâmes ainsi au coin d'un carrefour ; les deux complices se disputaient.

Lui était à pied, elle dans sa voiture.

— Où allez-vous ? disait M. Hector à la Lionne.

— Que vous importe ?

— Ah ! reprit alors le vicomte, vous m'avez poussé dans le crime, et maintenant vous m'abandonnez...

— Quoi ! fit M. de Montaleu, en interrompant le soldat.

— Continuez, dit sévèrement le procureur du roi, continuez.

Aly reprit :

— Vous êtes un lâche, lui répondait-elle, vous deviez demander raison à Montéclain de sa conduite envers vous.

— Mais vous ne savez donc pas, lui disait l'autre, que j'ai fait demander à Brias et à Champmortain de se charger d'aller porter une provocation, et que tous deux s'y sont refusés.

— Parce que vous avez manqué de courage, lui répondit la Lionne.

Le cocher fouetta les chevaux, mais M. Hector les prit aux guides. La voiture recula, les chevaux se cabraient, tout allait se briser...

— Mais que voulez-vous ? s'écria Mme Amab.

— Je veux que vous restiez... car je vais être poursuivi, moi, parce que j'ai écouté vos perfides conseils, parce que vous m'avez poussé à assassiner le colonel...

— Est-ce moi, lui repartit Mme Amab, qui vous ai fait assassiner la malheureuse Léda ?... Laissez-moi partir...

— Léda ? disait Hector, Léda est folle, et je ne la crains pas.

— Léda est morte, cria tout à coup Bricord, et la voici...

Et en disant ça, reprit Aly, Bricord sortit de la ramée et s'élança au milieu du carrefour.

Le vicomte s'était retourné à sa voix, le poing levé et prêt à frapper; mais il se trouva face à face avec le cadavre de Léda, que Bricord lui présenta.

— Regarde... regarde, lui criait Bricord pendant que l'autre reculait, elle est morte... c'est ton tour.

C'était terrible, fit Aly d'une voix sourde... j'en avais le frisson...

Bricord avançait toujours... l'autre reculait. Enfin Bricord... ah! mon Dieu! la pauvre femme!... Bricord... il fallait qu'il fût bien malheureux!... Bricord la jeta contre M. Hector de Montaleu en lui disant :

— Est-ce que tu n'oses plus l'embrasser?

Elle tomba sur le gazon entre eux deux. C'était pitié de la voir ainsi.

LIX. — MORTE.

Aly-Muley s'arrêta, et Montéclain lui dit d'une voix inquiète :

— Et Léona... Léona...

— Oh! reprit Aly d'un ton brusque et amer, Mme Amab ne perdit pas la tête, elle voulut fuir; le cocher fouetta encore les chevaux.

Je vous le jure, j'aurais laissé aller la voiture... moi... car enfin. . je ne sais pas!... mais la roue allait passer sur le corps de la pauvre morte... mille tonnerres! je ne fis qu'un mouvement. Je flanque un revers de mon sabre sur le nez des chevaux... qui hurlent, qui dansent, qui reculent, et qui culbutent la voiture dans un fossé où tout se brise, pendant que Bricord, qui tenait l'autre sabre, disait toujours au vicomte :

— Défends-toi!

L'infâme barguignait, il disait qu'il ne voulait pas.

— Regarde donc, lui répétait Bricord, la voilà par terre, celle que tu as perdue... et tuée... Elle est punie, elle... c'est ton tour.

Il faut vous dire, reprit Aly, qu'on nous avait suivis petit à petit, si bien qu'à ce moment, nous étions plus de vingt personnes dans le carrefour, et quelques-unes avaient des torches.

— Veux-tu te battre? criait toujours Bricord.

— Non, disait-on de tous côtés, il faut l'arrêter... Il y a un procureur du roi d'arrivé.

Ça le décida.

— Donne-lui ton sabre, me cria Bricord.

Je le lui donnai.

Alors... alors...

Ah! miséricorde!... j'en ai vu des gens qui se battaient, et vous aussi, colonel; mais rien de pareil...

Ils n'ont pas dit un mot... on n'entendait que leur respiration... c'était comme un râle... Et puis des coups terribles, sans se presser... et, à chaque coup, un plus gros soupir... et le râle qui revenait plus furieux... car ils ne se battaient pas, ils se tuaient; ils avaient la tête fendue, les bras hachés, la poitrine ouverte; ils frappaient toujours.

Enfin, Bricord se trouva tout à coup arrêté par le cadavre de Léda... il trébucha, et pendant qu'il se remettait, le géant... Tonnerre du ciel!... le géant lui poussa un coup de pointe... ce fut le dernier; mon pauvre Pierre chancela et tomba juste sur le corps de sa femme.

— Mort... firent toutes les voix de ceux qui écoutaient le spahis, dans un douloureux effroi.

— Bien mort, répéta Aly-Muley.

Je ne voyais plus, je n'entendais plus. Je m'étais jeté sur Bricord lorsque tout à coup j'entends pousser un cri...

C'était Hector, qui, tout couvert de blessures, s'était traîné jusqu'à la voiture... Cet homme était bâti de fer et de pierre... et tout blessé qu'il était, il en tira sa complice, qui se débattait au fond, comme si c'eût été un enfant; il la traîna jusqu'auprès des deux cadavres.

— Tiens, vois-tu ton ouvrage? dit-il à la misérable.

Et en parlant ainsi il leva le sabre sur elle; mais, à l'instant même, un coup de pistolet retentit...

Le géant recula en rugissant comme un lion touché, mais manqué, puis il s'abattit d'un coup.

— Le malheureux! dit M. de Montaleu...

Personne ne répondit à cette exclamation.

— Mais Léona! s'écria Montéclain.

— Ah! reprit Aly-Muley... elle... voilà la chose... Vous n'allez pas le croire... c'est affreux... ce n'est pas possible, mais c'est comme ça...

A peine le vicomte était-il tombé, qu'elle présenta aux autres la gueule de son autre pistolet en disant :

— Place... place... ou je brise la tête à qui bouge.

Je croyais le vicomte achevé... mais le voilà qui se redresse et qui se met à crier :

— C'est elle qui m'a fait assassiner le colonel...

A ce mot-là, je m'élance sur elle, je l'attrape, et je lui dis que je l'arrête. Elle ne veut pas et m'envoie une balle dans les côtes... ça m'écorche... ça glisse... je la retiens tout de même, mais enfin c'était une femme, on ne peut pas frapper dessus comme sur un homme...

Je lui empoigne une main... mais elle avait pris un petit couteau de l'autre. Je veux la saisir, elle me le plante dans la poitrine... ce n'était rien... plus de rage que de force... une égratignure...

Alors je lui dis... ça, je le jure devant Dieu que je le lui ai dit... d'ailleurs il y avait des témoins... Je lui dis :

— Voulez-vous vous rendre? je ne vous ferai pas de mal...

Elle se sauve, je cours après, je l'attrape... elle veut me frapper... je lui prends les deux mains...

En voilà assez, lui dis-je... c'est fini de faire du mal aux honnêtes gens...

Elle ne répond rien, mais il me semble entendre craquer ses dents, et puis un cri... pas un cri... un sifflement... comme si sa gorge se déchirait.

Je lui dis : «— Suivez-moi ! » Elle tombe sur ses genoux... je veux la relever... elle tombe tout à fait... Je la secoue, je l'appelle, je la soulève... rien !...

Je prends une torche, je la regarde : elle avait les yeux ouverts, elle était blanche comme un marbre, et ses lèvres toutes bordées d'une écume de sang... Je la secoue... rien !...

« Elle était morte... »

Tout le monde resta foudroyé.

— Alors, fit Aly d'une voix épuisée, je me suis sauvé... me voilà...

— Messieurs, dit le magistrat, le récit de cet homme vient de me prouver qu'il s'est commis ici des crimes que vous avez voulu soustraire à la justice des hommes.

— La justice de Dieu s'est chargée de leur punition, dit Montéclain... Cela vaut mieux, croyez-moi.

— Tout n'est pas fini, reprit le magistrat; il faut que je sois assuré que tout ce qu'a dit cet homme est vrai.

— Il y a ici tous les paysans qui m'accompagnaient qui sont prêts à témoigner que je n'ai pas menti d'un mot.

On les fit entrer; mais ce fut avec un profond étonnement qu'on vit Amab s'avancer au milieu d'eux.

— Vous ici? lui dit Montéclain.

— Oui, pour affirmer que le récit de ce soldat est exact. Il n'a point frappé la misérable femme qui est morte.

— Mais elle est morte, cependant; qui l'a tuée? fit le magistrat.

— La main de Dieu, son crime, sa rage, repartit Amab. Ce cœur féroce s'est brisé dans sa poitrine et l'a étouffée.

Amab avait raison, Léona n'avait pas une blessure sur son corps, pas même la trace d'une meurtrissure.

Elle était morte de la pensée de son impuissance.

LX. — CONCLUSION.

Deux mois après, les lettres suivantes parvinrent au château de Montéclain.

De Brias à Montéclain.

« Mon ami,

» Je m'embarque tout à l'heure pour Naples, et je n'aurais rien » ajouté à la dernière lettre que je vous ai écrite, et où je vous ai re- » mercié de m'avoir rendu à moi-même, à ma carrière perdue sans » vous, si je n'avais à vous annoncer une étrange nouvelle.

» Hier, en visitant le vaisseau sur lequel je dois faire la traversée, » j'y trouvai deux personnes dont je n'ai plus entendu parler depuis » le jour de notre réunion au château de Montéclain.

» Le premier est Villon, ce brave et digne garçon qui, après avoir » apporté de Paris les papiers qui pouvaient tous nous perdre, et qui » nous ont tous sauvés, est reparti sans vouloir revoir Mme de Mon- » rion. Il a vendu sa maison; il a quitté la France.

» — Elle est heureuse, m'a-t-il dit, je n'ai plus rien à faire dans » notre pays.

» Mais, ce qui vous paraîtra étrange, c'est le compagnon de voyage » qu'il avait choisi ; c'est le second personnage que j'ai trouvé là. Ce » compagnon de voyage, c'est Amab.

» Je lui ai témoigné mon étonnement de le voir avec Villon.

» — Nous parlerons d'elle, m'a-t-il répondu.

» Adieu, Montéclain, restez heureux..., etc. »

Du colonel Thomas Rien au marquis de Montéclain,

« Mon ami, je vous écris au sortir de l'église, où mon père a ré» paré autant qu'il le pouvait l'erreur fatale où il est resté si longtemps.

» Je suis heureux, et c'est à vous que je dois le dire le premier, » vous à qui je dois le bonheur...

» Demain, je me mets en route pour l'Afrique avec Aly...

» Pardonnez-moi de ne pouvoir assister à votre bonheur... etc. »

De Charles Thoré à la comtesse de Monrion.

« Ta lettre m'arrive à Rome, ma Julie ; je pars, j'accours, attends» moi pour devenir marquise de Montéclain.

» Je profite d'un courrier extraordinaire envoyé par l'ambassade » pour l'écrire, mais je serai à Lavordan presque aussitôt que lui...

» Attends-moi. »

Huit jours après, mille lettres partaient du château de Montéclain avec la formule usitée.

« Monsieur le marquis de Montéclain a l'honneur de vous faire » part de son mariage avec madame la comtesse de Monrion. »

POST-SCRIPTUM.

Nous pensions que toutes ces lettres pouvaient suffisamment remplacer le chapitre final que tout auteur doit mettre à la fin de son livre, sous le titre charmant pour tout le monde, de :

CONCLUSION.

Nous nous étions trompé, et une nouvelle communication vient de nous être faite.

C'est une circulaire de M. de Montaleu aux électeurs de la Nièvre pour leur recommander la candidature de M. de Montéclain. Ceci devient de la vie publique développée par les journaux, et se trouve en dehors de la vie intime que nous venons de vous raconter.

FIN DE LA COMTESSE DE MONRION.



Paris. — Typ. de Vᵉ Dondey Dupré, rue St-Louis, 46, au Marais.

FRÉDÉRIC SOULIÉ

OEUVRES ILLUSTRÉES

A LA LIBRAIRIE THÉATRALE,
12, boulevard St-Martin
(ANCIENNE MAISON MARCHANT).

HUIT JOURS AU CHATEAU.

F. BARRIAS, del.
L. DEGHOUY, sculpt.

PREMIÈRE PARTIE.

—

I

On cite presque toujours les Anglais comme le peuple où se rencontre le plus grand nombre d'exemples d'originalité ou, pour parler à la mode, d'excentricité. Il ne se fait pas dans les Trois-Royaumes un testament par lequel une vieille femme lègue deux shellings par semaine à une servante pour la nourriture d'un chat ou d'un perroquet, que cela ne soit immédiatement imprimé et publié. On ne manque pas d'ajouter au fait un commentaire où l'on démontre que l'excentricité de la Grande Bretagne ne dégénère pas plus que sa puissance dans l'Inde. L'Anglais tient à ses ridicules, parce qu'il est parvenu à en faire des qualités aux yeux de l'univers, grâce à cette constante et furieuse admiration où il est de lui-même et de tout ce qui émane de lui, et grâce à cette manie de beaucoup de gens qui, ne pouvant pas être de leur pays parce qu'ils n'en ont ni les grâces, ni l'esprit, ni le savoir-vivre, se font anglomanes, pour être quelque chose.



Madame ne désire pas autre chose?

Ces réflexions m'ont été suggérées, je ne sais comment, par le souvenir de l'histoire que je vais vous raconter. Le lecteur jugera s'il y a quelque analogie entre l'excentricité anglaise et la singularité qui fit écrire au vieux comte de Chevalaine les mots suivants sur un volumineux paquet ficelé, cacheté, scellé :

« Ceci est mon testament : il sera ouvert quarante-un jours après ma mort, en présence de tous mes héritiers dont la liste suit. Si l'un d'eux manque au jour dit, à l'heure de midi pour autre cause que pour cause de mort,

ce testament ne sera point ouvert, on le brûlera immédiatement, et le partage de mes biens sera fait selon la loi.

LISTE DE MES HÉRITIERS.

« 1° Bernardine de Chevalaine, comtesse de Fernie, ma sœur, âgée de soixante-quatorze ans, héritière directe ;

« 2° Le comte Laurent de Chevalaine, mon neveu, et Mlle Lucie de Chevalaine, ma nièce, héritiers par représentation de M. le vicomte Lancelot de Chevalaine, mon frère cadet;

« 3° Le chevalier de Chevalaine, curé de Magname, mon frère, héritier direct;

« 4° Louise Vermont, ma nièce, fille de Prospérine de Chevalaine, ma sœur cadette, mariée au sieur Louis Vermont ; ladite Louise Vermont, mariée à son tour à M. Cros et Cᵉ (textuel) banquier à Paris, héritière par représentation de sadite mère Prospérine de Chevalaine ;

« 5° Enfin Charles de Chevalaine, mon petit neveu, issu de minor de Chevalaine, lequel minor de Chevalaine était lui-même fils de major de Chevalaine, écuyer, mon frère ; ledit chevalier de Chevalaine héritier par représentation de son père et de son grand-père, tous deux décédés.

« C'est en présence de *tous* ces héritiers, et d'aucunes autres personnes, à l'exception du notaire chargé d'en faire la lecture, que ledit testament sera ouvert comme il est dit plus haut, sinon.... non.

«Le comte de Chevalaine.»

« En mon château de Chevalaine, commune de Martigny, le 3 avril 1839. »

En vertu d'autres dispositions écrites, ledit testament était placé dans une petite armoire fermée d'un carreau défendu par un grillage en cuivre. Il était posé sur un petit coussin de velours cramoisi, et tous les habitants du voisinage avaient été admis à venir visiter ce curieux autographe ; moi-même je déclare l'avoir vu, et je me rappelle avoir dit dans ma jeune inexpérience :

— Ce testament ne sera pas lu.

— Pourquoi cela? me dit le notaire, qui m'accompagnait.

— Parce qu'il doit y avoir parmi tous ces héritiers un individu au moins qui doit craindre que le testateur ne lui ait rien laissé, et cet individu, en refusant de venir et en anéantissant ainsi le testament, s'assure au moins la portion que la loi lui réserve. Vous dites qu'il n'y a pas moins de quatre-vingt mille livres de rente à partager, n'y a-t-il pas un héritier pour lequel seize mille livres de rente assurées sont une fortune?

— Il y a, repartit le tabellion, dans le nombre des héritiers des individus pour qui seize mille livres de rente devraient être une fortune inespérée ; il y en a qui sont assez riches pour que cela entre inaperçu dans l'océan de leurs spéculations ; il y en a aussi pour qui cette augmentation de leurs revenus serait une bonne fortune raisonnable; il y en a de vieux et de jeunes, il y en a de mâles et de femelles ; mais tous viendront, j'en suis sûr. C'est une loterie qu'on va tirer (chacun d'eux le pense, du moins), loterie où il peut gagner, et personne ne résistera à cet attrait.

— Un bon *tiens vaut mieux que deux tu l'auras!* répondis-je. et il me semble que si j'étais un des élus...

— Vous viendriez, eussiez-vous été chassé et maudit par cet oncle bizarre. L'originalité de cette suscription vous persuaderait que les dispositions testamentaires seront affectées du même caractère, et moins vous auriez de droits à espérer, plus vous vous en croiriez, grâce à ce raisonnement. Je n'ai pas besoin de vous parler de ceux qui se savaient dans les bonnes grâces du testateur ; ceux-là se trouveraient des niais d'abandonner les bonnes chances qu'ils ont. Je ne les connais pas personnellement; je ne sais pas quels sont leurs défauts ou leurs qualités, leur caractère ni leurs habitudes ; mais je parierais avec confiance, dix contre un, que pas un ne manquera. Du reste, si vous pouvez attendre quelques jours, vous verrez si je me trompe, car l'ouverture de ce testament a lieu le 14 de ce mois de mai, et nous sommes au 6.

— Et personne n'est encore arrivé, cependant.

— Je parie pour le 14, de minuit à midi.

Je refusai le pari. Je quittai Martigny, et je priai le notaire de me tenir au courant de ce qui se passerait. Il n'en fit rien. Mais, il y a peu de jours je reçus avec un billet de faire-part de la mort du notaire le manuscrit suivant.

Qui l'a écrit, je n'en sais rien ; comment celui qui l'a écrit s'est-il procuré les actes authentiques, les lettres originales qu'il rapporte, je ne le sais pas davantage. J'insère le manuscrit dans ces mémoires comme j'y ai déjà inséré le récit de M. P.., sous le titre de : *Malheur complet*, et je laisse à d'autres à découvrir comment on peut apprendre des choses comme celles qu'on va lire. Ce préambule a aussi pour but de dénommer les divers individus qui figurent dans cette histoire, et surtout de dire leurs divers degrés de parenté, qui ne me paraissent pas bien établis dans ledit manuscrit.

Manuscrit.

LETTRE DE MADAME LOUISE CROS A MADAME MÉLANIE DÉLANTIN.

Martigny, le 9 mai, au château de Chevalaine.

Tu sais, ma chère Mélanie, quel singulier testament m'a forcée à quitter Paris, ou plutôt tu sais comment mon mari m'a forcée à le suivre pour assister de ma personne, en ma qualité d'héritière, à l'ouverture de ce fameux testament.

Je t'ai promis le récit de mon voyage, et je le commence, sans te faire grâce de la plus légère circonstance.

Nous sommes partis le 7, à trois heures du matin.

Tu me demandais comment je ferais pour me lever à pareille heure, j'ai trouvé un excellent moyen : c'était de ne pas me coucher. Je suis allée au dernier jour de Mme B...., où j'ai rencontré quelques personnes, je suis rentrée chez moi à deux heures et demie, à trois heures moins un quart j étais déshabillée, à trois heures précises j'étais enveloppée d'une robe de chambre et d'une pelisse et j'attendais M. Cros dans ma berline.

Il n'est arrivé que dix minutes après l'heure convenue :

— Je croyais, lui ai-je dit, que vous n'étiez en retard que lorsqu'il s'agissait de mes plaisirs, je suis ravie d'apprendre que c'est de même pour vos affaires; voilà qui vous excuse à mes yeux pour bien des fautes passées.

— Vous pourriez être moins indulgente, m'a-t-il dit, car c'est de vos affaires que nous allons nous occuper. En attendant, permettez que je vous présente M. Camille Perrin

Ceci tient à un arrangement que tu ne sais pas et que je n'ai su que le matin même de mon départ. M. Cros me dit, pendant le déjeuner, qu'il était désolé et qu'il ne pouvait partager mon coupé.

J'avoue que cela m'allait à merveille ; la solitude, tu le sais, ma chère, est le besoin de toute âme qui n'est pas bien associée en ce monde, et ces vingt-quatre heures de rêveries en chaise de poste eussent été pour moi une bonne fortune. Mais je trouvai fort désobligeant à M. Cros de m'avoir forcée à ce voyage, de m'avoir imposé ses arrangements pour m'accompagner et me laisser toute seule. Je lui déclarai donc que je ne partirais pas s'il ne venait pas dans mon coupé, à quoi il répondit :

— En ce cas, je vais écrire à M. Camille Perrin de prendre la malle-poste.

Tu as dû entendre parler quelquefois de M Camille Perrin ; il a une célébrité de bourse qui a percé jusque dans les salons, quoiqu'il n'y vienne jamais. C'est, je crois, un mathématicien qui s'occupe d'entreprises agricoles. Je ne puis bien t'expliquer cela, mais enfin c'est un homme qui passe pour savant.

— M. Camille Perrin prendra la diligence s'il veut, dis-je à mon mari, mais vous ne m'aviez pas dit que nous aurions l'honneur de sa compagnie.

— Je ne le savais pas moi-même, me dit M. Cros. Il ne devait être libre que dans deux jours, il l'est ce soir même, et je m'étais arrangé pour vous suivre avec lui : vous, dans votre coupé, moi et lui dans la berline, car je n'aurais pas osé vous proposer de l'admettre en tiers dans notre voyage.

— Et vous avez fort bien fait.

— C'est, reprit M. Cros, un homme fort occupé de choses abstraites, de théories savantes, d'études spéciales, auxquelles vous n'auriez rien compris.

— Vraiment...

— Et qui vous aurait fort ennuyée de dissertations très-lumineuses pour un homme d'affaires, mais fort obscures pour une femme du monde.

— En vérité, monsieur, ai-je dit à M. Cros, j'ai bien envie de vous prier de me permettre de monter dans votre berline, pour m'assurer que je suis aussi ignorante et aussi bornée que vous me le dites.

— Ce n'est pas ce que j'ai dit.... Mais je suis sûr que M. Camille Perrin vous ennuierait beaucoup, et que, de votre côté, vous....

— J'ennuierais beaucoup M. Camille Perrin.

— C'est un peu ce que je voulais dire, à l'exception du mot *ennuyer*. De même que vous ne comprendriez pas les calculs de M. Camille Perrin, de même, je pense qu'il serait tout à fait désorienté si vous lui parliez monde, spectacles, modes, et il serait capable de traiter cela de frivolités.

— Il paraît que je ne suis bonne qu'à cela, monsieur, du moins, d'après votre opinion sur mon compte ; eh bien! je désire avoir un autre juge que vous, et si M. Camille Perrin est assez intrépide pour braver l'ennui dont vous l'avez sans doute menacé à propos de moi, je me sens très-décidée à affronter celui que me promet sa science.

— Comme il vous plaira, me répondit M. Cros en me quittant.

Voilà pourquoi, ma chère Mélanie, on me présentait M. Camille Perrin au moment où nous allions partir et où j'étais déjà enfoncée dans le coin de la berline.

Je ne sais quelle folle idée m'avait pris de croire que mon mari

avait joué le matin une petite comédie, pour me faire faire ce qu'il voulait en ayant l'air de se le faire imposer; il en arriva que je ne répondis à la présentation que par une salutation, et que je me renfonçai dans mon coin; mon mari prit l'autre, ce monsieur se plaça en face de lui, et nous partîmes grand train.

II

J'avais assez mal vu M. Camille Perrin lorsqu'il était monté, à la lueur de la lanterne qu'on avait présentée à la portière de la voiture; mais j'avais cru remarquer qu'il était assez jeune, et autant qu'un regard rapide avait pu me permettre de l'apprécier, qu'il avait une mise convenable.

Je fis semblant de dormir pour pouvoir écouter la conversation de ces messieurs, et juger de ce que j'aurais à supporter pendant dix-huit ou vingt heures; mais ces messieurs trouvèrent sans doute que mon exemple était bon à imiter, et au bout d'une demi-heure ils dormaient avec une tranquillité merveilleuse. M. Cros ronfla tout de suite: cela m'a rappelé les premiers temps de mon mariage. M. Camille Perrin ne ronflait pas, mais sa tête ballottait au gré des mouvements de la voiture, de la façon la plus grotesque: le brave savant luttait contre le sommeil; enfin cet ennemi des veilles de la science l'emporta, M. Perrin s'enfonça dans son coussin et ronfla aussi.

Cependant le jour approchait, et je voulus examiner à sa première lueur le compagnon que je devais à mon mari; mais il avait un manteau relevé jusqu'au-dessus des oreilles, et, faut-il te le dire? un bonnet de coton enfoncé jusqu'au dessous des yeux.

On n'est pas plus *volée* que je ne l'étais... il y avait de quoi faire arrêter la voiture et s'en retourner à Paris.. Mais le Gros-René était sur le siége, et je lui aurais crié mille fois d'arrêter, qu'il ne m'eût pas plus écoutée que si j'avais parlé à un Allemand. Tu connais ce René, ce valet de chambre ventru qui rit toujours et que je n'ai jamais pu forcer M. Cros à mettre à la porte.

J'eus envie de me mettre en fureur, mais je compris que j'étais en pays ennemi, et je m'endormis de rage.

Je m'endormis, ai-je dit; non, ma chère Mélanie, je me livrai corps et âme au plus affreux cauchemar que j'aie jamais éprouvé. Un horrible bourdonnement me roulait sans cesse dans le cerveau, et il me semblait à chaque instant étouffer sous un immense bonnet de coton qu'une main invisible tenait suspendu sur ma tête, une fois même je ne pus échapper à cette terrible fantasmagorie, et je me sentis, je me vis coiffée de cette chose effroyable. Cette dernière péripétie de mon rêve m'éveilla tout à fait, et je vis M. Camille Perrin, armé d'un petit peigne, rétablissant l'ordre de ses favoris un tant soit peu ébouriffés; car il porte des favoris, des favoris entends tu?... comme en porte... ma foi, je ne connais plus personne au monde qui porte des favoris; tu prieras ton mari, qui passe pour avoir été un des beaux de l'empire, de t'expliquer ce que c'est.

— Vous avez eu un sommeil fort agité, madame, dit M. Perrin en refermant son peigne et en le mettant paisiblement dans la poche de son gilet.

— Mais, monsieur, lui répondis-je... j'ai rêvé toute la nuit bonnet de coton.

— C'est une coiffure fort commode pour dormir, me dit-il de l'air le plus tranquille, et sans qu'il semblât avoir aperçu l'ombre d'une épigramme dans mes paroles.

Je voulus lui faire comprendre mon intention et je lui dis:

— J'aurais sans doute mieux dormi avec un bonnet de coton?

— C'est certain, me répondit-il d'un ton imperturbable, mais c'eût été fort laid... Il s'arrêta, et reprit avec la même impassibilité: — Fort laid, à ce qu'on dit, car je n'ai jamais vu de femme en bonnet de coton.

Après cette confidence, M. Camille Perrin tira d'une des poches de la voiture un flacon, l'appliqua sur ses lèvres, et avala une douzaine de gorgées de la liqueur qu'il contenait: une forte odeur de rhum se répandit dans la voiture.

— Hum! hum! hum! fit M. Camille, voilà qui réchauffe un peu, et qui chasse les humeurs.

Avant de reboucher son flacon, il me regarda: je crus qu'il allait m'offrir d'y goûter, mais il se ravisa, et se mit à regarder au dehors.

— Et ils appellent ça courir la poste. Dix-huit lieues en six heures! Dix-huit lieues en une heure, voilà ce qui s'appellera marcher!

— Mais non pas voyager, lui dis-je.

— Voyager... marcher... arriver... Je sais ce prétendu joli mot d'un homme d'esprit: — Avec les chemins de fer on arrive, mais on ne voyage pas... Si le mot est vrai pour les chemins de fer, il est vrai pour les malles-postes, les diligences, les voitures; il n'y a que le piéton qui voyage. Par exemple, madame, où allez-vous? A Martigny! Supposons que vous y soyez, comme cela devrait être, vous seriez ravie, donc le chemin de fer est bon. Est-ce que vous vouliez voir la route? alors il ne fallait pas partir à trois heures du matin, et il ne fallait pas dormir.

— Vous avez parfaitement raison, lui dis-je, et je vois que vous comprenez à merveille la poésie des voyages.

— Eh! me répondit-il en tirant des cigares de sa poche, en en choisissant un, et en le roulant sur ses lèvres pour le lisser, je m'y entends assez bien.

L'exhibition du cigare m'avait épouvantée, mais je n'en avais rien montré, pour voir jusqu'où irait le sans-façon de M. Camille. Mais il remit son cigare dans sa boîte, en tira un autre, et lui fit la même opération. Après le second vint un troisième, qu'il prépara toujours avec le même sang-froid, et sans qu'il daignât faire attention qu'il y avait une femme dans la voiture.

Je le regardais pour voir si ma surprise et mon attention l'avertiraient de son inconvenance; il ne jeta pas les yeux sur moi, mit la tête à la portière, et dit tout haut:

— Voilà...

Aussitôt il ouvrit, sauta à terre, et il resta en arrière. Trois minutes après, la voiture ralentit sa marche, et je vis que nous étions arrivés à une montée très-longue et très-droite.

Le changement d'allure réveilla mon mari qui s'écria:

— Ma foi, je suis rajeuni de vingt ans; j'ai dormi comme dans mon printemps... Tiens! où est donc Perrin?

— Mais il est descendu pour fumer, à ce que je crois.

— Hé!... hé! lui cria mon mari par la portière, vous avez des provisions de bouche, à ce qu'il paraît: je suis à vous.

M. Cros descendit: seulement, il fit arrêter la voiture, baisser le marche-pied, et faillit tomber.

— Diable, diable, je suis considérablement engourdi, fit-il en se secouant.

Mon Arthur alluma un cigare (quand un homme a passé quarante ans, il ne devrait plus s'appeler Arthur; et le mien en a cinquante-deux), et ces messieurs montèrent en avant.

Quelle aimable compagnie! quel charmant voyage! quel avenir de huit jours cela me préparait; car mon mari, au lieu d'arriver un quart d'heure avant le délai fatal, s'est mis en tête de passer huit jours dans ce désert. Que veux-tu?.... j'avais promis.

Je profitai de ce petit moment pour faire descendre ma femme de chambre et arranger mes cheveux. Corinne essaya de me faire jolie, c'est une vieille habitude; je me trouvai affreuse, j'en fus ravie. Etre jolie pour M. Cros ou pour M. Perrin, quel abus!

La montée s'acheva, et j'eus l'honneur de revoir ces messieurs. Je fis ouvrir toutes les glaces pour me dispenser de l'horrible odeur de leur fumée.

— Eh bien! me dit M. Cros, vous ne vous sentez pas un peu en appétit?

— Je meurs de faim, lui dis je, mais je redoute encore plus le déjeuner que nous sommes destinés à rencontrer.

— Je vous ferai déjeuner mieux qu'au rocher de Cancale, dit M. Camille Perrin.

— Où ça? dit mon mari.

— A la prochaine poste. Nous y sommes dans dix minutes.

— C'est donc une bonne auberge? fit M. Cros.

— Hé! cria M. Perrin à ce cruel Gros-René, tu as mis la valise aux comestibles en lieu de sûreté?

— C'est soigné avec respect, répartit le digne valet de chambre de mon digne époux.

— Vous êtes un homme admirable, fit M. Cros, vous n'oubliez jamais rien.

— Napoléon n'a perdu l'empire du monde que pour avoir oublié, en allant en Russie, la valise aux comestibles.

Cette phrase fut prononcée avec une parfaite indifférence; M. Perrin se comparait, que dis je? se mettait au-dessus de Napoléon, comme je me mettrais au-dessus de ma couturière.

— Où sommes-nous ici?

— A Montfort; voilà le château là-haut sur la colline.

— Est-ce le château du fameux Montfort? dis-je d'un air de curiosité timide à M. Perrin.

— On le dit, me répondit-il en ratissant ses ongles avec une pointe de canif.

— Qu'en pensez-vous? repris-je, pour apprendre jusqu'à quel point M. Perrin pouvait causer de quelque chose.

— Je n'en crois rien; il était Anglais par sa mère, à qui il devait le titre de comte de Leicester, et lors même qu'il eût été Français, s'il avait possédé quelque chose d'aussi bien posé, il ne serait pas allé faire cette abominable guerre stupide pour y gagner une seigneurie.

— Ne comptez-vous pour rien l'enthousiasme religieux?

— C'est une sottise inventée après coup; Simon était trop ambitieux pour avoir de la foi, et...

M. Perrin mit la tête à la portière et reprit:

— Nous voilà arrivés. Puis il cria d'une voix de stentor: — Monsieur Gros-René, à la valise!

En effet, nous arrivâmes devant la porte d'une espèce de cabaret, et M. Camille Perrin sauta une seconde fois à terre pour recevoir un

énorme panier des mains de Gros-René; M. Cros descendit avec sa lourdeur ordinaire, et moi je descendis comme je pus, sans que personne pensât à m'offrir la main.

III

Je trouvai ces façons très-amusantes, et je me décidai à faire comme ces messieurs; je fis défaire ma malle par Adrien, je montai dans une chambre avec Corinne, et je m'y établis pour faire une toilette complète.

J'y demeurai une demi-heure entière sans entendre parler de personne; au bout de cette demi-heure, M. Gros-René vint m'avertir de la part de son maître que le déjeuner était servi. Je ne répondis pas et je continuai à ne rien faire, car j'étais tout à fait habillée.

Un quart d'heure après on vint m'avertir, cette fois de la part de ces messieurs, que le déjeuner refroidissait.

Je me dispensai encore de répondre et je me mis à une fenêtre, d'où je voyais dans la cour intérieure de la poste; il y avait là tous les animaux de la création, et je me plus si bien à les examiner et à les admirer, que tout à coup on frappa à ma porte avec assez d'impatience.

—Qui est là? dit Corinne.

— Est-ce que votre maîtresse ne va pas descendre? dit mon mari d'un ton bourru.

—Je ne sais pas.

— Que fait-elle?

— Je ne sais pas.

—Demandez-le-lui.

Corinne me demanda ma réponse d'un regard.

— Vous voyez bien ce que je fais, lui dis-je.

— Madame s'amuse à regarder des petits cochons et des petits canards, répondit Corinne de sa voix piaillarde et insolente.

Corinne me venge du Gros-René, M. Cros la déteste.

— Priez madame, répondit-il d'une voix tonnante, de me faire l'honneur de me répondre elle-même.

— Madame, monsieur m'ordonne, se mit à crier Corinne, de vous prier de lui répondre vous-même.

Je me mis à regarder dans la cour.

— Eh bien? dit M. Cros.

J'étais sourde.

— Louise... madame Cros... voulez-vous déjeuner, oui ou non?

— Oui, lui dis-je, si c'est ici et toute seule; non, si c'est avec vous et M. Camille Perrin.

M. Camille Perrin était près d'une fenêtre, juste au-dessous de la mienne; probablement il m'entendit, car il se mit à dire :

— Gros-René, sers le fricot.

Oui, ma chère, il se servit de ce mot, mot si affreux, que, lorsque Adrien vint me demander ce que je voulais, il me sembla que ce mot m'avait ôté tout appétit, et je demandai deux œufs frais.

Pendant qu'on me dressait une table, j'entendis mes deux aimables compagnons déjeuner au-dessous de moi.

— Encore une aile de ce perdreau, disait M. Perrin. — Un autre morceau de cette hure. — Quelques écrevisses. — Un verre de madère. — Maintenant, que pensez-vous de cette salade de homard?

On m'apporta mes deux œufs et un verre d'eau.

Je ne sais par quelle insolence, combinée sans doute par M. Cros, ce fut Gros-René qui me les apporta... Le drôle était en costume de cuisinier.

— Madame ne désire pas autre chose? me dit-il d'un air sournois.

Comprends-tu, ma chère Mélanie, qu'on ait faim, mais faim au point de se repentir de ne pas être descendue, faim au point de recevoir deux œufs frais et de les garder?...

Je ne répondis pas à Gros-René et je restai en présence de mes deux œufs et de Corinne, qui, après m'avoir servie, eut la lâcheté de me demander la permission d'aller déjeuner; elle désertait ma cause. C'est un trait que je lui ferai payer plus tard.

En attendant, j'appelai un postillon par la fenêtre, et je lui dis d'atteler sur-le-champ, que nous allions repartir.

Avant qu'il m'eût répondu, la voix de M. Camille Perrin se fit entendre :

— Allons, allons, Gros-René... le café et le rhum?...

L'arome d'un moka délicieux monta jusqu'à moi. Je ne sais, je ne puis te dire jusqu'à quel point l'air vif de la campagne avait agi sur mes nerfs; mais je me sentis devenir véritablement en colère, et je pris un parti violent, décisif, celui de retourner à Paris, et d'apprendre à ces messieurs la politesse qu'ils devaient à une femme.

Je descendis rapidement; je me jetai dans la voiture en disant au postillon de se hâter, et en lui promettant deux louis s'il me faisait partir avant que ces messieurs eussent fini de déjeuner. Mais l'implacable Gros René était là, et comme on attachait la dernière boucle, il s'établissait sur le siége avec la valise.

Qu'aurait servi en ce moment de dire au postillon de prendre la route de Paris? Gros-René eût résisté, il eût appelé mon mari, il l'eût fait intervenir, et il fût résulté, en présence de M. Camille Perrin, une scène et des explications odieuses. Je me résignai donc, bien décidée à leur échapper à la première occasion.

Jusque-là je me promis de garder un silence obstiné envers tous les deux. Mais je fus amenée à me manquer de parole par une circonstance à laquelle je ne m'attendais pas.

Mon mari monta seul dans la voiture, et M. Camille Perrin s'assit sur le siége du cocher, à côté de Gros-René.

— En vérité, dis-je à M. Cros, je suis ravie de voir que ce monsieur comprend l'inconvenance de sa présence dans ma voiture.

M. Cros, qui se léchait encore les lèvres du gras déjeuner qu'il venait de faire, me regarda d'un air stupéfait.

— Et quelle a été, s'il vous plaît, l'inconvenance de la conduite de ce monsieur.

— Si vous ne le comprenez pas, je ne puis vous l'expliquer, lui répondis-je; le sentiment des égards qu'on doit à une femme est une chose qui ne s'enseigne pas, on le porte en soi comme le sentiment des arts.

— Voyons... voyons, me dit M. Cros en m'interrompant, nous allons faire un voyage d'affaires. M. Camille Perrin est un homme qui s'occupe d'entreprises et point de galanteries... ne vous mettez pas à cheval sur vos prétentions de jolie femme pour vous emporter à vous figurer qu'il vous a manqué d'égards. M. Camille Perrin, quand vous avez dit que vous aviez faim, vous a promis un bon déjeuner et s'est occupé à vous le faire préparer. Vous n'avez pas voulu descendre, ce n'est pas sa faute. Nous avons déjeuné sans vous, et quand il vous a plu de partir, nous avons avalé notre café au galop pour ne pas vous faire attendre : de quoi vous plaignez-vous?

— De ce que vous avez amené ce monsieur.

— Vous l'avez voulu.

— Eh bien, je me plains de ce que vous m'avez forcée à ce stupide voyage, et, pour vous prouver combien il me déplaît, je vous déclare qu'au premier relais je prends une voiture, quelle qu'elle soit, et je m'en retourne.

— Ah! fit M. Cros, très-bien, comme il vous plaira...

— Eh bien, monsieur, puisque vous êtes si aimable pour moi, faites que ce soit tout de suite.

— Très-volontiers, dit M. Cros. Postillon! se mit-il à crier par la portière, allons du côté de Paris...

— Peux pas, dit le postillon; je dois faire le relais pour aller, et celui pour revenir appartient à l'autre poste... Je peux pas... Quand vous serez arrivé, vous pourrez vous en retourner.

— Mais, m'écriai-je, très-persuadée que M. Cros savait ce qu'on lui répondrait et que c'était pour cela qu'il y avait mis tant de complaisance, je ne veux pas aller plus loin.

—En ce cas, dit le postillon, qui était descendu de cheval, je peux dételer et vous laisser là. Je pousserai jusqu'au relais et j'enverrai des chevaux pour vous prendre.

— Cela vous va-t-il? me dit M. Cros.

Je trépignais de colère, quand M. Camille Perrin se mit à crier :

— Hé! monsieur Cros... une décision, s'il vous plaît : avançons-nous ou retournons-nous?. . Si nous avançons, je reste sur mon siége, attendu que j'ai le soleil au dos, ce qui me va... tandis que si nous retournons, je l'ai dans le nez, ce qui ne me va pas, et je reprends ma place dans la voiture.

— Avançons! m'écriai-je, à la pensée d'avoir ce monsieur en face de moi.

Nous arrivâmes au relais sans que M. Cros daignât m'adresser la parole. On changea les chevaux et l'on continua la route.

Je n'avais rien voulu dire, fort décidée que j'étais à m'en retourner seule. M. Cros ne parut pas se rappeler que j'eusse manifesté l'intention de repartir et se remit à dormir.

La chaleur du jour était devenue extrême. Je me laissai gagner à mon tour par une sorte de somnolence qui n'était pas sans charme, et, quoique je me fusse aperçue que M. Camille Perrin avait repris sa place dans la voiture, je ne voulus pas me déranger, pour lui montrer combien cela m'était déplaisant.

Il était près de quatre heures du soir lorsque je sortis de mon engourdissement, éveillée par une voix criarde. Nous étions à une montée, et un mendiant aveugle conduit par un enfant nous demandait l'aumône.

J'entr'ouvris les yeux, et je vis M. Perrin tirer gravement sa bourse de sa poche, y chercher avec un soin extrême une pièce de dix sous, et la mettre dans l'écuelle qu'on lui tendait.

— Comment se fait-il, lui dit M. Cros, que vous, qui avez écrit que la mendicité était une des plaies de la société, et qui avez proposé des mesures pour la supprimer, vous l'encouragiez en faisant l'aumône à des mendiants? Est-ce ainsi que vous faites application de vos principes?

— Quand le gouvernement aura assuré, comme il le doit, l'existence des individus qui ne peuvent pas travailler, faire l'aumône sera un crime. Mais jusque-là refuser un sou à un vieux aveugle,

qui certainement ne peut pas gagner sa vie, ce serait par trop dur.

— Gros-René, cria mon mari, jette cent sous à ce pauvre aveugle!

Je trouvai les dix sous de M. Camille mieux donnés : il ne parut pas s'apercevoir de la sotte générosité de M. Cros, et remit paisiblement sa bourse dans sa poche. En ce moment il me regarda et vit que j'avais les yeux ouverts.

— Vous ne dormez plus, me dit-il, madame?

— Il y a quelques minutes que la voix de ce mendiant m'a tout à fait éveillée, lui dis-je. Mais je n'ai pas voulu me mêler à cet acte de charité, ne voulant pas faire plus que M. Cros, et n'espérant pas faire mieux que vous.

M Camille Perrin reçut mon compliment comme il avait reçu mes épigrammes, avec la plus complète indifférence. Je commençai à croire que ce brave homme ne comprenait rien, et je me tins pour avertie que je n'en pourrais rien arracher.

— Voyagerons-nous la nuit? dit-il à mon mari.

— J'y compte bien, repartit M. Cros.

— Quant à moi, j'en suis parfaitement incapable; je suis abîmée de fatigue, et, certes, je ne passerai pas une autre nuit en voiture.

— Vous ne savez pas, à ce qu'il paraît, me dit mon mari, ce que c'est que les lits d'auberge.

— Il y a des hôtels à Alençon, reprit M. Perrin, et si vous aviez fait comme moi, si vous aviez apporté des draps blancs et sains, on peut encore dormir, à condition qu'on ne sera pas habitué à avoir d'excellents matelas.

— Mais nous sommes donc dans un pays de sauvages? dis-je à M. Perrin.

— Nous sommes dans un excellent pays, madame, où on est mieux que dans toutes les auberges de l'Europe, mais où on n'est pas si bien couché que chez soi.

Je voulus mettre M. Perrin à l'épreuve, et lui donner une responsabilité quelconque, et je lui dis :

— Quel est votre avis en cette circonstance? Pensez-vous que nous devons voyager toute la nuit ou bien nous arrêter à Alençon?

— Personnellement, me dit M. Perrin, cela m'est fort égal. J'ai promis huit jours à M. Cros; que je les passe au lit, en voiture, à cheval, à la chasse, ou à table, je ne m'en occupe point; ainsi, séjournons ou courons, je n'y vois point d'inconvénient.

— C'est être d'une humeur fort accommodante, monsieur, mais je vous demande un conseil pour moi. Ferai-je bien de m'arrêter dans un hôtel ou de passer la nuit en voiture?

— C'est selon, madame, et la solution de cette question dépend de beaucoup trop de choses que j'ignore, pour que je puisse vous répondre.

— Comment un si simple conseil vous semble-t-il si difficile à donner?

— Par mille raisons dont en voici quelques-unes : Êtes-vous difficile ou ne l'êtes-vous pas? Etes-vous ce qu'on appelle douillette ou ne l'êtes-vous pas? Si vous n'êtes pas difficile, passez la nuit à Alençon; si vous êtes douillette, ne l'y passez pas. J'ajouterai encore...

— Ah! monsieur, lui dis-je en l'arrêtant, avec ce système-là, on peut toujours se dispenser de donner un conseil, et je vous en demande un.

— Ne pas donner un conseil est une action sage.

— Vous appelez sage de ne pas faire une action si simple.

— Enorme, madame. L'esprit de chacun est tellement enclin à substituer sa sagesse à celle des autres, que ne point céder à cette tentation est, à mon sens, une action pleine de force. Connaissez-vous quelqu'un au monde, depuis votre femme de chambre jusqu'à M. Cros, votre époux et maître, qui, de façon ou d'autre, ne se soit permis de vous donner des conseils?

— Conseils qu'elle n'a guère suivis, dit M. Cros d'un gros ton badin.

— Les vôtres ou ceux de ma femme de chambre?... lui dis-je.

— Les miens, fit M. Cros.

— Et comme les miens, reprit M. Camille Perrin, auraient sans doute le même sort, je crois inutile...

— Mais ce conseil, je vous le demande, monsieur.

— Et vous le suivrez...

— Mais oui, s'il me convient.

— En ce cas, c'est comme si je ne vous le donnais pas.

— Vous avez raison, lui répondis-je en riant. Je vous promets de le suivre.

— En ce cas, voyagez toute la nuit.

— C'est convenu, monsieur, lui répondis je; mais maintenant que je vous ai montré que je sais suivre un bon conseil, pourriez-vous me dire la raison de celui que vous venez de me donner?

— Très-volontiers, me dit M. Perrin. La raison générale est celle-ci : Il vaut mieux souffrir dans une position qui est dans nos habitudes, que d'être à moitié à son aise dans une position qu'on ne connaît pas. Je m'explique : il vaut mieux, pour une femme élégante, une nuit fatigante dans une bonne et comfortable voiture, qu'une nuit reposée dans une auberge sale et un lit malpropre.

— Je suis ravie de votre raison générale; mais la raison particulière?

— C'est que, lorsqu'on fait une route qui n'est pas amusante, il vaut mieux en finir le plus tôt possible.

— Cette raison particulière vous est toute personnelle sans doute, monsieur; sans cela ce serait me dire que je m'ennuie de votre compagnie.

— Si ce n'est pas cela que j'ai dit, j'aurais donc voulu dire que c'est moi qui ne trouve pas la vôtre amusante, et je n'en ai pas le droit. J'ai dit que, lorsqu'on fait une route qui n'est pas amusante, il vaut mieux en finir tout de suite, et je le maintiens. Mais je croyais m'être expliqué sur mon indifférence à être ici plutôt qu'ailleurs; j'ai donc voulu parler de vous ou de M. Cros.

— Ou de tous les deux à la fois, lui répondis-je; car un voyage conjugal doit être toujours un ennui légitime.

— Cela peut être, mais cela ne devrait pas être, madame; et c'est à la fois la faute des hommes et des femmes.

— Veuillez me dire d'abord en quoi les hommes peuvent avoir un tort quelconque; ce sera tout nouveau pour moi.

— Le tort que j'impute aux hommes, madame, n'est pas de ceux que vous imaginez; leur vrai tort, à mon sens, c'est d'écarter beaucoup trop leurs femmes des intérêts sérieux de la vie commune. Un homme qui épouse une femme qui lui apporte une belle dot, le lendemain du jour où il est marié, dispose de cette fortune qui n'est pas à lui, la gouverne, l'emploie, la compromet quelquefois sans daigner consulter la femme à ce sujet : afin de prévenir une réclamation ou un conseil, il la pousse dans des besoins d'amusements frivoles, de dépenses inutiles, si elle est jeune et belle; plus tard il la restreint aux soins de la maternité et du ménage, et s'arme de l'incapacité qu'il a créée pour la repousser lorsque la tendresse maternelle ou l'âge la force à calculer l'avenir.

— Voilà des torts, dit M. Cros, dont nos femmes nous savent un gré infini.

— Vous croyez? lui dis-je; mais je voudrais bien savoir quels sont les torts des femmes?

— Ceux-là, madame, répondit-il, sont d'une nature encore plus générale que les autres. Cette position dont je viens de vous parler déplaît aux femmes, et elles en veulent sortir; et elles ont raison; mais, au lieu de vouloir être ce qu'elles peuvent et doivent être, les compagnes, les associées légales du mari dans le ménage, elles veulent être les égales de l'homme dans le monde physique et moral. Fortes de quelques exceptions qui ont écrit d'un style assez ferme sur ces questions à jamais insolubles, elles s'étonnent déjà de ne pas participer au barreau, à la magistrature, à la députation. Elles pervertissent leur bon droit d'épouse et de mère de famille, qui exige qu'elles soient plus qu'elles ne sont dans nos mœurs domestiques, pour demander aux mœurs politiques le titre de citoyennes et le partage de tout ce que la nature réserve à l'homme. Si elles avaient employé à reprendre leur vraie place la moitié des efforts qu'elles ont usés depuis quinze ans à vouloir prendre une place impossible, elles seraient bien plus avancées, etc., etc.

M. Perrin se mit à rire et ajouta :

— Et le voyage que vous faites ne vous semblerait pas si ennuyeux.

— Oh! oh! s'écria M. Cros en riant à rompre les essieux; voilà une conclusion bien digne de l'idéologie vaporeuse des principes... (Tu sais, ma chère belle, avec quel aplomb mon mari se sert de mots qui n'ont aucun sens.) Ah! l'application est délicieuse.

A vrai dire, la conclusion m'avait un peu étourdie, et je voulus savoir le fond de la pensée de M. Perrin.

— J'avoue, lui dis-je en prenant un ton de discussion professorale, que je comprends très-bien les choses générales qu'a dites M. Perrin, mais j'aurais désiré un exemple mieux choisi, et plus probable surtout, pour m'en faire comprendre toute la portée.

— Peut-être, me dit M. Perrin, qui causait toujours comme un homme que rien ne passionne, peut être ai-je franchi trop vite deux ou trois propositions intermédiaires, mais la conséquence n'en est pas moins juste. Oui, madame, si la femme avait cherché à conquérir dans la maison conjugale la position qu'elle cherche dehors, un voyage comme le vôtre aurait un tout autre caractère. Si depuis longtemps, pour parler net, vous étiez dans le secret des affaires de M. Cros; si vous étiez habituée à savoir comment se gagne et comment peut se perdre la fortune d'un banquier; si vous aviez calculé que quatre cent mille francs assurés, si vous annulez le testament, en n'assistant pas à la lecture, peuvent se réduire à zéro ou monter à deux millions et demi en y assistant; et si vous aviez pu calculer ce qu'il faut de travaux, de patience, de talents pour gagner quatre cent mille francs, peut-être ce voyage ne se serait-il pas fait, et, dans tous les cas, il se fût fait autrement.

— Ah çà! mon cher Perrin, dit M. Cros en s'efforçant de cacher sous un gros rire l'humeur visible qu'il éprouvait, est-ce que vous comptez prêcher à Mme Cros les principes du saint-simonisme et de la femme libre?

Je ne me vante pas d'une grande science philosophique, mais je trouvai l'observation de M. Cros si niaise que je ne pus m'empêcher de dire :

— Mon Dieu ! monsieur, il y a des choses qui ne s'adressent qu'au bon sens et qui sont du domaine de tout le monde. Je n'ai point étudié les principes du saint-simonisme ou de la femme libre; mais tout ce que je puis vous dire, c'est que ceux que M. Perrin met en avant sont ceux qui doivent faire la véritable mère de famille.

M. Cros, étonné de ma brusque sortie, regardait M. Perrin d'un air stupéfait, tandis que celui-ci balançait sa tête en signe d'assentiment et en murmurant d'un air goguenard :

Mme Cros a raison, Mme Cros a parfaitement compris... C'est ça, tout à fait ça...

— En ce cas, dit M. Cros avec une humeur qu'il ne se donna pas la peine de cacher cette fois, c'est encore pis que le saint-simonisme, ou c'est chacun pour soi, à ce qu'il me semble. Ce serait une belle gabgie si les femmes mettaient le nez dans les bureaux de leurs maris et se mêlaient de leurs affaires... Ce ferait un beau désodrre... Et puis, est-ce qu'elles y comprendraient un mot?

— Monsieur Cros, dit M. Perrin d'un ton formellement sentencieux, monsieur Cros, je n'affirmerai pas qu'une femme, même après une étude suivie des affaires, puisse en saisir aussi complétement qu'un homme le mécanisme, l'organisation, la partie d'action enfin ; mais ce que je dis, je le crois et je l'ai vu : il y a bien peu de femmes qui n'aient un bon conseil à donner dans une affaire, et c'est précisément parce qu'elles ne se laissent pas étourdir par tous ces détails d'action, avec lesquels on se leurre, qu'elles saisissent mieux que nous l'ensemble, la portée et la moralité d'une opération.

— dirai-je comment cela se fit? mais je fus plus flattée de cette appréciation des femmes en général que je ne l'avais été depuis longtemps d'un compliment qui m'avait personnellement été adressé.

— Etes-vous marié? dis-je vivement à M. Perrin.

— Je l'ai été, et j'ai deux enfants.

— Votre femme devait être heureuse, lui dis-je avec sincérité.

— Elle méritait de l'être longtemps, madame, mais Dieu ne l'a pas voulu. C'était une nature faible, maladive, minée de pensées désastreuses, que j'ai détournées le plus que j'ai pu. Elle a été la compagne de tous mes travaux; elle les savait et les suivait par conséquent avec plaisir et intérêt. Elle a vécu de l'espoir d'une fortune considérable, voyant par elle-même ce que l'ordre et l'économie peuvent produire : puis, quand la maladie l'a frappée assez vivement, elle s'est résignée et a quitté ce monde avec regret, mais sans crainte. Le jour où il nous était né un héritier, son avenir avait été assuré par moi contre les mauvaises chances de la fortune ne et même contre ma volonté, si jamais elle lui devenait ennemie. La mère de mes enfants est morte, madame, en se disant : Quoi qu'il arrive, ceux que je laisse après moi auront une honnête aisance, et cela lui a donné beaucoup de courage, cela lui a ôté une douleur ou plutôt une inquiétude grave, et c'est la meilleure spéculation que j'aie faite de ma vie.

Le ton dont M. Perrin me dit tout cela avait une gravité naturelle et une émotion qu'on sentait, quoique rien ne la manifestât, ni le trouble de la voix, ni l'expression de la physionomie.

— Diable, dit M. Gros, je ne vous croyais pas si sentimental, mon cher Perrin ; laissons ces pénibles souvenirs et occupons-nous un peu du dîner, auquel vous avez probablement pensé comme au déjeuner?

— Gros-René a reçu mes instructions à ce sujet, repartit froidement M. Perrin, et dans une demi-heure nous serons au gîte destiné à cette opération.

Après ces paroles, M. Camille enfonça sa casquette sur ses yeux, et se posa dans le coin de la voiture comme un homme qui ne veut plus répondre. J'en fis autant que lui, et M. Gros garda le silence de son côté.

Faut-il te le dire, ma chère Mélanie? jamais peut-être dans ma vie, les paroles d'un homme ne m'avaient si profondément préoccupée que celles de M. Perrin.

Etait-ce un avertissement qu'il me voulait donner, dans une affaire qui regardait ma fortune personnelle? voulait-il me conseiller de regarder plus attentivement à la démarche qu'on voulait me faire faire? L'humeur de M. Cros me donnait tout lieu de le croire, et je me résolus à avoir à ce sujet une conférence avec M. Perrin...

L'heure de nous arrêter pour dîner arriva.

. . . .

J'interromps ma lettre, ma chère Mélanie. Corinne vient de m'avertir que mon cousin Laurent, sa sœur, M. Perrin, le curé et le fameux Maricou m'attendent pour aller aux huttes... Je pars, mais j'envoie cependant cette lettre à la poste, tout incomplète qu'elle est; à mon retour, je la reprendrai et je te dirai ce que c'est que les divers personnages dont je viens de te parler, ainsi que quelques autres que j'ai rencontrés ici.

LOUISE CROS.

IV

Avant de faire connaître la seconde partie de cette lettre, ou plutô la lettre qui fait suite à celle-ci, il est nécessaire de dire quels étaien les personnages dont il est question dans ces dernières lignes.

Mme Louise Cros se hâta de descendre, vêtue avec une élégance parfaite, portant un chapeau de paille de riz et un voile de mousseline des Indes, chaussée comme une femme qui ne marche jamais : elle entra dans une vaste salle où se trouvait une vieille femme longue, sèche, au nez crochu, aux yeux bleus et miroitants, au parler sec et impérieux. C'était Mme Bernardine de Fernic, sœur du défunt

A quelques pas, il y avait une grande femme de vingt cinq ans, tenant dans ses bras un gros enfant joufflu, lequel était le jeune Charles de Chevalaine, petit-neveu du testateur, orphelin, et qui avait près de lui un oncle maternel, en habit noir, que la famille lui avait donné pour tuteur, et qu'on nommait M. Blanchet. Il causait dans l'angle d'une croisée avec M. de Chevalaine, le curé, qui prenait gravement une prise de tabac, les sourcils froncés et l'air mécontent.

Dans un autre angle opposé, deux jeunes gens d'un âge à peu près pareil, l'un d'une taille presque colossale, d'une apparence herculéenne, en veste de chasse en guêtres de cuir montant au genou, tenant un fusil et écoutant son interlocuteur d'un air de supériorité bienveillante. Il avait une belle figure ouverte, rose, de grosses lèvres vermeilles, de beaux cheveux blonds assez mal tenus, et portait en lui un air de bonhomie charmante. Celui-là était le comte de Chevalaine.

L'autre, petit, maigre, le teint olivâtre, les cheveux noirs, les lèvres minces et couvertes d'une épaisse moustache, l'écoutait avec une sorte de dédain qui cependant n'avait rien d'offensant. Il tenait également un fusil, quoique son costume, assez ordinaire, n'annonçât pas un chasseur aussi savamment équipé que celui de M. Laurent de Chevalaine.

Ce jeune homme était M. France de Fernic, petit-fils de la vieille comtesse, lieutenant de frégate.

Enfin, M. Camille Perrin, devant une croisée ouverte et prenant des notes au crayon, tandis que, près de lui, se tenait immobile une jeune fille de vingt-cinq ans, d'une taille, d'une tournure, d'un visage qui dénotait qu'elle était, physiquement du moins, de la même nature que le comte de Chevalaine. C'était Lucie, la sœur de Laurent.

Mais, sans qu'il fût besoin de la connaître beaucoup, il était facile de voir que la ressemblance s'arrêtait à ces signes extérieurs. Au lieu de l'expression bienveillante qui adoucissait la rudesse des traits de son frère, le visage de Lucie affectait un air de hauteur et de résolution très-prononcé. Son regard rapide semblait animé d'un soupçon constant et que l'on eût dit sans cesse en quête de dépister un ennemi.

Lorsque Mme Cros entra, elle lui jeta, sans se retourner, un de ces coups d'œils rapides et inquiets, et continua à parler à une personne qui était dans la cour.

Si maintenant on veut savoir ce qui préoccupait chacun de ces personnages, nous allons le dire à nos lecteurs.

La vieille comtesse de Fernic *pinçait le bec* à la pensée qu'on allait la laisser seule pendant toute la journée et se disait que ce n'est pas ainsi qu'étaient faits les jeunes gens de son temps, et que pas un d'eux n'eût osé abandonner ainsi à son propre ennui une tante aussi respectable qu'elle.

Cependant elle n'avait fait aucune observation à son petit-fils France de Fernic, parce que celui-ci l'eût sans doute écoutée avec un profond respect, mais ne s'y fût point conformé avec la plus entière liberté.

M. Blanchet disait au curé :

— On dirait que vous souffrez ?

— Oui, je souffre à la pensée d'aller contempler des malheurs auxquels je ne puis porter aucun secours.

— Oh ! dit M. Blanchet, les gens que vous allez voir sont assez misérables pour qu'une charité, si minime qu'elle soit, compte pour beaucoup dans leur existence.

— Oui, fit le curé, je sais que, si je leur donnais de l'argent, ils pourraient, avec quelques sous, se passer de travailler un jour ou deux, mais ce serait encourager la paresse qui les ronge ; les secours que je ne peux leur apporter, parce qu'ils ne comprendraient pas... c'est la voix de la religion, qui console et encourage.

M. Blanchet courba la tête en signe d'assentiment, et le curé entreprit une dissertation sur la charité chrétienne.

Pendant ce temps, l'énorme vicomte de Chevalaine disait au comte de Fernic :

— Peut-être, mon cher cousin, vous qui avez vu l'Afrique et les Indes, seriez-vous surpris de trouver dans votre propre pays des hommes plus sauvages que tous ceux que vous avez pu rencontrer dans vos voyages. C'est une population plus éloignée de toute civilisation, de toute idée d'industrie, de bien-être et de luxe, que les Madecasses ou les Samoïèdes. Peut-être la fable de La Fontaine

est elle aussi vraie pour les choses curieuses que pour le bonheur : on va chercher bien loin ce qui se trouve bien près.

A cela, M. de Fernic ne répondait que par ce sourire dédaigneux qui voulait dire :

— Pauvre ignorant garçon, qui n'a rien vu !

M. Perrin écrivait comme nous l'avons dit, et les notes qu'il recueillait se composaient de ces mots :

« Dix kilomètres de distance; chemin viable aux huttes... six kilomètres... chemin de traverse quatre kilomètres. Sables, rocs, sédiments de fougères... genêts... ajoncs. »

Si on veut savoir l'origine de ces mots, il suffira d'écouter la conversation de Mlle Lucie de Chevalaine avec un individu qui tenait deux chevaux par la bride.

— Est-ce que tu crois, Maricou, que nous aurons de l'orage ?

Une voix sonore, grave, et d'un accent pénétrant, répondit :

— La rosée blanchissait ce matin comme une robe de mariée. Le soleil en a dépouillé la lande en quelques minutes et la tient en l'air; que le vent tourne au clocher de Villa... et l'orage s'assemblera.

— Eh bien ! nous passerons par le bas chemin.

— Impossible, les ajoncs épinent, et les Parisiens y laisseraient leurs habits et leurs robes.

— Ils les y laisseront ! dit Mlle Lucie d'un ton sec.

— Vaut mieux prendre le détour des grandes pierres, nous ferons un bout de route de là aux huttes à travers les genêts; ça cingle, mais ça ne déchire pas.

— Que ce soient les ajoncs ou l'orage, peu importe ! dit Mlle de Chevalaine, comme si elle se parlait à elle-même.

M. Camille Perrin regarda la belle demoiselle et inscrivit sur son carnet :

« Haine constante de la province contre Paris. »

Puis, il réfléchit et ajouta :

« Ou bien haine d'héritier à héritier. »

Une nouvelle réflexion empêcha M. Camille Perrin de fermer son carnet et il écrivit encore :

« Ou bien haine de belle femme à jolie femme, et ce qui est très-probable, combinaison de ces trois haines. »

C'est à ce moment que Mme Cros entrait.

Elle alla, en nièce bien apprise, présenter le bonjour à Mme de Fernic, puis à M. le curé, qui lui dit :

— Aurons-nous la compagnie de M. Cros dans notre excursion ?

— Je ne puis vous le dire, je ne l'ai pas vu aujourd'hui.

— Il est parti ce matin avant le jour, dit madame de Fernic, accompagné de l'inspecteur pour mesurer la lande. On dirait que M. Cros est déjà le possesseur de l'héritage. On dirait qu'il a eu des renseignements sur le testament.

— Je crois que s'il en avait eu, dit Mme Cros, il se dispenserait de mesurer. M. de Chevalaine n'a jamais pensé qu'un homme de finances pût valoir le dernier gentilhomme de la plus petite bourgade; et, du reste, si mon mari me croyait, il repartirait dès ce soir, et le testament deviendrait ce qu'il pourrait.

Cette menace, articulée avec une netteté très-précise, fit naître sur le visage de Mme de Fernic une fort laide grimace de colère, et presque aussitôt un sourire encore plus laid, tant il y avait de gaucherie dans l'affectation avec laquelle elle reprit :

— Et vous nous priveriez sans regret de votre présence, ma chère Louise ? ce serait bien mal à vous.

Sans répondre à ce gracieux appel, Mme Cros, après avoir rendu, avec un sourire, à MM. de Chevalaine et de Fernic le salut qu'ils lui firent de loin, fit une révérence cérémonieuse à sa cousine Lucie, et alla familièrement tendre la main à M. Perrin, en lui disant :

— Vous êtes bon de ne m'avoir pas abandonnée, comme mon mari, dans cette société de sauvages.

— Nous n'attendons plus que vous pour partir, madame, dit Mlle de Chevalaine.

— Il y a deux heures que je suis prête, et si quelqu'un avait eu l'obligeance de me faire prévenir, je serais à vos ordres depuis longtemps.

— On craignait de vous déranger, dit M. de Fernic en s'approchant.

— Et chacun de nous est descendu sans qu'on l'ait averti, dit Mlle Lucie.

— Il me semble, ma belle cousine, reprit Mme Cros en minaudant, que vous étiez tout à l'heure chez vous, et si j'étais descendue aussitôt que j'ai été prête, j'aurais pu attendre deux heures.

— De la façon dont tout ceci est arrangé, dit M. Perrin, en jetant son imperturbable sang-froid entre les deux amazones, comme un héraut d'armes son bâton entre deux chevaliers, personne n'a attendu. Les voitures et les chevaux sont prêts, nous pouvons partir.

On descendit :

Mme Cros, le curé, M. Camille Perrin et M. Blanchet se mirent dans la voiture, tandis que M. de Chevalaine, sa sœur M. de Fernic montaient à cheval. Gros-René, conduit par un enfant, partit en avant : trois ou quatre domestiques suivaient.

Un homme guidait cette petite caravane; cet homme c'était Maricou.

Qu'était ce que Maricou ? Un paysan tout simplement, dont la vie, les occupations et les habitudes ne semblaient pas différer essentiellement de celles des gens de son espèce, mais dont le seul aspect vous disait cependant que vous étiez en face d'un homme remarquable.

Maricou avait alors vingt-cinq ans; la beauté de sa tête avait quelque chose de si exact qu'elle eût pu paraître froide, sans la gravité mélancolique empreinte sur ses traits et l'éclat vibrant de ses yeux. Sa taille était haute, bien développée, et la vigueur n'en excluait pas la grâce. Il était vêtu d'un gros pantalon de toile, d'une veste d'étoffe pareille à basques pendantes sur les hanches, et était coiffé d'un chapeau de paille dont la forme était entourée d'un vieux ruban rose fané. Il tenait un bâton de six pieds, armé de fer aux deux bouts, et se découvrit gravement lorsque l'on entra dans la cour. Il tenait les chevaux de M. et de Mlle de Chevalaine, et dès qu'ils furent en selle, il se mit à marcher sans regarder si d'autres qu'eux pouvaient avoir besoin de ses services.

Les Chevalaine frère et sœur, qui connaissaient la réputation traditionnelle qu'ont les marins de ne pas savoir monter à cheval, proposèrent à leur cousin France un train de galop en avant, afin de le rendre ridicule, si cela leur était possible; mais comme ils s'aperçurent que M. de Fernic en savait autant qu'eux en fait d'équitation, on abandonna la partie, et Laurent, voulant tenter son cousin sur un autre point, lui proposa de continuer la route en chassant. M. de Fernic accepta.

On laissa les chevaux au domestique de M. de Fernic ; de façon que Mlle Lucie de Chevalaine demeura seule avec Maricou.

A peine son frère et son cousin étaient-ils éloignés qu'elle lui dit :

— Pierre !... Pierre !...

— Mademoiselle ?

— Que penses-tu de mon cousin, M. France de Fernic ?

— C'est un homme heureux, dit Pierre en marchant près du cheval de Lucie.

La fière demoiselle sourit orgueilleusement, car elle s'imagina que la phrase voulait dire : — Il est heureux de vous plaire.

— Crois-tu qu'il se trouve heureux ?

— Peut-être non. Ce qu'il est, il l'est depuis son enfance : c'est un état habituel pour lui, et dont il n'apprécie peut-être pas l'avantage.

— En quoi donc fit Mlle de Chevalaine d'un air piqué que Maricou ne put voir, car il marchait la tête basse, en quoi donc le trouves-tu si heureux ?

— Parce qu'il n'est en prison ni de son corps ni de son cœur ; en ce qu'il a le monde devant lui pour aller à l'aventure de son vaisseau; parce qu'il est orphelin, et que rien ne l'attache à la terre.

— Tu es de mauvaise humeur ce matin, Maricou; qui est-ce qui t'a fait quelque chose?

— Je ne suis pas de mauvaise humeur, mademoiselle, je suis triste. Personne ne m'a rien fait... mais je souffre par la faute de tout le monde.

— Allons, allons, te voilà dans tes idées noires, et il n'en faut pas avoir aujourd'hui. Voilà que nous approchons de la Croix-de-Fer... La voiture de notre Parisienne va se mettre à caboter de façon à ce que cette mijaurée aura une peur horrible. Si la voiture pouvait se casser et qu'elle fût forcée de faire la route à pied avec ses souliers de peau d'agneau, nous ririons bien.

— Vous souvenez-vous de la dernière fois que vous m'avez vu rire ? dit Maricou en regardant Mlle de Chevalaine en face.

— Tais-toi, dit celle-ci en devenant pâle et tremblante et en jetant autour d'elle un regard épouvanté.

— Vous pouvez rire, vous... Je ne le puis plus, moi... Mais pourquoi, dites-moi, en voulez-vous à cette Parisienne ? elle ne vous a pas fait de mal. Voilà la première fois que vous la voyez... Elle est mariée et ne peut pas aller sur vos brisées, si par hasard... il était dans le pays. Pourquoi la haïssez-vous ?

— Je ne la hais pas, Maricou, dit Mlle Lucie, elle me déplaît, c'est tout. Je ne puis supporter ces ombres de femmes qui ne sauraient poser le pied à terre, qui poussent des cris à l'aspect d'un fusil, qui s'évanouissent à l'idée d'un lièvre tué, qui ont des sels, des parfums, je ne sais quoi enfin, des spasmes nerveux... C'est d'un ridicule à faire hausser les épaules. Ce ne sont pas des femmes, ce sont de vraies poupées.

V

Maricou souleva lentement la tête et repartit après un assez long silence, et comme s'il eût réfléchi tout haut :

— La faiblesse sied bien aux femmes, la peur du sang est une vertu pour elles.

— Maricou, Maricou, s'écria vivement Mlle de Chevalaine.... dors-tu et rêves-tu en marchant maintenant ?

— Oh ! je ne dors plus... et je rêve toujours maintenant ; que voulez-vous que je fasse dans cette lande, sinon que je rêve ?... J'ai voulu avoir un chien .. on me l'a tué..

— Et tu ne t'es pas vengé?

— Pour un chien tué... dit Maricou. Que feront donc ceux à qui on tue...

— Tu es fou aujourd'hui, Pierre, dit Mlle de Chevalaine d'une voix plus douce... Qu'est-ce qui t'a rendu comme ça ?.... Il s'est passé quelque chose que tu ne veux pas me dire...

— Oui, répondit-il, il a passé quelque chose dans l'air cette nuit... une voix...

Comme il disait cela, on entendit pousser un cri dans la voiture qui suivait, et Maricou se retourna vivement...

Une des roues était tombée dans un trou assez profond, et les chevaux ne pouvaient l'en arracher... Mme Cros, à une des portières, criait qu'elle voulait descendre, tandis que le domestique criait, de son côté, qu'il n'y avait plus moyen de mener une voiture dans cet abominable pays.

— Ce paysan le fait exprès... il doit y avoir une autre route... il a envie de nous faire rompre les os...

— Ce paysan, lui dit Maricou, t'a bien conduit, et si tu avais suivi juste le chemin par où j'ai passé, tu ne serais pas où tu es.

— Je t'ai suivi, animal... dit le cocher.

Le paysan jeta un regard perçant sur le cocher, et lui répondit froidement :

— Regarde bien... j'ai passé près de ce genêt, puis j'ai tourné à gauche jusqu'à cette motte de terre, puis j'ai retourné encore à droite et j'ai fait comme si je m'en retournais en arrière, puis j'ai repris à gauche de ce tronc de bouleau mort, et puis voilà... Tu as trouvé que c'était trop long, et tu as coupé droit... c'est ta faute...

Puis, sans s'arrêter au murmure et aux grognements du cocher, il s'adressa à Mme Cros, et lui dit :

— Ordonnez à cet homme de faire passer la voiture par où je passerai, et vous n'éprouverez aucun accident, vous ne courrez aucun danger.

— Suivez exactement cet homme, et ne faites pas l'entendu, Adrien, je vous prie, dit Mme Cros, de façon à ce qu'il n'y eût pas besoin d'articuler une menace expresse pour se faire obéir.

— C'est très-bien, fit M. Perrin, mais en attendant nous sommes dans l'ornière.

Maricou prit le moyeu de la roue dans ses mains, et cria à Adrien :

— Allons, un coup de fouet à vos chevaux; et il enleva la voiture qui se dégagea.

— Décidément, dit Mme Cros, je préfère descendre et marcher...

— Vous aurez assez de mauvais chemin à faire, lui dit le paysan, sans vous presser; restez tranquille, la lande n'est pas méchante pour ceux qui la connaissent... mais ceux qui veulent jouer avec elle comme avec une grande route peuvent bien y laisser leurs os.

Mlle de Chevelaine s'était approchée, et son air mécontent prouvait que la façon dont Maricou prenait soin de rassurer Mme Cros ne lui convenait pas; elle parut vouloir se contraindre, mais après quelques moments de silence

— C'est ta faute, Maricou; si tu avais pris le chemin de la Croix-de-Fer, cela n'arriverait pas; il est facile à suivre.

Maricou jeta un regard de colère et de désespoir sur Lucie et répondit d'une voix sourde :

— Vous le connaissez aussi bien que moi, et d'ici vous pouvez le rejoindre; quant à moi je n'y conduirai personne.

Et il s'éloigna tout aussitôt.

— Adrien, reprit Mme Cros avec vivacité, suivez cet homme; suivez-le pas à pas.

Le cocher obéit, et le voyage continua assez rapidement, tant Maricou marchait avec vitesse.

Quant à Mlle Lucie de Chevalaine, elle laissa passer la voiture, puis elle prit le sentier que Maricou avait désigné comme rejoignant le chemin de la Croix-de-Fer et s'éloigna au galop.

Maricou la regarda un moment, puis après avoir murmuré tout bas ces mots :

— Elle y passera...

Il reprit sa marche et ne s'arrêta qu'à un endroit où commençait un immense champ de genêts.

— Maintenant, madame, dit-il à Mme Cros, il faut marcher.

— Mais, mon Dieu, comment voulez-vous que je passe à travers ce fourré?

— Suivez-moi, madame, je vous ferai un chemin. Quant à ces messieurs, ils apprendront en quelques minutes comment on marche là-dedans.

Maricou passa le premier, en posant son bâton diagonalement, de façon qu'il écartait les genêts devant lui et les maintenait en arrière.



Maricou passa le premier, en posant son bâton diagonalement...

Mme Cros était donc obligée de le suivre pas à pas; et comme les genêts, qui avaient six à sept pieds de haut, se redressaient dès qu'ils échappaient à la pression du bâton, elle se trouvait seule avec cet homme, car ses compagnons ne venaient qu'à une certaine distance.

Dans les premiers moments, Mme Cros suivit la marche rapide de Maricou, et comme ceux qui venaient à la suite avançaient très-lentement, elle se trouva, au bout d'un quart d'heure, tellement éloignée d'eux qu'elle n'entendit plus le bruit de leurs voix Sans qu'elle pût s'en rendre compte, une sorte de frayeur la saisit; cependant elle ne voulut rien témoigner pour ne pas donner occasion à ce paysan de le raconter à Lucie et de lui jeter un ridicule, et elle continua à s'avancer.

Mais, quoi qu'elle fît, cet effroi la gagna si vivement qu'elle sentit le cœur lui battre avec violence et qu'elle fut forcée de s'arrêter en disant :

— Vous allez trop vite pour moi, monsieur.

Maricou s'arrêta aussitôt et se retourna.

En voyant la pâleur de Mme Cros, il tressaillit et, ôtant son chapeau de cette façon lente qui fait de ce geste un témoignage de respect et non point un signe de servitude, il dit, avec un accent plein d'émotion :

— Je suis un brutal, madame ; j'oublie la délicatesse de vos pieds et je marche comme si je montrais le chemin à une vachère.

Mme Cros éprouva quelque surprise de la façon dont s'exprimait Maricou et répondit :

— C'est moi qui suis fort ridicule de ne pas savoir mieux marcher, Pierre secoua doucement la tête en disant :

— Il n'y a pas de mal à ça.

Sans trop réfléchir à ce qu'elle disait, et pour ne pas rester sans parler, en présence de cet homme dont le regard la contemplait, Mme Cros ajouta :

— Si c'eût été ma cousine qui vous eût suivi, vous n'eussiez pas été obligé de vous arrêter.

Le visage de Maricou prit un air sombre, et il repartit, d'un ton presque menaçant :

— Ah ! votre cousine, la demoiselle de Chevelaine, n'a besoin de personne pour la conduire dans la lande. Elle l'a parcourue dans tous les sens et à toutes les heures, et elle y passe encore plus tranquillement que moi.

— Y a-t-il donc quelque danger à courir?

— Il y en a qui l'ont cherché et qui l'ont trouvé. Mais, tenez, madame, nous ferons mieux de ne pas nous arrêter plus longtemps.

Le visage de Maricou était en ce moment d'une pâleur mortelle, et Mme Cros sentit redoubler son effroi.

— Mais, fit-elle en se reculant, si nous attendions ces messieurs, ils nous ont perdus de vue et ils peuvent s'égarer.

— M. le curé les conduit, dit Maricou, et je crois qu'ils auront pris le ravin qui les mènera sur le clocher.

— Pourquoi ne l'avons-nous pas suivi comme eux?

— Parce que avec des bottes et des pantalons on peut marcher à travers les ajoncs, et que si vous y aviez passé, il ne vous serait pas resté un brin de vos fins brodequins et de votre blanche robe.

Cette précaution que le paysan avait eue pour elle rassura madame MCros, et elle dit à aricou :

— Eh bien! continuons.

Maricou ne bougea pas et regarda Mme Cros avec anxiété. Sa frayeur la reprit.

— Et puis, madame, je voulais être seul avec vous.

— Et pourquoi cela? dit Mme Cros en se reculant avec une nouvelle terreur.

— Pour vous demander un service.

— Avez-vous besoin d'argent?

— Non... oh... non... je n'en ai pas besoin ; j'en aurais, si j'en voulais... la lande est bonne quand on veut lui demander du pain. Ce que j'ai à vous demander, madame, c'est un conseil... c'est un avis...c'est... je ne peux pas vous dire le mot ; mais il y a cinq ans que je cherche une grande dame à qui je puisse demander une chose pareille... Il faut, pour que je sache si je suis un fou, et si je dois mourir, que ce soit une dame du haut monde qui m'entende.

— Eh bien! si je peux, je vous le donnerai ce conseil ; dites-moi ce que voulez savoir.

— Ah! pour ça, madame, il faudrait m'écouter pendant plusieurs heures, et dans un endroit où personne ne pourrait nous entendre; c'est vous demander beaucoup, madame, mais je ne vous demande pas ça pour rien : je puis vous payer cette complaisance d'un bien haut prix. Je puis vous dire ce qu'il y a dans le testament de votre oncle, car je le connais.

Le premier mouvement de Mme Cros fut d'être blessée de cette espèce de marché, et elle répliqua vivement :

— Quand je rends un service, j'ai l'habitude de ne pas me le faire payer.

— Merci, madame; vous venez de me dire là une bonne chose, et comme je voudrais que d'autres me l'eussent dite. Ecoutez-moi donc, car il faut que nous repartions, j'entends M. de Chevalaine qui fait tourner les chiens du côté des huttes, les autres y seront bientôt: promettez-moi de m'entendre cette nuit, et vous n'aurez pas de regret de m'avoir accordé cet entretien.

La curiosité de Mme Cros était singulièrement excitée, et d'un autre côté elle avait réfléchi que la connaissance du testament pourrait être pour elle une spéculation excellente.

Elle répondit donc à Pierre.

— Je vous écouterai quand vous voudrez, monsieur.

A ce mot de Mme Cros : « Je vous écouterai, monsieur, » Maricou devint triste et reprit :

— Pourquoi m'appelez-vous monsieur, ce n'est pas pour vous moquer, n'est-ce pas?

— Pourquoi voudrais-je me moquer de vous? Je vous appelle monsieur, parce que c'est une habitude de politesse parisienne parmi les personnes qu'on ne connaît pas.

Maricou baissa la tête d'un air triste, Mme Cros crut le comprendre ; mais elle ne crut pas devoir lui dire que le vrai motif qui faisait qu'elle appelait ce paysan monsieur, c'est qu'il lui imposait, non pas comme un homme de son rang, mais comme un homme puissant et redoutable.

— Venez donc, madame, dit-il en reprenant son chemin.

— Je vous suis.

Ils continuèrent à marcher pendant quelque temps en silence; puis le paysan s'arrêta tout à coup :

— Pas un mot de ceci à personne, n'est-ce pas, madame? pas un mot à votre mari, ni à l'autre monsieur... et autre chose encore... ne me parlez pas devant Mlle de Chevalaine.

— Je vous le promets, dit Mme Cros, dont cette recommandation redoubla la curiosité.

Ils firent encore quelques pas et se trouvèrent au milieu d'une plaine découverte et entourée presque de tous côtés de vastes champs de genêts.

Cette plaine, ou plutôt cet espace découvert, était séparé en petits champs çà et là semés de blé noir et de pommes de terre. Pas un arbre fruitier n'y croissait, et l'on y voyait pour tout feuillage un long peuplier au pied duquel était une source de quelques pieds carrés.

A quelques pas, un ramas de huttes en terre, couvertes de genêts superposés dans tous les sens et cimentés de glaise, s'étendait sur une longueur d'un demi-quart de lieue.

— Nous voici arrivés! dit Maricou. Nous avons bien fait, voici



Elle se fit déshabiller sans répondre un mot aux questions de Corinne.

M. de Fernic et M. de Chevalaine qui débouchent en face; j'entends le curé qui appelle M. Blanchet, et je vois là-bas le cheval de Mlle Lucie attaché au poteau de ma maison.

En effet, à l'extrémité opposée de cette rue, on voyait une maison couverte en tuile et récrépie de chaux. Elle était close de fenêtres garnies de vitres et paraissait un palais au milieu de la hideuse misère et de la malpropreté des habitations.

Dès que M. Camille Perrin se fut dégagé de la route qu'il venait de parcourir et qu'il aperçut Mme Cros, il courut à elle et lui cria:

— Brava... brava! ... voilà du courage et de la force... c'est bien!

— Pourquoi donc, lui dit Mme Cros, ne nous avez-vous pas suivis?

— Parce que vous alliez trop vite; mais enfin nous voilà tous arrivés à bon port; examinons un peu la localité.

Pendant qu'ils parlaient ainsi, quelques enfants au visage vermeil et rebondi se montrèrent à la porte des huttes: c'étaient des marmots de trois ou quatre ans; puis quelques autres plus âgés, mais déjà pâles et étiolés; puis des jeunes gens, des jeunes filles, des femmes et des hommes aux traits flétris, au visage livide, et qui jetaient sur les voyageurs des regards curieux et hébétés.

— C'est affreux, s'écria M. Cros; et voilà ce qui existe au milieu de la France, dans un pays qui se dit civilisé et administré!

— Ah! la pensée de M. Cros est admirable, dit M. Camille Perrin, et pour peu qu'il y ait moyen de la mettre en œuvre, je le ferai, dussé-je venir passer dix ans de ma vie au milieu de cette population abandonnée et perdue.

— Cela ne croit à rien, dit le curé, cela est perdu pour le monde comme pour le ciel.

— Parce que cela est abandonné, reprit vivement M. Camille Perrin.

— Mais, dit doucement Mme Cros, qui jetait autour d'elle des regards timides, il me semble que vous m'avez parlé du clocher du village, monsieur Maricou?

— Le voilà, dit Pierre en montrant le peuplier solitaire près de la fontaine. Voilà ce que par dérision j'appelle le clocher du village.

— Pourquoi cette dérision dans votre bouche? dit Mme Cros.

— Pourquoi? fit Maricou... il hésita et reprit: Eh! quel autre qu'un homme maudit eût voulu jamais consentir à venir s'enfermer avec cette bande d'idiots?

— Vous y demeurez cependant? lui dit M. Perrin.

— Qui vous a dit, reprit Maricou d'un ton farouche, que je ne fusse pas maudit?

— Tu es un impie, Maricou, dit le curé, et tu finiras mal.

— Fasse Dieu, en ce cas, dit Maricou, que ce soit plus tôt que plus tard.

Cependant MM. de Fernic et de Chevalaine avaient traversé les misérables champs qui les séparaient encore du reste des voyageurs, et ils s'avançaient vers le village.

VI

Les enfants étaient accourus et marchaient le long de la route en regardant ce monde avec la curiosité de sauvages. L'un d'eux, plus hardi que les autres, s'approcha de Mme Cros et la toucha presque.

— Au large! cria Maricou, et toute cette troupe s'enfuit et disparut, les uns se jetant dans les petites haies de broussailles et de ronces, les autres s'enfonçant dans les fossés.

— Pourquoi épouvanter ainsi ces enfants? dit Mme Cros à Maricou.

— Voulez-vous que cette vermine hideuse vous touche, madame? dit Maricou d'un ton sombre. Tout ça est une race empestée et perdue; du reste, ajouta-t-il avec un sourire dédaigneux, vous voyez que ce n'est pas moi qui les repousse le plus rudement.

En effet, Mlle de Chevalaine venait de la Maison-Blanche, et quelques enfants ayant voulu aussi s'approcher, elle les avait chassés à coups de cravache. Ces enfants se mirent à hurler, et une centaine de femmes se montrèrent aussitôt hors des huttes et se mirent à injurier Mlle de Chevalaine avec des cris rauques et effrayants.

— Fouaille, fouaille tout ça! cria M. de Chevalaine à sa sœur, et s'ils recommencent, je vais les saler un peu, ajouta-t-il en levant son fusil en l'air.

Cette menace fit son effet, les femmes rentrèrent en emmenant leurs enfants; mais lorsque les voyageurs entrèrent dans cette rue, ils aperçurent sur le seuil des portes des hommes qui les considéraient d'un regard sombre...

Maricou s'arrêta devant l'un d'eux et lui dit doucement.

— Farrenc, comment va ta femme?

— Il n'y a plus de femme à la hutte.

— Morte?... lui dit Maricou.

— C'est fait, repartit Farrenc, il est inutile de s'en souvenir.

Maricou tressaillit et s'éloigna en murmurant:

— Cela devait être, il n'y avait que cette malheureuse qui avait quelque chose de bon dans cette abominable race.

En ce moment Mlle Lucie de Chevalaine rejoignit ses compagnons de route.

— Tu n'as rien oublié, Maricou, dit-elle, ta mère a été très-exacte.

— Que fait-elle?

— Elle se tait, répondit Lucie.

— Dieu soit loué! dit Maricou en continuant à avancer.

Mme Cros, qui éprouvait un serrement de cœur invincible, s'approcha de M. Camille Perrin et lui dit d'une voix tremblante:

— Auriez-vous cru cela possible?

— C'est affreux, lui dit M. Perrin; mais il y a des faubourgs de Paris où la misère est presque aussi hideuse et plus dépravée peut-être.

Maricou avait entendu, et il repartit:

—Aucun vice ne manque à cette population, monsieur: cet homme que je viens d'interroger a tué sa femme, j'en suis sûr.

— Et ce crime restera-t-il impuni?

— Envoyez donc ici un juge de paix et six gendarmes, qu'y feront-ils? reprit Maricou. Il demanderont où est Alix. Qui sait, hors d'ici, qu'il y avait dans cette hutte une femme qui s'appelait Alix? Tout ça naît, tout ça meurt sans que personne tienne compte de ce qui vient et de ce qui s'en va.

— Mais tu le sais, toi, dit M. Perrin, et tu pourrais le dire.

Maricou jeta un regard sinistre sur lui et repartit:

— Et quand je le dirais, où trouveriez-vous la preuve de cette assertion? Pas un témoignage ne viendrait confirmer le mien.

— On peut retrouver un cadavre, et sur ce cadavre les traces du meurtre.

— Et vous retournerez donc cette lande entière, car Dieu seul sait où cet homme a porté ce cadavre, et par quels moyens il a déguisé la place où il est enterré; peut-être avons-nous passé dessus sans que rien nous ait avertis.

Mme Cros pâlit et M. Perrin regarda autour de lui, comme pour compter à son tour combien ils étaient contre cette affreuse population. Maricou le comprit sans doute, car il lui dit:

— Vous êtes entrés ici sous ma garde, vous en sortirez tranquilles comme vous y êtes entrés; mais, croyez-moi, le meilleur est encore de ne pas trop parler ici de ce qui s'y passe.

— Nous en parlerons à notre aise, si cela nous va, dit M. de Chevalaine en montrant son fusil.

— S'exposer à une collision avec de telles gens, pour rien, dit M. Camille, serait assez imprudent.

— Oh! vous pouvez avoir peur à votre aise, dit M. de Chevalaine, nous sommes habitués, nous autres, à ne rien craindre.

M. Camille Perrin reçut froidement cette grossièreté et se contenta de répondre:

— Je pensais qu'il y a des dames avec nous.

— En effet, reprit Lucie, voilà ma belle cousine de Paris qui est toute pâle.

— Cela n'a rien d'étonnant, dit M. de Fernic, ceci n'est pas une demeure très-rassurante pour une femme.

Il vint à l'esprit de M. Laurent de Chevalaine de demander à France s'il avait peur aussi; mais sans doute il réfléchit qu'une telle plaisanterie d'un homme à un homme pourrait être mal accueillie, et il lança à sa sœur un regard qu'elle comprit, car elle s'empressa de dire:

— Est-ce que vous êtes de moitié dans les sentiments de terreur de notre cousine, monsieur France?... Est-ce que vous auriez peur?

Le marin s'inclina en souriant:

— Cela m'est arrivé assez de fois, dit-il, pour être sûr que dans ce moment je ne suis pas sous l'empire de ce sentiment.

— Comment! monsieur, s'écria M. Camille Perrin, avec une sorte d'admiration, vous osez avouer que vous avez eu peur?

— Oui, monsieur, repartit M. de Fernic, la première fois que j'ai vu un orage en pleine mer, quand je sentis notre vaisseau vibrer sous mes pieds, et que je vis les voiles s'échapper en lambeaux, et la vague balayer les ponts, j'ai eu peur. A Saint-Jean-d'Ulloa, la première fois que j'ai entendu les boulets siffler dans les cordages et couper les vergues et les hommes... j'ai eu peur.

— C'est cependant là que vous avez gagné votre croix, lui dit Lucie.

— C'est que cela m'a passé un peu quelques moments après.

— Vous êtes un galant homme, monsieur, lui dit M. Camille Perrin... Celui qui a eu peur sait ce que vaut le courage.

Tout cela se disait en marchant.

Mme Cros entendait à peine, tant elle était occupée à regarder les habitants de cet endroit qui restaient debout devant leurs portes, et dont les regards s'attachaient plus particulièrement sur elle.

— Pourquoi me regardent-ils donc ainsi? demanda-t-elle tout bas à Maricou.

Un nuage passa sur les yeux du paysan; mais il répondit aussitôt:

— Votre toilette les étonne, ils n'ont jamais rien vu de pareil.

Cette raison était suffisante, mais peut-être n'était-ce pas la véritable raison de cette curiosité, car Maricou reprit :

— Cependant, remettez-vous, madame... ne craignez rien... absolument rien... Nous sommes nombreux et armés.

Cette assurance, qui attestait un danger, causa une nouvelle frayeur à Mme Cros; mais elle ne voulut pas le témoigner et elle marcha en avant.

—Quel est le nombre d'habitants? dit M. Perrin en s'approchant de Maricou.

— Il y a ici trois cent cinquante personnes de tout âge et de tout sexe.

— Mais combien peut-il y avoir d'hommes en état de travailler?

— Une centaine à peu près, si la volonté n'était pas la moitié de la force.

— Vous vous exprimez d'une façon bien remarquable, dit M. Perrin, qui avait déjà été frappé de la façon dont Maricou lui avait répondu. Avez-vous étudié?

— Je sais lire et écrire, dit Maricou avec un contentement modeste, et véritablement flatté de l'observation de M. Perrin. Je lis quelquefois des livres, quand j'en trouve.

— Eh bien! mon garçon, je vous en donnerai... et si vous voulez, nous causerons un peu... Vous êtes peut-être le seul homme capable de conduire notre entreprise à bonne fin.

Maricou secoua la tête.

— Je n'ai cœur à rien entreprendre, monsieur, dit Maricou, et quoique je méprise l'état où je reste, j'y resterai; à moins que quelqu'un que je dois consulter ne me donne le conseil d'essayer.

— Mais vous ne pouvez vouloir rester ici? lui dit M. Perrin.

— Il faut que j'y reste, monsieur, et vous allez voir qu'il le faut bien.

En ce moment, ils arrivèrent devant la maison de Maricou, et une femme d'une cinquantaine d'années leur ouvrit la porte. Cette femme avait dû être fort belle, et sa ressemblance avec Pierre prouvait que c'était sa mère.

— Tout est-il prêt? lui dit son fils d'une voix rude.

Elle le regarda un moment pendant qu'il se posait à côté de la porte, le chapeau à la main, pour donner passage à Mme Cros et à Mlle de Chevalaine, et se retira en marmottant dans ses dents :

— Elle me l'avait bien dit.

On pénétra dans une chambre spacieuse, soigneusement badigeonnée à l'intérieur, et Mme Cros remarqua que les croisées en étaient garnies d'épais barreaux de fer; les volets étaient d'un bois très-solide, et des espèces de meurtrières y étaient pratiquées. Plusieurs fusils de chasse étaient pendus au-dessus d'une vaste cheminée.

Quelques gravures sans cadre étaient collées au mur; c'étaient des sujets de sainteté, pour la plupart. Une seule représentait, en quatre petits sujets, une de ces histoires qui séduisent si aisément les imaginations : c'était le départ d'un conscrit quittant son village, ses aventures, et son retour avec les épaulettes de colonel.

— Que de fois, pensa Mme Cros, cet homme a dû rêver devant cette misérable lithographie! et quel homme eût été mieux fait pour réaliser un pareil roman, s'il eût vécu à l'époque où cela était possible?

Comme elle se laissait aller à ces réflexions, elle fut très-surprise de voir entrer Gros-René, le bonnet de coton sur l'oreille, qui annonça que le déjeuner était servi.

— C'est moi qui l'ai expédié ce matin de bonne heure avec un cheval, dit M. Perrin, sous la conduite d'un enfant que m'a donné Maricou.

— Jamais je ne pourrai manger dans cet horrible lieu, dit Mme Cros.

— Mangez toujours, lui dit M. Perrin. Quand l'estomac est plein, les idées vont moins vite, et comme la peur s'accroît surtout par les folles idées qu'on se met en tête, il vous faut prévenir ce danger.

On passa dans une seconde chambre d'une propreté égale, meublée avec une sorte de coquetterie, et dans laquelle une table servie était toute dressée. Le linge et l'argenterie de Mme Cros en avaient fait les frais, et elle ne put s'empêcher de dire à M. Perrin :

— Comment avez-vous pu envoyer ici un homme seul avec de telles valeurs?

— Aucun de ceux que vous craignez n'en connaît le prix, madame, reprit Maricou, qui entendit l'observation; d'ailleurs, le danger n'est venu qu'avec moi.

— Que voulez-vous dire? dit Mme Cros, qui ne s'expliquait pas le sens de ces dernières paroles.

— Quand je n'y suis pas, madame, reprit Maricou, l'idée de mon retour les épouvante. Ainsi, je puis laisser ma mère toute seule sans crainte, et elle pourrait y dormir les portes ouvertes; car s'ils la touchaient, ils savent bien que je les exterminerais de façon ou d'autre; mais, quand j'y suis, il faut que je me barricade, si je veux dormir en paix; car, s'ils parvenaient à me tuer, ils savent aussi que personne ne se remuerait pour me venger.

— Vous leur avez donc fait du mal? dit Mme Cros.

— Je leur fais peur, et je leur fais envie. Cette maison, que j'ai construite avec des ouvriers étrangers, leur semble un palais qu'ils voudraient tous avoir; et ils ne l'auraient pas plutôt qu'ils la laisseraient se délabrer et se pourrir.

Comme il disait cela, Mlle de Chevalaine dit assez haut :

— Marianne (c'était le nom de la mère de Maricou), allez dire à madame Cros qu'elle peut nous offrir à déjeuner.

Celle-ci, comme si elle n'eût pas entendu la nouvelle impertinence de sa cousine, prit place et fit les honneurs de la table avec une aisance parfaite, du moins en apparence.

Elle était si préoccupée de cacher sa terreur, qu'elle ne fit pas attention à une chose qui n'échappa point à M. Perrin. C'est que Marianne, qui était demeurée pour servir à table, s'acquitta de ce soin avec une habileté qui prouvait que ce n'était pas un service nouveau pour elle. Il est même possible que, si elle s'en fût aperçue, Mme Cros n'en eût pas fait l'objet d'une sérieuse réflexion, comme M. Perrin.

Le déjeuner se passa au milieu des intarissables éloges du curé et de M. de Chevalaine sur la cuisine improvisée de Gros-René.

Mlle Lucie mangea beaucoup, but à l'avenant, en faisant la grimace à propos de tout.

Quant à M. de Fernic et M. Blanchet, ils furent très-convenables. Ils semblaient, chacun de son côté, avoir des préoccupations avec lesquelles ils n'étaient pas partis le matin.

Ce fut à la fin du déjeuner seulement qu'on parla de visiter quelques huttes, et de pousser jusqu'à l'importante curiosité de cette lande, le Saut-du-Cerf.

Personne ne voulant paraître se repentir de cette excursion, on se décida à se remettre en marche. D'ailleurs la voiture avait dû tourner le genêt et se retrouver à peu de distance de cet endroit.

On quitta la table et l'on sortit de la chambre.

Maricou était resté dans la première pièce; un morceau de pain noir, des oignons crus étaient posés à côté de lui sur une petite table, et l'on voyait qu'il avait déjeuné avec ces aliments.

VII

Mme Cros se repentit de ne pas avoir pensé à ce pauvre garçon, et fut sur le point de lui dire de prendre les restes du déjeuner; mais ce misérable paysan avait une figure qui n'admettait pas des offres pareilles. Lorsque Mme Cros entra, il se leva, mais comme un homme se lève devant une femme, et non point comme un valet devant sa maîtresse.

— Nous allons au Saut-du-Cerf, Pierre, dit Mlle Lucie; est-ce vous qui nous accompagnez?

— C'est moi, dit-il, et vous faites bien de vous presser : le temps peut devenir mauvais.

Aussitôt il passa un fusil sur son épaule et reprit son bâton.

— Si je reviens, mère, dit-il à Marianne, n'ouvre que quand j'aurai parlé.

— Reviendras-tu donc après le jour? dit sa mère.

— Je ne sais pas.

— Les nuits sont dures à passer quand on est seule.

— Elles sont courtes dans ce temps ci, quand il n'y a que les ténèbres qui font peur.

Marianne baissa la tête et ne répliqua pas. Maricou sortit sans dire adieu à sa mère, comme il était entré sans dire bonjour.

Cette circonstance donna à Mme Cros une sorte de regret. Elle fut fâchée d'avoir mal à penser de ce singulier jeune homme.

Mais cette impression s'effaça presque aussitôt, en voyant de quel regard irrité il considérait Lucie pendant qu'il causait avec Marianne. Il devait y avoir entre cette mère et ce fils un secret terrible, auquel Mlle de Chevalaine n'était pas étrangère.

Occupée de cette pensée, pensée de curiosité qui devenait plus vive à chaque instant, Mme Cros eût désiré être au moment de recevoir la confidence de Maricou; elle se hâta de le suivre, et ne s'aperçut pas que M. Camille Perrin n'était pas avec elle; le curé, les Chevalaine et M. Blanchet venaient ensuite.

M. de Fernic, que les façons de Mlle de Chevalaine n'avaient point séduit, s'approcha de Mme Cros et se mit à causer de choses assez indifférentes; mais Mme Cros amena la conversation sur la singulière partie de plaisir qu'ils avaient faite.

M. de Fernic lui répondit :

— Je conçois que cela n'ait rien de bien amusant; mais c'est une chose qui ne mérite pas moins d'être méditée, car il ne faut pas s'y tromper, cette population est d'un type tout à fait étranger à nos races primitives; ce seraient les restes de cette invasion de Bohémiens qu'on dit perdus, que je n'en serais pas surpris : ce teint hâve et brûlé, ces cheveux noirs, ce profil nettement dessiné me le feraient croire, d'autant que leurs principales communautés ont toujours habité le Maine, l'Anjou et la Bretagne, et que les derniers jugements historiques où il est parlé des Bohémiens ont été rendus par le parlement de Rennes.

— Mais, lui dit Mme Cros, croyez-vous que notre guide soit de cette famille?

M. de Fernic posa aussitôt son doigt sur ses lèvres, avec un regard expressif, et baissant tout à fait la voix, il lui dit :

— Silence sur cet homme...

Mme Cros fut étonnée de la prudence de M. de Fernic, et elle se sentit d'autant plus curieuse de connaître l'histoire de Maricou.

Ce fut quelques moments après qu'ils arrivèrent au Sant-du-Cerf. Ce n'était autre chose qu'un trou énorme, et de près de deux cents pieds de large ; il était presque d'une égale profondeur.

L'histoire raconte qu'un certain comte de Chavalaine ayant poursuivi un cerf jusqu'au bord de ce trou, le cerf le franchit d'un bond et que le chasseur furieux, voulant l'imiter, tomba au milieu du trou. La chronique ajoute que le cerf, ayant entendu cette chute, se retourna et descendit dans le trou pour achever son ennemi qui poussait des gémissements. Mais le comte se releva et retrouva assez de force pour plonger son couteau dans la gorge du cerf, qu'il étendit à ses pieds.

En effet, sur un monticule qui s'élève au fond de ce trou, au-dessus de l'eau fétide dont il est plein, on voit exactement l'apparence d'un homme qui tient un cerf abattu à ses pieds.

— Ce jeu de la nature est en effet bien remarquable, dit Mme Cros, et je ne m'étonne pas qu'il ait donné naissance à cette singulière histoire.

Cependant Maricou tournait autour du trou d'un air inquiet ; il se coucha par terre, se pencha quelque temps sur le bord, au point que Mme Cros, qui l'aperçut, poussa un cri d'effroi. Maricou se releva, mais il tenait un lambeau d'étoffe qu'il avait détaché, avec son bâton, d'une ronce; il revint vers les curieux après avoir examiné cette étoffe, et en disant :

— Elle est là !

Puis il mit l'étoffe dans sa poche, et dit aux voyageurs :

— Maintenant il est temps de partir.

— Tu as raison, dit Mlle de Chevalaine, qui semblait très-préoccupée.

Tout à coup, Maricou s'écria avec une colère épouvantée :

— Mais où est donc M. Perrin?

Mme Cros, M. Blanchet, le curé, France de Fernic, le chevalier de Chevalaine lui-même, se retournèrent avec étonnement.

M. Perrin n'était pas là.

— Il sera peut-être resté aux huttes, dit M. de Fernic.

— Ou peut-être s'en sera-t-il retourné avec Gros-René, qui a repris le chemin par lequel il est venu.

— Non, madame, non; j'ai vu Gros-René passer la hauteur de la Croix-de-Fer, au grand trot de son cheval, car je le veillais et il était seul. Aucun homme n'eût pu le suivre à pied.

— Alors, c'est que M. Perrin est aux huttes, dit M. Blanchet.

Maricou regarda Lucie, qui devint pâle, et parut sur le point de l'interpeller ; mais un autre sentiment l'emporta, et il dit à son frère:

— Vous êtes quatre hommes ; vous allez ramener madame au château, Mlle de Chevalaine sait le chemin et vous guidera ; moi, je retournerai au village pour découvrir M. Perrin, et je vous le ramènerai ce soir.

— Je pense que M. de Chevalaine et M. Blanchet suffiront pour ramener ces dames et M. le curé, dit M. de Fernic, et je resterai avec vous, Maricou.

Celui-ci parut hésiter, et il considéra un moment M. Blanchet qui tremblait de tous ses membres, et il reprit d'un ton sombre :

— Non, il faut que vous y soyez, monsieur de Fernic.

— Est-ce nécessaire quand mon frère est là? dit Lucie.

— C'est nécessaire, dit sèchement Maricou.

— Venez-y donc aussi, dit Mlle de Chevalaine, ce M. Perrin se retrouvera bien tout seul.

— Il y a un meilleur moyen, dit Mme Cros : retournons tous ensemble aux huttes, et nous ne repartirons qu'après avoir retrouvé M. Perrin.

— Avant une heure, madame, la pluie commencera, et vous n'êtes pas vêtue de manière à la supporter.

— Que cela ne vous inquiète pas, dit Mme Cros, je ne suis pas si délicate ni si craintive qu'on a l'air de le croire. Quant à moi, je vous déclare que je ne partirai pas que nous n'ayons retrouvé M. Perrin.

— C'est peut-être le meilleur moyen, dit Maricou. En ce cas, il faut prendre nos mesures. Visitez votre fusil, monsieur de Fernic, et mettez-y des balles.

France fit ce que désirait Maricou.

— C'est étrange ! s'écria-t-il, les capsules ont été enlevées.

Maricou se pressa le front avec rage.

— Hâtons, hâtons-nous !

— Madame, dit-il à Mme Cros, prenez mon bras, car il nous faut arriver vite. Mon Dieu ! s'écria-t-il encore avec un accent désolé, à qui se fier?

Il parut oublier la prière qu'il venait d'adresser à Mme Cros, et se mit à marcher rapidement.

M. de Fernic, M. Blanchet, le curé et Mme Cros le suivirent immédiatement ; mais Lucie de Chevalaine retint un moment son frère, et une vive contestation parut s'élever entre eux. On le devinait à la violence de leurs gestes, quoiqu'ils parlassent si bas que l'on ne pût les entendre.

Lucie paraissait irritée au dernier point, et voulait sans doute obtenir de son frère une concession que celui-ci refusait obstinément.

Enfin, ne voulant point sans doute avoir à supporter ou les reproches ou les menaces de sa sœur, il l'a quitta brusquement et s'avança vers Maricou en s'écriant :

— Pierre, nous retrouverons ce monsieur, ou j'y perdrai mon nom.

— A la bonne heure! lui répondit Maricou, et, puisque vous êtes de bonne volonté, appuyez vers la gauche, pour qu'on ne puisse gagner le Saut-du-Cerf pendant que nous traverserons les premiers genêts ; M. le curé vous suivra, car il me paraît déjà trop fatigué pour venir avec nous.

Laurent accepta cette proposition avec empressement, tandis que sa sœur, le regardant s'éloigner, hésitait à l'accompagner ; mais Maricou s'arrêta aussi et laissa passer les autres personnes : il semblait dire à Mlle de Chevalaine : — J'agirai comme vous agirez.

On ne se comprend guère si aisément, sans qu'on se connaisse dans ses plus intimes pensées; il fallait donc que Mlle Lucie de Chevalaine et le paysan Maricou n'eussent point de secret l'un pour l'autre, que le moindre geste leur servît à se deviner.

Aussi Mlle de Chevalaine eut-elle vu à peine l'attitude que prenait Maricou, qu'elle laissa son frère s'éloigner, et qu'elle rejoignit Mme Cros, mais sans parler à Pierre, à qui elle lança un regard de colère.

On hâta la marche, et en peu d'instants on atteignit les premières maisons du village. Mais toutes les portes étaient closes, comme si on eût été au milieu de la nuit.

Maricou s'élança rapidement, et, après avoir examiné ainsi une vingtaine de huttes, il s'arrêta et parut profondément consterné.

Mme Cros, que cette solitude épouvantait, se hâta de le rejoindre et lui demanda ce que signifiait ce silence.

— Oh! les misérables! s'écria Maricou, qu'en ont-ils fait? où est-il? Pourvu...

— Grand Dieu ! s'écria Mme Cros en pâlissant.

— Non... dit Maricou, ils n'ont pas osé, ce n'est pas possible, et cependant... ils se sont enfermés...

— En effet, dit M. Blanchet en arrivant : pourquoi ne voit-on personne?

— Ne le comprenez-vous pas? Ils veulent que nous allions, de porte en porte, demander à chaque maison si on a vu l'étranger; et chacun répondra qu'on n'en a pas entendu parler. Et supposant que nous voulions visiter, fouiller chaque hutte, nous en aurions pour deux jours.

— Mais que faire alors? dit Mme Cros.

— Revenons chez moi, nous allons voir.

Il fit quelques pas, et s'arrêta tout à coup en s'écriant :

— Non, forcer ma mère à parler, si elle sait quelque chose, ce serait la dévouer à la mort.

— Eh bien, s'écria Mme Cros, nous l'emmènerons, et je vous promets d'assurer son existence.

— Ma mère est bien ici et n'en sortira plus, dit Maricou d'un air farouche, et puisqu'elle l'a voulu...

Il s'arrêta encore : une incertitude cruelle l'agitait; il se passait en lui un violent et terrible combat, Lucie semblait triompher : enfin, il murmura tout à coup d'un air désespéré :

— Il le faut.

Puis sans rien dire, il se mit à marcher vivement du côté de sa maison.

Mme Cros, M. de Fernic et M. Blanchet le suivirent; mais presqu'au même instant, Lucie, qui ne se vit plus surveillée, retourna rapidement sur ses pas et alla rejoindre son frère.

On arriva en quelques minutes devant la maison de Maricou, mais celui-ci entra très-vite et referma immédiatement la porte, de façon que Mme Cros et ses deux compagnons demeurèrent seuls. M. de Fernic était seul armé : il jeta un regard rapide autour de lui, et dit à M. Blanchet.

— Mettez-vous d'un côté de madame et moi de l'autre, et attendons : car tout ceci est bien extraordinaire.

— Mais, monsieur, lui dit M. Blanchet, je suis précisément en face des fenêtres de ce misérable qui nous a amenés ici, et vous savez qu'elles sont percées de meurtrières comme une citadelle, et je suis sans armes.

— Croyez-vous que mon fusil puisse me protéger d'un coup de feu tiré derrière un volet? lui dit M. de Fernic. N'importe, prenez ma place.

— Mais, reprit M. Blanchet, après avoir tourné autour de Mme Cros, on peut tirer de ces huttes sur nous comme sur une cible.

— En ce cas, monsieur, dit France avec mépris, couchez-vous par terre, le danger sera moins grand.

— Mais pourquoi, dit Mme Cros, ne pas frapper à la porte de Maricou?

— Pourquoi se serait-il enfermé chez lui, s'il avait voulu nous être en aide?

— Je crois qu'il n'a pas voulu nous rendre témoins de son explication avec sa mère.

— En ce cas, le meilleur parti est d'attendre ici pour ne pas avoir l'air d'écouter en nous approchant de chez lui; si dans cinq minutes il n'a pas reparu, nous prendrons un autre parti.

— Cinq minutes! dit M. Blanchet; mais en cinq minutes, on peut tous nous massacrer.

— Non, monsieur, non, on ne nous massacrera pas! dit Fernic; mais ceci aura des suites plus graves que ne le pensent les auteurs de cette plaisanterie.

— Si vous regardiez cela comme une plaisanterie, monsieur, lui dit Mme Cros, vous n'armeriez pas votre fusil.

Comme ils parlaient ainsi, ils entendirent dans la maison de Maricou les éclats de sa voix, puis celle de sa mère. Il y avait entre eux une discussion violente; mais l'on ne pouvait saisir aucune parole; l'accent de Maricou était menaçant et semblait s'exalter sans cesse. Marianne ne semblait plus répondre, quoique Pierre continuât à parler avec violence.

Enfin, Mme Cros entendit tout à coup un bruit sourd comme celui d'un coup violemment frappé; le silence reprit, et Maricou sortit à l'instant même de la maison. Il avait le visage bouleversé. Il tenait deux fusils et en donna un à M. Blanchet, et lui dit :

— Puisque vous avez tant de peur, prenez le courage de vous défendre, car je n'ai pu rien apprendre là-dedans.

Il regarda autour de lui, et reprit avec une sorte de terreur :

— Mais où donc est mademoiselle de Chevalaine?

— Elle nous a quittés, dit M. de Fernic, quand vous avez pris les devants pour entrer chez vous.

Maricou ne répondit pas et tira un coup de fusil en l'air; il écouta, mais rien ne se fit entendre; il tira un second coup, le village resta muet.

Laurent de Chevalaine, auquel ce signal s'adressait sans doute, ne répondit pas.

Toutes les hésitations de Maricou parurent cesser à ce silence.

— Tant mieux, murmura-t-il, c'est fini maintenant. Venez, nous aurons M. Perrin dans cinq minutes.

VIII

Il reprit sa marche et se dirigea vers la demeure de Farrenc. La porte était fermée, Maricou y frappa avec violence.

On ne bougea pas à l'intérieur; ce morne silence en plein jour, au milieu de ce ramas de maisons, avait quelque chose de plus sinistre et de plus effrayant que dans la nuit.

La pensée qu'on était au milieu d'ennemis qui pouvaient surgir de tous côtés sans qu'on sût où les prendre s'empara de M. de Fernic lui-même, et il dit à Maricou :

— Ne vaudrait-il pas mieux enfermer d'abord madame dans votre maison, et nous continuerions ensuite notre recherche?

— Je n'ai pas de maison ici, répondit Maricou; cette maison est celle de ma mère, et il a été dit tout à l'heure entre elle et moi que je n'y remettrai plus le pied.

— Finissons-en donc! dit vivement M. de Fernic; c'est assez nous faire attendre ce prétendu secours que vous nous offrez sans cesse.

— Chacun fait ce qu'il peut en ce monde! répondit brusquement Maricou, et si M. de Fernic veut nous montrer ce qu'il peut faire ici, je lui serai bien obligé.

— Je puis au moins vous tenir en joue de manière à ce que votre vie paie votre trahison si le moindre malheur arrive. Faites ouvrir cette porte, ou je croirai que vous êtes d'intelligence avec les misérables qui sont enfermés dans cette maison.

— Et ces misérables qui sont derrière cette porte, répondit Maricou, doivent bien rire de vous voir menacer le seul homme qui puisse vous sauver.

— Oui! oui! s'écria Mme Cros, baissez votre fusil, mon cousin, je vous réponds de la probité, de l'honneur de ce jeune homme.

— S'il en est ainsi, dit M. de Fernic, honteux du soupçon qu'il avait montré et qui n'était pas fâché de revenir à un autre sentiment sans paraître céder, s'il en est ainsi, j'aurai en ce garçon toute la confiance possible; mais il me semble que, s'il voulait bien nous faire part de ses projets, nous pourrions le seconder plus activement.

— Mes projets s'expliqueront d'eux-mêmes, reprit Maricou, et vous allez le voir.

Aussitôt il frappa à la porte avec une nouvelle violence sans autre résultat.

Cette fois il n'attendit pas la réponse; et, s'armant de son bâton, il en glissa le bout ferré entre la porte et le poteau qui lui servait d'huis, mais la porte ne tenait point par une serrure, et elle était consolidée par des objets pesants accumulés derrière.

— Poussez toujours, cria Maricou. Et tandis que M. Blanchet et M. de Fernic faisaient de nouveaux efforts, il grimpa sur le toit et eut bientôt pratiqué un trou.

— Ah! se mit-il à dire, en passant le bout de son fusil, tu dors, Farrenc, je vais t'éveiller. Je viens du Saut-du-Cerf et j'ai dans ma poche un chiffon que j'en ai apporté.

— Pourquoi viens tu briser ma maison et que me veux-tu?...

— Si tu n'ouvres pas la porte pour que je te le dise tout bas, il faudra que je fasse parler mon fusil.

Farrenc, qui était paisiblement assis dans un coin de sa hutte, se leva et alla déranger le coffre de bois et les énormes pierres qui maintenaient la porte.

Maricou ne descendit pas de son toit, et dès que la porte fut ouverte, il dit à M. de Fernic :

— Ne touchez pas à cet homme, mais cassez-lui la tête s'il ne sort pas de sa hutte ou s'il pousse un cri.

Farrenc sortit aussi impassible que s'il n'avait pas entendu cette menace. Maricou grimpa au sommet du toit et regarda au loin.

— Ah! vous attendez la fin de l'histoire pour vous en mêler, murmura-t-il... Nous verrons, nous verrons.

Alors il se mit à crier de toutes ses forces :

— Hé! vous pouvez partir, monsieur Chevalaine, et vous aussi, mademoiselle. Nous avons retrouvé M. Perrin, Farrenc nous l'a rendu. Je vous prie de faire avancer la voiture et les chevaux le plus près possible.

Gros-René avait emmené avec lui les chevaux de M. Chevalaine, de sa sœur et de Fernic, et les avait conduits jusqu'au rendez-vous de la voiture.

En ce moment Farrenc se démena, mais Fernic lui montra le bout de son fusil; Maricou descendit du toit et dit à Farrenc :

— Maintenant, où est ce monsieur qui est venu avec nous?

— Quel monsieur? je ne l'ai pas vu.

— Tu étais sur ta porte, lui dit M. de Fernic quand nous avons passé par ici.

— J'ai vu passer bien du monde aujourd'hui.

— Ne vous donnez pas la peine de discuter avec cet homme, dit Maricou. Il sait ce que je demande; et s'adressant à Farrenc : Je n'ai qu'un mot à te dire. Ce monsieur sera retrouvé dans cinq minutes, ou tu vas marcher avec nous, et c'est moi qui me charge de te présenter au brigadier de gendarmerie.

— Comme tu voudras, répondit Farrenc, alors je rendrai le même service à ta mère.

— Ma mère n'a plus rien à craindre de toi ni de personne: elle est partie pour toujours.

Cette nouvelle parut ébranler l'obstination de Farrenc, qui lui dit cependant :

— Quand j'aurai vu ta maison vide, je te croirai.

— Viens-y, et ce que tu verras te fera parler, je l'espère.

On se remit en route; Maricou marchait en avant avec Farrenc. Les autres les suivaient; mais les dernières paroles de Pierre, le ton sinistre dont il les avait prononcées; ce mot : Ma mère est partie pour toujours, et cet autre : Ce que tu verras te fera parler, avaient glacé d'effroi les voyageurs. Ces paroles pouvaient avoir une horrible signification.

Fernic, M. Blanchet et Mme Cros se regardèrent d'un air épouvanté, et frémissaient à l'idée du spectacle qui allait peut être s'offrir à eux; mais quand ils furent près de la maison, Maricou et Farrenc y pénétrèrent seuls et en ressortirent presque aussitôt.

— Venez, dit Maricou, on va vous rendre M. Perrin.

En effet, Farrenc conduisit immédiatement les voyageurs vers une des huttes qui s'ouvrit à la voix de Farrenc.

On découvrit un vaste trou creusé en terre et caché par des planches recouvertes de paille, et on en fit sortir M. Camille Perrin, dont le premier mouvement fut pour Mme Cros.

— Je ne m'étais pas trompé, j'avais compté sur vous et...

Il regarda successivement ceux de ses compagnons qui étaient venus à sa recherche.

Il fit un petit signe de tête à Maricou et à M. de Fernic, cela voulait dire suffisamment qu'il était sûr d'eux : mais il tendit la main à M. Blanchet en lui disant :

— Vous aussi, monsieur Blanchet; ah! je vous remercie.

Puis il regarda encore et il reprit :

— Je ne m'étais pas trompé.

Ce mot frappa Mme Cros : il voulait dire clairement que M. Perrin ne s'étonnait point de ne pas voir les Chevalaine parmi ceux qui avaient songé à le retrouver. Il avait donc pour cela des raisons particulières dont elle se proposa de lui demander compte.

Tout ceci s'était passé en quelques secondes, et M. Perrin reprit, en s'adressant aux habitants de la hutte :

— Quant à vous autres, vous savez ce que je vous ai promis, je vous tiendrai parole; et, à moins qu'il n'y ait plus un gendarme et un procureur du roi en France, vous aurez de mes nouvelles.

— Vous ne ferez pas cela, monsieur, dit Maricou, nous n'avons pu vous sauver qu'à la condition de ne pas donner de suite à cette affaire.

— C'est une condition que vous n'etiez pas les maîtres de faire ou d'accepter; il n'y a pas de société possible là où la loi recule devant la violence et la faiblesse de quelques-uns.

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire, dit brusquement Maricou, mais si nous n'avions pas accepté cette condition, vous auriez pu dire adieu au soleil pour aujourd'hui et pour toujours.

— Et si j'avais su ce que cela devait coûter au bon ordre, je ne serais pas sorti de mon trou, et j'aime mieux y rentrer, si M. de Fernic me promet d'envoyer ici les magistrats pour me retrouver ou me venger.

— A votre aise, dit Maricou. Farrene, je ne t'ai rien promis, tu peux disposer de cet homme.

— Qu'il s'en aille, dit Farrene, je ne le crains pas.

— Je ne veux pas te prendre en traître, lui dit M. Perrin, je déposerai une plainte et je te poursuivrai si tu me laisses partir.

Farrene haussa les épaules.

— Faites si vous l'osez, dit-il, j'ai mon gage, ça regarde Maricou.

— La vie de ma mère répond de la sienne, monsieur Perrin, dit Maricou.

— Monsieur Perrin, ajouta Mme Cros, éloignons-nous ; et moi je m'engage aussi vis-à-vis de ces hommes qu'on ne les poursuivra pas.

M. Perrin secoua la tête, et les voyageurs reprirent leur marche.

Elle fut silencieuse, car en partant Maricou dit assez bas :

— Filons vite, la nuit approche et nous ne sommes pas hors de la lande.

Malgré la rapidité de leurs pas, ils furent près d'une demi-heure avant d'atteindre la voiture.

Lorsqu'ils arrivèrent, M. de Chevalaine dormait sur la terre, et sa sœur était assise sur un tertre, la tête dans ses mains.

A peine entendit-elle les autres personnes s'approcher qu'elle s'écria en affectant une gaieté que sa préoccupation démentait :

— Eh bien! monsieur Perrin, cette plaisanterie a été poursuivie plus loin que je ne voulais?

— Ah! dit M. Perrin d'un ton sec, vous appelez cela une plaisanterie?

En ce moment M. de Chevalaine se réveilla et se releva subitement en disant d'un ton sérieux :

— Ah! vous voilà; tant mieux... tant mieux...

— Un peu effrayé de notre épreuve, dit Lucie en regardant son frère.

— C'est vrai... c'est vrai, dit M. de Chevalaine, c'était une plaisanterie.

— Une plaisanterie! et à quel sujet? dit sérieusement M. de Fernic.

— Mais pour savoir si cela ne vous ferait pas un peu peur.

— Ah! c'est pour cela! dit M. de Fernic. Eh bien, quant à moi, je veux bien accepter cela comme une plaisanterie... mais dans notre état, mon cher cousin, on demande raison d'une plaisanterie comme d'une insulte.

M. de Chevalaine regarda sa sœur d'un air de reproche et repartit aussitôt :

— Ce sera comme vous voudrez, mon cher cousin, je suis à vos ordres et à ceux de ces messieurs.

— C'est ce que nous aurons à décider, dit M. Perrin d'une voix sévère, quand nous serons assurés que ceci n'est qu'une plaisanterie.

— Et que croyez-vous donc que ce puisse être?

— Nous ne sommes pas hors de la lande, dit Maricou d'une voix sombre, montez en voiture, madame, avec M. le curé, M. Perrin et M. Blanchet; monsieur de Fernic, ne quittez pas la voiture d'un pas; quant à moi, avec votre permission, je monterai près du cocher.

On obéit en silence, et une heure et demie après on était au château.

C'était le moment probable des explications. Mais M. Blanchet et le curé se retirèrent immédiatement; M. de Chevalaine en fit autant, et l'on dit à Mme Cros que son mari était rentré depuis deux heures, si harassé, qu'il s'était couché sans souper.

— Cette circonstance avait été mentionnée par Gros-René d'un accent si railleur, qu'il semblait révéler quelque grave événement; mais Mme Cros ne jugea pas à propos de l'interroger, elle avait trop à faire de son côté; M. Camille Perrin ne fut pas de cet avis, et pendant que Mme Cros se retirait chez elle, il demeura dans le salon avec M. de Fernic et Gros-René, qui leur raconta ce qui s'était passé.

Quant à nous, suivons Mme Cros dans sa chambre, où, à peine arrivée, elle se fit déshabiller sans répondre un mot aux questions de Corinne, et se mit immédiatement à continuer sa lettre.

SUITE DE LA LETTRE.

Ma chère Emilie,

Que d'événements, que d'aventures depuis que je t'ai quittée, ou plutôt depuis ce matin que j'ai cessé de t'écrire jusqu'à ce moment où je reprends le récit que je t'ai promis!

Mais comment faire pour repartir de l'endroit où je me suis arrêtée, pour reprendre les événements un à un? C'est bon pour les romanciers qui inventent; mais tout ce qui sépare mon voyage des derniers événements de cette journée est si peu de chose que je me décide à le franchir.

Tout ce que je puis dire seulement pour que tu me comprennes, c'est que le soir même du jour où j'étais très-décidée à retourner à Paris, j'avais reconnu que M. Camille Perrin était tout simplement un bonhomme très-complaisant, très facile, spirituel à sa manière, plein d'instruction. C'est qu'avec son bonnet de coton et ses favoris, ce n'en est pas moins un fort beau garçon, qui ne s'en doute pas ou qui ne veut pas le montrer. C'est qu'avec ce qu'il a vu, ce qu'il possède d'avantages personnels, un autre serait très-remarqué partout, et qu'il n'a aucun souci de ce genre de succès.

Cela bien établi, je me hâte de te dire que nous sommes arrivés au château de Chevalaine le lendemain à midi. Notre appartement était prêt, et le reste de la famille y était arrivé.

Je t'ai promis des portraits; mais les événements me pressent, et je ne puis me résoudre à les ajourner.

D'ailleurs, cette famille, tu la connais, puisque je t'ai montré une copie de cette singulière nomenclature d'héritiers, où je suis comprise comme la femme de M. Cros et Ce; ce qui a fait tant rire mon mari.

Seulement, ajoute à Mme de Fernic un fils, officier de marine, beau jeune homme de vingt-cinq ans, très-pâle, très-réservé, très-froid, mais brave et plein de bons sentiments.

Quant au numéro cinq, au dernier des Chevalaine, c'est un marmot de deux ans, représenté par un M. Blanchet, qui ressemble singulièrement à tout homme qui peut s'appeler Blanchet.

C'est un nom qui désigne l'impuissance dans toute son étendue.

Maintenant je continue :

J'en suis demeurée au moment où nous allions pour faire une visite à ce qu'on appelle ici les buttes. Cette visite n'avait pas seulement un motif de curiosité. C'était le résultat d'une combinaison, comme dit M. Cros, et M. Perrin était chargé de prendre là des renseignements relatifs à cette combinaison, tandis que mon mari allait d'un autre côté vérifier l'étendue des domaines incultes laissés par mon oncle.

Tu sais de quelle façon M. Cros mène les affaires. Il a persuadé à tous nos co-héritiers d'entrer dans une spéculation qu'il veut tenter dans ce pays, et pour cela il leur a offert des avantages assez considérables pour les séduire.

Mais je ne puis non plus t'expliquer cette combinaison, car le temps me presse et l'heure de mon rendez-vous approche.

Car j'ai un rendez-vous au milieu de la nuit, un rendez-vous avec un jeune homme, avec un véritable héros de roman, au regard d'aigle, au visage passionné, à la tournure fière; esprit sauvage, âme ulcérée de remords ou de douleurs, mais assurément noble et grande; avec un véritable héros de roman avec la voix impérieuse, aux paroles pleines de mystères, avec l'illustre Maricou enfin.

Mais voilà deux fois que j'écris ce nom de Maricou en y ajoutant celui d'illustre, et assurément tu me demanderas à quel titre mon beau héros l'a mérité.

Je le sais déjà un peu, et bientôt j'espère le savoir tout à fait, car, ma chère Emilie, dans tout ce roman, je ne remplis que le rôle très-secondaire de confidente, et j'ai bien peur que l'héroïne n'en soit une grande énorme demoiselle annoncée dans la nomenclature de mon oncle sous le nom de mademoiselle Lucie de Chevalaine. C'est un colosse de brin de fille, belle, après tout, pour poser en guise de ville sur la place de la Concorde, mais dans des proportions faites pour épouvanter tout autre que le rude et ambitieux paysan dont j'ai à te parler.

Et quand je me sers du mot paysan, ne t'imagine pas que je veuille parler de quelque gentilhomme campagnard, qui tient assez du rustre pour qu'il soit nécessaire de l'appeler par son nom afin de ne pas le confondre avec quelque fils de fermier. Le paysan dont je te parle est un véritable paysan, fils d'une paysanne, portant la blouse, n'ayant pas un centime de revenu, travaillant pour vivre, et c'est là mon héros.

Mais, je te le jure (et il faut que tu me croies), tu auras beau faire, tu auras beau chercher au bois, chercher aux courses, chercher partout, tu n'en trouveras pas un plus admirable. Mon héros réunit tout, beauté, jeunesse, courage, amour, misère, ambition; c'est un prodige, aussi je l'aime et je le crains peut-être aussi un peu; il va venir, ma chère enfant, il va escalader ma fenêtre, comme un véritable amant, car les femmes de Paris n'ont pas des amants. Chez nous l'amour entre et sort par la porte avec toutes sortes de politesses et de sécurités...

Mais comprends-tu? au milieu de la nuit, dans un vaste château gothique où il y a des salons de cinquante pieds de long et de trente pieds de large, couverts de chêne sculpté, où les corridors gémissent au moindre vent, où les pas retentissent sur les dalles, répétés par les voûtes de pierre; dans un château où il y a encore une galerie de portraits de toute la famille des Chevalaine, depuis celui qui accompagna saint Louis à la croisade jusqu'à celui qui vient de mou-

rir; dans un château où l'on prétend qu'il y a des souterrains où ont péri, dans des cachots humides, quatre filles de cette noble race, pour avoir manqué à leurs devoirs, comprends-tu qu'une descendante de ce noble sang attende, à minuit, un jeune homme de rien ... et que pour monter jusqu'à moi, ce jeune homme va gravir les vieux murs gothiques d'une chapelle au-dessus de laquelle se trouve ma chambre, au risque de sa vie?...

Mais en vérité, sais-tu, ma chère, que si je n'étais pas mariée, j'aurais peur de moi, et que toute mariée que je suis, je ne sais pas ce qui arriverait s'il venait me parler d'amour! Mais hélas! c'est pour parler de son amour pour une autre qu'il vient...

N'est-ce pas être bien complaisante de s'exposer ainsi pour si peu, car, je te le jure, elle n'en vaut pas la peine?

Une autre qu'elle eût fait déjà de ce jeune homme quelque chose de distingué et de grand; mais cette grande Chevalaine ne comprend rien. Je ne sais même si elle se doute de l'amour qu'elle a inspiré à ce garçon, et cependant elle en abuse... et tout en abusant elle a peur de lui...

L'horloge du château, car il y a une horloge, fait retentir les douze coups solennels, l'écho des voûtes les répète... et mon héros va paraître... N'est-ce pas une aventure singulière? Je l'entends, ce me semble... C'est lui... mon cœur bat...

C'est vrai, ce que je te dis, je suis tout oppressée... J'ai véritablement peur...

C'est lui enfin... c'est lui.

IX

Au moment où Mme Cros finissait cette phrase, Maricou parut à la fenêtre de sa chambre et entra.

Deux bougies, allumées sur la vaste table devant laquelle écrivait Mme Cros, éclairaient faiblement la pièce où elle se trouvait.

Comme elle l'avait écrit, un singulier effroi s'empara d'elle à la vue de ce jeune homme, et elle se repentit de l'imprudence qu'elle avait faite. Ce sentiment s'accrut encore lorsque Maricou lui dit:

— Il eût peut-être mieux valu que vous eussiez éteint cette lumière avant que j'entrasse chez vous, madame, car on a pu voir mon ombre se dessiner dans le cadre éclairé de cette croisée, et qui sait ce qui peut m'arriver si je suis reconnu?

— Mais fasse le ciel qu'on vous ait reconnu, si quelqu'un a pu vous voir entrer ici! dit Mme Cros effrayée de la supposition de Maricou.

— Et pourquoi cela, madame?

— Pourquoi cela?... C'est que tout autre homme que vous pourrait donner matière à des propos.

— Qui sont impossibles avec un homme comme moi! dit Pierre d'un ton triste... N'est-ce pas cela que vous voulez dire, madame?..

C'était précisément là ce que voulait dire Mme Cros, mais elle ne se sentit pas le courage de jeter à cet homme qui semblait tellement souffrir de son infériorité, une vérité qui la lui ferait sentir trop cruellement, et elle lui dit:

— Non, monsieur; mais, après ce qui s'est passé aujourd'hui, on peut concevoir aisément que vous ayez à me dire des choses, à me donner des éclaircissements qui exigent le plus profond secret... Et quand on a besoin d'un secret, on l'assure comme on peut, quoique vous ayez maintenant l'air de douter de l'excellence du moyen que vous m'avez indiqué vous-même.

— Sous ce point de vue, madame, repartit Maricou, votre justification sera facile, car j'ai à vous dire des choses qui prouveront dans quel but vous avez consenti à m'entendre.

— Eh bien! dit Mme Cros, restez où vous êtes, dans l'angle de cette chambre, je vous écouterai de la place où je suis et d'où l'on peut me voir s'il y a des yeux intéressés à m'observer. J'attends ce que vous avez à me dire, je suis prête à vous donner le conseil que vous m'avez demandé.

— Ce que j'ai à vous dire, madame, reprit Maricou, est peut-être bien long pour la patience que vous pouvez m'accorder, et, d'après ce qui vous est échappé, je dois prévoir le conseil que vous me donnerez.

Mme Cros comprit, avec la sagacité particulière aux femmes dans toutes les choses où il est question de sentiments d'amour, ce que voulait dire cette crainte que témoignait Maricou. Ce devait être un amour qui s'adressait trop haut, et auquel il craignait qu'on ne lui conseillât de renoncer, ainsi qu'à toute espérance, puisque Mme Cros avait semblé se croire à l'abri de tout soupçon, par cela seul que l'on reconnaîtrait quel homme s'était introduit dans sa chambre.

Mais de même que Mme Cros possédait le sagacité de son sexe, elle en avait l'extrême curiosité; curiosité qui est bien moins générale qu'on ne pense, en ce sens qu'elle ne s'applique pas indifféremment à toutes sortes d'objets, mais qui est, pour ainsi dire, implacable avec les choses où une autre femme est en jeu, surtout lorsque cette femme est jeune, belle comme Lucie, et semble compromise dans une mystérieuse relation avec un homme tel que Maricou.

Ce sentiment domina toutes les appréhensions de Mme Cros, et elle répondit à Maricou une phrase où se trouvait une singulière flatterie pour cet homme.

— Je ne sais pourquoi vous semblez redouter le conseil que j'ai à vous donner. Il sera dicté probablement par ce que vous allez m'apprendre, et si, comme je le crois, ce sont des actions dignes de la générosité et du courage que vous avez montrés aujourd'hui, peut-être sera-t-il plus consolant que vous ne le pensez. Nous vivons à une époque où les rangs sont comptés pour bien peu de chose dans les relations sociales, et désormais une naissance obscure ne saurait être un obstacle aux projets d'un homme qui a la volonté et le pouvoir d'arriver.

— Vous m'avez donc compris, madame, que vous m'encouragez ainsi? lui dit Maricou; cependant vous ne savez ni qui je suis ni la fatalité qui pèse sur moi, puisque vous me parlez comme vous le faites: vous êtes trop jeune pour avoir appris en leur temps les événements qui ont influé sur ma vie et peut-être n'en avez-vous jamais entendu parler?

— Je ne le pense pas, dit Mme Cros; votre nom ne me rappelle aucun souvenir.

— Ni celui de Marianne Maricou?

— Aucun.

— Et lorsqu'on vous a parlé de moi ici, votre mari, ou Mme de Fernic, ou l'abbé ne vous ont rien dit de relatif à moi?

— Rien, sinon que vous êtes comme le roi absolu de cette espèce de peuplade de sauvages où vous nous avez conduits.

— Pas un mot de plus?

— Non, monsieur.

— Ah! le pacte du silence est bien gardé entre eux! et ils ont eu peur que vous seule, en dehors peut-être de leurs préjugés ou de leur haine, vous n'ayez pensé qu'il n'était pas juste de m'abandonner ainsi.

— Mais expliquez-vous plus clairement; car je ne vous comprends pas.

— Écoutez-moi donc, madame, et ne vous étonnez pas si je vous parle si franchement de choses qui ne se disent guère; mais je suis arrivé à une heure où il faut que ma vie se décide. C'est vous qui prononcerez. J'attendais depuis longtemps une occasion, car dans ce pays où je suis un objet de réprobation, personne n'eût daigné m'écouter. Lorsque vous êtes arrivée, j'ai d'abord pensé à M. Cros; mais il estime trop chaque instant de sa vie pour en perdre une minute avec un misérable comme moi. Quant à M. Perrin, il eût compris peut être le chagrin que j'éprouve à être ce que je suis; il eût encouragé mon ambition, mais non pas dans les voies que je rêve et pour le but que je me propose. M. de Fernic dépend trop de sa mère pour consentir à m'entendre; il ne restait que vous, et à ma première demande, vous n'avez pas hésité. Je vous remercie, madame, et vous verrez que je ne suis pas ingrat.

— Je vous écoute, monsieur, dit Mme Cros avec une légère impatience; et s'il est important pour vous qu'on ne sache pas que vous êtes entré chez moi, je vous ferai observer que l'heure se passe, et qu'une nouvelle entrevue, pareille à celle-ci, serait peut-être impossible.

— Je commence donc, dit Pierre en faisant un violent effort sur lui-même.

Un profond soupir s'échappa de sa poitrine, et il commença ainsi:

— Si j'avais pu prévoir, madame, dans quel but vous veniez visiter les huttes, je ne vous y aurais pas menés. Mademoiselle de Chevalaine n'aurait pu prévenir ma mère et les habitants, et ce qui s'est passé ne serait pas arrivé.

Du reste, madame, en faisant remonter mon récit à une époque fort éloignée, peut-être y verrez-vous des raisons qui empêcheront ces messieurs de persévérer dans leur dessein.

M. Camille Perrin, madame, n'est pas le premier qui ait rêvé qu'on pouvait arracher la race maudite que vous avez visitée aujourd'hui à la misère, à la fainéantise et à la lèpre qui la ronge.

Un fameux médecin, dont la renommée a dépassé les limites de la province, le docteur Bucq..., voulut le persuader, il y a de longues années, à l'intendant du Maine, et pour le prouver, il fit enlever de ce misérable village, alors plus considérable qu'aujourd'hui (car cette race se meurt), il fit enlever par la force deux jeunes gens, un jeune homme et une jeune fille. Au bout d'un an de soins, les scrofules héréditaires dont tous les habitants de ce pays sont dévorés disparurent presque complétement.

Le docteur maria ces deux malheureux, et c'est de ce mariage qu'est née ma mère, qui, grâce aux soins qui lui furent prodigués par le docteur, ne fut jamais atteinte de ce mal hideux qui détruit cette race.

L'intendant de la province avait promis de s'occuper de cette expérience, mais la révolution arriva, on ne pensa plus à ce projet, et mon grand-père et ma grand'mère, emportés par cet instinct particulier à ceux de leur sang, échappèrent à la surveillance du docteur, abandonnant leur enfant qu'ils n'avaient pu emporter. Ma mère demeura donc avec M. Buq..., qui prit soin d'elle et qui crut faire beaucoup en lui faisant apprendre à lire et à écrire, et en la rendant une très-bonne cuisinière.

Le rouge monta au front de Maricou en prononçant ce mot.

Sans doute il lui avait coûté beaucoup à dire; mais il l'aborda comme un homme qui ne veut pas s'y prendre à deux fois pour faire un aveu pénible.

— Le docteur Buq... avait voulu prouver que cette race était tout aussi apte que les autres à faire des domestiques, et il y était parvenu.

Ma mère était encore au service du docteur lorsque celui-ci mourut subitement, sans lui laisser le modeste héritage qu'il lui avait cent fois promis. Il fallait que ma mère travaillât pour vivre, et je dois vous l'avouer, elle préféra la vie de paresse de bohême au travail, et retourna aux huttes.

Vous savez sans doute, madame, que ces huttes sont élevées sur la lande dont la propriété est à M. de Chevalaine, et quoique l'origine de cet établissement remonte à plusieurs siècles, jamais la prescription n'a pu rendre les bohêmes propriétaires du sol ingrat qu'ils habitent. La prévision des seigneurs de Chevalaine les a forcés à reconnaître en temps utile que c'était par tolérance qu'ils habitaient en cet endroit.

D'ordinaire, les seigneurs se rendaient aux huttes à des époques déterminées, accompagnés de beaucoup de leurs vassaux.

C'était d'abord pour leur sûreté, mais c'était encore une sorte de partie de plaisir où tous ceux qui venaient avaient le droit de pourchasser ces misérables comme des bêtes fauves, de les piller, si quelque chose leur convenait dans leurs misérables huttes; et peut être, madame, n'était-ce pas une injustice si révoltante que vous le pensez, car il y avait bien peu d'habitants de ce pays qui n'eussent à se plaindre de quelque vol exercé sur leurs personnes ou sur leurs propriétés.

La révolution, qui avait détruit tous les priviléges, sans que la nouvelle de ce changement eût, pour ainsi dire, pénétré jusque dans ce lieu sauvage, avait enlevé à M. de Chevalaine le pouvoir d'effrayer ces malheureux. Aussi se résolut-il à s'y rendre seul; et cachant son impuissance sous un air de protection, il leur dit qu'il n'avait pas voulu les exposer aux mauvais traitements dont ils étaient accablés en pareille occasion, et il leur demanda amiablement les reconnaissances qu'il voulait avoir.

Mais ma mère était déjà parmi eux, ma mère qui avait cent fois entendu dire au docteur que c'en était fait des droits des Chevalaine, si les bohêmes voulaient résister (car c'étaient cent procès à intenter en expulsion, et aucun huissier du pays n'aurait osé s'exposer à aller porter les actes nécessaires).

Or, sans comprendre précisément ce qui pouvait faire leur force, elle les avait poussés à refuser cette reconnaissance, et ils s'y étaient résolus, sans savoir davantage comment ils réussiraient.

Lorsque M. de Chevalaine vit la tournure que prenaient ses affaires, il s'imagina d'abord que c'était l'esprit de l'époque qui dictait leur refus aux habitants des huttes, mais peu à peu, et en discutant avec eux, il reconnut qu'ils étaient poussés par des conseils dont, comme je vous l'ai dit, ils n'appréciaient pas la portée et la valeur. Il voulut savoir qui les influençait ainsi, et il apprit que c'était ma mère.

M. de Chevalaine la connaissait pour l'avoir vue chez le docteur Buq..., où elle avait été, pendant son enfance, un objet de curiosité, comme le serait une jeune louve apprivoisée; elle était d'une grande beauté, et il l'avait souvent complimentée à ce sujet. Il voulut la voir, et sut si bien faire qu'il la détermina à parler contre sa première opinion.

Il obtint ce résultat grâce à la promesse qu'il lui fit de lui donner une partie de cette propriété, qu'il ne voulait pas laisser usurper par les autres. Ainsi elle est la seule qui possède véritablement le sol sur lequel notre maison est bâtie.

Mais ce qui n'avait été qu'une démarche d'affaires changea de caractère au bout de quelques heures; la beauté de ma mère, son esprit hardi, entreprenant, séduirent M. de Chevalaine; il lui proposa de le suivre au château, et, pour la séduire, il lui promit de lui donner un jour la propriété de cette partie de la lande occupée par les huttes, de façon à ce qu'elle serait véritablement la reine et la maîtresse des siens.

Ma mère, dont la nature est ambitieuse, se laissa tromper à ces fausses promesses et suivit M. de Chevalaine.

Ici, Pierre suspendit un moment son récit, et, semblable à un homme qui ramasse en un seul tas tous les lambeaux éparpillés dans une chambre pour les jeter d'un coup en dehors, il reprit :

— Elle était jeune et belle, ambitieuse et ardente. M. de Chevalaine était jeune encore, pouvant tenir tout ce qu'il promettait, et il promettait tout ce qu'on osait lui demander.

Au bout de quelques mois, Marianne était la maîtresse de M. de Chevalaine, avec la promesse de devenir sa femme.

Les regards de madame Cros s'attachèrent avec une curiosité particulière sur Maricou, qui, baissant la tête en signe d'assentiment, lui dit :



Le curé frémit de ses menaces.

— Oui, madame, je naquis à cette époque. Mais rassurez-vous, aucun acte, aucun écrit, excepté peut-être le testament pour lequel vous êtes venue, n'atteste et ne prouve cette naissance.

Je suis seulement le fils de la bohémienne Marianne, et je ne veux pas être autre chose; et si je vous ai parlé de cette circonstance, c'est qu'elle est nécessaire à vous faire comprendre ce qui s'est passé et ce qui pèse éternellement sur ma vie.

— Comme je vous disais tout à l'heure qu'une naissance obscure n'était point un obstacle à la fortune, de même le préjugé qui condamnait les enfants naturels...

Maricou éleva la main comme pour imposer silence à Mme Cros, et lui dit :

— Je sais, madame, ce qu'on peut dire en pareil cas; mais, croyez-moi, de pareilles banalités (pardonnez-moi l'expression) sont au-dessous de vous.

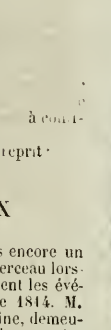
Une naissance pareille est un obstacle moins invincible qu'il ne

Paris — Imprimerie Walder, rue Bonaparte, 44

l'était autrefois, mais elle en est un encore. Toutefois, soyez-en sûre, madame, ce ne serait pas ce qui m'eût réduit en l'état où je suis. Je me sens la force de surmonter ce qu'une telle position peut mettre d'entraves à ma vie; mais ce que je vous ai dit n'est que le préambule de l'histoire fatale que j'ai à vous conter.

Ne vous étonnez pas de la naïve audace de mes aveux, je ne crains pas une dénonciation de votre part, et j'en suis arrivé à ce point extrême où il faut que je décide de ma vie. Vos conseils seront pour moi un jugement sans appel.

Vous ne me connaissez pas, vous ne me connaîtrez que par moi-même. Je ne puis donc croire que vous ayez contre moi des préventions qui vous rendent trop sévère, et, si j'ai voulu tenter cet entretien, c'est pour que vous puissiez m'entendre avant que personne vous eût dit rien qui pût vous faire une opinion favorable ou défavorable sur mon [illegible]



[illegible] à cont- [illegible]

Maricou reprit :

X

— J'étais encore un enfant au berceau lorsque arrivèrent les événements de 1814. M. de Chevalaine, demeuré fidèle à la cause des Bourbons, alla à Paris pour en obtenir la récompense qu'il croyait avoir méritée pour sa silencieuse opposition, et promit à ma mère de réaliser à son retour les promesses qu'il lui avait faites, et qui n'avaient encore reçu aucun commencement d'exécution, car ma mère était toujours au château dans le même état de domesticité où elle y était entrée, elle était encore la cuisinière de M. de Chevalaine.

Cependant, elle se croyait si sûre d'obtenir à la longue ce qu'elle avait espéré, qu'elle le vit partir sans crainte. Elle prévoyait qu'il rapporterait de Paris une déception comme avaient fait tant d'autres, et elle comptait sur la colère chagrine qu'il en éprouverait pour le déterminer au mariage qu'il lui avait promis. Les prévisions de ma mère s'accomplirent.

M. de Chevalaine fut renié et écarté lestement. Mais ma mère n'avait pas pensé que peut-être il rencontrerait à Paris les consolations qu'elle croyait qu'il viendrait chercher près d'elle.

En effet il retrouva, durant son voyage, un de ses anciens compagnons d'armes de Vendée, dont la fille était une charmante personne. M. de Gamby était pauvre, et Mlle de Gamby accueillit avec reconnaissance la proposition que M. de Chevalaine lui fit de sa main et de sa fortune.

Ce ne fut qu'au moment où il lui fallut ramener sa femme dans son château que M. le comte pensa à l'inconvenance de la présence de ma mère dans sa maison.

Ce fut M. de Chevalaine le curé qui fut chargé d'apporter à ma mère la fatale nouvelle, et de lui offrir, comme compensation de son départ, le droit de propriété sur les landes, avantage qui était si peu de chose après ce qu'elle avait espéré. A cette nouvelle, je ne puis vous dire quelle fut la colère de ma mère. Le curé frémit de ses menaces, mais il fut sans pitié pour sa douleur.

Ma mère, demeurée seule, resta vingt-quatre heures enfermée sans prononcer une seule parole, sans voir qui que ce soit, sans prendre aucune nourriture, sans sommeil. Elle m'a bien des fois raconté depuis l'histoire de ces vingt-quatre heures, madame, et ce serait une histoire merveilleuse.

Je pourrais vous dire tous les projets qui passèrent dans son esprit, rapidement conçus, plus rapidement détruits et abandonnés; ce serait un horrible plaidoyer contre la société, que les réflexions que lui suggéra l'abandon de M. de Chevalaine et qui déterminèrent la conduite qu'elle tint.



C'est le gueux de Maricou.

Le lendemain elle alla retrouver le curé, et parut devant lui aussi résolue, aussi résignée, qu'il l'avait [illegible] furieuse [illegible] mère avait [illegible] à la ramener à des sentiments de [illegible] pentir.

Aussi, lorsqu'elle [illegible] dit qu'elle co[illegible] à s'éloigner du [illegible] mais [illegible] [illegible] prenant qu'elle avait été folle et que du moment que M. de Chevalaine consentirait à la garder avec lui, et à m'assurer la plus modique existence, elle deviendrait une servante soumise et dévouée, il fut ravie de son succès.

La terreur que le [illegible] vre curé [illegible] vée la veille, [illegible] des scandales qui eussent résulté de la résistance de Marianne, de ses clameurs, de ses accusations, tout cela lui fit accepter avec empressement les propositions de ma mère, et il se porta fort de les faire approuver par son frère. Le jour même, je fus envoyé aux huttes, où je fus confié à une pauvre femme qui avait une fille de mon âge. Cette fille était celle qui est devenue la femme de Farrenc; c'était Albine, celle dont le cadavre repose sans doute au fond de l'abîme que nous sommes allés visiter.

Pauvre femme qui a payé de sa vie le malheur d'avoir aimé qui ne l'aimait pas!

Oh! quelle effroyable histoire que la mienne! quelle malédiction Dieu a jetée sur moi... et pourtant... j'aurais voulu être bon... mais j'étais marqué pour le malheur...

Maricou pressa un moment sa tête dans ses mains, puis se redressant tout à coup :

— Ce n'est pas cela cependant qui me rend indigne d'être entendu de vous. Les crimes qui pèsent sur moi ne m'appartiennent pas, car il y a des crimes dans tout ce qui me touche.

Vous verrez, je vous les dirai tous, et vous serez épouvantée.

Huit jours après celui où le curé accepta les propositions de ma mère, M. de Chevalaine arriva avec sa femme.

Malgré les protestations de son frère, malgré l'assurance qu'il lui avait donnée de la soumission de ma mère, M. de Chevalaine redoutait le moment de son arrivée.

Ma mère était d'un caractère trop décidé pour rien montrer quand elle était résolue à tout cacher; elle fut présentée à sa nouvelle maîtresse avec tous les domestiques de la maison, et si Mme de Chevalaine la remarqua, ce n'est pas que ma mère ne se fût convenablement tenue à sa place, c'est que la jeune comtesse ne put s'empêcher d'être frappée de la beauté de ma mère et de sa jeunesse, et qu'elle put s'étonner qu'une pareille femme fût depuis deux ans au service d'un homme non marié.

Cependant elle n'osa croire que M. de Chevalaine lui eût fait dans sa maison une position si inconvenante; elle ne témoigna rien du soupçon qui s'était glissé dans son esprit, et la conduite de ma mère l'eût bientôt entièrement effacé. Jamais une parole, un regard, un soupir, ne purent avertir Mme de Chevalaine qu'elle avait dans sa maison une rivale ou plutôt une ennemie.

Mme Cros montra quelque surprise d'entendre un fils parler avec cette liberté des sentiments de sa mère, et le regard qu'elle attacha sur Pierre fut assez significatif pour qu'il comprit ce sentiment. Aussi y répondit-il comme s'il avait été formellement exprimé.

— Je vous ai dit que c'était une chose grave que j'avais à vous réveler, madame, je parlerai donc sans ménagements.

Le secret que je vais vous confier doit vous être assez indifférent, pour que vous n'ayez aucune volonté de vous en armer contre personne.

Quant à la façon dont je parle de ma mère, elle est blâmable peut-être; mais je suis arrivé à une extrémité où ce serait une faute de vous cacher aucun de mes sentiments, puisque je vous ai prise pour arbitre de ma vie.

Si je vous dissimulais le ressentiment et la rage que j'éprouve, vous pourriez me donner de ces conseils qui n'apportent qu'un vain palliatif à des positions désespérées; quand je vous aurai montré le mal dans toute son horreur, vous jugerez qu'il me faut dire franchement si je dois vivre ou mourir.

Malgré les choses bizarres dont Mme Cros avait été témoin dans la journée, elle s'imagina qu'il y avait plus d'exaltation que de vérité dans les paroles de Maricou.

Fort accoutumée à lire des romans qui la faisaient frémir en lui racontant des drames qu'elle traitait de billevesées dès que l'émotion était passée, elle pensa qu'elle écoutait au lieu de lire, elle engagea donc Maricou à continuer, plutôt pour observer jusqu'où pourrait aller une imagination active et malade, que pour se persuader et éclairer la singulière autorité qu'on lui avait déléguée et qu'elle avait acceptée.

—Pendant une année entière, dit Maricou, rien ne vint troubler le bonheur des deux époux. M. de Chevalaine avait, pour ainsi dire, complétement oublié ma mère. Volontaire et changeant, désirant avec violence et se détachant avec facilité, il ne pouvait comprendre qu'une âme pût garder patiemment une pensée unique et attendre l'occasion sans la précipiter.

Le bonheur de M. de Chevalaine lui semblait assuré par la charmante douceur et la distinction de sa femme, et bientôt il conçut un espoir qui flattait à la fois son cœur et son orgueil.

On sut bientôt, dans tout le pays, que l'aîné des Chevalaine espérait transmettre son nom à un héritier, car le noble gentilhomme ne doutait pas que ce ne fût un fils qui devait lui naître.

Par une assez triste ostentation, M. de Chevalaine fit une solennité de cette nouvelle; et, ne pouvant en faire une annonce officielle, ce fut devant tous ses gens assemblés par ses ordres qu'il publia l'état de grossesse de Mme de Chevalaine.

Ma mère avait été appelée comme les autres; ma mère parut ravie comme les autres. Elle savait ce secret avant M. de Chevalaine lui-même, et avait su cacher à tous les yeux le désespoir qu'il lui avait inspiré.

Cependant Mme de Chevalaine avait appris mon existence; et, quoiqu'on ne lui eût pas dit toute la vérité, elle l'avait devinée.

C'était une femme d'un grand cœur et d'un esprit élevé. Elle tint compte à ma mère de son admirable résignation, et, avec ce tact si difficile de bien faire le bien, elle voulut que l'enfant exilé et la pauvre délaissée eussent une part de la joie qui arrivait à l'auteur de leur malheur. Elle annonça publiquement qu'elle entendait marquer ce jour par une libéralité envers tout le monde, et, lorsqu'elle eut satisfait à la cupidité des uns, à la vanité des autres, elle essaya d'arriver au cœur de ma mère.

— Vous avez un fils, lui dit-elle, je le sais, un fils que vous ne voyez que quelques moments à la dérobée; je vous aurais donné de l'argent pour le faire mieux soigner, si je n'avais su que tout ce que vous gagnez lui est donné et qu'une mère est jalouse d'être la seule protectrice de son enfant. Je ne vous offre donc aucun présent pour lui ni pour vous; mais, si vous le voulez, le fermier du château, qui est assez près d'ici, le prendra à ma recommandation, et vous pourrez le voir tous les jours.

Ma mère, à ce qu'il paraît, regarda Mme de Chevalaine avec une stupéfaction inouïe, elle paraissait douter de la possibilité d'un sentiment si délicat et si généreux... si bien que Mme de Chevalaine, pour donner à cette pauvre femme toute la joie qu'elle pouvait encore espérer, ajouta :

— Plus tard, nous ferons mieux, et si le ciel m'accorde un fils... je demanderai à mon mari que le vôtre vienne avec lui au château.

Cette proposition détruisit tout l'effet de la première, et ma mère répondit d'un ton respectueux, mais décidé :

—Je vous remercie, madame, mais mon fils ne sera point le valet du vôtre.

— Ce n'est pas ainsi que je l'entendais, reprit Mme de Chevalaine qui crut comprendre alors qu'un profond ressentiment couvait au fond de cette âme, en apparence si calme. Mais, puisque ce que je vous ai proposé ne vous convient pas, voici une somme égale à celle que j'ai donnée à tous vos camarades.

C'était une nature de fer que celle de ma mère, car, à ce mot, cette horrible insulte qui la rejetait si bas et qui la blessa comme si on l'eût frappée d'un fouet ignominieux, elle prit un air satisfait, tendit la main, reçut l'argent et répondit :

— Merci, madame, c'est de quoi l'habiller à neuf... merci.

Il y eut dans cette réponse un accent si simple, si naïf, que Mme de Chevalaine crut s'être trompée sur le compte de ma mère; elle lui parut de ces natures grossières qui réduisent tous les bienfaits à la quantité de l'argent donné; elle traduisit l'expression de surprise que ma mère avait montrée par un sentiment de cupidité déçue, et elle s'estima heureuse de pouvoir faire tout ce qu'elle avait revé pour ma mère et moi, avec un peu d'argent.

Peut-être que si Mme de Chevalaine avait fait part de cette scène à son mari, il l'eût autrement commentée : il savait mieux que personne que ma mère n'était point avide d'argent, et il eût cherché quelle pensée l'avait guidée lorsqu'elle avait refusé de faire venir son fils au château.

Mais Mme de Chevalaine ne pouvait faire une pareille confidence à son mari sans aborder un sujet pénible pour tous deux: personne n'en fut instruit, et ma mère passa pour avoir reçu les libéralités de Mme de Chevalaine, comme les autres domestiques de la maison.

Cependant, madame, la grossesse de Mme de Chevalaine avançait et rien n'était changé autour d'elle.

Ma mère, reléguée dans sa cuisine, recevait les ordres de chaque jour par l'intermédiaire d'une femme de chambre, de façon qu'il est littéralement vrai que Mme de Chevalaine ne l'avait pas vue depuis trois mois, lorsqu'un médecin vint s'établir au château, dans l'attente très-prochaine de la délivrance de Mme de Chevalaine.

L'accouchement fut heureux; mais l'attente de M. de Chevalaine fut trompée jusqu'à un certain point : il lui naquit une fille. On lui donna comme à sa mère le nom de Marie.

— C'est elle qui est morte si malheureusement il y a trois ans, n'est-ce pas? dit Mme Cros.

— Ah! madame, reprit Maricou, ne m'interrompez pas; en vous faisant ce récit, je vais de jour en jour, de circonstance en circonstance, comme si je récitais un livre que je sais par cœur; mais s'il me fallait détacher cet événement des autres, je n'oserais plus parler... Écoutez-moi, par grâce, écoutez-moi.

La naissance de Marie fut célébrée par des fêtes et de nouvelles libéralités : ma mère y fut comprise; ma mère les accepta comme une servante; rien ne pouvait avertir personne.

Enfin, au bout d'une nouvelle année, une seconde grossesse se déclara; mais cette fois on la tint cachée, car on avait trop raillé M. de Chevalaine sur son espoir d'avoir un héritier de son nom, pour qu'il s'exposât une seconde fois à la moquerie de ses voisins.

L'événement arriva, et cette fois le bonheur de M. de Chevalaine fut complet : ce fut un fils que lui donna sa femme.

Le bonheur de M. de Chevalaine ne put se contenir : une fête splendide fut annoncée pour le jour du baptême, qui devait avoir lieu dans le château même; tout le pays était convié.

La maison fut envahie dès la veille par tous ceux qu'on avait appelés au festin, au bal, à tous les plaisirs que l'argent peut donner.

Le médecin était encore au château, et il couchait dans une chambre contiguë à celle de madame de Chevalaine; la nourrice de l'enfant couchait de même dans un cabinet de toilette qui n'était séparé de cette chambre que par une cloison vitrée, la garde de Mme de Chevalaine passait la nuit dans cette chambre même, et cependant, le matin même du jour de la cérémonie, Mme de Chevalaine fut trouvée morte dans son lit et son fils étouffé dans son berceau.

Il y avait eu un crime commis.

XI

Mme Cros, qui était une enfant quand ces événements étaient arrivés, les avait entendu raconter, mais sans en garder un souvenir

précis, et surtout sans en comprendre l'horrible secret. Elle tressaillit et pâlit à ces derniers mots de Maricou.

— Quoi! lui dit-elle d'une voix altérée, ce fut un crime, et celui qui l'a commis...

— Ce fut un crime! dit Maricou, mais la nourrice et la garde-malade ne purent être convaincues; le médecin n'avait rien entendu, et la seule porte par où on eût pu pénétrer dans la chambre de Mme de Chevalaine ouvrait sur la chambre de son mari, par laquelle il eût nécessairement fallu passer.

— Mais, dit Mme Cros en hésitant, on n'accusa que la garde-malade et la nourrice?

— Ma mère, madame, dit Maricou avec un sourire amer, demeurait à une extrémité du château; ma mère était remontée à minuit dans sa chambre, située dans un couloir où logeaient les autres domestiques qui l'avaient vue rentrer chez elle, et en sortir comme à l'ordinaire.

— Mais quel était donc l'auteur de ce crime?

— Écoutez-moi, madame, reprit Maricou d'un ton sombre, et vous saurez peut-être alors ce que c'est que les passions.

Vous croyez vivre à Paris... dans ce Paris si plein de bruits, et qui est si vide de réflexions.

Vous donnez les forces les plus vives de votre existence au monde, aux plaisirs, à des luttes de vanité, à des triomphes de parure, à des intrigues de coqueterie, et vous ne pouvez rien comprendre à ces tristes tragédies qui se jouent dans nos solitudes, ici où l'âme se resserre, se concentre sur une seule pensée, où rien ne la distrait, ne l'arrache à d'horribles préoccupations.

Dans votre vie dissipée, la colère, un mouvement de délire pourraient enfanter un crime pareil à celui qui fut commis dans cette fatale nuit; mais il n'y a pas d'âme assez forte pour en garder la pensée et en assurer l'exécution durant trois années. Mille choses fussent venues l'arracher à cette funeste préoccupation : il n'en fut pas de même ici; ce projet, enfanté le jour où ma mère accepta sa position de servante résignée, s'accomplit au jour et à l'heure où il devait s'accomplir.

— C'était donc elle? fit Mme Cros d'une voix altérée.

— C'est mon histoire et non pas la sienne que je vous raconte. . reprit Maricou, dont les idées semblaient s'égarer.

Écoutez-moi, je vous en supplie. Laissez mon récit comme je le ferai.

Ce crime fut-il l'œuvre de ma mère? Qui le sait?

Mais cette œuvre infernale fut couverte d'un si sombre mystère, que la justice n'y put rien pénétrer; car ma mère fut mise en accusation : toutes les probabilités morales l'accusaient; mais aucune preuve matérielle ne put être invoquée contre elle, et elle sortit acquittée par ses juges, mais condamnée par l'opinion. Comme vous pouvez bien le penser, le château lui fut fermé, et l'horreur qu'elle inspirait était si grande, que ce ne fut qu'aux huttes qu'elle put échapper à l'animadversion universelle qui la poursuivait de toutes parts.

Cet événement, cependant, ne me rendit pas ma mère. A peine fut-elle revenue parmi ceux de sa race, qu'elle me fit partir.

J'étais déjà en âge de comprendre ce qui se passait autour de moi et de peser à leur juste valeur les horribles félicitations de ceux qui l'accueillaient comme vengeur. Je partis; et ce fut alors que ma mère m'envoya au collége des jésuites qui venaient de se reconstituer aux environs de L...

Par quel secret, par quelle protection, elle qui était sans fortune parvint-elle à me faire recevoir dans cette maison? c'est ce qui étonnait tout le monde; et lorsque chacun se rappelait avec quelle modération M. de Chevalaine avait témoigné contre ma mère, on se disait que c'était lui qui m'avait protégé. C'est là que j'ai reçu cette instruction inachevée qui vous a si fort étonnée.

Il semblait qu'une transaction eût eu lieu entre ma mère et M. de Chevalaine. Celui-ci avait consenti à fournir aux frais de mon éducation, à la condition, sans doute, que j'entrerais dans les ordres.

Mais j'avais encore trop de sang proscrit dans les veines pour me résoudre à cet esclavage, j'avais trop vu l'indépendance des huttes pour m'asservir à une règle si étroite; et un jour, au risque d'encourir la colère de ma mère, je m'échappai de la maison et je retournai à notre village, sans guide, sans avis, au hasard de ma liberté, comme l'oiseau retourne à son nid, emmené par une sorte d'instinct surnaturel.

Le premier cri de ma mère fut celui d'une joie cruelle : elle venait de reconnaître son sang dans cet acte de désobéissance et dans ce retour à la race maudite.

Le village m'accueillit comme un prisonnier qui avait enfin recouvré sa liberté : mais les habitudes d'ordre, de travail, de prévoyance que j'avais contractées chez les jésuites, et qui me pesaient quand elles étaient une obligation, me dominèrent assez pour que l'aspect de cette fainéantise, de cette saleté, de cette existence de misère et de honte, me révoltât malgré moi.

J'essayai d'y arracher les misérables qui pourrissaient dans cette fange.

Je devins alors l'ennemi général; mais, à mesure qu'on me haïssait, on apprenait à me craindre. Dix [illegible] ces hommes énervés par la misère avaient voulu m'attaquer, et je les avais renversés comme des enfants.

Je compris que je ne vivrais dans ce monde que par la terreur, et c'est alors que j'armai ma maison, et que je marchai toujours avec un fusil.

Mes journées entières se passaient à battre les landes, à chasser ou plutôt à braconner; et telle fut bientôt ma réputation d'habile tireur, que quelques jeunes gens des environs désirèrent être témoins de mon adresse, et que je fus bientôt le pourvoyeur de gibier de plusieurs riches maisons du pays. Cet état me mit en hostilité avec les gardes champêtres et la gendarmerie, de façon que partout je vivais sous une crainte; je dormais dans les bruyères, l'œil ouvert, et je comprenais que j'étais au monde mon seul appui et mon seul refuge. Quant à ma mère, elle ne m'avait rien appris de ma naissance.

En voyant dans notre village tant d'enfants orphelins, je n'avais pas songé à demander ce qu'avait été mon père. Je le croyais un de ces malheureux, qui était mort comme tant d'autres dans ce qui est ailleurs la force de l'âge et parmi nous la décrépitude, et je tâchais d'étouffer, sous une vie de fatigues excessives et de périls sans cesse renouvelés, la vague inquiétude qui me tourmentait.

Je dois vous dire que parmi les jeunes gens qui avaient désiré me connaître, et qui avaient voulu éprouver mon adresse, se trouvait M. Laurent de Chevalaine, et que plus tard, invité par lui aux parties de chasse qu'il faisait de compagnie avec ses voisins, j'avais vu sa sœur, Mlle Lucie de Chevalaine.

Par un de ces raisonnements qui trompent le cœur, je me pris à admirer cette femme; sa force, son intrépidité, son adresse à tous les exercices, le mépris qu'elle faisait de la mollesse des autres femmes, me faisaient dire en moi-même que telle devait être la femme d'un homme comme moi : capable de lutter aussi avec le danger, de vivre sous le ciel, d'emporter avec elle ses foyers et sa demeure : et bientôt mademoiselle de Chevalaine devint pour moi le type idéal de la beauté, de la perfection, et je l'aimai.

Pendant ce temps, une pauvre fille avec qui j'avais passé ma première enfance, et que j'avais retrouvée au village, Francine, m'aimait en secret; seule de tous les habitants des huttes, elle avait été docile à mes leçons, je lui avais enseigné les soucis de la vie, le travail; son amour lui apprit la pudeur et la coquetterie.

Car, madame, ce que vous avez vu de hideuse misère physique dans ce lieu maudit n'est rien à côté de la hideuse démoralisation de notre race. Je ne puis croire qu'il y ait vice ou crime dans ce qu'ils font, car ils n'ont pas l'idée qu'on puisse faire autrement.

Francine m'aimait, madame, sans que je m'en doutasse; malgré la distinction que je faisais entre elle et les autres, elle ne pouvait échapper au dégoût et à l'exécration que m'inspirait toute cette race abjecte à laquelle je croyais appartenir tout entier.

Ma mère ne s'y trompait point; mais ma mère contribuait à me tenir dans l'ignorance, et lorsque je lui parlais de mademoiselle de Chevalaine, elle excitait en moi des espérances que je n'eusse osé concevoir de moi-même; et lorsque je les repoussais avec terreur, elle me disait toujours :

— Dans quelque temps je te dirai un secret qui te montrera que tu peux aimer aussi haut que tu le voudras.

Ces paroles, plusieurs fois répétées, avaient fait travailler mon imagination; mais j'avais beau me torturer en suppositions de toute espèce, je n'arrivais à rien qui pût me satisfaire. Je savais vaguement que ma mère avait vécu hors de notre village, et qu'elle y était revenue proscrite; mais j'ignorais tout le reste.

Quant à ceux du dehors qui eussent pu m'instruire, ils gardaient sans doute mon secret par crainte que je ne voulusse en profiter. Enfin, je me croyais encore le fils d'un des bohêmes des huttes, lorsque arriva l'événement suivant :

Un soir, par un beau clair de lune, je revenais chez moi après avoir été vendre quelque gibier dans un château assez éloigné, lorsque je vis venir par une route presque impraticable deux personnes à cheval et qui s'avançaient avec une extrême circonspection. Je jugeai qu'elles s'étaient égarées, et je les attendis à l'endroit où leur chemin devait couper celui que je suivais.

Caché par une touffe de genêts, je reconnus que c'étaient un homme et une femme, et à la tendresse inquiète avec laquelle cet homme parlait, je vis que c'étaient un père et sa fille. Ils ne m'aperçurent que lorsqu'ils furent près de moi. La frayeur de la jeune fille fut si grande qu'elle poussa un cri, et son père saisit un pistolet, et, dans son effroi, il tira sans savoir quelles pouvaient être mes intentions.

Du reste, madame, ceci n'a rien d'extraordinaire; une rencontre pareille, à cette heure et à cet endroit, devait alarmer un homme qui savait mieux que personne la mauvaise réputation des habitants de la lande.

Cependant je ne pus résister à un premier mouvement de colère, je mis cet homme en joue, qui s'écria aussitôt :

— Sauve toi, Marie, sauve toi!

Ce cri d'un père qui oubliait son danger pour ne songer qu'au salut de sa fille, me rappela à moi-même, et je dis à cet homme :

— Ne serais-je pas en droit de vous étendre à mes pieds, pour m'avoir voulu tuer?

— Que faites vous ici, à cette heure? me dit le cavalier en se plaçant entre moi et sa fille.

— Je pourrais vous faire la même question.

— Et si je ne trouvais pas bon d'y répondre? me dit-il en m'observant.

— En ce cas, vous trouveriez bon que je ne répondisse pas à la vôtre?

Eh bien, passez votre chemin.

— C'est ce que vous auriez pu faire vous-même au lieu de tirer sur moi.

L'étranger allait répliquer, lorsqu'une voix d'une douceur angélique dit avec un léger effroi :

— Pardon, monsieur, nous sommes égarés depuis une heure, et mon père, emporté par ses craintes pour moi, a commis une imprudence qu'il regrette, j'en suis sûre, mais dont vous ne devez pas vous étonner, puisque vous-même ne traversez cette horrible lande que les armes à la main.

Je ne puis vous dire ce que le son de cette voix si douce et si émue m'inspira de pitié pour cette femme qui avait dû avoir peur, et de honte pour moi qui l'avais épouvantée.

— Si vous pouviez, lui dis-je, en croire la parole d'un homme qui vous est inconnu, je vous dirais qu'en vous voyant je me suis douté de ce qui vous arrive; que j'ai pensé que je pourrais vous aider à retrouver votre chemin, et que j'étais prêt à vous offrir mes services lorsque l'injuste agression de votre père m'a forcé à me défendre.

— Je vous fais mes excuses, mon ami, me dit M. de Chevalaine, mais vous vous étonnerez moins de ma frayeur lorsque vous saurez que nous avons été avertis, à un quart de lieue d'ici, par un homme qui allait le jour parmi les genêts, que ce mauvais garnement de Maricou bat la lande.

Mon nom accolé à cette épithète qu'on me jetait comme une chose notoire et hors de discussion, me fit tressaillir.

— Ah! dis-je à cet homme, Maricou vous a-t-il donc fait du mal?

— Eh! n'est-ce pas, me répondit la jeune fille avec un accent d'horreur, n'est-ce pas le fils de Marianne l'empoisonneuse?

— Qui dit cela? m'écriai-je avec une épouvante inouïe.

— Excusez-la, dit tout à coup M. de Chevalaine, elle répète les propos que des méchants tiennent sur cette malheureuse femme.

— Mon père, n'est-ce pas elle qui a tué ma mère et son fils?

A la première accusation, j'avais poussé un cri d'indignation et d'épouvante auquel avait succédé un anéantissement provenant de je ne sais quelle conviction foudroyante qui sembla me crier aux oreilles : C'est la vérité.

Je ne puis non plus vous dire comme il se fit que sur l'heure, sans me rendre compte du but de cette démarche, je proposai à cet étranger et à sa fille de les remettre dans leur chemin. Je leur demandai où ils se rendaient, et quand le père m'eut nommé le château de Chevalaine, ce nom me frappa comme une révélation, quoique je le connusse parfaitement.

Toutefois, je n'avais jamais mis les pieds au château, attendu que le braconnage auquel je me livrais, s'exerçant particulièrement sur les terres de M. de Chevalaine, je ne me souciais nullement d'avoir aucun rapport avec lui.

Mais à ce moment, je me rappelai certain chuchotement de M. Laurent et de Mlle Lucie à mon sujet, et dans lequel ils avaient parlé de leur oncle. Ce qui m'avait déterminé à offrir mes services à M. de Chevalaine me décida à les suivre jusque dans le château.

Ce n'était pas, à vrai dire, un sentiment déterminé, c'était un vague instinct qui me disait que je marchais vers un point important de mon existence; mille souvenirs épars contribuèrent sans doute à créer ce sentiment en moi. Quelque discrétion que ma mère eût mise à ne me rien révéler de sa vie passée, bien des mots m'avaient appris qu'elle n'avait pas toujours vécu aux huttes, et que ce château de Chevalaine avait compté pour beaucoup dans son existence; mais rien ne se dessinait dans ma pensée avec assez de netteté pour que je pusse dire qu'une pensée particulière me guidait.

Enfin nous arrivâmes à la porte du château, où tout le monde était en éveil.

XII

— Vous ne retournerez pas ce soir à votre demeure, me dit M. de Chevalaine; entrez, on vous fera servir à souper, et, d'abord, voici pour votre peine.

Il me présenta une pièce de cent sous que je refusai silencieusement en le regardant attentivement, ainsi que sa fille. Pendant qu'il me parlait, les domestiques avaient apporté des flambeaux et le questionnaient sur la cause de son retard.

— Ma foi, répondit-il, sans ce brave garçon, qui ne veut pas que je le paie de ses peines, nous courions risque, avec ma pauvre Marie, de passer la nuit dans la lande.

Le palefrenier, qui emmenait les chevaux, fit alors attention à moi et il s'écria:

— Ah! c'est ce gueux de Maricou!

A ce nom, Marie poussa un cri d'effroi, et M. de Chevalaine demeura stupéfait.

— Oui, monsieur, je suis Maricou que vous avez failli tuer, dont votre fille a traité la mère d'empoisonneuse, et qui vous a cependant servi de guide sans colère ni ressentiment.

— Mon père!... mon père! s'écria Marie, cet homme a de méchants projets; faites-le chasser d'ici...

Je regardai Marie; il y avait sur ses traits une si profonde terreur que je dus attribuer à ce sentiment la dureté de ses paroles.

En tout autre lieu, de toute autre personne, elles m'eussent exaspéré; de cette jeune fille si frêle et si belle, elles m'anéantirent. Je courbai la tête pour cacher les larmes qui me venaient aux yeux, et je dis à M. de Chevalaine :

— Adieu, monsieur : je n'ai besoin ni de repos ni d'argent pour un service rendu; et vous, mademoiselle, ne soyez pas si dure pour ceux que vous ne connaissez pas.

— Vous ne partirez pas ainsi, me dit M. de Chevalaine d'un ton presque effaré; nous devions avoir une explication ensemble, je la prévoyais depuis longtemps. Puisque l'occasion s'en présente, qu'elle soit due au hasard ou que vous l'ayez fait naître, il faut en finir. Suivez-moi, monsieur, je vous l'ordonne, j'en ai le droit.

Depuis que je sais la vérité, je me suis expliqué l'accent particulier de ce commandement. Ce n'était pas celui d'un maître à un valet, d'un homme si haut placé à un misérable comme moi.

J'obéis à l'ordre de M. de Chevalaine et je le suivis.

A peine fûmes-nous arrivés dans une vaste chambre toute tendue de vieilles tapisseries, qu'il en ferma soigneusement toutes les portes et qu'il me dit comme un homme que son émotion emporte :

— J'ai fait pour vous ce que je pouvais, j'ai voulu vous faire une fortune en vous faisant entrer dans les ordres, vous avez fui. Mon indulgence vous a suivi dans la vie de paresse et de désordre que vous menez, car j'ai fait supprimer toutes les plaintes que mes gardes ont pu porter contre vous pour vos nombreux délits de braconnage; l'impunité vous engage-t-elle à me braver davantage? Songez que l'on ne m'épouvante pas aisément, que ce que j'aurais pu accorder à une bonne conduite, je ne le donnerai jamais à d'insolentes réclamations. Mais enfin, vous êtes pauvre, la misère conduit quelquefois au crime, je veux bien vous aider à sortir de la mauvaise voie; que vous faut-il? que demandez-vous?... Mais n'oubliez pas que je ne vous accorderai rien qu'à la condition expresse que vous quitterez le pays.

Ce flux de paroles, de menaces, de reproches, cette espèce de reconnaissance implicite d'un droit que j'ignorais et qu'on me contestait, tout cela me confondit, et je cherchais ma réponse, quand M. de Chevalaine, prenant une bougie, s'approcha de moi, écarta vivement mes cheveux, et me regardant en face, s'écria :

— C'est effrayant!

Ce mouvement, ce geste, ces mots, me confondirent encore plus; et jugez quelle dut être ma surprise lorsque le regard que M. de Chevalaine attachait sur moi s'adoucit peu à peu et finit par prendre l'expression d'une pitié douloureuse.

Quelques larmes vinrent à ses yeux, et il me dit d'une voix sombre :

— Tu n'as donc pas l'âme infernale de ta mère, que tu ne m'as pas tué ma fille?

Ceci me rappela à moi, et je répondis alors :

— Votre fille a accusé ma mère, monsieur, elle l'a appelée empoisonneuse; c'est une calomnie et une injure...

— Une calomnie et une injure! s'écria M. de Chevalaine avec fureur; mais tu dois savoir, toi pour qui ce crime a été commis, que c'est elle qui a empoisonné ma femme et tué mon fils!

— Ma mère! m'écriai-je... c'est impossible... ce n'est pas vrai.

Il y avait un tel accent de conviction dans mes paroles, que M. de Chevalaine me regarda encore attentivement.

— Tu ne sais donc rien? me dit-il.

— Rien de pareil à ce que vous me dites.

— Tu ne sais pas même qu'elle a été accusée et traduite devant le jury pour ce double crime.

— Jamais on n'a osé me le dire. Mais elle est libre?

— Oui, elle a été acquittée.

— Elle est donc innocente, monsieur, et vous l'avez calomniée...

— Oh! murmura-t-il en posant son front dans ses mains, c'est donc toujours le même cœur de fer, capable de garder le secret de sa pensée jusqu'à la tombe.

Puis, il se mit à réfléchir longtemps, pendant que de mon côté je cherchais le mot de cette singulière énigme.

La seule pensée qui s'offrit à moi, c'est qu'il y avait un crime réel entre ma mère et M. de Chevalaine, et qu'ils étaient complices. Dans cette confusion d'idées, je m'oubliais entièrement, lorsque M. de Chevalaine me dit d'une voix assez émue :

— Puisqu'elle ne t'a pas dit la vérité, c'est que tu es digne de ne pas l'entendre... Eh bien! réponds-moi avec franchise, Pierre, que t'a-t-elle dit de moi?

— De vous? jamais elle ne m'en a parlé.

— Jamais elle ne t'a parlé de moi!... me dit-il avec une surprise indicible.

— Jamais votre nom n'a été prononcé entre nous, et c'est vous qui m'apprenez que je vous dois l'éducation que j'ai reçue et la protection qui laisse mes braconnages impunis.

Il semblait que M. de Chevalaine ne pût croire à ce que je lui disais, et il reprit :

— Mais d'autres ne t'ont rien dit... rien appris ?

— Je vis seul, lui répondis-je, méprisant ceux de ma race, perdus dans la fainéantise et la fange, méprisé de ceux qui n'en sont pas, ne permettant à personne de pénétrer dans mon cœur, et fort peu curieux de pénétrer dans celui des autres.

— C'est impossible, reprit à son tour M. de Chevalaine; tu joues une comédie dont je ne comprends pas le but. Pourquoi donc ce calme quand j'ai tiré sur toi? pourquoi, lorsqu'en pardonnant même à la frayeur que j'ai pu éprouver pour ma fille ce mouvement imprudent, pourquoi, dis-je, as-tu fait ce que nul autre homme n'eût fait à ta place? pourquoi m'as-tu guidé avec tant de soin? pourquoi, si tu ne savais rien, repousser l'argent que je t'offrais et l'hospitalité de cette nuit?

— Monsieur de Chevalaine, lui répondis-je, de bien vagues indices m'avaient quelquefois averti que vous étiez pour quelque chose dans le malheur de ma mère. Souvent on a prononcé votre nom en me regardant; mais je ne faisais nulle attention à tout cela, lorsque l'accusation de votre fille contre ma mère m'a frappé d'un horrible soupçon. Vos paroles ne font que confirmer en moi cette pensée. Maintenant, moi, je vous demande la vérité, car il faut que je la sache.

M. de Chevalaine secoua la tête et se tut.

— N'oubliez pas, lui dis-je, que ma mère me la dira dès que je la lui demanderai; et que cette révélation qu'elle m'annonce comme si importante, et qu'elle a fixée à un âge que j'atteindrai avant un mois, je puis la hâter en lui racontant ce qui m'est arrivé ce soir.

— Ah! me dit M. de Chevalaine, elle t'a promis la révélation d'un secret important! et dans quels termes te l'a-t-elle annoncé?

— Comme un secret qui pouvait changer ma vie, et j'ai besoin qu'elle change. Voyez si vous préférez que ce soit d'elle ou de vous que j'apprenne ce mystère.

— Qu'elle te le dise, misérable! s'écria-t-il avec violence, qu'elle te le dise si elle veut; quant à moi, je ne pourrais pas... je ne voudrais pas faire cet aveu. Il marchait à grands pas en parlant ainsi, de l'air d'un homme dont la raison est prête à lui échapper; il s'arrêta tout d'un coup devant l'alcôve où était son lit, et me la désignant du doigt :

— Mais quand elle te racontera le jour où ma femme et mon fils ont été trouvés morts, qu'elle ne te dise pas que ce n'est pas elle qui a commis le crime; car voilà la porte secrète par où elle a pénétré de sa chambre dans la mienne; voilà le lit qu'elle a partagé avec moi et où elle m'a laissé endormi, pendant qu'elle assassinait la mère et l'enfant... Tu lui diras que tu l'as vue et qu'elle est une infâme... Et s'il y a un peu de mon sang dans tes veines... si elle ne t'a pas transmis le crime comme un héritage, tu la maudiras, et tu la laisseras à sa misère et à ses remords!

— Ainsi donc, s'écria tout à coup Mme Cros, M. de Chevalaine avait continué, depuis son mariage, ses relations avec votre mère?

— Je vous raconte des événements, madame, dit sourdement Maricou, et non pas des passions. M. de Chevalaine ne pensait plus depuis long temps à ma mère... mais elle pensait sans cesse à sa vengeance!... Elle sut le rencontrer en secret, elle sut ranimer en lui un amour que sa beauté merveilleuse justifiait, et lorsque le crime fut commis, il y avait déjà un mois que cette porte, condamnée depuis deux ans, était ouverte de nouveau aux rendez-vous nocturnes des deux coupables. Vous comprenez pourquoi on ne la découvrit pas, et pourquoi elle resta cachée; vous comprenez aussi pourquoi ma mère ne put être convaincue.

— C'est affreux! s'écria Mme Cros.

— Le récit que je vous fais vous épouvante, madame, jugez donc de quels sentiments violents et contraires je dus être saisi en apprenant coup sur coup et le crime et le secret de ma naissance.

Devant celui qui venait de s'avouer mon père dans l'incohérence de ses paroles, je restais immobile, stupide, anéanti; je ne me croyais pas le jouet d'un rêve, car je ne me sentais pas vivre, je n'avais plus la conscience de mon être, et cet état d'affaissement dura si longtemps, que M. de Chevalaine eut le temps de se calmer et de s'épouvanter de l'imbécillité de mes regards fixés sur lui; il me secoua rudement et me dit :

— Eh bien! Pierre, es-tu fou?

Mon malheureux père me l'a raconté bien des fois depuis... Alors moi, Maricou, le terrible Maricou, qu'on redoutait à dix lieues à la ronde, je me mis à joindre les mains et à pleurer comme un enfant, en criant :

— Laissez-moi m'en aller... je veux m'en aller!

Larmes, prières, menaces, rien ne put m'arracher à cette idée de fuir la maison qui m'épouvantait. A tout ce que me disait M. de Chevalaine, je ne répondais que par ces mots :

— Je veux m'en aller.

Enfin, désespérant de me ramener à la raison, mon père me conduisit, par un escalier dérobé, jusqu'à son parc.

Une fois à l'air libre, je m'échappai comme un insensé... les chiens de garde me poursuivirent et m'eussent déchiré si une force inconnue ne m'avait fait franchir plus rapidement les allées, les halliers et jusqu'aux murs. Puis je courus tant que la force du corps put supporter l'égarement furieux de mon âme.

Enfin, tombé haletant sur la terre, j'essayai de me rouler pour fuir encore, je me tordis de tous mes membres pour me traîner à quelques pas, jusqu'à ce que, tout à fait vaincu par la lutte, je sentis s'éteindre en moi toute force, et je restai évanoui sur le sol.

Ce fut pour moi un bonheur, puisque je ne pus mourir en ce moment, de rester ainsi privé de tout sentiment. Dans la frénésie qui me dominait, si j'avais retrouvé le chemin des huttes, si j'étais arrivé jusqu'en présence de ma mère, je ne puis dire jusqu'où mon désespoir m'eût poussé. Je ne repris connaissance que lorsque le jour était déjà très-avancé. J'étais au milieu des ajoncs, aux aiguilles desquels je m'étais déchiré le visage et les mains.

Jamais aucune lutte, aucune marche, aucun travail, et j'avais en ce genre fait des choses qui eussent accablé les hommes les plus vigoureux, jamais efforts d'aucune espèce ne m'avaient laissé aussi brisé, aussi faible que cette révélation de la vérité. Quoique triste, dans ma pensée j'avais souvent ri de cette prétention à la fatigue que les riches disent éprouver quand le chagrin les domine. Cette fois, je devinai ce qu'est la force de l'âme comparée à celle du corps, et combien celui-ci est faible pour supporter les atteintes qui frappent au cœur.

J'étais incapable de me traîner, et je restai plus de deux heures à la même place sans pouvoir me lever pour reconnaître l'endroit où j'étais.

Durant ces deux heures, madame, je repassai, parole à parole, tout ce qui m'était arrivé la veille; je classai dans ma tête tout ce qui était jusque-là demeuré sans ordre et sans connexité dans mes souvenirs, et lorsque, tout près de maudire ma mère, je me demandai ce qui avait pu la pousser à cet horrible crime, je me rappelai ce mot de M. de Chevalaine : — Toi, pour qui elle l'a fait!

Ce fut une nouvelle douleur, madame, et la plus cruelle de toutes peut-être. Cette pensée d'un assassinat commis pour moi me dégrada à mes propres yeux. Il me sembla que pour en avoir été le prétexte, j'en pouvais être considéré comme le complice, et, dès ce moment, une seule pensée me domina, c'est que je ne pouvais me laver qu'à la condition de n'en jamais profiter.

Cependant le jour avançait et je ne me sentais pas la force de m'arracher de la place où j'étais tombé. Je croyais mourir et je n'en éprouvais ni crainte ni regret, lorsque j'entendis les ajoncs s'agiter vivement autour de moi, et presque aussitôt un chien de haute taille se posa en arrêt devant moi en grondant avec fureur.

A l'instant même, une voix d'homme se fit entendre et cria :

— Arrêtez, mademoiselle Marie : c'est quelque mauvaise bête que le chien a rencontrée, un renard sans doute. Je vais tirer un coup au devant du chien, ça la fera partir, si ça ne l'attrape pas.

— Non... non, s'écria tout à coup Marie; voyez ce lambeau de linge ensanglanté, il y a là peut-être un malheureux blessé.

— Vous avez peut-être raison, cria le garde; ce gueux de Maricou était ici hier, il y a du malheur partout où il passe.

En parlant ainsi, cet homme arriva jusqu'à moi, suivi de Marie qui tremblait de tout son corps.

J'étais sur mon séant : j'avais entendu tout ce qui avait été dit, et lorsque le garde avait parlé de tirer, j'avais mis ma tête dans mes mains, résigné à me laisser tuer, et lorsqu'on s'était approché de moi je n'avais pas changé de position, de façon que ni le garde ni mademoiselle Marie ne purent me reconnaître quand ils m'aperçurent.

— C'est ça, dit le garde, vous aviez raison, c'est un pauvre diable que cette canaille de scélérat que votre père protége aura pillé et assommé.

— Mon ami, dit mademoiselle de Chevalaine en me touchant légèrement l'épaule, qu'avez-vous et qui vous a mis dans cet état?

Je vous ai déjà dit le charme de cette voix angélique qui n'avait pu m'irriter même lorsqu'elle m'avait accusé et insulté; sa douceur me tordit le cœur quand elle me parla avec cet accent de pitié, quand je me dis que c'était la voix d'une sœur pour qui j'étais le dernier des misérables. J'écartai tristement mes mains de mon visage et je regardai Marie en face. Elle poussa un cri horrible en m'apercevant, et le garde abaissa son fusil.

— Ah! ah! dit celui-ci d'un air de triomphe, tu as donc trouvé plus fort que toi, mauvais drôle! C'est dommage que celui qui a si bien commencé la besogne ne l'ait pas achevée. C'eût été un bon débarras pour le pays, et personne n'eût songé à lui en demander compte.

Depuis longtemps je m'estimais au-dessus du mépris de tous ces lâches qui se fussent mis à genoux devant moi s'ils m'avaient rencontré seul. Leurs injures, quand ils se croyaient en sûreté, me don-

naient une juste mesure de la terreur que je leur inspirais. Mais, cette fois, l'insulte de cet homme, l'atrocité de son vœu me réjouirent le cœur.

J'étais fier d'être frappé quand j'étais si faible et si abattu; il me semblait que je venais de conquérir une excuse à toutes mes vengeances, en me voyant si bassement accusé pour avoir si cruellement souffert.

Cela me donna la force de me relever, et je m'aperçus que j'étais à une petite distance du château de Chevalaine que j'avais cru fuir.

— Hier, dis-je à Marie, je vous ai trouvée égarée dans la lande. Sans me connaître, vous m'avez appelé un misérable; je ne vous ai rien dit, et vous êtes rentrée sans accident ni crainte dans votre demeure, d'où vous avez demandé qu'on me chassât. Voilà comment j'en suis sorti, moi, le misérable, l'assassin, l'infâme...

Marie me regardait les larmes aux yeux.

— Mademoiselle, s'écria le garde en me saisissant au collet, avez-vous vu votre père ce matin?

— Je le quitte à l'instant même, répondit Marie.

— Et il ne lui est rien arrivé? car il a eu l'imprudence de faire entrer ce gueux là chez lui.

— Laissez cet homme, reprit Marie; mon père n'a rien à lui reprocher, je le sais; car, lorsque je me suis informée de ce qui s'était passé, il ne s'est point plaint de lui.

— Comme il vous plaira, dit le garde avec humeur; mais, tenez, ça finira mal, si on n'en débarrasse pas le pays.

C'est à peine si j'écoutais le garde, tant j'étais fasciné par le regard que Marie attachait sur moi.

Ah! madame, que j'enviais à ce moment la place du chien qui s'était couché à ses pieds, entre elle et moi, comme pour la défendre; que, si elle l'eût permis, je lui aurais dit :

— Sœur, je serai votre chien qui veillera sur vous, qui viendra quand vous l'appellerez, et qui suivra votre trace quand vous l'aurez oublié.

La faiblesse qui m'avait anéanti la veille s'empara encore de mon cœur; je me mis à pleurer. Marie continuait à me regarder et me dit de sa voix d'ange :

— Vous n'êtes donc pas méchant, vous?

Ce mot m'inonda d'une joie si vive que je m'avançai vers Marie pour tomber à ses pieds et lui baiser les mains; mais le chien se dressa entre nous, le garde me repoussa rudement.

— Ne touche pas à mademoiselle, canaille! me dit-il pâle de colère; ne la touche pas, fils d'empoisonneuse!

On ne passe pas plus rapidement d'une joie et d'une espérance ineffables à une plus horrible douleur. Je sentis ma raison prête encore à me quitter; mais j'éprouvai en même temps je ne sais quelle froide volonté de vivre qui me soutint. Je ramassai mon fusil, et saluant Mlle Marie, je lui dis en la quittant :

— Marie, dites à votre père où vous m'avez trouvé et comment vous m'avez trouvé.

Je m'éloignai, tandis que le garde m'accablait des noms les plus insultants. Je les entendais et j'en étais heureux.

— Oh! me disais-je, quand elle saura qui je suis, quand elle saura que jamais je n'ai fait de mal à personne, elle me plaindra peut-être un peu pour m'avoir laissé si cruellement maltraiter.

XIII

Ce ne fut que lorsque je me crus hors de leur vue que je m'arrêtai, car la force me manquait. Il fallait prendre un parti; il fallait aller quelque part, et je n'avais qu'un asile : c'était la maison de ma mère.

Jusqu'à ce jour, madame, j'attribuais à la différence de mes idées la froideur que j'éprouvais pour elle.

Ambitieuse pour moi, elle l'était d'une façon qui me répugnait. Elle me voulait riche, et me disait toujours de traiter en ennemis ceux à qui j'avais affaire. Elle m'avait promis un bel avenir, quand elle m'aurait révélé le secret de ma vie; mais cet avenir, il me fallait, disait-elle, du courage pour le réaliser. Son courage consistait à savoir menacer de honte qui me résisterait, et c'était là ce qui m'avait rendu si peu soucieux de connaître ce secret. Maintenant que je le savais, tout s'expliquait pour moi, si ce n'est que je ne l'eusse pas appris plus tôt. Ce ne fut que lorsqu'un nouveau malheur vint me frapper que j'appris la raison pour laquelle ce terrible secret avait été si bien gardé.

Cependant, comme je vous l'ai dit, il me fallait aller quelque part, et cette maison qui m'était déjà odieuse quand je ne savais rien, il fallait y retourner maintenant que j'étais instruit du crime qui l'habitait.

J'en savais trop et pas assez de la vie pour prendre un parti qui seul eût pu me sauver. En effet, l'idée me vint de m'éloigner à jamais de ce pays. Mais ailleurs on me demanderait compte de mon nom, de mon état, et je n'avais rien à répondre; cela m'épouvantait.

Avec plus de science de la société, j'aurais compris que l'on peut se passer de tout cela. Mais à vrai dire, madame, un sentiment singulier dominait mes craintes et mes appréhensions.

Cette fatale histoire qui était la mienne, je l'avais apprise par quelques mots qui m'en avaient assez dit pour m'accabler, mais qui m'avaient laissé dans l'ignorance de tout ce qui pouvait m'éclairer. Cet abîme où je devais périr, je voulais y pénétrer, en sonder les cavités les plus sombres, en parcourir les plus ténébreux sentiers, je voulais enfin tout apprendre, tout savoir, tout juger.

Et quelle autre que ma mère pouvait me dire toute la vérité, ou me la faire deviner si elle voulait me la cacher? Cette résolution prise, je ramassai ce qui me restait de forces, et je revins à la maison de ma mère.

Je ne pus y arriver qu'à la nuit close, mais tellement épuisé de fatigue et de faim, que je ne pus ni répondre aux questions de ma mère, ni lui en adresser une seule.

Si vous saviez, madame comme le malheur rend déraisonnable; le lendemain, quand je m'éveillai, je me trouvai coupable d'avoir dormi d'un profond sommeil dans cette maison maudite. Ma conscience me reprochait ce repos que j'avais goûté, comme elle m'eût reproché un pardon du meurtre qui avait été commis par celle à qui appartenait cette maison. On devient injuste, aussi, quand on souffre; ma mère, que j'avais accoutumée au vagabondage de ma vie, et qui restait quelquefois des semaines entières sans me revoir, me parut manquer de cœur et de tendresse envers moi, pour ne pas s'être alarmée de mon absence.

Cependant, dès le matin, elle entra dans ma chambre, et s'informa de ce qui m'était arrivé.

J'eus un moment l'idée de mentir, et de lui dire que je m'étais pris de querelle avec quelqu'un qui l'avait accusée devant moi; j'eus honte de ce vain subterfuge, et cependant je ne pus me décider à lui révéler la vérité.

— Ma mère, lui dis-je, vous m'avez promis un secret d'où dépend le destin du reste de ma vie; il est temps que je le sache.

— Ah! me dit-elle avec une joie mal contenue, tu comprends donc enfin le besoin de te venger? On t'a insulté, n'est-ce pas?

— Si l'on m'a dit la vérité, on ne m'a pas insulté, et Dieu sait de qui je me vengerai.

A cette réponse, ma mère pâlit, tant mon regard avait sans doute ajouté de signification à la menace qui y était enfermée.

Elle s'écria alors avec autant de colère que de désespoir :

— Et ta première pensée a été d'accuser ta mère?

— Dites-moi que M. de Chevalaine a menti, et je vous en croirai.

— M. de Chevalaine!... reprit-elle accablée par l'autorité de ce nom, c'est lui qui t'a dit ce que tu sais?...

— C'est lui.

— Et que t'a-t-il dit? reprit-elle en me dévorant des yeux.

— Tout... à quelle heure, par quel moyen le crime avait été commis.

Ma mère baissa la tête en murmurant tout bas ces mots :

Le lâche! Puis elle reprit en se relevant : Eh bien, Pierre, dis-moi tout ce qu'il t'a raconté, et moi je te dirai toute la vérité.

— L'oseriez vous?...

— Je te la dirai sans crainte, sans ménagement, comme je l'eusse dite à mes juges, s'il ne m'eût suppliée à deux genoux de cacher mon crime et le sien.

Cette fière assurance de ma mère ébranla la conviction où j'étais qu'il n'y avait pas d'excuse à son crime, et je lui dis alors tout ce qui s'était passé. Mais, par une précaution qui partait peut-être autant de la défiance qu'elle m'inspirait que du charme inexplicable de Marie, je supprimai tout ce qu'il y avait eu de cruel pour moi et d'injurieux pour ma mère dans les paroles de la jeune fille.

Elle m'écouta avec un calme et une patience que rien ne put troubler.

Lorsque j'en arrivai à la scène où M. de Chevalaine avait laissé échapper notre secret, dans la persuasion où il était que je le savais, elle sourit seulement, mais avec un air de mépris profond pour la faiblesse de cet homme. J'achevai mon récit sans avoir pu saisir sur le visage de ma mère ou un signe de repentir ou une marque de terreur; et ce fut alors, madame, que j'eus à supporter le plus rude combat qui puisse ébranler le courage d'un homme.

La vie ne m'était encore connue que par les choses extérieures. En écoutant ma mère, il me sembla découvrir tout un nouveau monde. J'appris, pour ainsi dire, la vie des passions, leurs droits et leurs prétentions.

Si vous eussiez entendu ma mère, madame, elle vous eût glacée d'admiration et de terreur.

Elle me raconta, à son tour, sa vie perdue, les promesses trahies de M. Chevalaine; elle me dit comment il avait, sans pitié, sans repentir, abandonné la femme qu'il avait séduite; puis elle arriva à moi, à moi, son enfant, pour lequel elle avait rêvé un nom une fortune, un avenir!

Elle me raconta ce qu'elle avait souffert dans la domesticité, tandis qu'une autre tenait la place à laquelle elle eût dû s'asseoir; enfin elle arriva à cette nuit fatale où M. de Chevalaine, cet homme sans cœur, sans honneur, ce brutal esclave de ses désirs, partageait avec

sa servante la couche d'où la maladie de l'enfantement avait éloigné sa femme.

Ivre d'avoir un héritier de son nom, il insultait celle qui lui avait donné ce bonheur dans les bras d'une autre, et celle-là, il l'insultait encore plus peut-être, car il lui disait que son enfant, à elle, ne serait pas oublié dans sa munificence, c'est-à-dire qu'il lui ferait une part dans l'avenir; et cela à l'instant où il se réjouissait de la naissance de l'héritier qui prenait celle qui lui appartenait.

— Ecoute, Pierre, me dit ma mère, depuis deux ans, je vivais avec la pensée d'une vengeance et peut être aussi avec l'espoir d'un malheur. La naissance de Marie m'avait laissée impassible; c'était une fille, elle n'était pas ce que désirait si ardemment le comte de Chevalaine, elle ne pouvait faire survivre son nom; d'ailleurs, elle était née si faible, si maladive, que j'espérais que la mort m'épargnerait d'ôter cet obstacle à ta fortune. Mais quand vint ce fils si ardemment désiré, ce futur comte de Chevalaine; quand je compris que tu n'étais que l'enfant bâtard d'une servante perdue, oh! je n'attendis plus une vengeance que de moi même.

Et cependant, si cet homme n'avait pas, pour ainsi dire, ouvert la porte à mon crime, comme il l'avait ouverte à mon déshonneur, s'il m'eût laissée dans mon désespoir sans l'aiguillonner de sa joie, peut-être eussé-je pardonné à Mme de Chevalaine, car elle avait eu la grandeur de ne pas m'humilier; mais la tentation fut trop forte.

De cette place que je volais honteusement et qui avait dû être la mienne, j'entendais les vagissements de cet enfant, puis enfin, lorsque cet homme s'endormit à mes côtés, ce tranquille sommeil de celui qui m'avait tant fait de mal m'exaspéra; je me demandai s'il n'était pas juste qu'un réveil terrible vînt le punir de ce calme imprudent... dans l'ombre de la nuit, il me semblait qu'une main invisible m'attirait.

J'entrai dans cette chambre et j'étouffai l'enfant; je ne sais pas comment la mère est morte; car je ne me rappelle plus ce qui se passa quand j'eus appuyé un oreiller sur la face de l'enfant. Je m'enfuis, et le lendemain, décidée à mourir, je repris ma tranquillité.

Mais sais-tu qui me supplia de vivre? sais-tu qui se mit à mes genoux pour que je ne révélasse pas mon crime? sais-tu qui m'a fait mentir et qui a menti à ses juges? C'est M. de Chevalaine. Car dénoncer mon crime c'était dénoncer le sien. Certes, on m'eût condamnée, mais il était déshonoré. Voilà la vérité sur le passé.

Quant au présent, regarde. Il est heureux, riche, on le plaint, et sa fille l'honore et l'aime; moi, je suis proscrite, accusée, je suis pour tous un objet de haine et de mépris, même pour toi... Trouves-tu cela juste?

Je ne pus répondre à ma mère, madame: je ne me rendais plus un compte exact de ce qui est le bien et le mal. Et encore n'ai-je pu vous exprimer cette éloquence passionnée avec laquelle elle faisait vibrer en moi des sentiments que je n'y avais pas soupçonnés, ou plutôt que je n'avais pas encore nommés.

Ainsi, lorsqu'elle me parlait de cette Mme de Chevalaine, à qui, au milieu des meilleurs sentiments, manquaient la puissance, l'énergie, la beauté, la passion, et qu'elle me dépeignait cette rage jalouse qui tord le cœur, à se voir préférer un être auquel on se sent si supérieur... je compris enfin ce qui me rendait si malheureux, quand je voyais M. d'Astorg obtenir tous les regards, tous les sourires, toutes les prévenances de Lucie; M. d'Astorg, belâtre ignorant, maladroit, ayant à peine le courage de suivre les dangers d'une chasse, mais si content de lui-même, si prompt à faire valoir tout le peu qu'il valait que Mlle Lucie de Chevalaine demeurait en extase devant lui lorsqu'il parlait.

Aux sombres tableaux de ma mère je reconnus un reflet des agitations de mon cœur; à la haine qu'elle éprouvait pour Mme de Chevalaine, je reconnus celle que m'inspirait M. d'Astorg.

Ce qui surtout m'éclaira d'un jour funeste, c'est ce mépris qu'elle avait pour son séducteur et cet esclave qui l'eût encore soumise à son moindre désir, s'il eût daigné l'exprimer. C'était bien ainsi que j'aimais Mlle de Chevalaine: elle n'était pas pour moi un être parfait, idéal, à qui je prêtais en aveugle toutes les belles qualités qui lui manquaient; non, madame, non, je la jugeais sévèrement, cruellement même; elle ne faisait rien de mal que j'étais prêt à l'en accuser, et cependant je ne comprenais pas que je pusse résister à son regard.

Je trouvais M. d'Astorg un niais d'aimer une pareille femme; et moi, je l'aimais avec la fureur d'un insensé.

Cet amour me fit peur quand je le compris; mais cette terreur devint encore plus grande quand je vis que ma mère l'avait deviné.

— Il y a longtemps, me dit-elle, que je sais ce que tu souffres, et c'est parce que j'ai vu où tu prétendais, que j'ai tant reculé l'heure de ma confidence. J'ai voulu que tu eusses éprouvé le désespoir qu'il y a dans un cœur qui aime plus haut que soi; j'ai voulu que l'on t'eût repoussé et méprisé comme je l'ai été; et cependant, on n'est pas venu te chercher dans ta retraite, on ne t'a rien offert, rien promis, rien juré; c'est toi qui as été cherché ton malheur. Et dis-moi: n'as-tu pas déjà rêvé la vengeance?...

— Une vengeance noble, ma mère! m'écriai-je, une vengeance comme on l'obtient entre hommes. Ces mots firent pâlir ma mère.

— Entre hommes!... murmura-t-elle sourdement. Ainsi tu peux ou tu crois pouvoir obtenir une vengeance noble parce que tu es un homme; qu'entends tu par là? en duel? Mais moi qui ne suis qu'une femme, je ne pouvais pas aller insulter celle qui me volait ma place, et je ne pouvais pas la tuer loyalement. Malheureux qui me parles d'une vengeance noble comme pour flétrir la mienne! Mais que t'a-t-on fait? Quels droits as tu? Mademoiselle Lucie est-elle à toi? Lucie t'a-t-elle juré que tu étais son seul bien? t'es-tu perdu de réputation pour l'avoir aimée... et t'abandonne-t-elle, toi, homme sans ressource, sans fortune, déshonoré, et avec un enfant qui crie et demande du pain? Homme qui veux une vengeance noble, tu auras ce que mérite ton lâche orgueil; on t'insultera, on te souffletera devant celle que tu aimes, et quand tu parleras d'une vengeance noble, on chargera un valet de te corriger... et alors, ou tu seras le dernier des lâches... ou, si tu es un homme, tu tueras celui qui qui t'aura insulté... Tu le tueras, et, plus criminel que moi, tu n'auras pas pour excuse de l'avoir tué pour ton enfant; et plus heureux que moi, tu ne verras pas un jour cet enfant te reprocher avec horreur le crime que tu auras commis pour lui.

Je dois vous l'avouer, madame, à ce moment, ma mère me fit peur et honte de moi-même. C'est un si noble parti que celui du pauvre contre le riche, du proscrit contre le proscripteur, que je me trouvais un lâche d'avoir pris pitié de M. de Chevalaine et d'avoir accusé ma mère.

Je comparai mon désespoir, ma faiblesse, avec cette fière énergie qui n'avait pas reculé devant l'horreur d'une lutte si cruelle; je me trouvais petit en comparaison de cette grandeur. Je me méprisai d'être si soumis, en voyant cet orgueil qui égalait ses droits à ceux des plus puissants, et je voulus demander pardon à ma mère, lui offrir le dévouement, l'appui que j'aurais dû lui donner depuis longtemps: mais je ne pus vaincre cette froideur glaciale qui existait entre elle et moi.

Ses sentiments m'étonnaient, m'exaltaient; je les enviais, mais à l'instant où ils agissaient le plus sur moi, quelque chose d'invincible me retenait, me serrait le cœur, séchait mes larmes. Que vous dirai-je enfin? je n'aimais pas ma mère, et la force de ce caractère qui l'avait soutenue toute la vie m'empêchait de la plaindre.

Elle me comprit mieux que moi-même; elle devina mes efforts impuissants pour me rapprocher d'elle, et me dit avec un sourire de mépris:

— Tu as vu Marie, n'est ce pas?

— Oui, ma mère.

— Elle aime son père, n'est-il pas vrai?

— Je le crois.

— Et toi, tu es tout prêt à aimer cette belle jeune fille, cet ange de douceur?

— Je ne la connais pas et je ne la connaîtrai jamais. Il m'importe peu qu'elle soit bonne et douce.

— Allons...allons, me dit ma mère, tu l'aimes déjà... tu es pour ces gens-là, tu ne connais plus la main qui t'a nourri; tu es bien le digne fils du comte de Chevalaine, tout entier à ce qui est riche et puissant. Retourne avec eux, vis avec eux, je ne t'en empêcherai pas Tu peux me laisser ici toute seule, je t'y attendrai jusqu'au jour où on t'aura chassé et insulté. Va Pierre... va... ceux que tu me préfères se chargeront du soin de me venger.

XIV

Elle me quitta sans que je pusse trouver une parole pour la consoler et la plaindre.

C'est mal, n'est-ce pas, madame? c'est bien mal, et quelque excuse que j'aie cherchée et trouvée en moi, elle ne peut effacer l'horrible ingratitude que je montrais. Mais, malgré moi, il me semblait que j'avais été plutôt le prétexte que le motif du crime de ma mère.

Jamais je n'avais senti près de moi quelque chose qui eût l'air de me plaindre, sans me sentir attiré vers lui. D'où venait donc cette antipathie étrange? C'est que ma mère ne m'aimait pas pour moi... elle m'avait aimé pour elle, et je ne pouvais dominer cette pensée.

Je cherchais aussi une excuse dans son insensibilité envers moi. Ce que j'éprouvais de douleur, elle ne le plaignait pas, elle l'aiguillonnait au contraire, pour me pousser à la vengeance. Elle ne me voulait pas heureux, elle me voulait misérable pour que je devinsse haineux; elle me prédisait l'outrage pour m'inspirer la vengeance.

Mme Cros écoutait Maricou sans se rendre un compte exact de ce qu'il lui disait éprouver.

Quelque horreur qu'elle pût avoir pour le crime de Marianne, elle était trop de son sexe, elle avait trop éprouvé cette colère qui prend le cœur d'une femme lorsqu'elle est associée à un homme dont elle trouve le cœur et les idées au-dessous d'elle, et cependant auquel il faut obéir parce qu'il est homme, pour ne pas avoir une part d'indulgence pour la mère de Maricou.

Celui-ci devina, à la façon dont Mme Cros l'écoutait, qu'elle trou-

vait cette antipathie coupable, malgré toutes les excuses dont il s'entourait, aussi reprit-il avec un sentiment d'amertume.

— Vous aussi, madame, vous m'accusez, vous me condamnez. Eh bien, soit, j'ai tort, mais je ne suis coupable que dans mon cœur.

Plus j'ai senti que mes sentiments étaient en opposition avec mes devoirs, plus j'ai rendu ces devoirs rigoureux.

J'enviais le sort, madame, de ces fils qui *aiment*, et qui avec ce mot se croient autorisés à donner à leurs parents tous les chagrins possibles; qui, sous prétexte qu'ils doivent être sûrs de leur cœur, s'affranchissent de toutes les obligations. Ceux-là sont heureux, madame, et on leur pardonne tout.

— C'est que l'amour d'un fils pour sa mère est le premier bien de celle-ci, monsieur; c'est qu'avant de le vouloir respectueux et soumis, elle le veut aimant.

— Je le sais, reprit Maricou d'un air sombre. Mais je pourrais vous répondre que le premier besoin d'un fils est aussi d'être aimé. Mais laissons cela, madame, et si votre patience n'est pas lassée de m'entendre, je continuerai ce récit. Je le continuerai avec d'autant plus de confiance, que je n'aurai pas à craindre que le conseil que vous me donnerez parte d'un esprit prévenu en ma faveur par la bizarrerie de mon existence et de l'abandon de ma vie.

— Je vous ai promis de vous entendre, monsieur, dit Mme Cros, et je tiendrai ma parole. Je vous l'avais promis avant d'être témoin de votre conduite pour sauver M. Perrin; c'est une raison de plus pour que je vous écoute.

— Ah! si vous saviez ce que le salut de M. Perrin me coûte, madame, peut-être vous trouveriez qu'il y a quelque raison dans ce que vous appelez en vous-même une coupable indifférence.

Mais vous le saurez tôt ou tard sans que je vous le dise; vous saurez...

Il s'arrêta et reprit tout à coup avec vivacité :

— Vous vous croyez bien étrangère sans doute à tout ce qui se passe. Vous ne comprenez pas comment vous, dont les relations avec votre famille n'existaient plus, vous êtes liée à cette épouvantable histoire. Eh bien! madame, je vous dirai tout, car, enfin, j'ai assez du mépris du monde entier depuis que le seul cœur qui m'ait aimé et compris n'est plus là pour me soutenir et me consoler...

— Parlez, parlez, dit Mme Cros, à qui l'accent de Maricou inspira un mouvement de pitié et d'intérêt.

— A partir du jour où il n'y eut plus de secret entre ma mère et moi, ma vie changea complétement.

Toutes les choses prirent un sens nouveau à mes yeux. La curiosité des jeunes gens qui m'avaient invité à leurs chasses ne fut plus pour moi qu'une espèce d'hommage rendu à la supériorité de mon adresse; car ils n'avaient pas un chien rebelle que je n'eusse dressé en quelques semaines, pas un cheval indomptable que je n'eusse soumis après quelques épreuves.

Souvent, tandis qu'ils organisaient des battues pour détruire les bêtes féroces qui épouvantaient le pays, je partais seul la nuit, je les poursuivais, je les attaquais, et je les attachais à un arbre de leur route, pour leur montrer qu'un homme avait fait seul ce qu'ils voulaient tenter à dix.

Ces triomphes avaient été jusque-là ma vie, mon bonheur, ma gloire.

Le lendemain du jour fatal, il me sembla qu'on ne m'appelait que parce qu'on voulait regarder curieusement en moi le fils de l'empoisonneuse. Je me rappelai que nul homme ne s'était jamais risqué seul avec moi dans mes aventures, et qu'on avait joué avec moi comme avec un tigre muselé; car deux ou trois piqueurs armés marchaient toujours à mes côtés.

Cette horreur que j'avais inspirée à Marie n'était que le reflet de l'effroi que j'inspirais à tout le monde. Je le désirai, madame, je m'en assurai et je me résignai.

Oh! certes, j'ai assez vu les hommes et les femmes pour être sûr que ce n'est pas ainsi qu'on gagne leur estime et leur admiration : une révolte ouverte, une lutte désespérée, eussent fait de moi un héros, ils m'eussent d'autant plus estimé que je les eusse bravés davantage. Je ne le voulus pas, madame. A l'instant même où j'appris qu'il y avait un crime entre le monde et moi, je me retirai. Ce ne fut pas sans combats, sans efforts, sans colère; mais je ne voulus pas accroître l'héritage de mal qui m'avait été légué.

Et cependant, madame, ne vous étonnez pas si alors je laissai grandir dans mon cœur un amour que j'aurais dû en chasser.

C'est que Lucie fut la seule qui ne tourna pas en mépris la curiosité qu'elle avait eue de me connaître. C'est que seule, confiante en elle et en moi, elle ne trembla pas de me prendre pour guide dans ce désert dont je connais seul les détours.

D'ailleurs, madame, je voyais bien qu'elle savait que je l'aimais, et moi je lui étais reconnaissant de ne pas insulter à cet amour. Elle s'en parait même avec une sorte d'orgueil; elle était fière d'avoir soumis le lion indompté. Cet amour n'était donc pas si méprisable.



Un chien de haute taille se posa en arrêt devant moi.

Elle seule me resta, madame, car je ne compte pas son frère qui, aux yeux de tous, était celui qui m'appelait, mais qui, comme vous l'avez pu voir, n'est qu'un pauvre esclave idiot qu'elle fait marcher à sa guise, comme elle fait de moi.

Mais, madame, j'aurais beau vous expliquer mes sentiments, que vous ne les comprendriez pas assez bien, si je ne vous disais ce qui établit entre Lucie de Chevalaine et moi une intimité qui devait devenir plus tard une complicité.

Parmi les jeunes gens qui demeuraient dans ce pays, je vous en ai nommé un, c'est M. d'Astorg.

La manière dont ma mère m'en avait parlé, et que je vous ai racontée, a dû suffisamment vous apprendre que M. d'Astorg était aimé de Lucie, et que je le haïssais avec tout ce que la jalousie et le mépris peuvent inspirer de haine.

M. d'Astorg était parfaitement beau; il arrivait de Paris, et grâce à une suffisance immense, il était parvenu à ériger en qualités tous les ridicules et les défauts de sa personne.

A voir quel empressement tous les hommes mettaient à l'imiter dans sa tenue, dans son langage, on pouvait pardonner à une femme de préférer cet homme à tous ceux qui la recherchaient; car il était le maître d'une douzaine de mauvais élèves, le soleil d'une suite de satellites fort vulgaires et fort maladroits.

C'est une chose qui est vraie, madame, c'est que l'humanité méprise en action les vertus qu'elle recommande en théorie.

L'homme qui s'estime peu par modestie, ne trouvera jamais personne empressé de rehausser sa valeur; celui qui se pose comme un homme supérieur peut rencontrer des gens qui contestent le prix auquel il se met, et qui tentent de le réduire à sa juste mesure; mais jamais aucun n'ose aller jusqu'à la vérité. L'admiration de cet homme pour lui-même, l'admiration des sots pour lui, arrêteront en chemin le plus intrépide, et il accordera à cette vanité nulle et vantarde plus de droits qu'elle n'en donnerait au mérite le plus éminent s'il garde le silence.

C'était mon histoire, madame. Avec le plus profond mépris pour M. d'Astorg, j'aurais craint de l'exprimer, en voyant à sa suite tant de gens à qui je reconnaissais des qualités.

Je préférais attribuer à ma jalousie les sentiments malveillants que j'éprouvais pour lui; j'aimais mieux croire à l'aveuglement de ma haine qu'à la prévention générale.

Je consentis à accepter tacitement la supériorité de cet homme.

Ce n'est pas que j'aie eu à m'en repentir, madame; cet homme a pris un tel soin de se dévoiler, que jamais je n'eusse pu le montrer aussi hideux qu'il l'était.

M. d'Astorg était, disait-il, gentilhomme, et l'immense fortune de sa famille avait péri dans la révolution. Ce conte, qui a servi tant d'intrigants, eût dû paraître impossible à faire croire, depuis qu'une loi avait indemnisé ceux qui avaient pu prouver qu'ils avaient été véritablement dépouillés.



J'ai voulu savoir ce qu'elle disait.

Il n'en fut pourtant pas ainsi, et il s'est trouvé des hommes assez habiles pour se faire victimes de la restauration, après s'être faits victimes de la révolution.

C'est surtout dans nos provinces que de pareilles histoires pouvaient et devaient rencontrer des hommes crédules.

M. de Chevalaine, à qui la révolution n'avait enlevé, à vrai dire, que quelques droits féodaux, était de bonne foi lorsqu'il accusait Louis XVIII d'ingratitude pour ne pas l'avoir dédommagé du silence prudent qu'il avait gardé sous la république et sous l'empire; et lorsque, dans une visite qu'il fit à son neveu et à sa nièce, il trouva un homme qui avait les mêmes griefs que lui, il ne fut pas des moins ardents à croire aux mensonges de M. d'Astorg, à leur donner crédit, à les appuyer de son propre exemple.

Cette première rencontre avait eu lieu précisément le jour où j'avais rencontré M. de Chevalaine. A partir de ce jour, M. d'Astorg devint un commensal assidu du château. Il avait offert ses hommages à Lucie, qui possédait une fortune fort peu en rapport avec les trésors précieux dont M. d'Astorg avait été dépouillé, mais dont son indigence actuelle s'accommodait très-raisonnablement.

La facilité avec laquelle ce monsieur avait vu se promettre à lui la beauté, la jeunesse de Lucie et ses huit ou dix mille livres de rente, lui persuada aisément qu'il obtiendrait mieux; et, dès qu'il eut vu Marie, qu'il eut appris qu'elle était l'unique héritière des millions du comte, tous ses efforts se tournèrent de ce côté.

Ce fut au dépit que Lucie en éprouva que je dus de la voir rester pour moi ce qu'elle avait toujours été.

Je le crois maintenant; mais alors je ne me doutais pas que les démarches de M. d'Astorg fussent si habilement et si secrètement conduites que je ne les soupçonnai qu'au moment où elles allaient être couronnées de succès. Cependant j'avais rencontré plusieurs fois M. de Chevalaine, qui venait plus souvent dans la lande, comme pour m'y chercher.

Par un accord tacite, il n'avait jamais été question entre nous de ce qui s'était passé lors de notre première entrevue, mais nous nous comprenions cependant. Quand il m'abordait, son visage était à la fois si triste et si heureux, que je voyais bien qu'il m'aimait et qu'il n'osait me le dire.

Nous causions ensemble bien longtemps. De quoi causions-nous? De tout et de rien. De tout, en ce sens que nous acceptions le premier sujet de conversation que le ha ard nous donnait, de rien car notre cœur n'éta pour rien dans nos paroles.

Il y avait entre nou un entretien muet n'avait d'autre expression qu'un regard u soupir, jeté au milie de la phrase la plus insignifiante

Lorsqu'il me quittait, jamais il ne a quand il reviend mais il avait tro moyen de m'avertir à quel jour et à quelle heure il passerait dans les environs; et il me remerciait si doucement d'un coup d'œil, quand il ne pouvait s'arrêter, que j'eusse fait vingt lieues pour me trouver sur son passage; car lorsqu'il n'était pas seul, il n'eût p voulu me parler.

Lorsqu'il était avec Marie surtout, c'est à peine s'il osait me re garder; et, si quelqu'un avait su nos entretiens secrets, nos mystérieuses intelligences, que n'aurait-on pas reproché à ce père qui parlait au fils de l'empoisonneuse de sa femme et de la meurtrière de son enfant!...

Sans qu'il me l'eût dit, j'avais compris les efforts qu'il avait faits pour me rendre Marie plus favorable, mais rien n'avait pu vaincre cette horreur dans laquelle elle avait été élevée. Marie avait peur de moi, comme les enfants, qu'on tourmente de craintes ridicules ont peur des revenants. La raison a beau, plus tard, leur démontrer la folie de ces craintes, ils les désavouent, mais ils les gardent sans cesse.

Ainsi, Marie, qui ne m'avait connu que pour lui avoir rendu service, que pour avoir souffert ses injures sans me plaindre, ne

pouvait m'apercevoir sans tressaillir de tout son corps. Ce mouvement de pitié qu'elle avait éprouvé, le jour où elle m'avait trouvé sanglant sur la terre, n'avait été qu'une de ces émotions physiques qu'on éprouve à la vue des blessures d'une bête fauve, lorsque, prise dans un piége, elle est incapable de mordre.

Eh bien, madame, malgré tout cela, je l'aimais cette Marie; j'aurais payé de je ne sais quoi un mot de pitié fraternelle de sa bouche. Elle était si innocente, si pure, qu'il me semblait que son amitié devait porter avec elle l'absolution de toutes les fautes et de tous les malheurs.

Oui, madame, je l'aimais et d'une si sainte affection que, lorsque j'appris que M. d'Astorg l'aimait et recherchait sa main, je fus saisi de plus de colère et d'indignation que lorsque je l'avais vu attacher sur lui les regards de l'amoureuse Lucie.

J'étais jaloux cependant, mais si grand que fût mon amour, il n'était pas complétement aveugle. Que Lucie, séduite par la suffisance de M. d'Astorg, se donnât à lui, c'était un danger sans doute, mais un danger où elle se jetait bien volontairement, un danger d'ailleurs avec lequel elle était capable de lutter. J'aurais été seul à souffrir de ce choix.

Mais Marie, Marie, cette frêle créature, dont la vie était agitée par la moindre émotion, au point d'alarmer son père, Marie, devenir la femme, la proie de cet homme!... A ce cœur qu'il ne fallait aborder qu'avec la plus tendre délicatesse, attacher pour toujours cette furieuse vanité qui maîtrisait impitoyablement tout ce qui l'entourait.... C'était un meurtre, un crime que je ne pouvais pas permettre.

Qu'il m'eût pris Lucie que j'aimais et qui était le seul être qui daignât m'écouter, et qu'il ne m'enlevât pas Marie qui me haïssait et me méprisait, voilà ce que je demandais à Dieu. Voilà ce que j'aurais voulu pouvoir faire.

XV

Comme vous devez le croire, d'après ce que je vous ai dit de mes entretiens avec M. de Chevalaine, jamais il n'avait pu être question entre nous ni de ses affaires ni de Marie. Ce fut à l'occasion de la demande de M. d'Astorg que nous franchîmes cette barrière demeurée entre nous.

Un matin, je reçus de M. Laurent de Chevalaine un billet qui me demandait instamment de venir au château.

Au mot qui terminait ce billet, je reconnus que Lucie l'avait dicté.

« Venez, Pierre, on vous attend. » Cela voulait dire : Lucie a un service à vous demander.

J'avais été absent de chez ma mère plusieurs jours, et je crus devoir m'excuser de la quitter presque aussitôt après mon arrivée.

— Va, me dit-elle, va... jusqu'au jour où tu reviendras ici assez malheureux ou assez coupable pour ne plus en sortir.

Je ne fis pas attention à ce mot, qui n'était que l'expression des menaces et des souhaits habituels de ma mère. A quelque distance de la maison, et comme je commençais à traverser les genêts, une voix m'appela et je reconnus Albine.

— Pierre, me dit-elle, je t'attendais ici.

— Pourquoi?

— Ne va pas, me dit-elle, ne va pas chez M. Laurent de Chevalaine : il y aura un malheur, et Dieu sait si l'on ne t'accusera pas d'y avoir pris part.

— Qui te fait penser cela?

— Écoute, Pierre ; hier j'étais près de la maison de ta mère, où j'espérais te voir.

Depuis que j'aimais, madame, j'avais compris l'amour d'Albine, et à l'émotion, à la rougeur de cette pauvre fille, quand elle laissa échapper cet aveu, je me sentis pris de pitié ; et puis, madame, rien ne peut vous donner une idée d'un malheur pareil au sien.

Elle savait que j'en aimais une autre, qui était belle, qui était riche, et dont, pour la misère d'Albine, la parure était une chose magnifique. La pauvre enfant s'imaginait, elle qui était belle aussi, elle qui m'aimait, que tout l'avantage de sa rivale était dans l'élégance de sa toilette, et, pour combattre cet avantage, si vous saviez quel soin elle se donnait...

C'était douloureux à voir quel art elle employait à se parer de ses haillons, à se couronner des tristes fleurs de bruyère, à se faire belle...

Je fis comme j'avais fait jusqu'à ce jour, je ne remarquai pas sa parure, je ne voulus pas comprendre ses paroles, et je répondis :

— Qu'avais-tu donc à me dire?

— Hier... fit-elle avec un soupir... rien... mais aujourd'hui, j'ai à parler pour toi, et aujourd'hui j'oserai te parler.

J'étais donc près de ta maison, et la nuit venait déjà, lorsque je vis ta mère sortir et se diriger furtivement du côté du Saut-du-Cerf. Je suis désespérée, Pierre, car je me sens mourir, et j'ai peur...

Je pris tout mon courage, et je me résolus à parler à ta mère...

Pour cela... je la suivis.. mais au moment où j'étais près de l'atteindre, au moment où j'aurais pu l'appeler pour lui dire de m'attendre, je sentais la force me manquer, et dès qu'elle faisait un mouvement pour se retourner, je me cachais aussitôt sous les genêts pour échapper à ses regards ; car ta mère est cruelle, et je me disais que si ma folie faisait obstacle à ses projets sur toi, elle ne m'épargnerait pas plus qu'une autre.

— Ma mère n'a fait de mal à personne, dis-je sévèrement à Albine.

Elle sourit tristement sans me répondre sur ce sujet : elle ne voulait pas combattre un sentiment de respect qu'elle savait bien n'être qu'apparent, puis elle reprit :

— Je la suivis ainsi longtemps ; car à peine la frayeur qu'elle m'inspirait était passée, que je retrouvais dans mon cœur un tel désespoir que je me croyais la force de tout braver.

Une dernière fois je me suis dit : Mourir ainsi ou mourir de chagrin, qu'importe! Et je cherchais à la retrouver, car elle avait disparu à mes yeux. Je me croyais encore bien loin d'elle, lorsque tout à coup j'entendis sa voix à quelques pas de moi, et bientôt une autre voix lui répondit...

— Je me serais retirée, si cette voix je ne l'avais pas reconnue : c'était celle de Mlle Lucie de Chevalaine, de celle que tu aimes, de celle pour qui tu oublies tout le reste.

Tu comprends que j'ai voulu savoir ce qu'elle disait, car ton nom avait été prononcé.

— Je vous le jure, Marianne, disait Mlle de Chevalaine; faites ce que vous me promettez, et moi je forcerai M. de Chevalaine à cet acte de justice envers Pierre.

— Oui, oui, dit ta mère, il faut que cet obstacle disparaisse entre lui et vous, car alors vous l'épouserez.

— Je te l'ai promis, Marianne, le comte de Chevalaine sera mon mari.

— Le comte de Chevalaine? m'écriai-je.

— C'est toi que Lucie nommait ainsi.

— Et c'est moi qu'elle veut épouser?

— Oui, me répondit Albine ; mais cette union te coûtera du sang.

— Quel sang? dis-je avec épouvante.

— Bien des choses avaient été dites avant mon arrivée, de façon que je ne puis te dire précisément tout ce qui a été convenu, mais Lucie a ajouté :

— Je n'aurais qu'un signe à lui faire pour qu'il réponde à l'impertinence de M. d'Astorg, et si celui ci allait refuser une réparation à Pierre, je lui dirais tout haut quel est le droit de Maricou à se croire digne de se mesurer avec lui. Je l'avouerai pour mon cousin, pour le fils de M. de Chevalaine ; je le proclamerai devant mille personnes si elles étaient là.. Mais toi, Marianne, tu n'oublieras pas...

— Farrenc n'attend que mon ordre, a repris ta mère, faites seulement ce qui est convenu.

— Je n'y manquerai pas, a répondu Mlle Lucie.

Je n'écoutais déjà plus Albine, l'idée de me mesurer avec M. d'Astorg et de le faire, pour ainsi dire, par l'ordre et sous la protection de Lucie, m'avait mis hors de moi.

Cet homme, que je détestais, à qui celle qui l'aimait et que j'aimais me livrait, était devant mes yeux comme une proie qui m'appartenait désormais. Cet espoir me fascinait.

— Pierre, reprit Albine, iras-tu chez Mlle Lucie, pour être l'instrument de sa vengeance?

— Oui, répondis-je, j'irai, et malheur à cet homme s'il ose encore jeter sur moi ce regard insultant dont il m'accablait autrefois!

— Mais sais-tu pourquoi on veut te le faire tuer? reprit Albine avec un léger mouvement de colère; tu crois peut-être que c'est parce qu'elle t'aime?

Je ne répondis pas, par pitié pour Albine ; car, dans ce moment de délire, je crus (que voulez-vous? si le malheur n'avait pas ses heures de folles espérances, il briserait trop vite le cœur de l'homme); oui, je crus que, touchée de mon amour, Lucie voulait me créer un droit à m'avouer le sien.

Albine me regarda longtemps sans parler, cette lueur de colère s'éteignit ; à son tour elle eut pitié de moi, trop de pitié sans doute, car peut-être si elle m'eût averti dans ce moment, je n'eusse pas été à ce rendez-vous. Mais elle craignit de me blesser : elle craignit qu'en retour d'un salutaire avertissement je ne la maudisse ; et elle se contenta d'ajouter :

— Avant d'obéir à celle qui est tout pour toi, sache au moins ce qui la pousse à se venger.

— C'est ma vengeance et non la sienne que je vais chercher, dis-je à Albine en m'éloignant.

— Pierre! Pierre! me cria t elle, tu vas à un malheur, prends garde!

Je ne l'entendais plus, ou même je ne l'écoutais plus.

Je m'éloignai et j'arrivai au château de Lucie.

Elle m'attendait, car je l'avais vue de loin dans une chambre haute, d'où l'on découvrait au loin la route par où je devais venir.

Son frère était absent, et pour la première fois de ma vie je fus introduit dans son appartement.

Jamais, madame, je n'avais franchi le seuil de la chambre d'une femme, jamais cette élégance qui pare le réduit d'une jeune fille

n'avait frappé mes regards; et bien que l'appartement de Lucie n'eût pas sans doute cette grâce chaste dont j'avais lu des descriptions si séduisantes, je me sentis fier et embarrassé d'avoir pénétré dans ce sanctuaire.

— Que me voulez-vous? lui dis-je.

— Pierre, me répondit-elle en attachant sur moi des regards où je crus voir de l'amour, Pierre, j'ai un grand et terrible secret à vous apprendre.

Je me souvenais de ce que m'avait dit Albine et je lui répondis, croyant qu'il s'agissait de moi:

— Ce secret, je le sais, et je sais aussi que vous voulez le proclamer tout haut.

Lucie resta stupéfaite et me dit:

— Le proclamer tout haut!... Proclamer tout haut ce qui doit rester éternellement caché!... Tu ne me comprends pas, Pierre.

— Je croyais vous avoir devinée, dis-je en rougissant, et je n'aurais souhaité voir mon sort changer que pour pouvoir vous montrer davantage tout ce que vous pouvez obtenir de moi; mais je resterai le misérable Maricou, si vous le voulez, et je vous obéirai comme si vous m'aviez reconnu pour le fils de M. de Chevalaine.

— Oh! pour cela, Pierre, s'écria Lucie, je le ferai; ta mère te l'a dit sans doute, car je le lui ai promis, et je tiendrai ma parole; mais si je le fais, c'est pour que tu puisses me venger.

— De M. d'Astorg... lui dis-je.

— De lui, me répondit-elle.

— De lui, répétai-je; de lui que vous aimiez?

— Et qui me trahit, entends-tu?

Je laissai échapper un cri de joie à cette nouvelle. Lucie pâlit, mais elle se reprit aussitôt à sourire.

— Allons, me dit-elle, tu m'aimes bien...

— Lucie, m'écriai-je, oui je vous aime!

— Comme je veux être aimée; je le sais; comme il faut aimer une femme quand on veut la venger. Aujourd'hui, Maricou, tu viendras à la chasse à laquelle tous nos voisins, et parmi eux ton père et ta sœur, doivent prendre part. Mêle-toi à nos chasseurs, agis, parle en maître, et fais si bien que M. d'Astorg te dise quelque mot dont tu puisses lui demander compte.

— Oui, lui dis-je, et s'il me refuse?...

— Alors...

— Je sais ce que vous ferez; et s'il refuse encore?...

— Tu seras mon parent, mon ami, tu pourras souffleter le lâche qui m'outrage.

— Réussirai-je ainsi à pouvoir prendre votre cause en main?

— Si tu ne réussis pas ainsi, tu me vengeras autrement; car il ne peut pas épouser Marie.

Ce nom me fit reculer.

— Lui! m'écriai-je, épouser Marie?

Le sentiment qui me dicta ces paroles venait surtout de l'indignité d'un pareil époux, destiné à un ange comme Marie.

Lucie, qui ne savait pas de quelle chaste affection je pouvais aimer une femme qui se montrait en tout mon ennemie, se trompa sur le sens de mon exclamation, et reprit d'une voix sombre:

— N'est-ce pas que c'est une lâcheté?

C'était une singulière position que la mienne, madame, mais elle n'est pas neuve, et peut-être, placé comme Oreste en présence d'une femme qu'il aime et d'un rival qui est aimé, ai-je subi, comme lui, cette fatalité qui n'est autre chose que la soif de plaire à celle qui nous dédaigne.

— Oui, m'écriai-je, c'est indigne et infâme! et je vous vengerai, Lucie. Mais alors, quand j'aurai fait tout ce que vous aurez voulu?

— Alors je t'aimerai, Pierre, me dit-elle.

— Vous me le jurez?... lui dis-je.

Insensé, qui demandait à une femme d'éprouver de l'amour!

— Oui, je te le jure, et ce que tu me demanderas, je te l'accorderai.

— Qu'il vienne donc, et vous serez à moi.

Lucie me regarda comme étonnée de mon audace.

— Tout ce que tu voudras, quand je serai vengée, car il m'a trahie, plus trahie que tu ne crois.

— Grand Dieu!

— Ah! ne comprends-tu pas que si je n'étais pas trahie, ce n'est pas à toi, mais à mon frère que j'eusse demandé vengeance?

— Ainsi?... lui dis-je.

— Je ne veux tromper personne, me dit-elle; tu peux m'abandonner, maintenant que tu sais mon secret.

— Oh! lui dis-je, je tuerai cet homme... je le tuerai.

Le reste est inutile à vous dire; elle m'avoua tout.

L'heure fixée pour le rendez-vous de chasse arriva, et chacun fut surpris de me revoir à l'une de ces fêtes où je ne paraissais plus depuis longtemps. Quant à M. d'Astorg, il ne se rendit pas chez Mlle de Chevalaine; il devait se trouver dans la forêt qui borde la lande, avec le comte et Marie. Nous partîmes, mais nous manquâmes le rendez vous, et la chasse commença. Tout cela avait-il été combiné d'avance? je ne le sais pas encore, mais voilà ce qui arriva.

Après une heure de chasse, et comme je débusquais par le fourré, sur une route où passait Lucie à cheval et seule, nous nous trouvâmes face à face avec M. d'Astorg, Marie et son père, qui cheminaient tranquillement à cheval. On s'arrêta pour se parler, et je me mis à regarder M. d'Astorg avec une fixité qui devait finir par lui déplaire. Lucie s'approcha de Marie, et lui dit avec une rage concentrée:

— Le bonheur vous rend paresseuse, chère cousine; vous n'êtes pas arrivée à l'heure indiquée. Mais je conçois que lorsqu'on cause avec un fiancé si aimable que M. d'Astorg, on soit peu pressée d'arriver.

— C'est peut-être vrai, ce que vous dites là, dit naïvement Marie; mais c'est M. d'Astorg qui est le coupable, car nous étions arrivés au rendez-vous avant l'heure, et c'est lui qui nous l'a fait quitter.

— Ça ne m'étonne pas, dis-je aussitôt. Quand on craint de rencontrer certaines personnes, on retarde le plus possible le moment de les voir face à face.

M. d'Astorg me jeta un regard de mépris du haut de son cheval, et dit d'une voix insultante.

— Qui a donc amené ce maraud ici?

Je vis mon père tressaillir de colère à cette insulte, et Marie pâlir. La promesse que j'avais faite à Lucie, la haine que j'avais pour cet homme, le désir de montrer à M. de Chevalaine que son sang n'avait pas dégénéré en moi, furent sur le point de céder à la crainte que j'eus d'épouvanter Marie; mais la pensée qui me vint, que c'était elle que je sauvais aussi, me rendit ma colère.

— Voilà un mot qui veut une réparation, monsieur, dis-je à M. d'Astorg.

— Qu'est-ce que c'est que ça, fit-il en tournant son cheval vers moi et en s'avançant le fouet levé.

— Ne bougez pas, m'écriai-je, ou je vous étends à mes pieds... Vous me rendrez raison du mot que vous m'avez dit, ou je vous déclare un lâche.

Lucie me regardait avec des yeux pleins d'une sombre joie. M. d'Astorg la regarda et la comprit.

— Ah! ce sont là les chevaliers errants des Dulcinées de ce pays.. dit-il en ricanant.

— Taisez-vous! Monsieur de Chevalaine, dit Lucie en s'adressant à moi, vous convient-il à vous, mon cousin, de me laisser insulter en l'absence de mon frère?

— Votre cousin? dit M. d'Astorg.

— Sans doute, reprit Lucie, et mon oncle peut vous l'attester mieux que personne.

— Quoi! dit Marie... lui, le fils de Mar'anne...il serait...

— Votre frère, ma chère Marie, dit Lucie.

Marie regardait son père d'un air éperdu.

M. de Chevalaine, anéanti par cette scène si imprévue, s'écria:

— Lucie, quel est votre projet? pourquoi ces paroles imprudentes?

— Pierre vous les expliquera, répondit Lucie; mais il est des choses que Marie ne doit pas entendre... Venez... venez, Marie, lui dit Lucie; il le faut.

M. de Chevalaine me jeta un regard comme pour me consulter, je lui fis signe qu'il devait faire éloigner Marie.

— Va, ma fille, va, lui dit-il, va et ne crains rien; nous sommes deux.

Je remerciai mon père de ce mot qui m'associait à sa cause.

— Maintenant, explique-toi, Pierre, me dit-il, explique-toi...

— Ce n'est pas difficile, et monsieur doit me comprendre. Il a promis à Mlle Lucie son nom et sa main, et maintenant qu'il a rencontré Marie, sans l'aimer, car cet homme n'aime rien, il l'a recherchée parce qu'elle est riche.

— Je n'appelle pas séduire une femme, reprit avec arrogance M. d'Astorg, accepter les faveurs d'une femme qui vous les jette à la tête.

— Pierre vous a nommé de votre vrai nom, lui dit M. de Chevalaine, vous êtes un lâche?

— Monsieur, lui dit M. d'Astorg, ce mot veut du sang!

— Vous m'oubliez, lui dis-je.

— Je ne vous connais pas! s'écria-t-il.

— Monsieur d'Astorg, je vous traînerai devant vos amis et je vous soufflerai devant eux.

M. d'Astorg prit son fusil et m'ajustant:

— Voilà comme je me mesure avec les brigands, me répond-il; et sur-le-champ il tira sur moi et me traversa le bras gauche d'une balle.

A peine le coup était il parti, que je vis Marie ramener son cheval de notre côté. Mais ce que je pus voir seul, c'est que Lucie la gagna de vitesse en quelques secondes et, appuyant sur la bride du cheval, le fit tourner dans une allée latérale. Des cris se firent entendre: M. d'Astorg était resté devant moi et M. de Chevalaine semblait prêt à le punir lorsque je lui criai:

— Laissez cet homme; à Marie, à Marie!

— A moi! disait Marie, tandis que Lucie criait: — Arrêtez! arrêtez! Nous les vîmes passer au bout d'une allée qui gagnait les genêts. Marie était emportée par son cheval, et Lucie la suivait de près.

M. de Chevalaine s'élança de ce côté, et M. d'Astorg le suivit. Je restai seul, et fis quelques pas pour gagner les genêts dans la direction; mais la douleur et la perte de sang m'arrêtèrent; déjà je n'entendais plus le galop des chevaux, lorsqu'un cri perçant se fit entendre.

C'était la voix de Marie. Je m'évanouis.

Quand je revins à moi, j'étais dans le château de M. de Chevalaine. Un domestique, placé près de moi, me raconta que c'était Lucie qui m'avait fait transporter au château. Je demandai des nouvelles de Marie. Hélas! madame, son cheval s'était abattu; elle avait été lancée à terre, et lorsque son père était arrivé, il l'avait trouvée morte!

Une horrible idée me prit, je ne pus croire au hasard de cet accident, et je demandai à voir le corps de Marie. On me considéra comme un fou, mais moi, je me rappelai ce qu'Albine avait entendu: « Farrenc sera prêt; » j'avais vu Lucie détourner la tête du cheval de Marie... Enfin, madame, je croyais à un crime prémédité.

— Et vous avouerez que je puisse trouver surprenant que c'est à moi que vous veniez le dire, fit Mme Cros.

— Oh! madame, vous verrez bientôt que cela ne vous est pas si indifférent que vous le croyez.

Je ne pus voir le corps de Marie; mais je sus qu'il avait deux fractures au crâne. Je ne dis rien, mais je demandai la permission de descendre aux écuries pour voir le cheval que montait Marie, on me le permit. La croupe était encore labourée de coups de cravache. Qui avait excité la course de ce cheval, et qui avait pu le frapper, si ce n'était Lucie, qui courait à côté d'elle? Je voulais tout dire à M. de Chevalaine, mais il était presque fou de douleur, et je ne pus le voir. Lui-même refusa de m'écouter en s'écriant:

— Oh! ma fille me le disait bien, qu'un jour il lui porterait malheur.

Que faire? que devenir? Porter une accusation basée sur de si faibles indices, et contre qui? Contre Lucie.

Je quittai le château, mais je ne voulus pas laisser le crime impuni, car c'en était un. Je me rendis chez Lucie, mais avant je passai à l'endroit où avait été commis le meurtre.

Je savais trop bien l'infernale adresse avec laquelle les habitants des huttes faisaient trébucher et tomber les voyageurs qui passaient dans la lande, quand ils voulaient les dépouiller, pour ne pas reconnaître quel moyen avait été employé. Une corde double avait été jetée d'un bord à l'autre de la route, et une main accoutumée à ce piége l'avait tendue au moment où le cheval, lancé dans toute sa vitesse, ne pourrait la voir assez tôt pour la franchir. A l'empreinte laissée sur l'écorce d'un énorme pied de genêt, il n'y avait pas moyen d'en douter, la chute avait pu être mortelle; mais ces deux fractures à la tête m'étonnaient encore.

Je passai le reste de la journée à quêter comme un chien chaque trou chaque touffe d'herbe, et enfin, à plus de cent pas de l'endroit où avait eu lieu la chute, je trouvai une pierre anguleuse et sanglante qui avait été jetée là et qui avait servi à achever la victime!... Le crime était patent pour moi... la participation de Farrenc m'était expliquée; mais cette participation de Farrenc entraînait celle de ma mère. Toujours ma mère... toujours!... C'était à en devenir fou.

Dans un premier mouvement de colère, je voulais aller à elle et la punir... mais j'entendais par avance ces mots horribles sortir de sa bouche:

— C'est pour toi que j'ai commis ce crime comme les autres. L'obstacle qui existait entre toi et ta fortune, je l'ai détruit.

Je reculai devant l'horreur d'une pareille explication, et cherchant alors quelqu'un à qui faire payer ce crime, j'allai chez Lucie...

Comme Maricou prononçait ces mots, un coup discret fut frappé à la porte de Mme Cros, qui fut très stupéfaite d'être ainsi surprise, au milieu de la nuit, seule avec Maricou.

Elle lui fit signe de se taire, et tout aussitôt la voix discrète de M. Camille se fit entendre:

— Vous veillez, je le sais, et je sais avec qui vous êtes; ouvrez-moi, il faut que je vous parle tout de suite, il y va de notre salut à tous.

Après l'étrange récit que Mme Cros venait d'entendre, une pareille éventualité ne lui parut pas impossible. Elle ouvrit, et M. Camille Perrin entra.

DEUXIÈME PARTIE.

I

Nos lecteurs auront l'obligeance de se rappeler que Maricou venait de raconter à Mme Cros l'histoire de sa naissance, celle de sa vie, et de lui expliquer par quel moyen Farrenc, qui n'était, en cette occasion, que l'instrument de Marianne et de Lucie de Chevalaine, avait consommé le meurtre de Marie.

Il lui avait dit que, n'osant aller demander compte à sa mère du crime qu'elle avait commis, il s'était résolu à voir Mlle de Chevalaine, et il est nécessaire qu'on se souvienne qu'au moment où Maricou allait continuer sa narration, il fut tout à coup interrompu dans son récit par un léger coup frappé à la porte de Mme Cros, et par ces mots de M. Camille Perrin:

— Ouvrez... ouvrez, ou nous sommes perdus.

Il faut que nous racontions d'abord à nos lecteurs quelle était la cause de cette interruption.

Lorsque ceux de nos personnages qui avaient été visiter la lande furent rentrés au château, il fut dit à Mme Cros que son mari était tellement fatigué, qu'il s'était immédiatement couché. Nous avons ajouté à cela que Mme Cros, fort curieuse d'écouter l'histoire de Maricou, ne s'était pas informée de ce qui était arrivé à son mari; mais que MM. Camille Perrin et de Fernic n'en avaient pas jugé ainsi, et qu'ils étaient demeurés dans le salon du château pour interroger Gros-René qui, revenu de la lande avec tous les autres visiteurs, avait vu M. Cros et appris de lui ce qui lui était arrivé.

— Voyons, çà, mon garçon, avait dit M. Camille Perrin à Gros-René, l'air gouailleur dont tu nous as parlé de la fatigue et de l'empressement de M. Cros à se retirer dans sa chambre semble annoncer quelque mystère, et il nous est arrivé aujourd'hui d'assez étranges aventures pour que nous soyons bien aises de connaître la vérité.

— La vérité, reprit Gros-René, est une chose qui est difficile à dire, mais je puis vous apprendre ce que je sais.

— Point de mensonges surtout, dit M. Camille Perrin, c'est ce que je te demande.

— Eh! fit Gros-René en ricanant, si M. Cros m'en a fait des mensonges, il faut bien que je vous les répète.

— Eh! pourquoi, puisqu'il te choisissait pour confident, t'aurait-il fait des mensonges? car il était bien le maître de ne te rien dire.

— D'abord il m'a dit, repartit Gros-René, qu'il n'avait pas eu peur, et je suis assuré qu'il en a la colique, et la preuve c'est qu'il n'a pas soupé.

— Ah! dit France de Fernic, on a sans doute cherché à l'épouvanter de son côté.

— Voyons, pas tant de préambules, reprit M. Perrin, que t'a-t-il dit? que s'est-il passé? il faut que nous prenions une résolution.

— Bien! fit Gros-René, vous avez peur aussi; c'est drôle, des hommes de sens. Ça ne me regarde pas, mais si j'avais affaire à tous ces gueusards de paysans, et que je fusse un personnage comme vous autres, j'écrirais un mot au préfet de police de l'endroit, il enverrait une douzaine de sergents de ville là-bas, et je ferais empoigner tous ces fainéants, et nous verrions...

— Maître René, reprit M. Perrin, nous n'avons pas besoin de vos avis, mais de vos renseignements.

— C'est que je suis Parisien, moi, dit Gros-René, et quand j'ai affaire à des garnements, je ne tergiverse jamais; je n'ai point de vos ménagements philanthropiques: en avant le commissaire de police, les sergents de ville et les municipaux, et voilà... Vous voulez faire des travailleurs de toutes ces canailles, c'est bon à faire des galériens, voilà tout.

— Mais, animal, lui dit M. Perrin, il n'y a ici ni préfet de police ni sergents de ville; et pour tous municipaux, il y a au Itibay une escouade de six gendarmes, à quatre lieues d'ici, et s'il plaisait à ces misérables d'attaquer le château, de le prendre d'assaut et de nous égorger, ils le pourraient tout aussi aisément que tu coupes le cou à un poulet.

A ces paroles, que M. Perrin prononça d'un air fort sérieux pour en finir avec les observations de Gros-René, celui-ci devint pâle comme un mort et s'écria:

— Mais alors c'est fait, voilà leur plan; nous allons tous être massacrés, c'est sûr... Ah! mon Dieu! mon Dieu!

— Mais explique-toi donc, scélérat! dit M. Perrin avec rage; ou plutôt allons voir M. Cros, qui nous apprendra la vérité.

— Non, non... fit Gros-René, il m'a menacé de me chasser si je vous disais un mot de tout ça.

— Dis-le donc, fit M. de Fernic, car tu sais qu'il t'en arrivera encore plus si tu ne le dis pas.

Gros-René regarda à la pendule en gaîne qui était à côté de l'immense cheminée du salon, et dit :

— Il n'est qu'onze heures et demie, et nous avons le temps de prendre nos précautions.

— Mais pourquoi? dit M. de Fernic avec impatience.

— Voici, voici, dit Gros-René... voici. Je vas vous dire les choses comme il me les a racontées. Je n'y ajouterai rien.

Gros-René poussa un énorme soupir; jeta autour de lui un regard alarmé, tandis que M. Camille Perrin disait tout bas à M. de Fernic :

— Ne l'interrompez point; ne vous moquez pas de lui surtout. Je connais le drôle, et s'il était le moins du monde rassuré, nous n'en pourrions rien arracher.

Alors Gros-René commença son récit de la façon suivante :

— Je suis arrivé au château un moment avant M. Cros. J'étais dans le grand vestibule lorsqu'il entra ; il était pâle et suait à grosses gouttes. Il n'est jamais dans cet état que lorsqu'il se donne une indigestion, et je le crus malade.

— Suis-moi, Gros-René, me dit-il brusquement et d'une voix altérée.

Je pris une bouilloire, la théière et la boîte à thé, et je montai au galop dans sa chambre. Je le trouvai qui se démenait à tort et à travers.

— Qu'est-ce que ça? me fit-il, en me regardant avec des yeux furieux.

— C'est pour le trop plein, lui dis-je en riant.

C'est une plaisanterie que je lui avais dite vingt fois, parce qu'étant dans les secrets de l'estomac de monsieur, il me permettait quelquefois de plaisanter.

Pas du tout; voilà qu'il se fâche, et qu'il me dit :

— Va-t'en, drôle.

Je vas pour m'en aller.

— Reste.

Je reste; et il recommence ses arpentages en se disant à part soi :

— Enfin, enfin, je l'ai promis.

Puis il me regarda, et dit :

— Au fait tu as raison. Tu diras que je me suis trouvé malade, que je suis couché, que je dors. Si je voyais quelqu'un, j'en aurais à entendre ou à raconter jusqu'à deux heures du matin, et c'est à minuit qu'il faut que l'affaire se fasse.

— Quelle affaire? lui dis-je en posant tout mon bataclan sur une table.

— Écoute, me dit-il; il y a, il doit y avoir dans le parc une petite porte qui ouvre sur la campagne.

— Il y a des petites portes à tous les parcs, que je lui dis.

— Tu te la feras enseigner, et lorsque tu auras reconnu où elle se trouve, tu en demanderas la clef et tu me l'apporteras.

— Pourquoi faire?

— Cela ne te regarde pas.

— C'est que le concierge, qui est en même temps le gardien des scellés, n'est pas homme à me donner comme ça une clef du dehors, si je ne lui dis pas pourquoi j'en ai besoin.

— C'est vrai, c'est vrai, fit M. Cros.

— Mais au fait, je lui dirai que c'est pour vous.

— Garde t'en bien, me dit tout à coup monsieur.

Puis il réfléchit, puis il se mit à réarpenter, puis il me dit encore tout à coup, mais à voix basse :

— Voyons, arrange-toi, ingénie toi, attrape cette clef, et si l'affaire réussit, tu auras... tu auras mille écus.

Mille écus! vous comprenez que, quand on n'a que huit cents francs d'appointements (1), et qu'en cinq ans de temps on n'a pu mettre que six mille francs à la caisse d'épargne, mille écus à gagner en un quart d'heure, c'est bien tentant, et je répondis aussitôt :

— Comment, monsieur, j'aurai mille écus si je puis attraper la clef.

— Hein! fit M. Cros; je t'ai dit si l'affaire réussit.

— Eh bien! quelle affaire?

Et pour la troisième fois, il se remit à aller et venir en réfléchissant et en marmottant :

— Je ferais mieux d'en parler à Perrin (c'est comme ça qu'il a dit), puis il a ajouté : — Bah! il se moquerait de moi.

Comme si je ne m'en moquais pas aussi, moi.

— Plaît-il? fit M. de Fernic, à qui la réflexion du valet de chambre parut de trop. Un signe de M. Perrin le fit taire, et Gros-René ajouta d'un ton presque impertinent :

— Si ma manière de raconter ne vous va pas, je ne vous force pas à m'écouter.

Un nouveau signe fit taire M. de Fernic, et René continua, mais rassuré, et en jetant ces paroles comme un homme qui ne veut plus rien dire.

— Je t'ai promis mille écus si l'affaire réussit, mais je te chasse si tu dis un mot à personne.

— De quoi?

(1) Tout le monde sait que les domestiques n'ont plus de gages ni de maîtres : ils ont des *appointements* et des *patrons*.

Vlan! il me quitte pour recommencer ses tournées; ma foi, ça *m'embête*, et je lui dis :

— Voulez-vous une tasse de thé? peut-être ça vous fera sortir la chose.

Ça recommence encore, et puis : — Va-t'en me chercher Perrin. — Non, n'y va pas. — Si, vas-y. — Non, reste... *et cætera*... Enfin, il avait l'air d'un fou.

— Ah çà! lui dis-je d'un air de prière, je voudrais bien gagner mes mille écus.

— Oui, si l'affaire réussit.

— Mais quelle affaire? s'écria M. Perrin, dont l'impatience, amassée depuis qu'il écoutait le récit de Gros-René, éclata tout à coup.

— C'est précisément, répliqua celui-ci, ce que je dis à M. Cros, et le voilà qui recommence à se promener en marmottant : Quelle affaire !... quelle affaire!...

— Eh bien! s'écria M. Perrin, a-t-il dit de quoi il s'agissait?

— Il ne l'a pas dit; mais je l'ai deviné.

— Enfin, dit M. Perrin, qu'as-tu deviné, mon bon Gros-René?

Gros-René prit un air majestueux, et, secouant la tête, il dit, en montrant M. de Fernic :

— Je ne puis pas dire ça devant monsieur.

— Pourquoi cela? dit France.

— Parce que c'est le secret de mon maître.

— Vous le vendez bien à M. Perrin.

— M. Perrin est l'ami de mon maître.

— Monsieur de Fernic, fit M. Perrin, d'après ce qui nous est arrivé aujourd'hui, il nous est permis de penser que tout ceci peut devenir fort grave, et que nous avons des précautions à prendre

— Je vous comprends : je me retire, dit France; je vous attends chez moi, ou bien je vous prie de me faire avertir que vous êtes libre, car il est nécessaire que nous convenions de nos faits relativement à la visite que je vous ai prié de faire à mon cousin, M. de Chevalaine.

— Bien, bien! fit M. Perrin, c'est une chose à discuter encore : mais à tout à l'heure...

Fernic sortit, et dès qu'il fut parti, M. Perrin se retourna vers Gros-René et lui dit :

— Eh bien! voyons, maintenant, qu'y a-t-il?

— Il y a, dit Gros-René, que la peur m'a d'abord fait parler comme une bête, et que j'ai réfléchi que je ferais mieux de me taire...

— Monsieur Gros-René, vous êtes un drôle, lui dit M. Perrin, et je vais aller trouver votre maître...

Gros-René se gratta l'oreille et reprit :

— De me taire devant M. de Fernic... car enfin, il paraît qu'il s'agit d'un trésor qui est caché dans les caves du château, et dont on doit montrer la place à monsieur. Oui .. oui... voilà l'affaire.

— Un trésor caché, et c'est M. Cros qu'on a choisi pour lui apprendre ce secret. Tu mens...

— C'est M. Cros qui me l'a dit, et alors c'est lui qui ment...

— Et il t'a choisi pour cette confidence?

— Ah! voilà où le bât le blesse. Il faut aller ouvrir la porte à ceux qui doivent le lui montrer, et monsieur n'a pas le courage d'y aller tout seul, d'autant qu'il paraît qu'il y a des opérations de magie dans tout ce qui va se passer.

— De par tous les diables de l'enfer, s'écria M. Perrin avec colère, il y a un complot contre quelqu'un dans cette maison!

Cette exclamation, poussée tout à coup, et les expressions dont se servit M. Perrin firent un effet prodigieux sur Gros-René, qui se mit à dire en tremblant :

— Tenez, monsieur, ne jurez pas par le diable dans cet horrible château ; ça me fait l'effet qu'il va sortir tout à coup de dessous terre,

— Imbécile, murmura M. Perrin. Va dire à M. de Fernic que je vais aller le retrouver. Je monte chez M. Cros.

— Mais, monsieur, il me chassera...

— Que le diable t'emporte! lui dit M. Perrin ; fais ce que je te dis... Tu ne sais donc pas ce qui nous est arrivé à la lande après ton départ?

— Rien de rien ..

— Tu ne sais donc pas qu'on a voulu m'enterrer tout vif?...

— Hein? fit Gros-René.

— Et que j'y restais sans ce Maricou, le fils de cette femme chez qui nous avons dîné...

— Fameuse cuisinière, dit Gros-René; c'est drôle qu'une femme de ce talent se soit retirée.

— Mais, à propos, toi qui es arrivé chez elle avant nous, tu n'as rien remarqué?

— Rien ; si ce n'est un tas de mendiants qui sont venus dans la maison, et à qui elle parlait un jargon de l'autre monde...

— C'est un coup monté, et M. Cros a eu sa part... Prie M. de Fernic de ne pas se coucher et de visiter ses armes.

— De visiter ses armes!... s'écria Gros-René. Mais il y a donc du danger?

M. Perrin sortit sans répondre à Gros-René, et celui-ci demeura seul dans l'immense salon, et fut saisi d'une telle peur qu'ayant pris un flambeau d'une main, il s'empara de l'énorme pincette de la

cheminée et sortit bien décidé à assommer le premier qui se présenterait à lui.

II

Or, voici ce qui était arrivé à M. Cros, parti avec un arpenteur pour parcourir la lande, non point qu'il voulût en connaître la contenance exacte, mais pour en avoir, à vue d'œil, une approximation qui lui permît d'établir les calculs de l'opération qu'il voulait faire. Cette opération, dont il avait entretenu ses cohéritiers, était simplement un projet de mettre en actions la terre de Chevalaine.

Si, comme on le lui avait dit, la lande avait à peu près deux lieues et demie de diamètre, il calculait que cela devait lui présenter sept à huit mille hectares, lesquels, transformés en arpents de Paris, lui donneraient de vingt à vingt cinq mille arpents. Or, en créant vingt ou vingt-cinq mille actions à un capital de cent francs, c'était évaluer la propriété à deux millions cinq cent mille francs.

Le prix était énorme, mais on avait un arpent de terre pour cent francs, et quel est le Parisien qui se refuserait à devenir propriétaire foncier pour une somme de cent francs, lorsqu'il entend évaluer dans sa rue une toise de terrain quatre mille francs, et dans la banlieue, qui pour lui est la campagne, un arpent de terre quatre, cinq et six mille francs?

Or, la lande, avec les quelques portions de terre cultivée qu'elle renfermait, les misérables fermages qui s'y trouvaient disséminés, pouvait valoir une centaine de mille francs.

Dans ce cas, M. Cros qui était, par sa femme, héritier pour un cinquième des biens de M. de Chevalaine, portait son cinquième à cinq cent mille francs. Pour cette partie de l'héritage, cela valait la peine de faire un petit voyage et de tenter une combinaison.

On n'a pas oublié que l'absence d'un seul des héritiers de M. de Chevalaine, au jour fixé pour l'ouverture du testament, annulait cet acte de dernière volonté, et M. Cros se proposait bien d'user de cette faculté, toujours par le moyen de sa femme, pour que le partage se faisant alors selon la loi, ladite lande devînt la propriété des héritiers naturels, qu'il aurait, au préalable, engagés vis-à-vis de lui.

On nous fera peut-être observer qu'il eût été plus facile au banquier d'acheter la lande et de faire l'opération tout seul.

Mais notre spéculateur savait le bon effet que ferait sur le public parisien une association où se trouveraient les noms de Laurent de Chevalaine, qui serait devenu un agronome de première science, de M. le Chevalier de Chevalaine, curé de Magname, pasteur philanthrope et ami du progrès, et de Mme la comtesse de Fernic, vertueuse douairière, patronnesse de toutes les entreprises religieuses et bienfaisantes; tous animés d'un puissant amour de l'humanité, et du désir d'établir, ou plutôt de laisser exister en France une de ces vastes exploitations rurales qui ont fait de l'agriculture anglaise une richesse nationale avec laquelle l'étendue et la fécondité du sol ne peuvent lutter, etc., etc.

Le prospectus de M. Cros était tout composé, et il avait besoin de tous les éléments dont nous venons de parler.

L'association une fois créée, il se promettait d'émettre tout doucement les cinq mille actions dont il serait porteur; et s'il arrivait que l'affaire réussît et que les actions fussent cotées à la Bourse au-dessus du taux de la création, il se promettait encore de négocier la meilleure partie des actions de ses co-associés, qui ne demanderaient pas mieux de les lui céder à cent francs, et même à quatre-vingts francs, et même à soixante, car ils y feraient encore un énorme bénéfice.

C'était là le côté le plus honorable de M. Cros. Il s'était réservé une ressource d'une bien autre portée, mais qu'il n'avait confiée à personne. La voici :

Dans l'acte d'association, il était dit que la moitié du capital devait être employée à bâtir des fermes, usines, fabriques, féculeries, etc., et cela au fur et à mesure des progrès.

Pour accomplir ce magnifique établissement, l'acte projeté portait que chaque souscripteur d'action verserait à la caisse sociale une somme de dix francs par action et par année pour les frais d'exploitation, cela durant cinq ans, ce qui ferait la somme de un million deux cent cinquante mille francs, dépensée en améliorations, constructions, amendement, etc.

M. Cros avait compté sur la confusion que feraient les provinciaux entre les souscripteurs d'actions et les porteurs, et il avait arrangé les choses de la façon suivante :

Pour prévenir toute contestation au moment du transfert d'une action de cent francs, le souscripteur primitif devait laisser dans la caisse sociale le montant total des annuités qu'il aurait à verser autrement en cinq ans. Le porteur était donc dégagé de toute obligation. Mais si le souscripteur gardait, il était obligé audit versement annuel.

Cela posé, M. Cros se disait :

Si l'affaire est enlevée, je vends mes actions, je les fais vendre à mes co associés; je fais un bénéfice énorme; et qui sait si, en dépensant un million deux cent cinquante mille francs sur cette lande, on n'en fera pas une affaire qui aura au bout du compte une tournure assez honorable? Si au contraire, les actions n'ont aucun cours... et si nous les gardons les uns et les autres, je verse mon premier cinquième, et je force mes associés à verser de même.

Ce sera pour chacun cinquante mille francs par an, et lorsqu'ils calculeront qu'en cinq ans ce sera deux cent cinquante mille francs pour chacun à prendre sur sa fortune, je serai bien malheureux si on ne transige pas avec moi pour obtenir la résiliation de l'acte de société en m'abandonnant d'abord toutes les actions et en me donnant ensuite des dommages-intérêts que nous aurons à débattre.

Voilà quels étaient les plans de M. Cros, et il nous faut dire comment M. Perrin, qui était un honnête homme, avait pu s'y trouver mêlé.

Il n'avait vu d'abord dans tout cela qu'un immense établissement agricole, et c'était un des rêves de M. Perrin de donner à l'agriculture une impulsion puissante, et de prouver que le système d'association pouvait heureusement s'appliquer à cette mère industrie, dont toutes les autres ne sont que les corollaires.

Mais c'est trop nous occuper des détails des affaires de M. Cros, revenons au récit.

Nous prendrons la liberté de raconter nous même ce qui était arrivé à l'honorable banquier; sa façon de dire nous ayant paru, comme celle de Gros-René, manquer de la clarté nécessaire.

M. Cros avait quitté le château de fort bonne heure, en compagnie d'un arpenteur qui avait jadis levé un plan de la lande pour M. de Chevalaine, et qui voulait en faire reconnaître les points principaux à M. Cros.

Il est nécessaire que nous fassions connaître ce nouveau venu à nos lecteurs.

C'était un homme assez ignorant, parce que la misère l'avait obligé de mettre en pratique le peu de savoir qu'il avait acquis, dès que ce savoir avait pu lui rapporter quelque chose.

Du jour où il avait su assez de géométrie pour lever un plan, il s'était employé à ce travail pour vivre, et, comme les besoins de la vie avaient été incessants, il s'était arrêté où il avait commencé, et n'en savait pas plus après trente ans d'exercice que le jour de son début; seulement il s'y était tellement rompu qu'il opérait avec une merveilleuse rapidité, et qu'il faisait d'énormes calculs sans le secours de la plume.

Cet homme avait un singulier nom, il s'appelait Burlaudas, et je me rappelle que la première fois que je le vis, il me frappa par la singularité de sa personne : il avait plus de six pieds de haut; il était fort maigre, mais d'une structure osseuse si puissante qu'il paraissait fort et carré. Ses membres étaient d'une longueur démesurée, ses pieds larges et plats, ses mains énormes, sa tête monstrueuse, illuminée par des yeux fauves, et sa bouche d'une ouverture à y faire passer beaucoup mieux qu'une aile de poulet en une bouchée.

Avec cette féroce apparence, Burlaudas était l'homme le plus doux et le plus docile qu'on pût imaginer. Infatigable, complaisant, rien ne le rebutait et ne pouvait lasser son angélique patience.

Il s'était marié assez tard et n'en avait pas moins onze enfants, dont l'aîné n'avait que quinze ans. Il avait fallu nourrir et élever tout cela avec le faible revenu de son industrie, et cependant jamais le courage de cet homme n'avait failli à cette lourde tâche.

Bien des fois, en terminant le soir de rudes travaux qui l'avaient tenu toute la journée sous la pluie ou le soleil, s'il rencontrait un voyageur embarrassé de sa route, il lui avait offert de le conduire, et si, au but, le voyageur lui donnait une petite pièce de monnaie, il l'a prenait sans rien dire, mais non sans verser quelquefois une larme bien amère sur la pauvreté qui lui rendait cette aumône si précieuse.

Je l'ai connu, ce pauvre Burlaudas; j'ai travaillé longtemps avec lui, moi tout jeune homme, lui déjà à cinquante ans

Dans nos longues tournées, je lui donnais souvent à dîner dans quelque auberge que nous rencontrions sur notre route.

Le premier moment de la faim était admirable, il dévorait; mais lorsqu'il arrivait un second plat, puis un troisième, quelquefois un quatrième, il devenait triste et pensif, et ne mangeait plus. Il attachait un regard douloureux sur ces mets que je renvoyais quelquefois sans y avoir touché; il les suivait des yeux, il pensait que cela eût pu nourrir sa famille, et moi, avec cette insouciance de la jeunesse qui ne comprend rien, je brisais le cœur à ce pauvre homme : je lui criais :

— Mangez donc, Burlaudas! buvez donc, Burlaudas!... A quoi diable pensez-vous, Burlaudas?

— A rien, me disait-il d'une voix sourde et tremblante.

Et alors il se faisait apporter un grand verre d'eau-de-vie, il le buvait d'un trait... Puis il devenait d'une gaieté singulière, et me racontait toutes les histoires de la contrée; car il les savait toutes. Il en amusait ses enfants, et ce fut à ce propos qu'il répondit une fois au curé qui lui reprochait de leur faire des contes de sorcières et de revenants :

— Que voulez-vous, monsieur le curé? quand je leur ai donné tout le pain de la maison, je les endors avec ça, pour qu'ils ne m'en demandent pas davantage.

Voilà quel était le compagnon de M. Cros, le riche banquier, le fin gourmand, le spéculateur sans pitié.

Ils étaient partis ensemble de grand matin, M. Cros à cheval, Burlaudas à pied.

Les difficultés de la route n'eussent pas rendu l'allure du bidet de M. Cros assez lente que Burlaudas l'eût suivi également bien; il avait adopté le pas métrique, de façon qu'il arpentait véritablement en marchant. C'était une des singularités de Burlaudas; il avait deux pas: le grand, ouvert de trois pieds; le petit qui n'avait exactement que deux pieds; il ne pouvait plus marcher autrement. Cela lui servait de mesure, et cette mesure était d'une exactitude surprenante. Il était lui-même un de ses instruments.

Cet homme s'était fait compas pour accélérer son travail et gagner quelques sous de plus par jour à sa famille. C'était un digne et brave homme.

M. Cros jugea que Burlaudas pouvait lui fournir les renseignements nécessaires, non point pour accomplir son opération, mais pour pouvoir en parler en homme qui l'a profondément étudiée.

M. Cros avait fait la partie morale de son entreprise, il voulait en faire aussi le prospectus technique.

Ainsi il apprit que la lande était traversée par deux sentiers qui se croisaient au milieu et qui aboutissaient, l'un à une forêt traversée par une route allant au Mans, l'autre à un chemin menant à la grande route d'Alençon.

Cela se traduisait par M. Cros en deux magnifiques voies de communication qui *reliaient* la propriété qu'il voulait entreprendre à deux des villes les plus commerçantes de France.

Un ravin, où se ramassaient les eaux pluviales qui glissaient sur cette terre stérile, devenait un lac; quelques monticules, semés çà et là dans la lande, étaient destinés à faire des collines boisées; ainsi de suite.

Burlaudas répondait avec la plus touchante bonne foi aux questions de M. Cros, et ne cessait de l'encourager dans ses dispositions bienfaisantes.

— Oui, disait-il, monsieur, il y a encore dans la lande quelques bons quartiers de terre qu'on pourrait mettre en rapport, et ce serait peut-être facile si les gens des huttes n'étaient pas là. Mais comment voulez-vous qu'un laboureur vienne semer du blé noir ou ses pommes de terre dans ce désert, pour trouver un beau matin son champ récolté, sans qu'il sache où la récolte a passé?

— Nous mettrons bon ordre, nous bâtirons des fermes, nous aurons des clôtures, nous planterons des haies.

— Eh! mais il faudra d'abord garder les haies pour qu'elles puissent pousser; sans ça les gens des huttes viendront les arracher pour se chauffer.

A cela M. Cros répondait qu'il se ferait donner deux ou trois brigades de gendarmerie par le ministre de l'intérieur; puis il passait à d'autres projets.

Mais à tous ces projets il y avait toujours un obstacle, et cet obstacle était toujours les gens des huttes.

— Mais enfin, dit M. Cros à Burlaudas, ce ne sont pas des diables, et on en aura raison.

— Pour être précisément des diables, reprit Burlaudas avec un sourire modeste, je ne le crois pas... Le peu d'éducation que j'ai reçue ne me permet pas de croire à de pareilles niaiseries... Mais pour être voués à l'esprit malin, pour être des sorciers malfaisants, pour cela, monsieur, je n'en jurerais point.

M. Cros regarda Burlaudas avec cette suffisance insolente de l'homme qui ne croit à rien, bien plus détestable, assurément, que l'ignorante crédulité qui croit à des chimères.

— Qu'est-ce que vous dites là, mon cher? fit M. Cros; des hommes voués au diable, des sorciers; vous moquez-vous de moi?

— Je ne me moque de personne, répondit humblement Burlaudas; mais j'ai vu des choses que les plus savants de Paris ne pourraient expliquer autrement que par l'intervention d'un pouvoir surnaturel.

— Qu'avez vous donc vu? dit M. Cros.

— Cela est inutile à vous dire, monsieur. Il y a des choses qu'il ne fait pas bon de dire dans un lieu pareil à celui où nous sommes, car nous voilà presque au milieu de la lande et près de la maison Rouge.

— La maison Rouge! dit M. Cros; parbleu, je comprends que vous ayez vu des choses surnaturelles, si voyez par ici une maison rouge.

— Vous ne me comprenez pas, monsieur, dit l'arpenteur, toujours du même ton humble et soumis: la maison Rouge n'est pas une maison; c'est une pierre qui recouvre la fosse d'un homme des huttes, qui a été guillotiné, il y a trente ans, à Alençon, pour avoir tué un voyageur.

— Et c'était justice.

— Certainement c'était justice, reprit Burlaudas; mais il eût mieux valu ne pas tuer cet homme.

— Hein! fit M. Cros.

— Savez-vous ce qui est arrivé? reprit Burlaudas. Les gens des huttes ont été chercher le cadavre du supplicié au cimetière d'Alençon, ils l'ont rapporté, et ils l'ont enterré à cette place, et ont mis sur la fosse une pierre rouge que vingt hommes ne pourraient remuer. D'où vient-elle, où l'ont-ils prise? voilà ce que personne ne sait; car il n'y a point de pierres de cette dimension, de cette couleur dans la lande.

— Eh bien, puisqu'elle y est, qu'elle y reste, dit M. Cros, avec l'humeur d'un homme qui se sent saisi malgré lui d'un sentiment de gêne en se sachant si près d'une tombe.

— Mais ce n'est rien, monsieur; il paraît que le bourreau avait vendu la tête du condamné à un chirurgien, de façon que les gens des huttes ne purent rapporter que le corps, et voilà ce qui fait que l'on rencontre quelquefois dans la lande le malheureux, allant tout droit devant lui, et qui arrête ceux qui passent en leur disant: « Rends-moi ma tête. »

A ces mots, que Burlaudas prononça d'une voix sépulcrale et avec un effroi visible, M. Cros pâlit.

On était en plein jour, aucune des lueurs trompeuses de la nuit ou du crépuscule ne pouvait prêter à ce récit le prestige de son mystère; cependant ce désert immense dont l'œil n'atteignait pas les limites lointaines, mais qui était presque tout occupé par des genêts d'où pouvait à tout instant surgir quelque apparition menaçante; ce désert avait une sorte de terreur, et M. Cros, qui se croyait très-heureusement au-dessus de tous les préjugés vulgaires de la plèbe ignorante, éprouva un effroi dont il ne fut pas le maître, et qui se changea en une terreur véritable, lorsqu'en se détournant de son compagnon pour lui cacher sa pâleur, il se vit en face d'un homme dont la cape cachait entièrement la figure, et ne laissait voir que le sommet du bonnet rouge dont sont coiffés les habitants de ce pays.

Cet arrangement, que M. Cros eût reconnu du premier coup d'œil un moment avant, lui parut, sous l'empire du récit qu'il venait d'entendre, comme l'apparition d'un homme sans tête dont le tronc du cou dégoutte du sang.

L'impression fut si violente que M. Cros poussa un cri horrible, et que sans l'appui de Burlaudas, qui, à pied, était aussi grand que M. Cros à cheval, le banquier fût tombé à la renverse.

III

La rencontre qui avait si fort épouvanté M. Cros laissa Burlaudas parfaitement tranquille, car il reconnut immédiatement l'individu auquel ils allaient avoir affaire, et qui, au cri du banquier, avait tiré de dessous sa cape une longue figure hâve et maigre.

— Que le diable emporte ce pays! s'écria M. Cros, furieux de sa terreur. Je viens d'être saisi d'une douleur de rhumatisme aigu dans les reins, qui a failli me renverser.

En quoi le pays et le rhumatisme aigu pouvaient-ils dépendre l'un de l'autre, c'est ce qu'il eût été difficile à M. Cros lui-même d'expliquer; mais il fallait trouver un prétexte à sa terreur: c'était ce que le financier avait trouvé de mieux.

Outre qu'il n'était pas cousu d'intelligence, M. Cros n'était pas riche en présence d'esprit, ce qui est cependant bien différent. Il ne manque pas de gens très-supérieurs qui trouvent, le lendemain, une réponse excellente à ce qu'on leur a dit la veille. Ceux-là ont quelquefois de l'esprit quand ils écrivent. Mais il y en a qui n'ont pas de lendemain, et M. Cros était du nombre.

Cependant il n'était point de cet avis, et croyant qu'il se devait de montrer combien il était au-dessus des sots préjugés de Burlaudas, il lui dit, avec sa grosse suffisance:

— Il n'y a qu'un petit inconvénient à votre histoire de l'homme sans tête, c'est que, s'il a perdu sa tête, je ne vois pas comment il peut dire: Rendez-moi ma tête.

La bonhomie de l'arpenteur fut confondue par cette remarque pleine de justesse, et il repartit:

— C'est vrai, je n'y ai pas songé. Comment, en effet, peut-il dire: Rendez moi ma tête, puisque, n'ayant plus de tête, il n'a pas de bouche pour parler?

— C'est qu'il était ventriloque, dit d'une voix grave le paysan qui s'était arrêté à considérer les voyageurs.

Le son de la voix de cet homme et surtout le mot dont il s'était servi, et qui n'est guère du dictionnaire des paysans, frappèrent M. Cros qui lui dit:

— Tu le connaissais?

— Les gens des huttes se connaissent tous, répondit le paysan.

— Ah! c'est toi, Brigaut, lui dit Burlaudas... Depuis quand dans le pays?

— Depuis qu'il y est arrivé des gens pour s'emparer de la lande.

— Que veut dire ce drôle? fit M. Cros qui ne put s'empêcher de reconnaître que cette parole s'adressait à lui, en remarquant le regard qui l'accompagna. Croit-on m'intimider par des menaces?

Le visage menaçant du mendiant, car ce Brigaut en avait la mine, radoucit tout à coup.

Il ôta son bonnet de laine, découvrit sa tête couverte de longs cheveux plats d'un noir d'ébène, et repartit d'un ton traînant :

— Une pauvre pièce de douze sous, s'il vous plaît? ce n'est pas trop pour payer un bon avis que je puis vous donner.

— Et quel est ce bon avis?

— De ne pas aller plus loin... les genêts ne sont pas sûrs pour les Parisiens.

Cros fut très-alarmé; mais Burlaudas dit aussitôt :

— Là... là... Brigaut, les genêts sont sûrs pour les gens qui ne veulent que votre bien.

Le mendiant parut réfléchir assez longtemps; on devinait qu'il était incertain de ce qu'il allait répondre; enfin, il se décida à dire, s'adressant à M. Cros :

— Si vous étiez homme a m'accompagner tout seul à un quart de lieue d'ici, nous pourrions peut-être nous entendre.

— Où veux tu conduire monsieur? reprit Burlau d'un ton sévère.

— A la Croix-de-Fer.

— Ce serait à la Croix-d'Or, dit M. Cros, que je n'irais pas. J'ai autre chose à faire.

— Vous l'avez peut-être mieux nommée que vous ne pensez, reprit Brigaut; elle sera d'or pour vous si vous osez y venir.

— Crois-tu que j'aie peur? dit le banquier.

Un sourire significatif effleura les lèvres du paysan, et il reprit en tournant son bonnet avec une niaiserie affectée :

— Dà, monsieur, il y en a qui deviennent verts de colère et d'autres rouges de fureur, vous êtes peut être de ceux qui sont pâles de courage.

Notre banquier n'était pas si bête qu'il ne comprît l'épigramme du mendiant, et qu'il ne devinât que c'était autre chose qu'un paysan ordinaire.

— Monsieur Burlaudas, fit-il enfin d'un air péremptoire, continuons notre chemin.

— Ne faites pas ça, monsieur Burlaudas, dit Brigaut. Personne ne vous en veut aux huttes, quoique vous y soyez venu arpenter et compter les maisons. Mais nous savons que vous avez encore onze enfants à nourrir... et il faut que chacun gagne sa vie; mais aujourd'hui c'est bien différent... Ne faites pas ça.

Burlaudas s'arrêta tout court, tandis que M. Cros, profitant de son hésitation pour montrer un courage supérieur :

— Allons, monsieur, continuons...

— Continuez tout seul, lui dit Burlaudas : je n'irai pas plus loin.

— Mais je ne puis continuer sans guide, fit M. Cros.

— Je vous en servirai, lui dit Brigaut.

— Vous?

— Et vous pouvez vous fier à lui, dit Burlaudas, s'il vous jure le pouce contre le pouce qu'il ne vous arrivera rien.

— Je lui jure même qu'il apprendra même quelque chose de bon s'il veut me suivre.

— Ne pouvez-vous me le dire ici? reprit M. Cros, qui ne voulait pas céder à la peur, mais qui eût voulu déjà s'en retourner.

— Je puis vous le dire ici, mais je ne puis vous le dire devant M. Burlaudas.

— Oh! fit Olivier de la meilleure foi du monde, je ne suis pas curieux, je m'en vais.

— Où allez-vous donc, où allez-vous donc? se mit à crier M. Cros : comment diable voulez-vous que je m'en retourne, si vous me laissez là?

Burlaudas, qui avait déjà fait quatre enjambées pour s'éloigner, revint près de M. Cros sans répondre. Le banquier reprit :

— Ah çà! mon brave homme, finissons-en; que voulez-vous de moi.

— Rien.

— On vous a pourtant aposté ici pour me parler.

— Non pas ici précisément; mais à la porte du château, et je vous suis depui que vous en êtes s[illegible]

— [illegible] avez [illegible]

— [illegible] ter quar[illegible] arrivé à [illegible] vous n[illegible] devez [illegible] passer.

— Ainsi donc, le chemin n'est pas libre?

— C'est un avis que je vous donne par précaution pour vous

— Et vous m'assurez de me dire quelque chose d'important si je vous accompagne ou si je reste seul avec vous?

— Oui, un secret qui est une fortune.

M. Cros ne prenait pas l'avantage dans ce dialogue qu'il engageait pour y trouver une excuse honnête à la retraite qu'il méditait. La dernière assertion de Brigaut ne le frappa même que fort légèrement, quoiqu'elle renfermât un mot, celui de fortune, qui sonnait toujours d'une façon puissante à l'oreille de M. Cros. Mais Burlaudas donna un cours plus décidé à la conversation.

— Ah! c'est la fameuse histoire du trésor caché.

Le paysan fronça le sourcil et reprit aussitôt :

— Écoutez, Burlaudas, quand personne encore ne s'est mis sur votre passage quand vous avez traversé la lande, ne vous mettez sur le passage de personne, ça vaudra mieux pour le bon sommeil de votre femme et de vos enfants.

— Me prenez-vous pour un imbécile, fit M. Cros, que vous veniez me faire de pareilles propositions?... Allons, allons, partez de votre côté, l'ami, nous suivrons notre chemin de l'autre, et je vous promets de ne pas porter plainte pour une chose qui ressemble assez à un guet-apens.

En parlant ainsi, M. Cros fit un signe à Burlaudas pour lui donner le signal du départ, et tourna la tête de son cheval du côté du château. Ils s'éloignèrent donc sans que le paysan parût vouloir leur faire le moindre obstacle. Lorsque le banquier se crut assez éloigné pour pouvoir parler sans crainte d'être entendu du misérable qui l'avait arrêté, il dit à Burlaudas :

— Vous avez donc, comme partout, une histoire de trésor enfoui sans doute dans la lande?

— Non, pardine pas, dit Burlaudas; ce n'est pas dans la lande, mais bel et bien dans le château.



Ils étaient partis ensemble de grand matin, M. Cros à cheval et M. Burlaudas à pied.

Paris — Imprimerie Walder, rue Bonaparte, 44

— Et comment ces gens-là le savent-ils?

— Eh! fit Burlaudas, ils peuvent le savoir mieux que d'autres, car il y avait de terribles secrets entre le comte de Chevalaine et une certaine femme qui est comme la reine des huttes, la belle Marianne.

— La belle Marianne, dit M. Cros; qu'est-ce que c'est que ça?

— Eh bien, la mère de Maricou, la fameuse...

Au moment où il allait prononcer l'épithète que l'on employait d'ordinaire pour désigner Marianne, l'*empoisonneuse*, Burlaudas s'arrêta tout à coup en regardant autour de lui; et, soit crainte sans motif présent, soit qu'il eût reconnu que les bords du sentier étroit qu'ils parcouraient cachaient quelque espion, il reprit assez haut :

— Mais c'est une histoire qui ne vaut pas la peine d'être racontée; c'est un conte absurde, car Marianne a été renvoyée de l'accusation.

Le mouvement de terreur de Burlaudas n'avait pas échappé à M. Cros, et cela avait réagi sur le banquier, qui se sentit pris d'un tremblement nerveux fort prononcé.

— Croyez-vous, dit-il alors, que ce paysan eût de mauvaises intentions contre nous?

— S'il eût eu de mauvaises intentions, il ne se serait pas montré; car il lui était bien facile de nous envoyer un coup de fusil de derrière les genêts, et cela fait, attrapez-le si vous pouvez, et devinez qui ça peut être.

Il vint à M. Cros une idée lumineuse : c'est que cette mauvaise intention qu'on n'avait pas eue d'abord pourrait venir par suite du refus qu'il avait fait de suivre le paysan, et il s'arrêta tout à coup.

Il avait à faire plus d'une lieue pour sortir de la lande où il s'était si imprudemment engagé, et le temps ni l'espace ne manquaient pas pour l'exécution d'un meurtre.

Une de ces résolutions soudaines de la peur, qui ressemblent quelquefois à du courage, s'empara tout à coup de M. Cros; il retourna la tête de son cheval, comme quelqu'un qui veut être entendu :

— Il faut en finir avec ces gens d'ici. Je suis prêt à les suivre où ils voudront me mener, fût-ce en enfer.

Pour exprimer une détermination qui n'était pas dans son cœur, notre banquier, obligé de parler pour ainsi dire une langue qu'il ne connaissait pas, emprunta cette phrase à ses plus récents souvenirs de mélodrame; mais cette exclamation, qui eût fait rire Mme Cros ou M. Perrin, fit un effet admirable sur Burlaudas, qui repartit :

— Monsieur, monsieur, si vous vous décidez à suivre les gens des huttes, faites bien vos conditions: ils les tiendront, j'en suis garant, mais pour ce qui est de ce monde; quant à l'autre, il ne faut pas jouer avec le diable.

Dans le transport de sa peur désespérée, M. Cros était retourné juste à l'endroit où il avait laissé Brigaut, qu'il retrouva à la même place.

— Eh bien, l'ami, lui dit-il, je suis prêt à te suivre.

— Venez, lui répond celui-ci.

— Faites vos conditions, s'écria Burlaudas.

— Je vous jure, dit Brigaut en tendant le pouce à M. Cros, qu'il ne vous arrivera rien de fâcheux.

— Mettez votre pouce contre le sien, fit Burlaudas.

M. Cros fit ce qu'on lui disait, et il ajouta :

— Et en outre de cela, vous vous engagez à me remettre dans mon chemin?

— Non, non, fit Burlaudas, il faut qu'il s'engage à vous faire rentrer sain et sauf dans le château.

— C'est promis, fit le paysan.

— Vous pouvez aller maintenant, dit Burlaudas, sans crainte pour votre corps... Quant à votre âme... tenez-vous bien. Je vous attends ici avec votre cheval.



Ah! ta, ta, ta, fit M. Cros en se levant.

Brigaut fit un signe à M. Cros, et il se mit à marcher devant lui à travers les genêts, comme avait fait Maricou devant Mme Cros.

Le mouvement de courage de M. Cros n'était pas d'un fonds assez solide pour durer longtemps, et il n'avait pas fait cinq cents pas qu'il commença à se repentir de sa témérité.

En effet, rien n'était plus facile à l'homme qui l'accompagnait que de le conduire dans quelque endroit où l'attendraient trois ou quatre brigands de son espèce, et de l'égorger sans qu'il pût se défendre ni espérer de secours.

— Vous allez bien vite? dit-il enfin à Brigaut.

— J'oubliais que vous êtes gras comme un moine et que le chemin est rude.

— En avons-nous encore pour longtemps?

— Une petite *marchée*, et ce sera bientôt fait quand nous aurons rejoint le chemin des Rois.

L'idée d'être dans un sentier découvert donna un peu de courage à M. Cros, malgré l'endroit où il se trouvait, le mot chemin emportait avec lui l'idée d'un lieu de passage fréquenté, et il se dit qu'une fois là, il serait à l'abri des entreprises des brigands.

Il poursuivit donc son chemin avec assez de fermeté, et bientôt il vit s'ouvrir en effet devant lui une espèce de route ayant assez de largeur pour laisser passer une voiture, et creusée d'ornières qui attestaient qu'elle était au moins fréquentée par les charrettes des gens du pays.

La marche de M. Cros prit alors un air de liberté et d'assurance, et au bout de cinq minutes, il arriva à un petit carrefour au milieu duquel s'élevait un petit tertre de gazon surmonté d'un dé de pierre, et sur le dé de pierre une croix de fer peinte en noir, et sur les branches de la croix, toute en lettres blanches, l'inscription suivante :

« Ici périt malheureusement, le... 183., Marie de Chevalaine, notre demoiselle et fille adorée. »

Et sur le dé de pierre, assez grossièrement gravés avec la pointe d'un couteau, ces mots : «Ange, priez pour..... »

Le nom avait été écrit, puis effacé. Pendant que M. Cros lisait cette inscription qui lui rappelait un événement qu'il avait appris en son temps, mais qui l'avait fort peu occupé, son guide lui dit :

— Nous sommes arrivés.

L'endroit était découvert sur une étendue d'une cinquantaine de pas, de façon que M. Cros se sentit presque à l'aise, et dit assez résolûment à Brigaut :

— Et maintenant, qu'avez vous à m'apprendre ?

— Celle qui doit vous parler n'est pas encore ici (1).

M. Cros, pour établir sa réputation de courage, prit un air fâché, mais presque aussitôt il vit sortir d'un des étroits sentiers qui aboutissaient à ce chemin, une femme d'une mise beaucoup plus soignée que celle des paysannes ou des servantes du château, et qui fit à Brigaut un signe de commandement mystérieux.

— Quand faudra-t-il revenir? dit celui-ci.

— Je t'appellerai dans une heure, car il faut qu'à ce moment je sois moi-même aux huttes.

Brigaut s'éloigna, en retournant vers l'endroit où il avait laissé Burlaudas, sans doute pour l'empêcher de venir, et M. Cros resta seul en présence de Marianne, qu'il ne connaissait pas, mais qu'il soupçonna être celle que Burlaudas avait appelée la reine des huttes.

IV

Lorsque Marianne fut en présence de M. Cros, il y eut un moment d'observation mutuelle et silencieuse, pendant laquelle le banquier, au lieu d'étudier le caractère fier et sauvage des traits de cette femme, au lieu de reconnaître dans l'éclat de ses grands yeux noirs la puissance d'une volonté et d'une pensée sérieuse, ne vit qu'une femme encore belle, et beaucoup mieux habillée que les paysannes de sa condition.

Une pensée saugrenue, telle qu'elle ne pouvait arriver qu'à M. Cros, s'empara du banquier, et il se demanda si on n'aurait pas voulu le soumettre à quelque séduction du genre féminin, pour lui arracher ensuite quelques concessions, ou bien pour lui faire légalement un mauvais parti.

Il se promit bien de ne donner aucun prétexte à de pareilles entreprises, et commença lui-même l'entretien sur le ton qu'il voulait lui donner.

— Eh bien! la bonne femme, lui dit-il, que me voulez-vous? expliquez vous vite, je n'ai pas beaucoup de temps à perdre.

— Le mien est compté comme le vôtre, répondit Marianne; mais on peut échanger bien des paroles en une heure. Lisez d'abord.

Elle tira de la poche de sa jupe à raies rouges et noires un papier enveloppé dans un linge blanc, et après l'avoir ouvert, elle le tendit à M. Cros, qui reconnut que c'était l'expédition d'un acte de donation par lequel M. de Chevalaine faisait présent à Marianne du sol sur lequel était bâtie sa maison, et de vingt arpents de terre l'environnant, et cela en récompense de ses bons services.

L'acte était parfaitement en règle.

— Eh bien ! dit M. Cros, vous ferez valoir vos droits ; c'est l'affaire de la succession.

— Ce ne sont pas là, dit Marianne, les droits que je veux faire valoir; il y en a d'autres, et c'est sur ceux là que j'ai voulu vous consulter.

— Moi ? lui dit M. Cros; je ne suis ni avocat ni avoué.

— Vous êtes un homme qui entendez très-bien les affaires, reprit Marianne; j'ai pris des renseignements sur vous. En outre de cela, vous êtes riche et Parisien. Comme riche, vous devez aimer l'argent; comme Parisien, vous devez fort peu vous soucier de ce pays : c'est pour cela que je vous ai choisi pour vous proposer un marché.

En parlant ainsi, Marianne s'assit sur une butte de terre, et M. Cros en fit autant en lui répondant avec un petit sourire de dédain :

— Voyons votre marché, la bonne femme.

— Je suis Marianne, la mère de Maricou, reprit Marianne.

— Qu'est-ce que c'est que ça, Maricou? dit M. Cros, à qui ce nom, quoiqu'il eût été prononcé dix fois devant lui, n'avait laissé aucun souvenir

Marianne était habituée à ce que son nom, comme celui de son fils, éveillât un sentiment de terreur ou tout au moins de curiosité; elle regarda M. Cros et s'aperçut que son ignorance était tout à fait naturelle.

— Maricou, lui dit-elle, en attachant ses yeux sur M. Cros, Maricou est le fils de M. de Chevalaine et le mien.

— Ah! ta, ta, ta, fit M. Cros, en se levant comme un homme pris d'une soudaine colique ; une histoire de bâtard et de fille séduite... Merci, la bonne femme, nous connaissons ça !... Ah! pardieu ! ce serait commode si tous les vagabonds du pays avaient le droit de venir dire, toutes les fois que s'ouvre une succession : Je suis le fils du décédé. En voilà assez, ma bonne femme, je vous souhaite bien le bonjour.

M. Cros fit quelques pas pour s'en aller ; mais il comprit immédiatement qu'il ne sortirait pas tout seul de la lande, et il s'arrêta fort repentant de la façon dont il avait accueilli la confidence de Marianne. Il se retourna et vit qu'elle était demeurée immobile à sa place ; le banquier se rapprocha et lui dit :

— Cependant, bonne femme, si vous avez besoin de quelques secours, si vous êtes dans la misère, venez au château et vous verrez que je suis plus charitable que je n'en ai l'air.

— Je ne remettrai les pieds dans ce château, reprit Marianne, qu'au jour et à l'heure où mon fils y entrera en maître.

A cette réponse, au ton dont elle fut faite, M. Cros ouvrit de grands yeux, et ne pouvant admettre qu'il y eût quelque chose qui valût à peine de s'en occuper dans une femme de cette espèce.

— A votre aise, ma chère femme, entrez-y si vous pouvez avec couronne de comtesse sur la tête.. Mais, entre nous, vous êtes folle

— La fille de celle qui m'a volé cette couronne, dit Marianne est morte à cet endroit, et il y a place dans la lande pour d'autres croix pareilles à celle ci.

L'air de colique que s'était donné M. Cros au commencement de cet entretien devint un malaise réel, et il se mit à crier :

— Ah çà! qu'est-ce que ça veut dire... est-ce un guet-apens, un assassinat?... Voyons, finissons en. Que me voulez-vous? dépêchons.

— Faire un marché avec vous, reprit Marianne, je vous l'ai dit.

— Quel marché, enfin?

— Pour le savoir, il faudrait m'écouter, monsieur.

— Allons, voyons, fit M. Cros, en se rasseyant, comme s'il eût fait un acte volontaire de condescendance; je vous écoute.

— Le comte de Chevalaine, monsieur, est le père de Maricou. Eh ! l'abbé le sait bien, lui qui vint m'apprendre le mariage de son frère, et me supplier à genoux de ne point faire d'éclat. Mlle Lucie de Chevalaine le sait bien, elle qui a reconnu Maricou pour son cousin devant M. de Chevalaine lui-même, qui ne l'a pas nié. Enfin, monsieur, lorsque la fille de M. de Chevalaine périt ici par un terrible accident, il se passa, le jour de l'enterrement, une scène dans laquelle il se trouva trop de témoins pour qu'on puisse la révoquer en doute.

— Quelle scène? dit M. Cros qui commençait à prêter un peu d'attention aux paroles de Marianne.

Marianne ne répondit pas tout de suite ; elle faisait effort en elle-même pour rassurer sa voix qui tremblait. Enfin elle reprit :

— Le jour de l'enterrement de Mlle Marie de Chevalaine, la cérémonie religieuse fut faite dans la chapelle du château. Malgré son désespoir, le père voulut y assister. L'enceinte était pleine de gens qui priaient, car on l'aimait généralement, cette Marie.

Un profond soupir siffla, pour ainsi dire, entre les dents serrées de Marianne, et M. Cros crut faire de l'esprit en lui disant :

— Excepté vous, sans doute ?

— Je ne la connaissais pas, repartit Marianne d'une voix sourde, mais Maricou la connaissait, et il s'en était engoué ; peut-être parce qu'elle le regardait comme un chien et le traitait de même. Mais les hommes ne sentent rien.

Maricou, ajouta-t-elle avec une sombre expression de douleur, n'avait pas hésité un moment entre le père riche qui l'avait abandonné et la mère qui l'avait nourri. Il était donc dans la chapelle, caché dans un coin et pleurant comme les autres, lui.

Enfin vint le moment où chacun alla jeter l'eau bénite sur le cercueil, et Maricou voulut faire comme les autres, lui. il s'approcha, voulut prendre le goupillon, mais celui qui le tenait le retira en voyant à qui il allait le remettre, et, tout aussitôt, voilà tout le monde, voilà qu'on l'appelle brigand, qu'on lui reproche.. d'être mon fils... oh! tous ces gueux... ils voulaient le battre, lorsque M. le comte de Chevalaine, qui était anéanti sur son banc, se lève à ce bruit reconnaît Maricou, et oubliant qu'il parle devant plus de cent personnes, il lui crie :

— Bénis ta sœur !... et prie pour elle.

Marianne racontait cela d'un air sombre, d'une voix où la colère se faisait sentir malgré tous ses efforts; mais M. Cros ne faisait guère attention qu'au fond du récit, et il s'écria :

— Diable! il lui a dit cela ?

— Devant cent personnes.

M. Cros réfléchit immédiatement que la survenance d'un enfant naturel diminuerait la succession d'une moitié, et s'écria :

— Ma chère madame, la recherche de la paternité est interdite.

— Plaît-il ? fit Marianne. Que voulez-vous me dire ?

— Je veux dire que si vous n'avez pas d'autres preuves que Maricou est le fils de M. de Chevalaine, vous pouvez retourner chez vous et dormir en paix ; ça ne vous servira à rien.

— Mais il le lui a avoué lui-même.

— Qu'est-ce qui l'affirme ?

— Maricou.

— C'est comme s'il chantait.

— Mais c'est la vérité que je vous dis.

— Mais c'est la loi que je vous oppose.

— La loi, dit Marianne en se levant et en jetant autour d'elle un regard superbe... la loi... Est-ce qu'il y a une loi qui puisse dire

(1) Pour l'intelligence du récit, et pour éviter pour un de nos personnages tout reproche d'ubiquité, nous prions nos lecteurs de se rappeler qu'il était assez tard quand Mme Cros et la compagnie s'étaient rendus aux huttes, et que M. Cros avait quitté le château de grand matin.

qu'un père n'est plus le père de son enfant?... La loi, la loi, reprit elle avec une sauvage fureur, il n'y en a pas... il n'y en aura pas... Oh! tenez, ajouta t elle en saisissant la croix de fer, et en la secouant comme pour l'arracher... voyez, est-ce qu'il y a une loi? Oh! mais ils sont tous morts.

M. Cros fut épouvanté de la pâleur livide de Marianne, et il cherchait un moyen de s'évader, lorsqu'elle tourna vers lui ses yeux étincelants de colère.

— Mais vous en êtes, vous; vous êtes de ces riches qui font affront à de pauvres filles, et qui se gobergent ensuite dans leurs bonnes maisons, tandis qu'elles mangent du pain noir et filent leur quenouille jusqu'au jour pour donner la pâtée à leurs enfants. Vous en êtes, de ceux-là, et vous êtes venu dans la lande pour la prendre, pour la vendre, pour nous chasser. Mais la lande est à nous, la lande est à moi; il me l'a promise, il a bien fallu qu'il me la promît pour ce qui est arrivé... car je ne l'aimais pas, cet homme; j'avais dix-huit ans, et il en avait quarante. Tenez... tenez... faites bien attention à ce que je vous dis: si Maricou n'est pas comte de Chevalaine, il arrivera un malheur.

Si M. Cros eût été dans son cabinet, à Paris, et que Marianne lui eût parlé comme elle faisait, il eût sonné Gros-René, et lui eût dit:

— Jetez cette folle à la porte.

Si le chemin sur lequel il était eût été tant soit peu fréquenté, il lui eût tourné les talons, et lui eût répondu:

— Allons donc, bonne femme, vous perdez la raison.

Mais, dans la position où il était, ces tournures de phrases n'étaient pas de mise, et il se mit à dire d'un ton doucereux:

— Mais, ma chère dame, je comprends très bien que vous ayez envie de faire de votre fils un comte de Chevalaine; mais que voulez-vous que j'y fasse, moi?

— Vous? reprit Marianne... Oui... vous avez raison... Je ne vous ai pas dit pourquoi j'ai voulu vous parler.

— Non, dit M. Cros, et je crois que si vous voulez être chez vous à l'heure que vous disiez, il faut vous dépêcher.

— Tenez, reprit Marianne en baissant la voix, voulez-vous me promettre de m'aider à faire reconnaître Maricou?

— Si c'était possible, je ne dis pas...

— Eh bien, repartit Marianne avec une ardeur singulière, qu'il soit comte de Chevalaine, et je vous dirai où son père avait caché son trésor.

— Ah! fit M. Cros d'un ton dédaigneux, l'histoire du trésor caché?

— Vous ne me croyez pas, reprit Marianne, mais je vous le montrerai.

— Où ça? fit M. Cros.

— Dans le château.

— Dans le château! mais alors tout le monde doit savoir...

— Oh! reprit Marianne avec un sourire cruel, il y a des passages et des cachettes dans le château que personne que moi ne connaît.

— Qui vous a dit qu'avant sa mort il ne les a enseignés à personne?

— Oh! non, non, fit-elle avec dédain, il ne l'a pas montré; car c'est le même qui monte à mon ancienne chambre, et alors on aurait su par où...

Marianne s'arrêta et son visage se contracta. M. Cros, qui ne se rappelait rien, lui dit finement:

— On aurait su par où vous alliez le trouver la nuit.

M. Cros se mit à ricaner légèrement après cette agréable plaisanterie, mais cet accès de gaieté s'éteignit tout à coup devant le regard hautain que Marianne attacha sur lui.

— La nuit... lui dit-elle; quelle nuit?

— Mais, dit M. Cros en balbutiant, plusieurs nuits... je suppose; car vous êtes encore très-belle, et, dans le temps... ma foi... il est vraisemblable... que...

Marianne baissa les yeux, non par pudeur, mais comme on fait cesser un feu de batterie inutile; il n était pas besoin de chercher à deviner la pensée secrète de M. Cros, il n'en avait pas.

Cependant elle garda le silence un moment et finit par répondre:

— Ce trésor, je vous le montrerai, et il vous sera facile de vous l'approprier. Engagez tous vos cohéritiers, quoi qu'il arrive, à vous vendre le château; ce que vous trouverez dedans vous appartiendra.

— C'est bien chanceux, fit M. Cros.

— Qui ne risque rien n'a rien; mais vous m'aiderez à faire reconnaître mon fils?

— C'est bien difficile.

— Il faut que cela soit...

— Et d'abord, dit M. Cros, je veux voir les choses de mes propres yeux.

— Vous les verrez... Mais n'oubliez pas que ce que je vous dis ici, je puis le dire aux autres, et que si vous me trompez...

— Je n'en ai nulle envie... mais je doute beaucoup de l'existence de ce trésor.

— Eh bien! donc, ce soir, à minuit, ouvrez-moi la porte du parc qui donne sur le fossé de la Verdière; faites-moi entrer secrètement dans le château; procurez-vous la clef de la chambre verte à alcôve, qu'habitait M. de Chevalaine avant... avant la mort de sa femme...

— Une chambre verte avec une alcôve...

— Personne n'y a couché depuis... je le sais.

— Mais j'y couche, moi...

— Vous?

— Une chambre verte avec une cheminée en marbre blanc garnie de cuivre, où il y a une glace qui descend jusqu'au parquet.

— C'est cela.

— Eh bien! on me l'a donnée.

— Et vous y avez passé la nuit?

— Pardieu!

— Et vous n'avez rien entendu?

— Rien.

Marianne se cacha la tête dans ses mains, en disant:

— Je n'y dormirais pas, moi.

M. Cros n'avait plus tant de hâte de partir. Sans ajouter complétement foi à l'histoire de Marianne, il avait reconnu que ce n'était ni un motif sordide, ni aucune envie de l'épouvanter qui la faisait agir, et du moment qu'il s'agissait de faire un marché, il reprit un peu sa présence d'esprit.

— Mais enfin, lui dit-il, n'avez-vous aucune autre preuve à fournir de la naissance de Maricou que les paroles que vous me dites?

— Le notaire du Ribay en a, et doit en avoir; mais ce n est pas à une pauvre femme comme moi qu'il les donnerait,.. ce serait à un homme comme vous.

— Je verrai ce notaire.

— Aujourd'hui, n'est-ce pas?

— Oui, oui, fit M. Cros, mais, entre nous soit dit, il est probable que cela me coûtera cher.

— Vous aurez le trésor.

— Bah!... quelques milliers d'écus de trois livres dans un vieux bas.

— Des sacs d'or.

L'œil de M. Cros s'étendit en long et en large... il ne perdit pas un mot et poursuivit son idée.

— Il en faut beaucoup pour faire une somme, tandis que, si vous vouliez une chose...

— Tout ce que vous voudrez...

— Eh bien! si vous vouliez faire en sorte que je puisse disposer de la lande à mon gré pour en faire...

— La lande! s'écria Marianne avec violence; mais quelle faim avez-vous donc de cette terre qui ne produit pas un brin d'herbe, où il ne pousse pas de quoi nourrir votre valetaille?. . Pourquoi voulez-vous la lande? pour la défricher, pour y faire des routes, pour y prendre les huttes et nous faire tous domestiques comme moi?... Non, non, la lande est à nous.. on nous y tuera... on nous y massacrera... mais nous ne la céderons pas. N'essayez pas de prendre la lande... On nous a dit qu'un homme venu avec vous veut en faire des closeries... il y aura un malheur...s'il y pense...Tenez, prenez garde.

— Soit, soit, fit M. Cros, que l'exaltation croissante de Marianne tourmentait de nouveau, il n'en sera plus question... et si vous voulez que j'aille jusqu'au Ribay...

— Oui, fit Marianne, allez, et à ce soir, au château.

— Très-bien... Vous avez dit la porte?...

— La porte de la Verdière.

— J'y serai.

— Et maintenant, adieu, dit Marianne.

— Et mon chemin pour aller au Ribay?

— C'est celui-ci, fit Marianne, en lui montrant le sentier où ils étaient.

— Mais où vais-je retrouver mon cheval? je me perdrais dans toutes ces broussailles.

— Vous étiez avec M Burlaudas?

— Oui.

— Appelez-le, il sera bientôt ici.

M. Cros appela Burlaudas qui répondit, et qui lui amena son cheval. Marianne était partie.

— Maintenant, pouvez-vous me mener au Ribay? lui dit M. Cros.

— Où vous voudrez.

Ils partirent immédiatement pour le Ribay.

V

Pendant un assez long espace de chemin, M. Cros marcha à côté de Burlaudas sans lui adresser une parole. Il redoutait cette lande comme si chaque buisson, chaque touffe de genêt renfermait un espion chargé de le surveiller.

Mais cependant il était beaucoup plus tranquille qu'avant sa rencontre avec Marianne, et c'est la meilleure preuve que nous puissions donner du pouvoir que cette femme exerçait sur tous ceux qui l'approchaient. Il semblait à M. Cros que maintenant il voyageait dans un pays esclave avec un sauf-conduit du souverain de ce pays.

Mais cette conviction instinctive lui commandait la prudence, en

même temps qu'elle lui donnait la tranquillité, et ce ne fut qu'à peu de distance du Ribay, lorsqu'ils furent aux approches des terres cultivées, que M. Cros, ayant fait signe à Burlaudas pour qu'il vînt se placer tout à fait à ses côtés, lui dit :

— Quel homme est le notaire chez qui je vais?

— C'est un petit brun, l'air assez jovial.

— Je l'ai vu... Je veux parler de son caractère, de ses mœurs, de... enfin de sa moralité?

— C'est un bon vivant... et un fort honnête homme.

— Ah! fit M. Cros... un fort honnête homme... Il n'y a que lui de notaire au Ribay?...

— L'autre est à M...

— Oui... oui, fit M. Cros... j'oubliais. Mais probablement il doit connaître un certain Maricou?

— Qu'est-ce qui ne connaît pas ce garnement-là? C'est la terreur du pays.

— C'est aussi, dit M. Cros, le fils d'une certaine Marianne?

— Eh bien! oui, de Marianne l'empoisonneuse.

M. Cros ne put s'empêcher de tressaillir à ce mot. L'idée qu'il avait causé avec une empoisonneuse lui fit une horrible peur.

Cependant, comme depuis une heure il avait arrangé dans sa tête la série de questions qu'il voulait adresser à Burlaudas, il ne perdit point le fil d'idées si bien arrêtées, et il reprit :

— Mais quel est le père de ce Maricou?

Burlaudas le regarda d'un air fort étonné.

— Le père de ce Maricou? dit-il. Eh! mais vous êtes de la famille, et tout le monde sait bien que...

— Oui, oui, fit M. Cros, mais on fait tant de contes... que j'ai pensé...

Burlaudas réfléchit longtemps et finit par dire :

— Tenez, monsieur, j'ai toujours eu une idée à moi sur ce sujet, et que je n'ai jamais dite à personne.

— Quelle idée, monsieur Burlaudas? je serais charmé de la connaître.

Burlaudas hésita. Il eût sans doute voulu n'avoir point dit ce qui lui était échappé; mais il en est de certaines pensées qu'on tient enfermées depuis longtemps comme d'une vapeur comprimée; du moment qu'on leur ouvre un passage, elles passent malgré qu'on en ait.

Donc, Burlaudas répondit :

— Il y a bien des gens qui font les esprits forts, et qui ne pourraient pas dire pourquoi tout ce qui s'est passé a été comme si ça n'avait été rien du tout. Car enfin, Mme de Chevalaine et le nouveau-né ont été assassinés la même nuit, et Mlle Marie de Chevalaine est morte dans la lande. . pendant que Maricou s'y trouvait... et pourtant la mère n'a pas été condamnée, le fils n'a pas été poursuivi, et bien plus, M. le comte ne pouvait se passer de lui.

C'était terrible, voyez-vous... Quand M. de Chevalaine était dans la lande et Maricou aussi, le père avait beau tourner, aller, venir, il y avait quelque chose de plus fort, il se débattait tant qu'il pouvait...

Pardieu! je l'ai vu bien souvent : il faisait vingt pas en avant et dix en arrière; il retournait, puis il s'arrêtait en se frappant la tête, et quelquefois il s'asseyait par terre comme pour s'empêcher de céder; mais il ne se remettait pas plutôt sur ses jambes, qu'il était de nouveau entraîné du même côté, et à la fin de tout... il allait à Maricou qui l'attirait... l'attirait... C'est un charme, voyez-vous, monsieur, que la mère et le fils avaient jeté... Il le sentait, le pauvre homme... mais il ne pouvait y résister... Il en est mort... avant d'avoir pu le rompre...

Je le sais bien, moi... car le soir même de sa mort, M. de Chevalaine m'ayant fait appeler pour des renseignements à lui donner sur la contenance de chacune de ses terres, j'ai trouvé Maricou au pied de son lit; il regardait le pauvre homme avec des yeux... il le tenait comme sous lui avec ses yeux. Ce Maricou et sa mère sont d'horribles scélérats.

Un récit, quel qu'il soit, emprunte beaucoup plus de pouvoir qu'on ne pense à l'air de conviction avec lequel il est fait; donc la voix indignée et tremblante de Burlaudas, sa pâleur, son émotion, firent un effet sensible sur M. Cros, qui eût ri, en toute autre occasion, à l'idée d'un charme jeté sur quelqu'un.

— Serais-je la dupe de ces brigands-là? se dit il.

Il y avait cependant une explication bien naturelle à ce singulier pouvoir de Maricou : c'était l'amour paternel, cet amour désolé qui, ayant perdu Marie, cherchait avec qui pleurer, et qui avait deviné le noble cœur de Maricou. Les hésitations venaient de la clameur publique qui accusait la mère et le fils de tous les malheurs qui avaient frappé M. de Chevalaine, et l'on sait qu'il faut avoir un bien grand courage pour oser aimer celui que tout le monde accuse, surtout quand son existence est une faute qui peut vous être reprochée.

M. Cros ne pensa point à tout cela, mais il se tint pour assuré que Maricou était bien réellement le fils de M. de Chevalaine, et il commença à calculer comment cela devait lui profiter.

Le silence absolu gardé par ses cohéritiers du pays, qui nécessairement connaissaient les droits de Maricou, lui parut un complot contre lui; car il était de l'intérêt commun des héritiers de détruire les prétentions de Maricou, et, en ne l'associant pas à cet intérêt commun, on lui montrait qu'on faisait bande à part; cela décida M. Cros à s'armer de Maricou contre eux, et il arriva chez le notaire, bien décidé à être du parti de Marianne, surtout si le trésor existait.

Le notaire était chez lui, et il s'empressa de le recevoir.

M. Cros, qui avait l'habileté vulgaire de tout homme d'affaires, commença à lui parler pendant une heure de son projet d'association et de colonisation de la lande. Coloniser en pleine France lui avait paru assez pittoresque.

Il fait jouer les millions aux yeux du notaire, lui parle de le charger de l'acte à faire, acte dont les honoraires sont énormes, et, prenant pour la stupéfaction d'un homme ébloui le silence avec lequel on l'écoute, il finit en disant au notaire :

— Réfléchissez à ceci, monsieur; préparez vos notes, je vous remettrai les miennes.

— Très-volontiers.

— A propos, avant de nous quitter, dites-moi : est-ce vrai que M. de Chevalaine ait laissé dans la misère un jeune homme, un enfant?... le nom m'échappe.

Le notaire ne l'aide point.

— Un bâtard qui se nomme... Vous devez savoir?...

Le notaire reste impassible.

— Ah! je me rappelle maintenant... Maricou.

— Ah! Maricou! fit le notaire; eh bien!

— On m'a dit que ce garçon avait quelques droits à se croire le fils de M. de Chevalaine... Eh bien! si c'est vrai... il me semble que nous ne pouvons pas laisser ce garçon dans la misère où il est... Mais, pour essayer de faire quelque petite chose en sa faveur, il faudrait que je fusse bien sûr... Vous devez avoir des renseignements?

Le notaire parut hésiter, car la proposition de M. Cros était fort naturelle et ne promettait pas de dépasser les bornes d'une libéralité fort restreinte, elle semblait donc faite de bon aloi, et il répondit :

— Ce que vous ferez pour Maricou, monsieur, vous sera compté pour beaucoup, je vous l'assure.

— Oh! fit M. Cros, qui devait nécessairement tomber à côté du bon sentiment qu'on lui supposait, je ne demande pas même de reconnaissance à ce mauvais drôle. Ce n'est pas lui que j'ai en vue, c'est nous qui devons réparer l'oubli vraiment inconcevable de M. de Chevalaine... Car, entre nous, c'est ignoble.

— Le testament n'est pas ouvert, répliqua le notaire.

M. Cros, comme nous l'avons dit, avait, en fait d'affaires d'argent, toute la présence d'esprit qui lui manquait en toute autre circonstance, et il répliqua aussitôt d'un ton insouciant :

— Mais l'absence de l'un des héritiers au jour désigné pour l'ouverture du testament le rend inutile, puisque alors la succession s'ouvrira selon la loi, et que le testament sera déclaré nul.

Le notaire se replia sur lui-même, mais pas assez adroitement pour que M. Cros ne devinât point qu'il y eût quelque chose qu'on lui cachait.

— Vous avez raison, lui dit le notaire, et cela peut arriver comme vous dites.

— Et alors, fit M. Cros, ce monsieur n'aura rien, à moins que M. de Chevalaine ne l'ait reconnu par un acte qui se produira au moment de l'ouverture de la succession...

Le notaire se tut.

— Ou bien, ajouta M. Cros, à moins qu'il ne lui ait donné sa part de la main à la main, en argent comptant... car il devait avoir beaucoup d'argent. On estime le revenu de ses propriétés à quatre-vingt mille francs, et il en dépensait peut-être quinze ou vingt mille .. Il doit y avoir des capitaux quelque part... chez des banquiers... à la recette générale... ou bien des inscriptions de rente... car M. de Chevalaine n'était pas homme à enfouir ses économies dans quelque vieux coffre... quoiqu'il y ait des gens faits comme ça, qui enterrent leur argent plutôt que de le placer... Vous devez en connaître : hein? plaît-il?... n'est-ce pas?

Le notaire s'était muré. La seule parole qu'il eût laissé échapper avait été trop bien saisie pour qu'il s'exposât à en lâcher une seconde..

Mais M. Cros, qui ne pouvait commenter d'autres paroles, commenta le silence et il se dit :

— Ce notaire en sait plus qu'il n'en a l'air. Il doit être pour nos ennemis, c'est sûr; on veut anéantir les droits de Maricou, et me jouer en même temps quelque vilain tour. Je suis seul contre tous.. je n'ai donc point d'autre parti à prendre que de me mettre avec ceux qu'on veut sans doute dépouiller ainsi que moi.

Ceci étant bien décidé dans l'esprit de M. Cros, il quitta le notaire en lui disant :

— Je n'ai plus rien à vous dire, monsieur; je suis fâché que mes bonnes intentions pour ce jeune homme demeurent sans écho; eh bien! ma foi... je ferai pour lui ce que je pourrai Passons maintenant à notre grande affaire; occupez-vous en, je vous en prie.

M. Cros quitta le Ribay assez peu satisfait de sa visite, mais fort décidé à prendre le parti de Marianne.

Burlaudas l'attendait dans l'auberge où M. Cros avait laissé son

cheval, et, sur l'ordre du banquier, il avait fait préparer le meilleur dîner possible.

Notre arpenteur, qui avait cru reconnaître dans M. Cros ce qu'on appelle en province un *délicat*, c'est-à-dire un homme qui s'évanouit devant un verre mal rincé ou une nappe tachée, avait fait préparer ledit repas dans une chambre qu'il avait lui-même balayée, épousseté, etc.

Mais M. Cros savait parfaitement quitter, au besoin, les habitudes de comfort, et lorsqu'il dit à Burlaudas :

— Eh bien! où dînons-nous?

— Là-haut, dans la chambre de la maîtresse de l'auberge.

— Et pourquoi pas ici? fit M. Cros, comme tout le monde?... Est-ce que vous trouvez que ce qui est bon pour ces messieurs, ajouta-t-il en montrant deux paysans attablés avec un roulier, n'est pas bon pour nous?... Vous êtes bien aristocrate, monsieur Burlaudas.

— C'était pour vous, monsieur, dit l'arpenteur d'un ton confus.

— Oh! mais moi, je ne suis pas fier, fit M. Cros, et si ces braves gens veulent boire un coup avec nous, ça me fera plaisir.

Ce fut une révolution dans l'auberge; le couvert fut descendu, et les paysans ravis firent mille remerciements à M. Cros.

— Ah! ma foi, dit l'un d'eux, voilà un maître comme il nous en faudrait un, et je serai content si la closerie de Barouillet tombe dans votre part de la succession.

— Est-ce que vous en êtes le fermier?

— Oui da! et je serais bien sûr que vous ne seriez pas chien comme M. de Chevalaine, qui m'a pris le plus pur de mon sang à me faire payer des fermages impossibles.

— Mais vous les avez acceptés, ces fermages?

— Eh! voilà la faute... J'étais du pays... j'ai pas voulu le quitter... Ah! j'ai si bien fait que, si cela continue, je serai sur la paille, et mes enfants aussi, l'an qui vient.

— Cela m'étonne de la part de M. de Chevalaine, qu'on disait humain.

— Une belle humanité, qui n'aurait pas fait une remise de cinq sous à un pauvre fermier... Ah! vous en trouverez des tonnes d'or... à moins qu'il ne fît fondre son argent.

Ceci donna à M. Cros quelque idée que le trésor pouvait exister; mais avec de pareils bruits, tous les cohéritiers devaient avoir la même pensée, et il reprit :

— Ah! mon brave homme, ceux qu'on croit bien riches sont plus pauvres souvent que ceux qui les envient; mais après tout, qui vivra verra...

— Et c'est tout vu, lui dit le fermier; et je vous dis qu'il doit y avoir des monceaux d'or, à moins qu'il n'ait baillé tout ça en dessous main à ce damné Maricou.

La possibilité de ce que lui avait dit Marianne croissait à chaque instant dans l'esprit de M. Cros.

Alors il entra en conversation; il apprit peu à peu l'assassinat de Mme de Chevalaine, l'accusation portée contre Marianne et détruite par M. de Chevalaine.

Tout cela lui éclaira d'un jour subit les mots de cette femme : « Il n'a pas dû enseigner le passage secret... c'eût été dire par où... »

Le même passage renfermait le trésor et avait dû introduire l'empoisonneuse... c'était assez pour la vraisemblance.

Et M. Cros quitta le Ribay, bien décidé à introduire Marianne dans le château.

VI

M. Cros avait repris la route du château aussitôt après être sorti du Ribay, et il avait gardé Burlaudas, non-seulement comme guide, mais encore comme compagnie.

La révélation des crimes imputés à Marianne, tout en démontrant à M. Cros la vraisemblance de ce qu'elle prétendait savoir, avait jeté dans son esprit une profonde terreur sur les suites des relations qu'il pourrait avoir avec cette femme.

Le retour fut silencieux.

M. Cros combinait tous les moyens par lesquels il pourrait s'approprier le trésor, dans le cas où il existerait, et il n'en pouvait découvrir qui ne fussent pleins d'inconvénients; car il n'entendait point le voler à la façon des voleurs.

La probité de M. Cros était trop supérieure pour qu'il se permît d'avoir une telle pensée. Mais il savait l'art de vendre des créances véreuses à cinquante pour cent de perte, lorsqu'il savait exactement qu'elles ne rapporteraient rien.

Et il n'appelait point cela voler. C'était l'affaire des acquéreurs de prendre des informations, et, dans le cas présent, il n'eût pas touché une des pièces d'or des monceaux accumulés dans les caves; mais il eût acheté le château pour mille écus, sachant qu'il renfermait ces richesses... sans le moindre scrupule.

Et cependant il ne pouvait se décider à renoncer complétement à l'idée de s'emparer de cette fortune inconnue, et il s'arrêta à une résolution qui a été, plus souvent qu'on le croit, celle des esprits supérieurs. C'était d'attendre du hasard, du lieu, de la circonstance, l'inspiration qui devait déterminer sa conduite.

— Quand j'aurai vu le trésor, se dit-il, quand j'aurai reconnu son existence, sa quotité, je prendrai mon parti. C'est ce sentiment avec lequel plusieurs grands généraux attendaient le champ de bataille, pour y trouver l'inspiration de la victoire.

Ainsi, M. Cros était parvenu à reprendre quelque tranquillité. Il était déjà en vue du château, et la nuit était presque venue, lorsqu'il rencontra, à la croix des deux sentiers, ce même Brigaut qui l'avait si fort épouvanté le matin.

Burlaudas s'arrêta et dit à M. Cros :

— Eh bien! voilà Brigaut qui va vous conduire jusqu'au château. Je puis m'en retourner.

— C'est inutile, dit M. Cros, vous coucherez ce soir au château.

Burlaudas, qui avait fait expédier chez lui les restes du dîner de M. Cros, pensa qu'il serait de moins à souper dans la maison, et remercia.

Brigaut s'approcha de M. Cros et lui dit :

— Ce que vous avez promis tient-il?

— Oui, sans doute, reprit M. Cros.

— Alors à minuit.

— A minuit.

Burlaudas, qui n'avait point entendu les premiers mots de Brigaut, entendit celui-ci : « A minuit. »

Pour le Parisien, qui a tant de fois entendu cette heure et ce mot résonner sur les théâtres du mélodrame, minuit est devenu une heure presque ridicule; mais elle a gardé sa puissance magique sur les esprits moins littéraires des campagnards du Bas-Maine, et lorsque Burlaudas entendit ce rendez-vous, il regarda M. Cros d'un air stupéfait.

— A minuit! lui dit-il; vous avez rendez-vous avec cet homme à minuit!...

M. Cros fut très-contrarié de l'observation, et répondit :

— Je n'ai rien à faire avec cet homme...

— Tant mieux pour vous, monsieur. A minuit... reprit-il; c'est l'heure de leurs maléfices, à lui, à Marianne et aux autres.

— De leurs maléfices! dit M. Cros en ricanant; est-ce que vous croyez aux maléfices?

— Ah! monsieur, le fermier Venière n'y voulait pas croire non plus, et il accepta un rendez-vous à minuit de ce même Brigaut; c'était pour lui faire retrouver un cheval qu'on lui avait volé.

— Eh bien? dit M. Cros.

— Il alla au rendez-vous.

— Et il ne retrouva point son cheval?

— Si, par Dieu, puisqu'en rentrant chez lui il le vit attaché à la porte de son écurie.

— Il me semble qu'alors le fermier fit bien d'aller au rendez-vous.

— Vous croyez cela, monsieur? Le lendemain même, Venière voulut monter son cheval, mais il n'était pas à deux cents pas de chez lui que le cheval s'emporta, le renversa, le traîna après lui, et ne s'arrêta qu'à l'endroit où avait eu lieu le maléfice qui le lui avait fait retrouver. Venière était mort. Son fils tua le cheval, qui était possédé, c'est sûr, et on fit plainte au procureur du roi; mais il prétendit qu'il ne pouvait poursuivre des gens parce qu'un cheval s'était emporté. Ah! tenez, monsieur, la justice, ici, a de drôles d'idées; quant à moi, voyez-vous, ajouta-t-il en baissant la voix, je les ferais tous brûler comme un nid de guêpes, ces misérables-là...

— C'est bien, fit M. Cros, que toutes ces choses, auxquelles il ne croyait pas, agitaient d'une inquiétude dont il ne voulait pas convenir lui-même.

Ce fut dans cette disposition qu'il rentra au château, et qu'il fit demander par Gros-René la clef du parc au concierge.

Celui-ci l'avait remise au valet de chambre du banquier sans la moindre observation, et M. Cros l'avait depuis longtemps lors que M. Camille Perrin se décida à monter chez lui.

Il trouva M. Cros ayant près de lui une paire de pistolets et attendant que l'heure fatale de minuit sonnât.

M. Perrin aborda sans tergiverser le motif qui l'amenait, et lui raconta ce qu'il avait appris de Gros René, ce qu'en savait M. de Fernie, et finit par arracher du banquier le récit de ce que nous avons révélé à nos lecteurs; récit fait à la manière de M. Cros, mais dans lequel M. Perrin découvrit la vérité sur les transes du banquier et sur l'avidité qui l'avait poussé à vouloir s'assurer de l'existence du prétendu trésor.

Mais M. Perrin, qui connaissait M. Cros, ne s'arrêta point du tout à cette circonstance; ce qui le frappa avant toute chose, ce fut la naissance à peu près certaine de Maricou, et le secret qu'on avait gardé vis-à-vis de M. Cros.

— Prenons garde, lui dit-il; nous avons affaire à une bande de gens que votre qualité de Parisien absout à leurs yeux de tout ce qu'ils peuvent tenter contre vous. Ils ont essayé sur moi, on s'est adressé ensuite à vous, et probablement on tentera quelque chose contre Mme Cros, qui, étant la véritable héritière, sera plus que

nous encore en butte à leurs mauvais desseins. Où est-elle logée ?

— Ma foi, dit M. Cros, je n'en sais trop rien; c'est dans l'autre aile du château, je crois

— Mais il ne faut pas la laisser seule, dit M. Perrin : il y a dans tout ceci une intrigue dont il faut nous défier. Allons chez elle.

— Mais, dit M. Cros, voici venir minuit, et s'il vrai que ce trésor existe...

Cette fois, M. Perrin adressa à M. Cros un de ces regards qui déconcertent l'homme le plus intrépide dans les mauvais projets. M. Cros en rougit, et M. Perrin, assuré d'avoir été compris, dit alors :

— Ce sera autant d'ajouté à l'actif de la succession.

M. Cros, furieux d'avoir été dominé, malgré lui, par le coup d'œil que lui avait jeté M. Perrin, se ravisa tout à coup, et se servit de ce qui venait de lui être dit, pour donner un sens honnête à son rendez-vous avec Marianne.

— Assurément, reprit-il, ce sera autant d'ajouté à la succession; mais, pour cela, il faut que l'existence de ce trésor soit constatée, car à quoi me servira de dire qu'il existe, si je ne puis le prouver? Le secret que l'on nous a fait ici de la position de Marianne peut nous faire présumer qu'elle en savait plus que nous sur bien des choses, et il me semblait que ce serait une bonne précaution que de s'assurer d'abord de ce que cette Marianne m'a dit.

— Sous ce point de vue, dit M. Perrin avec un sourire amer, vous avez peut-être quelque raison, mais n'oubliez pas que vous n'avez personnellement d'autres droits que ceux de Mme Cros, et que si on entreprend quelque chose contre elle, vous ne serez plus rien ici.

— Qu'entendez-vous par entreprendre quelque chose?

— Eh! que sais-je? reprit M. Perrin, on a bien voulu m'enterrer tout vivant aujourd'hui.

— Vous? fit le banquier.

Et il fallut que M. Perrin lui racontât successivement tout ce qui était arrivé aux huttes.

A ce récit, l'inquiétude vague du banquier, qui flottait entre la cupidité, une terreur instinctive et un doute dédaigneux, se tourna vers la terreur, comme une girouette qu'un souffle incertain a fait jouer un moment sur son pivot, et qu'un ouragan lance tout à coup dans une direction invariable.

M. Cros eut peur, horriblement peur... tellement peur, que M. Perrin ayant dit :

— Vous comprenez, après cela, qu'il est prudent de s'assurer de ce qui peut arriver à Mme Cros;

Et ayant fait, après ces paroles, un pas vers la porte, M. Cros s'élança vers lui en s'écriant :

— Je vous suis!...

M. Perrin s'arrêta et dit à M. Cros.

— Il serait peut-être bon cependant de ne pas quitter cette chambre, s'il est vrai, comme l'a dit Marianne, qu'elle conduit à l'endroit où est caché le fameux trésor. Allez chez Mme Cros.

— Tout seul!... reprit M. Cros avec toute la naïveté de la peur.

M. Camille Perrin savait très-bien qu'on ne raisonne pas avec un pareil sentiment, et il reprit :

— Eh bien! demeurez ici, vous êtes armé, vous n'avez rien à craindre.

— Mais ma femme! je voudrais savoir...

Cela voulait dire clairement qu'il ne voulait ni rester seul, ni aller seul.

— Eh bien! dit M. Perrin, nous allons fermer la porte à clef et nous reviendrons.

Le conseil plut à M. Cros, et tous deux quittèrent la fameuse chambre bleue.

On se souvient que, lorsque Gros-René avait voulu finir son récit, M. de Fernic avait dû s'éloigner; de tous ceux qui étaient dans le château, France était peut-être le plus désintéressé dans tout ce qui se passait.

Sans doute, il voyait avec plaisir arriver entre les mains de sa grand'mère, dont il était l'unique héritier, une fortune assez considérable; mais, passé cela, il ne fondait sur cette fortune aucune combinaison présente. Il avait très-bien compris que Mlle Lucie de Chevalaine n'eût point été fâchée d'associer sa part d'espérances avec la sienne; mais cette grande et forte beauté n'était point du tout du goût du jeune marin, et l'élégance frêle, distinguée et soyeuse de Mme Cros lui eût beaucoup mieux convenu.

Mais Mme Cros était mariée; ce n'était donc qu'un amour à tenter, et il y avait légèrement essayé dès le premier jour, par ces petites attentions qui avertissent une femme qu'elle n'a qu'à vouloir et qu'un esclave est tout prêt.

Mme Cros s'était aperçue de la prétention. M. de Fernic était assez beau, assez distingué, pour qu'elle ne s'en irritât point. Elle avait donc accepté de ces attentions tout juste ce qu'il fallait pour montrer à Mlle de Chevalaine qu'elle n'en aurait rien, mais pas assez pour que M. de Fernic se crût autorisé à se croire le bienvenu

Les événements de la visite aux huttes avaient été d'une gravité qui n'avait pas laissé place à cette coquetterie mutuelle, et lorsque M. de Fernic rentra chez lui, il ne songeait plus guère qu'à la nécessité où il était d'avoir le lendemain une affaire avec son gros et grand cousin, M. de Chevalaine.

Mais, pour rentrer dans sa chambre, il lui fallait passer devant la porte de Mme Cros, et comme il s'en approchait, il entendit distinctement une voix d'homme. Ce ne pouvait être celle de M. Perrin qu'il quittait, ni celle de M. Cros que Gros-René venait de déclarer avoir laissé dans sa chambre.

Était-ce donc M. Blanchet, ou le curé?

Fernic s'arrêta et reconnut la voix de Maricou.

Pour que nos lecteurs comprennent bien la scène qui se passa, il faut qu'ils s'imaginent un long corridor sur lequel ouvraient les portes d'un grand nombre de chambres, corridor coupé à chaque extrémité par d'autres couloirs desservant les ailes latérales, et menant à de petits escaliers de service.

Au moment où M. Fernic reconnut la voix de Maricou, une singulière curiosité le prit de savoir ce qu'un pareil homme pouvait faire à une heure pareille dans la chambre d'une femme comme Mme Cros.

Il se pencha vers la porte pour écouter; mais à l'instant il s'aperçut que, si quelqu'un passait, il serait aisément vu avec la bougie qu'il tenait à la main, et il la souffla avant même avoir réfléchi à l'improbité de l'action qu'il commettait.

Cependant il est juste de dire que M. de Fernic se fût gardé comme d'un crime d'une action pareille à celle qu'il allait faire, si elle avait pu se montrer à lui sous un point de vue cupide ou même sérieux.

Mais l'homme a pour certaines choses des transactions de conscience admirables.

Ce que M. de Fernic n'eût point fait dans l'intérêt d'un million à gagner, il le fit contre une femme, parce qu'il lui passait par la tête que la belle Mme Cros avait pu se laisser prendre par un caprice extravagant pour le beau Maricou.

— Elle a un butor de mari, se dit-il, et probablement elle s'en console à Paris avec quelque beau jeune homme de la première élégance... avec un... ou peut-être plusieurs. Or, cette femme, qui est peut-être très-blasée sur les amours bien arrangés, a pu ce qu'on appelle se monter la tête pour une aventure piquante, originale, qui lui promît des émotions d'un genre inconnu.

Il est inutile de dire tout ce qui se passa dans la tête du chevalier de Fernic en ce moment; mais, par une décision aussi rapide que toutes ces suppositions, il souffla sa bougie et se mit à écouter.

Il s'assura parfaitement que c'était Maricou qui parlait, mais il ne put en aucune façon distinguer un seul mot de ce qu'il disait.

Cependant, à la continuité avec laquelle il parlait, sans que Mme Cros l'interrompît, il devina que Maricou faisait un récit et non point une déclaration, et il fut honteux de ce qu'il venait de faire. Il se décida à s'éloigner; mais il n'avait pas fait deux pas qu'une voix lui dit tout bas :

— Oui, chevalier de Fernic, c'est le beau Maricou qui vous supplante.

M. de Fernic reconnut la voix de Mlle de Chevalaine; mais s'il n'avait été profondément étonné d'avoir été surpris écoutant à une porte, il se fût demandé par quel hasard elle se trouvait là, et il eût aisément compris que probablement elle y était venue pour y faire ce qu'il y avait fait lui-même.

En effet, Lucie, épouvantée de voir Maricou entrer chez Mme Cros (et si l'on se rappelle le récit de Maricou, on doit comprendre qu'elle eût peur de ce que cet homme pouvait dire); Lucie, disons-nous, avait essayé de surprendre le motif de cette étrange visite. Elle avait donc furtivement quitté sa chambre et était venue coller son oreille à la porte.

Comme France, elle avait été un moment sans entendre autre chose qu'un murmure sourd; mais, de même que les yeux s'accoutument à l'obscurité et finissent par distinguer vaguement certains objets qui un moment avant étaient plongés dans les plus profondes ténèbres, de même, au bout d'un certain temps, Lucie, sans pouvoir cependant suivre d'une façon continue le récit de Maricou, en saisit au hasard quelques mots qui lui firent peur.

Son propre nom, plusieurs fois répété, ainsi que celui de M. d'Astorg, le nom de l'infortunée Marie, lui prouvèrent que Maricou racontait à Mme Cros l'histoire de toute sa vie.

Mais jusqu'où allaient ces aveux?

Voilà ce que Lucie ne pouvait comprendre, et elle prêtait une oreille encore plus attentive, lorsqu'elle entendit le pas de M. de Fernic monter le grand escalier, et presque aussitôt elle vit jouer, à l'angle des murs, la clarté de la bougie. Aussitôt elle se retira jusqu'à l'extrémité du corridor pour laisser passer M. de Fernic. Ce fut alors qu'elle le vit s'arrêter, éteindre la bougie, et ce fut alors que, craignant qu'il ne surprît mieux qu'elle le sens des paroles de Maricou, et comprenant qu'il fallait à tout prix se défendre d'avance contre les révélations, quelles qu'elles fussent, de Maricou, elle s'avança vers M. de Fernic, et lui dit les paroles que nous avons rapportées plus haut.

Fernic demeura interdit de s'être ainsi laissé surprendre, et pour

donner une sorte d'excuse légère à sa vilaine curiosité, il repartit :

— Ma foi, j'avoue que j'étais curieux de savoir comment notre belle Parisienne faisait l'éducation de notre jeune sauvage.

— Ah! ce n'est pas, peut-être, dit Mlle de Chevalaine, son éducation amoureuse dont elle s'occupe en ce moment; à moins qu'elle ne s'en serve comme d'un moyen pour arriver où elle veut en venir.

— A quoi donc?

— Suivez-moi, lui dit Mlle de Chevalaine, je vous le dirai; car vous ne savez rien de ce qui s'est passé dans ce château. Votre grand'mère, ma tante, ne s'en doute pas plus que vous, et peut-être la charmante Parisienne trouve-t-elle moyen, en ce moment, de nous dépouiller tous de notre part d'héritage

— C'est impossible.

— Venez, dit Lucie, et quand je vous aurai dit la vérité, vous verrez si je n'ai pas raison d'avoir cette crainte.

Mlle Lucie prit hardiment M. de Fernic par la main, avec la vivacité de quelqu'un qui connaît parfaitement les êtres de la maison, et l'introduisit dans sa chambre, dont elle ferma la porte.

VII

M. de Fernic avait donc suivi Mlle de Chevalaine dans sa chambre, où elle s'était enfermée avec lui.

D'un autre côté, Gros-René, d'après l'ordre de M. Perrin, avait quitté le salon pour aller dire à France de tenir ses armes prêtes.

Il en advint que, lorsque Gros René arriva à l'appartement du jeune marin, il ne trouva personne. Gros-René continua sa recherche. La chambre de M. de Fernic était contiguë à celle de M. Blanchet, celui-ci était absent. Le curé logeait à côté d'eux, et le curé n'était pas chez lui.

Gros-René s'imagina-t-il qu'ils s'étaient tous réunis pour combiner quelque mauvais dessein contre ses maîtres, ou bien s'expliqua-t-il toutes ces absences par autant de disparitions diaboliques? Je n'en sais rien. Mais toujours est-il qu'il fut pris d'une terreur telle, qu'il s'enfuit en cherchant la chambre de son maître, et tenant sa terrible pincette levée.

Au détour de l'un des vastes couloirs qui régnaient dans le château, il lui sembla voir paraître devant lui un géant terrible. Gros-René était doué de ces poltronneries féroces qui attaquent, tant elles craignent d'être attaquées; il abattit sa lourde pincette sur la tête du monstrueux géant, qui tomba par terre avec un sourd gémissement.

Gros-René eût peut-être achevé d'assommer l'ennemi inconnu qu'il avait trouvé sur son passage, lorsqu'il fut arrêté par l'apparition de son maître et de M. Perrin, qui furent étrangement étonnés en rencontrant ainsi Gros-René avec un homme étendu à ses pieds, et le visage tout ensanglanté.

M. Cros reconnut Burlaudas, à qui la pincette avait fait au front une blessure légère, mais qui, lui ayant couvert le visage de sang, lui donnait l'aspect d'un homme assassiné.

— Qu'as tu fait! s'écria M. Cros en aidant Burlaudas à se relever.

— Ah! fit Gros René, chez qui la peur se tournait de plus en plus en férocité, j'ai commencé par ce brigand, en attendant que nous en finissions avec les autres.

— De quels brigands veux tu parler? dit M. Camille Perrin.

— De tous ceux qui sont dans ce château, repartit Gros René qui, les yeux hors de la tête, le visage bouleversé, paraissait un furieux avide de carnage.

— Comment, dit Burlaudas en essuyant de son mouchoir de cotonnade bleue le sang qui lui couvrait le visage, ils sont déjà entrés?

— Mais qui donc? fit M. Cros.

— Mais les autres, fit Burlaudas, les gens des huttes; on les entend rôder autour du château comme une bande de loups... s'appelant avec leurs cris de chouette Je les ai entendus de la chambre où je couche, et je venais vous en avertir, lorsque j'ai été assassiné par ce brutal.

Gros-René releva sa pincette d'un air sanguinaire.

— Voyons... voyons, fit M. Camille Perrin, assez de sottises comme ça, maître Gros-René; vous êtes un drôle et un poltron. Quant à vous, monsieur, permettez que j'examine votre blessure. Ce n'est rien, la peau est fendue, voilà tout; une compresse d'eau fraîche en fera l'affaire. Et maintenant, expliquez-nous, monsieur, ce que vous avez remarqué.

— Ecoutez! fit Burlaudas.

On fit un profond silence, et il sembla en effet qu'on entendait des cris assez semblables à ceux des oiseaux de nuit, qui se répondaient dans diverses directions.

Mais ce qui semblait alarmer Burlaudas ne fit pas la moindre impression sur M. Cros, qui dit :

— Eh bien! voulez-vous empêcher les orfraies et les chouettes de crier. J'en entends toutes les nuits autant que ça dans ma ma son du bois de Marly.

— Dans les bois, c'est possible, dit M. Camille Perrin; mais ici il y en a trop et de trop d'espèces différentes pour que cela ne soit pas autre chose que des animaux qui nous donnent ce concert.

M. Cros se remit à écouter avec plus de soin, tandis que M. Perrin disait à Gros-René :

— Tu as averti M. de Fernic?

— Et où voulez-vous que je l'avertisse, il n'est pas dans sa chambre.

— Mais il est entré peut-être chez M. Blanchet.

— Ni Fernic, ni Blanchet, ni curé! dit Gros René avec cette brutale familiarité que les laquais emploient entre eux, pour parler de leurs supérieurs, et qui leur revient dans des circonstances où un sentiment violent leur fait oublier le faux respect qu'ils montrent à leurs maîtres.

— Comment! fit M. Cros, tu n'as trouvé personne chez ces messieurs?

— Personne... et je vous dis que ce n'est pas dehors, mais dedans que sont les brigands.

— Veux-tu te taire? s'écria M. Camille Perrin, je suis sûr que tu t'es trompé de porte, et que tu seras allé à quelque chambre inhabitée...

— Monsieur, monsieur!... fit Burlaudas, en baissant la voix, je ne sais pas de qui votre domestique veut parler; mais il est sûr qu'il y a dans le château un scélérat qui, à lui tout seul, vaut tous les autres ensemble : c'est Maricou.

— Maricou est ici? s'écria M. Cros, qui ignorait cette circonstance.

— Oui, vraiment, fit Burlaudas... et si vous saviez où il est... J'étais venu pour vous le dire.

— Eh bien! où est-il? dit M Perrin.

— Dans la chambre de madame votre épouse, dit Burlaudas en baissant tout à fait la voix.

— Chez ma femme! s'écria M. Cros. Venez, courons... Ah! le scélérat!...

— Tout doux, fit M. Perrin... Attendons... Qui vous a dit, monsieur, que Maricou était dans la chambre de Mme Cros?...

— Mes propres yeux, répondit Burlaudas, d'un ton assez aigre, à cette question faite d'un ton fort sec.

— Vos propres yeux...

— Oui, monsieur; car je l'ai vu entrer il y a une heure bientôt, par la fenêtre...

— Entrer par la fenêtre!... s'écria M. Cros.

— Il y a une heure... fit Gros-René.

— Comprenez-vous cela, Perrin? fit M. Cros.

— Depuis une heure, reprit Gros-René; alors il a eu le temps...

— De quoi?... fit M. Cros.

— D'assassiner madame, s'il en a eu envie.

M. Perrin et M. Cros étaient fort en peine de donner un sens à ce rendez-vous, et l'interprétation que Gros-René avait tournée brusquement en assassinat les eût peut-être gagnés, si Burlaudas n'avait repris d'un ton de dédain :

— Non, non, Maricou n'est pas de cette pâte là. Quoiqu'il soit homme à tuer un garde champêtre ou un chasseur, comme il tuerait un chien dans la lande, tout le monde l'en croit capable Mais il a d'autres moyens quand il veut. Je vous l'ai dit, monsieur, Maricou a un charme; il faisait faire tout ce qu'il voulait à défunt M. le comte, je vous l'ai dit; et souvent Mlle Lucie de Chevalaine n'a pas osé lui répliquer, lorsqu'il lui disait des choses que personne ne pouvait comprendre. Ainsi, tenez, s'il veut faire faire quelque imprudence à l'épouse de monsieur, il va se mettre à la charmer... et il faut bien qu'il ait déjà réussi, puisqu'elle n'a pas poussé le plus petit cri lorsqu'il est entré dans sa chambre.

— Par la fenêtre! ajouta Gros-René.

Ce mot était comme une pincée de poivre ajoutée à une parole déjà passablement épicée; car M. Cros n'entendait point du tout le charme de Maricou dans le sens où le comprenait naïvement Burlaudas

— Perrin, dit M. Cros, suivez-moi.

M Camille fit semblant de ne pas entendre, et reprit aussitôt :

— Non, non, Maricou ne peut avoir de mauvais desseins. N'est-ce pas lui qui m'a sauvé aujourd'hui avec un courage, un héroïsme?...

— Oh! fit M. Cros en serrant les dents, M. Maricou est un héros! Je comprends, quelque chose comme le *Dernier Chouan*, ou *Monsieur Mauprat*... Avec ça que ma femme ne lit pas autre chose que ces mauvais livres. Suivez-moi, vous dis-je, Perrin...

— Et puis, fit Burlaudas, dont la parole était toujours à côté de la pensée des trois Parisiens, Mme Cros est la véritable héritière, et c'est à elle qu'il s'adressera, car, si on vous a arrêté aux huttes, vous, monsieur, c'est parce qu'on vous prenait pour le mari de cette dame, à cause que vous étiez très-familier avec elle.

Le fer de la guillotine eût été levé sur la tête de Gros-René, qu'il n'eût pu résister à la joie qu'il éprouva d'une parole qui devait être également déplaisante à son maître et à l'ami de son maître; aussi s'empressa-t-il de dire :

— Madame est si imprudente!

— Qu'est-ce que c'est?... fit M. Perrin avec une colère qui imposa à l'insolent.

— Mais, dame! reprit Gros-René, recevoir un homme à une pareille heure...

— Je vous dis qu'il l'a charmée, fit Burlaudas.

M. Cros roulait en lui-même de sinistres pensées, mais il n'osait éclater. Enfin il s'écria :

— Gros-René, conduis-moi chez ma femme... car je ne connais pas seulement les êtres de cette vieille baraque.

— Je vais vous y mener, dit M. Perrin.

— Ah! vous connaissez le chemin? fit Gros-René.

— Et je vais te le montrer, car tu vas nous suivre, dit M. Perrin.

— Si monsieur me l'ordonne.

— D'abord, et avant toutes choses, dit M. Camille Perrin, comme nous sommes en un château rempli de brigands, d'après ton dire... je pense que celui qui ne marche pas avec nous est de leur parti ; et au préalable, et pour ne pas laisser d'espions derrière nous, je casse la tête au premier qui ne nous suit pas.

Ces paroles, prononcées avec un sang-froid qui ne permettait pas de douter que M. Perrin n'accomplit sa promesse, firent cesser toute réplique, et nos quatre interlocuteurs s'avancèrent ensemble vers la chambre de Mme Cros.

M. Perrin frappa sur-le-champ en disant :

— Ouvrez, ou nous sommes tous perdus.

Mme Cros se hâta d'ouvrir la porte, et ils entrèrent tous dans la chambre.

L'attitude de Maricou et de madame Cros, la rapidité avec laquelle elle avait ouvert, ne permettaient pas de supposer qu'on eût dérangé le moins du monde un entretien très-intéressant.

Mais M. Cros était trop mari pour ne pas faire une bêtise, et il dit en entrant :

— Pourquoi cette fenêtre ouverte? C'était sans doute pour que le jeune héros s'en retournât par où il était venu.

Sur un signe de M. Camille Perrin, Mme Cros comprit son mari, et repartit avec un malicieux sang-froid :

— C'est pour que les curieux de ce château, et il n'en manque pas, puissent voir tout ce qui se passait ici, pendant que Maricou me racontait son histoire.

— Et en quoi peut-elle vous intéresser? dit M. Cros.

— Le destin du fils de M. de Chevalaine, de mon cousin, répondit Mme Cros, ne peut m'être indifférent.

— C'est ce qui n'est pas prouvé, fit M. Cros, ravi de cette explication, mais ne voulant pas demeurer sans réponse, et il aura à me prouver...

— Il s'agit de ma famille et non point de la vôtre monsieur, dit Mme Cros avec hauteur : ce sont des affaires que je veux garder le droit de mener à ma guise.

— Mais, madame... fit M. Cros d'un ton rogue.

Et une querelle semblait prête à s'engager, lorsque Maricou, qui était resté penché vers la fenêtre, l'oreille tendue pour reconnaître les bruits qui couraient la campagne, et auxquels il n'avait point fait attention durant son récit à Mme Cros, lorsque Maricou, disons-nous, poussa un cri de colère, et s'écria :

— Ah! les brigands!..

— Qu'est-ce donc ?... fit M. Perrin.

— Voyez ce rouge au ciel au-dessus du toit, ils ont mis le feu à la grande bergerie.

Ce mot n'était pas lâché que maître Gros-René se précipita hors de la chambre en criant d'une voix furieuse :

— Au feu! au feu!

— Courons!... s'écria M. Perrin.

— Demeurons, fit Maricou... La bergerie est en feu... il faut qu'elle brûle... elle brûlera... Mais que personne ne sorte du château.

Cependant, aux cris de Gros-René, toutes les portes s'ouvraient, et le valet de chambre de M. Cros put voir sortir d'abord de la chambre de la vieille Mme de Fernic M. Blanchet et le curé, et ceux-ci purent voir presque aussitôt M. de Fernic sortir de la chambre de Mlle de Chevalaine.

Malgré le trouble qu'avaient jeté dans tous les esprits les hurlements de Gros-René, cette circonstance n'échappa point au curé et à M. Blanchet, qui échangèrent entre eux un regard d'intelligence, ni à Mme de Fernic, qui foudroya les deux jeunes gens d'un coup d'œil où avaient parlé soixante-dix ans d'honnêteté irréprochable.

Mais cette observation fut réservée pour plus tard, car Gros-René ne cessait de crier :

— Au feu! au feu! le château brûle.

France l'arrêta vigoureusement, et lui dit :

— Comment, le château brûle!... Où... comment?...

— Voyez là-bas, lui dit Gros-René. Au feu!...

France se précipita à une croisée à l'extrémité du corridor où il se trouvait, et vit, en effet, les rouges reflets de l'incendie au-dessus des grands arbres du parc.

Cependant le tumulte qui avait lieu dans l'appartement des maîtres commençait de même dans les logements des domestiques ; chacun sortait de chez soi à moitié vêtu, et accourait, l'un descendant de sa chambre, l'autre montant de son écurie ; tout le monde arrivait au centre commun d'où était partie l'alerte, le concierge du château comme les autres.

— L'incendie est à la bergerie, dit le curé.

— Il faut y courir par la porte de la Verdière.

— Donne-nous la clef, ajouta-t-il en s'adressant au concierge.

— Je l'ai remise à M. Gros-René...

— A cet homme!... s'écria-t-on de tous côtés.

— As-tu cette clef? dit M. de Fernic.

— Je l'ai donnée à M. Cros.

— A ton maître! C'est étrange. Et où est-il?...

— Ma foi, dans la chambre de madame, dit Gros-René.

— Que voulait-il faire de cette clef? dit Mme de Fernic, pendant que France se dirigeait vers la chambre de Mme Cros, et que tout le monde le suivait en tumulte.

— En effet, dit Mlle de Chevalaine, c'est la clef qui ouvre précisément à deux pas de la bergerie.

Il se pencha dans la porte pour écouter.

— C'est extraordinaire, fit le curé.

— Avais-je donc raison, reprit Lucie, comme si elle se parlait à elle-même, lorsque je voulais mettre mon cousin en garde contre les projets de ces Parisiens?

— C'était donc pour ça, fit M. Blanchet, qu'il était dans votre chambre?

— Et pourquoi voulez-vous qu'il y fût?... dit Lucie d'un ton candide...

— Ah! je ne savais pas, répliqua M. Blanchet.

A ce moment, on arriva à la porte de Mme Cros.

VIII

France de Fernic pénétra le premier dans la chambre de Mme Cros, et arriva juste au moment où M. Cros disait à Maricou :

— Que serait il donc arrivé, si j'avais ouvert la porte du parc à cette vieille mégère que j'ai trouvée dans la lande?

M. de Fernic avait contracté, dans l'exercice de son état, des habitudes de commandement impérieux, rapide, et qui, dans les moments de danger pressant, se révélaient par une forme arrêtée, sévère, brusque; en présence de cet incendie qui éclatait à quelques pas du château, il obéit à cet esprit d'action qui l'eût inspiré sur son vaisseau, à la déclaration d'une tempête.

D'ailleurs, parmi tous les hommes présents, Fernic pouvait se croire autorisé à prendre en main l'autorité et à donner les ordres nécessaires.

Le curé et M. Blanchet tremblaient de tous leurs membres, M. Cros ouvrait de gros yeux inintelligents; M. Perrin était un étranger, et tous les autres étaient des inférieurs. Le seul qui eût pu se mettre en parallèle avec France, le jeune Chevalaine, n'avait point paru.

Donc, en entrant dans la chambre de Mme Cros, et en entendant les paroles du banquier, M. de Fernic lui dit d'un ton de commandement :

— Remettez-moi cette clef, monsieur, et plus tard vous aurez à nous rendre compte de l'usage que vous en vouliez faire.

Quels que fussent l'embarras de M. Cros et son épouvante, le ton dont cette demande lui fut faite le blessa cependant assez pour qu'il répliquât :

— Je n'ai aucun ordre à recevoir de vous, ni aucun compte à vous rendre. Voici cette clef, que je vous remets parce que je sais qu'elle ouvre la porte du parc qui mène à la bergerie.

Fernic allait prendre la clef, lorsque Maricou quitta sa fenêtre en disant :

— C'est inutile, la bergerie est brûlée, le toit vient de s'enfoncer; l'incendie s'éteindra tout seul.

— Que fait ce drôle ici? s'écria France, et comment se fait-il qu'il ose parler dans cette maison?

Maricou, au lieu de répondre à M. de Fernic, se retourna doucement vers Mme Cros et lui dit :

— Vous entendez, madame.

Fernic haussa les épaules et dit :

— Allons, allons à la bergerie, et s'il en est encore temps, nous en sauverons quelques débris, ou bien nous prendrons peut-être quelques-uns de ces incendiaires.

— Ne sortez pas du château, s'écria Maricou, si vous ne voulez pas le voir en feu tout à l'heure... Vous avez été agacer les loups dans leurs bois; ils sont sortis en fureur, prenez garde.

— Mais, dit France, n'es-tu pas un des leurs? Tu devais connaître leurs desseins. Emparez-vous de ce drôle, garrottez-le...

— Monsieur! monsieur! s'écria M. Camille Perrin, c'est au courage, à l'activité de ce jeune homme que je dois la vie, et je ne souffrirai pas qu'on porte la main sur lui.

— Qui êtes-vous, monsieur? dit M. de Fernic. Je ne vous connais pas. Quel droit avez-vous d'être dans cette maison?

— Monsieur de Fernic, fit M. Perrin, chacun ici aura des comptes à rendre.

— Quand vous voudrez, dit Fernic. Allons, prenez ce misérable, vous autres; et qu'on lui lie les pieds et les mains.

Maricou restait immobile, souriant avec une incroyable expression de dédain.

Deux ou trois palefreniers et valets s'approchèrent de lui, mais avec un sentiment visible de crainte.

— Comment vous avez peur?... s'écria M. de Fernic en s'élançant du côté de Maricou.

A ce moment, Mme Cros s'élança vivement entre France et Maricou, et, avec une vivacité pleine de force, elle lui dit :

— Ne touchez pas à cet homme, monsieur, je ne le permettrai pas.

— Vous, madame?... dit Fernic avec un accent où l'affectation de respect déguisait mal la colère.

— Moi, monsieur, lui répondit Mme Cros, qui trouve bien étrange que vous vous permettiez de donner ici des ordres sans le consentement de ceux qui y ont plus de droits que vous. — Madame, dit France en se contenant mal, si votre mari voulait contester mes droits, j'aimerais mieux m'en expliquer avec lui.

— Mon mari, monsieur, dit Mme Cros, n'a rien à contester ici. Ceux qui ont quelques droits dans cette maison sont les héritiers de M. de Chevalaine; c'est M. le curé, Mme de Fernic, Mlle de Chevalaine ou son frère, et moi, monsieur. Quant à vous, il faut bien que je vous le dise, puisque vous le remontrez si nettement aux autres : vous n'êtes rien ici, absolument rien, pas plus que M. Perrin.

— Madame, dit Fernic pâle de colère, il y aura quelqu'un qui me rendra raison...

— C'est convenu, monsieur, dit M. Camille Perrin, c'est convenu.

— Laissez, France, dit aussitôt Mme de Fernic, ne vous occupez point de ces gens-là; mais, puisque Mme Cros en réclamant ses droits me fait si bien connaître les miens, je m'en servirai pour ordonner l'arrestation de cet homme.



Marianne s'était couchée sur le côté et, la tête appuyée sur sa main, elle...

— Un contre un, fit M. Perrin en riant, malgré la gravité de la position.

— Non, monsieur, fit le curé, nous sommes deux, car je suis de l'avis de ma sœur, Mme de Fernic, qu'on arrête ce misérable qui, j'en suis sûr, est d'intelligence avec les brigands qui ont mis le feu à la bergerie.

Mme Cros regarda autour d'elle et vit Lucie qui gagnait doucement la porte.

— Et vous, ma cousine, lui dit-elle aussitôt, êtes-vous aussi d'avis qu'on arrête M. Maricou?

— Votre protection lui suffit, madame, dit Lucie que cette interpellation avait rendue pâle de colère.

— Vous voyez bien que non.

Lucie, les yeux baissés, les dents serrées, resta un moment immobile, et répondit enfin :

— Je crois Maricou parfaitement innocent de cet incendie; car voilà plus d'une heure qu'il est enfermé avec vous tête-à-tête dans votre chambre.

Un gros ricanement, qui courut dans la foule des valets qui encombrait la chambre, avertit Mme Cros que l'injure de Mlle Lucie de Chevalaine avait porté coup parmi ceux qui l'avaient entendue.

La honte d'avoir à répondre à un pareil outrage rendit Mme Cros si confuse, qu'elle garda le silence.

Alors Maricou, s'étant avancé, dit, avec un calme et une douceur qui contrastèrent avec l'irritation de toutes les personnes présentes :

— Oui, mademoiselle, depuis une heure je raconte à madame quelle a été ma vie, et je lui disais surtout quelle protection j'avais trouvée près de vous.

— Et cette protection ne vous manquera pas aujourd'hui, dit vivement Lucie. Vous ne serez point arrêté; je ne le veux pas... Et mon frère se joindra à moi... Mais, reprit-elle aussitôt, où est donc mon frère?

— Il dort probablement, dit un gros valet de ferme. Ah! quand il est dans son lit, on tirerait le canon à son oreille, qu'il ne broncherait pas.

— Allez le réveiller, dit Mme de Fernic; il est bon qu'il nous donne son avis, puisque chacun ici fait si bien valoir ses droits.

— C'est inutile, dit Maricou, tout à fait inutile. Je remercie madame et mademoiselle de leur protection, mais je demeurerai ici à votre disposition durant toute cette nuit et la journée de demain.

— En ce cas, reprit France, humilié du rôle subalterne où on l'avait relégué, et qui voulait en sortir, qu'on l'attache et qu'on l'enferme en lieu sûr.

— Monsieur de Fernic, reprit Maricou, ni vous, ni tous ceux qui sont ici ne m'empêcheriez d'en sortir si j'en avais la volonté. Je reste parce que je veux bien rester, mais n'oubliez pas que je puis considérer comme un ennemi qui m'attaque quiconque porterait la main sur moi, et que c'est sur vous que retomberait la responsabilité du sang qui coulerait.

— Il a raison, il a raison, fit M. Blanchet, qui avait gardé jusque-là un prudent silence, et qui n'en sortit que par une prudente intervention. Personne ici n'a mandat légal pour arrêter cet homme ni pour ordonner de l'arrêter, et il n'y a pas de flagrant délit qui puisse autoriser à s'emparer de lui. La seule chose qui soit dans notre droit, c'est de l'expulser du château.

M. Blanchet avait à peine achevé ces paroles, que des cris sauvages et des hurlements de joie se firent entendre dans la cour du château, et presque aussitôt dans le château lui-même, qui fut pour ainsi dire envahi tout à coup, et dans lequel on entendit courir de tous côtés avec des hurlements furieux.

Au lieu de s'élancer au dehors pour voir d'où venait ce vacarme, soudain la valetaille pressée à la porte de Mme Gros se rua dans la chambre, et une femme, poussée par la peur, ferma violemment la porte, de façon que tous ceux qui peuplaient le château, à l'exception de M. de Chevalaine, qui dormait, disait-on, et du pupille de M. Blanchet et de sa nourrice, tout le monde se trouva enfermé dans cette pièce.

A l'instant même on entendit des pas se précipiter dans le couloir même où était située la chambre de Mme Cros, puis ces pas gagnèrent le second étage, dont on forçait les portes et dont on renversait les meubles, avec des bondissements d'une joie féroce et des cris furieux.

— Ouvrez cette porte... s'écria Fernic. Attaquons ces brigands.

— Sans armes?... lui dit M. Perrin.

— En voilà, dit M. Cros, en montrant ses pistolets qu'il tendit à M. de Fernic avec un empressement qui, en toute autre occasion, eût été remarqué.

Fernic s'en empara et courut vers la porte en criant à Maricou :

— Quant à toi, misérable, si tu sors de cette chambre, je te casse la tête comme à un voleur.

Maricou s'élança au devant de Fernic et lui dit :

— Vous voulez donc faire assassiner tout le monde?...

— Misérable!... s'écria Fernic.

— Arrêtez!... fit Lucie de Chevalaine, lui seul peut nous sauver, Maricou, dit-elle avec effroi, j'entends Farienc.

— Oui... oui, dit Maricou, j'ai reconnu sa voix.

— Qu'il prenne au moins ces armes, dit Fernic en jetant les pistolets.

— Je n'ai pas besoin d'armes, dit Maricou... seulement n'ouvrez cette porte à personne, quoi qu'on puisse vous dire, et fermez votre fenêtre.

A ce moment, Mme Cros alla elle-même vers la fenêtre et recula en poussant un horrible cri.

— Qu'est-ce donc? cria Maricou.

— Je viens de voir passer... comme un paquet blanc... comme le corps d'un enfant... qu'on aurait précipité de la fenêtre au-dessus de la mienne...

— C'est là que loge la nourrice! cria M. Blanchet.

En même temps, un cri plus furieux éclata dans la chambre, et Lucie, passant violemment entre M. de Fernic et Maricou, s'écria:

— Ah! ils ont tué mon fils!

IX

La scène tumultueuse qui se passait au château de Chevalaine changeait pour ainsi dire d'aspect à chaque minute.

Ainsi, au moment où Fernic avait voulu faire arrêter Maricou, l'intervention soudaine de Mme Cros avait protégé le fils de Marianne; puis était venue l'irruption violente des gens des huttes dans le château; puis enfin, lorsque tout monde semblait s'en rapporter à Maricou du soin du salut général, ce cri de Mlle Lucie de Chevalaine :

— Ils ont tué mon fils! avait jeté une horrible surprise parmi tous ceux qui l'avaient entendu.

Quel que fût le juste effroi que devaient éprouver les habitants du château en se voyant à la merci d'une bande de forcenés que rien ne pouvait arrêter, car ils n'avaient ni l'idée du crime ni celle du châtiment, cependant ce cri de désespoir, qui renfermait une si étrange révélation, frappa de surprise toutes les personnes présentes.

On s'interrogeait déjà du regard, et l'on allait s'interroger plus directement, lorsque des cris plus furieux, parmi lesquels se distinguaient la voix puissante de Lucie et celle d'une autre femme, éclatèrent de nouveau.

Chacun put connaître aussitôt qui osait répondre avec cette hauteur à Mlle de Chevalaine, car Maricou s'écria en s'élançant hors de la chambre :

— Ma mère! ma mère!

Ce mot, à lui tout seul, fit une révolution subite dans les dispositions de ceux qui l'entendirent.

Cette troupe de valets, si épouvantés et si tremblants un moment avant, fut saisie comme d'un vertige de fureur à ce cri de Maricou, et ils y répondirent aussitôt par une imprécation générale :

— L'empoisonneuse! l'empoisonneuse ici! A mort, à mort l'empoisonneuse!

Et avant que personne eût pu s'opposer à ce brusque mouvement, ils se précipitèrent tous hors de la chambre avec des menaces terribles.

L'horreur qu'inspirait Marianne devait être bien grande, pour changer en un moment la disposition de tous ces esprits si épouvantés tout à l'heure, et MM. Camille Perrin et de Fernic suivirent, par un mouvement machinal, la troupe des domestiques, dont l'impétuosité les entraîna sans qu'ils pussent se rendre compte si c'était pour l'aider ou la maintenir qu'ils allaient à sa suite.

Mais l'événement leur dicta presque aussitôt la conduite qu'ils avaient à tenir.

En effet, arrivés à l'extrémité du couloir, ils purent voir, à la lueur de quelques torches de paille roulée en corde, que les bohémiens avaient jetées çà et là dans le château, deux femmes se débattant dans une lutte acharnée.

Assurément rien n'est plus hideux et grotesque à la fois que le combat de deux femmes dont les voix piaillent des injures, dont les cheveux volent en désordre, dont le visage est lacéré par les ongles; mais ici l'horreur et le ridicule avaient disparu : c'était un combat à mort entre Lucie de Chevalaine et Marianne; l'une, Marianne, un couteau à la main, l'autre, désarmée, mais maintenant dans sa main de fer le bras qui tenait le couteau, et cherchant à l'arracher plus encore pour tuer que pour se défendre.

L'une et l'autre, le visage couvert de cette pâleur livide qui vient de la colère et non de la peur, les yeux étincelants de cet éclat fauve et sanglant qui regarde le meurtre en face, la voix rauque qui l'appelle, les mouvements lents et pénibles, quelquefois convulsifs, comme résumant toutes les forces de chacune pour échapper à l'autre; Lucie et Marianne, disons-nous, jetant à courts intervalles ces paroles furieuses :

— Marianne!... Marianne, tu l'as tué!...

— Vous m'avez menti!...

— Ah ! je boirai ton sang, misérable !

— Vous m'avez menti !

— Mais je veux te tuer !

— Vous m'avez menti !

La voix de Lucie prenait une inflexion plus cruelle à chacune de ses paroles, tandis que celle de Marianne, inflexible et sourde, répondait comme le son d'un instrument insensible.

Voilà ce qu'ils virent.

Tous les domestiques s'étaient arrêtés devant ces deux femmes, et comme ils avaient ramassé les torches des bohémiens, ils éclairaient cette lutte furieuse, épouvantés par les fureurs des deux ennemies, et empêchés de porter secours à leur maîtresse par une sorte d'instinct qui leur disait qu'il y avait un droit égal entre ces deux femmes.

Enfin, dans un mouvement de rage forcenée, Lucie parvint à arracher à Marianne le couteau ; et avant que Fernic et M. Perrin, qui arrivaient à l'instant même, pussent les séparer, Lucie frappa Marianne et la jeta à terre, où la bohémienne tomba en poussant un profond soupir.

Maricou arrivait en ce moment, tirant par le bras Farrenc, qui, jeté par terre, ne pouvait se relever, et que Maricou traînait comme un cheval emporté fait de son cavalier désarçonné.

A l'aspect de sa mère frappée d'un coup de couteau, Maricou lâcha Farrenc, et se pencha vers Marianne pour la relever; mais, à l'instant même, et lorsqu'il la prenait dans ses bras, Farrenc se redressa, et, le saisissant par ses longs cheveux, il le frappa avec fureur de deux ou trois coups de couteau.

Maricou se releva à son tour, et quoique blessé, il se retourna et regarda avec une colère calme et déterminée autour de lui; il n'aperçut que le visage de quelques domestiques et ceux de Fernic et de M. Camille Perrin.

Farrenc s'était évadé d'un côté, tandis que Lucie de Chevalaine s'éloignait de l'autre.

Maricou resta un moment debout sans qu'il parût que les blessures l'eussent atteint dangereusement ; mais tout à coup ses yeux se troublèrent, son visage pâlit; il tomba sur ses genoux, et s'affaissa bientôt tout à fait en murmurant ces paroles :

— Ma mère, que Dieu vous pardonne !

Pendant que cette scène se passait à l'étage inférieur du château, quelques domestiques, qui s'étaient précipités à la poursuite de Farrenc, qui criait : « Marianne est morte! » étaient parvenus à l'arrêter.

On s'était emparé aussi de quelques bohémiens, tandis que les autres, surpris par cette nouvelle, couraient çà et là, cherchant la porte par laquelle ils étaient entrés. En peu d'instants, cette sauvage invasion fut presque repoussée ; mais presque aussitôt il fallut se donner à d'autres soins.

Dans toutes les chambres où ils avaient pu pénétrer, les bohémiens avaient jeté des torches de paille sur les lits, sous les rideaux des fenêtres, et l'incendie s'allumait de tous côtés.

Il fallut alors songer à sauver le château, et, en cette occasion, France de Fernic reprit l'autorité, qui, cette fois, ne lui fut plus constatée.

— Que tout le monde me suive !... s'écria-t-il.

Et l'on obéit.

Alors il distribua la plupart de tout ce monde à chacune des chambres attaquées par l'incendie, conduisit lui-même les autres aux réservoirs disposés dans la maison, et une demi-heure ne s'était pas écoulée que toute trace de feu avait disparu ; mais ce mouvement avait fait négliger la surveillance à exercer sur les bohémiens qu'on avait arrêtés, et tous s'étaient évadés du château.

On avait même oublié Marianne et Maricou, lorsque Mme Cros, se rendant au salon du rez-de-chaussée où tout le monde s'était réuni, se heurta, pour ainsi dire, contre leurs corps, et appela quelques personnes par ses cris.

M. Cros, M. Perrin et Fernic accoururent et donnèrent l'ordre d'emporter les cadavres ; mais l'un et l'autre n'étaient que blessés. Au premier effort qu'on fit pour l'enlever, Marianne revint à elle, et comme Fernic ordonnait de l'enfermer dans quelque salle basse bien fermée, elle dit, en montrant M. Cros :

— Portez-moi dans sa chambre.

— Oui, oui, fit M. Cros, dans ma chambre.

— C'est l'ancienne chambre de M. de Chevalaine, fit Fernic.

— C'est précisément pour cela, dit M. Cros, à qui revint, avec l'admirable présence d'esprit qu'il retrouvait à l'occasion de certaines matières, le souvenir du trésor caché. Portez-la dans ma chambre, reprit M. Cros, j'arracherai peut-être à cette femme le nom des coupables.

Gros-René, aidé du cocher de M. Cros et de Burlaudas, obéit au banquier, et ils enlevèrent Marianne, lorsque Mme Cros s'écria :

— Et son fils?

— Qu'on le jette sur la paille d'une écurie, dit Fernic.

— Ah ! monsieur, s'écria Mme Cros, vous savez pourtant qui est ce malheureux...

— Quel qu'il soit, madame, dit Fernic d'un ton presque impertinent, il est sous votre protection, qu'on le mette où vous voudrez.

— Il n'y a plus de chambres, murmurèrent quelques voix des domestiques.

— Il y a la mienne, dit Mme Cros, emportée par l'indignation que lui causait la cruauté aveugle de toute cette maison envers ce jeune homme si malheureux; ne trouverai-je personne qui puisse m'aider à l'y transporter ?

M. Camille Perrin, M. Cros lui-même, un ou deux valets entraînés par l'exemple, obéirent, et Maricou fut immédiatement enlevé et déposé sur le lit de Mme Cros.

Maricou respirait encore, mais il lui fallait de prompts secours.

M. Perrin était un de ces hommes qui ont touché, par l'étude et par la pratique, à presque toutes les sciences, et il fit à Maricou une large saignée qui le rappela à la vie, et qui, cependant, le plongea dans une faiblesse qui ne lui permit que de jeter un regard triste et troublé autour de lui; il reconnut la chambre où il était, attacha sur Mme Cros ses yeux dans lesquels vinrent quelques larmes, et lui dit d'une voix douce et presque éteinte :

— C'était vous qui deviez me sauver...

— Allons, allons, fit M. Camille Perrin, du silence, mon garçon, et ce ne sera rien; nous allons penser maintenant à votre mère... quoique, ajouta-t-il entre ses dents, mieux vaudrait peut-être la laisser finir d'elle-même que de l'envoyer à...

M. Perrin secoua la tête avec un mouvement violent, comme s'il eût éprouvé une horreur invincible pour le mot qu'il voulait prononcer.

— Corinne, reprit-il aussitôt en s'adressant à la femme de chambre de Mme Cros, veillez près du malade,

Cette proposition ne parut point plaire à la chambrière, qui repartit en tremblant :

— Rester toute seule ici ?

— Voici Gros-René qui revient, dit M. Perrin, vous serez assez braves à vous deux pour rester près d'un malade ?...

— La vieille veut que vous y alliez, dit Gros-René à M. Cros.

— J'y vais, fit le banquier.

— Venez avec nous, madame, dit M. Perrin à Mme Cros; il est bon que vous entendiez ce que cette femme peut avoir à dire.

— Mais, fit M. Cros d'un air fâché, il me semble...

— Cela est indispensable, dit M. Perrin d'un ton d'autorité.

— Mais... fit encore M. Cros.

— Et, peut-être, ajouta M. Camille Perrin à voix basse, serait-il bon d'appeler tous les héritiers à entendre ce que cette femme peut avoir à vous dire.

— Venez donc, reprit M. Cros avec humeur.

M. Perrin prit Mme Cros par la main et lui fit signe de le suivre.

Celle-ci s'éloigna, et pendant que M. Cros marchait en avant, M. Perrin lui dit tout bas ;

— Soyez forte et ayez du courage; il ne faut pas qu'on puisse commettre en votre nom quelque lâcheté dont vous seriez innocente, mais dont vous auriez beaucoup à souffrir.

— Que se passe-t-il donc? lui dit Mme Cros.

— Je n'ai pas le temps de vous l'expliquer ; mais vous avez montré du courage dans cette horrible bagarre, n'en manquez pas en face d'un lit de mort, car cette femme a été frappée d'une main plus sûre que celle qui a voulu assassiner Maricou.

L'esprit parisien de Mme Cros prit un moment le dessus, et elle répondit en souriant doucement:

— Ah! mon cher monsieur Perrin, on est plus forte qu'on ne croit, quand on n'a personne devant qui s'évanouir avec succès.

— Vous en êtes là?... lui dit M. Perrin, vous dites cela de vous-même?... Tant mieux, vous retournerez à Paris, forte, sensée et raisonnable.

— Je ne l'étais donc pas avant?

Comme M. Perrin allait répondre par une de ces rudes vérités qu'il disait d'un ton si paternel que Mme Cros n'eût osé s'en blesser, et qu'elle provoquait souvent, M. France de Fernic arriva près d'eux et leur dit vivement:

— N'avez-vous point vu Lucie ?

— Nullement.

— Je viens de la chercher par tout le château, et ce qu'il y a de plus étrange, c'est que la nourrice a disparu et que le cadavre de l'enfant n'a pas été retrouvé.

— Ah! fit M. Perrin, peut-être n'a-t-il pas été assassiné.

— Au-dessous de la fenêtre de Mme Cros, à l'endroit où elle a vu tomber ce corps qui l'a si fort épouvantée, nous avons trouvé une large tache de sang.

Mme Cros tressaillit à cette image et reprit :

— Pauvre enfant!

— Mais que voulait dire Mlle de Chevalaine, fit M. Perrin, lorsqu'elle s'est écriée: « Ils ont tué mon fils ! »

Mme Cros pressa le bras de M. Perrin pour lui faire comprendre qu'elle savait quelque chose de ce secret, et M. Fernic repartit :

— Je n'ai point entendu cela.

Fernic sortait de chez sa grand'mère, où s'étaient retirés le curé et M. Blanchet, entre lesquels il avait été sans doute décidé que l'hon-

neur de la famille exigeait que ce cri de désespoir, arraché au cœur de Mlle de Chevalaine, devait n'avoir été entendu par personne.

Malgré l'avertissement particulier de Mme Cros, M. Perrin repartit aussitôt :

— Quel intérêt avait donc Mlle Lucie de Chevalaine à frapper cette Marianne? car c'est elle qui l'a frappée; ceci, vous l'avez vu au moins?

— Mais, reprit Fernic d'un ton mécontent, Mlle de Chevalaine n'avait point d'autre intérêt que celui de se défendre, car ce n'était pas elle, c'était cette femme qui était armée; ceci, vous l'avez vu, je pense?

— Elle a fui cependant.

— Pensez-vous, monsieur, dit alors Fernic avec une véritable hauteur, qu'une femme de sa naissance, poussée à en frapper une autre par un effroi insurmontable, par un égarement qu'explique l'invasion de ces misérables, ne s'imagine pas avoir commis un crime horrible, et que l'aspect de ce sang, qu'elle n'a versé que pour se sauver, ne lui ait pas fait perdre toute réflexion?

M. Perrin sourit et repartit :

— Tout ce que vous dites là est parfaitement juste, monsieur; mais pourquoi, dans cette lutte que nous avons tous vue, répétait-elle : « Tu l'as tué? »

— Monsieur, dit M. de Fernic, je vous avertis que je trouve vos observations outrageantes, et qu'en l'absence de M. de Chevalaine, je ne les supporterai pas plus longtemps.

— Nous avons déjà un compte à régler ensemble à propos de madame, ceci ne le rendra pas plus dangereux, dit M. Perrin. N'oubliez pas que vous en avez demandé un à M. de Chevalaine, et que vous ne pouvez être contre lui et pour lui.

— Soit, monsieur, reprit Fernic avec dédain; mais ce qui me surprend, c'est que vous qui avez montré une pitié si empressée pour M. Maricou, vous n'en ayez pas eu un peu pour une femme qui vaut bien, ce me semble, le fils d'une empoisonneuse.

— Peut-être, monsieur... dit Mme Cros en passant devant France, et en le toisant avec cette assurance hautaine que donne à la femme le sentiment de l'impunité que lui assure son sexe. Rejoignons mon mari, monsieur Perrin, reprit-elle, et peut-être aussi saurons-nous tout à l'heure à qui la pitié est due dans cette maison.

M. Perrin suivit Mme Cros, après avoir adressé à M. de Fernic une salutation qui voulait lui dire qu'il était parfaitement à ses ordres, et tous deux arrivèrent dans la chambre de M. Cros un moment après le banquier; car toutes les paroles que nous venons de rapporter avaient été échangées entre les interlocuteurs avec la dernière vivacité.

De son côté, Fernic s'éloigna, et, après s'être informé à tous ceux qu'il rencontra, après avoir parcouru le château dans tous les sens, il s'éloigna au moment où le jour commença à poindre.

Nous devons dire, avant d'entamer le récit de ce qui se passa dans la chambre de M. Cros, que quelques-uns des domestiques de la maison, et Gros-René en tête, trouvèrent que la recherche intérieure dépassait de beaucoup le temps qu'on devait lui accorder, et que France eût dû sortir depuis deux heures, s'il n'avait craint de rencontrer les bohémiens cachés dans les environs.

Cette imputation fit remarquer l'heure de la sortie de Fernic, et cette observation ne fut pas sans importance, comme on le verra plus tard, et c'est pour cette raison que nous l'avons mentionnée.

X

Lorsque Mme Cros et M. Camille Perrin entrèrent dans la chambre où se trouvait Marianne, ils entendirent M. Cros lui dire avec un accent de prière instante :

— C'est ici, n'est-ce pas, qu'est le passage qui mène à l'endroit où est caché le trésor?

— Le trésor? répondit Marianne d'un ton d'amer dédain; y a-t-il un trésor? Je n'en sais rien; mais écoutez, écoutez-moi bien : il y a dans mes paroles plus de richesse pour vous que vous ne pourriez en trouver dans toutes les caves du château...

— Sa tête s'égare, murmura M. Cros avec impatience.

— Ah! vous voilà, madame, fit Marianne en apercevant madame Cros : c'est vous, n'est-ce pas, à qui mon fils a raconté ses projets?

— Non pas ses projets, mais ses malheurs, dit Mme Cros.

— Ah! il ne les sait pas tous encore; qu'il vienne ici les apprendre...

— Votre fils ne peut venir, dit M. Perrin; il a été frappé et blessé comme vous.

— Blessé! s'écria Marianne, en cherchant à quitter le lit sur lequel on l'avait placée; l'a-t-elle frappé aussi? a-t-elle voulu le tuer, parce qu'il sait le secret de sa honte?...

— Votre fils a été frappé par Farrenc, fit M. Perrin.

— Est-il mort? demanda Marianne d'une voix sourde.

— Non, fit M. Perrin.

— Ce n'est pas vous que j'interroge, dit Marianne; c'est vous, madame, vous dont la beauté lui a inspiré tant de confiance; vous qui savez déjà, sans doute, une partie de son histoire et de la mienne, répondez-moi franchement. S'il est mort, à quoi bon tout ce qui me reste à vous dire? S'il vit, vous lui rapporterez fidèlement mes paroles, et peut-être qu'alors il sentira s'éveiller en lui cette haine qui me soutient depuis vingt ans; peut-être trouvera-t-il que c'est justice de tuer celui qui nous a si lâchement trahi... Car son tour est venu; il a été trahi et abandonné, parce qu'il n'est qu'un pauvre paysan... Ah! s'il m'entendait... s'il savait... Mais puisqu'il ne peut venir, je puis aller à lui, moi; car vous ne lui redirez pas la vérité, peut-être... Laissez-moi aller à lui dire.

En parlant ainsi, Marianne faisait de pénibles efforts pour se lever, et l'énergie de cette femme était si puissante, que, malgré sa blessure et la quantité de sang qu'elle avait perdu, elle y fût arrivée, si M. Perrin ne l'eût retenue en lui disant :

— Sur mon honneur et sur celui de madame, en qui vous avez confiance, tout ce que vous direz sera fidèlement rapporté à votre fils; mais pensez qu'une révélation, qui paraît devoir être fort importante, l'agiterait peut-être assez pour mettre sa vie en danger.

— Oui, vous avez raison, dit Marianne; il en mourrait, et c'est ce qu'ils veulent... Non, je ne le verrai pas.

Elle se tut un moment, et reprit avec un accent de tendresse qui contrastait singulièrement avec le ton farouche dont elle s'était exprimée jusque-là :

— Je ne le verrai plus... car je suis tuée... je le sens... Lucie a bien frappé.

A cette pensée, toute la sauvage énergie de cette femme reparut dans ses yeux; elle fit un geste où se montrait sa résolution, et elle s'écria :

— Oui, oui, nous n'avons pas de temps à perdre, il faut que je parle! Vous, monsieur, vous, donnez-moi quelque chose qui me soutienne et me fasse vivre assez pour que je vous dise tout.

M. Cros présenta aussitôt à la blessée un verre de madère dont une bouteille ne quittait jamais sa chambre.

— Que faites-vous? s'écria M. Perrin, il y a de quoi lui donner une fièvre à l'emporter en deux heures.

— Deux heures de force et de vie... s'écria Marianne en prenant le verre et en le vidant, c'est plus qu'il ne m'en faut pour vous enchaîner à ma cause, car on veut vous dépouiller, vous aussi.

— Les misérables!... murmura M. Cros.

— Plus misérables que vous ne croyez... car il y a des crimes dans ce qu'ils ont fait... ils m'appellent l'empoisonneuse, et c'est pourtant Lucie qui m'a suscité l'idée de tuer Marie.

— Ah! votre fils avait raison, dit Mme Cros d'une voix émue.

— Vous a-t-il conté cela, madame?... vous a-t-il dit ce qu'elle lui a promis alors?

— Votre fils, reprit Mme Cros, m'a raconté tout ce qui lui est arrivé jusqu'au moment où, après avoir été transporté dans ce château, il en sortit avec l'affreux soupçon que vous et Mlle de Chevalaine vous étiez les auteurs de la mort de l'infortunée Marie, et que n'osant aller vous interroger, il se rendit chez Mlle de Chevalaine.

— Ah! j'y étais déjà, moi, dit alors Marianne, j'étais venue lui demander la récompense de ce que j'avais fait pour elle. Et... si lui n'était pas arrivé, elle aurait écrit, elle aurait signé ce qu'elle n'a fait que jurer, et nous ne serions pas où nous en sommes.

— Ainsi, dit Mme Cros, qui se voyait rattacher pour elle, à l'endroit précis où il avait été brisé, le fil du récit que lui avait fait Maricou, et qui était curieuse de tout apprendre; ainsi vous étiez chez Mlle de Chevalaine au moment où Maricou arriva?...

— Oui, fit Marianne, regardant fixement devant elle, et parlant plutôt comme si elle expliquait le tableau qui se présentait à son esprit, que pour répondre à Mme Cros; oui, elle était assise devant une table, une plume à la main, lorsqu'il entra. Je l'avais guetté bien souvent lorsqu'il causait dans la lande avec son père, et j'avais souvent regardé avec douleur le visage doux et triste dont il l'accueillait. Ce n'était que pour moi, mon Dieu! qu'il avait ces airs sévères et terribles... et ce jour-là, jamais il ne m'épouvanta davantage.

— Lui, fit Mme Cros avec étonnement, il vous faisait peur?...

— Il ne le sait pas, dit Marianne avec amertume; ah! non, il ne se doute pas que sa parole me faisait trembler et que lorsqu'il me regardait en face, j'aurais voulu détourner le visage, comme j'aurais voulu fermer un livre sur lequel il eût pu lire toutes mes pensées. Mais non... Marianne n'a ni rougi, ni pâli, ni baissé les yeux devant personne. Jamais il n'a deviné qu'il était mon maître et mon juge, et pourtant bien des fois j'ai été prête à tout pardonner, parce qu'il souffrait de ma vengeance. Non, il ne le sait pas encore. Ce n'était que lorsqu'il me laissait seule, que je pleurais, que je priais, que je m'accusais... Ah! s'il m'eût comprise une heure, un moment; s'il eût une seule fois maudit son père et cette Marie; s'il eût rêvé un instant la vengeance que je méditais, je l'aurais arrêté, je l'aurais supplié d'y renoncer; je ne l'aurais pas voulu voir devenir coupable comme moi... et cependant je le détestais de ne pas sentir que j'avais le droit de me venger... Ah! il m'a fait bien souffrir, allez...

Marianne demeura silencieuse, Mme Cros ajouta sur un signe de M. Perrin :

— Le jour où il vous trouva chez Mlle de Chevalaine dut être alors pour vous un jour de malheur, sans doute ?

— Oui, reprit Marianne ; et pourtant ce jour-là j'étais forte ; j'avais réussi, j'avais frappé le dernier coup.

J'étais soutenue par le crime même que je venais de commettre ; mais lorsqu'il entra, lorsqu'il me regarda, le visage pâle, les yeux rouges et ternes de larmes, lorsqu'il promena son regard désespéré de moi à Lucie et de Lucie à moi, elle baissa la tête et se mit à pleurer. Je me sentis perdue, je crus que j'allais lui demander grâce. Un dernier effort me sauva : je le regardai à mon tour, et posant ma main sur la tête de Lucie, je lui dis d'une voix que je sus maîtriser assez pour qu'elle ne tremblât pas :

— Oui, c'est vrai ; c'est moi... pour elle...

Il tomba sur un fauteuil, la tête dans ses mains, sans prononcer d'abord une parole, sans pousser un seul cri... mais bientôt je vis des larmes silencieuses glisser entre ses doigts, tandis que Lucie pleurait à sanglots. Cette faiblesse me rendit toute ma force.

— Viens-tu, dis-je à Maricou, pour nous accuser et nous dénoncer toutes deux ?

Viens-tu pour envoyer à la mort ta mère et celle que tu aimes, parce qu'elles ont renversé le dernier obstacle qui te séparait de la fortune ; parce qu'elles t'ont fait le seul héritier d'un nom qu'on t'a refusé jusqu'à présent ?

Il se leva, en apparence calme et froid ; puis il resta un moment immobile devant nous, le cœur gonflé de malédictions et de reproches.

Je vis errer sur ses lèvres l'anathème qu'il voulait jeter sur nous ; mais Lucie pleurait, et les larmes de Lucie tombaient sur sa colère et l'éteignaient en son âme.

Quant à moi, je n'étais pour rien dans ce silence... il ne m'épargnait que parce que Lucie pleurait.

Quand je vous dis que j'ai bien souffert... Oh ! oui, j'ai bien souffert ! car ce silence ne fut rompu que par un mot qui m'eût écrasée si, à ce moment, je n'avais pu lui rejeter l'horrible douleur qu'il m'infligea.

Il fit un pas vers elle, et, d'une voix où il y avait plus de douleur et de pitié que de colère, il lui dit doucement :

— Lucie, pourquoi avez-vous écouté ma mère ?

Lucie courba la tête... Vous lui croyez du courage, à cette femme... elle n'a qu'une basse passion de l'argent ; elle courba la tête sans répondre...

Ah ! si elle eût dit une seule parole pour me défendre, je me serais jetée au devant d'elle pour la sauver... Eh ! que m'importe à moi, d'avoir tué la fille, après avoir fait mourir la mère et le frère ?... Mais non, non... il n'y a rien dans cette fille noble, rien du tout !...

Je lui donnai pourtant bien le temps... Je l'avertis en lui pressant le bras... Elle se cacha le visage...

Je l'appelais doucement... car je savais que Maricou l'aimait ; et comme il avait aimé Marie, parce qu'elle était bonne et pure, je n'avais pas voulu, pour lui épargner une horrible douleur, lui montrer Lucie comme je l'avais vue ; mais elle m'abandonna si lâchement que je m'écriai alors :

— Lucie n'a pas suivi les conseils de ta mère ; c'est ta mère qui a suivi les ordres de Lucie.

— Ses ordres !... s'écria Maricou, sur le visage duquel je vis alors tant de désespoir que je sentis combien il pouvait aimer quelqu'un.

J'aurais pu m'arrêter ; mais tous deux m'avaient fait trop de mal pour que je leur pardonnasse.

— Oui, oui, lui répondis-je, j'ai obéi à ses ordres ; oui, c'est elle qui est venue me trouver aux huttes, elle qui m'a dit le rendez-vous de la chasse, elle qui m'a dit comment elle saurait bien entraîner Marie dans la route où on tendrait la corde qui devait renverser le cheval et précipiter Marie : elle avait tout prévu, tout calculé, tout arrangé, et elle a fait tout ce qu'elle pouvait faire.

A ce moment, Marianne s'interrompit, et s'adressant avec une nouvelle exaltation à ceux qui l'écoutaient, elle reprit d'un ton désespéré.

— Savez-vous ce qu'il me répondit, quel premier mot lui vint à l'esprit, quand je lui expliquais si bien qu'elle était encore plus scélérate que je n'ai jamais pu l'être ?...

Il la regarda d'un œil désolé et me dit à moi :

— Et c'est vous, sans doute, ma mère, dont la main tenait la corde de la route ?... C'est vous qui avez été jeter au loin la pierre qui a servi à achever la pauvre enfant que la chute n'avait pas tout à fait tuée ?...

Il n'accusait que moi, toujours moi ; il se trompait pourtant, mais celui que j'aurais pu accuser, il aurait pu le tuer ; je ne le nommai pas, pour qu'il ne pût punir personne, pour qu'il eût toute sa douleur sans vengeance, et je lui répondis :

— Et quand ce serait moi, Maricou, n'aurai-je pas dû le faire ?... car sais-tu ce qu'elle m'a promis pour m'y décider ?

Elle m'a dit qu'elle obtiendrait de ton père de te reconnaître et de te nommer comte de Chevalaine ; elle m'a dit que tu l'aimais et qu'elle t'aimait, et qu'alors elle deviendrait ta femme, et lorsque tu arrivais, ces promesses elle allait me les écrire, et elle va les signer devant toi.

J'avais à peine fini, que Maricou prit sur la table les papiers qui s'y trouvaient et les déchira avec fureur.

— Ne signez rien, n'écrivez rien, Lucie ! s'écria-t-il. Je ne veux rien de tout ce qu'on vous a demandé pour prix de ce crime. Non, rien, pas même votre main, pas même votre amour, si vous pouviez me le donner. Rien !

— Mais que veux-tu donc faire ? m'écriai-je.

— Fuir, quitter ce pays, m'en aller, ne plus vous voir ni l'une ni l'autre. Ah ! Lucie, Lucie, ce n'est pas ainsi que je veux vous obtenir.

— Vous comprenez, reprit Marianne en s'adressant à Mme Cros, avec cette amertume douloureuse qui accompagnait toutes ses paroles, vous comprenez qu'il ne pensait qu'à elle, rien qu'à Lucie ; que moi, je n'existais là que comme une criminelle qu'il dédaignait d'accuser, et qu'il n'a jamais pu plaindre.

Des soupirs convulsifs s'échappèrent de la poitrine de Marianne ; ses traits qui respiraient, comme son langage, une certaine dignité apprêtée, dont elle avait pris l'habitude dans la lutte qu'elle avait soutenue pour son fils, se relâchèrent tout à coup ; la paysanne aux entrailles de mère se laissa dominer, et elle reprit avec une sorte d'abandon :

— Oh ! le cœur me creva alors, quand il dit qu'il s'en irait, et, pour la première fois de ma vie, je pleurai devant lui.

Mon Dieu, mon Dieu, que lui avez-vous donc mis dans le cœur contre moi ? Il ne me dit rien, ne me parla pas ; et ce ne fut que lorsque Lucie lui dit :

— Ne partez pas, je vous en prie... qu'il hésita, et peut-être serait-il parti malgré ses prières, si elle n'avait ajouté qu'elle voulait être sa femme, que c'était son amour pour lui qui l'avait égarée.

Oui, oui, ajouta Marianne avec un singulier air de fierté, la noble demoiselle de Chevalaine a dit cela à mon fils ; elle lui a dit qu'elle l'aimait, et ce n'était pas lui qui suppliait à ce moment ; c'est elle... Il n'y a pas tenu... lui qui détournait la tête et qui la repoussait... Mais c'était plus fort que lui, il lui a pardonné.. il lui a tendu la main.

— Et à vous ? lui dit alors Mme Cros, qui prit pitié de la désolation avec laquelle cette mère lui parlait.

— Moi, reprit-elle, il ne me dit rien, et jamais depuis ce jour il ne m'a parlé de cette scène, et ne m'a parlé ni de Marie ni de son père.

Mme Cros s'aperçut qu'elle avait appuyé sur la blessure qu'elle eût voulu calmer, et reprit aussitôt :

— Mon Dieu, comment pouvait-il aimer cette Lucie à ce point ?

— Oh ! oui, il l'aimait, et d'un amour qu'elle n'a pas compris, et qui, maintenant, est tout mon espoir...

Oui il l'aimait, et si elle l'avait deviné comme moi, quand il lui dit d'un ton triste, mais terrible : — Lucie, ne me trompez jamais, ne me trompez jamais ! elle n'aurait pas fait ce qu'elle a fait.

Je le regardai quand il prononça ces paroles, et je me réjouis ; car je vis que le jour viendrait où, quand son âme serait blessée comme la mienne par l'insulte, le mépris, l'abandon, il retrouverait ce sang maudit qui est notre sang à nous autres des huttes... Et elle l'a trompé... Si vous saviez, ajouta Marianne, en baissant la voix d'un ton farouche, comme elle l'a trompé !...

A ces mots, Mme Cros et M. Camille Perrin s'approchèrent de Marianne, tandis que M. Cros écoutait d'une oreille, parcourant la chambre du regard, comme s'il pouvait y découvrir le trésor caché pour lequel il s'imposait la patience d'écouter ce qu'il appelait, lui, des balivernes.

Mais la suite de cette confidence prit bientôt un caractère qui le rendit plus attentif.

XI

Marianne s'était couchée sur le côté, et la tête appuyée sur sa main, elle avait pris une posture aisée et gracieuse, et qui pouvait faire oublier que cette femme avait été frappée d'une blessure mortelle ; son visage en ce moment s'anima d'une expression de triomphe.

Un sourire moqueur et léger, qui laissait deviner tout ce que cette femme avait possédé de séduction et de coquetterie, erra sur ses lèvres et elle reprit, en s'adressant directement à Mme Cros, comme à une femme qui devait la comprendre :

— Oui, elle m'a trompée ! Cette grande demoiselle, qui monte à cheval, qui tire des coups de fusil, qui parle et commande comme un homme ; cette riche héritière, elle a été fausse et lâche vis-à-vis de Maricou, plus que ne l'eût été une pauvre fille abandonnée, faible et sans courage.

Madame Cros, dont la curiosité brûlait d'arriver au fait, essaya encore une fois de ramener Marianne au récit de ce qui s'était passé, et dit à Marianne :

— Ainsi, il lui avait pardonné, et elle l'a trompé ?

— Et moi aussi, elle m'a trompée, car j'ai été longtemps à croire

à ses faux semblants d'amitié, et elle m'a proposé de faire ce que je n'eusse jamais osé... moi... moi... Oh!

— Qu'est-ce donc? fit Mme Cros.

— Ce n'est pas un crime, à ce qu'elle dit.. et puis il s'agissait de son honneur...

Marianne. qui avait prononcé ces derniers mots d'un ton de mépris, réfléchit et sourit avec l'expression de dédain amer qui lui était habituelle.

— Cette fière Lucie avait un amant, dit-elle tout à coup; je le savais, car c'était dans les landes qu'ils s'étaient d'abord rencontrés dans leurs rendez-vous, et ce qui se passe dans la lande peut être caché à tout le monde, excepté aux yeux des huttes.

Puis, tandis que son frère dormait, gorgé de boisson, elle ouvrait la porte de son château à M. d'Astorg. Je le savais aussi; et je l'avais fait surveiller...

Vous comprenez bien que, puisque Maricou l'aimait, je voulais tout savoir. Elle ne me l'avait pas avoué; mais le jour vint où il fallut bien me le dire.

Marianne s'arrêta encore, et reprit avec une exaltation violente:

— Oh! ces femmes, ces femmes qui sont nobles, et qui ont ce qu'elles appellent leur honneur... quelles femmes!

Et on m'a fait un crime à moi de n'avoir pas voulu rester déshonorée, abandonnée, avilie! on m'a fait un crime d'avoir tué celle qui avait pris ma place, et l'enfant qui avait pris la place du mien!

Mais porter les mains sur ses entrailles, vouloir tuer avant qu'il naisse l'enfant de son sang... c'est une action de dame, une action de femme d'honneur... c'est de l'honneur!...

Marianne se prit à rire; et se penchant vers Mme Cros avec une sorte d'abandon, elle ajouta:

— Une nuit, elle vint chez moi aux huttes... Je veillais au pas de ma porte. Il faisait un ciel tout brodé d'étoiles, et l'air de la lande venait tout embaumé d'une bonne odeur douce.

Je vous dis cela, parce que ce soir-là je m'étais oubliée sur le banc de ma porte, sans penser qu'on pouvait m'attaquer ainsi, pensant que c'était bien beau au ciel pour qu'il n'y eût pas un bon Dieu qui eût fait tout cela.

Triste et pourtant heureuse... Je ne puis pas vous dire, mais enfin c'était un de ces temps où on ne peut pas être méchant...

Oh! ce n'est pas une nuit comme celle-là que j'aurais tué la comtesse et son fils. Voyez-vous, quand le ciel est clair, il vous semble qu'il y a tous les yeux des saints et des anges qui vous regardent.

Je vous dis des choses qui n'ont pas de raison; mais je pleurais toute seule sans avoir de chagrin. J'en ai bien un qui ne me quitte jamais; mais je ne pleure plus pour celui-là. J'ai tué la mère et les enfants. C'était mon droit! Enfin, je pleurais.

Voilà que tout à coup j'entends marcher à côté de moi et je vois Lucie qui était à deux pas de moi.

— Qu'y a-t-il? lui dis-je.

— Entrons chez toi, Marianne, me dit-elle; entrons chez toi.

Je la suivis, elle ferma la porte.

— Allume de la chandelle, me dit-elle; j'ai peur.

Je fis ce qu'elle me demandait.

Elle s'était assise sur la buche; elle était pâle comme une morte, et suait à grosses gouttes, si bien que ses cheveux pendaient en longues mèches droites le long de ses joues. Elle n'était pas belle comme ça. et son visage était si tiré, si fatigué, qu'elle me sembla vieillie de dix ans.

— Eh bien! lui dis-je, qu'y a-t-il? que s'est-il passé au château?...

Elle ne me répondit pas. Je voyais bien qu'elle ne savait par où commencer... J'attendis...

— Marianne, s'écria-t-elle tout à coup, il faut que tu me sauves.

— Moi?... et de quel danger? répondis-je sans la comprendre encore.

Ses dents claquaient; elle regardait sans cesse du côté de la porte, comme si elle eût craint de la voir s'ouvrir.

— Marianne, me dit-elle, j'ai vu l'ombre de Marie dans la lande. En parlant ainsi, elle ouvrait les yeux si grands et si fixes, que je regardai où elle regardait.

C'était une image de la sainte Vierge.

J'eus peur et je fermai les yeux, comme si j'allais la voir remuer et l'entendre parler.

Lucie se laissa aller sur ses genoux et se mit à dire en pleurant et en se serrant la poitrine:

— Oh! non, non... je ne l'aurais pas tuée, s'il ne m'avait pas trahie pour elle.

Je la regardai alors... elle s'était tout à fait courbée jusqu'à terre, le front sur le carreau, et répétant:

— Non, non, je ne l'aurais pas tuée, s'il ne m'avait pas abandonnée, lorsqu'il savait que j'étais perdue... O mon Dieu! mon Dieu!

Je ne puis vous dire par quel mot, ni comment je compris tout à coup ce que je n'avais pas même soupçonné jusque-là C'est vrai, je n'y avais jamais songé: comme si ce n'était pas une femme comme moi, comme s'il n'y avait de marque de honte que pour les pauvres filles.

— Eh bien! lui dis-je alors, que puis-je faire pour vous sauver?

Elle se releva lentement, se replaça sur la buche .. mais elle ne pleurait plus, ses yeux brûlaient, et quoiqu'elle fût plus pâle encore qu'à son arrivée, elle ne se ressemblait plus.

— Marianne, me dit-elle alors d'une voix sourde et sèche, tu sais jeter des sorts et faire mourir ceux que tu détestes?

Je la crus folle et je lui répondis:

— Vous savez, Lucie, vous savez aussi bien que moi quels sorts j'ai jetés et par quelle magie sont morts ceux que j'ai détestés.

— Ah! reprit-elle de la même voix sourde, inflexible et basse... ce n'est pas la même chose, je ne veux pas mourir, moi... Mais.. tu as empoisonné la comtesse... tu as des philtres.. vous en avez tous, vous autres des huttes; je ne sors pas d'ici avant que tu m'en aies donné un.

Je la comprenais, mais elle me faisais horreur.

Non, non, il n'est pas permis à une mère de tuer en elle la créature de son sang, et je lui répondis:

— Pourquoi un philtre?

—Mais tu ne sais donc pas que d'Astorg est parti, qu'il ne m'épousera pas, que je suis perdue?

Je ne dis rien.

— Marianne, reprit-elle en tombant à genoux devant moi, je t'en prie... je t'en prie... il le faut... tu le peux.

Je la méprisai alors tout à coup.

Elle venait de prier devant une image de la Vierge et de se repentir d'un crime, et elle se relevait pour m'en proposer un autre.

Mais moi, je n'ai jamais prié Dieu. je n'ai jamais demandé grâce... je ne me suis pas repentie... je ne me repens pas... je vais mourir... je brûlerai en enfer, s'il y a un enfer. C'est fait, c'est dit... mais elle... ça me révolte.

Je ne lui répondis pas.

— Marianne, reprit-elle en criant comme une désespérée, je me tuerai plutôt.

Je crois qu'elle l'eût fait alors.

Je ne le voulais pas .. et je lui dis doucement:

— Non, Lucie, vous ne vous tuerez pas, et vous ne ferez pas une chose... comme ça. Vous pouvez vous cacher... ce n'est pas si difficile que vous croyez; j'y suis bien arrivée, moi. pour Maricou: puis. quand le moment viendra, fiez-vous à moi, je ferai disparaître l'enfant... je le mettrai quelque part.

—Non, non, me disait-elle, je ne veux pas... on le saurait... on le découvrirait.

A ce moment, j'essayai de savoir ce qu'elle avait dans l'âme, et je lui dis:

— Maricou vous a pardonné d'avoir tué Marie, il vous pardonnera aussi cette faute... il reconnaîtra l'enfant de l'autre quand vous vous marierez ensemble.

— Non, non, me répétait-elle en roulant sa tête sur mes genoux; non, je ne veux pas que Maricou le sache.

Il le savait, elle en était sûre... mais elle voulait faire son crime.

Alors, je ne sais pourquoi, dans la pensée de l'en détourner, croyant que cette parole ne porterait coup que pour le premier moment de désespoir et qu'elle n'y penserait plus, une fois que sa fureur serait passée, je lui dis:

—Mais si M. d'Astorg apprend que vous avez gardé son enfant, s'il sait que vous avez tout bravé pour être une bonne mère, peut-être tout cela le ramènerait-il...

— Le crois-tu?... me dit-elle en fixant sur moi des yeux pleins d'espoir.

Elle l'aimait encore... et puis il s'appelait le marquis d'Astorg!...

A ce moment, je pris mon parti. Oh! non, non, je ne voulus pas que sa honte à elle n'eût pas comme la mienne sa punition et sa chaîne.

— Oui... oui... lui dis je, cela peut le ramener; prenez courage, confiez-vous à moi, et vous verrez...

Je lui fis entendre raison, et elle s'en retourna le lendemain bien décidée.

Quant à Maricou, il ne se douta de rien; il revint à la maison... mais je ne le voyais presque plus... ce que j'avais prévu était arrivé.

Une fois que son père s'était trouvé seul... il l'avait appelé dans le château... il le voulait voir tous les jours, et je sais qu'il lui proposa de le faire habiller comme un monsieur, de le garder avec lui. de le reconnaître... mais Maricou ne le voulut pas... Oh! ça été pour lui une chose bien dure. allez, que de rester avec ses habits de paysan, que de refuser son père qu'il aimait, et que cela rendait plus chagrin.

Mais un jour que je lui parlais pour le forcer à céder, il me répondit qu'il n'accepterait jamais le fruit de mon crime. Il me le dit une fois, et je ne lui en ai plus reparlé, espérant que le comte serait plus fort que moi.

Mais Dieu sait seul ce qui s'est passé entre eux.

Maricou est resté comme il était, et ça a dû s'arranger pendant

le voyage qu'ils firent ensemble pour aller voir la nièce du comte, une autre dame de Chevalaine dont le mari venait de mourir, et qui était sur le point d'accoucher.

— Ah! dit Mme Cros, c'était sans doute ma cousine de Mayenne...

— Oui, la mère de l'enfant dont M. Blanchet a été nommé le tuteur, et qui est morte le lendemain de la naissance de son fils.

— Je sais, fit M. Cros.

— Oui, oui, dit Marianne, et comme M de Chevalaine cherchait partout à se prendre à quelque chose pour l'aimer... car c'était un homme qui ne pouvait pas vivre sans ça... il fallait qu'il eût quelqu'un à qui penser; et comme Maricou ne voulait pas être son héritier, il emporta cet enfant orphelin pour l'élever, et le mit en nourrice à la closerie de Pastelot.

A cet endroit de son récit, Marianne s'arrêta un moment comme quelqu'un qui ramasse soigneusement tous ses souvenirs, et elle reprit:

— Ce fut à cette époque-là que Lucie arriva à terme.

Je ne puis pas dire si son grand rustaud de frère se doutait de quelque chose; mais lui qui n'était jamais si bien qu'aux champs ou à courir à travers bois, il ne la quittait pas d'une heure, si bien que, le jour venu, si je ne lui avais fait un appeau auquel il se laissa prendre, Lucie n'aurait pas pu quitter le château.

— Qu'est-ce que vous avez dit! fit M. Cros; vous lui avez fait un appeau?

— Oui, oui, dit Marianne avec un rire presque ouvert, un ivrogne et un chasseur devait s'y laisser prendre.

Farrenc vint lui dire, dans la journée, qu'on devait faire dans la nuit une battue à chiens... et ça leur va aux jeunes messieurs de s'en aller dans les bois avec leurs meutes, et de lâcher tout à coup les chiens après leur avoir donné quelque vieil habit de paysan à mettre en pièces...

Alors, gare à ceux qu'ils rencontrent. . les pauvres diables y laissent toujours quelque bout de leur peau; mais qu'est-ce que ça fait?... Après ça, ils mangent et boivent des journées entières. Mais c'est un appeau.

La battue était de l'invention de Farrenc, et le déjeuner aussi qui devait le suivre...

L'important était qu'il quittât le château, et véritablement à neuf heures du soir il n'y était plus.

J'étais restée à rôder aux environs, et je vis bientôt Lucie sortir, et venir dans la route où je devais la retrouver.

Ah! fit Marianne en relevant fièrement la tête avec un accent de joie sauvage, où perça toute la haine qu'elle avait contenue jusque-là; ah! il n'y a plus de demoiselle... ni de chrétienne à ces heures-là. .

Elle se tordait et se lamentait à mon bras... mangeant sa mante dans ses dents... s'arrachant le creux des mains avec ses ongles...

Moi, moi, j'en avais souffert plus, et je n'avais personne pour me soutenir et m'emmener... mais nous sommes des chiens, nous autres des huttes, et on nous compte les souffrances comme si c'était notre pain de tous les jours.

Elle souffrait bien, et j'avais hâte de la faire arriver chez moi, car mon plan était fait... je lui avais promis de placer son enfant dans une closerie... tout près, mais je ne lui avais pas dit où. Ah! c'est que je voulais la tenir... c'est qu'il me fallait un moyen de la faire obéir à ce que je voudrais.

Mais les forces l'abandonnaient, et nous avions encore bien du chemin à faire, car elle ne voulait pas passer par le chemin de la Croix-de Fer.

Elle avait peur... toujours peur... Ah! elle s'est bien aguerrie depuis, elle y a passé depuis ce temps-là, et a souvent attaché plus d'une fois son cheval aux branches de la croix qui marque l'endroit où Marie est tombée... Mais ce jour-là elle n'avait ni force ni courage. .

Vous autres... vous n'êtes forts que lorsque rien ne vous tourmente... Quand vous avez l'estomac plein et le cœur content, vous blasphémez Dieu, et vous riez de tout...

Si vous étiez à ma place, avec un coup de couteau qui saigne et qui me brûle comme du feu... vous crieriez après le médecin et après le curé... non, non... j'irai jusqu'au bout, moi... je finirai comme j'ai vécu... et puis, que demanderai-je au bon Dieu... de me pardonner?... j'en ai trop fait... J'avais déjà, à cette époque, sur la conscience la mort de la mère et des deux enfants... J'y ajoutai un crime de plus... un vilain crime, car c'était contre un innocent...

Eh bien! je porterai tout ça dans l'autre monde... et nous verrons!

Pendant qu'elle parlait ainsi, Marianne s'était animée; une expression plus cruelle, plus farouche, avait animé son visage... au point que la curiosité céda à l'horreur qu'éprouvaient les auditeurs de Marianne au récit orgueilleux et familier qu'elle leur faisait de ses crimes; mais ce sentiment, qu'ils ne purent dissimuler, ne parut ni l'intimider ni l'embarrasser, et elle reprit avec une nouvelle énergie:

— Ah! vous tremblez de ce que je vous dis... mais vous seriez donc morts si vous aviez assisté à la scène qui se passa alors?...

M. Cros lui-même devint attentif.

XII

Marianne continua ainsi:

— Enfin, les forces manquèrent à Lucie; elle me déclara ne pouvoir aller plus loin, et s'assit par terre. Je la laissai crier et se lamenter.

Je ne sais comment vous dire ça, mais une douleur qui se tait qui se mange elle-même, une douleur qu'on rentre et qui ne paraît, que malgré soi, ça me touche et me perce l'âme.

Tenez, quand je voyais Maricou s'asseoir tout seul dans un coin de la maison et rester là des heures entières, les yeux fixés devant lui et sans qu'il prononçât une parole, ça me prenait au cœur, ça me le serrait au point qu'il me semblait que j'allais pleurer tout mon sang.

Mais quand j'entends geindre, prier, appeler au secours, demander grâce, ça me répugne et je me sens de fer pour ces mollesses. Je m'accroupis près de Lucie, et j'attendis que l'étreinte fût passée.

Elle se releva d'elle-même et me dit:

— Allons, il faut arriver!

Ma foi, il n'y avait pas à balancer, il fallait qu'elle restât en chemin ou qu'elle prît le plus court.

Je l'emmenai, sans qu'elle s'en aperçût, du côté de la Croix-de-Fer... Comme la nuit était sombre et qu'elle pleurait, j'espérais qu'elle ne verrait pas où elle passerait; mais voilà que tout à coup elle retire son bras du mien et qu'elle pousse un cri.

Je la regarde, elle était droite comme un clocher, et jamais elle ne m'avait paru si grande Elle tendait son bras en avant comme si elle avait montré quelque chose, et se mit à murmurer d'une voix de folle:

— Marie... Marie... Marie...

Il y avait de quoi avoir peur, et je me sentis froide aussi...

Je me reculai involontairement, comme si je voyais aussi le fantôme que voyait Lucie, et je me heurtai à une pierre qui me fit trébucher et tomber.

Lucie me regarda par terre et me dit d'une voix qui n'était plus la sienne; — il y a dans la voix des sons qu'on ne connaît pas, qu'on n'entend qu'une fois en sa vie, qui sont terribles et étranges... c'était comme doivent parler les morts; — elle me dit:

— C'est la pierre avec laquelle tu l'as achevée.

Je me relevai comme si cette terre m'eût repoussée debout... les dents me claquaient à mon tour, et si les jambes ne m'avaient pas manqué, je me serais enfuie à travers la lande.

A ce moment, nous entendîmes la voix des chiens qui hurlaient au loin, les chiens de son frère qui s'ennuyaient de ne rien faire.

Je m'étais promis d'en rire...

Je n'ai pourtant peur de rien... eh bien! je me dis: Ils vont venir nous déchirer ici, et ce sera bien fait. Si ça avait duré une minute de plus... nous serions mortes toutes deux.

Mais voilà qu'une douleur plus pressante traverse le corps de Lucie.

— Oh! me dit-elle en se tordant et en s'asseyant encore par terre, c'est fini, je n'irai pas plus loin.

Elle avait raison, elle ne pouvait aller plus loin.

Je la traînai comme je pus jusqu'au banc de gazon qui entoure la Croix-de-Fer, et j'oubliai un moment toutes mes sottes terreurs pour la secourir.

Mais elle n'eut pas la même force; ses douleurs, si vives qu'elles fussent, ne l'arrachèrent pas à son effroi... et c'était une chose horrible de voir, dans la nuit, cette belle demoiselle se débattant à la fois contre les déchirements de son corps et les épouvantes de son esprit... et elle m'a dit depuis qu'elle avait sans cesse vu devant elle le fantôme de Marie qui lui disait toujours:

— Elle tuera ton enfant... elle tuera ton enfant!

Marianne s'arrêta à cet endroit de son récit, et, regardant ses auditeurs d'un œil où se peignait encore l'horreur de cette scène, elle reprit d'un air effaré:

— Est-ce donc vrai que les morts reviennent et prédisent si juste ce qui doit arriver?...

— Ce qui doit arriver!... répéta Mme Cros en frissonnant. Lucie avait donc raison quand elle s'écriait:

— Ils ont tué mon fils!

Les yeux de Marianne étaient empreints d'un véritable égarement, et sa parole brève et saccadée annonçait ou une émotion qui lui étreignait la poitrine, ou un affaiblissement rapide de ses forces.

— Oui, oui, dit-elle avec ce rire affreux et livide qui abaisse les coins de la bouche et tire tous les traits du visage; oui, oui, c'était un fils; et, lorsque je le reçus sous la Croix-de-Fer, parmi les cris et les lamentations de Lucie... je me réjouis et je dis:

— Voilà qui me l'attache à jamais.

Marianne se prit à rouler sa tête sur son oreiller, et retrouvant tout à coup une force inouïe, elle s'écria:

— Oh! la demoiselle de Chevalaine y a consenti, elle l'a voulu; elle est de moitié dans ce meurtre comme dans l'autre; elle a retrouvé des forces pour venir avec moi à la closerie de Pastelot.

— Où était le petit-neveu de M. de Chevalaine! dit M. Perrin.

— Où était l'orphelin qu'il avait adopté! dit Mme Cros.

— Oui... oui. Bertrande nous attendait; je l'avais prévenue que si c'était un fils, nous viendrions. Elle avait reçu depuis huit jours le nourrisson que lui avait confié le comte...

Nous arrivâmes dans la nuit, elle était seule; car Bertrand, son mari, devait passer une semaine à la foire d'Alençon.

Je lui avais déjà donné cent écus, et Mlle de Chevalaine lui apportait cinquante louis. Bertrande hésitait; mais, quand elle vit l'argent, elle ne put résister, et elle me dit :

— Donnez-moi celui-là, et emportez l'autre.

— Va et porte-le bien loin, dit Lucie, qui regardait son fils avec un amour étonnant.

Oui, c'est vrai comme je vous le dis; il y avait dans elle quelque chose qui était né avec son enfant... Oui... oui, cet enfant qu'elle avait voulu étouffer en son sein, elle l'aimait déjà avec passion.

Marianne regarda Mme Cros d'un œil curieux.

— Avez-vous des enfants? lui dit-elle brusquement.

— Je n'ai pas ce bonheur, dit Mme Cros.

— Vous appelez cela un bonheur, fit Marianne d'un ton farouche; c'est une malédiction, et je le sais, moi; et pourtant, voyez-vous, son enfant, quand il naît, quand on le voit, quand on l'entend crier!...

Vous êtes bien mièvre et bien délicate... eh bien! si vous aviez un enfant, vous vous battriez contre six hommes pour le défendre, vous vous jetteriez à l'eau pour le sauver... vous entreriez dans le feu... vous vous feriez hacher... Ah! mon Dieu, qu'est-ce que c'est que ça... que de se brûler le corps, rien du tout... rien... Maricou me méprise, et je l'aime tout de même... et s'il m'avait aimée!...

Marianne secoua violemment sa tête et continua :

— Eh bien! à ce moment, le cœur de Lucie était né à la vie de son enfant... elle l'aimait déjà.

Je la tenais bien... j'étais sûre d'elle, mais je n'étais pas sûre de Bertrande. C'est un beau corps de femme qui n'a pas de sens... elle aime les beaux bonnets de dentelle, et je me suis dit qu'une fois l'argent mangé, elle était capable de nous trahir... Alors je lui dis :

— Que veux-tu que je fasse de cet enfant!... où j'irai le porter on me demandera d'où il vient.

— Mais alors?... fit Lucie en pâlissant.

— Prends une bêche, la Bertrande, lui dis-je, et viens avec moi dans le jardin.

— Pour... Oh! jamais! fit-elle en se reculant, tandis que Lucie reprenait son fils et l'enveloppait dans sa mante.

— Il faut pourtant que l'un des deux y reste.

— Remportez votre enfant, dit Bertrande... Jamais... jamais!

— Bête, lui dis-je, tu ne vois pas que M. de Chevalaine te paiera de son côté et mademoiselle de l'autre; sans compter ce qu'elle t'apporte et ce qu'elle te donnera.



Elle avait tué l'enfant, je l'enterrai dans le jardin.

Bertrande se cacha le visage dans ses mains: Lucie ne disait rien... Il est bien heureux qu'elle n'ait pas étouffé son enfant, tant elle le serrait contre elle.

Je m'approchai du berceau; le pauvre innocent y dormait tranquillement.

Bertrande se jeta si vivement entre moi et l'enfant, que le berceau tomba, et que le petit roula par terre et s'éveilla en criant et pleurant... Il s'était écorché la tête, et il avait du sang sur le visage.

— Puisque tu l'as commencé, dis-je à Bertrande, achève-le.

Je ne peux pas vous dire ce qui se passa dans la tête de la nourrice... mais elle resta un moment toute droite, puis leva le pied et lui écrasa la tête avec son sabot...

Mme Cros poussa un cri d'horreur.

M. Perrin regarda Marianne comme s'il voulait s'assurer de la réalité de l'existence de cette femme qui parlait avec cette effroyable assurance de ce meurtre épouvantable.

M. Cros était pâle et anéanti.

Marianne fit un geste comme pour rejeter sur le sort le crime dont elle parlait, et reprit :

— Nous tenions Bertrande, et nous étions sûres qu'elle ne nous trahirait pas.

Elle avait tué l'enfant, je l'enterrai dans le jardin... Je voulais lui laisser la trace de son crime...

Quand je rentrai dans la chambre, elles ne s'étaient pas adressé une parole.

— Allons, dis-je à Lucie, il est temps de nous en retourner.

Elle se leva, mais elle tenait toujours son enfant. Je relevai le berceau, et je lui dis :

— Mettez-le là.

— Moi, me fit-elle, le laisser ici... le laisser à cette femme... Non, non. Ah! j'aime mieux que tout le monde sache la vérité, j'aime mieux être perdue, déshonorée. Mais elle le tuerait aussi!

Ah! reprit Marianne, je savais bien qu'elle en viendrait là, mais il n'était plus temps.

Elle ne se doutait pas, deux heures avant, qu'elle aurait de ces pensées-là.. Ah! c'est que de devenir mère, ça vous ouvre une autre âme dans le corps.

Mais il était trop tard, car voilà Bertrande, qui était comme une pierre assise sur le bord de son lit, qui se lève tout de suite comme une furieuse en s'écriant :

— Mais il me le faut votre enfant!...

Lucie la repoussa.

— Mais que voulez-vous que je mette dans ce berceau? Vous avez vidé la place, il faut la remplir. Mort ou vif, il faut qu'on le trouve là demain matin.

— Jamais... jamais, fit Lucie en reculant. J'aime mieux l'emporter... j'aime mieux qu'on sache tout.

— Qu'on sache aussi, lui dis-je, que vous avez fait tuer cet innocent, pour mettre votre enfant à sa place?...

— Moi, fit-elle, je l'ai fait tuer?...

— Pourquoi donc m'avez-vous apporté de l'argent? dit Bertrande.

— Mais je ne savais pas... je ne croyais pas...

Paris — Imprimerie Walder, rue Bonaparte, 44.

— Vous ne saviez pas que je ne pouvais avoir deux nourrissons sans dire d'où ils me venaient... c'est bien assez d'avoir à faire prendre celui-ci pour l'autre. Donnez... donnez-le-moi que je l'emmaillote, que je l'embéguine.

Pendant que Bertrande parlait ainsi, Lucie me regardait d'un air effaré, comme pour me demander secours contre cette femme.

— Elle a raison, lui dis-je... ce qui est fait est fait, et puisque vous vous êtes engluée dans le meurtre, vous y laisserez les plumes de vos ailes, ou vous y resterez.

Comme Bertrande s'était décidée, tout à coup, à tuer l'innocent qui s'était blessé par terre, de même Lucie se laissa aller à je ne sais quelle pensée... elle tendit son enfant à Bertrande, mais elle nous dit aussitôt :

— Souvenez-vous toutes deux que s'il arrive malheur... je vous tuerai... et que ce ne sera pas par la main d'un autre, mais de la mienne.

— L'enfant a bien souffert, dit Bertrande d'un ton rude, et je ne puis pas répondre.

— Il vivra... ou vous mourrez toutes deux, dit Lucie, arrangez-vous.

Et sans nous en dire plus long, elle quitta la chambre, et je la vis gagner la lande et prendre le chemin de son château.

Je restai avec Bertrande pour soigner l'enfant... il était à moitié mort, mais enfin il revint, et au point du jour j'étais rentrée dans ma maison, sans que Maricou ni personne, pas même Farrenc, ne se fût douté de ce que j'avais fait cette nuit-là.

— Ainsi donc, fit M. Cros, ce petit nourrisson était un faux héritier?

— Oui, fit Marianne, oui, et c'est une part de plus que vous aurez à partager ; quand je vous disais que mes paroles valaient de l'or. Celui-là est de moins ; et quant à Lucie et à son frère, ils seront de moins aussi, je vous en réponds... ou il n'y a pas un fusil et une faux dans la lande.

— Que dites-vous ! s'écria M. Perrin, ils sont en danger ?

— Ah ! nous ne souffrirons pas de nouveaux crimes.

— Bon, bon ! reprit Marianne d'un ton ironique, si ça peut se faire, ça doit être fait.

— Mais, malheureuse, s'écria Mme Cros, vous dites que Lucie a trompé Maricou, c'est vous qui l'avez trompé.

Marianne la regarda d'un air sombre et lui dit :

— Est-ce que, quand on dit des choses comme celles que je viens de vous dire, on a envie de mentir ? Non, elle m'a trompée, elle a trompé Maricou, vous dis-je...

Les yeux de la moribonde roulèrent un moment dans leur orbite, la douleur et la mort la gagnaient.

— Encore à boire, dit-elle, je m'en vais, et j'en ai pourtant à vous dire...

M. Cros satisfit le désir de Marianne, et lui versa un verre de son vin de Madère. Ce puissant cordial, qui avait soutenu la première fois les forces de Marianne, produisit un effet terrible à ce moment ; il ne fit qu'irriter les restes mourants de cette vie qui s'éteignait. et presque aussitôt Marianne tomba dans une espèce de délire fiévreux qui était le commencement de la violente agonie qui devait l'emporter.

Cependant l'esprit et l'âme de cette femme luttaient encore... elle se sentait mourir, et sans crainte de la mort, elle faisait tous ses efforts pour la retarder ; car elle n'avait pas tout dit.

M. Perrin, qui vit commencer cette lutte entre la vie et la mort, entre la volonté et la matière, lutte effroyable, désespérée, horrible, M. Perrin, dis-je, voulut arracher Mme Cros à cet affreux spectacle.

Mais des mots lourds et entrecoupés s'échappaient encore des lèvres de Marianne, et Mme Cros était sous l'empire de cette curiosité fatale qui n'a pas de nom, et qui vous enchaîne à un lit de mort pour y souffrir et mourir. Mme Cros regardait Marianne avec des yeux avides ; elle écoutait avec une anxiété palpitante.

— Oui... oui... disait Marianne... elle l'a trompé... dans la lande .. son frère... le marquis d'Astorg. C'est pour ça que je l'ai tué .. il est mort... c'était son enfant.

Ces paroles incohérentes que nous rassemblons ici en une seule ligne étaient prononcées à de longs intervalles, entrecoupées de soupirs convulsifs... d'efforts pour se relever sur son séant... de gestes désespérés... La respiration devenait plus pénible... plus haletante...

Ses lèvres remuaient encore... mais sans produire aucun son.

Enfin, elle rouvrit encore les yeux, ramassa un reste de souffle et prononça ces derniers mots d'une voix forte et très-accentuée :

— Dites-le à Maricou.

Puis elle retomba sur l'oreiller... Elle était morte...



Une main arrête celle de Lucie, c'était celle de Maricou.

XIII

Marianne venait d'expirer.

Maricou blessé, et qu'on croyait mourant, ne pouvait prendre aucune part à ce qui allait se passer dans le château, et cependant la position devenait à chaque instant plus difficile.

Marianne, malgré les mots incohérents qui lui étaient échappés durant son agonie, emportait le mystère de la trahison de Lucie. Le nom d'Astorg pouvait la faire deviner, mais elle n'en disait pas les circonstances, les détails, le moment.

Elle emportait surtout le mystère de ce trésor caché dont M. Cros se préoccupait toujours.

Du reste, et par la singulière action qu'exercent sur les meilleurs esprits les choses bizarres et hors de la voie commune, l'existence de ce trésor caché qui, de prime abord, avait paru à M. Camille Perrin un de ces vieux contes semés par les romans dans les récits populaires, l'existence de ce trésor caché lui paraissait possible, après les étranges révélations qu'il venait d'entendre. Ce fait se trouvait dans l'ordre de ceux qu'il venait d'apprendre. Donc, pendant que Mme Cros était restée absorbée dans une sorte d'anéantissement, en face de cette mort terrible, M. Perrin dit à M. Cros :

— Cette femme devait avoir raison ; il doit y avoir dans cette maison quelque trésor caché.

— Vous croyez, n'est-ce pas?... dit M. Cros, qui semblait accablé, et à qui cette observation fit monter au visage une expression avide; vous croyez? répéta-t-il.

— Cela ne m'étonnerait pas; mais vous devez comprendre à qui il était destiné. Silence donc à ce sujet.

— Mais, lui dit M. Cros, c'est dans cette chambre que doit se trouver la porte secrète qui mène à l'endroit qui le renferme. Je veux bien garder cette chambre; mais il faudrait faire emporter ce cadavre.

— Il gardera mieux cette chambre que vous, dit M. Perrin, retirons-nous.

— Mais en quel endroit? dit M. Cros, Maricou occupe la chambre de ma femme.

— Venez tous deux dans la mienne, je trouverai bien un coin pour me loger.

M. Perrin fit appeler Adrien, le troisième domestique qui avait suivi M. Cros, et lui recommanda de ne pas quitter la chambre où gisait le corps de Marianne.

— Comme cette femme est morte assassinée... tu tiendras la porte constamment ouverte; tu laisseras entrer qui voudra; mais tu ne permettras à personne de s'enfermer seul dans cette chambre... Si l'on voulait t'y contraindre, appelle, et moi ou M. Cros nous viendrons à ton aide.

Cette précaution prise, il pria Mme Cros de le suivre, et tous trois se rendirent dans la chambre de M. Perrin.

Le jour commençait à poindre, et c'était le moment où M. de Fernie venait enfin de partir du château pour aller à la recherche de Lucie.

M. Perrin quitta presque aussitôt la chambre pour aller, d'une part, avertir Corinne, qui veillait près de Maricou, de se rendre près de sa maîtresse, et, de l'autre, pour observer ce qui se passait dans le château.

Mme Cros, qui, jusqu'à ce moment, avait pour ainsi dire été portée par la rapidité des événements, soutenue par leur violence, se sentit défaillir tout à coup.

En effet, cela devait être, une prompte et vive réaction devait s'opérer dans le cœur de cette belle et jeune femme, du moment qu'un instant de réflexion devait lui permettre de se considérer, et de regarder où elle se trouvait.

Mme Cros était dans la situation morale où elle se fût trouvée physiquement, si, toute parée de blanche mousseline, des fleurs à la main et au front, les pieds chaussés de satin, elle eût été surprise dans un bal par un incendie, forcée de fuir, courant à pied à travers la boue, et se jetant dans quelque sale repaire, parmi la crasse et les haillons de quelque famille avinée.

Tant que la terreur eût duré, elle n'eût vu que l'asile; mais une fois l'esprit plus calme, le cœur rassuré, elle eût regardé autour d'elle, elle se fût levée avec effroi de la chaise fétide sur laquelle on l'eût fait asseoir, elle eût serré autour d'elle sa blanche robe prête à se salir au contact de ces hideuses guenilles, et, prise d'un nouvel effroi, elle se serait écriée : — Maintenant je veux rentrer chez moi. Chez elle, dans sa maison élégante et parée, où elle pourrait sans crainte appuyer sa main de satin blanc sur les meubles de satin à fleurs.

Elle eût voulu retourner chez elle, où le jour est sombre parce qu'il est voilé et non parce qu'il est sali; elle eût laissé, pour fuir de cet asile immonde, ses fleurs, ses parures, ses diamants.

Ce fut un sentiment pareil qui la domina, lorsque revenue des étonnements rapides et successifs qui la frappaient depuis quelques heures :

— Partons, quittons cette horrible maison, dit-elle à son mari.

— Oubliez-vous pourquoi nous sommes ici? lui dit M. Cros.

— Ah! monsieur, lui répondit-elle, que m'importe cet héritage de quelques centaines de mille francs qu'il faut venir prendre les mains dans le crime et le sang? Je n'en veux pas, retournons à Paris. Pour rien, pour rien au monde, je ne veux m'occuper de cette horrible affaire.

En ce moment, elle comparait sa nouvelle existence de quelques jours à cette vie douce, calme, toute faite, et si gracieusement faite, à laquelle on l'avait arrachée pour la jeter, elle qui avait eu peur d'aimer de peur de souffrir, au milieu des convulsions, des passions les plus irritées et les plus cruelles.

— Vous ne pouvez partir, lui dit M. Cros; cette affaire est trop grave, votre présence nous est nécessaire; d'ailleurs, il le faut, ajouta-t-il d'un ton absolu.

— Bien certainement, monsieur, lui dit Mme Cros, vous ne voulez pas me faire violence, et le récit de toutes les horreurs que nous venons d'apprendre ne vous a pas tellement monté au cerveau, que vous vous sentiez capable de les imiter. Je vous déclare donc que je ne resterai pas une minute de plus dans ce château, dussé-je partir seule.

— Madame, reprit M. Cros d'un ton encore plus absolu, il faut demeurer ici... il faut attendre la lecture de ce testament; il faut que je sache si cette ressource nous reste encore, ou si nous sommes ruinés.

Cette parole, qui venait frapper Mme Cros comme la foudre, et d'un côté où elle n'avait jamais pensé pouvoir être atteinte, la cloua sur le fauteuil qu'elle était prête à quitter pour aller donner elle-même les ordres nécessaires pour son départ.

— Ruinés?... répéta t elle en regardant M. Cros d'un air stupéfait, mais qui montrait qu'elle n'avait pas l'exacte conscience du mot qu'elle avait entendu.

— Oui, reprit M. Cros, il faut en finir une fois pour toutes... Oui, mes affaires sont embarrassées. J'avais compté sur la spéculation que j'étais venu organiser ici avec M. Perrin, pour me tirer tout d'un coup de ces embarras. Mais, après ces événements, il n'y faut plus penser; on ne renoue pas une pareille combinaison lorsqu'elle a été rompue.

Mme Cros écoutait son mari sans le comprendre.

Après toutes les émotions qu'elle venait d'éprouver, cette horrible nouvelle qui lui était ainsi jetée tout à coup, ne pouvait se faire jour jusqu'à sa raison; elle se demandait si la révélation de tous les crimes qu'elle venait d'entendre raconter n'avait pas produit en elle une sorte de vertige, qui lui montrait sa vie perdue, comme toutes celles dont elle avait appris l'histoire. Mme Cros ne disait rien, ne répondait rien; elle regardait son mari avec cet étonnement inintelligent qui suit une violente commotion.

Quant à M. Cros, nous ne saurions dire quel calcul, ou quel mouvement involontaire l'avait poussé à faire si brusquement cette étrange confidence à sa femme.

Emporté lui-même par l'entraînement que toute action puissante exerce sur celui qui en est le témoin, avait-il laissé échapper ce secret à la suite des secrets de Marianne, comme un soldat tremblant naguère suit celui qui le précède dans le danger où il n'eût oser passer?... Fut-il, au contraire, assez maître de lui pour juger qu'à ce moment il échapperait aux récriminations, aux reproches, aux larmes de sa femme?...

Quelle que fût la cause qui le détermina, il réussit complétement, car elle ne lui adressa pas une parole; seulement, elle cessa tout à coup de le regarder, attacha ses yeux sur le sol, et, immobile, anéantie, la tête abattue sur sa poitrine, elle murmura sourdement ces mots :

— Ruinée... ruinée...

M. Cros, cependant, fut épouvanté de l'état de sa femme, et, ne sachant comment la secourir, il appela de toutes ses forces Corinne et M. Perrin; mais, au moment où il ouvrit la porte, il entendit pousser des cris aigus, il entendit monter rapidement l'escalier...

Presque aussitôt une femme parut, courant pour éviter des gens qui la poursuivaient, et cette femme, égarée par la frayeur, se jeta violemment dans la première porte ouverte qui se présenta devant elle, et elle repoussa M. Cros qui voulait s'opposer à son passage, et elle se précipita dans la chambre en criant :

— Grâce! grâce!... Sauvez-moi.

Cette femme c'était Lucie; elle tenait dans ses bras le cadavre sanglant de son enfant, dont la tête pendait roulant sur les flancs de sa mère, à la merci de ses mouvements convulsifs :

Les cheveux de Lucie étaient en désordre, ses yeux rouges et agités d'une sorte de rotation rapide; tout son corps vibrait, et elle répétait sans cesse les mots :

— Sauvez-moi!... sauvez-moi!...

A cette effrayante apparition, Mme Cros se leva, et resta droite et ferme comme une statue de pierre, sans regard dans les yeux, sans mouvement dans les traits : à les regarder en ce moment, on n'eût pu savoir laquelle des deux était la plus folle, car elles semblaient l'être toutes deux.

Lucie, cependant, regarda Mme Cros, s'approcha vivement, et se serrant tout près d'elle, elle lui passa pour ainsi dire ce cadavre d'enfant dans les mains, en lui disant tout bas :

— Cachez-le... cachez-le ... ils veulent me le prendre.

Par une obéissance matérielle au geste de Lucie, Mme Cros prit ce cadavre d'enfant, sans le savoir, sans comprendre ce qu'elle touchait; mais ses yeux s'étant portés sur lui, elle vit enfin, car elle ne voyait plus, elle poussa un cri, laissa échapper le cadavre, qui tomba par terre, et elle-même tomba évanouie sur un siége.

— Ah! s'écria Lucie, en tirant de son sein le couteau dont elle avait frappé Marianne, tu veux le tuer aussi... Vous mourrez toutes deux... je vous l'ai promis...

Le couteau était levé, Mme Cros allait périr...

Une main arrêta celle de Lucie : c'était celle de Maricou ..

XIV

Comment se faisait-il que Maricou fût si précisément arrivé pour arrêter la main de Lucie au moment où elle allait frapper Mme Cros.

On se rappelle que M. Perrin était sorti pour aller chez Corinne, qu'il avait laissée veillant avec Gros-René près de Maricou.

Or, pendant que leurs maîtres écoutaient le récit que leur faisait Marianne, les bons domestiques avaient trouvé fort ennuyeux de veiller auprès d'un homme qu'ils croyaient près de passer de vie à trépas, et, n'osant complétement désobéir aux ordres de M. Gros, ils avaient essayé de se satisfaire un peu. Pour ce faire, ils avaient pris l'un et l'autre une grande résolution : Gros-René s'était risqué à quitter un moment la chambre, et Corinne avait consenti à y demeurer seule.

L'expédition de Gros-René avait pour but d'aller chercher à l'office une bouteille de rhum, avec les autres ingrédients et les ustensiles nécessaires à la confection d'un bol de punch. Pendant ce temps Corinne consentait à demeurer seule, mais à la condition très-expresse que, si Gros-René la laissait seule pendant plus de dix minutes, elle abandonnerait son poste.

Gros-René tint exactement sa parole, et si l'on se rappelle que ces deux serviteurs avaient chaudement embrassé, l'un la défense de son maître, l'autre le parti de sa maîtresse, on sera porté à supposer que Gros-René avait quelque intérêt à revenir avec cette exactitude auprès d'une fille qu'il considérait comme son ennemie.

Corinne était trop occupée de sa frayeur pour faire attention à cet empressement de M. Gros-René ; de façon qu'elle l'accueillit avec une reconnaissance qu'elle eût été à mille lieues de lui témoigner en toute autre circonstance. Gros René prépara le punch avec un air d'inquiétude très-marqué, tout en examinant Maricou, dont la respiration, plus libre et plus calme, annonçait qu'il était plongé dans un bon sommeil.

Quand il eut acquis cette certitude, Gros-René parut plus tranquille ; il posa le bol du punch sur une table, offrit une chaise à Mlle Corinne, et tous deux, bien et dûment attablés de chaque côté du vaste récipient, commencèrent à goûter la précieuse liqueur, qui se trouva à point.

— Eh bien ! fit Gros-René, vous aimeriez mieux être à Paris, n'est-ce pas, que dans ce maudit pays d'enfer?

— Je crois, dit Corinne, que c'est votre avis aussi bien que le mien.

— Je ne dis pas non, fit Gros-René, quoique, entre nous soit dit, les profits arrivent quelquefois vite en voyage.

— Je ne vois pas ça, dit Corinne d'un ton de mauvaise humeur.

— Tiens! fit Gros-René, en lui versant un verre de punch, est-ce que M. Perrin n'est pas généreux?

— M. Perrin?... fit Corinne d'un air de parfait étonnement ; et à quel propos M. Perrin serait-il généreux avec moi ?

— Je le croyais amoureux de madame, dit Gros-René avec une parfaite désinvolture.

— Quelle bêtise ! un homme comme M. Perrin, fit Corinne d'un ton de parfait mépris, amoureux de madame... un homme qui a des favoris et un bonnet de coton !

— Ça n'empêche pas le sentiment, fit Gros-René.

— Ma foi, qu'il soit amoureux ou non, c'est son affaire. Madame ne s'en soucie pas mal, de M. Perrin.

— Ça, c'est probable, d'autant que madame s'y connaît.

Corinne repoussa son verre, à cette phrase prononcée d'un air passablement équivoque.

— Merci de votre punch, vous là-bas, si vous voulez parler comme ça. Madame est la vertu même, entendez-vous? et ça peut compter pour de la vertu, attendu que M. Gros n'est pas un si charmant mari.

— Votre place doit être bonne, sacrédié! fit Gros-René d'un ton sentencieux ; elle doit être fameuse, pour que vous parliez de votre maîtresse comme ça.

— Et comment voulez-vous que j'en parle?

— Dame ! fit Gros-René, tout le monde sait...

— Eh bien! quoi donc!

— Eh bien! ce beau jeune homme...

— Quel beau jeune homme?

— Vous savez bien, celui qui...

— Tenez, fit Corinne avec indignation, vous ne savez par quel bout vous y prendre pour dire du mal de madame ; mais il n'y a pas de jeune homme ni beau ni laid, il n'y a personne.

— Je le crois, puisque vous me le dites ; mais j'ai bien envie de croire aussi qu'en ce cas ça vous passe sous le nez. Pour en revenir à M. Perrin, voilà, depuis deux jours que nous sommes ici, que je m'aperçois qu'il cause souvent dans des coins avec madame, sans compter qu'il y a des signes d'intelligence, à propos de tout ce qu'on dit et de tout ce qu'ils disent, comme s'ils y entendaient toujours quelque chose que les autres n'y entendent point.

— Madame est ici pour des affaires assez importantes, reprit Corinne, pour avoir besoin de parler souvent à M. Perrin.

— Il me semble, reprit Gros-René du même air malveillant, qu'une femme ne saurait avoir de meilleur conseiller que son mari, lorsqu'il s'agit de ses affaires, et que c'est de tout autre chose qu'ils parlent tous deux.

— Ah çà! dites donc, fit Corinne, il me semble que ça vous irait que madame eût un amant... Combien monsieur vous a-t-il promis pour l'espionner?

Cette brusque déclaration déconcerta le sang-froid de Gros-René, et il se mit à se balancer sur sa chaise en disant :

— Ma foi, que madame ait un amant ou n'en ait pas, que ce soit M. Perrin ou un autre, ça m'est bien égal...

— En ce cas, dit Corinne, pourquoi me questionnez-vous toujours de ce côté là?

Gros-René ne répondit pas, et resta un moment plongé dans des réflexions assez profondes ; puis il sembla prendre un parti décisif, s'accouda sur la table, regarda finement Corinne, et lui dit tout à coup.

— Est-ce bien vrai que madame est... là... tout à fait sans rien à se reprocher, au sujet de M. Perrin et d'autres?

— J'en mettrais ma main au feu, fit Corinne ; tenez, Gros-René, sûr comme il n'y a qu'un Dieu, c'est une honnête femme, et par-dessus le marché, une bonne femme.

— Eh bien ! fit Gros René en baissant la voix, monsieur est, en ce cas, un mauvais gueux.

— Ah ! fit Corinne en s'accoudant à son tour, et sans que ni l'un ni l'autre ne s'aperçussent que Maricou, arraché de son sommeil par le bruit de leurs voix, pouvait entendre leur conversation.

— Oui, répéta Gros-René, monsieur est un méchant gueux, et je ne veux pas qu'il soit dit que je l'aie aidé à faire une mauvaise action.

— Une mauvaise action... et contre qui ? dit Corinne.

— Contre madame.

— Bah! fit Corinne. Et comment ça?...

Gros-René réfléchit encore et reprit :

— Ça serait bien long à vous expliquer, mais c'est égal. Voici la chose : Il paraît que, pour la première fois de sa vie, madame ne veut pas laisser aller les affaires à la guise de monsieur... c'est-à-dire que, d'après les conseils de M. Perrin, elle voudrait mettre à l'abri des spéculations de monsieur la part de l'héritage qui va lui revenir ici.

— Ça vous explique alors les conversations particulières de madame avec M. Perrin.

— Certainement, fit Gros René; mais il paraît aussi que monsieur tient absolument à avoir à sa disposition tous les droits de madame, et que, ne sachant comment la forcer à lui céder, il s'est imaginé que, s'il peut découvrir qu'elle a fait quelque imprudence qui lui donne la main sur elle, il en obtiendra tout ce qu'il voudra.

— Mais c'est une *indignité indigne!* s'écria Corinne avec stupéfaction.

— Bah! bah! fit Gros-René, ce n'est pas le premier mari que j'ai connu, à qui les escapades de sa femme ont servi pour faire de son côté tout ce qu'il voulait.

— Oui, certainement, je conçois, fit Corinne, que monsieur ne se gêne pas, lorsque madame se permet... Dame ! chacun de son côté... c'est assez commun... Mais pour des affaires d'argent, c'est ignoble...

— Voici le mot, fit Gros-René ; avec ça que depuis quelque temps il est très-fort pour promettre et ne pas tenir.

— Qu'est-ce donc qu'il vous a promis et qu'il n'a pas tenu?

— Rien, rien, fit Gros-René; suffit que vous soyez avertie, et que madame sache que c'est moi qui vous ai dit tout ça, parce que je sais que madame ne m'aime pas.

— Dame ! fit Corinne, vous n'étiez pas de son bord à la maison, et encore à Alençon... ce qui s'est passé à l'auberge

— Après tout je suis au service de monsieur, il faut bien que je lui obéisse... en apparence, mais ça n'empêche pas qu'en secret je suis pour madame. Ainsi, dites-lui de faire attention, et aussi pour quelque chose dont elle ne se doute pas.

— Pourquoi donc?

— C'est au sujet d'un trésor caché dans la maison.

— Ah ! fit Corinne en ouvrant de grands yeux : d'où savez-vous?

— Suffit que je le sache... seulement...

Gros René regarda soigneusement autour de lui et reprit tout bas :

— Il y a ici quelqu'un qui sait le secret du trésor...

— Qui ça? fit Corinne.

— Heureusement qu'il est bête comme un pot...

— Mais enfin, qui ça?...

— C'est Adrien...

— Le cocher de madame?...

— Oui... Voici comment il apprit la chose. . Lorsque nous sommes revenus des huttes, Adrien a commencé par aller mettre ses chevaux à l'écurie, et... vous savez comment il est... ses chevaux, c'est sa passion... il se passerait plutôt de boire et de manger que de ne pas les soigner... Il est donc venu au galop manger un morceau sous le pouce...

— Mais j'y étais, dit Corinne, si bien qu'il a quitté le souper pour s'en retourner tout de suite se coucher sur les bottes de paille dans la soupente, au dessus de l'écurie ..

— Eh bien ! voilà ce qui fait qu'il a eu vent de la chose.

— A l'écurie?...

— Juste... Vous n'avez pas remarqué une chose, c'est qu'il n'a pas été question, toute la soirée, du grand M. de Chevalaine...

— C'est vrai, fit Corinne, où a-t-il donc passé?

— Tandis que chacun était à souper d'un côté, ou à faire des conversations de l'autre, le grand Chevalaine est descendu aux écuries avec sa sœur, et s'est mis à seller son cheval. Adrien a été sur le point de lui offrir ses services, mais il y a un mot qui l'a fait tenir coi.

— Quel mot?

— Sa sœur lui a dit : « Pas de bruit... tu feras sortir ton cheval par la porte qui donne sur l'allée sablée, et tu sortiras par la porte du Saut-de-Loup, pour que personne ne se doute de ton absence. » Vous comprenez que, du moment que c'était une chose secrète, ça donna envie à Adrien de savoir ce que ça pourrait être ; il ne souffla pas dans sa soupente, et il entendit Mlle Lucie qui disait à son frère, qui ne paraissait pas bien pressé de partir :

— « Il faut que ce soit fini cette nuit. Marianne connaît l'existence du trésor, j'en suis sûre... elle ne joue pas de franc jeu avec nous. Je ne l'ai pas revue depuis qu'elle a forcé Farrene à avouer à Maricou où on avait caché ce M. Perrin, et je sais, d'un autre côté, qu'elle a eu une entrevue dans la lande avec M. Cros.

— « Je suis de ton avis, a repris le frère; mais quelle nécessité d'amener M. d'Astorg dans le château, pour lui faire prendre part à notre plan? Puisque tu sais par où on peut arriver au caveau où est le trésor, nous pouvons bien y aller tous deux cette nuit, sans que M. d'Astorg...

— « Ne doit-il pas être mon mari? a répondu Mlle Lucie, et n'a-t-il pas autant d'intérêt que nous au succès de cette affaire? »

En ce moment, un profond soupir et un mouvement de Maricou firent tressaillir Corinne...

Gros-René se leva, se pencha vers le malade, et il reconnut qu'il avait les yeux fermés et qu'il paraissait dormir comme avant :

— Ce n'est rien, c'est quelque douleur qui l'a fait remuer, dit Gros-René; il est assommé, il n'entend rien.

— D'ailleurs, quand il entendrait, il n'est pour rien dans tout ça.

— Ce n'est pas mon avis, dit Gros-René en reprenant sa place... Ce n'est pas pour rien que madame a reçu ce gaillard-là une partie de la nuit... S'il est ce qu'on dit dans la maison, il en sait plus long que personne...

— Et qu'est-ce qu'on dit?

— Que c'est le bâtard du feu comte, et que celui-ci l'a reconnu dans le testament... Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit...

— C'est vrai... Et Adrien n'a pas entendu autre chose?...

— Si fait, il a entendu que Mlle Lucie disait à son frère :

— Tu trouveras Arthur d'Astorg à la Croix-de-Fer... Prends bien garde surtout que l'on ne te voie ni sortir du château ni revenir avec Arthur.

Puis elle a ajouté comme par réflexion : — Si Marianne se doutait de cela, tout serait perdu.

— Tiens! fit Corinne, que diable cette Marianne a-t-elle à voir là-dedans?... une ancienne cuisinière...

— Je ne sais pas ce qu'elle a à y voir, mais vous n'avez qu'à vous rappeler ce qui s'est passé cette nuit quand elles se sont rencontrées dans le corridor ici au bout, et que cette Marianne criait : « Tu m'as trompée! » jusqu'au moment où la demoiselle de Chevalaine lui a planté son couteau dans la poitrine.

— Au fait, dit Corinne, il serait bien possible...

— C'est sûr, dit Gros-René... Ce grand Chevalaine est si bête qu'il se sera laissé tirer les vers du nez par la sorcière, qui alors, pour se venger, aura fait la chose de mettre le château au pillage et de tuer l'enfant...

— C'est pis que les mystères du château d'Udolphe, fit Corinne à voix basse.. Est-ce vrai qu'elle a crié : Ils ont tué mon fils!

— Tiens! toute la maison l'a entendu.

— C'est drôle, fit Corinne... Et où sont monsieur et madame?

— Avec la vieille, qui se meurt, et qui doit avoir appris à monsieur l'existence du trésor, attendu qu'il voulait la faire entrer ici cette nuit. Je le sais bien, puisqu'il m'a promis mille écus s'il le trouvait.

— C'est drôle tout ça, fit Corinne; je n'y comprends rien.

— C'est possible, il y a bien des choses que je ne comprends pas... Mais je ne vous ai pas dit le plus important pour madame... C'est qu'il paraît, d'après ce qu'Adrien a entendu, qu'on descend dans le caveau où est le trésor par la chambre qu'occupe M. Perrin. C'est pour ça qu'on avait voulu le faire disparaître aux huttes.

— Tiens! mais ils avaient bien pris leurs précautions... Mais alors, comment le frère et la sœur, avec M. d'Astorg, comptaient-ils y aller, puisque M. Perrin était libre?...

— Voilà ce qu'il n'a pu savoir, parce qu'ils sont partis de l'écurie au moment où ils disaient :

— Eh bien! si nous ne passons pas par cette chambre... nous passerons par celle....

Laquelle, à présent?... voilà la question... Une idée m'est venue que c'est celle de monsieur... En ce cas, il faut que madame le sache, parce que, voyez-vous, Corinne, si monsieur touche à ça, c'est autant de flambé pour madame. Il y a de vilaines affaires sous jeu. J'ai le nez fin... je sais ce que je sais...

Cette conversation, entremêlée de petits verres de punch, avait duré un temps considérable, et voilà où en étaient nos deux interlocuteurs au moment où M. Perrin, qui avait laissé M. et Mme Cros dans la chambre, vint avertir Corinne de se rendre près de sa maîtresse.

A ce moment, Maricou se lève et dit à M. Perrin :

— Aidez-moi à sortir de cette chambre, monsieur; il faut que je parle à l'instant à Mme Cros et à vous.

— Vous êtes trop souffrant... lui dit M. Perrin.

— Il faut que je vous parle aussi, monsieur; le temps presse, et si Mlle Lucie...

— Elle a quitté le château, et l'on ne sait ce qu'elle est devenue...

— N'importe, il peut arriver encore d'affreux malheurs, fit Maricou.

Ce fut pendant qu'il se rhabillait que l'on entendit tout à coup les cris de Lucie de Chevalaine qui, comme nous l'avons dit, semblait fuir devant quelqu'un qui la poursuivait.

Maricou s'élança après elle; mais il était si faible qu'il ne put l'atteindre avant qu'elle pénétrât dans la chambre où était Mme Cros.

Heureusement pour elle il arriva assez à temps pour arrêter le bras de Lucie au moment où elle allait frapper.

Nous dirons, dans la troisième partie de ce livre, ce qui avait déterminé cette suite d'événements et comment ils se dénouèrent.

TROISIÈME PARTIE.

I

Nous avons abandonné notre lecteur au moment où Maricou, blessé et presque mourant, arrivait dans la chambre de M. Perrin, et arrêtait le bras de Lucie de Chevalaine qui allait frapper Mme Cros. Celle-ci était tombée évanouie, et l'enfant de Lucie gisait à ses pieds.

Dans le désordre où était plongé le château, les cris de Lucie avaient de nouveau attiré la plupart de ceux qui l'habitaient du côté où se passait cette scène.

On peut se rappeler que Fernic était resté longtemps dans le château pour y découvrir Lucie, et qu'il n'en était guère sorti qu'au point du jour.

Nous avons dit aussi que quelques-uns des sauvages habitants des huttes avaient été arrêtés, et que tous, grâce au désordre qui régnait dans le château, s'étaient échappés.

Il nous faut expliquer maintenant comment cette évasion avait eu lieu, et pourquoi la sortie tardive de M. de Fernic avait été remarquée.

Dans le premier moment de trouble, on avait jeté Farrene et ceux de ses camarades dont on s'était saisi dans une espèce de cellier voûté qui servait comme de vestibule aux caves du château, dans lesquelles on descendait par un escalier dont la porte se trouvait dans le cellier.

Lorsque ces hommes, si féroces un instant avant, se trouvèrent dans l'obscurité d'une nuit profonde, cette espèce d'intrépidité cruelle dont ils avaient fait preuve en s'emparant du château tomba tout à coup, et presque tous se couchèrent par terre en poussant des cris de désespoir et en accusant Marianne et Farrene de les voir entraînés à une entreprise coupable.

Si quelque chose au monde peut prouver combien la liberté est le droit naturel et le premier besoin de l'homme, c'est cet effroi instinctif pour la prison que ressentent tous les peuples auxquels la civilisation n'a pas enseigné ses idées. Partout où elle n'a pas pénétré, on voit préférer la correction corporelle, la mutilation, la mort même, à quelques jours de détention.

Sous ce rapport, les hommes dont nous parlons avaient quelque chose des mœurs et des instincts des peuples barbares. Le découragement qui s'empara d'eux était si profond, que, malgré leurs menaces contre Farrene, ils ne tentèrent rien contre lui.

Heureusement que cet homme, soit que la nature l'eût plus fortement doué que ses frères, soit qu'un contact plus fréquent avec les choses de notre monde lui eût donné plus de fermeté et plus de ressources, heureusement, dis-je, que Farrene ne perdit pas courage.

Son premier soin fut de rechercher s'il n'y avait pas quelque moyen de sortir du lieu où il était enfermé; il n'essaya pas longtemps d'ébranler la porte qui ouvrait sur la cour du château, et devant laquelle pouvait passer à chaque instant un domestique qui eût surpris cette tentative de fuite.

Il promena ses mains le long des parois du cellier, et finit encor par découvrir la porte de la cave. Celle-ci avait été construite

comme toutes celles de cette habitation, en bois de chêne, bordée de larges lames de fer, et, quoique l'humidité eût commencé à la dévorer, elle était encore assez solide pour résister à toutes les attaques de Farrenc.

En effet, grâce à un fort long morceau de bois qu'il trouva dans ce cellier, qui servait aussi de bûcher, Farrenc essaya de forcer cette porte, et reconnaissant que ses efforts étaient inutiles, il renonça à cet espoir.

Mais cet homme, faible de corps comme tous ceux de sa race, était doué d'une énergie qui en avait fait le digne ministre des projets cruels de Marianne. Ce qu'il ne pouvait accomplir par la force, il le tenta par la patience, et seul, armé du couteau qu'il ne quittait jamais, il commença à creuser la pierre à l'endroit des gonds.

Bientôt après, lorsqu'il eut laissé passer le premier désespoir de ses compagnons, il les appela à son aide, et il ne leur fallut pas deux heures pour détacher aisément la porte du mur.

Sans doute Farrenc savait à quoi pouvait le conduire cette tentative; mais aucun de ceux qui étaient avec lui ne s'en doutait, et, quel que fût le succès de leur entreprise, ils eussent dû penser que c'était passer d'une prison dans une autre.

Mais telle était l'imprévoyance et l'obtusité de ces natures décrépites, qu'il leur semblait que la liberté devrait se tenir derrière tout obstacle qu'ils parviendraient à vaincre; aussi, lorsqu'après avoir détaché la porte ils n'aperçurent pas la clarté du ciel, ils recommencèrent leurs lamentations, et peu s'en fallut cette fois que Farrenc ne devînt leur victime.

Nous avons raconté les détails de cette scène, parce que ce fut devant les menaces que leur causa ce désappointement que Farrenc, pour les calmer, fut obligé de leur dire ce qui sans doute n'était pas dans ses projets.

— Je vous conduis à l'endroit où est le trésor du comte de Chevalaine.

On ne peut se figurer la joie délirante que ce mot répandit parmi ces hommes auxquels il semblait qu'un trésor dût être tout à fait indifférent.

En effet, l'usage de ce trésor qu'ils espéraient découvrir était pour eux une chose tout à fait inconnue; ils auraient quitté le château les mains pleines d'or, que le lendemain ils n'auraient pas été moins misérables; aucun d'eux ne s'en fût servi pour avoir un meilleur vêtement, une meilleure habitation, une meilleure nourriture. Ils l'auraient emporté dans leurs huttes grossières pour l'y contempler et l'adorer, comme les fanatiques superstitieux de toutes les religions emportaient autrefois les saintes reliques ou les amulettes qu'ils croyaient les protéger.

L'or était pour eux le dieu inconnu auquel ils attribuaient le don de tous les biens d'ici-bas; mais, comme nous l'avons dit, ils n'auraient pas su comment ils pouvaient les obtenir de lui.

Ils suivirent donc Farrenc avec une joie furieuse, et ce fut à grand'-peine qu'il put leur persuader de replacer la porte qu'ils venaient d'enlever, afin que l'on ne reconnût pas, dès l'abord, par où ils avaient pu s'évader.

Une fois qu'ils furent dans l'intérieur des caves, l'un d'eux battit le briquet, ils allumèrent des bouts de cordes grasses qu'ils portaient d'ordinaire dans leurs poches, et ils se mirent à parcourir ces vastes souterrains avec des cris qui, certes, les eussent trahis, si le château n'eût été lui-même plongé dans un tumulte également bruyant.

Nous laisserons un moment Farrenc calmer et diriger cette vive exaltation, et nous suivrons M. de Fernic dans la recherche qu'il faisait de Mlle de Chevalaine.

Le cri qui était échappé à Lucie lorsqu'elle avait deviné que c'était son enfant que Marianne précipitait par la fenêtre, sa lutte désespérée avec cette femme, sa fuite, tout semblait prouver que la raison de Mlle de Chevalaine avait cédé à cette violente commotion; et comme personne n'avait vu la malheureuse fille sortir du château, France s'était imaginé que, semblable à la Lucie de Walter Scott, elle avait été se cacher dans quelque coin obscur, et il croyait à chaque instant la trouver accroupie sous quelque manteau de cheminée, blottie derrière quelque rideau.

La recherche minutieuse à laquelle il se livrait avait dû prendre beaucoup de temps, car il avait été de chambre en chambre, ouvrant toutes les portes fermées, et inspectant tous les coins. Enfin, il avait pensé à aller chercher Lucie hors du château, mais, avant d'en sortir lui-même, il avait voulu parcourir les communs, et ignorant en quel endroit on avait enfermé les prisonniers, il avait ouvert le cellier, l'avait examiné de manière à s'assurer que personne ne s'y trouvait, et avait oublié de le refermer en sortant.

Un des nombreux domestiques du château avait vu de la fenêtre d'une chambre haute Fernic ouvrir presque toutes les portes des communs qui donnaient sur la cour. Comme le jour n'était pas encore venu, ce domestique n'avait pu voir si France était précisément entré dans le cellier, mais il était immédiatement descendu pour s'en assurer, et il avait alors reconnu que le cellier était vide.

Aussitôt il s'était dirigé vers la porte extérieure qui n'était plus verrouillée, mais seulement fermée comme une porte qu'on tire après soi. Cet homme fut en droit d'en conclure que Fernic avait protégé l'évasion des habitants des huttes; il alla l'apprendre en toute hâte à l'office.

Le concierge qui s'y trouvait courut pour reconnaître l'état de la porte extérieure qu'il avait lui-même verrouillée, et la valetaille commençait ses commentaires, lorsqu'on entendit les cris perçants d'une femme, et qu'on vit accourir Mlle de Chevalaine, portant dans ses bras le cadavre de son enfant.

On sait comment elle se précipita dans le château, comment elle arriva dans la chambre de M. Perrin, où s'était réfugiée Mme Cros, et comment l'intervention de Maricou sauva notre belle Parisienne de la folie furieuse de la malheureuse Lucie.

Comme on doit aisément le supposer, tous les gens de la maison avaient dû suivre la course insensée de Lucie de Chevalaine, de façon que tout le monde était encore une fois rassemblé dans la chambre où se trouvait Mme Cros.

Gros-René et Corinne avaient suivi Maricou, et Adrien, qui, on s'en souvient, avait été laissé près du cadavre de Marianne, en entendant tout le monde courir vers un même endroit, Adrien, moitié curiosité, moitié terreur, avait quitté son poste et avait cédé à l'entraînement général.

Après ces explications, nécessaires à l'intelligence du récit que nous avons à faire, il nous faut retourner là où tous les gens de la maison arrivaient en tumulte.

II

Lucie, à vrai dire, avait été encore plus désarmée par l'aspect de Maricou que par la force physique qu'il lui avait opposée.

Elle demeura immobile devant lui; son couteau lui échappa : comme si elle s'éveillait d'un songe pénible, elle regarda Maricou de la tête aux pieds, puis examina tout le monde autour d'elle, reconnut les domestiques, M. Cros, M. Perrin, Mme Cros; enfin, elle aperçut le cadavre de l'enfant : son regard, qui jusque-là s'était promené lentement de visage en visage, s'arrêta sur ce corps sanglant et y demeura comme attaché.

Ainsi qu'on voit quelquefois ces nuages noirs, aux formes arrêtées et sombres, s'étendre peu à peu, et à mesure qu'ils perdent leur densité, s'éclairer et, de menaçants et ténébreux qu'ils étaient, devenir presque légers et vaporeux; de même, l'impression funeste de fureur insensée qui animait le visage de Lucie semblait se fondre à l'aspect de ce cadavre; les traits se dilatèrent; les muscles contractés se détendirent; un sentiment de douleur éplorée prit la place de cette folie cruelle à laquelle elle était en proie; son corps perdit cette force fiévreuse qui la soutenait, et elle s'affaissa sur ses genoux en éclatant en larmes, et sa nouvelle douleur ne trouva d'autres mots pour s'exprimer que celui qui vient à la bouche de l'homme lorsque toutes les espérances semblent lui échapper.

— O mon Dieu... mon Dieu... mon Dieu!... s'écria-t-elle, en répétant incessamment cette exclamation.

A ce changement soudain, à ce cri sorti des entrailles de cette femme, M. Perrin laissa échapper une de ces paroles que Mme Cros eût comprises, car elle cachait un de ces sentiments profonds de pitié dont elle avait l'intelligence.

— Hélas! dit M. Perrin, la malheureuse n'est pas folle.

— C'est bien heureux, fit M. Cros.

M. Perrin ne put s'empêcher de le regarder avec dégoût.

En effet, la folie de Mlle de Chevalaine était pour elle non-seulement l'oubli de son malheur, de sa honte, de ses crimes, mais encore c'était l'impunité. Cette mort de son esprit et de son âme emportait avec elle son passé, comme la mort complète abrite les coupables sous son linceul et les sauve de la justice des hommes.

Mme Cros revenait à elle; mais, brisée par la violence des émotions qu'elle avait reçues, elle sembla rester étrangère à ce qui se passait dans cette chambre.

— Reconduisez Mlle de Chevalaine dans sa chambre, dit M. Perrin en s'adressant à quelques domestiques. Mais il serait peut-être prudent de ne pas l'y laisser seule, et si Mme la comtesse de Fernic ou M. le curé voulait veiller auprès d'elle, ce serait une bonne action.

—Nous savons ce que nous avons à faire, dit sèchement la comtesse, et vos conseils sont de trop ici, monsieur.

— Comme il vous plaira, madame, dit M. Perrin ; cependant il est à regretter que le frère de mademoiselle, qui doit avoir quelque intérêt aux mesures qu'il est nécessaire de prendre, ne soit pas ici.

M. Perrin n'avait pas achevé cette phrase qu'une voix lui répondit :

— Il est allé chercher M. d'Astorg, et il sera sans doute bientôt ici.

C'était Adrien qui parlait ainsi, et l'on doit se rappeler comment il avait appris le secret de la sortie du jeune Chevalaine.

Mais cette parole, assez indifférente pour la plupart de ceux qui l'entendaient, fut avidement écoutée par Mme Cros, et elle en comprit toute la portée lorsque Maricou, regardant Lucie avec une indignation profonde, lui dit d'une voix pleine de reproche :

— Et pourquoi donc a-t-il été le chercher, cet homme?

Lucie soutint, sans en paraître accablée, le regard de Maricou, et écouta cette parole sans qu'elle la troublât... Elle se releva hautement, et prenant la main de Maricou, elle lui dit avec un calme qui le fit frémir ;

— Que veux-tu, Maricou?... je l'aimais encore.

— Et maintenant? dit-il en cherchant dans les yeux de Lucie quelque chose qui vînt lui dire que cet amour était mort; maintenant?.. reprit-il.

Lucie s'arrêta un moment; elle regarda ce cadavre d'enfant gisant à ses pieds; une ombre de ce désespoir furieux qui l'avait si violemment agitée se remontra sur son visage, mais il disparut presque aussitôt, et elle reprit avec un accent où la douleur parlait seule :

— Maintenant il doit m'aimer, lui!

Le curé et Mme de Fernic la prirent chacun par un bras et l'entraînèrent doucement.

Elle avait à peine franchi le seuil de la chambre, qu'elle entendit des pas rapides s'avancer dans le long corridor, et presque aussitôt Fernic et M. de Chevalaine apparurent, conduisant, pour ainsi dire, comme un prisonnier un homme d'une assez remarquable beauté. Il était pâle, et ses traits portaient l'empreinte d'une terreur basse et lâche.

M. de Fernic paraissait préoccupé des plus sombres pensées, et, par un singulier changement, le visage insignifiant et lourd du jeune comte de Chevalaine avait une expression de hauteur et de résolution dont on ne l'eût pas cru capable.

A l'aspect de M. d'Astorg, Lucie s'arracha au curé et à Mme de Fernic, et courut vers son amant.

— Enfin, vous voilà, Arthur!...

Le comte de Chevalaine l'arrêta au moment où elle se précipitait dans ses bras, et lui dit d'une voix sévère, mais où la tendresse de frère perçait malgré lui :

— Pas encore, ma sœur... pas encore...

— Ah! s'écria presque en même temps Maricou, nous avons une ancienne querelle à vider ensemble.

— Après moi, Maricou, répondit M. de Chevalaine avec une singulière dignité.

— Et après moi aussi, dit France de Fernic ; puis il s'avança vers M. Perrin, et ajouta :

— Je vous demande de remettre plus tard la querelle que nous avons à vider, comme j'ai dû moi-même ajourner mes griefs contre M. de Chevalaine, en presence d'un malheur plus grand.

— Monsieur, reprit M. Perrin, je ne devinerais pas les raisons qui peuvent vous porter à me faire une pareille demande, que la parole d'un homme comme vous me suffirait pour que je fisse taire mes ressentiments, alors même qu'ils seraient plus fondés qu'ils ne le sont actuellement.

— Je vous remercie, monsieur, lui dit Fernic, et si des excuses à madame...

— Non... non, dit Mme Cros en prenant la parole... point d'excuses .. tout ceci est tellement affreux qu'il faudrait avoir une haine bien forcenée de s'occuper de soi, pour ne pas tout oublier.

Pendant que ces paroles s'échangeaient, Lucie était restée en face de son frère, les yeux baissés et comme anéantie. Elle se retourna à la voix de Mme Cros ; il n'y avait plus ni colère ni passion dans cette femme, cette nature indomptée semblait avoir été brisée d'un seul coup, ses yeux se remplirent de larmes. Elle tendit la main vers le corps de l enfant qu'une servante avait déposé sur un siége et recouvert d un linge, et elle dit à Mme Cros :

— Faites-le mettre à côté de moi

Mme Cros tressaillit à ce mot, et Maricou s'écria en arrêtant Lucie:

— Où allez vous donc?...

— Ne craignez rien, lui répondit elle, je vous verrai tous avant de mourir

Aussitôt elle s'éloigna. A ce moment, un nouvel incident vint distraire l'attention de tous ceux qui assistaient à cette scène de l'intérêt auquel tous semblaient s'être réunis.

III

Au moment où l'on emmenait Lucie, et où il semblait que les agitations de cette nuit fussent arrivées à leur terme, et que des explications mieux posées dussent enfin apporter quelque lumière dans cette étrange confusion d'événements; lorsque chacun ne demandait plus que du repos pour pouvoir se rendre compte de tout ce qu'il avait vu, entendu et éprouvé depuis quelques heures, voilà que tout à coup un homme arrive, éperdu, pâle, l'horreur et l'épouvante peintes sur tous les traits.

Cet homme c'était *Adrien*.

A l'instant où l'on avait vu les choses se rasseoir un peu, il s'était empressé de retourner à son poste, et l'on peut s'imaginer quels durent être sa surprise et son effroi lors qu'il ne retrouva plus le cadavre de Marianne sur le lit où il l avait laissé

— Elle n'y est plus! s'écria-t-il en montrant du doigt la porte de la chambre: elle n'y est plus!

M. Perrin et Fernic essayèrent de l'interroger, mais ils ne purent en tirer d'autre réponse que les mots que nous venons de rapporter.

On découvrit enfin ce que signifiait cette exclamation, et cette fois un véritable sentiment de terreur gagna tous ceux qui, jusque-là, avaient résisté à l'entraînement de ces événements multipliés.

— Quand je vous disais que l'homme sans tête se promenait dans la lande, s'écria Burlandas, j'avais raison: oui, ce sont tous des acolytes de l'enfer. Eh bien! si l'on avait gardé le corps de Marianne dans le château, il s'y serait promené toutes les nuits.

Ce fut alors seulement que Maricou apprit que sa mère était morte.

Au milieu de ce conflit d'événements, il sembla que ses douleurs ne trouvaient point de place pour s'exprimer, car il ne prononça pas une parole à ce sujet; il sembla ne s'occuper que de la disparition de son corps, et s'informa s'il n'était pas resté quelques gens dans le château.

— Assurément oui, il y en avait, dit quelqu'un; mais on a ouvert la porte du cellier où ils étaient enfermés, et on les a mis en liberté.

— Qui a fait cela? s'écria Fernic d'un ton menaçant.

— Pardieu, c'est vous-même, repartit le domestique qui avait parlé.

— Moi! drôle.

— Oui vous, qui avez fureté dans tous les communs pendant plus d'une demi-heure, sans doute pour les découvrir.

— Si quelqu'un les a fait échapper, repartit Fernic, c'était avant que j'arrivasse à ce cellier, car il n'y avait plus personne quand je l'ai ouvert

— Mais, fit Maricou quel est le cellier où ils étaient enfermés?

— Celui qui conduit aux caves.

— Et Farrenc était parmi eux?

— Oui, certainement.

— Oh! alors, reprit Maricou, tout s'explique...

Il s'arrêta, réfléchit un moment, et reprit :

— N'importe, vous ne perdrez rien... Je me charge de tout retrouver.

— Qu'est-ce donc? lui demanda M. Perrin.

— Promettez-moi de me laisser faire comme je voudrai, et vous ne vous en repentirez pas.

Un murmure de répulsion avertit Maricou qu'on n'avait pas beaucoup de foi dans ses promesses.

Il se tourna alors vers Mme Cros.

— Vous seule, lui dit-il, avez été bonne et juste pour moi; vous seule en profiterez.

Fernic voulut demander l'explication de ces paroles; mais Maricou, l'arrêtant tout à coup, lui dit avec une hauteur qui surprit le jeune marin :

— Monsieur le comte de Fernic, il me convient de vous dire maintenant que je suis le fils de M. le comte de Chevalaine, il me convient de vous apprendre que j'ai les preuves de ce que j'avance... Je puis même vous avertir que, s'il me plaît, je serai et resterai le maître de ce château.

A cette déclaration, tous les héritiers se regardèrent entre eux avec une expression de désappointement. Il y avait dans ce regard une sorte d'appel des uns aux autres contre l'ennemi qui se posait si nettement en face d'eux.

Maricou s'aperçut de ces sentiments hostiles, il s'empressa d'ajouter :

— Mais ce ne sont pas des droits d'héritier que je demande à ce titre et à ce nom.

Un nouveau regard sembla lui demander quels étaient ces droits, et il se hâta de répondre :

— Ces droits, je vous les dirai, et peut-être pourrais je les payer assez cher à qui voudrait me les contester, pour qu'il me les cède.

Il nous serait impossible de suivre chacun des acteurs de ce récit dans les scènes diverses qui se passèrent après les bizarres rencontres que nous venons de rapporter.

Nous dirons seulement qu'après en avoir parlé avec M. Perrin, M. Blanchet jugea convenable de se rendre au Ribay pour prévenir le juge de paix des événements de la nuit. En effet, il ne s'agissait pas moins que d'une femme et d'un enfant assassinés, et, quoiqu'il pût en résulter de fâcheuses découvertes pour la famille, ceux qui en faisaient partie furent obligés de reconnaître qu'il était impossible d'éviter une intervention légale.

Mme de Fernic, dont les événements avaient renversé toutes les idées, après avoir déposé Lucie dans sa chambre, annonça qu'elle allait se retirer pour prier, et le curé, qui n'était point habitué à passer de pareilles nuits, se retira aussi, mais annonça que c'était pour dormir.

Un mot de Mme Cros apprit à M. Perrin la terrible révélation que lui avait faite son mari, et M. Perrin se contenta de lui répondre :

— Je savais sa ruine, et c'est pour cela que je suis ici; mais comptez sur moi, et surtout ne faites rien et ne signez rien sans m'avoir consulté.

Le jour était venu.

Mme Cros fut laissée au fond de sa chambre, car l'apathie et les émotions qu'elle avait subies depuis vingt quatre heures lui avaient donné une fièvre ardente. Il ne restait donc plus que M. Perrin et M. Cros qui remontaient ensemble dans la chambre bleue d'où avait disparu le cadavre de Marianne; enfin M. de Fernic, le jeune Chevalaine et M. d'Astorg, qui se rendirent tous les trois dans une salle basse.

Maricou les suivit, et comme M. de Fernic lui faisait observer que l'explication qui devait avoir lieu entre eux demandait à être renfermée entre ceux qui pouvaient y avoir un intérêt direct :

— L'intérêt que je prends à cette explication est plus puissant que vous ne le pensez, leur dit Maricou; et peut-être trouverez-vous que j'en sais plus que vous pour arriver au but que vous voulez vous proposer.

Le jeune Chevalaine se retourna vivement vers Maricou.

Ce jeune homme jusque-là si indolent et dont la physionomie insignifiante semblait annoncer un caractère également insignifiant, ce jeune homme, disons-nous, tendit la main à Maricou et lui dit :

— Mon cousin, ce qu'il y a de notre sang dans vos veines vous rend solidaire de nos vengeances. Venez, venez; car il faut qu'il y ait quelqu'un qui me remplace si je péris.

— Ne suis-je pas là? dit Fernic.

— Vous pouvez y passer aussi, lui dit tristement Georges, et...

Il s'arrêta et ajouta :

— Entrons, entrons; d'ailleurs, il faut qu'il y ait des témoins à ce qui va se passer.

Pendant qu'ils parlaient ainsi, M. d'Astorg, le visage pâle, l'air accablé, semblait attendre son arrêt de mort.

Maricou le regarda et ne put s'imaginer qu'un homme pût être lâche à ce point; il crut que quelque douleur le dominait, et s'approcha de lui pour parler; mais à l'instant même le jeune Chevalaine se jeta entre lui et Arthur, en s'écriant :

— Ne touchez pas à cet homme, ne lui parlez pas... cet homme m'appartient.

Ce dernier mot fut dit avec un accent si terrible, que M. d'Astorg tomba sur son siége.

— Asseyez-vous et écoutez, lui dit le jeune Chevalaine, nous allons décider de vous.

— Ah! dit Fernic, je crains bien que vous ne puissiez en rien obtenir.

— Ah! nous verrons, dit le jeune Chevalaine; nous verrons.

Cette parole fut accompagnée d'un regard qui fit frémir Maricou.

— Vous êtes pâle, cousin, reprit Georges... vous avez été blessé, je le sais... asseyons-nous, je vais vous dire ce qu'il en est.

Les trois jeunes gens se placèrent en face de d'Astorg, et le jeune Chevalaine se mit à le considérer attentivement.

Peu à peu son regard s'attacha avec une âpreté furieuse sur d'Astorg, son visage s'anima, les veines de son front se gonflèrent, sa respiration devint haletante et bruyante, et le jeune Chevalaine laissa échapper ces mots d'une voix rauque et sifflante :

— Mais comment le tuerai-je, cet homme?

— Pardon, cousin, reprit Fernic, je suis plus calme que vous; d'un autre côté, ajouta-t-il en se tournant vers Maricou, je sais mieux ce que les convenances d'un monde dans lequel vous n'avez pas vécu exigent en pareille circonstance; je vous prie donc tous deux de me laisser parler...

— Faites, faites, dit Chevalaine en haussant les épaules.

— Nous vous écoutons, reprit Maricou, qui sentit la nécessité de calmer le jeune Chevalaine.

— Monsieur, reprit Fernic en s'adressant au marquis d'Astorg, il est inutile d'entrer dans des explications qui ne feraient qu'exciter des ressentiments trop justes; mais l'honneur vous impose une réparation à laquelle j'espère que vous ne vous refuserez pas. Consentez-vous à épouser Mlle de Chevalaine?

— Mais je vous ai déjà dit que j'étais prêt à ce mariage... Je vous ai déjà dit que j'étais revenu dans ce pays pour le conclure.

— Vous mentiez, dit Georges.

— Qu'importe, dit Fernic, puisque monsieur consent à faire la seule chose que vous puissiez exiger de lui?

— Mais je vous ai dit aussi que je n'acceptais pas, dit Georges.

Fernic fit un geste d'impatience, et le jeune Chevalaine reprit :

— Maricou, pas plus que moi, tu n'as vécu dans le monde, comme vient de me dire M. Fernic; mais tu as du courage; tu as de ce qui fait qu'on est un brave homme. Va, Maricou je te connais; j'en sais plus long sur toi que tu ne penses. Je ne dors pas toujours et je pense quelquefois à part moi... et vois-tu, j'ai eu tort de ne pas penser plus souvent; mais on m'a élevé comme ça dans ma famille; on m'a élevé à me dire que j'étais un imbécile et que ma sœur avait tout l'esprit... Dieu voit où ça l'a menée... Ah! ce n'est pas que je lui en veuille à Lucie; c'est ma faute... Un père ou un frère qui laisse aller sa fille ou sa sœur la bride sur le cou, sans la tenir en main, est le premier coupable... Non... je n'en veux pas à Lucie... mais il y a cet homme...

— Vous vouliez me demander quelque chose, reprit Maricou en voyant Georges serrer les poings et s'animer de nouveau en regardant d'Astorg.

— Oui... oui, reprit Chevalaine; si toi, tu avais une sœur, une brave fille au fond... Ne baissez pas les yeux, Fernic, c'est une honnête femme, Lucie... Est-ce qu'elle n'était pas de notre sang... Elle était folle et brusque, c'est vrai; elle était colère et vivait plutôt comme un homme que comme une demoiselle, mais ce n'est pas cela qui fait quelque chose à l'honneur... Oui... oui, Lucie était une Chevalaine, et il y a dans ce nom-là de l'honneur à chaque lettre, de quoi faire dix honnêtes femmes... Et il a fallu... oh!...

Cette exclamation fut jetée avec une sorte de rugissement.

Georges s'enfonça, pour ainsi dire, les poings dans les yeux, comme pour réprimer la pensée cruelle qui le dominait.

Fernic ne put s'empêcher de regarder Maricou en souriant légèrement et en haussant les épaules; mais Maricou resta grave et sérieux; il admirait le culte de cet être grossier, mais tout plein d'honneur, pour cette sœur qui lui était si supérieure par l'intelligence, et devant laquelle il avait si longtemps abdiqué toute volonté, toute pensée.

— Enfin! s'écria tout à coup Chevalaine en se levant, et sous l'inspiration d'un sentiment si violent qu'il oublia tout ce qui venait d'être dit, et ce qu'il avait dit lui-même.

Enfin, dis-moi, toi qui n'es qu'un pauvre habitant des huttes; toi qui n'as ni famille, ni nom, ni rien : dis-moi, si tu avais une sœur, une bonne et belle fille, qui ne sait rien de rien, et qu'il vînt un monsieur comme ça, et qu'il la séduise, qu'il lui fasse faire faute sur faute, et que sais-je enfin... et puis on viendrait te dire : Cet homme épousera ta sœur et ce sera fini... Non, vois-tu, Maricou, tu ne concevrais pas ça... Ah! Fernic, vous m'avez parlé une heure en revenant, et vous n'avez rien gagné! Vous allez me dire encore: Le monde! le monde!... Mais c'est stupide. Si elle n'épouse pas cet homme, elle restera avec un nom déshonoré; mais, si elle l'épouse, elle en prendra un bien plus déshonoré encore. Car vous voyez bien que cet homme est un lâche... vous voyez bien comme il a peur... Non, non, je ne lui donnerai pas ma sœur, toute fautive qu'elle est; quand elle aurait fait plus de mal encore, elle vaudrait mieux que lui. Non, je veux que cet homme se batte avec moi.

Maricou avait suivi Chevalaine dans l'espoir qu'il pouvait se faire céder le droit de punir M. d'Astorg; mais, en présence d'une résolution comme celle de Georges, en présence d'une lâcheté aussi basse que celle de d'Astorg, il comprit que ce serait montrer une protection inadmissible d'une part, et un courage trop facile de l'autre.

Maricou renonça donc à l'espoir qu'il avait conçu; et, prenant la parole à son tour, il dit au jeune Chevalaine :

— Vous avez raison, toute coupable qu'elle est, votre sœur vaut mieux que cet homme; mais il faut qu'il l'épouse... il le faut....

— C'est ce qui ne sera pas.

— Cependant, reprit Maricou, lorsque vous avez quitté le château cette nuit, vous alliez chercher M. d'Astorg. Pourquoi alliez-vous le chercher?

Georges baissa la tête et murmura :

— Lucie m'y envoyait, et moi j'ai obéi...

Il s'arrêta encore; il était rouge, et une grosse larme tomba de ses yeux. Puis il s'écria :

— C'est pourtant cet homme qui a mis toutes ces mauvaises pensées dans la tête de Lucie. Oh! c'est à le couper par morceaux.

— Mais je ne lui ai jamais donné un mauvais conseil, fit d'Astorg d'un ton qu'il essayait de rendre assuré.

— Il ne vous manquait plus que ça, monsieur, lui dit Georges.

— Ne vous occupez pas de cet homme, s'écria Maricou, il n'en vaut pas la peine.

Le malheureux d'Astorg était si troublé, qu'il oublia ce que Maricou avait dit quelques instants avant, et quel titre il avait réclamé, et reprenant cette impudente insolence qui accompagne d'ordinaire la lâcheté, il repartit d'un ton dédaigneux :

— J'aime à croire, messieurs, dit-il en s'adressant à Fernic et à Georges, que vous ne me livrerez pas aux insultes brutales de ce goujat.

— Monsieur, reprit Fernic, qui ne put résister à cet excès d'insolence, taisez-vous!

— Misérable canaille! lui cria Chevalaine en levant sur lui sa main, tu oses parler ainsi de quelqu'un, toi!...

Maricou se tut, considéra d'Astorg un instant; son visage s'assombrit.

Tous les souvenirs du passé semblèrent se représenter à lui, et il reprit avec un accent de rage mal réprimé :

— Mon Dieu, c'est bien triste de voir qu'un être qui s'appelle un homme peut descendre à ce degré d'abjection. Et elle aime cet homme! et elle vous a envoyé, vous son frère, pour l'amener ici afin de l'épouser!...

— Oui, oui, s'écria Georges avec un transport d'entraînement qui lui fit révéler un secret qu'il n'eût certes pas voulu dire. Oui; et pour lui plaire, à cet homme, pour lui plaire, elle voulait lui montrer qu'elle serait plus riche qu'il ne le croyait... elle voulait lui

montrer un trésor caché que lui avait enseigné cette exécrable empoisonneuse de Marianne.

— Ma mère!... s'écria Maricou.

— Ta mère, reprit M. de Chevalaine; c'est vrai, ta mère... et il y avait entre elles des secrets que tu sais peut-être, toi?

— Moi... dit Maricou en baissant la tête.

— Oh! mais, fit Chevalaine en levant vers le ciel ses poings fermés, ne trouverai-je donc pas sous ma main un homme bon à tuer, pour qu'il me réponde de tous les crimes qui se sont faits... Celui-là... Non... non, je ne me battrai pas avec lui, il ne mérite pas de mourir d'un coup d'épée ou d'une balle .. Je le lâcherai dans la lande; je le ferai courir par mes chiens, et ils en feront comme d'un daim qu'on leur laisse à éventrer.

Fernic regardait le jeune Chevalaine avec surprise; quelle que fût son apparente indifférence pour ses intérêts pécuniaires dans cette succession, cependant le mot de trésor caché avait éveillé son attention, et il reprit :

— Quel est donc ce trésor dont vous avez parlé?

Georges ne remarqua point ce mot, et il repartit :

— Que sais-je! un amas d'or caché dans les caves du château... Mais qu'il existe ou qu'il n'existe pas, ce n'est pas ce qui m'occupe; c'est ce que je ferai de cet homme, c'est ce que je ferai de Lucie...

Il leva les yeux au ciel et répéta plusieurs fois le nom de Lucie... mais à chaque fois l'inflexion devenait moins menaçante, et il finit par s'écrier :

— Oh! pauvre enfant!...

— Ecoutez-moi, Chevalaine, reprit Fernic; vous m'avez fait venir, ainsi que notre cousin, pour prendre une décision relativement à votre sœur; eh bien! son avis est le mien, c'est qu'il la doit épouser.

Georges secoua doucement la tête, et repartit :

— Ce n'est pas mon avis, à moi... ce n'est pas mon avis; et, quoi que vous puissiez en dire, je ne le permettrai pas... Mais il y a quelqu'un qui décidera de ceci...

— Notre oncle, n'est-ce pas? dit Fernic.

— Le curé? dit Chevalaine; non... oh! non, il nous ferait un sermon pour dire comme vous... ni lui ni votre grand'mère; les Parisiens, tout ça est de la même pâte; le monde, les convenances, l'usage... ce serait la même chanson... Non, la seule personne qui puisse décider de ce qui en sera, c'est Lucie...

— Lucie! fit Maricou.

— Elle! s'écria Fernic.

Georges rougit et baissa la tête... et, après un moment de silence, pendant lequel il n'osa plus regarder les deux autres jeunes gens, il reprit d'un ton dont la tristesse se cacha sous une sorte de brusquerie :

— Que voulez-vous? elle l'aime... et si je le lui tue, elle viendra me le demander avec des cris et des larmes, et qui sait si elle ne fera pas pire qu'elle n'a déjà fait?...

Fernic ne comprenait pas comment la fureur de Georges s'était si vite apaisée; mais Maricou, qui savait, lui, de quel culte cet homme avait aimé sa sœur, jusqu'à quel point il avait sacrifié pour elle toute volonté, toute pensée personnelle, ne s'étonna point de ce retour subit. Cependant il dit à Chevalaine :

— Mais vous savez bien ce qu'elle décidera : elle voudra l'épouser...

Georges poussa un profond soupir; d'Astorg crut pouvoir placer une parole, et reprit :

— C'est qu'elle sait combien je l'aime...

— Qui est-ce qui vous a permis de parler, lui dit Georges avec plus de dégoût que de colère... Taisez-vous donc, monsieur; n'oubliez donc pas que si elle ne vous acceptait pas, et je vous jure que je la prierai à genoux de vous repousser comme le dernier des misérables... oui, si elle ne vous accepte pas, il faudra bien mourir... Oh! mon Dieu, ajouta-t-il avec un mouvement violent d'exaltation, pourquoi suis-je son frère!... Mais si je n'étais pas son frère, je l'épouserais, moi... Mais il me semble que si c'était une autre... que si je trouvais une autre pauvre fille dans cette position, rien que pour la sauver d'appartenir à un pareil misérable, je lui dirais : Veux-tu mon nom?... Et si c'était une parente à moi, je m'en ferais un devoir... je...

Il regarda Fernic et Maricou, comme s'il hésitait à proposer à l'un d'eux ce noble sacrifice.

Fernic baissa les yeux.

Mais Maricou sembla réfléchir, et tout à coup, comme inspiré par une idée subite, il s'écria :

— Je m'appelle aussi le comte de Chevalaine, et si vous vouliez...

— Vous oubliez qu'elle a tué votre mère, dit Fernic.

— Ah! c'est vrai... Mais que faire alors? dit Maricou.



Cette conversation était entremêlée de petits verres de punch.



IV

Ce qu'il y eut de remarquable dans le cri de Maricou, c'est qu'il n'y eut pas, pour ainsi dire, de regret pour sa mère morte, et que le chagrin qu'il éprouva, ce fut de ne pouvoir sauver Lucie, ce fut le désespoir de la voir tomber au pouvoir de cet homme si lâche et si vil.

Il considéra d'Astorg à son tour, et ne put s'empêcher de s'écrier :

— Mais comment peut-elle l'aimer, cet homme!

C'est un bien étrange aveuglement que celui de l'amour.

Maricou se demandait comment Lucie, cette femme altière, passionnée, pleine de résolutions hardies et d'emportements qui pouvaient la pousser jusqu'au crime; il se demandait, dis-je, comment elle pouvait aimer ce bellâtre inerte, sordide, calculateur peureux, et il ne pensait pas que lui-même, l'homme aux instincts élevés, à la probité sévère, lui à qui la nature avait donné un aspect grave pour tous, il ne pensait pas que lui, qui n'avait pu pardonner un crime à sa mère, malgré l'excuse qu'elle pouvait puiser dans son malheur et dans son amour maternel, il ne pensait pas qu'il avait donné son cœur à Lucie, à cette femme qui avait méconnu tous ses devoirs, à cette femme qui, non-seulement n'avait plus cet attrait vir-

ginal qui ravit les nobles cœurs, mais qui encore était de moitié dans ce crime qu'il n'avait pu absoudre dans une autre ; il ne pensait à rien de tout cela, et si quelqu'un se fût écrié à son sujet comme il s'était écrié au sujet de d'Astorg :

— Comment peut-il aimer cette femme !

Maricou n'eût sans doute pu répondre que ce mot :

— Que voulez-vous que j'y fasse... je l'aime.

Ce sera pour l'homme un éternel sujet de cruelles réflexions que cette puissance mystérieuse de l'amour; que cet empire que l'on déteste quelquefois de toutes les forces de sa raison, qu'on redoute comme un piége incessamment tendu sous nos pieds et qui fait plier, non pas une volonté aveugle et qui ne comprend pas son obéissance, mais une volonté éclairée et qui rougit quelquefois de son abaissement.

D'où vient ce charme, cet enivrement, cette abdication de soi-même qui vous soumet à l'être qu'on sent plus faible, plus incapable, plus méchant que soi ?

Faut-il croire, et il faut le croire, que l'amour est une émanation de Dieu, toute-puissante comme lui, et qui, comme lui, est impénétrable ?...

Ainsi l'amour avait soumis Lucie à d'Astorg, et Maricou à Lucie; l'énergie indomptée et sauvage d'une lionne à la sottise vaniteuse d'un faquin, et la sainte nature d'un homme doué de toute la noblesse à la brutale volonté d'une nature ardente et sans frein.

Cependant, quoique l'observation de Fernic n'eût point paru frapper sur-le-champ le cœur de Maricou, elle éveilla bientôt en lui un sentiment qui, pour ne pas être violent, n'en fut pas moins impérieux.

Georges avait gardé le silence après le mot de Maricou, et les trois cousins restèrent un moment sans parler.

Enfin, le jeune Chevalaine se leva et dit :

— Oui... oui... cela doit être ainsi, il faut qu'elle épouse cet homme.

Il s'arrêta de nouveau, car, après avoir pris cette résolution, il fallait encore l'exécuter, et, après tant d'années où Georges n'avait été que l'instrument passif d'une volonté qui lui avait toujours imposé ses actions, et qui lui avait montré du bout du doigt le chemin qu'il avait à suivre, il ne savait pas comment diriger une résolution qui lui appartenait en propre.

Alors il se mit à aller et venir dans la chambre, portant pour ainsi dire dans sa marche l'incertitude qu'il avait dans l'esprit, allant et venant dans tous les sens, jusqu'au moment où il s'arrêta en face de Fernic et de Maricou, et où il leur dit :

— Maintenant, il faut aller dire cela à Lucie.

La manière dont il prononça ces paroles signifiait clairement :

— Lequel de vous deux veut se charger de cette dangereuse mission ?

Maricou ne répondit rien, mais Fernic se hâta de dire :

— Pour mille raisons, il est plus convenable que ce soit vous qui le lui appreniez.

Le jeune Chevalaine secoua la tête d'un air triste, et repartit :

— Non... non... Je lui dirai cela très-mal... je le sens... Je suis furieux... Et puis... je ne sais pas... si elle pleure... si elle veut quelque chose qui ne soit pas raisonnable, je céderai peut-être... Vous, Fernic, allez la trouver.

— Vous comprenez que c'est une chose fort embarrassante pour moi, et qui sera fort pénible pour elle, dit Fernic. C'est me forcer à parler à une jeune femme d'un secret dont il lui serait odieux d'avoir à rougir devant un homme qu'elle connaît à peine, devant un homme qui n'a sur elle ni l'autorité de l'âge ni celle d'une longue intimité. Si vous craignez de ne point parler à votre sœur le langage qui convient à cette grave circonstance, il y a ici plusieurs personnes qui peuvent être mieux que nous des intermédiaires convenables... notre oncle le curé... ma grand'mère...

— Non ! non ! s'écria tout à coup Maricou, ni vous ni eux ne pourrez faire entendre raison à Lucie... Moi seul je sais les choses qui doivent la décider à ce qu'elle doit faire pour son honneur et son bonheur... Je vais la voir.

— Vous ! s'écria Fernic.

— Oui, oui, dit Chevalaine, il sait comment la prendre...

— Et le sang qu'il y a entre nous, reprit Maricou avec une sombre exaltation, me donne le droit de lui dire des choses qu'elle refuserait peut-être d'entendre de la bouche d'un autre.

— Allez donc, dit Fernic.

— Va, Maricou, ajouta Chevalaine, nous t'attendons.

— Où cela ? dit Maricou.

— Ici, dit Georges en retombant tout à fait dans cette allure grossière dont il n'était sorti que par un effort trop violent pour durer longtemps... Ici. Tu diras à quelqu'un de nous apporter une bouteille de vin, et nous ferons un cent de piquet avec Fernic pendant que tu causeras avec Lucie...

France resta confondu de cette conclusion grossière, après avoir vu éclater chez cet homme des élans d'honneur si passionnés.

Maricou était trop jeune aussi pour se rendre raison de cette contradiction; mais il avait vécu dans les habitudes où ces rudes contrastes n'avaient pas été polis par une éducation sévère, et il répondit :

— Soit; je vais vous envoyer du vin et des cartes... Et vous ne perdrez pas M. d'Astorg de vue...

— Ah ! fit Chevalaine en jurant avec une nouvelle fureur, je vous réponds de lui. D'ailleurs, s'il tentait de s'échapper, je tirerais sur lui comme sur un chien.

— Pardon, mon cousin, dit Fernic en s'adressant à M. de Chevalaine, mais il faut que je monte un moment près de ma grand'mère; je redescends dans quelques minutes ; mais je vais, en attendant, vous envoyer ce que vous avez demandé.

— A votre aise, cousin, dit Chevalaine avec un peu d'humeur; mon poste est ici, et j'y resterai... Mais vous êtes libre.

Fernic sortit avec Maricou, et il le quitta à quelques pas de la porte. Mais Maricou remarqua qu'au lieu de monter chez sa grand'mère, comme il en avait annoncé l'intention, Fernic gagna la partie



Maricou s'arrêta à la contempler.

du château où étaient situés les communs, après lui avoir dit :

— Je crois que la tâche que vous avez à remplir sera assez aisée.. Elle aime ce drôle... Hâtez vous donc. Quant à moi, je vais passer à l'office pour envoyer à mon cousin ce qu'il a demandé. Mais, ajouta-t-il en riant, au lieu d'une bouteille, je vais lui en envoyer une douzaine ; je crois que cela ira mieux à ses habitudes.

— Comme il vous plaira, lui dit Maricou.

Il regarda Fernic s'éloigner, et une pensée, dont il eût sans doute voulu vérifier la probabilité, s'il n'avait été préoccupé d'une chose beaucoup plus importante, lui passa dans l'esprit.

— Il me semble, se dit-il, qu'à partir du moment où il a été parlé d'un trésor caché, il a été moins attentif à l'explication qui vient d'avoir lieu. Eh quoi ! ce jeune homme si brave, si beau, d'un nom honorable et qu'il honore encore, porterait dans le cœur le germe de ce vice qui fait de ce d'Astorg le dernier des misérables... On dirait qu'il est empressé d'aller à la découverte de ce secret...

Maricou ne poussa pas plus loin cette réflexion ; il lui fallait voir Lucie, et, comme nous l'avons dit, c'était là qu'était pour lui le plus grand intérêt de la vie.

Il est nécessaire que maintenant notre récit suive chacun des personnages dans les diverses scènes qui se passèrent dans le château : nous accompagnerons donc d'abord Maricou chez Lucie.

V.

Lorsque Maricou entra chez elle, Mlle de Chevalaine était seule ; elle achevait de s'habiller, elle avait revêtu son habit d'amazone : sa cravache et ses gants étaient posés près d'elle, elle les prit comme pour sortir, et si ce n'eût été la pâleur sévère de son visage, on eût dit qu'elle se préparait pour une de ses promenades habituelles.

Elle se retourna avec une expression de dédain menaçante, lorsque Maricou entra dans sa chambre ; mais elle tressaillit et rougit en l'apercevant.

Evidemment, ce n'était pas lui qu'elle attendait.

Maricou s'arrêta à la contempler; le charme inouï que cette femme avait pour lui le rendit muet, il la trouva plus belle que jamais, et son regard prit une expression de douceur et de supplication. Comme si cette bonté, cette faiblesse pour elle eussent importuné Lucie, elle lui dit brusquement :

— Eh bien, Maricou, que me voulez-vous?

— Je viens de la part de votre frère, lui dit-il.

— Et que me veut mon frère pour vous envoyer à moi? Quelque chose qui doit me déplaire, sans doute, car il n'ose pas venir me le dire.

Une douleur poignante traversa le cœur de Maricou à la pensée qu'il allait exprimer, et il reprit en dévorant Lucie du regard :

— Il m'a chargé de vous dire que votre honneur exige que vous épousiez M. d'Astorg.

A cette parole, le visage de Lucie s'illumina de joie, et elle se tourna vers Maricou en s'écriant d'une voix où parlait tout son amour :

— Et lui... que dit-il?

— Il consent, dit Maricou le désespoir dans le cœur, blessé de la douleur qu'il avait prévue, et qu'il était venu volontairement chercher.

Les gants et la cravache que tenait Lucie lui échappèrent des mains, et elle laissa tomber des larmes qui prouvaient cruellement à Maricou qu'il y avait de la passion et de la tendresse dans ce cœur de glace et de fer pour lui, et elle répondit d'une voix pleine de douceur :

— Ah ! mon Dieu, je ne serai donc pas toujours malheureuse... Il consent, dis-tu ?

Tout ce qu'il y avait d'aimant, de noble, de grand, se révolta dans Maricou à cette exclamation de Lucie, et il lui répondit :

— Oui, le lâche consent.

Lucie ne comprit pas, mais elle regarda fixement Maricou et reprit :

— Que veux-tu dire?

— Que cet homme vous épouse parce qu'il a peur de votre frère...

Un sourire de dédain fut la seule réponse de Lucie.

— Il vous épouse, non point parce qu'il vous aime, mais de peur de se battre avec votre frère, ou avec Fernic, ou avec moi.

— Avec toi, Maricou, reprit Lucie avec un mépris insolent ; qu'y a-t-il d'étonnant qu'un homme comme lui refuse, ainsi qu'il l'a déjà fait, de se battre avec un homme comme toi ?

Ce ne fut point parce que cette phrase de Lucie tendait à l'humilier qu'elle excita la rage de Maricou ; c'est surtout parce qu'elle excusait cet indigne rival qu'on lui préférait; ce sentiment était si vrai qu'il ne chercha point à se relever et qu'il répondit :

— Mais ce n'est pas à moi qu'il l'a refusé... c'est à votre frère, c'est à M. de Fernic.

— De quoi donc se mêle M. de Fernic ? reprit Lucie ; a-t-il donc tant d'envie de se battre ? Mais hier, il a menacé mon frère d'une querelle, et voilà que tout est oublié... Je crois fort peu à ces bravoures qui se promènent d'ennemi à ennemi avant d'en finir avec quelqu'un.

Maricou fit un violent effort sur lui-même, comme un homme qui a un grand fossé à franchir, et il reprit du ton le plus assuré qu'il put :

— Eh bien ! je vous dis, moi, et je vous le dis en face... M. de Fernic est un brave jeune homme, et M. d'Astorg est un lâche.

— Maricou ! s'écria Lucie en pâlissant, ne répète pas ce mot...ne le répète pas... Je sais manier un pistolet et un fusil, vois-tu... et..

— Et vous vous battriez pour lui, Lucie .. dit Maricou; vous vous battriez à sa place pour prouver qu'il n'est pas un lâche... et il serait homme à vous laisser faire.

Lucie avait, malgré elle, la conscience de la vérité, et elle savait que Maricou avait raison... c'est ce qui l'exaspérait... Elle ramassa la cravache qu'elle avait laissé tomber, et la leva sur Maricou en s'écriant avec une fureur inouïe :

— Tais-toi... malheureux, tais-toi !...

Le désespoir et la colère de Maricou étaient arrivés au calme, cet extrême degré du délire où on parle de sang et de mort d'un ton froid et presque affecté.

— Frappez... dit-il à Lucie, je les lui rendrai.

Lucie s'arrêta... elle eut pitié de son amant, elle eut pitié d'elle : elle comprit qu'on pouvait humilier jusque-là l'homme qu'elle aimait, et qu'elle l'aimerait encore...

Elle se tut, et reprit avec un accent de fureur :

— Mais pourquoi donc es-tu venu ?

— Pourquoi?... répéta Maricou en baissant la voix. Parce que vous m'avez fait des promesses à moi aussi, et que je viens les réclamer.

— Tu es fou, lui dit Lucie; tu comprends bien que mon mariage avec toi est impossible...

— Mais, si je le veux, je m'apellerai le comte de Chevalaine; mais, si je le veux, je serai riche...

— Tant mieux pour vous, Maricou... mais je ne peux pas...

— Mais si je voulais, moi ?... dit Maricou,

— Si tu le voulais !... reprit Lucie, l'œil en feu à cette parole qui était une menace.

— Oui, si je voulais... Je sais le secret de la mort de Marie...

— Eh bien ! répondit Lucie avec cette audace d'une femme qui est sûre de l'impunité dont on la couvrira... tu peux me déshonorer, si tu veux...

— Mais, dit Maricou, qui s'exaltait en présence de cette indifférence qu'il ne pouvait toucher ni par la douceur ni par la violence, mais je sais tout.. je sais l'histoire de la closerie de Bertrande...

— Ce n'est pas vrai !... s'écria Lucie en reculant.

— Oui, dit Maricou, qui avait enfin réussi à épouvanter cette femme; oui, je le sais, et si vous épousez cet homme, je dirai tout...

Lucie le regarda en face, et, après un instant de silence, elle lui dit :

— Tu ne le diras pas.

On eût dit que cette parole fût comme un carcan qui prit Maricou à la gorge ; il sembla un moment se débattre contre la certitude qu'on avait de sa faiblesse... et il finit par reprendre :

— Mais vous ne l'épouserez pas.

Lucie comprit qu'elle avait encore une fois remporté la victoire sur cette âme tumultueuse qui se débattait sous sa main, et elle voulut se montrer pitoyable pour le vaincu, et lui dit avec une sorte de condescendance :

— Voyons, Maricou, sois raisonnable ; que veux-tu que je fasse ? si je ne l'épouse pas, lui...

— Ce que je veux, c'est que vous m'épousiez, moi... Vous serez comtesse de Chevalaine ; vous serez riche, vous serez honorée... N'ayez pas peur, Lucie, il n'y en aura pas un dans le pays qui osera vous parler de votre faute, quand moi je l'aurai acceptée... Vous marcherez la tête haute... je vous le promets, moi... il n'y aura plus de passé mauvais... je ne vous en parlerai jamais... et vous serez heureuse, allez ! car je vous aimerai, moi ; je vous apprendrai comment on aime et comment on est bon... C'est si bon d'être bon, dit Maricou en s'attendrissant... vous verrez que ce n'est pas à être dur et vaniteux qu'on éprouve le bonheur. Oh ! Lucie ! écoutez-moi... je vous en prie... Moi, je vous aime pour vous... Vous voyez bien, voilà que je pleure... c'est que je suis sûr que vous ne serez pas heureuse...

Il y avait tant de sincérité dans les paroles de Maricou, que Lucie en fut presque attendrie, et qu'elle lui répondit doucement :

— Mais je ne t'aime pas, Maricou...

— Vous m'aimerez... vous m'aimerez... répondit-il ; je vous aime tant...

— Mais, Maricou, dit-elle avec un sombre accent, durant la folie qui m'a tenue cette nuit, j'ai frappé votre mère.. je l'ai tuée...

Maricou baissa la tête et lui répondit d'une voix sourde :

— Oh! vous abusez cruellement de ce qui vous donne avantage contre moi.

Lucie rougit d'avoir opposé une pareille raison à un pareil amour, et lui dit, pour détourner sa pensée de cette funeste circonstance:

— Et après tout, je l'aime, lui.

Maricou se mit à pleurer, la tête dans ses mains, et il reprit :

— Oui, vous l'aimez!... mais pourquoi l'aimez-vous donc, cet homme?

Lucie lui jeta enfin cette raison qu'il ne s'était jamais donnée à lui-même, et répondit:

— Pourquoi m'aimes tu, toi?

— Oh! moi, s'écria-t-il avec cet aveuglement commun à toutes les passions... oh! moi...c'est bien différent; vous valez cent fois mieux que lui.

— Mais, lui dit Lucie, tu vaux cent fois mieux que moi.

— Tenez, lui dit Maricou, cela ne peut pas se comparer... vous l'aimez, voilà tout. Moi, j'ai mille bonnes raisons, et vous n'en avez pas une. Mais vous l'aimez... cet un entêtement, c'est pour me désoler... car vous ne pouvez pas l'aimer... car, je vous le répète...

— Maricou!... lui dit Lucie sévèrement.

Le pauvre jeune homme se tut et reprit:

— Enfin, vous le voulez, épousez-le, et puis vous verrez.

— Où est-il? lui dit Lucie.

— Avec votre frère dans la salle basse verte.

— M. de Fernic n'y est plus?

— Non, fit Maricou en se détournant, vous pouvez y aller.

— J'y vais, dit Lucie.

Maricou se retourna encore une fois, comme pour voir si elle pousserait la passion jusque-là.

Lucie lui tendit la main en lui disant :

— Allons, sois raisonnable .. Songez, ajouta-t-elle en souriant, que vous allez être le comte de Chevalaine, et qu'alors il ne manquera pas de femmes pour vous aimer.

— Adieu! répondit Maricou, vous n'entendrez bientôt plus parler de moi.

— Nous verrons, dit Lucie, à qui, en sa qualité de femme, plaisait l'esclavage de cet homme. Si je te priais de rester?...

— Pour assister à vos noces? dit Maricou.

— Qui sait? dit Lucie en riant.

— Oh! s'écria Maricou en portant la main sur son cœur, comme s'il y avait reçu un coup violent. Ah! mon Dieu! mon Dieu! j'espère qu'un jour viendra où je ne vous aimerai plus et où je me vengerai...

Lucie s'éloigna sans regretter les mots cruels qu'elle venait de dire, et Maricou resta immobile à sa place en la regardant s'éloigner, sans se douter que cette vengeance qu'il souhaitait allait lui arriver plus rapide et plus cruelle qu'il n'eût jamais osé la rêver.

Pour que nos lecteurs puissent comprendre ce qui arriva à Lucie au moment où elle quittait Maricou, il est nécessaire que nous racontions la scène bizarre qui se passait en même temps entre le jeune de Chevalaine et M. Arthur d'Astorg.

VI

Après le départ de Maricou et de Fernic, Georges de Chevalaine se mit à arpenter d'un air sombre la salle basse où se trouvait M. d'Astorg, qui se tenait immobile dans un coin.

Il y a de ces caractères dont il semble impossible de donner la raison, et celui de M. d'Astorg était de ce nombre. Il existe, et je le raconte, mais je ne tenterais pas de l'expliquer. C'est la vanterie poussée à l'extrême insolence, et retombant dans l'extrême lâcheté.

Bien des fois, en voyant agir ces superbes fanfarons, je me suis imaginé qu'il y avait en eux un calcul, et qu'ils prenaient les devants de la menace pour épouvanter ceux dont ils avaient peur. Mais lorsque ces hommes s'étaient trompés une fois, dix fois, cent fois, et qu'on les avait souffletés de leurs propres impertinences, il était permis de croire qu'ils s'apercevraient qu'ils jouaient un mauvais jeu, et qu'ils ne continueraient point. Loin de là, ils deviennent plus insolents, plus osés, plus sûrs d'eux-mêmes.

A ce compte, ce ne peut être calcul, c'est donc sottise; mais une sottise si tenace, une sottise qui résiste à l'expérience la plus brutale, ne semble pas pouvoir exister.

Cependant elle existe à tous les coins de rue, et il faut l'accepter comme un de ces faits qui n'ont d'autre raison d'être que parce qu'ils sont.

Certes, si un homme avait bu jusqu'à la lie la honte de la lâcheté, ce devait être M. d'Astorg, et on eût pu jurer qu'après la scène qui venait d'avoir lieu, il n'aurait plus élevé la voix. Il en arriva cependant tout autrement.

Georges se promenait depuis cinq minutes, attendant Fernic et commençant à s'ennuyer de son attente.

En effet, pour un homme qui, jusqu'à ce jour, n'avait guère vécu que de la pensée et de la volonté d'un autre, c'avait été un effort énorme que la discussion qu'il avait soutenue, et que la résolution qu'il avait prise; il avait hâte de retomber à la fois dans l'apathie de sa vie morale et dans l'activité de ses habitudes.

Ainsi, il accueillit avec un joyeux :

— A la bonne heure! le sommelier qui lui apporta quelques bouteilles de vin, et se hâta d'en déboucher une et de se verser une large rasade.

Puis pour s'occuper en attendant le retour de Fernic ou de Maricou, il plaça deux chaises de chaque côté d'une table, disposa les bouteilles en bon ordre, et mit les verres à leur endroit

Un moment après il s'assit à l'une des deux places préparées, tira des cartes de sa poche, et, tout en sifflotant, il se mit à jouer avec lui même.

Fernic n'arrivant point, Chevalaine se versa un troisième verre de vin, et s'appuya sur la table en battant les cartes et en considérant d'Astorg, qui, les yeux fixés en terre, semblait plongé dans de profondes réflexions.

A ce moment, il fallait une distraction à Georges, et, ne la voyant pas venir d'où il l'attendait, il la chercha autour de lui.

Il est possible que si, lorsqu'il regarda d'Astorg, celui-ci eût eu un air d'importance et de vanité, Georges se fût remis à le quereller, et que, poussé par le besoin de faire quelque chose, il l'eût assommé sur place; mais heureusement pour Arthur, son air était parfaitement décent, selon la façon de voir de M. de Chevalaine; notre jeune gentilhomme campagnard le regarda un moment tout en battant les cartes, et, poussé par une de ces inspirations désastreuses qui font tant de mal, il lui dit :

— Après tout, monsieur, ce n'est pas une raison, parce que nous pouvons nous couper la gorge tout à l'heure, pour que je vous laisse crever de soif ou de faim. Voulez-vous un verre de vin?

Je dois le dire avant d'aller plus loin, l'impuissance où sont certains êtres de ne pouvoir supporter une heure d'ennui est peut-être de tous les vices le plus redoutable. C'est à cette faiblesse que tant d'hommes et tant de femmes doivent la perte de la dignité de leur caractère et de leur position.

C'est cette faiblesse qui pousse souvent les nobles cœurs et les esprits élevés dans des intimités honteuses et dans des liaisons de mauvaise compagnie.

Une mauvaise passion est certes moins funeste et surtout moins compromettante; ainsi, au moment où Georges avait retrouvé dans son cœur ces sentiments d'honneur orgueilleux que les nobles races gardent au milieu de leurs plus grands écarts, les vices de la fainéantise venaient les dégrader tout à coup; il avait fait un pas vers cet homme qu'il avait si indignement traité tout à l'heure, il se rapprochait de lui.

D'Astorg était un homme d'habitudes élégantes, et c'était là, sans doute, le charme par lequel il agissait sur Lucie de Chevalaine, et la proposition de Georges lui parut de mauvais goût.

Boire un verre de vin sentait le goujat d'une lieue, et, dans toute autre circonstance, il eût refusé du ton le plus dédaigneux ; mais il avait trop peur de l'homme qui lui faisait cette proposition, et il accepta.... Cependant le caractère de l'homme se montra encore sous sa lâcheté, et il répondit d'un ton dégagé :

— Je n'ai jamais refusé de faire raison à personne.

En parlant ainsi, il s'approcha de la table; Chevalaine remplit le verre qui était à côté du sien, et lui dit :

— Asseyez-vous... asseyez-vous, pardieu!

D'Astorg s'assit et vida le verre qui lui était présenté...

Georges tourna les cartes dans sa main et se balança comme un ours enfermé dans une cage dont il voudrait briser les barreaux. La meilleure preuve que d'Astorg était un sot, c'est qu'il ne comprit pas qu'en ce moment Chevalaine se livrait à lui, et qu'il le laissa faire un second pas.

Georges décoiffa une seconde bouteille, et se versa un nouveau verre de vin; au moment de le porter à sa bouche, il s'arrêta et dit à d'Astorg :

— Pardon!... en prenez-vous encore?

— Avec plaisir...

Georges remplit le verre de son ennemi, et tel est l'empire des habitudes physiques, que, sans s'en apercevoir, il tendit son propre verre au verre de son ennemi, qui s'empressa de l'imiter, et il se trouva que ces deux hommes, dont l'un voulait égorger l'autre, venaient de trinquer ensemble.

La glace était rompue; les rasades de Georges l'avaient animé, et il dit à d'Astorg :

— Jouez-vous le piquet?

— Oui... je le sais un peu.

— Eh bien! reprit Georges, un cent de piquet en attendant Fernic.

— Avec plaisir, dit d'Astorg avec assez d'assurance. Mais on ne peut pas jouer sur une table en chêne. Demandez une table de jeu.

L'imbécile ne comprenait rien.

— Ah bah! fit Georges, qui se trouva presque honteux de pouvoir jouer sur une table de bois, pour un cent de piquet, ce n'est pas la peine; à vous de voir qui donnera.

D'Astorg toucha les cartes du bout des doigts, pendant que Georges remplissait de nouveau les verres et disait :

— Combien jouons-nous?

— J'aime à jouer cher, dit impertinemment M. d'Astorg; dix louis la partie.

— Peste! comme vous y allez! s'écria Chevalaine de sa plus grosse voix.

Les frayeurs de d'Astorg prirent le dessus, et il s'empressa de répondre :

— Du reste, je jouerai ce qu'il vous plaira.

Mais, en même temps que les frayeurs de d'Astorg étaient revenues, les vanités de Georges s'étaient éveillées, et il s'empressa de dire :

— Non, non; dix louis, si ça vous va...

Et comme c'était pour lui une somme inaccoutumée et exorbitante, il se versa un nouveau verre de vin, et l'avala d'un trait en ajoutant :

— Diable! il faut se tenir serré!

D'Astorg comprit à ce moment que Georges avait peur de son argent, et le lâche coquin qu'il était se promit bien d'en profiter.

La partie commença, et, soit hasard, soit adresse de d'Astorg, il la perdit en deux coups.

Il parut en être contrarié et il dit assez sèchement :

— Vous ne refuserez pas ma revanche, monsieur de Chevalaine?

— A vos ordres... à vos ordres, dit celui-ci, tout joyeux de son triomphe; et, rassuré sur l'avenir de la partie qu'il avait à jouer, il se remit à se verser à boire en disant :

— Allons! buvons un coup, ça vous donnera des forces.

— Peste! dit d'Astorg en souriant, je ne suis pas capable de lutter avec vous, et je serais bientôt hors de combat.

— A votre aise, dit Georges en vidant encore son verre. Je décanterais ces six bouteilles sans sourciller.

— Grand bien vous fasse, dit d'Astorg en lui donnant des cartes .. Je bois bien, mais ce n'est pas des vins aussi médiocres que ceux-là.

— Il est vrai qu'il n'est pas excellent, dit Georges en ramassant un quatorze d'as. Vous autres de Paris, vous êtes de fiers gourmets; mais nous autres campagnards, nous ne sommes pas si difficiles.

Au quatorze d'as était venue se joindre une seizième majeure, de manière que cette réponse fut dite d'un ton tout à fait joyeux et amical. Le coup fut foudroyant.

— Seize et six font vingt-deux, vingt-deux et quatorze font quatre-vingt-seize! s'écria Chevalaine en abattant son jeu avec transport. La partie est gagnée...

— Avez-vous le temps? dit d'Astorg; le beau jeu me reviendra peut-être.

— C'est que le piquet et moi, dit Chevalaine d'un air supérieur, nous sommes de vieilles connaissances. Tant que vous voudrez, mon cher ami...

— Nous verrons bien, monsieur, dit d'Astorg en retirant son verre que Chevalaine voulait remplir comme le sien.

— Bah!... bah!... vous aurez beau chercher vos plus fines combinaisons parisiennes... mon cher d'Astorg, reprit Chevalaine.. en fait de piquet, voyez-vous, j'en remontrerais à tout le club-jockey de Paris.

En effet, Georges gagna cette troisième partie, grâce à un écart audacieux de trois as, et lorsqu'il vit la figure stupéfaite de d'Astorg, il se mit à rire avec une effusion de contentement de soi-même, un entraînement qui firent faire une mine très-impertinente à d'Astorg.

— Ah! ceci est plus fort que vous, mon cher, lui dit-il; tenez, vous ne savez pas jouer ce jeu-là, c'est pitié que de vous gagner.

Et il but encore.

— Nous continuons, je pense... dit d'Astorg d'un ton de menace.

— Tant que vous voudrez, tant que vous voudrez... reprit Chevalaine, dont les idées n'étaient plus très-nettes...

La partie continua, et, au bout d'une demi-heure, d'Astorg avait perdu cent louis, et Georges était complétement gris.

Il riait, chantait, s'amusait de l'air de colère de d'Astorg... lorsque celui-ci lui dit d'un air rogue :

— Vous me permettez d'aller jusqu'au relais, où j'ai laissé mes malles, pour vous payer ces cent louis.

— Bah, bah... ça n'a rien qui vous presse.

— Une dette de jeu, dit d'Astorg de l'air le plus suffisant, est une dette d'honneur, et je n'ai pas pour habitude de faire attendre.

— Comme il vous plaira, dit Georges, à qui la perspective de cent louis d'or lui tombant dans la main avait fait oublier tout autre intérêt... Allez... et, si vous voulez, prenez mon cheval... vous le trouverez à l'écurie.

— Je vous remercie, dit d'Astorg, j'ai le mien.

Et cet homme qui, une heure avant, était le prisonnier de Georges, cet homme sur lequel il avait dit qu'il tirerait comme sur un chien, s'il tentait de s'échapper. cet homme sortit de cette salle basse, où on l'avait traité comme le plus lâche des hommes, en disant d'un ton suffisant :

— Vous aurez vos cent louis tout à l'heure, mon cher monsieur.

— Vous me retrouverez ici, dit Chevalaine en laissant tomber sa tête sur la table, où il s'endormit presque aussitôt.

C'était le moment où Lucie venait de quitter Maricou pour se rendre près de son frère avec la certitude d'y rencontrer d'Astorg. Elle y allait le cœur plein de joie, sans regret, sans un remords pour Maricou.

Car les femmes sont impitoyables pour les affections qu'elles ne partagent pas; elles font payer à ceux qui les aiment tous les sacrifices qu'elles font à ceux qu'elles adorent; impérieuses, cruelles, méchantes pour le cœur qui leur donne tout; sans dignité, sans force, sans volonté pour ceux à qui elles ont tout donné.

Ainsi donc, Lucie allait trouver le bellâtre lâche qu'elle venait d'entendre insulter par Maricou, tandis que lui-même venait de quitter avec le plus parfait dédain l'homme qui l'avait insulté des outrages les plus poignants; et alors Lucie, cette femme aux allures si fières, coupable mais forte, et surtout pleine de ce courage qui grandit dans le danger, et lui, d'Astorg, ce cœur misérable, cet homme en qui rien ne s'irritait, se rencontrèrent dans l'une des salles qui ouvraient sur la cour.

En le voyant, Lucie devint pâle et tremblante; la fille la plus timide, celle en qui une vie d'esclavage eût brisé tous les ressorts de l'âme, n'eût pas semblé plus soumise, plus craintive, plus épouvantée que la superbe Mlle de Chevalaine; et le tyran le plus redoutable, celui que personne n'ose aborder qu'avec hésitation, n'eût pas affecté un air plus sûr de lui-même que M. d'Astorg.

— Arthur, lui dit-elle d'une voix presque défaillante, et en levant sur lui un regard qui lui demandait grâce et qui l'implorait... Arthur, dit-elle, vous veniez chez moi...

— Non, lui repartit d'Astorg avec un ton de suprême insolence; non, je quitte cette indigne maison, car j'ai un dernier compte à régler avec votre frère.

— Arthur!... s'écria Lucie en faisant un pas vers lui.

— Adieu, Lucie, lui dit-il en la repoussant d'un geste glacé. Il s'est passé entre votre frère et moi des choses qui nous séparent à jamais.

Lucie resta anéantie, et d'Astorg sortit la tête haute, la démarche insultante, tout prêt à menacer de sa cravache tout homme qui eût paru vouloir lui faire une observation.

C'est une chose effrayante à penser, mais l'aveuglement de la passion est tel, que le premier mot de Lucie fut celui-ci :

— Oh! mon frère aura eu peur de lui... et Maricou m'a menti.

Comme une insensée, la colère dans le cœur, elle courut dans la salle basse où était son frère : il ronflait d'un sommeil d'ivrogne la tête sur la table, et cachée parmi les bouteilles qu'il avait vidées.

Rien ne vint au cœur de Lucie pour expliquer en faveur de son frère ce qui venait d'arriver.

— Oh! s'écria-t-elle, la brute, l'ivrogne... Georges!...

Elle le secoua; il ne répondit que par un sourd murmure...

— Ah! il n'y a pas un homme dans cette maison; ni M. de Fernic, ni ces Parisiens, ni Maricou lui-même.

Elle n'avait pas achevé qu'elle vit Maricou devant elle, qui lui dit :

— Lucie, lui dit Maricou, cet homme est si bas que je ne sais plus où on peut le frapper.

— Mais il m'abandonne tout à fait! s'écria-t-elle avec un accent de fureur et de désespoir.

— Lucie, voulez-vous devenir ma femme?... reprit Maricou.

Elle se détourna avec dédain et lui dit avec un geste de mépris :

— Tu ne l'oserais pas.

— Et qui pourrait m'arrêter?

— Lui, s'il te le défendait.

— Ecoutez, Lucie, lui dit Maricou d'une voix dont le calme avait quelque chose d'effrayant, il est parti, cet homme; mais, si vite qu'il fuie, je le rattraperai.

— En es-tu sûr?

— J'en suis sûr... Je vous le ramènerai, Lucie... je le mettrai en votre présence... je l'interrogerai devant vous... C'est devant vous qu'il décidera de ce que vous devrez être... Soyez patiente et attendez-moi...

— Allez donc, lui dit Lucie avec une crainte douloureuse.

Puis elle leva les mains au ciel, et Maricou put l'entendre dire encore d'un ton désolé ces mots si cruels pour lui :

— Oh! mon Dieu! est-ce qu'il ne m'aime plus!...

Maricou s'éloigna.

Mais il avait à peine quitté le château, en franchissant les murs du parc pour gagner du terrain sur d'Astorg, qu'un nouveau tumulte s'éleva à l'étage supérieur... tandis que plusieurs personnes sonnaient avec violence aux grilles du château.

Pour faire comprendre à nos lecteurs quelle était la cause de ce tumulte, et quels étaient ces nouveaux venus, il nous faut retourner au moment où, après la scène qui s'était passée dans la chambre de M. Perrin, chacun était retourné chez soi.

VII

On se souvient que M. Cros et M. Perrin s'étaient retirés dans la

chambre bleue où était morte Marianne, et de laquelle avait disparu son cadavre.

A peine y furent-ils seuls, que M. Perrin ferma la porte avec un soin extrême.

— Que faites-vous? lui dit M. Cros.

— Il se passe dans ce château des choses dont il faut que nous nous rendions compte, répondit M. Perrin.

— Il est vrai, dit M. Cros avec une certaine émotion, que nous avons l'air d'assister à un mélodrame, et que je n'ai jamais lu de roman plus rempli d'événements extravagants que le jour qui vient de se passer.

— Entre nous, dit M. Perrin, qui, armé d'une bougie, examinait attentivement les panneaux de la boiserie, entre nous, le roman le plus compliqué, le mélodrame le plus fou, sont à mille lieues au-dessous des complications et des folies de la réalité, lorsque par hasard on se trouve à même de les voir de près.

— Il est certain que si j'avais lu le récit de tout ce qui vient de se passer, dit M. Cros, je n'en aurais pas cru un mot.

— Ça tient, dit M. Perrin en posant sa bougie pour prendre une prise de tabac avec un sang-froid admirable, ça tient à ce que nous n'avons pas l'habitude de réfléchir.

— Hein?... fit M. Cros.

— Ainsi, vous-même, lui dit M. Perrin en reprenant son investigation, vous êtes beaucoup plus romanesque que vous ne pensez.

— Moi, s'écria M. Cros, en riant d'un rire énorme, moi .. romanesque!...

— Vous... car enfin qu'entendez-vous par romanesque?

— Eh bien! dit M. Cros, qui suivait avec attention tous les mouvements de M. Perrin, j'entends tout ce que tout le monde entend.

— Quoi donc? reprit M. Perrin.

— Ma foi, ma foi... dit M. Cros, quelque chose de romanesque, c'est quelque chose qui n'est pas raisonnable, quelque chose qui n'est pas dans l'habitude de la vie usuelle, quelque chose, enfin, qui n'est pas comme ce qui se fait tous les jours, quelque chose d'invraisemblable.

— Eh bien! lui dit M. Perrin en se posant devant lui et en le regardant de son air le plus goguenard, y a-t-il rien qui soit moins dans l'habitude de la vie usuelle, quelque chose qui soit moins vraisemblable, et qui, par conséquent, soit plus romanesque, qu'un banquier accoutumé à des affaires de change et de bourse, et qui vient dans un pays perdu pour y chercher un trésor, grâce aux sortiléges d'une vieille sorcière, et cela parce qu'il est à peu près ruiné?...

— Monsieur Perrin! s'écria M. Cros, en le toisant de son plus grand air.

— Monsieur Cros! dit M. Perrin, sans quitter ni sa posture ni son air de raillerie.

— Savez-vous que c'est une insulte que je ne me laisserai jamais dire en face?...

— Il n'y a que la vérité qui offense, reprit froidement M. Perrin.

— Où voulez-vous en venir? reprit M. Cros que le sang-froid de M. Perrin confondit.

— A vous dire que, d'après le peu que j'ai vu de ce pays, vous ne pouvez compter sur votre grand projet d'entreprise agricole pour rétablir vos affaires, et qu'il vous faut maintenant sauver la dernière ressource qui vous reste.

— Et quelle est cette ressource? dit M. Cros.

— C'est, avec la dot de votre femme, la part d'héritage qui peut lui revenir, si, par l'absence d'un des héritiers, le testament est réduit à néant.

— Quatre cent mille francs à peine... fit M. Cros d'un air de mépris.

— Mieux que cela, reprit M. Perrin; voilà une des têtes qui a disparu; que l'enfant qui a été tué fût un véritable ou un faux petit-neveu, il n'y a pas à discuter ce qu'il était, vu qu'il est mort, et qu'il n'a pas de plus proches parents que ceux qui sont ici. Cela fait donc que si la succession vaut deux millions, au lieu de quatre, c'est cinq cent mille francs qui reviennent à votre femme... sans compter le trésor...

— Vous croyez donc au trésor?... dit M. Cros d'un air avide.

— J'ai quelque idée que, si nous cherchions bien, nous en trouverions la trace dans cette chambre.

— Vrai! dit M. Cros rapidement. Mais presque aussitôt il se ravisa et reprit : — Ce n'est pas probable; et pourquoi dans cette chambre plutôt qu'ailleurs?

— Mon cher monsieur, dit M. Perrin, j'ai des oreilles pour entendre et des yeux pour voir. Ce que vous m'avez raconté de votre entretien avec Marianne, la façon dont elle s'est enquise, d'après votre récit, de la chambre que vous occupiez, la manière dont vous examiniez cette chambre pendant que cette malheureuse nous faisait l'aveu de ses crimes, tout cela me dit que c'est ici, par cette chambre, que l'on doit arriver à l'endroit où est caché ce trésor. Et puis, vous le dirai-je? la disparition du cadavre de Marianne m'intrigue étrangement. Il faut que nous sachions ce qui en est.

Le banquier était assez de l'avis de M. Perrin; mais il était très-formalisé de sa prétention à se mêler de ses affaires, et il lui répliqua aussitôt :

— Oh! quand il serait vrai que ce trésor existât, je ne vois pas en quoi cela peut vous intéresser, vous.

M. Perrin aspira une énorme prise de tabac, et, après avoir fait la grimace d'un homme qui avale quelque chose qui lui déplaît, il reprit d'un ton sec et toujours railleur :

— Écoutez, monsieur Cros, j'aime beaucoup votre femme.

M. Cros prit un air de dignité offensée; M. Perrin répliqua avec son assurance imperturbable :

— Vous faites la bête...

— Monsieur Perrin!

— Monsieur Cros!... je vous dis que vous faites la bête en prenant des airs de mari jaloux, quand je vous dis que j'aime beaucoup votre femme... Oui, je l'aime, parce qu'il y a sous son air de femme légère et coquette un cœur bon et honnête, une âme intelligente et sérieuse, et que ça m'a touché. Eh bien! si vous êtes ruiné, il ne faut pas qu'elle le soit avec vous, il faut lui conserver toute la fortune qui peut lui revenir, et, dans la position où elle sera, chaque parcelle de cette fortune doit être également conservée. Or, s'il y a ici de l'argent caché, et il y en a, il ne faut pas qu'il soit extorqué par un seul au détriment des autres; et d'après les allures des gens de cette maison, je crois que chacun compte sur sa part et sur ce trésor; donc il faut vous assurer de son existence.

Tout cela allait assez bien à M. Cros, excepté la délicatesse grâce à laquelle M. Perrin voulait faire participer tous les cohéritiers à ce supplément d'héritage, et il répondit de ce ton moitié sérieux, moitié riant avec lequel un fripon tâte la probité de celui avec qui il parle.

— Si vous dites vrai, s'il y a beaucoup d'argent caché dans ce château, et si mes cohéritiers prétendent m'en frustrer, ce serait un bon tour, si nous sommes les premiers à découvrir la piste, de le leur souffler sous le nez.

— Assurément, s'ils avaient affaire à un homme de leur espèce, dit M. Perrin d'un ton goguenard, mais vous ne voudriez pas vous avilir à ce point.

— Ils le mériteraient bien, dit M. Cros, qui ne pouvait renoncer à l'idée de s'approprier ce trésor. Non que je prétende vouloir prendre cet argent; c'est une indignité dont je suis incapable... Et puis, ajouta-t-il d'un ton suffisant, ces choses-là sont bonnes dans les romans, mais dans la réalité c'est impossible. De quelle nature peut être ce trésor?... C'est de l'argent, s'il y en a; et comment voulez-vous qu'un homme emporte à lui seul une somme d'argent qui en vaille la peine. J'ai vu mes plus forts garçons de recette ployer sous le faix quand ils avaient quinze mille francs d'écus sur le dos; eh bien! que pourrait-on emporter, en supposant qu'on fît trois ou quatre voyages? soixante ou quatre-vingt mille francs... Et quand je pourrais les apporter dans cette chambre, comment les cacher?... C'est énorme quatre-vingt mille francs d'écus... Si c'était de l'or... il y aurait plus de facilité, car il ne faut pas supposer qu'il y ait des billets de banque... les provinces sont si arriérées... elles ne veulent pas de billets; celle-ci surtout, où on ne trouverait pas à dîner avec cent mille écus de billets dans sa poche... Ce n'est pas ainsi que je l'entends.

— Et comment l'entendez-vous? lui dit M. Perrin.

— D'une façon toute simple, et grâce à laquelle je pense que personne ne peut avoir le plus petit mot à dire... Je suppose que je puisse, que nous puissons nous assurer de l'existence du trésor, alors moi, comme héritier...

— C'est-à-dire votre femme, fit M. Perrin.

— Soit, ma femme peut demander le château pour sa part... ou bien on peut contraindre les héritiers à la vente, et alors, vous, je suppose, car vous aimez ma femme, vous vous rendez adjudicataire du château... Vous comprenez que c'est un service qui mérite qu'on le reconnaisse...

M. Perrin s'inclina... M. Cros, tout entier à son idée, s'imagina que M. Perrin acceptait, et il ajouta :

— Vous êtes un homme d'honneur... Et d'ailleurs, un engagement de restituer le château aussitôt après son acquisition peut résulter d'une contre-lettre. Ou bien, ajouta M. Cros, qui, tout plein de son idée, discutait en lui-même les meilleurs moyens d'exécution, il suffirait peut-être de vous donner une procuration spéciale... et acceptée par vous dans ce but et pour cette affaire seulement...

M. Cros fronça les sourcils, secoua la tête et reprit :

— Et après tout, je ne vois pas pourquoi ma femme ne se porterait pas adjudicataire... ou moi-même...

— Toujours à l'intention du trésor caché?... dit M. Perrin en ricanant.

— Mais enfin... fit M. Cros, vous avez l'air de croire qu'il existe.

— Je ne crois rien, mais ce dont je suis assuré, c'est que cette chambre a une issue cachée, et qui, ajouta M. Perrin en baissant la voix, doit mener au sombre réduit où est caché ce trésor... A moins qu'elle n'ait jamais servi, reprit-il en riant au nez de M. Cros, qu'à faire entrer ici des jolies filles, à protéger des visites nocturnes .

— Bah! fit M. Cros avec impatience, M. de Chevalaine n'était pas un galant à portes dérobées.

— Ce château a plus de deux cents ans d'existence, et, à l'époque où il fut bâti, les portes secrètes servaient à plus d'un usage... Elles cachaient quelquefois des passages où, dès le premier pas, on rencontrait un abîme; l'imprudent s'avançait, la trappe s'ouvrait, et c'était fini.

M. Cros haussa les épaules à ce récit; mais l'expression de son visage ne fut point du tout d'accord avec son geste...

— Bon, fit-il avec une grimace de dédain mal réussie, ce sont des contes d'enfant..

— Vous trouvez?... dit M. Perrin avec un sang-froid admirable. Le château de Rueil n'était pas fait autrement, et c'est avec ça que Richelieu a gouverné la France. Du reste, c'est à vous de voir si vous voulez vous risquer...

M. Cros fonça le sourcil et repartit :

— Cependant, en marchant avec précaution... Mais enfin, où est-elle donc cette porte secrète?

— La voilà, dit M. Perrin en touchant un panneau de l'alcôve.

— Tiens! et à quoi avez-vous ça?

— A un signe qui ne manque jamais son effet dans un roman.

Et M. Perrin se mit à déclamer :

— « Tout à coup un courant d'air frais et vif fit vaciller la flamme bleuâtre de la lampe qu'Orontario portait à la main... »

En parlant ainsi, M. Perrin approcha la bougie d'un panneau, et le courant d'air se trouva si vif que la bougie s'éteignit.

Cette circonstance parut frapper M. Perrin.

— Diable! dit-il, tout à l'heure ce courant d'air a fait à peine trembler la flamme de cette bougie... Il faut que quelque autre issue ait été ouverte pour établir une circulation si active...

— Ah! s'écria M. Cros avec une colère réelle... Vous voyez, les misérables veulent me frustrer de ces richesses!...

Sans hésitation, M. Perrin poussa un angle du panneau, et une porte s'ouvrit.

— Vous connaissez donc ce secret? lui dit M. Cros de l'air le plus soupçonneux.

— Cette porte a été ouverte et mal refermée, dit M. Perrin, et elle a été ouverte depuis que nous avons quitté cette chambre; car j'étais assis près de ce panneau pendant le récit de Marianne, et je ne sais pourquoi j'ai remarqué qu'il avait des traces de moisissures que n'ont point les autres.

— Ce serait donc par là qu'on aurait enlevé le cadavre de cette femme?

— C'est ce que vous allez savoir, dit M. Perrin, si vous voulez passer...

M. Cros hésita, et M. Perrin lui dit :

— Ça vous regarde.

— Est-ce que vous ne m'accompagnez pas?

— Moi? Non, certes, fit M. Perrin. S'il est vrai qu'il y ait par là un trésor caché, et que, selon votre intention, vous comptiez vous l'approprier d'une manière quelconque, je ne me soucie pas de me trouver compromis dans une affaire de... de vol; car c'en est un.

— Est-ce qu'on le saura? fit M. Cros.

— Tout se sait, fit M. Perrin en prêtant l'oreille... Mais je crois, du reste, que vous n'aurez pas à craindre d'être accusé d'avoir volé le trésor, car je m'imagine que c'est une chose faite, à moins qu'on ne soit en train de la faire.

A son tour, M. Cros prêta l'oreille et crut entendre un bruit de pas à une distance assez éloignée.

— Suivez-moi, dit-il à M. Perrin avec un accent déterminé.

M. Cros prit une bougie et entra dans un couloir étroit et aboutissant à un escalier en spirale qui montait aux étages supérieurs et descendait à ceux du bas. C'était celui qui menait à la chambre de Marianne : c'est par là qu'elle venait aux nocturnes rendez-vous de M. de Chevalaine.

M. Cros descendit si rapidement, que M. Perrin eut peine à le suivre. Ils jugèrent, à la quantité de degrés qu'ils franchirent, qu'ils étaient arrivés plus bas que le rez-de-chaussée, et que même ils avaient dû dépasser la profondeur des caves ordinaires.

L'escalier aboutissait à une longue galerie souterraine.

M. Cros y avait à peine mis le pied que sa bougie s'éteignit tout à coup.. C'était M. Perrin qui venait de la souffler.

— Que diable faites-vous donc là?... lui dit M. Cros.

— Voyez là-bas... lui répondit M. Perrin. Je vous le disais bien, on vous a devancé.

En effet, à l'extrémité de cette galerie, ils virent une lueur qui sortait d'une porte ouverte sur un des côtés.

Presque aussitôt, un individu qui avait dû entendre le bruit de leur arrivée sortit de cette porte, et, levant sa lumière au-dessus de sa tête, sembla vouloir percer l'obscurité pour reconnaître d'où partait le bruit qui venait de le frapper.

— C'est M. de Fernic, dit M. Perrin.

— Lui!... fit M. Cros, du ton le plus surpris, un jeune homme!

— Qui est là? s'écria Fernic, à qui ces bruits, conduits par la voie voûtée, arrivaient comme s'ils étaient près de lui.

M. Cros ne répondit pas et empêcha M. Perrin de répondre.

— Holà hé! cria M. de Fernic; misérables canailles que vous êtes, je vous avertis que si vous ne répondez pas, je vous envoie une charge de chevrotines, et tant pis pour qui l'attrapera.

— Tout doux! tout doux! fit M. Perrin; que répondriez-vous à qui vous en proposerait autant?

M. de Fernic reprit :

— Qui est là?

— Mais c'est moi, M. Cros.

— M. Cros! fit M. de Fernic, en s'écriant : Ah! que diable faites-vous ici?

— Qu'y faites-vous vous-même? lui dit M. Perrin.

Ils se trouvèrent alors près les uns des autres, et Fernic répondit avec assez d'humeur pour que M. Perrin jugeât qu'il ne disait pas toute la vérité :

— Je voulais m'assurer de la manière dont avaient pu s'évader les misérables enfermés dans le cellier; car je suis bien certain qu'il n'y avait personne lorsque j'ai ouvert la porte. Alors je suis allé pour examiner cette pièce, et j'ai reconnu qu'ils avaient descellé les gonds d'une porte qui m'a semblé conduire aux caves. Je suis allé prendre de la lumière et ce fusil, car ils eussent pu être encore ici.

— Il eût été peut-être plus prudent de vous faire accompagner, dit M. Perrin.

— Contre une demi-douzaine de drôles de cette espèce... dit Fernic d'un ton de dédain.

— Ce n'eût été que pour avoir des témoins des découvertes que vous eussiez pu faire dans ces souterrains, que c'eût été prudent.

— Qu'entendez-vous par là?... repartit M. de Fernic d'un ton assez rogue pour montrer à M. Perrin que son soupçon était juste.

— J'entends que vous couriez risque d'être assassiné, si ces drôles avaient été ici, et que, n'y étant pas, vous couriez risque d'être soupçonné de les avoir fait disparaître, d'avoir aidé à leur évasion.

— Je tiens fort peu compte des propos des laquais .. mais je serais curieux de savoir pourquoi vous y êtes venu vous-même.

— Par la même curiosité que vous : c'était pour essayer de découvrir comment le cadavre de Marianne avait pu être enlevé de la chambre où il était... Nous avons découvert une porte secrète dans la chambre, et nous sommes venus.

— C'est fort bien, dit Fernic d'un ton sec. Et vous n'avez rien découvert?...

— Rien, nous arrivons... Et vous?

— J'arrivais.

— De façon que vous ne vous êtes pas encore assuré que ces misérables ne sont pas cachés dans quelque coin des caves?... fit M. Cros d'un ton tremblant.

— Ils ne doivent plus y être.

— Il est bon de voir, dit M. Perrin... Du côté d'où nous venons, il n'y a ni porte ni issue... Mais vous étiez dans une espèce de cave...

— Où ils n'étaient pas...

— Continuons donc notre investigation, fit M. Perrin, en rallumant sa bougie et en allant du côté d'où était venu Fernic.

— Où allez-vous donc par là? lui dit le marin.

— Pour une recherche pareille à celle que nous allons faire, dit M. Perrin, le meilleur moyen de ne rien laisser échapper, c'est de commencer par un bout et de finir par un autre.

— J'ai déjà visité cette partie, dit Fernic.

— Quatre yeux valent mieux qu'un, dit M. Perrin.

Et, sans écouter les réclamations de M. de Fernic, il entra dans le souterrain latéral, et presque aussitôt M. Cros put entendre la voix de M. Perrin, qui criait avec une sorte de gaîté sardonique :

— Eh! bonjour, madame la comtesse; bonjour monsieur le curé... Je me doutais bien que vous deviez être de ce côté.

M. de Fernic laissa échapper un murmure de colère... et M. Cros lui dit d'un air triomphant :

— Vous prétendiez être seul mon cher monsieur.

— Est-ce que vous pensez que je pouvais compter sur ma grand'mère ou sur M. le curé, en cas d'attaque?

— En ce cas, fit M. Cros en allant rejoindre ses cohéritiers... c'était bien imprudent de les amener ici, si c'était véritablement les prisonniers que vous veniez chercher.

— Les premiers ont décampé, fit M. Perrin, et probablement ils ont emporté ce que vous étiez venu chercher ici.

— Quoi donc? dit le curé.

— Le trésor...

A ce moment, on entendit un grand bruit aux étages supérieurs.

On appelait M. de Fernic, M. Perrin, M. Cros, le curé. Ils se mirent tous à écouter; mais aucun d'eux ne quitta sa place. Il semblait qu'ils ne voulussent pas abandonner leur poste.

— Allons, allons, dit M. Perrin, il est probable que la besogne est faite; et, si elle était à faire, avez-vous envie qu'on vienne vous relancer jusqu'ici pour montrer qu'une vénérable comtesse, un pieux curé, un héroïque marin et un honnête banquier sont tous descendus dans une cave comme des héros de roman, pour

courir après un sac d'écus qu'y avait peut-être enterré un fou.

— Mais, monsieur, dit le curé avec impatience, voilà une pierre qui a l'air de recouvrir un caveau, et c'est peut-être là.

— Et cette pierre?... fit M. Cros.

— Ces messieurs n'ont pas pu la lever, dit Mme de Fernic.

— Mais maintenant que nous sommes en nombre... s'écria M. Cros.

Les cris redoublèrent et M. Perrin lui dit :

— Voyons la pierre ne s'envolera pas... on vous appelle...

Les héritiers se regardèrent entre eux... et Mme de Fernic formula la pensée générale.

— Il faut savoir à quoi nous en tenir.

Ce mot ne fut pas plutôt dit que M. Cros, M. de Fernic et le curé s'attelèrent après la pierre...

M. Perrin les arrêta en disant :

— Mais suivez donc l'exemple de ceux qui l'ont remuée avant vous.

Et il leur montra un angle où on avait introduit un levier qui avait laissé la trace de l'effort...

— Ah! les voleurs! s'écria M. Cros.

— Les maudits! fit le curé.

— Les drôles! fit M. de Fernic.

— Levez donc la pierre, dit la comtesse ; on la leva, on vit une espèce de tonneau enfoncé en terre, et dont les parois étaient propres et nettes... mais le tonneau était vide, et il ne restait qu'un bout de corde que les bohémiens avaient laissé.

— Quand je vous disais que l'affaire était faite, dit M. Perrin.

Ce fut un cri général de malédiction... Enfin, les cris redoublèrent, et il fallut bien répondre.

— Il faut fermer cette porte, dit le curé, et en emporter la clef... car ceci doit être tiré à clair...

— Et à qui confierez-vous cette clef?... fit M. Perrin.

L'embarras fut grand.

— C'est ce que nous déciderons là-haut, dit le curé en la gardant provisoirement.

— Voilà des héritiers qui ont une haute opinion les uns des autres, pensa M. Perrin.

VIII

La cause des cris qui retentissaient au rez-de-chaussée du château de Chevalaine, pendant que les héritiers se disputaient dans les caves, leur fut immédiatement révélée par M. Blanchet, qu'ils rencontrèrent dans la cour, donnant des ordres, des avis, faisant de sévères recommandations, le tout d'un air si doctoral, si sûr de lui, que M. Perrin jugea dès l'abord qu'il devait y avoir derrière M. Blanchet une autorité bien puissante pour lui donner ces airs de détermination.

Il venait d'arriver avec le juge de paix du Ribay et le maire de la commune où était situé le château de Chevalaine.

Il n'est pas d'une bonne poétique, lorsqu'un récit est aussi avancé que celui que nous offrons au lecteur, de le suspendre pour parler d'un nouveau personnage et en faire l'histoire. Mais on sait fort bien que les poétiques ne sont plus à l'usage de ceux qui les défendent.

D'un autre côté, le public français ayant pris pour manie de considérer le roman comme une œuvre sans importance, nous nous croyons permis de manquer aux règles qui régissent le roman, si tant est qu'elles existent, et nous dirons quels étaient les nouveaux venus.

D'abord il y avait un juge de paix, ex-avocat sans causes, parlant peu et mal; comprenant peu et de travers; affectant des airs de justice incorruptible, ce qui est la meilleure enseigne de la vénalité... rigoureux avec les faibles, à genoux devant un nom, un écu ou une menace bien articulée...

Pour expliquer M. Carnisson (c'était le nom du juge de paix), il faut dire qu'à la révolution de 1830 il avait escroqué une vingtaine de mille francs aux jésuites irlandais qui avaient un collége dans le département de la Mayenne, et qu'en même temps il avait eu le courage d'arracher le drapeau blanc du clocher de son bourg, et d'y mettre un drapeau tricolore, à la confection duquel il avait sacrifié une camisole, un jupon et une chemise de sa femme. Il avait été nommé juge de paix à ce moment, et, grâce à cette force incalculable d'*être* encore, parce qu'on *est* et qu'on a *été*, il se trouvait juge de paix bien longtemps après notre glorieuse révolution.

M. Carnisson s'avança avec une majesté menaçante vers les héritiers; il était suivi d'un homme gras, petit, lourd, d'une tenue assez décente, mais ayant gardé sous sa grosse redingote de drap bleu du linge d'une admirable finesse et d'une blancheur irréprochable; des manchettes de fine batiste tombaient sur sa main blanche et menue, et un sourire malicieux animait ses grosses lèvres.

Il salua d'un air narquois, et se bourra le nez d'une énorme prise de tabac qu'il tira d'une riche boîte d'or, sur laquelle il y avait un délicieux portrait de femme.

Ce devait être un bien vieux souvenir, car, à la première vue, M. Perrin, qui avait remarqué cet homme, reconnut une de ces belles miniatures d'Isabey, des premiers temps de l'empire, ajustées d'un voile blanc, au milieu duquel s'encadrait une jeune tête coiffée à la Titus, avec une rose sur l'oreille.

Cet homme était M. Pa... le maire de la commune où était situé le château de M. de Chevalaine ; ce M. Pa... avait été un des employés supérieurs du ministère de la justice sous l'empire.

A cette époque, un chef de division était un homme d'une importance bien plus grande que de nos jours.

Indépendamment de sa position, M. Pa..., avait été un de ces hommes d'esprit qui, nés assez vulgaires de figure et de tournure, mettent tous leurs soins à plaire par tous les moyens élégant du savoir-vivre; d'un autre côté, grâce à sa position, il avait su tant de secrets, pénétré tant d'intrigues, qu'il portait dans la vie ce calme qui ne s'étonne plus de rien, tant il a vu, pour ainsi dire, de miracles en fait de situations bizarres.

Il examina toutes les personnes présentes, rendit à la comtesse et au curé le salut dédaigneux qu'ils lui adressèrent, avec une politesse trop supérieure et trop fine pour qu'ils sentissent le peu de cas que M. Pa... faisait d'eux.

Il prêta un peu plus d'attention à Fernic.

Mais il sembla qu'il devinât que, sous une beauté assez distinguée, sous des manières bien apprises, il n'y avait qu'un esprit et un cœur fort ordinaires, au service de toutes les idées reçues, mais sans sympathie pour tout ce qui pouvait être en dehors de la loi vulgaire du monde.

Un air de surprise se manifesta sur son visage, lorsqu'il considéra M. Cros, et il fut aisé de voir que la figure du banquier n'était pas nouvelle pour lui, quoiqu'il parût, au froncement profond de ses sourcils, qu'il allait en chercher le souvenir dans des temps bien éloignés.

M. Perrin crut remarquer que M. Pa... avait retrouvé la trace que M. Cros avait laissée dans sa mémoire, et il jugea que cette trace n'était pas flatteuse pour le banquier, à la façon dont il le toisa de la tête aux pieds.

Enfin les regards de M. Pa... et de M. Perrin se rencontrèrent, et le visage du vieux maire — il avait alors près de soixante-dix ans — prit un air sérieux et réfléchi.

On eût dit qu'il venait enfin de reconnaître qu'il avait devant lui un homme capable de le comprendre.

Ce que nous venons de raconter s'était passé pendant que M. Carnisson, le juge de paix, disait avec une importance menaçante :

— Messieurs, et vous, mesdames, je viens de recevoir la déposition de M. Blanchet : il paraît qu'il s'est passé cette nuit dans ce château des choses d'une nature telle, que l'intervention de la justice est nécessaire.

— Tout cela, dit la comtesse en prenant un air qui eût pu avoir quelque valeur si, au lieu d'un vieux bonnet de dentelle noire, elle avait porté une couronne de comtesse souveraine ; tout cela, monsieur, sont des affaires de famille, où vous n'avez que faire de venir fourrer votre nez.

M. Pa... haussa les épaules, tandis que M. Carnisson reprenait :

— Eh! bon... bon! très-bon... qu'en pensez-vous, monsieur Pa...? des affaires de famille... un château envahi à main armée comme aux temps détestables de la féodalité, un enfant assassiné, jeté par la fenêtre, une femme massacrée d'un coup de couteau, et que sais-je? un enfant qui ne serait pas celui qu'il eût dû être... Ah! vous appelez cela des affaires de famille... Non, madame, non; ceci mérite une instruction détaillée, et nous allons y procéder.

Fernic toisa le magistrat et lui dit sèchement :

— Avant de parler comme vous le faites, monsieur, il serait bon de savoir qui vous êtes.

— Je suis le juge de paix du canton, monsieur; voici le maire de cette commune, monsieur; et cet homme est mon greffier, monsieur, ajouta-t-il en montrant un petit vieillard qui sortait de la cuisine, et qui se torchait la bouche avec le dos de sa main, qu'il torcha ensuite à sa culotte, où il laissa imprimée une large tache de vin, preuve de ce qu'il venait de faire.

En général, les hommes qui appartiennent à l'armée ont peu de sympathie pour la robe, et cette antipathie affecte, selon ceux qui la ressentent, un mépris arrogant ou une politesse exagérée. Mais leur antipathie, de quelque façon qu'elle se manifeste, a pour principe une crainte réelle.

Le militaire, qui vit incessamment sous la règle d'une loi de fer, a peur de la loi en général ; mais sa loi est assez simple, et il sait bientôt quelles sont les infractions qu'elle punit, et il se soumet ; mais il frémit devant le dédale des lois civiles ; le seul fait de la vie de tant de myriades d'avoués, de juges, de procureurs du roi, greffiers, huissiers, etc., qui mangent de cette loi, lui donne à penser qu'il y a toujours matière à procès sur le moindre mot imprudemment prononcé.

Ainsi il arrive que, lorsqu'un militaire, fût-ce un officier même

d'une instruction assez élevée, se trouve empêtré dans une affaire où il voit intervenir les magistrats civils, il se sent pris malgré lui d'une terreur dont il a honte, et qui lui inspire souvent cette rébellion qui a l'air de vouloir tout briser.

— Eh bien! s'écria M. de Fernic, monsieur le juge de paix, monsieur le maire et monsieur le greffier, nous n'avons que faire de vous dans cette maison, et vous pouvez vous en retourner.

Le juge de paix se recula d'un pas, et toisant Fernic avec insolence :

— Et d'abord, monsieur, je vous somme de me décliner, vous le premier, vos nom, prénoms, titres et qualités.

M. de Fernic allait se livrer à quelque incartade, lorsque le curé lui dit :

— Mon neveu, il faut répondre à ces gens-là.. c'est la loi vivante de cette époque, c'est un des magistrats du gouvernement que vous servez vous-même.

— Mais, dit Fernic, qui donc a été requérir cet homme de venir ici?

— Moi, dit M. Blanchet.

— Mais vous n'êtes rien ici, dit M. de Fernic.

— Comment... le tuteur d'un de vos cohéritiers...

— Le tuteur de l'enfant assassiné.

— Mais cet enfant n'était pas héritier, dit imprudemment M. de Fernic, monsieur le sait bien.

— Qu'était-il donc alors?

Fernic se détourna sans répondre, et le juge de paix continua :

— Et si, comme on me l'a dit, cet enfant n'était pas celui qu'il devait être, qu'est devenu l'autre? quel est celui-ci? Oh! monsieur, il y a dans cette affaire de quoi faire un procès-monstre.

— Et de quoi assurer la gloire d'un juge de paix, dit M. Pa... d'un air goguenard.

— Ceci peut être plus grave que vous ne pensez, dit M. Perrin en s'approchant de M. Pa... d'un air d'intelligence.

— Que voulez-vous que j'y fasse? repartit M. Pa... en prenant une prise de tabac. Cet imbécile de M. Blanchet a été tout droit chez Carnisson, et quand le Carnisson se mêle de quelque chose, il est aussi difficile de l'en arracher que d'extraire une flèche à crochet d'une blessure. La seule chance qu'il y ait, c'est qu'il embrouille l'affaire au point de ne plus y voir clair.

— Mais il la renverra au parquet, et...

— Il faut en prendre votre parti; il y a un double meurtre... mais si on s'était entendu, on s'en serait peut-être tiré...

— Monsieur le maire, dit Carnisson, nous allons commencer le procès-verbal. Savez-vous si ces messieurs sont arrivés?

— Encore quelqu'un?... dit Fernic.

— Oui, monsieur, quelqu'un qui s'appelle une brigade de gendarmerie, dit le juge de paix.

— Et à quoi bon? lui dit M. Cros, qui jusqu'alors ne s'était pas mêlé de la conversation.

— Monsieur, lui dit le juge de paix, il faudra probablement procéder à des arrestations.



Vingt-deux et quatorze font quatre-vingt-seize! s'écria Chevalaine en abattant son jeu.

M. Carnisson avait beau être ridicule, il n'en parlait pas moins au nom de la loi, et les faits sur lesquels il venait informer étaient d'une gravité à ne pas laisser espérer qu'ils pussent rester impunis.

Mme de Fernic fut la première à dire à son petit-fils et au curé :

— Nous ne pouvons pas cependant nous exposer pour Lucie, et puisque les choses en sont venues là, il faut qu'elles aient leur cours.

Sur cette observation, on suivit le juge de paix, qui alla s'établir dans le grand salon.

— Tous les héritiers sont-ils présents? dit-il.

— Il nous manque M. de Chevalaine et sa sœur.

— Et ma femme, dit M. Cros, qui tenait à ce que la qualité de Mme Cros, comme héritière, fût inscrite dans tous les actes qui pouvaient être produits dans cette affaire.

M. le juge de paix jugea convenable de ne rien commencer avant que tout le monde fût présent, et M. de Fernic se chargea d'aller prévenir M. de Chevalaine, qu'il croyait encore avec M. d'Astorg, tandis que le curé allait chercher Mlle de Chevalaine.

M. Cros courut avertir sa femme. Pendant qu'ils étaient absents, M. Carnisson dit à M. Perrin :

— Vous êtes l'individu qui, hier aux huttes, a été saisi, incarcéré, molesté par les misérables qui les habitent?

— Je suis un individu quelconque, lui répondit M. Perrin.

— En ce cas, j'ai aussi besoin de votre déposition, et vous allez rester.

— Mais je ne me plains pas, monsieur.

— M. Blanchet m'a tout dit, et vous devez vous plaindre.

— Je ne suis pas pressé, et je ne me plaindrai qu'après tout le monde, dit M. Perrin.

— Votre tour viendra...

En ce moment, le curé rentra, et annonça que Mlle de Chevalaine n'était pas chez elle.

Mais presque aussitôt elle arriva avec M. de Fernic; elle avait l'air résolu et sombre. D'un autre côté, parut Mme Cros.

On annonça au juge de paix que M. de Chevalaine était très-gravement indisposé, et qu'il ne pouvait paraître.

M. Carnisson insista pour qu'on le lui amenât mort ou vif; mais M. Pa... reprit, en regardant Mlle de Chevalaine :

— N'a-t-il pas ces lourdeurs de tête qui le rendent quelquefois si incapable de comprendre les choses qu'on lui dit?...

Mlle de Chevalaine regarda M. Pa..., alla droit à lui, et lui dit presque en riant :

— Oui, il a son indisposition habituelle.

— Vous n'en tirerez rien d'ici quelques heures, dit alors M. Pa... au juge de paix.

Celui-ci haussa les épaules en disant

— Je devinerai bien...

— Et, en attendant, dit M. Pa..., les coupables peuvent nous échapper... Il faut vous hâter beaucoup...

— Soit! soit! dit M. Carnisson.

Paris — Imprimerie Walder, rue Bonaparte. 44

— Quels sont donc les coupables? dit alors Mlle Lucie de Chevalaine, en regardant M. Pa... en face.

— Nous les chercherons, belle Lucie; nous sommes ici pour cela.

— Mais la question de mademoiselle est fort extraordinaire, car elle doit connaître par qui a été commis un des meurtres de cette nuit.

— Certes, elle le sait, dit M. Pa..., comme elle sait, et comme vous savez surtout, vous, monsieur Carnisson, que le meurtre même volontaire d'un ennemi qui vous attaque à main armée est excusé par la loi. Or, monsieur Carnisson, vous m'avez trop bien expliqué l'affaire avec votre lucidité ordinaire, pour que je ne sache pas que Mlle de Chevalaine a été attaquée par une femme furieuse armée d'un couteau; que c'est en se défendant qu'elle lui a arraché ce couteau; et que c'est cette femme qui s'est précipitée comme une furieuse sur ce couteau, dont elle s'était emparée.

— C'est cela, dit M. Perrin.

Un assentiment muet apprit à M. Pa... que l'on était disposé à suivre les leçons qu'il venait de donner.

M. Cornisson ne vit rien et chacun prit place.

Voici comment les personnages de cette scène étaient disposés: nous dirons ensuite comment le fait se passa.

IX

M. Carnisson s'était posé derrière une table, son greffier à l'un des côtés, et, sur un signe qu'il lui avait fait, M. Pa... s'était installé de l'autre côté.

Cela ressemblait assez à une espèce de tribunal portant son président au centre; et M. Carnisson en éprouva une joie qu'il ne put cacher au regard pénétrant de M. Perrin, qui échangea un sourire avec M. Pa..., car déjà tous deux s'étaient compris.

M. Perrin fit placer Mme Cros un peu en arrière de M. Carnisson, en face de M. Pa., de manière à recevoir les avis souvent muets que le maire pourrait lui adresser.

Mlle de Chevalaine prit place à côté d'eux, sans doute avec la même intention.

Les autres personnages, c'est-à-dire le curé, Mme de Fernie, son petit-fils, M. Blanchet, et les domestiques qu'on avait fait appeler, se rangèrent sous le regard de M. Carnisson.

Le docte juge de paix commença l'interrogatoire en s'adressant à Mme de Fernie; mais M. Pa..., prenant aussitôt la parole d'un air sévère et presque méchant, dit à M. Carnisson:

— Monsieur le président... Ah! pardon, mais en vérité ce serait si bien votre place, que je me laisse aller à l'idée qu'on vous a enfin rendu justice... Mon cher juge, nous avons une énorme affaire à vider. De quelque manière que vous l'entamiez, je suis très-convaincu que vous en dénouerez facilement tous les détails, et que vous en suivrez tous les fils; mais comme vous avez voulu, et qu'après tout, c'est mon devoir; comme vous avez voulu que j'assistasse à l'instruction de cette affaire, j'oserais vous prier, pour moi qui n'ai plus beaucoup de mémoire, et qui d'ailleurs n'ai jamais eu l'habitude des affaires très-compliquées, j'oserais vous prier, dis-je, de suivre les événements par ordre et de commencer par le récit de ce qui est arrivé. Monsieur que voilà, ajouta M. Pa... en désignant M. Perrin d'un air courroucé, a été, à ce qu'il paraît, victime d'un guet-apens, et, quelle que soit sa répugnance à répondre, il faudra bien qu'il se soumette dès que vous le lui ordonnerez.

— Répondez, monsieur, fit M. Carnisson d'un ton péremptoire à M. Perrin. Que vous est-il arrivé aux huttes?

M. Perrin commença le récit très-long et très-entortillé de tout ce qui s'était passé aux huttes, et il atténua si bien tout ce qu'il pouvait y avoir de sérieux, que M. Blanchet l'interrompit pour rectifier, disait-il, une déposition où l'on sentait percer la crainte qu'avaient inspirée à M. Perrin les menaces des misérables qui avaient voulu l'enterrer vivant.



Je fus si épouvantée que je me pressai contre lui.

Fernie, qui avait d'abord écouté le récit de M. Perrin sans trop comprendre pourquoi il dissimulait ainsi la vérité, devina que l'on voulait laisser tomber cette première partie de l'instruction de manière à enlever aux événements du jour une partie de leur gravité, et il dit à M. Blanchet:

— Je crois pouvoir affirmer, monsieur, que si la peur a troublé les idées de quelqu'un, ce ne sont pas celles de M. Perrin; car je peux affirmer que, pendant que nous nous inquiétions de ce qu'il était devenu, vous étiez aussi épouvanté que si nous étions tombés entre les mains d'une troupe de sauvages anthropophages.

— Monsieur, je ne vous interroge pas... reprit M. Carnisson d'un ton aigre, vous ne pouvez pas interrompre.

— Mais, lui dit Fernie, l'admonestation eût dû s'adresser à M. Blanchet, qui a interrompu M. Perrin sans que vous l'ayez interrogé.

M. Carnisson pinça les lèvres et se tourna vers M. Pa... en lui disant:

— Il est impossible de procéder ainsi.

— C'est vrai, dit M. Pa... d'un air de très-mauvaise humeur; je suis déjà tout désorienté. Heureusement que cette affaire des huttes ne signifie pas grand' chose... Arrivons à ce qui s'est passé au château; voilà qui mérite toute votre attention.

— Sans doute, sans doute, s'écria M. Cros; mais pendant qu'on voulait enlever M. Perrin aux huttes... il m'est arrivé...

— On ne vous interroge pas, dit vivement M. Pa...

— Qu'est-ce que c'est?... dit M. Cros, qui se laissait peu intimider par un maire de village... je veux parler, et je parlerai.

— Monsieur Carnisson, dit M. Pa... en se levant, on insulte votre autorité dans ma personne... le souffrirez-vous?... Vous n'avez pas interrogé monsieur, n'est-il pas vrai?...

— Je ne vous ai pas interrogé, monsieur, dit M. Carnisson.

— Mais... je vous...

M. Cros se tut soudainement, comme si une puissance surhumaine lui eût coupé la parole.

Sur un signe de M. Perrin, Mme Cros avait dit à son mari:

— Taisez-vous, ou je dis que vous êtes ruiné...

— Eh bien?... fit M. Carnisson.

M. Cros se rassit d'un air furieux, et M. Pa... dit tout bas à M. Carnisson :

— Très bien! voilà comme on les mate, ces gros financiers...

— Maintenant, passons à l'affaire du château.

— A la bonne heure, fit M. Pa...; mais il me vient une idée, c'est que, puisque nous tenons M. Perrin, nous lui fassions faire le récit de ce qui s'est passé... puis nous reprendrons les déposants chacun à son tour, et nous verrons bien si leurs récits s'accordent.

— C'est ce que je comptais faire, mon cher monsieur Pa..., dit M. Carnisson avec importance; c'est ainsi que l'on procède dans toute instruction un peu soigneusement conduite.

— Je suis fier, dit M. Pa... en lui tendant sa tabatière, d'avoir eu une idée conforme aux vôtres

M. Carnisson puisa dans la tabatière, et, tandis qu'il ordonnait à M. Perrin de continuer son récit, M. Pa... enleva avec un soin excessif toute la portion de son tabac qui avait pu être soumise au contact des doigts de M. Carnisson, et il se mit à écouter M. Perrin, en le regardant avec une attention excessive.

Malgré son habileté, celui-ci fut assez embarrassé pour raconter les faits qui s'étaient passés au château, de manière à leur ôter la portée qu'ils avaient.

Il fallut bien en arriver au moment où Mme Cros avait vu tomber par la fenêtre le cadavre de l'enfant, et quoique M. Perrin n'eût pas rappelé le cri qu'avait poussé Mlle de Chevalaine, il lui fallut encore dire la lutte de Marianne et de Lucie.

Le visage de M. Pa... se rembrunit, l'expression moqueuse qu'il avait conservée jusque-là s'effaça de son visage; il parut dominé par l'importance des faits qui se révélaient à lui; cependant il se contint, et finit par dire, mais d'un air profondément affecté :

— Ce sont là de déplorables accidents; mais il semble que Dieu ait pris soin de faire justice des coupables. C'est sans doute Marianne qui a tué l'enfant; elle est morte, et il n'y a plus de comptes à lui demander de ce meurtre.

— Mais elle n'était pas seule? dit M. Carnisson; il y a encore ses complices, et parmi eux, à leur tête plutôt, son fils, ce garnement de Maricou.

Mme Cros fit un mouvement pour parler... mais M. Perrin la retint. Mlle de Chevalaine vit ce mouvement et pâlit.

— Maricou était au château, dit M. Carnisson; ce doit être lui qui a ouvert la porte à sa mère et à ses infâmes compagnons.

M. Carnisson n'avait pas prononcé cette parole, qu'en vertu du proverbe, qui est et qui sera éternellement vrai, que lorsqu'on parle du loup, on... etc... A peine M. Carnisson avait-il prononcé cette parole que Maricou parut.

Mais il n'était pas seul; M. d'Astorg l'accompagnait, et tous deux étaient suivis du brigadier de gendarmerie, qui, en s'avançant, dit à M. Carnisson :

— Monsieur le juge de paix, j'ai rencontré dans la lande ces deux hommes. Maricou tenait par la bride le cheval de M. d'Astorg, et lui enjoignait d'autorité de retourner au château. M. d'Astorg a demandé notre assistance pour le débarrasser de cet homme, et j'ai provisoirement arrêté Maricou pour sévices et violences sur un grand chemin.

— Ils appellent ça des grands chemins... dit M. Cros, qui fut ravi de trouver l'occasion de placer un mot qu'il croyait spirituel.

Le brigadier de gendarmerie continua :

— Mais comme Maricou accuse formellement M. d'Astorg d'avoir volé quelque chose au château, je les ai ramenés tous deux.

A ce mot de volé, tout le monde ouvrit de grands yeux, et M. Cros s'écria avec une vraie fureur :

— Ah! c'est lui qui a volé le fameux trésor!...

— Quoi! dit Maricou avec une surprise extrême, le trésor a été volé?...

— Mais, puisque vous en accusez monsieur, dit M. Cros, vous le savez...

Maricou fronça les sourcils, et après un moment de réflexion, il dit :

— Ah! je me rappelle maintenant l'évasion des prisonniers, la disparition du corps de ma mère... Oui, oui, ce sont eux qui ont pris le trésor.

— Mais pourquoi, fit M. Carnisson, qui trouvait que son autorité s'effaçait un peu dans cette discussion; pourquoi avez-vous accusé M. d'Astorg de ce vol?

— D'abord je ne l'ai pas accusé de ce vol plutôt que d'un autre, dit Maricou avec un ton de sombre humeur; il fallait que cet homme revînt au château, je l'avais promis à quelqu'un. Si on nous avait laissés seuls, il y serait revenu.

— Drôle!... fit M. d'Astorg.

— Vous y seriez revenu! dit Maricou en le regardant en face avec une expression effrayante; vous y seriez revenu, eussé-je dû vous traîner par les pieds, la face contre terre, et mangeant la boue de la route; vous y seriez revenu, vous dis-je!...

— Écrivez ces menaces faites en notre présence, s'écria M. Carnisson... écrivez...

Lui seul avait eu la force de parler et d'interrompre Maricou, tant la funeste et puissante expression de son regard et de sa tenue avait saisi tous les auditeurs.

Maricou ne daigna pas regarder M. Carnisson, et reprit :

— Alors sont venus ces messieurs, et comme ils n'arrêtent que les voleurs, ceux qui prennent un sac de blé ou une cuiller d'argent; comme ils laissent aller à leur aise ceux qui emportent avec eux l'honneur des familles, le repos, le bonheur, la joie, l'avenir d'une existence; comme, si je leur avais dit, ajouta-t-il en s'animant de cette colère glacée dont la pâleur est violacée, la parole brève et basse; comme, si je leur avais dit que vous quittiez ce château comme un lâche, pour fuir le regard et l'épée d'un homme, pour fuir les larmes et le désespoir d'une femme, ils m'auraient ri au nez, et l'auraient laissé partir je l'ai accusé d'avoir volé, pour qu'on le ramenât ici, et maintenant le voici. Il faut en finir cette fois.

Comme il prononçait ces paroles, M. de Chevalaine, qui avait sans doute cuvé son vin et que la voix de M. d'Astorg avait éveillé, parut à la porte.

Son regard était encore incertain, sa démarche vacillante; mais il y avait dans l'expression de son visage quelque chose de sombre et de menaçant. On y voyait la honte de l'état où il se trouvait...

Il s'arrêta à la porte et s'appuya contre le chambranle pour se soutenir.

M. d'Astorg se hâta de prendre son avantage et lui dit :

— Voici, monsieur, les cent louis que je vous dois; c'est parce que j'avais cette dette à acquitter que je suis revenu au château.

Georges regarda l'or que lui présentait M. d'Astorg; un mouvement d'avidité lui fit tendre la main pour s'en emparer, presque aussitôt il le repoussa en disant :

— C'est un compte à régler plus tard... mais il y en a un autre à régler entre nous.

— Oui! oui! s'écria Lucie en se levant; mais quand cette sotte affaire de Maricou et des gens des buttes sera vidée, nous en parlerons entre nous.

— Les dettes de jeu sont sacrées, fit d'Astorg, et un homme d'honneur n'en fait pas attendre le paiement cinq minutes. Quant aux autres comptes... je ne crois pas avoir rien à démêler avec personne ici.

Lucie le regarda avec un affreux désespoir, et Chevalaine se frotta les yeux comme pour s'éveiller tout à fait et retrouver ses idées.

— Venez, monsieur, lui dit Lucie, vous nous devez à tous une explication.

— Je ne vous dois aucune explication, dit d'Astorg avec la plus cruelle insolence, et si j'ai un conseil à vous donner, c'est de ne me rien demander... Adieu, messieurs.

M. de Chevalaine s'élança vers la porte par où M. d'Astorg s'apprêtait à sortir, son visage s'éclaira tout à coup d'une intelligence nouvelle... il repoussa violemment M. d'Astorg, et promenant son regard sur l'assemblée, il reprit :

— Ah! c'est ainsi... eh bien! il faut que vous soyez les juges de cette affaire...

— Georges... s'écria Lucie avec effroi, tais-toi...

— Taisez-vous, monsieur, je vous le conseille, lui dit d'Astorg avec une insolence si dédaigneuse que Fernic, près de qui il se trouvait, se retourna vers lui prêt à le frapper au visage, tant il fut saisi de cette impudence, après avoir été témoin de tant de lâcheté.

— Laissez, laissez, Fernic, dit Georges, il va se passer quelque chose de malheureux, je le sais... ne vous en mêlez pas, que personne ne s'en mêle... Il ne faut pas que le sang qui coulera soit reproché à d'autres qu'à celui qui le versera.

— Monsieur de Chevalaine, dit M. Carnisson, vous n'avez pas le droit de parler ici.

— Taisez-vous!... lui dit Chevalaine d'une voix tonnante... vous ne savez pas ce que je veux dire et ce que je veux faire.

— Mon frère... dit Lucie, qui, pour la première fois, semblait trembler devant celui qu'elle avait si longtemps soumis... Georges... mais que voulez-vous dire et faire?...

— Me battre!... dit M. d'Astorg d'un ton d'arrogance; je vous en préviens... retenez ce furieux, ou il en arrivera mal à quelqu'un.

— C'est vrai, dit Georges, il y a quelqu'un ici à qui il arrivera mal.

— Brigadier, s'écria M. Carnisson, arrêtez cet homme qui résiste à mon autorité...

— Laissez-le faire, s'écria Maricou en se jetant devant les gendarmes, je vous dis que cet homme a un terrible compte à régler ici .. et si vous arrêtez M. de Chevalaine, il faudra qu'il le règle avec moi ou avec M. de Fernic... Laissez faire votre frère, Lucie. Il ne peut rien dire qu'on ne soupçonne peut-être... Et puis, voyez-vous, il y a toujours ici un homme prêt à couvrir de son nom toutes les fautes que vous avez pu commettre.

— Eh bien! fit M. Pa... en se levant, puisque la glace est brisée, il faut en finir. Vous devez le permettre, monsieur Carnisson. D'ailleurs, c'est une affaire de famille, et vous êtes le président né de tous les conseils de famille; et vous devez permettre, c'est votre droit, que l'explication de M. de Chevalaine ait lieu. Seulement, il est inutile que les personnes qui ne doivent pas être initiées dans cette affaire restent ici.

Il fit signe aux gendarmes en disant :

— Ces messieurs vont se retirer.

Ils obéirent avant que M. Carnisson se fût opposé à leur sortie.

— Il ne doit point déplaire à M. de Chevalaine que je reste... il me connaît et doit me connaître pour un ami de sa famille.

— Restez, lui dit de Chevalaine ; restez, dit-il encore à M. Perrin, qui fit un mouvement pour se retirer. Je ne saurais avoir trop de témoins.. je veux que ce qui va se passer se sache pour l'avertissement des frères qui ne veillent pas sur leurs sœurs... taisez-vous, Lucie... pour la leçon de ceux qui seraient tentés de faire comme cet homme.

Maricou ferma la porte. Une joie cruelle brillait sur ses traits. Quant à M. d'Astorg, il souriait d'un air sûr de lui-même, et il dit avec son impertinence accoutumée :

— Écoutez donc, et vous jugerez.

X

M. Pa..., en prêtant son concours au jeune Chevalaine, afin que celui-ci pût avoir avec M. d'Astorg l'explication qu'il demandait, M. Pa..., dis-je, avait espéré que cette explication amènerait pour premier résultat d'éloigner les esprits des événements de la nuit précédente, et il comptait, en outre, que M. d'Astorg, mis en présence de toute la famille de Chevalaine, serait enfin forcé de tenir la parole qu'il avait donnée à Lucie.

Il connaissait M. d'Astorg de longue main ; si nos lecteurs veulent bien se rappeler ce qui s'était passé entre Arthur et Georges, en présence de Maricou et de M. de Fernic, ils devront comprendre facilement quelle opinion ces deux jeunes gens devaient avoir du marquis d'Astorg, et ils comprendront également combien la tenue arrogante de cet homme devait les irriter, et leur faire désirer de le voir enfin réduit à entendre publiquement proclamer son infamie.

— Parlez, Georges, dit M. de Fernic.

— Parlez, reprit Maricou. et écoutez bien, madame, ajouta-t-il en se tournant vers Mme Cros ; de toutes les choses extraordinaires que vous avez vues dans ce château, la plus inouïe, c'est celle que vous allez apprendre.

— Tais-toi, Maricou, s'écria vivement M. Pa..., il n'y a que M. de Chevalaine qui ait le droit de parler.

D'Astorg jeta un regard de mépris sur Maricou et dit ironiquement à Georges :

— Mais parlez donc, monsieur.

Le jeune Chevalaine, les bras croisés sur sa poitrine, la tête basse, les yeux fixés à terre, avait assez volontiers l'air de ces farouches taureaux qui aiguisent leurs cornes sur le sol avant de se précipiter dans la mêlée des tauréadors qui les excitent. Tout à coup il releva la tête, secoua ses longs cheveux, montra le ciel de ses deux poings fermés et s'écria :

— C'est décidé...

Puis il reprit aussitôt en se posant avec une dignité que la gravité de la situation imposa à son insu à cette nature grossière :

— Il y a deux ans, dit-il d'une voix calme, mais sourde, il y a deux ans, M. le marquis d'Astorg, que voici, me fut présenté dans une partie de chasse à laquelle je me trouvais avec ma sœur. Il sollicita, — vous vous rappelez, monsieur, que c'est vous, ajouta-t-il en s'adressant à Arthur, qui m'avez fait formellement cette demande ; — il sollicita l'honneur d'être admis dans notre maison ; il portait un nom respectable, et cela me suffit pour lui accorder ce qu'il appelait une faveur.

Monsieur le marquis, reprit-il encore en s'adressant à lui, je n'ai ni votre esprit, ni vos belles manières ; je n'ai point appris les idées nouvelles de notre époque, mais j'ai gardé le souvenir des vieux adages que les pères de gens comme nous enseignent à leurs enfants ; je savais qu'il y a des choses qu'un homme d'honneur ne doit jamais enfreindre ; je savais que l'hospitalité est une confiance qui demande en retour le respect. Un homme qui ouvre sa porte à un homme sans lui demander de garantie fait plus que s'il lui imposait des conditions sous sa parole d'honneur. J'ai cru que ma maison vous serait sacrée, et c'est fort de cette croyance, que je ne rougis pas d'avoir eue, quelque malheur qu'elle m'ait attiré, que je vous ai traité comme un frère.

Eh bien ! cet homme, ce marquis d'Astorg, qui compte parmi ses aïeux un baron nommé d'Astorg qui fit le voyage des Indes pour demander compte à un autre homme d'un mot insolent dit à sa sœur, le marquis d'Astorg, le descendant de ce brave gentilhomme a parlé d'amour à la sœur de celui qui l'avait si franchement accueilli, il a abusé de l'innocence d'une jeune fille ; car, ajouta M. de Chevalaine en se tournant vers Mme Cros avec un mouvement auquel le sentiment qui l'inspirait donnait une certaine grâce ; car, vous, qui êtes belle et charmante, madame, vous qui avez des manières délicates et des paroles choisies, il ne faut pas vous imaginer que nos filles et nos sœurs soient des dévergondées, parce qu'elles courent à cheval à travers bois, qu'elles savent manier un fusil et qu'elles portent une cravache au lieu d'un éventail. Oui, ma sœur était une innocente fille, quand cet homme est venu à elle, qui n'avait pas l'idée du mal, et qui n'en avait jamais fait à personne. Eh bien ! cet homme lui a tout fait oublier, non pas en la séduisant comme on peut séduire quand on aime, non pas en lui disant ce qu'il avait dans le cœur, ce que je lui pardonnerais peut-être d'avoir fait, mais d'une manière lâche et basse, comme vous allez le voir.

Ne hochez pas ainsi la tête, monsieur le marquis d'Astorg, reprit encore M. de Chevalaine d'un ton froid et calme, je dirai tout pour vous, comme contre vous, parce que mon parti est pris maintenant, et que lorsqu'on a disposé de la vie d'un autre, il faut être juste.

Tout le monde écoutait Georges avec une attention grave et pleine d'anxiété ; et à cette froide et solennelle déclaration, une expression de terreur profondément sentie se montra sur tous les visages. M. d'Astorg seul garda son impudente assurance ; mais M. de Chevalaine avait sans doute bien dit en déclarant que son parti était pris, car cette insolence, qui en toute autre occasion l'eût profondément irrité, parut ne point le toucher, et il reprit aussitôt en s'adressant au marquis :

— Vous n'avez pas dit à ma sœur, monsieur : « Je vous aime et je vous demande votre amour ; je suis pauvre, et je ne veux que votre amour, car je ne peux vous donner que le mien ; » vous ne lui avez pas dit enfin, ajouta-t-il d'une voix tremblante : « Voulez-vous être ma maîtresse, c'est tout ce que je veux faire de vous? » Si vous lui aviez dit cela, monsieur, et que ma sœur, emportée par sa passion, eût oublié qu'elle portait un nom honoré, ou je l'aurais chassée de ma maison, ou je pleurerais avec elle ; car enfin vous n'auriez pas menti, vous n'auriez pas commis, à mon sens, le plus bas et le plus hideux des crimes ; vous n'auriez pas menti, vous dis-je?

Georges s'arrêta un moment : sa volonté avait cédé à l'émotion que lui avait causée la supposition qu'il avait faite. Cela ne dura point, et il reprit presque aussitôt :

— Je suppose même qu'égaré par une passion sur laquelle vous vous seriez trompé vous même, vous lui eussiez dit : « Je suis pauvre, je n'ai point de droits à être votre mari. Eh bien, si vous m'aimez aussi, rendez tout refus impossible, en me donnant des droits qu'on n'osera pas repousser. » Cela, vous l'avez dit, je le sais... Mais quand vous l'avez dit, il ne manquait qu'une excuse à cette séduction : c'était la vérité. Oui, oui, monsieur, je ne suis qu'un homme habitué aux chiens et aux chevaux ; je n'ai pas étudié les finesses des sentiments, mais je comprends qu'au moment où on a le cœur dévoré d'une passion violente, on s'égare, qu'on fasse le mal et qu'on le fasse faire... mais mentir, mais dire ce qu'on ne pense pas, ce qu'on ne sent pas... et pourquoi? mon Dieu! pour dix ou douze mille francs de rente qu'avait ma sœur! ça, voyez-vous, monsieur d'Astorg, c'est quelque chose à quoi je ne trouve pas de nom. Il n'y a pas pour moi de voleur, d'assassin, de je ne sais quoi, qui soit plus infâme, que l'homme qui a fait ce que vous avez fait.

— Monsieur de Chevalaine, dit M. Pa... d'un ton d'affection et de bienveillance, la faute de M. d'Astorg est grande, mais il y a une réparation à cette faute, et monsieur est sans doute tout prêt à vous l'accorder.

— Monsieur Pa..., répondit Chevalaine, je n'ai pas fini, veuillez écouter jusqu'au bout. Ne m'interrompez pas, monsieur! dit-il à d'Astorg en le regardant en face avec une expression plus menaçante encore.

— Monsieur, lui dit d'Astorg, il me semble qu'il est temps que je me défende, vous m'avez assez accusé.

— Pas encore, monsieur, dit Georges. Ce que j'ai à vous dire, il faut que je vous le dise tout de suite, je l'ai arrangé dans ma tête ; vous avez assez d'esprit pour ne rien oublier de ce que avez à me répondre.

— Continuez donc, monsieur, dit M. d'Astorg en lui jetant un regard de dédain ; je prévois vos accusations ; je prévois que vous allez dire que j'ai refusé de donner cette réparation que vous me demandez ; mais je dirai pourquoi.

— Monsieur d'Astorg, lui dit M. de Chevalaine en lui renvoyant son regard de mépris, je ne vous ai rien demandé, et vous ne m'avez rien refusé ; je vous ai ordonné, et vous avez obéi.

— Monsieur !... dit d'Astorg en prenant un air de menace.

— Vous ne voulez donc pas vous taire !... lui dit Georges en se tournant vers lui avec un mouvement de colère furieux. Mais tenez, monsieur, vous pourrez parler bientôt ; je n'ai plus qu'un mot à dire : c'est que j'avais tant de raison quand je disais que vous n'aviez séduit ma sœur que pour la fortune qu'elle possédait, qu'à peine avez vous rencontré une autre femme plus riche, vous avez abandonné Lucie pour cette femme. Ce n'est pas que je veuille dire un mot contre Marie, ma pauvre cousine, si tristement morte. C'était une fille comme il vaudrait mieux qu'elles fussent toutes, timide, et qui ne quittait jamais son père de vue. Mais enfin, ce n'est pas une raison pour profiter des défauts des autres, et de la liberté qu'elles ont... Lucie, je ne veux pas te faire de peine, mais, vois-tu, il faut que justice se fasse, et elle sera faite, je te le jure... Maintenant vous pouvez parler, monsieur, je vous réponds, moi, de ne

pas vous interrompre. D'ailleurs, ajouta-t-il en s'asseyant et baissant la tête, c'est un parti pris... quoi qu'il me dise.

Lucie était restée immobile pendant que son frère avait parlé. On voyait que sa résolution de tout entendre était aussi forte que la résolution de Georges de tout dire. Mais, lorsque d'Astorg se leva pour répondre, le regard sombre et fixe de Mlle de Chevalaine s'adoucit tout à coup, elle tourna les yeux vers lui et ne put retenir un soupir profond qui s'échappa de sa poitrine. Elle baissa la tête et quelques larmes silencieuses tombèrent sur ses genoux. M. d'Astorg n'eut qu'un regard méprisant et glacé pour cette douleur désespérée. En vérité, c'est une chose effroyable que l'empire des hommes de cette espèce sur certaines femmes, et l'on comprend que les hommes les plus désintéressés dans une affaire pareille se laissent emporter à des mouvements furieux. Aussi Fernic, qui, certes, n'avait aucun motif d'entraînement, s'écria-t-il :

— Est-ce que vous n'avez pas peur que quelqu'un vous crache au visage ?

— Je n'ai peur de rien, lui dit d'Astorg ; tous nos comptes vont se régler, messieurs; à mon tour de faire justice de vos accusations et de vos rodomontades. C'est à vous que je m'adresse particulièrement, monsieur le juge, monsieur Pa..., à vous, mesdames, en s'adressant à la vieille comtesse et à Mme Cros... enfin à tous ceux qui apportent dans cette discussion un esprit calme.

— Parlez, monsieur, lui dit sèchement M. Pa...; vous trouverez ici des auditeurs qui seront justes.

M. d'Astorg prit un de ces airs de modestie qui suent l'insolence, et il dit avec une affectation de délicatesse :

— Il y a des choses pénibles à dire, et c'est celles-là qui sont les plus embarrassantes ; il y aura d'affreuses choses à révéler, et celles-là on trouve le courage de les dire tout haut, quand l'honneur l'exige. Je passerai donc brièvement sur les premières accusations de M. de Chevalaine.

M. d'Astorg poussa un soupir amer et reprit aussitôt :

— Oui, il est vrai que j'ai aimé Mlle de Chevalaine... Que j'aie tout fait pour la séduire lorsqu'elle me fuyait, ou que j'aie été entraîné par des prévenances qui ne sont pas dans les habitudes des jeunes filles de Paris, ce n'est pas une chose à discuter.

Lucie devint rouge à cette parole, au point de croire qu'elle allait suffoquer... Mme Cros lui prit la main et lui dit tout bas :

— Courage, mademoiselle, courage...

Il fallait que l'indignité de M. d'Astorg fût bien grande pour pousser Mme Cros à parler ainsi à Lucie, après ce qu'elle avait appris d'elle.

M. d'Astorg continua :

— Oui, j'aimais Mlle Chevalaine; mon but était de l'épouser, et certes je n'avais pas calculé quelle était sa fortune ; d'autres partis plus brillants m'ont été offerts; mais enfin, soit que la séduction soit venue à moi ou soit venue de moi, il est certain que, pour un homme d'honneur, il y a un point où son devoir est tracé sans qu'il puisse se refuser à le remplir, à moins de circonstances si extraordinaires qu'il n'est donné à personne de les prévoir... Eh bien! ces circonstances se sont présentées.

A ces paroles, Lucie se souleva presque sur son siége. Mme Cros attacha un regard ardent sur M. d'Astorg. Maricou se tourna vers lui, et Georges, qui n'avait pas écouté jusque-là, prêta une attention curieuse à ce qui allait se dire.

— On n'a pas voulu comprendre mon refus, et lorsque je me laissais accabler d'insultes, reprit M. d'Astorg avec hauteur, on n'a pas vu la générosité de l'homme fort de sa conscience, sous la résignation de celui qui recule devant la nécessité d'atroces accusations.

— Arthur! s'écria Lucie, que voulez-vous dire?

— Monsieur!... dit Mme Cros.

Maricou se tut, mais il fit un pas vers M. d'Astorg. Georges se jeta devant lui et reprit d'une voix sourde :

— Laissez-le parler... laissez-le parler... vous dis-je!...

— Monsieur de Chevalaine, il en est temps encore, je puis me taire, je puis sortir d'ici sans rendre à personne le mal qu'on a voulu me faire : un mot d'excuse de votre part, et je m'éloigne pour ne plus revenir.

— Parlez donc, s'écria Maricou d'une voix désespérée... Oh! je me rappelle à présent... Oui, lorsque je vous ai rencontré au bout de la lande... j'ai vu remuer les genêts... Oh! celui-là .. celui-là... paiera pour tous...

Georges regarda Maricou et sa sœur d'un air effaré et sembla incertain de ce qu'il allait faire.

— Vous ne pouvez plus vous taire maintenant, dit vivement M. Carnisson, il s'agit de quelque crime, j'en suis sûr. Monsieur Pa..., vous devez exiger, comme moi, que tout s'éclaircisse...

M. Pa... baissa la tête et dit en marmottant :

— Les amoureux voient souvent des crimes dans une imprudence ou une coquetterie de femme.

A ces mots, Lucie se leva, et avec une énergie sauvage elle s'écria :

— Non, il n'y a eu ni coquetterie ni imprudence, il y a eu crime... et ce crime, je veux que M. d'Astorg le révèle.

— Ma sœur... s'écria Georges épouvanté, tu es folle... Elle est folle, elle l'a été cette nuit...

— Non, Georges... je veux qu'il le dise, lui, il le faut; il faut qu'il me traîne dans la fange et dans le sang ; il faut qu'il me déshonore, qu'il me perde tout à fait, il le faut!... Mais sans cela, mon Dieu! vous ne voyez donc pas que je l'aimerais toujours, et qu'en mourant même sur l'échafaud, je ne veux pas avoir dans le cœur la honte de regretter encore ce lâche!...

— Bien lâche, en effet, dit Mme Cros.

— Madame, dit d'Astorg en se posant en matamore, les injures des gens grossiers de ce pays, je les ai méprisées, mais les vôtres je ne les souffrirai pas, et quelqu'un m'en rendra compte... Monsieur, dit-il à M. Cros, vous êtes le mari de madame...

M. Cros regarda M. d'Astorg d'un air surpris, tandis que M. Perrin murmurait :

— Le méchant gredin! on lui aura dit la poltronnerie de M. Cros, il fait le fier avec lui...

La scène semblait près de tourner au comique, lorsque M. Cros, qui avait entendu le récit de Marianne, et qui voyait Lucie sur le point d'être accusée du meurtre du nourrisson de Bertrande, dit à M. d'Astorg en le toisant des pieds à la tête :

— Ce n'est pas mon métier d'être brave, monsieur, et il est bien certain que ma personne présente deux fois plus de surface que la vôtre à un coup d'épée ou à un coup de pistolet; mais je veux que le diable m'emporte si je ne vous casse pas la tête pour vous être permis de regarder ma femme comme vous venez de le faire; et pour commencer, je vous déclare que je vous tiens pour le dernier des faquins, si nous ne nous coupons pas la gorge ensemble, et tout de suite !

La lâcheté de M. d'Astorg, cette faiblesse inconcevable, contre laquelle des esprits meilleurs que celui de cet homme ont essayé de lutter sans pouvoir la vaincre, cette lâcheté était telle, qu'il pâlit et ne répondit pas.

— Merci, mon ami... dit Mme Cros avec un vrai sentiment de gratitude pour son mari.

M. Perrin serra la main à M. Cros, en disant :

— Vous ou moi, ou ces messieurs, qui vous voudrez... monsieur le marquis.

— Ah! s'écria Lucie avec horreur... Mais répondez donc, Arthur!...

— Après que j'aurai accompli mon devoir, dit d'Astorg avec une expression féroce, car il le faut... vous m'y avez forcé, je parlerai...

— Parlez, reprit M. Carnisson, parlez...

C'était une indignation générale parmi tous ceux qui étaient présents.

Maricou semblait pétrifié; tout à coup son visage s'éclaira d'une expression presque sublime, et il dit :

— Mais que ne le laissez-vous parler, cet homme; il n'a rien à dire, rien que d'infâmes mensonges... Je le défie de dire un mot.

— Eh bien! fit M. d'Astorg, à qui tous les outrages qu'il avait soufferts avaient donné une sorte de délire de méchanceté... eh bien! je ne veux pas épouser cette femme, parce qu'elle a ordonné et préparé la mort de l'infortunée Marie.

M. Carnisson poussa un cri de triomphe, et M. Pa... frappa du poing sur la table en disant :

— Est-ce donc vrai?

— Vrai, fit Maricou; oui, Marie a été assassinée.

— Par Mlle de Chevalaine? dit M. Carnisson.

— Par ma mère et par moi, dit Maricou.

A cette déclaration, tout le monde se recula; Mme Cros seule fit un mouvement vers Maricou ; elle eût embrassé ce noble paysan.

— Mais le meurtre du nourrisson de Bertrande... ajouta M. d'Astorg furieux, est-ce vous qui l'avez commis?

— Le meurtre du nourrisson de Bertrande... dit Maricou qui ignorait ce crime... Le nourrisson de Bertrande a été tué cette nuit par ma mère, dit-il.

— Va le demander à Farrenc, qui a entendu ta mère mourante faire l'aveu de ce crime à M. Cros, à sa femme, et à vous, monsieur Perrin. Le nourrisson de Bertrande a été tué pour cacher la naissance...

— De qui? misérable! s'écria M. Perrin exaspéré; de votre fils! infâme et lâche que vous êtes!... de votre fils!... Mais ce ne fut pas le crime de Mlle de Chevalaine, ce fut le crime de Marianne... Farrenc n'a pas pu vous dire autre chose...

— Farrenc! reprit Maricou; ah! c'est Farrenc qui vous a dit cela... et ma mère est morte dans la chambre bleue... Eh bien! alors, reprit-il, vous allez avoir d'autres affaires à démêler, je vous en réponds...

On se tourna vers Maricou, et la scène reprit sur un nouveau terrain.

XI

La scène qui se passait entre tous les personnages de cette histoire allait de péripétie en péripétie, et tel était le désir de chacun de sortir de la violente situation qu'avait faite à tout le monde l'accusation de M. d'Astorg, que l'on accueillit avec empressement les

paroles de Maricou, qui annonçaient qu'on allait avoir à démêler de nouvelles affaires.

M. Carnisson lui-même, lancé dans une suite de révélations qui présentaient un vaste champ à sa manie d'user de son autorité, somma Maricou de révéler les secrets qu'il devait savoir, et celui-ci continua :

— Il n'y a pas un de vous qui n'ait entendu parler d'un trésor caché dans le château?

Un *oui* unanime répondit à cette question.

— Eh bien! je suis assuré maintenant qu'il a dû être volé par Farrenc, qui a aussi pénétré dans la chambre bleue, et qui a dû enlever le corps de ma mère.

Les cris de voleur, de scélérat, de brigand, éclatèrent immédiatement, et Maricou continua ;

— Et voilà que vous écoutez les infâmes délations de ce misérable, lorsque vous êtes dépouillés de la plus grosse partie de la fortune de M. Chevalaine.

— Ce nouveau crime, dit M. Carnisson, ne détruit pas les accusations de M. d'Astorg.

— Mais que vient-il de vous dire?... reprit Maricou avec dédain: que c'était d'après les révélations de Farrene qu'il accusait Mlle de Chevalaine, et vous n'avez pas encore compris que Farrenc n'a inventé toutes ces folles atrocités que pour vous occuper ici tandis qu'il se partagerait le trésor avec ceux des huttes, et qu'ils le cacheraient de manière à ce qu'on ne puisse plus le retrouver.

— Il faut se hâter, s'écria M. Cros, les gendarmes sont ici, nous avons notre affaire... Nous serons aux huttes en moins de deux heures.

— Ne bougez pas, dit Maricou, et que personne au château ne soupçonne ce que je viens de vous dire; la nouvelle en irait aux huttes avant une heure, elle glisserait sur la terre comme une couleuvre, elle volerait en l'air comme une hirondelle.

Le visage de Maricou prit un caractère tout particulier en parlant ainsi; ce qu'il avait du sang de Marianne sembla dominer dans sa nature, et il continua avec cette poésie inculte qui semblait le partage de cette race proscrite.

— La lande est une toile d'araignée : rien ne bouge à un des ses bouts que les gens des huttes ne le sachent; un de vous qui mettrait le pied hors du château suffirait à faire deviner ce que nous voulons faire. C'est cette nuit qu'il faudra les surprendre.

— Mais d'ici à la nuit, dit M. Carnisson, ils auront le temps de cacher le produit de leur vol.

— Ils ne feront rien avant la nuit, dit Maricou.

— Pourquoi cela? dit M. Cros.

— Parce qu'il y a un cadavre parmi eux. Il faut que le cadavre soit enterré avant qu'ils touchent à l'argent. Je connais la loi, ils ne le feront pas.

— Tu es peut-être leur complice? dit M. Carnisson.

— Écoutez ce garçon, reprit M. Pa... je le connais de vieille date; du moment qu'il vous dit cela, c'est qu'il n'y a pas de meilleur moyen.

— Mais pouvons-nous nous confier à un homme qui a participé à la mort de Mlle de Chevalaine?

— Ne voyez-vous pas qu'il s'est vanté pour me sauver? dit Lucie en s'avançant. Les accusations de M. d'Astorg sont vraies, toutes vraies, et je suis prête à en subir les conséquences.

Maricou voulut encore élever la voix.

— Assez, mon cousin, lui dit Lucie, assez; vous avez été pour moi, qui vous ai trompé, ce qu'eût dû être celui qui vient de m'accuser si cruellement.

— Oh! murmura Georges dont le visage étaient empreint d'un désespoir terrible; ce sera affreux, mais ce sera... Monsieur le juge de paix, dit-il, mettez ma sœur en état d'arrestation, je le veux, je l'exige... Seulement, comme il est possible que cet homme ait impudemment menti, comme il est juste qu'il soutienne l'accusation qu'il a portée, je vous demande, et n'est-ce pas que c'est justice? je vous demande qu'il ne puisse quitter le château que lorsqu'il aura signé ses paroles devant qui de droit. Je vais envoyer chercher le procureur du roi; il sera ici demain matin ou peut-être cette nuit... Il le faut, reprit-il avec une sorte d'égarement... N'est-ce pas qu'il le faut? reprit-il en se tournant vers toutes les personnes présentes.

— C'est trop juste, dit M. Pa... en invitant du regard tout le monde à répondre comme lui.

— C'est trop juste, dit-on de tous côtés.

On crut deviner dans ce que demandait Georges un projet ou un espoir d'évasion pour Mlle de Chevalaine, et on essaya de le sonder.

On pourra s'étonner peut-être de l'intérêt qu'on prenait à Lucie, lorsqu'on venait de la reconnaître si coupable; mais il en est de certaines actions comme des couleurs, qui empruntent ce qu'on appelle leur valeur des couleurs qui sont à côté d'elles. Une teinte sombre, posée à côté d'une couleur plus sombre encore, s'éclaire et prend une espèce d'éclat.

Les crimes de Lucie étaient affreux; mais, à côté de l'abjection de M. d'Astorg, près de cette lâcheté honteuse, ils prenaient un aspect moins odieux.

Il s'était trouvé un misérable qui ne la laissait pas à la dernière place dans l'horreur et le mépris qu'inspirent les vices.

Le cri unanime de la famille de Chevalaine en imposa à M. Carnisson, et il dit à M. d'Astorg :

— Songez, monsieur, qu'on ne dit pas des choses pareilles à celles que vous avez dites sans être obligé à les soutenir.

On attendait la réponse de M. d'Astorg; il parut hésiter.

— Je crois que ce drôle reculera devant lui-même, s'écria M. Cros, qui était en veine de bons mouvements et de bons mots.

— Monsieur, dit M. d'Astorg en se relevant d'un air fier... je reste à votre disposition... je fais plus, je demande qu'on m'enferme dans une chambre comme un coupable. Vous avez des hommes à votre disposition, vous pouvez en mettre un de garde à ma porte, car je ne veux pas, moi, qu'on puisse me soupçonner de vouloir m'évader.

M. Perrin se trémoussa, comme il en avait l'habitude toutes les fois qu'il entendait quelque chose qui lui paraissait exorbitant.

Il ne put s'empêcher de dire ce qu'il pensait, mais il le glissa dans l'oreille de Mme Cros :

— C'est par peur qu'il reste, et le gendarme qu'il demande n'est pas pour l'empêcher de sortir, mais pour empêcher que personne n'entre près de lui.

— Allons, Lucie, dit Georges à sa sœur, il me sera sans doute permis de vous revoir avant votre condamnation, et, quelque coupable que vous soyez, vous trouverez toujours en moi un frère qui vous aime. Allez.

M. Perrin profita de la bonne disposition de M. Carnisson pour faire entrer les gendarmes.

L'ordre leur fut donné publiquement, et devant les gens qui écoutaient aux angles des portes... d'enfermer Mlle Lucie de Chevalaine dans sa chambre, et M. d'Astorg dans la salle basse où il avait eu son explication avec Georges et de Fernic.

Cette salle était close de fenêtres grillées et d'une petite porte qui ne permettaient pas de craindre une évasion; mais M. Carnisson n'en mit pas moins un homme de garde à chaque porte.

Maricou vit que cet ordre déplaisait à Georges, et il jugea comme les autres qu'il voulait profiter du délai qu'il avait demandé pour faire fuir Lucie, et il lui dit tout bas :

— Je me charge d'emmener tous ces hommes.

— Tu me le promets, Maricou? lui dit tout bas Chevalaine.

— Sur mon âme.

— C'est bien, répondit Georges de même; maintenant, faites vos affaires; je vais m'occuper des miennes.

Avant de sortir, il se retourna vers M. Carnisson, et lui doucement :

— Monsieur, vous trouverez naturel, je suppose, qu'après ce qui s'est passé, je ne prenne point part à la discussion qui doit avoir lieu sur ce qu'il vous reste à faire pour retrouver ce trésor perdu. Ce qui sera décidé par vous sera bien décidé, et j'y donne mon assentiment par avance.

Il salua l'assemblée et se retira pour monter dans sa chambre, où il s'enferma, après avoir donné un ordre qui surprit tout le monde. Il avait demandé que l'on portât chez lui de quoi écrire, et personne ne se rappela avoir vu écrire Georges, si ce n'était pour signer les quittances de ses fermiers.

Décidément, dit M. Pa... en passant près de M. Perrin, il veut quitter le pays avec sa sœur.

XII

La grande question de cette journée était vidée de cette manière jusqu'à plus ample informé, et il fallut s'occuper de la question du trésor volé.

A ce moment, toutes les avidités reparurent; on entoura Maricou, pour savoir quelles mesures il fallait prendre pour arriver à ressaisir le fameux trésor.

Une question qui partit à la fois presque de toutes les bouches, fut celle-ci :

— Mais comment saurons-nous si on n'a rien distrait de ce qui a été volé?

— Écoutez, répondit Maricou, à l'heure où je vous conduirai aux huttes, tout sera porté à une masse commune... Mais écoutez-moi bien; il faut nous diviser en plusieurs bandes, de manière à cerner l'endroit où nous trouverons Farrenc et ses camarades. Il faudra que les gendarmes prennent le chemin de la Croix, ils ne peuvent pas se tromper, mais il ne faudra pas qu'ils avancent au delà de la croix, jusqu'au moment où je les avertirai de venir. Je leur donnerai un signal qu'ils n'oublieront pas. Quant à moi, je guiderai une autre bande, si M. Perrin veut me suivre avec M. de Fernic.

— Et moi? dit bravement M. Cros.

— Je vous montrerai, ajouta Maricou, comment on s'approche d'un gîte sans éveiller le gibier.

— Je veux aller avec vous, dit tout bas Mme Cros en passant près de Maricou.

— Vous, madame! dit-il tout haut.

— Vous! s'écria M. Cros librement, vous exposer à un danger!

— Monsieur Perrin, il faut que je sois de cette expédition, dit Mme Cros, ou je mourrai de dépit.

— Vous en serez, lui dit M. Perrin.

— Monsieur le juge de paix, reprit Maricou, vous serez, comme de juste, avec les gendarmes, mais il nous faudra une troisième bande.

— Je me charge de la commander, dit M. Pa...., mais le diable m'emporte si je suis capable de trouver mon chemin dans la lande, au milieu de la nuit surtout.

— Nous avons ici Burlaudas; qu'il reste, ne lui dites rien; mais, au moment de partir, je lui enseignerai le chemin qu'il doit suivre, et il vous mènera aussi bien que je pourrais le faire, car il connaît la lande mieux que Farrene lui-même.

— C'est bien, dit M. Pa...., je suis le général, je connais le guide, mais quels seront les soldats?

— Vous emmènerez tous les gens du château, et vous savez qu'ils vous obéiront mieux qu'à personne. Vous prendrez les deux gardes-chasse... Ils sont gens à tirer sur un homme comme sur un râle; le reste fera nombre.

— Diable! dit M. Pa..., il y aura donc combat?

— Peut-être, dit Maricou; mais, dame! voyez, c'est à prendre ou à laisser.

— Nous vous accompagnerons, dit le curé, qui, malgré son humeur pacifique, ne put résister au désir de voir ressaisir l'or dont il devait avoir sa part.

Nous n'insisterons pas davantage sur les détails des divers arrangements qui furent pris pour mener à bien l'expédition projetée, et nous verrons plus tard quel succès elle obtint.

Nous prierons nos lecteurs de nous permettre de leur raconter une conversation qui eut lieu entre M. Perrin, M. Pa...et M. Cros, et qui ne fut pas sans importance pour le dénoûment de cette histoire.

D'après les arrangements qui furent pris entre toutes les personnes intéressées, il fut décidé que l'on dînerait en famille pour éloigner toute espèce de soupçon.

Jusque-là chacun se retira chez soi.

Mme Cros rentra chez elle. Mme Fernic, son petit-fils, le curé, tinrent conseil à part.

M. Blanchet, qui n'était plus rien dans la maison, commença une partie avec M. Garnisson pour attendre l'heure du dîner.

M. Cros, M. Perrin et M. Pa... allèrent tous trois se promener dans le parc, sur l'invitation de ce dernier.

— Je vous ai fait venir ici, dit M. Pa..., attendu que j'ai peur de ce château comme d'un espion de police.

Cette phrase fit sourire M. Perrin, qui repartit d'un air étonné :

— Vous avez cette peur, vous?...

— Oui, mon cher monsieur; ce château doublé de petits passages secrets, avec une collection de petits cornets acoustiques, me fait l'effet de cette stupide et méchante canaille qui écoute sans comprendre, et qui répète sur un autre ton qu'on n'a parlé.

— C'est juste, fit M. Cros.

— Or, reprit M. Pa...., comme la chose que j'ai à vous dire est de la dernière importance, je veux que nous soyons seuls.

— De quoi s'agit-il? fit M. Cros.

— De vous, monsieur.

— De moi?

— Oui, monsieur : vous avez un passe-port pour venir jusqu'à ce château, je vais vous le viser jusqu'à Nantes. Il est dit dans ce passe-port que vous voyagez avec votre femme, deux domestiques et une femme de chambre...

— Oui.

— Eh bien, monsieur, ce passe-port vous servira encore; mais M. de Chevalaine et sa sœur remplaceront le cocher et la femme de chambre que nous laisserons ici.

— Je vous avoue, dit sèchement M. Cros, que je trouve que vous disposez un peu lestement de ma personne.

— Ce n'est pas moi qui en dispose, dit M. Pa...., ce sont vos commanditaires et vos créanciers.

— Qu'est-ce à dire?... fit M. Cros en pâlissant.

— C'est-à-dire que l'on vient de faire contre vous une chose qu'on devrait faire contre tous ceux qu'on soupçonne de vouloir fuir avec une bonne partie de leur fortune.

— Mais qu'est-ce donc? fit M. Cros tout tremblant.

— On a obtenu un jugement exécutoire sur-le-champ, ordonnant vérification de votre situation financière.

— Ainsi, s'écria M. Cros, je suis considéré comme banqueroutier?

— Point du tout, monsieur; mais il ne faut pas vous étonner de ce genre de procédure, car c'est vous qui l'avez mis en usage, il y a bien longtemps, contre la maison Pa... dont vous étiez le commanditaire. C'était la maison de mon frère, ajouta M. Pa...

— Eh bien! monsieur, la maison Pa... était en bonne position, et cela ne lui fit que du bien.

— C'est pour cela que, si vous êtes en bonne position, cela ne doit pas vous alarmer.

— Je suis de beaucoup au-dessus de mes affaires, monsieur, et dès que j'aurai réalisé toutes mes ressources, je répondrai à toutes les exigences. J'ai des comptes énormes à régler en Angleterre, et puisque je suis sur ce côté de la France, je profiterai de votre offre et je m'embarquerai à Nantes. D'ailleurs, je tiens à aider au salut de cette malheureuse fille...

— Arrangez tout cela de façon à ce que personne ne soupçonne votre départ, fit M. Pa...

— Je me charge de tout diriger, repartit M. Perrin.

Nous n'avons rapporté que le sens général et le résultat de cette conversation; car il ne faut pas s'imaginer que M. Cros eût avoué sa ruine avec la facilité qui semble ressortir de ce court dialogue; mais, comme ce ne fut que la conséquence de cet aveu, c'est-à-dire le départ de M. Cros, qui importe au dénoûment de cette histoire, nous nous sommes dispensé d'entrer dans les détails de cette conversation, qui dura jusqu'à la nuit.

L'expédition projetée par Maricou avait le double avantage de faciliter le départ de M. Cros et l'évasion de Mlle de Chevalaine, qui, d'après les arrangements que nous avons rapportés plus haut, devaient être liés l'un à l'autre.

M. Perrin avait jugé convenable de ne point révéler à Mme Cros le départ de son mari.

Peut-être aurait-elle demandé des explications qu'il eût été trop pénible de lui donner, peut-être eût-elle voulu suivre M. Cros; car, sous son apparente légèreté, elle se faisait une haute idée de ses devoirs de femme, et elle eût voulu consacrer sa vie à l'homme dont elle portait le nom.

C'était compromettre aussi le dernier espoir qui lui restait de rétablir sa fortune, c'était peut-être apporter un obstacle invincible à tous les plans qu'on avait projetés.

On ne lui dit donc rien à ce sujet, et M. Perrin se chargea de donner une raison à l'absence de M. Cros, lorsqu'il s'agirait de partir pour l'expédition nocturne que conduirait Maricou.

Ce fut à dix heures du soir que toutes les personnes qui devaient faire partie de cette expédition se rassemblèrent dans le grand salon du château.

Chacun s'était armé.

Mme Cros, elle même, s'était emparée des pistolets de son mari, décidée à en faire usage en cas de danger.

Cette jeune et belle femme, jetée subitement dans les habitudes d'une vie toute nouvelle, s'était sentie prise tout à coup d'une singulière énergie. Ces allures hardies qui l'avaient tant surprise chez Mlle de Chevalaine semblaient devoir lui devenir plus familières.

Seulement, au lieu de ce teint bruni par le soleil et le hâle, au lieu de cette stature puissante, de ces mains vigoureuses, de cette voix forte et sonore, de cette démarche masculine, qui donnaient à Lucie l'aspect d'une amazone campagnarde, Mme Cros parlait d'aller à la poursuite des brigands des huttes d'une voix si douce et si flatteuse; ses mains armées étaient si petites, si blanches, si bien gantées, cette taille était si frêle, si souple, ses pieds si menus, sa tournure si gracieuse, que c'était un contraste charmant que de la voir si audacieuse et si déterminée au milieu de tous ces hommes aux proportions rudes et fortes, avec un aspect si délicat.

On eût dit une belle fleur pâle et rose au milieu des verts branchages d'un chêne.

M. Perrin la considéra pendant quelque temps avec une sorte de triste admiration.

— Tout dormait dans cette femme, se dit-il; par un hasard inouï, rien ne s'était éveillé d'une âme ardente et d'un esprit audacieux au milieu de la molle existence qu'elle menait à Paris, et voilà qu'elle aura peut-être laissé son indolente insouciance de belle dame dans un misérable château d'un bourg perdu, et que son cœur se sera animé du besoin d'une autre vie au récit des aventures d'un sauvage paysan, et à l'aspect de cette force personnelle qui est la véritable beauté chez l'homme.

Maricou la regarda de même pendant quelques instants; elle lui rappela, belle et jeune qu'elle était, la belle et jeune Marie, qui était morte et qu'il avait tant aimée, et il se dit en lui-même :

— Oh! si, au lieu de cette farouche Lucie, qui m'a trompé, j'avais rencontré sur mon chemin cette femme si suavement belle, il me semble que je l'aurais emportée dans les bois, comme quelque chose de saint, comme l'image d'un ange, et je l'aurais placée dans le sanctuaire de ma maison pour l'y adorer à genoux, pour la voir me sourire d'amour, comme elle sourit maintenant à l'espoir d'un amusement dangereux.

Maricou était devenu si triste à cette pensée, que Mme Cros s'approcha et lui dit doucement :

— Qu'avez-vous donc, monsieur?

— Moi, madame? lui dit-il. Je cherchais à deviner pourquoi vous veniez avec nous cette nuit.

Mme Cros rougit subitement.

M. Perrin s'empressa de répondre, dans l'espoir de la tirer d'embarras :

— C'est sans doute par pure curiosité féminine.

— Non, dit Maricou, une femme ne vient pas s'exposer au danger pour voir tuer auprès d'elle ceux avec qui elle part ; car il est possible que les gens des huttes se défendent en désespérés, et il faudra peut-être en abattre plus d'un avant de les réduire. Ce ne peut donc être pour un pareil spectacle que madame a demandé à venir avec nous. Il doit y avoir une autre raison.

Mme Cros semblait on ne peut plus gênée et des questions que lui adressait Maricou et des regards qu'il attachait sur elle.

Enfin elle répondit :

— Je suppose que cette raison vous importe peu, monsieur.

— Vous vous trompez, madame, elle m'importe beaucoup ; elle peut avoir beaucoup d'influence sur la détermination que je vais prendre, et je vous prie de me le dire franchement.

Mme Cros parut se recueillir. Mais on eût dit que l'interrogation qu'elle se fit à elle-même la troubla encore plus que celle que lui avait adressée Maricou. Elle hésita un moment, et finit par répondre, en affectant une assurance que démentait l'émotion de sa voix :

— Vous m'avez demandé de vous dire franchement la raison qui m'a fait vous suivre dans une entreprise périlleuse, et je vous dirai franchement que c'est un désir dont je ne saurais me rendre compte maintenant, et qui m'emmène, moi, comme il vous a emmenés tous.

— Vous savez que votre mari ne vient pas? lui dit M. Perrin.

— J'étais étonnée qu'il y vînt, lui dit indifféremment Mme Cros.

— D'un autre côté, ajouta M. Perrin en cachant sous un air d'indifférence admirablement jouée le piége qu'il tendait à Mme Cros, peut-être serai-je obligé d'accompagner M. Pa... ; de sorte que vous resterez à peu près seule avec Maricou.

— Avec lui, je ne crains rien, dit vivement Mme Cros.

Puis elle reprit en baissant subitement les yeux :

— D'ailleurs, je pense que monsieur ne me permettrait pas de le suivre, s'il y avait le moindre danger pour moi.

— Aucun danger ne peut vous menacer, madame, reprit Maricou ; et maintenant venez : vous avez eu confiance en moi, et mon parti est pris.

Et maintenant, nous demanderons à nos lecteurs la permission d'abandonner notre récit pour leur donner l'extrait d'une lettre que Mme Cros écrivit quelque temps après cette expédition.

EXTRAIT DE LA LETTRE DE MADAME CROS.

. . . .

Maricou avait donné ses instructions au brigadier de la gendarmerie, qui devait suivre le chemin de la Croix avec le juge de paix.

Il lui avait parlé longtemps à voix basse, et cet homme avait paru très-étonné de ce que lui avait dit le fils de Marianne.

Je le suivais des yeux avec attention : il y avait en lui une tristesse qui m'épouvantait.

Je ne sais pourquoi je crus comprendre que cet homme faisait en ce moment un acte de courage plus grand que nous ne l'imaginions tous : on eût dit une de ces victimes dévouées qui marchent à une mort certaine, qu'elles envisagent sans crainte, mais non pas sans regret de la vie qu'elles vont abandonner.

Je n'avais point entendu ce que Maricou avait dit au brigadier de gendarmerie, mais l'homme que l'on appelait Burlaudas, et qui devait conduire la seconde bande, se trouvait près de moi, et je n'oublierai jamais les paroles que lui adressa Maricou, le ton dont il les prononça, et la manière dont cet homme les écouta.

— Burlaudas, lui dit il, je sais qu'il n'y a pas un cri qui puisse traverser l'air de la lande, un murmure qui puisse glisser entre les genêts, sans que tu puisses dire d'où il part et ce qu'il annonce. Je sais qu'à force d'errer à toutes les heures du jour et de la nuit dans ce domaine de notre exil, tu en as appris tous les secrets. Je sais que tu n'en as jamais trahi un seul, et tu en seras récompensé. Madame, ajouta-t il en se tournant vers moi, cet homme a une nombreuse famille ; je le laisserai sous votre protection, vous ne l'oublierez pas.

Ces paroles me firent souvenir de la ruine dont m'avait menacée M. Cros ; je regardai M. Perrin, qui répondit aussitôt :

— Croyez, madame, qu'il y aura toujours quelqu'un qui se souviendra de la recommandation de Maricou.

— N'osez-vous donc, madame, me dit aussitôt Maricou, accepter le droit de faire un peu de bien en mon nom?

Il me semblait que je ne devais rien cacher à Maricou, et je lui répondis franchement :

— La pauvreté peut me venir ; mais elle ne sera jamais assez grande, je l'espère, pour que je ne puisse rien en faveur de ceux que vous m'avez recommandés.

Maricou jeta un regard sur M. Perrin comme pour lui demander si cette phrase avait le sens qu'elle semblait présenter, c'est à-dire s'il était possible que la pauvreté pût véritablement me menacer.

M. Perrin se contenta de répondre par un signe affirmatif.

Maricou n'en parut ni affligé ni étonné et il murmura doucement, comme s'il parlait à lui-même :

— Peut-être aussi me sera t-elle reconnaissante...

Et il continua aussitôt en s'adressant à Burlaudas :

— Ce que tu demanderas à madame, elle te l'accordera. Il sera modeste, me dit-il en se tournant vers moi, il est honnête homme. Tu m'entends, Burlaudas, tes enfants mangeront tous les jours du pain, et tu pourras faire soigner ta fille aînée, que j'ai entendue tousser l'autre jour pendant qu'elle battait du chanvre à la ferme de Pastelot ; c'est un mauvais métier pour les petites filles qui n'ont pas la poitrine bonne, et dès demain, la petite n'y retournera plus.

L'homme à qui parlait Maricou avait de grosses larmes dans les yeux.

— C'est vrai, Maricou, lui dit-il, tu passes pour méchant, et tu n'as jamais menti ; je prends ce que tu me dis pour aussi bon que si c'était fait, mais il faut me dire avant ce qu'il faut que je fasse pour cela.

— Tu conduiras M. Pa... et les gens qui vont te suivre par le sentier du ravin ; ne t'inquiète pas si l'on t'entend approcher ; il y a des gens des huttes qui sont absents et qui peuvent revenir cette nuit. Seulement, si la chouette chante, le hibou lui répondra ; si tu entends crier une fouine, tu leur montreras que la belette les a entendus. Enfin tu me comprends. Tu arriveras ainsi, de sentinelle en sentinelle, jusqu'à la Pierre-Noire. Prends garde surtout qu'aucune ne puisse pousser le cri d'alarme, et souviens-toi bien de ce que je te dis : tue plutôt que de laisser fuir ou crier.

Burlaudas regardait Maricou d'un air si stupéfait, que je crus qu'il ne comprenait pas ce langage extraordinaire ; mais, comme s'il eût voulu me donner l'explication de cet étonnement, il reprit presque aussitôt :

— N'est-ce pas que c'est étrange que je veuille te récompenser pour avoir gardé un secret qu'on ne t'avait pas confié, lorsque moi, à qui il a été donné comme un héritage sacré, je vais le trahir sans remords?

Burlaudas seul osa un instant hésiter à se faire le complice de cette trahison, mais il reprit bientôt :

— Et mes enfants auront du pain tous les jours, et ma fille n'ira plus travailler au chanvre?... Eh bien! je te le jure, je mènerai ma troupe à la Pierre-Noire, dussé-je rencontrer Farrene sur la route.

— Celui-là, tu ne le rencontreras pas, je t'en réponds ; c'est à la Pierre-Noire que nous le retrouverons ; il n'y sera pas seul, il n'y sera pas désarmé ; mais ne crains rien non plus, c'est à moi qu'ils viendront. Dans tous les cas, ajouta-t-il, ne commence à marcher que lorsque je t'aurai averti par un coup de feu que je suis arrivé à la lisière des grands genêts.

— Un coup de feu?... dis je alors à Maricou ; n'est-ce pas les avertir qu'il y a quelqu'un dans la lande?

— Ils sauront que c'est moi, répondit-il ; et comme ils m'attendent, ils ne s'étonneront pas que je vienne, et ils savent que, lorsque je vais à eux, je ne crains pas de leur annoncer ma venue ; ce sera, du reste, un moyen d'appeler l'attention de mon côté. Et maintenant que tout est bien convenu, il est temps que nous partions.

XIII

SUITE DE L'EXTRAIT D'UNE LETTRE DE MADAME CROS.

. . . .

Nous quittâmes le château.

La nuit était tout à fait noire.

Nous marchâmes presque tous ensemble pendant une demi heure à peu près ; mais lorsque nous fûmes à l'extrémité des murs du parc, chaque bande prit un sentier différent.

Maricou renouvela ses recommandations au brigadier de gendarmerie, et je pus entendre alors qu'il lui dit :

— J'aurai l'œil au guet ; deux coups de crosse par terre quand vous arriverez à la Croix-de-Marie, et je vous avertirai ensuite, lorsque je saurai que vous êtes arrivé... Le coup de feu vous dira que je serai arrivé à la lisière des grands genêts ; et quand je serai à la Pierre-Noire, faites ce que je vous ai dit, et au premier coup sourd qui vous frappera dans l'oreille, venez à toute course... Ne vous occupez de rien de ce qui pourra vous appeler à droite ou à gauche... venez où je serai.

Le brigadier répondit par un signe de tête.

Maricou renouvela ses promesses à Burlaudas, je les confirmai, et nous prîmes notre route.

Me voilà donc, ma chère, en compagnie de M. Perrin, qui s'était bourré de pistolets, de sabre, de fusil, avec M. de Fernic, qui, tout brave qu'il fût, allait à cette rencontre comme à un combat sérieux, et avec Maricou, qui me prit par le bras, et qui me dit tout bas :

— Et maintenant, du silence, et ne parlez plus que lorsque je vous le dirai.

Nous nous engageâmes dans un chemin assez libre ; mais Maricou, qui nous avait recommandé le plus profond silence, se mit à

marcher lourdement et en frappant la terre pour ainsi dire en cadence, d'abord du talon, puis de la pointe du pied, et de temps en temps trépignant rapidement, et en même temps il parlait à voix basse en disant :

— A gauche !... A droite... Attendez !...

Puis il s'arrêtait, et nous nous arrêtions tous.

Tout d'un coup il s'arrêta en nous disant :

— Halte !

Puis aussitôt, et sans me dire un mot, il me prit dans ses bras, m'enleva et me porta rapidement à gauche, derrière un petit fossé où il me déposa.

Il revint de même vers M. Perrin et M. Fernic, les prit chacun sur un bras et les porta près de moi.

— Maintenant, nous dit-il, nous pouvons nous reposer et causer un moment. Ils sont dépistés.

— Que diable veulent dire toutes ces simagrées? dit M. de Fernic.

— Ai-je bien compris? dit M. Perrin; vous avez voulu leur faire croire que vous veniez seul, et vous avez couvert le bruit de nos pas.

Maricou secoua doucement la tête.

Quoique la nuit fût profonde, je le voyais; il avait ôté son chapeau, et la lumière terne des étoiles l'éclairait assez pour que je pusse voir son visage pâle et légèrement contracté.

— Non, dit-il, la lande a des secrets que toute la tribu connaît, mais elle en a aussi que j'ai découverts. Je ne suis pas assez savant pour vous expliquer cela, mais, avec un peu de bon sens, et cette réflexion qui appartient à ceux qui ont vécu de longues années dans la solitude, on peut trouver les raisons des choses; je puis dire que l'on se trompe beaucoup sur les plus simples lois de la physique.

— Bah ! dit M. Perrin, et comment cela?

— Tenez, ici, je puis parler encore et on ne m'entendra pas, je puis marcher et on ne m'entendra pas davantage, et de l'autre côté de ce petit fossé, on m'entendra.

— Comment cela se fait-il ? dit M. de Fernic.

— Lorsque je passais des heures entières couché par terre et que j'entendais le bruit des pas qui passaient dans la lande, je cherchais pourquoi je les entendais et pourquoi je ne les entendais plus, et voici ce que j'ai découvert : il y a dans la lande des espèces de filons de terre qui sont comme qui dirait les cordes d'un instrument; lorsqu'on les touche à un bout, on entend le bruit à deux lieues de là, et si l'on a l'habitude d'écouter, on distingue chaque pas, on distingue même la force du pas.

— Vraiment ! dit M. Perrin.

— C'est que ce n'est pas l'air qui envoie le mieux le son au loin, voyez-vous... c'est la terre et une certaine terre : nous venons de marcher sur un filon d'argile ; eh bien ! celui qui écoute à l'autre bout a dû nous entendre marcher. Mais je veux que le diable m'emporte s'il a idée de ceux qui sont venus ; il s'imagine que ce sont les gendarmes. En frappant la terre du pied comme je l'ai fait, ça leur a dû paraître le pas de gens qui ont l'habitude de marcher ensemble, mais dont le pied ne frappe pas juste la terre en même temps ; j'ai étudié le bruit des patrouilles. Ils sont aux aguets pour savoir où les gendarmes sont passés.

— Mais, lui dit M. Perrin, pourquoi parler, pourquoi imiter le commandement d'une patrouille, si l'air ne porte pas le son?

— C'est que, dit Maricou, et il faut bien qu'il en soit ainsi, car je l'ai expérimenté cent fois, le bruit de la voix suit le chemin du bruit des pieds... c'est la terre que je touche qui reporte les sons, parce que je suis en communication avec elle... Tenez, voici quelque chose de bien plus singulier : si je sautais, et si, pendant que je suis en l'air, je poussais un grand cri, on l'entendrait à peine.

— Que pensez-vous de cela, monsieur de Fernic ? dit M. Perrin.

— Mais, répondit celui-ci sérieusement, ceci n'est pas sans quelque justesse. Je comprends qu'il y a des corps qui soient bien meilleurs conducteurs des sons que d'autres.

— Oh! monsieur, les mêmes corps, comme vous dites, reprit Maricou, ne sont pas toujours aussi bon conducteurs ; ainsi, le filon sur lequel nous marchons serait sourd comme du sable, s'il avait plu pendant quinze jours. Ah! c'est quand la terre est mouillée, que les gendarmes pourraient faire leur coup; il faut être bien fin alors pour entendre.

— Il est certain, dit alors M. Perrin, que l'humidité doit enlever son élasticité à cette argile sèche maintenant... Mais pourquoi nous avez-vous fait passer ici?

— C'est que vous êtes maintenant sur une couche de tourbe qui ne porte pas le son à plus de trente pas. Vous allez prendre ce petit sentier qui est là, vous le suivrez... il est facile à reconnaître au tact du pied... d'ailleurs, marchez seulement vingt pas, et je vous rejoins.

— Où allez-vous donc? lui dis-je.

— Je vais reprendre le filon et continuer à avancer très-vite, et comme il s'éloigne de la Pierre-Noire, ils croiront que les gendarmes s'en vont, car je le quitterai à un petit quart de lieue d'ici, là où il croise la route du Ribay, comme s'ils regagnaient leur poste.

DEGHOUY.

Comme il est mort vite !

— Ainsi vous allez nous laisser seuls ? dis-je à Maricou.

— Il le faut.

— Ne pourrais-je vous accompagner? je marche si légèrement!

— C'est vrai, vos pieds sont comme ceux d'un enfant; mais il faudrait revenir par le chemin que je prendrai, et il est bien mauvais.

— Je suis forte et j'ai du courage, et je veux voir toutes vos ruses.

Maricou réfléchit.

— Si ces messieurs, une fois qu'ils seront seuls, osaient s'avancer plus loin que je n'ai dit, cela nous ferait gagner une bonne demi-heure, et je prendrais un meilleur chemin.

M. Perrin fut sur le point de prendre la parole, mais je ne sais par quel entraînement inouï je lui dis presque avec colère, comme si j'eusse été blessée de l'objection qu'il allait faire :

— Je le veux.

— Mais, dit Fernic, nous ne pouvons vous laisser seule avec Maricou.

— Maricou est pour moi le comte de Chevalaine, lui dis-je avec dédain. Je ne crains pas plus avec lui que je ne crains avec aucun autre de mes pareils.

— Comme il vous plaira, madame, repartit sèchement de Fernic.

— Allez, me dit tristement M. Perrin en me prenant la main.

Puis il s'approcha de mon oreille, et me dit si bas qu'il fallut je ne sais quelle connivence de mon cœur pour l'entendre, et surtout pour comprendre :

— Ne jouez pas avec vous-même.

Cela ne signifiait rien ; mais, à ce moment, j'eus peur du désir que j'avais montré sans m'en rendre compte ; je sentis que ce paysan m'entraînait à sa suite et que je me plaisais à le suivre.

Ne plus vouloir aller avec lui, après ce que m'avait dit M. Perrin, c'était avouer qu'il avait touché juste.

Aucune femme n'eût voulu faire un pareil aveu; aussi je répondis en riant :

— Que voulez-vous? je suis curieuse.

Il ne me répondit pas.

Maricou me prit la taille pour me faire repasser le fossé... Je le repoussai en tremblant...

— Mais, lui dit M. Perrin, pourquoi ne pas nous avoir laissé passer nous-mêmes ce fossé?

— Parce que j'ai marqué juste l'endroit où il faut poser les pieds, pour que l'on ne sache pas qu'on a passé le fossé.

— Comment cela? fit M. Fernic.

— Le fossé a son écho, voyez-vous, dit Maricou; mais je l'ai coupé, et il y a quatre trous pleins de fougères, sur lesquels on peut danser sans qu'on entende rien; c'est moi-même qui les ai faits. Eh bien! je pose le pied là, et du diable si celui qui veille au fossé se doute qu'on l'a traversé; mais posez le pied à côté, vous frappez sur la terre rouge, et on sait à la Pierre-Noire qu'on a traversé le fossé et qu'on est dans les tourbes.

— Le diable m'emporte! reprit M. Perrin, ceci me fait l'effet de la prairie du vieux trappeur.

— J'ai lu ce livre, dit Maricou; mais la prairie n'avait qu'une terre et un son, et ici il y en a de toutes sortes. Je ne sais quelle révolution de la terre a fait cette lande, mais ici chaque pierre a son secret et son bruit. Prenez le sentier, suivez-le exactement, et, à cinq cents pas d'ici, cherchez par terre ; vous trouverez une pierre carrée ; frappez dessus sans crainte avec la crosse ferrée de votre fusil, et elle sonnera d'un son doux et prolongé.

— Mais ne sera-ce pas avertir l'ennemi qu'il y a là quelqu'un?

— Jamais ils ne croiront que c'est vous... D'ailleurs, cela m'apprendra où vous êtes.

— Mais si nous nous trompons, dit de Fernic.

— Vous avez raison... reprit Maricou... Alors tirez un coup de fusil sans crainte, car nous serons à deux pas de la lisière des grands genêts, et c'est le signal que j'ai promis aux autres.

— Eh bien!... dis-je alors, car j'avais oublié ma crainte en entendant ces détails si étranges.

— Un moment, dit Maricou; prenez mon fusil, monsieur de Fernic, car si vous étiez obligé de tirer, Farrenc ne se tromperait pas au son, et il reconnaîtrait que ce n'est pas mon fusil qui a tiré.

Maricou donna son fusil à Fernic, qui hésita à lui tendre le sien.

— Mais cette arme est-elle sûre? lui dit-il.

— Oh! reprit Maricou, gardez-les tous deux, je n'en aurai pas besoin avant de vous avoir rejoints.

Il se baissa, et avant qu'il ne dît un mot, j'avais passé mon bras autour de son cou; il m'avait emportée, et j'étais de l'autre côté du fossé.



Et me conduisant vers Maricou, il me dit : Il le mérite.

XIV

Maricou me déposa à terre et me dit d'avancer, tout bas, avec un ton de commandement.

Je compris qu'il reprenait la ruse qui devait tromper ses camarades, et je le suivis...

Il marcha comme il avait déjà marché, et je le suivis...

Il allait doucement, pour moi sans doute; je le poussai et lui fis signe d'avancer... Il marcha plus rapidement.

J'avais trop présumé de mes forces : au bout de cent pas, j'étais hors d'haleine.

Il se retourna brusquement en me posant la main sur la bouche et en murmurant des paroles que je n'entendis pas, sans doute pour couvrir le bruit de ma respiration, devenue haletante.

Il avait l'air inquiet; il me laissa le temps de me remettre; puis il se coucha par terre et se releva soudain en frappant vivement la terre du pied... il fit un geste désespéré.

Il se recoucha, écouta encore, et se releva plus rapidement : sans me parler il me tendit les bras d'un air désolé... je m'y élançai...

Aussitôt il se mit à marcher en faisant le plus de bruit possible.

Nous arrivâmes ainsi à un chemin qui devait être celui du Ribay, car aussitôt il prit une autre direction, m'emportant toujours dans ses bras...

A la manière dont il respira, je compris que le danger qu'il avait redouté était passé...

Je fis un mouvement pour qu'il me déposât à terre : il me serra contre sa poitrine, mais encore une fois sans me parler.

Jusque-là je n'avais pas pensé à l'étrangeté de ma position, mais à ce moment je me sentis dans les bras d'un homme.

J'entendais, je sentais battre son cœur.

Un de mes bras lui entourait le cou : j'étais comme un enfant qu'emporte sa nourrice.

Je ne puis dire quel frisson de crainte me parcourut tout le corps, mais il me sentit défaillir, car il s'arrêta tout à coup.

Il approcha sa tête si près de la mienne que j'eus peur.

— Encore deux minutes de courage, nous arrivons...

— Mais, lui dis-je, je vous fatigue horriblement.

— Non, me dit-il... mais ôtez-moi mon chapeau : votre robe, en

frôlant contre la paille, m'empêche d'entendre les bruits lointains.

Je tirai alors son chapeau; il reprit sa marche, et j'abaissai mes yeux sur lui... Je le dominais ainsi: je le voyais comme s'il eût été à mes pieds; son front était éclairé par une pensée ardente. Cet homme était véritablement beau. je voyais ses yeux élevés vers moi, comme doivent les voir les anges du ciel qu'on prie à genoux Il me regarda le regarder, puis il baissa les yeux avec un soupir qui souleva sa poitrine. A ce moment, une détonation violente traversa la lande. Je fus si épouvantée, que je me pressai contre lui, et que j'embrassai sa tête de mes deux mains. Elle était appuyée ainsi sur mon cœur qui battait violemment. Il demeura immobile. Je me remis un peu.

— Eh bien! lui dis-je, ne marchons nous pas?

—J'écoutais votre cœur, répondit-il en ouvrant ses bras.

Je me glissai à terre.

— Vous avez eu bien peur...

Il avait raison, et cependant je fus dépitée qu'il n'eût senti que mon effroi dans l'agitation où j'étais... Il reprit son chapeau, et on put voir qu'en le mettant il essuya une larme de ses yeux. Oh! c'était mal à ce moment, et pourtant il n'y eut peut-être que de la bonne pitié dans le sentiment qui fit que j'essayai pour ainsi dire de le rapprocher de moi en lui disant:

— Je vous ai fatigué, mon cousin?

Il avait ce qui fait les cœurs aimants, il comprenait ce qu'on ne lui disait pas.

— Vous êtes bonne... me dit-il d'une voix émue; vous ne m'auriez pas trompé, vous.

— Oh! non, lui répondis-je, comme on le fait quand les paroles viennent du cœur sans passer par la pensée et les réflexions.

Il s'arrêta encore... il n'osa plus me comprendre, et me dit:

— Ce coup de feu m'annonce que ces messieurs sont à la pierre qui chante... mais ils n'ont pas pu la trouver, quoiqu'elle ne soit pas à deux pas d'eux.

— Allons... lui dis-je.

— Pouvez-vous marcher? reprit-il brusquement.

— Oui, lui répondis-je d'une voix ferme.

— Tant mieux! me dit-il.

Oh! que le cœur est égoïste et cruel... Je voulais savoir ce que voulait dire ce mot, qui pouvait avoir un sens bien ordinaire, qui devait simplement vouloir dire:

— Je suis charmé que vous soyez plus forte.

Mais je ne l'avais pas compris ainsi, et je voulais savoir s'il signifiait ce que j'avais deviné.

— Et pourquoi tant mieux? lui dis-je.

Il soupira et me répondit:

— Il ne faut pas que nous parlions.

— Mais, lui dis-je, vous ne paraissez plus prendre de précautions, elles sont donc inutiles?

Il ne répondit pas.

— Mais pourquoi m'avez-vous dit tant mieux?

— Parce que je n'aurais plus la force de vous porter.

Cette raison était trop bonne pour la refuser...

Je ne dis plus rien, il se frappa le front, et dit tout à coup:

— Ils n'ont pas un fusil aux huttes pour m'envoyer une balle dans la tête!...

Oui, ma chère enfant, nous sommes barbares, nous autres femmes, nous arracherions le cœur à un homme pour y voir l'amour que nous croyons inspirer.

— Vous voulez mourir, lui dis-je. Je le comprends, après ce qui s'est passé pour Mlle de Chevalaine.

Il tressaillit... et j'entendis à sa respiration qu'il était suffoqué de larmes.

— Oh! dit-il, ni elle, ni vous, ni personne... Il n'y avait que ma mère qui m'aimait, et je l'ai méconnue... Elle avait raison... elle est vengée... Nous sommes une race proscrite... et je vais vendre les miens pour vous...

— Pour moi?... lui dis-je.

Il s'arrêta et me tendit la main:

— Pardonnez-moi, je suis bien fou quelquefois... Mais celui qui n'a vécu que d'une vie rêvée, celui qui n'a eu rien de ce qu'ont tous les autres homme, celui-là doit être si bizarre, si malappris, qu'on peut le considérer comme un pauvre idiot... Tenez, madame, j'ai souvent rêvé du ciel et des anges qui l'habitent... Oui, souvent au milieu de la nuit, les yeux fixés sur les étoiles, j'ai pensé à un amour qui n'était pas celui que j'éprouvais, à un amour qui s'adressait à une femme douce, faible, ayant un sourire d'enfant, à une femme si souple, qu'elle eût pour ainsi dire tenu dans mes bras, quand je l'aurais emportée.. Et voilà que tout à l'heure... cette femme...

Je le regardais, tant il me paraissait hardi de me parler ainsi; mais, à vrai dire, il ne me parlait plus, il était plongé dans le rêve qu'il avait fait. Il ne pensait pas qu'il eût pour ainsi dire touché la réalité... Il tenait ma main et la prit dans les deux siennes, l'appuya contre son cœur, et parlant au ciel, il reprit d'une voix exaltée:

— O mon Dieu, faites du bonheur à ceux qui sont bons... C'est si horrible de souffrir!... — Mais qu'avez-vous donc? lui dis-je.

Il me regarda sans étonnement, et me dit en souriant:

— Vous ne me comprenez pas, n'est-il pas vrai?... Oh! j'ai mes heures de folie... mais je ne suis pas méchant.. Vous avez été bonne pour moi... vous verrez que je suis reconnaissant.

Je le comprenais mieux qu'il ne pensait. J'étais heureuse... J'eus comme une lueur de remords; mais j'étais trop heureuse pour l'écouter. Je n'entendis que mon cœur qui me dit: « Il t'aime. » Il reprit sa marche. Je marchais plus forte et plus légère à côté de lui. Il me semblait que je venais de m'associer à cette nature puissante et agreste. Nous arrivâmes presque aussitôt près de M. Fernic et de M. Perrin.

— Voilà dix minutes que nous vous attendons, dit M. Perrin. — Nous avons fait trois fois autant de chemin que vous, dit Maricou.

— Mais vous devez être horriblement fatiguée? me dit M. de Fernic.

— Je ne le suis pas, lui répondis-je.

Je n'avais pas osé lui dire que Maricou m'avait portée dans ses bras. Maricou se tourna vers moi; il avait repris son fusil et le rechargeait. Il écouta ..

— Au diable! j'ai oublié les gendarmes; ils doivent être en marche depuis le coup de feu... Il faut amener les autres par ici; laissez-moi.

Il marcha vivement dans le gros des genêts, après nous avoir dit:

— Quand je dirai en chantant: « Ne touchez pas au feu des morts! » arrêtez-vous et attendez pour venir à moi; vous verrez tout ce qui se passera, et tous nos amis sortiront des genêts quand je donnerai le dernier signal.

— Mais quel est ce signal?

— C'est avec la crosse de mon fusil que je le donnerai; mais ne bougez pas avant que les gendarmes ne soient près de ce feu; alors amenez-y madame, elle sera en sûreté.

Aussitôt il se mit en marche en chantant un air à trois notes d'une émotion qui me serra le cœur. M. Perrin et M. de Fernic se taisaient. Nous marchâmes ainsi longtemps. Je ne puis me rendre compte de ce que je pensais; mais à ce moment, j'étais associée à la destinée de Maricou; il me passait dans l'esprit comme un fantôme de moi-même, où je me voyais sous les haillons d'une bohémienne, suivant Maricou à une entreprise de cette vie sauvage.

J'étais si absorbée par cette espèce de vertige, qu'il fallut que M. Perrin m'arrêtât à l'instant où Maricou dit le signal:

— « Ne touchez pas au feu des morts. »

Je le suivais, je l'aurais suivi. Si je n'avais appris depuis quel était le charme qui m'entraînait, j'aurais cru à une de ces fascinations surnaturelles que possède cette race maudite. Enfin, je m'arrêtai. Maricou continua sa route, et je pus voir un spectacle bien extraordinaire.

XV

SUITE DE L'EXTRAIT DE LA LETTRE DE MADAME CROS.

Dans un endroit découvert, qui avait à peu près cinquante pas de diamètre, je vis assemblés une centaine d'hommes et de femmes assis en cercle. Au centre de ce cercle était une énorme pierre noire entourée de flambeaux, faits d'étoupes grasses tordues autour de petites baguettes de bois vert fichées en terre. Sur la pierre était posé un long corps blanc, que je compris être le cadavre de Marianne.

Près de cette pierre et de ce cadavre un homme était debout, portant par-dessus ses habits une espèce de jupon, retenu par des bretelles sur lesquelles reluisaient des plaques de métal.

Il est très-concevable que tous ceux qui se trouvaient là, les yeux incessamment fixés sur ces lumières vacillantes, ne pussent apercevoir ceux qui, comme nous, étaient dans l'ombre.

D'ailleurs, on sait qu'une vive lumière interposée entre deux regards est comme un voile qu'ils ne peuvent percer.

Je crus reconnaître l'homme qui était près de la pierre pour ce Farrene que j'avais vu la veille aux huttes.

Personne ne bougea, quand Maricou arriva; il traversa le cercle des spectateurs, écartant du pied celui qui lui fermait le passage et marcha jusqu'auprès de la pierre où se tenait Farrene, que Fernic et M. Perrin avaient tout à fait reconnu. Le bruit du chant de Maricou nous avait empêchés d'entendre celui d'une sorte de psalmodie que chantaient tous ces gens, en se balançant d'un côté à l'autre.

Maricou, arrivé près de la pierre noire, fit un signe à Farrene, et ce signe semblait lui ordonner de sortir de l'enceinte illuminée où il se trouvait. Mais Farrene n'obéit pas.

Maricou promena ses regards autour de lui et éleva la main.

Personne ne bougea, et les chants continuèrent.

— M'avez-vous compris? s'écria-t-il d'une voix tonnante.

Farrene lui répondit, pendant que le chant continuait:

— Le fils n'a pas le droit de parler tant que la mère n'est pas couchée sous la terre des genêts.

— Tu as raison, Farrene, dit Maricou avec amertume; et tant que

la mère est sous l'abri du ciel et non point sous la terre, nul n'a le droit de se parer de sa robe de maîtresse et de reine.

— Les hommes et les femmes m'ont élu maître.

— Cela devait être, dit Maricou, car celle qui est là sur la pierre vous l'a dit souvent :

« Le jour où les enfants des huttes prendront pour chef le plus lâche et le plus méchant de la tribu, ils seront perdus à tout jamais. »

— Non, non, ils ne sont point perdus, dit Farrenc avec exaltation, car ils vont être riches.

— Tu es fou, Farrenc, dit Maricou: tu crois que tu les enrichiras, parce que tu as volé cette nuit le trésor du comte de Chevalaine; mais ni toi, ni eux ne garderont ce trésor.

— Et qui viendra nous le prendre?

— Moi! dit Maricou; moi à qui il appartient.

Un murmure menaçant se leva du cercle, et Maricou considéra un moment Farrenc, puis il promena ses regards sur tous ses compagnons. Il resta un moment silencieux, et par un mouvement imperceptible, il examina son fusil; en même temps, Farrenc sembla chercher quelque chose sous ses haillons.

— Diable! dit Maricou, il me paraît que ce n'est pas seulement l'or du comte de Chevalaine que vous avez pris. L'eau-de-vie y a passé de même, et elle vous donne un courage que je ne vous connaissais pas.

— Que viens-tu faire ici? dit Farrenc avec violence, car le mépris avec lequel Maricou avait traité les misérables habitants des huttes les avait, pour ainsi dire, rejetés dans la stupide lâcheté dont l'ivresse semblait les avoir tirés un moment. Que viens tu faire toi, toi qui as renié les tiens, qui as abandonné ta mère, et qui n'as pas une larme pour son cadavre?... Est-ce que vous souffrirez qu'il parle dans notre assemblée, vous autres?... reprit Farrenc.

— Ils le souffriront, dit Maricou, et tu le souffriras Je ne suis pas venu ici pour savoir ce que vous voulez que je fasse, mais je suis venu pour que vous fassiez ce que je veux...

— Il faut le tuer... le tuer... le tuer!... s'écria Farrenc, en roulant ses yeux qu'agitait une fureur excitée par l'eau-de-vie qu'il avait bue.

Quelques voix répondirent :

— Il faut le tuer!

Et une partie des hommes qui faisaient le cercle se leva.

Farrenc crut à un mouvement d'élan, tira un long couteau de dessous ses habits, et se jeta sur Maricou. Celui-ci le repoussa de la crosse de son fusil, et d'un coup le renversa par terre... Tous ceux qui s'étaient levés reprirent leur place, et Farrenc lui-même resta immobile, comme frappé d'un coup mortel.

— Allons, allons, dit Maricou, vous savez bien que c'est un jeu qu'il vous est défendu de jouer avec moi.

Ce cercle d'hommes s'accroupit presque jusqu'à terre; il semblait qu'il y eût dans ces natures énervées par la débauche et la misère une crainte ignoble de la force physique; et je m'imagine que Maricou avait voulu se poser en héros en nous parlant des dangers de son entreprise. Je me dis alors que, puisqu'il pouvait à lui seul maintenir tous ces gens, c'avait été beaucoup de précautions que tous les auxiliaires qu'il avait amenés. Il y eut cependant un moment de silence qui avait quelque chose d'effrayant. Maricou devint plus sombre, et reprit :

— Vous savez pourquoi je suis venu?

Personne ne répondit.

— Vous pensez que je veux ravoir le trésor du comte de Chevalaine?

Ce fut un silence profond.

— Tu m'entends, Farrenc? dit Maricou.

Farrenc demeura immobile.

— Oh! lui dit Maricou, tu n'es pas mort, et je te tirerai les paroles de la bouche, Farrenc... Allons, lève-toi, ajouta-il en le poussant du canon de son fusil.

Mais Farrenc ne bougea pas...

— Ah! fit Maricou, tu me prends pour un homme que tes comédies peuvent tromper... Non, Farrenc, il faut que tu répondes, et tu répondras.

Il détacha aussitôt la bretelle de cuir de son fusil et en frappa Farrenc avec tant de force, que nous entendîmes le coup résonner sur les os du misérable. Il n'échappa un léger cri; mais ni Farrenc ni les hommes du cercle ne bougèrent.. Seulement des regards étincelants se croisèrent, et quelques-uns semblèrent se diriger vers l'endroit où nous nous tenions. M. Perrin me serra le bras pour me faire taire.

— Ah! ce n'est pas assez... dit Maricou en frappant encore Farrenc; eh bien! nous allons continuer. Je te ferai parler, Farrenc, je te le jure, dussé-je t'arracher les dents et les ongles les uns après les autres.

Cette menace, faite avec une véritable colère, ne produisit aucun effet. Farrenc demeura immobile.

Cette puissance d'inertie était de beaucoup supérieure à une résistance armée, et M. Perrin dit tout bas à M. de Fernic:

— Si cet homme peut supporter de pareils coups, je ne vois pas ce que Maricou peut espérer obtenir.

— Ah! fit Maricou presque aussitôt, tu le sais, Farrenc, tu as sans doute promis à tous ceux qui t'ont nommé maître de tout souffrir plutôt que d'avouer où le trésor est caché, et tu leur montres que tu as du courage .. eh bien! moi je vais leur dire la vérité.. à ceux qui t'ont choisi pour le chef... tu as vendu le secret des huttes.

A ces paroles, Farrenc se releva soudainement en disant :

— Il ment... il ment!...

Maricou sembla hésiter, puis, arrachant tout à coup le long linceul blanc qui couvrait le cadavre de sa mère, il s'écria :

— Viens donc répondre à celle dont tu veux prendre la place, que tu n'as pas vendu les secrets à un étranger...

— Je ne les ai pas vendus, car je les ignorais.

— Quoi! s'écria Maricou, tu ignorais ce qui s'était passé pour la mort de Marie, toi qui avais tendu la corde sous les pieds de son cheval!

— Je le savais, mais je ne savais pas ce que Marianne a raconté à ces deux hommes venus de Paris, et à cette femme qui les a amenés ici. Je n'étais pas seul derrière la porte secrète de la chambre bleue quand elle a dit ce qui s'était passé chez la Bertrande : je n'ai donc pas vendu les secrets; seulement je les ai dits à celui à qui ils pouvaient servir de défense contre mes ennemis.

— Tu mens, Farrenc, ma mère n'a point raconté ce que tu dis.

— Je viens de te dire que je n'étais pas seul à l'écouter lorsqu'elle a fait ce récit.

— Tous ceux qui se trouvaient avec toi ont menti...

Un murmure violent parcourut tout le cercle.

— Ceux qui ont dit cela, fit Maricou, sont ceux qui t'ont aidé à voler le trésor, et ils sont tes complices dans la tromperie que tu as méditée. Car je vous ai suivis, Farrenc, et je sais déjà que vous avez caché plus de la moitié du trésor dans la lande.

— Eh bien! va la chercher. Tu dois être content, puisque c'est la meilleure part de ces richesses, repartit Farrenc avec dédain.

Je crus entendre un bruit léger à quelques pas de nous, puis un ricanement moqueur partit de tous les côtés du cercle, et je vis Maricou pâlir.

— Vous ne savez donc pas ce qui vous menace! reprit-il avec emportement. Vous ne savez donc pas que vous êtes entourés de gens armés et que, si tu ne me rends pas tout de suite le trésor que je te demande... vous serez tous massacrés!

— Écoute, dit Farrenc, en frappant la pierre noire de son couteau ouvert, tu crois follement savoir tous les mystères des huttes, et tu n'es pas même digne de t'asseoir dans le cercle des enfants. Oui, oui, nous savons qu'il y a autour de nous des hommes armés pour nous exterminer; mais si tu avais mieux écouté les bruits de la lande, tu aurais reconnu qu'à mesure que vous avanciez, d'autres avançaient après vous .. Nous sommes quelques-uns ici enfermés par les gendarmes et les gens du château, mais vous êtes tous enfermés par les frères, que vous ne voyez pas.

— N'ai-je pas entendu le signal qu'ils viennent de te donner? dit Maricou... Pauvre fou! mais c'est ce que j'attendais, car il faut qu'ils m'entendent tous pour qu'ils sachent ce que tu es.

Maricou monta sur la pierre, et, élevant la voix, il s'écria :

— Enfants de la lande, ai-je jamais vendu l'un de vous, trompé l'un de vous? Vous ne répondez pas, parce qu'aucun n'ose m'accuser... Eh bien! je vous dis, moi, que vous avez élu chef un meurtrier!

— Je prends la vie de nos ennemis comme je leur livre la mienne, dit Farrenc d'un ton farouche; le loup dévore le berger qui lance ses chiens contre lui: c'est le droit des brutes, et c'est bien celui des hommes.

— Oui, Farrenc, mais le loup ne tue pas la louve, et tu as tué ta femme... Où est Francine, Farrenc?

— Elle s'est échappée de la hutte, et n'a plus reparu... elle s'est tuée.

— Non, Farrenc, elle a été tuée dans ta hutte... et tu as été toi-même jeter son cadavre dans le Saut-du-Cerf... Il y est, et ceux qui voudront le voir demain, pourront l'y trouver, et ils jugeront, en voyant les traces qui sont sur son corps, si Francine est morte par sa volonté, ou parceque tu l'as frappée...

A cette accusation, tout le monde se leva, et un murmure effrayant glissa, pour ainsi dire, sur toute la surface de la lande.

Alors nous comprîmes que nous étions entourés de tous côtés; à deux pas de moi, j'entendis des voix qui chuchotaient, je me sentis prise d'un effroi soudain.

Maricou se tourna de notre côté :

— Où sont ceux à qui il appartient de juger cet homme? dit-il.

— Nous voici, dirent quelques hommes qui sortirent des genêts comme des ombres...

Maricou les regarda attentivement, et leur dit :

— Vous n'avez pas le droit de juger, car vous êtes complices du crime d'aujourd'hui; vous avez aidé Farrenc à cacher une part du trésor.

Ces hommes se regardèrent entre eux.

— Où l'avez-vous cachée? dit Maricou.

L'un d'eux fit un mouvement.

— Taisez-vous! s'écria Farrenc, oubliant qu'il avait nié déjà avoir soustrait une partie de ce qu'il avait volé... taisez-vous, c'est un piége qu'il vous tend pour savoir où il est.

— Je le sais, dit Maricou en regardant Farrenc... je le sais, traître et sacrilége... tu l'as caché sous cette pierre que personne n'ose toucher, et qui n'est destinée qu'aux funérailles des nôtres. Tu en as fait un usage infâme... tu mérites la mort.

— Est-ce vrai? s'écria-t-on de tous côtés.

Maricou prit la pierre et la poussa, le cadavre de sa mère qui était dessus roula par terre, et Farrenc s'écria avec un accent de triomphe sauvage :

— Voilà le sacrilége il : l'a jetée sur le sol et la foule aux pieds; c'est un fils maudit...

Mais Maricou s'était adressé à un sentiment bien plus fort que celui du respect pour les morts, et on s'écria de tous côtés :

— Le trésor! le trésor!...

— Venez le prendre, dit Maricou en prenant son fusil par le canon et menaçant ceux qui voulaient s'approcher.

C'était le signal convenu avec les gendarmes de M. Pa...

Ils sortirent tout à coup des genêts, en tirant en l'air des coups de fusil qui dispersèrent aussitôt toute cette foule. M. de Fernic et M. Perrin, entraînés par le mouvement, oublièrent que Maricou leur avait recommandé de ne pas me quitter... ils s'élancèrent... J'allais les suivre, lorsque tout à coup je me sentis saisir et renverser par terre. Je poussai un cri qui se perdit dans le tumulte général... Je sentis un genou se poser sur ma poitrine... Je crus reconnaître Farrenc... le couteau levé... Je fis un effort désespéré pour me soustraire au coup fatal... lorsque tout à coup le couteau qu'il tenait lui échappa... Ses yeux roulèrent rapidement dans leur orbite... Je le sentis tressaillir sur mon corps. Il tendit les mains vers moi et me prit par le cou... Je saisis ses mains; je m'attendais à une lutte... Les bras flasques et mous de cet homme se plièrent. Je ne puis te dire quelle horreur me prit à ce contact hideux... ce n'était plus qu'un cadavre. J'avais eu de la force pour défendre ma vie; je n'en eus pas contre le dégoût d'un si terrible attouchement. Je m'évanouis.

. . . .

XVI

Pendant que les scènes rapportées dans la lettre de Mme Cros, dont nous avons donné un extrait à nos lecteurs, se passaient dans la lande, des événements non moins importants s'accomplissaient dans le château.

Lorsque tout le monde fut parti, M. Cros se rendit dans la chambre de Georges de Chevalaine, et le trouva plongé dans de profondes réflexions, les yeux attachés sur une lettre cachetée de cinq cachets et dont la suscription avait quelque chose d'inusité.

Elle portait ces mots : « A notre famille. »

Cela voulait dire, non-seulement que cette lettre ne s'adressait à personne en particulier, mais encore qu'elle était écrite au nom de plusieurs personnes.

M. Cros le comprit ainsi, car, lorsque Georges la lui montra du doigt sans prononcer une parole, le banquier lui dit :

— Ce sont vos adieux et ceux de votre sœur? ..

— Oui, fit Georges d'un ton sourd, et je vous serai obligé de vouloir bien les remettre à nos parents.

— Mais, lui dit M. Cros, puisque nous partons ensemble, je ne puis m'en charger.

Georges le regarda d'un air étonné.

— Personne ne vous a-t-il averti? dit M. Cros.

— Nous partons? reprit Georges en paraissant réfléchir profondément.

— Sans doute, et c'est M. Pa... qui a arrangé tout cela. Comme je me trouve dans la nécessité de faire un petit voyage en Angleterre, il a pensé que c'était un excellent moyen d'assurer votre fuite; car nous avons tous aisément compris que c'était dans le but de faire échapper votre sœur que vous étiez resté au château.

Georges regarda M. Cros avec une anxiété assez difficile à comprendre.

— Comment! lui dit-il d'une voix émue, vous avez tous pensé pensé que ce serait possible... que c'était assez...

M. Cros ne comprit pas, et personne n'eût pu comprendre sans doute à quelle pensée répondaient ces paroles, et il repartit :

— Sans doute, c'est possible; mais, pour cela, il faut nous hâter; à minuit, nous devons être en route...

— A minuit... dit Georges, et vous consentez à nous emmener?

— Mais, fit M. Cros, qui, dans la mauvaise position où il se trouvait, n'était pas fâché de rencontrer quelqu'un qui fût dans une position encore plus mauvaise, et à qui il pût faire sentir son importance; mais, si votre sœur ne fuit pas, comment voulez-vous qu'elle échappe à sa condamnation?

— Elle y échappera donc? dit Georges, dont les idées semblaient se troubler.

— Mais, dame! une fois hors de France, le jury peut faire tout ce qu'il voudra, on l'attrapera si l'on peut.

Georges se leva tout à coup, et parut se remettre dans l'idée qui le préoccupait à l'arrivée de M. Cros; il baissa les yeux, se recueillit et dit :

— Oui, oui, elle peut échapper au châtiment, mais non point à la condamnation... et à la honte.

— Ah! fit M. Cros, à cela il n'y a pas de remède.

— Peut être, fit Georges d'un ton si sombre qu'il frappa M. Cros, malgré la pensée personnelle qui le préoccupait. Mais, reprit rapidement Chevalaine, ce n'est pas pour nous seulement que vous avez résolu ce voyage en Angleterre?

— Je me serais peut-être décidé à le retarder sans cette circonstance, fit M. Cros, qui ne pouvait s'empêcher de faire valoir comme un service ce qu'il faisait dans son intérêt propre; mais j'ai cru que vous pourriez profiter de mon départ...

— C'est impossible, dit Georges brusquement; partez, monsieur, partez... Je vous remercie de vos bonnes intentions... mais ne vous occupez plus de moi ni de ma sœur. J'ai pris mes mesures pour que rien de ce que je dois faire ne puisse être empêché... mais il vaut mieux que vous ne soyez pas au château.

M. Cros ne comprit pas ce que voulait dire Georges; mais il ne chercha point à s'en rendre compte, et, très-heureux au fond d'être débarrassé d'une compagnie qui pouvait appeler la gendarmerie sur ses traces, il dit à Chevalaine :

— J'ai fait tout ce que me commandaient la pitié et mes devoirs de parent; vous me refusez... ce n'est pas ma faute.

— C'est dit, monsieur, fit Georges, et personne ne vous accusera de n'y avoir pas mis de bonne volonté.

M. Cros salua Georges. En ce moment, il se passa une de ces petites choses qu'on s'étonne de n'avoir pas comprises quand l'événement est venu nous en montrer le sens.

Comme M. Cros allait se retirer, Georges, qui le connaissait à peine, et qui ne pouvait éprouver pour lui aucune sympathie, Georges lui tendit la main, et lui dit d'une voix pleine d'émotion :

— Adieu, mon cousin... adieu, car vous êtes le mari de ma cousine, vous êtes de ma famille, et vous serez le seul à qui je dirai adieu...

— Vous partez donc de votre côté, cousin?... lui dit M. Cros, que cet adieu étonna.

— Oui, oui, je pars, répondit Chevalaine, je partirai aussi...

Il s'arrêta, son œil parut se troubler, et il reprit en souriant tristement :

— Vous avez une belle et bonne femme, monsieur, belle et bonne, et honnête femme... Ah! il faut l'aimer et la rendre heureuse. Quelle joie au cœur d'un homme, d'un mari ou d'un frère, qu'une femme... comme elle... Adieu, adieu! vous lui direz que je savais ce qu'elle valait... Adieu...

Une émotion cruelle semblait s'emparer de Georges; il se détourna tout à coup et ajouta brusquement :

— Adieu, monsieur.

M. Cros lui rendit son adieu, s'éloigna et alla donner l'ordre d'atteler. M. Cros avait passé, comme de Chevalaine, une partie de sa soirée à écrire. Il laissa ses lettres sur la table et partit. A peine la voiture avait-elle franchi la porte du château que Georges sortit de sa chambre. Il descendit lentement au rez-de-chaussée et marcha vers la salle basse où l'on avait enfermé d'Astorg. Comme il s'y attendait, le gendarme qu'on y avait d'abord placé était éloigné, mais il trouva la porte fermée. Il s'arrêta comme frappé d'un coup violent. Il semblait que tout l'édifice d'un plan longuement médité et bien arrêté s'écroulait tout à coup devant un obstacle si facile à prévoir. En effet, du moment qu'on voulait retenir d'Astorg prisonnier, il était naturel qu'on ne donnât pas le pouvoir de le faire évader à qui le voudrait. Georges laissa échapper un jurement sourd, et demeura immobile devant cette porte.

Aussitôt il entendit à travers la serrure ces mots :

— Est-ce toi, Philippe?

C'était le nom d'un des gardes du château.

— Oui... repartit Georges à voix basse.

— Ouvre donc.

Le visage de Georges s'éclaira d'une joie sauvage.. Il reprit :

— Je n'ai pas la clef.

— Mais, reprit d'Astorg, Gauger a dû te dire où il l'a cachée.

Georges respira, mais la pensée de cet homme n'était pas assez rapide pour qu'il trouvât immédiatement la réponse qu'il devait faire; il tourna autour de la pièce où il se trouvait comme un homme qui a besoin de laisser exhaler sa joie... puis il revint à la porte, devant laquelle il s'arrêta encore. Le désappointement qui l'avait frappé à l'aspect de cette porte fermée sembla le reprendre. Il se mordit les lèvres... et jeta sourdement ces mots par la serrure.

— Je ne la trouve pas...

— Imbécile! murmura d'Astorg; elle est sous la housse du fauteuil qui est à gauche de la cheminée.

Georges courut à ce fauteuil et trouva la clef; il la considéra avec une sorte de ravissement.

— Eh bien! dit tout bas d'Astorg, l'as-tu?

— Oui, répondit Georges d'une voix forte, mais sans bouger de place.

Il mit la clef dans ses dents et tira de sa poche une cordé à laquelle il avait fait un nœud coulant, et l'examina.

Son œil était hagard, et ses mains tremblaient convulsivement.

— Eh bien! viens-tu? dit d'Astorg d'un ton affermi, pour montrer qu'il avait été étonné de la voix qui lui avait répondu et de l'accent de la réponse.

— J'y vais, j'y vais... répondit Georges du même ton, et il s'élança vers la porte.

Un cri d'effroi partit de la salle basse.

D'Astorg avait reconnu tout à fait la voix de Chevalaine.

Georges put entendre que d'Astorg promenait rapidement ses mains sur la porte, comme pour y chercher un verrou qu'il pût fermer; il mit rapidement la clef dans la serrure et la porte céda... Par un effort désespéré de d'Astorg, elle se referma.

Une lutte s'établit entre ces deux hommes, dont chacun poussait cette porte de son côté.

D'Astorg ne manquait point de force, et la peur la doublait... mais M. de Chevalaine appuya son épaule contre la porte, et elle s'ouvrit tout à coup...

Georges avait apporté une lanterne qu'il avait déposée à terre au moment où il avait relevé la housse du fauteuil pour y prendre la clef; lorsqu'il entra dans la salle basse, il se trouva dans la plus profonde obscurité...

Un silence profond y régnait aussi... il fit quelques pas en disant :

— Où êtes-vous?... où êtes-vous donc?...

Rien ne répondit.

— Est-ce que je l'aurai tué comme ça?... murmura Georges.

Il se pencha à terre, chercha avec ses pieds et ses mains... mais il ne trouva rien.

La lumière de la lanterre pénétrait si faiblement par la porte ouverte qu'il ne voyait pas à deux pas de la porte...

— Oh! je le trouverai dit-il en marchant vers le fond de l'appartement.

Georges arrivait au mur, lorsqu'il entendit un léger bruit derrière lui; il se retourna et vit d'Astorg qui cherchait à s'échapper; il s'élança sur lui d'un seul bond, comme un lévrier sur le lièvre qu'il voit à sa portée : d'Astorg poussa un cri terrible, mais il tomba aussitôt renversé à terre.

Georges le tenait d'une main à la gorge, les deux genoux appuyés sur sa poitrine.

Arthur se débattait, arrachant, de ses deux mains convulsivement contractées, les deux mains de Chevalaine, qui lui disait :

— Tais-toi! tais-toi, lâche!... Ah! tu as séduit ma sœur et tu l'as accusée!...

A ce moment, Arthur parvint à mordre la main qui le tenait :

— Mords donc, chien!... dit Georges, qui, de la main qu'il avait libre, essayait de passer le nœud coulant autour du cou d'Arthur... mords, chien enragé!...

En parlant ainsi, il lui serra la gorge avec une telle violence, qu'il entendit râler le malheureux Arthur.

— Ah! reprit-il, tu veux m'échapper... et me faire pitié! Oh! non... non...

Il le serra avec une telle violence pour arrêter les dernières convulsions de cette tête qui s'agitait, que tout bruit cessa, et que, lorsqu'il fut parvenu à lui passer le nœud coulant autour du cou, la tête flotta immobile dans ses mains...

Georges ne s'aperçut de rien et lui dit :

— Je te pends comme un chien... Je n'ai pas voulu te faire sauter le crâne comme à un homme... meurs comme une bête immonde... Je te crache au visage...

Il s'arrêta et secoua cette tête qui roula sur le carreau; puis il alla relever sa lanterne et vint regarder Arthur...

Il poussa encore la tête du pied... elle se ballotta de ce mouvement inerte qui annonce que toute force interne a cessé... et Georges dit, en jetant sa corde avec mépris sur le cadavre :

— Comme il est mort vite!

Puis il leva les yeux au ciel en disant :

— Ça va être plus difficile à présent..

XVII

Georges de Chevalaine quitta la salle comme un homme ivre, d'un pas incertain et chancelant; mais de même que l'homme pris de vin, dont une idée s'est emparée, et qui la poursuit avec une stupide persistance, il remonta au premier étage, trébuchant à chaque pas... Arrivé au sommet de l'escalier, il s'arrêta... Il sentait bien qu'il n'avait plus la possession de sa volonté, et qu'elle l'entraînait en vertu d'une résolution prise d'avance, mais dont il ne se rendait plus compte. Il se secoua comme pour s'arracher à ce vertige horrible, mais il ne put y parvenir et continua son chemin en murmurant :

— Puisque ça doit être, ce sera.

Il arriva ainsi à la porte de Lucie et frappa.

— Entrez, dit Lucie.

Cette voix le fit tressaillir; il hésita et ne répondit pas.

— Entrez donc!... dit Lucie.

— Elle le veut, murmura sourdement de Chevalaine, et il entra.

Lucie le regarda et recula .. il avait les yeux injectés de sang, le visage marbré d'un blanc livide et de taches violettes.

On eût dit un homme arrivé à ce comble de l'ivresse que les médecins appellent le *delirium tremens;* la lutte qu'il venait de soutenir avait rejeté sur son front ses longs cheveux blonds qui pendaient jusque sur ses yeux.

— D'où viens-tu, malheureux? s'écria Lucie qui se méprit à ces signes et qui crut à un horrible état d'ivresse.

— Je viens de le tuer... dit Chevalaine en fermant la porte derrière lui.

Lucie lui saisit les mains et les regarda : un effroi indicible se peignit dans ses yeux...

Cependant elle murmura d'une voix sourde :

— Il y a du sang!...

Georges abaissa sur sa main un regard hébété, il examina le sang comme s'il ne comprenait pas d'où il pouvait venir, et dit enfin avec un affreux sourire :

— C'est vrai... il m'a mordu.

— Tu l'as donc tué?... s'écria Lucie en prenant son frère au collet...

— Oui, oui, je l'ai tué... et c'est ton tour, fit Georges en la regardant fixement.

Lucie se recula et eut peur...

— Tu veux me tuer!... dit-elle; toi, Georges... tu veux me tuer...! Ce n'est pas possible, ce n'est pas vrai...

Chevalaine ferma les yeux et il reprit en se parlant à lui-même :

— Non, ce n'est pas ça... et pourtant il faut qu'elle meure...

— Mais que dis-tu? s'écria Lucie, à quoi penses-tu?

— Oh! reprit Georges, j'ai bien pensé à tout. Oui, oui... j'ai bien raisonné tout ça... Et maintenant, voilà que je ne sais plus, que je ne me rappelle plus... mais c'est décidé...

Il s'arrêta et reprit encore avec ce même accent égaré :

— Tiens, tu vois bien que c'est décidé... j'ai apporté mes pistolets: un pour toi, un pour moi...

Lucie prit d'un mouvement désespéré le pistolet que lui présentait son frère...

— A la bonne heure! reprit celui-ci, tu me comprends...

Il dirigea son pistolet sur sa sœur et lui dit d'un ton farouche :

— Au troisième coup, allons... ensemble...

— Mais je ne veux pas mourir!... s'écria tout à coup Lucie.

Georges la regarda fixement.

Ce mot parut faire tomber l'espèce de voile qui enveloppait son intelligence; ses yeux s'éclairèrent, son teint resta pâle; le sang qui bouillait à la tête reflua au cœur, et il lui dit d'une voix ferme et menaçante :

— Ah! tu ne veux pas mourir maintenant...

— Va-t'en, lui dit Lucie avec mépris, tu es soûl!

Georges marcha à elle; une résolution terrible, mais inintelligente, animait son visage.

— Lucie, dit-il à sa sœur, il faut mourir...

— Georges! Georges!... cria-t-elle en reculant.

Il lui saisit la main qui tenait le pistolet et reprit :

— Il faut mourir.

— Mais pourquoi? reprit-elle d'une voix épouvantée.

— Pourquoi? reprit-il sourdement; parce qu'il ne faut pas que Mlle de Chevalaine paraisse au tribunal comme a paru Marianne; parce qu'il ne faut pas que Mlle de Chevalaine soit condamnée et guillotinée.

— Mais je puis partir et m'en aller... dit Lucie.

— Et moi, je serai donc guillotiné? car je ne partirai pas... et je te dis que je l'ai tué...

— Ce n'est pas vrai!... dit Lucie avec une horrible colère; tu ne l'as pas tué!

— Veux-tu le voir? lui dit Georges en la tirant pour la faire sortir de la chambre.

— Oh! tu l'as fait... dit-elle, bête brute et féroce!

— Lucie... répliqua Georges en la repoussant et en lui arrachant le pistolet qu'elle avait gardé, je t'ai jugée et condamnée. Misérable, tu as tué ta cousine, tu as été la maîtresse du dernier des lâches, et, lâche comme lui, tu as fait tuer un enfant au berceau pour cacher ton infamie!

— Georges, assez! dit Lucie avec emportement, et ne pouvant s'imaginer que c'en était fait de l'empire absolu qu'elle avait exercé toujours sur son frère... Assez... je te dis que tu es soûl!

— Tu me fais honte, Lucie, lui dit son frère; je m'étais imaginé qu'on n'avait pas le courage de tuer sans avoir celui de mourir. Veux-tu savoir ce que je me suis dit? Eh bien! elle a été coupable,

elle a fait des crimes pour cacher sa honte, c'est bien, c'est tout simple; mais, à présent que sa honte est connue et avérée, elle n'en voudra pas plus qu'elle n'en a voulu... C'est tout simple, et j'irai lui dire : « Voilà de quoi mourir. » C'était pourtant bien raisonné; et comme moi je t'aime, vois-tu... comme après toi je n'ai plus rien à aimer, je me suis dit : Eh bien, je mourrai avec elle, ça lui donnera du courage... Tu vois bien, Lucie, que j'ai raison. Que veux-tu faire à présent?

— Et tu l'as tué!.. dit Lucie en éclatant en larmes.

Chevalaine regarda sa sœur; il ne comprenait pas qu'après ses lâchetés, d'Astorg pût garder encore une place, si misérable qu'elle fût, dans les regrets de Lucie; il ne connaissait pas cette passion effrénée qui absorbe, dévore, anéantit tout sentiment, toute dignité, toute pudeur.

— Mais sans lui, dit-il, s'il ne t'avait pas accusée, tu ne mourrais pas ..

— En serais-je moins coupable? lui dit Lucie effrontément.

— Mais on ne le saurait pas... repartit Chevalaine.

— On ne le saurait pas... dit Lucie. Ce n'est donc pas pour mon crime, c'est donc pour la honte que tu veux me tuer?

Cet étrange raisonnement étonna Georges, il ne s'était pas fait cette objection.

— Tu veux donc, lui dit-il alors, vivre avec la honte?

— Oui, lui dit-elle.

— Ah! mon Dieu! mon Dieu! s'écria-t-il, est-ce possible?... Comment! toi, Lucie, toi qui es si fière, toi qui me reprochais quelquefois de compromettre notre nom, toi, tu veux vivre déshonorée, perdue, jugée, condamnée?

— Mais je te dis que je peux fuir...

— Lucie! Lucie!,.. reprit Georges, je t'en prie, je t'en supplie... un moment de force, un moment de courage... Ce n'est rien... c'est une seconde à souffrir... Tiens, prends ce pistolet... là, sur ton cœur.

Lucie le repoussa avec épouvante.

— Eh bien! lui dit-il, si tu n'oses pas, je te tuerai

Lucie s'arrêta, regarda son frère avec des yeux d'hyène; un sourire indicible agita ses lèvres, et elle lui dit :

— Eh bien! puisqu'il faut que nous mourions tous deux, commence, je t'imiterai...

Georges arma un pistolet, se l'appuya sur le front. Lucie le suivit d'un regard anxieux. Malheureusement pour elle, Georges vit ce mouvement.

— Ah! s'écria-t-il dans un mouvement d'exaspération, tu es une infâme... Assez de crimes, assez! A genoux! et demande pardon à Dieu de tes fautes...

— Georges, je t'en supplie! cria Lucie.

— Tu voulais me faire tuer et te sauver ensuite. A genoux!... dit-il en la saisissant par le bras et en la renversant à ses pieds...

— Mon frère! mon frère!... cria-t-elle en se débattant, grâce!... grâce!... je mourrai tout à l'heure...

Elle leva ses yeux égarés sur son frère, qui lui mit le pistolet sur la tête... elle poussa un cri terrible...

Il ferma les yeux et tira... Lucie tomba à terre .. Elle était morte.

A cet aspect, Georges se jeta à genoux près d'elle, prit ce cadavre sanglant dans ses bras et se mit à crier en fondant en larmes :

— Pauvre sœur! pauvre sœur!...

XVIII

EXTRAIT DE LA CORRESPONDANCE DE MADAME CROS.

. . . .

Lorsque je revins à moi, je me trouvai entre M. de Fernic et M. Perrin; c'est alors que j'appris comment j'avais été sauvée.

Maricou, par une de ces audacieuses adresses que j'avais trouvées dans les romans, et que je croyais des inventions de l'auteur, avait tiré sur Farrenc, qu'il ne voyait pour ainsi dire pas, et il l'avait frappé d'une balle au moment où le bras de l'assassin, levé sur moi, avait dépassé la hauteur des genêts.

J'appris en même temps que l'on était parvenu à retrouver la presque totalité de l'or enlevé des souterrains du château.

Mais je ne vis point Maricou; il avait accompli ce qu'il avait promis, en remettant aux héritiers les richesses qui leur avaient été soustraites par la faute de sa mère : puis il s'était hâté de s'éloigner.

M. Pa..., qui, avec M. Carnisson, avait fait une espèce de procès-verbal des faits qui s'étaient passés, vint près de moi, et me dit :

— Vous sentez-vous la force de retourner au château?

— J'essaierai, lui répondis-je en faisant un effort pour me lever. Je ne pus y parvenir, et M. Pa... reprit avec impatience :

— Il faudrait cependant nous hâter, ce fou de Maricou est capable de les suivre.

— Que voulez-vous dire monsieur? dis-je aussitôt à M. Pa...; si ce Maricou?...

— Il nous a quittés. Autant que j'ai pu deviner son intention, car, avec ce garçon, il faut plutôt se fier à ce qu'on croit qu'à ce qu'on voit, il est allé au château, quoiqu'il n'en ait point pris le chemin.

Il faut bien vous l'avouer, je fus irritée de cet abandon: oui, vraiment, il m'avait semblé qu'il y avait entre cet homme et moi un lien qui ne pouvait être ainsi brisé sans une explication, sans un adieu...

Mais, apparemment, il ne tenait qu'à mon cœur, puisqu'il ne s'était pas senti retenu par le besoin de savoir ce que j'étais devenue.

M. Pa... continua :

— Ainsi donc, dit-il, si vous pouvez dominer votre faiblesse, partons, madame, partons.

Je m'étais remise du vif désappointement que j'avais éprouvé, et je dis à M. Pa... :

— Vous comprenez bien, monsieur, que, quelle que soit la rapidité de notre marche, nous ne pourrons atteindre M. Maricou, qui est parti depuis longtemps.

— Mais il nous quitte à l'instant même, repartit M. Pa...

— Il a attendu que vous fussiez tout à fait remise, reprit M. Perrin d'un ton sardonique, et je pensais que vous l'aviez aperçu près de vous, car le premier mot que vous avez prononcé est son nom.

Je fus blessée du ton dont M. Perrin me fit cette observation, quoique j'eusse éprouvé un contentement involontaire en apprenant que Maricou ne s'était éloigné qu'après s'être assuré de mon état, je sentis que je lui répondrais aigrement, et je me contentai de dire à M. Pa... :

— Partons donc, monsieur, la force ne manque jamais à qui a assez de courage.

C'était une de ces phrases toutes faites, qu'on peut jeter à la tête des autres quand on veut leur persuader qu'elles peuvent faire quelque chose, mais qu'il ne faut pas s'adresser à soi-même, de peur de les démentir à l'instant même.

Je voulus encore une fois me remettre en marche. Je parvins à faire quelques pas, mais je ne pus me soutenir sur mes pieds; ils étaient affreusement endoloris, et une fatigue invincible brisait tous mes membres. Je m'en voulus de cette souffrance physique qui m'empêchait et empêchait les autres d'aller peut-être porter secours à un homme qui m'avait sauvée... et je me mis à pleurer en disant :

— Je ne pourrai jamais...

Je regardai autour de moi, mes yeux s'arrêtèrent sur M. de Fernic et M. Perrin, et je me dis :

— Si Maricou était à leur place, il m'eût emportée déjà loin d'ici.

A ce souvenir, je sentis mon cœur battre comme j'avais senti battre celui de Maricou, et je dis rapidement à M. Pa .. :

— Il faut que vous partiez sans moi, il faut que vous retourniez au château... Maricou ne peut suivre Mlle de Chevalaine... ce serait une folie sans nom, ce serait un de ces dévouements aveugles par lesquels on se sacrifie à un sentiment qui n'existe plus... Maricou n'aime plus Mlle de Chevalaine.

Quand le cœur ne sait plus où il va, il invente, pour dissimuler son trouble, des finesses qui ne servent qu'à montrer plus clairement ce qu'il éprouve. Je m'étais adressée à M. Pa.., pour l'engager à aller à la poursuite de Maricou.

J'aurais craint de dire la même chose à M. Perrin. L'air dont il m'observait, la façon dont il me parlait, tout m'avait dit qu'il me comprenait peut-être mieux que moi-même.

La précaution tourna contre moi: je vis les regards malins de M. Pa... s'attacher sur moi, il m'observa, regarda M. Perrin, sourit et me dit d'un ton de bonté singulière :

— Dieu fasse que ce soit vrai!

Il me regarda encore et secoua la tête :

— Et cependant... dit-il.

Puis il leva les yeux au ciel et dit tout bas ;

— Bah! il en arrivera ce que Dieu décidera.

Aussitôt il donna des ordres pour le départ.

Mais il ne voulut point consentir à ce que je demeurasse dans la lande. On me fabriqua une civière, les gens du château et les gendarmes se relayèrent pour m'emporter, et nous reprîmes la route du château.

Lorsque nous arrivâmes, nous reconnûmes, à l'air effaré de quelques domestiques qui y étaient demeurés, qu'il avait dû se passer de sérieux événements en notre absence.

Ma chère enfant, il y a une chose dont je ne m'étais jamais rendu compte, c'est le pouvoir d'un sentiment dont on ne soupçonne même pas l'existence en soi, parce qu'on n'a pas occasion de l'exercer, et qui parle tout à coup, au moment où il est atteint.

Ainsi, j'avais épousé M. Cros sans amour, j'avais vécu avec lui sans sympathie, je n'aimais point sa personne, j'avais peu de considération pour son esprit; sans raisonner cette impression, je m'étais souvent défiée de la loyauté de ses affaires, et assurément ce qu'il m'avait appris de notre ruine devait me rendre sévère vis-à-vis de lui; et cependant, en devinant que quelque catastrophe était arrivée au château, mon premier mot fut pour lui: non pas un mot

de convenance, mais un mot d'inquiétude réelle, d'intérêt puissant, d'émotion très-vive.

C'est qu'on a beau faire, l'homme dont on porte le nom, celui à qui une femme a donné honnêtement la virginité de sa vie, garde toujours sur elle une puissance que bien des torts ne parviennent pas à effacer.

M. Perrin m'entendit, et me répondit avec un ton si bienveillant, qu'il me fut une leçon sévère :

— Mais il n'a dû rien arriver à votre mari; je me suis informé, et, comme nous en étions convenus, il est parti.

— Parti! m'écriai-je en me levant et retrouvant une force inouïe, parti pour Paris sans doute, parti pour des affaires?

— Oui, me dit M. Perrin, il est parti pour des affaires; je vous expliquerai cela demain.

— Mais je veux le suivre...

— Cela ne se peut pas, me dit affectueusement M. Perrin. D'abord, parce que vous ne pouvez vous mettre en voyage.

— Je le puis... je le veux.

Il me prit la main.

— Vous avez une fièvre horrible, me dit-il, et, à une lieue d'ici, il faudrait vous mettre au lit.

— N'importe!

— Ensuite, reprit-il, il n'y a aucun moyen de quitter le château à l'heure qu'il est, car il a emmené sa voiture et ses chevaux... et en dernier lieu... il n'est point parti pour Paris, et a suivi une route dont nous ne serons avertis que par une lettre qu'il doit nous écrire.

— Vous ne me trompez pas? lui dis-je.

— Je vous le jure.

— Mais alors qu'est-il donc arrivé?

— Je n'ose vous le dire... je n'ose le croire, car je ne l'ai appris que par quelques mots qui m'ont été jetés à la hâte.

Je ne raisonnais aucun de mes mouvements, mon cœur allait à l'aventure, poussé par les sentiments divers qu'il éprouvait.

Je pensai alors à Maricou, et je m'écriai :

— Mon Dieu! encore quelque malheur...

Je m'arrêtai, le nom de Maricou me vint sur les lèvres, et encore une fois j'eus peur de M. Perrin, comme d'un juge sévère.

— Parlez donc, lui dis-je avec douleur.

— Eh bien!... M. de Chevalaine a tué M. d'Astorg et sa sœur...

La nouvelle était assez terrible pour faire taire toute autre préoccupation, et je dis à M. Perrin :

— Et lui, qu'est-il devenu?

— En ce moment, il est enfermé avec Maricou et les deux cadavres...

C'en était trop : les deux évanouissements successifs que j'avais éprouvés étaient les symptômes d'une maladie cruelle, le sang me reflua au cœur. Cette image de ces deux hommes s'entretenant près de ces deux morts me frappa peut-être plus que la nouvelle elle-même. Je crus que j'allais étouffer, et je tombai dans de violentes convulsions.

XIX

. . . .

La maladie est un triste enseignement. Le lendemain de ce jour, je n'étais pas folle, je n'avais plus de colère, je souffrais horriblement, mais enfin... je vivais par la pensée.

Eh bien! je ne pensais qu'au danger où j'étais; je regardais curieusement toutes les figures pour y lire l'expression qu'elles éprouvaient à mon aspect. Je cherchais à voir si on me trouvait bien changée, si l'on tremblait pour moi.

Je ne parlai ni de mon mari, ni de Maricou, ni de personne. L'égoïsme de mon être était seul en jeu. Je ne voulais pas mourir; j'avais peur de la mort, et cette peur s'augmentait en moi d'une singulière idée.

— Il semble, me disais-je, qu'aucun de ceux qui ont été appelés à la lecture de ce testament ne doit y assister, et que la fatalité les a tous marqués pour mourir dans les huit jours qu'ils doivent passer dans ce château fatal. Ainsi, l'enfant a été frappé le premier, puis Lucie, puis M. de Chevalaine, et puis mon tour viendra.

Je ne sais pourquoi je m'étais persuadée que M. de Chevalaine n'avait pu survivre à sa sœur; cependant je n'en étais pas assurée.

Lorsque cette pensée me vint, j'avais Corinne près de moi. Je m'arrachai tout à coup à l'espèce de léthargie dans laquelle j'étais plongée, et je lui dis vivement :

— Qu'est devenu M. de Chevalaine?

— Lequel? me dit-elle, fort surprise sans doute que ma première question fût pour cet homme qui, de tous ceux que j'avais rencontrés dans ce pays, devait m'être le plus indifférent.

— Mais, lui dis-je, M. Georges de Chevalaine, le frère de Mlle Lucie?

Corinne parut fort embarrassée.

— Eh! mon Dieu!... il est devenu ce qu'il devait devenir.

— Quoi donc?...

— Après avoir eu une conversation bien longue avec Maricou, il a quitté le château.

— Et il s'est enfui?

— Non, oh non!... madame; on l'a trouvé la tête cassée, le lendemain, à l'endroit du cimetière où l'on avait enterré sa sœur...

Je me vis condamnée à mort et je retombai sur mon lit en disant :

— J'en étais sûre...

— Ah! dame, fit Corinne, ça ne pouvait pas être autrement.

A partir de cet instant, je me laissai aller à un découragement stupide... Je ne pensais plus à rien, ni à personne... je n'avais qu'une idée... « Je vais mourir. »

M. Perrin, Corinne, le médecin entraient seuls dans ma chambre... J'oubliais que, pour que la prétendue fatalité qui devait m'atteindre existât, il eût fallu que Mme Fernic et le curé fussent également morts.

Si cette pensée folle eût dû durer plus longtemps, elle m'eût probablement tuée, et l'événement qui la détruisit me sauva sans doute.

Un matin, j'avais mal compté les jours, et je me croyais encore à quarante-huit heures de distance de celui où on devait lire le testament; M. Perrin vint chez moi...

Corinne avait arrangé ma chambre avec une sorte de coquetterie, et elle m'avait parée autant qu'on peut parer une malade.

— Mon enfant, me dit M. Perrin, il vous faut du courage et de la force!... C'est aujourd'hui qu'on doit lire le testament de M. de Chevalaine en présence de tous les héritiers...

— Comment! m'écriai-je, et quels héritiers?...

— La vieille comtesse, le curé, vous...

— Comment! lui dis-je, pour expliquer ma surprise, dont je ne voulais pas lui dire le secret, car j'avais oublié qu'ils pouvaient vivre, comment! ils sont demeurés au château... après les fâcheux événements qui s'y sont passés?

— Ah! me dit M. Perrin en souriant, et le testament, et l'espoir d'avoir une plus forte partie de cet héritage... Ah! l'avidité est une passion plus tenace que vous ne pensez.

— En vérité? lui dis-je; mais on m'accusera aussi de cette basse cupidité...

— La maladie vous a retenue ici... il faut que vous en profitiez.

Je ne puis vous dire quelle joie singulière m'avait prise à l'idée que la fatalité à laquelle j'avais cru ne s'était pas accomplie.

Mais presque aussitôt une terreur me reprit, et je tremblai que la cérémonie qui allait commencer ne finît pas avant que je fusse morte. J'étais dans un trouble inexprimable. J'espérais, je tremblais...

Je ne puis dire quel était ce sentiment extraordinaire, mais il me semblait qu'on allait jouer ma vie sur une carte.

On entra dans ma chambre. On s'assit en cercle autour de mon lit.

Le notaire vint, Mme de Fernic, le curé, Maricou, M. de Fernic, les gens de la maison; le notaire ouvrit le testament, le lut.

Ce qui se passa, ce que renfermait ce testament, je ne compris pas... Je m'écoutais respirer, vivre.

Mais quand tout fut fini, je ne vis pas sortir Mme de Fernic et M. le curé d'un air furieux; je ne vis pas le bas empressement de toute la maison envers ce Maricou qu'on traitait, quelques jours avant, comme un maudit et un misérable...

Je me laissai aller à pleurer avec excès, et je m'écriai

— Oh! je ne mourrai pas .. je ne mourrai pas!...

J'avais tellement tenu ma pensée cachée, que personne ne comprit mon exclamation : moi-même, je n'entendis pas M. Perrin qui me disait :

— Non, vous ne mourrez pas, et, quoi qu'il arrive, vous vivrez honorablement, malgré la duplicité de Maricou.

. . . .

Nous arrêtons ici cet extrait de la lettre de Mme Cros, pour expliquer à nos lecteurs ce qui avait donné lieu à cette dernière parole de M. Perrin.

Lorsque Maricou avait quitté le jeune Chevalaine, M. Perrin avait montré le désir de faire partir Mme Cros malgré son fâcheux état, et il avait dit à Maricou, qu'en outre de l'intérêt de sa santé, il voulait aussi mettre à l'abri l'intérêt de sa fortune,

En effet, la clause du testament de M. de Chevalaine, qui disait que, si tous les héritiers vivants ne se trouvaient pas présents, ce testament devenait nul, et que la loi réglerait les partages, cette clause, grâce aux événements arrivés au château, assurait à Mme Cros un tiers de l'énorme fortune de M. de Chevalaine, si elle s'éloignait.

Et M. Perrin n'avait pas caché à Maricou que c'était désormais la seule fortune sur laquelle elle pût compter. C'est à cela que Maricou avait répondu : qu'il était préférable pour Mme Cros de rester.

Il avait dit connaître le testament, et il avait affirmé qu'elle gagnerait énormément à ce qu'il ne fût pas anéanti par son absence.

M. Perrin n'avait aucune raison de suspecter la bonne foi de Ma-

ricou; il lui fallait, d'un autre côté, combattre la volonté du reste de la famille, qui voulait absolument garder Mme Cros morte ou vive, et arriver à la lecture. Il laissa au hasard à décider de ce qui devait arriver, et les choses se passèrent comme le dit Mme Cros.

Mais on doit s'imaginer que la colère de M. Perrin fut grande, lorsque le notaire lut cet unique article du testament :

« Attendu que la présence de mes héritiers à cette lecture annonce « chez eux une âme sordide, je déclare laisser tous mes biens meu- « bles et immeubles au nommé Maricou, fils de Marianne des hut- « tes, lesdits biens compris comme suit... »

Suivait un inventaire exact de toutes les propriétés de M. de Chevalaine.

M. Perrin fit un saut sur sa chaise.

En effet, après ce que lui avait dit Maricou, c'était un bien indigne subterfuge pour s'assurer une fortune qui ne devait pas lui revenir.

M. Perrin, furieux, chicana sur tous les articles, et finit par en arriver au fameux trésor.

Le notaire lui opposa un acte par lequel M. de Chevalaine déclarait que tout l'or qui serait trouvé dans un endroit désigné de son château appartenait à Maricou. Ce devait être sa part, dans le cas où le testament n'aurait pas eu son effet par l'absence de l'un des cointéressés.

Grâce à sa ruse, Maricou se trouvait donc possesseur de toute cette immense fortune, et Mme Cros restait ruinée.

Nous allons reprendre la lettre de Mme Cros, et lui laisser raconter comment se dénoua cette étrange histoire.

XX

EXTRAIT DE LA CORRESPONDANCE DE MADAME CROS.

. . . .

Le récit de M. Perrin m'avait bouleversée, car j'étais faible encore, quoique, depuis le jour de la lecture du testament, la santé me fût revenue comme par enchantement.

Les détails du naufrage dans lequel M. Cros avait péri se représentaient sans cesse à mon esprit.

Je ne pouvais me distraire de l'image du corps jeté et repris sur le rivage par la vague furieuse et dans lequel chacun croyait retrouver un parent ou un ami.

Puis, lorsqu'il eut été saisi et amené sur la grève, l'indifférence avec laquelle chacun le repoussa du pied en reconnaissant le cadavre de l'étranger arrivé de la veille.

Mes larmes coulaient, et je ne sais par quel retour sur moi-même je me trouvai isolée dans la vie comme mon pauvre mari l'avait été dans la mort... et je murmurai tout bas :

— Ainsi me voilà seule désormais... me voilà veuve et ruinée.

A cette parole, M. Perrin toussa profondément et frappa du pied.

— Vous n'êtes pas seule, me dit-il, et vous ne resterez ni veuve ni ruinée, le jour où l'on pourra vous dire : Il y a un homme qui vous aime et qui vous appartient...

J'avoue que je ne compris point M. Perrin...

Du moment que ma pensée s'était tournée du côté de mes chagrins, elle devait les parcourir tous, et à la première place je trouvai l'indigne conduite de Maricou.

Tu sais avec quelle précaution vigilante je m'étais gardée toute ma vie de croire à ces natures passionnées devenues poétiques, que je considérais comme n'existant que dans le roman.

Cette précaution excessive venait sans doute d'une sorte d'instinct qui m'avertissait de l'empire qu'un pareil être prendrait sur moi.

Malgré moi, cependant, cet être, cette nature, cet homme, je l'avais rencontré assez loin de moi pour m'être laissé aller sans crainte au plaisir de l'admirer, et voilà que tout à coup je découvre qu'il a joué la plus vilaine comédie pour s'assurer un héritage.

Cela n'eût dû être qu'un désappointement; que veux-tu ?... c'était déjà une douleur; c'était déjà un regret cruel.

M. Perrin me regarda après sa phrase, par laquelle il m'offrait clairement sa main et sa fortune... mais j'étais bien loin de lui.

Tout à coup une porte s'ouvre et un domestique entre et me remet un paquet scellé de noir...

Je l'ouvre aussitôt, sans demander d'où il me venait, supposant qu'il s'agissait de quelque acte relatif à la succession.

En effet, c'était un énorme cahier de papier timbré sur lequel il y avait un petit billet... Quand tu viendras me voir, je te le montrerai.

Te dire ce qu'il m'apporta en un coup de joie serait impossible, et certes ce n'était pas pour la fortune qu'il m'assurait, le voici :

« Madame,

« Lorsque mon père me lut le testament qui a déshérité sa famille, il me dit :

— « Maricou, tu prendras tous ces biens; mais, comme ta part est faite, tu les donneras à qui les méritera le mieux. »

« Ce qui a été dit est aussi sacré que ce qui a été écrit :

« Je viens remplir la volonté de mon père...

« L'acte ci-joint vous rend propriétaire de tous ces biens.

« Quant à ce qu'il appelait ma part... prenez-la aussi; maintenant je n'en ai plus besoin.

« En retour, je ne vous demande qu'une chose :

« Si jamais on dit devant vous que le pauvre Maricou des landes était un misérable voleur, dites que ce n'est pas vrai. »

Je me mis à pleurer de toutes mes larmes.

M. Perrin, surpris, me demanda ce que j'avais : je lui tendis ce billet.

Il le prit... le lut...

Je m'attendais à des cris d'admiration. Sa figure se contracta, il pinça ses lèvres, et me rendit sèchement le billet de Maricou. Aucun homme ne peut être juste pour un autre. Je fus indignée, et je repris aussitôt :

— Où est M. Maricou?

— Il vient de quitter le château à l'instant.

— Courez après lui... m'écriai-je. Qu'il vienne... il le faut, je le veux!

Le domestique sortit, et j'étais si impatiente de voir exécuter mes ordres, que je m'élançai à la fenêtre pour presser le domestique.

De l'autre côté de la grille de la cour, j'aperçus Maricou avec son pauvre costume, son large chapeau... et son long bâton.

Il me salua de cet air simple et noble qui m'avait tant frappée.

Je lui fis signe de monter, il hésita; le domestique arriva près de lui...

Maricou le suivit en baissant la tête.

Je me retournai... M. Perrin était pâle... et, malgré ses efforts, une émotion violente se montra sur son visage.

Maricou arriva; je le regardai avec orgueil...

Ah! je le sentais qui m'aimait, et j'étais fière...

— Ah! me dit-il, vous voulez donc me refuser, que vous m'avez fait appeler?...

J'aurais peut-être mal répondu... mais il est des jours où rien ne manque au bonheur... comme à la souffrance. M. Perrin vint à mon aide et dit :

— Mais madame doit refuser... on n'accepte de pareils dons que de son mari.

Maricou me regarda alors tristement.

— C'est vrai, lui dis-je, une femme ne peut honorablement recevoir la fortune que de son mari...

Oh ! sans doute toute mon âme avait passé dans mes yeux quand je lui parlai ainsi, car je le vis pâlir et frisonner... comme un homme éperdu.

— Mon Dieu! me dit-il, est-ce posible!...

J'eus peur de laisser échapper un aveu...

Je compris et je ne pus m'empêcher de regarder M. Perrin ..

Il fut admirable. Il vint à moi... me prit la main, et, me conduisant vers Maricou, il me dit :

— Il le mérite...

Voilà mon histoire, ma chère enfant...

Et c'est pour cela que demain j'épouse M. Maricou de Chevalaine.

. . . .

Nous n'avons rien à ajouter à ce récit, sinon qu'il est de la plus exacte vérité et qu'il y a assurément beaucoup de nos lecteurs qui en connaissent les principaux personnages, seulement nous avons changé les dates.

FRÉDÉRIC SOULIÉ.

FIN.

Paris. — Imprimerie Walder, rue Bonaparte, 44.

FRÉDÉRIC·SOULIÉ

OEUVRES ILLUSTRÉES

A LA LIBRAIRIE THÉATRALE,
Boulevart St-Martin, 12.

LE MAGNÉTISEUR.

Dessins de Belin.
Gravures de Deghouy.

I. — LA DUCHESSE D'AVARENNE.

1787.

— Quelle heure est-il ?

— Midi, madame.

— C'est odieux !

Tout aussitôt la duchesse d'Avarenne se leva de son vaste fauteuil, fit un tour dans l'énorme chambre où elle se trouvait, s'arrêta devant un lit à estrade qui en occupait le fond, le considéra quelques instants, haussa les épaules avec un air d'humeur et se détourna vivement. Elle continua sa promenade, prit en passant devant un canapé un manchon qu'on y avait posé, le tourna, le retourna, en lissa la noire fourrure avec sa blanche main, puis le jeta sur un autre meuble. Elle s'approcha d'une console, dérangea trois ou quatre tasses, ouvrit et referma un livre qu'elle rencontra sous ses yeux, et alla s'asseoir devant une toilette couverte en basin blanc. Là, elle se mit à se regarder dans la glace en la touchant presque du visage ; alors, du bout de son doigt, elle écarta ses lèvres et examina ses dents étincelantes de blancheur avec une attention minutieuse, puis elle se recula un peu, ferma ses yeux à moitié, se donna quelques airs de tête, jeta un œil de poudre sur deux boucles qui laissaient percer le noir de jais de ses cheveux, enleva avec la lame d'or d'un couteau de toilette le blanc que la houppe avait déposé sur son front, unit avec le coin d'un mouchoir le rouge qui cachait ses jeunes couleurs, et reprit : — Que fait-on là-bas ?



Il tira un paquet de sa poche et le présenta à la duchesse. — Page 4.

— M. le marquis reçoit les gens du bailliage qui viennent lui présenter leur hommage.

— Qui ça?

— Il y a, je crois, madame, le juge et les avocats de la juridiction de M. le marquis, le maire et les consuls du bourg, le curé et les chanoines de l'abbaye de Saint-Severin.

— Comment sont-ils faits?

— Qui, madame? les chanoines?

— Tous?

— Mais, madame, ils sont faits... ils sont faits comme tout le monde.

— Ah!

Et la duchesse d'Avarenne continua son manége devant sa glace, mirant ses mains, sa taille, sa gorge, se minaudant, se faisant la révérence, se disant un petit bonjour de la main, puis elle ajouta :

— Ah! ils sont faits comme tout le monde.

— D'ailleurs madame la duchesse peut les voir, car j'entends que la réception est finie, et les voilà qui sortent du grand salon.

— Voyons...

La belle duchesse alla vers la croisée qu'Honorine venait d'ouvrir, se pencha sur le balcon avec un long bâillement et se mit à regarder dans l'immense cour d'honneur qui précédait le château de Lagarde. Une douzaine de personnes descendaient le perron qui menait au rez-de-chaussée.

— Quel est cet homme en velours noir, auquel parle mon père?

— Madame, c'est le docteur Lussay.

— Ça, un docteur? il n'a pas trente ans?

— On dit pourtant que c'est un très-savant médecin; et puis un homme terrible, madame.

— Bon! c'est un avorton. S'il m'appartenait, j'en ferais un nain. Est-ce que ces chanoines ne sentent pas mauvais?

— Madame, ce sont tous des prêtres très-respectables.

— Ils ne sont pas très-gras. Qu'est-ce que c'est que tous ces gens là-bas, près des écuries?

— Ce sont des fermiers qui attendent leur tour pour présenter leur hommage à M. le marquis.

— Est-ce que les fermiers portent de la poudre en Auvergne?

— Non, madame, jamais.

— Qu'est-ce que c'est donc que ce paysan qui cause avec ces deux filles?

— C'est Jean, madame.

La duchesse se retourna au soupir qui s'échappa de la bouche d'Honorine lorsque la jeune fille lui fit cette dernière réponse, puis elle ajouta :

— Ce garçon est ton amoureux?

Honorine devint rouge et triste, et répondit en secouant la tête avec un sourire mélancolique :

— Hélas! non, madame, ce n'est pas mon amoureux!

— Eh bien, pourquoi n'est-il pas ton amoureux?

— Oh! madame, Jean ne fait pas attention à une pauvre fille comme moi : c'est un meunier qui est riche, et il y a plus d'un bourgeois de la ville qui lui donnerait sa fille...

— En mariage? à un paysan?

— A coup sûr, madame.

— Ces bourgeois-là se vendraient pour un écu. Ils ont pourtant une sorte de rang entre eux.

— Ah! madame, il y a des bourgeoises de la ville, des plus huppées et des plus jolies, qui ne disent pas comme vous; et si le maire et le premier échevin sont brouillés et ont failli se battre, il y a quelques mois, c'est que leurs femmes en voulaient toutes deux.

— Pour leurs filles?

— Oh! non, madame, pour elles.

— C'est bien différent. Ah! ce garçon a des maîtresses parmi vos bourgeoises?

— Et parmi les dames aussi.

— Comment ça?

— Dame! on dit que la femme du seigneur du Berbis lui donnait des rendez-vous la nuit dans le petit bois de l'Étang.

— Dans un bois! elle est donc folle, cette femme? ça n'a donc pas une chambre?

— Oh! madame, c'est qu'on ne fait pas faire tout ce qu'on veut à Jean, et on le prend comme on peut.

— Mais c'est donc un héros que ce garçon? qu'est-ce qu'il a donc de si séduisant?

— Dame! madame, c'est qu'il est très-beau, voyez-vous; une si belle figure! et tourné comme un seigneur!

— Ah! il est beau? c'est l'Apollon de l'Auvergne!

— Et puis, madame, il y a autre chose, c'est qu'il ne pense qu'à ça.

— A quoi?

— On dit, madame, on dit que c'est un enragé après les femmes.

A ce singulier propos, la duchesse regarda Honorine; mais il y avait tant de bonne foi dans le visage de la jeune fille, que madame d'Avarenne vit bien qu'elle n'attachait pas un sens exact à un mot qu'elle avait sans doute entendu et qu'elle redisait tout naïvement; aussi la duchesse se mit-elle à rire en répétant deux ou trois fois :

— Ah! c'est un enragé après les femmes. Voyons un peu ce superbe. Donne-moi ma lunette.

Honorine rentra dans la chambre, et la duchesse, demeurée sur le balcon, promena autour d'elle un regard ennuyé qui s'arrêta subitement sur la grande avenue qui, du bourg de l'Étang, montait jusqu'au château. Elle prit vivement la lunette que lui présenta la jeune fille; mais, au lieu de la diriger sur le beau meunier, comme celle-ci s'y attendait, elle regarda attentivement dans l'avenue. Enfin elle murmura avec un dépit marqué :

— Oui, c'est le carrosse de mon oncle, c'est lui... Oh! c'est trop violent... ce n'est pas assez de l'exil, on veut encore m'infliger le sermon. Oh! qu'il reste à prêcher ses ouailles de Clermont, monsieur l'évêque auvergnat! C'est juste, mon père a appelé un auxiliaire. J'écrirai au prince, il faut que tout ceci finisse; je suis lasse d'être persécutée.

Aussitôt elle quitta le balcon avec humeur, jeta sa lunette sur une table et s'assit dans son grand fauteuil, où elle demeura plongée dans ses réflexions, jusqu'à ce que le bruit des roues vînt l'avertir que le carrosse entrait dans la cour. Aussitôt elle se leva violemment; et, prenant un parasol, elle s'apprêta à sortir en disant à Honorine :

— Je suis malade pour toute la journée; je ne puis sortir de ma chambre ni recevoir personne, entends-tu? tu diras cela à mon père, s'il me fait demander ou s'il veut m'amener mon oncle.

— Oui, madame.

— S'il arrivait un courrier, fais sonner un retour par Dubois, sans lui dire pourquoi; je saurai ce que cela signifie.

— Oui, madame.

La duchesse gagna, par un long corridor, un escalier qui descendait à l'une des extrémités des bâtiments, en sortit furtivement et s'enfonça rapidement dans un bois qui était tout proche. Pendant quelques moments, elle marcha avec rapidité, écoutant avec anxiété si elle n'était pas poursuivie; puis, lorsqu'elle fut assez avant dans le taillis pour qu'aucun regard ne vînt l'atteindre, elle s'arrêta, s'assit et se mit à réfléchir à son aise.

C'était un singulier esprit que celui de mademoiselle Charlotte-Diane de l'Étang, devenue, par mariage, duchesse d'Avarenne. La morgue nobiliaire la plus insolente, le philosophisme le plus licencieux, se confondaient en elle, et même s'y fondaient de manière à composer un caractère déjà bien rare à l'époque où elle en faisait scandale, et qui, pour nous, doit prendre date dans le romanesque des temps passés. Madame d'Avarenne avait deux prétentions qu'elle seule ne trouvait pas contradictoires : la première était d'être d'une maison qui ne s'était jamais salie par une mésalliance; la seconde, celle de ne pas avoir de préjugés. L'une de ces prétentions est assez facile à comprendre, l'autre demande quelques explications. La première était cet orgueil de pur sang, si facile à l'homme, qu'il menace d'envahir tout cordonnier dont le père et le grand-père ont été honorablement cordonniers; c'était cette vanité de bonne descendance qui accolait la probité comme blason aux noms de certaines familles bourgeoises, et qui, parmi la noblesse, n'avait d'autre tort que de pouvoir se passer de mérite. Cette prétention était un héritage antique recueilli en naissant, idée prise au berceau, grandie avec le temps, entrée dans la nature de la duchesse; la seconde était le mauvais fruit d'une fausse éducation, ou plutôt d'une éducation mal déduite. Si nous voulions régenter, nous pourrions faire ici la guerre à l'esprit d'erreur qui a égaré le besoin d'affranchissement du dix-huitième siècle.

La société gémissait alors, entravée par les mille liens de patronage que la féodalité avait légués à la gentillâtrerie, et par la suprématie que le clergé s'était arrogée sur toute pensée. Chacune de ces tyrannies avait ses ennemis directs et particuliers; ceux de l'aristocratie furent d'abord les bourgeois de la Cité, dont la vanité s'irritait qu'il y eût encore une ligne de démarcation entre eux et une noblesse qu'ils touchaient de si près par la fortune et l'instruction. Richelieu et Louis XIV, en descendant la noblesse à ce degré de n'avoir plus qu'un parchemin pour rempart, furent les véritables destructeurs de la féodalité. Le jour où un Montmorency put dépouiller tous ses priviléges en déchirant à la tribune de la Constituante deux feuilles de papier, ce jour-là il n'y avait déjà plus de véritable aristocratie. Le noble baron eût sans doute mis plus de temps à rendre ses bons châteaux du Languedoc et à enclouer ses canons, s'il les avait possédés encore. Les autres ennemis de la noblesse étaient les paysans, les seuls qui souffrissent véritablement d'un reste de féodalité terrienne qui les atteignait par la redevance, l'impôt, la dîme et ce qu'on appelait la basse justice; misères presque toujours aggravées par l'interoffice des intendants et juges bourgeois qui faisaient à leur profit de l'exaction et de la tyrannie seigneuriale. La lutte de la noblesse contre la bourgeoisie et le peuple a eu son histoire si terriblement écrite en pages de sang, d'incendie et de destruction depuis 1790, qu'il est inutile d'en parler. Mais la lutte qui précéda et prépara celle-ci fut celle de l'indépendance de la pensée contre la puissance théologale. A part les droits seigneuriaux qui appartenaient au clergé comme à la noblesse, et qui leur donnaient des adversaires communs, l'Église avait de plus ceux que son autorité spéciale heurtait à part et gênait dans leur marche; je veux dire les écrivains, les philosophes, les savants. Ceux-ci, gens du monde, élégants, spirituels, à belles manières, fêtés et caressés par les grands, n'eurent point de haine contre eux; ils ne pensèrent point à les combattre en masse. Voltaire faisait la Henriade pour chanter les grands noms de France, et, s'il oubliait

Sully dans l'histoire de Henri IV, ce n'était point en haine de sa caste, mais parce que l'arrière-petit-fils de ce ministre avait fait une impertinence au poëte. Il ajoutait plus tard à cette œuvre, Zaïre pour les Lusignan; Adelaïde Duguesclin pour nommer Vendôme, et mille petites balivernes pour cajoler Richelieu. M. de Montesquieu tenait pour la noblesse de robe; d'Alembert criait à toute force qu'il était bâtard d'une grande dame; le baron d'Holbach était baron comme un Allemand qu'il était, et Rousseau ne lui reprochait de le paraître, que parce qu'il était fils d'un parvenu; Marmontel arrangeait comme un laquais des intrigues de ruelles, pour chasser madame de Châteauroux du lit de Louis XV; Diderot louait M. Malesherbes pour avoir caché dans son hôtel les manuscrits de l'Encyclopédie qu'il avait ordre de faire saisir comme magistrat, et allait en Russie pour remercier Catherine II de la pension de mille livres dont elle lui avait fait payer cinquante années d'avance. Mais tous, sans exception, frappaient au cœur le clergé, le clergé qui jugeait, condamnait et brûlait les livres. N'osant cependant l'attaquer dans son pouvoir terrestre, ils l'assiégèrent dans son pouvoir spirituel; ils nièrent son origine, contestèrent le principe pour abolir les conséquences, et voulurent tuer Dieu pour ôter la dîme aux prêtres et la censure à la Sorbonne.

De là naquit cette grande émotion morale qui donna à chacun besoin et droit de discussion contre tout pouvoir qui existait à son détriment, et qui persuada au tiers-état et à la campagne de se débarrasser du seigneur terrien qui l'opprimait, *ad exemplar* du philosophe qui honnissait le Christ, au nom duquel on supprimait ses œuvres: 89 fut le résultat de toutes ces puissances destructives, l'aphorisme vivant de toutes ces discussions écrites. Mais cela posé, montrer comment toute puissance essayée pour la première fois va toujours au delà du but qui lui est marqué, comment le premier ballon se perdit dans l'espace, comment éclata la première machine à feu, et comment la liberté poussa la théorie jusqu'à décréter en pratique la permanence de la guillotine, ce serait redire une triviale vérité que de réduire nos observations à ces vulgaires propositions. D'une autre part, ce serait une histoire de l'esprit humain, au-dessus de nos forces et au delà des prétentions de ce livre, que d'analyser et de suivre ce mouvement prodigieux dans son ensemble et ses détails, jusqu'au moment où il creva la société par toutes ses faces. Tout le monde voit la foudre quand elle éclaire; il faut être Franklin pour découvrir l'électricité. Nous laisserons donc ces grandes questions à de plus savants; et, de cette mine féconde d'où la philosophie peut faire sortir tant de systèmes, nous tirerons un tout petit filon imperceptible et ténu comme la sécrétion du ver-à-soie, et nous le suivrons pour nous guider dans le caractère inextricable de la duchesse d'Avarenne.

Diane était une femme née ardente d'esprit et de corps; froide de cœur, peu vaniteuse de sa personne, mais fière à l'extrême de sa race; heureuse d'être belle parce qu'elle était femme, mais n'en tirant point profit comme femme. Elle avait désiré l'union qu'elle avait contractée parce que son mari était un grand seigneur, et que le nom de l'Etang s'alliait bien à celui d'Avarenne; mais elle ne demandait aucune reconnaissance pour s'être livrée, belle et blanche, à un bossu noir et sale. Lorsque son esprit hardi et subtil voulait s'exercer et tenter une conquête, elle cherchait quelque esprit à vaincre et était flattée de la louange du plus bas faquin qui passait pour homme de talent. Elle avait disputé les amours d'un prince à une courtisane sortie d'un mauvais lieu; mais elle n'avait été charmée de l'emporter, que parce que le prince lui avait dit qu'elle était plus belle et plus amusante que la courtisane. Elle eût rougi d'elle-même, si la considération de son rang fût entrée pour quelque chose dans cette victoire. Lorsque la jeunesse de son corps inquiétait ses nuits solitaires, elle ne rêvait ni empereur ni roi, mais force et beauté. Elle trouvait juste que tout fût traité d'égal à égal; mademoiselle Diane de l'Etang contre le duc d'Avarenne; le nom contre le nom; le but du combat, le mariage; la coquette, belle et spirituelle Diane, contre la coquette, belle et spirituelle courtisane; la séduction contre la séduction, le but était l'hommage d'un prince connaisseur. La femme belle, passionnée, infatigable, délirante, fougueuse et nue, au plus beau, au plus infatigable des hommes. Elle avait sa trinité qu'elle distribuait ainsi: la fille noble au noble mari; Aspasie à Alcibiade; Messaline au porte-faix du coin. Elle ouvrait son salon aux plus puissants noms de la France, son boudoir aux plus experts en galanterie, son lit aux plus jeunes et aux plus beaux.

Ce caractère, dont les mémoires de l'époque nous ont légué plus d'un modèle, semble incompréhensible à la raison de notre époque, et il nous est difficile de nous expliquer l'existence d'une vanité sincèrement aristocratique, avec un si brutal abandon de sa dignité personnelle. C'est ici le cas de faire application de nos observations sur la marche philosophique du dix-huitième siècle. La philosophie de ce siècle, comme nous l'avons dit, parla bien de liberté naturelle, mais point de liberté politique. Jamais, à aucune époque de notre histoire, il ne fut moins question du droit de regler les dépenses de l'Etat, droit que possédaient le quinzieme et le seizième siècle; mais jamais on ne s'occupa davantage du droit de nier Dieu, la religion et les prêtres. La noblesse, et ce fut une grande faute, la noblesse, qui ne s'apercevait pas qu'elle finirait par être de la partie, non vis-à-vis des philosophes, mais vis-à-vis du peuple, laissa faire et alla même jusqu'à approuver une morale qui s'accommodait si fort à ses goûts de libertinage et qui n'attaquait pas ses prérogatives. Quelques questions d'égalité furent bien soulevées parmi toutes ces discussions auxquelles la noblesse prenait part; mais c'étaient des questions d'égalité humaine, et non point politique. On voulut bien reconnaître qu'un manant était l'egal d'un noble en tant que le manant avait les jambes et le visage aussi bien faits que le noble; mais cela dans le simple rapport d'homme à homme, la question du bourgeois et du gentilhomme demeurant intacte. De là cette distinction subtile qui fit de tant de grands seigneurs et de grandes dames des êtres doubles qui consentaient à l'état de nature pour les jouissances de leur corps, mais qui conservaient très-entière la supériorité de leur position sociale. En conséquence, la duchesse d'Avarenne et beaucoup d'autres usaient naturellement et philosophiquement de leurs laquais; tirant ainsi des principes d'une philosophie vraie dans sa généralité, mais appliquée faussement à des exceptions, les conséquences qui allaient à leurs passions. Ce ne fut que plus tard que le peuple y puisa celles qui allaient à ses intérêts. Cherchez dans tous les écrivains du dix-septième siècle, jusqu'au règne de Louis XVI, où les embarras matériels des finances ramenaient l'esprit public à une application matérielle des principes de liberté; cherchez un écrivain qui ait osé tirer des principes de l'égalité humaine, si radicalement posés, les conséquences de la destruction des priviléges et de la participation de tous au gouvernement; vous ne le trouverez point. On écrivait, à la vérité, en vers mal rimés:

> Les hommes sont égaux; ce n'est point la naissance,
> C'est la seule vertu qui fait la différence.

Mais personne ne pensait à dire qu'à ces hommes égaux il fallait des droits égaux.

Soit que le besoin d'égalité naturelle, soit que la protection qu'une grande partie de la noblesse avait accordée aux philosophes trompassent ceux-ci sur l'anomalie de l'existence de l'aristocratie avec leurs principes, soit qu'ils n'en eussent pas calculé toute la portée, il est certain que l'aristocratie se crut longtemps à l'abri du mouvement qui renversa la religion et le clergé, et qu'elle laissa faire, sans s'apercevoir que tous les priviléges de l'ancienne monarchie s'étayaient l'un l'autre, et qu'un tombé, tous les autres crouleraient.

Voilà bien des réflexions à propos d'un caprice de femme qu'un autre eût rapporté tout naïvement, et qui se fût expliqué tant bien que mal à l'esprit du lecteur; d'autant que ce caprice n'est point encore consommé, comme dirait Beaumarchais, et que nous nous sommes arrêté au milieu de notre récit, pour divaguer sur un caractère au lieu de le faire agir, ce qui est bien plus dans les données des romans actuels. Reprenons donc.

La duchesse d'Avarenne était dans le taillis, assise sur un banc de gazon, pensant à sa situation présente. Comme elle suivait volontiers le cours de son histoire dans le passé pour en mieux calculer les chances dans l'avenir, nous allons nous mettre à la piste de ses réflexions et les noter chemin faisant.

— Me voici donc, se disait-elle, confinée dans le château de mon père, au moment où je me croyais au sommet de la fortune et de la puissance. Il n'y a dans toute la cour de Louis XVI qu'un prince qui vaille la peine qu'une femme en fasse son amant, et ce prince était mon esclave. Déjà, grâce à son crédit, mon mari, exilé dans une ambassade, ne mettait plus d'obstacle à nos plaisirs, à mes triomphes, au luxe de ma maison, à mes fêtes qui faisaient envie aux privilégiés du petit Trianon; je commençais à être heureuse ce que je valais, lorsque voilà une femme qui se jette à la traverse de mon avenir: dans le but de s'emparer de celui qui m'appartient, elle me fait un crime d'une liaison qu'elle ambitionne pour elle, et parce qu'elle ne sera que la maîtresse de demain, elle a l'art de faire entrer dans ses intérêts l'épouse imbécile de ce prince, et de faire renvoyer la maîtresse d'aujourd'hui. On mêle à tout cela la pruderie de la reine, l'austère vertu du roi, la dévotion de Mesdames. On menace mon père; on parle de rappeler mon mari, on me fait entendre que la terre de l'Étang a besoin de la présence de mon père, et mon père de la présence de sa fille; et pour que tout cela arrive sans que je puisse y rien opposer, on envoie le prince dans sa province sous prétexte d'une assemblée des notables qui n'a été convoquée que pour ça; et je suis forcée de partir dans les vingt-quatre heures, et me voilà reléguée dans un désert épouvantable où je meurs d'ennui depuis ce jour et demi que j'y suis. En vérité, tout cela s'est succédé si vite, que je n'ai pas eu le temps d'y réfléchir. Il faut pourtant prendre un parti. Irai-je retrouver M. d'Avarenne? ce serait abandonner la partie sans la défendre; retournerai-je à Versailles dès que le prince y sera arrivé? ce serait m'exposer peut-être à un nouvel ordre d'exil que cette fois ma désobéissance rendrait irrévocable. Faut-il attendre ici que tout soit apaisé là-bas? mais le prince a un cœur tout au plus vaniteux, qui m'aimait parce qu'il y avait mode à m'avoir, danger de me perdre, et qu'il était en rivalité avec les hommes les plus charmants. Il me laissera mourir ici; dans quinze jours je serai remplacée par une autre; qui sait même si déjà il ne m'a pas oubliée? Car enfin j'ai bien calculé; il eût pu m'envoyer un courrier pour me dire ce qui se passe; nous avons voyagé assez lentement pour cela. Ce misérable courrier! je n'entendais pas galoper un cheval der-

rière ma voiture, qu'il ne me semblât que ce dût être une livrée verte à galons d'or qui me poursuivait pour me remettre un ordre de retourner sur-le-champ; mais le cheval passait, et c'était quelque bourgeois qui galopait. Peste soit du bourgeois qui galope! Voilà comment j'ai fait mon voyage jusqu'ici; toujours attendant et toujours trompée. Je suis arrivée depuis avant-hier et je n'ai rien reçu... c'est inconcevable! c'est monstrueux! Ce prince est si crédule quelquefois! on lui aura fait peur du diable, et puis, si libertin! il se vautre dans quelque orgie; et d'une incurie! il passe tout son temps à des sottises. Décidément je suis abandonnée, perdue; je suis (1)....

Elle en était là, lorsqu'elle entendit marcher dans le bois. Celui qui venait semblait s'arrêter de temps en temps, comme quelqu'un qui examine les endroits par où il passe, pour y découvrir une personne ou un objet. La première pensée de la duchesse fut que c'était elle qu'on cherchait, et son premier mouvement fut de s'éloigner; le second fut d'attendre et d'accueillir l'importun, fût-ce son père ou son oncle, de manière à se débarrasser de leur morale pour quelque temps. Déjà elle avait préparé deux ou trois phrases à emportement, de ces phrases avec lesquelles les femmes ont presque toujours raison: parce que, si c'était un homme qui vous les adressât, il faudrait y répondre par un soufflet, et que ce moyen n'étant pas de mise avec le *sexe* et à une certaine hauteur sociale, il faut se taire et boire les impertinences. On parle beaucoup de la tyrannie de la force; la tyrannie de la faiblesse est bien autrement cruelle et abusive. Il y a aussi la tyrannie de l'infamie, celle qui s'établit si bien dans le vice, s'y pavane si fièrement, s'y graisse si complétement de boue, qu'il ne reste plus un endroit où puisse arriver une vengeance. Nous avons tous connu un malheureux qui est mort, et qui se délectait à écrire dans son journal quelque calomnie sur le premier honnête homme dont la pensée lui venait en s'éveillant; l'injure écrite s'imprimait, l'honnête homme la lisait; il se mettait en fureur, prenait un ami, des pistolets et une épée, et allait trouver le libelliste. Il lui demandait raison, celui-ci lui riait au nez; il l'insultait alors, celui-ci riait plus fort; il l'appelait lâche, le lâche haussait les épaules; il le souffletait, le souffleté criait à l'assassin. Satisfait de sa vengeance, l'honnête homme sortait, se croyant en repos dans sa bonne renommée, par la correction qu'il avait infligée. Le lendemain amenait une autre feuille et une autre injure, partant autre fureur, autre visite, autre ricanement, autre insulte; ce jour-là il crachait au visage du calomniateur et pensait tout fini. Le calomniateur attendait que la porte de la rue fût fermée, et une plus mortelle, plus infâme injure se levait avec l'aurore et la feuille du lendemain. A cette hideuse obstination, j'ai vu de paisibles honnêtes gens rugir et demander comment il fallait faire taire ce misérable. Ils se calmaient, car il leur naissait une idée de vengeance. Le soir même, ils attendaient l'homme au coin d'une rue, le prenaient au collet, le bâtonnaient jusqu'à la poignée de la canne et le renvoyaient avec le bras droit cassé. Le gueux savait écrire de la main gauche, et l'insulte quotidienne se réveillait encore le lendemain, colportée dans Paris à quelques centaines d'abonnés, expédiée par la poste à un millier de lecteurs. Que faire alors? se taire, ou composer, ou devenir assassin. L'honnête homme était le plus faible, il restait honnête homme, et l'infâme riait et se pavanait dans sa victoire. Voilà ce que nous appelons la tyrannie de l'infamie; elle a mille autres moyens de procéder, mais nous nous contenterons de cet exemple. Nous aurions encore à développer les divers systèmes de la tyrannie du malheur: depuis le proscrit qui s'amuse à enfreindre les lois du pays qui le recueille, et qui traite la plus simple réprimande d'outrage au malheur (2); jusqu'à l'enfant trouvé reçu dans une famille et qui crie à la plus légère correction: — C'est parce que je suis seul et misérable qu'on m'opprime: l'un et l'autre gagnant quelquefois l'impunité par la peur où ils mettent d'honnêtes gens de manquer au respect qu'on doit à l'infortune.

Madame d'Avarenne avait à sa disposition ces trois genres de tyrannie. Supposons que ce qu'elle craignait fût arrivé, que c'eût été quelque sermonneur qui fût venu lui porter au bois une réprimande bien méritée; supposons un frère qui parle:

— Ma sœur, votre intrigue avec le prince a scandalisé la cour et déshonoré notre nom!

— Mon frère, vous n'avez eu rien à dire contre cette intrigue, lorsqu'elle vous a fait nommer colonel, puis brigadier des armées du roi

— Si j'avais su le moyen...

— Laissez donc, vous le saviez, et si votre femme n'était pas un petit monstre imbécile, vous l'auriez conduite, l'épée au côté, dans l'alcôve du prince.

— Ma sœur, vous êtes bien heureuse de n'être qu'une femme.

Et le frère serait parti en grinçant des dents.

Supposez l'oncle maintenant:

— Ma nièce, votre conduite scandalise les honnêtes gens et brave le ciel.

— Je me soucie peu du ciel et des honnêtes gens.

— Ce qu'on dit de vous passe toute croyance.

— Quoi! on dit que j'ai un amant? deux? trois? dix? eh bien, c'est vrai! ça m'amuse; ça ne vous regarde pas; et si on me dit quelque chose, j'en aurai cent.

— Ah! ma nièce! voilà donc ce que vous ont appris les philosophes!

— Les philosophes sont des gens d'esprit, les dévots des imbéciles; il n'y a plus que les brutes qui jeûnent, fassent carême et se passent de quelque chose.

— Mais savez-vous quels noms vous méritent vos façons d'agir?

— Quoi! on m'appellera athée? c'est à la mode; catin? ne l'est pas qui veut; d'ailleurs il y a longtemps qu'on m'a dit tout cela.

— Et cela ne vous a pas fait honte?

— Honte! je n'ai pas le temps.

— Ah! ma nièce, je me retire; vous êtes descendue plus bas que je ne pensais.

— Bonjour, mon oncle; mes respects à vos ouailles.

Puis le saint évêque, le cœur navré, s'en va épouvanté, abasourdi, sans avoir pu trouver un joint où percer cette cuirasse d'impudence et arriver au cœur.

Voici pour le père:

— Eh bien! ma fille, voilà le fruit de vos imprudences: l'exil, la perte de tout avenir, de toute fortune.

— Grand merci, mon père; je n'ai pas assez de mon malheur, il faut que vous m'accabliez de vos doléances.

— Mais ce malheur, c'est vous qui l'avez voulu.

— Est-ce une raison pour venir me le reprocher? Qu'est-ce que je vous demande? c'est de me laisser seule souffrir dans un coin.

— Cependant...

— Est-ce que je me plains, moi? je suis forte, j'ai du courage; mais s'il faut que j'aie encore à supporter votre humeur, j'avoue que j'y succomberai... la vie à ce prix est insupportable...

— Mais cependant...

— Oui, monsieur, j'aime mieux mourir! Dieu! mon Dieu! que je suis malheureuse! Et vous aussi qui dites m'aimer, vous vous joignez à mes ennemis; eh bien! soit; tout ceci finira. La vie dans ce château... est-ce le bonheur, est-ce la fortune, est-ce le plaisir pour y tenir beaucoup?

— Allons, allons, Diane; vous devenez folle.

— Folle! ah! non, monsieur; je sais ce que je dis. Tenez, monsieur, je suis au désespoir; laissez-moi, laissez-moi, je ne réponds plus de ce que je puis faire.

— Mais écoutez-moi.

— Ah! mon Dieu! mon Dieu! quelle tyrannie!

Et sur ce, la belle désespérée se serait pressé le front avec rage, elle eût dérangé trois boucles de sa belle frisure, avec mine d'enfoncer ses ongles dans ses beaux yeux, et le père craintif, attendri, se serait retiré prudemment pour ne pas exaspérer ce cœur ulcéré.

Voilà ce qui n'arriva pas, mais ce qui serait infailliblement arrivé, si c'eussent été frère, oncle ou père qui se fussent présentés dans le bois devant la belle duchesse d'Avarenne; mais ce n'était personne qui eût droit à remontrance, car c'était tout simplement Jean d'Aspert, le beau meunier, qui, dès qu'il aperçut la duchesse, marcha rapidement vers elle, le chapeau à la main, l'air profondément respectueux et embarrassé. Dès qu'il fut près d'elle, il tira un paquet de sa poche et le présenta à la duchesse.

— Qu'est cela?

— Des lettres qu'un homme qui rôdait autour du château voulait faire remettre secrètement à madame la duchesse.

— Quel homme?

— Une sorte de postillon en vert, galonné d'or.

— Ah! très-bien! Pourquoi ne l'avez-vous pas introduit?

— Parce qu'il m'a dit qu'il ne fallait pas qu'on soupçonnât son arrivée ici. Si madame la duchesse eût été dans son appartement, j'aurais pu y conduire secrètement cet étranger; mais j'avais vu madame entrer dans ce parc et se diriger vers ce bois; j'ai pensé que la livrée de cet homme pourrait le faire remarquer, et j'ai cru que c'était mieux le servir que de me charger moi-même de ses lettres et de venir vous les apporter, car je suis connu ici de tout le monde, et l'on ne fera pas attention à moi.

— Et qu'est devenu cet homme?

— Il attend au bourg la réponse que je me suis chargé de lui reporter.

— C'est bien, dit la duchesse, attendez; et d'un geste de la main elle congédia le beau meunier, qui se retira.

Elle ouvrit alors le papier, et, sous une enveloppe qui promettait

(1) A Dieu ne plaise que nous donnions comme expression de nos sentiments sur un homme devenu malheureux les paroles que nous prêtons ici à une maîtresse irritée. Une femme qui se croit abandonnée pense quelquefois tout le mal possible de celui qui l'oublie, surtout quand elle est capable de faire ce qu'elle redoute. La jeunesse d'un prince n'est pas plus exempte de folies que celle du plus humble bourgeois; mais ce n'est pas à nous de lui en faire une accusation; et si nous avons choisi, sans le nommer et sans le mettre en scène, un personnage devenu au moins respectable par son âge et son exil, c'est qu'il nous fallait une position telle, qu'elle pût se prêter aux événements que nous avons voulu présenter. (1834.)

(2) Ceci est, du reste, un exemple de théorie générale dont nous ne voudrions pas qu'on fît d'application, surtout sous le rapport politique. Entre les sublimes Polonais et les petits ministres de France, la tyrannie est bien dûment toute restée à ces derniers.

une lettre bien longue, bien explicative, elle trouva un petit billet plié en deux, avec ces quatre lignes :

« Mes belles amours, vous avez fait bien des imprudences, à ce » qu'il me paraît ; le roi est très-irrité ; je n'ai pas encore osé lui parler » de vous. Prenez patience ; je prévois que d'ici à quelque temps on » aura besoin de moi ; je négocierai alors votre retour. Je suis toujours » très-épris de vous et très-reconnaissant de l'amour que vous me » portez. Vous êtes dans un si horrible pays, que je ne vous demande » pas la fidélité comme une preuve d'amour, et je me garde ce mérite ; » à défaut de celui-là, ayez celui de penser beaucoup à moi et de me » l'écrire souvent. Mille baisers sur vos beaux yeux. Si l'on vous envoie » le quatrain suivant, n'y croyez pas :

» En revenant de Courbevoie,
» L'estomac fus m'embarrasser
» D'un très-lourd gâteau de Savoie;
» J'ai pris Duthé (du thé) pour le faire passer.»

L'immobilité qui suivit la lecture de cet étrange billet attestait une rare confusion dans les pensées de la duchesse; elle avait cru calculer et prévoir tous les malheurs de sa position, et elle voyait dépassé d'un coup et du premier abord tout ce qu'elle avait prévu et calculé. En effet, rien n'était plus froid, plus sec que ce billet; pas un mot ou de consolation, d'espérance prochaine, de dévoûment, ou d'effort en sa faveur : une négociation éloignée, très-éventuelle dans son succès, une excuse d'infidélité qui avait l'air d'une vanterie. Il y avait de quoi en perdre la tête. Mais la duchesse avait sans doute devers elle quelques moyens d'exiger du prince ce qu'elle eût préféré devoir à son empressement, car elle froissa le billet avec colère et dit tout haut en se levant :

— Ah ! nous nous reverrons...

Aussitôt elle sortit du bois et rentra dans son appartement pour faire la réponse qu'attendait le courrier. Cette réponse, toute de colère et d'humeur, fut bientôt prête. La duchesse y menaçait son amant d'un éclat assez habile pour le compromettre, et lui disait très-hautainement qu'elle saurait bien le placer entre la nécessité de résister pour elle aux ordres de la cour et de l'y maintenir d'autorité, et la honte de l'abandonner lâchement ; et qu'alors elle n'aurait plus de ménagements à garder sur la publicité d'un secret dont elle avait en main des preuves irrécusables. Elle donnait au prince le temps de lui renvoyer une réponse; mais ce délai passé, si la réponse n'arrivait pas ou si elle n'était pas satisfaisante, elle partait et retournait à Versailles, et qu'alors il fallait qu'il se décidât.

La réponse prête, il fallut avoir le messager intermédiaire pour la remettre au courrier, et la duchesse donna ordre à Honorine de lui amener Jean d'Aspert, qui sans doute attendait quelque part dans le bois. Honorine répondit que le meunier lui avait parlé, et que, ayant affaire dans le château voisin, il l'avait avertie qu'il reviendrait le soir après la nuit tombée pour prendre les ordres de la duchesse et les transmettre au courrier, qui ne devait partir que le lendemain, ayant destiné tout ce jour à se reposer, après une longue route faite à franc étrier.

Ce retard contraria vivement madame d'Avarenne. Il y a de ces moments de colère où il faut entièrement accomplir la résolution qu'on y puise pour ne pas craindre d'en changer. Cette lettre écrite et qui n'était pas partie lui pesait, non point parce qu'elle arriverait un jour plus tard, mais parce qu'elle n'était pas en route pour sa destination. Le courrier se fût arrêté huit jours à trente lieues du village de l'Etang, qu'elle n'en eût éprouvé que peu d'impatience, sûre que son message irait où il était adressé, porterait coup, et, une fois entre les mains du prince, la forcerait par vanité à faire ce qu'elle avait annoncé. Mais, par un vague instinct de caprice, elle craignait qu'entre deux heures qui venaient de sonner et dix heures qu'il fallait attendre, il n'arrivât quelque événement, quelque réflexion, quelque débat entre elle et son père, qui lui fissent retenir la lettre qu'elle venait d'écrire. Cette contrariété occupa la duchesse un quart d'heure, puis elle se remit à s'ennuyer.

Si l'oisiveté est la mère de tous les vices, l'ennui peut bien adopter comme ses enfants la meilleure part de tous les excès où se porte une imagination habituée à s'user à mille petits soins qui ne sont pas un travail, mais une occupation. Ainsi, quand, à trois heures, l'heure du dîner arriva et qu'on vint avertir la duchesse que son père l'attendait, il prit fantaisie à Diane de ne pas dîner, et elle demanda qu'on la laissât tranquille ; elle se fit malade, joua la malade, se mit au lit et se fit faire de la tisane. Le lit est fort ennuyeux et la tisane insipide; à la seconde tasse, elle la jeta au milieu de la chambre, se leva et se mit à se promener en chemise dans son appartement. Le froid la prit, elle se fit faire du feu, et par le plus beau soleil de juin, on entassa des moitiés d'arbres dans la vaste cheminée de sa chambre. Elle s'amusa à regarder la flamme gagner toutes les bûches l'une après l'autre, et, quand tout ce monceau de bois fut enflammé, elle eut la petite espérance de voir prendre le feu à la cheminée. Il n'en arriva rien, et elle se dégoûta de se chauffer. Elle appela Honorine; la nuit était venue. La jeune fille, après avoir allumé une bougie, l'approcha de sa maîtresse, qui était enveloppée dans une robe de chambre de damas, et qui avait mis ses pieds nus dans des mules de velours noir. Elle demanda à sa maîtresse si elle désirait quelque chose.

— Qu'est-ce qu'il y a de curieux dans ce pays ? lui dit brusquement la duchesse.

— Rien, madame.

Il n'y a rien de curieux dans les choses les plus merveilleuses au milieu desquelles on vit. Notre-Dame de Paris n'a rien de curieux pour l'habitant de la Cité, qui passe tous les jours devant son magnifique portail. Le plus agreste paysage, la plus sublime ruine, n'ont rien de curieux pour le paysan qui déchire à la houe le flanc de la colline la plus pittoresque, ou qui s'abrite de la pluie sous quelque vieil arceau d'une abbaye du douzième siècle ; donc Honorine ne trouva rien de curieux à proposer à une dame qui avait vu Paris et Versailles.

— Est-ce qu'il n'y a pas de revenant quelque part ? dit la duchesse.

Honorine ne répondit pas : elle était devenue pâle et tremblait de tout son corps.

— Ah ! dit la duchesse, il y a des revenants ; à la bonne heure, conte-moi ça.

— Ah ! non, madame, il n'y a pas de revenants, mais il y a des choses bien extraordinaires.

— Qu'est-ce donc ?

— Hélas ! madame, il y a des sorciers !

— Un vieux berger qui jette des sorts ? il y en a partout ; c'est très-sale et très-puant.

— Oh ! madame, reprit Honorine avec un sourire où perçait, à travers beaucoup de frayeur, un brin de vanité pour les sorciers de son pays, ce ne sont pas de vieux bergers. C'est bien plus épouvantable : c'est le docteur Lussay qui fait entrer des démons dans le corps de qui il veut, et qui les en fait sortir à volonté.

— Ah ! ce petit monsieur qui fait ici le charlatan ? c'est bon à savoir ; et qu'est-ce que cela lui rapporte ?

— Oh ! madame, le docteur ne prend rien pour ça ; au contraire, il paye ceux qui se laissent faire.

— Qu'est-ce qu'il leur fait donc ?

— Dame, madame, c'est bien difficile à vous expliquer. J'ai vu ça une fois; mais j'ai eu si grand'peur que je n'ai pas osé y retourner.

— Tu te rappelles pourtant ce que tu as vu ; était-ce le diable en personne avec des cornes et le pied fourchu ?

— Non, madame. Imaginez-vous que c'était un soir, et le temps s'était couvert tout à coup, comme il menace de se couvrir en ce moment. Il faisait un terrible orage, et j'étais restée toute tremblante dans la grande chambre de notre maison, lorsque voilà Jean qui entre tout à coup, mouillé, sale, couvert de boue, et qui demande où était mon père ; mon père était à la ville et ne devait rentrer que le lendemain.

— C'est fort adroit à M. Jean d'être venu le chercher précisément ce jour-là, dit la duchesse avec un petit ricanement.

— Mais non, madame, puisque je ne pus pas lui donner ce qu'il demandait.

— Tu n'as pas pu lui donner ce qu'il te demandait ? reprit la duchesse en considérant Honorine d'un regard tout étonné de ce qu'une belle fille comme Honorine n'avait pas pu donner ce que demandait un beau garçon comme Jean. Elle ajouta donc avec un air de grande surprise : Qu'est-ce qu'il te demandait donc de si extraordinaire ?

— Il me demandait, madame, la clef du grand caveau qui mène dans les souterrains du château.

— C'est donc un ivrogne ?

Honorine fit un geste d'impatience et presque d'indignation. Madame d'Avarenne, qui s'en aperçut, continua :

— Eh bien ! que voulait-il faire de cette clef ?

— Il voulait aller jusqu'à la maison du docteur, qui est une ancienne dépendance du château, et dont les caves communiquent avec celles de cette maison ; et ça pour surprendre les nécromancies que faisait le docteur.

— Et pourquoi ?

— C'est, voyez-vous, que, dans ce temps-là, Jean faisait la cour à Louise; Louise avait été un peu malade, et on avait fait venir M. Lussay : mais au lieu de la soigner avec des drogues, il l'avait guérie en lui touchant la tête avec les mains, en lui parlant, en lui traçant de grands cercles sur le front avec une baguette en acier, et en employant toutes sortes de simagrées; si bien que Louise était comme l'âme damnée du docteur, lui obéissant au moindre geste et tremblant comme une feuille devant lui. Il y en avait d'autres dans le pays qui avaient été guéris comme Louise, et tous étaient de même que Louise ; de grands garçons de labour, de gros charretiers. Une fois que le docteur les approchait, il semblait qu'ils n'eussent plus ni courage, ni force ; c'est vrai ça, madame. On s'en aperçut dans le pays, et ça commença à donner des soupçons; mais comme le docteur faisait du bien à tout le monde, on ne dit trop rien. Voilà pourtant qu'on finit par remarquer que presque tous les soirs, ceux qui avaient été guéris par M. de Lussay s'en allaient de chez eux à la même heure, se rendaient chez le docteur et n'en sortaient que deux ou trois heures après, presque toujours la figure renversée. Il y en a qui se mirent aux aguets pour écouter ce qui s'y passait; mais, comme la maison de M. Lussay est au milieu du jardin, on n'entendait rien de ce qui se faisait dedans. Pourtant tous ces pauvres gens, après avoir été

guéris, dépérissaient à vue d'œil ; ils n'avaient pas de maladie, mais ils étaient pâles, maigres, chétifs ; le moindre bruit les faisait tressaillir ; et surtout la pauvre Louise, qui avait été si jolie ; elle était quasi comme une recluse. Son père lui avait défendu de retourner chez le docteur, et Jean l'en avait bien souvent priée : elle avait promis d'obéir ; mais lorsque l'heure du sabbat arrivait, elle parvenait toujours à s'échapper. C'était comme ça vers sept heures du soir. Une fois, son père l'enferma dans sa chambre ; mais la pauvre fille était si bien possédée, qu'elle sauta par la fenêtre, qui heureusement n'était pas haute, et qu'elle courut tout de suite chez M. Lussay. Quand le vieux Jacques rentra, Jacques c'est le père à Louise, il fut d'abord furieux de ce que sa fille s'était échappée, puis le pauvre bonhomme se mit à pleurer de ce qu'elle était possédée du démon. Ça fit du scandale, et le père Jacques voulut aller se plaindre au curé et demander qu'il exorcisât sa fille ; mais M. Lussay lui donna de l'argent, et le sabbat continua de plus belle. Jean, que tout ça ennuyait, et qui voyait Louise se pâlir et se fondre au point d'être comme un squelette, Jean voulait éreinter le docteur ; et dame ! il n'y avait pas d'argent à lui donner, à lui, pour l'empêcher de taper. Mais Louise, à qui il s'était vanté de son envie, l'avait tant prié, en lui disant que c'était son bonheur à elle, et peut-être sa vie qu'il exposerait en touchant au docteur, qu'il laissa faire aussi ; et pourtant il devenait plus inquiet de jour en jour, car la tête de la pauvre fille se dérangeait ; elle parlait toute seule ; elle disait des choses incompréhensibles ; elle racontait que le docteur la menait en paradis, où il y avait des meubles superbes et des musiques qui la faisaient danser toute seule. Une fois elle voulait m'emmener en me disant :

— Viens, viens, et tu goûteras les joies du ciel, et tu sentiras le plaisir te pénétrer jusqu'à la moelle des os.

Et en parlant ainsi elle avait les yeux qui lui sortaient de la tête et qui flamboyaient comme des chandelles. Ça me fit peur !

La duchesse, qui avait attentivement écouté jusque-là, se prit à rire.

— Jean me paraît de tournure à donner de ces joies-là, d'une meilleure façon que le docteur. Mais enfin que voulait-il, le soir qu'il était chez toi ?

— Voici : il avait voulu empêcher Louise d'aller au sabbat comme à l'ordinaire, et pour ça, il avait obtenu de son père de l'emmener à deux lieues d'ici ; ils causaient tranquillement dans une auberge du bourg voisin, lorsque voilà tout à coup sept heures qui sonnent. A peine Louise a-t-elle entendu l'horloge, qu'elle devient tout inquiète, en disant à Jean qu'il faut qu'elle parte, que l'heure est venue, qu'elle entend le docteur qui l'appelle ; puis elle ajoute, comme si elle parlait à quelqu'un : — J'y vais, j'y vais. Jean veut l'empêcher de sortir, il la supplie de rester ; mais Louise ne l'entendait plus, et paraissait causer avec un esprit qui la tourmentait. Elle se lève, Jean l'arrête de force ; elle se débat quelques instants, et, comme il la retenait toujours, la voilà qui tombe dans des crises affreuses : la pauvre fille se roulait par terre, se cognant la tête sur le coin des meubles, en écumant comme une enragée et en poussant de grands cris. Alors Jean la prend, la met sur un lit et reste à côté d'elle. Il n'y avait pas une minute qu'elle y était, que la voilà qui s'endort, mais d'un sommeil si lourd, si lourd, qu'elle paraissait morte. Jean commençait à se désespérer de l'avoir mise dans cet état, quand il la vit se lever sur son séant. Elle se frotta les yeux comme si elle se réveillait, et pourtant ses yeux restèrent fermés ; elle se leva tout à fait, et, quoiqu'elle fût habillée, la voilà qui fait comme si elle mettait ses bas, ses souliers et ses jupes. Jean, qui l'avait vue se meurtrir le visage et se frapper contre les meubles, quand il l'avait voulu arrêter, Jean la laissa faire. Aussitôt que Louise fut prête, je veux dire, aussitôt qu'elle eut fait semblant d'être prête, car elle s'était regardée devant un miroir comme pour arranger son fichu et son bonnet, la voilà qui va tout droit à la porte de l'auberge, qui l'ouvre, qui sort dans la rue, et tout ça toujours les yeux fermés ; Jean la suit, n'osant la toucher, tant il était surpris. L'orage était venu, la pluie battait averse, il ventait et tonnait, c'était un temps horrible. Louise n'eut pas l'air de s'en apercevoir, et tout aussitôt qu'elle fut dans la rue, elle tourna du côté du bourg, toujours les yeux fermés. Elle marchait d'une telle vitesse, elle si faible et si maigre, que Jean avait de la peine à la suivre. Quelquefois il s'approchait d'elle et l'appelait, mais elle ne répondait pas. La nuit était tout à fait tombée et les petits sentiers qui coupent à travers les champs étaient tout inondés et presque disparus. Ça n'arrêta pas Louise ; elle les reconnaissait dans la nuit et y marchait comme en plein jour, et par une belle sécheresse. Plusieurs fois Jean voulut lui prendre la main, mais alors elle se mettait à crier et à trembler comme une convulsionnaire ; il la laissait donc aller comme elle voulait, la suivant toujours, et ne sachant plus où elle allait, tant la nuit était noire. Ça dura bien une demi-heure. Tout à coup Louise s'arrête à un mur qui lui barrait le passage, ouvre une petite porte basse que Jean ne voyait pas, entre et ferme la porte après elle ; Jean voulut l'enfoncer, mais il ne put y réussir. Enfin il tourne autour de la maison et reconnait que c'est celle du docteur. Ils avaient fait presque deux lieues en trois quarts d'heure. Jean eut beau crier et frapper, personne ne lui répondit ; alors, ne sachant que faire, il escalada le mur et entra dans le jardin. Il s'approcha de la maison et entendit un bruit singulier : c'était une douzaine de voix d'hommes et de femmes ; les uns riaient, et d'autres chantaient ; il y en avait qui poussaient de grands cris, d'autres qui gémissaient, tout cela mêlé d'une sorte de bourdonnement comme une voix qui prie. Il prit fantaisie à Jean de casser les fenêtres, ou d'enfoncer une porte ; mais les volets étaient garnis de barreaux et les portes cadenassées. Ce fut alors qu'il pensa au caveau qui mène à la maison du docteur, et qu'il résolut de venir chez nous ; car, à force de tourner, il vit que les cris sortaient d'une cave, et, en appliquant son oreille au soupirail, il entendit plus distinctement le bruit qu'on y faisait, et reconnut Louise, qui disait sans cesse avec une voix si forte, que Jean eut peine à la reconnaître :

— Encore ! encore ! encore !

A ce mot, la duchesse se prit à rire. Par un hasard singulier, un coup léger fut frappé à la porte de sa chambre. Honorine, que son propre récit avait épouvantée, se jeta vers Mme d'Avarenne en poussant un cri et en tombant à genoux. Elle était pâle et portait autour d'elle des regards effarés : la pluie fouettait à torrents les vitres des grandes fenêtres ; le vent gémissait en longs hurlements dans les corridors du château ; la lueur de la bougie se perdait dans l'immensité de la chambre. A ces bruits, à cet aspect, la duchesse devint froide et pâle à son tour. Elle écoutait, lorsqu'un second coup, plus fortement frappé, la fit tressaillir ; mais soit courage, soit que le mot accoutumé qu'elle prononça lui échappât involontairement, elle dit d'une voix altérée :

— Entrez !...

Un homme parut, couvert d'un long manteau bleu, qui dégouttait de pluie, portant un large chapeau qu'il ôta en entrant dans la chambre : c'était Jean d'Aspert.

— Je viens, dit-il, chercher les ordres de madame la duchesse.

La terreur de Mme d'Avarenne et celle d'Honorine avaient été si grandes, qu'elles ne s'en remirent ni l'une ni l'autre, même après avoir reconnu le meunier, et qu'elles ne répondirent pas tout de suite. L'apparition du héros de la singulière histoire de Louise, à ce moment lui prêta quelque chose de romanesque et d'aventureux qui fit que la duchesse le considéra avec une attention curieuse. C'était véritablement l'un des plus beaux hommes qu'elle eût vus. Il avait quitté sa poudre, et ses cheveux noirs et bouclés roulaient en larges anneaux sur son front élevé ; il portait une culotte et des guêtres de daim, et une ceinture de cuir, où pendait une paire de pistolets, serrait sa taille forte et cambrée. La duchesse, sans le quitter des yeux, lui dit d'une voix qui avait perdu cette liberté insolente dont elle usait vis-à-vis de gens si loin placés d'elle :

— Nous parlions de vous, monsieur.

— Vous m'attendiez, madame ; pardon si j'ai tant tardé ; mais le courrier m'attendra jusqu'à onze heures, et il n'en est que dix.

— Ah ! tant mieux, dit la duchesse, oubliant complétement le but de la visite de Jean ; vous me direz la fin de votre histoire.

— De mon histoire ? reprit le meunier étonné.

— L'histoire de Louise, dit Honorine ; j'étais en train de la conter à madame la duchesse quand vous êtes arrivé.

— Hélas ! madame, reprit Jean, c'est une bien triste histoire.

— Jusqu'à présent elle ne laisse pas d'être curieuse, répondit la duchesse ; mais la soirée est devenue froide, ranime un peu ce feu, Honorine ; allume-nous quelques bougies, nous sommes ici comme dans une tombe. Va à l'office et fais monter quelque chose pour moi. Depuis que je ne t'écoute plus, je me sens besoin de souper.

Honorine sortit, et Jean demeura debout devant la duchesse. Elle avait tourné son grand fauteuil du côté du feu, avait tiré ses jolis pieds blancs de ses mules noires, et les avait posés sur un coussin devant la flamme du foyer pour les réchauffer. Jean se taisait, et madame d'Avarenne, tout étonnée de ce silence, se retourna et vit Jean immobile, les yeux fixes sur ses pieds délicats, qu'il avait l'air de contempler avec envie. Jean, surpris dans son adoration, baissa subitement les yeux et devint rouge ; la duchesse le regarda en clignant les yeux, et un imperceptible sourire glissa sur ses lèvres, sourire que nous pourrions traduire ainsi : — Mais, oui dà, ils sont blancs et jolis, et vos paysannes ne sont pas beaucoup riches en beautés de cette espèce. Puis, après le monologue de ce petit sourire, la duchesse se prit à rire tout de bon, d'un rire étouffé, à la vérité, mais qui voulait dire assurément : — Ce serait drôle de faire perdre la tête à ce garçon. Elle se retourna vers lui et vit les regards de Jean qui entrait audacieusement sous le col mal serré de sa robe de chambre, et qui s'appuyaient comme un baiser des yeux sur le satin de ses belles épaules. La duchesse rougit à son tour ; elle ramena ses pieds nus dans ses mules de velours, et regarda Jean, qui cette fois ne baissa les yeux qu'après avoir croisé son regard avec celui de madame d'Avarenne. Tous deux gardèrent le silence, madame d'Avarenne le trouva tout au moins très-osé. Une mauvaise pensée lui vint, celle de s'amuser aux dépens du beau meunier, et de lui faire dire quelque grosse balourdise. Alors, s'adressant à Jean avec son grand air de duchesse, elle lui dit en le toisant par-dessus l'épaule :

— Il paraît que vous faites des vôtres dans ce pays ?

— Eh ! madame, reprit Jean, on fait ce qu'on peut.

— Mais il y a autre chose à faire que de courir après toutes les jolies filles du pays pour les séduire et les abandonner, ajouta sèchement la duchesse.

Jean prit le reproche au sérieux ; il répondit sérieusement :

— J'ai aimé bien des filles, et je n'en ai séduit aucune. Je n'ai jamais été ni le premier amant ni le dernier de celles que j'ai eues ; à ce compte-là, on ne peut pas dire que je les aie séduites ni abandonnées.

La duchesse fut toute surprise du bien dit et du bien répondu de Jean ; elle s'attendait à quelque gros et niais sourire, avec des paroles entrecoupées et un chapeau gauchement tourné dans la main, comme faisaient les Guillots du théâtre de Monsieur. Elle n'en continua pas moins son rôle d'inquisition morale, et reprit d'un air sévère et en regardant le meunier au visage :

— Ce n'est pas tout : on dit que vous vous élevez jusqu'à des bourgeoises?

Jean fronça le sourcil, et, avec un certain dédain où perçait presque de l'humeur, il répondit :

— Je ne sais, madame la duchesse, si je m'élève jusqu'aux bourgeoises, ou si les bourgeoises descendent jusqu'à moi ; mais il me semble qu'on n'entre guère dans le lit d'une femme que sur le pied d'égalité.

— Et vous appliqueriez le principe à une femme de qualité si elle s'abaissait jusqu'à vous? reprit vivement madame d'Avarenne.

Jean devint pâle, et un éclair de colère brilla dans ses yeux ; il se mordit les lèvres, comme pour barrer passage à la réponse qu'il allait faire, et reprit d'une voix dont il ne put pas déguiser complétement l'altération, mais où il affectait de mettre le respect le plus révérencieux:

— Je me permettrai de rappeler à madame la duchesse que son courrier attend ses ordres.

Madame d'Avarenne regretta l'impertinence que Jean avait été sur le point de répondre, ne fût-ce que pour en rire plus tard ; mais elle demeura stupéfaite du langage et de la retenue du meunier ; et, pour s'éclairer tout à fait sur ce qu'était ce garçon, elle passa sans préambule à un autre genre de questions, renfermant, pour ainsi dire, toute la série de ses réflexions dans l'ellipse de la demande.

— Où avez-vous étudié?

— Chez les jésuites de Toulouse, madame.

— Vous y avez connu mon beau-frère, l'abbé d'Avarenne?

— Je l'y ai vu, madame.

— Il fait aussi des siennes, n'est-ce pas?

— D'une autre façon, madame, dit Jean d'un ton sec.

— Oui, reprit la duchesse avec hauteur, de la façon d'un gentilhomme et non pas d'un manant.

En disant ces mots, la duchesse toisa le meunier d'un air de mépris. Jean baissa les yeux et reprit avec un ton marqué d'impatience mal contrainte :

— J'attends vos ordres, madame.

— Mais, reprit madame d'Avarenne, vous ne les attendez guère, car vous les demandez à toute minute.

Elle se tut et s'agita comme une femme qui voit qu'elle ne va pas au but qu'elle voulait atteindre. Dans la brusquerie de ses mouvements, sa robe se dérangea tout à fait et découvrit la naissance d'une jambe fine, délicate et suavement arrondie. Madame d'Avarenne réfléchissait en ce moment. Au bout d'une minute, elle s'aperçut de la nudité de ses jambes ; elle prit le pan de sa robe pour les voiler ; mais elle s'arrêta soudainement, resta dans cette position, et, glissant son regard de côté, elle chercha celui de Jean. Le regard de Jean était baissé, son visage sérieux : ou il n'avait pas vu cette nouvelle grâce, ou il n'y avait pas pris garde, ou il la dédaignait. La duchesse le trouva beaucoup plus impertinent que la première fois qu'il l'avait regardée. Elle se sentit de l'humeur ; pourquoi ? contre qui ? à quel propos? elle n'en savait rien. Elle se décida à renvoyer Jean, se leva, prit le billet du prince et la lettre qu'elle avait répondue ; elle se remit au coin du feu pour voir si sa réponse était suffisante ; et pour en mieux juger, elle relut le billet du prince : il ne fit qu'accroître l'humeur où était la duchesse ; et quand elle arriva à cette phrase : « Vous êtes dans un si horrible pays, » que je ne vous demande pas la fidélité comme une preuve d'amour, » elle ne put retenir une exclamation de colère et de mépris ; elle haussa les épaules, chiffonna le billet dans ses doigts et se mit encore à réfléchir en silence. Nouvelle humeur, nouvelle agitation, nouveau dérangement dans la robe de chambre : elle s'était ouverte du haut, et la soie du vêtement, glissant doucement, sur la soie des épaules, jusqu'à la naissance des bras, découvrit cette ligne pure, flexible, infinie, qui, partie de la tête, descendait, par un cou svelte et gracieux et par des épaules pures, blanches et fluides, jusque sous les plis de la robe, où elle se perdait si doucement, si vaguement, qu'il semblait que l'œil pût l'y poursuivre et l'y compléter. Les réflexions de la duchesse furent assez longues pour que Jean relevât les yeux et vît ce buste blanc et parfait ; assez longues aussi, pour qu'après avoir détourné ses regards de cet enivrant aspect, il les y reportât malgré lui, puis les y tînt attachés ; puis enfin, oubliant qu'on pouvait surprendre ses regards, il se laissât aller à une admiration qui fit rougir son front et trembler son corps. Au bruit de sa respiration haletante, la duchesse se retourna ; mais le regard de Jean ne se baissa plus devant le sien, il y pénétra au contraire, y plongea de tout son feu, et ce fut celui de madame d'Avarenne qui, cette fois, se couvrit de ses paupières. Elle n'avait plus envie de gronder, et à ce moment où elle eût pu devenir sérieuse, elle eut le tort de vouloir rire, et elle dit gracieusement à Jean :

— Donc, mon garçon, vous avez eu de bien jolies filles ?

— Jolies d'une autre façon, madame.

— Voilà un mot qui vous sert de réponse à tout. Je vous ai dit que l'abbé d'Avarenne faisait des siennes, vous m'avez répondu : D'une autre façon : j'ai compris, et je me suis fâchée, quoique vous ayez raison ; l'abbé est un personnage très-commun et très-grossier. Mais voilà que je vous demande si vos maîtresses sont jolies, et vous me répondez encore : D'une autre façon. J'avoue que je n'entends plus.

— Cela voulait pourtant dire la même chose que pour monsieur l'abbé.

— C'est-à-dire que ces jolies filles sont communes et grossières ?

— Oui, madame, dit Jean en laissant échapper un soupir et en relevant sur la duchesse un regard timide, mais tellement empreint de douce caresse, que la duchesse sourit en elle-même ; mais non plus en femme qui se moque en triomphant, mais en femme qui éprouve du plaisir à triompher. Cependant elle ramena sa robe sur son cou, mais tout lentement comme si elle ne le faisait qu'à regret ; et le regard de Jean, dispersé sur ces belles épaules et sur ce sein d'ivoire, se resserrant peu à peu avec le cercle de damas qui vint se nouer au cou, ce regard se concentra sur le visage de la duchesse, puis sur ses yeux ; et lui, dominé par une admiration qui le brûlait, elle, par un triomphe qui la flattait à son insu, tous deux se regardèrent longtemps ; et les rayons de leurs yeux, en glissant l'un à travers l'autre, comme ceux de la lumière, se confondaient comme eux, s'échauffaient et s'animaient jusqu'à les brûler, lorsque Honorine entra étourdiment en disant :

— N'est-ce pas, madame, que c'est une bien horrible histoire?

Jean eut un mouvement de colère, la duchesse un geste d'impatience.

— Mais il a oublié de me la conter tout à fait.

Honorine les regarda avec surprise l'un après l'autre, et, si elle eût osé, elle eût dit à la duchesse le texte dont ce regard n'était que le commentaire :

— Que faites-vous là donc ensemble depuis une demi-heure?

Le meunier revint à sa phrase, qui déjà deux fois lui avait servi à essayer de s'arracher à sa position. Il lui dit donc, mais en tremblant :

— Madame la duchesse, l'heure avance, et je suis à vos ordres.

Diane se serait fâchée peut-être, si l'émotion de cette voix ne lui eût dit plus haut que toutes les paroles possibles : — Oh ! madame ! renvoyez-moi, je deviens fou, renvoyez-moi. La duchesse, sans lui répondre, lui fit un signe négatif. Que voulait dire ce signe? sans doute il n'y avait pas dans ce refus d'éloigner Jean la volonté ou la prévision de tout ce qui arriva ; mais la duchesse avait encore quelque chose à entendre de Jean. Elle était demeurée sur une sensation inachevée. Si Honorine n'était pas entrée, peut-être le beau meunier, fasciné par ce regard qui le dévorait tout à l'heure, eût dit un mot auquel se serait éveillé tout l'orgueil de la duchesse ; elle l'eût chassé, et il n'en eût plus été question ; peut-être aussi, malgré son agitation, eût-il gardé le silence, baissé les yeux, laissé son délire s'éteindre, et la duchesse eût ri longtemps de l'extase amoureuse du meunier ; mais le hasard leur avait sauvé à l'un et à l'autre ces deux issues maladroites de leur position en l'interrompant tout à coup et en laissant au cœur de chacun d'eux le charme d'une émotion sentie, mais incomplète, comme dans la bouche la saveur d'un fruit goûté.

Jean ne comprit pas le signe de la duchesse autrement que comme un retard ; mais il en fut bien aise. Cependant Honorine plaçait une petite table près de la duchesse et y déposait un souper de femme : une aile de volaille, un biscuit, quelques confitures. La duchesse ne disait rien ; Jean se taisait de même. Honorine avait oublié quelque chose ; elle sortit de nouveau ; la duchesse la regarda fermer la porte, et dès qu'ils furent seuls, elle dit :

— Qui vous a fait apercevoir que ces filles jolies étaient jolies d'une façon grossière et commune?

Pourquoi attendit-elle qu'ils fussent seuls pour cette question très-simple et qu'Honorine pouvait assurément entendre ? c'est que la réponse qu'elle espérait ou qu'elle avait devinée ne pouvait être dite devant cette chambrière, et que sans doute Diane ne voulait pas qu'il y eût un prétexte à ne pas la lui faire ; peut-être elle la souhaitait ; mais Jean était dans une position indicible d'embarras. Ce n'était pas assurément un garçon timide ; lorsque l'allure de la conversation avec une femme si haut placée que Mme d'Avarenne lui donnait presque droit de marcher côte à côte avec elle, son esprit, son cœur, ses sens, s'exaltaient assez vite pour qu'il regagnât la distance où ils étaient l'un de l'autre ; mais qu'un accident vînt à rompre le charme qui l'emmenait, il lui fallait redevenir Jean comme devant, le meunier vis-à-vis de la grande dame. Aussi, quand il entendit la question de Mme d'Avarenne, question à laquelle il eût répondu un instant avant avec passion et reconnaissance, il fut tout surpris, n'osa dire sa pensée, chercha à mentir, ne put pas, et finit par répondre une bêtise :

— C'est qu'on me l'a dit.

— Ah ! fit la duchesse avec dépit, je croyais que vous l'aviez vu...

Jean s'aperçut de la sottise et frappa du pied avec humeur. Tous deux ne savaient plus que dire ; tous deux, retenus à leur place, ne savaient plus comment se remettre de niveau ; mais si le regret de leur position perdue était entré dans leur cœur, Jean, redevenu meunier, trouvait la duchesse belle à l'adorer ou à la violer ; mais il désespérait. La duchesse, redevenue duchesse, ne sentait plus ce regard

d'homme brûler ses sens de femme; mais la grande dame avait envie du beau meunier. Ils gardaient le silence. Honorine reparut encore, et encore elle laissa percer dans son regard son étonnement de les trouver dans leur position immobile et silencieuse.

— Mais contez donc votre histoire à madame, dit-elle en poussant Jean du coude, comme pour l'avertir qu'il avait l'air d'un imbécile, mais assurément sans se douter pourquoi il avait l'air d'un imbécile.

— Oui, dit la duchesse négligemment; et, prenant ce moyen de donner un prétexte à ce que Jean demeurât encore : Oui, vraiment, contez-moi cela.

— Il faut qu'il se dépêche, dit Honorine, car voilà onze heures sonnées, et Jean n'aura pas le temps d'être demain matin au marché de Clermont.

— Ah! dit la duchesse, vous allez au marché de Clermont?

— Vous voyez bien, madame, qu'il a sa ceinture avec ses pistolets.

— Ah! il y a donc quelque chose à craindre sur les routes?

— Non, dit Jean; mais, comme je suis obligé d'emporter d'assez fortes sommes d'argent avec moi, je prends quelques précautions.

— Inutiles sans doute? dit la duchesse.

— Comment, inutiles! s'écria Honorine; Jean a été attaqué deux fois, et s'il n'avait pas tué un des quatre voleurs qui sont tombés sur lui, il y serait resté.

— Vous êtes brave, dit madame d'Avarenne en regardant Jean.

— Mais, madame, je me défendais, voilà tout, dit Jean avec un embarras qui avait toute la bonne grâce d'une noble modestie.

Ce n'était rien que Jean fût brave ou ne le fût pas, ce n'était rien quelques minutes avant; mais cette nouvelle qualité, qui un moment avant eût passé inaperçue, se révéla à point pour intéresser la duchesse et lui faire considérer Jean comme un garçon à part. Elle se tut un moment, puis elle ajouta comme avec regret :

— Eh bien! partez, puisque vos affaires vous appellent.



Elle se mit à réfléchir à son aise. — Page 2.

— Je croyais, dit Jean, que madame la duchesse désirait savoir ce qui arriva à Louise.

Madame d'Avarenne comprit qu'il voulait rester, elle en fut ravie; et comme toute vanité de femme devient plus exigeante à mesure qu'on lui donne aliment, elle voulut que le sacrifice de Jean fût aussi complet qu'il pouvait l'être, et elle lui en fit sentir toute la portée.

— Mais je ne désire pas vous faire manquer le marché de Clermont; c'est l'époque, ce me sembl[e], où vous autres, meuniers minotiers (1), vous faites vos achats.

— Oh! non, madame, dit J[e]an, ce n'est que dans quelques mois, et ce marché fût-il plus import[a]nt qu'il n'est, je n'irais pas si...

— Eh bien! restez, vous me conterez votre aventure, dit la duchesse en l'interrompant tout à coup; car elle avait surpris sur le visage d'Honorine un étonnement auquel elle supposait plus d'intelligence qu'il n'en avait assurément. Puis elle ajouta : Débarrassez-vous de ce manteau; bon Dieu! il a l'air trempé. Approchez-vous du feu... asseyez-vous, monsieur... je vous écouterai. Jean obéit; mais il ne commença pas son récit. La duchesse ne l'avertit pas de le commencer; elle se tourna vers la table, se coupa un morceau de poulet, le mit sur son assiette, se versa à boire... mais elle ne but ni ne mangea. Honorine dit à Jean, qui regardait flamber le feu sans penser à l'objet pour lequel il était là :

— J'en étais restée au moment où vous vîntes à la maison me demander la clef du caveau... J'ai dit à madame tout ce qui était arrivé jusque-là.

— Mon Dieu! vous perdez la tête ce soir, dit la duchesse avec humeur; il n'y a rien sur cette table; vous avez oublié le vin.

— Madame n'en boit jamais, dit Honorine.

La duchesse se mordit les lèvres et reprit :

— Sans doute; mais voilà M. Jean qui a été percé par la pluie, il a peut-être besoin...

— Mais, madame, dit Jean, piqué de ce qu'on lui offrait un verre de vin comme à un manouvrier, je n'ai pas l'habitude...

— N'importe, dit la duchesse avec impatience, allez me chercher du vin.

Honorine sortit.

— Ce n'est pas pour vous ni pour moi, ajouta tout de suite la duchesse; mais cette fille est insupportable; elle a bonne intention, mais elle est d'une indiscrétion!... elle est toujours là.

Madame d'Avarenne allait vite. D'abord elle avait attendu d'être seule avec Jean pour reprendre sa conversation avec lui; maintenant elle renvoyait Honorine pour être encore seule. C'était bien le cas d'apprendre ce qu'était devenue cette pauvre Louise. Il était bien difficile de ne pas parler d'elle : mais il y avait manière d'en parler; voici comment cela arriva :

— Cette Louise, dit la duchesse en faisant semblant d'être occupée à souper, cette Louise était-elle aussi une fille commune et grossière?

— Oh! non, madame, dit Jean; Louise était une jeune fille gracieuse; elle avait des mains petites et effilées... mais, ajouta-t-il en regardant celles de la duchesse, elles étaient rouges et dures, car elle travaillait comme font les filles de campagne.

— Elle avait de jolis petits pieds, peut-être aussi?

— Oui, madame, petits, mais brisés par les sabots et déformés par la fatigue.

— Elle était blanche?

— Le soleil lui avait brûlé et noirci la peau du visage et du cou, et je n'ai jamais vu plus loin.

La duchesse regarda Jean en souriant, puis elle s'examina. Elle était parfaitement enveloppée; il n'y avait qu'y faire, c'était un fâcheux hasard. Elle continua :

— Vous aimiez Louise, à ce que je vois, pour ce qu'elle avait de plus distingué que les autres filles. C'est d'assez bon goût, et vous devez être heureux d'avoir rencontré dans une paysanne ce qui ne se trouve guère que dans les femmes d'un monde plus relevé.

— Et ce qui s'y trouve bien plus charmant.

(1) On entendait par meuniers minotiers ceux qui faisaient, outre la mouture, le commerce de farine.

— Ah ! fit la duchesse en posant son couteau et en s'accoudant sur la table ; avez-vous eu occasion de le remarquer ? Et elle envoya à Jean un regard et un sourire où il y avait toute l'indulgence possible pour la réponse qu'il oserait lui faire.

Jean était tremblant ; il était ému ; il avait un vague instinct qui lui disait d'avancer ; mais il sentait aussi une crainte impérieuse d'aller plus loin qu'il ne devait. Il évita encore de répondre directement à la question de la duchesse, et il détourna la tête en disant d'une voix étouffée :

— Oui, madame, pour mon malheur.

— Pour votre malheur ! dit Mme d'Avarenne en rejetant en arrière le collet de sa robe, qui laissa voir ses blanches épaules.

Jean, qui n'osait plus la regarder, ne vit pas ce mouvement.

— Pour votre malheur ! redit la duchesse avec une voix frémissante de coquetterie.

— Oui, madame, répliqua Jean, car c'est un malheur d'avoir vu involontairement ce qu'on n'oserait plus regarder.

Il releva lentement la tête et fixa sur la duchesse un air désespéré ; il la vit ainsi dévoilée, ainsi ravissante ; il se recula et jeta sur Diane un regard où il y avait de la crainte et de la prière ; mais il ne put détourner ses yeux d'elle. La duchesse baissa les siens pour se laisser voir, et lorsqu'elle les releva sur lui, ils étaient si languissants, si voilés, si imprégnés d'un doux sentiment de satisfaction indulgente, que Jean, hors de lui, s'écria :

— O madame ! que vous êtes belle !

Le coup était porté et la réponse difficile. Une nouvelle interruption en sauva l'embarras à Mme d'Avarenne. Honorine rentra. Jean crut tout perdu, la duchesse sauva tout.

— Vraiment, dit-elle, cette histoire est inouïe, et puisque vous êtes décidé à ne pas aller à Clermont, j'en entendrai la fin avec plaisir.

— Est-ce qu'il n'a pas fini ? dit Honorine.

— Pas encore, dit Jean, qui, par ce mot, se mit audacieusement de complicité dans le mensonge de la duchesse.

— C'est dommage, dit Honorine, car voilà qu'on ferme les portes de la grille, et on va remettre les clefs à monsieur le marquis, comme cela se fait d'ordinaire lorsqu'il est au château.

— Est-ce qu'on ne peut sortir que par la grille ? demanda Mme d'Avarenne.

— Oh ! madame, il y a bien la petite porte ; mais on va lâcher les chiens, et la porte ouvre sur le grand bois, qui n'est pas plus sûr qu'il ne faut.

— Bon ! dit Mme d'Avarenne, Jean est armé comme un chevalier qui court les aventures, et tu n'as qu'à dire à ton père de ne pas lâcher les chiens.



La duchesse d'Avarenne.

— Mais, reprit Honorine avec embarras, c'est qu'il faut traverser tout le parc pour aller chez mon père, et la nuit, toute seule...

— N'y rentres-tu pas tous les soirs ?

— Ce n'est pas pour rentrer, parce que Pierre, notre garçon, m'attend à l'office et qu'il me reconduira ; mais c'est pour revenir déshabiller madame et la coucher.

— Oh ! mon Dieu ! dit la duchesse, je n'en ai nul besoin. Va dormir, mon enfant ; tu dois être très-fatiguée.

— Mais, madame, je crains... ce n'est pas que Jean ne connaisse très-bien le château et le parc ; mais je ne voudrais pas abuser de la bonté de madame et manquer mon service auprès d'elle.

— Puisque je te le permets. Tiens, emporte ce vin pour ton père, cela lui fera du bien, à ce brave homme.

— Oh ! dit Honorine, que madame est bonne ! Merci, madame... Bonsoir, madame, bonsoir...

— Bonsoir, Honorine.

La jeune fille sortit. Jean et la duchesse demeurèrent seuls.

Comme la duchesse n'apprit pas ce soir-là la fin de l'histoire de Louise, nos lecteurs seront obligés de faire comme elle, et d'attendre à une autre époque. Nous pouvons également assurer que la lettre pour le prince ne partit pas le lendemain, et que celle qui partit ne fut pas la première qui avait été écrite.

II. — LES ÉMIGRÉS A ROME.

1798.

Je n'ai jamais vu Rome, mais j'irai voir Rome. Je veux savoir par moi-même ce qu'il y a de senti et de dominant dans cet enthousiasme que toutes les âmes rapportent de cette ville. Il me prend des peurs affreuses que toute cette exaltation romaine qui prend aux uns pour une demi-douzaine de vieilles ruines, aux autres pour les majestés entières des monuments chrétiens, à quelques-uns pour les guenilles drapées des mendiants de Saint-Pierre, ne soit une marchandise qu'on se croit obligé de rapporter de Rome, comme on n'oserait quitter Strasbourg sans un pâté, Mayence sans un jambon, Périgueux sans truffes, et Tours sans pruneaux. Les méditateurs, (qu'on me pardonne le mot) qui ont restauré la ville (style d'architecte) en imagination, assis sur un fût de colonne pendant que le vent mugit sous les arcades du Colysée, et qui, par une belle nuit d'été, ce qui est très-malsain en Italie, ont vu Rome entière se lever devant eux, ont entendu Antoine et Cicéron aux rostres, à qui Spartacus s'est montré au cirque, Clodius aux étuves, Messaline au lupanar ; qui, à tous ces palpitants souvenirs vivants sur cette ville morte, ont senti bouillonner leur âme et dérober

leur enthousiasme; ces mêmes méditateurs qui, chez eux, au coin de leur cheminée parisienne, n'ont jamais pensé à lire une page de Mirabeau, qui se sentiraient lever le cœur s'ils entraient à la barrière du Combat, qui se baignent dans une cuvette, et ne trouvent pas la police suffisante contre les filles; ces messieurs me font horreur. Plagiaires de sensations nobles, ils les ont dégradées jusqu'à ce point, qu'en partant ils prennent commande d'émotions à tant la feuille, car l'émotion se vend encore. Ces autres faquins qui ont marchandé une messe à la mémoire de leur père, et à qui l'immensité de Saint-Pierre, la pompe rouge des cardinaux, les vieilles voix d'enfant des castrats, ont révélé, disent-ils, la puissance de la religion chrétienne, me paraissent encore plus odieux. Ces autres que notre épais feuillage des Tuileries n'abrite pas assez de notre maigre soleil d'août, et qui ont largement aspiré, sous les arbres grillés du Corso, les chaudes douches des brûlants rayons du ciel italique, ces autres me font pitié et mépris. Tous me donnent envie de voir Rome, non pour gagner les fièvres par une belle nuit d'été, non pour me convertir à la messe du pape, non pour me brûler la peau comme un porte-faix, mais pour leur dire qu'ils en ont presque tous menti.

Je ne connais qu'un homme qui ait fait, à mon avis, le voyage de Rome d'une manière neuve et profitable. C'était un mien ami, fils de régicide, assez mal venu sous la restauration, lequel rapporta de Rome pour dix-sept ou dix-huit francs d'os de saint Pierre, dont il fit présent au curé de son bourg, ce qui lui valut d'être marié sans confession et de dîner chez le sous-préfet. Passé cela, il n'a jamais ouvert la bouche de son voyage à Rome. Je n'ai pas besoin d'ajouter que cet homme est parfaitement spirituel et distingué. Or, maintenant, voici pourquoi toutes ces réflexions. S'il est reconnu qu'il est de très-bon goût de ne pas parler de Rome quand on l'a vue, il doit en résulter, par le système des contraires, qu'il est logique et élégant d'en parler quand on ne l'a pas vue. Or je ne l'ai pas vue, or il est élégant, or il est juste, or il est nécessaire que j'en parle; or il n'y a que moi qui aie le droit d'en parler pertinemment, or j'en parlerai. Voilà, ce me semble, ce qui s'appelle raisonner. Mon droit, mon privilége, mon monopole, se trouvant incontestablement établi d'après cette victorieuse logique, j'en use.

Tout le monde connaît assez d'histoire pour savoir qu'en 1798, la bonne révolution qu'on appelle 89, et la Terreur qu'on appelle 93, étaient chose finie; et, pour que ceci n'ait pas l'air d'une bêtise, j'ajoute que la plupart ne le savent que parce qu'on a donné pour nom aux événements de ces deux époques la date de leurs années. Car si je demande tout droit à celui qui me lit : Que faisait-on en Europe au mois de mai 1798? Il y a cent à parier contre un qu'il se grattera le front, et se mettra à supputer les événements qu'il sait pour les rapporter nettement à leur date. Je vais le faire pour lui.

En 1798, Rome, en expiation de l'assassinat du général Duphot, avait été proclamée République. L'astuce du cardinal Doria, excitée par le ministre anglais Acton, avait organisé, quelques mois avant cette époque, une espèce de mouvement révolutionnaire dont la répression donna à la politique du cardinal occasion de se débarrasser de quelques républicains ardents; mais, malheureusement pour lui, le succès qu'il obtint contre ceux qu'il avait lui-même poussés en avant, l'entraîna à insulter la nation française dans la personne de son ambassadeur, Joseph Bonaparte. On envahit son palais, et les troupes papales assassinèrent lâchement le brave Duphot à ses côtés. A cette époque, les outrages faits à la France ne dormaient pas dans un carton ministériel, et le gouvernement romain paya de son existence la mort du général français. La république romaine fut instituée quelques mois après l'assassinat.

Les Romains n'eurent pas plutôt la liberté, qu'ils pensèrent à la vengeance. La liberté n'était autre chose alors que le pouvoir des petits, et pouvoir et abus sont deux choses qui marchent volontiers de compagnie, de quelque hauteur qu'on les exerce. Parmi ces vengeances, la première à assouvir fut celle qui s'adressait au grief le plus récent. On se ressouvint, tout d'abord, du piége où le cardinal Doria avait entraîné les républicains de Rome, et de la punition qu'il avait infligée à ceux qu'il avait faits criminels. Parmi les complices de cette machination, on désigna, comme les plus remuants, quelques émigrés français qui suscitaient partout, et à tous les titres, des ennemis à la république française. On murmura d'abord contre leur séjour dans la ville, puis des menaces les accueillirent lorsqu'ils parurent dans les rues. Presque tous quittèrent Rome. La populace regretta l'avertissement imprudent que ses injures avaient donné à ces émigrés, et concentra, sur le peu de ceux qui demeurèrent, toute la haine qu'elle portait aux aristocrates.

Un matin, au coin de la place Nivone, à deux pas du Panthéon, un groupe d'hommes et de femmes parlaient tumultueusement du bonheur d'être libres. Un orateur monté sur une borne débitait en prose un pamphlet révolutionnaire, où, deux ans avant cette époque, il avait improvisé une chanson joyeuse. Au-dessus de lui était incrustée, à l'angle du mur, une madone à laquelle on avait mis sur l'oreille une énorme cocarde tricolore. L'enfant Dieu, qu'elle tenait sur ses genoux, en avait une de pareille dimension, et il n'était pas jusqu'à la figure symbolique du Saint-Esprit, qui planait sur ce groupe religieux, dont on n'eût décoré la tête emplumée d'une cocarde imperceptible. Au moment où l'orateur venait de démontrer à ses auditeurs que la liberté du peuple n'était autre chose que l'esclavage des grands, une femme passe devant cette petite assemblée, la considère un moment, et continue son chemin après avoir laissé percer un geste de dégoût et de colère.

— Sainte Marie ! s'écrie un des attroupés, cette femme a passé devant la madone sans saluer la cocarde tricolore.

— C'est une femme noble, une aristocrate, répondent les premiers qui entendent cette remarque.

— Elle nous brave. — Elle nous insulte. — Elle nous a regardés par-dessus l'épaule. — Elle a montré la madone d'un geste de mépris. — Elle a murmuré entre ses dents. — Elle nous a traités de canaille. — Elle nous a appelés misérables. — Elle nous a menacés. — Voilà les gens qui nous feraient tous pendre, s'ils reprenaient le pouvoir. — Et qui l'ont déjà fait. — Et nous le souffrirons ! — Non ! — Non ! — Non ! — Vengeance ! — Oui, vengeance ! — Mort aux aristocrates ! — Au Tibre l'aristocrate ! — Au Tibre la robe de soie ! — Au Tibre la mantille de dentelle ! — Au Tibre le chapeau de velours !

Toutes ces exclamations où le besoin de surenchérir chacun sur son voisin avait porté les derniers à parler de mort et d'assassinat, toutes ces exclamations s'étaient succédé assez rapidement pour garder ce caractère d'irréflexion et de violence qui fait presque toujours un crime public de ce qu'on appelle la justice populaire, justice toujours criminelle en ce qu'elle juge avec passion et exécute avec férocité; justice presque toujours injuste, parce qu'elle n'atteint presque jamais que les innocents. Mais tous ces cris, qui apportaient chacun avec soi une opinion, chacun avec soi un jugement, avaient pris cependant le temps nécessaire pour que chaque opinion émise entrât au cœur de cette multitude, pour que chaque jugement prononcé y fît naître la résolution de l'exécuter. Ce temps avait suffi pour permettre à cette femme, ainsi vouée à la mort, de s'éloigner et de disparaître à l'angle d'une rue.

— Où est-elle ? — Qu'est-elle devenue ? — Où s'est-elle enfuie ? — Où s'est-elle cachée ? crie-t-on de tous côtés dès qu'on ne l'aperçoit plus.

— Par là ! — Par là ! répondent quelques voix.

Tout aussitôt la foule se précipite du côté désigné, avec un grand cri continu et qui sert d'appel à tous ceux qui n'ont rien vu ni rien entendu, mais que leurs guenilles rendent solidaires de tout ce qui se passe sur la place publique, et qui répondent : — Au Tibre ! — Mort à l'aristocrate ! avec l'enthousiasme de désœuvrés qui rencontrent une bonne occupation. Les premiers arrivés à l'angle de la rue voient à son extrémité la robe de soie, la mantille de dentelle, le chapeau de velours.

— La voilà ! — Là-bas ! là-bas ! arrêtez ! — Arrêtez l'aristocrate ! crie-t-on de tous côtés.

La victime désignée, à qui ces cris ne parviennent ni pour retarder ni pour accélérer sa marche, tourne dans une rue à gauche; à cette vue, la foule se divise en deux : une partie suit le chemin que cette femme a pris; l'autre s'élance par une rue diagonale qui mène à l'extrémité de celle où cette femme a disparu, et s'assure, par ce moyen, de l'arrêter dans sa marche, tandis que les premiers l'empêcheront de retourner en arrière. Les deux troupes, lancées avec une égale rapidité, arrivent presque ensemble sur deux extrémités de la rue; mais parmi le petit nombre de ceux qui la parcourent dans sa longueur, il n'y a plus ni robe de soie, ni mantille de dentelle, ni chapeau de velours.

— Elle est entrée quelque part. — Elle est dans la rue. — Elle est dans une de ces maisons. — Il faut les visiter. — Entrons là.

— Qui es-tu ?

— Je suis un marchand de poterie qui fabrique des lampes antiques pour les fouilles du Campo-Vaccino.

— Tu n'as pas vu passer une femme qui avait un chapeau de velours, une mantille de dentelle et une robe de soie ?

— Non. J'étais au fond de ma boutique.

— Crie : Vive la république !

— Vive la république !

— C'est bien ; tu es un bon citoyen.

— A celle-ci.

— Pourquoi fermes-tu ta boutique ?

— Dame, monseigneur...

— Il n'y a plus de monseigneur.

— C'est un partisan de l'aristocratie.

— Qu'on le pende, s'il ne veut pas avouer.

— Hélas ! mon frère, je ne sais rien.

— Il m'appelle son frère; c'est un espion du Vatican, un séide des moines.

— Mais, citoyen, je suis juif.

— Et tu m'appelles ton frère, chien ?

Et, d'un coup de pied dans le ventre, on rejette le malheureux au fond de sa boutique. Sans doute il lui serait arrivé bien pis, si d'un autre groupe on n'eût entendu s'échapper le cri :

— C'est ici ! c'est ici !

On y court, et ceux qui ont fait cet appel crient à ceux qui arrivent :

— C'est là ! c'est là ! Voilà une porte qu'on refuse d'ouvrir. On a

beau faire, elle n'échappera pas à notre vengeance. Au Tibre l'aristocrate ! — Ouvrez ! — Ouvrez ! — Au Tibre !

Et, comme personne ne répond, on se met en devoir d'enfoncer la porte ; on l'enfonce ! on entre. La maison est déserte : pas un habitant, pas un meuble, rien à tuer, rien à jeter par la fenêtre.

— C'est une trahison !

— Cette maison sert de rendez-vous aux conspirateurs.

— Tu es du quartier, toi ?

— Oui.

— A qui cette maison ?

— C'est l'ancien logis de l'avocat Giacetti, qui est mort il y a un mois, et dont les héritiers ont fait enlever tous les meubles il y a deux jours.

— Et pourquoi n'as-tu pas dit ça tout de suite, imbécile ?

— Est-ce que je savais ce que vous cherchiez ?

— Nous cherchons une femme : la connais-tu ?

— Quelle femme ?

— Une femme, une grande dame, une aristocrate, une ennemie du peuple ; elle est dans cette rue, elle loge dans cette rue.

— J'en connais beaucoup comme ça.

— Où demeurent-elles ?

— Il y a d'abord la femme du marquis Daguesta, là-bas, au bout de la rue, à cette maison qui a deux colonnes.

— Une marquise... c'est ça ; une femme de trente ans...

— Trente ans ! je ne sais pas. Son petit-fils, dont je suis le tailleur, en a tout à l'heure vingt-cinq.

— Brute ! c'est une femme de trente ans qu'on te demande.

— Attendez... dit le tailleur en se grattant la tête, une femme de trente ans... il y a bien la mienne.

— C'est une grande dame, animal !

— Ah ! voilà ! voilà ! c'est la comtesse Despont, qui est accouchée hier.

— Elle se promenait ce matin sur la place Nivone !...

— Alors je n'y suis pas, je n'étais pas sur la place.

— Bon Jésus ! que les tailleurs sont bêtes ! elle est entrée dans cette rue en sortant de la place.

— Tiens ! vous disiez qu'elle y logeait.

— Qu'elle y loge ou non, elle y est. L'as-tu vue passer ?

— J'ai vu passer bien des gens.

— Une femme avec une robe de soie, un chapeau de velours, une mantille de dentelle ?

— C'est possible. Je ne l'ai pas vue.

— Miséricorde ! l'animal ! Si je devenais ministre, je ne te ferais pas espion.

— Je ne voudrais pas l'être.

— Tu fais le fier.

— Je suis citoyen romain.

— Toi ! tu es un mauvais tailleur. Rentre dans ta boutique, et tâche de coudre un peu mieux les habits qu'on t'achète. Allons, va donc.

— Ne me touchez pas ; je suis libre. Vive la république !

— Veux-tu marcher et te taire, va-nu-pieds ?

Puis le tailleur bousculé, honni, rentre dans sa boutique.

Cette scène se passait presque simultanément devant toutes les portes de la rue, avec quelques différences bien légères. La foule, dépistée, allait, venait ; chacun interrogeait celui qu'il rencontrait, et ne recevait d'aucun une réponse satisfaisante. Beaucoup de personnes étaient aux fenêtres pour apprendre ce qui se passait dans la rue, et une femme, vêtue comme celle que le peuple poursuivait, s'était mise à une croisée d'une maison d'assez modeste apparence. La multitude, tout occupée à questionner les gens des boutiques, n'avait point encore levé les yeux en l'air, et n'apercevait point sa victime qui se livrait avec tant de sécurité. Cette femme paraissait fort tranquille, car elle ignorait que ce fût elle que demandait cette foule furieuse. Elle montrait tout ce mouvement populaire à un homme déjà vieux qui était à côté d'elle, et tous deux en suivaient les mouvements avec plus de curiosité que d'inquiétude. En face de cette fenêtre, et parmi les curieux qu'avait attirés cette émotion, se tenait un homme que son habit faisait reconnaître aisément pour un Français : il portait l'uniforme des chirurgiens militaires de l'époque ; il considérait attentivement cette femme, et à plusieurs reprises, il murmura à voix basse :

— C'est elle assurément, c'est elle.

Cet homme parut d'abord embarrassé sur ce qu'il devait faire. Il traversa la rue pour entrer dans la maison où était cette femme ; mais il s'arrêta, retourna de l'autre côté, et, s'adressant à un marchand de plâtre, qui, sur le seuil de sa porte, regardait paisiblement ce qui se faisait, il lui dit :

— Quelle est cette femme qui demeure en face ?

— Quelle femme ?

— Cette femme, à cette croisée, en chapeau de velours, en mantille, dit le chirurgien en la désignant du doigt.

— Cette femme...

Le figuriste n'avait pas eu le temps de répondre, qu'un cri terrible domina tout à coup le murmure tumultueux de la rue.

— La voilà ! la voilà ! la voilà !

Au geste du chirurgien, quelques regards avaient suivi la direction de son bras, et tout aussitôt la coupable de la place Nivone avait été reconnue. Toute la multitude afflua au point d'où le premier cri s'était fait entendre. Alors les imprécations de mort retentirent avec une affreuse violence, et cette femme était encore à comprendre qu'elle fût l'objet de cette exaspération, qu'une tuile, lancée à la fenêtre où elle était, vint frapper à la tête du vieillard avec qui elle semblait s'étonner des menaces qu'elle entendait. Cette femme poussa un cri, et, arrachant le vieillard de la croisée, disparut dans le fond de la chambre. Les clameurs : Au Tibre l'aristocrate ! continuèrent, et on se mit en devoir d'enfoncer la porte.

Le chirurgien répéta sa question à l'homme à qui il l'avait d'abord adressée, et celui-ci lui répondit :

— C'est, je crois, une Française.

— Une émigrée peut-être ?

— C'est possible.

— Ah ! c'est elle, s'écria le chirurgien ; et il s'élança parmi la foule pour arriver jusqu'à la porte et empêcher qu'on ne la brisât ; mais il fut repoussé et presque menacé. Il comprit qu'il ne pouvait rien contre tout ce peuple en fureur, et se hâta de gagner une caserne où se trouvait logée une compagnie française. Il espérait arriver à temps pour avertir et revenir balayer cette rue ; mais quelque diligence qu'il fit, bien qu'il courût de toute sa vitesse, il ne put prévenir le malheur qu'il craignait. Il n'était pas au bout de la rue, qu'une exclamation unanime de joie, suivie de cris plus furieux, l'avertit que la porte était brisée. Il n'en continua pas moins son chemin, espérant que la rage du peuple ne s'assouvirait pas sur-le-champ.

Cependant, comme il l'avait deviné, la porte avait été brisée, et la foule s'était ruée dans l'intérieur de la maison. Une troupe forcenée arriva jusqu'à la chambre où cette femme s'était montrée à la croisée ; elle y était encore à côté du vieillard dont le sang inondait le visage et dont elle pansait la blessure. Les premiers cris que hurlèrent, en la voyant, les furieux qui envahirent la chambre, furent :

— Au Tibre ! au Tibre l'aristocrate !

Cependant ils ne se jetèrent point sur elle tout de suite et continuèrent à l'invectiver, en lui reprochant son crime, qu'elle paraissait ignorer ; suivant en cela une sorte d'instinct de justice barbare, qui voulait, même aux yeux de sa victime, appuyer sa condamnation sur une raison quelconque. L'étonnement de cette femme était si profond, si naturel, qu'il arrêta d'abord les plus exaspérés. Mais, lorsqu'il lui fut demandé si ce n'était pas elle qui venait de passer sur la place Nivone, et qu'elle eut répondu affirmativement, ils s'écrièrent tous en fureur :

— Elle l'avoue ! elle l'avoue ! Au Tibre ! au Tibre ! au Tibre ! Quelques-uns se précipitèrent pour la saisir ; le vieillard, épouvanté, se plaça devant elle, en disant :

— Mais quel crime a-t-elle commis ?

— Elle a insulté les couleurs de la liberté. C'est une aristocrate et toi aussi. Retire-toi, si tu ne veux pas qu'on te traite comme elle.

— Que je vous laisse assassiner ma fille sous mes yeux ! s'écria le vieillard.

— C'est sa fille, il la soutient, c'est un traître. A bas ! au Tibre !

— C'est juste, cria une voix ; mais avant il faut qu'ils fassent amende honorable. Menez-les à la madone, et qu'ils s'agenouillent devant les cocardes qu'ils ont méprisées.

A ce moment, la fille, qui avait passé la tête haute sur cette place, et le vieillard, qui n'était pas sorti de sa maison, étaient également coupables aux yeux des forcenés. On se jette sur eux, on les sépare, on les précipite dans les escaliers, on les traîne dans la rue, où l'on annonce à la populace ce qu'on a décidé des deux criminels. A la place Nivone, d'abord ; au Tibre, ensuite ; comme si la mort leur dût être doublée par l'humiliation. Ces deux infortunés, le père et la fille, étaient si étourdis de cette attaque imprévue, de ce malheur si subitement arrivé, de cette colère si rapidement exercée contre eux, qu'ils se laissèrent pousser dans le chemin qu'on leur désigna, sans résistance ni pensée, déjà morts et n'ayant plus d'autre crainte que de ne pas mourir comme on le leur promettait, et de tomber morceau à morceau, soupir à soupir, douleur à douleur, sous les bâtons et les poignards dont on les menaçait.

Ils arrivaient déjà à l'angle de la rue, lorsque tout à coup la foule reflue violemment sur elle-même avec ce cri partout répété :

— Les Français ! les Français !

Elle se retourne tout aussitôt en entraînant ses victimes ; mais l'autre bout de la rue lui montre aussi une triple ligne de baïonnettes, et toute cette multitude se trouve prise par la même manœuvre qu'elle avait employée contre la femme qu'elle avait poursuivie. Le peuple, ainsi enfermé, ne perdit rien de sa fureur ; seulement il osa tenter le passage, et, espérant se faire ouvrir les rangs des soldats en les flattant, il se mit à hurler :

— Vivent les Français ! vive la république !

Un officier général à cheval pénétra dans la foule en l'apaisant de sa main ; mais il ne put réussir à dominer les clameurs qui bruissaient autour de lui. Il avançait doucement, cherchant à arriver jusqu'auprès des malheureux que le peuple tenait au milieu de la rue. On le laissa volontiers marcher en avant ; mais, à chaque pas, la foule se refermait

derrière lui sans discontinuer le cri : — Vivent les Français! vive le général français! au Tibre les aristocrates! Déjà cet officier n'était plus qu'à quelques toises des prisonniers, lorsque ceux-ci l'aperçurent. Par un entraînement irrésistible d'espérance de salut, le vieillard se mit à crier : — A nous! à nous!

A ce mot, un mouvement terrible s'opère dans la masse compacte qui serrait le père et la fille; un cri aigu, mais isolé, se fait entendre, et le vieillard, dont le général distinguait déjà la tête ensanglantée, le vieillard disparaît. Un cri de cent voix répond à ce premier cri. Le général devine ce qui s'est passé, et, dans un premier transport de colère, il pousse son cheval de ses deux éperons, s'arme de son sabre en frappant indistinctement tout ce qui s'oppose à son passage. La foule s'ouvre, se resserre aux murs, et laisse voir le vieillard étendu par terre, sa fille à genoux à côté de lui, et un homme qui la tient à bras-le-corps et qui veut l'entraîner. A l'aspect du cavalier qui accourt, cet homme abandonne cette femme; mais, voyant que la vengeance va lui échapper, il se retourne, prend un couteau qu'une petite corde tient à sa ceinture et le lève sur la malheureuse. Un dernier effort du général le rapproche de l'assassin, et d'un coup terrible de son sabre il fait tomber le couteau et la main qui en était armée. Le misérable s'échappe en hurlant, et mille imprécations furieuses sortent du cercle qui s'est formé autour du général. Celui-ci s'approche de la femme qui est à genoux sur le pavé et qui cherche un reste d'existence dans les traits du cadavre qui gît à ses pieds. Cependant la foule gronde, et poussée par les plus éloignés, se resserre lentement autour de l'officier français et de la femme qu'il veut protéger. Occupé qu'il est à la consoler, celui-ci n'aperçoit pas ce mouvement. La femme, n'ayant plus, pour fuir, l'irritation du danger personnel dont son protecteur semble la défendre, pleure et se laisse aller à ses lamentations. Enfin le général à demi courbé vers cette femme, l'engageait à s'éloigner, lorsqu'il se sent serré par les plus hardis; il se relève, et ce simple mouvement et le regard dont il l'accompagne font reculer la foule. Il cherche son cheval et le voit par terre étendu mort. Les plus forcenés avaient pour ainsi dire aiguisé leurs poignards à l'assassinat sur le corps du noble animal. Le général juge alors de son propre danger, et, voulant sortir de cette foule avant que l'exaltation populaire n'ait dépassé les bornes du respect et de la crainte qu'inspire le nom français, appelle à le suivre la malheureuse qui pleure et qui paraît ne pas l'entendre. Enfin, ne sachant comment l'arracher à ce cadavre dont elle a appuyé la tête sur ses genoux, il lui dit en parlant français :

— Diane, suivez-moi.

Cette femme se relève à ce mot, et ce corps du vieillard retombe sur le pavé; elle regarde celui qui l'a ainsi appelée et cherche sur son visage un souvenir qu'elle y trouve sans doute, car elle répond par un signe d'assentiment.

— Il faut me suivre, ou vous êtes perdue, reprend l'officier.

— Je vous suis, répond la femme; puis, tournant son regard vers le cadavre de son père, elle étend les mains sur lui, et, levant les yeux au ciel, semble l'appeler en témoignage du serment qu'elle se fait à elle-même.

Le général la prend par la main et fait quelques pas; mais la foule s'ouvre à peine pour les laisser passer; l'officier n'a pas assez de regards pour surveiller toutes ces mains armées de couteaux qui sortent et rentrent furtivement sous les plis d'une chemise et d'un manteau, quoiqu'il suffise encore de ce regard pour les arrêter. Mais le murmure devient plus furieux : quelques-uns crient :

— Au Tibre! cette femme est à nous! — Au Tibre!

Déjà les mains armées ne se cachent plus, et, dans la gesticulation active de la foule, les couteaux luisent et passent comme des éclairs tout autour de la femme et de l'officier. Il était arrivé près de son cheval; décidé à s'ouvrir un passage par la force, il se baisse, et, dans les arçons de la selle, il cherche ses pistolets. Les assassins profitent de ce mouvement; l'un d'eux bondit jusqu'à la femme condamnée par la populace, et lève son poignard sur elle. Celle-ci se baisse sous le coup qu'on lui porte, et le poignard va s'enfoncer dans le bras du général. Une rumeur de joie applaudit le brave qui a fait ce coup; mais l'officier blessé se redresse, et un nouveau cercle se fait autour de lui. Au premier rang de ce cercle est celui qui l'a frappé, tenant encore son couteau ensanglanté. Un mouvement de colère pousse le général à se venger : il marche sur le meurtrier le sabre à la main; mais à peine a-t-il quitté d'un pas celle qu'il veut sauver, que derrière le meurtrier un nouvel assassin s'est rué contre la victime désignée. Un cri retentit, le général se retourne, et d'un revers de son sabre étend le misérable à ses pieds. La foule à cet aspect rugit sourdement comme un dogue à qui on veut arracher l'os qu'il dévore; elle s'émeut, s'agite; le général est désigné du doigt, désigné de l'œil, désigné du couteau. A cet aspect, il porte autour de lui un regard terrible et crie d'une voix qui domine tout ce rugissement de voix :

— Grenadiers, en avant!

Un bruit de fer répond à ce cri : ce sont les fusils tombés du port d'armes au : Croisez baïonnette. Les soldats s'élancent d'une des extrémités de la rue; tout fuit devant eux, mais ce torrent menace encore d'entraîner avec lui l'officier français et sa compagne qui est retombée à genoux sur le pavé. Alors, au lieu de rester en avant et de la couvrir de son corps, il se place derrière elle. Seulement il étend au-dessus de sa tête son bras armé de son sabre, dont il présente la pointe à la foule qui se rue sur eux. Comme l'angle d'une estacade qui fend et rejette de côté les eaux rapides d'un fleuve, ce sabre tendu et immobile ouvre et rejette à droite et à gauche les flots de la multitude. Enfin tout passe et s'écoule en grondant jusqu'à ce que les grenadiers arrivent. Le général remet au chirurgien qui les accompagne la femme qu'il vient de sauver, et lui ordonne de la conduire à son palais. Cependant le peuple, refoulé à l'extrémité de la rue, veut tenter un passage; les troupes qui y sont stationnées s'y opposent, et une lutte désespérée s'engage à cet endroit. Les Français sont culbutés, car les premiers de la multitude, poussés par ceux qui les suivent, sont cloués par ceux-ci sur les baïonnettes qu'on leur oppose; et la foule, se ruant incessamment sous le bouclier des premiers rangs qui tombent égorgés, finit par rompre la digue et s'échappe avec des hurlements de fureur. Tout aussitôt ces hommes, à qui on a arraché leur proie, sortis de leur prison, errants comme des bêtes féroces échappées de leur cage, se répandent dans les rues de Rome, appelant le peuple aux armes. Quelques minutes n'étaient pas écoulées; le général, entré dans une maison, avait eu à peine le temps de faire laver le sang de sa blessure, qu'il entend sonner le tocsin au clocher le plus voisin : il sort, et se met à la tête du petit nombre de soldats qui sont avec lui. Bientôt de clocher en clocher le tocsin s'étend, vole, s'appelle, se répond et couvre en un moment la cité d'un vaste mugissement où les coups répétés de chaque cloche se détachent sourdement, comme sur le fond sanglant d'un incendie luisent quelques flammes blanches. A ce terrible bruit, Rome s'exalte dans ses entrailles les plus cachées; les tanières du vice et de la misère dégorgent leurs habitants au soleil; des rugissements de voix répondent à ces rugissements d'airain; l'émeute s'allume, et bientôt elle embrase toute la cité.

Sur l'ordre du général, quelques officiers couraient aux casernes pour réunir toutes les troupes sur un seul point, et lui-même marche vers son palais. Il parcourt d'abord la ville avec ses grenadiers, et, malgré le tumulte qui bruit autour de lui, il trouve les rues désertes. A peine si, lorsqu'il tourne l'angle d'une rue, il voit à l'autre extrémité une tête qui disparaît en poussant un cri. Guidé par les acclamations qui vibrent dans l'air, il y marche, et le bruit qui l'appelle semble fuir à son approche comme par enchantement. Enfin il se décide à regagner sa demeure. Déjà deux bataillons en défendaient l'approche. Cependant rien ne semblait devoir faire craindre une attaque. Aucune troupe de séditieux ne s'était encore montrée; mais le tocsin sonnait toujours dans l'air, et la cité grondait toujours en dessous; l'éruption était inévitable. Le général donne quelques ordres précis et rentre dans le palais. Il fait appeler le chirurgien, et pendant que celui-ci coupe la manche de son habit et rapproche, sous des bandes de diachylon, les lèvres sanglantes de sa blessure, le général lui dit :

— Eh bien! Lussay, vous aviez raison, c'est elle.

— Toujours belle, n'est-ce pas?

— Toujours belle.

— Toujours fière?

— Je ne sais. Dans ce tumulte elle n'a montré ni audace ni terreur extrêmes; ce n'était pas ce que je m'étais figuré d'une femme comme elle. N'importe, je l'ai retrouvée, et elle me dira ce que je veux savoir.

Le docteur Lussay hocha la tête.

— Je ne sais ce que vous lui voulez, mais le péril est passé; elle se taira, si elle croit y avoir intérêt. Vous a-t-elle reconnu?

— Je ne crois pas. Où est-elle maintenant?

— Dans mon appartement, où Louise lui a donné de nouveaux vêtements.

— Votre femme est un ange, docteur; comment va-t-elle?

— Tout ce bruit l'a un peu effrayée, d'autant que, lorsque l'émeute a commencé, elle était seule avec Henriette à la promenade.

— Une femme, sortir seule avec un enfant de trois ans dans cette ville où nos soldats n'osent guère sortir que trois ou quatre ensemble! c'est une imprudence que vous ne devriez pas permettre.

— Ah! fit M. de Lussay, vous savez qu'elle est quelquefois si fantasque! Lorsqu'elle veut quelque chose, peut-on l'empêcher de le faire? la moindre contrariété lui donne des crises.

— N'est-ce pas un peu votre faute? et si toutes vos expériences de mesmérisme ne l'ont pas rendue folle, à qui le devez-vous?

— Ne parlons pas de cela, dit M. de Lussay avec impatience; nous ne nous entendrons jamais sur ce chapitre ni sur bien d'autres; pour vous, la révolution française est le renouvellement de l'ordre social, et je n'y vois qu'anarchie et malheur; pour moi, le magnétisme est la régénération de l'humanité, et vous n'y trouvez que charlatanisme et désordre. Si je n'entends rien en politique, vous n'entendez rien en médecine.

— Cela se peut, dit le général, qui répondit comme un homme qui n'avait pas écouté. Il faut que je voie la duchesse.

Il sortit, et, accompagné du docteur, il passa dans un autre appartement. La duchesse d'Avarenne était debout devant une cheminée allumée, et semblait profondément pensive; on n'eût jamais pu croire qu'elle sortait des mains d'une populace furieuse, tant il y avait de calme et de froideur dans sa préoccupation.

— Madame, lui dit le général, je venais m'informer de l'état où vous vous trouvez; j'ai craint que l'émotion....

La duchesse sourit dédaigneusement, et son regard hautain arrêta les paroles du général sur ses lèvres. Celui-ci s'attendait pour le moins à un remerciement poli, sinon reconnaissant. Les premiers mots de la duchesse furent ceux-ci :

— Avez-vous donné des ordres, monsieur, pour que le corps de mon père fût enlevé d'une manière décente et convenable à son rang?

Le général fut tout surpris de cette question et du ton de commandement dont elle lui était faite. Il répondit cependant avec politesse :

— Ces ordres, madame, ont été oubliés, et il serait impossible de les exécuter dans l'état de fermentation où se trouve maintenant la ville.

— Ah! dit la duchesse, les assassins n'ont pas assez bu, ils demandent encore du sang; le vôtre peut-être, pour m'avoir sauvée.

— Le mien! madame, ils en ont déjà goûté, comme vous diriez, et peut-être en voudraient-ils le reste.

— C'est juste, dit la duchesse, avec un accent de sarcasme terrible. A votre tour, général Jean d'Aspert.

— Diane, s'écria le général en s'approchant d'elle avec un transport de joie; Diane, vous m'avez reconnu !

— A qui parlez-vous? dit la duchesse en l'éloignant du dos de la main et en se reculant hautainement.

D'Aspert porta autour de lui un regard irrité; mais, apercevant dans sa chambre Lussay et sa femme, il attribua la retenue de la duchesse à leur présence, et, d'un geste, il les pria de s'éloigner. Ils sortirent. Le général reprit :

— Nous sommes seuls, madame, et nous pouvons nous expliquer.

— Je n'ai d'autre explication à avoir avec vous, monsieur, que de vous demander un passe-port, afin de quitter Rome.

La patience de Jean fut poussée à bout, et il reprit avec une sévérité égale à la hauteur de la duchesse :

— Mais moi, madame, j'en ai d'autres à vous demander.

— Etes-vous mon juge, et avez-vous hâte de me livrer au bourreau ?

— Diane, reprit le général avec douceur, vous jouez un rôle maladroit avec moi; vous savez bien ce dont je veux vous parler.

— Est-ce de mon père que votre peuple a assassiné?

— Non, reprit Jean avec amertume, mais de mon fils que vous avez fait disparaître.

La duchesse devint pâle et serra les dents avec rage; elle se tut.

— Me comprenez-vous enfin? ajouta le général. Ce n'est plus ici Jean l'insensé, le fou, qui vous a aimée comme on adore Dieu, à qui vous auriez demandé un crime et qui l'eût commis pour une de ces nuits d'amour où vous ne cherchiez que le plaisir.

La duchesse le toisa d'un œil de mépris.

— Ce n'est plus, reprit le général, ce n'est plus le misérable paysan qu'on fait enlever par un recruteur, et qu'on destine à aller mourir dans l'Inde, quand son amour fatigue et que son désespoir inquiète; c'est un homme qui sait ce qu'il vaut et ce que vous valez; c'est un père qui vous redemande son enfant et qui le veut.

La duchesse était droite, pâle, immobile. D'Aspert se tut, espérant une réponse; Diane garda le silence. Il attendit un moment encore; il sentit la colère murmurer en lui, mais il l'apaisa ; et, se rapprochant de la duchesse, il lui dit avec une sorte de soumission respectueuse:

— Eh bien, madame, oublions le passé; n'en parlons plus: j'en effacerai le souvenir. Mais enfin je viens de vous sauver, de vous arracher à une mort certaine: pour ce service, pour ce sang versé en vous défendant, rendez-moi mon fils.

— Votre sang versé! cela vaut-il bien vingt sacs de farine? dit la duchesse avec un mépris inouï.

Tout autre qu'une femme eût tremblé jusqu'à la racine des cheveux à l'expression terrible qui agita en ce moment le visage de Jean ; mais elle supporta insolemment les regards du général, et ne baissa pas les yeux devant l'éclair de rage qui s'en échappa. Il grinçait des dents de fureur: il eût donné la moitié de sa vie pour que cette femme eût été un tigre: il l'aurait attaqué nu et corps à corps.

— Mais, reprit-il suffoquant de colère, tous les vices sont donc dans votre âme? vous qui vous êtes livrée à moi comme...

— Jetez-moi à la foule, monsieur, reprit froidement la duchesse; elle m'eût égorgée sans m'insulter.

Le général se tut: il était anéanti, dérouté; il se mit à parcourir la chambre en repassant dans sa tête toutes les circonstances de sa vie. Il avait été l'amant de cette femme jusqu'à l'instant où sa grossesse n'avait pu se déguiser plus longtemps. A ce moment, il avait été enlevé et incorporé dans un régiment qui était parti pour l'Inde. Revenu, trois ans après, en France, il avait appris qu'avant l'époque de ses couches, la duchesse était partie, emmenant Honorine avec elle, et qu'Honorine avait écrit de Spa que la duchesse était accouchée d'un fils. Depuis ce temps, Mme d'Avarenne avait reparu à la cour; mais on n'avait pas eu de nouvelles ni d'Honorine ni de ce fils né secrètement. La révolution de quatre-vingt-neuf avait éclaté; Mme d'Avarenne et son père avaient émigré des premiers. Le duc d'Avarenne avait péri sur l'échafaud. Jean, désespérant de retrouver jamais la trace de ce fils perdu, avait continué sa carrière militaire, et y avait fait ce chemin rapide si commun à cette époque. Enfin, après onze ans, il se retrouvait face à face avec cette femme qu'il avait aimée, qu'il avait possédée, qui était la mère de son enfant, dont il était devenu l'égal, à laquelle il venait de sauver la vie: et le silence et le mépris étaient tout ce qu'il en recevait. Il la croyait folle, ou plutôt il se croyait fou: car lui seul était ému, lui seul sentait son cœur se gonfler et le sang lui monter à la tête, bruire dans ses oreilles, battre comme un marteau dans sa tête. La duchesse était calme, son regard était paisible, son attitude fière; elle savait juste ce qu'elle faisait. Fatigué de sa marche et de l'agitation de ses pensées, le général s'arrêta en face d'elle. Il la considéra longtemps, espérant que ce regard obstiné l'importunerait ou l'attendrirait, et qu'un mot échappé à la colère ou à la pitié viendrait l'éclairer ; mais l'impassibilité des traits de la duchesse usa la ténacité de ce regard, et le général reprit la parole.

— Ainsi vous n'avez rien à me dire ?

Puis il laissa un moment pour la réponse. La duchesse se tut.

— N'y a-t-il pas un sentiment dans votre cœur que je puisse implorer ?

Nouvelle attente, nouveau silence.

— Pas un ?

Il parlait à une statue de glace.

— Mais, s'écria-t-il avec une fureur qui ne connut plus de bornes et en prenant la duchesse par la main, mais savez-vous que vous êtes en mon pouvoir, que je n'ai qu'un mot à dire, que je n'ai qu'à laisser faire, et que vous serez écharpée par morceaux?

La duchesse sourit ironiquement.

— Mais je vous dis que je le ferai; je le ferai, vous dis-je; m'entendez-vous? et, en parlant ainsi, il la serrait violemment; puis il la quitta et se jeta sur un fauteuil. La duchesse rajusta ses manches froissées par le général, et reprit froidement:

— Vous auriez fait fortune aussi dans le métier de portefaix.

— Ah ! s'écria le général en se redressant, en saisissant le bras de la duchesse et en la jetant à genoux, qu'il en soit donc ainsi. Répondez au portefaix. Et, prenant ses mains dans les siennes, il les serra à les briser.

— Ah ! s'écria la duchesse, assassinez-moi tout de suite! vous me torturez.

— Répondez à l'assassin alors, cria le général; car il faut que vous répondiez; qu'avez-vous fait de mon fils?

— Il est mort, dit la duchesse d'une voix sourde.

— Mort? répéta Jean d'Aspert en laissant échapper Mme d'Avarenne et en se couvrant le visage de ses mains.

— Mort, reprit la duchesse en se relevant et en jetant sur lui un regard où rayonnait une joie cruelle.

Le général détourna la tête, essuya une larme, quelques soupirs douloureux s'échappèrent de son sein; un moment après il se rapprocha de la duchesse, et lui dit avec un ton de profonde tristesse :

— Veuillez me dire, madame, où vous désirez vous rendre; et non-seulement je vous donnerai un passe-port pour cette destination, mais encore je vous y ferai accompagner.

— Je souhaite aller à Naples, où je compte m'embarquer pour Londres.

Le général la salua, et allait se retirer lorsque le docteur entra vivement dans la chambre.

— Le gouverneur de Rome, le signor Canzini, désire vous parler sur-le-champ. Il s'agit, je crois, de madame.

— Alors faites entrer ici, dit le général, car je désire que madame sache ce qui sera décidé sur ce qui la concerne.

Le gouverneur entra, suivi de deux officiers dont l'un portait une cassette. La duchesse se leva à la vue de cette cassette ; mais elle se contint en voyant que le général l'observait. Celui-ci, adressant la parole au gouverneur, lui dit :

— Eh bien, monsieur, que désirez-vous ?

— Général, répondit l'Italien, je viens réclamer la dame d'Avarenne, afin qu'elle soit livrée aux tribunaux, et jugée selon que le méritent ses crimes contre la république.

— Jugée ! reprit avec hauteur le général, jugée parce qu'elle n'a pas été assassinée ! vous allez trop vite en république, monsieur, et le temps de la Convention est passé. Si l'envie de juger vous tient, recherchez les assassins du marquis de l'Étang, recherchez celui qui m'a fait cette blessure, et jugez-les d'abord selon qu'ils le méritent.

— A l'heure qu'il est, reprit le gouverneur, ils sont arrêtés. Ceux qui ont frappé M. de l'Étang seront confrontés avec madame; celui qui vous a blessé le sera avec vous, et, dès que le témoignage de madame aura été entendu, leur sentence sera prononcée.

— C'est bien, monsieur, dit le général ; mais madame n'est pas en état de porter ce témoignage sur-le-champ.

— Aussi, reprit le gouverneur, n'est-ce pas pour cela que nous venons la réclamer. C'est pour la livrer elle-même aux tribunaux, comme ayant conspiré contre la liberté de la république romaine.

— Conspirer contre la liberté, monsieur, dit le général, est un mot bien vague, un mot avec lequel on a fait tomber bien des têtes innocentes. Madame est Française; à ce titre je lui dois protection, et ce ne sera que sur des preuves bien claires que je permettrai qu'elle soit mise en accusation.

— Madame est émigrée, reprit le gouverneur avec une expression

d'impatience avide, et, à ce titre, ce n'est pas chez un général de la république qu'elle devrait trouver un si chaud protecteur; et, quant aux preuves que vous demandez, les voici.

Il ouvrit aussitôt la cassette qu'un des officiers avait posée sur la table. Pendant qu'il en tirait quelques papiers, il ajouta :

— Cette cassette appartient à madame; lorsque nous avons fait cesser le pillage de sa maison, l'officier qui commandait la garde que nous y avions envoyée a trouvé cette cassette; et, espérant y découvrir des renseignements sur les personnes qui habitaient ce logis, dont le maître venait d'être massacré, il a ouvert cette cassette et lu quelques-unes des lettres qu'elle renfermait. Jugez, général, si ces preuves sont suffisantes.

Le général regarda la duchesse avec anxiété; mais elle, l'œil fixé sur la cassette, suivait si attentivement chaque mouvement du gouverneur, qu'elle n'aperçut pas l'intérêt de pitié qui se peignit encore sur les traits de Jean d'Aspert. Celui-ci s'approcha du gouverneur, qui lui tendit un papier, en lui disant :

— Lisez.

Le général le prit, et porta de nouveau les yeux sur Mme d'Avarenne; mais celle-ci ne semblait faire attention qu'à cette cassette que le gouverneur tenait dans ses mains. Jean lut le papier : c'était une lettre d'Acton; elle contenait le plan d'une insurrection qui devait éclater à Rome et dans tous les États romains, appuyée d'un armement considérable fait par le gouvernement de Naples et des secours de l'Autriche. Une correspondance suivie donnait les détails les plus précis sur cette affaire. Cette correspondance nommait les chefs, désignait le lieu des rendez-vous, nombrait les soldats, les armes, l'argent. Les preuves étaient accablantes; à chacune de ces lettres, Jean ne pouvait s'empêcher de consulter la figure inquiète de Mme d'Avarenne; et, chaque fois, il s'étonnait de la voir indifférente à la lecture de ces papiers, mais seulement attentive à la recherche matérielle que le gouverneur faisait dans la cassette. Il vit bien que le danger qu'elle pensait courir n'était pas dans la révélation de cette conspiration : il y avait autre chose qui l'inquiétait. Cependant la découverte déjà faite mettait la vie de la duchesse en jeu. A quoi donc pouvait-elle prendre un intérêt plus actif? à son honneur? L'honneur de Mme d'Avarenne était une énigme pour un homme comme Jean, quoique elle-même en eût une idée bien positive : à la vie d'un autre? mais son père était mort, et d'ailleurs la duchesse était-elle femme à trembler pour l'existence de qui que ce fût, quand la sienne était compromise? Jean, sans vouloir d'abord pousser plus loin l'examen des secrets de Mme d'Avarenne, se résolut à la sauver; mais il avait besoin de s'assurer avant qu'il n'y avait plus rien qui les intéressât l'un à l'autre : il s'approcha d'elle et lui dit à voix basse :

— Ainsi donc cet enfant est mort?...

— Mort... oui... mort!...

— Le jour de sa naissance?

— Oui.

— Au lieu même où il est né?

— Oui.

— A Paris?

— Oui.

Jean s'arrête. A chaque question la réponse avait été la même, affirmative, précise, irréfléchie. C'était l'impatience d'une personne qui veut se débarrasser d'une question plutôt qu'y répondre. Aussi la duchesse ne s'était-elle pas aperçue du piége que lui avait tendu d'Aspert, il ne savait de l'histoire de son fils que deux choses : qu'il était né à Spa et qu'il avait vécu environ quelques mois; et sur ces deux circonstances la duchesse avait menti. C'était presque la certitude qu'elle avait menti sur le fait principal; sans doute ce fils n'était pas mort. Le général réfléchit : il pensa au silence obstiné de la duchesse, qui ne pouvait être qu'une résolution irrevocable de le laisser dans l'ignorance sur le sort de son fils. Il se ressouvint qu'il n'avait dû qu'à une violence indigne la réponse que lui avait faite la duchesse; cette réponse n'était sans doute qu'un moyen d'échapper à de nouvelles questions et à de nouveaux emportements. Après un moment de silence, il dit au gouverneur :

— Permettez, monsieur, que j'interroge moi-même madame. Je réponds d'elle; laissez ces papiers, j'en aurai besoin. Je vous ferai dire le résultat de cette entrevue.

— Je l'attendrai dans la pièce voisine, dit le gouverneur.

L'Italien avait deviné que Jean ne s'intéressait pas médiocrement à la femme qu'il avait sauvée, non qu'il eût la plus petite idée de ce qu'il y avait eu jadis d'intime entre Mme d'Avarenne et le général, mais parce qu'il lui semblait que la duchesse valait bien encore la peine qu'on la sauvât. Elle avait alors trente-trois ans, était dans la beauté complète de cet âge; beauté moins naïve, moins fine, moins rosée que la beauté de seize ans; beauté forte, hardie, princière, qui va surtout bien aux grandes dames et aux grandes femmes. Le gouverneur pensait que Jean voulait sauver la duchesse sous condition : la duchesse lui semblait belle, et le général fort occupé à la regarder. Le gouverneur ne se trompait que sur la condition; ce fut ce soupçon qui lui dicta sa réponse. Il se retira donc dans la chambre à côté. Le général était trop préoccupé de ses pensées pour faire une seule des reflexions que nous venons de décrire; il laissa donc le gouverneur agir comme il voulut, et sans s'irriter d'une précaution qu'en toute autre circonstance il eût considérée comme insultante. Dès qu'il fut seul avec la duchesse :

— Mon fils n'est point mort, dit-il en se plaçant devant elle et en la regardant en face.

La duchesse ne put s'empêcher de paraître embarrassée.

— Mon fils n'est point mort, continua le général; il n'est pas mort au lieu où il est né; il n'est pas mort le jour de sa naissance; il n'est pas mort à Paris.

Mme d'Avarenne vit comment ses réponses irréfléchies avaient compromis son mensonge; et, dans son âme, elle se résolut à garder encore le silence obstiné qui avait excité d'abord la fureur de Jean. Celui-ci la comprit; mais il avait acquis sur elle des avantages qui lui permirent d'être calme; il reprit :

— Maintenant il faut me dire la vérité et me donner la preuve de cette vérité. Où est mon fils? Vous ne répondez pas? Écoutez bien, voici une accusation qui pèse sur votre tête. Cette accusation est juste : c'est heureux pour vos juges, sans doute; car, juste ou non, elle vous mènera à la mort. Je vous ai déjà sauvé la vie, vous n'en avez tenu compte. Je ne vous offre pas de vous rendre le même service, j'offre de vous le vendre. Ne me regardez pas de cet air de mépris, madame la duchesse; vous ne valez qu'un marché bien froid et bien disputé. Vous avez insulté le général qui vous a tendu son bras et son épée; voici le meunier qui vous propose ses sacs et ses farines : voulez-vous racheter votre tête?

— Combien cela me coûtera-t-il?

— Un mot.

— Lequel?

— Le nom de l'endroit où vit notre fils.

— Notre fils! est-ce que je vous connais?

Ce mot confondit Jean d'Aspert. Il crut rêver; mais il se remit promptement, et, reprenant son discours, il lui dit :

— Prenez garde, ne soyez pas imprudente pour nous deux. Un mot peut vous perdre, et vous perdre sans qu'un retour tardif puisse vous sauver. Voyez cette pendule : dans cinq minutes il faut qu'il soit décidé de vous; dans cinq minutes il faut que je dise au gouverneur : Emmenez cette femme, ou bien que je refuse de vous livrer. Je suis encore assez maître de moi pour ne pas dire qu'on peut vous emmener; mais ce mot une fois prononcé, ni vous ni moi ne pourrons en retenir l'effet. Tout ce que vous m'offririez du fond d'une prison ne vous sauverait pas, tout ce que je tenterais ne ferait que hâter votre mort. Les gens de Rome ont besoin de victimes; ils se trouvent en arrière de notre révolution; ils veulent avoir leurs journées à jeter à l'oreille de la noblesse pour lui dire incessamment, comme nous pourrons dire un jour : N'oubliez pas le 2 septembre; souvenez-vous du 21 janvier. Sortie de ce palais, vous êtes morte. Voulez-vous vivre?

La duchesse ne répondit pas; mais elle prit une plume et écrivit quelques mots.

— Que faites-vous? qu'écrivez-vous? dit le général en s'avançant.

La duchesse remit un papier à Jean d'Aspert; il y lut ce qui suit :

« Mon fils, le général Jean d'Aspert a envoyé votre mère à l'échafaud. »

— Et, le matin de mon exécution, je mettrai l'adresse à ce billet; cette adresse, vous la saurez bientôt, je suppose. Dépêchez-vous, monsieur; je suis prête.

D'Aspert laissa tomber le papier à terre; il se crut un monstre. Il vit la duchesse se lever et marcher vers la porte de la chambre où était le gouverneur; il se jeta devant elle : elle se recula avec hauteur. Il la regarda quelques moments d'un air égaré. Tout à coup ses traits prirent une expression attendrie; il tomba à genoux devant Mme d'Avarenne. Il pleurait; les paroles sortaient de sa gorge, en y rompant douloureusement les sanglots qui l'étouffaient.

— Mon enfant! madame, mon enfant!... Ah! par grâce, mon enfant! se prit-il à crier.

Madame d'Avarenne sourit en voyant cet homme à ses genoux.

— Vous êtes fou! vous êtes ridicule!

Pourquoi ne peut-on pas battre une femme! non pas l'assassiner, mais la battre, lui faire mal, lui déchirer la peau avec les ongles, avec le fouet, avec la semelle de sa botte. Les misérables! elles vous prennent le cœur, le serrent, le mordent, le torturent, l'incisent, le cautérisent sur la blessure ouverte, égratignent la cicatrice qui commence; et ces femmes ont une âme à qui rien n'arrive, ni honte ni pitié; et, parce qu'elles sont femmes, et femmes perdues, il n'y a vengeance aucune à en tirer, sous peine d'être un lâche! Cela est stupide.

Jean était tombé trop avant dans la douleur pour que ce mot de Mme d'Avarenne pût le reporter d'un bond à la colère terrible qui, un moment, avait fait trembler la duchesse. Il se releva; il se mit à la contempler avec effroi. Mille discours lui vinrent au cœur pour la toucher, l'épouvanter, la séduire. Il avait menacé, il avait pleuré; il ne savait plus que faire, que dire, que proposer; il lui prenait envie de se faire son esclave, de lui dire qu'il l'aimait, de redevenir son amant; il lui aurait proposé de se couper un bras, de se demettre de son grade; il se demandait, à travers ce bruissement orageux de pensées qui lui traversaient la tête :

— Qu'a-t-elle? que veut-elle? si je pouvais la comprendre!

Il était si désorienté, qu'il avait oublié pourquoi il avait voulu être seul avec elle. Les cinq minutes étaient écoulées.

— Eh bien ! madame, décidez-vous.

— C'est à vous à décider.

— Vous voulez mourir?

— Si vous voulez me livrer.

— Vous allez partir, répondit d'Aspert, qui était décidé à la sauver, ne fût-ce que pour se garder une chance de la retrouver, de l'attendrir ou de l'épouvanter...

— C'est bien.

— Mais il ne faut pas que ce soit sans m'être assuré de vous. Je garde ces papiers.

— Gardez-les.

La duchesse prit la cassette et dit à d'Aspert :

— Où me cacherez-vous?

Un trait de lumière vint éclairer le général ; il s'élança vers la cassette et l'arracha à Mme d'Avarenne.

— Oh ! pas encore, s'écrie-t-il.

— Que voulez-vous dire?

— Ah ! ah ! ah !

Ces trois exclamations sortirent de la poitrine du général, comme si tout le poids de ses incertitudes s'échappait par ces soupirs exaltés. Il posa la cassette sur la table, il posa son poing fermé sur cette cassette, et, tressaillant d'une joie terrible, il dit à la duchesse en la regardant avec triomphe:

— Et maintenant, madame, où est mon fils?

— Monsieur... monsieur... vous êtes un infâme... Ma cassette... Ah ! vous en répondez... Vous m'avez frappée... vous êtes un lâche... Cette cassette... cette cassette est à moi... rendez-la-moi.

— Où est mon fils, madame?... où est-il?

— Ah ! ah ! je la veux... Au secours! à moi! au secours !

A ces cris de Mme d'Avarenne, le gouverneur, les officiers, M. de Lussay, entrèrent en tumulte. La duchesse était à genoux sur le parquet. A l'aspect de tout ce monde, elle se releva soudainement; et, s'adressant au gouverneur, elle lui dit :

— Monsieur ! monsieur ! arrachez-moi à ce misérable ! arrachez-moi à ses violences. Oui, monsieur, ces papiers sont à moi, cette cassette est à moi ; j'ai conspiré, je suis coupable, emmenez-moi, faites-moi juger, tuez-moi ; je me mets sous votre protection.

L'attitude du général était si menaçante, que le gouverneur et les officiers mirent l'épée à la main. Jean se prit à rire avec mépris.

— Lussay, dit-il froidement, allez chercher un caporal et deux hommes pour reconduire ces messieurs chez eux.

— Général, dit le gouverneur, vous répondrez de ce qui arrivera ; le peuple nous attend, mais il ne nous attend pas seuls. Il sait que nous sommes venus réclamer ici une femme, émigrée française, qui a conspiré contre lui, il l'attend.

— Pour l'égorger, dit le général. Emmenez-la.

— Vous m'insultez, dit le gouverneur. Cette femme sera jugée, équitablement jugée; je la protégerai contre le peuple aussi bien que contre votre violence.

— Emmenez-la, répéta le général ; voici les preuves de son crime, ajouta-t-il en tendant au gouverneur les papiers qu'on avait tirés de la cassette.

Mme d'Avarenne était anéantie ; à son tour elle ne savait que dire ni que résoudre; elle se leva enfin.

— Monsieur, dit-elle au gouverneur, prenez ces papiers, prenez cette cassette, et sortons.

— Je garde la cassette, dit le général.

— Elle m'appartient, dit la duchesse. Le général d'Aspert veut sa part du pillage.

— Ce coffre vaut bien un louis: en voilà dix, reprit le général.

— Vous ai-je prié de me l'acheter? repartit Mme d'Avarenne, et savez-vous si aucun prix peut la payer?

— Ce qu'elle renferme est donc bien inestimable ?

— Il y a donc un secret à cette boîte? dit le gouverneur.

— Si vous voulez, dit le général, nous allons le voir ensemble.

— Non, non ! s'écria madame d'Avarenne en s'élançant vers le gouverneur; ce sont des secrets de famille, rien qui vous intéresse, je vous le jure.

— Ce sont peut-être de nouveaux renseignements sur le complot, dit le gouverneur en remettant son épée dans le fourreau. Général, excusez ma vivacité ; nous allons procéder à la vérification de ces nouveaux papiers.

— Général d'Aspert, reprit vivement la duchesse en se retournant vers lui, Jean, ô mon Dieu ! Jean, je vous en prie, sauvez-moi cette honte !

— Monsieur, dit d'Aspert, je crois être assuré que ces papiers ne concernent que les intérêts privés de la famille de madame, et peut-être de la mienne ; c'est affaire entre nous. Permettez que nous demeurions seuls un instant : dans une minute je serai à vos ordres.

En disant ces paroles, le général avait quitté la table sur laquelle la cassette était posée, et il accompagnait le gouverneur jusqu'à la porte de la chambre. Celui-ci insistait pour rester; le général, moitié poliment, moitié avec rudesse, le forçait à se retirer, lorsqu'un bruit léger se fait entendre derrière eux. Ils se retournent et voient la duchesse qui vient de jeter un paquet de lettres dans le feu de la cheminée. Tous se précipitent ; le général s'élance vers ces lettres ; et la duchesse, avec une intrépidité et une force que le désespoir ou la rage pouvaient seuls lui donner, lutte contre le général.

— Arrachez ces lettres du feu ! crie celui-ci pendant qu'il se débat avec la duchesse.

Mais elle était si acharnée à la défense de la cheminée, qu'il était presque impossible d'en approcher. Enfin d'Aspert la saisit à bras-le-corps, l'enlève, et le gouverneur ne retire du feu que quelques bribes de papiers, reste d'une demi-douzaine de lettres tout au plus. D'Aspert remit la duchesse aux mains des officiers et s'empara de ces lambeaux. La duchesse, l'œil fixé sur chacun de ses mouvements, suivait avec anxiété la recherche, attentive et haletante de quelques mots que Jean découvrait à quelque extrémité de pages :

» grandit
» beau com
» le prince le ve...
» Charles m'interrog
» sa mère et de son pèr
» rien. Il me fait pein
» sieur. Il comprend
» et malgré les vieu
» sa raison et sa discré

Voilà tout ce qui restait du premier billet; du reste, point de date, point d'indication de lieu. La lettre avait été brûlée en travers; il ne subsistait que le commencement des lignes. Le désappointement qui parut sur la figure du général se refléta en satisfaction inquiète sur le visage de la duchesse. Ils échangèrent un regard de haine. Jean prit un second billet; il ne restait de celui-ci que le haut.

Londres, 15 octobre 1796.

« Madame la duchesse,

Jean jette cette lettre avec colère; il en prend une autre qui semblait moins atteinte que les autres, il l'ouvre : tout était dévoré, à l'exception d'un mot et de deux lettres.

respect
ge

La duchesse respira avec force, comme si tout danger était passé ; mais, à la joie qui parut sur le visage de Jean, elle redevint pâle et tremblante. En effet, le général avait trouvé une lettre dont il était resté deux lignes entières. Il lut avidement :

» Quand il a vu son fils, il l'a embrassé en pleurant. Son secret a été
» sur le point de lui échapper ; mais il

Dans un coin de ce billet, il y avait encore de conservé :

Gand, 17 juin 1797.

C'était une affreuse agonie que celle de l'espérance de Jean d'Aspert. Il n'eût pas été assuré par les terreurs de la duchesse, que ces lettres concernaient son fils, qu'il l'eût deviné à sa joie ; il lui restait deux lettres à examiner; il frémissait de les ouvrir. Il alla vers la cassette, espérant qu'il y restait quelque chose; mais elle était vide. Dans un moment de rage inexprimable, il la prit et la jeta sur le parquet. Tout le monde était muet. Le général revint aux deux lettres, dans l'une la date :

1er novembre 1797.

Dans la seconde, le lieu.

Vérone.

Rien de plus. Il examina de nouveau chaque papier avec la plus minutieuse attention ; pas un mot n'avait échappé à sa première recherche. Il se promena activement dans la chambre en murmurant sourdement. La fatale cassette se rencontra sous ses pas, et, dans la rage de ne pouvoir s'en prendre à personne, il la lança du pied avec une violence incroyable. La cassette passa devant l'ouverture de la cheminée, et le courant d'air qu'elle détermina fit sortir quelques cendres. Ces cendres étaient les restes des lettres brûlées. Le général en voit quelques fragments voltiger un moment devant lui et se poser devant ses pieds. Par un mouvement machinal, il se baisse pour les saisir ; l'un s'envole à ce mouvement; un autre qu'il saisit se met en poussière. Cette circonstance l'exaspéra ; c'était l'image de ses espérances. Il recommença à marcher, écrasant sous ses pieds avec fureur ces fragments de papier brûlé parsemés dans la chambre, achevant avec désespoir d'anéantir tout reste de ce qui avait pu l'éclairer et de ce qui lui était si soudainement échappé. Il s'était arrêté, avait pris un siége, et, le coude appuyé sur le bras du fauteuil, il regarda fixement le par-

quet. Le silence régnait depuis quelques minutes, lorsque tout à coup la figure du général s'éclaircit d'une joie inconcevable. Le gouverneur s'approche et lui dit :

— Eh bien ! général, qu'allons-nous faire?... que décidez-vous ?

Mais Jean, immobile, lui fait signe de la main de se tenir tranquille. Il se glisse lentement de son fauteuil, se met à genoux, penche sa tête sur le parquet, et semble dévorer de l'œil une bribe de poussière noire sur laquelle l'encre a laissé quelques caractères blancs; il retient sa respiration; ses mains étendues semblent commander le silence et l'immobilité; ses lèvres remuent comme celles d'un homme qui épelle; il sourit, son regard s'enflamme; mais la respiration retenue à grand'peine fait voler à quelques pieds la cendre qu'il regarde; il la suit à genoux; elle s'arrête, il semble reprendre son incertaine lecture, et achève un mot; enfin, il répète une phrase à voix basse; sa joie devient inexprimable; elle l'entraîne, il fait un mouvement imprudent; la cendre s'envole; il la suit encore; elle se pose, il approche, il est près de l'atteindre, elle glisse un peu plus loin, il se glisse doucement, craignant de remuer l'air; il arrive enfin, toujours l'œil fixé sur cette feuille de cendre où tout gît pour lui; il va reprendre sa lecture : un bruit frappe le parquet, et la cendre, brisée en poudre, disparaît sous le pied de la duchesse.

A ce moment encore, Jean eût poignardé cette femme; mais il se contint, et, lui rendant son regard de triomphe par un regard où la menace et la joie se mêlaient ensemble, il dit sans s'adresser à elle :

— C'est aujourd'hui le 20 février, n'est-ce pas?

— Oui, général.

— Madame, dit Jean en se levant fièrement, après-demain je déciderai de votre sort.

Jean avait lu sur la cendre noire ces mots que l'encre y avait laissés tracés en blanc :

« Nous serons à Rome avec votre fils le 21 février. »



Elle marchait d'une telle vitesse que Jean avait de la peine à la suivre. — Page 5.

III. — COMMENTAIRE EXPLICATIF.

Nous avons mis en tableaux d'action ce qui s'appelait autrefois, en poétique dramatique, l'avant-scène. Il y a tant de gens qui ont une opinion parfaitement invariable sur la bonne manière de faire une œuvre quelconque, que peut-être on ne sera pas fâché de rencontrer un auteur qui n'en ait point. Peut-être aurais-je mieux fait de laisser dans le tiroir les deux chapitres qu'on vient de lire, et d'expliquer en quelques mots de préambule la position des divers personnages vis-à-vis les uns des autres. Peut-être valait-il mieux réserver toute cette explication pour le dernier chapitre, conduire tout le drame de ce roman à travers une mystérieuse fatalité qui aurait éclaté à la fin, comme une bombe de M. Ruggieri, et qui eût éclairé d'un jour sinistre tous les personnages et toutes les intrigues de ce drame. Vous trouverez de par le monde des hommes toujours prêts à critiquer avec rage le parti littéraire que vous aurez pris pour mille raisons dont vous ne vous doutez pas. D'abord, parce que vous n'avez pas suivi leur parti politique, ou que vous n'êtes pas de la même communion religieuse. Ceci se voit encore en 1834. Il y en a qui vous méprisent, parce que vous êtes myope et que vous ne les avez pas vus un jour qu'ils avaient un habit neuf; d'autres vous trouvent un écrivain ordurier, parce qu'une nuit vous les avez reconnus dans la rue, ivres, battant les murs et rêvant qu'ils battaient le guet. Celui-là vous hait parce que vous savez qu'il a une fausse dent; celui-ci, parce que vous ignorez qu'il est gentilhomme; l'un vous tient pour plagiaire, si vous avez trouvé avant lui une idée qu'il eût pu trouver; l'autre vous traite d'ignorant, si vous avez le malheur de savoir ce qu'il pensait à apprendre; j'en connais qui déchirent un livre parce que vous les avez éclaboussés en fiacre, et quelques-uns vous appellent un sot parce que vous portez des gants jaunes. Ce que je dis ici n'est pas pour moi, mon Dieu, pour moi qui ne porte point de gants jaunes, qui ne vais point en fiacre, qui ne sais rien, qui rentre de bonne heure, et qui n'écris point mes opinions politiques. Mais enfin il peut exister une raison que je ne connais pas, qui éveillera la bile endormie de quelque aristarque, et qui me vaudra quelque haute leçon de littérature, quelque dure réprimande sur mon œuvre. Il y aura peut-être quelqu'un qui me demandera, s'il y a quelqu'un qui s'occupe de ce livre; il y a peut-être quelqu'un, dis-je, qui me demandera pourquoi j'ai composé ce roman comme il est composé; pourquoi j'ai préféré cette manière à une autre. Si je leur répondais que je n'en sais rien, sans doute ils me mépriseraient davantage, et pourtant cela serait vrai. Car qui sait quelque chose à l'époque où nous vivons? qui peut répondre qu'une chose est bonne ou mauvaise? qui oserait écrire au bord d'un chemin : Voici la vraie route? Et ce que je dis ne s'applique pas seulement à la littérature, je le dirais volontiers de la politique, de la législation, de la morale. Depuis un demi-siècle, tant d'idées ont été éprouvées, et n'ont amené aucun résultat puissant et durable, qu'il n'est pas une chose de celles qu'on a détruites, qu'on n'ait quelquefois l'envie de regretter. L'impudente aristocratie du milieu, parvenue depuis trois ans à monopoliser le pouvoir législatif, la justice criminelle, l'administration départementale, cette noblesse de cens, qui est seule député, juré, membre du conseil de département, ne vous a-t-elle pas quelquefois fait regretter au fond de votre cœur la hautaine aristocratie de l'ancien régime? Et cependant oseriez-vous y retourner? La vénalité des charges est absurde: mais la vénalité des gens du roi destituables à volonté n'est-elle pas odieuse? Les immunités du clergé, sa richesse, ses exigences, n'étaient-elles pas insupportables? l'abandon de toute religion, cette existence du culte incertaine, annuelle et votée à chaque session, comme la dépense d'un pont ou d'un égout, n'est-elle pas aussi déplorable? Les corporations n'étaient-elles pas contraires à tout esprit de progrès? La loi contre les associations ne réduit-elle pas l'homme civilisé à sa force individuelle? L'éternité et l'indissolubilité du mariage n'ont-elles pas amené d'odieux désordres? mais le droit de divorce n'a-t-il pas fait naître d'horribles scandales? La règle des

Paris. — Imprimerie Wilder, rue Bonaparte 44.

trois unités a créé les tragédies de d'Avrigny et de Royou; le mépris de cette règle nous a valu Charlotte Corday et mille drames stupides; le vers de Racine, avec sa césure sévère et sa chasteté d'expression, a eu le vers Viennet pour héritier, et la libre allure de Molière a été invoquée pour faire *un Spectacle dans un fauteuil*. Où sont donc la littérature, la morale, la législation? le bien social dans tout cela? Dans le juste-milieu, cela peut être? Pouah! fi du juste milieu! l'échantillon qu'on nous en donne est à soulever le cœur. Que faire? que dire donc? quelle route à suivre? Hélas! faire ce que j'ai fait, jeter sa plume au vent et suivre le chemin où elle nous mène : le hasard est plus sage que les hommes. Et puis, ne nous y trompons pas, nous ne serons ni les ouvriers, ni les architectes du nouvel édifice social. Encombrés que nous sommes des ruines des siècles passés et des institutions tombées, nous bâtissons au hasard quelques huttes avec des debris, misérables demeures qui ne vivront pas plus que nous; nous trions quelques matériaux, nous essayons quelques institutions de vingt-quatre heures sans foi dans nos œuvres, car nous sentons encore que le sol tremble, et nous avons peur d'être écrasés par la chute de ce que nous avons élevé. Que quelques hommes, çà et là, aient encore ou aient déjà des convictions puissantes et inébranlables, ce sont des exceptions : le siècle doute, il cherche, il tâtonne, il essaye. Voilà pourquoi j'ai commencé ce roman comme je l'ai commencé.

Maintenant revenons à nos héros.

Le lendemain de la scène que nous venons d'écrire, un homme et un enfant entrèrent à Rome par la porte du Peuple. Cet homme fut arrêté et mené devant le général d'Aspert. Cet homme était une espèce de domestique qui, en se voyant en face d'un général républicain, s'imagina qu'il allait être immédiatement mangé. Aussi le général n'eut-il pas longtemps à attendre pour lui faire avouer tout ce qu'il désirait savoir. Alors il comprit la résistance de la duchesse; mais, ne voulant pas se prêter à ses desseins, il se rendit près d'elle, et voici l'explication qu'ils eurent ensemble.

— Maintenant, madame, lui dit-il, je connais vos projets, et je sais pourquoi vous vouliez si bien me cacher l'existence de mon fils. Votre homme de confiance m'a tout dit, ou plutôt il m'a tout fait deviner, car il est de bonne foi dans votre tromperie, et croit véritablement vous amener le fils du prince. En effet, quitter son amant à Paris, en prendre un autre au bout de six jours, et faire croire au premier que le fils du second lui appartient, cela n'est pas impossible, et cela peut réussir, et véritablement cela a réussi. Je comprends aussi que cela pût être d'un grand intérêt pour vous quand le prince tenait le rang le plus élevé dans l'État; mais, aujourd'hui qu'il traîne son exil de cour en cour, deviez-vous persister dans une entreprise qui m'enlevait mon fils sans satisfaire votre ambition?

La duchesse se tut un moment; puis, après un instant de réflexion, elle répondit à Jean :

— Écoutez-moi, monsieur; vous avez découvert un secret qui sans doute n'a plus de confident; car Honorine, cette femme de chambre qui m'avait accompagnée à Spa, a été arrêtée aussitôt après mon départ de France, et je ne doute pas que le crime de m'avoir servie ne l'ait envoyée à l'échafaud. La véritable naissance de Charles (c'est le nom que j'ai donné à votre fils) est un mystère pour tout le monde; mais sa naissance supposée est connue de beaucoup de personnes. Le prince n'en doute pas, et mon père lui-même y croyait. Quant à cet enfant, il ne sait rien. Je vous estime assez, monsieur, pour être franche avec vous : la manière indigne dont je vous ai traité hier est, vous pouvez m'en croire, la plus grande preuve de cette estime.

Le général sourit à cette déclaration; la duchesse ajouta :

— Oui, monsieur, elle en est la plus grande preuve; car, lorsque je vous accablais de dédains et de mépris injurieux, je n'ai pas douté un moment que je ne fusse en sûreté dans vos mains; je n'ai pas craint une minute que vous eussiez la pensée de livrer à l'échafaud la femme que vous avez aimée, la femme qui s'est donnée à vous.

Le général rougit, soit qu'il n'eût pas eu dans le cœur toute la générosité qu'on lui attribuait, soit plutôt qu'il comprît combien la duchesse était faite pour le dominer par la hardiesse de son âme et l'audace d'un caractère décidé, et qu'il fût honteux de cette domination. Cette pensée lui inspira celle de se mettre en garde contre tout ce que pourrait lui proposer la duchesse; et comme il gardait le silence elle continua :

— Je serai franche, je vous l'ai dit, et pour vous montrer à quel point je veux l'être, je vous demande sans détour de me laisser votre fils.

— Pour qu'il continue à jouer le rôle qu'il a commencé? dit d'Aspert.

— Pour cela, monsieur, dit la duchesse.

— N'y comptez pas, dit sévèrement le général; il y a, pour que je m'oppose à ce projet, des raisons dont la moindre me ferait le plus méprisable des hommes, si je ne l'écoutais; et d'abord cet enfant est mon fils, et je ne l'abandonnerai pas.



Il étend au-dessus de sa tête son bras armé de son sabre, dont il présente la pointe à la foule qui se rue sur eux. — Page 12.

— L'abandonner! dit la duchesse avec impatience; est-ce que vous le mettez aux Enfants trouvés? Vous lui faites une condition meilleure, voilà tout.

— Mon fils ne doit rien devoir qu'à son père, dit le général.

— Admirable cadeau que vous lui ferez là! Voyons, j'entre dans vos idées, je me mets à votre place; je suis mariée, j'aime mon enfant, j'ai toute la tendresse bourgeoise possible pour lui. On me le demande pour le faire passer pour bâtard d'un prince; j'ai de bonnes idées de morale; je refuse, je veux que mon enfant porte un nom légitime, si petit qu'il soit; c'est bien, c'est très-bien, ça se conçoit à la rigueur. Mais celui-ci est bâtard; il le sera de vous, comme il peut l'être d'un prince. Sera-t-il plus heureux de l'être de vous? Voyons; vous êtes général, je veux bien; mais la guillotine est votre bâton de maréchal, à vous autres; mais vous pouvez être tué tout bonnement par une balle autrichienne. Avez-vous une fortune à laisser à cet enfant? Vous en aviez une petite, je le sais. Quelle fortune? une fortune saisissable, qui lui sera disputée par des collatéraux. Vous n'avez pas d'or, d'argent, vous n'avez pas volé, votre parti n'est pas pillard: vous ne devez pas l'être, vous. Que deviendrait cet enfant, si vous mouriez?

Le général ne savait trop que répondre à tous ces raisonnements. Il n'avait pas l'habitude de discuter les sentiments honnêtes; il agissait d'après leur impulsion, croyant tout ce qui est bien, raisonnable et même profitable. Il ne se sentait pas la force de rétorquer un à un les arguments de la duchesse; il n'y avait en son âme qu'un cri qui lui semblait une réponse péremptoire à tout. Ce cri, ce fut:

— Mais, madame, c'est mon fils, je l'aime.

La duchesse fit un geste d'impatience, et reprit:

— Vous l'aimez pour vous, c'est votre satisfaction personnelle que vous décorez du nom d'amour paternel. Eh! mon Dieu, ne faites pas des hauts-le-corps si convulsifs; croyez-vous que ce sentiment si pieux soit souvent autre chose qu'un égoïsme patriarcal? C'est un sentiment de ressource pour les gens qui sont à bout de leur cœur. Tenez, je me souviendrai toujours du marquis de Bréfort. Cet homme avait trente ans, il était riche comme une tonne hollandaise, bien fait, avait eu des succès d'esprit, beaucoup de femmes, et de très-difficiles; il était homme de courage, et avait eu du bonheur dans plusieurs duels: c'était un homme usé, fatigué, abîmé du monde. Un jour qu'il voyait mon intendant embrasser son fils, il s'écria devant moi: Ah! voilà le bonheur! voilà le vrai bien qui nous attache à la vie. Il se maria: pourquoi? pour créer des êtres heureux? eh, non! pour avoir quelque chose à aimer, à protéger, à élever; car il aimait ses enfants, il les a parfaitement élevés; il s'est occupé d'eux, mais par rapport à lui, pour ne plus s'ennuyer; il s'est fait père pour être quelque chose en ce monde; eh bien! vous faites comme lui, pis que lui; car il donnait à ses enfants un nom, une fortune, un état, et vous voulez, vous, ôter au vôtre tout cela.

D'Aspert entendait un langage si étourdissant et si subversif de toutes ses idées, que, ne sachant comment se défendre, il prit le parti d'attaquer, ce qui, en toutes choses, guerre et discussion, est toujours plus facile.

— Eh quoi! madame, dit-il, vous parlez d'égoïsme, de sentiment personnel? Il me semble que, si ce reproche peut s'adresser à quelqu'un, c'est à vous, qui prenez cet enfant comme un instrument d'intrigues, et qui comptez en tirer profit je ne sais comment, mais dans un but assurément qui vous intéresse plus que lui.

— Sans doute, dit la duchesse; mais moi, je ne fais pas étalage d'amour maternel; je ne dis pas avec des poses tragiques: C'est mon fils, je veux mon fils, il me faut mon fils. Je vous dis: Voilà ce que je veux faire pour Charles. Cela est-il meilleur que ce que vous pouvez lui offrir!... Oui. Alors c'est moi qui l'aime le mieux.

Le général se sentit encore plus embarrassé; et, au lieu de se tenir dans ses droits inexpugnables de père, il saisit avec empressement l'apparence d'une question discutable pour répondre à la duchesse.

— Mais, madame, en vous concédant tout ce que vous disiez tout à l'heure, c'est-à-dire tout ce qui est le vrai fond de votre discours, qu'il est bien de renier son fils, s'il doit y gagner quelque chose, il reste toujours la question de savoir s'il y gagnera ce quelque chose. La révolution n'a-t-elle pas détruit tous les avantages qu'il eût pu trouver autrefois à passer pour le fils d'un prince?

— La révolution, s'écria la duchesse ravie d'avoir attiré le général sur ce terrain, où il ne s'agissait plus pour ainsi dire entre eux que d'une balance de chiffres, la révolution a porté les espérances de cet enfant plus haut qu'elles ne fussent jamais allées autrefois. Vos crimes ont ouvert le trône à un prince qui n'y devait pas monter. Vous n'avez laissé qu'une tête entre lui et la couronne de France; cette tête est forte, sans doute, mais elle mène un corps malade et qui s'usera bien vite, et alors Charles ne sera plus un fils de prince, mais un fils de roi.

— Quand cela? dit d'Aspert avec amertume et dédain.

— Quand l'Europe aura réduit le parti de sang qui décapite la France; quand les rois légitimes auront repris ce pouvoir que la faiblesse de Louis XVI leur a seule fait perdre.

Ce qui, selon la duchesse d'Avarenne, devait lui faire gagner la cause la lui fit perdre. Elle entama le général sur un point où il était de pierre et d'acier. Elle lui dit que le parti de la révolution pouvait être vaincu, ou que la royauté reparaîtrait en France. Le général républicain fut plus fort en raison et en sentiment d'amour pour la république, que le père ne l'avait été pour son fils, et il répondit:

— Est-ce vous, madame, qui pouvez conserver encore de pareilles illusions? le retour des rois en France! autant vaudrait demander la résurrection des morts. Que vous ayez cru cela un mois ou deux après votre émigration, cela se pouvait; mais aujourd'hui ne voyez-vous pas tout ce qui s'élève entre eux et nous? Il y a là trop de haine arrosée de sang, pour que la France et ses anciens maîtres puissent jamais se rapprocher.

— Comment! s'écria la duchesse, c'est vous qui en êtes encore à ces folies? Vous, en 1798? mais, mon Dieu, ne voyez-vous pas que c'est une chose finie que la république? il n'y a plus un homme de sens qui en veuille. Pauvres gens qui avez cru établir la liberté en tuant et en pillant l'aristocratie, et qui n'avez pas vu que vous en faisiez une nouvelle avec les dépouilles de l'ancienne! Mais, général, il n'y a pas un caporal devenu adjudant-général qui ne soit fatigué d'être à la discrétion d'un caprice populaire; il n'y a pas un fermier, devenu propriétaire du bien de son maître, qui n'appelle à grands cris la cessation du désordre où il s'est enrichi. Cet ordre, ce repos, est-ce le directoire qui les donnera? Non, général, non; mais l'existence du directoire est le plus sûr symptôme de la royauté; ce sont les laquais qui s'amusent au château, en préparant le retour des maîtres. Ne voyez-vous pas qu'ils portent déjà les bas de soie et l'habit brodé? Ils ont un palais, ils reçoivent, ils ont cercle, ils tiennent cour; seulement ils font rire d'eux, parce qu'ils sont empruntés et gauches; le ridicule les tuera, et la France demandera de bons acteurs, les premiers rôles, la véritable royauté avec sa vraie grandeur; cela se voit, cela se sent, cela se respire.

D'Aspert ne crut point sans doute aux prophéties de la duchesse, car il haussa les épaules sans répondre. La duchesse, après avoir attendu un moment, s'écria:

— Comment! vous ne comprenez pas cela! Ah! je ne vous croyais pas si peuple!

Ce mot irrita d'Aspert. Aujourd'hui que l'égalité s'est établie assez avant dans la société par l'abaissement des grands et l'exhaussement des petits, ce mot ne semble pas une injure propre à irriter la colère d'un homme comme d'Aspert; mais, à cette époque, les insolences de la noblesse s'agitaient encore dans ce déluge de sang où on croyait les avoir noyées; et, lorsque quelques-unes revenaient à la surface et surnageaient aux yeux des puissants d'alors, ils y posaient le pied pour les enfoncer et les achever.

— Peuple! reprit le général; oui, madame, je suis peuple et je m'en fais gloire; et c'est parce que je suis peuple et que vous me méprisez, que je ne veux pas que mon fils soit élevé à mépriser son père.

— Vous êtes fou, Jean, dit la duchesse en se radoucissant un peu; ce que je vous propose est pour son bonheur.

— Bonheur ou non, reprit d'Aspert, s'entêtant à son idée pour n'avoir pas à la défendre; bonheur ou non, c'est mon fils, il restera mon fils et peuple.

— Mais c'est le mien d'abord, monsieur, dit la duchesse avec hauteur, et, quels que soient vos droits sur lui, les miens, bien que je ne puisse les avouer publiquement, sont au moins reconnus par une longue possession, par le témoignage de beaucoup de gens; les vôtres, monsieur, ne peuvent être que ceux de la violence.

— Eh bien! madame, nous plaiderons.

— Plaider! dit madame d'Avarenne, y pensez-vous? me déshonorer!

— Vous déshonorer! dit Jean; comment l'entendez-vous? est-ce parce que l'on apprendra ce qui est? Alors, pourquoi l'avez-vous fait?

La duchesse se tut; elle attachait une trop grande importance au projet qu'elle avait conçu pour l'abandonner par colère ou impatience. Elle tenta un autre moyen.

— Écoutez, Jean, dit-elle au général, ne vous emportez pas. Eh bien! c'est un service que je vous demande, c'est un sacrifice que j'attends de vous: laissez-moi votre fils, et ce service, je le reconnaî-

trai comme il vous plaira. Si vous êtes assez aveugle pour croire au maintien de ce qui est, les restes de ma fortune sont à vous; s'il arrive, au contraire, ce que je prevois, l'avancement le plus rapide dans la carrière que vous parcourez.....

Le général n'avait pas compris tout de suite, car sans cela il eût arrêté madame d'Avarenne à la première phrase : mais lorsqu'il vit où elle voulait en venir, il s'écria violemment :

— Vous avez voulu me voler mon fils et vous me proposez de me l'acheter! mais pour qui me prenez-vous donc, madame?

Madame d'Avarenne vit bien que d'Aspert était en selle sur une idée fixe, celle de garder son fils. Elle se sentait assez de supériorité d'esprit pour forcer Jean à avouer qu'il avait tort, qu'il n'aimait pas son fils aussi bien qu'elle, qu'il valait mieux faire pour lui ce qu'elle proposait; mais, cela posé, cela gagné, il détruisait tout par ces mots :

— C'est mon fils! je veux mon fils! suivant en cela un instinct du bien, plus fort que toute l'adresse des sophismes de la duchesse.

Le cœur de d'Aspert était comme ces jeunes tortues qu'un voyageur emporte avec lui bien loin du rivage; qu'il isole, qu'il pose sur le sol, la tête du côté de l'intérieur des terres, et qui, dès qu'elles sont libres, se retournent, et, par un instinct surprenant, regagnent la mer, leur patrie et leur asile. Le voyageur peut, tant qu'il veut, les reprendre, les emporter plus loin, les poser dans une autre direction, les faire tourner vingt fois sur elles-mêmes : les pauvres bêtes ne se défendent point; mais, dès qu'elles ne sont plus dans la main ou sous la main qui les tient, elles regagnent leur océan à petits pas, mais incessamment. Il en était ainsi de Jean, et la duchesse ne tenta plus de remporter une victoire qu'un quart d'heure de réflexion eût détruite. Elle se résolut sur-le-champ, et en femme habile et délibérée, à faire le mieux possible le sacrifice nécessaire. Elle dit à Jean :

— Eh bien! monsieur, puisque vous voulez votre fils, gardez-le; mais c'est votre fils et non le mien que vous voulez sans doute; il serait le fils d'une vachère que vous l'aimeriez autant que s'il était celui d'une reine.

— Assurément, dit Jean, croyant donner par cette réponse une haute idée de ce qu'il entendait par amour paternel et dignité de citoyen.

— Eh bien! alors, reprit madame d'Avarenne, donnez-moi votre parole d'honneur de ne lui dire jamais le nom de sa mère; n'oubliez pas ou apprenez que depuis j'ai eu une fille de M. d'Avarenne, et que je dois ce mystère à son avenir, à sa réputation. Jurez-moi que Charles ignorera toujours le nom de sa mère.

— Je vous le jure, dit d'Aspert, content de ceder quelque chose à cette femme à laquelle il avait tout refusé. Je vous jure qu'il ignorera toujours qu'il est votre fils. Croyez que je ne veux en rien blesser votre réputation et que je ferai tout ce que vous exigerez pour la mettre à l'abri.

— C'est bien, c'est bien, dit la duchesse en l'interrompant avec impatience. Mais la disparition de cet enfant dont il faut que j'annonce la mort à ceux qui le croient le fils du prince, cette disparition, dis-je, si elle coïncide avec la découverte que vous auriez faite de votre fils, l'âge de l'un et de l'autre qui se trouverait le même, la mort de mon fils suivie de la résurrection immédiate du vôtre, tout cela pourrait faire naître des soupçons, amener des conjectures qui peut-être trouveraient à l'Étang un commentaire suffisant pour devenir claires aux yeux de beaucoup de gens : on rapprocherait les dates et tout serait bientôt découvert. Promettez-moi donc de ne pas dire sur-le-champ à votre fils ce qu'il est, et de ne confier votre secret à personne. Prenez Charles d'abord comme un orphelin recueilli et élevé par vous, et, plus tard, lorsque vous aurez pu le rajeunir de quelques années, comme s'il était né dans l'Inde ou dans l'un de vos voyages, dites-lui seulement ce que vous êtes pour lui. Quant à sa mère, elle doit être morte pour cet enfant, car il est mort pour elle. Il me semble que je vous demande assez peu pour tout ce que vous m'ôtez; ne le ferez-vous pas?

Le général ne répondit pas tout de suite; il réfléchit longtemps; il pensa que les précautions que la duchesse prenait pour elle le serviraient pour la sûreté de son fils. Il comprit que, dans la vie errante qu'il mènerait, il serait souvent forcé de se separer de son enfant; que dans ces circonstances, la seule assurance que Charles était son fils le désignerait trop aisément à des gens qui pourraient vouloir l'enlever pour lui faire jouer son premier rôle ou le faire disparaître tout à fait. Il consentit et dit :

— Je vous donne ma parole, madame, de faire passer Charles pour le fils d'un ami tué il y a quelques mois. Cet ami avait un fils du même âge que le nôtre, et personne ne s'étonnera qu'il me l'ait confié. Du reste, Charles ne saura rien de ce qui le concerne qu'à l'âge où il pourra se protéger lui-même contre les embûches qu'on peut lui tendre.

La duchesse se mordit les lèvres, preuve qu'elle avait conservé quelque espérance sur cet enfant, ou fait quelque projet pour ou contre lui.

— Il en sera comme vous voudrez, dit la duchesse, pourvu que je ne sois plus pour rien dans son existence ni dans la vôtre. Et maintenant que demandez-vous de moi?

— Vous serez dans huit jours à Naples, madame, et vous serez en sûreté. Permettez-moi de vous souhaiter tout le bonheur que je vous désire.

Le général voulut prendre la main de madame d'Avarenne, qui la retira et lui fit un geste pour l'éloigner. Le général la salua et quitta la chambre. Elle le regarda sortir, et, dès qu'elle fut seule, elle ne put s'empêcher de dire avec un mouvement violent de colère :

— Ah! comment ai-je pu coucher avec ça!

C'est que la libertine était éteinte et que l'intrigante commençait.

Le lendemain, au moment où la duchesse partait secrètement pour Naples, le général reçut l'ordre de se rendre sur-le-champ à Terracine pour y rendre compte de sa conduite, dont les autorités de Rome avaient cru devoir se plaindre au général en chef. Lussay l'accompagna; sa femme le suivit. Avant de partir, d'Aspert confia son fils à Durand, son domestique de confiance.

— Voici, lui dit-il, le fils du capitaine Dumont qui a été tué il y a quelques jours.

— Tiens, dit Durand, c'est l'enfant qu'on a arrêté avec un vieux domestique à la porte du Peuple et par votre ordre.

— Oui, repartit le général; j'avais pris cette précaution parce que ces misérables Romains en veulent aux Français, et qu'un enfant et un vieillard étaient une proie digne d'eux. Ecoute bien : tu le remettras au sergent Bazil, qui viendra le prendre demain pour le conduire en France.

— C'est drôle! dit le domestique, on avait raconté que le fils de ce pauvre capitaine avait disparu au moment de la mort de son père.

— Tu vois, dit d'Aspert, qu'il est retrouvé.

Le général connaissait le fait de cette disparition; il avait même quelques raisons de croire que le fils de Dumont avait été tué par des partisans, et cet événement s'accordait trop bien avec ce qu'il voulait faire pour son propre fils, pour qu'il n'en profitât pas.

Nous apprendrons plus tard comment s'accomplirent les projets du général et ce que devinrent le véritable fils du capitaine Dumont et l'enfant que d'Aspert mit à sa place, et auquel il donna un nom qui ne lui appartenait pas.

IV. — 1815.

Un soir du mois de mars 1815, trois personnes étaient assises au coin du feu, dans un assez bel appartement de la rue Saint-Honoré; un silence complet régnait dans la chambre, sans doute parce qu'il s'y trouvait aussi un malade : une femme était au lit et dormait d'un profond sommeil. Cependant, à bien observer l'attitude des personnes qui entouraient la cheminée, ce silence venait de ce que chacune d'elles semblait préférer s'entretenir plutôt avec sa pensée, qu'engager une conversation avec les autres. Ces trois personnes étaient le lieutenant-général comte d'Aspert, le chirurgien-major d'armée baron Lussay, et Henriette Lussay, sa fille; la femme malade était madame Lussay, cette Louise que d'Aspert avait aimée, et dont Honorine avait raconté autrefois la singulière histoire à Mme d'Avarenne.

Le général d'Aspert était sombre, soucieux comme un homme tombé d'un passé magnifique dans un présent inquiétant, et auquel l'avenir n'ouvre aucune espérance. Lussay tisonnait en souriant, en s'adressant à la flamme, comme un homme qui se voit disserter devant le public, qui pérore, démontre, entraîne, finit par convaincre et s'applaudit de sa victoire et du talent qu'il lui a fallu pour la remporter. Henriette était rêveuse, inquiète; une pensée particulière la dominait. Mais il semblait qu'elle eût peur de cette pensée, car, à plusieurs fois, elle secoua la tête comme pour l'en chasser; à plusieurs fois elle se leva pour arranger sur la cheminée les porcelaines et les flacons qui étaient à leur place; à plusieurs fois elle alla jusqu'au lit de sa mère et la regarda dormir. Cependant, à peine avait-elle attaché ses yeux sur ce visage souffrant et immobile, que son regard redevenait fixe, arrêté, perdu, et comme scellé à un fantôme qui se dressait devant elle partout et à propos de tout. Alors elle s'arrachait encore à cette fascination de sa propre pensée par un nouveau mouve-

ment brusque et comme plein d'effroi. Enfin elle se résolut à chercher dans une occupation qui ne lui laissât pas la liberté de réfléchir un asile contre cette étrange persécution. Elle s'approcha d'une bibliothèque fermée qui occupait un des angles de la chambre ; elle parcourut l'inscription dorée au dos des volumes, mit le doigt sur quelques-uns, puis les abandonna. Elle toucha Clarisse Harlowe, Paul et Virginie, Estelle et Némorin, et les repoussa l'un après l'autre. Elle finit par s'arrêter à un volume de Racine. Elle l'ouvrit au hasard : c'était Phèdre, c'était le premier acte, c'était la scène de Phèdre et d'Œnone, où la fille de Minos, obsédée de la divinité qui la consume, parle au hasard de tout ce qui aima fatalement dans sa famille ; de sa mère, de sa sœur, victimes comme elle plutôt d'une destinée implacable que d'un amour humain. Henriette parcourut cette scène et rejeta le livre presque avec colère. Enfin, elle trouva dans un coin les Voyages de Levaillant. Elle s'en empara avec empressement. Des détails de navigation, de marches, de combats avec les sauvages et les bêtes féroces, aucune des pensées pour ainsi dire du monde civilisé, c'est ce qui convenait sans doute à Henriette. Elle prit sa place près du feu, et se mit à lire au premier endroit où le livre s'ouvrit. Elle n'y prenait pas assurément grand intérêt, mais enfin elle saisissait le sens des mots, et se forçait à être attentive. Tout à coup son œil se tendit sur la page ; elle dévora un passage assez long, la bouche à demi ouverte ; et, quand elle eut fini de lire, sa main et son livre tombèrent ensemble sur son genou ; elle laissa échapper ces mots :

— C'est donc vrai !

Et se replongea dans sa profonde méditation.

Cependant, si vous aviez pu lire ce passage par-dessus l'épaule de la jeune fille, comme nos peintres s'amusent à peindre Méphistophélès assistant aux rêveries de Marguerite, et les épiant, vous auriez cherché vainement pourquoi cette attention, pourquoi ce mot, pourquoi cette préoccupation. Le passage de Levaillant était celui où il raconte que, surpris par des cris plaintifs et désespérés, il s'approcha d'un buisson, et aperçut une souris qui se débattait sous le regard d'un serpent, tournant, reculant, s'agitant, mais ramenée comme par un lien de fer à tomber dans la gueule béante du reptile.

Dans cet endroit, Levaillant rapporte encore qu'une fois, longeant une espèce de marais, il se sentit attirer hors de sa route comme par une attraction aimantée ; que, surpris de cet état, qu'il prit pour un étourdissement, il regarda à l'endroit vers lequel il se laissait aller, et vit un énorme serpent qui tenait ses yeux ronds et ouverts fixés sur lui. Levaillant, averti de cette puissance par le sort de la malheureuse souris, ne détruisit le charme qu'en tirant sur le serpent les deux coups du fusil double qu'il portait.

Pendant que nous rapportons ces faits, le silence avait continué, et la réflexion d'Henriette, réagissant sur elle-même, avait sans doute exalté ses pensées à un haut degré ; car, à un léger coup de sonnette qui se fit entendre, elle tressaillit de tous ses membres, et ne put s'empêcher de laisser échapper ce mot sourd et comme désespéré :

— C'est lui !

On annonça bientôt M. le baron de Prémitz, et un homme de trente ans à peu près se présenta. Ce baron de Prémitz était un Allemand venu à la suite des armées étrangères ; il se disait natif de Prague et descendant de ce grand comte Prémitz, fondateur de la ville, et dont on garde précieusement un soulier dans le musée du vieux château royal. Il était d'une taille élevée, forte plutôt par la vigueur de sa structure que par l'embonpoint ; ses cheveux étaient d'un blond charmant ; ses traits, purement dessinés, avaient dans leur ensemble un caractère de douceur, lorsqu'il tenait les yeux baissés ; mais, lorsqu'il les relevait, la lumière fauve qui s'échappait de sa large prunelle grise semblait éclairer ce visage d'un nouveau jour, le montrer sous un autre aspect ; et il prenait alors cette expression inquisitoriale et dominatrice qui épouvante les faibles, et qui va jusqu'à importuner les hommes les plus décidés, qui s'en débarrassent souvent par une querelle. Henriette, en voyant entrer M. Rhodon de Prémitz, devint glacée, et n'eut pas la force de se lever.

— Eh ! bonjour, ou plutôt bonsoir, dit Lussay. Voilà déjà neuf heures ; je ne comptais plus sur vous.

Rhodon salua le général et Henriette, et répondit :

— J'étais chez ma protégée, et je n'ai pas voulu la quitter avant que je ne fusse assuré qu'elle passerait une bonne nuit.

— Plus bas, plus bas, dit le général ; Mme Lussay repose et vous allez la réveiller.

— Réveiller une femme endormie de ma main ! dit le baron en riant tout haut, non pas, mon cher général, non pas ; je lui ai ordonné de dormir trois heures : elle en a encore pour trente-cinq minutes, et tous les canons de Buonaparte, fût-ce même ceux de la Moscowa, ne l'éveilleraient pas, soyez-en assuré.

— A propos, dit M. de Prémitz, comment va madame de Lussay ?

— Mais comme je veux, dit Lussay ; entre moi et ma femme, ce n'est plus une affaire chanceuse. J'exerce sur elle le pouvoir magnétique dans toute sa puissance ; elle est somnambule au plus haut degré de clairvoyance, et je sais sa maladie comme si je la voyais.

— Elle ne s'en porte pas mieux pour ça, dit d'Aspert.

— Ah ! dit Lussay, voici notre incrédule. Je vous préviens, mon cher Prémitz, que notre cher général n'est pas de ceux qui croient sans voir... il est plutôt de ceux qui voient sans croire : c'est une belle disposition pour se marier. Imaginez-vous qu'autrefois, il y a bien vingt-cinq ans... il y a, ma foi, vingt-huit ans de ça ; c'était en 87, il s'était imaginé que j'étais sorcier et que Louise était possédée du démon. Au fait, il y avait bien de quoi s'y laisser prendre ; à cette époque nous étions encore très-peu avancés ; nous nous servions de baquets, nous faisions la chaîne, nous avions encore la baguette d'acier. Tout cet appareil magnétique ressemblait assez à un sabbat, d'autant que la réunion de dix ou douze personnes, loin de diminuer l'influence magnétique en la divisant, ne faisait que l'exagérer en la multipliant : mais des études mieux dirigées, et surtout vos excellents conseils, mon cher Prémitz, m'ont ramené dans les bonnes voies.

— Oui, répondit celui-ci en appuyant son regard sur le front d'Henriette, oui, l'influence directe, personnelle, est à la fois plus puissante et moins désordonnée ; on arrive ainsi à des résultats qui épouvanteraient l'imagination, s'ils n'avaient une explication facile et précise dans la présence du fluide magnétique, non moins puissant que l'électricité. Puisque monsieur se refuse à croire à cette puissance, il devrait nous faire le plaisir d'assister à la séance que je donnerai demain chez une bonne femme attaquée depuis plus de vingt ans d'une sorte d'aliénation mentale qui lui fait toujours croire qu'elle est en présence de l'échafaud. Il y aura plusieurs docteurs de l'académie de médecine et des gens de la plus haute distinction : la duchesse d'Avarenne sera un de nos spectateurs.

— La duchesse d'Avarenne ! s'écria le général.

— Vous la connaissez ? dit Prémitz.

— Oui et non, répondit le général ; elle a des propriétés dans notre département, et voilà seize ou dix-sept ans que je l'ai rencontrée à Rome.

— A Rome, dit Prémitz, où son père fut assassiné par les républicains, ainsi qu'un enfant qu'elle élevait, et où elle-même n'échappa que par miracle à la fureur des soldats.

— De quels soldats et de quels républicains parlez-vous ? dit le général avec colère.

— Mais, reprit Prémitz, des soldats républicains français ; et, sans un ancien domestique de sa maison qui la tira de leurs griffes pour quelque argent, elle aurait probablement été tuée comme son père et cet enfant.

— Et vous répétez cette histoire, monsieur ! dit le général.

— Ma foi, dit Prémitz, j'ai grand tort de la répéter, car elle la raconte assez souvent pour que tout le monde la sache !

— Eh bien ! dit d'Aspert à Lussay, voilà les gens à qui vous vous êtes donné corps et âme ; qu'en dites-vous ?

— Que voulez-vous, mon cher général ! la duchesse a eu tant à souffrir de la révolution ! elle a bien quelques droits à être injuste et à se plaindre.

— Qu'elle se plaigne, mais qu'elle ne calomnie pas, dit le général ; puis il reprit avec une sorte de tristesse : Ne parlons pas de cela ; nous ne nous entendrons jamais sur ce chapitre, pas plus que sur celui du magnétisme.

— Si l'incrédulité de M. le comte ne tient qu'à un manque de preuves, qu'il vienne demain à deux heures, et il pourra se convaincre par ses yeux.

— Je vous remercie, dit le général ; j'ai demain, à cette heure, une audience du ministre de la guerre, et je ne saurais y manquer.

— Avez-vous encore quelque espoir ? dit Lussay au général, profitant de cette réponse pour tourner bride à leur premier sujet de conversation et en suivre un autre.

— Je ne sais : on a annoncé pour demain le dernier état des officiers prisonniers en Russie, et, si le nom du pauvre Charles ne s'y trouve pas, je crains bien qu'il n'ait succombé dans cette terrible retraite de 1812.

— Et, après cela, vous regrettez encore ce misérable Buonaparte !

— Ah ! Lussay ! dit violemment le général. Puis il reprit : Vous

avez raison, c'est moi qui ai commencé... Pauvre Charles! chef de bataillon de la garde à vingt-cinq ans, il eût gagné ses épaulettes de colonel en 1814, si...

— C'était votre fils, monsieur le comte? dit Prémitz.

D'Aspert tressaillit.

— Je ne suis pas marié, monsieur le baron, dit sèchement le général, que ce titre de monsieur le comte importunait comme une épigramme.

— C'est au moins son fils adoptif, dit Lussay; il le recueillit en Italie, où son père, le brave capitaine Dumont, fut tué. Mais j'ai toujours été surpris de l'arrivée de cet enfant, qu'on disait avoir été enlevé ou tué après la mort de son père et pendant qu'il venait à Rome réclamer votre appui.

— Il s'échappa des mains de quelques Autrichiens, et arriva le jour même où nous fûmes obligés de quitter Rome pour cette affaire de madame d'Avarenne; c'est ce qui m'empêcha de vous en parler alors.

— Ah! voilà maman qui s'éveille, s'écria Henriette.

— Qu'avais-je dit? s'écria Lussay avec transport : dix heures cinq minutes; trois heures de sommeil; pas une minute de plus ni de moins. Il faut être prévenu à un point inouï pour ne pas se rendre à ces choses-là.

D'Aspert s'approcha du lit de madame Lussay et lui dit doucement :

— Eh bien! comment vous trouvez-vous?

— Ah! ce sommeil m'a épuisée; j'ai les jambes rompues! la tête lourde!

— Ce n'est rien, rien du tout, dit Lussay; nous allons dégager ça.

Et, présentant ses mains au front de sa femme, il les en écarta plusieurs fois de suite en secouant ses doigts; ensuite il les promena depuis le haut du corps jusqu'aux pieds, à un pouce de la couverture, en les secouant de même lorsqu'il avait dépassé l'extrémité des pieds, et finit par dire :

— La voilà soulagée, je pense.

— Oui, vraiment, dit madame de Lussay; j'éprouve un grand bien-être maintenant : c'est comme un courant d'air tiède qui a emmené avec lui toute cette lourdeur. Je suis bien, très-bien.

Lussay regarda d'Aspert d'un air de triomphe, et celui-ci se détourna avec cette résolution invincible d'un esprit qui ne veut pas croire. Il dit tout bas à Henriette :

— Il finira par tuer votre mère.

— Hélas! dit Henriette en emmenant le général dans un coin, ma mère dépérit chaque jour; mais, comme elle éprouve toujours quelques heures de soulagement après les secours que mon père lui donne, elle croit que c'est là qu'est son salut. Avouez, au fait, que c'est une puissance bien extraordinaire.

— Henriette, dit le général, n'oubliez pas que vous m'avez promis de ne pas vous prêter aux folies de votre père. Avec votre constitution délicate, il vous rendrait folle en quelques jours.

— Folle! dit Henriette avec un regard inquiet et presque épouvanté. Vous avez raison; quelquefois je ne sais que penser.

— Eh bien! Henriette, dit madame Lussay, tu ne viens pas m'embrasser? Ah! général, vous faites la cour à mon Henriette, j'en suis sûre, et je ne veux pas le permettre.

— Cinquante-deux ans, vingt-sept ans de service, dix-neuf campagnes, dix blessures et des cheveux gris, ce n'est pas avec cela qu'on plaît, dit le général d'Aspert en souriant à Henriette.

— Ce n'est pas non plus avec cela qu'on déplaît, dit Henriette, avec cette confiance d'une jeune fille qui joue avec une plaisanterie de cœur.

— Et puis, dit Lussay en riant, quand on a été le plus bel homme de l'armée, il en reste toujours quelque chose.

— Comme de la calomnie, à ce que dit Figaro, reprit Prémitz.

Le général fit seul attention à cette réponse, qui l'étonna et le blessa, sans qu'il pût cependant y attacher aucun sens précis; car, à vrai dire, la citation venait assez mal à point; il allait en demander l'explication, lorsqu'on sonna vivement à la porte de l'appartement.

— Une visite à cette heure! dit madame Lussay; je ne veux recevoir personne. Vois, Henriette, et fais dire que je ne suis pas visible.

Henriette sortit; mais bientôt après on entendit de la chambre plusieurs voix qui discutaient vivement.

— Non! non! ma chère enfant, disait une voix de femme claire et fringante; non, il n'y a pas de consigne pour moi; je sais que M. de Prémitz est ici, et je veux lui parler; c'est une mission trop importante que celle dont je suis chargée pour vouloir la remettre à un autre qu'à moi-même.

Et là-dessus, madame Bizot entra dans la chambre : c'était une femme de trente ans pleins, brune, rebondie, la bouche rose, les dents étincelantes, l'œil joyeux, de jolies mains, de jolis pieds, très-riche dans toutes les parties saillantes de son corps, petite, affriandant le désir par un tour d'allure leste et souple; de ces femmes avenantes que l'œil cherche volontiers sous leur robe. Elle ne salua personne en entrant, s'avança vers M. de Prémitz et lui dit :

— Je suis bien indiscrète, bien importune, n'est-ce pas? mais, entre personnes qui poursuivent le même but, il y a une sorte de connaissance toute faite. Demain vous donnez une séance de magnétisme dont on parle comme d'une chose qui sera miraculeuse; il faut que j'y assiste, car cela m'intéresse plus vivement que vous ne pensez.

— Madame s'occupe du magnétisme? dit Prémitz en la regardant sérieusement.

— D'être magnétisée, monsieur, dit madame Bizot avec un sourire accort et ouvert.

— Oui, dit M. Bizot, qui était entré derrière sa femme (M. Bizot était un de ces maris qui entrent derrière leurs femmes, qui se promènent derrière leurs femmes, et qui, en fiacre, se mettent sur le devant de la voiture); ma femme avait des migraines terribles, et elle s'est soumise à un traitement qui lui fait le plus grand bien. Elle n'est pas reconnaissable depuis un mois que ça dure; elle n'a plus ces douleurs furieuses qui quelquefois la rendaient maussade.

— Comment! maussade, s'écria madame Bizot.

— Oui, chère amie; maintenant on peut te dire ça, tu devenais insupportable. Puis il alla vers Lussay et sa femme : Bonjour, monsieur Lussay; bonjour, madame; comment va? bien, très-bien, j'en suis ravi. Il revint ensuite vers madame Bizot : Insupportable, c'est le mot, et je bénis ce bon M. Drisson d'avoir entrepris de te guérir; c'est un excellent jeune homme. Bonjour, belle Henriette, bonjour.

— Quel est ce M. Drisson? dit Prémitz tout bas à M. Lussay.

— Mais c'est le maître-clerc du notaire qui demeure en face. Puis il ajouta, en parlant d'un air mystérieux au général : Eh bien, voyez comme Mme Bizot est grasse et fraîche; nierez-vous encore les bons effets du magnétisme?

Le général ne put s'empêcher de lui rire au nez, et Prémitz lui-même se détourna pour paraître demeurer sérieux; mais, voulant rompre cette confidence de sourires, il s'empressa de dire à Mme Bizot qu'il la verrait avec plaisir.

— Et moi aussi, n'est-ce pas? dit M. Bizot en aspirant une large prise de tabac, car je n'ai jamais vu magnétiser, tel que vous me voyez; non, le diable m'emporte, c'est vrai. M. Drisson n'est pas encore assez fort pour exercer en public, ça le trouble; et quand je suis là, ça ne va que cahin-caha, la migraine redouble et je suis obligé de partir. Une fois j'ai voulu regarder par le trou de la serrure.

— Comment! s'écria Mme Bizot en quittant le lit de Mme de Lussay, avec laquelle elle causait, vous avez regardé par le trou de la serrure! et qu'avez-vous vu?

— J'ai vu l'adresse du chapelier de M. Drisson; car il avait pendu son chapeau à la clef de la porte.

— Oh! dit le général en regardant M. Bizot dans le blanc des yeux, c'est que le magnétisme veut de grandes précautions pour arriver à de bons résultats. Tenez, voyez madame de Lussay, elle est bien loin d'en éprouver un aussi bon effet que madame Bizot, parce que son mari n'emploie pas toutes les précautions de M. Drisson.

M. Bizot regarda Lussay et Prémitz pour savoir ce que cela voulait dire; mais madame Bizot coupa court à la réflexion de son mari en disant :

— M. de Prémitz sait bien que je ne puis aller seule dans une assemblée si nombreuse sans quelqu'un qui m'accompagne, et il consentira à vous recevoir.

— Et puis, ajouta le général, il est bon que M. Bizot s'assure que le magnétisme est une chose très-respectable.

Mais la plaisanterie de d'Aspert était inutile; M. Bizot avait déjà perdu l'envie de comprendre. C'était un homme devenu riche, grâce à une activité commerciale très-distinguée. Il s'était mis à l'œuvre à quinze ans, et s'était dit qu'à quarante il se donnerait du repos. A quarante ans, il s'était trouvé possesseur de trois cent mille francs, et, quoiqu'il fût en passe d'augmenter très-rapidement sa fortune, il s'était arrêté, nonobstant toutes les réclamations de sa femme, qui voyait déjà venir l'équipage et le château. Il s'était voué au repos depuis cette époque; il se reposait obstinément, ne permettant même à aucune idée de lui entrer dans l'esprit, non qu'il en manquât, mais parce qu'il ne voulait pas en avoir. Il n'avait pas d'enfants et ne s'en affligeait point. Il s'était cependant abonné à un journal politique qui, n'ayant plus aucune idée, entrait parfaitement dans ses goûts. Dix heures et

demie venaient de sonner, et le repos du lit approchait: M. Bizot dit à sa femme qu'il était urgent de s'aller coucher, et ils regagnèrent leur second. Madame Bizot qui avait senti, sans en deviner la cause, que d'Aspert l'avait presque trahie par ses plaisanteries, lui dit tout bas avec un doux reproche :

— Général, M. de Lussay m'a pourtant dit que vous n'aviez pas toujours été l'ennemi des femmes !

D'Aspert s'aperçut que, par haine du magnétisme, il avait été sur le point d'être désagréable à une femme qui ne lui avait jamais fait qu'un aimable accueil : il lui prit la main et lui répondit pour elle seule :

— Il y a des magnétiseurs qui me font pitié, comme Lussay; il y en a que je méprise, comme M. de Prémitz, et il y en a que j'envie, et M. Drisson est du nombre.

— Eh! qui sait, général? dit Mme Bizot en riant à montrer, jusqu'à leurs gencives roses, ses dents d'émail, et faisant vibrer l'éclat de ses yeux, dont elle caressait le visage de d'Aspert, qui sait?

Un moment après, le général sortit, Henriette se retira, et Lussay et Prémitz se mirent à causer. Celui-ci amena la conversation sur les rapports de d'Aspert et de Mme d'Avarenne, et Lussay lui conta ce qui en avait été dit jadis dans le pays : que la duchesse aurait trouvé d'Aspert de son goût; mais il n'en savait pas davantage. Il lui dit aussi l'aventure de Rome, c'est-à-dire ce qui avait eu lieu dans l'émeute ; les scènes dont il avait été témoin et qui annonçaient qu'il existait un secret entre la duchesse et d'Aspert, secret que toutefois il ignorait. Prémitz eut l'air de l'écouter à peine, et se retira de bonne heure ; mais, au lieu de rentrer chez lui, comme il l'avait annoncé, il s'arrêta dans une maison de la rue Saint-Honoré, et monta jusqu'au cinquième étage. Il frappa à une porte qui fut longtemps avant de s'ouvrir, quoiqu'il répétât ses appels à coups pressés et qu'il parût craindre d'être surpris, à cette heure, dans la maison, à l'etage et à la porte où il se trouvait. On ouvrit à la fin, et Prémitz entra.

V. — UNE SOMNAMBULE.

L'endroit où entra Prémitz était une espèce d'antichambre. Une servante, d'une figure qui touchait à l'idiotisme, lui avait ouvert la porte. L'Allemand s'arrêta dans cette première pièce, et demanda à cette fille si sa maîtresse, Mme Divon, dormait. Au moment où elle allait lui répondre, une voix cassée lui cria de la pièce voisine :

— Entrez, entrez, monsieur Prémitz; je vous ai vu.

L'Allemand demeura surpris, car la porte était fermée, et, malgré les étranges phénomènes dont il était témoin tous les jours, il y en avait qui surprenaient tellement sa raison, que quelquefois il lui prenait peur des effets qu'il avait obtenus. Il pénétra dans la chambre d'où on l'avait appelé, et dit à une vieille femme qui était dans son lit :

— Ah ! vous m'avez vu ?

— Sans doute, dit cette femme, et vous êtes passé devant la loge rapidement, comme si vous y aviez vu le bourreau. — Elle prononça ces mots avec un bégaiement ou plutôt une lourdeur qui avait quelque chose d'hébété.

C'était vrai, et la surprise de Prémitz fut si profonde qu'il demeura un instant sans parler. Enfin, après un assez long silence, il dit à cette femme : — Eh bien! vous croyez-vous suffisamment forte pour paraître demain devant une nombreuse assemblée?

— Oh ! dit la vieille femme, ils me guillotineront; bien, bien ! dansons la carmagnole ; parlant toujours comme un crétin dont la langue épaisse n'a pas d'espace pour articuler librement.

— Ecoutez-moi, reprit l'Allemand qui l'observait: demain il viendra beaucoup de gens; les reconnaîtrez-vous d'après le portrait que je vous en ai fait?

La folle se mit à se balancer vivement en marquant la mesure avec la tête, et à chanter tout bas :

Madame Véto avait promis
De faire égorger tout Paris;
Mais son coup a manqué,
Grâce à nos canonniers.

— Assez, dit Prémitz ; regardez-moi.

Aussitôt il se mit lui-même à regarder la folle en face, et, par la puissance de ce regard, attacha à ses yeux les yeux égarés de la malade, puis il lui dit:

— Voulez-vous dormir?

— Je le veux bien, répondit-elle.

— Eh bien! dormez, lui dit-il en lui présentant les cinq doigts unis à la hauteur du front.

Les yeux de la vieille se fermèrent, et M. Prémitz lui parla ainsi :

— Vous souvenez-vous des noms de ceux qui assisteront demain à notre séance?

Ce sommeil du corps fut comme le réveil de la raison.

La somnambule répéta une vingtaine de noms avec une netteté remarquable de prononciation.

— Vous savez quelles sont ces personnes?

Mme Divon raconta des particularités assez intimes, et qui s'appliquaient à chacune des personnes qu'elles concernaient, avec une précision dont Prémitz lui-même était sans doute incapable, car il suivait sur un papier ce que lui disait la somnambule, pour voir si elle ne mettait pas quelque confusion dans ses rapports. Lorsqu'elle eut fini, Prémitz ajouta :

— Nous aurons encore quelques personnes : M. et madame Bizot ; puis il apprit à la somnambule ce qu'il savait sur leur compte, et enfin il lui dit : N'oubliez pas surtout ceci : Mme la duchesse d'Avarenne et sa fille assisteront à la séance.

A ce nom de Mme d'Avarenne, la folle tressaillit et s'écria vivement:

— Comment avez-vous dit ? Mme d'Avarenne? ah! Mme d'Avarenne. — Puis elle devint inquiète, triste, épouvantée, et Prémitz lui demanda avec autorité :

— La connaissez-vous?

— Ne me demandez rien, ne me le demandez pas, dit la somnambule en se débattant sous le charme terrible qui l'enchaînait.

Prémitz répéta sa question avec un accent solennel; et, plaçant ses mains sur le sommet de la tête de la folle, celle-ci devint soudainement calme et soumise, et répondit lentement et à voix basse :

— Oh ! Mme d'Avarenne ! Mme d'Avarenne ! elle viendra avec sa fille, dites-vous ? et son fils, ne viendra-t-il pas?

— Quel fils? dit Prémitz qui, depuis quelques mois qu'il avait rencontré la duchesse, n'avait jamais entendu parler d'un fils.

— Eh bien ! dit la somnambule, son fils est celui de Jean, de Jean d'Aspert, le meunier de l'Etang ; son fils, qu'elle nommait Charles, du nom de son prétendu père qui ne l'était pas, du nom du comte d'A....s.

— Silence ! cria vivement Prémitz.

La somnambule se tut, et Rhodon demeura plongé dans de longues réflexions ; il coordonna ce qu'il avait appris de Lussay, ce qu'il savait déjà et ce que cette femme venait de lui dire, et une pensée vague, indéfinissable, mal arrêtée, jaillit du fond de ce chaos d'événements, comme un point lumineux de fortune et d'avenir. Mais d'autres projets avaient été formés par Prémitz, et, avant de les abandonner pour se livrer comme un insensé à ceux qui s'étaient soudainement offerts à lui, il s'imposa une plus longue réflexion et un délai pour les mener à maturité. Cependant il voulut savoir tout de suite par quels moyens cette femme était instruite d'autre chose que de ce qu'il lui apprenait.

Dans cet être perdu, dégradé, il y avait deux existences bien distinctes, celle de la vieille, abrutie, folle, éteinte, et celle du somnambulisme, lucide et forte. Dès que cette femme était sous l'empire du magnétiseur, l'intelligence revenait; et les facultés de l'esprit, exaltées à un degré extraordinaire, acquéraient même une finesse de perception, une étendue de comparaisons prodigieuses. Prémitz le savait ; mais ce qu'il n'avait pas encore consulté, c'était la puissance du souvenir lorsqu'il s'exaltait ainsi. Il avait souvent éprouvé que la somnambule retenait ses paroles et les répétait à sa volonté avec une grande justesse; mais il ne s'était pas assuré d'être aussi bien le maître de souvenirs anciens et qui ne venaient pas de lui. Il se fit donc conter comment elle savait les secrets de la duchesse, et, une fois instruit, il se réserva de la faire taire ou parler à volonté. Mais comment cette femme savait-elle tout cela ? nos lecteurs le comprendront aisément. Cette femme était Honorine, Honorine devenue folle, et qui n'avait plus d'existence intelligente que dans le paroxysme du magnétisme; esprit endormi qui ne s'éveillait qu'à la voix d'un seul homme, et qui par conséquent lui appartenait; effrayant esclavage de l'esprit, dû à la puissance d'un agent inconnu, ou à l'éréthisme du système nerveux, et dont les effets, quelle qu'en soit la cause, épouvantent la raison. Ce que Prémitz venait d'apprendre le laissa plongé dans des réflexions encore plus profondes. Il se vit maître d'un secret que celle qui venait de le lui apprendre ne possédait pas à vrai dire ; secret qui pouvait être de peu d'intérêt comme il pouvait être d'une haute importance. Il y avait d'ailleurs des circonstances que Prémitz n'avait pu savoir, puisque Honorine les ignorait. Qu'était devenu cet enfant? vivait-il? était-il encore un lien entre d'Aspert et madame d'Avarenne?

Prémitz se résolut à attendre, à agir avec prudence, à s'informer; puis, un moment après, il dit à Honorine :

— Allons! réveillez-vous!

Il lui fit quelques passes sur le front, et la vieille fille ouvrit les yeux. Prémitz, toujours alarmé sur sa puissance, marchant à tâtons dans cette fascination qu'il exerçait sans se rendre compte du secret de cette fascination, craignant que les souvenirs du passé ne devinssent possibles à cette malheureuse, dans la veille comme dans le sommeil, Prémitz lui dit, dès qu'elle fut éveillée :

— Vous connaissez donc madame d'Avarenne et Jean d'Aspert?

Mais l'esprit s'était envolé, et Honorine se reprit à marmoter tout bas :

— Bonjour, monsieur Samson; c'est mon tour aujourd'hui, guillotinez-moi d'un coup... Dansons la carmagnole.

Prémitz, rassuré, s'éloigna et sortit de la maison.

Nous avons dit quelque chose du baron Rhodon de Prémitz; mais c'est de sa personne que nous avons parlé, et nous n'avons encore rien dit ni de son esprit, ni de son histoire, ni de sa fortune. Si un romancier n'était obligé de tout savoir, nous garderions le silence sur tous ces sujets; car, à vrai dire, l'esprit du baron de Prémitz, son caractère, ses mœurs, étaient quelque chose d'assez indéfinissable. Le plus souvent sérieux, il avait des moments de gaieté folle et bruyante, qui surprenaient tous ceux qui le connaissaient. Il avait dans la plupart des choses de la vie un laisser-aller qui semblait faire croire qu'il ne mettait intérêt à rien ou n'avait pas de volonté; et il montrait pour d'autres une obstination qui ne cédait rien, et ne cédait à personne; il n'avait donné aucune raison pour faire douter de sa loyauté et de son courage, mais il ne portait pas en lui-même cet air de franchise et de résolution qui font supposer ces qualités. Sa conversation était hardie sur les choses et réservée sur les personnes; il faisait volontiers l'athée, et n'aimait ni les histoires de morts, ni celles de revenants. Quant à son histoire, elle était complétement ignorée, et ses moyens d'existence ne mûrissaient pas au soleil; autrement dit, on ne lui connaissait point de propriétés et il ne se disait pas en posséder; il ne parlait pas non plus de rentes sur l'État ou de pensions du gouvernement : cependant il avait un train convenable. Il vivait dans toutes sortes de sociétés, depuis les plus élevées jusqu'aux plus médiocres. Ce qui aurait pu le faire passer pour un homme de bon goût, c'est qu'il ne se cachait pas à droite de voir la gauche, et ne se vantait pas à gauche d'être bien avec la droite. Du reste, grand partisan de magnétisme, dont il faisait profession; fanatique à ce sujet, au point que, si quelqu'un avait pu lui voir donner à Honorine la leçon que nous venons de dire, il aurait pu penser qu'il trompait sincèrement, pour le triomphe d'une chose qu'il croyait excellente; comme autrefois quelques prêtres de bonne foi arrangeaient de petits miracles pour gagner au ciel des âmes qui, sans cela, n'auraient pas suivi la bonne voie : le tout à bonne intention.

La journée du lendemain était consacrée à la séance de magnétisme où devaient assister la plupart des personnages de cette histoire. Il était midi sonné lorsque les premiers spectateurs arrivèrent dans la mansarde de madame Divon. Prémitz y était déjà : on prenait place sur des fauteuils et des chaises qui étaient disposés autour du salon; quelques-uns de ceux qui étaient admis à la séance portaient en eux un air de sérieux moqueur, de mystère joué qui promettait des ennemis à Prémitz. Mais il s'inquiétait peu de ceux-là. Il avait en son pouvoir de quoi les étonner et imposer silence au persiflage le plus obstiné. Il eût bien plutôt tremblé de rencontrer quelque observateur froid et résolu, un de ces gens qui ne repoussent ni n'admettent rien sans examen. Bientôt arrivèrent M. et madame Bizot, puis Lussay et Henriette, puis enfin la duchesse d'Avarenne et sa fille Julie. M. de Lussay salua la duchesse en homme qui sait l'importance de la personne à qui il s'adresse. Madame d'Avarenne lui rendit son salut avec cette bonté familière qui accueillait les gens de l'empire qui s'étaient faits du parti des Bourbons. Henriette et Julie se placèrent près l'une de l'autre. Élevées toutes deux dans le même pensionnat, elles étaient liées d'une amitié qui était de cœur plutôt que d'intimité de jeunes filles; elles n'étaient pas confidentes l'une de l'autre. Les espérances, les rêves de cœur qui les avaient agitées séparément, n'avaient presque jamais été le sujet de leurs conversations; cependant elles s'aimaient : elles se fussent demandé appui l'une à l'autre avec confiance, mais peut-être sans se confier leurs chagrins, peut-être sans les comprendre, car elles ne sentaient pas de même, elles ne regardaient pas la vie du même côté.

Enfin M. Prémitz annonça qu'il allait ouvrir la séance. Il sortit un moment, et rentra accompagné de madame Divon. En commençant ce livre, nous n'avons rien dit d'Honorine, fille au visage frais et charmant; madame Divon n'avait plus rien d'Honorine. Le nom qu'elle portait lui avait été donné dans la prison où elle avait demeuré en 93 : ce nom était celui du concierge de la prison, misérable qui l'avait sauvée de l'échafaud en en faisant ce qu'il appelait impudemment sa femme. Et, comme il était aussi hideux de son corps que de son âme, il n'avait obtenu le prix qu'il avait mis au salut, qu'en faisant résonner sans cesse aux oreilles de la malheureuse les noms de bourreau et de guillotine. Il la faisait descendre dans les cours quand les condamnés montaient sur la charrette mortuaire; il la faisait assister aux apprêts de leur dernière toilette; il demanda un jour à un des valets du bourreau de jouer avec Honorine et de louer la blancheur de son cou : puis il venait s'offrir en échange de ces dangers et de cette mort. Il fit si bien qu'elle accepta et qu'elle devint folle. Ce fut alors que les prisonniers lui donnèrent le nom de madame Divon; enfin, un jour qu'il fut fatigué d'elle, il tint toutes ses promesses, et, après lui avoir sauvé la vie, il lui rendit la liberté, il la jeta à la porte. Alors elle alla mendiant par les rues, d'abord recueillie par quelques prêtres cachés, par quelques royalistes qui, ayant appris son histoire, se la transmettaient comme un dépôt sacré des misères de leur parti. Puis vint l'empire, où le repos et l'ordre donnant ouverture à l'exercice des intérêts particuliers, chacun pensa à soi : la poésie des malheurs disparut : dès qu'on put faire fortune on ne voulut plus se faire martyr, et Honorine alla pourrir dans un dépôt de mendicité. C'était en province, vers la frontière du Rhin. L'invasion de 1814 ouvrit les portes de cette maison, et la folle se trouva de nouveau chargée du soin de sa misère, sans en avoir connaissance, avec le seul instinct du besoin qui lui faisait demander pour sa faim et sa soif, et qui lui avait gardé ce souvenir, vivant dans presque toutes ces folies où se mêle la pauvreté, qu'on a un morceau de pain pour un morceau de cuivre. Demandez à certains fous ce que c'est que l'argent, quelle est sa valeur, son usage, ils ne sauront vous comprendre et ne vous répondront pas; donnez-leur un sou, ils iront sur-le-champ en acheter du tabac ou du pain. Honorine était ainsi arrivée à Paris. Soumise par un simple hasard aux soins de M. Prémitz, il avait obtenu d'elle des effets si prodigieux, qu'il l'avait retirée de l'hôpital où elle était, et l'avait logée dans Paris. Voilà toute son histoire. Elle entra donc dans la salle où elle était attendue et où se trouvaient des personnes pour qui son existence était d'un si grand intérêt. Méconnaissable à leurs yeux par la vieillesse, par la misère, par les maladies; maigre, jaune, l'œil altéré, le corps convulsif, les lèvres affaissées, les membres pendants, les muscles et les nerfs détendus, sans force ni raison, son aspect surprit tout le monde; les incrédules crurent à une folie jouée, d'autres se sentirent le cœur serré. Elle promena un regard indifférent sur tous ceux qui l'entouraient, et sembla ne rien trouver où les arrêter. D'après l'ordre de Prémitz, elle s'assit dans un fauteuil, et, sur l'invitation du baron, quelques personnes l'interrogèrent. A peine murmurait-elle quelques mots sans suite en levant sur ceux qui lui parlaient des yeux si déserts de toute idée, que sa folie parut presque véritable aux plus moqueurs. Ils comptaient bien d'ailleurs se rattraper sur les expériences de magnétisme. Enfin la séance commença.

Au point où Prémitz en était venu, toute la mimique du somnambulisme avec ses passes à grands courants, ses frictions du pouce, l'application des mains sur la tête ou sur l'estomac, tous ces préparatifs enfin étaient inutiles. Il se contenta de dire à la malade en se posant devant elle :

— Voulez-vous dormir? — Je veux bien.

— Eh bien! dormez.

Il dirigea sa main vers son front; elle ferma les yeux; et, sans changer de place, il s'adressa à ses auditeurs et leur fit le petit discours préparatoire suivant :

— Cette femme est le sujet le plus merveilleux de ceux sur lesquels le magnétisme a exercé sa puissance. L'état de somnambulisme produit chez elle une révolution morale et physique telle que d'une part elle lui enlève l'excessive sensibilité physique qui lui rend insupportable le moindre bruit ou la plus légère odeur, tandis qu'elle rétablit la pensée perdue et rallume la raison éteinte. La cause de ce retour à l'état normal vient du rétablissement de l'équilibre du fluide magnétique accumulé dans l'état de veille aux extrémités et aux organes extérieurs, d'où naissent à la fois l'irritabilité de ces organes et l'insensibilité de la perception morale. Ainsi le toucher d'une pêche lui fait perdre connaissance, et l'odeur d'une rose lui est insupportable, tandis que nulle intelligence ne vit en elle ni du passé ni du présent. Assez des personnes qui sont ici ont été témoins de cet état d'irritabilité physique pour que nous n'ayons pas cru devoir renouveler des expériences qui fatiguent cruellement la malade.

— C'est vrai, dit M. de Lussay.

— C'est vrai, ajoutèrent quelques personnes ; nous l'avons tous vu.

— C'est un état assez commun dans les hôpitaux, ajouta une voix ; nous tenons l'assertion pour vraie.

— Puisqu'il ne s'élève pas d'objection à ce sujet, dit M. de Prémitz, je vous prie de vouloir bien suivre l'explication que je crois devoir vous donner des phénomènes dont vous allez être témoins. Ce déplacement, ce désordre du fluide magnétique qui a envahi les organes et a porté leur irritation à un point extrême, n'a pu avoir lieu qu'aux dépens de la sensibilité du cerveau, qui, perdant en nécessaire ce que les autres organes gagnent en superflu, demeure inerte et insensible dans ce corps dont les sens sont si actifs et si aiguisés. Un premier résultat du somnambulisme magnétique sera de rétablir l'équilibre, de dégager les extrémités de ce superflu de fluide pour le rendre au cerveau, et alors vous verrez à la fois la raison et l'intelligence revenir, la malade comprendre ce qu'on lui dira, y répondre clairement et simplement comme une personne éveillée.

— Mais, avec votre système, dit quelqu'un, où est l'âme immatérielle et immortelle? c'est donc le fluide magnétique qui est l'âme?

Prémitz rougit, quelques personnes murmurèrent, et Julie dit tout bas à Henriette :

— Ce monsieur a raison : comment un homme peut-il se flatter de disposer à son gré de cet attribut divin? Ah! mon oncle m'avait bien dit que toutes ces histoires n'étaient qu'une ridicule manière d'attaquer la religion. Mais ma mère a voulu venir.

— Écoutez ce que va répondre M. de Prémitz, dit Henriette.

— Oh! reprit Julie, il y a des choses qu'on ne peut même pas discuter sans crime. Je suis bien fâchée d'être ici.

Le murmure s'était calmé, et Prémitz s'était remis. Il reprit à haute voix :

— Je répondrai à la question qu'on vient de me faire par la question elle-même : Où est l'âme immortelle de cette femme lorsqu'elle est dans son état habituel? où est l'âme d'un fou, quel qu'il soit? Si la question qu'on m'a faite était une objection contre l'existence de l'âme, ce ne serait pas à moi à y répondre.

— Il a raison, dit tout bas Henriette à Julie.

— Il n'est pas bon de toucher à de pareilles matières, répondit celle-ci.

— D'ailleurs, dit Lussay en se levant, il y a une réponse toute simple à faire à monsieur. L'âme existe dans tous les cas : l'âme étant l'agent supérieur de la vie et de toutes ses opérations, produit ses effets en raison des organes qu'elle rencontre, comme un moteur fait marcher une machine en raison des rouages qui la composent. Si les rouages sont bons et correspondent bien, la marche sera facile et produira de bons résultats; si la machine est dérangée, rien n'arrivera à bien, sans que pour cela le moteur en soit moins puissant, moins existant, moins entier. L'âme, c'est le moteur : si les organes sont dans un excellent état, les opérations de l'entendement seront faciles; si un accident les a ou paralysés, ou désorganisés, l'âme n'en existera pas moins; mais, agissant sur des organes incomplets, elle ne produira que désordre et folie.

— Monsieur a raison, dirent quelques personnes.

— Très-bien, répliqua l'interlocuteur. Mais alors ce n'est donc pas l'âme qui est intelligente, raisonnable, souveraine; par conséquent, adieu à la moralité des actions humaines, par conséquent, à leur mérite ou à leur démérite; par conséquent encore, adieu à tout droit de récompense ou de châtiment en ce monde et dans l'autre; adieu à toute religion.

— O ma mère! ma mère! dit Julie, tous ces gens sont des impies.

— Est-ce que ça regarde la religion dont vous êtes? dit la duchesse; est-ce qu'ils ont dit un mot des prêtres ou de Jésus-Christ?

Julie se tut, et Prémitz, qui était visiblement contrarié de ce qui arrivait, répondit aigrement :

— Nous ne sommes pas ici pour faire de la métaphysique, mais des expériences. Je vais donc continuer.

— Oui! oui! dit madame Bizot; c'est bien plus amusant.

— Un dernier mot, reprit Prémitz avant de commencer. Le système que je vous ai expliqué est tellement vrai, qu'une fois arrivé, par le somnambulisme, à rétablir cet équilibre perdu, à ôter aux organes leur sensibilité superflue et à rendre au cerveau son activité éteinte, je puis, en chargeant le cerveau d'une masse de fluide surabondante, y transporter cette sensibilité et cette perception prodigieuses, et rendre les membres complétement insensibles. L'expérience vous montrera mieux que je ne puis vous l'expliquer ce résultat inouï.

Après cette digression, il s'approcha de la malade, et, ayant posé la main gauche sur sa tête, il fit de la droite quelques passes sur son front, et, s'adressant à l'assemblée, il dit :

— Maintenant, dès que je le voudrai, elle entendra, elle comprendra, elle sera capable de répondre aux choses qu'on lui demandera; l'équilibre est rétabli.

— Oh! dit le premier interlocuteur en ricanant, c'est très-bien; mais cette femme est-elle réellement folle? voilà d'abord ce qu'il fallait prouver.

— Ceci, monsieur, dit Prémitz, est une chose qui n'est ignorée d'aucun des habitants de cette maison. Cette femme sort de la Salpêtrière; voici le certificat des administrateurs de cette maison, avec son signalement assez exactement dessiné pour qu'on ne puisse s'y méprendre. Que monsieur le lise, puisqu'il paraît se connaître aux termes de médecine, et qu'il examine la malade.

L'inconnu s'approcha, prit le papier que lui remit le baron de Prémitz, et le lut à haute voix :

« Nous soussignés, attestons que la nommée Honorine Radon, dite femme Divon... »

— Honorine Radon! s'écria la duchesse vivement. Honorine Radon!



Enfin d'Aspert la saisit à bras-le-corps, l'enlève, et le gouverneur ne retire du feu que quelques bribes de papiers. — Page 15.

ah! Puis elle ajouta après un moment de silence en s'adressant à Prémitz: Elle est folle? elle n'a souvenir de rien?

— Dans son état accoutumé, sans doute, dit Prémitz en appuyant sur chacune de ses paroles; mais, lorsqu'elle est arrivée à ce degré de somnambulisme lucide, tout lui revient, intelligence et mémoire.

— Mémoire! dit la duchesse: voyons, puis-je l'interroger?

— En me confiant vos questions, c'est facile; car, dans ce moment, elle est en rapport avec moi seulement et n'entendrait que ma voix.

— Eh bien! dit la duchesse en hésitant, demandez-lui où elle est née.

Le baron fit la question. Honorine demeura dans son immobilité et répondit à voix haute et intelligible :

— Je suis née au village de l'Etang, en Auvergne.

— Jusqu'à quelle époque l'a-t-elle habité? dit la duchesse.

Prémitz répéta encore.

— Jusqu'en 1788, dit Honorine.

— Que faisiez-vous alors? dit Prémitz sans attendre la question de la duchesse.

— J'étais au service de Mme d'Avarenne.

— C'est vrai, dit vivement la duchesse; je me rappelle cette fille, je la reconnais maintenant. Il est inutile de l'interroger davantage, ajouta-t-elle tout bas; je ne veux servir de spectacle à personne.

— Ainsi, dit l'interlocuteur obstiné qui avait élevé toutes les objections, cette femme est bien Honorine Radon?

— En doutez-vous? dit la duchesse avec hauteur.

— Je voudrais en douter, répliqua l'inconnu; car, si cette femme est bien celle qu'on désigne dans ce certificat, cette femme est ou a été véritablement folle : à l'époque où elle habitait la Salpêtrière, elle n'avait souvenir de rien, et maintenant voilà qu'elle se souvient très-bien. De deux choses l'une : ou elle est guérie de sa folie, ce qu'on n'avoue pas: ou le magnétisme produit les effets dont parle M. de Prémitz, ce que je ne puis admettre.

— Et pourquoi ne pouvez-vous l'admettre? — Parce que c'est absurde.

— Et pourquoi est-ce absurde? — Eh! parbleu! parce que c'est absurde; je soutiens que cette femme a été médicalement guérie de sa folie, et qu'elle joue la comédie.

— Oh! pour folle! et folle jusqu'à l'imbécillité, je le puis certifier, dit Lussay en s'adressant à l'entêté; vous avez beau vous débattre, cher docteur, il faut le reconnaître.

— Ah! c'est vous! Lussay, dit l'inconnu; parbleu! je veux le croire, puisque vous me le certifiez. N'interrompons plus monsieur.

Puis, tandis que chacun se rasseyait, la duchesse se pencha vers Henriette et lui dit :

— Votre père, mademoiselle, dit-il vrai, et cette femme est-elle véritablement folle?

— Ah! madame, dit Henriette, je pourrai encore mieux vous le certifier que mon père, car je suis venue souvent lui apporter des secours; à quelque heure que je sois entrée, bien que je l'aie surprise quelquefois de manière à ce qu'elle ne pût être prête à jouer la comédie, toujours je l'ai trouvée dans l'état d'imbécillité où elle était tout à l'heure.

D'un autre côté, Lussay disait à l'inconnu :

— Comment se fait-il que vous, qui êtes un homme en qui les idées nouvelles ont toujours trouvé un ardent prosélyte, comment se fait-il que vous mettiez tant d'obstination à nier les phénomènes du magnétisme?

— Oh! dit l'étranger, ce n'est pas du magnétisme, c'est du magnétiseur que je me défie; celui-ci est un intrigant de première espèce qui ne se doute pas que je le connais.

Enfin Prémitz crut devoir commencer ce qu'il appelait ses expériences, et prouver jusqu'à quel point la puissance magnétique avait agi sur cette femme. Pendant les premiers moments, rien d'extraordinaire, magnétiquement parlant, ne se passa. Plusieurs personnes consultèrent la somnambule, qui leur répondit assez lucidement sur leur caractère et les affections dont elles étaient menacées. Un incident assez peu prévu rendit quelque intérêt à cette séance. M. Bizot, ravi de tout ce qu'il entendait, dit tout bas à Lussay :

— Eh bien! nous allons savoir ce qui en est du magnétisme; je connais la maladie de madame Bizot; ce sont des migraines et des palpitations de cœur; je verrai bien si la somnambule y comprend quelque chose. Puis, s'adressant à Prémitz, il lui dit :

— Monsieur, voulez-vous avoir la bonté de soumettre ma femme à l'examen de votre somnambule?

— Avec plaisir! dit le baron.

Madame Bizot se défendit un moment; mais, voyant qu'elle avait mauvaise grâce à refuser, elle se rendit.

Alors, ayant fait approcher madame Bizot, Rhodon mit sa main dans celle d'Honorine, et, ayant par ce moyen mis la somnambule en rapport avec madame Bizot, il lui dit :

— Voyez-vous madame?

— Je la vois très-bien, répondit Honorine, qui avait toujours les yeux fermés.

— Pourriez-vous nous dire ce que madame éprouve?

— Madame éprouve des nausées, des maux de cœur, des défaillances.

— Oh! s'écria M. Bizot d'un air de dédain, ce sont des migraines et des palpitations!

— Oui, assurément! dit madame Bizot avec un rire forcé; la somnambule se trompe.

Prémitz parut déconcerté; cependant il continua.

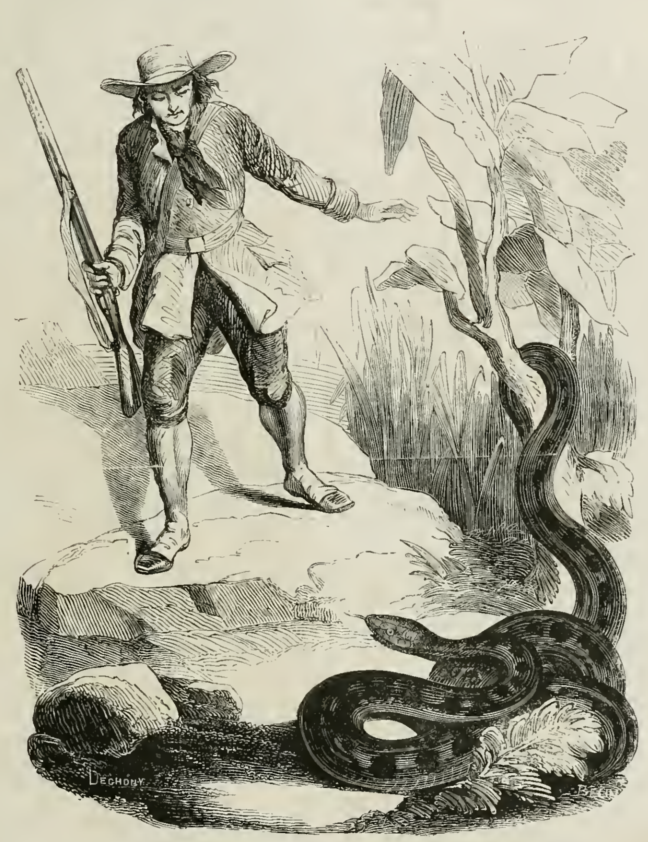
— Dites-nous la cause du malaise de madame.

— C'est bien facile, dit Honorine : madame est enceinte.

— Enceinte! s'écria Bizot en bondissant, enceinte! répéta-t-il avec stupéfaction, enceinte!! Et il se mit presque à pleurer de joie.

Madame Bizot devint pâle comme la mort; Prémitz ne put s'empêcher de sourire.

Il y a un admirable instinct d'intelligence dans les hommes assem-



Il regarda à l'endroit vers lequel il se laissait aller, et vit un énorme serpent qui tenait ses yeux ronds et ouverts fixés sur lui. — Page 20.

blés. Personne ne savait l'histoire de M. et Mme Bizot ; à peine si la pâleur de la femme avait été aperçue de Prémitz ; mais tout le monde se mit à rire aux éclats, et on répeta d'un ton moqueur de tous les coins et sur tous les tons : Enceinte ! enceinte !

— Et pourquoi pas? dit M. Bizot en se dessinant comme homme.

Les rires redoublèrent, et lui, ravi, s'approcha de sa femme sans prendre garde à personne, ivre de cette nouvelle.

— Est-ce... est-ce vrai? Charlotte, est-ce vrai? après dix ans de mariage !

— Hélas! dit Mme Bizot en balbutiant, je m'en doutais, mais je voulais attendre d'en être plus assurée....

— Eh bien ! s'écria Bizot, c'est depuis qu'elle se fait magnétiser !

Les rires éclatèrent.

Bizot ramena sa femme en triomphe, tandis qu'elle, confuse, devinait, avec son tact de femme, toute l'impertinence de cette gaieté. Quant à Bizot, il levait la tête comme un athlète vainqueur. Cependant le docteur inconnu ne put s'empêcher de lui dire :

— Est-ce M. de Prémitz qui magnétise madame?

Prémitz se hâta de repondre pour prévenir quelque grosse sottise de mari, qui n'eût pas manqué d'échapper à M. Bizot.

— Non, monsieur, ce n'est pas moi qui ai ce bonheur!

Le mot *bonheur* parut agréablement impertinent à toute l'assemblée : Bizot remercia M. de Prémitz par un sourire. Ceci nous fait penser à dire à nos lecteurs que M. Drisson, le clerc de notaire que vous savez, n'était point venu à la séance.

Après cet incident, la séance reprit un caractère plus sérieux ; et M. de Prémitz, ayant ramené l'attention de l'assemblée sur la somnambule, s'assit en face d'elle, prit ses genoux entre les siens, ses mains entre les siennes, et recommença ses gestes magnétiques en passant ses mains sur le visage de la somnambule et en les mettant soit sur sa tête, soit sur son estomac. Un air de satisfaction et de joie se répandit alors sur le visage de la malheureuse, et bientôt cette expression, s'exaltant insensiblement, arriva à un état d'extase qui prêtait à cette vieille et pâle figure un intérêt surnaturel; c'est sous cet aspect qu'on pourrait s'imaginer le martyr lorsqu'il marchait au cirque ou au bûcher. Le premier moment de cet état produisit un effet d'étonnement et presque d'admiration ; puis bientôt les traits de cette femme, fixés pour ainsi dire à cet état de délire d'expression, répandirent sur l'assemblée une sorte d'effroi et de gêne : c'était comme un visage près d'éclater en louanges sublimes du Seigneur, en cris de joie, en exclamations fanatiques. Une attente fatigante tenait tous les esprits, comme celle qui occuperait le cœur d'ouvriers qui ont allumé la mèche d'une mine, qui la voient brûler et qui attendent le moment où elle atteindra la poudre comprimée dans le rocher, pour le briser et le faire voler en éclats. Mais rien ne sortait de cette extrême exaltation. Enfin Prémitz donna cours à cette tension des esprits en leur annonçant de nouveaux phénomènes.

— Maintenant, dit-il, la position de cette femme est renversée ; non-seulement elle a recouvré son intelligence et perdu cette fébrilité des organes, qui lui rendait insupportable toute emotion physique, mais encore elle est arrivée à ce point de percevoir, sans l'intermédiaire des organes, les objets les plus subtils et les plus éloignés, tandis que ces organes mêmes sont plongés dans une insensibilité parfaite.

Cette explication avait quelque chose d'assez obscur pour qu'il fût difficile de comprendre ce que voulait précisement dire Prémitz ; mais ce qui se passa bientôt montra plus clairement que des paroles cette inconcevable faculté de l'instinct magnétique qui ne laisse aux savants que la ressource de nier ce qu'ils n'ont point vu ou ne veulent pas voir. L'esclavage du somnambule est alors à son comble ; il veut selon la volonte du magnétiseur, et sent au delà de son intelligence réelle. Enfin, voici quelle fut la première épreuve qui fut tentée. Un verre d'eau pure ayant été apporté, M. de Prémitz demanda à la somnambule si elle ne désirait point boire ; celle-ci ayant répondu affirmativement, il lui dit de désigner quelle boisson elle préférait. Honorine demanda un verre de limonade. Prémitz prit le verre d'eau, et, ayant soufflé dessus, il le présenta à la malade, qui le but et déclara cette limonade excellente. Cet essai fit sourire quelques personnes; mais le docteur inconnu devint plus attentif. Honorine dit qu'elle avait faim et qu'elle souhaitait manger un fruit, une pêche : Premitz lui présenta un morceau de suif : la somnambule le prit et le dévora avec un air de satisfaction parfaite. Il se mêla du dégoût à l'étonnement de l'assemblée. Soit que cette femme eût vaincu les répugnances de la nature pour arriver à cette comédie, soit que le magnétisme eût la puissance de produire une pareille illusion des sens, toujours est-il que ce fait était bien extraordinaire. Une expérience plus curieuse encore attendait les spectateurs de cette scène. Prémitz ayant prié d'écrire quelques mots, le médecin étranger se chargea de ce soin. Pendant qu'il traçait deux ou trois lignes en gros caractères, Prémitz chargea quelqu'un de bander soigneusement les yeux de la malade. Lorsqu'on fut bien assuré qu'elle ne pouvait voir d'aucune façon, Prémitz prit le papier, et, le plaçant sous le coude d'Honorine, elle lut avec cette partie du corps comme si le papier eût été placé devant ses yeux.

Chacune de ces expériences agissait diversement sur les personnes présentes. Les plus sots, bien décidés à ne rien croire, regardaient pour découvrir le moyen d'escamotage par lequel on arrivait à cette comédie ; quelques autres s'étonnaient sans s'occuper de leur étonnement, prévoyant qu'une fois hors de cette chambre, ils auraient tout autre chose à faire qu'à penser au magnétisme, et ne voulant pas s'engager avec eux-mêmes dans un examen de phénomènes qu'ils ne pouvaient poursuivre jusqu'au bout. Mais, de toutes les personnes présentes, celles qui avaient été le plus frappées de ces expériences étaient trois femmes, la duchesse d'Avarenne, sa fille et Henriette. La duchesse était peut-être moins occupée des merveilles de cette science que de sa rencontre avec Honorine, que de ce souvenir mort et rallumé à la volonté d'un homme. Julie, les yeux baissés, n'osait regarder M. de Prémitz, et, dans son âme, elle se décidait à aller se confesser le plus tôt possible de ce qu'elle avait vu. Quant à Henriette, elle était arrivée à un degré de terreur qui la rendait comme insensible à toute autre chose qu'à ce spectacle bizarre. Elle ne quittait pas Prémitz des yeux, et nul doute qu'à ce moment il n'eût opéré sur elle les plus terribles effets, s'il n'eût soigneusement évité de la regarder.

Bientôt Prémitz montra aux curieux qui l'entouraient des choses non moins étonnantes ; l'insensibilité physique de la somnambule était si complète, qu'elle demeurait immobile aux plus vives douleurs : on lui perça le bras avec un poinçon, quelques personnes la pincèrent jusqu'au sang, il ne parut pas qu'elle sentît rien de ce qui lui arrivait. Enfin le docteur inconnu s'approcha de la somnambule en annonçant qu'il saurait bien exciter quelques mouvements, en lui passant des barbes de plumes sur les lèvres. Il se plaça derrière elle, et au moment où, armé d'une plume, il en approchait l'extrémité de la bouche d'Honorine, il tira furtivement un pistolet de sa poche et le fit partir aux oreilles de la somnambule. Tout le monde poussa un cri d'étonnement et d'effroi; mais la somnambule demeura immobile et son visage n'éprouva pas le plus léger ébranlement. Le docteur parut confondu.

— Allons, s'écria-t-il, c'est de la catalepsie (1).

— Mais, dit Prémitz, si c'est de la catalepsie, comment se fait-il que cette femme reste sensible pour moi, tandis qu'elle ne l'est plus pour vous? Vous pouvez à votre gré la torturer, elle ne sentira rien ; vous pouvez pousser les cris les plus aigus, elle n'entendra rien ; mais si c'est moi qui la touche ou qui lui parle, elle sentira la plus légère pression de ma main, entendra ma voix, si bas que je m'exprime. Il en sera de même pour vous, si vous voulez que je vous mette en rapport avec elle.

— Eh bien ! soit, dit le docteur ; j'en veux faire l'expérience.

Prémitz, sans se servir de passes, établit le rapport entre la somnambule et le docteur, et dit à celui-ci qu'il pouvait s'adresser à la malade. L'incrédule médecin lui fit quelques questions, auxquelles Honorine repondit avec un choix de termes qui l'étonna beaucoup. Mais cet étonnement devint une sorte de stupéfaction, lorsque Prémitz lui annonça qu'il pouvait faire des questions à la somnambule, dans toutes les langues qu'il savait. Le docteur accepta, et posa d'abord une question en latin à Honorine ; celle-ci y répondit sans hésiter, mais en français. Honorine pouvait savoir le latin ; il lui fit une nouvelle question en italien ; la question fut comprise, et il y fut clairement répondu. Une femme ! une femme du peuple ! une femme réduite à un tel état de jonglerie, si ce qu'il voyait était une jonglerie, une pareille femme qui savait le latin et l'italien, c'était déjà extraordinaire. Cependant le docteur alla plus loin, et, rassemblant toute sa science en fait de langues etrangères, il fit à la somnambule une nouvelle question en anglais ; la question fut également comprise, et la réponse ne se fit pas attendre. A ce moment, il arriva que le docteur fut soupçonné du crime dont il soupçonnait Prémitz; car, en le voyant ainsi parler à la somnambule, qui lui répondait si lucidement, on s'imagina qu'il servait de compère à Premitz, que son scepticisme était un jeu joué ; que le coup de pistolet était une affaire arrangée,

(1) Maladie où l'insensibilité physique et le déplacement des organes ont été souvent observés.

et quelqu'un s'étant levé, tendit un papier au docteur en lui disant :

— Voulez-vous bien faire cette question à la somnambule? Lisez sur-le-champ sans vous arrêter, lisez comme vous le pourrez.

Le docteur lut en effet une demi-douzaine de mots, et la somnambule demeura muette.

— Ne me comprenez-vous pas ? dit le docteur.

— Non, dit Honorine, car vous ne comprenez pas vous-même. Lorsque vous me parlez autrement que français, ce n'est pas votre parole que j'entends, c'est votre pensée que je lis, et il n'y a pas de pensée pour vous dans les mots que vous venez de prononcer, car vous ne savez pas la langue dont vous venez de vous servir.

Cette réponse accabla le docteur, car la somnambule avait raison ; mais elle ne fit qu'irriter l'incrédulité des autres personnes, qui s'imaginèrent qu'il était de connivence avec Prémitz. Le questionneur qui avait passé le papier s'écria :

— C'était pourtant d'aussi bon allemand que l'anglais de monsieur; il me semble qu'elle eût pu comprendre.

— Mais pour cela, dit Prémitz, il faut que celui qui interroge sache ce qu'il dit. Je prends ce papier et je lis.

Premitz n'eut pas achevé la phrase allemande, qu'Honorine répondit aussitôt :

— Vous me demandez si le règne des Bourbons sera long; dans un mois, il n'y aura plus de Bourbons en France.

L'audace de la question et de la réponse jeta un tel trouble dans l'assemblée, qu'on perdit de vue le point scientifique, pour ne s'occuper que de ce qui venait de se dire. Prémitz protesta qu'il ne connaissait pas la personne qui avait fait cette question, et que la réponse de la somnambule était une folie. La duchesse d'Avarenne se leva et se retira d'un air fort courroucé ; tout le monde s'éloigna, et la séance fut levée avant qu'on eût approfondi la question immense de savoir s'il pouvait y avoir entre un somnambule et une personne qui est en rapport avec lui, communication de la pensée sans l'intermédiaire des organes.

Quant à tout ce que nous venons de rapporter, nous déclarons en avoir été témoin. Nous ne faisons ici ni un livre de théorie, ni un cours de magnétisme; mais nous avons vu les résultats que nous venons de décrire; et si toutes les personnes qui nous les ont présentés n'étaient point vivantes et dans une position à ne pas rechercher une publicité déplaisante, nous pourrions toutes les nommer. Etait-ce charlatanisme, vérité, présence d'un fluide réel, d'un agent invisible qui cause toutes ces perturbations de l'ordre normal? est-ce, comme le prétendent quelques-uns, délire de l'imagination, excitation extravagante de la pensée? Nous ne saurions en dire notre avis. Mais voilà ce que nous avons vu et ce que le temps expliquera sans doute.

VI.

Dans la soirée qui suivit cette séance, Lussay était chez lui, assis au coin de son feu; sa femme malade dans son lit, Henriette à côté de lui, brodant avec une attention qui prouvait qu'elle ne pensait que par contrainte à ce qu'elle faisait. Il était encore de bonne heure. Cependant le moderne baron paraissait impatient, lorsqu'on entendit sonner.

— Ah! sans doute, voici le général, s'écria-t-il; je crains qu'il n'ait pas de bonnes nouvelles, car sans cela il serait venu nous les apporter plus tôt.

Il se leva pour aller au-devant de lui, mais sa surprise fut grande lorsqu'on annonça la duchesse d'Avarenne; elle entra rapidement, salua avec une bonne grâce de protection Mme de Lussay et Henriette, et prit la parole sur-le-champ :

— Vous êtes tout étonné de ma visite, monsieur de Lussay; je ne vous ferai point d'excuses de mon indiscrétion, et vous n'en voudriez pas, j'en suis assurée, si vous saviez que je viens vous demander un service.

— A moi, madame? dit Lussay : c'est un bonheur que vous me procurez et une grande nouvelle que vous m'apprenez, car j'étais loin de m'imaginer que le pauvre baron de Lussay pût rendre un service à la duchesse d'Avarenne.

— Je ne sais, reprit la duchesse en souriant, si je dois prendre ceci pour une épigramme ou un compliment; je sais bien qu'on me suppose quelque crédit, mais on fait remonter si haut et si loin la source de ce crédit, que je n'ai guère envie d'en user, à moins que je n'y sois véritablement poussée de cœur, comme cela serait pour vous, si vous me le demandiez.

Lussay s'inclina.

— Mais, reprit la duchesse, j'ai l'air de marchander les services que j'attends de vous en vous offrant les miens; laissez-moi commencer par vous devoir quelque chose, et plus tard j'acquitterai ma dette, si l'on veut bien comprendre enfin qu'il faut savoir nous rendre, à nous autres pauvres émigrés, de quoi ne pas rester les débiteurs de tout le monde.

— Il est vrai, dit Lussay, qu'on n'a encore rien fait pour les vrais amis des Bourbons; quelques grades dans l'armée, voilà tout, et encore les hommes de l'empire occupent-ils presque seuls tous les emplois.

— Ah! nous verrons, dit la duchesse, nous verrons.... Mais revenons à l'objet de ma visite. Connaissez-vous cette femme que nous avons vue ensemble ce matin?

— Je l'avais vu magnetiser plusieurs fois, mais ce n'est que ce matin que j'ai appris qui elle était.

— C'est une fille qui m'a appartenu quelque temps; c'est son dévouement pour moi qui l'a mise dans l'etat où elle est, et je désirerais en faire prendre soin.

— Je comprends votre bienfaisance, dit Lussay; mais si quelque chose peut la rendre à la raison, ce sont les soins de M. de Prémitz, et ce serait une vraie perte pour la science que de lui enlever un sujet si précieux.

— Allons, allons, dit la duchesse en souriant, mais en creusant de l'œil dans la physionomie du docteur pour y deviner sa pensée; allons, voulez-vous me faire croire que tout ce que j'ai vu soit autre chose qu'une comédie assez adroitement jouée?

— En êtes-vous là? dit le docteur presque indigné; croyez-vous M. de Prémitz capable d'une pareille imposture?

— M. de Prémitz, reprit la duchesse avec impatience, est un homme dont l'existence n'a rien d'assez établi pour qu'un soupçon sur son compte puisse passer pour une injustice... et quant à Honorine...

— Honorine! dit Mme de Lussay; comment! cette somnambule est Honorine? l'ancienne femme de chambre de madame la duchesse?

— Oui, oui, dit Lussay avec quelque embarras; vous devez en avoir entendu parler.

— Mais, dit Mme de Lussay, c'était mon amie, ma plus chère amie.

— Oui, dit Lussay, je sais que vous la protégiez... autrefois...

Mme d'Avarenne cligna des yeux en regardant Lussay et lui dit :

— Oui, vraiment, madame la baronne de Lussay a raison; Honorine m'a raconté, il y a bien longtemps, une histoire qui s'est passée avec Jean d'Aspert au village de l'Étang.

— Il y a beaucoup d'histoires qui se sont passées avec Jean d'Aspert à l'Étang, dit Lussay d'un air sec.

— Il y a d'abord la vôtre avec mademoiselle Louise, reprit la duchesse; je n'en ai jamais su que le commencement. On m'a parlé d'un jour où M. d'Aspert vous surprit dans les caveaux de votre maison.

— Oui, vraiment, dit Lussay, et il faillit arriver de grands malheurs, qui se sont changés pour moi en véritable bonheur.

— Comment cela? dit la duchesse.

— Il m'interrompit au milieu de mes opérations. A cette époque, nous nous servions du baquet de Mesmer, qui, au moyen de baguettes d'acier qui partaient d'un centre commun, nous permettait d'agir sur un grand nombre de personnes à la fois. La venue de Jean et la discussion violente que j'eus avec lui ne me permirent pas de modérer l'action du fluide magnétique; il en résulta des désordres terribles : quelques-uns de mes somnambules tombèrent dans d'épouvantables convulsions, et Louise, qui était la plus sensible de toutes, faillit presque en mourir. Honorine, qui avait suivi Jean, fut tellement épouvantée, qu'elle s'évanouit, et il fallut la reporter chez elle. Le lendemain, d'Aspert vint me voir; il voulait me tuer.

— Vous tuer! et pour quel motif?

— Mais, reprit Lussay, d'Aspert, ne croyant pas aux diables et croyant encore moins au magnétisme, s'imagina que je me servais de mon influence sur Louise...

— Pour quoi? dit la duchesse à Lussay, qui s'arrêta.

— Mais... répondit celui-ci en jetant un coup d'œil de côté sur sa fille, pour montrer à la duchesse qu'Henriette était de trop pour qu'il pût s'expliquer, mais... mais... Il s'arrêta de nouveau.

La duchesse comprit probablement, car elle ajouta :

— Est-ce que c'est possible?...

— Très-possible! dit Lussay.

— Quand on y consent, probablement?

— Sans qu'on y consente, sans qu'on s'en doute, sans en avoir ni souvenir ni conscience.

— L'avez-vous éprouvé? reprit la duchesse.

— Henriette, dit Mme Lussay à sa fille, va me chercher un peu d'eau, j'ai une soif horrible.

La jeune fille sortit. Mme Lussay reprit :

— Monsieur Lussay, vous oubliez que votre fille est là; vous oubliez peut-être aussi que j'y suis.

— Bon! bon! ma chère amie, dit Lussay, est-ce que Henriette y comprend quelque chose? Allons! ça te fâche, n'en parlons plus. Eh bien! madame la duchesse, d'Aspert, qui ne comprenait rien au magnétisme, me fit voir des soupçons outrageants pour Louise et plus encore pour moi; il les laissa percer et on en parla. J'avais compromis Louise, je l'épousai; voilà tout.

Henriette rentra. La duchesse reprit :

— Ainsi, ce pouvoir de M. de Prémitz n'est pas un vain charlatanisme?... vous me le jurez sur l'honneur?

— Je vous le jure, et puis vous en donner des preuves encore plus irrécusables que ma parole.

— C'est un terrible pouvoir!... La duchesse parut réfléchir et reprit : Non, c'est impossible; vous êtes trompé vous-même.

— Trompé! dit Lussay en souriant, puis il ajouta tout bas: Vous allez voir. J'ai l'habitude d'endormir ma femme tous les soirs à la même heure; il s'en faut de plus de cinquante minutes que cette heure soit arrivée; eh bien! il va me suffire de dire tout haut que cette heure sonne, pour que le pouvoir que j'ai sur Louise se manifeste à l'instant. Aussitôt il ajouta en élevant la voix et d'un air tout à fait indifférent: Comment! il est déjà huit heures?

— Huit heures! murmura Mme Lussay.

Le baron fit approcher la duchesse du lit de sa femme; elle dormait d'un sommeil profond. Mme d'Avarenne demeura immobile et confondue.

— N'importe, reprit-elle vivement; il faut que M. de Prémitz me rende Honorine. Eh bien! il viendra la soigner chez moi; je serai témoin de ses progrès.

— Oh! si c'est ainsi, il y consentira volontiers...

On sonna violemment.

— C'est sans doute lui, dit Lussay, car je l'attends ce soir.

D'Aspert entra sans se faire annoncer; il était agité.

— Eh bien! Lussay, vous êtes là tranquillement, quand tout Paris est en rumeur!

— Qu'est-il donc arrivé? dit Lussay.

— L'empereur a débarqué à Cannes et marche sur Paris.

— Ce bourreau? s'écria la duchesse.

D'Aspert se retourna. Depuis plus de vingt ans il n'avait pas vu madame d'Avarenne; mais il la reconnut sur-le-champ, et, sans répondre, il dit tout bas à Lussay :

— Que fait ici la duchesse?

— Oh! dit le baron, c'est une aventure singulière... je vous conterai cela. Mais êtes-vous sûr de votre nouvelle?

— Ce matin, dit le général, je me suis douté de quelque chose à l'audience du ministre, car il avait l'air fort embarrassé...

— A propos, qu'avez-vous appris touchant le jeune Charles Dumont?

— Je ne puis guère plus douter qu'il ne soit mort...

— Qui mort? dit la duchesse.

— Un enfant que j'ai adopté à Rome, voilà dix-sept ans, quelques jours après que j'eus l'honneur d'y rencontrer madame la duchesse d'Avarenne.

— Ah!... dit la duchesse d'un air étonné... pardon, monsieur; vous êtes le général d'Aspert...

D'Aspert s'inclina, et la duchesse reprit :

— Et Charles... votre fils adoptif... est mort?...

— Mort!... dit le général; il n'est sur aucune des listes des prisonniers ramenés de Russie, quoique plusieurs officiers de son régiment s'y trouvent.

La duchesse se tut, et se levant après un moment de silence, elle dit d'un air dégagé à Lussay :

— Vous n'oublierez pas ma commission auprès de M. de Prémitz. Je vous quitte, je vais au château voir jusqu'à quel point ces bruits sur Bonaparte sont fondés... Je ne puis croire à l'audace de ce misérable!

— Madame, dit d'Aspert, l'homme qui a gouverné la France, le héros de l'Italie, mérite un autre nom!

— Cartouche en épaulettes, voilà tout! dit la duchesse... Brigand qu'il aurait fallu fusiller au pied d'un arbre. Adieu, messieurs!

Elle sortit, et d'Aspert se prépara à en faire autant.

— Où allez-vous? lui dit Lussay.

— Mais je ne sais... partout... Il faut voir, s'informer... Ah! Lussay!... Lussay, tout n'est pas perdu. Et ces canailles de l'ancien régime, cette insolente noblesse!...

— Ah! d'Aspert! dit Lussay, vous ne dites pas cela pour madame d'Avarenne.

— Madame d'Avarenne! reprit le général; cette femme est un monstre! vous n'avez pas vu sa tranquillité quand je lui ai dit..

— Quoi? dit Lussay...

— Rien!... rien!... dit d'Aspert en s'arrêtant... je suis si agité... je ne pensais pas à elle... Je sors; je vous rapporterai des nouvelles.

— Pardieu! dit Lussay, je vais en chercher avec vous.

— N'attendez-vous pas M. de Prémitz? dit Henriette.

— Oh! il ne viendra sans doute pas ce soir; il fera comme nous, il ira s'informer... Adieu; ne t'alarme pas si je rentre tard... Veille sur ta mère, et, quand elle s'éveillera, donne-lui la potion qu'elle s'est ordonnée avant-hier, et informe-la du motif de ma sortie. Ah! s'écria-t-il soudainement comme frappé d'une idée, te souviens-tu, Henriette, qu'Honorine a dit ce matin que dans un mois il n'y aurait plus de Bourbons en France?

— Oui, mon père.

— C'est prodigieux!...

— Que parlez-vous d'Honorine? dit le général...

— Oui... reprit M. de Lussay en réfléchissant, oui, c'est possible... Bonaparte triomphera... elle l'a annoncé... C'est effrayant, c'est sublime... l'avenir! deviner l'avenir!

— Mais vous devenez fou...

— Venez, venez, je vais vous apprendre quelque chose qui vous étonnera bien.

Ils sortirent; l'émotion que la nouvelle du débarquement de Napoléon avait produite dans Paris avait si vivement pénétré partout, qu'en traversant son appartement, Lussay n'y trouva personne; les domestiques étaient tous descendus chez le concierge et s'y entretenaient du grand événement. Henriette demeura seule; la pauvre fille était dans un état d'agitation qui avait une cause assez étrangère aux réflexions habituelles des jeunes filles. Née d'une mère dont le système nerveux avait été violemment attaqué par les expériences ignorantes de Lussay, elle était d'une complexion grêle, maladive et vivement impressionnable. Entourée depuis son enfance de ces idées de magnétisme qui lui montraient incessamment sa mère comme un être soumis à un pouvoir surnaturel auquel elle ne pouvait échapper, Henriette avait accoutumé son esprit à croire qu'une volonté puissante pouvait causer sur elle les mêmes effets. Cependant jamais son père ne l'avait essayé, et même il avait souvent dit qu'il ne pensait pas être celui qui obtiendrait des résultats magnétiques de sa fille. Henriette avait donc échappé au danger de trop préoccuper son imagination de pareilles choses, lorsque Prémitz fut présenté chez M. de Lussay. L'impression singulière que Rhodon fit, à la première vue, sur la jeune fille, s'expliqua d'abord dans son cœur par la crainte d'aimer ce nouveau-venu. En effet, Henriette, qui ne pouvait le voir sans être troublée, Henriette demeura assez tranquille sur le sentiment qu'elle éprouvait, croyant avoir rencontré l'homme qu'elle devait aimer et ne s'étonnant ni ne s'affligeant, à dire vrai, d'être prise d'amour à l'âge qui, dans tous les romans, est annoncé pour être celui où l'on aime. Mais un jour qu'il fut question devant elle de magnétisme, et que son père dit que Prémitz était un des hommes les plus avancés dans cette science et qu'il produisait des effets merveilleux, elle se consulta avec effroi sur l'impression que lui produisait Prémitz, et, comme il s'y mêlait un sentiment de crainte, elle se refusa à croire que ce fût de l'amour dès que son imagination put y voir autre chose. A partir de ce moment, Prémitz devint pour elle l'homme qui devait agir sur sa volonté, comme elle avait vu son père agir sur celle de sa mère; ce fut le maître qui devait la rendre esclave, la fatalité qui devait dominer sa vie. Souvent, et dans l'exaltation de ses recherches magnétiques, Lussay avait demandé à Prémitz de magnétiser sa fille; celle-ci s'en était défendue avec une énergie désespérée; Prémitz lui-même avait refusé : mais l'imagination d'Henriette n'en était pas moins frappée. Prémitz était devenu pour elle un objet d'épouvante indicible; elle détournait les yeux devant son regard, tremblait de rencontrer sa main, frémissait au son de sa voix; un mot impératif, un signe de commandement lui paraissaient devoir la jeter à genoux, malgré ce qu'elle eût pu tenter pour sa défense. La machine de torture la plus puissante qui eût saisi ses membres pour les tordre ou les enchaîner ne lui semblait pas plus irrésistible que la voix ou la main de cet homme, et elle était arrivée à ce point que,

s'il lui eût posé le doigt sur le front en la dominant de son regard fauve, et qu'il lui eût dit de mourir, elle serait morte.

Henriette était donc seule avec sa mère, qui dormait du sommeil magnétique que lui avait laissé son mari. La jeune fille la contempla longtemps et s'abîma peu à peu dans cette contemplation; les idées les plus extravagantes se levèrent et tournèrent dans sa tête comme une fantasmagorie de l'âme. Ce pouvoir de l'homme sur l'homme, de la volonté sur la volonté, était-il véritablement un effet physique, une substance invisible et ténue qui enivre l'âme et la raison comme les vapeurs du vin? n'était-ce pas plutôt quelque chose de surnaturel, quelques-unes de ces volontés divines et déchues, errantes parmi les hommes, mais appartenant à une autre nature? En effet, pourquoi toutes les histoires passées sont-elles peuplées de sorciers, de vampires, de fées, de démons? L'ironie du dix-neuvième siècle nie ces influences surnaturelles, mais ne prouve pas leur fausseté. Que faisaient de plus les esprits familiers de nos vieilles histoires; qu'avaient de plus esclave les âmes vendues aux puissances infernales?

A toutes ces pensées qui allaient, venaient, fuyaient et revenaient dans sa tête, Henriette était devenue froide; puis, lorsqu'elle atteignit ce doute d'une âme vendue à l'enfer, elle s'épouvanta tellement qu'elle poussa un cri; ce cri la fit revenir à la réalité. Elle reconnut qu'elle était dans la chambre de sa mère; elle vit sa mère; elle comprit que son cerveau battait de fièvre et se désordonnait; elle eut peur d'elle-même, elle ne voulut pas rester seule... Elle appela sa mère... mais le sommeil imposé qui la tenait ne cessait qu'à un mot donné, qu'à une heure voulue; sa mère ne répondit pas... Henriette se sentit le cœur serré, la gorge prise, un voile froid l'enveloppa au front, et, comme un suaire de mort, descendit jusqu'à ses pieds. Elle prononça, comme malgré elle, ces mots sans but :

— Ah! non... non... j'ai froid... je suis folle... Mon Dieu!

Elle se traîna à une sonnette, elle l'agita et attendit : personne ne vint, car tous les domestiques étaient descendus et s'occupaient de la grande nouvelle. Henriette n'était plus assez maîtresse de sa raison pour expliquer ainsi leur absence. Elle voulut reprendre le cordon, elle l'agita convulsivement, et, dans le silence de l'appartement, le bruit de la sonnette lui sembla répondre comme un rire infernal : elle poussa un cri et tomba sur un fauteuil. Une crise de nerfs la saisit; ses bras délicats se tendirent à se briser; elle haletait en gémissant, ses dents grinçaient, ses yeux ouverts et vitrés ne voyaient plus; elle tomba par terre et s'y roula en suffoquant; ses cheveux détressés traînaient sur le parquet, s'accrochaient aux pieds des fauteuils et s'arrachaient dans les mouvements convulsifs qui l'agitaient; elle brisait ses ongles à saisir le parquet; elle se heurtait aux coins des meubles, se blessait le visage, se déchirait le front. Enfin la nature succomba dans cette lutte : les spasmes se calmèrent, et une sorte de repos du corps suivit cette effroyable convulsion. Henriette demeura étendue sur le sol, mais immobile et brisée, pleine d'un ressentiment de douleurs confuses; elle avait repris la conscience de son être, mais incertaine, troublée, multiple ; il semblait que chacun de ses membres fût une existence à part qui la gênait et qui lui pesait. Ni dans le corps ni dans l'esprit, ce n'était plus ce torrent de convulsions et d'idées qui l'avait entraînée; c'était le trouble d'une eau furieuse arrivée à l'abîme où elle doit s'arrêter et où la vague, repoussée par les rives, se replie sur elle-même, se relève, se dresse, dansant çà et là en balançant sa crête écumeuse. Voilà comment était son corps; comment était son esprit.

Après ces torsions extrêmes, de légers tressaillements, quelques plaintes inarticulées, quelques efforts douloureux, et, dans son esprit, des souvenirs réels, mais sans suite : Honorine folle, Honorine devinant l'avenir; puis étendue sur le lit de sa mère, qui était aussi Honorine et qui devenait folle... Prémitz, la duchesse d'Avarenne, Napoléon, tout cela tournait, s'éveillait, disparaissait, revenait; enfin c'était un horrible cauchemar, un sommeil lourd, mais agité, contre lequel elle combattait ; puis il lui paraissait qu'on parlait à côté d'elle, qu'on l'enlevait, qu'on l'emportait. Elle fit un effort, elle ouvrit les yeux; une lampe de nuit brûlait seule dans sa tour de porcelaine ; mais à sa pâle lueur elle crut voir un homme devant elle, un homme debout, qui, lui posant une main sur le front et l'autre sur le cœur, lui dit d'une voix sombre, mais irrésistible :

— Dormez.

Henriette retomba sur son fauteuil et dormit.

Il était minuit quand Lussay rentra. Henriette dormait encore. Mme de Lussay, éveillée depuis quelque temps, l'avait en vain appelée. Lussay éveilla sa fille; mais le sommeil résista longtemps avant de la quitter. Son père, en voyant le désordre de ses vêtements, l'interrogea. Elle chercha ses souvenirs et se rappela tout ce qui lui était arrivé jusqu'à l'instant où elle avait sonné. Lussay crut avoir trouvé la cause de cet état. Il jugea que sa fille épouvantée avait eu une attaque de nerfs; il lui ordonna le repos, lui prescrivit quelques calmants, la renvoya dans sa chambre, et lui-même s'endormit tranquille; après avoir juré à sa femme qu'il ne parlerait plus devant sa fille de magnétisme, et qu'il ne la rendrait plus témoin d'expériences qui la troublaient si vivement.

VII. — PACTE.

Le lendemain de cette vision singulière, un homme dont le nom est trop connu pour que je l'écrive entrait chez Mme d'Avarenne. Il avait été annoncé presque avec dédain ; et tant que le laquais qui lui avait avancé une chaise près de la bergère de la duchesse était resté dans la chambre, cet homme avait conservé un air de contrition et d'humilité profondément respectueux. Dès qu'il fut seul avec Mme d'Avarenne, il prit un air d'humeur et dit à la duchesse :

— Sans doute vous avez quelque puissant motif pour m'avoir fait appeler, car vous n'ignorez pas combien nos moments sont précieux, aujourd'hui que la nouvelle du débarquement de Bonaparte nous force à deviner les dispositions de chacun, à observer jusqu'à l'expression de tous les visages.

— Je sais, dit la duchesse, que vous êtes à mes ordres ; je sais aussi que vous faites grand bruit de cette escapade de Bonaparte pour vous donner un air d'importance ; mais j'ai des choses plus sérieuses à vous dire. Avez-vous pris les renseignements que je vous ai demandés?

— Les voici, répondit le monsieur d'un ton bourru.

Mme d'Avarenne jeta un coup d'œil sur le papier qu'on venait de lui remettre, et, après l'avoir lu, elle ajouta :

— Ainsi vous êtes assuré que le général Jean d'Aspert n'a jamais eu d'enfant?

— Jamais.

— Et ce jeune Charles Dumont qu'il a adopté n'est-il pas mort en Russie?

— Cela n'est pas présumable.

— Pourtant on l'a dit au général d'Aspert, et il le croit.

— C'est que peut-être c'est vrai.

— On l'a donc trompé?

— Ou il s'est trompé lui-même.

— Monsieur, reprit la duchesse avec hauteur, répondez tout droit, bêtement, mais point sottement. Qu'est devenu ce Charles Dumont?

— On en a eu des nouvelles aujourd'hui, répliqua le monsieur interdit.

— Ainsi il vit?

— Oui, madame.

La duchesse réfléchit, puis elle ajouta :

— Quelle est sa famille ?

— Voici ce que dit l'état civil : Fils de Pierre Dumont, capitaine à la dix-septième demi-brigade, et de Anne Lépaulier, son épouse; né le 23 avril 1787. Voici son extrait de baptême.

— Son extrait de baptême! dit la duchesse avec surprise; cet enfant n'est donc pas celui que le général d'Aspert adopta à Rome, il y a seize ans?

— Le même.

— C'est impossible! dit la duchesse.

— Impossible! reprit le monsieur; il faut pourtant que cela soit possible, car, si cela était autrement, il y aurait certainement usurpation d'état. Le nommé Charles Dumont a été élevé au lycée comme fils de militaire mort à l'armée; il a été reçu en cette qualité à l'école de Saint-Cyr, et ensuite il est devenu chef de bataillon sous ce nom.

— Avez-vous trouvé l'homme qui a amené ici cet enfant?

— Oui, madame; c'est un ancien sergent de l'armée d'Italie, maintenant brigadier de gendarmerie.

— Que vous a-t-il dit?

— Voici son rapport écrit.

— Donnez.

La duchesse le prit et lut ce qui suit :

« Au mois de février 1798, je reçus du général d'Aspert l'ordre de » prendre à son palais, à Rome, le fils du capitaine Dumont et de le » conduire à Paris, pour l'y mettre dans une pension qu'il me désigna. Nous étions à Terracine; je partis et j'arrivai à Rome au point » du jour. Je me rendis au palais du général; mais, en y arrivant, » j'appris qu'il avait été dévasté par le peuple, qui accusait le général » d'avoir sauvé un aristocrate; que les domestiques qu'on y avait

» laissés s'étaient enfuis, et que les équipages avaient été pillés. Je ne » savais que faire et j'allais retourner près du général, lorsque j'aper- » çus un enfant assis au pied du portique; il paraissait malade de » fatigue et de faim. Je lui demandai s'il savait quelques nouvelles du » palais.

» — Hélas! non, me répondit-il en pleurant; j'y venais chercher » le général d'Aspert. Mon père m'avait dit en mourant : Va à Rome » chercher d'Aspert, dis-lui que tu es le fils du capitaine Dumont, et » il prendra soin de toi. Je suis venu; mais j'ai trouvé le général parti » et le palais désert.

» — Pardieu! dis-je, mon petit bonhomme, ça ne pouvait pas mieux » se rencontrer; le général m'envoie vous chercher. Sans doute il » vous croyait déjà arrivé dans son palais, car il m'a dit que je vous » y trouverais installé, et que Durand, son domestique, vous remettrait » dans mes mains.

» Là-dessus le petit bonhomme me suivit; je le conduisis à Paris et » le remis dans la pension qui m'avait été désignée. »

— Et depuis ce temps? dit la duchesse.

— Le général fit exactement payer la dépense du jeune Dumont.

— Mais ce Durand, qu'est-il devenu?

— Il avait été tué dans le pillage du palais.

— Et que devint le général lui-même? je veux parler de ses voyages, des endroits où il a demeuré.

— Il resta peu de temps à l'armée d'Italie, passa en Corse et fut ensuite de l'expédition de Saint-Domingue, où il demeura des derniers.

— De façon, dit la duchesse, qu'il ne revit le jeune Dumont qu'après quelques années d'absence?

— Mais après six ans au moins, à partir du jour où il s'en chargea.

— Et pendant tout ce temps il était seul? il n'avait pas d'enfant près de lui?

— Non, madame.

La duchesse ne savait quelles conséquences tirer de tous ces rapports. Charles Dumont était-il son fils? était-il véritablement le fils de ce capitaine? cette singulière rencontre du brigadier était-elle un effet du hasard, ou une précaution de d'Aspert pour mieux assurer son mensonge? elle ne savait que penser. Enfin, emportée par la préoccupation où elle se laissait aller, elle dit tout haut :

— Mais si celui-ci est véritablement le fils du capitaine Dumont, qu'a-t-il fait de l'autre?

— Quel autre? dit le monsieur.

— Quel autre! s'écria la duchesse irritée de ce que cet homme avait cherché à étendre son métier jusqu'à espionner sa pensée. Puis, reportant le mot qui lui était échappé sur une tout autre personne, sans doute, que celle qu'elle voulait d'abord désigner, elle ajouta : Mais celui à propos duquel je vous ai écrit ce matin.

— Ah! reprit l'homme dont je n'ai pas dit le nom, ah! c'est M. le baron de Prémitz.

— Eh bien! dit la duchesse, quel est cet homme? d'où vient-il? à quel titre est-il à Paris? à quoi tient-il? Fera-t-on ce que j'ai demandé?

— A toutes ces questions je n'ai qu'une réponse à faire, madame; c'est celle qui m'a été faite à moi-même par le chef de notre division, qui n'en sait pas davantage, car il m'a donné lecture du registre où elle est inscrite.

— Qu'est-ce donc? dit la duchesse.

— Voyez : M. de Prémitz, sans désignation d'âge ni de pays. *Défense expresse de s'occuper de lui.*

— Et qui a pu mettre une pareille note sur ce registre?

— Il me semble que madame la duchesse doit s'en douter.

— Nullement, dit madame d'Avarenne.

— C'est singulier, dit le monsieur, car c'est textuellement la même note qui est au nom de madame la duchesse.

— A mon nom! dit la duchesse en devenant rouge et troublée; mon nom est sur de pareils registres?

— Tous les noms marquants ou dangereux s'y trouvent.

— La police ne respecte donc rien?

— Vous voyez, au contraire, madame, qu'il y a des personnes qu'elle est forcée de respecter, quoi qu'elles fassent.

— Cette réponse, dit la duchesse, est-elle une sottise ou une insolence?

— C'est tout simplement, madame, une vérité naïve, car la note dont je viens de vous faire part a été placée au nom de M. de Prémitz, après un rapport qui fut fait contre lui par la police générale, rapport d'où il résultait que M. de Prémitz aurait eu des relations avec l'étranger, et particulièrement avec la cour de Rome.

— Il suffit... dit la duchesse; je n'ai plus besoin de vous... allez...

Le monsieur se retira. La duchesse, demeurée seule, écrivit un mot à M. de Prémitz pour le prier de se rendre chez elle. Il y vint quelques heures après, et voici l'entretien qu'ils eurent ensemble.

— Monsieur, avez-vous quelque idée du motif qui m'a engagée à vous prier de passer chez moi?

Prémitz regarda madame d'Avarenne avec une prétention d'œil fatal et dominateur qui fit hausser les épaules à la grande dame. Elle se hâta de répondre, en lui disant :

— Mon Dieu, monsieur, il n'y a que deux sortes de gens qu'on regarde ainsi : les petites filles dont on veut troubler les sens, et les vieilles folles dont on frappe l'imagination. Je ne suis plus des premières et ne suis pas encore des autres. Ne drapez pas vos yeux en vampire ou en sorcier, je ne suis ni crédule ni peureuse. J'ai à vous parler : voulez-vous me répondre selon les plus simples règles d'une conversation?

— Madame, dit Prémitz en gardant un ton de solennité mystérieux, je sais pourquoi vous m'avez mandé.

— Eh bien! puisque vous le savez, que comptez-vous tirer de ce secret?

— Je n'y ai pas encore pensé, dit Prémitz.

— Cependant vous avez votre fortune à faire, sans doute, monsieur?

— Peut-être, dit Prémitz, elle est faite à l'heure qu'il est.

— Comment entendez-vous qu'elle est faite?

— En ce que je suis en position de forcer, sous peine de scandale et peut-être de déshonneur, une famille riche et qui a quelque pouvoir, à m'accepter pour gendre.

La duchesse, indignée d'une prétention qu'elle croyait s'adresser à sa famille, s'écria avec colère :

— Vous devenir mon gendre, monsieur! ah! nous n'en sommes pas encore là.

L'étonnement qui se peignit sur la figure de Prémitz lui prouva qu'elle s'était trompée; et elle allait réparer sa faute, lorsque sa fille Julie entra rapidement et sans se faire annoncer.

— Maman, maman, dit-elle avec vivacité, permettez-moi de sortir, d'aller chez mademoiselle de Lussay, chez Henriette; elle se meurt, elle m'a fait demander...

— Elle se meurt! s'écria Prémitz en se levant soudainement et en devenant presque livide; Henriette se meurt!

— Oui, monsieur, dit Julie froidement, elle est fort mal; mais peut-être son imagination est-elle encore plus malade que son corps, et j'espère la calmer.

— Allez... allez... dit la duchesse, qui avait examiné le trouble de Prémitz à cette interruption inattendue. Allez, et faites-moi savoir de ses nouvelles.

Puis, lorsqu'elle fut seule avec Prémitz, elle lui dit, en commentant et en associant d'un mot les paroles ambiguës de Rhodon, la nouvelle de Julie et la terreur qu'il en avait ressentie :

— Ainsi, monsieur, vous disiez que vous aviez forcé la famille de M. de Lussay à vous accepter pour gendre?

Tout autre que Prémitz, à cette insinuation perfide, eût peut-être laissé échapper le secret où l'on venait de frapper si juste; mais, si court qu'eût été le moment de réflexion où il s'était plongé, il lui avait suffi. sinon pour changer complètement ses desseins, du moins pour lui inspirer l'idée de ménager la nouvelle voie que lui avait ouverte l'imprudent emportement de la duchesse; et, au lieu de répondre à la question insidieuse de madame d'Avarenne, il lui dit :

— Madame d'Avarenne a tort de s'irriter d'une prétention que je n'ai pas formellement exprimée, et qui peut-être est bien loin de ma pensée. Car enfin j'ai parlé d'une famille riche, et la fortune de madame d'Avarenne est toute dans les bienfaits de la cour; j'ai parlé d'une famille puissante, et le pouvoir de madame d'Avarenne est, comme celui des personnes dont il dépend, soumis à des événements dont personne ne peut prévoir l'issue.

La duchesse, frustrée de l'espérance qu'elle avait eue de surprendre à son tour un secret de Prémitz, ne voulut plus continuer une conversation dont les bases mal posées la laissaient à la discrétion d'un homme qui paraissait habile à tirer avantage de tous les accidents du dialogue; et, pour prévenir le danger de lui donner encore prise, elle revint tout à coup sur ses pas, et lui dit :

— Monsieur, depuis un quart d'heure, nous parlons par équivoques; voyons, expliquons-nous franchement. Que savez-vous?... et si vous savez quelque chose, que voulez-vous? c'est un marché à conclure.

— Je sais tout, dit Prémitz.

— C'est ainsi que commencent toutes les lettres d'amants jaloux

qui ne savent rien et qui voudraient bien apprendre quelque chose.

— Eh bien ! madame, voici ce que je sais. Je sais par Honorine que vous avez eu un fils ; que ce fils est celui de Jean d'Aspert, et que vous l'avez fait passer pour être celui du... Je sais que le prince le croit, et que c'est à ce souvenir que vous devez le crédit dont vous jouissez ; je sais encore que ce fils a disparu, et que vous avez assez habilement arrangé sa disparition pour pouvoir le faire reparaître, si jamais vous le retrouviez, ou s'il vous convenait d'en supposer un autre.

Cette dernière idée n'était jamais venue à l'esprit de Mme d'Avarenne, et peut-être n'était-elle entrée dans la phrase de Prémitz que comme un complément de mauvaise pensée, que comme un dernier trait au tableau de l'esprit intrigant de la duchesse. Mais nulle semence ne tombe impunément dans un terrain fertile. Mme d'Avarenne se réserva d'y penser sérieusement, et pour pouvoir le faire d'une manière profitable, elle dit à Prémitz :

— Quel âge avez-vous?

L'intelligence de l'intrigue est admirable. Prémitz sourit et répondit tout de suite :

— Juste l'âge qu'il faut : vingt-huit ans.

La duchesse fut confuse d'être si vite et si complétement devinée. Elle vit qu'il n'y avait rien à gagner à jouer au fin avec un homme comme Prémitz, et elle répondit sans détour :

— Laissons là cette idée, elle est absurde.

— Aucune idée n'est absurde, dit Prémitz, entre les mains de gens habiles. Depuis la Genèse jusqu'à la Charte, on a fait croire tant de sottises aux hommes, que je ne trouve plus rien d'impossible à leur persuader.

— Aux hommes, cela se conçoit, mais à un homme, c'est tout autre chose. Les masses ont cela d'admirable, que si elles multiplient quelquefois leur intelligence de manière à avoir plus de perspicacité que les meilleurs esprits, elles multiplient de même leur ignorance de façon à être plus crédules et plus stupides que la brute la plus décidée.

— Mais le prince, dit Prémitz, n'a-t-il pas été déjà pris à ce mensonge?

— Sans doute, mais quelle différence ! Un enfant qui m'appartenait et qui après tout pouvait très-raisonnablement lui appartenir, tandis qu'aujourd'hui il faudrait un homme sans antécédents, un homme dont personne ne pût réclamer la naissance, la jeunesse, la vie ; dont on ne pût dire : Il était là à telle époque, il y portait tel nom, il appartenait à telle famille, il venait de tel endroit ; un tel homme...

— N'est pas introuvable, dit Prémitz ; quand nous serons convenus de nos faits, il faudra que je vous raconte mon histoire.

— Qu'entendez-vous par convenir de nos faits, monsieur?

— Le voici : vous avez besoin tout au moins de mon silence ; j'ai besoin de votre crédit : faisons un pacte. Je me tairai, c'est-à-dire je ne dirai point au prince : Vous êtes dupe d'une comédie habilement jouée ; vous ne devez à cette femme ni les égards que lui vaut son titre usurpé de mère, ni la reconnaissance qu'un noble cœur garde à une tendresse qu'il croit avoir été sincère : tout au contraire, vous la devez détester et bannir, car elle vous a trompé, comme amant, dans les bras d'un beau goujat de province, et elle vous a trompé comme prince, en vous imposant les devoirs d'une paternité supposée.

— Monsieur !

— Ne vous irritez pas, madame la duchesse, je ne dirai rien de tout cela, je serai muet, car, à partir de ce jour, je me fais votre complice ; mais comprenez bien que c'est pour partager les bénéfices du crime.

— Et à combien les fixez-vous? dit Mme d'Avarenne avec une fureur mal contrainte.

— Je vous le disais, madame, c'est selon ce que vaudra votre secret.

En ce moment un laquais entra et remit un billet à la duchesse. Elle parut fort surprise et très-alarmée.

— Voyez, dit-elle, cette affaire de Bonaparte est donc sérieuse? Le prince part pour Lyon.

— Mais, dit Premitz, je crains que cela ne soit plus grave que vous ne pensez...

— Mais que deviendront alors nos projets?

— L'avenir seul en peut décider. C'est pour cela que je vous ai dit que j'attendrais pour vous dire ce que j'exige de vous.

Prémitz se retira, et la duchesse ne s'occupa plus que de la grande nouvelle politique qui remuait alors la France.

VIII.

1816. — CONFIDENCES.

Les temps vont vite dans notre siècle : de grandes périodes de choses s'enferment dans quelques années ; l'histoire se découpe par masses séparées qui ont chacune leurs couleurs, leur esprit et leur nom. Au jour où j'écris, quand on a vécu plus de trente ans, on peut se rappeler les restes mourants de la république réunis en faisceau dans la main des consuls ; l'empire, ce jour sublime de soleil, fini par l'orage de 1812, sous lequel la France s'est débattue trois ans ; véritable orage, en effet, où les coups de tonnerre étaient des batailles, où les torrents étaient les populations de l'Europe versées avec fureur contre la France ; jour magnifique qui sembla se réveiller dans l'éclair sinistre des cent jours ; puis la restauration, cette restauration qui a été deux fois plus longue que l'empire, et qui, à mesure qu'on s'en éloigne, se rétrécit à l'œil, comme ces plaines unies où nul accident ne marque les distances ; puis la révolution de 1830, ces trois jours hauts et isolés comme les Pyramides d'Égypte, monuments inutiles qui attestent ce que peut l'effort unanime d'un peuple, mais perdus dans un désert où rien n'a été fécondé, où rien n'a été édifié auprès. Et parmi tous ces souvenirs complets, que d'années à part avec leur caractère particulier ! que de jours qui luisent d'une clarté distincte !

Dans ces années, il en est une qui m'est restée dans le souvenir sous un aspect de tristesse et de désespoir. Serait-ce moi seul qui voyais ainsi, moi seul qu'une disposition personnelle abusait sur le caractère sombre de cette année? J'étais bien jeune, j'étais à cet âge où l'on achève d'être enfant. Je venais de quitter cet habit de lycéen, uniforme précoce, où nous faisions tant de campagnes en espérance, sous lequel nous prenions vite nos chevrons de vétérance d'enfants pour être plus tôt de jeunes soldats ; j'étais bien jeune, et déjà deux fois, j'avais vu le tambour fuir devant la crécelle, l'exercice remplacé par la messe, et l'histoire sainte usurper dans la chaire du lecteur les bulletins de la grande armée. Je n'avais pas seize ans, et tout ce que j'avais bâti de rêves pour mon avenir était déjà brisé. Je rêvais l'armée ; j'y avais un parent, une des illustrations de notre gloire, qui m'avait promis de me faire battre avant l'âge ; mais il n'y avait plus d'armée, et un arrêt de mort cherchait d'asile en asile le général Clausel. J'aurais voulu suivre la carrière honorable de mon père ; mais les talents les plus distingués, la probité la plus irréprochable, ne l'avaient point sauvé de la destitution. Je me rappellerai toute ma vie cette leçon du malheur qui me parut alors si irritante ; cet abandon soudain de tous nos amis, abandon venu dans le *Moniteur*, abandon qui n'eut ni ménagement ni nuance. Cela se passa à neuf heures du matin, dans nos bureaux ; on y saluait mon père, on lui obéissait, on l'écoutait, on le flattait ; le *Courrier* arrive, on y lit la nouvelle de sa destitution : en moins de rien, nous n'eûmes plus un ami, plus une connaissance ; les visiteurs disparurent et les commis devinrent presque insolents. En vérité, on peut me croire, ce ne fut pas une désertion faite à la longue, habilement ménagée pendant quelques mois ou quelques semaines ; ce furent tout simplement des gens qui prirent leur chapeau et s'en allèrent sans rien dire. Et le soir, le soir même, ce fut une expérience que mon père voulut me faire faire ; nous nous rendîmes sur la promenade publique : elle abondait en amis que nous recevions, qui nous recevaient, qui étaient de notre intimité comme nous de la leur ; eh bien ! ceci est textuellement vrai, quand nous parûmes dans la grande allée, le flux des promeneurs s'ouvrit devant nous. Du plus loin qu'on nous voyait, on se rabattait dans les allées latérales, on regardait, en l'air ou de côté, un nid d'oiseau ou une branche torse ; on en paraissait très-occupé, on s'échauffait sur un colimaçon, le tout pour ne pas saluer un destitué.

Ce que j'écris, ce que vous lisez, n'a-t-il pas l'air d'une niaiserie? n'est-ce pas exagération? Non, certes. Mais il est difficile de se faire une idée de la terreur qui suivit la restauration de 1815. Il y eut à cette époque un effroi d'autant plus grand, que le danger n'avait pas de mesure ; on frémissait des massacres du Midi ; les victimes n'étaient pas nombreuses, mais les assassins étaient par milliers et acharnés. On ne tuait que Ramel à Toulouse, mais on le tuait trois jours durant, poignardé sur tous les membres ; on licenciait cette armée, cette grande ruine de dix ans de victoire et de trois ans de défaite, et il n'en partait pas un murmure. Je me souviendrai de cela toujours, et toujours en pleurant, et comment, pendant cette année 1816, nous voyagions avec mon père. Ce fut une année de toutes sortes de désastres : les pluies perdirent et dégradèrent tout ; les récoltes gisaient pourries et couchées dans les sillons ; les routes

n'étaient, à travers les contrées, que de longues traînées de boue. Nous allions, enveloppés dans nos manteaux, et à chaque pas nous rencontrions sur la route de pauvres soldats et de plus pauvres officiers, hâves, abattus, sans courage contre une heure de pluie et une heure de marche: les mêmes hommes qui avaient marché de Madrid à Moscou, qui avaient subi le soleil du Caire et le froid de la Dwina. Souvent ils étaient assis sur le bord des chemins, à dix pas les uns des autres, mais sans se parler, sans se connaître, sans le désirer, inspectés à chaque village comme des forçats libérés ; ne trouvant nulle part, chez leurs compatriotes, de courage que pour l'insulte, et se laissant insulter, tant il semblait qu'il ne pût rien leur arriver au cœur après qu'ils avaient vu Waterloo, et qu'on avait dispersé leurs régiments. Mais ne parlons plus de cela. Ce fut une triste époque où l'avenir s'ouvrit, pour nous autres jeunes gens, par une déception et un désespoir.

C'était un soir de cette année, dans le mois de septembre, quelques jours après cette ordonnance de dissolution de la chambre de 1815, thermidor de la terreur royaliste qui arrêta, dans son enthousiasme de proscriptions et de servitude, le dévouement emporté des introuvables. Un homme et une jeune fille étaient assis au coin de leur feu, Lussay et Henriette, tous deux tristes : Lussay avec humeur, Henriette avec résignation : ils ne se parlaient pas. Il y avait entre eux un malheur qui les séparait. Il y a des malheurs qui rapprochent et qui confondent deux âmes dans les mêmes regrets, et le plus puissant de ceux-là est ordinairement la perte d'un ami commun, d'un cœur où les affections tendent de chaque côté et se rencontrent. Madame de Lussay était morte. Pourquoi Henriette et son père ne pleuraient-ils pas ensemble? C'est qu'il était survenu une autre infortune où l'un accusait et où l'autre ne s'avouait pas coupable : la faute ne s'était pas encore effacée dans le pardon. Chacun pensait à sa situation sans s'occuper de celle de l'autre, plongé dans cet égoïsme de réflexion où l'âme repasse une à une chaque espérance qui lui échappe, où elle se repaît de tout ce qui lui est malheur sans regarder si quelqu'un en a sa part : séparation cruelle d'un père et d'une fille, où chacun, enfermé en soi-même, refusait à l'autre, celui-ci l'indulgence, celle-là le repentir. Un homme survint qui apporta une distraction à cette préoccupation personnelle. Cet homme était un ami qu'on n'avait pas vu depuis longtemps : c'était d'Aspert. Il avait d'abord hésité à venir chez Lussay, car il savait que ses opinions étaient pour le pouvoir qui dominait ; mais il avait appris la mort de madame de Lussay, et il avait compté sur cette douleur pour être bien accueilli. Il entra.

Bizot ramena sa femme en triomphe, tandis qu'elle, confuse, devinait, avec son tact de femme, toute l'impertinence de cette gaieté. — Page 26.

Un coup d'œil suffit pour lui montrer qu'il y avait désunion entre ces deux êtres qui se jetèrent avec chaleur dans ses bras, mais sans y mêler leurs embrassements, sans s'y rencontrer. D'Aspert remarqua qu'Henriette était pâle, son sourire lent, ses yeux près de pleurer, et toute sa personne pleine d'une dignité pure qui n'était pas d'une jeune fille, mais qui n'était pas d'une femme heureuse. C'est assurément une sublime chose qu'une âme résignée ; il y a dans ce sentiment de force passive qui n'est employée qu'à souffrir, dans ce martyre du cœur, subi sans plainte et sans combats, un charme qui touche, à mon gré, bien plus profondément que les luttes les plus énergiques de la passion.

C'est pour cela que je voudrais vous peindre l'étonnement attendri du vieux d'Aspert, lorsque cette jeune Henriette de vingt ans lui dit en pressant dans ses mains blanches et effilées les rudes mains du soldat toutes calleuses du sabre :

— Bonjour, mon ami ; oh ! je suis heureuse de vous voir ; je suis bien heureuse !

Il vint une larme aux yeux de d'Aspert, mais il n'osa embrasser Henriette comme autrefois ; et, sans rien savoir, sans rien comprendre de ce qui peut s'exprimer par des paroles, sans qu'elle lui eût demandé un asile, sans qu'il sût si elle en avait besoin, il lui répondit par une sympathie indicible de cœur à cœur :

— Eh bien ! me voilà, me voilà; soyez tranquille.

Puis on causa.

— J'avoue, dit le général, que je craignais de ne pas vous trouver à Paris. On m'avait dit, à Poitiers, que vous comptiez être nommé à la préfecture de la Vienne.

— Non, dit Lussay; c'est M. Prémitz qui l'a obtenue. Il est parti depuis quelques jours. Il avait suivi le roi à Gand avec la duchesse d'Avarenne.

— Et l'on ne vous a pas trouvé assez pur? dit d'Aspert.

— Ce n'est pas cela, reprit l'ancien chirurgien ; c'est moi qui ai refusé; moi, à qui tout avenir d'ambition est fermé, non pas que j'y tienne pour moi, mais je voulais pour Henriette...

Puis il s'arrêta, et reprit vivement en s'adressant au général :

— Mais vous, d'Aspert... vous, que devenez-vous?...

— On m'a rangé dans la quatorzième catégorie des officiers; autant valait me mettre à la retraite, et j'ai reçu en outre l'ordre d'aller habiter le département où je suis né.

— Vous n'êtes pas heureux non plus, dit Lussay avec amertume ; aussi vous avez l'air triste.

— Oh ! dit d'Aspert, ce n'est pas cela qui me rend triste ; j'ai vu tomber tant de gens plus haut placés que moi, que je ne me sens pas le droit de me plaindre; et puis nous ne sommes plus les hommes de la

Paris. — Imprimerie Walder, rue Bonaparte, 44.

France, comme elle n'est plus notre France à nous. J'étais résigné à aller m'ensevelir au Tremblay, dans le coin de terre que j'ai acheté près de l'Étang. Ce qui me rend triste, c'est un malheur à moi, un malheur à moi tout seul; car il a cela d'affreux que je ne puis pas même le confier.

— Oui, dit Lussay; mais il n'a pas cela d'affreux qu'il puisse être deviné un jour, et, qu'une fois découvert, il soit une source de honte et d'infamie.

L'accent de Lussay était sombre en parlant ainsi; il avait la tête baissée et son regard ne désignait personne; mais il y avait une telle amertume dans cette douleur, qu'elle ne pouvait partir que du cœur d'un père, et d'Aspert leva les yeux sur Henriette. Elle ne parut pas confuse, mais elle pleurait, et d'un signe de la tête elle dit à d'Aspert :

— Oui, c'est moi.

D'Aspert lui tendit la main, et, se retournant vers Lussay, il lui dit :

— Eh bien! qu'est-il donc arrivé?

— Ce qui est arrivé, ce qui est arrivé! dit Lussay en se levant avec emportement; est-ce que je sais, moi? c'est un crime, voyez-vous, d'Aspert, un crime horrible, non pas pour ce qui est arrivé, mais pour l'obstination à jouer l'innocence; pour cette insupportable obstination à ne pas dire : Je suis coupable... mon père, pardonnez-moi... Et puisque vous êtes là, voyez-vous, d'Aspert, je puis le dire... je puis l'avouer... je lui aurais pardonné... j'aurais pleuré avec elle... mais elle n'a pas voulu; elle m'a fait des contes; elle m'a dit... c'est une folie insolente! elle m'a dit... Mais, voyez-vous, ne parlons plus de cela; quand j'y pense, j'en deviens fou... Me dire : Je suis innocente... me dire la tête haute : Je suis pure... me dire...

A ce moment un cri d'enfant se fit entendre, Henriette se leva; d'Aspert laissa tomber sa main en retirant la sienne; elle lui dit d'une voix qui pleurait :

— O général!

— Où allez-vous? dit Lussay avec colère.

— Soigner mon fils, répondit Henriette avec une fermeté soudaine et presque dédaigneuse.

Les deux hommes demeurèrent seuls. D'Aspert, plus embarrassé qu'il ne l'avait jamais été, plus triste qu'il ne l'était en entrant, ressentit une douleur poignante à cette nouvelle qu'il venait d'apprendre. A côté de toutes ces gloires déchues, de toutes ces existences souveraines dispersées dans l'exil, de cette grande nation resserrée à la France d'autrefois et bordée d'ennemis qui l'insultaient; à côté de tout cela, cette enfant perdue, cette jeune fleur flétrie le fit pleurer. Il se dit en son cœur et avec cette desespérance profonde qui y entre si avant, qu'elle devient un caractère : — Tout s'en va donc, mon Dieu! il n'y a donc rien en quoi se fier! Pauvre France et pauvre fille!

Puis il ajouta tout haut : — Mais enfin, ce n'est pas une chose sans remède. Il y a un coupable, un homme avili qu'on peut forcer, la loi à la main... Vous avez dû le tenter?

Lussay secoua la tête.

— Un homme qu'on peut forcer... l'épée à la main. Voulez-vous, Lussay, que je...?

Lussay se prit à rire avec ironie.

— Enfin, on peut le tuer, cet homme, dit d'Aspert.

— Il n'y a personne, s'écria Lussay... Vous me regardez... j'ai l'air d'un fou, n'est-ce pas?... Non, il n'y a personne.

— Elle refuse de le nommer.

— Mais non! dit Lussay avec rage... Non, il n'y a personne... Vous ne comprenez pas... tenez, je vous l'ai dit, quand j'y pense, j'en deviens fou.

— Voyons, dit d'Aspert, calmez-vous... remettez-vous et dites-moi la vérité.

Lussay avait une contenance singulière. On voyait qu'il voulait faire le récit qu'on lui demandait; mais il semblait qu'il ne pût pas trouver de commencement à ce récit. Son esprit se portait sur une idée, puis l'abandonnait, sautait sur une autre pour la quitter aussitôt. Ce qu'il avait à dire était si incohérent, qu'il se refusait à le reproduire. Pendant ce temps Henriette rentra.

— Tenez, la voilà, dit Lussay; qu'elle vous le raconte elle-même si elle peut, si elle l'ose : adieu... Ecoutez-la... Je m'en vais, je ne pourrais pas l'entendre. Je vous reverrai ce soir si vous avez assez de patience pour m'attendre, ou demain... quand vous voudrez... Adieu.

Il prit son chapeau et sortit. D'Aspert et Henriette demeurèrent seuls. La belle et malheureuse fille avait suivi son père des yeux; mais son regard était froid et résolu. D'Aspert s'en étonna, et lui dit avec un ton de reproche :

— Comment n'avez-vous pas pitié du désespoir de votre père?



Elle voulut reprendre le cordon, elle l'agita convulsivement. — Page 29.

— Général, lui dit-elle tristement, j'ai à peine assez de force pour moi-même. Mon père ne m'a pas comprise; je ne sais si un autre me comprendra. Puis elle ajouta en poussant un profond soupir : — Je vais tout dire. Ma mère vous a aimé, général, et peut-être avez-vous tenu dans son cœur aussi longtemps que la vie. Je le sais, moi qui l'ai vue souvent pleurer. Je vais vous parler comme je vous parlerais si elle était là. Je vous ai espéré et attendu longtemps. Vous allez décider de mon sort; seulement je vous demande votre parole d'honnête homme de me dire, quand j'aurai fini, ce que vous pensez de moi. Si vous me refusez votre absolution, j'attendrai celle de Dieu. Mais ne me trompez pas, général, point de fausse pitié pour l'enfant que vous avez vue naître, pas de phrases douteuses, point d'espérances déguisées. Ne

comptez pas sur un amendement amené par l'avenir. Si ce que je vais vous conter n'est pas tout ce que j'ai dans le cœur, si vous avez un doute, un soupçon que je veuille vous tromper ou cacher quelque chose, dites-le-moi... je ne vous en voudrai pas; peut-être serai-je plus malheureuse, mais enfin je saurai à quoi m'en tenir. Je m'arrangerai pour le malheur de ma vie, car je n'ai pas même la consolation de pouvoir mourir volontairement, et je laisserai à faire au temps. Il faudra bien qu'il me tue ou qu'il m'endurcisse. En vérité, je crois que cela commence.

Henriette était debout en parlant ainsi; le général la considérait avec une stupéfaction presque craintive. Jamais la femme ne lui avait apparu dans cette sainteté de douleur qui la rend si belle et la fait si touchante. Il ne put répondre à Henriette et lui fit signe de s'asseoir. Elle essuya quelques larmes qui lui étaient venues, lui obéit et commença ainsi :

— Lorsque vous avez quitté Paris, il y a dix-huit mois, vous me laissâtes malade; les inquiétudes que ma maladie donna à ma mère achevèrent de détruire sa santé; et malgré ce que mon père appelle ses soins, elle mourut.

Henriette avait prononcé ces dernières paroles avec un sarcasme singulier et rare dans sa bouche. Elle sécha quelques larmes qui lui étaient demeurées aux yeux, et continua :

— La perte de ma mère me fut une assez violente douleur pour que je pusse attribuer à ce désespoir l'état de souffrance où j'étais habituellement; cette souffrance se manifestait par des accidents que mon père expliquait par des raisons médicales fort probables et par des exemples fréquents d'une situation pareille à la mienne. Je m'explique assez, je pense : si vous saviez tout ce qu'il m'a fallu abdiquer de pudeur, moi qui n'ai jamais reçu un baiser d'amour, vous vous étonneriez peut-être de ma retenue. Mais je m'écarte, revenons. Mon état, qui était fort naturel, paraissait à mon père et à son ami le docteur R... un état dangereux et qu'il fallait faire cesser. Un jour, qu'ils m'avaient tourmentée par des remèdes capables de me tuer dans la position où j'étais, je me deshabille pour me coucher; j'étais devant une glace, ma chemise m'échappe, je me vois nue. Vous rougissez, général, vous rougissez de ce que je vous parle si hardiment ! Oh! ce n'est rien ceci, écoutez : je me vois nue, j'avais déjà perdu la finesse de ma taille, je ne pus m'empêcher de me dire : C'est une singulière maladie que la mienne, voici encore un des symptômes qui annoncent qu'une femme est mère; cette idée me traversa la tête comme une pensée sans but ni portée; je ne me cachai ni de cet accident ni des autres; je n'avais aucune raison de m'alarmer. Cependant mon père m'interrogeait des yeux; je le voyais quelquefois observer d'un air inquiet ma taille, ma démarche; il ne me disait rien, mais j'étais blessée de ses soupçons. Cependant il avait de quoi les justifier; des spasmes, des maux de cœur, des défaillances. Tout autre m'eût condamnée à sa place. Il arriva, un soir que nous étions l'un près de l'autre, que je poussai un cri de surprise; il me demanda ce que j'avais; je lui répondis avec une naïveté qui le confondit :

— C'est singulier, il me semble que j'ai senti remuer quelque chose en moi.

Mon père devint pâle; il s'écria :

— Ainsi c'est donc sûr !

— Quoi ? lui dis-je.

— Quoi? répéta-t-il; puis il me regarda comme si j'étais folle ou comme si je le narguais insolemment; ses bras tremblaient, il me mesurait d'un regard terrible. Je le compris, je me levai et lui dis avec assurance :

— Mon père, il faut en finir. Je vous ai confié jusqu'à présent le soin de ma santé, qu'elle soit perdue ou non, peu m'importe. Mais il arrive aujourd'hui que vous me soupçonnez d'un crime que je ne devrais même pas comprendre; je vous prie de faire venir un médecin qui nous soit complètement étranger.

— Etranger! me dit-il; faut-il que tout le monde apprenne?...

— Ah! mon père, m'écriai-je avec indignation en l'interrompant, il n'y a pas de barbare qui refuse à un accusé le moyen de se défendre.

Le lendemain, un médecin que je n'ai jamais revu vint ici; je me présentai à lui avec un désir si instant d'en finir, que je m'aperçus à peine de l'immodestie des questions qu'il me fit et de l'examen qu'il me fallut subir.

— Eh bien? dit mon père avec anxiété.

— Eh bien ! dit le médecin avec assurance, madame est grosse.

Mon père se tut; mais il me sembla que son regard eût dû me tuer. Quant à moi, je me pris à rire en les regardant tous deux.

— Grosse! repris-je, vous êtes fou.

Mon père me prit les deux mains et fit signe au médecin; ils me regardèrent tous deux avec une attention continue: le médecin étranger répondit aux regards de mon père :

— Non, il n'y a aucun signe d'aliénation. Ce ne peut être qu'un parti pris d'effronterie.

A mon tour je fus troublée d'une crainte indicible, car mon enfant palpitait dans mon sein.

— Grosse! répétai-je, grosse! mais pour être grosse il faut avoir...

— Infamie! s'écria mon père avec violence; elle continue son impudente comédie.

Je me sentis désespérée; je tombai à genoux.

— Mais non, mon père, je vous l'atteste, jamais, jamais je n'ai été coupable.

Je crus que mon père allait me battre. Le médecin lui dit quelques mots à l'oreille, puis il me fit asseoir à côté de lui et me parla doucement. Cette conversation, général, il est impossible que je vous la redise. Aujourd'hui que je suis mère, que je puis vous parler comme une mère, je frémis de me la rappeler. Imaginez-vous une jeune fille de vingt ans à qui l'on suppose l'ignorance d'un enfant, et que l'on interroge sur ce qu'on croit lui être arrivé. Figurez-vous tous ces détails qu'on me demandait, ces peintures qu'on m'a faites, ces tableaux d'amour médical qu'on me dessinait par la parole, par le geste; tout cela, pour en finir par cette phrase:

— Est-ce là ce que vous avez vu, senti, souffert? Et moi qui leur répondais non... non... non... toujours et à tout. Moi, pauvre fille déshonorée par un malheur inouï, dégradée par une investigation épouvantable, salie par un interrogatoire plus hideux que le crime, si je l'eusse commis, je n'y ai pas succombé, tant le sentiment de mon innocence m'a rendue forte. C'est à votre tour de me regarder avec stupéfaction, général. Vous raisonnez, vous cherchez, vous voulez expliquer... il n'y a rien à expliquer. Sur mon âme, je n'ai pas eu d'amant... sur ma vie, je n'ai jamais appartenu à un homme...

— Et vous êtes mère? dit le général.

— Et je suis mère ! dit Henriette. Écoutez bien : je n'ai rien à dire pour ma défense; car enfin je ne crois pas aux miracles. J'ai dû chercher dans mes souvenirs : dans mes souvenirs il n'y a rien, pas une caresse, pas une intention, pas un regard échangé avec un homme, pas une heure de solitude: alors...

— Alors, dit le général, il faut qu'il y ait un crime.

— Ah ! s'écria Henriette, merci, mon Dieu, merci; vous l'avez pensé, vous qui n'êtes pas mon père, vous avez pensé qu'il y avait un crime...

— Et le crime, ce me semble, n'était pas si difficile à expliquer, surtout pour votre père, pour qu'il n'y ait pas pensé.

— Ou pour qu'il ne l'ait pas avoué, dit Henriette d'une voix où se mêlaient un affreux désespoir et une horrible colère.

— Avoué! s'écria le général, avoué!... Quoi! Henriette... vous osez...

— Eh! que sais-je! reprit celle-ci comme une folle; car enfin, moi, je suis innocente! je l'ai dit en me traînant à genoux, en frappant la terre du front, en demandant grâce et pitié, et on ne m'a pas écoutée. J'ai adjuré le ciel; j'en ai appelé à l'ombre de ma mère; j'ai offert de mourir, j'ai prié; et on ne m'a jamais répondu que par des sarcasmes, des mépris, des accusations : on n'a pas voulu me croire... Eh bien! pourquoi voulez-vous que je croie les autres, moi, moi seule, entendez-vous? Moi, dans le for intérieur de mon innocence, repoussée, insultée, méprisée, que dois-je de respect aux autres? qui me garantit que le crime qu'on m'impute n'est pas le leur?...

— Henriette! s'écria le général.

— Monsieur ! reprit celle-ci avec une violence croissante; oh! j'ai beaucoup appris, je sais beaucoup, j'ai profité au moins de l'infamie qu'on me jetait pour écouter ce que jadis je n'eusse pas osé entendre, pour chercher ce que j'aurais fui. Oui, monsieur, il y a des pères infâmes qui séduisent leurs filles; il y en a, j'en connais... je me les suis fait nommer; et ceux-là n'avaient pas ce pouvoir fatal qui pourrait expliquer mon crime et mon innocence... Enfin...

A ce mot elle s'arrêta, et, tombant à genoux devant d'Aspert, elle reprit en laissant échapper ses larmes : — Ah ! général ! général ! pardonnez-moi ! Non, je ne crois pas ce que je vous dis... non, je ne le crois pas... Mais enfin, je suis innocente, et l'on m'accuse, et je succombe, et je suis perdue, et l'on me maudit... Eh bien ! j'accuse, je maudis à mon tour, je hais, je méprise : on m'en a donné le droit. Pardonnez-moi.

— Et pourquoi accuser votre père plutôt qu'un autre?

— Un autre, dit Henriette tristement et en se relevant... J'y ai bien pensé; car vous comprenez bien que toutes les heures de ma vie n'ont qu'un but, c'est de trouver un indice soit en dehors, soit en moi; un

geste, un regard, un souvenir qui m'éclairent, qui me mettent sur la voie. Cet autre, le seul que vous puissiez supposer et sur lequel j'ai arrêté souvent l'ardente investigation de ma pensée; cet autre, que nous comprenons tous deux sans qu'il soit besoin de le nommer, n'a jamais été seul avec moi. Je ne suis pas sortie une fois de la maison de mon père sans être accompagnée; et, dans toutes mes sorties, il n'y a pas un moment de rencontre avec cet homme, pas une lacune vide dans mes souvenirs; car vous ne sauriez vous imaginer ce qu'une tension constante peut rétablir de détails futiles, de circonstances inaperçues dans la mémoire; dans notre maison, il n'a pu surprendre mon sommeil, se glisser près de moi la nuit, à l'insu de tous les domestiques, car je les ai interrogés. Oui, général, j'ai tout fait : je suis descendue jusque-là. Qu'ai-je à ménager?... Que peut-il m'arriver qui ne soit à mon avantage?... Et si rien ne peut m'ôter la flétrissure que j'ai au front, du moins je puis faire tomber cette accusation d'impudent mensonge qui est peut-être plus odieuse; car, s'il est vrai qu'il y ait un pardon pour la faute dont je pourrais être coupable, il ne saurait y en avoir pour l'impudente hypocrisie avec laquelle j'essaierais de le nier.

— Et maintenant, dit le général, comment se passent vos jours? que faites-vous? que devenez-vous?

— Je vis dans cette chambre... je garde mon enfant... Oui, c'est le mot, je le garde: car mon père, dans un premier transport de colère, a parlé d'hospice d'enfants trouvés, et quelquefois ses colères se réveillent si soudaines, si emportées, qu'il pourrait profiter d'un moment d'absence pour me l'enlever; et cet enfant, il ne doit pas me quitter. Hélas! pauvre malheureuse, n'ayant plus de mère, déshéritée de l'amour de mon père, chassée de l'estime des hommes, destinée à vivre seule sans qu'amitié ni amour me vienne jamais consoler, il doit m'être permis de m'élever une espérance de tendresse et d'affection, de chercher, dans le malheur où l'on m'isole, une consolation qui m'échappera peut-être, mais la seule dont je puisse me faire un avenir; oui, général, peut-être que mon fils ne me méprisera pas et ne me maudira pas... lui seul peut-être me croira quand je lui dirai la vérité... car vous-même, je le vois à votre air pensif et préoccupé, vous revenez déjà de ce mouvement de pitié qui vous a fait croire à mon innocence; vous reculez devant la pensée de l'expliquer par un crime inouï; vous cherchez des raisons vulgaires à ce qui serait surnaturel. Vous m'abandonnez aussi... vous m'accusez déjà...

— Henriette, dit le général après un moment de silence, Henriette, voulez-vous être ma femme?

A ce mot, le visage d'Henriette s'exalta d'un étonnement soudain, d'une joie indicible; elle porta la main à son cœur et à son front, comme si elle eût voulu retenir sa pensée et son bonheur; elle tomba à genoux, et, penchant sa tête sur ceux du général, elle fondit toute son âme en sanglots et en larmes. Elle voulait parler, mais les sanglots arrivaient toujours avant la voix; elle voulait le regarder, mais les pleurs lui voilaient sans cesse les yeux; elle ne pouvait que prendre ses mains et les couvrir de baisers, les serrer convulsivement avec des cris étouffés. Le général la replaça sur un siége, elle se calma un peu.

— Ainsi, lui dit-il, vous acceptez...

Henriette sourit tristement, et, secouant doucement la tête, elle répondit par mots entrecoupés :

— Non... non... général... je ne puis pas... je ne dois pas... j'ai tout ce que je voulais... un ami qui me croit enfin, qui me pardonne d'être malheureuse. Maintenant que vous me croyez innocente... je puis baisser la tête et vous le dire... Je sais bien que je suis une fille perdue... c'est un malheur... mais un malheur irréparable aux yeux du monde... vous ne devez pas le prendre par générosité... je ne veux pas, je ne dois pas... non... non... Oh! je voudrais être pure comme les anges du ciel, pour me mettre à vos genoux et vous dire :

— Voulez-vous de moi?

— Henriette, dit le général, chacun a ses malheurs à soi, ses fautes dont il souffre cruellement, et qu'il voudrait bien verser dans un cœur ami. Et moi aussi, j'ai un malheur terrible dans ma vie... j'ai une faute, j'ai un crime dont je suis coupable, moi, et que je ne voudrais pas emporter jusqu'au tombeau sans que quelqu'un m'eût dit ce que je dois vous dire: Je vous plains et je veux vous consoler.

— Oh! parlez, parlez, s'écria Henriette. Je ne vous offre pas mes consolations, quoique le malheur comprenne seul le malheur; mais je souffrirai avec vous.

— Non, dit le général, non... je ne puis rien vous dire... il n'y a qu'une personne à qui je veuille me confier... c'est celle qui partagera l'avenir de ma vie, de mon nom... celle-là, je lui dirai tout... Allons, Henriette, répondez; voulez-vous savoir mon secret?

— Je serai votre fille, dit Henriette avec un sourire céleste où rayonnait encore la joie de son âme; je serai votre fille... Parlez-moi, mon père.

— Ma fille! reprit le général avec amertume... non... ce titre vous porterait malheur... cela ne se peut pas. Je vous en prie, à votre tour, ayez pitié de moi; un mot, un seul mot, et je parlerai.

Deux grosses larmes tombèrent des yeux d'Henriette; elle tendit la main à d'Aspert, et lui dit avec un accent où étaient passés toute la reconnaissance du cœur, tout le dévouement d'une vie donnée sans retour :

— Eh bien! parlez, parlez, mon ami; je veux vous entendre. Elle rapprocha son siége de celui du général, et, levant sur lui des yeux sereins et confiants, elle lui dit encore: Parlez, parlez...

— Henriette, dit le général, ce mot est un serment.

— Oui, répondit Henriette, un serment qui vous appartient; un serment dont vous ferez ce qu'il vous plaira, que demain vous pourrez laisser tomber en oubli sans que je vous en veuille, et que vous pourrez me rappeler sans que je le craigne... Oui, je me donne à vous, pour être votre femme... ou votre amie... Vous m'avez dit un mot qui m'a liée éternellement et sans retour; vous m'avez dit : Je vous crois innocente.

D'Aspert se recueillit un moment et dit:

— Eh bien! voici ce qui m'a donné cette tristesse que votre père a remarquée, ce qui sera le tourment et le doute éternel de ma vie. J'ai un fils, ou plutôt j'avais un fils, car maintenant je ne sais plus ce que je dois croire: cet enfant m'a été enlevé par sa mère. Il est inutile que je vous dise son nom et les raisons qui l'avaient déterminée à cet enlèvement: c'est un secret qui ne m'appartient pas et que j'ai juré de taire à tout jamais. Je retrouvai cet enfant et résolus de le garder. Mais, autant pour obéir aux intentions de sa mère que pour le mettre à l'abri des tentatives qui pourraient encore me le ravir, je décidai de le faire élever sous un nom tout à fait étranger. A la même époque, un ami, un capitaine qui servait sous mes ordres fut tué. Dumont était un honnête homme, mais d'une sévérité qui le faisait redouter partout. Cette sévérité, contenue vis-à-vis des soldats par la surveillance des supérieurs, allait jusqu'à la cruauté la plus déraisonnable, lorsqu'il avait affaire à des gens qui n'avaient aucune protection à réclamer. Ainsi, dans un petit village des environs de Rome, il s'était attiré la haine des Italiens à ce point, qu'un soir qu'il se promenait à quelque distance des maisons, il fut assailli et égorgé par les habitants du pays. Le capitaine Dumont avait un fils, ce fils...

— Est Charles Dumont, n'est-ce pas? dit Henriette.

— Écoutez, reprit d'Aspert; cette aventure est si fatalement compliquée, que je ne sais plus qu'espérer ni que penser. Ce fils de Dumont disparut pendant qu'il venait, d'après les conseils de son père mourant, me demander protection et appui. Divers rapports m'assurèrent qu'il avait été enlevé par les mêmes hommes qui avaient assassiné son père, et je ne doutai pas qu'il ne fût mort comme lui victime de leur haine. C'est alors que me vint l'idée de donner à mon fils le nom de cet enfant perdu. Pour des raisons que je me suis engagé à taire, mon fils avait été élevé dans l'ignorance de ce qu'il était; il ne connaissait ni le nom de sa mère ni le mien. Je lui dis qu'il était le fils de Dumont, il le crut.

— Ainsi, Charles Dumont, ce brave jeune homme, est votre fils?... ah! vous devez en être fier.

— Ne m'interrompez pas, Henriette, dit le général, je ne saurais que vous répondre, et vous allez en juger. Par des circonstances inouïes, le lendemain du jour où j'avais retrouvé mon fils, où je l'avais présenté sous le nom de Charles Dumont, et où je devais le remettre à un brave sergent pour le conduire en France, un ordre supérieur m'enjoignit de quitter Rome; il ne s'agissait pas moins que d'une accusation capitale pour avoir soustrait une femme émigrée à son jugement. Je ne voulus pas emmener mon fils dans un voyage où ma liberté pourrait être menacée, et je le laissai, à Rome, à mon domestique, avec ordre de le remettre au sergent Bazil. Je trouvai celui-ci à Terracine; je lui donnai mes instructions, et je me rendis auprès du général en chef. Le soin de ma justification, l'espèce de disgrâce que je subis alors et qui me fit nommer plus tard de l'expédition de Saint-Domingue, m'empêchèrent de revenir en France. J'appris de Bazil qu'il avait trouvé à Rome, à la porte de mon palais que le peuple avait saccagé en mon absence, un enfant qui s'était dit le fils du capitaine Dumont. Le reste de mes instructions avait été fidèlement observé. Dans la conviction où j'étais que le fils du capitaine avait été assassiné, ce rapport me suffit, et je fis élever à Paris cet enfant sous le nom de Charles Dumont. Je ne revins en France qu'en 1804; six ans

s'étaient écoulés. Je n'avais vu mon fils que vingt-quatre heures ; sa figure ne m'était pas si ineffaçablement restée dans la mémoire, que je ne pusse être trompé; d'ailleurs, de l'âge de dix à seize ans, les traits d'un enfant prennent d'ordinaire un tel développement, qu'ils changent presque tout à fait. Je revis cet enfant. Est-ce mon cœur, est-ce l'orgueil que j'éprouvais d'être le père d'un jeune homme dont on vantait les talents et l'heureux caractère? je crus reconnaître mon fils à la tendresse qu'il m'inspira; je n'en doutai pas. La reconnaissance qu'il m'exprima me fit mal. J'aurais voulu lui dire qu'il devait à un autre devoir que celui d'une ancienne amitié les soins que je lui prodiguais; j'en fus empêché par une raison qui, dès lors, commença mes inquiétudes. Je confiai à l'ami qui avait surveillé mon fils en mon absence, et qui était avocat, le secret de sa naissance et le projet que j'avais de lui rendre son véritable nom. Mon ami demeura terrifié à cette nouvelle. J'avais commis un crime sans m'en douter, et je l'en avais rendu complice. Persuadé que c'était véritablement le fils de Dumont que je lui avais envoyé, il avait fait toutes les démarches nécessaires pour établir son état en cette qualité. Il avait provoqué une assemblée de famille : un tuteur avait été nommé; la succession de Dumont, si petite qu'elle fût, avait été liquidée et recueillie au préjudice de ses neveux ; l'enfant avait été placé au lycée avec un extrait de naissance lui donnant ce nom : c'était une véritable usurpation d'état. C'est alors que mon ami me jeta un doute effrayant dans l'esprit : si le fils de Dumont n'était pas véritablement mort, nous aurions donc livré à la misère, à l'isolement, un enfant que le modique patrimoine de son père eût protégé auprès de la munificence impériale, puisque cette seule recommandation avait valu à l'enfant qui passait pour lui une bourse dans un lycée. Je tremblais à cette pensée; mais j'étais si persuadé de la mort du fils de Dumont, que je rassurai mon ami. Il me dit alors que ce qu'il y avait de plus prudent était de continuer à agir comme par le passé. Quant à ce qui concernait la fortune, sous prétexte d'arrangements et de partage, nous la rendîmes aux vrais héritiers, et je passai pour le plus généreux des amis. J'en fus honteux, mais je dus me taire.

— Eh bien! dit Henriette, ce crime est-il fait pour troubler votre repos? A qui avez-vous fait tort? à personne. Et n'êtes-vous pas sûr en votre conscience que, si le fils du capitaine Dumont eût vécu, vous auriez fait pour lui tout ce que vous paraissez avoir fait?

— Mais, reprit d'Aspert à voix basse, s'il vit, si véritablement je lui ai enlevé son nom, sa fortune, son avenir... ou plutôt si j'ai perdu mon fils... si j'ai été puni de mon mensonge par mon mensonge lui-même!...

— Que voulez-vous dire? s'écria Henriette.

— Vous ne me comprenez pas! s'écria le général, et moi-même, dans ce chaos d'événements, de doutes, d'incertitudes, je ne sais si je me comprends. Laissez-moi finir. Jusqu'à l'année dernière, rien n'avait troublé ma conviction, lorsqu'à cette époque, le sergent Bazil se présenta chez moi. Il me raconta qu'il avait été mandé à la police pour y répondre sur le compte du jeune Dumont. Il me lut le rapport qu'il avait fait et dont je connaissais les circonstances; mais ce que j'appris de lui dans la conversation, ce que j'ignorais, c'est qu'en traversant la Campagne de Rome, l'enfant s'était expliqué très-clairement sur ses souvenirs d'enfance, et avait reconnu des lieux qu'il disait avoir parcourus avec son père. Dans l'intention première où j'avais été de laisser croire à mon fils qu'il était Charles Dumont, jamais je n'avais reporté son attention sur ses premières années, assuré que, n'en parlant jamais, le souvenir s'en effacerait tout à fait, ou en deviendrait si confus, qu'il n'exposerait jamais mon secret par ses révélations. Ce que j'appris de Bazil me fit frémir, car, si par hasard ce jeune homme était vraiment Dumont, qu'était devenu mon fils? avait-il péri dans le pillage de mon palais? Sans doute le crime que je croyais avoir commis disparaissait, mais j'avais perdu mon enfant. Cette perplexité était affreuse, d'autant plus affreuse que je ne pouvais en sortir. Mon fils ou le fils de Dumont, ce jeune homme enfin, que je ne sais plus comment appeler, était prisonnier en Russie, et je le croyais mort.

— Il ne l'est donc pas?

— Non! s'écria d'Aspert, grâce au ciel; quel qu'il soit, il vit et va nous être rendu. Je l'interrogerai, je chercherai dans ses souvenirs la vérité fatale; fatale dans tous les cas, car, d'un autre côté, j'ai tout lieu de croire que le fils de Dumont n'avait pas été assassiné comme je l'avais cru.

— Et comment avez-vous eu ces nouvelles informations?

— Le voici. Après le pillage de mon palais, je fis un procès à la ville de Rome pour qu'elle eût à m'indemniser des pertes que j'avais faites. Ce procès, je l'avais gagné, et l'avocat m'en avait remis les pièces, que je n'avais jamais regardées. Il y a peu de jours, obligé de présenter mes titres au ministre de la guerre, je parcourais tous mes papiers lorsque je trouvai le procès-verbal qu'on avait dressé le lendemain du pillage de ma maison. Il en résultait qu'un enfant s'était présenté porteur d'une lettre; que cette lettre était du capitaine Dumont, et qu'il m'y recommandait son fils; on y ajoutait que le véritable fils de ce capitaine ayant été arrêté dans le palais et reconnu pour tel sur la déclaration du nommé Durand, le nouveau-venu avait été chassé comme un petit vagabond, et que l'autre avait été mis en liberté sur sa réclamation, pour attendre, avait-il dit, le sergent qui devait, d'après mes ordres, le conduire en France. L'irritation que les autorités de Rome ressentaient de ma conduite, leur haine pour les Français, expliquent, si elles ne l'excusent pas, la légèreté avec laquelle on abandonna des enfants étrangers qui m'intéressaient. Quoi qu'il en soit, voilà ce qui arriva, ce que j'ai appris, ce qui me désespère; car maintenant quel est l'enfant désolé et pleurant que Bazil a trouvé sur la pierre de la porte de ma maison? Est-ce mon fils revenu et qui répétait la leçon que je lui avais faite? Est-ce le véritable Charles Dumont que son abandon et son désespoir avaient ramené à cette porte déserte où il devait trouver un asile? Je ne sais; ma tête se trouble à nouer ces circonstances et à les expliquer. La seule chose qui en jaillisse, claire et terrible, c'est que j'ai déshérité un enfant de son nom ou de sa fortune, ce qui est un crime horrible; ou que j'ai perdu mon fils, ce qui n'est pas un malheur moins horrible; et, maintenant qu'il va revenir, je ne sais que décider. Je ne sais si j'aurai le courage d'interroger ce jeune homme. Il me faut perdre la plus douce illusion de ma vie, ou me créer un remords terrible; apprendre que je n'ai plus d'enfant, ou m'assurer qu'un autre a payé de son avenir ou peut-être de sa vie l'avenir et la vie de mon fils. Cette incertitude est affreuse. Des deux côtés il y a crime et malheur. — Vous le voyez, Henriette; moi aussi, j'ai besoin d'un cœur qui me plaigne, qui me console, et surtout qui me seconde dans ce qui me reste à faire pour réparer le mal que j'ai fait.

— Hélas! dit Henriette, d'après tout ce que vous venez de me dire, vous devez être plus malheureux que coupable, car tout semble prouver que celui que vous avez cru votre fils ne porte que le nom qui lui appartient.

— Vous avez raison, dit d'Aspert; et, si je garde mon incertitude, c'est que l'amour paternel parle dans mon cœur plus haut que l'honneur; c'est que je crains de voir la vérité; c'est que je n'ai pas une horreur aussi grande pour la pensée d'avoir perdu un étranger que pour celle d'avoir perdu mon fils. Quelquefois j'ai voulu interroger la duchesse... D'Aspert se tut soudainement. Henriette lui dit :

— De qui parlez-vous?

— Ah! dit le général, de quelqu'un qui était à Rome; qui eût pu être informé de ce qui s'y était passé; mais je ne veux ni ne dois lui rien confier. Cette pensée est celle d'un homme qui s'attache à la plus faible lueur d'espoir qui lui apparaît.

Henriette vit bien qu'il lui cachait quelque chose; mais elle ne se sentait pas le droit de l'interroger; elle se tut, et le général poursuivit sa supposition sur madame d'Avarenne. Il s'imagina son fils errant après le pillage de sa maison, rencontré par le domestique de la duchesse, ramené à sa mère, élevé plus secrètement encore qu'il ne l'avait été. Il bâtit toute une histoire, et allait peut-être se résoudre à tout confier à madame d'Avarenne lorsque Lussay rentra. Il était sombre et semblait honteux de reparaître devant d'Aspert. Celui-ci, en le voyant entrer, se leva, et, allant à sa rencontre, il lui dit d'un ton solennel :

— Lussay, sur mon honneur, votre fille est innocente: êtes-vous aussi assuré de n'être pas coupable?

— Que voulez-vous dire? répondit Lussay.

— Je suis certain qu'on a exercé contre elle une violence infâme; que cette violence a été pratiquée pendant ce sommeil magnétique qui n'a plus de souvenir dans la veille; pendant ce sommeil de fer qui fait l'âme et le corps esclaves de celui qui l'impose et dont vous avez la puissance.

— Mais, s'écria Lussay dont tout le visage devenait livide à ce mot, mais c'est moi qu'elle accuse! Infamie! Il s'élança comme un furieux vers sa fille; d'Aspert l'arrêta.

— Elle n'accuse personne, dit-il, elle répond : Je ne suis pas coupable. Pouvez-vous le dire avec la même confiance?

— Ah! s'écria Lussay, ce coup me manquait; cette nouvelle accusation devait être son dernier crime!...

— Elle ne s'adresse à vous qu'autant que vous ne pourriez la

rejeter sur un autre, dit d'Aspert en regardant Lussay fixement.

— Un autre! dit Lussay frappé d'une idée qui semblait lui éclairer le passé... un autre... oui, un autre... ce peut être.

Sa fille l'écoutait avidement. Lussay l'interrogea avec anxiété... mais il n'arriva à rien... aucun indice... aucun souvenir... il ne s'en étonna pas. Mais, après un moment de silence, il s'écria :

— Eh bien!... je le saurai!... je le saurai!... Il faudra qu'il me réponde!

— Le voudra-t-il? dit d'Aspert.

— Oh ! je l'y forcerai bien, dit Lussay.

— Eh bien!... reprit d'Aspert, je réclame ce droit; j'ai plus que vous l'habitude des armes.

— Des armes! dit Lussay en souriant, ce n'est pas ainsi que je l'obligerai à parler... J'ai un moyen plus assuré qui ne lui permettra ni détours, ni mensonges, ni subterfuges.

— Encore des folies! dit d'Aspert.

— Général, répondit celui-ci, ce sera une lutte terrible ; mais je sens que je n'y succomberai pas. Si ce que vous appelez mes folies ont perdu ma fille, permettez du moins qu'elles lui servent à la venger; et, si ce but ne vous semble pas suffisant, permettez, avant tout, qu'elles servent à me justifier.

— Vous n'en avez plus besoin, dit d'Aspert. J'ignore les secrets de votre prétendue science, mais je sais qu'il y a dans l'accent de l'homme une puissance inimitable qui atteste la vérité plus haut que les paroles; cette puissance était dans la voix de votre fille quand elle m'a dit : Je suis innocente; elle était dans votre désespoir et dans votre colère, lorsque je vous ai jeté mon accusation à l'improviste. Je suis sûr qu'il y a un autre coupable.

— Merci, dit Lussay, merci ; je vous crois aussi... vous venez de m'éclairer d'un jour terrible et consolant aussi, puisqu'il me fait voir Henriette malheureuse, mais pure... Viens, ma fille, viens ; pardonne à ton père... pardonne-lui... Si tu savais ce que c'est que de croire à la honte de son enfant!...

Henriette se jeta en pleurant dans les bras de son père; elle y demeura longtemps, comme pour y reprendre toutes les caresses qu'elle avait perdues. Enfin d'Aspert dit à Lussay :

— Et maintenant ne voulez-vous pas lui permettre d'embrasser son mari?

Lussay ne comprit pas; le général s'expliqua tout à fait. Ils furent heureux ce soir-là, heureux un moment, pendant lequel ils oublièrent le passé et ne s'occupèrent point de l'avenir.

IX. — DESCRIPTION.

Voici un titre de chapitre le plus honnête du monde; il avertit le lecteur du danger qu'il va courir, et lui permet de le franchir à pieds joints, ou de s'y engager à volonté. C'est une rareté par le temps qui court, où le titre est une escroquerie très-habituelle de la littérature moderne. Certes, il m'appartient moins qu'à un autre de moraliser à ce sujet; il me semble bien que j'ai, quelque part, couvert d'un titre collectif, qui avait l'air d'annoncer un ouvrage presque maritime, *le Port de Créteil*, une douzaine de petites histoires où je ne me rappelle pas qu'il y ait le moindre port, la moindre barque ; je ne sais même s'il y a une goutte d'eau dans toutes ces histoires; à moins que quelqu'un de mes lecteurs ne se soit laissé aller à verser des larmes sur la dépravation des gens de lettres et des libraires. Et, à propos de cette dépravation, je pourrais vous dire, en forme de réflexion... Mais ici permettez-moi d'ouvrir une parenthèse.

(Je prends date pour la réflexion que je destine à remplacer la préface. La préface n'est plus lue, je le sais; le public se déplaît à ce commentaire en avant du livre, où on lui dit la pensée philosophique qu'on a eue, le but qu'on s'est proposé en écrivant. Précaution admirablement utile dans une littérature comme la nôtre, qui n'a ni but ni pensée. Le public bien averti que tel livre, où l'espèce humaine est dégradée dans ses exceptions les plus déplorables, n'est qu'une manière de faire aimer la vertu ; le public, avide de ce qu'on lui annonce, cherche la morale promise, l'attend, la poursuit et achève l'ouvrage sans l'avoir trouvée ; ce qu'il n'eût certes pas fait sans cet avertissement. La préface a eu encore pour but de dire au lecteur : Remarquez que ceci est un livre d'études sérieuses et fortes, et que, sous peine de passer pour un esprit léger et ignorant, vous ne pouvez pas avouer qu'il vous a ennuyé. La préface a été la vengeance de toutes les pièces tombées; la préface a remplacé l'analyse critique; la préface a été la vie de l'auteur ; la préface a été un plaidoyer en faveur d'opinions devenues rouges, de blanches qu'elles étaient ; la préface a été une chose sublime et universelle ; mais enfin la préface a eu son temps. Le public la redoute, la fuit, l'abhorre presque à l'égal de la dédicace. J'y veux substituer la réflexion. La réflexion comme je l'entends n'est, à vrai dire, que la préface dispersée, le poison fondu dans un liquide plus étendu et que le lecteur prendra sans défiance, sans le dégoût qu'il éprouve pour la préface condensée. Si ceci n'est pas une idée nouvelle, tant pis pour le public ; car c'est un monstre dévorant et vite rassasié que le public de nos jours. Il lui faut tous les matins deux volumes neufs à absorber, et cependant, à la cinquième ou sixième édition d'une idée, il n'en veut plus, il la trouve froide, usée, *lavasse*, et il la rejette. Le pâté d'anguilles n'irait pas aujourd'hui jusqu'au troisième jour. Je ferme ma parenthèse, car cette dernière idée me ramène tout droit à la réflexion que je voulais faire sur la dépravation des gens de lettres et des libraires.)

Je pourrai donc vous dire que leur dépravation, celle du moins par laquelle ils mentent impudemment au public par le titre insolent de leurs ouvrages, que cette dépravation n'est point de leur fait. Observez en effet les engouements et les dédains de notre monde. Qu'il paraisse un livre anglais ayant pour dénomination *roman historique :* tout ce qui a patience pour lire de vieilles histoires, et puissance pour les dramatiser, se rue à fabriquer des romans historiques; car le roman historique est très-demandé, très-goûté, très-recherché. — Pouah! dit le public au troisième essai, chassez ces pâles imitateurs, ce *servum pecus* d'Horace qu'ils n'ont jamais lu, je n'en veux pas : tirez, tirez, ils ont écrit partout.

Se fait-il des contes fantastiques en Allemagne, passionnément accueillis en France ? Vite nous courons au conte fantastique. — Qu'est-ce que c'est que ça ? (prononcez quiqueçça) s'écrie encore ce sublime public. Quoi! ce monsieur qui se promène et qui vient de dîner fait des contes fantastiques; cet autre qui a des gants et qui lorgne cette danseuse en fait aussi. C'est indécent! le conte fantastique veut une âme rêveuse et des habitudes poétiques; supprimez, supprimez le conte fantastique. Et la marine, cette brave marine qui a lofé, cargué, filé, berlingué, voyez de quel air on l'accueille aujourd'hui, on en a jusqu'aux écoutilles, on n'en veut plus. Il y a tel lecteur qui aimerait mieux voir tomber dans l'eau toute la marine française que d'avaler une page maritime. Il en a été de même du conte, de la nouvelle, de la chronique; on en voulait d'abord, au point qu'il n'y en avait jamais assez chez le libraire. Faites, faites des contes, messieurs de la plume. L'éditeur, ravi, les commandait par quarteron, comme des œufs frais; les gens de lettres en étaient si charmés, qu'ils passaient volontiers les quatre au cent. Mais bah ! ouf! hif! baf! patatras! Pendant que les in-octavo s'imprimaient, le conte, la chronique, la nouvelle, s'abîmaient dans le gouffre de l'ennui public. C'était un livre perdu d'avance, repoussé de la famille du lecteur, comme un enfant posthume, né après le dixième mois. Alors éditeur et auteur s'ingéniaient; on inventait un titre qui ne laissât nullement percer le conte, la nouvelle, la chronique, et, avec un peu d'imagination, l'un s'appelait le..., l'autre la..., celui-ci un..., celui-là une..., etc., etc., vous savez tous les titres qui vous ont dupés? Eh bien! en bonne conscience, est-ce la faute du métier ou celle du public ? C'est celle du public assurément, qui n'a pas compris que l'exploitation d'un genre n'est pas l'imitation des ouvrages de ce genre, et qui, proscrivant sur le titre, se fait attraper sur le titre et le mérite bien.

Il y a des obstinés qui, plutôt que de reconnaître leurs torts, sont gens à nous dire : Eh! messieurs, que n'inventez-vous quelque chose d'original, quelque forme nouvelle, hardie, inattendue, qui ne vienne pas de l'étranger ou ne soit pas renouvelée d'un vieux bouquin? mais, entre nous soit dit, et sans aborder la grande question de savoir s'il y a du neuf en littérature, puisque nous en sommes à parler franchement, les mille ou douze cents lecteurs ou cabinets de lecture qui achètent un roman valent-ils bien la peine qu'on se mette en frais d'original et d'invention? Non, ma foi! Oh! l'impertinent, s'écriera le lecteur, l'insolent auteur! — Bien plus impertinent et insolent que vous ne croyez. D'abord, et avant tout, vous n'êtes plus assez nombreux, vous qui aimez la littérature rien que pour elle, pour qu'on vous fasse un bon livre purement littéraire. La masse emploie son temps aux idées appliquées aux choses, et il n'y a plus profit et honneur, si ce n'est à parler politique, machines ou affaires; et ensuite il n'y a pas de peuple moins fait pour les idées originales que le nôtre. Nous n'avons pas d'homme, quelque peu marquant, qui n'ait été bafoué jusqu'à en mourir, du moment qu'il est sorti de la ligne battue. Vous souvient-il pas que Chénier, faisant un rapport littéraire à

l'Institut, n'eut pas assez de moqueries pour l'auteur d'*Atala* et du *Génie du Christianisme*, et pas un mot pour Mme de Staël; oubliée dans ce rapport comme si elle eût été morte, ou plutôt comme si elle n'eût jamais vécu? Lamartine n'a-t-il pas été nié jusqu'à ce que ses amis l'eussent fait adopter comme un reflet de Byron? Je ne parle pas d'Hugo, il lutte encore ; ni de Dumas, qu'on déchire, preuve qu'il existe, quoi qu'en dise le *Journal des Débats*. Que demandez-vous donc alors? des gens pour les siffler quand ils se seront donné beaucoup de peine? vaut autant l'être avec la peine de moins. Voilà pourquoi vous avez tant de mauvais ouvrages... Voilà pourquoi vous avez ce livre. J'ai ajouté ce dernier mot pour épargner ce soin à ces lecteurs tout chatoyants d'esprit qui écrivent leurs reflexions en marge d'un volume loué quatre sous, ce qui gâte le volume, ce qui, par conséquent, n'est point d'une scrupuleuse probité.

Il me semble voir la colère ou le mépris du lecteur en lisant toutes ces reflexions; il me semble surtout le voir véritablement indigné contre un auteur qui, à la première ligne de ce chapitre, se vante de l'honnêteté de son titre pour y manquer à la ligne suivante. Eh bien ! ceci est encore une dernière et excusable ruse, non pas pour vous faire lire ces doléances, mais pour vous empêcher de les lire. A ce mot *description*, la plupart auront sauté le chapitre et continueront de lire l'ouvrage avec l'indulgence dont il a besoin, et l'auteur aura le petit orgueil de se vanter d'avoir dit la vérité au public sans qu'il lui en soit arrivé malheur. Or, je continue, et croyez bien que, si je décris, ce n'est pas pour tenir la promesse du titre, mais parce que cela entre dans le plan que je me suis tracé, car cet ouvrage a un plan, quoique vous fassiez semblant de ne pas vous en douter.

LA FORGE.

Lorsque le ballet ayant pour nom *les Filets de Vulcain*, fut représenté à l'Opéra, il y eut une salve d'admirations parlees, hurlees, écrites et imprimées pour la décoration qui représente la forge du fils boiteux de Jupiter, si divinement représenté par Merante. Eh bien! parleurs, hurleurs, ecriveurs et imprimeurs, méritaient d'être tous envoyés à Charenton, non pas pour y être mis à la maison des fous, mais pour y voir la forge établie par MM. Wilson, Mamby et compagnie.

Mon Dieu ! que ces colonnes d'airain qui reflétaient mal une teinte rouge, que ces caves toutes de métal où l'on allumait un pot à feu, pour figurer un fourneau, et où l'on brûlait une lance à flamme violette, pour représenter une barre de fer qu'on allait forger, étaient d'un pauvre et mesquin effet ! C'était pourtant le cas de faire grand, de faire prodigieux, hors nature. L'atelier d'un dieu ! il fallait qu'il valût au moins l'atelier d'un serrurier de campagne. Hélas! c'était et c'est encore au-dessous de la forge d'un maréchal ferrant. Imaginer que c'était là que se fabriquait la foudre, et trouver des gens pour le croire, c'est bien digne du public que vous savez. O belle et magnifique forge de Charenton ! vaste et sublime création de l'industrie! trop lourde pour le sol français, et qui t'es abîmée dans la banqueroute, rien ne garde le souvenir de ton infernal aspect; la peinture même n'a pas été tentée de te reproduire. Imaginez-vous une nuit bien noire, si des gens qui passent leurs nuits à la clarté des reverbères municipaux savent ce que c'est qu'une nuit noire dans la campagne, lorsque tout n'a plus qu'une couleur, arbres et maisons, verdure et fleurs éclatantes; lorsque la vue n'a plus de mesure, et que l'arbrisseau qui est à deux pas vous semble un immense chêne lointain, tandis que la tour qui domine le coteau paraît un tronc dépouillé qui borde la route. Pendant une nuit pareille, si vous étiez allés visiter cette forge de Charenton, il vous eût semblé, à quelque distance, voir brûler cent flambeaux énormes et rugissants. Vous auriez vu ses quatorze pompes à feu avec leurs cheminées de cent coudées, dont la flamme sortait avec un souffle furieux, et lançait au ciel des colonnes d'une fumée sombre que le vent étendait comme un rideau noir sur la campagne; puis ses soixante fourneaux avec leurs gueules de feu par le bas, et leur plumet de feu au sommet de leurs cheminées de brique, tout ce feu rugissant autour de vous et s'éclairant d'étoiles d'un blanc qui dévorait le regard, à l'endroit où le soufflet jetait à la flamme son air humide à dévorer. Puis partout le fer, fondu ici, martelé là, mais partout rouge et flamboyant, versé comme une lave dans les moules immenses où il devenait le toit d'une maison, ou la carcasse d'un bateau, ou livré aux rainures inégales du laminoir qui, prenant un bloc de fer enflammé, en faisait d'abord un rouleau de six pieds, gros comme un homme, puis un tronc d'arbre comme un peuplier écarri, puis une branche légère comme une colonne gothique, puis une énorme corde souple et qui sortait en serpentant de la terrible pression des cylindres, puis une barre déjà amincie à l'épaisseur du bras, puis une baguette, puis un ruban ; toujours rouge, toujours enflammé du blanc jusqu'au cerise. Et, parmi toutes ces machines en travail, des hommes-colosses remuant ces blocs de feu avec des tenailles de six pieds, et jetant ces masses brûlantes, soit au laminoir, soit au marteau mécanique qui battait en mesure et sans discontinuer, et sous lequel ils les retournaient pour en faire des enclumes, des socs de charrue, des masses de fer ; tandis que d'autres, attachés ou suspendus aux leviers immenses des machines, accompagnaient de vastes chaudières où bouillait le fer en fusion, pour le verser hardiment dans la gueule béante d'un moule, et tout cela sur un sol noir de scories, noir du charbon de terre que d'autres hommes lançaient incessamment dans la bouche affamée des fourneaux. Oui, vraiment, cela était beau, jamais aspect ne m'a tant surpris et épouvanté ; car, dans cet ensemble terrible, il n'y avait pas une seule de ces machines qui n'eût consumé ou broyé en moins d'une seconde celui qui s'en fût trop approche. Mon Dieu! que ces anciens qui inventaient la colonne corinthienne à la vue d'un palmier, la fable des géants à propos du mont Etna, et le masque de Jupiter sur la figure humaine, eussent fait une admirable chose de la forge de Charenton !

Mais il y a forge et forge : celle dont je vous dois la description ne ressemblait point du tout à celle-là.

— Pourquoi donc décrire la forge de Charenton ?

— Pour m'amuser.

— Mais cela ne nous amuse pas.

— Qu'est-ce que ça me fait ?

Au bord d'une route longée par un bois, on prenait, à droite en venant du village de l'Etang, un chemin assez large pour le passage de deux charrettes, assez étroit pour que les arbres croisassent leurs branches au-dessus. A l'entrée de ce chemin était une misérable auberge, avec son paquet de houx pour enseigne. On suivait ce chemin, une lieue environ, sans rencontrer d'autre habitation que quelques pauvres cabanes de charbonniers, assises à côté de leurs fosses fumantes, avec une vue bornée, par l'épaisseur de la forêt, à une circonférence de quelques toises. Tout à coup, au détour du chemin, on apercevait un plus vaste horizon ; c'était une vallée en entonnoir, dont le fond elliptique était occupé par un lac magnifique. De tous les bords du lac, la forêt s'elevait en amphithéâtre, excepté au pied du chemin où le lac, maintenu par une étroite chaussée, s'enfuyait ensuite dans un ravin, en s'élançant par douze gorges ou chutes d'eau de douze roues immenses qui faisaient mouvoir les machines des ateliers elevés sur pilotis en avant de la chaussee. Au bout de la chaussée, une maison au toit perpendiculaire, avec la tourelle angulaire où tourne l'escalier qui semble avoir éte oublié dans le plan régulier du bâtiment. A quelque distance, dans trois ou quatre clairières ménagées sur le flanc des coteaux, des sortes de petits forts en briques : ce sont les hauts fourneaux de la forge.

Parmi tout cela des charrettes chargées de bois, de minerai, de fonte; des femmes, des enfants, quelques chiens de garde, tout un monde enfin, mais un monde à part, renfermé dans cet étroit espace, qui compte les jours où il franchit les bois qui l'isolent, et plus encore ceux où un étranger pénètre jusqu'à lui.

Il faut descendre d'abord le chemin chargé de scories qui semble tomber à pic dans le lac et qui ne se détourne qu'à quelques pieds de la chaussée, sans qu'un garde-fou ou une haie protégent l'imprudente voiture qui ne suivrait pas habilement ce tournant. Ensuite on prend la chaussée, que l'on sent frémir sous la roue et sous l'effort des eaux qui se précipitent par leurs douze percées, et l'on arrive sur l'autre rive du lac. A droite et du côté des ateliers, un amas de chaumières : c'est la demeure des forgerons ; à gauche, sans grille, sans cour, sans parterre, sans gazon qui la précède, la maison à la tourelle ; c'est le logis du propriétaire, c'est la maison du général d'Aspert.

En entrant vous trouvez une vaste salle ; il n'y a pas d'antichambre ; c'est la salle à manger : elle est pavée de dalles grises ; une large table de chêne luisante en occupe incessamment le milieu ; tout autour, des chaises de jonc à claire-voie, avec des coussins au siége et au dos attachés par des rubans de fil ; aux murs deux baromètres, une pendule dans sa gaîne, quelques cartes de géographie, l'Europe presque entière publiée sous l'empire avec la dénomination naïve et sublime de *théâtre de la guerre*, les gravures des tableaux de Greuze, l'enfant de Prudhon, la première lithographie de Charlet, deux grenadiers défendant leur drapeau ; dans l'angle, un tour qui communique à la

cuisine; aux deux côtés d'une porte qui ouvre sur le jardin, en face de la porte d'entrée, deux buffets larges et saillants jusqu'à hauteur d'appui, puis plus étroits et montant jusqu'au plafond. Çà et là des servantes avec leurs vases profonds en fer-blanc pour recevoir les bouteilles, et enfin une immense cheminée où l'on entre debout, au manteau de chêne sculpté, avec ses deux bancs latéraux, et au-dessus la double crémaillère de chêne, où reposent quatre ou cinq fusils de chasse, une carabine et une espingole. Si vous traversez la pièce dans sa largeur, vous arrivez, par une porte semblable à celle par laquelle vous êtes entré, dans ce qui s'appelle le jardin; si vous prenez à droite, c'est le salon que vous trouvez. La cheminée immense s'y voit encore, mais plus coquette et plus riche en sculpture; tout autour des lambris peints en gris avec leurs plinthes épaisses, leurs cimaises saillantes, distribués en panneaux ou cadres aux angles arrondis et tournés en fleurs sculptées. Une tapisserie splendide tend tout l'appartement: ce sont les tableaux de l'histoire d'Alexandre. On en parle comme d'un présent de Louis XV à l'ancien propriétaire de cette forge, pour l'admirable exécution de la ferrure des écluses du canal du Languedoc; le meuble, voilé d'ordinaire de chemises d'un basin à côtes, vient de la même source; on le cite dans le pays: il y a fait connaître le nom des Gobelins. Au milieu du salon, une table carrée avec un tapis à dents et à franges, deux consoles incrustées de cuivres superbes, avec des marbres jaunes sur leurs pieds de satyres; deux vastes fauteuils, différents du meuble, en velours vert avec des crépines d'or, leur petit traversin qui soutient les reins, et leurs oreillettes avancées pour la tête; un guéridon d'ébène, des tables à jeu noires et cuivrées; un trictrac d'écaille incrusté tout autour et au dedans de bois de rose, d'ivoire et de nacre; sur la cheminée une pendule aux colonnes torses avec des magots dorés, des chandeliers dont la tige contournée s'étale en douze ou quinze tulipes qui reçoivent les bougies; des glaces dont les joints sont dissimulés sous des guirlandes de fleurs. Un plafond peint à l'huile, où l'Amour se promène avec des colombes, et duquel pend un lustre avec ses ornements dorés et ses aiguilles en cristal de roche. Puis enfin, au milieu de tout cet ameublement somptueux, quelques raquettes, des volants, des cerceaux, un métier à tapisserie, et dans un coin un petit bonheur du jour qui, à son départ de Paris, devrait être le seul meuble sortable de la maison, et qui, parmi ces riches et grands restes du luxe de nos pères, se montre honteux et mesquin, comme serait un couplet de vaudeville dans une tragédie de Pierre Corneille.

Encore une pièce, et tout est fini; derrière ce salon, en entrant par une porte basse couverte d'une portière, un boudoir, mais un boudoir de l'époque. Le divan aux larges coussins, une tenture de mousseline brodée sur un fond bleu Marie-Louise, une psyché, une console romaine, une toilette à colonnes, un piano d'Erard, des chaises en gondole, un tapis d'Aubusson, et des glaces partout où on avait pu en mettre avec leurs cadres dorés. Voilà tout ce qui est nécessaire aux détails de notre histoire. Le reste de la maison avait aussi son luxe différent de celui d'aujourd'hui, mais nous n'y conduirons pas nos lecteurs. Une demi-douzaine de chambres à coucher à chaque étage. Le jardin, à proprement dire, n'était qu'un parterre d'un demi-arpent. On n'y avait pas fait un bois pour l'ombrage; la forêt était là; il n'y avait pas non plus de bassin avec des poissons rouges; on se contentait du lac. A dix pas, sur le côté, était un autre corps de logis; là se trouvaient les bureaux de la forge et quelques logements convenables. Ensuite commençaient les magasins, puis la forêt recommençait. Là se passa un drame.

X. — PERSONNAGES.

Là demeuraient bien des personnes dont on s'est occupé dans ce livre: d'Aspert, Lussay, Henriette; et plus tard, cet être douteux qui n'a encore paru que par son nom dans nos récits, le prisonnier russe, le commandant Dumont. Cependant, quoiqu'il n'y eût qu'une année de passée depuis qu'ils demeuraient au Tremblay, ce n'étaient déjà plus, du moins pour les premiers, les caractères que nous avons connus, ou plutôt le manque de caractère qui les confondait autrefois dans tout ce monde de Paris, dans tout ce peuple de l'empire, sur lequel le grand homme avait déteint un peu de sa grandeur, de son éclat, de ses larges pensées.

Quand une direction vigoureuse est imprimée à un siècle, quand une volonté forte le dirige, il se revêt d'une couleur uniforme, d'une habitude générale sous laquelle disparaissent les individualités qui n'ont pas assez de puissance pour y résister. Voyez le siècle de Louis XIV: tous ses généraux, tous ses courtisans, ses hommes de lettres même, ont une tournure, une physionomie de famille qui les fait ressembler tous au maître; il faut descendre aux nuances pour les distinguer. Remontez au siècle du Sardanapale Henri III, et voyez, sous ses libidineuses faiblesses, que de caractères originaux se dessinent, que d'individualités pour l'histoire et le drame! Suivez et remarquez comme plus tard la partie forte du règne de Henri IV efface les saillantes figures de la Ligue; puis observez comme elles renaissent sous Louis XIII, prince faible que les courtisans et un ministre se disputent; comme elles fourmillent sous la Fronde, comme elles disparaissent enfin sous le grand roi.

Le grand empereur fit de même que le grand roi; il absorba, dans le cours impétueux de son règne, les restes déjà dégradés de la révolution; et, à part lui, il n'y eut plus de grandes figures que celles qui lui ressemblaient le plus, soit par le courage, soit par la hardiesse de leurs fortunes. Ainsi, la plupart des généraux de l'empire marchant au son du tambour, qui réglait le pas à la France, eurent presque tous un caractère uniforme de courage, de dévouement militaire qui suivit le drapeau tant que le drapeau fut debout. Mais dès qu'il fut tombé, il y eut une déroute complète; ce ne furent plus les hommes d'autrefois. Ce grand sentiment d'être les vainqueurs de l'Europe, qui les revêtait d'une force étrangère, s'en alla avec le chef, et chacun redevint soi, et soi tout seul. Aussi souvenez-vous comme ceux dont la fortune valait mieux qu'ils ne valaient, s'estimèrent peu et se vendirent pour peu de chose; comme tous, grandis à l'improviste sur le sol de la France, se laissèrent disperser au cri de rompez vos rangs! prononcé par la restauration; vrais soldats obéissants, sans qu'il leur vînt à l'idée qu'avec leur armée de la Loire, leur vieille armée de cent vingt mille hommes, ils pussent résister et capituler; tandis que trois nobles Vendéens avaient commencé la révolte avec cent cinquante paysans. Quelques-uns survécurent à cette universelle disparition, à toutes ces existences rentrées dans l'ombre depuis que le flambeau qui les éclairait s'était éteint: ce furent ceux à qui la tribune ou la proscription fournirent encore un champ pour la lutte et l'activité. Presque tous les autres, réduits à eux-mêmes, s'en allèrent vivre ou mourir dans l'obscurité: mourir ou vivre sans différence. Cet excitant surnaturel qui les avait soutenus vingt ans épuisé sans retour, ils s'affaissèrent dans les regrets hargneux, dans les occupations mercantiles, dans la paresse, dans l'ennui, dans le *Constitutionnel;* ils sentirent leurs blessures et leurs rhumatismes: ils étaient finis.

D'Aspert fut un de ces hommes. A le voir général de la république, chargé de vouloir et de commander sous la responsabilité de sa tête, il semblait un de ces esprits puissants qui agissaient sur l'Europe. Sous l'empire, réduit à comprendre et à obéir, mais à comprendre le génie et à obéir à des ordres sublimes, il fut une de ces intelligences au corps de fer que le hasard paraissait avoir créées pour Napoléon: mais, sous la restauration, il redevint Jean d'Aspert; il serra ses épaulettes, pendit son épée au chevet de son lit et se fit maître de forges. Il avait acheté la forge du Tremblay, et y avait amené Henriette, qu'il avait épousée à Paris. Il avait gardé cette susceptibilité d'enfance qui lui faisait détester la supériorité nobiliaire, et ce courage de soldat qui n'eût peut-être pas bravé l'aspect d'un échafaud, mais qui, une épée ou un fusil à la main, ne comptait plus la mort que comme un ennemi vulgaire, cent fois rencontré et cent fois vaincu. La goutte était venue avec la non-activité, et il passait souvent des mois entiers dans son fauteuil. Il n'était ni revêche ni grondeur, mais il était triste et ennuyé. Une chose le désespérait aussi, c'était la malveillante et haineuse calomnie qui l'avait accueilli à son retour. Pour ceux de son temps qui, étant nés pauvres, n'étaient pas devenus riches, c'était un fripon; pour ceux qui n'étaient arrivés qu'à être greffiers ou notaires, c'était un sot ou un ignorant parvenu par l'intrigue. Il y en a qui disaient qu'il ne savait pas lire, particulièrement deux propriétaires de mérinos, qui étaient abonnés au *Mercure*. Ce peuple, loin de tirer vanité de ce frère devenu comte de l'empire, ne l'appelait de ce titre qu'avec dérision. Les paysans, les ouvriers seuls, dont beaucoup avaient été soldats, l'adoraient et lui savaient gré de sa bienfaisance, que les avares propriétaires du canton traitaient d'impudente ostentation. La familiarité avec laquelle il les avait accueillis avait été traduite en air d'impertinente protection, et ils préféraient aller se faire toiser d'un regard hautain par la duchesse d'Avarenne, quand elle venait à son château de l'Étang, plutôt que de se voir tendre la main au Tremblay. Aussi d'Aspert ne voyait-il personne, si ce n'est M. Bizot et sa femme, qui, à moitié ruinés en 1814

et 1815 par la baisse de la rente, avaient été obligés de se retirer en province, et qui avaient choisi celle où ils devaient rencontrer des connaissances; ils habitaient à une lieue à peu près, dans un bourg où il y avait un notaire. L'enfant magnétique était mort; on disait que Bizot s'en était réjoui.

Lussay demeurait avec son gendre, mais il n'était guère pour lui une société; préoccupé d'une pensée dont il ne faisait part à personne, il vivait solitaire dans ce qui lui restait de famille. Silencieux, déjà vieillard, mais sec, pâle, nerveux, actif, sa manie de magnétisme ne l'avait pas quitté, et comme d'Aspert haïssait jusqu'au nom de cette prétendue science, il ne lui en parlait jamais; le docteur baron allait donc dans les chaumières, magnétisant, étudiant, expérimentant, sans que d'Aspert voulût connaître la cause de ses absences perpétuelles. Aussi faut-il le dire, le général en était réduit à souhaiter Bizot, Bizot qui écoutait, qui croyait, qui était libéral, qui jouait le piquet et le trictrac avec assez de talent et de passion pour que la partie fût dramatique.

La solitude a cet effet que, lorsque les sentiments fervents de la jeunesse ou les énergiques luttes du monde sont passées, elle attache avec fureur aux puérilités qui restent à la vie. Si la profusion d'intérêts qui vit dans Paris n'affranchit pas les gens usés de ces goûts passionnés pour les petites choses, combien cette tendance doit être bien plus entraînante en province, combien plus dans la retraite d'une maison de campagne! Hélas! j'ai connu dans un coin de village un homme qui avait été chef de la police sous Fouché, sous Rovigo, et qui n'avait le soir à nous conter que les quinolas forcés, la veille, chez le curé ou le percepteur. Nous avions un colonel qui avait été en Égypte et en Russie, et qui n'avait souvenir que d'une partie de trictrac à écrire, gagnée bredouille, et où il avait pris quarante-huit trous sur un jan de retour. Pour d'autres c'est la chasse, pour d'autres c'est la pêche; j'en ai vu qui élevaient des serins. O misères!

Mais si la solitude a cet effet sur les âmes vieillies et les sens amortis, elle exalte aussi à un point extraordinaire ceux à qui il reste quelque chose à dépenser dans le cœur et l'esprit; ceux surtout qui sont riches d'une jeunesse non encore éprouvée. Ainsi étaient Henriette et Charles Dumont.

Henriette, prise dans le monde, innocente de cœur avec une honte au front, sans avoir aimé, sans avoir brûlé ni de son âme ni de ses sens, avait vingt-trois ans. On était en 1818. Elle était arrivée dans la solitude du Tremblay avec une vie entière à passer, à commencer même. Le soin de son enfant, la reconnaissance qu'elle avait pour d'Aspert l'avaient d'abord occupée et lui avaient suffi. La nouveauté des travaux du général, qu'elle accompagnait souvent dans les ateliers, l'avait intéressée quelque temps; mais, lorsque le général devint goutteux et sédentaire, toutes ces journées qui se passaient à côté de lui, l'œil sur une tapisserie, avec la pensée inoccupée, lui parurent longues à subir. Les mille choses qu'elle tentait pour les remplir dénotaient combien le temps lui pesait. Jusqu'au commencement de cette année 1818, Dumont, jaloux de continuer une carrière si brillamment commencée, était demeuré à Paris à solliciter de l'emploi. Il n'était arrivé dans la capitale qu'après le départ de d'Aspert et de sa femme, de façon qu'il leur était à peu près inconnu. Cependant le général, se sentant incapable de continuer la surveillance de son exploitation, dit un jour à Henriette :

— J'ai, depuis quelques jours, un projet que je désire mettre à exécution, et sur lequel je veux te consulter. J'ai besoin de quelqu'un qui me remplace : Charles use à Paris sa jeunesse à se présenter dans les antichambres; je veux le faire venir. Qu'il soit ou qu'il ne soit pas mon fils, je l'aime comme s'il l'était; il partagera mon affection avec le tien; je lui donnerai la moitié de ma fortune et garderai l'autre à ton enfant : et, lorsqu'il sera ici, je chercherai à éclaircir un mystère qui me tourmente.

Le général parla ainsi; mais il y avait bien plus d'habitude de phrases toutes faites que de vrai besoin d'une affection et de désir de s'éclairer, dans ce discours. Un homme lui était nécessaire; il préférait son fils adoptif, voilà tout. Il y avait sur la naissance de ce jeune homme un doute qui l'avait torturé; il n'y pouvait paraître indifférent et il en parlait, voilà tout encore: mais ce n'était plus cette anxiété douloureuse d'autrefois, cette épouvante d'avoir compromis le sort de son fils ou celui d'un étranger. La goutte avait pris beaucoup de place dans la sensibilité du général; le piquet et le trictrac avaient nui à l'intérêt de son enfant. Cependant Henriette accepta avec joie; elle parla avec chaleur du besoin de découvrir la véritable existence de Charles. Elle laissa voir qu'elle désirait qu'il fût le fils de d'Aspert. C'est que peut-être, sans s'en rendre compte, elle s'apercevait du désintérêt de son mari aux choses de cœur; c'est qu'elle avait deviné qu'ils n'étaient plus au même point que le jour où elle s'était donnée à lui; qu'arrivé à considérer sans émotion la situation extraordinaire où il était vis-à-vis de Charles, il pourrait bien regarder avec déplaisir celle où il était vis-à-vis d'elle. En effet, quelquefois le général, quand il pensait,

A ce mot elle s'arrêta, et tomba à genoux devant d'Aspert. — Page 34.

et cela ne lui arrivait pas souvent, se dépitait de sa singulière position, entre un jeune homme, qui peut-être était son fils, et un enfant dont le père était inconnu. Il se rappelait la promesse de Lussay, et voyant que Lussay laissait dormir aussi son ressentiment de père, il se disait qu'il avait tort de s'occuper de choses qui ne pouvaient être que du chagrin ; alors il désirait Bizot, l'envoyait chercher, et retrouvait dans un piquet de six rois le calme qui l'avait un moment abandonné.

Cependant Charles fut mandé; il annonça son arrivée pour un temps éloigné, et on l'attendit patiemment sans trop d'inquiétude et sans nul empressement. Mme Bizot seule s'informa s'il était aimable, s'il était beau, s'il pinçait de la guitare. A toutes ces questions, personne ne pouvait répondre. D'Aspert disait qu'il était brave, et Henriette, qui avait lu les lettres qu'il écrivait à son mari, assurait qu'il semblait fort instruit. Lussay, qui l'avait vu quelquefois lorsqu'il quitta l'école et partit pour l'armée, se rappela que c'était une sorte d'Hercule, sur lequel le magnétisme serait probablement impuissant. Tandis qu'on l'attendait, le malaise du général augmenta ; il en fut réduit à ne plus quitter son fauteuil, et ses affaires souffrirent de cette maladie. Il se fâcha presque contre Charles; il le trouva ingrat et lui écrivit une lettre qui lui eût paru dure quelques années auparavant, et dans laquelle il lui disait de faire un choix, d'accepter ou de refuser nettement ses propositions, presque avec le ton dont on se sert vis-à-vis d'un commis. La lettre partit, et le lendemain, l'humeur de d'Aspert s'aigrissant avec la goutte, il accepta presque les propositions d'un régisseur, assurant que Charles était un Parisien qui refuserait. Ce ne fut que sur les représentations d'Henriette qu'il attendit le temps nécessaire pour laisser arriver une réponse. Mais il n'en fit pas moins préparer le logement du régisseur, en grondant contre les jeunes gens, en se souciant à peine de l'intérêt qu'il avait pris à celui-ci.



Elle avait ouvert sa fenêtre pour demander du calme au froid de la nuit. — Page 41.

Un soir, c'était déjà dans le mois de septembre, le vent des équinoxes soufflait avec violence, et s'engouffrait dans la vallée du Tremblay; il était dix heures ; Bizot et sa femme étaient à la forge ; la soirée avait fini de bonne heure, car on avait causé au lieu de jouer ; chacun s'était retiré dans sa chambre; le général, très-souffrant et privé de sommeil depuis quelques jours, avait pris, d'après le conseil de Lussay, un grain d'opium pour se faire dormir. L'opium a une telle réputation de faire dormir, que d'Aspert l'avait accepté, quoiqu'il lui eût été conseillé par Lussay. Celui-ci avait regagné aussi son appartement, où il reposait de fatigue, car toute la journée il avait couru les cabanes et les villages des environs. M. et Mme Bizot dormaient côte à côte d'ennui l'un de l'autre. Une seule lumière veillait dans la maison ; c'était dans la chambre d'Henriette. La conversation lui avait laissé de l'émotion. Cependant ce n'était rien qui, en apparence, dût exciter le souvenir d'une femme jeune et belle. Le délai pour la réponse de Charles était expiré le jour même, et le général avait annoncé avec humeur qu'il en finirait le lendemain avec le régisseur. On avait aussi beaucoup parlé d'une sourde agitation qui se manifestait parmi les ouvriers et les charbonniers de la forêt. Il paraît qu'on avait lu le *Constitutionnel*, tout haut, dans les cabarets, les orateurs, c'est-à-dire les liseurs, montés debout sur les tables. Lussay avait crié à la révolution ; d'Aspert, dont les affaires allaient plus mal tous les jours, dont les produits diminuaient sensiblement, et qui n'arrivait jamais à confectionner à temps les fournitures qui lui étaient demandées ; d'Aspert avait dit qu'il n'y avait rien d'étonnant à ce qu'on pensât à se révolter contre un gouvernement qui ruinait l'industrie ; on s'était échauffé, on s'était dit des mots piquants. Lussay avait été jusqu'à faire entendre qu'il n'était pas étonnant que ceux qui ne devaient leur élévation qu'au mouvement désordonné de la révolution en accueillissent favorablement les moindres symptômes. Le général avait répliqué que chacun s'était élevé selon ses talents; Lussay avait haussé les épaules, et d'Aspert avait répliqué sèchement qu'il n'y avait eu de désappointés que ceux qui prenaient pour talents des rêveries absurdes ; Lussay avait répondu : Absurdes pour ceux qui ne les comprennent pas ; d'Aspert avait dit amèrement : Les résultats font foi de leur sublimité. Un regard d'Henriette les avait arrêtés tous deux. Pendant ce temps, Bizot s'était imperturbablement nettoyé les dents avec son cure-dents; Mme Bizot avait bâillé, car elle n'avait pas parlé, et elle aimait à s'occuper. On s'était quittés, sinon fâchés, du moins désireux de se séparer.

Henriette, retirée chez elle, pensait à ce qui venait d'avoir lieu ; elle ne pouvait donner à ses réflexions un texte bien formel ; elle n'analysait pas dans toute sa portée ce changement fâcheux de son mari ; elle ne voyait pas dans ces petites contrariétés d'opinion un germe de désunion ; mais elle était inquiète ; elle eût désiré un événement étranger à tous ces intérêts et qui eût absorbé l'attention des autres et la sienne propre, une de ces histoires qui s'ajoutent à la pluie et au beau temps, pour éviter des conversations qui ne peuvent être que surabondamment ennuyeuses ou dangereusement intéressantes. Tout cela, et peut-être aussi ce vent d'automne qui brasse le sang dans le cœur, l'avait tellement agitée, qu'elle avait ouvert sa fenêtre pour demander du calme au froid de la nuit. Le vent éparpillait ses cheveux et chassait sur la surface du lac des feuilles qui traversaient l'air comme des êtres animés. Peu à peu la pensée d'Henriette s'était absorbée dans la contemplation ; elle regardait les nuages et écoutait les plaintes du vent. Sa tête s'était appesantie ; elle sentait le sommeil la gagner, et n'avait ni la force ni la volonté d'aller l'attendre dans son lit : il lui eût fallu quitter cette place, cette harmonie sauvage, ce spectacle. Tout à coup elle tressaille ; il lui a semblé que le pas d'un cheval a résonné à quelques pas de la maison ; elle écoute et n'entend plus rien. Le vent tourbillonnait dans la vallée, et déjà la pluie, qu'elle n'avait pas sentie, tombait froide et tamisée sur sa tête. Elle veut se retirer, lorsqu'une haleine de vent forte et continue passe dans la di-

rection du chemin de la forêt à la maison, et apporte une seconde fois ce bruit de pas, mais distinct, pressé, sonore sur la terre durcie par les scories dont on la couvre ; c'est un voyageur : un voyageur à cette heure ne peut être qu'un charbonnier qui regagne son chaume. Mais c'est le pas actif d'un cheval vigoureux, et non point celui des misérables animaux qui portent le charbon de la forêt. Peut-être est-ce un de ces hommes qui parcourent secrètement le pays pour l'insurger. Le vent passe ou roule dans une autre direction, le bruit se tait et la violence des mugissements de la forêt remplit l'air. Henriette se décide à rentrer; elle ferme sa fenêtre et les doubles volets qui la protégent. Elle va se coucher; elle détache sa robe; mais l'air qui s'engouffre dans le large tuyau de la cheminée lui apporte encore le bruit de ces pas, mais plus rapprochés ; on les dirait au sommet de la montée, et véritablement ils y sont; car ils se ralentissent comme ceux d'un cheval qu'on retient prudemment. Il n'y a plus de doute que ce ne soit quelqu'un qui vienne à la forge ; elle est prête à rouvrir sa croisée pour voir qui ce peut être ; mais l'orage redouble et éclate; les arbres crient ; on n'entend plus rien qu'un mugissement uniforme. C'est peut-être une illusion : que de fois le vent a apporté, durant la nuit, de pareils bruits partis de plus d'une lieue et qui semblaient résonner à quelques pas! Elle achève de se déshabiller et s'apprête à monter dans son lit, lorsqu'un cri terrible, suivi d'un bruit sourd, domine tous les retentissements de la tempête.

— Dieu ! mon Dieu !... c'est le voyageur qui a manqué le tournant.

Elle ouvre sa croisée; la nuit est profonde, le bruit horrible, on n'entend plus rien ; elle attend un nouveau cri, une plainte, mais rien ne perce l'ouragan; elle cherche à se bien rappeler : c'était peut-être le craquement d'un arbre brisé et jeté dans le lac; de temps en temps le vent se tait, et nulle voix ne profite de ces moments de calme pour appeler; elle referme sa croisée; elle se couche et s'endort.

Elle dormait depuis une demi-heure, lorsque les aboiements terribles des chiens de garde l'éveillent en sursaut. Pour cette fois elle ne se trompe pas : le cheval piétine à la porte de la maison. Henriette se lève, rouvre sa fenêtre et demande timidement qui est là ; on ne répond pas. Elle tâche de découvrir la cause de ce silence, et finit par reconnaître que le cheval est seul ; sans doute le cavalier est noyé. L'idée de lui porter secours ne lui est pas plutôt venue, qu'elle pense à la mettre à exécution. Elle passe une robe, chausse ses pantoufles, jette un manteau sur ses épaules et descend pour éveiller quelqu'un. Elle était dans la salle à manger dont nous avons parlé, lorsqu'elle entend une voix qui semble s'adresser au cheval qui est à la porte ; elle ne doute pas que ce ne soit le voyageur; elle défait de ses blanches mains les barres de fer qui défendent la porte à l'intérieur et l'ouvre aussitôt. Le vent, qui s'engouffre tout à coup dans la salle ouverte, éteint la lumière qu'elle portait, et Henriette se trouve dans l'obscurité en face d'un homme qui est appuyé sur son cheval. Henriette se sent presque peur; cependant elle dit aussitôt :

— Qui est là ? que cherchez-vous?

L'étranger, au lieu de répondre à la question qu'on lui faisait, dit tout haut, mais avec une expression d'étonnement :

— C'est une femme?

— Oui ! dit rapidement Henriette que cette réflexion effraie; mais il y a du monde de levé ; je vais appeler.

— Non, dit cet homme en l'arrêtant par le bras, n'appelez pas ; il vaut mieux que je parte, que je n'entre pas. Et, comme il disait cela tristement, à côté du froid de la main qui la tenait, Henriette sentit couler de larges gouttes tièdes. Elle tressaillit.

— Vous veniez ici ? dit-elle. Qui êtes-vous? que vouliez-vous?

L'inconnu ne répondit pas encore cette fois ; il réfléchit et reprit :

— Mais peut-être me trompé-je. Est-ce bien ici la demeure du général d'Aspert ?

— C'est ici, dit Henriette.

— C'est ici, dit l'inconnu, qu'une fenêtre a été ouverte et fermée deux fois?

— C'était la mienne.

— Alors, adieu, je pars. Non, je n'entrerai pas ici... c'est une maison de malheur.

— Ah ! s'écria Henriette, que toute cette nuit avait troublée et que ce singulier entretien épouvantait, pourquoi maudissez-vous cette maison?

— Cette maison est maudite depuis longtemps, dit l'étranger ; maudite, non pour ceux qui dorment sous son toit, mais pour celui qui voudrait y entrer, malgré tant d'avertissements.

En disant ces mots il s'élança sur son cheval. Henriette, glacée d'une terreur indicible, fit un pas pour le suivre, en lui disant :

— Qui êtes-vous, monsieur? qui êtes-vous, au nom du ciel !

— Prenez garde, dit l'inconnu, ne me suivez pas; vous glisseriez dans mon sang et vous tomberiez.

Il partit au grand trot de son cheval. Henriette, demeurée immobile à sa place, l'entendit s'éloigner; elle referma la porte, remonta chez elle à tâtons, et, après avoir rallumé sa bougie à la lampe qui veillait chez elle, elle regarda ses mains; elles étaient couvertes de sang.

XI. — UN NOUVEAU-VENU.

Quand le jour commença à se montrer, Henriette, que l'émotion avait brisée, se laissa aller au sommeil; elle dormit assez tard. Enfin, un bruit extraordinaire dans la maison l'éveilla, et, parmi les voix qui parlaient bruyamment, elle reconnut celle de son mari qui l'appelait avec une espèce d'impatience joyeuse. Elle se leva sur son séant, et, rappelant ses idées encore engourdies, elle se demanda si ce qui lui semblait s'être passé durant cette nuit était un rêve ou une réalité; elle regarda ses mains, elles étaient blanches et pures; elle courut à la cuvette où il lui semblait qu'elle les avait lavées : il n'y avait rien. Elle crut se rappeler que, dans son effroi de ce sang, elle avait jeté par la fenêtre l'eau dont elle s'était servie; elle y regarda, elle regarda aussi à la place où elle croyait avoir eu cet entretien ; mais elle remarqua que, par une habitude assez commune dans les forges, mais inusitée au Tremblay, on avait affermi le terrain détrempé par la pluie en y répandant de la cendre de charbon. Elle allait peut-être se livrer à une plus minutieuse recherche de ses souvenirs, lorsqu'on l'appela de nouveau. Elle descendit, bien persuadée qu'un rêve affreux l'avait poursuivie. En entrant dans la salle à manger, son mari lui cria :

— Henriette ! Henriette ! c'est Charles Dumont... enfin c'est lui !

Charles Dumont avait trente ans; toute sa personne avait quelque chose de posé qui n'était ni calme ni froid; cet air n'était pas une nature, c'était un parti pris de ne rien laisser arriver au visage des mouvements du cœur; rien n'attestait dans la souplesse de sa taille la force athlétique dont Lussay avait parlé ; son visage n'avait de remarquable que la beauté de ses yeux et l'éclat de ses dents. Il s'inclina devant Henriette; elle lui rendit cérémonieusement son salut.

— Eh bien ! dit d'Aspert, est-ce ainsi que vous faites connaissance? tu reçois Charles comme s'il était un étranger, toi qui m'as tant pressé de le faire venir!

— Ah ! dit Charles, madame a daigné souhaiter ma venue?

— Elle devait être un plaisir et un avantage pour mon mari; à ce titre je devais le désirer.

— C'est bon ! c'est bon! dit d'Aspert, vous vous ferez tous ces compliments une autre fois. Quand tu es arrivée, il nous racontait comment il était parvenu jusqu'ici : il a voyagé toute la nuit à travers la forêt; il s'est égaré, et, lorsqu'il a enfin trouvé la forge, il était mouillé comme s'il était tombé dans le lac.

Henriette tressaillit et regarda Charles Dumont; elle ne trouva rien de particulier sur son visage, quoiqu'il l'observât en ce moment.

— Et comment a-t-on logé monsieur? dit Henriette.

— Lorsque je suis arrivé, madame, répondit Charles, tout le monde dormait ici ; j'ai trouvé un ouvrier éveillé ; il m'a demandé si je n'étais pas le régisseur qu'on attendait; je lui ai dit que c'était moi ; il a appelé un domestique qui m'a conduit dans un corps de logis où j'ai trouvé un appartement préparé.

— Ce n'était pas pour vous ! dit Henriette, il n'est pas convenable; il y en a dans la maison.

— Dans la maison ! dit Charles avec une légère altération dans la voix ; non, c'est inutile, je me trouve très-bien où je suis, mieux que je n'ai jamais été; d'ailleurs, pour la surveillance des ouvriers, cela me sera plus commode pour entrer et sortir à toute heure, surtout lorsqu'ils travailleront la nuit.

— Comme tu voudras, dit le général, car l'établissement a besoin de surveillance; tout va de travers; on perd la moitié des journées.

— J'ai cru le voir, dit Charles, aussi j'ai donné déjà quelques ordres.

— Ah ! s'il n'avait pas fait un temps si affreux, dit d'Aspert, j'aurais essayé de sortir pour te montrer moi-même mes ateliers; mais, dans ce maudit pays, dès qu'il a plu un quart d'heure, on enfonce dans la terre jusqu'à la cheville.

— Pas du moins devant la maison, dit Charles; j'ai tâché de la

rendre abordable; j'y ai fait répandre quelques tombereaux de cendres et de scories.

— C'est vous, dit vivement Henriette, qui avez fait couvrir la terre de ces cendres?

— C'est bien noir, n'est-ce pas, madame, répondit Charles, comme s'il disait quelque vérité solennelle; mais cela vaut mieux que.... Il s'arrêta, regarda Henriette.... elle le dévorait des yeux. — Cela vaut mieux que de la boue.

Henriette crut un moment que cette phrase allait finir par ces mots: Vaut mieux que du sang.

— Beaucoup mieux, dit madame Bizot, qui, n'ayant pas pris part à la conversation depuis deux minutes, croyait avoir suffisamment fait preuve de discrétion et laissé assez de place aux épanchements de famille. Puis elle ajouta: Profitons-en pour faire un tour de promenade avant le déjeuner.

— Oh! dit d'Aspert, madame Bizot, madame Bizot, ne nous enlevez pas Charles sitôt.... plus tard, plus tard, vous en ferez ce que vous voudrez, et il se laissa aller à rire. Bizot, le mari de Mme Bizot, rit en écho. Voyons, reprit le général, Henriette, donne-moi ton bras; toi Charles, aussi; je vais tâcher de me traîner jusqu'à la porte.

On l'aida à se lever; il remit à sa femme la canne qui lui servait à la fois d'appui et de signal; car c'était avec cette canne qu'il frappait violemment le parquet lorsqu'il voulait appeler; et, appuyé sur les deux bras qu'il avait demandés, il sortit de la salle à manger. Arrivé devant la porte, il quitta le bras de Charles, et, soutenu seulement par sa femme, il montra de la main les divers ateliers qu'on voyait de toutes parts fumer autour de la maison. Charles l'écoutait et suivait attentivement ces désignations. D'Aspert, animé par sa description, avait quitté aussi le bras d'Henriette et s'était avancé de quelques pas, sans appui ni aide; et Henriette, profondément préoccupée, creusait avec le bout de la canne de son mari la place sur laquelle ils étaient. Charles, en écoutant d'Aspert, avait passé à côté d'elle; il lui arrêta la main et lui dit à voix basse:

— Pourquoi creuser ces cendres pour demander un secret à la terre?

— C'était donc vous? dit Henriette en le regardant d'un air de surprise et presque d'épouvante.

— Pourquoi, dit Charles, demander son secret à un homme? Homme et terre ne vous apprendraient peut-être qu'un secret de sang.

Henriette demeura stupéfaite; Charles s'éloigna pour se replacer à côté de d'Aspert; et Mme Bizot, qui guettait l'instant favorable de faire les confidences, s'empara du bras d'Henriette en lui disant tout bas:

— Il est vraiment fort bien. Quelque chose de distingué et de résolu, de jolis pieds, des mains charmantes. Il paraît qu'il s'est blessé à la main droite, car elle est enveloppée dans une soie noire.

Par une idée soudaine, Henriette regarda son bras à l'endroit où Charles venait de le saisir: il y avait du sang. Elle poussa un cri et laissa tomber la canne de son mari. Il se retourna à ce cri; Henriette était pâle et tremblante.

— Eh bien! qu'as-tu? dit le général. Madame Bizot, Charles, secourez-la..... elle est pâle à mourir... Voyez, voyez, elle me quitte, elle emporte ma canne; je ne puis faire un pas pour aller à elle. Bizot, donnez-moi votre bras... Allons, il n'y a que vous qui preniez soin de moi.

Que de paroles indifférentes qui n'arrivèrent que comme des sons à l'oreille de Lussay et des Bizot, et qui tombèrent brûlantes et acérées dans le cœur d'Henriette! elles lui parurent avoir une signification fatale. Ce mari abandonné et laissé sans appui fut comme un emblème vivant de l'avenir. Elle en eut peur; elle voulut y résister et lui donner un démenti; elle ramassa la canne, elle se rapprocha de d'Aspert et lui présenta le bras.

— Vous avez du sang à la main, lui dit-il.

— Ce n'est rien; je me serai blessée, piquée, répondit-elle en cachant furtivement sa main dans la poche de son tablier.

Elle mentait. Pauvre femme! qui croyait, en marchant à côté de son mari, se rapprocher de lui, se mettre sous sa protection contre une émotion inouïe, contre un sentiment de curiosité et d'effroi qui la dominait, et qui lui faisait faire un mensonge. La séparation était commencée. Elle créait un secret entre elle et un étranger à l'insu de son mari. Quel secret! dira-t-on; des mots indifférents commentés par l'imagination et qui semblaient se rapporter à un rêve; une folie qu'elle aurait eu honte de raconter un instant avant. Ce n'était rien; mais c'était quelque chose puisqu'elle le cachait. C'était quelque chose, car ce n'était plus honte qui l'empêchait de parler, c'était peur, c'était peut-être pitié. Mon Dieu! que cette femme aurait voulu être seule! quel bienfait pour elle que la solitude! Henriette en était encore à ce point où la solitude porte bon conseil.

On annonça que le déjeuner était servi.

On rentra, on se mit à table, on causa beaucoup. Charles perdit dans la conversation cette teinte singulière qui avait frappé Henriette. Il débita toutes les nouvelles de Paris avec une bonne grâce parfaite; dit les véritables modes à Mme Bizot; le nombre exact des abonnés du *Constitutionnel* à M. Bizot; rendit compte à M. de Lussay de quelques ouvrages nouveaux; au général, de la position de ses anciens camarades. Il s'acquitta de ces mille devoirs de civilité réciproque qu'on se doit entre gens assis à la même table, avec une aisance pleine de savoir-vivre. Il parut charmant et distingué à tout le monde; Henriette ne le trouva plus que commun. Le général enchanté finit par lui dire:

— Tu nous conteras l'histoire de ta captivité.

— C'est une triste histoire, répondit Charles; une suite de misères, où le froid et la faim jouent le premier rôle.

— Eh bien! celle de ta jeunesse, car c'est à peine si nous la savons, reprit d'Aspert en clignant des yeux et regardant sa femme d'un air d'intelligence.

— C'est une pauvre histoire, répondit encore Charles, celle d'un écolier.

— Eh bien, ajouta d'Aspert, et annonçant de l'œil à sa femme toute la finesse de l'à-propos, tu nous parleras de ton enfance.

— Mon enfance, dit Charles en devenant pensif, mon enfance, c'est une histoire presque oubliée. J'ai toujours été surpris de cette absence de mes premiers souvenirs. Quelques faits çà et là, quelques noms de l'identité desquels je ne répondrais pas. C'est que je crois vraiment que ces souvenirs d'enfance, qu'on dit si forts, n'ont une si longue durée et ne se gravent si profondément dans le souvenir que parce qu'on les renouvelle sans cesse. La conversation d'une mère ou d'un père avec son fils; celle d'un camarade d'enfance, en retournant souvent en arrière, y recreusent l'impression qui s'efface, et la rendent durable. Mais moi, orphelin et errant, je n'ai ni père ni mère, je n'ai pas eu d'amis d'enfance. J'ai oublié... oublié...

En parlant ainsi, Charles s'était presque attendri; tout le monde l'écoutait dans un doux silence: il y avait deux cœurs qui palpitaient en suivant ses regards penchés vers le passé, comme vers un abîme où il ne voyait plus. Charles s'aperçut qu'on l'observait; il reprit avec effusion:

— Beaucoup oublié! excepté que vous m'avez recueilli et protégé, général, et Dieu me maudisse, ajouta-t-il avec force et d'une voix qui fit frissonner Henriette, car c'était la voix qu'elle avait entendue dans la nuit, Dieu me maudisse si j'oublie jamais que je dois vous respecter comme un père!

D'Aspert lui tendit la main, et la dernière larme de cœur qui eût échappé à la goutte et à la province coula de ses yeux. Les Bizot trouvèrent ce mouvement sublime. Henriette pensa qu'il était exagéré, s'il ne cachait pas une intention secrète. Pourquoi pensait-elle cela?

— C'est bien, c'est bien, dit d'Aspert, nous t'aiderons un peu et nous repasserons ensemble nos souvenirs; qui sait si nous n'y trouverons pas quelque événement bizarre, singulier, inattendu?

— Ah! dit Charles, ma vie est tout unie. Je n'y sais pas d'événements qui ne soient dans la vie de tout le monde, et surtout dans celle d'un soldat.

— Comment! dit Henriette, pas un?...

— Pas un, du moins, que je puisse conter; car, si dans ma vie il y a des heures fatales... elles ne m'appartiennent pas; je ne puis les dire à personne.

— Il y en a peut-être une bien éloignée, dit d'Aspert, revenant toujours à son but.

— Ou peut-être bien rapprochée, dit Henriette en regardant Charles.

— Qui sait? reprit-il, peut-être je suis un fou et j'ai cru à des fantômes. Ne riez pas, madame Bizot, je crois aux revenants, j'en ai vu... vous en avez vu, vous en voyez peut-être un. Est-ce que je n'ai point passé pour mort? et me voilà. Qui sait d'où je reviens? peut-être de la tombe où l'on m'a cru, où l'on me croit sans doute encore. Et si vous soupçonniez tout ce que savent les morts!...

— Mon Dieu!... mon Dieu!... qu'avez-vous, madame d'Aspert? s'écria madame Bizot.... comme vous voilà pâle!

— Rien... rien, dit-elle en souriant cruellement... Je suis malade, j'ai passé une si mauvaise nuit!... une nuit si affreuse!...

— Et puis, dit d'Aspert qui lui-même avait été troublé de ces paroles

de Charles, qui semblaient faire allusion à cet enfant nécessairement disparu, de quoi diable viens-tu nous parler de morts et de revenants, dans un pays qui semble leur terre natale, et dans une maison où les plafonds ont dix-huit pieds de haut? Voyons, voyons, dis-nous plutôt ce qui t'a d'abord empêché de venir tout de suite.

— Mais des affaires, dit Charles.

— Quelles affaires si graves pour te retenir? Je connais les tiennes, et je n'en vois pas de nature à te faire retarder le plaisir de nous voir.

— Dites donc, général, reprit Charles en riant et lorgnant madame Bizot... que vous n'en voyez plus de cette nature-là.

— Très-drôle, très-drôle! s'écria Bizot, qui n'avait pas encore parlé et qui éclata de rire. — Ah! farceur, farceur... c'est bon... c'est bon... il faut que jeunesse se passe.

C'était le premier mot qu'il eût compris; M. Bizot ayant ri, d'Aspert en rit aussi; Mme Bizot parvint à rougir. Henriette fut blessée. Pourquoi? Cette plaisanterie ne la touchait nullement; le regard qu'il avait adressé à Mme Bizot, impertinent pour celle-ci, était une marque que Charles ne les traitait pas du même ton. Cependant elle trouva la plaisanterie grossière; elle la trouva surtout déplacée; elle dérangeait assurément quelque chose dans les idées d'Henriette; peut-être un portrait qu'il fallait défaire. On eût dit une déception. La conversation continua longtemps après le déjeuner et autour de la table. On but du champagne par extraordinaire; Charles fut d'une gaieté charmante et déplut de plus en plus à Henriette. Quatre heures après son arrivée, elle le tenait pour un de ces hommes vulgairement distingués qui font les délices des salons. — Il ne nous sera bon à rien, se dit-elle. Il s'ennuiera bientôt dans notre solitude. Il lui faut des bals, des concerts, des soirées, cet éternel échange d'idées qui les renouvelle dans les têtes les plus vides, tant on en jette chaque jour sur la place de Paris. Ici, où chacun n'a de ressource que soi-même, il sera bientôt au bout de sa provision, et il deviendra... qui sait? Henriette regarda autour d'elle et répugna cependant à le descendre, du premier coup, à la goutte de d'Aspert ou à l'obtusité de Bizot. Pendant qu'elle pensait ainsi, le général avait fait apporter les registres de la forge; il les montrait à Charles, qui les examinait sérieusement. Henriette fut toute surprise de lui entendre nommer avec une facilité toute marchande les livres dont il s'occupait. La main-courante n'était pas à jour; le journal, le grand-livre, le livre de caisse étaient en désordre; les articles étaient mal passés; on avait jeté à profusion, à l'article profits et pertes, les dépenses qu'on n'avait pas pu justifier. D'Aspert écoutait et admirait sans trop comprendre; quant à Bizot, il trépignait de satisfaction... C'est cela... c'est cela, criait-il. Mme Bizot s'avisa de dire tout bas à Henriette :

— Mais c'est un homme précieux.

— Oui, répondit celle-ci, avec un accent et une façon de voix qui jouaient admirablement le ton goguenard du populaire parisien ; oui, militaire aimable et bon calculateur.

Madame Bizot, étouffée d'admiration, ne comprit pas et reprit :

— Et peut-être il joue de la guitare.

— Je vous jure, s'écria Henriette avec une solennité sardonique, je vous jure qu'il en joue; il doit en jouer.

Si elle avait osé, elle le lui aurait demandé. C'est une chose remarquable combien les femmes aiment peu les hommes généralement instruits et détestent particulièrement les hommes utiles. Soit que leur tact plus délicat leur apprenne tout de suite qu'un esprit qui embrasse trop de choses n'a de supériorité dans aucune, soit que leur intelligence fine, mais étroite, se fatigue à suivre ces hommes dans tout ce qu'ils savent, elles préfèrent d'ordinaire ceux que distinguent une spécialité très-tranchée, un talent transcendant, une qualité portée au plus haut degré, mais isolée : comme si leur amour, manquant d'étendue, ne s'élevait à la hauteur de l'objet aimé, qu'à la condition de ne s'adresser qu'à une seule chose. Quant à leur haine pour les hommes utiles, elle s'explique de soi : l'utilité emporte avec elle une foule d'occupations, de pensées, d'efforts où elles n'entrent pour rien. Elles ne viennent alors qu'en partage dans la vie; et venir en partage, ce n'est pas être aimée, d'après les femmes. L'égoïsme de l'amour, je n'ose pas dire l'égoïsme de la femme, compte comme ennemi tout ce qui ne l'intéresse pas, et je crois qu'elles préféreraient un homme qui donnerait une heure par jour à une rivale, à un homme qui donnerait quatre heures à des affaires d'intérêt. On entre en lutte avec une rivale; on lui fait du mal, on la perd, on la tue; enfin on s'occupe : mais une balle d'indigo ou un report, c'est mortel : on n'y peut rien. Remarquez aussi comme elles font choix dans les vices. Rien ne leur répugne comme un avare; et elles pardonnent au joueur qui leur impose la misère, quand l'autre ne les condamnait qu'à la privation. Ce n'est pas, quoi qu'elles disent, parce qu'il y a un drame violent, une sorte de grandeur dans les luttes du jeu ; c'est parce que ce vice a la chance de leur ramener leur amant par la ruine; de le leur ramener bien esclave, bien repentant, tout à elles. Ceci soit dit pour la plupart des femmes, pour celles qui obéissent à la nature égoïste du sexe. Puis il y a celles qui suivent les modes en fait d'amants; les femmes qui ont aimé les abbés, les mousquetaires; les femmes qui ont aimé les encyclopédistes, celles qui ont aimé les jacobins, les farauds, les sous-lieutenants, les capitaines de hussards et les colonels en demi-solde. Les sous-lieutenants datent de Michu, les capitaines de hussards d'Elleviou ; c'est M. Scribe qui a fait le succès des colonels. Combien ont possédé de jolies têtes blondes et roses qui se détournaient avec mépris de quelque beau jeune homme, vers leur moustache requinquée, sous l'inspiration d'un couplet du Gymnase! combien ont épousé de fortes fournisseuses et qui devraient une bonne commission à Scribe et à Gonthier! Il y a les femmes à imagination, à qui il faut un homme comme elles le rêvent, qui n'en admettent pas d'autre dans la possibilité de leur amour, et qui, ne trouvant jamais ce qu'elles inventent, finissent par se livrer à quelque goujat qu'elles habillent dans leur tête de toutes les qualités qu'elles exigent; maraud qui, à la première épreuve, leur reste nu dans les mains.

Je ne saurais vous dire à laquelle de ces classes appartenait Henriette ; mais je crois qu'il y avait dans elle un peu de ces trois espèces de femmes : et d'abord, prête à se donner tout entière de ses sentiments et à chaque instant de sa vie, elle répugnait à l'idée de n'occuper la pensée d'un amant qu'aux heures de loisir : vierge de cœur, elle ne trouvait pas la partie égale avec un homme qui parlait légèrement d'affaires d'amour. En second lieu, la mode du militaire n'eût pas été passée, qu'il n'était pas rationnel qu'avec un mari général elle écoutât un galant commandant. Ceci était de l'empire, dans les jours de règne de l'aide de camp. A l'époque dont nous écrivons, lord Byron jetait au monde *le Corsaire*, *Lara*, *Hugo* et *Parisina;* enfin toute sa fatale poésie : les hommes pâles, avec de grands yeux qui vibraient, commençaient à être de prix. Charles était d'abord entré dans la connaissance d'Henriette avec quelque chose de cette tournure surnaturelle; mais l'illusion n'avait pas duré au delà d'une heure, et Henriette était arrivée à ce point de faire deux choses devant lesquelles elle avait reculé jusque-là : la première, de dire à son mari sa rencontre de la nuit; la seconde, de faire venir son fils sur-le-champ.

Mais, avant d'aller plus loin, quelle femme, dira-t-on, est cette Henriette qui pense tout cela, qui s'engoue et se dégoûte d'un homme à la première vue et le pèse si exactement pour ce qu'il peut lui être? C'est qu'Henriette ne pensait pas un mot de tout cela; c'est que rien de tout cela n'était dans son cœur, si ce n'est comme la fleur large et éblouissante est dans sa graine imperceptible; c'est que ce germe, que nous avons développé avant le temps, n'était peut-être pas tombé dans son âme, ou que nous l'y avons fait éclore très-imprudemment, lorsque peut-être il y devait mourir. Non, Henriette n'avait rien calculé, rien raisonné; elle avait senti du bien-être et du malaise tour à tour, mais sans y donner de motif, sans le voir, sans le soupçonner, et cependant toujours avec peur de ce bien-être, avec sécurité dans son humeur. A travers tous ses instincts, l'instinct du repos, l'instinct du devoir lui demandait que Charles lui déplût; il lui déplaisait : aussi, à l'instant même, ses actions reprirent leur marche naturelle, leur cours habituel. Elle décida, nous l'avons dit, qu'elle allait faire venir son fils, et que, le jour même, elle dirait au général ce qui s'était passé durant la nuit.

Elle sortit un instant et rentra bientôt, en tenant un enfant charmant par la main. L'entrée d'un enfant appartenant à une jeune femme est presque toujours un moment agréable pour elle. Il n'est pas de rustre si mal avisé qui ne le trouve gentil, qui ne veuille le caresser, le baiser, l'effaroucher de ses favoris roux ou lui demander une *risette*. Mais quand Henriette parut, un embarras terrible s'empara de tout le monde. Lussay, qui n'était guère de ce qui se passait autour de lui, devint sombre et sembla réprimer un mouvement de rage; d'Aspert rougit avec humeur. Quant à madame Bizot, elle était trop femme pour venir au secours d'une amie en présence d'un homme qui pouvait choisir entre elles : Bizot seul fut convenable; sa bêtise avait quelquefois du cœur.

— Eh! eh! cria-t-il, mon gros Henri, que te voilà superbe avec tes souliers rouges! Comment! tu ne dis pas bonjour à papa?

Henriette avait été suffoquée de l'effet qu'avait produit son entrée. Tout son malheur s'y était retracé dans l'embarras de son père et de son mari, dans le perfide silence de madame Bizot. Elle espéra que les exclamations de Bizot donneraient un cours naturel à la conversation, qu'on embrasserait l'enfant et qu'il n'en serait plus question; mais

Henri, les yeux fixés sur Charles, n'avait point répondu à l'appel qu'on lui avait fait; il n'avait pas été embrasser le général; il s'était enveloppé dans la robe de sa mère; et, en montrant Charles du doigt, il s'était écrié en tremblant :

— Qui ça? maman, qui ça?

Henriette, troublée, confuse, le cœur serré, le rouge sur le front, se sentit près de défaillir. Elle porta un regard de prière autour d'elle, et, ne voyant personne venir à son aide, elle trouva en elle seule la force que Dieu envoie souvent à ceux qu'on abandonne; elle releva la tête et répondit à la question de l'enfant plutôt pour ceux qui étaient là que pour lui :

— C'est votre frère, Henri, c'est le premier enfant d'adoption du général.

Et, en disant ces mots, elle posa ses yeux avec une dignité triste, mais forte, sur le visage de Charles, qu'elle n'avait osé envisager jusque-là. Charles regardait l'enfant aussi avidement que l'enfant le regardait, et deux larmes de celles qui viennent furtivement aux yeux et tombent sur le visage avant qu'on ait pu les cacher, deux larmes lui traversèrent le visage. Il les sentit, et de sa main blessée il les voulut effacer : pour les mieux cacher, il prit l'enfant et l'embrassa. Mais sa blessure, ouverte par ce mouvement, avait aussi coulé sur son visage, et quand il remit l'enfant à terre, il était tout barbouillé de sang.

— Vous avez mis du sang à mon fils! s'écria Henriette en le prenant avec un effroi indicible.

— Moi, dit Charles épouvanté, moi... oui, c'est moi...

— Ce n'est rien! rien, dit le général, qui avait pris l'enfant, qui avait essuyé son visage, et qui l'embrassait en le calmant.

— O général, général... lui dit Charles avec une effusion touchante... vous êtes le père des orphelins... Malheur, malheur à celui qui serait ingrat! malheur à qui oublierait ce qu'il est et ce que vous êtes!

Lussay était sorti; Mme Bizot se mordit les lèvres d'un air peiné; ce sentiment la dépassait : d'ailleurs, il avait tourné en faveur d'Henriette. Le général fut attendri; il prit l'enfant sur ses genoux, et n'eut plus de honte d'être un honnête homme; Bizot pleura, et Henriette n'eut plus envie de faire à son mari la confidence qu'elle avait résolue.

XII. — UN TRAIT DE CARACTÈRE.

Ce jour si marqué d'émotions contraires fut suivi de jours paisibles et uniformes. Dans la première quinzaine qui suivit son arrivée, Charles ne s'occupa qu'à redonner aux travaux de la forge l'activité qu'ils avaient perdue. Il annonça aux ouvriers que les journées commenceraient à cinq heures du matin et finiraient à sept heures du soir pour ceux dont les travaux n'avaient lieu que le jour; il leur marqua deux heures de repos, fixa le prix des journées, établit un livre de présence, que les ouvriers devaient signer en entrant et en sortant, ou qu'un contre-maître signerait pour eux, en annonçant que les heures d'absence seraient déduites du prix de la journée. Quant à ceux dont les travaux duraient nuit et jour, au lieu de leur laisser faire alternativement vingt-quatre heures de service, il les divisa par escouades qui se relevaient de six heures en six heures. Ceci fit d'abord murmurer les ouvriers, qui ne travaillaient presque jamais pendant la nuit, où les ateliers n'étaient pas surveillés, et qui se trouvaient avoir le lendemain une journée de libre. Mais un d'entre eux, un chef de fourneau, renommé par sa force et son courage (il avait été soldat et maître d'armes), et précieux par la brutale intrépidité avec laquelle il exécutait les travaux les plus dangereux, ce chef les calma en leur disant que c'était ferveur de jeune homme, qui ne durerait pas huit jours. On eut l'air de se soumettre et l'on fut exact le premier jour; le second on vint quelques minutes plus tard; le troisième on gagna un quart d'heure le matin et autant le soir; à la fin de la semaine, c'était comme avant. Quant aux ouvriers qui devaient se relever de six heures en six heures, ils avaient le soin de laisser tomber le feu des fourneaux une heure à peu près avant de quitter le travail; ceux qui rentraient perdaient une heure à le rallumer; le produit de la quinzaine fut déplorable. Charles ne dit rien. Le jour de *la paie* arriva.

Chaque ouvrier était accoutumé à recevoir le compte rond de ses journées; ils furent étrangement surpris lorsque l'un se trouva diminué de cinq sous pour deux heures passées à dormir; celui-là d'une demi-journée qu'il avait employée à rebêcher son petit jardin : aucun ne reçut la somme à laquelle il s'était accoutumé sans la gagner. Il y eut quelques observations, mais timides; Charles, qui payait lui-même, les repoussa sévèrement. On se tut; mais les ouvriers demeurèrent en masse à la porte du bureau. Ils s'entretenaient vivement, mais à voix basse, lorsque leur espoir, leur chef, le maître d'armes parut; il s'informa, haussa les épaules au récit qu'on lui fit, et entra dans le bureau, son vieux bonnet de police sur la tête et un brûle-gueule à la bouche. Charles le regarda fixement et lui dit :

— Il paraît que votre tabac est bon.

— Pas mauvais, répondit insolemment l'ouvrier.

— En ce cas, dit Charles, vous ferez bien de le garder pour vous tout seul; je n'aime pas la pipe.

— C'est juste, dit le soldat; les officiers des écoles, ça n'aimait ni la fumée de la pipe ni celle du canon.

— Voilà votre compte, dit Charles, qui n'eut pas l'air d'avoir entendu.

L'ouvrier prit l'argent en montrant de l'œil à ses camarades le succès de sa hardiesse; il le compta, et, le reposant froidement sur le bureau, il répondit :

— Ce n'est pas mon compte.

— Voyons, dit Charles. Votre nom?

— Pierre Aubert, dit la Contrepointe, répondit le maître de fourneau en jouant de l'avant-bras en guise d'épée.

— Eh bien, dit Charles, Pierre Aubert dit la Contrepointe, douze journées à quarante sous...

— Ça fait vingt-quatre francs, continua Pierre, vingt-quatre bons francs, ou je ne m'y connais pas.

— Moins soixante heures d'absence, c'est-à-dire cinq journées qui font dix francs. Voilà quatorze francs, c'est votre compte.

— C'est le vôtre, dit le sacripant, mais ce n'est pas le mien; il me faut mes vingt-quatre francs. Je ne suis pas habitué à être traité comme un péquin.

— Nous n'aurons pas de discussion, dit Charles; voilà vos vingt-quatre francs. Vous ne travaillerez plus à la forge.

— Nous verrons, grogna Aubert en empochant l'argent.

— Eh bien! tas d'imbéciles, dit-il en sortant, j'ai ma somme.

— Oui, répondit un des ouvriers, mais tu n'es plus de la forge, tu es renvoyé.

— Renvoyé! moi! renvoyé par un blanc-bec, répliqua la Contrepointe en sacrant, crois ça et bois de l'eau. Allons donc, nous le ferons marcher. Viens-nous-en au cabaret, je vous conterai comment on réduit ces *frusquets*-là.

Charles avait entendu; mais il avait continué à payer sans se déranger. La Contrepointe s'était éloigné. Le tour des ouvriers à escouade était venu; leur compte fut encore plus réduit. Charles leur déduisit non-seulement les heures perdues, mais le prix du charbon gâté par leur faute : ce fut un bourra général. Charles leur répondit simplement :

— C'est à prendre ou à laisser.

— Nous aimons mieux, dirent quelques-uns, faire comme la Contrepointe, avoir toute notre paie et quitter.

— Vous quitterez et vous n'aurez pas votre paie, dit Charles; Aubert n'a fait tort qu'à lui en ne travaillant pas; vous avez fait tort à l'établissement; si je vous payais, je volerais le général.

— Mais vous avez payé Aubert en le renvoyant.

— Je lui ai fait l'aumône en le renvoyant; car vous pouvez l'avertir de ne plus mettre les pieds ici.

Les ouvriers, intimidés et n'ayant plus leur soutien, prirent leur argent et coururent rejoindre leurs camarades au cabaret. Ils leur contèrent ce qui était arrivé et ce que Charles avait dit de la Contrepointe.

— Sacré nom de nom! s'écria-t-il, le gringalet, l'aumône à moi, l'aumône! Je lui mangerais plutôt le ventre que d'en recevoir l'aumône. Ah! cré nom, nous verrons... foi de maître d'armes, je lui arrache son ruban rouge, s'il me regarde seulement lundi quand je serai à l'atelier.

— Tu y retourneras donc?

— Si j'y retournerai! ah! je te réponds que j'y serai de bonne heure. Nom de nom! je ne sais ce qui me tient d'aller lui couper la figure avec mon marteau.

Charles ne crut pas devoir prévenir le général de ce petit événement; d'ailleurs il passa presque toute la journée du dimanche à remettre les registres à jour et à répondre à la correspondance. Pendant toute cette première quinzaine, il avait à peine paru à l'heure des repas; il n'était guère resté dans le salon que pour y lire, ou y faire une partie d'échecs avec Lussay. Cette impression romanesque du premier jour, qu'il avait produite sur Henriette, s'était à peu près effacée. Doux, poli, prévenant, il avait repris un caractère uni et facile qui en faisait tout simplement un commensal aimable. Aucun de ces mots à double

entente, aucun de ces regards significatifs du premier abord, pas un effort pour éviter un entretien particulier avec Henriette. Ils s'étaient trouvés seuls presque tous les jours. La première fois, elle était tremblante de ce qu'elle pensait qu'il allait lui dire, ne doutant pas qu'il ne s'empressât de saisir cette occasion; il causa de choses indifférentes. La seconde fois, elle trouva qu'il était extraordinaire qu'il ne s'expliquât pas sur cette nuit singulière, sur ces paroles mystérieuses prononcées entre eux; puis elle y songea moins, et enfin elle crut s'être trompée. Elle chercha une explication à ce mystère dans la préoccupation de sa pensée; et, au bout de quinze jours, Charles était le dernier homme qui lui parût devoir la troubler. Les Bizot étaient retournés chez eux. Ils devaient revenir : on s'était arrangé pour passer l'hiver ensemble.

Le lundi vint. A la pointe du jour, tous les ouvriers arrivèrent. Charles était à la porte des ateliers, inscrivant lui-même l'heure de l'entrée. La Contrepointe se présenta; mais il passa sans regarder Charles, et en sifflant d'un air fort insolent : Charles le laissa passer. En s'installant à son fourneau, il se mit à l'ouvrage en disant aux autres :

— Il a caponné! vous êtes un fagot de molasses qui ne savez pas comment vous y prendre.

Après l'entrée des ouvriers, Charles parcourut les ateliers, et, par un soin qu'il n'avait jamais eu jusque-là, il avait attaché un ruban à la boutonnière de son habit. Les ouvriers le regardaient avec curiosité, quelques-uns avec impertinence. Enfin, il arriva à l'atelier d'Aubert. Comme par un enchantement, tous ceux qui étaient à portée de voir cessèrent leur ouvrage et regardèrent du même côté. La Contrepointe, en voyant venir Charles de loin, s'était mis à siffler, et puis, quand celui-ci fut dans son atelier, le drôle se mit à entonner, d'une voix de Stentor, une chanson de volontaires de 92, commençant ainsi :

Il était un bataillon
Dont l'Arriège est le nom,
Un petit corps de chasseurs,
Ma foi qui se peignent dur.

Charles l'arrêta, le considéra un moment et lui demanda d'une voix calme :

— Que faites-vous là?

Aubert fit semblant de ne pas entendre et enfila le second couplet de sa chanson. Charles répéta sa question.

— Ça se voit assez, il me semble, répondit l'ouvrier.

— Je vous avais dit que vous ne travailleriez plus ici.

— C'est possible, mais je ne l'ai pas cru.

— Allons, dit Charles qui s'était décidé à être maître de lui, assez d'insolence, et sortez.

— Et qui est-ce qui me fera sortir? dit la Contrepointe en regardant tous les ouvriers qui se pressaient aux portes.

— Mais, dit Charles, tous ces braves gens, si je le leur ordonne.

— Peut-être, répliqua Aubert, à condition que je ne le leur défendrai pas.

Charles savait bien que la conduite de cet homme était un parti pris d'insolence; mais sa nature bouillante l'emporta, et il s'écria :

— Allons, chassez-moi cet homme!

La Contrepointe sauta sur une énorme tenaille et cria :

— Le premier qui avance, je le casse!

Tous les ouvriers demeurèrent immobiles.

Charles les regarda d'un air de mépris et dit :

— Alors ce sera moi qui le chasserai. Et il s'avança vers Aubert.

— Ne me touchez pas! dit celui-ci en se reculant, ne me touchez pas!

— Je le veux bien, dit Charles, mais sortez à l'instant.

— Je ne veux pas! dit Aubert.

— Ah! tu ne veux pas! s'écria Charles en avançant encore.

— Je vous ai dit de ne pas me toucher! s'écria la Contrepointe en levant sa tenaille à deux mains.

Mais, avant qu'il eût achevé ce geste, Charles avait saisi la tenaille et l'avait arrachée à Aubert.

— Sortirez-vous? s'écria-t-il.

— Non! sacré nom! je ne sortirai pas, répondit celui-ci furieux et pensant qu'il n'avait été désarmé que par surprise; non, il ne sera pas dit qu'un blanc-bec m'aura fait reculer.

Charles s'avança vers lui, et, le regardant en face, il lui dit d'une voix terrible, mais sourde :

— Écoutez, je vous répète de sortir; et surtout je vous avertis de ne pas ajouter un mot qui soit une insulte, car ce ne sera plus alors pour vous chasser que je mettrai la main sur vous.

— Eh bien! qu'est-ce que j'ai dit? répliqua Aubert, j'ai dit blanc-bec; je le répète, vous êtes un blanc-bec.

— Et je vous répète aussi, dit Charles, qu'il ne s'agit plus de sortir.

— Et de quoi s'agit-il donc? dit Aubert.

— De me demander pardon.

— Ah! pardon! dit la Contrepointe en riant forcément, pardon, demander pardon à monsieur!... Puis s'exaltant à son tour : Pardon! pardon! s'écria-t-il; tenez, j'ai juré de vous arracher votre ruban; tenez, voilà comme je demande pardon.

Il n'acheva ni son geste ni sa phrase; Charles le saisit à la gorge par sa cravate et l'abattit à ses pieds. Aubert voulut se relever, mais il était cloué comme sous un arc-boutant de fer.

— Demande pardon, lui dit Charles

— Non! non!

— Demande pardon! répéta le jeune homme furieux.

L'ouvrier se débattit : il essayait de mordre la main qui le tenait; il raidissait ses bras contre ce bras qui lui pesait comme une montagne; il ne pouvait rien, il rugissait et écumait. Les ouvriers semblaient terrifiés. Quelques-uns lui crièrent :

— Aubert, Aubert, demande pardon, il te tuera.

Il répondit à cette invitation :

— J'aime mieux être tué que de demander pardon à un bâtard!

Le cri de colère qui s'échappa de la poitrine de Charles fit tressaillir tous les ouvriers.

— Eh bien! soit, répondit-il. Ah! tu m'as appelé bâtard! Eh bien! j'écraserai ta langue de façon à ce qu'elle ne dise plus ce mot-là.

Et, dans un accès de rage extravagante, il le traîna vers un martinet qui, mû par un des courants d'eau, battait de son poids de six milliers sur son enclume colossale. Un cri d'épouvante universelle avertit Aubert de ce qui allait lui arriver; il se débattit, il se roula comme un serpent, il se buttait à toutes les aspérités de terrain; mais il était tenu par une main plus forte que le fer, et pas à pas il avançait vers la terrible machine.

— Demande grâce, lui criait-on de partout. Grâce, grâce pour lui!

Il ne répondait que par de nouveaux efforts.

Enfin il toucha des pieds le bord de l'épouvantable machine. Charles le retourna d'un seul coup et en approcha sa tête; le malheureux vit à deux pouces de son front le marteau se lever et retomber avec un bruit qui lui ébranla le crâne; il se prit à crier : A l'assassin! à l'assassin! d'une voix si déchirante, qu'elle domina le bruit du marteau et que les ouvriers s'en émurent.

— Eh bien! lui dit Charles en le soulevant de terre, demanderas-tu grâce!

A ce moment la foule des ouvriers s'entr'ouvrit et Henriette parut.

— Quel est ce bruit? dit-elle, que se passe-t-il?

Charles ouvrit la main et laissa échapper le misérable qui se releva lentement.

— C'est, dit-il en reprenant un ton froid, un ouvrier insolent que je corrige.

On murmura. Aubert voulut s'éloigner, Charles l'arrêta.

— Pas encore, tout n'est pas fini entre nous. Madame, dit-il, cet ouvrier m'a insulté, il faut qu'il me demande pardon.

— Excusez-vous, dit Henriette à Aubert.

Celui-ci, tenu par Charles, et qui avait senti le cœur près de lui faillir un instant avant, répondit d'un air brutal :

— On peut être fâché, quand on se voit ôter son pain.

— Dites quand on ne le gagne pas.

— Eh bien! soit, dit Aubert; excusez-moi, si ce que j'ai dit vous a offensé.

— Assez! lui dit Charles; prenez vos habits et sortez. La Contrepointe obéit en se frappant la tête avec désespoir; il bouscula quelques ouvriers qui se trouvèrent devant lui.

— Je vous demande sa grâce, dit Henriette.

— Il ne la mérite pas, répondit Charles, qu'il sorte! Quant à vous, ajouta-t-il en regardant sévèrement les autres ouvriers, quant à vous qui ne m'avez pas obéi tout à l'heure, vous voyez que je sais comment réduire les récalcitrants! Que l'exemple vous profite!

Il sortit de l'atelier avec Henriette. Elle avait l'air sérieux et boudeur d'une femme qui vient d'être refusée.

Cette scène brutale où il fallut qu'un homme, qui avait droit d'être obéi sur ses ordres, employât la force pour obtenir obéissance, est plus commune qu'on ne pense dans les rapports des maîtres et des ouvriers, surtout dans ces positions où un appel à la loi et à la pro-

tection publique est lent à obtenir. Je l'ai dit plus haut, et je le répète ici, il faut que toute force, de quelque manière qu'elle puisse s'exercer, à quelque hauteur qu'elle soit placée, ait un charme d'enivrement bien extraordinaire; car il n'est presque personne qui ne soit tenté d'abuser de celle qu'il a. Je ne sais si la nature de l'homme est bonne; mais s'il se trouve à sa portée quelque mal à faire avec impunité, il s'en empare si rapidement, que je commence à être de l'avis de ceux qui la disent méchante et qui, ne pouvant nier les bonnes actions, leur donnent une mauvaise origine et prétendent que l'égoïsme est la source de toutes les vertus. Un de ces moralistes me disait un jour : — La pitié, ce sentiment qui, le premier de tous, le seul de tous peut-être, semble le plus exempt de personnalité, ce sentiment qui nous fait prendre part aux douleurs d'un autre, n'est pas, ce que dit Larochefoucault, un calcul de l'amour-propre, c'est un instinct de l'amour de soi. Jetez un homme blessé et qui se plaint violemment sur un chemin où il passe beaucoup de monde, quelques-uns le soulageront et beaucoup s'en éloigneront. Enfermez le plus brutal de ceux qui se sont éloignés dans la même chambre que cet homme blessé, et que celui-ci continue ses cris, le second jour, le brutal le soignera. Sera-ce qu'il est devenu plus *pitoyable?* Ce sera qu'il a besoin, pour son repos, de se débarrasser de cris qui l'étourdissent. Eh bien! ceux qui l'auront soulagé dès l'abord, ce sera pour le repos d'une conscience timorée à qui l'on aura appris le sublime et archi-égoïste précepte de la charité chrétienne : Faites aux autres ce que vous voudriez qu'on vous fît. Car supposez qu'au lieu d'un homme qui crie, ce soit un porc avec ses vagissements atroces, et mettez à côté la femme la plus humaine, de celles qui ne peuvent pas voir plumer une poule morte : et, au quatrième cri, elle dira : Soulagez cet animal ou achevez-le. Pourquoi l'alternative? c'est qu'elle prend soin de ses nerfs sous prétexte de pitié. Peut-être, si ce n'était la morale apprise, le Code pénal, le juge, le gendarme et le bourreau, on eût dit la même chose de l'homme, s'il eût crié aussi fort et aussi désagréablement que le porc. Croyez-vous que ces barbares qui étouffaient les enragés entre deux matelas avaient pitié des malades et de leurs convulsions déchirantes? Ils avaient peur d'être mordus, voilà tout. Aussi, bien que j'estime fort la morale, je n'ai pas de mépris pour le bourreau, surtout quand je me rappelle que c'est la même main qui a frappé Louis XVI et Robespierre, la royauté et l'anarchie, ces deux grands ennemis du peuple. Du reste, l'abus de la force physique et individuelle est celui auquel ce peuple, contenu de tous côtés par les liens sociaux, se livre avec le plus de joie lorsqu'il en trouve l'occasion; car c'est presque le seul où il puisse lutter avec avantage contre le bourgeois suzerain qui le domine. Le faquin en tilbury écrase le manant à pied qui ne se range pas; mais aussi, comme le charretier, armé de son énorme voiture, écrase avec bonheur, non-seulement le faquin en tilbury, mais l'honnête homme en carrosse! Rencontrez la carriole du marchand de salade qui vous a cédé le pavé, le matin, devant la porte du commissaire de police, rencontrez-la sur une chaussée, à trois lieues de tout gendarme, là où le manche du fouet peut décider de la question, vous n'aurez si élégant phaéton, si beaux anglais qu'il ne faille les jeter dans l'ornière, si vous n'avez le poing bon. En vérité, il n'y a si petite force dont ceux qui la possèdent ne soient tentés de mésuser, que je comprends la retenue de beaucoup de gens à confier des pouvoirs à ceux qui n'en ont pas, et l'indifférence d'un grand nombre sur la qualité des personnes qui les exercent, se souciant peu d'être gouvernés par Blanc plutôt que par Rouge, et se laissant alors conduire par Tricolore.

Du reste, la conduite de l'ouvrier Aubert dans cette affaire est la meilleure preuve de ce que nous avançons; sans doute il y avait méchanceté dans son projet; mais si cette méchanceté ne se fût pas crue en passe d'impunité, elle eût rugi secrètement et détesté à la sourdine; elle espéra triompher par une force ordinairement étrangère aux hommes du monde, et peut-être eût-elle obtenu l'avantage, si elle eût rencontré un caractère moins décidé et un bras moins vigoureux. Et véritablement, que serait-il arrivé, si Charles eût été un homme d'une force ordinaire? C'est ce que lui disait Henriette pendant qu'ils regagnaient ensemble la maison.

— Mais, monsieur, disait-elle, quelle que fût la révolte de ce malheureux, était-ce de cette manière qu'il fallait le faire rentrer dans le devoir? ne pouviez-vous ordonner à ses camarades de le chasser?

— Il me semblait vous avoir dit, madame, qu'ils avaient refusé d'obéir.

— Vous pouviez faire confirmer vos ordres par mon mari.

— Vraiment, dit Charles, et je serais revenu avec un domestique, pour garant de mon autorité?

— Oh! si c'est une question d'amour-propre, je n'ai plus rien à dire, reprit sèchement Henriette.

— Non, madame, c'est une question de prospérité ou de ruine pour vous; pardon, je veux dire pour le général. C'était un parti pris de continuer le désordre qui règne ici; et alors, madame, je suppose que cet homme eût désobéi aux ordres du général comme aux miens; qu'eût fait votre mari?

— Il eût appelé, sans doute, les autorités du pays, dit Henriette.

— Pensez-vous qu'un homme comme lui, bravé par un tel misérable, eût attendu jusque-là?

— Et qu'eût-il pu faire, lui, malade? reprit Henriette.

— Il eût fait, malade, ce que j'eusse fait si j'avais été faible et débile, il eût brûlé la cervelle à cet homme.

— Vous l'eussiez fait? dit Henriette à Charles en le regardant avec terreur.

— Oui, madame, répondit-il. Veuillez m'écouter, car vous êtes irritée contre moi, et je vous ai blessée par un refus, au moment où je comprenais que j'allais avoir besoin de votre appui.

— De mon appui? dit Henriette.

— Oui, madame. La fortune du général se perd : les détails et les preuves de cette ruine imminente seraient faciles à vous donner. Il faut une main forte pour la prévenir, une activité soutenue; je ne fais point vanité de ces qualités ; on les apporte en naissant, et on les cultive aisément dans notre métier de soldat. Mais, pour qu'elles puissent être de quelque utilité au général, il faut qu'elles rencontrent une obéissance prompte et absolue. Cette obéissance, le général l'a obtenue longtemps, et d'abord parce que l'autorité qu'il exerçait lui appartenait et n'admettait pas de contestation; ensuite parce que de sa personne il a tout ce qu'il faut pour l'exercer, un caractère ferme, un nom qu'il a toujours fait respecter, toutes choses qui ne sont pas aussi indifférentes qu'on pense à ces classes grossières. Peut-être aussi a-t-il eu l'avantage de n'avoir qu'à maintenir un ordre établi, tandis qu'il faut que je combatte un désordre dont on s'est fait une habitude et un revenu. Que suis-je pour cela? un étranger.

— Étranger? dit Henriette avec un air de reproche poli, mais point affectueux, vous, le fils adoptif de mon mari!

— Oui, madame, dit Charles, un étranger qui n'est que le dépositaire d'une autorité qui ne lui appartient pas; un commis des ordres duquel on peut toujours appeler à un supérieur, ce qu'on ne manquera pas de faire aujourd'hui; un jeune homme dont on voulait tâter la volonté. Si j'eusse cédé, c'en était fait de ma bonne volonté à vous servir... à servir le général. Et, je vous le répète, madame, il n'y a pas de temps à perdre; les clients de cette maison l'abandonnent; ils prendront d'autres arrangements, et bientôt il ne sera plus temps de les rappeler.

— Vous avez peut-être raison, dit Henriette; voilà des motifs que vous n'aviez pas besoin de me dire pour que j'en connusse toute la force. Mais à parler franchement, monsieur, cet amour d'autorité, qui est fort juste sans doute, a été si loin, que vous avez oublié que ma qualité de femme du maître de cette forge pouvait m'y laisser quelques droits, et qu'ayant mis une prière à la place de ces droits, je devais espérer au moins qu'elle serait accueillie.

— Sans doute, madame, et dans toute autre circonstance....

— Oui, dit Henriette amèrement, dans toute autre circonstance où votre orgueil n'eût pas été intéressé, vous auriez daigné....

— Non, dit Charles dignement, dans toute autre circonstance où le salut de votre fortune.... de la fortune du général, n'eût pas été compromis.

Henriette sentit qu'elle avait été désobligeante et injuste; elle en voulut à Charles. Celui-ci se hâta de continuer :

— J'achève, madame, de vous expliquer ma conduite, et de vous apprendre ce que j'attends de vous. Si je vous eusse accordé cette grâce, sans doute le mal n'eût pas été irréparable; mais c'eût été une lutte éternelle entre votre pitié et ma rigueur. Je n'eusse pas puni une faute, qu'on n'en eût appelé à votre intervention. Pour vous attendrir, les femmes fussent venues, on eût amené les enfants, les vieillards infirmes : vous n'y auriez pas résisté; il n'y a plus de faute devant une femme qui parle du pain de ses enfants, devant des têtes blanches qui pleurent; j'aurais dû résister, au lieu de m'en vouloir une fois, vous m'en auriez voulu presque tous les jours. Nous sommes destinés à vivre dans un cercle trop resserré, pour ne pas craindre les misérables motifs d'inimitié qui s'effacent dans une vie plus occupée. C'eût été de la contrariété pour vous, du malheur pour moi....

A ce mot, Henriette regarda Charles avec surprise, comme étonnée de l'entendre dire qu'il trouverait du malheur à la voir contrariée; mais il la fit vite repentir de ce sentiment en ajoutant :

— Oui, madame, du malheur pour moi d'être obligé de quitter plus tard le soin des affaires du général, que peut-être il faudra cependant que je quitte demain, si vous ne me venez en aide.

— Comment cela ? dit Henriette.

— En ce qu'on va tenter auprès de lui ce qu'on a essayé près de vous. J'ai plaidé vis-à-vis de vous la justice de ma cause, je ne le ferai pas vis-à-vis de lui, si son équité naturelle, peut-être déjà prévenue ou plus facile à surprendre que la vôtre, ou si une amitié éclairée ne lui conseillent pas de s'abstenir dans cette affaire, et de déclarer que ma volonté lui est respectable en ce qu'il ne peut exercer des droits dont il a disposé en ma faveur ; ce sera encore la source d'une lutte à laquelle je ne m'exposerai pas. Je quitterai cette maison, et c'est à vous, madame, que je m'adresse pour prévenir ce malheur.

— Un grand malheur pour nous en effet, monsieur, le malheur de vous perdre, dit Henriette, que tout Charles contrariait dans cette affaire, paroles, idées, tenue, diction : jamais il ne lui avait semblé si déplaisant. Elle trouvait qu'il parlait majestueusement et savamment d'une misérable affaire, et elle cherchait à se fâcher. Au fond, la dernière phrase de Charles, passant par la bouche d'un Bizot, se serait revêtue des termes suivants : — Entre nous, votre mari est un vieillard que j'aime et que je respecte beaucoup ; mais il baisse un peu, il devient bonhomme (nous n'avions pas encore la magnifique expression de *vieillard stupide*) ; empêchez-le de faire une sottise.

Henriette le comprenait ; mais les expressions couvraient la pensée et la défendaient de tout reproche, et elle se mit à faire de l'épigramme à défaut d'indignation ; car elle éprouvait quelque honte de se mettre de moitié avec un étranger et surtout avec Charles, dans cette opinion exprimée sur son mari. Charles la gêna encore bien plus, lorsqu'il lui dit avec une franchise si haute, qu'elle effaça toute idée de suffisance : — Oui, madame, à l'heure qu'il est, en l'état où sont vos affaires, ce serait un malheur de me perdre. S'il s'agissait ici de choses où il fallût de grands talents et des connaissances profondes, j'aurais offert la place au premier venu ; mais il s'agit de probité et de dévouement, et de ces deux qualités, je crois posséder la première autant que personne, la seconde plus que tout le monde. Ainsi, madame, je vous en supplie, protégez-moi ; j'en appelle à votre tendresse pour votre mari, à votre raison.

— Et sans doute aussi à mon intérêt ? dit Henriette.

— Madame, répondit Charles froidement, madame, je n'ai eu cette injure ni dans mes paroles ni dans ma pensée. Quoi qu'on m'ait dit de vous, quoi que j'en aie pu croire, j'en sais déjà assez pour voir que ma cause est perdue, si ce n'est que ce motif qui vous porte à la défendre.

A ces mots, il la salua et se retira, la laissant assez incertaine de ce qu'elle devait dire et faire.

Si quelque chose semble étrange dans le ton de ces deux personnes entre elles, il ne faut pas oublier qu'au moindre air de solennité de Charles, l'histoire de la nuit où Henriette croyait qu'il lui était apparu revenait aussitôt à l'esprit de celle-ci. Enfin, elle entra chez son mari. Véritablement, l'affaire était déjà portée à son tribunal : il écoutait le terrible la Contrepointe, qui balbutia en voyant Henriette, preuve qu'il mentait.

— Oui, disait-il, général, il a voulu me forcer à lui demander pardon à genoux ; moi, un vieux militaire, parce que je lui ai dit que je ne sortirais que sur votre ordre ; là-dessus il m'a frappé, et, si ce n'eût été pitié...

Henriette était rentrée à ce moment, et la Contrepointe se tut.

— Eh bien ! dit le général, si ce n'eût été pitié, tu le lui aurais rendu, n'est-ce pas ?

— Je ne dis pas ça, reprit Aubert tout décontenancé ; c'est que... Enfin, il s'en tira assez adroitement en disant :

— Au fait, madame y était ; elle a eu la bonté de demander ma grâce, et il la lui a refusée... rondement encore.

— Tu étais là, Henriette ? dit le général ; que s'est-il passé ? Voyons, tu dois savoir qui a tort ou raison ?

Henriette se trouvait, sur-le-champ et malgré elle, forcée de prononcer sur une chose où on lui avait presque dicté son jugement. Elle balança un moment entre le dépit qu'elle éprouvait à obéir à cette prescription et ce qu'elle sentait être la justice et la raison ; elle crut éluder et répondit : — Je passais près des ateliers ; j'ai entendu un grand bruit ; je suis entrée, et j'ai vu Aubert entre les mains de M. Dumont. Voilà tout.

— Et Charles le battait ?

Henriette n'hésita pas à répondre, voyant que ce qu'elle allait dire était vrai, et cependant contraire à Charles : nuire sans mentir, c'est tout le moins que puisse une honnête femme pour sa satisfaction.

— Mais cela allait plus loin ; il voulait briser la tête de ce pauvre homme sous son martinet.

— Te briser la tête, à toi ! et tu t'es laissé faire ?

— Oh ! oh ! c'est-à-dire... dit Aubert en cherchant à ricaner.

— Il paraît que M. Dumont est d'une force prodigieuse, reprit vivement Henriette, qui voyait venir le mensonge d'Aubert et ne voulait pas avoir de grief contre lui

Et, dans un accès de rage extravagante, il le traîna vers un martinet. — Page 46.

Paris. — Imprimerie Walder, rue Bonaparte 44.

— Mais on ne tue pas un homme pour un mot : ceci est grave, ajouta le général. Tu ne lui as rien dit ?

— Rien.

— Aucune injure?

— Dame, non.

— Alors je mettrai ordre à ces emportements.

— Et vous ferez bien, dit la Contrepointe enchanté et qui crut sa cause gagnée; avec ce monsieur, vous n'auriez pas un ouvrier dans huit jours.

Henriette, à cette réponse, comprit combien Charles avait eu raison, et l'esprit de justice la gagnant aussitôt, les terribles conséquences de sa faiblesse ou de son humeur lui apparurent, et elle ajouta :

— Il faut dire aussi que cet homme a insulté M. Dumont.

— Insulté! reprit le général à qui ce mot sonnait mal à l'oreille en sa qualité d'ancien militaire; que lui as-tu dit? Voyons, réponds.

— Dame, mon général, nous autres vieilles moustaches... voyez-vous... dit la Contrepointe en se caressant; c'est que, mon général, quand on a cinquante ans... Dans un moment de colère, vous l'auriez dit comme moi... On disait ça des jeunes, à l'armée...

— Eh bien! s'écria d'Aspert impatienté, que lui as-tu dit, voyons?

— Dame, je l'ai un peu traité de conscrit.

— Tu l'as appelé conscrit? dit le général sans avoir l'air de se fâcher.

— Ce n'est pas cela, dit Henriette que les mensonges de cet homme et sa platitude, après son insolence, indignaient.

— Qu'est-ce donc? dit d'Aspert en fronçant le sourcil.

— Eh bien! mon général, dit l'ouvrier qui croyait avoir trouvé une issue à sa mauvaise position, j'étais hors de moi; c'est vrai, j'ai eu tort; mais, d'ailleurs, ce n'est pas sa faute ce qu'on dit de lui dans le pays, ce n'est pas sa faute, à ce jeune homme; eh bien! je l'ai appelé... bâtard.

Henriette ne savait pas cette injure; elle avait entendu les ouvriers dire entre eux qu'Aubert avait appelé Charles blanc-bec, qu'il l'avait menacé de lui arracher sa croix, et elle croyait que c'était de ce mot que l'ouvrier allait s'accuser. Elle et son mari se regardèrent stupéfaits. La Contrepointe avait préféré avouer cette injure, sachant bien que l'autre était capable de tout justifier aux yeux d'un vieux soldat. Tout à coup les traits du général se décomposèrent, ses joues devinrent presque pendantes, et, d'une voix serrée à la gorge, il dit à Aubert :

— Tu l'as appelé bâtard!... Et il se leva de son fauteuil. Eh bien! continua-t-il avec un éclat terrible, c'est un lâche de ne pas t'avoir tué tout à fait. Tu l'as appelé bâtard! reprit-il avec un accent de colère furieuse, et il s'avança sur Aubert la canne haute.

— Mon ami! s'écria Henriette en se jetant devant lui, que faites-vous? cet homme est capable de tout, ne l'approchez pas. Il a porté la main sur Charles; il a voulu lui arracher sa croix.

— Lui arracher sa croix! s'écria le général, lui arracher sa croix! et, se retournant aussitôt, il courut à la cheminée et en décrocha un fusil. Henriette poussa un cri terrible. La porte s'ouvrit rapidement, et Charles n'eut que le temps de s'élancer sur le général, qui se débattait et lui criait comme un furieux :

— Et tu ne l'as pas tué! et tu ne l'as pas tué!

Le malheureux sortit, mais en disant :

— Bon, bon, ce n'est pas fini.

Quand le général fut un peu calmé, il se fit raconter l'affaire par Charles; celui-ci la lui dit sincèrement, mais sans parler de la nécessité urgente de rétablir l'ordre, d'une manière aussi formelle qu'il l'avait fait avec Henriette; sans parler au général de l'état déplorable de ses affaires, et surtout sans rappeler l'épithète de bâtard.



— Mon ami! s'écria Henriette en se jetant devant lui, que faites-vous? — Page 49.

D'Aspert et Henriette s'en aperçurent; mais ni l'un ni l'autre n'osèrent le témoigner. Ils comprenaient trop que, s'il se refusait à prononcer ce mot fatal, personne ne pouvait le lui faire entendre. Il fallait d'autres temps, un entretien plus préparé pour arriver à une confidence complète. Ils s'étonnèrent seulement en eux-mêmes que le mot eût été dit et qu'il eût porté coup. Enfin d'Aspert finit la conversation en disant :

— Eh bien! sans Henriette, j'aurais donné raison à cet homme!

D'Aspert se retira, et Charles dit tout bas à Henriette :

— Je vous remercie, madame, de ne pas avoir abandonné ma cause.

Cette femme s'obstinait, Dieu sait pourquoi, à ne pas vouloir paraître avoir rendu service à ce jeune homme; et elle répondit sèchement :

— Vous n'avez pas oublié que c'était celle de mon mari?

— Je crois, madame, répondit Charles du même ton, vous l'avoir fait observer le premier.

Il sortit, et elle demeura à rêver.

XIII.

SOIRÉE D'HIVER.

Les Bizot arrivèrent quinze jours après. Ils étaient moitié en voiture, moitié en charrette. M. Bizot tout entier, en casquette, dans la calèche allemande qu'il avait achetée; madame Bizot, à côté de son mari, de sa personne seulement; presque toutes ses grâces et ses séductions étaient en charrette, dans des cartons immenses. Quand Henriette vit arriver tout ce cartonnage, elle regarda Charles, qui était à côté d'elle. Il n'y a qu'une femme pour lire, tout d'un coup, les projets d'une autre femme contre elle, dans six caisses qui encombrèrent la salle à manger en une minute. A peine les premiers compliments furent-ils échangés, que madame Bizot s'empara d'Henriette, et, brusquant la confidence qu'elle avait à lui faire, elle lui dit tout bas :

— Ma chère, je suis très-piquée contre M. Bizot; depuis notre départ d'ici, nous sommes assez mal ensemble, et, sans mon amitié pour vous, certes je ne serais pas revenue avec lui. Depuis quelque temps nous avons renoncé à l'habitude...

Henriette n'interrompit point madame Bizot, quoique celle-ci eût

fini sa phrase en traînant ses mots de manière à annoncer qu'elle desirait être comprise sans être forcée à tout dire : et ce fut précisément parce qu'elle fut comprise qu'Henriette ne l'interrompit point; aussi fut-elle obligée d'arriver toute seule à la question, et elle reprit :

— Si, au lieu de nous donner la chambre que nous occupons d'ordinaire, vous pouviez nous faire arranger...

— Deux appartements séparés? dit Henriette avec un empressement marqué; avec plaisir; tout de suite, je vais donner des ordres.

— O mon Dieu! non, dit Mme Bizot; deux chambres sous la même clef; et même, si cela vous arrangeait, la grande chambre à deux lits.

Henriette se repentit presque de la pensée qu'elle avait eue de Mme Bizot et des projets qu'elle lui avait supposés d'après sa demande; mais, en cette circonstance, la femme délicate fut dupe de la vulgaire coquette, et, pour avoir poussé trop loin ses soupçons, elle manqua de toucher au but de Mme Bizot. En raison des desseins de séduction suffisamment prouvés par les cartons, elle avait cru que la séparation d'avec le mari était une précaution pour faciliter des rendez-vous; ce n'était pas là le motif de Mme Bizot. Elle était trop expérimentée pour ne pas savoir que, quand on est arrivé au rendez-vous, ce n'est pas une chambre ici ou là qui embarrasse; les plus singuliers et les plus dangereux sont les plus amusants. Mais, pour arriver au rendez-vous, il y a mille petits chemins que Mme Bizot savait mieux qu'Henriette. Ainsi elle savait qu'il y a des hommes, et Charles lui paraissait de ce nombre, qui traitent l'amour, même l'amour des sens, comme une chose assez recherchée pour n'être pas très-affriandés d'une femme qui *couche* avec son mari, surtout quand le mari est un Bizot qui dit le soir à dix heures :

— Allons, ma femme, viens dormir, et ne fais pas comme la nuit dernière, ne prends pas les trois quarts du lit. C'est qu'elle est comme ça, ma femme, elle se carre, elle me pousse, et ferme encore, etc., etc., etc.

A moins d'être un Bizot garçon, on laisse cette femme au Bizot mari. La belle savait cela: presque toutes les femmes qui mettent un peu d'élégance dans leur galanterie, ou un peu de galanterie dans leur amour, savent cela. Il n'y a que les grosses mères et les âmes à passions violentes qui ne s'en doutent pas: les premières, par grossièreté; les secondes, parce que, pour elles, la possession est la moindre des choses de l'amour. J'ai connu des femmes qui se seraient tuées pour leur amant, et qui ne se baignaient pas pour lui. Il y a à Paris une femme, je ne connais que celle-là, qui écrit des lettres sublimes avec des ongles noirs. Dieu sait où cela l'a menée.

Bientôt commencèrent les soirées d'hiver, soirées si longues, si difficiles à remplir, même à Paris, avec l'auxiliaire des bals, des concerts, des théâtres; époque où les intrigues se nouent et se dénouent dans les passes d'une contredanse, où la valse et le galop tournent les têtes et emportent le cœur, où le sang bouillonne au fouet du violon, au milieu de cet air chaud, humide, vaporeux, qui oppresse déjà la poitrine, comme un désir tout chargé du parfum des femmes et des fleurs. C'est là que les passions s'allument et flambent tout imprégnées de volupté, mais de volupté douce, légère, près de s'évaporer au matin pour se renouveler le soir.

En province, au château, dans l'habitation isolée d'un riche campagnard, que ces soirées ont un autre aspect! et quel autre charme bien plus dangereux elles concentrent sur le peu de ceux qui les remplissent! C'est, si je puis m'exprimer ainsi, c'est un air couvé où tout germe dans une proportion extraordinaire; où rien ne s'évapore au dehors, ni paroles, ni souvenirs, ni regards; où chacun rapporte le lendemain tout ce qu'il a emporté la veille, sans en avoir laissé des lambeaux aux occupations d'un autre monde, aux plaisirs d'un autre salon. Terrain fertile où tout retombe pour le fertiliser, comme dans les forêts vierges de l'Amérique, qui se nourrissent de leurs feuilles mortes, de leurs branches brisées, de leurs émanations; où tout ce qui vient d'elles retourne à elles; si grandement et si magnifiquement supérieures à nos forêts civilisées qui prêtent quelque chose à tout le monde, au passant son chemin, au propriétaire ses coupes réglées, au chasseur son gibier, et son bois mort au pauvre.

Là, quand on est destiné à s'aimer, quand un homme et une femme doivent risquer de se perdre l'un pour l'autre, il faut qu'ils y succombent. Pas un jour de perdu : tous les jours on se revoit; point de plaisirs qui séparent, point d'intérêt où se prendre pour se retenir, point de temps à donner à la mode, à la pièce nouvelle, aux aventures des autres, aux devoirs de bienséance. Toute la pensée, tout le temps appartiennent à la même chose.

Charles et Henriette étaient destinés à s'aimer. Destinés! pourquoi? Dieu le sait. Était-ce que leur vie avait quelque chose de bizarre et de particulier qui les faisait se rechercher? y avait-il dans leur caractère, dans leurs inclinations une conformite qui les attirât l'un vers l'autre, ou une différence qui leur rendît leur présence nécessaire? Était-ce leur supériorité sur tout ce qui les entourait, leur jeunesse parmi des vieillards, leur isolement, qui les jetaient ainsi l'un à l'autre? Non, ce n'était rien de tout cela. Ils devaient s'aimer parce que. Vous qui me lisez, ne vous étonnez pas; il n'y a pas de faute d'impression, la phrase est finie. Ils devaient s'aimer parce que. Il n'y a qu'un fat et un académicien capables d'ajouter quelque chose à cette sublime raison de l'amour.

Partout où ils eussent pu échanger un regard, une parole; partout où ils eussent pu sentir leur présence, ils se seraient aimés. Leur nom prononcé par une bouche étrangère, leur nom commun à tant d'autres, ce nom dont ils auraient entendu appeler la veille un laquais ou une fille perdue, ce nom prononcé pour les désigner les eût frappés à cet instant. Oh! sans doute, ce n'eût été ni avec cette rapidité ni avec cet excès qu'ils se fussent mutuellement envahis. Dans le monde, le monde eût gardé ses droits; dans une tranchante inégalité de condition, la distance eût usé quelque chose de leur temps; avec des absences, il se fût rencontré des retards; le chemin eût été plus long, il eût fallu vaincre ou tourner les obstacles; mais le but eût été le même, et ils l'eussent atteint également.

Ils avaient deviné tout cela: ils avaient deviné qu'ils s'aimeraient. Non pas que ce mot amour fût venu les éclairer tout de suite sur l'avenir de leur réunion et de leur rencontre. Ils n'avaient rien calculé, rien analysé, rien prévu; mais ils avaient cherché à se détester. Le fils adoptif d'un homme de bien et sa femme qui cherchent à se détester, c'est un pressentiment du crime de s'aimer; et il y avait crime pour eux, crime épouvantable, car l'ingratitude était la première condition de leur amour. Et, au fond de tout cela, une ombre plus noire et plus terrible encore, une ombre qui, si elle venait à s'éclairer, pouvait laisser le mot inceste écrit dans leur vie.

Pauvres jeunes cœurs! qu'au jour où commencèrent ces soirées d'hiver, ils étaient loin d'avoir aucune de ces idées lugubres! Comme ils étaient contents d'eux! comme ils se croyaient à l'abri l'un de l'autre! comme Henriette était bien pour Charles la femme qu'on lui avait dépeinte à Paris, une rusée hypocrite qui avait surpris la bonhomie du général; plus tard, nous saurons la main qui a tracé ce portrait. Comme il riait de sa crainte de venir à la forge, quand une voix railleuse lui avait dit: — Vous lui ferez la cour, et, le bonhomme mort, vous épouserez la veuve avec l'enfant venu sous une feuille de chou! Comme cette prédiction, rendue plus effrayante par des demi-révélations, grandie par l'imagination de Charles et par une sorte de sorcellerie employée à son égard, et dont le secret dormait dans son cœur, comme il la trouvait ridicule, cette prédiction! comme ses appréhensions lui paraissaient puériles! C'était tout à fait une femme ordinaire, qui n'avait pas même la portée d'une intrigante supérieure; une petite fille qui a fait un enfant et qui le fait endosser à un mari.

Pour Henriette, assurément Charles n'était plus ni ce jeune homme distingué qui avait souvent mérité dans sa jeunesse, et lorsqu'elle était encore enfant, les éloges charmants de sa mère; ce n'était plus ce jeune sous-lieutenant décoré sur le champ de bataille, changeant d'épaulettes à chaque campagne; un de ces soldats intrépides qui, si vite qu'ils montent, pourraient planter chaque échelon de leur fortune dans un trou de blessure; ce n'était plus le pauvre prisonnier errant dans les froids déserts de la Russie, ni ce jeune homme à l'existence incertaine et qui devait porter avec lui l'arrêt d'un autre. C'était tout simplement un assez bon garçon, rangé, exact dans ses devoirs, ayant de l'honneur, un poignet de fer, quelques idées plus brutales que bien entendues d'ordre et de discipline, bien élevé, poli, avec qui on peut vivre en toute sécurité.

Ils en étaient là tous deux, désarmés de leurs préventions l'un contre l'autre, et ne s'étudiant plus pour se trouver des défauts. Alors ils laissèrent l'amour les surprendre par son charme le plus invincible. Ne se croyant pas dangereux, ils se laissèrent aller à eux-mêmes, ils se laissèrent aller à se plaire. Se plaire, autre puissance que l'amour, presque aussi forte et bien plus séduisante, qui, lorsqu'elle est seule,

ne mène pas aux grandes extravagances, mais qui seule suffit mieux que la passion aux longues intimités.

Deux mois s'étaient écoulés depuis l'arrivée de Charles; les affaires du général allaient si manifestement bien, qu'on avait augmenté le nombre des ouvriers. D'Aspert, ravi de tout ce qui l'entourait, ne trouvait pas un moment dans toutes ses longues journées pour souhaiter troubler la quiétude où il vivait. Il redoutait un événement. L'éclaircissement qu'il avait tant désiré sur l'état de Charles lui en paraissait un qui devait avoir un résultat désagréable, et il faisait semblant de n'y plus penser, c'est-à-dire il en écartait la pensée quand elle lui venait.

Indubitablement, il y avait eu quelqu'un de sacrifié, un enfant dévoué au malheur dans l'affaire de Rome; mais, comme Charles pouvait être l'un ou l'autre, il semble qu'il fût à la fois l'un et l'autre; et, comme d'Aspert ne savait si c'était son fils ou le fils du capitaine Dumont qu'il devait plaindre, il se servait de son incertitude pour n'en plaindre aucun. Il ne risquait pas sa pitié.

Lussay restait le même : presque toujours absent, devenu indifférent à tous les sujets de conversation, mais les suivant avec cette facilité d'un homme qui a beaucoup vécu, il y fournissait sa part d'instruction et d'esprit, jamais de gaieté et d'abandon. Il nourrissait quelque chose en lui. C'était un silence de l'âme qui devait éclater tôt ou tard; rien ne dénotait que l'instant de l'explosion fût proche ou éloigné : c'était l'homme à part de ce petit monde.

Quant à Bizot, il bizotait. *Bizoter*, que veut dire ce mot? je ne sais; mais, tenez, entre nous, j'ai connu M. Bizot; je l'ai vu à Paris, je l'ai vu en province, et nous n'avions trouvé rien de mieux pour exprimer sa façon d'être, que de créer le mot *bizoter*. Il se levait, s'habillait, descendait, déjeunait, se promenait, regardait, répondait, ne demandait jamais rien, ne refusait jamais rien, lisait si on lisait, causait si on causait, se chauffait si quelqu'un avait froid, jouait toutes sortes de jeux, même au volant; prenait souci de ce qui alarmait quelqu'un, s'informait avec un curieux, se tenait coi avec un indifférent; espèce d'écho de tout ce qui agissait autour de lui, n'ayant d'original que d'être comme tout le monde: capable de fuir avec un lâche, d'avancer avec un brave, rendant volontiers autant qu'il recevait, soit en esprit, en politesses ou en égards; usant de ceux qui usaient de lui, ne fuyant et ne cherchant personne, très-heureux en compagnie, très-heureux tout seul. Je l'ai vu discuter passablement économie politique, danse et haricots; enfin, pour le résumer en un mot, c'était M. Bizot. Mais comme rien n'est complet en ce monde, il avait un trait à lui, un trait qui le distinguait: il était un peu musicien. Il devait être un peu musicien, cela se conçoit; mais c'est là qu'il manquait à cette inexistence de toute particularité : au lieu de jouer un peu du violon, ou de la flûte, ou du violoncelle, ou même du basson, il jouait de la lyre. Oui, M. Bizot jouait de la lyre, espèce de guitare bâtarde où il faut arrondir les bras et faire saillir la hanche: invention de l'empire pour poser les femmes à la grecque.

Reste Mme Bizot. Mme Bizot se soignait corps et esprit. Toujours étroitement lacée, étroitement chaussée, parlant étroitement, riant de même, tandis qu'il lui eût mieux valu laisser voir ses belles dents blanches, lancer à brûle-pourpoint ses regards agaçants, montrer un peu ses jolies jambes, un peu sa gorge si rebondie. Elle voulait se distinguer; et, quoiqu'elle fût trop Parisienne et trop bien tournée pour être gauche, elle était gênée et avait perdu cette chance qui livre les hommes les plus délicats à une femme appétissante, un matin, par hasard, au saut du lit, ou dans un coin, le soir, quand il fait noir. Quelquefois la nature revenait, surtout quand le rire prenait à d'Aspert, que Bizot lui renvoyait la balle en grossissant l'éclat, qu'Henriette s'y laissait aller, que Charles suivait et que Lussay desserrait aux coins ses lèvres émincées.

Cela arriva un jour que le général, se sentant ingambe, déclara vouloir souper dans le salon, par un temps qui hurlait au dehors et par un feu qui flambait gaîment dans la cheminée. On apporta du champagne : on en but à force, à rasades, d'Aspert provoquant tout le monde. Il raconta des histoires de garnisons ; Bizot répliqua des histoires de commis-voyageurs, de ces bêtes d'histoires qui finissent par un coq-à-l'âne ou par une polissonnerie, et dont on rit bien plus que de tout l'esprit possible ; puis, la table levée, le général voulut danser; il se rappela qu'il avait été beau danseur. On n'était que six : Bizot et Henriette furent obligés de se doubler ; seulement Bizot ne faisait le cavalier avec Henriette qu'après avoir fait la dame avec le général ; alors il figurait vis-à-vis de sa femme et de Lussay qui dansait. (Lussay dansait !) Alors Bizot mettait et ôtait avec une dextérité ravissante un bonnet de femme, selon le rôle qu'il jouait ; à chaque changement le général riait aux éclats. Bizot dansait congrument en homme, entrechats et jetés-battus en avant ; puis il minaudait et tortillait en femme : c'était charmant, c'était du délire ; Mme Bizot riait tant, qu'elle en faisait plier Lussay, sur qui elle s'appuyait. Puis on valsa. Henriette se mit au piano. On avait chanté la contredanse : on valsa ; Bizot avec le général, Mme Bizot avec Charles. On tourna, on s'anima.

— Vois, ma femme, disait Bizot, voilà comme on s'abandonne : cher ami, cher général ! on se penche, on s'exalte.

Et il se donnait des grâces; et sa femme, pour l'imiter, disait-elle, s'appuyait au bras de Charles, effleurait son visage, perdait ses regards dans les siens, assouplissait sa taille sous sa main, laissait frémir ses lèvres humides et entr'ouvertes, et le général, qui s'en apercevait, riait comme un fou, et Bizot riait encore plus fort, quand enfin ils tombèrent tous deux pâmés sur un canapé. Henriette s'arrêta. Les deux autres valseurs s'arrêtèrent aussi ; mais Mme Bizot, emportée enfin dans sa bonne nature amoureuse, serra la main qu'elle quittait et dit tout bas, d'une voix altérée:

— Ah ! Charles !

Puis elle alla tomber dans une bergère sans ranger sa robe ni ses cheveux, jetant ses jolis pieds en avant, écartant sa collerette pour laisser pénétrer le frais, l'œil vibrant, le teint animé, si concupiscente enfin, que la jeunesse de Charles ne put s'empêcher de voir tout cela, de le regarder attentivement, de le regarder longtemps, si longtemps qu'Henriette s'en aperçut. Puis Charles s'aperçut qu'Henriette s'en apercevait, et ils devinrent sérieux tous deux. Heureusement il était minuit, sans cela la soirée aurait tristement fini.

J'ai dit que Charles et Henriette se laissèrent aller à se plaire ; voici comment. On ne se plaît pas par les choses qui touchent, c'est-à-dire par celles où il s'agit d'affection, de tendresse, et sur lesquelles on sent vivement. On se plaît par les choses indifférentes. Si la raison de l'amour est introuvable, la raison du plaire ne l'est pas. A certaines femmes on plaît par sa physionomie, par sa beauté; à d'autres, par son esprit, par un talent préféré ; à presque toutes, par un mélange heureux de toutes ces qualités, et, comme le résultat du plaire est le même que celui de l'amour, il y a beaucoup de gens qui prennent l'un pour l'autre. Ce qui fit que Charles et Henriette se plurent dès qu'ils ne se regardèrent plus que comme une fatalité respective, c'est qu'ils devinrent simples et naturels, et se laissèrent aller à s'écouter sans appréhension de leurs paroles, à parler sans faste ni aigreur. Il arriva qu'eux seuls causaient bien de tout. Henriette avait sur les choses un jugement juste de ce qu'elles étaient ; Charles, un jugement naïf et fort de ce qu'elles auraient dû être ; il y avait dans elle une appréciation charmante et exquise du monde, des livres, des sentiments : dans lui, un blâme ou un éloge brûlant, mais hors des règles tracées. Pour tous, il semblait contrarier les idées d'Henriette ; pour elle seule, qui avait un goût parfait, il avait dans l'esprit ce qu'elle n'eût osé y avoir, d'autres idées que tout le monde, plus de hardiesse et d'originalité, ce qui messied à une femme, ce qui est toujours de bonne grâce dans un homme. Il n'était pas conteur, mais quand une histoire l'avait ému, il faisait pleurer en la répétant. Toutes ces bonnes façons, qui le premier jour avaient déparé l'espèce de vampire qu'Henriette s'était créé, devinrent autant de grâces pour l'homme de salon. Il dessinait supérieurement, était fort excellent musicien ; mais sa complaisance mettait ces talents aux ordres d'Henriette, sans en faire parade, sans amener tout le monde à s'occuper de ce qu'il faisait bien. Ce fut une touchante histoire qui leur apprit comment il était musicien.

Il s'agissait de savoir si le rhythme musical nous charme par habitude apprise ou par puissance naturelle et sympathique à nos organes ; si un air, sans mesure ni mélodie bien arrêtées, ne nous serait pas très-agréable, sans la coutume qu'a l'oreille des mesures usuelles et de leurs temps. Charles soutenait que la mesure est chose naturelle à l'oreille, comme étant l'ordre de la musique, et l'ordre lui paraissant la première condition de toute beauté. Pour soutenir son opinion, il racontait qu'étant en Russie, avec quelques centaines de prisonniers traînés à travers un long désert de neige, sur une file qui durait une demi-lieue, côtoyés par une centaine de cosaques qui galopaient de la tête à la queue de la file, comme font les chiens d'un troupeau, les harcelant du bois de leurs lances pour les faire marcher à leur guise;

il racontait qu'ils étaient arrivés à un village où ils devaient se reposer quelques heures. Charles entra dans une espèce de maison plus propre que les autres ; elle dependait, ainsi que tout le village, d'un château qu'on voyait à quelque distance. Dans la chambre où est le poêle et où tout le monde se tenait, il y avait dans un coin un groupe singulier : il était composé d'une espèce de soldat russe, d'un paysan assez âgé, et d'une jeune fille d'une beauté touchante. Au moment où Charles arriva, elle était assise par terre et pleurait; le soldat maugréait et ordonnait au vieillard de la frapper; celui-ci se taisait sans refuser, mais sans obéir. Le soldat tira son sabre et menaça le vieillard ; le vieillard frappa sa fille, car c'était sa fille. La pauvre enfant se leva et, pour toute réponse, se mit à chanter. Quel air était-ce ? ni Charles ni ses compagnons ne purent le deviner. Le sauvage instructeur tempêta en criant que ce n'était pas bien ; et, prenant un cahier de musique, il se mit à chanter sans que Charles devinât davantage à quelle mélodie appartenait le gloussement du maître. L'écolière répéta, mais inexactement, et il fallut la battre : c'était triste à voir; puis, quand il fallut recommencer plusieurs fois, cela devint atroce. Alors Charles s'informa par le moyen d'un de ses camarades qui parlait russe, et il apprit de la mère, qui pleurait dans un coin, que le seigneur du château, ayant entendu à Moscow un certain air qui l'avait charmé, voulait le faire apprendre aux jeunes filles qui lui appartenaient, pour le lui répéter tous les jours. Il avait chargé de cette instruction le musicien présent qui avait été trompette dans un régiment; et le sort avait désigné la fille du vieillard pour l'apprendre la première. Pendant ce récit, la pauvre enfant s'était remise à terre et se laissait battre sans murmurer. Ce n'était plus le père qui frappait, c'était le trompette. Charles s'élança au risque de sa vie, et arrêta le terrible maître d'école. Celui-ci devint furieux; il ne put cependant échapper à la main du jeune commandant. Mais quelle fut la surprise de celui-ci, lorsqu'il vit le père et la mère supplier le trompette de continuer, et qu'il comprit par son interprète qu'on le priait lui-même de le laisser battre leur fille. C'est que, disaient-ils, si elle ne sait pas l'air pour ce soir même, peut-être le seigneur la tuera dans un moment de colère. La pitié était donc de laisser battre cette malheureuse. Alors Charles abandonna le trompette, qui sortit pour aller faire son rapport au seigneur : tout le monde tremblait pour cette jeune enfant. Charles ramassa tristement l'air qu'elle devait apprendre, et qu'il supposait quelque musique barbare du pays ; mais, en y jetant les yeux, il reconnut que c'était un air de Mozart, cette délicieuse chanson d'amour des Noces de Figaro : *Mon cœur soupire*.... Sans y penser, sans se dire que la nature musicale de cette fille s'était refusée à répéter une si gracieuse mélodie étrangement défigurée, il s'approcha d'elle, lui montra le papier et lui fit signe de chanter ; elle secoua la tête sans répondre. Alors il commença l'air d'une voix si sonore et si émue, qu'elle l'écouta soudainement, comme s'il lui parlait une langue qu'elle comprenait; elle suivait de la tête la mesure avec exactitude : puis d'elle-même elle essaya de le répéter. Et Charles ne lui avait pas dit trois fois cet air, qu'elle le chantait avec une justesse parfaite, avec une expression de reconnaissance pour son maître, qui était presque aussi charmante que la passion amoureuse de la musique. A ce moment, le seigneur arriva avec le chef de l'escorte des prisonniers, pour punir à la fois l'esclave et le Français qui avaient contrarié l'exécution des ordres du boyard. Mais ils s'arrêtèrent tous deux en entendant la voix suave de la jeune fille, en voyant le père et la mère, la bouche béante, écoutant dans le ravissement ; une douzaine de prisonniers qui se tournaient aussi vers la chanteuse, et quelques têtes qui sortaient du poêle sur lequel les cosaques étaient couchés.

— Mais, dit le boyard, voilà mon air; qu'est-ce que tu es venu me dire ? elle le chante aussi bien que la dame italienne de Moscow.

Il s'approcha, il se le fit répéter; et Charles lui ayant raconté l'histoire telle qu'elle s'était passée, le boyard donna au père la joie de rendre le knout au trompette qui l'avait forcé à battre sa fille.

— Eh bien! ajouta Charles, si les sons non rhythmés et barbarement assemblés étaient indifférents pour des oreilles sauvages, pourquoi cette jeune fille, qui n'avait aucune idée de musique, ne répétait-elle pas la leçon du trompette aussi bien qu'elle a répété la mienne?

L'histoire avait intéressé. Madame Bizot, qui voyait toujours la même chose au bout de toute relation entre un homme et une femme, dit à Charles en minaudant :

— Et que vous donna la belle paysanne pour prix d'une si charmante leçon ?

— Un morceau de pain, madame, dit Charles d'un ton froid.

Cette réponse répara auprès d'Henriette l'attention que Charles avait donnée, quelques jours avant, aux appas de Mme Bizot.

— Oh çà, dit d'Aspert, tu es donc musicien?

Il fallut en convenir. Ce fut de ce jour que l'on commença à faire de la musique.

C'est une terrible chose que la musique, non pas tant pour son charme particulier, pour cette mollesse qu'elle glisse à l'âme, pour ce balancement du rhythme où elle l'endort, mais aussi pour tout ce qu'elle a de rapproché et d'intime, surtout dans un salon sans regards. Un homme assis devant un piano, une femme assise à ses côtés; leurs genoux se touchent. Quand on étudie attentivement on ne s'en aperçoit pas. Une note qu'on aborde mal et qu'on cherche sur le clavier, les mains s'y rencontrent. Et si le jour pâlit ou si la lampe baisse, on n'a pas le temps de le remarquer, mais on se penche ensemble sur le cahier, on s'appuie presque l'un sur l'autre, les visages sont rapprochés, les haleines se confondent ; et, s'il y en a un qui se retourne imprudemment, les joues s'effleurent, la bouche sent une mèche de cheveux, une gaze, mille fois plus qu'on n'eût rêvé, qu'on n'eût permis à son imagination de rêver.

Et ceci n'arrive point aux gens qui le cherchent; car ils avertissent de l'éviter par la maladresse qu'ils y mettent; ceci arrive à ceux qui ne s'en mêlent pas: le hasard les sert ou les trompe. Ainsi Mme Bizot, qui chantait aussi avec une jolie voix, tâchait à avoir beaucoup de ces distractions et n'en attrapait presque jamais; tandis qu'Henriette et Charles, qui se donnaient innocemment à leur musique, en rencontraient mille dont ils ne s'apercevaient pas, ou dont ils ne témoignaient pas s'apercevoir. Déjà ils se sentaient si bien ensemble, qu'ils n'avaient pas songé à se créer de petits rigorismes pour être moins bien. Et pourtant ils ne pensaient pas à l'amour, ils ne pensaient à rien ; ils se convenaient à merveille. Si l'idée de l'amour leur était entrée au cœur, ils se seraient défendus. Peut-être eût-il été encore temps ; bientôt il fut trop tard.

C'était un soir, encore un soir. Le jour, on ne voyait point Charles : il était tout aux affaires ; et maintenant Henriette ne le trouvait plus mauvais, elle ne le trouvait plus ridicule. Elle estimait cet esprit d'ordre et d'activité qui lui faisait sauver la fortune du général ; elle l'estimait d'autant plus que, jusqu'à Charles, elle n'avait pas cru cet esprit compatible avec ce qui fait un homme aimable et de manières élégantes. C'était donc un soir ; on avait beaucoup causé ce qu'on appelle sentiment : Mme Bizot tirait toujours la conversation à l'amour. Elle s'était beaucoup étendue sur toutes les manières de faire une déclaration à une femme. Charles, à son penser, n'avait plus que le choix après une si complète leçon. Le moment de la musique arriva. On avait reçu, le matin, quelques airs de la partition nouvelle d'*Emma*, ravissante musique où nous courions tous, bien jeunes que nous étions alors, avec des pleurs pour ses airs si doux et des trépignements pour la fringante ronde où Mme Boulanger faisait bondir tout ce jeune parterre; car les parterres d'alors étaient jeunes et amoureux ; ce n'était pas encore la boutique du perruquier ou celle du marchand de vin qui en fournissaient le public.

O misère de moi ! que nous vieillissons jeunes aujourd'hui ! ne voilà-t-il pas que je me rappelle, que je m'oublie à me souvenir. Hélas ! que la jeune littérature de vingt ans rirait de celle de trente, si elle la lisait !

Enfin on avait reçu une partition d'*Emma*. Charles, distrait ce soir-là, s'était assis à côté du piano. Henriette s'y plaça et se mit à chanter cette cavatine :

Qu'elle est belle ! quel sourire!
Que d'esprit! quels doux attraits!
Hélas! sans oser le dire,
Je l'adore et pour jamais.

Les réflexions qui avaient survécu à la conversation cessée, le charme de la mélodie, peut-être aussi le sens de ces quatre premiers vers, plongèrent Charles dans une méditation distraite de ce qui l'entourait, mais non de ce qu'il entendait ; et l'air était fini, tout le monde l'avait applaudi, que, la tête penchée dans sa main, Charles répétait

à voix basse, émue, et en donnant à la mesure une expression passionnée :

Qu'elle est belle ! quel sourire !
Que d'esprit !...

Henriette le regardait et l'arrêta.

— Eh bien ! qu'en pensez-vous ?

— De quoi ? dit Charles en se remettant avec peine.

— De cet air ?

— Ah ! oui, dit-il, cet air ? oui, il est bien. C'est un air d'homme, n'est-ce pas ? Pourquoi donc le chantiez-vous ?

— Eh ! non, dit Mme Bizot, c'est la soubrette qui le chante à sa maîtresse, en lui apprenant que c'est ainsi que son amant parle d'elle.

— Tant pis, dit Charles avec quelque chose de triste ; il me semble qu'il irait à merveille à une voix d'homme.

— Voulez-vous l'essayer ? dit Henriette.

— Oui vraiment, dit Charles.

Elle se leva pour lui céder la place. En passant l'un devant l'autre, ils se frôlèrent ; Charles en tressaillit. Henriette se plaça debout près de lui pour tourner les feuillets ; elle posa sa main sur son épaule ; Charles la trouva brûlante : jusqu'à ce siége qu'elle venait de quitter, et sur lequel il l'avait si souvent remplacée, il semblait qu'elle le pénétrât de partout. Il joua la ritournelle, et voulut chanter ; il se troubla à la première mesure, il balbutia, il ne put continuer. Henriette, qui le comprit peut-être, qui redouta l'intervention de Mme Bizot, dit aussitôt :

— Eh bien ! accompagnez-moi, je vais chanter.

Elle commença. Charles la suivit avec moins de trouble, puis il s'unit de sentiment au chant d'Henriette ; l'accompagnement se mêla d'amour avec la voix ; ils paraissaient unis dans une exécution intime, et enfin Charles, entraîné au moment où la cavatine revient à son premier motif :

Qu'elle est belle ! quel sourire !

reprit cette phrase et la chanta avec une expression si pleine, si puissante, si émue, qu'elle éveilla l'attention de tout le monde, de d'Aspert, de Bizot et de Lussay, qui jouaient et qui applaudirent avec acclamation. Charles ne s'en aperçut pas, et, lorsqu'il eut fini, il laissa tomber sa tête sur sa poitrine.

Henriette, par un mouvement si rapide que nulle réflexion n'eut le temps de venir à l'encontre, lui dit tout bas en lui appuyant la main sur l'épaule :

— Faites attention, on nous regarde.

Oh ! ce sont de pareils mots qui font qu'on garde la vie malgré ses chagrins, ses déceptions, ses tortures ; ces mots, qui remplissent l'âme soudainement, la fondent de joie, l'associent à une autre ; ces mots qui sont un bonheur tant qu'on garde un souvenir. Charles eût voulu aussi regarder Henriette ; il n'osa pas, il eut peur : il se leva.

Elle était femme, elle fut plus courageuse que lui ; elle osa le suivre des yeux. Il était si troublé qu'il chancela. Elle ne pouvait plus lui venir en aide, elle se repentit presque de ce qu'elle avait dit ; puis elle douta qu'il l'eût comprise. Bientôt elle eut la preuve qu'ils étaient déjà compromis. Charles se remit, et répondit suffisamment bien aux compliments qu'on lui faisait.

Parmi les morceaux de musique d'*Emma*, les journaux avaient tant vanté la ronde du bouquet avec son fringant tra la la, que madame Bizot la chercha et la trouva. Après l'avoir déchiffrée en silence, elle se figura les mines agaçantes de madame Boulanger, et, sur l'effet prodigieux qu'elle produisait, elle voulut en essayer. Elle appela Charles, qui s'était mis dans un coin, et le pria de l'accompagner. Il vint de mauvaise grâce : elle l'avait si maladroitement dérangé de son bonheur ! Henriette s'approcha aussi du piano, et elle entendit que madame Bizot disait à Charles :

— Voyons si vous mettrez autant de cœur à celui-ci.

Charles était si distrait, qu'il n'entendit pas ou qu'il entendit mal. Il répondit tout haut :

— Mais il n'y a pas de chœur à ce morceau : admirable bêtise de l'amour.

Madame Bizot se mordit les lèvres et commença. Le premier couplet alla passablement bien ; la politesse de Charles suppléa à sa bonne volonté ; madame Bizot crut qu'elle gagnait quelque chose. Au refrain du second couplet, elle se laissa aller à un petit mouvement de tête et de hanche tout à fait souple et charmant. On cria bravo, mais sans se déranger ; les joueurs, du fond de leur trictrac ; Henriette et Charles, parce que c'était bien chanté.

Madame Bizot espérait une victoire complète ; elle voulait emmener Charles dans l'allure voluptueuse de la ronde, et lui faire chanter d'entraînement le tra la la du troisième couplet. Elle mit dans sa voix tout ce qu'elle avait de coquetterie ; Charles l'accompagnait avec expression : elle crut qu'il allait la suivre, et, arrivée à l'endroit où la phrase musicale se replie doucement pour ressaisir le refrain, elle ralentit et suspendit son chant pour donner entrée à la voix de Charles. Mais Charles se tut, et une autre voix entama le tra la la. C'était la voix de Bizot, qui se dandinait en mesure sur son fauteuil, de Bizot, qui, battu toute la soirée, prenait une revanche éclatante, et qui disait amoureusement, et avec une variation heureuse dans les syllabes, trou lou lou lou, trou lou lou, trou, trou lou lou lou lou. Six quatre, trou lou, trou lou trou, bezet, trou lou lou trou... Carne, trou lou lou, trou lou. Je prends deux trous, trou trou trou trou...

— C'est insupportable ! s'écria madame Bizot ; quand vous êtes là, on ne peut pas chanter.

— Hein ! je marque six points.

— Je dis que vous avez l'air d'un gros benêt, avec votre dandinement et votre trou trou.

— Bah ! fit Bizot en regardant le général pour voir si c'était vrai, qu'est il arrivé ?

— Votre femme a raison, dit le général avec humeur ; vous empêchez ces dames de chanter, et vous m'avez fait faire deux écoles avec vos trou lou lou.

— Bon, bon, bon, dit Bizot, je me tais. Deux as. Je gagne la bredouille.

— La belle ? dit le général.

— La belle ? soit.

Et ils reprirent leur jeu.

Pendant ce temps, Charles avait quitté le piano. Mme Bizot eut la maladresse de le rappeler, il eut la maladresse de refuser ; elle en fut piquée et en eut de mauvaises pensées : elle eut celle d'observer. Henriette s'était approchée de Charles, et, feignant de ranger quelque chose à la cheminée où il faisait semblant de se chauffer, elle lui dit :

— Pourquoi refuser Mme Bizot ?

— Ah ! dit Charles, cette femme se jette à la tête de tout le monde.

Henriette regarda Charles d'un air éperdu. Il ne comprit pas ; elle s'éloigna, tourna un moment dans le salon et sortit. Elle sortit pour pleurer. C'est que, quelque délicatesse qu'il y ait dans le cœur d'un homme, elle n'est jamais assez profonde pour atteindre aux délicatesses d'un amour de femme. Ce mot de Charles, qu'il ne croyait désobligeant que pour Mme Bizot, voici comment Henriette l'avait traduit :

— Cette femme se jette à la tête de tout le monde, a-t-il dit ; et moi, mon Dieu ! que viens-je de faire ? que lui ai-je dit ?... Malheureuse ! Cette réponse qu'il m'a faite pour elle était pour toutes deux... Je me suis jetée à lui qui me semblait m'appeler, et voilà ce qu'il pense de moi, mon Dieu !...

La pauvre Henriette se disait cela en pleurant, assise dans un coin de la salle à manger, seule, dans l'obscurité. Oh ! quelle transition ! tout à l'heure, éclairée par le trouble de Charles sur le sentiment qu'elle éprouvait, entraînée comme lui, se livrant pour le sauver, et maintenant méprisée, descendue au rang de Mme Bizot ! Elle pleurait, elle pleurait amèrement. Enfin, son mari, étonné de son absence, l'appela ; elle se leva toute droite comme un enfant coupable et comme s'il l'avait vue pleurer. Elle se décida à rentrer ; mais, pour cacher ses larmes, elle ouvrit un buffet, y chercha une carafe, de l'eau pour baigner ses yeux et en effacer la trace des larmes. Elle était si troublée, qu'elle renversa quelques porcelaines. Charles, qui se dévorait d'inquiétude de l'avoir vue sortir, profita du bruit pour s'élancer à la porte ; il l'ouvrit, et, à la clarté qui pénétra dans la salle à manger, il vit Henriette debout devant le buffet.

— Êtes-vous indisposée ? qu'avez-vous ? dit-il en avançant.

— Rien, répondit-elle en passant devant lui rapidement et sans le regarder.

Mais il y avait de l'amour encore dans ce mot *rien;* car il l'avait interrogée tout haut, et elle lui avait répondu tout bas. Charles ne le comprit pas ainsi. Quand on aime de tout soi, quand on aime si avant dans l'âme, on a bien plus l'intelligence de la douleur que de la joie. Charles ne vit que le geste froid, et n'entendit que le mot tout seul; ce fut son tour de souffrir. Cependant, quoiqu'il semblât que ce mot les désunît, à partir de ce moment, ils n'eurent plus qu'une même vie. Avant ce jour, ils s'aimaient chacun séparément; ils se trouvaient bien l'un avec l'autre, mais ils n'y étaient pas d'une semblable humeur; ce soir-là, ils eurent leurs joies en même temps, leur douleur en même temps: ils s'aimèrent ensemble. Mme Bizot en devina plus qu'il n'y en avait; c'était de son caractère. Elle se garda la nuit pour réfléchir à ce qu'elle devait faire. On se retira. Henriette évita les regards de Charles, qui cherchaient les siens; il sortit désespéré.

Nous avons dit qu'il ne logeait pas dans la maison où étaient les appartements des autres personnes de cette histoire. Quand il fut dehors, il marcha rapidement pour rentrer chez lui, mais il s'arrêta. Il avait vainement attaché ses yeux aux yeux baissés d'Henriette; il alla vers sa fenêtre pour la regarder. Espérait-il qu'elle s'y mettrait? le froid était piquant, excessif; cela n'était pas présumable. Mais elle était derrière le volet, il lui semblait qu'il le pénétrait de ses regards; il lui semblait que là où elle était, elle devait tellement imprégner tout de son âme, qu'il en transsuderait quelque chose à travers ce bois; véritablement il l'interrogeait comme une physionomie qui va parler. Il ne voyait pourtant rien, pas même le mouvement de la lumière, pas une ombre sur un rideau. Il s'était assis sur une pierre, il restait là, il attendait; quoi? puis-je le dire, et le savait-il lui-même? Il était là, il attendait.

Quant à Henriette, elle était rentrée toute troublée, bien malheureuse, mais déjà plus malheureuse de l'état où elle avait laissé Charles que de ce qu'il lui avait dit.

A côté de la susceptibilité de son cœur, elle avait trop d'orgueil d'elle-même pour ne pas avoir vite compris qu'elle s'était trompée. Avant de quitter le salon, elle en était convaincue; mais, pour consoler Charles, il eût fallu une parole, un regard. Elle eut peur d'elle, elle eut peur de madame Bizot; elle préféra le laisser souffrir; et puis elle lui en voulait toujours un peu de ce qu'elle ne nommait plus que sa maladresse. Elle se coucha dans cette pensée, et d'abord elle s'imagina qu'il ne se ferait pas une trop vive douleur de son silence. Elle se représenta rentrant chez lui, puis perdant le souvenir de son chagrin dans le sommeil; puis elle dit tout haut :

— Non, il ne dormira pas.

Elle ne dormait pas, elle.

Alors elle reprit ses craintes. Peut-être, pensa-t-elle, avait-il eu véritablement intention de rejeter son amour comme celui de madame Bizot; et, comme l'esprit achève aisément une idée entamée, elle se repersuada bientôt qu'elle était dédaignée; sans cela il eût trouvé un mot pour s'excuser : il est vrai qu'il ne l'avait pas pu; il est vrai qu'elle l'avait évité. Mais, depuis qu'il avait quitté le salon, il aurait pu... quoi?... Mais, à sa place, je ne sais, moi, si j'étais homme, je serais sous ses fenêtres, je voudrais la voir, l'implorer, la prier. Il y était peut-être.

Elle le pensa, puis elle n'osa le croire; elle voulut voir, et n'osa pas regarder. S'il n'y était pas, elle serait malheureuse; s'il y était, que lui dire? Elle balança longtemps. Enfin elle risqua son espérance d'amour, mais elle ne voulut pas compromettre son secret en se montrant; elle passa dans un petit cabinet sans lumière, où une simple lucarne ouvrait en dehors; elle s'en approcha; les pieds nus sur le parquet, elle souleva à peine le rideau qui voilait la vitre, et elle vit Charles assis, qui dévorait sa croisée du regard. Oh! qu'elle fut heureuse!!! Puis il lui vint au cœur toutes sortes de pitiés pour lui. Il faisait froid; il devait souffrir. Elle y pensait, sans sentir que ses pieds se glaçaient sur le parquet. Deux fois elle porta la main à la vitre pour l'ouvrir, deux fois elle s'arrêta. Cependant il restait toujours. Oh! c'était trop de cruauté de le laisser là. Il se leva; il faisait nuit, elle le voyait comme en plein jour. Il essuya ses yeux; elle pleura. Il s'éloigna, mais il ne rentra pas chez lui; il prit le chemin de la forêt : il allait livrer à la fatigue du corps l'agitation de son âme. Elle tira le verrou de la petite croisée; il n'entendit pas et disparut dans le bois. A ce moment elle l'eût rappelé devant madame Bizot. Quand Henriette quitta la fenêtre, elle avait le corps glacé, elle était malade.

XIV. — LE BRIN DE SOIE.

Le lendemain, lorsqu'ils se rencontrèrent, ils étaient défaits tous deux. Charles, en abordant Henriette, ne se sentit pas le courage de lui parler. Elle lui dit doucement:

— Bonjour; je n'ai pas dormi non plus cette nuit.

Ils s'entendaient déjà plus qu'il ne fallait.

Cependant, après cette soirée, qui fut le premier événement de leur amour, ils restèrent longtemps au même point. Ils n'avaient pas l'éperon des rivalités pour les hâter, ni la crainte d'être séparés par un accident; tout leur avenir était à leur amour. Aussi pouvaient-ils en savourer les mille délices imperceptibles, les mille malheurs inaperçus pour la plupart des hommes, pour ceux surtout qui disputent une femme plutôt qu'ils ne l'aiment. Ce fut le meilleur temps de leurs amours. Ils savaient qu'ils avaient un secret à eux deux; mais ce secret, ils ne l'avaient pas encore nommé; ils ne lui avaient pas encore écrit au front: amour adultère, inceste; ils pouvaient se tromper, se dire que c'était une amitié exquise, jalouse, passionnée; ils n'avaient pas encore de jours d'alarmes. Un mois se passa ainsi, pendant lequel Mme Bizot chercha à découvrir quelque chose de nouveau. Entre deux jeunes gens qui semblaient s'être entendus, qu'il n'y eût pas quelque chose de nouveau le lendemain, ou, tout au plus tard, le surlendemain, cela lui semblait incroyable. Aussi, quand elle vit que rien n'avançait, elle se persuada qu'il s'agissait de quelque petit secret de ménage, d'une surprise à préparer au général pour le jour des étrennes qui approchait. Enfin elle recommença ses attaques; et, grâce à elle, l'amour de Charles et d'Henriette, arrêté dans une douce et innocente confiance, se précipita dans tous les tourments du désir et de la jalousie. En femme habile, Mme Bizot revint sur ses pas; elle vit qu'elle s'était trompée en faisant de la pruderie; que, s'il fallait sentimentalement séduire Charles, il se tournerait bien plutôt vers Henriette, qui avait plus qu'elle de cette grâce de l'âme qui plaît à l'âme. Elle revint à son allure franche et vive, et, doutant un peu qu'Henriette aimât Charles, mais bien assurée, quand cela serait, qu'elle ne s'était pas donnée à lui et qu'elle n'était pas femme à se donner, elle se décida à offrir ce que sa rivale avait refusé ou refuserait. Le tout était d'amener Charles à le désirer. Cela ne lui parut pas difficile; elle compta sur la jeunesse du commandant et sur son célibat forcé. Il ne manquait plus que des occasions; le hasard lui en fournit une dont elle sut largement profiter.

Avant de raconter ce qui en arriva, il faut dire que Charles et Henriette avaient déjà des engagements l'un vis-à-vis de l'autre. Peut-être, à la plupart de ceux qui liront cette histoire, le mot *engagement* paraîtra-t-il bien énorme pour le faible lien qui attachait ces deux amants, une aventure d'enfant, en vérité. Et, il faut le dire ici en passant, quoique l'âge de Charles et d'Henriette ne fût plus celui de ces jeunes sentiments qui se prennent aux brins de la vie, cependant il ne faut pas oublier que c'était leur premier amour à tous deux, et un premier amour est toujours jeune.

Un jour, un dimanche qu'on était dans le vieux et vaste salon, d'Aspert et Bizot lisaient au coin du feu les journaux et les brochures politiques; Mme Bizot travaillait avec Henriette à une fenêtre. Mme Bizot faisait une bourse en filet, Henriette brodait. Charles, qui entra, s'approcha de ces dames, et, après s'être informé, il loua leur travail, et particulièrement celui de Mme Bizot, qui était fort élégant et qu'elle faisait avec des mains si jolies, qu'il était impossible de ne les pas admirer. Charles se laissa aller à quelques galanteries banales; Henriette ne mêla pas un mot à la conversation. Un moment après, Mme Bizot sortit, et Henriette dit à Charles :

— Madame Bizot sera bien heureuse quand elle saura que cette bourse vous plaît tant.

— Pourquoi? dit Charles.

— Parce que c'est à vous qu'elle la destine.

Henriette agissait un peu en femme piquée, elle trahissait le secret de Mme Bizot et lui enlevait la joie de la petite surprise qu'elle comptait faire à Charles. Celui-ci vit bien que ses éloges avaient déplu à Henriette; il s'en excusa si bien qu'elle ne lui en voulut pas. Alors ils se mirent à parler des présents que chacun préparait secrètement pour le premier jour de l'an.

— Que me donnerez-vous? dit Charles en souriant.

— Oh! dit Henriette, vous verrez; cela doit arriver demain.

— Arriver! dit Charles; qu'est-ce donc? quelque bijou, quelque

meuble de Paris? Ah! ajouta-t-il tristement, j'avais espéré quelque chose de vous.

— De moi? dit Henriette en rougissant.

— Oui, de vous, dit Charles, ne fût-ce qu'une fleur, ne fût-ce que ce fil de soie que vous tenez entre vos lèvres.

— Quel enfantillage! dit Henriette. Mon présent est avec celui du général, mais un présent qui ne vient que de moi.

— Bien beau, n'est-ce pas? dit Charles avec dédain, qu'il me faudra montrer à tout le monde, et que tout le monde admirera, excepté moi?

— Avez-vous envie de le refuser?

— Ah! tenez, dit Charles, donnez-moi ce brin de soie, je vous en prie; cela, rien que cela!

— Ce serait trop, dit Henriette d'une voix profondément troublée; ne parlons pas de cela. Tenez, voyez, vous me faites piquer.

Elle étancha son sang avec son mouchoir et le posa près d'elle; Charles voulut le prendre; elle le retira vivement et le mit dans sa poche. Sa poitrine battait, ses lèvres tremblaient en tordant le brin de soie qu'elles tenaient encore.

— Quoi! lui dit Charles, pas même cela, si peu de chose!

Henriette sourit amèrement, comme si elle eût voulu dire:

— Appelez-vous cela si peu de chose?

Madame Bizot rentra un moment après et revint s'asseoir près d'Henriette, et Charles les laissa seules. Un moment après, Henriette fut obligée de sortir; elle se leva, et, par un mouvement machinal, elle posa sur la table ce qu'elle tenait dans ses mains et ce fil qui n'avait pas quitté ses lèvres. Charles le vit, et elle était à peine à la porte du salon qu'il se leva à son tour pour s'en emparer. Henriette s'aperçut de ce mouvement, et, revenant sur ses pas, elle reprit le fil et le roula sur son doigt en répondant de la tête à Charles, qui l'implorait du regard:

— Non, non.

Les quelques jours qui suivirent ce refus furent tristes de la part de Charles et affectueux du côté d'Henriette; elle semblait vouloir s'excuser du chagrin qu'elle lui avait fait. Enfin le jour des étrennes vint; tous les présents furent échangés avec les embrassements d'usage; ils furent riches comme ceux des gens qui n'ont qu'une ou deux occasions par an de dépenser beaucoup d'argent. Le général avait saisi cette circonstance pour remercier Charles de ses soins: son cadeau était un bel équipage de chasse d'un grand prix; celui qu'il avait fait offrir par Henriette était un magnifique nécessaire de toilette monté en or et d'une valeur presque offensante, venu d'un autre que du général, qui le donnait visiblement par les mains d'Henriette. Lorsque tous les objets enveloppés de leurs caisses et de leurs couvertures de maroquin furent sur la table:

— Eh bien! dit le général à Henriette, où est la clef du nécessaire?

— Ah! dit celle-ci en devenant rouge et tremblante à la fois et en la tirant de son sein:

— La voici.

Elle pendait au bout du fil de soie. Oh! c'était bien le même, délustré par l'humidité des lèvres, mordu çà et là. Charles sentit fléchir ses genoux de bonheur. Il ouvrit le nécessaire, l'admira avec une joie d'enfant qui ravit d'Aspert. Puis vint le tour de Charles: il avait fait venir de Paris, pour le général, un fauteuil à roulettes, qui allait par le salon en tournant une très-facile manivelle. D'Aspert s'y promena. Le présent qu'il offrit à Henriette ne semblait attester qu'un grand soin: une corbeille à ouvrage, avec tous ses détails, où le nom d'Henriette était partout gravé. Je ne parlerai pas de ceux des autres, ni même des présents singuliers de Bizot, si ce n'est de celui qu'il offrit à Henriette. Il le lui remit presque en cachette et lui dit tout bas:

— Pardonnez-moi d'y avoir pensé. Puis, en lui serrant la main et en y glissant un petit médaillon, il ajouta d'une voix émue:

— Tout n'est pas mort dans ce cœur, et tout est permis quand on a des cheveux blancs.

Henriette ne savait ce que cela voulait dire; elle fut tentée de croire que c'était une déclaration. Elle n'aimait pas le ridicule qu'on jetait sur Bizot, et, quoiqu'elle fût fâchée, elle se mit à l'écart pour regarder ce médaillon: c'était le portrait de son fils. Elle poussa un cri de surprise et de joie. Cela lui venait de Bizot! C'est qu'il y a des femmes qui inspirent du cœur et du goût à tout ce qui les entoure. On voulut voir, on accourut; mais elle serra son médaillon et refusa de le montrer. D'Aspert insistait. Bizot lui dit en riant:

— Êtes-vous jaloux de moi? Laissez, laissez; je suis bien aise d'avoir bien choisi mon présent.

— Oh! très-bien! dit Henriette, et je vous remercie, ajouta-t-elle en l'embrassant.

Bizot prit deux gros baisers, puis, laissant sonner ses lèvres comme un homme qui vient de goûter d'un excellent vin, il fit:

— Hem! hem! hem!

Henriette glissa le portrait de l'enfant dans les mains du général, qui, heureux ce jour-là, tendit la main à Bizot.

— Mais qu'est-ce donc? dit madame Bizot; il n'a jamais voulu me dire ce que c'était.

— Ma foi, dit le général, qu'ils s'arrangent entre eux; je ne sais, moi, ça ne me regarde pas.

La curiosité de madame Bizot en resta là; celle de Charles avait une si puissante distraction, qu'il ne s'occupa point de ce qui se passait. Enfin l'heure de se retirer arriva, car ceci se passait la veille du jour de l'an. On déclara qu'on laisserait tous les cadeaux dans le salon; mais Henriette voulut emporter les siens dans sa chambre.

— Pardieu! dit le général, tu auras le temps de les examiner demain!

Henriette allait insister, lorsqu'un

— Qui sait? de madame Bizot l'avertit qu'elle avait pénétré le motif de son empressement. Et elle répondit:

— C'est juste; nous les visiterons demain.

On se retira après avoir entendu sonner minuit. Charles emporta sa clef. Il eut presque regret d'être seul heureux; mais il espéra ce qui arriva. Le lendemain il entra le premier au salon; rien n'y était encore déplacé. Il attendit qu'Henriette descendît, et, quand elle parut, elle lui tendit la main, et à cette main était une bague. Une bague! quelle imprudence!... Comment échappera-t-elle à l'investigation de madame Bizot, qui, dès qu'elle entra, parcourut Henriette des pieds à la tête, et jusqu'au bout des doigts. Mais c'est que cette bague était parfaitement semblable à un anneau qu'elle connaissait à Henriette, et que celle-ci portait habituellement; seulement elle renfermait un mot et un secret. Ce secret dévissait la bague; ce mot était: *rien*, puis, si on cherchait bien, on trouvait dans un petit coin ces deux mots: *sans toi*.

Charles avait justement espéré. A peine tout le monde était-il rentré, qu'Henriette était descendue tremblante comme une coupable. Elle savait bien qu'elle était déjà loin de cette reconnaissance complète qu'elle avait vouée au général, le jour où il avait si généreusement accepté son malheur. Elle avait trop de délicatesse dans le cœur, pour ne pas voir qu'elle n'était déjà plus l'épouse qui, n'ayant pas apporté à son mari sa dot de jeune fille, lui devait une conduite irréprochable en échange. Mais rien ne l'alarmait sur les suites de l'amour de Charles. Il était si bien son ami, qu'elle crut que ce ne serait jamais qu'une faute de cœur. Elle descendit donc et chercha longtemps. Enfin elle vit cette bague, si semblable à celle qu'elle portait, qu'elle crut ne pas l'avoir à son doigt, et la retrouver par hasard; puis elle reconnut son erreur et pensa bien que ces deux bagues ne devaient être semblables que pour les yeux étrangers; elle chercha encore et trouva le secret, tout le secret. Elle emporta l'anneau, et le lendemain elle l'avait; et, pour que Charles n'en doutât pas, elle le tira un moment de son doigt, en dévissa un tour et le remit. Elle avait donc accepté le serment de Charles: elle lui avait donné ce brin de soie qu'il avait tant voulu. On ne s'aime pas plus complétement, plus furtivement. Ils étaient déjà bien coupables.

XV. — MALADIE.

Ce calme de l'amour de Charles et d'Henriette fut bientôt troublé, comme nous l'avons dit, par les plans sensuels de madame Bizot. Décidée à ne lutter ni d'esprit ni de cœur avec celle qu'elle regardait comme sa rivale, elle ne mêlait plus rien de provoquant aux entretiens du soir, si ce n'est sa personne. Véritablement, jamais on ne fut plus fraîche, plus coquette, plus suave; une tournure exquise, et, lorsqu'elle était seule avec Charles, des poses d'une grâce, d'une vo-

lupté charmantes, avec le soin de ne pas y appeler les regards. Ils y venaient quelquefois, et elle avait l'air de ne les remarquer ni pour cesser ses agaceries, ni pour aller plus loin ; il ne lui allait pas de jouer la modestie ; il n'allait pas à Charles qu'on lui manifestât de l'abandon. Elle réussit assez bien, car il la préféra ainsi ; il se laissa aller même à quelques compliments; mais, de là à ce que voulait madame Bizot, il y avait loin, surtout pour un cœur occupé.

Un accident la servit au delà de ses vœux. Charles tomba malade et fut obligé de garder la chambre ; c'étaient des palpitations qui demandaient un repos absolu du corps. Henriette alla le voir avec son mari, avec M. Bizot, avec son père ; mais Mme Bizot y allait seule, y demeurait longtemps ; enfin elle s'installa : elle avait apporté une broderie à côté du lit. Henriette en fut contrariée, puis irritée, puis malheureuse ; car elle n'osait dire rien à Mme Bizot, et, quoiqu'en son cœur elle sentît du dépit contre Charles lui-même, elle ne pouvait lui reprocher comme attentions ou égards envers une autre femme des soins dont il ne pouvait se défendre. Elle brûlait dans le salon de son mari, mais elle n'osait le quitter. D'Aspert ne lui parlait pas trois fois en une heure, quand elle était là, mais il la faisait demander sitôt qu'elle n'y était plus. Qu'un domestique eût répondu deux fois de suite : — Madame est chez monsieur Charles.

Et elle se fût crue perdue. Elle trouva souvent de petits moyens de contrarier le tête-à-tête de Mme Bizot; elle y envoyait souvent son père, plus souvent son fils ; elle eut cependant la délicatesse de ne pas y envoyer Bizot. Je crois que ce fut plutôt par pitié pour lui que par égard pour sa femme ; elle était reconnaissante au pauvre homme du portrait de son fils. Deux jours se passèrent ainsi ; le troisième, ce tourment fut insupportable. Henriette ne faisait qu'entrer et sortir dans le salon ; elle ne put y tenir, en alla vers l'appartement de Charles. Dans le court espace qui le séparait de la maison principale, elle s'arrêta trois ou quatre fois... Que dire ? quel prétexte donner à son arrivée ? elle en trouvait mille, mais elle sentait bien qu'au fond, Mme Bizot y verrait de la jalousie ; et montrer de la jalousie de Mme Bizot lui semblait le pire de tous les malheurs. Cependant elle voulait savoir ce qu'elle faisait là. Il fallait que sa passion fût bien autre que ce qu'elle imaginait : elle se décida à épier.

Elle gagna un escalier dérobé, entra sans bruit dans un cabinet caché d'où elle put tout voir et tout entendre. Mme Bizot était assise sur le lit de Charles.

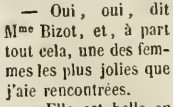
— Charles, lui disait-elle en souriant doucement et en le caressant du regard, vous l'aimez?

— Y pensez-vous? répondit Charles : j'ai pour elle un respect qui ne saurait se dire.

— Cela n'empêche pas l'amour, reprit Mme Bizot, et véritablement Henriette mérite bien d'être aimée.

Son nom, ainsi familièrement prononcé, indigna Henriette.

— Certes, dit Charles, elle le mérite, et c'est tout ce qui fait qu'elle le mérite qui me le défend précisément : tant de touchante vertu, tant de dévouement au bonheur de son mari.


— Oui, oui, dit Mme Bizot, et, à part tout cela, une des femmes les plus jolies que j'aie rencontrées.

— Elle est belle en effet, dit Charles, qui aimait l'éloge d'Henriette et qui ne prévoyait pas le parti que comptait en tirer Mme Bizot.

— Mais belle, dit celle-ci, parfaite. Avez-vous vu jamais une main plus effilée, plus gracieuse?

Et de sa jolie main elle écartait, sur le front de Charles, les boucles de ses cheveux.

Charles crut devoir la remercier, et lui dit :

— Mais les vôtres sont charmantes.

— Et quelle taille souple et élégante ! dit Mme Bizot en se balançant doucement sur le lit pour imiter le doux mouvement de cette taille qu'elle vantait ; et cela lui faisait montrer la sienne, et elle poussait ainsi doucement le corps de Charles, près duquel elle était assise.

Celui-ci ne put s'empêcher de le remarquer ; et cette pression suave l'émut légèrement ; il tenait encore les mains de madame Bizot, il les serra.

Henriette ne comprenait pas, et n'était honteuse que des éloges que lui donnait madame Bizot; elle les trouvait immodestes ; il lui semblait qu'elle la dévoilât sans pudeur aux yeux de son amant. Mais bientôt elle crut deviner que ce n'était pas elle que madame Bizot voulait ainsi montrer à Charles; en effet celle-ci continua :

— Et puis avec quelle grâce son cou est attaché à ses épaules ! Elle a ceci...

Et, à ce mot *ceci*, prononcé avec enthousiasme, madame Bizot arracha une épingle de sa robe de chambre, et montra sa blanche gorge et ses belles épaules :

— Elle a ceci d'une pureté ravissante.

Charles ne put s'empêcher de regarder l'image gracieuse de ce qu'on lui disait si beau ; il se leva sur son séant et plongea ses yeux dans les plis de la robe de madame Bizot.



Bizot dansait congruement ; puis il minaudait et tortillait en femme. — Page 51.

— Enfin, reprit celle-ci, j'ai un joli pied, et entre nous soit dit, je crois avoir une jolie jambe ; mais, chez Henriette, c'est d'un tour si suave!... et elle appuyait de la main sur sa robe pour dessiner sa jambe; et, ainsi posée, elle en avait presque découvert une jusqu'à la naissance du genou.

Charles y porta la main. Sous prétexte de le dégager, madame Bizot avança sur le lit de Charles, parut manquer d'appui et se laissa tomber sur lui, son visage sur le sien, son sein bondissant sur sa poitrine. Charles l'entoura de ses bras.

Henriette fit quelques pas pour sortir, mais à peine fut-elle au haut de l'escalier dérobé, qu'elle s'évanouit.

Quand elle reprit connaissance, on l'appelait de tous côtés.

On était venu plusieurs fois la chercher chez Charles, on n'y avait trouvé que madame Bizot. Ils avaient répondu qu'ils ne l'avaient point vue. Lorsqu'elle entendit les voix s'éloigner, elle s'échappa et rentra au salon. Son désordre, sa pâleur, lui servirent d'excuse ; elle dit qu'ayant voulu aller jusque dans la forêt, elle s'était sentie saisie d'une faiblesse qui l'avait forcée à s'asseoir. D'Aspert, son père, Bizot, s'inquiétèrent; elle se déclara décidément malade; elle l'était véritablement. On la monta chez elle, on la mit au lit; une fièvre de feu la saisit, et, en moins d'une heure, il fallut la saigner. Madame Bizot accourut. Quel supplice ! tout le monde était là, Henriette ne put même se détourner; elle se contenta de se taire. Lussay demanda pour elle du repos; elle demanda un peu de solitude : on la laissa donc. Elle se mit à pleurer sans discontinuer, sans rien penser, sans analyser ce qu'elle souffrait, ni la portée de son malheur; elle pleurait. Elle était assise dans son lit, la tête dans ses mains, elle sentit cette bague qu'elle portait; elle l'arracha de son doigt et la jeta avec colère à l'autre bout de la chambre : ce fut la première chose qui fut distincte dans sa douleur. Jusque-là ce n'avait été qu'une souffrance atroce, confuse, qui se dégageait par des larmes, et qui, lorsqu'elles furent épuisées, resta nue et visible devant elle.

— Cette bague, je ne la toucherai plus! Oh! ma vie dût-elle en dépendre, dût-on la trouver là, la prendre, l'examiner, y découvrir ce qu'elle renferme, m'accuser alors comme si j'étais coupable ; eh bien! j'aimerais mieux cela que de la sentir encore dans mes mains.

Voilà ce qu'elle se disait d'abord en elle-même, en essuyant ses yeux avec colère; puis elle ajouta :

Mais lui, il a quelque chose à moi, il faut qu'il me le rende; je le lui demanderai. Il faudra donc lui dire?... Oui, je lui dirai... Oh! non... non... jamais... Eh bien! je le lui demanderai, voilà tout... Je lui rendrai sa bague... avec mépris... sans explication... Osera-t-il m'accuser de caprice?... et, quand il m'en accuserait... que m'importe?... Oui... oui... je la lui rendrai. Et mon fil... mon pauvre fil, mon pauvre fil de soie... où j'avais attaché ma vie, c'en est donc fait!... Mon Dieu ! mon Dieu!... Oh! comme il m'a trompée... Comme je l'aimais!... que je suis malheureuse!...

Et elle se reprit à pleurer avec abondance, car elle en était venue à regretter le bonheur de son amour. Alors elle se leva, et, chancelante, s'essuyant les yeux à chaque pas, elle arriva près de cette bague tombée dans un coin. Là, elle s'arrêta à la considérer. Il y eut dans ce regard toute l'histoire de son amour, qu'elle se rappelait heure à heure. Les larmes et les sanglots la suffoquèrent; elle tomba à genoux, et, prenant l'anneau, elle murmura longtemps et tout bas :

—Adieu!... adieu!... adieu!

Adieu à son amour, à sa vie, à sa foi, à tout au monde. Elle s'arrachait du cœur tout ce qu'elle avait espéré; elle serait morte là, si elle n'eût entendu du bruit. Elle serra la bague convulsivement, et d'un bond elle fut dans son lit.

C'était Charles : il avait l'air d'un fantôme. M. Bizot l'accompagnait. Henriette regarda Charles. Si celui-ci n'eût déjà eu un soupçon fatal, il aurait deviné ce qu'avait Henriette au regard qu'elle lui jeta : ce fut le mépris le plus indigné, le sourire le plus amer. Bizot, après avoir approché Charles du lit, car Charles pouvait à peine se traîner, Bizot s'éloigna jusqu'au fond de la chambre. Comme il se retournait, Henriette le montra à Charles avec une insultante dérision, et avec cette seule exclamation :

— Oh!...

Lui, Charles, il s'était appuyé sur Bizot pour monter chez elle, sur le mari de cette femme impudente.

Lâcheté! lâcheté! voulaient dire ce geste et cette exclamation.

Les dents de Charles claquaient, ses yeux étaient égarés, sa poitrine haletait à se briser; on voyait bondir son cœur à travers. Il fut obligé de poser sa main sur le lit pour s'appuyer. Henriette la saisit avidement, et, y glissant l'anneau qu'elle cachait, elle lui dit:

— Tenez...

Charles s'y attendait peut-être, mais il se recula épouvanté. Henriette reprit alors à voix basse:

Le soldat maugréait et ordonnait au vieillard de la frapper. — Page 52.

— Rendez-le-moi.

Quoiqu'elle ne désignât rien, ni l'un ni l'autre ne s'y trompèrent : c'était le fil de soie, c'était cet imperceptible gage d'amour qu'elle demandait. Charles, secouant lentement la tête, répondit :

— Non... non...

— Rendez-le-moi, répéta Henriette d'une voix brève et qui s'animait, rendez-le-moi.

— Pas ainsi, dit Charles en la calmant du geste ; non... demain...

— Oh ! reprit Henriette en serrant les dents convulsivement, rendez-le-moi.

Charles, encore cette fois, répondit d'une voix étouffée :

— Non... non... non...

— Oh ! rendez-le-moi ! s'écria Henriette en se dressant sur son séant, rendez-le-moi, ou j'appelle !

Elle se serait perdue à ce moment ; elle eût réclamé ce fil en face de son mari, quand il eût dû la tuer. La question n'était pas de mourir. Charles ne répondit plus ; il ouvrit sa chemise : ce geste rappela à Henriette celui de Mme Bizot, et elle se mit à rire en se frappant la tête sur ses mains fermées. Charles arracha le fil de son cou, en le brisant. Henriette s'en saisit, et, avec une fureur aveugle, elle le cassa dans ses doigts en petits brins aussi courts qu'elle put ; puis elle les sépara encore avec ses dents ; puis elle les dispersa brin à brin sur son lit ; puis, quand ce fut fini, elle dit à voix basse :

— Rien, plus rien.

— Plus rien qu'à mourir, dit Charles d'une voix sourde et terrible.

Il attacha sur elle ses yeux d'où tombèrent deux grosses larmes, et ajouta de la même voix fatale et résolue :

— Adieu !

Il s'éloigna à ce mot.

— Charles ! s'écria Henriette en s'élançant presque du lit ; mais elle y retomba aussitôt en se tordant convulsivement et en s'écriant :

— O mon Dieu ! mon Dieu ! mon Dieu ! que je suis malheureuse !

Charles s'était retourné en la voyant en cet état ; il courut à elle. Bizot vint aussi ; Bizot, qui depuis longtemps savait le secret d'Henriette, le bonhomme, et qui ne disait rien, et qui consentait à être ridicule ; lui qui avait plus d'esprit qu'eux tous, et qui n'était ce qu'il était pour les autres que parce qu'ils ne valaient pas la peine qu'il fût autre chose. Il aida Charles à remettre Henriette dans son lit, et, pendant que celui-ci soutenait sa tête dans ses mains, il lui fit respirer des sels. Elle ouvrit les yeux, mais si ternes, si vitrés, qu'elle semblait ne pas voir. Bizot alla chercher Lussay. Pendant ce temps, Charles voulut dire quelque chose à Henriette, mais elle ne l'entendait pas. On accourut, et Charles dut se retirer.

Le lendemain, la crise d'Henriette était passée, et Charles était dans un état désespéré. Quand on le dit à Henriette, elle ne le crut pas ; il lui parut que c'était une manière de se rendre intéressant. Elle n'en demanda des nouvelles ni à son père ni à Bizot, quand ils vinrent de chez lui. D'Aspert s'y fit porter ; il y demeura longtemps, envoya plusieurs fois prier Henriette d'y aller : elle répondit toujours d'une manière évasive. Lorsqu'il rentra dans le salon, il était fort triste ; il était assez affligé pour ne faire à Henriette qu'un douloureux reproche de son indifférence.

— C'est mal, lui dit-il, de ne pas être allé voir Charles. Lui s'est levé hier, tout souffrant qu'il était, dès qu'il a su ton indisposition, et peut-être est-ce cette imprudence qui l'a mis dans l'état où il est. Monte chez lui, je t'en prie ; si ce n'est une marque d'intérêt, que ce soit du moins une politesse.

Henriette ne savait que faire ; elle ne trouvait pas d'excuse, et l'affliction du général était si vive, qu'il fallait bien que le danger fût pressant. A ce moment, rentrèrent Lussay, Bizot et sa femme.

— Comment ! dit d'Aspert, vous voilà tous ! personne n'est-il resté près de Charles ?

— Non, dit Lussay, il a voulu être absolument seul.

— Seul ! s'écria Henriette avec éclat, seul ! quelle imprudence !

— J'y vais retourner bientôt, dit Lussay.

— Il ne faut pas le laisser seul, reprit vivement Henriette.

— Il n'y a pas de danger ; il se trouve mieux, ajouta Lussay.

D'Aspert regardait Henriette d'un air surpris ; ce changement soudain, ce passage subit d'une indifférence marquée à un intérêt si pressant lui paraissait inexplicable. Celle-ci ne s'en aperçut pas, et elle répondit à son père avec une sorte de désespoir :

— Il y a plus de danger que vous ne pensez !

— Quel danger ? dit d'Aspert en regardant sa femme.

— Mais s'il allait se tuer ! répondit-elle, emportée par son effroi, par son amour, par le remords de sa cruauté envers lui.

La stupéfaction de d'Aspert, de Lussay et de Mme Bizot apprit à Henriette toute l'imprudence de cette révélation : Bizot la sauva.

— Non, dit-il doucement, ne craignez pas cela ; je lui ai fait entendre raison.

Cet air tranquille de Bizot rassura tout le monde ; mais on ne comprenait pas. Alors il continua en prenant paisiblement une prise de tabac :

— Imaginez-vous qu'hier, lorsqu'il est venu voir madame d'Aspert, il nous a dit, mais d'un ton très-froid et très-résolu, qu'il croyait sa maladie incurable, et qu'il ne se sentait pas le courage de mener une vie maladive et pleine de tortures physiques, et qu'il en aurait bientôt fini. Madame a pris cela pour aussi vrai que s'il l'avait déjà fait : mais il a entendu raison. Après tout, lui ai-je dit, il y a remède à tous maux, même aux maladies de cœur. Il m'a fallu du temps ; mais je l'ai laissé plus tranquille.

— Peut-être, dit d'Aspert ; car ce désir d'être seul... Il faut y aller. Henriette, toi à qui il a dit cette folie, monte chez lui, parle-lui. C'est une faiblesse indigne : un homme de trente ans ! Mais moi, mon Dieu ! qui souffre les douleurs d'un damné !...

— Eh bien ! venez, dit Henriette, allons-y ensemble.

— Non, dit le général, vas-y seule : il t'a parlé, il t'a confié cette pensée de désespoir ; il serait peut-être humilié que nous en fussions instruits ; car vraiment on n'est pas de cette faiblesse-là ; mais il y a des hommes comme ça. Allons, va... va, je t'en prie...

— Allez-y, dit Bizot, allez-y.

Il n'y avait plus moyen de refuser. Elle quitta le salon, traversa la cour sans savoir ni ce qu'elle allait dire, ni ce qu'elle allait faire, monta l'escalier de l'appartement de Charles et entra dans sa chambre.

XVI. — ENCORE UN PAS.

Charles était sur son lit, les yeux ouverts et regardant fixement le plafond : ses lèvres remuaient comme celles d'un homme qui prie. Il ne s'aperçut pas qu'on entrait. Henriette s'approcha de lui et le considéra. Tous les signes de la mort étaient sur ce visage ; l'œil n'avait plus d'âme, les traits arrêtés n'attestaient plus même la souffrance active du corps. Henriette se plaça devant lui pour se faire voir ; mais il ne la regarda pas ; tout demeura immobile, si ce n'est ses lèvres, qui remuaient incessamment. Henriette écouta ce qu'elles prononçaient : ce n'étaient ni pensées ni paroles qui les agitaient ainsi, c'était un tremblement convulsif. Henriette épouvantée appela doucement :

— Charles !... Charles !...

Il parut sourire, et il murmura sourdement, mais sans quitter le plafond de l'œil :

— Oui... oui...

— Charles ! Charles ! c'est moi ! s'écria Henriette avec terreur et en lui prenant la main.

Charles baissa les yeux et regarda Henriette d'un air qui témoignait qu'il ne la voyait que comme une vision. Il la parcourait des pieds à la tête comme si elle était enveloppée d'une ombre à travers laquelle il la distinguait mal. Enfin son œil s'éclaircit ; Henriette vit qu'il la reconnaissait. Il parut surpris et joyeux ; mais tout à coup son désespoir le ressaisit ; il laissa retomber sa tête, qu'il avait soulevée un moment, et il dit doucement :

— Ce n'est pas vous, ce n'est pas vous.

Henriette crut qu'il était dans le délire et lui dit doucement :

— C'est moi, c'est moi, c'est Henriette.

— Henriette, reprit-il en la regardant ; ah ! je vois bien que c'est vous, réellement vous. Tout à l'heure j'étais plus heureux.

— Plus heureux ! dit Henriette.

— Oh ! dit Charles, c'était un rêve où je comptais mourir ; mais on vous a envoyée, et vous êtes venue.

— Non, dit Henriette dont les larmes gagnaient la voix, non, on ne m'a pas envoyée ; non, je suis venue pour vous voir, pour vous prier...

— Me prier? moi? dit Charles en se soulevant, me prier? et de quoi?

— D'être calme, dit Henriette; de ne pas écouter votre désespoir, de vivre.

— Qu'est-ce que cela vous fait? répondit Charles amèrement et en détournant la tête.

Henriette ne pouvait se rendre compte de ce qu'elle éprouvait. Malgré l'abattement et le danger de Charles, elle ne se sentait pas la générosité de lui dire : Je vous pardonne; d'ailleurs, elle n'avait pas le pardon dans le cœur; mais l'idée de le voir mourir lui était affreuse, et elle ne pouvait la supporter. Elle se laissa aller à un mouvement d'impatience.

— Mais que voulez-vous que je fasse? dit-elle; car enfin je suis ici, et...

— Oh! je ne veux rien, dit Charles en l'interrompant, je ne demande rien; je veux mourir.

— Mourir! reprit-elle; oh! c'est bien facile de mourir; mais il faut pourtant que je vive, moi! et pourtant, est-ce moi qui suis coupable? est-ce moi...

Elle s'arrêta et détourna la tête pour cacher ses larmes. Charles parut prendre une grande résolution.

— Écoutez, Henriette, lui dit-il, je sais que vous étiez là; — et il lui montra le cabinet. — Hier je m'y traînai, quand je fus seul; j'y trouvai ce mouchoir : j'en fus étonné. Votre indisposition, quand on me l'annonça, vint presque m'éclairer. Je résolus d'aller vous voir; votre conduite me dit tout.

— Eh bien! dit Henriette, ai-je tort?

— Il faudrait plus de temps que vous ne pouvez m'en donner pour m'entendre, plus de force que je n'en ai pour m'expliquer. Je vous demande une heure ce soir.

— Ce soir! reprit Henriette; non.. plus tard... dans quelques jours, quand vous serez rétabli.

— Vous me le promettez?

— Je vous le promets.

— Et jusque-là, dit Charles, ne me direz-vous rien?

— Qu'ai-je à vous dire? Soyez heureux, c'est tout ce que je souhaite, répondit Henriette tristement.

— Heureux! répéta-t-il. Puis il garda le silence et reprit un moment après : Vous m'avez promis de m'écouter.

— Je le ferai.

Charles se tut encore; bien des idées l'agitèrent, sans doute, et l'éloignèrent de sa dernière parole, car il reprit en regardant Henriette :

— M'auriez-vous jamais aimé?

Henriette le considéra avec un étonnement qu'elle ne put réprimer; elle laissa tomber ses bras avec stupéfaction et répondit avec une vive effusion de désespoir:

— Eh! qu'ai-je donc fait, mon Dieu?

— Tu m'aimais! s'écria Charles avec transport et saisissant ses mains.

Henriette reprit toute sa dignité à ce mot.

— Oh! dit-elle, ce n'est pas à moi que vous croyez parler, sans doute? Attendez qu'elle vienne.

Elle s'éloigna du lit à ces mots. Charles désespéré la suivit des yeux.

— Je vous reverrai! lui dit-il.

— Je vous l'ai promis, monsieur, répondit-elle froidement; et elle sortit de la chambre.

Quand elle fut dehors, Henriette fut presque contente d'elle. A son compte, elle n'avait rien pardonné; tout était rompu. Elle osa regarder sa conduite et s'excuser de son intimité avec Charles. Selon sa pensée, elle s'était repentie assez tôt; elle n'avait plus rien de caché avec lui; c'était un commencement de passion arrêté avant toute faute : un hasard avait sans doute amené la rupture; mais son honneur en profitait. Elle le croyait ainsi; elle se le disait, ne s'apercevant pas que c'est parce qu'elle l'aimait trop qu'elle ne lui avait pas pardonné. Elle ne voyait pas que sa satisfaction ne venait que de deux motifs bien coupables: le premier, de s'être assuré son amant, et le second, d'avoir gardé en même temps son ressentiment contre lui. Aveugle qu'elle était! elle venait d'attacher enfin le mot vrai à toutes ses actions, jusqu'à ce jour équivoques pour elle-même! Pauvre femme qui se laissait bercer doucement à une affection secrète, mais où rien de prononcé ne l'avait alarmée, devenue mourante et exaspérée à un premier soupçon d'infidélité; à qui on avait demandé si elle aimait, et qui avait répondu : J'aimais; croyait-elle qu'elle ne pardonnerait pas? que le tort de son amant était inexcusable? que rien ne l'effacerait de son cœur? Sans doute elle le croyait, car elle était de bonne foi dans ses sentiments; mais ces sentiments, qui pourra jamais en sonder les replis? qui pourra jamais marquer le chemin par où ils nous conduisent à notre perte?

XVII. — ENCORE UN.

A partir de ce jour, Henriette ne fit plus de difficulté pour venir voir Charles. Les premières fois, son maintien fut triste; dès que la vie de Charles fut hors de danger, elle devint sérieuse; puis elle affecta d'être gaie dès qu'il put prendre part à la conversation générale. Alors commença toute la série des petites vengeances qu'elle se crut en droit d'exercer en retour de ce qu'elle avait accordé. Jamais elle n'avait paru si désintéressée de tout ce qui l'entourait, si enjouée, si prévenante envers Mme Bizot. Plusieurs fois, il arriva que celle-ci vint voir Charles en compagnie de Lussay et d'Henriette; il arriva aussi que Lussay les quittait, et tout aussitôt Henriette s'en allait de même, en affectant de les laisser seuls ensemble. Au bout de quelques jours, Mme Bizot prit le parti de ne plus aller chez Charles; Henriette n'y parut presque plus. Charles, à peu près remis, revint au salon. Il chercha longtemps, mais vainement, l'occasion de demander ce rendez-vous, ou plutôt cet entretien qu'on lui avait promis; Henriette évita toujours d'être seule avec lui, et, quand il lui disait un mot à la dérobée, elle faisait semblant de ne pas l'entendre. Une fois que tout le monde était dans le salon, Charles s'approcha d'elle, et, croyant la forcer à l'écouter, il lui dit tout bas :

— Par pitié, Henriette...

— Plaît-il? reprit-elle tout haut; vous parlez si bas, que je ne vous entends plus.

Au milieu de son désespoir, Charles eut un mouvement de colère, et il répondit à voix basse, sans se troubler de cette interruption :

— Vous m'avez menti, madame.

Henriette fut humiliée; sa conduite lui parut pour la première fois manquer de cette dignité qu'elle avait voulu garder à son malheur; elle comprit qu'elle n'avait plus l'air que d'une femme piquée. Elle se ressouvint de sa parole; mais elle vit madame Bizot qui l'observait; la vanité de la vengeance l'emporta encore sur la probité de son ressentiment, et elle répliqua avec un ton moqueur :

— J'ai peur d'éveiller la jalousie de madame Bizot.

Pauvre madame Bizot! il ne manquait pourtant rien à son humiliation, à son abandon. Elle était retournée chez Charles; mais celui-ci ne manquait pas de sonner quelqu'un dès qu'ils étaient seuls. Elle lui avait écrit; il n'avait point reçu ses lettres et les lui avait renvoyées; et, pour qu'Henriette n'en doutât pas, il avait poussé la brutalité jusqu'à les lui faire remettre pendant qu'elles étaient ensemble. Dans le salon, jamais il ne lui adressait la parole : c'est à peine s'il avait conservé vis-à-vis d'elle ces exactes politesses auxquelles on ne peut manquer. Henriette le voyait, le savait. Madame Bizot, si gaie, si avenante, pleurait quelquefois en secret; et quelquefois aussi ses larmes perçaient malgré elle devant sa rivale. Un mot d'Henriette eût pu finir tout cela, un mot qui eût dit à Charles : Assez, je suis assez vengée; et il eût repris ce ton d'affection avec lequel il eût été si facile de consoler une femme comme madame Bizot. Avec un peu de bonne volonté, elle eût trouvé tout simple qu'un beau garçon et une jolie femme eussent éprouvé ce qu'ils valaient pendant une heure, à condition qu'il n'en eût plus été question le lendemain. Avec une prière, elle eût servi les amours de Charles et ceux d'Henriette. Mais celle-ci était implacable : il lui fallait sa victime, bien sacrifiée, bien méprisée, bien délaissée. Et, comme ce n'était pas méchanceté, il fallait que ce fût amour bien puissant, bien affamé, bien insatiable de ce cœur qui lui était échappé un moment. Elle avait torturé Charles de toutes les façons. Il faut l'ingéniosité d'une femme pour trouver partout place à un coup de poignard. Au salon, si l'on jouait :

— M. Charles sera de moitié avec madame Bizot, disait Henriette.

A table, à propos d'un fruit :

— Offrez à madame Bizot. Vous oubliez madame Bizot.

A la promenade :

— Donnez votre bras à madame Bizot.

Tout aboutissait là. Il fallait une patience d'amour égale à celle de la persécution pour y tenir.

Le soir dont nous parlons, Henriette dépassa le but; et, à ce mot : J'ai peur d'éveiller la jalousie de madame Bizot, Charles se sentit indigné. Que de fois il avait eu pitié de cette femme qui n'avait eu le tort que de l'aimer à sa manière, que de combattre avec ses armes, mais bonne au fond, jolie et amoureuse! Charles l'avait détestée le lendemain de sa chute; puis il lui avait pardonné; enfin la persécution d'Henriette la lui avait rendue presque intéressante, car elle s'était franchement résignée à son sort. Vivement amoureuse des sens, elle avait cependant une sorte de respect pour les amours passionnés dont elle était incapable. La crise d'Henriette, l'état désespéré de Charles, lui avaient appris que leur affection était une de ces passions dont on meurt, bien plus, pour lesquelles on tue rivaux, honneur, avenir.

Elle avait entendu, de la place où elle était retirée, le mot cruel d'Henriette, et elle s'était trompée à la pâleur soudaine qu'elle avait vue sur le visage de Charles; elle avait pensé que c'était un de ces mouvements de désespoir qui le prenaient souvent, et, comme il s'approcha d'elle, elle lui dit doucement :

— Consolez-vous, je partirai dans huit jours.

— Pourquoi partir? reprit Charles à haute voix. Entendez donc, général? Mme Bizot menace de nous quitter; vous ne le permettrez pas, je pense? Que deviendront nos soirées sans elle, qui en est l'âme et la vie?

— Hum! hum! dit Bizot.

— Comment donc! s'écria d'Aspert, j'espère bien que nous l'avons pour un grand mois encore; et, si elle n'est pas trop pressée d'aller voir fleurir ses lilas, nous lui ferons fête des nôtres.

— A la bonne heure! dit Charles. Puis il ajouta tout bas, mais assez haut pour que Henriette l'entendit : Oh! ne partez pas, ne partez pas; j'ai tant de pardons à vous demander.

Henriette demeura atterrée. Charles, ce Charles que depuis un mois elle avait tenu sous sa main, à qui elle ne daignait pas même demander toutes les brutalités qu'il faisait pour l'apaiser, ce Charles venait de se révolter. Elle avait étudié son caractère, elle savait qu'une résolution, dût-elle lui coûter la vie, devenait pour lui un devoir dès qu'il s'y était compromis : elle eut peur de le laisser engager.

Il ne faut pas s'y tromper, Henriette était arrivée à ce point que Charles était sa pensée de toutes les heures. Il lui appartenait; ce n'était pas pour une autre qu'elle lui avait dit de vivre; elle pouvait vouloir le fouler aux pieds, mais elle lui eût demandé grâce. Elle se crut perdue. Toute sa vengeance, toute sa vanité tombèrent devant l'idée qu'il pouvait en aimer une autre, et l'aimer cette fois, non plus par une surprise des sens, par une infidélité qu'elle méprisait au fond, mais par un choix du cœur, par une préférence de l'âme. Elle prit une soudaine résolution, elle mit toute sa vie sur un mot. Charles était irrité : elle le voyait, elle le sentait; car c'était sa colère implacable et concentrée; c'était ce visage qu'il avait quand il avait voulu tuer le malheureux Aubert; il y avait beaucoup à risquer. Peut-être n'allait-il pas obéir à l'ordre qu'elle allait lui donner, et alors c'en était fait, elle ne lui parlerait plus, elle ne lui pardonnerait jamais rien. N'importe, elle joua tout. Elle se leva et passa devant Charles.

— Suivez-moi, lui dit-elle tout bas.

Et elle sortit du salon. Elle n'eut pas la torture d'attendre : Charles, au milieu de sa colère, n'avait pu résister à l'air sombre et résolu qu'elle avait en passant près de lui. Ils étaient dans la salle à manger.

— Je ne veux pas que cette femme reste, dit Henriette froidement.

— Pourquoi? dit Charles.

— Ne suis-je pas maîtresse chez moi? reprit Henriette avec hauteur.

— Si c'est à ce titre, reprit Charles en se retirant, vous avez des domestiques pour la chasser.

Henriette, sortie du salon pour offrir à Charles l'entretien qu'elle lui avait si souvent refusé, n'eut pas plutôt éprouvé son obéissance, qu'elle se rappela l'énormité de son grief contre lui, et ne put se décider à faire de prime abord une démarche à laquelle elle eût pu se laisser entraîner un moment avant. Alors, conciliant encore une fois son orgueil et son amour, ne voulant pas faire le premier pas, et ne voulant pas cependant que Charles s'éloignât sans une explication, elle lui dit presque en pleurant :

— Ah! vous avez beau faire et beau dire, vous aimez cette femme!

— Moi! reprit Charles. Ah! si vous aviez voulu m'entendre...

— Mais c'est si difficile, dit Henriette en détournant la tête pour cacher à la fois la joie qu'elle éprouvait à trouver une occasion de céder, et la honte qu'elle avait d'éprouver cette joie.

— Difficile? dit Charles dont la voix altérée dut assurer Henriette sur sa puissance, difficile? Ce soir, je puis rentrer dans ce salon; ne pouvez-vous quitter votre chambre?

— Je serai dans mon boudoir à minuit, répondit Henriette. Elle alla vers le salon; mais, avant d'en passer la porte, elle prit peur tout d'un coup de ce dont elle s'était fait un jeu durant un mois. Redevenue complice de Charles, elle craignit que la conduite qu'il affectait vis-à-vis de Mme Bizot ne fût remarquée. Elle lui dit :

— Parlez à madame Bizot; demandez-lui de rester; qu'elle ne soupçonne rien.

Henriette rentra; Charles la suivit un moment après. Autant il lui avait été difficile jusqu'à ce jour de ne pas parler à madame Bizot, autant, ce soir-là, il lui fut impossible de lui dire quelque chose. Il avait le cœur si plein, l'âme si dilatée, qu'il n'avait pas de paroles pour des choses indifférentes; et certes, s'il lui eût fallu parler dans ces premiers moments, il n'eût pu que laisser éclater son âme en exclamations de joie. Ce bonheur excessif ne venait pas, à coup sûr, du pardon obtenu, car le pardon restait incertain, mais de l'idée qu'il y avait encore quelque chose de secret, et d'avoué secret entre lui et Henriette. Rupture ou pardon, il y avait communauté d'intérêts établie entre eux, et cela suffisait à la joie présente de Charles.

Quant à Henriette, elle observait secrètement l'attitude de Charles, et se repaissait à plaisir de cette conviction, qu'elle puisait dans toute sa contenance, que, plaisir et joie, c'était d'elle encore qu'il recevrait toute sa vie. Quant à ce qu'il lui dirait le soir, elle écouterait sa justification, parce que c'était pour cela qu'elle l'aurait reçu; mais il y avait longtemps que cette justification était complète dans son cœur : toutes les raisons que Charles pourrait lui fournir, elle les avait déjà épuisées.

L'imprudente ne savait pas quelle force la voix d'un amant lui prêterait, et combien cette voix ferait vibrer en elle de sensations qu'elle ne soupçonnait pas.

Enfin l'heure de se retirer arriva, et, avec elle, le remords et la peur de ce qui s'était passé. Henriette fut près de dire qu'elle ne voulait plus; mais elle ne se sentit pas le droit d'avoir une volonté; elle fut sur le point de demander à Charles de ne pas venir; mais il ne donna pas occasion à cette prière, et se tint éloigné d'elle. Il avait la confiance qu'après ce qu'il avait obtenu, il ne risquait que de voir diminuer son bonheur; Henriette ne pourrait aller plus loin, mais elle pouvait revenir sur ses pas.

Il fallut se séparer. Charles avait trouvé un prétexte pour quitter le salon. Henriette monta la dernière chez elle. Tout le temps qui s'écoula entre le moment où elle rentra dans sa chambre et celui où elle en sortit, se passa à éprouver de vagues épouvantes. Elle n'eut pas, pour ainsi dire, la terreur physique de son action, la peur d'être surprise par son mari, par son père, par madame Bizot, elle ne pensa qu'à son amour. Elle s'effraya de l'abandon volontaire qu'elle allait faire de ce charme de vertu qui l'entourait. Parmi les sentiments de Charles, elle regretta son respect qu'elle allait perdre sans compensation, car il ne pouvait pas l'aimer davantage. Ce fut là son vrai supplice. Être méprisée par son mari, maltraitée, chassée, déshonorée, n'étaient pas choses à l'épouvanter, si jamais elle avait décidé en son cœur de courir cette chance; mais n'être plus elle-même, n'être plus la femme qui avait inspiré cette passion profonde et respectueuse, voilà ce qui l'effrayait véritablement. Elle se sentait assez d'amour pour s'excuser; mais cet amour, Charles le comprendrait-il? ou oserait-elle le lui dire? Ne sortirait-il pas de cet entretien avec l'opinion d'un rendez-vous demandé et obtenu, comme il arrive dans toutes les intrigues? Henriette avait le cœur trop jeune pour avoir pensé que ne pas se donner lui serait une excuse. Pour elle, à l'instant où elle descendrait de sa chambre pour recevoir Charles, tout son crime était commis, l'adultère était complet. Elle se trompait, vous le voyez, ne sachant pas qu'à mesure qu'on manque à ses devoirs, on estime comme sacrés ceux qu'on n'a pas encore entièrement méconnus.

Une femme, dans la pureté de sa vertu, se dit : Jamais je n'accueillerai des propos d'amour; c'est un crime de les accueillir, c'est le

plus grand de tous. On lui parle d'amour; elle laisse faire, et se réfugie dans cette résolution : Jamais je n'y répondrai.

Un chagrin lui vient, une jalousie la prend, une joie la saisit et un aveu lui échappe : alors elle bat en retraite derrière un nouveau rempart où elle se croit à l'abri de tout : J'ai pu lui laisser voir que je l'aimais, se dit-elle; mais jamais il n'obtiendra de moi un encouragement, pas un regard, pas un mot; car c'est alors que je deviendrais vraiment criminelle. Si l'on ne peut dominer les sentiments de son cœur, on reste maître de ses actions; c'est tout ce que le ciel, tout ce que les hommes peuvent demander à la vertu d'une femme. Non, pas un mot, pas un regard. Elle ne pense pas alors au rendez-vous, car le rendez-vous... c'est le crime complet.

Mais, hélas! le regard échappe, le mot se dit, le rendez-vous s'accorde; on sent bien un remords, on comprend bien sa faute; mais on court à sa dernière ressource : Je l'aime, je le sens; ma tête se perd, je ne puis vivre si je ne le vois, si je ne l'entends; mais je mourrai avant d'être à lui.

Henriette n'en était pas encore là; elle considérait encore son action comme un crime. Aussi descendit-elle avec un effroi cruel. Que de fois, au milieu de la nuit, elle avait quitté sa chambre et parcouru furtivement la maison pour un objet oublié! Que de fois, dans ses insomnies, elle était descendue sans bruit dans ce boudoir pour y chercher un livre! Mais alors les précautions qu'elle prenait n'étaient pas pour elle, elle désirait simplement n'interrompre le repos de personne. On eût pu la surprendre sans la troubler. Mais, ce soir-là, comme le cœur lui battait! comme elle sentait ses genoux fléchir! Il n'y avait cependant nul danger. Il était onze heures à peine; la maison était close, Charles n'y pouvait être surpris; elle eût pu donner mille prétextes de sa sortie de son appartement, les mêmes qu'elle eût donnés si paisiblement deux mois avant. Et, à cette heure cependant, peut-être que, si son mari eût paru devant elle, elle fût tombée à genoux en lui disant : Abandonnez-moi.

Une fois descendue, elle se rendit dans son salon. Elle alla ensuite ouvrir une porte extérieure, et revint s'asseoir dans son boudoir. Là elle attendit minuit; là, après avoir longtemps pesé sa vie passée et son avenir, elle devint plus tranquille, car elle avait enfin pris une résolution. Minuit sonna, Charles parut.

XVIII. — AMOUR.

Il entra lentement; il ne se précipita point aux pieds d'Henriette avec des protestations ardentes, avec ces remerciements amoureux qui sont presque une insulte, tant ils ont l'air de se promettre du bonheur. Ni l'un ni l'autre n'avaient de joie; ils portaient en eux la conscience que leur amour serait fatal à quelqu'un, sinon à eux-mêmes. Henriette était assise; Charles demeurait debout devant elle. Il était embarrassé de ce qu'il lui devait dire. En effet, ce tête-à-tête de deux personnes entre lesquelles le mot amour n'a pas été prononcé, et dont l'une d'elles vient se justifier d'une infidélité, ce tête-à-tête était difficile à entamer. Charles leva la difficulté, car, après un moment d'hésitation, il se tourna vers Henriette, et, d'une voix émue, il lui dit :

— Henriette, je vous aime!

— Je le sais, répondit-elle.

— Vous le savez? dit Charles; vous m'avez cependant été bien cruelle.

— J'ai eu tort. Pourquoi me fâcher en effet de ce que je devais considérer comme un bonheur?

— Comme un bonheur? reprit Charles. Ah! vous êtes toujours sans pitié, vous m'accablez... mais vous m'écouterez.

— Non... non... ajouta Henriette d'une voix triste, c'est à vous à m'entendre. Aimez madame Bizot, aimez-la; je vous le conseille, je vous en prie.

Charles était étonné, car il n'y avait ni amertume ni colère dans l'expression de cette voix; il y avait une profonde tristesse, un désespoir résigné. Charles se trompa sur le sentiment qui inspirait cet accablement; il pensa qu'Henriette renonçait à un amour qu'elle croyait légèrement senti, et qui ne répondait pas aux espérances de son cœur. Il voulut se justifier.

— Henriette, lui dit-il, je puis vous obéir en tout, je puis mourir si vous voulez. Je puis faire davantage : je puis vivre, vivre à la condition de ne plus vous parler, de vous rester un être indifférent, à qui vous ne daigneriez pas même demander sa vie pour vous sauver une larme; mais je ne puis en aimer une autre ni ne plus vous aimer. Vous ne me croyez pas!... et je vous ai donné le droit de douter de mes paroles; mais si vous saviez ce que j'ai fait pour ne pas vous aimer, vous jugeriez que, puisque je vous aime, il n'y a plus rien au monde qui puisse m'en sauver.

Henriette fut surprise à son tour. Elle avait résolu de demander à Charles de l'oublier, et fut blessée de ce qu'il avait résisté à l'aimer.

— Pourquoi, lui dit-elle d'un air où la tristesse laissait percer un peu d'amertume, pourquoi n'avez-vous pas persévéré dans cette bonne résolution?

— J'y ai persévéré longtemps, longtemps même après vous avoir connue; et, s'il faut vous le dire, à l'heure où je vous parle, mon amour n'est pas sans effroi.

— Oui, dit Henriette, je vous comprends; il peut amener de grands malheurs, compromettre votre avenir.

Charles sourit tristement, et répondit :

— Il n'y a qu'un malheur dans l'amour, c'est de se tromper.

— De se tromper? reprit Henriette, et comment?

Charles parut embarrassé; il se passait un combat violent en lui-même. Enfin, il sembla se décider; il s'assit près d'Henriette, et, du ton d'un homme qui va commencer un long récit, il lui dit :

— Écoutez-moi, madame, écoutez-moi patiemment. Moi qui vais jouer dans cet aveu tout ce que j'ai de souvenirs heureux dans ma vie, tout ce que j'ai d'espérance dans mon avenir, j'ai droit d'être entendu. Je vais vous montrer le fond de mon cœur, vous dire ce qu'on n'a jamais dit à une femme, ce qui peut la révolter, l'indigner et changer en haine sa pitié pour un malheureux. Mais n'importe : de vous il me faut tout ou rien. Ne vous éloignez pas; ce que je viens vous demander n'est pas un danger pour vous; moi seul j'y cours quelque risque, moi seul je puis en souffrir, car, quoi que vous soyez, je vous aime, le parti en est pris. Fussiez-vous la plus coupable des femmes, la plus vile, je vous aime; je ne vous aimerais pas plus quand vous seriez la plus vertueuse de toutes. C'est vous dire que je vous aime comme un furieux, comme un fou; c'est vous dire que de moi vous ferez ce qu'il vous plaira : un homme bon et grand, si vous voulez; un misérable, un lâche, si vous l'ordonnez; enfin je vous aime à ce point, que je vous appartiens plus que vous ne vous appartenez vous-même. Il peut y avoir dans votre conscience des murmures contre vos souhaits; il n'y en a plus en moi contre vos désirs. Je vous suis voué, voué comme on l'est à Dieu, voué comme on l'est à l'enfer.

L'expression exagérée de cet amour rendit Henriette attentive. Elle considéra Charles avec un étonnement où il y avait de la crainte.

— Oui, reprit Charles, je vous aime ainsi, et pourtant j'ai peur de vous; je ne vous connais pas, je ne sais pas ce que vous êtes.

— Monsieur, dit Henriette en se levant, est-ce mon procès que vous venez me faire? est-ce un interrogatoire auquel il faut que je réponde?

— Vous ne m'avez donc pas compris? dit Charles en la retenant vivement. Je ne vous demande rien... rien de votre passé... rien de votre présent ni de votre avenir. Je vous demande d'être à vous; et pour cela je viens vous dire... Voici votre esclave... voici comment je vous aime... Tenez, écoutez-moi... c'est un récit que j'ai préparé : entendez-le... vous vous en irez après sans me répondre... sans me rien dire... Écoutez... Pour une autre passion que la mienne, ce mot : je vous aime, enferme tout; pour moi il n'est presque qu'un mot vide de sens. Il ne vaudra quelque chose que lorsque je vous aurai dit tous les déchirements de mon cœur.

Il y avait quelque chose de si agité dans la voix, dans les yeux, dans le geste de Charles, qu'Henriette en fut dominée. Elle s'assit et demeura en silence... Puis, comme Charles ne commençait pas, elle lui dit en levant son regard sur lui :

— Je vous écoute.

Elle rencontra les yeux de Charles, qui étaient attachés sur elle. Il semblait ne pas l'avoir entendue, car il reprit en laissant tomber une larme de ses yeux :

— Ah! il n'est pas possible que je vous aime à ce point, et que vous ne le méritiez pas...

Et, comme Henriette allait encore l'inviter à parler, il se hâta de reprendre avec un empressement égaré, et d'une voix sinistre :

— Quand je suis venu ici, on m'a dit que vous étiez une femme perdue.

— Monsieur, dit Henriette en se levant encore, vous me traitez comme si je l'étais en me le disant. Vous pouvez le croire ! je n'ai rien à répondre.

— Henriette, lui dit Charles, je ne vous demande pas une réponse ; je ne vous demande rien, quoique j'en eusse le droit, car vous m'aimez... oui... Oh ! ne pâlissez pas ! vous m'aimez : mais de quel amour... le sais-je ?... eh bien, il faut que je le sache. Je vous ai dit que je ne vous connaissais pas ; eh bien ! vous ne me connaissez pas non plus. Pour vous, je suis peut-être un de ces hommes dont le cœur se donne au charme, aux grâces, au mérite d'une femme. Mon amour vous est une flatterie ; eh bien ! non, c'est plus bas, c'est une servilité, et une servilité honteuse ! Cette servilité, il faut que vous la voyiez bien à nu, et vous mesurerez alors si ce qu'il y a dans votre cœur pour moi est un amour comme le mien. Écoutez et ne m'interrompez plus. Oui, quand je suis venu ici, je vous ai crue une femme perdue. Arrivé à Paris, quelques amis m'apprirent le mariage du général avec une moquerie discrète qui me força à être curieux. Je m'informai ; les réponses furent infâmes et légères : — Elle est jolie ; elle a, dit-on, de l'esprit ; elle a enjôlé le vieux d'Aspert. N'est-ce pas, madame, qu'il y a de quoi frémir de rage, de penser qu'on a entendu cela de la femme qu'on aime ? n'est-ce pas que j'ai bien dû souffrir ?

Henriette avait le cœur honteux ; jamais son malheur ne lui avait été reproché plus grossièrement ; mais il y avait dans toute la personne de Charles un délire qui la faisait écouter et attendre. Charles continua :

— J'entendis cela et je le crus. Je pris le général en pitié et vous en mépris. Je me résolus à ne pas venir près de mon bienfaiteur ; tout cela fort légèrement, pour éviter l'aspect d'une petite intrigante et d'une honorable dupe.

Henriette, brisée par ces paroles ignobles, où l'insulte lui arrivait si terrible et si brutale, Henriette perdit sa force et presque sa dignité ; elle pleura.

— Vous pleurez ? lui dit Charles... oh ! ce n'est rien encore.

— Je vous demande grâce, monsieur, dit Henriette tristement ; je ne vous ai point fait de mal, je ne l'ai point voulu, du moins : si, dans l'irritation d'un amour qui s'est cru trahi, je vous ai traité quelquefois cruellement, pardonnez-le-moi... vous m'avez plus punie que je ne le mérite... Laissez-moi sortir.

— Sortir ? dit Charles comme s'il revenait à lui... je vous ai donc offensée ?

— Monsieur, lui dit Henriette, si vous me méprisez assez pour en douter, vous ne devez rien attendre d'une créature comme moi ; elle ne mérite même pas qu'on se venge d'elle.

— Oh ! s'écria Charles en tombant à genoux et en l'entourant de ses bras, oh ! que t'ai-je dit qui te coûte ces larmes ? Je t'ai offensée, je le vois. Tu pleures ! Oh ! je deviens fou. Prends pitié de moi ! Pitié ! pitié !... Non, tu ne sais pas ce qui me torture... Oh ! pitié ! grâce ! Henriette !...

— Plus bas, plus bas, lui dit Henriette en le calmant, car il avait l'air de perdre la raison ; plus bas... Je resterai... je vous écouterai... je vous écoute.

— Eh bien ! dit-il en se relevant avec une pâleur mortelle, eh bien ! c'était un infernal complot. Une femme, la duchesse d'Avarenne, me fit mander quelques jours après mon arrivée. Quel intérêt avait-elle à me voir ? je ne sais ; mais elle m'interrogea si minutieusement sur mon enfance, que j'en fus tout surpris. Elle s'informa ensuite de ce que je voulais faire ; je lui répondis, sans savoir si je le ferais, que je comptais me retirer près du général. Elle laissa percer un mouvement de surprise et de dégoût. J'en voulus savoir la raison : elle se tut... Je lui dis celle que je soupçonnais d'après les propos du monde.

— Oh ! me dit-elle, si vous n'en savez pas davantage, je conçois que vous alliez au Tremblay. — Qu'y a-t-il donc ? lui demandai-je avec étonnement. — Oh ! reprit-elle, ce sont de ces choses qui sont d'une infamie telle, qu'il ne faut pas en approcher, sous peine d'en rester sali toute sa vie. Je fus presque épouvanté. J'insistai pour tout apprendre. — Mais, me dit-elle, cela me fait mal au cœur d'en parler. Une fille qui a été la maîtresse de son père ; qui, de concert avec lui, s'entend pour duper un honnête homme, pour l'épouser, pour lui léguer l'enfant de son inceste, et qui continue son infâme commerce dans la maison de son mari.

Henriette était devenue si pâle, si glacée en entendant cette confidence, qu'elle n'eut ni force ni pensée pour interrompre Charles ; elle le regardait la bouche béante, l'œil fixe. C'est qu'il y a de ces étonnements et de ces douleurs qui tuent la parole, et auxquels même la parole manquerait si on pouvait en user. Quelle plainte en effet contre une si épouvantable calomnie ! quels souhaits de vengeance contre de pareils calomniateurs peuvent venir à l'esprit, qui ne soient tellement au-dessous de l'horreur qu'on ressent, qu'ils n'accusent le cœur de manquer d'indignation et ne fassent douter de son innocence ! A de telles choses, il semble qu'il ne peut y avoir qu'une réponse : la mort de celui qui les a dites, ou la mort de celui qu'on accuse. Et sans doute ce fut un moment le vœu d'Henriette ; mais sa faiblesse la secourut ; elle tomba sur un siége en laissant échapper une exclamation sourde et déchirante. Charles continua, tant le transport qui le tenait le rendait insensible à ce qui se passait dans l'âme d'Henriette.

— Oui, Henriette, ils m'ont dit cela. N'est-ce pas que c'est épouvantable ?

— Oui, épouvantable, dit Henriette, qui n'ayant pas trouvé d'expression pour ce qu'elle sentait, répéta machinalement celle qu'elle venait d'entendre.

— Eh bien, non ! dit Charles, ce n'est pas cela qui est épouvantable ; ce n'est pas là qu'est le crime !

— O mon Dieu ! s'écria Henriette, qu'y a-t-il encore ?

— Oh ! dit Charles, rien, plus rien, en vérité, si ce n'est qu'on me fit attester cela par un homme, par un baron de Prémitz, qui se dit l'ami de votre père, un habitué de votre maison. Enfin on me persuada presque de ne pas venir, quoiqu'un désir invincible de nous connaître me vint à chaque accusation qu'on élevait contre vous.

— Vous les avez donc crues ! s'écria Henriette.

— Qu'importe, dit Charles en s'exaltant, ce que j'ai cru une heure, un jour, un mois, ce qui ne peut pas être, ce qui est au-dessus des forces humaines ? Une lueur de raison vient, et l'on sort du rêve impossible qu'on a subi ; on rit du conte atroce qu'on a cru ; aussi n'est-ce pas dans ces hideuses inventions qu'est le crime. Ce qui est infâme, ce qui ne se détruit pas, ce qui reste au cœur comme un ulcère qui le ronge, ce sont ces propos légers qui t'ont épouvantée tout à l'heure. C'est ce qui peut être l'histoire du premier venu, c'est cette fille trompée et qui trompe ; c'est cette vulgaire et intrigante hypocrisie qu'on t'a jetée cent fois devant moi ; véritable crime ! calomnie à hauteur d'homme, qui frappe juste et ne dépasse pas le but.

— Et que tu as crue aussi ? dit Henriette.

Charles se pressa la tête avec désespoir.

— Et que tu crois encore ? reprit-elle.

Charles retomba à genoux devant elle.

— Je t'aime, vois-tu, lui dit-il, je t'aime. C'est une destinée. Je suis venu ici, quoi qu'on ait pu me dire pour m'empêcher d'y venir ; et voici cependant ce qu'on m'a dit : — Quand vous la verrez, son air de candeur, son charme, vous persuaderont de son innocence, et vous l'aimerez. Oui, ils m'ont dit que je t'aimerais. Et puis ils ont profité de ce caractère sombre et fatal que ma vie isolée et mes malheurs m'ont donné, pour m'épouvanter par des sortiléges. Une femme, une folle, après m'avoir étonné de son état d'exaltation, interrogée sur mon avenir, a répondu en termes dont l'ambiguité me fit frémir, et par des prédictions dont quelques-unes se sont accomplies.

— Accomplies ? dit Henriette avec effroi, rappelée qu'elle était à ces scènes de somnambulisme dont les résultats avaient si longtemps ébranlé son imagination, et dont peut-être elle était la victime. Accomplies ! répéta-t-elle, et comment ?

— Voici ce qu'elle m'a dit, reprit Charles en baissant la voix :

« Tu n'entreras dans cette maison que sous de tristes auspices... tu apprendras que sans doute tu n'es pas ce que tu crois être... Tu aimeras d'abord, et tu séduiras, ensuite, la femme de celui que tu devrais regarder comme un père... puis... » Charles s'arrêta.

— Puis ? dit Henriette épouvantée...

— « Puis, dit Charles si sourdement qu'à peine si Henriette l'entendit... puis tu causeras la mort du fils de d'Aspert, du père de l'enfant d'Henriette. »

Celle-ci poussa un cri horrible en se reculant. Elle regardait Charles

avec l'attention d'une femme qui voit un poignard dirigé sur elle, et qui en suit les mouvements.

— Oh! pourquoi êtes-vous venu? dit-elle avec un tremblement universel.

— Voilà ce que je ne puis te dire, Henriette; voilà ce qui m'épouvante comme une fatalité. Tout se dressait à mon encontre pour m'arrêter, conseils, amitiés, accidents; mais une force insurmontable, un désir inouï de te connaître me faisait tout dominer. Te souvient-il de la nuit où je suis arrivé?

— C'était donc vous?

— C'était moi. Quand je fus dans la ville voisine, au terme de mon voyage, car la dernière lettre de d'Aspert me détermina à venir; car de tous côtés j'étais informé de sa ruine, et, malgré toutes ces prédictions que je voulais regarder comme puériles, je me résolus à le sauver de vous, me disais-je. La reconnaissance me l'ordonnait; je me créais des devoirs contre vous pour vous voir. Eh bien! quand je fus au terme de mon voyage, je trouvai mille obstacles à venir ici. D'abord ce fut un homme qui raconta devant moi qu'il devait occuper au Tremblay la place que j'y venais chercher. Dans ma préoccupation, il me sembla que c'était un avertissement de ne point aller plus loin. Je rougis de cette crainte, et, pour mieux la vaincre, je partis sur l'heure; je gagnai la forêt. Je me trompai de chemin dans la nuit; j'en fus ému comme d'un nouvel avis du sort; je me raidis contre ce que ma raison appelait une superstition, et continuai à avancer. Un charbonnier me remit dans ma route. A peine commençais-je à y marcher que l'orage survint et m'égara encore. Cette fois, je ne pus m'empêcher d'hésiter sur le parti que je prendrais. Je crois que, si, dans ce moment, j'avais su la route qu'il me fallait tenir, je fusse retourné sur mes pas. Mais ayant de nouveau rencontré quelqu'un, ma première parole fut de demander le chemin de la forge: on m'y conduisit, et une espèce de honte me saisit d'avoir l'air de ne pas oser aller à l'endroit dont je venais de m'enquérir. Ces gens qui s'étaient trouvés là me semblaient d'un autre côté comme des encouragements fallacieux: au temps des démons, ils m'eussent apparu comme des esprits tentateurs. J'y pensais; je reportais mon imagination à ces époques peuplées d'habitants surnaturels; mon esprit ne s'en épouvantait pas, il s'y plaisait; j'en étais venu à faire de tout ce qui m'entourait quelque chose d'intéressé à mon voyage. Enfin j'arrive près de la forge. A travers les arbres déjà dépouillés, une lumière me frappe de loin; j'y vois un guide, je précipite le pas de mon cheval, la lumière disparaît. Sous l'influence de mes craintes superstitieuses, je m'étonne encore et j'hésite. La vanité revient à mon aide; je me fais honte de cette peur d'enfant: je veux être homme, et je continue ma route. Tout à coup la terre me manque, et je roule avec mon cheval au fond d'un lac que l'orage fouettait avec fureur. Le premier cri de ma pensée fut que j'étais perdu. Je sentais une horrible douleur à la main; je m'étais blessé. Je ne savais où aborder ni de quel côté me diriger. Je me repentis de ma témérité; je crus avoir trop audacieusement lutté contre tant d'obstacles. Le courage de la nuit, le courage de la solitude, le courage contre les idées, ne sont pas le partage des plus résolus. Je désespérais lorsque la lumière reparut; elle était mon seul espoir. J'y nageai avec le sentiment d'un homme voué à un mauvais sort... mais, à peine étais-je au milieu du lac, là où la profondeur des eaux et l'éloignement des rives laissaient le vent élever des vagues assez fortes pour me repousser, que la lumière disparut encore. Cette fois, j'eus la certitude que c'était une main qui m'attirait de pas en pas à ma perte. L'idée de ne plus poursuivre cette lutte, si je parvenais à me sauver, me parut comme une sorte d'amende honorable que je devais au destin de mon obstination à lui résister. A peine avais-je pris cette résolution, que la lumière reparut et qu'une voix se fit entendre. Je fis de nouveaux efforts, j'arrivai. J'entendis les hennissements de mon cheval qui semblait m'appeler pour le départ. J'accourus. Vous étiez là! Vous, à cette heure! vous, m'ouvrant la porte de la maison du général; de cette maison où je devais apporter tant de malheurs. J'y vis le dernier effort de cette fatalité qui me jetait à vous. Votre voix était douce et émue; à la clarté disparue de votre bougie qui s'était éteinte sous le vent, j'avais vu un moment ton visage si pur et qu'il faut aimer. Je te trouvai si belle, que cette fois j'eus peur; je n'osai pas braver plus loin cette destinée qui devait m'atteindre le jour où j'habiterais sous le même toit que vous. Je me laissai dominer par cette épouvante que l'orage, la nuit, mes dangers, votre rencontre avaient exaltée au plus haut point. Je ne sais plus ce que je vous dis. J'étais ivre d'une sorte de foi en votre puissance. Enfin je m'éloignai. Je passai le reste de la nuit sous un arbre. Le sommeil me calma; la nuit emporta mes frayeurs avec elle; je revins. Mais, par un reste de cette puérile prévention, je regardai le hasard qui me faisait loger hors de votre maison, comme un moyen d'échapper à tout ce sinistre avenir dont on m'avait menacé. Vous m'écoutez, Henriette, pénétrée d'étonnement et peut-être de mépris; vous ne vous imaginez pas qu'un homme qu'on a vanté pour avoir quelque bravoure ait été le jouet de pareilles terreurs; que quelquefois elles reviennent le tourmenter; et que, ce soir encore, j'en ai été si saisi, qu'il a fallu tout le délire de mon amour pour surmonter mon épouvante lorsque j'ai franchi cette porte; et cependant chaque chose prédite s'est presque accomplie. Je suis entré ici dans l'orage, et le sang me coulant d'une blessure. J'y ai entendu un mot qui m'a dit que peut-être n'étais-je pas ce que je croyais: il y a un homme qui m'a appelé bâtard. Et maintenant je t'aime, et je t'aime malgré toutes les infamies qu'on m'a dites de toi et avec leur souvenir dans le cœur... Oh! tiens, je suis un fou: quelquefois je me mets à genoux devant ton image, et je t'adore comme ce qu'il y a de plus saint et de plus pur dans le monde... d'autres fois je me méprise de t'aimer, de t'aimer autrement que toutes les femmes... et puis, je suis jaloux.

— Jaloux! dit Henriette, jaloux!

— Oh! dit Charles redevenu tout à coup calme et triste, ne me demandez pas pourquoi; car, si vous l'exigiez, je vous le dirais, et peut-être alors n'y aurait-il plus de pardon pour moi dans votre cœur.

— Oh! dit Henriette en regardant avec pitié cet homme fort dont elle avait tant de fois admiré l'énergie, l'esprit éclairé, le vaste savoir; cet homme tremblant comme un enfant, descendu à lui dire toutes les folies d'un esprit égaré, oh! lui dit-elle, vous devez être bien malheureux!

— Malheureux! en effet, dit Charles, et pourtant je ne changerais pas ma vie, ma vie déchirée de doutes cruels, pour le calme de mes jours passés. Tenez, Henriette, vous venez de voir ce que je souffre dans ces heures de délire où, pour perdre ma pensée, je vais courant à travers la forêt comme un insensé; dans ces heures où, mêlé à ces hommes d'ici, je lutte de dangers avec eux parmi le fer qui bout, la flamme qui rugit, espérant qu'il me prendra une émotion hors de vous: mais tout m'est impossible. L'heure de vous revoir sonne avant que j'aie pu m'en distraire; et, du moment que je suis en votre présence, tout s'efface de moi. Je vous regarde, je vous vois, et je ne sens plus rien que le bien de vous voir et de vous regarder. Souvent, loin de vous, loin de ce charme qui m'absorbe, je me suis dit: Elle en a aimé un autre, elle s'est donnée à un autre, et je rugis de colère, et je m'écrie: Béni soit Dieu qu'elle ne soit pas un ange! elle n'est pas à l'abri d'une chute. D'autres fois, voyez-vous, j'invente une histoire; je vous fais si pure, si innocente, que je me désespère et me dis: Si je lui demande son amour, elle croira que je l'offense, que j'estime qu'on peut la séduire, parce que je crois qu'elle a été séduite. Et, dans mes nuits de solitude, que de fois j'ai osé penser à vous, parce que vous êtes belle! que de fois mes désirs ont rêvé votre main dans la mienne, votre cœur sur le mien! Que de fois j'ai rêvé que l'on peut donner sa vie pour un de tes baisers! Tout cela me dévore, me transporte... Je viens! je viens près de toi! je viens pour te dire:... Es-tu innocente? es-tu coupable? veux-tu être à moi?... veux-tu que je meure?... veux-tu mourir ensemble!... Puis j'arrive... je te vois! je te vois, Henriette! et ton enchantement commence; je n'ai plus de fureur, je n'ai plus de doutes, je n'ai plus de désirs; tout s'en va au souffle de ton haleine; tout se fond à la flamme de tes yeux. Te voir devient tout ce que je puis; ta présence m'enivre, me remplit l'âme... Oh! tiens! tiens! ajouta-t-il en tombant à genoux, laisse-moi te voir!... je ne te demande que cela... je te l'ai dit, ne me réponds rien... je ne te demande rien! Ne t'accuse pas! ne te justifie pas! déteste-moi! et tu dois me détester, moi qui viens de te briser le cœur sans pitié, qui t'ai irritée du récit de mes tortures et de mes doutes... mais je te le demande comme un misérable qui vit de ses douleurs, laisse-moi te voir!... je ne te parlerai plus, si tu veux!... si tu veux, je ne te verrai qu'une minute chaque jour! mais laisse-moi cela! O Henriette! Henriette! que je t'aimais peu quand j'ai voulu mourir! Aujourd'hui, pour moi, la vie dans le monde où tu es! la vie proscrite! la vie torturée!... c'est encore le bonheur! c'est te voir!... c'est te sentir!... c'est t'aimer!

En disant cela, tout ce furieux transport qui agitait Charles s'était éteint. Il y avait dans sa voix une si sainte résignation, ses larmes coulaient si sincères, si tendres, qu'Henriette aussi se sentit l'âme soulagée de toutes les émotions violentes et singulières par où le récit incohérent de Charles l'avait fait passer. Son orgueil, si insensible vis-à-vis de son père, si réservé en face de d'Aspert, son orgueil comprit que l'homme qui l'aimait ainsi et à qui sa vie devait assurément paraître coupable, que cet homme devait ressentir de bien vives douleurs. Elle excusa, par le désespoir qu'ils causaient, des soupçons qui, dans tout autre, lui eussent fait injure, et elle récompensa cet amour de la plus sainte parole qu'elle pût dire à ce moment :

— Charles, je suis innocente.

Elle lui dit cela en essuyant de sa main les yeux du malheureux tout baignés de larmes.

— Ah! je le savais bien, s'écria Charles en la prenant dans ses bras, si heureux, qu'on entendait son cœur battre, qu'on voyait son corps frissonner. Et toi, lui dit-il, toi, Henriette, m'aimes-tu?

— Oui! dit-elle si bas et si vite, qu'on sentait qu'elle avait peur d'un remords; et, mettant ses deux mains sur les yeux de Charles... elle lui répéta... Oui, je t'aime.

S'imaginant que, parce qu'il ne verrait pas ses yeux troublés et perdus d'amour, il ne sentirait pas son corps frémir et sa voix trembler.

Il n'y a d'amour si saint qui ne brûle le corps jusqu'aux os, lorsqu'une main vous touche au front, que l'haleine tiédit l'air qu'on respire, lorsqu'on sent vibrer une poitrine sur la sienne. Charles enleva Henriette dans ses bras.

— Eh! que veux-tu? lui dit-elle en joignant ses mains. Oh! non!... non!...

Il ouvrit ses bras et la regarda comme un esclave soumis:

— Oh! non, lui dit-elle d'une voix douce et consolante... vois-tu, c'est impossible.

Charles leva au ciel ses yeux désespérés. Elle continua:

— Écoute, Charles, vois-tu, je ne te le cache pas, tu m'aimes comme une femme ne mériterait pas d'être aimée, si elle n'était capable de tout braver pour un tel amour. Mais entre nous, il y a plus que les liens du monde et de l'honneur. Oui, Charles, Charles, si celui que j'outragerais m'avait prise dans le monde au hasard, comme tant de femmes qu'on y cherche pour se débarrasser d'une vie isolée, oui, je serais à toi; mais lui, vois-tu, il m'a prise comme tu m'as aimée, avec mon malheur et ma honte. Ah! ne me repousse pas; il ne s'est pas voué à moi de cet amour dont je te remercie; il n'a pas livré à mon cœur un cœur dont les douleurs, dont les doutes même me font chérir la tendresse; mais il m'a donné tout ce qu'il avait de grand en lui, tout ce qu'il avait de digne et de noble : son nom.

— Son nom! s'écria Charles, qui ne t'a pas protégée, qui n'a pas fait taire les hideuses calomnies!...

— Eh! dit Henriette, les savait-il? que pouvait-il? que pourrais-tu toi-même?

— Moi! oh! moi! reprit Charles avec une joie sauvage, j'effacerai du monde quiconque a prononcé ton nom avec mépris... je sais combien ils sont... où ils sont... Oh! les infâmes! qui n'ont qu'une vie chacun à me donner?

— Fou! fou que tu es! reprit Henriette... que t'importe? que nous importe? la vie est ici! le bonheur est ici! Ah! n'allons rien demander aux hommes.

Et, en parlant ainsi, elle lui souriait si doucement, qu'il sentit mourir en lui tout ce qui n'était pas la voix d'Henriette, la volonté d'Henriette.

— Nous serons innocents, du moins, ajouta-t-elle, et, quelque malheur qui nous vienne, nous le supporterons ensemble sans baisser les yeux l'un devant l'autre.

Elle en était donc déjà venue là que l'innocence pour elle était tout entière dans ne pas se donner. Elle ne pensait pas ainsi en allant à ce rendez-vous. Charles lui répondit avec l'assurance d'un cœur heureux et qui croit être arrivé à tout le bonheur qu'il désire :

— Oh! pardonne-moi!

— Va, lui dit-elle, je te pardonne.

Que d'amour brûlait dans ce pardon! que cette femme comprenait bien le sacrifice qu'on lui faisait! Oh! que de secrets doivent voiler la nuit d'une femme en qui la jeunesse est demeurée stérile et qui n'a pas toujours dormi sans rêver!

Ils restèrent muets l'un près de l'autre. Quelques voix qui passèrent les avertirent qu'il y avait autre chose qu'eux au monde.



— Elle a ceci d'une pureté ravissante. — Page 56.

Paris. — Imprimerie Walder, rue Bonaparte 44

— Dieu! s'écria Henriette, trois heures!... rentre... va-t'en!

— Quand te reverrai-je, Henriette?

La revoir, c'était déjà être seuls dans la nuit; ce n'était plus le salon avec les mots furtifs et les regards à la dérobée.

— Bientôt, dit Henriette, bientôt...

Ils se quittèrent alors. Le lendemain, quand ils revirent Mme Bizot, ils se rappelèrent seulement qu'il eût dû être question d'elle dans leur entretien de la veille.

XIX. — RÉFLEXIONS.

On a beaucoup écrit sur toutes sortes de choses, beaucoup surtout sur les femmes et sur l'amour, et on a généralisé des questions qui sont presque toujours des questions d'individus. Parce que l'amour est de toutes les classes, on a pensé qu'il devait procéder de même dans toutes les classes; parce qu'il est une passion de toutes les époques, on a dit qu'il devait être le même dans toutes les époques. On a infiniment blâmé le *baiser âcre* de Rousseau, en disant qu'il n'y a pas de jeune fille qui parle si librement de ses impressions physiques. Cela se peut aujourd'hui où nous avons du bégueulisme dans la dépravation, où les femmes du monde n'aiment plus et s'arrangent. Comme tout ce qu'elles appellent amour est posé, prévu, calculé pour être amusant et point dangereux, cela n'a rien d'emporté dans l'expression. Ainsi, ce qu'on cherche dans un homme, ce n'est ni l'esprit ni la beauté, c'est la position. Du temps du baiser âcre, la valeur physique d'un homme et d'une femme entrait pour quelque chose dans leurs désirs de se plaire et de se posséder; on ne faisait pas semblant de dédaigner les plaisirs des sens; le corps était une grande chose. A cette époque, on s'occupait de faire des enfants vigoureux. Mirabeau lardait ses brûlantes pages d'amour, de dissertations toutes médicales, et ne parlait que plaisirs furieux et abstinences insupportables; Diderot écrivait des polissonneries très-drôles; Crébillon de même; les romanciers en sous-ordre, comme Rétif de la Bretonne et Marmontel, expliquaient les effets d'une belle taille et d'une jambe élégante; Colardeau ne trouvait rien de mieux à faire dire à Héloïse que ce vers:

> Couvre-moi de baisers! je rêverai le reste!

Ce qui, entre nous soit dit, me paraît l'expression la plus dégoûtante d'une chose qui en vaut bien la peine. *Le reste*, séparé de *couvre-moi de baisers*, est la saleté la plus éhontée qu'on ait imprimée. On a pourtant beaucoup admiré *le reste*. Enfin, à part l'expression, Colardeau était dans les idées de son siècle. Que tous ces écrivains fussent l'écho des habitudes d'alors, ou qu'ils les eussent fait naître, toujours est-il qu'on s'aimait fort corporellement.

De nos jours, la bonne société des femmes, c'est-à-dire les épouses de notaires et d'agents de change, et les patentées de la cour, rougiraient d'avoir l'air d'y penser. Cependant le temps des amours si bêtement appelés platoniques, s'est éteint, si jamais il a existé; je ne pense pas même que la chasteté masculine ait jamais été une vertu sincèrement admirée. L'histoire de Joseph a été éternellement ridicule, et je ne sais rien de plus méprisable. Mais il était encore bien loin de ce Combabus, courtisan émérite, amoureux de la femme de son maître qui la lui donne à garder, lequel Combabus se fait eunuque pour obvier aux dangers de sa passion, et laisse au mari la garantie de sa fidélité enfermée dans une boîte. Il est vrai de dire qu'à ce prix Joseph, qui ne laissait que son manteau, était un libertin fieffé. Certes, nos belles dames, j'entends toujours celles de la bonne société, n'auraient pas suffisamment de moqueries pour un sot de cette espèce; et pourtant, si vous leur racontez qu'une femme a pu se donner parce qu'elle est femme, elles se croiront le droit de la considérer comme une catin. Or, il est très-difficile, avec tout cela, de savoir pourquoi ces dames cèdent à un amant, à moins que ce ne soit par calcul, et j'entends par calcul ce qu'elles veulent bien nous dire et ce que peut-être elles croient.



Elle reprit : Va t'en! va-t'en! nous nous perdons! — Page 67

A leur compte, se livrer à son amant c'est lui donner le dernier gage d'un amour qui pour elles n'est que dans le cœur; gage qui, disent-elles, ne les amuse pas, qui leur est odieux, dont elles se passeraient fort bien; mais qui, accompagné de cette phrase: « Ah! tu ne crois pas que je t'aime! eh bien! tu le veux, je serai déshonorée; mais alors, au moins, tu croiras à mon amour, » devient un sacrifice et les laisse tout à fait dans la sainteté de la passion, tandis que leur amant est un vulgaire amoureux qui compte leur possession pour quelque chose. On croit toujours à ces choses-là quand on est jeune, parce que, sur mille femmes, il y en a une chez qui ce sentiment est vrai, et qu'il faut être habile pour deviner le plagiat; on y croit même quand on aime avec fureur, ce qui est la même chose qu'être jeune. L'amour a cela d'admirable ou d'imbécile, qu'il rend au cœur toutes les illusions de vingt ans; voyez les folies des jeunes gens et des vieil-

lards, elles ont le même caractère. Si le milieu de la vie en est plus exempt, ce n'est pas qu'il soit plus fort ou plus habile, c'est qu'il est ailleurs occupé. A vingt ans, l'ambition, le soin de faire sa fortune, l'amour des enfants ne sont pas venus. A soixante ans, ils sont passés ; l'ambition est satisfaite ou méprisée, la fortune gagnée, l'amour des enfants, qui est une protection, devenu tiède parce qu'elle est inutile ; et le cœur se rattrape, avec tout ce qui lui reste d'énergie, à un sentiment qui a l'avantage de se renouveler moyennant une jolie fille qui a besoin de se vendre. Quoi qu'il en soit, quand on aime, on se laisse prendre à toutes ces protestations de froideur et de pudicité, et quand on est jeune et qu'une femme veut bien se donner, c'est à la lettre son honneur qu'on croit lui prendre, et l'on devient très-reconnaissant du sacrifice.

Pour ma part, je crois qu'il y a un autre intérêt ou une autre puissance qui agit sur leur détermination, et je suis persuadé que toute femme qui tient réellement à ses devoirs n'accordera jamais un rendez-vous à celui qu'elle aime. C'est ce qui arriva à Henriette après avoir répondu à Charles. Bientôt elle trouva mille prétextes pour reculer ce rendez-vous. Henriette était une femme qui était franche vis-à-vis d'elle-même. Elle aimait Charles et était demeurée une minute dans ses bras ; elle y avait découvert qu'il n'y avait pas de volonté qui résiste à ce qui émeut, trouble et enivre. Celle qui dit : Je resterai près de mon amant de longues heures, et je n'y perdrai pas le sang-froid de refuser, est une folle et une enfant. Il faut que sa raison soit perdue ou qu'elle n'ait pas encore aimé.

Cependant Charles demandait ce rendez-vous de ses regards suppliants, de ses paroles furtives. Il semblait douter de cet amour qu'on lui avait dit : et, quoi qu'il en eût, Henriette était alarmée de ce doute. Mais elle ne voulait pas rassurer Charles au prix que demandent presque tous les amants, et, comme sa résolution était sincère, dût-elle perdre et voir fuir cet amour qu'elle chérissait, elle préféra ce malheur au danger de se trouver seule avec Charles. Il y en a qui mépriseront Henriette pour cette crainte d'elle-même. Elles pèseront dans une balance sévère cette vertu qui prévoit une faiblesse, et cette faiblesse leur paraîtra ignoble, parce qu'elle viendra d'un trouble des sens. Peut-être auront-elles raison. Peut-être n'est-ce pas ainsi qu'il faut faire des romans : à cela je répondrai que ceci n'est pas un roman. Mais l'occasion de se perdre vient toujours une fois dans toute passion : c'est comme une condition d'existence. L'occasion arriva donc entre Charles et Henriette. Voici comment.

XX. — COMME IL ARRIVE TOUJOURS.

La santé de d'Aspert s'altérait assez visiblement pour qu'il pût avoir des inquiétudes. Mourir n'était pas un effroi pour lui. Certes, cela lui faisait un vif chagrin, mais il n'avait pas peur ; il ne s'épouvantait pas, comme certains vieillards, à la moindre idée de mort qui venait s'offrir à son esprit. On pouvait lui annoncer la perte de quelqu'un sans qu'il en devînt soucieux pour lui-même : il eût pu rencontrer un enterrement sans pâlir, et voir le curé sans trembler. Avec cette disposition, sentant que la goutte le gagnait des jambes à la poitrine, il pensa à mettre ordre à ses affaires. Il désira écrire un testament. Dans ce testament, le partage de ses biens fut fait entre Henriette et Charles Dumont. Mais d'Aspert, qui avait laissé passer le temps sans percer le mystère de la naissance de Charles, d'Aspert ne voulut pas mourir en emportant le doute avec lequel il avait vécu. Jamais, à vrai dire, il n'avait renoncé formellement à s'instruire de ce secret ; mais il en avait toujours ajourné le moment. L'heure était venue où de nouveaux retards étaient imprudents. D'Aspert se décida : il venait d'éprouver une crise qui avait alarmé tout le monde ; les soins de Charles et d'Henriette l'avaient sauvé encore cette fois ; mais un nouvel accident pouvait survenir. Un soir, il pria Henriette de demeurer seule près de lui, lorsque tout le monde fut retiré.

— Henriette, lui dit-il, ce matin j'ai clos mon testament ; les dispositions en sont irrévocables. Que Charles soit mon fils ou qu'il ne le soit pas, il n'y sera rien changé. Mais je ne puis envisager l'idée de quitter ce monde sans savoir de quel nom il faut que je le bénisse. Depuis longtemps j'aurais dû l'apprendre, je ne l'ai pas osé ; le repos heureux rend égoïste ; on craint de déranger sa vie ; peut-être a-t-on raison ; peut-être n'eussions-nous pas été plus heureux ; peut-être même à ce moment ai-je tort de jeter quelque lumière sur ce point obscur. Qui sait si je ne vais pas porter un coup terrible à Charles ? Mais que veux-tu ? je crains de mourir avec un mensonge sur la conscience. Il faut interroger Charles.

Henriette approuva ce projet, et à travers les larmes qu'elle versait au discours de d'Aspert, elle lui répondit qu'elle pensait aussi que c'était un devoir.

C'est que la mort rend solennelles toutes les actions de la vie ; c'est qu'il n'y a pas de néant si assuré dans la tombe, qu'on ne veuille mettre ordre à sa conscience avant d'y descendre, ne fût-ce que vis-à-vis de soi-même.

— Puisque tu m'approuves, dit d'Aspert, charge-toi de ce soin. Je t'en ai dit assez pour que tu puisses l'interroger adroitement. Il suffira d'ailleurs de lui parler de son père, de l'aventure de Rome, de la manière dont il est arrivé. Mon fils venait de Vérone et avait habité l'Angleterre ; il était accompagné d'un domestique. Ce peu de circonstances suffira pour le reconnaître.

— Mais pourquoi ne pas vous charger de ce soin ? dit Henriette ; il vous serait bien plus aisé de retrouver dans des indices, qui seront insignifiants pour moi, la vérité que vous cherchez.

— Non, dit d'Aspert, je sens que je me troublerais : je lui ferais des questions trop directes et qui l'avertiraient peut-être de ce que je veux savoir. Car, entends-tu, Henriette ? si Charles n'est point mon fils, il faut qu'il ignore jusqu'à mes doutes. Si, au contraire, ses réponses indiquent qu'il le soit, je lui dirai tout le secret de sa naissance : le nom de sa mère peut ne pas lui être inutile. Tâche d'amener cela comme par hasard ; demeure seule avec lui un de ces jours, quand tout le monde sera retiré ; enfin choisis un de ces moments où la conversation devient confiante et intime par l'épuisement des sujets habituels. Je te laisse ce soin. Tu as fait des dernières années de ma vie un bonheur qui ne pouvait me venir que d'une âme comme la tienne. Tu as subi ma solitude, mes douleurs, mes infirmités : tu ajouteras ce bienfait à tant d'autres.

Henriette accepta ; la sainteté du mandat qu'elle venait de recevoir la protégeait contre l'amour de Charles et le sien. Elle comprenait qu'elle pouvait impunément demeurer près de celui qu'elle aimait avec la pensée du devoir qui lui était imposé. Mais que de choses peuvent conspirer à notre insu pour détruire le rempart que nous croyons inébranlable !

Et d'abord elle n'accomplit pas sa mission le jour même où elle l'avait reçue, sous l'impression des paroles de cet homme qui prévoyait sa mort et qui en parlait si simplement, avec le souvenir tout palpitant des remercîments qu'il lui avait faits pour le bonheur qu'elle lui avait donné. Quelques jours se passèrent : la santé de d'Aspert prit un caractère tout à fait rassurant. Cependant il demandait à Henriette si elle avait interrogé Charles. Elle en avait franchement cherché l'occasion ; mais il était difficile d'arriver avec lui à un autre sujet que son amour. Enfin, pressée par son mari, elle se résolut à assigner à Charles un moment d'entretien, à ne pas attendre qu'il lui demandât un rendez-vous, et à lui dire ouvertement qu'elle avait à lui parler d'affaires graves. A tout hasard, elle compta sur le secret de Charles pour arrêter son amour. Elle crut avoir tout prévu, et, au milieu de la soirée, elle lui dit devant son mari, qui était assez bien pour être descendu :

— Charles, je vous prie de ne pas sortir ce soir sans me parler ; j'ai à vous entretenir.

Ce rendez-vous publiquement donné étonna peut-être, mais n'éveilla aucun soupçon ; d'Aspert approuva Henriette d'un signe qui fut aperçu de tout le monde, même de Charles, et l'on vit bien qu'il s'agissait d'affaires. Charles, il faut le dire, reçut cette invitation avec chagrin ; ce n'était pas ce qu'il désirait. Il aurait beau être seul avec Henriette, il lui sembla que la pensée de tous ceux qui le savaient assisterait à leur entretien. Il répondit froidement et sans que sa froideur fût affectée ; il n'avait pas pensé à croire qu'Henriette eût la hardiesse qu'ont tant de femmes, de faire si impudemment une mauvaise action, qu'il semble impossible de les en soupçonner. Il attendit donc, avec une impatience plutôt curieuse qu'émue, le moment où ils devaient être seuls ensemble. Quand dix heures furent sonnées, tout le monde se retira.

Il y a mille petites choses qui changent toute la nature d'une position, choses qu'on croit indifférentes et qui deviennent toutes-puis-

santes à notre insu. S'il est donné à quelqu'un de savoir ces choses-là, c'est peut-être aux dramaturges qui réussissent ou qui périssent par de petits accidents dont le public ne se doute pas, quoique ce soit lui qui les juge : un mot maladroit, une entrée intempestive, tuent la plus touchante situation ; tandis qu'une escobarderie par laquelle on passe à côté d'une difficulté, ou par laquelle on la franchit, est souvent comptée comme si on avait pleinement vaincu cette difficulté. C'est qu'au théâtre, comme dans la vie, ce ne sont presque jamais les pensées fondamentales qui décident du succès d'une action ; c'est dans un détail que tout consiste, et c'est ce détail dont il faut être sûr et qu'il faut savoir mettre à sa place.

Nous avons dit la situation d'Henriette et de Charles. Supposons que tout le monde se fût retiré lentement et qu'ils fussent demeurés ensemble, le premier moment de leur entretien eût été embarrassé ; certes ils ne se seraient pas jetés l'un à l'autre, ravis d'être sans témoins ; l'influence de ces gens sortis les eût laissés presque en cérémonie. Charles eût demandé ce qu'on voulait, et Henriette, ne sachant trop que dire, lui eût peut-être ouvertement répondu par la vérité : alors un autre intérêt que celui de leur amour régissait cet entretien ; la singularité de la découverte que Charles eût faite l'eût préoccupé hors de sa passion. Il en arriva autrement par un soin qu'Henriette prit peut-être pour une dernière sauvegarde : elle sortit du salon pour reconduire d'Aspert jusque chez lui. Le général la retint longtemps. Pendant ce temps, Charles demeura seul ; la nuit s'avança ; tous les bruits de la maison, qui eussent, pour ainsi dire, veillé sur eux au commencement de leur entretien, tous ces bruits se turent les uns après les autres. La solitude de Charles devint complète, le mystère de cette entrevue se rétablit avec le silence, avec l'heure attardée qui sonnait : et puis Henriette ne venait pas. La curiosité de Charles, qui d'abord cherchait ce qu'on pouvait lui vouloir, se changea en impatience. Peu à peu il craignit de ne pas voir Henriette ; il s'imagina que le général soupçonnait quelque chose et la retenait ; il eut toutes les alarmes d'un rendez-vous caché et criminel ; il en eut tous les tumultueux mouvements. Bientôt ce rendez-vous, qui ne suffisait pas, un moment avant, à ses exigences, lui parut un bonheur qui allait lui échapper ; et, du moment qu'il craignit de le perdre, il lui devint plus précieux que tout ce qu'il pouvait imaginer. Cependant il écoutait ; tout dormait dans la maison. Tous ces mouvements, qui résonnent longtemps dans une habitation isolée où cinq ou six personnes vont se livrer au sommeil, ces portes ouvertes et fermées, ces allées et venues, avaient cessé : c'était un silence absolu. Déjà les craintes de Charles prenaient un caractère de terreur réelle ; mille suppositions fâcheuses lui venaient à l'esprit. A plusieurs fois il fut tenté de monter jusque chez Henriette. Il avait ouvert la porte du salon ; dix fois il alla jusqu'au pied de l'escalier ; puis il revint, croyant avoir attendu bien longtemps, lorsqu'à peine une minute s'était écoulée. Le cœur lui battait ; il était arrivé à ne plus penser à rien qu'à se désespérer, lorsqu'il entendit une porte s'ouvrir doucement, se fermer doucement. Un pas léger parcourut le long corridor et descendit l'escalier ; une robe frôlait les marches : il semblait qu'on craignît de faire du bruit. Charles s'élança et vit Henriette.

— Oh ! c'est toi, lui dit-il en la prenant dans ses bras ; c'est toi, enfin ; mon Dieu ! c'est toi !

— Vous m'avez longtemps attendue ? répondit-elle toute surprise et touchée de cette effusion de joie à son aspect, de ce sentiment qui était si loin de l'abord qu'elle avait préparé et qu'elle ne pouvait cependant repousser, car elle ne l'avait pas mis dans ses prévisions.

— Oh ! lui dit Charles, j'ai eu peur ; il m'a semblé que tu ne viendrais pas.

Et, en parlant, sa voix tremblante et entrecoupée annonçait tout le trouble qu'il avait éprouvé ; Henriette voulut le consoler :

— Je te l'avais promis, dit-elle en baissant la voix.

— Il y a si longtemps que tu me l'as promis, si longtemps ! Mais te voilà... oui, te voilà, te voilà !

Pendant ce temps, ils étaient entrés dans le salon. Henriette s'était assise dans un de ces larges fauteuils que je vous ai dépeints. Oui, c'est là qu'elle était, svelte et souple, dessinée par sa robe blanche sur ce fond sombre de velours ; et lui, Charles, s'était mis à genoux devant elle, et, l'adorant du regard, il répétait en baisant ses blanches mains et ses genoux :

— Oui, c'est toi... c'est toi, te voilà.

Comme si une absence longue ou fatale les eût séparés.

Henriette le regardait en souriant. Comment se défendre du bonheur qu'on donne ? n'est-ce pas le plus séduisant de tous les triomphes ?

— Allons, lui dit-elle, Charles, calmez-vous ; asseyez-vous ici.

— Oh ! non, lui dit-il, non, laisse-moi te regarder, laisse-moi te voir. Sais-tu que voilà longtemps que je ne t'ai vue ni entendue ?... Oh ! que tu es belle !

— Je t'en prie, Charles, pas ainsi, ne me parle pas ainsi... Voyons, tais-toi.

Et à ce mot elle lui mit la main sur les yeux. Que lui disaient ces yeux ?

— Henriette ! reprit Charles, Henriette ! Henriette !

Lui jetant son nom comme une invocation, et, à chaque fois, donnant à ce nom une expression indicible de délire, d'amour, de prière.

— Eh bien ! lui dit Henriette... Charles... oui, je t'aime... je t'aime... Allons, écoute-moi, causons.

Causons ! Oh ! que l'abbé d'Olivet aurait bien voulu savoir cet entretien, pour faire son Dictionnaire des synonymes, où il s'évertue à marquer la nuance de chaque mot ! car voilà deux personnes qui se parlent et se répondent, et qui ne causent pas.

— Non, dit Charles, non, pas encore. Je t'écouterais mal ; je ne te comprendrais pas. Laisse-moi te regarder... laisse-moi te voir longtemps, toujours !

Il avait alors croisé ses bras sur les genoux d'Henriette, sa poitrine s'y appuyait aussi ; et, ainsi placé devant elle, il la regardait de bas en haut, tandis qu'Henriette, penchée en arrière sur son fauteuil, la tête penchée sur sa main, se livrait doucement à cette brûlante contemplation qui la pénétrait. Un long silence s'établit entre eux, silence pendant lequel, les yeux attachés l'un sur l'autre, ils sentaient leur âme se fondre sous le rayon de leurs regards ; c'était un charme inouï qui se versait de l'un à l'autre ; un torrent de joie ineffable où se perdrait la vie s'il ne débordait enfin ; mais l'âme trop pleine s'y refuse, il se répand au dehors et la soulage par des paroles et des soupirs.

— Henriette ! dit Charles avec un frémissement de tout son corps.

— Charles ! répondit-elle en laissant ses paupières s'abaisser sur ses yeux et en arrachant un long soupir de sa poitrine.

— Henriette ! reprit-il avec cet accent qui fait d'un mot plus qu'un discours, plus que des serments et des transports.

Henriette passa la main sur ses yeux et se leva soudainement.

— Non ! dit-elle en appuyant ses deux mains sur le front de Charles qui était resté à genoux et qui l'entourait de ses bras ; non ! je suis une folle... tu es fou... Va-t'en ! va-t'en !... demain... je te reverrai.

Et, en parlant ainsi, ses dents claquaient, ses genoux faiblissaient.

— Écoute, dit Charles, tu m'aimes !

Elle ne répondit pas ; tout son être répondait pour elle.

— Tu m'aimes !... tu m'appartiens !

— Oh ! s'écria Henriette en se dégageant... tais-toi... Elle porta autour d'elle un long regard troublé, et, ne voyant que la solitude de ce vaste salon, que la faible lumière d'une bougie, elle reprit : Va-t'en ! va-t'en ! nous nous perdons !

— Oh ! tu m'aimes donc ? lui dit-il en se levant et en la pressant dans ses bras.

— O mon Dieu ! dit-elle en détournant sa tête, laisse-moi, je t'en supplie, laisse-moi.

Et comme il l'étreignait sur son cœur :

— Oh ! tu me fais mal !

Il pressa de ses lèvres cette bouche qui frémissait en parlant.

Elle s'échappa comme si un fer rouge l'eût brûlée, et s'écria avec désespoir :

— Oh ! vous êtes sans pitié !

Charles voulut se rapprocher.

— Jamais !... jamais !... dit-elle en opposant ses bras délicats aux bras de fer de son amant. Oh ! écoute-moi !... écoute-moi !... Tu m'aimes... n'est-ce pas ? eh bien ! ne me déshonore pas, ne me fais pas mourir !...

Et, comme Charles la laissa échapper, elle murmura sourdement :

— Oui... va-t'en, laisse-moi... oui, tu m'aimes.

Elle se laissa tomber sur un fauteuil en cachant sa tête dans ses mains. Elle se mit à pleurer.

— Oui, je t'aime, moi! lui dit Charles, la voix altérée... oui, je t'aime!... mais toi?

— Oh! moi! dit-elle en levant au ciel ses yeux baignés de larmes; oh! moi! je ne t'aime pas, n'est-ce pas?

— Que sais-je! dit Charles avec colère et désespoir.

— Il ne le sait pas, mon Dieu! répondit-elle avec des sanglots amers.

— Non, dit Charles avec un transport impitoyable, non, je ne le sais pas... Vous me le dites... je l'ai cru... je ne le crois plus. Non, vous ne m'aimez pas! non! non! non! répétait-il presque avec fureur.

— Et que veux-tu pour le croire? lui dit Henriette en le regardant d'un air égaré; que je me donne à toi? Le veux-tu?... eh bien, soit! j'en deviendrai folle! j'en deviendrai folle! j'en mourrai!... Oui, vois-tu, demain, je serai folle ou je mourrai... Mais si tu le veux... si tu le veux... Et des sanglots convulsifs arrêtèrent sa voix.

Charles retomba à genoux devant elle.

— Henriette! lui dit-il, tu pleures! tu pleures! Grâce! oh! grâce! Que veux-tu de moi? ma vie... mon honneur... un crime? parle, je te donnerai tout... Si j'avais un monde à te sacrifier, je le briserais à tes pieds. Henriette! oh! ne te détourne pas! car je t'aime... je t'aime... Ah! dis-moi que tu m'aimes! que tu me pardonnes!

Henriette, plus calme, lui tendit la main.

— Oui, je t'aime! lui dit-elle.

Puis, à son tour, prenant les mains de Charles dans les siennes, elle ajouta avec une tristesse enivrante:

— Et, crois-moi, mon Charles... crois-moi... si je te refuse, ce n'est pas que je craigne que tu me trompes, que tu m'oublies! oh! non! tu m'aimes mieux que cela, n'est-ce pas?... Mais, vois-tu... nous serions malheureux... je te le jure, nous serions malheureux.

— Toi! n'est-ce pas? dit Charles en continuant son reproche, mais d'un ton si doux qu'il faisait pitié; toi, tu serais malheureuse!... Tu m'aimes; mais ce n'est pas de l'amour que j'ai.

— Ah! ne parle pas ainsi, répondit Henriette en lui caressant le front de sa main brûlante; crois-tu qu'il ne me faille pas du courage pour te résister?... crois-tu que je n'aie que toi à combattre?

— Oh! dit Charles d'une voix où l'amour suppliant semblait moins dangereux, tu as donc compris ce que je souffre?

— Tiens, lui dit-elle en prenant sa main, sens mon cœur.

Et elle plaça cette main sur ce cœur qui bondissait. Imprudente! qui se fiait à cette première lassitude du combat, croyant qu'aucun transport ne se réveillerait. Ce cœur battait à coups pressés. Charles, attirant doucement Henriette dans ses bras, appuya sa poitrine sur la sienne et lui dit tout bas:

— Oh! laisse-le-moi sentir ainsi.

Puis il chercha ses lèvres. Henriette s'abandonna un moment... Alors, troublée jusqu'à l'âme, elle raidit ses bras contre la poitrine de Charles pour sortir du lien qui l'enchaînait à lui; mais elle ne put se détacher de ce baiser... ses forces s'y perdirent, ses bras tombèrent comme morts. Charles l'enleva hors de la clarté du salon. Henriette pencha sa tête sur son épaule, comme une fleur brisée et défaillante, et sa voix mourante murmura ces mots sourds et entrecoupés lorsqu'ils passèrent la porte du boudoir:

— Oh! c'est la mort! Charles, c'est la mort!

Mais il ne l'entendit pas! ou, s'il l'eût entendue, eût-il cru à cette parole? et, lors même qu'il eût pu croire, qu'importait? n'y a-t-il pas un moment dans l'amour où rien n'est un obstacle? Est-ce que la mort est un effroi qui ait jamais arrêté une passion?

Puis, un moment après, ils étaient dans la même position qu'en entrant dans le salon: lui, à genoux devant elle; elle, assise dans le fauteuil, le corps droit, l'œil fixe, les mains dans les mains de Charles, qu'elle ne sentait pas. A quoi pensait-elle?... ou même pensait-elle? avait-elle idée de ce qui s'était passé?... Était-ce peur, remords?... Charles la regardait sans oser lui parler.

Un bruit soudain résonna à cet instant au-dessus de leurs têtes: c'étaient des coups répétés frappés avec une canne sur le plancher... A ce bruit, Henriette se leva; son visage sembla s'éclairer d'un horrible souvenir: elle poussa un cri sourd et déchiré, et, baissant ses yeux hagards sur le front de Charles, elle lui dit:

— Entends-tu?... C'est ton père.

Elle venait de voir son crime, et de le voir aussi épouvantable qu'il pouvait l'être. Le remords lui avait fait une certitude d'un doute; et elle subit ce besoin inconcevable et inévitable de la douleur, de l'aggraver jusqu'à l'extrême. Qui sait s'il n'y eut pas aussi dans ce cri cet instinct de l'orgueil humain qui égare les âmes fortes et qui les fait répugner aux choses ordinaires? Avec ce mot, Henriette arrachait sa faute à sa vulgarité: elle en faisait un inceste.

Cependant Henriette demeurait immobile. Le bruit recommença.

— C'est le général! dit Charles.

— C'est ton père! te dis-je, reprit Henriette... ton père qui va me demander... qui tu es...

— Qui je suis? s'écria Charles, qui croyait que la raison d'Henriette s'égarait.

— Oui, dit Henriette dont véritablement la tête était perdue, oui, qui tu es; il va me demander si tu es son fils. Que veux-tu que je lui réponde?

— Henriette! Henriette! cria Charles en cherchant à la retenir.

— Veux-tu que je lui réponde que tu es mon amant?

— Oh! plus bas, Henriette, plus bas... tu te perds.

Henriette le regarda avec un sublime mépris.

— Je me perds! lui dit-elle; vous êtes un lâche!...

Charles pâlit, non pas de l'injure, mais de l'exaltation d'Henriette.

— Je me perds, disait-elle en se frappant la tête avec désespoir, je me perds! Mais je suis perdue! monsieur.

— Ah! reprit Charles en joignant les mains, plus bas... plus bas.

— Et si je veux qu'il m'entende! si je veux qu'il me tue! mais... je n'ai pas peur de mourir, moi.

Le bruit reprit plus impatient, plus impératif.

— Oh! malheur sur nous! s'écria Charles, malheur sur nous!

— Eh bien! lui dit Henriette éperdue, tue-moi... toi plutôt que lui... je l'aime mieux... tu vois bien que je t'aime encore...

Le bruit redoubla.

— Oh! s'écria-t-elle, tu vois bien qu'il va venir et qu'il me tuera!

— Oh! s'écria Charles hors de lui, qu'il ne vienne pas... mon Dieu! qu'il ne vienne pas...

— Tu le tuerais! s'écria Henriette en se relevant et dominée à son tour par l'effroyable expression du visage de Charles.

— Je ne sais pas, répondit-il; mais je ne veux pas que tu meures.

— Eh bien! dit Henriette qui trembla d'épouvante, et devant qui se déroula une si fatale série de crimes, qu'elle en frémit encore plus que du crime accompli... reste, j'y vais.

— En cet état! dit Charles en l'arrêtant, en cet état? Et que lui diras-tu?

— Je lui dirai... que sais-je?...

Ce bruit terrible, ce bruit fatal se fit encore entendre.

— Mais que veux-tu que je lui dise? s'écria Henriette.

Charles s'arrêta; une résolution soudaine s'empara de lui. Il dit à Henriette:

— Reste... reste... Je vais monter, moi.

Et il s'élança hors du salon.

Bientôt il redescendit.

— Henriette, lui dit-il, rentre chez toi; je lui ai dit que tu m'avais parlé de ma naissance, que je m'étais emporté, que je t'avais répondu avec colère et presque offensée; que de là était venu un entretien si animé, que nous n'avions pas pris garde d'abord au bruit qu'il avait fait.

— Je vous remercie, répondit Henriette, de lui avoir menti pour nous deux; je ne l'aurais pas pu.

— Henriette, lui dit Charles, quand te reverrai-je?

— Jamais! dit-elle en s'enfuyant.

Ce serment devait-il s'accomplir mieux qu'un autre? peut-être oui; on ne le croira pas, sans doute. Combien n'y a-t-il pas de gens qui, après avoir lu ce chapitre, que de femmes surtout qui rejetteront ce livre avec dédain, en disant que cette Henriette est une dévergondée dont une femme honnête ne doit pas savoir l'infâme conduite; combien, qui ne peuvent arguer de leur sagesse, s'indigneront de la cause de sa faiblesse, et la trouveront dégradante!

Eh! là, là, ne condamnez pas si vite cette femme d'être femme. Vous, qui prétendez que votre défaite ne vient que d'un dévouement absolu à

l'amour de votre amant, et qui, sur cette donnée, prenez ensuite en toute sûreté de conscience les plaisirs de l'amour, tant qu'il dure, je vous estime moins que mon Henriette. Celle-là ne s'est pas dit : — Maintenant que c'est fini, maintenant que je suis coupable par une raison sublime et délicate, à moi les bénéfices grossiers de ma faute ; il n'en sera ni plus ni moins. Oh ! non ! elle a eu des sens, mais elle a eu un cœur, une raison, une conscience, plus haut placés que les vôtres. Dès que sa volonté lui revient, elle lui revient honnête, pure ; elle ne comprend pas qu'il faille continuer une faute parce qu'elle a été faite ; elle a un véritable remords.

Après cette apostrophe au plus grand nombre des femmes, il faut que je me mette à genoux et que je demande pardon. Pardon à celles qui aiment assez pour tout sacrifier à leur amour, fortune, position, respect du monde, famille ; celles-là ont compris l'amour comme le seul bien de la terre. Qui peut dire que le salut d'un faquin ou l'invitation d'une bégueule valent ce qu'elles ont préféré ? Pardon à celles pour qui ce sentiment a été une vengeance. Se voir insultée, méprisée, torturée par l'abandon d'un mari, et lui rendre tout ce qu'on peut d'insulte, de mépris, de tortures, c'est une justice que les maris infâmes trouvent seuls coupable. Pardon à celles qui, avec moins d'énergie, ont demandé à l'amour une consolation pour les mêmes peines. Si c'est un crime, il faut tuer une femme le lendemain du jour où son mari la trahit ; ce sera moins barbare que de la condamner à pleurer éternellement sans une main pour essuyer ses larmes. Que les législateurs, qui ont détruit les vœux éternels des religieuses, disent si ce n'est pas parce que la nature humaine n'est pas capable de vivre ainsi sevrée de tous sentiments qui lui répondent. Pourquoi imposent-ils plus à la femme qui perd ces sentiments qu'à celle qui ne les a jamais possédés ? Du côté des femmes mariées, il y a du moins un contrat brisé par celui qui l'a souscrit, tandis que de l'autre il n'y a que dégoût de ce qu'on a d'abord voulu. Jésus-Christ n'est pas infidèle à ses épouses. Ce qui me paraît odieux, ce sont les femmes qui profitent de leur mari comme si elles étaient sages, et qui jouissent de leur amant en tout honneur. Impudentes bégueules sans pardon ni pitié pour celles qui n'ont ni leur astuce ni leur hypocrisie ! et qui s'arment contre elles d'un mari trop timide pour risquer un scandale ; trop honnête homme pour jeter le reflet de leur infamie sur une famille, ou trop pitoyable pour les réduire à cette situation de solitude et de déshonneur dont elles accablent les autres. Mépris à celles-là ! Quant à Henriette, voici ce qu'elle fit : le matin de cette même nuit, un domestique remit à Charles la lettre suivante.

XXI. — LETTRE.

« Charles,

» Vous êtes mon amant. Voilà le premier mot qu'il me fallait écrire » dans la seule lettre que vous recevrez de moi. Ce mot doit être mon » châtiment : il est juste qu'un homme ait en son pouvoir la preuve » de mon crime, qu'il puisse s'en armer contre moi, me perdre et me » livrer à l'infamie, sans qu'il me reste un seul refuge pour y échapper, sans que je puisse lui dire impudemment à la face : Vous avez » menti. Ceci est écrit de ma main, signé de ma main : vous êtes mon » amant. Maintenant, à cet homme ainsi possesseur de mon déshonneur, je dois dire encore : Je ne veux plus que vous me parliez, je » ne veux pas que vous m'écriviez ; si vous l'essayez, je dirai à d'autres qu'à vous : Charles est mon amant. Pour vous prouver que je » ne suis pas folle, voici mes raisons. Si jamais femme a eu des » devoirs, c'est moi ; si jamais femme les a indignement méconnus, » c'est moi. Je vous ai aimé, je vous aime encore, vous voyez que je » ne joue pas sur les mots ; mais ce n'est pas de cela que je m'accuse. Je vous ai appartenu, c'est ma faute, c'est mon crime à moi, » à moi toute seule. La première fois que vous m'avez dit : Je t'aime, » j'ai senti tout moi s'élancer vers vous, j'ai été prise d'un bonheur » qui m'a serré le cœur et obscurci la vue. J'aurais donné ma vie » pour être libre, pure, et vous dire : Me voilà. C'est parce que j'eus » ce désir, que, dégagée de votre présence, j'ai senti que j'étais perdue si je vous revoyais ; je vous ai fui. Un hasard m'a rejetée sous » le charme de notre amour ; ce hasard, je ne m'en fais pas une excuse, car je l'ai accepté avec joie : je le sens, maintenant que je sais » mieux ce que j'ai fait ; ce hasard, il m'a semblé accompagné de » circonstances qui devaient me mettre à l'abri de toute faiblesse ; et, » sous ce bouclier, j'ai espéré sentir encore sans danger le charme » de vous voir, de vous entendre, de sentir vos yeux sur les miens : » j'ai voulu goûter les félicités innocentes d'un amour coupable. Ceci » est vrai, je l'ai espéré, je l'ai désiré ; j'ai choisi, dans le tumulte de » mes désirs, ce qui, dans les préjugés vulgaires, ne souille pas. » Voilà ce qui est mon crime, voilà ce qui est cause que c'est justice » que vous ayez fait de moi votre maîtresse. Maintenant vous pourrez » me dire : Le crime est accompli ; ce qui est ne peut être effacé ; il » y a écrit sur votre front le mot adultère ; goûtons au moins les joies » de notre déshonneur. Tous les hommes disent cela en termes assez » adroits pour persuader les femmes. Dieu sait, si vous veniez me le » dire, si vous mettiez votre vie et votre bonheur à cette condition, » qu'il faut que je sois sans cesse ce que j'ai été une fois, Dieu sait » si je ne vous céderais pas. Je vous ai dit que je vous aimais encore. » Vous voilà bien fort, n'est-ce pas ? vous voilà vous disant en vous-même : C'est le premier transport d'un remords insensé : je ne le » heurterai pas de front, j'attendrai ; mon désespoir sera ma première éloquence, elle ne pourra me voir souffrir sans pitié ; et cela » est vrai, monsieur, vous avez raison, vos sollicitations me seraient » un malheur, et je ne dirais pas à mon mari, pour m'en défendre : » Charles est mon amant ; non, monsieur, je ne le ferais pas. J'ai » menti quand j'ai dit que je le ferais. Sous le prétexte de défendre » ce reste d'honneur que je me suis créé en me décidant à ne plus » vous voir, je n'irai pas dire à cet homme, dont la confiance en moi » a été si sincère, et qui me remerciait hier encore de son bonheur ; » je n'irai pas lui dire : Vous êtes un époux déshonoré... je n'irai pas » faire pleurer, autour du lit où il gagne lentement sa mort, mon » désespoir parricide. Et, en vérité, chaque minute qui lui reste à » vivre ne vaut-elle pas que je descende à l'infamie de le tromper ? » n'est-ce pas le juste supplice qui m'attend, d'être obligée de lui » sourire, de lui parler reconnaissance et dévouement, quand il n'y » aura en moi qu'ingratitude et trahison ? La vanité de ne pas être une » coupable endurcie sera-t-elle assez forte pour me donner le courage » de réveiller ce noble vieillard de sa confiance, et pour lui crier : Adultère et infamie dans votre maison ! Me reste-t-il quelque chose qui » vaille une larme de cet honnête homme ? Non, non, mille fois non. » Voyez-vous, Charles, il faut le tromper ; mais il ne faut plus me » parler ni me voir. Vous n'y souscrirez pas. Mon Dieu ! me comprendrez-vous enfin ? il faut que nous soyons morts l'un à l'autre. » Oh ! ne voyez-vous pas que je mens depuis que j'ai commencé cette » lettre ; qu'il y a un être infernal assis de l'autre côté de ma table, » et qui me montre du doigt le véritable mot qu'il faut écrire ? ne » voyez-vous pas que je tourne tout autour, que je cherche des raisons qui ne vous persuadent pas ? Ne vous rappelez-vous rien, ou » m'avez-vous crue folle quand j'ai poussé ce cri qui vous a épouvanté ? » ou vous êtes-vous mépris au véritable sens de ce mot ?... Mon Dieu ! » je vous dis que je n'ose pas... il me semble que ce mot écrit va » éclater comme la foudre en cette maison... J'ai peur ! j'ai peur ! On » me l'a pourtant jeté au visage et vous me l'avez répété... mais il » n'était pas vrai... maintenant il l'est. Oh ! si je ne me défais de » cette pensée, je deviendrai folle. Il fait nuit ; je suis seule dans ma » chambre ; je regarde autour de moi... il me semble qu'il y a des » êtres invisibles qui me tordent les cheveux et me serrent la gorge. » Quelqu'un d'eux va me parler, il va me crier... la vérité... Non, » mon Dieu ! non, ce n'est pas vrai... faites que cela ne soit pas... » Charles, on t'a appelé bâtard... si tu l'étais, devine ton père... Oh ! » tu me comprends enfin. Miséricorde du ciel ! protégez-moi ; et tu » veux, Charles, que je te revoie, que je me redonne à toi, que je te » parle ! Oh ! c'est affreux. Jamais, vois-tu ! jamais !... tu es heureux, » tu peux mourir... moi, il faut que je vive : j'ai un père et un enfant. » Sais-tu que ma vie est une abominable destinée... qu'elle est suspendue entre deux incestes ?... Sais-tu bien que je ne sais pas s'ils » ne sont pas vrais tous deux ? Tiens, je te mens à chaque ligne. Sais-tu pourquoi je veux vivre ?... ce n'est ni pour mon père, ni pour » mon enfant... c'est pour me repentir... Si Dieu existe, il faut que » j'aie beaucoup souffert pour qu'il me pardonne... et si l'enfer... » venait avec ses tortures infinies, ses rires extravagants, ses » flammes...

» Monsieur,

» Il fait grand jour ; j'ai trouvé cette lettre écrite sur ma table. Au » dernier mot tracé, je me rappelle que j'ai cru voir des spectres » autour de moi et entendre leurs gémissements. Je suis tombée sur » le parquet d'où je viens de me relever... Je vous envoie cette lettre. » Si elle ne vous fait horreur, qu'elle vous fasse pitié !

» Adieu.

» HENRIETTE. »

XXII. — DÉSESPOIR.

Charles avait reçu cette lettre après une nuit passée dans d'horribles angoisses. Les derniers mots prononcés par Henriette, son délire, lui étaient restés comme un avertissement de malheur. Quand il reçut le billet qu'elle lui envoyait, une épouvante nouvelle s'empara de lui ; en lisant toute la partie de cette lettre écrite dans la nuit, il avait frémi de voir la raison d'Henriette égarée, perdue. Il avait fait plus attention au désordre des idées qu'à ce qu'elles disaient. Mais lorsqu'il eut achevé, et que, dans les dernières lignes écrites, il vit que cette lettre avait été relue de sang-froid, après un évanouissement ou un délire de plusieurs heures, et que rien n'en démentait les expressions, il regarda le vrai sens de cette lettre, et frémit à son tour. Les propos de madame d'Avarenne, les prédictions de la somnambule, le mot d'Aubert, se représentèrent à son esprit, et l'idée qu'il pouvait être le fils d'Aspert s'empara de lui. Certes, à y regarder de près, le crime de Charles Dumont était le plus infâme. C'était, si je puis parler ainsi, le crime moral, celui pour lequel il lui avait fallu tout oublier des principes de l'honneur, que ce vieillard l'avait adopté, l'avait nourri et fait entrer dans un état que son malheur d'orphelin lui eût peut-être à jamais fermé ; qu'enfin il avait fait pour lui ce qu'il ne devait pas ; et que lui avait profité de ce qu'il était devenu par ses bienfaits pour porter le déshonneur dans sa maison. N'était-ce pas là l'ingratitude dans ses plus honteuses conditions, le crime sans excuse ? Eh bien ! l'homme, et je dis l'honnête homme de nos lois sociales, est ainsi fait qu'il s'épouvante plus des crimes créés par des mœurs que des crimes naturels. L'ingratitude est un vice sous quelque ciel qu'on vive et à quelque époque qu'on vive ; l'inceste est le crime de quelques sociétés et des époques modernes. C'est un intérêt de bonnes mœurs qui l'a inspiré au législateur, et c'est parce qu'il est le fils de la loi que la loi s'est chargée de le punir, tandis que l'ingratitude est chose libre et dont on peut faire profit à son aise. Aussi Charles, si ce n'eût été que sa trahison vis-à-vis de son bienfaiteur, Charles eût bien éprouvé quelques remords ; mais peut-être il eût fini par s'y habituer et par s'excuser, et sur l'exemple de tant d'autres, et aussi sur l'excès de sa passion.

Mais dès que le soupçon qu'il pouvait être le fils de d'Aspert, soupçon qui détruisait la reconnaissance qu'il lui devait, puisque celui-ci n'avait fait qu'accomplir à son égard les devoirs vulgaires d'un père ; dès que ce soupçon prit quelque consistance dans son esprit, il n'eut plus assez d'épouvante pour son crime, assez de détestation contre lui-même. Ce grand mot inceste, si solennellement prononcé dans l'éducation de nos idées, si effroyablement flétri dans nos histoires, dans nos poëmes, au théâtre et au sermon, ce mot vint le terrasser et le dépouiller de toute défense. Il comprit, sans rien s'expliquer, sans rien discuter même, qu'il ne devait plus revoir Henriette ni lui parler. Il n'essaya pas d'argumenter contre le mot inceste. Le fils adoptif eût trouvé de bonnes raisons contre son bienfaiteur ; le bâtard n'imagina pas qu'il y en eût une seule contre son père. C'est à nous à expliquer cette disposition du cœur humain. L'essaierons-nous ? et ne nous en fera-t-on pas un crime ? Voyons.

Ne pourrait-on pas dire qu'il y a dans tout homme un sens social par lequel il perçoit le bien et le mal qu'on fait à la société dans toute l'étendue de ce mal ou de ce bien ? n'est-ce pas lui qui fait si saintement respecter les lois basées sur de justes idées d'ordre et d'intérêt général, qui fait de l'adultère et de l'inceste de si grands crimes, quoique la nature humaine puisse les répudier ? En effet, qu'importent l'inceste et l'adultère à la nature ? Dira-t-on qu'ils sont crimes pour d'autres raisons que pour des raisons sociales ? Mais l'alliance des parents offense-t-elle autre chose que des mœurs écrites ? Et cela est si vrai que l'inceste a été plus large qu'il ne l'est aujourd'hui, qu'il y a eu l'inceste des alliés, qu'il existe encore et qu'on parle de le restreindre. Qu'est-ce que l'adultère ? n'est-ce pas parce qu'il est un vol qu'on en fait un déshonneur ? Tuez l'hérédité des noms et des biens ; faites qu'on ne reçoive de son père ni un nom à part, ni une fortune, et l'adultère, qui ne porte plus préjudice à personne, n'est plus un crime, il n'est plus une honte. Que pourrait-on conclure de ceci ? c'est que ce sont les lois, ou plutôt les nécessités sociales qui font la morale, ou du moins une bonne partie de la morale, et que par conséquent c'est une œuvre difficile que de constater ces nécessités et de leur faire des lois pour les protéger. Je voudrais bien savoir si jamais ces messieurs de la chambre des députés ont pensé à tout cela. Ils peuvent répondre qu'ils ne sont pas assez bêtes pour cela ; à quoi on pourrait répliquer que le plus ou le moins n'y fait rien, et qu'il faut autre chose que vivre de mauvaises lois sociales pour se résoudre à les corriger.

Charles était donc dans un état de stupéfaction horrible. Tant que le crime lui parut certain, irrécusable, il n'éprouva qu'un besoin irraisonné de fuir ; de se cacher à tous les yeux. Enfin le calme lui ramena le doute, et le doute fut une consolation ; mais comment le faire cesser ? comment s'éclairer sur son véritable état ? Qui fallait-il interroger ? D'Aspert ? c'était la dernière des lâchetés. Henriette ? il n'eût pas osé ; et puis l'issue pouvait être affreuse. Toute la journée se passa à prendre les résolutions les plus contraires ; mais, parmi tous les projets qui s'agitaient dans l'âme de Charles, celui de revoir Henriette ne lui vint pas. L'idée de son crime était trop flagrante, elle lui pesait trop encore pour qu'il pût avoir un pareil désir.

Il n'avait d'incertitude que sur la manière d'exécuter le devoir qu'il s'était imposé, celui d'éviter toutes relations avec Henriette.

Mais les plus misérables circonstances de la vie sont bien plus puissantes que les plus nobles sentiments. Comment quitter la forge ? quel prétexte à un départ subit ? L'explication qu'il avait donnée à d'Aspert de son entrevue avec Henriette lui offrait-elle une excuse raisonnable, et, s'il l'alléguait, ne serait-ce pas d'Aspert lui-même qui chercherait un éclaircissement ? et lui, Charles, pourrait-il s'irriter contre un père qui lui demanderait : Êtes-vous mon fils ? Il en était là lorsqu'un domestique vint avec ces mots bien vulgaires et qui font descendre l'homme du faîte de ses idées pour le soumettre aux petites exigences du vivre :

— Monsieur, on a servi, on vous attend pour se mettre à table.

N'y pas aller sous prétexte d'indisposition, c'était amener tout le monde chez lui une heure après, c'était dire à d'Aspert : La scène d'hier a été plus grave qu'on ne vous l'a dit. Alors il vint à la pensée de Charles qu'Henriette avait sans doute pris pour elle cette excuse d'indisposition pour ne pas descendre ; il ne s'imagina pas qu'elle pût être venue à ce dîner ; il s'y rendit.

En entrant il vit Henriette ; elle était debout devant le piano ; elle se retourna quand il entra. Contre son ordinaire elle était parée, et son visage, du moins comme Charles le vit à ce moment, était rayonnant de fraîcheur.

D'Aspert ne lui laissa pas le temps d'être confondu.

— Ah çà ! lui dit-il, tu n'as pas paru de la journée ; ne vas-tu pas faire comme madame ma femme et bouder parce que vous vous êtes dit quelques mots piquants ? Allons, donnez-vous la main et embrassez-vous.

Charles ne savait s'il devait demeurer ou fuir. Henriette s'avança vers lui et lui tendit la main : il ne vit plus rien autour de lui ; un bourdonnement sourd l'étourdit. Bizot le prit sous le bras.

— Ah ! vous avez de la rancune ! lui dit-il en le menant vers Henriette.

— Allons, s'écria d'Aspert, réconciliation complète, embrasse-la.

Henriette se pencha vers Charles et effleura ses joues. Bizot les cachait tous deux au général.

— Voilà qui est bien, dit-il ; maintenant à table.

Charles avait l'air d'un insensé. Henriette, en passant près de lui, lui dit à voix basse :

— Regardez-moi.

Par ce même mouvement machinal qui l'avait fait obéir à tout ce qu'on avait voulu de lui, il leva les yeux sur elle. Henriette était peinte de rouge, elle avait mis un masque à sa pâleur. Ses yeux seuls, vacillants dans leur orbite, attestaient qu'elle se brisait à paraître

calme. Charles eut honte de ne pas tenter ce que pouvait une femme. Il remit à plus tard à s'expliquer les projets d'Henriette et sa conduite. Le dîner se passa comme aux jours d'ennui : quelques paroles échangées çà et là ; d'ailleurs chacun avait assez à s'occuper de ses pensées pour ne pas observer l'attitude des autres. Madame Bizot traduisait tout cela par une brouille d'amants ; Bizot peut-être aussi. Lussay craignait que les dispositions testamentaires du général n'eussent amené des explications pénibles sur la naissance de l'enfant d'Henriette. Quant à d'Aspert, en se rappelant la colère de Charles, le jour où il avait été appelé bâtard, il s'imaginait qu'il avait sur ce chapitre des idées si exagérées d'honneur et de délicatesse, qu'il s'était irrité de quelques paroles maladroites d'Henriette ; que, dans son emportement, il lui avait répondu quelque chose de relatif à son fils, et que de là était venue une discussion où il leur avait été facile de se blesser mutuellement. La matière était si délicate pour tous deux, qu'il n'avait pas voulu les interroger : l'obligation où il les eût mis de répéter les griefs qu'ils pouvaient avoir l'un contre l'autre, eût été presque aussi cruelle que la discussion elle-même. Le dîner se finit ainsi ; la soirée se passa à peu près de même, et Charles et Henriette se dirent que, puisqu'ils avaient vécu ainsi ce jour-là, ils pourraient encore vivre ainsi le lendemain, jusqu'à un parti décisif pour sortir de cette position. Le lendemain passé devint la raison du surlendemain, et, de jour en jour, ils passèrent ainsi une semaine, pendant laquelle ils s'accoutumèrent à jouer leur rôle.

Mais ce fut tout ce qu'ils gagnèrent sur eux-mêmes ; ils parvinrent à rassurer leur extérieur sans se défaire de leur désespoir secret. Leur situation leur paraissait insupportable ; ils ne pouvaient en sortir en rentrant dans le crime qu'ils détestaient tous deux, et il leur semblait impossible d'y rester. Ce fut Henriette qui chercha la première à fuir l'obsession de ses idées. Il y a bien longtemps que j'ai lu ou entendu ce mot : L'homme n'oublie pas, il remplace. Cette distinction, qui ne paraît que subtile, est exactement vraie. On tue une passion par une autre, une pensée par une autre, c'est quelquefois une occupation qui suffit pour cette victoire ; mais le cœur ni l'esprit ne peuvent rester vides quand on a de l'esprit et du cœur. Tant qu'Henriette demeura avec le souvenir seul de sa faute, elle eut tous les remords du premier jour ; quelquefois même ils s'exaltèrent jusqu'à lui rendre ce délire qui lui avait dicté sa lettre à Charles. Elle n'éprouvait de soulagement que lorsqu'un devoir de sa maison ou un entretien à suivre mettaient d'autres pensées à la place de celles qui la poursuivaient. Elle s'épouvantait d'être seule et avait honte de chercher de la distraction ; car cette distraction, elle ne pouvait la demander qu'à des personnes qui lui faisaient mal à tout propos. Comment passer les journées avec madame Bizot, avec cette femme à laquelle elle ne pouvait s'empêcher de se comparer, au-dessous de laquelle elle était descendue, et à qui elle eût rougi de ressembler ? Fallait-il choisir son père ? mais il pouvait questionner ; et d'ailleurs il fuyait la maison comme à l'ordinaire. Devait-elle s'adresser à son mari ? mais chaque parole, chaque regard devaient être un coup de poignard. Restait Bizot ; elle ne put se réduire à Bizot ; d'ailleurs, elle le jugea insuffisant. Et puis, avec des émotions aussi fortes que les siennes, ce n'était que par un intérêt puissant qu'elle pouvait s'y soustraire, et certes cela est difficile à trouver pour une femme. Peut-être que, dans une autre position, elle eût tourné son esprit vers l'ambition des arts, peut-être vers le jeu. Et puisque j'ai laissé aller ce mot, je me permettrai de dire ma pensée sur un ouvrage fort remarquable de notre époque, passablement déchiré par la critique étroite de nos journaux. Il s'agit de la *Passion secrète* de M. Scribe. Presque personne n'a voulu voir tout l'immense talent de vérité et d'observation qu'il y a dans cette pièce. La donnée en a été traitée de fausse, parce qu'elle était pénible. On a contesté, malgré les galeries de la Bourse qui regorgent de joueuses, que le jeu fût une passion féminine. Et pourquoi cela ? parce que c'était une vérité peu aimable pour les femmes, peu aimable pour les hommes qui peuvent être oubliés pour un report ; parce qu'enfin le public veut avant tout qu'on le flatte, qu'on lui trouve des vertus héroïques ou des vices si aimables que c'est mieux que la vertu. Mais, si vous lui prouvez qu'il est égoïste, dur, occupé de misérables intérêts, il se fâche, et il vous dit : Ceci n'est pas vrai. Puisque je discute, je réponds à l'objection qu'on pourrait tirer de *Bertrand et Raton*. Bertrand n'a-t-il pas charmé le public, et Bertrand n'est-il pas un ambitieux sans foi ni loi, qui sacrifie tous les honorables sentiments au succès de ses ruses ? Sans doute ; mais, comme il est spirituellement faux, agréablement traître ! comme il a le droit de se moquer de tous les sots qui l'entourent ! Dans notre temps de corruption politique, avec nos fortunes politiques actuelles, la probité de nos hommes d'État, qui ne voudrait être Bertrand, et qui ne rougit de ne pas l'avoir été, lorsque tant de faquins le sont à si peu de frais ? Et puis, Bertrand réussit, voilà la grande condition. Notre siècle a-t-il quelque chose à reprocher à qui réussit ? Le succès, n'est-ce pas la vertu et le génie ? demandez plutôt à nos ministres ; car enfin, il faut bien qu'ils aient quelque chose : ils ont le succès.

Henriette, ainsi tourmentée du désir de se défaire de la présence perpétuelle de son crime, chercha une occupation. Celle à laquelle elle s'arrêta ne fut pas de son choix, et fut par conséquent toute-puissante. On s'impose difficilement une idée ; mais lorsqu'on est en quête d'une pensée qui nous entraîne, on rencontre souvent et on suit celle qu'on n'eût certes pas préférée, et qui nous eût paru impossible.

Une discussion politique amena ce résultat. Alors s'agitaient dans toute la France quelques tronçons vivants de l'esprit de l'empire, quelques hommes à qui l'humiliation de la France et peut-être aussi leur propre humiliation rendaient insupportable le joug des Bourbons aînés. Il y eut des choses qui émurent les plus indifférents. Grenoble, Lyon, les ordres télégraphiques de M. Decazes, furent des motifs de malédictions ; sous plus d'un toit isolé, cette justice volante alluma plus d'une colère, fit exhaler plus d'un serment de mort. Elle fit éclater dans l'âme d'Henriette un cri d'abord tout personnel.

Ah ! que les hommes sont heureux de pouvoir se mêler à ces efforts généreux de la France ! Et lors même qu'ils ne réussissent pas, c'est une issue au désespoir, une mort qui n'a pas l'inutilité du suicide. Fussent-ils abandonnés de tous leurs amis, brisés dans leurs affections intimes, dépourvus de toute espérance personnelle, ils peuvent se rattacher à la grande espérance de la patrie. On ne leur demande pas quel intérêt les y jette ; on ne prend leur vie qu'au moment où, employée au service de tous, elle devient le patrimoine de tous. C'est à peine si l'on s'informe s'il y avait avant cette époque déshonneur dans cette existence, et le malheur y est compté comme un titre.

Ces phrases jetées au hasard ne furent d'abord qu'un symptôme de cette impatience de la femme qui se contente de la vie étroite que nos lois et nos mœurs lui ont faite, tant que cet espace, où il faut qu'elle tourne, n'est pas rempli jusqu'aux bords d'amertume et de douleur, mais qui se révolte contre l'esclavage de ses actions, quand le cercle où elles sont enfermées est hérissé d'angoisses et de douleurs. Alors, et seulement alors, elle maudit sa condition et voudrait entrer en partage des dangers de l'homme, de ses chances de combat et de mort. La douleur leur a créé l'ambition.

Henriette avait beau dire, il fallait demeurer où elle était : elle eût voulu se mêler activement à tous ces mouvements qui remuaient sourdement la France, elle y eût offert sa vie et sa fortune, que la défiance ou le mépris des hommes l'eût rejetée. Elle en prit du moins ce qu'elle put, et, faute d'y participer d'action, elle y voua sa pensée. Chaque jour elle attendait impatiemment les nouvelles de Paris : elle se mêlait de cœur aux débats des représentants du pays, prenait parti pour les mécontents, se faisait un enthousiasme pour les grands orateurs, une haine pour leurs ennemis. Bientôt la conversation fut une arène politique où elle appelait tous ceux qui l'entouraient, les étonnant de la chaleur de ses opinions, les étourdissant de leur hardiesse. D'Aspert lui-même, qui d'abord avait souri de l'exaltation de sa femme, puis qui en avait été enchanté, s'en alarma en homme qui ne se soucie pas de compromettre le repos de sa maison pour un mot entendu par un domestique et rapporté à un procureur du roi. A ce moment, il n'en fallait pas plus pour que l'autorité supprimât un homme de sa famille et le jetât dans une prison. La fin de la prison n'épouvantait pas d'Aspert, à vrai dire ; en résultat définitif, les propos de sa femme l'eussent fait accuser de conspiration, que la mort était tout ce qu'il y avait de pis au bout des craintes gouvernementales, et d'Aspert n'avait point crainte de la mort ; mais, pour arriver à celle-là, il fallait passer par des chemins qui l'épouvantaient. Il avait la goutte et ne voulait pas coucher dans une prison humide ; il s'était fait à la bonne chère de sa maison, et ne pouvait penser, sans frémir, au pain et à l'eau des cachots. Nier que ces petites craintes n'entrent pour beaucoup dans la terreur qu'éprouvent les hommes les plus braves à se mêler à une conspiration, c'est parler contre l'expérience. Tout homme qui marche à une bataille a plus de chance de mourir que

celui qui s'associe à un complot, et pourtant on compte comme rares ceux qui reculent au combat; on compte comme plus rares ceux qui conspirent. Si l'on veut faire valoir comme obstacles les idées d'honneur ou d'attachement, on répondra que la haine et le mépris des citoyens pour le pouvoir sont quelquefois universels, sans qu'il se trouve vingt individus pour comploter la perte de ce pouvoir. Que de gens se sont mis à portée des balles dans la révolution de 1830, qui eussent frémi à l'idée d'encourir un mandat d'arrêt! Certes, il y eut plus de victimes de la résistance des Bourbons dans ces trois jours, qu'ils n'en eussent osé jeter sur l'échafaud s'ils eussent triomphé. Eh bien! si, au lieu de prendre un fusil pour se battre, il avait fallu saisir une plume pour protester, on n'eût pas trouvé la centième partie de ceux qui se sont fait tuer : et véritablement on en a trouvé bien peu. C'est qu'on a beau dire, la mort n'est pas le suprême danger de l'homme en société. La séparation de sa famille, la privation du bien-être accoutumé, l'interruption violente des habitudes prises, tout ce cortége de la vie, qui est essentiellement la vie, voilà ce qu'on craint de perdre ou de risquer.

Mais si cette crainte dictait à d'Aspert les sermons modérés par lesquels il voulait calmer sa femme, cette crainte devait être impuissante contre elle, puisque tout ce qu'il redoutait de perdre, elle était malheureuse de le subir. Aussi ne faisait-il qu'accroître l'exaltation d'Henriette par la résistance et la discussion; et presque toutes se terminaient par ce mot : — Ah! si j'étais homme!

Un autre aussi souffrait comme elle, un autre était dans cette même position de désespoir, et il était homme. Les paroles d'Henriette ne pouvaient impunément le frapper. Lui aussi avait cherché une issue à la situation intolérable de son cœur. Assurément elle n'était pas la même que le premier jour. L'idée de son crime l'épouvantait encore; l'interdiction souveraine, que ce crime lui faisait d'aucune espérance d'amour et de bonheur, entrait aussi pour beaucoup dans son malheur. Avoir séduit la femme de son père était un horrible remords; mais ne pouvoir plus prétendre à l'amour d'Henriette était un plus horrible désespoir. Enfin, soit qu'il saisît cette occasion de se détourner de lui-même comme offerte par le hasard; soit que, ce qui est plus probable, il considérât les discours d'Henriette comme un avertissement indirect, et qu'il trouvât une sorte de consolation à agir encore selon ses idées, à s'associer encore à elle par cette obéissance et par cet accomplissement de ses désirs, Charles tourna ses pensées du côté des intérêts politiques qui intéressaient Henriette. Et c'est parce qu'elle l'eût fait, si elle l'avait pu, qu'il le fit, lui qui le pouvait.



A l'instant même, il s'arrêta et tomba comme frappé d'un coup de massue. — Page 74.

Nous avons dit qu'à l'époque de l'arrivée de Charles, il y avait, parmi le peuple du pays qu'il venait habiter, des signes de mécontentement, des bruits sourds d'organisation secrète. Souvent autour de lui on avait fait résonner de ces mots qui ne demandent qu'une réponse qui les accueille pour être suivis d'une confidence; mais Charles, occupé d'aimer, n'y avait pas pris garde le plus souvent; et, lorsque ces mots furent assez clairs pour qu'il ne pût s'y tromper, il imposa silence. Dès les premiers temps de son arrivée, il avait été l'objet de beaucoup d'espérances; son état d'officier en demi-solde, son courage, sa résolution, l'aventure même d'Aubert, avaient appelé sur lui l'attention des hommes qui dirigeaient la grande association politique qui tenait toute la France. Le peu d'accueil qu'il fit aux murmures qui couraient autour de lui détourna d'abord les premières intentions qu'on avait eues à son égard; mais bientôt l'influence qu'il acquit sur les ouvriers, le nombre qu'il en possédait sous son obéissance, rendirent sa conquête précieuse. Ce n'était pas un seul homme qu'on gagnait avec Charles, c'était un chef qui pouvait dire à cinq cents hommes résolus : Voilà ce qu'il faut faire, et qui eût été écouté sans discussion des motifs de cet ordre, sans s'informer du but où il devait conduire. C'était aussi un homme capable de faire exécuter ce qu'il eût ordonné. Il avait le courage et les talents qu'il fallait pour cela, et ceux qui avaient les yeux fixés sur lui croyaient l'avoir assez étudié pour être assurés qu'une fois engagé, il marcherait jusqu'au bout dans la route qu'il aurait entamée. Rien n'était donc plus facile à Charles que de se mêler vite, et que d'entrer avant dans les machinations qui s'organisaient autour de lui; aussi lui fallut-il peu d'efforts pour se faire comprendre, ou ou plutôt, dès qu'il voulut comprendre ceux qui tournaient autour de lui, il trouva ce qu'il désirait : une occupation et un danger.

XXIII. — RETOUR AU MAGNÉTISME.

La belle saison était revenue. Elle ramena la duchesse d'Avarenne à sa terre de l'Étang. Avec elle arrivèrent des bruits de mille sortes qui la concernaient. Elle avait obtenu, disait-on, une nomination à la chambre des pairs pour le gendre qu'elle choisirait, avec le droit de faire passer son nom et son titre. Julie accompagnait sa mère, et l'on parlait beaucoup de la brillante réunion des prétendants qui devait avoir lieu au château. Cependant on n'en désignait aucun comme préféré, et l'on s'étonnait même de ce qu'elle eût quitté Paris en de telles circonstances. Une fois la première émotion de cette arrivée épuisée dans la conversation, il n'en fut plus question. Seulement on crut qu'un fils de banquier immensément riche, et qui était allié à un des ministres, pouvait être considéré comme celui qui devait payer de ses millions la position et les titres promis à la duchesse.

Pendant ce temps, la vie de la forge était devenue bien différente de ce qu'elle avait été un moment. La presence des Bizot avait maintenu les soirées, quoiqu'elles n'eussent plus rien d'intime et d'amusant; le général tout à fait perclus s'y faisait descendre, préférant le danger de ce dérangement à l'ennui de sa chambre. Mais dès que les Bizot furent partis, tout se désorganisa. Henriette se fit un devoir de ne plus quitter la chambre de son mari; Charles y venait passer quelques moments et se retirait de bonne heure. Quant à Lussay, le retour de la belle saison lui permettait de reprendre ses excursions, même après l'heure du diner, et on ne le voyait presque plus. Charles faisait de fréquentes absences; les affaires du général lui fournissaient assez de prétextes. Tout paraissait calme à l'extérieur, et cependant il y avait dans tout cela une crainte vague qui semblait annoncer une catastrophe. Personne ne savait où elle était ni d'où elle viendrait : mais il y avait un événement dans l'air. Tout le monde était soucieux, chacun avait de suffisantes raisons pour l'être, et cependant aucun n'attribuait sa tristesse à ces raisons. Y aurait-il un instinct qui annonce à l'homme les malheurs qui doivent l'atteindre? en vérité, je serais tenté de le croire. Ou bien ce que je nomme instinct ne serait-il pas plutôt une observation intuitive de mille circonstances qui n'ont point de liaison entre elles, qui n'ont point de valeur particulière capable de déterminer une crainte, et qui cependant produisent toutes ensemble une terreur sans objet, un effroi de la situation où l'on se trouve? Quoi qu'il en soit, quelque temps après la scène que nous venons de rapporter, Henriette était seule près de son mari malade. D'Aspert était accablé; Henriette était triste.



Cet homme était le baron Prémitz. — Page 76.

Mon Dieu! se disait-elle, comment tout ceci finira-t-il? mon courage s'en va à vivre ainsi que je le fais. Pas un cœur à qui me confier; à peine quelques heures où je puisse pleurer en liberté. Puis, que fait Charles? que devient-il? il s'absente. Quelle étrange situation que la nôtre! Pas un mot d'explication entre nous. Cela se conçoit-il? Hélas! cela pouvait-il être autrement? Comment nous parler? que nous dire? J'en serais morte de honte et de terreur. Mais lui qui ne l'a pas tenté; car enfin mon remords m'a égarée; rien n'est sûr, et même il y a lieu de croire que Charles n'est pas le fils de d'Aspert. Oh! que je me fais pitié! Mais si nous avions trouvé que cela fût vrai, il fallait donc nous tuer tous deux. Il a bien fait de ne rien vouloir apprendre. D'ailleurs, je le lui avais ordonné. Il m'a obéi, car il m'aime encore... oui, il m'aime : et moi!... Mais je suis infâme de penser tout cela. Mon Dieu! si cet homme, qui est là sur ce lit, pouvait ouvrir mon cœur comme un livre, et y lire tout ce qui s'y passe, quelle épouvante le saisirait! Le malheureux! il n'a jamais rêvé qu'il y eût tant d'infamie sur la terre. Quel cri de désespoir pousserait-il en découvrant qu'il vit entouré de cette infamie! Certes ce serait un pouvoir bien cruel que celui-là. Qui sait ce que nous découvririons dans le cœur de ceux sur qui nous comptons le plus? qui sait si Charles m'aime encore?... Cette idée, toujours cette idée! J'aimerai donc cet homme jusqu'à la mort! Si quelqu'un s'en doutait... Bizot le savait; sa femme, elle a été jalouse, je l'ai blessée; elle doit s'en douter : à sa place, j'en serais certaine. Et mon père; je n'ose y penser. Lui qui a arraché tant de secrets au sommeil magnétique, si jamais il surprenait mon secret! Depuis quelque temps je l'observe, il se parle seul,

il semble avoir atteint un but longtemps poursuivi; mais il y a dans sa satisfaction quelque chose qui me dit que c'est un malheur qu'il prépare. On ne se réjouit pas ainsi d'un bien qui nous arrive; on ne sourit ainsi qu'au mal qu'on va faire... Si mon père, car depuis longtemps je ne comprends plus rien à mon âme, rien à ses desseins; si mon père m'avait devinée et voulait me faire payer les soupçons que ma douleur m'a inspirés contre lui? N'ai-je pas levé le mot inceste sur sa tête?... ne veut-il pas le faire tomber sur la mienne? Mon père... Hier il m'a regardée longtemps de ses yeux ardents... il a laissé échapper des mots où il parlait de vengeance... Si mon père...

Lussay entra.

Henriette douta que ce fût lui; il lui parut trop extraordinaire qu'il arrivât à l'instant précis où la crainte de sa présence l'occupait. Puis, quand elle fut assurée que c'était lui, elle crut y trouver une prédestination fatale, et elle considéra ce moment comme celui où allait éclater le dénouement de sa situation. Lussay lui fit un léger signe et lui dit à voix basse :

— Il faut absolument que je vous parle.

— C'est vous, Lussay? dit d'Aspert qui avait entendu; qu'avez-vous donc à dire à Henriette de si secret? Ne puis-je le savoir?

Lussay parut hésiter à répondre, puis il ajouta :

— Au fait, il faudra que vous le sachiez tôt ou tard; d'ailleurs, vous seul pouvez décider de ce qu'il faut faire.

D'Aspert se souleva sur son lit pour mieux écouter, car Lussay s'était assis comme un homme qui a une longue confidence à faire.

— De quoi s'agit-il?

— De Charles Dumont, répondit Lussay.

— De Charles? répéta Henriette que sa conscience tourmentait à ce point, que ce nom prononcé lui paraissait une accusation.

— Eh bien! dit d'Aspert, qu'a-t-il fait?

— Il s'est perdu, ou peu s'en faut : il s'est mis dans un complot qui ne tend pas moins qu'au renversement du gouvernement, et dans ce complot il s'est trouvé des traîtres.

D'Aspert regarda Henriette d'un air d'effroi et de surprise.

— Comprends-tu cela, Henriette? Charles faire une pareille folie!

Henriette l'avait déjà trop bien compris. Il ne lui avait pas fallu beaucoup de temps pour se figurer le desespoir de Charles obéissant à cette exaltation politique qu'elle avait manifestée devant lui. C'était le seul dévouement qui lui fût permis, et il ne l'avait pas laissé échapper : elle eut remords et ne put s'empêcher de dire :

— Pauvre Charles!

Ce mot ne répondait guère aux sentiments que d'Aspert avait dans son cœur; mais il ne le remarqua pas, et, s'adressant vivement à Lussay, il lui dit :

— Mais, voyons, qui a pu vous donner de tels renseignements? car, à présent que j'y refléchis, une conspiration dénoncée c'est une affaire assez compliquée, car il faut d'abord le délateur du complot, et puis le delateur de la delation.

— Eh bien! ces deux délateurs ne sont qu'un seul homme, dit Lussay, et cet homme c'est Pierre Aubert.

— Pierre Aubert! répétèrent ensemble d'Aspert et Henriette.

— Écoutez-moi, dit Lussay, et vous, général, n'interrompez pas mon récit de vos observations incrédules; n'oubliez pas qu'il y va de la tête de Charles, de la tête de votre fils.

— De mon fils? s'écria d'Aspert.

— De son fils, répéta Henriette, avec un trouble inouï; de son fils? En êtes-vous sûr?

— Sûr? non. Je ne puis avoir que l'assurance qui m'est donnée par un autre.

— Expliquez-vous donc! s'écria d'Aspert.

— Eh bien! dit Lussay, vous vous rappelez ce jour où Charles chassa ce Pierre Aubert? Je rencontrai cet homme dans la forêt, jurant et maudissant Charles, le général, toi-même, Henriette : il lui fallait une victime. Il me rencontra et m'aborda avec des injures et des menaces; il s'exaltait, et je prévoyais qu'il allait se porter à des voies de fait. J'étais seul, sans armes, je ne pouvais lui échapper. Cependant j'étais sans crainte : des expériences répétées, un exercice continuel, m'avaient assuré de la puissance que je portais en moi; j'attendis le moment où cet homme s'avança, je lui portai la main au front en lui jetant tout le poids de mon fluide magnétique, et en lui disant : Arrête-toi et dors. A l'instant même, il s'arrêta et tomba comme frappé d'un coup de massue. Ce n'est pas là ce qu'il y a de plus étonnant dans cette aventure; cette puissance, je l'ai exercée sur beaucoup d'hommes, et cet ouvrier avait été souvent témoin de mes expériences. L'imagination peut avoir aidé à ma puissance sur lui; ma tranquillité devant ses injures avait déjà pu le surprendre; enfin, j'ai obtenu un résultat plus immense, un résultat dont bientôt vous verrez la terrible expérience, un résultat qui sera l'accomplissement de la vengeance promise... Mais je m'écarte; je reviens à Pierre Aubert. Vous comprenez qu'à partir de ce jour, cet homme devint mon esclave. Je lui fis faire le récit de sa querelle avec Charles, plutôt pour expérimenter que par curiosité; j'appris alors cette épithète de bâtard qu'il lui avait donnée. voulus en savoir la raison. J'eus beaucoup de peine à l'obtenir, et ce ne fut qu'après plus d'un mois de magnétisme que je le déterminai à une soumission complète. Il m'apprit qu'étant à Paris, où il exerçait l'état de serrurier, il se trouva chez un avocat où il réparait les sonnettes dérangées, lorsqu'il entendit prononcer plusieurs fois le nom de Dumont, sous lequel il avait servi. Il m'avoua qu'il avait écouté, et que, parmi le peu de mots qu'il avait pu saisir, on avait repeté souvent que Charles n'était pas le fils de Dumont.

— Quel est le nom de l'avocat où cela se passait? dit d'Aspert.

— Aubert n'a pu me le dire, ni celui de la personne avec laquelle causait cet avocat.

— D'où vient donc, dit le général, que vous avez dit que Charles pouvait être mon fils?

— C'est que j'ai rapproché alors beaucoup de circonstances; c'est que tous les soins que vous avez pris de Charles, vos anxiétés quand vous l'avez cru mort, votre joie à le revoir, et puis mille choses, qui n'ont acquis de portée qu'une fois que la révélation m'a mis en voie de me les rappeler, m'ont donné ce soupçon.

— Ce n'est donc qu'un soupçon? dit Henriette; ah! béni soit le ciel!

— Pourquoi? dit d'Aspert... autrefois vous sembliez souhaiter qu'il fût mon fils, et maintenant...

— Maintenant... dit Henriette en hésitant.

— Ah! dit d'Aspert, il y a quelque chose entre vous depuis le jour où vous avez eu une explication à ce sujet. C'est depuis ce temps qu'il a déserté pour ainsi dire la maison.

— C'est aussi depuis ce temps, dit Lussay, qu'il paraît s'être associé aux projets des machinateurs.

Cette interruption, en ramenant la conversation à son véritable objet, sauva Henriette de l'embarras d'une réponse. D'Aspert continua :

— Est-ce de Pierre Aubert que vous avez appris le danger de Charles?

— De lui-même, dit Lussay. C'est en jetant mes questions au hasard sur l'emploi de ses journées, qu'il m'a dit qu'il faisait partie d'un complot; puis, que Charles s'y était mêlé, et enfin que, n'ayant pas d'autres moyens de se venger de lui, il l'avait dénoncé, ainsi que tous ses complices.

— Et depuis quand cette dénonciation est-elle faite?

— Mais, depuis trois semaines au moins.

— Alors c'est une fable, reprit d'Aspert. Aurait-on tardé si longtemps à arrêter Charles et ses amis?

— Et si l'on veut les laisser se compromettre plus qu'ils ne le sont, si l'on attend quelque commencement d'exécution?

— Mais ce Pierre Aubert doit craindre que vous ne révéliez le secret qu'il vous a confié?

— Oubliez-vous, reprit Lussay avec impatience, que cet homme n'a dans la veille aucun souvenir de ce qu'il me dit pendant le sommeil?

D'Aspert avait un préjugé si décidé contre le magnétisme, qu'il se refusait à croire les révélations de Lussay; cependant il y allait d'un si grand intérêt, qu'il ne savait quel parti prendre; enfin il se décida à quereller Lussay.

— Pourquoi, lui dit-il, ne pas nous informer plus tôt?

— Parce que, dit Lussay, je m'étais imposé de ne jamais rien trahir des secrets que je pourrais découvrir par ma puissance : notre mission ici-bas est un sacerdoce qui ne demande pas moins de secret et d'intégrité que celle du prêtre qui entend la confession d'un pénitent.

— C'est absurde, dit d'Aspert, puisque vous nous avertissez aujourd'hui.

— C'est qu'aujourd'hui, et aujourd'hui seulement, j'ai appris la délation d'Aubert, quoiqu'elle soit ancienne; et ne croyez pas cependant que j'eusse abusé, de ce que je savais si cet homme n'eût donné droit de le trahir en trahissant lui-même ses complices. Vous savez mes opinions; elles sont contraires à celles des conspirateurs; mais je n'ai pas mandat d'employer notre sublime science à des espionnages; celui que je me suis donné est plus noble et plus élevé.

— Encore vos folles rêveries! s'écria d'Aspert; tâchons plutôt d'aviser aux moyens de sauver Charles.

— Vous me croyez donc enfin? dit Lussay, en qui la joie d'avoir confondu l'incrédulité de d'Aspert était plus forte que l'intérêt qu'il prenait au salut de Charles.

— Je vous crois! je vous crois, dit d'Aspert avec colère; le sais-je?... mais enfin, sérieusement, croyez-vous vous-même à ce que vous dites?

— J'ai fait ce que je devais, répondit Lussay: c'est à vous à décider.

— Maudit enragé! s'écria d'Aspert, il est fou.

Peut-être, en ce moment, la querelle sur le magnétisme allait recommencer, et faire perdre de vue aux deux discutants le véritable objet dont ils devaient s'occuper, lorsqu'un grand bruit se fit à l'intérieur de la maison. On frappa à la porte à coups redoublés, et ce cri: Ouvrez au nom de la loi, répondit aux questions des domestiques qui interrogeaient les arrivants à travers la porte. Il fallut ouvrir; des gendarmes se présentèrent; la maison était entourée. On demanda le nommé Charles Dumont, et l'on fit les perquisitions les plus exactes, mais sans le découvrir. Enfin les gendarmes étant arrivés dans la chambre de d'Aspert pour la visiter exactement, celui-ci demanda en vertu de quels ordres on violait son domicile. Le lieutenant qui commandait l'expédition lui exhiba un mandat d'arrêt qui ordonnait l'arrestation immédiate de Charles, comme accusé de complot tendant au renversement du gouvernement du roi.

Après les révélations de Lussay, cet ordre n'avait rien d'extraordinaire que la rapidité de son arrivée; mais ce qui surprit étrangement le général, c'est l'autorité d'où il émanait. Il était signé par un commissaire extraordinaire chargé de l'information, et ce commissaire extraordinaire était le baron de Prémitz. A ce nom, Lussay laissa éclater une joie si extravagante, qu'on eût pu raisonnablement supposer qu'il devenait fou.

— Enfin! s'écria-t-il... Oh! c'est un pouvoir surnaturel qui me l'envoie. Où est-il? il faut que je lui parle.

Le lieutenant, s'imaginant qu'il espérait quelque chose de lui en faveur de Charles, répondit:

— Je l'ai laissé hier à N...; mais ce soir il a dû se rendre au château de l'Étang, chez Mme la duchesse d'Avarenne; en vous y rendant demain de grand matin, vous l'y trouverez encore.

— Demain, dit d'Aspert, il serait trop tard. Qu'on mette les chevaux, qu'on m'habille. Henriette, nous allons partir.

— Oui, oui, dit Lussay, à l'instant même, il faut que je voie cet homme.

— Il faut que je voie la duchesse, dit d'Aspert.

— Monsieur, ajouta-t-il en s'adressant au lieutenant, puis-je vous demander un service? voulez-vous suspendre l'exécution de vos ordres jusqu'à mon arrivée auprès de Mme d'Avarenne?

— Cela m'est impossible de toute façon, dit le lieutenant : en premier lieu, je n'en ai pas le droit, et, en outre, mes hommes battent tous les environs, avec ordre d'arrêter Dumont, dont ils ont le signalement; on doit l'amener ici dès qu'on l'aura rencontré, et nous devons le conduire immédiatement à N...

— Eh bien, dit d'Aspert, puisque vos ordres sont si précis, et je sais mieux que personne l'obéissance que vous leur devez, accordez-moi la faveur de conduire Charles au château de l'Étang. Je me charge de faire excuser cette complaisance par M. de Prémitz.

— Mais, dit le lieutenant, je désirerais pouvoir faire ce que vous me demandez; mais, monsieur, j'ai l'ordre de ne laisser sortir personne de cette maison jusqu'à l'arrestation de Dumont; il ne faut pas qu'on puisse le prévenir du mandat qui le concerne, et lui fournir ainsi le moyen d'y échapper.

— Monsieur, dit d'Aspert, je pars dans ma voiture avec ma femme et son père, un seul domestique nous accompagnera; donnez-nous deux hommes pour nous escorter et vous assurer que nous ne nous écarterons pas de la route du château de l'Étang. Il y a trois lieues à peine; nous serons arrivés à dix heures, cela n'est pas une fatigue bien grande.

— Général, répliqua le lieutenant, je fais plus que je ne puis et que je ne dois; mais je n'ai pas toujours été gendarme. J'étais de l'armée de Russie, j'y ai connu Charles Dumont; j'ai été sous vos ordres en 1809 : je ne vous refuserai pas : il en arrivera ce qui pourra, on me destituera si l'on veut.

— Et si l'on vous destitue, dit le général, vous trouverez ici une place qui vous vaudra mieux que celle que vous aurez perdue.

Pendant cet entretien, le général s'était levé. Il avait retrouvé, dans le danger de Charles et dans la résolution qu'il avait prise à son égard, une force et une activité dont lui-même ne se serait pas cru capable. Lussay avait fait ses préparatifs, Henriette de même. Il lui eût été bien facile de rester à la forge, mais elle comprenait que la catastrophe de toute cette histoire approchait; elle ne pouvait la supposer favorable, mais elle n'avait aucune idée d'y échapper. Toute sa vie lui semblait empreinte d'une fatalité qui ne lui avait jamais laissé la direction de ses actions, et en cette circonstance elle se laissait aller, ne s'inquiétant d'autre chose que de sortir de sa position actuelle n'importe par quelle voie. Enfin on partit.

XXIV. — BEAUCOUP D'ÉVÉNEMENTS.

Pendant ce temps une scène toute différente se passait au château de l'Étang. Une brillante compagnie y était réunie; c'était le jour marqué pour la signature du contrat de Julie avec le fils du banquier, jeune diplomate fort élégant, qui promettait à sa femme les plus beaux chevaux et l'hôtel le plus magnifique de Paris. Il y avait un grand dîner au château; les autorités du département, les nobles des environs, quelques amis de Paris, faisaient une réunion assez nombreuse pour lui donner un air de fête aristocratique. La duchesse y retrouvait quelque chose des anciennes splendeurs de sa maison : elle ne doutait pas que tous les vieux priviléges de la noblesse ne lui fussent bientôt rendus, et, à ce moment, elle s'enivrait si bien de ces idées, que le mot de vassaux lui échappa quelquefois en parlant de ses fermiers, et presque toujours celui de bourgeois quand elle voulait déprécier quelqu'un. Le futur gendre, tout bourgeois qu'il était, et de la plus exacte bourgeoisie, ne pouvant remonter à son grand-père sans rencontrer qu'il avait été garçon de caisse chez un fermier général, trouvait cela parfait, car il était déjà tout investi en idée de la duché-pairie qui lui allait revenir. Tout le salon était illuminé de bougies, éclatant de parures; le notaire du pays à qui l'on avait apporté un contrat libellé par un fort praticien de Paris, et qui s'était fait faire un habit noir tout neuf à compte sur les magnifiques émoluments qu'il espérait, le notaire suivait la duchesse de l'œil, comme un artificier qui attend un signe pour allumer son premier pétard. La duchesse fit le signe imperceptible; des laquais apportèrent une table avec des flambeaux : cela avait un aspect tout à fait dramatique. C'était de la vieille comédie. Cependant, à côté des laquais qui disposaient la décoration, il en entra un qui remit une carte à la duchesse; elle y jeta les yeux et parut manifestement troublée. Elle se remit et ordonna au notaire de commencer. Pendant qu'on écoutait la lecture des premiers articles, un domestique, la terreur sur le front, soit de l'ordre qu'il avait reçu, soit de l'audace qu'il montrait en l'exécutant, se glissa derrière la duchesse et lui remit un second billet. Madame d'Avarenne devint pâle, et se pencha vers le domestique, qui répondit affirmativement à la question qu'elle lui adressa. Alors, avec un mouvement de rage impuissante, elle se leva et fit signe au notaire de continuer. Le futur gendre, la voyant sortir, s'approcha d'elle et lui dit avec l'intelligence financière qu'il tenait de son père :

— Est-ce quelque chose où je puisse vous servir?... Voici mon portefeuille, il y a deux cent mille francs.

La duchesse le considéra avec un air si étonné et si méprisant, qu'il vit une fois en sa vie qu'il avait fait une bêtise. Ce pauvre garçon était si ébloui de ce qui se passait autour de lui, qu'il croyait être à quelque drame-vaudeville où il arrive toujours qu'on vient saisir le château du noble, pendant qu'il marie sa fille, et dans lequel le gendre tire immédiatement de sa poche un portefeuille où il y a toujours

précisément la somme juste qui sauve l'honneur et le château de la famille. La duchesse, outrée de la sottise de monsieur son gendre, quoiqu'elle estimât prodigieusement ses douze millions de fortune, lui répliqua avec son air de grande dame et le ton insolemment trivial qu'elle avait gardé vis-à-vis des gens de peu :

— Est-ce que vous nous prenez pour des gueux? et elle sortit.

A peine fut-elle hors du salon, qu'elle dit au domestique qui lui avait apporté les deux billets :

— Où est-il?

— Dans le salon bleu.

La duchesse s'y rendit. Un homme en habit de voyage y était assis. En voyant entrer la duchesse, il se leva et lui dit :

— Enfin, vous voilà!

Cet homme était le baron Prémitz.

— Eh bien! reprit la duchesse, que me voulez-vous?

Le baron alla fermer la porte et lui fit signe de s'asseoir.

— Vous avez voulu m'échapper, lui dit-il; vous avez trahi nos conventions : je viens vous les rappeler.

— Nos conventions? dit la duchesse, je ne vous comprends pas; que vous ai-je promis que je n'aie tenu? N'êtes-vous pas plus que vous ne deviez espérer? préfet, conseiller d'état?

— J'ai espéré davantage, dit Prémitz, et vous le savez bien.

— Monsieur, il arrive une position sociale où la protection ne peut plus rien. J'ai pu demander à un ministre de vous faire ce que vous êtes; je ne puis lui demander de s'en aller et de vous faire ministre.

— Mais, dit Prémitz, n'avez-vous rien obtenu de plus que ce que vous m'avez donné? et cette nomination à la chambre des pairs, cette faculté de passer votre titre...

La duchesse ne le laissa pas achever.

— Y pensez-vous? lui dit-elle avec un mépris si hautain, qu'elle crut qu'il étonnerait, comme invincible, l'ambition de Prémitz.

— Oh! dit celui-ci, ne jouez ni l'indignation ni la surprise. Vous saviez bien que j'y prétendais, quoique je n'aie pas eu le temps de vous le dire; et la seule preuve que j'en veuille, c'est que vous ne m'avez pas averti des faveurs que vous veniez d'obtenir; c'est que vous vous êtes enfuie de Paris pour accomplir ici vos desseins, espérant que, confiné dans ma préfecture, je ne pourrais venir les traverser; mais me voilà, madame, et il faut nous expliquer franchement. Le mariage de votre fille avec M... ne peut avoir lieu.

— Pourquoi? dit la duchesse.

— Parce que je ne le veux pas.

— Monsieur, dit la duchesse avec emportement, vous oubliez que je puis vous faire chasser.

— Madame, reprit Prémitz, ne jouons pas la comédie, je vous en prie; vous savez bien que vous ne le ferez pas; vous savez bien que demain ma réponse à cette incartade serait une lettre adressée à celui de qui vous tenez tout ce que vous possédez de crédit et de faveur; vous savez bien que cette lettre vous les ferait retirer à l'instant même. Voyez, madame, voici un billet de vous que je vous ai amenée à m'écrire lorsque vous me preniez pour l'agent subalterne de vos intrigues. Il me paraît assez clair. En voici un autre où tout le mystère de ce fils supposé est mis à jour. Ceci, madame, vaut bien la lettre close de pair que vous devez à vos mensonges. Eh bien! madame, donnant, donnant.

— Mais, dit la duchesse accablée de l'audace et de la scélératesse de Prémitz, une rupture amènera un scandale que je n'oserai braver.

— Scandale pour scandale, madame, je vous en ferai subir un auprès duquel celui d'une rupture sera de bien peu d'importance.

— Mais, monsieur, Julie aime M...

— Ah! s'écria Prémitz avec une insolente dérision et en haussant les épaules, parlons raison et ne dites pas de ces choses-là. Vous me traitez comme un niais.

La duchesse, tout étourdie de l'arrivée de Prémitz, qui ne lui avait d'abord laissé aucune présence d'esprit pour discuter sa position, la duchesse sentit le besoin de se remettre, et, après un moment de silence, elle lui dit :

— Eh bien! monsieur, supposons que je consente à ce que vous me demandez, croyez-vous que cette faveur qui m'est accordée soit remise entièrement à ma volonté? Pensez-vous qu'il n'y ait pas eu des vues arrêtées sur quelqu'un, le jour où je l'ai obtenue? Imaginez-vous que je puisse à mon gré en disposer en faveur du premier-venu?

— Le premier-venu! dit Prémitz avec hauteur; ce mot m'est-il adressé?

— Eh! monsieur, reprit la duchesse, qui êtes-vous et qu'êtes-vous, pour que je fasse de vous un duc et pair?

— Je suis de ceux, madame, qui le deviennent par leurs propres forces, par les services qu'ils rendent et les mérites qu'ils montrent; mais je suis aussi de ceux qui sont bien aises d'abréger la route quand ils le peuvent. D'ailleurs, comme il est inutile que nous perdions du temps en vaines discussions, apprenez que, lorsque j'ai appris vos projets, je suis accouru à Paris; que, ne vous y ayant pas trouvée, j'ai demandé un congé pour venir à l'Étang. Sachez que cette demande a fait jeter les yeux sur moi pour une mission qui demande un homme actif, résolu, et qui ne s'arrête à aucune considération ni de danger ni de pitié. Le succès de cette mission me donne droit à une récompense que je n'ai pas voulu spécifier. Peut-être serait-ce autant que vous pouvez m'accorder, mais cela n'est pas sûr, et il est nécessaire que je marche vite. Et, s'il faut tout vous dire, sachez que cette place que vous me donnerez ne sera pas l'apogée de ma fortune : sachez que ce ne sera qu'un échelon pour monter aussi haut que puisse arriver un homme sous cette monarchie. Le temps est venu où je dois jouer toute ma fortune; je sais de vous un secret qui peut vous perdre : sachez de moi un secret qui peut me ruiner; mais, comme il nous faudrait tomber ensemble, vous réfléchirez avant de me trahir. On a chassé publiquement de France une compagnie qui s'y est maintenue secrètement et qui veut reparaître publiquement. Elle y vit déjà en sûreté à la faveur des hommes qu'elle a gagnés dans tous les postes de l'État; mais ce n'est pas assez pour elle; maîtresse de la basse police et de la petite administration, elle trouve encore de la résistance parmi les hautes existences nobiliaires à qui leur dévouement à la royauté permet de la combattre sans qu'on puisse leur jeter l'épithète banale de libéraux ou de révolutionnaires. Un homme placé dans la chambre haute, un homme en passe d'être tout ce qu'on voudrait en faire, serait si précieux pour elle, qu'on tournerait vers sa fortune tout l'appui de la congrégation; on en cherche un, on l'achèterait des millions; mais il y a des difficultés, et ces difficultés disparaîtraient d'elles-mêmes, si cet homme était un des membres les plus influents et les plus dévoués de la compagnie, si cet homme c'était moi...

— Vous! s'écria la duchesse, vous êtes?...

— Madame, lui dit-il, j'ai été élevé par le cardinal D...., quoique je sois Français; cela vous explique peut-être mon existence à Paris sans moyens apparents de la soutenir. Je vous ai promis mon histoire; elle est assez curieuse pour être entendue; mais nous n'avons pas le temps à ce moment; il faut agir, il faut prévenir la signature de ce contrat.

La rapidité avec laquelle se succédaient les révélations de Prémitz étourdit la duchesse. Sans approfondir la vérité des assertions du baron, sans calculer si l'avenir qu'il semblait se promettre était possible, elle se laissa aller à la crainte qu'il lui inspira.

— Eh bien! dit-elle, nous verrons, nous causerons de cela plus tard.

— Soit, dit Prémitz; nous ne devons pas agir comme des insensés : je ne veux pas que vous regardiez ce que vous allez faire comme un sacrifice énorme; mais il faut que ce contrat ne soit pas signé : ce serait un engagement difficile à rompre; il faut plus, il faut que votre gendre se retire de votre alliance, et je me charge de l'y déterminer.

— C'est un affront que vous me proposez, dit la duchesse.

— Non, madame : M... se retirera comme indigne; vous n'aurez à jouer que le rôle d'une femme qui a été trompée sur le choix qu'elle a fait. Permettez-moi de lui écrire un mot.

Prémitz écrivit et donna bientôt à lire à madame d'Avarenne le billet suivant :

« Monsieur,

» Dans votre dernière mission à Rome, vous avez pris vis-à-vis de » cette cour des engagements secrets pour appuyer de tout votre » pouvoir le rétablissement en France de la compagnie des Jésuites. » Le ministre ne veut voir dans cette conduite qu'un zèle imprudent; » mais il me charge de vous prévenir que, s'il ne veut pas en faire » une cause de destitution, cela serait cependant un obstacle insur-

» montable à votre arrivée dans la chambre des pairs. Votre mariage » avec mademoiselle d'Avarenne ne lèverait pas cet obstacle, et » madame d'Avarenne en sera instruite. C'est à vous, monsieur, de » faire en sorte que l'éclat de cette rupture ne retombe que sur vous. » On vous saura gré de tout ce que vous ferez pour en prendre toute » la responsabilité et en épargner les fausses interprétations à madame » la duchesse. L'oubli de votre conduite passée est à ce prix. »

— Et c'est vous, dit la duchesse, qui lui faites un crime de ces engagements qui sont les vôtres !

— Il tombera par où je dois monter, c'est ce qui constitue la différence des sots aux gens d'esprit.

Le billet fut envoyé, et la duchesse fit dire qu'une indisposition grave la forçait de remettre à un jour prochain la signature du contrat. Le gendre crut devoir se retirer dans son appartement, et Julie se présenta dans la chambre de sa mère, où celle-ci s'était retirée avec Prémitz. Mais la duchesse refusa de la voir.

A peine étaient-ils seuls depuis quelques moments, qu'on fit avertir la duchesse que trois personnes venaient d'arriver au château, et que, parmi ces trois personnes, le comte d'Aspert demandait à avoir sur-le-champ avec elle un entretien particulier. La duchesse en fut étonnée : aucune relation n'existait plus entre eux ; l'ancienne amitié de Julie et d'Henriette ne s'était pas même renouvelée à la campagne. Mais Prémitz se hâta de lui dire :

— Je soupçonne le motif de la venue du général ; faites qu'il entre nous prendrons un parti selon ce qu'il vous dira.

La duchesse donna ordre de l'introduire.



Et d'un coup de poignard il étendit Prémitz à côté d'Henriette. — Page 80.

Pendant qu'un domestique allait prévenir le général, Prémitz apprit à la duchesse la véritable mission dont il était chargé, et l'arrestation de Dumont. D'Aspert parut. Il entra dans cette chambre où, trente ans avant ce jour, avait commencé notre histoire. Il ne put s'empêcher de s'arrêter sur le seuil et de la considérer un moment. La duchesse devina sa pensée et fut elle-même étonnée de la singularité de ce rapprochement. D'Aspert s'avança, et, après avoir aperçu Prémitz, il dit à Mme d'Avarenne :

— C'est à vous seule, madame, que j'aurais désiré parler.

— Quoi que vous ayez à me dire, vous pouvez vous expliquer devant monsieur ; il sait tous mes secrets, répondit la duchesse.

— Et sait-il aussi tous *nos* secrets ?

— Tous, monsieur, répliqua sèchement Mme d'Avarenne.

— Oui, monsieur, dit Prémitz, Mme la duchesse a cru devoir tout confier à l'homme qu'elle nommera bientôt son gendre.

— Son gendre ! répliqua d'Aspert avec surprise.

— Le titre n'y fait rien, dit Mme d'Avarenne, blessée par l'insultante tactique de Prémitz, qui mettait ses espérances au rang des choses conclues ; monsieur sait tout.

— Et ce gendre, dit le général en regardant Prémitz, vous apporte-t-il pour premier présent de noces la tête de votre fils ?

— La tête de mon fils ! s'écria la duchesse épouvantée. Puis elle reprit avec anxiété : ainsi ce Charles Dumont...

— Est l'enfant que je vous enlevai à Rome.

— Ah ! s'écria Mme d'Avarenne, vous l'avez voulu ; il vous a fallu cet enfant, et voilà où vous l'avez mené, à l'échafaud !...

— Vous pouvez l'en arracher ?

— Moi ? et comment ?

— Monsieur, dit le général en montrant Prémitz, est le maître de fermer les yeux sur sa fuite, et, si vous le voulez, il le voudra.

— Et je le voudrai véritablement, dit Prémitz, si ce jeune homme est le fils de madame la duchesse. N'oubliez pas, madame, ajouta-t-il, que M. Dumont, interrogé par vous, n'a répondu rien qui pût vous porter à croire qu'il était ce que vous croyez.

— Sans doute, dit Mme d'Avarenne; mais les questions que je lui fis étaient vagues et n'avaient pas cette précision qui pouvait réveiller des souvenirs mal établis. Dans la nécessité où j'étais de ne point laisser voir l'intérêt que je prenais à ses réponses, je n'osai le mettre franchement sur la voie.

— Eh bien, dit Prémitz, c'est ce qu'il faut faire maintenant, c'est ce que nous pourrons faire demain.

— Demain, dit d'Aspert, Charles sera constitué dans une prison de la ville, et son sort ne sera plus en votre pouvoir ; d'autres juges deviendront responsables de lui et ne permettront pas son évasion. Si Charles est arrêté ce soir, il sera conduit ici. Ici vous pourrez ordonner qu'il soit enfermé dans un appartement choisi de manière qu'il

puisse s'en échapper. Je connais les détours et les souterrains de ce château, et je pourrai, sans que cela vous compromette, le guider hors du parc.

A ces mots : Je connais les détours de ce château, Prémitz n'avait pu s'empêcher de sourire en regardant la duchesse, et il dit d'un ton ironique à d'Aspert :

— Vous avez bonne mémoire.

— Monsieur, dit la duchesse avec colère, faites demander si ce jeune homme est arrivé.

Prémitz sonna. Charles venait d'être amené par la gendarmerie. Dans le salon où on l'avait fait entrer, il avait trouvé Henriette, que son père avait quittée pour aller s'informer, et qui attendait son mari. Lorsqu'ils se virent ainsi, elle, dans un coin, accablée, pâle, mourante, et lui, les mains attachées comme un criminel, ils se regardèrent comme deux complices arrivés à l'heure du châtiment.

Charles s'approcha d'Henriette; elle lui dit tout bas :

— Vous n'avez donc pas pu vous échapper?

— Je ne l'ai pas voulu, reprit Charles. Enfin, tout sera bientôt fini.

— Ah! reprit Henriette en se cachant la tête dans ses mains, c'est moi, c'est moi qui vous ai tué.

— Est-ce remords ou pitié qui vous fait parler ainsi? dit Charles; me plaignez-vous de mourir?

— Je ne sais, dit Henriette... la mort expie tant de choses!... Je voudrais être à votre place.

— Henriette, dit Charles, votre vie est nécessaire au bonheur de quelqu'un, gardez-la : le bonheur qu'on peut donner est un devoir de vivre; la mienne n'a plus d'espérance, puisque je devrais vivre sans vous. Ne me plains donc pas de mourir... car je t'aime encore.

— Ah! reprit Henriette, vous allez quitter votre remords, mais moi je garderai le mien.

On vint dire à Charles qu'il devait se rendre devant le baron Prémitz. Il suivit le domestique qui vint l'avertir, et parut devant la duchesse, le général et Prémitz,

— Charles, lui dit le général avec émotion, il faut répondre franchement aux questions que va t'adresser madame la duchesse; elle a le droit de te les faire. Il y va de ton salut; rassemble les souvenirs de ton enfance... rappelle-toi les circonstances qui t'ont frappé le plus, et ne crains pas de nous révéler les souvenirs les plus vagues; ils nous seront peut-être un indice.

— Où se sont passées les premières années de votre enfance?

— Autant que je puis m'en souvenir, dit Charles, ce n'était pas en France.

— Vous rappelez-vous le nom de la ville que vous habitiez? dit la duchesse.

— Le nom? dit Charles... je ne puis me le rappeler... toutefois ce n'était pas un nom français.

— Était-ce en Angleterre que vous étiez?

— Je me rappelle avoir été en Angleterre... je traversai la mer pour y arriver... le vaisseau, la mer, me sont restés gravés dans le souvenir.

— Vous me rappelez ce voyage, dit la duchesse... Vous n'avez donc pas passé tout enfant de France en Angleterre?...

— Je ne crois pas. Il me semble que je suis demeuré bien longtemps en mer.

— C'est singulier, dit la duchesse.

— Je puis vous expliquer ceci, dit Prémitz, et le général vous attestera que les renseignements que j'ai pris sont exacts. Le capitaine Dumont a servi en Amérique; il y a été fait prisonnier et a été conduit en Angleterre; il n'est rentré en France que plus tard, lors du traité de Leoben. C'est de son passage d'Amérique en Angleterre que monsieur se souvient.

— C'est vrai, dit le général.

— Étiez-vous avec votre père? dit la duchesse.

— Non, dit Charles; je n'ai revu mon père qu'en Italie...

— Qui vous y a conduit?

— Un domestique qui m'a ramené d'Angleterre.

— Ce domestique n'était-il pas un vieillard légèrement boiteux?

— Je ne sais.

— Un vieillard boiteux, dit Prémitz en réfléchissant.

— N'avait-il pas l'habitude de vous appeler M. le comte?

— Non, dit Charles.

— M. le comte! répéta Prémitz, comme s'il cherchait en lui-même des souvenirs dans toutes ces indications.

— Ce domestique ne s'appelait-il pas Louis?

— Louis Féret! s'écria Prémitz.

— Non, dit Charles... ce n'était pas Louis...

— D'où savez-vous ce nom? reprit la duchesse en regardant Prémitz.

— Oh! dit celui-ci troublé d'une manière inouïe, continuez... je vous le dirai.

— Vous rappelez-vous, dit la duchesse, avoir été présenté à un monsieur qui vous fit beaucoup de caresses et qu'on appelait monseigneur?

— Non, madame, non, répondit Charles.

— Monseigneur! répéta Prémitz à voix basse; oh! c'est cela : Monseigneur.

— Permettez, s'écria le général; il y a un souvenir plus récent et qui peut tout éclairer : te souviens-tu d'être arrivé à Rome avec un domestique dont on te sépara; d'avoir été mené devant un militaire qui te dit que tu étais Charles Dumont?

— Non, dit Charles, j'ai toujours porté ce nom...

— Charles Dumont! répéta Prémitz... Charles Dumont... c'était donc là le nom... que vous dîtes à cet enfant. Et vous le laissâtes dans votre palais, qui fut pillé le lendemain?

— D'où le savez-vous? dit d'Aspert...

— Oh! je vous le dirai, ajouta Prémitz, qui était pâle; je vous le dirai. Continuez.

— Enfin, dit d'Aspert, te souviens-tu qu'un sergent, nommé Bazile, vint te chercher?

— Oui, dit Charles... un sergent me trouva sur la porte de votre palais... Je m'y vois encore assis, pleurant et vous appelant, car mon père... ou celui qui se disait tel, m'avait dit que vous m'accueilleriez comme un fils.

— Pourquoi doutes-tu, dit d'Aspert, que ce fût ton père?...

— Parce que l'on a voulu m'en faire douter. Tandis que j'étais en Angleterre, on me disait : Ton père est prisonnier, et tu ne peux le voir. Puis il partit sans m'emmener; puis il écrivit qu'on me conduisît près de lui, et je n'y arrivai que quelques jours avant sa mort... A peine l'ai-je connu, et, s'il faut tout vous dire, une fois que j'ai été amené à douter qu'il fût mon père... son abandon et vos soins m'ont fait croire que je vous devais plus que ma fortune.

— Et qui t'a amené à ce doute? dit d'Aspert.

Charles devint pâle et froid : la nuit terrible où Henriette lui jeta ce doute sembla se dresser devant lui.

— Nous nous écartons de la question, dit Prémitz. Monsieur ici présent est bien celui qu'il paraît être. Il est véritablement Charles Dumont. Vous ne pouvez en douter, madame...

— Et pourquoi? dit la duchesse.

— Parce que, dit Prémitz en l'entraînant dans un coin et en lui parlant d'une voix basse et altérée, parce qu'il ne se rappelle pas que c'était sa mère qu'il allait retrouver à Rome, et non point son père; parce qu'il n'a pas gardé le portrait que sa mère lui donna; parce qu'il ne sait pas le nom de Louis Féret qui l'accompagnait; parce qu'il ne se souvient pas qu'une femme, qui était belle alors de la beauté des anges, lui dit, en lui attachant ce portrait au cou et avec une expression singulière : Charles, vous direz au gentilhomme chez qui l'on va vous mener : Aimez-moi pour l'amour de cette dame...

— Grand Dieu! dit la duchesse.

— Madame, reprit-il tout haut, ce jeune homme n'est pas votre fils. Qu'on l'emmène!...

— Où donc? s'écria le général.

— Mais, reprit Prémitz amèrement, dans un appartement d'où vous ne puissiez le faire évader.

— Monsieur, s'écria le général, tout n'est pas fini. Madame, reprit-il en s'adressant à la duchesse, si Charles Dumont n'est pas celui que nous voulions retrouver, il ne m'en est pas moins cher... Sauvez-le à quelque titre que ce soit; j'ai le droit de vous le demander.

— Le droit! dit Prémitz, est-ce parce que vous avez livré l'autre aux chances de la misère et de la mort?...

— Ce droit, monsieur, dit d'Aspert, vient de ma fidélité à garder un secret qui fait aujourd'hui votre fortune à vous, monsieur, qui allez être le gendre de madame.

— Oh ! reprit Prémitz qu'une joie indicible et sombre agitait... son gendre ! Non... non... mieux que cela.

— Et quoi donc?... s'écria d'Aspert.

— Rien... rien... dit Prémitz. Qu'on emmène ce jeune homme.

— Vous le pouvez, dit d'Aspert, mais ce ne sera pas impunément... Je parlerai, je vous le jure, et tout cet échafaudage de grandeur s'écroulera devant un mot.

— Le feriez-vous ? dit Prémitz avec une expression féroce de haine...

— Oui, monsieur; pour le sauver je dirai tout, et je le dirai à celui qui peut tous vous rejeter dans la boue d'où vous voulez sortir.

Prémitz changea soudainement de physionomie et reprit doucement...

— Si c'est ainsi... je préviendrai votre indiscrétion... je ferai ce que je ne voulais pas.

Il sonna, écrivit un mot et le remit à un domestique. Un moment après le lieutenant de gendarmerie entra, suivi de tous ses soldats.

— Arrêtez ces deux hommes! dit Prémitz, et qu'ils soient gardés à vue et séparément; qu'ils ne puissent communiquer avec personne, qu'ils ne puissent ni écrire ni parler à qui que ce soit.

Cet ordre surprit tellement le général, qu'il ne sut que dire. Charles voulut résister.

— Si vous voulez vous sauver tous deux, soyez calmes, dit Prémitz.

On les emmena.

— Et quels sont vos projets? s'écria la duchesse en regardant Prémitz avec un effroi cruel.

— Je ne sais... Demain je vous les dirai... Demain... Oh!.. voilà un avenir maintenant.... s'écria-t-il en sortant.

En allant à l'appartement où on le conduisait, Charles traversa la chambre où était Henriette.

— Où est mon mari? dit-elle.

— Arrêté, répondit un gendarme.

Charles ne répondit pas; on l'avait bâillonné.

XXV. — DÉNOUEMENT.

Prémitz était rentré dans son appartement. Il s'était assis devant une table et méditait; un seul projet lui revenait sans cesse, celui d'accomplir le premier dessein de madame d'Avarenne : c'était celui qui l'avait d'abord frappé d'une joie si subite. Mais Prémitz était trop prudent pour ne pas se garder de le discuter longuement avec lui-même. Il était si magnifique, ce projet! Quel avenir! L'imagination de Prémitz se perdait dans l'élévation de sa fortune; mais, pour réussir, il fallait le silence de d'Aspert, et ce silence, comment l'acheter? Par la grâce de Dumont, c'était facile. Mais était-ce un sûr moyen? d'Aspert se tairait-il toujours? Oh ! si d'Aspert était mort! s'il mourait! Prémitz y pensa; il y pensa longtemps. Cependant quelque chose se dressait devant lui qui l'arrêtait. Il y avait à côté du nom de d'Aspert un titre si sacré, même pour un ambitieux. Si quelqu'un eût pu voir Prémitz à cette heure, tantôt le visage rayonnant de joie, tantôt l'air sombre et résolu, se levant pour accomplir sa résolution, puis restant immobile comme si une main visible l'eût arrêté, puis retombant sur son siége comme accablé par une force supérieure, il eût reconnu la discussion infernale qui précède un crime. Alors l'avenir ne lui souriait plus, car il fallait passer par un parricide pour y arriver; alors le passé lui revenait en mémoire; et Prémitz en paraissait si épouvanté, qu'il devait y voir aussi un crime affreux, dans ce passé. Il s'y était sans doute arrêté, car il était devenu tremblant et pâle, lorsque la porte de son appartement s'ouvrit.

— C'est moi, dit Lussay.

— Vous! s'écria Prémitz, surpris inopinément dans ses pensées, vous, le père d'Henriette... Vous! que me voulez-vous?

D'où vient que Prémitz pensait à Henriette?

— Je veux vous parler de ma fille.

— D'elle... à moi! Et pourquoi?

— Oh! parce qu'il faut que vous sachiez une découverte que j'ai faite.

— Je ne veux pas... je ne veux pas la savoir...

— Asseyez-vous et écoutez-moi, dit Lussay en levant la main et d'une voix de commandement irrésistible.

— Monsieur, dit Prémitz, je n'ai pas le loisir de vous entendre.

— Asseyez-vous, répéta Lussay en le regardant comme une bête fauve qui va s'élancer sur sa proie.

Prémitz détourna les yeux et s'assit.

— Regardez-moi, dit Lussay.

Prémitz s'agita comme un homme qui veut échapper à un lien qui l'enchaîne.

— Regardez-moi, reprit Lussay.

Prémitz le regarda.

— Vous ne savez pas, dit le vieillard, que j'ai découvert un grand secret magnétique.

— Enfantillage ! dit Prémitz en balbutiant.

— Vous mentez... et vous avez peur, dit Lussay.

— Monsieur. . finissons cette comedie... je ne crois pas.

— Vous mentez encore... vous devez croire... vous qui avez eu la puissance de donner un sommeil aussi lourd que la mort.

— Monsieur... monsieur, dit Prémitz qui se debattait sous le remords ou sous le pouvoir de Lussay, je ne suis pas ici pour vous servir d'expérience.

— Au contraire, dit Lussay, je vais vous montrer une chose inouïe. C'est que l'homme expérimenté, dont le pouvoir semble irrésistible sur tous, n'est qu'un jouet entre les mains de celui qui l'a deviné. Vous avez dit à une femme folle : Souvenez-vous... et elle s'est souvenue; vous avez dit à une jeune fille : Dormez, et elle a dormi.

— Qu'importe! dit Prémitz en se soulevant par un mouvement violent, qu'importe ce que j'ai fait!

— Eh bien ! moi, s'écria Lussay en lui portant la main au front, je vous dis : Dormez et souvenez-vous.

Prémitz retomba sur son fauteuil, immobile, les yeux fixes et ouverts : le magnétiseur était vaincu. Lussay s'assit devant lui et le regarda longtemps. Il riait à voix basse : c'était le rire d'un cannibale qui tient sa victime. Il se rassasiait du plaisir de le dévorer des yeux. Enfin, après une demi-heure de cette contemplation, il lui dit :

— Faites appeler le général d'Aspert et Charles.

— Ils sont arrêtés, dit Prémitz, qu'on eût pu croire éveillé, si ce n'eût été la fixité effrayante de ses regards.

— Écrivez qu'on les mette en liberté, et qu'ils viennent ici.

Prémitz écrivit, mais sans porter les yeux sur le papier. Lussay appela un domestique, lui remit l'ordre pour le lieutenant et lui commanda de faire avertir Henriette et la duchesse. Puis il se replaça devant Prémitz, le tenant pour ainsi dire enchaîné au bout de son regard. Bientôt tout le monde arriva. Ce fut une singulière surprise pour tous que l'état de Prémitz et l'expression farouche de Lussay. Le premier ne s'aperçut pas qu'on était entré. Lussay montra du doigt des siéges. On se regardait avec épouvante. La duchesse appela Prémitz.

— Il n'entend plus que son juge, reprit Lussay.

Puis il fit signe à Henriette de s'approcher; il prit sa main, et, la mettant dans celle de Prémitz, il étendit ses bras de l'un à l'autre comme pour faire passer de Prémitz à Henriette le charme fatal dont celui-ci était accablé. A ce contact, tous deux tremblèrent, et Henriette, frappée à son tour de terreur, tomba à genoux.

— Connais-tu cette femme? dit Lussay.

— Je la connais...

— N'a-t-elle pas subi l'infamie d'un grand crime ?

— Oui, dit Prémitz.

— Dis-nous ce crime.

Prémitz se roula dans son fauteuil en laissant échapper de sourds gémissements. Il ne répondit pas.

— Dis-nous ce crime, répéta Lussay d'une voix tonnante.

— Ce crime, dit Prémitz dont tout le corps vibrait, c'est un inceste.

A ce mot, chacun demeura anéanti. Charles et Henriette sentirent que l'heure de la vérité était venue. On avait laissé à Charles ses chaînes et son bâillon, sans cela il eût crié grâce ou brisé la tête de Prémitz. D'Aspert écouta, sans pouvoir s'expliquer sa terreur; la duchesse regarda tout le monde pour chercher à deviner à qui s'appli-

quait ce mot, ce mot qui l'avait déjà frappée, elle qui avait été amenée à promettre sa fille à Prémitz. Quant à Lussay, il demeura immobile : un inceste, pensa-t-il, ce n'est pas cela...

— Réponds! cria-t-il avec rage, quel est ce crime?

— Un inceste, répéta Prémitz.

— Et comment s'est-il accompli?

— Par le crime du fils.

— Grâce! grâce! cria Henriette en tombant tout à fait par terre. Mon père... assez, assez!

Charles brisa son bâillon dans ses dents et ses chaines dans ses mains; il voulut s'élancer sur Prémitz, mais Lussay le prévint.

— Ce n'est donc pas toi, s'écria-t-il, qui as abusé de ton infernale puissance contre elle?

— C'est moi, dit Prémitz.

— Toi... reprit Lussay; qui es-tu donc pour t'accuser d'inceste?

— Le fils de Jean d'Aspert et de la duchesse d'Avarenne...

— N'importe! dit Lussay.

Et d'un coup de poignard il étendit Prémitz à côté d'Henriette.

Trois ans après, dans une petite ville de l'Amérique, on célébra le mariage de Charles Dumont et de la veuve du lieutenant général comte d'Aspert. Lussay était mort dans cette ville, un an avant ce mariage.



Paris. — Imprimerie Walder, rue Bonaparte, 44.

FREDÉRIC · SOULIÉ ·
OEUVRES ILLUSTRÉES

A LA LIBRAIRIE THEATRALE, 12, boulevard Saint-Martin.

AU JOUR LE JOUR.

Dessins de Barrias. Gravures de Deghouy.

PREMIÈRE PARTIE.

I

25 décembre 1843.

C'était hier soir.

Le salon de M. Simon, avoué, était éclairé comme pour un bal, et la table était pressée dans la salle à manger.

Il était dix heures, et cependant personne n'était encore arrivé.

Madame Simon (une femme de trente-six ans, de bonne mine, de bonne tournure et d'une parure fort simple) allait et venait, s'assurant de la bonne exécution de ses ordres.

Une jeune fille était assise devant le piano et repassait nonchalamment quelques contredanses. De temps en temps elle laissait échapper un léger bâillement, et, à chaque fois qu'elle retournait un des feuillets de la musique placée devant elle, elle jetait un regard dédaigneux dans le salon et murmurait d'un air de reine mal élevée ces mots malséants :

— Quel ennui, mon Dieu! quel ennui!



Une jeune fille était assise devant le piano. — Page 1.

Cette jeune fille était habillée d'une façon remarquable, en ce sens qu'on pouvait dire qu'elle n'était point assez parée pour une fête et qu'elle était beaucoup trop richement habillée pour une fille de son âge.

C'était une fille de seize ans.

Elle portait une robe montante, de satin gris-perle, fermée du haut en bas de boutons de jais blanc; les manches, ouvertes jusques auprès du coude, laissaient voir de secondes manches de magnifique dentelle. Son bonnet (elle portait un bonnet), en vieux point de Venise, avait presque la valeur d'une parure tout entière, et enfin elle avait à son

bras gauche un bracelet dont l'unique diamant, monté avec la plus extrême simplicité, ferait la fortune d'un honnête bourgeois: on l'estimait à cinquante mille francs.

Dès l'abord, on eût pu croire que c'était une jeune femme dans tout l'éclat de ces premières toilettes qui sont la véritable lune de miel des jeunes mariées; mais, en la regardant mieux, malgré les airs supérieurs qu'elle affectait, on reconnaissait tout de suite que ni l'amour ni le mariage n'avaient passé par là. Il y a dans la double virginité d'une jeune fille quelque chose d'empesé et de sec qui se reconnaît aisément. Son regard est droit; son geste, pointu et serré.

Quand l'amour vient, il dénoue, pour ainsi dire, ce regard, il le rend flexible, et lui donne ces douces langueurs et ces vifs éclairs qui attestent un cœur qui bat; quand le mariage est venu, l'allure, le geste semblent aussi se dénouer, et la femme marche plus libre, plus souple et plus fière à la fois.

Du reste, si l'on pouvait trouver à critiquer dans sa toilette, il eût été difficile d'en faire autant pour sa personne.

Cette jeune fille était admirablement belle; car elle l'était à la fois de cette beauté qui vient de l'exacte pureté des traits et de cette beauté bien plus rare qui tient au charme de la physionomie.

Elle avait particulièrement dans l'ensemble de son visage quelque chose d'élevé, de résolu et d'intelligent qui lui eût assurément été reproché par ceux des hommes qui s'alarment de la liberté d'idées à laquelle prétendent certaines femmes.

Cependant les exclamations de la jeune fille, dites d'abord d'une voix étouffée, s'étaient peu à peu élevées à un diapason tel qu'elles frappèrent l'oreille de madame Simon, qui s'arrêta au milieu du salon.

— Tu t'ennuies, Sabine? dit-elle d'un ton doux et indulgent, mais qui n'avait rien de cette tendresse alarmée qui fait reconnaître une mère à sa première parole. — Moi? reprit Sabine en rougissant d'avoir été ainsi surprise; non, vraiment. — Que disais-tu donc? — C'est un passage de cette contredanse que je ne puis jouer en mesure, et que j'ai recommencé dix fois. — Ce n'est pas cela, mon enfant, tu joues supérieurement cette musique et d'autres beaucoup plus difficiles; mais notre monde t'ennuie, notre maison te paraît triste. — Ma bonne amie, dit la jeune fille en se levant vivement et en courant à madame Simon, oh! vous me croyez donc bien ingrate de me supposer de pareils sentiments? — Non, Sabine, non, repartit madame Simon, je ne te crois pas ingrate pour cela; tu nous sais bon gré, j'en suis sûre, de tous nos soins, de notre affection, de notre désir de te voir heureuse; mais soit notre faute, soit la tienne, nos efforts n'aboutissent à rien. Tu t'ennuies chez nous.

Sabine baissa la tête, et une larme tomba de ses yeux.

— Vous avez raison, dit-elle, je ne suis pas heureuse.

Madame Simon l'attira sur une causeuse, et moitié triste, moitié riant de la prétention de cette belle enfant à être malheureuse, elle lui dit: — Allons, voyons, Sabine, raconte-moi ce qui te tourmente ainsi. Quelle idée chagrine t'a passé par la tête? Dis-moi cela, et tu verras que ton malheur s'en ira avec ta confidence.

La jeune fille se détourna sans répondre, et madame Simon reprit: — Voyons, qu'as-tu donc? — Rien, ma bonne amie, rien. Je souffre, et l'idée de m'amuser ce soir me rend triste à mourir. — Mais que te manque-t-il? que désires-tu? — Rien. — Voyons, raisonnons un peu. — Est-ce qu'on raisonne avec ce qu'on sent malgré soi? — Ah! fit madame Simon, voilà une de ces phrases toutes faites que M. Simon déteste, et dont il te ferait une rude querelle, s'il l'entendait. — Mon tuteur est excellent pour moi, dit Sabine, aussi bon que vous, et c'est beaucoup dire; mais il ne comprend rien au cœur des femmes.

Madame Simon fit un petit sourire malin qui la rajeunit de dix ans, et reprit: — A mon sens, M. Simon comprend très-bien le cœur des femmes. Je suis femme, et je l'ai aimé. J'avais dix-huit ans quand cela a commencé; j'en ai trente-six, et cela dure encore. — Vrai! dit Sabine d'un air si naïvement étonné qu'il couvrit l'impertinence des paroles, vrai? vous l'avez aimé d'amour? — Oui, reprit madame Simon en souriant à un charmant souvenir. Oui, je l'ai aimé avec tout ce qui fait une véritable passion. Je n'en dormais pas; quand il devait venir le soir chez mon père, je l'attendais depuis le matin. Quand il arrivait, je ne le regardais pas, tant j'avais besoin de cacher ma joie. S'il parlait à une autre, j'épiais son visage, je devinais ses paroles, mon cœur se serrait; puis, lorsque après mille détours il arrivait jusqu'à moi, tout mon cœur se dilatait, il me semblait que tout à coup je respirais un air plus libre, meilleur à ma poitrine; je me sentais heureuse. — Vraiment!... reprit Sabine du même air étonné, et il était déjà avoué?

La question ainsi posée montrait parfaitement que, dans l'esprit de Sabine, l'idée d'amour et l'idée d'avoué lui paraissaient incompatibles.

— Il était déjà avoué. Mais, reprit madame Simon avec un sourire moqueur, il faut bien vous le dire, pour m'excuser de l'avoir aimé malgré son titre, M. Simon n'était pas alors l'homme un peu gros, un peu lourd, un peu gris, que vous connaissez; c'était un beau jeune homme, élégant, sérieux au besoin, plein de gaieté, quand il le fallait, et qui eut l'impertinence de me dire un jour avec le plus profond respect: — Mademoiselle, je vous aime; si cet amour ne vous déplaît point, je demanderai votre main à M. votre père.

Je devins toute tremblante, et je répondis, je crois, que ce n'était pas ainsi qu'on agissait d'ordinaire, et qu'il devait s'adresser à mon père; à quoi il me répondit avec la même impertinence et le même respect: — Je le sais, mademoiselle; mais, franchement, ne vaut-il pas mieux que, si ma recherche doit vous déplaire, je vous sauve d'abord l'ennui qu'elle vous inspirerait, et ensuite les petits chagrins qu'elle pourrait amener entre vous et votre père, s'il l'agréait contrairement à vos vœux?

J'étais fort embarrassée, il s'en aperçut et me dit d'une voix qui tremblait, malgré l'air déterminé qu'il affectait: — Madame Simon n'est pas un joli nom. — Je crois, lui dis-je, qu'il sera toujours honorable.

Mon enfant, continua madame Simon, il y a de ces émotions qu'on ne retrouve jamais dans sa vie et qu'on n'explique jamais bien. M. Simon demeura immobile, ses yeux s'attachèrent sur les miens, j'ai vu sa poitrine se gonfler; il était pâle et serrait les dents comme pour contenir tout ce qui lui montait du cœur aux lèvres. Enfin tout ce bonheur se fit jour, une larme roula dans ses yeux... il ne pouvait rien dire de mieux. Je le quittai. Oh! mon enfant, on aimerait rien que pour l'avoir rendu si heureux... fût-il avoué, fût-il...

— Et vous l'aimez toujours ainsi? dit Sabine, qui écoutait madame Simon comme si elle lui eût fait un conte de fées. — Oh! mon enfant, reprit madame Simon en riant, ce n'est plus la même chose. — Je savais bien, dit Sabine en souriant.

Madame Simon prit un air tout à fait sérieux, et ajouta: — Ce n'est plus la même chose, Sabine; mais c'est aussi bien. Quand on a vécu vingt ans à côté d'un homme dont la tendresse et la protection ne nous ont jamais manqué, qui s'est fait un devoir de notre bonheur; d'un homme qui a loyalement dirigé notre vie d'une main ferme et douce à la fois; d'un homme dont la bonne réputation vous accompagne partout; d'un homme d'un caractère et d'un esprit assez hauts pour laisser à une femme le droit d'être triste ou gaie sans raison... quand on a vu revenir à soi, par la considération, par la fortune, par les plaisirs, tous les fruits des travaux de cet homme, on l'aime, Sabine, d'une tendresse qui n'a plus sans doute les charmantes ivresses d'un jeune amour, mais qui remplit le cœur d'une noble sécurité et d'une joie sérieuse.

Sabine avait écouté avec attention: elle réfléchit un moment et reprit: — Ah! vous avez été heureuse, vous! — Et tu ne le seras jamais, toi, n'est-ce pas? reprit madame Simon en se remettant dans sa douce gaieté. — Oh! moi, dit Sabine, c'est bien différent.

Et l'expression de son visage montra que sa douleur était véritablement sentie.

— Tu es orpheline, mon enfant, et c'est là un bien grand malheur, je le sais; quelque affection que nous ayons pour toi, rien ne remplace une mère, un père...

Sabine devint rouge jusqu'au blanc des yeux... et elle comprima ses lèvres tremblantes, pendant que de grosses larmes tombaient de ses yeux.

— Vous savez bien, reprit-elle, que je ne puis vous répondre à ce sujet; vous savez bien que j'ai entendu dans votre maison un homme qui a osé dire: « Mieux vaut pour elle être seule au monde, que d'avoir encore un père pareil... et... » — Tu as raison, mon enfant, dit madame Simon en la prenant dans ses bras, je t'ai affligée... j'ai eu tort, n'en parlons plus jamais.

Sabine pleurait toujours.

— C'est qu'aussi tu n'es pas raisonnable. Tu as seize ans, tu es belle comme un ange, tu es bonne au fond, quoique un peu gâtée, tu possèdes une immense fortune, et il n'est pas un homme qui ne soit heureux, qui ne soit fier de t'avoir pour femme. Tu auras un titre si cela te plaît; tu peux, si tu le veux, choisir parmi les hommes les plus haut placés dans le monde politique... si tu aimais une gloire pauvre, tu pourrais l'enrichir; de quelque côté enfin que se tourne ton cœur, tu n'as pas de refus à craindre, et tu as peur de ne pas être heureuse? — Oui, reprit Sabine, j'ai peur de ne pas être aimée, et cela pour toutes les raisons qui vous font trouver mon bonheur si facile. On m'aimera parce que je suis belle, peut-être, et ce sera seulement de la vanité... On m'aimera surtout parce que je suis riche, et cela est bien odieux.

Madame Simon voulut se récrier, mais Sabine continua vivement: — Oh! je ne suis point si folle que vous voudriez me le dire. Depuis six mois que j'ai quitté mon pensionnat, durant tout cet été que j'ai passé avec vous à la campagne, on m'a adorée, on a cherché à me plaire, et j'avoue que tant que nous étions dans le salon, et que je voyais mes pauvres amies abandonnées pour moi que tous vos protégés entouraient assidûment, j'avoue, dis-je, que je m'amusais de ce triomphe... Mais quand je rentrais seule dans ma chambre, je m'en voulais de mon plaisir comme d'une mauvaise action: bien plus, j'étais humiliée de mon triomphe. Il me semblait qu'on me flattait trop pour m'aimer... Et alors je me demandais lequel avait le mieux fait sa cour à mes cent mille francs. — Oh! dit madame Simon, il y a des gens pour qui tes cent mille livres de rente ne seront pas une considération plus importante que mes deux cent mille francs de dot ne l'ont été pour M. Simon, qui était quatre fois plus riche que moi. Ainsi M. de Bellest'ar, qui possède dix ou douze millions de fortune, a presque le droit de te considérer comme pauvre, et cependant il est

de ceux qui l'adoraient. — Il a grand tort, reprit Sabine en riant, je ne puis souffrir ce monsieur; il sent le million d'une lieue, ses rentes sont inscrites dans l'impertinente assurance de son visage... Celui-là... — Celui-là vient souper ici, dit madame Simon; son impertinence a si franchement sollicité cette invitation de M. Simon, qu'il n'a pu la lui refuser. — Ah! fit Sabine d'un air particulier, nous aurons du moins un danseur élégant et un bon musicien. — Ce qui veut dire, répliqua madame Simon, que les autres sont des malotrus... — Oh! dit Sabine, quel mot... Mais entre nous, là... soyez juste, des clercs d'avoué, dame... ça n'est pas amusant.

Sabine ne finissait pas sa phrase qu'une voix franche et joyeuse s'écria derrière la causeuse où se trouvaient les deux dames : — Qui est-ce qui dit du mal des clercs d'avoué, dans ma maison? — Ah! fit Sabine en se cachant gaiement la tête dans ses mains, c'est mon tuteur, je suis perdue! — Les clercs d'avoué! reprit M. Simon en élevant la voix, mais c'est la perle de la jeunesse. Le clerc d'avoué est sobre, patient et rangé; le clerc d'avoué a, ou doit avoir, une mémoire immense, un esprit subtil, une intelligence rapide, une judiciaire parfaite, une décision prompte; le clerc d'avoue doit savoir parler convenablement à tout ce qu'il y a de plus haut et à tout ce qu'il y a de plus bas dans la société; il doit être tantôt conciliant, tantôt ferme comme un roc; le clerc d'avoué sait le monde mieux que le confesseur le plus à la mode; car celui-ci ne pénètre que dans les péchés qu'on lui avoue, tandis que le clerc d'avoué pénètre dans les secrets les plus intimes; il voit les hommes dans l'affreuse nudité du papier timbré; il tient en main les passions les plus haineuses, et il doit les modérer, les diriger, les gouverner en roi. Il est vrai qu'il n'a pas besoin d'être spirituel; mais, comme la loi lui défend de plaider, il a l'avantage de ne pas être avocat, ce qui doit lui être compté pour plusieurs vertus de premier ordre.

Après avoir joyeusement achevé cette tirade, M. Simon alla s'asseoir devant le feu, tandis que Sabine lui répondait : — S'ils ne plaident pas au Palais, ils s'en dédommagent dans leurs salons, à ce que je vois. — Ah! Sabine, fit M. Simon, si tu m'appelles avocat, je te dirai quelque grosse injure. — Et, dites-moi, le clerc d'avoué est-il galant? fit Sabine en s'approchant de son tuteur. — Hé! hé! dit le tuteur, il y en a qui le sont... autant qu'un habit râpé et cinquante francs par mois peuvent le permettre. — Et cette pauvre galanterie s'en va tout à fait, dit Sabine en minaudant, quand le clerc est devenu patron? — Hein! fit Simon, qu'ai-je donc fait, je vous prie? — Vous avez oublié que vous ne m'avez pas encore vue d'aujourd'hui! — Et je ne t'ai pas embrassée, dit M. Simon en se levant.

Sabine s'échappa de lui, et s'enfuit au bout du salon en disant : — Il est trop tard... — Si tu veux que je te poursuive pour te ravir un baiser, dit M. Simon en reprenant sa place, je t'avertis que j'ai un horrible froid aux pieds, et que je vais commencer par me chauffer. — Ah! dit Sabine en revenant et en lui prenant la tête dans ses charmantes mains, je sais de vos nouvelles... Vous avez été amoureux... — Ah bah! — Et je vous aime pour ça, dit Sabine en lui faisant une mine malicieuse. — Heureusement, dit M. Simon, que je n'avais pas affaire à une horrible coquette comme toi. — Moi? dit Sabine d'un air de profonde naïveté, peut-on me calomnier ainsi? — Du reste, tout ça finira, dit M. Simon; j'ai déjà plus de dix demandes de mariage, et... — Ah! que vous êtes méchant ce soir! dit Sabine en s'éloignant avec impatience et allant se remettre au piano. — Eh bien! qu'a-t-elle donc? dit M. Simon en regardant sa femme.

Celle-ci lui répondit par un signe qui voulait dire : — Ce n'est rien; c'est une lubie, un caprice d'enfant.

Et on annonça tout aussitôt M. le marquis de Bellestar.

II

M. le marquis Alexandre de Bellestar était un bel homme, à tête de cheval, très-bien campé sur des jambes musculeuses, déployant, sous un gilet d'un velours orientalement doré, une vaste et large poitrine, et dissimulant mal sous des gants trop étroits la puissance d'une main herculéenne.

Quoique ce ne fût pas la première fois qu'elle le vît, Sabine jeta sur lui un regard plus que curieux, un de ces regards inconcevablement rapides et profonds avec lesquels les femmes et les filles examinent en une seconde l'homme dans lequel elles prévoient un mari.

Le visage de Sabine garda le secret de l'appréciation qu'elle venait de faire de M. le marquis de Bellestar, et elle répondit à son salut avec toute l'aisance et toute la modestie d'une jeune fille bien élevée.

M. Simon, qui avait observé sa pupille, fronça le sourcil, et si sa femme, qui vit son mécontentement, eût pu lui en demander la cause, il eût certainement répondu qu'il était fâché de voir une jeune fille être à ce point maîtresse de ses impressions.

M. le marquis de Bellestar se mit à causer avec M. Simon, et profita assez habilement de la conversation pour s'adresser à Sabine.

N'ayant aucune raison de penser qu'elle eût dans le cœur plus ou moins que ce qui occupe la plupart des femmes, il parla des mille choses du jour.

Il profita des approches du jour de l'an, et des nombreuses obligations que les étrennes imposent à un garçon fort riche et fort répandu, pour étaler les connaissances les plus variées, dans toutes les futilités élégantes qui peuvent appeler l'attention d'une femme. Voitures nouvelles, vieilles porcelaines, meubles de Boule, tentures antiques et modernes, riches cristaux de Bohême, cristaux tout nouveaux du mont Cenis, cachemires, dentelles, parures de Marlé, il avait tout vu, tout apprécié, et s'il n'avait pas tout acheté, c'est qu'il lui manquait quelqu'un qu'il pût entourer de tout l'éclat de ces merveilles.

Malgré tout son esprit, M. Simon n'était qu'un homme, et il trouva cela fort bien débité et heureusement adressé.

Mais il suffisait que M. Simon eût deviné l'intention, pour que madame Simon, en sa qualité de femme, trouvât que le prétendant avait un peu lourdement appuyé sur ses moyens de séduction.

Quant à Sabine, elle demeura dans la plus parfaite impassibilité.

Mais madame Simon put juger du mauvais effet qu'avait produit l'étalage de M. de Bellestar, lorsque quelques amies de Sabine étant arrivées, et l'une d'elles lui ayant demandé le nom de l'unique jeune homme qui paraissait tenir rang dans le salon, elle lui répondit : — Il s'appelle le marquis de Bric-à-brac.

Le nom fut répété; on s'enquit de l'histoire qui lui avait mérité ce surnom.

Il y eut un petit conciliabule mêlé de petits rires étouffés, et le jeune seigneur fut irrévocablement baptisé.

Si nous avons dit tout à l'heure qu'il était l'unique jeune homme qui parût avoir rang dans le salon, ce n'est pas qu'il y fût seul; mais c'est que les autres se tenaient tellement à l'écart, qu'ils avaient l'air de ne pas s'y trouver à leur aise.

C'étaient les clercs de M. Simon, auxquels la présence du patron imposait sans doute. Ils s'étaient réfugiés dans un coin.

Cependant les remarques critiques ou enthousiastes de ces messieurs sur les jeunes filles qui étaient d'un autre côté, et les plaisanteries sur l'encolure de M. de Bellestar, commençaient à s'animer, lorsqu'un jeune homme parut.

M. Simon alla vivement à lui.

Le jeune homme lui remit quelques papiers; puis, après un moment de conversation, il salua M. Simon pour se retirer. — Comment! lui dit M. Simon, vous ne restez pas, Silvestre? — Pardon, monsieur, répondit celui-ci; l'heure où j'ai l'habitude de rentrer est déjà passée, ma tante s'alarmerait d'un plus long retard. — Je vais la faire prévenir, puisque vous n'y avez pas pensé malgré ma recommandation.

Le jeune homme parut embarrassé; il jeta autour de lui un coup d'œil triste et doux, et qui semblait vouloir dire : — Qu'ai-je à faire, moi, au milieu de ce luxe et de cette gaieté?

Puis il reprit doucement : — Je suis malade, je souffre, et il vaudrait mieux pour moi... — Hum! fit M. Simon, vous ne seriez pas malade, Silvestre, s'il s'agissait d'un travail qui dût vous occuper toute la nuit. — Quand c'est un devoir... je sais... — Allons, allons, reprit M. Simon d'un ton de reproche amical, vous abusez de ce que vous n'êtes pas à l'étude pour ne pas m'obéir. C'est mal. Hortense, ajouta-t-il tout haut en appelant sa femme, viens dire à M. de Prosny que tu ne lui pardonneras pas, s'il n'est pas de notre réveillon.

Madame Simon alla tout aussitôt vers M. de Prosny, et il fallut bien que celui-ci cédât aux instances gracieuses qui lui furent faites.

Ce petit incident fit remarquer l'entrée de ce jeune homme, et à la manière dont on l'examina de toutes les parties du salon, il fut facile de deviner que cet homme avait en lui quelque chose qui n'était pas ordinaire.

Les clercs cessèrent leurs plaisanteries, et l'un d'eux se contenta de dire : — Il est encore plus pâle qu'à l'ordinaire!

Les jeunes filles l'examinèrent en dessous.

Et probablement il leur parut mériter une attention particulière; car elles demandèrent toutes à la fois à Sabine : — Quel est ce monsieur? — Je ne sais, repartit celle-ci; mais je crois que c'est le premier ou le second clerc de mon tuteur.

La manière dont les jeunes filles reçurent cette réponse eût suffi pour apprendre à un observateur attentif la position et les espérances de chacune d'elles.

L'une se détourna après un dernier regard qui semblait dire : Il est fâcheux que ce soit si peu de chose.

Une autre, assez laide, l'examina assez longtemps, comme si elle pensait qu'il valait bien la peine qu'on lui apportât une belle dot pour qu'il pût acheter une bonne charge.

Une autre enfin, grande fille au nez busqué et à la bouche dédaigneuse, fit une petite grimace et dit à voix basse : Il est mis comme un huissier.

Mais le plus éclatant hommage qui pût être rendu à ce nouveau venu, fut l'air supérieurement impertinent dont le regarda M. le marquis de Bellestar.

Nul homme n'en considère un autre de cette manière, s'il ne lui trouve quelque chose qui lui déplaît; et, en général, ce qui déplaît aux hommes comme M. de Bellestar, c'est de trouver chez d'autres ce qui leur manque absolument.

Or, ce qui manquait à M. de Bellestar, c'était la noblesse intelligente de la tête, la grâce élégante de la taille, la finesse distinguée des pieds et des mains, et M. Silvestre de Prosny avait tout cela. Il

avait à peine vingt-cinq ans, mais la teinte brune de son visage et la mélancolie sévère de son expression lui donnaient l'aspect d'un homme plus avancé dans les épreuves de la vie qu'on ne l'est ordinairement à cet âge.

Quant à Sabine, elle garda cette impassibilité qui ne laissait pénétrer personne dans ses sentiments; mais un moment après, en voyant son regard parcourir rapidement le salon et ne s'arrêter qu'au moment où il rencontra M. de Prosny, on eût reconnu qu'elle faisait plus que tout le monde, car elle le cherchait.

Silvestre tenait un album dont il examinait attentivement les dessins; il en passa quelques-uns comme s'ils n'étaient pas dignes d'être regardés, puis il en considéra quelques autres avec l'attention d'un connaisseur. Enfin il s'arrêta tout à coup comme frappé par quelque chose d'extraordinaire : son front s'assombrit, un sourire amer et dédaigneux fit trembler ses lèvres, et presque aussitôt il releva les yeux comme pour chercher quelqu'un, et rencontra les regards de Sabine.

Par une cause qui resta inexplicable pour la jeune fille, Silvestre pâlit comme si l'examen qu'on avait fait de lui avait été une insulte; il quitta sa place et s'éloigna si vivement qu'il oublia de refermer l'album et le laissa ouvert à l'endroit où se trouvait le dessin qui l'avait si vivement impressionné.

Sabine reprit sa conversation avec ses amies, mais sans quitter de l'œil l'album ouvert, et lorsqu'elle fut assurée que Silvestre s'était retiré dans la chambre de madame Simon, qui tenait au salon, elle offrit à ses jeunes amies de leur montrer ses nouveaux dessins, et courut la première s'emparer de son album.

Il était précisément ouvert à un feuillet sur lequel elle avait elle-même peint une aquarelle assez jolie.

Cette aquarelle représentait tout simplement la vue d'une maison de campagne et d'un parc qui appartenaient à Sabine ; et elle fut on ne peut plus surprise que ce fût un dessin comme celui-là qui eût ému si vivement ce jeune homme.

Cette circonstance était de nature à être commentée de mille manières, précisément à cause de son insignifiance apparente; et toute belle fille qui a remarqué un beau jeune homme, ne manque jamais à se livrer à ces recherches mentales, lorsqu'elle en a le loisir; mais les amies de Sabine ne lui permirent pas de se livrer à ses réflexions. Elles lui firent tant de compliments sur son talent de peintre, et tant de promesses d'augmenter les richesses de son album, qu'elle oublia l'effet de son aquarelle.

Cependant on vint annoncer que le souper était servi.

On passa dans la salle à manger.

Sabine remarqua que Silvestre était le seul qui ne se fût point hâté de venir offrir le bras à l'une de ses jeunes amies.

Il demeura à l'écart, et comme, de son côté, Sabine, en sa qualité de pupille de M. Simon, faisait passer tout le monde devant elle, il en résulta qu'ils se trouvèrent seuls.

Sabine usa de cet empire cruel que les femmes doivent à leur faiblesse, celui qui force les hommes à faire pour elles ce qu'ils ne feraient pour aucun homme au monde.

Elle s'arrêta, se retourna comme toute surprise de son isolement; et comme elle avait fait un petit mouvement d'épaules qui voulait dire : « Personne n'a pensé à moi, » elle fit semblant d'apercevoir tout à coup M. de Prosny qui se tenait à l'écart, et passa vivement dans la salle à manger en lui disant d'un air confus : — Ah! pardon, monsieur.

Les femmes sont impitoyables. Ce petit mouvement d'épaules, cette phrase si simple, tout cela avait été fait pour dire à ce monsieur : — Vous êtes un malappris, vous n'avez pas eu la politesse vulgaire de m'offrir votre bras.

Et pourquoi ce mauvais compliment? parce que ce jeune homme avait regardé d'un air d'humeur un dessin médiocre de mademoiselle Sabine Durand.

Car cette jeune fille, si belle, si riche, et qui pouvait, au dire de madame Simon, arriver à tout ce qu'il y a de plus élevé dans la société, n'avait pas un plus noble nom que celui de mademoiselle Durand.

Mais ce nom vulgaire était doré de cent vingt mille livres de rente en terres normandes; et, comme le disait M. Simon, le papier timbré des baux à ferme qui constituaient ce magnifique revenu valait mieux que le plus gothique parchemin, portât-il brevet de marquis ou de duc.

Soit que Silvestre eût deviné le petit jeu de mademoiselle Durand, soit toute autre cause, il entra dans la salle à manger d'un air fort contrarié.

Il aperçut Sabine à une extrémité de la table, et comme s'il eût craint qu'on ne lui offrît une place qui pût le rapprocher d'elle, il s'assit à l'extrémité où il se trouvait, et qui eût dû être celle du plus jeune et du moins avancé de l'étude.

Soit que M. Simon voulût réparer par un mot aimable le peu de convenance de cet arrangement, soit qu'il eût un autre motif, il arrêta sa femme au moment où elle allait désigner à Silvestre une place plus convenable, et s'écria : — C'est très-bien comme ça... Les deux enfants de la maison chacun à un bout de la table.

Le mot de M. Simon n'eut aucun succès.

Mademoiselle Sabine fit une moue très-dédaigneuse de se voir mettre au niveau de M. Silvestre, et celui-ci, qu'eût dû flatter en apparence une pareille assimilation, tressaillit sur sa chaise comme si on lui avait dit une grosse impertinence.

Cependant M. le marquis de Bellestar avait vu le petit air fâché de Sabine, et lui en avait su bon gré. Il reporta son regard sur le clerc dont l'humeur était manifeste, et dit assez haut à madame Simon, près de laquelle il était placé : — Ce monsieur a donc perdu toute sa famille, pour avoir l'air si désolé? — Toute sa famille, lui répondit froidement madame Simon, et toute sa fortune! — Et cette fortune?... fit M. de Bellestar du bout des lèvres. — Était immense! — Et cette famille? reprit-il en s'appuyant sur le dossier de la chaise pour donner plus de hauteur à la question. — Était fort noble! — Vous l'appelez? — M. de Prosny, dit madame Simon. — Attendez donc! fit M. de Bellestar, n'ont-ils point possédé près de Caudebec le château de Rieuze? — Précisément, monsieur le marquis. — Oui, dit le marquis, j'ai entendu parler de ça... Il y a eu une grosse affaire, ajouta-t-il en baissant la voix et en regardant Sabine, qu'il surprit à l'écouter avec une avide curiosité.

M. de Bellestar lui jeta son regard le plus vainqueur et le plus modeste à la fois. Il venait d'être persuadé que la belle Sabine était sous le charme de sa présence.

Mademoiselle Durand baissa les yeux et rougit prodigieusement.

Le marquis se sourit à lui-même. Il était cependant bien loin de compte.

Si Sabine l'avait écouté avec curiosité, c'était parce qu'il parlait de Silvestre, dont elle avait remarqué la mine contrariée; et si elle avait rougi, ce n'était pas d'avoir été surprise écoutant M. de Bellestar, mais écoutant parler de Silvestre; et si le marquis eût demandé pourquoi elle devint alors si pensive elle-même, il eût découvert qu'elle venait d'apprendre pourquoi M. de Prosny avait été si ému à l'aspect d'un des dessins de son album.

En effet, ce dessin représentait le château de Rieuze, qui avait appartenu à M. de Prosny ou à sa famille, et qui maintenant appartenait à mademoiselle Durand.

Il y avait là de quoi penser et de quoi réfléchir; mais les interpellations incessantes de M. Simon, les joyeuses querelles qu'il faisait à ses convives sur leur sobriété, l'envie que chacun avait d'être à l'unisson du maître de la maison, firent bientôt circuler la gaieté autour de la table.

Au bout de quelque temps, Sabine, placée à côté d'un petit clerc de seize ans qui dévorait tout ce qu'on lui offrait avec des extases inouïes, commença par rire de ce turbulent appétit qui n'avait de comparable que l'appétit colossal de M. de Bellestar, et finit par s'amuser de la folle gaieté de ce jeune homme, qui comptait de l'œil tous les morceaux qu'avalait le marquis, et qui les assaisonnait des quolibets les plus extravagants.

Quant à Silvestre, il mangeait peu, buvait peu, quoiqu'il ne mît aucune affectation dans sa sobriété; il causait assez sérieusement avec un voisin, lorsque M. Simon, le prenant à partie, lui cria : — Allons donc, Silvestre, je dis tous les jours à Radinot de suivre votre exemple à l'étude, vous méritez que je vous dise que vous devriez suivre le sien à table. — C'est vrai, s'écria le petit Radinot en faisant une grimace du côté de M. de Bellestar... j'ai *marquisement* soupé.

Toute la jeune bande éclata de rire, malgré les mines sévères de M. Simon.

Le marquis, qui achevait alors un dixième verre de vin de Champagne, s'écria : — Qu'a-t-il dit? je voudrais être de la plaisanterie. — Vous en êtes, lui repartit un autre clerc.

Le signal était donné, et l'on commençait à entreprendre M. de Bellestar, ou, comme on dit en argot d'étude et d'atelier, on commençait à le faire *poser*, lorsque M. Simon leva la séance.

En passant près de sa femme, qui s'étonnait de la brusque interruption du souper, il dit tout bas : — Il fallait en finir, ils l'auraient écorché vif. Occupe-les, et organise une contredanse.

Cela fut fait.

Quelqu'un s'assit au piano, et toute cette jeunesse se mit à danser.

M. de Bellestar s'avança triomphalement vers mademoiselle Durand, mais le petit Radinot l'avait prévenu.

Sabine, malgré les airs sérieux qu'elle prenait souvent, était encore une enfant légère et joueuse; deux fois dans cette soirée elle avait été en présence d'une émotion grave et d'une circonstance pénible, et quoiqu'elle en eût été frappée à chaque fois, cela n'avait pas tenu contre l'entraînement de la gaieté qui s'agitait autour d'elle.

Sabine dansa avec le petit Radinot, elle dansa avec M. de Bellestar, elle dansa avec d'autres, sans qu'elle pensât qu'il y avait dans le salon une autre personne à qui elle avait fait un moment attention.

Silvestre s'était assis dans un angle du salon, et comme il arrive à ceux qui ont dans le cœur un véritable principe de tristesse, la joie qui l'entourait n'ayant pu le distraire finit par l'affliger, et lorsqu'il la considérait dans la personne de Sabine, dont le visage rayonnait de cet insouciant plaisir qui est la plus belle couronne de la jeunesse, il paraissait s'en irriter.

Cependant, soit qu'il fût dominé par un attrait dont il ne pouvait se

rendre compte, soit qu'il éprouvât ce sentiment qui fait que l'homme se complaît quelquefois dans le tourment qu'il éprouve, Silvestre ne quittait pas le salon, de façon qu'il s'y trouvait encore lorsque la proposition fut faite de laisser reposer la danse pour entendre le talent musical de quelques jeunes filles.

Toutes, et particulièrement celles qui comptaient sur un succès, baissèrent les yeux, en déclarant qu'elles n'oseraient jamais chanter devant tant de monde.

Madame Simon engagea Sabine à leur montrer l'exemple.

C'était son devoir, elle s'y résolut gaiement, en annonçant qu'elle consentait à braver le premier feu de la critique; et elle s'assit au piano, le sourire aux lèvres et le regard presque audacieux. Il semblait qu'une pareille disposition dût la déterminer à chanter quelque vive ballade; mais la liste des chants que lui avait permis d'apprendre la rigidité du pensionnat ne renfermait point de morceaux de ce caractère, et elle prit le premier qui se présenta sous sa main.

Cette romance, déjà vieille pour hier, s'appelait l'*Orphelin*.

Lorsque la fibre du cœur vibre sous une émotion quelconque, elle est plus près qu'on ne se l'imagine de vibrer plus vivement sous une émotion contraire.

Ainsi le chant plaintif de la romance, commencé par une voix tout émue par l'agitation du plaisir, s'empara pour ainsi dire de cette émotion, la tourna à son profit, si bien que, lorsque Sabine arriva au refrain de cette romance et prononça ces derniers vers :

Pitié, madame,
Pour l'orphelin,
Qui vous réclame
Un peu de pain...

l'accent de sa voix était si animé, si désespéré, que les applaudissements éclatèrent avec transport.

C'était ajouter un mouvement de plus à cette agitation passionnée; c'était frapper d'un coup de plus cette corde qui résonnait déjà si puissamment.

Sabine continua, et, se laissant gagner tout entière par le sentiment de ce qu'elle chantait, elle exprima non-seulement par la voix, mais encore par le regard, par l'expression de sa physionomie, la douleur de cette supplication qui demande du pain.

Les applaudissements se renouvelèrent; mais avant qu'ils ne fussent arrivés à son oreille, un cri étouffé et douloureux l'avait frappée, et elle avait aperçu Silvestre, les poings fermés sur ses yeux, refoulant les larmes qui s'en échappaient et ne pouvant calmer les violentes agitations qui soulevaient sa poitrine.

La première pensée fut pour la vanité d'un triomphe si complet, et Sabine continua; mais elle voulut avoir tout le bonheur de son succès, et elle regarda Silvestre pendant tout le dernier couplet. Dès le second vers, elle rencontra ses yeux; ils étaient fixés sur elle, comme si ce jeune homme eût voulu démentir l'émotion qu'il avait éprouvée.

A mesure qu'elle chantait, le regard de Silvestre prenait une expression presque menaçante; elle voulut se soustraire à ce regard; mais il lui fut impossible d'en détacher le sien, et telle fut l'impression qu'elle en ressentit, que peu à peu son accent s'affaiblit, elle balbutia les dernières paroles du dernier couplet, et sa voix finit par s'éteindre, arrêtée pour ainsi dire à la gorge par un effroi qui la glaçait insensiblement.

On la crut malade, on s'empressa autour d'elle en l'interrogeant sur ce qui l'avait ainsi troublée.

Sabine prétexta la fatigue, la danse, le souper; elle affirma que cela n'était rien; mais elle eut beau faire, elle eut beau danser encore, Silvestre avait tué en elle toute la gaieté de cette réunion.

Radinot, dont tout le monde applaudissait la joyeuse folie, lui parut insupportable, et elle ne trouva même pas le marquis ridicule.

Il fallait qu'elle fût bien préoccupée. Silvestre s'était retiré au moment où elle avait cessé de chanter, et Sabine seule s'était aperçue de son absence.

Enfin on se sépara, et la jeune fille put rentrer dans sa chambre.

III. — DANS LA NUIT.

26 décembre 1843.

Qui pourra vous révéler au conteur, longues réflexions, rêves tristes et doux, colères soudaines, larmes solitaires, exclamations brusques, découragements profonds, résolutions violentes, tristes soupçons, retours désespérés; ô vous toutes les agitations de deux âmes qui se sont heurtées sans se connaître, et qui, blessées l'une par l'autre, éprouvent un secret besoin de se retrouver?

Ainsi voyez, dans la blanche alcôve où veille une douce lumière, cette jeune fille plus blanche que la toile qui la couvre, belle de cette beauté que nul homme ne connaîtra peut-être, la tête appuyée sur sa main, le coude perdu dans son oreiller, les yeux fixes et ouverts devant elle, immobile et agitée à la fois : la tenture de velours violet qui enveloppe sa chambre semble un cadre préparé pour mieux faire ressortir la blancheur aérienne de la fine mousseline qui s'épand en plis nombreux autour de sa couche.

Au milieu de cette chambre est une table couverte d'un riche tapis à franges d'or, toute chargée de livres magnifiquement reliés, avec leurs fermoirs garnis de pierres précieuses.

Sur la cheminée sont les bronzes les plus achevés, de saints noms dans de chastes corps.

En face, un dressoir antique tout plein des fantaisies ravissantes de la mode d'hier; puis quelques siéges bas, soyeux, souples, roulant sourdement sur un tapis moelleux.

Au plafond pend à sa chaîne dorée la lampe qui éclaire cet étroit et somptueux réduit.

A quoi donc peut rêver cette jeune personne qui veille là, absorbée dans sa longue et muette rêverie?

Voyez, bien loin de là, au fond de cette cour, cette vaste chambre carrelée: des rideaux de calicot blanc pendent aux vitres de ces croisées enfoncées dans un plafond surbaissé.

En face d'une cheminée de pierre, où fume un feu solide, une table de bois blanc, sur laquelle un jeune homme appuie son bras; au fond de cette chambre, une couchette de noyer froide à l'œil, quatre ou cinq chaises de paille, misérables malgré leur propreté, un papier passé et qui flotte sur le mur, agité par l'air qui pénètre par les ais mal joints des fenêtres et des portes, et dites-moi à qui rêve ce jeune homme, immobile aussi, les yeux fixes et ouverts devant lui? car cet espace ouvert devant l'œil qui pense, vide de tous les objets qui s'y trouvent réellement, se peuple, au gré de l'imagination, de mille fantômes charmants ou hideux, consolateurs ou désespérants.

A qui donc rêve ce jeune homme si pauvre, dans ce misérable réduit?

Il rêve à cette belle jeune fille que vous regardiez tout à l'heure; elle, elle rêve à ce pauvre jeune homme que vous voyez maintenant.

— S'aiment-ils donc? — Est-ce que je le sais?

Ce que je viens de vous raconter s'est passé hier, et peut être ne se reverront-ils plus; peut-être, quand le sommeil aura passé sur cette agitation qui les tient éveillés tous les deux l'un pour l'autre, peut-être ne penseront-ils plus à ce qu'ils ont senti, et peut-être que dans huit jours ils seraient fort embarrassés de se le rappeler.

Cependant voici ce qu'ils se disaient, à cette heure où l'on se dit tout à soi-même.

Sabine d'abord :

— « Cet homme me déteste. Je l'ai compris à la dureté de son regard; cet homme me dédaigne, je l'ai vu à la contraction de son amer sourire.

» Est-ce caprice, brutalité, sottise?

» Non, il y a dans son visage une hauteur calme et sévère qui n'admet pas ces haines puériles qui viennent du caprice.

» Ce n'est pas brutalité, il suffit de voir la distinction de ses manières, d'entendre la sonore douceur de sa voix et l'éloquence de son langage.

» Ce n'est pas sottise; M. Simon ne le vanterait pas comme un homme du plus vrai mérite, qu'on devinerait l'étendue et la vivacité de son intelligence à l'expression de sa physionomie, à l'éclat de son regard.

» Il y a donc à la haine et au dédain de cet homme pour moi (car il me dédaigne, cela se voit), il y a donc une cause qui m'est étrangère.

» Est-ce parce que dans les nombreuses propriétés que m'a laissées mon père il s'en trouve une qui a appartenu à sa famille? C'est un regret facile à comprendre; mais de là à en vouloir à celle à qui le hasard l'a donnée, il doit y avoir bien loin.

» Serait-ce parce qu'il est devenu pauvre, qu'il éprouve cette basse jalousie qui envie toute fortune? »

Cela ne pouvait pas être non plus selon la pensée de Sabine; car, par une sorte de conviction dont rien n'eût su lui rendre compte, elle ne pouvait supposer une mauvaise passion à ce jeune homme. Plus d'une fois même, l'idée qu'elle pouvait avoir, à son insu, des torts envers lui traversa l'esprit de la jeune fille.

Ne pouvant sortir de ce dédale inextricable, elle se réserva d'interroger son tuteur, et puis, débarrassée, pour ainsi dire, de ce doute, elle pensa tout à fait à Silvestre, rien que pour lui.

Alors il lui fut facile de trouver que le sort était injuste, que la fortune et le nom de M. de Bellestar iraient mieux à M. de Prosny qu'à ce gros bellâtre vulgaire qui mentait à son nom et à son titre.

Et comme Sabine ne pouvait pas douter que M. de Bellestar ne fût venu dans l'intention de se présenter comme futur époux, elle se le figura lui faisant une déclaration d'amour; et comme elle le trouvait abominablement gauche, laid et présomptueux, elle se figura quelle autre tournure, quelle autre passion, quelle autre élégance auraient un pareil aveu, une semblable prière, s'ils étaient faits par ce beau Silvestre, au visage si noble, aux regards si éloquents.

Et voilà qu'en s'écoutant le faire parler, elle sentit son cœur battre si violemment, qu'elle y porta la main, et qu'elle se cacha la tête dans son oreiller en disant d'un ton mécontent : — Allons, il faut dormir.

Et, de son côté, que se disait le pauvre Silvestre?

Il accusait le sort. Il a tout donné à cette jeune fille, disait-il, la beauté, l'esprit, et la fortune, qui double la beauté et l'esprit. Et cette

fortune dont le monde l'absoudra lui vient d'une source infâme, et elle en sera vaine. Rien ne lui pèse à cette heureuse héritière, pas même le nom de son père, qui était un malhonnête homme. Devant qui pourrait-elle en rougir, lorsqu'elle m'a pour ainsi dire affronté dans ma misère, qui est le résultat de sa fortune? Non qu'elle l'ait voulu, non qu'elle ait eu le parti pris de m'insulter par le chant qu'elle a choisi; mais elle sait, elle doit savoir qui je suis, et elle n'a pas pensé à moi... elle n'a pensé à rien. Légère, déjà vaine, bientôt insolente, quand ce rustre titré, qui était là pour elle, lui aura donné son nom, elle écrasera du faste de sa honteuse richesse celui à qui son père l'a volée; elle le raillera s'il la rencontre, elle s'amusera de son nom, si jamais elle daigne le savoir. Oh! que de malédictions je voudrais appeler sur sa tête! — Et pourquoi ne les appelles-tu pas, jeune homme? — C'est que je ne sais par quel charme elle m'apparaît comme une candide et blanche image tout entourée de honteux lambeaux qui ne la touchent pas; c'est que sa voix, qui m'a fait pleurer et crier, est dans mon oreille comme une harmonie inconnue et qui m'enivre; c'est que l'éclair de ses regards est dans mes yeux comme un feu qui les a inondés; c'est qu'il me semble...

Et peut-être Silvestre allait-il dire en lui-même le motif de la colère qu'il éprouvait, lorsqu'une voix âcre et chagrine, sortie d'une pièce voisine, lui cria : — Allons, Silvestre, éteins ta chandelle; il faut dormir; tu t'es assez amusé ce soir.

Cette voix était celle de sa vieille tante, mademoiselle de Prosny.

Elle avait jadis confié toute sa fortune à son frère, le père de Silvestre, et la même main qui en avait dépouillé M. de Prosny avait aussi réduit sa sœur à la misère. C'était la main du père de Sabine.

Silvestre fut arrêté dans sa rêverie par la voix de sa tante, comme s'il eût été surpris dans une mauvaise action; il gagna son lit glacé, et il murmura tout bas : — Oh! non, ce ne serait pas seulement une folie, ce serait une lâcheté!... Allons, il faut dormir.

Et tous les deux, Sabine et Silvestre, veillèrent longtemps encore.

IV. — LE JOUR DE NOEL.

C'était encore hier; et cette fois-ci, hier c'était le jour de Noël.

Connaissez-vous l'église Saint-Vincent de Paul, une misérable grange dont on a fait une église, pour remplacer quelque église dont on aura fait une grange?

C'est à peine si le jour est levé, et déjà l'étroite enceinte du temple est envahie, car la France ne demande pas mieux que d'être religieuse, à la condition que les prêtres ne s'en mêleront pas trop.

Quelques pas après la porte d'entrée, vous eussiez pu voir une vieille femme vêtue de noir, avec un bonnet de percale blanche, garnie d'une mousseline pauvrement brodée.

La prière agitait d'un mouvement rapide ses lèvres minces et blanches, et lorsque son œil quittait un moment son livre, elle jetait autour d'elle un regard dont il semblait que rien ne pût modérer l'ardeur haineuse, pas même la prière qu'elle adressait au Dieu qui est grand par sa miséricorde.

A côté d'elle était Silvestre, les genoux appuyés sur une des deux chaises qu'il occupait, le front incliné vers la terre, un livre de messe dans la main.

De temps en temps sa tante, qu'il avait accompagnée à l'église, le regardait d'un air mécontent. La profonde méditation dans laquelle était plongé Silvestre lui déplaisait; car la vieille femme ne comprenait pas que le cœur pût prier sans faire entendre ce petit bredouillement sourd qui permet aux dévots de remplir leurs devoirs religieux en pensant à tout autre chose.

Cependant Silvestre était, à vrai dire, en ce moment, bien plus dans les voies du Seigneur que mademoiselle sa tante.

Tandis qu'elle débitait, d'un train de dix lieues à l'heure, la prière écrite qu'elle savait depuis quelque soixante ans passés, et qui n'avait jamais probablement parlé à son âme, Silvestre cherchait à appliquer à l'heure présente de sa vie les saints principes de la foi. Il faut reconnaître qu'une pensée plus que mondaine se mêlait à cette pensée religieuse.

Il rêvait de Sabine; mais, comme tous les esprits impressionnables, il y rêvait dans le sens des choses dont il était entouré.

— Pourquoi lui en voudrais-je, se disait-il, parce qu'elle est riche d'une fortune que son père a dérobée au mien? Est-elle coupable d'être née de parents coupables? et ne dois-je pas lui pardonner, à elle qui est innocente, lorsque je viens invoquer ici le Dieu qui ordonne de pardonner à ceux-là mêmes qui nous ont offensés?

Certes, on serait difficile d'exiger des sentiments plus chrétiens que ceux-là, et la vertu de Silvestre se sentait assez forte pour les mettre en pratique; mais, au delà de ce sacrifice, cette vertu n'était plus que faiblesse.

Il supportait difficilement la pensée de se trouver encore en présence de mademoiselle Durand. Il sentait que le ressentiment qu'il pourrait dominer loin d'elle se réveillerait malgré lui à la première rencontre, surtout s'il se trouvait que M. Bellestar y assistât.

Comment se faisait-il que M. Bellestar fût, pour ainsi dire, le plus grand tort de Sabine aux yeux de Silvestre? Comment, si indulgent pour elle lorsqu'il la considérait toute seule, la trouvait-il inexcusable si elle associait sa vie à celle du marquis?

Celui-ci ou les siens avaient-ils été pour quelque chose dans la ruine du père de Silvestre? Il est inutile de dire qu'il n'en était rien, et il est même probable que Silvestre eût plus facilement pardonné ce crime à M. de Bellestar qu'il ne lui pardonnait d'avoir la prétention de devenir le mari de Sabine.

A tout ce tumulte de pensées qui agitaient de Prosny, se mêlait cependant la pensée sérieuse des devoirs qui lui restaient à remplir, et à plusieurs fois son cœur s'était dégagé de tous ces intérêts pour s'élancer vers Dieu et lui demander sincèrement la lumière qui devait le guider, et la force nécessaire pour marcher dans le droit chemin.

Rien ne se décidait encore dans son cœur, lorsque ces réflexions furent interrompues par un mouvement qui se faisait derrière lui.

On s'écartait comme pour faire place à quelqu'un; Silvestre se retourne à ce bruit, et se voit face à face avec mademoiselle Durand qui, accompagnée d'une vieille gouvernante, cherchait des yeux une chaise libre dans l'enceinte.

Pour tout autre que Silvestre, la plus médiocre politesse lui ordonnait d'offrir sa place à une femme inconnue; pour un clerc de l'étude de M. Simon, c'était un devoir de la céder à la pupille de son patron; mais pour M. de Prosny, c'était une action énorme, compromettante, pleine de suites très-graves, de remords peut-être.

Le trouble de Silvestre fut extrême, et ce fut précisément parce qu'il fut confondu de cette soudaine apparition, qu'il fit, sans s'en douter, le mouvement machinal que lui avaient appris ses habitudes de politesse. Il s'écarta, montra les deux chaises à mademoiselle Durand, et se recula en s'inclinant et sans prononcer une parole. Sabine le remercia par une légère salutation, sans paraître l'avoir reconnu, et prit sa place.

A ce mouvement, mademoiselle de Prosny s'était retournée et avait attaché son regard fauve et bilieux sur la voisine que lui donnait son neveu. Elle ne vit qu'une jeune et belle fille; mais c'était assez pour que ce regard devînt plus âcre et plus jaune, et le coup d'œil qu'elle lança à Silvestre l'eût cruellement averti de sa faute, si, déjà de lui-même, il n'eût pas été horriblement fâché de ce qu'il venait de faire.

A ce moment, il voyait se dresser devant lui toutes les fureurs de sa tante, si elle venait à apprendre la lâcheté qu'il venait de commettre en étant poli avec la fille d'un homme dont mademoiselle de Prosny ne parlait jamais qu'en termes tellement exaspérés, qu'elle ramassait les plus vilaines épithètes de la langue pour lui en faire un cortége.

Quelle insulte ne verrait-elle pas dans ce rapprochement opéré par son neveu, d'elle, mademoiselle de Prosny, la victime, avec la fille de son bourreau, avec la fille du voleur, du brigand, du scélérat Durand?

Jamais homme placé entre deux rivales, dont l'une est capable des dernières extrémités, n'a été plus tremblant, n'a suivi d'un œil plus inquiet chaque mouvement de celle dont la moindre parole peut amener une horrible explosion.

Pour cette fois, il faut le dire, la colère de Silvestre contre Sabine fut sincère et réelle.

Cette femme s'était introduite dans ses pensées, dans ses rêves; c'était déjà beaucoup. Mais elle se jetait étourdiment dans sa vie pour ajouter de nouveaux chagrins à ses douleurs, des misères insupportables à sa misère... à une misère dont elle était la cause.

Et puis voilà qu'une idée traverse tout à coup la tête de Silvestre; car l'explication de cette politesse faite à mademoiselle Durand va se présenter si naïve et si simple à tous les esprits, que personne ne manquera de la donner comme il suit : — Comment vouliez-vous qu'il fît autrement? Certainement, il est impossible qu'il ait oublié par quelles infâmes saletés le père de mademoiselle Durand a réduit le sien à la misère. Mais elle est pupille de son patron, qui adore cette jeune fille. M. Simon n'est pas homme à souffrir que personne manque d'égards envers elle.

Si Prosny s'en était avisé, il en eût eu trop à souffrir pour ne pas y regarder à deux fois; et le pauvre garçon n'a pour vivre et pour faire vivre sa tante que les quinze cents francs qu'il gagne chez M. Simon. Ah! dame! quand on en est réduit là, il faut bien courber la tête.

La possibilité de cette explication, cette excuse que l'odieuse pitié du monde allait donner à sa conduite, révolta Silvestre et l'humilia à ses propres yeux; elle l'humilia d'autant plus qu'elle avait quelque chose de vrai : c'est que toute sa vie dépendait de la place qu'il occupait chez M. Simon.

Oh! quand on a le cœur élevé et l'esprit ambitieux, mais que plié par la misère on a renfermé tous les élans de son âme pour demander à la probité du travail une existence médiocre, mais régulière; quand on a étouffé tous ses rêves pour se faire assez petit pour la petite place que vous donne le hasard, et qu'un hasard comme celui que nous venons de dire vient nous montrer notre infirmité, alors il s'élève dans le cœur des mouvements de rage contre le monde qui vous a été si dur, contre soi-même, parce qu'on a manqué de courage.

Silvestre, envahi par cette pensée, se méprisait, se détestait; mieux valait, à cette heure, pour lui, mieux valait la misère, la faim, le suicide, que d'entendre dire : Il faut bien qu'il se résigne, le pauvre garçon!

A ce moment, il eût voulu pouvoir courir chez M. Simon pour lui

rendre sa place, pour lui montrer qu'il avait de la fierté dans le cœur. Mais il ne pouvait quitter sa tante...

Et cette simple réflexion en entraînait mille autres plus cruelles à sa suite. N'était-ce pas elle dont son père lui avait dit à son lit de mort : — Hélas! je lui ai fait perdre toute sa fortune, il est juste que tu lui donnes au moins du pain jusqu'à la fin de ses jours.

Pouvait-il, par un sentiment violent de vanité blessée, la priver du patrimoine de son travail? alors même qu'il eût pu le remplacer par un autre, ne savait-il pas que, dans cette existence besoigneuse, où chaque dépense est strictement pesée jour par jour au revenu de chaque jour, un mois d'attente était un mois de misère qui pèserait longtemps sur cette pauvre vieille femme?

Oh! que de larmes intérieures gonflèrent le cœur de Silvestre à cette pensée, et quel véritable ressentiment il éprouva contre celle qui avait si gauchement et si indifféremment appuyé sur la blessure endormie de son cœur!

Cependant l'office s'acheva, et Sabine, s'étant retournée, dit doucement à Silvestre : — Je vous remercie, monsieur.

Mais sa voix s'arrêta encore à l'aspect de ce visage pâle et désespéré, devant ce regard si cruellement menaçant.

Sabine en tressaillit, et baissant la tête avec confusion, elle s'éloigna, plus persuadée que jamais, ou que cet homme avait contre elle des griefs bien cruels, ou que, peut-être, cette étrange expression tenait à la bizarrerie d'un caractère déraisonnable.

Du reste, le premier moment de cette rencontre avait troublé Sabine, aussi bien que Silvestre, durant toute la cérémonie religieuse; elle avait beaucoup pensé à son voisin, et l'empressement qu'il avait montré envers elle avait détruit presque entièrement les suppositions qu'elle avait faites durant la nuit, et voilà que tout à coup il lui fallait les reprendre.

Mais voici les événements qui marchent, et à ce propos il faut le faire remarquer :

Il est mille circonstances dans la vie où un mot, un pas, un geste, sont de grands événements, car ils déterminent souvent tout l'avenir de notre existence. Cela est vrai surtout pour les hommes dont le cœur et l'esprit sont à l'abandon, sans passions qui les dominent, qui vivent de la vie qui se présente, privés qu'ils sont de cette sage prévoyance et de cette forte volonté qui choisit et prépare la vie où l'on veut vivre.

Mademoiselle de Prosny avait pris le bras de son neveu, et le premier mot qu'elle lui dit fut tellement empreint de cette haine querelleuse qui appartient aux âmes aigries par le malheur, que Silvestre en fut tout épouvanté : — Quelle est, lui dit-elle, cette grande peronnelle pour laquelle tu m'as plantée là?

A une pareille question, faite d'un ton pareil, Silvestre se fût bien gardé de répondre que c'était la demoiselle Durand. Il sentait trop bien quelle avalanche d'injures et de récriminations lui vaudrait cette réponse; d'ailleurs, il voulait bien avoir le droit de penser mille mauvaises choses de Sabine, il voulait bien l'accuser lui-même de tous les torts que pouvait lui avoir légués son père; mais il eût trop souffert de les entendre dans la bouche de sa tante. Il hésita donc, et répondit d'un air fort embarrassé : — C'est une demoiselle que j'ai vue chez M. Simon. — Ah! fit la tante en dévisageant son neveu. — C'est la fille d'un de ses clients. — Qui vient à l'église sans sa mère? — Je crois qu'elle a perdu la sienne. — Et monsieur son père la laisse aller seule? — Je la crois orpheline, dit Silvestre qui voulait échapper aux questions de sa tante. — Et quel est le nom de cette orpheline? dit mademoiselle de Prosny.

A ce moment, Silvestre repoussa assez vivement une vieille femme, en disant : — Faites donc attention, vous m'écrasez les pieds!

La pauvre vieille femme ne l'avait pas touché.

— Où avez-vous appris à parler ainsi à des femmes? lui dit mademoiselle de Prosny. Est-ce parce qu'elle est vieille que vous êtes impoli? Si c'était une mijaurée de la tournure de l'autre, vous lui auriez demandé pardon du mal qu'elle vous aurait fait.

Ceci se disait pendant la sortie, et Silvestre était dans un état de colère qu'il avait toutes les peines du monde à dissimuler.

Il espérait toutefois que quelque incident inattendu appellerait l'attention de sa tante sur un autre sujet, lorsqu'il se sentit pris d'une nouvelle terreur en apercevant mademoiselle Durand debout sur le trottoir, attendant sa voiture. Un domestique était allé la chercher, et les pauvres tendaient la main avec toute l'ardeur que leur inspirait une femme qui a un équipage.

Sabine donnait toute sorte de monnaies, lorsque le coupé arriva en faisant refluer tout le monde sur le trottoir.

Sabine monta rapidement dans la voiture, et, s'étant retournée pour donner ses ordres au domestique, elle aperçut Silvestre. Une rougeur lui monta au visage.

Silvestre s'inclina sans savoir ce qu'il faisait, et la jeune fille lui répondit cette fois par une grave salutation.

Silvestre, en se tournant vers sa tante, vit son œil disgracieux qui semblait vouloir lui arracher le visage.

— Hum! fit la vieille fille, une orpheline qui a une voiture, qui vient à l'église avec une vieille femme qui n'est pas sa mère, comment ça s'appelle-t-il?...

Silvestre feignit de ne pas avoir entendu.

Mais la tante avait des ongles à la langue, et elle continua à écorcher son neveu pour le faire crier.

— C'est comme ça de notre temps. N'est-ce pas honteux que l'on ait donné l'un des noms de la sainte Vierge à ces drôlesses-là?...

Cette fois, Prosny ne comprit pas du tout; mais mademoiselle de Prosny continua : — Ça s'appelle des lorettes... n'est-ce pas?... à cause... — Ma tante, s'écria Silvestre indigné, qu'osez-vous dire contre cette jeune fille? c'est affreux. — Ah! c'est bien singulier, cependant, de venir seule à l'église... mais enfin, puisque tu en réponds... Et comment s'appelle-t-elle cette vertu?

C'était là la question foudroyante.

— Elle s'appelle... je ne me souviens pas bien. — Ah! tu ne sais pas le nom des femmes à qui tu cèdes ta place à côté de moi... tu ne sais pas le nom des femmes qui te saluent en rougissant... tu ne sais pas le nom des clientes de ton étude, des orphelines qui ont des équipages? c'est bon... c'est bon... — Mais, ma tante... — Vous comprenez, Silvestre, dit la vieille, qu'il y a des choses que je ne veux pas savoir. — Ma tante... — Pourvu que vos intrigues ne vous dérangent pas de votre travail... — Mais, ma tante... — Seulement, une autre fois, prenez vos rendez-vous de manière à ce que je ne leur serve pas de manteau.

Il y avait de quoi exaspérer un plus patient que Silvestre. Il abandonna brusquement le bras de sa tante et fit un pas en avant.

La colère rendit mademoiselle de Prosny immobile.

Silvestre se maîtrisa et revint : — Ma tante, dit-il d'une voix altérée, je vous prie de ne faire aucune supposition malveillante sur la jeune personne que vous venez de voir; elle n'est rien de ce que vous pouvez penser; et ce serait une infamie de répéter de pareils propos.

L'accent de Silvestre était si absolu et si sincère, qu'il arrêta le flot d'invectives qui bouillonnait au bord des lèvres de mademoiselle de Prosny; mais elle ne se tint pas pour battue, et reprit : — Tant mieux pour elle, si elle est d'une famille honorable.

Silvestre tressaillit; car, par un de ces instincts dont la méchanceté est admirablement douée, mademoiselle de Prosny avait enfin trouvé le point par lequel elle pouvait véritablement attaquer l'inconnue.

La tante sentit le tressaillement de Silvestre et continua d'un ton ironique : — Tant mieux aussi pour toi, mon garçon.

Ce n'est pas une chose sans exemple qu'un clerc d'avoué qui trouve une belle dot pour s'acheter une bonne charge, et quand c'est une belle fille qui l'apporte, cela vaut encore mieux.

Ces paroles remuaient un monde dans l'esprit de Silvestre. Elles lui présentaient l'idée de son nom associé avec celui de la fille de l'indigne Durand.

— Ah! s'écria-t-il avec violence, laissez là cette femme, je vous en prie, vous ne savez pas le mal que vous me faites en parlant ainsi.

Ce dialogue avait mené Silvestre et sa tante jusqu'à la porte de leur maison.

— Il faut que j'aille à l'étude, dit Silvestre... Adieu, ma tante, adieu...

Mademoiselle de Prosny savait qu'elle ne pouvait retenir son neveu; mais elle avait compris qu'elle avait touché à un sujet qui devait l'intéresser vivement.

— Je croyais, dit-elle, que Noël était un jour de repos; mais je ne veux déranger les rendez-vous de personne.

Silvestre ne répondit pas, et la tante ajouta en ricanant : — Je parle des rendez-vous d'affaires.

Prosny s'éloigna, et la tante resta un moment sur le seuil de sa porte à le regarder, puis elle dit : — Je saurai ce qui en est, je le saurai.

V

Silvestre devait véritablement se rendre chez M. Simon, et l'habitude lui fit prendre le vrai chemin; mais il ne pensait guère ni à ce qu'il faisait, ni aux affaires qu'il avait à traiter.

La supposition étrange de sa tante l'avait bouleversé; ce n'est pas que Silvestre pût croire un moment à la possibilité d'une union avec mademoiselle Durand : sa pauvreté n'eût point été un obstacle insurmontable, que ses ressentiments lui eussent défendu une pareille pensée. Mais enfin cette pensée, on la lui avait offerte.

Comme une lumière soudaine et brutale, les paroles de sa tante avaient éclairé la sombre inquiétude où Silvestre s'agitait; elles lui avaient montré le but où, pour tout autre que lui, devaient nécessairement tendre les sentiments inconnus que lui inspirait Sabine; et en se reconnaissant malheureux de ne pouvoir même rêver à cette espérance, il se demanda s'il n'aimait pas la femme qu'il voulait tant haïr.

— Comment! diront quelques-uns de ceux qui lisent cette histoire, comment, pour l'avoir rencontrée une fois, sans la connaître, il en était déjà à penser à l'aimer?

Je renonce à l'expliquer à ceux qui ne le comprennent pas, à ceux qui demandent pourquoi on aime si fort et si vite; mais ce que je puis attester, c'est qu'il n'y a qu'un homme furieux d'être amoureux, qui

devienne tout à coup aussi maussade, aussi brusque, aussi impatient que le fut Silvestre, lorsqu'étant entré dans l'étude, il apprit qu'il ne pouvait parler à M. Simon.

Et pourquoi?

Parce que mademoiselle Durand était dans le cabinet de l'avoué, qui avait déjà refusé de recevoir deux ou trois personnes.

Il s'agissait donc d'un bien important entretien?

En effet, jamais jusqu'à ce jour Sabine n'avait paru dans le cabinet de son tuteur, lequel, se trouvant à l'entre-sol ainsi que son étude, était complétement séparé de son appartement personnel, qui occupait le premier.

Mais Silvestre eût été bien plus étonné qu'il ne le fut, s'il eût pu apprendre quel était le sujet de cet entretien.

Sabine, à son retour, au lieu de monter directement chez elle, était entrée chez M. Simon. Celui-ci, en l'apercevant, s'était levé avec empressement, et avait dit gaiement à sa pupille : — Eh! mon Dieu! avons-nous un procès, mon enfant, que tu viennes me trouver dans ce sanctuaire de la patrocine, comme tu l'appelles? Sur quelle affaire viens-tu me consulter? — Sur une affaire plus grave que vous ne pouvez penser, lui dit sérieusement Sabine. — Je suis tout aux ordres de ma belle cliente, répondit M. Simon en riant.

Pendant qu'il la faisait asseoir auprès de lui, il l'examina et put s'assurer qu'elle était sincèrement préoccupée d'une chose grave.

Il supposa, sur-le-champ, que la plaisanterie qu'il avait faite la veille sur les prétendants qui demandaient la main de sa pupille, il supposa, dis-je, que cette plaisanterie, jointe à la présence de M. de Bellestar, avait alarmé Sabine, et qu'elle voulait s'en expliquer avec lui; il fut donc assez vivement surpris, lorsqu'elle lui dit d'une façon brusque et résolue : — Mon ami, il faut que vous me disiez ce que c'est que M. de Prosny? — M. de Prosny... fit le tuteur en regardant Sabine, Silvestre? — Oui, M. Silvestre de Prosny, votre maître-clerc?

Il paraît que cette question, si simple en apparence, avait une grande portée, car M. Simon, pris à l'improviste, fut très-embarrassé; il s'agita sur son fauteuil, fit une grimace significative, laissa échapper deux ou trois petites exclamations, et finit par répondre : — Eh! il est ce que tu viens de dire : mon maître-clerc. — Vous comprenez bien que ce n'est pas cela que je vous demande. — Oh! fit M. Simon en se remettant un peu, c'est un brave et bon garçon. — C'est un homme de mérite et d'honneur, je vous l'ai entendu dire vingt fois. — Eh bien! alors que veux-tu savoir de plus?... Et d'ailleurs, ajouta M. Simon en regardant plus attentivement Sabine, pourquoi cette question? — Vous m'interrogez au lieu de me répondre, dit Sabine. Je veux... oui, c'est le mot, je veux savoir ce qu'est M. de Prosny.

M. Simon se tut et se gratta le front.

— C'est étrange que tu me fasses cette question, et cependant...

Il s'arrêta, et se mit à réfléchir.

— Cette question, ne voulez-vous pas y répondre? dit la jeune fille.

— Mon enfant, reprit l'avoué, ceci est très-grave... — Je ne m'étais donc pas trompée, reprit mademoiselle Durand; dites-moi tout... je vous en prie... c'est votre devoir...

M. Simon prit les mains de sa pupille, et en voyant les larmes qui roulaient dans ses yeux, il comprit qu'elle avait touché à la vérité, du moins dans sa pensée.

— Sabine, lui dit-il doucement, je te dirai tout ce que je dois te dire; mais, avant cela, je veux savoir, moi, pourquoi tu m'adresses cette question?

Sabine rougit, elle chercha sa réponse; mais enfin elle dit en baissant les yeux : — Peut-être les manières de M. de Prosny envers moi m'ont-elles forcée à vous la faire... — T'aurait-il manqué de respect? dit M. Simon; t'aurait-il adressé une parole peu convenable?

— M. de Prosny est un homme trop bien élevé pour cela. Mais il n'est pas toujours nécessaire de parler pour laisser voir avec quel déplaisir on rencontre certaines personnes. — Il te l'a donc montré? — Il ne l'a peut-être pas voulu, mais je l'ai vu, moi. — Vous ne me trompez point, Sabine? reprit sévèrement M. Simon. J'aime beaucoup Silvestre, je l'aime pour ses bonnes qualités; je l'aime aussi peut-être parce qu'il n'est pas à la place qu'il devrait occuper; mais s'il vous avait montré, de quelque façon que ce fût, l'embarras que peut lui causer votre présence, je ne lui pardonnerais pas. — Ma présence doit donc lui causer de l'embarras, du chagrin peut-être? dit Sabine vivement. — Ma chère enfant, personne n'est à l'abri d'un triste retour sur les malheurs passés. Mais enfin dites-moi, et je vous parle sérieusement comme vous m'avez parlé : qui vous a avertie de... de la position gênée où Silvestre devait se trouver près de vous? — Personne que lui-même, et quelques paroles que j'ai surprises au hasard.

Sabine raconta à son tuteur l'aventure de l'album, puis comment elle avait appris pourquoi la vue de ce dessin avait dû être pénible à Silvestre. Elle lui dit aussi l'effet singulier de la romance chantée par elle.



Silvestre tenait un album dont il examinait attentivement les dessins. — Page 4.

Enfin elle lui dit tout, excepté ce que les femmes ne disent jamais : ce qui fait qu'elles sont femmes, qu'elles sentent, qu'elles comprennent, qu'elles devinent mille choses là où nous ne voyons rien. Elle ne lui dit pas non plus que tout autre homme que Silvestre eût pu faire tout ce qu'il avait fait sans qu'elle y prît garde.

Et en cela elle ne mentit point, car elle n'en était pas encore à savoir que tout est indifférent de ce qui vient d'un indifférent. Du reste, elle n'avait point de finesses à faire avec M. Simon.

Éclairé sur ce qui avait pu dicter la question de Sabine, il ne cherchait point à pénétrer plus avant dans l'effet qu'avait pu produire sur elle la conduite de Silvestre; il réfléchissait profondément, il méditait la réponse qu'il devait faire.

Enfin, après un assez long silence, il lui répondit : — Sabine, je suis vis-à-vis de vous dans une position on ne peut plus embarrassante. Ce que vous me demandez est fort difficile à vous dire.

Sabine baissa la tête en soupirant.

— La confidence que je vous dois, et que je vous ferai, peut avoir des résultats qu'on me reprocherait indubitablement. Il faut que je réfléchisse ; il faut que je prenne des mesures. Je vous demande un mois pour vous répondre. — Pas un jour, pas une minute, monsieur Simon, dit Sabine d'une voix tremblante. Oh! je vous ai compris, j'ai tout compris... Je sais tout maintenant : M. de Prosny a été ruiné par...

Comme elle allait prononcer ce nom qui est si doux à dire pour tous les enfants, et qui lui était si cruel, on frappa à la porte du cabinet, et Radinot, le seul clerc qui eût osé troubler cet entretien, annonça à son patron que plusieurs clients auxquels il avait donné rendez-vous l'attendaient depuis longtemps.

Radinot fut trompé dans la douce espérance qu'il avait eue de mettre son patron en colère en l'interrompant; et M. Simon, ravi de n'être pas obligé de répondre à Sabine, ordonna qu'on fît entrer ceux qui attendaient.

Puis il renvoya Sabine en lui disant : — Nous reparlerons de cela demain.

Sabine, pour regagner son appartement, était obligée de traverser le cabinet de Silvestre et l'étude des autres clercs.

Lorsqu'elle entra, il semblait occupé à compulser un dossier. Mais il était tellement absorbé dans ses réflexions, qu'il ne vit point celle à laquelle il pensait à cet instant même.

Elle s'arrêta à le considérer. La résignation douloureuse et amère qui était peinte sur le visage de ce jeune homme lui serra le cœur... Elle fit un pas vers lui...

Il l'entendit, et en la voyant il laissa échapper une sourde exclamation ; mais presque aussitôt il se contint, se leva et la salua profondément.

Sabine s'éloigna, mais avec un mouvement d'impatience douloureuse, et elle se dit en son cœur : — Ah! si j'avais été un homme, je lui aurais tendu la main, et je lui aurais dit : Voulez-vous partager en frères?

Lorsque M. Simon fut libre des rendez-vous qu'il avait pris, il réfléchit longtemps à l'événement qui venait d'arriver dans sa maison, car pour lui c'était un grand événement, et voici pourquoi :

M. Simon n'avait point élevé sa pupille en tuteur de comédie. Il ne s'était point borné à lui faire donner cette instruction dangereuse qui fait de la plupart des femmes de nos jours des peintres médiocres ou des musiciennes prétentieuses, quand elle ne les pousse pas jusqu'à écrire leurs impressions de cœur, assaisonnées des rêves creux de leur esprit.

Notre avoué avait veillé sur l'éducation morale de Sabine, mais il n'avait pas borné cette éducation à lui inspirer cette retenue sévère qui met les femmes à l'abri de beaucoup de dangers, en les sauvant de beaucoup d'attaques. Il ne lui avait pas enseigné seulement cette noble pudeur, ce sévère respect de sa personne, sans lesquels la femme n'est plus que le compagnon féminin de nos plaisirs, et descend du chaste autel où il est permis de l'aimer comme une idole. Il ne lui avait pas dit que toute l'étendue des devoirs d'une femme consiste dans la chasteté de la jeune fille et dans la fidélité de l'épouse; il l'avait plus sérieusement initiée qu'on ne le fait d'ordinaire à ce qui fait la véritable vertu.

Sabine, à dix-huit ans, devait se trouver maîtresse d'une grande fortune, maîtresse d'elle-même, c'est-à-dire maîtresse de se choisir un nom, un mari, un maître peut-être. Il était donc possible qu'elle échappât à l'influence que lui, son tuteur, devait garder sur elle; et dans cette prévision, il avait cherché à mettre dans le cœur de sa pupille les principes vigilants qui la protégeraient contre les mouvements passionnés que révélait déjà son enfance.

Ainsi, jamais M. Simon n'avait laissé arriver jusqu'à sa pupille les plus innocentes plaisanteries sur ce qu'on est convenu d'appeler les folies de la jeunesse.

A une époque où la conversation joue avec toutes choses, avec le vice, avec le crime, avec le vol, jamais le sévère tuteur n'avait permis qu'un de ces mille récits qui amusent l'oisiveté des salons fût légèrement fait devant sa pupille.

Elle n'était point habituée à entendre rire des spéculateurs qui volent adorablement leurs actionnaires, des jeunes gens qui font de charmantes dettes et des filous qui déploient un génie plein de portée dans l'enlèvement des montres et des bourses.

Selon M. Simon, toutes ces improbités se tiennent par la main, et quand on permet à l'une de s'introduire dans l'esprit sous une excuse quelconque, les autres doivent suivre nécessairement.

Comme nous l'avons dit, Sabine était exposée à n'avoir qu'elle-même pour décider de sa destinée. C'est pour cela que M. Simon, craignant l'habileté des séductions qui pourraient l'entourer, lui avait fait de l'inconduite, de l'improbité, de l'indélicatesse même, des objets d'aversion et de mépris tellement odieux à son esprit et à son cœur, qu'il était certain que jamais un homme à qui l'on pourrait reprocher la moindre action douteuse ne prendrait ou ne garderait d'empire sur les sentiments de mademoiselle Durand.



A quoi donc peut rêver cette jeune personne qui veille là? — Page 5.

Certes, il était difficile d'accomplir avec une plus noble prévoyance les devoirs de la tutelle; mais, par une circonstance particulière, cette sévérité de principes qu'il avait donnée à Sabine avait été pour lui la cause de plus d'un ennui, et le jetait dans un véritable embarras.

Malheureusement Sabine était la fille d'un homme dont la fortune avait eu pour point de départ des opérations honteuses, quoiqu'il eût su les mettre toujours à l'abri des poursuites judiciaires.

La mère de Sabine, sans avoir été compromise activement dans les spéculations indélicates de M. Durand, les avait partagées, en se faisant le gardien d'une fortune indignement acquise. Séparée de biens avec son mari, elle se trouvait toujours plus riche à chaque nouvelle faillite qu'il organisait. Quoiqu'elle eût subi la volonté de son mari sans l'aider jamais ni de ses désirs ni de ses conseils, elle était morte avec la réputation d'avoir été sa complice.

Il en résultait que, lorsque Sabine interrogeait M. Simon ou sa femme sur ce qu'avaient été ses parents, l'un et l'autre lui faisaient le plus souvent des réponses évasives, et remettaient à un temps éloigné les explications que demandait leur pupille.

Comme on a pu le voir, malgré toutes ces précautions, malgré mille réticences, la vérité s'était fait jour jusqu'à Sabine; mais cette vérité ne lui était encore arrivée que comme une appréhension vague, générale, et sans application personnelle.

Or, voilà que tout à coup, presque certaine d'être riche d'une fortune dont l'origine était méprisable, voilà que Sabine rencontre un homme qui lui paraît avoir un droit direct à s'indigner de cette richesse mal acquise, un homme estimé de tout le monde, fier dans sa pauvreté, et qui peut dire, peut-être, qu'il n'est pas une obole de cette fortune magnifique qu'il ne paye, lui, d'une privation et d'un labeur pour lequel il n'était pas fait.

Que devait faire Sabine en présence de cet homme, et avec les sentiments que lui avait inspirés M. Simon? Précisément ce qu'elle avait fait.

C'était là que commençait l'embarras du tuteur.

En effet, se disait-il, lorsque je lui aurai révélé la vérité, lorsque j'aurai fait une certitude de ses soupçons, que fera-t-elle? Voilà ce qui alarmait M. Simon.

Restituerait-elle de sa propre volonté la fortune ravie?

Certes, c'eût été une noble et belle action; et, si elle eût été accomplie par un homme, il n'y eût eu sans doute que des applaudissements pour lui et pour le tuteur qui lui avait donné les sentiments qui auraient dicté sa conduite.

Mais d'une femme tout se discute: sa faiblesse présumée la livre trop, selon le monde, aux influences qui l'entourent, pour qu'on n'eût pas dit que M. Simon avait aidé à cette restitution; que ses conseils, ses exigences peut-être, basées sur son intérêt, que les méchants auraient coté à un chiffre considérable, avaient déterminé mademoiselle Durand.

L'amitié qu'il avait toujours montrée à Prosny, l'asile qu'il lui avait donné chez lui, expliquaient admirablement cette opération d'un nouveau genre, et M. Simon était trop honnête homme pour ne pas avoir beaucoup d'ennemis qui n'attendaient qu'une occasion de dire qu'il ne l'était pas.

Jusqu'à ce jour, notre avoué avait compté que sa pupille se marierait avant que rien la forçât à prendre un parti à ce sujet. Il l'avait toujours tenue éloignée du contact des gens qui pouvaient l'éclairer; elle avait passé la plupart des belles saisons à la campagne, et depuis un mois qu'elle était à Paris, les prétendants se présentaient assez nombreux et assez distingués, pour que M. Simon n'eût pas craint une rencontre de quelques heures avec M. de Prosny.

Le hasard en avait décidé autrement, et il se trouvait en face d'une difficulté presque insoluble.

Dans cette perplexité, il chercha à atteindre tout de suite le but qu'il avait en vue, et il écrivit immédiatement à M. de Bellestar, en le priant de passer chez lui dès le lendemain.

Cela fait, il remonta chez lui, espérant trouver Sabine près de sa femme; mais il apprit que sa pupille, prétextant un violent mal de tête, s'était enfermée chez elle. Il comprit pour quelles pensées elle avait ainsi recherché la solitude, et voulut la faire appeler, mais sa femme l'arrêta en lui disant: — Est-ce qu'il s'est passé quelque chose entre toi et Sabine? — Je te conterai cela, lui dit M. Simon; mais je veux d'abord que tu la forces à sortir aujourd'hui, demain, pendant quelques jours. Voici l'époque des étrennes, c'est aussi sa fête à la fin de cette semaine; fais-lui un prétexte de tout cela pour l'emmener partout où tu voudras, dans les magasins les plus curieux. Je t'ouvre même un crédit de dix mille francs pour ne rien lui refuser de ce qui pourrait lui plaire.

— Mais, fit madame Simon, je dois te dire une chose sur laquelle Sabine m'a demandé le plus profond secret, secret que je lui ai promis, tant ce qu'elle m'a demandé m'a paru bizarre et sans raison. — Et que t'a-t-elle donc demandé? — Une chose qui doit avoir quelque rapport avec le crédit énorme que tu m'ouvres pour satisfaire ses caprices; elle m'a dit tout simplement ceci: — Est-ce que, si je demandais cent mille francs à mon tuteur sur ma fortune, il me les donnerait? — Ah! fit M. Simon en frappant du pied, nous y voilà! — J'avoue, dit madame Simon tout étonnée de l'air sérieux dont son mari écoutait cette nouvelle, j'avoue que je me suis mise à rire à cette folle question, et que je lui ai répondu que tu ne le devais pas et que tu ne pouvais pas le faire. — C'est vrai, dit M. Simon, je ne le dois, ni ne le puis..... Et c'est après ce refus qu'elle s'est retirée dans sa chambre? — Peu d'instants après, mais sans avoir l'air blessée et fâchée de ce que je lui avais dit. Seulement elle m'a priée, elle m'a suppliée de ne pas te parler de cette folie; et, en vérité, j'y mettais si peu d'importance, que je ne l'eusse pas fait sans ce que tu viens de me dire.

M. Simon raconta rapidement à sa femme ce qui s'était dit entre sa pupille et lui, et la pria d'aller près de Sabine.

Madame Simon revint presque aussitôt. Sabine n'était pas chez elle. On fit chercher dans toute la maison, et l'on finit par apprendre du concierge que sa gouvernante avait été chercher un fiacre, et qu'elles étaient sorties ensemble. Dans les habitudes de Sabine, c'était une chose inouïe que d'être sortie avec cette femme sans prévenir madame Simon.

M. Simon, quoiqu'il pensât que cette sortie avait rapport au sujet dont il avait été question entre lui et Sabine, se perdait en conjectures sur ce qu'avait pu vouloir faire sa pupille.

Cependant toutes les questions de M. Simon aux gens de sa maison avaient été faites de manière à montrer cette sortie comme approuvée par lui; il fit même quelques plaisanteries sur la prétention qu'avait Sabine de faire des surprises pour le premier jour de l'an; mais il fut tout surpris lorsque quelqu'un lui dit qu'avant de sortir, la gouvernante était venue s'informer à l'office de l'adresse de M. de Prosny.

Sans pouvoir supposer que cet avis fût donné avec une intention malveillante, madame Simon fut cependant bien vivement fâchée de cette circonstance; il faut si peu de chose pour donner un prétexte à une méchante parole; et de si bas qu'elle parte, elle trouve si aisément des échos, que la bonne dame se promit bien de gronder la jeune imprudente.

Mais M. Simon exigea de sa femme qu'elle parût complétement ignorer la démarche de Sabine, ou que du moins elle n'eût pas l'air d'y attacher d'importance, et lui promit de savoir bientôt la cause de sa sortie.

Une heure ne s'était pas écoulée que Sabine rentra.

Madame Simon lui laissa croire qu'elle avait trompé sa vigilance, et ce ne fut qu'une demi-heure après son retour qu'elle alla chez la jeune fille. Au premier regard, madame Simon devina qu'il avait dû se passer quelque chose d'extraordinaire; Sabine était rayonnante, une satisfaction intérieure brillait dans ses yeux.

Madame Simon, sachant que la joie est d'ordinaire assez communicative, dit alors à sa pupille: — Tu es tout à fait guérie de ton mal de tête? — Tout à fait. — C'est probablement à la promenade que tu viens de faire que tu le dois? — Eh bien! oui, dit Sabine joyeusement.

Il y avait un si naïf contentement dans cette réponse, que madame Simon ne voulut pas arrêter l'élan de cette joie, de peur de refouler en même temps la confidence qu'elle espérait obtenir. — Tu as donc fait de bien belles choses? dit-elle à Sabine. — J'espère en avoir fait une bonne, répondit celle-ci. — Et peut-on la savoir? — Vous le saurez le premier jour de l'an, dit la jeune fille; c'est une surprise que je vous ménage, à vous et à mon tuteur.

VI

La réponse de Sabine semblait faire allusion à une chose si vraisemblable, c'est-à-dire à un cadeau qu'elle préparait pour ce jour-là (le jour de l'an), que madame Simon pensa qu'elle et son mari avaient peut-être donné des raisons bien extraordinaires à une démarche toute naturelle.

Cependant elle fit quelques instances pour apprendre quelle était cette importante affaire; mais Sabine demanda si gracieusement et si instamment qu'on lui laissât son secret, que madame Simon fut à peu près convaincue que la sortie de sa pupille n'avait eu d'autre motif que des emplettes à faire.

Cela n'expliquait point cependant le grand fait de l'information qu'avait prise la gouvernante sur la demeure de Silvestre. Mais il se pouvait que cela fût une démarche personnelle à la gouvernante, et d'ailleurs M. Simon s'était réservé le droit de pénétrer ce mystère, et madame Simon ne poussa pas plus loin ses questions.

Le reste de la journée se passa comme tous les jours qui avaient précédé ces deux derniers jours; il n'y eut que quelques mots échangés à ce sujet entre le mari et la femme.

A l'heure du dîner, l'avoué dit tout bas: — Je sais tout. — Eh bien? — C'est ce que j'avais soupçonné. — Est-ce mal? — Non, assurément non. Mais c'est mal fait. — Il faut l'empêcher d'aller plus loin. — Peut-être, dit M. Simon, il m'est venu une idée... mais il faut bien y réfléchir.

L'arrivée de quelques convives empêcha l'explication d'aller plus loin, et la soirée s'acheva sans qu'il parût aux yeux de personne qu'il s'était passé quelque chose d'extraordinaire dans la maison.

Il n'en était pas de même chez de Prosny.

Vers six heures, il retourna chez lui, calmé par la réflexion qui lui avait fait considérer les petits événements de la veille et la rencontre du matin comme des circonstances très-vulgaires que son humeur avait grossies, et qui ne recommenceraient plus. Le travail aussi, cette puissante distraction, était venu en aide à la réflexion, et, lorsqu'il arriva chez lui, Silvestre était comme un homme qui a clos un compte fâcheux et qui se dit qu'il est inutile d'y penser davantage.

Pour mieux dire, il avait fermé la porte sur les tristes souvenirs du passé et sur les espérances folles d'un avenir impossible, et il s'était remis, autant que possible, dans sa vie telle qu'elle était, telle qu'elle promettait d'être.

Dans cette disposition d'esprit, il se repentit de la brusquerie avec laquelle il avait, le matin même, répondu à sa tante, et il s'apprêtait à calmer, par ses prévenances et ses caresses, l'humeur qu'elle pou-

vait en avoir gardée. Mais en arrivant chez lui, il jugea que ce serait chose fort difficile.

Mademoiselle de Prosny était en train de mettre leur modeste couvert, et, au bonjour gracieux qu'il lui adressa, elle répondit par un bonjour rogue et sec, puis elle se détourna et continua le travail dont elle s'occupait, en levant les yeux au ciel, et en poussant de profonds soupirs.

Silvestre se garda bien de toucher à cette colère par la moindre parole. Mademoiselle de Prosny lui faisait l'effet d'une machine électrique chargée outre mesure; le moindre contact direct devait avoir pour résultat une véritable explosion.

Il se tint à l'écart, et voulut rentrer dans sa chambre; mais la tante avait trop amassé de colère sur son cœur pour rester plus longtemps avec un poids pareil, lorsqu'elle pouvait s'en décharger. Elle se mit donc à dire, d'un ton lamentable et comme si elle se parlait à elle-même : — Heureusement que ce sera bientôt fini! heureusement que j'aurai bientôt six pieds de terre sur le corps!

Silvestre eut le courage de résister à cette première attaque, et se replia du côté de sa chambre.

La tante, voyant la manœuvre, reprit aussitôt : — Et si la mort ne vient pas assez vite, il y a toujours moyen de débarrasser les gens de la présence qui doit les ennuyer... La Salpêtrière est faite pour les vieilles femmes.

A des natures pareilles à celle de mademoiselle de Prosny, il eût fallu pour neveu un homme qui écoutât de telles paroles comme on écoute le bruit d'une cascade, sans s'inquiéter si les flots arrivent plus pressés ou plus lents; mais Silvestre n'avait pas cette patience, et il ne put retenir un mouvement d'humeur. La tante le vit; c'était assez pour déterminer la détonation.

Elle se tourna vers Silvestre, les yeux ardents comme des charbons, le visage tremblant de colère : — Ce n'est pas assez tôt dans quelques jours sans doute; c'est tout de suite qu'il faut que je parte! Eh bien! soit, tout de suite. Et si l'on m'arrête parce que je tendrai la main, on saura pourquoi je suis dans la rue, pourquoi je n'ai plus de quoi vivre!... C'est bien, c'est bien.

Silvestre se jeta devant la porte extérieure, et arrêta sa tante en lui disant : — Mais qu'avez-vous donc? — Ne m'arrêtez pas, monsieur, ne me touchez pas! s'écria la vieille comme si elle avait été en présence de quelque horrible assassin.

C'est une chose fort désagréable pour un homme qui cherche quelque chose d'un peu nouveau à dire, que d'être forcé de répéter ce qui a été écrit cent mille fois avant lui; mais la conduite de mademoiselle de Prosny nous force à le redire encore.

Quand une vieille femme s'avise d'être méchante, elle l'est avec une férocité près de laquelle la nature du tigre a toute la douceur de l'agneau. Ce qu'il y a surtout d'odieux dans cette méchanceté, c'est qu'elle s'abrite derrière des égides que les honnêtes gens doivent respecter. Ainsi ces terribles furies ne manquent jamais d'invoquer la faiblesse de leur sexe et la vénération due à leurs cheveux blancs.

Silvestre avait eu à subir beaucoup de scènes de la part de sa tante, mais aucune encore de cette violence, aucune surtout qui eût procédé avec cette rapidité et sans qu'on lui en eût dit les motifs.

— Mais expliquez-vous donc! s'écria-t-il; qu'avez-vous, que vous a-t-on fait?

Mademoiselle de Prosny le toisa d'un regard de colère et de mépris, et lui répondit : — Vous êtes un lâche!

Ce mot suffit pour éclairer les soupçons de Silvestre. Il ne douta plus que sa tante n'eût découvert quelle était la jeune fille à laquelle il avait cédé sa place à l'église. Il se trouva donc rejeté tout à coup dans les pensées qu'il avait résolu de fuir; l'impatience que lui avait causée la colère extravagante de sa tante, jointe à l'humeur que lui donna la crainte d'une discussion à propos de Sabine, l'exaspéra, et il lui répondit d'un ton qu'il n'avait jamais pris jusque-là avec sa tante: — Laissez-moi tranquille! vous êtes une vieille folle!...

Après ce mot exorbitant, Prosny se retira dans sa chambre.

C'était là une belle occasion pour sa tante de mettre à exécution son projet de départ, mais ce n'était pas là son but.

Elle resta un moment abasourdie de la violence du coup qu'elle venait de recevoir; mais presque aussitôt elle sentit que l'heure était venue où il lui fallait briser, à sa première parole, la première révolte de son neveu, ou qu'il lui fallait perdre l'empire tyrannique qu'elle avait exercé sur lui jusqu'à ce moment.

Elle se redressa, et, ce qui peut paraître inouï à nos lecteurs, plus furieuse qu'elle ne l'était, l'œil plus hagard, les lèvres plus contractées, elle alla se placer devant son neveu en lui disant : — Qu'avez-vous dit, malheureux? qu'avez-vous dit? — J'ai dit... j'ai dit, fit Silvestre en détournant la tête, j'ai dit que je vous demande un peu de repos, que je suis malade, que je suis malheureux, et qu'il ne s'en faut de guère que j'en finisse avec la vie.

L'accent dont Silvestre prononça ces dernières paroles était bien celui d'un homme qui, ne voyant nulle issue au malheur où il est enfermé, ne recule pas devant celle que la mort peut lui ouvrir.

Mais mademoiselle de Prosny, qui savait combien elle mentait lorsqu'elle criait sans cesse qu'elle souhaitait la mort, n'était pas femme à s'imaginer que ce désir pût être sincère dans le cœur d'un autre, et elle répondit à Silvestre : — Cela vaudrait mieux que de faire ce que vous faites. Vous, le fils de M. de Prosny vous aimez la fille du voleur Durand! — Moi! s'écria Prosny, qui ne s'était pas rendu un compte assez exact des vagues sentiments qu'il éprouvait, pour que cette accusation ne le frappât point comme une injustice... moi! répéta-t-il! ah! je vous le répète, c'est de la folie. — Vous ne l'aimez pas? — Je la connais à peine. Je l'ai vue deux fois en ma vie. — Ah! fit la vieille: c'est donc cela qu'elle est venue aujourd'hui ici. — Ici! s'écria Prosny! ici, dans cet appartement? — Oh! non, fit la tante; si elle avait osé y mettre les pieds, si cette drôlesse, la fille de ce scélérat, s'était introduite ici... mais je l'aurais chassée avec un bâton... je l'aurais tuée... Non, non! n'ayez pas peur, elle n'est pas venue ici... elle s'est arrêtée chez le portier. Et là, sa complaisante, cette vieille infâme qui l'accompagne, a demandé si c'était bien ici la demeure de M. de Prosny, ce qu'il faisait, s'il était rangé... Que sais-je les informations qu'elle a prises?...

Silvestre était à cent millions de lieues de la colère de sa tante, et ne pensait plus qu'à cette étrange démarche de Sabine.

— Ce n'est pas possible! s'écria-t-il. — J'ai donc menti? repartit mademoiselle de Prosny. — Mais pourquoi, dans quel but serait-elle venue? — Vous devez le savoir... Quand on a des intrigues, on sait pourquoi les *péronnelles* qu'on aime viennent vous espionner jusque dans votre maison.

Mademoiselle de Prosny pensait-elle véritablement ce qu'elle disait, ou bien était-ce le besoin d'injurier cette jeune fille et de punir Silvestre de ses égards pour elle, qui la faisait parler de cette façon brutale?

Toujours est-il que, profitant de la stupéfaction de son neveu, elle continua : — Du reste, ça ne m'étonne pas: on hérite aussi bien des vices que de l'argent volé, et je ne suis pas surprise que la fille d'un scélérat soit une petite... — Ma tante, s'écria Prosny indigné, ne répétez jamais un mot semblable sur mademoiselle Durand (le mot avait été dit), ne le répétez jamais ou, sur l'honneur de mon père, je vous le jure, je pars... je quitte la maison... je ne vous revois jamais.

La vieille eut peur... mais elle jugea que cette menace ne tiendrait pas contre un appel à des devoirs sacrés, et elle répondit : — Oh! mon Dieu! vous n'aviez pas besoin de me le dire, il fallait me laisser partir tout à l'heure, il fallait ne pas jouer la comédie, en faisant semblant de me retenir. Au moment où quelque chose de ces Durand nous a touchés, j'étais sûre que la misère viendrait tout aussitôt. Le père m'a réduite à la pauvreté... la fille me retire le dernier morceau de pain de la bouche, ça devait être. Aime-la, mon garçon, aime-la, c'est bien honorable pour toi. — Ma tante!... dit Silvestre d'un ton suppliant. — Eh! bon Dieu! qu'est-ce que ça te coûtera? reprit mademoiselle de Prosny devenue plus calme, et par conséquent plus cruelle, parce qu'elle se faisait mieux écouter... ça te coûtera l'estime de tous les honnêtes gens... mais ça te débarrassera d'une vieille fille qui t'ennuie, qui te pèse, qui te coûte à nourrir... Il y a compensation, sans compter l'amour de cette coureuse, qui prie le bon Dieu le matin et qui court le soir après les clercs de son tuteur. Va, mon garçon, va, tu es en bon chemin.

Silvestre souffrait horriblement, mais il subissait la loi de toutes les natures vives et faibles.

Après un violent emportement, il s'était senti pris d'une sorte de lassitude soudaine, de découragement désespéré. Il n'avait plus la force de se défendre, ni contre sa tante ni contre le hasard qui l'avait jeté dans la fausse position où il était.

Il tomba sur une chaise, appuya sa tête sur ses deux mains et murmura sourdement : — Et n'avoir pas le courage d'en finir! — Que dis-tu?... fit la vieille. — Rien, rien; mais, je vous prie, laissez-moi; je vous le jure, je n'ai rien fait, rien dit qui puisse vous irriter. Je ne sais pourquoi mademoiselle Durand est venue ici... Je ne veux pas le savoir. Si vous l'exigez, je quitterai l'étude de M. Simon, je ferai ce que vous voudrez; mais par grâce, par pitié, je vous en supplie, laissez-moi une heure de repos. J'ai tant souffert... je souffre tant.

On dit que lorsque le tigre, poussé par le seul instinct de la destruction, s'attaque sans faim à un animal plus faible que lui, il le déchire avec fureur tant qu'il se défend; puis, couché près de sa victime vaincue, il en surveille les derniers mouvements et la frappe de sa griffe puissante tant que la chair tressaille dans les dernières convulsions de l'agonie; puis enfin, lorsque tout mouvement a cessé, quand tout gémissement s'est éteint, la bête fauve s'éloigne avec dédain de ce corps inerte. Il en fut de même de la méchanceté de la vieille...

— Pauvre sot, pauvre niais! dit-elle à son neveu, vaincu et abattu devant elle.

Et comme il ne répondit pas, comme il tomba tout à fait la tête sur la table, immobile et anéanti, elle s'en alla en levant les épaules et en disant : — Et ça s'appelle un homme!

VII

27 décembre 1843.

Hier c'était le jour où M. Simon avait prié M. de Bellestar de passer chez lui.

En recevant cette invitation, le marquis se persuada que l'effet qu'il

avait produit dans la soirée du réveillon avait été si complet, que son mariage était une affaire faite.

Le système des tourbillons et des atomes crochus qui s'attrapent les uns aux autres et qui finissent par faire des mondes, est on ne peut mieux applicable à la vie humaine. Ainsi une passion se met en mouvement, elle commence son tourbillon, et voilà que mille circonstances, qui seraient demeurées isolées sans cette passion, s'y rattachent; à celles-ci viennent s'en joindre d'autres qui en accrochent de nouvelles, si bien qu'en peu de temps, ou plutôt selon la rapidité du tourbillon, la plus petite aventure peut devenir une grosse histoire.

Pour vous prouver la justesse de cette comparaison, je vous prie de suivre M. de Bellestar, qui entre chez son bijoutier avant d'aller au rendez-vous de M. Simon.

Supposez que M. de Bellestar n'eût pas voulu épouser mademoiselle Durand; supposez que mademoiselle Durand n'eût pas fait attention à M. de Prosny; supposez que notre tourbillon qui marche depuis deux jours, n'eût commencé sa rapide rotation que demain, et rien de ce qui est arrivé et de ce qui arrivera n'eût été comme cela est et comme cela sera. Il est possible que M. de Bellestar ne fût pas entré chez son bijoutier, il est surtout très-certain que cette visite n'eût pas eu les résultats qu'elle amena.

M. de Bellestar venait s'informer si quelques bijoux qu'il avait commandés seraient achevés pour l'échéance fatale des étrennes.

Le bijoutier, tout fier d'avoir plus que satisfait aux exigences d'une telle pratique, ouvre une armoire dans laquelle il renferme les diamants et les bijoux d'un prix très-élevé.

Le regard de M. de Bellestar suit la recherche que le bijoutier fait de l'écrin qui lui est destiné, et ce regard rencontre tout à coup un bracelet fort simple, mais enrichi d'un brillant plus qu'ordinaire.

Ce diamant, ce bracelet, M. de Bellestar les connaît; il les a vus, il y a à peine trente-six heures, au bras de mademoiselle Durand.

Voilà qui est bizarre, étrange, inouï, peut-être se trompe-t-il.

— Pardon, dit-il à M. Léonard, montrez-moi donc ce bracelet; il me semble très-remarquable. — Ceci? répond M. Léonard à M. de Bellestar, sans remarquer l'air sérieux du marquis.

Celui-ci regarde, examine, et devient de plus en plus assuré que c'est bien là le bracelet de mademoiselle Durand.

— Ah! fait le bijoutier, qui voit enfin l'attention de M. de Bellestar, c'est une belle pierre, et si c'était mieux monté… — Vous êtes chargé de la remonter? — Non… non… dit M. Léonard, occupé de l'écrin qu'il va soumettre au jugement sévère du marquis. — Ce bijou est-il donc à vendre? — Pas le moins du monde, répond M. Léonard. Voici ce que vous m'avez commandé. — Ce bracelet n'est donc pas à vous? dit le marquis. — Malheureusement non! — Et à qui donc appartient-il?

Le bijoutier s'aperçoit enfin de l'insistance du marquis et répond: — Ce n'est pas mon secret. — Il y a donc un secret? fait M. de Bellestar.

M. Léonard examine à son tour le marquis et lui dit d'un ton alarmé: — Vous connaissez ce bijou? — Parfaitement! — Eh bien! s'écrie M. Léonard, je vous en supplie, veuillez garder sur ce sujet le plus profond silence. Je suis désolé; j'avais dit à ma femme de le monter dans notre appartement avec tous les autres bijoux qu'on m'a apportés… mais je suppose que monsieur le marquis voudra bien être discret.

M. de Bellestar pensait beaucoup; il tira enfin cette conclusion de ses profondes méditations: — Discret! dit-il, je vous promets de l'être. Mais je suis curieux, et il faut que vous me disiez comment et pourquoi ce bijou et d'autres, à ce qu'il paraît, sont arrivés dans vos mains. — Je suis désolé, monsieur le marquis; mais c'est une affaire toute particulière et dont j'ai promis de ne point parler.

M. de Bellestar se renferma encore une fois en lui-même et se trouva si intrigué, si curieux d'apprendre ce mystère, qu'oubliant tout à fait l'énorme distance qu'il y avait entre lui et son bijoutier, il lui répondit en clignant des yeux: — Et si je vous disais que cette affaire peut me regarder beaucoup?

M. Léonard ouvrit de grands yeux.

M. de Bellestar crut avoir trouvé quelque chose de spirituel, et, comme tous les gens qui n'en ont pas l'habitude, il se laissa aller à l'envie de le dire.

— Oui, monsieur Léonard, peut-être s'agira-t-il bientôt d'un écrin de mariage, et peut-être ce diamant devait-il s'y trouver.

Ce fut le tour du bijoutier d'établir avec lui-même un colloque intérieur; il paraît que le résultat en fut très-excellent, car il prit un air joyeux et confidentiel et reprit: — Eh bien! monsieur le marquis, je vais vous raconter comment cela s'est passé, et, si je ne me trompe, je crois que cela vous fera plaisir. — Tant mieux, fit le marquis, car, puisque j'ai commencé, je puis vous dire qu'en sortant de chez vous je vais chez M. Simon.

La confidence à faire parut assez importante à M. Léonard pour qu'il fit passer M. de Bellestar dans le cabinet attenant à son magasin, et voici ce qu'il raconta: — Hier, mademoiselle Durand vint chez moi; je la connais depuis son enfance, ayant été le bijoutier de sa mère et ayant fait jadis des affaires importantes avec son père. — Un mot à ce sujet, dit M. de Bellestar, en interrompant M. Léonard, on a dit beaucoup de mauvaises choses sur ce M. Durand; puisque vous l'avez connu, qu'en pensez-vous?

Le joaillier fit une légère moue et repartit: — M. Durand avait d'assez grands capitaux; il les faisait valoir à sa manière, et ceux qui ont cru se trouver lésés ont beaucoup crié. Mais, vous le savez, monsieur le marquis, les capitalistes, au moment où ils prêtent, sont des anges bienfaiteurs; puis, quand l'heure est arrivée de leur rendre ce qu'ils ont prêté, ce sont des usuriers, des fripons, des voleurs; mais monsieur le marquis sait comme moi qu'il faut beaucoup rabattre de toutes ces criailleries. Donc, pour en revenir à mademoiselle Sabine….

Il semblait que l'air réjoui de M. Léonard eût rassuré le marquis sur le chapitre du bracelet, car il en revint pour sa part à M. Durand le père: — Pardon encore, lui dit-il, quoique je sois tout à fait en dehors des sots préjugés qui font peser sur les enfants les fautes de leurs parents, je ne serais pas fâché d'être mieux informé relativement à M. Durand.

Cette prétention d'un marquis, fort entêté de sa noblesse, à ne point partager un préjugé vulgaire, mérite d'être expliquée.

Au compte des hommes comme M. de Bellestar, la naissance n'est une question importante que pour ce qu'ils appellent les gens nés; et, pour parler en termes catégoriques, comme les vertus d'un bourgeois ne donnent pas à ses enfants le moindre titre à être autre chose que des bourgeois, son improbité ne leur enlève rien.

La grande tache des gens de cette sorte étant la bourgeoisie, rien ne l'efface et rien n'y ajoute, et du moment qu'un mariage noble peut couvrir la plus grande, il doit couvrir encore plus aisément les petites.

Cependant la question du marquis semblait embarrasser cruellement le bijoutier, et il répondit: — Pour ma part, je n'ai jamais eu à me plaindre de M. Durand. — Quel genre d'affaires faisiez-vous donc avec lui? — M. Durand, indépendamment des affaires industrielles où il avait gagné sa fortune, aimait à obliger. Trompé souvent, il finit par demander des garanties. Il lui arriva donc de faire quelquefois des avances considérables sur des dépôts de bijoux, d'argenterie, de diamants. Il en résulta que, lorsqu'il avait perdu tout espoir d'être remboursé, il fallait bien qu'il se défit de ces bijoux; alors il s'adressait à moi… et… — Je comprends, fit M. de Bellestar.

Le père de Sabine avait eu, parmi d'autres qualités, celle de prêteur sur gages.

Malgré son dégagement sincère des vulgaires préjugés, le marquis fut peu charmé et s'éloigna le plus vite possible de cette pensée, en disant à M. Léonard: — Donc vous avez vu hier mademoiselle Sabine? — Oui, monsieur le marquis, je croyais qu'elle venait faire quelques emplettes, et je m'apprêtais à lui montrer mes plus belles parures, car elle a une plus grosse fortune que ne le dit son tuteur, mais je fus très-étonné lorsqu'elle me dit qu'elle voulait me parler en particulier. Une fois dans ce cabinet, elle sortit d'un petit sac de velours, non-seulement le bracelet que vous avez vu, mais une rivière en diamants, des boutons admirables, enfin un collier de perles, tout cela d'une beauté rare. — Il faut, me dit-elle, que vous estimiez tout cela. — Pourquoi cela? lui dis-je. — Dites-moi ce que cela vaut, reprit-elle. — C'est fort difficile, répondis-je.

Et en effet, ne sachant quel était son but, et ne voulant pas lui donner des prix exagérés, j'estimai tout cela à cinquante mille écus, bien que cela vaille au bas mot deux cent cinquante mille francs. — Ah! c'est bien, me dit-elle d'un air joyeux; je craignais qu'on ne m'eût trompée sur la valeur réelle de ces bijoux.

Je ne sais pourquoi, mais c'était pour parler, plutôt que pour faire une proposition sérieuse; mais je lui dis: — S'ils étaient à vendre, je m'engagerais à en trouver ce prix-là.

Mademoiselle Durand s'empara aussitôt de cette parole, qui m'était échappée par hasard, et se hâta de me dire: — Eh bien! monsieur Léonard, vous pourrez encore plus aisément me faire prêter cent mille francs sur un pareil nantissement? — Mademoiselle Durand, fit le marquis tout stupéfait, venait pour emprunter cent mille francs sur gages!

L'étonnement de M. de Bellestar l'avait empêché de remarquer le sens des paroles que l'ancien complice du père Durand avait, disait-il, si innocemment laissées échapper devant la jeune fille, en offrant de vendre cinquante mille écus ce qui valait presque le double de cette somme.

M. Léonard s'empressa de reprendre: — A votre étonnement vous devez juger du mien. Comment! m'écriai-je, mademoiselle, vous voulez emprunter cent mille francs? — Il me les faut, me répondit-elle résolûment, aujourd'hui, sinon aujourd'hui, dans deux jours au plus tard. Voyez si vous pouvez faire ou me faire faire cet emprunt; si vous ne le pouvez pas, j'irai ailleurs.

Cela devenait grave: elle pouvait aller dans une maison où l'on abusât de sa position. Vous comprenez, monsieur le marquis, il y avait de quoi la faire assassiner en plein jour dans une arrière-boutique; c'était effroyable.

D'un autre côté, je réfléchis qu'elle était mineure, que c'était une chose impossible que de la satisfaire moi-même.

D'un autre côté encore, je ne pouvais lui faire l'insulte de retenir ses bijoux.

Dans cette perplexité, je pris un moyen terme, et je lui dis: —

Vous devez savoir qu'une affaire de cette importance ne se conclut pas en une heure. Je n'ai pas les cent mille francs, mais je puis les trouver, et si vous voulez me laisser les bijoux jusqu'à demain, je pourrai vous donner une réponse certaine dans la journée. — Mais, reprit-elle, pensez-vous que cela puisse se faire?

Je voulais la rassurer, sans cependant lui faire de promesses que je ne voulais pas tenir, et je lui dis : — Si l'affaire est possible, vous la ferez avec moi plutôt qu'avec qui que ce soit.

Sur cette assurance, elle partit après m'avoir dit, toutefois : — Ce que je vous demande surtout, c'est le plus profond secret. — Ah! diable, fit le marquis; et c'est aujourd'hui que vous devez lui faire cette réponse? — Oui, fit M. Léonard d'un air mystérieux et ravi; les cent mille francs sont là tout prêts. — Comment! reprit M. de Bellestar, un homme comme vous, un homme grave, vous avez pu prêter les mains à une pareille folie! — Ah! monsieur, fit le bijoutier d'un air important, quelle idée avez-vous de ma *prud'homie?* Non, monsieur, non, je n'ai point prêté les mains à cette folie, quoiqu'à vrai dire je les aie un peu prêtées, puisque je prête les cent mille francs.

C'était trop d'esprit pour le marquis, à ce qu'il paraît, car il riposta assez peu galamment :

— Je ne vous comprends pas du tout... Veuillez vous expliquer plus clairement. — Eh bien! fit M. Léonard en appuyant sur les mots; eh bien! mademoiselle Durand n'était pas à cent pas de la maison, que j'allais chez M. Simon lui dire ce qui venait de se passer. — Ah!... Et M. Simon a permis que vous lui fissiez ce prêt? — Il paraît, reprit M. Léonard, que c'est une histoire... M. Simon ne s'est pas décidé comme ça tout de suite, il a réfléchi; il ne voulait pas, puis il voulait, il avait l'air fort embarrassé; enfin il s'est écrié : — Faites-le, monsieur Léonard, donnez à Sabine ce qu'elle vous demande. C'est une épreuve que je veux tenter, et peut-être cela finira-t-il une affaire qui m'embarrasse beaucoup. — C'est extraordinaire, dit le marquis; M. Simon laisse à sa pupille faire un pareil emprunt, sans même s'étonner de la gravité de la démarche, de la singularité de l'action, indépendamment de l'énormité de la somme! — Il paraît qu'il y a là-dessous un mystère, fit M. Léonard. — Mais plus j'y pense, plus c'est inconcevable. — Du reste, l'affaire est très-régulière; j'ai passé un écrit avec M. Simon, pour que la garantie que j'ai fût valable, et pour que les bijoux pussent être retirés sans difficulté.

M. de Bellestar réfléchit longtemps. Ses confidences au bijoutier lui avaient trop rapporté pour qu'il les regrettât, mais il ne jugea pas à propos de lui faire part de ses réflexions.

M. de Bellestar quitta M. Léonard après avoir regardé ses propres bijoux avec distraction, et les avoir acceptés avec assez de facilité pour qu'il dût être extraordinairement préoccupé.

En effet, cette découverte sonnait mal à l'oreille du marquis. Ou la démarche partait de Sabine, et c'était là un fait qui méritait d'être approfondi d'une façon complète pour un futur époux; ou le fait partait de M. Simon, et peut-être avait-il usé de ce moyen pour trouver de l'argent pour lui-même en un pressant besoin.

Mais, dans ce cas, elle révélait une très-singulière administration des biens de sa pupille; c'était un acte qui devait faire regarder de près dans la position de M. Simon, c'était enfin un événement qui changeait les dispositions de M. de Bellestar, ou qui du moins refroidissait de beaucoup son ardeur.

Bien que la fortune du marquis fût de beaucoup plus considérable que celle de mademoiselle Durand, il avait cependant compté dans les charmes qui l'avaient séduit, les cent mille livres de rente qu'elle possédait en bonnes terres, les capitaux placés sur l'Etat et jusqu'à ces joyaux dont l'existence était connue aussi bien que l'origine. La beauté, la grâce, la supériorité de Sabine avaient eu une assez large part dans l'esprit du marquis, sans qu'il voulût l'accroître, et il pensa que quelle que fût la fortune qu'on lui apportât, et quelle que fût la sienne, elles ne suffiraient pas à une femme qui procédait par caprices de cent mille francs.

Le marquis examina le fait qu'il venait d'apprendre sous tous ses aspects, sans pouvoir lui donner une explication plausible, et il arriva chez M. Simon tout cuirassé de mauvaise humeur et de défiance.

VIII

Lorsque le marquis entra chez l'avoué, il s'était fait d'avance un plan très-habilement conçu, vu sa grande simplicité.

Ce plan eût pu faire croire que le marquis était un homme d'esprit, car il consistait à garder un silence à peu près complet, et à laisser parler M. Simon.

D'ordinaire, les sots comptent plus sur ce qu'ils diront que sur ce que diront les autres.

Or, comme nous sommes à peu près assurés que le marquis de Bellestar manque de ce qu'on appelle précisément *de l'esprit*, en prenant ce mot dans son sens absolu, il faut reconnaître qu'il avait à un degré supérieur ce qu'on appelle l'esprit des affaires.

Pour atteindre son but, il se composa un visage satisfait, et fit étalage de son empressement devant les clercs de l'étude, quand il demanda M. Simon.

On introduisit immédiatement le marquis dans le cabinet de l'avoué.

Comme la blonde Vénus qui laissait après elle un parfum enivrant dans l'eau qu'elle avait traversée, ou comme un renard qui a empesté de *ses fauves* exhalaisons le fourré où il a passé, le marquis laissa après lui je ne sais quelle odeur de ridicule qui excita la verve de tous les clercs de l'étude. Ils se mirent à la piste des causes de sa venue.

Était-ce un procès?

Le marquis en avait avec beaucoup de ses fermiers, avec quelques-uns des locataires de ses maisons, et avec bon nombre des entreprises où il était intéressé. Mais, comme tous ses procès étaient à jour, on commença à supposer qu'il venait pour quelque affaire d'un nouveau genre.

Silvestre entendait de son cabinet le babillage des clercs, et les laissait volontiers cribler M. de Bellestar de leurs moqueries.

Si généreux qu'on soit, on n'est jamais fâché d'entendre médire de l'homme qu'on déteste.

D'ailleurs, Silvestre était plus préoccupé que personne de l'arrivée de M. de Bellestar, et il ne songeait guère en ce moment à la bonne tenue de l'étude. Les anecdotes de toute espèce sur l'avarice du marquis couraient d'un pupitre à l'autre, lorsque tout à coup la voix glapissante de Radinot vint interrompre les mille suppositions qui se croisaient dans l'air.

— Vous êtes tous des...

(Cette phrase voulait dire : Vous êtes des imbéciles.)

— Je sais, moi, pourquoi le marquis en question pose dans ce moment-ci chez le patron. — Tu sais cela, toi? Est-ce que le marquis t'a demandé conseil? — Il m'a confié l'affaire. — A toi? — A moi, et ça pas plus tard qu'il y a deux jours. — Où ça? — Chez le patron, à souper. — Il ne t'a pas parlé! — Possible, dit Radinot, attendu qu'il a eu toujours la bouche pleine; je n'en suis pas moins dans sa confidence. — Est-ce qu'il a envie de t'acheter une étude? lui dit l'un. — Ce n'est pas pour ça, dit un autre; il lui a offert une charge de groom, et il est venu chez le patron prendre des renseignements pour savoir comment Radinot cire les bottes. — Eh! Radinot, cria l'un d'eux, veux-tu que je te donne un certificat sur la manière distinguée dont tu achètes les pommes cuites et le fromage de Brie?

Le jeune clerc laissa pleuvoir sur lui, pendant quelques minutes, un déluge de semblables quolibets, et comme la riposte ne lui manquait pas d'ordinaire, il fallait qu'il fût bien sûr de l'effet foudroyant de sa nouvelle pour se laisser ainsi accabler.

Enfin la curiosité l'emporta, et l'on cessa les plaisanteries pour dire de tous côtés : — Allons, Radinot, voyons, qu'as-tu découvert? — Moi! fit Radinot, rien du tout... rien du tout.

Ce fut une immense acclamation de mépris contre Radinot, acclamation qui fut calmée par un : « Messieurs! messieurs! » sorti du cabinet de Silvestre.

En ce moment, Radinot glissa sa tête sur son pupitre comme un serpent, et dit à voix basse, mais cependant de manière à être entendu de ses camarades : — En voilà un qui sait aussi bien que moi pourquoi le marquis vient par ici traîner ses bottes vernies, et je parie deux sous contre un milliard que ça ne l'amuse pas autant que moi. — Voyons, finiras-tu? De quoi s'agit-il? — Il s'agit, reprit Radinot en baissant encore la voix, que le client qui est là dedans a envie de marquiser la pupille du patron.

Radinot fut généralement hué.

Le peu de succès qu'il obtint lui fit assez oublier sa prudence pour qu'il élevât la voix plus qu'il ne le devait, et il dit assez haut pour que ses paroles arrivassent jusqu'à l'oreille de Silvestre : — Je parie *une* de Bordeaux que, si elle le veut, mademoiselle Durand sera dans un mois marquise de Bellestar. — Si elle le veut est joli, dit quelqu'un.

— Que oui qu'elle le voudrait si on le lui offrait. — C'est ce qui te trompe, reprit Radinot, elle trouve le marquis bête comme un chou. — Elle te l'a conté, sans doute! dit-on à Radinot. — Pardieu! je crois bien, reprit un autre, elle est tombée amoureuse de Radinot.

Les plaisanteries allaient continuer sur ce chapitre, lorsque Silvestre entra dans l'étude.

Tout le monde se tut, et Silvestre dit d'un ton fort sévère : — Messieurs, je crois devoir vous prévenir que si une plaisanterie pareille à celle que vous venez de faire recommençait dans l'étude, je serais forcé d'en avertir M. Simon, et vous savez tous comment il s'y prendrait pour qu'elle ne se renouvelât plus.

Tout le monde avait baissé la tête sur son papier, excepté Radinot, qui examinait Silvestre en dessous.

Le jeune drôle avait remarqué l'altération de la voix du maître-clerc, et il put voir avec quelle peine de Prosny maîtrisait son émotion.

Aussi murmura-t-il, au moment où Silvestre retournait à sa place : — Toi, tu fais ton malin, mais je te connais, va!

Cependant, tandis que ceci se passait à l'étude, voici ce qui se passait dans le cabinet de M. Simon : — Je me rends avec empressement à votre invitation, lui avait dit le marquis, et je suis on ne peut plus désireux d'apprendre en quoi je puis vous être agréable. — Monsieur de Bellestar, lui dit l'avoué, ce n'est pas un service, mais une explication que j'ai à vous demander. — De quoi s'agit-il? repartit le mar-

quis en prenant la posture d'un homme prêt à écouter ce qu'on a à lui dire. — Eh bien! dit M. Simon, répondez-moi franchement: ai-je bien compris l'intention qui vous a fait désirer d'être invité à mon modeste réveillon, en supposant que vous y veniez pour voir plus particulièrement mademoiselle Durand? — Je ne dis pas non, répondit le marquis. — Eh bien! reprit l'avoué, qu'en pensez-vous? — Je pense que mademoiselle Durand est fort belle, fort spirituelle, fort bonne musicienne et qu'elle danse à ravir.

Cette réponse, faite d'un ton dégagé, désorienta M. Simon, qui croyait au marquis une véritable passion pour Sabine.

Et comme il ne voulait point avoir l'air de la jeter à la tête de qui que ce fût, il répondit à M. de Bellestar: — En ce cas, monsieur le marquis, j'ai mille millions de pardons à vous demander de vous avoir dérangé.

A son tour, le marquis fut embarrassé de l'espèce de congé qu'on lui donnait si lestement, et il répliqua: — Mais vous aviez probablement quelque autre chose à me demander que mon opinion sur le compte de mademoiselle Durand? — Pas autre chose, lui dit l'avoué, et je ne vois pas la nécessité de jouer au fin entre nous; j'avais cru remarquer cet été que ma pupille vous plaisait. En insistant pour venir à notre réunion d'avant-hier, vous m'avez fort clairement laissé voir vos intentions. D'après le ton dont vous venez de me parler de Sabine, il me paraît que la rencontre de dimanche a modifié ces intentions, il est donc inutile d'en parler plus longtemps. — Diable! fit le marquis, comme vous y allez, monsieur Simon! Le mariage est une affaire trop sérieuse pour la conduire avec cette rapidité, et quoique vous ayez bien jugé de mes sentiments pour mademoiselle Durand, je vous assure que je voudrais être plus instruit que je ne le suis de son caractère, de ses goûts, de ses habitudes, de...

Ici le marquis s'arrêta.

— De quoi donc? fit l'avoué, qui remarquait l'affectation avec laquelle M. de Bellestar avait prononcé ces dernières paroles. — De ses actions, s'il faut vous le dire, repartit le marquis. — Comment, de ses actions? fit l'avoué d'un ton presque fâché. — Je les crois toutes innocentes, reprit le marquis de Bellestar; mais peut-être ne sont-elles pas toutes accompagnées de cette réserve qui est une des vertus les plus nécessaires dans le monde où elle serait appelée à vivre. — Toutes les actions de ma pupille, monsieur le marquis, dit vivement M. Simon, sont irréprochables. — Toutes? dit finement M. de Bellestar. — Je vous avoue que je ne vous comprends pas, monsieur; le doute que me semblent exprimer vos paroles m'autorise à vous demander une explication formelle à ce sujet. — Je croyais que vous n'en aviez pas besoin, reprit le marquis.

Ceci fut dit d'un ton qui s'adressait plus directement à M. Simon, et semblait l'accuser de ne pas dire tout ce qu'il savait.

Notre avoué ne put penser qu'une démarche faite la veille par sa pupille eût pu déjà venir à la connaissance du marquis; il craignit une imprudence de Sabine, une action échappée à sa surveillance, et, tout alarmé de cette idée, il dit assez vivement au marquis: — Monsieur, je réponds avec franchise à qui m'interroge de même. Après ce que vous venez de dire, vous me devez, pour ma pupille et pour moi, de vous expliquer clairement. Dans les esprits mal faits, les intentions prennent un mauvais sens, comme la matière qu'on verse dans un moule mal tourné.

La vivacité de M. Simon fit croire au marquis que le tuteur avait peur; il ne s'arrêta plus à l'histoire des cent mille francs du bijoutier Léonard; mais il s'imagina que toute la gestion de M. Simon n'avait pas été ce qu'elle devait être.

Étonné de la demande qu'on lui faisait d'une réponse catégorique relativement à Sabine, sa défiance naturelle, jointe à sa fatuité, lui fit croire qu'on avait hâte de profiter de sa passion pour la lui faire épouser, et le marquis se tint encore plus serré qu'il n'avait résolu de l'être. Il répondit donc, après un instant de silence: — Vous comprenez, monsieur Simon, que je n'ai point de question à vous faire. Sur quoi pourrais-je vous interroger?... Sur les qualités de mademoiselle Durand? je la crois douée de toutes les vertus: sur la position de sa fortune? je la crois excellente et régulière, puisque sa fortune a été dans vos mains.

M. Simon ne pouvait plus douter qu'une circonstance qu'il ne pouvait s'expliquer avait complètement changé les sentiments de M. de Bellestar, et il lui dit avec une certaine hauteur: — Monsieur le marquis, je m'attendais à plus de loyauté dans votre réponse. — Monsieur Simon! fit le marquis d'un air indigné. — Monsieur le marquis, reprit l'avoué, il est inutile de pousser plus loin cet entretien. Je vous répéterai encore ce que je vous ai dit: « A une question franchement faite, je réponds franchement... à des paroles dont le sens m'échappe, quoique j'en comprenne la malveillance, je n'ai rien à répondre. » — Comme il vous plaira, monsieur, dit le marquis avec emportement; je souhaite que vous trouviez pour mademoiselle Durand un mari qui soit moins exigeant que moi.

M. Simon pâlit de colère, et reprit aussitôt: — Monsieur de Bellestar, voilà dix ans que j'ai l'honneur d'être chargé de vos affaires, je désire que vous trouviez quelqu'un qui les fasse plus loyalement que moi.

Le marquis sentit qu'il avait été par trop loin, et il voulut ramener un peu M. Simon.

— En vérité, dit-il, je ne sais ce que vous voulez dire.

La figure de M. Simon montrait suffisamment qu'il lui fallait toute la force de sa volonté pour ne pas procéder d'une manière plus directe à sa rupture avec le marquis.

A ce moment, et comme s'il eût voulu ajouter, par la présence d'un tiers, au pouvoir de la contrainte qu'il s'imposait, il ouvrit la porte de son cabinet et appela Silvestre.

Celui-ci entra.

L'accent altéré de la voix de M. Simon, la pâleur de son visage étonnèrent Silvestre, et, dans le premier moment, il se crut la cause de cette colère, comme si son patron avait deviné la colère qu'il ressentait lui-même de la présence de M. de Bellestar, comme si toutes les agitations que lui donnait la pensée de Sabine avaient été révélées à son tuteur.

Mais Silvestre ne garda pas longtemps cette appréhension, lorsque M. Simon lui dit avec une vivacité qui n'avait rien de fâcheux pour lui: — Monsieur de Prosny, vous ferez mettre en ordre tous les dossiers concernant les affaires de M. de Bellestar, et vous les tiendrez à la disposition de celui de mes confrères qu'il lui plaira de vous désigner. — Il suffit, monsieur, répondit Silvestre.

Le marquis comprit alors tout à fait qu'il avait très-follement joué le rôle de finesse qu'il s'était tracé; et, dans l'espoir de réparer sa maladresse, il ne quitta point la place près de la cheminée de M. Simon.

Celui-ci, croyant que le marquis ne comprenait pas suffisamment qu'il n'avait plus qu'à se retirer, dit tout haut à Silvestre: — Est-ce qu'il n'y a pas là quelqu'un qui m'attend? — Pardon, fit Silvestre, il y a là M. Léonard, le bijoutier, qui désire vous parler. — Ah! c'est M. Léonard! s'écria le marquis.

M. Simon, à cette exclamation, se tourna vers M. de Bellestar, et son regard lui demanda sans doute en quoi l'arrivée de M. Léonard pouvait le frapper à ce point, car le marquis s'inclina, et se décidant à aborder enfin la question, il dit d'un air mystérieux: — Je sors de chez lui, monsieur Simon.

Cette parole arrêta M. Simon.

Il ne douta plus de l'indiscrétion du bijoutier, et s'expliqua par conséquent les réticences de M. de Bellestar. En effet, la démarche de Sabine était assez extraordinaire pour alarmer un homme moins susceptible que le marquis, et du moment qu'il en était informé, une explication devenait indispensable.

— Priez M. Léonard de m'attendre, dit tristement M. Simon, je suis à lui dans quelques minutes.

Silvestre se retira, et le tuteur revint près du marquis, qui, cette fois, alla au-devant de la question qui lui allait être faite.

— Oui, monsieur Simon, je sors de chez M. Léonard, et je dois vous dire comment j'ai appris ce que mademoiselle Durand était allée faire chez lui.

Comme on se l'imagine aisément, le marquis se garda bien de dire à M. Simon la mauvaise part qu'il lui avait faite dans son esprit relativement à ce singulier emprunt, et pour excuser ses insinuations, il lui dit qu'il avait d'abord cherché à savoir si véritablement M. Simon en avait été averti, persuadé que M. Léonard l'avait trompé sur ce chapitre.

— Tout ce que vous a dit M. Léonard, répondit M. Simon, est exactement vrai. Il m'a averti de la démarche de Sabine, et j'ai autorisé M. Léonard à faire ce qu'elle lui avait demandé. L'heure est arrivée où elle attend la réponse de M. Léonard. Il faut qu'il la lui apporte ou le but que je me propose sera manqué.

M. Simon appela le bijoutier, qui parut peu surpris de voir M. de Bellestar dans le cabinet de l'avoué.

— Allez chez mademoiselle Durand, lui dit M. Simon; remettez-lui la somme qu'elle vous a demandée, et n'oubliez pas que, ni moi ni personne, nous ne devons rien savoir vis-à-vis d'elle de cette affaire.

Le bijoutier sortit, et M. Simon dit au marquis: — Le hasard me force à une explication qui m'est pénible à plus d'un titre et pour plus d'une personne, et j'avoue que j'aurais payé de ces cent mille francs le pouvoir de m'en dispenser. — De quoi s'agit-il? dit le marquis d'un air fort étonné. — Veuillez m'écouter, et vous comprendriez peut-être comment ma générosité est moindre que vous ne le pensez. Du reste, monsieur le marquis, je ne vous presse plus de me répondre relativement à vos intentions vis-à-vis de ma pupille. Quelles qu'elles soient, je tiens à vous donner une explication que vous eussiez dû peut-être me demander plus franchement. Je parle à un homme d'honneur, et j'aime à croire qu'aucune des paroles que je vais dire ne sera répétée par lui.

M. de Bellestar le promit, et M. Simon commença son récit.

IX

M. Simon raconta d'abord à M. de Bellestar comment M. de Prosny le père avait confié toute sa fortune et celle de sa sœur à M. Durand, et comment celui-ci l'en avait dépouillé.

Ce sujet était assez peu agréable pour les oreilles d'un futur, et le marquis approuva silencieusement la rapidité avec laquelle le tuteur passa à d'autres considérations. Celles-ci eurent rapport à ce que

nous avons déjà dit des sentiments élevés de mademoiselle Durand sur les devoirs de la probité.

M. Simon fit à ce sujet un éloge de Sabine, qui toucha le marquis beaucoup moins que le tuteur ne l'eût voulu. Puis enfin il arriva à ce qui avait eu lieu entre Silvestre et sa pupille, et il déclara à M. de Bellestar qu'il ne faisait aucun doute que la somme empruntée par Sabine ne fût destinée à de Prosny.

Cette déclaration ne dérida point le futur. M. Simon comprenait parfaitement le calcul qui se faisait dans l'esprit du marquis.

— En effet, se disait celui-ci, si cette manie de restitution s'empare de mademoiselle Durand, d'après ce que je sais de l'origine de sa fortune, il se pourrait bien que, tout compte fait, il ne lui en restât que bien peu dans les mains.

M. Simon alla au-devant de cette fâcheuse appréhension, et dit à M. de Bellestar : — Je suppose, monsieur le marquis, qu'au lieu de marier ma pupille aujourd'hui ou dans un mois, je l'eusse mariée il y a deux mois, assurément elle n'eût pas osé faire, sans la volonté de son mari, ce qu'elle a fait aujourd'hui sans la volonté de son tuteur. Elle eût considéré sa fortune comme celle de son époux, et n'en eût point disposé à son insu.

Je sais parfaitement qu'elle a fait aujourd'hui plus qu'elle ne pouvait et qu'elle ne devait, et qu'un mot de moi l'eût complétement arrêtée. Mais voici ce qui m'a poussé à la laisser agir :

Si j'avais empêché Sabine de suivre la généreuse inspiration de son cœur, elle eût obéi sans récriminations, mais elle n'eût pas abandonné son projet; elle eût attendu du temps le moment où elle aurait pu l'accomplir, sans avoir à demander l'autorisation de personne.

Qui sait, à cette époque où elle eût été libre, jusqu'où eût pu aller sa générosité? Qui sait le parti que certaines gens auraient pu vouloir en tirer? En la laissant faire aujourd'hui, je satisfais assez largement à un noble mouvement de son cœur pour qu'elle ne cherche pas à aller plus loin. Je gagne un mois, deux mois peut-être.

D'ici là, je puis la marier, et je la replace sous une tutelle qui ne lui permettra pas d'ajourner l'accomplissement de ses desseins, car elle n'aura pas l'espoir d'en être affranchie dans un délai donné, comme de la mienne.

En présence de nouveaux intérêts, d'affections plus tendres, elle écoutera des raisons qui seront d'autant plus fortes que les obligations qu'elle aura pour ainsi dire prises par son mariage vis-à-vis de celui qu'elle aura épousé lui paraîtront sacrées.

Du moment où M. Simon était entré dans un ordre de considérations propres à éloigner le danger d'une générosité ruineuse, le visage de M. de Bellestar avait peu à peu perdu l'expression soucieuse qui le tenait immobile, un sourire aimable errait sur ses lèvres, et il dit à M. Simon : — Vous avez parfaitement bien fait, et...

M. Simon, voulant profiter de cette bonne disposition, acheva sa victoire, en ajoutant : — Et lorsque je vous disais que j'aurais payé des cent mille francs que Sabine a demandés à M. Léonard le droit de n'avoir à donner cette explication à personne, voici pourquoi j'étais moins généreux que vous ne le pensez. Ma fortune est considérable, je n'ai point d'enfants, et je compte faire à Prosny un sort digne de son mérite. Plus tard, quand il songera à s'établir, je ferai mieux pour lui que Sabine elle-même ne veut faire. Par conséquent, il ne me sera nullement pénible de me charger du sacrifice qu'elle s'est imposé, lorsque j'aurai à rendre compte à son mari de la gestion des biens et des revenus de mademoiselle Durand... — Ce compte est tout fait, dit M. de Bellestar d'un air joyeux et ravi; il est fait et reçu, si c'est à moi que vous devez le rendre. — Comment, monsieur le marquis? dit l'avoué. — Je vous demande formellement la main de votre pupille; et quant à l'affaire des cent mille francs, je m'en charge... si ma demande est agréée. — Pardon, monsieur le marquis, dit l'avoué; Silvestre a le cœur fier; et d'un homme qui lui est étranger... — Mademoiselle Durand gardera le mérite de sa bonne action, de quelque manière qu'elle veuille la faire... et M. de Prosny ignorera parfaitement que j'en aie été jamais informé. — Quel est donc votre dessein? — Si je vous répondais, comme votre pupille, que c'est une surprise que je vous garde pour vos étrennes, vous n'accepteriez peut-être pas ma réponse. Toutefois, je ne vous dirai ce dessein que si je suis assuré que mademoiselle Durand veut bien agréer ma recherche. Ce qui serait, ajouta le marquis d'un visage qui se félicitait lui-même de son heureuse idée, ce qui serait, je le crois, d'assez bon goût de la part d'un futur accepté, deviendrait tout à fait inconvenant de la part d'un étranger... ce serait même impossible. Veuillez donc prendre ma cause en main, et pardonnez-moi d'avoir eu quelque hésitation. Il n'y a que les cœurs bien épris qui s'alarment aisément.

Les bonnes dispositions de M. de Bellestar étaient trop à la convenance de M. Simon pour que celui-ci n'acceptât pas tout ce que le marquis comptait faire de gracieux.

— Nous reparlerons de tout cela, dit M. Simon; c'est après-demain la fête de Sabine; je crois que vous devez l'ignorer; mais vous nous trouverez le soir en famille.
le marquis sortit radieux.

Le marquis de Bellestar venait de découvrir le moyen de faire à la fois une bonne action, une chose élégante, un de ces coups de théâtre qui emportent d'assaut le cœur des jeunes filles, et la nouveauté de son invention le charmait au point qu'il ne touchait pas à la terre.

Il fut cependant immédiatement rappelé à d'autres pensées, lorsqu'en traversant le cabinet de Silvestre celui-ci l'arrêta pour lui dire : — Monsieur de Bellestar a-t-il fait choix de la personne à qui je dois remettre tous ses papiers? — Bah! fit le marquis, qui tomba du septième ciel, où il se glorifiait; ah! c'est bien. Gardez tout cela, mon cher monsieur; tout est arrangé. — Ah! dit Silvestre, à qui cette nouvelle, aussi bien que le ton dont elle lui était dite, parurent déplaire souverainement, vous gardez M. Simon pour avoué? — Il eût été plus juste de dire, mon cher monsieur, que M. Simon me garde parmi ses clients. Quoi qu'il en soit, mes affaires sont arrangées; et qui sait si les vôtres ne s'en trouveront pas bien? — Que voulez-vous dire? fit Silvestre d'un ton sec. — Rien... Adieu, mon cher monsieur, adieu!

M. de Bellestar quitta l'étude, et de Prosny reprit sa place en disant : — Allons, il est probable que ce mariage se fera!

Puis il se mit à écrire; et tandis que sa plume écrivait ces phrases toutes faites que sa main savait, pour ainsi dire, par cœur, il murmurait sourdement : — O misère! misère! être pauvre à ce point!

Et comme il écrivait toujours, sa plume rencontra une larme tombée de ses yeux; l'encre s'épandit sur le papier, ce qui donna lieu à Radinot, chargé de copier le travail de Silvestre, de dire comme Bridoison : — Tiens! i-i-il y a-a un un pâ-â-âté; o-on ne-e sai-ait pa-as ce-e que c'est.

X

Huit heures du matin.

Je n'ai encore pu rien savoir de ce qui s'est passé dans la journée d'hier.

Dix heures.

Madame Simon et Sabine sont sorties hier 27, vers midi.

Elles sont allées dans vingt magasins différents; Sabine paraissait fort gaie et s'occupait beaucoup de ses achats.

Mon espion, voyant que partout c'était à peu près la même chose, a abandonné ces dames au moment où elles entraient à *la Ville de Paris*, vers cinq heures du soir.

Il accourut à l'étude de M. Simon pour savoir ce qu'était devenu Silvestre.

Il avait quitté son cabinet une demi-heure avant l'arrivée de mon homme; mais il n'avait point pris le chemin de sa maison.

Je commence à croire que tout nouvel événement est ajourné jusqu'au 1er janvier.

Midi.

Grande victoire! mon cher Armand, on me remet à l'instant la lettre ci-jointe, qui a été soustraite pour mon compte à mademoiselle Aurélie de S..., à qui elle est adressée. Vous pouvez la publier; je prends toute la responsabilité de cette violation du secret des correspondances.

LETTRE VOLÉE.

27 décembre 1843, onze heures du soir.

Je t'écris, ma chère Aurélie, pour beaucoup de choses dont je ne veux pas oublier la plus importante; c'est pour cela que je vais te la dire avant d'entamer le chapitre des frivolités.

Nous nous aimons trop pour ne pas être un peu comme les amoureux qui, *à ce qu'on prétend*, se disent tout, excepté ce qu'ils ont à se dire, si bien qu'il faut qu'ils recommencent le lendemain et tous les jours!...

Sais-tu cela, toi?

Je le crois : tu deviens trop discrète pour n'avoir pas beaucoup de choses à me confier.

Je vais donc te montrer l'exemple : car, je ne sais, j'ai besoin de parler à quelqu'un qui m'aime, et tu m'aimes, n'est-ce pas? Mon Dieu, si tu ne m'aimais pas, je serais bien seule aujourd'hui.

Il m'est arrivé tant de choses, et j'ai besoin de conseils, de bons conseils.

Comme je te l'ai dit hier, j'avais promis à ma tutrice de passer toute ma journée avec elle à courir les magasins.

J'avais fait demander de l'argent à mon tuteur, car je ne veux pas toucher à mes cent mille francs, il me les faut tout entiers; et d'ailleurs, si j'avais montré que j'étais riche, on m'aurait demandé d'où me venait ma fortune.

Mon tuteur entra donc chez moi ce matin et posa quatre rouleaux d'or sur ma table en me disant : — Est-ce assez?

Le ton grave et doux dont il me dit cela me fit peur.

Je me rappelai qu'autrefois il arrivait avec quelques louis et en criant d'un ton grondeur : — Il faut encore de l'argent à cette petite fille... Vous n'avez point d'ordre, mademoiselle; vous êtes une petite dépensière. C'est la dernière fois que je satisfais vos caprices.

Cela se passait encore de même l'année dernière, et je me rappelai avec quelles joyeuses colères je lui reprochais son avarice, comment je lui arrachais, louis à louis, dix fois la valeur de ce qu'il m'apportait.

Je le priais, je pleurais, je le menaçais, il riait... je me mettais en fureur... j'allais jusqu'à lui voler sa bourse.

Nous nous battions presque, et cela finissait par nous faire rire tous deux, lui comme un enfant que j'étais, moi, comme il me semble que je ne rirai plus.

Je ne puis t'expliquer, ma chère Aurélie, l'effet que le mot et l'accent de mon tuteur ont produit sur moi. C'est comme s'il avait parlé à une femme maîtresse d'elle-même.

— Est-ce assez? m'a-t-il dit. Il m'eût donc donné davantage, si je le lui avais demandé; et puis il ne discutait pas l'emploi que je voulais faire de cet argent, il m'en laissait pour ainsi dire la responsabilité.

Comme nous sommes bizarres, nous autres femmes! J'étais, il faut le dire, fort peu disposée à recourir à toutes mes petites ruses d'autrefois pour obtenir ce que je voulais, j'étais impatiente d'avance du sermon consacré que j'allais recevoir, et voilà cependant que parce que tout est arrivé comme j'aurais désiré que cela arrivât, voilà que j'en ai été étonnée.

C'est un sentiment bien étrange, n'est-ce pas?

Eh bien! quand cette bonne gronderie de mon tuteur m'a manqué, il a voulu me faire comprendre que j'étais libre; mais il m'a semblé qu'il me disait :

— Allez, vous êtes seule.

M. Simon s'est aperçu de la tristesse soudaine qui s'est emparée de moi, et m'a alors demandé ce que j'avais; je lui ai répondu que je n'avais rien.

Je ne pouvais pas lui dire tout de suite que j'étais fâchée parce qu'il ne me grondait pas. Il y a un an, il m'eût tourmentée jusqu'à ce que je lui eusse avoué la vérité.

Ce matin, il n'a pas insisté; il m'a laissée avec ma tristesse, sans s'en inquiéter davantage. J'ai trouvé cela bien mal.

N'est-il pas vrai que, s'il avait quelque reproche à me faire, il eût dû me le dire?

J'étais si chagrine que j'ai été sur le point de lui demander ce que j'avais fait de mal; mais la femme de chambre de madame Simon est venue m'avertir qu'elle était prête, et c'est seulement alors que mon tuteur m'a dit : — Je voulais avoir un entretien sérieux avec toi, mais il est trop tard maintenant...

Je voulais l'entendre tout de suite.

— Enfant curieuse et volontaire... me dit-il doucement. — Oh! me suis-je écriée les larmes aux yeux, non, ce n'est pas cela, ce n'est pas la curiosité; mais vous avez l'air fâché, vous m'en voulez peut-être... et je ne veux pas que vous soyez fâché... je ne veux pas que vous m'en vouliez...

Je n'avais jamais vu mon tuteur si ému, si attendri; il me prit les deux mains, me regarda un moment avec une sorte de complaisance mélancolique, puis il m'embrassa avec une singulière effusion, en me disant : — Oh! je voudrais que tu fusses ma fille!

Il sortit aussitôt, sans répondre à sa femme qui entrait, et qui fut toute surprise de notre émotion à tous les deux.

Elle me demanda ce qui s'était passé; je le lui racontai, et ce qui me parut étrange, elle devint triste à son tour, et lorsque je lui répétai le dernier mot de son mari, je fus bien étonnée de l'entendre dire avec une sorte d'amertume : — Et moi, aussi, je le voudrais pour lui... pour moi... et pour toi aussi, ma pauvre enfant. — Mais que s'est-il donc passé? m'écriai-je; qu'y a-t-il? — Ton tuteur te le dira, Sabine, répondit madame Simon; il ne veut pas que ce soit moi qui t'en parle, et je veux que tu apprennes, par mon exemple, que la première condition du mariage est de savoir obéir à une volonté juste et convenable... Cependant, reprit madame Simon, il n'y a rien qui doive t'alarmer. Et je puis te dire encore une chose, c'est que si la tristesse de M. Simon vient de toi, ce n'est pas toi, à vrai dire, qui en es la cause. — Je ne vous comprends pas du tout, dis-je à ma tutrice.

Elle prit vivement son manchon, ses gants, et me dit : — Et si je voulais me faire comprendre, je t'en dirais plus que je ne dois. Allons, dépêchons-nous... laisse là ton argent, nous nous ferons apporter tout ce que nous achèterons, et si tu n'es pas assez riche, je te prêterai.

Elle quitta ma chambre sans attendre ma réponse, et m'appela de loin. Quand je la rejoignis, je vis qu'elle venait d'essuyer quelques larmes.

J'étais affreusement inquiète, et si je n'avais été assurée de la discrétion de M. Léonard, j'aurais cru que mon tuteur était instruit de ce que j'avais fait. Mais je le connais, il n'est pas homme à garder sur son cœur le blâme que pourrait lui paraître mériter cette action... Il m'eût déjà grondée et pardonné, s'il la savait.

Il y avait quelque chose de plus, et surtout quelque chose de très-différent.

Je ne dis rien à madame Simon, mais elle lut mon inquiétude dans mes yeux, et elle me dit : — Je t'en prie, ne m'interroge pas, je ne pourrais rien te dire et tu me ferais mal. — Tout ce que vous avez voulu pour moi, lui dis-je, a été si bon, que j'attendrai... Mais soyez sûre que quoi qu'il faille faire pour vous sauver du chagrin... — Voyons, reprit madame Simon, je ne veux pas t'entendre parler comme ça; allons-nous-en.



Mademoiselle de Prosny avait pris le bras de son neveu — Page 7.

Puis elle reprit en descendant l'escalier et en affectant une gaîté hors de sa nature :

— Allons faire des folies, allons ruiner M. Simon... ça le fâchera un peu et ça nous distraira.

J'étais bien triste cependant.

Madame Simon me parla de mille choses, et d'abord de toutes les emplettes que je devais faire pour vous toutes, et pour vous d'abord, la *belle* Aurélie, et ce que je t'ai acheté est presque aussi joli que toi... tu verras... car madame Simon t'aime bien, et elle n'était jamais contente de ce que je te destinais; je lui en savais bon gré, mais je ne sais pourquoi, en pensant à toi, le mot de mon tuteur me revenait

Paris. — Typ. de Vᵉ Dondey Dupré, rue St-Louis, 46, au Marais.

sans cesse au cœur, et je me disais : — Oh ! je voudrais bien qu'elle fût ma sœur !

Ma chère Aurélie, ma sœur, car tu es ma sœur d'âme et de cœur, pourquoi donc éprouvé-je aujourd'hui ce besoin d'aimer à un titre sacré?

Pourquoi désiré-je qu'il y eût un lien de sang entre nous? Est-ce que je doute de mon amitié ou de la tienne? non certes.

Mais je ne puis te le dire mieux ; il me semblait que j'avais les lèvres pleines des mots de frère, de sœur, de mère, et que j'aurais béni le ciel qui m'eût montré dans la rue un mendiant à qui j'aurais eu le droit de le dire.

Mais je redeviens triste en t'écrivant comme je l'étais en quittant la maison, et il faut bien te dire que je ne l'étais plus après l'avoir quittée : madame Simon avait été si bonne, elle avait si bien arrangé ma petite soirée...

Eh ! mon Dieu ! que j'avais raison, nous y voilà ; c'est précisément pour cette soirée que j'avais commencé ma lettre, et comme font les amoureux (à ce qu'on prétend), je t'ai parlé de tout autre chose.

Du reste, tu y verras quelqu'un (je l'espère du moins, car il m'a promis), quelqu'un dont la présence t'étonnera beaucoup après ce que je t'ai raconté hier soir.

Mais c'est si singulièrement arrivé qu'il faut que je te dise comment cela s'est fait ; en vérité, je ne pouvais pas faire autrement, tu en jugeras toi-même; et cependant... cependant...cependant...Ah! mon Dieu! qu'on est embarrassé quand on veut bien faire les bonnes choses!

Madame Simon a eu l'air fâché, puis content, puis refâché, puis *recontent*.

(Il y trois ans, ce mot m'eût valu, à la classe, soixante rangées de points de tapisserie sur le fond du fauteuil à la Voltaire que mademoiselle Hyacinthe, notre sous-maîtresse, brodait pour je ne sais qui... Nous avons été horriblement méchantes pour cette pauvre fille, j'ai appris que c'était pour son parrain.)

Où en étais-je?... Voici.



M. de Bellestar.

Madame Simon, comme je viens de te le dire, avait l'air tantôt ravi, tantôt mécontent de ce que j'avais fait. Sois mon juge, toi la reine des convenances.

Nous avions couru tous les magasins du monde pour me trouver une petite robe en mousseline à petites raies mates.

Tu sais cette fameuse robe que je portais le jour où, après nous être détestées pendant trois ans, nous nous sommes expliquées, le jour de la distribution des prix, et où nous nous sommes si bien aimées tout à coup; car il n'y avait entre nous d'autre haine que celle qui venait de ce que nous étions les deux plus jolies, les deux plus riches et, après tout, les deux meilleures du pensionnat.

Cette robe m'avait porté bonheur, car notre explication a commencé par les moqueries que tu en as faites. Eh bien ! j'en voulais une absolument pareille pour ma soirée, et nulle part je ne pouvais en retrouver d'exactement semblable.

Ah! ma chère Aurélie, que ce serait là une matière à de bien graves réflexions, et que c'est affreux de voir comme tout passe. . de mode!

Partout où je demandais cette misérable petite robe, je rencontrais des airs étonnés, quelquefois dédaigneux.

Mais je m'étais obstinée à ce caprice, et par une complaisance qui n'a point d'exemple, madame Simon s'y était obstinée comme moi.

— J'aime, m'avait-elle dit, j'aime qu'on aime les bons souvenirs, j'aime qu'on ait foi en eux, et je serais presque aussi contrariée que toi, si tu ne réussissais pas à trouver cette robe.

Tu comprends que c'était devenu une très-grave affaire, et j'ose dire que madame Simon y mettait autant d'importance que moi. Y avait-elle donc attaché aussi une idée superstitieuse? Je ne sais, mais enfin nous nous fîmes conduire dans les magasins de *la Ville de Paris*.

C'était notre dernière espérance, et pour réussir, si toutefois la réussite était possible, dans ces jours où les acheteurs sont si nombreux que les commis ne savent auquel entendre, je fis un grand coup de politique.

J'allai d'abord au magasin des soieries, et là je fis une dépense... mais une dépense! Vous y avez toutes gagné, mauvaises langues que vous êtes, et j'espère que cette année on ne fera pas la moue à mes étrennes, comme on a fait l'année dernière.

Donc je choisis quatre ou cinq robes que je déclarai achetées ; puis j'en fis mettre autant de côté, en disant que je me déciderais avant de quitter le magasin. Mais avant ce moment il fallait qu'on me trouvât une robe en mousseline comme je la demandais.

Ma tactique avait été merveilleuse : le commis aux soieries me conduisit dans la galerie aux mousselines de bas prix ; mais je pus voir, à la façon dont il dit qu'il fallait absolument me trouver ce que je demandais, qu'il m'avait appréciée à une très-haute valeur.

Lorsque j'eus expliqué ce que je demandais au nouveau commis auquel son camarade m'avait adressée, celui-ci parut assez embarrassé, mais il me répondit en véritable héros de comptoir : — On vous trouvera cela, madame, puisqu'il faut qu'on vous le trouve.

Puis il nous demanda quelques minutes pour aller dans un autre magasin, et nous fit poliment asseoir aussi bien qu'il fut possible, au milieu de la foule qui encombrait les galeries.

Nous étions près d'un comptoir où se vendaient des robes à un bon marché inouï, de façon que nous étions entourées, madame Simon et moi, de toutes sortes de gens.

Mais, je l'avoue, je prenais plaisir au spectacle de ce mouvement extraordinaire.

Il y avait de si singulières figures d'acheteurs, des choix si bizarres : de bonnes grosses femmes achetant pour leurs filles ; des petits jeunes gens achetant pour *je ne sais qui*, des maris pour leurs femmes; les premières et les derniers faisant tout haut confidence de la destination de leurs achats, les petits jeunes gens se taisant et se laissant toujours prendre à l'éternelle raison du commis :

— Monsieur, ceci est parfaitement bien porté.

Nous nous amusions beaucoup de ce petit spectacle, madame Simon et moi, lorsque je vis tout à coup paraître M. Silvestre.

Nous étions tellement enveloppées d'acheteurs, qu'il ne nous aperçut point; et comme il s'adressa au comptoir qui était en face du nôtre, je pus l'observer tout à mon aise.

Madame Simon me parut plus curieuse encore que moi, de savoir quel achat M. de Prosny venait faire dans ce magasin.

Nous ne pouvions entendre ce qu'il disait, mais je vis qu'on déployait devant lui des mérinos; il rejeta d'abord les couleurs voyantes et jeunes, et s'arrêta à quelques pièces fort sombres.

Il était de côté, de façon que je pouvais voir son visage... Il semblait fort embarrassé de ce qu'il avait à faire, et après avoir bien examiné une étoffe marron, il parla au commis.

Je n'entendis point la question de M. de Prosny, qui parlait fort bas, mais le commis lui répondit de manière à m'apprendre ce qu'avait dit M. de Prosny.

— Ceci, monsieur, est grande largeur... première qualité... Nous ne pouvons pas donner cela à moins de seize francs le mètre.

Il y eut une contraction pénible sur le visage de M. de Prosny, et il fit une nouvelle question à laquelle le commis répondit encore : — Il en faut de cinq à six mètres.

M. de Prosny se détourna de cette étoffe, je ne pouvais plus voir son visage, mais je lus la question sur la figure du commis.

Celui-ci prit un petit air dédaigneux et alla chercher un nouveau paquet d'étoffes dans les rayons les plus élevés, là où l'on relègue les coupes médiocres et passées. Puis il les jeta devant M. de Prosny en lui disant :

— Voici, je crois, ce qui pourra vous convenir.

Je te raconte cela, mon Aurélie, je te le raconte vite comme cela se passait sous mes yeux, car j'ai peur de te le raconter comme cela se passait dans mon cœur.

Après ce que j'ai deviné, après ce que tu as eu seule le courage de me dire (et encore sais-je si tu m'as dit toute la vérité?) juge de ce que je devais souffrir de voir ce jeune homme si fier, si honnête, si laborieux, arrêté pour quelques misérables écus dans le seul présent qu'il voulût peut-être faire.

Et moi je venais de faire une dépense folle pour des amies que j'aime sans doute, mais dont aucune n'a besoin du présent que je lui destine.

Cette pensée ne me vint pas tout de suite; mais j'entendis tout d'un coup la voix émue de madame Simon, qui l'observait avec autant d'attention que moi, murmurer doucement :

— Pauvre Silvestre!

Ce mot me dit tout.

Je pris la main de ma tutrice; je la lui serrai avec d'autant plus de force que je me sentis incapable de lui parler.

Je ne sais si elle me comprit, ou plutôt, je le crois, elle obéit à cette bonté d'ange qui lui fait faire si bien tout ce qu'elle fait; elle se leva, et pendant que je me remettais un peu, elle marcha du côté de Silvestre.

Alors je pus entendre ce qu'il disait : — Ceci sera-t-il convenable? — Cela dépend, monsieur, de la personne à qui vous le destinez. — C'est pour une personne fort âgée, et qui s'habille très-simplement. — C'est pour une vieille bonne, peut-être? dit alors le commis naïvement.

Silvestre tressaillit, et je ne sais ce qu'il allait répondre, lorsque madame Simon fit semblant de l'apercevoir tout à coup et lui dit d'un ton tout à fait naturel : — Hé! vous voilà en emplettes, monsieur de Prosny?

Silvestre se retourna, il était rouge jusqu'au blanc des yeux : il parut moins contrarié que je ne l'aurais cru d'être surpris par madame Simon, et la salua en essayant de sourire. — Oui vraiment, dit-il, et vous me voyez fort embarrassé... — Je le crois, lui dit-elle. Est-ce que vous y entendez quelque chose?... Voulez-vous me laisser faire votre achat? — Très-volontiers, madame, mais... — Je serai sage, lui dit madame Simon avec un de ces fins sourires pleins de séductions qui lui rendent ses vingt-cinq ans; mais nous autres femmes, nous avons pour acheter une habileté qui vous est défendue. Demandez cela à Sabine.

Il ne m'avait point encore aperçue et force lui fut de venir à moi qui me tenais à l'écart.

J'avais compris l'intention de madame Simon, et je voulus l'aider dans son gracieux et bon mensonge, en empêchant M. de Prosny de voir ce qu'elle allait faire.

— Voici, lui dis-je en le regardant doucement (ah! je l'ai regardé comme si j'eusse voulu lui dire : — Je suis bonne, et je sais ce que vous valez!) voici, lui dis-je, des jours qui donnent beaucoup d'occupation à tout le monde. — A tous ceux du moins, me répondit Silvestre, qui ont beaucoup d'amis et beaucoup de présents à faire. — C'est si bon de donner! lui dis-je étourdiment.

Je l'avais blessé au moment où j'aurais voulu...

Comment veux-tu que je te dise cela?... Il faut bien te le dire, puisqu'il n'y aura que toi qui liras cette lettre...

Je l'avais blessé au moment où j'aurais voulu caresser d'une bonne parole cette âme endolorie. Il fit un mouvement comme pour retourner à madame Simon. Elle me l'avait envoyé pour que je le gardasse un moment; ce n'est pas ma faute si j'ai fait une imprudence pour venir en aide à ma tutrice.

Le commis qui avait été chercher ma mousseline arriva à ce moment.

Je l'aperçus et je profitai de son retour pour dire à M. de Prosny : — Puisque madame Simon veut bien se charger de vos emplettes, venez voir les miennes, je vous en prie.

Il hésita.

— Venez, lui dis-je, ou je n'oserai jamais approcher toute seule de ce comptoir.

Ce n'est que longtemps après que je me suis aperçue que je m'étais mise ainsi sous la protection de M. de Prosny; mais ce que je vis à l'instant même, c'est le regard troublé, incertain, plein d'anxiété qu'il attacha sur moi. Il semblait qu'il ne pût croire à mes paroles.

Oh! ce regard éperdu m'a fait bien plus de mal que ces regards menaçants qu'il m'a adressés à l'église et au piano quand je chantais.

Te le dirai-je, mon Aurélie? mais il semblait qu'à ce moment il regrettât de sentir la haine s'en aller de son cœur... J'ai... (1)

. . . .

Mais j'avais résolu d'être forte; quand nous fûmes devant le comptoir, je cherchai ma robe, et comme M. de Prosny, qui n'avait pas osé refuser de me suivre, paraissait fort embarrassé de sa contenance : — Vous vous étonnez, lui dis-je, de me voir acheter une pareille robe dans une pareille saison? — C'est probablement pour quelque jeune fille qui s'en parera au printemps?... — C'est pour moi, et c'est pour vendredi.

M. de Prosny ne cessait de me regarder, tout surpris de ma familiarité, et comme je voulais l'occuper, peut-être aussi parce que je voulais lui paraître plus simple et meilleure qu'il ne me croyait, je lui dis : — Cette robe que je cherche, je la portais le jour où j'ai rencontré ma meilleure amie. C'était une réconciliation de deux cœurs qui se détestaient sans se connaître, ou plutôt qui s'aimaient déjà sans s'en douter.

A l'instant même j'aperçus ma robe, je la reconnus; j'étais heureuse.

— Oh! c'est d'un bon augure pour ma fête de vendredi; car j'ai une fête chez moi, dans mon petit appartement, dis-je à M. de Prosny, en oubliant tout ce qu'il y avait entre nous.

Et comme il m'écoutait du même air étonné, comme je voulais que rien de moi ne vînt le blesser, ni une parole, ni un oubli, je lui dis : — Ce sont mes amis qui viennent, monsieur, c'est ma famille; si vous voulez en être, je vous en serai fort reconnaissante.

Maintenant que je suis obligée, pour te les écrire, de me rappeler chacune de ces paroles, que je croyais restée dans les bornes d'une simple politesse, je comprends combien elles ont dû l'étonner.

Ne lui ai-je point parlé de deux cœurs qui se détestent sans se connaître, pour s'aimer ensuite! et lorsque je trouvais que cette robe me porterait bonheur, n'ai-je point ajouté que je lui demandais d'être de mes amis, de ma famille!

Qu'avais-je donc dans l'esprit, dans le cœur?

Je ne sais; mais à ce moment j'étais heureuse de tout ce que je lui disais de bon, de tout ce qui me paraît inconcevable à l'heure où je t'écris.

Je n'attendis pas sa réponse; et comme madame Simon venait nous rejoindre dans ce moment, je lui dis joyeusement : — Je viens d'inviter M. de Prosny pour vendredi. N'est-ce pas qu'il faut qu'il vienne? — Venez, lui dit madame Simon, sur le visage de laquelle je lus une vive satisfaction; venez, répéta-t-elle, ce sera bien. — J'irai, madame, répondit M. de Prosny d'une voix extrêmement émue. Je vous remercie, mademoiselle. — J'ai fait votre achat, reprit aussitôt madame Simon, j'ai fait mettre tout cela dans nos paquets, on enverra le tout avec la facture... Et puis, ajouta-t-elle, nous compterons. Je n'ai pas été trop sage, malgré mes promesses, mais on s'était presque moqué de vous.

Je compris toute la bonté qu'il y avait dans cette prétention à une dépense exagérée.

Ce n'était rien que de faire un présent à M. de Prosny, encore fallait-il qu'il ne le devinât point.

Madame Simon prit son bras, et nous achevâmes nos emplettes, puis nous remontâmes en voiture.

C'était mon invitation qui rendait ma tutrice tantôt contente, tantôt fâchée, comme je te l'ai dit; cependant elle n'en parla point à son mari, qui me dit aussitôt que nous fûmes rentrées : — Mon enfant, nous resterons seuls ce soir : j'ai à te parler très-sérieusement.

Nous dînâmes assez silencieusement, comme on fait dans l'attente d'un grand événement... Puis, le soir venu...

Mais avant d'aborder ce que j'ai à te confier, il faut que je relise toutes les folies que je viens de te raconter...

Comme j'avais raison!... je m'arrête à la première ligne.

Sais-tu par quoi je voulais commencer cette lettre? par te rappeler

(1) Il y a ici une ligne effacée que nous n'avons pu lire.

(Note de l'Auteur.)

que tu passes la soirée chez moi vendredi. A quoi pensais-je donc? C'est que ce que m'a dit mon tuteur est bien grave, tu vas voir.

XI

SUITE DE LA LETTRE VOLÉE.

Lorsque nous fûmes seuls, madame Simon, mon tuteur et moi, nous restâmes encore assez longtemps silencieux.

Enfin madame Simon fit un signe à son mari, et celui-ci, s'étant assis à côté de moi, me dit :

— Maintenant, écoute-moi, mon enfant : je t'aime, Sabine, nous t'aimons, moi et ma femme, et aujourd'hui cette tendresse est mise à une cruelle épreuve.

On m'avait annoncé un entretien sérieux, et je répondis, sans paraître alarmée de la gravité de ce début :

— Je vous écoute, et je suis prête à entendre tout ce que vous avez à me dire.

S'il faut te l'avouer, je croyais que j'allais être grondée pour ce que j'avais fait chez M. Leonard.

Je ne sais pourquoi, je m'étais imaginé que mon tuteur en était instruit; mais j'étais tellement sûre qu'il m'approuverait quand il saurait la destination de mon emprunt, que je l'attendais de pied ferme.

Juge donc de ma surprise, lorsqu'il reprit gravement : — Ma chère enfant, je dois donc t'apprendre qu'hier M. de Bellestar m'a formellement demandé ta main. — M. de Bellestar! répondis-je d'un ton désappointé. Je me doutais que cela finirait par là.

A ce moment, madame Simon fit un signe à son mari; ce signe voulait dire évidemment : « Tu vois que j'avais deviné de quel air on recevrait sa proposition. » Mon tuteur fit les gros yeux à sa femme, mais j'avais compris que j'avais un auxiliaire dans ma tutrice, et je ne fus pas fâchée de ne pas être seule de mon parti.

— M. le marquis de Bellestar m'a formellement demandé ta main, et j'ai promis de lui répondre avant deux jours.

— Ce monsieur est bien pressé, dis-je à mon tuteur d'un ton moqueur. — C'est moi qui lui ai promis cette réponse, reprit M. Simon assez sévèrement. — Eh bien! lui dis-je, mon bon ami, vous avez eu raison, et vous auriez pu la lui promettre pour ce soir. Je refuse.

Madame Simon, que je regardais, avait pris une tapisserie et ne la quittait pas des yeux. Elle ne voulait point avoir l'air de me soutenir; mais je voyais bien qu'elle s'attendait à ma réponse, qu'elle en avait prévenu son mari, et que, si elle se taisait, c'était pour ne pas avoir l'air de triompher devant moi de sa perspicacité. Il ne fait pas bon pour les femmes, à ce qu'il paraît, d'avoir raison contre leurs maris, même quand ils sont excellents.

— As-tu bien réfléchi à ton refus? me dit mon tuteur. — Pas le moins du monde, lui dis-je; je refuse M. de Bellestar d'inspiration ou d'instinct, comme vous voudrez. Je le refuse parce que M. de Bellestar m'est antipathique. — C'est un homme d'un grand nom. — Je le sais. — En passe d'arriver à tout. — Cela se peut. — Un honnête homme. — Vous ne me l'eussiez pas proposé sans cela. — Un homme qui a même dans le cœur des sentiments de délicatesse plus élevés, plus excellents que tu ne crois peut-être. — Je ne dis pas non. — Eh bien! c'est en lui reconnaissant de pareilles qualités que tu le refuses? — Écoutez, mon ami, dis-je à mon tour, je ne sais ce que c'est que haïr quelqu'un, et assurément ce serait de ma part un sentiment bien déraisonnable que de la haine pour M. de Bellestar; mais je puis vous dire une chose, c'est que l'idée d'être sa femme m'est abominablement odieuse, c'est que je préférerais je ne sais quel parti à celui-là... — Raisonnons un peu, me dit M. Simon en me prenant la main (c'est un geste qui lui est familier lorsqu'il veut me convaincre que je ne sais ce que je dis, et je me tins sur mes gardes), raisonnons : Voilà cinq à six mois que tu vois M. de Bellestar, rarement, il est vrai, mais assez souvent pour que tu aies pu te former une opinion sur son compte. — Eh bien! dis-je à mon tuteur, cette opinion est toute formée. — Tu m'interromps comme quelqu'un qui a peur d'être persuadé, me dit M. Simon; écoute-moi et ne fais que me répondre. — Soit. — Ce n'est pas la première fois que l'idée de ce mariage se présente à toi?

J'hésitai et je dis : — C'est du moins la première fois qu'il m'en ait parlé d'une manière formelle. — C'est vrai, reprit M. Simon; mais il y a un mois, il y a quinze jours, il y a moins que cela peut-être, lorsque la supposition de ce mariage te venait à toi-même, ou bien lorsque madame Simon ou moi nous y faisions allusion par une plaisanterie, cette supposition te faisait-elle peur, te révoltait-elle comme aujourd'hui?

M. Simon avait touché juste à un sentiment dont jusqu'à présent je ne m'étais point rendu compte : il venait de m'éclairer sur une différence essentielle entre mes pensées d'il y a quelques jours et celles d'aujourd'hui.

Je rougis d'avoir été si bien devinée, et je répondis, incertaine moi-même de ce qui s'était passé dans mon cœur : — Oui, c'est vrai, ce mariage ne m'eût pas épouvantée il y a un mois, et, je dois vous le dire, aujourd'hui il me paraîtrait odieux.

Mais comme il ne m'est arrivé aucune raison de ne pas considérer aujourd'hui M. de Bellestar comme je le considérais il y a un mois, ce que vous avez appelé un changement dans mes sentiments à son égard ne vient sans doute que de la différence de la position que me fait sa demande.

Vous m'avez quelquefois reproché d'être coquette; peut-être étais-je flattée de l'hommage d'un homme aussi riche, aussi à la mode, aussi distingué que M. de Bellestar; mais aujourd'hui qu'il s'agit de décider du bonheur et de l'avenir de ma vie, peut-être trouverai-je que ce qui suffisait à la vanité de ma coquetterie ne satisferait pas à mes exigences de cœur.

D'ailleurs, pouvez-vous m'en demander plus que je n'en sais moi-même? Vous m'avez fait une question toute simple, et j'y réponds avec toute la franchise que vous y avez mise.

Vous m'avez demandé si je voulais accepter la main de M. de Bellestar; à cela je vous réponds : — Jamais et à aucun prix. — Cependant, reprit mon tuteur, il faudrait... — Mon ami, dit madame Simon en l'interrompant d'un air suppliant, pourquoi pousser plus loin cet entretien?

Sabine t'a répondu ce qu'elle devait te répondre, et aussi bien qu'elle devait te répondre. La presser à ce sujet, ce serait lui faire du chagrin sans raison.

Madame Simon fit un signe de l'œil à son mari, et ajouta d'une voix timide : — Ce serait maladroit.

M. Simon parut se rendre à l'observation de sa femme, et abandonna, du moins en ce qu'il avait de personnel à M. de Bellestar, le sujet de ce solennel entretien, car il reprit presque aussitôt : — Cependant il est temps de songer à ton mariage, Sabine; il est temps qu'à défaut d'un choix que j'avais fait, tu arrêtes tes vues sur quelqu'un. — Mais je n'ai aucune envie de me marier, dis-je aussitôt; je suis heureuse comme je suis; et... — Bah! fit mon tuteur, toutes les petites filles disent cela...

Le mot et le ton me blessèrent également, et je repris assez vivement : — Oui, monsieur... je suis ou plutôt j'étais heureuse, et à moins que ma présence dans votre maison ne vous soit une charge... — Ah! fit M. Simon tout fâché, je te croyais au-dessus de ces petites récriminations vulgaires.... Quand donc t'a-t-on montré que ta présence fût de trop dans notre maison?

Madame Simon quitta sa place, vint à moi, qui commençais à pleurer, et dit avec impatience : — Allons, voilà que tout cela va mal tourner.

Elle me prit la tête dans ses mains, et reprit : — Voyons, tu ne veux pas épouser M. de Bellestar, n'est-ce pas? — Non, lui dis-je. — Bien décidément non? — Non, mille fois non! — Mais pourquoi? dit M. Simon avec impatience. — Eh! mon Dieu, dit madame Simon en haussant les épaules, parce qu'elle ne l'aime pas, parce qu'il lui déplaît... Elle ne veut pas l'épouser, enfin, parce qu'elle ne veut pas l'épouser.

XII

SUITE DE LA LETTRE VOLÉE.

M. Simon marchait à grands pas dans le salon : j'avoue que je ne comprenais rien à son humeur.

Tout à coup le souvenir de ce qui s'était passé le matin, entre lui et moi, me vint au cœur.

Je me dégageai des caresses de madame Simon qui essuyait mes larmes, car je pleurais tout à fait, et j'allai vers mon tuteur qui s'arrêta devant moi : — Que vouliez-vous donc dire ce matin, monsieur? — Quoi donc? me fit-il. — Oui, que signifiaient ces paroles que j'avais trouvées si bonnes et si douces : Je voudrais que tu fusses ma fille. — Ah! oui, je le voudrais, me dit M. Simon en levant les yeux au ciel comme pour le prendre à témoin de la sincérité de ce vœu. — C'est donc parce que vous pourriez me forcer à ce mariage, que vous voudriez être mon père? — Oh! non, non, s'écria vivement mon tuteur, ce n'est pas ainsi que je l'entends.

Je courus à lui, je l'embrassai. — D'où vient donc, lui dis-je doucement, d'où vient donc que vous paraissez y tenir à ce point parce que je ne suis que votre pupille? — C'est que, si tu étais ma fille, entends-tu, me dit M. Simon, si ému que sa voix tremblait, si tu étais ma fille, tu n'aurais rien à craindre du monde, ni de ses propos, ni de ses suppositions; c'est que si tu étais ma fille, je serais plus fort pour te rendre heureuse que je ne puis l'être.

M. Simon se détourna d'un air triste.

Madame Simon avait l'air mécontente de son mari, mais elle n'osait se mêler à cette discussion plus qu'il ne lui avait sans doute été permis de le faire.

Je devinai bien qu'il y avait quelque chose qu'on ne voulait pas me dire. La crainte qu'ils avaient tous deux de me parler me gagna à mon tour.

Cependant je pris mon courage à deux mains, et je dis à mon tuteur : — Écoutez-moi, monsieur Simon : j'ai répondu à votre demande sans hésiter et selon ma pensée. Je vous prie, à votre tour, de me dire ce que je dois faire, de me dire enfin ce que vous exigeriez de votre fille. — C'est toujours la même chose, mon enfant, me dit M. Simon. Si tu étais ma fille, je te dirais : Attends que tu aies trouvé un homme auquel tu aies foi, et, fût-il pauvre, quels que fussent les obstacles qui pourraient te séparer de lui, j'en ferais ton mari du moment que je verrais ton bonheur dans cette union. — Et ce que vous feriez si vous étiez mon père, lui dis-je, vous ne le feriez point parce que vous êtes mon tuteur?

M. Simon secoua la tête, et reprit : — Nous ne pourrons pas nous entendre si nous raisonnons toujours sur des hypothèses; il faut prendre les choses comme elles sont et tout à fait comme elles sont. Tu es orpheline, je suis ton tuteur, et je dois agir selon mon titre et te donner des conseils en conséquence.

Je dois te l'avouer, ma chère Aurélie, je ne comprenais rien à cette distinction que M. Simon faisait entre l'autorité d'un père et celle d'un tuteur, et je lui dis : — Eh bien donc! parlez. — Eh bien! me dit M. Simon, il est temps que tu te maries. — Pourquoi? — Dans trois mois tu auras dix-huit ans. La loi t'émancipe à cet âge, et je te rendrai compte de ta fortune. Que feras-tu? — Mais je resterai ici avec vous. — Pour qu'on dise que j'use de mon ascendant sur toi afin de garder le maniement d'une fortune dont je n'aurai plus à soumettre la gestion à un conseil de famille et à un subrogé tuteur!

Madame Simon ne put retenir un murmure d'impatience, et je baissai les yeux pour cacher les larmes qui me gagnaient.

M. Simon parut embarrassé de mon silence et reprit : — Eh bien! qu'en penses-tu?

Cette froide dureté que tu m'as souvent reprochée quand j'étais offensée m'inspira sans doute, car je répondis à mon tuteur : — Je quitterai votre maison pour ne pas vous exposer à une calomnie. J'irai vivre seule quelque part. — Toi, une jeune fille de dix-huit ans, belle, riche, libre!... Tu n'y penses pas. — Cela sera pourtant, puisque vous me retirez l'asile que vous m'aviez donné jusqu'à ce jour.

Mon tuteur frappa du pied avec une véritable colère, et madame Simon, rompant encore une fois le silence qu'elle gardait à grande peine, dit vivement : — Elle a raison; que veux-tu qu'elle fasse? — Oh! s'écria M. Simon avec une impatience que je ne lui avais jamais vue... oh! les femmes! les femmes! les femmes! les meilleures, et tu es de ce nombre, gâtent toujours les affaires.

Tant d'hésitations, tant de réticences me semblaient si extraordinaires, que je voulus en finir et que je dis à mon tuteur : — Vous n'agissez point loyalement avec moi, monsieur Simon; il est impossible que vous me parliez ainsi que vous le faites si vous n'avez pas quelque chose contre moi dans le cœur. Pourquoi ne me le dites-vous pas? Pensez-vous donc que je ne puisse pas me justifier? — Eh bien! soit, dit M. Simon : tu es une honnête femme, Sabine, une femme de cœur; je te dirai tout, il vaut mieux te porter un coup cruel que de te laisser dans cette incertitude.

Tu me demandes pourquoi je te disais ce matin, les larmes aux yeux : « Je voudrais que tu fusses ma fille. »

Oui, je le voudrais, d'abord parce que je t'aime, d'abord parce que je serais fier de toi, parce que je te montrerais au monde comme mon orgueil et ma joie; oui, je le voudrais pour moi, pour moi et pour Hortense, qui me blâme de ce que je vais te dire, et qui voudrait être ta mère.

— Eh bien! pourquoi refusez-vous de me garder cette affection?... — Ne m'interromps pas, reprit M. Simon, ne m'interromps pas. Je n'aurais pas le courage de te dire ce que je dois.

Si tu étais ma fille, reprit-il avec un accent qui enfin m'éclaira, si tu étais ma fille, tu t'appellerais mademoiselle Simon, et alors...

— Oh! m'écriai-je en me cachant la tête, je ne m'appellerais pas mademoiselle Durand, n'est-ce pas?...

Je tombai dans un fauteuil, madame Simon me tenait dans ses bras et murmurait contre son mari.

— C'est affreux, sans doute, continua M. Simon; mais écoute, Sabine, et maintenant que tu es en face de ta position, dis-moi, crois-tu que la calomnie épargnera mademoiselle Durand, libre, maîtresse d'elle-même?

Je me relevai.

— Je la ferai taire, monsieur. — Mais elle a déjà parlé, dit M. Simon qui se hâtait de tout me dire, car il sentait que le courage lui manquerait s'il attendait plus longtemps. — Et que peut-on me reprocher? — Vois cette lettre.

Je la regardai.

— Elle est écrite à M. de Bellestar; donnez-la-moi. — Il est inutile que tu la lises.

Je la pris des mains de mon tuteur, et je la lus.

O mon enfant, mon enfant! à chaque page, à chaque ligne, on écrivait à M. de Bellestar pour lui faire honte d'épouser la fille du voleur, l'héritière du brigand...

Mais ce n'était rien : on lui disait que j'étais une...

Je ne t'écris pas cela, j'ai dû le lire, mon tuteur a dû me le faire lire; mais de pareils mots ne sont pas faits pour que tu les connaisses, toi la fille d'honnêtes gens, qui marcheras à l'autel entourée d'estime et de bénédictions...

Je ne t'écrirai rien de tout ce qui m'a été dit par mon tuteur, il a été si bon, si noble, si suppliant!

Je voulais mourir, je voulais abandonner cette fortune qui est mon grand crime, mais il m'a persuadée, et quelque chose aussi m'a persuadée, c'est la lettre par laquelle M. de Bellestar a envoyé à mon tuteur cette infâme dénonciation.

Cette lettre est pleine de noblesse, cette lettre déclare qu'il n'est rien qui l'empêche de donner son nom à celle qui le mérite par ses vertus.

Il dit, et il le dit comme un homme qui se sent la force de le faire, il dit qu'il me placera si haut dans le respect du monde, que jamais rien de ces indignes souvenirs ne pourra m'atteindre. Il dit, et c'est ce qui m'a décidée, qu'après une pareille infamie, la seule réponse qu'il voudrait faire aux méchants qui m'ont insultée à ses yeux, ce serait d'annoncer publiquement et tout haut son mariage avec moi.

Ma chère Aurélie, permets-moi de ne pas te répéter tout ce que m'a dit M. Simon.

— Si tu épouses un homme pauvre, me disait-il, on dira, et tu en souffriras jusqu'à en mourir, qu'il a fallu ta fortune pour le décider à te donner un nom...

Mais non, je ne veux pas te répéter tout cela, car il n'est aucune des raisons qu'il a fait valoir, qui, à l'heure où je t'écris, et lorsque je me les rappelle une à une, ne me semble vide de sens.

Je ne veux pas me dépersuader de ce qu'il m'a si bien fait comprendre un moment, que j'ai cédé... et que je l'ai autorisé à écrire sur-le-champ à M. de Bellestar que j'acceptais sa main.

Au moment où j'ai dit ce mot qui décide de ma vie, j'étais sous l'empire d'une pensée, d'une colère, d'un délire qui durait encore quand j'ai commencé ma lettre, et qui s'est éteint si complétement, qu'à présent, dans la solitude de ma nuit, je cherche en vain à le ranimer...

— Oui, me dis-je, je serai marquise de Bellestar, je serai riche, j'aurai les plus beaux salons de Paris; j'y amènerai tout ce qu'il y a de noble, de puissant, de célèbre; je me ferai une clientèle de tout ce qui fait les renommées des femmes qui gouvernent le monde...

Je serai sans pitié, insolente et orgueilleuse, et je dédaignerai même de faire du mal à ceux qui veulent me perdre.

Ah! je n'ai pas compris la douleur de ma bonne tutrice, qui me disait tout bas :

— Ne parle pas ainsi; attends, attends...

Elle prévoyait que, cette violence une fois passée, je me repentirais de la parole que je venais de donner.

A-t-elle eu raison? je n'ose pas le croire.

Mais j'en suis horriblement triste, et je puis te le dire, à toi, ce n'est pas tant des saletés qu'on a osé dire de moi que du parti que j'ai soudainement pris.

O mon bel avenir, où je mettais tant de riants tableaux, tant de douces espérances, mon avenir si vaste que j'avais peuplé de tant de bonheur, où je voyais me suivre tout ce que j'ai connu, tout ce que j'aime; il me semble que je viens de le borner tout à coup à une lutte fatigante, à un triomphe de vanité...

Je ne t'y trouve plus, ni toi, ni vous toutes, mes amies, ni mon tuteur lui-même, ni personne de ceux qui me semblaient devoir l'habiter; il s'est dépeuplé tout à coup de tout ce qui a été ma vie passée; il me semble qu'il n'y a même plus de place pour mon cœur.

Suis-je folle?... est-ce un de ces caprices d'enfant gâté qui m'ont fait quelquefois dédaigner ce que j'avais, pour désirer ce qui était loin de moi?

Cela doit être, car la raison me revient, et je me demande si un mari comme M. de Bellestar, avec tous ses avantages personnels, avec tous ceux de sa fortune et de son nom, n'est pas le type du mari tel que nous le rêvions, nous autres, les ambitieuses du pensionnat.

Que me manque-t-il donc? Que puis-je vouloir de plus? Je cherche en vain.

Le mal que j'éprouve vient-il de la fatigue et des émotions de cette journée? je l'espère, car je me sens lasse et agitée; tout me déplait, tout me paraît un malheur.

Ah! non... non... Ce n'est pas cela, mon Aurélie; malgré moi je viens de porter un regard autour de moi, et j'aime tout ce qui s'y trouve.

Je ne sais ce que je donnerais pour être libre de rester dans ma petite chambre si calme, si secrète, où je m'endormais hier encore sans avoir peur du lendemain, où maintenant j'ai peur de m'endormir, car j'ai peur de la première pensée qui me viendra à mon réveil.

Aurélie! Aurélie! si tu étais là, près de moi, il me semble que tu me dirais ce que j'éprouve; il me semble même que je te le dirais... que j'oserais te le dire, à toi... mais te l'écrire... oh! jamais! jamais...

M'as-tu comprise, me devines-tu?...

Viens, viens demain... j'ai besoin de toi, j'ai besoin de te parler... Non, ne viens pas...

Je crois que le sommeil qui me gagne me donne le vertige... Je ne sais plus ce que je te dis... Aurélie.

Je le crois...

A quoi bon te dire cela? N'ai-je pas fait promettre ma main à M. de Bellestar?

Aime-moi bien.

SABINE.

XIII

Mon cher Armand, la lettre que vous venez de lire peut complétement se passer de commentaires, mais il faut une explication à certaines circonstances.

D'abord il faut vous dire que, le lendemain de l'affreuse querelle que je vous ai racontée, c'est-à-dire le 26, Prosny avait cru devoir couper court aux hargneuses acrimonies de sa tante sur ses prétendues intelligences avec mademoiselle Durand, en lui apprenant que Sabine allait très-probablement épouser M. le marquis de Bellestar.

Il l'avait deviné à la sortie triomphante que le marquis avait exécutée dans son cabinet, en quittant celui de M. Simon.

Prosny ne s'attendait pas à voir accueillir la nouvelle de ce mariage avec satisfaction ou même avec indifférence; mais il lui suffisait qu'elle lui servît de justification, et qu'elle ramenât la bonne intelligence entre lui et sa tante, et il réussit.

Il faut être bien triste de cœur, pour mettre au rang d'un bonheur le calme dans la souffrance.

Cependant Silvestre paya encore ce bonheur bien cher; en effet, mademoiselle de Prosny prit M. de Bellestar à partie, et l'accabla des noms les plus outrageants.

J'ai dit, je crois, qu'on est toujours un peu, et même très-heureux d'entendre dire du mal des gens qu'on déteste; mais les injures de mademoiselle de Prosny étaient dites dans un sens qui les rendait plus cruelles à Silvestre que les plus grands éloges qu'elle eût pu faire du marquis.

— Comment! disait-elle, un homme de son nom, de son rang, de sa fortune, épouser une demoiselle Durand! Mais c'est donc un goujat, un cuistre? Il n'a donc ni cœur ni honneur?... C'est un misérable, un imbécile, un sot, etc., etc.

Si Silvestre avait eu à exprimer son opinion sur ce mariage, il est probable que les mêmes termes se seraient rencontrés dans ses phrases; mais voici comment elles eussent été construites : — Comment! ce sot, cet imbécile, ce cuistre, parce qu'il a un nom et un rang, épousera mademoiselle Durand, etc., etc.?

Ce qui est bien différent, quoiqu'au fond M. de Bellestar ne fût un cuistre et un imbécile aux yeux de la tante et du neveu que parce qu'il épousait mademoiselle Durand.

Une fois cette première bordée lâchée, Silvestre demanda à mademoiselle de Prosny de ne plus parler d'une chose qui avait manqué les fâcher sérieusement.

La vieille y consentit avec une facilité qui charma Silvestre.

Le pauvre garçon ne vit pas ou ne comprit pas le sourire cruel et triomphant que laissa échapper mademoiselle de Prosny, et qui signifiait sans doute qu'elle avait quelque chose de mieux à faire, de la nouvelle qu'elle venait d'apprendre, que d'en tourmenter son neveu.

Je n'ai envie de faire aucune finesse avec vous ni avec mes lecteurs, et je dois vous dire que j'ai mille raisons de croire que la lettre anonyme arrivée, le 27 au matin, à M. de Bellestar avait été mise, le 26 au soir, à la petite poste qui se trouve chez l'épicier du coin de la rue Montholon et du faubourg Poissonnière.

Or, c'est le bureau le plus rapproché du logement de mademoiselle de Prosny.

Il en faut moins pour faire soupçonner un simple ennemi, ce devrait être assez pour faire pendre une vieille femme méchante. Malheureusement on ne pend plus.

Je ne sais si je pourrai découvrir quelque chose sur ce qui se passera aujourd'hui 28, mais j'ai tellement intrigué, que je suis de la soirée de demain 29. Je pense donc qu'il faut remettre l'espoir d'avoir des nouvelles nouvelles au 30.

J'oubliais de vous dire que la fameuse robe de mérinos avait été achetée par Prosny pour sceller, par un présent splendide, la réconciliation intervenue entre lui et sa tante.

Ceci rentre dans mon système sur la manière dont se font les histoires.

Otez à celle-ci la rencontre à l'église, partant point de querelle entre Prosny et sa tante, point de réconciliation, point de robe, point de nouvelle rencontre, et point d'invitation à la soirée de Sabine.

Mais, que dis-je? ôtez ou ajoutez une minute à chacune des circonstances de cette histoire, mettez ou ôtez un fétu de paille sur le chemin qu'elle parcourt, et rien de ce qui est arrivé, rien de ce qui arrivera n'eût existé.

Oh! que l'homme qui a le bonheur d'être dans un bagne quelconque est heureux!

Je veux dire que l'homme qui a au pied la chaîne d'une profession, qui force sa fortune à marcher dans un chemin tracé d'avance et dont il ne peut pas s'écarter; je veux dire que l'homme qui a aux deux jambes et aux deux mains la chaîne du mariage qui le maintient dans l'enclos matrimonial dont il ne doit pas sortir, je veux dire que celui-là est heureux.

Mais celui dont l'existence est libre, celui qui est le maître de se faire une route, ou plutôt qui est à la merci de la route qui s'ouvre la première devant lui, celui-là est un garçon bien à plaindre.

Tout le monde décide de lui, et le puissant qui le flatte, et le misérable qui l'insulte, et surtout votre beau regard noir, madame, qui brille sous vos longs cils comme les feux du diamant qui rattache votre guimpe scintillent sous la mantille de dentelle noire dont vous vous enveloppez.

Ah! pauvre nous! comme on dit en Languedoc.

A demain, si j'ai quelque chose de nouveau.

La journée d'hier n'a point été si nulle que je le prévoyais, et même, à mon point de vue, ce que j'ai à vous raconter a une portée immense.

Vers midi on a annoncé mademoiselle Aurélie de S... chez madame Simon : Sabine était avec sa tutrice; les deux amies ont été très-froides en apparence devant madame Simon.

Mais, à l'empressement que mademoiselle de S... a mis à suivre Sabine chez elle, lorsque celle-ci lui a proposé de lui montrer les ravissantes emplettes qu'elle avait faites la veille, il a été évident pour madame Simon que ces deux jeunes cœurs avaient quelque chose à se dire.

La bonne madame Simon a été un moment jalouse du bonheur d'Aurélie. Oui, le mot bonheur est le vrai mot.

Quand le cœur, soit parce qu'il a beaucoup souffert, soit parce qu'il n'a rien à reprocher à la vie, a gardé de l'indulgence après l'amour, de la pitié après la joie ou le malheur, de la jeunesse après la jeunesse, le cœur se plaît à ces confidences ignorantes d'un cœur qui commence; il a des paroles charmantes pour ces inquiétudes folles qui jettent la première tourmente dans le calme candide d'une âme pure.

C'est une si rare vertu, quand on n'est plus jeune, d'aimer les jeunes gens, de regarder comme les bien venus ceux qui vont vous prendre votre place, votre empire, vos triomphes, si petits qu'ils soient, ceux dont la seule présence vous dit : — Allons, il est temps que vous commenciez à espérer moins et à vous souvenir un peu.

Eh bien donc, salut, jeunesse brillante et dorée, cheveux blonds, frêles tailles, gracieuses étourderies, chaudes aspirations, rêves immenses, félicités inaperçues, votre tour est venu!...

Vivez, vivez, et ne vous moquez point des cheveux gris qui vous sermonnent et des cœurs qui voudraient bien vous dire : — J'ai passé par là.

C'est ainsi que pensait madame Simon... Mais elle ne demanda rien à qui semblait se défier d'elle, et passa chez son mari.

Mon farfadet, mon lutin, mon esprit, peut bien découvrir et dire ce qui se passa alors entre le mari et la femme; mais ce qui s'était dit à une heure où il n'est permis à personne d'écouter aux portes, je n'ai pu le savoir.

Il faut donc que vous et mes lecteurs vous preniez l'entretien au point où il commença à la clarté du soleil.

— Eh bien! mon ami, dit madame Simon à son mari, as-tu fait ce qui est convenu? — J'ai écrit à M. de Bellestar, qui m'a répondu en deux mots, que voici :

« A ce soir, pour la fête de mademoiselle Durand, et j'espère que vous serez content de moi. »

Madame Simon fit une petite moue féminine qui exprima supérieurement ce qu'elle pensait du contentement que M. de Bellestar éprouvait de lui-même.

M. Simon répondit par un petit mouvement qui avait aussi sa signification très-claire; car madame Simon reprit aussitôt :

— C'est de la prévention, je le veux bien... D'ailleurs, nous verrons. Mais ce n'est pas cela que je te demandais... As-tu dit à M. de Prosny ce que tu attendais de lui? — Ma chère amie, répondit M. Simon, j'ai beaucoup réfléchi à tout cela depuis ce matin. Ce n'est ni convenable, ni... humain. — Voilà que tu recommences.

—C'est que je ne vous comprends pas, vous autres femmes. On vous donne, en général, un tact parfait; on vous reconnaît des délicatesses de cœur dont nous autres hommes nous ne nous doutons pas, et lorsqu'il vous passe une idée dans la tête, lorsque votre curiosité a été excitée le plus souvent par vos propres suppositions; pour avoir raison de cette idée, pour satisfaire cette curiosité, vous faites des choses inouïes, barbares, atroces...

Madame Simon rit au nez de son mari, qui lui répondit moitié gaiement, moitié sérieusement : — Je te dis que vous planteriez un couteau dans le cœur d'un homme pour en faire sortir ce qu'il y a. — Bah! dit en riant madame Simon, si cela fait sortir ce qui l'étouffe, c'est un bon remède, c'est une opération chirurgicale très-rationnelle. — Ma chère amie, dit M. Simon avec une expression sérieuse, quand on frappe au cœur, on tue. — Allons... allons, ne vas-tu pas te servir de grands mots romanesques, toi qui les détestes? — C'est que je ne te comprends pas, ou plutôt j'ai peur de te comprendre, et ce serait une faute... — Ta, ta, ta, ta, fit madame Simon en couvrant la voix de son mari. Il ne s'agit pas de cela, il s'agit de ta promesse... — Mais... — Me l'as-tu promis, oui ou non?... — Assurément, mais... — Il n'y a pas de mais... Je veux, j'exige que vous teniez votre parole... entendez-vous?... — Soit, tyranne, dit M. Simon en embrassant sa femme qui passa les bras autour du cou de son mari, et qui

lui dit avec la mine la plus charmante : — D'ailleurs, tu en as presque autant envie que moi...

Avant que M. Simon eût pu répondre, madame Simon était partie, et l'avoué, l'œil fixé sur la porte par où elle venait de sortir, dit doucement :

— Elle a raison... nous nous aimions, et nous sommes encore heureux... Allons, voyons...

XIV

M. Simon quitta son appartement et descendit à son étude.

En passant dans le cabinet de Silvestre, il le pria de le suivre.

Lorsqu'ils furent dans le cabinet de l'avoué, celui-ci prit un carton rempli de papiers, et dit à Silvestre d'un ton tout à fait ordinaire : — Mon ami, j'ai un service à vous demander.

Silvestre jeta un regard sur trois ou quatre liasses de papiers que M. Simon tira du carton, et répondit : — Tous mes moments ne vous appartiennent-ils pas? — Il ne s'agit pas d'un travail qui concerne l'étude, mais d'une chose qui m'est personnelle et qui demande à être faite d'ici à peu de temps, et vous savez que les affaires du Palais vont, durant quelques jours, me retenir plus que de coutume; je n'aurai guère le temps d'établir un compte aussi considérable que celui de ma gestion des biens de Sabine.

M. Simon n'eut pas le courage de regarder Silvestre après ces paroles.

Il défit une liasse de papiers sans trop savoir ce qu'il faisait, et il ajouta : — Vous trouverez là toutes les pièces relatives à cette gestion : les titres de propriété, les inventaires, les quittances, les inscriptions, les baux, les... délibérations de famille... les...

M. Simon eût volontiers énuméré toutes les espèces de papier timbré qui composent une liasse de mineur, car il n'osait regarder de Prosny, dont il attendait un mot; mais son silence lui fit peur, et il se décida à lever les yeux sur lui.

Silvestre avait le visage douloureusement contracté et respirait péniblement, comme quelqu'un qui a reçu un grand coup dans le cœur et qui se remet lentement.

— Qu'avez-vous donc? lui dit M. Simon.

Silvestre fit un geste qui voulait dire : — Rien. — Vous souffrez? — Un peu; depuis quelque temps j'ai des suffocations, qui heureusement se passent vite, répondit Silvestre d'une voix sourde. — Ce travail vous sera peut-être trop pénible? — En aucune façon, monsieur. — C'est que je désirerais que vous pussiez le faire ici, dans mon cabinet; je ne me soucie pas qu'on voie cela à l'étude. — Je m'installerai ici..... Et pour quel jour voulez-vous que cela soit terminé? — Mais... le plus tôt possible.

M. Simon tint un moment sa phrase en suspens. Après avoir reculé devant l'épreuve que sa femme lui avait demandée, il obéissait à un désir instinctif de la pousser jusqu'au bout, du moment qu'il l'avait commencée. Il s'arrêta donc un moment et reprit : — Et le plus tôt possible, c'est d'ici à deux ou trois jours. Je crois que je vais marier Sabine à M. de Bellestar. Et, avant de parler publiquement de ce mariage, je voudrais pouvoir mettre sous les yeux du marquis l'état exact de la fortune de sa future. Si une difficulté devait s'élever à ce sujet, il vaut mieux que ce soit maintenant que plus tard. — Vous avez parfaitement raison, dit froidement Silvestre. Et quand vous convient-il que je commence?

Le corps était immobile, le visage impassible, la voix précise et ferme, mais la souffrance était partout.

Le nez était pincé comme à l'heure où la mort va venir, l'œil avait un regard auquel il n'y avait pas de but, on entendait battre le cœur à coups pressés et sourds.

M. Simon eut honte de la faiblesse qui l'avait fait céder à madame Simon, et de la cruauté qu'il venait de montrer lui-même; il répondit à Silvestre en se levant : — Vous commencerez... plus tard... je vous le dirai...

Et il quitta son cabinet en en poussant la porte avec une violence qui l'empêcha de se fermer.

Il était temps, une minute de plus à la tension excessive de cette douleur qui ne voulait pas éclater, et la vie se fût peut-être rompue; le cœur eût étouffé dans la poitrine s'il n'avait pu s'épandre au dehors.

M. Simon s'était arrêté dans le cabinet de Silvestre, aussi malade que lui du mal qu'il venait de lui faire.

Tout à coup il entendit un grand bruit et un grand cri. Il retourna à son cabinet, et vit Silvestre qui était tombé assis dans un fauteuil placé devant le bureau où il devait travailler. Il avait frappé la table du front; ses deux poings fermés étaient croisés au-dessus de sa tête, comme s'il eût voulu l'attacher à cette place; il s'échappait de sa poitrine un gémissement sourd et encore étouffé...

M. Simon n'osa avancer; il eut peur, après avoir fait le mal, de l'aggraver encore par sa présence... Il était dans une horrible attente.

Tout à coup cependant cette souffrance extrême se fit jour.

Silvestre se releva et laissa échapper un cri désespéré, puis il se rejeta avec fureur sur cette table, il la frappait de sa tête et de ses poings, il s'y roulait avec frénésie. C'était effrayant; mais il parlait, il sanglotait, il pleurait ; le danger était passé.

Cependant ce paroxysme nerveux se calmait quelquefois ; mais il reprenait presque aussitôt avec une nouvelle violence.

M. Simon s'approcha, et prenant Silvestre dans ses bras, il le força à se redresser en lui disant : — Allons, Silvestre, du courage.

L'amitié et la douleur ont des instincts, ou, si vous voulez que je me serve du mot grammatical, elles ont des ellipses sublimes.

Il suffisait que M. Simon parlât en ce moment à Silvestre, pour qu'en lui recommandant d'avoir du courage, il lui eût dit tout ce qu'il avait compris ou deviné; et Silvestre comprit aussi et devina ce que voulait dire M. Simon, car il se détourna violemment de lui en lui disant : — Non, monsieur, non, voyez-vous; c'est infâme ! — Silvestre... — Ah ! monsieur! c'est très-mal... c'est mal... ce n'est pas bien.

Il est difficile de dire ce qu'il y avait de désespoir croissant dans ce reproche dont les expressions allaient en s'affaiblissant.

M. Simon était horriblement embarrassé; il avait trop montré qu'il comprenait la douleur de Silvestre pour pouvoir paraître en ignorer le motif; d'un autre côté, avait-il le droit de forcer ce malheureux à lui dire le dernier mot de cette douleur ?

Silvestre était anéanti, abattu.

M. Simon lui tendit la main et lui dit : — Pardonnez-moi, Silvestre, et laissons là tous ces papiers. — Oh non! s'écria Silvestre en se levant résolûment ; non, monsieur, non, ce travail... il faut que je le fasse. — A votre tour, Silvestre, ce n'est pas bien ; j'ai eu tort, et ce tort, vous voulez que je l'aie jusqu'au bout, en vous condamnant à faire ce travail. — Oh! non, monsieur. non, ce n'est pas contre vous que je prends cette résolution, c'est contre moi-même, il faut que je le fasse, croyez-moi, il le faut.

Il y avait une mélancolique exaltation dans le visage de Silvestre pendant qu'il parlait ainsi.

M. Simon en fut plus ému encore que de sa douleur; il admirait Silvestre, et il faut le dire, l'admiration dans un pareil cas est la tendresse de l'âme exaltée à son plus haut degré.

— Pourquoi vous imposer cette peine? lui dit M. Simon. — Ah ! fit Silvestre avec un sourire amer, j'ai été durement élevé dans ma vie matérielle, il faut que je fasse de même l'éducation de mon cœur. Quand je suis resté seul à douze ans avec ma pauvre tante, à qui il restait juste de quoi me faire vivre jusqu'au jour où je pourrais travailler, j'avais encore des délicatesses d'enfant gâté, j'avais des dégoûts que mon père ne contrariait pas... mon père était si bon!

Deux larmes tombèrent des yeux de Silvestre à ce souvenir. Il se remit, et, souriant encore dans sa souffrance, il reprit : — Mais ma tante n'avait point de faiblesse pour ces caprices d'enfant : elle disait que ce qui était bon pour l'un devait être bon pour tous ; elle disait, et elle avait raison, que quand on est pauvre, il ne faut rien dédaigner, rien détester. Ainsi elle choisissait, à l'encontre de mes goûts, les pauvres mets de notre misérable nourriture... J'ai souffert bien des fois pour vaincre des répugnances que je croyais invincibles, et je suis parvenu à les dominer...

M. Simon écoutait Silvestre d'un air si triste que celui-ci reprit en souriant : — Ah ! vous ne saviez pas ces misères de la misère!... Il y en a bien d'autres, allez !

Silvestre s'arrêta et rejeta les souvenirs qui se présentaient à lui, et, toujours souriant, il continua : — Eh bien! monsieur Simon, ce que ma tante a fait pour ma nature physique, je veux et je dois le faire pour ma nature morale. Il y a en moi peut-être des sentiments... des haines injustes, des idées qu'il faut que je brise... Laissez-moi faire ce travail, monsieur Simon, je le... Oui, reprit-il avec un accent d'amère pitié sur lui-même, oui, je le *mâcherai* jusqu'à ce que j'y sois insensible, comme j'ai fait autrefois pour les mets favoris de ma tante. — Quand on est pauvre, disait-elle, il ne faut rien haïr.

Il se frappa le front et ajouta en se détournant : — Il ne faut rien aimer. — Vous le voulez? lui dit M. Simon avec une satisfaction qu'il ne put déguiser; eh bien ! tant mieux... tant mieux, Silvestre, lui dit-il ; ce qui est bien ne nous est pas seulement compté devant Dieu. Mon ami, lui dit-il en lui tendant la main, je n'en veux plus à ma femme de l'épreuve qu'elle m'a forcé à vous faire subir... — Et pourquoi?... — Silvestre, embrassez-moi, et souvenez-vous de ce que je vous dis : je viens d'apprendre seulement à présent ce que vous valez ; mais les femmes s'y connaissent mieux que nous. — Que voulez-vous dire?... — Vous venez demain à la soirée de Sabine, lui dit M. Simon.

Silvestre devint rouge, et puis pâle, et puis rouge...

M. Simon eut peur de voir recommencer la douleur qu'il avait causée, et, se laissant aller à la pensée qui le dominait en ce moment, il eut l'imprudence de dire à Silvestre : — Laissez là ce compte ; il n'est plus peut-être aussi pressé que je le pensais.

Heureusement que Silvestre ne comprit rien à cet ordre; car s'il avait eu la moindre idée de la pensée de M. Simon, il en serait tombé par terre.

M. Simon n'avait pas achevé sa phrase qu'il s'en était déjà repenti ; il profita de ce que Silvestre n'y avait rien vu, et reprit rapidement : — Venez toujours demain soir... J'aurai peut-être besoin de vous.

Voilà donc ce qui se passait hier.
Il est près de neuf heures, et je suis obligé de laisser en arrière quelques petits incidents de la journée; car il faut que je parte pour la fameuse soirée.
Dans ma prochaine lettre, je reviendrai sur ce que j'ai oublié, et je vous donnerai des nouvelles de ce soir, si cependant il se passe quelque chose d'important dans cette soirée où je vais.

XV

La réunion de Sabine était ravissante.
Que la jeunesse est belle! que toutes ces blanches robes, si simples, parées seulement d'un frais ruban; que ces têtes gracieuses, seulement couronnées de leur abondante chevelure; que ces douces timidités, tout à coup interrompues par un rire trop bruyant; que cet amour naïf de la danse; que ces regards furtifs et malicieux, pleins d'observations et de confidences; que ces légères nonchalances, soudainement réprimées par un coup d'œil maternel; que toute cette vie qui commence à se dépouiller des étroites enveloppes de l'enfance, la fleur qui s'épanouira bientôt dans toute sa splendeur, que tout cela est un spectacle charmant, et qu'il fait bon, quand on a le cœur triste sans envie, d'aller s'asseoir parmi ces belles filles, de respirer cet air chargé d'espérance joyeuse qu'exhale la jeunesse, de reposer ses yeux qu'ont aigris les larmes sur ces douces couleurs, d'entendre, après les cris sauvages des partis, après le creux tintement des avocats de l'humanité, après les âcres discussions des affaires de chacun, qu'il est bon d'écouter le vif et brillant babillage de ces frêles oiseaux qui s'essaient à voler hors du nid maternel; et que de charmants fantômes viennent alors se mêler à ces êtres charmants!
Oui vraiment, la réunion de Sabine avait un aspect délicieux.
Elle était déjà au complet de ses plus jeunes invitées, que ni M. de Bellestar ni Silvestre n'avaient encore paru.
Le petit salon et la chambre de Sabine étaient parés de délicieux bouquets; mais il en était un remarquable par son énormité, plus remarquable encore par ce qui l'ornait.
Le pied de ce bouquet était attaché par un magnifique collier de perles, auquel pendaient deux boutons d'oreilles du plus grand prix. Au centre du bouquet, et du milieu d'un dahlia, sortait un brillant d'une valeur extraordinaire.
Ce bouquet, vous l'avez deviné, était celui de M. de Bellestar; ces bijoux ceux de Sabine, que le marquis avait retirés de chez le joaillier.
Voici le billet qui avait accompagné ce bouquet:

« Mademoiselle, en acceptant mon nom et ma main, vous m'avez donné le droit d'espérer que tout était désormais de moitié entre nous.
» Voulez-vous me permettre d'être pour ma part dans la noble action que vous voulez faire? Ce sera m'assurer tout à fait de mon bonheur. »

Ma foi... ma foi!... Vous savez, il y a de ces mots, il y a de ces choses qui vous frappent tout à coup, et qui cependant vous laissent dans l'incertitude sur leur valeur réelle.
Ce n'est pas ordinaire, et cependant on se demande: Est-ce bien, est-ce mal? est-ce une grosse sottise ou une heureuse hardiesse? est-ce un mot fin ou une niaiserie prétentieuse?
Qu'en pensez-vous?
Il y a un proverbe qui dit: « Tant vaut l'homme, tant vaut la *chose.* »
D'un autre que M. de Bellestar, d'un esprit véritablement distingué, fier, généreux, d'un bel élégant, le bouquet et la lettre eussent été parfaits; mais de ce marquis herculéen, calculateur et progressif, cela me semble bien différent.
Cependant il y a un autre proverbe qui dit: « Tout est bien qui finit bien. »
Et il faut le dire, à l'arrivée du bouquet et de la lettre, madame Simon, la femme excellente et pleine de délicatesse, baissa la tête et passa la lettre à Sabine en disant d'un air triste: — C'est bien. — Et c'est bien fait, dit M. Simon.
Mais il murmura tout bas: — Cependant, nous verrons.
En lisant le billet de M. de Bellestar, le rouge monta au visage de Sabine.
Il fallut lui expliquer comment le marquis avait appris ce qu'elle avait été faire chez M. Léonard.
M. Simon habilla d'un enthousiasme prétendu l'impression que cette découverte avait faite sur le marquis lorsqu'il avait appris l'usage que Sabine voulait faire de cet emprunt. Il fallut lui dire qu'on approuvait ce qu'elle avait fait; puis on trouva l'action du marquis charmante, de bon goût... On parla... parla...
Sabine se taisait.
Elle était si révoltée de cette impertinente assurance d'un homme qu'elle connaissait à peine, qu'elle n'osait montrer l'excès de son indignation, tant elle était en désaccord avec des cœurs dont elle respectait les sentiments, avec des esprits dont elle savait la juste délicatesse, avec une femme qu'elle savait admirablement entendue aux choses de l'âme et aux convenances du monde.
A ce moment, Sabine fit une de ces actions si communes aux caractères élevés: elle repoussa comme injustes ses propres sentiments. Elle accusa de prévention le mouvement involontaire qui lui avait fait considérer comme une lourde insulte l'envoi de ces bijoux.
Elle ne voulut y voir que ce qu'y voyaient les autres, et, plaidant enfin contre elle-même, elle se persuada qu'il était impossible d'être à la fois plus généreux et de meilleur goût.
Dès qu'elle considérait ainsi ce qu'avait fait l'homme dont elle avait accepté la main, et à qui elle avait par conséquent donné le droit de pénétrer dans les secrets de sa vie, elle voulut accepter le don comme il paraissait avoir été fait.
Elle prit le bouquet et le plaça de manière à ce qu'il frappât les yeux de tout le monde.
Ce fut un événement plein de mystères pour les jeunes filles qui virent ces bijoux au milieu de ces fleurs; car elles connaissaient ces bijoux; elles savaient qu'ils appartenaient à Sabine, et elles se demandaient pourquoi elle en faisait ainsi étalage.
L'une des plus malicieuses, et qui ne s'était pas trompée sur le motif de la présence de M. de Bellestar au réveillon de M. Simon, dit à ses jeunes amies: — C'est l'influence du marquis de Bric-à-brac qui commence.
Bientôt l'arrivée de M. de Bellestar donna un nouvel essor à toutes les petites suppositions.
Du premier coup d'œil il aperçut son bouquet posé en montre, et son œil rayonna d'un énorme triomphe.
Heureusement pour lui Sabine était dans sa chambre quand il entra dans le salon; elle ne vit pas ce gros regard, cette grosse jubilation, ce ravissement à cent mille francs; et, lorsque M. de Bellestar vint la saluer, il lui dit tout bas, en s'inclinant devant elle: — Vous êtes un ange.
Elle lui répondit: — Vous êtes toujours bon.
Le marquis alla causer avec madame Simon, et Sabine aperçut alors Silvestre qui s'était arrêté près de la porte d'entrée.
Silvestre semblait un être complètement changé; il y avait sur son visage un calme, une sérénité, une résolution qui étonna Sabine, et qui lui imposa étrangement. Le salut qu'il lui adressa de loin n'avait plus cet embarras qu'elle avait remarqué.
Au milieu de tous ses efforts pour être joyeuse, Sabine était triste; ses sourires couraient sur des larmes.
Lorsqu'elle avait aperçu Silvestre, Sabine, par un de ces sentiments secrets du cœur, avait été heureuse de le voir.
— C'est un cœur triste aussi, s'était-elle dit.
Et quoique cette fraternité de mélancolie dût rester muette entre eux, elle avait compté sur la tristesse de Silvestre comme sur une compagne de la sienne.
Il y eut alors dans l'âme de Sabine un triste retour, une cruelle déception. Elle en voulut à Silvestre d'être calme, d'être fort.
Comme elle s'était sentie abandonnée quand son tuteur lui avait remis, sans ses remontrances accoutumées, l'or qu'elle lui avait demandé, il lui sembla qu'elle demeurait seule cette fois encore.
Ce qu'elle garda de cette impression, je ne puis vous le dire, car elle reprit immédiatement son aisance, sa bonne grâce, la liberté de sa parole vive et enjouée, si bien que personne n'y vit rien; et Silvestre aussi fut ce soir-là ce qu'on appelle tout à fait un homme du monde, causant sans embarras, ne se mêlant au mouvement qu'avec la retenue que donne le savoir-vivre, sans cependant s'en écarter comme un homme morose.
Mon Dieu! mon Dieu! mon roman serait-il fini?
J'ai beau regarder, j'ai beau examiner, je ne vois rien, je ne devine rien.
Voilà la soirée finie.
Mademoiselle Aurélie de S... n'est pas venue: pas un mot, pas un regard échangés et qu'on vole au passage.
Hélas! on se lève, on se salue, on part; le rire est sur toutes les lèvres...
O misérable histoire commencée au hasard! n'auras-tu pas de dénoûment?...
Qui frappe?
— Monsieur, c'est un paquet. — Voyons...
Je brise l'enveloppe...
C'est de lui, c'est de mon lutin, c'est de mon espion: O mon sauveur, mon ange gardien, mon mouchard, sois béni de toutes les bénédictions qu'un romancier peut appeler sur la tête d'un homme qui lui donne une idée!
— Votre mouchard vous donne donc des idées? — Non, mon cher ami, il m'envoie une lettre... deux lettres...
Une de Silvestre et une de Sabine.
Par laquelle commencerai-je?
Ma foi, par la première, c'est assez original.

DEUXIÈME LETTRE VOLÉE.

De Silvestre à Jules P...

J'ai suivi votre conseil, Jules, et maintenant je suis calme, je suis fort, je suis content de moi, je ne veux plus rien savoir de ce que je poursuivais encore hier avec tant d'anxiété.

Ces paroles de M. Simon, que je n'avais pas encore entendues, et qui, deux heures après, me donnaient le vertige de la joie, tout haletant que j'étais encore du vertige de la douleur, ces paroles, je les ai réduites à leur juste valeur.

Mon patron m'a estimé, parce que j'ai eu le courage de n'en pas vouloir à une femme des bassesses de son père.

M. Simon est un homme de bien, et au lieu de quinze cents francs que je gagne, il m'en donnera peut-être dix-huit cents, peut-être deux mille; je serai bien payé.

Je vous ai dit que je devais aller à la soirée de mademoiselle Durand, et je vous ai promis de vous rendre compte de ce qui s'y passerait.

Je n'ai rien senti, je n'ai rien éprouvé, j'ai pris du thé, j'ai mangé des petits gâteaux, j'ai fait comme tout le monde.

Vous avez raison, Jules, toutes les espérances, toutes les ambitions, tous les rêves, toutes les douleurs même aboutissent au néant; je crois que je deviens un homme comme les autres, il me semble que je n'ai pas souffert.

J'ai mis le pied sur mes ressentiments et sur mes souvenirs, j'ai jeté ma dignité à terre comme un lâche jette ses armes, je me suis dit:

— Il faut faire ma vie comme chacun fait la sienne à présent, il faut tout oublier quand on est pauvre, et marcher à la fortune d'un pas égoïste, sans regarder derrière soi, sans se souvenir d'un père mort sur un grabat, d'une mère morte sans couverture. Il faut penser à soi d'abord, et souhaiter que la mort nous délivre bientôt du dernier fardeau que nous a légué la famille.

Mademoiselle Durand est toute-puissante sur l'esprit de mon patron: je saluerai avec tout le respect possible la fille du spoliateur de mon père. Elle s'est plainte à son tuteur de ce qu'un jour mon regard avait osé braver le sien; désormais je baisserai les yeux devant elle.

M. Simon a voulu me châtier de cette impertinence; j'ai accepté le châtiment, et il me paiera de ma lâcheté.

N'ai-je pas appelé cela tout à l'heure du courage? Oui, vraiment; et maintenant dites-moi, Jules, est-ce du courage, est-ce de la lâcheté?

Où donc est le vrai mot des choses d'ici-bas?

Eh! qu'importe de quel nom il faut les appeler, pourvu qu'elles nous servent à parvenir!

Oh! je parviendrai, Jules, je parviendrai.

Il arrivera un jour où je serai son égal, un jour où je pourrai peut-être l'atteindre dans le monde orgueilleux et opulent où elle va cacher son nom déshonoré sous un noble nom, où elle va confondre sa fortune volée dans le loyal héritage d'une illustre et honnête famille.

Puisque c'est l'argent qui est la vertu, j'aurai de l'argent.

Or, comme j'étais allé chez mademoiselle Durand avec ces sentiments dans le cœur, comme je ne l'enviais plus, comme je ne la plaignais plus d'être ce qu'elle est, j'ai été parfaitement à l'aise dans ce salon dont hier j'avais peur de franchir le seuil.

Vos prétextes sont bons, mon ami; ils m'ont tellement changé, qu'ils ont, pour ainsi dire, refait mon être tout entier.

Je l'ai regardée, et je l'ai trouvée moins belle; je l'ai écoutée, et j'ai trouvé sa voix moins douce; mais je ne suis pas allé jusqu'à la trouver laide; je ne suis pas allé jusqu'à trouver sa voix aigre et criarde; je ne suis pas allé jusqu'à l'injustice et à la haine, je me suis arrêté à l'indifférence.

Je vous l'ai déjà dit, je suis calme, je suis fort, je suis content de moi.

Jules, Jules... je mens, je mens, je mens!

J'ai la tête qui brûle, j'ai le cœur qui pleure; je l'aime, j'en perds la raison, je voudrais en mourir.

Oh! que j'ai souffert!... j'ai bien souffert! Mais elle n'a rien vu, je vous le jure, elle n'a rien vu.

Quand je suis arrivé, elle saluait M. de Bellestar; quand elle m'a aperçu, elle a eu l'air surpris. A-t-elle été étonnée de ce que j'osais venir, moi qu'elle avait si légèrement invité?

Quel que soit le sentiment qu'elle a éprouvé, j'ai été fort contre son émotion, et je ne lui ai rien montré du transport de rage qui me dévorait en la voyant parler à cet homme que je hais.

Cependant, je dois vous le dire, ç'a été là l'effort le plus cruel que j'aie eu à faire sur moi-même.

Une fois cette première douleur domptée, j'ai senti toutes les autres, mais pour ainsi dire sans qu'elles m'aient ému.

Figurez-vous un homme si bien enchaîné de tous ses membres, si bien lié au poteau qui le tient, la tête serrée au gibet, la bouche bâillonnée, l'œil fermé, tellement privé de tout mouvement qu'on ne puisse savoir si c'est un homme ou un cadavre: que le bourreau vienne et le flagelle d'un fouet ardent, rien ne bondit, rien ne se défend, le torturé est immobile et muet; qui peut dire qu'il souffre? Son visage peut-être, son visage, qui pâlit et dont les traits se crispent dans la douleur.

Ma volonté a été plus puissante que les liens de cordes et de fer qui maintiennent le patient. Mon visage n'a point pâli, et tout est resté immobile en moi.

Mais quand on détache le condamné du gibet, alors éclate sa douleur: moi aussi, j'ai repris la liberté de mes pleurs et de mes cris, et je pleure et je vous dis:

Je l'aime; je l'aime encore plus à cette heure que je ne l'aimais hier... je l'aime!...

Oh! tenez, c'est une horrible torture!

Si vous aviez vu comme elle était charmante et belle!

Quelle grâce, quel éclat, quel charme indicible, quel enivrant parfum d'amour, quel empire!... Oh! que cette femme serait bien la reine du monde!

Et puis, voyez-vous, Jules, elle est bonne, je sens qu'elle est bonne, elle l'est pour tous, elle le serait pour moi si elle savait ce que je suis; car elle ne le sait pas, j'en suis sûr, et ma froideur a dû l'offenser.

Elle ne me devait rien, et elle m'a appelé gracieusement à sa

— Raisonnons un peu, me dit M. Simon en me prenant la main. — Page 19.

fête, à ce qu'elle a appelé la fête de ses amis, la fête de sa famille.

Faites, mon Dieu, qu'elle ne sache jamais les ressentiments que je devrais avoir contre elle; faites que devant tant de beauté et de vertus toutes les haines se changent en pardon.

A qui donnerez-vous donc le bonheur, mon Dieu, si ce n'est à l'innocence et à la faiblesse?

Car nous sommes des lâches, nous autres hommes, lorsque nous parlons de malheurs. Est-ce que dans notre époque la vie n'est pas aussi aisée à celui qui la commence avec rien qu'à celui qui la commence avec la fortune?

Comptons les hommes qui tiennent aujourd'hui la société dans leurs mains, nous en trouverons plus, parmi les arrivés, de ceux qui ne sont partis qu'avec leur force et leur volonté, que de ceux à qui les avantages de la richesse et de la naissance semblaient avoir rendu la route facile.

C'est ma faute d'être si peu que je suis.

J'ai marché dans ma vie en enfant craintif et sous la férule d'une vieille femme, de peur de quelques cris, de quelques reproches; je me suis vendu au salaire que j'avais promis de rapporter chaque jour; je n'ai été jusqu'à présent que l'ouvrier qui a gagné le pain qu'il doit à un autre.

N'ai-je donc pas autre chose dans la tête et dans le cœur, ne fût-ce que pour remplir plus dignement ces devoirs auxquels j'ai tout sacrifié?

C'est que la misère dégrade, Jules; c'est que la voix qui vous répète sans cesse : Il me faut le pain d'aujourd'hui et le pain de demain, pose entre vous et l'avenir une barrière au delà de laquelle on n'ose pas regarder; ou plutôt, Jules, je le sens maintenant, lorsqu'il y a quelques jours je ne sentais pas ma misère, c'est qu'il y a quelques jours je ne l'aimais pas.

Mais... elle va se marier, et tout ce que je pourrai tenter pour conquérir le droit de lui dire que je l'aime, tout cela ne me servira de rien.

Pourquoi donc me plaindre?

Ai-je besoin de plus que je n'ai? Je suis bien à ma place, puisque ma place ne peut être près de Sabine.

Sabine!... je l'ai enfin osé écrire, ce nom que toutes ces jeunes bouches lui jetaient avec des accents amis, durant cette longue soirée.

Il me semble que si j'osais le dire, moi, que si j'osais appeler Sabine, et qu'à ce nom elle se tournât vers moi, ce serait un bonheur après lequel je voudrais mourir.

Adieu, Jules, adieu; j'ai tenu ma promesse, je vous ai raconté tout ce qui s'est passé dans cette soirée, qui n'est pas encore finie pour moi, car je vois encore tourbillonner tous ces essaims de blanches jeunes filles, j'entends le murmure joyeux de leurs voix fraîches et sonores; et plus grande, plus belle, plus fière que toutes ses compagnes, je vois Sabine qui me sourit doucement.

Oh! misère et exécration! ce sourire est pour M. de Bellestar!

Tenez!... je tuerais cet homme!... je ne veux plus vous écrire, je deviens fou...

Oh! je comprends maintenant les gens qui s'enivrent pour oublier; si j'avais là... je ne sais quoi, j'en boirais jusqu'à tomber mort... Mais il faut que je travaille demain, moi...

Adieu, Jules, adieu; ne me plaignez pas de l'aimer, j'aime mon amour. Il me brise le cœur, et je l'aime...

J'aime mieux la douleur qui me vient d'elle, que le bonheur que Dieu m'enverrait sans elle! Adieu. SILVESTRE.

TROISIÈME LETTRE VOLÉE.

De Sabine à mademoiselle Aurélie de S...

Aurélie, as-tu brûlé la lettre que je t'ai écrite? non pas la première, non pas celle où je t'ai raconté mes courses avec ma tutrice, ma rencontre avec M. de Prosny dans les magasins de *la Ville de Paris*, et mon entretien avec mon tuteur; non, c'est celle d'hier, celle que je t'ai montrée lorsque tu es venue; celle où, folle que j'ai été, j'ai mis ce mot honteux que je n'avais pas osé mettre dans ma première lettre.

Je n'avais pas osé te l'envoyer; pourquoi as-tu voulu l'emporter? pour avoir, as-tu dit, tout le roman de ma passion...

Oh! brûle-la, anéantis à tout jamais cette misérable confidence d'un moment de folie.

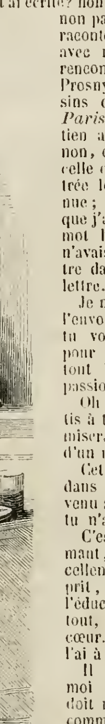
Cet homme n'a rien dans le cœur! Il est venu à cette soirée où tu n'as pas pu venir.

C'est un homme charmant, de manières excellentes; il a de l'esprit, du savoir, de l'éducation; il a de tout, mais il n'a pas de cœur... Je l'ai senti, je l'ai à la fin senti!

Il a été là devant moi cet homme qui doit me haïr; il a été comme le premier venu, rien ne l'a gêné, ni ses ressentiments, ni mon bon accueil : il a parlé à M. de Bellestar!...

En vérité, c'est un bonheur pour moi.

Je te l'avoue, j'avais je ne sais quel remords d'envoyer à M. de Prosny ces cent mille francs dont je t'ai parlé. Quoiqu'il ne dût pas connaître la main qui lui faisait cette aumône, j'avais peur de blesser la fierté délicate de son âme.





Mettez-le là, lui dis-je en montrant le paquet à ce gamin. — Page 26

Va, va, maintenant, je suis sûre qu'il prendra l'aumône, dût-il savoir que c'est moi qui la lui jette.

Oh! je le hais et je le méprise, cet homme! ne m'a-t-il pas fait faire un rêve si insensé, que je pleure en pensant que j'ai pu te l'écrire!

Oh! brûle ma lettre, Aurélie, brûle ma lettre ou plutôt renvoie-la-moi. Ce n'est que lorsque je l'aurai moi-même anéantie que je serai tranquille.

J'aurais voulu que tu fusses là, Aurélie, toi qui sais ce que je pensais de lui ou plutôt ce que je croyais de lui. Tu aurais ri de ma folie, et peut-être, en lisant ma lettre, te demandes-tu ce que je veux dire, cherches-tu ce qui m'irrite, t'imagines-tu qu'il s'est passé quelque chose d'extraordinaire.

Il ne s'est rien passé, si ce n'est que nous avons été trois heures en-

tières dans le même salon, à côté l'un de l'autre, et que ç'a été pour lui comme si je n'y avais pas été.

Qu'avais-je donc vu, ou plutôt qu'avais-je cru voir?

J'avais rêvé une haine et j'avais trouvé doux de l'apaiser; puis la dernière fois que je lui ai parlé et qu'il m'a jeté ce regard... tu sais... tu sais, ce regard où il y avait tant d'étonnement et de bonheur, j'ai rêvé...

Mais enfin, que veux-tu? la faute de mon cœur restera entre toi et moi, et quand la petite colère que j'éprouve contre moi-même sera passée, nous en rirons probablement toutes les deux ensemble.

En commençant cette lettre, il me semblait que j'avais mille choses à te dire; mais, en vérité, excepté de te recommander encore de brûler ma lettre, je ne vois pas pourquoi je t'écrirais plus longtemps. Je cherche, il me semble que j'ai la tête vide.

Non, je n'ai plus rien à te dire.

Toi qui n'es qu'indisposée, tâche de venir me voir; je suis horriblement malade... c'est comme si j'avais le cœur vide aussi. Adieu.

SABINE.

Voilà donc ces deux lettres.

Pour ma part, je n'ai rien à dire à leur sujet, si ce n'est que je suis parfaitement mécontent de mon espion; car il y a eu une lettre écrite à mademoiselle Aurélie de S... que celle-ci a emportée, et le drôle n'a point su voler cette lettre qui pouvait être fort importante.

Peut-être la retrouverons nous, et, si cela arrive, je vous l'enverrai immédiatement, à moins que celles que vous venez de lire ne soient le dénoûment que je demandais.

Mon espion vient de m'apprendre que la fameuse lettre que je lui reprochais d'avoir negligée a été volée à mademoiselle Aurelie de S... par un autre que lui.

Il est impossible que cela n'amène pas quelque nouvel incident.

XVI

31 Décembre 1843.

Ainsi s'était passé ce jour de fête qui semblait avoir été si vide d'événements, et qui avait, à vrai dire, enfanté deux révolutions.

La veille de ce jour, tout était bienveillance, douce prévention, tendre curiosité, amour enfin dans le cœur de Sabine pour le pauvre Silvestre, et le lendemain tous ces sentiments s'étaient changés en mépris, en haine, en dépit.

La veille de ce jour, les ressentiments du passé, les préventions injustes, les accusations amères remplissaient encore l'âme de Silvestre contre Sabine, et le lendemain il l'aimait sans retenue, il l'aimait avec cet excès qui fait que la vie semble s'être concentrée à un point du cœur où elle allume un foyer où tout vient se faire dévorer, et le passé et l'avenir, et toutes les autres affections, et le respect de soi-même, et ses espérances, aliments insuffisants de ce feu insatiable.

Et cependant, à bien prendre la chose, il me semble, à moi, que c'est l'amour de Sabine qui a le plus gagné dans cette journée.

Pour éprouver une déception pareille à celle qui se devine dans le style étrange de sa dernière lettre, il fallait qu'elle se fût bien avancée vis-à-vis d'elle-même, dans sa passion pour Silvestre. Mais lorsqu'une déception ne tue pas complètement le sentiment dans le cœur qu'elle vient de frapper, il arrive souvent qu'elle lui donne une nouvelle force.

Cependant la colère de Sabine ne s'était pas tellement exaltée dans la lettre qu'elle avait écrite à mademoiselle Aurelie de S... qu'il ne lui en restât assez pour prendre une résolution à l'égard de celui qui avait trompé ses rêves, et elle voulut en finir avec cet homme.

Sabine ne voulut pas être forcée à s'en occuper encore pendant quarante-huit heures, et elle avança d'un jour l'exécution du projet qu'elle avait conçu avec tant de plaisir, et dont elle s'était préoccupée avec tant de bonheur.

Un hasard tout particulier lui permit de présenter, sous une forme autre que celle qu'elle avait d'abord adoptée, le splendide présent qu'elle destinait à Silvestre, et ce qui avait dû s'appeler étrenne s'appela bouquet.

Dans ma lettre d'hier (à la date du 30, à minuit), je vous dis que je viens d'apprendre qu'une des lettres écrites par Sabine à mademoiselle Aurélie de S... avait été soustraite à celle-ci : précisément à cette heure, voici ce qui se passait chez de Prosny.

Reportons donc notre vue de ce côté.

Sabine n'était pas sortie de la journée; elle avait prétexté la fatigue de la soirée de la veille, pour rester enfermée chez elle.

Soit embarras, soit calcul, madame Simon l'avait laissée à sa solitude, de façon que, lorsque la nuit arriva, Sabine put s'échapper avec sa gouvernante, gagner une voiture de place, aller jusqu'à la porte de Silvestre et revenir sans qu'on se fût aperçu de son absence.

Quant à Prosny, pour la première fois de sa vie, il n'était point rentré à l'heure du dîner, dans ce jour qui avait pour lui sa solennité. Il avait fait dire à sa tante qu'un travail extraordinaire le retenait chez M. Simon.

Ce prétexte, qui a tant de fois servi aux jeunes gens pour cacher une partie de plaisir, Silvestre s'en était servi pour s'épargner une douleur.

En effet, ce jour-là n'était-il pas la veille de sa fête? Ce jour-là sa tante n'avait-elle pas l'habitude de lui donner ce qu'elle appelait un bouquet? N'avait-il pas aussi ce jour-là sa fête de famille?

Eh bien! ce qu'il avait considéré jusque-là comme une bonne attention de mademoiselle de Prosny, l'accueil plus gracieux qu'on lui réservait et qui était assurément la plus belle fleur du bouquet de sa tante, tout ce qui enfin lui avait fait de ce jour un jour consacré, l'avait précisément, cette année, éloigné de sa maison.

C'est que la veille il avait assisté à la joyeuse réunion de Sabine, et que, tout plein encore de ce souvenir et du parfum de ce monde jeune et charmant, les yeux tout éblouis de ce luxe élégant qui l'avait entouré, il lui faisait horreur de rentrer dans sa solitude glacée, dans sa chambre nue, pour voir sa vieille tante lui grimacer un sourire de bienvenue, et lui faire une hideuse caricature de ce qui s'appelle une fête.

Il avait eu peur de retrouver dans ce contraste les mouvements de colère qui l'avaient d'abord agité contre mademoiselle Durand; il ne voulait pas que rien vînt lui rappeler trop cruellement des griefs dont il avait répudié l'héritage. Il n'avait pas osé enfin emporter l'image de Sabine avec lui dans cette misérable fête où elle lui eût apparu comme un remords ou comme un désespoir.

Par toutes ces raisons et par beaucoup d'autres peut-être, Silvestre n'était pas rentré, et une fois qu'il eut dépassé l'heure où sa tante pouvait l'attendre encore, il recula son retour le plus tard possible; car, par un secret pressentiment, il lui semblait qu'un malheur l'attendait chez lui.

Donc il était minuit lorsque Silvestre frappa à sa porte, et sa surprise fut grande lorsque son portier, dont l'aristocratie ne se commettait pas d'ordinaire à parler avec un aussi mince locataire, l'appela au moment où il allait gravir son escalier, et lui dit, avec cette mauvaise humeur constante qui est un des caractères distinctifs de la race portière :

— Monsieur de Prosny, je dois vous prévenir qu'il s'est passé ici aujourd'hui quelque chose de bien extraordinaire et qui ne me convient pas!

— Qu'est-ce donc? fit M. de Prosny, qui commença à craindre de voir se réaliser les tristes pressentiments qui l'avaient tenu éloigné toute la journée de sa maison.

— Voici ce que c'est, reprit le portier : vers les six heures, il devait être à peu près six heures, car nous allions nous mettre à table, ma femme et moi, une vieille dame ou une vieille femme, je ne sais trop *lequel*, car elle avait un bonnet et descendait d'un fiacre, une vieille femme enfin, est entrée dans ma loge et m'a remis un paquet, en me disant :

— Voici pour M. de Prosny.

C'était comme un portefeuille ou un livre enveloppé de papier et cacheté sur toutes les coutures.

— C'est bon, lui dis-je, mettez cela là.

— C'est une chose fort importante, reprit la vieille, qu'il ne faut pas laisser traîner, et que, surtout, il ne faut remettre qu'à M. de Prosny en personne.

— C'est bon, c'est bon, lui dis-je; ça ne traînera pas longtemps. Voici l'heure où M. de Prosny a l'habitude de rentrer, et je m'étonne même qu'il ne soit pas déjà ici.

Je n'avais pas lâché cette parole, que j'entends une voix flûtée dire derrière mon carreau :

— Viens, viens, allons-nous-en. Que ferions-nous, mon Dieu! s'il venait à nous surprendre?

Et tout aussitôt, la vieille de s'en aller, en rejoignant une... plus jeune, c'est certain, quoique je ne l'aie pas vue. Toutes les deux regrimpent en fiacre, et fouette, cocher! ni vu ni connu, si ce n'est le paquet qui était resté sur la table.

— Eh bien! dit de Prosny, que cette histoire commençait à intriguer, où est-il ce paquet?

Au lieu de répondre, le portier continua son récit comme il avait décidé de le faire, et repartit :

— Vous voyez que jusque-là il n'y a pas de ma faute. J'allais serrer le paquet dans l'armoire, lorsque j'entends frapper; je n'avais pas tiré le cordon, que je vois une tête entrer par mon vasistas, et qu'une voix de vinaigre me crie :

— Un billet pour mademoiselle de Prosny.

— Mettez-le là, lui dis-je en montrant le paquet à ce gamin, qui se trouvait avoir juste le nez dessus, et qui, à ce qu'il paraît, en avait déjà déchiffré l'adresse.

— C'est pressé, me répondit-il; il faut que mademoiselle de Prosny ait cela tout de suite.

— Eh bien! montez-le vous-même, que je dis au petit bonhomme.

C'était mon droit et c'était mon devoir, car enfin je ne suis point obligé de monter les lettres à tous les locataires, et avec cela j'étais seul dans ma loge.

— On y va, me dit le jeune homme, et si vous voulez, je monterai aussi le paquet que voilà à la même adresse.

Ce disant, le particulier mit la main dessus.

— Un moment, lui dis-je en lui arrachant la chose, ceci est pour le neveu, et non pas pour la tante; ceci est recommandé particulièrement; c'est inviolable, c'est sacré! Je reprends le paquet, je le serre dans l'armoire.

Est-ce que je pouvais faire mieux que cela?

— Eh bien! ce paquet, où est-il enfin? dit de Prosny, qui, ayant écrit à sa tante par Radinot, ne s'étonnait point de ce dernier petit incident.

— Attendez donc, reprit le portier, ce n'est pas arrivé comme cela tout d'un coup. Or, au bout d'un gros quart d'heure, le jeune homme redescend, toque à ma vitre, et quand j'ai tiré le cordon, il file après m'avoir crié :

— Serre tes paquets, vieux clampin!

Je suis au-dessus de pareilles injures, et je n'y pensais déjà plus lorsque je vois arriver mademoiselle votre tante d'un air si doucereux, que je vis à l'instant qu'elle voulait me faire une méchanceté.

— Est-ce qu'il n'y a rien pour nous? dit-elle.

— Rien de rien, lui ai-je répondu.

— C'est étonnant, a-t-elle repris aussitôt, voilà mon neveu qui m'écrit qu'on doit lui envoyer ici un paquet à son adresse, et il me charge de le prendre pour le porter à son étude. Ce sont des papiers dont il a besoin pour une affaire qui se plaide demain.

— Voyons, monsieur de Prosny, dit le portier en se posant carrément devant lui, vous êtes un honnête homme et moi aussi, qu'auriez-vous dit à cela?

Silvestre, fort surpris de ce qu'il apprenait, ne répondit pas, et le portier continua :

— Malgré mon idée, je ne pus pas m'empêcher de dire que ça pouvait être vrai : d'ailleurs, c'était si simple et si naturel!

Je pris le paquet, je le tâtai dessus, dessous : c'étaient bien des papiers. Alors je le remis à votre tante en lui disant :

— Voilà la chose, portez-la à votre neveu.

Elle ne l'eut pas plutôt dans la main qu'elle me dit :

— C'est bon, c'est bon, je sais ce que j'ai à faire.

— Vous prétendiez que c'était si pressé?

Et comme je me repentais déjà de le lui avoir lâché, j'ajoutai en manière d'offre de service :

— Si vous voulez, je vais aller le lui porter moi-même?

— Ah! je sais que vous êtes toujours prêt à faire les commissions dont on ne veut pas vous charger, dit mademoiselle de Prosny. N'ayez pas peur, le paquet ira à son adresse, mais vous ne voulez probablement pas que j'aille le porter en savates.

C'était trop juste, et voilà que je laisse remonter votre tante.

Ce n'est pas une bonne femme, votre tante, mais enfin je la respecte parce que c'est votre tante. Je ne pouvais pas lui arracher ce paquet, quoique, sans savoir pourquoi, je fusse bien fâché de le lui avoir remis.

— Eh bien! elle l'a ce paquet? dit de Prosny impatienté. Je vais le trouver chez moi.

— Un moment donc, un moment, ça n'a pas été fini comme cela. J'avais encore mon idée, et je m'étais dit : Je verrai bien si elle va porter le paquet, oui ou non; je verrai bien si elle m'a dit vrai, ou si elle s'est moquée de moi. Je laisse passer un quart d'heure, c'est bon; une demi-heure, c'est encore bon; mais au bout d'une heure, je me dis : Je suis mis dedans. Je prends mon parti, je grimpe l'escalier quatre à quatre et je vas sonner à votre porte. Une fois, deux fois, trois fois; rien.

Est-ce que mademoiselle de Prosny serait sortie sans que je m'en sois aperçu? me dis-je à moi-même.

Je tambourine; rien, du moins du côté de votre chez vous; mais les voisins du même palier sortent de leur chambre et me demandent ce qui arrive.

— Rien, leur dis-je, si ce n'est que j'ai besoin de savoir si mademoiselle de Prosny est chez elle.

Un voisin, dont les croisées sont en face des siennes, répond :

— Il n'y a pas besoin de faire tant de vacarme pour cela; on voit sa lumière de ma chambre, et elle n'est pas femme à laisser brûler une chandelle pour éclairer les murs.

— Alors donc, lui dis-je, il faut qu'il lui soit arrivé quelque chose, puisqu'elle y est et qu'elle ne répond pas.

Je comprenais bien que c'était une méchanceté qu'elle me faisait, mais je voulais en être sûr avant de continuer mon carillon; et pour pouvoir le faire en toute sûreté de conscience pour les autres locataires, je leur dis :

— Il y a un petit jeune homme qui est monté tout à l'heure chez elle, qui en est redescendu, et je ne sais pas pourquoi l'histoire de ce qui se passe tous les jours m'est revenue en tête; je savais que mademoiselle de Prosny devait sortir ce soir, voilà l'heure qui se passe, et j'ai véritablement peur d'un malheur.

Chacun est de mon avis, et voila que je me mets à carillonner, un autre à tambouriner; le voisin d'en face ouvre sa fenêtre et appelle mademoiselle de Prosny, et ma foi, ça faisait un concert assez soigné, lorsque nous entendons tout à coup mademoiselle votre tante qui se met à crier derrière la porte :

— Qu'est-ce que c'est que ça? *A l'assassin! au voleur!* Qu'est-ce qui vient m'attaquer dans ma maison?

— Ah! vous n'êtes donc pas morte! que je lui crie à travers la serrure; et le paquet que vous deviez aller porter à votre neveu et que vous m'avez subtilisé, qu'en avez-vous fait?

— Le paquet est où il doit être, dit mademoiselle de Prosny; laissez-moi tranquille, ou j'appelle la garde ou le commissaire.

J'étais furieux d'avoir été ainsi dupé, et j'aurais volontiers enfoncé la porte; mais ce n'est pas à moi à donner le mauvais exemple dans la maison, et je me contentai de lui dire :

— C'est bon, c'est bon! seulement vous pouvez être sûre d'une chose, c'est que la première parole que j'adresserai ce soir à votre neveu, ce sera pour lui raconter le tour que vous m'avez fait.

Je ne pouvais pas aller plus loin, n'est-ce pas, monsieur de Prosny? reprit le portier. J'avais fait tout ce qu'il est humainement possible de faire, et vous voyez que je vous tiens la parole que j'ai donnée à votre tante.

— Il suffit, dit de Prosny, qui ne voyait dans tout cela qu'un de ces accès de curiosité et de mauvaise humeur dont mademoiselle de Prosny était coutumière, je verrai ce que c'est que ce paquet.

— Mais ce n'est pas fini, reprit encore une fois le portier; voici le plus extraordinaire : une demi-heure après que je fus redescendu (je ne pensais déjà plus à la chose, et j'en avais pris mon parti), je vois entrer furtivement mademoiselle de Prosny dans ma loge.

Elle avait le même air mielleux et charmant de la première fois. Bon! voilà encore une infamie qu'elle me prépare!

— Mon bon ami, me dit-elle (que les femmes sont fausses!) ce n'est pas bien, le scandale que vous avez fait à ma porte.

— Pourquoi que vous m'avez subtilisé le paquet adressé à votre neveu? lui ai-je répondu.

— Ah! mon Dieu! a-t-elle fait en levant les yeux au ciel, si le pauvre garçon avait vu cela, il en serait mort de désespoir.

— Qu'est-ce que c'est donc? lui dis-je.

— Un tas d'infamies, des masses de lettres anonymes, enfin de quoi lui en faire perdre la tête, à ce pauvre garçon, s'il l'avait mise dans toutes ces horreurs-là; aussi je viens vous demander un service : je vous en prie, mon bon ami, je vous en supplie, ne parlez pas à mon neveu de l'arrivée de ce paquet.

Et là-dessus votre tante, vous m'entendez bien, monsieur de Prosny, votre tante me met dix francs dans la main! dix francs à moi qui n'ai jamais vu la couleur de ses pièces de dix sous; je les ai acceptés pour avoir un témoignage de ce que je voulais vous dire, je les garde en preuve de ce que j'avance. Si ça devait jamais aller plus loin, j'espère que monsieur n'oubliera pas que j'ai fait mon devoir vis-à-vis de lui, comme j'ai l'habitude de le faire vis-à-vis de tous mes locataires!

Cette dernière phrase du portier aurait dû finir par ces mots :

— Surtout à l'approche du jour de l'an!

— Il suffit, lui répondit de Prosny; je ne vous oublierai pas...

Puis il s'éloigna.

Silvestre monta lentement ses cinq étages, se demandant quel pouvait être ce paquet mystérieux apporté par deux femmes qui avaient craint de le rencontrer, et si singulièrement supprimé par sa tante.

D'où pouvait-il venir?

A quoi pouvait-il avoir rapport?

Quel intérêt sa tante avait-elle à s'en emparer?

Voilà des questions que Silvestre n'avait pas encore résolues lorsqu'il arriva chez lui.

XVII

Silvestre, comme tous ceux qui n'ont point de domestiques pour les attendre, portait sur lui la clef de son appartement.

Fort intrigué de ce qui lui avait été révélé par le portier, ne sachant ce que pouvait contenir ce paquet mystérieusement déposé à son adresse, ignorant si sa tante s'en était emparée par un simple mouvement de curiosité, ou bien si elle comptait le lui soustraire tout à fait, il se résolut à entrer le plus doucement possible, de manière à la surprendre. Il introduisit légèrement la clef dans la serrure; mais la surprise fut grande lorsqu'il sentit une résistance invincible, le verrou intérieur avait été poussé.

Cette précaution était étrange.

De Prosny connaissait assez le caractère de sa tante pour savoir qu'elle était femme à le laisser à la porte dans un moment d'humeur, par cela seulement qu'il rentrait à une heure peu convenable.

Mais après ce qu'avait dit le portier, cette défense intérieure prit un tout autre caractère aux yeux de Silvestre; il sonna avec violence. Rien ne répondit.

Silvestre n'était pas d'humeur à recommencer un siége comme celui qu'avait déjà fait le portier; mais il n'avait aucune envie de coucher dans la rue. Il demeura donc fort embarrassé de ce silence.

Il colla l'oreille à la porte et crut entendre qu'on s'en approchait à pas furtifs.

Il appela sa tante. On garda encore le silence.

Il sonna de nouveau; mais rien ne répondit; seulement un léger grincement de fer se fit entendre, et il reconnut qu'on venait de tirer le verrou. Il essaya d'ouvrir, et la porte céda.

La veilleuse qui l'attendait d'ordinaire n'était pas allumée, et une forte odeur de chandelle éteinte lui apprit que sa tante avait veillé jusqu'à ce moment.

Le plus profond silence régnait dans le logement, et Silvestre s'avança dans l'obscurité. Il chercha les moyens de se procurer de la lumière, mais on avait caché ou déplacé tout ce qu'il fallait pour s'en procurer.

Il y avait un parti pris de tout tenter pour éviter une explication immédiate. Tant de précautions étonnèrent Silvestre, et lui donnèrent un plus violent désir de savoir ce que pouvait être ce paquet.

Il pénétra dans la chambre de sa tante, afin d'y trouver les restes soigneusement enterrés de son feu.

Quelques charbons épars brillaient encore dans l'âtre, ce qui montrait que mademoiselle de Prosny n'avait pas pris le soin accoutumé. Cette négligence attestait un grand trouble.

Cependant, pour parvenir à allumer sa chandelle, de Prosny fut obligé de prendre un charbon avec des pincettes, de souffler longtemps.

Tout cela fit un bruit qui, en toute autre circonstance, eût éveillé sa tante. Mais elle resta immobile.

Enfin de Prosny put se procurer de la lumière.

Son premier soin fut de regarder autour de lui. Sa tante dormait ou plutôt faisait semblant de dormir, car Silvestre était assuré qu'elle s'était levée pour venir lui ouvrir la porte, et, au second coup d'œil, il reconnut qu'elle s'était couchée tout habillée.

Ceci révélait un événement.

Cependant de Prosny ne savait comment commencer une explication, quoiqu'il le désirât ardemment. Il se résolut à faire un tel bruit que sa tante fût obligée de s'en apercevoir, il jeta donc à terre la pincette qu'il tenait à la main.

La tante tressaillit, mais elle ne prononça point une parole.

Silvestre s'arrêta devant un parti si résolument pris et se retira dans sa chambre. Il examina de tous côtés pour voir si sa tante n'avait pas posé chez lui ce paquet, peut-être fort indifférent; mais il ne découvrit rien.

Les papiers qui étaient sur la table qui lui servait de bureau avaient cependant été dérangés de l'ordre dans lequel il les avait laissés, quoiqu'ils eussent été soigneusement remis à leur place.

Il y avait dans cette chambre quelques placards assez peu encombrés pour qu'un objet de plus y fût à l'instant découvert.

Silvestre les ouvrit l'un après l'autre, et s'aperçut que l'un d'eux, qui renfermait le linge et les vêtements de sa tante, était complètement vide.

Cette découverte rendit à Silvestre la curiosité et l'inquiétude qu'il avait un moment mises de côté. Il chercha avec plus de soin, et entra dans la chambre de sa tante.

Là, dans un coin, et caché sous une table, il aperçut un gros paquet enveloppé de serviettes. C'étaient les vêtements et le linge de mademoiselle de Prosny.

Ceci lui révélait une résolution de quitter la maison.

Un parti si violent ne pouvait avoir été inspiré à mademoiselle de Prosny que par quelque événement bien grave.

Silvestre se rappela alors la colère de sa tante lorsqu'elle avait appris que la jeune fille à laquelle il avait cédé sa place à l'église était mademoiselle Durand; il se rappela cette circonstance (qu'il n'avait point vérifiée, parce qu'il la supposait inventée), et qui lui montrait Sabine comme étant venue s'informer de lui dans sa propre maison.

Cette circonstance s'accordait trop bien avec ce que lui avait dit le portier de la remise du message mystérieux par deux femmes, dont une vieille et l'autre jeune, pour ne pas frapper Silvestre; et, du moment qu'il pensa que Sabine pouvait être pour quelque chose dans cet envoi, ce ne fut plus une inquiétude et une curiosité qu'il pouvait encore dominer qui s'emparèrent de lui, ce fut un désir ardent, impétueux, un besoin de savoir qui éclata tout à coup; car il s'écria avec violence, comme s'il venait seulement d'apprendre l'envoi de ce message :

— Ma tante!... ma tante!...

Il n'y avait pas moyen de feindre plus longtemps, et la tante répondit d'une voix endormie :

— Qu'est-ce que c'est?

— Ma tante, dit Silvestre, je vous demande pardon de vous éveiller, mais on a apporté ce soir un paquet pour moi.

— On n'a rien apporté, répondit mademoiselle de Prosny en se levant sur son séant.

Elle était véritablement tout habillée.

— On a apporté un paquet à mon adresse, je le sais... veuillez me le remettre.

Mademoiselle de Prosny se rejeta dans son lit, ramena la couverture sur elle et répondit sans montrer d'humeur :

— Je ne sais pas de quoi vous voulez me parler.

— Pardon, fit Silvestre; mais vous ne savez pas de quelle importance est pour moi cet envoi.

La tante ne répondit pas.

— Mais répondez donc, lui dit Silvestre que la colère gagnait.

Mademoiselle de Prosny lui tourna le dos.

— Écoutez, ma tante, reprit de Prosny; ceci est une affaire sérieuse; je suis un homme, et je ne souffrirai pas que vous vous empariez de ce qui m'est adressé, de ce qui m'appartient.

Mademoiselle de Prosny se releva encore une fois, et, montrant du doigt le paquet que de Prosny avait tiré au milieu de la chambre, elle lui dit :

— Vous voyez que vous n'avez pas longtemps à attendre pour être débarrassé de moi. J'aurais dû partir ce soir... je ne l'ai pas fait... Dieu m'en punit en m'exposant à vos violences.

— Mais pourquoi voulez-vous partir?

— Parce que j'ai assez de la vie que je mène ici; parce que je ne veux pas être à la merci d'un libertin, d'un paresseux.

— Hé! ma tante... fit Silvestre avec colère.

— Croyez-vous que je ne sache pas que vous n'êtes pas resté ce soir à votre étude? Croyez-vous que Radinot ne m'ait pas conté que c'était pour aller battre le pavé de Paris, que vous n'êtes pas rentré chez vous? En voici assez, vous dis-je, n'en parlons plus; chacun pour soi. Vivez à votre guise, je vivrai à la mienne.

— Mais avec quoi vivrez-vous?

— Ne vous embarrassez pas de moi, je ne vous demanderai plus rien.

L'assurance de sa tante étonna Silvestre.

Cependant nulle idée ne lui vint qu'elle eût trouvé des ressources inconnues. Il connaissait mademoiselle de Prosny, il savait qu'il était en présence d'un caractère indomptable, dont il ne pourrait rien obtenir par la prière ou par la menace.

Le seul moyen qui eût pu lui rester pour forcer sa tante à lui répondre, c'était de vouloir paraître quitter la maison, et ce moyen lui était enlevé, puisque la vieille ne semblait pas mieux demander que de se retirer. L'impuissance d'un homme en pareille circonstance est peut-être ce qu'il y a de plus irritant au monde.

De Prosny, qui, jusqu'à ce jour, avait gardé vis-à-vis de la vieille femme une retenue qui l'avait toujours empêché d'admettre comme possible une pareille séparation, de Prosny, dis-je, emporté par sa colère, répondit brusquement :

— Eh! mon Dieu! allez-vous-en.

— Tout de suite, si tu veux, reprit la tante d'un air résigné.

Cette douceur inaccoutumée augmenta la curiosité et l'inquiétude de de Prosny, et il reprit avec une sévérité menaçante :

— Mais je vous préviens que vous ne sortirez pas d'ici avant de m'avoir remis le paquet que vous avez soustrait chez le portier de la maison.

— Je te dis qu'il n'y a pas de paquet.

— Oh! reprit de Prosny avec colère, je le trouverai; il faut que je le trouve!

Et il s'avança vers le lit pour voir s'il n'avait pas été placé sous le traversin ou sous l'oreiller.

A ce moment, mademoiselle de Prosny se redressa, et, s'échappant du lit, elle repoussa violemment son neveu en lui disant :

— Est-ce que tu oserais porter la main sur moi, malheureux!

— Il me faut ce paquet, je le veux, reprit de Prosny exaspéré.

La tante oublia le rôle qu'elle avait voulu jouer, et l'œil sanglant comme une louve qui défend ses petits, la voix altérée et furieuse, elle répondit :

— Tu ne l'auras pas, tu me tueras plutôt que de l'avoir.

En prononçant ces paroles, elle serrait ses jupons autour d'elle, de façon que Silvestre comprit qu'elle avait caché le contenu de ce paquet dans les vastes poches antiques qu'elle portait sous sa robe.

Il s'arrêta et se tut, frémissant de colère; car plus sa tante voulait lui cacher ce que renfermait cet étrange message, plus il comprenait qu'il lui était nécessaire de le savoir.

— Ma tante, reprit-il après un moment de silence et en essayant de se calmer, je vous le jure sur l'honneur de mon père, vous ne sortirez pas d'ici que je ne sache ce qu'il y avait dans ce paquet.

— Mais tu veux donc m'assassiner, misérable! dit mademoiselle de Prosny en se reculant dans un coin de la chambre.

Le regard de la vieille femme était hagard, ses lèvres tremblaient convulsivement; de Prosny fut épouvanté.

— Voyons, ma tante, lui dit-il doucement, revenez à vous, écoutez la raison; n'oubliez pas que ce paquet était à mon adresse, qu'il était pour moi, pour moi seul.

— Non, non, dit mademoiselle de Prosny d'une voix brève et saccadée : c'est mon bien, elle me l'a rendu, je le garderai.

Ces paroles, échappées à la terreur de mademoiselle de Prosny, frappèrent Silvestre d'un nouvel étonnement.

Sans l'éclairer complétement sur le mystère qu'il cherchait à pénétrer, elles dirigèrent ses idées du côté de la vérité, et il s'écria en avançant vers sa tante qui se renfogna tout à fait dans l'angle du mur, prête à se défendre, comme une bête fauve forcée dans sa tanière :

— C'est mademoiselle Durand qui a apporté ce paquet?

— Je ne sais pas, fit mademoiselle de Prosny d'un ton égaré.

— Et dans ce paquet, reprit Silvestre en faisant encore un pas en avant, il y avait de l'argent peut-être?...

— Ah! s'écria mademoiselle de Prosny en portant ses ongles au visage de Silvestre, tu veux me le voler. Tu ne l'auras pas, tu ne l'auras pas; il y a assez longtemps que je meurs de faim. Ne m'approche pas, ne m'approche pas!

Il n'y avait plus de doute pour de Prosny, c'était de l'argent qu'on lui avait envoyé, et cet argent, c'était mademoiselle Durand qui le lui avait fait remettre.

Il oublia un moment la résistance de sa tante, la position étrange où il se trouvait vis-à-vis d'elle, pour ne sentir que le coup violent et douloureux qui venait de le frapper au cœur.

— Oh! de l'argent! de l'argent à moi! s'écriait-il avec des larmes de rage et de désespoir.

Puis, ne trouvant pas sans doute de paroles pour dire la colère et la souffrance de son âme, il se mit à parcourir la chambre à grands pas, frappant sa tête de ses poings fermés, exhalant avec fureur de sourds gémissements, et criant de temps à autre :

— De l'argent! de l'argent!

Pendant qu'il allait ainsi, sa tante le suivait de l'œil avec une sauvage anxiété; mais rien de cette colère, rien de cette douleur ne la touchait; elle ne pensait qu'à une chose, elle ne pensait qu'à la défense de ce trésor dont elle s'était emparée.

Tout à coup, cependant, Silvestre s'arrêta soudainement devant sa tante et lui dit d'une voix impérative et résolue :

— Cet argent, vous allez me le rendre à l'instant même.

La tante ne répondit pas, mais elle laissa échapper un ricanement âcre et insolent.

— Cet argent, vous dis-je! reprit Silvestre tout à fait poussé hors des bornes.

Jamais passions irritées à un plus haut degré ne furent en présence. Tout l'orgueil de Silvestre se soulevait à la pensée de garder une obole de cette aumône qui lui avait été faite à son insu.

Toute l'avarice de la vieillesse nécessiteuse et qui se voit enfin à l'abri du besoin était éveillée dans le cœur de mademoiselle de Prosny.

Cette fois encore elle ne répondit pas à son neveu; ce silence ne fit qu'accroître la fureur de de Prosny, et, oubliant le respect dont il avait jusque-là entouré sa vieille tante au milieu même de ses plus violentes injustices, il s'empara de ses deux mains, et, les comprimant avec violence dans les siennes, il lui dit encore une fois :

— Cet argent, voulez-vous me le rendre?

La vieille ne se débattit point, mais, suffoquant de rage et de colère, elle se prit à lui dire :

— Assassin... assassin!

Ce mot rappela Silvestre à lui-même; il lâcha les bras de sa tante, et, tombant assis sur le lit, il s'écria avec des larmes et des sanglots :

— Oh! misérable que je suis! Pourquoi suis-je né?

La tante se taisait en l'examinant sans cesse...

Silvestre se leva tout à coup, et d'une voix dont la sincérité et la douleur eussent touché une âme moins cuirassée de méchanceté que celle de mademoiselle de Prosny, il lui dit :

— Mais vous comprenez bien que, si je ne peux pas rendre cet argent il faut que je me tue, car je serai un homme déshonoré, à tout jamais déshonoré.

— Ah bah! reprit la vieille tante en haussant les épaules, ce sont des phrases.

— Non, je vous le jure, reprit Silvestre, non; si demain cet argent n'est pas retourné entre les mains de celle qui a osé me le donner, je me fais sauter le crâne, je vous le jure encore, sur l'honneur de mon père.

— A ton aise, mon garçon, reprit la vieille, il vaut autant mourir de cela que de faim, et si tu le veux absolument, chacun est libre de disposer de soi.

Rien ne manquait à la cruauté de cette réponse, ni l'indifférence de l'accent, ni la triviale expression du geste, ni le profond dédain de la physionomie. C'était le dégagement complet de toute tendresse, de tous souvenirs, de toute crainte.

La réponse de mademoiselle de Prosny anéantit Silvestre, non point parce qu'elle lui laissait le passage libre pour aller à la mort, mais parce qu'elle dénouait la seule affection sur laquelle il avait compté en ce monde, celle à laquelle il avait tout sacrifié, celle pour laquelle il s'était pour ainsi dire condamné à la misère, qui faisait maintenant son impuissance.

Silvestre se prit à regarder sa tante comme pour lui demander s'il avait mal entendu; mais mademoiselle de Prosny, profitant de l'abattement où son neveu semblait être tombé tout à coup, lui répéta encore d'un ton plus dégagé :

— A ton aise, mon garçon, à ton aise; tu ne seras pas le premier qui se sera tué parce qu'il n'a ni courage, ni volonté. Au fait, quand on n'est bon à rien, je ne vois pas trop ce qu'on a à faire en ce monde.

Il y avait dans ces paroles un accent joyeux et féroce qu'il nous est impossible de peindre à nos lecteurs; certes, nous avons bien souvent essayé de pénétrer dans les minutieux mystères qui font agir et parler le cœur des femmes, et souvent nous avons été forcé de reconnaître notre impuissance à guider nos lecteurs dans ce dédale toujours nouveau et presque toujours inextricable.

Mais la dureté glacée d'un cœur de vieille fille est cent fois plus incompréhensible que les agitations les plus folles d'une âme vivement impressionnable.

Par une incantation incompréhensible, ce qui vivait en mademoiselle de Prosny s'était pour ainsi dire mêlé tout à coup au trésor qu'elle avait entre ses mains.

L'avenir de sa vie, ses désirs besoigneux et jamais satisfaits, ses rêves de bien-être, restreints sans doute, mais jusque-là considérés comme impossibles, les mille petites privations de la misère disparues tout à coup; toutes choses qui sembleraient ridicules s'il fallait les dire ici, et qu'il faut pourtant que je dise pour montrer jusqu'à quel point la pauvreté avait ravalé cette âme : un peu de crème dans son café, un peu de sucre dans sa crème, du bouillon tous les jours, un jupon ouaté, un châle pour n'avoir point si froid, un lit moins dur, quelquefois du vin potable, du feu assez pour se chauffer la liberté de ne pas peser à un sou près le pain, la viande, la chandelle; tout cela elle le portait sur elle avec ce trésor qu'elle avait pris à son neveu, tout cela elle s'en était enivrée par espérance, et c'est à tout cela qu'il lui fallait renoncer.

Elle avait raison de le dire : Lui arracher tout cela, c'était la voler, c'était l'assassiner, car elle n'avait vécu jusqu'à ce moment que soutenue chaque jour par l'espoir d'une vie meilleure, et si, lorsqu'elle se présentait à elle, il lui fallait y renoncer, autant valait mourir.

Quel hasard, quel événement, quelle révolution pouvait lui rendre ce que de Prosny voulait lui arracher par un caprice, par une fausse délicatesse... par un vol? car du côté de la moralité de son action, mademoiselle de Prosny était parfaitement tranquille. En ce moment, elle ne prenait rien à son neveu. Le père de Silvestre lui avait fait perdre près de cent mille écus, et à supposer que ces cent mille francs appartinssent à son héritier, elle ne faisait, selon sa conscience, que reprendre son bien. Au milieu de cette passion aveugle qui l'emportait, mademoiselle de Prosny n'eût pas gardé un liard à son neveu, si elle ne se fût pas cru le droit de s'emparer de tout ce qu'il possédait. Elle était aussi sincère dans sa passion que Silvestre dans son sentiment de dignité; elle était convaincue de son droit, et avait pris la résolution de le défendre implacablement.

De Prosny ne fit pas toutes ces réflexions, il sentit que sa tête se perdait dans le conflit d'idées et de douleurs qui s'agitait en lui, et il dit à sa tante :

— Demain, nous reprendrons cet entretien; demain, j'aurai décidé ce que je dois et ce que je veux faire : jusque-là, je ne vous demande qu'une grâce, c'est de ne pas quitter cette maison sans m'avoir parlé.

La tante se détourna avec dédain de son neveu, une fois encore vaincu dans la lutte qu'il avait engagée avec elle, et Silvestre retourna dans sa chambre, la tête et le cœur perdus, et avec cette pensée qu'il était enfin arrivé à ce dernier terme du malheur qui n'a d'autre asile que la mort.

Il y a dans les hommes profondément convaincus une assurance qui fait souvent leur force et quelquefois leur faiblesse.

Lorsqu'ils sont persuadés de la justice, de la dignité, de la nécessité de certaines actions, ils établissent en eux-mêmes des raisonnements qui leur paraissent irrésistibles; ils se les disent, ils se les répètent, ils s'applaudissent si bien qu'ils ne doutent pas un moment de leur éloquence.

Il arrive même que, lorsqu'ils ont rencontré une première résistance, comme venait de le faire Silvestre, ils imaginent que c'est parce qu'ils n'ont pas fait valoir toutes les bonnes raisons dont ils sont pleins, qu'ils n'ont point réussi.

Ainsi, lorsqu'après quelques réflexions Silvestre se demanda la conduite qu'il devait tenir, il ne considéra point comme un obstacle sérieux le refus de sa tante de lui rendre l'argent dont elle s'était emparée.

D'ailleurs, et il faut le reconnaître, lorsqu'un homme éprouve par la pensée le besoin impérieux de se mettre en face d'une position où il va jouer sa vie, il a envers lui-même des condescendances inexplicables pour se persuader qu'il atteindra aisément à la position où il veut arriver.

Expliquons cette réflexion par un exemple.

Silvestre voulait à tout prix rendre à mademoiselle Durand l'argent qu'il savait tenir d'elle. Mais cette restitution, il voulait la faire éclatante et vengeresse.

Blessé dans son orgueil, blessé dans ce sentiment profond et irrésistible qui l'avait entraîné vers Sabine, il espérait bien lui renvoyer l'injure par la fierté, la pitié insultante qu'elle avait eue de lui par le dédain avec lequel il la repoussait. Tout entier à cette idée, Silvestre oubliait qu'il fallait, pour la mettre à exécution, commencer par vaincre la résistance de sa tante.

— Cette résistance, s'était-il dit, je la briserai.

Comment? Il n'y avait pas pensé.

Mais dans les arrangements qu'il prenait avec lui-même, il la comptait comme vaincue.

Il en était à ce moment de Silvestre comme de certains mécaniciens qui rêvent un résultat immense, qui le prévoient, qui se complaisent à l'admirer par avance et qui, ravis de leur génie, négligent

un méchant petit rouage qui ne s'ajuste pas à leur invention, mais dont ils dédaignent de tenir compte.

— Ceci, disent-ils, est l'affaire des manœuvres de la science.

Puis il arrive qu'à l'heure de la réalisation de ces magnifiques projets, tout manque à cause de ce petit obstacle si dédaigné, si facile à vaincre.

Ceci n'est-il pas aussi l'histoire de beaucoup de nos grands hommes politiques qui ont des idées merveilleuses en faveur de l'humanité; des grands hommes qui, si on les laissait faire, disent-ils, rendraient en un coup de baguette les peuples libres et dociles, moraux et énergiques, laborieux, économes, tout ce que vous voudrez?

Mettez-leur en main le mécanisme gouvernemental, et toutes ces sublimes théories humanitaires tombent devant la plus petite mauvaise passion qui se met en travers de leur action.

Mais que nous importent à nous les grands fous d'un monde dont il ne nous convient point de parler? Retournons à notre personnage, à notre maître-clerc, faisant aussi de la théorie passionnée, se posant en héros, s'élevant au sublime de la résignation et du désintéressement, et prévoyant qu'il laisserait au cœur de Sabine un remords, une honte et peut-être un regret.

Si l'on me demandait pourquoi je semble rire de Silvestre, si désolé, je dirais que si je ne le prenais pas ainsi à l'heure où je le vois seul dans sa chambre nue et glacée, se débattant dans l'affreuse torture qu'il éprouve, il faudrait pleurer et crier avec lui, et que les larmes et les cris d'un amour désespéré ne plaisent pas toujours à ceux à qui on les fait entendre.

Combien êtes-vous, de ceux qui me lisent, qui avez une sincère pitié de ces douleurs, qui ne touchent à la vie qu'à l'endroit du cœur?

Certes, celui dont on raconte la ruine, dont on dit la misère, l'exil, soit de la famille, soit de la patrie, celui qui est frappé par la mort de ceux qu'il aime, celui enfin qu'atteignent ces malheurs qui ont, pour ainsi dire, un corps saisissable, celui-là on le plaint, on aurait honte de ne pas le plaindre. Mais celui qui ne souffre que de sa pensée, celui qui s'est fait une douleur que personne ne lui a apportée, celui qui s'est donné les espérances qu'il perd, celui qui crie à la trahison quand on ne lui a pas fait de serment, celui qui acceptait facilement hier la position qu'il trouve exécrable aujourd'hui sans que rien semble y être changé, celui-là on le trouve insensé, quelquefois ridicule, presque toujours impertinent, et je ne voudrais pas qu'on trouvât tous ces défauts à mon Silvestre, que j'aime parce qu'il aime, et qu'il aime sans raison, sans droit, sans espérance, comme on aime quand on est jeune, quand le cœur est si bien placé qu'il se sait l'égal de tous les cœurs.

Plaignez donc Silvestre et ne riez point de lui, parce qu'il se promène toute cette nuit, l'œil en larmes, parlant tout haut, faisant des discours à Sabine, à M. Simon, à sa tante: puis s'arrêtant tout à coup et restant immobile, comme cloué à la place où il s'est arrêté.

Alors viennent les retours sur lui-même, alors il fait aussi le roman de son avenir. Si, au lieu d'être le misérable clerc de M. Simon, il était ce qu'il eût dû être... voyez tous les jours sereins qui se déroulent devant lui, voyez ces douces amours où le bonheur seul a sa place, et cet aveu que lui fait Sabine, et l'ivresse qu'il en ressent!

Quelle charmante union va les suivre, comme elle est belle sous sa parure de fiancée, comme il est fier lorsque avec lui elle pénètre dans cette église où tant de regards lui envient sa divine conquête!

Puis tout à coup quelque chose d'affreux, quelque chose de glacé et de brûlant traverse ce rêve et l'abat, et le tue, et l'anéantit, et l'affreuse réalité se lève à sa place, comme ces squelettes hideux qui se dépouillent tout à coup de leur visage de cire, de leurs voiles blancs, de leur vie d'emprunt, de leur voix enchanteresse.

Alors l'infortuné qui les aperçoit pousse un cri terrible et tombe en se débattant devant le spectre affreux qui le saisit de sa main froide et insensible.

Ainsi fait Silvestre; il quitte tout à coup son immobilité pour crier, pour blasphémer, pour se débattre.

C'est que le squelette vient de se montrer, c'est que la misère, c'est que le dédain de Sabine, et sa pitié plus insultante encore que son dédain, c'est que son amour pour un autre, c'est que M. de Bellestar, viennent tout à coup de se dresser devant ses yeux.

Oh! le malheureux... le malheureux... qu'il doit souffrir!

— Mais pourquoi pense-t-il à tout cela? diront certaines personnes. Vous qui parlez ainsi, aimez-vous ou bien avez-vous aimé?

— Non.

— Non? en ce cas, je ne vous connais pas.

DEUXIÈME PARTIE.

I

Cependant la nuit se passait, et l'heure venait où allait recommencer l'explication entre Silvestre et mademoiselle de Prosny.

Celle-ci ne dormait pas non plus, elle entendait et les gémissements, et les cris, et les paroles de Silvestre.

Plusieurs fois elle avait furtivement quitté son lit pour l'examiner, et à travers la porte vitrée qui les séparait, elle avait vu qu'il avait laissé ouverte la porte de sa chambre par laquelle il pouvait surveiller la porte d'entrée de tout l'appartement.

Cette précaution avait averti la vieille tante que Silvestre avait pris une résolution de ne pas la laisser sortir sans lui avoir arraché ce qu'elle considérait comme sa propriété.

En présence de cette résolution, mademoiselle de Prosny avait réfléchi à son tour.

Elle avait considéré que le paquet avait été vu par le portier, par Radinot, qui l'avait avertie qu'il était dans la loge. Elle s'était rappelé que la suscription de ce paquet portait :

A M. Silvestre de Prosny,

— à lui seul. —

Et que Silvestre, décidé à faire la restitution de ce qui lui avait été envoyé, pouvait invoquer ces témoignages contre elle.

Comme elle se sentait capable de tout faire pour garder cet argent, elle supposait son neveu capable de tout tenter pour le lui enlever.

Dans cette occurrence, mademoiselle de Prosny, qui n'avait qu'une idée, qu'un espoir, c'était de s'échapper de la maison de son neveu pour aller se cacher dans quelque quartier ignoré, et sous un faux nom, s'il le fallait, pour jouir en paix de sa nouvelle fortune, mademoiselle de Prosny se décida à un sacrifice, et il serait difficile de dire toute la peine qu'il causa à mademoiselle de Prosny. Elle en calcula la quotité bien longtemps et avec de terribles angoisses.

Le premier mouvement fut de se dire :

— Eh bien! je lui rendrai un tiers de cette somme pour sauver le reste...

Mais lorsqu'il fallut séparer cette portion de la masse des billets de banque qui composaient les cent mille francs, ce fut pour ainsi dire un effort impossible.

Puis arrivèrent ces calculs inouïs que la rapacité entend si bien. Et d'abord il était parfaitement maladroit de diviser cette somme exactement.

Qu'est-ce que trente-trois mille francs? on n'envoie pas trente-trois mille francs, on en envoie trente. C'est ce qui s'appelle une somme ronde.

L'autre somme n'était pas probable. Ce fut là le motif de la première déduction que mademoiselle de Prosny fit à son profit.

En second lieu, elle se dit que, puisque ce qu'elle devait rendre à son neveu ne devait pas lui profiter, c'était la dernière niaiserie de les restituer à la fille du voleur Durand.

En effet, que voulait mademoiselle de Prosny? persuader à Silvestre qu'elle lui avait rendu toute la somme envoyée, et dès qu'il serait sorti

pour en faire tel usage qu'il lui conviendrait, quitter furtivement la maison et ne plus reparaître.

En cette circonstance, on pouvait lui avoir aussi bien envoyé dix mille, cinq mille, trois mille francs que cent mille; un don, une aumône de cette somme sont déjà des choses fort rares, et Silvestre devait trouver que c'était beaucoup que trois mille francs dans sa misérable position.

Deux années de ses appointements, c'était presque une fortune!

Oui, il y eut un moment où mademoiselle de Prosny détacha trois mille francs du paquet énorme qu'elle avait enfoui dans ses vastes poches, pour les remettre à de Prosny.

Puis, quand elle eut fait ce sacrifice, elle pensa que de Prosny ne pourrait pas croire à une si misérable restitution, et elle ajouta un nouveau billet, puis deux.

C'eût été une chose curieuse que de la voir, dans la nuit, assise sur son lit, passant et repassant chacune de ces légères feuilles de papier entre ses doigts, pour s'assurer qu'elle n'en mettait pas deux au lieu d'une.

Longtemps elle s'arrêta à la somme de cinq mille francs comme suffisante, comme probable; mais, à mesure que le moment d'accomplir le sacrifice approchait, elle tremblait que Silvestre ne crût pas à ce qu'elle allait lui dire. Certes, ce ne pouvait être pour une si petite somme qu'elle avait fait la résistance qui l'avait exaspéré.

Alors et dans ces moments où il lui semblait que tout allait lui échapper, elle reprenait tout à coup trois paquets de dix mille francs, remettait tout le reste dans sa poche, et s'évertuait à se persuader qu'elle ne pouvait pas faire autrement.

Mais l'instant qui suivait cette résolution ramenait la lutte entre la crainte de ne pas assez rendre et le désespoir de rendre quoi que ce soit.

Alors elle commençait de nouvelles combinaisons : elle remplaçait le paquet de dix mille par le premier petit paquet de cinq mille, et cela ne faisait plus que vingt-cinq mille francs. Puis elle supprimait encore un paquet, et réduisait sa restitution à quinze mille.

Chacune de ces décisions était prise après de longues réflexions, et exécutée par mouvements rapides et nerveux. Chacune de ces décisions était irrévocable, et elle se disait :

— Voilà qui est bien; c'est fini, n'y pensons plus!

Et elle remettait la tête sur son oreiller pour tâcher de rêver à autre chose; mais la pensée qui la tenait ainsi au cœur continuait de la ronger, et toute cette nuit se passa pour elle dans des convulsions douloureuses, ajoutant, retranchant, calculant, toujours mécontente, toujours tremblante; mais sans qu'un seul moment la dignité, l'honneur, le bonheur de Silvestre entrassent pour rien dans ses inquiétudes.

Restituer assez pour pouvoir garder le reste, et surtout ne pas restituer trop, voilà ce qui occupa la longue nuit de mademoiselle de Prosny.

Il ne faut pas oublier ce que nous avons déjà dit : c'est qu'il ne s'était pas élevé un doute dans l'esprit de mademoiselle de Prosny sur le droit qu'elle avait de s'emparer de cet argent.

En ces sortes de choses, les femmes, les jeunes comme les vieilles, ont des idées tranchées qu'il ne faut pas considérer comme manquant de probité naturelle, mais qui sont tout à fait condamnées par la loi sociale qu'elles ignorent le plus souvent, ou dont leur nature irréfléchie ne veut pas tenir compte.

Ainsi la plus honnête femme vous dira :

— Monsieur m'a volé, je trouve une somme qui lui appartient, je la garde, c'est justice.

Elle vous dira cela sans avoir un moment la pensée qu'elle ne fait pas un acte juste, loyal, irréprochable.

Si je dis tout cela, ce n'est pas que je veuille excuser l'action de mademoiselle de Prosny, je veux seulement expliquer comment il se faisait qu'une femme qui, malgré les vices de caractère que la nature lui avait donnés et que la misère avait sans doute accrus, n'avait jamais abandonné les principes de la plus exacte probité; je veux, dis-je, expliquer comment il se faisait que cette femme pût être poussée à commettre une action qui pouvait presque passer pour un vol.

Enfin le jour arriva, et ce fut le bruit que fit Silvestre en approchant de la chambre de sa tante qui arrêta le chiffre de la somme qui allait lui être restituée.

Son entrée fixa pour ainsi dire cette fluctuation incessante, comme un froid excessif qui saisirait tout à coup une onde sans cesse agitée et la tiendrait immobile dans la forme qu'elle eût perdue une seconde plus tard.

Lorsque Silvestre entra dans sa chambre, mademoiselle de Prosny le laissa s'approcher et resta couchée dans son lit, sans se tourner vers lui.

Ma tante, lui dit Silvestre d'une voix douce et pleine d'émotion, avez-vous bien réfléchi à ce que je vous ai demandé, avez-vous bien pensé qu'il était indigne de vous plus encore que de moi d'accepter les bienfaits de la fille d'un homme qui nous a dépouillés? Quelle que soit la somme qui nous a été remise, elle ne peut, elle ne doit point égaler ce que nous aurions le droit de réclamer justement. Donc, si nous l'acceptions, ce serait nous tenir pour satisfaits, ce serait nous considérer comme suffisamment indemnisés, ce serait abdiquer le droit que nous avons de dire que l'insolente fortune de mademoiselle Durand est le fruit de notre spoliation. Vous avez réfléchi à tout cela, n'est-ce pas, ma tante? La seule richesse qui nous reste, c'est notre dignité dans notre misère. Songez-y ; mademoiselle Durand serait trop heureuse de nous arracher ce dernier avantage qui fait que c'est à elle de rougir devant nous. N'est-ce pas, ma tante, que vous ne voudriez pas nous faire subir l'humiliation d'avoir à rougir devant elle? Croyez-moi, je ne vous en veux pas de ce que vous avez fait hier. Dans la pauvreté où nous sommes plongés, je comprends que l'espoir d'un meilleur avenir vous eût fait oublier toutes les raisons qui nous forcent à refuser cette insolente aumône. Mais maintenant que vous avez réfléchi, maintenant que plus calme vous avez pu considérer ce que nous perdrions d'honneur pour quelques misérables billets de mille francs, vous ne refuserez plus de satisfaire à ma demande; vous me rendrez cet argent, et je le rendrai à celle qui vous a fait, ainsi qu'à moi, cette suprême insulte.

Mademoiselle de Prosny semblait ne pas avoir entendu ce que lui disait son neveu. Seulement elle tira lentement un bras de son lit, et tendant un paquet de billets de banque à Silvestre, elle lui dit :

— Faites ce que vous voulez; c'est à vous que l'on a fait l'injure, allez le rendre comme vous l'entendez; allez, monsieur, allez, et laissez-moi sur ce lit d'où je sens que je ne me relèverai plus.

— Oh! ma tante, s'écria Silvestre en prenant les billets, merci, mille fois merci; et maintenant, demandez-moi ce que vous voudrez. Pour vous payer le sacrifice que vous venez de me faire, je travaillerai la nuit, je travaillerai le jour, je remplacerai par toutes les privations qu'il vous plaira de m'imposer la privation que vous vous imposez vous-même.

Il prit la main décharnée de sa tante, et la baisa avec reconnaissance.

Mademoiselle de Prosny fut un moment émue, un véritable remords se glissa dans son cœur, et elle repoussa doucement Silvestre en lui disant:

— Assez, assez; allez rendre cet argent à qui vous l'a donné. N'ajoutez pas un mot de plus : vous devez comprendre combien, après ce qui s'est passé entre nous, une plus longue explication me serait pénible. Partez, Silvestre, partez, puisque c'est votre dessein de rendre cet argent; plus tôt vous le ferez, mieux cela vaudra.

— Oh! ma tante, dit Silvestre, ce n'est pas comme vous vous l'imaginez que je lui rendrai cet argent : ce ne sera pas à elle seule, de façon à ce qu'elle n'ait à rougir devant personne de ce que j'ai à lui dire, de façon à ce qu'elle puisse nier que c'est elle qui l'ait envoyé. Non, non, ce sera une œuvre de justice et de vengeance que j'accomplirai à la fois. Soyez-en sûre, ma tante, elle aura aussi sa part des douleurs qu'elle nous fait éprouver.

Mademoiselle de Prosny ne répondait plus, Silvestre s'approcha d'elle et lui prit encore la main.

— Et maintenant, lui dit-il, pardonnez-moi... pardonnez-moi la violence que j'ai montrée hier. C'est le transport de la haine que j'éprouve pour cette...

Il ne prononça pas le mot, car sa bouche se refusa à dire ce qui mentait complétement à sa pensée, malgré la comédie qu'il jouait, et il acheva en disant:

— Pour cette... mademoiselle Durand.

Ce ne fut qu'à ce moment que mademoiselle de Prosny tourna les yeux vers son neveu. Il y avait dans ce regard un ricanement méprisant.

La vieille fille ne se trompa point sur la prétendue haine que Silvestre disait ressentir pour Sabine. A la haine véritable qu'elle-même éprouvait pour cette jeune fille, elle avait reconnu son amour dans sa colère.

Cette pensée fut sur le point de rompre le calme apparent qu'elle s'était imposé; mille injures pour Sabine et pour son neveu bouillonnèrent en elle et montèrent pour ainsi dire de son cœur à ses lèvres; mais elle se contint encore et parvint à dire d'une voix assez calme :

— Vous avez ce que vous vouliez, je ne vous demande plus maintenant que le repos. Emportez cet argent, il me fait mal à voir.

Pour la première fois, Silvestre regarda le paquet qui lui avait été remis; d'un coup d'œil il apprécia la somme : il devait y avoir et il y avait en effet vingt mille francs.

Mademoiselle de Prosny l'examinait d'un œil assez ardent et assez inquiet pour que Silvestre eût deviné qu'il était trompé, s'il avait pu surprendre ce regard fixé sur lui; mais lorsqu'il releva les yeux sur sa tante, elle était rentrée dans son apparente immobilité, et, en présence du sacrifice qu'elle venait d'accomplir, il eut honte d'exprimer le doute qui s'élevait en lui, et cette parole qu'il allait lui adresser :

— Est-ce là tout?

Cette parole expira sur ses lèvres, et il quitta la chambre en disant à mademoiselle de Prosny :

— Je vous remercie, ma tante; car maintenant que c'est fait, je peux vous le dire : si je n'avais pas pu rendre cette somme aujourd'hui même, je vous le jure, je me serais fait sauter la cervelle!

Puis il rentra dans sa chambre, triste de la tristesse qui était le fond de sa vie, mais satisfait de la victoire qu'il venait de remporter.

Quant à mademoiselle de Prosny, elle eut bien quelque émotion des dernières paroles de son neveu; mais la joie qu'elle éprouvait du succès de sa ruse lui eut bientôt fait oublier le petit incident fâcheux qui pouvait troubler sa bonne fortune, et elle attendit avec une nou-

velle anxiété le moment où Silvestre quitterait la maison, pour pouvoir s'en échapper après lui.

II

1er janvier 1844.

Hier, c'était dimanche.

Sans cela Silvestre eût sans doute quitté sa maison de bonne heure pour se rendre à son étude, et Dieu sait si, le cœur rempli comme il l'avait, de ressentiment contre Sabine, de désespoir sur lui-même, Dieu sait, dis-je, si, s'étant trouvé en présence de M. Simon, ce ressentiment et ce désespoir n'eussent pas éclaté avant l'heure qu'il avait fixée.

Au grand étonnement de mademoiselle de Prosny, son neveu passa toute la journée chez lui, sans paraître pressé de faire cette restitution qui, avait-il dit, était si nécessaire à son honneur et à sa vie. Mademoiselle de Prosny était demeurée dans son lit, toujours muette, comme si elle avait craint qu'une parole ne trahît le secret de sa supercherie; mais plus patiente qu'elle ne l'avait jamais été, parce qu'elle avait pris une résolution inébranlable, elle ne hâta en aucune façon la sortie de Silvestre, qu'elle attendait avec une cruelle anxiété.

Cependant, l'heure du dîner étant arrivée, et mademoiselle de Prosny ayant manqué aux soins accoutumés du ménage, elle engagea Silvestre à aller se pourvoir ailleurs, en lui disant d'une voix doucereuse :

— C'est bien assez que je sois malade, que deviendrions-nous, mon Dieu, si tu l'étais aussi ?

— Je me passerai fort bien de dîner, lui avait dit son neveu.

— C'est ce que je ne veux pas, reprit mademoiselle de Prosny.

Et faisant un effort qui semblait au-dessus de ses forces, elle ajouta lentement :

— Je vais me lever, je vais sortir pour t'apporter ce qu'il te faut.

Silvestre l'obligea à demeurer dans son lit, et comme elle insistait vivement, sous prétexte de sa santé, il se décida à quitter sa maison vers cinq heures du soir, autant pour satisfaire à l'intérêt apparent de sa santé que pour s'arracher lui-même à la torpeur douloureuse où il était tombé.

C'est que cette journée avait été pour lui un bien horrible supplice; c'est que son âme s'était fatiguée à souffrir toutes les douleurs qu'enfantaient pour lui sa misère d'une part et son amour perdu de l'autre.

Mais il est inutile de raconter tous ces tourments d'un cœur désespéré; il faudrait des volumes entiers pour faire comprendre au lecteur cet incessant mouvement du malheur sur lui-même, cette tempête toujours pareille et toujours diverse, où, comme les flots enfermés dans un lac étroit, les mêmes passions s'agitent sans cesse sans retrouver jamais la même forme.

Laissons Silvestre en proie à sa douleur, méditant les résolutions qu'il avait prises, et entrons dans le salon de M. Simon.

Il est neuf heures à la pendule; il n'y a que quatre personnes dans ce salon : M. Simon, sa femme, Sabine et M. de Bellestar. C'est une cruelle comédie que celle qu'il faut souvent jouer en face du monde, mais c'est une comédie bien plus cruelle encore, celle qu'il faut jouer dans l'intimité. Ainsi donc les voilà en présence les uns des autres. D'abord M. Simon, qui avait désiré pour sa pupille un mariage qui lui donnât un grand nom, une grande position, une grande fortune; un mariage qui le dégageât, lui, de la protection qu'il devait à Sabine et qu'il sentait impuissante pour la défendre contre les récriminations qui la poursuivraient.

Ce mariage, il l'avait obtenu; et cependant, malgré tous ses efforts, notre avoué était triste, préoccupé; de temps en temps son regard cherchait le regard de sa pupille, il semblait vouloir épier dans ses yeux une trace de ce mécontentement, de cette tristesse qui remplissait son propre cœur; c'est que M. Simon sentait qu'il avait satisfait, pour mademoiselle Durand, à tout ce qui est raisonnable, prudent et convenable selon le monde, mais qu'il avait oublié ce qui est bien fait selon le cœur.

Dans les jours où il se laissait aller à plaisanter avec les termes de sa profession, si on lui eût demandé ce qu'il pensait de l'union de Sabine et de M. le marquis de Bellestar, il eût répondu :

— Tout cela est fort beau, mais le bonheur ne signera pas au contrat.

D'un autre côté, c'est madame Simon, une âme charmante, un cœur intelligent, qui comprend que le malheur est autour d'elle, sans se sentir la force de le combattre.

Elle avait exigé de son mari la terrible épreuve où Silvestre avait failli succomber, car elle avait deviné l'amour de Silvestre et l'amour de Sabine.

Elle avait espéré que de cette épreuve s'échapperait un cri, une parole qui dirait à M. Simon qu'il tuait ce jeune homme si noble et qu'il aimait tant; elle avait espéré que ce cri irait jusqu'à sa pupille, et y ferait parler la voix à laquelle elle imposait silence; elle espérait enfin que, cette double barrière une fois rompue, tous les obstacles seraient bientôt brisés par ces deux amours libres alors d'aller l'un vers l'autre.



— Mais tu veux donc m'assassiner, misérable! dit Mlle de Prosny en se reculant dans un coin de la chambre. — Page 28.

L'épreuve avait eu lieu, le désespoir s'était montré, mais il n'avait pas dit le mot attendu; il n'y avait eu qu'un homme qui s'était tordu dans la douleur, sans dire où il avait souffert.

Madame Simon n'avait réussi à rien qu'à faire du mal à un cœur qu'elle eût voulu consoler et guérir. Elle aussi était triste et préoccupée, elle aussi sentait les larmes lui venir aux yeux à chaque instant; alors elle se reprochait sa faiblesse et son manque de courage.

Malgré toute la tendresse que madame Simon avait pour sa pupille, elle comprenait la pauvreté de son affection pour Sabine.

Un amour qui n'avait jamais pu parler en elle parce qu'il avait été

Paris. — Typ. de Ve Dondey-Dupré, rue St-Louis, 46, au Marais.

sans objet, un amour qu'elle avait souvent pleuré de ne pas pouvoir ressentir, l'amour maternel tressaillait, pour ainsi dire, comme un remords jusqu'au fond de ses entrailles, et il y avait des moments où elle se disait à elle-même :

— Mais si c'était ma fille, je ne la laisserais pas ainsi marcher à son malheur.

Elle se disait cela, elle s'accusait de ne pas faire pour sa pupille ce qu'elle eût fait pour sa fille; mais les forces vives de ce saint amour, de cette sublime passion de la femme, manquaient à celle qui n'était pas mère.

Elle voyait Sabine souffrir, et elle souffrait de sa douleur; mais il y avait un monde, du regret que madame Simon éprouvait, au désespoir et à la colère d'une mère qui voit souffrir son enfant; madame Simon était malheureuse, mais elle se taisait.

Et Sabine, âme forte et résolue, elle, avait accompli tout le sacrifice, elle avait accepté la main de M. de Bellestar; et, deux jours après ce consentement donné, elle savait, sans en pouvoir douter et après s'être sincèrement interrogée, qu'elle avait accepté la mort de sa vie.

Oui, c'était bien ce qu'on peut appeler la mort de la vie; car c'était un avenir où rien ne devait vivre de ce qui fait les joies célestes du cœur.

En effet, ôtez l'amour à ce cœur, et dites moi ce qui lui restera quand la femme est orpheline, quand la mémoire de sa famille est une honte, et quand elle se croit le droit de penser qu'elle est délaissée par ceux qui devaient lui remplacer cette famille.

Dès ce moment, Sabine commençait pour ainsi dire la vie à laquelle elle s'était condamnée. Elle se posait dans l'orgueil de cette noble alliance, elle écoutait avec une sorte d'avidité curieuse le dénombrement de cette immense fortune qui allait être la sienne, elle se mettait déjà dans le rôle de la femme qui devait être la plus éclatante, la plus célèbre, la plus enviée de Paris; et quelque chose ajoutait tout bas : et la plus malheureuse.



Et aussitôt elle courut vers sa pupille. — Page 35.

Quant à la pensée de Silvestre, elle l'avait honteusement chassée de son cœur.

Comme le père désolé qui met hors de sa maison l'enfant qui a manqué à ses devoirs, et qui défend à tous ceux qui l'entourent de prononcer le nom du maudit, Sabine s'était dit à elle-même qu'elle ne voulait plus penser à Silvestre.

Mais le père qui impose silence aux siens dit que c'est pour ne pas s'irriter davantage qu'il refuse d'entendre dans leur bouche le nom de son fils proscrit. Il ment et ne trompe personne: c'est pour ne pas pleurer devant ceux qui prononceraient ce nom.

Ainsi Sabine se disait dans sa fierté qu'elle ne voulait plus penser à cet homme qui avait trompé ses rêves, parce qu'il était indigne qu'elle pensât à lui; elle mentait aussi, elle ne voulait plus penser à Silvestre pour ne pas sentir qu'elle l'aimait.

Les voilà donc tous trois, gens de bien et gens de cœur, l'honnête homme intelligent et bon, la femme charmante, douce et affectueuse, la jeune fille noble, forte et résignée, les voilà tous les trois, mécontents chacun de soi et des autres, séparés par une douleur sincère et que nul n'a le courage de dire tout haut, pleins de regrets et presque de remords, les voilà tous les trois tristes et malheureux.

Et voici enfin M. de Bellestar, tout gonflé de sa joie, de son triomphe, de sa grosse fortune, de son gros amour, de son énorme fatuité, de sa colossale impertinence. Il est à l'aise, il trône, il parle, il fait de l'avenir à sa guise, de l'avenir qui tombe sur le pauvre cœur de Sabine comme un coup de poing.

Il plane sur ces trois êtres dont chacun vaut mieux que lui dans la plus petite parcelle de son esprit et de son âme; il les domine, il leur commande, il est leur maître, il dispose d'eux, il leur fait faire ce qu'ils ont honte et douleur de faire.

Oh! c'est une exécrable puissance que celle de la sottise qui marche à son but. Elle va devant elle, écrasant tout ce qui se trouve sur son passage, insensible à toute douleur délicate, cuirassée qu'elle est de vanité et de ravissement de soi-même.

S'il fallait peindre par une comparaison l'allure de M. de Bellestar dans cette occasion, il faudrait nous rappeler ces récits des voyageurs qui nous montrent ces lourds et grossiers éléphants qu'un appétit quelconque appelle dans le sombre réduit d'une jungle mystérieuse.

L'énorme bête ne s'inquiète pas s'il y a un chemin tracé pour arriver au but où elle doit aller; si elle peut y arriver par des détours prudemment et lentement suivis; elle va devant elle, brisant indifféremment les arbrisseaux avec leurs fruits mûrs, les belles fleurs à peine échappées de leur bouton, renversant quelquefois les arbres qui semblent pouvoir lui résister.

Oui, c'est ainsi que passait M. de Bellestar à travers ces sentiments exquis et délicats qui étaient autour de lui; heurtant, brisant, foulant aux pieds et l'honnêteté fière et calme de M. Simon, qui avait si bien compris comment on fait le bonheur d'une femme, et les doux souvenirs de cette femme qui avait si bien compris la reconnaissance qu'on doit à un pareil homme, et les espérances à peine nées de cette jeune fille qui avait cru entrevoir le ciel où était son bonheur.

Certes, si l'on eût dit à ce marquis le mal qu'il faisait à ceux qui l'écoutaient parler, on l'eût fort étonné. Ne promettait-il pas à celle qu'il aimait tout ce qu'il considérait comme la suprême félicité de ce monde?

A vrai dire, ces gens-là ne sont pas méchants, ils sont aveugles; mais, pour ma part, je ne sais si je ne préférerais pas la cruauté qui calcule ses coups, à la brutalité qui frappe devant elle, l'oreille et les yeux fermés.

Cependant M. de Bellestar avait épuisé les fleurs de sa rhétorique dorée; il avait ce qu'on appelle vidé son sac, ou plutôt vidé le sac de ses écus; car un commissaire-priseur eût pu coter à une somme exacte le bonheur qu'il prédisait à Sabine, en évaluant les voitures, les diamants, les châles, les dentelles, les meubles, les maisons de

campagne, les dîners, les fêtes, les bals qui devaient parer cette existence princière.

Un silence glacé et gênant régnait dans le salon. En effet M. de Bellestar ayant cessé de parler, il se trouva que personne n'avait rien à lui répondre.

M. Simon regrettait d'avoir fait fermer sa porte à tout le monde, pour ménager à M. de Bellestar et à Sabine un entretien où ils pourraient se mieux comprendre, se mieux connaître et se mieux apprécier. M. Simon s'était singulièrement trompé.

Dans un monde plus nombreux, les défauts du marquis s'effaçaient quelque peu. Ainsi, le bruit d'une voix désagréable disparaît sous le murmure des cent voix qui parlent autour d'elle; jamais Sabine n'avait aussi complétement compris qu'elle venait de le faire le vide et l'inanité du cœur et de la tête de cet homme.

Chacun était embarrassé, et aucun ne se sentait la force et le courage de sortir de cet embarras. M. Simon tisonnait, madame Simon cachait son impatience en se penchant sur son métier à tapisserie, et Sabine feuilletait d'un doigt distrait un album qu'elle regardait, mais qu'elle ne voyait pas. M. de Bellestar seul, le dos appuyé à la cheminée, se chauffant les mollets, et redressant le contour empesé de sa cravate, avait l'air ravi de lui-même, lorsqu'un domestique, entrant timidement, annonça à M. Simon qu'il y avait quelqu'un qui insistait pour être admis.

— Quel est cet importun? dit M. de Bellestar, en s'emparant toujours avec la même sottise du droit du maître de la maison.

Le domestique n'avait pas vainement été averti qu'il ne devait laisser entrer personne à l'exception du marquis, et il avait parfaitement deviné le sens de cette faveur spéciale. Aussi s'empressa-t-il de répondre à celui à qui il supposait le droit de parler dans la maison de son maître (le valet et le grand seigneur étaient faits de la même pâte); aussi répondit-il :

— C'est M. Silvestre de Prosny.

Ce nom agita pour ainsi dire d'un mouvement convulsif ceux qui l'entendirent prononcer.

M. Simon releva la tête en regardant son domestique d'un air stupéfait, comme s'il était venu lui annoncer un malheur.

Madame Simon laissa tomber son aiguille, et fixa les yeux sur Sabine, comme prête à se lever et à lui prêter secours.

Quant à celle-ci, elle tressaillit sur sa chaise, et si elle n'eût été retenue par cette force de l'éducation qui domine les sentiments les plus violents, elle eût quitté le salon, elle se fût enfuie comme à l'aspect de quelque redoutable ennemi.

Au milieu de ce trouble général, M. de Bellestar seul garda sa présence d'esprit, et avec la même impertinence qu'il avait mise dans la question, il fit au domestique la réponse suivante :

— Eh bien! dites à ce monsieur qu'il repasse une autre fois; que M. Simon ne peut pas le recevoir.

Mais ce petit incident avait pour ainsi dire détruit le charme sous lequel était notre avoué. Depuis une heure, il éprouvait un invincible besoin de se débarrasser du pouvoir assommant que M. de Bellestar exerçait sur ses sentiments et sa volonté.

L'arrivée de Silvestre, sans qu'il en sût le motif, sans qu'il en pût prévoir le résultat, pouvait amener un changement quelconque à la situation où ils étaient tous placés, et ne dût-elle que rompre l'embarras du moment, M. Simon l'accueillit avec joie, et il dit rapidement au domestique :

— Non! non! faites entrer M. de Prosny.

Puis, se tournant vers le marquis, il ajouta, comme pour excuser l'ordre qu'il venait de donner :

— Il s'agit peut-être d'affaires très-importantes.

— Oui, oui, dit madame Simon d'une voix empressée et émue, faites entrer M. de Prosny.

L'accent de cette voix était plein de mille espérances confuses, c'est comme si elle eût dit :

— Voici quelqu'un qui va nous sauver, voici quelqu'un qui va nous tirer de la mauvaise action que nous allions faire.

Quant à Sabine, elle était demeurée immobile, pâle, troublée, la respiration haletante, le cœur serré et la tête perdue.

M. de Bellestar s'en aperçut, et avec cette infatigable persévérance de la sottise qui ne manque jamais une occasion d'être sotte, il lui dit d'un air supérieurement protecteur :

— Pourquoi vous troubler ainsi? ce monsieur vient sans doute faire part à M. Simon de sa bonne fortune; vous avez bien le droit de vous amuser de toutes les suppositions qu'il va faire et de toutes les sottises qu'il va dire.

A ce moment, on annonça Silvestre; il entra pâle, défait, l'œil sombre et éteint; il avait l'air d'un spectre.

III

L'annonce de la venue de Silvestre avait vivement frappé M. Simon, sa femme et Sabine; mais elle les avait frappés chacun d'un sentiment différent; son apparition les glaça tous du même effroi.

M. de Bellestar lui-même resta stupéfait à l'aspect de Prosny, dont la pâleur était effrayante, dont l'œil fixe et atone semblait ne plus voir, dont la lèvre frémissait d'un tremblement convulsif.

Il serait difficile de comprendre qu'un homme du caractère de Silvestre n'eût pas trouvé en lui plus de force pour accomplir une résolution longtemps méditée et arrêtée irrévocablement, si nous ne disions ce qui avait donné à de Prosny cette émotion inouïe peinte sur tous ses traits.

Lorsque Silvestre était venu chez M. Simon, le rôle qu'il devait y jouer était tracé d'avance par lui; ce qu'il devait y dire était formellement arrêté dans son esprit.

Comme cela était arrivé les années précédentes, il avait compté trouver beaucoup de monde dans le salon de M. Simon.

En conséquence de cette supposition, il avait arrangé un récit tout à fait moqueur et dédaigneux, tout plein de ces épigrammes préparées de longue main, et qui ne trouvent jamais leur place à l'heure où il faudrait les dire; il avait enfin fait sa scène d'avance.

Lorsqu'il arriva et qu'il voulut entrer chez M. Simon, comme il en avait l'habitude, le domestique qui veillait à l'antichambre l'arrêta en lui disant que M. Simon ne pouvait le recevoir.

Dans la fâcheuse disposition d'esprit où se trouvait Silvestre, ce premier obstacle l'irrita d'abord, parce qu'il empêchait l'exécution de son projet, et après ce premier mouvement, il s'en irrita encore plus, parce qu'il imagina que l'interdiction que lui opposait le domestique était toute personnelle.

— Êtes-vous bien sûr, lui dit-il, la colère dans la voix et dans le cœur, êtes-vous bien sûr que M. Simon vous ait dit de ne pas me laisser entrer, moi?

— Il ne m'a pas plus parlé de vous que d'un autre. M. Simon n'y est pour personne, et il n'y a d'excepté que M. de Bellestar.

Pourquoi le domestique avait-il ajouté ces derniers mots? Probablement il n'en savait pas toute la portée; mais, à tout prendre, c'était une petite impertinence pour le maître-clerc de son maître.

En tout cas, c'était une indiscrétion contre M. Simon, et, en fin de compte, si ça ne faisait pas de mal, ça ne pouvait pas faire de bien.

— Ainsi donc, reprit Silvestre, M. de Bellestar est ici?

— Oui, monsieur.

— Seul avec M. Simon? dit Silvestre.

— Avec monsieur, madame et mademoiselle.

Le transport de rage qui s'empara de de Prosny à cette réponse fut si violent, qu'il pâlit et chancela.

— Monsieur se trouve mal? lui dit le domestique avec cet empressement railleur qui se réjouit de la souffrance qu'on a l'air de plaindre.

Silvestre s'était appuyé sur une table; il n'entendit pas le domestique, et demeura un instant plongé dans ses réflexions.

A ce moment il voyait tout son plan renversé, toutes ses prévisions détruites, toutes ses combinaisons avortées. Mais presque en même temps le besoin d'en finir à quelque prix que ce fût domina sur ce cruel désappointement, et il dit au domestique avec un accent qui surprit étrangement celui-ci :

— Allez dire à M. Simon que c'est moi; qu'il faut que je le voie... qu'il le faut... qu'il le faut absolument.

Le domestique sortit, et Silvestre se dit à lui-même, en attendant la réponse de son patron :

— Oui, oui, je veux en finir; ils sont seuls, tant mieux; cet homme qu'elle aime est là, tant mieux; si, dans ce que j'ai à dire, il m'échappe un mot qui la blesse, tant mieux! Oh! tant mieux, si cet homme veut s'emparer de ces paroles pour prendre la défense de Sabine; tant mieux s'il s'adresse à moi, tant mieux si son insolence m'insulte et me provoque : oh! ce sera affaire à nous deux alors, et je leur montrerai à tous ce que je suis et ce qu'il vaut.

Voilà où en était Silvestre lorsque le domestique vint lui dire qu'il pouvait entrer; voilà pourquoi, après une journée tout entière de réflexions qui eussent dû le faire arriver calme dans le salon de M. Simon, il entra pâle, défait, irrité, et sans avoir, pour ainsi dire, la conscience de ce qu'il y venait faire.

Dans l'ordinaire de la vie avec Silvestre, le patron accueillait son maître-clerc avec la familiarité d'un ami et d'un supérieur, il lui tendait la main du fauteuil où il était assis, tandis que madame Simon et Sabine restaient à leur place, en attendant le salut du maître-clerc.

Ce jour-là, et comme si cet homme eût eu en lui un pouvoir effrayant et respectable à la fois, M. Simon se leva de son siége; madame Simon et Sabine se levèrent de même, et tous trois se tournèrent vers lui, comme s'ils avaient vu entrer quelqu'un qui portât dans sa main leur destinée à tous trois.

Silvestre les salua profondément et silencieusement; les deux femmes lui rendirent ce salut cérémonieux et reprirent leur place, tandis que M. Simon disait à Silvestre, en l'examinant avec inquiétude :

— Qu'est-il donc arrivé, monsieur de Prosny? et pourquoi avez-vous si vivement insisté pour me voir?

— Je vais vous le dire, repartit Silvestre d'une voix entrecoupée; mais permettez que je reprenne mes idées... Je ne croyais pas... je ne m'attendais pas à vous trouver avec...

— Voulez-vous que nous passions dans mon cabinet? dit vivement M. Simon en interrompant Silvestre dont le trouble l'effrayait.

— Non, non, reprit rapidement celui-ci ; non, monsieur, il est bon, il est nécessaire que tout le monde entende ce que j'ai à dire ; il le faut pour mon honneur, pour ma dignité, pour...

Le mot expira sur ses lèvres... « Pour ma vengeance, » voulait-il dire : il n'en eut pas le courage.

Il n'avait pas encore regardé Sabine, il ne l'avait pas encore vue pâle et défaite à son tour, l'œil tendu sur lui, tremblante, et curieuse de ce qu'elle allait entendre, mais il la savait là, et malgré toute la colère qu'il avait amassée contre elle, la pensée de faire rougir ce beau front sous une menace, de faire pleurer ces beaux yeux par une injure, cette pensée l'avait arrêté.

Comme l'homme qui se rue avec fureur contre un ennemi qu'il ne voit pas, et qui trouve tout à coup sous ses pas un enfant blond et rose, pleurant et effrayé, et qui sent toute sa colère se fondre à l'aspect de tant de faiblesse, de même de Prosny perdit toute son irritation, et au moment d'accomplir cette vengeance qu'il avait tant méditée, il ne trouva plus que sa douleur au fond de son cœur.

Il passa la main sur son front pour pouvoir essuyer furtivement les larmes qui lui venaient aux yeux, et il ajouta d'une voix presque éteinte :

— Oui, monsieur, il vaut mieux que je parle devant toutes les personnes qui sont ici.

M. Simon avait suivi avec une inquiétude sérieuse les divers mouvements de la physionomie de Silvestre qui peignait si bien les diverses émotions de son cœur.

— Expliquez-vous donc, mon ami, lui dit-il doucement en approchant un siége, expliquez-vous.

De Prosny tomba assis comme si la force lui manquait tout à fait, et M. de Bellestar jeta autour de lui un regard interrogateur, comme s'il eût voulu dire :

— Que diable est-ce que c'est que cette comédie-là ?

Le marquis était resté le dos appuyé à la cheminée, M. Simon était à l'un des coins, Sabine au milieu du salon, près de la table où étaient posés les albums, madame Simon à l'angle opposé de la cheminée, en face de son mari et derrière son métier à tapisserie. Silvestre était à peu près au milieu, de façon que Sabine était tout à fait en arrière du siége où il était assis, et qu'il ne pouvait la voir qu'en se tournant vers elle.

Il y eut un moment de silence que M. Simon rompit le premier en disant :

— Eh bien ! Silvestre, à quoi devons-nous votre bonne visite de ce soir ?

De Prosny releva la tête et vit M. de Bellestar.

L'aspect de cet homme, qui avait le don de l'irriter toutes les fois qu'il le rencontrait ou qu'il pensait à lui, sembla au contraire le calmer. Silvestre retrouva sa dignité, sa hauteur, sa supériorité réelle : on eût dit qu'il voulait montrer tout ce qui manquait à ce bélâtre, aux yeux de celle qui le préférait.

— Monsieur, dit Silvestre en s'adressant à M. Simon, voilà sept ans que j'ai l'honneur de travailler dans votre étude, j'ai fait tous mes efforts pour mériter votre confiance et pour vous montrer que je n'étais pas indigne des bontés que vous aviez pour moi.

— J'ai pour vous la confiance que tout honnête homme doit à un honnête homme, et ce que vous appelez mes bontés n'a été que justice, justice exacte et peut-être parcimonieuse.

Silvestre s'inclina, et reprit avec un calme extraordinaire :

— Je vous remercie, monsieur, d'avoir prononcé ce mot, il me met sur la voie d'une explication qu'il m'eût peut-être été difficile d'aborder. En faisant pour moi ce que tous vos confrères font vis-à-vis de ceux qui sont à ma place, vous avez fait tout ce que vous deviez et tout ce que vous pouviez. Me payer plus cher que ne le font vos collègues pour les miens, c'eût été vous attirer des reproches, je le sais et je le dis, monsieur Simon, parce que je ne veux pas que vous pensiez que j'accepte le mot de justice parcimonieuse dans le sens que vous avez voulu lui donner. Je m'en empare, non pas pour vous dire que vous avez été avare envers moi, mais pour qu'il soit bien constaté que j'avais une existence pauvre et restreinte. Encore une fois, monsieur, ce n'est pas votre faute; c'est la faute de la carrière que j'ai choisie ; elle a ses traditions, ses habitudes; je les savais, je les ai acceptées, je n'en espérais point d'autres. J'étais pauvre, voilà tout ce que je voulais dire.

— Et vous avez vécu honorablement dans votre pauvreté, répliqua M. Simon.

— J'étais venu invoquer ce témoignage de vous, reprit Silvestre, et je l'accepte avec d'autant plus de reconnaissance que vous me l'avez donné avant que je l'aie demandé. Mais il ne me suffit peut-être pas pour ce que j'ai à vous dire, après ce qui m'est arrivé (et ici la voix de Silvestre s'altéra sensiblement); après ce qui m'est arrivé, reprit-il, ce n'est pas assez que j'aie vécu honorablement du peu que j'avais, il faut que vous puissiez dire, monsieur, que j'en ai vécu satisfait.

Silvestre prononça ce dernier mot avec une certaine hauteur, et en élevant ensemble la voix, la tête et le regard. L'attention de ceux qui l'écoutaient était tendue au dernier point.

Ces préambules n'étaient, pour les assistants, que l'annonce d'un fait qu'ils connaissaient tous, et dont ils attendaient l'expression, comme dans une cérémonie publique on regarde défiler devant soi ceux qui précèdent le héros que tout le monde connaît, que tout le monde attend, que tout le monde espère.

M. de Bellestar laissait voir, dans le sourire mal contenu qui contractait ses lèvres, l'impatience dédaigneuse avec laquelle il écoutait ce qu'il appelait en lui-même de la poésie de pauvre diable. Ce sourire, surpris sur ses lèvres par le regard de Sabine, lui fit plus de tort que toutes les balourdises qu'il avait dites jusque-là, et par un de ces mouvements soudains et rapides qui sont pour les femmes de vrais actes de courage, elle se rapprocha de Silvestre comme pour montrer avec quel intérêt elle l'avait écouté, avec quel intérêt elle voulait l'écouter encore.

Madame Simon elle-même s'accouda sur son métier, et Silvestre continua en disant :

— Monsieur Simon, vous n'êtes pas entré assez intimement dans ma vie intérieure pour savoir que jamais une plainte, jamais un murmure n'est sorti de ma bouche pour demander à qui que ce soit plus que je n'avais. Mais il est certain, n'est-ce pas, que lorsqu'un homme est mécontent de sa position, que lorsqu'il se croit, à quelque titre que ce soit, le droit d'en avoir une meilleure, il laisse percer son mécontentement ou ses prétentions d'une façon ou d'une autre devant ceux avec lesquels il vit constamment, devant ceux surtout qui pourraient apporter un changement à cette position ; eh bien ! monsieur, je vous adjure de le dire ici devant les personnes qui nous écoutent, ai-je jamais montré un désir, une espérance ou un regret ?

— Jamais, répondit M. Simon, qui se laissait gagner par l'émotion mal contenue avec laquelle parlait Silvestre.

— S'il en était ainsi, reprit celui-ci d'une voix qui tremblait, voulez-vous m'expliquer comment il s'est fait que quelqu'un que je ne connais pas, que je ne veux pas connaître... ajouta-t-il d'une voix presque mourante, que quelqu'un, dis-je, se soit cru le droit de venir jeter une aumône à cette pauvreté qui ne demandait rien à personne.

L'étrangeté de la situation consistait en ce que tout le monde devait paraître l'ignorer.

A ce mot « aumône, ». Sabine baissa la tête, sous la honte qu'elle éprouva de l'action qu'elle avait faite ; madame Simon sourit tristement, parce qu'elle souffrait de la douleur de de Prosny; mais un regard plein de fierté accompagna ce sourire, parce qu'elle était heureuse de voir reprendre ainsi sa place à celui qu'elle avait si haut placé dans son cœur.

M. de Bellestar fit une moue dans le même sens que son précédent sourire, et qui signifiait encore :

— Mon Dieu ! que de grands mots pour dire une chose toute simple !

M. Simon seul resta dans le rôle rigoureux qu'il devait jouer, et dit à Silvestre :

— Une aumône à vous ! Je ne vous comprends pas, mon cher ami.

IV

De Prosny regarda madame Simon et M. de Bellestar, pour s'assurer s'ils étaient, comme M. Simon, dans l'ignorance de ce qu'il allait dire, et il n'eut pas de peine à reconnaître qu'ils en étaient parfaitement informés.

Il ne regarda pas Sabine, vers laquelle il lui eût fallu se tourner d'une manière trop marquée; mais il n'avait pas besoin de la voir, il était à ce moment parfaitement certain de ce dont il avait été seulement convaincu jusqu'à ce moment. Il répondit donc à M. Simon, en se laissant aller à l'amertume qui l'avait un moment dominé :

— Et de quel autre nom, monsieur, que celui d'aumône, voulez-vous que j'appelle la remise faite à ma porte d'une somme considérable, à laquelle je n'ai aucun droit, aucun, si ce n'est ma pauvreté ?

M. Simon était fort embarrassé ; il essaya de se tirer de la gêne cruelle qu'il éprouvait, en continuant à montrer une surprise assez bien jouée pour que Silvestre s'y laissât prendre.

— Mais que m'apprenez-vous là ? lui dit-il, une somme considérable a été déposée à votre porte et pour vous ?...

— Le papier qui l'enveloppait portait cette suscription, répondit Silvestre : *A M. Silvestre de Prosny, à lui seul.*

Je ne puis donc douter que cette aumône ne me fût destinée.

— Mon Dieu ! fit M. de Bellestar, qui s'étonnait de l'embarras des autres pour une chose qui lui paraissait si facile à résoudre ; eh ! mon Dieu ! c'est quelqu'un de riche qui vous aura rencontré quelque part, et qui, doué d'une âme généreuse et pleine de sensibilité, se sera intéressé à votre situation.

Cette dernière partie de la phrase de M. de Bellestar fut envoyée à Sabine par un regard tout à fait gracieux et vainqueur; le marquis, ravi d'avoir si bien apprécié celle qui devait partager l'honneur de son nom, continua :

— Cette personne, monsieur, a suivi le penchant d'une bonté supérieure, et a voulu venir en aide à un jeune homme digne de sa bonté.

Il fallait bien que le cœur de de Prosny éclatât; mais s'il était

resté seulement en présence de ceux qu'il aimait et respectait à la fois, si M. ou madame Simon, ou Sabine elle-même, eussent seuls fait entendre leurs voix dans cette occasion, il est possible que l'explication que de Prosny venait de donner fût restée dans les termes mesurés où il l'avait commencée.

L'intervention de M. de Bellestar fut le grain fulminant qui détermina la détonation.

De Prosny se redressa tout à coup, et attachant ses regards étincelants au visage de M. de Bellestar, il lui dit d'une voix âcre et altérée :

— Je ne suis venu demander ici à personne le secret de la pitié que j'ai inspirée; je suis venu pour dire que cette pitié je n'en veux pas, que je la tiens à insulte, et que si je pouvais découvrir qu'elle me vînt d'un cœur qui battît sous un habit bleu, j'en demanderais raison à qui a osé ainsi me la jeter au visage.

M. de Bellestar portait un habit bleu, et il était impossible que la provocation fût plus directe.

Le marquis s'écarta de Silvestre, et le toisa des pieds à la tête d'un regard insolent, où perçait le regret de ne pouvoir pas punir à l'instant celui qui le bravait ainsi.

Par un mouvement machinal, il boutonna son habit jusqu'au menton, comme s'il se fût préparé à une lutte corps à corps.

Puis il reprit son imperturbable assurance, et repartit en clignant des yeux, pour donner encore plus d'impertinence à son regard :

— Monsieur, le cœur qui bat sous l'habit bleu, quoiqu'il soit tout à fait innocent de cette pitié qu'on a pu croire que vous méritiez, ce cœur est tout prêt à en prendre la responsabilité.

— Messieurs, dit madame Simon en quittant sa place et en montrant Sabine, vous oubliez que nous sommes ici.

Et aussitôt elle courut vers sa pupille qui, la tête renversée en arrière, la main appuyée sur son cœur, semblait prête à suffoquer.

— Monsieur de Prosny, reprit sévèrement M. Simon en s'avançant entre Silvestre et M. de Bellestar, êtes-vous venu chercher ici une querelle? et avez-vous choisi ma maison pour y apporter le trouble et la violence?

— Je vous demande pardon, monsieur, reprit Silvestre, et je regrette bien sincèrement que vous ayez pu me dire que j'avais manqué de respect à votre maison, le jour où j'y mets les pieds pour la dernière fois; ou je me trompe, ajouta-t-il d'une voix tremblante d'émotion, ou l'on me comprend mieux ici qu'on ne semble vouloir me le montrer.

Tout le monde se tut.

Silvestre contempla un moment tous ceux qu'il avait appelés ses amis, et dont il venait se séparer, et retombant dans la faiblesse de la douleur, il se sentit encore prêt à pleurer, et s'écria :

— Ah! vous le saviez tous!

Puis les prenant chacun à partie :

— Vous le saviez, vous, madame, dit-il à madame Simon qui tenait Sabine dans ses bras, vous le saviez, et je vous pardonne de l'avoir laissé faire, car vous ne me connaissez pas; mais vous le saviez, vous aussi, monsieur Simon, et vous m'avez laissé faire cette injure. Est-ce que je mendie, moi, monsieur? est-ce que le pain que je mange je ne le gagne pas par mon travail de chaque jour? est-ce que je crie la misère? est-ce que j'ai jamais fait entendre une plainte sur ma fortune perdue? Pourquoi donc est-on venu me jeter cette aumône, pourquoi est-on descendu dans mon malheur pour l'insulter dans sa résignation?

Il se tourna vers Sabine, qui pleurait à chaudes larmes, et, emporté par le désespoir qui couvait en lui depuis si longtemps, il s'adressa directement à elle, et lui dit, le cœur et la voix pleins de larmes aussi :

— Est-ce que je vous ai fait quelque mal, moi, mademoiselle, est-ce que j'ai manqué au respect que je vous devais... non-seulement parce que vous êtes la pupille de l'homme qui a protégé et soutenu ma jeunesse, mais encore parce que vous êtes noble, bonne et pleine de vertus?... Mais vous ne savez donc pas que la dernière humiliation qu'on puisse jeter à un homme, c'est de lui donner de l'argent? mais vous le saviez, car vous vous êtes cachée pour le faire...

A ce moment Sabine se dégagea vivement des bras de sa tutrice, et, s'avançant rapidement vers Silvestre, elle lui dit, avec un accent indicible de fierté et de prière :

— Sur mon honneur, monsieur, non, je ne savais pas que cela pût vous humilier; mais je savais que de ma main vous n'accepteriez rien.

— Ni de la vôtre ni de celle de personne! repartit Silvestre d'un ton sombre.

— Mais de la mienne... reprit Sabine, ce n'était pas une aumône, c'était une restitution.

— Mon enfant, mon enfant, s'écria M. Simon, qui voyait venir le danger qu'il voulait éviter, vous ne devez rien à M. de Prosny!

— M. Simon a raison, dit Silvestre devenu honteux de ce qu'il avait fait en présence de la fière douleur de Sabine; vous ne me devez rien, et je vous prie de m'excuser de vous avoir reproché en termes si durs une action qui ne partait que de la noblesse et de la pureté de vos sentiments. Mais, quelque admiration, quelque reconnaissance qu'elle m'inspire, vous devez comprendre que je ne puis l'accepter à aucun titre.

— Comme il vous plaira, monsieur, reprit Sabine, belle d'orgueil et de résolution; vous ne voulez pas accepter, et vous faites bien; mais je ne veux pas garder, moi, la fortune qui vous a été volée, et je fais bien aussi.

L'accent dont elle prononça ces paroles alarma tous ceux qui l'entendirent, et M. Simon, sa femme, Silvestre, lui crièrent en même temps :

— Que dis-tu? mon enfant!

— Que veux-tu faire? Sabine!

— Que prétendez-vous? mademoiselle!

— Mais c'est déjà trop!

Cette dernière parole appartenait à M. de Bellestar.

Sabine sembla ne pas les avoir entendus, et, continuant avec le même accent résolu et inspiré, elle reprit :

— Non, point d'aumône, point de restitution; entre nous, monsieur, il y a un compte à régler, et ce compte on le réglera, je le veux, j'entends qu'il le soit.

— Vous oubliez que c'est devant moi que vous parlez ainsi, dit M. Simon, qui au besoin savait faire usage de son autorité, vous oubliez que vous n'êtes pas la maîtresse de disposer de votre fortune.

— Je le serai bientôt, reprit Sabine plus doucement, et alors, M. de Prosny, ajouta-t-elle en sentant s'affaiblir en elle le mouvement qui l'avait emportée, alors, je l'espère, vous n'aurez plus à vous plaindre de moi d'aucune façon.

Au point où en était arrivée cette explication, elle semblait devoir rester sans issue, lorsque M. de Bellestar, en s'y mêlant encore une fois, la fit tourner brusquement d'un autre côté.

— Allons, monsieur de Prosny, dit-il doucement à Silvestre, nous comprenons tous la susceptibilité qui vous a fait refuser cette somme de cent mille francs; mais montrez-vous généreux en l'acceptant.

Une fois encore, M. de Bellestar recula devant Silvestre, tant le regard de celui-ci était effaré, tant les traits contractés de son visage peignaient une sorte de délire furieux.

— Comment avez-vous dit? reprit Silvestre d'une voix suffoquée et qui ne pouvait sortir de sa poitrine, vous avez dit cent... cent... n'est-ce pas cent mille francs, que vous avez dit?

— C'est, du moins, la somme que je croyais que mademoiselle Durand vous destinait, répondit M. de Bellestar d'un ton précieux, et comme s'il eût craint de s'être beaucoup trop avancé.

— Eh! qu'importe la somme, monsieur? repartit Sabine avec dégoût.

— Par grâce, par pitié, cria Silvestre dans un désordre inexprimable, était-ce cent mille, était-ce cent mille? oh! répondez, répondez-moi!

Sabine baissa les yeux, et M. Simon, épouvanté du désordre de Silvestre, dit avec plus de vivacité qu'il n'en avait jamais montré vis-à-vis de sa pupille :

— Mais réponds donc, combien lui as-tu envoyé?

— Eh bien! dit Sabine, honteuse d'être obligée de prononcer le chiffre de ce bienfait si malheureux, eh bien! c'était cent mille francs.

— Cent mille francs!... cria de Prosny d'une voix qui ébranla tout le salon; oh! je vais... je cours... dit-il en s'élançant vers la porte.

Mais il n'avait pas fait deux pas qu'il s'arrêta soudainement en portant la main à son cœur.

M. Simon courut à lui, il vit ses traits se contracter, ses yeux se fermer, et il entendit ces mots que balbutiait Silvestre :

— Allez... allez... à la maison... ma tante...

Puis sa voix s'éteignit et il tomba sur le parquet.

V. — IDYLLE SUR LA NUIT.

On vante sans cesse le sommeil du juste.

J'admire avec tout le respect qu'on doit aux choses consacrées le sommeil du juste et la quiétude de sa conscience, qui lui fait trouver sur l'oreiller la récompense de ses vertus.

Mais après cette protestation de respect pour ce respectable sommeil (protestation sans laquelle je courrais gros risque d'être traité par les moralistes catholiques comme un libertin, ou comme un professeur de l'Université), après cette protestation, dis-je, il doit m'être permis de dire que, comme romancier, je méprise souverainement les gens qui dorment, à moins qu'ils ne rêvent; ce qui, à vrai dire, n'est qu'un quasi-sommeil, un sommeil illégitime, dont le trône est occupé par un rêve usurpateur.

En effet, que voulez-vous que fasse un romancier d'un héros qui ronfle, d'une beauté qui dort, si ce n'est de la faire réveiller par un baiser furtif, comme cela se passe dans les trumeaux de Boucher, auquel cas, adieu le sommeil; ou bien, si le sommeil persiste, cela devient si scabreux que le conteur est obligé de voiler sa plume et de se retirer du récit.

Parlez-moi donc des gens qui veillent.

Des veilleurs sont souvent des voleurs, c'est vrai. Mais que c'est beau un voleur!

Carré d'épaules, étroit des hanches, posé sur des jambes torses, la tête énorme, la chevelure rousse et touffue, l'œil incertain et glauque, le nez épaté et érubescent, la bouche tortue, la mâchoire carrée et dénotant tous les appétits brutaux, le tout couvert d'une casquette de loutre, vêtu d'un bourgeron bleu passé et d'un pantalon de velours flétri, armé d'un rossignol et d'un monseigneur!

A la bonne heure! voilà quelque chose qui parle, qui veille, qui porte en soi la poésie du crime, d'où naît la poésie de la peur, la plus puissante de toutes les poesies sur l'esprit des lecteurs.

Les veilleurs sont aussi les joueurs, c'est encore vrai. Mais quelle noble et magnifique passion que celle du jeu. En voilà une, où les doigts se crispent, où les dents grincent, où les cheveux se hérissent, où l'on se déchire la poitrine à beaux ongles; en voilà une, où l'on s'irrite, où l'on se roule, où l'on se tord, où l'on se tue.

Et demandez au plus misérable joueur de lansquenet (vous savez que le lansquenet est tout à fait revenu à la mode, on l'a retrouvé dans un vieux buffet chinois de Martin), demandez à ce joueur s'il ne hait pas le jour comme le hibou; demandez-lui s'il n'attend pas la nuit comme la rose attend l'aurore sa sœur.

La nuit appartient aussi aux gens qui soupent et qui ont le droit de rentrer pleins comme des cruches, sans que le passant les montre au doigt.

Le théâtre est à la nuit; et le bal turbulent qui mugit, dans la salle Vivienne, roulant, bondissant, beuglant *comme un combat de cent taureaux;* et le bal frais, gracieux, léger, aux mille douces couleurs, au plaisir décent, à la joie coquette, le seul bal où vous alliez, mesdames, ce bal n'est-il pas le fils de la nuit?

Et quand la nuit n'aurait pas ce riche cortége de toutes les poésies de la civilisation, n'aurait-elle pas la plus magnifique richesse de ce monde, n'a-t-elle pas les amoureux qui ne causent bien avec eux-mêmes que la nuit?

Voyez plutôt.

VI. — RÉCIT.

Nous avons laissé Silvestre tombé sur le parquet.

Un moment il sembla mort; car il demeura immobile. Il avait éprouvé un de ces terribles accidents où la vie demeure complétement suspendue pendant quelques moments, si bien que si on ne la rappelait pas immédiatement par des secours actifs, elle ne reprendrait plus son cours, sans que la science puisse préciser le moment exact où elle abandonne le corps, où l'âme immortelle se sépare de la dépouille périssable.

C'est précisément parce que je suis profondément ignorant en médecine que, ne sachant comment nommer l'atteinte violente et rapide qui frappa Silvestre, je dirai comment et jusqu'à quel point elle dut épouvanter ceux qui en furent témoins.

Silvestre était étendu par terre, dans un état d'immobilité parfaite.

Quand on voulut le relever, le corps et les membres fléchirent sans résistance, pesant du poids inerte de la mort; le visage était d'une pâleur cadavérique, les yeux étaient fermés, la bouche entr'ouverte, et quelques gouttes de sang s'en échappaient une à une.

Le seul symptôme qui eût pu dire à un homme de l'art de quel mal avait été frappé Silvestre, c'était le gonflement excessif de la poitrine, que M. Simon remarqua lorsqu'il eut arraché la cravate et le gilet de de Prosny pour essayer de le faire respirer.

L'avoué, aidé d'un domestique, avait posé Silvestre sur un divan, tandis qu'on était allé chercher un médecin. On avait soutenu la tête du malade avec des coussins, et il était légèrement incliné du côté du salon, de façon que cette figure morte se trouvait tournée en face de ceux qui étaient autour de lui.

M. Simon, à genoux près du divan, cherchait le pouls qui restait muet; madame Simon apportait des vinaigres, des sels, tout ce qui pouvait ranimer la sensibilité éteinte.

M. de Bellestar n'avait eu qu'un mot : c'était pour mettre sa voiture, qui l'attendait à la porte, à la disposition du domestique chargé d'aller querir un médecin.

Après cette bienveillante et active participation aux soins qu'on cherchait à donner à Silvestre, il s'était remis le dos à la cheminée, grommelant contre ces sensibleries romanesques, faisant une moue dédaigneuse à l'idée de tenir par quoi que ce soit à un monde où il se passe de pareilles scènes, fort mécontent d'être venu, encore plus mécontent de ne pouvoir s'en aller, et, au milieu de ce mécontentement général, trouvant place pour penser à un accident possible pour sa voiture et ses chevaux que le domestique bourgeois de l'avoué aura probablement ordonné de conduire ventre à terre.

Heureusement que le marquis se fie à l'adresse et à la prudence de son fidèle Fild, qui n'hésiterait pas à crever ses chevaux pour faire arriver son maître à Saint-Cloud ou à Neuilly avant tous ceux qu'il rencontre, mais qui n'ira pas s'amuser à les rendre malades pour secourir un clerc qui se meurt.

Cette justice rendue à son cocher calme l'agitation de M. de Bellestar; il en résulte qu'il peut observer ce qui se passe autour de lui, et son attention se porte sur Sabine.

Elle est debout au pied du divan, les bras pendants, les deux mains croisées, la tête penchée en avant, le regard attaché au visage de Silvestre, l'œil démesurément ouvert et immobile, la bouche légèrement entr'ouverte aussi. C'est à la fois l'expression de l'épouvante et de la douleur poussées à leur dernier terme. C'est une admirable statue presque aussi blanche que le marbre, aussi immobile et aussi froide que lui.

A ce moment, il faut le dire, Sabine ne pensait pas. Une pensée, si subite qu'elle eût été, eût sans doute agité d'un mouvement quelconque, d'un frémissement furtif, cette complète immobilité.

A ce moment, disons-nous, Sabine ne pensait pas, elle souffrait; et encore souffrait-elle d'une douleur continue, et, pour ainsi dire, fixe dans son intensité. Il semblait que Sabine fût sous l'empire d'un puissant et invincible enchantement, qui la tenait liée et immobile à l'immobilité de Silvestre.

Et peut-être est-il vrai de dire que, si cette stupeur de de Prosny eût fini par la mort, la vie de Sabine, suspendue à celle de Silvestre, se fût en allée avec elle; car ce ne fut qu'au moment où une légère expiration accompagnée d'une abondante émission de sang annonça que Silvestre vivait encore, qu'un soupir profond s'échappa de la poitrine de Sabine; tous deux reprenaient ensemble la vie et leur souffrance.

M. de Bellestar n'était pas homme à soupçonner le secret vrai de la douleur de sa future. Il avait cette sublime confiance des sots qui en fait les enfants privilégiés de la nature, et qui ne lui permettait pas de croire qu'une femme à laquelle il avait adressé ses hommages pût penser à un autre homme que lui.

D'ailleurs, la douleur de Sabine pouvait s'expliquer par le remords; car enfin elle était la cause du désespoir qui avait failli tuer ce jeune homme, et ce devait être assez pour jeter une pareille épouvante dans une âme comme la sienne.

En conséquence, M. de Bellestar respecta cette stupeur désolée, jusqu'au moment où, selon lui, elle devait céder à son intervention.

Au premier mouvement que fit Silvestre, le marquis s'approcha de Sabine, et lui dit avec l'affectueuse supériorité d'un homme fort :

— Allons, mademoiselle, calmez-vous, ce ne sera rien qu'un léger évanouissement. Notre jeune protégé reprend ses sens; il n'y a plus le moindre danger...

Sabine n'écouta point M. de Bellestar, et ne le regarda point; mais ses lèvres, déliées de leur immobilité, tandis que ses yeux demeuraient fixés sur le visage de Silvestre, murmurèrent tout bas :

— Oh! oui, je le sauverai...

— Mais il est sauvé, fit M. de Bellestar; revenez à vous, mademoiselle...

Cette fois Sabine revint à elle, ou plutôt revint à M. de Bellestar; elle le regarda tout à coup, et, comme si la présence du marquis eût enfermé pour elle le résumé de tout ce qui s'était passé à propos de leur mariage, comme si ces mots qu'il venait de prononcer eussent été une nouvelle demande à ce sujet, elle lui répondit en se détournant de lui :

— Oh! maintenant, monsieur, jamais... jamais!...

M. de Bellestar ne comprit pas, mais il demeura tout stupéfait de ces paroles.

Cependant le médecin venait d'arriver; il parla sur-le-champ de faire une saignée.

Sabine quitta le salon. Madame Simon y demeura.

M. de Bellestar, fort préoccupé de comprendre ce qu'avait voulu lui dire sa future, demanda la permission de se retirer, en promettant d'envoyer le lendemain savoir des nouvelles de M. de Prosny; M. Simon lui répondit à peine et revint près de Silvestre sans avoir un moment pensé à sa pupille.

Madame Simon l'avait vue s'éloigner; mais à ce moment sa pitié était toute pour de Prosny, et elle voulut attendre la décision que porterait le médecin après avoir donné ses premiers soins au malade.

Sabine rentra donc seule chez elle.

VII

Au moment où Sabine passa le seuil de sa porte, elle s'arrêta comme si une vision inattendue se fût montrée à ses yeux. Ce n'était rien, ou du moins c'était bien peu de chose.

Ce qui l'avait ainsi arrêtée, ce qui la fit rester un moment sur le seuil de sa chambre, en murmurant tout bas des nombres qui se suivaient exactement, c'était le bruit de sa pendule qui sonnait minuit. Minuit, l'année était close et une nouvelle année commençait.

Combien de fois, jusqu'à ce jour, Sabine avait attendu cette heure, joyeuse des présents reçus et de ceux qu'elle attendait, l'œil fixé sur le cadran pour être la première à courir à son tuteur et à se jeter à son cou. Quelle joie alors, quels rêves, quels souhaits, quels vœux!

Aujourd'hui rien de tout cela... elle était seule, et ce premier moment de cette nouvelle année tenait suspendue près de la mort la vie

de l'homme dont son père avait dévoré la fortune, et dont elle-même avait brisé le cœur et presque l'existence.

Sabine ne se prit point à pleurer. Elle s'assit lentement et posément sur un fauteuil.

Elle sentait, sans pouvoir le comprendre, que toute une révolution venait de s'opérer en elle, et il semblait que le hasard, qui avait fait sonner sa pendule, eût voulu lui en marquer l'heure solennelle et remarquable.

Une pensée unique et profonde occupait Sabine, c'était de réparer le mal qu'elle avait fait, s'il était réparable; c'était de l'expier, s'il ne l'était plus; mais Sabine à ce moment n'avait plus en elle-même cette confiance qui lui avait fait faire cette action qu'elle avait faite, et qui avait amené un si triste dénoûment.

Elle se décidait à cette heure à soumettre longtemps encore sa vie et ses volontés à l'empire de l'homme qui les avait dirigées jusque-là, aux tendres conseils de la femme qui savait, elle, comment la vertu est bonne, comment la générosité reste digne de ceux à qui on l'impose.

Le fier caractère de Sabine était soumis, à ce moment, si bien soumis, croyait-elle, qu'en pensant à Silvestre elle ne pensait pas à son amour.

Mais ce n'est que parce qu'elle ne s'occupait que des sacrifices qu'on pouvait lui demander qu'elle les acceptait si facilement. C'est parce qu'elle se rêvait une vie d'abnégation et de solitude qu'elle se trouvait si prompte à l'adopter; c'est parce qu'elle ne supposait pas qu'on pût lui demander autre chose que le malheur auquel elle se condamnait, qu'elle se croyait devenue si obéissante.

Qu'elle eût un seul instant supposé M. Simon capable de lui parler le langage qu'eût peut-être tenu M. de Bellestar; que son tuteur fût venu dire à Sabine :

— Ma chère enfant, vous avez fait plus que vous ne deviez, vous n'êtes pas et vous ne pouvez pas être responsable des susceptibilités de M. de Prosny ; ce qui est arrivé est très-fâcheux, mais enfin il se porte bien maintenant, tant pis pour lui s'il ne veut pas qu'on l'aide à sortir de la mauvaise position où il est ; vous ne pouvez pas passer toute votre vie à refaire des fortunes défaites. Vous êtes jeune, vous êtes belle, acceptez l'existence comme elle s'offre à vous, toute remplie de plaisirs et de triomphes; jetez un voile entre l'avenir qui s'ouvre si riant et un passé qui ne vous a jamais appartenu; reprenez votre gaieté, vos projets, votre insouciance.

Oui, certes, qu'elle eût pu croire M. Simon capable de lui parler ainsi, et elle se fût révoltée, et elle eût trouvé en elle toute la puissance de sa volonté pour résister à son tuteur. Mais elle ne prévoyait point, elle ne pouvait prévoir de tels conseils.

Vivre séparée du monde et privée de toute affection, voilà la pensée et presque la résolution que caressait Sabine dans sa douleur solitaire.

Comment voulez-vous qu'elle pensât à son amour? Ce n'était pas pour lui donner de l'espoir, elle qui renonçait à tout bonheur. Ce ne pouvait être pour le regretter, car elle en était à ce point de pitié sur elle-même qu'elle ne se croyait pas digne de cette souffrance.

Et puis, à vrai dire, aimait-elle Silvestre dans ce moment?

Cet homme qu'elle avait pris plaisir à bercer dans son cœur comme un être souffrant, malheureux, abandonné, dont elle pouvait être l'asile, le soutien, l'ange protecteur, cet homme ne venait-il pas de briser ce rêve? ne s'était-il pas relevé à sa hauteur? n'était-il pas aussi fort qu'elle?

Malheureusement pour lui, il ne l'était pas plus.

Si de Prosny, dans cette dernière rencontre de son âme avec celle de Sabine, l'avait tout à fait insultée et méprisée, s'il l'avait accablée de ses ressentiments et de sa colère, Sabine, tremblante et brisée, eût peut-être senti crier en elle son amour vaincu et dédaigné, car l'amour n'a que deux places en ce monde, celle de tyran ou celle d'esclave.

L'amour qui prétend vivre dans l'accord égal de deux volontés, cet amour n'existe pas. Seulement on se trompe si souvent au bonheur qu'on trouve à obéir, qu'on le prend pour de la liberté; mais cela n'était point arrivé ; et si l'on eût pu pénétrer dans le cœur de Sabine au moment précis dont nous parlons, on eût été peut-être bien surpris de ne pas y sentir un battement d'amour.

On eût dit qu'il était en elle comme était, une heure avant, la vie dans le corps de Silvestre, prêt à fuir pour toujours, prêt à revenir si quelques soins venaient l'y rappeler.

Sabine restait plongée dans ses réflexions, sans inquiétude sur le sort de Silvestre, comme si un esprit étranger eût fait qu'elle le sentît vivre parce qu'elle vivait.

A ce moment madame Simon entra dans la chambre de Sabine et parut fort étonnée de la trouver si calme et de l'entendre lui dire d'un accent calme quoique empressé:

— Eh bien! comment va M. de Prosny?

— Sa vie n'est pas hors de danger, dit madame Simon blessée de la froideur de Sabine; on l'a transporté dans le cabinet de M. Simon, qui veut passer la nuit près de lui, car M. Simon est désespéré de ce qui est arrivé.

Sabine ne répondit point, et madame Simon, qui était entrée avec le dessein de ménager cette âme qu'elle croyait si malheureuse, de plus en plus blessée de cette apparente insensibilité, ajouta d'un ton fâché :

— Oh oui ! mon mari est désolé de vous avoir laissée faire cette action, qu'il pouvait empêcher.

Sabine reçut la leçon du même air calme dont elle avait accueilli l'arrivée de madame Simon, et répondit tristement, mais doucement :

— Je sais que c'est une grande faute que j'ai faite. Fasse Dieu, ajouta-t-elle en levant les yeux au ciel avec une prière ardente dans le regard, fasse Dieu que ce ne soit pas un crime! Mais personne ne peut, je le vois, renier tout à fait l'héritage de mal qui lui a été légué. Je devais être fatale à M. de Prosny comme l'ont été les miens. Dieu sait que je ne l'ai pas voulu ; Dieu sait que j'avais pour lui l'estime la plus vraie; Dieu sait qu'il y a eu un moment où j'ai hésité à faire ce que j'ai fait...

— Tu prévoyais donc ce qui pouvait arriver? dit madame Simon, qui commença à soupçonner la profondeur d'un remords qui se montrait si peu; si tu le prévoyais, pourquoi ne pas nous avoir dit tes craintes?... pourquoi l'as-tu fait?

— Pourquoi je l'ai fait? s'écria tout à coup Sabine. Oh! ce jour-là j'ai été folle... Je l'ai méconnu... j'ai...

Son amour venait de revenir.

— Mais qu'est-ce donc? fit madame Simon, alarmée de cette soudaine explosion.

— Rien, rien, dit Sabine en s'éloignant de sa tutrice et en tombant sans force sur le siége qu'elle avait si tranquillement pris un instant avant; rien... Ne me demandez rien, s'écria-t-elle; mais je suis bien malheureuse!

Cette fois elle pleurait.

VIII

Madame Simon crut comprendre les larmes de Sabine; mais elle attachait un si grand prix au sens qu'elle pensait y deviner, qu'elle voulut en être complétement assurée.

— Oui, lui dit-elle, je sens que tu dois être malheureuse; tu avais fondé sur l'envoi de cet argent l'espoir de réparer des torts qui ne sont pas les tiens, et vis-à-vis de tout autre que M. de Prosny, il est probable que tu eusses réussi. Mais (et en parlant ainsi madame Simon examinait attentivement le visage de sa pupille), mais il y a dans l'âme de Silvestre une hauteur, une dignité que tu n'as pas comprise.

— C'est vrai, répondit tristement Sabine.

— C'est que vous autres, jeunes têtes, dit madame Simon en lui essuyant doucement les yeux, vous vous imaginez qu'il n'y a de grandeur et de courage que dans les actions qui appellent les regards et les applaudissements du monde. Ce ne sont pas toujours ceux qui vont le plus loin qui emploient le plus de force pour arriver, et dans la lutte qu'il soutient depuis huit jours, M. de Prosny a fait peut-être plus d'efforts pour rester ce qu'il doit être, qu'il ne lui en eût fallu pour arriver à se faire remarquer.

Sabine n'écoutait sa tutrice qu'à moitié, elle n'avait saisi de tout ce que madame Simon venait de lui dire que le sens général, qui lui apprenait qu'elle n'avait pas compris le caractère de Silvestre.

— Sans doute, lui dit-elle, je sens que je l'ai blessé, je sens que je l'ai traité selon les apparences qui pouvaient aisément me tromper.

— Ah! dit madame Simon en l'interrompant avec une douce raillerie, c'est toujours l'histoire de messieurs les clercs d'avoué, n'est-ce pas, pauvres jeunes gens, si ridicules et si incapables de sentir la vie d'une manière élevée?

— Non, madame, non, ce n'est pas cela, dit Sabine; depuis ce jour-là même que je me suis attiré cette charmante et bonne remontrance de M. Simon, depuis ce jour, pour la première fois, j'ai vu de plus près M. de Prosny: je l'avais jugé un homme supérieur et distingué, et c'est précisément parce que je ne lui supposais ni passions étroites, ni mesquinerie dans l'esprit, c'est précisément parce que je croyais à la générosité de son cœur, que vous me voyez si étonnée dans mon chagrin de la violence avec laquelle il a repoussé un bienfait que j'avais essayé de rendre aussi inaperçu que possible.

— Tu t'étonnes de cette douleur, Sabine, reprit madame Simon; n'as-tu pas quelque soupçon de ce qui a pu la causer?

— Aucun, répondit Sabine naïvement.

— Cherche bien, reprit sa tutrice; voyons, toi-même, as-tu agi vis-à-vis de M. de Prosny comme vis-à-vis de tout autre homme?

Sabine baissa les yeux.

— N'y a-t-il pas eu un jour où tu as hésité à lui envoyer cet argent, parce que tu as pensé que M. de Prosny était trop noble pour l'accepter?

— C'est vrai.

— Enfin, un autre jour n'est-il pas venu où, parce que tu as été folle, viens-tu de me dire, parce que tu l'as méconnu, tu t'es décidée soudainement à accomplir l'action que tu hésitais à faire la veille?

— C'est encore vrai, répliqua Sabine.

— Eh bien! pourquoi cette décision soudaine?

Une vive rougeur monta au visage de la jeune fille; mais les jeunes

cœurs qui sentent les premières atteintes de l'amour sont si épouvantés des étranges sentiments, des idées déraisonnables qu'elles leur inspirent, qu'ils n'osent en faire l'aveu.

Sabine rougit et ne répondit pas.

Mais madame Simon était bien décidée à faire parler cette âme qui se perdait dans son silence, et elle reprit, en attirant Sabine près d'elle :

— Eh bien! mon enfant, il y a donc en toi quelque chose qui t'a fait agir plus vivement que tu n'aurais voulu; tu dois par conséquent comprendre et pardonner la colère qui a entraîné M. de Prosny : un moment tu l'as cru au-dessus d'un pareil bienfait; qui sait quel sentiment délicat il a pu te supposer de son côté? Puisque tu es revenue sur ton premier jugement, qui sait avec quel chagrin il a révoqué celui qu'il avait d'abord porté sur toi? Le dépit que tu as éprouvé contre Silvestre n'a-t-il pas pu aller chez lui jusqu'au désespoir?

Sabine regardait sa tutrice avec une surprise pleine d'inquiétude; il lui semblait qu'elle touchait à l'endroit le plus sensible de son cœur, mais sans oser croire qu'elle le fît volontairement.

Madame Simon s'aperçut des sentiments de sa pupille et ajouta d'une voix basse et pénétrante :

— Si la misère n'était pas le plus grand malheur de M. de Prosny, si le seul vœu involontaire de son cœur, le seul qui pût lui promettre le bonheur, devait lui paraître impossible à réaliser; si enfin ce n'était pas sa fortune perdue qu'il pleurât aujourd'hui, si c'était le repos et la résignation dans la modeste carrière à laquelle il s'était condamné qui lui eussent soudainement été arrachés par une passion contre laquelle il lutte vainement, comprends-tu ce qu'a dû devenir pour lui l'espèce d'aumône que tu lui as envoyée? Quelle humiliation...

— Mais, s'écria vivement Sabine en interrompant madame Simon, je ne vous comprends pas, je ne puis vous comprendre; de quelle passion me parlez-vous? Quel sentiment que je ne connais pas ai-je pu blesser en lui?

— Sabine, Sabine, reprit madame Simon doucement, si M. de Prosny avait insulté ton père, deshonoré sa mémoire; si tu avais, aux yeux du monde, le droit et le devoir de le haïr, et que cependant tu te sentisses pour lui une indulgence inouïe, un pardon sans motif, un désir invincible de le voir heureux; si tu sentais que tu as dans le cœur tout ce qu'il faut pour cela, ne serais-tu pas honteuse de ne pouvoir surmonter cette indigne faiblesse; et s'il arrivait qu'on vînt t'offenser par le témoignage d'une dédaigneuse pitié, ne te sentirais-tu pas humiliée et désespérée?

— Mais c'est que je l'aimerais alors... reprit Sabine tout éperdue, et ne sachant où madame Simon voulait l'entraîner, tremblante et effarée, au milieu de toutes les émotions qui se heurtaient en elle.

— Eh bien! reprit madame Simon, s'il t'aimait, lui...

Sabine se leva tout à coup, puis, tombant à genoux devant madame Simon, elle cacha sa tête sur son giron en s'écriant :

— Oh! ma mère, ma mère... ne me dites pas cela!

C'était la première fois de sa vie que Sabine donnait ce nom à sa tutrice; celle-ci avait donc apporté une bien grande joie à ce cœur inquiet, que le mot fût venu à la jeune fille pour remercier celle qui lui avait donné ce bonheur...

— Pourquoi? reprit madame Simon doucement; pourquoi ne veux-tu pas que je te le dise?

Sabine releva tout à coup la tête, et regarda finement madame Simon. Il y avait toute une histoire dans ce regard, une de ces histoires que les femmes disent ainsi, et que les femmes seules savent lire.

— Mais il est donc sauvé? s'écria Sabine.

Cela ne voulait-il pas dire :

— Vous ne m'auriez pas jeté cet espoir et ce bonheur dans l'âme, si j'avais dû en douter.

— Il peut l'être, dit madame Simon : aux maladies qui naissent du désespoir, la joie est le meilleur remède. Si je pouvais lui dire de toi ce que tu viens de dire de lui...

— Oh! non... non... je vous en prie, fit Sabine.

— Pourquoi donc?

— Il faut qu'il fasse plus que m'aimer; il faut qu'il me pardonne... Et puis, ajouta-t-elle tout bas avec tristesse... qui sait si vous ne vous êtes pas trompée?

Madame Simon allait répondre, lorsqu'un domestique accourut.

— Madame! madame! dit-il, monsieur vous prie de passer chez lui.

— Qu'est-il donc arrivé?

— Il paraît que M. Silvestre est au plus mal.

IX

Madame Simon courut, Sabine la suivit; elles entrèrent ensemble dans le cabinet où était couché Silvestre. Il était assis sur son séant, retenu par deux domestiques, et portait autour de lui des regards sombres et agités.

— Pourquoi m'a-t-on couché dans ce lit? disait-il d'une voix brève et nette. J'ai ma maison... Je veux y aller... Je n'ai besoin de personne... Ah! c'est vous, madame? dit-il à madame Simon en l'apercevant. J'ai bien mal à la tête, et j'ai le cœur qui me brûle... Je vous salue, mademoiselle, ajouta-t-il en s'adressant à Sabine. C'est bien; je vous attendais.

Il était plongé dans ce délire sans hallucinations qui ne touche qu'aux choses vraies, mais qui n'en a plus la conscience exacte.

— Donnez-moi mon habit, dit-il tout à coup à un domestique; là... le voilà...

Madame Simon fit signe au domestique d'obéir. Celui-ci mit l'habit dans les mains de Silvestre.

De Prosny fouilla dans les poches de côté, et en tirant les vingt billets que lui avait remis sa tante, il les tendit brusquement à Sabine.

— Voilà vos vingt mille... Non, vos cent mille!...

Il s'arrêta en murmurant tout bas :

— Vingt mille!... cent mille!...

Il prit les paquets et se mit à les compter.

— C'est vingt mille francs! c'est ça!

A ce moment l'œil se troubla, un tremblement nerveux s'empara de lui, et il se mit à dire à madame Simon :

— Comprenez-vous, ma tante, cette mademoiselle Durand?

Il ne reconnaissait plus ceux auxquels il parlait.

— Comprenez-vous qu'elle me fait demander cent mille francs par son amant, le marquis de Bellestar?

— Son amant! dit madame Simon oubliant qu'elle parlait à un fou.

— Bah! elle l'aime, elle l'épouse!

Il s'arrêta et se mit à rire.

— Vous ne savez pas, je danserai à leur noce, en cadavre... Oui, je reviendrai pour y danser... ça lui fera peur à elle.

Sa figure devint plus sombre, et il reprit :

— Eh bien! tant mieux, ma tante, tant mieux, quand je serai mort. Vous avez de quoi vivre maintenant; vous leur avez pris le reste de leurs cent mille francs, vous avez bien fait!...

Il se prit à s'agiter violemment dans son lit, et s'écria :

— Mon Dieu! mon Dieu! que j'ai été bête avec mes scrupules... Vous avez serré l'argent; c'est bien fait. Je ne lui en dirai rien.

Il tendit la main à madame Simon et lui dit avec un accent plein de larmes :

— Non, je vous le jure, je ne lui en dirai rien... mais vous, je vous en supplie, ne lui dites pas que je l'aime! Je vous en prie, ne le lui dites pas... C'est mal, c'est lâche, c'est infâme, n'est-ce pas?... Mais tenez, voyez : je suis tout plein de sang... Elle m'a voulu tuer... elle m'a donné un coup de couteau là... Je l'ai senti qui me tuait... Eh bien! c'est égal... c'est égal...

Ses yeux se tournèrent vers Sabine, qui s'avança vers lui le cœur plein d'une vive émotion; il la regarda froidement :

— Vous êtes mademoiselle Durand? lui dit-il d'un ton dédaigneux; mais retournez donc avec votre M. de Bellestar.

Après ces paroles, il ferma les yeux et parut plongé dans un profond recueillement qui dura quelques minutes; puis il rouvrit les yeux, regarda autour de lui et n'arrêta ses regards que sur M. Simon

— Ah! je vous rencontre, tant mieux, je viens de voir mon père et je lui ai tout dit... il m'approuve, il dit que je fais bien de revenir avec lui et ma mère... Il ne faut pas m'en vouloir de m'en aller de chez vous... C'est pour m'en aller avec mon père. Il n'est pas plus riche qu'autrefois... et je l'ai bien longtemps abandonné...

— Mais où est-il, votre père? dit M. Simon, espérant ramener un peu cette pensée qui s'égarait.

— Mais... vous savez bien où il est... il me semble aussi que je le savais tout à l'heure...

Silvestre parut tomber dans une profonde réflexion, ses yeux se fermèrent peu à peu, un sourire presque joyeux passa sur ses lèvres qui murmurèrent doucement :

— Oui... oui... je vois bien où il est maintenant, le voilà qui m'appelle... J'y vais... j'y vais... il m'ouvre...

A ce dernier mot, il se renversa sur son lit en poussant un cri horrible et en se débattant...

— Non... non... c'est la mort... criait-il... non, je ne puis plus mourir maintenant; il faut que je vive, il faut que je travaille encore, mon père. Votre sœur m'a volé l'argent de cette femme, il faut bien que je le gagne... Je me dépêcherai... Attendez... attendez...

Puis un orage de sanglots s'échappa de sa poitrine, pendant lequel il poussait des cris confus.

Enfin il s'arrêta tout à coup, et regardant M. Simon fixement, et cette fois comme si toute sa raison lui fût revenue, il lui dit :

— Pouvez-vous supposer que si je descendais à une pareille misère, il ne me serait pas permis de mourir?... car, ajouta-t-il avec force, je ne veux pas mourir avant d'être quitte envers vous tous.

Sabine crut comprendre que le délire de Silvestre avait cessé, et, demeurée sous l'impression de la dernière parole de madame Simon, elle s'approcha du malade, lui prit la main et lui dit d'une voix charmante :

— Je vous dirai, moi, un moyen de vous acquitter envers nous, et de nous rendre quittes envers vous.

Silvestre la regarda d'un air craintif et étonné.

— Et quel est ce moyen, mademoiselle? lui dit-il.

— C'est d'oublier le passé pour nous le faire oublier, c'est de ne pas avoir peur d'aimer les gens qui vous aiment.

Silvestre, qui tenait la main de Sabine, l'attira vivement à lui comme pour mieux la voir, et répéta :

— Les gens qui m'aiment... qui ça?...

— Mais mon tuteur, madame Simon... moi aussi...

— Vous! s'écria-t-il avec un éclat extraordinaire.

Puis tout à coup il repoussa Sabine et reprit :

— Otez-moi de ce lit... je veux me lever... Je fais des rêves qui me tuent... Je ne veux plus dormir... Laissez-moi me lever... Je souffre trop... O mon Dieu! fit-il en s'affaissant et en retombant tout à fait, j'ai tort, vos anges ont pris sa voix pour me consoler... car je l'aime... je l'aime.

Ce mot, incessamment répété, se perdit dans un sourd murmure et parmi des larmes abondantes.

Puis le sommeil arriva... Il avait pleuré aussi... Il était sauvé.

X

5 janvier 1844.

L'année n'avait commencé joyeusement pour personne. M. de Bellestar s'était retiré fort mécontent de la scène dont il avait été le témoin, fort intrigué des derniers mots de mademoiselle Durand, blessé dans sa vanité de ce qu'un malheur, quelque grand qu'il fût, eût pu occuper l'attention de Sabine plus que sa présence.

Cependant ce dépit et ce désappointement n'empêchèrent pas M. de Bellestar de dormir : ce n'est pas pour rien qu'on est bâti comme un Hercule. Le sommeil est nécessaire à ces grosses natures, et il n'y a guère que les êtres chétifs et qui semblent toujours prêts à quitter la vie qui ont la force de la supporter presque deux fois, c'est-à-dire dans la veille et dans l'insomnie.

Mais M. de Bellestar, après avoir paisiblement dormi, se réveilla au point juste où il s'était couché, c'est-à-dire très-désappointé et très-maussade.



— Oh! maintenant, monsieur, jamais .. jamais!... — Page 37.

Notre marquis était de la nature de ce Gascon qui est éveillé soudainement au milieu d'un profond sommeil par ce cri de son valet :

— Monsieur, monsieur, votre père est mort!

Le Gascon ouvre la moitié d'un œil, se retourne et répond en remettant la tête sur l'oreiller et en se rendormant :

— Ah! mon Dieu! mon Dieu! que j'aurai de chagrin demain matin.

Probablement M. de Bellestar s'était dit :

— Je penserai demain matin à comprendre ce qui m'est arrivé ce soir.

Il ne faut pas cependant blâmer le marquis de ne pas avoir essayé de comprendre tout de suite le vrai sens de la réponse de Sabine, car il n'y comprenait absolument rien après l'avoir longuement étudiée durant toute la matinée d'hier. Quand il considérait mademoiselle Durand, il avait bien quelque idée qu'elle ne l'aimait point; mais quand il se considérait lui-même, il revenait tout aussitôt de cette opinion folle et déraisonnable,

— Je la comble, se disait-il, et c'est vraiment pousser la modestie et même l'aveuglement trop loin, que de ne pas reconnaître que ce mariage dépasse toutes les espérances que pouvait avoir cette jeune personne, car le nom et la fortune que je lui apporte eussent suffi à un prétendant mal bâti, laid et bête, et, à vrai dire, il me semble...

Le reste de cette réflexion s'acheva par un sourire gracieux que M. de Bellestar s'adressa à lui-même dans la glace devant laquelle il se faisait coiffer par son valet de chambre.

Tout le débat qui occupa la matinée de M. le marquis ne sortit point des termes de cette proposition : que par mille raisons il était impossible qu'il ne fût pas aimé.

Parfaitement persuadé à ce sujet, quoique poursuivi d'une inquiétude plus forte que sa volonté, M. de Bellestar sortit d'assez bonne heure pour se rendre chez M. Simon.

Mais ce jour-là encore, et par un singulier hasard, il avait à passer chez son bijoutier, et il y entra presque au même moment qu'une dame et une jeune fille qui venaient de descendre d'une assez belle voiture.

Le marquis les examina et crut les reconnaître. La manière dont la jeune personne baissa les yeux lorsqu'il la regarda lui fut une assurance qu'il ne se trompait pas; il les salua donc, et demanda tout aussitôt à M. Léonard les objets qu'il venait chercher.

— Monsieur le marquis, veuillez vous asseoir, dit M. Léonard, on va vous remettre les divers écrins que vous avez commandés. Permettez que je m'informe près de ces dames de ce qu'elles désirent.

Il se tourna vers la jeune fille et lui dit :

— Que vous faut-il aujourd'hui, mademoiselle?

— Très-peu de chose, répondit celle-ci. Il s'agit de quelques bijoux de peu de valeur pour des gens à qui on ne peut pas mettre de l'argent dans la main.

M. Léonard étala devant ces dames tout ce qu'il avait de plus mesquin dans son magasin.

La jeune fille et la vieille dame choisirent quelques petits écrins sans valeur, et dirent tout haut en se levant :

— Envoyez tout cela à l'hôtel.

Depuis quelques moments, la jeune fille parlait bas et avec vivacité.

— C'est un enfantillage, Aurelie, dit assez haut la vieille dame.

— Non, maman, répondit la jeune fille, je serai charmée que tu voies combien c'est rare et beau.

— De quoi s'agit-il donc? dit M. Léonard en s'approchant avec l'empressement d'un marchand qui s'imagine entendre vanter la rareté ou la richesse d'un objet qu'il possède. De quoi s'agit-il? fit le bijoutier avec son sourire le plus agréable.

— Oh! mon Dieu! répondit la jeune fille en parlant assez haut pour être entendue par M. de Bellestar et assez bas pour faire croire qu'elle ne voulait pas qu'on l'entendît, oh! mon Dieu, je voulais vous prier de montrer à maman les magnifiques bijoux que mademoiselle Durand a déposés chez vous.

Le bijoutier ne manqua pas cette occasion de répondre par un nou-

veau sourire plein de finesse et par un mot d'un à-propos qu'il jugea très-heureux. Il dit donc, en se tournant vers M. de Bellestar :

— Hélas! mesdames, c'est maintenant à M. le marquis qu'il faudra vous adresser pour satisfaire votre curiosité.

La jeune fille baissa la tête avec une profonde confusion.

La mère s'excusa, et toutes deux quittèrent immédiatement le magasin, laissant M. de Bellestar fort étonné de ce qu'un secret qu'il croyait enfermé entre lui, Sabine et M. et madame Simon, fût connu de cette jeune personne.

— Quelles sont ces dames? dit-il au bijoutier dès qu'elles furent sorties.

Celui-ci cherchait à lire sur le visage du marquis la réponse qu'il devait lui faire, et lorsque celui-ci, ayant regardé attentivement à travers les glaces du magasin la voiture qui partait en ce moment, dit d'un air dédaigneux :

— C'est un carrosse de louage, ça.

Cette parole dicta la réponse du bijoutier, qui avança la lèvre inférieure en signe de dédain.

— C'est probablement un remise au mois, quoique ces dames aient un hôtel où il m'a semblé voir des chevaux dans les écuries.

— Et vous les nommez? dit M. de Bellestar.

— Mesdames de S...

— Je connais ce nom-là, fit le marquis, il appartient à une excellente famille. Et vous servez ces dames depuis longtemps?

— Depuis quelques jours à peine.

— Et elles connaissent mademoiselle Durand?

— C'est elle qui me les a adressées; il paraît que mademoiselle Aurélie de S..., ajouta-t-il avec une intention marquée, est la meilleure amie de mademoiselle Durand et la confidente de ses plus secrètes pensées.

— Je me rappelle parfaitement maintenant où j'ai vu cette jeune personne, fit alors M. de Bellestar en donnant de la tête comme un beau cheval pur sang.

— N'est-ce pas, dit d'un ton insinuant M. Léonard, n'est-ce pas à un réveillon chez monsieur Simon?

— Oui, oui! fit M. de Bellestar en se posant en face de lui-même, et en se souriant sans doute à un doux souvenir, oui... et je l'ai remarquée aussi.

Mettez à la place des points ci-dessus ces mots : Je crois qu'elle m'a remarqué, et vous aurez le commencement de la phrase de M. de Bellestar, commencement qu'il ne prononça point, mais qui commandait la fin qu'il dit tout haut : Je l'ai remarquée aussi.

— Elle est fort belle et fort gracieuse, ajouta-t-il, et, quoique nous n'ayons pas causé ensemble, je lui crois de l'esprit.

— Beaucoup d'esprit, dit le joaillier avec un de ces accents et de ces regards qui renferment un monde de réflexions.

— C'est pourtant bizarre, reprit le marquis après un moment de réflexion, que m'ayant reconnu, et je n'en puis douter, elle ait parlé devant moi de ces bijoux.

— Ah! ah! ah! fit le bijoutier en ramassant ses écrins et en les remettant dans leur montre; ah! ah!

Tous ces ah! étaient gros de mystères.

— Mais, qu'y a-t-il donc? fit M. de Bellestar, et que voulez-vous dire?

— Oh! reprit le bijoutier, je vous prie de croire que tout ceci n'est qu'une supposition de ma part; mais enfin cela n'aurait rien d'étonnant.

— Mais, encore une fois, qu'est-ce donc? dit le marquis.

— Oh! mon Dieu, reprit le marchand, rien que je puisse vous dire. Mais enfin je n'ai pas vécu toute ma vie avec des gens de la plus haute distinction pour ne pas me connaître un peu au cœur des hommes... et des femmes, ajouta-t-il d'un air très-fin.

— Qu'est-ce que c'est? qu'est-ce que c'est? dit le marquis en se dandinant gracieusement; monsieur Léonard fait des études sur le cœur humain?

— Quelquefois, dit le joaillier satisfait de lui-même, et je parierais bien qu'en cette occasion j'ai touché juste.

Et un regard plein de respectueuse finesse accompagna encore cette phrase.

— Mais enfin de quoi s'agit-il donc? reprit M. de Bellestar avec une de ces figures épanouies qui se préparent à recevoir en plein un énorme compliment.

— Pourquoi voulez-vous que je vous le dise, monsieur le marquis? repartit M. Léonard; vous devez être habitué à ces choses-là.

— C'est qu'en vérité, mon cher, je ne vous comprends pas du tout.

— Eh bien! fit le joaillier en pinçant ses mots du bout des lèvres, j'ai bien peur que l'amitié de mademoiselle Aurélie de S... pour mademoiselle Sabine Durand ne se ressente beaucoup de cette rencontre chez monsieur Simon.

— Comment? mais comment? fit encore le marquis, qui voulait absolument qu'on lui lâchât la confidence à brûle-pourpoint.

— Comment? reprit monsieur Léonard en ouvrant de grands yeux, mais parce qu'il n'y a pas d'amitié si puissante qui ne regrette de voir aller à un autre le bonheur qu'on eût volontiers gardé pour soi.

M. Léonard se retourna après cette intrépide bordée que le marquis reçut sans reculer d'un pas.

Cependant M. de Bellestar demeura près d'une minute sans répondre, mais en laissant échapper un petit ricanement joyeux; et après s'être probablement dit à lui-même tout bas ce qu'il pensait de son mérite personnel, il acheva tout haut ce monologue muet en disant :

— Mais oui, je suis un assez bon parti.

Un commis venait d'apporter les objets attendus par M. de Bellestar, de façon qu'il n'avait plus rien à faire dans le magasin.

Cependant il ne le quitta point, et, touchant à peine du bout du doigt les bijoux étalés devant lui, les rangeant symétriquement, comme quelqu'un qui pense à tout autre chose qu'à ce qu'il fait, il reprit :

— Mais comment diable vous a-t-elle dit tout cela?



M. de Bellestar examina Silvestre. — Page 46.

A cette question, la figure du joaillier devint plus sérieuse, et son air parut assez embarrassé.

Peut-être s'aperçut-il trop tard que le désir de flatter son noble et riche client l'avait engagé trop loin.

— On ne m'a rien conté, monsieur le marquis, reprit-il en mangeant ses phrases à moitié; j'ai remarqué... j'ai cru remarquer... c'est du moins ainsi que j'ai expliqué certaines paroles... Vous le savez comme moi, monsieur le marquis, la passion est quelquefois injuste; mais il est inutile de vous occuper de tout cela...

— Ah çà ! mais... fit le marquis, pourquoi me parlez-vous de passion, d'injustice ?...

— Oh ! ce n'est rien... absolument rien... Mais comme vous le disiez tout à l'heure... mademoiselle Aurélie de S... a beaucoup d'esprit, et peut-être en abuse-t-elle quelquefois...

— Ah! reprit M. de Bellestar, il résulte très-clairement de ceci, malgré toutes vos finesses, que mademoiselle de S... vous aurait dit quelque chose de fâcheux contre moi.

— Contre vous? Non ! assurément... et il me semble que ce que je viens de vous dire... du regret qu'elle éprouve peut-être du bonheur de mademoiselle Durand...

— Ce serait donc contre elle qu'elle a abusé de son esprit?

— Je ne dis pas cela, dit le joaillier véritablement embarrassé ; je vous prie de ne pas m'interroger plus longtemps sur ce sujet. Ce n'est qu'un mot échappé dans un mouvement de dépit, un mot qui, j'en suis sûr, n'est basé sur rien.

— Mais enfin quel est ce mot? reprit le marquis.

— Je vous supplie, reprit M. Léonard, de ne pas me le demander. Je déteste les propos, je n'en fais jamais. J'entends souvent ici bien des choses qu'on ne devrait pas y dire, et je me garderais bien de les répéter aux gens qu'elles peuvent blesser.

— Mais ce qu'a dit mademoiselle de S... peût donc me blesser? reprit le marquis qui, malgré sa sottise, ne manquait pas d'un certain instinct pour découvrir les choses qu'il avait à savoir.

— N'abusez pas, je vous en prie, je vous en supplie, reprit M. Léonard, n'abusez pas d'une parole que vous avez saisie au passage, et que je voudrais ne pas avoir dite, pour me forcer à vous raconter un propos auquel je ne crois pas, qui ne doit pas être vrai, et qui pourrait faire du tort dans votre esprit à une personne que j'aime.

M. Léonard était-il un de ces intrépides bavards qui ont toujours l'air de vouloir cacher ce qu'ils brûlent de dire, et qui font comme la jeune fille de Virgile, qui jette une pomme à son amant, fuit vers les saules, et désire cependant être vue?

Était-ce avec intention qu'il ajoutait à chaque phrase de protestation sur son désir de garder un secret, un petit bout de phrase qui laissait voir à chaque fois un petit bout de ce secret?

Était-ce tout simplement un de ces bavards maladroits, à qui tout échappe malgré leur désir sincère de ne rien dire? Il importe peu, puisque le résultat fut le même.

Ainsi déjà le marquis savait qu'un propos qui le concernait avait été tenu par mademoiselle de S...; que ce propos pouvait le blesser, et qu'il pouvait faire du tort à quelqu'un; ce quelqu'un ne pouvait être que Sabine; ce propos ne pouvait concerner que son mariage.

Une fois qu'il en fut arrivé là, M. de Bellestar changea tout à fait de ton, et dit au joaillier :

— Vous savez, monsieur Léonard, comment il s'est fait que vous vous êtes trouvé tout à fait malgré moi, dans la confidence de mon mariage avec mademoiselle Durand. Il ne me convient d'entrer avec personne dans l'explication des motifs qui ont pu me déterminer à cette union, mais il peut me convenir beaucoup d'apprendre tout ce qui pourrait m'empêcher de l'accomplir.

— Ah! s'écria M. Léonard, tout épouvanté et confus des paroles du marquis, une rupture! pour un mot inconsidéré dit par une jeune personne qui n'en prévoyait sans doute pas la portée.

— Eh! monsieur, fit le marquis, en disant cette fois une chose parfaitement juste, il n'y a que les mots dont on ne prévoit pas la portée qui sont véritablement sincères ; je veux absolument savoir ce qu'a dit ici mademoiselle de S... Je le veux !

Le bijoutier baissa les yeux, de peur de rencontrer le regard courroucé de sa noble pratique, et répondit d'une voix humble, mais résolue :

— Je ne vous le dirai pas, monsieur le marquis, je ne dois pas vous le dire.

— Il suffit, monsieur, repartit M. de Bellestar en repoussant du bout du doigt les écrins posés devant lui, vous enverrez demain votre mémoire à mon intendant.

— Comme il vous plaira, monsieur, fit M. Léonard d'un ton désolé, mais vous devez comprendre ma position : mademoiselle Durand est aussi une de mes clientes, et je ne puis pas m'exposer à...

Le marquis désirait trop vivement savoir ce qui avait été dit pour ne pas se rattraper à la moindre excuse que lui ferait son fournisseur. Il reprit donc d'un ton presque amical :

— Vous oubliez, monsieur Léonard, quel intérêt j'ai à être instruit; vous oubliez surtout qu'en me parlant, vous parlez à un homme qui sait garder un secret.

— Vous me promettez, n'est-ce pas, reprit M. Léonard, que ceci ne sortira pas de ce magasin?

— Je vous le promets.

— Vous me promettez que vous n'attacherez à cela que l'importance que mérite la folle supposition que peut faire une fille jalouse du bonheur qui arrive à une de ses compagnes?

— Me prenez-vous pour un sot? fit le marquis.

— Vous me promettez surtout que mon nom ne sera jamais prononcé dans tout ce qui peut arriver?

— Cela n'a pas besoin d'être dit, monsieur, reprit M. de Bellestar avec impatience, parlez donc.

— Eh bien ! reprit M. Léonard, voici ce qui s'est passé.

Une fois décidé à parler, le joaillier crut devoir raconter l'anecdote dans toutes ses circonstances, et commença ainsi :

— Le premier jour que mademoiselle de S... est venue chez moi, elle était, comme aujourd'hui, avec sa mère, qui a l'air d'une bonne dame bien simple et qui ne s'occupe de rien, mais elle était aussi avec une autre jeune personne qui est également une amie de mademoiselle Durand. elles en parlèrent ensemble, et il fut question de l'emprunt qui m'avait été fait et des bijoux déposés chez moi. Comme vous l'avez même été tout à l'heure, je fus très-surpris de voir qu'une chose que je croyais si secrète fût connue de cette jeune demoiselle ; c'est ce qui me faisait vous dire, il n'y a qu'un instant, que mademoiselle de S... était la confidente des plus intimes pensées de mademoiselle Durand.

— Eh bien ! monsieur, fit le marquis, je vois bien qu'on a parlé de ces bijoux, de cet emprunt; mais en quoi cela regarde-t-il mon mariage?

— Encore une fois, monsieur le marquis, ce n'est qu'un mot de dépit auquel vous ne devez pas faire attention... toujours est-il que, comme la compagne de mademoiselle de S.. lui faisait tout bas quelques observations, celle-ci lui répondit assez haut pour que je l'entendisse :

— Oui, ma chère, elle épouse M. de Bellestar... avec une passion dans le cœur...

— Bah! fit l'autre jeune personne.

— Oui, ma chère, reprit mademoiselle de S.... Sabine est folle de M. de Prosny...

M. de Bellestar reçut le coup d'un air si stupéfait, que M. Léonard se crut presque obligé de justifier le propos, comme mademoiselle de S... l'avait fait elle-même, en ajoutant rapidement :

— Et comme la compagne de mademoiselle Aurélie lui disait que ça n'était pas possible, celle-ci ajouta : — Si tu en doutes, je te montrerai la lettre où elle me le dit positivement.

— Si nos lecteurs veulent bien se rappeler la fameuse lettre qui avait échappé aux investigations de mon espion, je leur dirai en confidence que c'est celle-là.

XI

Il serait difficile de se figurer la mine que fit M. de Bellestar à la révélation inouïe que venait de lui faire le bijoutier; il serait surtout presque impossible de s'imaginer les mouvements rapides et successifs qui agitèrent son visage. C'était tour à tour une expression furieuse sous des sourcils froncés, puis une expression confiante et dédaigneuse avec un fier sourire.

Ces deux grimaces allaient et venaient sur la figure du marquis comme deux seaux se montrent chacun son tour à l'orifice d'un puits.

« Elle en aime un autre! (Expression sombre.)

» Impossible, j'ai son aveu ! (Expression rassurée.)

» Elle aimerait M. de Prosny! (Mine furieuse.)

» Elle en a pitié, voilà tout ! (Mine charmante.)

» Mais ce qu'elle m'a dit hier : Maintenant, jamais ! jamais! (Physionomie courroucée.)

» C'est le désespoir de sa fâcheuse position vis-à-vis de ce jeune homme! (Physionomie paternelle et protectrice.)

» Mais ce qu'a dit cette jeune fille! (Rage véritable.)

» Propos de rivale jalouse ! (Ravissement modeste.)

» Se serait-on moqué de moi? (Air cruel et menaçant.)

» Je suis le marquis de Bellestar ! (Air de sublime assurance.)

» Je saurai la vérité ! (Visage soucieux.)

» Jusque-là dissimulons ! » (Indifférence, dédain, raillerie, dandinement et ricanement.)

Nous ne continuerons pas ce monologue dialogué, qui suivit les dernières paroles de M. Léonard, dont le visage suivait les rapides changements du visage du marquis, tantôt souriant avec lui, tantôt se rembrunissant quand le marquis se rembrunissait; de façon que si quelqu'un eût pu les voir ainsi l'un en face de l'autre se regardant sans se rien dire, se tordant silencieusement le visage, il eût pu croire que c'étaient deux mimes qui répétaient une scène de grimaces.

Enfin le marquis interrompit ce jeu fatigant des muscles faciaux pour dire au bijoutier de sa voix la plus impertinente :

— C'est bien, M. Léonard ; je vous promets que vous ne perdrez point la clientèle de mademoiselle Durand.

Cela pouvait avoir un sens caché et fort spirituel; mais, pour notre part, nous laisserons notre joaillier occupé à le découvrir: et nous suivrons M. de Bellestar, qui remonta dans sa voiture la tête grosse d'orages.

Cependant, au milieu de toutes ses reflexions, deux pensées dominaient le reste.

L'une avait rapport aux cent mille francs qu'il lui avait fallu donner à M. Léonard pour retirer de ses mains les bijoux de Sabine, et les attacher à ce fameux bouquet qui avait servi de couronne au triomphe du marquis, le jour de la fête de sa future.

Il comptait bien, en cas de rupture, sur le remboursement de ses cent mille francs; mais il ne pouvait s'empêcher de penser avec douleur qu'il n'avait, comme on dit vulgairement, ni carte ni billet pour soutenir sa réclamation, et cela ne lui plaisait nullement.

A côté de cette pensée désagréable, il en surgissait une autre bien plus irritante, mais qui, en même temps, donnait quelque consolation à M. de Bellestar par l'espoir d'une vengeance.

C'était le souvenir de la manière dont lui avait parlé de Prosny et celui des paroles qu'il lui avait dites à propos de son habit bleu. Il y avait là matière à demander raison à Silvestre, non point de l'amour qu'on avait pour lui, ce qui eût été une sottise, mais de l'insolente provocation qu'il s'était permise sans raison.

Si M. de Prosny était un poltron (et dans l'opinion de M. de Bellestar sa qualité de clerc d'avoué rendait cette supposition fort vraisemblable), si M. de Prosny, disons-nous, était un poltron, il le forcerait à de telles excuses, qu'il le laisserait à mademoiselle Durand si avili, si déshonoré, qu'elle aurait honte de son amour.

Si, au contraire, il était assez brave pour maintenir sa provocation, M. de Bellestar se donnait la chance d'un duel, et, dans ce cas, il regardait en souriant sa puissante main; il simulait dans l'air la botte qu'il pousserait à son ennemi, ou visait un passant avec son doigt, à travers la glace de sa voiture, et au bout de ces gestes, il voyait toujours Prosny étendu par terre, mourant ou mort, puis mademoiselle Durand, pâle et échevelée, apprenant enfin quel homme elle avait dédaigné, quel héros elle avait méconnu.

M. de Bellestar s'était fait conduire chez M. Simon.

Lorsqu'il demanda à voir l'avoué, il lui fut répondu qu'il était sorti d'assez grand matin, et qu'il n'était pas encore rentré.

Quant à madame Simon et à Sabine, elles avaient passé la nuit près du malade, et elles reposaient sans doute encore toutes les deux, car ni l'une ni l'autre n'avait sonné.

De tous ceux que M. de Bellestar venait chercher, il n'y avait de visible que M. de Prosny que le médecin quittait à l'instant, après avoir déclaré que tout danger était passé, et que le rétablissement du malade ne demandait qu'un peu de calme et de repos.

Cette recommandation n'arrêta point M. de Bellestar qui se dit qu'il n'était obligé à aucun ménagement vis-à-vis de ce monsieur. D'ailleurs, se disait-il, je jugerai de son état, et je verrai jusqu'où je dois pousser aujourd'hui mes explications avec lui.

Avant d'entrer avec M. de Bellestar, dans la chambre de Silvestre, nous devons dire ce qui s'était passé chez M. Simon depuis le moment où nous avons quitté de Prosny s'endormant après avoir laissé échapper dans son délire l'aveu d'un amour qui n'eût jamais osé parler, si Silvestre eût eu la conscience de ce qu'il disait.

Comme on peut se le rappeler, Silvestre a été transporté dans le cabinet qui attenait à la chambre à coucher de M. Simon, de façon que lui, sa femme et Sabine purent s'y retirer après avoir éloigné tous les domestiques, sans cependant laisser Silvestre absolument seul, puisque par la porte ouverte ils pouvaient entendre et surveiller le moindre de ses mouvements.

Sans qu'il eût été rien dit entre ces trois personnes, elles sentaient d'un commun accord qu'une explication était nécessaire après ce qui s'était passé, et madame Simon l'aborda la première au moment où M. Simon s'assit au coin de son feu d'un air profondément soucieux et mécontent.

— Eh bien! dit-elle avec une réelle satisfaction, qu'est-ce que j'avais dit? Vous le voyez tous deux; il aime Sabine.

— Ah! diable! fit M. Simon; et Sabine en était sans doute avertie avant que la folie de ce pauvre garçon ne le lui eût appris?

— Madame Simon me l'avait donné à entendre tout à l'heure, dit Sabine en serrant la main à sa tutrice; mais j'hésitais à le croire, lorsque vous nous avez fait appeler près de vous.

— D'abord, dit M. Simon, d'un ton fâché, je n'avais fait appeler que ma femme; vous êtes venue, Sabine, ce qui n'était pas convenable... et il en est résulté que vous avez entendu ce que vous n'eussiez pas dû entendre.

— Ah! monsieur! dit Sabine confondue du ton sévère de son tuteur.

— Comme tu lui parles, mon ami! dit madame Simon, tristement surprise de cette sévérité.

— Je parle, ma chère amie, fit M. Simon, comme j'aurais dû parler depuis huit jours... depuis que j'ai été instruit de la folle idée et de la démarche inconvenante de mademoiselle.

— Mais ne l'as-tu pas toi-même autorisée? reprit madame Simon de plus en plus étonnée du ton de son mari.

— Et j'ai eu tort, dit M. Simon... Mais voilà toujours ce qui arrive quand on fait les affaires avec des sentiments.

— Quel grand malheur est-il arrivé? dit madame Simon blessée du ton de son mari.

— Quel malheur! fit M. Simon. A moins que vous ne comptiez pour rien ce jeune homme étendu là, à côté de nous, et en danger de mourir; à moins que vous ne comptiez pour rien d'avoir accepté la main d'un homme comme M. de Bellestar, pour le mettre ensuite à la porte, sans motif, sans raison, si ce n'est de lui dire: « Monsieur, j'en suis bien fâchée, mais je me suis aperçue que j'aimais M. de Prosny; en conséquence, je suis votre très-humble servante, vous pouvez aller vous pourvoir ailleurs; » à moins que vous ne comptiez pour rien la scène qui a eu lieu ce soir: toute la maison dans la confidence de cette scène, des domestiques qui viennent d'entendre tout ce qui a échappé au délire de Silvestre. A moins que vous ne considériez tout cela comme de petites fantaisies de romancier, propres à faire un feuilleton au bas de votre journal, je ne comprends pas que vous puissiez me demander quel grand malheur il est arrivé.

Madame Simon baissa la tête pour cacher les larmes que faisait monter à ses yeux la colère inattendue de son mari. M. Simon s'en aperçut et se détourna avec impatience; quant à Sabine, elle fut aussi blessée dans son cœur; mais elle n'accepta pas avec la même soumission que madame Simon la sévère remontrance de son tuteur, et puisant surtout son courage dans la douleur de sa tutrice, qui s'était, à vrai dire, compromise pour elle seule, elle répondit d'un ton digne et froid:

— La première faute de tout ceci, monsieur, est à moi, non point pour ce que j'ai fait, mais... malheureusement pour ce que je suis.

— Encore? fit M. Simon avec humeur.

— Toujours, dit mademoiselle Durand, avec une résolution qui fit que M. Simon la regarda avec une véritable colère.

Sabine baissa les yeux, mais plutôt pour ne point paraître braver le regard de son tuteur, que parce que ce regard l'avait intimidée, car elle continua d'un ton froid et calme:

— Permettez-moi de vous dire que vous oubliez ce qui s'est passé entre nous. Pourquoi, je vous prie, avez-vous décidé mon union avec M. de Bellestar? N'est-ce pas pour que l'honneur d'un tel nom couvrît la honte du mien?

Monsieur Simon frappa la terre du pied avec impatience.

— Pourquoi avez-vous précipité cette union en dehors de tous les usages ordinaires? N'est-ce pas parce que vous craigniez de garder près de vous une pupille dont on vous aurait accusé de diriger la fortune dans votre intérêt? N'est-ce pas dans la crainte de ce qu'elle pourrait faire de sa liberté, si elle restait seule dans le monde, sans famille pour la protéger, et privée même de cette suprême protection qu'on doit à un nom honorable? N'est-il pas vrai que c'est pour cela que vous avez voulu me marier avec M. de Bellestar, et que vous avez pressé si vivement ce mariage?

— Eh bien! quand cela serait? dit M. Simon.

— N'en résulte-t-il pas, monsieur, que c'est ma misérable position qui vous a dicté la conduite que je n'accuse pas, la seule conduite que vous ayez dû suivre; que c'est donc, comme je vous le disais, la faute de ce que je suis qui a amené tout ce qui arrive.

— Non, mademoiselle, non, dit M. Simon, ce n'est pas cela. Puisque vous-même reconnaissez l'excellence de cette conduite, puisque vous-même vous avouez que ce que j'avais résolu était sage et convenable, vous devez parfaitement reconnaître aussi que si l'on avait fait ce que j'avais dit, tout était sauvé, tout était fini.

— Sans doute, monsieur; mais vous aviez oublié peut-être que je paierais de mon bonheur cet avenir, cette protection dont on voulait couvrir le fatal héritage que j'ai reçu des miens.

— Oh! mon Dieu! fit madame Simon, qui dévorait silencieusement ses larmes, il le savait bien que tu ne serais pas heureuse, et il n'y a pas deux heures que, lorsque nous étions tous les trois en présence de ce M. de Bellestar, je voyais bien qu'il était désolé lui-même de ce qu'il te forçait à faire; je le voyais si bien, que je suis sûre qu'à ce moment il eût accueilli avec joie l'annonce d'un événement qui eût pu rompre ce mariage. Mais depuis ce moment, je ne sais ce qui est arrivé, ce qui lui a passé dans l'esprit... Enfin, nous avons tort, nous sommes coupables... Ah! c'est affreux!... Ma pauvre enfant, c'est bien triste!

M. Simon ne s'apaisait point, et Sabine reprit après avoir embrassé tristement sa tutrice:

— Vous le voyez, monsieur, je suis une cause de querelle entre vous qui êtes si bon et ma tutrice qui a été pour moi une mère si tendre; pour la première fois, il y a désaccord ici, et c'est à cause de moi. J'ai cruellement blessé votre ami, pour lequel je n'avais cependant que des sentiments pleins d'estime et d'affection; il est là qui souffre près de nous, et c'est moi qui lui ai porté le coup qui le tuera peut-être. D'un autre côté, j'ai offensé dans son orgueil un homme auquel je n'ai rien à reprocher que de ne pas être assez fière de la faveur qu'il me fait, et je vous ai peut-être attiré un ennemi puissant et qui s'en prendra à vous des torts que j'ai eus seule. Ne serait-ce pas assez pour me dicter la conduite que je dois tenir, quand même je ne vous verrais pas tous les deux tristes, malheureux par ma faute? Vous le voyez, monsieur, il est temps que je quitte votre maison, que je m'éloigne. Vous ne devez pas souffrir de ce que le malheur m'a faite; l'époque n'est pas éloignée où vous pourrez me rendre légalement ma liberté. Encore

quelques jours de patience, monsieur, et vous n'aurez plus à vous préoccuper de moi.

Pendant que Sabine parlait ainsi, les larmes l'avaient gagnée insensiblement, elles éclatèrent avec ses dernières paroles, et elle se retourna vers madame Simon qui l'appela dans ses bras et toutes deux pleurèrent ensemble.

M. Simon se leva, et s'écria, mais à voix basse :

— Ah! les femmes sont folles, ma parole d'honneur! elles ne comprennent rien aux exigences de ce monde; lorsque la moindre des choses s'oppose à ce qu'elles veulent, elles n'ont d'autre façon d'agir que de tout rompre, de tout briser.

— Ah! mon ami... dit madame Simon avec douleur.

— Mon Dieu! repartit son mari, je ne parle pas pour toi, tu le sais bien. J'ai de l'humeur, j'ai le droit d'en avoir, et parce que je le montre, parce que je laisse voir que je suis triste et malheureux de ce qui arrive, voilà mademoiselle qui me dit qu'elle veut s'en aller, qu'elle est de trop dans ma maison... Ah!...

M. Simon s'interrompit lui-même par cette exclamation pour ne pas laisser percer l'émotion qui le gagnait à son tour. Sabine courut à lui, et l'embrassant de toutes ses forces, le retenant dans ses bras dont il voulait en vain se dégager, elle lui dit :

— Mais mon Dieu, que voulez-vous que je fasse? Je ferai ce que vous voudrez, moi... tout ce que vous voudrez... je me soumettrai à vos ordres... Voyons... voyons... ne soyez pas fâché contre moi... et surtout, je vous en prie, ajouta-t-elle en l'entraînant vers sa tutrice, ne soyez pas fâché contre elle...

M. Simon sourit doucement à sa femme en lui tendant la main; elle se jeta à son cou et lorsque tous les trois se furent bien dit que c'était fini, qu'il n'y avait plus rien entre eux, que la confiance d'autrefois, que les tendres sentiments qu'ils avaient toujours eus les uns pour les autres, madame Simon qui connaissait à fond le cœur de son mari, lui dit :

— Et maintenant, voyons, qu'est-il arrivé?

M. Simon poussa un profond soupir, et leva les yeux au ciel d'un air peiné. Madame Simon reprit vivement :

— Mais qu'est-il donc arrivé?... Car je te connais, mon ami, il faut qu'il se soit passé quelque chose de bien extraordinaire pour que tu nous aies traitées ainsi toutes les deux.

M. Simon ne répondit pas tout d'abord; il revenait en pensée sur ce qui l'avait ainsi changé, et il paraissait fort embarrassé et surtout très-malheureux d'être obligé de le dire.

—Tu ne réponds pas? dit madame Simon; mais c'est donc bien grave, bien triste?

— Oui, reprit M. Simon, c'est grave et c'est triste... sans cela, vous ne m'auriez pas vu dans l'état où j'étais quand je t'ai fait appeler; je comptais que tu viendrais seule... Sabine est venue...

— Et j'ai vu le mal que j'ai fait, dit la jeune fille.

— Oh! reprit M. Simon, ce ne serait rien... mais...

— Qu'est-ce donc? firent ensemble madame Simon et Sabine.

— Ma pauvre enfant, dit M. Simon en se tournant vers sa pupille, je voudrais pour beaucoup que rien de ce qui se passe ne fût arrivé... Mais quelle que puisse être la colère de M. de Bellestar, tout ce qu'il peut dire et faire pour se venger (il est homme à faire et à dire de fort vilaines choses); si ce n'était que tout cela, je m'en soucierais fort peu... mais il y a une chose plus grave, plus fâcheuse, une chose pour laquelle je ne vois pour ma part aucun remède.

— Tu me fais peur!... dit madame Simon.

— Mais parlez donc! s'écria Sabine.

— Voilà encore ce qui me désole, c'est que tu saches...

Il s'arrêta et reprit :

— Mon enfant, ma pauvre enfant, laisse-nous un moment avec ma femme; il y a dans ce monde des choses que tu ne dois pas entendre.

— Mais il s'agit de moi, j'en suis sûre, fit Sabine.

— Peut-être..... repartit M. Simon; mais crois-moi, Sabine, et tu dois en être persuadée... nous chercherons, tous deux qui t'aimons, nous chercherons un moyen d'éviter le malheur qui te... qui nous menace tous...

— Il s'agit de moi! reprit Sabine avec épouvante.

— Voyons, sois raisonnable, crois-tu que nous ne t'aimions pas assez pour faire tout ce qui peut te sauver?...

— Me sauver!... mais, mon Dieu... vous me faites peur...

— Elle a raison, s'écria madame Simon, la vérité lui sera moins cruelle qu'une pareille incertitude...

M. Simon réfléchit un moment et dit tout bas, comme s'il se parlait à lui-même :

— Oh! non, elle a déjà assez souffert aujourd'hui.

— Mais c'est me tuer, s'écria Sabine, que de me laisser dans cette horrible attente.

— Mais tu es plus cruel que si tu lui révélais le malheur qui la menace... parle... je t'en supplie... parle.

— Eh bien! dit M. Simon, aie du courage, mon enfant, aie du courage.

Puis il reprit en s'adressant à sa femme :

— Tu sais que, lorsque tu m'as quitté pour retourner auprès de Sabine, j'étais fort préoccupé de savoir ce qui avait déterminé ce désespoir si subit et si violent qui avait tout à coup frappé Silvestre quand il avait appris le chiffre de la somme que Sabine lui avait envoyée. J'en avais bien quelque soupçon, et les paroles échappées à de Prosny dans son délire ont dû vous apprendre la vérité. Le paquet remis par Sabine à la porte de Silvestre est tombé dans les mains de sa tante; elle s'est emparée de la plus forte partie de cette somme, et a disparu. Je le sais. Un domestique, que j'ai envoyé il y a une heure chez de Prosny, vient de me dire que mademoiselle de Prosny, sortie quelques minutes après son neveu, n'était pas rentrée.

Les deux femmes écoutaient avec étonnement.

— Ceci ne serait rien, reprit l'avoué. On la laisserait tranquille avec son argent, ou bien on la retrouverait si cela était nécessaire. Mais voici ce qui m'épouvante : mademoiselle de Prosny avait laissé chez le portier de sa maison une lettre pour son neveu, dans le cas, avait-elle dit, où il rentrerait avant elle. Cette lettre, on l'a remise au domestique qui a dit que Silvestre était chez moi. Cette lettre, je me suis cru autorisé à la lire pour m'éclairer non-seulement sur ce qui était arrivé, mais encore sur ce que je pourrais avoir à faire. Cette lettre, la voici.

— Eh bien! que renferme-t-elle donc, cette lettre?

— Écoute-la, Sabine, et n'oublie pas qu'elle est écrite par une femme que vingt ans de misère ont ulcérée. Ne t'arrête point à des injures qui ne peuvent t'atteindre, mais songe qu'il nous faut toute notre prudence pour prévenir le malheur dont nous menace la vengeance de mademoiselle de Prosny.

— Lisez donc! s'écria Sabine tremblante.

M. Simon ouvrit la lettre d'un air désolé et lut ce qui suit :

Lettre de mademoiselle de Prosny à son neveu.

L'heure de la justice et du châtiment arrive tôt ou tard pour les coupables, aussi bien pour les filles sans pudeur, qui gardent malhonnêtement la fortune qu'elles savent provenir du vol et de la honte, que pour les hommes qui renient l'héritage de probité et d'honneur qu'ils tiennent de leur père.

J'ai gardé la plus forte partie de la somme qui vous a été donnée par la fille Durand.

De deux choses l'une :

Ou cet argent vous appartient légitimement, et alors il est à moi; nos comptes sont clairs, précis et très en règle; vous les avez reçus de votre père mourant. Ils vous constituaient mon débiteur d'une somme de trois cent neuf mille cinq cent vingt-deux francs trente-cinq centimes, sans compter les intérêts de cette somme depuis l'époque de la mort de votre père.

Si cet argent n'est pas à vous, à qui est-il? d'où vient-il?

C'est ce que je veux qui soit bien clairement établi.

Il vient de la fille Durand, vous le savez; c'est facile à prouver; les preuves, je les possède. S'il vient d'elle, pourquoi vous l'a-t-elle donné? Est-ce pour quelque service que vous lui avez rendu? Est-ce pour vous payer d'être son amoureux?

Si c'est ainsi, elle le dira.

Si, au contraire, c'est parce qu'elle nous doit dix fois plus qu'elle ne nous a rendu, elle a donc reconnu qu'elle nous devait quelque chose, et alors je prétends compter avec elle. Puisqu'elle veut être honnête, il faut qu'elle le soit tout à fait.

Je comprends qu'il lui ait paru commode de prendre une bribe des trésors que son indigne père lui a amassés, et de nous la jeter, afin de pouvoir vivre tranquille et en disant qu'elle ne doit rien à personne. Je ne lui laisserai pas cet avantage.

Je vous connais maintenant, Silvestre; je sais que, par amour pour une petite coureuse, vous abandonneriez celle que votre père a ruinée; je sais que, pour faire le généreux vis-à-vis de cette fille, vous me poursuivriez comme voleuse.

J'ai pris mes précautions.

Je n'attendrai pas que vous alliez me dénoncer chez un procureur du roi. J'irai la première. Ce que j'ai fait, je le dirai à qui voudra l'entendre.

Je remettrai au magistrat mes papiers, qui prouvent que j'ai des droits sur cet argent, s'il est à vous. S'il n'est pas à vous, il faudra bien dire d'où il vient.

Alors on saura ce qu'est la fille Durand, quelle est l'origine de sa fortune, et nous verrons si, après qu'on l'aura traînée devant les tribunaux, dût-elle gagner sa cause et garder cette fortune volée, elle trouvera encore un homme assez lâche, assez éhonté pour l'épouser.

Ce que je vous dis, je le ferai, dussé-je être forcée de vendre ce qui m'appartient. La misère ne m'épouvante pas; vous m'y avez habituée.

Mais ce que je veux, c'est remettre à sa place cette fille que vous avez la lâcheté d'aimer.

Ce que je veux, c'est me venger d'elle et de vous, qui m'avez injuriée et menacée pour elle; et je le ferai, je vous le jure.

A bientôt; vous n'avez pas besoin de me chercher, vous entendrez parler de moi.

Votre tante, E. DE PROSNY.

XII

Pendant cette lecture, Sabine était tombée dans une profonde stupeur.

Madame Simon écoutait avec une surprise et une douleur qui se contenaient à peine.

Enfin, lorsque M. Simon eut fini, et qu'au lieu de chercher à détruire l'effet de cette lettre, il en parut lui-même accablé, madame Simon lui dit avec chagrin :

— Mais tout cela n'est qu'une menace sans portée.

M. Simon poussa un profond soupir et secoua la tête.

Sabine le regarda et lui dit d'une voix si profondément altérée qu'elle épouvanta madame Simon :

— Ainsi je suis perdue !

Et sa tête retomba sur sa poitrine.

— Mais pourquoi lire cette lettre devant elle ? dit madame Simon.

— Pourquoi ? fit M. Simon, parce qu'il faut en finir avec cette fâcheuse position ; parce qu'il vaut mieux qu'elle apprenne ici, entre nous, ce qui la menace, ce qui peut l'atteindre, que de se le voir peut-être reprocher indirectement par une de ces paroles infâmes avec lesquelles les envieux et les jaloux tuent doucement leurs ennemis.

— Mais regarde-la donc, s'écria madame Simon en courant vers Sabine, dont l'œil morne et distrait semblait n'avoir plus la conscience de ce qu'il voyait.

— Oui... oui, dit M. Simon avec douleur, je vois qu'elle souffre ; mais que serait-il donc arrivé si, ce procès une fois engagé, elle en eût été instruite par quelques paroles étrangères, ou par un acte légal dont il eût bien fallu lui faire part? Car... c'est un dédale affreux que cette affaire.

— Mais ce procès n'est pas possible, dit madame Simon qui s'était assise à côté de Sabine, et qui serrait dans ses mains tremblantes les mains inertes de la jeune fille.

— Tous les procès sont possibles, dit M. Simon. Un voleur qui passe dans la rue à l'heure qu'il est peut prétendre que je lui dois dix mille francs sur parole, il peut les réclamer devant les tribunaux; il perdra son procès, c'est certain, car il ne pourra prouver ce qu'il avance; mais il ne m'aura pas moins forcé à venir lui donner un démenti, à jurer que je ne lui dois rien. Et si quelques circonstances habilement arrangées donnaient un air de vraisemblance à sa prétention, assurément il perdrait de même; mais si je n'avais quarante ans de probité à opposer à une pareille demande, il ne manquerait pas de gens pour dire :

— Il a gagné son procès, mais cela n'est pas parfaitement clair.

— Et, reprit M. Simon en s'animant, aujourd'hui même et dans la position où je suis, je ne voudrais pas que cela m'arrivât, ne fût-ce que pour empêcher quelques bons amis de raconter partout le sot ennui qu'on me suscite, en disant d'un air plein de bonne volonté pour moi :

— C'est une chose odieuse qui lui arrive, l'on se demande quel intérêt a poussé celui qui le poursuit; car enfin il devait savoir qu'il ne pourrait réussir. Ce doit être une vengeance..., etc..., etc...

Et le monde, à force de chercher, trouve une explication à cette vengeance. Basile a raison, ma chère enfant, quand il dit : « Calomniez, il en reste toujours quelque chose. »

— Mais enfin, dit madame Simon, mademoiselle de Prosny a commis ce qu'on appelle un vol... et elle n'osera pas...

— D'abord, dit M. Simon, elle ne croit pas avoir commis un vol, et elle osera, à moins qu'on ne la prévienne. Elle n'a qu'à s'adresser à certains avocats, race de bandits qui ne vit que de scandales, et tu verras quel admirable procès ils organiseront.

— En vérité, je ne comprends pas, dit madame Simon.

— Eh bien ! reprit M. Simon, c'est parce qu'il faut que tu comprennes et qu'elle comprenne aussi, que je vais vous expliquer ce qui peut arriver, pour que vous ne vous étonniez pas du trouble où vous m'avez vu et de la terreur que me cause tout ceci. Si mademoiselle de Prosny s'adresse à un habile avocat, voici comment il procédera : il ne sera pas assez niais pour venir attaquer Sabine directement, surtout s'il spécule sur le scandale. Il s'adressera à Silvestre. La tante demandera le paiement de ce qui lui est dû. La créance est certaine, reconnue, le procès est juste. De quelque façon que Silvestre se pose dans l'affaire, l'avocat ne manquera pas de raconter l'origine de la dette : elle vient de fonds prêtés à M. Durand par mademoiselle de Prosny, avec la garantie du père de Silvestre. Durand n'ayant point payé, mademoiselle de Prosny est restée en présence de son frère, et par conséquent de son héritier. Que tout cela soit un très-mauvais procès juridiquement parlant, c'est probable, mais il arrivera au scandale, qui en est le véritable but, il arrivera à recommencer l'histoire des faillites du père de Sabine ; l'incident des cent mille francs déposés à la porte de Silvestre viendra s'y mêler... On condamnera sans doute la soustraction de la tante; mais après avoir mis le père en cause, on y mettra la fille. Il y a là de quoi exciter la verve d'un avocat durant des heures entières; il faudra, ou nier ce dépôt, ou l'expliquer. Dans tous les cas, tout cela est odieux, abominable, mais tout cela est possible, tout cela arrivera si l'on ne prévient pas, si l'on ne calme pas cette mégère.

Si l'on s'étonne que M. Simon parlât d'une manière si explicite en présence de Sabine, dont chacune de ses paroles devait briser le cœur, nous dirons qu'une fois que M. Simon s'était décidé à parler, il avait voulu aller jusqu'au bout de toutes les mauvaises prévisions.

Lorsqu'on frappe quelqu'un d'un coup violent, souvent la douleur est affreuse et semble mortelle, mais la chance du lendemain est que cette douleur s'affaiblira; et comme il n'y a plus rien à y ajouter, on tient à bien tout ce qui y manque.

Il y a des gens qui raisonnent autrement, qui ont le désir et la prétention d'épargner le malheur à ceux qu'il atteint, et qui le leur versent pour ainsi dire goutte à goutte.

Avec ces gens-là, on se croit tous les matins au bout de ses peines, on met son courage au niveau du chagrin qui vous frappe, mais, le soir venu, il se trouve qu'on n'en a pas assez mis; il y a un malheur de plus, on s'y résigne, et, sur l'assurance qu'on vous donne que tout est fini, on subit sa peine telle qu'on vous l'a mesurée.

Point du tout, le lendemain, c'est un nouvel événement, un nouveau chagrin, et le surlendemain encore, et de même tous les jours.

Eh bien ! pour nous comme pour M. Simon, cette manière de procéder, qui appartient à la faiblesse et non point à la prudence, cette manière de procéder, disons-nous, inflige à ceux qui y sont soumis un des plus affreux supplices qu'on puisse imaginer, c'est ce qu'on a si admirablement nommé la mort à coups d'épingle.

Et s'il arrive que ce supplice frappe un cœur impatient, prompt à s'ébranler à la moindre commotion, à s'agiter sous le moindre contact, il est certain que le frapper de ces atteintes réitérées, c'est le battre pour ainsi dire d'un désespoir incessant et capable de le pousser aux dernières extrémités.

Ce supplice est assez pareil à cette torture de l'inquisition, qui consistait à faire frapper alternativement et d'un coup léger les deux tempes d'un homme au moyen d'un balancier à deux branches portant chacune une petite balle de plomb. Les premiers coups se faisaient à peine sentir; mais à mesure que le plomb revenait frapper sur cette même place de la tête déjà endolorie, la souffrance augmentait, et quoique les coups ne devinssent jamais ni plus rapides ni plus violents, il arrivait un moment où le cerveau, ébranlé sans relâche, tressaillait sans cesse dans une espèce de bourdonnement douloureux, traversé de lancinations aiguës, déchirantes, et qui faisaient de cette torture la plus exécrable de celles qu'avait inventées le saint office. Le bourreau qui rompt rapidement les membres de la victime est moins cruel.

M. Simon avait donc voulu frapper Sabine de toute la douleur qu'elle pouvait ressentir; en conséquence, elle avait appris le malheur qui la pouvait menacer ; elle l'avait mesuré, et, une fois la première stupeur passée, elle avait écouté avec un courage et une résolution sur lesquels M. Simon avait compté.

Il s'attendait également à ce qu'elle allait lui proposer, il avait préparé sa réponse.

Lorsqu'il eut cessé de parler, Sabine s'approcha de lui :

— Maintenant, lui dit-elle, vous devez comprendre qu'il ne m'est pas possible de garder ma fortune au prix qu'il me faudrait la payer ; ce serait me condamner à mourir sous prétexte de défendre les intérêts de ma vie. Vous êtes trop humain pour le vouloir.

— Mon enfant, dit M. Simon, ce que tu me dis là est trop juste pour que je ne sois pas de ton avis; mais, dans ta position, la chose est fort difficile. Tu ne peux encore disposer de tes biens, et je ne le puis pas davantage. Il faut donc gagner du temps, c'est-à-dire arriver à l'époque où, maîtresse de l'emploi de ta fortune, tu rachèteras de la manière la plus noble la honte qu'on t'a léguée. Mais, puisque tu es résolue à ce sacrifice, puisque je pense à mon tour qu'il est nécessaire à ton bonheur, au moins faut-il qu'il te sauve du scandale qui te menace. C'est ce que je pourrais faire si je retrouvais cette infâme mademoiselle de Prosny. Mais elle n'a laissé dans sa maison aucune indication. Sa lettre ne nous renseigne en rien sur l'endroit où elle s'est retirée.

— Mais il doit y avoir à Paris, dit madame Simon, mille manières de découvrir quelqu'un?

— Sans doute, reprit M. Simon, mais il ne faut point perdre de temps. Heureusement pour nous que cette journée ne lui permettra pas d'accomplir immédiatement son projet; elle ne trouvera aujourd'hui, ni avocat ni homme d'affaires dont la maison soit ouverte, et si je puis l'atteindre avant que quelqu'un ait pu lui expliquer la véritable marche à suivre, je suis à peu près certain de prévenir l'attaque qu'elle pourrait faire.

— Merci mille fois, dit Sabine à son tuteur, vous venez de me faire plus heureuse que je ne l'ai jamais été. Si vous saviez comme je me sens forte et fière, en pensant que le jour n'est pas éloigné où je ne devrai plus rien à personne, où je pourrai entrer partout la tête haute sans craindre aucun mot fâcheux qui vienne troubler la tranquillité de ma joie! Monsieur, ajouta Sabine en prenant la main de son tuteur et en le regardant fixement, j'entends que ce que vous ferez ne soit pas fait à moitié. Point d'arrangements contre lesquels on puisse encore récriminer. Ce que je dois, je veux le payer intégralement, non pas seulement à mademoiselle de Prosny, mais à tous ceux qui ont pu être lésés dans leurs intérêts.

— Il est certain, dit M. Simon, que du moment où nous entrons dans cette voie, il faut y aller jusqu'au bout. Ce qui est juste pour l'un est

juste pour les autres. Seulement il ne faut pas faire les affaires en dupe, et c'est pour cela que je demande à ce que personne que moi ne s'en mêle.

— Mais, fit Sabine, je voudrais...

— Mon enfant, dit M. Simon en interrompant sa pupille, je ne veux pas revenir sur les reproches que je t'ai faits ; mais tu dois assez voir ce qu'une imprudence te coûte, je ne dirai pas d'argent, mais de chagrins, pour ne pas risquer de t'en attirer de nouveaux par quelque démarche que tu pourrais croire excellente, et qui ne ferait que rendre la position plus embarrassée.

Nous avons dit quelles avaient été les dispositions de Sabine après la scène qui s'était passée au salon, et lorsqu'elle était restée en présence d'elle-même ; nous avons dit comment elle s'était résolue à soumettre désormais ses volontés à celles de M. Simon, à lui confier la direction absolue de sa conduite. Elle céda donc sans murmurer, quoiqu'au fond du cœur elle restât persuadée que, si on l'avait laissée agir elle-même, elle y aurait mis plus de grandeur et de générosité que ne le ferait sans doute M. Simon, qui, dans sa position, se préoccuperait des intérêts de sa pupille plus qu'elle ne l'eût désiré.

Quant à madame Simon, elle interrogeait son mari du regard, ne voulant faire aucune objection, et ne comprenant pas cependant qu'après ce qu'il avait dit à ce sujet, il consentît à sacrifier à ce point les intérêts de Sabine.

Notre avoué devinait bien l'anxiété de sa femme ; cependant, comme il ne voulait pas que le doute qu'elle pourrait avoir sur la manière dont il arrangeait ces affaires vînt en aide à la crainte qu'avait également sa pupille, M. Simon les renvoya toutes les deux chacune dans son appartement, afin qu'aucune discussion ne s'engageât sur ce terrain ; mais à peine Sabine fut-elle rentrée chez elle, que M. Simon rappela sa femme et lui confia la façon dont il entendait agir et sauver Sabine et Silvestre.

C'était pour arriver à ce but que le matin du 1er janvier il était sorti de fort bonne heure : ce fut pour cette raison que, lorsque M. de Bellestar se présenta chez lui, il ne trouva personne, et que par conséquent il put pénétrer jusqu'au lit de Silvestre.

XIII

Lorsque M. de Bellestar entra dans la chambre où se trouvait Silvestre, celui-ci était couché sur le lit provisoire qu'on lui avait dressé, mais il ne dormait pas.

Le délire violent qui avait agité presque toute sa nuit avait fait place à un profond abattement. La pensée était revenue, mais fatiguée, brisée, et complétement sans ressort.

Sans se rendre compte de la fatigue morale qu'il avait subie, Silvestre s'étonnait seulement de ne plus se trouver la même colère que la veille, au souvenir des mêmes choses qui l'avaient si vivement exaspéré.

Il n'est personne à qui il ne soit arrivé de ressentir une pareille lassitude de l'âme en présence des plus justes ressentiments ou des plus sincères douleurs; alors on s'accuse de faiblesse, de lâcheté; on se méprise de ne pas savoir garder dans toute leur énergie les sentiments qu'on a éprouvés et dont on était si fier; il nous semble qu'on se trahit soi-même.

Voilà quel était l'état de Silvestre lorsque M. de Bellestar s'approcha de son lit, et il fallait que l'accablement du malade fût bien grand pour que la présence de cet homme ne l'y arrachât pas soudainement.

De Prosny regarda le marquis de cet œil indifférent qui semble annoncer l'absence de toute sensibilité; et, quoique M. de Bellestar ne fût pas d'une nature à s'inquiéter beaucoup des signes d'une pareille faiblesse, il jugea cependant que ce n'était pas le moment d'avoir avec son rival l'explication qu'il était venu lui demander; il l'aborda donc avec l'intention de borner cet entretien à quelques questions banales, et de se retirer aussitôt.

— Monsieur, dit-il à Silvestre, j'étais venu pour m'informer de votre santé; et quoique les gens de cette maison m'eussent dit que vous étiez tout à fait mieux, j'ai voulu m'en assurer par moi-même.

— Je vous suis obligé, monsieur, lui repartit de Prosny, en le regardant plus attentivement qu'il ne l'avait fait d'abord, et comme si un nuage qui eût enveloppé tous les objets extérieurs se fût dissipé peu à peu : je vous remercie de cet intérêt, reprit-il, quelle qu'en soit la cause.

M. de Bellestar examina Silvestre. Il avait senti l'inimitié percer dans les dernières paroles du malade, et il ne se trompa point lorsqu'il en conclut que la vie revenait avec la haine; cependant il voulut être mieux assuré de la force de son ennemi, et il lui répondit avec un ton de politesse qu'il voulut rendre affectueuse, mais qui ne fut qu'affectée :

— Il n'est pas étonnant, monsieur, que je partage l'intérêt que vous inspirez à toutes les personnes de cette maison, car je sais que c'est un titre à leur affection que d'être un de vos amis.

Silvestre baissa les yeux, la vue de M. de Bellestar l'irritait, et il ne voulut pas se laisser aller à un sentiment qui, au fond, pouvait être injuste, et qui, dans la circonstance où il se trouvait, était certainement déplacé. Il répondit donc au marquis comme un homme qui désire terminer un entretien qui lui pèse :

— Je pense, monsieur, que les sentiments que vous pouvez avoir pour moi, n'entrent pour rien dans ceux que l'on peut avoir pour vous.

Ces derniers mots furent accompagnés d'un sourire amer et dédaigneux; il fut évident pour M. de Bellestar que de Prosny n'était pas charmé des prétendus sentiments que l'on avait pour lui, et le marquis trouva que l'homme qui avait la force d'avoir cette opinion et de la lui faire comprendre, devait avoir la force d'entendre ce qu'on avait à lui dire.

Le marquis reprit donc, en articulant chaque mot de sa phrase de manière à avertir Silvestre de tout le sens qu'il voulait lui donner :

— Indépendamment de l'intérêt de votre santé, qui a pu m'amener près de vous, monsieur, peut-être y suis-je venu pour m'éclairer sur la nature des sentiments dont vous parlez.

Silvestre se souleva sur son lit, et regardant M. de Bellestar d'un air fort étonné, il lui dit :

— Et c'est moi, monsieur, que vous venez interroger à ce sujet?

M. de Bellestar se sentit à l'aise en voyant le visage de Silvestre se ranimer et son regard étinceler. Il prit donc alors ses grands airs penchés et dédaigneux, et lui répondit :

— N'êtes-vous pas l'ami de la maison, le confident de M. Simon, le protégé de mademoiselle Durand ?

Silvestre resta un moment sans répondre.

Il hésitait à comprendre le marquis; il ne s'imaginait pas qu'un homme pût pousser si loin l'insolence et l'inhumanité; il se défiait de ses préventions, car il sentait que sa colère était revenue tout entière.

Silvestre fut assez fort pour mesurer ses paroles, mais il ne put commander de même à l'émotion de sa voix, et il répondit sans relever les yeux sur le marquis :

— Si M. Simon a daigné m'honorer, devant vous, du nom de son ami, j'en suis fier, monsieur... Quant à la protection que peut m'accorder mademoiselle Durand, vous avez pu voir le cas que j'en fais.

— C'est que vous n'en savez peut-être pas les raisons secrètes, monsieur, reprit M. de Bellestar.

De Prosny regarda le marquis en face, ses sourcils se froncèrent, et il reprit avec une hauteur près de laquelle l'impertinence du marquis était tout à fait pauvre et mesquine :

— Je sais mieux que personne, monsieur, les raisons qui ont pu dicter la conduite de mademoiselle Durand. Je ne sais si elle vous en doit compte, mais je vous avertis qu'il ne me convient pas d'en entendre parler.

M. de Bellestar avait un but trop bien arrêté pour s'emparer de cette sortie et en faire le point de départ de la querelle qu'il était venu chercher. D'ailleurs, il avait parfaitement compris que Silvestre s'imaginait que ce qu'il avait dit des raisons secrètes de la protection de Sabine s'appliquait aux affaires d'argent qui avaient amené la ruine de M. de Prosny, et il ne convenait pas plus à M. de Bellestar d'aborder ce sujet que cela ne convenait à Silvestre.

Cependant, pour arriver à ce qu'il voulait, le marquis fut obligé de passer sur ce terrain ; mais il le fit comme un homme obligé de traverser un espace plein de boue, et qui marche sur la pointe du pied et avec un air de dégoût. Il reprit donc en marmotant ses paroles :

— Oh ! monsieur, il ne s'agit pas ici d'anciennes relations dont j'ai vaguement entendu parler, et dans lesquelles votre famille prétend avoir été lésée.

— Prétend ! s'écria Silvestre, que cette expression choqua au point de lui faire oublier qu'il venait de déclarer qu'il n'entendait nullement parler de ce sujet.

— Le mot vous déplaît-il? fit le marquis en souriant dédaigneusement; je le retire, et je vous dis que je n'entends point parler de relations où votre famille *a le droit* de se croire lésée.

— Et je suis charmé, monsieur, repartit de Prosny, que vous soyez, plus qu'un autre, persuadé de ce droit, vous à qui une certaine fortune doit appartenir.

M. de Bellestar se demanda si c'était la jalousie ou le ressentiment de sa richesse perdue qui venait de faire parler Silvestre, et il lui dit à tout hasard :

— Peut-être vous trompez-vous, monsieur, et peut-être les raisons secrètes qui ont dicté la conduite de mademoiselle Durand à votre égard empêcheront que cette fortune ne se mêle jamais à la mienne.

Les paroles du marquis eurent une portée qu'il était bien loin de prévoir. Silvestre restait dans la pensée que M. de Bellestar faisait sans cesse allusion aux réclamations qu'il pouvait avoir à exercer contre Sabine, et en considérant les paroles du marquis de ce côté, de Prosny éprouva, au milieu de son irritation, un sentiment qui l'attrista profondément. Il garda un moment le silence, comme pour examiner et pour reconnaître la nouvelle pensée qui s'élevait en lui; puis, après s'en être pour ainsi dire assuré, il dit d'un ton plus calme à son rival :

— Excusez la vivacité de mes paroles, monsieur : des souvenirs qu'une position peut-être fâcheuse a sans doute rendus trop cui-

sants, m'ont fait dire un mot que je retire à votre exemple; je n'ai aucun droit qui puisse m'autoriser à réclamer quoi que ce soit de mademoiselle Durand. Sa fortune est à l'abri de toute poursuite et de toute répétition. J'aurais trop de chagrin, monsieur, si je pouvais croire qu'un mouvement de susceptibilité, peut-être exagérée, ait pu vous alarmer sur la position de la fortune de mademoiselle Durand. J'aurais été bien loin de ce que je voulais, s'il devait en résulter le moindre changement dans vos dispositions à l'égard de mademoiselle Durand, si je devais voir s'élever, par ma faute, le moindre obstacle à une union qui lui plaît, qui la flatte... et à laquelle je crois son bonheur attaché.

Il est impossible de rendre l'émotion mal contenue avec laquelle de Prosny dit cette dernière phrase.

Il se trouvait sincèrement coupable d'avoir fait une scène qui pouvait amener une rupture entre Sabine et M. de Bellestar; il trouvait honteux et misérable d'avoir, par cette scène, éveillé contre la fille le souvenir des bassesses du père; il se méprisait d'être arrivé à une si indigne vengeance; mais ce n'était toutefois que par un effort inouï qu'il était parvenu à parler du mariage de Sabine et du marquis sans que la malédiction, la colère, le défi éclatassent dans ses paroles.

Aussi fut-il déchargé d'un fardeau qui lui pesait cruellement, lorsque, sans comprendre encore où M. de Bellestar voulait en venir, il l'entendit lui dire avec la même impertinence :

— Eh! mon Dieu! monsieur, croyez-moi, la fortune de mademoiselle Durand n'a rien à faire dans tout ceci, je la sais complétement à l'abri de toute réclamation; cette fortune est libre...

Ce mot qu'il venait de prononcer parut frapper le marquis, comme s'il ouvrait une issue inattendue à la pensée qui le tourmentait, et il reprit aussitôt en appuyant sur ce mot d'une manière très-affectée :

— Oui, monsieur, sa fortune est libre, et je désirerais que sa personne ou son cœur le fussent également.

Il faut être un M. de Bellestar pour dire de pareilles choses; il faut avoir en soi un énorme assemblage de sottise et de grossièreté pour commettre ainsi une femme à laquelle on a eu la pensée de donner son nom.

Mais, d'un autre côté aussi, il faut être M. de Prosny pour rester l'air stupéfait et la bouche béante, en face d'une pareille parole, sans comprendre qu'il pouvait y être intéressé pour quelque chose : il faut avoir été si cruellement éprouvé par la misère qu'on y a perdu la conscience de sa valeur, pour ne pas deviner, dans une pareille insinuation, la rage maladroite et brutale d'un rival.

— Quoi! s'écria naïvement de Prosny, vous penseriez que mademoiselle Durand n'est pas libre, que son tuteur abuse de son autorité?...

M. de Bellestar regarda à son tour Silvestre d'un air fort surpris.

Lequel de nous deux est un sot? se dit-il. Ce monsieur, qui ne comprend pas ce que je veux lui dire, ou moi qui, sur un propos répété par un imbécile, viens faire à ce pauvre garçon une scène à laquelle il ne conçoit rien? Le sot, c'est moi qui ai pu croire un moment qu'on avait pu penser à ce clerc romantique, lorsque j'étais là.

Cette conclusion étant résultée du petit raisonnement que M. de Bellestar s'était fait en lui-même, il répondit, sans attacher cette fois à sa phrase l'importance qu'il avait mise à toutes celles qui l'avaient précédée :

— Je n'accuse pas M. Simon d'exercer la moindre violence sur les sentiments de sa pupille; mais vous connaissez les cœurs aimants, monsieur, un mot, un geste, un signe les alarme, leur délicatesse craint d'user d'avantages qui ne doivent pas compter dans la véritable union de deux cœurs bien épris.

Silvestre suivait d'un air stupéfait les airs de tête du marquis, pendant qu'il débitait ses phrases amphigouriques, comme les enfants suivent les mains d'un escamoteur pour tâcher de deviner le secret de sa magie.

— Je ne vous comprends pas, dit Silvestre.

— Eh bien! monsieur, dit le marquis, le visage boursouflé de cette impudence de fat qui baisse modestement les yeux, j'ai eu peur; j'ai craint que mademoiselle Durand n'eût à oublier des sentiments peut-être mal adressés, mais qui avaient pu occuper son cœur. Et c'est pour cela que je vous disais que je désirerais que son cœur fût aussi libre que sa fortune.

Si le marquis fut rassuré sur la passion qu'il supposait à Sabine pour Silvestre, il dut être immédiatement averti de la passion de Silvestre pour Sabine. Le regard de de Prosny se troubla, son visage reprit un moment cette expression égarée qu'il avait lorsqu'il était entré la veille dans le salon de M. Simon, et il prononça d'une voix étouffée les paroles suivantes, qui ne sortaient que péniblement de sa poitrine : — Elle, monsieur, elle, Sabine, elle aime quelqu'un!... Elle aime... elle peut aimer... mais... mais...

Tout à coup cette sorte d'égarement cessa; l'oppression qui comprimait ses paroles fut brisée comme une digue sur laquelle se précipite avec une nouvelle fureur le torrent maintenu à grand'peine.

Silvestre attacha un regard étincelant sur M. de Bellestar, et lui dit d'une voix éclatante : — Mais qui donc aime-t-elle, monsieur?

Le marquis fut si surpris de cette violente interrogation, qu'il laissa échapper, sans le vouloir, la réponse directe, et que, rendant à Silvestre son regard menaçant, et en parlant avec le même emportement que son interlocuteur, il lui dit :

— Mais vous, peut-être, monsieur.

— Moi!... fit Silvestre, moi!

Ah! qu'un pareil mot, s'il lui était venu de la bouche d'un autre, eût ravi Silvestre! quelle joie, quelle félicité ce doute, cet espoir eût jetée dans son cœur!

A ce moment même, et venu de M. de Bellestar, ce mot le frappa au cœur d'une de ces commotions où l'excès de transport fait naître la douleur. Comme si la pensée de l'amour de Sabine eût brillé devant lui comme l'éclair qui devait brûler ses yeux, il les ferma un moment... pâlissant, éperdu, cherchant vainement à se recueillir.

Puis, par un mouvement violent, il secoua pour ainsi dire hors de lui cette flamme qui l'avait pénétré, il chassa cette vision qui le rendait fou, et, se levant sur son séant, il se prit à considérer M. de Bellestar.

Nous ne pouvons dire tout ce qui se passa dans la tête de Silvestre durant le court espace de temps qu'il examina le marquis; mais il fallait que cette succession d'idées fût bien rapide pour l'amener du point où il était parti à cette conclusion inouïe :

— Monsieur, dit-il à M. de Bellestar, monsieur, vous êtes un lâche!

Le marquis, assis à côté du lit, se releva pâle de colère à cette terrible apostrophe. Cette colère fut si violente qu'elle ne se manifesta que par un cri sourd et rauque, et par un geste que la faiblesse de de Prosny arrêta seul.

Silvestre sembla s'animer à cette menace; il se pencha vers M. de Bellestar, et de cette voix basse et sèche qui donne à l'insulte un accent bien plus cruel que les éclats les plus violents, il reprit :

— Oui, vous êtes un lâche; vous calomniez une jeune fille que vous savez sans défense, parce qu'elle est sans famille... parce qu'elle vous aura montré, je ne sais comment, qu'elle est honteuse de vous avoir donné une espérance; car elle ne vous aime pas, je le sais, je le comprends, elle est trop noble et trop fière, et trop supérieure pour cela; non, non, elle ne vous aime pas. Et parce qu'elle vous l'a dit, sans doute, vous ne trouvez rien de mieux à dire que de l'accuser d'en aimer un autre, que de lui supposer une passion dans le cœur, une passion... pour qui? pour...

Silvestre sourit avec amertume.

— Pour moi, monsieur, pour moi qu'elle ne connaît pas... que tout sépare d'elle... pour moi qui ne suis rien, qu'elle serait venue chercher dans la misère... pour moi qui suis, qui devrais être son ennemi... Mais pourquoi ne pas l'avoir accusée d'aimer... je ne sais qui, le passant qu'elle rencontre dans la rue..., le...?

Silvestre s'irritait à mesure qu'il parlait, au point de ne plus pouvoir articuler; il s'arrêta et reprit enfin avec une exclamation :

— Ah! oui, monsieur, c'est une lâcheté... une lâcheté que vous avez dite à moi... que vous ne direz à personne, je vous le jure; car je veux... je vais...

Silvestre fit un effort pour se lever : M. de Bellestar, qui l'avait regardé parler avec la rage calme d'un spadassin qui choisit l'endroit où il tuera son ennemi, M. de Bellestar arrêta Silvestre d'un geste, et lui dit froidement :

— Quand vous aurez quitté votre lit, monsieur, nous reprendrons cet entretien; vous devez comprendre comment et en quel lieu...

— Ce sera donc sur-le-champ!

— Ne vous pressez pas pour moi, fit M. de Bellestar en saluant de Prosny; cela ne m'empêchera pas de dormir.

Silvestre le regarda sortir; puis, retombant dans son lit, il s'écria en se parlant à lui-même :

— Oh! le misérable, qui vient me dire qu'elle m'aime!...

Pourquoi donc cet amour, qui devait être pour Silvestre un bonheur si inespéré, le jeta-t-il dans cet horrible transport?

C'est qu'il y avait vu une insulte pour Sabine du moment que M. de Bellestar osait en parler, et que cette femme, qu'il avait voulu insulter la veille, remplissait tellement son âme, que, du moment qu'on l'avait touchée par une parole injurieuse, tout son être avait frémi, toute sa fierté s'était éveillée; c'est que, sans s'en douter, il la portait en lui comme il y portait la mémoire de sa mère, comme il y portait sa foi, sa religion, sa vie. C'est qu'il l'aimait comme il faut aimer.

XIV

Pendant que cette explication avait lieu chez M. Simon, notre avoué s'était mis à la poursuite de mademoiselle de Prosny.

Il avait enfin osé prendre un parti dans cette affaire délicate, et, d'après ses prévisions, il lui suffisait d'atteindre la tante, d'en obtenir ou plutôt d'en acheter le silence, et le reste marchait de soi-même.

M. Simon alla d'abord à la maison de Silvestre, où sa qualité de patron du jeune clerc lui permit de prendre tous les renseignements qu'il désirait avoir, sans qu'on fît la moindre difficulté pour les lui donner.

M. Simon avait un profond mépris pour les vieilles filles acariâtres,

et mademoiselle de Prosny n'était pas propre à le ramener à d'autres sentiments.

Aussi n'hésita-t-il point, pour justifier ses questions, à déclarer au concierge que mademoiselle de Prosny avait tout à coup perdu l'esprit, c'est-à-dire qu'elle était folle, et que ce malheur, que son neveu avait imprudemment caché à ses amis, avait failli coûter la vie à Silvestre, et exposait sa tante à mille dangers.

Le concierge n'avait, comme on a pu le voir, aucune tendresse pour mademoiselle de Prosny; il était donc fort disposé à accueillir tout ce qu'on pourrait lui dire contre sa locataire.

D'un autre côté, le fait de la fuite de mademoiselle de Prosny, pendant la nuit, devait paraître nécessairement un acte de folie à ceux qui n'en connaissaient pas les motifs cachés.

M. Simon trouva donc tout l'accueil possible, tout l'empressement désirable à le seconder dans ses recherches.

Si notre avoué eût pu interroger Silvestre, et si celui-ci eût pu l'accompagner, M. Simon eût sans doute été plus vite renseigné sur une circonstance qu'il considérait comme fort importante...

Mlle de Prosny était-elle sortie avec un paquet ou non?

Dans le premier cas, et surtout si le paquet était volumineux, il y avait nécessairement un fiacre ou un commissionnaire dans la confidence de la fuite. Et comme mademoiselle de Prosny avait dû se décharger le plus tôt possible de ce paquet, le fiacre avait dû stationner la veille, sur la place la plus voisine, ou bien le commissionnaire devait être un de ceux qui avaient le monopole des rues les plus rapprochées.

M. Simon interrogea donc le portier à ce sujet; mais celui-ci, dont la surveillance n'était, disait-il, jamais en défaut, ne put répondre à cette question; la seule chose dont il fût assuré, c'était, à une demi-heure près, du moment où mademoiselle de Prosny avait quitté la maison.



Monsieur Simon était sorti de fort bonne heure. — Page 40.

Cela décida M. Simon à faire, conjointement avec cet homme, une perquisition dans l'appartement de de Prosny.

Ils trouvèrent tout en désordre: les armoires étaient restées ouvertes, et, comme aucune n'enfermait le moindre vêtement de femme, M. Simon en conclut que mademoiselle de Prosny avait emporté tout ce qui lui appartenait; fort de cette assurance, il jugea que sa recherche deviendrait beaucoup plus facile.

Mais ce qu'il avait considéré comme un obstacle à l'accomplissement des projets de mademoiselle de Prosny, c'est-à-dire la solennité du premier jour de l'an, devait être aussi une grande difficulté pour lui. En effet, tous les commissionnaires des environs étaient absents de leurs places, envoyés presque tous en mission extraordinaire, soit pour de lourdes étrennes, soit pour de simples cartes de visite.

M. Simon recueillit, dans les bureaux de stations de fiacres qui avoisinaient la maison de Silvestre, les numéros de toutes les voitures qui s'y trouvaient la veille entre neuf et dix heures; il apprit en même temps à quelles administrations ces voitures appartenaient; mais quel espoir avait-il de retrouver les deux ou trois carrosses qui étaient partis de ces stations à peu près à l'heure de la fuite de mademoiselle de Prosny? Un tout autre jour que celui où il se trouvait, cela eût été fort difficile; le premier jour de l'an, cela paraissait impossible.

Mais M. Simon n'était pas homme à reculer devant des impossibilités apparentes; il chargea le concierge de surveiller le retour de tous les commissionnaires à leur place, et de leur donner une heure où ils se trouveraient tous à la maison de de Prosny.

Quelques écus devaient assurer l'exactitude de leur présence.

Une fois ces précautions prises, M. Simon se rendit dans les diverses entreprises auxquelles appartenaient les fiacres dont il avait recueilli les numéros, et ayant répété dans chaque endroit l'histoire de la folie et de la fuite de mademoiselle de Prosny, il obtint aisément que tous les cochers de ces voitures fussent interrogés le soir même, pour savoir si quelqu'un d'eux avait pris, vers neuf heures, une vieille femme, habillée de noir, et portant un paquet.

Dans le cas où cela fût arrivé, le cocher ne pouvait manquer de déclarer où il l'avait conduite, et mademoiselle de Prosny était retrouvée.

Cette chance était fort éventuelle, et en outre elle remettait au lendemain une découverte que M. Simon tenait à faire le jour même; déjà plus de la moitié de la journée s'était écoulée, car il avait fallu aller de la barrière Poissonnière à la barrière du Combat, de là au faubourg Saint-Jacques, du faubourg Saint-Jacques à la chaussée du Maine, que sais-je encore? et partout il avait fallu donner de longues explications.

Tout cela ne ralentissait pas l'activité de M. Simon; il savait que c'est souvent dans les démarches que les gens indolents trouvent inutiles, qu'on rencontre l'indication qui doit mettre celui qui cherche sur la bonne route.

Si cette indication ne se rattache pas directement à la démarche faite, il y a beaucoup de gens qui attribuent à un hasard heureux la rencontre faite de ce premier fil conducteur; mais il n'en est pas moins vrai que ces hasards n'arrivent le plus souvent qu'à ceux qui se mettent en quête de tout ce qui peut les éclairer. Ainsi, dans l'occasion présente, on peut dire que toutes les précautions de M. Simon furent inutiles, et cependant ce fut parce qu'il les prit qu'il fut conduit à suivre une route à laquelle il n'eût peut-être point pensé sans cela.

M. Simon revenait de la barrière du Maine, la tête hors de son cabriolet dévisageant toute femme vêtue d'un noir suspect et d'une tournure analogue à celle de mademoiselle de Prosny. M. Simon, comme nous l'avons dit, n'était pas homme à négliger le hasard qui pouvait lui lui montrer la vieille fugitive à l'angle d'une rue.

— Il y a un million d'individus dans Paris; dans un jour comme celui-ci, j'en rencontrerai cinquante mille sur ma route, se disait M. Simon. Sur ce nombre, j'en remarquerai mille peut-être; c'est une

Paris. — Typ. de Ve Dondey-Dupré, rue St-Louis, 46, au Marais.

chance de un contre mille, contre dix mille ; qu'importe ? la chance existe, il ne faut pas la négliger.

Il est vrai que, d'une part, il était présumable que mademoiselle de Prosny ne quitterait pas sa retraite dans ce jour où tout le monde est dehors ; mais d'un autre côté, emportée par l'ardeur de sa vengeance, il était possible qu'elle se fût mise à la recherche d'un avocat ou d'un agent d'affaires, et elle pouvait se trouver sur le passage de M. Simon.

Il était donc, comme nous l'avons dit, la tête hors de la portière, l'œil au guet, lorsqu'au coin de la rue du Bac il vit un doigt qui le désignait, et une figure qui paraissait tout étonnée de l'impression inquiète de sa propre figure.

Le doigt et le visage remarqués par M. Simon appartenaient à son clerc Radinot.

On ne veut point croire à l'existence du fluide magnétique, à la puissance de cet agent qui, dans des circonstances données, transmet les pensées d'un individu à un autre, sans le secours des organes ; qui leur montre des objets qui sont hors de la portée de leurs sens, qui les avertit de certaines approches que rien ne révèle à d'autres.

Quant à moi, je crois au magnétisme, et ce qui arriva à M. Simon en cette circonstance me donnerait cette croyance, alors même que je ne l'aurais pas depuis longtemps.

A peine M. Simon aperçut-il Radinot qu'il se dit, comme si une soudaine apparition lui eût montré tout à coup le chemin qui devait le conduire à son but :

— Voilà celui qui me fera retrouver mademoiselle de Prosny.

Cependant M. Simon ne savait point que Radinot eût été jusqu'à un certain point le complice de l'enlèvement du paquet de billets de banque envoyé à Silvestre. Il ne savait point que c'était le petit clerc qui avait averti la vieille tante de la présence de ce paquet chez le concierge.

Ce fut tout simplement, de la part de M. Simon, une de ces rapides inspirations, une de ces convictions soudaines qui s'emparent d'un homme, le persuadent, l'entraînent et le font agir dans une voie nouvelle, sans qu'il puisse dire le motif sérieux qui le détermine, sans qu'il puisse expliquer raisonnablement les motifs de cette conviction.

Et cependant il arrive souvent que c'est à de pareilles déterminations qu'on doit le succès.

Rien ne les justifie aux yeux du vulgaire, mais elles mènent l'homme supérieur à son but ; c'est, à vrai dire, la seconde vue qui constitue le génie des grands capitaines, des grands diplomates, des grands poëtes, des grands avoués.

M. Simon fit signe à Radinot de s'approcher, et telle était sa persuasion d'avoir rencontré la trace de mademoiselle de Prosny dans la personne de son jeune clerc, que, malgré le peu de temps qui lui restait pour poursuivre ses recherches, il dit à celui-ci :

— Avez-vous une heure à me donner?

— Tout le temps qu'il vous plaira, monsieur, répondit Radinot fort surpris d'une pareille demande.

M. Simon ne voulait point interroger Radinot en présence du cocher qui le conduisait ; il ajouta donc : — Avez-vous déjà déjeuné?

Radinot eut une de ces réponses qui n'appartiennent qu'à la cléricature, car il repartit aussitôt du ton le plus naturel :

— Je n'ai encore déjeuné qu'une fois.

Sur cette assurance, M. Simon fit entrer son clerc dans un café voisin, et après avoir commandé un déjeuner dont chaque article épanouissait le visage du jeune affamé, il eut avec lui l'entretien suivant :

— Vous connaissez mademoiselle de Prosny? dit M. Simon, en servant les trois quarts d'un beefsteak à Radinot.

— Oui, monsieur, je la connais.

— Vous êtes donc allé souvent chez Silvestre ?

— Oh ! monsieur, je connais mademoiselle de Prosny d'ailleurs.

Ceci était un point important, et M. Simon estima qu'il avait déjà beaucoup gagné, que de savoir quelque chose sur les liaisons et les habitudes de mademoiselle de Prosny.

— Et par qui connaissez-vous donc mademoiselle de Prosny, Radinot? dit M. Simon en lui versant à boire.

Le petit clerc releva le nez, regarda le patron, repoussa le verre, et lui dit d'un ton qui contrastait avec l'expression accoutumée de sa parole criarde et moqueuse :

— Monsieur Simon, il faut que vous sachiez une chose : tous les clercs de votre étude vous appartiennent corps et âme, parce que... suffit... on apprend chez vous que ça sert à quelque chose d'être un honnête homme. Si vous voulez savoir quelque chose sur mademoiselle de Prosny, il n'y a pas besoin de détours ; ça vous intéresse, ça intéresse Silvestre, voilà tout... Je suis prêt à vous dire tout ce que je sais.

— Eh bien ! mon garçon, dit l'avoué que cette déclaration de son petit clerc flatta peut-être plus qu'un éloge beaucoup plus considérable, eh bien ! voici de quoi il s'agit : mademoiselle de Prosny s'est échappée de la maison de son neveu... ce doit être un accès de folie...

Le petit clerc releva le nez, regarda le patron, et lui dit : — Page 49.

Le clerc secoua la tête en disant : — Un accès de méchanceté ! la vieille n'est pas folle... que non, que non, elle n'est pas folle !

— Quoi qu'il en soit, reprit M. Simon, il est important que nous la retrouvions aujourd'hui même... et je ne sais pourquoi, en vous voyant, j'ai eu l'idée qu'avec votre intelligence et votre activité vous pourriez nous aider à la retrouver.

Radinot sourit.

Le patron, se dit-il, me rend la monnaie de ma pièce ; il me trouve intelligent et actif, et jusqu'à présent il ne m'a guère parlé que pour me dire que j'étais paresseux et maladroit.

Cette première réflexion faite, le petit clerc secoua encore la tête :

— Savoir où elle est allée, dit-il, c'est difficile, parce que c'est une vieille rate qui a plus d'un trou pour se cacher : d'abord il faudrait savoir pourquoi elle est partie.

— Qu'importe le motif de son départ? dit M. Simon, fort étonné de l'assurance du petit bonhomme.

— C'est que c'est tout, répondit-il.

Radinot s'arrêta et se gratta le front, puis il se versa un verre de vin, et dit d'un ton délibéré à M. Simon :

— Pardon, monsieur, mais là, dites-moi la vérité : ce n'est pas seulement pour me faire causer, n'est-ce pas, que vous m'interrogez? c'est pour quelque chose de très-important?

— Mais, sans doute.

— C'est que, voyez-vous, nous *blaguons* (textuel) quelquefois comme ça à l'étude... vous comprenez que c'est pour rire... et je ne voudrais pas, pour une bêtise, raconter des histoires.

— Mais, qu'est-ce donc? fit M. Simon, qui devenait fort curieux de ce que pouvait lui dire Radinot, parlez, je le veux, je vous atteste que vous me rendrez un vrai service.

— Eh bien! monsieur, dit Radinot, je répète que, pour savoir où peut être allée mademoiselle de Prosny, il faudrait savoir pourquoi elle est partie.

— Est-ce que vous, qui la connaissez, vous n'en avez pas quelque idée?

— Ah! c'est une vieille scélérate, fit Radinot, qui ne dit guère que ce qu'elle veut; mais il ne m'en faut pas long pour deviner le reste. Voyons, faut-il tout vous dire?

— Mais parlez donc!

— Eh bien! voici ce qui s'est passé il y a deux jours, dans la soirée...

— Il y a deux jours! fit M. Simon, fort étonné de cette désignation qui se rapportait exactement au jour et au moment de la remise du paquet de Sabine.

— Vous voulez que je vous dise tout? fit Radinot.

— Mais tout, absolument tout.

— Voici donc la chose. Il y a deux jours, le maître-clerc me donne, en quittant l'étude, un billet pour le porter chez sa tante, qui loge à deux pas de chez nous. Comme j'arrivais devant chez Silvestre, je vois un fiacre s'arrêter; une idée, comme celle que vous avez eue que je pouvais savoir quelque chose, une idée me prend de regarder qu'est-ce qui va descendre du fiacre. Aussi sûr que je vous parle, je vois descendre la gouvernante de mademoiselle Sabine, puis mademoiselle Sabine elle-même, parole d'honneur, sur la tête de ma mère!

— Je le sais.. je le sais... fit M. Simon assez contrarié de voir dans de telles mains le secret de la visite de Sabine à Silvestre; et ensuite?

— J'attends quelques minutes pour voir si la visite serait longue; la bonne et mademoiselle ressortent presque aussitôt, et je pense alors à aller remettre le billet de M. de Prosny. J'entre donc, et en demandant au portier s'il y a quelqu'un, je vois juste sous mon nez et sur la table qui est au-dessous du vasistas de la loge, un paquet, tout frais posé, à l'adresse de M. Silvestre de Prosny. Je propose de le monter, le portier refuse. Parole d'honneur, là, vraie parole d'honneur! M. Simon, je n'ai eu dans ce moment-là d'autre idée que de croire que c'était un joli cadeau d'étrennes que vous vouliez faire au premier clerc, et que, mademoiselle Durand passant par hasard devant la porte de Silvestre, vous lui aviez dit de le laisser chez lui pour qu'il ne sût pas d'où cela lui venait. Mais quand j'eus remis mon billet à mademoiselle de Prosny, dame! il me poussa de bien autres idées. — Ah! fit M. Simon, et quelles idées?

— Je vous conte la chose comme elle est, ni plus, ni moins, reprit Radinot; j'ai eu tort, c'est possible; mais enfin... ce qui est fait, est fait. Mademoiselle Prosny avait à peine fini de lire le billet de Silvestre, où il lui disait qu'il ne pouvait pas venir dîner, que la voilà qui se met à grommeler et à dire en *tordant le bec* (textuel), elle est atroce dans ces moments-là, la voilà qui se met à dire :

— Ce n'est pas vrai, il n'a pas à travailler à l'étude... Voilà que ça commence; il se dérange, il se perd.

Et ci, et l'autre, et un tas de raisons plus injustes les unes que les autres.

— Vous vous trompez, lui dis-je, il ne se dérange pas.

Enfin je tâche de calmer la vieille, lorsque voilà qu'elle se met à dire tout à coup :

— Oui, oui, j'en suis sûre, cette drôlesse lui tourne la tête...

— Plaît-il? fit M. Simon d'un ton si sévère, qu'il arrêta une bouchée de perdreau dans le gosier de Radinot.

L'avoué fut très-fâché d'avoir interrompu son clerc; mais il avait si bien compris que cette épithète de drôlesse devait s'appliquer à Sabine, qu'il ne put réprimer un violent mouvement de colère.

Radinot baissa les yeux, devint plus rouge que les radis servis devant lui, et dit :

— Monsieur, vous comprenez que ce n'est pas moi qui ai dit cela.. tout le monde vous respecte, monsieur, et mademoiselle Sabine aussi on la respecte... Mais, dame, mademoiselle de Prosny... elle... enfin, monsieur... elle l'a dit... Vous m'interrogez...

— Continuez, mon garçon, continuez, fit M. Simon. Je ne vous en veux certes pas. Allons donc.

Le clerc, qui s'était d'abord laissé aller à son bavardage, eut peur d'en trop dire, et balança la tête, en marmotant ses mots, puis il reprit : — Je ne sais pas si je peux... si je dois... C'est que ç'a été très-fort; quand la vieille s'en mêle, elle n'y va pas de main morte ..

— Mais, mon Dieu, je la connais, fit M. Simon; je sais tout ce dont elle est capable... Voyons, ne craignez rien... puisque c'est un service que vous me rendez.

— Eh bien! reprit Radinot en continuant à hésiter, voilà qu'alors elle se met à dire un tas de choses... vous comprenez... très-bêtes... que...

— Mais quoi donc?

— Dame! que Silvestre est un gueux, qu'il l'abandonne, qu'il veut la planter là... qu'il commence... et tout ça pour...

— Mais pourquoi donc?

— Parce qu'il est amoureux de mademoiselle Durand... ma parole d'honneur, là, c'est elle qui l'a dit!

M. Simon s'attendait bien à quelque chose dans ce genre-là; mais, malgré toute la contrainte qu'il s'imposait, il laissa encore voir malgré lui jusqu'à quel point il était blessé et irrité à la fois de voir sa pupille en proie aux propos des jeunes gens de son étude; car il connaissait trop bien Radinot et messieurs ses clercs, pour supposer que les paroles de la vieille mademoiselle de Prosny n'eussent pas été répétées et commentées.

Radinot perdit tout à fait contenance, et M. Simon fut forcé d'employer toutes sortes d'instances et d'encouragements pour l'engager à continuer.

Le clerc refusait toujours, si bien que l'avoué finit par dire :

— Songez, Radinot, qu'en vous taisant vous me feriez supposer que mademoiselle de Prosny a dit des choses d'une gravité...

— Ce n'est pas seulement ça, monsieur, c'est que j'ai dit, moi...

— Qu'est-ce que vous avez donc dit?...

— Eh bien! j'ai dit une bêtise...

— Mais enfin qu'est-ce donc?...

— Eh bien! fit Radinot en reprenant son courage et en parlant d'un ton bourru, j'ai dit que c'était bien possible... J'ai dit ça en riant... et puis, dame! quand une plaisanterie vous vient sur la langue, on la lâche, et puis on s'en repent...

— Voyons, dit M. Simon en prenant sa plus douce voix, malgré l'impatience qu'il éprouvait... ce n'est pas un crime, c'est une plaisanterie... achevez...

— Eh bien! j'ai dit... je riais... j'ai dit : Mais je crois bien qu'ils s'adorent... ils en sont déjà à de petits cadeaux.

L'avoué eût volontiers tiré les oreilles au petit clerc, mais il fut plus fort cette fois, et il reprit en riant :

— Au fait, c'était à croire; et qu'a répondu mademoiselle de Prosny?

— Oh! alors, reprit Radinot rassuré, elle est partie comme une fusée; elle m'a forcé à lui dire ce que j'avais vu chez le portier, et quand elle a su que mademoiselle Durand était venue, oh! alors, alors... c'était une pluie battante deci, de l'autre. Ah! chien... quelle langue!

— Passons... passons, dit M. Simon; par où tout cela a-t il fini?

— Voici, dit le clerc, et c'est là qu'est tout le mystère.

— Oui, oui, disait-elle, si c'est vrai... si cette... (les mots ne font rien à la chose), si mademoiselle Durand a des intrigues avec mon neveu, je quitterai la maison, j'irai mendier... J'irai dans un hospice... que sais-je!

Puis elle a ajouté tout d'un coup :

— Ah! mais si j'avais seulement de quoi payer des poursuites... je lui en ferais voir de dures à cette... le mot ne fait rien à la chose...

— Bah! lui dis-je, elle se moque pas mal de vous, mademoiselle Durand; elle est riche, sa fortune est en règle, et quoique...

M. Simon eut un mauvais regard, le clerc s'arrêta tout court.

— Qu'avez-vous donc? fit M. Simon.

— Dame! vous comprenez, fit le clerc, il y a des choses qui se disent partout... on en parle à l'étude... on a tort... on a tort, je sais bien... mais je ne peux pas m'empêcher de l'avoir entendu... ça fait que je savais que la vieille prétendait que M. Durand le père les avait... enfin les avait... un peu... un peu floués... c'est le mot, là. Alors je dis ça à mademoiselle de Prosny, qui me répond :

— Ah! si j'avais seulement un billet de mille francs à donner à quelqu'un que je sais bien, je lui ferais passer quelques mauvaises journées à cette...

Vous comprenez, toujours un mot désagréable...

Radinot venait enfin, après bien des détours, de toucher au point juste qu'avait pour ainsi dire deviné M. Simon ; aussi l'avoué oublia-t-il soudainement le bavardage qu'il venait d'entendre, et dit vivement à son clerc :

— Et cet homme, vous le connaissez?

— Tiens! si je le connais, c'est chez lui que je travaillais avant d'être chez vous... Je ne vous l'ai pas dit, parce que ce n'était pas une fameuse recommandation. C'est là que j'ai vu mademoiselle de Prosny, qui venait toujours l'ennuyer de ses doléances et de ses projets de rattraper sa fortune. Si bien que je savais l'histoire de tous les de Prosny quand je suis entré chez vous. Quant à ça, monsieur, c'est comme si je parlais devant Dieu, je n'en ai jamais ouvert la bouche à personne, pas même à Silvestre, qui ne se doute pas que je connais sa tante de vieille date... Or, monsieur, voilà pourquoi je vous disais que, si on savait pourquoi elle a quitté la maison, on pourrait savoir où elle est, car M. Fumetière doit le savoir.

— Quoi! s'écria M. Simon, c'est ce fripon de Fumetière?

— C'est lui.

— Où demeure-t-il? il faut que j'aille chez lui à l'instant.

— Où il demeure? ah! voilà. Je sais bien où il demeure; mais où le trouver... c'est autre chose. Attendez ; c'est le jour de l'an, il doit être à son bureau de la rue du Roi de Sicile.

— Qu'est-ce que c'est que ça?

— Je vous le dirai en route, parce que voilà trois heures bientôt, et ça ferme à peu près à cette heure-ci. D'ailleurs, il faut que je vous mène, vous ne trouveriez pas, et quand vous trouveriez, ça ne serait pas une raison pour que vous puissiez entrer.

M. Simon se confia à la conduite de Radinot, et tous deux partirent en cabriolet pour la rue du Roi de Sicile.

XV

Si cette histoire n'était pas le très-simple récit des amours de deux jeunes gens, nous aurions une belle occasion de peindre une de ces scènes qui font la honte de la société actuelle, et qui montrent jusqu'à quel point le vice peut être exploité par le vice.

En effet, la maison où Radinot conduisit M. Simon était consacrée à une exploitation clandestine de prêts sur gages.

Il semble que, grâce à l'existence des monts de piété, où la misère et le désordre trouvent facilement accès, de pareils établissements n'ont aucune chance d'existence ; mais, si peu sévères que soient les précautions prises par les monts de piété pour s'assurer de la possession réelle des objets présentés par celui qui les apporte, elles gênent encore beaucoup de ces industriels parisiens qui n'ont point de domicile, et qui souvent n'ont pas même un nom.

C'est encore dans ces maisons qu'à côté des escrocs et des voleurs de bas étage qui viennent y déposer les objets d'origine suspecte, on rencontre des malheureux que la misère soumet à des obligations qui ne semblent pas excessives au premier abord, mais qui, calculées jour par jour, représentent l'usure portée à sa plus effrayante expression.

Ainsi, c'est là que de nombreux revendeurs, de misérables marchandes qui portent tout leur magasin sur un pauvre éventaire, viennent à trois heures du matin emprunter les uns vingt francs, les autres cinq, pour aller acheter à la halle des fruits et des légumes.

Ce prêt leur est fait à la condition qu'à cinq heures du soir les uns rapporteront vingt-un francs et les autres cinq francs vingt-cinq centimes. C'est un intérêt de cinq pour cent par jour ; c'est un intérêt de dix-huit cent pour cent par an ; de façon qu'une somme de mille francs ainsi exploitée rapporte par an plus de dix-huit mille francs au prêteur.

Eh bien! aucun de ceux qui subissent cette exécrable usure ne s'en plaint ; aucun de ceux à qui elle arrache les premiers profits de leur labeur ne cherche à y échapper en amassant le minime capital nécessaire à son misérable commerce. La débauche de chaque soir dévore tout le profit fait dans la journée, et tous les matins il faut que ces misérables viennent emprunter au point du jour la pièce d'argent qu'ils ont rendue la veille.

Ce que je dis là est exactement vrai, et, au besoin, je pourrais inscrire un nom propre à la porte de la maison de M. Fumetière, si toutefois on inscrivait des noms quelconques sur de pareilles portes.

Ce qui avait décidé Radinot à conduire immédiatement M. Simon dans ce qu'il appelait le bureau de son ancien patron, c'est que le premier jour de l'an est, avec le lundi gras, le jour le plus important de l'exploitation du prêt sur gages.

Nous n'avons pas besoin d'expliquer pourquoi : ce jour-là, la vanité dorée exploite son crédit, et la vanité pauvre ses guenilles.

Quand M. Simon entra dans ce bouge infect, il éprouva presque un sentiment de crainte; mais le dégoût et l'indignation que fit naître en lui le spectacle qu'il avait sous les yeux lui firent surmonter ce mouvement d'appréhension, et il se plaça le dernier à la file des gens qui passaient l'un après l'autre devant un guichet, par lequel on faisait parvenir à M. Fumetière les objets sur lesquels il prêtait pour une semaine, quelquefois pour moins d'un jour, sans qu'il y eut d'autre garantie, pour l'emprunteur, que la bonne foi de ce monsieur.

Mais M. Fumetière était un parfait honnête homme, jamais il n'avait soustrait le moindre dépôt, et tous ceux qui avaient affaire à lui eussent porté témoignage de son exacte probité.

Lorsque ce fut le tour de M. Simon, c'est-à-dire lorsqu'il fut seul, car il laissa passer tout le monde avant lui, il s'avança vers le guichet, s'attendant à voir une de ces hideuses figures de vieux marchands d'habits qui sentent la dépouille du pauvre.

M. Fumetière, qu'il aperçut à travers la grille, était un homme de trente ans, vêtu avec un soin extrême; la barbe fort bien peignée, les cheveux bouclés, les dents belles, la cravate attachée par des épingles d'assez bon goût.

Au moment où M. Simon frappa au guichet grillé qui venait de se fermer, M. Fumetière, les manchettes retroussées, se lavait les mains dans une cuvette qu'il avait parfumée d'eau de Portugal.

— Qu'est-ce que c'est encore? dit-il en regardant à travers sa grille.

Le lieu était assez obscur, une seule chandelle se trouvait du côté où se tenait M. Fumetière, de façon que celui-ci ne vit point qui lui répondait.

— Il s'agit, dit M. Simon, d'une affaire très-importante.

— Encore une minute, dit M. Fumetière à une personne qui se tenait dans un coin de cette salle encombrée de toutes sortes de saletés, je vais finir avec ce client et je suis à vous.

— Faites, répondit une voix aigre qui ne frappa point M. Simon, mais qui fit tressaillir Radinot.

— C'est elle, dit-il à son patron.

En effet, c'était mademoiselle de Prosny, qu'il était impossible de reconnaître dans l'ombre où elle était pour ainsi dire accroupie.

M. Simon fut surpris par cette rencontre inattendue. Il avait compté arriver à M. Fumetière comme un étranger, et lui arracher le secret de la demeure et des intentions de mademoiselle de Prosny; mais voilà qu'à la seconde parole il allait être reconnu ; il fut donc obligé d'aborder immédiatement le sujet de sa venue, et il dit aussitôt :

— En vérité, monsieur, l'affaire est moins importante que vous ne pensez, et elle sera bientôt terminée. Je venais simplement chercher chez vous l'adresse de mademoiselle de Prosny... La voilà elle-même, je n'ai plus rien à vous demander, si mademoiselle de Prosny veut bien me suivre immédiatement, sans que je sois obligé d'employer les moyens de l'y forcer que j'ai à ma disposition.

Mademoiselle de Prosny s'était élancée vers la grille, et regardait M. Simon avec des yeux si ardents, qu'elle ressemblait parfaitement à une folle furieuse contre laquelle on a pris les plus extrêmes précautions.

— Que me voulez-vous? dit-elle; que venez-vous chercher ici? Je ne vous connais pas, allez-vous-en!

— Mais qui donc êtes-vous? fit M. Fumetière à l'avoué, sans paraître autrement alarmé de la présence d'un homme bien vêtu dans ce repaire infect.

— Je suis M. Simon, avoué, je suis le patron de M. Silvestre de Prosny, à qui mademoiselle a volé hier une somme de quatre-vingt mille francs. C'est à vous à juger, monsieur, si vous voulez vous rendre complice de ce crime en donnant asile à cette femme.

M. Fumetière regarda alternativement M. Simon et mademoiselle de Prosny; comme on l'a pu voir dans le récit de Radinot, il connaissait les prétentions et les intentions de mademoiselle de Prosny au sujet de mademoiselle Durand.

Jusqu'à ce jour, M. Fumetière s'était refusé à prêter son appui aux poursuites méditées par la vieille, attendu qu'il en savait l'inutilité et qu'il n'avait aucune envie d'avancer les frais d'un procès perdu d'avance, et sur lequel il n'était pas assuré qu'on voulût transiger par crainte du scandale.

Mais voilà que tout à coup on venait lui apprendre que cette femme

qu'il avait repoussée tant de fois, et à la parole de laquelle il ne croyait pas une minute avant l'arrivée de M. Simon, lorsqu'elle lui disait qu'elle avait enfin de quoi le payer grassement de ses soins; voilà qu'on vient lui apprendre que cette femme possède quatre-vingt mille francs. Quelle proie magnifique à dévorer pour un homme comme lui !

Mais cette somme était le produit d'un vol, et le danger était terrible. Cependant il n'étonna point l'usurier, qui se hâta d'interrompre les exclamations auxquelles mademoiselle de Prosny se livrait contre M. Simon, et lui dit :

— Eh bien! mademoiselle, expliquez-vous; car vous comprenez très-bien que je n'ai nulle envie de me mêler d'une affaire qui présente de pareilles circonstances.

— J'ai volé, moi !... dit mademoiselle de Prosny. Les voleurs sont ceux qui vivent du vol... les voleurs, fit-elle en montrant le poing à M. Simon, c'est vous et votre pupille... Les voleurs...

— Monsieur, reprit M. Simon en s'adressant à Fumetière qui, après s'être essuyé les mains, rabattait tranquillement ses manchettes et leur donnait un tour gracieux, cette femme a volé, et c'est parce qu'elle a volé que nous voudrions éviter un esclandre qui pourrait ne pas la compromettre seule, c'est pour cela que je vous prie de l'engager à nous suivre.

— Mais je ne la retiens nullement, monsieur. Qu'elle vous suive si elle le veut, dit M. Fumetière; elle est entrée ici volontairement, sans que j'aie connu le motif de sa visite, elle peut en sortir de même.

M. Simon se tourna vers mademoiselle de Prosny, et lui dit doucement :

— Allons, venez, mademoiselle, croyez que vous nous trouverez très-disposés à oublier le mouvement de colère qui vous a poussée à faire une action qui, j'en suis sûr, vous fait honte maintenant.

— Honte de reprendre mon bien, dit mademoiselle de Prosny. Non ! non ! je n'en ai point honte ! J'en ai déjà un morceau, il me servira à rattraper les autres.

— Vous me forcerez donc, dit M. Simon, à user de rigueur, et jusqu'à ce que vous ayez établi vos droits prétendus à une restitution quelconque, vous trouverez bon que je vous fasse arrêter comme coupable d'une soustraction faite chez votre neveu.

— D'abord, fit mademoiselle de Prosny, j'étais chez moi, et non pas chez mon neveu, et puis faites-moi arrêter si vous voulez, c'est tout ce que je demande. Il faudra bien qu'on me juge, si on m'arrête; et si on me juge, alors je dirai pourquoi j'ai pris cet argent, d'où il venait; je dirai ce qu'est mademoiselle Sabine Durand, votre pupille... Ah! vous voulez me faire arrêter! Eh bien! voyons, faites monter vos commissaires de police!... vos sergents de ville!... voyons...

M. Simon s'était imaginé que la crainte d'une arrestation ferait un tel effet sur mademoiselle de Prosny, que du moment qu'il pourrait l'en menacer, elle se mettrait humblement à sa disposition.

La résistance de la vieille fille le contraria sans l'épouvanter, et il lui dit doucement encore :

— Prenez garde que les suites de cette affaire ne tournent que contre vous; monsieur que voici, et qui a porté le titre d'avocat, doit trop bien connaître la loi pour ne pas savoir que si vous me forciez à engager l'affaire jusqu'à un certain degré, il n'est pas de désistement qui puisse en arrêter le cours et vous faire échapper à un jugement, et par conséquent à une condamnation. D'ailleurs, ajouta M. Simon, monsieur ne serait peut-être pas charmé que j'introduisisse ici les agents de l'autorité qui m'accompagnent, et il sera le premier à vous engager à me suivre de bonne grâce.

M. Fumetière ne parut point s'occuper de cette insinuation menaçante, et il repartit en mâchonnant les poils de sa fière moustache d'un air fort indifférent :

— Puisque M. l'avoué veut bien supposer que je connais la loi, il doit penser que je sais qu'il n'a pu obtenir un ordre d'arrestation contre mademoiselle de Prosny qu'en vertu d'une plainte motivée. Les agents de l'autorité ne sont point à la disposition du premier venu qui les prie d'arrêter quelqu'un sans en donner les raisons. Donc, si les suites d'une plainte sont à redouter pour mademoiselle de Prosny, le mal est fait. Quant à la présence des agents de l'autorité chez moi, monsieur, elle n'a rien qui m'alarme; faites-les monter... je suis prêt à leur ouvrir mes portes. Je fais le commerce des vieux habits; je les achète à tous ceux qui veulent m'en vendre, et je les revends à tous ceux qui veulent m'en acheter. Je ne vois pas en quoi ce commerce peut me faire craindre une visite quelconque.

M. Simon comprit qu'il avait rencontré un maître fripon de ceux qui font servir les précautions de la loi à la protection de leurs escroqueries. Ainsi M. Fumetière avait des registres sur lesquels étaient inscrits comme achetés tous les objets déposés chez lui, et comme vendus tous ceux qu'on venait retirer. Ce commerce était loyal dans sa forme.

La position devenait embarrassante pour notre avoué, qui voyait bien que l'usurier ne croyait nullement à la présence du commissaire de police à sa porte.

L'intention de M. Simon avait été, sans doute, d'entrer en arrangement avec mademoiselle de Prosny. Mais, outre qu'il lui répugnait de faire des concessions en présence d'un homme pareil à ce M. Fumetière, qu'il connaissait pour avoir été rayé du tableau des avocats, il sentait que les conseils que cet homme pourrait donner à mademoiselle de Prosny rendraient ses concessions par trop onéreuses.

Il se décida donc tout d'un coup à quitter la partie en disant :

— Monsieur a parfaitement raison, j'ai voulu effrayer mademoiselle de Prosny. Je n'ai point d'ordre pour procéder à son arrestation; mais cet ordre, je l'aurai demain. Ce sera, comme elle dit, un scandale pour nous. Soit. Ce sera aussi un malheur pour elle; elle l'accepte, n'en parlons plus. Je me retire.

— Mais ne vaudrait-il pas mieux, dit aussitôt avec un empressement gracieux M. Fumetière, prévenir ces discussions fâcheuses? et puisqu'on est venu ici avec des intentions bienveillantes, ajouta-t-il en se tournant vers la vieille, on pourrait entrer en arrangement.

— Il n'y a pas d'arrangements, fit mademoiselle de Prosny : on m'a volé tout mon bien, je veux qu'on me rende tout mon bien.

La vieille furie était ivre de l'espoir de retrouver sa fortune, et cette idée s'était tellement emparée d'elle, que rien ne pouvait arriver à son esprit en dehors de cette pensée.

Si M. Simon était embarrassé, M. Fumetière ne l'était pas moins.

D'un côté, il sentait les quatre-vingt mille francs à exploiter en procès et en scandales. D'autre part, il devinait parfaitement qu'on lui paierait largement une composition amiable dont il se ferait l'agent. Dans le premier cas, l'argent devait être difficile à arracher, et le concours à prêter à mademoiselle de Prosny pouvait ne pas être sans danger. Dans le second cas, le gain serait moindre, mais il arriverait sans débats, sans scandale.

Le choix ne pouvait pas être douteux. M. Fumetière se mit soudainement du côté de M. Simon, et dit à mademoiselle de Prosny :

— Si vous avez compté sur moi pour vous aider dans des prétentions sans fondement, et qui n'ont d'autre but que de porter le désordre dans une famille honorable, vous vous êtes tout à fait trompée, mademoiselle.

— Comment! monsieur, s'écria M. Simon, stupéfait de cet acte de haute probité.

A ce moment il se passa une chose qu'il est presque impossible de peindre. M. Fumetière se tourna vers M. Simon les yeux baissés, l'air contrit, la bouche pincée.

— Ai-je compris vos intentions? dit-il à voix basse.

— Parfaitement, dit M. Simon très-surpris.

— A combien réglons-nous les honoraires? fit M. Fumetière du même ton précieux et d'un visage parfaitement immobile.

— A combien?... fit M. Simon... mais à...

— A trente mille francs, lui souffla tout bas Radinot.

Fumetière leva les yeux et aperçut le petit clerc qui s'était tenu coi.

— Ah! c'est toi, petit, lui dit-il... bonjour.

Puis il se retourna tout à fait vers M. Simon et lui dit :

— Est-ce votre chiffre?

— Trente mille, soit, dit M. Simon.

— Il suffit... Veuillez vous retirer un moment.

— Laissez-le faire, dit Radinot.

M. Simon n'avait pas encore fait un pas pour se retirer, que mademoiselle de Prosny se prit à crier :

— Ah! c'est comme ça, vous vous mettez contre moi, vous aussi! Ah! je vous devine, vous venez de me vendre à cet homme... Eh bien! adieu... J'en trouverai un autre qui ne me trahira pas... adieu.

Elle voulut sortir; mais la porte qui communiquait de la partie de la salle où elle se trouvait avec Fumetière à la partie occupée par M. Simon, était fermée. Mademoiselle de Prosny l'ébranla avec fureur.

— Vous ne sortirez pas, lui dit froidement M. Fumetière.

— Au secours! à l'assassin! se mit à crier mademoiselle de Prosny, s'attachant avec fureur aux grillages de séparation.

M. Simon eut honte de l'état où il voyait mademoiselle de Prosny; et, quoiqu'à vrai dire rien n'eût été fait ou dit qui pût l'avoir si fort épouvantée, il eut peur de ce qui allait se passer; il s'écria vivement :

— Point de violence, monsieur; je n'en veux pas...

— Je ne puis pas empêcher les fous de crier parce qu'on les regarde, dit M. Fumetière. Cette femme est folle; il y a longtemps que je le sais, et, au besoin, il ne manquerait pas de témoins pour le prouver.

M. Simon avait employé cette accusation contre mademoiselle de Prosny pour se faire donner les renseignements qui pouvaient l'aider à la retrouver; mais lorsqu'elle passa par la bouche du misérable Fumetière, elle lui sembla devenir un crime.

Toutefois, il n'eut pas le temps de s'interposer; car à peine l'usurier eut-il prononcé le mot de folle, que mademoiselle de Prosny s'arrêta comme frappée de la foudre, et portant ses yeux égarés de M. Simon à Fumetière, elle dit d'une voix tremblante :

— Quoi! vous seriez assez méchant pour dire que je suis folle! vous voudriez me faire enfermer dans une maison de fous... Ce n'est pas possible, vous ne le ferez pas.

— Il faudra bien en arriver là, dit doucement M. Fumetière, si vous n'êtes pas raisonnable.

— Mais que voulez-vous, mon Dieu! que voulez-vous que je fasse?... Voulez-vous votre argent?... je vous le rendrai.

M. Simon fut on ne peut plus étonné de voir l'énergie cruelle de cette femme, qu'il savait capable de résister aux plus touchantes instances comme aux plus violentes menaces, tomber tout d'un coup devant la crainte d'une pareille accusation.

Ainsi l'arrestation, le procès, la condamnation, l'emprisonnement pour vol, ne semblaient pas l'avoir effrayée un moment; qui sait même si l'aspect de la mort, si un poignard levé sur elle, l'eussent fait reculer? Mais la pensée d'être enfermée dans une maison de fous avait tout brisé, tout anéanti.

De cette sauvage fureur qui avait fait craindre à M. Simon de ne pouvoir rien obtenir de cette mégère, il ne restait qu'un effroi indicible, qu'un tremblement convulsif.

Si ce n'était là un fait assez fréquent parmi les vieillards, que cette terreur inouïe qu'ils ont de la folie, nous hésiterions à croire et à raconter à nos lecteurs, comme une chose vraisemblable, le dénoûment subit de cette scène, qui semblait devoir amener une lutte désespérée.

Mais nous avons vu en ce genre des choses si étranges, que l'effroi et la soumission de mademoiselle de Prosny nous paraissent les plus simples du monde. En général, l'homme, lorsqu'il sent ses facultés s'amoindrir et disparaître, s'inquiète, s'agite et s'irrite à la moindre chose qui peut l'avertir d'un malheur dont il a cependant la conscience.

Ainsi je connais un homme, supérieur par son esprit et ses connaissances, dont la mémoire s'est complétement perdue. Il le sent, il s'en aperçoit, et lorsque cela lui arrive, il tombe dans des tristesses qui ont fait craindre souvent qu'il ne se punît par le suicide de l'affaiblissement de ses facultés. Eh bien! si quelqu'un avait l'inhumanité de dire à cet homme qu'il est fou, ou de le menacer de le dire publiquement, il est certain pour tous ses amis qu'on le tuerait ou qu'on le rendrait véritablement fou.

Mademoiselle de Prosny, en proie à cette horrible terreur, faisait pitié à M. Simon, et il allait sans doute s'interposer entre M. Fumetière et elle, lorsque Radinot lui dit tout bas :

— Laissez donc faire... il la tient... Mais si elle tenait mademoiselle Sabine, elle la hacherait comme chair à pâté.

Radinot avait raison. M. Simon détourna les yeux.

— Vous avez sur vous ces quatre-vingt mille francs? dit l'usurier à mademoiselle de Prosny.

L'avarice de la vieille se réveilla et surmonta un moment son effroi.

— Vous ne voulez pas me les prendre? dit-elle en se reculant.

— Qu'en pense monsieur Simon? dit M. Fumetière.

— Qu'elle les garde, fit M. Simon avec dégoût.

— C'est bien, vous allez nous donner un reçu, reprit Fumetière.

— Ah! fit mademoiselle de Prosny, si ce n'est que ça...

— Avez-vous apporté les papiers qui établissent votre créance?

— Oui.

— Donnez-les-moi.

Fumetière les prit et les parcourut, puis, prenant une feuille de papier timbré, il libella l'acte suivant :

« Je reconnais avoir reçu de mon neveu, M. Silvestre de Prosny, la somme de quatre-vingt mille francs, moyennant laquelle somme, je déclare :

» 1° Le tenir quitte de toutes dettes à mon égard, telles qu'elles peuvent résulter de comptes antérieurement arrêtés entre nous, à quelque époque et pour quelque motif que ce soit.

» Moyennant cette somme, je déclare :

» 2° Lui céder et transporter tous les droits que je puis avoir contre mademoiselle Sabine Durand, m'interdisant formellement toute répétition d'aucune espèce qu'elle soit envers ladite demoiselle Sabine Durand, etc., etc. »

Quand l'acte fut rédigé, M. Fumetière le lut à M. Simon, et après cette lecture il le présenta à la vieille. Mais les noms de Sabine et de Silvestre avaient réveillé en elle la haine que la terreur avait un moment dominée.

— Non... non, s'écria-t-elle, je ne signerai pas cela... non... qu'on m'arrête comme voleuse... j'aime mieux ça... Eh bien! je dirai...

Mademoiselle de Prosny recommença ses menaces, et elle les eût continuées encore longtemps, si l'usurier n'eût crié à Radinot :

— Va chercher un fiacre pour mener mademoiselle à la Salpêtrière.

La crainte qu'inspirait la pensée d'une prison de fous à mademoiselle de Prosny était si foudroyante, qu'elle tomba à genoux en s'écriant:

— Ah! par grâce... ne le faites pas...

— Signez donc, lui dit Fumetière.

Elle se leva comme un enfant craintif, elle prit la plume et elle ne trouva qu'un mot à dire à M. Simon:

— Il n'y a pas là que je suis folle, n'est-ce pas?

M. Simon lui jura que non.

Mademoiselle de Prosny signa.

Une heure après, M. Fumetière avait reçu les trente mille francs, promis en échange de l'acte signé par mademoiselle de Prosny, qui était réintégrée dans son appartement, sous la garde spéciale du concierge qui ne devait pas lui permettre de quitter la maison.

Il etait alors neuf heures du soir. M. Simon rentra chez lui.

Nous verrons ce qui résulta, le lendemain, de cette première victoire.

XVI

Ainsi donc les ennuis, les chagrins, les malheurs que semblait devoir appeler sur Sabine la vengeance de mademoiselle de Prosny étaient complétement écartés; il n'y avait plus de dangers de ce côté.

Nous avons dit comment avait commencé pour Silvestre cette journée du 1er janvier 1844.

Après son entrevue avec M. de Bellestar, le médecin était arrivé; l'agitation que cette entrevue avait causée à de Prosny alarma le docteur, qui ordonna immédiatement le repos le plus absolu.

Le malade se soumit d'autant plus volontiers à cette prescription, qu'il voulait reprendre toute sa tranquillité et toute sa force pour la rencontre qu'il devait avoir avec le marquis. C'est précisément la résolution inflexible qu'il avait prise d'en finir avec cet homme qui lui donnait la patience d'attendre le moment où il n'aurait à subir ni sa raillerie ni sa dédaigneuse pitié.

Durant cette journée, madame Simon était venue assez souvent près de de Prosny; mais, d'une part, le jeune clerc n'avait laissé échapper aucun mot qui pût faire la moindre allusion à l'étrange confidence que lui avait faite M. de Bellestar; de l'autre, madame Simon évita de lui parler de la scène de la veille, ne prononça pas une seule fois le nom de Sabine et se contenta seulement d'apprendre à Silvestre que s'il ne voyait pas M. Simon, c'est qu'il était sorti pour arranger les affaires dont il se réservait de lui parler seul.

C'est que les ordres de l'avoué avaient été formels à ce sujet; c'est qu'il n'avait pas voulu qu'un mot imprudent de sa femme ou de sa pupille pût faire deviner ses intentions, jusqu'au moment où il serait assuré de pouvoir les réaliser.

Lorsqu'il rentra chez lui, le but qu'il s'était proposé lui semblait atteint, et il fut ravi d'apprendre que Silvestre était devenu tout à fait calme. Il se rendit auprès de lui; et sans entrer dans aucune explication, il lui raconta qu'il avait retrouvé mademoiselle de Prosny, et que l'affaire des quatre-vingt mille francs était arrangée d'une manière convenable pour tout le monde, et dont il lui rendrait un compte exact lorsqu'il serait plus en état d'entendre une conversation qui devait lui être nécessairement fatigante.

Malgré l'assurance que lui avait donnée sa femme du silence qu'elle avait gardé envers Silvestre, l'avoué fut assez surpris de la manière dont de Prosny accueillit ses explications.

En effet, il accepta tout ce qui lui fut dit, sans s'inquiéter des moyens par lesquels on était arrivé à un arrangement convenable, sans demander quel était cet arrangement.

La pensée de de Prosny semblait être ailleurs qu'à ce que lui disait M. Simon; quelque chose de nouveau, de plus puissant que tous les intérêts passés de sa vie, semblait le préoccuper. Telle eût pu être l'espérance de sa prochaine union avec Sabine, et c'est ce qui fit croire un moment à l'avoué que sa femme n'avait pas été aussi discrète qu'elle s'en vantait.

Mais M. Simon ayant déclaré que l'état de faiblesse du malade lui interdisait un trop long entretien sur des intérêts graves et présents, ne crut pas devoir faire de questions, et Silvestre demeura bientôt seul.

Je ne veux point dire ici tout ce qui se passa dans le cœur de Silvestre durant la journée qui venait de se passer et la nuit qui la suivit. Il vécut tout ce temps dans une sorte de joie désespérée. La pensée de l'amour de Sabine lui avait pénétré le cœur. Il s'y complaisait comme dans un rêve enivrant qu'on sent ne pas être la vérité, et dont cependant on ne veut pas s'éveiller, parce qu'on sait que le reveil sera désolant.

Pour Silvestre, ce réveil était, pour ainsi dire, sa rencontre avec M. de Bellestar, et il voulait aller jusque-là avec le doute, sinon avec l'espoir qui lui berçait le cœur.

S'il devait mourir dans cette rencontre, il lui semblait qu'il mourrait comme un homme à qui une riante ivresse fait apparaître de charmants fantômes, et qui tombe environné d'éclatantes lumières, de suaves parfums, de douces harmonies : cette ivresse, il la sentait sans y croire, et il la voulait garder quoiqu'il n'y crût pas. Il avait peur de sa raison, de celle des autres, de la vérité.

Si c'était M. de Bellestar qui devait succomber dans la lutte, de Prosny ne doutait pas qu'il ne lui fût dit que les paroles du marquis étaient un mensonge, et c'était là surtout le réveil qu'il redoutait.

Il aimait mieux voir ce beau rêve se perdre dans le sommeil et dans la mort que de le sentir disparaître dans le réveil et dans la vie. Ainsi passa-t-il toute cette journée et toute cette nuit.

Quant à la nuit de Sabine, pourquoi vous la dirais-je?

Toute une nuit de joyeuse espérance, toute une nuit de bel avenir sans remords, toute une nuit de chaste amour approuvé par des cœurs honnêtes, encouragé par des gens qui savent aimer.

Que deviendront ces espérances? qu'arrivera-t-il de cet avenir? A l'heure où j'écris, je l'ignore absolument; mais ces espérances et cet avenir dussent-ils se réaliser, Sabine devra compter ces moments parmi les plus heureux de ceux que le ciel lui accordera.

Le bonheur qu'on donne ou que l'on reçoit est toujours au-dessous de celui qu'on a rêvé, parce que le bonheur est de ce monde, et que l'espérance est du ciel. Ce n'est point par ce qu'il éprouve, mais par ce qu'il espère que l'homme se rattache à Dieu.

Ainsi, me direz-vous, M. Simon a donc appris à Sabine qu'il approuvait son amour et qu'il voulait son mariage avec de Prosny?

Oui, vraiment, il lui a dit tout cela, mais avec de graves raisons, mais en lui expliquant comme quoi elle trouverait dans cette union le repos et la considération de sa vie; comment le partage de sa fortune avec celui que cette fortune avait fait pauvre était la seule restitution qu'elle pût faire, la seule qu'il pût accepter; comment elle rencontrerait en lui un homme propre à faire taire tous les remords qui pourraient encore s'élever en elle.

M. Simon enfin avait plaidé admirablement toutes les bonnes raisons de ce mariage; mais Sabine en avait dans le cœur une bien meilleure · nous n'avons pas besoin de la dire. Or, indépendamment de tout ce que M. Simon avait dit à Sabine pour la persuader, il lui avait imposé une singulière obligation, et cette obligation, c'était...

Mais nous voilà arrivés au lendemain; venez avec moi, cachez-vous derrière ce paravent, prêtez attentivement l'oreille, regardez en cachette, et vous saurez tout.

XVII

3 janvier 1841.

one hier matin Silvestre avait pu se lever, il était assis dans la chambre de M. Simon, toujours heureux, parce qu'il rêvait toujours.

L'avoué était venu lui dire un bonjour amical, et avait remis ses explications à une heure plus avancée de la journée.

Puis madame Simon était venue s'asseoir à côté du malade, et s'était doucement entretenue avec lui de choses indifférentes, dites avec une grâce pleine d'amitié.

Puis enfin Sabine était entrée.

Elle était belle à faire croire qu'on ne l'avait jamais vue. Une douce pâleur atténuait la grave pureté de ce visage sévère. Une timide langueur voilait l'éclat de son fier regard; et lorsqu'elle parla, l'émotion de sa voix troubla Silvestre du trouble qu'elle éprouvait elle même.

Cependant c'est à peine si elle lui demanda des nouvelles de sa santé. Elle prit place près de sa tutrice, et là, les yeux baissés, le cœur agité, elle sembla se recueillir pour une épreuve solennelle.

Silvestre la considérait avec un étonnement craintif; sans qu'il pût prévoir de quoi il s'agissait, il pressentait qu'il y avait un événement immense pour lui dans l'entrée de cette jeune fille.

Mais il fut encore bien plus surpris lorsqu'un domestique vint avertir madame Simon que son mari la demandait, et que Sabine, profondément emue, ayant vivement saisi la main de sa tutrice pour la retenir, il vit celle-ci lui faire signe de rester en disant :

— Je serai bientôt de retour.

Sabine et Silvestre demeurèrent seuls.

M. Simon avait donc voulu que mademoiselle Durand et de Prosny eussent une explication ensemble.

Si Sabine avait à rougir de son passé, si Silvestre avait à abandonner quelque chose de la dignité de ses souvenirs, il avait voulu que cette double humiliation restât entre ceux qui devaient tout se pardonner et se demander mutuellement pardon.

Cependant Sabine, qui avait accepté cette entrevue avec joie, et qui s'y était préparée avec l'enthousiasme d'un cœur qui porte en soi l'assurance du succès, Sabine était demeurée auprès de Silvestre, hésitant et se taisant.

Pour un homme qui a éprouvé les passions et les a vues s'agiter devant lui, que Sabine eût été charmante ainsi, tremblante, inquiète, soumise, cherchant à dominer l'heureux effroi, la timidité inconnue qui s'était emparée d'elle! Mais Silvestre ne pouvait la voir ainsi.

Il la sentait souffrir, il la voyait embarrassée, il s'imaginait qu'elle venait obéir à un ordre de son tuteur, et il en voulait à M. Simon d'avoir sans doute forcé sa pupille à des excuses envers lui; mais il n'avait pas plus de courage qu'elle pour commencer l'entretien : ce fut Sabine qui fut la plus forte.

— Vous êtes tout à fait bien, n'est-ce pas, monsieur? lui dit-elle.

— Oui, mademoiselle, lui dit Silvestre... et je vous remercie de l'intérêt qui vous a conduite ici...

— Monsieur de Prosny, reprit Sabine en jetant en avant une phrase qui devait engager l'explication et la forcer elle-même à parler, je suis venue pour vous dire bien des choses.

— A moi? dit Silvestre, à moi?

Sabine le regarda, et le vit si ému qu'elle prit courage.

— A vous, monsieur, lui dit-elle en souriant tristement.

Elle retrouva les premiers mots du thème qu'elle s'était fait et continua d'un ton humble et soumis :

— Et d'abord j'ai à vous demander pardon d'une chose... dont l'intention était bonne... qui vous a blessé cependant... j'ai eu tort... et...

L'idée qu'avait eue Silvestre relativement à des excuses imposées à mademoiselle Durand par son tuteur était justifiée par ces paroles.

Il s'empressa d'interrompre Sabine et lui dit :

— Ne parlons plus de cela, mademoiselle, et si quelqu'un doit demander pardon à l'autre, c'est moi qui dois vous prier à genoux d'oublier que je vous ai fait un crime de la plus noble action, que j'ai meurtri la main qui me venait en aide... c'est moi qui ai eu tort... n'en parlons plus...

Tous deux gardèrent le silence, et il semblait que l'entretien ne dût pas aller plus loin.

Sabine se hasarda encore à regarder Silvestre : il avait la tête penchée, il respirait péniblement et semblait avoir peine à ne pas crier.

— Mais vous souffrez encore... lui dit Sabine.

— Oh ! s'écria-t-il avec désespoir, ce n'est pas de cela que je souffre.

Sabine savait qu'elle était aimée; elle avait entendu l'aveu de cet amour dans le délire de Silvestre; elle l'entendit encore dans ce cri douloureux.

— Mais de quoi souffrez-vous donc? lui dit-elle avec un accent heureux par avance de la réponse qu'elle espérait.

Comme si le son de la voix de Sabine venait de faire résonner en lui les paroles de M. de Bellestar qui lui avait dit que Sabine l'aimait, Silvestre tressaillit, il regarda Sabine, et, à l'aspect de ce visage si doucement suppliant et qui paraissait lui dire : « Confiez-moi donc votre cœur, » il se pencha vers elle en lui disant :

— De quoi je souffre! vous voulez savoir de quoi je souffre?

Les cœurs qui ont beaucoup souffert ont peur du bonheur. Alors

même qu'il leur tend les bras, ils hésitent à s'y jeter; ils comprennent si bien le désespoir d'une fausse espérance.

Ainsi l'instant bien court qu'il fallut à Silvestre pour prononcer quelques mots suffit pour lui inspirer la crainte de s'être trompé et d'avoir été trompé. Toute la joie, tout le transport qui rayonnait sur son visage s'éteignit rapidement, et il reprit en se reculant lentement :

— Je souffre d'une douleur... que vous ne devez pas connaître... d'une douleur... qui... vous est étrangère.

Sabine sentit encore l'amour de Silvestre dans cet effroi qu'il éprouvait, et, plus forte et plus encouragée par cette crainte qu'elle ne l'eût été de sa propre force et de son propre courage, elle lui dit résolûment :

— Non, monsieur, non, vous n'avez point de douleur qui me soit étrangère.

Silvestre sembla si interdit, si éperdu, que Sabine osa encore davantage.

— Et peut-être suis-je ici pour consoler toutes vos douleurs.

Silvestre était dans un trouble qui l'empêchait de croire à ce qu'il voyait, à ce qu'il entendait; car il voyait ce cœur qui se jetait à lui, il l'entendait appeler le sien; mais cette funeste defiance du malheur qui flétrit tout, se jetait aussitôt entre lui et cette céleste apparition, et la lui montrait comme une pitié qui voulait à tout prix se faire accepter.

Cette pensée, il la repoussait à son tour, comme il avait repoussé l'espérance à laquelle il n'osait croire, et il restait tremblant, agité, incertain.

Enfin il essaya de s'arracher à ce pénible état en disant :

— Je n'ai point de douleurs que vous puissiez consoler... Soyez heureuse, vous; c'est tout mon désir... Croyez... oh ! croyez... que c'est le vœu le plus ardent de mon cœur... Quant à moi... je ne me plains de rien...

Sabine lui tendit la main, et lui dit les larmes aux yeux :

— Oh ! parlez-moi donc...

Silvestre prit cette main, et s'écria :

— Oh ! je sais que vous êtes bonne, et sainte et généreuse ! et je voudrais pouvoir vous le dire comme je le sens; mais...

Il s'arrêta, et reculant encore une fois devant l'espoir qui s'offrait à lui, il reprit :

— Mais non, ce n'est pas possible, cela ne se peut pas... Oh ! je vous en prie, dites-moi, dites-moi ce que vous êtes venue faire ici... Vous voyez bien que je ne vous comprends pas, que je n'ose pas vous comprendre... Ayez pitié de moi.

— Eh bien ! lui dit Sabine, si vous, qui vous croyez si malheureux, si à plaindre, vous pouviez pour moi ce que personne ne peut au monde.

— Moi!... fit Silvestre.

Sabine baissa les yeux devant le regard ardent de Silvestre.

— Oui, continua-t-elle, je viens à vous, parce que... mais comment puis-je vous dire cela... vous savez que je souffre... n'est-ce pas que vous le savez?... n'est-ce pas que vous comprenez qu'il y a des choses dont je suis honteuse, que ce qu'on m'envie est pour moi un malheur, un remords?

— Ah ! vous n'avez rien à vous reprocher, dit Silvestre, rien, je vous le jure.

— Merci ! c'est bien à vous de me dire cela, reprit Sabine tremblante... Mais mon tuteur avait pensé que je devais, moi, réparer le mal dont je ne suis pas coupable.

— Encore ! dit Silvestre en pâlissant et toujours préoccupé de la pensée d'une restitution flétrissante... n'est-ce pas assez ?

— Oh! c'est mal, lui dit Sabine ; je vous ai demandé pardon d'une injure, ce n'est pas pour la recommencer... Non, mon tuteur pensait qu'il est un titre auquel on ne refuse rien... que ce qui devient le bien commun... n'est pas un don...

Sabine s'arrêta oppressée, la tête basse et ne pouvant plus parler. Silvestre la regardait, épouvanté de ce qu'il sentait.

Sabine attendait un mot... qui ne vint pas, et reprit en se détournant pour cacher ses larmes :

— Si vous ne me comprenez pas, je n'ai plus rien à vous dire.

Silvestre l'avait comprise, il devinait bien que cette jeune fille venait, chose inouïe, lui offrir sa main et sa fortune. Mais le doute, le doute odieux, lui montrait ce bonheur du ciel comme un sacrifice; il ne croyait pas encore à l'amour qui priait devant lui.

— Oh ! reprit-il tristement, je vous comprends; oui, je sais ce que vous voulez me dire... Oh! je vous le disais bien que vous êtes noble et bonne, que vous êtes généreuse et grande... ah ! c'est une vertu qui n'a rien de comparable au monde; mais c'est trop... c'est trop... Non, le malheur n'est pas un droit à un pareil sacrifice, vous ne l'accomplirez pas... vous ne le devez pas; je serais un misérable de l'accepter...

— Mais pourquoi donc?

— Pourquoi ?... dit Silvestre. Il prit la main de Sabine et lui dit : — Oh ! c'est que ce n'est pas cela que je voudrais de vous. C'est que... moi qui suis pauvre, je vous voudrais pauvre... Je voudrais... Ah ! comprenez-moi bien et ne vous offensez pas. Seriez-vous ici, dites-moi, si jamais votre père n'avait rencontré le mien ?

Sabine regarda Silvestre en face, et lui répondit d'une voix entrecoupée :

— Je ne sais pas... Je ne puis vous dire s'il en serait ainsi... Mais ce que je puis vous affirmer, Silvestre, c'est que j'y suis de ma volonté, c'est que j'y suis parce que mon cœur m'a dit d'y venir... Mais vous voyez bien pourquoi j'y suis.

Silvestre se leva et parcourut la chambre dans une agitation extrême.

— Est-ce de l'amour ? se disait-il, est-ce une pitié exaltée qui la trompe elle-même ? Ce marquis m'a dit qu'elle m'aimait; mais peut-être parce qu'elle aura souffert devant lui de ma misère, il aura été jaloux, il lui aura reproché sa commisération comme une tendresse coupable, et elle-même alors aura donné un nom qui n'est pas vrai à la pitié qu'elle a de moi. Oh ! la devoir à cette erreur, ce serait affreux !... Jamais !... jamais !... Et n'avait-elle pas accepté les hommages et la main de ce marquis de Bellestar?... C'est envers lui qu'elle était véritablement dans la liberté de son cœur... Oh ! non, non ! je n'abuserai pas de cette générosité qui l'égare... Je mériterai d'être aimé d'elle en la refusant...

— Mademoiselle, lui dit-il après ces rapides réflexions et avec l'accent d'un homme qui se déchire le cœur, je vous respecte, je vous admire; Dieu vous a donné tout ce qui est vénérable comme tout ce qui est charmant; il vous donnera aussi le bonheur... le bonheur comme vous le méritez... Ce bonheur, je veux, moi, y contribuer; je veux que vous y marchiez sans crainte, sans remords, sans retour désespéré vers le passé... Je le veux, et pour cela je ferai (Silvestre suffoquait), je ferai, reprit-il en domptant son émotion, je ferai une chose qui me tord le cœur, qui me brise... mais enfin je la ferai...

— Qu'est-ce donc? dit Sabine effrayée.

— J'accepterai vos bienfaits, dit Silvestre : je prendrai, ajouta-t-il en baissant les yeux, je prendrai comme créancier, ce que vous ne saviez comment me rendre... et ce que vous me rendiez en vous sacrifiant... et alors vous oserez être heureuse... alors...

— Que dites-vous? s'écria Sabine.

— Ah ! croyez-moi, reprit Silvestre, je fais pour vous ce que je croyais impossible de faire.

Sabine était anéantie ; elle comprenait bien que Silvestre n'osait croire à son amour, elle se sentait impuissante à le lui persuader.

Elle essaya cependant encore par un dernier mot :

— Vous savez, lui dit-elle, que j'ai rompu ce matin mon mariage avec M. de Bellestar?

— Oh ! merci... merci pour vous ! s'écria Silvestre; car c'eût été le malheur de votre vie entière. Cet homme ne voyait de vous que votre esprit brillant, que votre vertu sévère. Il n'avait rien compris de votre cœur, rien de ce qui le fait bon et indulgent, rien de ce qui le fait fier et généreux, rien de ce qui fait que vous semez le bonheur autour de vous, rien de ce charme qui pénètre et qui ravit, rien de ce qui fait que sous l'empire de votre présence on croit à la bonté de Dieu, et qu'on voudrait croire au bonheur, si on n'était marqué pour souffrir. Oh ! ne l'épousez pas ! reprit Silvestre en élevant la voix. C'est bien, et maintenant... je suis libre.

Sabine avait écouté Silvestre dans un ravissement avide. Enfin son cœur éclatait, sa passion parlait; elle lui dit :

— Oui! je suis libre aussi.

Mais elle n'avait pas compris le sens de ce mot dans la bouche de Silvestre.

Ce mot : « Je suis libre ! » voulait dire :

— Maintenant je puis aller à la rencontre de cet homme, et j'irai sans crainte à la mort qu'il peut me donner, car il n'aura pas le trésor que j'aurai perdu ; si c'est moi qui le tue, je ne craindrai pas alors qu'on puisse m'accuser d'avoir arraché une chance de bonheur à la vie de cet ange.

Telle était la pensée de Silvestre lorsque Sabine, lui tendant la main, lui dit :

— Je suis libre aussi !

A ce moment, elle était si radieuse, si suppliante à la fois... elle se jetait à cet homme avec une innocence si ardente et un amour si franc et si ouvert, que Silvestre crut enfin qu'elle l'aimait... qu'elle l'aimait un peu; et, à cette pensée, il se sentit pâlir et trembler.

— Oh! se dit-il, si je venais à mourir... à mourir aimé d'elle!...

Il fut pris d'une affreuse faiblesse, il se sentit lâche, il eut peur du combat qui l'attendait, et, après s'être débattu un moment sous cette affreuse torture, il se releva en s'écriant :

— Non... non... c'est impossible... taisez-vous... ayez pitié de moi... non, non, vous ne m'aimez pas... ce n'est pas vrai... et puis, vous ne savez pas...

Il cherchait des raisons pour la repousser, et lui jeta pêle-mêle tout ce qui se présenta à son esprit :

— Non, que dira-t-on? M. de Prosny et mademoiselle Durand... ce serait affreux... on vous calomnierait, on m'accuserait... ce serait un malheur... un malheur irréparable.

Il se prit à pleurer... et il s'écria :

— Sabine, je suis né pour souffrir, moi... soyez heureuse!...et s'il vous faut ma vie... elle est à vous... mais...

Sabine, confuse, avait baissé les yeux; une pâleur mortelle avait succédé à l'animation de ses traits. Elle comprimait une horrible douleur.

Silvestre s'en aperçut, et, tombant à ses pieds, il lui dit :

— Mais qu'avez-vous, mon Dieu!... Je vous ai offensée; je vous ai fait du mal. Ah! parlez, que voulez-vous? Je vous aime comme un insensé! Parlez, mon Dieu! que puis-je faire?

— Rien, monsieur, lui dit froidement Sabine, rien. A votre tour, je vous ai compris.

Elle se leva; il voulut la retenir. Elle retira sa main avec un geste glacé et s'éloigna.

— Ah! mon Dieu, se dit Silvestre, qu'est-ce donc que j'ai fait?

Et il resta anéanti, brisé, incapable de se rendre compte de tout ce qui venait de se passer.

Quant à Sabine, elle courut dans son appartement. Madame Simon l'y attendait.

En la voyant arriver pâle, bouleversée, sa tutrice courut à elle :

— Qu'y a-t-il donc? s'écria-t-elle.

— Oh! quelle honte! dit Sabine, les dents serrées et le regard fixe.

— Il ne t'aimait pas?

— Il m'aime! s'écria Sabine avec un affreux déchirement; mais il refuse. M. de Prosny ne peut s'abaisser à épouser mademoiselle Durand!

— Il ne t'a pas dit cela!

— Il me l'a dit, repartit Sabine avec une amère fierté.

— Mais...

— N'en parlons plus, reprit Sabine; n'en parlons jamais... je vous en prie. C'est assez d'un coup pareil pour en mourir.

Madame Simon fut si épouvantée de l'accent dont Sabine prononça ces dernières paroles, qu'elle n'insista point; mais elle ne voulut pas la laisser seule dans ce premier moment, et elles demeurèrent ensemble sans parler, mais pleurant toutes deux.

XVIII

Le coup qui avait frappé Silvestre, à la révélation du vol fait par sa tante, avait été foudroyant.

Il l'avait laissé sur le sol, anéanti et mourant; mais, précisément à cause de sa violence, le ressentiment de sa douleur s'était peu à peu affaibli, et, comme nous l'avons dit, il s'était perdu dans cette espèce de rêverie douce et triste qui avait précédé l'entretien de Prosny avec mademoiselle Durand.

Le coup qui frappa Sabine à la fin de cet entretien ne lui arriva pas au cœur avec la même force; mais, au lieu de s'affaiblir, la douleur qu'elle en éprouva s'accrut par la réflexion. Elle croyait au mépris de de Prosny, au mépris de de Prosny qui l'aimait.

Dans cette hypothèse, ce n'était pas seulement la perte de ce cœur, qu'elle estimait si haut, qui désespérait Sabine; c'était le mépris du monde entier, venant à la suite de celui de Silvestre; car si celui-là, qui avait à la fois tant de fierté et de résignation, et tant d'indulgence et tant d'amour; si celui-là, disons-nous, ne se trouvait pas la force d'oublier le fatal héritage qu'elle avait reçu de sa famille, qui donc l'oublierait? quelques hommes sans principes et sans dignité, quelques âmes cupides, quelques ambitieux, qui voudraient se faire de sa fortune un appui pour arriver au but de leur ambition; mais dans tout cela elle ne trouvait pas un cœur auquel elle eût voulu donner sa vie; et telle était l'étrange exaltation de cette douleur, qu'au lieu de savoir gré à M. de Bellestar d'avoir dédaigné toutes ces vaines récriminations, elle le trouvait misérable et lâche de ne pas s'être arrêté devant la crainte du blâme, dont le monde l'eût puni pour avoir osé épouser la fille du voleur Durand.

Nous avons dit comment Sabine et madame Simon étaient demeurées ensemble, pleurant silencieusement à côté l'une de l'autre.

M. Simon les surprit ainsi, et, au regard qu'il jeta sur elles, il était facile de reconnaître qu'il s'attendait à un événement fâcheux; en effet, il s'écria, dès qu'il les eut considérées un moment :

— Allons! il y a encore un malheur d'arrivé, j'en suis sûr. Je viens d'entrer chez moi, et j'ai appris que Silvestre avait quitté notre maison sans dire où il allait; et maintenant voilà que je vous trouve tout en larmes : qu'est-il donc arrivé?

Madame Simon ne savait de l'entretien de Sabine et de Silvestre que les quelques paroles que lui avait dites sa pupille; elle s'approcha de son mari et lui dit tout bas : — Il paraît qu'il lui a avoué son amour, mais elle prétend qu'il a refusé sa main.

Le premier mot de M. Simon fut le même que celui de sa femme :

— C'est impossible! s'écria-t-il.

Sabine releva lentement les yeux sur son tuteur; l'amertume du sourire qui parut sur ses lèvres fut une plus éloquente réponse que toutes les paroles qu'elle eût pu dire.



Sabine rentra, toujours appuyée sur le bras de son médecin. — Page 63

Devant cette expression désespérée, M. Simon n'eut pas le courage de chercher de ces mots vides de cœur et de sens, vains palliatifs qui ne font qu'irriter le mal qu'ils essayent de calmer.

Il ne répondit ni à sa femme ni à Sabine; il murmura seulement ces mots : — Mais je me suis donc trompé! mais il n'y a donc ni honneur ni grandeur dans cet homme! ce serait donc aussi un misérable!

Sabine ne sembla pas avoir entendu, et peut-être est-il vrai que, tout entière à sa préoccupation, elle n'entendit pas ces réflexions de son tuteur.

Quant à madame Simon, quoiqu'elle ne crût pas Silvestre aussi coupable qu'il le paraissait aux yeux de son mari, quoiqu'elle supposât qu'il y avait eu entre de Prosny et Sabine un de ces tristes malentendus qui gâtent souvent l'existence plus cruellement que les plus fâcheux événements, elle n'osa point défendre l'homme qui avait fait tant de mal, et elle ne pensa pas à retenir son mari lorsqu'il sortit en disant :

— Cela ne peut finir ainsi : j'aurai satisfaction de cette affaire.

Cette journée s'acheva sans que madame Simon pût obtenir aucune explication de Sabine.

Cependant la bonne et charmante femme trouva pour sa pupille de ces mots qui entrent dans le cœur jusqu'aux larmes, et qui ouvrent une voie à la douleur qui y fermente et qui menace de le briser. Mais la douleur de Sabine semblait aride comme ses yeux, sèche et brûlante comme son corps, que la fièvre dévorait sans l'agiter.

Madame Simon exigea cependant que sa pupille prît le lit, et celle-ci fit ce qu'on voulait avec cette obéissance résolue et implacable qui abandonne tout son être à la volonté d'autrui, moins un endroit où rien ne peut arriver.

Cependant que faisait M. Simon? que devenait Silvestre? je le saurai demain, et demain je vous le dirai.

5 janvier 1844.

Je viens de déchirer la lettre que je vous ai écrite hier, et où je vous rendais compte de ce qui s'était passé dans la journée du 3; elle se bornait à vous apprendre que Sabine était malade d'une façon assez inquiétante pour que madame Simon fût dans le plus vif désespoir, et que M. Simon fût dans la plus violente colère.

Je vous disais aussi, fort en détail, toutes les allées et venues inutiles de notre avoué pour retrouver Silvestre, qui n'avait fait que paraître un moment chez sa tante, à qui il n'avait point dit où il s'était retiré.

J'ai supprimé cette lettre, parce que celles qui viennent de m'être confiées à l'instant même vous expliqueront beaucoup mieux que je ne l'avais fait ce qui était arrivé dans cette journée.



Silvestre se jeta à genoux devant Sabine. — Page 64

XIX. — CORRESPONDANCE.

Lettre de M. de Bellestar à M. Simon.

4 janvier 1844.

Monsieur, je m'empresse de répondre comme je le dois à la lettre par laquelle vous m'annoncez que mademoiselle Durand renonce *à l'honneur de mon alliance.*

J'emploie les mots dont vous vous êtes servi, monsieur, pour vous prouver avec quel soin j'ai lu votre lettre, avec quel scrupule j'en ai pesé toutes les expressions. Vous me dites, n'est-il pas vrai, monsieur, que la scène qui s'est passée chez vous le 1er janvier a réveillé dans le cœur de mademoiselle Durand des souvenirs que vous croyiez effacés?

Vous me dites encore qu'appelée, par son mariage avec moi, à entrer dans un monde qui s'enquiert non-seulement de l'ancienneté de l'origine de ceux qui s'y présentent, mais encore de l'honneur de la famille de laquelle ils sortent; vous me dites, n'est-il pas vrai, monsieur, qu'elle a craint de se voir en butte à des recherches, à des récriminations contre lesquelles je la protégerais sans doute de tout mon pouvoir, mais qui n'en arriveraient pas moins jusqu'à elle, qui rendraient son existence d'autant plus malheureuse qu'elle serait plus éclatante, et qui pourraient m'amener moi-même à me repentir d'avoir cédé à mon amour et d'avoir écouté ma générosité en épousant mademoiselle Durand?

C'est là votre lettre, n'est-ce pas, monsieur? et certes il était impossible, dans la position où vous étiez, d'en écrire une qui enveloppât de précautions plus flatteuses pour moi et de motifs plus dignes pour votre pupille le refus qu'elle m'adresse et que je reçois.

Dans cette lettre, monsieur, il y a une habileté à laquelle je dois rendre hommage; seulement je ne sais si c'est à la vôtre ou à celle de mademoiselle Durand que je dois l'adresser : je ne veux point préjuger cette question, et je vous l'envoie à décider, tout en reconnaissant humblement combien je suis incapable de lutter de ruse et de fausses protestations avec celui qui a si habilement arrangé la petite comédie dont il arrive cependant que je ne suis pas la dupe.

Il a fallu un hasard bien inouï pour me faire découvrir le secret de ce refus; et certes, je l'avoue encore bien humblement, jamais je ne l'eusse soupçonné, si je n'en avais été averti.

Je suis malheureusement de cette race dont on a dit avec tant de vérité qu'elle n'avait rien appris et rien oublié. Oui, monsieur, il le faut reconnaître, nous n'avons appris ni les passions sordides de notre époque, ni les petites intrigues d'un monde qui a voulu prendre la place du nôtre; nous n'avons appris ni à mentir ni à nier nos sentiments pour quelque intérêt que ce fût, ni à jouer la délicatesse pour cacher les emportements d'une triste passion.

Nous n'avons rien oublié non plus, monsieur, ni la loyauté dans les actions comme dans les paroles, ni le respect pour les serments reçus comme pour les promesses faites; nous n'avons pas oublié surtout le dédain que nous devons à des injures trop grossières pour nous atteindre.

Voilà ce que nous sommes, monsieur, et voilà ce qui fait que

j'eusse accueilli peut-être vos excuses dans le sens qu'il vous a plu de leur donner, si je ne savais, à n'en pouvoir douter, que le motif de cette rupture est tout autre que celui que vous dites, soit que vous le connaissiez, soit qu'on vous ait trompé, comme on a essayé de me tromper.

Vous me comprendrez complétement, monsieur, lorsque vous aurez lu la lettre suivante qui m'a été remise par la personne qui l'a reçue. Cette personne est mademoiselle Aurélie de S...; je ne crains pas de la nommer, car elle portera bientôt le nom d'un homme qui la protégera contre toute récrimination, comme il aura bientôt puni l'injure qui lui a été faite, de si bas qu'elle soit partie.

J'ai l'honneur d'être, etc.

Marquis DE BELLESTAR.

Lettre de Sabine à mademoiselle de S... incluse dans la précédente.

(Pour l'intelligence de cette lettre, nous prions nos lecteurs de vouloir bien se rappeler qu'elle fut écrite par Sabine à mademoiselle Aurélie de S... le lendemain de sa rencontre avec Silvestre dans les magasins de *la Ville de Paris*. C'est celle que mademoiselle de S... avait si soigneusement gardée, qu'elle avait échappé aux investigations de notre espion ; c'est celle dont l'excellente amie de Sabine avait parlé chez M. Léonard.

Après les dernières phrases de la lettre de M. de Bellestar, il nous paraît inutile d'expliquer comment le marquis se l'était procurée, et maintenant voici cette lettre.)

Mon Aurélie, ma sœur, mon amie, je t'ai écrit pour te dire comment j'avais rencontré M. de Prosny, et comment je l'avais invité *à la fête de ma fête*. Je dois tout te dire ; j'ai peur de ce que j'ai fait, et j'en suis heureuse.

La pensée de le revoir, et de le voir au milieu de ce qui est ma famille, devant toutes mes chères amies, cette pensée me charme, et me plaît, et me console. Je ne puis m'en distraire, elle m'apparaît comme un gage de bonheur et de sécurité pour tout mon avenir. Comment te dire cela? Mais il me semble que si jamais quelque injure devait me poursuivre, quelque malheur me menacer, je n'aurais qu'à me serrer contre cet homme au cœur si noble, au regard si calme et si assuré, et que s'il étendait sa main sur ma tête, elle serait à l'abri de tout outrage.

Qu'est-ce donc qui me le fait voir ainsi? Qu'est-il? et qu'a-t-il fait? Rien encore! mais il porte en lui tout ce qui fait les âmes fortes et supérieures; et comprends-tu qu'il est possible que cet esprit élevé, que ce caractère si fort dans sa résignation, s'use et se perde à tout jamais, enfermé dans la misère que les miens lui ont faite?

Et comprends-tu qu'il serait peut-être possible qu'un mot de moi réalisât mon rêve que je te dis tout haut, et le rêve que peut-être il étouffe tout bas? Comprends-tu qu'il serait possible que je fusse heureuse et qu'il fût grand?

Est-ce cette idée, est-ce cette espérance qui me charme, qui m'éblouit, et qui me fait croire en lui? Ou bien, est-ce parce que je crois en lui que je vois ainsi mon avenir?

De quelque côté que me vienne cette foi, je ne puis rêver le bonheur sans voir ma vie attachée à la sienne. Il serait ma réconciliation avec le monde, il serait mon abri contre le passé; tout ce qu'il ferait de bien, de grand et d'illustre me serait compté à titre de pardon, et l'éclat de son nom absoudrait la honte du mien.

Pourquoi te dis-je tout cela, pourquoi t'écrire toutes ces pensées confuses de mon cœur? C'est que je voudrais voir clair dans ce que j'éprouve, c'est que je voudrais donner un nom au sentiment qu'il m'inspire.

Faut-il te l'avouer? lorsque je pense à tout le bonheur qu'il pourrait m'apporter, je m'en veux, et je me trouve égoïste. Il me semble que je ne l'aime que pour moi, et je voudrais l'aimer pour lui.

Car je puis te dire aujourd'hui ce mot qui s'est arrêté hier au bout de ma plume; lorsque je l'ai invité à venir se joindre à ceux que j'appelais ma famille, dans ce regard éperdu, étonné et ravi qu'il a attaché sur moi, j'ai cru deviner qu'il m'aimait, et j'en ai été si heureuse qu'il m'a semblé que je l'aimais aussi. Ce n'est que plus tard que tous ces doutes sur moi-même me sont venus au cœur ; ce n'est que plus tard qu'il m'a semblé que je ne cherchais que mon bonheur, et que j'en faisais le sien, et j'ai peur de me tromper moi-même.

Viens donc, viens me voir. Je te parlerai de moi, tu me parleras de lui, et peut-être me comprendrai-je enfin...

N'oublie pas, n'oublie pas, surtout, que je suis menacée d'épouser M. de Bellestar... A toi ce qui me reste de mon cœur.

SABINE.

Indépendamment de la lettre du marquis, qui renfermait celle de Sabine, et qui fut remise à notre avoué dans la soirée d'hier, M. Simon reçut la lettre suivante de de Prosny, qui, de même que celle du marquis, est assez explicite pour nous dispenser de reproduire la lettre à laquelle Silvestre répondait.

Lettre de Silvestre de Prosny à M. Simon.

Le 4 janvier 1844, huit heures du soir.

Que me dites-vous, monsieur? Ai-je bien compris ce que vous me dites? Moi, j'aurais fait entendre à mademoiselle Durand que je la trouvais indigne de lui donner mon nom! Elle a pu le croire, et vous avez pu le penser!

Je ne puis me plaindre d'elle; c'est à peine si elle me connaît, c'est à peine si elle sait ce qu'il y a dans mon cœur de culte et de respect pour les vertus dont elle donne un si pur exemple; mais vous, monsieur, vous me connaissez; je croyais que vous m'aviez éprouvé; je croyais que vous saviez ce que je sens dans le peu que je suis; je croyais que j'avais assez vivement témoigné devant vous mon indignation pour ces exécrables souvenirs qui font peser la faute des pères sur la tête des enfants; je croyais vous avoir montré assez haut et assez souvent à quel point j'estime et j'admire la vertu qui, comme celle de mademoiselle Durand, prend sa force en elle-même, et se grandit, si j'ose parler ainsi, du piédestal honteux sur lequel elle se pose; je croyais que vous saviez tout cela de moi, monsieur.

Aussi, lorsque je lis l'accusation que vous m'envoyez si cruellement, je m'étonne, je m'irrite, je me désole surtout de ne pas voir que vous vous êtes écrié, de ne pas apprendre que vous avez dit que cela était impossible, de ne pas avoir trouvé en vous un défenseur pour dire à celle qui se croit outragée, que c'est une erreur et une folie de son âme, qu'égare une douloureuse susceptibilité.

Et alors même, monsieur, que ce sentiment qui me fait aimer la vertu n'eût pas existé en moi, quel mépris faites-vous donc de l'homme que vous avez nommé votre ami, pour croire si aisément que j'ai pu oublier, en face d'une fille qui vous est chère, ce simple respect qu'on doit aux affections de ceux qu'on aime; que devant un cœur qui souffre, j'ai eu la brutalité d'appuyer durement la main sur la douleur qu'elle me laissait voir?

Mais n'eussé-je que la politesse banale des gens qui savent saluer, je n'aurais pas fait l'odieuse réponse que vous m'imputez, alors même que j'eusse été assez dégradé par ma pauvreté pour l'avoir dans le cœur. Ne sais-je pas qu'il y a mille moyens polis de repousser une offre qu'on ne veut pas accepter, sans employer le plus injurieux et le plus lâche?

Et vous n'avez rien trouvé pour ma défense, et j'irai peut-être... oui, peut-être à la mort... qui sait? avec le désespoir d'avoir blessé cette âme d'enfant du ciel qui vit sous les traits de votre Sabine.

Oh! monsieur, vous n'avez été ni généreux ni juste envers moi. Non, et vous savez, vous, mieux que personne, que vous ne deviez pas me croire coupable.

Avez-vous donc oublié cette heure où vous m'avez proposé de faire les comptes de la succession de mademoiselle Durand pour son mariage avec M. de Bellestar? Vous avez entendu le cri de ma douleur, vous m'avez vu me brisant dans mon désespoir, et vous ne vous êtes pas trompé au sentiment qui a failli me tuer.

Vous le savez bien, monsieur, ce n'était ni regret de ma fortune perdue, ni ressentiment contre celle qui la possède, c'était l'effroyable torture de l'amour jaloux, de l'amour insulté par le bonheur d'un autre.

A ce moment, vous avez deviné que j'aimais votre pupille, à ce moment, vous avez eu pitié de moi... Pourquoi donc m'êtes-vous devenu si hostile et si cruel?

Oui, monsieur, c'est vrai, lorsque mademoiselle Durand est venue à moi, lorsqu'elle m'a dit que je pouvais être son époux... j'ai reculé devant ce bonheur. J'ai eu peur de l'héroïsme d'une âme qui se sacrifie à ce qu'elle croit un devoir.

Et pouvais-je croire autre chose, monsieur? Que suis-je à côté de mademoiselle Durand, belle entre toutes, supérieure parmi les plus nobles esprits, sainte dans votre famille, modèle d'une si sainte honnêteté ?

Que suis-je, moi? Un pauvre clerc d'avoué, obscur, sans passé qui réponde de lui, un homme qui a fait avec soin et probité un métier où, vous le savez, monsieur, l'assiduité peut remplacer l'intelligence... Et cet homme, qui n'est rien, vous vouliez qu'il pût croire qu'une pareille femme, qui est tant, venait se donner à lui parce qu'elle le croyait digne d'elle!

Non, monsieur, non, la vanité ne peut m'égarer à ce point. Il y avait, il y a dans cette démarche un sacrifice à des craintes, à des remords que vous ne deviez pas laisser exister.

Non, monsieur, non, je ne pouvais accepter ce sacrifice. Je l'ai repoussé, mais je l'ai repoussé à genoux; je l'ai repoussé en l'admirant. J'ai fermé le seuil de ma maison à l'ange qui m'apportait le bonheur, parce que je ne voyais pas le sien venir à côté d'elle.

Et pas une de ces pensées ne vous est arrivée au cœur; vous n'avez rien trouvé pour lui faire comprendre que je n'étais pas le dernier des misérables!

Mais alors même que vous n'eussiez pas eu le désir de me défendre, vous eussiez dû avoir pitié d'elle. Puisque j'avais pu lui faire tant de mal, vous deviez mentir pour la consoler; vous le deviez alors même que vous m'eussiez assez méprisé pour croire que j'étais descendu aussi bas qu'on vous le disait.

Et comment ferez-vous maintenant? Pourrez-vous réparer le mal que vous avez fait et que vous avez laissé grandir? car elle est malade, me dites-vous; elle souffre de la douleur que je lui ai jetée...

Oh! mon Dieu, que je vive encore demain, et, si toute ma vie est nécessaire à réparer ce mal, à lui rendre le repos de son âme que j'ai troublé bien innocemment, oh! qu'elle prenne chaque jour, chaque heure de cette vie; qu'elle me commande tout ce qui pourra satisfaire à son juste orgueil... qu'elle m'ordonne de ne plus la voir... et j'obéirai...

Oh! dites-le-lui... dites-lui... Mais ne lui ai-je pas dit que je l'aime, que je l'aime comme on aime Dieu et le ciel, et le bonheur et sa mère?... Je ne puis pas dire comme je l'aime... Oh! je voudrais qu'elle pût le comprendre... Elle n'en serait sans doute ni heureuse ni fière... mais elle me pardonnerait et elle se pardonnerait.

Si vous ne recevez pas une autre lettre de moi, un de mes amis vous en dira la raison.

Adieu... peut-être adieu pour toujours...

Quoi que vous pensiez de moi, n'oubliez jamais que j'ai gardé toujours dans le cœur une reconnaissance sacrée pour vos bontés et un respect inaltérable pour celle qui porte votre nom et pour celle à qui j'aurais offert le mien, si je l'avais jugé digne d'elle.

SILVESTRE DE PROSNY.

La lettre de M. de Bellestar mit M. Simon dans une colère qu'il eut grand'peine à cacher à sa femme, et celle de Silvestre lui inspira des craintes qu'il ne chercha point à lui dissimuler. Toutefois, comme il était fort tard, il fallut que notre avoué remît au lendemain les projets que lui dictait sa colère et les démarches que lui inspiraient ses craintes.

XX

M. Simon n'était pas homme à accepter la lettre de M. de Bellestar sans lui faire une réponse sévère.

Le marquis eût-il cent fois raison en disant que la véritable cause de la rupture de son mariage avec Sabine ne venait point des scrupules de la jeune fille, mais de son amour pour Silvestre; le marquis eût-il la preuve de ce qu'il avançait, cela ne l'autorisait point à des impertinences fort déplacées.

Les raisons que lui avait données le tuteur devaient, à son gré, suffire au marquis, du moment qu'elles mettaient son honneur et sa dignité à l'abri. Que pouvait faire M. Simon de plus que d'imputer tous les torts de cette rupture, sinon à Sabine elle-même, du moins à sa position et à la juste susceptibilité qu'elle avait fait naître dans le cœur de la jeune fille?

Mais M. Simon avait compté sans la vanité de M. de Bellestar; et le fait d'avoir daigné aimer une petite personne comme mademoiselle Durand, et de ne pas l'avoir trouvée ravie de cet honneur et de ce bonheur, avait exaspéré le marquis.

De là l'insolente lettre écrite à M. Simon; de là peut-être aussi cette détermination d'épouser mademoiselle Aurélie de S..

Quoi qu'il en soit, M. Simon trouva que M. le marquis avait été trop loin, et il se résolut à le lui dire.

D'une autre part, la réponse qu'il avait reçue de Silvestre lui avait prouvé que la lettre qu'il avait fait déposer à sa porte lui était arrivée; par conséquent, ou bien on savait le lieu de la retraite de de Prosny, ou bien il était revenu chez lui. Dans les deux cas, il y avait quelque chose à apprendre.

Cependant l'état de Sabine devenait de plus en plus inquiétant.

Toujours enfermée dans son silence, ne refusant aucun des soins qu'on lui donnait, comme si elle eût senti qu'ils étaient complètement inutiles, et comme si, dans cette pensée, elle eût voulu se dispenser de l'ennui des insistances qu'on aurait pu mettre à les faire accepter, Sabine était prise d une fièvre violente; l'éclat de ses yeux, la brûlante ardeur de ses mains, l'agitation de son pouls n'annonçaient pas seuls cet état de maladie active. De temps en temps des mots rapides, prononcés à voix basse, des sourires convulsifs attestaient que le désordre moral était encore poussé plus loin que le désordre physique.

Le médecin avait été appelé; le médecin avait été mis dans la confidence des causes de cette violente atteinte; et, comme on lui proposait de faire lire à Sabine la lettre de Silvestre, pour essayer de calmer ce désespoir morne et muet, le docteur avait effrayé madame Simon en lui disant :

— C'est inutile, elle serait incapable de la comprendre.

— Quoi! s'était écriée la tutrice, en est-elle là?

— Nous marchons tout droit, repartit le docteur, à une congestion cérébrale. Exciter cette irritation dans un sens quelconque, ce serait donner une impulsion à la maladie. Il faut d'abord abattre cette pensée qui brûle, et quand elle sera réduite à un degré de faiblesse qui lui retire tout danger, nous verrons comment il faut employer le remède souverain que vous avez dans les mains.

Donc la pauvre Sabine fut condamnée à être saignée, et le docteur y mit un tel zèle, que, lorsque M. Simon la quitta, sa pupille lui sourit doucement, se pencha vers lui, et réunissant les mains de M. Simon et de sa femme dans les siennes, leur dit d'une voix presque éteinte :

— Vous m'aimez, n'est-ce pas... vous m'aimez, vous autres?...

Ils l'embrassèrent en pleurant, et le docteur, frappant des mains, s'écria :

— Nous sommes sauvés, elle n'en peut plus.

— Elle est bien faible, dit madame Simon, qui en voyant Sabine si anéantie, si pâle, si abattue, trouvait que le médecin l'avait traitée comme un bourreau.

En effet, pendant qu'on saignait sa pupille, madame Simon avait pour ainsi dire pleuré chaque goutte de ce sang qui faisait cette enfant si belle, si forte, si charmante.

— Elle est bien faible, et je crains...

— Eh! reprit le docteur avec impatience, ne voyez-vous pas qu'elle est sauvée? Elle sent le besoin d'être aimée.

Madame Simon eût embrassé le docteur pour ce mot-là.

Elle lui proposa sur-le-champ de lire la lettre à Sabine; mais ce ne fut point l'avis du médecin.

— Laissez-la dormir dans sa faiblesse, dit-il. Bientôt, plus tôt que vous ne pensez peut-être, la conscience de sa douleur lui reprendra. Alors nous appliquerons le remède définitif.

— Quel remède? dit madame Simon.

— Eh bien! la lettre du jeune homme, fit le docteur.

Ce docteur est un homme charmant. Je vous le ferai connaître dans une autre occasion.

Cela se passait hier, 5 janvier, vers neuf heures du matin.

M. Simon, rassuré sur le sort de sa pupille, partit alors, et courut chez de Prosny. En effet, Silvestre était revenu la veille, et était sorti de très-grand matin.

M. Simon monta chez mademoiselle de Prosny; il ne put rien apprendre de la vieille, sinon que son neveu lui avait annoncé que, puisque, grâce à la générosité de mademoiselle Durand, elle se trouvait à l'abri du besoin, il allait faire un grand voyage...

— Mais quand part-il? dit M. Simon.

— Je ne sais pas, avait répondu mademoiselle de Prosny.

— Mais il doit revenir vous faire ses adieux?

— Peut-être...

— Comment, peut-être!

— Attendez donc... fit la vieille en s'arrachant à une pensée qui semblait exclure toutes les autres... Oui, il me semble qu'il m'a fait ses adieux... oui, il m'a dit : « Si je ne vous revois pas, ne m'en veuillez pas, et... » Enfin il m'a dit tout ce qu'on dit en pareil cas.

— Et vous ne vous êtes pas informée où il allait? s'écria M. Simon indigné.

— A propos, lui dit mademoiselle de Prosny en le regardant, savez-vous l'adresse de M. P..., notre ancien notaire? Il faut que je le retrouve : c'est le seul homme auquel j'aie confiance.

M. Simon s'aperçut que mademoiselle de Prosny avait le cœur si plein de ses quatre-vingt mille francs que rien n'y avait plus de place; il se détourna avec dégoût, et quitta la maison de Silvestre pour se rendre chez M. de Bellestar.

Les inquiétudes de M. Simon, bien que très-réelles, n'étaient pas cependant complétement arrêtées. Il avait bien quelque idée d'un duel possible entre de Prosny et le marquis; mais comme, par un hasard assez facile à comprendre au milieu des soins actifs qui avaient occupé les précédentes journées de M. Simon, il avait ignoré la visite de M. de Bellestar à Silvestre, il ne pouvait s'imaginer comment ce duel avait pu arriver.

La lettre du marquis disait assez clairement qu'il aurait réparation d'une insulte reçue. Mais il y avait eu insulte le jour de la scène du 1er janvier, et peut-être le marquis ne parlait-il que d'une réparation à demander. D'autres fois, M. Simon craignait un parti désespéré de Silvestre, un suicide, un départ.

Quoi qu'il en fût de toutes les suppositions qui se heurtaient dans la tête de M. Simon, il allait chez le marquis de Bellestar avec la résolution fort bien arrêtée de donner une leçon de politesse à ce monsieur; et, quoique notre avoué n'eût aucune envie de faire le coup d'épée pour une affaire de mariage, il ne se sentait nullement disposé à céder d'un pas aux impertinences qu'il prévoyait, fallût-il les suivre jusqu'au bois de Boulogne.

Il y avait même des moments où, lorsqu'il pensait que M. de Bellestar pouvait s'être battu avec Silvestre et pouvait l'avoir tué... il se sentait pris d'une rage belliqueuse, au point que, dans un de ces mouvements de fureur interne auxquels il se livrait, il se laissa aller à dire tout haut :

— Mais si cela était arrivé, je le tuerais comme...

L'étonnement du cocher qui menait le cabriolet de M. Simon arrêta la fin de l'exclamation, et l'avoué, honteux de sa sortie, se fâcha contre la lenteur avec laquelle on le conduisait.

Enfin M. Simon arriva chez M. de Bellestar.

Le marquis était sorti de fort grand matin. La concordance de cette sortie matinale avec celle de Silvestre ne laissait plus guère aucun doute à M. Simon sur la réalité du duel qu'il soupçonnait.

Sous le prétexte, facile à trouver pour un avoué, d'une affaire très-importante et qui exigeait la présence immédiate du marquis, M. Simon put faire toutes les questions possibles pour savoir où il pourrait rencontrer son client; mais rien de ce qu'il apprit ne put l'en instruire, et les détails qu'on lui donna furent même de nature à lui faire croire qu'il s'était trompé.

En effet, M. de Bellestar était sorti avec deux de ses amis. C'était, à la vérité, le nombre voulu pour un duel.

Mais ces messieurs étaient partis en costume de chasse. Une voiture chargée de chiens et deux piqueurs les avaient suivis; les fusils avaient été emportés; on devait aller chasser chez l'un de ces messieurs, mais personne ne savait chez lequel. Or, l'un possédait de très-beaux bois attenants à la forêt de Sénart, et l'autre une immense propriété aux environs de Mantes.

A supposer que les précautions eussent été prises pour cacher le lieu du rendez-vous, de quel côté aller? M. Simon ne désespéra point cependant de retrouver les traces du marquis.

Voici comment il raisonna :

— Le marquis n'était pas homme à exposer ses chevaux à une route si longue par le temps affreux qu'il faisait; il les estimait trop pour cela. Il s'était donc probablement fait conduire à la première poste de la route qu'il avait prise, et probablement aussi les chevaux rentreraient dans la matinée avec les cochers. Alors il connaîtrait la route suivie par le marquis. C'était une heure ou deux à attendre.

Mais cette heure, ces deux heures, il fallait les occuper. Voici ce qu'en fit M. Simon. Il alla au chemin de fer de Rouen, pour savoir si par hasard trois chasseurs, suivis de chiens et de piqueurs, ne se seraient point fait transporter, eux et leurs équipages, jusqu'à Mantes. On n'avait rien vu de pareil.

Du chemin de fer de Rouen il alla à celui d'Orléans. Là, il apprit que la partie de chasse n'était point un prétexte. On avait vu partir deux piqueurs et six chiens. Quant aux maîtres, on ne pouvait en répondre, on n'avait pas regardé le costume de tous les voyageurs. M. Simon insista, supplia pour savoir s'il n'avait pas été pris trois places sous un même nom, et par ce même convoi.

L'employé, fort occupé, rechignait à faire cette recherche, lorsqu'un de ses voisins, ouvrant le registre, dit tout haut :

— Trois places au nom de monsieur de Prosny... est-ce là votre affaire?

C'était de beaucoup trop l'affaire de M. Simon. Il ne s'enquit plus de savoir si M. de Bellestar était parti par cette voie. Il s'informa de la destination de Silvestre : il avait dû s'arrêter à Champrosay.

M. Simon voulait partir sur-le-champ; mais le premier convoi était direct; il fallait attendre trois quarts d'heure. C'était plus qu'il n'en fallait pour que les adversaires eussent le temps de s'égorger... M. Simon ne réfléchissait pas qu'il y avait deux heures qu'ils étaient partis, et qu'à l'instant où il croyait encore possible de prévenir le combat, ce combat devait avoir eu lieu.

Les employés, en le voyant se démener sans rien dire, le prirent pour un fou. En effet, notre avoué allait du bureau où l'on prend les places jusqu'à la porte extérieure... A ce moment il voulait garder son cabriolet pour aller à Champrosay. Puis il s'arrêtait tout à coup en se disant que le chemin de fer le conduirait plus vite, malgré l'attente qu'il avait à subir. Il revenait au bureau, il prenait une place; mais, la place prise, l'idée d'attendre le dévorait, et il calculait qu'en crevant son cheval il arriverait peut-être quelques minutes plus tôt, et il retournait vers son cabriolet.

Là, il demandait au domestique ce qu'il fallait de temps pour faire la route. Le domestique ne demandait pas plus de deux heures.

— Deux heures! deux heures! s'écriait M. Simon, le chemin de fer vaut mieux.

Il regagnait encore le bureau.

Ce bon M. Simon avait si complétement perdu la tête dans ces allées et venues, que l'employé eut pitié de lui, et qu'à un troisième voyage à son bureau, où il demandait encore une place, il lui dit :

— Mais, monsieur, vous en avez déjà pris deux!

M. Simon s'aperçut de sa distraction, et comme il n'avait envie d'être la risée de personne, il répondit très-froidement au commis :

— Eh bien! monsieur, je prends tout le convoi si vous voulez le faire partir tout de suite.

La chose était impossible; mais l'observation de l'employé eut pour résultat de donner avis à M. Simon de mettre un peu plus d'ordre dans ses idées et dans ses réflexions.

Ce fut alors seulement que la pensée lui vint que de Prosny et probablement M. de Bellestar étant partis depuis deux heures, il n'arriverait jamais, quelque hâte qu'il pût y mettre, que pour apprendre l'issue de la rencontre.

Dans cette conjoncture, et pour ne pas laisser sa femme dans une anxiété cruelle sur sa propre absence, il lui écrivit le petit billet suivant :

« J'ai trouvé la trace de de Prosny : je pars à l'instant pour Corbeil, j'espère vous le ramener ce soir sain et sauf. »

M. Simon n'avait pas voulu parler du duel : mais il ne s'était pas aperçu que le dernier mot de son billet, où il promettait de ramener Silvestre *sain et sauf*, impliquait l'idée d'un danger. Il envoya ce billet par son cocher, et se mit à attendre l'heure de son départ. Le supplice dura trente-cinq minutes d'attente! on vous coupe une jambe bien plus vite, c'est moins douloureux.

Que de malédictions M. Simon jeta durant ce temps sur la mauvaise

organisation des chemins de fer, qui n'ont point de locomotives à volonté, comme sont les coucous de la place Louis XV!

Puis, quand il partit, le convoi ne marchait pas; cette prétendue vitesse des chemins de fer était un leurre stupide; et pas un moyen de crier au chauffeur d'aller plus vite, comme on fait à un postillon! Quelle misère! Et tout à coup voilà que, pendant que le convoi vole, un autre convoi le croise; qui sait si de Prosny n'y est pas, revenant à Paris, vainqueur, ou blessé?

Est-il au monde quelque chose de plus stupide que ces machines qui courent sans qu'on puisse avoir même le temps de reconnaître les gens qu'on cherche et qu'on peut rencontrer, et en outre, impossible d'arrêter, de descendre, ou de dire au cocher de tourner bride.

Et puis... et puis... et puis...

Je vous jure que jamais les inconvénients du chemin de fer n'ont été si bien supputés et analysés, qu'ils le furent par M. Simon durant les quarante-cinq minutes qu'il mit pour arriver à Champrosay.

Enfin il arriva, et apprit aisément le débarquement de trois jeunes gens, et celui des piqueurs. Quant à M. de Bellestar et à ses amis, on n'en avait aucune idée.

Notre avoué pensa qu'ils avaient dû venir de leur côté dans la voiture du marquis. Les piqueurs s'étaient arrêtés dans un cabaret du village, cela ne faisait pas de doute; M. Simon les explora tous. Les braves gens étaient entrés dans celui qui est à la sortie du village, et ils y étaient demeurés deux heures.

M. Simon s'informa au cabaretier de ce qu'ils avaient pu devenir. Celui-ci lui apprit ce qu'il savait de l'arrivée et du départ des piqueurs. D'après ce qu'ils avaient dit entre eux, ils avaient rendez-vous avec les piqueurs du comte de B..., propriétaire du château, à la Patte d'Oie, et on devait se mettre en chasse, avaient-ils dit, quand l'affaire serait faite.

Il y a des mots qui deviennent affreux dans certaines circonstances. M. Simon ne comprit que trop ce que voulait dire ce mot : « Quand l'affaire sera faite, » et il lui sembla qu'il sentait le spadassin et le boucher.

Il demanda un homme pour le conduire au rendez-vous.

Cette marche fut cruelle pour notre avoué. A chaque instant il s'arrêtait.

Au plus petit bruit lointain qui venait à son oreille, il croyait entendre l'aboiement des chiens ou les appels du cor.

— S'ils chassent, se disait-il, c'est qu'ils l'ont tué... On l'aura jeté dans un coin, abandonné dans une cabane!... et ces messieurs auront passé à un autre exercice. Oh! cet infâme Bellestar était bien sûr de sa force et de son adresse, lorsqu'il arrangeait insolemment une partie de chasse à la suite de ce duel où il était bien sûr de triompher d'un pauvre garçon qui n'avait jamais de sa vie touché épée ou pistolet.

Quand ces idées venaient à M. Simon, il reprenait sa marche avec une rapidité, une action qui stupéfiaient le paysan qui le guidait.

Enfin ils n'étaient plus qu'à quelques pas de la Patte d'Oie; M. Simon n'entendait plus, n'écoutait plus, lorsque tout à coup son guide s'arrête et s'écrie :

— Ah! pour le coup, la voilà, la chasse!

En effet, au loin... bien au loin... on entendait les cris d'une meute, tantôt perdus dans l'espace, tantôt apportés par une rafale, et passant dans l'air comme des clameurs plaintives et désolées.

M. Simon fut saisi d'un horrible tremblement; il fut obligé de s'appuyer contre un arbre. Il semblait que ces bruits lointains lui eussent apporté la certitude de la mort de Silvestre. Alors, dans un mouvement désespéré, il prit son chapeau, le jeta à terre, et se mit à crier en levant les mains au ciel :

— Oh! pauvre enfant! pauvre enfant!

Les bruits de la chasse s'approchèrent, et tandis que la voix des chiens venait dans une direction, on entendit d'un autre côté le galop de quelques chevaux.

— En voilà, dit le paysan, qui coupent par l'allée du Roi.

M. Simon s'imaginait qu'il allait voir paraître M. de Bellestar, et comme madame Simon s'était écriée dans son cœur, en voyant Sabine: Mais si j'étais sa mère, je ne la laisserais pas souffrir ainsi, de même M. Simon se dit tout bas : Mais si j'étais le père de Silvestre, je tuerais cet homme d'un coup de fusil, et ce serait bien fait.

Les chasseurs s'approchèrent; il s'avança pour les arrêter, ils étaient trois, et M. de Bellestar n'y était pas.

Ils passèrent comme l'éclair, sans que M. Simon, trompé dans son attente, eût la pensée de les arrêter pour s'informer du marquis. Il restait immobile et incertain de l'endroit vers lequel il devait se diriger, lorsqu'il vit passer un piqueur qui courait à toute bride du côté de Corbeil. Il l'appela, mais celui-ci ne daigna pas lui répondre.

M. Simon ne savait de quel côté tourner, lorsqu'il entendit rire aux éclats à côté de lui dans une petite allée sombre. C'était une belle amazone et un gracieux cavalier.

— Comment, lui disait l'amazone en riant... tout à fait emporté?...

— Il n'y en a plus... reprit le cavalier.

— Un si beau nez! fit l'amazone en reprenant son rire fou.

— Traversé, déchiré, brisé par la balle du clerc d'avoué, fit le jeune homme en riant encore plus fort...

— Quoi!... s'écria M. Simon en s'élançant, et Silvestre?...

Le monsieur jeta un regard fort peu gracieux sur l'importun qui venait interrompre un entretien probablement convenu de longue main avec le hasard.

— Que voulez-vous, monsieur? lui dit-il.

— Savoir ce qu'est devenu l'adversaire de M. de Bellestar...

— Ma foi, monsieur, fit le cavalier, adressez-vous...

— Allons, dit la dame tout bas, un peu d'humanité... Voyez cette tête effarée, ce doit être le père. Monsieur, ajouta-t-elle en s'adressant à M. Simon, votre fils est un brave... et M. de Bellestar est camard pour le reste de ses jours.

— Et vous ne pourriez m'apprendre où je pourrais trouver ce jeune homme?...

— J'ai entendu dire qu'il était retourné à Paris.

M. Simon salua, et la dame, en s'éloignant, le regarda avec un petit regard très-singulier, et dit à son cavalier :

— Si, comme vous le dites, le jeune homme est très-beau, madame sa mère n'a pas tenu parole à monsieur son père : voyez donc la drôle de figure!

Le cavalier était le témoin et l'intime de M. de Bellestar; et la belle dame, une jeune lionne que le marquis avait chèrement enlevée au plus riche banquier de la Hollande.

M. Simon, heureux, ravi et inquiet tout à la fois, reprit une heure après le chemin de Paris.

XXI

7 janvier 1844.

Hier, à cinq heures du soir, le salon de M. Simon était éclairé comme le jour où cette histoire a commencé; la salle à manger était prête pour un dîner assez nombreux.

M. Simon était au coin de son feu, tisonnant, selon son habitude, et de temps en temps regardant la pendule, dont l'aiguille ne marchait pas sans doute assez vite au gré de son impatience.

De l'autre côté de la cheminée, Sabine était assise dans un vaste fauteuil. Ce n'était plus la jeune fille du premier jour, la jeune fille au regard hautain, au sourire dédaigneux, portant haut sa beauté, et ne cherchant point à déguiser l'ennui qu'elle éprouvait; c'était une enfant pâle et faible, affaissée sur elle-même, avec un doux sourire aux lèvres, le regard vague et cependant radieux, absorbée dans une pensée qui ne laissait plus de place à l'ennui.

Quant à madame Simon, elle allait et venait comme au premier jour, arrangeant, ordonnant, faisant sa maison belle et parée.

De temps en temps, et comme le premier jour, elle s'arrêtait pour regarder Sabine; mais ce n'était pas ce regard inquiet et mécontent avec lequel elle avait accueilli ce jour-là les acclamations de sa pupille; c'était un regard tout plein d'une joie sereine, qui se complaisait à voir la joie douce et calme de ce cœur qui avait tant souffert. Alors elle s'approchait lentement de Sabine et déposait un baiser sur son front. La jeune fille relevait les yeux, souriant à sa tutrice avec un doux mouvement de tête.

M. Simon regardait cela du coin de l'œil; sa femme allait à lui, lui prenait la main en lui envoyant à son tour un sourire qui voulait dire : « merci, » et tous trois reprenaient leur silence et leur heureuse rêverie.

Cependant l'heure se passait, et les convives arrivèrent bientôt; quelques jeunes filles, dont n'était pas mademoiselle Aurélie de S...,

quelques amis sérieux, parmi lesquels le bon docteur dont je vous ai parlé.

On parlait bas, on se faisait de petits signes d'intelligence; chacun semblait dans la confidence d'un bonheur dont chacun semblait vouloir réserver la surprise aux autres.

Six heures sonnèrent; et à ce moment, Sabine, à son tour, regarda la pendule, et il se glissa une sorte d'inquiétude parmi tout ce monde. Ce fut alors que madame Simon prit son mari à part et lui dit :

— Es-tu sûr que ta lettre soit arrivée à Silvestre?

— Allons, repartit M. Simon en s'adressant au docteur qui s'était approché, voilà ma femme qui va me faire une querelle et me prendre pour un imbécile, parce que notre grand vainqueur est en retard d'une demi-minute.

Tu sais très-bien, continua M. Simon en s'adressant à sa femme, qu'à supposer qu'il n'y ait pas eu un obstacle gros comme un brin de paille, qu'à supposer qu'il n'y ait pas eu un retard d'une seconde dans les allées et venues de nos jeunes gens, Silvestre ne peut être ici qu'à six heures, au plus tôt.

Madame Simon ne put retenir un petit mouvement d'impatience; elle avait tellement peur de voir gâter par le plus petit accident un bonheur si difficilement acheté, qu'elle ne put s'empêcher de dire à son mari :

— Le mieux était d'aller le chercher toi-même.

— Je vous en fais juge, dit monsieur Simon au docteur : D..., l'un des témoins de Silvestre, est venu ce matin, m'apportant une lettre de de Prosny; la lettre la plus extravagante, où il disait qu'il était prêt à se tuer pour le bonheur de Sabine; enfin la lettre d'un fou. D..., après m'avoir raconté le détail du combat de notre jeune homme avec le marquis, m'apprend que Silvestre est demeuré à Corbeil, et qu'il y attend mes ordres. Il est certain que je pouvais partir avec D...; mais, je l'avoue, j'avais encore le corps, et la tête, et les jambes brisés de mes courses d'hier; d'ailleurs, D... est un charmant garçon qui aime beaucoup Silvestre : je lui dis qu'il faut qu'il me le ramène aujourd'hui même, et je lui donne un mot à cet effet.

— C'est précisément ce qui m'alarme, dit madame Simon : que lui as-tu écrit?

— Je lui ai écrit ce que je devais lui écrire.

— Imaginez-vous, docteur, dit madame Simon, que voilà plus de six heures qu'il ne veut pas me dire ce que contenait ce malheureux billet. Oh! quand il s'en mêle, il est insupportable.

Le docteur se prit à rire, et dit à l'avoué :

— Mon cher ami, prenez-y garde : la curiosité est un cas de maladie, et votre discrétion peut vous coûter des frais de visites.

— Allons, docteur, dit madame Simon, ne plaisantez pas; voyez comme Sabine semble déjà inquiète et attristée.

— Bon, bon, dit le docteur, elle a la main dans la poche de sa robe; dans la poche de sa robe il y a la lettre de Silvestre; ne pouvant la relire devant tout le monde, elle la touche; c'est comme un avare qui s'assure de la présence de son trésor; et si vous la regardez bien, vous devez voir que ses yeux, ses lèvres, son front, tout son être dit tout bas :

— N'est-ce pas, mon Dieu, qu'il m'aime?

— Je souhaite, dit madame Simon, que tout cela ne tourne pas encore une fois en larmes et en désespoir. Et pourquoi cela? pour un mot maladroit ou mal compris; car il ne veut pas dire ce qu'il a écrit.

M. Simon prit la main de sa femme, et lui dit :

— Allons, voilà le docteur qui va s'alarmer pour tout de bon de ton état. Puisque tu le veux savoir absolument, voici ce que j'ai écrit à Silvestre; ce n'est ni long, ni éloquent, mais c'est péremptoire.

Mon billet renfermait ces quatre mots :

« Venez donc, malheureux! venez donc. »

— Et puis? dit madame Simon d'un air stupéfait.

— Et puis?

— Comment! reprit madame Simon, pas autre chose?

— Pas autre chose de ma main, reprit M. Simon; seulement j'ai glissé sous le pli de ma lettre la lettre de Sabine que le marquis a eu soin de me renvoyer, et j'ai remis à D... la lettre elle-même de M. de Bellestar, pour qu'il la montrât à Silvestre. Si après tout cela il ne vient pas, c'est qu'il est perdu ou mort.

Ce dernier mot, bien que prononcé à voix basse, arriva jusqu'à l'oreille de Sabine, qui tressaillit et regarda avec anxiété le petit groupe, où elle comprenait qu'on venait nécessairement de parler d'elle.

Madame Simon vit ce mouvement et voulut aller vers sa pupille; le docteur la retint en lui disant tout bas :

— Point de ces enfantillages; il n'y a rien qui alarme les gens comme de vouloir les rassurer. Seulement il y a eu dans tout ceci une chose fort mal faite. Puisque le grand vainqueur ne pouvait arriver qu'à six heures, il fallait dire qu'il ne pouvait arriver qu'à neuf.

— Oh! dit M. Simon, empêchez donc les femmes de dire ce qu'elles ont sur la langue. La faute en est à moi qui ai eu le malheur de calculer devant madame combien il fallait de minutes à D... pour aller de chez moi à l'embarcadère du chemin de fer, combien de temps pour aller de Paris à Corbeil, combien de temps pour lire les lettres, combien de temps pour revenir de Corbeil à Paris, et du Jardin-des-Plantes ici. Tout cela nous menait juste à six heures, à la condition, comme je vous le disais, que le cheval du cabriolet aura marché comme s'il avait été amoureux, et qu'il n'y aura pas eu un omnibus qui aura barré le chemin pendant quinze minutes; à la condition, par conséquent, que D... aura pu prendre le premier convoi; à la condition enfin... que sais-je, moi?... Et voilà ma femme qui, dans l'enthousiasme de sa joie, va dire à Sabine que Silvestre sera ici à six heures, comme si c'était une chose aussi certaine qu'il est certain que M. de Bellestar a le nez cassé! Heureusement que Sabine est plus sage qu'elle, et qu'elle m'a parfaitement compris, lorsque je lui ai dit tous les obstacles qui pouvaient empêcher Silvestre d'arriver à une heure dite.

— C'est égal, fit le docteur, ce n'est pas heureux; il fallait qu'il fût impossible qu'il arrivât. Les amoureux ne tiennent pas compte des obstacles qui vous arrêtent, ils ne tiennent compte que des obstacles que l'on surmonte; enfin le mal est fait, et comme il ne faut pas l'aggraver, il ne faut pas avoir l'air d'attendre une arrivée possible. Faites servir votre dîner, je me charge de dire à Sabine que Silvestre ne peut être ici avant deux heures.

Madame Simon quitta le salon pour donner l'ordre de servir, et le docteur s'approcha de sa belle malade.

Sabine ne lui demanda pas de vive voix ce qui venait de se passer entre lui, son tuteur et sa tutrice, mais le docteur s'empressa de répondre à la question que lui faisaient les yeux inquiets de la pauvre enfant.

Plus d'une fois Sabine sourit au récit plaisant que fit le docteur de la querelle de l'avoué et de sa femme, et quand il eut fini, elle lui répondit doucement :

— Ils sont si bons! et vous aussi, docteur, et tout le monde!

Ah! qu'on est heureux d'être heureux! Vous le voyez, tout est beau, tout charme et tout plaît!

On annonça que le dîner était servi.

Le docteur prit le bras de Sabine et se plaça à côté d'elle; cette place ne lui avait pas été destinée, et comme madame Simon allait désigner celle qui était à sa droite, un signe imperceptible du médecin lui apprit qu'il voulait rester près de la jeune fille.

C'était dire à madame Simon qu'il croyait sa présence et son entretien nécessaires à la malade, et cette petite précaution alarma madame Simon.

Un nouveau signe du docteur l'avertit de ne point regarder sa pupille avec l'air d'inquiétude qui se peignait sur son visage, et le dîner commença.

Le docteur se mit à causer avec Sabine, lui ordonnant de manger, le lui défendant aussitôt, la taquinant de mille façons pour la distraire de l'agitation inquiète qui commençait à s'emparer d'elle. Il lui parlait sans cesse, appelant ses regards sur tous les objets qui se trouvaient sur la table; mais il ne pouvait parvenir qu'à grand'peine à les détacher d'une pendule placée en face d'elle, et sur laquelle Sabine suivait l'heure avec une avide constance.

Déjà tout le monde avait remarqué les efforts inutiles de Sabine pour répondre à la gaîté forcée du médecin. Déjà on avait observé quelques légers tressaillements nerveux, quelques sourires contractés, quelques exclamations sourdement échappées. L'œil de Sabine se voilait, la respiration devenait oppressée et haletante, lorsque tout à coup voilà un coup de sonnette qui éclate, on entend une première porte s'ouvrir et se refermer.

Par un mouvement spontané, tout le monde se lève, excepté Sabine et le docteur; une seconde porte s'ouvre, c'est Silvestre et son ami qui entrent.

Toutes les voix poussent un cri de joie, toutes les mains se tendent

vers le nouveau venu, et lorsque tous les yeux se tournent vers Sabine pour lui dire :

— Enfin le voilà !

on voit la pauvre enfant renversée sur sa chaise, pâle et inanimée, et le docteur coupant impitoyablement, avec un couteau de table, ceintures, cordons, etc., etc,

— Ce n'est rien ! ce n'est rien ! criait le docteur ; de l'air seulement et de l'eau fraîche.

Silvestre veut se précipiter vers Sabine, mais madame Simon le prévient.

On s'empresse autour de la jeune fille, on l'emporte dans le salon, sans que Silvestre puisse s'en approcher, sans qu'il puisse l'apercevoir par-dessus le rempart d'amis officieux qui sont venus à son secours.

On dépose Sabine sur ce même divan où quelques jours avant Silvestre avait été déposé, lui frappé d'un coup affreux, elle atteinte d'un bonheur trop attendu.

Madame Simon, le docteur et quelques femmes restèrent près de Sabine, et tout le monde rentra dans la salle à manger.

Les uns sont debout, avec leur serviette sur le bras ; les autres tiennent encore leur fourchette chargée du morceau qu'ils n'ont pas eu le temps de porter à leur bouche ; on parle, on s'appelle, on s'alarme.

Enfin on s'adresse à Silvestre, on lui demande pourquoi il n'est pas arrivé plus tôt ; mais Silvestre, la tête perdue, l'oreille collée à la porte qui sépare la salle à manger du salon, ne répond rien, parce qu'il n'entend rien.

Alors on s'adresse à l'ami qui l'a accompagné, et au moment où il allait commencer le récit de leur voyage, la porte du salon s'ouvre, et madame Simon, passant seulement la tête, dit tout bas :

— Elle va mieux.

— A-t-elle tout à fait repris connaissance ? lui dit son mari.

— Certainement, car lorsqu'elle a ouvert les yeux et qu'elle m'a regardée, je lui ai dit : Il est ici ; et elle m'a répondu avec un doux sourire qui prouvait bien qu'elle avait repris toute sa connaissance, elle m'a répondu :

— Je l'ai vu.

Mais elle est encore si faible que le docteur défend que personne, *personne*, entre dans le salon.

Le second : *personne* fut adressé directement à Silvestre, qui prit la main de madame Simon et la porta à ses lèvres.

A ce moment, il sembla qu'on le remarquait pour la première fois, car madame Simon, se reculant de lui, s'écria en regardant aussi M. D... !

— Oh ! mon Dieu, dans quel état les voilà tous les deux !

En effet, ils étaient couverts de boue et dans un désordre effroyable.

— Parbleu ! s'écria D... d'un ton joyeux, si vous vous êtes imaginé jusqu'à présent que dix lieues faites à franc étrier sur d'affreux bidets de poste, à travers la boue et la pluie, rendent un homme présentable pour le bal, vous devez perdre, en nous voyant, cette opinion.

— Comment ! c'est ainsi que vous êtes venus ? dit-on de tous côtés.

— Ah ! peu s'en est fallu, reprit D..., que nous ne soyons partis à pied. Il voulait partir, partir, partir... il n'avait que ce mot-là à la bouche. J'avais beau lui expliquer comment nous arriverions plus vite en attendant le convoi, en louant une voiture, il n'entendait rien. Tout ce que j'ai pu gagner, c'est le malheureux bidet de poste, et encore est-ce parce que nous passions devant l'établissement, et qu'on n'a demandé que deux minutes pour seller les chevaux. Et puis, une fois partis, c'était un train, un train... Je déclare que, l'année prochaine, je me fais jockey pour les courses du champ de Mars !

A ce moment, la voix du docteur appela madame Simon ; elle alla vers sa pupille, qui entendait sans doute la voix du narrateur, et qui lui dit :

— Eh bien ! que disent-ils ? qu'est-il arrivé ?

Madame Simon lui raconta ce que venait de dire M. D... qui, pendant ce temps, continuait son récit dans la salle à manger, et il fallut que madame Simon allât du chevet de sa malade jusques auprès de M. D... pour écouter ce qu'il disait et le rapporter à Sabine.

La belle malade voulait tout savoir, et les disputes avec les postillons, et la selle qui avait tourné à Essonnes, et le cheval de Silvestre qui était tombé à la Cour de France, et M. D... qui était tombé de cheval à Juvisy, et les deux jeunes gens renfourchant intrépidement leur rosse, reprenant leur galop enragé, calmant les fureurs des postillons à force d'argent, et arrivant à la dernière poste après avoir libéralement jeté à un garçon d'écurie leur dernière pièce de cent sous.

Les voilà donc bien empêchés, et ils n'eussent pu continuer leur route, si la montre de M. D... n'avait pas répondu du paiement des chevaux pris, etc., etc.

Comme nous l'avons dit, à mesure que l'ami de Silvestre racontait toutes ces circonstances avec cet esprit familier que donne la joie qu'on éprouve et le plaisir avec lequel on est écouté, madame Simon allait et venait, rapportant à chaque fois une bribe de ce récit à Sabine, qui l'écoutait avec avidité, reportant du côté de Silvestre les mots échappés au bonheur de Sabine ; messagère du bonheur de ces deux cœurs heureux qu'elle aimait, et que le docteur s'obstinait à ne pas mettre encore en presence.

Bientôt l'ordre fut donné que l'on eût à se remettre à table, et madame Simon annonça que, dès que le désordre de la toilette de Sabine serait réparé, elle viendrait reprendre sa place parmi les convives.

Par une prescription secrète de madame Simon, la place de Silvestre fut marquée assez loin de celle de la malade, contrairement à l'avis du docteur ; elle ne voulait pas qu'ils pussent se parler de manière à n'être entendus de personne.

Madame Simon avait invoqué le décorum, mais au fond elle savait bien qu'elle leur sauvait à tous deux un embarras cruel. Quand on a tout à se dire, il vaut mieux ne pouvoir se dire rien que d'essayer d'un mot et de le voir aussitôt arrêté par les regards curieux dont on est entourés.

Quelques minutes après que le dîner eut repris son cours, Sabine rentra, toujours appuyée sur le bras de son médecin. Au moment où elle passa près de Silvestre qui s'était levé et qui voulut parler à Sabine, le docteur le repoussa doucement de la main, en lui disant :

— Très-bien, très-bien, jeune homme, nous parlerons de cela plus tard.

Le dîner continua.

Sabine et Silvestre se regardaient à peine, et se voyaient toujours. Ils ne se disaient rien, et ils s'entendaient tous deux. La joie était franche, animée, bruyante. Sabine riait avec le docteur, Silvestre écoutait complaisamment les plaisanteries de M. Simon, auxquelles il ne comprenait rien du tout.

Enfin le dernier service du dîner arriva, et avec ce dernier service, un énorme gâteau sur un immense plat : car, j'ai oublié de vous le dire, c'était hier la fête des Rois, et l'on devait tirer les Rois chez M. Simon.

Lorsqu'on procéda à cette auguste opération, les conversations, éparpillées autour de la table, se concentrèrent toutes sur le magnifique gâteau.

Qui aura la fève ?

Chacun la demande, chacun l'espère, chacun fait de magnifiques promesses, si la royauté lui échoit, comme s'il s'agissait d'une véritable royauté.

Enfin les parts sont distribuées, et, à un signal donné, chacun se met en quête d'éplucher le morceau qu'il a reçu, pour découvrir la fève royale.

Mais personne ne l'a, personne ne la trouve, et l'on commence déjà à accuser quelques-uns des grands prometteurs de la réunion de l'avoir soustraite pour ne pas tenir leur parole, lorsqu'une voix douce et faible dit tout bas :

— C'est moi qui l'ai.

Était-ce le hasard ? était-ce le désir de madame Simon qui avait destiné cette préférence à sa pupille ? toujours est-il que c'était Sabine qui avait la fève. Et tout aussitôt voilà que, selon l'intimité des gens qui parlaient, voilà mille cris qui s'élèvent tout autour de la table, disant :

— C'est Sabine ! c'est mademoiselle Durand ! vive Sabine ! vive mademoiselle Durand !

Et tous ensemble : — Vive la reine !

Puis tout à coup M. Simon s'écrie de sa voix d'audience la plus sonore, quand il s'agit de dominer le murmure d'un nombreux auditoire :

— Mais à cette reine il faut un roi !

— Un roi ! un roi ! cria-t-on de tous côtés.

Et de tous côtés aussi on se poussa du coude, et de tous côtés aussi les regards coururent de Sabine à Silvestre, de Silvestre à Sabine.

La jeune fille les vit et les comprit ; elle baissa les yeux et une subite rougeur lui monta au visage.

Silvestre tenait aussi les yeux baissés sur son assiette, Sabine n'osait ni parler ni regarder.

Elle ne se sentait pas la force d'obéir à cette désignation faite par tous, et qu'avant tous avait déjà faite son cœur... N'était-ce pas jeter l'aveu de son amour aux yeux de vingt curieux? elle hésitait.

Enfin elle entendit le silence qui se faisait autour d'elle; et prenant la fève dans sa main tremblante, elle se leva doucement, elle la tendit à Silvestre en lui disant d'une voix presque éteinte :

— Voulez-vous être mon roi?

Les cris, les bravos, les trépignements couvrirent la réponse de Silvestre, qui poussa le docteur de côté, et se jeta à genoux devant Sabine.

M. Simon courut les embrasser, et madame Simon aussi, et tout le monde aussi, et...

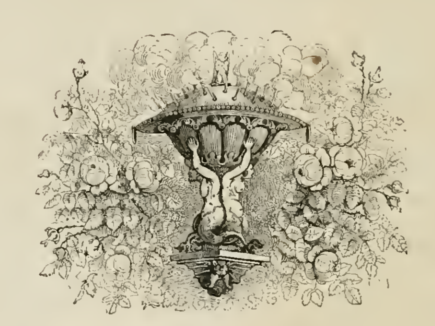
. . . .

Et c'est ainsi que finit cette histoire, commencée au réveillon de l'année dernière, et achevée le jour des Rois de la présente année 1844.

Mille amitiés.

P. S. J'espère, mon cher Armand, que vous ne manquerez pas à la noce; c'est le samedi 10 février qu'ils se marient à l'église Saint-Vincent de Paul.

Paris. — Typ. de Ve Dondey-Dupré, rue St-Louis, 46 au Marais.



FRÉDÉRIC SOULIÉ

OEUVRES ILLUSTRÉES

A LA LIBRAIRIE THÉATRALE,
12, boulevard St-Martin
(ANCIENNE MAISON MARCHANT).

A. BELIN, del.
L. DEGHOUY, sculpt.

LE BANANIER

PREMIÈRE PARTIE.

I.

Le Matouba.

Au mois d'avril 1838, à huit heures du matin, trois individus d'aspect fort différent étaient arrêtés sur une éminence qui se trouve située au nord de la Basse-Terre, dans le canton qu'on appelle le Matouba.

A cet endroit, la vue s'étend sur d'immenses champs de cafiers coupés par de longues haies de pois doux ou de pommiers roses, qui semblent de longs rubans d'un vert noir sur une étoffe diaprée des plus riches couleurs. A droite, le paysage va, pour ainsi dire, s'éteindre dans l'Océan, tandis qu'à l'horizon vaporeux de gauche il monte de collines en collines jusqu'à ce qu'il s'arrête à une chaîne de montagnes couronnées d'épaisses forêts, dont le soleil fait resplendir le feuillage. Non loin de cet endroit se trouvait autrefois l'habitation de M. de S..., où se réfugia, en 1802, le chef des mulâtres Delgrès.



Les yeux fixés sur les vestiges de l'ancienne maison du comte de S. .

C'est là que, pressé par le général Richepanse, cet intrépide révolté enferma dans les parties supérieures de la maison les femmes et les enfants de ses compagnons; et, les ayant rassemblés autour de plus de quatre vingts barils de poudre, y tira un coup de pistolet et se fit sauter plutôt que de se rendre.

Des trois personnages que nous avons dit s'être arrêtés en cet endroit, à l'ombre d'un figuier, le plus jeune contemplait, d'un air pensif, les traces non encore effacées de l'existence de cet édifice. C'était un jeune homme de vingt-huit à trente ans, d'une stature qui annonçait à la fois la force et l'agilité.

On n'eût pas reconnu, à la façon dont il était vêtu, que c'était un étranger, que son visage, à qui le soleil des Antilles n'avait pas encore donné cette teinte chaude et brune qui colore les traits des créoles, eût bien vite appris qu'il était nouvellement arrivé dans le pays.

En effet, ce jeune homme s'appelait Ernest Clémenceau ; il était le fils d'un riche armateur du Havre, et n'était arrivé que la veille à la Basse-Terre.

Le soir même de son arrivée, il s'était informé d'un guide, et ce n'était qu'après avoir quitté la ville le lendemain qu'il avait dit, au nègre que mademoiselle Clarisse P..., chez laquelle il était descendu, lui avait donné pour l'accompagner, le lieu où il voulait être conduit. Ce lieu était l'habitation de M. Sanson, l'un des plus notables habitants du pays.

L'autre individu qui accompagnait ce jeune homme était un domestique, européen comme lui, gros garçon normand, et dont la livrée élégante dissimulait mal la construction osseuse et inégale, et qui, malgré son front bas, ses cheveux roux et ses lèvres cramoisies, avait un air de finesse, d'astuce et de méchanceté remarquables.

Au moment où commence notre récit, le domestique, Jean Plonget s'était mollement étendu à l'ombre, suant, soufflant, tirant la langue comme un basset, après trois heures de course, et grommelant toutes sortes de malédictions normandes entre ses dents, tandis que le nègre, qui s'appelait Jupiter, accroupi sur ses talons, dévorait en chantonnant quelques fruits des pois doux, dont tous les nègres sont en général très-friands.

Quant au jeune homme, les bras croisés sur sa poitrine, il demeurait les yeux fixés sur les vestiges de l'ancienne maison du comte de S..., et, sans doute emporté par ses réflexions, il murmura à haute voix :

« C'était une noble race d'hommes.

— Qui ça, monsieur? dit le domestique d'un air de mauvaise humeur.

— Les mulâtres, qui, après une héroïque résistance, ont préféré une mort encore plus héroïque à un supplice honteux, répondit Ernest. »

Le nègre laissa échapper un petit ricannement de mépris, et se mit à chanter à demi voix, toujours en mangeant, une chanson dont voici la traduction :

« Ces mulâtres-là, quand ils ont attrapé un vieux cheval, quand « ils sont montés dessus, ils disent que les négresses ne sont pas « leurs mères. »

Voici cette chanson originale :

« Ces milates-là, quand yo trapé gnon vié chouval, quand yo « monté assi li, yo ça dit négresse pas manum yo. »

Nous profiterons de cette occasion pour dire que nous nous sommes dispensés d'employer le patois des nègres quand nous avons eu à les faire parler. On peut voir par l'exemple ci-dessus combien souvent il serait inintelligible à nos lecteurs d'Europe ; et on nous pardonnera de n'avoir pas adopté ce petit jargon de convention qu'on leur prête dans les opéras comiques.

Le nègre n'avait pas achevé son premier couplet qu'il poussa un cri perçant, se roula à terre comme un serpent en hurlant de toutes ses forces, et finit par s'arrêter en attachant ses yeux épouvantés sur l'homme qui l'avait interrompu à l'improviste, en lui appliquant sur le dos un coup vigoureux d'une cravache tressée en fil de laiton.

Jean Plonget se releva d'un bond, croyant que ce n'était rien moins que quelque serpent à sonnettes qui avait piqué le malheureux nègre, et qu'il allait le voir périr dans d'horribles convulsions. Jean croyait non-seulement à l'existence des serpents à sonnettes à la Guadeloupe, mais il ne doutait pas qu'il ne s'y trouvât des singes de six à sept pieds, et des oiseaux de proie qui emportaient un bœuf dans leurs serres.

Ernest se retourna aussi vivement que ses deux compagnons, et ils aperçurent derrière eux un homme qui, sans doute, était sorti du champ voisin par un étroit interstice ménagé dans la haie de pois doux qui le bordait.

Cet homme était d'une taille très élevée, jeune encore, et d'une maigreur qui donnait à des traits assez beaux une expression de cruauté. Le teint brun de son visage n'eût pas suffi à le faire reconnaître, que ses pommettes saillantes et ses cheveux crépus eussent annoncé qu'il était de la race sur laquelle Ernest venait de faire une réflexion si philosophique, mais il n'eut pas sans doute le temps de s'apercevoir de la qualité de celui à qui il parlait, car il lui dit avec cette vivacité que le souvenir de Delgrès eût peut-être tempérée s'il avait pu l'appliquer à cet individu :

« De quel droit avez-vous frappé cet homme?

— Cet homme ! répliqua le mulâtre, vous voulez dire cet esclave.

— Il est esclave, c'est vrai, et je sais qu'ici c'est un droit de battre son semblable, mais ce droit n'appartient qu'au maître.

— Mais il m'appartient de corriger les maraudeurs qui cueillent mes fruits et me les volent.

— Cela n'est pas vrai, dit l'esclave en tremblant, jamais on n'a appelé voler prendre un fruit dans une haie ; il m'a battu parce que j'ai chanté ma chanson contre les mulâtres.

— Misérable ! s'écria celui-ci en levant sa houssine.»

Mais avant qu'il n'eût pu frapper, Ernest l'arrêta en lui disant :

« Si vous appartenez véritablement à cette classe, vous devez être plus indulgent pour ceux dont vous descendez. »

A ces paroles d'Ernest, le mulâtre jeta sur lui un regard farouche, il mesura pour ainsi dire les trois hommes qu'il avait devant lui, et probablement il reconnut qu'il serait dangereux d'engager une lutte contre eux, malgré la force herculéenne dont il semblait doué, et il tourna brusquement les talons à Ernest, en lui disant :

« Tâchez, monsieur, de mieux veiller sur cette canaille, ou mal vous en arrivera. «

Aussitôt il rentra dans le champ, tandis que le nègre, toujours accroupi, lui faisait mille grimaces, comme le singe en colère à qui son maître vient d'appliquer une correction.

Ce petit incident eût peut-être passé inaperçu pour tout autre que pour Ernest, mais il fut pour lui matière à de longues et pénibles réflexions.

En effet, Clémenceau était un de ces jeunes républicains au cœur généreux, à la tête ardente, qui considérait l'état actuel des colons comme l'opprobre du siècle. Employé dans la maison de commerce de son père, il avait cent fois excité sa colère par les sorties les plus virulentes contre ses spéculations, et il n'entrait pas dans leurs magasins une balle de café ou un ballot de sucre, qu'il ne s'écriât d'un ton emphatique et railleur :

« Homme civilisé, tu boiras le sang de ton semblable sous la forme du sucre et du café. C'est l'Evangile des colonies.

Avec de pareilles dispositions, il était difficile de deviner quelles raisons avaient pu amener ce jeune homme à la Guadeloupe.

Voici quelles étaient ces raisons :

M. Clémenceau père et M. Sanson étaient depuis bien des années en relations, ils connaissaient mutuellement leurs fortunes, et dans ce long échange d'affaires, ils avaient contracté l'un pour l'autre une véritable estime et même une sorte d'intimité. Dans leur correspondance, et peut-être sans intention formelle d'aucun côté, les confidences de famille s'étaient fait jour peu à peu.

Ainsi, lorsque M. Sanson demandait à son correspondant de joindre à ses envois quelques objets de luxe, de toilette, de la musique, des instruments, il disait toujours que tout fût fait le plus splendidement possible, car il destinait tous ces objets à sa fille unique Clara, destinée à hériter de toute sa fortune.

En expédiant les objets demandés, M. Sanson les déclarait du dernier goût et de la plus parfaite élégance; car ils étaient du choix de son fils Ernest, qui les avait achetés lui-même à Paris, et qui était renommé comme un des plus fashionables du commerce.

Un planteur fort riche qui a une fille unique, un armateur non moins riche qui n'a qu'un fils, avaient dû rêver nécessairement dans leurs calculs commerciaux que l'alliance de ces deux fortunes arriverait à une fortune princière ; et tous deux avaient, mot à mot, pas à pas, et avec une réserve excessive des deux parts, émis d'abord l'idée d'une association.

Le planteur cherchait un jeune homme intelligent qui pût introduire et diriger les nouveaux systèmes mécaniques appliqués à la fabrication du sucre ; l'armateur voulait faire connaître à son fils le pays d'où viennent les produits qui faisaient la nature de son commerce; enfin, après une assez longue correspondance, la pensée commune se dévoila, et il fut décidé qu'on expédierait le jeune homme à la Guadeloupe, sans lui faire part des projets qu'on avait sur lui.

M. Sanson, pour une raison que nous découvrirons plus tard, avait exigé cette discrétion de M. Clémenceau, mais l'armateur s'était cru dispensé de s'y conformer. Il savait les dispositions hostiles d'Ernest contre les planteurs, et il avait craint que, dès les premiers jours, il ne se fit éconduire en heurtant brutalement toutes les opinions et toutes les habitudes de son futur beau-père ; d'un autre côté, il redoutait aussi qu'une proposition de mariage avec la fille d'un de ces horribles mangeurs de nègres ne révoltât Ernest au point de lui dicter un refus formel.

Cependant la vanité de l'armateur préféra la chance d'être obligé de refuser sous un prétexte quelconque, à celle de se voir renvoyer son fils comme un fou impertinent, et il lui dit la vérité.

Ainsi qu'il l'avait prévu, Ernest, au premier mot, bondit d'indignation; mais presque aussitôt il parut réfléchir sérieusement, comme si la proposition que lui faisait son père donnait une solution probable à un problème qui le préoccupait, et il accepta sans résistance.

Cette facilité étonna M. Clémenceau père, et l'alarma jusqu'à un certain point. Il se dit que son fils n'avait pu se soumettre si aisément que parce qu'il voyait dans son obéissance un moyen d'exécuter quelque dessein secret. Il le questionna longtemps à ce sujet, mais le jeune homme resta impénétrable.

Il n'avait d'autre but, disait-il, que de complaire aux désirs de son père,

Il en résulta que M. Clémenceau, n'ayant aucune raison pour le retenir, finit, comme il le disait, par l'expédier à ses risques et périls.

Hélas! si le bon M. Clémenceau avait pu soupçonner jusqu'où étaient allés les rêves d'Ernest, il l'eût gardé toute sa vie au Havre.

En effet, notre jeune enthousiaste avait marché dans les voies de l'imagination comme tous les hommes qui prennent leurs rêves pour des réalités. D'abord, il voulait visiter les colonies pour étudier le pays, sa constitution, ses vices et ses mœurs, et rapporter en France des documens sûrs et authentiques, au moyen desquels il battrait en brèche ce monstrueux échafaudage de tyrannie barbare qui réduisait une créature humaine à l'état de bête de somme.

Mais cette première hypothèse épuisée, l'imagination, cette dévorante magicienne, voulut autre chose. Qu'était-ce, en effet, que de prêcher par la parole, et n'y avait-il pas un meilleur moyen de faire triompher la cause de l'humanité? c'était de prêcher par l'exemple.

Ainsi, dans ses rêves, Ernest épousait mademoiselle Sanson, devenait le maître des habitations de son beau-père, puis un beau jour, après avoir préparé ses esclaves par un régime social tout nouveau, il leur donnait à tous la liberté, qu'ils acceptaient avec reconnaissance pour se dévouer à lui.

Les esclaves paresseux devenaient des ouvriers actifs, de charmants pères de famille économes, probes, empressés, dressés tout à coup à l'exercice de toutes les vertus par le seul fait de leur affranchissement; et lui, Ernest Clémenceau, créait, pour ainsi dire, une colonie libre au milieu de cette colonie d'esclaves, et comme un patriarche, un apôtre, il convertissait tous ces colons aveugles et rebelles.

Plus tard la scène changeait; les colons jaloux lui suscitaient mille obstacles à son entreprise; on le persécutait, on le traquait, on voulait attenter à ses jours. Alors l'apôtre devenait un Spartacus : il se mettait à la tête de ses fidèles affranchis, appelait à lui tous les esclaves amoureux de la liberté, et, déclarant une guerre ouverte à la tyrannie blanche, il délivrait cette terre gémissante des chaînes honteuses qui l'écrasaient et fondait une république florissante dont il serait le président.

Nous ne pouvons pas dire que c'étaient là les desseins arrêtés d'Ernest, il n'était pas encore de cette force; mais il est certain que, dans les excursions de son imagination à travers le champ sans limite des hypothèses, celle-ci lui était apparue, et qu'il s'était complu à la pousser assez loin, sans toutefois y croire.

Une des choses même qui l'avaient le plus occupé, c'était le costume qui lui siérait le mieux comme roi républicain, et plus d'une fois il avait crayonné, sans s'en douter, de pittoresques personnages qui auraient fort bonne grâce à la tête d'une armée de nègres. A son compte et quoi qu'il eût entendu dire des dispositions des mulâtres pour les nègres, les métis de toute race y devaient être les premiers partisans de ses idées, oubliant qu'en Europe le dernier anobli méprise bien plus les bourgeois que le plus ancien gentilhomme, et que la nature humaine a partout de singulières ressemblances.

D'après ce que nous venons de dire, on doit comprendre aisément que la rencontre du mulâtre Idoménée, car c'était le nom de cet homme, eût porté un coup assez rude à l'espérance d'Ernest, et cela au moment où il venait de s'exalter un peu plus loin que de coutume en contemplant le lieu où Delgrès s'était si noblement sacrifié.

L'humeur qu'il en éprouva fut si vive, que dès que le mulâtre fut parti, il se retourna et dit à Jean, d'un ton assez bourru :

« Allons, paresseux, tu t'es assez reposé, je pense. »

Puis il ajouta d'un ton plus doux et en parlant à l'esclave :

« Continuons notre route, mon ami. »

II.

Le domestique et l'esclave.

Jupiter indiqua le chemin à suivre. C'était un sentier qui se dirigeait du côté de la Soufrière, qu'on apercevait au loin.

Ernest marcha le premier pour se livrer à ses réflexions, et Jean le suivit avec Jupiter.

Cependant maître Plonget n'obéit qu'en grommelant, et lorsque son maître fut assez loin pour ne pas l'entendre, il dit avec colère :

« Que le diable m'emporte si je n'aimerais pas mieux être à Quillebœuf à travailler la terre que d'être ici à me rôtir comme un oignon sur le feu.

— Quoi! lui dit Jupiter, vous travailliez à la terre dans votre pays; vous êtes donc un esclave?

— Au contraire, s'écrie Jean, j'étais libre alors, mais je ne connaissais pas mon bonheur.

— Ce n'est pas possible, dit Jupiter; travailler à la terre, c'est le plus vil état des esclaves, et j'aime bien mieux être employé à la maison.

— C'est ça qui est un esclavage! s'écria Jean avec un mouvement de tête qui en disait encore plus que son exclamation. Se lever à cinq heures du matin pour penser le cheval et nettoyer le cabriolet, puis préparer le déjeuner de monsieur, brosser ses habits, ses bottes, faire l'appartement, les commissions, les emplettes, l'accompagner dans ses courses, et l'attendre quelquefois jusqu'à trois heures à la porte d'un bal. »

L'esclave ouvrit de grands yeux et s'écria :

« Quoi! vous faisiez ça tout seul.

— Eh bien? lui dit Jean d'un air rogue.

— Ah! ce n'est pas comme ça ici. Il y a un esclave pour le déjeuner, un esclave pour les habits, un esclave pour l'appartement, un autre pour le cheval.

— Ah! continua-t-il d'un air piteux, le pauvre esclave serait bientôt mort s'il lui fallait faire tout cet ouvrage.

— Il me paraît, dit Jean, que votre condition est meilleure que la nôtre.

— C'est pas vrai, c'est pas vrai, dit Jupiter en prenant un air encore plus piteux, nous sommes des malheureux nègres, bien tristes, bien misérables. Oh! le blanc est toujours heureux.

— Il est libre, du moins, dit Jean qui voulut reprendre son avantage.

— Alors il ne travaille pas? dit l'esclave avec des regards curieux.

— Et comment diable, mauricaud, veux-tu qu'on vive sans travailler?

— Qu'est-ce donc d'être libre pour vous? lui dit Jupiter.

— Être libre! eh pardieu, dit Jean un peu embarrassé, le voici : Quand le service de M. Clémenceau ne me conviendra plus, je le quitterai pour me mettre à celui d'un autre.

— Je comprends, je comprends, dit Jupiter avec un sourire de satisfaction; vous êtes libre d'être l'esclave de qui vous voulez. »

Ernest, qui avait ralenti sa marche, entendit la fin de la conversation et surtout la dernière proposition du nègre, dont la naïveté renfermait à son insu une cruelle vérité sur les prétendus avantages de la domesticité européenne; et, comme tout ce qui touchait à ce sujet de près ou de loin déplaisait à Clémenceau, il ne sut mieux faire que de s'en prendre à Jean Plonget, et il lui dit brutalement :

« Allons, animal, laisse ce pauvre diable tranquille.

— Le maître n'est pas bon, » dit l'esclave tout bas.

Cette injonction d'Ernest ramena le silence parmi les trois voyageurs, et il continuèrent à avancer rapidement.

Clémenceau était sombre et préoccupé, et le ravissant paysage qu'il avait sous les yeux ne pouvait l'arracher à sa préoccupation. Jean n'avait pas l'air moins triste, mais par des raisons toutes différentes; il suait et soufflait en maudissant la chaleur, tandis que le nègre, comme s'il eût été coiffé d'un casque d'acier, bravait, la tête nue, l'ardeur du soleil, et s'en allait souriant et joyeux, jouant avec les fleurs de la route, avec les cailloux, et chantonnant sans cesse quelque mélodie monotone.

Cependant la route devenait de plus en plus difficile, et Ernest commençait à éprouver une fatigue que la chaleur rendait plus accablante, lorsque Jupiter lui annonça qu'ils touchaient aux champs de M. Sanson, et que l'habitation était cachée par une petite colline qu'ils auraient bientôt franchie.

Il était alors à peu près neuf heures, et Ernest remarqua avec étonnement qu'on ne voyait absolument personne dans les champs.

« Tu te trompes, dit-il à Jupiter, nous ne pouvons être si près d'une habitation : je n'aperçois pas un travailleur.

— C'est l'heure du premier repos, dit Jupiter : pourtant les esclaves ne sont pas aux cases à cette heure, ils ne rentrent qu'après onze heures.

— Ah ça! dit Plonget, tu dis qu'ils se reposent maintenant, et il est neuf heures, et ils se reposeront encore à onze heures?

— Jusqu'à deux heures seulement, fit Jupiter d'un ton lamentable.

— Je comprends, reprit Jean, et alors on les fait travailler jusqu'à minuit.

— Bonne mère de Dieu! s'écria Jupiter en croisant les mains, jusqu'à cinq heures et demie, c'est bien assez.

— Ah ça! vous vivez ici comme des fénéants. Et pour tout ça, les gages ne doivent pas être gros; qu'est-ce qu'on vous donne?

— Des coups de fouet, dit l'esclave en baissant la voix d'un air de terreur mystérieuse.

— Pauvres gens! murmura Clémenceau; tandis que Jean, que l'utopie n'égarait pas, reprenait d'un air bourru :

— Diable! ce n'est pas grand'chose pour dîner; comment! des coups de fouet pour premier service... et pour dessert, il n'y a pas de quoi engraisser.

— Ah! fit Jupiter, le pauvre esclave est bien malheureux; le maître nourrit, je le dis, parce que c'est vrai, mais le maître le fait travailler.

— Est-ce que tu veux qu'il te nourrisse pour rien, mauricaud?

— C'est son devoir, répondit l'esclave avec un accent plus sec, il faut bien qu'il nourrisse, qu'il loge, qu'il habille le pauvre noir.

— Et qu'il paye le médecin par-dessus le marché, peut-être. »

A cette supposition, le nègre se mit à rire et à danser en criant :

« Ah! c'est moi qui ai fait un bon tour à mon maître, quand j'étais à l'atelier dans une sucrerie.

— Conte-nous ça, » dit joyeusement Jean, qui riait rien qu'à voir rire le nègre.

Ernest lui jeta un regard sévère, et Jean ajouta d'un air révérencieux :

« Conte ça à monsieur. »

Jupiter, toujours riant du souvenir de son bon tour, se mit à dire alors :

« J'étais à l'atelier de M. Loucrit, un bon maître, mais qui voulait tous les jours faire travailler le pauvre nègre bien fatigué. Je voulais aller tuer des oiseaux en cachette. Je dis à mon maître que j'étais bien malade. Il m'envoie à l'infirmerie; mais c'était pas mon compte, et moi plus fin que lui, je dis que j'avais mal aux dents. Le maître fait chercher le dentiste, et on m'arrache une dent.

— Le barbare! s'écria Clémenceau.

— Je fus exempt de travail toute la journée, dit Jupiter d'un air triomphant. C'est un bon tour, n'est-ce pas? Je me suis fait arracher comme ça onze dents dans trois mois; mais le maître a vu que c'était une ruse, ajouta Jupiter d'un air triste, et il ne m'a plus fait arracher de dents. »

Jean promenait des regards effarés de son maître à l'esclave, tant ce qu'il venait d'entendre dépassait son imagination. Enfin il finit par s'écrier, tandis que Clémenceau restait assez embarrassé de la conclusion triste de l'esclave :

« Comment! animal, tu t'es fait arracher onze dents, seulement pour rester onze jours sans travailler. Mais c'est pire qu'un grison de Caudebec, ces gars-là! dit-il à son maître. »

Puis il ajouta :

« Il est connu qu'ils se couchent par terre pour ne pas marcher; mais bernique, si on leur proposait de leur faire arracher une dent, ils trotteraient douze heures de suite.

— Mais, reprit-il en se retournant vers Jupiter, avec quoi manges-tu donc ton avoine? »

Jupiter ne comprit pas sans doute la plaisanterie de Jean Plonget, car il répondit d'un ton sentencieux et plein de dédain :

« L'avoine n'est pas bonne pour rendre malade, ce qui est bon, c'est la terre. Mangez de la terre, ajouta-t-il tout bas, en s'adressant à Jean, vous serez bien malade, votre maître vous enverra à l'infirmerie et vous ne travaillerez pas.

— Merci de la recette, dit Jean, j'aime mieux manger des poulets que de la terre, fût-elle fricassée avec du beurre de Saint-Miel, qui est le meilleur de la Normandie. »

Jupiter fit une grimace de dédain et répondit :

« J'aime pas les poulets, j'en avais dans ma case que j'engraissais, et que je vendais à M. Sanson, le voisin de mon maître, ce qui le faisait enrager, parce qu'il n'aimait pas M. Sanson. Mais je n'en ai jamais mangé, j'aime mieux les vendre pour acheter du tafia et de la morue sèche. »

Jean prit un air de dédain à la pensée de ce régal, et répondit :

« Il n'y a qu'un nègre pour avoir l'idée de préférer la morue aux poulets.

— Eh, butor! lui dit Ernest, ravi de trouver une occasion de donner une leçon aux étonnements de Jean, si tu étais nourri comme le sont ces misérables, tu mangerais une charogne.

— Pardon, monsieur, reprit Jean, je ne savais pas qu'on les laissât mourir de faim.

— Ah! le maître n'est pas si bête, dit le nègre en riant; il soigne bien les esclaves pour les faire vivre, les rendre forts et vigoureux, parce que le maître est méchant, et c'est toujours pour faire travailler le pauvre nègre qu'il prend soin de lui.

« Qu'elle barbarie! » s'écria Ernest.

Il ne faut pas croire cependant que notre Européen fût tout à fait un sot, bien au contraire; mais, comme tous les gens qui ont une idée arrêtée d'avance, idée qui, lorsqu'elle arrive à l'état d'idée fixe, pousse les esprits à la folie, Ernest n'entendait qu'une note dans toute parole qui résonnait autour de lui. Ce qui lui eût paru bon, juste, paternel, fait en faveur d'un ouvrier, lui semblait bas, ignoble, spéculatif, fait en faveur d'un esclave; un seul mot, l'esclave, changeait pour lui la signifiation de toutes les actions.

Mais Jean, qui n'avait pas un amour si platonique de la dignité humaine, et qui jugeait un peu du bonheur par le bien-être, lui dit :

« Tiens! quand vous êtes malade, on ne vous met donc pas sur le pavé, comme ça m'est arrivé dix fois? Si bien que, lorsqu'on n'a pas d'économies, on va crever à l'hôpital.

— Oh! le pauvre nègre n'a pas d'économies, dit Jupiter.

— Pardieu! dit Clémenceau, triomphant, celui qui ne peut rien gagner ne peut pas faire d'économies. »

Cependant Jupiter paraissait étonné de ne rencontrer personne. »

« Bon, dit-il, voici les jardins à nègres, et c'est toujours le samedi que M. Sanson donne aux esclaves pour travailler pour leur compte, et je ne vois personne.

— Ah ça! dis donc, reprit Jean, vous avez donc des terres, monsieur l'esclave.

— Eh bien! faut bien que le pauvre esclave ait quelque chose, dit Jupiter.

— Et le revenu vous en appartient? »

Jupiter se mit à rire, comme si l'étonnement de Jean lui semblait une stupidité.

« Dame! dit-il, le pauvre esclave doit bien pouvoir gagner son pécule.

— Et tu dis, mauricaud, que tu ne peux pas faire d'économies! reprit Jean, d'un ton indigné.

— Et avec quoi le pauvre nègre achèterait-il des beaux habits et des boucles d'or pour sa maîtresse, et du tafia? dit Jupiter d'un air encore plus indigné.

— Ah ça! dites donc, monsieur, reprit Jean, je me fais noir... Je me vends, si c'est comme ça.

— Et ta liberté, misérable! s'écria Ernest, courroucé de la supposition de Jean.

— Qu'elle liberté? dit Plonget; celle de mourir de faim quand je suis sans place. Merci!

— Et tu t'avilirais au point de recevoir des coups de fouet.

— Tiens, fit Jean, avec un air de vanité, j'en ai reçu quelques-uns quand j'étais marin. Mon capitaine, qui avait commencé par être mousse, en avait reçu encore plus que moi, ce qui ne l'empêchait pas d'être brave comme un canon, et d'être de la Légion-d'Honneur.

— C'est bien différent, dit Clémenceau, en haussant les épaules.

— Je ne dis pas, repartit Jean. Je n'ai pas encore vu le fouet de ces messieurs d'ici; il est impossible qu'il soit plus salé. Dis donc, mauricaud, ça fait il bien mal votre fouet.

— Ah! bien mal, dit l'esclave, en prenant son air désolé; mais j'aime mieux cela que d'aller en prison.

— Pauvre race, dit l'intrépide négrophile; à quel point on a altéré chez eux les notions les plus simples de la dignité humaine! »

Comme Ernest parlait ainsi, ils arrivèrent au détour d'un chemin, et virent en face deux la caféière.

Elle se composait d'une maison principale, d'une apparence élégante, mais de peu d'étendue, de la grande case, dite *case à café*, devant laquelle se trouvait le séchoir, tout près la case où l'on faisait la farine de manioc, et un moulin que faisait mouvoir un cours d'eau qui égayait le paysage.

Les cases des nègres, disposées en deux lignes parallèles et couvertes de chaume, eussent assez ressemblé à un village attaché aux flancs des montagnes du Jura, si la richesse de la végétation, l'abon-

dance des fleurs tropicales, n'eussent donné un caractère particulier de magnificence à ce tableau.

A ce moment, Jupiter s'arrêta, prêta l'oreille, et tout à coup frappa dans ses mains en gambadant.

« Ah! bon... bon... très-bon! s'écria-t-il; il y a quelqu'un de mort à l'habitation. Ah! c'est une bonne fête; on va boire du tafia et pas travailler. »

En parlant ainsi, il prit sa course vers un endroit qu'une croix semblait désigner comme étant le cimetière de l'habitation.

« Où vas tu donc? lui demanda Clémenceau.

— Je vais aller pleurer sur les morts, lui dit Jupiter d'un air ravi.

— C'est-à-dire que tu vas te griser comme un... grommela Jean en supprimant l'épithète comparative et en la remplaçant par un soupir qui voulait dire : Je voudrais bien en faire autant. »

La conversation à laquelle Ernest Clémenceau venait de prendre part aurait eu pour lui une signification bien éloignée de celle qu'elle eût pu avoir pour un indifférent.

Celui-ci eût été sans doute frappé de cette différence d'attitude du nègre lorsqu'il parle de ce qu'on lui concède et de ce qu'on lui demande. Dans le premier cas, il y a dans son air une arrogance hargneuse qui semble l'armer d'un droit incontestable; dans le second cas, il y a une façon de désespoir piteux et tremblant comme si le bâton était toujours levé sur lui.

Ce qui eût également frappé un esprit moins prévenu que celui d'Ernest, c'est l'éternel refrain de Jupiter : ne pas travailler était le but constant de toutes les pensées de l'esclave, faire travailler était le crime irrémissible du maître. Il était aisé d'en conclure que la paresse était le vice de l'esclave.

Ernest croyait se montrer d'une philosophie bien supérieure en se disant : « La paresse est un vice résultant nécessairement de l'esclavage. »

Pour lui le fait de l'esclavage était une sorte d'action permanente qui abrutissait l'intelligence du nègre par toutes ses facultés, par conséquent il eût découvert que le nègre était voleur, gourmand, paresseux, idiot, qu'il se fût bien gardé d'attribuer cela à l'individu, il l'attribuait à la position. Notre ami Clémenceau était dans la meilleure disposition possible pour n'y voir jamais clair, aussi en prit-il mal à maître Jean, son valet, de lui faire l'observation suivante :

« Ma foi monsieur, lui dit-il, m'est avis qu'il vaut encore mieux être esclave comme ces gaillards-là, que libre comme un valet de charrue ou un fileur d'Elbeuf.

— Maître Jean, lui dit Ernest, d'un ton qui était étrange chez un homme animée d'une telle philanthropie, je vous prie de garder pour vous vos sottes réflexions, et je vous préviens que si vous recommencez, vous pouvez chercher un maître ailleurs que chez moi.

Jean regarda son maître en dessous et se gratta quelque temps l'oreille, puis prenant sa plus douce voix normande, en traînant niaisement ses mots :

« M'est avis, n'est ce pas, monsieur, que ces pauvres nègres ne sont si bêtes que parce qu'on les empêche de raisonner?

— Sans doute, dit Ernest, qui amassait depuis vingt minutes une foule de bonnes raisons contre les faits dont il venait d'être témoin, sans doute on abrutit ici l'esprit comme le corps. Certes, si ce garçon, eût parlé devant un colon comme il l'a fait devant nous...

— Le colon l'eût fait taire, dit le Normand, en interrompant son maître, et on lui eût dit de chercher un autre maître.

— Qu'est-ce que c'est? » dit Ernest d'un ton impérieux.

Jean n'eut pas l'air de comprendre, et reprit, sans que sa physionomie trahît aucune intention sardonique :

« Je suis bien aise de savoir que le devoir du maître est de laisser raisonner le domestique, je veux dire l'esclave; sans ça le domestique, l'esclave, veux-je dire, est traité comme une bête brute.

L'intention de maître Jean n'était pas douteuse; mais il y avait un air si candide dans sa physionomie, qu'Ernest ne sut comment se fâcher; d'ailleurs il se trouvait pris dans un piége où, comme le renard, il serait forcé de laisser la queue de sa logique, s'il voulait s'en tirer; il préféra donc paraître ne pas avoir entendu, et pressant le pas, il se dirigea vers la maison principale.

Lorsqu'il en fut à une petite distance, un nègre les aperçut et courut vers la maison.

« Bien! pensa en lui-même Ernest, on s'attendait à mon arrivée, et sans doute on va me recevoir avec des apprêts faits pour me séduire. »

En continuant, il aperçut quelques négresses toutes vêtues de mousseline blanche et avec une sorte de luxe; elles semblaient revenir du cimetière.

« Bien! fit encore Clémenceau, on a paré les esclaves pour me faire croire qu'ils sont vêtus aussi convenablement que nos paysans.

Cependant M. Clémenceau n'était arrivé que de la veille, comme nous l'avons dit, et il était reparti de grand matin sans dire à personne où il allait.

N'importe, il lui fallait une explication défavorable à ce qu'il voyait, et il n'en trouvait pas d'autre qu'un espionnage prémédité et une comédie destinée à le tromper. Cela détruisait, à son tour, le projet qu'il avait formé d'arriver tout à coup à l'habitation de M. Sanson, sans que celui-ci fût prévenu de son arrivée, et de tomber ainsi au milieu de l'exercice de cette tyrannie qu'il venait combattre.

Ernest s'était figuré des rangées d'esclaves symétriquement courbés dans le même sillon, avec le commandeur le bâton au poing, et frappant à tort et à travers sans pitié; il arrivait, lui, Clémenceau, lorsqu'un nègre ainsi mutilé, implorait grâce à genoux, et là-dessus il s'élançait sur le commandeur, le désarmait et prononçait un admirable discours pour lequel tous les nègres venaient doucement lui baiser les mains.

A quoi il répondait :

« Je suis venu pour vous protéger. »

Or, Clémenceau manquait tous les effets qu'il avait rêvés, et ce n'était pas sans quelque dépit qu'il se voyait réduit à entrer chez M. Sanson comme il fût entré, à Nantes et à Bordeaux, chez un correspondant de son père.

Du reste, il ne s'était pas trompé sur l'action de l'esclave qui avait couru vers la maison Celui-ci avait été l'annoncer à M. Sanson; seulement, l'esclave avait annoncé simplement un étranger, c'est-à-dire une personne qui ne venait pas d'habitude chez son maître. L'esclave fit son annonce d'un air triomphant. Mais, amoureux de tout ce qui est nouveaux, parce qu'il n'a d'affection pour rien; curieux comme les enfants rêvant au fond de tous les moindre incidents une espérance de voir déranger l'ordre de la maison, la venue d'un étranger les rendait tous joyeux. En outre de cela, il se pouvait qu'il annonçât à son maître une bonne nouvelle, et peut-être pour cela y aurait-il petite gratification.

M. Sanson quoiqu'il attendît Clémenceau, ne pût s'imaginer que ce fût lui qui arrivait ainsi sans se faire précéder par un avis quelconque. Comme le nègre ne lui avait pas dit d'ailleurs qu'elle tournure avait l'étranger, il supposa que ce devait être quelque visite d'affaires, et il fit prier le nouveau venu de l'attendre quelques minutes.

Ernest s'arrêta dans un salon fermé de jalousies chinoises, et sa première pensée fut de se dire :

« Il paraît que les seigneurs féodaux de ce pays ont pris à nos parvenus d'Europe l'habitude de faire faire antichambre. »

Ce fut donc avec toutes sortes de dispositions fâcheuses qu'Ernest attendit celui qui devait être son beau-père.

III.

Première Journée.

L'espèce de salon dans lequel Ernest attendait était muni, comme d'habitude, d'un guéridon avec un plateau, où étaient disposés des flacons de sirop, de rhum, de jus de citron et de madère.

Tout autre que lui, même un homme d'une classe très-inférieure à celle de M. Sanson, se serait cru autorisé, après la course qu'il venait de faire, à se servir l'une de ces boissons.

La chaleur du climat a fait de cette liberté un usage général, comme l'absence d'auberge a fait dans les habitations un devoir de l'hospitalité. Ainsi, tel voyageur, se rendant d'un lieu à un autre, peut s'arrêter dans la première habitation venue et y demander la *passade*, qui lui est toujours accordée.

Soit discrétion, soit humeur d'Ernest, il demeurait le front suant, le gosier sec, en face de ce plateau, tandis qu'il entendait Jean Plonget crier d'une voix de Stentor dans une pièce précédente :

« Merci, c'est bon.. Encore... Merci. Encore un peu.. Merci.»

Interjections poussées à des intervalles assez rapprochés pour que son maître jugeât de l'activité avec laquelle il procédait.

Tous les grands hommes, tous les grands esprits, tous les grands cœurs ont leurs moments de faiblesse, et il prit à Ernest un mouvement de colère furieux contre ce faquin de Jean qui compromettait sa dignité en ne se laissant pas crever de soif comme son digne maître. Il y avait entre Clémenceau et Jean Plonget un peu de ce qui existait entre don Quichotte et Sancho Pança, et Clémenceau allait sortir pour réprimander son fidèle valet sur sa gourmandise, lorsqu'une porte s'ouvrit tout à coup près d'Ernest, et une jeune fille entra étourdiment dans le salon et courut vers le bienfaisant guéridon.

Une mulâtresse jeune encore, mais plus âgée qu'elle, la suivait,

et comme celle-ci se retourna pour déposer sur une chaise un parasol et un grand chapeau de paille, elle aperçut Ernest que la porte en s'ouvrant avait caché à la jeune fille. Celle-ci allait boire un verre de sirop mêlé de citron, lorsque la mulâtresse dit d'un ton timide :

« Maîtresse, il y a un monsieur ici. »

La jeune fille retourna seulement la tête pour regarder derrière elle. Son œil noir et éclatant semblait demander qui osait être là sans sa permisson ; ce mouvement lui donna une attitude de commandement et de hauteur dont Ernest fut encore plus frappé que de la beauté charmante de cette jeune fille.

Mais dès que celle-ci eut aperçu Clémenceau, cette expression sévère et hardie s'effaça soudainement ; elle jeta un regard embarrassé sur elle-même et sembla s'apercevoir qu'elle n'était couverte que de cette espèce de longue chemise ou peignoir qu'on appelle une gaule ; elle rougit, posa sur le guéridon le verre qu'elle tenait, et faisant une légère inclination à Clémenceau, elle s'échappa du salon en faisant un signe à la mulâtresse, qui avait mieux considéré l'étranger, et qui, en sortant, jeta sur lui un regard curieux.

Cependant, à peine fut-elle sortie et avant qu'Ernest eût eu le temps de faire aucun nouveau commentaire sur cette apparition, M. Sanson parut, accompagné d'un jeune homme de belle mine, qu'à son air froid, autant qu'à sa manière d'être habillé, Ernest, reconnut pour un Anglais.

M. Sanson, qui s'apprêtait à sortir avec lui, s'avança vers Ernest, et parut surpris, non pas de trouver un inconnu dans son salon, mais un homme de la tournure d'Ernest.

Son mouvement et son accent, en lui disant :

« Pardon, monsieur, de vous avoir fait attendre,» montraient assez qu'il ne s'était pas douté de la qualité de celui qui attendait ; mais Ernest n'y vit qu'une raison de plus d'être courroucé, et il se dit en sa philanthropie d'épicier :

« J'eusse été le dernier des mendiants, que M. Sanson aurait dû venir tout de suite.»

L'esprit de l'homme est si bizarre et si rapide en ses sensations, qu'il n'est pas impossible que l'aspect de l'Anglais, qui était fort beau, n'eut ajouté à l'humeur de Clémenceau, qui répondit d'un ton dont la politesse pouvait passer pour équivoque :

« Je n'avais ni le droit ni l'intention de déranger M. Sanson, et s'il est trop occupé aujourd'hui, je remettrai ma visite à un autre jour.»

Notre ami Ernest venait tout simplement de dire une bêtise, ce qui fit que M. Sanson passa assez légèrement sur le ton sec dont ces paroles avaient été prononcées.

En France, dans une visite, une pareille phrase eût pu s'accepter; mais dans une habitation située à trois lieus de la Basse-Terre, à une heure où la chaleur rendait ce trajet insupportable, proposer à un créole de s'en retourner sans que cette visite eût eu sa solution, c'était dire une chose qui n'avait aucun sens.

M. Sanson regarda Clémenceau d'un air assez étonné, tandis que l'Anglais le considérait avec un flegme peu bienveillant, et il lui dit avec un léger sourire :

« Monsieur est Européen?

— Oui, monsieur.

— Français? dit le créole avec une sorte de curiosité bienveillante.

— Oui, monsieur. »

M. Sanson se recula d'un pas, sembla examiner Ernest d'un air étonné et content à la fois, et s'écria tout à coup :

« M. Clémenceau, peut-être?

— Lui-même, fit Ernest avec une inclination profondément sérieuse. »

Mais M. Sanson n'eut pas plus tôt entendu cette déclaration, qu'il prit la main d'Ernest et lui dit avec une véritable effusion :

« Comment! monsieur, et vous ne vous faites pas annoncer ! en vérité, c'est mal ; et depuis quand êtes-vous arrivé ? comment êtes vous venu ? Mais vous êtes fatigué, vous avez chaud... veuillez vous rafraîchir. »

M. Sanson se tourna vers le guéridon, et voyant le verre plein il ajouta :

— Ah! l'on vous avait déjà servi ; prenez encore ce verre de limonade.

Et il le présenta lui-même à Ernest, qui l'accepta avec un certain embarras, mais qui ne voulut pas raconter ce qui s'était passé.

Au moment où il buvait, la mulâtresse parut à la porte par où était sortie sa maîtresse, et disparut soudainement : elle venait chercher le verre qu'avait préparé la jeune fille ; mais elle se retira aussitôt et alla lui dire d'un air ébahi :

— Maîtresse, l'étranger à bu dans votre verre. »

Nous rapportons ce petit incident parce qu'il ne fut pas sans influence sur les événements qui suivirent cette première rencontre.

Du reste, tout ce que nous venons de dire s'était passé en moins d'une minute, et M. Sanson semblait si surpris de l'arrivée inattendue de Clémenceau, qu'il avait oublié la présence de l'Anglais. A ce moment, il se le rappela, et présenta les deux jeunes gens l'un à l'autre.

« M. Ernest Clémenceau, le fils de mon correspondant du Havre; M. Édouard Welmoth, le cousin de ma fille Clara. »

Les deux jeunes gens se saluèrent avec une raideur qui disait suffisamment combien ils se déplaisaient mutuellement.

Pourquoi cela? c'est le secret de la nature.

En effet, si un indifférent eût pu les interroger et les connaître séparément, il eût été surpris de trouver dans deux hommes qui ne s'étaient jamais vus une si parfaite analogie d'idées, d'opinions, d'enthousiasme faux ou vrai, une réserve égale de manières, et il eût déclaré qu'à la première vue ils devaient s'estimer, se comprendre, s'aimer, devenir frères.

Cependant jamais peut-être à une première rencontre, et sans aucun motif, deux hommes n'avaient éprouvé l'un pour l'autre une antipathie plus prompte et plus vive. Elle se révéla pour ainsi dire sur leur visage, car M. Sanson en parut frappé, et, voulant causer plus librement avec Clémenceau, il dit à M. Welmoth :

« Édouard, nous remettrons notre visite à demain. »

Édouard s'inclina et quitta le salon ; mais Ernest remarqua que le bruit de ses pas ne quitta pas la maison ; il monta un escalier, parcourut un certain espace au premier étage, et s'arrêta au-dessus du salon. Clémenceau en conclut que M. Welmoth habitait la maison ou du moins y était en visite réglée. Cela lui déplut.

Aussi, lorsque M. Sanson, ayant appris comment il était venu, lui parla d'envoyer immédiatement chercher ses bagages à la ville pour l'installer à l'habitation, Clémenceau refusa, ne voulant gêner personne, disait-il, jusqu'à ce que l'air surpris de M. Sanson lui apprit qu'il jouait un sot rôle.

Il accepta d'assez mauvaise grâce pour que M. Sanson le remarquât ; mais celui-ci ne put s'imaginer qu'un homme fît un voyage de douze cents lieues pour venir s'établir dans une maison et s'en retourner sans raison, et il attribua à une de ces timidités sauvages qui dominent certains hommes l'embarras et le peu de cordialité d'Ernest. Ce fut pour cette raison qu'il lui dit avec un air de bonhomie qui est assez rare chez les créoles :

« Écoutez, mon ami, il faut vous faire vite aux façons ou plutôt au sans-façon de notre pays. Vous êtes le fils de mon plus ancien ami; car je considère votre père comme un ami, quoique je ne l'aie jamais vu ; mais vingt ans de relations loyales et irréprochables des deux parts nous auraient bien peu profité, si elles n'avaient pas établi entre nous une estime et un attachement réciproques. Vous êtes ici comme chez vous; voyez, visitez étudiez notre pays à votre aise ; et quant au but de votre voyage, quant à votre désir de vous mettre à la tête d'une habitation à la Guadeloupe, nous en parlerons quand vous voudrez. »

Clémenceau, toujours prévenu contre M. Sanson, trouva que cette dernière insinuation était de trop, car M Sanson n'ignorait pas dans quel but il était venu, quoique lui-même, Ernest fût censé l'ignorer. Il se contenta donc de répondre par une inclination.

M. Sanson, dans sa bienveillance pour le fils de son cher correspondant, ne s'offensa pas de cette raideur constante; mais il commença à craindre que celui sur lequel il avait fondé des espérances de mariage ne fût un imbécile.

Cependant, au moment où il venait de recevoir d'Ernest les renseignements nécessaires pour faire venir ses bagages de la Basse-Terre, un bruit de voix irritée se fit entendre, et Clémenceau reconnut la voix de son Normand criant à tue-tête :

« Attends, attends, méchant plumpudding, je vas t'apprendre la boxe à ma façon.»

M. Sanson et Ernest sortirent et virent Jean Plongel en face d'un grand gaillard, aussi carré et aussi musculeux que lui, mais beaucoup plus calme. Cet homme portait une livrée jaune et cramoisie.

A l'aspect de M. Sanson, il quitta la posture belliqueuse dans laquelle il se trouvait, tandis que Jean, les poings menaçants et l'œil en feu, se retournant vers son maître, lui criait :

« Pardon, monsieur, pardon la compagnie; permettez que je rosse un peu ce goddam, pour lui apprendre à parler plus poliment des bœufs de Normandie.

« Qu'est-ce que ça veut dire, insolent drôle? dit Ernest.

— Ça veut dire, cria Jean, que cette pomme de terre anglaise prétend que le rostbeef de son pays est, auprès du filet de Quillebœuf, comme du sucre en comparaison de la mélasse...»

Puis, sans que l'air furieux de son maître arrêtât Jean Plongel, il se retourna vers l'Anglais, et lui dit, en lui mettant le poing sous le nez et en balbutiant :

« On t'en donnera du filet comme ça, gros rostbeef que tu es!»

Clémenceau voulut faire intervenir son autorité; mais il s'arrêta sur un signe de M. Sanson, qui dit à un vieil esclave qui regardait la querelle d'un air sournois et satisfait :

« Menez ce garçon dans une chambre d'en haut, et faites-le coucher.

— Quant à toi, ajouta-t-il en s'adressant à l'Anglais, retourne à ton travaille, et ne m'oblige pas à dire à ton maître comment tu te conduis. »

Le domestique anglais, demeuré immobile, salua et s'en retourna sans prononcer une parole, et M. Sanson, s'adressant à un homme d'une cinquantaine d'années, qui était aussi accouru au bruit, et qui avait, pendant l'explication, interrogé deux ou trois esclaves :

« Que s'est-il donc passé, monsieur Owen? »

Ce nom et l'accent de l'homme qui était interrogé apprirent à Clémenceau que cet homme était également Anglais, et cette découverte ne fit qu'accroître la dispositon peu favorable où il se trouvait en voyant la maison qu'il allait habiter ainsi occupée.

Cependant l'air grave et simple de ce M. Owen prévenait en sa faveur, et la manière dont il répondit effaça en partie les fâcheuses impressions qu'il avait produites sur Ernest.

« Voici ce que c'est, monsieur, dit-il à M. Sanson. Ce garçon, qui est venu à pied ce matin, était fort échauffé; on lui a fait boire imprudemment quelques verres de rhum, et comme il avait faim on l'a fait passer à l'office, où se trouvait John, qui, le voyant déjà étourdi s'est amusé à le faire boire encore plus; alors, je ne sais pas a propos de quels mots, une querelle s'est engagée entre eux sur la prééminence de leur pays, et ils allaient décider la question à coups de poing lorsque vous êtes survenu.

« Agréez mes excuses pour mon domestique, dit Clémenceau, vivement contrarié; mais je ne sais comment il se fait que cela soit arrivé. Entre beaucoup de défauts, je ne lui avais pas encore reconnu celui de l'ivrognerie. Mais je le chasserai si jamais...

« Vous ne le chasserez pas pour cela, dit M. Sanson en souriant, car je crois que le pauvre garçon est fort innocent de ce qui lui est arrivé. La chaleur de notre climat, qui rend nécessaire l'usage des spiritueux, leur donne sur ceux qui ne sont pas acclimatés une action terrible. Votre domestique a peut-être bu deux fois moins qu'il ne l'eût fait en France sans danger, et le soleil, autant que le rhum, lui a monté à la tête. Dans quelques heures il n'y paraîtra plus. »

M. Sanson donna l'ordre de presser le dejeuner pour son hôte qui devait avoir besoin de réparer les fatigues de la matinée, et ils rentrèrent tous deux dans le salon.

Mais déjà, et depuis quelques minutes seulement qu'Ernest avait mis le pied dans cette maison, il y avait partout des germes de discorde. Maîtres et valets, chacun dans sa condition, s'étaient voué une égale aversion.

Ernest malgré sa feinte colère contre Jean, n'avait pu s'empêcher de l'approuver intérieurement dès qu'il avait su que son antagoniste était le domestique de M. Edouard Welmoth, et probablement celui-ci partagea le même sentiment; car il avait vu et observé de la fenêtre de sa chambre, et caché par la persienne, la scène qui venait de se passer, et il n'avait pas essayé d'interposer son autorité.

Du reste, il fallait la présence de deux Européens dans cette maison pour avoir mis en présence deux domestiques, car on n'en compte qu'un très-petit nombre à la Guadeloupe, et tous ceux qui y sont ont été amenés d'Europe, comme Jean et John, les deux champions de la France et de l'Angleterre.

Cependant la gêne qui avait jusque-là existé entre Clémenceau et M. Sanson diminua un peu dans la conversation qu'ils eurent ensemble.

Cet entretien roulant sur les intérêts commerciaux relatifs à la question des sucres, intérêts qui étaient communs à l'armateur et au colon, donna à M. Sanson une idée plus favorable d'Ernest. Il savait bien, parlait bien, et du moment que ses fausses idées et ses préventions n'étaient plus en cause, il jugeait les choses avec un vrai bons sens, et cette assurance qui ne part pas de la vanité, mais de la conscience qu'on a de la vérité de ce qu'on dit.

Ernest vit qu'il était écouté avec approbation, et voulant donner aux idées futures qu'il gardait en réserve le poids qu'elles devaient nécessairement recevoir de la justesse de celles qu'il émettait en ce moment, il s'étudia à prouver à M. Sanson qu'il avait une intelligence très-élevée des relations commerciales de la France avec les colonies, des avantages immenses de leur union politique.

M. Sanson fut véritablement charmé de Clémenceau; mais il garda la crainte que ce beau jeune homme, qui était un fort bon commerçant, n'eût pas une science aussi avancée des autres relations de la vie, et qu'il ne gagnât pas sa cause vis-à-vis de Clara comme vis-à-vis de lui.

Ce fut sans doute cette crainte qui poussa M. Sanson à donner à Ernest des explications dont il se fût assurément dispensé si le but du voyage de Clémenceau avait été simplement commercial, comme il semblait l'être.

« M. Edouard Welmoth, que vous venez de voir, lui dit-il, et qui doit passer un mois parmi nous, est le cousin germain de Clara; c'est mon neveu par alliance. Ma femme et la mère d'Edouard étaient sœurs. Filles de don José Torréno, riche habitant de Cuba, elles épousèrent, par une bizarre circonstance, l'aînée un Anglais, la cadette un Français, à l'époque où ces deux nations se considéraient comme des ennemis irréconciliables. M. Welmoth emmena sa femme dans l'Inde, où elle mourut peu d'années après, et d'où il s'éloigna pour se fixer en Ecosse, son pays natal. En 1814, et à la même époque, je rentrai à la Guadeloupe, et toutes relations avec mon beau-frère avaient cessé depuis longtemps, lorsqu'il y a un an, M. de Torréno, mon beau-père, est mort, laissant une fortune très-considérable, mais fort embarrassée de créances non liquidées, comme la plupart des fortunes des colons espagnols. Ma fille est l'héritière de cette fortune au même titre que M. Welmoth, et c'est pour régler cette succession à l'amiable, que son père, maintenant membre de la Chambre des communes, l'a envoyé aux Antilles. Il est possible que, d'ici à peu de temps, je me rende à Cuba avec M. Welmoth, et je ne serai pas fâché, durant ce voyage, d'avoir ici une personne sur laquelle je puisse compter. »

Clémenceau ne répondit d'abord rien à cette confidence; une idée le préoccupait.

Si une alliance entre lui et Clara avait semblé si convenable à M. Sanson pour des raisons d'intérêt, combien plus cette alliance ne devait-elle pas l'être davantage entre héritiers d'une même fortune! Ce fut poussé par cette idée qu'il répondit à M. Sanson après un moment de silence :

« M. Welmoth est-il riche?

— Son père l'est immensément, et, comme vous, Edouard est fils unique. »

Cette réponse toute simple de M. Sanson parut à Ernest avoir un but caché; cette parité de position, que le créole avait seulement émise comme un fait, était, selon Ernest, une manière de lui dire : — Il a autant que vous, et plus peut-être, les avantages de la fortune; mettez-vous donc en mesure de lutter contre un pareil rival.

Toutefois, Ernest n'osa pas céder à l'envie qui le prit d'insinuer son opinion au sujet d'une union probable entre Clara et Edouard; et il se contenta de répondre :

« Autant qu'on peut juger d'un homme à la première vue, M. Welmoth me semble ce qu'on appelle en Angleterre un gentleman accompli, et je félicite mademoiselle votre fille d'avoir un pareil cousin.

Le *mademoiselle votre fille* venait si mal à propos dans la conversation, que M. Sanson le remarqua, et qu'un moment il en soupçonna la véritable intention; mais, au moment où il allait essayer de pénétrer dans cette pensée, on les vint avertir que le déjeuner était servi, et ils passèrent dans la salle à manger.

Durant le peu d'instants que Clémenceau était demeuré seul dans le salon, il avait fait une remarque qui est applicable à presque toutes les maisons des colonies. C'est, à vrai dire, le disparate qui existe entre le luxe de certaines parties du mobilier d'une habitation et la mesquinerie de l'autre.

Tout ce qui était bronzes, porcelaines, objets d'ornements, était d'un goût exquis, et il en reconnut quelques-uns de son choix; mais les meubles, à proprement dire, les chaises, tables, consoles, étaient pauvres, de formes étriquées et différentes; et à une époque où ces objets sont arrivés en France à une véritable magnificence, et où le moindre particulier se pique d'avoir des ameublements complets, ce contraste avait dû frapper Ernest.

Mais il en fut encore plus surpris en entrant dans la salle à manger, où était disposé splendidement le déjeuner, servi dans de la vaisselle plate du plus grand prix. Plus tard, et en visitant d'autres habitations, il s'accoutuma à cette singulière discordance, et il comprit que le plus souvent nos meubles plaqués d'acajou et de palissandre, alors mêmes que les colons les feraient venir à frais énormes, ne résisteraient pas à l'humidité et à la chaleur des Antilles, et y éclateraient.

Mais ce premier jour, il tira une fâcheuse conclusion de ce fait si simple et si commun; la fortune ou l'administration de cette maison lui semblèrent pécher par un coin.

En France, cette opinion eût été juste, et souvent la physionomie d'un appartement en dit plus sur le caractère de ceux qui l'habitent que leur personne elle-même; et c'est en vertu de cette idée qu'il s'imagina que Clara, pour laquelle il avait fait tant d'acquisition d'objets frivoles, devait être de ces femmes qui adorent le clinquant et sont fort insoucieuses de ce qui est le fond d'une bonne et grande maison.

De là, à la juger frivole elle-même, dépensière, sans ordre, capricieuse, il n'y avait qu'un pas pour un esprit prévenu comme celui de Clémenceau, et c'est ce qui arriva.

Lorsqu'il entra dans la salle à manger avec M. Sanson, elle y était déjà et causait familièrement avec M. Welmoth; ce fut un nouveau déplaisir pour Ernest, et par un sentiment assez ordinaire à l'homme, quoique fort injuste, il salua Clara avec une réserve glacée, comme si elle avait eu des torts envers lui.

Une contrariété d'un autre genre attendait encore Clémenceau.

Venu à pied le matin de la Basse-Terre, il était couvert de poussière, et la marche, la chaleur, avaient porté un certain désordre dans la correcte élégance de ses vêtements.

Tout au contraire le bel Anglais avait profité de sa rentrée dans la chambre pour se parer de son mieux. Grâce à cette désinvolture de toilette que permet le climat, il avait trouvé moyen de donner à sa taille guindée une tournure leste, dégagée, conquérante, qui humilia Ernest, sanglé dans son habit noir et son pantalon à guêtres.

Le service était fait par des esclaves et le groom de M. Welmoth, qui, planté comme un piquet derrière son maître, se trouvait comme lui en face de Clémenceau.

Il y avait dans le service de cet homme une impertinence à laquelle M. Sanson n'avait jamais sans doute fait attention, mais qu'Ernest avait déjà remarquée en beaucoup d'autres circonstances chez les domestiques anglais. C'est la façon exclusive dont ils s'occupent de leur maître. Ainsi, jamais John n'eût présenté une assiette à un autre qu'à lui, jamais passé un plat, jamais versé à boire.

Ceci était de bien peu d'importance ; mais, après ce qui s'était passé le matin entre ce drôle et Jean Plonget, cette habitude sembla une affectation insolente à Clémenceau; et si ce n'eût été la présence de M. Sanson et surtout celle de Clara, Ernest eût probablement trouvé moyen de rendre M. Welmoth responsable de la conduite de son groom.

Ernest était dans cet état défavorable d'un homme mécontent de lui et des autres, sans raison certaine, et à qui tout arrive mal à propos.

En effet, plus M. Sanson semblait mettre de prévenance et de bonne grâce vis-à vis de lui, plus il devenait triste, impatient, embarrassé. Edouard, au contraire, parlait avec une assurance et une gaieté à laquelle répondait Clara.

Clara, — ce nom fut dit par M. Welmoth; qui s'autorisait de son titre de cousin pour appeler ainsi la fille de M. Sanson, sans autre dénomination.

Ce fut encore un sujet d'humeur pour Ernest : pourquoi cela?

C'est qu'à travers toutes ses préventions, cette belle enfant rayonnait d'une beauté et d'une grâce enchanteresses. Elle était venue au déjeuner parée aussi, c'est-à-dire après avoir remplacé par une simple robe de mousseline la gaule dont elle était accoutrée le matin, et par cela seul qu'elle n'était plus dissimulée, la souplesse élégante et mobile de sa taille se montrait comme une parure ravissante.

Ernest l'avait à peine aperçue le matin, mais maintenant il la voyait.

Que d'ardeur, d'esprit, d'intelligence et de volonté dans ses yeux noirs et veloutés lorsqu'elle les ouvrait, pour ainsi dire à plein regard, pour écouter ou parler; que de chasteté, de modestie, et de virginale pudeur, quand elle les voilait dans ses longues paupières brunes bordées d'une longue frange de cils noirs; et comme sa voix grave et pleine avait de douceur caressante; comme ce léger grasseyement, qui semblait affecté et ridicule à Ernest dans la bouche des Parisiennes, était naturel et en même temps coquet et attrayant!

Mais, hélas ! tout cela ne s'adressait pas à lui, tout cela était pour Edouard, qu'elle écoutait et à qui elle répondait avec une sorte de prédilection. Il eût été juste de remarquer qu'Ernest n'avait pas encore adressé la parole directement à Clara, mais il n'en était pas moins irrité contre elle.

Le déjeuner se termina donc sans qu'il y eût eu, entre Clara et Ernest, autre chose qu'une présentation cérémonieuse avec une révérence d'un côté et un salut de l'autre. M. Sanson, de son côté, était mécontent du peu de succès d'Ernest, et il avait en vain tâché de ramener sa fille à faire attention à lui en lui rappelant qu'elle devait presque tous les petits meubles dont elle faisait ses délices à l'obligeance de M. Clémenceau; mais à toutes ses insinuations elle avait répondu par un :

« Monsieur est bien bon.

— Je suis fort obligée à monsieur.



Et une jeune fille entra étourdiment dans le salon...

Sans que cela dépassât d'un mot ou d'un regard cette laconique réponse.

Après le déjeuner, on rentra dans le salon, et M. Welmoth, qui semblait avoir pris le parti de ne pas s'apercevoir de la présence du nouveau venu, proposa à Clara de continuer une lecture commencée la veille.

Il prit un volume que Clémenceau reconnut pour l'avoir envoyé. C'était un volume anglais des œuvres de Walter Scott.

« Que pensez vous de cet auteur? dit M. Sanson, qui se donnait toutes les peines du monde pour trouver un endroit où il pût faire briller son correspondant français.

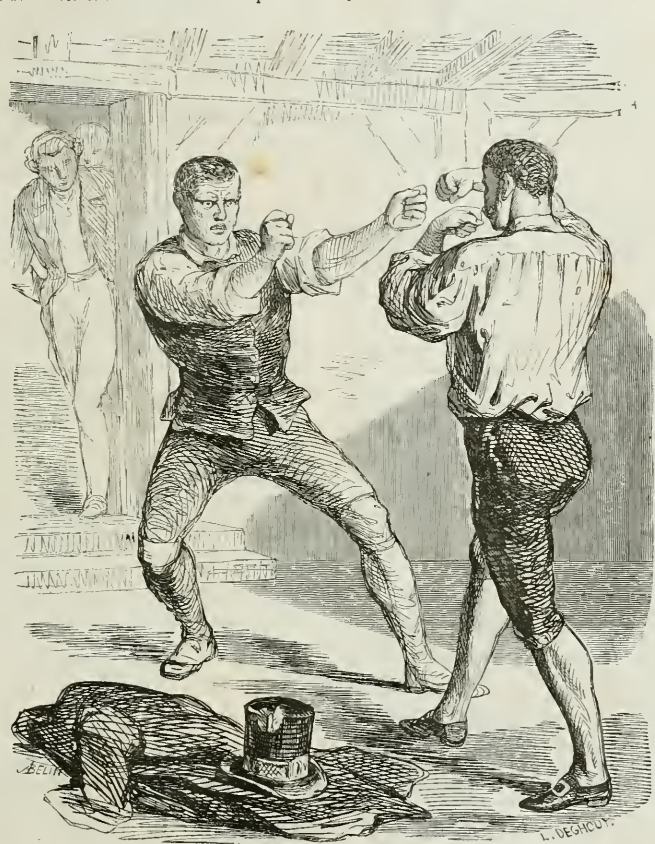
— Je ne sais pas l'anglais, répondit sèchement Clémenceau, qui voulait bien plutôt avertir M. Welmoth de son peu de politesse que répondre à M. Sanson.

Un imperceptible sourire de dédain parut sur les lèvres de M. Welmoth, et il dit en anglais à sa cousine :

« C'est étonnant, mais tous ces Français européens sont d'une ignorance crasse. »

Ernest, qui savait l'anglais à merveille, entendit parfaitement ce qui s'était dit ; mais, comme il allait répliquer assez vivement, il comprit qu'il ne pouvait ainsi mentir à lui-même, et la pensée lui vint que cette ignorance affectée pourrait lui servir à découvrir beaucoup de choses qu'on ne craindrait peut-être pas de dire devant lui.

Après ce petit incident, il demanda la permission de se retirer chez lui, et s'enferma dans sa chambre, où il se mit à réfléchir sur le plan de conduite qu'il devait tenir. Mais bientôt vaincu par la fatigue et la chaleur, il s'endormit profondément.



Virent Jean Plonget en face d'un grand gaillard, aussi carré, aussi musculeux que lui...

Nous demandons pardon à nos lecteurs de nous étendre si longuement sur les moindres détails de cette première journée, mais peut-être trouveront-ils, dans la suite de cette histoire, qu'il était nécessaire de bien établir ces détails, pour n'avoir pas à expliquer à tous moments les points de départ des divers sentiments de nos personnages.

Revenons à Ernest.

Lorsqu'il se réveilla, il entendait qu'on allait et qu'on venait autour de lui dans la chambre, et s'aperçut que déjà le jour était avancé ; il se leva à la hâte et vit Jean en train de ranger ses habits et de préparer la toilette de son maître. Il avait un visage sérieux, méditatif et préoccupé ; mais il avait quitté sa livrée et portait tout simplement une chemise et un pantalon de toile bleue.

« Qu'est-ce que tu fais là? lui dit son maître.

— Vous voyez, je prépare votre toilette.

— Et depuis quand, monsieur Jean, entrez-vous chez moi comme à l'écurie? lui dit Clémenceau, en remarquant sa tenue négligée.

— N'ayez pas peur, dit Jean en caressant de la main le collet d'une charmante redingote de Humann ; c'est seulement le temps de remuer un peu plus lestement. Du reste, mon affaire est prête, et nous ne serons pas enfoncés une seconde fois.

— Qu'est-ce que c'est?

— Écoutez, monsieur, lui dit Jean Plonget d'un air déterminé, vous êtes Français et je suis Français. Nous sommes dans un pays de sauvages ; c'est bien ; et je m'en soucie comme des vieux casaquins de ma grand'mère. Mais il y a des Anglais sur place, des Anglais qui ont eu l'avantage ce matin.

— Hein! fit Ernest d'un ton rogue.

— Il n'y a pas à dire non, fit Plonget d'un air professoral, vous avez été enfoncé par le maître comme je l'ai été par le domestique. Je sais tout ; Rosie m'a tout conté.

— Qu'est-ce que c'est ça, Rosie? fit Clémenceau.

— Une mulâtresse, monsieur, rien qu'une mulâtresse ; mais, tonnerre d'enfer ! qu'elle mulâtresse ! quels yeux ! quels !... Mais ce n'est pas de ça qu'il s'agit. Vous avez fait votre somme après l'enfoncement comme j'ai fait le mien, et vous devez être honteux comme moi de la chose. Donc il faut prendre notre revanche. Quoi ! M. Ernest Clémenceau et Jean Plonget du Havre enfoncés par des puddings anglais ! ça ne se peut pas. Voici tout ce qu'il vous faut pour vous habiller : on dîne dans une demi-heure, je vas me ficeler... de mon côté... et je le serai proprement. »

Ernest écoutait Jean Plonget, et quoiqu'il fût blessé de la familiarité avec laquelle il lui rappelait son peu de succès, il était encore plus curieux de savoir comment il l'avait appris.

« Il paraît, lui dit-il alors, que tu as déjà causé avec les gens de la maison?

— Avec Rosie.

— Et qu'est-ce que c'est que Rosie?

— La mulâtresse qui est entrée ce matin dans le salon, avec mademoiselle Sanson, pendant que vous y étiez... A propos de ça monsieur, est-ce vrai que vous avez bu dans le verre de la jeune personne ?

— C'est-à-dire que j'ai bu un verre de limonade qu'elle s'était préparé.

— C'est égal, fit Jean Plonget d'un ton doctoral, c'est bon signe, comme je l'ai dit à Rosie, c'est signe que vous épouserez la demoiselle.

— Comment! tu t'es permis de dire...

— Dame! fit Plonget, vous n'êtes pas Normand pour ne pas savoir ça, et ma grand'mère n'était pas sorcière pour ne pas m'avoir appris tout ce qui porte bonheur ou malheur. Mais avec ça, le bon Dieu ne peut pas tout faire : Aide-toi, le ciel t'aidera, a dit le proverbe ; par ainsi, un peu de chic, je vous en prie, et le pudding verra. »

Là-dessus, et sans attendre la réponse de son maître, Jean disparut.

Clémenceau, demeuré seul, trouva que le gros bon sens de Jean l'avait mieux conseillé que toutes ses réflexions, et il mit un soin particulier à faire ressortir tous les avantages de sa personne. Comme il allait sortir de sa chambre, il entendit au haut de l'escalier la voix de M. Welmoth, qui disait en anglais :

« Le Français est-il descendu?

— Pas encore, répondit une autre voix qui devait être celle de John ; je crois qu'il dort toujours.

— Très bien, fit Edouard, et il rentra chez lui. »

Sans pouvoir deviner quel était le but de cette question, Clémenceau jugea que M. Welmoth s'occupait de lui, et par conséquent qu'il s'en alarmait, il prit un peu d'assurance et se hâta de se rendre au salon.

Indépendamment de M. Sanson et de sa fille, il s'y trouvait trois ou quatre personnes étrangères, dont une femme d'une beauté que je ne saurais mieux caractériser que par le mot de beauté

turbulente. En effet, quoique ses traits ne présentassent point véritablement cette pureté et cette correction de dessin qui sont les principes de la beauté calme, il y avait dans l'œil, dans le sourire, dans la physionomie de cette femme, une action, une vie, une énergie qui frappaient comme la beauté, et comme elle inspiraient l'admiration.

Le regard dont elle enveloppa, pour ainsi dire, Clémenceau, lorsqu'il entra dans le salon, se reporta immédiatement sur Clara et sembla lui dire :

« Ce n'est pas ce que vous m'aviez dit.

Et Clara elle-même, s'étant hasardée à regarder Ernest, laissa percer un léger étonnement, comme si c'était un autre que celui qu'elle avait annoncé qui venait de paraître devant elle.

Clémenceau se mêla au groupe d'hommes retiré dans un coin, pendant que ces dames continuaient leur conversation; et presque aussitôt Édouard entra triomphalement : on n'attendait plus que lui, il s'en excusa près de sa cousine et s'assit entre elle et madame de Cambasse, en se faisant, pour ainsi dire, le seul cavalier galant de la société.

Clémenceau, tout en répondant aux personnes avec lesquelles il causait, veillait du coin de l'œil sur ce qui se passait du côté des dames, et il put remarquer qu'Édouard n'était pas dans les bonnes grâces de l'étrangère.

On vint annoncer que le dîner était servi.

Encore une fois, qu'on nous permette de raconter les petits incidents de ce dîner, car ils établiront pour ainsi dire les bases des rapports bienveillants ou hostiles qu'auront plus tard entre eux les personnages de cette histoire; qu'on nous pardonne même d'entrer dans certains détails fort minimes, mais qui furent comme il arrive souvent pour de plus grands intérêts, les causes d'une sorte de déclaration de guerre.

Le regard que Jean avait lancé à son maître, lorsqu'on entra dans la salle à manger, semblait appeler l'admiration d'Ernest.

Mais le pauvre Jean avait eu beau faire, se sangler, se brosser, se tirer, il n'avait pu atteindre à cette tournure supérieure du domestique anglais, et Ernest, tout en reconnaissant que Jean, selon son expression, n'avait jamais été si bien ficelé, ne put s'empêcher de voir qu'il était encore bien loin du John de M. Welmoth.

En devait-il être du maître comme du valet? Cette question qu'Ernest se fit involontairement, au lieu de l'abattre, lui donna plus d'ardeur.

M. Sanson, qui désirait lui faire le plus d'honneur possible, l'avait placé à côté de Clara et avait mis son neveu, M. Welmoth, près de madame de Cambasse, à sa droite, de façon que les deux grooms étaient en face l'un de l'autre.

Pour quelqu'un qui se fût douté de ce qui se passait dans l'esprit de ces deux personnages, la mine qu'ils se faisaient, l'air dont s'observaient le champion du filet de bœuf et le défenseur du rotsbeef eût pu paraître un spectacle fort amusant.

John, plus renfrogné, plus immobile qu'à l'ordinaire, avait les yeux attachés sur le moindre geste de son maître, et au plus petit mouvement il le prévenait dans ce qu'il eût pu lui demander.

Jean, tout au contraire, ne faisait pas plus attention à Clémenceau que s'il n'avait pas été devant lui; il ne s'occupait que de Clara, et il l'avait servie avant qu'elle eût le temps de faire un signe ou de dire une parole. Personne n'y faisait attention, excepté peut-être John et son maître, qui semblait fort gêné du voisinage de madame de Cambasse, qui paraissait également contrainte et mal à son aise.

La conversation s'était engagée sur ce qui se passait en France en ce moment, et Clémenceau disait avoir quitté Paris dans un délire de plaisirs et de fêtes qui promettait un hiver délicieux.

« Et, lui dit madame de Cambasse, n'avez-vous apporté aucune nouveauté de Paris?

— Mon père, madame, reprit Ernest, m'a chargé d'offrir de sa part à mademoiselle Sanson quelques-unes de ces nouveautés, et j'attendais qu'on eût débarqué les caisses qui les renferment pour demander à M. Sanson la permission de les présenter à mademoiselle.

— J'accepte pour elle avec grand plaisir, dit M. Sanson.

— Et ce sera sans doute de très-bon goût, dit M. Welmoth, si c'est monsieur qui les a choisies. »

L'intention railleuse était évidente; mais Ernest ne se souciait pas de personnaliser la question, et il répliqua :

« Il n'y a pas grand mérite à bien choisir dans notre pays, car l'élégance, la grâce, le bon goût, comme dit monsieur, se trouvent dans tout ce qui s'y fait.

— Il est certain que vous êtes les rois de la mode, dit Welmoth en ricanant.

— Comme vous, monsieur, les rois du commerce, répartit Clémenceau, avec une courtoisie impertinente. »

Jean fit une grimace; il crut que son maître *cannait*, selon l'expression normande, et M. Welmoth le crut aussi, car il reprit d'un ton doctoral :

« Ce n'est pas une royauté frivole, celle-là.

— Sans doute; mais c'est une royauté de circonstance, que mille événements peuvent détruire; tandis que celle qui est inhérente à l'esprit, au tact, au bon goût d'un peuple, pour me servir de votre expression, demeure éternelle. Vous serez longtemps peut-être les rois du rail et du charbon de terre, mais nous serons toujours les rois des beaux-arts, de la littérature, de tout ce qui élève l'esprit et agrandit les idées sur la dignité humaine.

— Vous parlez de littérature, dit M. Welmoth, vous n'avez jamais lu sir Walter Scott.

— Je le sais par cœur, monsieur; car si ignorants que soient les Français, ils n'ont pas cet esprit de nationalité étroite qui les empêche de comprendre le mérite de leurs rivaux. Vous savez presque tous le français, messieurs, mais vous ne savez pas un mot de notre littérature; c'est à vrai dire le même esprit en toutes choses; vous savez le mécanisme, mais vous ignorez les œuvres.

— Et valent-elles la peine qu'on les lise? fit Welmoth.

— Quand vous les aurez lues, vous en jugerez. »

Ceci fut prononcé d'un ton de dédain si dégagé, que M. Welmoth en devint rouge, tandis que madame de Cambasse lui disait :

— Avez-vous beaucoup de livres nouveaux?

— J'en ai une cargaison, dit Clémenceau en riant.

En ce moment, Jean, en servant Clara avec trop d'empressement fit une petite gaucherie.

— Hé! fit Édouard d'un air arrogant, monsieur le domestique français, mademoiselle a son monde pour la servir.

— Pardon, mademoiselle, dit Clémenceau, les domestiques français, comme leurs maîtres, ont l'habitude d'être polis envers tout le monde.

Les deux jeunes gens se regardèrent en face, et les deux grooms échangèrent un regard provocateur; la guerre était déclarée; les positions prises.

Haine des Anglais contre les Français, préférence de Clara pour Édouard, préférence de M. Sanson pour Ernest, et, au milieu de tout cela, observations de madame de Cambasse.

Maintenant nous pouvons continuer notre récit.

IV.

Le Dimanche.

Le lendemain du jour de son arrivée, Clémenceau eut une longue consultation avec lui-même, et il éprouva une sorte de repentir de sa conduite de la veille. Le philanthrope se réveilla en lui, et il se dit qu'il s'était laissé aller à des mouvements d'intérêt personnel, ou tout au moins de vanité de jeune homme, tout à fait incompatibles avec la mission de délivrance qu'il s'était donnée.

Hélas! c'est un ridicule assez commun dans notre époque, que celui de missionnaire d'une pensée quelconque, pour ne pas en faire un trop cruel reproche à notre héros.

N'avons-nous pas ceux qui se sont imposé la mission de procurer aux voleurs et aux assassins toutes les comodités de la vie, et qui ont fait les plus énergiques protestations, les doléances les plus lamentables contre la barbarie de l'administration, jusqu'à ce qu'ils aient obtenu pour leurs chers criminels des cellules chauffées en hiver, rafraîchies en été, des draps blancs, des matelas douillets et de la bonne viande à dîner et à déjeuner?

Nous avons ceux qui se sont donné la mission d'assurer la nourriture du pauvre dans les années désastreuses, et qui ont inventé l'art de conserver les haricots verts et les petits pois à six francs le plat.

Nous avons ceux qui se sont donné la mission d'instruire le peuple, et qui font des petites livres où ils apprennent que Robespierre était un honnête homme, qui avait peut-être poussé un peu loin les conséquences d'un bon principe, et que Henri IV était un bourreau pour avoir puni, selon les lois du temps, un ou deux délits de chasse.

Et ceux dont la mission est d'organiser le travaille, et qui applaudissent à toutes les coalitions d'ouvriers contre les maîtres; et ceux qui prêchent le besoin des sentiments religieux, et qui insultent le catholicisme au profit de Saint-Simon ou de l'abbé Châtel.

Il n'est pas jusqu'aux lions du Jockey-Club qui, l'orsqu'ils parient dix louis pour *Dudu* ou pour *Déjazet*, deux juments renommées au turf, ne disent qu'ils ont la mission d'améliorer la race chevaline en France.

La prétention à la mission est la maladie du siècle, et je connais un fabricant de bas qui s'est donné la mission de réhabiliter les bonnets de coton.

Qu'on ne soit donc pas trop sévère pour notre héros; car s'il avait pris sa bonne part de cette manie apostolique, cette part, du moins, avait un côté généreux et excusable, et peut-être y avait-il chez lui plus d'ignorance que de présomption.

C'est même ce que prouve la résolution qu'il prit le matin dont nous parlons. Se retirer de la lutte vis-à-vis de M. Welmoth; se renfermer dans des relations d'une politesse respectueuse et réservée vis-à-vis de Clara; percer les mystères dont, sans doute, on enveloppait les misères de l'esclavage; étudier sincèrent les moyens d'arriver au but qu'il s'était proposé, et pour le faire avec plus de fruit, observer sans cesse, en se mettant en dehors de toutes les discussions

Il faut le dire à la louange de Clémenceau, il lui avait fallu une véritable vertu pour prendre toutes ces résolutions, et surtout celles qui étaient relatives à M. Welmoth et à Clara. Le premier lui inspirait une si vive antipathie, et Clara l'avait laissé dans un si doux enchantement de sa jeune et suave beauté, que pour se réduire à une parfaite indifférence vis-à-vis de ces deux personnes, il avait dû combattre ses penchants par les plus pressantes raisons.

Comme nous l'avons dit, c'était le lendemain même de son arrivée, et par conséquent le dimanche qu'Ernest avait tenu conseil en lui-même bien avant que personne ne fût levé dans la maison.

C'est le propre des esprits qui s'exaltent aisément sur une idée, de vouloir la mettre tout de suite à exécution; les convictions lentement acquises sont plus patientes, et les caractères persévérants sont en général moins pressés.

Voilà donc Ernest qui, tout désireux de commencer ses expériences à l'insu de tout le monde, quitte doucement sa chambre pour se glisser hors de la maison; mais il ne réussit qu'à moitié dans ses projets, car, en sortant, il rencontra M. Owen, celui qui la veille avait rendu compte à M Sanson de la querelle de Jean Plonget et du groom d'Edouard.

En voyant Clémenceau, M. Owen le salua avec un empressement respectueux qui ne put triompher de la prévention qu'éprouvait Ernest pour les Anglais. Ernest le remercia donc assez sechement de l'offre que lui fit celui-ci de l'accompagner et de le guider dans sa promenade du matin.

Le vieillard, car M. Owen était un homme d'au moins soixante ans, salua de nouveau Ernest, après avoir attaché sur lui un regard qui semblait vouloir dire :

« Si vous vouliez m'interroger, j'aurais beaucoup de choses à vous dire. »

Cependant Ernest se dirigea du côté des cases à nègres, espérant y surprendre le secret de leurs tortures en l'absence du maître.

Quoiqu'il fît cette espèce d'investigation avec des sentiments plus calmes que la veille, il restait encore persuadé qu'on se donnait beaucoup de peine pour lui cacher la vérité, et la rencontre de M. Owen lui fit croire qu'il avait été recommander partout un appareil menteur de bien-être. Il rêvait, sans doute, à ces villages de carton peint et à ces ramassis de serfs habillés pour un jour que Potemkin avait placés sur le passage de Catherine pour lui faire croire à la prospérité de ses sujets.

Outre que Clémenceau n'était pas empereur et que personne ne se fût donné tant de peine pour lui, il eût dû penser qu'une pareille comédie ne pouvait durer, à supposer même qu'elle fût possible; mais la bonne tenue des premières cases et de l'espèce de petit parc qui les entourait lui sembla ne pouvoir être un état habituel.

Quelques-unes de ces cases, près desquelles se trouvaient des volailles, des porcs, des lapins et des cabris, avaient l'air de petites fermes, tandis que la magnificence de la végétation leur laissait l'aspect charmant d'un jardin.

Dans les unes, les nègres s'occupaient des soins que réclament les animaux domestiques, d'autres donnaient la dernière main à des paniers, à des nattes, à des filets, à des ouvrages en paille, et parmi eux régnait une occupation paisible et un certain air de contentement.

Cependant il remarqua qu'un très-grand nombre de nègres se trouvaient étendus à terre dans une posture qui indiquait moins le besoin du repos que la satisfaction du *far niente*.

On ne se rend jamais bien compte de l'effet des mots sur les esprits et des impressions qu'ils y laissent. Ces impressions son fort distinctes des idées raisonnées qu'on se fait des choses, mais elles n'existent pas moins.

Par exemple, toutes les fois qu'on parle d'esclavage en Europe, ce mot est accompagné de ceux-ci : les *fers* de l'esclave, le *fouet* du maître, l'homme réduit à l'état de *bête de somme*. Ceux qui ont étudié la question, quelle que soit leur opinion, s'élèvent à la hauteur d'une question sociale; mais pour le vulgaire, les *fers*, le *fouet*, la *bête de somme*, sont des immages inséparables de l'idée d'esclavage; et notre Clémenceau, qui en était là sans s'en douter, se trouvait tout à fait désorienté de ne pas voir de grosses chaînes de fer aux pieds de tous ces hommes, de ne pas entendre des coups de fouet, de ne pas rencontrer un homme avec un bât.

En dehors de sa raison, dans ce côté pittoresque de l'imagination qui donne une forme à ce dont on s'occupe, une habitation devait un peu avoir pour lui quelque chose de l'aspect d'un bagne.

Mais point; c'était un délicieux hameau, paisible, industrieux, indolent, insoucieux et gai. Oui, gai, entendez-vous? car voilà de jeunes négresses qui passent en chantant; voyez comme elles sont belles et parées.

La plus belle et la plus parée, c'est Sabine, elle na pas dix-huit ans; grande, flexible, l'œil ardent, le sourire ouvert sur des dents étincelantes, elle marche la première, en jetant à droite et à gauche des regards provocateurs, comme pour appeler l'admiration. Au lieu de marcher nu-pieds, aujourd'hui elle est chaussée de souliers gris, attachés par des rubans de couleur qui se croisent sur un bas blanc et fin.

Sa chemise, brodée par devant, et de la plus fine batiste, elle est garnie également d'une dentelle fine. Un madras coquettement arrangé laisse voir son beau collier de corail, et laisse voir aussi les épaules et le sein. La manche juste et plissée, fermée aussi par de petits boutons d'or, descend à peine jusqu'au coude et dessine le bras.

Un jupon de la plus fine mousseline flotte autour de ses reins cambrés, et l'orsqu'elle passe entre vous et les rayons lumineux du soleil, la transparence de ses vêtements laisse deviner la forme d'ébène de son beau corps dans une sorte de vapeur blanche.

Sabine est belle ainsi, belle à faire arrêter Clémenceau qui la contemple comme l'image d'une de ces superbes péris noires, dont la séduction est si redoutée des Hindous; et Sabine ne s'étonne pas de l'admiration de Clémenceau, car elle sait qu'elle est belle, et elle n'a rien négligé pour l'être encore davantage. Son madras est capricieusement arrangé et retenu par une foule de petites épingles en or, réunies par de légères chaînes d'or qui se balancent gracieusement autour de sa tête, tandis qu'une riche broche ferme sa coiffure sur le front comme un diadème. De larges anneaux pendent à ses oreilles.

« Est-ce là une esclave? se dit Ernest, tandis qu'elle passe devant lui en le regardant comme Ernest n'avait jamais été regardé.

— Oh! se dit-il, c'est quelqu'une de ces pauvres filles victime de la lubricité de son maître, qui a doré son deshonneur. »

Ah! mon ami Ernest, ne dites pas cela tout haut; vous êtes mon héros, je vous aime de tout mon cœur malgré vos défauts, et je vous jure que si un seul de ces misérables que vous plaignez si fort vous entendait faire cette belle phrase philosophique, il vous rirait au nez.

Regardez plutôt autour de vous et voyez : au passage de cette jeune fille, deux hommes, que votre aspect a peut-être arrêtés, se sont placés devant la porte de leur case : l'un c'est Théodore le charpentier, esclave né sur l'habitation, doué d'une force et d'une adresse assez rares, et portant à la fois sur son visage une impudence et une bassesse remarquables, insolent et lâche; l'autre, c'est Crésus, nègre de vingt-cinq ans, dernier venu des côtes d'Afrique.

Crésus est le rival de Théodore, rival timide, car il a osé à peine lever les yeux sur Sabine; mais rival redoutable, car il a fait baisser devant son regard fier le regard menaçant et bas de Théodore.

Quant à Sabine, elle a eu un sourire pour chacun d'eux : pour Théodore qui est riche et qui pourrait acheter sa liberté, s'il ne préférait payer les faveurs de Sabine des bijoux dont elle se pare; pour Crésus, qui est beau et qui a la confiance de son maître.

Ernest avait été si frappé de l'aspect de cette jeune fille, qu'il l'avait suivie des yeux tant qu'il avait pu l'apercevoir, de façon qu'il fut pour ainsi dire surpris dans sa contemplation par un mouvement presque général qui s'opéra tout à coup dans les cases. De beaucoup d'endroits les nègres sortirent avec des volailles, des cabris, du lait, des œufs, d'autres portant des bananes, des ignames, des ananas et le fameux choux palmiste; c'était comme une émigration.

Ernest, fort étonné, s'apprêtait à demander où ils allaient, lorsque Rosie, la mulâtresse attachée au service de Clara, passa vivement près de lui, et arrêta Théodore qui quittait aussi les cases, portant une cage admirablement travaillée et renfermant un couple de siffleurs des montagnes.

« Théodore, lui dit-elle, ma maîtresse m'a chargée de t'acheter ta cage et tes oiseaux : combien en veux-tu? »

Le nègre parut embarrassé et contrarié, et répondit :

« J'ai bien du chagrin ; mais je ne puis pas les vendre à ma jeune maîtresse; je les ai promis à une dame de la Basse-Terre.

— Comment se nomme cette dame?

— Je ne sais pas, fit le nègre.

— Tu es un menteur, dit Rosie, tu ne les a pas promis ; tu ne veux pas les vendre ici, voilà tout.

— Eh bien! fit Théodore emporté par son humeur, quand ce serait vrai, le maître n'a pas besoin de savoir ce que je gagne.

—Je ne lui dirai pas combien je te les payerai. »

Le nègre resta un moment indécis, et dit à Rosine :

« Eh bien! prends la cage ; maîtresse donnera ce qu'elle voudra.

— Non, non, fit Rosie, c'est un moyen d'en avoir quatre fois ce que ça vaut, et tu diras ensuite qu'on ne t'a pas payé autant qu'il le fallait.

— Eh bien ! dit Théodore en partant, je vais aller la vendre à la ville. »

Cette petite scène, dont Ernest fut témoin, ne contribua pas peu à confondre ses idées sur la tyrannie absolue du maître à l'égard de l'esclave, et il s'approcha de Rosie, qui frappait du pied avec colère et d'un air menaçant, tandis que Théodore s'éloignait.

Croyant deviner sa pensée, il lui dit :

« Tu vas dénoncer, n'est-ce pas, cet esclave au commandant, et tu le feras condamner au fouet?

— Et pourquoi? lui dit Rosie d'un air étonné.

— Pour l'avoir refusé la cage.

— Il est bien le maître de la vendre à qui il veut ; c'est un méchant de me l'avoir refusée ; cela aurait fait plaisir à mademoiselle Clara, qui a été bonne toujours pour Théodore.

— Alors c'est à toi qu'elle s'en prendra de n'avoir pas réussi.

— Et pourquoi à moi? je ne suis pas plus qu'elle maîtresse de forcer la volonté de ce méchant nègre.

— Tu ne l'aimes pas, à ce qu'il paraît. »

Rosie prit un air de princesse, et avec un de ces regards provoquants dont Ernest avait vu à l'instant même un emploi si habile chez la belle Sabine, elle lui répondit en s'en allant :

« Rosie n'aime pas les nègres. »

Ernest se souvint alors de l'exaltation de Jean Plonget au sujet de Rosie, et se promit de surveiller son Normand, auquel il ne voulait pas permettre de faire ce qu'il appelait un scandale.

Demeuré seul, il continua sa visite, et observa cependant une case qui n'avait pas cet air de prospérité qu'il avait remarqué dans les autres. Il triompha en lui-même, surtout lorsqu'il entendit une voix rude et impérieuse crier avec autorité :

« Non, tu n'iras pas à la ville ; et si tu n'a pas, d'ici ce soir, travaillé à ton jardin, on te retirera ton samedi pour te faire travailler tous les jours.

— Pas le dimanche, au moins dit l'esclave à qui le commandeur s'adressait; pas le dimanche! le bon Dieu ne veut pas qu'on travaille le dimanche.

— Oui, mais il veut qu'on travaille le samedi, et tu n'as rien fait hier, comme les autres samedis.

— Je ne peux pas; je suis malade, répondit une voix robuste. »

Ernest s'avança ; il aperçut un homme dans la force de l'âge, et qui semblait jouir d'une excellente santé.

« Tu n'étais pas malade pour aller à la ville, ou plutôt pour aller voler.

— Moi! jamais, fit le nègre, moi, jamais voler, oh ! non jamais.

— Tu es un rusé coquin, mais je finirai par t'y prendre. »

Le nègre se mit à rire, et répondit :

« Non, non, je ne serais pas allé voler, car ce matin, en sortant, je me suis heurté à mon pied de malheur.

— Et il n'y a que ça qui t'arrête; profites-en pour travailler, sinon... »

Le commandeur lui fit un geste de menace, et en le quittant il se trouva devant Ernest, qui lui dit en passant :

« Vous êtes bien rigoureux pour ce malheureux.

— Ah! si j'étais le maître, il faudrait bien qu'il travaillât; mais M. Sanson est trop bon pour ces malheureux : en voilà un qui préfère n'avoir que la nourriture du magasin et l'habillement de toile, à travailler six heures par semaine pour se nourrir comme un blanc, et se bien habiller.

— Six heures par semaine, dites-vous? fit Ernest.

— Six heures bien employées lui suffiraient, car il est tout seul; mais je l'avais bien dit à M. Sanson, c'est un nègre de maison, et ils ne valent plus rien quand on les remet à l'atelier ; ils se laisseraient plutôt mourir de faim que de toucher volontairement à la terre. Ce n'est pas que celui-là manque de rien, on dirait que c'est pour lui qu'a été faite la chanson :

> Moin di : Zozo anon travail.
> Zozo di : Moin, anon voler.

Ce qui veut dire :

> La femme dit : Zozo, allons travailler.
> Zozo répond : Femme, allons voler.

Ernest marchait de désillusions en désillusions ; mais ce n'était pas pour lui une raison de se rendre à l'évidence; il lui restait une réponse péremptoire à tous les faits.

« Ce nègre est laborieux, mais c'est par contrainte, et il n'y a pas de travail honorable sans liberté; ce nègre est paresseux, c'est l'esclavage qui l'a abruti. »

Cependant, à l'exception peut-être de cette case, toutes lui parurent plus ou moins bien tenues, et il en remarqua quelques-unes où des vieillards étaient aidés par des jeunes gens, et demanda au commandeur pourquoi cela se passait ainsi.

« Ah ! fit le commandeur, c'est le vieux Zacharie qui a acheté sa femme et ses enfants.

— Et qui ne s'est pas acheté lui-même, dit Ernest.

— Il appartient à un assez bon maître pour ça, fit le commandeur. »

Cependant, en revenant sur ses pas, Ernest repassa devant la case de Crésus, de ce nègre qui avait si bien admiré la belle Sabine. Il travaillait avec une ardeur remarquable, et le commandeur lui cria :

« C'est bien, Crésus, c'est bien; tu seras libre quand tu voudras.

— Oh! dit Crésus en se relevant, je ne veux pas être libre; j'aime mieux être riche. »

Le langage de ce nègre était presque incompréhensible, et comme il semblait intelligent, Ernest s'en étonna et en demanda la cause au commandeur.

« C'est un nègre de côte, monsieur, qui n'est arrivé d'Afrique que depuis cinq ans. Il appartenait au beau-père de M. Sanson, qui l'avait acheté à Cuba d'un contrebandier espagnol et qui l'a donné à son gendre dans une visite qu'il lui fit à cette époque.

— Ah pardieu ! s'écria Ernest en lui-même, voici mon homme ; voici celui qu'on a pris dans sa liberté, dans sa patrie pour l'exiler sous un climat mortel et le réduire en esclavage ; voilà la véritable victime de la barbarie européenne. »

Et dans l'enthousiasme que lui causait sa découverte, il laissa le commandeur continuer sa route, et entra dans le parc de Crésus, qui sembla étonné de cette brusque visite ; car les nègres n'aiment pas qu'on entre dans leur case.

Cela arrive rarement au maître, qui respecte toujours le domicile de l'esclave, surtout en son absence; d'ailleurs un nègre, quand il s'absente, emporte ordinairement la clé de sa demeure.

Notre ami Ernest contempla longtemps Crésus avec une sorte de pitié, et après cet examen, pendant lequel le nègre semblait fort embarrassé, il lui dit :

« Comment te trouves-tu ici?

— Ah! fit Crésus d'un air effaré, vous n'êtes pas venu pour m'acheter; M. Sanson, ne veut pas me vendre!

— C'est bien assez de subir un maître indulgent, lui dit Ernest, et tu crains d'en trouver un plus cruel, pauvre exilé de l'Afrique!

— Oh! pas l'Afrique, s'écria l'esclave avec épouvante, jamais l'Afrique !

— Que veux-tu dire? reprit Ernest fort étonné; tu ne voudrais pas revoir ton pays?

— Ah! j'ai été si malheureux dans mon pays; là aussi j'étais esclave.

— Esclave des ennemis de ta peuplade, sans doute?

— Oh non! esclave de mon frère. Je lui avais emprunté un cheval pour faire une route longue; le cheval est mort, et je n'ai pas pu lui en donner un autre; alors il m'a pris pour le payer.

— Quoi! ton frère? dit Ernest.

— C'était son droit, répondit simplement Crésus.

— Et c'est lui qui t'a vendu aux Européens?

— Et il a bien fait, dit Crésus, avec une expression naïve de joie, quoique j'aie eu bien peur, car on disait que les blancs achetaient les nègres pour les manger; et quand je suis arrivé et que j'ai vu cette terre, avec ses beaux arbres, ses beaux fruits, l'eau fraîche et bonne à boire, toujours des fleurs au lieu de sable, et le bon air

doux au lieu du soleil qui brûle là-bas, j'ai été bien heureux... Je suis bien heureux. Vous ne m'achèterez pas, vous ne me ramènerez pas en Afrique. Ah ! voyez-vous, j'ai entendu dire, reprit Crésus d'un air mystérieux, que des blancs de bien loin, bien loin, prenaient les pauvres esclaves dans les vaisseaux et les ramenaient méchamment au pays, et je ne veux pas, je ne veux pas. »

L'accent naïf, suppliant et désespéré dont Crésus prononça ces derniers mots, tant il paraissait épouvanté de l'idée de retourner en Afrique, confondirent encore plus Ernest que ce qu'il venait d'apprendre de l'état de ces malheureux dans leur propre pays; il y avait là de quoi persuader un moins entêté que Clémenceau, mais il trouva encore une réponse à l'évidence, et il se dit en quittant la case :

« C'est l'amour qu'il éprouve pour cette belle fille qui lui fait oublier que la patrie et la liberté sont les premiers biens de l'homme.»

Oui, quand il y a une patrie et une liberté.

La matinée commençait à s'avancer; Ernest, qui pensait que son expédition pourrait paraître indiscrète à M. Sanson, s'empressa de rentrer, bien persuadé que plus tard il trouverait en ceci comme en beaucoup d'autres choses la vérité terrible sous une apparence fardée.

Mais la précaution était inutile; et en rentrant, il apprit que M. Sanson était parti, bien avant qu'il ne fût levé, avec M. Welmoth, que tous deux avaient annoncé qu'ils seraient de retour de la Basse-Terre pour le déjeuner. Il se rappela alors ce que M. Sanson avait dit la veille à Edouard; et malgré sa résolution de demeurer indifférent à tout ce qui concernait l'Anglais, Ernest éprouva une vive curiosité de savoir quel pouvait être le but d'une visite si matinale.

Ce désir, Clémenceau n'était pas homme à faire un pas ou à dire un mot pour le satisfaire; mais il l'éprouva assez vivement pour ne pas être fâché de rencontrer Jean Plonget dans sa chambre, au moment où il y rentra, avec l'espoir que, curieux et bavard comme il l'était, son Normand aurait appris et lui redirait la cause de cette sortie.

Ce qu'il avait prévu était arrivé en partie; Jean avait causé, Jean avait appris; mais il ne paraissait pas, ce matin-là, disposé à raconter.

En effet, dès qu'Ernest parut, il demanda à Jean l'heure qu'il était, et deux ou trois choses de cette importance qui, entre le maître et le domestique, étaient une espèce d'avis où le premier donnait à son groom la licence de lui parler à cœur ouvert. Mais Jean répondit très-catégoriquement à son maître, sans ajouter une parole au delà de ce qu'exigeait la réponse qu'on lui demandait.

Ernest l'examina et trouva que maître Jean avait un air sec, prétentieux, empesé, qui lui déplut souverainement.

Certes, il n'y avait pas là de quoi lui chercher querelle, mais il y avait de quoi mettre Ernest d'assez mauvaise humeur pour qu'il saisît la première action ou la première parole mal sonnante afin de tirer maître Jean de sa réserve. Il faut bien dire, pour excuser Ernest, qu'il connaissait de longue main cette façon d'être de monsieur son domestique, et qu'elle lui prédisait presque toujours quelque plainte.

C'était la manière dont Jean prévenait son maître qu'il n'était pas content de lui.

Un gros quart d'heure s'était passé dans cette observation mutuelle, lorsque Ernest finit par trouver que Jean ne pliait pas un habit avec assez de respect pour son illustre origine.

«Eh bien! qu'est-ce que tu fais là, imbécile? lui dit-il brusquement, tu vas me perdre cet habit. Crois-tu que nous sommes ici à Paris pour le remplacer ? »

Jean ne regarda pas son maître, mais il repartit d'un ton d'humeur et comme s'il eût prononcé un axiome de morale humanitaire :

« L'habit embellit l'homme, mais, comme on dit, il ne fait pas l'homme.

— Sans doute, dit Ernest, et je ne connais pas de tailleur qui pût faire de toi quelque chose d'avenant et de bien tourné

— C'est à savoir, dit Jean d'un ton sérieux. Je ne suis pas le plus beau garçon de la Normandie; mais comme tous les Normands sont beaux, j'ai ma part qui me suffit avec un peu d'esprit, de conduite, et de délicatesse. »

Jean poussa un profond soupir, comme pour préparer l'énormité de la sentence qu'il allait lâcher, et reprit en hochant la tête :

« C'est bien d'être beau garçon, mais encore faut-il être aimable et galant.

— Et qui est-ce qui n'est pas aimable et galant, monsieur Jean? dit Ernest.

— Je ne parle de personne, fit Jean ; c'est une façon de réflexion que je me permets.

— Et à quel sujet ?

— Au sujet de quelque chose.

— Et quel est ce quelque chose.

— Une bêtise, dit Jean. D'ailleurs, ce qui est fait est fait, ajouta-t-il avec un soupir presque douloureux ; il n'y a pas moyen de rattraper maintenant la cage et l'oiseau.

Le souvenir de la cage de Théodore et de ses oiseaux revint en mémoire à Ernest. Il dit brusquement à Jean :

« Qu'est-ce que cette cage et cet oiseau.

— Rien, reprit Jean, une histoire de quelqu'un que je connais.

— Ah ça! dit Ernest impatienté, t'expliqueras-tu ?

— Mais je n'ai rien à expliquer à monsieur, je n'ai rien dit qui puisse lui déplaire.

— Mais il y a une chose qui me déplait fort, ce sont tes mines renfrognées et tes airs mélancoliques.

Que voulez-vous? dit Jean d'un ton larmoyant ; j'ai de la tristesse au cœur, je suis amoureux. »

Le nez rouge, les joues rubicondes, la trogne sanguine de Jean juraient si singulièrement avec le ton plaintif dont il venait de parler que, malgré toute son humeur, Clémenceau ne put s'empêcher d'en rire. Ce que n'avaient pu faire les injonctions de son maître, ce rire mal venu le fit; la colère de Jean éclata, et il s'écria, avec l'expression d'un gros singe en colère :

« Oui, monsieur, je suis amoureux, et c'est vous qui m'empêcherez de réussir. Car, enfin, c'est ici comme partout ; quand le maître plaît à la maîtresse, la suivante revient de droit au domestique. Mais avec vous, tous les profits sont en rebuffades et en moqueries. Si vous aviez vu comme Rosie m'a reçu, il y a une heure, quand j'ai voulu un peu lui glisser une manière de compliment; elle s'est détournée avec un air de mépris superbe, en me disant leur proverbe d'esclave, appliqué à ma profession : « Pauvre maître, pauvre domestique. » Comme je me récriais, elle m'a appris l'histoire de la cage et de l'oiseau. »

Ernest avait grande envie de se fâcher; mais il avait encore plus d'envie d'apprendre; et il conserva ses réprimandes pour le moment où Jean aurait tout dit et tout expliqué.

« Mais enfin, qu'est-ce que c'est que cette histoire de cage et d'oiseau? »

Jean regarda son maître d'un air stupéfait; mais au lieu de continuer, comme l'espérait Ernest, il murmura entre ses dents :

« Il ne voit pas sa faute.

— Ah ça ! finirons-nous?... dit Clémenceau; et une fois pour toutes, vos façons commencent à me fatiguer. »

Jean parut exaspéré et s'écria avec une colère furieuse, mais à voix basse :

« Comment, monsieur, lorsque Rosie disait devant vous que sa maîtresse avait envie de cette cage et de cet oiseau, vous ne pouviez pas l'acheter, quand cela aurait dû vous coûter dix louis! J'eusse plutôt étranglé ce nègre que de laisser échapper cette occasion de faire un cadeau à cette jeune personne.

— Et depuis quand, butor, t'imagines-tu qu'une demoiselle comme la fille de M. Sanson reçoit les cadeaux d'un étranger ? fit Ernest avec indignation. »

Mais le coup ne porta pas; Jean leva les épaules et prit un air d'importance superbe.

« Est-ce que vous croyez, fit-t-il en ricanant, que je veux que vous vous en alliez avec votre cage à la main porter ça à mademoiselle Clara, comme les bergers des dessus de porte de la salle à manger au Havre?... Non, monsieur, non... on fait ces choses-là gentiment, galamment; on a un domestique adroit qui attache la cage à la fenêtre de la demoiselle, pendant qu'elle dort, et le lendemain, quand elle ouvre la fenêtre, elle s'écrie avec joie : « Ah! mon Dieu ! qui m'a donné ça? que c'est gentil! » Elle en parle à tout le monde; elle croit d'abord que c'est l'Anglais, parce qu'elle a une idée sur l'Anglais; mais bast! pas d'Anglais; il faut bien qu'il dise que ce n'est pas lui ; alors qui est-ce ?... Qui c'est? c'est le Frrrançais... et alors enfoncé l'Anglais... enfoncé!... Au lieu de ça, il va revenir dans une heure, avec un charmant poney qu'il avait laissé à la Basse-Terre pour qu'il se refît de la traversée, où il avait été malade. »

Cette théorie amoureuse de Jean avait amusé Ernest, tout en le contrariant : mais cette dernière circonstance le frappa, et lui fit oublier la mercuriale qu'il préparait.

« Est-ce pour cela qu'il est sorti avec M. Sanson ?

— Hé donc ! » fit Jean d'un air triomphant. »

L'idée que M. Sanson fût de moitié dans les soins et les prévenances que M. Welmoth pouvait avoir pour sa fille rendit Clémenceau plus soucieux, et il reprit en se parlant à lui-même :

« Ce n'est pas possible.

— C'est si possible que les voilà, dit Jean en regardant à travers la jalousie, et le poney aussi. »

Malgré lui, Ernest regarda, et vit, à quelque distance, M. Sanson et M. Welmoth à cheval, revenant ensemble et suivis par un esclave qui tenait le poney à la main.

Si Jean avait regardé autre chose que la bête, dans l'intention de lui trouver un défaut, il eût pu voir le mouvement de dépit qui échappa à Ernest, et il en eût tiré bon augure; mais il ne reçut que le contre-coup de ce mouvement, qui tomba sur lui dans ces paroles :

« Ecoutez, maître Jean, je veux bien croire que le soleil de ce pays-ci vous a porté à la tête et vous a rendu un peu plus bête que de coutume; mais je vous préviens d'une chose, c'est que si vous mêlez encore mon nom à vos rapports avec les gens de la maison, que si vous y mêlez celui de M. Sanson ou de sa fille, je vous chasse. »

Jean regarda son maître d'un air chagrin, et répondit doucement :

« En ce cas, monsieur, je ferai mon paquet demain. Je puis bien ne pas parler de vous, mais je ne peux pas en entendre rire sans répondre.

— Et qui est-ce qui se permet d'en rire? fit Clémenceau pâle de colère.

— Et mais, ceux qui me disent : « Pauvre maître, pauvre domestique. »

Clémenceau se sentit aussi humilié qu'irrité de cette découverte; mais il ne pouvait se commettre dans des propos partis de si bas, et il se contenta de dire à Jean, avec une apparence mal jouée de sang-froid :

« Eh bien! maître Jean, vous pouvez entrer au service de M. Welmoth; vous n'aurez pas à entendre ces comparaisons humiliantes.

— Moi, monsieur, s'écria Jean avec une indignation triste, au service d'un Anglais! non, non, monsieur, j'ai encore quelques écus dans le gousset de mon pantalon, assez pour attendre à la ville un navire qui me ramène en France, et pour payer le passage. J'ai été matelot et je n'ai pas oublié l'état; en tous cas, j'ai des bras et il y a partout de l'ouvrage, et quand il n'y en aurait pas, j'aimerais mieux mendier et tendre la main à un nègre que de servir un Anglais. Mais n'ayez pas peur je ne tendrai la main à personne; je suis Normand, je ne suis pas fait pour laisser dire dans ce pays que les Normands sont des mendiants. »

Là-dessus, Jean donna un coup de brosse convulsif au chapeau de son maître, et se dirigea vers la porte la tête baissée et la larme à l'œil.

« Eh bien! Jean, lui dit Ernest, où vas-tu? »

Jean releva la tête, regarda son maître qui lui tendit la main en lui disant :

« J'ai eu tort, Jean. »

Jean se rapprocha, prit la main de son maître et lui dit en essuyant quelques larmes et d'une voix entrecoupée :

« Pour ce mot-là, voyez-vous, monsieur... vous pouvez me dire tout... donnez-moi toutes sortes de coups de pied... appelez-moi butor... c'est dit maintenant... je mourrai là, voyez-vous... Nous sommes Normands tous deux... et c'est... En voilà assez... je vous demande pardon... je ferai tout ce qu'il vous plaira. »

Après ce qui venait de se passer, Ernest ne voulait pas recommencer ses remontrances sévères, et il se contenta de dire à Jean :

« Fais attention à cette Rosie, ce sont de mauvaises créatures que ces mulâtresses.

— Je ne dis pas non! fit Jean, et nos filles de Caudebec ne sont que de la Saint-Jean pour attiser deux galants à la fois; mais c'est pas encore de force contre Jean Plonget. Il n'y a que l'œil! Ah! cré mâtin! quand elle vous regarde de côté avec un certain tour de tournure... Ah! cré... cré... cré... faut bien se tenir pour ne pas lui dire : « Embrasse-moi, que je t'épouse. »

Ernest, rapatrié avec son domestique et beaucoup plus à l'aise, se laissa alors aller à le questionner.

— Qu'est-ce que c'est que ce M. Owen?

— Eh bien! c'est le géreur, comme ils disent.

— Je le sais, mais qu'en dit-on? »

Jean parut embarrassé, et finit par répondre :

« Parlez-lui, il doit avoir quelque chose à vous dire.

— A moi?

— Oui, à vous. »

Ernest se rappela la manière dont M. Owen l'avait abordé le matin, et dit à Jean :

« Vas-tu recommencer les mystères?

— Tenez, monsieur, lui dit Jean, je ne peux pas me parjurer... j'ai promis, c'est bien... mais parlez à M. Owen, vous verrez. »

Après ces paroles, Jean quitta prudemment la chambre de son maître, jugeant que sa querelle pourrait bien recommencer.

Lorsque Clémenceau descendit, Clara était dans le ravissement de son nouveau cheval; elle amenait tout le monde à la porte de la maison pour l'admirer; et avec une familiarité enfantine, elle tourmentait surtout madame de Cambasse pour lui arracher une félicitation enthousiaste; mais celle-ci se contentait de lui répondre, assez froidement :

« Il est joli! mais je ne m'y fierais pas, il a l'air vicieux. »

Clémenceau arrivait juste à ce moment; et Clara, contrariée, se tourna vers lui comme si elle l'eût connu depuis longtemps, elle lui dit avec la franchise la plus ingénue :

« Ah! monsieur Clémenceau, venez donc ici; n'est-ce pas que mon cheval est charmant et qu'il n'a pas l'air vicieux comme dit madame de Cambasse? »

Clémenceau, forcé de donner son opinion sur un présent de son rival, ne voulut pas avoir l'air d'y mettre de l'envie, et répondit comme le voulait Clara, en trouvant le poney délicieux.

Madame de Cambasse le regarda de cet œil étincelant qui frappait pour ainsi dire au visage ceux sur qui elle le jetait; puis elle se détourna sans répondre à M. Welmoth qui lui avait dit :

« Vous prenez pour un vice ce qui n'est qu'ardeur et force. »

Clémenceau fut plus assuré que jamais qu'il devait exister un secret entre Edouard et madame de Cambasse, et il résolut de profiter de la première occasion pour se rapprocher de celle-ci.

Mais il se passait un singulier manége entre ces divers personnages. Madame de Cambasse ne quittait pas Clara, près de laquelle Edouard demeurait sans cesse; et très-évidemment madame de Cambasse se posait comme un obstacle entre ces deux jeunes gens. Était-ce par un intérêt personnel ou par intérêt pour Clara? c'est ce que Clémenceau ne pouvait deviner et ce qui l'intriguait véritablement.

Cependant Ernest continua vis-à-vis de Clara son rôle d'indifférent; on lui proposa une partie de whist qu'il accepta; durant tout le jour, il mit dans la conversation un soin extrême à ne jamais s'adresser à Clara ni à M. Welmoth; il semblait que pour lui ces deux personnes ne fussent pas présentes.

Mais il ne le fit pas avec assez d'aisance et de grâce pour que cela ne fût pas remarqué par madame de Cambasse, envers laquelle il essaya de se montrer, probablement par supplément d'indifférence pour Clara, empressé et même galant.

Mais, à partir du moment où elle s'aperçut de ce manége, elle devint d'une froideur excessive vis-à-vis de lui, et c'est à peine si elle lui répondit.

Ernest, piqué de ce qu'elle ne se prêtait pas à ses petites vengeances, en prit de l'humeur, et comme on arrangeait une excursion dans les environs, et qu'Edouard en parlait avec enthousiasme, il s'esquiva du salon, après avoir accepté froidement la proposition.

La soirée était avancée, et Ernest allait au hasard devant lui, lorsqu'il fut tiré de sa rêverie par le bruit monotone d'un tambour et d'un espèce de fifre.

Il se dirigea du côté où se faisait entendre cette musique monotone, et arriva sur une espèce de petite place, en face d'une case plus grande que les autres, et vit que c'était le bal des nègres. Ce spectacle, devant lequel il s'arrêta d'abord pour ne pas rentrer immédiatement à la maison, finit bientôt par attacher complétement son attention.

D'abord les costumes des nègres, avec leurs habits prétentieux et leurs tournures guindées, lui parurent ridicules; ils dansaient avec une gravité lourde et imposante, comme s'ils avaient voulu imiter les façons retenues de leurs maîtres.

Mais bientôt, à mesure que la musique s'animait, cette gravité s'effaça; la danse devint plus active, plus chaude; les mains, les regards, les gestes, s'enflammèrent; les cris rauques d'un plaisir sauvage se mêlèrent au bruit monotone du tambour. Les gambades, les sauts, les contorsions remplacèrent les sautillements affectés; puis ce fut une sorte de mêlée haletante, frénétique, où brillaient des regards ivres de toutes les passions. Ernest suivait surtout des yeux la belle Sabine, qui tantôt dansait avec Théodore, tantôt avec Crésus. Ernest savait ce qu'est la coquetterie des femmes du monde, il savait aussi ce que sont les façons provocantes des filles perdues d'Europe; il avait voyagé, et avait vu danser ces tarentelles rapides de l'Italie, ces fandagos voluptueux de l'Espagne; mais rien ne pouvait lui donner l'idée de la fureur lascive d'une négresse excitée par la danse.

Ces regards noyés, ces frémissements turbulents du geste, ces pamoisons haletantes, ces cris profonds, cet abandon nerveux de son corps, qui se ployait et semblait se tordre sur le bras du danseur; tout cela le tenait dans une sorte de stupeur, lorsqu'une voix rieuse lui dit presque dans l'oreille :

« Hein! ça enfonce-t-il le bal Musard? »

Il se retourna et vit Jean qui donnait le bras à Rosie d'un air si fier et si content de lui, qu'il ne voyait pas que, pendant ce temps, Rosie faisait des signes d'intelligence à maître John, qui ricanait d'un air sournois.

« Comment êtes-vous ici? lui dit Ernest.

— Comme on part, à ce qu'il paraît, demain matin avant le point du jour, tout le monde s'est retiré de bonne heure.

— C'est bien, fit Ernest, et comme je désire que tu m'accompagnes, tu feras bien de rentrer aussi.

— C'est ce que nous allons faire, » dit Jean d'un air supérieur et en jetant un regard de côté sur Rosie. »

Ernest ne voulut pas comprendre l'éloquence conquérante de ce regard; il venait d'éprouver par lui-même jusqu'à quel point le délire de ces femmes pouvait agir sur un homme quel qu'il fût, et Rosie n'était ni moins belle ni moins agaçante que Sabine.

Avant de s'éloigner, il jeta un dernier regard sur les danseurs; Sabine et Crésus avaient disparu.

Ernest rentra, mais cette journée n'était pas finie pour lui, comme on va le voir.

V.

M. Owen.

Lorsque Clémenceau rentra dans la maison, tout le monde était retiré, à l'exception de M. Owen, qui, à ce qu'il paraît, était toujours le premier levé et le dernier couché. Il était dans une espèce de bureau, où il écrivait et dont il avait laissé la porte ouverte, comme pour solliciter Ernest à entrer chez lui et à lui parler.

Celui-ci se rappela l'espèce de recommandation mystérieuse qui lui avait été faite le matin par Jean Plonget, et il s'arrêta devant la porte. M. Owen se leva avec empressement et lui offrit un siége.

Ernest accepta, mais tous deux restèrent d'abord assez embarrassés, chacun croyant probablement que l'autre allait commencer l'entretien.

Ernest se décida à parler le premier :

« Monsieur, dit-il, j'ai cru remarquer ce matin que vous désiriez avoir une entrevue avec moi; en quoi puis-je vous être utile?

— Monsieur Clémenceau, reprit M. Owen, avant de vous dire le sujet des confidences que j'ai à vous faire, veuillez prendre connaissance de cette lettre; elle vous donnera sans doute, en celui que vous ne connaissez pas encore, une confiance dont il a besoin pour pouvoir vous faire croire à la vérité de ce qu'il a à vous révéler. »

En parlant ainsi, M. Owen remit à Ernest une lettre que celui-ci reconnut pour être de l'écriture de son père.

Nous expliquerions beaucoup moins bien que la missive elle-même le but dans lequel elle avait été écrite. C'est pourquoi nous la transcrivons littéralement.

La voici :

« Monsieur Owen, cette lettre vous sera remise directement par le domestique de mon fils, le nommé Jean Plonget, garçon dans lequel vous pouvez avoir toute confiance, malgré sa bêtise. Vous n'ignorez pas à quelles intentions mon fils part pour la Guadeloupe, et je sais vos bonnes dispositions à seconder le succès de cette opération. C'est pourquoi j'ai trouvé convenable de vous en confier la partie la plus importante, celle des fonds.

« Vous trouverez donc sous ce pli une somme de cinquante mille francs par moi passée à votre ordre et que vous tiendrez à la disposition d'Ernest, sans lui dire que vous les avez reçus de moi, et en lui offrant simplement vos services. Si j'avais agi autrement, si j'avais remis immédiatement cette somme à mon fils, il en eût peut-être usé plus vite qu'il n'osera le faire du moment qu'il sera obligé de s'adresser à vous.

« Vous avez soixante ans, monsieur Owen, et vous comprendrez cette précaution d'un père de famille vis-à-vis d'un jeune homme à qui les mœurs de ce siècle ont donné des habitudes de dépense que nous ignorions autrefois. Ainsi, je veux que mon fils ne soit audessous de personne, mais je veux aussi qu'il ne puisse se laisser aller à l'entraînement naturel à son âge.

« Cependant, comme il est d'un caractère assez fier pour ne vouloir s'adresser à personne, vous saisirez, pour lui offrir vos services, le moment favorable, et, à ce sujet, Jean, vous donnera tous les renseignements nécessaires. Je me fie à votre prudence et à votre amitié.

« Jacques-Clémenceau. »

La lecture de cette lettre fut peu agréable à Ernest, et il dissimula mal la colère qu'elle lui inspirait; car il la rendit à M. Owen, en lui disant sèchement :

« Je suis ravi d'apprendre, monsieur, que je suis ici sous la tutelle d'un étranger et sous la surveillance de mon domestique.

— Je ne suis pas un étranger pour vous, monsieur Clémenceau, reprit M. Owen, et lorsque je vous aurai dit mon véritable nom, vous comprendrez que j'aie quelques droits à la confiance de M. votre père. Je suis Daniel O'Marthy.

— Vous! s'écria Ernest.

— Oui, monsieur Clémenceau, je suis ce jeune Irlandais avec lequel disparut du Havre, il y a trente-cinq ans, la sœur aînée de votre mère, l'infortunée Emilie. Mais vous devez savoir cette cruelle histoire, et d'ailleurs ce n'est pas le moment de revenir sur un passé qu'elle a cruellement expié et dont j'ai été si affreusement puni. Des intérêts plus pressants doivent nous occuper, et c'est parce qu'ils sont en danger, que j'ai cru devoir rompre le silence prudent que m'avait recommandé votre père. Vous étiez trop enfant, la première fois que je revins en France, il y a vingt ans, pour vous rappeler m'avoir vu à cette époque, et vous n'étiez pas au Havre lorsque j'y retournai, il y a quatre ans, et que M. Clémenceau m'adressa à M. Sanson chez qui je suis entré, grâce à sa pressante recommandation, mais sans que M. Sanson connaisse les relations d'alliance qui existent entre moi et votre famille. »

Ernest, fort surpris de retrouver à la Guadeloupe, gérant d'une habitation, un homme dont l'histoire lui avait toujours paru un roman fait à plaisir, prêta une attention empressée au récit que M. Owen (nous continuerons à lui donner ce nom) s'apprêtait à lui faire.

« Mon cher monsieur Ernest, reprit le gérant, M. Sanson, qui est assurément la probité et l'honneur en personne, a peut-être plus qu'un autre les défauts des habitants de cette colonie; une confiance excessive et un peu de cette imprévoyance qui peut mettre en peu de temps les plus riches colons dans un embarras très-réel. L'exploitation de deux sucreries et d'une caféière exige, chaque année, une mise de capitaux si considérable, que si la récolte manque une année et que l'année suivante ne présente pas une vente avantageuse, il est presque impossible que le colon ne soit pas forcé de recourir à des emprunts ruineux. M. Sanson a subi ces deux désastres; il y a deux ans, un ouragan a dévasté ses plantations, et depuis ce temps la dépréciation des sucres arrivée par la concurrence redoutable que nous fait la métropole a épuisé les ressources de M. Sanson. Il eût pu, comme beaucoup d'autres, emprunter sur ses propriétés, mais un juste sentiment d'orgueil l'a arrêté, surtout dans ce pays, où quelques débiteurs de mauvaises foi ont montré combien il était facile de se soustraire aux obligations d'une dette hypothécaire. Malgré mes conseils, et peut-être pour ne pas révéler à M. votre père une gêne passagère, mais qui pourrait l'alarmer sur ses projets à votre égard, il n'a pas voulu s'adresser à lui; c'est M. Welmoth qui lui a prêté quatre-vingt mille francs, non sur hypothèques, mais sur lettres de change dont l'échéance approche, et pour lesquelles il est impossible que nous soyons prêts, car nos sucres périssent sur le port, et nous n'avons encore pu obtenir ni la permission de les vendre à l'étranger, ni un droit sur les sucres français qui nous mette à même de nous en défaire d'une façon convenable dans la métropole.

— Je vous comprends, dit Clémenceau, et vous désirez que je mette à la disposition de M. Sanson les cinquante mille francs qui vous ont été confiés pour moi.

— C'est là que je voudrais en venir, mon cher monsieur, mais c'est là qu'est la difficulté. Je ne puis faire cette offre à M. Sanson; car ce serait lui dire que je suis dans la confidence de ses projets et de ceux de M. votre père, et vous ne pouvez la lui faire, ce serait lui montrer que vous avez connaissance de la gêne où il se trouve, et il aurait le droit de savoir comment vous en avez été informé.

— Quel moyen croyez-vous donc pouvoir employer?

— Il en est un à votre disposition et pour lequel vous pouvez vous servir de mon nom; mais pour cela il est nécessaire que je vous parle d'une autre personne. Vous avez vu ici madame de Cambasse? c'est la veuve d'un ancien ami de M. Sanson. Une affection sincère, mais pure, qui date de longues années, existe entre elle et M. Sanson, et déjà depuis longtemps ils eussent fait taire beaucoup de calomnies par un mariage, si, par des raisons qui tiennent à des souvenirs de famille, madame de Cambasse n'avait expressément déclaré qu'elle ne consentirait à cette union que lors-

que mademoiselle Clara serait mariée. Le rôle de belle-mère est difficile vis-à-vis d'une jeune fille qui depuis son enfance s'est considérée comme la maîtresse de la maison, et je comprends qu'indépendamment d'autres raisons, madame de Cambasse ne se soucie pas de l'essayer, et remette son union avec M. Sanson après celle de sa fille. C'est donc par elle que nous pourrions arriver où plutôt que vous pourriez arriver à venir en aide à M. Sanson. »

Ernest réfléchit à cette proposition, non pas qu'il hésitât et que la somme qu'on lui demandait lui parût de quotité à ne pas être ainsi avancée à la légère. Il pensait à toute autre chose, et il profita de l'occasion pour parler d'un fait auquel il voulait paraître ne pas prendre le moindre intérêt, et qui cependant était le seul qui l'occupât véritablement.

« Il me semble, dit-il à M. Owen, que, depuis les projets qu'on a faits sur moi sans me consulter, les choses ont changé de face, et que M. Welmoth, qu'on pouvait craindre comme un créancier, sera au contraire un associé très-avantageux lorsqu'il aura épousé mademoiselle Clara. »

M. Owen haussa les épaules d'un air chagrin, et dit à voix basse à Ernest :

« Le jour où M. Welmoth entrerait dans la famille de M. Sanson et deviendrait propriétaire à la Guadeloupe, serait un jour de malheur pour le pays.

— Pour le pays! reprit Ernest d'un air fort étonné.

— Je suis Anglais, monsieur, dit M. Owen si toutefois un Irlandais a le droit de se prévaloir de ce titre; si, né dans une partie de la Grande-Bretagne, soumise à la tyrannie la plus insolente, la plus féroce et la plus méprisante, je puis reconnaître pour mes compatriotes ceux qui traitent mes concitoyens avec plus de rigueur et de dédain que le blanc le plus insolent ne traite ses esclaves noirs; et cependant, malgré mes justes griefs contre les Anglais, j'ai quelque peine à les accuser devant vous.

« Mais le devoir que la reconnaissance m'impose envers M. Sanson et envers votre père est plus puissant que cette répugnance, et je dois vous découvrir des projets que je suis peut-être seul à connaître dans ce pays, grâce aux relations que j'ai conservées avec l'Angleterre.

Vous savez, monsieur, de quel prix l'Angleterre a acheté l'émancipation des esclaves de ses colonies ?»

Ernest allait s'écrier et montrer tout son enthousiasme pour cette sublime philanthropie, mais il n'en n'eut pas le temps, car M. Owen continua en lui disant :

« Vous êtes trop instruit des véritables intérêts de la France, pour ne pas savoir que l'Angleterre n'a commencé par achever de ses propres mains la ruine imminente de ses colonies que pour arriver par l'exemple à la ruine des colonies françaises et espagnoles, dont la prospérité lui porte ombrage. »

« Ce n'est pas aux organisateurs des famines régulières de l'Inde que vous supposez, je pense, un amour si magnanime de la race noire, pour croire que c'est seulement dans un but d'humanité qu'ils ont établi le système d'apprentissage et l'affranchissement à la Jamaïque... Ils savaient mieux que nous, et l'expérience n'a pas trompé leurs calculs, que l'abolition de l'esclavage était l'anéantissement immédiat de toute richesse et de toute fortune.

« Comment ont-ils donc calculé? le voici. Ils se sont dit sans doute : l'abolition de la traite a été le premier coup porté à l'existence de toutes les colonies, l'abolition de l'esclavage sera le dernier. Sans doute nous y perdrons quelques possessions, mais la France, l'Espagne en perdront plus que nous, et elles perdront, à vrai dire, toutes les colonies qu'elles possèdent, tandis que c'est à peine si le retranchement de quelques îles paraîtra dans les immenses possessions qui nous resteront.

» La France et l'Espagne n'auront plus où s'approvisionner, et l'Inde nous restant deviendra l'unique grenier où le monde sera obligé de se fournir de toutes les denrées qui sont devenues pour l'Europe d'un besoin aussi habituel que ses produits indigènes.

— Ce but, dit Ernest, serait probable si, comme vous le dites, l'affranchissement était la ruine.

— En doutez-vous! fit M. Owen de l'air d'un homme à qui une pareille question semblait si extraordinaire qu'il ne pouvait y croire. J'étais à la Jamaïque, monsieur, quand a commencé cette catastrophe organisée, et jamais ruine n'a marché avec une telle rapidité. Mais cette question est, jusqu'à présent au moins, inutile à vous prouver par des faits accomplis; les projets dont M. Welmoth est ici l'agent secret vous prouveront jusqu'à quel point l'affranchissement est considéré par les Anglais comme un moyen de ruine infaillible. M. Welmoth, en prêtant de l'argent à M. Sanson, n'a pas eu seulement pour but d'arriver à épouser sa cousine et de mettre jusqu'à un certain point M. Sanson dans sa dépendance; son premier but, celui pour lequel il a reçu mission d'une association patronnée par la Compagnie des Indes, et peut-être par le gouvernement anglais lui-même, est de devenir, au meilleur marché possible, propriétaire des plus belles habitations du pays.

« Cela fait, M. Welmoth et d'autres que vous verrez bientôt apparaître, si celui-ci réussit, s'établiront à la Guadeloupe, et une fois propriétaires, ils travailleront en conséquence par l'affranchissement successif de leurs esclaves : au nom de la philanthropie, ils sèmeront dans les ateliers des idées de révolte et d'affranchissement.

« Cinq cents, huit cents, douze cents esclaves, peut-être, ainsi affranchis par eux, formeront aisément un noyeau de mauvais sujets auxquels iront se réunir les esclaves fugitifs des ateliers; ce sera un ferment de discorde, un commencement de désorganisation qui

Sabine est belle ainsi, belle à faire arrêter Clémenceau qui a contemple...

Paris.—Imprimerie Walder, rue Bonaparte, 44.

peut arriver à de nouveaux massacres. On triomphera sans doute de ces ennemis ténébreux; mais il est à craindre que cet esprit d'indiscipline ne semble aux chambres françaises un symptôme de la maturité de l'esclave pour la liberté, on y votera peut-être formellement l'abolition de l'esclavage.

« Que ce résultat soit plus ou moins éloigné, c'est celui auquel l'Angleterre marchera avec une persévérance infatigable, par les menées les plus perfides et les plus obscures, comme par les démonstrations les plus splendides de philanthropie. On en appelera aux moyens les plus indignes et aux sentiments les plus généreux, mais on tendra invariablement à un but unique par un moyen infaillible : la ruine des colonies françaises par l'abolition de l'esclavage.

« Voilà ce que je sais, voilà ce dont je suis certain, voilà ce que M. Sanson ne soupçonne pas dans la loyauté de son caractère. »

Ernest avait écoulé avec un singulier étonnement ce que venait de lui apprendre M. Owen, et ç'avait été pour lui l'occasion d'un singulier retour sur les idées et les projets avec lesquels il était arrivé lui-même à la Guadeloupe. Par une de ces concessions bénévoles que l'homme se fait si aisément à lui-même, il trouvait encore ses propres projets pleins de générosité, et jugeait ceux de M. Welmoth abominables, quoique à tout prendre ils fussent absolument les mêmes.

Cependant il entrait dans le blâme de M. Welmoth plus d'antipathie nationale que de véritable conviction du mal qu'il voulait faire. Ernest jugeait impertinent, infâme, qu'un Anglais vînt semer la discorde dans un pays qui est encore la France, et il ne comprenait pas qu'il était lui-même encore plus coupable de trahir des intérêts qui étaient ceux de ses concitoyens.

Cet entretien, sans le faire sortir de ses idées, eut pour résultat de lui en faire ajourner indéfiniment l'exécution; et tout philanthrope qu'il était, Ernest se refusait à être de moitié, avec ce monsieur qui lui déplaisait, dans une action ou même dans une pensée quelconque. Il se résolut donc à garder ses plans pour un temps plus opportun, et répondit à M. Owen :

« Je vous remercie de cette confidence, monsieur, et je vous remercie surtout de n'avoir pas douté de mon empressement à venir en aide à M. Sanson. Outre les cinquante mille francs que mon père vous a fait remettre pour moi, je suis porteur d'une somme à peu près égale, et elle est à votre disposition.

— Pas à la mienne, dit M. Owen, mais à celle de madame de Cambasse qui seule, peut-être, peut aborder un pareil sujet avec M. Sanson, et qui seule a le droit de lui offrir un pareil secours, puisqu'ils doivent confondre leurs fortunes.

— Mais, reprit Ernest, M. Sanson ne se prépare-t-il pas à satisfaire M. Welmoth?

— M. Sanson, d'après des paroles dites avec une retenue arrangée, se croit certain que M. Welmoth lui proposera un renouvellement, et il espère, avec juste raison, qu'une année meilleure le mettra à même de solder cette dette.

« D'un autre côté, les intérêts qui leur sont communs dans l'héritage de M. Torréno, et qui mettront des sommes considérables dans ses mains, rassurent M. Sanson; et avec tout autre que M. Welmoth je ne m'informerais pas de ce qui peut arriver d'ici à huit jours : car il y a dix fois à Cuba de quoi le garantir; mais les desseins de sir Edouard, quoique je n'aie pu les deviner tout à fait, sont trop malveillants pour qu'il n'exerce pas ses droits d'une manière rigoureusement menaçante.

« Cet homme me fait peur, et, si je ne me trompe, madame de Cambasse en sait plus sur son compte que je ne puis moi-même en soupçonner; mais ma position inférieure dans la maison de M. Sanson ne me permettait pas d'avoir avec elle l'explication que je viens d'avoir avec vous.

« D'ailleurs, quoique jouissant elle-même d'une grande fortune, elle n'était pas à même de disposer d'une somme si importante en quelques jours. Vous pouvez lui redire tout ce que je viens de vous apprendre. Je ne crains pas même de lui confier mon véritable nom, il lui expliquera comment j'ai pu parler sans crainte au fils de la sœur de ma femme. C'est une personne pleine d'énergie, de courage, de résolution, et qui peut parer aux danger qui menacent M. Sanson, dès qu'elle en sera avertie. »

En ce moment, on entendit un léger bruit dans la maison, et M. Owen fit à Ernest un signe silencieux, comme pour l'avertir qu'il était inutile qu'on les trouvât ensemble et à pareille heure dans une espèce de conciliabule secret, et Ernest se retira immédiatement dans sa chambre.



Les gamoades, es sauts, les contorsions remplacèrent les sautillements affectés...

VI.

Horrible événement.

En pénétrant chez lui avec une lumière, Ernest ne fut pas peu surpris de voir un homme penché sur son lit, qui, avec un désordre qui semblait tenir de la folie, disait d'une voix étouffée :

« Monsieur, monsieur... éveillez-vous, monsieur !... »

Ernest reconnut Jean Plonget, et lui dit :

« Eh bien ! qu'est-ce que tu as? »

A cette voix, Jean Plonget se retourna; et avant qu'il eût eu le

temps de reconnaître son maître, il tomba la face contre terre en tremblant de tout son corps, mais sans pouvoir parler, tant ses dents claquaient avec force l'une contre l'autre. Il fallait que l'état de ce pauvre garçon fût vraiment effroyable, pour triompher de la mauvaise humeur que Clémenceau éprouva en le voyant dans sa chambre au moment où il y rentrait pour se livrer aux réflexions que devait nécessairement faire naître en lui le singulier entretien qu'il venait d'avoir avec le gérant.

Mais la pâleur du malheureux Jean était si livide, son œil si hagard, qu'Ernest en fut épouvanté; il le releva, l'assit sur son lit et essaya de le calmer. Mais longtemps encore Jean Plonget jeta autour de lui des regards effarés, comme s'il cherchait à reconnaître les lieux où il se trouvait. Puis tout à coup il cacha sa tête dans ses mains en s'écriant :

« Je l'ai pourtant vu... oui... je l'ai vu...

— Qu'est-ce donc? lui criait son maître.

— Oh! l'horreur!... l'infamie!... Ah! quittons ce pays, monsieur, allons-nous-en. »

L'effroi de Jean, qui de sa nature était un garçon brave et décidé, attestait à son maître qu'il avait dû être témoin de quelque chose d'épouvantable; et tout plein qu'il était des révélations de M. Owen, il pensait que Jean avait surpris peut-être quelque complot contre lui-même ou bien contre M. Sanson. Mais Jean n'était pas homme à se laisser intimider par une chose naturelle, si dangereuse qu'elle pût être, et il en eut bientôt la preuve. Après une foule d'exclamations profondes et de retours de terreur, Jean finit par se rassurer assez pour que son maître entreprît de ramener de l'ordre dans ses idées; et pour cela il prit le moyen le plus simple, c'était de le ramener à des souvenirs calmes et de le faire arriver ainsi à ceux qui le troublaient si vivement.

« Voyons, lui dit-il, je t'ai laissé à la danse avec Rosie?

— Oui, monsieur, c'est vrai; et j'aurais aussi bien fait de ne pas y aller.

— Il t'est donc arrivé quelque chose là?

— Rien du tout; mais si je n'avais pas été à la danse, je n'aurais pas vu Rosie s'en mêler, et je ne serais pas devenu comme un fou enragé.

— Tu as fait quelques sottises?

— J'en ai fait cent, monsieur; je ne sais pas qu'elle mouche me piquait; mais, lorsque j'ai ramené la mulâtresse a la maison, je ne me reconnaissais plus; je lui aurais donné tout ce qu'elle m'aurait demandé; et c'est vrai de dire qu'elle m'a à peu près demandé tout ce que j'avais.

« Elle a trouvé que ma montre était très-belle, et je la lui ai donnée; elle a trouvé que la bague de ma mère que je portais à mon doigt lui irait très-bien, et je la lui ai donnée; mais ce n'est pas là la question; elle m'a indiqué une fenêtre pour m'introduire, attendu qu'on ne peut pas pénétrer dans ce côté de maison sans passer devant la chambre de M. Sanson qui a le sommeil très-léger.

« Or, monsieur, ça a fait que, lorsque tout le monde est rentré, je me suis dispensé d'en faire autant, et j'ai été me fourrer en face de ladite croisée, dans un bouquet de lauriers roses, où personne ne pouvait me voir. Il s'est bien passé une demi-heure avant que je n'aie vu rien remuer, et je commençais à m'ennuyer, lorsque la fenêtre s'est entr'ouverte, et Rosie s'est penchée et m'a dit :

— Maîtresse n'est pas endormie; elle est malade et ne dormira pas... et m'a refermé la fenêtre.

— Je veux que le diable m'emporte, monsieur, et il a été bien près de le faire ce soir, si à ce moment je n'ai pas cru entendre, derrière la persienne, un petit ricanement, comme celui de maître John.

» Mais ce n'est pas de ça qu'il s'agit, monsieur. Qu'il garde sa Rosie, si elle le préfère... Je donnerais, avec ma montre, le peu d'argent qui me reste pour n'avoir jamais de ma vie rien à démêler avec la race qui a du noir dans la peau, ne fût-ce qu'une goutte étendue dans un muid d'eau.

— Et pourquoi cela?

— Pourquoi! s'écria Jean, vous allez voir...

« Dans le premier moment je n'étais pas de cet avis-là, et je commençais à me monter la moutarde au nez, d'être ainsi filouté pour un pudding comme ce John. Mais comme en tout il faut être sûr de ce qu'on soupçonne, pour éreinter quelqu'un comme je me propose de le faire au sujet de l'Anglais, je me suis remis dans mon tas de broussailles, où, par parenthèse, il y avait je ne sais quelles sortes d'épines qui me piquaient atrocement par derrière. Je ne sais pas si elles avaient poussé en une minute, car il me semble que je ne les sentais pas auparavant. C'est peut-être une idée, mais nous sommes dans un pays si extraordinaire, que ça ne m'étonnerait pas que ça fût venu en un clin d'œil. »

Ernest, malgré son impatience d'apprendre ce qui était arrivé à Jean Plonget, ne put s'empêcher de sourire de la supposition de son domestique, qui reprit d'un air important :

« Il ne faut pas rire, monsieur; vous êtes comme les princes, qui ne voient jamais les choses par eux-mêmes. Oui, je me sentis piqué par toutes sortes d'épines qui m'auraient fait sauter comme un goujon, si je n'avais pas été tenu par l'idée d'écouter et de m'assurer que le John était là haut, pendant que je m'épuisais en bas pour ne pas crier.

« Mais voilà, monsieur, que pendant que j'étais comme saint Laurent sur le gril, j'entends quelque chose qui frôle à côté de moi. Il ne faut pas faire le fier, monsieur; il y a dans ce pays des animaux atroces, des serpents horribles, des êtres qui n'ont pas de nom, capables de faire disparaître un homme comme rien du tout.

« Je me sentis pris d'une colique effrayante (je vous demande pardon, monsieur; mais c'est l'effet que me fait la peur, et j'ai eu peur). Oui, monsieur, dit Jean Plonget en frappant du poing sur le lit, j'ai eu peur. . moi, Jean Plonget, moi, Normand, j'ai eu peur, et je me suis racrouptonné dans mon buisson. Je n'étais qu'une bête, car j'aperçus aussitôt deux êtres humains qui passaient à quelque distance.

« Quand je dis deux êtres humains, monsieur, ce n'est qu'une manière de parler, attendu que je sais particulièrement que le nègre n'est qu'un chacal qui a usurpé la forme de l'homme pour faire croire qu'il est susceptible d'un sentiment honnête. Mais je suis bien revenu de ça depuis une heure. Tant il est, cependant, que je me rassure en voyant que ce n'était que deux mauricauds qui se faufilaient doucement... si je n'avais entendu l'un qui disait à l'autre :

« Tu es sûre qu'il mourra? »

A quoi l'autre qui était une femme, répondit :

« Aussi sûre que la lune nous éclaire. »

« Je n'aime pas à entendre parler de mort la nuit et quand il fait clair de lune.

« Tenez, monsieur, se trouver en face d'une batterie de canon, ça n'est pas précisément comme d'avoir un bon piché de poiré devant soi; mais enfin il n'y a pas de quoi donner mal au ventre à un bon Normand; mais voir des figures de noir de fumée qui parlent de quelqu'un qui mourra sûrement, c'est atroce. A qui ça s'adresse-t-il? — Est-ce toi, mon Jean, me suis-je dit, qui aurais marché sur les brisées de quelque face de nègre, et qui te prépares ton sort pour te punir d'un amour illicite? — C'est possible, me suis je répondu, et ce serait par trop bête d'être le dindon de la chose, tandis qu'un autre en est le coq.

« Sur ce raisonnement, et d'ailleurs comme je suis curieux de m'instruire, je me mets à la suite du couple noir, et je le vois enfiler le chemin qui mène au cimetière que nous a montré ce matin cet autre mauricaud de la ville; qui doit être une canaille comme les autres.

— Du côté du cimetière? dit Ernest; en es-tu bien sûr?

— Ah! reprit Jean Plonget, j'ai eu de quoi m'en assurer, monsieur. Ecoutez : Ils arrivent et j'arrive; ils marchent comme des gens qui sont chez eux; la nuit est leur lumière, à ces sombres figures-là, et ils allaient comme s'ils avaient eu des yeux au bout des pieds.

« J'avais eu de la peine à les suivre, mais j'avais trouvé un gros bouquet de galba où je m'étais fourré et d'où je les voyais aller et venir pendant qu'ils se promenaient dans le cimetière, ni plus ni moins embarrassés que s'ils avaient été sur le boulevard de Gand. Enfin voilà qu'ils viennent de mon côté. Je serre les poings et je m'apprête à les congédier s'ils s'adressaient à moi pour avoir des renseignements, lorsqu'ils s'arrêtent tout à coup à trois ou quatre pas, et la femme dit à l'homme : « Voici la fosse. »

« Je n'aime pas ces mots-là, et je me sentis prêt à défaillir; mais ce n'était pas l'occasion, et je vois aussitôt l'homme qui se met à piocher la terre, tandis que la femme grommelait une chanson dont je n'ai pas compris un mot, mais qui devait être abominable d'après l'air et les contorsions qu'elle faisait en chantant. Tout à coup, et au moment où ça commençait à se prolonger indéfiniment, comme la complainte de Papavoine, voilà le nègre qui s'écrie : « C'est fait! »

« J'ouvre les yeux, et qu'est-ce que je vois... infamie du ciel! un cadavre qu'ils venaient de déterrer, le cadavre d'un enfant, monsieur. Alors la vieille, la sorcière, la tigresse s'agenouille, retire l'enfant de la fosse, et avec un grand coutelas... Je l'ai vu, monsieur, vu comme je vous vois; vous ne direz pas que les cheveux me tombaient dans les yeux, car ils étaient droits sur ma tête comme des piques de suisse; oui, dans ce moment elle lui coupa les doigts des mains, lui ouvrit la poitrine, en retira le cœur, et mit le tout dans un sac.

— Ce n'est pas possible! dit Ernest épouvanté à son tour des détails de cette horrible nuit.

— C'est possible, c'est fait, je l'ai vu, monsieur; et alors, quand la vieille eut fini, elle dit à l'autre :

— Demain, apporte-moi les doublons que tu m'as promis, et tu auras le poison.

— Et tu es sûr que Crésus mourra?

— Je lui en donne pour quinze jours.

— C'est trop long... dit l'homme.

— Bête! lui dit la femme, s'il mourait tout de suite on verrait

bien qu'il a pris du poison, au lieu que comme ça il sera malade... et je lui porterai du bouillon à l'hôpital. »

« Vous êtes pâle de m'écouter, monsieur, continua Jean, mais, moi, j'étais là... j'ai tout vu, tout entendu.... Je ne sais pas si c'est la peur qui m'a soutenu tant qu'ils sont restés pour combler la fosse, mais à peine ont-ils été partis et n'ai-je plus eu rien à craindre, que je me suis senti défaillir.

« Les épines avaient sans doute poussé pendant ma léthargie, car, en revenant à moi je me suis senti encore atrocement piqué; alors, monsieur, quand je me suis rappelé ce que j'avais vu, entendu, il m'a pris un vertige de me sauver.

« J'ai couru du côté de la maison; je ne sais pas comment j'ai trouvé votre chambre; mais j'en étais à m'imaginer que quelque sorcière vous avait emporté, en ne vous apercevant pas dans votre lit, lorsque tout à coup vous êtes entré, et vous m'avez fait l'effet du diable en personne. »

Depuis un moment Ernest n'écoutait plus.

Il était donc en présence d'une de ces horribles entreprises qu'il traitait de calomnies, et pour lui ce crime avait un sens qu'il n'avait pas pour Jean Plonget. Le nom de la victime lui avait pour ainsi dire appris le nom de l'assassin.

Après ce que lui avait dit M. Owen, ce nouvel incident porta un trouble étrange dans les idées de Clémenceau.

Nous verrons quel fut le résultat de ses réflexions.

VII.

La Soufrière.

Quoiqu'il eût passé une partie de la nuit à écouter le récit de son domestique, Ernest se leva de grand matin, et son premier soin fut d'avertir M. Owen de ce que Jean avait découvert.

Le géreur ne parut pas étonné de ce que lui apprenait Clémenceau, en ce sens du moins qu'il l'entendit comme une chose qui ne lui semblait pas exceptionnelle. Mais en même temps il en montra une alarme excessive.

« Une empoisonneuse sur l'habitation, disait-il, ce serait affreux.

Clémenceau trouvait l'anxiété du géreur exagérée; selon lui, il n'y avait qu'à faire arrêter Théodore et à obtenir de lui des aveux.

« Des aveux d'un nègre ! lui dit M. Owen, autant vaudrait demander un secret à une muraille. Vos plus adroits voleurs ne sont que des enfants pour cacher et déguiser un crime.

« J'ai vu périr tous les bestiaux d'une habitation avec la certitude qu'on les empoisonnait. Pendant deux mois, pas un esclave étranger ne pénétra sur l'habitation; par conséquent, nous étions bien sûrs que l'empoisonneur était parmi les esclaves de l'atelier ou de la maison. J'organisai une surveillance de toutes les heures. Je n'y avais employé que des blancs et quelques esclaves dont je croyais être sûr, entre autres une vieille mulâtresse qui avait été nourrice de la maîtresse de l'habitation et qui était véritablement dévouée à cette dame. Par le conseil de cette mulâtresse même, les visites les plus minutieuses furent faites dans toutes les cases; et pour montrer qu'on ne voulait ménager personne; elle demanda que la sienne fût également inspectée. J'y mis une sévérité que cette offre même m'avait inspirée, mais je ne découvris rien.

« Nous étions dans la désolation, car déjà l'empoisonnement passait des bestiaux aux esclaves, lorsqu'un événement bien inattendu nous apprit le nom du coupable.

« Un coup de vent assez violent enleva la toiture de quelques cases et particulièrement celle de la mulâtresse. En son absence, elle avait accompagné sa maîtresse à la ville, j'étais allé voir les réparations à faire, j'étais monté sur une échelle, et j'examinais l'état de quelques gros bambous qui servaient de supports aux solives de la charpente, lorsque j'en remarquai plusieurs dont les nœuds étaient perforés. Je regardai et je vis qu'ils contenaient, les uns des petits paquets, d'autres des fioles qui avaient disparu de la pharmacie. Cette cachette avait dû échapper à nos investigations, car il eût fallu démolir la case pour la découvrir.

« Je voulus m'assurer alors de ce qu'on pouvait attendre des sentiments des esclaves.

« J'ordonnai la réparation de la case sans parler de ma découverte et je ne quittai pas les travailleurs des yeux. Ils découvrirent la cachette; je le vis aux regards qu'échangèrent entre eux ceux qui travaillaient à cette réparation; mais aucun n'osa me donner avis de ce qu'ils avaient trouvé.

Au retour de la ville, je fis arrêter la mulâtresse. Elle fut invariable dans ses dénégations, et lorsque nous lui montrâmes la preuve de ses crimes, elle prétendit sans se troubler que c'était moi qui, pour la perdre, avais caché ces poisons dans sa case.

« Mais quand ils la virent arrêtée, la peur des autres esclaves disparut, quoiqu'à l'audience où elle fut jugée, ils fussent près de rétracter leurs aveux, lorsqu'elle les menaça de revenir les empoisonner après sa mort.

Je reconnus alors que c'était la peur que ces pauvres gens ont de ces horribles femmes, qu'ils croient des sorcières, plutôt qu'un sentiment de complicité, qui les avait fait se taire, et vous pouvez être par conséquent, assuré que nous n'obtiendrons aucun aveu. »

— Je sais, dit Clémenceau, que la jalousie est un sentiment implacable; je comprends le crime de Théodore; mais je ne conçois pas qu'un autre expose sa vie pour servir une passion qui n'est pas la sienne, surtout pour si peu de chose.

— Il en faut moins que vous ne pensez pour qu'un nègre arrive à un pareil crime; et vous le comprendrez, quand je vous aurai dit que la première cause des crimes de la misérable mulâtresse dont je viens de vous raconter l'histoire, c'est que, dans une distribution de robes et de colifichets faite par la fille de la maison, elle avait été moins bien partagée que d'autres.

— Elle l'a avoué en plein tribunal, et c'est en plein tribunal aussi qu'elle a expliqué comment, après avoir empoisonné d'abord quelques bestiaux, elle avait pris un affreux plaisir à les voir languir et mourir; comment c'était devenu ensuite chez elle une passion, un besoin, une jouissance effrenée, et qu'elle eût empoisonné toute l'habitation pour la satisfaire.

— Et comment les maîtres de cette habitation ont-ils échappé à cette mégère? comment n'a-t-elle pas puni, la première, la jeune fille qui avait excité sa jalousie et sa vengeance? »

M. Owen baissa la voix, et dit mystérieusement à Clémenceau :

« C'est qu'il reste heureusement dans ces cœurs féroces un respect et un effroi supertitieux du blanc. »

« C'est le sentiment instinctif d'une infériorité incontestable qui les retient, et heureusement que toutes les déclamations des philanthropes n'ont pu encore leur persuader qu'ils fussent les égaux de cette race blanche à laquelle ils obéissent sans répugnance, tant ils se sentent au-dessous d'elle; mais malheur au jour où une pareille pensée pénétrerait dans leur cerveau, si toutefois elle pouvait y arriver, ce que je ne crois pas. Le nègre n'est pas un homme complet, monsieur. »

Clémenceau, quoiqu'il fût décidé à ne pas émettre trop vivement ses pensées à ce sujet, ne voulut pas cependant laisser passer cette proposition, et dit avec un petit ton de pédanterie polie :

« Ce n'était pas l'opinion de Pitt, de Fox, de Shéridan, de Wilberforce, qui ont demandé la liberté pour le nègre dans leur noble amour de l'humanité.

— Que ne la donnaient-ils alors à l'Irlande! répliqua M. Owen dans un mouvement d'indignation qui le fit sortir de son calme ordinaire; les hommes qui parlaient leur langue, qui se battaient à leurs côtés, et dont quelques-uns sont les plus illustres noms de l'Angleterre, le méritaient-ils moins que cette race nègre sur laquelle ils versaient si splendidement leur larmes hypocrites? »

Clémenceau regretta d'avoir blessé le sentiment de nationalité de ce brave Irlandais, et lui dit :

« Le jour de la justice est venu pour vous,

— Oui, dit monsieur Owen avec un reste de ressentiment, ils accordent par peur à l'Irlande cette liberté qu'ils patronnent ici dans un but de ruine. Qu'on soit ennemi de l'esclavage, qu'on travaille à l'abolir, je le conçois, et mes sentiment secrets y inclinent; mais qu'on se prévale de l'exemple de l'Angleterre, cela me révolte, monsieur, car le point de départ est odieux et le résultat misérable. »

Ernest voulut détourner la conversation de ce sujet, qui eût pu le conduire trop loin, et lui dit :

« Mais qu'allons nous faire en cette circonstance?

— D'abord mettre Crésus au nombre des nègres qui doivent vous accompagner dans votre excursion, pour prévenir un malheur immédiat.

— Cette femme a-t-elle donc déjà pu préparer le poison promis? »

M. Owen sourit tristement et repartit :

« Les femmes qui font le métier d'empoisonneuse en ont toujours à leur service. »

— Pourquoi donc cette horrible cérémonie de cette nuit?

— Pour frapper et épouvanter l'esprit de son complice.

« Quoi qu'en pensent certains colons eux-mêmes, je ne crois pas à une science secrète et avancée des poisons chez ces misérables; quelques plantes connues, et même le suc de manioc cru leur en fournit; mais la mulâtresse dont je vous ai parlé se servait tout simplement d'arsenic qu'elle avait dérobé. Quoi qu'il en soit, que votre domestique se taise, je me charge d'observer Théodore, et de découvrir l'empoisonneuse qui lui a promis son secours.

« Ne dites rien de tout cela à M. Sanson; il ne voudrait peut-être plus partir, et il n'en faudrait pas davantage pour exciter les craintes des coupables, de manière à ce qu'on ne pût les découvrir.

Clémenceau s'empressa d'avertir son domestique, qu'il trouva en contemplation devant son déjeûner, qu'il n'osait même dévorer des yeux. Ernest l'emmena chez lui, et ne put lui faire entendre raison.

A tout ce que lui disait son maître, il répondait par cette phrase :

« Voyez vous, monsieur, je ne vous crois pas; vous avez dans l'idée que ces nègres sont des hommes; je vous dis que non, et que nous y passerons tous. »

Il fallut l'intervention de M. Owen pour obtenir un peu de calme du pauvre garçon, et bientôt après chacun descendit de chez soi, prêt pour le départ.

L'itinéraire et le but du voyage avaient été tracés la veille, pendant que Clémenceau était occupé à regarder la danse des nègres, et il apprit qu'on devait aller à la Soufrière,

Des chevaux étaient prêts pour les hommes et pour les dames, et un nombre considérable d'esclaves, portant des provisions s'apprêtaient à suivre la joyeuse caravane. Des guides avaient été amenés, et M. Welmoth, qui avait choisi, pour ainsi dire, le but de l'excursion, se donnait mille mouvements pour organiser le départ.

Tout le monde était joyeux.

Clara, comme si une vie nouvelle avait dominé l'indolence gracieuse à laquelle elle se laissait aller le plus souvent, allait, venait, bondissait pour ainsi dire de l'idée de cette course aventureuse.

Madame de Cambasse, d'ordinaire si renfermée en elle-même, laissait voir un peu de cette âme résolue et ardente qu'elle semblait s'être fait un devoir de contenir, et son œil brillant, sa lèvre entr'ouverte semblait aspirer d'avance un autre air et un horizon plus vaste.

M. Sanson n'était pas le moins animé, et dans sa joyeuse humeur, il s'associait, aux projets de quelques jeunes gens qui se défiaient à qui montrerait le plus d'audace et d'agilité.

C'est du reste une disposition commune à ceux qui habitent le climat des tropiques, de changer tout à coup en une activité pour ainsi dire fébrile, la langueur dans laquelle ils paraissent quelquefois endormis.

Deux seules figures déparaient ce guai tableau c'étaient celles de Clémenceau et de son valet.

Non-seulement Ernest était préoccupé de ce qu'il avait appris de la position de M. Sanson, mais encore il était piqué de suivre, pour ainsi dire en sous-ordre, une excursion arrangée par son rival et pour son rival.

Quant à Jean Plonget, l'émotion qu'il avait éprouvée la veille avait été si forte qu'elle avait triomphé de la rougeur habituelle de ses joues et les avait semés de plaques blanches qui leur donnait un air marbré.

Du reste, ses yeux étaient sans cesse en mouvement, et il lui fallait un violent effort sur lui-même pour maîtriser le tressaillement nerveux qu'il éprouvait toutes les fois qu'un nègre passait à côté de lui, et qui consistait en une violente envie de lui asséner un coup de la crosse du fusil qu'il tenait à la main.

Tous les hommes, en effet, étaient armés, et l'on avait donné des fusils aux deux domestiques par une sorte d'égard et pour ne pas les traiter comme des esclaves, qui cependant avaient gardé le grand coutelas qu'ils portent au travail. Il devait leur servir à couper les lianes et les palmistes qui pourraient gêner la marche des visiteurs.

Au moment où l'on se mettait en route, M. Owen, qui était venu prendre les derniers ordres de M. Sanson, s'approcha de Clémenceau et lui dit en passant et en lui montrant madame de Cambasse du regard :

« Souvenez-vous ! »

M. Welmoth, qui était près de Clémenceau à ce moment, se retourna pour voir à qui s'adressait cette recommandation, mais il ne rencontra que le regard fixe et menaçant d'Ernest qu'il parut vouloir éviter.

Cependant il suivit des yeux M. Owen qui s'éloignait, et il dit en anglais à John qui tenait la bride de son cheval :

— Quand je reviendrai, je te recommanderai ce chien irlandais.»

Clémenceau l'entendit, mais il laissa passer cette parole comme un son vide, pour mieux affirmer la persuation où était Edouard, que lui, Ernest, ne savait pas l'anglais; et tout le monde monta à cheval.

Si M. Welmoth n'avait pas été dominé par cet esprit anglais qui, non content de croire à sa supériorité, s'imagine que personne ne sait rien faire de ce qu'un Anglais fait sans effort, il eût mieux réussi dans le mauvais tour qu'il voulait jouer à Clémenceau. Un Français, un homme d'esprit, eût mis plus de malice et moins de méchanceté dans cette plaisanterie.

Si Ernest avait eu à faire la distribution des chevaux, et qu'il eût voulu rendre M. Welmoth ridicule, il lui eût choisi la rosse la plus pacifique et la plus traînante, avec la rude tâche de lui faire suivre de loin la brillante cavalcade qui l'eût précédé; mais assurément il ne lui eût pas donné le cheval le plus ombrageux et le plus emporté, au risque de lui faire rompre les os.

Mais M. Welmoth avait fait de la malice anglaise qui tient toujours un peu du coup de poing, et Clémenceau était à peine en selle qu'il comprit à quel animal (il s'agit du cheval) il avait à faire.

Les courbettes, les ruades, les sauts de mouton commencèrent leur jeu, et déjà les cris, les avertissements partaient avec effroi, lorsque Ernest, poussé à la fois par la vanité et la colère, se mit en mesure de dompter le terrible coursier, espoir de M. Welmoth. Alors le faisant courir, l'arrêtant sur place, lui coupant la bouche et le lançant à toute vitesse, il rompit, pour ainsi dire, en quelques minutes, cette ardeur vicieuse à ce point que, quand il le ramena près de Clara épouvantée, le malheureux animal, couvert d'écume et de sueur, tremblait et obéissait, sentant qu'il avait la charge d'un maître plus fort que lui.

Clara était une enfant, une enfant bonne, naïve et qui n'avait aucune de ces dissimulations ou de ces finesses qui rendent les femmes si fortes contre nous.

Ainsi elle dit tout simplement à Ernest :

« Ah ! mon Dieu, monsieur Clémenceau, que vous m'avez fait peur!» Puis se tournant vers Edouard, elle ajouta fort sérieusement :

« Comment avez-vous pu donner un cheval pareil à M. Clémenceau ? S'il n'avait pas été si habile écuyer, il eût pu lui arriver un accident, et notre partie de plaisir eût été manquée. »

La différence qu'il y avait entre ces paroles et les compliments que madame de Cambasse fit à Ernest sur son courage et son adresse, c'est que Clara avait franchement exprimé une frayeur vraie, un reproche sincère et une crainte réelle de perdre le plaisir dont elle se faisait tant de joie, tandis que les paroles de madame de Cambasse, en ne paraissant s'adresser qu'à Ernest, étaient surtout d'incisives moqueries et des reproches méprisants contre M. Edouard Welmoth.

Cependant on partit, et bientôt la magnificence du paysage triompha non-seulement du ressentiment et de la préoccupation d'Ernest, mais encore de la terreur de Jean Plonget.

C'est surtout au moment où, après avoir dépassé les terres cultivées, ils commencèrent à pénétrer dans ces bois profonds, ténébreux, admirables, qui n'ont leurs semblables que dans les immenses solitudes du Nouveau-Monde, que l'admiration d'Ernest l'emporta sur tout autre souvenir.

Là, c'était le balisier des montagnes avec son feuillage d'un vert d'émeraude, la fougère géante qui, au sommet de son tronc d'ébène, déploie son large parasol, l'acacia fastuosa, le manglier colossal, qui porte sur ses rameaux immenses des végétaux qui y trouvent encore une nourriture suffisante, et de tous côtés les fleurs suaves les plus éclatantes, les lianes pendant en festons, les oiseaux au corsage d'émail, les eaux murmurantes et limpides.

Ernest ne pouvait s'en lasser et s'écriait à chaque pas, oubliant Clara, M. Sanson, madame de Cambasse et jusqu'à sa haine pour M. Welmoth, à qui rien n'était capable d'arracher un moment la pensée qui le préoccupait.

Après de nombreuses fatigues, ils arrivèrent au pied de la Soufrière; l'on abandonna les chevaux. Ici le spectacle changeait; à cette nature magnifique, luxuriante, succédait une morne désolation, et les dames ne se sentant pas le courage ou la force de tenter la route périlleuse qu'il faut parcourir pour atteindre à son sommet, s'arrêtèrent, tandis que M. Sanson, Clémenceau et Edouard, accompagnés de quelques nègres, continuaient leur route.

Nous ne voulons pas donner ici une description exacte de ce volcan, qui fume toujours, et dont les fourneaux, brûlant sans cesse, préparent peut-être quelque effroyable éruption qui changera un jour la face de cette île, où peut-être lui adjoindra quelque île nouvelle, comme la Grande-Terre, qui n'est, à vrai dire, qu'un exhaussement d'un fond sous-marin arrivé dans l'une de ces tourmentes horribles qui déchirent les entrailles de la terre et en soulèvent la surface.

De tous côtés ce sont des fumerolles d'où s'échappe une fumée blanche, intense, suffoquante; des rochers couverts de soufre cristallisé, dont le jaune tendre a quelque chose de livide.

Comme ils marchaient lentement, et que Welmoth, qui s'arrêtait de temps à autre, examinait avec soin la nature de ce sol, M. Sanson lui dit avec un sentiment d'orgueil :

« Vous voyez, Edouard, notre fortune n'est pas toute dans les habitations, et si la France, au lieu d'oublier ses colonies, ou plutôt au lieu de ne les considérer que comme une charge inutile, voulait dépenser dans ce pays quelques-uns de ces millions qu'elle jette à des travaux inutiles, et essayait ici de ces grands travaux qui font la richesse des nations, elle y aurait bientôt trouvé une compensation de ses sacrifices.

« Comme l'Angleterre, elle est tributaire de la Sicile, qui finira par lui faire payer ses soufres à un prix que vos capitaux seuls pourront atteindre. Alors peut-être elle pensera qu'elle possède une île où se trouve ce premier élément de la force protectrice des nations.

« Mais, en France, il semble que le mot colonie soit le synonyme de ruine; il s'est fait un cercle d'économistes qui ont imaginé que chaque sol devait suffire à ses habitants, et que si on parlait d'une dépense qui dût passer les mers, ils s'insurgeraient contre la prodigalité du pouvoir. »

M. Sanson finit cette phrase d'un air triste et ajouta en secouant la tête :

« Ce n'est pas ainsi en Angleterre. »

M. Welmoth, en ne croyant sans doute que répondre à cet éloge indirect de son pays, s'écria vivement :

« Non certes, et si nous les possédions, nous ne négligerions pas une pareille ressource. »

Clémenceau fut ramené, par cette observation, au souvenir de ce qu'il avait promis à M. Owen, et remarqua que M. Welmoth ramassa une assez grande quantité de ce soufre, pour rapporter, disait-il, un souvenir de son excursion. Si Clémenceau n'avait pas été prévenu des mauvais desseins de M. Welmoth, il eût aisément cru à cette raison que donnait Édouard.

C'est assurément une des manies les plus singulières des Anglais que de rapporter des souvenirs matériels de leurs voyages. Cette manie, souvent ridicule, va quelquefois jusqu'à la plus sotte prétention et quelquefois aussi jusqu'au vandalisme. Un Anglais ramassera un caillou dans une rivière pour dire qu'il a traversé cette rivière, et dérobera ce qui lui tombera sous la main dans un édifice pour constater son passage.

J'ai visité, à quelques années de distance, des caveaux où existaient les débris d'un tribunal de francs-juges; la dernière fois que j'y passai, il ne restait que les murs, et le gardien me dit que tout le reste avait été volé morceau par morceau par les Anglais touristes. Dans l'occasion, s'ils le pouvaient, ils casseraient un doigt à l'Apollon du Belvédère pour le mettre dans leur poche et le pendre ensuite dans leur parloir de Londres. Ce n'était donc pas chose étonnante pour M. Sanson, qui connaissait cette manie, que le soin avec lequel M. Welmoth remplissait ses poches de petits morceaux de soufre; mais dans l'opinion de Clémenceau, il y en avait beaucoup plus qu'il ne fallait pour l'étaler sur une cheminée ou sur une étagère, et la provision qu'il faisait pouvait fort bien servir à des renseignements d'une plus haute portée.

Clémenceau fit comme Édouard, en remarquant l'attention extrême avec laquelle il examinait la nature du sol, ses dispositions, et de quelle façon il serait possible de tracer une voie commode de la montagne à la mer.

Ce fut ainsi que nos explorateurs arrivèrent à cette partie de la Soufrière qu'on appelle la grande Fente, et qui divise la montagne en deux.

Cette immense fissure est elle-même transversalement occupée par un amas de roches qui la traversent comme un pont suspendu au-dessus du gouffre. Ces rochers, précipités sans doute du sommet, se sont rencontrés au moment où ils roulaient ensemble dans l'abîme, et se sont arrêtés à son orifice.

Clémenceau lança quelques pierres dans le gouffre, du côté où la fumée ne s'échappe pas, et tous trois les entendirent rouler longtemps dans ses profondeurs.

La blanche vapeur des fumerolles qui entourent la grande Fente leur voilaient les chemins qu'ils venaient de parcourir, et, par un sentiment singulier, Clémenceau et Welmoth se dirent que là pouvait se commettre le crime le plus affreux, sans qu'il en restât de trace. Ils étaient tous trois armés à la vérité, mais accompagnés d'une douzaine d'esclaves robustes et contre lesquels leurs fusils ne leur seraient que d'un bien faible usage; car à la faveur de la vapeur dont ils étaient entourés, ces esclaves eussent pu s'approcher et les précipiter avant qu'ils se fussent mis en état de défense.

Cette idée, commune aux deux Européens, se montra sans doute si bien sur leur visage, ou éclata si vivement dans le regard prudent et observateur qu'ils jetèrent autour d'eux, que M. Sanson s'en aperçut et ne put s'empêcher de sourire, et comme s'il eût voulu les éprouver, il leur dit :

« Cette ascension m'a fatigué, asseyons-nous ici un moment. »

Soit véritable pusillanimité, soit cette crainte basse que Dieu donne à l'homme d'un cœur pervers et qui lui fait attribuer à d'autres des projets aussi coupables que ceux qu'il médite, M. Welmoth parut surpris de cette proposition, et, par un mouvement plus fort que lui, il se recula, tandis que Clémenceau lui disait d'un air railleur :

« Nous sommes deux avec vous, monsieur, ne craignez rien. »

L'attaque était trop directe et trop vive à la fois pour que M. Sanson ne la comprit pas, et pensant que ce n'était que l'expression du ressentiment que pouvait avoir gardé Ernest du mauvais tour que l'Anglais avait voulu lui jouer, il s'empressa de dire en riant :

« Nous sommes deux aussi, monsieur Clémenceau, mais je me suis trouvé seul ici, et à une époque où la qualité des blancs n'était pas comme aujourd'hui une protection contre les noirs.

— La croyez-vous bien efficace, monsieur ? » dit Clémenceau, tandis que M. Welmoth, redevenu maître de lui, semblait calculer l'heure et la manière les plus propices à punir Ernest de son outrecuidance?

« A ce point, dit M. Sanson, que je préférerais voyager dans les mornes les plus sauvages et aux environs des retraites inaccessibles où se retirent les nègres marrons, que sur vos grandes routes des environs de Paris.

« J'ai éprouvé moi-même cette puissance, et, comme je vous le disais, à une époque où l'on avait fait aux nègres un mérite de la destruction des blancs. J'étais bien jeune alors, je revenais de France et j'étais, comme vous, peu habitué à cette nature colossale qui devait jeter sur mon aventure une couleur assez sombre pour épouvanter l'homme le plus résolu. »

M. Sanson avait évidemment le désir de raconter cette histoire. Était-ce seulement cette envie commune de dire un événement dans lequel on a joué le pricipal rôle, ou bien M. Sanson aurait-il trouvé dans ce récit une occasion de donner un avis aux deux jeunes gens, c'est ce que Clémenceau ne put deviner; mais il lui suffisait que cela pût plaire à M. Sanson pour qu'il l'engageât à leur raconter cette aventure, et il insista d'autant plus que M. Welmoth paraissait trouver qu'ils perdaient un temps précieux et que ces dames s'ennuieraient à les attendre.

« Soit, dit M. Sanson, d'un air particulier, je vous satisferai tous deux, vous, monsieur Clémenceau, en vous disant ce qui m'est arrivé; vous, mon cher Edouard, en le racontant pendant que nous allons descendre la montagne. »

Les visiteurs se remirent en route, et voici ce que leur dit M. Sanson.

VIII.

Une Histoire.

C'était quelque temps après l'expédition du général Richepanse; j'étais rentré à la Guadeloupe avec l'espoir de me mettre à la tête de mes habitations, mais, voulant auparavant étudier l'état de la colonie, je m'étais retiré chez l'un de nos plus riches propriétaires de la Capesterre, petit bourg situé au bord de la mer, à l'extrémité de la riche et fertile plaine qui commence au pied de la montagne sur laquelle nous sommes.

Il y avait dans ce village une petite garnison commandée par un Marseillais qui avait amené avec lui sa femme; elle était fort jolie, très-coquette, et je n'étais pas le premier qu'elle eût séduit par ses manéges; mais j'avais peine à croire ce qu'on m'avait raconté d'elle.

A une époque où beaucoup de nègres insoumis rôdaient encore dans les bois tout remplis de leurs sanglantes prouesses, Mariana se plaisait à donner des rendez-vous dans les lieux les plus éloignés, et jusque dans les bois qui ferment ce côté d'une barrière infranchissable.

Il était difficile de savoir jusqu'où avait pu aller sa faiblesse pour ceux qui avaient accepté cette proposition; mais jusqu'au jour où je parus, personne n'avait encore voulu payer son tête-à-tête avec elle d'un pareil danger, à l'exception de deux officiers français qui furent assassinés à quelques jours de là.

J'avais dix-huit ans, messieurs, et à cet âge on trouve dans le danger un attrait de plus à l'amour. Non-seulement le Marseillais était un bravache qui prétendait qu'il passerait son épée au travers du corps du premier galantin qui ferait les yeux doux à sa femme, mais il y avait encore l'histoire des rendez-vous nocturnes, qui me souriaient étrangement.

Je me mis donc sur les rangs, et au bout de quelques jours, sans qu'il eût été besoin de beaucoup soupirer, je me crus en droit de faire une déclaration en forme à Marianna.

La réponse ne se fit pas attendre, elle me dit en riant :

« Je ne cause pas de ces choses-là dans une maison où les murs ont des oreilles, ni aux endroits où peuvent arriver les curieux et les médisants. Demain, après la chute du jour, trouvez-vous à la Roche-Grise. J'y serai.

— J'y serai aussi, lui dis-je, »

Elle me regarda en face, et je compris son doute.

« J'y serai, lui dis-je, et je vous attendrai toute la nuit. »

— Vous l'oserez?

— Je l'oserai. »

Marianna avait trente ans à peu près et moi dix-huit. Elle me considéra d'un air d'intérêt et me dit doucement :

Pauvre enfant, vous en êtes capable... non je n'y serai pas...

— Vous me l'avez promis; j'ai votre parole, lui dis-je en lui prenant les mains. »

Elle se retira brusquement en me disant :

« Vous êtes un fou... je ne veux pas. »

Je me piquai un peu et lui dis d'un air railleur :

« Serais-je donc le premier qui aurait eu ce courage? »

A ces mots, elle pâlit et se cacha la tête dans ses mains.

J'avoue que le souvenir de la mort des deux officiers me frappa à ce moment sous un aspect différent de celui sous lequel je l'avais envisagé jusque-là, et la pensée que ce pouvait être une expiation d'un bonheur déjà acheté par un grand péril me fit peur.

Mais ce fut cette peur même qui me pressa plus vivement; j'eus honte de moi, et je dis à Marianna :

« Demain, à la chute du jour, je serai à la Roche-Grise. »

Cette singulière femme m'arrêta et me dit tout à coup :

« Vous m'aimez donc bien, enfant?

— Je veux que vous en soyez sûre, Marianna. »

Elle demeura un moment incertaine, elle éprouvait une angoisse cruelle, puis elle me dit tout à coup :

« Eh bien! je vous aime aussi, et c'est parce que je vous aime que je ne veux pas que vous alliez à la Roche-Grise. »

L'effroi qui se peignait dans ses yeux me confirma dans le soupçon que ce rendez-vous renfermait quelque affreux mystère, et je dis à Marianna :

« Que craignez-vous donc pour moi, Marianna? est-ce qu'on revient condamné à mort de vos charmants rendez-vous? »

Elle attacha sur moi ses yeux étincelants, et me dit avec un accent de pitié :

« Vous êtes un enfant d'avoir voulu avoir mon amour, et vous le seriez encore plus de vouloir pénétrer ce mystère. Vous pouvez allez, si vous le voulez, à la Roche-Grise... je n'irai pas. »

A ces mots elle me quitta.

A partir de ce jour, je remarquai un étrange changement dans la conduite de Mariana; autant elle était agaçante autrefois envers tout le monde, autant elle devint froide et réservée. Quant au capitaine, qui semblait être avengle avant ce jour et qui encourageait sa coquetterie, au lieu de rester complaisant et empressé, il devint sombre, morose et presque brutal pour elle.

Ceux qui n'étaient pas dans le secret de mon entretien avec Mariana disaient que le capitaine avait enfin découvert les galanteries de sa femme, tandis que je ne pouvais douter qu'elle n'eût à souffrir les brutalités de son mari que pour une raison contraire.

Quel mystère renfermait donc le bois terrible où se trouvait ce bloc énorme de rocher que l'on appelle la Roche-Grise?

Le désir de l'apprendre me dévorait, et plusieurs fois je fus tenté de proposer à quelques uns de mes jeunes gens de faire avec moi une excursion dans cet endroit; mais je réfléchissais que, si j'arrivais à découvrir le mystère, il pouvait être de nature à perdre Marianna, et que moins que tout autre j'avais le droit d'attirer un malheur, peut-être effroyable, sur une femme qui du moins m'avait sauvé de ma propre imprudence.

Les jeunes gens ont une singulière manie, c'est de juger les hommes qu'ils voient comme ayant toujours été ce qu'ils sont.

Lorsqu'ils se trouvent en face d'un homme de cinquante ans, ils admettent très-difficilement que cet homme, devenu calme, posé, grave, prudent, ait eu les passions folles, vives, chevaleresques de la jeunesse, et ce fut avec étonnement que Clémenceau écouta le récit de M. Sanson et son scrupule délicat. M. Welmoth paraissait prendre à ce récit un tout autre intérêt que celui qu'y prenait Ernest, et ses sourcils froncés, ses lèvres contractées eussent prouvé à Clémenceau s'il l'avait remarqué, qu'il avait pour l'Anglais un sens bien différent.

Quant à M. Sanson, qu'elle que fût son intention en faisant ce récit, il n'avait pas l'air de s'adresser à l'un plutôt qu'à l'autre, et il continua sans paraître remarquer la manière dont on l'écoutait :

La supposition que j'avais faite sur ce secret singulier avait refroidi de beaucoup la cour assidue que je faisais avant à Marianna, et je l'évitais le plus que je pouvais.

Mais mes soins avaient été trop évidents pour qu'on ne remarquât pas combien j'avais changé de manières vis-à-vis d'elle; et, sans me le dire de façon à ce que je pusse m'en fâcher, on me laissait entendre que la peur que me faisait le capitaine entrait pour beaucoup dans ma froideur.

J'aimais Marianna de cet amour de dix-huit ans qui trouve en toutes choses des excuses, et plus je voyais Marianna souffrir, plus je la désirais, mais plus je craignais que cette femme ne fût indigne de moi et ne valût pas la peine que je fisse taire les petits propos médisants dont on m'accablait.

Voici donc ce que je résolus de tenter pour sortir de cette perplexité :

Un soir que tout le monde était à une réunion dansante et que je fus assuré de ne rencontrer personne sur mon chemin, je quittai la Capesterre, et je me rendis vers les bois qui embrassent la montagne jusqu'au sommet.

J'arrivai jusqu'à la Roche-Grise sans que rien eût pu m'effrayer; c'était autour de moi une solitude profonde, un silence solennel. J'étais armé, et, après une assez longue attente, après avoir parcouru et fouillé le bois autant que le pouvait un homme seul dans ces épais fourrés, je m'apprêtais à retourner sur mes pas, lorsque je crus entendre à quelque distance le bruit d'une cognée attaquant un arbre.

Ce bruit était très-rapproché, et j'y courus... La lumière pénétrait encore assez dans le bois pour que je pusse voir où j'allais, et je reconnus en effet qu'un coup de hache venait d'être frappé au pied d'un palmiste. Ce bruit et cette entaille profonde me prouvèrent que quelque nègre était près de moi, et que probablement il avait fui au mouvement que j'avais fait.

Il n'y avait pas là de quoi m'épouvanter, et je cherchais à découvrir de quel côté le nègre avait pu fuir, lorsqu'un nouveau coup de hache, frappé à une distance encore bien plus rapprochée, vint me tirer d'embarras. Cette fois, j'y marchai avec plus de précaution. Je trouvai l'endroit, l'empreinte de la hache; mais celui qui avait donné le coup avait disparu.

Était-ce un piége pour m'attirer? Je n'en doutai pas, surtout lorsque j'entendis le même coup se répéter à une distance plus éloignée et dans une autre direction.

J'armai mon fusil, et, comprenant qu'il serait par trop imprudent de poursuivre seul une pareille tentative, je songeai à me retirer; mais la chose n'était pas facile, car les nègres avaient conservé des fusils, et une balle pouvait aisément m'atteindre par derrière. Je reculai donc lentement en reprenant le chemin que je m'étais frayé, mais tout à coup une liane se tendit vivement derrière moi, et, emporté par le mouvement, je tombai sur le dos.

A l'instant même, et comme si chaque arbre eût renfermé un homme, je me vis entouré de vingt nègres, le coutelas levé sur moi.

J'allais périr lorsque tout à coup on s'écria :

« Arrêtez! c'est le maître! c'est M. Sanson! »

Et je vis un ancien esclave de notre habitation se placer entre moi et les assassins.

Il n'était pas le seul de cette troupe qui me connût, et je trouvai autant de protecteurs que d'anciens esclaves qui avaient appartenu à mon père.

Les étrangers me voulaient égorger, les miens ne le voulaient pas, et probablement une rixe allait s'ensuivre, lorsqu'une voix osa proposer de s'en rapporter à la décision du chef.

Cet avis fut accueilli comme un moyen de conciliation; l'on me releva et on m'ordonna de marcher. Comme je m'y refusais, nos anciens esclaves s'emparèrent de moi et m'emportèrent. Je les laissai faire, comprenant que c'était le seul moyen de m'arracher à la fureur de leurs compagnons. Je me résignai à les suivre de bonne grâce, et nous marchâmes durant toute la nuit sans que je pusse reconnaître ni dans quelle direction ni à quelle hauteur nous nous trouvions.

Le jour était levé depuis longtemps, et cependant le bois était tellement épais que je n'avais pu encore voir le soleil, lorsque nous arrivâmes tout à coup au milieu d'une clairière où se trouvaient à peu près une centaine d'ajoupas.

Malgré la fatigue, on me conduisit immédiatement devant le chef, dans lequel, sous la couleur noire dont il s'était barbouillé le visage, je crus reconnaître un blanc.

« Qu'es-tu venu faire dans le bois? » me dit-il brusquement.

Je voulus, à tout risque, pénétrer dans le mystère que j'étais venu chercher, et je lui répondis hardiment :

« J'y attendais une femme. »

Cet homme m'examina et reprit :

« Tu n'es pourtant pas un officier, tu es monsieur Sanson.

— Oui! oui! crièrent mes nègres, c'est M. Sanson. »

Cela parut étonner le chef, qui me dit :

« C'est Marianna que tu attendais?

— C'est elle, lui dis-je. »

Il se retourna vers les autres nègres, et leur dit aussitôt :

« C'est Marianna qui nous l'envoie; vous savez ce que cela veut dire. »

Et sans autres discours il prit un fusil placé près de lui et l'arma; mais mes fidèles se jetèrent encore au-devant du coup, et priant et menaçant, ils obtinrent que toute la bande serait attendue jusqu'au soir pour décider de mon sort.

Ce fut, comme vous devez bien le penser, une cruelle journée pour moi.

On m'avait attaché à un poteau, et deux nègres montaient la garde devant ma personne. Ce fut enfin le tour de deux de mes anciens esclaves, et celui qui avait été le plus ardent à me défendre me dit alors :

« Maître, ferme les yeux et fais semblant de dormir pendant que je vais parler. »

Je fis ce qu'il me dit, et alors il se mit à se promener devant moi et à chaque fois qu'il passait le long de mon poteau il me parlait à voix basse.

« Maître, me dit-il d'abord, nous te sauverons, mais ne dis pas qui t'a donné un rendez vous. »

Il passait et disait :

« Maître, nous voulons tous retourner à l'habitation. »

Il passait encore et reprenait :

« Nous sommes bien malheureux.

« Tu nous recevras, n'est-ce pas.

« Tu diras aux autres maîtres d'êtres indulgents.

« Ouvre les yeux pour dire oui. »

J'obéis, et pendant une demi-heure je reçus ainsi des avis et mille autres marques de repentir et de soumission.

« Enfin le soir vint, et grâce à ma jeunesse, et surtout à la résistance de mes nègres qui avaient entraîné une assez grande quantité de leurs compagnons dans leur parti, mon salut fut décidé, et l'on m'annonça qu'on profiterait de la nuit pour me conduire hors de la forêt.

Ce fut encore une marche pénible, au bout de laquelle on me banda les yeux.

Je compris que nous quittions les bois; et quoique je fusse porté par quatre nègres vigoureux, je sentis qu'ils parcouraient un pays horriblement difficile. Bientôt les vapeurs soufrées m'avertirent de l'endroit où je me trouvais; et lorsqu'on m'ôta mon bandeau, j'étais à cette même place où nous nous sommes assis tous trois, il n'y a que quelques instants.

C'était une nuit profonde, et peut-être suis je le seul homme qui se soit trouvé à pareille heure près de ces deux gouffres béants, entourés d'hommes qui n'avaient qu'un geste à faire pour me précipiter dans les abîmes sans fond.

Je doutai un moment de leurs intentions; mais lorsque le chef m'ordonna de jurer sur le démon infernal du volcan que je ne trahirais pas le secret de la retraite des nègres, je compris qu'ils avaient voulu donner à ce serment une apparence effroyable; et, je puis le dire sans honte, j'avoue que, lorsque je tendis la main sur l'abîme, en adjurant le Satan qui y présidait, il me prit une sorte de crainte superstitieuse de voir des flammes s'élancer, ou d'entendre une voix terrible me répondre. Mais j'avais à peine prononcé le serment voulu que les nègres disparurent comme par enchantement, et je demeurai seul sur les rochers.

Le jour ne tarda pas à paraître; et comme ce n'était pas la première fois que je visitais la Soufrière, je pus m'orienter, et je me rendis à la Basse-Terre, où déjà l'on avait reçu la nouvelle de ma disparition.

On m'interrogea sur ce qui m'était arrivé. J'évitai de répondre, en prétendant que je m'étais égaré.

Je m'apprêtais à retourner à la Capesterre pour arracher à Marianna son secret; mais, le lendemain même de ma disparition, on l'avait trouvée morte dans son lit.

« Alors, dit Edouard avec un empressement remarquable, vous n'avez jamais su le mystère de l'assassinat des deux officiers?

— Vous vous trompez, dit sévèrement M. Sanson à Edouard, je l'ai appris.

— Et quel est-il? s'écria vivement Clémenceau.

— Ce n'est pas une chose à raconter devant des dames, dit M. Sanson plus gaîment; et voilà que l'on vient au-devant de nous. Seulement n'oubliez pas que la condition que des nègres mirent à mon salut n'était pas de confirmer leur liberté, mais de leur assurer leur esclavage. »

IX

Une Etourderie.

En effet, madame de Cambasse et Clara gravissaient alors le sentier que descendaient les trois visiteurs.

Toutefois, à leur marche rapide et surtout à l'air affairé et aux signes multipliés de Clara, M. Sanson et les deux jeunes gens comprirent qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire, et se hâtèrent d'arriver près de ces dames, dont cependant la présence calmait beaucoup leur inquiétude. Mais, au lieu de les attendre. Clara leur crie d'accourir, et retourne elle-même vers une partie de la route cachée par un coude et d'où s'élevait une sorte de tumulte.

Clémenceau, plus agile que ses deux compagnons, arrive le premier et voit au milieu de la route un homme pâle, défait, assis sur un tertre et soutenu par un gendarme, tandis que deux autres le sabre au poing, et paraissant obéir à un homme d'une figure sinistre, placé derrière eux, maintenaient une foule de nègres qui semblaient vouloir leur arracher ce malheureux.

C'étaient des cris, des hurlements, un trouble extrême; les nègres pressaient peu à peu les gendarmes, sans violence apparente; ils en avaient déjà séparé un du groupe, et, le serrant entre eux, ils avaient rendus ses efforts inutiles.

Clémenceau, du premier regard, voit que par cette manœuvre persévérante ils atteindront celui que la force publique a pris sous sa protection, et supposant qu'il s'agit de quelque féroce vengeance que les nègres veulent tirer de ce malheureux blanc, il se jette en étourdi au milieu de la foule, sans considérer que quelques-uns des jeunes créoles qui étaient restés avec madame de Cambasse et Clara demeuraient non pas les spectateurs impassibles de cette scène, car ils la suivaient avidement des yeux, mais ne s'y mêlaient point.

Si Clémenceau avait eu près de lui quelqu'un à qui il eût pu dire sa pensée, il se fût sans doute écrié :

« Regardez, voilà ces esclaves que vous dites heureux à ce point qu'ils chérissent leur esclavage : probablement exaspérés par mille cruautés, ils poursuivent l'un de ces maîtres indignes qui sont pour eux des bourreaux implacables; et voyez comme le lâche tremble et pâlit maintenant. »

En vertu de ce mouvement oratoire, Clémenceau s'élance au plus fort de cette foule pressée, et croyant faire d'autant plus d'héroïsme qu'il sauvait un coupable, il écarte les nègres, parvient jusqu'au gendarme déjà séparé des siens, se joint à lui et regagne le groupe au milieu duquel se trouve le malheureux poursuivi, plus pâle encore et plus défait. Au moment où Ernest arrive, le monsieur qui avait l'air de commander aux gendarmes, quoiqu'il fût en habit civil, le salua et lui dit d'un ton empressé :

« Je vous remercie, monsieur, de votre concours; vous êtes sans doute un ami de M. L... persuadez-lui de nous suivre, c'est ce qu'il a de mieux à faire; les bonnes intentions et le dévouement de ses esclaves ne le sauveront pas, et cela peut devenir une fâcheuse affaire.

— De quoi s'agit-il donc? » fit Ernest en regardant autour de lui et en voyant que les nègres suppliaient plus qu'ils ne menaçaient, et que les gendarmes ne les repoussaient pour ainsi dire que pour ne pas trahir leurs devoirs.

Probablement le monsieur allait expliquer à Clémenceau la cause de tout ce tumulte, lorsqu'il aperçut venir de loin une douzaine de nouveaux nègres accourant à toutes jambes, en poussant des cris et en élevant les mains en l'air.

« Faites attention, dit le fonctionnaire civil aux gendarmes, ceux-ci ont l'air moins bien intentionnés. »

Puis se retournant vers le prisonnier, il lui dit :

« Marchez, monsieur, ou il arrivera malheur... »

Celui-ci voulut se soulever, mais soit par calcul ou soit que les forces lui manquassent, il retomba sur le tertre.

« Mais qu'a donc fait cet homme? dit Clémenceau.

— Eh! mon Dieu, monsieur, lui dit l'huissier avec impatience, il a fait des dettes; j'ai mission de l'arrêter, et voici une heure et demie que je lutte avec tout l'atelier, qui veut me l'arracher. »

Clémenceau rougit jusqu'aux oreilles.

Il s'était donc associé à un huissier et à des gendarmes pour contribuer à l'arrestation d'un débiteur, car sans lui la pression lente des esclaves qui se rapprochaient insensiblement du prisonnier eût probablement fini par diviser la petite troupe et eût favorisé l'évasion du maître. Mais le corps d'armée de l'huissier s'était reformé grâce à lui, Clémenceau, et les esclaves semblaient abandonner leur projet.

A ce moment, Clémenceau se fût souffleté s'il l'avait pu, surtout lorsqu'il pensait que c'était en présence d'Edouard, de Clara, de M. Sanson, de madame de Cambasse, de dix autres personnes qu'il avait fait cette cruelle sottise. Il voyait qu'on le regardait, et commençait à perdre la tête lorsqu'il aperçut à quelques pas de lui Jean Plonget, qui semblait lui demander ses ordres du coin de l'œil.

Ernest profita de ce secours inattendu, et lui désigna le gendarme qui tenait le prisonnier.

Pendant que Jean Plonget tournait la position, les nègres qu'on avait aperçus de loin étaient accourus; ils pénétrèrent rapidement jusqu'à l'huissier, et alors Clémenceau put juger ce que voulaient ces malheureux, qu'il croyait poussés à la vengeance par la férocité de leur maître.

Ils apportaient avec eux tout ce qu'ils possédaient; les plus misérables leurs habits les meilleurs; d'autres leurs petits bijoux, quelques-uns de l'argent. L'un d'eux tendit à l'huissier une bourse renfermant douze doublons, tous lui promettant leurs volailles, leurs cabris, leurs bestiaux, pour payer la dette de leur maître. L'huissier refuse; mais ce mouvement et la discussion qui s'ensuit ont permis à quelques femmes de se glisser jusqu'auprès du prisonnier; elles se placent entre lui et les agents de la force publique, et, n'osant lutter contre eux, elles se couchent par terre, de façon que l'on ne pouvait plus l'enlever sans les fouler aux pieds.

Les gendarmes les menacent de leurs sabres, mais elles restent immobiles, et l'une d'elles, leur montrant son cou, leur crie :

« Coupez-le, je ne quitterai pas mon maître. »

L'huissier hésite, les gendarmes hésitent. M. L..., à moitié revenu à lui, veut éloigner ses esclaves, lorsque tout à coup on entend la voix de Jean Plonget qui s'écrie :

« Gare! gare! voilà un peu d'eau pour ce pauvre homme qui se trouve mal. »

Jean en apportait son chapeau tout plein ; on le laisse passer et il se place en face de M. L...

« Voilà, voilà, dit-il, comment on fait revenir un homme! »

Et il lance l'eau à tour de bras au visage de M. L..., ou plutôt au visage du gendarme qui le tenait. Celui-ci, surpris, suffoqué, lâche le prisonnier pour s'essuyer les yeux, et aussitôt, par un mouvement rapide, spontané, on enlève M. L... et il gagne un coin du bois, par où il parvient à s'échapper.

Cet exploit du domestique sauva l'honneur de son maître, mais il faillit coûter cher à Jean Plonget.

Le gendarme lui avait mis la main sur le collet et voulait l'arrê-

ter comme ayant favorisé l'évasion du prisonnier; mais Jean Plonget était trop Normand pour résister, et personne n'eût pu prendre l'air plus pantois et plus désolé pendant qu'il disait :

« C'est ma faute, pardonnez-moi; que je suis bête!.. mais quelqu'un m'a tiré le bras par derrière... c'est sûr je l'avais pourtant bien visé. »

Jean fit si bien, et Clémenceau, dont l'huissier ne croyait pouvoir suspecter les intentions, ayant déclaré que c'était son domestique, on le relâcha, et peu à peu tout le monde se dispersa.

Lorsque Jean et Clémenceau rejoignirent leur société, M. Sanson dit en riant à Jean :

« Tu as imaginé là un bon moyen, mon garçon.

— Il n'est pas de mon invention, dit Jean d'un ton modeste où il y avait une montagne d'orgueil. Je l'ai vu faire à M. Frédérick Lemaître dans la fameuse pièce de *Cartouche.* »

Clémenceau, bien que l'on ne pût soupçonner le mouvement qui l'avait poussé, était embarrassé de lui-même; car, d'une façon ou d'autre, son intervention n'était pas convenable, et s'il eût bien voulu s'apercevoir qu'aucune des personnes présentes ne s'y était mêlée, il aurait compris que c'était parce qu'aucune ne voulait ni aider à une résistance à la loi, ni à une arrestation qui semble toujours odieuse pour raison de dettes.

Pourquoi donc Clara avait-elle appelé son père avec tant d'ardeur? Était-ce pour lui donner le spectacle de cette lutte?

Non, certes; car, tandis que Clémenceau faisait sa sotte expédition, elle suppliait son père, madame de Cambasse, Edouard, de venir en aide à ce pauvre homme; elle voulait y participer de toute son épargne, et lorsqu'on se remit en route, M. Sanson lui répondit :

« Allons, voyons, je te promets d'arranger cette affaire avec les créanciers, si c'est possible. »

Clara remercia son père en l'embrassant.

Clémenceau et madame de Cambasse se regardèrent et parurent se comprendre, et Ernest se souvint de l'entretien qu'il avait promis d'avoir avec cette dame.

X.

Confidences.

L'événement qui venait de se passer devint un texte de conversation dont M. Sanson s'empara, comme s'il eût voulu en profiter pour donner aux deux jeunes gens une nouvelle leçon.

« Vous le voyez, messieurs, leur dit-il, voilà ces esclaves qu'on vous représente comme des victimes qui nourrissent contre leurs maîtres un ressentiment qui n'attend qu'une occasion pour éclater.

« Ce dévouement vous prouve, tout au moins, une chose assez bizarre, c'est que l'esclave est, pour ainsi dire, plus riche que le maître, c'est qu'il possède, sinon d'après la loi écrite, du moins d'après la coutume, et que sa propriété est bien distincte, bien indépendante, bien séparée de celle du maître, et qu'il n'est jamais entré dans la tête de M. L..., malgré son malheur (pas plus que cela ne pouvait entrer dans la tête d'un colon plus heureux), de prendre ce qui appartient à ses esclaves pour se libérer. »

M. Welmoth savait fort bien que répondre, c'était accepter la leçon; il garda le silence, comme si on eût parlé d'une affaire qui ne le concernait pas; mais Clémenceau, qui avait dans le cœur cette franchise qui ne déserte pas ses opinions, même lorsqu'on ne les attaque qu'indirectement, répondit à M. Sanson :

« Peut-être, monsieur, pourrait-on tirer de ces deux faits une conclusion tout opposée à celle que vous nous montrez. Sans doute ces faits témoignent en faveur des maîtres, trop légèrement accusés de tyrannie, mais ne témoignent-ils pas aussi en faveur des esclaves? Ces faits prouvent qu'ils possèdent, donc ils savent acquérir et garder, et ils prouvent aussi que l'usage que ces pauvres gens font de ce qu'ils possèdent peut, en certaines circonstances, comme celle-ci, être dirigé par les sentiments les plus généreux et les plus intelligents. »

M. Sanson sourit d'un air d'incrédulité et s'apprêta à répondre de ce ton amical qu'on prend pour celui dont on veut éclairer la raison, parce qu'on croit à la sincérité de ses opinions, quoiqu'on ne les approuve pas, ton bien différent de cet accent de reproche amer avec lequel il s'était adressé à M. Welmoth, dont il soupçonnait probablement les vues intéressées.

« C'est là qu'est toute l'erreur, mon cher monsieur.

« Quand vous voyez le mal, vous lui donnez pour cause l'esclavage; quand vous voyez le bien, vous l'attribuez à l'individu. Retournez complétement la question, et vous serez peut-être dans le vrai.

« Voilà vingt, trente esclaves qui possèdent, n'est-ce pas? et vous dites: Ils savent acquérir et garder. Faites-les libres demain, et dans huit jours ils n'acquerront plus, parce qu'ils ne travailleront plus.

« Le nègre, mon cher Ernest, est absolument comme l'écolier.

« Forcé au travail, l'enfant en prend l'habitude, autant par amour des petits plaisirs que cela lui rapporte que par la crainte du châtiment, et je parle ici des laborieux. Mais ôtez-le de sa classe, enlevez-le à la surveillance de ses professeurs, et dites-lui qu'il est le maître absolu de travailler ou de ne pas travailler, même en l'avertissant que sa paresse le mènera aux plus dures privations : sur cent écoliers, tous ceux d'une nature paresseuse, et c'est la majorité, ne feront rien le lendemain; quelques-uns persisteront; mais, lorsqu'ils auront quitté une seule fois le travail pour le plaisir, et que



La tigresse s'agenouille, retire l'enfant de la fosse...

ni châtiment ni réprimande ne les y rappelleront, ils recommenceront bientôt après ; et un mois ne sera pas écoulé que tous s'endormiront dans la plus insigne paresse ; et, parce que un sur mille persévérera, vous n'admettrez pas, je pense, que l'on doive donner à tous les enfants la liberté de faire tout ce qu'ils veulent, en se confiant à leur intérêt pour les éclairer?

— Pardon, dit Ernest, mais vous parlez d'enfants dont la raison n'est pas développée.

— C'est que le nègre est toujours un enfant, mon cher monsieur Clémenceau ; la discipline y crée de bons sujets, comme elle en crée chez les écoliers; mais, la discipline rompue, les bonnes qualités disparaissent; et c'est avec ces gens-là que vous voulez faire un peuple libre !...

« Mais vous n'auriez pas assez de haine et de mépris pour un chef d'institution qui, parce qu'il a obtenu par une surveillance active et sévère d'excellents résultats de l'esprit faible et versatile des enfants, se dirait tout à coup :

« Ils feront demain tout seuls ce qu'ils ont fait hier grâce à mes soins ; »

« Et qui, sur ce beau raisonnement, les abandonnerait à eux-mêmes.

« Un père de famille qui en ferait autant pour ses enfants serait considéré comme un fou ou un misérable ; et c'est ce que vous prétendez faire pour toute une population, oubliant que, dans ce cas, les désordres s'accroissent en raison de la puissance des passions.

— Votre comparaison et votre raisonnement peuvent être fort justes, dit Clémenceau, mais ils partent d'un fait sur lequel tout repose : c'est l'incapacité du nègre.

— Le nègre possède l'Afrique depuis tantôt quarante siecles, repartit M. Sanson. Il a eu, comme toutes les races créées par Dieu, le temps et l'espace pour s'améliorer.

« Bien des civilisations ont eu le temps de naître, de grandir et de mourir en tous lieux, sans que jamais la leur ait franchi une limite qui est encore du côté de la barbarie.

« Lorsque les Celtes, nos aïeux, ont quitté leurs forêts pour aller à la conquête de la Grèce et de l'Asie Mineure, pour y trouver le bien-être qui leur manquait dans leurs sauvages forêts ; quand les peuples pastoraux du Mongol, poussant les Huns qui poussaient les Slaves, qui poussaient les Germains, inondaient les Gaules, les Italies, les Espagnes ; quand les Tartares envahissaient la Chine, toutes ces races obéissaient à ce sentiment providentiel qui pousse l'homme vers les lieux où la civilisation doit le compléter, comme la nature de la plante la pousse vers le soleil qui doit la développer.

« Celles-là conquéraient par la guerre la civilisation que d'autres enfantaient par elles-mêmes ; mais toutes, sans exception, sont sorties de leur barbarie, les unes par leurs travaux, les autres par leurs émigrations. La race noire seule est restée stationnaire ; elle n'a rien pris par la conquête ; elle est ce qu'elle était il y a deux mille ans : elle vend à des étrangers les esclaves qu'elle immolait autrefois à ses dieux et les prisonniers qu'elle égorgeait pour ses festins, voilà jusqu'ici tout le progrès. Me direz-vous que c'est le climat qui l'a condamnée à cette impuissance ? Mais toute l'Afrique n'est pas sur la côte de Guinée, et son intérieur possède des climats tempérés et des rivières abondantes.

« Là où les Hollandais ont importé une colonie florissante, les Hottentots n'ont jamais trouvé que la misère la plus dégoûtante. L'exemple est près d'eux, pourquoi n'en profitent-ils pas? Les Maures ont fait rayonner à leur portée une civilisation qui eût dû les tenter, s'ils avaient su la comprendre.

« Non, vous dis-je, c'est une race que la main de la nature a laissée incomplète.

— Véritablement, monsieur Sanson, dit Ernest d'un ton sérieux, oseriez-vous dire que la Providence divine eût condamné une si nombreuse partie de ses enfants à une éternelle ignorance et à un éternel malheur?

— Et qui vous a dit, monsieur Clémenceau, reprit M Sanson avec une conviction profonde, que cette traite que vous appelez un abominable commerce, cet esclavage que vous regardez comme une odieuse tyranie, ne sont pas les moyens providentiels par lesquels Dieu a résolu d'arracher ces populations à la barbarie?

« En combien de lieux la civilisation humaine n'a-t-elle pas tracé son premier sillon avec le fer du glaive, et combien de sang n'a-t-il pas été versé par des guerres sanglantes dans ce sillon pour le féconder !

« Ne faites pas l'histoire des individus, mais faites celle des hommes, et reconnaissez avec moi que la race noire doit à la traite et à l'esclavage la conquête de l'île la plus riche du monde, de Saint-Domingue, conquête que jamais elle n'eût faite, ni rêvée, ni comprise. Et, n'en doutez pas, ils lui assureront, dans un avenir quelconque, la conquête de cette terre où nous sommes. Mais cet avenir même, vous risquez de le perdre pour vouloir trop le hâter.

« Tenez, monsieur Clémenceau, les instigateurs de cette folle croisade sont peut-être au fond les plus coupables, mais ceux qui se laissent aller à leur influence sont peut-être les plus malfaisants. »

Clémenceau devint rouge, et, malgré son respect pour M. Sanson, il allait peut être répondre avec vivacité, quand celui-ci se hâta de reprendre :

« Je vous demande pardon de m'exprimer si vivement, mais c'est notre cause que je défends, une cause pour laquelle nous sommes exposés à toutes les injures et à toutes les calomnies. »

Puis il ajouta tout bas, en parlant confidentiellement à Ernest :

« Le souvenir de cette malheureuse affaire de Marianna m'a emporté.

« Déjà l'Angleterre travaillait, sous des apparences de bonne foi, à la destruction de cette colonie, et vous frémiriez d'apprendre jusqu'où peut descendre l'impitoyable machiavélisme de ce gouvernement, lorsqu'il s'est proposé un but. »

Clémenceau s'étonna fort que les galanteries de la Marseillaise

Elle était fort jolie, très-coquette...

Marianna pussent se rattacher à la politique d'un peuple, et il eût été fort curieux d'apprendre par quels fils singuliers des intérêts si graves se rattachaient à des intérêts si frivoles.

Mais la conversation fut interrompue par l'arrivée de toute la société dans l'habitation de l'un des colons, chez qui l'on devait dîner et passer la nuit.

Ce ne fut que là que Clémenceau songea sérieusement à l'entretien qu'il avait à demander à madame de Cambasse. Il se trouva placé près d'elle à dîner, et, saisissant un moment où la conversation était assez générale pour couvrir de son bruit quelques paroles vivement échangées, il lui dit tout bas :

« J'aurais à vous parler en particulier, madame.

— A moi, monsieur ! dit madame de Cambasse d'un air étonné.

— A vous, madame, et de choses très-graves ! il s'agit des plus chers intérêts de M. Sanson.

— Ne pouvez-vous lui en parler directement ?

— M. Owen m'a dit que je ferais mieux de m'adresser à vous.

— Ah ! fit madame de Cambasse, comme si ce nom eût tout expliqué et justifié la demande d'Ernest; c'est M. Owen : il s'agit donc de M. Welmoth ?

— Oui, madame, » dit Ernest, qui, malgré lui, regarda en ce moment celui dont il était question, et qui vit alors qu'Édouard les considérait avec la curiosité d'un homme qui se défie de tout ce qui l'entoure.

Mais avant qu'Ernest eût pu avertir madame de Cambasse, elle lui dit :

« Après le dîner, je sortirai et je dirigerai ma promenade du côté de l'allée de galbas qui mène de la route à l'habitation. Vous avez dû apercevoir, à gauche de cette allée, un bananier-figuier remarquable par son énorme dimension. C'est là que je vous attendrai.

— Je vous y rejoindrai, » dit Ernest.

Malgré le vif désir qu'il éprouvait d'entretenir madame de Cambasse en particulier, cette espèce de rendez-vous furtif ne convenait pas à Clémenceau, et, par un sentiment qu'il traita de puéril, mais qu'il ne put tout à fait vaincre, il s'en alarma.

Il était impossible de montrer cette crainte à une femme sans qu'elle y vît une sottise ou une impertinence; et cette première impression une fois passée, Ernest n'y pensa plus, et attendit l'heure désignée avec une vive impatience.

L'assemblée était nombreuse, et M. Sanson prit place à une table de jeu. Ernest refusa d'être son partner, et fut d'autant plus contrarié que M. Welmoth accepta avec empressement.

Cette petite circonstance devait faire d'autant mieux remarquer le refus d'Ernest, et ce refus se trouvant suivi de sa sortie du salon, il était certain que, si l'on s'apercevait de son absence, on penserait naturellement qu'il avait eu le projet arrêté de s'esquiver. Cette absence, combinée avec celle de madame de Cambasse, devenait immédiatement ce que c'était en effet : un rendez-vous convenu.

Mais un rendez-vous entre un beau jeune homme et une jolie femme ne s'explique en aucun pays par des affaires d'intérêt commercial, et à ce moment Ernest n'eût pas hésité à avertir madame de Cambasse de sa crainte, s'il en eût été encore temps; mais déjà madame de Cambasse avait quitté le salon et l'attendait sans doute, et Ernest ne pouvait pas la laisser seule. Il se hâta donc de profiter du mouvement d'une contredanse, et disparut à son tour, bien décidé à abréger l'entretien le plus qu'il le pourrait.

Le jour s'éteignait, et le crépuscule qui commençait donnait même à ce rendez-vous un certain air de mystère qui contrariait Ernest, autant pour madame de Cambasse que pour lui-même.

En conséquence, il marcha avec rapidité, pour abréger autant que possible leur absence à tous deux ; il l'atteignit avant même qu'elle fût arrivée au bananier. Il lui proposa immédiatement de causer en regagnant la maison ; mais, par une détermination prise d'avance, que Clémenceau appela en lui-même un caprice, mais qui avait une raison que madame de Cambasse ne trouva pas à propos d'avouer, elle voulut continuer la promenade.

Ernest essaya de faire valoir quelque objection contre la fraîcheur de la saison, etc. ; mais madame de Cambasse y répondit très-résolûment et de manière, pour ainsi dire, à prouver à Ernest qu'elle le comprenait, mais qu'elle ne voulait pas céder à un motif quelconque.

Clémenceau se tint pour averti, et comme après tout il se croyait le moins compromis dans ce qui pourrait se dire de cette disparition simultanée, il raconta à madame de Cambasse sa conversation avec M. Owen, les craintes de l'Irlandais relativement aux exigences probables de M. Welmoth, et insista sur cette phrase d'Édouard glissée en anglais à son groom, et qui menaçait M. Owen, qui sans doute gênait les projets d'Édouard.

« Je savais les engagements de M. Sanson, dit madame de Cambasse, et s'il m'eût consultée avant de les prendre, il ne l'eût certainement pas fait; car je connais sir Édouard Welmoth, et cet homme est peut-être le plus dangereux de tous ceux que j'ai rencontrés. Mais à propos, je croyais que vous ne saviez pas l'anglais ? »

Ernest lui raconta à quelle occasion il avait été entraîné à dire qu'il ne le savait pas, et comment ensuite il s'était réservé ce mensonge comme un avantage.

« En ce cas, monsieur Clémenceau, nous tenons peut-être dans nos mains le secret d'une intrigue qui nous livre M. Welmoth sans défense, et qui nous donnera le moyen de l'arrêter dans les poursuites qu'il oserait peut-être intenter.

— J'ignore, madame, dit Clémenceau, quelles armes vous pouvez avoir contre M. Welmoth ; mais à une demande d'argent, c'est par de l'argent qu'il faut répondre, sauf à punir plus tard les complots de ce monsieur.

« Dans ma précipitation, j'avais oublié de vous dire que je puis personnellement tenir à la disposition de M. Sanson la somme nécessaire à sa libération. Je me suis sans doute fort mal expliqué...

— En effet, dit madame de Cambasse, vous avez l'air fort inquiet, et cependant, grâce à votre confiante intervention, M. Sanson ne doit plus avoir rien à redouter.

— Peut-être, si vous vouliez bien vous charger de cette négociation. Je ne puis faire une pareille offre à M. Sanson sans avoir l'air de connaître l'état de ses affaires, tandis que, de votre part, il pourra accepter, puisque vous savez sans doute par lui les engagements qu'il a pris.

— Je les sais par lui, comme vous dites, monsieur Clémenceau ; mais de même que je connais sa fortune, il connaît la mienne, et il sait très-bien que je n'ai pas à ma disposition une somme pareille. Mais, entre nous, vous vous préoccupez là d'un danger tout à fait imaginaire, non que votre détermination vis-à-vis M. Sanson ne soit également honorable pour vous et pour lui.

« Vous ne connaissez pas M. Welmoth, si vous vous imaginez qu'il ait l'intention de faire valoir immédiatement et rigoureusement ses droits. S'il a eu cette intention dès le commencement, il a dû apprendre que M. Sanson n'est pas homme à céder à la crainte d'un scandale, et qu'à la moindre réclamation faite d'un ton de reproche, il trouverait moyen de s'acquitter sur l'heure, dût-il lui en coûter une partie de sa fortune.

« Mais ce que M. Welmoth a sans doute appris, c'est que M. Sanson, comme beaucoup d'hommes, est d'une facilité extrême dans les affaires faciles ; c'est-à-dire qu'autant il se montrerait récalcitrant en cas de contestation, autant il se laissera imposer toutes les obligations possibles, si on les lui offre comme service empressé.

« Vous n'avez aucune idée de M. Welmoth; c'est le caractère anglais dans l'acception rigoureuse du mot; lent, ténébreux, froid, patient. M. Welmoth, soyez-en sûr, n'exigera pas le payement de cette créance à son échéance prochaine, il la renouvellera et y ajoutera quelque nouveau prêt, dût-il demander à M. Sanson comme un service de se charger de ses fonds ; il la renouvellera, s'il le faut encore, une fois, deux fois, et c'est lorsqu'il aura engagé M. Sanson pour que celui-ci puisse éprouver de véritables difficultés à le rembourser, qu'il agira ou fera agir avec la rigueur la plus impitoyable.

— Vous avez sans doute quelques raisons de parler ainsi ; mais, si je ne me trompe, M. Sanson est moins favorablement disposé que vous ne pouvez le croire en faveur de M. Welmoth, et il ne se laissera pas ainsi engager.

— Cette objection m'étonne de votre part, monsieur Clémenceau.

« Je n'ignore pas à quelle intention vous êtes venu ici, et j'ai cru m'apercevoir que vous ne considérez pas comme probable la réussite de vos projets.

— Les affections de mademoiselle Sanson me paraissaient trop évidentes.

— Cependant cela ne vous a pas fait hésiter à venir au secours de son père ?

— C'est pour ainsi dire une affaire commerciale, tout à fait en dehors des sentiments du cœur.

« M. Sanson peut préférer un autre comme gendre, et ne pas en être moins à mes yeux un homme à la probité duquel je confierais une partie de ma fortune.

— Pour la même raison, M. Welmoth peut fort bien ne pas être un gendre selon les sentiments de M. Sanson, et lui paraître cependant un homme avec qui l'on peut traiter loyalement d'affaires loyales. C'est en cela qu'il se trompe.

« Mais, quel que soit ce danger, ce n'est pas, à mon sens, le plus pressant; celui que je redoute surtout, c'est, je ne dirai pas l'amour, mais la préférence de Clara pour cet Édouard.

— Elle ne le cache à personne, dit Ernest d'un ton piqué.

— Et pourquoi voulez-vous qu'elle le cache, monsieur Clémenceau ? Édouard est son cousin, Édouard *paraît* l'aimer, il *paraît* riche, il *paraît* vouloir l'épouser ; un mariage entre eux *paraît* la chose du monde la plus simple et la plus convenable ; Clara n'a pas tant de torts de *paraître* aimer M. Welmoth. »

Ceci avait été dit d'un ton assez railleur pour que Clémenceau en fût encore plus piqué; il répondit donc sèchement :

« Aussi ne me suis-je pas étonné, comme vous pouvez le penser, de la préférence de mademoiselle Clara.

— En vérité, vous êtes admirables, messieurs, et les femmes auraient fort à faire à vous contenter.

— Je ne vous comprends pas, madame, dit Clémenceau d'un ton pincé.

— J'aurais bien plus le droit de ne pas vous comprendre, lorsque vous parlez de la préférence de Clara.

« Pour qu'il y ait préférence, il faut qu'il y ait rivalité. Cette rivalité était fort difficile à établir, je le comprends, depuis quarante-huit heures à peine que vous êtes ici ; mais il est toujours possible, et dans les bornes du respect le plus profond, de montrer à une femme qu'on désire lui plaire, surtout quand ce désir peut arriver à une conclusion honorable. »

Clémenceau ne voulut pas se tenir pour battu, et répondit d'un ton de fausse modestie :

« Vous me supposez, madame, plus d'habileté que je n'en ai.

— Vous en avez eu assez cependant pour montrer que vous ne vouliez pas entrer en lutte.

— L'avez-vous remarqué?

— Comme M. Sanson, comme Clara, qui s'en est félicitée.

— Félicitée ! fit Clémenceau, singulièrement vexé de ce mot.

— Oui! félicitée de ce ton léger, et un tant soit peu moqueur, avec lequel les femmes dédaignent les hommages qu'on ne leur rend pas.

— A ce compte, mademoiselle Clara serait un tant soit peu coquette.

— Quand elle aurait voulu faire de vous ce que vous avez voulu un moment faire de moi.

— De vous, madame?...

— Vous ne me comprenez pas peut-être, dit madame de Cambasse d'un air railleur; lorsque vous faisiez l'empressé près de moi, vous n'aviez aucune idée que mademoiselle Clara pût le remarquer? Vous vous taisez... vous l'avouez donc...

« Serait-elle si coupable de penser que vos soins pouvaient rendre ceux de M. Welmoth plus empressés?...

— C'est un rôle que je ne veux jouer vis-à-vis de personne.

— Bah ! lui dit madame de Cambasse en lui riant au nez... Etes-vous bien sûr que vous ne le jouez pas en ce moment même? »

Clémenceau se rappela ses propres craintes, et fut on ne peut plus contrarié de voir qu'on se servait peut-être sciemment de lui pour exciter la jalousie qu'il redoutait, il répondit donc avec un accent ou une politesse affectée qui montrait beaucoup de mauvaise humeur :

« Je désirerais être bon à autre chose pour vous, madame.

— Je vous rends ce que vous avez voulu me faire : c'est de la justice.

— Est-ce de la prudence?

— Le danger a-t-il changé, parce que c'est moi qui le crée au lieu de vous?

— Si j'ai été maladroit, et même présomptueux, devez-vous être imprudente?

— Et qui vous a dit qu'en ce moment je ne fasse pas l'acte de prudence le plus consommé?

— En excitant la jalousie d'un homme qui, je le sais, vous aime de l'affection la plus vive? »

Madame de Cambasse s'arrêta et répondit après un moment de silence :

« M. Sanson est créole, monsieur, M. Sanson est jaloux : il le serait de son ombre, et il peut le devenir de vous; mais cela n'excuse pas la... confiance qui vous fait croire que votre seule présence ici dût exciter la jalousie de tout autre. Je puis être seule avec vous sans que personne s'en alarme pour le repos de mon cœur... excepté M. Sanson peut-être...

— S'il en est ainsi, dit Clémenceau, si ma fatuité (permettez-moi de me servir de l'expression devant laquelle vous avez reculé), si ma fatuité, dis-je, se trouve justifiée par le caractère personnel de M. Sanson, expliquez-moi, je vous prie, comment vous pouvez appeler prudence ce que vous faites en ce moment. Je sais bien qu'exciter un soupçon, c'est raviver une passion qui s'éteint...

— Vous êtes peu galant, monsieur, et si M. Sanson était assez jaloux pour nous écouter, il se rassurerait sur vos façons, alors même qu'il douterait de mon affection. Mais ce n'est pas le seul sentiment que cette rencontre peut exciter.

— Je n'en vois pas d'autre, pour ma part.

— Vous êtes bien oublieux.

— Je vous jure que je me perds dans vos savantes combinaisons.

— C'est que vous ne voulez pas regarder dans vos propres observations.

— En vérité, je suis un sot, à ce qu'il paraît.

— Au contraire, vous voulez être trop fin. Quand vous m'avez demandé un entretien, n'avez-vous pas remarqué de quel regard M. Welmoth nous observait?

— En effet, madame; et je ne doute pas qu'il ne songe à tirer parti de cette rencontre...

— En jetant dans l'esprit de M. Sanson ce soupçon, s'il n'y vient pas, et en l'aigrissant, s'il y est venu.

— C'est mon opinion.

— Et c'est mon désir, monsieur.

— Votre désir, madame?

— Mon désir, monsieur.

« Tout mal porte son fruit. La calomnie est un trait qui revient à celui qui le lance, lorsqu'il n'atteint pas celui contre qui il est dirigé. Les insinuations calomnieuses de M. Welmoth seront autant d'armes contre lui quand j'en démontrerai la malveillance. Notre conversation a un but avouable et que je ne craindrai pas de dire à M. Sanson, quand il en sera temps ; mais il n'en sera temps que lorsque M. Welmoth aura eu la maladresse de nous en faire un tort. Ce sera un commencement de lumière à jeter sur les intentions de cet homme.

— Vous êtes d'une habileté merveilleuse.

— C'est que nous avons affaire à un homme d'une adresse cruelle.

— Partagez-vous donc les craintes de M. Owen sur les résultats politiques de l'établissement de M. Welmoth en ce pays?

— Ces craintes ne sont pas sans fondement, surtout avec l'appui indirect que prêtent les faiseurs de liberté aux menées incessantes de l'Angleterre ; mais, à vrai dire, je suis préoccupée d'une crainte moins haute, mais plus réelle et plus menaçante.

« Les colonies sont dans un danger réel, mais elles ne manqueront pas dans leur sein de défenseurs ardents, éclairés, et qui lutteront par tous les moyens, tandis qu'il y a ici une pauvre enfant qui n'a d'autres défenseurs que nous, et cette enfant c'est Clara.

« Tout ce que M. Welmoth pourrait vouloir tenter contre les colonies, une fois qu'il serait le gendre de M. Sanson, pourrait être réprimé par des autorités mieux éclairées sur son compte; mais tous les chagrins, tout le désespoir qui serait le partage de Clara, si elle devenait la femme de cet homme, échapperait à la répression même de son père, et c'est de cet avenir qu'il faut la sauver.

— M. Welmoth est donc cet homme?... »

Ernest s'arrêta, ne sachant quelle épithète il devait infliger à l'Anglais; madame de Cambasse elle-même hésita, et ce ne fut qu'après un moment de réflexion qu'elle répondit :

« C'est ce qu'on appelle un vilain homme.

— Vous en savez sur lui plus que personne ici, à ce qu'il me semble.

— J'en sais trop, beaucoup trop, pour pouvoir le dire sans preuves.

« Accuser un homme d'un tort, même grave, lorsque ce tort est dans l'ordre ordinaire des fautes, c'est souvent dangereux, mais c'est tenter une chose qui n'est pas sans probabilité de succès; mais accuser un homme d'un crime... d'un crime lâche, bas, hideux, c'est ce qu'on ne peut faire que sur des preuves éclatantes, irrécusables, et je n'en ai pas.

« Je n'ai que l'affirmation de ce qui m'a été dit, de ce dont je ne doute pas, de ce qui, pour moi, est clair comme le jour ; mais de ce qui ne sera pas admis sans contestation, et de ce que je ne puis prouver.

— Oseriez vous me le confier?

— Je le veux, je le dois peut-être.

« C'est un récit qui me sera cruel; mais je croirais manquer de loyauté et de courage, si je reculais devant ce qu'il peut avoir de pénible pour moi.

« D'ailleurs, il vous montrera pourquoi je ne puis révéler à M. Sanson la vérité, et quelles préventions elle aurait trouvées dans son esprit; et, d'un autre côté, quelles que soient votre opinion sur Clara et vos intentions à son égard, il vous décidera à vous unir à moi pour arracher cette innocente enfant à l'avenir dont elle est menacée, vers lequel elle marche dans sa naïve confiance, et où son père la laissera peut-être tomber, tant sa faiblesse est grande. Car, bien qu'il ait une sorte de répulsion pour M. Welmoth, par cela seul que c'est un Anglais, bien qu'il ne le croie pas exempt de certaines idées d'enthousiasme qui lui déplaisent, si Clara lui semblait devoir trouver son bonheur dans son alliance avec sir Edouard, M. Sanson ferait taire ses répugnances et consentirait à ce mariage.

« Comme lui, plus que lui, j'avais compté sur votre arrivée pour contre-balancer l'influence de M. Welmoth, mais vous avez déserté le champ de bataille.

— Ne puis-je y rentrer ?

— C'est ce dont vous jugerez après m'avoir entendue.

« Mais ce récit est long ; nous nous assoirons, si vous voulez, sur le banc situé près de ce bananier?

— Volontiers.

« Je vous écoute, madame, et soyez assurée que vous vous adressez à un homme qui brûle du désir de vous montrer qu'il était digne de votre confiance.

— Je le crois, monsieur. »

Ils s'assirent l'un près de l'autre, et madame de Cambasse commença ainsi.

DEUXIÈME PARTIE.

I.

Madame de Cambasse.

Nous avons arrêté notre récit au moment où madame de Cambasse et Clémenceau s'étaient assis sur un banc près d'un bananier colossal.

Cette plante, qui prend toute sa croissance en moins de quinze mois, et qui a cependant fréquemment une élévation de quinze pieds, et dont la tige est formée de la seule réunion des pétioles, périt presque aussitôt après avoir porté ses fruits. Mais il arrive souvent que de ses racines restées en terre s'élancent bientôt dix ou douze rejetons qui prennent chacun un développement égal à celui de la première tige.

Chaque année cette racine s'étend, ces rejetons se multiplient, et grâce à la féconde nutrition de cette terre et de ce soleil, on peut voir croître et mourir tous les ans cette espèce de bosquet, car la hauteur de la plante et la largeur de ses feuilles lui donnent cet aspect aux yeux d'un Européen. Ces feuilles se divisent au moindre vent; alors leur froissement produit un murmure triste et égal, et assez semblable aux lointains gémissements de la mer.

Cette circonstance n'est point inutile au récit de l'aventure dont nous avons déjà mis une partie sous les yeux de nos lecteurs.

Voici maintenant le récit que madame de Cambasse fit à Ernest :

«Vous savez, monsieur, que le traité de 1814 assura à l'Angleterre la possession de Sainte-Lucie.

« Cette colonie, sans importance véritable par elle-même, posait l'Angleterre au milieu des Antilles et lui permettait d'agir selon le plan qu'elle avait formé depuis longtemps de ruiner la puissance française dans cette partie de l'Océan atlantique.

« En effet, ce traité de 1814, indépendamment de toutes les colonies qu'il enlevait à la France, proclamait en principe l'abolition de la traite et fixait à cinq ans sa suppression définitive dans les colonies françaises et anglaises.

« Cette dernière mesure, quoiqu'elle ne soit pas entièrement exécutée après plus de vingt-quatre ans, n'en fut pas moins une cause de ruine pour les colons de Sainte-Lucie, qui n'avaient devant eux qu'un avenir trop court et qui demeura longtemps incertain. Mais l'Angleterre n'entendait pas faire une richesse publique des quelques îles qu'elle avait enlevées à la France, et elle était fort peu sensible aux doléances particulières de ses nouveaux sujets, qui étaient presque tous d'origine française.

« Parmi ceux qui n'avaient pas su lutter avec énergie contre le mauvais vouloir de l'administration supérieure, était M. de Cambasse, dont l'atelier était chaque jour réduit par la désertion, contre laquelle on ne protégeait pas les colons.

« Cependant, par un heureux hasard, son habitation fut à peine atteinte par le terrible ouragan de 1817, qui en détruisit tant d'autres de fond en comble et qui ensevelit le gouverneur anglais sous les ruines de son palais.

« Il n'en fut pas de même pour nous, dont l'habitation était la plus voisine de celle de M. de Cambasse : maisons, cases, ateliers, magasins, tout fut renversé ou plutôt balayé du sol; pas un arbre ne demeura debout; les animaux disparurent entraînés par les torrents, et si nous-mêmes n'avons pas péri dans cet affreux désastre, nous le dûmes au dévouement de nos esclaves, qui, pressés autour de moi et de mon père, nous garantirent et du danger d'être enlevés par le vent de la terrasse où nous nous étions réfugiés, et du danger d'être brisés par les fragments de toiture et les branches d'arbres que l'ouragan chassait devant lui comme des projectiles lancés par une machine de guerre. Beaucoup d'entre eux périrent dans cette circonstance, et lorsque l'orage fut passé, nous nous trouvâmes littéralement sans asile, possesseurs de terres ravagées de fond en comble et privées de tous les bâtiments nécessaires à une exploitation.

« Une centaine de nègres nous restaient : bouches affamées que nous ne pouvions plus nourrir, et dont la vente était notre dernière ressource.

« Un malheur pareil au nôtre avait frappé beaucoup d'habitants ; la vente des esclaves eût été fort difficile et fort improductive; il en résulta que, pour parer autant que possible au désastre général, les colons préférèrent se réunir et s'associer. Celui dont l'habitation avait le moins souffert prit les nègres de celui qui, comme nous, n'avait plus de moyens d'exploitation, et, en échange de cet apport il reconnut à son associé une part de la propriété de cette même habitation.

« Une transaction de cette espèce eut lieu entre mon père, M. Vernan et M. de Cambasse, son ancien ami, et, quelque temps après ce désastre, nous fûmes établis dans l'habitation de ce dernier.

« A cette époque j'avais environ sept ans, et le fils de M. de Cambasse en avait déjà vingt.

« Malgré l'amitié sincère et dévouée qui existait entre mon père et M. de Cambasse, il y avait entre eux de fréquentes contestations, qui eussent amené cent fois une rupture violente, si, d'une part, la condescendance patiente de mon père, de l'autre, le caractère facile quoique emporté de M. de Cambasse, et par-dessus tout la communauté d'intérêts, n'eussent prévenu ce fâcheux résultat. La source de ces discussions était une différence essentielle d'opinions sur presque toutes les questions.

« M. de Cambasse était un gentilhomme gascon qui, venu aux Antilles avant la révolution, en exécrait les principes, non-seulement comme noble, mais encore comme habitant des colonies. Il en était résulté chez lui une admiration frénétique pour l'Angleterre qui attaquait incessamment cette révolution.

« Et lorsqu'en 1814 il apprit le renversement de l'empire et la restauration des Bourbons, il considéra l'Angleterre comme une divinité bienfaisante et protectrice, et dans son enthousiasme il trouva que l'abolition de la traite et l'émancipation des esclaves étaient un bienfait de cette auguste nation, sous les lois de laquelle il s'estimait heureux de vivre.

« Mon père n'était point gentilhomme ; mon père avait embrassé avec ardeur les principes de la révolution, et lorsque 1814 arriva, il considéra comme un malheur l'abaissement de la mère patrie, et ce fut avec un véritable désespoir qu'il vit Sainte-Lucie passer définitivement sous la domination anglaise, et il prévit la ruine de la colonie dans les mesures prétendues philanthropiques de l'Angleterre.

« Entre des positions si différentes et des opinions si contraires, vous devez aisément comprendre le texte de la plupart des discussions.

« — Comment, disait M. de Cambasse à mon père, vous trouvez excellent que la Constituante abolisse la noblesse, sous prétexte que les hommes sont égaux, et vous trouvez mauvais que les Anglais affranchissent les noirs? »

« A cela mon père répondait : — Quand la Constituante a aboli la noblesse, c'est que la bourgeoisie, que vous méprisez si fort, avait de son côté les lumières, la probité, l'industrie, la puissance ; tandis que si vous donnez la liberté aux esclaves, ils s'en serviront pour l'incendie, le massacre...

« — Absolument comme ces bons bourgeois blancs qui ont pillé les châteaux, égorgé leurs anciens maîtres, spolié les propriétaires ; vous appelez cependant cela une régénération de la nation française ; eh bien ! monsieur, les nègres, qui sont mes frères et amis comme le peuple l'a été, égorgeront, spolieront, massacreront, et ils seront régénérés; ils trouveront quelque Bonaparte noir qui les mènera à la victoire, et ils finiront par avoir une chambre des députés et une charte. »

« A cela mon père répondait par des raisons que M. de Cambasse réfutait par la même raillerie, et comme je vous le disais, il en résultait quelquefois des scènes qui eussent décidé une rupture, si M. de Cambasse n'eût trouvé bon de profiter de la manière de voir et d'agir de mon père, qui avait établi dans l'habitation un ordre sévère, tout en se donnant vis-à-vis de l'administration anglaise comme un homme qui entrait complétement dans ses vues.

« Pour que vous ne vous étonniez pas de ce qui fut la cause des événements qui me restent à vous raconter, il faut que je vous dise un dernier trait du caractère de M. de Cambasse.

« Il avait été très-beau, très-galant, très recherché dans sa jeunesse, et ses amours avaient même excité de brillants scandales; mais à l'encontre de beaucoup de créoles, jamais il n'avait admis qu'un blanc, un gentilhomme, un maître pût descendre jusqu'à une négresse, ou même une femme de couleur, si séduisante qu'elle pût être. Il possédait cependant quelques esclaves d'une beauté remarquable dans leur genre, particulièrement une mulâtresse appelée Christine.

« Ce mépris, cette horreur pour de pareilles faiblesses étaient si grands chez M. de Cambasse, qu'il avait chassé de chez lui un de ses neveux qui s'était laissé prendre à la beauté de cette Christine, et il s'était montré envers elle d'une cruauté qui épouvanta tous les autres. L'enfant qui était né de cette liaison supposée, et qu'on appelait Abigaïl, était une charmante créature, et si ce n'eût été les caractères ineffaçables dont est marquée la race d'où elle descendait, on eût pu croire que l'action seule du climat avait donné à sa peau sa teinte bronzée.

« La mère d'Abigaïl mourut presque aussitôt après notre arrivée chez M. de Cambasse, et mon père, qui s'était intéressé à cette femme, obtint que son enfant me fût donné, et je la pris assez en affection pour que M. de Cambasse évitât de me faire du chagrin, en la mettant aux travaux des autres esclaves, comme il avait juré de le faire.

« Léopold, c'était le fils de M. de Cambasse, était en France lorsque tout cela arriva; il y demeura et revint vers la fin de 1820, lorsque, grâce aux soins de mon père, l'habitation avait déjà repris une activité qui promettait les plus beaux résultats.

« A partir de ce jour, les projets de mariage furent arrêtés entre M. de Cambasse et mon père, et j'avais à peine quatorze ans accomplis lorsque je fus mariée à Léopold.

« Abigaïl était alors une enfant de dix ans, et je pus remarquer que mon mari me savait gré de la protection que j'avais accordée à cette petite esclave. Cependant, ayant demandé à M. de Cambasse son affranchissement, Léopold lui-même s'opposa à ce qu'il me fût accordé, mais cela par de si bonnes raisons que je renonçai aisément à cette prétention. Que deviendrait cette enfant si on lui donnait la liberté? Il faudrait la garder sans autorité sur elle.

« Quelques années plus tard et à l'occasion de ma fête, je renouvelai cette demande : elle me fut encore refusée, mais par des raisons plus explicites.

« A quatorze ans, Abigaïl était une des plus belles mulâtresses de Sainte-Lucie, et mon mari me démontra clairement que l'affranchir, c'était la mettre dans la nécessité de recourir à la débauche pour vivre. Ce second refus me parut encore raisonnable, quoiqu'il s'y montrât pour Abigaïl un intérêt plus prudent que le mien, mais que je m'étonnais de voir à mon mari.

« Quelques années se passèrent encore, pendant lesquelles j'eus le malheur de perdre mon père, et comme M. de Cambasse, depuis notre association, s'était retiré de l'administration de notre fortune, ce fut Léopold qui se mit à la tête de l'habitation.

« Cette circonstance apporta un assez grand changement dans notre vie.

« Léopold, plus occupé de ses affaires qu'il ne l'avait été jusque-là, avait moins de temps à me donner, et quelquefois j'éprouvais l'ennui de me trouver seule en société avec M. de Cambasse, qui voulait renouveler avec moi les discussions qu'il avait jadis avec mon père, et qui devenait d'autant plus emporté que je ne le contredisais pas.

« Déjà 1830 était arrivé, et les mesures prises par le gouvernement anglais pour amener l'affranchissement des esclaves devenaient plus imminentes; déjà même le fanatisme des abolitionnistes (permettez-moi de me servir de ce mot que justifient les odieuses machinations d'hommes, dont quelques-uns étaient peut-être égarés par une idée généreuse, mais dont la plupart étaient guidés par une basse cupidité ; déjà, dis-je, le fanatisme des abolitionnistes avait organisé sourdement un système étrange d'affranchissement anticipé.

« Il existait ce qu'on appelait à Sainte-Lucie une cour d'amirauté, et il suffisait que, devant cette cour, un esclave se plaignît de mauvais traitements infligés par son maître, il suffisait que cette plainte fût appuyée du témoignage de quelques autres esclaves, pour que l'affranchissement fût prononcé et le maître spolié. Ce qui vous paraîtra encore plus extraordinaire, c'est qu'une prime de cinquante livres était accordée à cette cour pour chaque tête affranchie.

« Joignez ce misérable intérêt à l'aveuglement de la passion, et vous comprendrez que nous en étions venus à ce point d'être à la merci de la probité de nos esclaves; cela est tellement vrai, que l'on a vu dans des ateliers douze ou quinze esclaves se procurer mutuellement la liberté par des plaintes et des témoignages également faux. La passion était portée à ce point, de la part de cette cour d'amirauté, que la parole, le serment du plus honnête homme de la colonie, la vérité palpable des faits, la moralité de toute une vie, ne pouvaient balancer un moment la dénonciation du plus misérable esclave. Dans de pareilles circonstances, le meilleur moyen de défense des colons fut de séquestrer, pour ainsi dire, leurs ateliers et d'empêcher les prédications des abolitionnistes d'y pénétrer; car si, d'une part, la cour de l'amirauté était là pour prononcer l'affranchissement, de l'autre, la secte abolitionniste s'introduisait dans toutes les habitations pour exciter les esclaves au mensonge et à la délation.

« Voilà, monsieur, et je vous le jure sur l'honneur, par quels moyens l'Angleterre procède à cet affranchissement ; voilà par quelle éducation morale et religieuse elle prépare les nègres de ces colonies à être dignes de la liberté.

« Grâce à la bonté aussi bien qu'à la surveillance de mon mari, notre habitation avait échappé à ce système de décimation légale, et nous étions déjà en 1832, lorsque M. Welmoth parut à Sainte-Lucie.

« C'était un homme distingué, un homme du monde, et qui, là comme ici, cachait ses projets sous des formes élégantes et presque frivoles. Il avait des lettres de recommandation pour mon beau-père, M. de Cambasse, et celui-ci l'accueillit avec d'autant plus d'empressement que je détestais les Anglais, généralement parlant, et qu'en particulier M. Welmoth m'avait inspiré d'abord une sorte de répulsion instinctive.

« A l'heure où je vous parle, monsieur, j'ai vingt-huit ans; dans nos colonies, la vie commence de si bonne heure, que je suis presque déjà une vieille femme; mais il y a six ans, je passais pour être belle, et je l'étais en effet. »

Madame de Cambasse prononça cette petite apologie d'elle-même avec ce ton d'assurance cordiale qui lui enlevait toute couleur de vanité maladroite.

Clémenceau s'apprêtait à répondre par le compliment obligé en pareille circonstance, lorsque madame de Cambasse reprit en souriant :

« Oui, monsieur, j'étais belle, et vous allez dire que je le suis encore, et pourtant je crois que ça n'a rien fait à mon malheur, car j'eusse été fort laide, que M. Welmoth n'en eût pas moins joué son horrible comédie; mais que voulez-vous? ma vanité de femme a longtemps cru que cette beauté avait été le mobile des actions de sir Édouard, et ce n'est que depuis que je l'ai retrouvé ici, que je me suis bien assurée que toutes ses actions ne partaient que d'une âme corrompue, dirigée par un calcul froidement arrêté, et je ne suis pas encore très-accoutumée à cette idée.»

Madame de Cambasse s'arrêta encore quelques instants, comme si ses souvenirs ne se présentaient pas avec la même netteté et la même abondance, puis elle reprit, après un moment d'interruption :

« Vous voyez, monsieur, que j'hésite à aborder la suite de mon récit; c'est qu'il me reste, à vous dire une chose qui ne peut jamais être indifférente pour une femme ; car, en pareil cas, elle est coupable ou ridicule. Je dois dire avec tout l'orgueil ou toute l'humilité possible que je ne fus que ridicule.

« M. Welmoth se montra amoureux de moi, et en effet je crus qu'il l'était.

« Si vous voulez bien rendre à sir Edouard la justice qu'il mérite, vous devez reconnaître qu'il s'entend à merveille à flatter les désirs et les caprices d'une femme, et que, sans l'aimer, il est très-aisé de le trouver un homme aimable. Voilà ce qui m'arriva, monsieur ; voilà ce qui fit que je ne m'opposai pas à la familiarité avec laquelle mon beau-père permit à M. Welmoth de s'introduire dans notre maison.

« Cependant le système de plainte et de délation qui nous avait épargnés jusqu'à ce jour commençait à atteindre notre atelier, sans qu'aucun de nous pensât à remarquer que cet amour d'affranchissement chez nos esclaves coïncidait avec l'arrivée de M. Welmoth dans notre maison. Comme vous devez le penser, mon mari s'alarmait singulièrement de cet esprit d'insubordination, et lorsque de pareilles plaintes étaient portées devant la cour de l'amirauté, il restait souvent absent pendant plusieurs jours.

« Remarquez, monsieur, que je vous conte ces événements comme je les ai vus alors et non pas comme je les ai appris depuis. En leur laissant l'obscurité dont ils furent longtemps enveloppés pour moi et pour ma famille, peut-être comprendrez-vous mieux comment ils purent arriver.

« Or, ce fut un jour que mon mari était absent de l'habitation pour la dixième ou douzième plainte portée contre lui devant la cour d'amirauté, que M. Welmoth osa donner à un amour, jusque-là fort respectueux dans ses soins, un langage plus direct, et sur les intentions duquel il m'était impossible de me méprendre.

« La transition fut brusque, et je ne pense pas que jamais homme soit passé d'un hommage plus retenu à une déclaration plus significative, et d'une abnégation plus profonde à une exigence plus insolente.

« M. Welmoth poussa cette insolence tellement loin, que je n'eus pas, pour ainsi dire, le temps de me repentir d'une coquetterie ou d'une condescendance qui avait autorisé ses intentions, et que, sans lui remontrer la folie de ses vœux ou la nécessité de mes devoirs, je lui ordonnai de quitter ma maison, en le traitant comme un misérable. On eût dit qu'il avait prévu et même sollicité ce résultat, car il fit à cette injonction une réponse qu'aujourd'hui je juge avoir été préparée d'avance, et que M. Welmoth avait assez bien calculée pour que l'effet en fût infaillible.

« — Adieu, madame, me dit il; de faux rapports m'avaient égaré, lorsque je vous plaignais de votre malheur : on me disait que M. de Cambasse, votre mari, cherchait dans un amour indigne une consolation à vos légèretés, et moi, égaré par cette calomnie, j'ai cru ne parler qu'à une femme coquette, et je m'aperçois avec un profond regret que je me suis adressé à une femme qui ignore encore toute son infortune. »

« Ces paroles furent prononcées d'un ton parfaitement désolé, et avec une pantomime de confusion douloureuse. Malgré ma colère, toutes ces paroles d'un sens douteux passèrent dans mon cœur comme de sinistres éclairs.

« M. Welmoth s'était retiré, et mon indignation, que sa présence eût sans doute fait parler plus haut que mes craintes, fit bientôt place à la curiosité passionnée que ces paroles excitèrent en moi.

« Il y avait dans cette phrase perfide tout ce qui peut bouleverser l'âme d'une femme et la jeter dans cette inquiétude fiévreuse où elle ne voit plus rien sous son véritable jour, où elle n'entend plus rien dans son vrai sens.

« J'étais calomniée, c'est-à-dire que je passais pour une femme assez légère et assez coquette pour qu'un homme se crût autorisé à m'adresser les plus odieuses propositions ; et mon mari se consolait de ma légèreté dans un amour honteux. C'en était assez pour que je regardasse autour de moi avec de sinistres désirs de découvrir

ce qui avait pu autoriser de semblables paroles; mais il se passa quelques jours avant que mes soupçons pussent se fixer sur personne, lorsque arriva une circonstance qui m'éclaira.

« Un matin que je déjeunais avec mon mari et mon beau-père, M. de Cambasse, on apporta une citation à comparaître de nouveau devant la cour d'amirauté, et cette citation était faite au nom d'Abigaïl.

« A ce nom, ce ne fut pas la colère qui se montra comme de coutume sur le visage de Léopold, ce fut une véritable douleur, une émotion si vive qu'il s'écria, comme malgré lui :

« — Abigaïl ! elle; c'est impossible ! Il y a quelqu'un ici qui pervertit les affections les plus vraies. »

« Je ne fis pas attention à la supposition de Léopold; mais sa douleur, ce mot d'affection dont il se servait pour qualifier l'attachement de l'esclave au maître, tout cela me frappa comme une lumière soudaine; dans un instant je vis disparaître devant moi Abigaïl, plus jeune et plus belle que moi; Abigaïl, à qui ma protection aveugle avait fait donner une instruction qui la mettait bien au-dessus de toutes les femmes de sa classe; Abigaïl, que ma folle générosité se plaisait à parer plus que je ne l'étais moi-même, et je me dis tout aussitôt :

« — Voilà l'objet de ce honteux amour qui m'a été dénoncé. »

« Mon mari avait quitté la table, car M. de Cambasse, furieux de l'ingratitude de l'esclave, avait parlé de la faire châtier, et mon mari avait pâli à cette proposition. J'étais demeurée seule, et j'étais déjà certaine de la faute de Léopold.

« Un esprit comme le mien, monsieur, ne s'arrête pas aisément dans la voie où il entre avec une telle violence : ce honteux amour dont je ne doutais pas devint bientôt l'explication des calomnies dont on me disait l'objet.

« Il y a des maris assez peu jaloux de l'honneur de leur nom, et qui poussent l'hypocrisie de la bonne conduite jusqu'à laisser planer d'eux-mêmes des soupçons sur leurs femmes, pour atténuer le blâme universel qu'exciterait leur faiblesse. Il me sembla que l'outrage de Léopold était si odieux, qu'il n'avait pu l'excuser que d'une façon plus odieuse encore.

« Je ne sais jusqu'à quel point vous me jugerez folle; mais, une heure ne s'était pas écoulée depuis que ce soupçon s'était formé dans mon esprit, que déjà il était devenu pour moi une certitude que j'aurais garantie sur ma vie.

« Le hasard entra-t-il dans l'arrangement des circonstances qui suivirent, ou bien la main qui les avait préparées avait-elle si bien prévu leur concours qu'elles dussent me précipiter plus avant dans l'aveuglement? C'est ce que je ne puis dire, mais c'est ce qui arriva cependant.

« Vous allez en juger, monsieur. »

La voix de madame de Cambasse s'était émue en parlant ainsi; elle-même semblait s'animer à mesure que les souvenirs de sa vie passée venaient agiter dans son âme les passions qui l'avaient jadis bouleversée; aussi, pendant le moment de silence qui suivit cette dernière phrase, Clémenceau lui ayant dit :

« Prenez garde, madame, il me semble que je viens d'entendre un léger bruit derrière nous, » elle lui répondit avec vivacité :

« — Ce n'est rien que le bruit des feuilles de ce bananier. »

Puis elle reprit avec un accent ferme, bien différent de la langueur traînante avec laquelle elle parlait d'ordinaire :

« Oui, monsieur; voyez jusqu'à quel point les circonstances s'unirent pour m'abuser : cette heure qui m'avait donné la certitude de la trahison de Léopold n'était pas passée qu'il rentra près de moi, le visage heureux et rayonnant de joie, et qu'il me dit, comme un homme qui vient d'obtenir une victoire à laquelle son cœur est intéressé :

« Je viens de voir Abigaïl, je lui ai parlé; elle retire cette plainte qui devait lui donner son affranchissement : elle restera avec nous. »

« Je me mis à considérer mon mari avec l'étonnement muet que j'eusse éprouvé s'il m'eût dit en propres termes :

« Je suis sûr de garder ma maîtresse dans ma maison. »

« Si j'avais eu un doute sur la vérité de cette indigne liaison, peut-être aurais-je parlé à cet instant, peut-être une menace, une plainte, un reproche eussent-ils amené une explication qui eût prévenu de cruels malheurs; mais la trahison de Léopold était pour moi claire comme la lumière du soleil, et l'audace de sa joie me semblait la dernière insulte qu'il pût m'adresser : j'eus peur du vertige de colère qui s'empara de moi, et je quittai le salon pour aller m'enfermer dans ma chambre.

« Sans doute Léopold ne comprit rien à ma sortie; peut-être n'attacha-t-il pas son regard sur mes regards égarés, et j'eus encore une heure de solitude durant laquelle je pris la triste résolution de me taire et de préparer dans l'ombre l'éclat que je voulais donner à mon infortune. J'étais jalouse, monsieur, et jalouse de mon esclave.

« Quelque intérêt que nous puissions porter à ces créatures, il y a entre elles et nous une telle distance, que bien des fois j'avais compris la longanimité avec laquelle d'autres femmes avaient supporté les faiblesses de leurs maris pour ces êtres sans âme; jugez donc à quel degré dut monter mon ressentiment contre Léopold, lorsque je me sentis en moi-même descendue à être jalouse d'une esclave.

« Je savais bien qu'il ne pouvait pas me sacrifier à elle comme il l'eût fait pour une femme du monde; je savais bien qu'une pareille maîtresse n'aurait jamais dans ma maison cette insolente familiarité qui, dans cette autre liaison, vient insulter l'épouse légitime jusque dans le foyer domestique; mais Abigaïl était belle à faire envie à un roi; et, si esclave qu'elle fût, mes yeux voyaient cette beauté, et je reconnaissais avec une effroyable humiliation que, par là du moins, elle méritait, sinon l'amour, du moins les désirs d'un homme.

« Vous souriez, monsieur; il vous semble que la jalousie des années passées parle encore dans ce que je vous dis; détrompez-vous, monsieur : Abigaïl est morte; je n'ai plus que le droit de la plaindre et de pleurer sur mon erreur; mais si vous l'aviez vue, vous comprendriez que ma jalousie n'était pas si folle que vous avez l'air de le croire. Abigaïl, fille d'une mulâtresse quarteronne et d'un blanc, était, comme je vous l'ai déjà dit, d'une couleur à laisser douter que le sang africain coulât dans ses veines; si quelques traits de l'espèce nègre étaient restés empreints sur son visage, ce n'était que pour lui garder cette ardente expression qui caractérise cette race.

« Rien ne saurait vous rendre l'éclat de ses grands yeux qui se noyaient, à la moindre émotion, sous un voile humide qui semblait en rendre les rayons plus brûlants, comme ceux du soleil quand il passe à travers une brume légère. Les trésors du monde n'eussent pu amasser un collier de perles plus pures, plus brillantes, plus égales que les dents qu'elle montrait lorsqu'elle souriait comme une enfant ingénue.

« Et puis, monsieur, aucune femme d'Europe, et nous-mêmes créoles auxquelles on accorde beaucoup de cette grâce, jamais nous n'approcherons de la mollesse, de l'abandon, de la volupté inhérentes à la démarche de ces femmes, lorsqu'elles se mêlent d'être belles. »

Malgré lui, Clémenceau souriait de l'exaltation dont était empreint l'éloge que madame de Cambasse faisait de son ancienne rivale, si bien qu'elle s'en aperçut, et qu'elle lui dit :

« Jugez, monsieur, si ce souvenir s'exprime en moi d'une façon qui vous paraît à juste titre ridiculement exaltée, lorsque la mort, et le temps bien plus puissant qu'elle, ont dû contribuer à l'éteindre; jugez, dis-je, de ce que dut être ma colère, lorsque je ressentis cette jalousie, et que je crus comprendre que celle qui l'excitait en était pour ainsi dire digne.

« Comme je vous l'ai dit, je résolus de me taire; mais je fis une plus grande faute que celle-là : ce fut de vouloir rendre à mon mari une part du tourment que j'éprouvais. Jalouse, je voulus le rendre jaloux, et le jour même je m'étonnai devant lui de l'absence de M. Welmoth, et, le lendemain, Léopold lui écrivit une gracieuse lettre pour lui demander pourquoi il nous négligeait depuis une semaine. Ici, monsieur, commence une nouvelle série d'événements.

II.

« Plus de trois mois s'étaient passés depuis la terrible découverte que j'avais faite, et ni mon mari ni M. de Cambasse, ni Abigaïl elle-même, ne se doutaient du sentiment de vengeance que je cachais soigneusement à leurs yeux.

« C'est à peine si M. Welmoth se croyait assuré que j'avais gardé le souvenir de cette dénonciation, tant j'avais recouvert mes projets d'une apparence de calme et d'incrédulité. Toutes les fois que M. Welmoth semblait me montrer Abigaïl comme la rivale à laquelle il avait fait allusion, je m'éloignais sans avoir l'air de le comprendre.

« Cependant sir Edouard n'ignorait pas que j'avais pour ainsi dire révoqué les paroles qui l'avaient chassé de ma présence.

« Mon mari lui avait dit, sans y faire autrement attention, que c'était moi qui m'étais étonnée de son absence, et que c'était sur mon observation qu'avait été écrit le billet qui l'avait ramené chez nous.

« Je m'étais vivement repentie de cette démarche inconsidérée; mais je ne pouvais me soustraire aux conséquences que devait nécessairement en tirer M. Welmoth. Ou je l'avais rappelé parce que les soins dont je m'étais montrée indignée ne me déplaisaient pas autant que j'avais voulu le lui faire croire, ou bien, si cette indignation était vraie, je l'avais fait taire devant le désir que j'éprouvais d'avoir des renseignements plus certains sur le honteux amour qui m'avait été dénoncé.

Alarmée de l'imprudence que j'avais commise vis-à-vis de M. Welmoth, j'avais redoublé vis-à-vis de lui de froideur, espérant qu'il m'éclairerait sans que je le lui demandasse; mais sir Edouard était

trop habile pour donner rien pour rien, et il attendait patiemment que je fisse un pas vers lui, afin d'avoir le droit de mettre des conditions au service qu'il me rendrait.

« C'était cette espèce de guerre d'observation qui avait rétabli un calme apparent dans mon âme, lorsque je me sentais intérieurement dévorée des plus cruels tourments de la jalousie. Vous ne pouvez guère vous figurer, monsieur, et une femme d'Europe ne pourrait elle-même se figurer ce que cette jalousie avait d'horrible.

« En effet, la vengeance m'échappait; quelle vengeance pouvais-je exercer contre Abigaïl? Certes, je pouvais appeler sur elle de cruels châtiments; mais, outre qu'il est inouï qu'un maître ait jamais abusé de son pouvoir en pareille circonstance, qu'était cette douleur que j'infligerais à son corps en comparaison de celle dont elle avait déchiré mon cœur?

« Faut-il vous le dire, monsieur? que de fois j'ai souhaité qu'Abigaïl fût une femme non-seulement libre, mais d'un monde égal au mien, et que de moyens je trouvais alors pour la punir, l'humilier et la faire souffrir dans les sentiments dont je souffrais! Mais humilier une esclave, chercher, pour la torturer, des sentiments d'orgueil qui n'existaient pas, c'était frapper dans le vide : elle m'échappait par son infimité même.

« Cependant tant de douleur intérieure et tant d'efforts pour la cacher avaient altéré ma santé; je veillais souvent toute la nuit, espérant surprendre les coupables, et quoique tous mes espionnages fussent inutiles, je n'en gardais pas moins la certitude de leur crime; car, mille fois durant le jour, je surprenais entre eux des regards d'intelligence qui ne pouvaient me laisser aucun doute.

« C'est dans ces moments que M. Welmoth semblait me faire entendre qu'il pouvait me donner les preuves que je cherchais vainement; mais j'étais résolue à ne pas les lui demander, et, irritée de mon impuissance à les découvrir, je tombai dans une sorte de marasme et de maladie nerveuse qui finirent par épouvanter mon mari. On fit venir un médecin, et, soit que le hasard lui eût inspiré cette idée, soit que les circonstances de ma maladie pussent la faire naître raisonnablement, toujours est-il qu'il déclara à Léopold que, loin de s'alarmer de mon état, il devait s'en réjouir, et que c'étaient les symptômes douloureux, mais certains, d'une grossesse déjà avancée. Cette idée, monsieur, cette seule idée effaça comme par enchantement tous les chagrins, tous les soupçons, toutes les craintes que je pouvais avoir dans le cœur.

« Comme la jeune fille qui, le jour de son mariage, pense que cette union pose entre l'avenir et le passé de son mari un abîme si profond, qu'elle ne doit plus avoir souci de toutes les fautes qu'il a pu commettre avant cette heure solennelle; de même il me sembla que cette nouvelle, que j'allais être mère, était une seconde union, un second mariage, et qu'il devait aussi obtenir dans mon cœur et pour mon époux le pardon de tous les torts que je lui reprochais.

« A la joie qu'il montra de cette espérance, je crus comprendre qu'un bonheur avait manqué à son âme, et je l'excusai en me disant que c'était faute de ce bonheur qu'il avait cherché à l'oublier dans de coupables plaisirs. Autant j'avais mis d'ardeur à découvrir les preuves de sa faute, autant je mis d'obstination à fermer pour ainsi dire les yeux, de peur de les voir.

« Toute mon âme était remplie de joie et de bienveillance; je n'en voulais même plus à M. Welmoth : je lui laissais reprendre la liberté de son ancienne familiarité; je ne le craignais plus : je me sentais sacrée à ses yeux.

« Ce fut cette confiance dans un espoir bien doux qui prolongea encore pendant plus de deux mois la position fausse et inexpliquée dans laquelle nous vivions tous.

« Je m'étais soumise sans résistance à toutes les prescriptions du médecin, et j'étais bien loin de prévoir que le rétablissement de ma santé devait anéantir l'espérance qu'avaient fait naître les étranges circonstances de ma vie.

« Ce fut une scène horrible, monsieur, et que mon attachement pour M. Sanson et sa fille peut seul me décider à vous raconter; mais elle vous fera comprendre l'effroi que m'inspire M. Welmoth pour mon avenir et celui de Clara, et sans doute elle vous décidera, quand vous en aurez appris les terribles conséquences, à vous unir à nous pour déjouer les projets de cet homme. »

Une fois encore, madame de Cambasse sembla se recueillir, comme pour mettre en ordre les souvenirs qui se présentaient à elle.

Puis, après un moment de silence, elle reprit d'une voix à laquelle elle commandait l'assurance :

« C'était un jour, monsieur, où je me trouvais bien heureuse : mon mari m'avait apporté le matin même une table à ouvrage qu'il avait fait venir de France; elle était en ébène et merveilleusement sculptée.

« Dans la disposition où j'étais, monsieur, chaque attention de mon mari me devenait plus précieuse; comme j'avais bâti dans ma pensée tout le roman de sa faute, de même je lui créais tout un roman de repentir. Tous les petits présents dont il m'accablait me semblaient autant de témoignages de retour, et je ne croyais pouvoir jamais montrer assez de joie quand il me faisait de ces aimables surprises.

« J'étais assise sur un canapé (et vous allez comprendre combien toutes ces petites circonstances sur lesquelles j'insiste sont nécessaires à l'intelligence de la scène que je vais vous dire), j'étais donc assise sur ce canapé; j'avais amené cette table devant moi, sans m'apercevoir que la roulette de l'un des pieds s'était prise dans une frange qui garnissait le bas de ma robe. Je rangeais dans les compartiments de cette table des laines et des soies que me remettait Abigaïl, debout devant moi de l'autre côté de la table.

« A ce moment, M. Welmoth entra dans le salon; dans un mouvement joyeux et soudain, je me lève vivement en m'écriant :

« Voyez donc le joli cadeau que mon mari m'a fait ce matin! »

« A ce moment la table, dont un des pieds, comme je vous l'ai dit, était embarrassé dans ma robe, la table se renverse et va frapper Abigaïl, qui pousse un cri terrible, et qui, au lieu de retenir le meuble, porte avec une angoisse cruelle sa main à ses flancs, comme pour contenir l'atroce douleur que le choc de ce meuble assez léger lui avait causée.

« Cette douleur dut être affreuse, car Abigaïl pâlit soudainement et tomba évanouie sur le plancher du salon.

« L'endroit où Abigaïl avait été atteinte, l'intensité de la douleur qu'elle en avait ressentie, l'évanouissement qui l'avait suivie, tout cela se réunit dans ma tête en une seule et même pensée, et ma main découvrit ce qui avait échappé à mon regard : je me penchai vivement sur Abigaïl; je parcourus d'une main tremblante ce corps inanimé et étendu à mes pieds, Abigaïl était grosse.

« Je me relevai avec une épouvante indicible; j'attachai sur mon mari et sur M. Welmoth un regard désespéré; une soudaine révolution s'opéra en moi; mon sang, après s'être porté avec violence à mon cœur, parut s'en retirer tout à fait, et je tombai à mon tour par terre, prise d'une défaillance horrible : Abigaïl était grosse, monsieur, et moi je ne l'étais pas; je ne l'avais jamais été; le désespoir venait de faire disparaître les symptômes trompeurs que le désespoir avait fait naître.

« On me transporta dans ma chambre, on arrêta l'hémorragie violente qui semblait devoir m'être fatale : je repris mes sens, et avec mes sens cette pensée : elle est mère, elle sera mère, et moi je ne le serai pas!

« Je n'avais pas méprisé l'amour que mon mari avait pu avoir pour une esclave, jugez si je pus mépriser celui qu'il pourrait avoir pour l'enfant de cette esclave; si loin que cette femme fût de moi, elle devait prendre à ses yeux une part de ce caractère sacré de mère dont je m'étais fait une égide, et le cœur de Léopold, sevré d'une espérance plus haute, devait retourner, selon moi, à une espérance, si misérable qu'elle fût.

« Je ne puis rien vous dire, monsieur, de tous les horribles projets qui se formèrent dans ma tête durant les premiers jours de maladie et de fièvre que m'occasionna cette affreuse nouvelle.

« D'abord je voulais me laisser mourir; mais, dans l'amertume de ma douleur, je ne voulais pas donner cette satisfaction à ceux qui me tuaient, sans les avoir cruellement punis. J'eus la volonté de me rétablir, et la force me revint, sinon la santé, car je ne dormais plus, et mes nuits se passaient toutes dans les larmes ou dans les méditations les plus sombres.

« Ne sachant comment me venger selon mon cœur, je résolus enfin de me venger selon ma position : j'étais la maîtresse d'Abigaïl, et c'est comme maîtresse que j'entendis la punir. A la moindre faute, au plus léger oubli, les mots les plus durs, les plus humiliants l'avertissaient que l'heure de ma bonté pour elle était à jamais passée.

« Abigaïl supporta d'abord mes colères avec assez de résignation : mais peu à peu je sentis que la révolte se glissait dans ce cœur inaccoutumé à une telle sévérité; j'en conçus une secrète joie, et je redoublai cette sévérité dans l'espoir d'amener une révolte ouverte.

« Cependant, malgré moi, monsieur, je reculais devant l'idée de faire infliger à cette femme le châtiment habituel de l'esclave désobéissant. Et pourtant je dois vous l'avouer, j'étais poursuivie par l'idée d'un tableau qui m'apparaissait toutes les nuits au milieu de mes rêves éveillés.

« Je voyais devant moi ce tableau comme s'il eût été peint sur une toile placée devant mes yeux : c'était cette Abigaïl, aussi belle que le pinceau eût pu la produire, Abigaïl soumise au châtiment d'un esclave, tandis que mon mari, caché dans un coin de ce sombre tableau, regardait avec rage et désespoir ces beaux yeux dont il avait vu l'amour, noyés dans les larmes d'ignobles douleurs, et entendant, sans pouvoir la faire taire, cette voix qui lui avait sans doute dit tant d'amoureuses paroles, se brisant dans les cris que lui arrachait la douleur.

« Cet horrible tableau, je le chassais toutes les fois qu'il se présentait devant moi; je le fuyais quand je ne pouvais pas le chasser; mais, dès que j'étais seule, il revenait sans cesse, et il me poursuivait au milieu de toutes mes occupations.

« Toutefois, monsieur, il est possible que j'eusse résisté à cette cruelle tentation, si cette révolte d'Abigaïl que j'excitais moi-même n'eût éclaté dans des paroles qui devaient m'être une injure impardonnable.

« Un jour que, pour un manque de service assez léger, je lui disais que, si elle continuait à se montrer si indolente, je la ferais punir, elle me répondit, avec une assurance qui ne pouvait partir que de la certitude qu'elle avait d'une protection puissante :

« — Eh bien! madame, je demanderai à mon maître si je mérite une punition pour n'avoir pas assez promptement satisfait à une fantaisie. »

« Vous pouvez vous faire une idée de ce que serait la colère d'une maîtresse de maison européenne, qui verrait en appeler de son autorité à l'autorité de son mari; jugez de ce que serait cette colère si ce domestique était une femme, si dans cette femme on voyait une rivale, et jugez de ce que je dus éprouver. Il fallait que cette fille, pour arriver à me braver à ce point, eût fait cent fois plus de chemin dans son mépris pour moi que la dernière servante d'Europe qui eût eu cette insolence. C'était, dans nos mœurs, une chose inouïe, et l'étonnement que j'en éprouvai suspendit un moment mon indignation. Mais, lorsque j'eus mesuré le degré d'abaissement où je me vis descendue par cette menace, un désespoir aveugle s'empara de moi, je courus au père de mon mari; je dis à M. de Cambasse l'insulte que je venais de recevoir, et il ordonna qu'Abigaïl fût conduite au moulin comme m'ayant insultée, et, qui plus est, matériellement menacée. Je suis franche, monsieur, je vous dis toutes mes actions et les sentiments qui les ont déterminées; quant à M. de Cambasse, il ne peut avoir besoin d'une excuse pour un fait qui devait paraître fort naturel à tout le monde.

« Pour que vous puissiez comprendre toute la rigueur de l'ordre que l'on venait de donner, il faut que je vous explique, monsieur, ce que c'était que le supplice du moulin, ou tread-mill.

« Alors que l'administration anglaise préparait, disait-elle sentimentalement, l'émancipation des esclaves, elle avait jugé nécessaire, pour suppléer à l'autorité patriarcale du maître qu'elle sapait, d'introduire à Sainte-Lucie des punitions jusque-là ignorées. Il est vrai que le maître n'avait pas le droit d'infliger les punitions : on en commettait le soin à des agents de l'administration.

« Ce supplice du tread-mill consiste à pendre les esclaves par les poignets, de manière à ce que leurs pieds posent sur les ailes d'une roue; cette roue, cédant sans cesse sous leur poids, tourne et les force à chercher un point d'appui sur l'aile supérieure; et cette même roue sert à moudre le grain dont on nourrit les prisonniers. Un bourreau armé d'un martinet (le fouet avait paru trop doux à ces dignes protecteurs de la race nègre); un bourreau, dis-je, placé à côté du moulin, se charge d'exciter la paresse de ceux qui ne marchent pas assez vite sur cette roue tournante, et un médecin interroge de temps en temps le pouls du supplicié pour savoir s'il peut supporter plus longtemps sa torture.

« Vous frémissez, monsieur, à ce tableau hideux, et vous vous demandez peut-être si la femme qui a pu en condamner une autre à un pareil supplice est un monstre. Je ne vous dirai pas que j'ignorais la cruauté de ce châtiment, quoique cela soit vrai; car, au moment où je fis donner l'ordre d'emmener Abigaïl, je l'eusse poignardée si elle avait été mon égale, et je ne sais si j'aurais intercédé pour elle à ce moment, si j'avais su à quoi je l'avais fait condamner. Le commandeur et deux esclaves l'emmenèrent immédiatement, munis d'une lettre de M. de Cambasse pour le magistrat.

« Mon mari était absent, et lorsqu'il rentra, il vint causer avec moi sans s'informer d'Abigaïl, qu'il crut dans quelque coin de l'habitation. Quel que fût mon ressentiment contre Léopold, je me sentis prise, à son aspect, d'une crainte indicible.

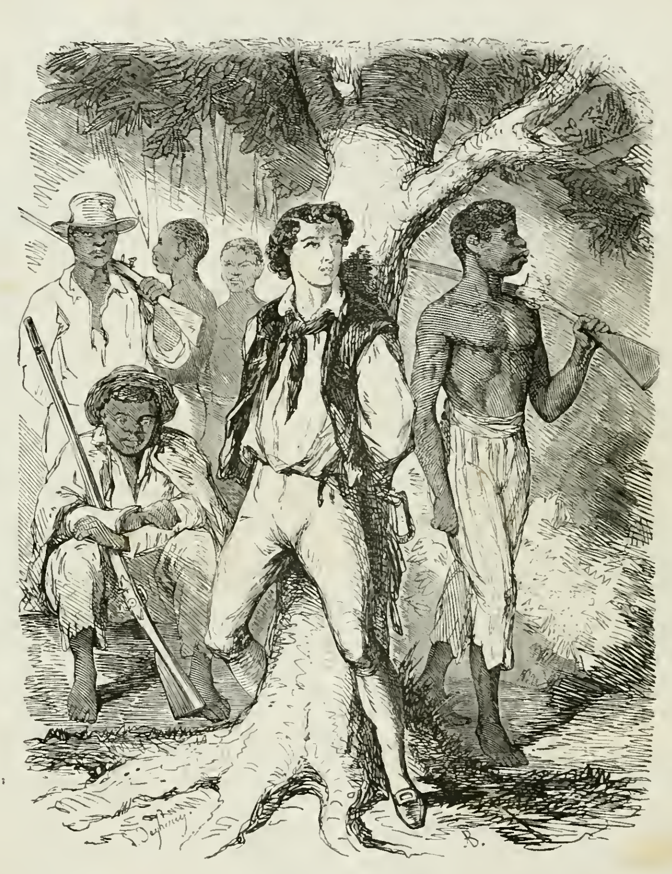
« Une heure avant le départ d'Abigaïl, je l'aurais bravé et j'aurais foulé aux pieds devant lui l'indigne créature à laquelle il me sacrifiait; mais à mesure que je pensais que ma vengeance devait s'accomplir, mon épouvante s'accroissait au point que mon mari remarqua mon trouble, ma pâleur, mon égarement; inquiet de l'état où il me voyait, il voulut qu'on allât chercher un médecin, et appela Abigaïl pour qu'elle vînt me mettre au lit. Le croiriez-vous, monsieur? j'étais mourante, la parole expirait sur mes lèvres, je ne me sentais pas la force de me soutenir pour me traîner jusqu'à ma chambre : ce nom d'Abigaïl dans la bouche de mon mari, ce nom prononcé avec l'affection qui appelle, plutôt qu'avec le ton du commandement, ce nom me rendit un éclair de cette colère qui m'avait si longtemps dominée, et je dis à l'instant à Léopold avec amertume :

« Votre Abigaïl ne vous répondra pas. »

« M. de Cambasse était accouru aux cris de son fils, et il entra au moment où celui-ci me demandait l'explication des paroles que je venais de prononcer.

« Eh! mon Dieu, fit M. de Cambasse, pour qui ce qu'il avait fait ne valait pas même la peine d'en avoir parlé, Abigaïl a osé insulter et menacer votre femme, et je l'ai envoyée au moulin.

« — Au moulin! s'écria Léopold avec un cri déchirant et une pâleur mortelle, Abigaïl au moulin!... Ce n'est pas possible... Abigaïl... elle!... »



On m'avait attaché à un poteau...

« Cette douleur désespérée me sembla le dernier affront.

« Je m'écriai, dans le transport de colère qu'il m'inspira :

« Oui, elle... Abigaïl, votre maîtresse.

« — Ma maîtresse?... Abigaïl! s'écria Léopold avec horreur... Abigaïl!...

« — Elle était votre maîtresse! s'écria M. de Cambasse en s'avançant vers son fils; malheureux!... »

« Léopold avait pour son père un respect qui ne lui avait jamais permis de résister à ses moindres volontés; il le craignait, et quoique déjà avancé en âge, il n'avait pu se départir de cette crainte; mais à ce moment son visage prit une expression terrible, et il répondit en regardant son père en face :

« Elle n'était pas ma maîtresse, monsieur, elle était ma fille!

« — Votre fille! dit M. de Cambasse, tandis qu'épouvantée de

Paris.—Imprimerie Walder, rue Bonaparte, 44.

cette terrible révélation, je tombais à genoux devant mon mari.

« — Oui, ma fille, répondit Léopold, elle que vous croyiez l'enfant de votre neveu, qui s'est laissé chasser de cette maison pour me sauver de votre colère; ma fille, que je n'ai pas osé avouer pour l'arracher à votre brutalité; ma fille, que je ferai maintenant libre, riche et votre égale. »

« A ces mots, il s'échappa du salon et fit seller un cheval pour courir à la ville.

« Je voulus l'accompagner, mais il me repoussa, et mon beau-père me retint lorsque je voulus l'y suivre. Léopold ne revint que le lendemain avec Abigaïl, qu'il avait fait transporter à l'habitation.

« Je tremblais de paraître devant mon mari, et j'attendais sa présence comme celle d'un juge implacable; mais il monta dans ma chambre. Quoiqu'il eût l'air profondément affecté, il me parla avec douceur.

« Il faut que je retourne à la ville pour quelques heures, me dit-il; je vous confie Abigaïl.

« — Oh! vous m'avez pardonnée! m'écriai je; si vous saviez...

« — Je sais tout, me dit-il; j'en sais plus que vous ne pouvez croire. Protégez Abigaïl contre les duretés de mon père; protégez-la, je vous en prie : c'est tout ce que je vous demande. J'ai manqué de confiance envers vous; je ne dois pas me plaindre de ce que vous n'en avez pas eu en moi. »

« Il m'embrassa et repartit.

« J'allai près d'Abigaïl. La pauvre malheureuse voulut se mettre à genoux sur son lit quand je l'abordai, mais la souffrance fut plus forte qu'elle, elle retomba mourante sur sa couche.

« Je m'approchai, je la consolai, je lui promis un meilleur avenir...

« — Il est trop tard... » me dit-elle.

« Puis, se prenant les flancs, elle me dit avec un accent égaré :

« Il est mort !...

« — Non! m'écriai-je, non ! et tu épouseras son père...

« — Son père !... me dit-elle avec effroi; M. Welmoth, jamais! »

« M. Welmoth! s'écria Clémenceau en interrompant madame de Cambasse, lui !...

« — Oui, monsieur, lui, et jugez quelle dut être mon horreur à celle que vous venez d'éprouver. Oui, c'était M. Welmoth qui avait séduit cette malheureuse esclave et qui l'avait fait servir à fomenter l'insubordination dans notre atelier; M. Welmoth qui avait égaré la raison de cette pauvre fille au point de lui faire croire qu'il l'épouserait le jour où elle deviendrait une femme libre.

« Je vous épargne le récit de toutes les infamies de cet homme.

« Mon mari était allé le chercher à la ville; il avait quitté Sainte-Lucie le matin même, et j'en remerciai le ciel; car je ne puis dire qu'il fût un lâche, et certes le combat que Léopold allait lui proposer eût été mortel pour l'un d'eux. Je ne prévoyais pas que, moins d'un an après, je perdrais mon mari, toujours bon et affectueux pour moi, mais désolé de la mort d'Abigaïl; car elle mourut, la pauvre enfant. Elle mourut dans mes bras en me demandant pardon de m'avoir fait involontairement souffrir.



Et ma main découvrit ce qui avait échappé à mon regard. .

« Eh bien, monsieur, savez-vous ce que nous rapportaient les journaux anglais quinze mois après? Une discussion au parlement où M. Welmoth, le père de sir Edouard, racontait, au milieu des transports d'indignation de l'assemblée, qu'un père, amoureux de sa fille esclave, et sachant qu'elle s'était donnée à un autre amant, l'avait lui-même condamnée au supplice du tread mill jusqu'à ce qu'elle fût morte. M. Welmoth affirmait la vérité de son récit; il le savait, disait-il d'un témoin oculaire de cette infâme barbarie, et ce témoin oculaire, c'était sir Edouard, monsieur, c'était cet homme à qui M. Sanson est prêt à sacrifier sa fille, et qui, sans doute, poursuit ses projets ténébreux.

« — Et vous n'avez pas raconté cette atrocité à M. Sanson? dit Clémenceau.

« — Sir Edouard est son neveu, monsieur; d'ailleurs, il est des choses que l'on ne confie pas volontiers à l'homme qu'on doit épouser. Je ne puis dire la vérité sur sir Edouard sans lui révéler tout ce qu'il y eut de folie dans ma conduite. Vous savez la vérité sur cet homme; maintenant agissez en conséquence.

« — Mon parti est pris, madame, et ce n'est pas à M. Sanson, mais à M. Welmoth lui-même que je m'adresserai.

« — Ne faites rien avant de m'avoir revue, dit madame de Cambasse; il est temps, je crois, que je reparaisse au salon. Un mot encore. Si M. Sanson vous boude, laissez-moi le soin de le ramener; seulement n'oubliez pas que vous m'avez chargée pour lui d'une importante mission.

« — Laquelle ?

« — Je vous le dirai demain. Adieu. »

Madame de Cambasse s'éloigna, et Clémenceau resta seul près du bananier. Comme il rêvait à tout ce qu'il venait d'entendre, il entendit un léger bruit derrière lui; il se retourna, et vit dans l'obscurité briller le reflet d'un corps d'acier; il avançait la main pour s'en assurer, lorsqu'une lueur de feu éclata; une détonation se fit entendre, et Clémenceau tomba frappé d'une balle.

III.

Madame de Cambasse mettait à peine le pied dans le salon, qu'elle entendit l'explosion du coup de pistolet qui avait frappé Ernest.

Par un pressentiment terrible du malheur qui venait d'arriver, madame de Cambasse poussa un cri et jeta un regard rapide autour d'elle; elle y aperçut M. Welmoth, mais elle chercha vainement M. Sanson.

Ce bruit éveilla aussi l'attention de quelques personnes : on se demanda vivement d'où il pouvait provenir. M. Welmoth, comme les autres, sortit de la maison, et, en traversant l'antichambre, il ordonna à John, qui s'y trouvait, d'allumer une torche et de l'ac-

compagner pour aller à la recherche de l'événement qui venait probablement de se passer.

On avait remarqué l'absence de madame de Cambasse, celle de Clémenceau, puis l'inquiétude de M. Sanson, puis enfin sa sortie furtive de la maison, et voilà que tout à coup, au moment précis où reparaissait madame de Cambasse, lorsque Clémenceau et M. San son avaient pu se trouver seuls, on entendait un coup de feu, et l'on ne voyait revenir ni l'un ni l'autre de ces deux hommes.

Personne ne fit complétement ces remarques, et personne ne les coordonna ainsi probablement; mais chacun poussa une exclamation ou dit un mot qui amena ce résultat d'abord confus, mais ensuite plus clair et mieux vu.

Ainsi Clara s'écria d'un ton d'alarme :

« Où est mon père?

— L'avez-vous vu, madame? dit M. Welmoth à madame de Cambasse.

— Non, reprit-elle, troublée d'une effroyable anxiété.

— Il est peut-être avec M. Clémenceau, dit une autre personne.

— Mais d'où vient cette panique? dit quelqu'un; c'est quelque nègre qui a volé un fusil et qui a tiré sur un...

— Si près de mon habitation, dit le maître de la maison, ce n'est pas probable.

— Vraiment, dit M. Welmoth, c'est le cri de madame de Cambasse qui a causé toute cette épouvante.

— Écoutez! s'écria madame de Cambasse d'un ton égaré; il est arrivé quelque affreuse rencontre, c'est sûr; venez, venez! »

Elle s'élança dans la direction du bananier, suivie de toutes les personnes présentes, qui n'avaient peut-être pas fait attention à l'imprudente parole qu'elle avait laissé échapper dans un moment d'égarement, mais qui devaient plus tard se la rappeler, pour la rapprocher des circonstances de cet événement.

A mesure qu'on avançait, on entendait plus distinctement les cris d'une voix qui appelait au secours, et l'on arriva bientôt près de Clémenceau, auprès duquel était M. Sanson, un genou à terre, et soulevant le blessé qui ne donnait plus aucun signe d'existence.

« Qu'est-il arrivé, mon Dieu! » s'écria madame de Cambasse en se précipitant auprès de M. Sanson.

A cette voix il tressaillit, et, jetant sur elle un regard plein de reproche et de douleur, il lui dit :

« J'étais à quelques pas de cet endroit lorsque j'ai entendu un coup de feu partir; je me suis précipité vers ce banc, et j'ai vu M. Clémenceau étendu par terre. Lorsque je suis revenu de ma surprise, j'ai voulu découvrir l'assassin, mais il s'était enfui sans doute aussitôt après avoir commis son crime; ce que je puis seulement affirmer, c'est que le coup de feu a été tiré du milieu de ce bananier. »

Pendant que quelques personnes emportaient Clémenceau jusqu'à la maison, d'autres commencèrent des perquisitions très-actives dans les environs de l'endroit où s'était passé l'événement, et on reconnut aisément, aux feuilles froissées et à quelques tiges rompues de l'immense plante, que M. Sanson avait dit la vérité, et que l'assassin avait dû se cacher dans cette espèce de bosquet.

La logique naturelle de l'homme, la logique judiciaire qu'il apprend dans les écoles, disent toutes deux qu'il n'y a pas de crimes sans motifs; en vertu de cet axiome, on cherche quels sont les individus qui ont pu avoir un intérêt à commettre un crime, et une fois cet intérêt, supposé ou supposable, découvert, on se croit sur la trace du coupable, et on agit en conséquence.

Clémenceau avait été rapporté à la maison; il avait bientôt repris ses sens; la balle fut extraite, et il se trouva que la blessure ne présentait pas un danger bien grave.

C'est alors qu'on l'interrogea sur ce qui s'était passé, et c'est alors qu'il répondit qu'au moment même où madame de Cambasse venait de le quitter, il avait vu briller près de lui le bout d'une arme à feu, et qu'ayant été immédiatement frappé, il n'avait vu d'aucune façon celui qui avait commis le crime.

On remarqua que, pendant qu'on donnait à Clémenceau les premiers soins, M. Sanson n'était pas entré dans la chambre où on l'avait déposé, et bientôt le médecin ayant ordonné à tout le monde de se retirer pour donner à Ernest le repos qui lui était nécessaire, on le retrouva seul profondément agité et pensif dans l'embrasure d'une fenêtre, et si préoccupé qu'il ne s'aperçut pas de l'entrée de plusieurs personnes.

Déjà on avait réuni les unes aux autres les diverses circonstances de cet événement, et déjà l'étrange coïncidence de quelques-unes de ces circonstances avait peut-être frappé les esprits.

Chacun d'abord repoussa en soi la conséquence qu'il devait en tirer, et probablement personne n'eût osé y arrêter son esprit, s'il avait fallu chercher la cause du crime dans un de ces sentiments bassement intéressés qui eussent trop complétement menti au caractère loyal et honorable de M. Sanson.

Mais il est une passion pour laquelle les hommes du monde ont une indulgence excessive. Les crimes que cette passion inspire ne flétrissent pas à leurs yeux autant que les crimes qui partent d'une basse avidité ou de tout autre sentiment. On attribue même en général à cette passion une sorte d'ivresse furieuse qui, arrivée à un certain degré, ne laisse plus à l'homme la liberté de sa pensée et de sa volonté, et cette ivresse, la loi l'a, pour ainsi dire, reconnue quand elle a excusé le mari lorsqu'il tue sa femme et avec elle l'amant de sa femme, s'il les surprend en flagrant délit.

Madame de Cambasse assurément n'était pas la femme de M. Sanson, mais leur mariage était arrêté depuis longtemps; la passion de M. Sanson était aussi avouée que pouvait l'être celle d'un mari; on connaissait son caractère jaloux et irritable; il n'en fallait pas plus pour admettre la possibilité d'un de ces moments d'ivresse dont nous venons de parler. Cela devait dépendre de ce qui s'était passé entre Clémenceau et madame de Cambasse, et il est juste de dire que l'effroi que celle-ci avait éprouvé, le cri qu'elle avait jeté, le mot de rencontre qu'elle avait si imprudemment laissé échapper, pouvaient jusqu'à un certain point justifier la supposition qu'elle s'était assez compromise pour redouter une vengeance immédiate.

Cependant, comme ces vagues rumeurs qui coulent sur les foules assemblées sans qu'on puisse en saisir le sens, ces soupçons se passaient, pour ainsi dire, de regard en regard. On observait M. Sanson; on s'étonnait de sa préoccupation et de son indifférence pour le malheur d'un jeune homme qui était son hôte, et, sans que personne se fût parlé, il y avait cependant, parmi tous ceux qui se trouvaient dans le salon, une mutuelle intelligence de leurs pensées, une gêne extrême, qui leur faisaient garder un silence général.

En pareille occasion, on cause, on s'interroge, on fait des suppositions, à moins que la présence de celui qu'on soupçonne ne glace les paroles sur les lèvres.

Dans un angle du salon, madame de Cambasse, assise à côté de Clara, et tenant dans ses mains les mains de la jeune fille, jetait un regard égaré, tantôt sur M. Sanson, que rien n'arrachait à sa profonde méditation, tantôt sur les autres personnes présentes, dont elle comprenait le silence. On eût dit qu'elle sentait combien M. Sanson prêtait d'appui à cette accusation muette, et elle ne comprenait pas que l'anxiété qu'elle en éprouvait venait également en aide à cette accusation.

En effet, mieux qu'une autre, elle était à même de savoir jusqu'à quel point le crime était probable, puisque c'était pour elle sans doute qu'il avait été commis.

Cependant cette position ne pouvait durer plus longtemps, et ce fut M. Welmoth qui se chargea d'y mettre un terme.

« En vérité, messieurs, dit-il à un groupe qu'il aborda, voici une partie de plaisir qui a fini d'une manière bien fâcheuse, et voici en même temps un crime dont il serait bien difficile de trouver l'explication. Depuis le peu de jours que M. Clémenceau est à la Guadeloupe, il n'a pu se faire des ennemis assez acharnés pour qu'ils puissent en vouloir à sa vie, et il est affreux de penser qu'il peut exister des hommes qui assassinent par le seul besoin de tuer leurs semblables. »

Il y avait parmi ceux qui écoutaient M. Welmoth un jeune Français dont nous n'avons pas encore parlé, et qui s'appelait Bourdaillon. La vie de cet homme était fort peu connue à la Guadeloupe, et comme de sa personne il était bien tourné, vantard et beau parleur, on le recevait dans quelques maisons, grâce aux lettres de recommandation dont il était amplement muni à son arrivée.

Voici quel était ce M. Bourdaillon:

M. Bourdaillon était le fils d'un ancien colonel de l'empire, mort sous la restauration, et qui l'avait légué sans fortune à deux de ses sœurs, mariées à des hommes très-importants.

A l'époque de la révolution de juillet, on avait trouvé moyen de prouver que M. Bourdaillon s'en était mêlé activement, et en vertu de cet héroïsme, qui tenait lieu de toute autre vertu, on avait nommé M. Bourdaillon sous-préfet d'un petit arrondissement à une cinquantaine de lieues de Paris. M. Bourdaillon y était resté à peu près cinq ou six mois, au bout desquels il en fut chassé, non point par le gouvernement ni par une émeute politique, mais par la rébellion de ses créanciers.

On citait, entre autres facéties du jeune sous-préfet, qu'il avait emprunté au curé de sa petite ville toute son argenterie pour donner un dîner administratif, et qu'il avait payé la carte de ce dîner en donnant pour gage à l'aubergiste l'argenterie dudit curé. Les tantes de M. Bourdaillon apaisèrent cette affaire à force d'argent pour les uns et de supplications pour les autres, et envoyèrent M. Bourdaillon en Algérie avec un titre et des appointements dans une administration de notre nouvelle conquête.

Là sa conduite ne fut pas meilleure, mais elle demeura plus longtemps cachée, et ce ne fut guère que dix-huit mois après son installation qu'on s'aperçut que M. Bourdaillon ne volait plus de l'argenterie, mais beaucoup de viande, beaucoup de foin et beaucoup de paille. L'enquête était commencée et le résultat pouvait en être sérieux, si un des oncles par alliance de M. Bourdaillon n'eût occupé un poste éminent dans l'Algérie.

Il fit embarquer son neveu en deux heures, et le résultat de l'enquête disparut dans un des nombreux changements de gouverneurs qui se sont succédé en Afrique.

M. Bourdaillon, revenu en France, alarma de nouveau sa famille, si bien qu'à force d'intrigues, de prières, de supplications,

elle obtint pour lui d'un ministre, à qui elle persuada que ce pauvre jeune homme avait été calomnié, une place dans la magistrature des colonies. M. Bourdaillon aimait beaucoup les voyages et les plaisirs de toute sorte, et le climat de la Guadeloupe était nouveau pour lui.

Aucun de ses parents ne se dit que si, le climat aidant les excès, M. Bourdaillon venait à mourir, ce serait un grand débarras pour une honorable famille; mais il est probable que tout le monde le pensa.

M. Bourdaillon trompa encore cette espérance; il avait une de ces santés comme Dieu en accorde rarement aux honnêtes gens; il se portait à ravir.

Cependant, depuis qu'il était à la Guadeloupe, il avait apporté un peu plus de modération dans le mépris qu'il avait professé jusque-là pour les lois écrites du Code pénal. M. Bourdaillon ne passait pas et ne pouvait passer pour un homme parfaitement honorable, mais enfin il n'y avait contre lui rien d'éclatant et de manifeste, et, s'il n'était pas très-recherché, il était cependant admis dans la société.

Ce fut cet homme qui se chargea de répondre à la harangue de M. Welmoth.

« Monsieur, dit-il, en se posant dans l'attitude d'un homme qui va émettre les plus hautes vérités, les criminalistes modernes, en admettant cette monomanie de meurtre comme une cause première du crime, ont sapé dans leur base tous les fondements de la morale et de la justice. Non, monsieur, il n'y a pas de crime sans motif; je le dis, parce que l'expérience me l'a appris. Les motifs sont si variables et quelquefois si secrets, qu'il est bien difficile de les découvrir; mais ils existent toujours.

« Certes, je ne prétends pas qu'ils aient ce que j'appellerai le même degré de culpabilité, et qu'il n'y ait quelquefois ce que j'appellerai aussi provocation morale; que ces motifs enfin ne deviennent déterminants que par des circonstances indépendantes de la volonté du coupable; mais je dis que ces motifs existent. »

On avait écouté avec attention M. Bourdaillon, pour avoir l'air de faire quelque chose; alors, sûr de son succès, il continua en disant :

« Ainsi, je suppose un homme jaloux qui part pour aller retrouver la femme qu'il aime et dont la légèreté l'alarme : certes, il ne part pas avec le dessein prémédité de la punir si elle le trompe; bien loin de là, il s'enfermerait chez lui s'il avait une telle prévision : mais voilà qu'au moment où il arrive, il voit qu'il est trompé; il veut douter, il regarde, il écoute; et peut-être alors surprend-il son nom prononcé d'un ton de raillerie et de dédain. Alors sa tête s'égare, et il frappe en aveugle... »

A peine M. Bourdaillon avait-il abordé cet exemple, que l'attention avec laquelle on l'avait écouté s'était changée en une espèce d'effroi; on avait baissé les yeux, comme pour ne pas se mettre de moitié dans cette supposition, précisément parce qu'elle pénétrait trop vivement dans la pensée de chacun.

M. Welmoth seul ne paraissait pas comprendre, et il répliqua comme si cet exemple ne pouvait recevoir aucune sorte d'application immédiate :

« On a toujours raison, monsieur, quand on arrange les circonstances d'un événement à sa guise. Mais lorsqu'on a sur soi des armes, c'est qu'on part avec un dessein prémédité de faire le crime; par conséquent, il est tout à fait indépendant de ce qu'on a pu voir ou de ce qu'on a pu entendre. »

On voit que l'accusation se bâtissait avec une sottise cruelle d'une part, et une perfidie infâme de l'autre. Madame de Cambasse se leva, et s'approchant du groupe d'hommes où ce dialogue avait lieu, pendant que M. Sanson, arraché à sa rêverie, la suivait des yeux :

« Monsieur vient de faire une remarque qui peut nous conduire sur les traces du coupable, et à laquelle je n'avais pas songé dans mon trouble. L'homme qui a tiré sur M. Clémenceau devait être caché depuis quelque temps dans le bananier; par conséquent il a dû entendre une partie de la conversation que j'ai eue avec M. Clémenceau, par conséquent, il a appris un secret d'une extrême importance, et en même temps il doit connaître la mission dont M. Clémenceau m'avait chargée.

— Quelle mission? dit M. Sanson en s'approchant vivement de madame de Cambasse.

— Je suis fâchée, dit madame de Cambasse, d'être obligée de révéler tout haut et devant tant de monde une chose qui d'ordinaire se passe dans le secret des familles; mais cet événement est si extraordinaire qu'il faut tout dire pour y jeter quelque lumière; et puisque M. Bourdaillon dit qu'il n'y a pas de crime sans motif, quel motif a pu pousser un assassin à tirer sur M. Clémenceau, lorsque celui-ci me chargeait de demander à M. Sanson la main de mademoiselle Clara?

— C'était là le motif de votre entretien? s'écria aussitôt M. Sanson.

— Sans doute, fit madame de Cambasse en regardant finement M. Welmoth; mais comme personne ne pouvait prévoir que ce serait là le sujet de notre entretien, il faut encore chercher un autre motif à ce crime arrêté d'avance, comme le faisait très-bien observer M. Welmoth, puisque l'homme qui l'a commis était arrivé tout armé. »

Cette explication de madame de Cambasse avait démoli, comme par enchantement, tous les soupçons qui avaient plané sur M. Sanson sans qu'il s'en doutât. Lui-même perdit la pensée qui le dominait; car, témoin des sentiments que Clémenceau avait rendus à madame de Cambasse d'une manière si affectée, durant les premiers jours de son arrivée, il en avait d'abord conçu un vif sentiment de déplaisir.

Cela arrive surtout quand un homme reconnaît que celui qu'il croit son rival est plus jeune, plus élégant que lui, et mieux fait enfin pour inspirer cet amour qui tient souvent plus de compte de quelques avantages extérieurs que des qualités les plus réelles; et il avait cédé à un sentiment de jalousie lorsqu'il avait quitté le salon pour aller à la recherche de madame de Cambasse et de Clémenceau; il avait reconnu de loin le murmure de leurs voix; mais, trop honnête homme pour écouter, il s'était tenu à l'écart pour attendre qu'ils fussent séparés, et lorsqu'il avait vu madame de Cambasse s'éloigner, il avait marché du côté de Clémenceau pour lui demander une explication.

C'était à ce moment que le coup de feu était parti, et cet incident, tout en affligeant M. Sanson, n'avait pu le détourner entièrement de la préoccupation que lui donnait sa jalousie.

Mais cette parole de madame de Cambasse venait de tout détruire, et M. Sanson se ressouvint qu'il n'avait pas montré vis-à-vis d'Ernest l'empressement qu'il devait à son hôte. Chacun paraissait déchargé d'un poids énorme, à l'exception de M. Welmoth qui, malgré l'empire qu'il avait sur lui-même, ne pouvait cacher son mécontentement, et à l'exception de Clara, qui s'était laissé persuader qu'elle aimait sir Edward, et qui voulait paraître fâchée de la rivalité qui allait se mettre à l'encontre des espérances de son cousin, quoique, tout au fond de son cœur, il y eût une sorte de joie vaniteuse de se voir recherchée par un homme qui n'était pas du tout à dédaigner.

M. Bourdaillon fronçait les sourcils et semblait méditer sur ce qui venait d'être dit. Sans parler, il secoua la tête, et puis il dit :

« Voilà de précieux renseignements, et il serait peut-être bon de les faire confirmer par M. Clémenceau : voulez-vous, messieurs, que nous entrions un moment chez lui? Quelques questions ne le fatigueront pas... »

M. Sanson fut le premier à accepter, et l'on entra chez Clémenceau auprès duquel Jean était assis, jurant entre ses dents qu'il découvrirait bien le coupable.

« Pardon, lui dit M. Bourdaillon, si nous venons vous fatiguer de quelques questions; mais elles sont utiles à la découverte de l'assassin, et nous désirons qu'il n'échappe pas à la justice. »

Clémenceau aussi avait des soupçons, mais il ne les portait point du tout du côté de M. Sanson.

« Parlez, monsieur, je suis prêt à vous répondre.

— Pensez-vous certainement que l'assassin fût caché dans le bananier?

— J'en suis certain; j'ai vu briller l'arme à travers les feuilles.

— Avez-vous quelque raison de croire que l'assassin fût caché là depuis longtemps?

— Je le crois d'autant plus que j'ai fait observer à madame de Cambasse que j'entendais un bruit qui me paraissait étrange, à quoi elle m'a répondu que c'était le bruissement des feuilles du bananier.

— Par conséquent, vous êtes convaincu que l'assassin a dû entendre votre conversation?

— J'en suis parfaitement convaincu, dit Clémenceau, et je dois ajouter qu'elle était de nature à alarmer certaines personnes.

— Ceci est grave; et vous êtes sûr que l'assassin a dû vous entendre prier madame de Cambasse de demander à M. Sanson la main de sa fille?

— Je n'ai point donné cette mission à madame de Cambasse, » dit naturellement Clémenceau.

Si nos lecteurs veulent bien se rappeler la fin de notre dernier chapitre, ils reconnaîtront que Clémenceau avait raison.

« En tout cas, avait dit madame de Cambasse, dites à M. Sanson que vous m'avez chargée d'une mission importante pour lui. — Laquelle? avait dit Clémenceau. — Je vous le dirai demain. »

Ils s'étaient sans doute compris, et madame de Cambasse, toute préoccupée de sa pensée et de son projet, avait parlé comme si les mots eussent été véritablement prononcés.

On doit juger de l'effet que produisit cette déclaration : tout le monde se regarda d'un air stupéfait, et M. Sanson lui-même ne sut plus que penser de ce que madame de Cambasse venait de dire.

Un silence glacial s'établit dans la chambre, et Ernest s'aperçut que sa déclaration produisait un effet qu'il ne comprenait pas; mais il était décidé à dire la vérité, et, dans la droiture de son cœur, la vérité lui semblait la meilleure manière d'arriver à la découverte du crime.

« Et, lui dit M. Bourdaillon, vous n'avez aucun soupçon sur l'auteur probable de cet attentat?

— Ceux que je puis avoir, dit Clémenceau, ne reposent sur aucune base certaine, et je ne suis pas homme à accuser qui que ce soit sans preuves positives.

— Mais ces preuves, on ne peut y parvenir que par des indices que vous pourriez nous fournir mieux que personne.

— Ces preuves, dit Clémenceau, peuvent naître de circonstances accessoires qui se feront connaître d'elles-mêmes. »

Clémenceau, poussé par l'idée qu'il avait et que nos lecteurs ont déjà sans doute devinée, que M. Welmoth n'était pas étranger à l'attentat dont il était victime, reprit presque aussitôt :

« Il y a aussi une manière de procéder qui peut amener les indices que vous demandez à mes soupçons. Peut-être qu'en constatant quelles sont les personnes qui n'ont pu y participer, on arriverait à trouver celles à qui on peut demander, par exemple, compte de leur absence au moment du crime. »

Cette nouvelle phrase semblait une accusation directe contre une des personnes de la maison, et tous les yeux se portèrent alors vers M. Sanson, qui enfin eut l'idée que sa présence sur le lieu du crime pouvait être mal interprétée. Il partit d'une indignation soudaine et s'écria :

« J'étais, moi, à quelques pas de l'assassin; n'y a-t-il personne que moi qui fut à ce moment hors de la maison?

— Personne, » repartit sèchement M. Bourdaillon.

Le silence général confirma la réponse de ce monsieur, et Clémenceau s'écria :

« Ce n'est peut-être pas si haut qu'il faut chercher, et parmi les domestiques, il y en a d'assez dévonés... »

Jean répondit sans doute à la pensé de son maître, car il dit avec un profond soupir :

« Ce bœuf de John était avec moi dans l'antichambre.

— Qu'oses-tu dire, drôle! s'écria M. Welmoth.

— Je dis la vérité, dit Jean, voilà tout; mais je découvrirai l'assassin, moi... je vous le promets. »

Clémenceau, à son tour, fut abasourdi de ce qu'il venait d'entendre. La présence de M. Welmoth au salon, celle de John à l'antichambre détruisaient tous ses soupçons. Un moment il lui vint dans la pensée que la jalousie de M. Sanson avait pu l'égarer jusqu'à un certain point, mais aussitôt il réfléchit que M. Sanson, caché dans le bananier, avait dû entendre ce qui se disait, et que dès lors il n'avait pu en prendre aucun ombrage.

« Eh bien! messieurs, dit M. Sanson, comme pour appeler l'accusation qu'on n'osait formuler, que pensez-vous de tout ceci? »

Personne encore n'osa répondre, et Clémenceau reprit :

« Je pense, moi, que ce crime a été préparé par une main habituée aux complots les plus ténébreux. Je désire que l'on me permette de prendre personnellement quelques renseignements, et pour cela je ne demande que quelques jours. »

Un moment après, M. Sanson se retira en emmenant Clara et M. Welmoth, sans adresser un mot à madame de Cambasse.

Madame de Cambasse retourna chez elle, et Clémenceau se fit porter le lendemain à la Basse-Terre, où il trouva ses malles que M. Sanson lui avait renvoyées.

Nous verrons dans un autre chapitre comment la justice comprit cette affaire.

IV.

La Justice.

Ce fut un grand trouble dans tout le pays, dès qu'on apprit cet étrange événement, avec toutes les circonstances obscures qui l'entouraient et les soupçons extraordinaires qu'il avait fait naître.

Ces soupçons avaient été, jusqu'à un certain point, justifiés par Clémenceau, qui s'était rendu, comme nous l'avons dit, à la Basse-Terre Cependant le départ précipité de M. Sanson, emmenant avec lui Clara et M. Welmoth, ne lui avait pas permis d'agir autrement, et, lorsqu'il trouva ses malles à l'hôtel où il était descendu en arrivant à la Guadeloupe, et où il était probable qu'il retournerait, Ernest ne put pas douter qu'il avait fait ce qu'il devait.

Quant au sentiment qui avait guidé M. Sanson, il était facile de le comprendre.

Accusé, ou plutôt vaguement soupçonné de ne pas être étranger à l'assassinat de Clémenceau, il avait voulu, pour ainsi dire, laisser toute liberté à l'accusation, en se séparant de celui qu'on supposait être sa victime. En même temps, son silence vis-à-vis de madame de Cambasse, et le retour soudain de cette dame dans sa propre maison, lorsqu'elle était allée s'établir pour quelques semaines dans l'habitation de M. Sanson, cette retraite, dis-je, dénonçait une rupture, et cette rupture ne pouvait venir que des sentiments jaloux de M. Sanson.

C'était par conséquent les avouer publiquement; par conséquent aussi, c'était donner une espèce de justification à ceux qui, cherchant le motif d'un pareil crime, avaient cru le trouver dans un sentiment de rivalité.

Que M. Sanson eût gardé ses défiances, cela n'a rien d'étonnant, si l'on veut bien se rappeler que madame de Cambasse, ayant dit devant tout le monde qu'elle avait été chargée par M. Clémenceau de demander à son père la main de Clara, Ernest avait donné le plus formel démenti à cette assertion, démenti d'autant plus grave qu'il avait échappé à Clémenceau comme l'expression d'une vérité toute simple et pour ainsi dire sans importance.

Deux seules personnes au monde ne pouvaient et ne devaient avoir aucun doute sur M. Sanson. C'étaient madame de Cambasse et Clémenceau lui-même.

L'entretien qu'ils avaient eu, et qui avait dû nécessairement être entendu par l'assassin, devait aussi nécessairement avoir désarmé M. Sanson, alors même qu'il serait venu avec des intentions coupables. Mais, en même temps, le cri de madame de Cambasse, cet effroi qu'elle avait eu de prime abord d'une rencontre possible, avant qu'elle connût les circonstances matérielles de l'assassinat, pouvaient donner lieu de supposer que cet entretien, au contraire, avait pu être le véritable motif du crime de l'accusé.

Madame de Cambasse, donc, avait pour ainsi dire tué d'avance la confiance qu'on pouvait avoir en son témoignage et en celui d'Ernest; et si, plus tard, ils eussent voulu dire le sujet de leur entretien, il est probable qu'on y eût trouvé une excuse pour eux-mêmes, excuse qui eût pu profiter à M. Sanson, en démontrant l'invraisemblance de son crime, mais qui n'eût été inventée que pour se justifier vis-à-vis de lui d'une conduite qui pouvait être considérée comme fort équivoque.

C'est à dessein que nous insistons avec détail sur toutes les inductions morales qu'on pouvait tirer de cet événement et de ses circonstances. Cela servira à expliquer jusqu'à un certain point la tournure que prit cette affaire et la manière dont elle fut diversement envisagée.

Aucun des compatriotes de M. Sanson n'admit de prime abord la supposition de sa culpabilité, et tout le monde la repoussa au premier mot avec l'indignation qu'inspirait l'estime universelle qu'on avait pour le père de Clara.

Mais, à mesure qu'on cherchait une explication et un motif à ce crime, à mesure qu'on pénétrait dans les circonstances qui l'avaient précédé et suivi, à mesure qu'on discutait les sentiments qui avaient pu le dicter, la pensée que M. Sanson pouvait être le coupable se glissait vaguement dans les esprits comme une ombre à la réalité de laquelle on ne veut pas croire, mais qui cependant passe sans cesse devant les yeux et importune le regard.

S'il en était ainsi pour ceux qui avaient un sentiment de bienveillance préventive pour M. Sanson, on doit penser que l'accusation devait être facilement accueillie par ceux qui, sans le connaître personnellement, avaient un parti pris de mauvaise opinion contre tous les colons en général.

De même que M. Bourdaillon, il s'est glissé, il faut le dire, dans l'administration de nos colonies, des hommes qui y sont arrivés comme les ennemis du pays dont ils doivent protéger la propriété.

Ce n'est pas que ces hommes montrent ostensiblement leur hostilité, on pourrait même dire que tous n'en ont pas l'exacte conscience, qu'ils obéissent à leur insu à des idées arrêtées d'avance, proclamées d'avance, et que la vérité les empêche de rétracter en présence même des faits qui en démontrent l'absurdité; ils se sont habitués à considérer les colons comme une espèce d'hommes vivant de sentiments particuliers, et consciencieusement égarés par des habitudes qui les laissent jusqu'à un certain point au-dessous de la civilisation philanthropique et philosophique de l'Europe.

Quoique les colons sachent tout ce que les Européens savent, connaissent tout ce qu'ils connaissent, soient à la hauteur de tous les sentiments et de toutes les sciences pratiques de la métropole, quoiqu'ils aient un savoir-vivre, une élégance de mœurs, un goût des arts aussi élevé qu'on peut l'avoir en France, ces messieurs dont je parle ne s'imaginent pas moins qu'il y a encore dans le colon un petit coin barbare et sauvage qui résiste à la lime de la civilisation et de l'instruction.

Pour ces hommes, tout ce qui est violence, accomplissement absolu des désirs les plus bizarres, tout ce qui est colère, irréflexion, vengeance, leur paraît aller aux colons comme le stylet aux bandits italiens et le fusil aux brigands de la Corse. Ils ont pour expliquer cela des phrases toutes faites sur l'incandescence d'un sang excité par le soleil des tropiques, sur les habitudes d'une vie qui, commandant incessamment à des esclaves, n'est accoutumée à aucun frein et veut tout faire obéir à sa volonté.

Les façons de voir et d'expliquer certains faits par des excuses accusatrices corroborent le plus souvent les rapports éloquents faits à certaines sociétés métropolitaines, et rapportent tant bien que mal au centre où toutes les grâces se distribuent une réputation d'hommes de progrès et d'hommes justes, qui se traduit en places plus ou moins bien rétribuées.

Ces hommes-là, on doit le comprendre, n'hésitèrent pas un moment à admettre la culpabilité de M. Sanson; et une circonstance que nous allons rapporter donna à leur prévention une raison de plus, selon leur façon de voir.

Quoique la blessure de Clémenceau n'eût pas de danger réel, cependant la fatigue de son transport à la Basse-Terre, l'agitation morale qu'il éprouvait en pensant de quel côté l'accusation pouvait se diriger, et en pensant contre qui lui même il la portait, lui avaient donné une fièvre asssez intense pour qu'on lui eût ordonné le plus absolu repos, et surtout la plus complète inoccupation sur son accident.

Il arriva donc que, lorsque le magistrat se présenta chez lui pour procéder à un interrogatoire en règle, le médecin insista pour que cet interrogatoire n'eût pas lieu, et soutint par des raisons d'humanité les protestations énergiques de Jean qui jurait qu'on n'approcherait point de son maître et qui menaçait de résister à force ouverte, malgré le profond respect que tout Normand a d'ordinaire pour M. le procureur du roi

« Puisqu'il nous est impossible, dit le magistrat, d'interroger aujourd'hui M. Clémenceau, peut-être trouverons-nous quelques renseignements en questionnant son domestique.

« J'espère, ajouta-t-il en se tournant vers Jean, que tu ne joueras pas plus longtemps cette comédie de rébellion, et que tu répondras à nos interrogations.

— Moi, dit Jean, refuser de répondre à la justice? non vraiment, monsieur; depuis deux cents ans, nous sommes habitués à répondre de père en fils à la justice quand elle nous interroge.

— Réponds-moi donc. Où étais-tu au moment où le crime a été commis?

— J'étais, dit Jean, dans ce que nous autres, en Europe, nous appelons le salon des domestiques, et les maîtres l'antichambre, et ce que, dans ce pays de sauvages, on appelle une galerie.

— Quelles étaient les personnes qui étaient auprès de toi?

— Il n'y avait pas mal de moricauds de la maison où nous étions, et quelques-uns de la maison de M. Sanson qui nous avaient servi de guides.

— Pourrais-tu les reconnaître? »

Jean se mit à ricaner d'un air bête, et repartit :

« Reconnaître un moricaud d'un autre, c'est comme si vous demandiez si on peut reconnaître une goutte d'encre d'une goutte d'encre. Pour reconnaître un homme d'un autre, il faut qu'il y ait une différence dans leur visage : or, il est connu du monde entier, depuis que le monde est monde, que les moricauds ont tous la même figure, le même nez aplati comme une paire de castagnettes ouvertes, les lèvres en bourrelet, pour les empêcher de se faire mal quand ils tombent, les mêmes yeux et les mêmes cheveux : qui a vu un nègre les a vus tous.

« Ah! par exemple, je ne dis pas si c'étaient des négresses il y en a qui sont reconnaissables, » fit Jean avec une grimace amoureuse, adressée sans doute au souvenir qu'il avait conservé de la belle Sabine.

« — Cependant il est impossible que, dans le peu de jours que vous avez passés chez M. Sanson vous n'ayez pas remarqué quelques-uns des nègres qui sont le plus particulièrement attachés à sa personne : et il serait utile de savoir si tous ceux-là étaient dans l'antichambre au moment où le meurtre a été commis. »

La pensée de Sabine avait dû nécessairement rappeler à Jean celle de Crésus qui avait, grâce à lui, échappé à la tentative d'empoisonnement de Théodore; il crut se rappeler en ce moment qu'il ne l'avait point aperçu à côté de lui.

Cependant, comme il avait hérité, avec son sang normand, du grand art de ne dire à la justice que ce qu'il voulait bien qu'elle apprît, sans cependant se compromettre, il repartit :

« Je ne puis affirmer qu'ils y fussent tous ou qu'il en manquât, mais je puis être assuré que, si on me montrait à la fois tous ceux qui devaient y être, je reconnaîtrais aisément celui qui n'y était pas, si cependant il y en avait qui n'y étaient pas. »

Cette façon de répondre laissait à Jean la faculté de reconnaître à son gré le nègre absent, s'il jugeait plus tard que les soupçons dussent être tournés du côté de M. Sanson; mais comme sa haine pour les Anglais et sa prévention personnelle accusaient intérieurement M. Welmoth du crime, il ne voulait aider en aucune façon une accusation qui écarterait les soupçons de lui.

Il y a bien peu de magistrats capables de lutter de ruse et de précautions contre un Normand un peu madré, et celui qui interrogeait Jean Plonget accepta sa réponse comme faite de bonne foi, et lui dit :

« C'est une épreuve que nous ferons plus tard si elle est jugée nécessaire.

— C'est une épreuve qu'il faudrait faire le plus tôt possible, dit M. Bourdaillon; car il me semble que cela expliquerait complétement toutes les contradictions apparentes de cette affaire.

« En effet, supposez un esclave aposté dans le bananier par ordre de son maître, et exécutant cet ordre, malgré ce qu'il a pu entendre et ce qu'il n'a pas compris : il en résulte certainement que M. Sanson n'était là que pour surveiller l'exécution de l'attentat qu'il avait ordonné; il en résulte même qu'à supposer que ce que madame de Cambasse a dit soit vrai, que cet entretien eût pour sujet un projet de mariage entre M. Clémenceau et la fille de M. Sanson, celui-ci n'a pu l'entendre, et qu'il n'a pu retenir la main qu'il avait apostée en cet endroit.

— Cela me semblerait une explication probable, dit le magistrat, si M. Clémenceau n'avait instantanément et formellement nié avoir donné à madame de Cambasse la mission par laquelle elle a prétendu expliquer cet entretien secret.

— Cependant, dit M. Bourdaillon, l'émotion très-vive que M. Sanson a éprouvée lorsqu'il a entendu madame de Cambasse faire cette déclaration, la croyance qu'il a paru prêter à cette assertion, la joie qu'il en a ressentie, étaient trop naturelles pour qu'il sût ce qui s'était dit, soit que la déclaration de madame de Cambasse fût vraie, soit qu'elle fût mensongère.

— En admettant la supposition que le crime ait été accompli par la main d'un nègre, il importe peu, comme vous le disiez tout à l'heure, de savoir quel était le sujet de l'entretien; et comme M. Clémenceau a nié l'assertion de madame de Cambasse, il me paraît à peu près certain que M. Sanson n'eût pas eu le désir de revenir sur sa coupable intention, s'il avait entendu ce qui s'était dit. Mais les intrigues de madame de Cambasse ne sont pas ce qui nous occupe.

— Pardon, fit M. Bourdaillon, on n'arrive pas à donner des rendez-vous à de pareilles heures sans des antécédents entre les acteurs de ces rendez-vous, antécédents sur lesquels ce garçon peut nous donner quelques renseignements. »

Le magistrat fit un signe de tête affirmatif et dit à Jean :

« Pendant le séjour que ton maître a fait chez M. Sanson, as-tu remarqué qu'il recherchât plus particulièrement la société de madame de Cambasse?

— Je n'ai pas l'habitude d'écouter aux portes, monsieur, et je ne voyais guère mon maître et madame de Cambasse en présence qu'à l'heure des repas; c'est-à-dire que ça été peu souvent, puisque nous sommes arrivés depuis trois jours, que ce n'est pas la peine d'en parler.

— Tu es au service de M. Clémenceau depuis longtemps?

— Depuis que je le connais, dit Jean.

— C'est-à-dire?...

— Depuis assez longtemps pour savoir qu'il n'est pas homme à courir après la promise de celui qui doit être son beau père, fût-elle veuve et inflammable comme une allumette chimique allemande.

— Donc, tu nies que M. Clémenceau ait eu des attentions pour madame de Cambasse?

— Je le nie.

— Ceci est en contradiction manifeste avec les observations des personnes qui ont remarqué ces soins. Prends donc garde de ne pas mentir.

— Si ces personnes ont vu ça, elles ont pu le dire; moi qui ne l'ai pas vu, je dis ce que je dois.

— Mais pour un garçon si ignorant des sentiments de son maître, comment se fait-il que tu saches que M. Clémenceau voulait épouser mademoiselle Clara Sanson?

— Je le sais d'Europe, dit Jean, où M. Clémenceau le père me l'a dit en confidence.

— A toi?

— A moi! fit Jean en prenant un ton solennel.

— C'était donc un projet de famille, dit M. Bourdaillon en se retournant vers le magistrat; M. Clémenceau n'avait donc pas à charger madame de Cambasse d'une mission qui n'avait pas de but, puisque cela était arrangé d'avance; cet entretien avait donc des motifs bien différents; ces motifs ne sont plus douteux, et peut-être M. Sanson a-t-il vengé à la fois l'injure faite au père dont on abandonnait la fille, et au futur mari dont on cherchait à séduire la promise, selon l'expression de ce garçon.

— D'un autre côté, ajouta le magistrat, cette joie de M. Sanson, quand madame de Cambasse a inventé cette prétendue mission, prouvait suffisamment que M. Clémenceau avait gardé le silence sur ses projets, probablement parce qu'il avait cédé à un autre entraînement.

— Oui, monsieur, s'écria Jean indigné de cette façon de traduire les choses; il a cédé à l'entraînement de l'embêtement que lui causait près de mademoiselle Clara ce grand dandin (il voulait dire dandy) d'Anglais qui lui faisait des yeux perpétuels.

— Il serait alors assez convenable, fit M. Bourdaillon en se dandinant dans sa sottise, que, par dépit, M. Clémenceau eût tourné ses vues sur madame de Cambasse; on conçoit qu'il est peu obligeant de faire un voyage de quinze cents lieues pour trouver, près de la femme qu'on vient chercher, un homme agréé pour ainsi dire d'avance, et qu'on veuille punir celui qui nous a valu cette mystification, en s'en prenant à ses possessions. Tout cela confirme nos soupçons.

— Ils sont jolis, vos soupçons! dit Jean, en haussant les épaules avec un air d'humeur.

— Qu'est-ce que c'est? fit M. Bourdaillon d'un air de dédain.

— Ce que c'est? dit Jean; c'est que vous accusez un brave homme d'une lâcheté, quand vous avez sous votre main un coquin de... »

Jean s'arrêta, en s'apercevant, à la manière dont on l'écoutait, qu'il allait trop vite et trop loin.

« De quel coquin voulez-vous parler?

— De celui qui a fait le coup, dit Jean.

— Donc, reprit M. Bourdaillon, en se tournant vers son supérieur, il vous paraît probable que le meurtre aurait été commis par un esclave, sur l'ordre de M. Sanson.

— Ah bien! fit Jean en ricanant, si c'est comme ça, mon maître est bien loti avec son amour *philancropique* pour les esclaves, lui qui ne rêvait rien moins que de leur rendre la liberté.

— Que dites-vous là? s'écria M. Bourdaillon stupéfait, M. Clémenceau était-il abolitionniste?

— M. Clémenceau est Normand comme moi, monsieur, fit Jean.

— Mais enfin il avait à cœur la destruction de l'esclavage?

— C'est une idée comme une autre.

— Et a-t-il fait part de ses idées à M. Sanson ou à toute autre personne?

— Ah çà! monsieur, dit Jean impatienté, vous imaginez-vous que mon maître m'appelle pour me demander la permission de dire ce qu'il a envie de dire?

— Monsieur, fit M. Bourdaillon au magistrat, en donnant à son regard une profondeur de pensée immense; monsieur, prenons garde; ceci devient grave, ceci n'est peut-être pas ce que nous avons pensé.

« S'il était vrai que telles fussent les opinions de M. Clémenceau, s'il était vrai qu'il les eût manifestées hautement, le caractère de cet attentat prendrait une extension effroyable...

« Monsieur, répéta-t-il en élevant la voix, comme si chaque moment lui découvrait de nouveaux mystères d'iniquité; monsieur, est-ce seulement une vengeance particulière qui a dirigé l'assassin? n'est-ce pas un principe qu'on a voulu tuer dans un homme? et cette prétendue partie de plaisir, ce rendez-vous lui-même... Monsieur, j'aperçois une trame horrible, une conspiration furieuse d'intérêts qui, se croyant menacés, se sont associés pour prévenir les nobles efforts d'un homme! »

Le procureur du roi écoutait M. Bourdaillon d'un air embarrassé, n'osant pas croire à la combinaison inventée si soudainement par l'admirable perspicacité du magistrat qui l'assistait et n'osant la démentir, de peur de paraître tiède contre les habitants de la colonie, dont il se croyait appelé à réprimer les turbulentes passions, craignant surtout d'être dénoncé aux journaux de Paris comme manquant à ses devoirs, ce qui n'eût eu rien de surprenant de la part de M. Bourdaillon.

Quant à Jean, il écoutait d'un air effaré, regardant M. Bourdaillon pour le comprendre, et le procureur du roi comme pour demander à son visage l'explication de ce qu'il ne comprenait pas.

Celui-ci se contenta de lever les yeux au ciel et de pousser un soupir, ce qui voulait dire :

« C'est possible! qui sait? c'est une idée! Il faut voir. »

« Monsieur, reprit Bourdaillon, cette affaire prend une tournure telle, qu'il est peut-être bon de prendre des mesures de sûreté générale pour que la justice ait son libre cours... »

Le magistrat leva la séance en disant d'un air solennel :

« Il y a matière à consulter... »

Sur cette éloquente parole, les deux interrogateurs se retirèrent.

V.

Message.

Comme nous l'avons dit, les magistrats étaient sortis de chez Clémenceau avec une conviction à peu près formée sur la culpabilité de M. Sanson; mais, avant d'en venir à des mesures plus graves, il était nécessaire d'avoir des renseignements positifs, et ces renseignements, on espérait les trouver auprès de la victime.

Toutefois on organisa autour de l'habitation de M. Sanson une espèce de surveillance occulte, afin de saisir quelque circonstance capable de corroborer l'accusation, ou de jeter quelque lumière dans les ténèbres de cette affaire. Cette espèce d'atermoiement tacite dura à peu près huit jours, pendant lesquels Clémenceau se guérit complétement de sa blessure et put supporter la fatigue de plusieurs interrogatoires.

Pendant tout ce temps, madame de Cambasse avait envoyé savoir régulièrement des nouvelles du blessé, et, selon la manière dont on envisageait sa position, les uns disaient qu'elle s'affichait avec une imprudence sans exemple, et les autres la louaient de ne pas s'arrêter devant d'ignobles calomnies.

Cette affaire enfin, par son obscurité même, était arrivée à diviser tous les esprits, comme toutes les choses qui laissent aux esprits oisifs un champ libre pour des conjectures et des combinaisons plus ou moins ingénieuses.

Quant à la manière dont Clémenceau avait répondu dans ses divers interrogatoires, elle excitait également les commentaires. Il avait complétement refusé de dire quel était le sujet de son entretien avec madame de Cambasse, et avait seulement protesté contre l'accusation dont on menaçait M. Sanson.

Il est possible que cette affaire n'eût pas été plus loin, qu'ainsi que beaucoup d'autres elle se fût éteinte en laissant à chacun de ceux qui y avaient été compromis cette vague déconsidération qui poursuit toute la vie un homme lorsque le soupçon du crime l'a frappé, et qui l'exile pour ainsi dire du monde, sans que personne ait le droit de lui dire en face pourquoi on détourne la tête à son aspect et pourquoi on s'écarte de lui quand il vous aborde.

Durant ces huit jours, Jean n'avait pas quitté son maître, et le dévouement qu'il avait montré à Ernest n'avait pas peu contribué à donner à ses conseils une autorité à laquelle, sans cela, l'impétuosité naturelle d'Ernest eût dédaigné de se soumettre.

En effet, les conseils de Jean Plonget pourraient se résumer ainsi :

« Attendez, monsieur, attendez; tous les criminels sont de la même pâte; quand on montre qu'on les soupçonne, ils se tiennent sur leurs gardes et ils ont une parade prête pour chaque coup qu'on veut leur porter. Selon moi, pour les découvrir, il faut les laisser faire et les laisser dire.

« Je suis toujours dans l'étonnement de la bêtise des présidents criminels qui se croient biens fins quand ils entortillent un accusé de toutes sortes de questions. Le coupable n'a pas plutôt dit quelque chose qui est en contradiction avec ce que disent les témoins, que le président se récrie, lui dit qu'il ment, et ne fait autre chose, selon moi, que de l'avertir de la bêtise qu'il est prêt à faire.

« Il y avait, il y a quelques années, dans notre commune, un juge de paix qui en aurait remontré au plus fin; il est vrai que c'était un pur Normand de Domfront, sans mélange; quand il lui tombait une affaire de vol ou d'assassinat dans les mains, c'est un gaillard qui ne s'amusait pas à trouver tout le monde coupable; bien au contraire, il prenait les gens d'un air patelin et doucereux et il leur disait :

« Voyons, mon gas; il y a une méchante langue dans le pays qui t'accuse d'avoir fait la chose; tu es un brave garçon, et il n'est pas possible que ce soit toi : mais comme je suis magistrat, il faut que je prouve aux autres comme quoi tu es innocent; raconte-moi un peu ce que tu as fait ce jour-là. »

« Là-dessus, l'autre commençait son récit, et ne croyez pas que notre juge s'amusât à le contre-carer à tout propos; au contraire, il faisait à tout moment de petits signes de tête, en disant :

« C'est très-juste, ça; c'est très-clair; ça ne laisse pas le moindre doute. »

« L'autre, qui avait commencé en se tenant sur ses gardes, se laissait aller tout doucettement à en dire plus qu'il n'aurait voulu. Il allait de l'avant si bien et si longtemps, il voulait si bien prouver qu'il était innocent à ce bon juge qui se laissait si bêtement emberlificoter que, la séance finie, le crime était prouvé clair comme le jour.

« Eh bien! monsieur, il faisait pour les actions comme pour les paroles; il ne faisait point sauter la gendarmerie à la gorge du premier qu'on lui désignait comme le coupable; il le laissait libre, bien persuadé qu'il se laisserait aller à faire quelque bêtise qui l'accuserait infailliblement. Jamais je ne l'ai vu se tromper; il est toujours arrivé comme il a dit, et il me semble que ce doit être dans ce pays-ci comme en Normandie.

« Taisons-nous sur l'Anglais; ne montrons de soupçon à personne, et, avant quinze jours, il aura fait quelque frasque d'où il ne pourra pas se tirer. »

Jean avait raison, et Clémenceau consentit à se conduire comme s'il avait complétement oublié la tentative dont il avait été l'objet.

VI.

Provocation.

Déjà, nous l'avons dit, plus de huit jours s'étaient passés sans rien apporter de nouveau dans la situation des divers personnages de cette histoire, lorsque le bruit se répandit que plusieurs nègres de l'habitation de M. Sanson venaient de mourir subitement, et avec des symptômes tels, qu'on ne pût y méconnaître l'action du poison.

A cette nouvelle, Clémenceau se rappela l'épouvantable histoire qui lui avait été rapportée par Plonget, et se résolut d'en donner avis à M. Sanson. Il s'était décidé à lui écrire, lorsqu'il vit arriver chez lui le gérant de l'habitation, ce même M. Owen à qui il avait raconté la découverte de Jean, et qui lui avait fait en même temps la confidence de la position d'affaires où M. Sanson se trouvait vis-à-vis M. Welmoth.

« Je comprends le motif de votre visite, lui dit vivement Clé-

menceau ; j'ai appris les malheurs arrivés à M. Sanson, et je suis tout prêt à témoigner, ainsi que Jean, de ce qui est venu à notre connaissance relativement à Théodore.

— Ce n'est point de cela qu'il s'agit, repartit M. Owen ; je ne suis plus gérant de l'habitation de M. Sanson, et ce que vous pourriez dire relativement à Théodore serait taxé de mensonge, grâce au témoignage irrécusable de M. Welmoth et de son domestique.

« C'est dans la nuit qui a précédé notre visite à la Soufrière que Jean a été témoin de l'horrible exhumation faite dans le cimetière des nègres, et cette nuit, Théodore prétend l'avoir passée tout entière en compagnie de John, le domestique de M. Welmoth, et celui-ci affirme que c'est la vérité.

— Attends, attends, s'écria Jean, qui était présent à l'entretien de M. Owen et de son maître, je m'en vais aller trouver ce pudding, et je lui attesterai une douzaine de coups de poing dans le nez en preuve qu'il a menti.

— Mais, êtes-vous bien sûr, dit M. Owen, d'avoir reconnu Théodore dans le nègre qui accompagnait l'empoisonneuse?

— Je n'ai reconnu rien du tout, dit Plonget ; le moricaud Théodore a passé la nuit où il a voulu, mais il n'a pas passé la nuit avec le pudding, attendu que celui-ci était dans la chambre de la mulâtresse Rosie, pendant que je montais la garde au bas de la fenêtre.

— Vous ne m'aviez point dit cela ! s'écria M. Owen, en parlant à Clémenceau.

— Vous avez raison, reprit celui-ci, mais j'avais cru cette circonstance parfaitement indifférente au projet de ce Théodore.

— Mais ce serait épouvantable, dit M. Owen, s'il était vrai que ce John eût passé la nuit avec Rosie, et qu'aujourd'hui il attestât n'avoir pas quitté Théodore ; il y aurait donc complicité entre ces deux hommes, et ce nègre, protégé contre ma formelle accusation par le témoignage du domestique de M. Welmoth, serait donc l'agent des infâmes projets de cet homme.

— Ce serait affreux à penser ! s'écria Clémenceau, reculant devant une supposition si horrible ; si indigne que puisse être M. Welmoth, il n'a pu descendre si bas : d'ailleurs, dans quel but s'associerait-il à de pareils crimes?

— Toujours dans le même but, dit M. Owen : dans le but de la ruine de M. Sanson, dans le but de le forcer à lui donner Clara et de devenir le maître d'une des plus riches habitations de la colonie.

« Déjà, comme nous l'avions prévu avec madame de Cambasse, les traites dont M. Welmoth était porteur ont été renouvelées, une somme considérable a été ajoutée à la somme déjà due par M. Sanson, et celui-ci, à leur échéance, sera encore moins en mesure de payer qu'il ne l'est maintenant ; et il le sera d'autant moins, que son habitation aura été dévastée par l'empoisonnement.

— Tout cela est-il possible ? dit Clémenceau.

— Comme vous le savez, la récolte du café s'opère en quelques jours, et ces quelques jours sont à peu près les seuls où on exige des nègres un travail extraordinaire ; nous ne sommes pas dans un pays où on remplace à prix d'argent un ouvrier par un autre ; si, à l'époque de la récolte, l'atelier de M. Sanson est devenu insuffisant pour la faire, ce sera autant de perdu, et ce sera une impossibilité de plus ajoutée à sa libération envers M. Welmoth.

« Alors, comme je vous le disais, ce n'est pas seulement son mariage avec Clara que cet Anglais aura rendu nécessaire, ce sera la cession même des habitations ; il deviendra propriétaire dans le pays, et alors vous verrez s'organiser la sourde rébellion des esclaves ; grâce à ce noyau de corruption, il sera facile à l'Angleterre de répandre parmi la population noire des idées de meurtre, de vol et d'incendie ; et de cet événement, si minime en apparence, naîtra peut-être, dans quelques années, la ruine complète de la colonie. »

Clémenceau, sans porter si loin et sans étendre à une si vaste combinaison les plans présumés de M. Welmoth, entrevoyait cependant comme à peu près certaine la ruine de M. Sanson.

« Mais n'avez-vous point fait part, dit-il à M. Owen, des craintes que vous avez ?

— C'est précisément parce que je l'ai voulu, que je ne lui appartiens plus.

« D'ailleurs, comprenez ma position : au premier empoisonnement qui a épouvanté l'habitation, j'ai dit à M. Sanson la confidence que vous m'aviez faite. Théodore a été interrogé, et je vous ai dit ce qu'il a répondu, et l'assertion de John. Il en est résulté entre moi et cet homme une sorte de discussion dans laquelle, je dois le dire à ma honte, M. Sanson a pris, pour ainsi dire, parti contre moi.

« M. Welmoth a fait ressortir avec une habileté cruelle l'espèce de connivence qui existait entre vous et moi, vous qui veniez me faire des confidences qu'il était plus naturel de porter au maître de la maison. A partir de ce moment, j'ai été en état de suspicion dans l'esprit de M. Sanson. Malgré cela, lorsqu'il s'est agi du renouvellement des traites, j'ai cru devoir mettre sous les yeux de M. Sanson le véritable état de ses affaires, et surtout les probabilités de son avenir ; je n'ai fait qu'atteindre un but tout à fait opposé à celui que je me proposais. M. Sanson a longuement parcouru ses comptes, et a fini par me dire :

« Allons, je n'ai d'autre ressource que de me lier à la loyauté d'Edouard. »

« J'ai été si surpris de cette conclusion, que j'ai voulu me récrier ; mais j'avais été prévenu, car, dans la conversation, M. Sanson m'a dit dans un moment de colère :

« Lorsque vous recommandiez à M. Clémenceau de ne pas oublier de parler à madame de Cambasse, au moment où nous partions pour la Soufrière, était-ce pour organiser avec elle et ce monsieur vos accusations contre M. Welmoth? — C'était pour vous sauver des indignes projets de cet homme ! » me suis-je écrié.

« Comme je vous l'ai dit, j'avais été prévenu, et sans qu'il me fût permis de m'expliquer, mes comptes m'ont été demandés. Je les ai remis aujourd'hui même, et je suis venu vous prévenir.

— Si ce n'était qu'il y a deux goddems qu'il faut absolument aplatir, dit Jean, je vous dirais de lâcher là M. Sanson et tout le bataclan ; mais non, non de par non ; il ne sera pas dit que deux méchants rosbifs auront fait caler deux Normands ; et maintenant que monsieur est en santé, il n'a plus besoin que je le veille ; je vais un peu me mettre en campagne.

« Mais, dit M. Owen, qu'avez-vous arrêté avec madame de Cambasse? — Je ne suis point allé la voir, dit Clémenceau ; dans la fausse position où on nous a mis vis-à-vis l'un de l'autre, j'aurais craint qu'une visite de ma part n'eût donné de la consistance à des soupçons... — Qui ne peuvent être détruits, dit M. Owen, que par la manière dont vous vous mettrez au-dessus d'eux. — Vous avez peut-être raison, dit Clémenceau ; mais je ne veux pas cependant me présenter chez elle sans son autorisation. Je veux lui écrire. — Eh bien, monsieur, dit M. Owen, je me chargerai de la lettre, car je compte aller aujourd'hui même chez madame de Cambasse. »

Ernest écrivit un simple billet de demande d'introduction, et M. Owen partit. Il n'avait pas encore quitté la maison que John se présenta, porteur d'une lettre pour M. Clémenceau. Dans cette lettre, M. Welmoth faisait demander à Ernest un moment d'entretien. Clémenceau répondit verbalement qu'il recevrait M. Welmoth quand celui-ci se présenterait, et John retourna près de son maître. Ernest avait remarqué la manière dont Plonget avait suivi des yeux son antagoniste, et lorsque John quitta l'appartement et qu'il vit Jean s'apprêter à le suivre, il s'imagina que c'était pour lui chercher querelle et attester à sa manière normande les sentiments qu'il lui inspirait.

« Où vas-tu? lui demanda son maître. — Chut !... fit Jean, je commence mes opérations. — Je te défends de sortir. — Ça n'y fait rien, dit Jean en prenant son chapeau. — Je te le défends, reprit Clémenceau ; il importe à mes projets que tu n'aies pas de querelle avec ce drôle. — Des querelles avec lui! fit Jean ; nenni-da monsieur, nenni-da, pas si bête. Mais je l'embrasserais, ce bon Jonh, s'il le voulait bien. Laissez-moi faire ; j'ai mon idée. Seulement, vous qui ne voulez pas que je me rosse avec le groom, tâchez de ne pas vous emporter avec le maître, et Dieu me confonde si d'ici à huit jours nous n'en savons pas sur leur compte plus qu'ils n'en ont envie. »

Clémenceau pensa que Jean voulait essayer de découvrir quelque chose en suivant le groom de sir Edouard, et il le laissa aller. Si lui-même avait pu suivre son domestique, il aurait été pleinement confirmé dans cette supposition ; car Jean ne quitta pas un moment son ennemi de vue, il le suivit pas à pas jusqu'à la demeure de son maître. John en étant ressorti un moment après, Jean recommença son incessante poursuite les yeux sans cesse fixés sur le groom, toutes les fois que celui-ci entrait quelque part. Il eût semblé nécessaire que Jean considérât exactement la maison pour la reconnaître ; mais point, il ne paraissait suivre John que pour le regarder, et il ne quitta sa trace que lorsque la nuit fut venue. On eût pu croire cependant que c'était le moment où cet homme devait se rendre dans les lieux où il pouvait avoir besoin de ne pas être reconnu, s'il était l'agent de son maître, ainsi que le Normand paraissait le croire. Quoi qu'il en pût être des soupçons de celui-ci, il s'éloigna aussitôt, sans cependant rentrer chez son maître. Pendant ce temps, M. Welmoth s'était rendu chez Ernest, et nous devons rendre compte à nos lecteurs de l'explication qui avait eu lieu entre eux, car elle importe à l'intelligence de ce qui doit suivre.

Lorsque sir Edouard entra chez Ernest, il avait plus que de coutume cet air guindé et impertinent qui est le propre de l'Anglais en général, et que M. Welmoth poussait à un degré éminent. — Ernest avait fait son profit des conseils de Jean, et il ne parut point s'apercevoir de la froideur hautaine de l'abord de son rival ; il lui offrit gracieusement un siége et lui dit avec une aménité parfaitement jouée :

« A quel motif, monsieur, dois-je l'honneur d'une visite si aimable? — Monsieur, lui dit sèchement M. Welmoth, je ne suis point ici en mon nom, et si je n'avais été chargé d'une mission près de vous, je ne vous aurais pas importuné de ma présence. — Cette mission, monsieur, ne pouvait m'arriver d'une manière plus agréable que par votre entremise, dit Ernest avec une inclination bienveillante, et je suis prêt à vous entendre. »

Un Français, ainsi accueilli par un homme comme Clémenceau, eût été assuré qu'on se moquait de lui; mais l'imperturbable orgueil de l'Anglais et son mépris souverain pour tout ce qui n'est pas lui donnèrent à cette politesse excessive une autre explication.

« Ce petit monsieur, se dit M. Welmoth, a peur; c'est un pauvre garçon que je mènerai comme je l'entends; allons. »

« Monsieur, dit tout haut sir Edouard d'un ton parfaitement dédaigneux, j'obéis à M. Sanson en me présentant chez vous: c'est en son nom que je vous parle. »

Ernest fit un nouveau signe d'assentiment, et M. Welmoth reprit:

« Monsieur, vous n'ignorez pas qu'il y a des gens qui ont eu la bassesse d'attribuer à M. Sanson l'égratignure pour laquelle vous êtes demeuré au lit pendant huit jours. Vous-même, peut-être, avez eu cette pensée, n'est-ce pas? »

Ernest ne répondit pas, et M. Welmoth reprit d'un air de matamore:

« Vous l'avez eue! »

Edouard se tut encore.

« Vous ne répondez pas, monsieur? fit M. Welmoth

— Monsieur, dit Ernest d'un ton embarrassé, la mission dont M. Sanson vous a chargé est fort indépendante, sans doute, des pensées que j'ai ou que je n'ai pas; veuillez donc, je vous prie, me dire ce qu'il vous a chargé de me transmettre. — C'est que ce que j'ai à vous dire, monsieur, deviendra inutile, sans doute, si vous faites semblant d'avoir des soupçons que vous ne pouvez pas avoir. »

Malgré sa résolution, Ernest sentait le sang lui bouillir dans les veines, mais il se contint en pensant qu'en laissant le champ libre à l'insolence de M. Welmoth, il aurait d'autant plus le droit de l'en corriger, et il lui répondit d'un ton trop humble pour tromper tout autre qu'un Anglais infatué de lui-même au point où l'était M. Welmoth:

« Parlez, monsieur, si vous le croyez nécessaire... ou bien, si comme vous le dites...

— Il suffit, j'ai promis de vous apporter les propositions de M. Sanson, je tiendrai ma parole. — Parlez donc, monsieur. — M. Sanson, comme je vous l'ai dit, a été accusé, accusé est le mot, de vous avoir tiré ou d'avoir fait tirer sur vous le coup de feu qui vous a égratigné. Cependant cette accusation reste sans suite, et il paraît qu'on n'ose pas la pousser plus loin. Savez-vous ce qui en résultera, monsieur? C'est que M. Sanson restera à tout jamais sous le poids d'un ignoble soupçon, et ce soupçon, il s'adresse à vous pour le faire cesser. — Que puis-je faire pour cela, monsieur? Je suis tout prêt à retourner chez M. Sanson. »

Sir Edouard interrompit Ernest avec un geste de profond dédain et reprit:

« Les idées chevaleresques de M. Sanson étaient véritablement extravagantes, monsieur, et je le lui ai dit: mais il y a tenu, et je dois vous en faire part, et vous allez le trouver bien ridicule. — Peut-être, monsieur; je respecte M. Sanson comme un père. — Le mot est bien trouvé, monsieur, dit M. Welmoth avec un véritable mépris, et il sera une admirable excuse pour vous empêcher de vous battre avec lui. — Moi! s'écria vivement Clémenceau, me battre avec M. Sanson! jamais, monsieur. — J'en étais sûr, fit M. Welmoth. — Mais pourquoi me battre avec lui, monsieur? — Le voici, monsieur Clémenceau: vous avez insulté M. Sanson en poursuivant de vos hommages une femme qu'il aimait, et quoique vous lui ayez rendu un véritable service en le débarrassant d'une intrigante, il ne le considère pas ainsi. On accuse la jalousie de l'avoir poussé à vous faire assassiner, et à cela il disait: Je n'ai d'autre justification possible qu'un duel avec M. Clémenceau; il a pu par générosité déclarer devant des magistrats qu'il ne me croyait pas coupable; mais l'homme qui veut bien rendre un tel témoignage ne consentirait pas à rendre raison d'une injure à celui qu'au fond du cœur il considérerait comme un meurtrier. Un combat avec M. Clémenceau est un témoignage éclatant de l'estime qu'il doit me garder encore, et s'il me l'accorde, je considérerai cette rencontre comme une preuve de la sincérité de ses déclarations. Voilà ce que pensait M. Sanson, monsieur; voilà pourquoi je suis ici; voilà pourquoi je viens vous demander en son nom raison de vos attentions pour madame de Cambasse. — Oui, monsieur, je refuse, dit Ernest, et vous direz ceci de ma part à M. Sanson. Je refuse à M. Sanson de lui rendre raison d'une injure que je ne lui ai pas faite. — Ah! monsieur... fit Welmoth. — Je refuse, parce que M. Sanson n'a besoin d'être justifié vis-à-vis de personne du crime dont on a l'air de l'accuser; je refuse parce que j'ai des intérêts plus graves à suivre que ceux dont vous venez de me parler. — Je dirai à M. Sanson que vous refusez, monsieur. — Et vous lui direz les raisons pour lesquelles je refuse, vous les lui direz textuellement, entendez-vous, monsieur? Vous n'en passerez pas une syllabe, car je saurai si vous avez été un messager fidèle. — Et si je ne l'étais pas, monsieur! s'écria M. Welmoth, que le changement de ton d'Ernest avait surpris. — Si vous ne l'étiez pas, monsieur, c'est que vous auriez intérêt à cacher la vérité. — Monsieur! dit Welmoth. — Ce n'est pas pour vous que je dis cela, dit Ernest: vous répéterez le motif de mon refus à M. Sanson; vous ajouterez que mon respect pour lui m'empêche de les accepter, et que j'aurai l'honneur de le lui dire moi-même. — Auriez-vous l'audace de vous présenter chez M. Sanson? — J'aurai cette audace, monsieur; j'irai en plein jour, monsieur, dites-le-lui, et dites-lui que je le prie humblement de m'accorder la faveur de m'entendre. — Humblement! — Oui, monsieur, je prie humblement M. Sanson, et n'oubliez pas le mot... — Et si je l'oublie? — Je lui dirai que vous l'avez oublié exprès, car je vous le recommande trop bien pour que vous en perdiez la mémoire. — Et s'il me plaît de l'oublier? dit insolemment M. Welmoth. — Alors, monsieur, ne vous chargez des commissions de personne, puisque vous les remplissez si mal. — Je me charge, monsieur, des paroles d'un homme d'honneur, mais non pas de celles d'un... — D'un?

L. DEGHOUY. JOLLIV.

C'est Jean ou John, comme il vous plaira, monsieur.

fit Ernest. — Vous m'entendez... — Pas le moins du monde, monsieur, dit Ernest; mais enfin faites comme vous le jugerez convenable. Seulement, ne dites rien, ou dites la vérité. Ceci est clair. — Encore une fois, monsieur, que voulez-vous dire? — Ce que je dis? Taisez-vous ou rapportez exactement mes paroles. Est ce trop demander à un homme d'honneur comme vous? Au besoin, je vous en prie. »

Welmoth était demeuré indécis, tant cette patiente humilité lui paraissait impossible : mais enfin, ne pouvant arracher Ernest à cette froide résolution, il sortit en se coiffant d'un air provoquant et en disant :

« Je dirai la vérité, monsieur, je vous en réponds. — J'y compte, » dit Ernest.

Dès que Clémenceau fut seul, il prit une chaise et la brisa en morceaux...

« C'est bien, dit-il après cet exploit; j'avais besoin de donner un peu d'air à ma colère. Ah! je sais maintenant ce que je dois faire de ce monsieur, et le châtiment sera exemplaire. »

Sur ce, il appela Jean; mais Jean ne parut pas, car il n'était pas encore revenu de sa poursuite.

VII.

Un Domestique intelligent.

Malgré l'impertinence qu'il avait montrée envers Clémenceau, M. Welmoth n'était pas sorti parfaitement rassuré sur les intentions de son rival; il était mécontent de lui-même, et quelque chose lui disait qu'il y avait un projet de vengeance au fond de cette couardise; car sir Edouard ne pouvait démêler si ce devait être une vengeance éclatante, accomplie au grand jour, et si par conséquent la poltronnerie de Clémenceau n'était qu'un piége dans lequel il avait trop niaisement donné. Si, au contraire, cette vengeance devait ressortir de quelque intrigue ténébreuse et que la lâcheté d'Ernest fût réelle, il eût pu l'arrêter par des menaces plus significatives; ce qu'il n'avait pas fait. Toutefois il pensa qu'une petite calomnie à ce sujet ne pouvait manquer de nuire à Clémenceau et de lui faire obstacle, en le privant du concours des personnes dont il pouvait espérer quelque appui. En conséquence, après avoir fait quelques visites, il se rendit au Cours, promenade au milieu de la ville de la Basse-Terre, où se rassemblent d'ordinaire les jeunes gens, et où il trouva quelques uns de ceux qu'il avait eu occasion de voir, soit chez M. Sanson, soit dans les diverses maisons où il l'avait accompagné.

On devait être curieux à plus d'un titre de causer avec M. Welmoth : la nouvelle de la mort rapide et instantanée de sept ou huit des esclaves de M. Sanson servit de prétexte à ceux qui n'eussent pas voulu aborder directement le sujet relatif à l'assassinat de Clémenceau; mais, à vrai dire, c'était là l'objet de la curiosité de tous. M. Welmoth mit toute la bonne grâce possible à céder aux premières insinuations qui lui furent faites, et à cette occasion il se plaignit avec aigreur de la marche de la justice, qui, après s'être montrée si menaçante, se taisait maintenant.

« A moins, ajouta-t-il, qu'elle ne soit de moitié dans les projets de M. Clémenceau. — Quels projets? »

A cette question partie de tous côtés, sir Edouard raconta la résolution plus chevaleresque que raisonnable de M. Sanson; il dit comment il était venu faire à M. Clémenceau la proposition de cette rencontre, et comment celui-ci l'avait refusée.

« Je ne veux pas croire, ajouta-t-il, qu'un Français, un jeune homme, manque à ce point d'un courage que tout le monde possède; il faut donc qu'il prépare en silence quelque complot contre celui qu'il soupçonne. — Qui donc? — M. Clémenceau est fort discret sur ce chapitre. — Mais il y a un coupable? — Quelque malheureux nègre qui aura peut-être cru tirer sur un autre que sur ce monsieur, » dit M. Welmoth en haussant les épaules.



Il lui donna alors ce coup de couteau...

Cette révélation faite fut bientôt le texte de nombreux commentaires, et M. Welmoth fit si bien qu'au bout d'une demi heure de conversation tout le monde était persuadé que Clémenceau était un de ces insignes poltrons qui méritent autant de pitié que de mépris. On était même venu à railler sa blessure; en effet, cet homme qui s'était évanoui parce qu'une balle lui avait effleuré l'épaule, avait dû s'évanouir de peur.

Cependant Clémenceau fatigué d'attendre Jean inutilement, d'ailleurs fort agité de la retenue qu'il s'était imposée vis-à-vis de M. Welmoth, sortit à son tour pour donner un moment le change aux idées qui le préoccupaient, et arriva au Cours, où il aperçut M. Welmoth au milieu d'un groupe de jeunes gens. Aux regards furtifs et peu bienveillants qu'on jeta sur lui, Clémenceau devina quel pouvait avoir été le sujet de la conversation, et il s'avança vers ce groupe. Sa présence y jeta un certain embarras; quoiqu'il n'y connût qu'un de ceux qui s'y trouvaient, et qui avait fait partie des personnes qui étaient allées à la Soufrière, Clémenceau le salua, et s'adressant aussitôt à M. Welmoth, il lui dit :

« Je croyais, monsieur, que vous étiez déjà reparti et que vous aviez été porté ma réponse à M. Sanson? — Une réponse comme celle que vous m'avez faite, lui dit M. Welmoth, n'a rien de pressé. — Vous vous trompez, monsieur, repartit Clémenceau : puisque M. Sanson s'inquiète des soupçons qu'une malveillance stupide a fait planer sur lui, et que je refuse de les faire cesser par le moyen qu'il m'a fait proposer, il doit avoir hâte de prendre un autre parti à cet égard. — Le parti qu'il prendra à cet égard, et le seul qu'il puisse prendre, répondit M. Welmoth, est de mépriser ces soupçons. — C'est une chose sur laquelle vous n'êtes pas un juge compétent, monsieur; chacun dans ce monde défend et protége son honneur comme il l'entend; M. Sanson croit le sien attaqué, il est juste qu'il soit mis à même de le couvrir de tout soupçon. — Je vous ai dit comment M. Sanson entendait défendre son honneur. — Et je n'ai pas jugé convenable de faire ce qu'il me proposait; je

suis encore du même avis, monsieur. Le moyen ne me paraît pas heureux, et cela pour des raisons que je ne puis encore dire, mais que je vous apprendrai devant tous ces messieurs, s'il vous plaît de venir au lieu, à l'heure et au jour que je vous indiquerai pour cette explication, et si ces messieurs ont l'obligeance de vouloir bien être les témoins de ma justification comme je les rends témoins de mon refus formel... »

Le ton ferme dont ces paroles furent prononcées détruisit en un moment la fâcheuse impression produite par le récit de M. Welmoth. Chacun s'empressa de répondre qu'il se rendrait à l'appel de M. Clémenceau, et sir Edouard, voyant que la prévention allait peut-être tourner contre lui, essaya de la détruire en disant :

« Je n'ai point d'explication à vous demander, monsieur, je n'en ai point à recevoir de vous, et vous trouverez bon que je me croie dispensé de me soumettre à cette espèce d'ajournement. — En ce cas, reprit Clémenceau, si vous ne venez pas la recevoir, j'irai vous la porter. — Mais il ne me conviendra peut être pas de l'entendre, monsieur, dit M. Welmoth. Si vous avez quelque chose à me dire, me voilà, je suis prêt ; la nuit n'est pas venue et, au besoin, je puis rester à la Basse-Terre jusqu'à demain matin ; mais, passé ce délai, vous trouverez bon que j'aie à mon tour des raisons pour refuser ce que vous appelez une explication. — Ces messieurs jugeront en ce cas de mes raisons et des vôtres. — Il y a un meilleur juge que des témoins entre des gens d'honneur. — Vous avez raison, monsieur ; quelquefois, et entre gens d'honneur, un duel efface bien des torts, mais je n'en veux point avec M. Sanson que je tiens pour le plus parfait honnête homme que je connaisse ; je n'en veux pas avec vous, monsieur ; dispensez-vous donc de provocations qui, après ce que je viens de vous dire, auraient l'air de rodomontades. Je ne me battrai pas, je ne le veux pas ; j'ai à remplir ici une mission qui m'interdit absolument une pareille rencontre. Cette mission peut être terminée dans quinze jours, dans huit jours, demain peut-être, et alors, monsieur, je vous engage ma parole d'honneur d'être à vos ordres comme et quand il vous plaira. Veuillez recevoir cette parole, messieurs. »

M. Welmoth réfléchit un moment et répondit ensuite :

« Eh bien ! monsieur, j'y compte. »

Ernest s'éloigna ; mais, en traversant la place, il remarqua un mulâtre qui se détourna vivement à son aspect. Ce que Jean avait dit au magistrat à propos de cette ressemblance qui donne à tous les nègres les signes si caractéristiques de leur race, est également vrai pour les mulâtres, et quoique la figure de cet homme eût vivement frappé Clémenceau, il ne pouvait se rappeler où il l'avait déjà vue. Cependant il le suivit des yeux et le vit s'éloigner rapidement, après avoir passé près du groupe où M. Welmoth était resté ; il lui sembla même qu'un regard avait été échangé entre eux, et il ne douta point que cet homme et M. Welmoth ne fussent d'intelligence, lorsqu'il vit celui-ci prendre, quelques moments après, le chemin par lequel ce mulâtre venait de disparaître. Cette rencontre éveilla subitement les soupçons de Clémenceau : il s'informa à quelques personnes du nom de cet homme ; mais, lorsqu'il apprit que c'était cet Idoménée qu'il avait rencontré à la pointe de Matouba et qui s'était montré si insolent, il supposa que cet individu avait été seulement embarrassé de sa présence et que sa seule imagination avait fait les frais de l'espèce d'intelligence qu'il avait cru remarquer entre lui et sir Edouard.

Clémenceau rentra chez lui et commença à s'irriter de l'absence de Jean qui n'était pas encore rentré. Ce ne fut que le soir assez tard que celui-ci revint, mais son maître ne put rien en tirer, ni par menaces, ni par prières, et Jean se contenta de répondre que, dès le lendemain matin, il lui ferait part de ses projets, mais que jusque-là il ne pouvait rien lui dire. Il fallut bien que Clémenceau se contentât de cette promesse. Mais le lendemain, quand Clémenceau sonna, Jean ne parut point. Ernest, furieux, sonna à tour de bras, sa porte s'ouvrit discrètement, et John, le domestique de M. Welmoth, parut à ses yeux.

« Le groom, il est sôti, dit-il avec un accent anglais extravagant, et il m'avait chââgé de dire à vous qu'il reviendrait.

— Mais vous, lui dit Clémenceau, qu'êtes-vous venu faire ici?

— J'étais venu pour sir Edouard qui voulait vous voir.

— Eh bien ! tu diras à ton maître que je lui enverrai mon domestique pour lui répondre.

— Et je lui répondrai de la belle manière, s'écria Jean en reprenant son ton de voix normande et se posant au milieu de la chambre.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? fit Clémenceau.

— C'est Jean ou John, comme il vous plaira, monsieur. Hein ! je l'ai suivi six heures durant, et l'ai étudié sur toutes les coutures ; je l'ai dessiné dans ma tête, et puis après je suis allé chez le tailleur. Ah ! j'ai eu du mal, mais la livrée est absolument pareille ; j'ai pas eu de la peine à trouver les allures du pudding, attendu qu'il marche droit comme un piquet, les pieds en dehors et la tête à quinze pas devant lui comme un soldat, et puisque le baragouin vous a trompé vous-même, il en trompera bien d'autres.

— Que signifie cette mascarade ? dit Clémenceau d'un ton sévère.

— Ce que ça signifie, monsieur : c'est qu'on sait à point nommé tout ce que nous faisons et tout ce que nous disons, et qu'il est temps que ce soit notre tour. — Comment cela ! — Comment ? c'est que, depuis que vous êtes malade et blessé, un grand gueux de mulâtre que je n'ai pas fait semblant de reconnaître... — Idoménée ! dit vivement Clémenceau. — Juste, celui que nous avons rencontré le premier jour, et qui a si bien sanglé le moricaud qui nous accompagnait. — Eh bien ! ce mulâtre ? — Il est venu presque tous les jours s'informer de vous et de votre état. — C'est étrange, dit Clémenceau. — Et pas plus tard encore qu'hier soir, je l'ai vu encore causer avec M. Welmoth. Et, sur l'âme de ma mère, je jurerais que j'ai entrevu sa figure à travers les broussailles, le jour de notre promenade à la Soufrière ; mais enfin je n'en ferai pas serment à la justice, parce que je ne l'ai pas vu comme je vous vois ; mais, si je ne l'ai pas assez vu pour le faire pendre, je l'ai assez vu pour vouloir en savoir quelque chose. — Et avec cet habit tu espères !... — J'espère avoir la fin de la chose. — Mais quoi ? — Inutile à vous dire, monsieur, très-inutile ; ça ne regarde que moi.

« Voyons, Jean, dit Clémenceau, si tu veux me dire ton plan, je te dirai s'il me semble bon. — Il vous paraîtra mauvais, j'en suis sûr. D'abord, voyez-vous, j'ai mon idée ; j'ai tout ça dans ma tête ; je tiens le fil, je suis sûr de réussir ; mais s'il faut vous raconter la chose, je vas m'embrouiller si bien que ça n'aura pas le sens commun. Je me connais, je suis fait comme ça. — Tu sais fort bien dire, et très-clairement, ce qui te convient ; or, comme il te plaît de te taire, il me plaît de te défendre de te servir de cet habit pour quoi que ce soit. — J'étais sûr de ça, et je me disais bien que je ferais bien mieux de ne pas vous montrer la frime ; mais il fallait bien faire mon épreuve sur quelqu'un, et je ne connais que vous au monde à qui on puisse se fier dans ce damné pays. — Elle est jolie, ta confiance. — Il est vrai que vous n'en savez juste que de quoi n'y rien comprendre. — Et décidément je n'en veux rien savoir ; seulement, n'oublie pas ma défense ! — Comment pouvez-vous me défendre de faire une chose que vous ne connaissez pas ? — C'est une sottise, j'en suis sûr. — Une sottise que vous feriez tout de suite, si je vous en donnais l'idée ; seulement vous ne prendriez pas les précautions nécessaires, et alors gare à une balle entre les deux yeux. — Tu as beau faire le fin, mon pauvre Jean, tout cela doit te servir à espionner M. Welmoth ? — C'est possible. — Et s'il découvre ce qui en est et qu'il te... — Qu'il me... quoi ? Est-ce qu'il a fait afficher que cette livrée est à lui comme le drapeau tricolore à la France ? Je voudrais bien voir qu'il me..: ah ! comme je lui chaufferais les côtes ! — Sir Edouard ne te fera pas cet honneur, et c'est à moi qu'il demandera raison de ton incartade. — Eh bien ! dame, vous avez quelque envie de le tuer un peu pour vous, vous le tuerez un peu pour moi, ça fera qu'il aura son compte au grand complet. — Laissons tout cela, dit Clémenceau, et va quitter cet habit. — Ah ! je n'ai pas envie de le garder toute la journée ; c'est bon le soir, à la nuit tombée, on... — M. Owen n'est pas revenu ? — M. Owen, pas du tout ; mais il y a en bas un moricaud qui a une lettre à vous remettre. »

Cette lettre était de madame de Cambasse, et finissait par ces mots :

« Je ne crains ni calomnies ni mensonges, venez. »

Clémenceau fut charmé de cette invitation ; malgré sa résolution d'en finir avec M. Welmoth par une scène éclatante, il comprenait qu'il était entouré par un réseau de machinations auxquelles il ne pouvait rien comprendre. D'ailleurs, il désirait se servir contre M. Welmoth des révélations de madame de Cambasse, et il ne le pouvait sans son autorisation. Il se décida donc à partir immédiatement, et, pour prévenir toute imprudence de la part de Jean, il lui ordonna de le suivre. Celui-ci y consentit d'assez bonne grâce ; ils prirent des chevaux et quittèrent immédiatement la Basse-Terre. Ernest marchait à cheval et Jean près de lui ; mais il ne pouvait lui arracher une parole, tant celui-ci était occupé à regarder à droite et à gauche du chemin, comme s'il avait vu sortir une demi-douzaine de brigands de chaque côté de la route. Clémenceau ne partageait pas les terreurs de son domestique. Cependant il s'était armé, et se proposait de ne pas attendre la nuit pour revenir à la ville.

Tout à coup Jean arrêta brusquement son cheval et s'écria :

« Tonnerre d'enfer ! il y a quelque chose qui nous suit le long de ces haies, je sens une odeur de moricaud depuis une demi-heure. — Tu es fou, dit Clémenceau ; en plein jour, armés comme nous sommes, dans un pays où un guet-apens, une attaque sur les grandes routes est une chose inconnue. — Possible ! dit Jean, mais il y a de l'Anglais dans la chose, et l'Anglais ça connaît les attaques nocturnes. — Mais il ne fait pas nuit. — Pas à présent, mais il faut revenir. — Eh bien, nous reviendrons ensemble. — Vous me le promettez ? — Je n'ai pas envie de te laisser chez madame de Cambasse. »

Jean ne répondit pas et reprit :

« Passez un peu devant, et un train de galop : alors, s'il y a quelqu'un qui nous suit, je verrai bien remuer quelque chose s'il se met à jouer des jambes. »

Clémenceau suivit ce conseil et se lança de toute la vitesse de son

cheval; puis, arrivé à un embranchement qui conduisait chez madame de Cambasse, il se retourna pour demander à Jean s'il n'avait rien vu, mais il n'y avait plus de Jean, aussi loin que la vue pouvait s'étendre. Ernest allait retourner sur ses pas, lorsqu'un nègre monté sur un poteau, le même qui avait porté la lettre de madame de Cambasse, lui cria :

« Vous êtes M. Clémenceau? vous allez chez madame de Cambasse? — Oui. — Je vais vous mener. — Tout à l'heure, lui dit Ernest : il faut que je sache avant ce qu'est devenu un garçon qui m'accompagnait. — Ah oui! dit le nègre, celui qui était avec vous là-bas? ah bien, il doit être loin, car sitôt que vous vous êtes mis au galop de ce côté-ci, il a tourné la tête de son cheval et a couru du côté de la ville. — Oh! dit Clémenceau avec humeur! l'animal entêté! que diable va-t-il faire? »

Il hésita un moment à retourner à la ville pour courir après Jean; était-il bien sûr de le rattraper et le trouverait-il à l'hôtel?

Il suivit aussitôt le nègre et arriva chez madame de Cambasse, où il trouva M. Owen. Elle l'accueillit comme un ami; mais, malgré l'air d'indifférence qu'elle voulait affecter, Ernest remarqua combien elle était triste. Elle avait écrit qu'elle ne craignait ni mensonges ni calomnies, mais on sentait qu'elle était cruellement blessée des propos dont elle avait été l'objet. Cependant l'intérêt des confidences que tous deux avaient à se faire les préoccupa bientôt assez vivement pour leur faire oublier les heures, et lorsque Clémenceau raconta à madame de Cambasse ses deux rencontres avec Idoménée, elle parut très-étonnée de cette circonstance. Clémenceau lui apprit aussi que Jean avait vu ce mulâtre en conversation avec M. Welmoth, et madame de Cambasse tressaillit.

« C'est singulier, dit-elle : voilà trois fois en huit jours que cet homme s'est présenté chez moi. — Et à quel sujet? — C'est un homme à toutes mains, qui fait toutes sortes de métiers; il est très-connu pour avoir un dépôt caché de marchandises anglaises; fréquemment il va les proposer dans les habitations, car vous savez que, nous autres femmes, nous aimons mieux une fort vilaine robe de contrebande que la plus magnifique étoffe qu'on peut acheter dans le premier magasin venu. — L'aviez-vous déjà vu?—Souvent, mais ses visites successives et rapprochées m'avaient déjà étonnée, et j'ai su qu'il était demeuré chaque fois assez longtemps sur l'habitation et que lui, qui d'ordinaire se croirait déshonoré de se mettre en rapport avec des nègres, était descendu jusqu'à leur proposer ses marchandises et à les leur laisser même à un prix bien au-dessous de leur valeur. — S'il les a volées, ce dont il est fort capable et ce qui, en matière de contrebande, est assez facile, puisqu'on ne peut guère dénoncer le voleur, il y a toujours pour lui bénéfice à s'en défaire; et peut-être un besoin d'argent... — Non, dit madame de Cambasse. J'ai cru remarquer depuis ces quelques jours une certaine agitation dans mon atelier. Plusieurs des ouvriers les plus vigoureux s'endorment le matin à leur travail, ce qui me prouve qu'ils ont passé la nuit dehors; et puis, durant les nuits, j'ai cru entendre comme des signaux qui se répondaient. — Craignez-vous donc quelque chose? — Personnellement, je ne puis rien avoir à craindre, dit madame de Cambasse avec un peu d'hésitation; mais les projets de cet homme me font peur pour vous. — Pour moi? dit Clémenceau, qui crut que, malgré ce qu'elle pouvait dire, madame de Cambasse était inquiète pour elle-même; je suis armé, et il est probable que messire Jean, mon domestique, sera bientôt ici, car il m'a fait promettre de ne pas m'en retourner seul. — Et vous ferez bien. »

Quant à ce qui s'était passé entre lui et M. Welmoth, Clémenceau avait cru d'abord ne devoir en rien dire à madame de Cambasse; mais il se détermina alors à lui tout confier.

« Ah! lui dit-elle, comment avez-vous pu agir ainsi après ce que je vous avais dit de cet homme? Ne vous y trompez pas : assez brave peut-être pour accepter un duel venu de mots piquants en mots injurieux, il fera tout pour éviter une explication publique et menaçante. »

M. Owen fut de cet avis, et l'on attendit l'arrivée de Jean avec une véritable inquiétude. Cependant la journée se passa sans qu'il parût, et, à force de l'attendre ainsi de quart d'heure en quart d'heure, la nuit arriva, et le départ de Clémenceau devint d'autant plus hasardé. M. Owen s'offrit alors à l'accompagner avec quelques nègres sur le courage et le dévouement desquels madame de Cambasse comptait, et déjà Clémenceau faisait ses adieux, lorsqu'on entendit le galop précipité d'un cheval, et bientôt ils virent s'arrêter devant la maison John en personne.

« Quelque chose de frais à boire; j'ai le gosier rôti. — Eh bien! qu'est-ce qu'il y a? s'écria Clémenceau avec impatience. — Laissez-lui le temps de se remettre, » dit madame de Cambasse.

Jean avala un immense verre de limonade et dit vivement :

« Voici de quoi il s'agit : ce matin, quand je vous ai lâché sur la route, je suis retourné à la Basse-Terre, attendu que je savais que le John y était demeuré, tandis que M. Welmoth en était parti hier soir. Or, pour qu'un Anglais se passe de son domestique, quand il en a un, il faut qu'il le charge de quelque chose de bien important. C'est ce quelque chose que je voulais savoir. A peine arrivé, je laisse mon cheval à un moricaud et je vas flâner du côté de l'hôtel où était demeuré mon camarade. Je le vois bientôt qui bâillait à se démonter la mâchoire (chose qui m'embêterait, si elle arrivait, attendu que je me fais un doux espoir de la lui démonter moi-même). Je l'aborde d'un air aimable et je lui propose une bouteille de quelque chose. Savez-vous ce qu'il me répond? c'est qu'il ne boit pas avec les ennemis de son maître.

« — Si c'est pour moi que tu dis ça, tu as tort, que je lui dis; M. Clémenceau peut détester M. Welmoth, mais ce n'est pas mon affaire. D'ailleurs, vois-tu, j'en suis las du service de ce monsieur: c'est gueux, ça n'a pas le sou, il n'y a rien à gratter; au lieu que toi, tu es avec un richard et tu dois faire des beurres (pardon, madame, beurre veut dire profit), tu dois faire des beurres soignés. — Hum! fit John en hochant la tête. — Bah! que je lui dis, moi qui avais une idée d'entrer à son service. » John me regarda de côté, et je pris le grand moyen en usage entre nous, c'était de lui dire des horreurs de mon maître. La bête était dure, monsieur, et si je n'étais pas à l'épreuve, c'est moi qui serais, à l'heure qu'il est, étendu dans un lit, comme un pourceau. Mais je n'en ai pas tiré grand'chose, si ce n'est qu'il était véritablement avec Rosie, la nuit qu'il a juré avoir passée avec Théodore. Puis ceci, c'est que son maître sortait souvent la nuit à cheval, et qu'il l'accompagnait jusqu'à l'entrée de ce bois, qui est là, à gauche, entre cette habitation et celle de M. Sanson. Mais pour savoir ce qui se passe, rien, attendu qu'on le laissait à l'entrée avec les chevaux. Enfin, et le point le plus important, c'est qu'il devait aller le soir dans la rue du Galisbé, où il devait recevoir des instructions qu'il devait rapporter à son maître. — Et tu lui as surpris ses instructions? — Attendez donc, s'écria Jean, voici le point le plus important. Où ça, lui ai-je dit, vas-tu lui rapporter ça? — Au coin du sentier qui mène chez madame de Cambasse, où je dois l'attendre à cheval, » m'a répondu John. » Voilà le magnifique! s'écria Jean. J'y serai à dix heures à cheval, et je verrai bien où il me mènera, l'Anglais.—Comment? s'écrièrent ensemble Clémenceau et madame de Cambasse. — Mais ce n'est pas de ça qu'il s'agit, reprit Jean. — Une fois mon homme en train de ne plus compter les coups, je lui ai entonné du madère, puis du rhum par-dessus, puis de tout ce qu'il a voulu, et j'ai loué pour lui une chambre où nous l'avons couché ivre pour trois jours. Cela fait, je suis rentré et je me suis mis à l'anglaise; quand je dis que je suis mis à l'anglaise, ce n'est pas... mais enfin j'ai endossé la livrée, et à la brune je suis allé au rendez-vous. Là, j'ai trouvé ce grand chenapan d'Idoménée et je lui ai dit en passant :

« Parlez-moi en me suivant. » L'autre m'avait dit que c'était l'habitude. « Nous avons une belle occasion, me dit-il, M. Clémenceau est chez madame de Cambasse — Vraiment! — Et s'il revient tard, son affaire est sûre. » J'avais mon idée, et je lui dis effrontément :

« Bah! vous l'avez déjà manqué à bout portant. — On ne réussit pas toujours du premier coup. Mais que devons-nous faire? — N'y a-t-il pas un rendez-vous pour ce soir? dis-je à tout hasard. — Oui, au bois des Balisiers. — Eh! bien vous saurez là ce qu'il y a à faire. » Je n'en demandai pas davantage, continua Jean, et je me dis : Maintenant il n'y a pas à reculer; il faut tout savoir cette nuit, ou j'aurai fait comme si je n'avais rien fait. Je suis retourné à l'hôtel où loge M. Welmoth et là, sans rien dire, j'ai été seller le poney, je suis venu et me voilà. » « C'est donc lui! s'écria Clémenceau, c'est M. Welmoth qui a voulu me faire assassiner. Mais cet homme ne mérite pas même que je le démente en public, c'est à la justice qu'il faut le livrer. — Avec ma seule déclaration, dit Jean, et en racontant comment je l'ai attrapée? on s'y fierait difficilement. Non, non, il faut voir les choses jusqu'au bout, et je les verrai cette nuit, ou j'y passerai. — Quoi! s'écria madame de Cambasse, vous oseriez... — Je me plante au coin de la route à dix heures précises, et je suis l'Anglais quand il devrait me mener en enfer. — Mais si vous êtes découvert, on peut vous massacrer. — J'ai le cuir dur à entamer, et avant qu'on me l'écorche, j'en aurai touché quelques-uns. — Tu n'iras pas! s'écria Clémenceau, et c'est moi qui suivrai M. Welmoth. — Voilà, voilà, s'écria Jean, quand je disais hier que si je vous apprenais la sottise que je veux faire, vous voudriez la faire vous-même. Avec ça que vous ressemblez à un groom anglais, et que vous n'avez pas la tête de plus que l'autre. C'est bête comme tout, ce que vous dites là... — Plaît-il! fit Clémenceau. — C'est que j'en étais sûr, madame, dit Jean, et c'est pour ça que j'avais une terrible envie de ne pas venir; mais j'ai pensé que le demi-moricaud pourrait bien avoir l'idée de ne pas attendre de nouveaux ordres, et qu'il pourrait bien se poster derrière quelque autre bananier, c'est une herbe qui pousse dru dans le pays, et que cette fois il ajusterait mieux. — Ce garçon a raison, monsieur, et vous ne partirez pas, dit madame de Cambasse. — Madame... — Je vous comprends, monsieur; mais les choses en sont venues au point qu'il faut tout risquer. Que ce garçon fasse ce qu'il désire. — A la bonne heure! s'écria Jean, voilà parler.—Vous le suivrez avec M. Owen et quelques esclaves. — Pour qu'on découvre la mèche, non. J'irai seul, ou je n'irai pas.

— Laissez faire cet homme, dit M. Owen; seulement, s'il court quelque danger, qu'il tire un coup de feu; nous serons aussi près que possible de l'endroit où il se trouvera, et alors nous lui répondrons, et cette intervention suffira peut-être à arrêter les assassins. — C'est une idée, et je ne dis pas non! fit Jean. Maintenant, pardon, excuse; mais je mangerais bien un morceau. »

On servit Jean, et à neuf heures sonnant il avait réparé le désordre que sa course rapide avait apporté dans sa toilette. Une demi-heure après, il était au coin de la route, tandis que M. Owen et Clémenceau, cachés tout près de lui dans les broussailles, attendaient l'arrivée de sir Edouard pour voir quelle route ils suivraient. A dix heures, en effet, M. Welmoth arriva et s'arrêta à quatre ou cinq pas de Jean en lui disant en anglais : « Quoi de nouveau? » Jean pouvait bien contrefaire l'anglais en baragouinant, mais à cette question tout faillit être découvert. Jean fit caracoler son cheval comme s'il ne pouvait pas le maintenir, et Clémenceau, affectant l'accent irlandais de John, dit d'une voix que le bruit des fers du cheval couvrait un peu :

« M. Clémenceau est chez madame de Cambasse. — Je le savais, dit sir Edouard : je l'ai vu avec ma lunette à une des fenêtres de l'habitation. Est-ce tout? — On vous attend, dit Clémenceau de même. — Bien, fit sir Edouard : suis-moi. » Et il partit au grand trot en se dirigeant vers le bois. Jean lui laissa gagner quelques pas et dit tout bas à Clémenceau : « Comment dit-on : oui, monsieur? — *Yes, sir.* — C'est bien, j'en ai assez : *yes, sir*; » et il partit à la suite de M. Welmoth.

L'attente fut cruelle pour Clémenceau, qui s'en voulait d'avoir permis à un autre qu'à lui-même de courir un danger pour son propre salut, et il fallut toute la fermeté de M. Owen pour l'empêcher de courir vers le bois. Enfin, après plus d'une heure d'attente, ils entendirent le galop des chevaux et virent passer devant eux sir Edouard, qui reprit la route de l'habitation de M. Sanson. A quelques pas derrière lui venait Jean, qui ralentit d'abord le galop de son cheval, puis qui mit pied à terre, après avoir laissé à M. Welmoth le temps de prendre une avance considérable; alors il chassa le poney d'un coup de cravache dans la direction que suivait sir Edouard. Déjà M. Owen et Clémenceau étaient près de Jean.

« Ma foi, dit Jean, si M. Welmoth ne s'arrête pas, le poney arrivera bien après lui à l'habitation. S'il s'arrête, il l'entendra galoper derrière et croira que John le suit, et ils arriveront ensemble. En voyant le poney tout seul, il s'imaginera que John a été désarçonné et qu'il s'est fendu la tête, et je vous réponds qu'il ne reviendra pas pour lui porter secours.

— C'est probable, dit Clémenceau; mais qu'as-tu vu? — Allons à l'habitation d'abord et vivement; dans cinq minutes il ne fera guère bon par les chemins : toute la troupe va rentrer : nous avons de l'avance, parce que je suis venu au galop; mais filons vite... »

Tous les trois s'éloignèrent rapidement et arrivèrent près de madame de Cambasse, qui les attendait avec une vive impatience.

VIII.

Horrible découverte.

Lorsque Jean fut arrivé, avec son maître et M. Owen, chez madame de Cambasse, il lui adressa la parole, et, prenant vis-à-vis d'elle un air de protection qui avait quelque chose de noble et de grave malgré l'accent plaisant et la tournure grotesque de l'orateur :

« Ne craignez rien, madame, lui dit-il, vous êtes avec des Français normands, Français première qualité, c'est-à-dire que, fussent-ils dix fois plus nombreux, il n'y aura pas le moindre danger pour vous. — Que voulez-vous dire, mon ami? reprit madame de Cambasse. — Rien du tout, si ce n'est qu'il ne s'agit de rien moins que de mettre le feu à votre habitation. — Quelle horreur! s'écria Clémenceau, es-tu bien sûr de ce que tu dis? — Dans une heure ou deux, vous ne me ferez pas cette question-là. — Peut-être avez-vous mal compris? dit madame de Cambasse qui, malgré sa résolution, se mit à trembler en pensant à une attaque nocturne et à un incendie. — Si nous laissions ce garçon nous raconter ce qu'il a vu ou entendu, nous pourrions mieux juger des précautions que nous avons à prendre. — L'Irlandais raisonne bien, dit Jean, je vous en réponds. Cré mâtin! quelle sueur rentrée j'ai eue sous la peau; si je ne m'étais pas réchauffé en revenant, je serais mort d'un froid entre cuir et chair. — Allons explique-toi sans tant de préambules. — Ma foi, monsieur, reprit Jean, je ne sais pas si dire ce que j'ai éprouvé, ça s'appelle des préambules; mais tout brave que vous êtes, vous en auriez eu des préambules dans les jambes et dans l'estomac, si vous aviez été un peu à ma place. — Certainement, dit madame de Cambasse, et ç'a été de votre part un grand courage et un grand dévouement. »

« Pour lors, je me mis à galoper sur les talons de l'Anglais, et nous fîmes comme ça un bon bout de quart de lieue en pleine campagne. Au bout dudit quart de lieue, nous arrivâmes à un bois, où nous n'eûmes pas fait quatre pas, que M. Welmoth tourna brusquement à droite, si bien que moi, qui n'étais pas habitué à la chose, et qui d'ailleurs commençais à n'y voir goutte, attendu que les bois de ce pays sont en forme de toiture imperméable, j'allais passer raide devant lui, quand il m'appela à voix basse et me dit avec une colère furieuse... Je ne puis pas vous dire toutes les injures dont ce misérable m'a accablé, attendu que je n'avais pas pu en comprendre une seule, vu qu'il a eu la prudence de me parler en anglais, mais j'ai à peu *près* deviné qu'il m'accusait de m'être grisé, ce qui m'a permis de me dissimuler dans un silence absolu; et comme, d'un autre côté, l'obscurité était profonde, j'ai joué mon rôle avec un talent consommé, comme disent les feuilletons sur les spectacles. M. Welmoth attacha lui-même son cheval à une branche d'arbre, et j'en fis autant, puis il me dit quelque chose en façon de demande, à quoi je répondis : *Yes, sir*, et tira de sa poche un petit sifflet qui rendait un son doux, mais qui allait au diable. Au même moment, un autre petit sifflet, doux comme le cri d'un crapaud dans les nuits de pluie (vous savez, c'est comme une plainte, et ça s'entend à des demi-lieues) répondit, et mon maître me quitta. Je dis mon maître, c'est une façon de dire pour consommer mon rôle de John. Il savait le chemin, le gueusard, preuve qu'il les avait fréquentés déjà bien des fois, et l'endroit où j'étais était celui où John attendait d'habitude; je ne pus pas en douter, parce que tout autour la terre était couverte de mousse et mollesse, et qu'elle avait été battue par l'embêtement des chevaux qui frappaient du pied pour se désennuyer. Pourtant, au milieu de tout ça que je découvrais en marchant à quatre pattes, je n'avais pas quitté des yeux l'endroit par où M. Welmoth avait disparu. C'était entre le troisième et quatrième arbre à gauche de celui où était attaché son cheval; mais quand je fus là, je ne pus me rappeler si c'était le troisième, y compris l'arbre du cheval, ou sans le compter; et il y avait de quoi se tromper, car il y avait le percement de deux sentiers, l'un après le troisième, l'autre après le quatrième. Tonnerre de Dieu! ça fut un moment cruel... tout perdu pour un polisson d'arbre de plus ou de moins. J'allais me risquer au hasard, lorsque j'entends un léger bruit, et la voix de M. Welmoth me crier : « John, maï pistoles (1). »

« C'était pas au maître à demander des pistoles au domestique, je compris que ça voulait dire pistolets : je cherchai dans les fontes de la selle et je m'amusai à piquer légèrement le ventre du cheval qui se mit à caracoler, ce qui me donna le temps d'enlever les capsules des pistolets de ce monsieur sans qu'il pût l'entendre. Au moment où je les remis à leur adresse, sir Edouard Welmoth me gratifia d'une injure en bon français, car il m'appela *stupide animal*. Je craignis d'abord qu'il ne m'eût reconnu, mais il ajouta plusieurs mots dans son damné baragouin, et je vis qu'il prenait soin de traduire le compliment en anglais pour que le vrai John ne s'y trompât point. Mais cette idée-là ne me suivit pas longtemps, j'étais trop occupé à chercher à voir par où il allait filer; je ne m'y trompai pas cette fois, et je me glissai à sa suite, un pistolet dans chaque main, et bien décidé à lui montrer que les miens n'avaient pas les dents arrachées.

« Du reste, une fois engagé dans le sentier, il n'y avait pas moyen de se tromper, c'était comme un corridor avec des murs de branches à droite et à gauche, si ce n'est que ça allait en tournaillant comme un ressort de sonnette. J'avais beau faire, je ne pouvais m'empêcher de marcher sur des petits morceaux de bois qui craquaient, si bien que deux ou trois fois M. Welmoth s'arrêta, mais j'avais l'oreille au guet aussi bien que lui, je me tenais immobile et sans respiration dès qu'il s'arrêtait, et je reprenais quand il reprenait. Tout à coup son hésitation parut cesser, et je l'entendis marcher très-vivement; j'aperçus au même instant comme une lueur rougeâtre à travers les arbres, et un murmure de voix couvrit bientôt le bruit des pas de M. Welmoth et des miens.

« Enfin, après trois ou quatre minutes de cette marche rapide, je vis clairement à la lueur de trois ou quatre bougies (comprenez-vous que ces gueux de moricauds éclairent leurs conseils d'enfer avec des bougies?... car c'en était, je l'ai remarqué); je vis donc, à la lueur de trois ou quatre bougies, des vingtaines de moricauds, parmi lesquels je reconnus, à ne pas m'y tromper, ce gredin de Théodore, que je connais de nuit comme de jour, et l'autre gredin d'Idoménée. Quant à M. Welmoth, si je n'avais pas été sûr que c'était lui, du diable si je l'aurais reconnu : imaginez vous une figure vert-pomme avec des tours d'yeux rouges comme des écrevisses; avec ça un grand manteau rouge... il avait l'air d'un mélodrame. Le bandit s'était masqué. Ça se conçoit, quand on est un Jean f... Pardon, madame, si j'ai ajouté le mot, mais ce n'est pas un Jean tout court : il ne faut pas déshonorer le nom d'un brave Normand comme je suis, en l'appliquant à une canaille de cette espèce. Il paraît que le masque n'était pas seulement pour se cacher, mais qu'il en faisait encore une manière d'épouvantail pour ces pauvres moricauds, qui tombèrent à genoux quand ce vampire se montra. Pourtant m'est avis, à la façon dont ils regardèrent sans trop trembler, qu'ils y mirent plus de malice que de peur; car il n'y en a pas un qui ne tendît bravement la main quand M. Welmoth fit le tour

(1) John, my pistols.

du cercle, en leur mettant à chacun dans la main une belle pièce jaune, qu'ils baisèrent comme une sainte croix : ce qui veut dire que c'était de l'or pur. Après cette bénédiction en guise d'à-compte, le masque se mit à parler d'une voix caverneuse, et ce fut là que fut proposé sans entortillement, sans y mettre tant de finesse que l'on pourrait croire que c'était nécessaire, de venir mettre le feu à l'habitation de madame de Cambasse; et il fut dit comme quoi (je demande encore pardon à madame) elle était une mégère qui avait fait mourir des milliers d'esclaves à la Jamaïque, et qu'elle en tenait ici même des paquets au cachot, avec des fers qui ont des pointes en dedans.

— L'infâme! murmura madame de Cambasse. Mais personne n'a pu le croire?

— Je ne pourrais pas dire que l'on a cru, dit Jean, attendu qu'ils n'ont rien répondu de significatif, si ce n'est un grognement de mauvais augure; reste à savoir pour qui il était. Mais le gredin ne s'est pas arrêté là; il a raconté, au sujet de madame, des choses qu'il est inutile que je répète. — Qu'a-t-il osé dire? s'écria madame de Cambasse, qui rougit à la seule pensée des accusations que M. Welmoth avait pu porter contre elle. — Madame, reprit Jean, cet homme a dit des mensonges, et je ne sais pas assez bien me servir de la parole pour vous les répéter, de manière à ne pas être un animal butor. Il a dit des horreurs de vous dans tous les sens; voilà tout ce dont vous pouvez être sûre; et vous avez le droit de le faire punir par qui vous aime, et ça ne sera pas difficile à trouver, comme le dernier des grossiers et des n'importe qui! — Permettez-lui de continuer son récit, dit Clémenceau, ou sans cela l'heure arrivera de prendre un parti, sans que nous soyons bien informés de ce qui nous reste à faire. — Monsieur me couvre d'épigrammes comme si j'avais perdu mon temps! dit Jean, et il ne s'aperçoit pas que c'est déjà fini, sauf le plus important.

« Idoménée répondit qu'on obéirait aux ordres du maître, et celui-ci annonça alors que, s'ils satisfaisaient à ce qu'on leur demandait, ils seraient tous libres le lendemain et que chacun pourrait passer sa vie à ne rien faire. Ceci les toucha d'autant mieux, qu'on fit une ou deux tournées de tafia, pendant lesquelles le masque et Idoménée se mirent à causer en particulier; or, c'est ce colloque particulier qui est le comble de l'infamie.

« Tu comprends, dit sir Edouard, qu'une fois l'incendie allumé, il est plus que probable que M. Sanson, malgré sa colère contre madame de Cambasse, conduira ses noirs au secours de l'habitation; moi-même, je serai forcé d'y venir; mais, dès que nous approcherons assez près de l'habitation, sous un prétexte quelconque, je tirerai un coup de feu, et alors tu pourras t'évader ainsi que tes compagnons!...

« Là-dessus, il lui donna un petit coup de tafia particulier et du rhum le plus fin, pour lui donner du cœur au ventre.

« Et maintenant, reprit Jean, voilà tout ce que j'en sais, attendu que je profitai du moment où l'on recommençait une tournée de pièces jaunes et de tafia, pour rétrograder sur moi-même; et bien m'en prit de m'être dépêché, car je n'étais pas arrivé à deux pas des chevaux, que j'entendis M. Welmoth sur mes talons, et que je me mis à battre la semelle contre terre, pour avoir l'air de dissimuler les pas qu'il pourrait avoir entendus devant lui. Je ne puis dire s'il avait horreur de ce qu'il venait de faire, mais il ne me dit pas un mot, prit son cheval, sortit doucement du bois et se mit à galoper, comme vous avez pu voir. Maintenant que la chose est sue, c'est à vous, qui connaissez le terrain, à organiser le plan de défense. Seulement, si vous devinez par où viendra en personne ce moricaud d'Idoménée, je réclame la préférence pour me trouver nez à nez avec lui, attendu que je lui en veux de quelque chose qui m'est personnel. — Qu'est-ce donc? — Oh! rien de rien! C'est ça, dit le domestique en montrant sa cuisse qui était tout ensanglantée, ce dont on n'avait pu s'apercevoir à cause de la couleur rouge de la peluche dont sa culotte était faite. — Une blessure! dit madame de Cambasse. — Un rien que j'avais négligé de vous dire, à cause que monsieur prétend toujours que je fais des préambules dans mes récits. — Allons, ne te fâche pas, Jean, dit Clémenceau; tu dois concevoir que nous fussions impatients de savoir le résultat de ton expédition. — Je ne me fâche pas; mais moi non plus, je n'ai pas été à mon aise pendant ce damné colloque. C'est ça qu'il paraît qu'il m'a échappé un gros soupir qui a fait qu'Idoménée s'est retourné. « Qu'est-ce que c'est? a dit M. Welmoth. — Je ne sais, a dit tout à coup Idoménée; c'est par là! »

« Et sans autre préambule, il a lancé son grand couteau dans ma direction; ça m'a *éraflé* la cuisse en biseau et ça a été se planter dans un arbre à côté de moi. Mais comme je me suis mordu la langue pour ne rien dire, comme je n'ai pas bougé d'un pas, il s'est mis à dire tranquillement : « Il n'y a rien, je m'étais trompé. » Il y avait quelque chose pourtant; mais il fut bien heureux pour lui de ne pas s'en douter, car s'il était venu chercher son couteau à côté de moi, je n'avais qu'un parti à prendre, c'était de lui faire sauter la tête d'un coup de pistole, comme dit l'Anglais, quand il passerait près de moi et de profiter du tumulte pour m'esquiver de mon mieux; mais enfin il n'a pas eu cette idée, le moricaud, je l'en félicite. »

IX.

Ruse de Guerre.

D'après ce qu'avait dit madame de Cambasse de l'agitation qu'elle avait remarquée parmi ses esclaves, on craignait que quelques-uns d'entre eux ne fussent du complot. On aurait pu faire une visite de toutes les cases mais c'eût été donner l'alarme; et, dans tous les cas, l'absence de quelques noirs ne pourrait rien prouver contre eux, car il y en a qui passent des nuits loin de leur demeure pour des raisons souvent tout autres que celles d'une conspiration contre les maîtres. On en fut donc réduit à distribuer les postes à M. Owen, à Clémenceau, à Jean, au commandeur, sur lequel on pouvait compter, et à madame de Cambasse elle-même, qui voulut veiller et qui se chargea de garder la maison.

En effet, comme on ne pouvait savoir où porterait l'incendie, si ce serait à l'habitation elle-même, ou au moulin, ou aux cases, ou au magasin, il fallait quelqu'un pour veiller en chaque endroit. La volonté de madame de Cambasse se manifesta si formellement, que, malgré leur opposition, M. Owen et Clémenceau furent forcés d'y céder; Jean, qui, grâce à son courage, avait acquis le droit de prendre part au conseil, ne s'opposa pas à cette résolution, malgré sa galanterie normande, et demanda, après avoir examiné les lieux, à avoir la garde du moulin. C'était probablement en raison de quelques motifs cachés qu'il agissait ainsi, et Clémenceau en eut quelques soupçons; mais il ne voulut point les lui demander après ce qu'il venait de faire, bien certain qu'en le laissant agir à sa guise il ferait mieux que si on lui prescrivait une marche régulière.

Les postes ainsi distribués, chacun attendit dans un silence profond que rien ne vint troubler. On avait compté sur quelques signaux lointains qui pourraient avertir du moment où la troupe se mettrait en marche et qui permettraient de calculer le moment où les incendiaires seraient près d'arriver à l'habitation; mais aucun bruit, aucun cri ne se fit entendre. Quoiqu'il fît peu de vent, cependant les arbres s'agitaient encore assez pour produire des frôlements qui tenaient sans cesse éveillée l'attention des quatre sentinelles. Deux heures entières s'écoulèrent ainsi, sans qu'on pût s'apercevoir que cette nuit était vouée à un sinistre projet; et déjà Clémenceau et M. Owen commençaient à croire que Jean avait mal compris, ou que les noirs avertis par M. Welmoth, qui s'était peut-être alarmé de la disparition de John, auraient renoncé à leur complot, lorsque tout à coup une lueur soudaine et qui grandit avec une rapidité effrayante se montra du côté du moulin et l'enveloppa bientôt. On n'avait pas prévu le cas d'incendie, c'est-à-dire qu'on n'avait pu penser que ceux qui s'approcheraient assez près pour mettre le feu pussent échapper à celui qui veillerait près du bâtiment menacé, de manière que cet aspect déconcerta tout le monde. Clémenceau, le commandeur, M. Owen, se précipitèrent du côté du moulin, craignant que Jean, affaibli par ses fatigues et sa blessure, n'eût été surpris et peut-être égorgé. Mais ils furent très-surpris de voir le moulin tout en feu et de ne pas apercevoir Jean. Ils l'appelèrent avec des cris désolés, et bientôt les noirs sortant de leurs cases accoururent de toutes parts pour éteindre le feu.

Cependant Clémenceau, désolé de la disparition de son domestique, courut à l'habitation, qui retentissait aussi de cris et qui lui parut dans un désordre causé sans doute parmi les négresses qui l'habitaient, par la peur de l'incendie. Mais en entrant, Clémenceau fut tout stupéfait en apercevant dans un coin de la pièce où il avait laissé madame de Cambasse, celle-ci couverte de sang et évanouie par terre, un nègre étendu, et au milieu de la pièce, luttant avec d'affreux rugissements, Jean et Idoménée. Clémenceau se précipita au secours de son domestique; mais au moment où il allait frapper le mulâtre, celui-ci céda à un dernier effort de Jean, qui l'abattit par terre en disant avec un accent qui montra à son maître que l'ardeur de la lutte avait fait sortir Jean de la paisible moquerie de son caractère dans les plus grands dangers :

« Laissez-le-moi... Je le tiens... Je le tuerai bien tout seul. »

Clémenceau courut vers madame de Cambasse; un léger coup de couteau qui n'avait fait qu'effleurer les côtes et l'effroi de la scène qui s'était passée avaient seuls causé son évanouissement. Elle revint bientôt à elle-même pendant qu'on garrottait le mulâtre et qu'on emportait le corps du nègre mort, qui était celui de l'empoisonneur Théodore; et pendant qu'on éteignait les restes de l'incendie, Jean raconta ce qui s'était passé et en vertu de quel plan il avait agi.

« Faut vous dire, reprit-il, que comme je n'avais pas dit à madame toutes les horreurs que s'était permis de dire l'Anglais sur le compte de madame, j'avais gardé pour moi toutes les horreurs que le mulâtre s'était promis de lui faire. Ça été dit dans le colloque particulier où il a été question de l'avertissement. Comprenez-vous que ce cuir tanné, cet horrible noiraud déteint avait dit :

« Eh bien! je l'enlèverai cette femme qui a appartenu à qui l'a voulue, et qui me regarderait comme un chien si elle me rencon-

trait sur son passage ; je l'enlèverai et elle sera à moi. C'est pour ça, voyez-vous, que j'ai lâché le moulinet, et pour autre chose aussi... Vous le verrez sans doute tout à l'heure sans que je vous le dise. Je suis donc venu me poster près de la maison, et, au moment où le moulin fut en flammes, je vis deux hommes sauter par une fenêtre basse, et entrer comme l'éclair dans la galerie où était madame de Cambasse. Je m'élançai après eux, mais la fente était gardée par le gueux d'empoisonneur qui avait été chargé de rester là sans doute pour protéger la retraite de son chef. L'affaire ne fut pas aisée; le gredin avait empoigné le bout du pistolet avec lequel je voulais lui donner la bénédiction, et dans le mouvement que je faisais pour le lui arracher, je n'osais tirer, de peur que la balle n'allât frapper madame de Cambasse qui se débattait contre cet affreux Idoménée. Celui-ci, entendant ma lutte avec Théodore, lâcha madame de Cambasse qui criait :

« Vous êtes découvert et on va vous punir : » mais il lui donna alors ce coup de couteau sous lequel je la vis tomber. Ça me rendit enragé, et je le devins encore plus en voyant que le mulâtre se dirigeait de mon côté et que j'allais en avoir deux sur les bras. Ma foi, je lâchai les pistolets, et je m'armai naturellement de mon seul poing. La tête du nègre est de fer, mais le poing du Normand est d'acier; le coup fut si bien appliqué entre les deux yeux que le moricaud chancela et tomba. Je jugeai, en sentant ma main toute trempée, que ses yeux avaient pris un billet de sortie de sa tête, et que je n'avais pas grand'chose à en craindre, et je n'eus que le temps de me retourner vers le mulâtre qui venait sur moi avec son grand gueux de couteau. Je lui tins le poignet si serré qu'il le lâcha, et que nous nous mîmes à serpenter l'un contre l'autre comme vous avez pu le voir au moment où vous êtes entré.

—Ah ! s'écria madame de Cambasse, sans vous j'étais perdue, et ma reconnaissance... — Ne parlons pas de ça, madame, dit Jean, car l'affaire n'est pas finie. — Y a-t-il encore quelque danger que vous ne nous avez pas révélé? — Je ne sais pas s'il y a encore du danger... Mais ce n'est pas pour rien que j'avais mon plan; ce n'est pas pour rien que j'ai laissé brûler le moulin. Il faut régler le compte à tout le monde cette nuit. Vous comprenez bien que, selon les paroles qu'il a dites, le goddam va arriver tout chaud, tout bouillant, avec M. Sanson, pour vous apporter des secours; nous tenons son confident... Il me semble que... il y a quelque chose à faire, quelque comédie à jouer pour les enfoncer l'un par l'autre au vis-à-vis du père Sanson. Pour ça, je l'avoue, je suis très-insignifiant, je n'ai pas de plan, je ne sais par quel bout vous pouvez vous y prendre; mais M. Clémenceau, qui faisait en cachette de son père des pièces pour le théâtre du Havre, trouvera bien une idée...

— En effet, dit Clémenceau, on pourrait, ce me semble... »

Et il se mit à rêver tandis que Jean reprenait :

« Voilà la chose prête, la casserole est au feu, c'est à vous de poivrer et d'épicer la sauce: je n'y connais plus rien.

—Eh bien! dit madame de Cambasse, laissez-moi faire; que M. Clémenceau se retire ainsi que Jean pour qu'on me croie seule, et qu'ils se tiennent dans la pièce à côté de celle-ci, où l'on amènera Idoménée de manière à ce qu'il puisse entendre tout ce qui se dira ici. Si M. Welmoth et M. Sanson arrivent, nous serons avertis par les coups de feu que sir Edouard doit tirer pour avertir Idoménée de fuir. » Nous n'avons pas besoin de dire quel fut le plan de madame Cambasse, car il fut presque à l'instant renversé par l'apparation inattendue de M. Sanson et de sir Welmoth.

X.

Le Masque tombe.

Mais, avant de raconter la scène qui s'ensuivit, il est bon de dire que, de tous ceux qui avaient pris part à la tentative, Idoméné, seul avait été arrêté. Ceux qui avaient mis le feu au magasin, où il n'y avait personne, avaient eu le temps de s'échapper en entendant accourir Clémenceau et M. Owen, et les autres noirs qui s'avançaient vers les autres bâtiments, surpris de voir qu'on était sur pied, s'étaient retirés avant d'accomplir la part de crime qui leur avait été confiée. Si l'on s'étonne de l'arrivée de M. Welmoth et de M. Sanson sans que le signal convenu eût été donné, il ne faut pas oublier que Jean avait retiré les capsules des pistolets de sir Edouard. Il en résulta que celui-ci, qui croyait avoir des armes en état, essaya de tirer à une certaine distance de l'habitation. Son premier coup n'étant point parti, il examina son second pistolet et vit que la capsule, comme nous l'avons dit, en avait été enlevée. Cette circonstance, si légère qu'elle pût être, et quoiqu'il fût raisonnable de l'attribuer au hasard ou au manque de soin de son domestique, surprit un esprit aussi soupçonneux que le devient celui d'un homme voué aux intrigues les plus cachées et les plus ténébreuses. Cette circonstance s'appuya sur les remarques qu'avait déjà faites sir Edouard sur la disparition de son groom, sur ce qu'Idoménée avait cru entendre, sur les pas qui lui avaient paru à lui-même suivre les siens, enfin, la rapidité avec laquelle l'incendie avait été éteint, et le point unique où il s'était manifesté. Un moment il avait voulu revoir M. Sanson, et il lui dit :

« Je crois inutile de porter plus loin nos secours, madame de Cambasse aura probablement trouvé des aides qui n'auront pas eu un si long intervalle que nous à franchir pour arriver jusqu'à elle.

— D'où vient cette assurance que le danger de madame de Cambasse soit passé? — Mais de ce qu'il est véritablement passé, fit sir Edouard ; vous pouvez voir que le feu diminue sensiblement. — C'est vrai, dit M. Sanson en avançant toujours; mais quelles sont les personnes qui ont pu, selon vous, apporter des secours plus immédiats que les nôtres à madame de Cambasse? — Je ne suis sûr de rien; mais il est certain qu'en revenant de la Basse-Terre, j'ai rencontré sur la route un certain mulâtre avec qui j'ai causé un moment et qui m'a dit avoir vu M. Clémenceau se rendre chez madame de Cambasse. — Vous ne m'en aviez pas averti quand nous sommes partis, dit M. Sanson d'un ton d'humeur. — J'avoue que, dans le premier moment de trouble, je l'avais complétement oublié : la crainte de voir cet incendie s'étendre et se propager m'avait présenté un danger si redoutable que je n'avais pas pensé à autre chose. — C'est concevable, dit M. Sanson d'un ton froid, et cela pourrait bien recommencer, malgré le zèle de M. Clémenceau ; dans tous les cas, ce serait un déshonneur pour moi de ne pas aller où un pareil danger peut exister, quels que soient l'accueil qui m'y attend et les personnes que j'y vais rencontrer. »

Il fallut bien que M. Welmoth se rendit à une volonté si formellement exprimée, et il se promit de se tenir sur ses gardes contre tout ce qui pourrait se présenter à lui. Quant à M. Sanson, il avait bien remarqué que sir Edouard avait examiné, touché et même essayé de faire partir un de ses pistolets, mais il n'avait pas tiré de cela aucune conclusion. Il était trop préoccupé et de la pensée de revoir madame de Cambasse et de l'idée de la retrouver avec Clémenceau. En effet, il était près de deux heures du matin quand l'incendie avait éclaté; donc, si M. Clémenceau se trouvait à pareille heure chez elle, c'est qu'il avait dû y passer la nuit. Ce fut le sentiment d'amère appréhension qu'il portait en lui, qui fit qu'au moment où il mit le pied dans le salon où se trouvait M. Clémenceau, il s'écria :

« Vous aviez raison, sir Edouard, madame avait près d'elle des amis qui rendent notre présence ici tout à fait inutile. » Un signe de madame de Cambasse avertit tous ceux qui se trouvaient chez elle qu'elle se gardait le droit de répondre, et elle dit aussitôt : « Pardon, monsieur Sanson, nous avons un compte à régler ensemble : c'est une affaire d'argent pour laquelle je n'admets pas d'intermédiaire, quoique j'y veuille bien admettre des témoins et M. Welmoth tout le premier, et que je vous prie instamment de vouloir bien terminer immédiatement avec moi, car je vous préviens que je quitte ce pays dans quelques jours. »

Je n'ai pas besoin de dire que M. Sanson voulait partir et que cependant il demeura. Quel homme amoureux n'a gardé l'espoir de voir sortir une justification de la preuve qu'il avait demandée pour ne plus douter d'une perfidie? Il s'inclina en signe d'assentiment, tandis que M. Welmoth interrogeait du regard tous les visages et tous les objets : il découvrit les traces de sang sur le sol, et jugea qu'une lutte pouvait avoir eu lieu, et se promit d'user d'une prudence d'autant plus excessive que peut-être on avait arrêté quelqu'un de ses complices; mais il était inconnu à tous, excepté à Idoménée, et il suffisait de s'assurer que celui-ci n'était pas pris pour n'avoir rien à craindre. Cependant madame de Cambasse, offrant un siége à M. Sanson qui le refusa, lui dit : « Permettez-moi donc de m'asseoir; l'émotion que j'ai éprouvée et la blessure que j'ai reçue ne me permettent pas de me tenir debout. — Vous êtes blessée! » s'écria M. Sanson en pâlissant.

Madame de Cambasse porta la main à son cœur, elle voulut y comprimer un de ces bonds de joie qu'éprouve une femme en se sentant aimée au point où elle se sentait l'être; elle garda un moment le silence pour se remettre, et, gardant son air sérieux et réservé, elle repartit : « Ma blessure est sans danger, mais permettez-moi toutefois de vous remercier et de l'intérêt qui vous a poussé à venir à mon secours et de la crainte que vous avez éprouvée en apprenant que j'étais blessée; ce ne sera rien, vous dis-je. — J'en suis charmé, dit M. Sanson d'un air qui annonçait qu'il se repentait presque de la vivacité de son premier mouvement. Mais je craindrais de vous fatiguer, et si vous voulez remettre à demain, à un autre jour, cette affaire dont je n'ai pas d'idée, ce sera peut-être plus prudent pour vous. — Monsieur Sanson, reprit madame de Cambasse d'un ton amical, croyez que si j'insiste, il importe beaucoup pour moi que cette affaire soit terminée à l'instant même; je quitte... je quitterai peut-être, reprit-elle en voyant la pâleur se répandre sur le visage de M. Sanson à ce mot, je quitterai peut-être ce pays dans quelques jours, cela peut dépendre de ce qui va se passer; soyez donc assez bon pour me prêter un moment d'attention ; quoiqu'il s'agisse d'un intérêt assez minime, je veux que vous fixiez vous-même l'indemnité que je puis vous devoir. — A moi? — A vous. — Et pourquoi? — Le voici : cet incendie, qui vous a alarmé au point de venir chez moi, n'est pas le résultat d'un accident, comme vous pourriez le penser; c'est le commencement

d'un plan qui a voué cette colonie à la ruine, et c'est par les mains des esclaves qu'on espère l'accomplir. — Je ne sais à qui peut s'adresser cette accusation, dit M. Sanson ; je suis hors de cause, puisque la ruine de cette colonie sera ma ruine ; ce projet, s'il existe, ne peut donc s'imputer qu'à des hommes étrangers à ce pays, qui, bercés d'idées de philanthropie ridicule, ou poussés par des sensations odieuses, ont juré de l'anéantir. — Monsieur!... dit Clémenceau. — Ces paroles de M. Sanson, reprit madame de Cambasse, ne s'appliquent pas à vous, j'en suis sûre, pas plus que les miennes ne s'appliquaient à M. Welmoth, mais je vous prie de vouloir bien m'écouter sans m'interrompre. Ce complot existe, monsieur, croyez-moi, et si j'en ai été la première victime apparente, vous l'avez été avant moi sans soupçonner que vos pertes n'étaient que le commencement de l'exécution de ce grand projet. On a procédé chez vous par l'empoisonnement; chez moi, on voulait amener la ruine par l'incendie. Il fallait aller vite, car j'avais des soupçons, et on les connaissait. — Pardon, madame, dit M. Sanson, mais je ne vois pas ce qui peut vous autoriser à croire que cet incendie soit le résultat d'un complot. — L'un des incendiaires a été arrêté ici, » dit madame de Cambasse. Malgré toute sa fermeté, le visage de M. Welmoth laissa percer la violente appréhension qu'il éprouvait.

« Et cet incendiaire, dit madame de Cambasse sans avoir l'air de s'apercevoir du trouble de sir Edouard, est un de vos esclaves. — Se peut-il ? — C'est Théodore, celui qui a déjà commencé chez vous par l'empoisonnement de vos meilleurs travailleurs. — Qu'on me l'amène et que je l'interroge! s'écria à l'instant M. Sanson. — Tout à l'heure, mon ami, » dit madame de Cambasse, que chacun écoutait avec une extrême attention, surtout Clémenceau et M. Owen, qui comprenaient bien qu'elle voulait démasquer sir Edouard, mais qui ne voyaient pas comment elle pourrait y arriver. Quant à Jean, il avait disparu. « Tout à l'heure, reprit-elle ; mais avant de l'interroger, il faut que je vous dise ce qu'il nous a répondu, pour que vous jugiez si ses réponses seront conformes. Cet homme a juré cette nuit avoir assisté, dans le bois des Balisiers qui est en face de l'habitation et qui commence au bout du chemin qui mène à la route, il a avoué, dis-je, avoir assisté à une réunion où l'incendie de mon habitation a été proposée à lui et à plusieurs autres noirs par un homme portant un masque vert avec des cercles rouges autour des yeux. Il ne pourrait, nous a-t-il dit, reconnaître la voix de cet homme ni sa taille, mais il existe un homme qui le connaît et qui leur en a répondu : c'est le mulâtre Idoménée. — On dit, reprit alors Welmoth, qu'il a été fort assidu à aller demander des nouvelles de la blessure de M. Clémenceau ; ils doivent se connaître, et M. Clémenceau pourrait peut-être nous donner des renseignements à ce sujet. »

Ernest fut si surpris de ce comble d'audace, qu'il cherchait pour ainsi dire une qualification assez forte pour répondre à sir Edouard, lorsque madame de Cambasse, qui devina que M. Welmoth avait le projet de détourner la marche que prenait cet éclaircissement pour en faire une querelle particulière, se hâta de reprendre :

« Je ne connais pas les relations de M. Clémenceau avec Idoménée, mais il ne pourrait guère nous instruire sur les relations de l'homme masqué, car, pendant que la réunion des incendiaires avait lieu, M. Clémenceau était chez moi. — Vous êtes donc bien sûre de l'heure où a eu lieu cette réunion? dit sir Edouard, qui ne put s'empêcher de parler comme un accusé. — Sûre de l'heure, monsieur, dit madame de Cambasse, et sûre des moindres circonstances. Ainsi, cet homme masqué dont je parle aurait dit à Idoménée, et je vous prie de bien faire attention à ceci, mon ami, que l'on pourrait voir l'incendie de l'habitation où il se trouvait, et qu'il lui faudrait bien nécessairement avoir l'air d'accourir à mon aide, mais que, pour ne pas s'exposer à surprendre les incendiaires au moment où il arriverait, il tirerait un ou deux coups de feu à quelque distance de la maison. »

Cette dernière circonstance fut comme un éclair terrible de vérité pour M. Sanson.

« Un coup de feu ! s'écria-t-il en regardant sir Edouard en face, mais vous avez essayé de tirer vos pistolets quand nous avons été à peu de distance de la maison... — Monsieur! s'écria sir Edouard, après un pareil soupçon... je ne puis pas... — Tu avé pas pu tiré les pistoles, dit tout à coup la voix burlesque d'un homme en grande livrée, qui barra le chemin à sir Edouard, parce que je avé retiré les capsules. — Qu'est-ce que c'est que ça ? fit sir Edouard en voyant devant lui cette caricature de John. — Que veux-tu dire, John? s'écria aussitôt M. Sanson, qui, dans le premier moment, se trompa à la ressemblance. — Je voulais dire, monsieur Sanson, dit Jean en continuant son baragouin, que je avé saoulé le John au goddam, que jé avé monté sur le poney et suivi le goddam à l'assemblée des noirs, où jé avé tout vu, tout entendu. — En vérité, s'écria M. Welmoth, je savais bien que les Français étaient renommés pour être de grands comédiens, mais je ne savais pas qu'ils fussent des bateleurs de si basse espèce! — Ils ne mettent pas de masque, monsieur, dit Clémenceau en s'approchant; et comme vous avez l'habitude d'en porter, en voici un qui vous ira à merveille. »

Il avait déjà levé la main pour donner un soufflet à Edouard, mais M. Sanson l'avait arrêté, tandis que sir Edouard, au comble de la rage, oubliant l'état de ses pistolets, en avait dirigé un contre la poitrine d'Ernest.

« Il ne pouvé pas partir, lui dit Jean de son ton goguenard, je l'avé empêché beaucoup. »

M. Welmoth jeta ses armes par terre avec un geste de fureur, tandis que M. Sanson disait :

« Non, monsieur Clémenceau, ceci n'est ni une querelle d'homme à homme, ni de nation à nation, c'est une affaire de cour d'assises. — Vraiment! dit M. Welmoth ; et c'est sur l'accusation d'un esclave qui avoue ne pas me connaître, sur l'accusation d'un domestique, d'un homme que j'ai provoqué publiquement et qui a eu la lâcheté de refuser, qu'on me croit coupable... Prenez garde, mon oncle, ceci est une comédie qui peut tourner à votre honte. — Ah ! fit madame de Cambasse, nous avons un témoignage bien autrement important que celui de Théodore ; amenez le prisonnier ! » dit-elle.

On entraîna Idoménée dans la chambre, et à son aspect M. Welmoth parut perdre tout à fait contenance.

« Tu connais M. Welmoth ! lui dit M. Sanson. — Non, fit Idoménée. — Ce n'est pas lui qui était cette nuit dans le bois des Balisiers? — Il n'y a eu personne dans le bois des Balisiers. — Comment ! s'écria Jean, il n'y avait pas une réunion et tu n'as pas causé avec lui en particulier, et tu n'as pas entendu remuer près de toi, et tu n'as pas lancé ton couteau du côté du bruit, si bien que j'en ai encore la marque, et qu'elle doit être aussi à l'arbre où la lance s'est plantée? — Tout ça, dit le mulâtre, sont des inventions. — Faites venir Théodore, dit M. Sanson. — Il est mort Théodore, dit Idoménée. — Mais il y a quelque chose, s'écria Jean, qui n'a pu disparaître ; c'est le manteau et le masque ; ils doivent être dans les effets de ce gentleman. — Il est certain, dit M. Welmoth, qui s'était tout à fait remis, que si votre ignoble parade est bien combinée, vous avez dû les y cacher pour qu'on les y retrouve. »

M. Sanson baissa la tête, puis, après un moment de silence, il reprit :

« Pardon, mon cher Edouard, de vous avoir un instant soupçonné; mais toute cette comédie a été si habilement conduite, que j'ai pu un moment m'y laisser prendre. Cependant, puisque c'est un de mes esclaves qui, dit-on, a mis le feu à l'habitation, je ne veux pas, quoique rien ne m'y oblige, qu'aucun tort ait pu arriver à madame de Cambasse par moi ou par un des miens, et je suis tout prêt à lui payer une indemnité. — Je ne veux rien que de la loi, dit madame de Cambasse; car j'espérais vous éclairer sur les infâmes menées d'un monstre. — Cette femme est folle! dit sir Edouard en haussant les épaules. — Monsieur Welmoth, reprit Ernest, vous m'avez promis de m'écouter devant les mêmes personnes à qui vous avez dit que j'avais lâchement refusé une rencontre avec M. Sanson; puisque l'aveuglement de votre oncle vous protége encore, je vous préviens que je vous dirai mes raisons partout où je vous rencontrerai; et je vous avertis que vous ne fuirez pas ici comme vous avez fait à la Jamaïque. — Quand et comme il vous plaira, monsieur, » dit sir Edouard.

Madame de Cambasse s'était mise à écrire pendant que ces paroles s'échangeaient, et dit, en remettant sa lettre à M. Owen :

« Qu'on porte immédiatement cette dénonciation au procureur du roi. Si le principal coupable nous échappe, en voici un du moins que rien ne peut sauver. Ce mulâtre a forcé ma maison de nuit, les armes à la main; c'est lui qui m'a porté ce coup de couteau... ceci n'est pas une comédie. »

Idoménée, malgré lui, jeta un regard sur sir Édouard ; mais il demeura impassible.

« Que ceux qui l'ont fait agir le sauvent s'ils le peuvent, » ajouta madame de Cambasse.

Welmoth fut parfaitement insensible à cette insinuation.

« Est-ce que nous ne laissons pas madame à son rôle de grand-justicier? dit en riant sir Edouard à M. Sanson. — Je suis à vos ordres, mon ami, dit M. Sanson ; partons. J'étais bien sûr que vous ne pouviez être mêlé à une si infâme tentative. Quant à ce misérable, le seul moyen qui lui reste d'adoucir sa situation , c'est de nommer ses complices. »

Cette fois, on ne pouvait se tromper sur l'intention de M. Sanson ; elle tendait manifestement à obtenir un aveu d'Idoménée, et chacun devina qu'il ne s'était si bien contenu que pour tromper sir Edouard.

« C'est ce qu'il a de mieux à faire, dit M. Welmoth sans se troubler, et je le lui conseille... mais c'est à ses juges et non pas à nous qu'il doit répondre. »

Pendant qu'il parlait ainsi, M. Welmoth attachait sur Idoménée des yeux inquiets. M. Sanson semblait confondu de son silence.

« Eh bien! lui dit M. Welmoth d'une voix altérée, venez-vous?... »

M. Sanson fit un mouvement pour sortir avec sir Edouard. En ce moment, le mulâtre chancela sur ses jambes et poussa un cri sourd et terrible.

« Attendez, sir Welmoth, dit-il... attendez... »

Ce changement soudain arrêta tout le monde.

« Quoi donc ? » s'écria-t-on de tous côtés. « C'était du poison...

Ah! fit le mulâtre râlant... le coup était bien monté. S'il avait tiré le coup de feu, je me serais enfui et j'aurais été crever dans quelque coin d'un bois... » « Horreur! » crièrent tous ceux qui étaient présents. « Oui... oui... dit Idoménée, voilà le scélérat qui m'a fait tirer un coup de pistolet sur M. Clémenceau.—Je le savais bien!... s'écria Jean. — C'est lui... c'est lui... »

Le malheureux n'en put dire davantage; il chancela. Dans une dernière convulsion, il se précipita du côté de sir Edouard, comme pour le punir; mais, avant qu'il eût pu l'atteindre, il tomba mort à ses pieds.

Celui-ci le contempla un moment en silence et avec une joie farouche. Tout le monde était anéanti de ce dénoûment soudain et imprévu.

« Infâme! s'écria M. Sanson, nieras-tu encore? — Quoi donc! dit M. Welmoth, vous mêlez-vous aussi de la partie? est-ce votre rôle qui commence pour me payer en injures les belles guinées que je vous ai prêtées en espèces? — L'argent est prêt, dit Clémenceau, et le but de cet entretien que vous avez calomnié, était d'arracher M. Sanson de l'habile spéculation par laquelle vous espériez le ruiner.— Assez de toutes ces accusations! dit sir Edouard; j'ai trop longtemps répondu à des laquais, à des intrigants, à une femme perdue et à un honnête homme qui n'est qu'une dupe. — Monsieur l'Anglais, lui dit Jean en s'approchant doucement de lui... voulez-vous que je vous fasse un cadeau? — Qu'est-ce?... fit sir Edouard. — Ce sont des capsules pour vos pistolets; car, si vous êtes un tant soit peu gentleman, vous vous brûlerez la cervelle en sortant d'ici. »

Il lui tendit les capsules, et sir Edouard avança la main en disant :

« Oui, je les prends, pour envoyer dans la tête de ton maître la balle que je lui dois.»

Mais, avant qu'Edouard eût pris les capsules, Jean s'était précipité sur lui et l'avait terrassé. Tout le monde s'élança pour arracher sir Welmoth à la colère de Jean, qu'on croyait vouloir se venger en voyant le coupable lui échapper.

« Laissez, laissez, dit Jean, je n'ai pas tout dit : je veux voir le gilet de flanelle de ce monsieur... Quand j'ai grisé son groom, comme il dit, à mesure que sa langue s'embarrassait pour la prononciation, elle se déliait pour la confidence, et il m'a glissé dans l'oreille qu'il portait entre cuir et laine des papiers bons à consulter. »

Pendant qu'il parlait ainsi, Jean avait arraché ces papiers à M. Welmoth, et il avait lâché celui-ci pour les remettre à M. Sanson. M. Sanson commençait à peine à les lire, que Welmoth s'était relevé, avait ramassé ses pistolets et les avait armés des capsules que lui avait moqueusement remises Jean.

« A mon tour! » s'écria-t-il en dirigeant ses pistolets sur le groupe désarmé qui s'était réuni autour de M. Sanson pour prendre connaissance avec lui de ces papiers accusateurs. « Oui, entendez-moi, leur dit sir Edouard; c'est vrai, j'ai fait tirer sur ce M. Clemenceau, parce qu'il eût détruit les projets dont je suis l'exécuteur et qui vous perdront un jour; car, moi mort, mille autres me succéderont. Il faut que la France perde ses colonies, nous l'avons décidé; et ce que l'Angleterre a décidé est l'arrêt du ciel, implacable et inévitable. Oui, j'ai voulu vous ruiner, j'ai voulu perdre cette femme de réputation; oui... j'ai organisé cet incendie. Voilà l'aveu de tout ce que j'ai fait, et vous avez en main les preuves de ma mission. A quoi cela peut-il mener, d'après les lois de votre pays?... — A l'échafaud, misérable! lui répondit M. Sanson. — Eh bien! dit sir Edouard, il m'importe peu que j'y monte pour un crime ou pour dix; eh bien! j'en ai encore deux à commettre; j'ai deux victimes à choisir ici, qui prendrai-je?...—Malheureux! s'écria M. Sanson — Non, pas vous, monsieur, dit sir Edouard, mais cette femme, et ce jeune élégant prétendant à la main de miss Clara.. »

Madame de Cambasse pâlit, et Jean voulut s'élancer devant elle.

« Pas un mouvement! s'écrie M. Welmoth, ou elle est morte. Cependant je puis vous proposer une transaction : monsieur Sanson, il y a une bougie derrière vous... brûlez-y, les uns après les autres, tous les papiers que vous tenez, et je me retire.

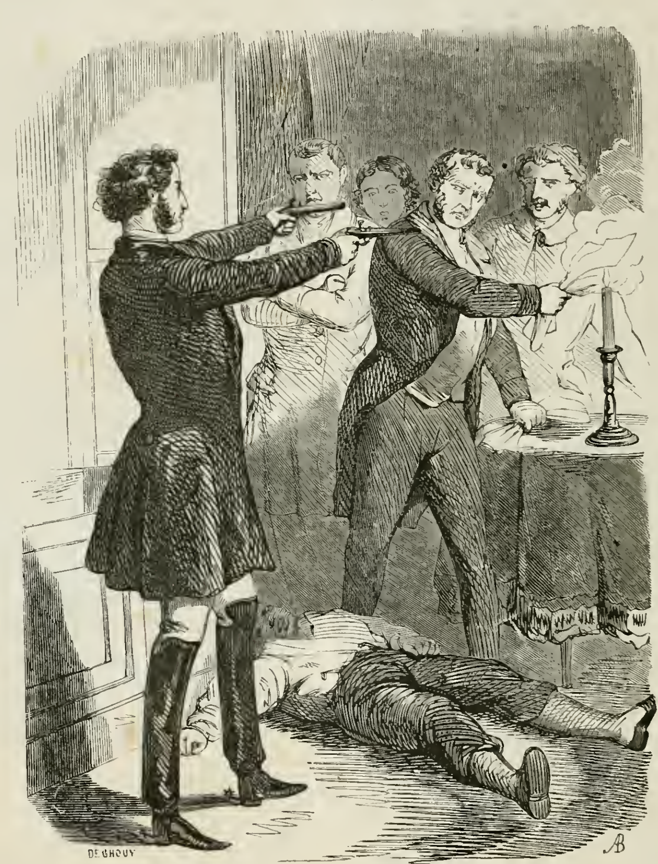
— Jamais! jamais! dit M. Sanson.—Alors comme il vous plaira, dit Welmoth en visant madame de Cambasse, qui tomba à genoux presque morte de terreur. — Cédez... s'écria Clémenceau, cédez... au nom du ciel! — Ah! vous avez peur pour vous, jeune galant, dit sir Edouard. — Misérable! » s'écria Clémenceau en voulant s'élancer contre lui.

Mais il fut retenu par Jean qui l'arrêta en s'écriant :

« Il le ferait comme il le dit, le gueux! — Il suffit! » dit M. Sanson en s'approchant de la bougie.

Welmoth, les pistolets tendus, regarda brûler tous les papiers les uns après les autres. Puis, quand ce fut fini, il marcha à la croisée, tira les deux coups de pistolet en l'air, et se retournant alors vers ses ennemis, il leur dit :

« L'honneur de l'Angleterre est sauvé, messieurs; maintenant, je suis à votre disposition. »



Welmoth, les pistolets tendus, regarda brûler tous es papiers les uns après les autres...

Cet acte de farouche héroïsme frappa Clémenceau et M. Sanson d'une admiration étrange.

« Partez donc, lui dit M. Sanson; vous avez ce jour tout entier. — Merci! » dit sir Edouard en sortant.

Nous n'avons pas besoin de dire quel fut le dénoûment de cette histoire entre madame de Cambasse et M. Sanson. Le mariage de Clara et d'Ernest fut célébré le même jour que le leur. Quant à l'incendie et à la tentative d'assassinat sur Clémenceau, Idoménée resta chargé de tous ces crimes; et personne, excepté ceux qui avaient été témoins de la scène que nous venons de raconter ne soupçonna la part qu'y avait prise M. Welmoth. Cette leçon suffit à guérir Clémenceau de son enthousiasme abolitionniste pour l'Angleterre. Peut-être pourrons nous raconter un jour comment il fut guéri de son enthousiasme pour la liberté des esclaves.

FRÉDÉRIC SOULIÉ.

FIN.

Paris.—Imprimerie Walder, rue Bonaparte, 44.

FRÉDÉRIC SOULIÉ

ŒUVRES ILLUSTRÉES

A LA LIBRAIRIE THEATRALE,
12, boulevard Saint-Martin.

EULALIE PONTOIS.

F. Barrias, del.
L. Deghouy, sculp.

I

Dans un salon boisé du château de la Grasserie se trouvaient, durant une des froides soirées du mois d'octobre 1838, quatre personnes assises autour d'un feu qui commençait à s'éteindre.

Deux bougies posées sur une console, à l'autre extrémité du salon, n'éclairaient qu'imparfaitement cette vaste pièce, et l'on n'entendait que le bruit de la pluie qui tombait à verse.

Une préoccupation inquiète agitait le cercle formé autour du feu, mais chacun semblait vouloir garder ses réflexions pour soi-même et craindre de les communiquer aux autres.

Il y avait deux hommes et deux femmes. Les femmes occupaient les deux côtés de la cheminée, les hommes étaient en face.

L'une de ces femmes pouvait avoir quarante-cinq ans. Elle avait pu être belle, quand la fraîcheur de la jeunesse et son riant embonpoint adoucissaient les lignes dures et osseuses de ses traits; mais à l'âge où elle était arrivée, et surtout à cause de son extrême maigreur, rien d'aimable ni de bienveillant n'était resté sur ce visage. Un nez busqué, des lèvres minces,



— Hein? fit le peintre, en voilà de la chevelure! — Page 5.

un menton pointu, de petits yeux gris, lui donnaient un caractère de hauteur et de méchanceté.

Cette femme était d'une taille élevée et carrée; cependant ce disgracieux ensemble était empreint d'un air de distinction aristocratique qui n'appartient qu'aux femmes laides d'un monde élevé.

Du reste, la jeune fille qui était en face d'elle semblait prouver qu'on peut être belle avec de pareils traits; car il existait entre elle et cette femme une ressemblance parfaite.

L'expression seule était différente, et un peu d'ironie et de dédain se montrait seulement sur ce visage blanc et rose, rayonnant de santé et encadré de magnifiques cheveux blonds. Toutefois, on reconnaissait aisément que ce devaient être la mère et la fille.

Le plus âgé des deux hommes assis en face de la cheminée était un prêtre, vieillard encore vert.

Il gardait le silence comme les autres; mais à la ténacité avec laquelle il attachait ses regards sur son voisin, on eût dit qu'il eût voulu lire jusqu'au fond de son âme, et plusieurs petits mouvements maladroitement réprimés annonçaient une extrême envie de causer, sinon d'interroger.

Quant au dernier de ces quatre personnages, c'était un homme de trente ans : il avait aussi quelque chose de méchant et d'insolent dans le visage ; mais cette insolence et cette méchanceté devaient être d'une tout autre famille que celles de la dame. C'étaient un nez retroussé en pied de marmite, des pommettes roses saillantes sur des joues creuses, et un menton fuyant ; une bouche en dessous, comme celle d'un requin, un œil inquiet et agité.

Il était assez grand et n'était pas mal tourné de sa personne ; mais il y avait dans cet individu une importance grêle qui dénotait invinciblement une envie incapable contre tout ce qui était plus beau ou plus spirituel que lui.

Déjà plus d'un quart d'heure s'était passé dans un absolu silence, lorsqu'un homme d'une quarantaine d'années entra dans le salon par une porte qui faisait face à la cheminée.

— Ah ! c'est vous, Pontois ? lui dit la plus âgée des deux dames, est-ce que vous passez la nuit au château ? — Si madame la comtesse le désire, répondit cet homme, j'y reviendrai ; mais je suis venu pour chercher M. le curé et le reconduire jusque chez lui. Il y a loin d'ici au presbytère… — Mais vous demeurez à deux pas, dit le jeune homme. Ce n'est pas une grande peine que vous prendrez là. — Ce n'est pas pour moi que je parle, répondit Pontois, c'est pour M. le curé ; il est près de minuit, et il fait un si mauvais temps !… — C'est juste, reprit la comtesse ; bonsoir, monsieur Denis, fit-elle au curé ; vous avez eu un triste devoir à remplir aujourd'hui, et nous vous remercions de l'empressement et de la sollicitude que vous y avez mis. — Je suis prêtre pour apporter les secours de la religion aux mourants, comme pour offrir des conseils à ceux qui ne sont pas dans une bonne voie, repartit le curé en regardant le jeune homme, qui le toisa d'un regard impertinent et qui probablement allait lui faire une réponse peu amicale lorsque la comtesse s'empressa de dire à Pontois : — N'est-ce pas Eulalie qui veille cette nuit près de la marquise ? — Oui, madame, répondit Pontois ; c'est ma fille et la vieille Marthe qui passeront la nuit près de Mme de Soubiran.

La comtesse et le jeune homme échangèrent un regard d'intelligence pendant que le curé cherchait son parapluie et son chapeau.

— Est-il nécessaire que je revienne ? dit Pontois. — Non, reprit la comtesse, vous devez être horriblement fatigué ; restez chez vous. Il n'y a pas d'accident à craindre cette nuit, du moins je l'espère. Seulement, soyez ici demain de très-bonne heure. — Il suffit, dit Pontois.

Le curé et le régisseur, car cet homme était celui qui gérait les propriétés de la marquise de Soubiran, le curé et le régisseur, disons-nous, quittèrent le salon, et presque aussitôt la jeune fille s'écria, en étouffant un long bâillement de manière à lui donner l'apparence d'une contraction nerveuse :

— Maman, veux-tu rentrer ? Je suis brisée. — Eh bien ! Camille, dit la comtesse, je ne remonte pas encore ; mais, si tu es fatiguée, tu peux aller te coucher.

A cette proposition, la jeune fille tressaillit et laissa échapper cette exclamation :

— Toute seule ! — Tu as raison, dit la comtesse, qui se méprit au sens de cette exclamation ; je vais aller t'aider à te déshabiller.

Puis elle reprit en s'adressant au jeune homme :

— D'après ce que vous m'avez écrit, monsieur Gagerot, je n'ai pas même voulu amener avec nous une femme de chambre. Du reste, ce sera l'affaire de cinq minutes. Veuillez m'attendre ; je redescends.

La comtesse prit une bougie, mais Camille ne quitta point son fauteuil.

— Eh bien ! Camille ? lui dit sa mère d'un air sec. — Maman, j'aime autant rester ici ; je dormirai sur ce fauteuil.

La comtesse fronça le sourcil, M. Gagerot se mit à rire.

— Ah ! dit-il d'un air galant, la belle Mlle Camille a peur des revenants. — J'aime autant rester ici, dit la jeune fille. — Point de sot enfantillage, reprit la comtesse de Brevise ; venez.

Camille se leva pour obéir, et Gagerot lui dit avec un sourire qui avait ou la prétention d'être aimable ou celle d'être spirituel ;

— Pour revenir, il faut être mort, et Mme de Soubiran n'est pas encore dans l'autre monde.

Camille parut encore plus alarmée, et elle semblait encore hésiter à partir lorsqu'une des portes du salon s'ouvrit, et une jeune fille parut, tenant d'une main un flambeau, de l'autre une cafetière.

— Ah ! c'est vous, Eulalie, dit la comtesse ; vous allez dans la chambre de la marquise ? — Oui, madame, répondit Eulalie. — Est-ce la potion ordonnée par le médecin que vous portez là ? dit la comtesse en montrant la cafetière. — Non, madame, c'est du café que j'ai pris à l'office pour Marthe et pour moi. Comme c'est la troisième nuit que nous passons, nous avons peur de dormir. — C'est bien, fit la comtesse.

Eulalie sortit, et Mme de Brevise dit à Camille :

— Voilà une fille plus jeune que vous, et qui n'a pas de ces sottes terreurs. — Ah ! maman, dit Camille d'un air de dédain, ces gens-là… — C'est vrai, reprit Gagerot d'un air railleur, ces gens de rien, ignorants et pauvres, ça n'a pas le droit d'être… superstitieux.

Mme de Brevise se pinça les lèvres, tandis que sa fille regardait Gagerot d'un air si étonné, que celui-ci pensa qu'elle n'avait pas compris le sarcasme ; la jeune fille s'étonnait seulement de ce que M. Gagerot le lui eût adressé.

La comtesse fit un signe impératif à Camille et l'emmena.

Gagerot haussa les épaules et murmura à voix basse :

— Petite bégueule… Enfin, c'est fait…

Puis il alla s'asseoir au coin de la cheminée, tisonna le feu pour le ranimer et se pencha sur son fauteuil, les yeux fixes au plafond, en sifflotant un air d'opéra comique qu'il interrompait de temps en temps par quelques mots comme ceux-ci : Soixante-dix… soixante-quinze… quatre-vingt mille… Il reprenait son air, et ajoutait un peu plus tard : La forêt de Coudray, trente mille… cent dix mille… la terre des Lorières, seize mille… cent vingt-six mille…

Il compta ainsi jusqu'à deux cent mille, et, arrivé à ce beau chiffre, il se trémoussa joyeusement sur son fauteuil en criant assez haut pour qu'on pût l'entendre : — Deux cent mille livres de rente… eh ! eh ! Un regard ardent jeté autour de lui avec un vif mouvement de tête, sembla dire : J'en aurai bien quelque chose.

A ce moment, Mme de Brevise reparut et vint rapidement s'asseoir près de Gagerot.

— Enfin, lui dit-elle, nous sommes seuls ; eh bien ?… — Eh bien ! c'est fait comme il a été convenu.

La comtesse laissa échapper un profond soupir de sa poitrine, Gagerot en comprit le sens.

— Ne vous l'avais-je pas écrit ? — Sans doute ; mais l'accueil de Mme de Soubiran a été si froid. — Une mourante… et puis vous n'étiez pas d'une parfaite intimité. — Mais nous venions de faire cent lieues en poste pour lui prodiguer nos soins.

Gagerot laissa échapper un petit ricanement.

— Plaît-il ? fit la comtesse avec hauteur. — Seriez-vous venue, si je ne vous avais pas appris qu'elle instituait votre fille sa légataire universelle ?

La comtesse ne jugea pas à propos de répondre ; mais elle reprit en baissant la voix :

— Vous avez donc lu le testament ? — Je l'ai dicté, repartit Gagerot en regardant la comtesse avec une intention marquée.

Mme de Brevise sembla se mettre sur ses gardes et examiner Gagerot.

— En ce cas, lui dit-elle, vous devez en connaître les moindres dispositions ? — Je les connais, et je suis chargé de les faire exécuter. — Vous, l'exécuteur testamentaire de Mme de Soubiran ? — Moi ! — Ah ! fit la comtesse. Et il y eut un moment de silence, pendant lequel Gagerot regardait d'un air railleur les petites crispations nerveuses que cette nouvelle semblait donner à Mme de Brevise, et qu'elle avait grand'peine à contenir. Cependant ce fut elle qui reprit l'entretien la première. — Et qu'a-t-elle laissé à ce Paul Chagoin ? — Rien ! dit Gagerot avec un accent de rage satisfaite. — Absolument rien ? — Absolument rien ! repartit Gagerot du même ton.

Par un mouvement involontaire, Mme de Brevise se recula sur son fauteuil, et reprit d'un air presque soumis :

— Mais, je ne l'entendais pas ainsi ; c'est son neveu, son véritable héritier, et je ne veux pas qu'on dise que nous l'avons entièrement dépouillé. — Il est temps encore de faire révoquer le testament, fit Gagerot d'un ton dégagé.

Mme de Brevise s'agita sur son fauteuil ; Gagerot se prit à ricaner, la comtesse se leva et se promena avec agitation dans le salon.

Gagerot se mit à la lorgner avec une impertinence si marquée, que la comtesse finit par s'arrêter tout à coup, et lui dit avec colère :

— Vous vous êtes fait, sans doute, votre part dans ce testament ? Ainsi, monsieur… — Moi, madame, dit Gagerot d'un air de puritain offensé, je n'ai d'autre part dans ce testament que celle que Mme de Soubiran a voulu absolument me faire. Sa bibliothèque, qui n'a guère de valeur que comme souvenir, voilà tout ce que j'ai accepté.

Mme de Brevise pensa immédiatement qu'il serait prudent, lors de l'inventaire, de faire examiner soigneusement chaque livre, pour s'assurer si la vieille marquise n'y avait pas caché quelques paquets de billets de banque.

— Croyez, monsieur, que je comprends cette délicatesse, et que nous saurons la reconnaître. — En faisant ce que j'ai fait, dit Gagerot d'un air sentencieux, j'ai obéi à ma conscience : Mme de Soubiran m'a demandé des conseils, je les lui ai donnés comme doit le faire un honnête homme, sans attendre d'autre récompense que la conviction d'avoir fait mon devoir.

Sur cette solennelle déclaration, nos deux interlocuteurs allaient se quitter, lorsqu'ils entendirent tout à coup des cris aigus partir de l'étage supérieur.

Mais, avant de dire quelle était la cause de ces cris, nous allons expliquer à nos lecteurs les relations diverses de ces personnages entre eux.

II

En 1808, il existait en France un M. Chagoin, munitionnaire général, à qui l'empereur ne demanda pas des comptes trop exacts à la condition qu'il marierait sa fille à M. le marquis de Soubiran, émigré ruiné, devenu comte et chambellan de Sa Majesté impériale.

Le fils aîné du munitionnaire fut chargé d'aller manger une large

part des revenus de son père comme préfet de l'un de nos départements d'outre-Rhin, et les millions du père Chagoin se trouvèrent légitimés par l'emploi gouvernemental qu'ils reçurent.

Il arriva de ceci que M. de Soubiran mena une vie fort malheureuse.

Tracassé par sa famille, et surtout par sa sœur, Mme de Brevise, qui s'était mariée en 1812, à un gentilhomme, qui lui apportait un nom sans alliage, il prodiguait aux siens la fortune de sa femme sans pouvoir obtenir pour elle la moindre concession. On la tolérait à peine et on ne manquait pas une occasion de plaisanter sur les *riz-pain-sel* et leurs millions, tout en vivant de leurs miettes.

Mme de Soubiran était une bonne femme, et lorsque vint la restauration, et que, de chambellan, son mari devint gentilhomme de la chambre, elle eut la faiblesse de se brouiller avec son frère l'ex-préfet pour des gens qui la méprisaient.

Le père Chagoin mourut alors, et son héritage donna lieu à un procès scandaleux entre le frère libéral et la sœur marquise. Toutes relations cessèrent entre eux, et à l'époque de la mort du marquis, arrivée en 1830, ni M. Chagoin ni son fils Paul ne vinrent même faire une visite de condoléance à Mme de Soubiran.

La rupture fut à jamais scellée.

M. Chagoin mourut à son tour, et laissa sa fortune à son fils unique, M. Paul Chagoin, qui était aussi l'unique héritier de Mme de Soubiran, puisqu'elle restait sans enfants.

Tant que ledit M. Paul eut en possession forêts, maisons, capitaux, il ne pensa guère à sa tante; mais, après trois ou quatre ans de folies stupides, lorsque le jeu, les chevaux, les magnifiques soupers, et surtout les sylphides de tout ordre eurent profondément écorné la fortune de M. Paul, il se souvint de sa tante et lui écrivit.

Mais la porte était gardée, et Mme de Brevise avait placé près de Mme de Soubiran un homme qui s'était chargé de représenter le neveu comme le plus mauvais garnement de la terre. C'était la vérité, et Mme de Soubiran en était assez convaincue pour ne pas être très-ravie de lui laisser sa fortune.

Mais de là à faire donner cette fortune à Camille de Brevise il y avait une montagne à franchir, et Pontois, l'intendant en question, n'était pas de taille à surmonter une si énorme difficulté.

Cependant ce n'était pas parce que Mme de Soubiran détestait les Brevise, et surtout la jeune Camille, que la chose était si difficile. C'était le fait matériel de faire un testament qui épouvantait la marquise.

Pour elle, comme pour beaucoup de gens, écrire un testament, c'est appeler la mort. Cela lui faisait peur, et il n'y avait qu'un esprit fort qui pût la déterminer à cet acte extraordinaire de courage.

Or, pendant l'été qui avait précédé le mois d'octobre durant lequel se passait la scène dont nous avons parlé, Mme de Brevise, devenue très-assidue auprès de Mme de Soubiran, avait rencontré chez elle M. Gagerot, qui venait d'acheter une propriété voisine.

Cette propriété, on prétendait que M. Gagerot n'en avait payé que les droits de vente; mais elle valait cinq cents francs de contribution, et c'est tout ce que lui demandait M. Gagerot, à qui il ne manquait que cela, du moins le disait-il, pour être nommé député.

Mme de Brevise jugea le Gagerot d'un coup d'œil, et lui raconta le malheur de Mme de Soubiran, qui n'avait d'autre héritier que ce misérable Paul Chagoin.

Elle lui fit comprendre comment il y avait toute chance pour que le neveu héritât de la tante, et cela à cause de la peur puérile qu'éprouvait la marquise de faire un testament. Cette peur, ce ne pouvait être une personne intéressée aux dispositions probables de Mme de Soubiran qui pouvait la combattre, et un étranger aurait bien plus de pouvoir.

Gagerot, à son tour, jugea Mme de Brevise à la troisième phrase, et sans transition lui offrit ses services. Il était d'une opposition assez avancée pour mériter les voix carlistes de l'arrondissement, et Mme de Brevise crut pouvoir les lui promettre.

Toutefois, ce petit marché clandestin n'eût pas été très-exactement tenu sans une petite circonstance que Mme de Brevise n'apprit qu'à son retour à Paris, lorsqu'elle s'informa de ce M. Gagerot qu'elle avait laissé près de sa belle-sœur.

Le futur député et le dandy ruiné se connaissaient depuis longues années, et il se trouvait qu'ils se déplaisaient souverainement, et que Gagerot détestait Paul Chagoin de tout ce qu'il avait de haine.

En effet, en vingt circonstances diverses, le dandy dissipateur avait écrasé par ses prodigalités la parcimonieuse ostentation du prétentieux Gagerot. Il l'avait cent fois fait reculer au jeu par l'insolente énormité de ses enjeux; Gagerot s'étant vanté d'avoir inspiré une violente passion à je ne sais plus quelle célébrité de la danse, Paul la lui avait enlevée en vingt-quatre heures.

D'ailleurs, Paul se moquait prodigieusement des opinions, du désintéressement et surtout de l'austérité politique de M. Gagerot.

Il prétendait que s'il n'était pas vendu, c'est parce qu'il s'estimait dix fois plus qu'il ne valait. Il disait cela à qui lui parlait de Gagerot, et il le disait à Gagerot lui-même; si bien qu'il en résulta un duel où Paul Chagoin eut l'impertinence de tirer au nez de Gagerot et l'adresse de l'effleurer assez légèrement pour l'écorcher à son extrémité.

Enfin, pour combler la mesure, Paul Chagoin avait été le créancier de Gagerot de quelques centaines de louis gagnés au jeu, pour lesquels Gagerot avait fait des billets qu'il n'avait pas payés, et que Paul avait dédaigneusement donnés à son valet de chambre, en lui disant d'en tirer ce qu'il pourrait.

Gagerot avait donc été poursuivi par le valet de chambre de Paul, et quoiqu'il eût payé, le fait avait été raconté et l'insulte connue.

On conçoit dès lors avec quelle sincérité cet homme dut travailler à la déshérence de son ennemi.

Le hasard le servit à merveille. Mme de Brevise était à peine à Paris depuis un mois, que Mme de Soubiran tomba très-dangereusement malade; Gagerot lui en donna avis, et l'on a pu voir comment il lui apprit qu'il avait tenu sa promesse.

Maintenant nous allons poursuivre notre récit, et dire d'où partaient les cris qui éclatèrent tout à coup dans le château de Mme de Soubiran.

III

Ces cris étaient poussés par Mlle Camille de Brevise, que sa mère trouva en proie à une violente attaque de nerfs.

La comtesse, que Gagerot avait suivie, le pria d'aller dans la chambre de Mme de Soubiran et de lui envoyer Eulalie pour un moment.

M. Gagerot redescendit, et entra avec la précaution ordinaire dans la chambre de la malade; il fut d'abord très-surpris de n'y point trouver Eulalie. Cependant il supposa qu'elle avait pu entendre ces cris, et qu'elle était sortie pour s'informer de ce qui se passait.

Il voulut s'en assurer, et s'approcha de la vieille Marthe, étendue dans un large fauteuil; mais ce fut inutilement qu'il l'appela à voix basse, qu'ensuite il la toucha, puis la secoua plus rudement, Marthe dormait d'un sommeil que rien ne semblait pouvoir rompre.

Ce sommeil, cette absence d'Eulalie commencèrent à troubler M. Gagerot; il regarda plus attentivement autour de lui, et s'aperçut que la flamme de la bougie vacillait très-vivement; il en chercha la cause, et vit que la porte-fenêtre qui ouvrait de plain-pied de la chambre de la marquise dans le parc n'était point fermée.

Cette nouvelle découverte changea la nature du trouble qu'éprouvait M. Gagerot; il courut au lit de la malade, et reconnut avec horreur qu'un oreiller lui couvrait la face. Il l'arracha. Mme de Soubiran avait été étouffée et ne respirait plus.

M. Gagerot, épouvanté de cet affreux spectacle et du crime encore plus affreux qu'il accusait, appela de toutes ses forces, et ses cris parvinrent aussi jusqu'à Mme de Brevise.

La comtesse se trouva dans une cruelle perplexité; elle avait déjà assez de peine à contenir les violentes convulsions de sa fille, qui s'écriait, dans un complet égarement :

—Je l'ai vue! je l'ai vue!... La voilà! la voilà!...

Et le bruit que faisait M. Gagerot lui apprenait qu'il s'était passé quelque sinistre événement.

Cependant les cris de Camille et de M. Gagerot se perdaient dans l'immensité de ce château, et n'éveillaient point les domestiques, couchés dans des communs assez éloignés. La comtesse se décida donc à redescendre, et trouva Gagerot se pendant à toutes les sonnettes.

Mais au moment où elle pénétrait dans la chambre par une des portes intérieures des appartements, la fenêtre s'ouvrit avec fracas et Eulalie se précipita dans la chambre en criant à M. Gagerot :

—Oh! taisez-vous, monsieur, taisez-vous!

Puis, en apercevant la comtesse, Eulalie poussa un cri et se laissa tomber sur un siége en éclatant en larmes.

Une explication put avoir lieu, et Gagerot apprit à Mme de Brevise l'horrible catastrophe qu'il venait de découvrir.

Cependant l'idée d'accuser une si jeune fille d'un crime abominable ne put venir à la pensée ni de la comtesse ni de Gagerot, et ils lui demandèrent simultanément :

—Mais vous, Eulalie, qu'avez-vous vu?—Rien... rien... reprit-elle d'une voix sourde et en parcourant la chambre d'un regard égaré.

Il était facile de supposer que la peur avait produit cette espèce de délire qui semblait dominer la jeune fille, et Mme de Brevise s'écria la première :

— Il faut éveiller du monde, il faut aller chercher Pontois. — Mon père! dit Eulalie en se redressant avec une nouvelle terreur.

En laissant échapper cette nouvelle exclamation, Eulalie était pâle et ses dents claquaient comme si elle eût été en proie au frisson de la fièvre la plus violente.

Cet effroi rappela à Gagerot et à la comtesse le cri qu'avait poussé Eulalie en rentrant : « Oh! taisez-vous... taisez-vous! » avait-elle dit.

La comtesse révéla toute la portée du soupçon qui venait de s'emparer d'elle par ce seul mot :

— Pontois! oh! ce n'est pas possible. — Non, s'écria Eulalie, ce n'est pas mon père, ce n'est pas mon père.

La comtesse et Gagerot se regardèrent comme si cette défense eût été une accusation directe, et Gagerot s'écria :

— J'entends du bruit, on vient; je cours moi-même chez Pontois.

Gagerot prit à tout hasard un énorme bâton et courut chez Pontois, qui demeurait à l'extrémité du parc, à quelques pas de la longue avenue pavée qui menait du château au village. Gagerot n'aborda la petite maison de Pontois qu'en l'examinant avec attention. Il écouta à la porte avant de frapper: le plus profond silence régnait dans l'intérieur.

Peut-être Pontois n'était-il pas chez lui, et cette absence eût été un indice assez grave pour qu'il fût nécessaire de le constater. Gagerot frappa et personne ne répondit; tous ses soupçons lui parurent se confirmer..

Il frappa plus violemment; mais presque aussitôt une fenêtre s'ouvrit et Pontois s'écria :

— Qui est là ?...— C'est vous, Pontois? lui dit Gagerot.— C'est vous, monsieur Gagerot? reprit Pontois... est-ce qu'il est arrivé quelque chose au château ?... Attendez un moment, je descends, je vais vous ouvrir.

Ceci fut dit si naturellement que Gagerot douta de ses soupçons.

Cependant il se promit d'examiner l'intérieur de la maison de Pontois et de ne rien perdre des moindres gestes ni des plus petits mouvements de cet homme. Pontois vint ouvrir la porte, il ne prit que le temps d'allumer une chandelle et introduisit Gagerot dans sa chambre.

On voyait qu'il venait de quitter son lit; ses habits étaient soigneusement posés sur une chaise, rien n'attestait dans cette chambre le désordre qui semble devoir suivre une mauvaise action, et l'arrivée inattendue de Gagerot autorisait la vivacité des questions que lui adressait Pontois.

Mais comme Gagerot, fort occupé à tout examiner, lui répondait à peine, Pontois s'écria avec quelque impatience :

— Mais enfin, monsieur, qu'y a-t-il? — Il y a, dit Gagerot, que Mme de Soubiran est morte. — Hélas! dit Pontois, qui continuait à se rhabiller très-tranquillement, il y a deux jours que le médecin nous avait ôté tout espoir. C'était une bonne maîtresse, monsieur; c'est une grande perte pour le pays, où elle faisait beaucoup de bien. Pauvre madame!

Ce n'était là ni l'indifférence d'un homme sans cœur, ni le désespoir exagéré d'un homme qui joue une atroce comédie.

Gagerot sentit ses soupçons s'évanouir, il ajouta, sans donner à ses paroles l'intention qu'il y avait mise jusque-là :

— Mais ce qui est affreux, c'est qu'il est à croire qu'elle est morte assassinée. — Assassinée! répéta Pontois avec un accent de surprise épouvantée, assassinée! dans sa chambre, quand Marthe et ma fille veillaient près d'elle! c'est impossible... — C'est cependant ce qui est à peu près certain, dit Gagerot. — Assassinée! repartit Pontois; mais comment, par qui, dans quel intérêt?

De ces trois circonstances, la dernière frappa Gagerot.

La comtesse de Brevise avait seule un intérêt puissant à la mort de Mme de Soubiran, et Pontois, qui lui appartenait, avait-il poussé le dévoûment jusqu'à prévenir la possibilité de la révocation du fameux testament?

Toutes ces idées entraient si confusément et si rapidement dans la tête de Gagerot, qu'il n'était déjà plus à même d'observer la contenance de Pontois, lorsque celui-ci quitta sa maison et qu'ils reprirent rapidement la route du château, en répétant à chaque pas, d'un ton convaincu :

— Assassinée! c'est impossible.

Gagerot reprit un peu de présence d'esprit durant la route, et jugea qu'il était inutile de rien dire à Pontois des circonstances relatives au sommeil de Marthe, à la fenêtre ouverte, à la rentrée d'Eulalie dans la chambre, et à sa singulière exclamation.

Ils arrivèrent ainsi jusqu'au château et trouvèrent Mme de Brevise qui les attendait dans l'antichambre

— Est-ce vrai? dit Pontois en prévenant toute question, madame la marquise est morte assassinée?

La comtesse fit comme Gagerot; elle sembla vouloir lire au fond de l'âme de Pontois, puis elle lui répondit d'un air en apparence assez calme :

— C'est une supposition qui nous est venue dans le trouble que nous a causé ce fatal événement; mais ce n'est pas probable. — N'est-ce pas, madame la comtesse?... dit Pontois; mais où est ma fille? — Elle est avec Camille, dit Mme de Brevise; vous la verrez plus tard : vous, faites lever tout le monde. — Oui, madame, dit Pontois en quittant l'antichambre.

A peine fut-il sorti, que Mme de Brevise fit un signe à Gagerot, et l'emmena dans le salon.

— Comment avez-vous trouvé Pontois? lui dit-elle. — Je vois que vous partagez mes soupçons. Mais jusqu'à présent rien ne les peut confirmer; et il lui raconta la manière dont il avait trouvé Pontois et le calme parfait de ses réponses. — Oui, oui, repartit la comtesse, qu'une idée importante semblait préoccuper, Pontois est incapable d'un crime pareil... Et c'est sa fille! — Eulalie! s'écria Gagerot. — Elle-même. — Mais, reprit Gagerot, qui répéta la grande question sur laquelle se base la probabilité d'un crime, dans quel intérêt? — L'intérêt de M. Paul Chagoin. — Elle ne le connaît pas. — Oui, dit la comtesse; mais elle connaît Vaudrillan, le sous-régisseur des biens de la marquise. — Mais qu'importe? — Il importe que Vaudrillan a appartenu à M. Paul Chagoin, et que, depuis trois mois que cet homme est entré au service de la marquise, il est au mieux avec mademoiselle Eulalie. — Alors il faut s'assurer de cet homme. — Il n'est pas au château. — Alors ce serait lui... — Lui, qui, d'intelligence avec Eulalie, aurait pénétré dans la chambre dont cette fille lui aurait ouvert la porte. — Mais pourquoi ne pas interroger Eulalie, et la laisser près de votre fille? — Elle n'y est pas; mais j'ai trouvé ce prétexte pour empêcher Pontois de la voir; car il est homme à la tuer sur place au moindre soupçon d'une pareille atrocité, et nous ne pourrions rien apprendre. — Mais alors, vous l'avez au moins interrogée? — Oui. — Et qu'a-t-elle répondu? — Elle a dû être dominée, entraînée, car elle semble avoir perdu la raison, et ne répond qu'en s'écriant à chaque instant :

« Je n'ai rien vu, rien entendu. »

— Oh! ceci est affreux, dit Gagerot; il faut prévenir le maire, le juge de paix. — C'est chose faite et je les attends. — Mais, reprit Gagerot, qui torturait sa pensée à chercher une explication plausible à ce crime, ils ignoraient donc que Mme de Soubiran eût fait un testament? — Sans doute, dit Mme de Brevise.

Puis, s'arrêtant tout à coup, comme si une pensée soudaine venait la frapper...

— Ce testament; mais où était-il?— Je l'ai moi-même mis sous ses yeux dans un des tiroirs de son secrétaire. — Oh! venez... venez... s'écria la comtesse.

Elle quitta le salon, traversa rapidement les quelques pièces qui le séparaient de la chambre de Mme de Soubiran et courut au secrétaire.

La clef était dans la serrure; elle l'ouvrit, et Gagerot lui désigna le tiroir précis où il avait déposé le testament. Les papiers étaient dans un ordre parfait, mais le testament n'y était pas.

Mme de Brevise se retourna, la pâleur sur le visage, du côté de Gagerot, qui avait l'air anéanti.

— Eh bien! monsieur? — Il y était encore ce matin, dit Gagerot.

La comtesse jeta autour d'elle un regard exaspéré, et vit la vieille Marthe qui dormait toujours sur son fauteuil.

Ce pesant sommeil, qui avait résisté à la scène tumultueuse qui avait d'abord eu lieu dans la chambre, et que n'avait pas troublé l'entrée précipitée de la comtesse et de Gagerot, appela alors leur attention. Ils essayèrent de réveiller cette vieille femme et n'en tirèrent que quelques sourds murmures.

Une tasse vide, dans laquelle il y avait eu du café, était posée à côté de Marthe, sur un petit guéridon, et à côté de cette tasse la cafetière que tenait Eulalie lorsqu'elle avait paru dans le salon.

Mme de Brevise les montra du doigt à Gagerot, qui répondit à ce geste :

— Ils auraient donc endormi cette femme? — Prenez cette cafetière, et enfermez-la avec ce qu'elle contient. Oh! ce crime a été combiné avec une effroyable prévision. — Attendez, s'écria Gagerot... Oui, Eulalie était dans cette chambre au moment où j'ai mis le testament dans ce tiroir. C'est elle... il est impossible d'en douter maintenant. — Elle doit encore l'avoir, à moins qu'elle ne l'ait anéanti, s'écria la comtesse. Il faut nous en assurer.

Elle ouvrit la porte d'un corridor qui menait à un petit boudoir, en disant :

— Je lui ai ordonné de m'attendre ici.

Ils entrèrent dans le boudoir, la fenêtre était ouverte, et il n'y avait personne.

— Elle s'est échappée! s'écria la comtesse.

Et à l'instant même l'ordre fut donné à tous les domestiques de courir après Eulalie.

Mais on fit de vains efforts durant cette nuit obscure pour retrouver sa trace, et ce ne fut qu'au point du jour, qu'en suivant l'empreinte de ses pieds on la vit se diriger du côté de la rivière qui bordait le parc. Là ces traces disparaissaient, et on acquit la certitude que, poussée par ses remords et la conviction que son crime avait été découvert, elle s'était précipitée dans la rivière.

Cependant on ne découvrit point son corps.

Mais la rivière était rapide et profonde, et si cette circonstance ranima plus tard des recherches, elles demeurèrent sans résultat.

Du reste, aucune preuve ne manqua à la conviction de tous, et tout dut faire croire que c'était Eulalie qui avait commis le crime. En effet, voici d'où étaient venus les cris poussés par Mlle Camille de Brevise.

IV.

Un moment après que sa mère l'eut quittée, elle crut entendre au-dessous d'elle le bruit d'une fenêtre qui s'ouvrait mystérieusement.

Honteuse des terreurs qu'elle avait montrées devant M. Gagerot, Camille ne voulut pas céder à l'effroi qui s'empara d'elle. Mais elle se rappela que sa chambre était située au-dessus de celle de Mme de Soubiran, et se dit que sans doute on donnait un peu d'air à la mourante.

Mais ce raisonnement ne calma point l'effroi de Camille, et par un

pouvoir plus fort que sa volonté elle se leva; et pour mieux reconnaître la nature du bruit qui l'épouvantait ainsi, elle courut à la croisée, située précisément au-dessus de cette porte, et entendit plus distinctement qu'on l'ouvrait.

Camille, satisfaite de sa propre fermeté qui lui avait fait reconnaître la nature de ce bruit qui l'alarmait si fort, voulut s'assurer tout à fait de la vérité pour se donner la conviction de la puérilité de ses terreurs; car elle avait aussi entendu ouvrir les persiennes. Mais sa frayeur, qu'elle combattait avec une résolution véritable, reprit tout à coup son empire lorsqu'elle vit à quelques pas de la persienne une sorte de fantôme immobile.

Camille poussa un cri, et le fantôme, glissant avec rapidité au ras de la terre, disparut dans l'obscurité de l'une des contre-allées de la grande avenue.

Voilà comment elle raconta à sa mère la cause de ses cris, et elle ne changea rien à ce récit devant les magistrats, si ce n'est que le fantôme était une femme.

Cette déposition si importante fut du reste reconnue parfaitement vraie; car le lendemain on retrouva sur la terre détrempée par la pluie l'empreinte des pas d'Eulalie. Ces empreintes allaient jusqu'au bout de l'avenue, s'arrêtaient à un endroit où un cheval avait longtemps piétiné, et revenaient ensuite au château.

Ceci était l'explication la plus formelle du retour d'Eulalie.

Quant aux traces du cheval, on pouvait à peine les suivre durant quelques pas, et elles disparaissaient presque aussitôt sur le pavé de la grande route. Cependant elles désignaient suffisamment un complice, et Vaudrillan fut arrêté.

Mais il se trouva que Vaudrillan était à dix lieues du château pendant la nuit où se consomma l'assassinat, et durant toute cette nuit il avait dansé à la noce d'un de ses amis. Cent témoins attestèrent l'avoir vu à toutes les minutes de cette longue nuit, et force fut de porter les soupçons d'un autre côté.

On eut bien quelque envie de les porter sur Paul Chagoin lui-même. Mais Paul Chagoin n'avait point quitté Paris.

Il fallut donc rester dans l'incertitude la plus complète sur le véritable auteur de l'assassinat; car Eulalie n'avait pu être que l'instrument d'un criminel plus intéressé qu'elle-même à la disparition du testament et à la mort de la marquise.

Le café, soumis à une analyse chimique, expliqua le sommeil étrange de Marthe.

Parmi les médicaments ordonnés à la marquise, et qu'Eulalie était chargée d'administrer, elle avait choisi une fiole de gouttes de laudanum et l'avait versée dans le café. C'était elle-même qui avait pris le café à l'office.

Toutes les circonstances accessoires l'accusaient invinciblement, et son suicide ne laissa plus aucun doute sur sa culpabilité.

Cependant le résultat de cet événement profita à Paul Chagoin, soit qu'il en fût innocent, soit qu'il y eût trempé par lui ou par un de ses agents. Le testament n'existant plus, la succession s'ouvrit naturellement, et le dandy redevint plus riche qu'il ne l'avait jamais été.

Quant à Pontois, aucun soupçon ne s'éleva contre lui. Il avait reconduit le curé jusqu'à sa porte, et, s'il fût revenu au château au lieu de rentrer chez lui, on eût trouvé la trace de ses pas, comme on avait trouvé la trace des pas d'Eulalie.

Cependant, à partir de ce jour, il tomba dans une affreuse tristesse, et bien que Paul Chagoin lui eût conservé sa place, ce qui devait être pour lui une grande consolation, vu qu'il était fort avide, il devint plus sombre de jour en jour, et finit par être attaqué d'un marasme qui le conduisit rapidement au tombeau.

Mais aucune parole n'osa accuser cet homme que la mort de sa fille et la honte de son crime conduisaient au tombeau; et six mois après la mort de Mme de Soubiran Pontois mourut, après avoir rempli ses devoirs de chrétien, et avoir reçu à sa dernière heure les consolations de M. Denis, le curé du village.

Cette affaire fit peu de bruit. Elle s'était passée à plus de cent lieues de Paris, les journaux la racontèrent fort succinctement, la mort d'Eulalie ayant enlevé à ce crime tout le dramatique qui eût pu résulter du procès, et un mois après il n'en était plus question.

Mlle Camille de Brevise, bien que frustrée de ses magnifiques espérances, fit un mariage splendide, et épousa M. Anatole de Changiron.

Paul Chagoin recommença ses folies avec la fureur d'un homme qui a subi l'humiliation de paraître devenir sage par misère, et ce fut un an, jour pour jour, après cette scène que se passa celle que nous allons raconter.

V

Nous sommes maintenant dans une de ces maisons du quartier Saint-Georges, éclairées par de vastes ouvertures vitrées, et renfermant à leur étage supérieur une demi-douzaine de vastes ateliers de peintres.

C'est là que règnent dans toute la splendeur de leur vétusté les vieilles armes, les vieilles tapisseries, les vieux meubles, les vieilles pipes, pittoresquement arrangés sur les murs Il n'y a guère que le divan, où s'étalent les amis et les toiles non vendues de l'artiste, qui soit d origine moderne.

Du reste, c'est dans ces asiles de l'art que se tiennent les conversations les plus excentriques par l'étrangeté des propositions et la singularité spéciale du langage.

Le premier atelier où nous allons faire pénétrer nos lecteurs appartenait à M. Eugène Lavignan, talent médiocre, mais léché, luisant, souriant et doué d'une faculté qui mène droit à la fortune.

Depuis dix ans Lavignan faisait toujours le même portrait, c'est-à-dire que toutes les femmes qu'il peignait avaient de grands yeux, de petites bouches, un teint admirable, des bras blancs et ronds, des mains délicates, et cependant tout cela était assez ressemblant pour qu'on ne pût méconnaître les modèles.

Aussi Lavignan était-il fort à la mode parmi les femmes, même parmi celles qui avaient un sentiment vrai de la peinture. Elles n'eussent pas échangé un croquis d'Ingre ou d'Ary Scheffer contre le meilleur tableau de Lavignan; mais à l'heure du portrait, Lavignan eût été préféré à Van-Dyck lui-même.

Les femmes les plus laides embellies sur la toile ont toujours un jour, une heure, un moment, une minute de bonheur, où elles ressemblent un peu à leur portrait, et cela suffit pour leur persuader qu'elles lui ressemblent complétement. — C'est comme ça que sont faites les femmes, disait Gagerot d'un air superbe; c'est à prendre ou à laisser.

M. Gagerot, qui procédait à son élection par les moyens les plus extraordinaires, avait toutefois choisi Lavignan pour faire son portrait. Il venait de quitter la table près de laquelle il était assis la tête dans sa main, les yeux au plafond et le coude appuyé sur trois ou quatre volumes de romans qui devaient représenter les œuvres de Jérémie Bentham sur la tactique des assemblées législatives, et il s'était posté derrière Lavignan qui lui cirait les cheveux en boucles soyeuses avec un énorme blaireau.

— Hein! fit le peintre, en voilà de la chevelure! — Oui, reprit Gagerot; mais il me semble que le front manque de largeur. — Possible, dit Lavignan. Nous le développerons. — Et puis, reprit Gagerot en baissant la voix, le sourciller manque de saillie... Remarquez; j'ai les bosses de la méditation et de la comparaison des idées extrêmement saillantes... — Possible, dit Lavignan. — Voyons, cria une voix qui passa à travers un nuage de fumée, sois bon enfant, Lavignan, fais-lui tout de suite une tête de penseur et d'homme de génie. Vois-tu, mon cher, Gagerot va te faire lithographier ça, et il expédiera son *facies* à tous les électeurs de son arondissement. Un homme lithographié, mon cher, c'est quelque chose, ça compte en politique.

Gagerot haussa les épaules, et reprit sa place en disant :

— C'est toujours la même plaisanterie, mon bon Chagoin. Je vous conseille d'en changer. — Ah! s'écria Chagoin sans répondre; viens donc ici, Lavignan, il a un jour sur le méplat de son nez qui le fait reluire superbement; tiens! comme ça, à travers la fumée de mon cigare, c'est comme une étoile dans la brume. — Laisse donc son nez tranquille, dit un second fumeur en secouant sa cendre. — Laisser tranquille le nez de Gagerot! mon cher, repartit Chagoin; mais son nez m'appartient, c'est mon œuvre, c'est ma créature, c'est moi qui l'ai inventé. Je l'ai produit dans le monde, je lui ai fait une réputation. Gagerot, j'adore votre nez.

Gagerot fronça le sourcil; mais Lavignan, qui s'était approché de la table, lui dit tout bas :

— Ne lui dites rien, il est gris comme l'obélisque.

A ce moment, on frappa à la porte d'une façon discrète.

Un cri général dit au nouveau-venu :

— Entrez.

Et l'on vit immédiatement paraître un beau jeune homme d'une véritable élégance, et qui s'arrêta sur la porte comme s'il se trompait.

— Tiens, dit Paul Chagoin, c'est Changiron; bonjour, Changiron; voulez-vous un cigare, Changiron?... Ah! c'est vrai, vous êtes marié, vous ne fumez plus; mes respects à Mme de Changiron.

Puis il se pencha vers son acolyte de fumée, et lui dit plus bas :

— Fini, Changiron, enfoncé, marié, plus rien, plus d'homme, marié à mort, fini! fini!

Pendant ce temps, Anatole de Changiron saluait Gagerot, qui le connaissait par Mme de Brevise, et disait à Lavignan :

—Pardon, monsieur, je croyais entrer chez M. Manuel Torcy.—C'est la porte à côté, dit Lavignan avec l'aménité d'un commerçant qui espère enlever une pratique à un voisin. — J'ai frappé à cette porte, mais on ne m'a pas répondu; et comme le concierge m'avait dit que M. de Torcy était à son atelier, j'ai craint de m'être trompé. Je vais frapper plus fort. — Et on ne vous ouvrira pas davantage, dit une superbe femme en sortant de derrière un grand paravent qui faisait fond à la figure de Gagerot. — Il n'est donc plus dans son atelier? Si, si, si; il y est toujours, dit cette belle dame en se mirant dans une glace Louis XV; mais il est avec sa femme, et quand il est avec elle il n'ouvre à personne. — Dis donc, Lavignan, s'écria Paul Chagoin du fond de trois coussins, où il s'était enterré pour dormir, est-ce qu'il a fait comme toi, est-ce qu'il a épousé un modèle?

Lavignan se mordit les lèvres.

Mme Cornélie Lavignan, ainsi posée, laissa échapper une exclamation que nous ne pouvons guère traduire poliment que par le mot: *Butor!*

Et le fumeur assis à côté de Chagoin s'empressa de répondre:

— S'il a épousé ladite femme, en tous cas c'est bien secrètement; car personne n'en a été averti. Tout ce que je sais, c'est qu'il l'a ramenée à son retour de Suisse. Quant au reste, complétement inconnu... complétement inconnu. — Bah! dit Paul Chagoin; je parie que je la connais, ou que tu la connais, ou que Changiron la connaît. Ce doit être quelque chose comme ça dont il est devenu amoureux après tout le monde, et qu'il cache par vergogne pour sa stupide passion. — Vous êtes fin comme d'habitude, repartit Cornélie d'une voix aigre et piaillarde; Manuel ne cache rien du tout. C'est sa femme qui ne veut voir personne, qui ne veut jamais sortir, et qui vit solitaire comme un moine dans un bénitier.

La comparaison de Mme Cornélie Lavignan excita un rire si immodéré chez tous les auditeurs, et particulièrement chez Paul Chagoin, qu'on oublia un moment Manuel et son inconnue.

— Superbe, pyramidal! s'écriait Paul, tandis que Lavignan devenait rouge jusqu'au blanc des yeux, et que Changiron, fort embarrassé de sa personne, attendait le moment de pouvoir saluer et se retirer. — Cornélie... murmura Lavignan avec un regard foudroyant, Cornélie... — Eh! laisse moi donc tranquille; avec ça qu'il est si lettré, M. Paul Chagoin, pour se moquer des autres, lui qui un jour m'a écrit:

Ma chère âme,

Pour: *Ma chère amie.*

Ce fut une nouvelle explosion de la part de Chagoin; mais les autres auditeurs, comprenant que ceci dépassait de beaucoup le coq-à-l'âne, se continrent de leur mieux. Cornélie n'eut pas du tout l'air embarrassée de ce qu'elle venait de dire, et, s'avançant vers Changiron, elle lui dit:

— Tenez, monsieur, attendez un peu. Je vais entrer chez Manuel; il m'ouvrira, à moi. Je lui dirai que vous êtes ici, et il viendra vous parler. — Je vous remercie, madame, lui dit Changiron avec le ton de déférence qu'il eût employé vis-à-vis d'une duchesse; je regrette la peine que vous allez prendre, mais vous me rendrez un véritable service, car je suis chargé d'un message important pour M. de Torcy.

Cornélie écouta Changiron comme si elle eût entendu parler une langue inconnue, et ne put répondre que par une profonde révérence.

Elle sortit; mais, avant de quitter tout à fait l'atelier, elle se retourna, regarda de nouveau Changiron, et dit au fumeur qui était près de la porte:

— Je parie que c'est un homme comme il faut, ça.

VI

Paul Chagoin avait ses inconvénients, mais il avait aussi ses avantages.

S'il jetait au milieu de la conversation des mots blessants et qui embarrassaient tout le monde, il se mettait si bien au-dessus de cet embarras qu'il en faisait sortir les autres. Ainsi, lorsque Cornélie fut partie, il dit à Lavignan, comme si rien de choquant ne s'était passé entre eux:

— Mais ta femme connaît donc l'inconnue? — Oui, répondit Lavignan; elles sont même assez liées. Mme Torcy ne veut accompagner son mari nulle part, et Cornélie déteste le monde. — Connu, murmura Paul entre ses dents; c'est que tu ne veux pas l'y mener pour cause de cuirs trop fréquents. — Il en arrive que souvent, continua Lavignan, elles passent leurs soirées ensemble. — Mais alors tu dois la connaître aussi, cette inconnue? — Oui, nous logeons ensemble dans la même maison. — Et, dit Paul Chagoin, ce n'est rien de chez nous... hein? — Oh! non... non!... je t'en réponds, repartit le peintre avec un accent plein d'une conviction respectueuse pour la femme dont il parlait. — Alors, dit Chagoin, c'est qu'elle est extrêmement laide.

Lavignan laissa échapper un petit rire, en continuant à polir sur la toile le nez de Gagerot.

— Elle n'est pas laide, dit celui-ci, qui comprit le sens du rire de Lavignan.

Le peintre quitta sa toile, et, se posant comme un homme qui va faire une déclaration importante, il repartit d'un ton résolu et avec un geste enthousiaste:

— Imaginez-vous que vous ne connaissez rien, vous n'avez rien vu, vous ne savez rien de rien. Voyez-vous, c'est une beauté, des yeux, un front, une bouche, un tour de visage, une taille, une main... c'est quelque chose d'impossible, c'est beau à faire crier!

L'admiration du peintre, bien que singulièrement exprimée, n'en était pas moins très-vivement sentie.

Changiron en fut lui-même assez surpris.

— Comment, c'est à ce point-là? dit-il. — Ah! fit Lavignan en poussant un gros soupir et en se reprenant à polir le visage de Gagerot, dont il arqua les sourcils retroussés, probablement en souvenir de ceux de la belle inconnue. — Eh bien! alors, dit Paul, c'est que son mari en est jaloux comme un Bédouin, et qu'il l'enferme à la moresque. — On t'a déjà dit, repartit Lavignan, que c'est elle qui ne veut pas sortir. — Alors, dit Paul Chagoin, qui ne voulait jamais démordre d'une idée qu'il avait mise en avant, j'en reviens à ma première supposition. C'est une Madeleine repentante, une Marion Delorme amoureuse. — Pourquoi supposer cela? dit Changiron dont la curiosité était passablement excitée; pourquoi ne serait-ce pas quelque pauvre jeune fille que Manuel a enlevée pour sa beauté? — Ou peut-être, dit Gagerot, qui s'imagina que sa qualité de libéral exigeait une réponse à une pareille supposition, c'est quelque noble demoiselle qui a suivi Torcy pour son talent. — Eh bien! dit Chagoin, quoi que ce soit, je le saurai. Je découvrirai la belle; et, pas plus tard que tout de suite, je me mets en sentinelle à la porte de l'atelier, et je n'en bouge pas.

Au moment où Chagoin se levait pour exécuter sa résolution, la porte de l'atelier, s'ouvrit, et Manuel Torcy entra. Il fit un petit signe de camarade à Lavignan, et alla droit à Changiron.

Mais en passant il examina Gagerot et Paul Chagoin; il était si fort préoccupé de leur présence, que tout en parlant à Changiron il ne cessait de jeter sur eux des regards où se mêlaient une curiosité envieuse et une haine instinctive.

— Vous voulez me parler, monsieur de Changiron? — Oui vraiment, la grande affaire est résolue, et nous en avons enfin ramassé tous les matériaux. — Ah! dit Manuel qui semblait occupé de tout autre chose que d'affaires, eh bien! monsieur le marquis, je suis à vos ordres. — Il faut d'abord que nous causions un peu des conditions. C'est fort considérable.

Manuel parut écouter un bruit de pas légers courant dans l'escalier, et il répondit:

— Eh bien! si vous voulez, nous allons passer dans mon atelier.

Comme ils quittaient celui de Lavignan, Cornélie rentra.

— Eh bien! dit Chagoin, il ne cache pas sa Dulcinée aussi hermétiquement que vous le dites, voilà Changiron qui va voir cette Vénus idéale. — Baste! dit Cornélie, l'oiseau est envolé, et elle est descendue chez elle. Mais qu'est-ce qui vous a dit que c'était une Vénus? — Pardieu! c'est votre mari. — Ah! fit Cornélie qui jeta un regard furieux à Lavignan: ça ne m'étonne pas, il en est ébahi de cette sylphide, comme il l'appelle; il croit que c'est une princesse déguisée descendue sur terre... — Eh! dit Gagerot qui croyait toujours faire acte de politique libérale en jetant à tort et à travers toutes sortes de sottises contre ce qui le dépassait; on a vu des princesses faire mieux que ça. — C'est possible, reprit Cornélie, mais je vous réponds, moi, qu'elle n'est pas princesse, car elle vous connaît. — Moi! dit Gagerot qui se sentit gonflé à ce mot. — Lui! dit Paul Chagoin en se levant sur son séant. — Et vous aussi, elle doit vous connaître, car lorsque j'ai été dire à Manuel que M. Changiron voulait lui parler, il m'a demandé qui est-ce qui était dans l'atelier de mon mari, et quand je vous ai nommés tous deux, Antonie a poussé un cri d'étonnement, et est devenue toute pâle. — Ah! ah! fit Paul Chagoin en se rapprochant de Cornélie, ceci se complique. — Comment l'avez-vous nommée? dit Gagerot. — Antonie. — Antonie, répéta Chagoin, je n'ai pas d'idée d'une Antonie... pas la moindre Antonie, dans mes souvenirs; et vous, Gagerot? — Ah! ma foi, dit Gagerot d'un air suffisant, je ne tiens pas registre de ces sortes de souvenirs; et puis, d'ailleurs, ces dames changent fort bien de nom. — Possible! dit Cornélie d'un ton sec, comme si cette assertion eût été un reproche pour elle; mais, ajouta-t-elle, du moment que l'Antonie ou toute autre a l'honneur de vous connaître, il est sûr que ce n'est pas une princesse. Entends-tu, mon cher, ajouta-t-elle en s'adressant à son mari, ce n'est pas une princesse, quoique ça soit une puriste, comme tu dis. — C'est bon, c'est bon, dit Lavignan, qu'elle soit ce qu'elle voudra, ça ne me regarde pas, ni toi non plus; ainsi, je te prie de n'en plus parler, et quant à ces messieurs... — Ces messieurs, dit Paul Chagoin, ne te demanderont pas ton avis pour faire ce qui leur conviendra. — Tiens, voilà midi qui sonne, dit Cornélie, et ta madame C... va venir poser deux heures pour son portrait, et tu lui avais promis que ses mains seraient faites. — C'est vrai, dit Lavignan. A demain, monsieur Gagerot, nous reprendrons ça. Voyons, Cornélie, mets-toi là que j'ébauche les mains. — Ah! dit Gagerot, ces belles mains-là vont donc remplacer les pattes osseuses de la riche banquière? — Il y en a de plus huppées qu'elle qui s'en parent dans leurs portraits, répondit Cornélie; sans compter que j'ai posé pour les épaules de la comtesse de G... qui est bossue; pour les bras de madame de V... pour... — C'est bon, reprit Lavignan; tu n'as pas besoin de crier ça par-dessus les toits. — Avec ça que je les chéris, tes dames qui te cajolent au jour la journée, quand tu les as bien rajustées, et qui ne me diraient pas un mot aimable, à moi qui me tue le corps et l'âme à poser pour elles!

Sur ce, Gagerot et Paul Chagoin se retirèrent avec le fumeur silencieux qui s'était endormi sur le divan.

VII

L'altercation conjugale de M. et Mme Lavignan continua avec un caractère très-remarquable; le mari peignant de son mieux tout en faisant une querelle à sa femme, et Cornélie se tenant dans l'immobilité d'un modèle pendant qu'elle apostrophait son mari le plus aigrement du monde.

Mais comme le sujet de l'entretien n'appartient pas à notre récit, nous nous dispenserons de le rapporter à nos lecteurs, et nous passerons dans l'atelier de Manuel Torcy pour savoir de quelle grande affaire le marquis de Changiron était venu entretenir le peintre.

— Je vous prie de m'excuser, avait dit Torcy en introduisant le marquis dans son atelier; mais j'étais si occupé que je n'avais pas entendu frapper.

Changiron était un homme de trop bonne compagnie pour dire à Manuel qu'il savait la raison qui l'avait empêché d'entendre; il accepta l'excuse comme bonne, et lui répondit:

— Je comprends cela... quand on est dans l'inspiration du travail... cependant je suis charmé de pouvoir causer de mon projet avec vous, et d'en finir, si c'est possible; car si vous me refusez, je vous avoue que je ne saurais à qui m'adresser. — Il ne manque pas de peintres qui ont plus de talent que moi. — C'est ce que je ne reconnais pas, dit Changiron; mais, à part le talent, c'est l'extrême discrétion, l'intelligence et la rapidité qu'il faut pour un pareil travail. Vous êtes homme à me comprendre, vous. Songez que c'est pis qu'une mauvaise action que je vais faire; ce serait un ridicule à ne jamais m'en relever que je me serais acquis, si l'on soupçonnait jamais la vérité. — Vous avez donc tous vos originaux? — J'en ai du moins un bon nombre; quelques mauvaises toiles déterrées dans les greniers de mon hôtel, une douzaine de vieux cadres restés à mon château de Clermont et un assez bon nombre de miniatures très-belles forment une collection assez complète de tous les Changiron connus, et c'est à peine si nous aurons deux ou trois figures à inventer pour que la généalogie se suive sans interruption. — Combien tout cela peut-il faire de figures? — Une cinquantaine à peu près. Mais avec votre facilité, ce n'est pas le nombre qui est embarrassant, c'est le caractère de chaque époque qui sera difficile à saisir. Songez que ma belle-mère veut au moins un Van Dyck dans la collection, et comme une de mes aïeules se trouve nommée dans une liste de dames qui assistaient à une fête qu'Henri II donna à Fontainebleau, elle exige qu'il soit peint par El Rosso. Nous voulons aussi force Mignard, et puis des Greuze: enfin, mon cher Manuel, c'est la succession de toutes les écoles à refaire. — Avec les modèles que vous avez et quelque habitude de pinceau, il n'est pas impossible de faire un pastiche assez probable et qui puisse tromper des gens qui ne s'y connaissent pas. Mais vous comprenez, monsieur le marquis, qu'une indiscrétion de votre part serait encore plus fâcheuse pour moi que pour vous. — Tant mieux! si vous l'entendez ainsi, dit Changiron; car, entre nous soit dit, vos confrères ne sont pas renommés pour considérer gravement leur art, et il y en a plus d'un qui ferait de ceci la plus amusante histoire d'atelier. — Je le crois, dit Torcy en souriant; mais, ajouta-t-il d'un ton triste, le temps est passé où je me plaisais aussi à ces folles gaietés. — C'est vrai, dit Changiron, vous êtes bien changé depuis votre retour de Suisse, et...

Le marquis s'arrêta; car la pensée de la femme de Manuel lui était revenue, et il craignit de blesser Torcy en lui en parlant.

Le peintre parut le comprendre et répéta en interrogeant le marquis du regard.

— Et?... — Rien, rien, fit le marquis, c'est une remarque que tout le monde a faite, mais que personne n'explique contre vous. Revenons à notre affaire.

Je vous disais qu'il me manquait quelques portraits, et parmi ceux-là le plus important est celui de la fameuse Marguerite de Changiron, qui fut l'amie, la confidente d'Anne d'Autriche.

— Oui, dit Manuel, il paraît qu'elle était d'une merveilleuse beauté. — Ma foi! dit Changiron en riant, il paraît du moins que beaucoup de gentilshommes la trouvèrent d'une beauté à se ruiner et à se tuer pour elle; mais probablement les peintres ne furent pas de cet avis, car je n'ai pas pu trouver un portrait d'elle. — C'est étonnant! dit Manuel; mais avez-vous une idée de son genre de beauté? était-elle brune, blonde? — Ni brune, ni blonde: des cheveux d'un châtain clair et brillant, une tête de vierge, avec de grands yeux bruns bordés de cils de velours, et surmontés de sourcils noirs... Je ne peux pas trop vous dire ce qu'elle était; mais il paraît que c'était une beauté complète, et que tout en elle était parfait.

A ce moment le peintre écarta vivement une toile verte, qui recouvrait un tableau posé sur un chevalet, et dit à Changiron, en lui montrant une admirable ébauche:

— Est-ce qu'une tête pareille ne répondrait pas à l'idée que vous vous faites de cette idéale beauté? — Oh! s'écria Changiron avec un accent d'admiration bien sentie; voilà qui est beau!... très-beau!... très-beau!... Je vous fais mon sincère... très-sincère compliment; mais je ne crois pas qu'il existe une femme au monde qui puisse ressembler à cela. — Ah! fit Manuel en observant Changiron, ce visage ne vous rappelle rien? — Rien; pas même les rêves les plus impossibles de ma jeunesse.... Vrai, c'est une création digne de Raphaël! — C'est un portrait, dit Manuel: c'est le portrait de ma femme. — Pardieu! s'écria Changiron, je ne m'étonne pas si Lavignan nous a dit qu'elle était si belle. — Vous en avez donc parlé? reprit le peintre en cachant la toile avec un geste convulsif, et en dévorant Changiron d'un regard ardent. — Oh! mon Dieu! fit Changiron, qui remarqua l'altération des traits de Manuel, nous en avons parlé seulement sous le rapport de sa beauté. — Seulement sous ce rapport? dit Manuel. — Pas autrement, je vous le jure.

Manuel brisa l'appui-main qu'il tenait, avec un mouvement de rage.

— Qu'avez-vous donc? dit Changiron. — Rien... rien... dit Manuel en se promenant un moment dans son atelier. — Quand pourrez-vous commencer? reprit Changiron, qui souffrait de la douleur que semblait éprouver l'artiste. — Quand vous voudrez, reprit brusquement celui-ci; mais, reprit-il, Gagerot ni Chagoin n'ont rien dit de ma femme? — Ah çà! voyons, dit Changiron d'un air amical; est-ce que la jalousie vous tourne la tête? Votre femme est belle, on ne peut pas plus belle; mais un Gagerot, un Paul Chagoin vous alarment!... C'est de la folie! — C'est que vous ne savez pas... dit Manuel. — Quoi donc? — Rien... rien, repartit le peintre. J'ai juré de me taire; mais vous, monsieur le marquis, vous pouvez parler: Gagerot et Paul Chagoin n'ont rien dit de ma femme? — Que voulez-vous qu'ils en aient dit? ils ne la connaissent pas. — Vrai! — Ils ne l'ont jamais vue. — Jamais? — On s'est étonné seulement du soin que vous mettiez à la cacher à tous les yeux. — Vous avez raison, dit Manuel en serrant les dents; ils ne l'ont jamais vue depuis qu'elle est ma femme... C'est juste... c'est juste!... Mais ne parlons plus de cela, monsieur le marquis. On me trouve bien ridicule, n'est-ce pas? Eh bien! soit, je veux l'être... On invente des histoires à ce sujet: on dit que ma femme est quelque princesse qui se cache, ajouta-t-il en s'efforçant de rire, ou peut-être... qui sait! continua-t-il en pâlissant devant sa propre pensée, quelque échappée de Botany-Bay... ou... — Torcy, lui dit sérieusement Changiron, vous devenez fou. Que diable! vous la connaissiez, vous saviez ce qu'elle était; et lorsque vous l'avez prise, vous avez accepté en homme courageux son passé, s'il est mauvais. — Vous croyez donc qu'il l'est? dit Manuel en pâlissant. — Je ne puis répondre à une pareille folie. Voyons, calmez-vous!

Manuel se secoua comme un homme obsédé par un affreux cauchemar, et répondit:

— Vous avez raison. Tout cela vous intéresse fort peu; n'en parlons plus du tout... Envoyez-moi vos toiles, vos miniatures, tout ce que vous avez, et nous commencerons. — Vous aurez tout cela demain... Adieu, et soyez raisonnable. — Je le suis, dit Manuel dont la voix frémissait. C'est une idée, une sottise qui m'avait passé par la tête. Adieu, adieu!

Changiron sortit; mais à peine eut-il fermé la porte, que Manuel, dans un transport de rage inexprimable, s'élança vers la toile où il avait peint le portrait de sa femme, le lacéra à grands coups de couteau, brisa le cadre, le foula sous ses pieds; puis, anéanti par son propre transport, tomba sur un siége en fondant en larmes.

Peu à peu cet orage insensé de son âme se calma. Il se releva alors comme un homme redevenu calme, mais décidé à une action décisive.

Il cacha dans un coin les lambeaux de la toile déchirée, et murmura en quittant son atelier:

— Non, je ne puis vivre ainsi plus longtemps; j'en deviendrais fou. Il faut en finir aujourd'hui, aujourd'hui même!

Il quitta alors son atelier, et, le cœur armé d'une résolution qu'il croyait invincible, il descendit dans son appartement et ouvrit brusquement la porte de la chambre de sa femme.

Au moment où Manuel entra, elle était à genoux devant un christ, la tête cachée dans ses mains; et lorsqu'elle se retourna, il vit que son visage était inondé de larmes.

Elle priait.

VIII

A l'aspect d'Antonie, qui jeta sur lui un regard désespéré, Manuel sentit sa résolution s'ébranler et fléchir.

L'empire que la présence de cette jeune fille exerçait sur l'artiste était immense. Dès qu'il en était séparé, il se révoltait contre l'adoration fanatique qu'elle lui inspirait; mais sitôt qu'il la voyait, il redevenait l'esclave soumis qu'un coup d'œil de son maître fait ramper dans la poussière.

Nous n'essaierons pas d'expliquer cette toute-puissance d'Antonie sur Manuel, ni par la beauté parfaite de la femme qui exaltait l'imagination du peintre, ni par la résignation angélique de son caractère qui se prêtait sans résistance aux volontés de l'homme, ni par le doux agrément de son esprit qui charmait la pensée sérieuse de Manuel.

Ce ne sont point là des qualités par lesquelles les hommes se laissent séduire et dominer si complétement.

Les femmes qui inspirent des passions si absolues sont celles qui peuvent nous échapper à chaque instant.

Que ce soit par sa position ou ses devoirs, par son indifférence ou ses nouvelles ardeurs, que ce soit par ses remords ou même par ses caprices que la femme qu'on aime alarme notre amour, il est certain que celle-là seule qu'on craint de perdre nous possède tout entiers. C'est une conquête qui n'est jamais achevée et qu'on poursuit sans cesse.

Voilà pourquoi tant de femmes bonnes, calmes, unies, voient avec amertume fuir loin d'elles un amour qu'on prodigue à d'autres qui, à

leur gré, le méritent moins qu'elles. Ces pauvres cœurs ignorent que la lutte est la vie de toutes les passions, et que, pareilles au soldat de Marathon, elles meurent dès qu'elles ont touché le dernier but et poussé le dernier cri de victoire.

Aussi fallait-il qu'Antonie eût quelque chose de plus que sa beauté, son esprit, sa douceur, pour exciter dans le cœur de Torcy ces transports tumultueux de colère et ces apaisements soudains, qui sont les plus vrais symptômes d'un amour aveugle.

Ce charme singulier était pour cette femme dans le mystère impénétrable qui enveloppait son passé aux yeux même de Manuel.

Là était la lutte incessante de cet amour, là était la source de ces doutes cuisants qui déchiraient le cœur du peintre. Bien souvent il l'avait interrogée sur son passé: mais prières, larmes, désespoir, menaces d'abandon, fureurs, rien n'avait pu vaincre le silence d'Antonie; tout venait se briser, impuissant et stérile, contre la douce inflexibilité de ses refus.

Quand il pleurait en la suppliant, c'est en pleurant qu'elle lui répondait doucement : — « Je ne puis rien te dire. »

Quand il s'emportait, et l'interrogeait avec calme, c'était la tête basse et le visage résigné qu'elle répondait encore : — « Je ne puis rien te dire. »

Ce mot, sans cesse répété, était entre Manuel et Antonie comme une porte d'airain, qu'il employait toute sa force à briser, et qu'il n'ébranlait même pas dans ses plus terribles efforts.

Cette femme qui était à lui, et sur laquelle il se croyait tous les droits, avait dans sa vie un arcane impénétrable qui lui était interdit, et, sanctuaire divin, ou repaire immonde, il y voulait entrer, et ne comptait rien posséder tant qu'il n'avait pas été jusque-là.

On a sans doute déjà compris quelle était cette femme; mais on ne sait pas comment Eulalie avait rencontré Torcy, et comment elle avait pu lui cacher jusque-là ce qu'elle était.

L'explication qui eut lieu entre eux apprendra à nos lecteurs ce qui est nécessaire à l'intelligence de cette partie de notre récit.

IX

Au moment où Manuel entra dans la chambre d'Antonie, il la trouva à genoux et pleurant, il s'arrêta et la contempla un moment dans son désespoir. Il espéra que cette âme se serait laissé amollir à ses propres souffrances, et qu'une consolation obtiendrait plus qu'une menace.

Il alla s'asseoir près d'elle, tandis qu'elle restait toujours à genoux, et l'attirant lentement vers lui, prenant les mains d'Antonie dans les siennes, attachant son regard sur ses yeux, il lui dit doucement :

— Tu pleures, pauvre enfant; qu'as-tu? quel chagrin que je ne sais pas, te rend ainsi désespérée?

Les larmes d'Antonie éclatèrent avec plus de vivacité, elle cacha sa tête dans les mains de Manuel, mais elle ne lui répondit point.

— Antonie, reprit-il avec une tendresse encore plus affectueuse, pourquoi ce silence obstiné, pourquoi renfermer en toi cette pensée qui te dévore, et qui peut-être t'abuse?

Antonie sourit tristement.

— Oh! parle, parle, je t'en supplie : si c'est un malheur qui fait ton désespoir, il n'est peut-être pas irréparable comme tu le crois... Si ta douleur est un remords, l'expiation est assez grande, et il n'y a pas de faute qui ne s'efface. Oh! dis-moi, dis-moi ce terrible secret! — Jamais! répondit Antonie. — Jamais? répéta Manuel, à qui sa colère revint à ce refus qu'il avait mille fois essuyé, et qui lui paraissait tous les jours plus insultant. — J'ai tort de pleurer ainsi, dit Antonie en se relevant et en essuyant ses larmes... mais tu es entré si inopinément que tu m'as surprise avant que j'aie pu cacher ma douleur en moi-même. Tu étais dans ton atelier... je me suis crue seule. — Et tu t'es mise à pleurer aujourd'hui, aujourd'hui que j'avais espéré compter parmi mes jours heureux! — Aujourd'hui, s'écria Antonie en jetant au ciel un regard où se peignaient toutes les tortures de son cœur. — Oui, aujourd'hui, reprit Manuel en revenant tendrement à Antonie; car tu m'avais enfin permis de faire ton portrait. Il y a si longtemps que je te le demandais, que, lorsque tu me l'as accordé, j'ai été bien heureux de ma victoire; triste bonheur puisqu'il te rend si malheureuse!... — Ah! ajouta-t-il en regardant Antonie qui, la tête baissée, semblait plonger son regard dans une pensée bien lointaine... ah! tu aurais mieux fait de me refuser comme toujours. — Aujourd'hui plus que jamais, repartit Antonie, que ses pleurs quittaient et reprenaient comme le flux et le reflux apparent de ses pensées. — Aujourd'hui plus que jamais? as-tu dit, reprit Manuel avec l'anxiété d'un homme qui croit voir dans le désert où il est perdu la trace d'un pas humain : aujourd'hui plus que jamais! répéta-t-il; mais ce jour est donc marqué pour toi, c'est un jour fatal dans ta vie? — Manuel! s'écria Antonie avec épouvante. — Aujourd'hui, 5 octobre... — Manuel! répéta Antonie. — C'est un anniversaire, peut-être! — Manuel, Manuel!... lui cria-t-elle, comme si, en l'appelant, elle eût pu arrêter la marche de sa pensée ainsi qu'on arrête la course imprudente d'un homme. — Ah! lui dit Torcy, cela doit être, tu as eu trop peur.



Camille poussa un cri — Page 5.

Antonie se tordit les mains en s'écriant :

— Oh! malheureuse, malheureuse! — Eh bien! maintenant que j'ai un point de départ, je saurai tout; je chercherai, j'interrogerai, j'apprendrai... — Et si tu fais cela, dit Antonie en se levant avec force, si tu fais cela, ce sera infâme. — Antonie! s'écria Manuel dont ce mot blessa l'orgueilleux honneur. — Oui, ce sera infâme, répéta Antonie.

Souviens-toi, Manuel, du jour où je t'ai trouvé blessé, meurtri, mourant, dans un ravin de la montagne. Tu allais mourir là; car il fallait le désespoir qui cherche la mort pour pousser une créature vivante dans cet abîme où une imprudence t'avait précipité. Je te vis sanglant, immobile, expirant; et la mort que j'appelais, moi, comme un bienfait, me fit peur pour toi que je ne connaissais pas. Une idée me prit de te sauver; il me sembla que ta vie serait devant Dieu une compensation à ma mort; j'étanchai tes blessures, je te ranimai, et moi, faible femme, je te traînai hors de cet abîme. Je te conduisis à une cabane, où tu retombas épuisé de douleur et brûlé de fièvre.

— Oh! c'est vrai, Antonie, c'est vrai; tu n'as pas besoin de me le rappeler. — Oh! écoute-moi! écoute-moi!

Te souviens-tu quand tu fus dans cette maison? Te souviens-tu que j'allais partir lorsqu'un des hommes qui t'entouraient murmura tout bas : — « Cet homme n'a pas une heure à vivre. »

Je ne sais si, dans l'anéantissement où tu étais plongé, ce mot fatal arriva jusqu'à toi; mais je l'entendis, moi, et je m'arrêtai. Dieu m'avait inspiré de te sauver, et je crus lui obéir encore en restant près de toi pour te sauver tout à fait. Tu dois te souvenir maintenant que le lendemain tu me trouvas à ton chevet, tu dois te souvenir que durant onze jours que la mort te menaça sans relâche je fus là pour l'écarter à toute heure!

— Oh! dit Manuel attendri, merci maintenant! merci comme alors! merci comme le jour où je pus comprendre que je te devais la vie! — Tu étais sauvé alors, reprit Antonie. — Et toi, dit Manuel, tu voulais toujours mourir! — Oui, Manuel, je le voulais encore, mais je n'en avais plus le courage. C'est que tu m'avais raconté ta jeunesse, ta vie, tes belles espérances, ton avenir de gloire et de bonheur, et que je pleurais sur moi qui n'aurais rien de ce riche partage des autres. — Et puis, tu sentais bien que je t'aimais, lui dit Manuel. — Je vous ai aimé la première, lui répondit Antonie avec une larme moins amère que les autres.

Je ne sais comment l'amour a pénétré dans mon âme à travers le désespoir qui l'enveloppait tout entière; mais lorsque, faible encore, vous sortiez appuyé sur mon bras, lorsque vous m'expliquiez cette belle nature qui nous entourait, quand vous me racontiez la marche de ce ciel qui étincelait si près de nous, quand vous me parliez de

vos travaux, de votre gloire, des grands noms que vous comptiez égaler, quand je voyais en vous cette assurance qui marque du doigt le but qu'on veut atteindre, quand je sentais revivre en vous cette force, cette intelligence qui devaient vous y conduire, j'étais fière, Manuel; quand je vous voyais si heureux de vivre, j'étais heureuse; et il y avait des heures où j'oubliais dans ta vie que je m'étais promise à la mort.

— Oh! lui dit Manuel avec un doux reproche, tu t'en souvenais tous les jours, car tous les jours tu voulais me quitter. — Et c'est alors que je pleurais, car il le fallait, et je l'aurais dû, peut-être. — Tu ne m'aimais donc pas? — Manuel, reprit Antonie avec son accent le plus doux et son regard le plus triste, c'était un soir que vous étiez assis à mes pieds, sous un mélèze penché sur l'abîme.

Vous m'aviez souvent suppliée de vous dire qui j'étais, d'où je venais, ce qui m'avait jetée dans cette montagne; vous aviez été bien cruel pour moi qui vous priais vainement de me laisser mon secret; vous m'aviez dit, Manuel : « Je te donnerai ma fortune, je te donnerai mon nom; » ton nom qui est honorable et pur, ton nom qui est célèbre et respecté, et ce nom pour lequel je t'aime, quejepréférerais à un nom de prince, je l'avais refusé pour me taire. Alors tu te penchas vers moi, tes yeux rayonnaient d'amour, et ta voix était inspirée.

« Eh bien! me dis-tu, je ne te demanderai plus rien. Tu seras pour moi l'ange qui a sa patrie au ciel, et qui n'a pas de nom sur cette terre; je t'aimerai ainsi, sans jamais t'interroger. Je ne te prierai plus pour que tu m'aimes, tu seras pour moi comme la fontaine bienfaisante et limpide où l'on puise la vie sans s'occuper du lieu où se cache sa source. Tu me seras sainte, et je te remercierai de vivre pour moi, comme si tu me redonnais encore une fois la vie; le veux-tu ainsi, enfant, le veux-tu?... »



Eulalie parut, tenant d'une main un flambeau, de l'autre une cafetière. — Page 2.

Ce fut une aurore céleste dans les profondes ténèbres de mon désespoir et de ma solitude; elle éblouit mon cœur. Je te tendis la main, et tu m'appelas Antonie, du nom de ta mère, pour abriter au moins devant Dieu, sous un pieux souvenir, l'union que je ne peux pas sanctifier devant les hommes.

— Mais pourquoi ne le pouvez-vous pas? dit amèrement Manuel, que le dernier mot d'Antonie avait ramené à sa résolution de percer ce mystère qui l'irritait. — Vous voyez, lui dit-elle, voilà l'écueil où devait se briser cette solennelle promesse. — Promesse insensée! s'écria Manuel, et que je me sens incapable de tenir, car je veux savoir la vérité; il le faut.... je le veux... Dis-la-moi, quelle qu'elle soit, si honteuse qu'elle puisse être; dis-la-moi, ou, je te le jure, je ferai ce que je t'ai dit, j'interrogerai... j'apprendrai... — Et ce sera infâme si vous le faites, comme je vous l'ai dit aussi; et c'est pour vous le prouver que je vous ai rappelé tout notre passé à tous deux. — Eh bien! infâme ou non, je le ferai, car je ne puis pas vivre plus longtemps ainsi. — Oh! s'écria Antonie, comme cela je vous comprends, que le fardeau que vous vous êtes imposé vous fatigue, je le comprends; que je sois un chagrin vivant pour vous, je le crois; que vous soyez malheureux de ma présence, je le vois tous les jours; aussi, Manuel, aujourd'hui que vous me le dites, je puis vous dire aussi ce que depuis longtemps j'ai résolu dans ma pensée.

Vous m'avez trouvée seule en ce monde comme un enfant perdu, laissez-moi vous quitter comme vous m'avez trouvée; je m'en irai, Manuel, je m'en irai, et vous n'entendrez plus parler de moi; et, je vous le jure, je ne vous accuserai ni de dureté, ni d'ingratitude. Puis-je vous demander ce qui est au-dessus des forces d'un homme?

Nous avons voulu réaliser un rêve impossible; chaque jour, chaque heure me le fait comprendre... Eh bien! j'en veux finir aussi; le courage que vous n'avez pas, je l'aurai pour vous. Demain, ce soir, si vous voulez, je quitterai cette maison; je le veux, je vous le demande.

— Qui, moi! s'écria Manuel, suffoqué par les sanglots que cette idée lui arrachait; moi, t'abandonner, pauvre enfant! moi, te laisser seule, errante, misérable! O Antonie!... Antonie!... tu ne m'aimes donc plus, pour me parler ainsi?...

Et, dans le transport de sa douleur, il l'entourait de ses bras, comme s'il eût craint qu'elle ne s'échappât.

Mais, pour la première fois, la volonté d'Antonie ne céda pas à ce retour soudain de l'amour de Manuel; et elle lui répondit, en le repoussant doucement :

— Écoute, Manuel, quand tu m'as trouvée là, à genoux, je priais Dieu de me donner la force de te quitter; quand tu m'as vue pleurer, je pleurais de la pensée de me séparer de toi. — Tu le veux donc? — Oui, Manuel, et si tu le veux aussi, si tu ne m'abandonnes pas à ma faiblesse, si tu me chasses, ce sera bon et loyal de ta part, et je t'en remercierai; mais si tu voulais savoir qui je suis, ce serait mal, ce serait affreux, et je ne te le pardonnerais pas. — Eh bien! dit Manuel en s'agenouillant devant elle, jamais, non, jamais je ne voudrai rien apprendre!... Je te le jure devant Dieu!

Et comme Antonie se taisait, il reprit avec un accent où parlait tout son amour :

— Oh! il faut me pardonner, Antonie. Si tu savais comme je t'aime, si tu savais comme je serais fier de toi si tu voulais...

Mais, pour toi, je voudrais devenir assez fort pour t'imposer au monde; je voudrais être assez grand et te placer assez haut dans mon amour pour qu'on te respectât, rien que pour la puissance de cet

amour. Mais je ne puis rien pour toi, tu ne veux pas même qu'on sache que je t'aime; et alors, vois-tu, ma vie est sans but, je me désespère, je m'égare, je deviens fou...

— Surtout, dit doucement Antonie, quand tes cruels soupçons te prennent au cœur. — Quels soupçons? dit Manuel troublé. — Crois-tu donc que je les ignore? Cette Cornélie que le hasard a introduite dans notre maison, crois-tu qu'elle m'ait épargné aucune des suppositions injurieuses qui se répètent tous les jours hors de notre maison, dans l'atelier de son mari? — Oh! dit Manuel avec force, je la ferai taire! je les ferai taire! — Allons, ami, lui dit Antonie en prenant dans ses mains la tête de Manuel, comme pour en calmer l'effervescence, ne promets pas plus que tu ne peux. Tu ne feras qu'irriter la malveillance en voulant la combattre. L'éclat de ton nom suffit, crois-moi, à attirer sur nous plus de curiosité et d'envie qu'il n'en faut pour troubler notre bonheur. — Eh bien! ce que tu voudras je le voudrai, mon Antonie.. Et tu m'as pardonné, n'est-ce pas? — Te pardonner, Manuel! puis-je t'en vouloir de ce qui est un malheur qui ne vient que de moi? Ah! non, Manuel, non, je n'ai rien à te pardonner...

Mais j'ai encore quelque chose à te dire, quelque chose que je ne t'ai jamais dit, car il s'agit de ce passé que je ne puis t'apprendre.

Manuel écoutait avec anxiété, tandis que le visage d'Antonie se colorait d'une touchante dignité et d'une grave pudeur.

— Le jour où tu m'as rencontrée, lui dit-elle, je te le jure, j'étais pure devant Dieu de toute faute et de tout crime. — C'est vrai, n'est-ce pas? s'écria Manuel avec un éclat qu'il ne put contenir. — Tu en doutais, Manuel? — Non, reprit-il, non, je n'en doutais pas; et maintenant je suis calme, je suis heureux, je n'en veux pas davantage. — Pas davantage; entends-tu? n'en demande jamais davantage.

Je t'avais gardé ce témoignage de moi-même pour le jour où je te sentirais faiblir dans ton amour. C'est le dernier mot de mon âme que je viens de te dire; au delà, tout doit rester mort dans mon sein.

Aujourd'hui je t'ai livré la seule arme que j'avais pour me défendre; ce serment, si tu en doutes jamais, je ne le recommencerai pas; tu en douterais plus aisément encore.

Maintenant, je t'ai donné tout ce que je pouvais te donner; s'il te faut des preuves, je n'en ai pas; s'il te faut mon secret, j'aime mieux mourir.

— Oh! lui dit Manuel, tu vivras, tu vivras et je t'aimerai comme je te l'ai dit, comme l'ange exilé du ciel qui est venu veiller sur ma vie et lui donner le seul amour, le seul bonheur qui ne doive rien aux vulgaires intérêts de ce monde.

Cette longue explication avait calmé les transports de Manuel et le désespoir d'Antonie; tous deux avaient retrouvé la folle illusion qui leur faisait croire à la durée d'un pareil bonheur, lorsqu'on remit à Manuel un billet de la part de M. de Changiron :

« Ma femme, qui veut absolument ce qu'elle veut, lui écrivait-il, veut vous avoir à dîner; nous aurons quelques personnes, ce qui ne vous empêchera pas de causer, avec Mme de Changiron, de notre grande entreprise.

» Je compte sur vous, etc. »

Manuel lut le billet tout haut, et il s'apprêtait à répondre par un refus poli, lorsque Antonie lui dit :

— Pourquoi n'y pas aller, mon ami? c'est précisément cette retraite absolue que tu t'imposes pour moi qui appelle l'attention et fait naître les propos. — Mais te laisser seule... aujourd'hui... — Je sais bien que c'est un sacrifice et je te le demande précisément aujourd'hui, tu me le dois. — Pauvre enfant, c'est une longue soirée où tu seras toute seule... — Où je te suivrai dans ma pensée, où je te verrai accueilli, fêté, admiré. D'ailleurs, oublies-tu ce que tu me disais tout à l'heure : « Se renfermer toujours en soi c'est donner à la pensée un aliment funeste? » Eh bien! tu reverras des amis, des gens qui te plairont; tu me raconteras ce que tu auras dit, ce que tu auras fait. Ce n'est pas une soirée que tu me prends, c'est quinze jours de bonnes causeries que tu me rapporteras. — Tu le veux? — Oui, je le veux. Et puis dans cette lettre on te parle d'une grande affaire, eh bien! tu négliges tes affaires pour moi, et tu finirais par m'en vouloir. Voyons, sois bon, va chez M. de Changiron. — Et toi? — Eh bien! moi, je lirai... je penserai... je t'attendrai... C'est ma plus douce occupation.

Indépendamment de la bonne grâce de cette prière, il y avait dans Antonie un si doux accent, un si charmant sourire, que Manuel accepta.

Et le soir venu, il partit le cœur ouvert, l'esprit calme et joyeux, et se rendit chez M. de Changiron.

X.

Pour la première fois, depuis bien longtemps, Manuel Torey allait dans un monde qu'il aimait et qu'il croyait avoir tout à fait oublié.

Ce jour-là, précisément, il y rentrait avec ce contentement intérieur qui rend bienveillant pour tout ce qui vous entoure, et qui donne à l'esprit cette liberté facile et joyeuse qui se mêle aisément à tous les bonheurs qui passent près de vous.

D'un autre côté, comme la plupart des hommes de notre époque qui doivent leur fortune et leur position à leur travail personnel, Torey aimait les somptuosités élégantes, l'éclat des beaux salons, le *brio* de ces conversations mêlées de toutes choses qui courent autour d'une table splendide. Il aimait le mouvement gracieux de ces nombreuses réunions qui se rangent d'abord en une ligne de femmes resplendissantes de parure, de diamants et de fleurs, et qui plus tard se divisent par groupes épars où s'agitent les discussions les plus graves ou les plus frivoles.

Il se plaisait dans ce monde où tout est semé à profusion, même l'esprit; car là, on n'en fait ni commerce ni profession, et on le jette à qui veut le ramasser.

D'ailleurs, bien que dans ce monde Torey fût peut-être le seul dont le nom fût célèbre de la veille, il y entrait sur le pied d'égalité, il le croyait du moins; et à voir l'empressement, les attentions, les mille riens gracieux dont il était l'objet, on eût pu croire qu'il y était à la première place.

C'est là qu'est le danger de ce monde pour les gens comme Torey. Tout entiers au charme qui les séduit, ils ne se rendent pas un compte exact du sentiment qui leur vaut cet accueil si particulièrement bienveillant. Ils ne se demandent pas pourquoi l'homme le plus distingué de ce monde n'obtiendrait pas des autres hommes cette condescendance dont on les entoure; des femmes, cette intention caressante dont elles les flattent.

A supposer même qu'ils s'étonneraient de cette préférence apparente, ils auraient des théories toutes prêtes pour l'expliquer en faveur de leur vanité.

— Notre époque, diraient-ils, est celle de la prédomination des talents personnels et des noms acquis.

Cinq ou six exemples de hautes fortunes politiques conquises par de grands talents se présentent à l'appui de cette assertion, et ils s'établissent de bonne foi dans la position qu'ils rêvent et se croient classés parmi les rois de la société.

Combien ils éprouveraient de honte et de dépit s'ils pouvaient reconnaître que c'est, à une grande distance sans doute, mais au même titre qu'une chose curieuse, qu'ils sont tant accueillis, tant fêtés; et, s'ils osaient regarder au fond de toutes ces caresses qu'on laisse tomber sur eux, ils y verraient, je ne dirai pas du mépris ou du dédain, mais une protection qui ne craint pas d'aller jusqu'à la flatterie, tant elle est sûre qu'il y a entre l'aristocratie passagère de l'artiste et l'aristocratie éternelle du nom une distance qu'il ne pourra jamais franchir.

Ce n'est que le jour où l'on a mis en jeu dans ce monde la dignité de son caractère ou celle de son cœur, qu'on apprend la véritable place qu'on y tient, et beaucoup d'hommes y ont passé toute leur vie sans se douter un moment du rôle qu'ils y jouaient.

Quant à Torey, il en était encore aux illusions, aux enchantements, et la soirée qu'il passa chez M. de Changiron ne pouvait que l'égarer davantage dans cette voie où il marchait en aveugle, non point parce que tout y était ténèbres, mais parce que tout y était éblouissement. Il y eut surtout, de la part de la belle marquise Camille de Changiron, une coquetterie qui faisait sourire tous ceux qui en étaient témoins.

Torey ne savait donc pas que l'homme à qui l'on peut tant dire et tant prodiguer, sans que cela excite la jalousie ou la médisance, est bien peu de chose aux yeux de ces indifférents. En effet, il n'était pas un homme dans ce monde dont Mme de Changiron eût osé s'occuper comme elle s'occupa de Torey.

A qui aurait-elle osé faire toutes les questions qu'elle lui adressa sur sa vie, ses occupations, ses goûts, ses pensées, sur ce qu'il devait aimer ou haïr?

Elle visitait l'âme de cet homme comme un musée où il devait y avoir des passions inconnues et curieuses; et l'artiste, prenant cette curiosité pour un hommage, servait naïvement de cicerone à cette belle dame qui, si elle ne se moquait pas de lui, s'en amusait du moins comme d'une charmante nouveauté.

Cependant tout cela n'était qu'un prélude à une investigation plus intime encore.

Le marquis de Changiron avait raconté à sa femme ce qui s'était passé dans l'atelier de Lavignan et dans celui de Torey, et les suppositions étaient nées en foule dans le salon aristocratique comme dans le vulgaire atelier; seulement elles avaient pris chez Mme de Changiron un caractère tout différent.

L'habitude de considérer les artistes à travers leurs œuvres leur prête, aux yeux qui ne les voient pas de près, une attitude théâtrale ou exceptionnelle, et empreint toutes leurs actions d'un caractère qu'on n'oserait pas ou qu'on ne daignerait pas supposer envers d'autres hommes.

Ainsi, l'inconnue de Manuel, si grossièrement appréciée dans l'atelier de Lavignan, était devenue une sorte de créature fantastique dans le salon de Mme de Changiron.

C'était la Gulnare du *Corsaire* devenue le Caleb d'un nouveau Lara; mais dans quelle nuit étoilée avait-elle fui la couche de son redoutable sultan? et, comme Gulnare, avait-elle une tache de sang sur sa blanche tunique?

Pour traduire littéralement les suppositions de Mme de Changiron,

quelle belle comtesse italienne avait abandonné pour Torcy ses villas de marbre, son beau ciel d'Italie et son mari sicilien?

On admettait encore que ce pût être des brumes du Danube ou de Trieste qu'était sortie cette belle enthousiaste; et alors on la voyait s'échapper de quelque gothique château par une tempête froide, tandis que son magnat fourré tombait ivre de vin de Hongrie à côté de son grand sabre à poignée damasquinée.

Mais, par un sentiment de dédain ou d'orgueil, ces belles rêveries ne paraissaient pas à Camille pouvoir être réalisées par une Française de race noble; et, soit que Mme de Changiron, qui était de leur sang, trouvât nos grandes dames au-dessus ou au-dessous de l'enthousiasme et de la passion nécessaires à un tel dévouement, elle avait écarté cette idée comme impossible.

Quant à croire que cette femme pût être une bourgeoise, Mme de Changiron était si loin de supposer qu'une femme d'un pareil rang, eût-elle un mari, fût obligée de cacher ses fautes, qu'elle repoussait également cette version, précisément à cause du mystère impénétrable dont cette femme s'entourait.

Changiron qui, avant son mariage, avait vécu dans la réalité de la vie des artistes, ne partageait pas ces idées d'une poésie assez sotte; mais le conte que sa femme s'était fait à elle-même lui plaisait, l'amusait, l'occupait, et Changiron avait beaucoup de raisons pour ne pas arracher à Camille une occupation ou une distraction dont il n'était pas obligé de faire les frais.

Cependant, comme nous l'avons dit, toute cette coquetterie savante: questions timides, attention admirative, surprises flatteuses, tout cela n'avait été prodigué à Torcy que pour arriver à un but bien autrement intéressant; il s'agissait de toucher la corde la plus cachée de l'âme de notre artiste, de savoir de quel son étrange elle vibrait.

XI

Voici comment s'y prit la belle marquise; elle eut l'air d'abandonner tout à coup la route qu'elle avait suivie, et dit à Torcy:

— Après tout ce que vous venez de m'apprendre de vous-même, je vous avoue que je suis très-fière de ce que vous avez bien voulu vous charger de recréer la collection que mon mari désire posséder.

Le sujet qu'elle abordait eût dû faire descendre Torcy des sommets où il croyait planer; mais Mme de Changiron ne lui donna pas le temps de s'apercevoir qu'elle parlait au peintre dont on finirait par estimer le talent en écus, et elle continua rapidement:

— Pour tout autre que pour vous, c'eût été un misérable labeur; mais, avec votre pensée active et profonde, c'est tout l'esprit des siècles passés à faire revivre sur la toile, c'est presque une histoire complète de la peinture que vous écrirez avec votre pinceau, et je suis sûre que vous, qui savez sur cet art admirable tant de choses dont nous ne nous doutons pas, vous éprouverez un charme infini à pénétrer dans le secret de ces époques mortes et à leur redonner la vie.

Torcy était trop peintre pour ne pas savoir que ce qu'il allait entreprendre serait un travail insupportablement ennuyeux à faire, et le haut prix qu'y avait mis Changiron l'avait seul décidé à l'entreprendre; mais Torcy était trop flatté de la position que lui faisait cette belle dame et de l'aspect poétique sous lequel elle voulait bien considérer ses travaux, pour ne pas les accepter complétement.

Le peintre répondit donc avec un air de profonde conviction:

— Je vous remercie, madame, d'apprécier comme vous le faites, ce noble sentiment de l'art si souvent méconnu par ceux qui ne peuvent le comprendre. — Ai-je ce mérite à vos yeux? lui dit Camille, comme ravie d'être à la hauteur de la pensée de Torcy. — Si vous saviez combien il est rare, madame, répliqua celui-ci, vous pardonneriez à la vanité que j'ai peut-être mise à le reconnaître en vous. — J'accepte la louange dans tout ce qu'elle a de flatteur, et cependant je me sens toute prête à vous prouver que je ne la mérite pas. — Comment cela? — Vous ne rirez pas de moi, n'est-ce pas? Mais moi aussi, j'ai fait des rêves pour cette œuvre qui sera la vôtre, et ces rêves, vous seul pouvez les réaliser. — Veuillez vous expliquer. — Je vous abandonne, reprit la marquise en souriant, tous les ancêtres de mon mari qui sont du sexe masculin, et pourvu qu'on devine dans leur visage ce cachet constant qui marque tous les individus d'une noble famille, je vous permets de les faire aussi rébarbatifs, aussi peu agréables que vous voudrez; mais, quant aux femmes, je les veux belles, toutes sans exception et, par-dessus toutes, je veux la beauté la plus parfaite pour la fameuse Marguerite de Changiron. — Ah! dit Torcy à qui ce nom rappela la folie à laquelle il s'était livré le matin.

A l'altération de sa voix, qui se trahit dans cette simple exclamation, Mme de Changiron comprit qu'elle avait pénétré enfin à l'endroit du cœur, et elle reprit de suite:

— Vous ne savez peut-être pas ce que c'est que cette fameuse Marguerite? — M. de Changiron m'en a parlé ce matin, dit Torcy qui s'imagina que cette déclaration allait lui faire découvrir si c'était un hasard ou une intention décidée d'avance qui ramenait ce sujet qui touchait de si près au mystère de son cœur; mais la réponse de Camille le rassura tout aussitôt. — Ah! que mon mari est aimable et bon! il vous en a parlé, n'est-ce pas? il vous a dit que je voulais une beauté parfaite... mais pas une beauté vulgaire ou plutôt connue, rien qui ressemble aux plus belles personnes qu'on rencontre dans le monde. L'existence de cette Marguerite a été à la fois si éclatante et si bizarre; elle a été si adorée et si calomniée; on lui a attribué des exigences si folles et des dévouements si absolus, qu'il me semble que ce devait être une nature à part, un mélange hardi et harmonieux des perfections les plus opposées... Je me figure enfin quelque chose qui n'existe peut-être plus, mais qui a dû exister.

Torcy était sur ses gardes, il se contenta de répondre: — Vous avez raison; c'est un modèle à inventer.

— Tenez, lui dit Mme de Changiron en baissant la voix et en s'inclinant vers lui comme pour lui faire une confidence, vous m'avez dit que j'étais digne de comprendre les inspirations d'un artiste.

Eh bien! dites-moi si je me trompe; mais il me semble que, si j'étais peintre, ce modèle existerait toujours pour moi. Et ce modèle, c'est la femme qu'on aime; celle-là est toujours pour le peintre une beauté au-dessus de toutes les autres: car il la voit à travers son amour, et il la peint comme il la voit.

Ainsi, je suis bien persuadée que la Fornarina et la Joconde n'étaient pas aussi belles que les ont faites Raphaël et Léonard de Vinci, et je me laisserais volontiers aller à croire que nos peintres ne produisent plus aujourd'hui de ces ravissantes créatures, parce qu'ils n'ont pas le courage de leur amour et n'osent pas en livrer l'objet à l'admiration publique.

— Cela se peut, madame, dit Torcy, et c'est probablement parce qu'ils préfèrent la sainteté de leur amour à leur gloire. — Est-ce que la gloire, reprit Camille avec une sorte d'enthousiasme irréfléchi, n'est pas la première passion d'un artiste, celle qui doit dominer toutes les autres? — Ah! madame, reprit Torcy qui ne se doutait pas que ses moindres paroles avaient un sens qu'on s'apprêtait à commenter de toutes façons, si la gloire est là, la gloire est trop chère à ce prix.

Livrer au public, au monde, aux envieux, aux méchants, aux indifférents même, leur livrer l'idole de son âme, la flamme secrète de sa vie; offrir en spectacle à la critique, au dédain ou à une froide admiration ce qu'on aime de toute la force de son âme, ce qu'on admire avec excès, ce qu'on adore avec religion, oh! non, madame; non, ce serait une insulte à celle par qui l'on vit, ce serait un sacrilége envers soi-même, ce serait ouvrir le sanctuaire de son âme aux misérables curiosités de la foule.

En parlant de cette façon, Torcy ne croyait faire que de la théorie générale; mais ces dernières paroles frappaient si juste sur la prétention curieuse de Mme de Changiron, qu'elle put penser que la leçon s'adressait à elle, et qu'elle répondit d'un ton assez piqué:

— Je vous prie de croire, monsieur, que je n'ai pas voulu pénétrer dans vos secrets. — Des secrets! reprit Torcy dont la voix s'altéra de nouveau; vous croyez donc que j'en ai?

Camille hésita un moment.

La première réponse qui vint à l'esprit de la belle marquise fut de renvoyer Torcy à sa place en lui répondant qu'il pouvait avoir tous les secrets du monde, sans qu'elle eût la moindre envie de s'en occuper; mais la curiosité d'une part, et de l'autre la vanité qui voulait réussir à tout prix, décidèrent Camille à se montrer moins susceptible, et elle répondit après un moment de silence:

— Que je croie ou non que vous avez des secrets, je suppose, monsieur, que cela doit vous être indifférent.

— Ce qu'on peut penser de bien ou de mal d'un homme ne doit jamais lui être indifférent, répondit Torcy qui voulait interroger à son tour, surtout quand il s'agit d'une personne comme vous. — En vérité, dit Camille, vous me rendez confuse. Je n'ai pas la vanité de vouloir juger qui que ce soit, et peut-être vous moins qu'un autre; car ainsi que vous me le disiez, il y a dans la vie des mystères qui seraient souvent la plus éclatante justification de ce que le monde est porté à interpréter défavorablement... — A interpréter défavorablement?... dit Torcy troublé. — Le monde juge sur les apparences. — Mais pourquoi juge-t-il? pourquoi s'occupe-t-il de ce qu'on ne veut pas lui livrer? — Oh! vous allez beaucoup trop loin dans vos exigences, dit Mme de Torcy; vous n'aurez jamais le privilége, si haut que vous soyez placé, d'empêcher les autres de regarder dans votre existence, comme vous-même vous regardez dans la leur. Seulement on y mettra peut-être plus de circonspection, parce que ce qu'on saura de vous répondra de ce qu'on ne sait pas; c'est tout ce que vous pouvez demander.

XII

La conversation était arrivée à cette extrême limite où elle allait passer des généralités à une application personnelle, lorsque la porte du salon s'ouvrit, et l'on annonça M. Gagerot.

Il vint saluer la maîtresse de la maison, qui ne l'aimait d'aucune façon, et qui l'accueillit avec l'exacte politesse d'une femme bien élevée; mais Gagerot ne s'en aperçut point, et s'informa si obséquieusement de sa santé, de celle de sa mère, de tout ce qu'on peut de-

mander enfin en pareille circonstance, que la conversation se trouva rompue, et que, de dépit, Mme de Changiron se leva et céda la place à l'importun qui l'arrêtait au moment où elle se croyait si près de sa victoire.

Il paraît que Gagerot avait réussi à ce qu'il voulait; car à peine fut-il seul près de Manuel, qu'il lui dit à voix basse :

— Mon Dieu ! monsieur, je bénis le hasard qui m'a amené dans cette maison. — Pourquoi cela ? lui dit sèchement Torcy, qui se rappelait qu'Antonie avait pâli au nom de cet homme. — Rentrez chez vous, lui dit Gagerot ; prévenez par votre présence une folie que le caractère de celui qui la vent tenter pourrait changer en un fâcheux esclandre. — Je ne vous comprends pas, repartit Torcy avec hauteur.

— Eh bien ! monsieur, lui dit Gagerot d'un air confus, ce matin, il a été question de Mme Torcy dans l'atelier de Lavignan.

Torcy devint pâle.

— Malheureusement il se trouvait là un de ces hommes dont l'immoralité ne respecte rien, et dont la grossièreté, soutenue par un courage de spadassin, ose tout braver. Cet homme a dit, a parié qu'il parviendrait à voir Mme Torcy, et au moment où je vous parle, M. Paul Chagoin est peut-être chez vous.

Torcy se leva d'un bond, et, serrant la main à Gagerot avec une violence qui attestait une puissante émotion :

— Merci, monsieur, lui dit-il, et s'il a osé... lui, ce misérable... Oh ! fasse le ciel que ce ne soit pas vrai !

La toute petite âme de M. Gagerot ne comprit qu'à ce moment qu'il avait attaché par quelques mots une mèche allumée à un baril de poudre, et il commença à craindre que les éclats n'arrivassent jusqu'à lui.

Il avait cru donner une bonne petite inquiétude à un homme bien maître de lui, et qui aurait passé une heure sur des charbons ardents; mais Torcy venait de sortir, et de l'air d'un homme qui tuerait Paul Chagoin sur place s'il le rencontrait chez lui.

Ce fut donc encore tout troublé de ce qu'il venait de faire qu'il répondit à Changiron, lorsque celui-ci vint lui demander ce qu'il avait pu dire de si étrange à Torcy, que ce dernier était parti si brusquement.

L'air dont Changiron reçut sa confession ne fit qu'alarmer davantage Gagerot, et il se prit à trembler réellement du résultat probable de son indiscrétion, lorsque Changiron lui dit :

— J'espère que ce fou de Chagoin n'aura pas fait ce qu'il a dit, ou plutôt que la porte de Torcy ne lui aura pas été ouverte; car entre Manuel et lui, ce serait une affreuse rencontre. Torcy le jetterait par la fenêtre, et Chagoin ne s'y laisserait pas jeter... Vous avez eu tort.

— Eh bien ! que fallait-il faire ? Devais-je abandonner cette femme aux insolentes entreprises d'un Chagoin ?

— Mais, dit Changiron, de quel droit ce misérable ose-t-il pénétrer violemment dans sa maison ? Oh ! s'il faisait cela chez moi, je lui ferais sauter la cervelle. Comment cette idée lui est-elle venue ?—Rappelez-vous ce qu'a dit ce matin Mme Lavignan, que cette femme s'était troublée à mon nom et à celui de Paul Chagoin. Il prétend la connaître, il veut la voir; il s'en est vanté au Café de Paris. On l'a mis au défi, et vous savez ce qu'est ce Paul Chagoin. — Oui, capable de tout, même d'un crime, pour soutenir l'ignoble ostentation qu'il fait de ses vices. J'ai une peur affreuse qu'il n'arrive quelque malheur à Torcy.

Mme de Changiron, étonnée de ne plus revoir Manuel où elle l'avait laissé, s'était approchée de son mari pour savoir la cause de ce départ précipité, et elle entendit les derniers mots qu'il prononça.

Elle s'enquit des motifs de la crainte de Changiron, et celui-ci, qui en était véritablement alarmé, lui raconta ce que venait de lui dire Gagerot et quelle catastrophe pourrait en résulter.

— Mais, s'écria Camille, il faut que vous couriez chez votre ami ; la présence d'un tiers, en pareille circonstance, pourra peut-être prévenir d'affreux malheurs. Allez, Anatole, je vous en prie !

Était-ce intérêt véritable ou curiosité surexcitée qui poussèrent Camille à donner ce conseil à son mari ? Nous ne pouvons le dire; mais il semblait assez raisonnable en soi, et Changiron s'empressa de le suivre.

Gagerot, qui ne se souciait pas d'arriver au milieu de la scène comme le dénonciateur de Paul Chagoin, se garda bien de s'offrir à accompagner Changiron.

D'ailleurs, la marquise, qui l'avait trouvé si malappris un moment avant, le retint avec toute la bonne grâce possible dès l'instant qu'elle supposa que Gagerot pouvait lui apprendre quelque chose touchant la mystérieuse inconnue.

Mais il ne fit que lui répéter ce qui s'était passé le matin; et comme, pour Mme de Changiron de même que pour Cornélie, la connaissance de M. Gagerot et de M. Paul Chagoin détrônait la mystérieuse fugitive de l'Italie ou de la Hongrie du piédestal où Camille l'avait placée, elle finit l'entretien par cette question : — Vous voyagez beaucoup, n'est-ce pas, monsieur Gagerot ?

— Tous les ans, madame, je vais passer quelques mois aux eaux, soit en Italie, soit en Allemagne. — C'est cela, se dit Mme de Changiron à part soi, ces deux hommes auront rencontré cette femme aux eaux, où tout le monde se mêle, et ils pourraient la reconnaître.

Aussitôt elle quitta Gagerot, qui attendait qu'une autre question lui expliquât la première. Mais Mme de Changiron garda son explication pour elle, en s'étonnant toutefois qu'une femme bien née eût pu se rappeler des noms comme ceux de Gagerot et de Chagoin.

Maintenant, il nous faut dire ce qui s'était passé chez Torcy.

XIII

Lorsque Torcy eut quitté sa maison, le premier ordre qu'Antonie donna à sa femme de chambre fut de lui défendre de laisser entrer personne.

Toutefois, ce n'était point la crainte d'une tentative de la part de Gagerot ou de Paul Chagoin, dont les noms l'avaient si fort troublée, qui fit prendre cette précaution à Antonie; ce fut seulement la peur d'avoir à subir, pendant une longue soirée, la compagnie de sa voisine.

Il fallait l'abandon complet où Lavignan laissait volontairement Cornélie et la solitude où Torcy était forcé quelquefois d'abandonner Antonie, pour que les relations de voisinage, formées par le hasard d'une rencontre dans l'atelier de Manuel, fussent arrivées à une espèce de liaison intime entre ces deux femmes.

Il fallait même le caractère de Mme Lavignan pour avoir amené cette liaison, malgré le froid accueil qui lui avait été fait.

Non-seulement Manuel plaignait Antonie d'avoir à subir la conversation brutale et sotte de cette créature, mais son orgueil surtout souffrait de sa présence. En effet, Cornélie n'était-elle pas la femme légitime d'un peintre qui avait un assez grand nom, et Antonie ne devait-elle pas s'imaginer, dans son ignorance, qu'une pareille alliance n'avait rien que de très-ordinaire?

Il se pouvait qu'à ses yeux l'ambition des plus grands artistes ne pût s'élever au-dessus de la classe grossière d'où sortait Cornélie, et Torcy, par une de ces subtilités de l'orgueil si communes chez l'homme qui s'est élevé par ses propres forces, Torcy, dis-je, se sentait humilié de l'humiliation conjugale de l'un de ses confrères.

Il avait bien expliqué à Antonie comment, dans un jour de misère, Lavignan était descendu jusqu'à épouser cette fille pour les riches économies que sa beauté lui avait permis d'amasser; mais tout cela n'était qu'une assertion dont Manuel ne pouvait fournir la preuve, puisque Antonie ne voulait voir personne et ne pouvait être convaincue par des exemples contraires.

Mais la répugnance motivée de Torcy et la répugnance instinctive d'Antonie contre Mme Lavignan n'avaient pu fatiguer la ténacité de cette femme. Rebutée dix fois, elle revenait une onzième, et finissait par se faire admettre.

D'abord, Cornélie était d'une nature trop commune pour souffrir véritablement de ce dédain, et ensuite elle était trop pauvre d'idées pour pouvoir vivre une heure seule avec elle-même. C'était donc surtout l'ennui qui la poussait chez Antonie.

Ce n'est pas qu'elle l'aimât ou qu'elle la comprît, c'est que Lavignan lui interdisait, d'une part, le monde où il ne voulait pas la conduire, de l'autre, les fréquentations où Cornélie aurait pu se plaire. Deux ou trois fois, Lavignan, en rentrant le soir, avait trouvé sa femme familièrement établie chez la portière de sa maison, où elle allait *cancaner*, selon l'expression reçue dans ces sortes d'endroits.

Nous prions nos lecteurs de nous pardonner la vulgarité de ces détails, mais c'est là une de ces positions qui sont plus communes qu'on ne pense, et qui ont fait le supplice de plus d'un parvenu dans les arts, dans les sciences, et même dans la politique.

Or, toutes les fois que ces rencontres avaient eu lieu, Lavignan avait fait à sa femme des menaces qui l'avaient assez épouvantée pour qu'elle n'osât plus enfreindre ses défenses.

Cornélie avait donc considéré comme une providence l'arrivée d'Antonie dans sa maison, et celle-ci, malgré son antipathie naturelle pour une pareille femme, l'avait supportée d'abord comme une nécessité, et avait fini par s'y accoutumer comme à un bruit discordant, mais qui venait rompre de temps en temps la solitude silencieuse où elle vivait.

Cependant, ce soir-là, Antonie avait été trop vivement rejetée dans son étrange position, elle en avait trop cruellement envisagé l'incertitude, elle en avait trop profondément ressenti la douleur, pour ne pas désirer rester seule avec ses émotions, ses regrets, et peut-être ses espérances.

Ainsi, le soir venu, quand Cornélie vint se présenter à sa porte, on lui répondit que Mme Torcy était sortie.

Cornélie savait le contraire; mais elle expliqua ce désir de solitude par quelque scène violente qui s'était passée entre Antonie et Manuel; et comme celui-ci, contre son ordinaire, n'avait pas dîné chez lui, Cornélie ne douta point qu'il n'y eût une brouillerie sérieuse dans la maison. Sa curiosité ne fit que s'accroître de cette supposition, et elle insista de toutes les manières possibles pour pénétrer jusqu'à Antonie.

Mais la résistance de la femme de chambre fut héroïque, et force fut à Mme de Lavignan de s'en retourner chez elle.

Cornélie n'y était pas depuis une demi-heure, que l'ennui la gagna,

au point de recommencer ce que son mari lui avait si sévèrement défendu. Elle descendit dans la fatale loge, et pour donner un prétexte à sa visite, elle chargea le portier d'une commission qu'elle eût pu très-bien faire faire par une de ses domestiques.

Une fois le portier sorti, elle eut l'air d'attendre son retour, et elle se trouva établie en plein commérage avec la portière, sans avoir, à son gré, dérogé à sa dignité.

Cornélie était en train d'apprendre que c'était un valet en belle livrée qui avait apporté ce billet après lequel Torcy était sorti, lorsqu'un violent coup fut frappé à la porte, et une voix que Cornélie reconnut pour celle de Paul Chagoin, demanda M. Torcy.

— Il n'y est pas, dit la portière. — Mais Mme Torcy est chez elle?

La portière répondit affirmativement, l'ordre donné dans l'antichambre n'étant pas sans doute descendu jusqu'à la loge.

Paul Chagoin monta, et Cornélie se leva vivement, et, la tête penchée vers l'escalier, écouta avec une singulière anxiété le bruit de ses pas.

— Qu'y a-t-il? fit la portière. — Taisez-vous donc! lui dit Cornélie qui venait d'entendre le tintement de la sonnette de l'appartement.

Alors ces deux femmes se mirent à écouter; mais le bruit seul des voix arrivait jusqu'en bas, sans qu'elles pussent saisir le sens des paroles: les pourparlers furent assez longs; mais tout à coup la porte se ferma, on n'entendit plus rien, et Paul Chagoin ne redescendit pas.

Il avait donc été reçu, reçu en l'absence de Torcy, reçu après le refus fait à Cornélie; on le connaissait donc, on l'attendait donc? Cornélie tressaillit d'une indigne joie.

— Ah! c'est comme ça! murmura-t-elle. — Quoi donc? dit la portière. — Rien du tout, dit Cornélie qui ne taisait point par discrétion ce que cette circonstance lui inspirait de mauvais soupçons, mais qui voulait se garder les prémices de toutes les médisances et de toutes les calomnies qu'on en pouvait tirer.

Aussi remonta-t-elle chez elle aussitôt, et là elle eut la patience ignoble de s'établir dans son antichambre, près de la porte entr'ouverte, et d'attendre la sortie de Paul Chagoin pour savoir le nombre exact de minutes qu'il passerait en tête-à-tête avec Antonie.

L'attente fut longue, car ce ne fut qu'au bout d'une heure que Paul Chagoin quitta l'appartement et sortit de la maison.

Une heure! pour une femme comme Cornélie, une heure renfermait tout le temps nécessaire à une reconnaissance et à une réconciliation, si ce n'est à une séduction.

Cornélie sentit qu'elle avait en main de quoi se venger de la beauté, de l'intelligence, de l'esprit, de la distinction d'Antonie, et elle emporta sa découverte comme un trésor où elle pourrait puiser à plaisir du scandale pour les autres.

Voilà en quelles mains était tombée la malheureuse Antonie; voilà le sens qu'on donnait à une circonstance qui avait été pour elle une nouvelle douleur.

XIV

En effet, lorsque Paul Chagoin avait été assuré, par la réponse de la portière, que Torcy n'était pas chez lui, il avait compris qu'il pouvait mettre à exécution le plan qu'il avait préparé pour pénétrer jusqu'à la mystérieuse inconnue.

L'assurance où était Chagoin qu'il devait connaître cette femme, et que son aspect suffirait pour lui imposer, lui avait suscité cette ruse assez misérable. Aussi, dès qu'il eut sonné et qu'on lui eut dit que Mme Torcy n'était pas chez elle, il s'empressa de répondre:

— Je sais que Mme Torcy ne reçoit point; mais veuillez lui dire que c'est une personne qui vient de la part de son mari. — Quel est le nom de monsieur, pour que je le dise à madame? — Elle ne me connaît pas; mais il est important que je lui parle à l'instant même.

Chagoin avait une sorte d'élégance de mise qui pouvait le faire passer pour un homme distingué aux yeux d'une femme de chambre, et celle à laquelle il s'adressait n'éprouva aucune crainte à laisser pénétrer cet homme dans l'appartement; et tandis que Paul Chagoin attendait dans une salle à manger, elle alla dire à sa maîtresse quelle était cette visite, qu'Antonie avait d'abord supposée une nouvelle tentative de Cornélie.

— Madame, lui dit cette fille, c'est un monsieur qui vient de la part de M. Torcy, et qui a à vous parler tout de suite.

Antonie n'eut pas même la pensée que cela pût ne pas être vrai, et jetant vivement le livre qu'elle tenait, elle s'écria tout alarmée:

— De la part de Manuel?... Lui serait-il arrivé quelque accident? Où est-il ce monsieur? — Il est dans la salle à manger, madame.

Antonie y courut, et dit rapidement à Chagoin:

— Mon Dieu, monsieur, avez-vous quelque malheur à m'apprendre?....

Mais Paul ne répondit pas.

Il regardait Antonie; il ne la connaissait pas, il ne l'avait jamais vue, et l'effet qu'il attendait de sa présence était complétement manqué; car Antonie le regardait aussi comme quelqu'un qu'on voit pour la première fois.

Antonie stupéfaite de ce silence qui, dans la pensée qu'elle avait, était sans doute un présage de malheur; Antonie répéta sa question, et Paul Chagoin, ne trouvant aucune défaite, répondit à Antonie, que sa femme de chambre avait suivie:

— C'est à vous seule, madame, que je voudrais dire ce qui m'amène. — Veuillez passer par ici, lui dit Antonie en entrant rapidement dans sa chambre.

Le peu de temps qu'il fallut pour faire entrer Chagoin et fermer une porte, suffit cependant à cet homme pour se remettre un peu, et il se dit à lui-même:

« Ma foi, puisque j'y suis, j'en veux profiter d'une manière ou d'une autre. »

Il n'avait pas achevé cette réflexion, qu'Antonie se tourna vers lui, et lui dit avec une véritable anxiété:

— Eh bien! monsieur, parlez maintenant; qu'est-il arrivé à Manuel? — Mais rien de bien grave, dit Chagoin, qui malgré son impudence était dominé par le trouble véritable d'Antonie... Cependant...

Il s'arrêta, ne sachant plus que dire; mais l'anxiété d'Antonie le tira encore d'embarras et elle s'écria:

— Est-ce qu'il n'est pas chez M. de Changiron.

Par un de ces bizarres hasards qui rattachent toute une série d'événements à un mot, le nom de M. de Changiron, prononcé en ce moment, fournit à Paul Chagoin une réponse à laquelle il n'eût sans doute point pensé sans cela. Le nom de Changiron rappela à Chagoin que M. Gagerot l'avait quitté en lui disant qu'il allait faire une visite chez le marquis, et Chagoin repartit à tout hasard:

— J'espère que M. Gagerot l'y trouvera encore.

A son tour, ce nom de Gagerot produisit un effet si soudain sur Antonie, qu'elle recula et répéta d'une voix tremblante:

— M. Gagerot! dites-vous?

Ce trouble n'échappa point à Chagoin, et lui rappela qu'au dire de Cornélie son propre nom avait produit un effet pareil sur Antonie, et sans autre motif que ce souvenir, il répliqua en se posant tragiquement:

— Oui, madame, M. Gagerot et moi... Je suis M. Paul Chagoin. — Vous! s'écria Antonie avec une véritable épouvante, vous!. .

Chagoin fut presque aussi surpris de l'effet qu'il produisit que de celui qu'il avait manqué, et lui dit, sans trop s'expliquer à lui-même le sens qu'il prêtait à ses paroles:

— Vous me connaissez donc? — Si je vous connais! lui dit Eulalie... vous... vous... vous!

Et à chaque *vous*, un regard de mépris et d'horreur plus prononcé frappait Chagoin comme pour l'écraser:

Paul eut peur, et quelque chose de profondément caché en lui-même s'agita dans son âme, car il se troubla à son tour, et reprit d'une voix mal assurée.

— Vous me connaissez? — Si je le connais, l'infâme! s'écria Antonie. — Mais je ne vous connais pas, moi, madame... — Vous ne me connaissez pas, dites-vous? reprit Antonie avec désespoir.

Puis elle s'arrêta tout à coup, comme frappée d'une pensée soudaine.

— Oui, c'est vrai, vous ne me connaissez pas; d'ailleurs, ce n'était pas vous... — Que voulez-vous dire? reprit Chagoin, dont les alarmes semblaient s'accroître à chaque mot...

Mais Antonie à son tour garda le silence, et, ramenant à elle sa raison un moment égarée, et sans doute ses souvenirs, elle répéta lentement:

— C'est vrai, vous ne me connaissez pas... Mais alors qu'êtes-vous venu faire ici? reprit-elle avec une autre espèce d'épouvante. — Ma foi, madame, repartit Paul Chagoin, à qui l'effroi d'Antonie avait rendu une partie de son impudence, je suis venu parce que j'étais curieux de vous voir; et maintenant que je vous ai vue, il faut que je vous connaisse. — Vous ne me connaîtrez jamais, monsieur! lui repartit Antonie avec dignité, et je vous prie de sortir de chez moi. — Ah! pour cela, non, madame, pas avant que je sache qui vous êtes.

— Monsieur Paul Chagoin, lui dit Antonie en prononçant ce nom comme s'il eût été une menace à celui à qui elle l'adressait, sortez de chez moi!... Sortez de chez moi, monsieur Paul Chagoin! répéta-t-elle avec un cruel mépris. — Eh! madame, je sais mon nom... C'est le vôtre que j'ai juré que j'apprendrais et que j'apprendrai, je vous le promets. — Mon nom? lui dit Antonie. — Oui, votre nom. — Vous êtes un misérable! Et c'est parce que je suis seule dans cette maison, que vous osez m'y venir insulter. — Ah! s'écria Chagoin, que votre Manuel vienne donc, et je l'interrogerai, lui, de façon à ce qu'il me réponde! — Manuel!... Vous oseriez! et que vous a-t-il fait, monsieur? Qu'a de commun Manuel avec un homme comme vous? — Avec un homme comme moi! reprit Chagoin en qui bouillonnait une rage qui venait assurément d'un autre sentiment que de la colère que pouvaient lui inspirer les paroles méprisantes d'Antonie; un homme comme moi! mais si vous le connaissiez, cet homme, vous devriez savoir qu'il est capable... — Capable de tout, c'est vrai, dit Antonie, capable de tout, même d'un crime! — Ah! madame, s'écria Chagoin au comble de la fureur, vous n'êtes qu'une femme; mais ceci est une injure dont quelqu'un me rendra raison. — Eh bien! lui dit Antonie

exaspérée, ce sera moi. — Vous! — Moi, Eulalie Pontois. — Eulalie Pontois! s'écria Paul Chagoin comme un homme frappé d'une vision surnaturelle. Eulalie Pontois! répéta-t-il en la considérant avec des yeux effarés. — Ah! vous êtes bien content, n'est-ce pas? vous savez mon nom, monsieur, et vous pouvez aller le dire à Manuel qui ne le sait pas? — Oh! non... non, madame, s'écria Chagoin... jamais..: jamais. — Lâche et infâme... vous ne le direz pas, je le sais, car je me défendrais peut-être... et alors je dirais la vérité... toute la vérité... je la sais. — Oh! ce Pontois, il m'a trahi! s'écria Chagoin en portant avec rage ses mains à son front. — Monsieur! monsieur! ne prononcez pas le nom de mon père, je vous le défends.... s'écria Antonie avec hauteur. — Vous, me le défendre! — Oui, moi qui ne suis plus rien en ce monde, je vous le défends!

Paul Chagoin se recula lentement d'Antonie, comme une bête fauve qui veut prendre du champ pour sauter plus aisément sur sa proie, puis il lui dit d'une voix railleuse: — Mais vous êtes sous le coup d'une accusation de meurtre, et votre père n'est plus là pour s'accuser et vous défendre?... Il est mort, votre père!... — Mort? — Oui, depuis six mois. — Ah!... s'écria Antonie, emportée par la violence de sa douleur; c'est toi qui, après l'avoir poussé au crime, l'as assassiné, misérable!... Oh! s'il est mort, malheur à toi!... je parlerai... je parlerai... — Sans preuves? vous êtes folle!... — Sans preuves!... sans preuves!... dit-elle; eh! qu'importe? Mon père! mon père est mort... Pauvre père!... Il était bon, et il a fallu votre infernale insistance pour le pousser à ce forfait. Il est mort !... mais dites-moi donc comment il est mort, monsieur! A-t-il pleuré sa fille?... l'a-t-il pleurée, lui?... a-t-il dit qu'elle était innocente?... — Il a profité de ce qu'on croyait à la mort de sa fille pour sauver sa tête, et il a succombé sous le remords d'avoir poussé sa fille au suicide. — Et vous vivez, vous! lui dit Eulalie, et vous venez m'insulter, et vous êtes ici, et je ne vous ai pas encore livré à la justice! — Qui ne condamnera que vous, Eulalie; car toutes les preuves vous accablent: ne le savez-vous pas? — Que voulez-vous dire? — Le voici, dit Paul Chagoin. Et il lui raconta tous les résultats de cette enquête qui avait si clairement démontré la culpabilité d'Antonie.

Antonie l'écoutait avec une affreuse stupéfaction; elle demeurait anéantie sous cet affreux récit.

Ce n'est pas qu'elle ne sût tout cela, elle l'avait appris à son retour de Suisse; mais ce récit, fait par le vrai coupable avec une atroce complaisance, la glaçait d'un effroi indicible, car elle se sentait au pouvoir de cet homme: cet homme pouvait la perdre, la déshonorer, l'envoyer à l'échafaud, la rendre un objet de mépris et de honte pour Manuel.

En une minute, tout cela devint possible et menaçant pour elle.

Tout son courage, toute sa résolution l'abandonna à cette horrible pensée; elle fondit en larmes aux pieds de Paul Chagoin, et lui dit avec désespoir: — Oh! vous vous tairez, n'est-ce pas? vous vous tairez!

— Peut-être, lui dit Paul Chagoin avec une basse ironie. Demain, après-demain, je viendrai vous dire ce que j'ai décidé...

Tant d'impudence révolta Antonie; elle eut honte pour l'innocence en la voyant en sa personne aux pieds du crime insolent; ce qu'elle n'eût pas osé pour le salut de sa vie, elle le fit pour la dignité de ce sentiment.

Elle se releva...

— Vous allez sortir à l'instant même, monsieur, et je vous apprendrai, quand il me plaira, ce que j'ai décidé de vous, et, s'il le faut, de moi.

Dans cette déplorable scène, la terreur allait de l'un à l'autre, et ce fut Paul Chagoin qui eut peur à ce retour de menaces de la part d'Antonie.

— Eh bien! lui dit-il, madame, voulez-vous qu'il soit de cette rencontre comme si elle n'avait jamais été? Je ne saurai pas que vous existez, et vous ne m'aurez jamais vu.... jamais.... entendez-vous? — Et qui me répondra de votre silence? — Mon intérêt, madame; et vous devez penser que, malgré l'assurance que j'ai qu'aucune accusation ne pourrait avoir de danger pour moi, je dois cependant désirer éviter un éclat dont l'envie s'armerait peut-être pour me calomnier.

C'était horrible à entendre.

Cette explication de Chagoin fit chanceler la résolution qu'Antonie avait presque prise d'accepter cette espèce de transaction. Mais le seul son de la voix de Paul Chagoin faisait de ce silence menteur une hideuse complicité, et Antonie se révoltait à l'idée d'avoir un secret commun avec cet homme.

Cependant un sentiment plus fort l'emporta, et elle lui dit:

— Eh bien! soit, monsieur; mais sortez... sortez... n'ajoutez pas un mot; car je ne sais si je ne préférerais pas la mort la plus honteuse à l'horreur de vous écouter. — Soyez prudente, lui dit Chagoin, et n'oubliez pas que je veillerai sur vous!

Il sortit aussi bouleversé qu'Antonie de ce qui venait de lui arriver.

Quant à elle, à peine fut-il parti qu'elle sonna sa femme de chambre, et lui dit:

— Je vous prie de ne pas parler à monsieur de la visite que j'ai reçue ce soir.

La femme de chambre s'inclina sans répondre. Mais assurément, pensa-t-elle, il s'était passé quelque chose d'extraordinaire, car madame était toute bouleversée.

Pauvre Antonie, à quelles mains était-elle livrée! Une Cornélie, un Paul Chagoin et une femme de chambre!

XV.

Après le premier transport de sa douleur, Antonie, demeurée seule, put réfléchir un moment sur la scène qui venait de se passer entre elle et Chagoin, et sur la condition qu'elle avait été forcée d'accepter de cet homme.

Elle s'était mise à sa merci, il pouvait la perdre le jour où il le voudrait, à l'heure où cette horrible fantaisie lui viendrait, ou bien lorsqu'il penserait que la découverte et la condamnation définitive de cette femme étaient nécessaires à son repos. Et quand bien même il ne le ferait pas, qu'était l'existence d'Antonie incessamment suspendue à un fil que tenait une pareille main?

Cette situation devenait impossible à supporter, et Antonie n'eut qu'une pensée, ce fut d'en sortir. Elle s'attacha à ce projet, et avec un courage désespéré, elle brisa en elle-même le dernier lien qui la retenait.

Elle se persuada par toutes les raisons que put lui fournir son malheur, qu'il valait mieux pour elle abandonner l'asile que lui avait ouvert l'amour de Manuel, que de s'en voir chasser bientôt avec la malédiction et le mépris de celui pour qui elle avait gardé la vie.

Ce fut une lutte douloureuse et dans laquelle Antonie épuisa toutes ses forces; aussi, lorsqu'il fallut arriver à l'exécution, elle se trouva incapable d'agir; car ce fut à ce moment surtout que sa situation se montra dans toute sa fatalité. Elle avait pensé à fuir de la maison de Manuel; mais où irait-elle? Lui restait-il un refuge pour se cacher?

A deux pas de la porte de cette maison, la misère la plus absolue devenait sa compagne. Serait-ce par la mendicité qu'elle lui échapperait? Mais la mendicité conduit devant les tribunaux, et les investigations des tribunaux découvrent les noms les plus cachés, les antécédents les plus obscurs. On remonterait son existence pas à pas, jour à jour, et l'on arriverait à l'époque fatale où le mystère de la vie nouvelle d'Antonie expliquerait si bien la trace perdue de l'existence d'Eulalie Pontois.

Et puis, que de honte à subir devant tous, devant Manuel, et combien n'en pourrait-il pas rejaillir sur lui!

Fuir bien loin et échapper à la mendicité par le travail! mais pour cela il faudrait pouvoir payer le prix d'un lointain voyage, et Antonie ne possédait rien.

Il y avait bien là près d'elle plus d'or qu'il ne lui en fallait pour traverser les mers, et cet or, si elle l'eût demandé, Manuel le lui aurait tout donné; mais il fallait le prendre. C'était un vol: un vol pour qui déjà était accusée de meurtre!

Antonie frissonna à cette pensée, comme si la flétrissure et le bourreau lui étaient apparus!

A travers tous ces desseins contre lesquels elle se heurta et se brisa le cœur en cherchant une issue à son affreuse position, Antonie voyait bien cependant une porte ouverte et qui ne se fermerait pas devant elle: c'était celle du suicide, c'était la tombe. Ce refuge échappait à toutes les investigations; une heure, une minute suffisaient pour l'atteindre; mais cette minute de courage, Antonie ne pouvait la retrouver.

Dans le délire que lui avait causé le spectacle du crime auquel elle avait assisté, elle avait trouvé le suicide en courant à la fuite. Le torrent s'était rencontré devant ses pas et elle s'y était précipitée, sans mesurer l'action qu'elle commettait.

Mais à ce moment, c'était un parti à prendre, c'était une mort bien calculée à se donner; il fallait l'envisager en face, y marcher resolûment et ne pas reculer au suprême moment.

Voilà où le courage d'Antonie succombait; elle n'osait mourir, et cependant la vie lui paraissait impossible. Lorsque l'esprit est poussé jusqu'en ces derniers abois, il s'égare, et souvent la folie vient frapper ceux qui subissent ces affreuses incertitudes.

Antonie sentit sa raison prête à fléchir sous le choc de cette tourmente cruelle; et, comme elle y avait déjà échappé dans cette journée par la prière, ce fut dans la prière encore qu'elle chercha une étoile pour la guider et de la force pour marcher dans la voie que cette clarté lui indiquerait.

Donc, si Torcy était venu à ce moment, il eût trouvé encore Antonie à genoux et pleurant, et cette persistance dans le désespoir eût sans doute amené entre eux une nouvelle explication; de cette explication fût sorti sans doute ou un aveu d'Antonie, ou peut-être une résolution qui eût amené une rupture.

Mais, par un de ces fallacieux raisonnements que le cœur compte comme des inspirations célestes, Antonie se persuada que, n'ayant pas fait sa destinée, elle n'était plus maîtresse de la diriger, et que le seul parti à prendre était de l'accepter comme le sort la lui faisait.

Antonie, comme tous les cœurs navrés par le malheur, raisonnait en vertu des circonstances qui l'accablaient et non en vertu de son

droit et de son devoir ; elle courbait volontairement la tête en face du crime et s'en donnait toutes les apparences.

Elle appelait cela sublime résignation, et ne s'apercevait pas qu'après le silence obstiné qu'elle avait gardé et qui avait été si cruellement expliqué contre elle, il lui fallait employer le mensonge, qui donnerait raison à des suppositions encore plus odieuses.

Si une autre qu'Antonie eût été accusée du crime de son père, elle n'eût pas hésité à parler pour sauver un innocent. Ce devoir, elle ne le comprenait pas envers elle-même, parce qu'elle était victime et croyait pouvoir disposer de son innocence.

Noble erreur qui lui faisait commettre un suicide moral, lorsqu'elle s'épouvantait d'un suicide physique.

Antonie était donc déjà plus calme, lorsque Torcy arriva chez lui.

Si Antonie avait été avertie de toutes les précautions à prendre pour faire réussir un mensonge, peut-être n'eût-elle pas osé les ordonner; mais l'avis donné à sa femme de chambre lui avait paru suffisant. Celle-ci n'en avait pas jugé de même, et, en fille experte, elle avait été donner le mot d'ordre à la portière, de façon que lorsque Manuel demanda en passant près de sa loge :

— Est-il venu quelqu'un pour moi?

Il lui fut répondu très-affirmativement qu'il n'était venu personne.

Torcy renouvela sa question en rentrant chez lui, et reçut la même réponse.

Il arrivait le cœur encore tout gonflé de colère et de vengeance, mais agité aussi d'une autre pensée.

En effet, durant le trajet qu'il avait fait de chez le marquis jusqu'à sa maison, Manuel, tout en considérant la visite de Paul Chagoin comme une insulte qu'il devait punir, avait cependant cru y entrevoir une chance de sortir de son incertitude. Ou Paul Chagoin ne connaissait pas Antonie, et Torcy se figurait que cette assurance suffirait à détruire les soupçons qui revenaient sans cesse torturer son cœur, ou bien Paul Chagoin la connaissait véritablement, et alors il saurait de lui par force ou par ruse quelle était cette femme.

Torcy prévoyait bien qu'il n'obtiendrait pas ce résultat sans lutte, et que peut-être il marchait à une catastrophe; mais Torcy la préférait, si fatale qu'elle pût être pour lui, à l'insupportable tourment de son ignorance.

Manuel éprouva donc une sorte de dépit, en arrivant chez lui, de n'y pas trouver Paul Chagoin et d'apprendre qu'il ne s'y était pas même présenté. Il ne soupçonna pas un instant qu'on lui cachait la vérité; mais il était si violemment agité, qu'il passa dans son cabinet avant d'entrer chez Antonie, afin de pouvoir l'aborder avec calme. Manuel se demanda alors si c'était une mystification de Gagerot, ou plutôt si Paul Chagoin avait fait seulement une bravade qu'il n'avait pas osé exécuter; en tous cas, il se trouvait lui, Manuel, à la merci des propos, des quolibets, des entreprises d'un méchant garnement et de l'intervention du premier venu; et il en serait toujours ainsi tant qu'Antonie s'obstinerait dans son silence.

Antonie seule faisait tout cela ; ces petites humiliations, Antonie les lui attirait; les tourments qu'il en ressentait, Antonie ne voulait pas les faire cesser... Manuel, venu pour protéger Antonie, se mit à lui faire son procès.

Pendant qu'il s'abandonnait à ces réflexions, Antonie écoutait timidement le silence qui régnait autour d'elle.

Elle avait entendu avec crainte la rentrée de Torcy, sa demande inaccoutumée, la réponse qui lui avait été faite; puis, au lieu de venir à elle, Manuel s'était retiré chez lui. Il y avait quelque chose de nouveau, d'extraordinaire, encore un malheur sans doute.

Antonie en fut si persuadée qu'elle n'osa aller à sa rencontre, et demeura immobile à attendre.

De son côté, lorsque Manuel se fut un peu remis de son agitation, il s'en voulut de ne pas être entré sur-le-champ chez Antonie; et en même temps il s'étonna qu'au son de sa voix elle ne fût pas venue comme de coutume au-devant de lui.

En un moment, l'imagination mobile du peintre se figura les plus graves accidents. En une seconde, Antonie redevint la plus malheureuse des femmes, à qui il faisait des torts de ses malheurs; et peut-être pendant qu'il l'accusait n'était-elle plus là, avait-elle fui comme elle le voulait le matin! Manuel n'eut pas le temps d'aller jusqu'à une supposition de suicide; car il se précipita dans la chambre d'Antonie en l'appelant. Elle alla vers lui, mais tristement, comme quelqu'un qui a peur....

Sous l'impression d'une crainte imaginaire, il alla la presser dans ses bras en la revoyant; mais l'air d'abattement qu'il lui trouva et qui lui parut de la froideur, glaça ce soudain transport. Torcy se repentit de ses terreurs ; son cœur retourna à sa colère : Antonie l'attendait sans doute avec beaucoup de calme, et ne s'était pas même aperçue qu'il n'était pas entré chez elle tout de suite.

Il maîtrisa son transport et lui dit d'un ton assez raide :

— Bonsoir, Antonie. — Bonsoir, Manuel. — Tu ne t'es pas trop ennuyée? — Non, mon ami. — Et qu'as-tu fait? — J'ai souffert.

Cette réponse répondait à la pensée d'Antonie, pensée bien simple : elle se sentait toute brisée, et voulait mettre sur le compte d'une indisposition cette faiblesse et cet abattement.

Mais dans la disposition d'esprit où était Manuel, ce mot : j'ai souffert, lui arriva comme une de ces phrases à effet que les habiles comédiennes en passion, qu'a créées la littérature actuelle, jettent à la tête des niais, et il répondit d'un ton railleur :

— C'est une étrange occupation.

Antonie tressaillit à cette réponse ; et regardant Manuel d'un air étonné, elle reprit :

— Que vous ai-je donc dit, Manuel?

— Mais que vous aviez souffert. — C'est vrai, reprit-elle en laissant retomber sa tête sur sa poitrine; j'ai été malade... bien malade. — Malade!... Ah! mon Dieu, s'écria-t-il vivement et avec une tendresse respectueuse, qu'as-tu, ma pauvre enfant? — Oh! ce n'est rien, répondit-elle avec son doux sourire d'ange; demain je n'y penserai plus.

On le voit au récit de ces quelques paroles, ce n'était pas seulement dans les phases importantes de la vie de Manuel que son âme était agitée ; chaque parole le faisait passer d'un bon à un mauvais sentiment, d'un soupçon à un repentir ; c'était une existence qui donne rapidement au cœur et à l'esprit une lassitude découragée, c'était un de ces malheurs que ceux qui les souffrent peuvent seuls comprendre.

Cependant Manuel s'informait plus tendrement de ce qu'avait pu souffrir Antonie, lorsqu'il entendit sonner bruyamment. Quoique la soirée fût assez avancée, l'heure n'était pas passée où un homme comme Paul Chagoin pût se croire permis de se présenter chez une femme.

Torcy se leva de près d'Antonie comme un soldat qui entend un signal de bataille.

— Qui peut venir? dit Antonie, épouvantée à l'idée que Chagoin pouvait avoir osé se présenter une seconde fois. — Tais-toi, lui dit Manuel en se tournant vers la porte pour écouter. — Qu'est-ce donc? lui dit Antonie. — C'est étrange, dit Manuel en ouvrant la porte, car il lui avait semblé reconnaître la voix de M. de Changiron.

A peine eut-il ouvert qu'il se trouva nez à nez avec la femme de chambre qui annonça M. de Changiron.

— Vous? lui dit Torcy qui l'aperçut à deux pas... — Pardon, mon ami, lui dit M. de Changiron en venant à lui rapidement ; la sottise de M. Gagerot et l'inquiétude de ma femme m'ont fait faire, je le crois, une maladresse. Je me retire.

Mais au moment où il prononçait ce mot, Changiron aperçut une femme dans la chambre où il était entré, et la salua profondément. C'était le modèle de ce portrait qu'il avait vu le matin, c'était l'inconnue mystérieuse que menaçait Paul Chagoin.

Changiron n'osa la regarder attentivement, mais il demeura si étonné de cette parfaite beauté, qu'il ne se retira point comme il l'avait dit, et que Torcy fut obligé de le présenter à Antonie.

— Veuillez m'excuser, madame, lui dit Changiron ; j'avais quelque chose de très-pressé à dire à M. de Torcy ; j'avais oublié de lui en parler chez moi, et j'ai couru après lui sans trop réfléchir à l'inconvenance de ma visite. — Je vous remercie au contraire, monsieur, de mettre cet empressement à instruire Manuel de ce qui peut l'intéresser. Je vous laisse causer ensemble.

XVI

Antonie se retira, et à peine eut-elle fermé la porte de cette chambre, qu'elle s'arrêta pour écouter. Elle avait entendu le mot de M. de Changiron ;

« La sottise de Gagerot m'a fait faire une maladresse... »

Et ce mot avait réveillé toutes ses épouvantes.

Elle avait compris qu'on n'osait s'expliquer devant elle, et cependant elle voulut savoir ce qu'avait dit M. Gagerot.

Dès qu'elle fut partie, en effet, Changiron s'empressa de dire à Manuel :

— Je vous demande encore une fois pardon de ma visite ; mais voici ce qui est arrivé :

Tout surpris de votre brusque départ, après votre *aparte* avec Gagerot, j'ai demandé à celui-ci ce qu'il avait pu vous dire. Alors il m'a raconté qu'il avait cru devoir vous avertir de la brutale fanfaronnade de Paul Chagoin. Je vous avoue que je lui ai dit qu'il avait eu grand tort; car j'ai certifié que, si vous le trouviez chez vous, vous le jetteriez par les fenêtres...

Ma femme, qui a entendu cela, s'est alarmée... Elle a cru voir tout de suite des épées tirées, des poignards, que sais-je?... Enfin, elle a voulu que je vinsse pour prévenir un malheur.

— Je vous remercie de votre intérêt, dit Torcy assez sèchement ; mais M. Chagoin était ivre sans doute quand il a tenu le propos qui avait alarmé M. Gagerot. Du reste, vous pouvez lui dire que si M. Paul Chagoin m'obligeait à lui donner une leçon, je me sens capable de le faire moi-même sans le secours de personne. — Vous prenez mal l'intérêt qui m'a amené, dit Changiron d'un ton sérieux, et je craindrais, en vous l'expliquant, de vous faire croire que je veux pénétrer dans vos secrets. N'en parlons donc plus.

Je prierai, de mon côté, M. Gagerot de s'abstenir de parler de ce sujet, du moins chez moi.

— Je vous éviterai cette peine, reprit Torcy avec plus d'amertume,

et je me propose d'aller le prier moi-même de ne plus s'occuper de mes affaires. — Vous me dites cela d'un ton si fâché, reprit Changiron, que vous me feriez presque croire que je dois prendre une part de la leçon que vous voulez donner à M. Gagerot. Je vous affirme que je regrette sincèrement ce que j'ai fait, et je croyais vous l'avoir dit de façon à ne pas vous voir prendre, comme vous le faites, une intention peut-être maladroite, mais assurément toute d'intérêt pour vous.

Changiron se retirait lorsque Torcy l'arrêta.

— A votre tour, excusez-moi, lui dit-il, et je devrais vous remercier de votre démarche ; mais, moi, je ne vais chercher personne dans sa vie, et je suis blessé, irrité de ce qu'on veut pénétrer dans la mienne et voir dans mon cœur. J'ai pu confondre votre bonne amitié avec l'insolente perquisition de ce Gagerot ou de ce Paul Chagoin; j'ai eu tort. — Je ne vous demande pas d'excuse, Torcy ; vous êtes malheureux : ce qui s'est passé entre nous à votre atelier me l'avait déjà fait comprendre.

Eh bien ! vous trouverez peut-être qu'il y a de la fatuité dans ce que je vais vous dire; mais j'ai la prétention de juger assez justement des hommes et des femmes à leur premier aspect. J'ai rencontré Chagoin dans un bal, où il était, comme beaucoup d'autres, debout au coin d'une porte, et j'ai deviné le vice crapuleux sous son élégance ; la première fois que j'ai vu Gagerot, j'ai juré que c'était un sot. Je me suis rarement trompé. Eh bien ! Torcy, si je croyais aux anges, je vous dirais que la femme que je viens de voir en est un.

Torcy ne répondit pas ; il devint triste en voyant que, du premier mot, Changiron était si bien arrivé au secret de sa douleur.

— Ah! si elle voulait! ajouta-t-il un moment après, avec un accent de regret.

— En vérité, Torcy, je souffre pour vous; je ne vous comprends pas. Je ne vous répéterai pas ce que je vous ai dit ce matin, car je ne puis plus maintenant admettre les suppositions que je faisais peut-être comme d'autres ; mais je ne conçois pas qu'un homme reste vingt-quatre heures dans l'état où vous êtes.

Soyez jaloux, cachez votre trésor à tous les yeux, je comprends cela; je comprends toutes les folies du cœur; mais je pense qu'on doit en avoir le courage. Osez être ce que vous êtes, et vous ferez cesser toutes ces curiosités qui vous obsèdent. Le monde n'est guère envieux d'apprendre que ce qu'il ne s'explique pas.

Dites à qui voudra l'entendre que vous êtes comme les Orientaux, et qu'un regard jeté sur celle que vous aimez vous semble une insulte à votre amour. On en rira peut-être un jour ou deux, et puis après on n'y pensera plus.

— Laissons cela, reprit Torcy avec une impatience douloureuse. Je devrais peut-être me confier à quelqu'un; car, je le sens, je me perds dans mes projets, dans mes chagrins ; mais je ne peux pas... j'ai juré de me taire. J'ai accepté la fatalité de cette existence, je la subirai... c'est un parti pris.

— Soit, Torcy! lui dit Changiron ; mais alors, à défaut du courage qui ferait taire tous les curieux, ayez la prudence de ne pas relever par un éclat des propos sans valeur. N'allez ni à Gagerot ni à Paul Chagoin ; laissez-les s'ennuyer de leurs sots bavardages : ils y renonceront dès que vous paraîtrez ne pas vous en apercevoir.

— Vous avez raison, dit Torcy; et maintenant je vous remercie d'être venu car j'aurais peut-être été trop loin.

Torcy et Changiron se séparèrent.

Antonie, qui avait tout entendu, se laissa aller à espérer qu'elle venait de traverser une tempête qui s'était tout à fait dissipée, et qui ne se renouvellerait probablement plus. Quand Manuel la retrouva, ils furent calmes tous deux, et rien ne fut dit sur le motif de la visite qu'ils venaient de recevoir.

Lorsque M. de Changiron fut de retour chez lui, il y trouva encore Gagerot.

Camille questionna son mari ; mais il fut très-réservé, raconta seulement qu'il avait trouvé Torcy et Antonie très-tranquilles, et qu'on n'avait point entendu parler de Chagoin.

Changiron pensait avoir fait de sa mission un récit assez simple pour que l'on ne revînt pas sur cet événement ; mais il avait laissé échapper un mot auquel s'attacha toute l'attention de Mme de Changiron :

« J'ai trouvé Torcy et Antonie fort tranquilles, » avait-il dit.

— Vous avez donc vu cette merveilleuse beauté? dit Camille.

— Oui, vraiment, dit Changiron, et je suis entré chez elle comme on entre chez toute autre femme.

— Ah! dit Mme de Changiron, vous avez de grands privilèges dans cette maison, à ce qu'il paraît

Le ton aigre dont Camille prononça ces paroles fit supposer à Changiron que la conversation de M. Gagerot avait semé chez lui de pe-



— C'est que tu m'avais raconté ta jeunesse, ta vie, tes belles espérances. — Page 8.

Imp. Gerdès, r. St-G-des-Prés, 14.

tites suppositions qui portaient déjà leurs fruits; mais il ne se souciait point de prendre cela au sérieux devant sa femme.

— Vraiment, oui, dit-il; et c'est un privilége que je vous dois à tous deux, qui m'avez si bénévolement envoyé pour prévenir un danger qui n'existait pas.

— Et cette femme est-elle véritablement bien belle? dit Mme de Changiron.

— Admirablement belle.

— Et a-t-elle de l'esprit? reprit Mme de Changiron en se mordant les lèvres.

— Elle s'est retirée à mon arrivée, et n'a pas prononcé quatre paroles.

— Et qu'avez-vous donc fait tout ce temps-là?

— Mais j'ai causé avec Torcy.

— De quoi?

— De toutes sortes de choses. Mais, en vérité, reprit Anatole, j'ai l'air d'un accusé sur la sellette.

Mme de Changiron ne put contraindre un mouvement d'impatience, et lança un coup d'œil d'intelligence à Gagerot.

Le regard que Changiron lui jeta en même temps fut tellement significatif, que Gagerot comprit qu'il s'était probablement compromis. Aussi se hâta-t-il de dire.:

— Écoutez, monsieur de Changiron, je suis au désespoir d'être mêlé dans tout ceci; mais je dois tout vous dire, pour que vous ne puissiez pas croire que, de ma part, il y a bavardage ou propos.

— Mais qu'est-ce donc? dit vivement Changiron.

— Monsieur Gagerot, je vous en prie! dit Camille, comme pour lui recommander de se taire.

— Non, madame, reprit Gagerot, je parlerai.

— Eh bien! parlez, lui dit Changiron.

— Voici comment la chose s'est passée: il y avait à peine dix minutes que vous étiez sorti de l'hôtel, qu'un de vos gens est entré et m'a remis une lettre. L'homme qui la lui avait donnée avait dit qu'il était de la plus extrême importance qu'elle me fût remise à l'instant même.

J'ouvris cette lettre, et la première phrase me frappa d'une telle surprise, que je ne pus m'empêcher de la témoigner tout haut.

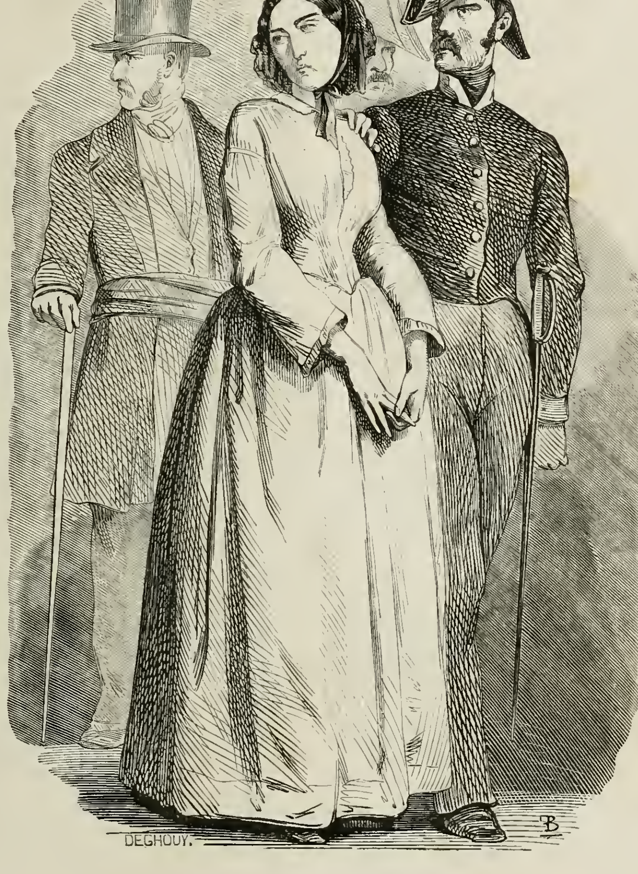
Voici cette lettre et voici la phrase en question:

« On sait enfin quelle est la femme qui demeure avec M. Torcy, et l'on voudrait le confier à M. Gagerot. »

— C'est étrange en effet, dit Changiron.

— Oui, dit Gagerot; mais ce qu'il y a de plus étrange, c'est qu'ayant fait lire cette phrase à madame, elle a continué la lettre jusqu'au bout. Et cette lettre finissait ainsi:

« C'est comme ami de Mme de Changiron que M. Gagerot a droit à cette confidence; car cette découverte est surtout importante pour elle. »



— Pauvre Manuel! — Page 23.

— Pour vous? dit Changiron en s'adressant à Camille.

— Pour moi, à ce qu'il paraît, répondit-elle avec une fierté de femme trahie.

— Je n'ai pas inventé la lettre, la voilà, dit Gagerot, et vous voyez qu'on me donne rendez-vous ce soir, à une heure du matin, sur le pont d'Iéna, pour me faire cette confidence.

— Et je ne vois pas quel intérêt je puis avoir, dit Camille, à la découverte du nom de cette femme, s'il ne s'agissait pas de quelque intrigue à laquelle M. Torcy prête indignement la main, ou dont peut-être il est la première dupe.

— Je vous ai dit que c'est la première fois que je voyais cette personne, dit sévèrement Changiron, et je vous avoue à mon tour que ceci prend un caractère si singulier, que je veux en demêler le mystère.

Vous allez aller à ce rendez-vous, je suppose, monsieur Gagerot?

— Je n'en ai nulle envie. A une heure du matin sur le pont d'Iéna, cela ressemble beaucoup à un guet-apens.

— Eh bien! dit Changiron, nous irons ensemble.

— Cela vous émeut beaucoup à ce que je vois, dit Camille.

— Pour vous, madame, dit Changiron: par un inconcevable hasard, votre nom se trouve mêlé à tout cela, j'ai le droit de savoir qui a osé s'en servir, et je veux que tout ceci finisse.

— Prenons des armes, dit Gagerot, et partons.

— Soit! dit Changiron; attendez-moi un moment, je suis à vous.

Durant le peu d'instants qui s'écoulèrent entre sa sortie et son retour, Camille recommanda à M. Gagerot de ne pas se laisser tromper par Anatole qu'elle soupçonnait depuis longtemps de quelque intrigue, et qui, probablement, n'allait au rendez-vous que pour empêcher la fameuse révélation.

Elle lui jura qu'elle serait fort discrète sur toutes les confidences qu'il pourrait lui faire; et, un moment après, Changiron et Gagerot s'acheminaient vers le pont d'Iéna.

XVII.

Lorsque Gagerot et Changiron furent seuls, celui-ci voulut savoir s'il n'y avait pas dans toute cette affaire quelque chose qu'on lui cachait; il aborda la question sans détour.

— Maintenant que nous pouvons nous expliquer sans témoins, faites-moi le plaisir de me dire, monsieur Gagerot, ce que signifie cette comédie qu'a jouée Mme de Changiron à propos de cette lettre?

— Je n'ai rien à vous dire à ce sujet, répondit Gagerot.

Vous étiez ce matin chez Lavignan quand on a parlé de cette femme; lorsque vous êtes sorti avec Torcy, Cornélie a prétendu que

l'inconnue avait paru se troubler à mon nom et à celui de Chagoin. C'est de là qu'est venue à Paul la pensée de connaître Antonie; il me l'a confiée, j'ai cru devoir en avertir Torcy quand je l'ai rencontré chez vous.

Cette lettre que je vous ai montrée est venue m'y chercher, je ne sais pas un mot de plus de toute cette histoire; et quant à la jalousie de Mme de Changiron, vous devez savoir mieux que moi si elle est bien ou mal fondée.

Changiron ne répondit pas tout de suite et parut réfléchir à ce que venait de lui répondre Gagerot, puis il reprit tout à coup :

— Comment! elle n'a rien dit de ses soupçons sur mon compte?

— Je vous prie de croire, répondit Gagerot, que c'est une confidence que je n'ai point sollicitée.

— Elle vous en a donc fait une? dit Changiron avec une extrême surprise.

— J'ai peut-être mal choisi le mot, reprit Gagerot, elle a témoigné des craintes, des doutes; vous avez eu une réputation peu rassurante pour une femme.

— Oui, et voilà en quoi elles sont d'une insupportable injustice. Allez proposer à une fille à marier le plus beau garçon du monde, prôné par toutes les grand'mères comme un jeune homme chaste et vertueux, et la demoiselle, fût-elle prude et dévote au suprême degré, se trouvera sacrifiée et aura bonne envie de rougir de son futur.

Mais qu'on parle devant elles d'un homme qui a eu quelques aventures, on n'a pas besoin de les prêcher longtemps pour leur persuader qu'elles en feront un excellent mari; leur vanité se gonfle à l'idée d'enchaîner le terrible don Juan, elles l'acceptent avec toutes sortes de craintes apparentes et de joies intérieures, elles en sont fières, elles en écrasent leurs rivales; mais au bout de quelques mois de mariage, ce qui a fait le mérite du mari devient sa honte, son crime; on l'en accable; il a été séducteur, un homme sans mœurs; il n'a pas un regard qui ne soit une tentative d'infidélité, pas un mot qui n'ait une portée cachée, pas une démarche qu'on ne l'explique contre lui.

Sans compter que s'il s'avise de dire à une femme quelconque :

« Vous souvenez-vous de ce concert ou de ce bal, ou de ce dîner où nous étions ensemble? »

A l'instant même cela veut dire dans sa bouche :

« Vous souvenez-vous du temps où je vous aimais, où vous m'aimiez? »

— Ceci peut être vrai quelquefois, reprit Gagerot, mais cela le devient indubitablement lorsqu'une femme croit avoir des raisons présentes de soupçonner la fidelité de son mari.

— Ah! reprit Anatole, des raisons présentes!

— Ecoutez, reprit Gagerot, je hais les propos, les fausses interprétations; je suis un homme de cœur et de loyauté. Eh bien! lorsque nous avons été seuls, Mme de Changiron et moi, j'ai compris, à la manière dont elle m'a interrogé, qu'elle croyait avoir à se plaindre de vous : vous prétextiez, dit-elle, mille affaires que vous n'aviez pas, il y a six mois, pour être le plus souvent absent de chez vous.

— Vraiment, dit Changiron, elle fait la jalouse?

— Elle a beaucoup observé autour d'elle, et elle se croit assurée que ce n'est pas dans votre monde que vous avez trouvé une occupation si assidue; elle a donc supposé que ce devait être dans celui où vous étiez quelquefois descendu (c'est son expression) avant votre mariage, et ce soupçon, qui ne savait à qui s'adresser, s'est tout naturellement arrêté sur la belle inconnue, lorsque cette lettre est venue la signaler comme vous l'avez vu.

— Eh bien! dit Changiron après un moment de réflexion, j'aime autant qu'il en soit ainsi.

Gagerot essaya de comprendre le sens de cette réflexion, et grâce à la nature indulgente de son esprit, il supposa très-naturellement qu'Anatole acceptait les soupçons que sa femme avait contre Antonie, comme une diversion heureuse qui empêcherait ces soupçons d'arriver au véritable but.

Il fut confirmé dans cette pensée par la manière dont Anatole reprit la conversation :

— N'importe, cette lettre n'en est pas moins extraordinaire, et si nous ne devions pas en trouver tout à l'heure l'explication, je croirais que tout ceci est une mystification.

— Et de qui?

— C'est parce que je veux l'apprendre, reprit Changiron, que je ne dis pas la main que j'en suppose coupable.

La conversation cessa sur ce chapitre et revint tout simplement au motif du rendez-vous et à la manière dont il faudrait s'y prendre pour aborder celui qui l'avait donné.

— S'il voit que nous sommes deux, dit Changiron, il craindra peut-être de nous aborder, et s'éloignera comme le ferait un passant. Avancez le premier, je vous suivrai à quelque distance, et dès que je vous verrai près de lui, je m'approcherai de façon à ce qu'il ne puisse nous échapper.

Cette façon d'agir n'allait point du tout à Gagerot; mais il fallait bien y souscrire sous peine de montrer trop manifestement le sentiment qui la lui faisait trouver mauvaise.

Il répondit donc, mais avec une émotion à laquelle Changiron ne put se méprendre :

— C'est bien; mais n'oubliez pas que vous avez autant et plus d'intérêt que moi à savoir ce nom, et qu'il ne faut pas, en vous tenant trop éloigné, vous exposer à voir fuir cet homme, s'il soupçonne que nous sommes deux.

Le moyen d'empêcher que cet individu ne s'aperçût qu'ils venaient deux au rendez-vous était assurément qu'un seul se montrât; mais la peur a une logique toute particulière, et Changiron devina celle qui inspirait Gagerot.

— Vous avez raison, lui dit-il; et comme je me crois le plus intéressé à cette découverte, ce sera moi qui, si vous voulez bien me céder votre place, marcherai le premier; et vous n'approcherez que si je vous appelle.

La curiosité de Gagerot lutta contre sa terreur; si Changiron apprenait ce nom, il était homme à le garder, et voilà Gagerot détrôné de ce mystère.

Cependant il sacrifia sa curiosité au soin de sa personne. Il consentit à l'arrangement proposé par Anatole.

Arrivé au pont d'Iéna, il s'abrita derrière un des énormes massifs de pierre qui en masquent les angles et laissa Changiron s'avancer seul.

Celui-ci put voir dans l'obscurité un homme qui s'éloignait, et il marcha vivement à lui.

Cet homme ralentit le pas et Changiron ne douta pas que ce ne fût celui qui avait donné le rendez-vous.

Cependant il pouvait se tromper et aborder un passant à qui il inspirerait peut-être l'idée qu'il était attaqué et qui commencerait par se défendre. Pour prévenir cette méprise, Changiron, dès qu'il fut à quelques pas de l'inconnu, commença par tousser; l'homme tressaillit et marcha plus lentement.

Changiron alla vers lui et dit assez haut :

— Je suis Gagerot.

Cet homme s'arrêta tout à fait et se trouva face à face avec Changiron.

Cet homme se retourna et lui dit vivement :

— Qui êtes-vous?... que me voulez-vous?... Prenez garde, monsieur... je suis armé.

Changiron vit qu'en effet cet homme tenait un pistolet à la main.

— Pardon, monsieur, lui dit-il, je me suis trompé; on m'a donné un rendez-vous ici; et comme je ne connais pas celui qui me l'a donné, je me suis adressé à la première personne que j'ai rencontrée.

Sans doute, au manége qu'avait fait cet homme, Changiron avait deviné que c'était celui qu'il cherchait; mais cet homme connaissait Gagerot, et s'était aperçu qu'un autre se présentait à sa place; il avait le droit de se défendre, et Changiron ne pouvait avoir celui de le forcer à répondre.

— C'est singulier, dit cet homme sans s'éloigner. Mais j'aurais dû prévoir cela, M. Gagerot n'est pas un homme à venir seul à un pareil rendez-vous.

— Vous êtes donc celui que je cherche? s'écria Anatole en s'élançant vers lui.

L'inconnu recula et arma son pistolet :

— Prenez garde que je ne vous connais pas, reprit-il d'une voix mal assurée, et que, fussiez-vous un officier de police, je puis vous tuer; car rien ne m'avertit de votre caractère.

— Je ne suis pas un officier de police, je suis M. de Changiron, et vous devez comprendre, d'après ce que vous avez écrit à M. Gagerot, que j'ai désiré savoir le nom que vous avez promis de lui livrer.

— Ah! c'est vous qui êtes M. de Changiron, le mari de Mlle de Brevise?

— Lui-même.

Cet homme frappa la terre du pied avec impatience en murmurant :

— Quel lâche imbécile que ce Gagerot!

— Il est à deux pas, et je puis l'appeler, dit Changiron.

— Le voilà qui vient sans doute, dit cet homme en s'éloignant encore.

En effet, Gagerot, qui voyait de loin Changiron arrêté avec l'inconnu, et qui supposait raisonnablement qu'il n'y avait plus aucun danger à s'approcher, venait pour avoir sa part du secret.

Mais il n'était plus temps; car cet homme dit vivement à Changiron :

— Puisqu'il n'a pas osé venir, il ne saura rien, et je vous dirai tout; mais il ne faut pas qu'il me reconnaisse. Suivez-moi.

Aussitôt il s'éloigna rapidement.

Changiron, qui ne voulait pas perdre cet homme de vue, le suivit, et Gagerot les vit s'éloigner et se trouva bientôt seul sur le pont d'Iéna, où il demeura près d'une heure une main sur le manche d'un pistolet et l'autre sur un poignard, attendant le retour de Changiron qui ne revint point.

Il était près de trois heures du matin lorsque Gagerot rentra chez lui, furieux et bien convaincu que Changiron l'avait joué. Il se promit de se venger, et l'occasion s'en présenta presque aussitôt.

XVIII.

Le jour n'était pas levé que Gagerot fut réveillé en sursaut par le bruit persévérant de la sonnette de son appartement.

Force lui fut d'aller ouvrir lui-même, ses domestiques ne voulant pas s'éveiller, et le sonneur ne se lassant pas de sonner; et il trouva que c'était un des domestiques de Changiron qui venait à cette heure inconvenable.

Malgré sa mauvaise humeur, Gagerot comprit qu'il devait y avoir quelque événement, et il ne referma point sa porte au nez de l'importun, comme il en avait d'abord eu l'intention. Il apprit donc de ce domestique que M. de Changiron n'avait point reparu à son hôtel, et que Mme de Changiron, épouvantée de cette absence, envoyait chez M. Gagerot pour avoir des nouvelles de son mari.

Gagerot voulut d'abord répondre de vive voix, puis par écrit; mais après quelques minutes de réflexion, il se décida à aller lui-même raconter la vérité à Mme de Changiron, car Gagerot ne disait jamais que la vérité.

XIX

En effet, lorsqu'une heure après Gagerot fut chez Mme de Changiron, chez qui il trouva Mme de Brevise que sa fille avait envoyé chercher, il raconta comment M. de Changiron, sous prétexte de ne pas alarmer le donneur de rendez-vous, avait *voulu* être le premier à l'aborder, et comme quoi tous deux avaient disparu en s'éloignant ensemble.

L'assurance qu'il n'y avait pas eu de catastrophe sur le pont d'Iéna, et que ce ne devait être que volontairement que Changiron avait suivi l'inconnu et n'avait pas admis Gagerot à cet entretien, calma immédiatement les tendres alarmes de Camille et les changea en accusations, que Mme de Brevise trouva parfaitement justes en sa qualité de belle-mère.

Anatole était un homme indigne, qui rendait sa fille horriblement malheureuse; elle lui demandait pardon de l'avoir sacrifiée à un pareil homme, mais elle avait espéré que l'exemple des malheurs qu'entraîne l'inconduite des maris lui aurait profité, et qu'il ne ferait pas souffrir à sa femme les douleurs qu'il avait vu souffrir à sa mère.

— Comment! s'écria Gagerot, M. de Changiron le père était un homme qui avait eu des torts envers sa femme?

— C'était le digne père d'un tel fils, et je puis vous affirmer que ce fut une épouvantable histoire. Mais ce n'est pas de lui qu'il s'agit, c'est d'Anatole.

— Maman, reprit Camille en se levant avec dignité, je ne resterai pas une heure de plus dans cette maison.

Mme de Brevise trouvait bon de dire tout le mal possible de son gendre; mais en face d'une résolution si hardie, elle changea soudainement de façon de voir. Il fallait être patiente, attendre une explication qui pouvait être favorable à M. de Changiron, ne pas perdre sa vie pour un soupçon que rien ne justifiait quant à présent, etc., etc.

La scène fut longue et violente. Mme de Brevise y joua ce rôle si commun chez certaines mères, d'accueillir de prime abord tout ce qui peut troubler le ménage de leur gendre, et ensuite de reculer devant une rupture qui remettrait à leur garde la fille dont elles sont si heureuses d'être débarrassées.

Camille ne se départit pas de sa dignité de femme outragée; elle se posait dans des sentiments impérieux de respect pour elle-même qui l'obligeaient à prendre son parti, parce qu'on voulait la forcer à rester chez son mari, comme elle se fût posée dans des sentiments d'amour résigné et de dévouement à son malheur, si sa mère eût voulu l'emmener.

Quant à Gagerot, il nageait en pleine eau de querelles, de suppositions. Il éprouvait une joie indicible et exempte de toute crainte, car il avait dit la vérité, et ce n'était pas sa faute si elle avait amené de si fâcheux résultats.

Cependant la lutte entre Mme de Brevise et sa fille devait se finir. Camille trouva sans doute qu'elle avait assez bien défendu sa position pour qu'on sût à quoi s'en tenir sur la manière digne et haute dont elle considérait ses droits de femme. Elle montra donc un peu de condescendance et accepta une espèce de compromis.

M. Gagerot devait être envoyé à la recherche de M. de Changiron, et surtout à la découverte des motifs de son absence. Du reste, soit par la nécessité de la situation, soit par la tendance de leur esprit, ces trois personnes furent ramenées à chercher le secret de cette absence auprès d'Antonie.

Toutefois, le moyen de découvrir quelque chose de ce côté ne semblait pas facile à trouver, surtout pour Gagerot.

Camille, comme toutes les femmes en général, proposait des moyens héroïques qui lui paraissaient les plus simples du monde.

— Allez tout droit chez M. Torcy, disait-elle à Gagerot, confiez-lui ce qui s'est passé cette nuit, et probablement il vous apprendra le secret de tout ceci.

Mais Gagerot savait, en sa qualité d'homme, quelles pouvaient être les conséquences de cette façon d'agir. Torcy pouvait se fâcher et Changiron se fâcherait à coup sûr, et il ne souciait nullement de risquer une querelle sérieuse avec l'un de ces deux hommes, pour fixer les doutes de Mme de Changiron.

Cependant il se gardait bien de dire que ce fût là le motif des prétendues impossibilités qu'il trouvait à tout ce que lui proposait Camille.

La résistance de Gagerot fut si longue et si ferme, que Camille s'imagina qu'il en savait plus qu'il ne voulait en dire, et qu'il ne refusait de prendre des informations que pour n'être pas obligé de parler.

Il ne fallut que deux ou trois minutes à cette pensée pour devenir une vérité pour Camille, et elle termina l'entretien en déclarant qu'elle saurait bien apprendre par elle-même ce qu'elle voulait savoir, sans le secours ou l'intervention de personne.

— Que prétendez-vous donc faire? lui dit sa mère.

— J'irai moi-même où monsieur craint d'aller, et je demanderai à M. Torcy une explication que j'ai le droit d'attendre et d'exiger de lui.

— Ne faites pas cela, dit Mme de Brevise.

— Ah! reprit Camille, je suis parfaitement décidée, et rien ne m'arrêtera.

— Avez-vous pensé à l'inconvenance d'une pareille démarche?

— Elle sera en tous cas moins inconvenante que la conduite de M. de Changiron.

— C'est vous commettre avec une femme qui est peut-être au-dessous de tout ce que vous pouvez imaginer.

— Ce n'est pas moi qui serai descendue jusque-là, c'est M. de Changiron qui m'y aura fait descendre.

— Mais enfin, vous ne pouvez aller ainsi chez un homme que vous connaissez à peine.

— Chez M. Torcy! dit Camille avec un étonnement dédaigneux, comme si on lui eût dit qu'il était inconvenant qu'elle allât chez son carrossier.

Mme de Brevise savait que sa fille, comme tous les esprits étroits plaçait ce qu'elle appelait la résolution du caractère dans un entêtement aveugle. Elle n'insista donc point pour dissuader Mme de Changiron de ce qu'elle avait résolu, et elle finit par lui dire:

— Eh bien! soit, Camille; mais vous trouverez bon que je vous accompagne.

— Je vous remercie, dit Camille, cela me prouve que vous n'êtes pas du parti de mon mari, comme j'aurais pu le penser en vous voyant si bien prendre sa défense.

Gagerot la quitta sur cette résolution.

Il avait envie d'aller prévenir Torcy, ou bien de courir après Changiron et de l'avertir de ce qui se passait; mais il y avait danger des deux parts. Enfin, après beaucoup d'hésitation, il se décida à aller chez Lavignan, comme sur un terrain où il pourrait apprendre quelque chose sans avoir l'air de s'être mêlé de rien.

Il prit donc le chemin du quartier Saint-Georges, tandis que Camille s'apprêtait de son côté à se rendre chez Torcy.

XX

Lorsque Gagerot arriva chez Lavignan, il y avait grande querelle entre l'époux et l'épouse.

L'arrivée de Gagerot, au lieu de la faire cesser, la raviva; car tous deux prétendirent le prendre pour juge de leurs torts respectifs, et chacun recommença *ab ovo* le récit de ses faits et gestes.

— Oui, s'écria Lavignan, c'est une indignité, c'est une conduite de mégère! Que t'avait fait cette pauvre femme?

— Comment! reprit Cornélie, ce qu'elle m'avait fait! une mijaurée, les yeux baissés, la bouche en cœur, les cheveux en bandeau, une vierge de Raphaël, comme vous l'appelez, qui fait dire qu'elle n'est pas chez elle, et qui reçoit pendant des heures entières un M. Paul Chagoin! C'est joli, c'est moral! et tu veux que je souffre ça?

— Mais qu'est-ce que ça te fait? s'écria Lavignan.

— Ça me fait que je trouve ça superbe, et que je le raconte à qui je veux. Tiens! j'ai bien le droit de parler, ce me semble! D'ailleurs, je ne mens pas. La femme de chambre et la portière sont là pour dire la vérité.

— La femme de chambre et la portière, murmura Lavignan, qui se sentit pris d'une bouffée de dignité; mais, madame, invoquer de pareils témoignages, c'est descendre au rang de ces créatures.

Cornélie prit un air de dignité encore plus élevé que celui de son époux. (Sous la restauration, à l'époque où l'on réimprimait Voltaire et Rousseau avec fureur, si, au milieu des bruyantes plaisanteries des ateliers de l'Académie, l'un de nous lançait quelque gros axiome de morale d'un ton doctoral, nous appelions cela *prendre un air Jean-Jacques*.) Nous pouvons dire que Cornélie prit un air Jean-Jacques, et répondit:

— J'aime mieux une portière et une femme de chambre qui se conduisent bien, qu'une duchesse qui a des tête-à-tête avec le premier venu.

— Mais enfin, qu'y a-t-il? dit Gagerot, qui se souciait fort peu d'entendre les récriminations générales des deux époux, et qui, d'après ce qui avait été dit de Paul Chagoin, voulait en venir aux faits précis.

— Ce qu'il y a? dit Lavignan, c'est qu'il paraît qu'hier soir, pendant l'absence de Torcy, Paul Chagoin est venu chez lui, qu'il a fait une visite à Antonie.

— Pendant qu'elle faisait dire qu'elle n'y était pas, reprit Cornélie.

— Vraiment! fit Gagerot.

— Vraiment, fit Cornélie, c'est comme ça. Mais il y a quelque chose de mieux : c'est que lorsque Manuel est rentré et qu'il a demandé s'il était venu quelqu'un, on lui a répondu qu'il n'était venu personne.

La veille de ce jour, Gagerot eût trouvé cette révélation une bonne fortune; mais, à cette heure, il rattacha cette circonstance à l'étrange rendez-vous qu'on lui avait donné, et il lui passa par la tête que ce pouvait être Torcy qui avait voulu l'attirer dans un guet-apens pour le punir de s'être mêlé de tout cela.

Aussi s'écria-t-il avec une anxiété dont lui seul savait le secret :

— Mais qu'a fait Torcy?

— Ah! s'écria Cornélie, il a fait comme tous les imbéciles qui s'amourachent de ces célestes bégueules; il a cru tout ce qu'on lui disait, et il le croirait encore, s'il n'était pas venu ici m'ennuyer avec ses impertinentes leçons.

— Et à quel propos? reprit Gagerot.

— Le voici, dit Lavignan.

Ce matin, Torcy est entré dans mon atelier pour me prier de lui prêter une collection de gravures représentant les costumes des Français depuis des siècles. J'allais les lui donner lorsque Cornélie lui demande d'un ton aigre-doux s'il s'est bien amusé chez M. de Changiron; Torcy lui avait à peine répondu, qu'elle lui commence une morale sur le danger de laisser les femmes seules chez elles. Je n'y comprenais rien, ni Torcy non plus; car il s'imaginait comme moi que ça me regardait. J'en étais si convaincu, que je dis à Cornélie :

— Il paraît que tu t'es bien ennuyée hier soir?

— Ce n'est pas étonnant, reprend-elle : je n'ai pas de vieilles connaissances qui viennent me rendre visite en ton absence. Du reste, à tout prendre, j'aime autant m'en passer que d'avoir des visites comme celles de M. Paul Chagoin.

En ce moment Torcy, qui feuilletait sa collection, se tourna vers Cornélie, le visage tout bouleversé.

— Paul Chagoin! lui dit-il. Il est donc venu?

— Tiens! lui dit Cornélie, vous ne le saviez donc pas? Il a passé la soirée chez vous.

— Ce n'est pas vrai! s'écria Torcy, pâle comme un mort.

— Oui, mon cher monsieur Gagerot, reprit Cornélie, M. Torcy m'a dit en face : Ce n'est pas vrai! et M. Lavignan ne lui a pas donné un soufflet. Voilà un mari qui prétend que sa femme ne sait pas se faire respecter!

— Mais enfin, s'écria Gagerot, qu'est-il arrivé?

— Il est arrivé que Torcy a quitté l'atelier comme un furieux, et est redescendu chez lui.

— Et depuis ce temps?... dit Gagerot.

— Depuis ce temps, j'ai empêché Cornélie de sortir d'ici, reprit Lavignan; car elle ne demandait pas mieux que d'aller voir ce qui se passait.

— Et, reprit Gagerot, y a-t-il longtemps que Torcy est redescendu chez lui?

— Deux heures à peu près, répondit Lavignan; mais il n'y est plus, il vient de rentrer dans son atelier.

Quoique Cornélie fût une femme d'une nature vulgaire et brutale, elle était bien loin de cette basse méchanceté qui animait le cœur de Gagerot.

Il détestait Changiron parce que c'était un beau gentilhomme qui valait mieux que lui de toutes façons : il détestait Paul Chagoin, non pas à cause de ses vices, mais parce qu'il était riche, et il détestait Torcy parce qu'il avait un talent supérieur; ce fut donc avec une satisfaction bien sentie qu'il apprit que Chagoin et Torcy étaient sans doute aux prises.

D'après ce qu'il avait vu, Changiron était certainement mêlé à cela; c'était un conflit où il devait y avoir du malheur pour tous. Gagerot eut un moment d'extrême béatitude.

Il jouissait par avance de ce qui allait probablement arriver, lorsqu'ils entendirent un coup discret frappé à la porte de l'atelier de Torcy, Cornélie ne put résister à sa curiosité et entr'ouvrit la porte de l'atelier de son mari.

— Ce sont deux dames, dit-elle à voix basse.

— Ah! oui, fit Gagerot, qui alla coller son œil sur l'étroite ouverture; ce sont elles.

En effet, c'étaient Mme de Brevise et sa fille qui venaient chez Torcy.

Mais il est nécessaire de raconter ce qui s'était passé chez lui, pour comprendre la position dans laquelle elles le trouvèrent.

XXI

Le matin de ce jour, Manuel semblait avoir oublié toutes ses craintes, et c'était le cœur léger et bien décidé à se livrer avec ardeur au travail qu'il avait entrepris, qu'il était monté chez Lavignan pour voir s'il pourrait s'y procurer quelques matériaux utiles à la fameuse collection de portraits.

De son côté, Antonie, brisée par les scènes de la veille, avait essayé de prolonger son sommeil le plus tard possible, comme si elle sentait que reprendre la pensée et la vie c'était reprendre l'anxiété et la douleur; elle n'était donc pas encore levée lorsque Manuel quitta l'atelier de Lavignan dans un état de fureur indicible.

En rentrant, le premier mot de Manuel fut de demander où était Antonie.

— Madame dort encore, lui dit la femme de chambre.

— Elle dort? murmura Torcy.

En toute autre circonstance, Torcy n'eût pas pensé à interroger cette fille; mais il hésita à entrer immédiatement chez Antonie qui dormait, et le transport dont il était agité éclata malgré lui par cet instant de retard.

Il fit deux ou trois fois le tour de la pièce où il se trouvait, revint à la femme de chambre et lui dit :

— Vous êtes bien sûre, n'est-ce pas, qu'il n'est venu personne hier?

La femme de chambre fut interdite de la question, et surtout de l'air agité dont Torcy la lui adressait.

— Dame! monsieur, fit-elle en balbutiant, c'est madame qui m'avait défendu de dire qu'il fût venu quelqu'un.

Torcy fut pris d'un de ces transports de honte qui rendent un homme impitoyable. On l'avait trompé, trompé par l'ordre d'Antonie!

Il était descendu à ce rôle misérable d'un homme qui fait le sujet des moqueries de sa propre maison, de sa domesticité; lui, Manuel, pour qui les propos du monde étaient un supplice, se voir en proie à de si misérables caquets!

Antonie, cette femme qu'il appelait un ange descendu du ciel, que, dans ses heures d'extase, il adorait à genoux comme un être mystérieux, cette idole de sa vie, avait des complicités de fille perdue avec sa servante, et lui achetait sans doute son silence pour recevoir M. Paul Chagoin.

Paul Chagoin! ce nom donnait le suprême cachet de l'ignoble à cette basse tromperie.

Torcy était venu vers Antonie dans un de ces moments d'égarement où on tue la femme qui nous trompe; mais cette simple circonstance changea la nature de sa colère, et il entra chez Antonie résolu à la chasser ignominieusement de chez lui.

Le bruit qu'il fit ne l'éveilla pas; il s'approcha du lit où elle reposait.

Son sommeil était agité et pénible, de sourds sanglots s'échappaient de la poitrine d'Antonie, des larmes coulaient de ses yeux fermés : il s'arrêta à la contempler.

Elle murmurait des mots qu'il ne pouvait saisir; enfin elle sembla arriver au paroxysme du rêve affreux qui la tourmentait, car elle se leva convulsivement sur son séant en s'écriant :

— Non, Manuel, non...

En ce moment elle le vit debout près de son lit; elle se recula et se frotta les yeux comme pour s'assurer que ce n'était pas la suite de son rêve, et finit par lui dire :

— C'est toi, Manuel?

— Oui, moi qui te regardais dormir.

— Ah! dit-elle, quel rêve affreux!

— Et quel rêve?

— Je rêvais que tu me chassais, parce que...

Antonie s'arrêta...

— Parce que?... répéta lentement Manuel en l'interrogeant.

— Je ne sais pas... Je ne me souviens pas, dit-elle, comme si elle craignait de révéler le motif de la colère de Torcy.

— Parce que, reprit-il comme inspiré par le hasard qui faisait si bien concorder sa pensée avec ce rêve, parce que tu me trompes... parce que tu m'as menti... parce que tu es une infâme... parce que...

— Oh! s'écria Antonie, tu m'as entendue; j'ai parlé!

— Non, non, reprit Manuel, je n'ai pas eu besoin d'espionner ton sommeil, d'autres m'ont dit la vérité.

— Oh! c'est lui sans doute, reprit douloureusement Antonie; c'est lui, le misérable!

— Qui, lui? dit Manuel; M. Chagoin?

— Paul Chagoin!

— Non, ce n'est pas lui qui m'a dit que vous l'aviez reçu hier, c'est toute la maison qui le sait.

— Et vous ne l'avez pas vu? dit Antonie.

— Oh! je le verrai!

— Oh non! Manuel, vous ne le verrez pas, s'écria Antonie en se levant et en tombant aux pieds de Torcy.

— Qui m'en empêchera?

— Je vous en supplie, évitez cet homme, Manuel, au nom de votre amour!

— De mon amour! s'écria Torcy : ah! c'en est trop. Mais vous ne m'avez donc pas compris. Je sais qu'il est venu hier... qu'il est resté deux heures enfermé avec vous, que vous avez défendu qu'on me le dise; que c'est assez pour que je sache qui vous êtes, ce que je dois de créance à vos protestations, à... Mais vous ne voyez donc pas, reprit-il avec une nouvelle rage, que je sais que vous êtes tout à fait une fille perdue, et que ce Paul Chagoin est...

— Manuel, s'écria Antonie en se relevant avec fierté et en le menaçant d'un regard plein d'orgueil : ah ! c'est ainsi?

— Oui, c'est ainsi... Et ne recommencez pas vos comédies de douleurs solennelles, d'innocence méconnue; ce peut être bon pour un niais ; mais je n'en veux plus.

Il se passa à cette parole une singulière révolution dans le cœur d'Antonie. Tout ce qu'elle avait éprouvé d'indignation se fondit en une sorte de pitié douloureuse pour l'homme qui insultait et brisait un amour aussi puissant que celui qu'elle éprouvait pour lui ; elle le plaignit d'être assez malheureux pour être devenu si injuste, et elle lui dit d'une voix pleine de larmes:

— Pauvre Manuel !

— Ah ! reprit Torcy, dont ce mot ne fit qu'exalter la fureur, assez, assez de ces larmes hypocrites ! Je ne suis plus dupe, je ne veux plus l'être... Je vous hais... je vous méprise... je vous...

Il n'osa pas prononcer le mot fatal ; il se mit à marcher rapidement dans la chambre. Pendant ce temps, Antonie s'habillait silencieusement; une robe d'une riche étoffe lui étant tombée sous la main, elle la rejeta, choisit une robe de toile et s'en revêtit. Manuel la regarda faire : il laissa échapper un rire sardonique quand elle choisit ce modeste vêtement, et haussa les épaules en disant :

— C'est très-drôle !

Antonie jeta sur lui un regard assuré qui le troubla et lui fit honte de sa brutalité ; mais comme il se sentit fléchir, il voulut se redonner du courage, et reprit en marchant avec une nouvelle violence :

— M. Paul Chagoin vous en donnera de plus belles...

Antonie baissa la tête.

— D'ailleurs, vous devez connaître par expérience la générosité de M. Paul Chagion... C'est un charmant jeune homme, plein d'esprit et de cœur, n'est-ce pas, chère... ? Comment vous nomme-t-il, ce monsieur? car vous avez un autre nom pour lui que pour moi... Répondez donc, Antonie !...

Elle se détourna et continua à se vêtir, en mettant un petit bonnet.

Quant à Torcy, il s'animait sur sa propre colère, exaspéré par ce silence obstiné.

— Antonie ! s'écria-t-il... Antonie ! le nom de ma mère ! je lui ai donné le nom de ma mère à cette femme ! je l'ai profané, je l'ai sali, je l'ai traîné dans la boue !

Antonie tomba sur un fauteuil, pâle, tremblante, mais les yeux secs.

Torcy, qui s'exaltait à chaque mot qu'il prononcait, se tourna vers elle et lui dit d'une voix cruelle :

— Vous le quitterez, ce nom, je vous défends de le porter une heure de plus; je vous le défends, m'entendez-vous... madame?... Mais dites-moi votre nom.

Antonie se leva et marcha vers la porte de la chambre.

— Mais où allez-vous donc? lui dit Manuel en l'arrêtant.

— Je m'en vais, lui dit Antonie.

— Où donc?

— Que vous importe?

— Comment, que m'importe ! Je veux le savoir !

Antonie semblait être à bout de ses forces; elle chancela et s'appuya sur un meuble; mais elle surmonta encore une fois cette faiblesse ; et répondit avec fermeté :

— Manuel ! vous m'avez chassée !... Je m'en vais...

L'artiste se tordit les mains de désespoir, et, revenant à Antonie, il s'écria avec plus de douleur que de colère :

— Mais dis-moi pourquoi tu m'as trompé ! parle-moi !

— Je n'ai rien à vous dire...

— Rien?

— Rien !...

— Eh bien ! reprit Manuel, à qui ce mot rendit toute sa fureur, tu ne sortiras pas ! Il viendra te chercher ici !... Il parlera, lui !... Je le ferai bien parler !...

Antonie le regarda avec une assurance qui domina un moment ses transports.

— Manuel, lui dit-elle froidement, vous m'avez demandé mon âme, ma vie, mon amour, je vous ai tout donné. En retour de tout cela, je ne vous ai demandé qu'une chose : c'est de ne pas chercher à savoir qui je suis. Manquerez-vous à votre parole?

— Mais vous m'avez trompé ! Cet homme est venu hier !...

— C'est vrai.

— Eh bien ! alors...

— Eh bien ! pour cela vous me chassez : le châtiment égale bien la faute, ce me semble...

— Mais que te voulait-il cet homme? Que t'a-t-il dit?

Antonie se tut.

— Quoi ! tu ne réponds rien?

Elle baissa les yeux pour ne pas le voir...

— Rien ! reprit-il avec exasperation.

Elle demeura immobile.

— Eh bien donc ! allez, allez-vous-en, et que Dieu te punisse d'avoir brisé un cœur qui t'aimait comme je t'aime !

Aux premiers mots de cette phrase, Antonie avait posé la main sur la clef de la porte; mais lorsque Manuel invoqua cet amour qui parlait au milieu de ses plus affreux transports, elle s'arrêta et se tourna vers lui. Il était tombé sur un siége, pressant ses yeux de ses poings fermés, pour contenir ses larmes qui éclataient malgré lui.

Antonie le contempla un moment, et à son tour elle sentit sa résolution faillir en elle-même, et voulant s'arracher à cette horrible situation, elle ouvrit la porte.

Manuel s'élança vers elle, et tombant à ses pieds :

— Antonie ! s'écria-t-il, mais je puis te pardonner, si tu veux... Si grandes que soient tes fautes, si honteuses qu'elles soient... je te pardonnerai. Reste... ne t'en va pas... je ne t'ai pas chassée... je ne l'ai pas dit... non, j'étais fou... Antonie !... Antonie, ne t'en va pas !...

A son tour, Antonie éclata en larmes et s'écria :

— Oh ! va, Manuel, ce n'est pas toi qui souffres le plus de nous deux !

— Eh bien ! alors, pourquoi ne pas parler, pourquoi me laisser mes affreux soupçons? Tu m'aimes !... n'est-ce pas que tu m'aimes?... Est-ce que si je te disais que j'ai commis un crime, tu ne m'aimerais plus?...

A cette étrange supposition, Antonie tressaillit comme frappée d'une commotion électrique; elle regarda autour d'elle comme si elle eût craint qu'une voix sortie de quelque angle obscur de cette chambre ne vînt révéler son secret...

Puis elle ramena ses yeux sur Manuel pleurant à ses pieds; et poussée par une pensée soudaine, elle lui dit à voix basse, en se penchant vers lui :

— Eh bien ! si j'avais tué !...

— Toi ! fit-il en se reculant avec épouvante.

— Si j'avais volé !...

— Toi ! reprit-il avec un accent encore plus effrayé.

Antonie s'arrêta, et tous deux se regardèrent quelques moments, puis Torcy reprit d'une voix sourde :

— Tué?

— Oui !

— Volé?

— Oui !

Manuel passa ses mains sur son front comme pour s'éveiller d'un songe affreux, puis il reprit :

— Oh ! mon Dieu ! si c'était cela !

— Tu le crois... s'écria Antonie... Adieu ! Manuel... adieu !...

— Reste, lui dit Torcy d'un ton sombre, qui que tu sois, je veux l'ignorer toujours. Mais tu m'as sauvé la vie, je t'ai aimée... Ce soir, demain, j'aurai tout préparé pour ton départ...

— Oh ! reprit Antonie dont tout le cœur se brisa... il me fait l'aumône comme à un condamné... Dieu ! mon Dieu ! si vous êtes juste, tuez-moi... je n'ai plus la force de souffrir.

Manuel était tellement atterré par cette étrange supposition, qu'il ne savait plus lui-même ce qu'il éprouvait ; il resta immobile à côté d'Antonie, qui se roulait de désespoir sur un divan, sans lui adresser une parole, sans lui porter de secours.

— Elle, elle !... murmurait-il tout bas.

Le transport de la douleur d'Antonie se calma peu à peu... elle étouffa dans les coussins qu'elle mordait avec fureur les sanglots qui la suffoquaient, elle comprima les convulsions qui la tordaient et se releva froide et superbe...

Elle alla devant un miroir, répara d'une main assurée le désordre de ses cheveux, rajusta ses vêtements, et alla vers la porte...

— Non, s'écria Manuel.

Antonie courut à la fenêtre.

— Pour mourir, par ici ou par là, peu m'importe ! s'écria-t-elle.

Manuel la prit dans ses bras, et alors commença une lutte horrible.

— Oh ! s'écriait Antonie devenue folle de douleur, vous êtes un bourreau... laissez-moi !

Et dégageant ses bras des étreintes de Manuel, elle cherchait des ciseaux, un couteau, quelque chose pour se tuer, ou s'approchait d'un meuble et se frappait la tête à ses angles.

Enfin Torcy parvint à la maîtriser et à la replacer sur le lit, où tout ce transport s'abattit dans un affreux affaissement.

Ce fut pendant cet abattement que Manuel se demanda s'il n'avait pas enfin appris la vérité.

Ce fut alors qu'il chercha à se souvenir des circonstances où il avait trouvé Antonie, de l'époque où il l'avait rencontrée, et ce fut en poursuivant ces pensées qu'il se rappela que, la veille, la date du 5 octobre l'avait frappée d'épouvante. Le 5 octobre ! C'était sans doute le 5 octobre que le crime avait été commis, et il y avait un an qu'il l'avait trouvée errante, fugitive, voulant mourir. Tout s'expliquait alors.

Mais ce crime, on avait dû en parler; les journaux les inscrivent avec un soin trop extrême pour que celui d'une jeune fille n'y fût pas inscrit.

Torcy avait une collection de journaux dans son atelier, il était allé les rechercher, et c'est pendant qu'il les parcourait que Mme de Changiron et Mme de Brevise s'étaient présentées chez lui.

XXII

Torcy fut très-étonné en reconnaissant Mme de Changiron. Au premier moment, il maudit son métier, qui le forçait à accueillir, le sourire sur les levres, des importuns qu'il eût volontiers jetés à la porte.

Mais bientôt son étonnement devint encore plus vif; car Mme de Changiron lui apprit le motif de sa visite.

— Pardon, lui avait-il dit, madame; mais je n'ai pu encore m'occuper de votre collection.

— Je le crois, lui avait répondu Camille; aussi n'est-ce pas de cela que je viens vous parler.

— De quoi s'agit-il donc?

— Vous avez vu hier soir M. de Changiron?

Torcy rougit; car cette question lui rappelait pourquoi Changiron était venu chez lui, et qui l'avait poussé à y venir.

— Oui, madame, répondit-il, M. de Changiron s'est alarmé d'une menace de M. Chagoin.

— Ce n'est pas ce dont je veux vous parler.

— Non, reprit Mme de Brevise, qui voulut donner à la démarche de sa fille un caractère moins inconvenant, nous n'avons aucun droit ni aucun désir de savoir ce qui a pu se passer chez vous. Mais quand nous vous aurons dit ce qui est arrivé, vous comprendrez les alarmes de ma fille.

Alors elle lui raconta l'histoire de la lettre adressée à Gagerot; comment M. de Changiron avait été au rendez-vous, et comment il n'avait point reparu depuis ce moment.

Puis elle continua avec un embarras qui prouvait à Torcy qu'elle sentait combien ce qu'elle lui disait pouvait le blesser.

— Avant de faire la moindre démarche près de la police pour savoir si M. de Changiron n'aurait pas été victime d'un guet-apens, nous sommes venues nous informer si cette dame, dont on devait lui révéler le nom et qui demeure chez vous, ne pourrait pas nous apprendre le secret de ce rendez-vous.

Au point où en était Manuel, ce n'était déjà plus dans la dignité du secret de sa vie que ces paroles pouvaient l'atteindre.

Après ce que lui avait dit Antonie, il fut atteint d'une autre terreur : « Si j'avais tué! si j'avais volé! » lui avait-elle dit. Ce doute l'épouvantait; il expliquait la visite de Paul Chagoin, le secret que lui en avait fait Antonie, qui était peut-être sa complice; et dans l'obscurité qui planait sur toutes ces circonstances, il se pouvait que ce rendez-vous eût été convenu entre Paul Chagoin et Antonie pour se défaire d'un homme qui savait peut-être leur secret.

Ce fut donc avec une nouvelle terreur qu'il écouta Mme de Brevise, et il ne put si bien cacher le trouble que lui inspira cette nouvelle, que Camille ne crût y trouver la confirmation de ses soupçons.

— Quoi! dit Manuel, on a écrit cela à M. Gagerot, et M. de Changiron n'a pas reparu? Oh! ce doit être un crime affreux!

— Pardon, monsieur Torcy, reprit Camille; mais ma mère s'est mal expliquée, ou vous l'avez mal comprise : ce n'est pas à M. de Changiron que le rendez-vous a été donné, et c'est moi surtout qu'intéressait la révélation du nom de cette dame.

— J'ai parfaitement compris, dit Torcy, c'est M. Gagerot à qui on a donné ce rendez-vous... Et, en effet, continua-t-il comme un homme qui compte ses souvenirs, c'est au nom de M. Gagerot qu'elle s'est troublée... c'est lui qui devait être attendu sur le pont d'Iéna, et peut-être M. de Changiron a été la victime d'une méprise.

— Que voulez-vous dire? s'écria Camille, M. de Changiron ne connaît donc pas cette personne?

— Non, madame, non; ils se sont vus hier pour la première fois; du moins je dois le croire.

— Vous devez le croire... dit Camille; et quelle preuve en avez-vous?

— Leur mutuelle indifférence en se rencontrant, et surtout, madame, la parole de M. de Changiron, qui est un homme d'honneur.

— En êtes-vous là, monsieur, reprit Camille qui, dans sa colère jalouse, voulait absolument voir les choses sous le jour qu'elle leur avait donné, en êtes-vous là, qu'en pareilles matières vous ayez foi en la parole d'un homme?

Le malheureux Torcy flottait entre l'idée d'un crime que lui avaient inspirée les paroles d'Antonie, et ses premiers soupçons sur ce qu'elle avait pu être avant leur rencontre. Mais, de quelque côté que le portassent ses incertitudes, il n'y trouvait que malheur.

Cependant la supposition d'un crime tel que celui auquel il avait cru un moment lui était si odieuse, qu'il se rattacha tout d'un coup à l'accusation de Mme de Changiron, et qu'il lui répondit comme si elle lui eût donné une espérance :

— Croyez-vous, madame, que M. de Changiron m'ait voulu tromper? Ah! fasse le ciel qu'il en soit ainsi!

Camille et Mme de Brevise se regardèrent d'un air très-étonné.

— Oh! reprit Torcy dans une sorte d'égarement, vous ne me comprenez pas, vous ne pouvez me comprendre. Ah! oui, je veux croire qu'elle a été tout ce que vous pouvez supposer; j'aime mieux cela que de penser à ce qu'elle m'a dit.

— Mais qu'avez-vous donc? dit Mme de Brevise, de plus en plus surprise du trouble de Torcy.

— Rien, madame, fit celui-ci; mais n'y a-t-il personne au monde qui puisse me dire la vérité?

A ce moment, on sonna encore chez Torcy, et on lui annonça la visite de M. Gagerot.

Depuis dix minutes que ces dames étaient chez Torcy, il grillait d'une féroce curiosité de savoir ce qui s'y passait.

Quoi que ce pût être, il devait y avoir malheur pour tout le monde, et ce beau spectacle de gens dont la supériorité était odieuse à Gagerot, souffrant sans doute les uns et les autres de quelque triste découverte, se passait à dix pieds au-dessous de lui, sans qu'il en fût le témoin. Gagerot ne put résister à cette idée, et, trouvant un prétexte d'entrer chez Torcy pour lui apprendre le contenu de la lettre anonyme et l'étrange disparition de Changiron, il se sentit le courage de braver la colère de Manuel.

Celui-ci, lorsqu'on lui annonça Gagerot, trouva que le ciel semblait répondre précisément au souhait qu'il venait de former, et Mme de Brevise s'écria :

— Mais, d'après certaines paroles que vous venez de laisser échapper, cette dame se serait troublée au nom de M. Gagerot. Elle le connaît donc? C'est à lui qu'on voulait révéler son nom. Vous vous devez à vous-même, monsieur, de faire cesser cet étrange mystère.

— Oui, dit Torcy, d'une voix basse et résolue... il faut en finir. Qu'il entre, qu'il vienne.

On introduisit M. Gagerot, qui joua l'étonnement le plus profond à l'aspect de Mme de Brevise et de sa fille; mais, avant qu'il n'eût pu témoigner cet étonnement par des paroles plus explicites que sa physionomie, Torcy alla vers lui, et lui dit d'une voix sombre :

— Monsieur, monsieur, puisque le hasard vous a mêlé à ma vie, vous qui m'avez si bien appris hier qu'un misérable était entré chez moi, achevez cette confidence... Venez, et dites-moi si vous connaissez cette femme.

En parlant ainsi, il entraînait Gagerot, à qui il fit traverser le salon pour le faire pénétrer dans la chambre d'Antonie qui, encore étendue sur son lit, commençait à sortir de l'effroyable affaissement où Torcy l'avait laissée.

Malgré leurs nobles habitudes de bonne compagnie, Mme de Brevise et sa fille se soulevèrent à moitié de leur siége, pour écouter ce qui allait se passer, et l'on doit penser quel fut leur étonnement lorsqu'elles entendirent le cri véritablement stupéfait que poussa Gagerot.

— Grand Dieu! fit-il en reculant devant cette figure pâle et mourante... Eulalie Pontois!

Cette exclamation était trop extraordinaire pour qu'elle ne dominât pas tout autre sentiment de convenance. Mme de Brevise et de Changiron entrèrent rapidement dans la chambre en répétant ce nom et en s'écriant :

— Eulalie Pontois!...

Elles regardèrent la pauvre femme, qui se soulevait péniblement sur son lit, et s'écrièrent avec une expression de terreur et d'indignation :

— C'est elle!...

— Qui m'appelle? murmura sourdement Antonie, en ouvrant les yeux et en regardant autour d'elle d'un air égaré...

— Eulalie Pontois! ajouta à son tour Torcy, en cherchant à lire sur le visage de ces dames à quelle honte ce nom répondait.

— Qui m'appelle de ce nom? s'écria tout à coup Antonie, en se précipitant de son lit et en courant, par un dernier instinct de conservation, vers Torcy.

Elle se serra contre lui, puis, reportant ses regards sur les personnes qui l'entouraient, elle passa plusieurs fois ses mains sur son front comme pour effacer de devant ses yeux ces apparitions surnaturelles... Torcy lui-même semblait frappé du même vertige...

— Quel est donc ce nom? qui es-tu, malheureuse? s'écria-t-il.

— Oui, dit Antonie, les voilà tous les trois... oui, c'était le soir... oui...

Elle ferma les yeux, et reprit :

— Non, ce n'est pas vrai, je suis folle. Manuel, au secours! au secours! Ce n'est pas vrai, ils ne sont pas là.... N'est-ce pas qu'il n'y a personne que nous deux ici?

— Il y a là M. Gagerot, dit Torcy en repoussant Antonie qui voulait se cacher dans ses bras; il y a Mme de Brevise.

Antonie se mit à regarder, et, s'arrachant au rêve qu'elle croyait avoir fait, elle répeta d'une voix basse :

— Oui, Mme de Brevise, M. Gagerot. Que la volonté de Dieu soit faite!

Elle baissa la tête, tandis que Mme de Brevise prenait M. Gagerot à part, et lui disait tout bas :

— Monsieur, vous savez ce que nous avons à faire. Il doit y avoir ici près un commissaire de police.

— Il suffit, madame, dit Gagerot. Je plains M. Torcy; mais le crime est trop grand pour qu'on lui laisse le temps de faire échapper la coupable.

Il sortit rapidement, tandis que Torcy, dont les idées commençaient à se fixer du côté d'un crime, s'écria :

— Mais où va donc M. Gagerot?

— Chercher un magistrat, répondit Mme de Brevise, pour arrêter cette malheureuse, coupable de vol et de meurtre.

Torcy, à cette épouvantable révélation, se recula d'Antonie avec une indicible horreur...

— Elle! s'écria-t-il, Antonie!

— Eulalie Pontois, monsieur, répéta Mme de Brevise, Eulalie Pontois, la fille de l'intendant de Mme de Soubiran, assassinée il y a eu un an le 5 octobre.

— Le 5 octobre... en effet, dit Torcy en se rappelant encore la terreur que cette date avait inspirée à Antonie... Oh! malheur et malédiction sur toi, misérable, dit Torcy, en se tournant vers Antonie; et je l'ai aimée, et je l'aime encore...

— Et maintenant tout s'explique, reprit Mme de Brevise parlant à sa fille: la lettre écrite à M. Gagerot et où on lui disait que le nom de cette femme vous intéressait. En effet, ne vous a-t-elle pas ravi toute la fortune de votre tante par son crime? Ce crime, elle l'expiera, du moins; et cette fois elle n'échappera pas à sa condamnation.

— Mais si elle est innocente... s'écria Torcy, à qui l'image d'Antonie montant sur l'échafaud parut si effroyable, qu'il essaya de la défendre.

— C'est ce qu'elle pourra prouver devant ses juges, car dans quelques minutes elle sera entre les mains des magistrats.

Quant à Antonie, elle s'était lentement remise: une pensée nouvelle sembla s'emparer d'elle, et elle dit à Torcy, avec un calme qui étonna Mme de Brevise elle-même :

— Manuel, je suis coupable... le crime a été commis, et seule j'en dois être accusée. Il faut que la justice humaine ait son cours; celle de Dieu viendra après, je l'espère. Je ne vous demande qu'une chose, Manuel, venez me voir une heure avant ma mort, me le promettez-vous?

Torcy n'eut pas la force de répondre.

Antonie attendit un moment, puis elle reprit après ce silence :

— Soit, mon Dieu, je supporterai l'épreuve jusqu'au bout.

Puis elle s'assit les yeux baissés et la tête haute.

Camille était une femme irréfléchie, jalouse, et cruelle, comme toutes les femmes, dans les ressentiments qui blessaient son cœur et sa vanité ; mais l'idée d'envoyer à l'échafaud cette jeune et belle victime, si coupable qu'elle pût être, lui répugnait odieusement; l'idée que l'on pût attribuer cette dénonciation au ressentiment d'une avidité déçue et au souvenir de la fortune que le crime d'Eulalie lui avait enlevée, tout cela lui parut horrible, et elle dit à Mme de Brevise :

— Non, ma mère, nous ne pouvons pas, nous ne devons pas poursuivre cette vengeance, que cette fille s'échappe. Elle le peut. Partez, partez, malheureuse, lui dit Camille, que Dieu seul vous punisse!

— Mais vous oubliez votre mari, dit Mme de Brevise, votre mari qui s'est jeté si imprudemment dans le guet-apens tendu par cette femme et son complice à M. Gagerot.

— En effet! s'écria Torcy, M. Chagoin, ce misérable, est venu hier ici.

— M. Chagoin, s'écria Mme de Brevise; lui seul, en effet, avait intérêt à faire disparaître ce testament, et il est venu chez vous, et il a vu cette femme?... Oh! c'est plus de crimes que je n'eusse osé croire.

Au moment où Mme de Brevise poussait cette exclamation, M. Gagerot arriva accompagné d'un commissaire de police et de ses agents. Eulalie marcha d'elle-même à eux; mais avant de quitter la chambre, elle se tourna vers Torcy et lui dit doucement:

— Pauvre Manuel!

XXIII

Une voiture de place attendait à la porte; on y fit monter Eulalie qui fut immédiatement conduite en prison.

Cependant Mme de Brevise et sa fille restaient encore dans une terrible anxiété sur le sort de Changiron qui n'avait pas reparu, et elles se préparaient à retourner à l'hôtel lorsqu'il entra tout à coup en s'écriant:

— Où est-elle ?

— Qui cela? dit Mme de Brevise.

— Cette infortunée que vous êtes venue chercher ici ?

— Antonie! s'écria Torcy.

— Eulalie Pontois, dit Mme de Brevise.

— Ni Eulalie Pontois, ni Antonie... dit Changiron d'un accent joyeux. Ma sœur, madame.

— Votre sœur, la meurtrière de Mme de Soubiran?

— Sa fille, madame, et la fille de mon père; une pauvre enfant abandonnée dont je n'ai pas voulu vous dire le secret tant que la malheureuse a été accusée d'un crime; mais elle vit, et je puis vous apprendre son véritable nom, maintenant que j'ai en mains la preuve de son innocence.

— Ah! s'écria Torcy, on vient de la livrer à la justice.

— Qui a commis ce crime? s'écria Changiron.

— Moi, monsieur, dit Mme de Brevise, qui dois à la mémoire de Mme de Soubiran de ne pas laisser ce crime impuni.

— Ah! la malheureuse est peut-être perdue maintenant, s'écria Changiron accablé.

Pour comprendre cette nouvelle crainte, il est nécessaire de raconter ce qui était arrivé à Changiron pendant la longue absence de cette nuit et de la matinée qui l'avait suivie.

XXIV.

Changiron, quoiqu'il fût brave, résolu et d'une vigueur à ne pas redouter de lutter avec un homme, quel qu'il fût, suivit cependant avec précaution l'inconnu qui le précédait, et ce ne fut pas sans quelque appréhension qu'il s'en approcha au moment où celui-ci s'arrêta au milieu de la longue allée des Champs-Élysées qui longe le quai. Cet homme était armé, un coup de feu tiré par lui pouvait atteindre Changiron au moment où il s'approcherait de lui.

Il arma donc ses pistolets, en se tenant tout prêt à tirer au moindre mouvement douteux. Mais lorsqu'il fut tout à fait aux côtés de l'inconnu, il s'aperçut qu'il avait les mains vides, et celui-ci lui dit :

— Je ne vous ai pas attiré dans un guet-apens, monsieur de Changiron, c'est pour vous rendre service que je suis venu, et je ne veux pas être la victime de mon dévouement, car je joue ma liberté et peut-être ma vie en ce moment.

— Je ne comprends rien à toutes ces phrases mystérieuses, dit Changiron; vous avez écrit à M. Gagerot que vous vouliez lui révéler le nom de la femme qui habite chez M. Torcy; vous lui avez dit que ce nom intéressait vivement Mme de Changiron. Il ne peut intéresser ma femme à aucun titre sans m'intéresser moi-même. Eh bien! maintenant je le saurai de vous de bonne volonté ou par force.

— Vous pourrez me tuer si cela vous convient, dit l'inconnu ; mais je ne sais pas comment un homme d'honneur excusera un assassinat pareil, commis parce qu'un inconnu ne veut pas lui dire un secret destiné à un autre; ce n'est pas moi qui vous ai fait venir ici.

— Je ne vous tuerai pas, monsieur, mais je suis le maître de vous, je puis vous livrer à la justice, et vous répondrez alors.

— Cela ne me sera pas difficile: je dirai à la justice ce que j'avais promis de dire à M. Gagerot, je lui dirai le nom de la femme qui habite chez M. Torcy. Seulement, en me forçant à agir ainsi, vous enverrez une jeune fille à l'échafaud.

— Une jeune fille à l'échafaud? s'écria Changiron avec un étrange effroi. Et vous dites que le nom de cette femme intéresse Mme de Changiron... Serait-ce l'infortunée?... Mais non, reprit-il après un moment de silence, elle est morte.

L'inconnu ne répondit pas d'abord, et reprit après un moment de silence:

— Voulez-vous m'écouter un moment sans m'interrompre? Je ne suis pas un très-habile diplomate, monsieur ; aussi avais-je fait un petit discours pour raconter mon affaire à M. Gagerot.

M. Gagerot, ou je ne connais pas un homme, n'est pas d'un courage à faire le rodomont vis-à-vis d'un pistolet tourné contre sa poitrine. Je comptais prendre avec lui cette précaution oratoire, et puis lui dire mon affaire. Mais c'est une chose inutile envers vous, et je vais vous dire tout droit ce que je veux.

— Voyons, lui dit Changiron.

— D'abord, dit l'inconnu, je veux trente mille francs.

— Misérable! dit Changiron en se reculant d'un pas et en lui présentant un de ses pistolets.

— Soit, dit l'inconnu, je ne veux rien, mais alors vous n'aurez rien.

— Et qu'as-tu à m'offrir?

— Quelque chose qui vaut mieux que ça, dit l'inconnu, quelque chose qui vaut, pour vous, cent mille francs de rente comme un liard....

— Hein? fit Changiron.

— Mais enfin, dit l'inconnu, j'ai fait mon prix, il n'est plus question de ce que cela peut valoir.

— Et qu'est-ce que c'est?

— Vous le dire, ce serait, sinon vous le livrer, mais vous donner une arme contre moi, et je ne suis pas encore aussi niais que cela.

— Mais enfin, si M. Gagerot fût venu ici, la position eût été absolument la même?

— Pas du tout, car, au lieu d'être à votre merci, j'aurais tenu M. Gagerot à la mienne, et si ma confidence eût été mal reçue...

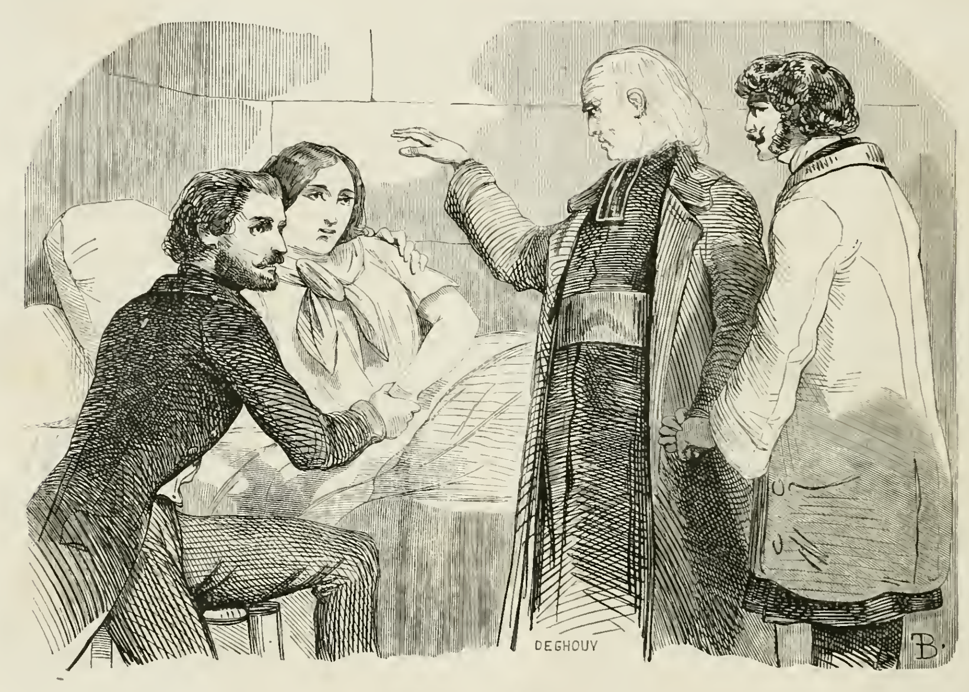
— Tu aurais pu le tuer?...

— Que Dieu m'écrase si j'en avais la moindre envie ; mais j'aurais pu décamper, et alors j'aurais été chercher un meilleur chaland.

— En voilà assez, explique-toi, misérable, s'écria Changiron, car à la façon dont tu allonges cet entretien, je commence à croire que tu attends ici des complices qui doivent t'aider à te débarrasser de moi.

— Songez donc que c'est M. Gagerot que j'attendais.
— Eh bien! parle donc.
— A une seule condition.
— Laquelle?
— Donnez-moi votre parole d'honneur que, si le marché que je vous propose ne vous va pas, vous ne direz à personne ce que je vais vous dire.
— Soit, je te donne ma parole.
— Encore une: jurez-moi que s'il vous va, vous me remettrez ce matin même les trente mille francs et que j'aurai quarante-huit heures pour quitter la France si l'affaire en question se poursuivait en justice. Mais après tout, murmura l'inconnu, je n'ai point trempé dans le crime, et tenez, quoi qu'il arrive, il est temps que la vérité se sache. On m'a manqué de parole d'un côté, et si vous deviez faire comme les autres, du moins je me serai vengé.
— Je t'ai donné ma parole et je n'y manquerai pas.
— Eh bien! monsieur, écoutez-moi bien, le testament de Mme de Soubiran existe.

cette affaire pour que vous ne vous rappeliez pas mon nom, je m'appelle Vaudrillan.
— Vaudrillan! dit Changiron, c'est toi qui as été mis en prévention pour le meurtre de Mme de Soubiran et qui es parvenu à prouver un alibi.
— Très-réel, monsieur le marquis, ce qui fait que je ne puis guère faire que des suppositions sur l'innocence de Mlle Eulalie, parce qu'à vrai dire je ne sais pas comment ça c'est passé dans le château. Mais voici comment l'affaire avait été arrangée. Vous savez que j'ai été au service de M. Chagoin...
— Oui, cela a été même une des raisons qui ont dirigé d'abord les soupçons contre toi.
— Eh bien, monsieur le marquis, lorsque je suis entré au service de Mme de Soubiran, mon ancien maître, M. Paul Chagoin, était non-seulement ruiné de tout ce qu'il avait, mais encore il avait fièrement entamé ce qu'il pourrait avoir. Bref, il devait trois cent mille francs au sieur Benoît Mortiff, juif de profession et qui menaçait sans cesse de le faire mettre à Sainte-Pélagie.



Et bientôt Mme Torcy, dit Manuel. — Page 28.

— Est-ce possible! dit Changiron.
— C'est sûr.
— La malheureuse qui a tué Mme de Soubiran ne l'a donc pas anéanti.
— La malheureuse Eulalie Pontois, monsieur, est innocente de la mort de Mme de Soubiran comme vous, je dois le croire du moins.
— Ah! s'écria Changiron avec un transport qui étonna fort l'inconnu, prouve-moi cela, prouve-le-moi, et ce n'est pas trente mille francs, c'est cent mille francs que je te donnerai.
— Je crois qu'il lui sera facile de vous le prouver, monsieur, dit l'inconnu, ravi de la tournure que prenait cette affaire, car elle vit, car c'est elle qui est chez M. Torcy.
— Eulalie, s'écria Changiron, elle... Ah! j'aurais dû la reconnaître à tant de beauté... Oui, c'est bien le regard, le front calme et élevé de mon père... Mais j'étais si loin de cette pensée quand Torcy m'interrogeait! Et tu es sûr qu'elle est innocente?...
— Elle doit l'être, elle l'est; mais voudra-t-elle dire la vérité?
— Mais quelle est cette vérité?
— La voici, monsieur le marquis, et songez que je suis le seul qui puisse au besoin l'attester. D'abord, et vous êtes trop intéressé dans

— Cela ne m'étonne pas, dit Changiron, continue.
— Benoît Mortiff, reprit Vaudrillan, n'avait donc d'autre garantie de sa créance que l'héritage futur de Mme de Soubiran; mais les mauvaises dispositions de la tante et puis, je peux bien vous le dire, monsieur le marquis, les cajoleries de Mme votre belle-mère rendaient le gage bien chanceux. Il fut donc conclu entre M. Benoît Mortiff et M. Chagoin qu'il fallait le rendre meilleur, et pour cela il suffisait que la bonne dame mourût sans faire de testament.
Or, c'est moi, monsieur, qu'on dépêcha chez elle pour m'assurer de ses intentions.
— Toi, employé à la garde des bois et qu'elle a vu peut-être quatre fois au plus durant le temps que tu étais chez elle?
— Moi, monsieur le marquis, moi qui ne suis pas assez bête pour aller parler de choses de cette importance à ma maîtresse qui déjà n'était pas si charmée d'avoir chez elle un ancien domestique de son scélérat de neveu, car M. Chagoin est un scélérat. Mais quand on ne peut pas arriver tout droit, on prend les chemins de traverse, et ce n'est pas auprès de Mme de Soubiran que j'étais expédié, mais auprès du père Pontois, et avec la mission de lui promettre une bonne somme si la vieille Mme de Soubiran mourait sans faire de testament. Mais dès la première parole qui en fut dite, le père Pontois branla la tête

en disant : — « Elle est trop montée contre M. Chagoin d'une part, et trop bien conseillée de l'autre pour ne pas faire de testament. Peine perdue de prendre ce chemin-là. »

Je fis part de l'obstacle à M. Chagoin, lequel ne me répondit pas; mais huit jours après on me vint avertir qu'un étranger désirait me parler : c'était M. Benoît Mortiff qui venait pour arranger l'affaire. Il ne s'agissait plus, comme bien vous pensez, d'empêcher le testament; mais de l'enlever quand il serait fait. Les conditions furent ainsi réglées : le père Pontois devait le soustraire et me le remettre, moyennant quoi il lui serait donné cinquante mille francs et à moi trente mille par M. Chagoin.

C'était très-bien; mais le père Pontois était trop malin en affaires pour se fier à une promesse de M. Chagoin, qui de son côté ne voulait rien écrire... ce qui est assez simple : le père Pontois exigea que les cinquante mille francs lui fussent remis contre le testament. Là était la difficulté, car M. Chagoin n'avait plus le sou; il fut convenu que ce serait M. Benoît Mortiff qui avancerait la somme, et ça, pour rentrer plus tard dans les trois cent mille francs que lui devait M. Chagoin; vous comprenez bien ça, monsieur; c'est que voici où gît le lièvre. M. Benoît n'entendit de cette oreille-là qu'à une condition; c'est que ce serait à lui qu'on remettrait le testament, de façon à ce qu'il tînt M. Chagoin en bride.

Maintenant voici comment ça se passa :

M. Benoît retourna à Paris et on n'en entendit plus parler dans le pays, si même on sut qu'il y était venu. Au bout d'un certain temps, un mot convenu fut envoyé par moi à Paris, et M. Benoît arriva au milieu de la nuit dans ma maison de garde où j'étais seul et où il ne venait jamais personne. Il n'en sortit pas plus que son cheval, que j'avais mis dans un hangar et qui nous fit plus d'une peur, car nous ne pouvions tenir le maudit animal tranquille. Enfin le jour où le médecin déclara qu'il n'y avait plus d'espoir, ce jour fut pris pour enlever le testament. Si quelqu'un pouvait jamais être soupçonné, vous comprenez, monsieur, que c'était moi; c'est pourquoi je quittai ma maison le jour même de l'expédition et j'allai passer la nuit à la noce.

— Quel horrible complot ! fit Changiron, et vous avez consenti à l'assassinat de Mme de Soubiran ?

— Non, sur mon âme, non, monsieur, dit Vaudrillan, ce n'était pas mon intention. D'après ce que nous avait dit Pontois, Mme de Soubiran ne pouvait pas passer la nuit, et lui-même le croyait sans doute. Du reste, les précautions étaient bien prises; il avait mêlé de l'opium au café que Marthe et sa fille devaient prendre, et il espérait sans doute que Mme de Soubiran serait expirée, ou dans un tel état d'accablement, qu'elle ne s'apercevrait pas de la soustraction. Mais probablement il fut entendu et reconnu par Mme de Soubiran. Il n'avait plus à choisir : il la tua, et remit le testament à Benoît qui l'attendait à l'extrémité de l'allée.

— Ainsi, reprit Changiron, ce serait pour sauver son père du supplice que cette noble enfant se serait ainsi dévouée...

— Ici, monsieur, je ne fais qu'une supposition, car je n'ai jamais pu obtenir un mot d'explication sur ce qui s'était passé; toutes les fois que j'en ai parlé à Pontois et que je lui ai demandé si sa fille l'avait aidé, il m'a fait taire en me disant :

— Tais-toi, c'est un secret entre elle et la mort.

— Oh ! ce doute peut rester encore contre elle, dit Changiron avec épouvante.

— Et peut-être suffirait-il à la faire condamner, si, comme M. Chagoin l'en a menacée, il veut la livrer à la justice.

— Chagoin, le misérable qui a profité du crime... Mais contre lequel, hélas ! reprit Changiron, il ne reste d'autre preuve que son témoignage.

— Il y en a un autre, c'est le testament.

— Comment, le testament ?

— Oui-da, monsieur, le testament que Benoît n'a pas voulu rendre à M. Chagoin avant que celui-ci ne lui eût payé ce qu'il devait; le testament, monsieur, qui, depuis que Benoît est payé, lui sert encore à tirer d'assez bonnes sommes de M. Chagoin, si bien que M. Paul est venu me proposer, à moi qui vous parle, d'assassiner Benoît Mortiff, de lui voler le fatal testament, après quoi il me donnera les trente mille francs que je vous ai demandés.

— J'en sais assez, repartit Changiron; mais ce n'est pas ainsi que cette affaire doit finir, tu vas me suivre chez un magistrat.

— Est-ce là la parole que vous m'avez donnée !... s'écria Vaudrillan épouvanté.

— Je t'ai promis de te sauver et de t'enrichir, je te tiendrai parole. Mais tu ne me quitteras plus que je n'aie puni cet homme et sauvé l'infortunée qui s'est dévouée.

Vaudrillan, tremblant, suivit Changiron qui le conduisit chez un de ses amis, où il le laissa enfermé sous sa surveillance, en lui recommandant de ne le laisser échapper à aucun prix.



Au moment où on brisait la dernière, on entendit une détonation. — Page 28.

XXV

Changiron se rendit chez un avocat et lui fit part de ses projets. Celui-ci ne lui cacha pas que la découverte qu'il venait de faire pourrait bien lui rendre la fortune de sa femme, mais qu'il ne suffirait pas de ce que dirait Vaudrillan pour prouver qu'Eulalie Pontois n'eût pas aidé à son père à commettre son crime, et que toutes les circonstances de l'assassinat n'en restaient pas moins entières. Il en pouvait certes résulter qu'Eulalie avait agi par ordre et sur la menace même de son père, mais elle avait agi d'une façon ou d'autre.

— C'est impossible, lui dit Changiron, elle est innocente.

— C'est ce que les juges décideront, dit l'avocat; mais si l'existence de cette infortunée est dénoncée d'une façon ou d'autre à la justice, il sera impossible de ne pas la mettre en cause.

Quoique moralement sûr de l'innocence d'Eulalie, Changiron s'épouvantait de cet éclat, et surtout de ce qui restait d'inexplicable dans le fait lui-même de l'assassinat dont Eulalie avait dû être le témoin, et dont elle n'avait pas arrêté l'exécution.

Il hésita longtemps devant cette cruelle perspective; mais l'idée que Chagoin pouvait dénoncer Eulalie le décida, et, d'après le conseil de l'avocat, il suivit la marche suivante :

Changiron, accompagné de son avocat, se rendit chez son ami, lui

expliqua qu'il avait besoin de son assistance, et tous les quatre allèrent immédiatement chez M. Benoît. C'était un homme encore jeune, chauve, maigre, usé, l'œil creux et actif, et qui ne paraissait pas de ces gens qu'on intimide facilement. Changiron et l'avocat entrèrent seuls, Vaudrillan et l'ami de Changiron restèrent à la porte dans un fiacre.

L'avocat seul se fit annoncer par son nom, et ils entrèrent chez l'usurier qui les reçut comme des gens avec qui il espérait conclure quelque bonne affaire.

— Monsieur, lui dit Changiron, je viens de la part d'un de vos clients, M. Paul Chagoin.

A ce nom, l'usurier fronça les sourcils, et, par un mouvement involontaire, il poussa le profond tiroir d'un bureau, où l'on pouvait voir un épais portefeuille. Changiron se mit à rire, et reprit :

— Ne vous alarmez pas à ce point, monsieur, ce n'est pas un emprunt que nous venons vous faire, c'est de l'argent que nous venons vous offrir.

— A moi, monsieur! dit Benoît dont cette nouvelle ne dérida point le front soupçonneux.

— Oui, monsieur, à vous, et comme bien vous le pensez, ce n'est que pour vous demander, en retour, un service que vous seul pouvez nous rendre.

— De quoi s'agit-il, messieurs? dit l'usurier.

— C'est tout simplement de nous restituer, moyennant telle somme que vous allez fixer, et qui vous sera comptée à l'instant, le testament de Mme de Soubiran, que vous retenez indûment en vos mains.

— Qu'est-ce que c'est que Mme de Soubiran, messieurs? dit l'usurier d'un air indigné, qu'est-ce que vous me parlez de testament?

— Je parle de ce testament qui vous a été remis au bout de la grande avenue du château de Mme de Soubiran; ce testament, vous savez, pour lequel vous avez vous-même remis cinquante mille francs à Pontois; ce même testament que vous avez attendu pendant huit jours chez le garde Vaudrillan.

L'accumulation de toutes ces circonstances écrasa l'usurier; mais, après un premier moment de surprise, il reprit son audace, et s'écria en se levant :

— Ah çà, est-ce un guet-apens? qu'est-ce que c'est que des gens qui s'introduisent ici sans aveu, qui vont menacer un citoyen dans sa maison?... Messieurs, prenez garde, je puis appeler.

— Alors vous nous dispenserez de ce soin, car, si vous voulez bien regarder par la fenêtre, vous verrez dans la rue un fiacre arrêté à la porte. M. le commissaire de police y est pour vous comme pour nous et qu'il monte sur votre invitation ou sur la nôtre, c'est absolument la même chose.

— Un commissaire de police, reprit l'usurier devenu moins intrépide, pourquoi faire?

— Pour procéder à une saisie immédiate de tous vos papiers, vous mettre en état d'arrestation, afin que vous ne puissiez détruire le testament, si la fantaisie vous en prenait, et si vous ne vouliez pas nous le rendre de bonne volonté.

— Je n'ai jamais eu ce testament en ma possession, messieurs, et vous pouvez faire monter le commissaire de police, si cela vous convient.

— Allez donc le chercher, dit Changiron à l'avocat, puisque monsieur ne veut pas être raisonnable.

L'usurier laissa sortir l'avocat, et lui laissa traverser l'antichambre; alors Changiron eut un moment la pensée que Vaudrillan avait menti, ou que Chagoin avait enfin rattrapé le testament, ou que Benoît l'avait anéanti. Mais lorsque celui-ci entendit l'avocat ouvrir la porte du salon, il se jeta vivement dans l'antichambre, et s'écria :

— Un moment, monsieur; que diable! il faut donner aux gens le temps de s'expliquer.

L'usurier venait de se trahir, et Changiron fut sûr alors d'en avoir bon marché.

— Je connais le nom de monsieur, dit Benoît en désignant l'avocat; mais vous, qui êtes-vous?

— Je suis l'ami de M. Paul Chagoin, son parent, à qui lui-même, et pour des raisons que vous approuverez tout à l'heure, il a dit que vous aviez encore ce testament.

— Tout cela ne me dit pas votre nom.

— Je suis le marquis de Changiron, le mari de Mlle de Brevise, que ce testament instituait unique héritière de Mme de Soubiran.

— Vous mentez, monsieur! s'écria l'usurier : M. Chagoin n'a pu vous dire cela, car Mlle de Brevise n'est pas l'unique héritière.

— Bah! lui dit l'avocat, vous avez donc lu le testament?

Ces sortes d'aveux, échappés à l'emportement de la passion, ont l'air souvent d'une invention du romancier, invention qui lui vient en aide et qui lui sauve des combinaisons habiles; mais, comme dans cette histoire je ne suis que le narrateur exact d'un fait vrai, il faut bien que je respecte la vérité; et d'ailleurs les nombreux procès criminels que les gazettes des tribunaux racontent chaque jour au public sont trop souvent pleins de ces imprudences échappées aux plus adroits fripons, pour qu'il faille s'étonner que celui-ci, pris tout à coup à l'improviste, se voyant entre les mains de gens d'ailleurs si bien renseignés, laissât échapper cet aveu si significatif.

A la remarque de l'avocat, il essaya de se récrier, de balbutier quelques explications; mais Changiron reprit d'un ton impérieux :

— Monsieur, vous n'ignorez pas que M. Paul Chagoin est mon parent, puisqu'il est le cousin de ma femme. Il ne convient pas à ma famille de faire un esclandre dont la honte rejaillirait jusqu'à un certain point sur elle. Voilà pourquoi je suis monté avant les magistrats pour étouffer cette affaire. Mais à l'heure qu'il est, monsieur, je n'offre plus de compensation, j'exige immédiatement le testament. Vous êtes plus, beaucoup plus que remboursé. Je sais tout; la police est en bas. Ce testament à l'instant, ou j'appelle : vous savez, monsieur, ce qui peut résulter pour vous de la découverte de cette pièce importante entre vos mains. Dépêchons; voici monsieur dont le nom vous est une garantie, qui vous affirmera que, si vous consentez, nulle poursuite ne sera dirigée contre vous.

— Mais, dit Benoît, vous avez parlé d'une somme que je pourrais fixer moi-même.

— Je l'ai dit, fit Changiron; soit.

— Eh bien! monsieur le marquis, deux cent mille francs.

— Allez chercher ces messieurs, dit Changiron.

— Cent mille francs, dit Benoît.

— Mais allez donc chercher ces messieurs.

— Cinquante mille.

— Allons donc!

— Eh bien! monsieur le marquis, vingt-cinq mille... dix mille.

— Dix mille, soit, dit Changiron; je ne recule pas à retirer ma parole pour si peu de chose.

Benoît ouvrit son vaste tiroir, et chercha longtemps, pendant que Changiron et l'avocat le surveillaient.

— Je ne trouve pas... je l'ai égaré...

— Je crois, dit Changiron, que ces messieurs seront plus habiles... Finissons.

— Le voici, dit Benoît qui le convoitait d'un air de regret...Voyons, monsieur, vos vingt mille francs.

— Je vous donne ma parole pour dix mille.

— Voilà tout! dit l'usurier en serrant le testament avec rage.

— Voilà tout, dit Changiron.

— Eh bien! vous ne l'aurez pas, dit Benoît Mortiff en s'apprêtant à le déchirer.

Changiron saisit sa main et cria :

— Ouvrez la fenêtre et appelez...

Benoît lâcha le testament, et tomba en pleurant sur un fauteuil.

— Donnerez-vous les dix mille francs à ce misérable? dit l'avocat.

— Je les ai promis : il les aura.

Il écrivit un mot sur un papier, et le remit à Benoît, qui s'en saisit et l'examina.

— Monsieur, lui dit-il, Benoît s'écrit par un *é*; il faut que l'ordre soit identique à l'acquit.

Changiron mit l'accent sur l'*é* de Benoît, et il sortit en disant à l'avocat :

— Notre affaire est terminée maintenant.

Cette expédition achevée, ils se transportèrent chez M. Paul Chagoin, qu'ils trouvèrent dans une robe de chambre de damas, en pantoufles de velours, et couché sur un divan, fumant un cigare. Lorsqu'on lui annonça Changiron, son ami, il alla au-devant de lui avec ces bruyantes démonstrations de mauvais goût qu'il prenait pour des allures de gentilhomme.

— Eh! bonjour, cher, lui dit-il; comment, déjà en course, en visite, et chez moi? mais c'est charmant; vous venez me demander à déjeuner?

— Je viens vous dire, repartit Changiron, que vous êtes un fripon.

A ce mot si nettement articulé, et qui entrait en matière d'une façon si péremptoire, Chagoin devint pâle, non de crainte (cet homme était au-dessus de la crainte d'un autre homme), mais de colère, et il jeta autour de lui un regard furieux, comme pour chercher une arme; puis, s'élançant vers un faisceau suspendu au mur, il y prit au hasard un yatagan, et revint sur Changiron comme une bête féroce.

Changiron saisit son bras, et, le désarmant d'un coup de poignet, il le repoussa lui-même à l'extrémité de son salon, et lui dit froidement :

— Monsieur Chagoin, je vous laisse ce jour pour prendre un passeport et quitter la France. On vous remettra cent mille francs à Londres et la valeur de votre mobilier.

— Qu'est-ce à dire? s'écria Chagoin; suis-je ici avec des fous?

— Je n'ai pas autre chose à vous dire ici, repartit Changiron; pour que vous me compreniez mieux, je sors de chez M. Benoît Mortiff, et j'ai en bas dans ma voiture, Vaudrillan et des agents de police.

Chagoin se tut, et demeura un moment incertain; puis il dit :

— Je ne connais ni Benoît ni Vaudrillan.

— Vous connaissez peut-être le testament de Mme de Soubiran?

— Je ne connais point de testament de ma tante. S'il y en a un, il y sera fait droit, et je rendrai les biens que je croyais légitimement m'appartenir.

Mais vous êtes venu chez moi, vous m'avez insulté, monsieur le marquis de Changiron, et vous m'en rendrez raison.

— Allons donc, monsieur, lui dit Changiron, vous voulez mourir comme un homme d'honneur; vous ne le méritez pas. Je vous ai dit que vous étiez un fripon; n'oubliez pas que vous pouvez être considéré comme complice d'un assassinat.

— Vous m'y faites songer, monsieur, répliqua Chagoin, et il faut que cet assassinat soit puni; la coupable existe.

— Vous voulez dire l'accusatrice, monsieur, dit Changiron.

— En vérité! fit Chagoin, c'est ce que nous verrons.

— Le témoignage de Vaudrillan vous accable.

— C'est un homme que vous avez acheté.

— La déposition d'Eulalie sera formelle.

— Elle aura assez de se défendre, toute votre sœur qu'elle est.

— D'où le savez-vous?

— Je vous l'apprendrai.

— Adieu donc, monsieur, fit Changiron, j'ai voulu vous épargner la honte d'une condamnation, vous la voulez, je vous la promets.

— Et pour quel crime?

— Vous le saurez.

— J'attendrai, dit Chagoin.

XXVI

Ce fut ainsi que Changiron sortit de chez Chagoin, et ce ne fut qu'à ce moment qu'il pensa à prendre lecture du testament. Cette lecture lui expliqua comment Chagoin avait pu connaître la naissance d'Eulalie.

Le testament, lui-même, partageait les biens de Mme de Soubiran en portions égales, l'une pour Mlle de Brevise, l'autre pour Eulalie. A ce testament était jointe une lettre à l'adresse d'Eulalie, lettre encore enfermée dans son enveloppe, mais dont le cachet avait été brisé. C'est dans cette lettre que Mme de Soubiran apprenait à Eulalie qu'elle était sa fille et celle de M. de Changiron. Elle lui expliquait comment, pour cacher cette naissance, elle avait fait remettre son enfant à Pontois avec une forte somme d'argent, à la charge de le faire passer comme lui appartenant. La pauvre femme racontait comment elle n'avait jamais osé braver l'orgueilleuse indignation de la famille de son mari, même depuis la mort de celui-ci, demandait pardon à sa fille de ne pas lui avoir révélé ce secret et finissait en lui conseillant de se confier à Changiron, son frère, comme le cœur le plus noble qu'elle connût.

Ce fut armé de ces renseignements, que Changiron arriva chez Torcy, au moment même où Eulalie venait d'être emmenée en prison.

XXVII

Eulalie avait été déposée dans une chambre particulière de la geôle, grâce à une dernière précaution de Gagerot qui, prévoyant que ceci finirait peut-être autrement que cela ne semblait devoir être, avait pensé que ce bon soin lui serait compté par Torcy, dans le cas où celui-ci voudrait se fâcher de la part que lui, Gagerot, avait prise à cette affaire.

Depuis que sa position était décidée, depuis qu'Eulalie se voyait accusée comme coupable de la mort de Mme de Soubiran, elle était redevenue calme. Son âme s'était exaltée à l'idée de ce martyre qu'elle allait subir pour sauver l'honneur de son père, et comme il arrive aux cœurs généreux, elle trouvait un extrême courage dans son extrême infortune. Elle attendit donc sans crainte le moment d'être interrogée, bien décidée à achever le sacrifice qu'elle n'avait pu accomplir avant ce jour-là, en préférant la mort à l'horreur d'accuser celui qu'elle croyait son père.

La journée entière se passa sans qu'elle entendît parler de quoi que ce soit, et ce courage qui l'avait d'abord si fièrement soutenue, sembla tomber avec le jour; la nuit lui apporta cette horrible solitude des ténèbres qui se peuplent de visions si étranges; il lui semblait voir Mme de Soubiran expirante, son père qui la regardait d'un œil ardent, le poignard levé sur elle; puis c'était Torcy qui lui apparaissait pâle, le regard et le sourire pleins de mépris, puis Mme Lavignan la poursuivant d'injures grossières, et enfin la multitude avide de la voir et de l'insulter; et partout c'était le visage de Chagoin qui lui apparaissait implacable et menaçant.

Cette nuit fut horrible, et ce ne fut qu'avec le jour qu'elle reprit un peu de cette résolution puissante de la veille. Mais depuis quelques jours trop de secousses violentes avaient agité l'infortunée pour que sa santé, déjà altérée par l'incessante anxiété de sa position, résistât à l'effroyable catastrophe qui l'avait frappée.

Lorsqu'elle voulut quitter, le matin, le grabat sur lequel s'était agité son horrible sommeil, elle fut incapable de se lever, et il fallut appeler un médecin. Elle répondit à ses questions, et lorsqu'il fut parti, elle dit au geôlier:

— Dieu, sans doute, me fera la grâce de m'appeler à lui avant de me faire subir les plus cruelles épreuves; j'espère que je serai bientôt morte, je voudrais avoir un prêtre.

Le geôlier lui promit de faire venir l'aumônier de la prison. Et une heure s'était à peine écoulée que l'on tira les verrous de la prison et qu'il entra quelqu'un; mais ce n'était pas un prêtre, c'était un juge accompagné d'un greffier.

Cet aspect rendit à Eulalie une partie de son courage; mais elle sentit qu'elle n'aurait pas la force de résister à la torture d'un long interrogatoire, et se décida à se déclarer coupable dès les premiers mots.

Le juge se plaça devant elle comme pour bien examiner chaque mouvement de sa physionomie et lui dit:

— Vous êtes Eulalie Pontois?

— Oui, monsieur.

— Vous savez de quel crime vous êtes accusée?

— Je le sais et je l'avoue.

—Ecrivez, dit le juge au greffier. Cet aveu vous sera compté, reprit-il, mais il faut le compléter en nous disant le nom de vos complices?

— Je n'en ai point, dit Eulalie.

— L'homme à qui le testament a été remis?

— C'est vrai, dit Eulalie, j'oubliais.

— Quel est cet homme?

— Je ne le connais point.

— Qui vous a poussée à ce crime?

— Personne.

— On ne commet pas un crime sans un intérêt quelconque.

— Eh bien, monsieur, je trouvais qu'il était injuste que l'on dépouillât l'héritier légitime au profit d'une famille qui avait toujours accablé Mme de Soubiran de mépris.

— Vous saviez donc ce que contenait le testament? vous saviez donc que Mme de Soubiran déshéritait son neveu au profit de Mlle de Brevise?

— Je le savais, dit Eulalie, qui crut ainsi donner une raison qui expliquerait sa conduite.

— Comment! lui dit le juge, vous connaissiez le testament, et vous avez renoncé, par haine contre Mme de Brevise que vous connaissez à peine, à la moitié de la fortune de Mme de Soubiran, que ce testament vous assurait?

— A moi! s'écria Eulalie en se soulevant dans une sorte de délire; ô ma noble et sainte bienfaitrice! du ciel où vous êtes, voyez ma reconnaissance!

— Et vous avez osé tuer votre bienfaitrice?

— Moi... qui dit cela? s'écria Eulalie avec terreur.

— Vous-même, lui repartit froidement le juge.

— C'est vrai, repartit Eulalie en se laissant retomber sur son lit... c'est moi.

Mais, comme si cette pensée l'eût épouvantée, elle reprit:

— Mais non... ce n'est pas moi...

— Qui donc?

Eulalie se tut.

A ce moment, le juge sembla se recueillir et attendit un moment, puis il reprit:

— Ce testament est retrouvé, les complices du crime sont connus, et parmi ces complices, il en est qui vous accusent.

— Qui cela? reprit Eulalie, enfant inspirée qui voulait jouer un rôle plus fort qu'elle ne le pouvait, et qui, fière de s'accuser, forte pour supporter l'infamie qu'elle s'infligeait, se révoltait à l'idée qu'un autre vînt la lui jeter à la face.

— Qui donc? répéta-t-elle.

— M. Paul Chagoin.

— Lui! le misérable, lui qui a égaré mon père!...

— Votre père? lui dit le juge.

— Ah! s'écria Eulalie, par grâce, par pitié, laissez-moi... Je suis folle, mon père est innocent, je suis coupable, il n'y a que moi de coupable.

A ces mots, une voix sortie de derrière la porte demeurée entr'ouverte, s'écria avec des sanglots:

— Assez!... assez! vous allez la tuer... vous voyez bien qu'elle est mourante. Et Changiron se présenta dans la chambre, tandis que le juge disait sévèrement: — Monsieur le marquis, ce n'est pas là ce que vous m'aviez promis. Cette jeune fille refuse d'accuser son père, je le vois; mais je ne vois pas qu'elle n'ait pas été sa complice.

— Dites-lui donc que cet infâme n'était pas son père, s'écria Changiron, et alors elle vous dira toute la vérité.

— Quoi! s'écria Eulalie, mon père...

— Il ne l'était pas. Jamais un pareil misérable n'eût pu avoir pour enfant un ange pareil à toi, Eulalie... et ne t'étonne pas si je t'appelle ainsi, j'en ai le droit, je suis ton frère... mon père était le tien, ta mère était Mme de Soubiran.

— Ma mère... elle! s'écria Eulalie. Oh! je rêve... je suis folle... Qui êtes-vous, monsieur?

— Ne me reconnaissez-vous pas? Je suis M. de Changiron...

— Mais je suis folle! Oh! mon Dieu! n'y a-t-il personne à qui je puisse demander si l'on ne me ment pas...

— Venez, Torcy, cria Changiron, venez...

Torcy entra et se jeta à genoux devant le lit d'Eulalie.

— Et toi aussi, cria-t-elle, tu me crois innocente... Merci, mon Dieu...

— Tiens, lis, dit Changiron, lis, c'est la dernière volonté de ta mère.

Eulalie prit la lettre de Mme de Soubiran d'un air avide, et la lut jusqu'au dernier mot où sa mère lui disait :

« Adieu, ma fille, pardonne-moi. »

— Pardonnez-moi donc aussi, ma mère, s'écria-t-elle d'avoir laissé échapper votre assassin.

— Vous l'entendez ? s'écrièrent à la fois Torcy et Changiron.

— Sans doute ; mais vous n'ignorez pas toutes les circonstances fatales de cette affreuse nuit, et il faut qu'elles nous soient expliquées.

— Parle, parle, dit Torcy, rappelle tous tes souvenirs.

— Oh ! s'écria Eulalie, ils me sont assez présents pour que rien ne m'en échappe.

J'avais reçu du café des mains de mon père... des mains de cet homme veux-je dire, et lorsque je fus avec la vieille Marthe près du lit de Mme de Soubiran, elle nous en versa à chacune une tasse ; elle but la sienne d'abord, et je ne fis que goûter à la mienne. Le sommeil de Marthe se déclara presque aussitôt, et moi-même je me sentis la tête pesante ; mais j'attribuai cela à la fatigue.

Je combattis faiblement ce sommeil, sachant que depuis que je passais les nuits près de Mme de Soubiran, je m'éveillais au plus léger bruit qu'elle faisait. Il paraît que je m'endormis complétement ; tout à coup je fus éveillée par des cris étouffés. Mais je ne pus m'arracher à la torpeur qui me dominait, et lorsque je parvins à me soulever, je ne vis qu'un homme qui s'échappait par la porte qui ouvrait sur le parc ; je le reconnus, et, sans savoir ce que je faisais, je m'élançai à sa poursuite.

Il suivit le château jusqu'à l'avenue, et là seulement il tourna brusquement en marchant au milieu, tandis que je le suivais en m'abritant le long des charmilles et des contre-allées.

— Et ceci vous explique, monsieur, dit Changiron, pourquoi l'on n'a pas retrouvé les traces de cet homme qui n'avait pas quitté le pavé de l'avenue, et pourquoi on a retrouvé celles d'Eulalie qui a suivi les contre-allées.

— Cela me semble assez plausible.

— Enfin, dit Eulalie, arrivé au bout de l'avenue, mon... cet homme s'approcha d'un cavalier en lui disant :

— Voici le testament de Mme de Soubiran.

A quoi le cavalier répondit :

— Voilà les cinquante mille francs de M. Chagoin.

— La somme déclarée par Vaudrillan, dit Changiron.

— Tout cela, je n'en doute pas, peut décider un acquittement ; mais un crime a été commis, celui qu'on accuse est mort, et rien ne peut attester sa culpabilité.

— Il y a, dit une voix qui s'éleva en ce moment, il y a l'aveu du coupable lui-même.

— Qu'est-ce là ? dit le juge.

— Le prêtre mandé pour apporter des consolations à cette sainte victime d'un pieux devoir.

— M. Denis ! s'écria Eulalie.

— Moi-même, mon enfant, qui ai appris ce matin par les journaux votre accusation, et qui étais venu pour vous remettre ce témoignage de votre innocence.

— Eh bien ! s'écria Torcy.

Le juge se leva, et saluant Eulalie, il lui dit :

— Eulalie Pontois, vous êtes libre.

— Eulalie Pontois est morte, s'écria Changiron, il n'y a plus que Mlle de Changiron.

— Et bientôt Mme Torcy, dit Manuel.

La manière dont Eulalie fut sauvée de la rivière où elle s'était précipitée n'a rien de bien extraordinaire, mais nous n'en devons pas moins rendre compte à nos lecteurs.

XXVIII.

A vingt pas de l'endroit où Eulalie s'était jetée à l'eau, il y avait une chaussée qui retenait les eaux pour le service d'un moulin, et elle y fut rapidement portée. Dire par quel instinct de conversation elle voulut échapper à la mort au moment où elle venait de la chercher, comment, en se sentant expirer, lorsque déjà elle perdait connaissance, elle n'osa pas tenter une seconde fois le supplice qu'elle venait d'endurer, ce serait expliquer ce qui est un sentiment commun à tous les êtres.

D'ailleurs, si l'on veut bien se rappeler la violence des émotions qu'elle venait d'éprouver, au délire de son esprit succédant le délire physique que l'opium avait dû produire sur elle, on concevra aisément qu'elle ait tenté son salut sans conscience de ce qu'elle faisait. Que plus tard elle eût reculé devant le suicide, qu'à deux pas de la frontière de la Suisse elle s'y fût réfugiée, c'était la nécessité de la vie qu'elle acceptait.

Si l'on s'étonne que l'abbé Denis fût venu si à point, on n'oubliera pas que Gagerot était présent à l'arrestation et qu'un pareil fait apporte aux journaux ouvrait une petite importance à ce futur député.

Nous ignorons complétement ce que devint Vaudrillan.

Quant à M. Benoît Mortiff, nous croyons l'avoir reconnu un jour à une table de jeu de Wisbaden, où il était croupier.

Tout le monde se souvient de ce petit fait-Paris inséré dans les journaux :

« La police s'étant présentée chez M. P. C., accusé d'une soustraction frauduleuse de testament, a été forcée de faire enfoncer les portes. Au moment où l'on brisait la dernière, on entendit une détonation. M. P. C. venait de se faire sauter la cervelle. »

Ce M. P. C. était Paul Chagoin.

LES DEUX AVEUGLES DE 1525.

Déjà l'hospice des Quinze-Vingts n'était plus ce qu'il avait été. Lorsque saint-Louis le fonda, ce fut plutôt pour acquitter une dette que pour créer un établissement de bienfaisance. Les premiers aveugles que reçut l'hospice des Quinze-Vingts furent trois cents chevaliers laissés en otage au soudan d'Égypte et que le soudan renvoya au roi de France après leur avoir fait crever les yeux. C'est une chose digne de remarque que cet hôpital, ouvert aujourd'hui à la misère des gens du peuple, ait reçu d'abord trois cents habitants nobles ; que cette maison, dont l'œuvre de charité se renferme parmi la population pauvre de Paris, doive son origine à la guerre que nous avions portée sur la côte d'Afrique, et à des malheurs qui avaient frappé si loin et si haut. Les Quinze-Vingts furent, à vrai dire, les Invalides de saint Louis.

Trois siècles n'étaient pas écoulés que la trace de cette origine était complétement effacée, et que les Quinze-Vingts étaient un hospice où on était reçu pour cause d'infirmité. Bien qu'il dût renfermer trois cents frères ou sœurs, il n'y avait déjà plus trois cents aveugles. La population des Quinze-Vingts se composait de cent cinquante-deux frères aveugles et de soixante frères voyants, pour les aider, les mener et les conduire ; plus, de quatre-vingt-huit femmes tant aveugles que voyantes. Chacun était obligé d'y apporter une espèce de dot, et de faire abandon de ses biens en entrant dans la communauté. Toutefois, il y avait des frères et des sœurs qui pouvaient posséder en dehors quelques propriétés mobilières ou immobilières, et de même il existait des frères ou sœurs qui avaient seulement été admis par charité et sans rien apporter à la communauté. Parmi ceux-ci, nous trouvons Jean Desmasures, fils de Robert Desmasures, pionnier, mort en vidant les terres des douves des fossés de la ville, et Pierrette Lenoir, orpheline, tous deux aveugles. A cette époque, il y avait dans cette maison un portier voyant, ainsi que l'exigeaient les règlements, et appelé Mathurin Séguin ; il y avait de même une sœur voyante nommée Nicole Petitpied, employée au raccommodage et bonne tenue du linge de la maison.

Or, c'était un samedi du mois de juillet 1525, Nicole et Pierrette travaillaient dans une grande chambre où elles reprisaient les chemises qui devaient être distribuées le lendemain aux frères. Quoique aveugle, Pierrette était fort adroite, et quand son aiguille avait passé

sur un accroc ou sur un trou, l'œil le plus exercé eût découvert difficilement la reprise qu'elle y avait faite. Aussi était-elle spécialement chargée du linge des jurés et administrateurs de la maison.

Le soir était venu, le jour était tout à fait tombé, Nicole avait renvoyé les sœurs voyantes qui travaillaient avec elle; mais au moment où Pierrette allait les suivre, Nicole l'avait retenue en lui disant : — Tiens, raccommode-moi encore cette chemise. — Mais le jour est fini, dit Pierrette. — C'est pour cela que je ne puis le faire moi-même, dit Nicole, au lieu que pour toi le jour ne finit jamais. — Oui dà, répondit Pierrette, parce qu'il ne commence jamais, n'est-ce pas ? mais j'ai beaucoup travaillé aujourd'hui, toutes nos sœurs sont à se promener et à jouer sous les ormes de la grand'cour, je veux aller avec elles. — Je t'en prie, continua Nicole, cela ne sera pas bien long et tu me feras grand plaisir. — Mais à qui donc est cette chemise? dit Pierrette, elle est de plus fine toile que celles même des jurés et administrateurs.

En parlant ainsi, elle cherchait au col la marque distinctive du linge de chaque frère, puis, lorsqu'elle l'eut trouvée, elle se mit à sourire doucement et dit à Nicole :

— C'est donc pour lui, j'ai reconnu sa lettre? — Oui, repartit Nicole, c'est pour Jean Desmasures, c'est le linge qui lui vient de son oncle, le marchand de ferrailles, et comme tout le monde est jaloux ici de le voir le plus pimpant et mieux vêtu que les autres, on laisse toujours son linge le dernier, de façon qu'il est obligé de mettre les grosses chemises de l'hospice, et Jean en est tout chagrin.

— Et toi, tu l'aimes tant, reprit Pierrette, que tu me ferais travailler toute la nuit pour que Jean Desmasures ne soit pas chagriné.

— Tu sais bien que je travaillerais moi-même, si l'on nous permettait d'avoir de la lumière quand le jour est fini. Tu es bien heureuse, toi, de n'avoir pas besoin d'y voir clair. Si tu l'aimais, tu pourrais travailler pour lui tant que tu voudrais. Oh! souvent j'aurais désiré être comme toi, si les règlements ne défendaient pas à une sœur aveugle d'épouser un frère aveugle. — Tu comptes donc l'épouser? dit Pierrette. — Oui vraiment, dès qu'il aura fini sa première année, car il n'y a que trois mois qu'il est dans la maison, et il faut que j'attende que son noviciat soit achevé. — Il est singulier que je ne l'aie jamais rencontré. — Oh! si tu l'avais rencontré, tu l'aurais remarqué tout de suite, tant il est beau et brave. — Allons! allons! dit Pierrette avec une grâce naïve, je verrai bien s'il est beau, au mal que m'en diront les frères voyants. Mais, tiens, voilà la chemise raccommodée, nous pouvons descendre dans la cour. Et maintenant, dis-moi, Mathurin Séguin est-il beau, lui?

— Mathurin, dit Nicole en riant, c'est le plus vilain louchon que j'aie jamais vu.

— Qu'est-ce que c'est que ça un louchon? dit Pierrette. — C'est un homme qui a les yeux de travers. — Hélas! fit doucement Pierrette, ça vaut encore mieux que de ne pas en avoir du tout.

Les deux sœurs descendirent, et allèrent continuer leur conversation dans la cour plantée d'ormes qui servait de promenade commune. A un certain moment, elles passèrent devant la grande porte fermée d'une double grille selon l'ordonnance, et Nicole serra vivement le bras de Pierrette en lui disant :

— Le voilà !... comme si l'aveugle avait pu voir celui qu'elle lui désignait ainsi. Le même mouvement eut lieu sur le banc de pierre où Jean Desmasures était assis près de Mathurin Séguin, et celui-ci dit de même en voyant passer les deux jeunes sœurs : — La voilà! — Qui ça? dit Jean. — Et pardieu, Pierrette qui est si jolie et si gracieuse. — Tu me parles toujours d'elle. — C'est que je l'aime comme un fou, elle a une taille si droite, un teint si blanc et si frais, de si beaux cheveux blonds, et lorsqu'elle marche et qu'elle tend son pied ou sa main pour tâter l'endroit où elle se trouve, cette main est si blanche et si potelée, ce pied est si mièvre et si petit que j'ai envie de les prendre et de les embrasser.

A cette brûlante déclaration de Mathurin, Jean se prit à rire, et le portier reprit avec humeur :

— C'est que tu ne sais pas ce que c'est que d'aimer, toi. — Ma foi, si je voulais écouter la sœur Nicole, je le saurais bien vite, car elle me dit sans cesse, quand elle me rencontre par hasard, que je suis en âge de me marier.

— Oh! le petit laideron! dit Mathurin, elle a bien fait de venir dans une maison d'aveugles pour attraper un mari, car jamais elle n'en rencontrera un parmi les hommes qui ont de bons yeux.

— Elle est donc bien laide? — Elle est jaune comme un citron et elle a des cheveux rouges. — Mais on dit que le rouge est une si belle couleur : les cardinaux sont en rouge, messieurs du parlement sont en rouge. — C'est bon pour une robe, le rouge, mais pour des cheveux c'est autre chose. — Et c'est là tout ce que tu as à me dire? — Non pas, il faut que tu me rendes un service. — Et lequel? — Il faut que tu parles à Pierrette pour moi, tu es mon ami, toi, et tu lui diras que je suis un brave et beau garçon. — Mais où pourrais-je la trouver? — Ici, à l'heure de la promenade. — Mais je ne pourrais pas la reconnaître, je n'ai jamais entendu sa voix. — C'est demain dimanche, Mgr l'archevêque doit venir visiter la maison, il y aura un sermon et après le sermon un grand dîner, pendant lequel on chantera des cantiques. Pierrette chantera du côté des femmes et tu la distingueras facilement à sa douce petite voix. D'ailleurs, je ferai en sorte de me faire remplacer à la porte, je me mettrai à côté de toi et je t'avertirai quand elle chantera.

Après ces paroles, chacun se retira, et il est probable que la conversation de Pierrette et de Nicole avait eu le même but que celle de Jean et de Mathurin, car la jeune sœur aveugle dit à la lingère en la quittant :

— Eh bien, soit! demain je lui parlerai.

Le lendemain venu, ce fut grande fête dans la maison, car Mgr l'archevêque apportait le pardon de toutes les fautes commises. Comme représentant de Dieu, il amenait l'indulgence avec lui : et c'est la plus belle part de royauté que les prêtres aient jamais possédée sur la terre. Le sermon de ce dimanche fut meilleur et plus long que celui de tous les autres dimanches : beaucoup de personnages d'importance assistaient à la cérémonie, et Mgr l'archevêque désira faire quelque chose qui leur fût agréable. Il fit donc appeler près de lui un des six gouverneurs de la maison, notable bourgeois, selon le vœu de l'ordonnance de 1522, et lui dit qu'il serait bien aise que le pain bénit fût présenté par les deux plus jeunes aveugles, homme et femme, de l'établissement; il se trouva que c'était à Jean et à Pierrette que revenait ce soin, et deux jurés allèrent les chercher séparément chacun à son banc, et on leur remit une belle corbeille couronnée de fleurs, qu'ils allèrent présenter à tous les endroits qu'on leur avait designés. Ni Jean ni Pierrette n'avaient prononcé une parole durant ce service, et comme on leur avait dit tout simplement : Faites ceci, faites cela; ils ne savaient rien, sinon qu'ils étaient deux aveugles portant le pain bénit. Mais lorsqu'en allant à travers l'église pour arriver aux premiers bancs, ils entendirent le murmure flatteur qu'ils excitaient, ils furent tout surpris. Leur oreille habituée à percevoir les paroles fugitives, déroba par-ci, par-là, au bruit sourd et discret de cette admiration, des mots comme ceux-ci : — Qu'ils sont beaux tous deux! — qu'ils sont intéressants! — quel malheur qu'ils ne puissent se voir, ils s'aimeraient!

A cette dernière exclamation, le panier qu'ils portaient tressaillit entre eux, car chacun l'avait doucement agité par un mouvement involontaire.

Ce fut un trouble encore bien plus grand quand ils arrivèrent aux siéges des dames et des seigneurs qui s'étaient rendus à l'invitation de Mgr l'archevêque.

— Mais voyez donc quel charmant visage a ce jeune homme, dit une voix de femme... et une voix d'homme répondit : — J'aime mieux garder mon admiration pour cette belle fille! — Quels cheveux noirs admirablement bouclés! — Quels cheveux blonds, doux à voir et sans doute à toucher! — Qu'il a l'air charmant! — Qu'elle a l'air gracieux!

Et tous deux confus et rouges de pudeur et de joie continuèrent, en portant haut le front, leur embarras et leur modestie, car un aveugle qui rougit ne baisse point les yeux et ne détourne point la tête. Puis, quand ils eurent fini leur service et allèrent déposer leur panier dans la sacristie, ils se dirent tout à coup :

— Vous êtes Pierrette, n'est-ce pas? — Et vous, Jean Desmasures? — Pierrette, j'ai à vous parler. — Et moi aussi, Jean.

Le dîner arriva à son tour, et chacun d'eux se trouva assis à côté de son ami. Pierrette près de Nicole, Jean près de Mathurin. Toutefois, par une retenue que rien n'explique que ce qui est inexplicable, c'est-à-dire l'instinct du cœur, cette perception suave qui fait parler l'âme à l'âme en un langage qui n'a pas besoin de paroles pour être entendu, par cette retenue merveilleuse des gens qui se font un secret à deux, sans s'avertir de se taire, ni Jean ni Pierrette ne dirent à Mathurin et à Nicole qu'ils se connaissaient déjà. Mais lorsque Jean se mit à chanter, Pierrette dit tout bas à Nicole :

— Le voilà, n'est-ce pas?

Et de même, quand Pierrette chanta, Jean dit à Mathurin :

— La voilà!

Tous deux avaient maintenant les yeux de l'oreille pour se reconnaître. Puis les chants cessèrent, et ils ne se virent plus. Le silence, c'était leur nuit.

La promenade vint enfin, et Nicole et Mathurin conduisirent chacun leur confident l'un vers l'autre. Ils n'étaient point gens à remarquer que tous deux se taisaient. Oh! que Pierrette se serait bien gardée de parler, quoique souvent elle s'en allât en chantant gaiement. Avertir ainsi Jean de sa présence eût été l'appeler. Et quelle jeune fille ose faire un signe d'intelligence à l'homme qui, pour la première fois, la trouble dans son âme, et qui lui fait mettre la main sur son cœur, en disant :

— C'est singulier, je suis tout oppressée.

De son côté, Jean eût craint de manquer de respect à Pierrette, en lui montrant qu'il l'attendait; car le respect est le premier hommage d'un amour jeune.

Heureusement pour eux, Jean et Nicole étaient là pour les réunir. Le portier et la lingère s'abordèrent pour se parler, et la première fois de leur vie ils se trouvèrent d'accord pour laisser Pierrette et Jean ensemble.

Les pauvres enfants furent d'abord bien embarrassés de ce qu'ils avaient à se dire. La commission dont on les avait chargés était loin d'eux. Leur cœur leur en avait donné une bien plus importante et bien plus pressée. Cependant il fallut y revenir. Ces deux pauvres existences,

frappées de la même douleur, comprirent qu'elles ne pouvaient s'appuyer l'une sur l'autre, et les pauvres aveugles pensèrent qu'il valait mieux qu'elles fussent confiées à des mains amies qui pourraient les soutenir. D'ailleurs, ils ne seraient pas tout à fait séparés; Nicole parlerait de Jean à Pierrette, et Jean entendrait l'éloge de Pierrette dans la bouche de Mathurin.

Cependant ce fut Jean qui commença.

— Ma sœur, dit-il, tout le monde vous aime dans la maison, et il y a quelqu'un qui vous aime plus que tout le monde.

Pierrette devint toute tremblante et eut à peine la force de demander qui l'aimait ainsi.

— C'est Mathurin Séguin, répondit Jean, et il est bien heureux de vous aimer, car il dit que vous êtes si belle et si bonne... — Ah ! dit Pierrette, c'est Mathurin qui m'aime ainsi?

Et son visage prit un air de tristesse que Jean ne vit pas.

— Oui, continua-t-il, Mathurin vous aime, et il veut vous épouser. — Et il vous a chargé de me le dire? reprit Pierrette d'un ton piqué. Eh bien ! on m'a chargée aussi de vous dire la même chose. Nicole vous aime et serait bien aise de vous épouser. — Nicole ! reprit Jean ; c'est votre amie, n'est-ce pas ? — Oui. — Alors elle doit être bien bonne et bien belle. — Dame ! je ne l'ai pas vue, et je ne puis pas en répondre plus que vous de Mathurin.

Ils se turent un moment ; puis, après ce silence, Jean reprit tout à coup :

— Mathurin m'a dit que Nicole était bien laide. — Nicole m'a dit que Mathurin n'était pas beau. — Qu'il est heureux d'avoir des yeux pour vous voir ! — Elle est bien heureuse aussi.

Ils cessèrent encore de parler, et Jean reprit après un assez long temps : — Est-ce que vous aimez Mathurin? — Est-ce que vous aimez Nicole?

Ni l'un ni l'autre ne répondit. Nouveau silence interrompu encore par Jean.

— Eh bien ! que faut-il que je réponde à Mathurin? — Eh bien ! que dirai-je à Nicole? — Dites-lui que je vous aime, répondit Jean, comme si cette parole lui eût échappé du cœur. — Oh ! mon Dieu ! taisez-vous, s'écria doucement Pierrette en s'approchant de Jean ; je les entends qui nous suivent : s'ils nous avaient entendus, ils nous empêcheraient de nous reparler, et...

La cloche sonna et les deux jeunes aveugles furent forcés de se séparer.

Ils s'entendaient déjà si bien, que tous deux mentirent chacun de son côté, en disant l'un à Mathurin, l'autre à Nicole :

— Il faut que je lui parle encore : on ne peut pas tout dire le premier jour ; mais je serai plus à mon aise demain.

Et comme Nicole et Mathurin parlaient sans relâche de celui et de celle qu'ils aimaient, les deux jeunes aveugles les écoutaient avec une attention merveilleuse. Ils faisaient des questions pour se faire répondre, et, ne pouvant se voir, ils se regardaient par les yeux de leurs confidents.

Cela dura ainsi plusieurs mois, et lorsque Mathurin et Nicole s'impatientaient de ne pas voir leurs affaires plus avancées malgré les entretiens fréquents qu'ils procuraient à leurs jeunes confidents, il y avait longtemps qu'il n'était plus question d'eux dans ces entretiens et que Pierrette et Jean s'étaient juré de s'aimer toute la vie.

Il arriva enfin une circonstance qui fit tout découvrir. Un jour, le sieur Des Haudry vint visiter la maison des Quinze-Vingts ; c'était un homme libéral, et qui, voulant laisser des traces de sa visite dans l'hospice royal, annonça qu'il donnerait une dot à un frère aveugle et une autre dot à une sœur aveugle pour que le premier épousât une sœur voyante et la seconde un frère voyant.

Il se fit présenter tous les aveugles de la maison, et son choix tomba sur Pierrette et sur Jean.

Le lendemain, le premier des six gouverneurs fit appeler les deux jeunes gens et leur apprit le bonheur qui leur était arrivé, en les engageant à faire un choix et en leur désignant Nicole à Jean, Mathurin à Pierrette ; car lorsque le portier et la lingère avaient appris cette bonne fortune, ils s'étaient empressés de se mettre sur les rangs.

La manière brusque dont cette nouvelle fut annoncée aux jeunes aveugles ne leur permit pas de répondre ; mais lorsqu'ils se trouvèrent seuls, ils marchèrent silencieusement l'un près de l'autre, craignant de s'interroger. Enfin, arrivés au bout du couloir où ils devaient se quitter, Jean arrêta Pierrette :

— Vous n'avez donc rien à me dire? — Ni vous non plus? — Oh ! moi, vous savez bien que je n'épouserai pas Nicole. — Vous croyez donc que je veux épouser Mathurin? — Non, je ne le croyais pas, mais j'attendais que vous me l'eussiez dit. — Vous refuserez donc? — Oui ; mais que deviendrons-nous? — Eh bien ! reprit la jeune fille, nous resterons frère et sœur. — Nous nous aimons pourtant assez pour qu'on nous marie. — Vous savez bien que le règlement défend de marier deux aveugles. — Oui, mais cela ne les empêche pas de se marier s'ils le veulent. — A condition qu'ils quitteront la maison. — Ne pouvons-nous pas vivre ailleurs? — Nous, pauvres gens aveugles, nous nous perdrions hors de cette maison. — Est-ce qu'on se perd quand on reste toujours ensemble? — C'est impossible, dit Pierrette, jamais, je n'oserai jamais.

Elle s'éloigna rapidement, et Jean se trouva seul avec Mathurin, qui s'était mis sur leur passage pour apprendre le résultat de leur conférence avec l'administrateur. Mathurin fit une rude querelle à Jean et courut sur-le-champ dénoncer cet amour au chapitre de la communauté. Cela fit grand tapage, car la donation du sieur Des Haudry était subordonnée au mariage de deux aveugles, et la communauté s'appauvrissait d'autant par leur refus. On tenta tous les moyens pour décider les deux amants, on leur remontra qu'ils ne pouvaient être mariés, ils répondaient : Nous nous aimerons. On leur disait qu'ils étaient à charge à la communauté, et qu'il était indigne à eux de la priver d'un bien si considérable ; ils répondaient : Nous nous en irons. Alors on espéra vaincre leur obstination en les séparant. Jamais ils ne se rencontraient plus dans les cours ni au réfectoire. Il n'y avait qu'à l'église où ils étaient ensemble, mais loin, bien loin l'un de l'autre, et cependant ils s'entendaient. Ce n'était plus à Dieu que leur voix envoyait le serment d'une foi éternelle, c'était à eux-mêmes, et tous deux, en sortant de l'église, se sentaient plus forts et plus joyeux.

Cependant un dimanche vint où Pierrette n'alla pas à l'église. La pauvre enfant était malade. Mais on ne le dit point à Jean et on lui donna plutôt à entendre qu'elle était décidée à épouser Mathurin, et qu'il ferait bien d'imiter son exemple. Le désespoir de Jean fut horrible, car il eut la faiblesse de croire ce qu'on lui disait. Pourtant, avant de prendre un parti, il se résolut d'attendre le dimanche suivant pour voir si l'on annoncerait au prône le mariage de Pierrette Lenoir. Hélas ! c'est ce qui arriva.

Mathurin avait soufflé cette infâme ruse au premier administrateur, qui trompa le curé. Mathurin disait que Jean épouserait Nicole s'il était sûr de l'abandon de Pierrette, et il prétendait qu'ensuite la jeune fille ferait de même. Pour mieux assurer le succès de ce complot, on employa le même moyen contre Pierrette que contre Jean ; on l'éloigna de l'église, et le dimanche suivant on annonça devant Pierrette le mariage de Jean et de Nicole. On fut obligé d'emporter la jeune fille. Tous deux, se croyant trahis, se résolurent à céder aux instances des administrateurs. Le troisième dimanche, ils étaient tous deux à l'église ; ils se reconnurent à leurs chants, mais leurs chants ne se parlaient plus.

On publia les derniers bans, et tous deux entendirent que ni l'un ni l'autre ne démentait ce qui était annoncé. Le sieur Des Haudry, ayant appris que ses protégés avaient accepté les dots qu'il leur avait données, voulut assister à la cérémonie et demanda que les mariages s'accomplissent le même jour. Les administrateurs prirent leurs précautions pour que tout se passât à leur gré ; et durant tous les préparatifs, les deux jeunes gens furent éloignés l'un de l'autre. Mais le moment vint où les quatre fiancés s'approchèrent ensemble de l'autel, et Pierrette et Jean se sentirent marcher l'un près de l'autre. Si tous deux avaient pu voir leur démarche chancelante et leur figure pâle, ils auraient compris qu'on les avait trompés ; mais les malheureux ne voyaient point et n'osaient parler.

Ils étaient déjà agenouillés, n'ayant plus ni force ni courage. Le prêtre demanda à Mathurin Séguin s'il voulait épouser Pierrette Lenoir, et Mathurin répondit : Oui. Il demanda ensuite à Pierrette Lenoir si elle voulait épouser Mathurin Séguin ; elle ne répondit pas, et comme le prêtre, étonné de son silence, allait renouveler sa question, Jean, emporté par sa douleur et sa colère, s'écria :

— Réponds donc, Pierrette, veux-tu épouser Mathurin? — Puisque tu le veux, dit Pierrette, en éclatant en sanglots. — Moi, s'écria Jean.

Et, guidé par son amour, il s'élança vers Pierrette, en criant :

—Non, je ne le veux pas, et je ne veux pas épouser Nicole... C'est toi que je veux épouser.

On s'imagine facilement le scandale que causa une telle scène dans l'église. On entraîna les quatre mariés dans la sacristie, et là on les accabla des plus vifs reproches. Mais Pierrette et Jean étaient ensemble, ils étaient forts l'un de l'autre, et ils déclarèrent fermement qu'ils ne consentiraient point à se séparer.

— Sortez donc de cette maison, leur dit l'administrateur, vous êtes indignes de ses bienfaits.

Et tout aussitôt, sans leur permettre de rentrer dans l'hospice, on les chassa honteusement. Ils traversèrent ainsi toute l'église la main dans la main, au milieu des murmures et des blâmes qu'on leur jetait de tous côtés. Ce n'était pas ainsi qu'ils y avaient marché ensemble la première fois. Ils s'en allaient pleurant et s'humiliant, car ils n'avaient espérance en personne, ni en eux-mêmes ; pauvres aveugles, qu'allaient-ils devenir ! Heureusement Dieu inspira au sieur Des Haudry de réparer le mal qu'il avait fait. Il apprit la vérité, et quand il sortit de l'église, il trouva les deux enfants debout sous le portail ne sachant où aller, inaccoutumés à implorer la charité publique, et se tenant par la main sans oser même se parler devant une foule de mendiants qui les insultaient.

— Place ! place ! cria le sieur Des Haudry en arrivant, suivez-moi en mon hôtel, mes enfants, je vous ferai un si bel asile que tous ceux qui ont voulu vous faire du mal envieront votre place.

Il se mit à marcher fièrement devant eux pour imposer à la multitude assemblée, et les deux aveugles le suivirent au bruit de ses épe-

rons qui résonnaient à chaque pas, car le sieur Des Haudry était un noble chevalier; et bien qu'il eût plusieurs valets à sa suite, Pierrette ni Jean n'eurent pas besoin de leur secours et ne s'éloignèrent point de leur protecteur jusqu'à ce qu'ils fussent dans son hôtel.

Huit jours après, le sieur des Haudry les maria magnifiquement, et ce fut à l'occasion de cette aventure qu'il fonda dans sa maison un nouvel hospice d'aveugles qui subsista près de deux siècles dans la rue qui porte encore le nom de rue des Vieilles-Haudriettes.

FRÉDÉRIC SOULIÉ.

AVENTURE DU CHAT GALANT.

Il existe dans un coin de la Bibliothèque royale un vieux manuscrit relié, fait de parchemins de divers formats; il renferme le récit des événements arrivés dans la famille à laquelle il appartenait, la date des naissances et des morts, celle des mariages, et, mêlés à tout cela des cantiques nouveaux, des chansons plus que grivoises et le récit des aventures qui faisaient scandale, des réflexions politiques et morales, des comptes, tout le *memorandum* d'une personne qui a l'habitude d'écrire ce qui lui paraît digne d'être retenu.

A la page 31 de ce manuscrit, on trouve : « Hier, vingtième décembre » 1573, a été célébré, en l'église de Saint-Germain-l'Auxerrois, le » mariage de dame Rose-Catherine de Quinquebœuf, et de sieur Pierre » du Ru, capitaine des arbalétriers et pistoliers de la ville.

» Ce mariage a été la suite de la fameuse aventure du Chat galant, » arrivée au feu de la Saint-Jean de ladite année, et de laquelle » Pierre du Ru s'est servi avec tant d'adresse galante. »

Or, voici cette fameuse aventure :

Le 23 juin 1573, en un coin de la place de Grève, et juste au bord de la ligne formée par les archers, arbalétriers, arquebusiers et pistoliers de la ville de Paris, pour empêcher le peuple d'approcher trop près du feu, était une femme de belle mine, richement vêtue, mais montrant dans le regard et dans le port de sa tête une trop grande fierté pour une fille bourgeoise qui n'était dame que pour avoir épousé, grâce à son argent, le sieur de Quinquebœuf, mort depuis un an, ce qui fait qu'alors elle était veuve, et toujours très-courtisée à cause de sa grande fortune. Nul des cavaliers qui lui rendaient leurs hommages n'ayant pu lui procurer une fenêtre pour voir le feu, elle s'était résolue à s'y rendre à pied, accompagnée des cinq ou six des plus empressés qui l'aidèrent à percer la foule, et qui l'entouraient pour protéger ses riches vêtements du contact des habits malpropres du peuple, et des ciseaux des cagous qui en auraient bien vite dépêché les broderies.

Cependant elle ne serait point arrivée jusqu'à la place où elle était, si Pierre du Ru n'eût reconnu quelques-uns des gentilshommes qui l'accompagnaient, et n'eût ordonné à ses archers de les faire passer jusqu'à eux. Ce fut la première fois qu'il vit la dame Catherine, et comme elle était d'une grande beauté, relevée par une grande parure, il la trouva tout à fait à son gré, et il lui exprima combien il était heureux d'avoir pu lui rendre service. La dame de Quinquebœuf lui répondit fièrement, et le capitaine se retira très-mortifié, mais sans puissance d'en vouloir à la rudesse de cette inconnue, car il était resté charmé de sa beauté. Il se plaça donc à quelque distance d'elle, et observa comment elle se conduisait envers les gentilshommes qui lui servaient d'escorte. Il vit qu'elle s'en faisait servir comme eût fait une reine, mais il ne put découvrir s'il y en avait un parmi eux à qui elle fit partager son trône. Tout en la considérant, il remarqua qu'elle prenait plaisir à converser avec une vieille femme du peuple qui se trouvait près d'elle, et qui, depuis deux heures qu'elle était à cette place, ne cessait de pleurer et de se lamenter.

Le capitaine voyait rire la dame et les gentilshommes des pleurs de la vieille femme, et comme il s'approchait d'eux pour savoir le sujet de cette joie et de cette douleur, il entendit la vieille s'écrier, en parlant à l'un des cavaliers :

« Par saint Jean, monsieur, je voudrais le voir face à face avec vous, et je parie que sa moustache ferait peur à la vôtre, car elle est plus droite et mieux retroussée que celle de tous les beaux godelureaux qui font cortége de laquais à une princesse de pied.

— He! la femme, dit Pierre du Ru, n'insultez pas cette noble dame, ou je vous fais arrêter par mes archers et jeter en la prison de l'hôtel.

— Bon, bon, reprit la vieille, puisqu'elle s'est mise à notre étage, tant pis pour elle. D'ailleurs, n'est-ce pas assez que les gens de cour nous prennent notre argent et nos bêtes pour la fête, sans nous prendre notre place pour la voir?—Je vous dis de vous taire, reprit du Ru.

—Monsieur, dit alors la dame Catherine, cette bonne femme m'amuse et vous faites l'empressé plus qu'on ne vous le demande.

Le capitaine fut encore plus mortifié, et il se dit en lui-même que si jamais il trouvait l'occasion de réduire l'orgueil de cette fière beauté, il n'y manquerait pas. Il se retira donc encore et ne put entendre que Catherine s'informait de ce qu'il était, car elle avait été frappée de sa bonne mine et de la manière élégante dont il appuyait la main sur la poignée de son épée, comme ayant toujours l'air de dire : « Voilà qui répond pour moi. »

Cependant le roi Charles IX était arrivé. On lui avait remis une torche de cire blanche de deux livres, garnie de deux poignées de velours rouge. Sa majesté s'était approchée de l'arbre de la Saint-Jean, en avait allumé les premiers fagots, puis était remontée en l'Hôtel-de-Ville. Peu à peu le feu gagna les bourrées, cotrets et tonneaux vides accumulés à une grande hauteur autour de l'arbre; et alors, tandis que Michel Noiret, trompette-juré du roi et six compagnons trompettes sonnaient des fanfares, on vit un spectacle réjouissant. Les chats, amarrés et retenus jusque-là au pied de l'arbre, se prirent à s'élancer de toutes façons, les uns grimpant jusqu'au plus haut de l'arbre pour retomber dans la fournaise allumée au pied, d'autres s'y précipitant de rage et s'y débattant avec des hurlements qui dominaient le bruit des trompettes. Tout à coup, du milieu des flammes, on vit s'élancer un maître chat qui gravit jusqu'à la plus fine pointe du mât, et qui, de cette hauteur, tournait autour de lui des yeux aussi flamboyants que le feu lui-même, et en même temps on entendit par-dessus les rires de la multitude la voix d'une vieille femme qui criait de toutes ses forces :

— Le voilà, Martial, mon chat Martial; Martial! Martial!

C'était la vieille qui était près de la dame Catherine et qui avait reconnu son chat. L'animal reconnut aussi la voix de sa maîtresse; car au moment où il était près de disparaître dans les tourbillons de flammes, il se lança d'un bond prodigieux et tomba au delà du cercle de feu qui entourait l'arbre. Les sergents, qui veillaient auprès pour l'attiser, voulurent frapper le chat, mais il s'enfuit du côté de sa maîtresse au milieu des rires de la cour et du peuple, ravis de voir cet animal sauvé par son intrépidité.

Mais à ces rires se mêlèrent tout à coup des cris aigus et déplorables. En effet, le chat, en s'enfuyant, s'était fourré sous les jupes de dame Catherine, et l'avait bellement mordue et égratignée, si bien qu'elle en tomba évanouie dans les bras des gentilshommes qui l'accompagnaient. Ceux-ci l'emportaient à travers la foule. Le capitaine du Ru, qui s'était approché au premier émoi de cet incident, aperçut à terre une bandelette de satin blanc brodée d'argent, avec des nœuds de faveurs roses, et reconnut que c'était la jarretière de la dame Catherine, qui s'était détachée pendant que le chat déchirait sa blanche peau, bien plus fine et satinée encore que ses jarretières. Le capitaine la ramassa et l'emporta comme une chose précieuse, mais sans prévoir qu'il devrait son bonheur et le succès de son amour à cette jarretière.

Pendant plus d'un mois la dame de Quinquebœuf fut malade de son aventure, et pendant tout ce temps le capitaine alla chaque jour s'informer des nouvelles de sa santé. Ce soin constant plut assez à la fière Catherine pour qu'elle permît à du Ru de lui venir faire la cour lorsqu'elle fut rétablie. Mais ce n'était que pour accroître d'un noble et beau gentilhomme de plus les galants qui bourdonnaient autour d'elle, car elle était insensible autant que coquette. Du Ru se consumait en œillades inutiles et en galanteries dont il ne recevait aucune récompense, lorsqu'un jour qu'on parlait devant la belle prude d'un mariage qui allait se faire, le plus jeune des cavaliers s'écria : — Mais j'aurai la plus belle part de la fête, car je détacherai la jarretière de la mariée.

— Vraiment, dit la dame Catherine avec un air de grand dédain, je ne sais pas comment une femme peut se soumettre à cette vilaine cérémonie; car, quant à moi, j'ai bien su m'en affranchir le jour où j'épousai M. de Quinquebœuf.

Par une de ces inspirations que le dieu d'amour souffle aux amants bien épris, voilà que du Ru qui, le plus souvent, n'osait mêler qu'un

mot timide à ces conversations, le voilà qui répond d'un air dégagé :

— Pardieu, madame, si vous ne l'avez point permis le jour de votre mariage, vous l'avez souffert un autre jour, car j'ai en mon pouvoir une de vos jarretières qui vous a été enlevée par un terrible insolent.

La dame rougit et pâlit tour à tour et s'écria :

— Ce que vous dites là est un détestable mensonge, et je regrette de n'avoir ni frère ni mari qui puisse vous punir d'une telle vanterie. — Il n'est besoin de frère ni de mari, s'écrièrent tous les gentilshommes présents, et si vous voulez nous en donner commission, nous saurons bien faire repentir le capitaine du Ru de ses propos menteurs. — Tout beau ! messieurs, reprit le capitaine, combien est-ce de duels que vous m'offrez là ? sept, si je ne me trompe, puisque vous êtes sept; je les accepte tous, à la condition que vous accepterez une gageure. — Voyons ! voyons, dirent-ils ensemble. — Je gage qu'avant deux jours, je vous amène, mort ou vivant, à votre choix, l'insolent qui a ravi la jarretière de Mme de Quinquebœuf, et je gage mille livres tournois que pas un de vous n'osera dire, lorsqu'il l'aura vu et la main sur son cœur, que j'en ai menti.

Les cavaliers se regardèrent tout étonnés de la proposition, et la dame de Quinquebœuf leur cria :

— Acceptez, messieurs, acceptez : je vous garantis le gain de la gageure; car si vous la perdiez, j'aurais été une femme sans honneur, et je jure Dieu que je n'y ai jamais failli. — Nous acceptons, dirent-ils, et après avoir gagné la gageure, nous vengerons votre honneur outragé. — Mais si je la gagne, dit toujours paisiblement du Ru, vous battrez-vous, messieurs, pour une femme qui a laissé détacher sa jarretière par un autre?

Tous se regardèrent encore indécis, et du Ru reprit :

— Vous hésitez ? Eh bien ! moi, je suis plus généreux que vous; non-seulement je me battrai malgré cela, mais encore je lui offrirai de garantir son honneur de mon nom. Acceptez-vous, madame? — Quoi ! dit Catherine, si vous gagnez, vous m'offrez votre main ! —Oui, vraiment. — Il n'y a aucun risque à courir, dit-elle avec dédain; j'accepte. — Eh bien ! reprit du Ru, après-demain ici, à pareille heure, je vous amènerai le mort ou le prisonnier. — Le prisonnier, monsieur, car je veux l'interroger, dit la dame d'un air courroucé. — Et il aura aussi à nous répondre de son insolence, dirent les gentilshommes.

Du Ru salua en souriant et se retira.

Le jour convenu, comme tous étaient assemblés, du Ru arriva à l'heure fixée avec quatre valets portant un énorme coffre en guérite, fermé par une porte et qui semblait pouvoir contenir un homme. Lorsqu'il l'eut fait poser en la chambre où devait se décider l'issue de cette étrange gageure, il tira de son pourpoint la jarretière de la dame de Quinquebœuf, et lui dit :

— La reconnaissez-vous pour vous avoir appartenu ?

La dame rougit de surprise ; mais ne voulant point mentir, elle répondit qu'en effet cette jarretière lui avait appartenu, mais que sans doute elle l'avait perdue.

Les gentilshommes commencèrent à se troubler, et la dame en était à son tour très-mortifiée, quand du Ru reprit :

— Non, madame, vous ne l'avez point perdue, elle vous a été enlevée, et ce coffre renferme l'insolent qui a eu cette témérité. — Voyons ! voyons ! dirent les gentilshommes. — Pardon, messieurs, reprit du Ru, je l'ai fait enchaîner, car tout braves que vous êtes, il pourrait bien vous faire reculer si sa moustache était près de la vôtre.

Et, ce disant, il ouvrit la guérite et ils virent tous le chat de la vieille femme qui s'était si bien caché sous les jupes de la dame de Quinquebœuf.

Tous partirent d'un éclat de rire au souvenir de l'aventure du feu de la Saint-Jean, et du Ru leur ayant dit :

— Eh bien ! l'un de vous peut-il jurer sur l'honneur que j'ai menti ? — Non, assurément, répondirent-ils, et nous paierons les mille livres. — Et vous, madame, dit du Ru, reconnaissez-vous avoir perdu, et tiendrez-vous votre parole comme ces gentilshommes?

Tous se récrièrent en disant que ce n'était point juste qu'une dame que tous aimaient depuis longtemps donnât la préférence de sa main à un nouveau-venu qui ne pourrait l'aimer aussi bien qu'eux, et qui réussissait, grâce à une misérable ruse.

La dame de Quinquebœuf réfléchit un moment, puis elle répondit :

— Je ne sais si son amour est plus grand que le vôtre, du moins il a été plus ingénieux pour m'arracher une promesse. D'ailleurs, je ne puis oublier que votre créance en mon honneur a été bien près de faillir à l'aspect de cette jarretière, et comme elle me plaît beaucoup depuis un instant, je permettrai à mon mari de me la rattacher.

Ainsi du Ru, grâce à sa ruse, devint le mari de la dame de Quinquebœuf. Le capitaine, par reconnaissance, garda avec lui la vieille femme dont il avait pris le chat, et le chat lui-même, et attacha, dit-on, à son service, un page et un laquais.

FRÉDÉRIC SOULIÉ.

Paris. — Typ. de Ve Doudey-Dupré, rue St-Louis, 46, au Marais.



FRÉDÉRIC · SOULIÉ ·
ŒUVRES ILLUSTRÉES

A LA LIBRAIRIE THÉATRALE,
12, boulevard Saint-Martin
(ANCIENNE MAISON MARCHANT).

UN MALHEUR COMPLET.

F. BARRIAS, del.
L. DEGHOUY, sculp.

Sur la grande route de Mayenne à Alençon, et à quelque distance de Ribay, l'on rencontre à droite un petit chemin devant lequel on ne passe guère sans le remarquer. Deux énormes noyers s'élèvent de chaque côté de ce chemin fort étroit, et en marquent l'entrée, au-dessus de laquelle ils forment une épaisse voûte de feuillage. Une croix de pierre est posée sous chaque noyer; il en résulte une espèce de décoration théâtrale qui arrête tout d'abord les regards des passants.

On appelle cette entrée la porte des Pendus. Son arrangement, qui ne manque pas d'une certaine grâce agreste, et le nom qu'elle porte, ont une origine trop singulière pour que je ne la raconte pas, quoiqu'elle ne tienne en rien au fond de ce récit; mais j'espère qu'on me pardonnera ces détails et quelques autres, que je crois devoir mettre ici en forme de préambule, à cause de leur exacte vérité, et peut-être aussi à cause de l'impression qu'ils firent sur moi.



Voici une lettre..... je voudrais qu'elle fût remise. — Page 4.

En effet, il est possible que l'histoire qui me fut dite alors ne m'ait paru si intéressante que par le cadre dans lequel le hasard me la fit voir, et je voudrais faire partager à mes lecteurs un peu de cette surprise que j'éprouvai en rencontrant, dans une lande du Maine, le secret d'une existence qui avait longtemps occupé les salons de Paris.

Or, voici l'origine de ces noyers et de ces croix. Les deux champs qui bordent l'étroit chemin dont j'ai parlé plus haut appartenaient il y a bien des années au même propriétaire, riche closier du département de la Mayenne. Deux fils jumeaux lui étant nés, il fit planter deux noyers à la li-

mite de chacun de ces champs. « Je veux, disait il, que ces arbres croissent comme mes fils, et que leurs branches entrelacées soient l'image de l'affection qui unira éternellement mes enfants. »

Tels étaient les vœux de ce bon père.

Ses enfants les exaucèrent assez mal.

Les deux petits garçons marchaient à peine, que c'étaient pour se poursuivre l'un l'autre et se battre à coups de poing. A douze ans, ils s'étaient réciproquement cassé deux ou trois dents, et à vingt ans; l'un d'eux avait brisé un bras à son frère qui lui avait rompu une jambe. L'autorité du père avait empêché les choses d'aller plus loin, et l'âge étant venu avait calmé, sinon la haine que se portaient les deux jumeaux, du moins les actes de violence qu'elle leur avait inspirés.

Ils avaient près de quarante ans lorsque le père mourut, après avoir partagé ses biens entre eux par un testament d'une équité parfaite et qui devait prévenir toute contestation. Mais l'antipathie des frères fut plus forte que la prévoyance du père, et à peine fut-il mort qu'elle reprit son cours. Le temps des coups de poings et des coups de bâton étant passé, ils eurent recours au papier timbré, et tous deux, d'un commun accord de haine, attaquèrent le testament de leur père.

Le procès dura tout ce que peut durer un procès. Mais toute chose a une fin, même un procès manceau, et le testament fut maintenu. Le soir même où les deux frères apprirent cette nouvelle, ils quittèrent chacun sa maison, et on les retrouva tous les deux le lendemain pendus chacun à son noyer. Que l'un eût pendu l'autre par vengeance et se fût pendu après par remords, que chacun se fût pendu à part soi, de désespoir de ne pouvoir plus faire de mal à son ennemi, c'est ce qu'on n'a jamais pu découvrir, quoique les bonnes gens du pays prétendent qu'ils s'étaient pendus l'un l'autre, ce qui m'a paru toujours très difficile à expliquer. Toujours est il que dans l'ignorance où on était de la cause de leur mort, on ne les enterra point en terre sainte, et qu'ils furent inhumés chacun au pied de son arbre.

Plus tard la famille fit élever une croix de pierre sur la tombe de chaque frère, et voilà pourquoi l'entrée de ce chemin est si pittoresquement disposée, et pourquoi elle s'appelle la porte des Pendus.

Si l'on entre dans ce chemin, on marche pendant une demi-lieue à peu près entre deux haut remparts de haies vives.

Ce terrain fortement ondulé sur lequel serpente ce sentier couvert, amène une foule d'accidents pittoresques, étroits paysages aux horizons bornés, semés dans cette route dont on ne voit pas le but, pour l'animer et la rendre facile, commme seraient des images gracieuses et des mots heureux dans un récit où l'on avance sans savoir où l'on va. Cependant, à mesure que l'on s'engage en avant, les murailles vertes entre lesquelles on est enfermé s'interrompent. La stérilité de la terre y a fait de larges brèches. Ce ne sont plus ces champs fertiles coupés de haies touffues, mais contigus, et régulièrement serrés l'un contre l'autre.

De longues bandes de bruyères ou de genêts les divisent, les étendent peu à peu, les champs s'éparpillent et n'arrivent plus au bord du chemin qui marche isolé sur un sol de sable. Comme le voyageur qui parcourt les frontières de la grande Amérique et qui ne rencontre plus que çà et là de rares habitations, s'aperçoit qu'il arrive au confins de la civilisation, de même on sent qu'on touche dans cet étroit pays aux limites de la culture. Mais là sont les hommes qui ont manqué à la terre, tandis qu'ici c'est la terre qui a manqué aux hommes. Enfin, lorsqu'on a dépassé quelques maigres enclos, semblables aux traînards de cette armée de moissons qu'on vient de traverser, on arrive dans une vaste lande complétement dépeuplée de végétation. Ce n'est, à vrai dire, ni la savane illimitée du nouveau monde, ni le désert immense de l'Afrique. Mais ne suffit-il pas qu'après une heure de marche dans cette plaine, on puisse se tourner à l'orient ou à l'occident, au nord ou au midi, sans avoir un arbre où s'abriter de la pluie, pour se laisser aller facilement à l'idée qu'on est bien loin de cette civilisation splendide, active, turbulente, qui, à l'approche des grandes villes, hérisse la terre de vergers, de moissons, de villas fleuries et d'usines enfumées.

Or, c'était pendant une brûlante journée d'août 1823 quo je traversais cette lande.

Le but de mon voyage n'avait rien de bien poétique. J'allais, pauvre surnuméraire de contributions directes, exécuteur infime d'une loi de finances, compter les portes et les fenêtres d'un village perdu dans ce désert, et imposer l'air et la lumière de ses misérables habitants.

La nécessité d'avoir ce qu'on appelle un état m'avait arraché depuis quelques mois à mes vers rêveurs de jeune homme et à ma vie joyeuse de Paris : au lieu des touchantes élégies où je me sentais mourir, de ces gais soupers où je m'amusais à vivre, j'écrivais des états de recensement, et je partageais les durs légumes et la galette sans beurre des paysans de la Mayenne. Et cependant je m'étais d'abord facilement résigné à cette occupation. Si petite qu'elle fût, elle avait son autorité. Je rendais une espèce de justice souveraine et presque sans contrôle.

Lorsque j'abordais quelque riche habitation, je ne laissais pas échapper une barrière de bois ni une lucarne : l'agent fiscal, était impitoyable ; lorsque j'entrais dans quelque misérable cabane, j'oubliais toujours quelques fenêtres : le receveur était très humain. Je trichais le gouvernement au profit de la pauvreté. Etait-ce de l'opposition au pouvoir ou bien un abus de pouvoir que je faisais ? Je laisse à juger la question aux plus graves publicistes.

Toutefois, malgré cette manière assez poétique de distribuer l'impôt, je me trouvais à bout de courage. Depuis trois mois que j'exerçais ce dur métier, c'était toujours la même scène. C'était toujours un travail matériel qui me tenait en marche chaque jour pendant douze ou quinze heures, et cela n'était guère sympathique aux goûts d'un homme qui avait déjà en portefeuille dix actes de tragédie écrits avec toute la paresse d'un faiseur de vers.

Je marchais donc péniblement à travers cette lande, sous un soleil de trente degrés, et une tristesse sérieuse me prit ; tristesse tellement sérieuse, en vérité, que malgré la solitude où je me trouvais, je ne pensai pas à la traduire en stances élégiaques.

Je m'apitoyai insensiblement sur le sort des pauvres paysans qui habitaient cette rude contrée, et bientôt après sur la nécessité qui me forçait à leur aller demander une part de leurs maigres revenus.

Peu à peu, et comme cela doit arriver à tout homme qui est né pour faire bien ou mal des romans, je m'engageais si avant dans mon désespoir imaginaire, que je parvins à me prouver que j'étais le plus misérable des hommes.

Je m'assis sur une butte de terre. J'oubliai mon devoir, j'oubliai plus encore, j'oubliai l'heure qu'il était, la route qui me restait à faire, et je me trouvai à la nuit tombante au milieu de cette lande. Je me remis en marche.

Un autre que moi ne se fût point égaré, en suivant assidument le sentier battu où j'étais engagé.

Mais alors j'étais jeune et superbe, et le sentier battu, ce qu'on appelle vulgairement routine, me paraissait très méprisable ; je voulus m'orienter, et me rappelant que le village où je me rendais était au sud-est de celui que je venais de quitter, je tentai une pointe dans cette direction, oubliant tous les détours que j'avais faits pour arriver au point où j'étais. L'élève de Rousseau se retrouve dans les bois de Montmorency, grâce à l'astronomie et à la position du soleil.

Je m'égarai dans les landes de Villaines, grâce à l'étoile polaire, ce qui prouve que j'étais un bien mauvais écolier, ou que Rousseau n'était pas un excellent professeur.

Depuis deux heures que je marchais, je ne sais où je serais arrivé si une lumière que je vis poindre à l'horizon ne m'eût fait descendre de ma science pour me montrer un asile que ma fatigue réclamait instamment.

J'étais seul ; je n'avais à rougir devant personne de ma bévue, et cette fois, passant des hautes leçons de Delambre aux contes de ma nourrice, je marchai droit à la lumière comme le petit Poucet. Le petit Poucet, le plus grand héros de la poésie moderne après Roland.

Comme le petit Poucet, j'arrivai à une maison, mais ce ne fut point à celle où brillait la lumière ; je rencontrai bien avant un ramassis de misérables petites cabanes de terre, la plupart sans porte ni fenêtre.

Je soulevai le misérable lambeau de tapis qui fermait l'entrée de l'une d'elles, et je demandai si je n'étais pas à Villaines.

— A Villaines? me répondit une voix de femme, vous en êtes à plus d'une lieue et demie.

— Quel est donc cet endroit ?

— Ce sont les Huttes,

— Est-ce le nom du village?

— Hé ! ce n'est pas un village, me répondit une voix plus rude, ce sont les Huttes.

— Pourriez-vous m'enseigner où je trouverai une auberge dans ce pays ?

— Une auberge ? Est-ce qu'il y a des auberges ici!

— Mais n'y a-t-il pas une maison où je puisse passer la nuit?

— Il y a celle-ci et beaucoup d'autres, si cela vous convient.

L'aspect misérable de cette demeure, que la clarté des étoiles m'avait montré à l'extérieur, et la puanteur nauséabonde qui s'en exhalait, me déterminèrent à ne pas accepter une pareille hospitalité, et je continuai ma route. Je rencontrai quelques cabanes de la même apparence. J'aperçus dans l'une d'elles une faible clarté, j'y entrai.

Je venais de parcourir et de visiter des hameaux bien pauvres, mais jamais pareille misère ne s'était montrée à moi. Toute une famille de dix personnes entassées dans une hutte de douze pieds de diamètre; pour tout meuble une table, deux bancs et un vieux bahut délabré; pour toute couche des bruyères sèches jetées le long des murs, couchés pêle-mêle, des hommes, des femmes, des enfants, et encore là le même air méphitique, la même odeur nauséabonde.

Une femme veillait encore et filait à la clarté d'une lampe.

Elle se leva au moment où j'entrai. je lui fis les mêmes questions que j'avais déjà faites et j'obtins les mêmes réponses; seulement je pus remarquer le visage de celle qui me les adressa.

C'était une figure hâve, d'où la vie semblait retirée, des yeux incertains, sans lueur d'intelligence, un corps décharné couvert de lambeaux hideux, et à la naissance du cou de profondes cicatrices de scrofules.

— Vous pouvez dormir là, me dit-elle en me montrant la terre.

Je ne pus retenir l'expression de mon dégoût. Cette femme ne s'en aperçut point. Je lui demandai alors si, à défaut d'auberge, je ne trouverais pas une maison, une ferme où passer la nuit.

— Il y a le château, me répondit-elle.

— Eh bien! si quelqu'un veut m'y conduire, je le paierai bien.

— Avec de l'argent? me dit-elle.

— Oui.

Elle sourit alors et alla éveiller un des hommes qui dormaient. Elle lui parla tout bas et il se leva. C'était la même misère, la même décrépitude, les mêmes plaies.

Il sortit de la cabane et marcha devant moi sans prononcer une parole.

Ce qu'on appelait le château était encore fort éloigné, et bientôt je me trouvai engagé dans un sentier, seul avec un homme qui avait jeté un singulier regard de convoitise sur la pièce de monnaie que j'avais donnée à la femme de la hutte! Cependant, comme il marchait devant moi, je me rassurai sur la possibilité d'une attaque imprévue de sa part.

Après une demi-heure de marche, nous nous trouvâmes à la porte de la cour d'une maison d'assez bonne apparence; à peine avait-il frappé qu'on ouvrit, et qu'une servante dit en voyant quelqu'un:

— Est-ce vous, monsieur Benoît?... Arrivez vite, madame se meurt!

— Hélas! dis-je à cette femme, je suis bien mal venu; je me suis égaré dans cette lande, et je comptais demander un asile à la maîtresse de cette maison.

— Est-ce vrai, Pierre? dit cette femme, en s'adressant à mon guide et en lui mettant la lumière sous le nez.

L'habitant des Huttes n'avait pas eu le temps de répondre, que je m'écriai:

— Que se passe-t-il donc là-haut?

En effet, je venais de voir briller une clarté extraordinaire à l'une des fenêtres du premier étage. La servante y jeta les yeux et courut vers la maison en criant:

— C'est quelque malheur encore! le feu aura pris aux rideaux!

Je courus sur les traces de la servante, et j'entrai presque aussitôt qu'elle dans une chambre d'une élégance parfaite. Au coin d'une cheminée de marbre blanc, était assise une femme enveloppée d'un peignoir blanc, et qui regardait brûler une grande quantité de papiers entassés dans la cheminée. C'était là la cause de la vive clarté qui nous avait frappés

— Mon Dieu, mon Dieu! madame, lui dit la servante, comment vous êtes-vous levée? Quelle imprudence!

Cette femme ne lui répondit pas, mais elle leva vers moi sa main décharnée, et, me montrant du doigt elle lui dit:

— Quel est ce monsieur?

La servante lui expliqua en quelques mots le sujet de ma venue · la malade me fit une légère inclination de tête, et avec un geste faible, qui m'invitait à me retirer, elle me dit:

— On va vous donner une chambre, monsieur.

Je repris l'escalier que j'avais monté et j'entrai dans une cuisine où l'homme qui m'avait servi de guide s'était installé; il tenait un morceau de pain et le dévorait avec une avidité farouche.

— Comment osez-vous prendre quelque chose dans cette maison ˆ lui dis-je.

Il me regarda de travers comme un dogue à qui on veut arracher l'os qu'il ronge. Et à la lueur plus brillante de quelques chandelles allumées dans cette cuisine, je pus mieux voir que le caractère d'idiotisme qui m'avait frappé dans la femme de la hutte était encore plus marqué dans cet homme. Je le laissai faire et m'assis dans un coin. J'avais été frappé de l'élégance de la chambre où le hasard m'avait conduit. Je remarquai l'ordre et la nette propreté de la cuisine où je me trouvais. Cela ne ressemblait en rien, ni aux entassements mal rangés de cuivres et de poteries que j'avais eu occasion de voir dans les vastes et nombreux offices de certains châteaux et des riches maisons qui faisaient état de bonne cuisine; cela n'avait pas non plus la mesquinerie des ménages des petits propriétaires du pays. C'était le comfortable complet et bien ordonné que le petit nombre et l'exiguïté des pièces consacrées au service domestique ont enseigné aux Parisiens.

Il est possible que mes lecteurs trouvent l'observation déplacée, ou tout au moins singulière; mais ce qui est inaperçu en certains endroits devient saillant en d'autres lieux. Dans les sales hameaux de la Basse-Bretagne, la rencontre d'un homme en chemise blanche est un fait remarquable et auquel il faut prendre la plus grande attention; car cela dénote pour le moins la présence d'un fonctionnaire d'un rang assez élevé. Qu'on ne s'étonne donc pas si le contraste de la pièce où je me trouvais avec celles que j'avais été forcé de visiter me frappa, malgré la gravité de la circonstance qui avait marqué mon arrivée. Je jetai un regard curieux sur tout ce qui m'entourait, et je demandai au misérable qui m'avait servi de guide, quelle était la personne chez qui nous étions.

— C'est chez madame Dorbern, me répondit-il.

— Quelle est cette dame?

— Eh pardieu! c'est une dame.

— Mais qui est-elle? que fait-elle?

— Elle est riche.

— Ah! demeure-t-elle seule dans cette maison?

— Vous avez bien vu qu'il y a quelqu'un avec elle.

En demandant si madame Dorbern était seule, j'entendais m'informer si elle n'avait près d'elle que des domestiques. Le pauvre habitant des Huttes n'avait pas compris que dans le monde on ne compte les serviteurs pour personne.

Je lui précisai ma question, et il me répondit:

— Il y a encore Joseph, le jardinier.

— C'est tout?

— Tout.

Cependant j'entendais marcher activement au-dessus de ma tête. J'étais fort gêné de ma présence dans cette maison. Je craignais d'y être un embarras, et je redoutais en même temps de manquer à toute convenance en restant l'hôte oisif de cette femme qui se mourait... Je m'étais décidé à monter pour offrir au moins mes services à la servante qui m'avait introduit, lorsqu'elle entra dans la cuisine:

— Madame désire vous parler, me dit-elle aussitôt.

Je la suivis et j'arrivai dans la chambre de la malade.

Elle était dans une grande bergère; elle me fit signe d'approcher et de m'asseoir auprès d'elle. Sa voix était si faible que, malgré le silence absolu de cette demeure, j'avais peine à l'entendre.

— Pourriez vous me dire, monsieur, qui vous êtes, et quel est le hasard qui vous a amené chez moi?

Je l'informai de mon état et de ma maladresse.

— Ainsi, reprit-elle, vous êtes tout à fait étranger à ce pays?

— Tout à fait.

— Vous n'y connaissez personne?

— Personne.

— Voulez-vous me rendre un service?

— Quel qu'il soit, je m'y engage.

— Voici une lettre... Je voudrais qu'elle fût remise dans les mains mêmes de la personne à qui elle est adressée.

— Je la lui remettrai, madame.

— Ou vous la lui ferez remettre, car c'est à Paris que cette personne demeure.

— J'ai lontemps habité Paris; quoique employé du gouvernement, j'y fais de courts mais nombreux voyages. Je remettrai cette lettre moi-même.

A peine avais-je fini cette phrase que la malade me regarda avec crainte et tendit la main pour reprendre sa lettre.

— Ah! vous avez longtemps habité Paris...

Et comme je jetais les yeux sur la suscription de la lettre qu'elle m'avait remise, elle s'écria vivement :

— Ne lisez pas ce nom...

Je lui rendis la lettre qu'elle regarda avec une vive expression de désespoir, puis elle murmura doucement :

— Allons, encore ce sacrifice à son repos.

J'arrêtai la malade au moment où elle allait jeter sa lettre au feu :

— Si la remise de cette lettre est pour vous de quelque importance, si elle doit satisfaire le moindre désir de votre cœur, croyez, madame, qu'à l'exception de ce nom qu'il faudra bien que je sache, je m'engage à ne point chercher à connaître aucune des choses qui peuvent vous concerner. Je prendrai cet écrit, j'irai chez la personne à qui il est adressé, et, s'il le faut, je le lui remettrai, sans lui expliquer comment je l'ai reçu de vous.

Elle me rendit la lettre et me répondit :

— Tout ce que je vous demande, c'est de ne dire à qui que ce soit au monde que je vous ai remis cette lettre. Du reste agissez comme il vous plaira, pourvu qu'il ait cette lettre. Dieu me pardonnera cette faiblesse après tant d'épreuves.

A peine elle achevait qu'on frappa de nouveau à la porte extérieure de la cour.

C'était le médecin, un homme petit, trapu, crépu, le front bas, le teint rouge. En entrant il s'écria assez brusquement :

— Joseph m'a dit que vous étiez descendue dans le jardin malgré mon ordonnance, et voilà que je vous trouve encore levée : vous aidez la maladie à vous tuer.

— Elle y a pourtant mis beaucoup de temps, dit la malade, avec une froide amertume.

— Ce n'est pas ma faute, dit le docteur, si mes soins n'ont pas été plus efficaces.

— Je ne vous en remercie pas moins, et j'espère que vous les trouverez aussi bien récompensés que ma misère peut me le permettre..... Voilà un mot pour M. P.... Je suis charmée qu'on ne l'ait pas averti de mon état; et qu'on ne l'ait pas dérangé.

— Cela lui eût été difficile, et nous allions nous mettre à table, quand Joseph est entré comme un fou dans le salon.

Je ne puis dire l'expression de désespoir qui se peignit sur le visage de la malheureuse femme.

— L'on vous attend sans doute avec impatience, répondit-elle. Allez, docteur..... allez, je n'ai besoin de personne..... je ne veux troubler les plaisirs de personne...

Le docteur insista pour rester.

— Laissez-moi seule un moment avec monsieur. Je vous rappellerai quand il sera temps.

Le médecin sortit.

— Oh! non! s'écria madame Dorbern avec des sanglots qui éclatèrent avec force... pas même le sien, à lui... Rendez-moi cette lettre...

Et comme je voulais la lui refuser, elle se leva avec énergie.

— Rendez-la moi, vous dis-je, rendez-la moi...

Elle me la prit des mains et allait la déchirer, lorsque la force manquant tout à coup, elle retomba sur son fauteuil en s'écriant :

— Mon Dieu! mon Dieu! secourez-moi, tuez-moi!

Presque aussitôt elle fut prise de vives convulsions pendant lesquelles la lettre qu'elle tenait lui échappa. Je la ramassai pour que personne ne la vît, et j'appelai le médecin. Les convulsions de la malade diminuèrent peu à peu; elles s'affaiblirent avec ses forces, et le dernier souffle de sa vie s'échappa avec le tressaillement de son cœur.

Le désespoir des deux domestiques fut violent et vrai; le médecin examina froidement ce corps décharné par la maladie.

— Nous n'avons plus rien à faire ici, me dit-il; je vous offre de vous mener à Villaines; vous monterez sur mon cheval en croupe derrière moi. C'est une bonne bête qui m'a coûté huit cents francs, et qui nous portera au bourg en vingt minutes; car, d'après ce que m'a dit la servante, vous devez être monsieur...

— D'où savez-vous mon nom?

— N'avez-vous pas annoncé à monsieur P..., le maire de la commune de Villaines, votre arrivée pour aujourd'hui; il vous a attendu toute la journée; votre chambre est prête... Allons, partons vite, et nous pourrons arriver avant la fin du souper.

Je n'avais rien de mieux à faire, et j'acceptai, malgré le dégoût que m'inspirait l'insensibilité de cet homme. Nous partîmes. Chemin faisant, il m'apprit que ce monsieur P..., chez qui nous nous rendions, était un ami de madame Dorbern.

— Il l'a sans doute connue à Paris, me dit-il, et sans doute aussi il sait son histoire; car l'histoire de qui monsieur P.... ne sait-il pas?

— C'était donc un homme très répandu dans le monde?

— C'était mieux que cela, il était chef de division de la police sous l'empire; quand la restauration est venue, il s'est retiré dans son village, d'où il était parti pauvre et où il est rentré riche. Comme il sait plus de choses qu'il ne voudrait-lui-même, il tâche de se faire oublier: il flatte le curé, il achète des portraits du roi pour les donner aux paysans, il protége les Ignorantins, et comme il est le seul propriétaire du pays qui s'entende un peu aux affaires, on l'a nommé maire. Du reste, il mourra d'apoplexie, car maintenant, pourvu qu'il mange et boive, il est content. Il a fait venir une cuisinière de Paris. Il boit du vin de Bordeaux à son ordinaire. C'est une table de prince. La seule chose que je n'aime pas, c'est qu'il fait faire des fritures à l'huile.

Le docteur continua sur ce ton pendant toute la route, qui, du reste, ne fut pas longue, grâce à la vigueur de son cheval. Cependant, j'eus le temps d'apprendre qu'il devait encore quatre cents francs du prix de sa monture, et que la somme que madame Dorbern lui avait laissée arriverait fort à propos pour satisfaire au paiement d'un billet qu'il avait souscrit à cette occasion. Il termina cette confidence en disant :

— Ma foi! si elle n'était pas morte aujourd'hui, j'aurais été obligé de lui demander demain le règlement de mes honoraires. Heureusement, je n'y ai pas été forcé...

Heureusement nous arrivions dans la cour de monsieur P..., au moment où le médecin achevait cette abominable phrase, car je me serais jeté à bas de son cheval, comme je le fis, eussions-nous été au milieu de la lande et m'eût-il fallu y passer la nuit.

Il ne s'aperçut que de ma vivacité, et s'écria en descendant lentement de la selle :

— Hé! hé! vous êtes leste, monsieur... mais vous êtes jeune... l'âge ne vous a pas rendu les membres raides et les mouvements difficiles.

Comme je me demandais si ce n'était pas l'âge qui avait aussi rendu si sec et si froid le cœur de cet homme, un domestique qui avait repris les rênes du cheval lui répondit en ricanant :

— Pardine! vous n'avez jamais été bien ingambe, monsieur le docteur.

J'en conclus qu'il se pouvait fort bien qu'il n'eût jamais été sensible.

Aussitôt on nous introduisit dans la salle à manger, elle était

meublée avec un grand luxe, éclairée par une lampe pendue au plafond. La table était admirablement servie en cristaux et en argenterie. C'était encore une anomalie avec le pays.

Il y avait dix personnes, dont trois femmes, assises à ce riche couvert, se servant avec des mains rouges de cuillers de vermeil d'un travail exquis, et essuyant des trognes hâlées avec du linge de Flandre de la dernière richesse. Le maître de la maison, on le reconnaissait rien qu'à ses ongles propres, se leva dès que nous entrâmes, et dit à mon compagnon :

— Eh bien! docteur?

— Eh bien! elle est morte, répondit celui-ci en prenant place à la table et en enfonçant son couteau jusqu'au manche dans un jambon posé devant lui.

— Morte! s'écria monsieur P... en se rasseyant et en frappant son verre sur la table avec tant de violence qu'il le brisa Puis il s'accouda, cacha sa tête dans ses mains et resta un moment immobile. J'étais assez embarrassé de ma personne; car chacun se regardait en chuchottant. M. P... sortit tout à coup de sa méditation, en s'écriant :

— Elle est morte..., tant mieux, car il vaudrait mieux pour elle qu'elle ne fut pas née.

En parlant ainsi, il m'aperçut et me dit :

— Vous devez être monsieur...

— C'est vrai.

— Je n'aurais pas su que vous deviez venir, que je vous aurais reconnu au portrait qu'on m'a fait de vous.

— Qui donc?

— Monsieur que voilà, me répondit monsieur P.... en me montrant un homme qui dévorait.

Je reconnus le percepteur que j'avais vu dans nos bureaux, et monsieur P... continua en me faisant asseoir à la table et en me servant :

— Mais comment se fait-il que vous soyez arrivé si tard?

Je lui en dis la raison ; je lui racontai comment je m'étais égaré. Il se toucha le front et agita sa main au-dessus de sa tête.

— Cerveau de poëte! on ne marche pas droit avec cela.

Puis il se mit à réfléchir et reprit :

— Ainsi, vous avez vu mourir cette malheureuse Félicie?

— Hélas! oui, monsieur!

— Eh bien! maintenant qu'elle est morte, dit une femme assez jolie qui était près de moi, nous direz-vous qui elle est? Son secret ne la compromettra pas maintenant.

— Demain, dit M. P..., il faudra que j'écrive son véritable nom sur le registre de l'état civil, et son nom c'est tout son secret.

— Et comment s'appelait-elle? reprit une des dames présentes.

— Elle s'appelait madame de Norbert, dit M. P... en me regardant.

Ce nom m'était parfaitement inconnu, et ne l'était pas moins, à ce qu'il paraît, aux autres auditeurs de monsieur P...

— Son nom ne nous apprend rien, dit la jolie femme qui avait parlé la première. Que savons-nous de plus? qu'elle s'appelle madame de Norbert et non pas madame Dorbern, voilà tout. C'est ce qu'elle a été autrefois qui nous intéresse.

M. P... jeta un regard légèrement dédaigneux sur les personnes qui étaient à table.

— Je crois, reprit-il, que cela vous intéresserait peu. Il y a des douleurs trop hautes pour certaines intelligences.

— Eh bien! vous nous faites-là un joli compliment, repartit la dame; puis elle ajouta d'un ton piqué : Vous avez beaucoup connu madame Dorbern ou de Norbert autrefois. Je vous sais trop galant homme pour m'étonner de votre discrétion sur son compte.

M. P... haussa les épaules.

— Ta, ta, ta, fit la dame, il s'en est passé entre vous plus que vous n'en voulez dire, et votre intimité m'a bien l'air de s'être renouée dans ce que vous appeliez l'un et l'autre votre exil.

— Ecoutez, madame, reprit M. P... sérieusement; ce n'est pas la première fois que vous portez cette accusation. Si elle devait rester enfermée dans ce village, je n'y répondrais pas; mais vous n'êtes que pour quelques mois dans ce pays... Bientôt vous retournerez à Paris; je ne veux pas, je ne dois pas permettre qu'un bruit injurieux, si invraisemblable qu'il soit, s'élève sur la tombe de cette femme. Je vais vous dire son histoire.

— Ah! enfin! dit la dame.

— C'est pour vous que je parle, dit M. P... en adressant à cette dame une moue assez significative pour que je comprisse qu'il comptait les autres auditeurs pour autant d'automates insensibles.

Je me levai pour me retirer.

— Restez, me dit M. P... Il ne sera pas dit que vous aurez assisté au dénoûment de cette vie de douleur sans savoir ce qui l'a précédé. Mon exclusion ne vous regardait pas.

Je demeurai, oubliant que j'avais promis de ne pas chercher à savoir qu'elle était cette femme, et voici ce que M. P... nous raconta :

Félicie de Lafernie s'était mariée en 1806 à M. de Norbert. Elle avait alors vingt ans M. de Norbert en avait trente-cinq. Le père de Félicie était un ancien conseiller au parlement de Bordeaux. Pendant les mauvais jours de la révolution il s'était retiré dans une maison de campagne aux environs de la ville. Là il avait élevé sa fille dans des sentiments de sainte religion et dans la soumission à tous les devoirs. Il lui avait enseigné le respect de la famille, sentiment vénérable et conservateur des bonnes mœurs, lien puissant qui, en rendant chacun des membres d'une maison solidaire des autres, impose souvent un frein salutaire à ces esprits ardents, qui ne reculent pas devant le mal quand il ne peut compromettre qu'eux-mêmes, mais à qui souvent la conscience même de leur force interdit généreusement d'entraîner quelqu'un dans leur chute. M. de Lafernie fut rappelé à Bordeaux lors de la formation des cours impériales pour y remplir l'une des plus hautes fonctions de la magistrature; il fut nommé président de chambre. Ce fut à cette époque qu'il produisit Félicie dans le monde et qu'elle y rencontra M. de Norbert.

Tout au contraire de cette jeune fille, M. de Norbert était un homme qui devait à son éducation et aux événements de sa vie des sentiments d'individualisme très prononcés. Cinquième fils d'un petit propriétaire de Toulouse qui avait sept enfants. il devait l'instruction qu'il avait reçue dans le collége de cette ville à la bienfaisance d'un parent assez éloigné : M. de Norbert le père n'ayant pas une fortune suffisante pour pourvoir à l'établissement de toute sa famille, chacun de ses membres avait dû se charger du soin de parvenir par lui-même. M. de Norbert le père mourut en 1789, et la révolution dispersa entièrement ses enfants; les uns prirent parti pour la royauté, les autres pour la révolution Parmi ceux-ci, qui furent les plus nombreux, deux des sept frères se firent soldats, un autre entra dans l'administration des armées, un autre encore embrassa la carrière du commerce et alla s'établir à Marseille.

Ainsi chacun, après avoir reçu la part assez exiguë de l'héritage paternel, ne se confia qu'en lui même pour faire son chemin ; tous réussirent assez bien, mais aucun ne demanda ni ne reçut le moindre secours de l'un de ses frères. Lucien de Norbert seul demeura à Toulouse et se livra au barreau ; la nature l'avait doué d'une rare facilité d'élocution, et de la qualité encore plus rare pour un avocat de feindre les plus vives émotions de la parole ; il savait épouvanter et attendrir ses auditeurs ; mais à l'instant même où il s'asseyait, au milieu des larmes ou du saisissement des juges, il jetait dans l'oreille de ses voisins une plaisanterie dédaigneuse sur l'effet qu'il venait de produire. Esprit sceptique et railleur, imbu de la philosophie matérialiste de quelques tristes esprits du XVIIIe siècle, devant à son talent seul une brillante réputation et une fortune honorable, Lucien de Norbert était ce qu'on pourrait appeler un honnête homme social, mais il était complétement étranger à tous les sentiments qui prennent leur source dans une foi quelconque.

Cette sublime institution de la charité chrétienne, qui ramasse, pour les nourrir, les vieillards infirmes et les enfants abandonnés, lui semblait être seulement un sage règlement de police, et s'il avait fallu aller chercher les éléments de sa probité dans leur intime profondeur, on eût pu découvrir que cette vertu n'était pas en lui le résultat d'un sentiment moral inhérent à sa nature, mais qu'elle était basée sur le respect des droits et des obligations nécessaires au maintien de l'ordre social.

Du reste, il n'est pas facile de faire comprendre ce caractère, bien que de nos jours il soit devenu très commun. Tout n'est pas calcul matériel dans la conduite de pareils hommes; ils ne sont pas ce qu'ils sont par l'effort de leur seule volonté; et le plus souvent, au moment où ils vantent leur indépendance de tout préjugé, ils sont les esclaves obéissants de certaines idées qui ne leur appartiennent pas en propre, et que l'habitude leur a inculquées à leur insu. Ce ne sont pas là les faux prophètes qui les premiers ont semé sur la terre les maximes arides de l'irréligion et de l'individualisme, mais ce sont les adeptes nourris de ces maximes, qui les mettent en pratique sans en prévoir les conséquences.

Tel était du moins Lucien de Norbert. L'éclat de son talent et la bonne position où il se trouvait le firent appeler d'abord au parquet de la cour impériale de Toulouse. et, en 1805, il passa comme premier avocat général à la cour de Bordeaux.

Les relations que les affaires établirent de prime-abord entre M. de Lafernie et de M. Norbert devinrent bientôt plus suivies. Madame de Lafernie était morte depuis quelques années, et M. de Lafernie était d'une santé assez faible pour qu'il désirât assurer le sort de sa fille.

Trop de convenances se réunissaient en faveur d'une alliance entre mademoiselle de Lafernie et M. de Norbert pour que le projet de les marier n'entrât pas facilement dans l'esprit de quelques entremetteurs officieux, et pour qu'il ne fût pas accueilli avec facilité par le vieux président. Peut-être que si ce mariage eût tardé à s'accomplir, M. de Lafernie l'eût repoussé. Le temps lui eût sans doute appris à mieux connaître le fond du cœur et de l'esprit de Lucien, et il eût jugé probablement que ce cœur égoïste et cet esprit sans foi ne pourraient convenir à une âme toute de dévouement et à une pensée qui portait de la piété dans tous ses rêves. Mais M. de Lafernie n'eut pas le loisir d'apprécier l'homme intime; il ne jugea que l'avocat général; et, en l'entendant plaider chaque jour avec la plus chaleureuse exaltation les intérêts les plus élevés de la morale et de la vertu, il s'imagina que le magistrat obéissait à une conviction profonde et vraie, et non pas à un devoir habilement rempli.

Ce qui avait échappé à l'expérience d'un vieillard habitué à juger les hommes, devait à plus juste titre rester un secret pour une jeune fille dont rien n'avait jusque-là alarmé la confiance, cette sœur de la foi. D'ailleurs, aux brillantes qualités de son esprit, M. de Norbert joignait une rare distinction personnelle: son visage comme sa voix se passionnait lorsqu'il parlait, et Félicie put croire à un amour qui lui fut exprimé avec une chaleur entraînante. Il faut dire aussi qu'à part toutes les bonnes raisons de fortune et de position qui poussaient M. de Norbert à ce mariage, il n'était pas resté indifférent aux grâces naïves, à la douceur calme et virginale de mademoiselle de Lafernie. et qu'il aima Félicie.

Ce ne fut pas assurément de cet amour profond qui rend notre existence dépendante de celle d'une femme, qui fait vivre notre âme dans la sienne et nous soumet à ses joies et à ses douleurs, comme si le principe de notre vie n'était plus en nous, mais en elle; il l'aima de cet amour raisonnable ou plutôt raisonné, fondé sur l'estime qu'on éprouve pour les plus pures qualités et sur l'attrait qu'inspire aisément une beauté jeune, éclatante et modeste. Félicie était pour M. de Norbert une femme dont il pouvait être fier de toutes façons et dont il ne devait rien avoir à redouter.

Ce mariage s'accomplit donc, et quelque temps après sa célébration, M. de Lafernie mourut, bien persuadé qu'il avait assuré le bonheur de sa fille. A cette époque, elle-même n'eût pu le dissuader; car elle n'était pas femme à se dire malheureuse parce qu'elle se sentait manquer d'un bonheur qu'elle n'eût pu définir. D'ailleurs, l'éducation sérieuse qu'elle avait reçue ne lui eût pas permis d'élever une accusation qui n'aurait eu pour base qu'un sentiment pénible de gêne et de crainte en présence de son mari. Rien de ce qu'elle pouvait connaître de la félicité humaine ne lui manquait. Elle portait un nom honorable et honoré. Les soins de Lucien pour elle étaient toujours également attentifs; les plaisirs que peut donner une fortune considérable, sagement mais généreusement dépensée, abondaient autour d'elle; et cependant elle était triste.

Madame de Norbert était la femme de M. de Norbert, mais à vrai dire elle n'était pas sa compagne. Il riait d'elle quand elle s'intéressait avec trop d'ardeur à ses succès; jamais il ne lui en rapportait la moindre part. Si quelquefois il laissait échapper devant elle le secret de ses espérances ambitieuses, il la raillait de la voir s'élancer avec fougue dans une carrière de rêves glorieux qu'elle faisait pour lui. Si elle le félicitait sur le noble emploi qu'il avait fait de son talent en faveur d'une juste cause, il ne s'unissait pas à l'émotion de joie qu'elle éprouvait pour les infortunes qu'il avait protégées; mais il lui répondait avec ardeur:

« Oh! j'arriverai! j'arriverai! »

M. de Norbert n'était pas homme à reprocher à sa femme son assiduité à remplir ses devoirs religieux; mais elle comprenait aisément que c'était plutôt chez lui une tolérance indifférente qu'une approbation sympathique de ses sentiments. Il ne discutait pas contre elle les vérités de la religion, mais il les discutait devant elle avec un dédain et une ironie qui la blessaient profondément.

Dans le petit nombre d'occasions où elle essaya d'opposer la sincérité de sa croyance aux arguties de son mari, il lui représenta avec douceur que ce n'était pas à elle qu'il s'adressait; qu'il ne voulait en rien altérer une foi qu'il regardait comme un bonheur pour ceux qui la possédaient, mais que, laissant à chacun la liberté de ses opinions, il demandait l'indépendance des siennes

Tout cela fut dit avec l'accent benin d'une condescendance souveraine pour les erreurs d'un esprit ignorant. Il semblait qu'en pareille circonstance Lucien en agît avec sa femme comme un père indulgent envers un enfant importun qui vient se mêler à un grave entretien et qu'on écarte doucement de la main en lui disant: Allons, mon ami, va jouer ailleurs.

Félicie n'était pas humiliée de ce dédain, mais elle en était alarmée. Si, sur ce sujet comme sur beaucoup d'autres, il s'était établi des discussions réelles entre M. de Norbert et sa femme, peut-être celle-ci, comme il arrive souvent, eût-elle trouvé dans les besoins de l'argumentation des raisons qui, impuissantes à persuader son mari, lui fussent cependant venues en aide à elle-même pour la rassurer dans sa foi. Mais il n'en fut pas ainsi; on lui laissait ses croyances, ainsi que je l'ai dit, comme un jouet à un enfant, et elle en était arrivée à se demander si ce n'était pas véritablement un jouet. Il y a des esprits timides et complaisants, et surtout parmi les femmes douces, qui acceptent sans murmurer cette distinction qui prétend qu'il y a des opinions bonnes pour certaines personnes, et insuffisantes pour d'autres, et c'est à celles-là qu'on dit sans qu'elles s'en étonnent:

« Il est bon que les femmes et les enfants aient de la religion et croient à quelque chose, mais nous autres hommes nous devons nous affranchir de ces préjugés. »

Malheureusement pour elle, Félicie avait une raison trop droite et trop ferme pour admettre ces grossières transactions si communes dans notre époque; il lui semblait, ou que ce qui était la vérité pour elle devait être aussi la vérité pour son mari, ou qu'elle ne devait pas rester plus longtemps dans une ignorance dont il s'était affranchi.

Les mauvais principes prêchés par de malhonnêtes gens ne sont pas les plus dangereux; ce sont ceux surtout que prônent les hommes égarés dans leur cœur, mais irréprochables dans leur conduite qui ont les résultats les plus pernicieux. Aussi Félicie n'osait reprocher à son mari les opinions qu'il professait, quand il n'y avait pas un seul acte de sa vie qui méritât le blâme. Elle en vint donc à douter d'elle-même plutôt que de lui. Elle essaya d'entrer dans son incrédulité; mais celle de M. de Norbert était trop large pour que l'âme de Félicie ne reculât pas avant de s'engager dans ce vaste désert. En outre de l'origine céleste des sentiments religieux, l'avocat général niait l'origine intime de tous les sentiments affectueux; ils étaient tous, selon lui, le résultat d'un besoin personnel ou d'une satisfaction propre.

En face de ce philosophisme désolant, Félicie ferma les yeux et se retira en elle-même. Dès ce moment elle fut moralement séparée de son mari. Leur vie apparente était la même qu'aux premiers jours de leur mariage, mais ils ne sentaient plus ensemble. La vie extérieure leur était encore agréable à tous deux, mais ils n'avaient plus de vie intime. A part les affaires matérielles de leur maison, ils n'avaient plus rien à se dire quand ils étaient seuls. Leur âme ne parlait pas la même langue.

M. de Norbert ne sentait pas cette séparation: espérant tout de lui seul, rapportant tout à lui seul, rien ne l'avertissait que quelqu'un s'était retiré de lui.

Il n'en était pas de même de Félicie. Habituée à vivre sur les genoux de sa mère, sur le bras de son père, elle se trouva soudainement isolée, sans soutien et sans guide. Les sains principes de morale cultivés en elle l'empêchèrent de s'égarer, mais ne purent lui cacher qu'elle marchait seule dans sa route. Persuadée qu'elle aimait son mari, parce qu'elle s'intéressait à tout ce qui lui arrivait de bon ou de mauvais, elle avait cependant quelquefois de vagues instincts d'un autre amour qu'elle n'éprouvait pas, mais qu'elle eût pu éprouver.

Plusieurs années se passèrent avant qu'elle arrivât à ce résultat caché; aux yeux du monde elle était toujours la femme la plus affectionnée et la plus vertueuse: personne n'eût osé supposer

que ce cœur si calme pouvait être facilement troublé, que cette existence si sereine était rongée par une lente déception

On était déjà en 1812, lorsqu'arriva à Bordeaux le véritable héros de cette histoire, le jeune Georges de Labardès.

A ce nom si connu, nous nous recriâmes tous, excepté le docteur qui ronflait dans un coin. M. P... imposa silence à nos observations d'un signe de la main, et continua ainsi :

— C'était, comme Félicie, le fils d'un ancien magistrat du parlement : mais M. de Labardès le père n'avait point fait comme M. de Lafernie, il avait refusé toutes les avances du pouvoir impérial, et était demeuré fidèle à son amour pour les Bourbons exilés. Ce qu'il avait fait pour lui, il le fit pour son fils, et à une époque où la carrière administrative et la carrière des armes conduisaient si rapidement à une haute position, M. de Labardès destina son fils au barreau et l'envoya faire son droit à Paris.

elui-ci y fut d'abord, de la part de l'autorité, l'objet d'une surveillance particulière à cause de ses relations avec toutes les personnes un peu considérables qui partageaient ses opinions. Mais au bout de quelque temps, cette surveillance fut jugée inutile.

Georges était tout simplement un jeune homme très dissipé, très amoureux du plaisir, le cherchant avec la même ardeur dans salons, où il était admis, et dans les réunions de bas étage, ou les étudiants vont trop souvent chercher des distractions à des études qu'ils ne font pas.

Georges se rendit célèbre dans l'école par le nombre de ses maîtresses et par quelques duels particulièrement soutenus avec avantage contre plusieurs spadassins de régiment. Doué de cette faculté assez rare d'être facilement l'homme du monde dans lequel il se trouvait, il eut aussi quelques bons succès dans les élégants salons où il était reçu ; et le dernier de ses succès compromit assez gravement un · femme d'un nom très distingué pour que M. de Labardès se décidât à rappeler son fils près de lui.

Son arrivée à Bordeaux fut marquée par des esclandres assez nombreuses. Sa réputation de mauvais sujet et de duelliste l'y avait précédé. C'en fut assez pour que quelques mauvaises têtes du régiment qui tenait garnison au château Trompette voulussent lui donner une leçon.

La première fois que Georges parut au spectacle, on lui disputa sa place, sans autre raison que de la lui disputer; il était trop bien appris à ce sot métier, pour n'avoir pas deviné tout de suite où on en voulait venir, mais il voulut que l'affaire qu'on lui suscitait eût plus d'éclat que ne comptaient en faire ses adversaires. Il céda à la première impertinence, et se retira de la place qu'il avait d'abord prise.

Le succès enhardit les jeunes écervelés qui s'étaient promis de tâter le beau Labardès, comme on l'appelait. On recommença, et on le chassa encore de la place où il s'était refugié. Cette première réussite calma l'ardeur des premiers arrivants; mais lorsque quelques autres officiers parurent, on leur raconta tout haut la couardise de Georges; et ceux-ci, pour s'en assurer, recommencèrent le jeu deux fois encore.

Georges se retira ainsi devant les impertinentes exigences de quatre officiers.

Une grande partie de la salle était attentive à ces petites scènes qui se passaient au balcon des premières loges, et la longanimité de Georges était déjà le sujet de commentaires très fâcheux, lorsqu'un grand lieutenant de grenadiers, espèce de fier-à-bras, qui se vantait d'avoir tué une douzaine de pekins, entra en disant :

— Qu'est-ce qui se bat ici ?

— Personne, lui répondit-on... il n'y a pas eu moyen.

— Bah! fit le lieutenant en se retournant vers Georges; il ne veut pas?

— Non.

— C'est que vous ne lui avez pas bien demandé. Vous allez voir...

Tous les officiers se levèrent, on se retourna de tous côtés; le lieutenant s'approcha de Georges et lui dit, après une profonde salutation :

— Monsieur, je dois vous prévenir que nous ne permettons qu'aux gens qui nous conviennent de venir s'asseoir aux mêmes places que nous : en conséquence, je dois vous dire que votre figure me déplaisant souverainement, je vous prie de vouloir bien *décamper* tout de suite.

Georges se leva et, saluant ce monsieur, il répondit froidement :

— Il n'y a pas moyen de reculer plus longtemps. J'espérais pouvoir faire ma semaine, mais je compte que vous et vos amis serez assez obligeants pour la compléter.

— Que veut dire monsieur? dit l'officier en levant la main comme pour donner une chiquenaude à Georges.

Le regard que celui-ci lui lança l'arrêta. Georges mit lentement son chapeau, boutonna son habit jusqu'au menton, retroussa ses manches, ôta son gant, et passant devant le grand officier en lui disant poliment :

« Pardon, je suis à vous tout à l'heure, »

Il s'avança vers celui des officiers qui avait commencé la scène :

— N'est-ce pas vous, monsieur, lui dit-il, qui m'avez le premier chassé de ma place ?

— Oui, c'est moi.

— Très bien ! dit Georges.

Et en prononçant ce mot, il donna un vigoureux soufflet à l'officier.

— Monsieur, vous me rendrez raison, s'écria celui-ci.

— C'est mon intention, dit Georges en l'interrompant, ce sera pour demain. Pardon, je n'ai pas fini.

Puis il se tourna vers un autre officier, et lui dit encore :

— N'est-ce pas vous qui, le second...

Celui-ci ne lui laissa pas le temps de continuer, et lui dit :

— Quand vous voudrez.

Georges le frappa encore au visage et lui dit :

— Ce sera pour après demain...

Et il se tourna froidement vers le troisième.

— Prenez garde à ce que vous allez faire, dit celui-ci ; si vous me touchez, je vous passe mon épée au travers du corps.

— Vrai? dit Georges, vous insultez les gens et vous menacez de les assassiner.... Vous êtes un triste officier... l'épaulette ne vous va pas.

Il lui arracha son épaulette et la jeta dans le parterre

Tout à coup ce fut un horrible tumulte dans la loge, des épées brillèrent; mais des cris partis de tous les coins de la salle, et disant : — A bas les assassins! à bas les assassins! arrêtèrent les officiers. Ils se tournèrent vers le parterre qui bondissait et y jetèrent leurs gants; Georges était demeuré impassible. Plusieurs jeunes gens des plus turbulents de Bordeaux, de ceux qui eussent insulté Georges si les officiers n'eussent commencé, se précipitèrent dans la loge en criant :

— Nous serons vos seconds !

Le reste des officiers répandus dans la salle, même les plus paisibles, se levèrent à cette provocation. Mais Georges se contenta de répondre à ses nouveaux amis :

— Après moi s'il en reste, messieurs.

Le commissaire de police parut alors, et tous les jeunes gens et officiers quittèrent la salle; et les rendez-vous furent pris pour le lendemain.

Madame de Norbert assistait à cette représentation, et de sa loge, située à quelques pas de l'endroit où la scène s'était passée, elle avait pu l'observer avec curiosité jusqu'au moment où elle fut épouvantée de la tournure qu'elle prit. Souvent elle avait entendu parler dans le monde qu'elle voyait de M. Georges de Labardès comme d'un fou livré à tous les vices et à toutes les mauvaises passions, quoique doué des plus heureuses dispositions pour faire un homme distingué. L'entretien des deux personnes placées près d'elles l'avait instruite par avance des dispositions des officiers à l'égard de Georges, de façon qu'elle avait suivi avec plus d'anxiété qu'un autre tout le commencement de cette scène où Georges s'était montré si plein de longanimité. En le voyant reculer si paisiblement devant une injure si persévérante, le cœur de Félicie s'était pris de pitié pour ce jeune homme qui souffrait si patiemment

une conduite si brutale à son égard ; et plusieurs fois elle avait dit à son mari :

— Est-ce qu'il ne se trouvera pas un homme d'honneur qui mette un terme à cette ignoble provocation ?

— Laissez, laissez, dit M. de Norbert, c'est un petit monsieur plus rodomont que brave qui a besoin d'une leçon.

Cette indifférence parut cruelle à madame de Norbert, et un sentiment bien inouï dans une âme si pieuse s'éleva en elle lorsqu'elle vit Georges se relever et venger avec une si grande énergie l'injure publique qui lui avait été faite. Ce sentiment s'effaça rapidement devant l'épouvante que causèrent à Félicie les actes violents de cette vengeance, mais il fit un moment tressaillir son cœur ; un moment il intéressa madame de Norbert, la femme douce, pieuse et sans tache, à la cause d'un homme renommé par ses excès et presque par ses vices.

Deux des rencontres qui avaient été arrangées la veille eurent lieu ; elles furent toutes deux fatales aux officiers qui les soutinrent, et qui furent assez grièvement blessés.

L'autorité militaire et l'autorité administrative crurent devoir mettre un terme à des affaires qui menaçaient de devenir plus générales. Les officiers furent mis aux arrêts, et Georges fut averti qu'à la moindre tentative de duel il serait arrêté et provisoirement détenu. Celui-ci répondit qu'il se trouvait entièrement satisfait, et que, quant à lui, il ne désirait nullement aller plus loin. Mais celui des officiers à qui il avait arraché son épaulette ne pouvait penser de même, et quelques jours après il fit prévenir Georges qu'il avait envoyé sa démission au général, et qu'il l'attendait le lendemain sur les grèves de Cubzac.

Mais la surveillance exercée sur les deux antagonistes prévint une nouvelle catastrophe, et tous deux furent arrêtés et amenés devant le préfet et le général commandant la division.

Si les témoins choisis par les deux antagonistes avaient laissé l'affaire dans les bornes d'une querelle de spectacle, probablement un arrangement eût pu intervenir. Dès lors, Georges y était fort disposé. Il comprenait que le succès de ses deux premiers duels pouvait donner à croire qu'il faisait plus de fond sur son adresse à manier les armes qu'il ne convient à un homme de cœur. Aussi lorsqu'il fut introduit dans un des salons de la préfecture, où se trouvait déjà son adversaire, accompagné de deux de ses camarades, il s'avança vers lui.

— Monsieur, lui dit-il, l'insulte que vous m'avez faite a été suffisamment effacée par deux rencontres malheureuses. Je pense que vous n'avez plus à douter de mon courage. Celle que je vous ai faite est un malheur que je déplore, puisqu'elle vous a forcé à une démarche qui prouve à tout le monde que vous préférez votre honneur à votre fortune. Si des excuses formelles et publiques peuvent vous satisfaire, je vous les offre bien sincèrement, mais à vous et à vous seul ; je les offre enfin à l'officier qui abandonne sa carrière pour venger une épaulette qu'il ne porte plus.

L'officier garda un moment le silence, puis il répondit :

— Ecoutez-moi, monsieur, et croyez-moi aussi sincère que vous l'êtes ; je m'honorerai toute ma vie de la déclaration que vous me faites ; elle me suffit à moi, mais elle suffit à moi seul ; je dois autre chose à l'uniforme que j'ai porté : que je le reprenne ou le quitte pour jamais, je ne puis pas lui laisser la souillure que vous lui avez faite, et quoi qu'il doive arriver, nous nous battrons.



Madame de Norbert assistait à cette représentation. — P. 7

Ce jeune homme avait bien jugé l'esprit militaire auquel il était soumis, car ses deux témoins s'étaient regardés avec indignation en l'entendant accepter pour lui les témoignages d'estime de son ennemi, et leur opinion à ce sujet ne fut pas douteuse lorsqu'ils se hâtèrent d'ajouter après la réponse de leur camarade :

— Vous avez raison, cette affaire n'est pas arrangeable ; car c'est celle de tous les officiers du régiment.

— Et ils trouveront à qui parler, répondit un des témoins de Georges.

C'en était assez pour que des deux côtés on se crût engagé à ne pas faire la moindre concession, et ce fut dans cet esprit que les ennemis parurent devant le général et le préfet.

La scène qui eut lieu à cette occasion montra une fois encore cette singulière disposition du caractère français, qui, chez un peuple où la gloire militaire a toujours été la plus admirée, met cependant en hostilité permanente ceux qui suivent la carrière des armes et ceux qui sont restés dans la vie civile.

Le préfet prit la parole le premier et, s'appuyant sur les devoirs d'administrateur et de magistrat, il déclara qu'il ne pouvait permettre que la fureur de quelques jeunes gens portât le désordre dans la ville, allumât des querelles qui plongeaient les plus honorables familles dans de perpétuelles anxiétés : et qu'au nom des lois et du bon ordre il saurait faire cesser des combats contre les quels s'élevaient les réclamations de tous les habitants honorables de Bordeaux.

Cette allocution, dite avec mesure et dignité, parut faire quelque impression sur Georges et ses témoins, enfants de la ville de Bordeaux, et qui n'avaient pas abjuré tout amour de la cité et de la famille ; mais les jeunes militaires l'écoutèrent dans un silence dédaigneux, comme s'ils étaient en dehors de l'autorité qui parlait au nom de la morale et de l'ordre public.

Alors le général prit la parole à son tour, et, s'adressant à ses subordonnés, il leur déclara que l'empereur faisait très peu d'estime de ces officiers qui se faisaient une renommée de bravoure

par le duel; que lui-même il savait par expérience que les plus terribles sur le terrain d'un combat singulier n'étaient pas les plus braves sur un champ de bataille. Puis il ajouta qu'il disait cela pour les spadassins civils comme pour les spadassins militaires, et que le gouvernement de l'empereur saurait bien réduire à la raison ces petits messieurs qui, après avoir tout fait pour se soustraire à une carrière de gloire et de dangers, se croyaient des héros pour avoir passé leur jeunesse dans des tirs et dans des salles d'armes.

Cette seconde allocution abattit un peu la morgue des militaires, obligés de reconnaître que le général exprimait la véritable opinion de l'empereur sur les duellistes; mais elle rendit aux jeunes gens de Bordeaux leur ressentiment contre cette autorité militaire qu'ils détestaient et se plaisaient à braver.

Cette dissidence entre le civil et le militaire était si profonde qu'elle gagna pour ainsi dire les médiateurs.

Ainsi Georges répondit que lui et ses amis eussent pu se rendre aux sages remontrances de M. le préfet, dans l'intérêt du repos de leur ville natale, mais qu'ils n'acceptaient pas les menaces ni les leçons de courage de M. le général.

A cette déclaration, celui-ci repartit : — Qu'il se souciait de la ville de Bordeaux et de ses habitants comme d'une vieille tige de botte, mais qu'il saurait bien faire respecter l'autorité souveraine de l'empereur, dont il était le représentant, et qu'il ne laisserait pas égorger ses officiers par des batteurs de semelle.

— Et moi, s'écria le préfet indigné, je ne laisserai pas imposer à la population de Bordeaux l'insultante tyrannie des officiers de la garnison; car il faut bien reconnaître que ce sont eux qui ont eu les premiers torts.

A cette déclaration, le général demeura stupéfait et s'écria dans un accent d'étonnement indicible :

— Comment! monsieur le préfet, vous prenez parti pour des bourgeois contre les officiers de l'empereur?

— Général, l'empereur est le souverain de tous les Français, et sa protection les couvre tous également, bourgeois ou militaires.

Cette théorie gouvernementale dépassait de beaucoup l'intelligence du général, et heureusement il en fut assez surpris pour supposer que le préfet avait un moment perdu la tête en présence d'une lutte sanglante à laquelle se trouvaient mêlés des militaires; il le quitta donc en lui disant que de son côté il saurait prévenir toute rencontre, parce que telle était sa volonté; mais qu'il le priait, lui préfet, de réfléchir à la différence qu'il y avait entre des gens qui ne tenaient à rien et auxquels il accordait sa protection, et des officiers au service de l'empereur.

A cette époque, ne pas être dans les fonctions publiques c'était n'être rien, et c'était même n'être que peu de chose qu'être dans les fonctions civiles. Georges, menacé d'être arrêté à la moindre tentative de duel, rentra paisiblement chez lui, et le général qui avait consigné les officiers déclara que le préfet se mettait en hostilité ouverte contre le gouvernement. L'affaire, amenée à ce point, prenait une telle gravité, que les personnes le plus haut placées à Bordeaux s'en alarmèrent, et se résolurent à intervenir, non pas entre Georges et les officiers, mais entre les médiateurs eux-mêmes. Le premier président de la cour impériale, sollicité de faire cesser une pareille discussion, crut devoir délaisser une mission où il sentait que son autorité de juge serait aussi mal venue que celle de l'administrateur à l'encontre de la prétention militaire; et l'on fut obligé d'avoir recours à l'évêque, représentant d'une puissance assez haut placée, où plutôt assez étrangère aux prétentions des deux partis, pour que le préfet et le général voulussent bien s'y soumettre ou l'écouter sans prévention.



Un jour qu'il se trouvait pres d'elle, causant avec une figurante. — P. 10.

Cette intervention fut efficace. Elle rapprocha des fonctionnaires, qui cachèrent sous la crainte de Dieu la crainte du maître qui pourrait fort bien donner tort au préfet et au général pour n'avoir pas à donner raison à l'un ou à l'autre. Puis il fallut en arriver aux jeunes gens. L'évêque demanda le droit de se charger de cette seconde mission, et il y réussit. Les hommes en général ne sont pas irréligieux parce qu'ils ne *comprennent* pas les grands principes de la morale divine, mais ils le sont parce qu'ils ne les *entendent* pas. Il en est de certains athées comme de certains cœurs, si fermes contre les passions tendres; ils n'échappent au pouvoir de la religion ou des femmes qu'en les évitant. C'est souvent parce qu'on n'est jamais entré dans une église ou dans un boudoir, qu'on reste incrédule à Dieu ou à l'amour.

Il n'en fut pas ainsi pour les jeunes gens qui se trouvèrent forcément soumis à l'influence directe d'une parole sacrée.

Armés les uns et les autres dans leur cœur contre tous les arguments qui pouvaient s'appuyer sur des intérêts matériels, ils se trouvèrent sans répliques contre une morale qui planait d'assez haut sur ces intérêts pour qu'ils ne fussent pas humiliés de paraître égaux devant elle.

La réconciliation fut noble et franche comme l'esprit qui l'avait inspirée, et les ennemis s'embrassèrent sincèrement.

Par une prévoyance qui montrait combien l'évêque appréciait à sa juste valeur la victoire qu'il venait de remporter, il exigea de tous deux la parole d'honneur qu'ils renonçaient à tout combat, quoi qu'on pût leur dire de part et d'autre sur leur condescendance; et tel était, à vrai dire, le peu de force morale de l'impulsion à laquelle les jeunes gens venaient d'obéir, que les officiers déclarèrent qu'ils se battraient plutôt contre tous leurs camarades que de recommencer la querelle avec les habitants de Bordeaux.

Le prélat avait sans doute prévu cette réponse, car il se contenta de sourire et de faire observer à celui qui avait parlé, que ce n'était pas là le but qu'il s'était proposé.

Chacun rit de cet enthousiasme, qui n'allait pas moins qu'à accepter une nouvelle guerre en preuve d'un sincère désir de paix, et l'on se sépara après avoir accepté en commun une invitation à dîner chez l'évêque à quelques jours de là.

Cette invitation s'étendit à la plupart des fonctionnaires civils et militaires, et le soir, trente jeunes gens et trente officiers allèrent ensemble au spectacle et se montrèrent les uns près des autres.

Ils furent accueillis par les applaudissements du parterre et des loges, et madame de Norbert, qui voyait dans cette réconciliation le triomphe sincère de ses idées religieuses, trouva de très mauvais goût les plaisanteries de son mari lorsqu'il dit en ricanant :

— Je voudrais bien connaître le confesseur de ces messieurs et particulièrement celui de M. Georges de Labardès.

Ce fut au point qu'elle lui dit avec un ton de reproche :

— Vous ne croyez à la sincérité de la foi de personne.

— Je crois à la sincérité de la vôtre, dit M. de Norbert en souriant; mais je ne crois pas être injuste en doutant de celle de militaires, beaucoup plus occupés d'exercices à feu que d'exercices de dévotion, et en doutant surtout de la sincérité d'un homme qui n'est renommé jusqu'à présent que par ses désordres et son immoralité; et je ne crois pas qu'on soit un très bon chrétien avec des dettes, des maîtresses et des duels.

M. de Norbert avait cruellement raison; Félicie le comprit et s'en voulut d'avoir attribué un sentiment véritable de religion à des hommes dont la conduite était si contraire à tous ses préceptes; elle ne douta pas de son efficacité en pareil cas, mais elle dut croire qu'il y avait au monde un pouvoir qui la remplaçait aisément, et elle dit à son mari :

— Et à quoi attribuez-vous donc cette réconciliation ?

— A un retour calme vers la prudence et la raison ; ces messieurs auront senti les uns et les autres que le repos de la société ne peut pas être le jouet de quelques écervelés; ils auront compris que l'intérêt public est plus fort que toutes les haines, et ils se seront tenus pour avertis de ne pas appeler sur eux la sévérité des magistrats.

Félicie reconnut que cela pouvait être vrai ; mais elle le reconnut à regret ; elle fut fâchée de ne pouvoir attribuer qu'à un froid calcul de raison une si noble détermination. Etait-ce la cause de la religion qu'elle déplorait de voir perdre des adeptes si peu recommandables? Etait-ce l'esprit enthousiaste qui dormait en elle qui avait rêvé à son insu une chimère qu'il lui fallait abandonner, qui souffrait de cette déception? C'est ce qu'il eût été difficile de deviner dans un caractère qui jusque-là n'avait eu aucune occasion de se montrer.

Malheureusement pour Félicie, elle avait l'habitude de se rendre compte de toutes les sensations qu'elle éprouvait.

S'il y a du danger à marcher à l'étourdie dans sa vie, il y en a aussi beaucoup à vouloir mesurer trop exactement les pas qu'on y fait.

Entre l'imprudent qui va rapidement sur la crête d'un précipice sans regarder à ses pieds, et l'homme précautionné qui n'avance qu'avec mesure, la chance est souvent pour l'imprudent. Il y a bien plus de femmes sauvées d'une faute par leur frivolité que par leur vertu, et il vaut mieux oublier certaines pensées que de les combattre.

Ainsi, Félicie rentrée chez elle, se demanda la cause de l'intérêt qu'elle avait éprouvé pour ces jeunes gens, et pourquoi parmi tous ces hommes qui lui étaient inconnus, elle s'était intéressée davantage au plus coupable. Elle se répondit à la vérité que le triomphe du sentiment religieux lui eût semblé d'autant plus précieux, qu'il se serait exercé sur un cœur plus corrompu ; mais elle ne fit pas attention, ou plutôt elle ne savait pas alors que cette ambition qu'elle éprouvait comme chrétienne, les femmes l'éprouvent aisément pour leur compte dès qu'elles ont de l'enthousiasme dans l'âme, et que le désir ambitieux de ramener ou de soumettre un homme qui a échappé à tous les liens, en a plus égaré que ce qu'on veut bien appeler leur faiblesse. Toujours est-il que Félicie, après s'être longtemps occupée du sentiment de confiance et de déception qu'elle avait éprouvé, s'occupa beaucoup plus de l'homme qui l'avait fait naître; car, à vrai dire, elle ne pensait qu'à Georges, bien que d'autres fussent en cause.

La première scène du théâtre le lui avait d'abord montré seul, et avait fixé son attention sur lui ; d'autre part, il avait toujours été distingué des autres dans le mal qu'on avait dit de tous. Il était le plus dépravé, le plus turbulent, le plus impitoyable. Il était, selon l'expression du grand vicaire, le satan de cette troupe de démons que la parole du prélat avait dominés.

L'examen qu'une femme comme Félicie pouvait faire d'un homme comme Georges ne pouvait pas avoir des résultats bien particuliers, et il n'en résulta pour elle qu'une contradiction qui l'étonna : c'est que, forcée d'admettre tout le mal qu'on disait de Georges, elle éprouvait une conviction secrète qu'il valait mieux que sa réputation. Et cet instinct irraisonné était si fort, qu'elle souffrait à entendre tous les mauvais propos qu'on tenait sur son compte, lorsque lui-même détruisit tout d'un coup cet intérêt qu'il était bien loin de soupçonner.

Parmi les actrices du théâtre de Bordeaux, il y avait une certaine mademoiselle Florise, objet des désirs de toute la jeunesse bordelaise, à qui la sottise de l'idolâtrie dont elle était entourée avait inspiré une sottise de vanité qui lui faisait traiter avec le dernier dédain tous les hommes qui la recherchaient. Maîtresse avouée du général, elle avait la réputation de lui être fidèle, non pas à cause de l'amour qu'elle lui portait, mais parce qu'elle avait trop de calcul et de vanité pour vouloir jouer la position qu'il lui avait faite contre une passion sérieuse ou une intrigue amusante. Cette femme n'avait, à vrai dire, ni cœur, ni esprit. Ayant le vice de se vendre, elle n'avait pas la bonne qualité de se donner.

Soit parti pris de la part de Georges, soit que véritablement elle lui déplût, il s'écarta avec un dédain marqué de cette femme, tandis qu'il allait jetant sa fortune et son temps aux plus inconnues de ses compagnes, pourvu qu'elles fussent bonnes filles de joie et de plaisir. Georges de Labardès avait un trop beau nom, il possédait une trop grande opulence, et son arrivée à Bordeaux avait trop d'éclat, pour que ce dédain ne fût pas remarqué par celle qui en était l'objet. Elle en fut vivement blessée; et, trop maladroite pour comprendre que la plus complète indifférence pouvait seule la venger, elle voulut lutter d'impertinence avec Georges.

Un jour qu'il se trouvait près d'elle, causant avec une figurante d'assez pauvre apparence, elle tenta de lui lancer quelques épigrammes; et comme il semblait ne pas les comprendre, elle appuya sur ses allusions aux basses inclinations de certaines gens. Georges s'éloigna sans avoir l'air de rien. La colère de Florise redoubla; et comme dans le courant de la soirée elle eut occasion de se retrouver près de lui, elle poussa ce qu'elle appelait le persiflage jusqu'à la brutalité. On avait eu un si terrible exemple de l'éclat qui avait suivi cet effort de patience, que plusieurs amis de Florise craignirent que Georges ne méditât contre elle une vengeance qu'ils ne pourraient deviner, mais qui serait sans doute cruelle : l'un d'eux fit un effort pour amortir le coup qui se préparait, et s'écria gaiement :

— Qu'as-tu donc, Labardès? Tu te laisses cribler et percer à jour sans répondre un mot?

— Moi! fit Georges d'un air bien naturellement étonné; moi! et par qui?

— Par Florise, qui frappe, ce me semble, assez droit, assez fort!

— Par madame, dit Georges en la saluant avec grâce; madame ne s'occupe pas de moi, et je ne pense pas avoir l'honneur d'être connu d'elle.

Cela fut dit d'un ton si naturel et si respectueux en même temps, que Florise dut croire qu'il parlait sérieusement, et elle resta fort embarrassée, non-seulement de sa propre impertinence, mais encore du ton respectueux avec lequel on lui parlait; et quoiqu'elle ne manquât pas d'esprit, malgré sa sottise, elle ne sut que répondre.

C'est que de tous les esprits le plus difficile c'est l'esprit convenant. Souvent, quand l'esprit se débraille, relève sa robe et fait parade de grosses nudités brutales, il arrive à faire effet à certaines intelligences échauffées, comme dans une orgie le déshabillé effronté de quelques femmes les rend belles à des yeux animés. D'autrefois l'assemblage bien entortillé de quelques mots à antithèses subtiles, de petites réticences adroites, fait croire à l'esprit, comme la toilette empesée, gommée, épinglée de certaines femmes, fait croire à la beauté. Mais le véritable esprit, comme la véritable beauté, sans effronterie comme sans apprêt, sont chose assez rare pour que Florise se trouvât tout à coup déroutée lorsque les bonnes façons de Georges la ramenèrent sur ce terrain. Son embarras fut évident à tous les yeux; et pour nous servir d'un des bons mots des assistants, elle en sortit par une fausse entrée. Elle était si troublée, et si piquée d'être troublée, qu'elle entra étourdiment en

scène avant la réplique, et fut brutalement avertie de son erreur. C'en était plus qu'il ne fallait pour porter sa colère au dernier degré.

Tout le monde dut en souffrir, adorateurs, directeur, camarades, excepté Georges, qui avait disparu, et auquel elle en voulut mortellement, mais auquel elle ne pouvait dire d'injures dans la loge d'avant-scène où il était paisiblement assis, lisant un journal. Il ne nous convient pas de suivre dans tous ses détours ce manége vulgaire d'une fille coquette, et de ce qu'on appelait autrefois un roué. Toujours est-il que la froide et vaniteuse Floride s'empêtra si bien dans les filets où elle voulut prendre Georges, qu'au bout de quelques semaines elle était véritablement éprise de cet homme, au point d'être devenue moins impertinente avec les autres. Quand une femme vaine commence à avoir pitié de l'amour qu'elle inspire, c'est qu'elle souffre cruellement de l'amour qu'elle ressent.

Georges avait deviné Florise; Georges n'était pas un homme tellement supérieur, qu'il ne fût ravi d'être l'amant de la plus belle femme de Bordeaux, de celle que tout le monde enviait aux cachemires (c'était en 1812) et aux diamants du général, et bientôt le beau Labardès fut à son tour l'objet de l'envie universelle.

Pendant que cela se passait dans les coulisses du grand théâtre, Georges était bien loin de soupçonner qu'une intrigue comme la sienne pouvait occuper autre chose que les caquets de salon et troubler la solitude d'une femme dont il savait à peine le nom, et qu'il n'avait jamais vue. Mais la rupture entre Floride et le général fit un éclat trop scandaleux pour que Félicie ne fût pas avertie de ce qui l'avait amenée, et le nom de Georges de Labardès lui revint cette fois avec un concert d'épigrammes envieuses. Félicie ne partageait ni l'indignation de quelques femmes de fonctionnaires qui trouvaient honteux qu'un jeune homme eût, avec une femme de théâtre, une liaison qu'elles avaient fort bien acceptée de M. le général, ni l'enthousiasme de quelques bas-bleus en fait de galanterie, qui trouvèrent que la conquête de Georges était le complément de sa victoire sur les militaires. Félicie, à qui toutes ces opinions devaient être fort indifférentes, ne se rangea d'aucun côté; mais elle se sentit prise d'un froid mépris pour cet homme sur qui, à son insu, elle avait laissé planer une vague espérance. Ce n'était plus la déception que lui avait donnée son mari sur les sentiments religieux de Georges, c'était le dégoût d'une âme qui croit apercevoir une noble et forte nature égarée, et qui reconnaît qu'elle n'a arrêté ses regards que sur une âme vulgaire. Voilà du moins comment Félicie traduisit le dépit qu'elle éprouva à cette nouvelle. Mais s'il était permis de chercher dans le germe le plus inaperçu les passions qui se montrent plus tard dans tous leurs développements, on pourrait dire que ce dépit fut le premier symptôme du trouble d'un cœur que tourmentait un besoin d'amour. Il y avait de la jalousie dans ce dépit, comme il y a une fleur large et brillante dans chaque grain inaperçu de la semence du pavot.

Cependant Georges était à mille lieues de supposer qu'il fût l'objet des moindres réflexions pour madame de Norbert; et certes, lorsqu'il la rencontra pour la première fois, il n'eut pas lieu de croire que ses réflexions allassent au delà de ce que tout le monde pouvait penser de lui. Quelque temps après son arrivée, Georges s'était fait inscrire sur la liste des avocats à la cour royale de Bordeaux, et en cette qualité il avait été faire des visites à tous les membres de la cour et du parquet. Lorsqu'il se présenta chez M. de Norbert, il fut reçu et trouva Félicie dans le salon avec son mari. L'accueil de M. de Norbert fut cérémonieux et glacé; celui de madame de Norbert fut plus que réservé; elle lui parut gênée et troublée; il était facile à Georges de traduire la retenue de M. de Norbert par le peu d'estime que devait faire d'un homme de dissipation un magistrat aussi sévère. Mais la gêne de madame de Norbert ne s'expliquait pas aussi facilement; ce n'était pas la sécheresse guindée d'une bégueule, ni l'austère dignité d'une femme sévère, c'était l'embarras contraint d'une femme timide; il sembla à Georges que madame de Norbert l'avait reçu, non pas comme un homme de mauvaises mœurs dont l'aspect répugne, mais comme un homme de mauvaise compagnie dont on redoute une grossièreté.

De toutes les opinions qu'on pouvait avoir de Georges, celle-ci lui était la plus désobligeante, et il ne voulut pas la laisser à une femme distinguée, et qui, loin de lui montrer ses préventions, s'était efforcée de les cacher.

Dans le peu d'occasions où les réunions solennelles de l'hiver le firent trouver avec madame de Norbert, Il tâcha de lui montrer que la bonne vie et le savoir-vivre sont deux choses tout à fait différentes. Et Félicie en était à s'étonner de voir une conduite si brutalement licencieuse recouverte de l'esprit le plus élégant, des formes les plus polies, du respect le plus empressé pour les femmes et la vieillesse, lorsqu'arriva la petite aventure suivante :

La catastrophe de la guerre de Russie avait eu lieu. Ce vaste désastre détruisit plus que l'armée qui en fut victime, il fit évanouir le prestige d'invincible dont Napoléon était entouré. On osa regarder plus en face cette haute fortune couronnée de tant de victoires éclatantes, dont les glorieux rayonnements troublaient la vue des plus sages et faisaient baisser les yeux aux plus hardis. La défaite du maître fit réfléchir les habiles; la sévérité de cette leçon providentielle réveilla le patriotisme des honnêtes gens, et le désespoir des mères commença la désaffection des masses.

A ces divers sentiments qui agitèrent la France dans toutes ses parties, se joignait pour la ville de Bordeaux le regret de sa splendeur éteinte et de son commerce anéanti. Le soulèvement de l'opinion fut général; le murmure sourd et profond qui en fut d'abord l'expression avertit les magistrats du mécontentement populaire, sans leur désigner la place précise où ils pourraient l'attaquer pour le maintenir. Mais bientôt il arriva de cette émeute de plaintes et de réclamations ce qui arrive dans les émeutes qui courent les rues; les plus exaspérés ou les plus hardis montent sur les bornes et brandissent des armes; de même il y eut, dans ce grand gémissement de toute une ville, des voix qui s'élevèrent au-dessus des autres, jetant des malédictions directes au pouvoir, articulant des menaces violentes contre lui. Quelques matelots du port et des femmes du peuple furent arrêtés et emprisonnés. Il en résulta une action judiciaire qui ne fit qu'augmenter l'indignation publique. Les magistrats cherchèrent à en atténuer l'effet en renvoyant les accusés en police correctionnelle comme tapageurs et perturbateurs de l'ordre public; mais une fois l'affaire appelée, elle grandit devant les juges par les plaidoiries des défenseurs; les prévenus furent acquittés, et leur absolution fut regardée comme un triomphe de l'opinion publique et une condamnation du pouvoir. On eut la maladresse de ne pas laisser cette satisfaction aux opposants; on appela de l'arrêt des premiers juges, et le procès arriva devant la cour impériale. Le choix qu'on fit de M. de Norbert pour soutenir l'accusation, montra plus qu'il ne fallait l'importance que le pouvoir attachait à son succès. Quelques jeunes avocats qui avaient plaidé devant le tribunal de première instance, acceptèrent l'offre faite par les plus célèbres praticiens de Bordeaux de se charger de la défense des prévenus. Il ne fallut pas moins que la toute-puissance de l'esprit de parti pour déterminer de jeunes avocats à céder la place à des anciens, et des prétentions naissantes à se retirer devant des réputations faites. Labardès seul garda la défense de sa cliente, marchande de marée, dont deux fils avaient disparu dans ce vaste naufrage de nos armées. Cet acte de volonté et de confiance en lui-même fut l'objet de nombreuses négociations. On trouva que c'était plus que de la suffisance de la part de Georges, qui n'avait encore plaidé qu'une cause, de ne pas imiter l'exemple de jeunes gens dont la plupart avaient trois ou quatre ans de pratique. Ceux-ci se trouvaient humiliés de leur retraite, si Georges ne les suivait pas; les maîtres du barreau ne répondaient plus de rien, si on leur laissait un auxiliaire inexpérimenté, et avec lequel il serait difficile de combiner une défense qui ne devait être au fond qu'une attaque. Le jour de l'appel de la cause approchait, et rien n'était décidé.

Pour la première fois depuis le retour de Georges à Bordeaux, son père sembla s'occuper de sa conduite. Il approuva sa résolution, et se chargea de le faire agréer par tous les intéressés. Il invita chez lui les avocats jeunes et vieux qui s'étaient mêlés de cette affaire, et dans un petit discours auquel le nom vénéré de M. de Labardès et son grand âge prêtèrent toute l'autorité nécessaire, il leur demanda de permettre à son fils de prendre part au grand acte de courage qu'ils allaient faire. Ce n'était pas le jeune avocat sans talent pour lequel il les sollicitait, c'était le nom de Labardès qu'il demandait à unir à celui des illustres du barreau de Bordeaux. Ce nom, dit-il, dont l'absence a été une protestation silencieuse, tant qu'il n'y en a pas eu d'autre possible, doit être présent lorsqu'il y a une protestation active à faire. D'ailleurs, ajouta-t-il, ce sera l'ex-président de l'ancien parlement de notre ville qui s'associera à vous dans la personne de son fils; j'irai m'asseoir près de lui, revêtu de la robe d'avocat, de cette robe plus honorable aujourd'hui que la toge rouge du magistrat, que j'ai refusé de porter.

Ce petit brin de mouvement oratoire dans la bouche d'un vieillard et d'un homme si haut placé détermina les plus récalcitrants, et il fut décidé que Georges plaiderait.

Ce fut donc une rare solennité que l'appel de cette misérable cause, et toute la ville s'y porta : les femmes y étaient en grand nombre. La présence du vieux M. de Labardès produisit un grand effet, c'était tout un acte d'opposition, et l'on pensa qu'après les longues et vives plaidoiries des autres avocats, son fils ne dirait que le peu de mots nécessaires pour constater pour ainsi dire cet acte. Mais Georges n'avait pas été si obstiné dans la résolution de plaider pour accepter un rôle secondaire, et il sut prendre hautement celui qui lui convenait. Il se couvrit d'abord avec une noble fierté du patronage de sa noblesse parlementaire, il exprima sans

fausse sensibilité, mais avec une pieuse conviction, la reconnaissance qu'un fils doit à son père pour le patrimoine d'honneur qu'il lui donne avec son nom, et l'étonnement de tout le monde fut grand à cet appel inusité à d'antiques sentiments, et ils surprirent d'autant plus que la conduite de celui qui les exprimait avait dû faire croire qu'il y était complétement étranger. Ce contraste, qui eût peut-être fait hausser les épaules s'il s'était rencontré dans tout autre personnage que Georges, saisit puissamment les auditeurs. On ne pensa ni à ricaner ni à sourire, en écoutant l'expression nette, forte et lucide de ces sentiments ; et la voix vibrante et sonore, la tenue digne et respectueuse avec lesquelles ils furent débités domina dès l'abord tout l'auditoire.

Parmi les faits que l'acte d'accusation reprochait à la cliente de Georges, on avait laissé entrevoir que cette femme, qui ne quittait guère les églises, avait cédé aux insinuations de quelques prêtres dans les malédictions qu'elle avait fait entendre contre le pouvoir. Georges s'empara de cette insinuation, et en faisant un titre à l'accusée, il demanda ce qu'on prétendait laisser à une mère si, après lui avoir enlevé ses fils, on venait lui faire un crime de sa piété. « Oh ! souhaitez, dit-il aux juges, souhaitez que ceux qui ont le désespoir dans le cœur aillent puiser, dans les conseils des prêtres, la résignation nécessaire pour porter leurs peines ! Ne raillez pas et n'accusez pas cette piété et cette espérance d'un meilleur monde où se réfugie la douleur d'une mère ; si vous lui fermez cet asile, c'est alors que le cri de son désespoir se répandra avec violence, et Dieu seul peut savoir où s'attachera alors l'espérance qu'elle ne mettra plus en lui ! »

Je ne prétends pas rapporter ici le plaidoyer de Georges ; mais il faut vous apprendre qu'il aborda un ordre d'idées qu'on évoquait rarement à cette époque, et qui ne semblait pas devoir être mis en jeu par le duelliste libertin Georges de Labardès. Sur la réponse de M. de Norbert, les accusés furent condamnés. L'accusateur public fut aussi habile que l'avocat avait été éloquent ; il le suivit sur le terrain où il avait porté la cause ; il déplora avec lui la douleur de la mère, il partagea son enthousiasme pour la religion qui devait la consoler ; mais il la trouva d'autant plus coupable qu'elle avait méconnu sa voix et n'avait fait preuve que d'une détestable hypocrisie.

Madame de Norbert, sur les sollicitations de quelques dames curieuses d'assister à ces débats, leur avait prêté l'appui de sa présence pour leur obtenir de bonnes places ; elle fut singulièrement émue du discours de Georges, et peut-être plus encore de la joie étonnée du vieux président qui semblait retrouver son fils qu'il avait cru perdu ; mais elle demeura confondue en entendant M. de Norbert aborder avec une conviction si chaude la défense d'une religion qu'il raillait si froidement en particulier. L'enthousiasme de son mari ruina à ses yeux la sincérité de Georges, et un mot de M. de Norbert porta dans son âme un doute nouveau. Elle l'avait suivi dans son cabinet, où il quittait sa robe pour rentrer ensemble à leur hôtel. Quelques personnes étaient venues complimenter M. de Norbert sur son succès ; l'une d'elles, plus intimes que les autres, le félicitait surtout de sa victoire personnelle sur M. de Labardès, qui avait montré un grand et véritable talent.

— Allons donc ! fit M. de Norbert en rajustant son jabot, ce monsieur s'est imaginé me prendre en défaut avec ses homélies : je lui en ferai tant qu'il voudra.

— C'est que vous l'avez battu avec ses propres armes, répondit le complimenteur.

— Ah ! s'écria M. de Norbert, voilà où était l'adresse. A cafard, cafard et demi.

Et il offrit le bras à sa femme, qui se dit tout bas avec une déception de plus dans le cœur :

— Mon Dieu ! la justice humaine n'est-elle donc qu'une comédie !

Pendant ce temps M. de Norbert continuait la conversation, et il finit par dire à son interlocuteur :

— Après tout, je suis un vainqueur généreux, et je reconnais que ce jeune homme *manie* bien la parole. Ce talent semble inné chez les Bordelais, et je ne serais pas fâché de lui en faire mon compliment. Nous avons ce soir quelques personnes, amenez-nous-le.

Félicie tressaillit.

— Cela vous déplaît-il, lui dit son mari.

— Nous ne connaissons pas M. de Labardès ; d'ailleurs c'est un homme dont la vie...

— Vous avez raison, reprit M. de Norbert, et je vais dire à...

Mais l'ami avec qui il causait en marchant s'était éloigné et se trouvait déjà assez loin d'eux.

— Rappelez-le.

— Bah ! fit M. de Norbert, je lui ai dit cela très en l'air. Il est probable qu'il ne verra pas M. de Labardès, qui, après un début si éclatant, doit avoir autre chose à faire que de venir passer une soirée cérémonieuse chez nous. Ces jours-là appartiennent de droit à la famille, quand les gens comme M. de Labardès ne les donnent pas à leurs maîtresses.

— C'est vrai, c'est vrai, dit vivement madame de Norbert : et j'espère qu'il ne nous en gratifiera pas.

Le soir venu, la personne que M. de Norbert avait chargée de son invitation arriva seule. Félicie fut affranchie d'un singulier embarras ; mais en même temps elle éprouva une sorte de dépit. Un moment après, cette personne s'approcha d'elle et lui annonça la visite de monsieur de Labardès.

— Comment, il vient ! dit-elle avec étonnement.

— Vous avez l'air aussi surpris de sa venue que lui de son invitation.

— Ce n'est pas moi qui l'ai invité, reprit Félicie avec quelque dédain.

— Il le sait bien.

— Et comment le sait-il ?

— C'est qu'au moment où je lui ai dit le désir qu'on avait de le complimenter, il m'a demandé si, au moment de cette invitation, vous étiez avec votre mari. Je lui ai répondu que vous y étiez. — Et elle n'a rien dit contre ce désir ? m'a-t-il dit. — Rien, lui ai-je répondu. — C'est que je soupçonne qu'elle a de moi une assez fâcheuse opinion, et que je n'ai aucune envie de lui causer le moindre déplaisir en me présentant chez elle. Je l'ai rassuré, et, après un moment de réflexion, il m'a répondu qu'il viendrait bien certainement en sortant de chez son père.

Ces riens inaperçus firent pour Félicie un événement de l'arrivée de Georges. D'où savait-il qu'elle avait une mauvaise opinion de lui ; et, s'il le supposait, pourquoi venait-il ? Si Félicie avait bien pu se rappeler tout ce qu'elle avait éprouvé dans la journée, elle l'aurait deviné. Elle se serait rappelé que, dans le plaidoyer de Georges, qu'elle avait écouté si attentivement, celui-ci ne s'était pas borné à représenter la religion comme le refuge de ces douleurs puissantes qui ont pour cause des désastres passés, et que, dans quelques considérations générales, il l'avait présentée comme l'asile des nobles cœurs méconnus, des souffrances secrètes, des pensées solitaires. Georges semblait avoir prononcé cette partie de son plaidoyer avec un accent plus ému. Peut-être parlait-il pour lui ; mais que ce langage fût sincère ou non, il trouva un écho dans le cœur de Félicie ; elle se troubla comme s'il eût parlé pour elle ; des larmes lui vinrent aux yeux, et Georges les aperçut tandis qu'elle les essuyait furtivement.

Voilà ce qui amenait Georges chez madame de Norbert. Son arrivée fit éclat. Félicie en fut blessée. Elle trouva que ce monsieur, habitué des coulisses, aurait bien pu y aller triompher à son aise. Cependant la conversation revint sur la grande cause du jour, et l'on félicita vivement Georges d'avoir un moment disputé la victoire à M. de Norbert.

— Véritablement, dit quelqu'un, vous avez ému, j'en appelle à madame de Norbert, qui pleurait pendant que vous parliez.

— C'est vrai, dit-elle avec vivacité, mais je pleure aussi très facilement au spectacle, et l'on sait que les avocats sont de très habiles comédiens.

— Oh non ! madame ! s'écria Georges avec chaleur, ne les jugez pas ainsi ; il y a des hommes dont le talent a assez d'habileté et de puissance pour parler avec supériorité sur tous les sujets, et pour les traiter mieux que personne par la seule force de leur esprit ; ceux-là, ajouta-t-il, en adressant sa phrase à M. de Norbert, sont nos maîtres passés en fait d'éloquence, mais je n'ai pas la prétention de me croire doué d'un si haut talent. S'il est vrai que j'ai ému quelqu'un, c'est parce que je l'étais moi-même, madame ; si j'ai parlé avec quelque vérité des consolations que donne la religion,

c'est que j'ai cette foi dans le cœur, c'est que je crois, c'est que j'espère en elle. Hélas ! voilà tout mon succès ; il tenait à ma conviction et non pas à mon talent ; et peut-être serais-je demain un bien pauvre avocat s'il me venait une cause qui ne me touchât pas, et s'il fallait trouver des raisons ailleurs que dans mon cœur.

Ces paroles eurent deux effets bien particuliers. La vanité de M. de Norbert accepta cette distinction entre l'orateur expert et l'homme consciencieux, et il sut gré à Georges d'avoir reconnu et proclamé la souplesse et la supériorité d'un talent auquel n'étaient étrangères aucunes ressources de l'art oratoire. Quant à Félicie, elle s'étonna de la chaleur avec laquelle ce jeune homme défendait la sincérité de son langage au prix d'une habileté dont son mari était si fier. Cependant, la vivacité de Georges ayant excité les plaisanteries de quelques personnes, il garda le silence. La conversation languit, et peu à peu il demeura seul auprès de madame de Norbert; et Félicie, qui croyait n'être que curieuse, lui dit en souriant :

— Vous avez trop vite abandonné votre cause, monsieur, et le succès vous a échappé.

— C'est qu'il importe peu, madame, qu'on croie à la vérité des sentiments que j'éprouve.

— Vous ne pensiez pas cela, sans doute, devant le tribunal?

— C'est que j'étais avocat dans ce moment.

— Je comprends, dit Félicie, vous plaidiez, vous remplissiez un rôle.

— Non, madame, non : c'est que la robe de l'avocat, en l'investissant du ministère sacré de défenseur de l'opprimé, donne à ses paroles une autorité que ne leur prêterait pas souvent l'homme lui-même qui les prononce. J'étais, il y a quelques heures, l'organe d'une grande infortune, et on m'écoutait à ce titre. Que suis-je ici?...

Il s'arrêta, et reprit en souriant avec plus d'effort que de gaieté :

— Je suis, et je vous demande pardon de vous le dire, je suis ici l'étourdi, le fou, Georges Labardès, le frivole avocat d'une grande cause, que je rendais peut-être mauvaise aux yeux de certaines gens en en faisant la mienne; je vous avoue que je ne me crois pas obligé de la défendre pour moi qui n'ai pas ces sentiments pour en faire parade, et je crois que je fais bien de ne pas la défendre pour elle, à qui son défenseur ne ferait pas honneur.

Cela fut dit avec un ton qui avait plus de gravité que Georges ne voulait peut-être. Lorsqu'il avait prononcé sur lui-même les mots de fou et d'étourdi, l'expression de son visage semblait dire qu'il n'ignorait pas qu'on devait souvent le qualifier en termes plus sévères; mais que ce n'était que par respect pour Félicie qu'il ne les prononçait pas.

Tout cela étonna fort madame de Norbert. Elle ne comprenait pas qu'un homme jugeât si bien ce qu'il était et l'opinion qu'on avait de lui, et qu'il ne changeât pas de conduite. Elle ignorait qu'à côté de cette droiture de cœur et d'esprit il peut se rencontrer des passions si fortes ou des faiblesses si grandes, qu'elles peuvent entraîner celui qui les éprouve hors du chemin qu'il reconnait le meilleur. D'une autre part, elle fut embarrassée de ces paroles qui semblaient une confidence entre elle et un homme qu'elle connaissait si peu; aussi ne répondit-elle rien, et bientôt après Georges quitta le salon de madame de Norbert.

La préoccupation qui suivit cette conversation dans l'esprit de Félicie errait plutôt sur des considérations générales qu'elle ne s'attachait à celui qui l'avait fait naître, lorsqu'un mot de M. de Norbert lui donna une application personnelle et une direction bien étrange. Demeuré seul avec sa femme, il laissa percer avec plus de liberté la joie qu'il éprouvait de son triomphe; et la conversation étant revenue sur ce qu'avait dit M. de Labardès, Félicie se hasarda à demander à son mari ce qu'il pensait de la conviction religieuse de Georges.

— Bon! dit celui-ci, la dévotion est une des conditions du parti auquel veut se réunir ce jeune homme. Cela est d'uniforme, voilà tout.

— Comment! vous croyez que l'esprit de parti peut le pousser à mentir à sa conscience?

— Je vous avoue que je ne vois pas d'autre raison à cette hypocrisie, à moins que ce ne soit, ajouta Lucien en riant, pour vous faire la cour.

M. de Norbert laissa tomber ces mots comme une plaisanterie à laquelle il n'attacha pas le moindre sens réel. Il le dit à sa femme comme il l'eût dit à tout autre, comme il l'eût dit à un homme dévot. Mais cette parole fut trop grave pour Félicie; elle l'alarma; elle ouvrit un champ nouveau à ses réflexions; elle l'empêcha de dormir.

Félicie s'indigna de la supposition même de pouvoir être en butte aux poursuites d'un homme si débauché, et qui oserait prendre, pour arriver jusqu'à son cœur, les faux-semblants de la piété et de la religion. Sa colère fut grande, et elle se promit bien de ne plus revoir cet audacieux ou de l'avertir sévèrement de l'impuissance de sa fourberie, si jamais elle le rencontrait par hasard. Pauvre femme! contre qui se défendait-elle donc si imprudemment et si violemment? Qu'avait fait Georges de si démonstratif d'un projet de séduction? Qu'avait dit son mari de si alarmant sur un pareil projet? Où étaient, d'une part, les tentatives téméraires, et, de l'autre, les avertissements certains? Pourquoi se sentait-elle donc en un si grand danger? Était-ce un instinct secret du cœur qui l'avertissait des résolutions secrètes de cet homme? ou plutôt n'était-ce pas elle-même qui, sentant sa force défaillir, son cœur se troubler, croyait sentir une force étrangère l'accabler et un désir ennemi la poursuivre?

Le cœur a ses grossières ignorances comme l'esprit. Les paysans des montagnes croient fermement qu'il y a au fond des abîmes une fée qui les attire, et ne peuvent croire qu'ils portent en eux le vertige qui les y précipite. Félicie n'éprouvait-elle pas ce vertige du cœur qu'aucune raison ne peut dominer, et l'effet moral devait-il être le même que l'effet physique, c'est-à-dire que plus la chute menace d'être profonde, plus le vertige est invincible? Pour tout dire, en un mot, aimait-elle Georges? Elle l'aimait... Elle l'aimait comme elle en avait été jalouse lorsquelle avait appris son intrigue avec Florise. C'était un germe d'amour auquel pouvaient manquer le temps et le soleil pour le faire éclore; mais elle s'occupait de cet homme plus qu'il ne fallait, plus qu'elle n'eût voulu peut-être, si elle avait pu donner son véritable nom au trouble qu'elle éprouvait.

De son côté, Georges s'était-il aperçu de la préoccupation qu'il inspirait? Il n'avait pas assez de fatuité pour la deviner. Toutefois, avait-il un dessein arrêté de séduire cette femme? Il était à mille lieues de cette pensée. Il éprouvait en face d'elle un besoin de mériter son estime et son approbation qui naissait sans doute du respect que lui inspirait sa vertu, et il ne semblait pas à Georges que l'hommage rendu à la vertu pût être un commencement d'amour; car ce n'était pas ainsi qu'il avait senti cette passion jusqu'à ce jour. Des désirs ardents auxquels se mêlaient toujours un besoin actif de plaisir et de tumulte, et quelquefois des sentiments de vanité, voilà tout ce qu'il avait éprouvé. Aussi était-il bien loin de croire qu'il pût aimer une femme qu'il regardait comme un juge. Mais pourquoi lui, si impérieux, si raide d'ordinaire vis-à-vis de ceux qui voulaient le juger, flattait-il l'opinion de cette femme? Pourquoi avait-il consenti à reconnaître devant elle, comme coupable, une conduite qu'il portait haut le front vis-à-vis tant d'autres? C'est qu'il y avait aussi en lui une semence d'amour, — amour aussi nouveau sur ce terrain pourri où n'avait encore germé que les folles passions, que sur la terre vierge où aucune semence n'avait été fécondée. Georges était si ignorant de ce qu'il éprouvait, qu'il ne respecta pas ce sentiment; et à peine était-il sorti de chez madame de Norbert, qu'il se rendit chez Florise, où une longue orgie célébra le début oratoire de M. de Labardès.

Ce début avait été trop éclatant pour que l'on ne s'en occupât point, et, par conséquent, de tout ce qui en avait été la suite. Le festin nocturne où l'on avait couronné Georges, après mille folies extravagantes, fut bientôt connu de toute la ville. L'indignation que Félicie en éprouva fut si grande, qu'elle ne put la cacher, et qu'elle se laissa aller à parler à Georges en termes d'une aigreur qui était tout à fait en dehors de ses habitudes. Son mari, devant qui elle prononçait ce blâme méprisant, riait beaucoup de sa colère, et lui disait :

— C'est que ma femme s'y est laissé prendre; quelques paroles toutes boursoufflées de religion lui avaient fait croire que M. Georges de Labardès était destiné à devenir un nouveau saint Augustin. C'est la première leçon d'hypocrisie qu'elle reçoit, et elle s'irrite d'avoir été si fortement dupe.

— Mais cela doit vous indigner comme moi, monsieur! dit Félicie.

— Moi! fit Norbert, je vous avoue que je ne prends pas cette peine : j'aurais trop à faire. D'ailleurs, pourquoi en voudrais-je plus

à M. de Labardès qu'à un autre? Chacun couvre ses vices du meilleur manteau possible; il en a choisi un dont la couleur vous plaisait, voilà tout. C'est ce qui a fait que vous y avez regardé et que vous avez reconnu que ce n'est qu'un manteau.

— Il importe peu, ajouta un magistrat, que les sentiments dont il se pare soient vrais ou faux; toujours est-il déplorable qu'un jeune homme d'un si beau nom perde, dans l'oisiveté et les déréglements, un talent véritable et une incontestable supériorité d'esprit.

— C'est qu'il n'y a pas de talent respectable, s'écria vivement Félicie, c'est qu'il n'y a pas de noble supériorité d'esprit sans conscience, sans foi sincère!

— Vous avez raison, dit M. de Norbert: sans honneur, sans bonne conduite, il n'y a pas de véritable talent.

Il s'imagina avoir exprimé la même pensée que sa femme, et il ne fit autre chose que de lui faire remarquer qu'elle venait de le condamner selon son cœur en déclarant qu'il n'y avait point de noble talent sans foi et sans conscience.

Lorsque Félicie put réfléchir sur l'espèce d'emportement auquel elle s'était laissé aller, elle s'accusa sincèrement de la faute qu'elle avait commise vis-à-vis de son mari, quoiqu'il ne l'eût pas comprise; elle s'inquiéta d'avoir été amenée à se prononcer d'une manière si absolue sur le compte des hommes qui savaient faire parade de sentiments qu'ils n'avaient pas, et elle se demanda si son mari n'était pas précisément un de ces hommes, moins les passions de Georges, plus un juste calcul de ce que rapporte une bonne vie. Lorsque cette pensée entra dans son cœur comme un éclair, elle secoua la tête avec violence en s'écriant :

— Ah! c'est odieux!

Elle se sentit encore plus coupable; elle se détourna de cette funeste idée; elle détesta l'homme qui troublait sa tranquillité sans paraître même s'en apercevoir. Et peut-être même lui en voulut-elle de l'empire qu'il prenait si aisément. Peut-être eût-elle été moins courroucée contre lui s'il avait fait naître ce trouble par des poursuites obstinées et pressantes.

Si je vous raconte avec tant de détails les moindres émotions de madame de Norbert, c'est que je ne veux pas que vous restiez stupéfaits, comme le fut toute la ville de Bordeaux, lorsque je vous raconterai le dénoûment éclatant et inopiné de cette passion si cachée, que personne ne l'avait encore soupçonnée lorsqu'elle perdit tout à coup la vie de madame de Norbert. Cependant, si secrète qu'elle fût pour tout le monde, elle ne tarda pas à être comprise par ceux qui l'éprouvaient, jusqu'à ce qu'elle fût devinée par cette Florise dont la jalousie et le désespoir amenèrent la catastrophe que je vais vous dire.

A cet endroit de son recit, M. P... s'était arrêté. De tous ses auditeurs, il n'y avait plus que la jolie dame et moi qui l'écoutassions pour l'entendre; le reste de la table l'écoutait pour le laisser parler. Toute l'ardente curiosité que peut renfermer un bourg de quatre cents habitants avait failli devant cette explication tant soit peu prétentieuse de sentiments qui s'agitaient obscurément sans qu'il s'élevât de leur conflit aucun événement dramatique; mais ils paraît que l'ancien chef de la police impériale tenait beaucoup à faire preuve, devant ma belle voisine, de sa connaissance exacte des secrets du cœur: car il reprit, après un moment de silence :

— Il faut que je vous arrête encore sur quelques petits nouveaux incidents de cette passion qui a été si grande; car ce serait accuser madame de Norbert que de raconter ce que le monde a vu de sa vie, si je taisais ce qui en est resté caché. Ce monde a le droit impitoyable de juger seulement sur ce qu'il voit; l'amitié doit avoir celui de rectifier ce jugement d'après ce qu'elle sait.

Apres cette phrase préparatoire, notre hôte continua en ces termes :

— Si, dans une ville comme Paris, les propos de salon se répètent de manière à être connus de tout le monde, il n'est pas étonnant qu'à Bordeaux le bruit de la conversation qui avait eu lieu chez M. de Norbert n'arrivât bientôt aux oreilles de Georges. Un soir qu'il était dans la loge de Florise, ce bruit lui arriva, mêlé à beaucoup d'autres où il était encore plus maltraité, et ce fut cependant le seul auquel il fit quelque attention. Il en devint assez soucieux pour que les étourdis qui lui rapportaient les jugements peu flatteurs qu'on portait de lui pensassent devoir l'en distraire, et l'un d'eux s'écria :

— Par ma foi! Georges tu es bien bon de t'occuper de ce que peut penser de toi une bégueule comme madame de Norbert.

Ce mot le blessa si vivement, qu'il en tressaillit, et cependant il ne le releva point. Défendre madame de Norbert contre une épithète grossière, c'était la mettre en cause dans une assemblée de jeunes fous qui ajouteraient sans doute de nouvelles injures à la première. Georges se contint, quoique sa nature violente se révoltât à l'idée de n'avoir pas fait taire la voix qui avait prononcé un mot qui lui avait déplu, et il fit au respect que lui inspirait Félicie le sacrifice de ne pas la défendre. Mais il ne fut pas le maître de rester dans cette impassibilité; et, les caquets ayant continué, Florise, qui avait, comme toutes les femmes sans valeur, une haine instinctive contre toutes les femmes qui valent quelque chose, Florise, dis-je, se répandit en sottes plaisanteries sur le compte de l'*avocate générale*. A ce moment, Georges, ne pouvant supporter plus longtemps de si indignes propos, lui ordonna durement de se taire.

— Quel intérêt prenez-vous donc à cette belle dame? lui dit Florise.

Ce reproche avertit Georges du soupçon que pouvait faire naître son humeur, et irrité d'avoir lui-même excité une discussion qui eût, sans cela, fini par s'éteindre, il donna à sa réponse une tournure dont la hauteur surprit ses amis et humilia profondément Florise.

— C'est que cette belle dame, comme toute autre, est trop au-dessus de vous pour que vous ayez le droit de la juger.

— Plaît-il? dit Florise stupéfaite.

— Gardez vos épigrammes pour vos camarades, continua Georges avec violence; mais soyez bien avertie qu'il ne me convient pas, et qu'il ne convient pas davantage à ces messieurs, du moins je l'espère, que les femmes de notre monde soient l'objet des insolences d'une fille de théâtre!

— Une fille de théâtre! répéta Florise exaspérée; la fille de théâtre est chez elle ici, et...

Avant qu'elle eût achevé, Georges était sorti de la loge dans un état de fureur dont il ne pouvait se rendre compte, irrité contre tout le monde, irrité surtout contre lui-même, qui avait laissé passer sans la relever l'injure prononcée par un homme, et qui avait si brutalement puni une femme de ce qu'elle avait imité l'exemple qu'on lui avait donné. Il errait depuis un quart d'heure dans les couloirs de la salle, plus mécontent de lui qu'il ne l'avait jamais été, désolé de ce que le nom de madame de Norbert pourrait se trouver mêler à tous les récits qu'on allait faire de cette scène, honteux de sa brutalité envers Florise, tout prêt à chercher une querelle au premier maladroit qui le regarderait de travers, lorsque tout à coup un grand tumulte s'éleva dans la salle; puis il y eut des cris, des appels, un mouvement général. Au moment où Georges allait regarder par une lucarne pour voir ce qui se passait, une loge s'ouvrit, et un homme en sortit.

— Qu'y a-t-il donc, monsieur? dit Georges sans regarder précisément à qui il parlait.

— C'est mademoiselle Florise qui se trouve mal, monsieur de Labardès! lui répondit une voix railleuse.

Georges leva des yeux courroucés sur celui qui lui répondait ainsi; il reconnut M. de Norbert, et vit Félicie à son bras. Elle le regardait avec une vive expression de curiosité; mais à peine Georges l'eut-il aperçue, qu'elle baissa les yeux, et c'est à peine si elle lui rendit le profond salut qu'il lui adressa. Georges, surpris, dérouté par le hasard qui l'avait mis en présence de madame de Norbert au moment où son nom venait d'être pour lui l'objet d'une scène si fâcheuse, Georges oublia Florise et regarda machinalement Félicie s'éloigner. Il était resté sans le vouloir, et peut-être sans s'en apercevoir, lorsqu'au bout du corridor il vit madame de Norbert retourner la tête. Etait-ce le hasard ou la curiosité qui avait dicté ce mouvement? Georges n'eût pu le dire; mais la vivacité avec laquelle Félicie s'éloigna aussitôt lui prouva qu'elle avait été blessée que ce mouvement eût été remarqué par lui.

De tout cela, Georges ne tira aucune conséquence formelle, ni à propos des sentiments qu'il inspirait à Félicie, ni à propos de ceux qu'il ressentait pour elle; mais il s'étonna de ce conflit de circonstances inaperçues qui mêlait la pensée et le nom d'une femme comme madame de Norbert à sa vie dissipée et à des habitudes si éloignées d'elle. Georges ne s'apercevait pas que c'était lui et non les circonstances qui amenaient ces étranges rencontres. Le nom de beaucoup d'autres femmes avait été souvent prononcé dans la

loge de Florise, accompagné de réflexions plus qu'inconvenantes, et jamais il n'y avait pris garde.

Cependant ce petit incident changea son humeur en tristesse; par un sentiment tout nouveau en lui, il se trouva malheureux de son existence, et il rentra chez lui à l'heure où il avait coutume de ramener Florise chez elle.

Il y était à peine depuis une demi-heure, lorsque la femme de chambre de Florise arriva. Georges la reçut avec un reste d'impatience ; et probablement il l'eût renvoyée avec une réponse fort dure, si elle s'était présentée de la part de sa maîtresse. Mais cette fille était venue en son propre nom. Elle raconta à Georges ce qui s'était passé depuis son départ de la loge de Florise. Blessée cruellement dans sa vanité, elle avait voulu le cacher et avait répondu aux doléances de ses flatteurs :

« Eh, mon Dieu! M. de Labardès est probablement dans la salle ; je veux lui montrer combien ses injures me touchent peu. »

Elle était donc rentrée en scène en affectant une gaieté extraordinaire, et il est probable que si elle eût vu Georges dans sa loge, elle eût joué admirablement les deux rôles, dont l'un s'adressait au public et l'autre à son amant. Mais l'absence de Georges enlevant à ses efforts leur but principal, elle ne se trouva plus, pour remplir son devoir d'actrice, la force que son dépit de femme lui eût sans doute donnée ; et après avoir lutté un moment, elle éclata en larmes et s'échappa de la scène en chancelant.

Le régisseur mit cela sur le compte d'une indisposition subite, et le public s'alarma sérieusement pour la santé de la première cantatrice.

Ramenée chez elle par son directeur, qui était très inquiet de la tournure que prendrait sa querelle amoureuse, Florise affirma que ce n'était qu'une petite attaque de nerfs qui n'aurait pas de suite, et que, cette première émotion passée, elle se trouverait aussi tranquille que si elle n'avait jamais connu M. de Labardès.

— Eh bien ! dit Georges en interrompant la femme de chambre, voilà qui est très bien.

— Sans doute, repartit cette fille, elle a du courage devant le monde ; mais aussitôt qu'elle a été seule, tout a bien changé ; elle s'est mise à pleurer, en poussant des cris, en s'arrachant les cheveux. Elle est dans un affreux délire, elle vous appelle, elle vous demande pardon, elle est à moitié folle. J'ai été tellement effrayée de son état, que je l'ai laissée un moment avec sa mère pour vous dire de venir près d'elle, si ce n'est pas par amour du moins par pitié.

L'excellente femme de chambre que celle-là! Répétait-elle admirablement la leçon qu'on lui avait faite, ou parlait-elle d'inspiration? je ne puis vous le dire; mais je sais que Georges fut touché de son discours. D'ailleurs, il avait trop de justice dans le cœur pour ne pas en être à se reprocher une brutalité que Florise n'avait pas méritée, à vrai dire; car il avait souffert mille fois ce qu'il avait défendu ce jour-là.

D'un autre côté, ce n'était point Florise qui le faisait mander, et son retour près d'elle restait l'acte d'un homme qui reconnaît volontairement ses torts avant qu'on les lui ait reprochés.

Ce fut là surtout ce qui le détermina ; car il est probable que sa liaison avec Florise eût été rompue à l'instant même, s'il lui avait fallu faire la plus petite concession à la moindre exigence. Mais il se trouva disposé à tout donner, du moment qu'on ne lui demandait rien.

La manière dont la réconciliation s'acheva doit me faire croire que la femme de chambre avait dit la vérité. Labardès trouva Florise couchée et dans cet état de langueur et d'affaiblissement qui suit les crises violentes.

Elle pleura abondamment en le voyant, mais elle ne lui fit aucun reproche ; et comme elle s'excusait avec embarras, elle lui dit :

— Oh! je comprends que vous ayez été irrité de tous ces propos dont on vous harcèle ; je sens qu'il est odieux de vivre sans pouvoir faire un mouvement, dire une parole qui ne soit indignement jugée et critiquée; j'ai vu le déplaisir que vous ont causé tous ces officieux rapporteurs de mauvais propos qui se disent vos amis, et j'ai maladroitement essayé de rendre à d'autres le mal qu'on vous faisait. Je n'ai réussi qu'à faire éclater votre colère. Et bien! Georges, j'aime mieux encore en avoir été victime que de l'avoir vue s'adresser à un autre pour engendrer encore une querelle qui vous eût nui dans l'opinion publique.

« Et qui eût encore plus nui à madame de Norbert pensa Georges. »

Il fallait que la pensée de cette femme l'occupât bien, pour que ce fût la première conclusion qu'il tirât des paroles de sa maîtresse. En effet, il ne s'attendait pas à trouver dans l'impertinente et leste Florise une abnégation si complète, et une appréciation si résignée des motifs de la conduite de son amant.

Cette première pensée ayant été donnée à madame de Norbert, Georges remercia Florise d'avoir si bien compris ce qu'il avait dû éprouver. Que ce fût son intérêt bien entendu ou une passion véritable qui avait si bien inspiré Florise, il en résulta un sincère retour de la part de Georges, qui crut découvrir du sens et du cœur dans cette femme à qui il n'avait soupçonné jusque-là que de la frivolité et de la coquetterie.

Toutefois, il semblait qu'un hasard complice fît pour Félicie et Georges un événement des paroles de l'un ou de l'autre, et trois jours ne s'étaient point passés, que madame de Norbert savait qu'elle avait été à peu près la cause de l'évanouissement de mademoiselle Florise.

Il est assez difficile de rendre le sentiment que cette découverte fit naître dans le cœur de Félicie ; d'abord elle fut étonnée et satisfaite de l'emportement de Georges, et de la manière dont il avait réprimé la méchanceté dont elle était l'objet ; elle se rappela sa rencontre avec lui et le regard dont il l'avait suivie ; elle lui sut bon gré du sacrifice muet qu'il lui avait fait en ne courant pas près de la femme qu'il avait offensé pour elle, mais elle se trouva blessée d'être mêlée aux propos d'un pareil monde, elle s'indigna d'avoir pu y être accusée et défendue, et puis enfin elle fit comme Georges, elle appela hasard, hasard cruel et fatal, ce qui n'était que la préoccupation de son cœur ; elle oublia que cent fois on lui avait rappelé mille petits caquets où son nom avait été prononcé, et que jamais elle n'y avait pris garde ; elle crut que la voix de Georges la poursuivait, parce qu'elle l'écoutait plus ardemment qu'une autre ; et comme il arrive trop souvent, au lieu de s'armer contre elle-même, elle résolut de se garantir de ce qu'elle considérait comme une espèce de fatalité, elle décida que jamais elle n'émettrait une opinion sur le compte de M. de Labardès, que jamais elle ne prononcerait son nom.

Mais à quoi lui servaient des précautions qui ne la protégeaient ni contre elle-même, ni contre des atteintes étrangères ? Et cependant pouvait-elle prévoir que le silence qu'elle garderait dans une circonstance bien légère en apparence deviendrait le prétexte d'une sorte d'explication entre elle et Georges !

Ce fut une de ces scènes de femme dont l'adroite méchanceté se croit sans importance, parce qu'elle ne blesse que le cœur et ne lèse point les intérêts ; elle se passa dans une de ces soirées où le petit nombre des personnes présentes ne permet ni de fuir une conversation qui vous déplaît, ni même de paraître ne pas l'entendre.

Ainsi à peine Félicie était-elle au milieu d'un cercle de quatre ou cinq femmes des plus élégantes de Bordeaux, qu'elle se trouva pour ainsi dire mêlée à un complot contre M. de Labardès, complot peut-être préparé d'avance, peut-être aussi né du hasard, mais auquel chacun prit part avec cette rare intelligence du mal qu'on appelle l'esprit du monde.

Au moment où Georges s'était approché de ce groupe de femmes pour y saluer madame de Norbert, l'une des plus belles dames s'écria, en s'adressant à Félicie :

— Avez-vous entendu madame R... ?

— La cantatrice de Paris qui est venue donner des représentations à Bordeaux?

— Elle-même, madame R...

— Oui, je l'ai entendue hier.

— Eh bien ! qu'en pensez-vous?

Comme Félicie allait répondre, elle leva les yeux, et rencontra ceux de Georges sur elle. Par une soudaine illumination, elle devina que son opinion sur cette femme serait commentée par celui qui semblait l'attendre si ardemment, et elle crut éviter de donner prise à toute réflexion en répondant :

— J'étais fort malade hier, et je n'ai pas prêté une grande attention au spectacle.

Personne ne comprit sans doute le motif de la retenue de Félicie ; mais le lièvre était levé, chacun se mit à le traquer en règle sans plus penser à madame de Norbert.

— Ah ! je vous plains, répondit une de ces dames, et je m'étonne, car elle a merveilleusement chanté.

L'élan était donné, et les phrases les plus significatives arrivèrent au galop. En voici quelques-unes :

— Enfin, voilà ce que j'appelle une cantatrice ! — Et en même temps une jolie femme ! Jusqu'à présent nous n'avions pas pu juger véritablement de la musique de la *Vestale*. — C'est si différent d'écouter de la musique, quelque belle qu'elle soit, dite sans intelligence ou sans cœur, ou de l'entendre exprimer avec passion ! — Ce qu'il y a surtout de précieux dans madame R..., c'est la justesse constante de sa voix. — Pas une intonation fausse ! Et comme elle a été belle au second acte, dans le grand duo ! — Et particulièrement dans ce passage : *A l'amour mon âme se livre !* — C'était véritablement de l'amour ! on comprend que Julia aime véritablement. — On comprend surtout qu'on puisse aimer une pareille femme !

Georges, le dos appuyé à la cheminée, entouré d'un cercle de quatre ou cinq femmes qui lançaient à sa vanité ces éloges outrés qui étaient autant d'épigrammes contre Florise, Georges ne dit pas un mot ; il était comme un fort bombardé sans pitié et sans relâche, qui ne répond point aux attaques de l'ennemi, soit qu'il s'assure en sa force, soit qu'il manque de moyens de défense.

Ainsi l'on put penser que Georges fut assez pris à l'improviste pour perdre toute présence d'esprit, ou qu'il eut assez d'empire sur lui, assez de bon goût pour ne pas avoir l'air de comprendre.

L'impassibilité apparente de George mit fin à ces propos.

Je ne puis dire que ce fut générosité vis-à-vis d'un ennemi désarmé qui arrêta cette pluie d'épigrammes : ce fut dépit de n'arracher aucun signe de douleur et d'impatience à celui qu'on croyait si vivement blessé.

Les plus acharnées quittèrent le champ de bataille, et piquées de leur défaite, elles emportèrent dans un coin du salon leur mauvaise humeur ; et ce fut alors qu'elles remarquèrent ce qu'on eût pu appeler la désertion de madame de Norbert, d'autant plus qu'elle était demeurée seule à sa place, tandis que Georges s'était approché d'elle. Il lui dit alors :

— Je savais, madame, combien vous étiez belle ; je viens d'apprendre combien vous êtes bonne.

— En quoi donc ? répondit Félicie, qui essaya de cacher sous un air d'étonnement le trouble que lui causa ce brusque compliment.

— Ai-je mal compris votre silence, madame ? reprit Georges d'un air suppliant.

Madame de Norbert, irritée de cette investigation audacieuse de ses sentiments, crut l'arrêter en répliquant seulement :

— Mon silence ne vient que du peu de cas que je fais de pareilles discussions et des personnes qu'elles concernent.

A cette dernière parole, Georges pâlit ; madame de Norbert s'en aperçut ; au même instant, elle comprit que la phrase qu'elle venait de prononcer pourrait avoir un autre sens que celui qu'elle voulait lui donner.

En effet, d'après ce que M. de Labardes venait de lui dire, il n'était pas douteux qu'il n'eut pris pour lui tout ce qui s'était passé ; et dès lors Félicie, en parlant du peu de cas qu'elle faisait des personnes que concernait une pareille discussion, avait adressé à Georges un dédain qui ne lui était pas destiné. La pâleur subite de Georges et cette réflexion la dominèrent si soudainement, qu'elle reprit avec l'imprudence d'une honnête femme :

— Oh ! ce n'est pas de vous que je voulais parler.

Ce mot fut comme un trait de lumière pour Georges, et éclaira l'âme de madame de Norbert. Il lui fit deviner la dignité de son dépit et la noblesse de la réparation, et il lui repartit en se levant et en la saluant :

— Je vous remercie, madame ; au désespoir que m'a fait sentir l'idée de votre mépris, je commence à comprendre le bonheur qu'il doit y avoir à mériter l'estime d'une femme comme vous.

Les pensées que Félicie emporta de cet entretien furent plus tumultueuses que vous ne pourriez le croire. Elle s'en voulut de sa conduite ; elle s'en voulut de n'avoir pas fait comme les autres, de ne pas s'être mêlée à ce caquetage qui lui avait paru de si mauvais goût ; elle s'en voulut surtout de ce qu'elle avait dit à Georges, et de ce qu'elle avait rétracté ; plus que jamais elle s'irrita de cette préoccupation incessante qui prêtait une importance étrange à tout ce qui se disait entre elle et cet homme. Puis, quand le cœur se fut bien épuisé à s'indigner, elle revint, non plus sur sa conduite, mais sur celle de Georges ; elle se rappela ce qu'elle avait dit, et surtout l'adieu qu'il lui avait fait.



Georges de Labardès.

Alors elle commença en imagination un beau roman innocent et pur qu'elle ne pensait pas devoir accomplir un jour après une faute irréparable et avec un remords cruel. Elle se dit que ce serait un noble rôle à jouer pour une femme que d'être la divinité cachée d'un homme comme Georges, que de le ramener à l'honneur et de le pousser à la gloire par la seule espérance d'une approbation tacite.

Vous devez vous rappeler que d'abord elle avait attendu de la religion ce triomphe ; maintenant elle le rêvait en elle. Vous voyez qu'elle avait grandement avancé dans sa passion pour cet homme. Il faut avoir beaucoup à donner à un sentiment pour lui demander un empire si absolu.

Cependant il semblait que Félicie dût être protégée contre elle-même par la conduite de Georges.

Huit jours ne s'étaient point passés qu'on entendit parler d'une

Paris. Imprimerie Gerdès, rue Bonaparte 42

scène scandaleuse entre Florise et madame R..., la cantatrice de Paris.

On prétendait que Florise lui avait reproché en plein théâtre de ne pas s'être bornée à lui avoir enlevé ses rôles ; on prétendit que M. de Labardès n'avait pas nié son infidélité.

Tout cela fut un texte à plaisanteries assez déplacées, et se termina par un mot de M. de Norbert adressé à l'une des femmes qui avaient accablé Georges.

— Allons, il ne faut pas lui en vouloir, il devait cette réponse à vos épigrammes.

Était-ce là ce que semblaient promettre ses dernières paroles ? se dit Félicie : et pour la seconde fois elle subit une cruelle déception sur le compte de M. de Labardès. Ce fut le seul moment où elle eût pu étouffer le murmure secret de son cœur, qui jusque-là lui avait parlé en faveur de Georges.

Elle ne le détesta pas pour l'hypocrisie qu'il semblait avoir montrée vis-à-vis d'elle ; mais elle le dédaigna pour sa légèreté. Georges lui parut un homme sans portée, disant le bien et faisant le mal, selon l'impression du moment ; enfin elle le trouva vulgaire : c'est le seul vice que l'amour ne pardonne pas. Malheureusement pour Félicie, M. de Labardès était un homme de son monde, et elle l'y rencontrait trop souvent pour ne pas chercher à s'expliquer cette opinion. Aux yeux de personne, Georges n'était un homme vulgaire, il avait un sentiment trop noble des grandes choses, il exprimait ce sentiment d'une façon trop élevée pour que chacun ne reconnût pas en lui une incontestable supériorité. Cependant jamais il n'avait paru plus ordinaire à Félicie ; et dans un de ces moments où une femme cherche à se rendre raison de ce qu'elle éprouve, elle se dit que Georges était tout simplement un homme supérieur comme était son mari ; un homme d'un esprit capable, mais qui n'avait rien de saint et de vrai dans le cœur, et elle se détourna froidement de lui. Cependant un jour vint où elle crut s'être trompée, un jour où elle entendit raconter ce roman qu'elle avait fait dans la solitude de son cœur, un jour où il disait :

— Oui, je comprends l'ambition, mais l'ambition qu'on dédie, celle qui n'est pas égoïste et qui ne rapporte pas tout à soi, celle dont le succès fait la joie et le bonheur d'un autre. Oui, je comprends que ce qu'on refuse à l'opinion du monde, on l'accorde à l'opinion d'une seule personne ; qu'on devienne pour elle tout ce qu'elle aime ou seulement tout ce qu'elle estime ; qu'on rompe avec les mauvais sentiments, et, ce qui est plus encore, avec les mauvaises habitudes.

Félicie écoutait parler Georges, stupéfaite de lui voir dire un rêve qui avait été le sien. Il fut interrompu par M. de Norbert, qui repartit en riant :

— Voilà un admirable mobile ; je m'étonne seulement que vous ne l'ayez pas mis en pratique !

— C'est que pour le mettre en pratique, il faut le posséder ; c'est qu'il faut avoir rencontré celle pour qui on ferait tout cela ; c'est qu'à supposer qu'on l'eût rencontrée, il faudrait qu'elle sût que c'est à elle qu'on donne sa vie.

— On le lui dit.

— Et si l'on n'ose pas, si on la respecte assez pour craindre sa colère autant que son mépris.



Il avait déposé Félicie dans cette petite embarcation. — P. 22.

— On essaie, pour voir si elle comprendra, répondit M. de Norbert.

— Eh bien ! j'essaierai !

A cette brusque parole prononcée par Georges au milieu d'un cercle de femmes, la surprise fut grande.

Presque toutes baissèrent les yeux ; il paraissait peu douteux que cette déclaration publique s'adressât à l'une de celles qui étaient présentes. Je ne puis vous dire s'il y en eut plusieurs qui prirent le mot pour elles, mais je puis vous assurer que Félicie ne s'y trompa point. Elle en fut si vivement troublée qu'elle rougit, tandis que son mari répondit en riant plus fort :

— Eh! comment saurez-vous qu'elle vous a compris ?

— Je la devinerai comme elle me devinera, sans qu'elle me parle plus que je ne lui ai parlé.

A partir de ce jour, on eut beaucoup moins à s'occuper de lui ; il suivit le barreau avec plus de suite ; il était plus assidu dans le monde, et il s'établit entre lui et madame de Norbert une de ces intelligences tacites que rien ne décèle aux yeux des meilleurs observateurs.

Il n'était ni plus empressé ni plus attentif près de madame de Norbert, et cependant elle sentait qu'il ne disait rien que pour elle.

Toutefois, Georges était loin d'avoir la certitude qu'avait Félicie ; après avoir cru à sa complicité dans une pensée commune, il était forcé de reconnaître que rien ne l'avait averti de cette complicité. Cependant, heureux encore de son doute, il n'osait tenter de l'éclaircir, lorqu'un hasard qui semblait devoir lui tenir à jamais cachés les sentiments de Félicie, lui en apporta un aveu plus complet qu'il n'eût osé l'espérer.

Sans doute Georges avait amendé sa vie, mais non pas au point de renoncer à sa première existence ; seulement il fuyait le scandale, lorsqu'autrefois il le provoquait ; il courbait la tête devant l'opinion publique après l'avoir longtemps bravée.

Sa liaison avec Florise continuait ; et un jour qu'il faisait un de

de ces épais brouillards dont la Garonne enveloppe souvent la ville de Bordeaux, il sortit avec elle, se croyant protégé par ce voile humide contre toute rencontre. En passant rapidement sur les allées de Tournay, il fut tout à coup tiré d'une assez profonde rêverie par ces mots de Florise :

— Quelle est donc cette dame qui vient de passer avec un monsieur? ils ont chuchoté tout bas en nous voyant.

Georges se retourna; mais la brume était si épaisse, qu'il ne put distinguer les personnes que Florise avait remarquées. L'idée que que madame de Norbert pouvait être sortie par un temps si mauvais ne se présenta pas à lui. Il devait dîner ce jour-là avec elle chez un des conseillers de la cour. Lorsqu'il la salua, il ne remarqua rien qui pût lui faire soupçonner qu'elle l'avait vu; mais au moment de passer dans la salle à manger, comme il lui offrait le bras pour la conduire, elle s'arrêta, une expression de dégoût se peignit sur son visage, et elle prit le bras d'une autre personne.

Il faut être amant pour comprendre tout ce qu'il y avait dans ce refus. En effet, Félicie avait été indignée d'avoir rencontré Georges avec Florise; mais elle n'eût pas voulu pour rien au monde le lui montrer, et quand il l'avait saluée elle lui avait répondu avec sa grâce ordinaire. Mais au moment où il lui offrait le bras, elle n'eut plus ce courage. En effet, c'était occuper un moment la place qu'avait occupée cette misérable Florise. Cette idée la révolta, et elle ne fut pas maîtresse de la dominer.

Quelques heures après, Georges savait par M. de Norbert qu'il avait été rencontré le matin par lui et Félicie; il crut comprendre sa colère, et huit jours après il avait rompu avec Florise; mais huit jours après aussi, ayant encore offert son bras à madame de Norbert, elle l'accepta. A ce moment ils s'étaient dit qu'ils s'aimaient. Ce fut donc ce refus d'accepter le bras de Georges qui trahit madame de Norbert; ce fut ce refus qui amena cette rupture; ce fut cette rupture qui amena la perte de Félicie. L'instant où une femme se perd est quelquefois bien insaisissable. L'amour puissant est comme ces roues implacables qui attirent à elles et brisent jusqu'aux os le malheureux qui a laissé prendre un fil de son vêtement à leur aveugle mouvement. Quand il touche à une existence, il la dévore.

Pour la seconde fois M. P... s'était arrêté. Arrivé à ce qu'il appelait la perte de madame de Norbert, il semblait reculer devant ce récit. C'était un passage difficile à franchir à ce qu'il semblait, ou peut-être allions-nous arriver à quelque chose de si nouveau et de si soudain, que notre hôte nous en faisait soigneusement explorer les abords comme pour nous y préparer. On eût dit d'un guide qui mène des voyageurs à une haute et large cataracte, et qui prend mille détours pour montrer en passant les nombreuses sources cachées qui l'alimentent. A ce moment M. P... avait excité en nous une vive curiosité; mais la curiosité est, à vrai dire, l'appétit de l'esprit, et, comme celui du corps, cet appétit arrive à un degré où il faut le satisfaire, sous peine de vouloir se rebuter et ne plus trouver de goût à ce qu'on lui sert. Nous le priâmes donc instamment de continuer. Alors M. P... sembla prendre un grand parti, et s'accoudant sur la table, il lança d'une voix formidable les premiers mots de son récit.

Or donc ils s'aimaient.

Puis il reprit après un gros soupir :

Ils s'aimaient et ils le savaient, et cependant cet amour resta innocent. Vous imaginez-vous un homme comme Georges, heureux de penser qu'il y avait au monde un cœur qui s'occupait de lui, ne demandant rien au delà, satisfait d'un regard, d'un signe, d'un sourire. C'est que le cœur est comme certaines plantes : il leur faut un printemps bien dur et une jeunesse bien dépravée pour détruire entièrement les fleurs qu'ils portent en eux. Elles peuvent y dormir longtemps sous l'influence des jours de pluie et de vent et des nuits de jeu et d'orgie; mais qu'un soleil arrive et qu'un amour se lève, et tout aussitôt on les voit éclore aussi jeunes, aussi fraîches, aussi printanières dans une saison plus avancée que dans le temps où elles ont coutume de briller. Sans doute, c'est un doux bonheur quand on commence la vie, que d'aimer avec l'ardeur et la timidité d'un cœur qui désire et qui craint à la fois. Oui, c'est un bonheur, que cet ignorant amour, pareil au sentiment de l'enfant longtemps captif à qui l'on ouvre la porte, et qui court devant lui tout joyeux de se sentir libre, et puis s'arrête en tremblant de s'égarer. Mais c'est une félicité que je ne saurais vous exprimer que celle d'un homme qui, après avoir expérimenté les plus ardentes passions, se trouve tout à coup le cœur arrêté dans un de ces amours sans combats fougueux, sans desseins violents, où son âme se baigne et se rafraîchit. Avoir ri des femmes, s'être donné pour but de tromper celle-ci ou de posséder celle-là; avoir éprouvé la force de sa séduction et de sa volonté, et puis tout à coup se laisser séduire et se laisser soumettre; éprouver à l'aspect lointain de celle qu'on aime plus de trouble qu'aucun désir ne vous en a donné; la respecter assez pour ne pas s'irriter de son empire; ne l'aimer que parce qu'on l'aime et non parce qu'on la dispute au monde ou à la vertu; après avoir promené aux yeux de tous des amours éclatants et éhontés, cacher soigneusement son nouvel amour, l'abriter dans le sanctuaire de son cœur comme un ange céleste qu'un regard mortel souillerait; goûter l'ivresse ineffable où la pureté de cette atmosphère transparente jette notre âme, après avoir épuisé l'ivresse turbulente que donne à nos sens l'air épais et embrasé des orgies; rêver en silence quand on délirait à grands cris, aimer quand on n'avait fait que jouir, voilà, vous dis-je, une félicité admirable, car celui qui l'éprouve l'apprécie. Le jeune homme de vingt ans fait de son amour ce qu'il fait de son patrimoine; s'il est né riche, il les gapille niaisement l'un et l'autre sans en connaître le prix. L'homme de trente ans qui se croit blasé et qui devient amoureux, c'est le pauvre qui fait fortune; tout lui est beau, tout lui est doux, tout lui est bon. Quant à Félicie, elle marchait en aveugle dans la nouvelle voie qu'elle s'était faite; elle savait bien qu'elle faisait mal, mais son cœur parlait à son cœur, sa vie occupait une autre vie et en était occupée; une espérance s'asseyait tous les jours au bord de sa route : c'était de le rencontrer le soir dans un salon où tous deux étaient admis, d'échanger un mot avec lui, ou de l'apercevoir de loin au spectacle, ou bien encore d'être sûre qu'il serait sur son passage si elle allait dans un endroit où il ne pût venir; ou si elle ne sortait pas, elle savait bien qu'à neuf heures elle n'avait qu'à écarter le bord de son rideau pour voir qu'un homme, enveloppé de son manteau, passait juste à cette heure sous sa fenêtre. Cet homme, c'était Georges, et Georges vivait ainsi, n'ayant aucune espérance, lorsqu'il fut tout à coup arraché à cette quiétude par une lettre de Florise, lettre assez cavalière, et qui le priait de passer chez elle pour affaires. Il n'y répondit point et n'alla point au rendez-vous. Le surlendemain il reçut un nouveau message, et celui-ci remit en mouvement toutes les violences endormies au fond du cœur de Georges. Ce message était ainsi conçu :

« Monsieur Georges de Labardès,

» Faudra-t-il que j'écrive à madame de Norbert pour la prier de vouloir bien vous permettre de venir chez moi ? »

A la lecture de cette lettre, Georges resta comme anéanti. On savait son secret, et qui le savait? une fille perdue, qui le menaçait de traiter madame de Norbert comme une rivale de sa sorte. Sa vie et celle de Félicie étaient dans les mains d'une femme pour qui le scandale n'était qu'un attrait de plus ajouté à la vengeance. Le coup que Florise venait de lui porter était si soudain et si juste, qu'il lui semblait qu'une voix toute-puissante avait crié la vérité à son oreille, et il frémissait comme si cette voix avait pu être entendue au loin. Alors il voulut courir chez Florise pour l'interroger et savoir d'elle qui l'avait instruite; puis il s'arrêta indigné à l'idée d'obéir à cette fille et d'aller chez elle; c'était avouer qu'elle avait deviné juste; c'était lui dire qu'il avait peur, c'était s'exposer à aller entendre profaner par une bouche impure le nom qui lui était sacré; c'était s'exposer à voir railler et insulter la femme noble et sainte qui s'appelait madame de Norbert, par la fille qui s'appelait Florise, sans pouvoir la faire taire. En effet, la courtisane reste femme, et parce qu'elle est femme et qu'elle n'a plus rien à perdre de son honneur, elle peut impunément calomnier et outrager l'honneur d'une autre femme, et dans nos mœurs il n'est pas permis de la souffleter comme pour rendre sa vie responsable de ses paroles, ni de la frapper comme une esclave pour obtenir de sa douleur ce qu'on ne peut espérer de son honnêteté. Et comme Georges pensait à tout cela en contenant mal les mouvements tumultueux de rage qu'il éprouvait, la chambrière qui lui avait remis le billet lui dit avec effronterie.

— Eh bien! monsieur, dirai-je à madame que vous viendrez?

— Non! s'écria Georges avec empressement, je n'irai pas... je la briserais sous mes pieds; je la tuerais si j'y allais.

La femme de chambre se retira, et Georges demeura seul en proie à la plus violente agitation qu'il eût encore éprouvée. Pour la première fois de sa vie, il se trouvait impuissant devant une menace. Pour la première fois il demeura indécis devant un parti à prendre. Irait-il chez Florise? Et s'il y allait, qu'irait-il y faire? La prier : la prier d'épargner madame de Norbert; implorer la clémence du vice pour la vertu? La menacer : la menacer de quoi? Quelle arme un homme a-t-il contre l'infamie d'une femme? Mais s'il n'y allait pas, Florise était capable d'écrire véritablement à madame de Norbert; et pouvait-il, lui, laisser arriver cette injure à Félicie, et ne devait-il pas la garantir de cette humiliation au prix de toutes les humiliations qu'il pourrait avoir à subir? Parce qu'elle

avait jeté un regard d'amour sur lui, et que ce rayon de flamme pure avait été le chercher et l'éclairer dans le désordre de sa vie, fallait-il qu'il souffrît que la fange où il avait trempé vînt salir la robe intacte de l'ange qu'il suivait? Cela était impossible: il le sentait, il se résignait, il était prêt à courir chez Florise. Puis son orgueil l'arrêtait tout à coup, ses perplexités le reprenaient; céder, c'était avouer et donner à Florise une certitude qu'elle n'avait peut être pas. Enfin il se calma et il se demanda ce qu'il eût fait si Florise, au lieu de parler de madame de Norbert dans sa lettre, eût nommé toute autre femme. Il eût été chez cette femme, et après beaucoup d'excuses bien humbles, il lui eût dit en riant qu'il l'avait exposée à une impertinence dont il venait l'avertir pour qu'elle ne l'en crût pas complice. Il eût entouré cet aveu de tous les respects sincères et de toutes les galanteries banales. Il lui eût appris comment on avait supposé qu'il éprouvait pour elle un amour qu'elle était si bien faite pour inspirer, mais que sa haute vertu avait dû prévenir. Il se serait soumis franchement à tous les reproches ou à toutes les railleries; puis, au bout de tout cela, si cette femme n'avait pas eu la bonne grâce de rire de l'aventure et avait fait de l'indignation, il se serait retiré fort peu soucieux de sa colère, et l'eût volontiers acceptée pour ennemie. Mais il ne pouvait pas tenir ce langage léger à Félicie, et sa colère ne pouvait le trouver insouciant. Et puis serait-ce donc de la colère qu'elle éprouverait? Quand la menace d'un tel outrage le torturait si violemment parce qu'elle avait frappé juste, l'outrage lui-même ne jetterait-il pas la honte et le désespoir dans une âme qu'elle atteindrait avec non moins de vérité? De quelle surprise, de quel effroi, de quelle douleur serait saisie cette femme si noble et si naïve, qui se verrait enlever par une main grossière et impudique le voile dont elle était enveloppée! Et, en présence de tout cela, que faire? que décider? Jamais Georges n'avait été si malheureux. Il exposait une femme à un danger sans pouvoir la défendre; et pour comble de rage, c'était un danger, un danger honteux, résultat de la honte de son passé dont elle n'était pas complice. Jamais homme ne fut plus rudement châtié de ses folies.

Ce fut alors qu'après bien des hésitations, Georges se résolut à agir franchement vis-à-vis madame de Norbert, en la prévenant de l'insulte dont on la menaçait, décidé, s'il le fallait, à la voir se détourner de lui qui traînait à sa suite les ignobles conséquences d'une vie de débauche, mais ne voulant du moins qu'elle pût lui reprocher de ne pas avoir avoué qu'il était indigne d'elle.

Il devait la rencontrer précisément ce soir-là; il remit à cette heure le moment d'une explication. Il était huit heures quand M. de Labardès entra dans le salon du préfet, où se trouvait déjà madame de Norbert. A partir de cet instant, les événements de cette soirée furent si rapides qu'il est bon de préciser chaque minute. Georges devina de l'extrémité d'un salon à l'autre qu'il avait attendu trop tard. Madame de Norbert, appuyée et penchée sur le bras d'un fauteuil, écoutait avec une complaisance éclatante une petite oraison de son mari. Elle ne le quitta point des yeux, elle ne rencontra pas le regard de Georges, elle ne joua pas avec les légères boucles de ses cheveux pour lui dire sans le regarder: Je sais que vous êtes-là. Le cercle se rompit, M. de Norbert s'éloigna; mais Georges ne put approcher. Quelques femmes allaient et venaient d'un salon à l'autre: mais Félicie, immobile à sa place, retenant auprès d'elle un groupe d'hommes avec une coquetterie qui semblait lui être née tout à coup, Félicie, restait inabordable. Labardès, fixé à la porte du salon par où elle devait sortir, la regardait sans pouvoir atteindre un de ses regards. Il supporta une heure entière ce supplice; enfin il se décida, il approcha de Félicie, il la salua et lui dit audacieusement en lui offrant son bras:

— Monsieur de Norbert, qui est à une bouillotte dans le petit salon, m'a prié de vous dire qu'il desirait vous parler.

Evidemment c'était un mensonge, Georges n'avait pas été dans le petit salon.

Madame de Norbert lui répondit gracieusement:

— Veuillez donc être assez bon pour aller lui dire que je vais me rendre près de lui.

Puis elle se détourna comme pour reprendre la conversation avec une autre personne.

Mais, avant qu'elle eût parlé, Georges lui dit rapidement et à voix basse:

— Il faut que vous me permettiez de vous écrire.

Félicie ne bougea pas, mais elle repartit en regardant indifféremment le bout de ses ongles rosés:

— Pour que je vous fasse une réponse que vous enverrez à mademoiselle Florise?

— Moi! repartit Georges avec effroi, moi! et vous avez pu croire...

— Je crois que vous êtes un infâme! dit madame de Norbert en se levant et en regardant Georges pour la première fois, mais avec une si haute expression de mépris et de dégoût qu'il en fut terrassé. Puis elle chercha son mari et demeura près de lui silencieuse et abbattue; car elle avait épuisé tout son courage dans ce dernier effort, et un étrange effroi l'avait prise à son tour au moment où Georges avait relevé sa tête pâle et contractée par la rage, pour lui dire:

— Adieu donc, madame.

Et il était sorti, et il n'était plus dans le salon. Et elle se demanda où il était allé et si elle n'avait pas été bien imprudente en lançant une si mortelle injure au cœur d'un homme si rempli de violences. N'avait-elle pas été cruelle? Puis, lorsque n'écoutant que l'amour invincible qu'elle avait pour Georges, elle en arrivait à ce mot, toute sa fierté se révoltant, elle se rappelait un à un chaque mot de la lettre insolente que Florise lui avait écrite. En vous citant les premières phrases de cette lettre, je vous ferai juger suffisamment ce qu'elle avait dû causer d'indignation à madame de Norbert: elle commençait ainsi:

« Madame,

» Il est permis d'enlever un amant à une rivale; c'est un métier
» auquel les honnêtes femmes comme vous sont fort habiles; mais
» lui défendre d'être poli pour une ancienne amie serait de trop
» mauvais goût pour que je vous en croie capable, surtout vis-à-vis
» de moi qui ai gardé jusqu'à présent le secret sur une liaison aussi
» charmante; dites-lui qu'il me vienne voir, etc... »

Au souvenir de cette lettre, Félicie reprenait toute sa colère, tout son désespoir, tout son mépris pour Georges; elle ne tremblait plus pour lui; elle craignait même de n'avoir pas humilié assez cet orgueil débauché qu'elle avait laissé approcher d'elle; elle pensait n'avoir pas assez fait sentir son mépris pour la lâcheté de cet homme, qui sans doute avait raconté en termes formels cette intelligence ineffable de deux âmes, et qui avait donné un nom sur la terre à un amour demeuré jusque-là dans le ciel. Et c'est alors que Félicie souffrait le plus; car c'était alors qu'elle se disait qu'elle ne pouvait plus aimer Georges, et c'était là son plus puissant désespoir. Ce fut ainsi qu'elle passa cette soirée, qu'elle abrégea sous prétexte d'indisposition; et vers onze heures, deux heures après le départ de Georges, elle rentrait chez elle.

Comme elle montait l'escalier, elle entendit une espèce de discussion à l'étage supérieur, et reconnut la voix d'un de ses domestiques disant avec impatience:

— Je vous dis que monsieur n'y est pas: d'ailleurs, ce n'est pas ici qu'il faut venir; allez chez le commissaire de police.

— Qu'y a-t-il? dit M. de Norbert qui était monté rapidement au bruit de cette discussion.

— Il y a, répondit une voix de femme, que ma maîtresse vient d'être assassinée!

— Assassinée! s'écria M. de Norbert; quelle est donc votre maîtresse?

— Mademoiselle Florise, du Grand-Théâtre.

— Assassinée! et par qui?

— Par monsieur Georges de Labardès.

— A ce moment, Félicie arrivait sur le palier. Son mari la regarda avec un air de stupéfaction, et répéta lentement:

— Comprenez-vous quelque chose à cela? Florise assassinée par M. de Labardès! C'est impossible; il était ce soir chez le préfet; il vous a parlé, ce me semble.

— C'est à l'instant, dit la femme de chambre; c'est il y a une demi-heure qu'il l'a jetée par la fenêtre.

— Jetée par la fenêtre! reprit M. de Norbert; et elle est morte?

— Pas encore, mais elle ne peut plus parler: elle est sans connaissance.

— Mais c'est incompréhensible, reprit M. de Norbert; entrez, mademoiselle, et tâchez d'être plus calme.

En disant cela, M. de Norbert entra dans son appartement en ordonnant au domestique de l'éclairer jusque dans son cabinet, où la femme de chambre le suivit. Quant à Félicie, elle était restée

immobile, sans force, sans intelligence précise de ce qu'elle venait d'entendre. Son mari avait pensé, sans doute, qu'elle allait entrer dans son appartement, ou plutôt, dans la surprise que lui causait une telle révélation, il avait oublié de s'occuper d'elle. La domestique lui-même avait suivi son maître sans regarder si sa maîtresse le suivait. Elle était donc restée dans l'obscurité. Elle me l'a cent fois conté: il se passa en ce moment en elle une de ces sensations pareilles à celles qu'occasionnent une lourde chute ou un coup violent frappé à la tête. C'était une douleur confuse qui tenait du vertige. Ses idées tournaient autour d'elle, comme autour de l'homme tombé les objets qu'il n'aperçoit qu'à peine, qu'il croit à la portée de sa main, et auxquels il cherche à s'accrocher sans pouvoir les atteindre. Elle fut arrachée à cette atonie douloureuse par la voix de sa femme de chambre, qui passait dans l'antichambre en disant au domestique:

— Est-ce que madame est dans le cabinet de monsieur?

A ce moment, cette fille aperçut la porte de l'appartement restée ouverte; elle vit sa maîtresse et courut vers elle, et presque aussitôt, épouvantée de sa pâleur, elle se mit à crier:

— Ah! mon Dieu, madame qui se trouve mal!

— Non, dit Félicie en se relevant; non!

Et elle entra; sa femme de chambre la suivit. Félicie, revenue de cet état de torpeur immobile, fût prise d'un violent tremblement nerveux; ses dents claquaient, ses yeux étaient égarés.

— Au fait, dit la femme de chambre, il y a de quoi renverser d'apprendre une nouvelle comme ça. Un si beau jeune homme! Il est vrai qu'il n'a pas une bien bonne réputation.

Et en parlant ainsi, elle déshabilla sa maîtresse; et Félicie, ressaisissant quelques pensées, commençait à se rendre compte de l'affreuse nouvelle qu'elle venait d'apprendre, lorsque la femme de chambre reprit tout à coup:

— Ce qu'il y a de drôle, madame, c'est que le domestique m'a dit que cette femme, qui est maintenant dans le cabinet de monsieur, est la même qui est venue ce matin apporter la lettre que j'ai remise à madame.

Cette nouvelle, qui n'avait rien de bien surprenant pour Félicie elle-même, sembla la frapper d'une clarté soudaine. Elle rallia pour ainsi dire à un point commun toutes les pensées éparses qui allaient et venaient dans sa tête. Et il en résulta ce raisonnement qui se formula tout d'un coup depuis son principe jusqu'à sa dernière conséquence.

Georges a abandonné Florise pour moi; elle a voulu se venger de son abandon, elle m'a écrit pour m'outrager; c'est lui que j'en ai rendu responsable; il a voulu la punir de cette infamie, et égaré de sa douleur et de sa rage, il l'a tuée: il l'a tuée pour moi.

Ce raisonnement, comme je vous l'ai dit, traversa sa tête, lumineux et rapide comme un éclair, et elle fut si persuadée qu'elle s'écria involontairement:

— Oh! c'est cela!

— Quoi donc? dit la femme de chambre.

Madame de Norbert, incapable de cacher son trouble, allait peut-être laisser échapper quelques paroles imprudentes, lorsque son mari parut. Il s'approcha d'elle, fort ému lui-même, et lui dit:

— Il me semble impossible de douter de la réalité de ce crime. Il paraîtrait que M. de Labardès, après une violente querelle avec Florise, l'aurait précipitée par la fenêtre, car la servante est entrée dans la chambre presque aussitôt que monsieur de Labardès en a été sorti; elle a trouvé la fenêtre ouverte, la chambre déserte; alors elle a regardé par la croisée et a vu sa maîtresse gisant sur le pavé. Du reste, elle m'a dit une chose assez extraordinaire: c'est que votre nom ait été prononcé dans cette querelle.

— Mon nom? reprit Félicie.

— Le vôtre ou le mien, le nom de Norbert enfin, reprit son mari sans s'émouvoir. C'est une sotte affaire, et qui m'ennuie plus que vous ne sauriez croire.

En disant cela, M. de Norbert mit ses gants et son chapeau.

— Et où allez-vous maintenant? lui dit Félicie, si dominée par sa stupéfaction qu'elle semblait calme.

— Interroger cette malheureuse, si c'est possible, répondit M. de Norbert en sortant de la chambre.

A l'instant un domestique parut.

— Pardon, dit-il, si j'entre chez madame, mais je viens avertir monsieur que son secrétaire est levé.

— C'est bien, fit M. de Norbert; allez porter cette lettre au commissaire de police et dites-lui de se faire accompagner.

— Et pourquoi faire? demanda encore Félicie.

— Pour arrêter M. de Labardès si on le trouve encore chez lui.

Et il sortit.

« L'arrêter! » répéta madame de Norbert en elle-même, en tombant sur une chaise; et sa pensée, partant de ce nouveau mot, en suivit encore les conséquences nécessaires, et elle arriva pour conclusion à l'échafaud où Georges expierait le crime de l'avoir aimée.

Voilà ce que fut un moment pour Félicie l'histoire de cet amour qui n'avait pas été pour ainsi dire, et qui cependant avait déjà fait une victime, et qui allait en sacrifier deux autres.

Si ceux qui ont passé par de telles angoisses ont peine à retrouver plus tard les pensées qui les ont dominés, les raisons qui les ont fait agir, il m'est sans doute bien impossible de vous dire tout ce qui s'agita dans le cœur de Félicie, dans la minute qui s'écoula entre la sortie de M. de Norbert et celle de sa femme; car Félicie avait quitté sa maison une minute après son mari, et dix minutes après elle frappait à la porte cochère de M. Labardès le père, où demeurait Georges.

Lorsque Félicie frappa à la porte de M. de Labardès, elle n'avait encore vu qu'un sens de l'action inouïe qu'elle faisait. Elle avait supposé que Georges s'était rendu coupable pour elle, et en retour, elle lui apportait le salut, ou du moins un avertissement qui devait le faire échapper au châtiment en déterminant sa fuite. Elle demanda donc M. Georges de Labardès; le concierge lui indiqua une des ailes de l'hôtel, et elle y entra, toujours dominée par la même pensée. Mais lorsqu'elle s'adressa au valet de chambre et que celui-ci lui demanda son nom, elle fut tout à coup éveillée de sa préoccupation; car la réponse directe à une pareille question eût dit que madame de Norbert venait au milieu de la nuit chez M. de Labardès. L'impression que Félicie reçut de ce petit incident fut si vive, qu'elle fut sur le point de se retirer; mais alors il fallait laisser périr Georges, et au compte de Félicie, encore une minute et elle le sauvait. D'ailleurs, se dit-elle, cette minute n'ajoutait rien à l'imprudence de cette démarche. Comme si cette minute n'apportait pas à Georges un éclatant aveu de l'amour qu'il inspirait, comme si cette minute ne pouvait pas aussi donner au malheur le temps d'arriver! Que de fois un boulet passe à l'endroit qu'un général a quitté deux minutes avant! Cet instant fut encore un de ceux où se décide le destin de toute une vie. Félicie, emportée par son remords qui n'était que de l'amour, car c'était cet amour qui causait son remords en lui faisant croire à sa complicité dans le crime de Georges, Félicie lui répondit:

— Dites-lui que c'est une dame qui désire lui parler à l'instant et seulement une minute.

Le domestique la laissa pour entrer dans une pièce où elle entendit sa voix, et bientôt celle de Georges répondant avec emportement:

— Je ne veux pas... je ne veux recevoir personne

Félicie n'était pas une de ces âmes qui font de faciles transactions sur elles-mêmes. Beaucoup de femmes emportées comme elle par un premier mouvement de passion, puis averties comme elle de leur folie, se seraient retirées en se disant: J'ai tout fait pour le sauver; ce n'est pas ma faute si je n'ai pas réussi Au contraire de cette lâcheté, Félicie trouva un nouveau courage dans un danger qui semblait devenir plus pressant, et ouvrant rapidement la porte de la chambre où elle avait entendu la voix de Georges, elle entra disant:

— C'est moi!

— Vous s'écria Georges, si stupéfait de la présence de madame de Norbert, qu'il n'en éprouva ni joie ni terreur; aucun sentiment n'eût pu trouver place dans son cœur à côté d'une si grande surprise. Madame de Norbert chez lui était un événement qui dépas-

sait le possible. Cependant, Félicie lui montrant le valet qui les considérait d'un air ébahi, Georges lui fit signe de se retirer, et s'avançant vers Félicie, il lui dit d'un ton où se montra quelque inquiétude :

— Qui vous amène chez moi, madame?

Félicie ne répondit pas d'abord ; elle sembla écouter si le valet était éloigné, puis elle repartit à voix basse :

— Ecoutez ! Je n'ai qu'un mot à vous dire ; votre crime est découvert ; fuyez, vous n'avez pas un instant à perdre ; l'ordre de vous arrêter vient d'être donné à l'instant même.

— De m'arrêter, moi, et pourquoi? Quel est ce crime dont vous parlez ?

Une vive rougeur succéda à la pâleur répandue sur son visage ; et la honte, l'indignation d'avoir été mêlée à l'intrigue de Georges et de Florise la prenant au cœur, elle reprit :

— Ah ! ne me forcez pas à vous le dire, car je ne sais si je ne me repentirais pas d'avoir voulu vous sauver ; mais j'ai fait ce que ma conscience m'a ordonné, c'est à vous de prendre un parti.

En disant ces paroles, elle se dirigea vers la porte, mais Georges la devança, et l'arrêtant avec une autorité que son respect contenait mal, il lui dit :

— Pardon, madame, ou quelque affreux événement vous trompe, ou moi-même j'ai perdu la raison.

Félicie le regarda alors avec colère, et lui dit :

— Avez-vous donc oublié d'où vous sortez ?

A ce mot, Georges pâlit, et madame de Norbert se méprenant sur le sentiment qui le dominait, fit encore un pas pour sortir ; mais Georges l'arrêtant encore, lui dit :

— Lorsque je vous aurai expliqué ce qui est arrivé, vous me pardonnerez.

Félicie se recula avec dégoût et s'écria :

— Prenez garde, monsieur, ce n'est pas de mon pardon que vous avez besoin, c'est de celui de vos juges.

— Je n'en veux qu'un, madame, et c'est de vous ! lui dit Georges avec impétuosité. Ecoutez, écoutez-moi, ajouta-t-il avec une force qui épouvanta madame de Norbert. Florise m'a écrit ce matin d'aller la voir, en me menaçant de vous écrire si je n'y allais pas. J'ai méprisé cette menace, et elle l'a accomplie ; l'accueil que vous m'avez fait ce soir me l'a appris. C'est alors qu'exaspéré par la colère et par la douleur, je suis allé chez Florise ; c'est alors...

— Et c'est alors, malheureux, s'écria madame de Norbert, que vous l'avez assassinée !

— Assassinée ! s'écria Georges. Moi, j'ai assassiné Florise !

— N'est-ce pas vrai ? reprit Félicie. Et cependant voilà ce qui est arrivé ce soir.

Et elle lui raconta la venue de la femme de chambre, le récit qu'elle avait fait et qui lui avait été rapporté par son mari ; puis comment M. de Norbert était parti pour aller interroger Florise, puis comment il avait donné l'ordre de faire arrêter M. de Labardès.

Vous dire ce que ces révélations firent passer de pensées tumultueuses dans la tête de Georges me serait impossible ; mais son premier mot, après un moment d'anéantissement, fut celui-ci :

— Oh ! nous sommes perdus ! Si elle n'est pas morte, nous sommes perdus, elle dira tout !

Depuis le commencement de cette scène, chacun des interlocuteurs répondait plutôt au sens que ses préoccupations prêtaient aux paroles de l'autre, qu'à ce qu'elles signifiaient véritablement. Et à ce mot : elle dira tout, madame de Norbert reprit :

— Vous êtes donc coupable ?

— Coupable ! reprit Georges en se relevant avec une noble fierté ; coupable envers vous je le suis, non de ce que j'ai fait, car je vous ai aimée saintement, mais de ce que j'ai été, car mon amour vous a salie. Mais envers cette femme, je vous le jure, madame, je ne suis point coupable, je n'ai pas touché son corps du bout de mon doigt, quoique j'aie peut-être assez brisé son orgueil et son amour pour la pousser à un suicide.

— A un suicide, répliqua lentement Félicie ; est-ce la vérité ?

— En doutez-vous ? s'écria Georges.

— Oh ! reprit-elle avec exaltation, que sais-je ? Dieu m'est témoin que je voudrais qu'il en fût ainsi, et cependant le récit de cette femme.... Il vous faudra d'autres preuves devant les tribunaux.

— Dites-moi qu'elles vous suffisent, c'est tout ce que je souhaite.

A l'idée de Georges innocent, la passion de Félicie s'était fait jour, et son amour avait parlé dans cet appel au témoignage de Dieu ; mais lorsque Georges lui demanda de reconnaître cette innocence, elle comprit que c'était un aveu qu'elle allait faire, et, reprenant sa dignité, elle répliqua :

— Les hommes sont justes ; leur jugement dictera le mien.

— Oh ! madame, repartit Georges amèrement, voilà tout ce que vous avez à me dire ?

— Tout.

Et Félicie fit encore un pas pour se retirer ; mais Georges, dominé par une pensée soudaine et violente, s'écria, en se plaçant devant la porte et en poussant le verrou :

— Les hommes sont justes, dites-vous? Eh bien ! madame, je vais vous dire ce que c'est que la justice des hommes. Madame de Norbert, une femme noble, pure, sainte, vertueuse, innocente ; madame de Norbert, poussée par la commisération, est venue chez M. Georges de Labardès, le libertin, le joueur, le duelliste. Je suppose qu'il prenne fantaisie à M. de Labardès de fermer sa porte et d'empêcher madame de Norbert de sortir de chez lui, et que les magistrats qui vont venir pour arrêter le coupable la trouvent dans cette chambre, ils diront que madame de Norbert n'a que l'hypocrisie de la vertu, et qu'elle est venue pour sauver son amant.

— Son amant ! reprit Félicie avec effroi.

— A quel autre titre croyez-vous donc, madame, que ces hommes si justes penseront que j'ai mérité le sentiment qui vous a amenée ici.

— Je vous estime encore assez pour croire que vous les détromperiez.

— Vous ne m'estimez pas assez pour me croire, vous, incapable du meurtre d'une femme !

— Eh bien ! soit, monsieur, je veux croire que vous êtes innocent, reprit Félicie, nous n'avons plus rien à nous dire.

— Plus rien ?

— Plus rien, repartit froidement madame de Norbert, et je vous ferai observer, monsieur, que retarder un moment de plus ma sortie, après le danger que vous m'avez montré, serait un crime plus lâche que l'assassinat : il ne vous resterait plus, après avoir tué la vie d'une femme, que de tuer l'honneur d'une autre.

— Ah ! s'écria Georges avec rage, vous croyez donc que je l'ai tuée ?

— Non, monsieur, je crois ce que vous m'avez dit, que vous l'avez poussée au suicide. A quoi voulez-vous me pousser, moi, en me retenant ici ?

— Félicie, dit Georges avec désespoir, pardonnez-moi avant de partir !

— Il y a une femme qui n'a pas survécu à votre amour ; je vous avertis qu'il en est une qui ne survivra pas à son honneur. Voulez-vous commettre deux suicides en un jour ?

Georges appuya avec force sa main sur son front comme pour contenir la violence qui était en lui, et, ouvrant la porte, il dit d'une voix étouffée :

— Adieu donc, madame.

Au moment où la porte s'ouvrait, Georges et Félicie se trouvaient en face de deux personnes : c'étaient M. de Norbert et M. de Labardès le père.

A cet aspect, Félicie poussa un cri effrayant, et, saisie d'une terreur et d'un vertige inouïs, elle se précipita hors de l'appartement, traversa la cour, passa la porte qui était ouverte, et s'élança dans la rue. Georges, demeuré sous l'impression des bernières paroles

de Félicie, la poursuivit aussitôt, après avoir crié à M. de Norbert :

— Elle est innocente, monsieur ; vous saurez tout.

Cela fut si rapide, que M. de Norbert ni M. de Labardès le père ne purent faire un mouvement pour prévenir cette fuite. Demeurés seuls, ils se regardèrent un moment en silence, et M. de Labardès dit gravement à M. de Norbert :

— Je ne sais, monsieur, ce que j'avais à faire ici, et je ne sais pourquoi vous m'y avez amené,

M. de Norbert lui répondit, avec le même ton de gravité, quoique sa voix fût altérée et que son visage fût couvert d'une mortelle pâleur.

— C'est que c'était le magistrat et non le mari qui était venu chez M. de Labardès, et il y a une explication que je vous dois d'abord.

— Et vous m'obligerez de me la donner ; car lorsqu'on est venu me dire que ma maison était envahie par des gens de la police qui demandaient mon fils, je suis descendu pour savoir quel crime on avait à lui reprocher.

— Aucun, monsieur, reprit froidement M. de Norbert, aucun.... devant la loi humaine du moins. Voici ce qui a amené cet événement.

Alors il raconta à M. de Labardès le père ce que nous avons déjà dit de la dénonciation de la femme de chambre, et des ordres qu'il avait cru devoir donner en vertu de cette dénonciation ; puis, il ajouta :

— Arrivé chez Florise, qui avait repris connaissance, j'appris de sa bouche que c'était elle-même qui, dans un premier transport de désespoir, s'était précipitée par la fenêtre. Je n'ai pu lui arracher d'autre aveu. Cependant, on allait procéder à l'arrestation de M. Georges de Labardès ; j'ai compris tout ce qu'un pareil acte pouvait avoir d'odieux et d'outrageant pour un homme de son nom. et je suis accouru moi-même pour en arrêter l'exécution. C'est alors, monsieur, que je vous ai rencontré dans la cour ; c'est alors que je vous ai prié de vouloir bien passer avec moi chez M. votre fils, pour vous expliquer ma conduite à tous deux, et vous offrir mes excuses d'une esclandre bien involontaire ; c'est alors...

Ici M. de Norbert s'arrêta, et M. de Labardes, qui l'avait regardé avec attention jusqu'à ce moment, baissa les yeux et garda le silence ; puis, après un moment d'hésitation, il dit :

— Vous avez fait votre devoir de magistrat.

— Et je ferai mon devoir de mari, reprit M. de Norbert. Il salua froidement M. de Labardès et se retira.

M. P... s'arrêta un moment comme un homme qui a déchargé son cœur d'un lourd fardeau, et alors il se mit à nous regarder, puis il nous dit :

— N'est ce pas là ce qu'on peut appeler une fatalité inouïe : une femme innocente qu'un hasard déplorable vient perdre, lorsqu'il y a tant de hasards qui couvrent les fautes des plus grands coupables !

— Sans doute, sans doute, reprit ma jolie voisine, mais qu'était devenue madame de Norbert pendant ce temps ?

— Elle était devenue folle, folle en ce sens qu'elle oublia un moment les principes de religion qu'elle portait en son cœur, et qu'elle voulut accomplir à son tour la menace qu'elle avait faite à Georges. En effet, celui-ci, arrivé à la porte de son hôtel, aperçut Félicie au bout de la rue, courant avec rapidité. Cette rue aboutit à la place de la Bourse, et la place de la Bourse borde la Garonne ; il s'élança de tout son essor en appelant avec désespoir, mais il paraît que ses cris ne firent qu'accroître la violence de la résolution de Félicie, car elle sembla fuir avec plus de rapidité. Georges la vit traverser la place, et il arrivait à peine à une extrémité, qu'il vit disparaître Félicie de l'autre côté, derrière le quai qui plonge dans le fleuve.

Lorsque Georges fut parvenu au bord du quai, il regarda avec épouvante devant lui. Le fleuve était calme et uni ; refermé sur sa proie engloutie, il ne montrait pas où il l'avait entraînée. Georges allait se précipiter au hasard dans la Garonne pour parcourir l'abîme, lorsqu'il vit un léger bouillonnement à une assez grande distance. Il s'élança aussitôt et nagea avec rapidité vers cet endroit ; mais le fleuve marchait, tout était redevenu calme ; il regarda encore, mais il n'avait plus rien pour se guider.

Cependant il suivit le courant, plongeant de temps à autre, mais toujours sans succès. Le désespoir s'emparait de lui, il s'arrêta ; perdu sur cette immense nappe d'eau où chaque instant de retard pouvait donner la mort à celle qu'il voulait sauver, il se demandait déjà s'il ne devait pas expier le mal qu'il avait fait en s'abandonnant à ces ondes qui l'emporteraient aussi, et qui lui épargneraient la honte d'une vie qui avait coûté celle de deux femmes. Mais Georges ne pouvait avoir longtemps de telles pensées ; il avait une confiance puissante dans l'avenir et la force de sa destinée, qui ne lui laissait pas croire qu'il dût périr ainsi misérablement, et qui lui persuada qu'il sauverait Félicie, puisqu'il lui fallait sa vie pour qu'il osât vivre. Ce fut cet instant d'hésitation qui décida du salut de l'infortunée. En effet, Georges l'avait dépassée, et s'il eût continué à nager avec la même vitesse, il eût perdu tout à fait sa trace. Au moment où il allait reprendre sa course, il sentit un corps frotter ses pieds, et, plongeant aussitôt, il saisit un vêtement et ramena Félicie à la surface de l'eau. Il l'avait enfin trouvée. mais il fallait la conduire au rivage, et elle était inanimée. Il cherchait du regard de quel côté le trajet était le plus court, lorsqu'il aperçut un bateau qui descendait le fleuve ; il poussa quelques cris qui furent entendus et auxquels on répondit, et quelques minutes après, il avait déposé Félicie dans cette petite embarcation. Pendant qu'il lui donnait les premiers soins, le bateau continua à descendre la Garonne, et ils étaient déjà à quelque distance de la ville, lorsque les pêcheurs qui étaient venus à son aide lui demandèrent la cause de cet accident et le lieu où il voulait être déposé.

Au lieu de répondre, Labardès demanda à ces hommes où ils allaient, et ils lui dirent le nom d'un petit village près duquel se trouvait une ferme appartenant à son père. Georges réfléchit longtemps. Devait-il ramener Félicie à Bordeaux ? Mais où la déposer ? Chez lui, c'était la perdre tout à fait. Chez son mari ? voudrait-il la recevoir ? Et d'ailleurs, Georges laisserait-il au pouvoir d'un autre la femme qui lui appartenait bien plus parce qu'il l'avait perdue d'honneur que parce qu'il lui avait sauvé la vie ? Il se détermina donc à la mener dans la ferme de son père, et ayant fait taire les questions des pêcheurs en leur abandonnant quelques pièces d'or qu'il trouva sur lui, il aborda à quelque distance de la Viguerie. Ainsi s'appelait la ferme où il voulait se cacher.

Cependant Félicie, qui avait donné des signes certains de son retour à la vie, n'avait encore repris le sentiment ni de son existence, ni de ce qui se passait auprès d'elle. On la transporta dans la ferme, et ce ne fut que quelques heures après, et lorsque le jour commençait à poindre, qu'elle revint à elle. Georges, en voyant la pensée, cette vie de l'âme, renaître dans ses yeux éteints, avait fait éloigner tout le monde ; lui-même s'était caché derrière les rideaux du lit, pour ne pas la rejeter trop soudainement dans le désespoir. Il voulut lui laisser le temps de reprendre peu à peu la conscience de son malheur que son aspect lui eût dit trop vite, et il attendit.

Félicie promena ses regards autour d'elle, et comme si la pensée de son suicide fût la seule qui lui revînt à ce moment, elle dit d'une voix de prière :

— Qui m'a sauvée ?

— C'est moi, murmura Georges.

— Oh ! qui que vous soyez, merci ! répondit Félicie en tendant la main vers l'endroit où elle avait entendu la voix. Mais Georges s'étant montré, elle se recula violemment et elle s'écria avec horreur :

— Vous ! vous ! O mon Dieu ! ajouta-t-elle en cachant sa tête dans ses mains, vous me deviez ce châtiment !

— Et vous remerciiez cependant un inconnu.

— Oh ! oui ! repartit Félicie ; oui ! un inconnu, le dernier des misérables qui m'eût sauvée, je lui eusse dit : Merci ! merci, non pas de m'avoir épargné un crime ; car ce que j'ai fait était un crime, le seul crime que j'aie commis, vous le savez, monsieur. Oh ! oui, je l'aurais remercié de m'avoir gardé des jours pour me repentir d'avoir voulu disposer de ma vie. Mais vous, vous, monsieur, mais je vous hais... mais je vous méprise, mais l'idée que c'est vous qui m'avez sauvée me pousserait à me tuer encore !

— Félicie ! Félicie ! s'écria Georges, écoutez-moi !

— Laissez-moi !.... laissez-moi !.... ou je me brise la tête contre les murs ! Oh ! vous ne me sauverez pas toujours, monsieur !

Georges courba la tête, et s'éloigna en disant :

— Je vous obéis.

Presque aussitôt une femme entra et s'assit auprès du lit. Félicie la regarda, et, comme cette femme ne paraissait pas vouloir lui parler, elle lui dit :

— Qui êtes-vous ?

— Je suis la mère Madel, je suis la nourrice de M. Georges.

— Où suis-je donc ?

— A la Viguerie, à la ferme de M. de Labardès.

— Qui m'y a transportée !

— C'est M. Georges avec les mariniers qui vous ont trouvés tous deux au milieu de la rivière.

Félicie ne poussa pas plus loin ses questions, elle s'assit sur son séant et se mit à réfléchir. Alors elle reprit un à un tous ses souvenirs, elle retrouva tous les événements de cette fatale soirée, sans pouvoir toutefois s'expliquer ce qui avait amené son mari chez M. de Labardès. La seule raison qu'elle en put trouver, c'est que Florise l'avait instruit de ce qu'elle supposait, et qu'il était venu en demander raison à Georges.

Cependant, au milieu de tout ce cahos d'incertitudes et de pensées, elle se résolut à accomplir le projet qu'elle avait formé du premier moment qu'elle avait pu raisonner. Elle s'adressa donc à la femme qui était près d'elle, et lui dit :

— Mes habits doivent être secs ?

— Oui, madame.

— Vous allez me les donner.

Cette femme la regarda comme on ferait d'une folle, et sortit. Georges qui était demeuré à la porte reparut aussitôt.

— Encore vous ! s'écria l'infortunée.

— Félicie, il faut m'écouter.

— Je m'appelle madame de Norbert, monsieur ; je ne vous ai pas donné le droit de l'oublier.

— Eh bien ! madame, daignez m'écouter ; il le faut, je le veux : songez que vous ne sortirez pas d'ici sans que je sache où vous voulez aller, sans que je vous y accompagne.

— Puisque je ne suis libre qu'à cette condition, je vais vous le dire : je veux aller chez mon mari.

— Chez votre mari ?

— Voulez-vous m'y accompagner ?

— Mais, madame, songez aux excès auxquels il peut se livrer.

— Mon mari est un homme qui n'insulte pas les femmes et qui ne les tue pas ; et, d'ailleurs, s'il m'insultait, je l'ai mérité à ses yeux ; s'il me tuait, je l'en remercierais peut-être.

— Mais moi, pensez-vous que je le souffrirais !

— Et que m'importe vous, monsieur ! Vous vivrez avec un remords de plus ; ou peut-être avec le renom d'une conquête de plus : vous êtes accoutumé à tout cela.

— Oh ! madame, vous êtes implacable !

— Je veux partir !

— Vous vous perdez !

— Je veux partir !

— Je vous le demande à genoux : écoutez-moi !

— Je veux partir, monsieur, je veux retourner chez mon mari, m'entendez-vous ?

— Eh bien ! soit, madame ; mais permettez que je fasse venir une voiture, que je prenne les précautions nécessaires.

— Je n'ai besoin de rien.

Georges s'arrêta avant de quitter la chambre, et, regardant Félicie, il lui dit :

— Ecoutez Félicie, pour vous je souffrirai tout, de vous je souffrirai tout ; mais dites bien à M. de Norbert que s'il ne vous honore pas et s'il ne vous respecte pas comme il le doit, il me paiera de sa vie la moindre menace, la moindre injure.

Comme il achevait cette phrase, la fermière entra en disant, assez haut pour que Félicie l'entendit :

— Monsieur Georges, voilà M. votre père.

— Oh ! c'est un protecteur que le ciel m'envoie, s'écria Félicie.

— Attendez-le donc, madame, dit Georges. Et il laissa Félicie avec la fermière, après avoir donné à celle-ci un ordre auquel elle promit d'obéir ponctuellement. Presque aussitôt madame de Norbert entendit dans la chambre voisine la voix de M. de Labardès le père.

Si quelqu'un se fût trouvé dans la chambre où Georges et son père se rencontrèrent, il lui eût été facile de deviner qu'il allait se passer une scène décisive. M. de Labardès avait ce calme impérieux venant d'une résolution prise à laquelle on s'est donné parole de ne pas faillir. Sans doute Georges le devina, car l'empressement avec lequel il s'était avancé vers son père se changea soudainement en un respect froid et presque hautain. M. de Labardès fit signe à Georges de s'asseoir, et après s'être assis lui-même, il commença le discours qu'il avait préparé. Le moment de silence qu'il garda avant de prendre la parole, et pendant lequel il sembla recueillir ses idées, montra suffisamment qu'il avait arrêté d'avance tout ce qu'il voulait de son fils.

— Monsieur, lui dit-il, j'ai reçu la lettre que vous m'avez écrite il y a quelques heures, et par laquelle vous rassurez ma tendresse paternelle sur l'issue d'un événement qui pouvait me faire croire à votre mort. Vous êtes vivant, Dieu en soit loué ! vous avez arraché à la mort une femme dont je ne veux pas me faire le juge ; Dieu veuille qu'elle ait à s'en féliciter !

Dès les premières paroles, Georges avait compris la solennité de l'explication qui allait avoir lieu ; de son côté, il se résolut à contenir les transports habituellement inconsidérés de son âme ; cependant à cette première phrase, il devina qu'il ne resterait peut-être pas le maître de se modérer complétement, et il interrompit M. de Labardès en lui disant :

— Mon père, avant d'aller plus loin, je dois vous dire une chose, c'est qu'un fatal concours de circonstances a donné à madame de Norbert l'apparence d'une faute dont elle est innocente. Je l'atteste sur l'honneur. Toute accusation contre elle serait une injustice ; s'il y a un coupable ici, c'est moi.

M. de Labardès ne cacha pas l'expression du doute que cette déclaration fit naître en lui, et répondit d'un ton de dédain :

— Comme il vous plaira, monsieur ; je veux bien croire à votre parole, quoique je puisse vous faire observer que de ma part c'est y mettre plus que de la condescendance.

— Mon père, je ne sais point mentir, vous le savez,

— Mais je sais aussi qu'il est des positions qui font du mensonge un point d'honneur pour les gens d'honneur ; c'est le résultat inévitable d'une mauvaise vie, que sa plus noble défense doive être une mauvaise action ; vous parlez comme un amant, je parlerai comme un père. Ecoutez-moi, monsieur ; ce que j'ai à vous dire est grave, et le parti que vous allez avoir à prendre ne l'est pas moins.

L'autorité avec laquelle M. de Labardès prononça ces dernières paroles força Georges au silence, et le vieillard reprit :

— J'ai été pour vous un père indulgent, trop indulgent sans doute. Depuis longtemps j'ai fermé les yeux sur votre conduite. Forcé de la punir sévèrement si j'en avais paru instruit, j'ai feint de l'ignorer. Ç'a été une transaction honteuse entre mes devoirs de père et ma faiblesse pour vous. Mais je dois vous expliquer pourquoi j'ai fait cette transaction avec moi-même : c'est parce que je n'ai pas voulu exposer mon autorité de père à être méconnue, tant que les passions de votre jeunesse auraient assez de violence pour vous exposer à la méconnaître ; c'est parce que j'ai décidé que le jour où elle parlera elle devra être obéie. Ce jour est venu, monsieur. Ce n'est pas moi qui l'ai hâté. Je vous ai dit que j'avais été un père indulgent, et je l'eusse été peut-être encore longtemps sans ce qui s'est passé cette nuit. Tant que vos débordements sont restés bien loin de moi, j'ai pu, j'ai voulu ne pas les savoir. Le monde a dû me croire aveugle ; peu m'importe ! Aujourd'hui ils ont franchi le seuil de ma maison ; ils ont éclaté chez moi par un double et honteux scandale. L'hôtel de l'ancien chef de la justice a été envahi par les agents de la force publique comme la retraite d'un assassin ; cette chambre, qui était la mienne quand, bien jeune encore, j'épousai votre mère avant d'être le chef de ma famille ; cette chambre, où elle vous donna le jour, a été forcée aujourd'hui par

l'adultère : vous avez introduit votre maîtresse sous le toit de votre père ; vous avez déshonoré ma maison.

— Mon père ! s'écria Georges.

— Vous l'avez déshonorée, et il me faut une réparation à moi et au monde. Cette réparation, vous me la donnerez, ou tout sera fini entre nous.

Georges se tut ; mais le tremblement nerveux de ses dents ses poings serrés, son front contracté laissaient voir assez par quel effort violent il se contenait. Son père le regarda avec dédain, et ajouta :

— Il vous semble fâcheux, n'est-ce pas, de ne pouvoir vous lever fièrement à ce mot de réparation, et de ne pouvoir dire insolemment à votre père : Je vous laisse le choix des armes, du lieu et de l'heure ?

Ce reproche sembla toucher Georges, et il répondit avec dignité :

— Mon père, dites-moi quelle réparation vous exigez de moi.

— La voici, et vous la trouverez facile à accomplir, je le pense. Vous romprez franchement les habitudes vicieuses que vous avez contractées. Vous avez été cause d'un accident fâcheux, vous assurerez une pension à cette malheureuse qui s'est précipitée par une croisée. Cet accident peut l'avoir privée du talent qui la faisait vivre, et le dernier degré de la honte pour un homme, c'est que son amour ait légué la misère à celle qu'il a aimée.

— Je vous remercie de ces dispositions, mon père, dit Georges. Je ferai ce qui est convenable ; mais je puis vous assurer que ces relations sont rompues depuis longtemps.

— Ce ne sont pas les seules auxquelles il faut renoncer : vous ne verrez plus madame Norbert.

Il s'arrêta encore, et enfin il ajouta avec un accent éclatant :

— Moi ! offrir de l'argent à cet ange de vertu !.... Eh ! mon père il eût mieux valu la laisser mourir !

M. de Labardès resta impassible et répondit froidement.

— Puisque vous consentez à l'abandonner, vous ne le pouvez sans prendre soin de son avenir.

— Mais c'est que je ne l'abandonne pas, mon père ; mais c'est qu'elle est innocente ; c'est qu'un fatal concours de circonstances, je vous l'ai dit, l'a menée chez moi. Instruite de l'accusation qui pesait sur moi, elle a voulu m'en sauver ; poussée par une sainte pitié, elle est venue, l'imprudente, la malheureuse, elle est venue....

— Pour sauver son amant !....

— Mon père !....

— Voilà, monsieur, ce que dit la plainte que M. de Norbert a déposée immédiatement au parquet de la cour.

— Oh ! mon Dieu s'écria Georges en retombant sur son siége, accablé et brisé par cette nouvelle.

Son père ajouta .

— Le reste est un secret entre elle et vous ; mais le jugement des tribunaux est facile à prévoir.

— Ils la condamneront, s'écria Georges, ils la condamneront. elle qui n'a pas une pensée à se reprocher ; elle, c'est impossible !

— Ils prononceront du moins le divorce que demande M. de Norbert.

— Un divorce ! reprit Georges avec impétuosité ; oh ! qu'ils le fassent, et madame de Norbert aura la seule réparation que je doive à quelqu'un : je l'épouserai, mon père.

— Vous ! repartit avec éclat M. de Labardès, en se levant soudainement.

Vous ! vous ! O mon Dieu ! ajouta-t-elle. — P. 22.

Georges tressaillit, mais il comprit qu'il devait ce sacrifice à Félicie encore plus qu'à son père, et il baissa la tête en signe d'assentiment. M. de Labardès ajouta :

— Et s'il arrivait, ce qui est probable, que celle-là perdît aussi sa fortune et sa position, nous lui assurerions comme à l'autre une existence convenable.

A cette parole, Georges se sentit comme frappé au cœur d'un coup terrible. Il se leva de son siége, pâle épouvanté de ce qu'il venait d'entendre, et murmura d'une voix tremblante .

— Moi ! offrir à Félicie....

Il s'arrêta devant le mot qu'il lui fallait prononcer.

— Moi ! offrir à madame de Norbert..... reprit-il, tandis que ses yeux se mouillaient de larmes.

— Oui, je l'épouserai.

M. de Labardès reprit tout son calme, et faisant signe à son fils de se rasseoir, il continua froidement :

— Je ne vous ai pas tout dit, monsieur ; après ce que je viens de vous prescrire, il est encore autre chose que je vous demande.

— Dites, répondit froidement Georges.

— Je ne veux plus que ce qui est arrivé puisse se renouveler ; vous ne rentrerez pas dans ma maison pour y apporter de nouveaux scandales ; votre mariage avec une personne dont la fortune et le nom égalent les vôtres est arrêté par moi. Ce mariage s'accomplira sitôt que les convenances le permettront, et j'aime à croire que vous respecterez assez le titre d'époux, qui mène à celui de père, pour ne pas vous exposer à avoir à rougir un jour devant vos enfants.

Georges se tut.

— J'attends votre réponse, monsieur, et j'ajouterai, puisque vous m'en laissez le temps, que ce que je viens de vous demander est l'expression d'une résolution inébranlable.

— Je le crois, mon père, et soyez bien persuadé que ce que je vais vous répondre est aussi l'expression d'une résolution également inébranlable.

Georges s'arrêta un moment comme pour donner plus de solennité à ses paroles, puis il ajouta en élevant la voix :

— Si madame de Norbert avait dû reprendre sa vie honorée comme elle lui appartient, je vous aurais obéi : aujourd'hui je ne puis l'abandonner sans commettre la plus basse des lâchetés.

— Aussi, mon fils, n'est-ce pas ce que je vous ai conseillé. Je vous ai dit qu'on lui assurerait une existence.

— Comme je ferai à une autre, n'est-ce pas? répartit Georges avec mépris; comme je ferai à une fille perdue ?

— Moi qui ne suis pas amoureux, monsieur, je ne sais pas les différences qu'il y a entre une fille perdue et une femme perdue.

— Monsieur !..... monsieur !..... s'écria Georges en s'avançant sur son père qui le regarda froidement. Georges recula, puis continua à paroles brèves et entrecoupées :

— Vous avez raison, vous êtes mon père; je n'ai rien à dire, et vous avez le droit d'insulte; mais il me reste celui d'agir. Ecoutez-moi bien aussi. Tant que je vivrai, il n'y aura pas une heure de ma vie, pas une minute qui ne soit consacrée au salut, au repos à l'honneur de madame de Norbert. Je ne sais si elle acceptera ma main, dans le cas où un divorce me permettrait de la lui offrir; mais ma main ne sera à personne parce qu'elle lui appartient. Si elle veut ma fortune, elle l'aura.

— Votre fortune, dit M. de Labardès; oubliez-vous que vous avez dévoré celle de votre mère, et que si je vous retire la mienne vous n'aurez plus que la misère à lui offrir?

— Eh bien! je lui offrirai ma misère, monsieur, et vous venez de me donner une bien grande espérance; ma misère elle l'acceptera plutôt que ma fortune.

— Vous êtes fou!

— Je puis le devenir si elle me refuse, mais je ne le suis pas maintenant.

— Songez que c'est une séparation éternelle entre nous, mon fils.

— Une séparation éternelle, soit!

— Songez qu'à ce que vous venez de me dire, un père n'a qu'une réponse à faire.

— Faites-la donc, monsieur, je l'attends!

— Cette réponse, monsieur, s'écria le vieux magistrat en se levant de toute sa hauteur, c'est la malédiction de votre père!

— Soit, je serai un fils maudit!

— Allez donc, reprit M. de Labardès : vous pouvez maintenant être un vil débauché, un misérable joueur, un infâme perdu de mœurs, et vous serez tout cela, car vous l'avez été, peu importe; vous ne m'êtes plus de rien Je ne suis plus votre père, je ne vous reconnais plus pour mon fils.



Elle écrivit à Georges une lettre.

— Soit, soit, monsieur, je serai tout cela; mais je ne serai pas un lâche, car je ne l'ai jamais été.

— Adieu, monsieur!

M. de Labarcès s'arrêta un moment sur la porte; il y avait en lui un violent combat, il se retourna et dit d'une voix émue où pour la première fois parla la tendresse paternelle.

— Georges, n'avez-vous rien à me dire?

A son tour, Georges se sentit ému de cet appel à son cœur; il se tut d'abord, puis il reprit en mettant un genou en terre :

— Mon père, pardonnez-moi ma désobéissance, mais elle est inflexible comme ma volonté.

— Sois donc maudit, toi qui préfères l'amour d'une femme perdue à l'honneur de ton père! s'écria le vieillard; et il sortit aussitôt.

A cette époque, on n'avait pas encore ri des mélodrames sérieux où l'on a abusé de la malédiction paternelle. D'ailleurs Georges, au milieu de sa vie dissipée et de sa révolte contre son père, avait une idée sérieuse des devoirs de famille; et cette malédiction, bien qu'il l'eût bravée jusqu'au bout avec emportement, le frappa d'un coup terrible; il était resté à genoux, lorsqu'il entendit un léger bruit derrière lui; il se retourna, et vit Félicie qui venait d'ouvrir la porte; il se releva et courut vers elle. Elle était pâle et tremblante, mais une exaltation fiévreuse brillait dans ses yeux égarés. Georges s'arrêta avec épouvante; elle lui tendit la main, il n'osa la prendre. Elle approcha encore, et lui dit d'une voix qui vibrait sourdement :

— Fils maudit, femme perdue, nous sommes dignes l'un de l'autre!

Et lui parlant avec une vive anxiété, il répondit doucement :

— Oh! non, vous n'êtes pas une femme perdue! il n'y a que moi qui suis un infâme.

— Non, Georges, reprit-elle avec le même calme effrayant, j'ai tout entendu, votre père a raison, vous êtes un fils maudit pour m'avoir aimée, et moi une femme perdue pour vous avoir aimé.

— Félicie!... s'écria Georges.

— Oui, c'est parce que je vous aimais que j'ai voulu vous sauver. J'étais adultère dans mon cœur quand je suis sortie de la maison de mon mari.

— Oh! reprit Georges, vous m'avez donc pardonné?

— Tout à l'heure, Georges, je viens de vous pardonner, quand vous avez répondu à votre père que j'accepterais votre misère et non pas votre fortune.

— Et vous accepteriez aussi mon nom, n'est-ce pas? dit Georges.

— Non, car le jour où je pourrai l'accepter il y aura un arrêt qui m'aura déshonorée.

En prononçant ces dernières paroles, la force qui avait soutenu Félicie jusqu'à ce moment lui faillit tout à coup, et elle fut saisie d'une violente attaque de nerfs, et bientôt d'une fièvre et d'un délire qui firent craindre que le choc incessant de tant d'émotions rapides et cruelles n'eût brisé à la fois son âme et son corps: elle fut, durant trois jours, faible et mourante.

Pendant ce temps, Labardès se fit instruire de ce qui se passait à Bordeaux. Il apprit que le jour même de son explication avec son père, celui-ci avait quitté son hôtel de Bordeaux et s'était retiré dans un château qu'il possédait près d'Agen.

Ce départ avait donné une grande consistance au bruit qui avait couru dès l'abord, que lui et madame de Norbert avaient péri dans la Garonne. D'autres disaient que madame de Norbert seule s'était noyée, et que M. de Labardès avait emmené son fils avec lui. Mais tout cela ne partait que de suppositions qui n'avaient aucune base fixe. Cependant la santé de Félicie parut devoir se rétablir au bout de quelques jours, et Georges fut averti que l'on parlait déjà de pêcheurs qui avaient sauvé un homme et une femme et qu'on les disait cachés dans les environs de Bordeaux. Une descente judiciaire pouvait y atteindre Félicie. M. de Norbert avait à sa disposition tous les moyens possibles de les découvrir. Georges voulut prévenir ce nouvel éclat et résolut de partir avec madame de Norbert et de l'emmener à Paris, où ils pourraient se cacher mieux et laisser les esprits dans l'incertitude de leur sort.

Ils partirent donc.

Je vous ai dit que c'était en 1812 que Georges arriva à Bordeaux. Lorsque ce dernier événement se passa, on était déjà aux premiers jours de 1814, et bientôt le bruit des grands événements politiques de cette année fit oublier la disparition de Georges et de madame de Norbert.

Arrivés à Paris, ils y prirent tous deux le nom de M. et madame de Dorbern. C'est alors que je les connus tous deux. Un homme comme M. de Labardès, arrivant à Paris sous un faux nom, devait éveiller les soupçons de la police impériale, surtout quand cet homme venait d'une ville comme Bordeaux, dont les sentiments étaient connus pour être hostiles au gouvernement, surtout quand cet homme appartenait à un parti qui ne cachait plus ses espérances et qui avait à Paris des représentants jusque dans le corps législatif.

M. de Labardès, mandé à mon bureau, me raconta que ce que je croyais une intrigue politique n'était qu'une aventure d'amour. Il m'était permis de suspecter sa bonne foi, et j'écrivis à Bordeaux pour savoir la vérité, après avoir fait arrêter préalablement M. de Labardès. La réponse que je reçus me confirma la vérité de ses aveux, et je le fis rendre à la liberté. Durant sa détention, j'avais eu l'occasion de voir plusieurs fois madame de Norbert et d'apprécier toute la sainteté, toute la hauteur de son âme. Je lui demandai la permission d'être son ami, et l'amitié que je lui vouai alors ne fut point stérile. Ce fut par mon entremise que se négocia la séparation amiable de M. de Norbert et de sa femme. Je lui écrivis qu'un procès serait un scandale qui déplairait à l'empereur; que j'étais autorisé à lui dire que madame de Norbert quitterait son nom, et que grâce à l'ignorance où on était de son sort, il serait facile de faire croire qu'elle était morte. Félicie m'avait dit:

— Ah! s'il voulait m'épargner la honte d'un jugement, je paierais cette générosité de toute ma fortune.

En parlant ainsi, elle n'avait pas pensé qu'on pût faire une pareille proposition à son mari. Moi qui n'ai pas des hommes une opinion très poétique, je pensai que ce serait un très grand argument en notre faveur.

— Quelle horreur! s'écria ma voisine. Vous avez osé proposer cela à un homme d'honneur?

— Et l'homme d'honneur l'a accepté: seulement j'entourai la proposition de toutes les formes possibles. Je fis observer à M. de Norbert qu'un jugement entraînerait des débats scandaleux et des relations bien pénibles; car, à supposer que le divorce fût prononcé, il faudrait que les deux époux disjoints s'entendissent pour régler les intérêts de leur fortune, tandis que madame de Norbert était toute prête à abandonner ses droits quels qu'ils fussent, si son mari voulait abandonner sa plainte. Je ne dis pas à M. de Norbert le profit pécuniaire qu'il y trouverait; mais les ennuis, les chagrins, les récriminations auxquels il pouvait ainsi se soustraire, et sans doute il fut touché de mon intérêt pour lui, car il me répondit en acceptant mes propositions. Ainsi M. de Labardès reprit son nom, et Félicie garda celui de madame Dorbern.

— Et ils restèrent dans la misère, grâce à votre intervention, dit ma voisine.

— C'est-à-dire, reprit M. P..., qu'ils y tombèrent, malgré tous mes efforts. J'avais obtenu la promesse d'un emploi convenable pour M. de Labardès, lorsqu'arriva la restauration. En emportant mon crédit, elle emporta les espérances de Georges, et lorsqu'un ordre ministériel m'obligea à quitter Paris, ils n'avaient pour toute ressource qu'une assez faible somme d'argent que je forçai Félicie à accepter à titre d'emprunt.

— Et que devinrent-ils alors? dis-je à M. P...

— Vous savez quelle fortune a faite M. de Labardès?

— Oui, lui, mais madame de Norbert?

— Madame de Norbert, repartit M. de P..., elle eut à souffrir bien des douleurs.

— Georges se montra donc infâme pour elle aussi?

— Non, fit M. P... en rêvant.

— Mais il l'a abandonnée il y a deux ans, reprit sa voisine, lorsqu'elle vint se fixer ici.

— Non, fit M. P... avec un gros soupir.

— Quel a donc été le motif de leur séparation?

— Quelque chose qui fait que cette femme a été la plus noble et la plus malheureuse des femmes de ce monde; écoutez-moi:

Et M. P... reprit ainsi:

— Vous me demandez ce que devint Félicie, c'est ce que je pourrais vous dire en un mot, et ce que je ne pourrais vous raconter que bien longuement si je voulais être vrai. C'est une histoire qui peut se resserrer en quelques lignes, et qui ferait la matière de vingt volumes de roman. Vue à la distance du monde et de l'indifférence, c'est un nombre d'années assez calmes passées dans une position honteuse; vue de près avec les yeux de l'amitié, c'est une torture qui a fait vibrer douloureusement chaque jour, chaque heure de ses longues années; ç'a été un dévouement infatigable et immense. Il en est de cela comme de certains monuments de l'Egypte: à cent pas, c'est un monceau de pierres d'une forme nette et précise, et qui ne demande qu'un coup d'œil pour être saisi, c'est une pyramide: à deux pas, lorsqu'on découvre les milliers de figures qu'on y a creusées, c'est l'histoire de tout un peuple, histoire mystérieuse qu'il faut des siècles d'études et de labeurs pour lire dans son vrai sens, c'est un livre colossal! Si au lieu de me faire cette question, vous l'eussiez faite à tout autre qui eût moins connu les deux héros de cette histoire, il vous eût répondu: Madame de Norbert fut depuis 1814 jusqu'en 1819 la maîtresse de M. de Labardès. Mais puisque c'est à moi qu'elle s'adresse, je dois dire que Félicie fut l'ange gardien, le guide, l'honneur et le bonheur de Georges.

Comme je vous l'ai dit, ils étaient demeurés à Paris sans ressources. Il y a peu d'esprits en ce monde qui aient la puissance de se mettre franchement en face de leur position, de la considérer d'un œil calme, de la mesurer exactement, et de calculer par quels moyens honnêtes, justes et raisonnables ils en peuvent sortir. Cette

puissance manque aux hommes supérieurs peut-être plus encore qu'aux esprits bornés.

En effet, les premiers ont en eux une conscience de ce qu'ils valent qui ne leur laisse pas facilement admettre qu'ils puissent rester dans la misère et l'obscurité. D'une autre part, lorsqu'ils voient les hautes fortunes acquises par des médiocrités patientes et laborieuses, ils se disent qu'une telle fortune ne peut leur manquer; comptant leur valeur comme un droit à être aussi bien partagés que la médiocrité, oubliant que celle-ci a pour auxiliaires le temps et le travail, deux forces qui valent presque celles du génie. Si l'on pouvait bien enseigner aux jeunes gens de notre époque la fable du *Lièvre et de la Tortue*, il y aurait moins de révolte entre eux contre certaines hautes positions. En effet, la plupart de ceux qui, selon leur expression, se sentent des ailes d'aigles, s'indignent de voir occuper par des hommes vulgaires les sommets sociaux où ils peuvent arriver de plein vol, et ils accusent sans cesse la société de ses injustes préférences. C'est qu'au jour où ils pensent à arriver, ils ne tiennent pas compte de tout le temps qu'ils ont perdu en vaines espérances, en fausses routes, en élans sans but; temps que d'autres ont employé à gravir lentement, mais incessamment, la rude montée d'une haute fortune. Enfin, pour parler sans métaphore, ils prétendent qu'on reconnaisse immédiatement en eux un mérite qui n'a pas fait ses preuves, une puissance qui ne s'est exercée qu'en eux-mêmes. Parvenus à un âge où il est honteux d'être peu de chose, ils préfèrent n'être rien par orgueil. Alors beaucoup se perdent tout à fait. Ils se détournent du chemin battu qui est ouvert à tout le monde, et où ils marcheraient vite s'ils voulaient le prendre à son entrée, et s'en vont tenter des voies impossibles qui le plus souvent mènent à la ruine et au déshonneur.

Ainsi fit Georges durant quelque temps.

Après mon départ, plusieurs positions lui furent offertes, des places de commis dans des maisons de commerce, celle de secrétaire chez un célèbre avocat. Un député de son département lui obtint du gouvernement un emploi de substitut du procureur du roi. Il refusa tout cela; il ne comprenait pas que lui, Georges de Labardès, avec son nom et ce qu'il se sentait de capacité, fût mis au rang des gens qu'il méprisait souverainement. Cependant il fallait vivre, et Georges, abusant de son nom et de son ancienne position à Paris, suffit largement à toutes les exigences d'une vie convenable par des emprunts faits à d'anciens amis, puis à des usuriers. Mais le terme de tous ses engagements arriva, et Félicie dut s'alarmer des mystérieuses entrevues qui avaient lieu entre Georges et des inconnus, des fréquentes sorties de celui-ci, de sa tristesse, de ses sombres distractions. Félicie ignorait complétement les affaires; elle n'y chercha point l'explication de la conduite de Georges; elle crut que cet amour sur lequel elle avait compté n'avait été, comme tant d'autres, que le résultat d'une exaltation passagère, et que Georges, déjà fatigué d'une chaîne qu'il s'était imprudemment imposée, n'osait la rompre, mais la portait avec dégoût.

« Lorsque cette pensée m'entra dans le cœur, m'a-t-elle dit souvent, je ne vis qu'une issue à cette horrible position. Cette issue, c'était la mort. L'idée du crime qu'il me faudrait commettre ne m'arrêta pas un seul instant. Je n'étais déjà plus la femme qui, injustement flétrie par le monde, avait voulu garder devant Dieu ma pureté tout entière. Ne pouvant plus paraître à son tribunal qu'avec une faute sur le front, je ne frémis pas d'y ajouter un crime. Hélas! je n'avais plus de refuge en moi-même où me purifier dans mon innocence du contact des mauvaises pensées. Peut-être pour une femme qui a gardé la considération, un amour perdu n'est-il pas le suprême malheur; mais lorsque l'amour est votre dernier abri, le seul rempart qui vous défende contre le désespoir, lorsqu'il est la seule considération qu'on puisse obtenir, car être aimée est aussi une considération, si cet amour est noble et grand; quand cet amour s'en va, la vie le suit; elle disparaît avec lui comme le naufragé avec la dernière planche du radeau auquel il s'est accroché. Toutefois, je ne voulus pas garder un doute en présence d'une nouvelle résolution de suicide et ce fut parce que cette résolution était inébranlable que je voulus me la justifier à moi-même. Voilà ce qui me poussa à une action qui en toute autre circonstance et avec l'espérance d'un autre résultat m'eût paru honteuse et déshonnête. Un soir que Georges était sorti, je m'introduisis dans son cabinet, j'ouvris son bureau, je fouillai ses papiers. Je les avais tous remués sans y trouver un seul indice de ce que je cherchais; pas une lettre de femme, quelques billets équivoques, où on lui donnait des rendez-vous, mais toujours pour des affaires. J'en lisais les premiers mots et la signature, et j'allais plus loin. Enfin je rencontrai une lettre timbrée de Bordeaux: elle était d'une écriture de femme. J'hésitai longtemps à la lire; il me sembla que c'était ma condamnation que je tenais en mes mains. C'était une condamnation, en effet, mais non pas comme je le pensais. Cette lettre était d'une tante de Georges. Dès les premières lignes je reconnus qu'il s'était adressé à elle pour le tirer des embarras d'argent où il se trouvait. Ces premières lignes m'expliquèrent aussi ce que signifiait tout cet amas de papier timbré que j'avais repoussé comme inutile, puis ces entrevues mystérieuses, ces sorties fréquentes, ces alarmes perpétuelles de Georges. Je fus sur le point de m'arrêter et de ne plus continuer la lecture d'une correspondance qui, dans le premier moment, sembla devoir me rester étrangère. Mon nom écrit au milieu de cette lettre m'engagea à poursuivre.

» Ce fut alors que je vis clair dans ma position.

» La tante de Georges, après lui avoir transmis ses propres refus et ceux de M. Labardès père, finissait par dire qu'il n'avait rien à espérer de sa famille tant qu'il resterait la proie (c'était l'expression) d'une femme sans mœurs qui, pour satisfaire à des habitudes de luxe et de plaisir, le poussait à des dépenses ruineuses. Tout cela se concluait par cette phrase: « Après avoir vu dévorer la fortune de votre mère avec des filles de toute sorte, votre père ni moi n'avons envie de faire servir la nôtre à l'entretien insolent d'une femme perdue. »

» Un moment j'avais retrouvé ma foi, mon espérance en l'amour de Georges; mais presque aussitôt la consolation que j'en avais éprouvée s'était enfuie devant la connaissance que je venais d'acquérir des embarras où il était plongé; puis enfin un nouveau désespoir m'entra dans le cœur lorsque je découvris que c'était moi qu'on rendait responsable de ces embarras, responsable du déshonneur auquel il courait.

» Encore une fois, une idée de suicide me traversa la pensée; l'idée de détruire toutes ces accusations par la mort de celle qui y donnait lieu s'empara un moment de mon cœur. Mais elle n'y put trouver place; la certitude de l'amour de Georges y était rentrée et l'occupait tout entier.

» Je ne sais toutefois ce qui fût arrivé si j'avais été longtemps abandonnée à moi-même; mais Georges rentra en ce moment et me surprit dans cette horrible anxiété, assise devant son bureau, tous ses papiers étalés devant mes yeux.

» Le premier regard qu'il me lança fut sévère, c'était celui de l'homme dont on a audacieusement forcé le secret; je le supportai sans baisser les yeux: une pensée puissante, grande, salutaire m'inspira tout à coup.

» Le second regard qu'il m'adressa fut triste et désespéré, et il me dit, avec autant de honte que de douleur:

» — Oh! Félicie, qu'avez-vous fait?

» — M'aimez-vous, Georges? lui répondis-je.

» — Oh! s'écria-t-il en tombant à genoux devant moi, si je vous aime!... Hélas! mon Dieu! mais tout ce que vous venez de découvrir, cette honte à laquelle je me suis exposé en sont une preuve. Félicie, c'est l'horreur de vous voir livrée au besoin, à la misère, qui m'a poussé à tant d'imprudences. J'ai marché comme un aveugle sans prévoir qu'elles auraient pour horrible résultat de vous faire sentir plus cruellement cette misère.

» — Et ce n'est pas le plus horrible résultat que vous n'avez pas prévu: le plus horrible, c'est de m'avoir rendue aux yeux de tous la complice de toutes ces imprudences, la cause de tous ces égarements.

» — Félicie, s'écria-t-il.

» — J'ai tout lu, voilà la lettre de votre tante.

» Il courba la tête, et je repris avec une fermeté que donne seule une noble résolution:

» — Georges, m'aimez-vous?

» — Oui, et d'un amour sacré,

» — Eh bien! lui dis-je, il faut sortir de cette fange.

» — Veux-tu mourir ensemble? s'écria-t-il en m'attirant à lui.

» — Non, lui dis-je en le repoussant tristement. Au point où nous en sommes venus, cette issue est la plus honteuse de toutes. Laisser derrière nous, vous, la réputation d'un malhonnête homme ; moi la réputation d'une malhonnête femme, je ne le veux pas. Il est une considération que je ne puis reconquérir, mais il est un déshonneur que je ne veux pas accepter. Je ne puis pas ne pas avoir été la femme adultère de M. de Norbert, mais je ne veux pas être la maîtresse qui a ruiné M. de Labardès. Il faut sortir de cette position, Georges, non pas en y succombant ; c'est en triomphant qu'il faut en sortir.

» — Oh ! tu as raison, me dit-il, et j'espère que bientôt ce sera avec éclat.

» — Il faut que ce soit d'abord avec honneur et pour cela il faut quitter cette maison, ce luxe, cette vie fausse et honteuse ; il faut payer nos dettes.

» — Hélas ! c'est impossible.

» — Aujourd'hui peut-être, mais non pas un jour à venir.

» — Mais je n'ai pas de temps.

— » Vous en obtiendrez. J'ai lu toutes ces lettres, ce qui indigne vos amis et vos créanciers, c'est un luxe basé sur vos emprunts. Ce qui les alarme sur la valeur de leurs créances, c'est l'oisiveté de votre vie. Enlevez ce luxe, ils se calmeront ; travaillez, leur intérêt sera de vous en laisser le pouvoir. »

A ce moment, reprit monsieur P..., Félicie qui m'a souvent raconté cette scène, Félicie n'avait obtenu que la plus facile partie de la victoire qu'elle voulait remporter. Elle parlait honneur, devoir, à un homme chez qui tous ces mots avaient un puissant retentissement, malgré sa fâcheuse conduite.

Elle me persuada. Mais lorsqu'il lui fallut discuter les moyens d'arriver au but proposé, c'était l'orgueil de Georges qu'il fallait vaincre. Il fallait lui persuader d'accepter un prix misérable de son travail ; il fallait le forcer à s'estimer devant le monde, et ce qui le révoltait le plus, à s'estimer bien bas devant elle.

Ce fut alors que cette femme, éclairée soudainement sur les plus graves vérités de notre ordre social, lui fit comprendre comment il devait commencer par être peu de chose, pour arriver à devenir beaucoup. C'est alors qu'ingénieuse à le flatter, elle lui montra que dans le commis qui se vendait pour quelques centaines de francs, elle verrait l'homme destiné à être un jour le chef des plus hautes administrations ; que dans l'écrivain qui recevrait un salaire misérable de son travail, elle était sûre qu'il y avait déjà tout entier l'homme dont la vaste capacité devait parvenir à la plus noble illustration. C'est alors enfin, qu'après lui avoir restitué l'estime des autres en le faisant rentrer dans la voie des honnêtes gens, elle en fit un homme distingué en le soutenant longtemps par le témoignage de sa seule estime. En effet, les commencements de cette réforme furent pénibles. Georges, employé dans les derniers rangs d'une administration publique, attaché comme rédacteur très secondaire à un journal qui s'était donné pour mission le triomphe des opinions ultra-royalistes, Georges ne gagna pendant quelque temps que ce qui suffisait à peine aux besoins d'une vie bien médiocre.

Et cependant ce fut le seul moment de leur vie où il y eut pour tous deux quelques heures d'oubli, de joie pure. C'est que la noble femme perdue et le noble esprit ignoré étaient tous deux dans le même malheur. C'est que le monde, en les confondant dans son dédain, ne les séparait pas encore l'un et l'autre. Ils eurent ensemble des bonheurs d'enfant, des heures de plaisirs prises sur leurs frêles économies, où tous deux s'en allaient, inconnus, abrités par leur obscurité, jouir d'une longue soirée de spectacle, d'une chaude journée de printemps, sans que rien vînt les heurter et les montrer du doigt.

— Il me semble, reprit ma voisine en interrompant M. P... que les succès de Georges ont dû accroître ce bonheur.

— Hélas ! dit M. P..., ses succès furent à la fois la justification et l'incessante torture de Félicie. Comme elle l'avait prévu, l'heure ne se fit pas attendre où l'on jugea l'homme à son œuvre lorsqu'il se fut décidé à la commencer. Il marcha vite dans la double carrière qu'il parcourait, mais il marcha seul. Georges, devenu maître des requêtes et l'un des écrivains les plus influents de la cause qu'il défendait, Georges fut bientôt aux yeux de tous un homme distingué, estimé, recherché, tandis que celle qui le poussait dans cette voie n'en restait pas moins sa maîtresse, femme déshonorée aux yeux du monde. Autrefois, abandonnés tous deux dans leur solitude, ils n'avaient pas compris qu'un jour viendrait où, sans cesser de s'aimer de l'amour le plus absolu, le monde leur ferait une vie différente. En effet, les invitations venaient chercher Georges dans sa retraite, et elles y laissaient Félicie. Il refusait toutes celles qui étaient plaisir, mais elle le forçait d'accepter toutes celles qui étaient devoir : elle se montrait à ses yeux, fière, heureuse de l'estime qu'il conquérait, jusqu'au moment où la porte était fermée derrière lui ; alors elle restait seule, et ce fut cette solitude qui fut l'enfer où elle expia sa faute, car rien ne venait y consoler son âme, pas même une espérance. Clouée au déshonneur de sa position perdue, elle suivait de l'œil Georges dans le noble sentier d'une bonne réputation, où elle ne pouvait pas le suivre. Le courage lui faillit quelquefois ; quelquefois elle pleura et cria anathème contre le monde, mais ce n'était que lorsqu'elle était bien seule avec elle-même, lorsque Georges ne pouvait pas l'entendre. Elle lui cachait son désespoir qui eût pu le décourager, et tant qu'il était à la portée de sa voix, Félicie lui criait du poteau de l'infamie où le monde la laissait : « Courage, marche, arrive, deviens grand, c'est mon espérance, c'est ma joie ; » et pourtant elle avait la conscience que chaque pas qui le portait vers la haute fortune où il était arrivé était un pas qui le séparait d'elle. Et cela arriva comme elle l'avait prévu.

Je viens de vous dire ce que je pourrais appeler le sens général de ce malheur incessant qui pesa durant cinq ans sur Félicie ; mais je ne vous ai pas dit tous les horribles petits détails de ce long supplice.

Il y a tant de femmes effrontées ou de femmes insoucieuses qui portent légèrement une pareille vie, que peu de gens soupçonnent ce qu'elle peut avoir d'infiniment douloureux pour une âme noble.

Ils en voient l'extérieur brillant, l'aisance, les plaisirs, les distractions.

Il y en a même qui l'envient. Mais moi j'ai pénétré derrière ce voile doré, et je puis vous attester qu'il recouvre d'atroces douleurs, des douleurs de toutes les heures, et cependant toujours la même douleur.

C'est l'avertissement incessant du mépris du monde ; car ce mépris force la porte de votre maison, si bien close qu'elle soit, arrive par l'insolence d'un valet qui ne croit rien devoir à la femme qui ne porte pas le nom de son maître ; il arrive par la question d'un étranger qui, en refusant de dire le motif de sa visite, vous avertit que vous n'avez aucun droit à le savoir. Il arrive par les flatteries mêmes qui, en se vantant de l'amitié d'un homme d'un grand nom, disent à un autre qu'elle n'est pas admise dans la considération que cette amitié procure. Vous ne savez pas, vous dis-je, ce qu'est une pareille vie, et ceux qui la bafouent légèrement auraient remords de leurs paroles s'ils connaissaient la centième partie du mal qu'ils font à qui ne leur en a point fait.

— Quoi ! reprit ma voisine, et Félicie demeura ainsi toujours seule, sans un témoignage d'intérêt, sans que quelqu'un prît sa défense, sans que quelqu'un lui tendît une main protectrice.

— Non, reprit M. P..., elle ne fut pas si complétement méconnue que vous le pensez ; une main lui fut tendue, la seule qui eût pu la consoler, et qui la consola, la seule aussi qui pût combler son malheur, et qui le combla.

Lorsque Georges, grâce à Félicie, se fut résolu à donner un démenti aux accusations de sa famille, il ne voulut pas laisser sans réponse la lettre de sa tante ; il lui écrivit pour lui dire ses nouvelles déterminations, et il lui apprit à quelle inspiration il les devait.

Cette lettre, communiquée à M. de Labardès, fut considérée par lui comme une jactance de jeune homme. Mais bientôt, les effets répondant aux promesses, la famille de Georges se félicita tout haut de sa bonne conduite en lui en attribuant cependant tout l'honneur.

M. de Labardès le père fut plus juste, et dans une solennelle occasion où Georges, arrivé à une position déjà éclatante, en fit part à son père, d'après les instigations de Félicie, ce ne fut point à son fils que répondit M. de Labardès, ce fut à madame de Norbert ; ce fut elle qu'il remercia de l'honneur et de la gloire que venait d'acquérir son nom.

Il y eut pour cette femme un saint et véritable transport de joie

à la lecture de cette lettre. Ah ! que de fois elle me l'a dit : « C'était l'heure où j'aurais dû mourir.

« Le témoignage d'estime de ce vieillard si sévère compensa un moment dans mon cœur toutes les marques de mépris que je recevais du monde ; longtemps il me fut un bouclier contre tout ce qui me blessait auparavant : j'étais si peu accoutumée à un respect, que celui-là m'enivra ; je me crus invulnérable. »

Cependant les événements marchaient ; les hommes au parti duquel Georges s'était rattaché, sans être encore au pouvoir, avaient pris une place considérable dans le monde politique. Georges, porté par eux, était entré au conseil d'Etat, on le désignait pour un emploi de sous-secrétaire dans un ministère.

D'après tout ce que je vous ai dit, vous devez comprendre ce qu'était devenue Félicie près de cette haute fortune. Ce n'est pas que Georges eût changé pour elle ; Félicie était toujours la seule femme qu'il aimait. Mais elle n'était pas sa seule passion.

Il ne pouvait plus la trahir pour une rivale, mais il l'oubliait pour l'ambition.

Il lui jetait l'or, le luxe, les fêtes, mais il ne pleurait plus avec elle.

Il était trop loin déjà pour voir ses larmes ; il était trop riche en honneur pour comprendre la misère où elle restait ; il était trop heureux pour sentir son désespoir.

Ce fut alors, il y a deux ans à peu près, que M. Labardès le père, qui avait repris en 1815 sa place à la cour royale de Bordeaux, arriva à Paris. Il ne descendit pas chez son fils, qui demeurait toujours avec madame de Norbert, mais il s'y rendit presque aussitôt. Il fut pour elle ce qu'il devait être pour une femme qu'il estimait hautement.

Et cependant Félicie, un moment encore heureuse de cette absolution que la présence de M. de Labardès lui apportait, s'aperçut bientôt qu'elle avait amené un changement notable dans la conduite de Georges.

Il donnait moins de temps à ses affaires : il ne la quittait plus si souvent ; il lui renouvelait avec toute l'ardeur des premiers jours l'assurance d'une affection que rien ne pourrait briser. Il semblait lui dire : Rassure-toi, je suis là.

D'abord ce fut un doux événement pour Félicie que ce retour à leurs premières habitudes, à leur vie intérieure et cachée.

Mais bientôt, en remarquant la sombre préoccupation de M. de Labardès père, elle s'alarma des serments du fils. Elle sentit qu'une main s'était glissée entre eux, et crut voir dans l'empressement de Georges une protestation contre les efforts qu'on faisait pour les désunir.

D'abord elle se demanda si Georges ne cherchait pas à la tromper ; mais ce doute s'effaça pour faire place à une certitude toute contraire.

Dans un entretien où M. de Labardès le père était présent, Georges parla de son dégoût pour les affaires publiques, de l'intention où il était de les quitter, de sa haine pour la dépendance qu'elles entraînaient à leur suite, et du bonheur qu'il retrouverait en vivant modestement, dans un coin retiré, du peu qu'il avait amassé.

Georges s'était retiré quelques moments après ces paroles que son père avait accueillies avec un silence glacé, tandis que Félicie en cherchait avec terreur le véritable sens. Aussi dès qu'elle fut seule avec M. de Labardès, elle se tourna vers lui et lui dit d'un ton épouvanté :

— Qu'est-ce que cela veut dire, monsieur ?

— Cela veut dire, madame, lui répondit le vieillard, que je n'ai plus d'espérance qu'en vous.

— Parlez, monsieur, reprit Félicie avec effroi.

— Vous me comprendrez, madame, et ce que vous avez fait m'est un garant de ce que vous ferez encore. Vous n'avez pas poussé Georges dans une si large voie de fortune pour l'y voir s'arrêter, n'est-ce pas ? Eh bien ! madame, il en est à un de ces instants de la vie où l'on arrive à tout quand on veut.

— Ne le veut-il donc pas ? dit Félicie en tremblant.

— Il ne le peut pas, dit M. Labardès. La position qui lui est offerte est immense, elle est au delà de ce que toute votre ambition pouvait espérer pour lui ; mais elle lui est offerte à une condition que j'estime de ne pas accepter.

— Et quelle condition, monsieur ? reprit Félicie, en contenant sous un air calme l'invincible terreur dont elle était frappée.

— Il s'agit, madame, de la pairie ; et de là à un ministère il n'y a pas loin.

— Mais quelle est cette condition ?

M. de Labardès s'arrêta, prononça à voix basse ces deux mots :

— Un mariage.

Félicie laissa échapper un profond soupir.

— Un mariage ! je m'y attendais. Et Georges...

— Vous venez de l'entendre, il renonce à sa carrière plutôt qu'à vous, et je ne saurais l'en blâmer... Il a raison.

— Et je l'en remercie, dit madame de Norbert. Merci, Georges, reprit-elle, merci, tu as été tout ce que je voulais,

M. de Labardès se méprit à cette parole, et dit :

— Il pourrait être plus encore !

— Il sera tout ce qu'il peut être, monsieur.

— Que dites-vous ?

— Ecoutez ! Ah ! ce me sera une horrible douleur que de le fuir ; mais elle ne sera pas comparable au désespoir auquel il m'eût poussée si c'eût été lui qui m'eût quittée. Je comprends la noblesse de son sacrifice ; je sais tout ce qu'il atteste d'affection, de reconnaissance ; mais j'en sens aussi la portée et tout ce qu'il traînerait à sa suite de désillusion. Georges abandonnera pour moi tout ce que je lui ai donné, car c'est moi qui le lui ai donné (permettez-moi de me vanter une fois de mon œuvre au moment de l'achever). Oui, il abandonnera tout ce que je lui ai donné ; mais il regretterait bientôt tout ce qu'il aurait perdu. La gloire, la renommée, le pouvoir sont un aliment dont on devient avide une fois qu'on y a goûté. Il pourrait sortir du banquet, mais il emporterait avec lui une faim devenue insatiable. Il y a longtemps que j'ai prévu le jour qui se lève, seulement je ne lui avais pas donné de date. Il vient d'en prendre une, et j'accomplirai aujourd'hui le sacrifice que je me suis imposé depuis longtemps. Je suis restée, monsieur, tant que j'ai été un agent d'honneur, de bonne conduite ; je m'en vais du moment que je suis un obstacle.

La voix de madame de Norbert frémissait à mesure qu'elle parlait, et M. de Labardès tenait les yeux baissés, n'osant regarder la douleur qu'il avait fait naître. Enfin, il dit en mots entrecoupés :

— Non, madame, je n'accepterai pas un si noble dévouement.

— Ce n'est pas un dévouement, monsieur, c'est une nécessité. Accepter le sacrifice de Georges, ce n'est pas retourner d'où nous sommes partis. Quand j'étais avec lui dans la misère et le déshonneur, il n'avait rien perdu pour moi ; aujourd'hui je serais ce que vous disiez alors, je serais plus, ce ne serait pas un jeune homme vicieux dont j'achèverais la perte, ce serait un homme d'honneur dont je ferais la ruine. Je n'ai pas voulu mourir avec lui pour qu'on pût dire que je l'avais perdu ; je ne veux pas vivre avec lui pour qu'on dise que je l'ai perdu. C'est un parti pris, monsieur, je partirai ; mais je ne vous demande qu'une chose, c'est de garder mon secret pendant deux jours.

Deux jours après, en effet, madame de Norbert était partie pour venir me trouver ; car je lui avais parlé souvent dans mes lettres de la solitude où est perdu ce misérable bourg. Elle écrivit à Georges une lettre où elle lui dit les motifs de sa conduite ; elle ne reçut point de réponse, soit qu'il ait accepté le sacrifice et qu'il ait été si honteux de l'accepter qu'il n'ait pas osé l'avouer à celle qui l'avait fait, soit, ce que je suppose, que monsieur de Labardès le père, qui savait seul le secret de la retraite de Félicie, ait supprimé la réponse de Georges ; ce fut le dernier message que cette infortunée

25 centimes la livraison, illustrée de 4 vignettes sur acier.

CHANTS ET CHANSONS POPULAIRES DE LA FRANCE.

Chaque livraison se compose de quatre belles Vignettes sur acier et d'une grande quantité de Chants et Chansons populaires, grivoises, bachiques, militaires, Romances, Cantiques, Complaintes historiques et burlesques.

Il paraît une ou deux livraisons par semaine, formant chacune un tout complet.

Cette nouvelle édition est illustrée de charmantes Vignettes gravées sur acier, d'après les dessins originaux de F. de Beaumont, Daubigny, de Buloz, Giraud, Meissonnier, Staal, Steinheil et Trimolet.

EN VENTE.

1re. Le Pan pan bachique. L'Amour et le vin. Aussitôt que la lumière. Nous n'avons qu'un temps à vivre. Le vrai mangeur. Chansons bachiques.
2e. Le Cid. Gaston de Foix. Roland à Roncevaux. Chanson de Roland. Bayard à Bresse. Bayard est mort. Il n'est pas mort.
3e. Récrimination d'une dame de qualité. Mon Rêve. Une Caresse. Monsieur et madame Denis. Les Souvenirs. L'Epouse à la mode.
4e. Il faut aimer. L'Homme des champs à Paris. L'Orage. Le Rosier L'Amante abandonnée. Mignonne. La Rose.
5e. A mon Cigare. Ma Philosophie. L'Ecole des bons Enfants. J'ai du bon tabac. Le Vin, les femmes et le tabac. Le Fumeur philosophe. La Philosophie du Marin.
6e. Les Sans-souci. Mon Verre et ma Pinte. L'Epicurien à table. Plus on est de fous. Tant qu'on a du bon vin. Les Glouglous.
7e. Bélisaire. L'Avenir. L'Arabe au tombeau de son coursier. Les Adieux d'Oscar à Malvina. Te souviens-tu. Le Grenadier français aux enfers. Le Soldat blessé. Le Soldat aveugle. L'Enfant du soldat.
8e. Ça ne blesse personne. Le Roi boit. Le Roi du tir. Le Roi d'Yvetot. Le Roi de la fève. Le Roi Silène.
9e. Les Caresses. Je t'aime tant. Les Amours au village. Leçon inutile. L'Avaricieuse. Ah! vous dirai-je, maman. La veille, le jour et le lendemain. Ma Chaumière. L'Amour captif.
10e. Physiologie du repas. Le Coup du milieu. Les Vendanges de la folie. Le Cabaret. Commençons la semaine. Versez donc, mes amis. Le Délire bachique. Le Cabaret de la Pomme de pin.
11e. Le Commis-voyageur. Le Bonsoir. Une Ravaudeuse sous Louis XV. Une Nuit de garde nationale (Scribe). Le Souper. Une fois n'est pas coutume.
12e. Les petits pieds de Lise. La Blanchisseuse. Portrait de mam'selle Margot. Manon la Couturière. Vive la Pompe. Jérôme l'éveillé. Les Petits commerces.
13e. Les Souhaits. Romance de Joseph. Gentil-Bernard. Ballade limbourgeoise. Le Souvenir. Adieux de la France. Le Rossignol. Les Souvenirs. Romance de Nina. Les Bizarreries de l'Amour. Chanson rustique. Sans qu'on y pense.
14e. Cadet quel est ce p'tit homme. La Bascule. Le Diable. L'Amour et le Diable. Cadet Roussel. Jean de Nivel. Jean de Vert. Le Refrain de Jean de Vert. L'Amour et le Vin.
15e. La Fille prudente. Après l'Orgie. Ça n'vous va brin. Les Adieux du Samedi. Fanchon. Les Adieux de la Tulipe. Le Nouveau Roger Bontemps. Ramponneau.
16e. Le Soldat. A une jolie Pâtissière. Les trois Soldats. Les Amours d'un dragon. Départ du Conscrit. Départ du Grenadier. A la foire de Saint-Cloud. Le Retour du Guernadier. Le Moucheron. La Mère Picard. Cadet et Babet.
17e. L'Hirondelle. La Gaîté d'Auvergne. La Savoyarde. Marmotte en vie. L'Anguille. Bacchus. La Lanterne magique.
18e. L'Abeille. Le Papillon. Le Point du jour. Fin du jour. Le Mois d'Avril. Le Gazon. Le Matin. La Châtelaine.
19e. Dagobert. Orphée. Dagobert. Le vieux Poëte de la Cour d'Amour. Petit bonhomme vit encore. Raton et Rosette. Plainte de Bacchus.
20e. Les Joyeux. Naissance de la bière. Le Délire bacchique. Le Hollandais. Le fond de la Besace. Aux sons des glouglous. Le Défaut de famille. A un Convive astronome. Les Deux Mesures.
21e. Mes soixante ans. Consuelo. La Payse. Le Fourniment. Fanfan la Tulipe. Le Troupier moraliste. Le Watchmann. Les Rigoleurs à Romainville.
22e. Vive Paris. Le Langage des mains. Le Vieux Paris. L'Heureuse Soirée. Paris à cinq heures du matin. Le Provincial à Paris. Le blocus de Paris. Le Mécontent de Paris et de sa femme. Le Péché de paresse à Paris.
23e. Cendrillon. Il faut des époux assortis. Les Amourettes. L'Amour de Collin. L'Honneur en danger. Pauvre Jacques. Le jeune Malade. Sapho. Réponse d'une vieille Comtesse. Les Douceurs de l'hymen. Bonne philosophie.
24e. Le point d'ivresse. Maîtresse du Cabaret. Éloge de l'Eau. Il n'est rien au-dessus du vin. Éloge du vin. Éloge de l'eau. La Restauration du Cabaret. L'Amour et le Vin. Le Carillon bachique.
25e. Diogène. Voilà pourquoi j'aime encore à chanter. Tristan de Léonais. Mort et Convoi de Malbrough. Le Départ pour la Syrie. Le Salut de la France. Voyage de la Folie. M. Dumollet. Le Retour du Soldat.
26e. Le Bal des Mères. Conseils à une jeune Fille. Galop épicurien. L'Épine et l'Épingle. La mère Bontemps. La Tour prends garde. La Toussaint. La Mode.
27e. Guillaume le Conquérant. A l'Égalité. La Marseillaise. Le Chant des Victoires. Le Vétéran. Que l'heure sonne et nous l'aurons encore. La Lyonnaise.
28e. Manette et Cadet. Suzon et Camarde. La petite Femme bienheureuse. Le Souvenir. Dans les Gardes françaises. Réponse aux plaintes d'une amante abandonnée. Francœur et Calin. La Blouse.
29e. Vadé. Le Tambour passionné. Jouir du présent. Relan-tanplan. L'Amour filial. Les Poissardes. A un jeune Officier. Les Cerises. Raimonde.
30e. Les Enfants. Jeunesse et Vieillesse. La Récréation. Giroflé, girofla. Il était une Bergère. Ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir? Avis aux jeunes Filles. Le Lilas est en fleur. Les petits Pois sont en fleur.
31e. Margotton et son âne. Ma mère le défend. Les Amours de M. Pierre et Mlle du Rosier. Guilleri. Nous étions trois Filles. Maîtresse au logis. L'heureux Berger. Mathurin. Les Cotillons. La Valse.
32e. Les Jeux de l'enfance. Le Cousinage. La tante Marguerite. La petite Marguerite. Deux à deux. La Marguerite. La Vieille. Le Chevalier du guet. Mon ami Remi. Un Mari s'il vous plaît. La petite Jeannette. La Loueuse de chaises.
33e. Jouissons. Floride. Le Chaperon de roses. La Goutte d'eau. Portrait des maris. Bouton de rose. Plaisir d'amour. La Liberté. Nid d'amour. Avis aux Femmes. L'Amour et les Arts.
34e. L'Eclipse de lune. A la Lune. Les Calicots. Le Chat qui dort. Le Clerc de notaire. Les Bossus. Au Clair de la Lune. La mère Michel. Le Grimacier. Les Bosses. Rabelais. La vraie Philosophie.
35e. Le Philosophe et la Fumée. Rond. Les Boutons. Tontaine, tonton. Le nouveau Mirliton. La bonne Aventure. Monsieur Ratant. La Fille-Oiseau.
36e. Histoire de Manon Giroux. Le Songe trompeur. Le Président dans l'embarras. La Rencontre de deux compères. Chanson de Manon. Louison. Les Abbés mondains. La Coquetterie. L'Aventure de Manon. La Fuite inutile.
37e. Jadis et aujourd'hui. Bouquet d'un Enfant à sa mère. Le Siècle pastoral. Suite au Siècle pastoral. Jadis et Aujourd'hui. Le vieux Temps. Le Portrait. J'aime la Vie. La Différence.
38e. Le Doigt. L'Épingle. La Chanson que chantait Lisette. Maman dort. La Bagatelle. Leçons d'une Mère à sa Fille. La Chanson de Lisette. Conseil aux jeunes Filles. La Paix et la Guerre. La feinte Défense. A Lisette Dubarry. La Mélancolie.
39e. Le Glas. Le Moine gris. Longchamp. L'Ombre de Marguerite. La Romance du pauvre Homme. Le Château des Ardennes. Le Chien de la Seine. Une Infidélité. Le Mariage rompu. Les Défauts de ma Maîtresse.
40e. Un Refrain de ma grand'-mère. Le Prince épicurien. Fuite du Plaisir. Le Plaisir et la Peine. Voilà le Plaisir. L'Émigration du Plaisir. Le Plaisir. Chaque âge a ses Plaisirs. Douleur et Plaisir. Le moderne Anacréon.
41e. Les Grimaces. Gentille Boulangère. Claudine à la Cour. Ni Jamais ni Toujours. En Ballon. La Bourbonnaise. La nouvelle Bourbonnaise. La Meunière. La petite Nanon. Le vieux Gaillard. L'Amour papillon.
42e. Le petit air boudeur. Apollon et Daphné. Les Impossibilités. Le Coq français. Héloïse et Abeilard. Lucrèce et Tarquin. Vau de Vire. Les jolis Péchés. Chien et Chat.
43e. Mars et l'Amour. Le Mariage de l'Amour. La Solitude et les Arts. Le Tombeau de l'Amour. L'Oracle accompli. L'heureuse Illusion. Le Temps et l'Amour. L'Éducation de l'Amour. L'Enthousiasme de l'Amour. Le Temps. Le Portrait d'Ismène. Ma Confession.
44e. Fous et Femmes aimables. Ronde de table. Couplets faits à un souper chez Mme Sablier. Paris et la Campagne. Couplets faits à un souper chez M. Sonnivry. Ressemblance et Différence. Les Apparences. Le Milicien de l'Amour. A deux de Jeu. Glissez, n'appuyez pas.
45e. Le Rêve. Lina la paresseuse. La Sommeilleuse. Le Souvenir. Dormez, dormez, chères Amours. Vivre loin de mes Amours. Elle a un mari. Elle est veuve. Adieu, mes Amours. Le Rendez-vous.
46e. Dessous la Treille. Cueillons les Roses et laissons les Épines. La Liberté. Richard. Le sultan Saladin. La Danse n'est pas ce que j'aime. Vaudeville adressé à Collet. Réponse au vaudeville de Saurin. Le Kabyle. L'Aveugle sans chagrin.
47e et 48e. La fille Michelle. Préville à Collé. La Fille raisonnable La Vestale. La Clef ou le Tuteur dupé. Jupiter démasqué. L'Hippodrome.
49e. Une Soirée d'été à Paris. A Mlle Lolotte. Sur les Aérostats à Paris. Paris à cinq heures du soir. Invocation de l'Amour. Le John Bull parisien. Adieu. Paris le soir. Les excuses à Paris.

Paris. Imprimerie Gerdès rue Bonaparte 43.

FRÉDÉRIC SOULIÉ

OEUVRES ILLUSTRÉES

A LA LIBRAIRIE THEATRALE,
12, boulevard Saint-Martin.

DIANE DE CHIVRI.

F. Barrias, del.
L. Deghouy, sculp.

Edouard Corbey à Honoré Cimaise.

Paris, le 1er février 1837.

Mon cher Honoré,

C'est une fatalité bien persévérante que celle qui nous sépare.

Il y a cinq ans, en sortant du collége, cités pour notre amitié comme Oreste et Pylade, Damon et Pythias, nous faisions le projet de suivre la même carrière pour ne jamais la quitter. La volonté de nos parents en décida autrement; ton père te fit surnuméraire dans les bureaux des finances à Paris, et le mien me fit teneur de livres de sa maison de banque à Laval.

Ce n'est pas que cet état me déplût; tu sais que toute ma vie j'ai été volontiers d'un caractère très-calme et d'un esprit assez paresseux. Le travail régulier d'un bureau, cette existence symétriquement divisée et étiquetée comme le casier noir que j'avais devant moi, me semble la plus convenable à ma nature.



Il m'emmena dans un petit boudoir reculé, et voici ce qu'il me raconta. — Page 4.

Je ne suis point comme toi amoureux du mouvement et du bruit; j'ai fort peu d'enthousiasme pour ces deux ou trois métiers de pauvres diables que vous appelez les arts; je ne partage pas la vanité de certaines gens qui n'ont d'autres soins que de se produire dans un monde qui est au-dessus d'eux. Je ne suis pas de ceux qui se font un titre des titres de leurs amis; et le jour où j'aurais pu toucher de la main un de vos grands hommes de coterie, je n'aurais pas craint de la tendre à un camarade obscur, au risque d'effacer le lustre d'emprunt que j'aurais reçu de cet illustre attouchement.

Ce qu'on appelle les plaisirs de Paris me semble très-souvent une prétention ridicule, et plus souvent encore une dissipation qui frise le vice; toutes ces idées de progrès, de grand mouvement industriel, de régénération sociale dont on fait le texte de tant de médiocres articles de journal, me paraissent une des plaies de notre époque. J'ac-

reple le fantastique en fait de littérature ; c'est une flamme obscure et fausse qui a conduit ceux qui ont voulu la suivre à patauger dans l'absurde et le vide, mais le mal n'est pas bien grand ; et, somme toute, j'aime encore mieux un fou qui me dit des billevesées toutes neuves, qu'un pedant qui me répète des platitudes consacrées. Il n'en est pas de même en affaires, où le fantastique mène droit à la ruine et à la friponnerie. Enfin, mon cher Honoré, ce qui fait le bonheur du Parisien m'est indifférent ou insupportable ; ce qui fait sa gloire me semble absurde ou ignoble.

C'était donc déjà pour moi un grand malheur de quitter ma bonne et douce vie de province, mes habitudes prises, mon bonheur modeste et reglé ; toutefois, il y avait une consolation au fond de mon déplaisir, c'était l'espoir de te retrouver à Paris et d'y vivre sous ton aile ; car en cette occasion c'est toi qui aurais été le protecteur de ma timide ignorance et de mon ridicule provincial.

J'arrive, et voilà que j'apprends qu'on vient de te nommer contrôleur des contributions directes à Châteauroux.

J'ai été sur le point de repartir immédiatement. Mais mon père ne me l'eût point pardonné. D'ailleurs je ne puis m'en retourner sans avoir au moins remis mes lettres de créance à M. Fanon, le banquier chez qui mon père prétend me faire achever mon éducation commerciale.

Je ne sais trop ce que j'apprendrai chez mon nouveau patron, à moins que ce ne soit l'art de vendre à prime des actions qui n'ont pas la valeur réelle de leur capital nominal. Je n'y ai point de dispositions.

La banque faite avec probité est une chose qui n'a pas besoin de bien longues études ; la spéculation seule est difficile. Tout le monde peut être honnête homme, c'est un rôle à la portée des moindres intelligences ; mais celui de fripon demande beaucoup d'habileté ; et vu la concurrence, je crois que le génie y devient nécessaire. J'y dois donc renoncer, moi pauvre petit esprit de province qui ne sais bien que deux des commandements de Dieu : *Tes père et mère honoreras*, et *le bien d'autrui tu ne prendras.*

C'est le premier de ces commandements qui m'a forcé à accepter un séjour d'un an à Paris pour obéir à mon père, et c'est le second qui rendra ce séjour inutile pour moi. Toujours est-il que m'y voilà.

Je suis arrivé avant-hier à neuf heures dans une voiture appelée messageries royale. Le roi est fort heureux d'avoir des voitures particulières et de laisser ces messageries au populaire. Je lis tous les jours de très-beaux prospectus sur la facilité et la commodité des nouvelles voitures publiques, et sur les remercîments qu'on doit aux hommes industrieux qui les perfectionnent. Probablement les marchandises ont profité de ces immenses améliorations ; et il est donc juste d'accorder aux entrepreneurs l'admiration des portemanteaux et la reconnaissance des *colis*. Mais quant à moi, voyageur, je me crois d'autant plus quitte envers ces bienfaiteurs de l'humanité, que j'ai payé ma place, c'est-à-dire le supplice de l'encagement et de la suffocation pendant trente heures.

J'ai traversé Paris au milieu de tas de pavé, de trous, de maisons en construction. J'ai demandé si nous étions en pleine révolution, on m'a répondu qu'on faisait des égouts. Tant d'égouts supposent beaucoup de fange. Encore si elle était toute sur le pavé, ce serait un petit désagrément.

Arrivé dans la cour des Messageries royales, j'ai été appréhendé au sac de nuit, à la malle, au porte manteau par un douanier en habit vert. Je n'ai pu persuader à ce monsieur que je n'avais pas fait soixante-dix lieues pour introduire en fraude une bouteille de vin, il n'a pas tenu compte de mes raisons, et j'ai été oblige de lui laisser tremper ses mains sales dans mon linge blanc. Une fois son examen fini, il m'a abandonné à la voracité d'un commissionnaire qui a emporté bon gré, malgré mon bagage, rue Montmartre, hôtel de....

Dans la plus misérable auberge de province on m'eût donné à souper ; dans ce que vous appelez hôtel, on m'a répondu qu'il n'y avait pas de cuisine pour les voyageurs. J'étais si fatigué que je me suis couché sans dîner. Qui dort dîne, dit le proverbe ; mais pour que le proverbe soit vrai, il faut dormir, et je n'ai pas fermé l'œil au milieu du tapage infernal de toutes sortes de voitures roulant toute la nuit sous mes croisées.

Le lendemain j'examinai ma demeure, c'est une chambre à peu près meublée. J'ai demandé ce que cela me coûterait, on m'a répondu que cela valait quatre francs par jour, et j'ai calculé que cela me coûterait par an tout juste les 1,500 fr. que mon père me donne en supplément aux 2,500 fr. que je dois gagner chez mon futur patron, et cela, dit mon père, pour tenir mon rang à Paris.

J'ai voulu savoir le prix de revient de ce que mon père appelle tenir son rang, et j'ai expérimenté ce que vous appelez la vie de garçon si économique à votre dire. Je suis allé déjeuner dans le premier café que j'ai trouvé.

Je n'avais pas encore imaginé que manger quand on a faim fût un luxe exorbitant : le total de ma carte a commencé mon instruction sous ce rapport. J'ai payé 3 fr. 50 c. des œufs sur le plat, une demi-bouteille de vin et un beefteack. Je ne sais pas l'anglais : mais il me semble que le mot beefteack veut dire bœuf grillé, et on m'a servi de la viande à peu près crue, que j'ai trouvée détestable comme doit le faire tout bon Français élevé dans la cuisine de ses pères, et qui n'a pas la prétention de n'être pas de son pays.

Je suis allé ensuite *flâner* au Palais-Royal ; *flâner* est un bonheur parisien. Je comprendrais que ce fût un plaisir de provincial, qui admire quelques magasins qu'il n'a pas vus, et je pardonnerais à son ignorance cette curiosité stupide qui arrête les passants devant une robe de chambre sur un mannequin, ou une perruque sur une tête en cire ; mais que ce soit là une occupation parisienne, je n'y conçois rien. Il est vrai qu'il y a beaucoup de choses auxquelles je ne conçois rien.

Après avoir flâné, je me suis trouvé fatigué. Le droit de fatigue coûte deux sous à Paris ; louer deux sous par heure une chaise qui coûte trente sous m'a semblé d'une spéculation supérieure ; mais je ne veux pas t'ennuyer de mon ennui, je dois te dire seulement qu'après avoir erré en omnibus de monument en monument, qu'après avoir dîné et passé ma soirée au parterre de l'Opéra, je me suis trouvé avoir dépensé 18 fr., ce qui, avec les 4 fr. de ma chambre, me donne par jour un total de 22 fr., et par an de 8,030 fr., ce qui ne correspond guère aux 4,000 fr. que je possède pour tenir mon rang.

Je ne te dis rien de ce que j'ai vu, parce qu'en vérité j'ai peur de te paraître par trop niais, et qu'à supposer que je partageasse votre admiration pour les prodiges des arts, cette admiration me semble une ressource qui doit s'user bien vite.

J'accepte donc comme une noble jouissance l'aspect de cet immense morceau de pain d'épice venu d'Égypte sous le nom d'obélisque, et je consens à reconnaître, comme une occupation digne du peuple le plus spirituel de la terre, le spectacle du ballet *la Chatte métamorphosée en femme ;* mais une chose qui est à la hauteur de mon esprit de provincial, une toute petite chose, c'est qu'en entrant à l'Opera on m'a fait payer trois sous pour prendre soin de ma canne. Je savais que les Anglais ont mis un impôt sur la poudre à poudrer les domestiques, sur les chiens et sur les chats ; mais j'ignorais qu'il existât en France un impôt sur la canne. Dans mes loisirs de provincial, je lis quelquefois les lois qui se discutent aux Chambres, et surtout les lois fiscales. Je ne connais pas la loi des cannes ; ceci est peu de chose, mais tout porte leçon.

Probablement à mesure que j'avancerai dans la vie parisienne, si j'y avance, ce que je ne crois pas, j'apprendrai bien des choses que j'ignore ; en attendant je suis rentré chez moi, bien étonné de mon peu d'étonnement à l'aspect de cette cité colossale, capitale du goût, des arts et de la civilisation.

Demain j'irai chez M. Fanon, ou plutôt chez M. Jules Fanon ; car maintenant la banque affecte la mode artistique du prénom, et mon banquier s'appelle Jules Fanon, comme un de tes poëtes favoris s'appelle Victor Hugo ; j'irai chez mon futur patron, je verrai à quoi il me destine, et, pour obéir à mon père, me résignerai au rôle subalterne que sa science parisienne me réserve probablement ; mais je t'avoue que je rejetterai le plus vite possible des ennuis que ta présence à Paris m'eût sans doute fait accepter.

Ainsi donc, mon cher Honoré, si tu as quelque envie de me répondre, n'attends pas six semaines ou deux mois comme cela t'arrive quelquefois, sans quoi ta lettre ne me trouverait sans doute plus à Paris. En tout cas, adresse-la-moi chez M. Jules Fanon : car je vais quitter dès demain le luxe de loyer de mon hôtel garni.

Adieu, et porte-toi bien, c'est chose facile en province où l'on a de l'air et de l'espace tant qu'on en veut ; je tâcherai de ne pas être malade dans ce cloaque où je suppose que la maladie doit être fort chère et la mort ruineuse. Quant à moi, je t'écris chez ton directeur.

Ton ami pour la vie. ÉDOUARD CORBEY.

II

Honoré Cimaise à Édouard Corbey.

Châteauroux, 18 février 1838.

Mon cher Édouard,

J'ai reçu ta lettre et je l'ai lue jusqu'au bout, et qui plus est je l'ai relue jusqu'au bout ; elle était cependant toute dans un mot ; il t'aurait suffi de m'écrire :

J'ai dépensé vingt-deux francs en un jour.

J'aurais deviné le reste ; Paris est un cloaque, les Parisiens sont des imbéciles, et tout ce qui se fait à Paris est un metier de dupes ou de fripons ; tu as quatre mille francs à dépenser par an, et tu es à Paris ! et tu te plains ! et tu ne comprends pas que tu es l'homme le plus riche, le plus heureux, le plus indépendant du monde !

Avec quatre mille francs d'assurés, on fait, quand on veut, six mille francs par an de dettes non usuraires. Cela dure deux ans, ton père paiera : le mien a bien payé, et il n'est pas banquier. Cela te constitue dix mille francs de rentes nets et clairs ; c'est une fortune.

Je ne te parle pas des ressources que l'on trouve toujours à Paris quand on veut bien les chercher.

Tu dois bien penser que je ne m'étais pas acquis une assez belle réputation d'élégance avec mes douze cents francs du ministère et les deux mille francs de crédit que j'y ajoutais par an. Je n'usais pas

tout le papier de l'administration à son profit, et j'ai écrit plus d'un vaudeville dont le manuscrit portait en tête :

MINISTÈRE DES FINANCES,

Division des contributions directes.

Je ne sais si cela a porté bonheur à mes pièces, mais elles semblaient participer à la propriété qu'a tout papier du ministère des finances, et qui est de demander et de percevoir l'argent du public. Quoi qu'il en soit, j'étais fort content de mon sort, et je ne demandais rien à personne, lorsqu'il a pris au ministre l'idée de me donner de l'avancement. C'est moi qui aurais le droit de demander si nous sommes en révolution.

Conçois-tu un ministre à qui l'on ne demande rien, et qui vous accorde quelque chose ! Voilà de ces événements qui n'arrivent qu'à moi. Toujours est-il qu'il m'a fallu partir, et que je suis arrivé hier à Châteauroux.

Je ne te ferai pas l'odyssée de mes infortunes, elles ne ressemblent en rien aux tiennes. On m'a donné à souper dans mon auberge. Malheur! trois fois malheur! On se passe de souper, c'est un petit désagrément; manger un pareil souper, c'est un châtiment que je n'avais pas mérité.

La maîtresse de mon hôtel, ayant appris mon nom, et mon nom est connu à Châteauroux comme celui d'un fonctionnaire public qui n'a pas moins de 2,000 fr. d'appointements à dévorer, comme disent les contribuables; la maîtresse de mon hôtel m'a offert de m'abonner à la table d'hôte, qui est servie tous les jours à cinq heures, le tout moyennant 45 francs par mois, payés d'avance. D'avance! comme ce mot renverse de fond en comble le beau système de crédit que j'ai pratiqué jusqu'à présent! Mais je crois que le crédit me serait chose fort inutile en ce pays et que j'en serai réduit à faire des économies sur mes 2,000 fr., à moins que la bouillotte ne s'en mêle. Je répondis à mon hôtesse que je prendrais un parti quand j'aurais vu la ville, et je suis allé me coucher. Tu n'as pas dormi, je n'ai pas dormi. Seulement, c'est mon lit qui m'a tenu éveillé et non pas le bruit des voitures. En province vous appelez ça des lits; on en fait à Paris pour redresser les bossus, ceux de Châteauroux ont probablement un but tout contraire.

Je me suis levé et j'ai entendu un gros garçon en sabots me demander. C'est le domestique de mon directeur qui m'envoyait la missive qui venait de lui arriver et qui me faisait dire qu'il m'attendait dans la matinée. Ceci m'a paru d'un empressement plus qu'administratif, et j'ai sollicité du factotum de mon chef le temps de faire un peu de toilette.

Je n'ai aucune envie de t'envoyer mes impressions de province, mais j'ai eu le malheur d'ouvrir ma fenêtre, et j'ai eu sous les yeux le spectacle du marché. C'est sale et laid, voilà tout. Je n'ai jamais entendu piailler de ce ton.

Je veux que le diable m'emporte si je sais comment je ferai pour aller jusque chez mon directenr en bottes vernies ; il y a un demi pied de boue dans les rues. J'ai fait demander un cabriolet, on m'a proposé une carriole d'osier attelée d'un cheval de labour avec un cocher en sabots et en blouse. Alors j'ai compris où j'étais ; en province, entends-tu? en province. Jusque-là je ne me l'étais pas complétement figuré. Envoie-moi des socques, mon cher Edouard ; je mettrai des socques et j'aurai un parapluie!

Je t'écris en attendant l'heure de ma visite devant laquelle je recule le plus que je peux.

Une fille d'auberge entre dans ma chambre ; elle vient de cirer mes bottes de voyage à la cire anglaise. Elle a l'air ravi de ce qu'elle a fait.

Je pars la mort dans l'âme. Attends une seconde lettre de moi avant de m'écrire. Je ne resterai pas dans ce pays, je te le jure, et j'espère t'annoncer mon retour à Paris avant huit jours. A bientôt.

Honoré Cimaise.

III

Honoré Cimaise à Edouard Corbey.

Mars, 1838.

Mon cher Édouard,

Dans cette lettre je comptais te rendre compte de ma visite chez le préfet, bon préfet; chez mon directeur M. Derbot, excellent homme; chez M. du Hauterre, mon inspecteur, mari de madame du Hauterre, le vrai maître de la maison. J'en avais esquissé d'assez bons croquis et je te les enverrais si je n'étais sous l'impression d'un récit que je viens d'entendre, et que je veux t'écrire sur-le-champ pour ne pas en omettre la moindre circonstance.

Ce récit a été amené par une gaucherie de ton serviteur, gaucherie que je dois te dire aussi, parce qu'elle te fera mieux comprendre l'intérêt qu'a dû m'inspirer, à moi, un récit que j'écoutais en présence de la femme qui en était l'objet.

Il faut d'abord t'apprendre que nous devions avoir pour hier samedi un grand bal à la préfecture, et j'avais réservé pour cette soirée tout ce que je me crois de puissance d'observation pour composer ma galerie. Un bal de préfecture, c'est une sorte d'exposition publique des produits moraux d'un département, et je comptais beaucoup sur la médisance verbeuse de la femme de mon inspecteur, Mme du Hauterre, pour me servir de livret et me dire les noms et les titres des individus.

J'arrivai donc vers dix heures chez le préfet. Je m'aperçus qu'il était trop tard pour une de mes plus importantes observations, celle des entrées et des nuances de l'accueil administratif. Les salons étaient pleins, la fusion était opérée, on était en pleine contredanse, et j'avoue que dans cette mêlée de femmes vêtues de gaze et de soie, passant et repassant avec une grâce décente et assurée, j'ai cru voir un reflet des éblouissantes fêtes de Paris. Je te dirai même que j'ai remarqué dans ce bal une chose d'assez bon goût, et que n'ont point nos bals de Paris.

Dans nos salons, il n'y a guère que deux classes de femmes, celles qui dansent et celles qui ne dansent plus; et comme à Paris les femmes ne renoncent à la danse que lorsqu'elles sont d'un âge ou d'un volume à épouvanter les plus petits jeunes gens, il en résulte que ce qu'on appelle tapisserie est un assortiment de visages ridés et boursouflés de la façon la plus grotesque. J'ai remarqué qu'il n'en était pas de même à ce bal de la préfecture; beaucoup de femmes d'une charmante beauté restaient sur leurs siéges, regardant danser leurs filles, tandis que les aïeules de ces belles danseuses s'étaient reléguées dans d'autres salons autour des tables de whist et de boston. Ainsi c'étaient des quadrilles blancs et roses, parés de jeunesse et de candeur, s'agitant gracieusement dans un cadre de femmes qui portaient, sans en être écrasées, l'éclat de leurs brillantes toilettes. Ce premier aspect, je dois le dire, me désenchanta un peu du dédain que j'apportais à cette réunion, et je restai un moment dans un étonnement qui n'était pas exempt de quelque plaisir. Ce fut pendant que je contemplais le spectacle vraiment distingué de l'assemblée, que je remarquai une femme d'une rare beauté et d'une jeunesse qui admettait la danse même dans ce salon; elle pouvait avoir vingt-deux ans au plus. C'était une si grande pureté de traits, une telle noblesse de physionomie, une si modeste majesté, que je ne pus la quitter des yeux, et que je ne pus prendre garde à l'effet que je faisais. Il me semblait que son regard passa plusieurs fois devant le mien, mais sans que rien m'avertît qu'elle daignât s'apercevoir de l'ardente admiration avec laquelle je la regardais.

Je pensai, (et ici je te rends franchement compte de mes sensations, comme je les éprouvai,) je pensai que ce devait être quelqu'une de ces reines de petite ville, qui ont toute la sottise d'un empire absolu, et je ne crus pas de ma dignité de me joindre à l'adoration publique par une contemplation ridicule.

Je passai dans les autres salons où j'allai saluer le peu de personnes que je connais, et où je vis M. Derbot, mon directeur, faisant une partie de trictrac dans un coin du salon. Mme du Hauterre était à deux pas, causant avec un vieux monsieur qui riait beaucoup des méchancetés que sans doute elle lui racontait. La conversation me parut tellement animée que j'aurais donné beaucoup pour y prendre part; ne pouvant m'y mêler, je me mis à en observer la pantomime.

Mme du Hauterre que j'avais déjà vue une fois lors de ma visite à mon inspecteur, m'avait paru très-bien, mais elle me parut alors plus charmante encore que la première fois; elle causait avec une volubilité de paroles et de gestes pleine de grâce et de vivacité. Je ne savais de qui elle parlait ; mais assurément elle contrefaisait quelqu'un de fort ridicule, car elle prenait des poses qui faisaient éclater de rire le vieux monsieur.

Pendant ce temps la contredanse avait fini, et comme elle allait recommencer, un jeune homme vint offrir la main à Mme du Hauterre.

A ce moment seulement elle se retourna en se levant, et me vit fort occupé à l'examiner. En m'apercevant, elle devint rouge jusqu'au blanc des yeux; elle demeura un moment comme indécise sur ce qu'elle avait à faire, et enfin acceptant la main que lui présentait son cavalier, elle passa devant moi en me rendant le salut le plus pincé et le plus froid du monde.

J'avoue, (et remarque que je te rends toujours compte de mes sensations telles qu'elles eurent lieu, une à une,) j'avoue que je fus flatté de cette froideur. Cette femme m'avait paru trop émue lorsqu'elle rencontra mon regard pour ne pas croire que ma présence n'était pas étrangère à cette émotion, et je compris très-bien qu'elle eût la prétention de la cacher sous ce grand air de froideur. Je la suivis donc bientôt dans le salon de danse où je retrouvai la belle personne dont je t'ai déjà parlé, assise encore à la même place et ne dansant point. Cet abandon m'étonna assez pour me distraire de mes observations sur Mme du Hauterre. Cependant je pus la voir me cherchant du regard toutes les fois que la contredanse lui permettait de m'apercevoir.

Je crus m'apercevoir que l'attention exclusive que je donnais à la belle abandonnée la piquait, et j'en eus la conviction lorsque je la vis engager avec son danseur une conversation où elle semblait affecter de me montrer qu'elle ne s'occupait point de moi.

La contredanse s'acheva, et c'eût été pousser hors des bornes de la politesse mon rôle de cruel que de ne pas aller m'informer de la

santé de mon inspectrice. Je m'approchais d'elle; mais avant que je lui eusse adressé la parole, elle me dit avec un sourire plein de coquetterie:

— Ni pour celle-ci, ni pour la seconde, ni pour la troisième, je suis engagée.

Je trouvai assez leste le refus d'une chose que je n'avais pas demandée, et je m'inclinai avec un profond respect en lui disant:

— Vous me supposez plus ambitieux que je ne le suis, madame; je ne venais que vous demander des nouvelles de votre santé. — Ah! fit-elle d'un air presque irrité en se reculant.

Je renouvelai mon salut en disant:

— Je ne danse plus.

Elle me regarda alors avec un air d'indéfinissable raillerie et me répondit en s'inclinant: — Pardon, j'avais oublié.

Je l'avoue, je ne compris rien à cette repartie qui fit sourire le jeune homme qui lui donnait la main. Elle devait donc cacher une méchanceté dont je n'avais pas la clef, et je me résolus à aller m'asseoir auprès de Mme du Hauterre pour lui en demander l'explication. J'allais me diriger vers elle avec d'autant plus d'empressement qu'elle avait été prendre place près de cette belle des belles qui ne dansait pas, lorsqu'une voix partie de derrière la porte contre laquelle j'étais appuyé me cloua à ma place.

— Montrez-moi donc votre nouveau contrôleur, dit-on à côté de moi.

La voix de mon directeur répondit: — Il était là tout à l'heure. — Ce doit être un plaisant original, reprit le premier interlocuteur; Mme du Hauterre vient de me raconter les visites qu'il lui a faites; il paraît que c'est un gant jaune assez ridicule. — Hum! hum! fit mon directeur, vous savez que Mme du Hauterre n'est pas très indulgente. — C'est égal, dit l'autre, je ne serais pas fâché de voir un échantillon de l'espèce fashionable.

Je me penchai de l'autre côté de la porte et je reconnus le vieillard avec qui Mme du Hauterre causait si joyeusement un instant avant.

C'eût été un jeune homme que j'aurais peut-être réfléchi que c'était un mauvais début dans un monde où je vais être forcé de vivre, qu'une demande péremptoire d'explication dans la première réunion où je me trouvais, chez le premier magistrat du département; j'aurais peut-être pensé que ce jeune homme n'était pas responsable des méchancetés d'une femme que j'avais trouvée, quelques jours avant, si amusante, quand sa malice s'exerçait sur le compte des autres; mais enfin toutes ces sages réflexions me furent inutiles; le curieux qui désirait me connaître était un vieillard, et celui auquel il s'enquérait de moi était mon supérieur; je fus donc forcé de garder mon dépit, et je compris alors la rougeur subite de Mme du Hauterre surprise par moi dans ses médisances; je pus commenter alors sa pantomime si expressive, et jusqu'à ce mot: — Je l'avais oublié! qui m'avait semblé si peu significatif, et qui probablement voulait dire: — J'avais oublié qu'un des ridicules de la jeunesse parisienne, c'est de ne plus danser.

Ce devait être un ridicule, en effet, dans le salon où je me trouvais, et où tous les jeunes gens prenaient à cœur ce plaisir si insipide quand il n'a d'autre but que de remuer les jambes, le plus souvent à contre mesure.

La plus grande puissance du sang-froid n'est pas de parer sur-le-champ les coups imprévus, c'est celle qui vous fait attendre patiemment l'occasion de prendre votre revanche. Si j'avais eu cette qualité, probablement j'aurais pu rendre à Mme du Hauterre une partie du dépit qu'elle avait fait naître en moi. Il eût peut-être suffi pour cela de ne pas m'occuper d'elle; mais j'avais hâte de lui prouver que je n'étais pas un homme à bafouer à plaisir, et cette impatience me fit faire une énorme ou plutôt deux énormes sottises. La première, ce fut de me venger d'une médisance par une grossièreté; la seconde.... mais il faut te dire avant ce qui me poussa à cette sottise.

Mme du Hauterre était demeurée près de cette admirable personne qu'on ne faisait pas danser. Je venais de dire à Mme du Hauterre que je ne dansais plus; c'était, à ce qu'il me parut du moins, d'une impertinence assez achevée que d'inviter une autre femme et de l'inviter à côté d'elle; d'ailleurs, c'était aussi réparer vis-à-vis de cette belle délaissée l'injure que lui faisait tout le monde. Cette idée m'envahit, s'empara de moi, et sans me donner le temps de réfléchir, je me décidai à la mettre à exécution.

Déjà les musiciens reprenaient leurs instruments, le nouveau danseur de Mme du Hauterre allait l'enlever, elle s'était déjà à moitié levée, tout en parlant à sa voisine, je me glisse rapidement, je m'approche et je dis à cette reine des belles: — Oserais-je vous demander l'honneur de danser avec vous?

Cette dame se tourna aussitôt en tendant sa main vers moi, et je pus voir sa céleste figure où se peignait un étonnement inquiet, tandis que Mme du Hauterre me regardait d'un air renversé.

— Serais-je assez heureux, dis-je, en prenant la main qu'on me tendait, pour voir ma demande accueillie? — Qui est-ce? dit cette dame, en retirant sa main par un singulier effroi. Est-ce à moi qu'on parle? — Oui, madame, lui dis-je fort surpris de son geste.

Cette dame baissa la tête et me répondit d'une voix étouffée:

— Je ne danse pas, monsieur.

Et en même temps je vis deux grosses larmes rouler sur ses joues.

J'étais stupéfait: Mme du Hauterre s'était replacée près de cette dame en me jetant un regard superbe de dédain, et je pus voir, en me retirant, qu'elle parlait à sa voisine comme pour la consoler du malheur qui venait de lui arriver; et tu dois penser si ma sottise parisienne dut servir de texte aux consolations de la provinciale à la provinciale.

Je regagnai le salon où se trouvait M. Derbot, mon directeur. Il avait fini sa partie de trictrac, et m'aborda avec une charmante bonhomie, bien différente du ton assez bourru que je lui avais vu dans ses bureaux. — Eh bien! me dit-il, comment trouvez-vous nos bals de province? — Charmants, lui dis-je; mais on y marche sur des charbons ardents, quand on n'y connaît personne. — Pourquoi cela? me répondit-il. — Parce qu'on risque d'y commettre beaucoup de maladresses. — Nos dames sont indulgentes. — Vous ne mettez pas Mme du Hauterre du nombre, je suppose. — Est-ce que vous savez déjà quelque méchanceté sur votre compte? — C'est ce que je vous dirai tout à l'heure, si vous voulez bien me dire quelle est cette dame que je vais vous montrer. — Ah! vous avez déjà remarqué une dame, me répondit le directeur, en riant; voyons, ajouta-t-il, en me suivant vers la porte du salon. — Veuillez bien prendre garde, lui dis-je, de ne pas prêter à ma question un sens qu'elle n'a pas; quand je vous aurai dit ce qui m'est arrivé, vous verrez que cette question est presque nécessaire. Tenez, voyez: quelle est cette dame qui est près de cette console et qui écoute ce vieux monsieur que je crois des amis de Mme du Hauterre, car ils causaient très-gaiement ensemble quand je suis arrivé? — D'abord, me dit M. Derbot, ce monsieur, qui est le président du tribunal, et Mme du Hauterre se détestent cordialement; comme ils ont le même genre d'esprit ils se craignent et se ménagent. M. Hervois est peut-être le seul homme dont Mme du Hauterre ne dise pas de mal, et Mme du Hauterre est la seule femme qui échappe à la dent de M. Hervois. C'est pour cela qu'ils vivent dans une intimité haineuse qui finira par une guerre acharnée. — C'est très-bien, dis-je à mon directeur; mais cette dame, quelle est cette dame? — Mme Léonard Asthon, la fameuse Mme Léonard Asthon. — J'avoue que sa renommée n'est pas venue jusqu'à moi. — Eh bien! reprit M. Derbot, c'est la fameuse Mlle de Chivri. — Pas davantage, lui dis-je en secouant la tête. — Au fait, vous avez raison, me dit-il, cette affaire a été étouffée le plus possible; on a empêché les journaux d'en parler; il est tout simple que vous l'ignoriez. Mais pourquoi me demandez-vous qui elle est? — C'est, lui répondis-je prudemment, parce que je m'étonne qu'on ne la fasse pas danser. — Elle? me dit mon directeur; elle est aveugle. — Aveugle! — Vous ne vous en êtes pas aperçu? — Si peu que je l'ai invitée à danser. — Vous! s'écria-t-il; ah! tant pis... tant pis.... car vous avez dû lui faire bien du chagrin. — Elle est donc bien malheureuse de sa position? — Oui, car sa position a été un grand malheur pour elle...

Puis il reprit:

— Mon Dieu! que je suis fâché que vous ayez été l'inviter; je suis sûr qu'elle en pleure dans le cœur. — Je ne vous cache pas qu'elle en a pleuré de ses deux yeux, et Mme du Hauterre, qui était près d'elle, s'est chargée de la consoler. — Pauvre femme! reprit mon directeur; mais comment Mme du Hauterre ne vous a-t-elle pas arrêté quand vous avez fait cette... — Sottise, voulez-vous dire? — Non, reprit M. Derbot; mais c'est plus qu'une maladresse, c'est un grand chagrin que vous avez fait à la plus noble et à la plus malheureuse des femmes; et comme l'intérêt de sa vie est lié à beaucoup d'autres que vous pourriez blesser parce que vous les ignorez, il faut que je vous apprenne cette déplorable histoire. — Volontiers, lui dis-je.

Il m'emmena dans un petit boudoir reculé, et voici ce qu'il me raconta.

IV

Tu dois bien supposer, mon cher Edouard, que ce n'est pas cependant comme je vais te la dire que M. Derbot me raconta cette histoire.

Elle est fort embrouillée de noms supposés que je confondais quelquefois les uns avec les autres, et de circonstances singulières que je ne comprenais pas toujours; alors j'interrompais le narrateur, je demandais des explications, et j'arrivais à démêler tous ces fils, à suivre clairement les événements et à les coordonner. C'est donc le récit de mon directeur que je t'envoie, mais avec les impressions qu'il a fait naître en moi, mais dans un ordre plus régulier et débarrassé des mille incidents d'une conversation, sans que toutefois j'aie rien ajouté ni retranché des faits importans. Seulement tu remarqueras que, pour t'épargner la fatigue que j'ai eue à tirer à clair cette histoire, j'ai commencé par t'en faire connaître d'abord les principaux personnages avec leurs positions respectives.

DIANE.

M. Léonard Asthon est un gentilhomme de Vitré et très-riche propriétaire dans cette partie de la Bretagne. Sa famille, qui est d'excellente noblesse, vint en France à la suite de Jacques II, et s'y fixa

après la mort de ce roi déchu. Depuis le règne de Louis XIV tous les chefs de cette famille prirent part aux diverses entreprises des Stuarts pour remonter sur le trône, et ce ne fut que lorsque le dernier de cette race eut dit adieu pour toujours à des espérances impossibles que les Asthons se considérèrent comme dégagés de leurs services envers les Stuarts, et qu'ils prirent la qualité de Français et transportèrent à une autre monarchie cet esprit de dévouement qui déjà leur avait fait un renom chevaleresque dans le dernier siècle.

Cette fidélité au malheur, qui semblait une destinée particulière de la famille des Asthons, ne manqua à aucun de ses membres. Le grand-père de Léonard avait suivi Charles-Edouard dans sa malheureuse tentative de 1745; durant notre première révolution, son père servit les Bourbons dans les guerres de la Vendée, et Léonard, ancien officier de la garde royale, accepta cet héritage d'aveugle dévouement et de rebellion, en se mêlant activement aux troubles qui agitèrent les départements de l'Ouest après la révolution de juillet.

Je te dis tout ceci pour te faire comprendre comment ce seul nom d'Asthon emportait avec lui une de ces grandes idées de générosité et de dévouement qui séduisent de prime abord l'imagination et intéressent le cœur.

Du reste, M. Léonard Asthon répondait parfaitement de sa personne à l'idée romanesque que son nom faisait naître. Il avait à peine trente ans, et était d'une beauté remarquable; il avait ce courage aventureux qui se sent mal à l'aise dans les rangs calmes et réguliers d'un régiment, et qui regrette ces sanglantes mêlées de nos pères, où un chevalier armé de toutes pièces s'élançait, la hache au poing, dans les rangs de ses ennemis pour y acquérir une gloire qui n'était qu'à lui. Tu comprends qu'avec de pareilles dispositions, Léonard Asthon, ajoutant sa chevalerie personnelle à celle de ses ancêtres, dut bientôt devenir une sorte de héros parmi ceux de son parti. C'était pour les paysans de la Bretagne un nouveau Charette, un autre Bonchamps; c'était pour les châtelaines de ce pays un Mac-Yvor, un Claverhouse, un de ces beaux personnages de Scott, qui font si bon effet dans les rêves des femmes.

Or, parmi ces femmes qui rêvent, il y avait à quelques lieues de Nantes une certaine Mme de Kermik, de pure race bretonne aussi, et dont les fils et le mari avaient péri dans les premières guerres de la Vendée. Une seule fille lui était restée et avait épousé M. de Chivri qui avait été le frère d'armes de MM. de Kermic. C'est de ce mariage que naquirent trois fils, Georges et Philippe de Chivri, nés en 1804 et 1806, et plus de dix ans après, en 1814 et en 1816, Martial et Diane de Chivri, celle dont je dois te dire l'histoire.

La naissance de Diane fut un malheur; car sa mère mourut en lui donnant la vie, et Diane naquit aveugle.

A cette même époque, Mme de Kermic perdit une nièce qui lui avait fait fidèle compagnie dans sa vieillesse, car Mme de Chivri habitait les environs de Châteauroux où sont toutes les propriétés de son mari. Mme de Kermic apprit tout à la fois la mort de sa fille, la naissance de Diane, et l'infirmité dont cette enfant était frappée. Elle la demanda à son gendre, à qui elle fit comprendre, qu'un homme ne pouvait entourer l'enfance de Diane des soins vigilants et continus qu'exigeait sa cruelle position. M. de Chivri, dont l'ambition s'était réveillée au commencement de la Restauration, et qui s'était décidé à aller habiter Paris avec ses fils pour surveiller leur éducation, M. de Chivri, dis-je, se rendit aux désirs de sa belle-mère; il lui envoya sa fille, et Diane fut élevée par sa grand'mère au château de Gigan, à une demi-lieue de Machecoul, et loin de son père et de ses frères.

Maintenant, franchis d'un seul bond une période de seize ans; vois M. de Chivri, âgé de soixante-dix ans, devenu pair de France, demeuré fidèle à ses devoirs de législateur, et comprenant que le pays tout entier vaut bien une famille, et que les droits des nations viennent encore mieux de Dieu que les droits des souverains; vois aussi ses trois fils, Georges, chef de bataillon dans un régiment de ligne; Philippe, déjà distingué dans la carrière civile, et Martial, âgé de dix-huit ans, mais faible, étiolé, pâle comme le sont presque toujours ces enfants tardifs, fruits presque avortés d'une nature déjà défaillante. Toutefois il eût semblé que Diane avait échappé à cette loi commune de dépérissement, tant à seize ans elle était déjà grande, belle et forte, si la cécité dont elle était affligée n'eût montré que la nature avait été impuissante à compléter cette œuvre d'ailleurs si parfaite.

Tous ces préliminaires indispensables étant posés, figure-toi que tu es à la fin de l'année 1832, au moment où la guerre civile venait d'être terminée par l'arrestation de la duchesse de Berry et où ceux qui avaient pris part à sa folle tentative étaient obligés de se soustraire au jugement dont ils étaient menacés; transporte-toi dans un vieux château assis au pied d'une colline couverte de bois et de roches, et où se trouvaient des fourrés assez épais, des cavernes assez profondes pour qu'on pût s'y cacher. Autour de ce château un parc d'une grande étendue, et dans lequel se trouvent plusieurs pavillons séparés, dont l'un est situé à l'angle le plus éloigné de ce parc, à un endroit où le bois touche aux murs de l'enclos; une des portes de ce pavillon ouvre sur le bois, l'autre sur le parc. Il est dix heures du soir, la nuit est mauvaise et tourmentée, et le bien-être qu'on éprouve à se trouver au coin d'un âtre où brûle un bon feu, vous porte à plaindre le sort de ceux qui sont exposés à la pluie et au vent.

C'est dans cette disposition que se trouvaient ce soir-là Mme de Kermic et Diane demeurées plus tard que de coutume dans le salon. Depuis quelque temps elles gardaient toutes deux le silence, écoutant le murmure constant de la pluie, coupé de temps en temps par les longs gémissements du vent qui la chassait avec une force violente contre les volets fermés du château.

— Quel temps! quel temps! dit la vieille Mme de Kermic, tirée de sa rêverie par une rafale plus forte que les autres; et penser que peut-être en ce moment, nos amis, ceux qui se sont dévoués à la défense de la bonne cause, errent sans asile, traqués et poursuivis comme des loups; c'est bien triste! — Il faut espérer, repartit Diane, que les plus compromis auront trouvé moyen de quitter la France. — Ce ne sont pas toujours les plus compromis qui sont les plus prompts à se mettre à l'abri. Le même courage qui les a poussés en avant les empêche de se retirer tant qu'il y a un danger à courir; ainsi j'ai appris certainement qu'il y a quinze jours M. Léonard Asthon avait refusé de s'embarquer au Croisic, où on lui avait ménagé un passage à bord d'un lougre anglais. — Mais n'est-ce pas plus que du courage, et n'y a-t-il pas de l'imprudence à agir ainsi? repartit Diane. — Noble imprudence du moins qui dédaigne le salut pour elle-même tant qu'il y a des malheureux en danger!

La conversation en resta là; les deux dames reprirent leur rêverie; ce fut Diane qui, cette fois, rompit le silence la première.

— Il se fait tard, ma bonne mère; ne pensez-vous pas à vous retirer? — Pas encore, Diane. Je ne sais; mais je me ferais presque scrupule de dormir dans un bon lit, tandis que de braves gens souffrent dehors.

Diane réfléchit que Mme de Kermic n'avait pas d'ordinaire ces scrupules pour les malheureux mendiants qui venaient solliciter un asile à la porte de son château, et elle se demanda si l'humanité n'était qu'une vertu de parti; elle reprit donc :

— Cependant, ma mère, vous ne pouvez veiller ainsi toute la nuit; ce n'est pas votre habitude. — Viens t'asseoir tout près de moi, Diane; je te dirai pourquoi j'attends.

La jeune fille se mit à genoux sur le coussin où reposaient les pieds de sa grand'mère, et celle-ci, se penchant vers elle, lui dit à voix basse :

— Écoute, Diane, tu connais bien Valérien? — Oui; c'est un nouveau garde-chasse que vous avez ici depuis quinze jours. Ne sort-il pas de chez le vicomte de Furières? — Oui, un mauvais garnement qui, criblé de dettes à Paris, est venu se réfugier dans son château, où l'on dit que les huissiers le poursuivent encore. Valérien a quitté son service, fatigué de ne point recevoir ses gages et d'être en butte aux plus mauvais traitements; car on dit que M. de Furières ajoute la brutalité à ses autres vices. Eh bien! ce Valérien, qui est un garçon alerte, vif, dévoué, m'a dit que ce matin, au point du jour, en faisant une battue dans le bois, il avait aperçu un homme à lui inconnu, et qui, en l'apercevant, s'était mis en état de défense. C'est, m'a-t-il dit, un homme de trente ans au plus, d'un beau visage, d'une tournure distinguée, d'une taille élevée, et dont le costume de chasseur, quoique en un état déplorable, annonce une certaine élégance. — Eh bien! reprit Diane, cet homme? — Valérien l'a abordé, et, soupçonnant ce qu'il pouvait être, il lui a dit : — Ne craignez rien, monsieur, je ne suppose pas que ce soit pour chasser que vous portiez un fusil de ce calibre, un sabre et une paire de pistolets; je suis garde-chasse, pour arrêter les braconniers; mais je ne suis pas gendarme, pour empoigner les voleurs ou les chouans.

Il paraît qu'à ce mot de chouan cet homme a tressailli en regardant autour de lui; puis il s'est approché, et a dit tout bas à Valérien : — N'êtes-vous pas au service de Mme de Kermic? — Oui, vraiment, lui a répondu Valérien. — Alors dites-lui...

Cet homme s'est arrêté tout à coup, puis il a repris :

— Non, ce serait la compromettre; sa générosité ne lui permettrait pas de me refuser un asile, ne lui dites rien de cette rencontre.

Et aussitôt il s'est éloigné à grands pas, et Valérien l'a perdu de vue.

— Ah! fit Diane, à qui ce récit avait inspiré un certain intérêt, et Valérien vous a raconté cela? — Oui, il est revenu du château pour me prévenir de ce qui lui était arrivé; au portrait qu'il m'a fait de cet inconnu, à l'air de commandement qu'il m'a dit que cet homme portait en soi, j'ai cru reconnaître que ce devait être M. Asthon lui-même. — M. Asthon! s'écria Diane, pour qui ce nom était le synonyme de toutes les vertus chevaleresques des héros de roman. M. Asthon! reprit-elle; mais vous ne le connaissez pas? — Non, sans doute; mais M. Dernois, notre curé, qui le connaît, m'a affirmé sur l'honneur que M. Asthon était caché dans les environs de Machecoul. — Il est bien fâcheux, dit Diane, que M. Dernois soit absent; il aurait pu vous dire si cet inconnu est véritablement M. Léonard Asthon. — Que ce soit lui ou un autre, reprit Mme de Kermic avec impatience, c'est toujours un homme dont la vie est en danger pour une cause qui est la nôtre; car tu n'es pas comme ton père et tes frères, toi; tu n'as pas renié tes devoirs; or donc, que ce soit lui ou un autre, il a droit à un asile chez moi, et je le lui donnerai. — Mais comment le lui donner, reprit Diane, puisque cet homme s'est éloigné sans avoir voulu même tenter de l'obtenir? — Et c'est une générosité

qui m'a dit ce que j'avais à faire : j'ai chargé Valérien de chercher cet inconnu, de le retrouver et de lui dire que ce serait me faire une injure que de ne pas m'associer, au moins par l'hospitalité, à une cause que j'ai toujours considérée chez ceux qui l'ont soutenue comme l'accomplissement d'un noble devoir. — Et, dites-moi, reprit Diane, Valérien a-t-il retrouvé cet homme? — Je l'attends depuis ce matin; mais tout est convenu; s'il le rencontre, il le fera entrer dans le pavillon du bois. — Dans mon pavillon, reprit Diane. — Oui, mon enfant ; car c'est le seul endroit du château où, grâce à ta volonté, les domestiques n'entrent que lorsqu'ils en reçoivent l'ordre. De cette façon, notre inconnu pourra y rester caché tant que nous le voudrons; nous pourrons aller lui tenir compagnie sans exciter les soupçons de personne, et Valérien se chargera de lui porter des vivres en entrant par la porte du bois.

Diane qui avait fait arranger ce pavillon pour son usage, qui avait fait déposer sa harpe et les divers ouvrages de tapisserie dans lesquels elle était devenue d'une adresse remarquable, malgré son infirmité, Diane aurait peut-être fait quelques objections à cette disposition prise à son insu ; mais presque aussitôt la porte du salon s'ouvrit, et Valérien se montra aux regards de sa maîtresse dans un état déplorable. Ses habits ruisselaient d'eau et étaient couverts de fange. Malgré ses soixante-dix ans, Mme de Kermic se leva à son aspect, et lui dit avec un accent inquiet : — Eh bien!

Valérien montra du doigt la jeune aveugle qui s'était retournée à ce bruit, et Mme de Kermic ajouta : — Tu peux parler devant elle, elle sait tout. — Eh bien! madame la marquise, il est dans le pavillon. — T'a-t-il dit son nom ?

Valérien parut embarrassé, et répondit après un moment d'hésitation :

— Il ne veut le dire qu'à madame la marquise elle-même. — C'est bien, je vais au pavillon. — Pardon, ma mère, mais à votre âge, par le temps qu'il fait, traverser tout le parc, ce serait d'une imprudence .. — Mademoiselle a raison, dit Valérien; la pluie tombe à flots, et demain il sera temps d'interroger cet inconnu. — Je voudrais bien savoir cependant, dit Mme de Kermic avec une vivacité qui partait de son désir extrême d'associer son nom à un nom fameux, je voudrais bien savoir si c'est véritablement M. Léonard Asthon. — M. Léonard Asthon, dit Valérien avec un vif mouvement de surprise ; je ne crois pas...

Puis il se mit à réfléchir comme un homme qui calcule les probabilités d'une chose pareille, et il reprit :

—Au fait c'est possible, M. Asthon est, dit-on, dans les environs : oui, vraiment, il est bien possible que ce soit lui.— Et s'il en est ainsi, dit Mme de Kermic, il trouvera un asile dans ma maison tant qu'il pourra lui être utile. — Vrai, fit Valérien, je commence à croire que ce doit être lui. — Et s'il se trouvait avoir besoin d'autres secours dans l'état où il est, si l'argent lui manquait, ma bourse lui est ouverte comme ma maison.— C'est lui certainement, dit Valérien. Voulez-vous que j'aille lui demander ?— Ce serait inutile, puisqu'il a déjà refusé de te répondre. Mais il me semble que le temps se calme, que la pluie cesse, et que je puis sortir.

Une rafale plus violente que les précédentes vint avertir la vieille dame que ses désirs la trompaient sur la possibilité d'une pareille visite, et elle se replaça au coin de son feu, en disant d'un ton grondeur à Valérien :

— Comment se fait-il que vous ne soyez pas arrivé plus tôt?— Il a d'abord fallu retrouver M. Asthon ; car je ne doute plus que ce ne soit lui, repartit Valérien, et ce n'a pas été chose facile ni sans danger ; car, lorsque j'ai fini par le découvrir, il s'est imaginé que je le cherchais pour le dénoncer, et il a voulu me tuer ni plus ni moins qu'une grive; puis il a fallu le décider à venir, ce qui n'a pas été plus facile que de le trouver. « Non, disait-il, je ne compromettrai pas Mme de Kermic par ma présence chez elle. Je ne veux pas; remerciez-la de ma part; mais si je dois être arrêté, que ce soit du moins sans appeler la vengeance de mes ennemis sur d'autres que sur moi. — Noble jeune homme! dit Mme de Kermic. Valérien, il faut que tu me conduises, il faut que je le voie. — Pardon, madame, dit Valérien; mais vous comprenez que je n'ai pu allumer ni feu ni lumière dans le pavillon, on aurait pu les voir du château, et je l'ai laissé dans l'obscurité. — Mais il ne peut rester ainsi, mouillé sans doute comme tu l'es, n'ayant pas mangé peut-être de la journée. En fermant les rideaux et les volets, on ne verra rien; il faut lui donner de la lumière, lui allumer du feu Charge-toi de ce soin, Valérien, et, pour ce soir, c'est nous qui lui porterons des vivres. — Mais, ma mère... — Ah ! je le veux! dit Mme de Kermic de ce ton qu'elle prenait rarement, mais qui, une fois arrivé, n'admettait pas la moindre observation.

Valérien sortit, prit du bois dans un vaste bûcher qui se trouvait dans une des ailes du château, et se dirigea vers le pavillon.

— Maintenant, dit Mme de Kermic, il faut nous procurer de quoi porter à souper à M. Asthon. — Mais c'est impossible, ma mère, les domestiques ne sont pas couchés, et la femme de chambre veille dans la salle à manger, par où il faut passer pour entrer à l'office. — Eh bien ! je vais l'envoyer se coucher. — Vous savez bien que Marthe n'ira pas, ou que, si elle fait semblant d'obéir, elle restera levée dans sa chambre jusqu'à ce qu'elle n'entende plus de bruit dans la maison. — C'est vrai, c'est vrai, dit Mme de Kermic avec humeur; elle est d'un zèle insupportable quelquefois. — Aujourd'hui peut-être, reprit Diane; mais vous savez combien elle vous est attachée; si vous la chargiez... — Diane, reprit Mme de Kermic d'un ton sévère, je ne te reconnais pas; tu trouves des impossibilités à tout quand il s'agit de secourir un malheur si noble et si pressant. — C'est que je ne sais que vous dire, ma mère, reprit Diane; mais j'ai un triste pressentiment que ce sera une affaire qui vous amènera plus de désagréments que vous ne pensez, et... — C'est bien, dit Mme de Kermic en se levant, je vais me charger de tout ce soin. — Ah ! ma mère, dit Diane en la retenant, qu'allez-vous faire? — N'ayez pas peur, Diane, vous ne serez pas compromise. — Oh ! ma mère, j'y vais, s'écria la jeune fille, j'y vais, et peut-être, tenez, vaut-il mieux que j'y aille seule. — Comment, seule ! — Écoutez, vous allez monter dans votre chambre avec Marthe, et je ferai semblant de me retirer dans la mienne. Aussitôt je descendrai à l'office, j'y prendrai tout ce qui est nécessaire. Vous savez, dit-elle tristement, que je n'ai pas besoin de lumière pour cela.

Mme de Kermic baisa sa petite-fille au front en murmurant : « Pauvre enfant! » Et Diane continua :

— Pendant ce temps, vous retiendrez Marthe, et moi j'irai au pavillon porter le panier que j'aurai fait ; je rentrerai sans que personne m'entende, et une fois que je serai rentrée dans ma chambre, vous pourrez renvoyer Marthe, et je viendrai vous dire ce qui se sera passé. — Diane, mon enfant, s'écria Mme de Kermic, ah! voilà qui est bon et digne de toi ; mais viens, mon enfant, hâtons-nous ; il me tarde déjà que tu sois revenue.

Ce qui avait été convenu fut exécuté, et pendant plus d'une demi-heure que dura l'absence de Diane, Mme de Kermic gronda Marthe plus qu'elle ne l'avait fait depuis vingt ans qu'elle était à son service. Tout ce qu'elle faisait était mal fait et à recommencer; Mme de Kermic n'était jamais contente ni de la place où était posée sa lampe de nuit quoiqu'elle fût inamoviblement marquée sur le même marbre depuis vingt ans, ni de la manière dont ses rideaux étaient fermés, son feu couvert, ses couvertures arrangées. Enfin, ayant entendu tousser dans la chambre à côté, elle renvoya Marthe; et Diane, dont la robe et le chapeau de paille dégouttaient la pluie, entra aussitôt.

— Est-ce lui? s'écria Mme de Kermic. — Oui, ma mère, répondit Diane avec un accent presque exalté ; c'est lui, c'est M. Léonard Asthon. — Comment est-il? — Ma mère ! fit Diane en se détournant. — Ah! pardonne, pauvre enfant, j'oublie que je ne puis te faire cette interrogation. — Mais, reprit Diane, s'il m'a été défendu de le voir, je l'ai entendu. — Et que t'a-t-il dit?—Oh ! il a une voix d'une douceur et d'un charme étonnants. Il parle avec une facilité, un accent.... — J'en étais sûre... Et tu lui as apprêté tout ce qu'il faut? — Oui, ma mère! — Avait-il l'air bien reconnaissant? — Il m'a priée de vous porter ses respects et l'assurance de sa gratitude. — Bon jeune homme... Tiens, assois-toi sur mon lit et conte-moi... Mais tu es trempée, pauvre enfant, tu grelottes.— Ce n'est rien...— Non, non, couche-toi... demain nous reparlerons de tout cela. Va, je le veux absolument. — Bonsoir, ma mère. — Bonsoir, mon enfant. On peut se coucher le cœur gai quand on a fait une bonne action.

Diane se retira; mais ni la mère ni la petite-fille ne dormirent, malgré leur bonne action ; l'une rêvait à son héroïsme, et l'autre à cette voix suave et douce qui lui avait parlé.

Pendant ce temps, un beau jeune homme assis devant un feu petillant, à côté d'un guéridon sur lequel était un souper très-confortable, s'écriait : — Eh bien ! Valérien, ai-je bien joué mon rôle ? — Aussi bien que moi, monsieur le vicomte. — Tu as bien fait de venir m'avertir de prendre ce nom de Léonard Asthon ; car jamais sans cela je n'y aurais pensé. Donne-moi un verre de vin... Sais-tu que cette Mlle de Chivri est belle comme les amours ? — Mais oui, monsieur le vicomte ; c'est dommage qu'elle soit aveugle. — Raison de plus pour ne pas voir le danger. — Quel danger ? fit le garde-chasse. — Oh ! rien. Encore un verre... Il est excellent... Elle est vraiment belle!... Je vais me coucher; et maintenant les huissiers peuvent courir après moi ; je leur donne en mille de deviner que le vicomte de Furières, poursuivi pour dettes, se cache chez Mme de Kermic sous le nom de Léonard Asthon, proscrit politique. — Bonsoir, monsieur le vicomte. — Bonsoir, drôle.

Une demi-heure après, le vicomte dormait du sommeil du juste.

Diane avait seize ans à cette époque ; mais il paraît que cette pure et noble beauté, dont j'ai été si vivement frappé, brillait déjà en elle de tout son éclat ; et si elle avait moins de majesté qu'aujourd'hui, elle avait de plus la suavité ineffable de cet âge qui quitte l'enfance et entre dans la jeunesse. Du reste, c'est tout au plus si Diane savait qu'elle était belle : pour ceux qui avaient constamment vécu près d'elle, cette beauté était venue sans qu'ils y prissent garde ; pour ceux qui la voyaient pour la première fois, c'était presque autant un sujet de plaindre Diane que de l'admirer. Le cri : Qu'elle est belle! eût dû être si nécessairement suivi de la restriction : C'est dommage qu'elle soit aveugle ! que ceux-là se taisaient et cherchaient à flatter la jeune fille dans les qualités dont elle pouvait être heureuse, parce qu'elle en sentait le prix dans les autres.

Ainsi, comme elle aimait une causerie douce et spirituelle, elle accueillait comme un hommage le plaisir qu'on prenait à l'écouter ;

ainsi, comme les notes d'un chant mélodieux la prenaient au cœur jusqu'à la faire pleurer, c'était pour elle un vrai triomphe que de sentir ses auditeurs tressaillir aux accents de sa voix et de sa harpe unies ensemble. Alors elle comprenait l'émotion qu'elle donnait par celle qu'elle pouvait recevoir, et elle en était fière. Alors, quand on lui prodiguait les louanges, elle rougissait; mais la première fois qu'on lui dit qu'elle était belle, elle se mit à pleurer.

Et cependant cet hommage a dû bien souvent lui arriver. Imagine-toi le front le plus pur couronné de flots de cheveux bruns, un nez dont le profil aquilin témoigne une volonté ferme, une bouche dont les lèvres légèrement bombées ont pour ainsi dire la grâce et la forme d'un baiser; et puis je ne saurais te faire comprendre combien, malgré sa cécité, ses yeux ont encore d'expression. A la manière dont elle les tourna vers moi lorsque je lui parlai, je n'aurais jamais cru qu'elle fût aveugle; et lors même qu'on sait qu'elle ne voit pas, on est tenté de croire qu'elle regarde.

Et puis, mon cher Edouard, il y a au-dessus de tout cela un charme particulier qui ne peut appartenir qu'à un pareil malheur : c'est celui qui résulte de l'ignorance et de la naïveté de cette beauté. Comme l'infortunée n'a jamais pu étudier dans un miroir toutes ces expressions de convention que le monde impose à la femme qui entend et qui parle, il y a dans le visage de Diane une franchise d'émotion dont rien ne peut te donner une idée. Si elle sourit parce qu'elle est heureuse, ce sourire est ouvert jusqu'au cœur, rien ne le gêne et ne le comprime ; si elle souffre, toute sa douleur monte à son visage; lorsqu'elle est calme même, elle se laisse nécessairement aller à être belle sans minauderie et sans affectation; son beau visage est à qui veut le voir, elle ne le voile ni le pare pour personne. Telle est Diane aujourd'hui, juge ce qu'elle devait être à seize ans, lorsque le malheur n'avait pas encore touché cette tête charmante.

D'un autre côté, l'esprit de Diane était plus avancé que ne l'est d'ordinaire celui des jeunes filles de son âge. Dans la vie solitaire que menait Mme de Kermic, on ne songeait à rien cacher à Diane de ce qui venait distraire cette monotonie. On eût dit qu'on croyait son âme aveugle comme ses yeux.

Ainsi, lorsque, dans ses longues soirées d'hiver, Mme de Kermic se faisait lire soit les journaux, soit les romans nouveaux, soit une tragédie ancienne, on admettait Diane à ces lectures. Par les journaux, par le récit des crimes, des suicides, des adultères, des séductions dont ils sont remplis, elle apprenait ce que les passions humaines ont de fatal, de bas et de hideux ; par les livres, elle croyait savoir ce qu'elles peuvent avoir de bonheur, de noblesse et d'enivrement.

Ote à cette femme la coquetterie qu'elle ne pouvait comprendre, les plaisirs du monde auxquels elle ne pouvait se mêler, ces deux occupations qui prennent les sept huitièmes de la pensée et de l'activité féminines, et applique à une réflexion ardente, assidue, toute cette force de l'âme et de l'esprit, et comprends à quel degré d'exaltation cette femme avait dû arriver dans ses rêves, dans ses craintes, dans ses espérances.

Voilà ce qu'était Diane, lorsqu'elle tomba entre les mains d'un libertin sans honneur, à qui une indigne supercherie avait prêté avec le nom d'Asthon l'apparence des plus nobles et des plus éclatantes qualités, et à qui le hasard avait donné les dons qui devaient séduire naturellement Mlle de Chivri.

M. de Furières était à Paris l'un de ces dix ou douze gentilshommes de grande famille à qui leur beau nom ne suffisait pas pour vivre de pair dans la bande joyeuse et exclusive des artistes et qui avaient ajouté un talent véritable à leur position élevée. Arthur de Furières était un excellent musicien, il faisait des romances charmantes et les chantait avec un goût exquis. Il dut à cela beaucoup de succès dans toutes sortes de mondes. Pour les femmes d'un rang elevé, c'était un amant convenable par son nom et par son titre, avec cette teinte d'indépendance romanesque qu'on suppose à des hommes dont toute la valeur est en eux-mêmes; pour les reines des coulisses, qu'Arthur fréquentait beaucoup, c'était l'homme de talent dont on sollicite le suffrage, et le grand seigneur dont on accepte l'amour : pour toutes, c'était le fruit défendu avec la saveur d'un autre paradis que celui où elles vivaient.

A tant de bonheur facile Arthur perdit d'abord sa fortune et ensuite sa probité; il y perdit surtout ce qui peut arracher un homme à toutes les folies et à tous les vices, la foi dans les sentiments vrais et honorables. « On prétend, disait-il, qu'il y a des femmes qui se vendent et d'autres qui se donnent : cette distinction n'est qu'un pur jeu de mots : toutes s'échangent, les unes contre de l'argent, les autres contre des soins, des plaisirs, des vengeances; souvenez-vous que les unes sont pauvres, et les autres riches, et dites-moi s'il y a plus de vice d'un côté que de l'autre? »

Avec de pareils principes, peut-être Arthur eût-il cependant respecté ou dédaigné le malheur de Diane s'il l'eût rencontrée dans le monde. Mais dans l'oisiveté de sa solitude ce devait être une séduction trop puissante que l'étude des premiers mouvements d'amour dans un être comme Diane, pour qu'un esprit corrompu comme celui du vicomte de Furières résistât au désir d'éveiller cette âme pour la voir marcher dans sa nuit. Toute sa conduite, durant le temps qu'il passa dans ce pavillon, n'eut pas d'autre but.

A la première entrevue qu'il eut avec Mme de Kermic et Diane, il fut facile à Arthur de jouer son rôle; tout ce que Mme de Kermic savait de la vie d'Asthon, il le savait comme elle; tout ce qu'elle en ignorait, il l'inventait avec une merveilleuse facilité et avec cette fausse poésie qui en toutes choses séduit aisément ceux qui ont un parti pris de croire et d'admirer. Les exagérations dont il ornait sa vie aventureuse trouvaient un auditeur crédule dans la prévention de Mme de Kermic; et quant à Diane, le mystère de la vie clairvoyante était si impénétrable pour elle; elle comprenait si peu qu'on pût reconnaître la présence de quelqu'un à une distance qu'il lui fallait souvent une heure pour atteindre, que toutes les forfanteries d'Arthur lui paraissaient possibles, par cela même que les actes les plus vulgaires de la vie étaient impossibles pour elle. En pareilles choses Diane ne pouvait douter que par l'incertitude des autres, et Mme de Kermic était d'une bonne foi qui aveuglait la pauvre aveugle.

Toutefois, si Mme de Kermic avait accompagné sa petite-fille dans toutes les visites qu'elle rendait au pavillon, il est probable que la séduction calculée d'Arthur n'eût pu arriver à une femme que le regard ne pouvait avertir du trouble qu'elle inspirait, à qui un billet glissé secrètement ne pouvait donner le trouble si fatal de la curiosité. Mme de Kermic tomba malade; et comme elle ne pouvait faire appeler dans sa chambre Valérien, le garde champêtre, pour l'interroger sur ce que faisait M. Léonard Asthon durant toute la journée; comme Diane elle-même ne pouvait, sans éveiller l'attention des gens de la maison, avoir des entretiens trop fréquents avec un homme dont le service lui était tout à fait étranger, la vieille Mme de Kermic, pour qui son hospitalité était une occupation à laquelle elle prenait un vif intérêt, exigea que sa petite fille se rendît tous les jours au pavillon pour y savoir des nouvelles de l'infortuné proscrit.

Il faut le dire pour l'excuse de Mme de Kermic : la bonne renommée d'Asthon lui eût paru une garantie suffisante de sa bonne conduite, si elle eût pensé que la séduction pût s'adresser à une telle infortune. Mais, par une de ces préoccupations assez ordinaires à l'esprit humain, comme Diane faisait une exception à toutes les autres femmes par son infirmité, Mme de Kermic n'avait jamais songé qu'une pauvre fille aveugle pût avoir à subir les dangers communs de la jeunesse et de la beauté.

Ce fut donc sans la moindre appréhension que la vieille dame permit ou plutôt ordonna ces dangereuses entrevues. Diane toutefois n'y alla pas avec la même tranquillité. Elle avait déjà senti en elle ce trouble inconnu qui étonne et alarme le cœur, la première fois qu'on l'éprouve. Lorsqu'elle approchait de ce pavillon, elle subissait ensemble cet effroi instinctif qui vous avertit d'un danger sans vous le montrer, et le désir tout-puissant de s'y livrer qui domine cet effroi. Elle avait touché du bout de ses lèvres virginales cette coupe de l'amour qui enivre et qui altère.

Du reste, c'est l'histoire de toutes les passions, des plus graves comme des plus naïves; l'ambitieux redoute les chagrins qu'amène la puissance, et la poursuit avec ardeur; l'enfant a peur des revenants, et oublie tous les jeux pour un conte bien effrayant. Telle avait été la première émotion de Diane; pendant quelques jours elle s'était livrée sans réflexion à cette crainte aventureuse qui l'agitait et la faisait rêver. Mais tout à coup une vive lumière vint éclairer la route où elle s'avançait alors, aveugle de son cœur comme de ses yeux.

Léonard ne lui disait rien qu'il ne dît à sa grand'mère. Mais que l'accent de sa voix était différent! Il tremblait comme elle-même avait senti trembler sa voix quand elle l'abordait.

Il y avait donc entre eux quelque chose qui n'était qu'à eux. Était-ce donc de l'amour? Elle s'interrogea et se dit qu'elle aimait. Aveu fatal, quoiqu'elle ne l'eût fait qu'à elle-même, car il la fit, pour ainsi dire, pénétrer dans toute la puissance de sa passion; il lui fit comprendre l'ineffable bonheur qu'elle éprouvait à être aimée, et cependant elle ignorait tout de l'amour. Pauvre aveugle, qui le soir s'asseyait aux pieds de sa grand'mère, et qui, la tête appuyée sur ses genoux, se plaisait à entendre ses récits; elle pourrait être ainsi aux pieds d'Arthur, et ce serait sa voix qui parlerait! Elle aimait ceux qui la conduisaient avec soin dans les chemins qu'elle ne connaissait pas; cette attention lui était douce; mais être guidée par lui, ce serait un bonheur inconnu, ce serait presque voir.

Est-ce donc que l'amour est une émanation céleste qui pénètre toutes les choses de la vie et donne aux plus vulgaires une lumière et un parfum qui n'est qu'à lui, et qui éblouit et enivre? Ainsi Diane, ce cœur enfant, ne cherchait les joies de l'amour que dans ce qu'elle savait de la vie, et cela suffisait cependant pour en faire une vie toute nouvelle.

Mais l'affreux souvenir de son malheur venait la saisir au milieu de ses rêves, et il brisait ses espérances. Si sa voix est émue, se disait-elle, c'est qu'il me plaint!

La pitié d'un ami est une consolation, la pitié de celui qu'on aime d'amour est un désespoir; et Diane souffrait ce désespoir, car elle aimait Léonard Asthon. Ce fut donc avec une douleur sincère qu'elle consentit à aller tous les jours partager sa solitude; car elle venait le cœur nu se heurter à une indifférence dont son infortune la persuadait. Voilà surtout pourquoi ces entretiens devaient être si dangereux : c'est qu'ayant rêvé le bonheur d'être aimée, et ayant repoussé

ses espérances comme insensées, elle devait trop montrer sa joie, lorsqu'un mot viendrait les lui présenter comme possibles.

Aussi, lorsque Arthur osa pour la première fois lui dire ce mot: Je vous aime, qui tombe presque toujours comme la foudre dans le cœur pour le brûler et y laisser une cicatrice; la première fois qu'il dissipa ce doute mortel qui torturait Diane, il sut, lui, combien il était aimé. Tout ce corps d'enfant frissonna d'émotion, tout ce visage de vierge resplendit de joie, et il put se dire: Elle est à moi, elle est à moi, si j'ose la prendre! il l'osa, et peut-être dois-je raconter ce qui égara Arthur jusqu'à ce crime, pour que l'on sache l'aide détestable que la dépravation de l'esprit peut prêter à la dépravation du cœur; car c'est elle qui aiguillonne des désirs qui sans cela mourraient presque aussitôt qu'ils sont nés.

Arthur était aimé, et cet amour lui livrait si bien Diane sans défense, que son âme blasée eût peut-être dédaigné cette fleur penchée sous sa main; mais une circonstance fatale sembla lui donner l'attrait d'une forfanterie, et il y succomba: voici comment:

Trop de gens savaient que le véritable Leonard Asthon se cachait sa solitude, cet amour pouvait avoir, au moment de la séparation, des scènes de désespoir dont il ne voulait pas s'embarrasser. Cet amour, comment l'avait-il exalté jusqu'au point où il était parvenu? Ce pourrait être le secret inconnu de cette solitude, si ce n'était le secret si connu de l'amour. Que de beautés qui n'attirent que les yeux, que d'esprit qui ne plaît qu'à l'esprit, que de vertu qu'on ne salue qu'avec respect! Puis vient un être souvent indifférent à tous, à qui soi-même on ne reconnaît d'autre supériorité que de l'aimer, et on l'aime. Voilà tout: n'en demandons pas davantage à l'amour; c'est toute la raison du cœur.

Diane aimait donc Arthur, et à la singulière puissance que cet homme exerçait sur elle se joignait, pour l'éblouir tout à fait, cet éclat de noblesse et de hautes qualités qu'il avait emprunté à un autre; et cette passion avait cela de fatal qu'elle avait pour elle cette raison du cœur qui est aveugle, et la raison de l'esprit qui se croyait clairvoyante.

Un soir donc, le soir même où Arthur voulait partir, le soir où sans un cruel concours de circonstances, il n'eût emporté que la fleur



— Elle est morte, s'écria Mme de Kermic, morte... — Page 10.

dans les environs de Machecoul, pour que la police n'en fût pas instruite. On dirigea donc des recherches plus actives de ce côté de la Bretagne, et ces recherches alarmèrent non-seulement Diane et Mme de Kermic, mais Arthur de Furières lui-même. En effet, on pouvait ordonner une visite domiciliaire chez Mme de Kermic, et si on n'y découvrait pas Leonard Asthon, on y trouverait du moins M. de Furières, convaincu dès ce moment d'avoir pris un faux nom. Ce n'était pas assurément la honte d'une pareille supercherie qui alarmait Arthur, il en riait comme d'un excellent tour joué à ses créanciers et à la crédulité de Mme de Kermic; ce qui l'alarmait, c'était le danger d'une capture, car il comprenait très-bien que les huissiers remplaceraient vite les gendarmes. D'ailleurs, Asthon pouvait être arrêté, et alors encore on se demanderait quel était l'homme qui s'était servi de son nom pour voler une généreuse hospitalité, et Arthur courait risque d'être chassé comme un misérable.

Dans cette conjoncture, et grâce aux soins de Valérien, il prépara sa fuite.

Une voiture devait l'attendre au milieu de la nuit à quelque distance du château et le conduire à Nantes où son passage était arrêté sur un navire qui partait pour l'Angleterre. Le vicomte n'avait point fait part de ses projets de départ à Diane.

Cet amour qu'il avait fait naître et dont les rêves avaient distrait de l'âme de Diane, son premier amour, et où il ne lui eût laissé qu'un désespoir sans remords, douleur qui rend fière, ce soir-là, dis-je, la maison de Mme de Kermic fut tout à coup envahie par une nombreuse troupe de soldats. Ils venaient accomplir un ordre de perquisition dans tout le château.

A peine avaient-ils frappé à la porte principale, que le bruit des armes avertit Mme de Kermic de ce danger, et à peine Diane l'eut-elle compris, qu'elle s'écria: « Je le sauverai! » Ainsi, tandis que les soldats pénétraient dans le château, elle courut au pavillon pour avertir le prisonnier et le faire sortir par la porte du bois. Elle entra, mais il était trop tard; car des sentinelles posées de distance en distance surveillaient toutes les issues de ce vaste enclos. Arthur les avait entendues depuis longtemps et avait éteint la lumière qui, se glissant par la fente des volets, eût pu attirer leurs regards. Ce fut en se jetant dans ses bras que Diane apprit ce nouveau danger.

Ce danger, dans un esprit prévenu comme celui de Diane, c'était la mort, la mort de celui qu'elle aimait; il ne faut donc pas s'étonner si la pauvre enfant oublia tout, excepté le salut de cet homme qui était sa vie. Elle tremblait, tandis que lui n'était qu'irrité comme un maladroit pris au piége; mais elle prenait cette colère pour l'impatience d'un noble cœur qui eût voulu une autre mort. Déjà on entendait les soldats se disperser dans le parc, lorsque Diane s'écria

avec cet accent inspiré qui est l'écho de la pensée soudaine qui vient de nous frapper :

— Faites disparaître de cette chambre tout ce qui peut annoncer la présence d'un homme. — Il n'y reste rien de pareil, dit Arthur... — Rien, en êtes-vous bien sûr? — Oui, ajouta-t-il, j'avais prévu ce danger, et tout est soigneusement caché.

Il avait tout fait enlever à la vérité, mais c'était pour sa fuite.

— Eh bien! lui dit Diane, placez-vous au fond de cette alcôve. La nuit est noire, n'est-ce pas, ajouta-t-elle d'une voix tremblante, et l'on ne peut rien voir du dehors? — Ce n'est qu'au bruit de votre voix que je sais où vous êtes. — C'est bien! repartit Diane, cachez-vous et laissez-moi faire.

Arthur se blottit dans le fond de l'alcôve, derrière les vastes rideaux qui la décoraient.

Alors il entendit Diane allant et venant rapidement dans cette chambre. Puis elle descendit, alla ouvrir la porte qu'elle avait fermée derrière elle. On entendait déjà la voix des soldats qui approchaient, et des éclairs de lumière partis des torches qui les guidaient se glissaient quelquefois jusque dans l'appartement et y jetaient de douteuses et fugitives clartés. Les soldats touchèrent enfin le seuil.

Ce fut à ce moment qu'il sembla à Arthur qu'une ombre blanche et fluide passait rapidement dans la chambre : elle disparut, et Arthur, caché au fond de cette alcôve, crut entendre près de lui la respiration haletante de Diane.

Presque aussitôt les soldats entrèrent et éclairèrent cette chambre.

Un cri partit du lit où était couchée Diane.

— Qu'est-ce cela? dit-elle, qui vient ici?... au secours!.. au secours!...

Et cet effroi fut si bien joué, que l'officier qui commandait cette troupe s'arrêta et fit reculer ses soldats jusques en dehors de cette chambre que le bruit public lui avait souvent désignée comme étant le refuge de Mlle de Chivri, cette belle jeune fille aveugle qu'on disait si noble et si pure, chambre virginale que protégeaient l'innocence et le malheur.

— Pardonnez-moi, mademoiselle, j'ai dû visiter toutes les parties de ce château; cependant j'aurais respecté ce lieu si j'avais su qu'on y eût pu troubler votre repos.

Et il s'éloigna. Noble confiance d'un soldat! Ce fut le dernier hommage rendu à la pureté de Diane.

Et à peine avaient-ils franchi le seuil et fermé la porte, qu'elle dit d'une voix altérée : — Ils n'ont point laissé de lumière? — Aucune.

Il n'y en avait aucune. La nuit pouvait être un danger pour elle, elle qui ne vivait que dans la nuit; mais la nuit empêche le crime de pâlir comme l'innocence de rougir, et Arthur ne s'épouvanta pas d'un crime si sombrement voilé.

Diane n'avait d'autre défense que ses cris; mais ses cris pouvaient le perdre.

Il n'y eut qu'elle de perdue.

Et tu dois comprendre quelles furent les tortures de ce cœur lorsque, retournée auprès de sa vieille grand'mère, celle-ci, dans la joie du salut de son héros demandait à Diane comment elle l'avait sauvé, par quelle adroite tromperie elle avait arrêté l'investigation des soldats. Diane ne répondait qu'en pleurant, quoique l'infâme lui eût promis ce nom qu'il ne pouvait lui donner, puisqu'il ne lui appartenait pas.

Cependant, quand cette nuit fut passée, Mme de Kermic voulut que Diane retournât près de Léonard. Elle aussi voulait y retourner, et cependant ce fut une angoisse inouïe qui la tortura pendant qu'elle approchait de ce pavillon.

Reparaître devant celui qu'on voudrait maudire et à qui on a pardonné; avoir subi la honte de son crime et sentir le remords de l'avoir absous; affronter des regards dont elle ne pouvait même détourner le front; peut-être ne l'eût-elle pas osé, si elle eût été plus innocente; mais elle aimait; et elle avait cette fatale soumission de l'amour qui met la victime à genoux devant son bourreau; servitude sans retour, comme tous les esclavages qu'accompagne la dégradation. Elle alla donc vers ce pavillon, et s'arrêta longtemps sur le seuil.

— Oh! se dit-elle, il me cachera dans ses bras, il sera assez généreux pour ne pas me regarder. Et sur cette espérance elle monta. Tout son corps tremblait quand elle ouvrit la porte de cette fatale chambre. Elle y demeura immobile; elle attendait.

Elle attendit ainsi une longue nuit : un silence désert régnait autour d'elle; un froid glacé la prit au cœur, et sa voix qui grelottait murmura avec terreur:

— Léonard, Léonard!

Il ne répondit point. Alors elle tomba à genoux sur ce seuil ouvert et tendit ses bras devant elle en criant :

— Léonard! Leonard!

Ce fut encore le même silence; elle se releva folle et désespérée, tendant son oreille à ce silence mortel. Le souffle d'aucune vie ne respirait dans cette chambre : elle s'élança, elle la parcourut des mains, se heurtant, se brisant aux meubles, revenant partout où elle avait passé; il n'y était plus! Il n'y était plus, lui qui avait dit qu'il ne voulait plus fuir, lui qui n'en avait pas besoin, puisqu'elle avait éloigné le danger au prix de son honneur. Il n'y était plus; ce n'était pas possible, et elle recommença son aveugle investigation; mais rien, rien encore!

Diane avait tout ce qui convient au malheur, la sensibilité du cœur et la force du corps, ce qui fait qu'on souffre beaucoup, qu'on ne meurt pas. Elle eut donc tout son désespoir. Perdue et abandonnée! Ni honneur, ni amour, la dernière misère d'une femme! Et cette femme, elle était aveugle! Et si jamais elle devait le rencontrer, elle ne pouvait pas aller à lui s'il ne daignait pas venir à elle.

Que de douleurs, que de tortures passèrent dans cette âme sans la briser, que de doutes horribles et de prévisions funestes assiégèrent cette raison sans la perdre! que le supplice dut être affreux! Et cependant elle l'eût peut-être fait cesser ne pouvant y succomber; elle savait comment on meurt quand on le veut, et elle y pensait déjà lorsque la vieille Marthe vint frapper à ce pavillon. Et telle était la destinée de Diane que ce ne fut que par une nouvelle douleur qu'elle fut arrachée à ce désespoir qui allait la conduire au suicide.



Mme de Kermic avait posé sa main blanche et décharnée sur la tête de Diane. — Page 11.

— Madame la marquise vous demande, lui dit Marthe... elle a reçu ce matin une nouvelle qui paraît l'alarmer beaucoup. — Qu'est-ce donc? s'écria Diane. — Venez, venez, répondit Marthe; madame la marquise prétend que vous seule pouvez la rassurer. — Mais sur quoi? s'écria Diane qui se croyait désintéressée de tout autre malheur que du sien. — Il paraît, reprit Marthe à voix basse, que ce M. Léonard Asthon dont elle parlait avec tant d'enthousiasme... — Eh bien! M. Asthon? — On dit dans le pays qu'il est arrêté. — Arrêté! reprit Diane.

Et, avant de penser au danger de celui qu'elle croyait son amant, un éclair de joie et d'espérance se glissa dans le cœur de Diane, et lors même qu'elle y pensa, quand elle se souvint qu'il pouvait mourir, elle ne fut plus si malheureuse en face d'un plus grand malheur. Elle retourna en toute hâte auprès de sa grand'mère qui lui expliqua que M. Léonard Asthon avait été arrêté près du château par les mêmes hommes qui l'avaient visité; et toutes deux, ingénieuses à le défendre, disaient, Mme Kermic: qu'il s'était enfui pour ne pas exposer une femme sans défense au danger de son hospitalité; Diane, que sans doute il avait voulu prêter appui à quelque infortuné comme lui; et toutes deux attendirent avec épouvante la fin de la journée.

Valérien avait disparu, et l'on pensa que la crainte l'avait éloigné. Comment alors s'informer du sort de Léonard Asthon? Que pouvait lui écrire Mme de Kermic? Lui parler de l'asile qu'elle lui avait offert, c'était se compromettre sans nécessité. Quel message pouvait lui envoyer l'aveugle? et que pourrait-il répondre à ce message, si même on le lui laissait parvenir? Elles attendirent ainsi le lendemain, chaque jour, l'une avec inquiétude, l'autre avec un profond désespoir.

Les seules nouvelles qui leur parvenaient leur étaient apportées par les journaux, qui disaient froidement dans quelle prison Léonard Asthon avait été transféré, combien d'interrogatoires il avait subis; lignes glacées qui venaient frapper Diane et l'épouvanter.

Six mois se passèrent ainsi, six mois de silence pendant lesquels il semblait à Diane qu'Asthon eût pû lui faire dire un mot qu'elle seule eût compris; six mois de silence que Mme de Kermic accepta comme la preuve de la délicate générosité de Léonard Asthon, qui ne voulait pas que le plus innocent message de sa part pût appeler sur elle l'attention de l'autorité.

Ce temps si long, et pour lequel ces deux femmes accusaient le pouvoir de cruauté, ce temps avait été laissé entre le crime et le jugement de l'accusé pour laisser à ce jugement un calme qui lui eût peut-être manqué quand la révolte était encore flagrante. Mais enfin ce procès dut commencer, et ce fut encore dans le récit froid et précis des journaux que Mme de Kermic et Diane en apprirent toutes les circonstances. Il n'occupa que deux audiences, la première où les témoins n'eurent pas besoin de constater un crime dont l'accusé se vantait; et comme Mme de Kermic en lisait le récit à sa petite-fille qui l'écoutait, assise à ses pieds, la vieille dame admirait cet héroïsme qui bravait la mort, et Diane pleurait cet égoïsme de l'honneur qui oubliait que cette mort serait pour deux.

Le jour suivant, ce fut le ministère public qui parla, et après l'avocat; mais ni l'un ni l'autre ne cherchèrent aucune des paroles qui furent prononcées pour accuser ou pour défendre Léonard. Mme de Kermic chercha rapidement le résultat de cette seconde journée. Elle lut lentement:

« A sept heures, les jurés entrent dans la chambre des délibérations.

— Eh bien! ma mère? — Je ne puis lire. — Comme vous tremblez! — Attends.

Et madame de Kermic continua:

« Les jurés rentrés après une demi-heure d'absence, prononcent leur verdict... »

— Eh bien?... eh bien?...

« Leur réponse est affirmative sur toutes les questions...»

— Après?... ma mère! — Oh! malheureux jeune homme! — Ma mère! ma mère! mais lisez donc, lisez donc!...

La cour condamne l'accusé à la peine de mort. »

— La mort! cria Diane en se renversant comme si elle eût pu voir sur le visage de sa mère la vérité de ce qu'elle venait d'entendre; la mort! répéta-t-elle... La mort! Et moi!... et moi!... — Toi, reprit Mme de Kermic que ce désespoir épouvantait, toi! — Oui, moi, repartit Diane; veulent-ils donc que je l'épouse sur l'échafaud? — L'épouser! s'écria Mme de Kermic, l'épouser! Oh! malheureuse, malheureuse! qu'as-tu fait? — Ma mère, ma mère! dit Diane en se cachant la tête sur les genoux de son aïeule, j'ai voulu le sauver! — L'infâme! et il t'a perdue! Diane, Diane, répétait-elle, réponds-moi, est-ce vrai... Diane!...

Mme de Kermic releva cette tête penchée sur ses genoux; cette fois le désespoir avait été le plus fort; Diane ne répondit pas...

— Elle est morte, s'écria Mme de Kermic, morte...

Elle avait trop à souffrir encore pour cela.

L'émotion de la scène que je viens de te rapporter avait été assez violente pour faire perdre connaissance à Diane. Mais il y avait trop de vie dans ce corps jeune et vigoureux pour lui porter un coup mortel; il n'en fut pas de même pour la vieille Mme de Kermic; elle trouva dans son indignation la force de secourir sa petite-fille, et de la rappeler à elle-même sans appeler personne, car un mot ou un cri de douleur de Diane, échappés au premier moment de son retour à la vie, eussent pu avertir un étranger du déshonneur de l'infortunée.

Mais cet effort fut tout ce que la vieillesse de Mme de Kermic put supporter; une maladie active et violente s'empara d'elle, et longtemps avant que personne, même les médecins, eût compris toute la gravité de son état, elle avait deviné que sa mort était prochaine et assurée. Elle avait donc écrit à son gendre, M. de Chivri, pour l'avertir de sa maladie et de son danger.

Cette lettre est trop curieuse par son laconisme et sa fermeté pour que je ne la transcrive pas ici telle qu'elle m'a été répétée mot pour mot.

« Mon fils,

» Je n'ai que peu de jours à vivre, cette lettre en mettra trois à » vous parvenir; il vous en faut autant pour venir jusque chez moi, » je vous attends.

» Je vivrai jusqu'à ce que vous soyez arrivé, car j'ai à vous dire des » choses qu'un père seul doit entendre. »

Tu conçois qu'une pareille lettre ne laissait point d'incertitude à M. de Chivri sur la nécessité et la promptitude de son départ. Il se hâta donc de se rendre auprès de sa belle-mère. Mme de Kermic n'avait point informé Diane de ce message, et depuis l'aveu qui lui était échappé, et le récit qui l'avait suivi plus tard, sa grand'mère ne lui avait pas adressé une seule question sur Léonard Asthon; mais Diane ne pouvait croire que c'était colère ou mépris, car jamais sa grand'mère n'avait été plus affectueuse et plus tendre pour elle. Il y avait au contraire dans l'accent de la vieille dame quelque chose de triste et de soumis, comme si c'était elle qui eût à demander pardon à sa petite-fille de la faute qui la déshonorait.

Mme de Kermic avait donné des ordres précis pour que M. de Chivri fût introduit près d'elle aussitôt qu'il arriverait, et à l'insu de sa petite-fille, mais le hasard ou le malheur en ordonna autrement.

On était au milieu de la nuit, la malade avait été fort agitée durant toute la journée, car le temps qu'elle savait être nécessaire à M. de Chivri pour se rendre à Machecoul était sur le point d'expirer, et il semblait que, sûre de vivre jusque-là par la puissance de sa volonté, elle craignît de ne pouvoir aller au delà du terme qu'elle s'était fixé à elle-même; elle avait forcé Diane, qui la veillait toutes les nuits, à aller prendre quelque repos. Mais ce n'était pas seulement la maladie de sa grand'mère qui faisait à Diane des nuits sans sommeil, et la première de toutes les personnes qui habitaient le château, elle fut avertie de l'arrivée d'une chaise de poste par le bruit qu'elle fit.

Les domestiques chargés de la recevoir prévinrent assez tôt M. de Chivri qu'il devait être secrètement conduit chez sa belle-mère, pour qu'il n'élevât point la voix de manière à être entendu. Mais il n'était pas arrivé seul, et ses deux fils aînés, qui se trouvaient près de lui lorsque la lettre de Mme de Kermic lui était arrivée, avaient voulu absolument l'accompagner. Les termes singuliers de cette lettre avaient fait naître de tristes soupçons dans le cœur du père et des frères de Diane, et la précaution extraordinaire avec laquelle on les introduisit leur fit comprendre tout à fait que quelque funeste révélation les attendait auprès du lit de la mourante.

On était allé prévenir la vieille Marthe qui était restée près de sa maîtresse.

— Est-ce lui? est-ce mon gendre? avait dit Mme de Kermic, que le bruit de la voiture avait arrachée aussi à son abattement. — Oui, madame; mais deux de ses fils l'accompagnent. — Ah! mes petits-fils sont avec lui, eh bien! qu'ils entrent tous trois; ce que j'ai à dire les regarde aussi: va les chercher, et fais en sorte que Diane ne soupçonne pas leur arrivée.

Mais dès l'instant que Diane avait entendu le bruit d'une voiture, elle s'était levée, et avec quelque précaution que les voyageurs fussent descendus et que le domestique fût venu jusque dans l'appartement de Mme de Kermic, Diane, dont l'ouïe avait cette finesse qu'acquiert un sens qui doit tenir presque lieu d'un autre, Diane avait entendu le mouvement sourd qui s'était opéré dans la maison, et à peine Marthe avait-elle quitté la chambre de Mme de Kermic, que Diane y était entrée.

A son aspect, la vieille dame s'était levée sur son séant avec une vivacité que sa faiblesse eût fait supposer impossible un moment avant.

— Diane, Diane, s'écria-t-elle avec une sévérité qu'elle n'avait jamais eue vis-à-vis de sa petite-fille, même dans des temps plus heureux, alors que la sévérité est un témoignage d'amour, Diane, qui vous a appelée ici? qu'y venez-vous faire? — Pardon, ma mère; j'ai entendu, j'ai cru entendre.... — Que vous importe? Ne peut-il rien arriver ici que vous ne deviez en être instruite? — Oh! ma mère, répondit Diane, croyez-vous que ce soit une vaine curiosité qui me guide? mais dans l'état de faiblesse où vous êtes, ne dois-je pas m'alarmer de ce qui peut venir troubler votre repos?

Mme de Kermic ne répondit pas d'abord à sa fille qui s'était approchée de son lit; alors lui prenant doucement la main, elle lui dit:

— Tu as raison, Diane; mais tu ne dois pas encore voir ceux que j'attends.... Demain, dans une heure peut-être, je te ferai appeler; mais maintenant laisse-moi seule avec eux. Je t'en prie, je le veux. — Je vous obéis, répondit tristement Diane. — Ne crains rien, enfant, et embrasse-moi, dit Mme de Kermic.

La jeune fille se pencha vers sa grand' mère qui prit sa tête dans ses mains, et l'aveugle sentit rouler sur son front les pleurs de la mourante. — Ma mère, ma mère! lui dit-elle, pourquoi cette émotion? — Va, mon enfant, va, lui répondit sa grand'mère.

Et comme Diane se relevait pour se retirer, la porte s'ouvrit et la voix de Marthe annonça :

— M. de Chivri.

A ce nom, Diane poussa un cri effrayant; tout le désespoir de sa vie venait de lui apparaître.

— Mon père! s'écria-t-elle.

Et poussée par une force plus puissante que la raison et que la volonté, elle tomba à genoux près du lit de sa mère.

Si la scène qui me reste à te raconter mérite un meilleur narrateur que moi, le tableau silencieux qui la précéda mériterait aussi d'exercer le talent d'un peintre.

Une vaste chambre à peine éclairée par une lampe de nuit; près de la porte, M. de Chivri immobile, les regards attachés sur sa fille à genoux; ses deux fils placés derière lui, et contemplant aussi leur sœur, dans un muet et douloureux étonnement. Diane à genoux, le visage tourné du côté de son père et de ses frères, les mains jointes comme une coupable, et Mme de Kermic assise dans son lit, les yeux fixes sur son gendre, et qui, par un mouvement instinctif de protection, avait posé sa main blanche et décharnée sur la tête de Diane.

Il y eut un moment de silence solennel.

Aucun de ces cinq personnages ne semblait oser le rompre le premier. Que pouvait dire ce père voyant son enfant tomber à genoux devant lui, si ce n'était de prononcer une malédiction? et son cœur s'y refusait encore, malgré les horribles soupçons dont il était agité. Que pouvait dire Diane, sinon crier grâce pour un crime que son père ignorait peut-être encore? Que pouvaient dire ces deux jeunes gens qui sentaient bien qu'une voix plus austère que la leur avait droit d'interroger; Mme de Kermic elle-même avait espéré voir son gendre seul, et n'était point préparée à cette espèce de tribunal de famille, que le hasard semblait avoir formé, et devant lequel elle n'eût pas voulu faire comparaître l'infortunée que le hasard y avait amenée. Seulement son geste semblait avoir voulu mettre Diane à l'abri d'un premier mouvement de colère, et ce fut elle enfin qui trouva dans l'autorité que donne l'approche de la mort, la force de rompre la première ce silence terrible.

— Je vous attendais seul, mon fils, dit-elle à M. de Chivri; mais Dieu a voulu sans doute que vos fils fussent présents à cette entretien; il a voulu que je n'eusse pas à rougir devant vous seul de l'aveu que j'ai à vous faire: c'est, je n'en doute pas, un châtiment qu'il m'a réservé, et je l'accepte comme un arrêt de sa juste sévérité.

M. de Chivri écouta Mme de Kermic en attachant sur elle des regards où la colère semblait prête à succéder à l'anxiété, et répondit lentement en montrant l'infortunée Diane du doigt :

— Et ma fille, n'a-t-elle rien à me dire?... — Mon père! dit Diane en essayant de se traîner vers lui. — Rien, repartit Mme de Kermic en la retenant; rien, jusqu'à ce que je vous aie tout dit! — Ah, s'écria M. de Chivri avec colère, malheur à l'enfant qui ne peut tendre les bras à son père et qui demeure tremblante et éperdue à ses pieds! — Gardez vos malédictions pour les coupables, répondit Mme de Kermic avec une force extraordinaire; car de tous les complices de ce crime, elle seule en est innocente peut-être, et elle seule en est victime. Et maintenant écoutez-moi tous les trois, toi aussi Diane: je ne voulais pas que tu fusses présente à cet entretien, mais ce doit être encore la main de Dieu qui t'y a amenée. Oui, s'il arrive qu'un jour la colère de ton père et de tes frères te frappe sans pitié, tu pourras leur rappeler mes dernières paroles; s'ils osaient t'abandonner, tu les feras souvenir de ma dernière prière. Écoutez-moi donc tous.

Ils avancèrent près du lit; M. de Chivri s'assit en face de Diane, ses deux fils restèrent debout de chaque côté de son siége, et Mme de Kermic commença ainsi :

— Il y a six mois, un homme proscrit et menacé de mort errait dans les environs de ce château. Quelle que soit l'opinion politique que vous professiez, s'il était venu vous demander un asile, vous ne le lui eussiez pas refusé. C'était un homme du parti auquel mon mari et mes fils avaient donné leur sang, et auquel j'ai voué, moi, toute mon existence. Je lui fis offrir cet asile, il l'accepta.

Quand je vous l'aurai nommé, car je vous le nommerai, vous reconnaîtrez comme moi qu'il méritait alors ce que je fis pour lui. Son courage, ses vertus, son nom, tout le recommandait à mon hospitalité. Cependant je fus assez imprudente pour laisser souvent près de lui, et dans le secret d'une retraite que je ne partageais pas toujours, une jeune fille, belle, confiante aussi, et qui devait se croire protégée par le malheur qui l'a frappée en naissant. — Et l'infâme a osé..., murmura le fils aîné de M. de Chivri — Oui, repartit Mme de Kermic, il a payé par le déshonneur le dévoûment de la noble fille qui voulait le sauver. Écoutez bien, mes fils, pour que votre colère ne s'adresse qu'à celui qui l'a véritablement méritée, pour que lui seul soit puni, lui seul, n'est-ce pas? — Oui, ma mère... répondirent les deux fils de M. de Chivri. — Et il le sera, n'est-ce pas?

Leurs regards et leur geste répondirent assez.

Alors Mme de Kermic commença le récit de cette scène fatale que j'ai déjà racontée; elle n'en épargna aucun détail à l'avide attention du père et des frères : elle leur dit tout.

Pendant ce temps, Diane, toujours à genoux, et dont le désespoir éclatait en larmes et en sanglots, s'était traînée jusqu'aux pieds de son père. Et d'abord il l'avait laissée embrasser ses genoux; puis, peu à peu, ses mains cherchèrent cette tête qui gémissait, et la couvrirent en la pressant avec des tressaillements involontaires, et, comme Diane élevait vers lui ses mains, chacun de ses frères en prit une dans les siennes en la serrant en signe de pitié; et quand Mme de Kermic eut fini son récit, M. de Chivri releva sa fille, et, l'attirant dans ses bras, il lui dit :

— Diane, que la bénédiction de ton père soit avec toi! Mes fils, embrassez votre sœur!

Puis, pendant que les jeunes gens, dont les yeux ne pouvaient contenir les larmes de pitié et de rage qui leur remplissaient le cœur, pressaient Diane dans de muets embrassements, M. de Chivri s'approcha du lit de la mourante, et lui dit :

— Et maintenant, ma mère, le nom de l'infâme? — Il s'appelle Léonard Asthon.

A ce nom, Diane tomba affaissée sous le poids de son désespoir, et l'aîné des fils de M. de Chivri s'écria :

— Leonard Asthon, et il est condamné à mort! — Rassurez-vous, mes fils, repartit M. de Chivri avec éclat, il a demandé la cassation du jugement qui le condamne, et ce jugement a été cassé le jour même de notre départ. Rassurez-vous, il ne nous échappera pas.

Ces mots étaient à peine prononcés, qu'on entendit un léger murmure du côté du lit où était retombée Mme de Kermic. Ses enfants se penchèrent vers elle, mais elle était morte.

Tant d'émotions, tant de douleurs ne vinrent pas impunément frapper le cœur de la malheureuse Diane; une fièvre violente s'empara d'elle: et comme dans les accès de son délire elle appelait Asthon, et s'accusait elle-même, M. de Chivri demeura seul à son chevet, tandis que le plus jeune de ses fils, Philippe de Chivri, s'occupait des derniers devoirs à rendre à sa grand'mère, et que Georges partait pour Angers, où Leonard Asthon était détenu en ce moment.

Trois jours après, M. de Chivri recevait une lettre de son fils qui lui annonçait que véritablement le pourvoi du condamné avait été admis; mais que le jour même où on en avait reçu la nouvelle, Léonard, redoutant sans doute les chances d'un second jugement, était parvenu à s'évader sans que personne pût soupçonner de quel côté il avait dirigé sa fuite. Georges remettait donc à plus tard le soin de la vengeance commune, et annonçait à son père qu'il allait se rendre à Paris, où il espérait trouver près de la police des renseignements qui pourraient le diriger. Mais toutes les enquêtes de Georges furent inutiles, et lorsque la jeunesse eut triomphé de la maladie violente qui avait fait craindre un moment pour la maladie de Diane, il fallut bien lui dire la vérité, et que le coupable avait échappé à la vengeance qui le poursuivait.

Le cœur des femmes a d'étranges mystères; ce qui faisait le désespoir de M. de Chivri fit la consolation secrète de Diane. Elle ne pouvait se croire abandonnée, et lorsqu'elle apprit que Léonard avait reconquis sa liberté, elle attendit chaque jour qu'un message vînt la rassurer. Mais rien ne vint et rien ne pouvait venir.

Puis, lorsqu'elle fut assez forte pour pouvoir marcher, elle se traîna un matin vers le pavillon où il avait habité, et elle chercha partout, comme s'il avait pu y venir déposer un gage de sa présence; mais elle n'y trouva que sa harpe, ses meubles accoutumés, un volume de poésies qu'il avait coutume de lui lire, et l'aveugle emporta ce volume, comme si elle avait pu y retrouver la trace de cette parole qui l'avait séduite. Ainsi se passèrent les jours et les mois, sans qu'on apprît ce qu'était devenu Léonard Asthon.

La vengeance attendait avec rage, l'amour avec désespoir.

Ce fut plus de six mois après la mort de Mme de Kermic, qu'on sut par un journal américain que le capitaine Léonard Asthon avait passé d'abord en Angleterre, puis dans l'Inde, où il avait, disait-on, entrepris un voyage dans l'intérieur des royaumes les plus inaccessibles.

Cette nouvelle, en détruisant pour ainsi dire tout espoir de vengeance pour M. de Chivri et ses fils, fut le dernier malheur qui semblait devoir frapper Diane.

Tant que la colère de ces trois hommes avait eu un but à peu près certain quoique caché, tant qu'ils avaient espéré découvrir et atteindre Léonard Asthon, Diane avait été pour eux un objet de pitié; mais lorsqu'ils se trouvèrent pour ainsi dire désarmés devant cette absence et l'immensité qui les séparait du coupable, ils se tournèrent contre la victime, et le déshonneur qu'il leur fallait dévorer lui fut reproché avec toute l'irritation de l'impuissant à qui sa proie vient d'échapper.

A cette époque, M. de Chivri quitta Machecoul et emmena sa

fille dans le château qu'il possède aux environs de Châteauroux. Il l'y enferma et s'y enferma avec elle. Personne n'y pénétrait, et durant plus d'une année Diane vécut ainsi avec le souvenir de son amour trompé, lorsqu'elle était seule; avec les reproches amers ou le silence plus amer de son père, lorsqu'ils se trouvaient ensemble.

On ne sait pas assez tout ce que le cœur d'un homme peut supporter de douleur sans périr. A voir tout ce qu'avait souffert Diane, il semblait que ce fût assez, et qu'une douleur de plus eût dû la tuer. Ce ne fut pas une douleur de plus qui lui arriva, ce furent ensemble toutes les douleurs et toutes les hontes, et cependant elle y a survécu.

Un jour elle entend dans la maison de son père un mouvement extraordinaire; elle entend apprêter une voiture, fermer des malles, amener des chevaux de poste. Elle s'alarme, elle interroge; mais on ne lui répond rien qui la satisfasse. On exécute seulement, dit-on, les ordres de M. le comte. Elle veut aller près de son père, on lui répond qu'il est enfermé et qu'il a défendu qu'on laissât pénétrer sa fille jusque chez lui.

Alors Diane se pose à sa porte, résolue à l'attendre, car son cœur lui dit qu'il se trame encore un malheur contre elle. Mais la pauvre enfant oublie que cette porte où elle veille n'est pas la seule issue de l'appartement de son père, et lorsqu'elle écoute de tout son pouvoir pour deviner le plus léger des mouvements qu'il peut faire, elle entend le bruit d'une voiture qui s'éloigne, et lorsqu'elle s'élance vers la cour pour savoir qui part ainsi, on l'arrête et on lui dit que son père vient de quitter le château et qu'il a donné l'ordre de n'y laisser pénétrer personne, et que cet ordre interdit à Diane d'en franchir le seuil.

Cette sévérité prouva à la malheureuse que le sombre pressentiment qu'elle avait éprouvé ne l'avait pas trompée. Son père ne serait point parti ainsi, si son voyage eût été commandé par des affaires politiques ou d'intérêt; il y avait un mystère terrible dans ce départ, et un nouveau malheur la menaçait sans doute. Mais quel pouvait être ce malheur? comment l'apprendre et à qui le demander? D'ailleurs son père aurait-il été plus confiant envers un domestique qu'envers elle? Alors une attente horrible s'empara d'elle, malheureuse aveugle qui n'avait de pouvoir que celui d'écouter! elle allait dans ce château comme une ombre muette, collant son oreille aux portes, se cachant, lorsqu'elle entendait des voix pour saisir une parole qui pût l'éclairer. Mais ce n'étaient que des entretiens qui lui étaient étrangers qu'elle surprenait ainsi; ou si son nom s'y trouvait mêlé quelquefois, c'était au milieu de suppositions infâmes ou d'expressions d'une pitié humiliante.

Cependant le souvenir lui vint de la manière dont elle avait appris la condamnation de Léonard; et dût-elle être instruite ainsi d'un épouvantable malheur, elle voulut y avoir recours. Elle demanda, avec autant d'indifférence qu'elle put en jouer, elle demanda à la femme qui la servait de lui lire les journaux pour la distraire.

— Monsieur l'a défendu, fut la seule réponse qu'elle obtint.

Son père l'avait défendu... ces journaux pouvaient donc lui apprendre le motif de son départ. Alors ce fut pour elle un désir ardent et furieux de connaître ces journaux.

Quand ils arrivaient le matin, elle les prenait dans ses mains, elle les froissait, elle les parcourait des doigts; sa vie ou sa mort étaient peut-être là; mais elle était aveugle, et tout ce qui parlait pour les autres était muet pour elle! Enfin, un jour où, devenue presque insensée, elle parcourait le parc de son château, elle entendit près d'elle deux voix qui riaient. C'étaient les enfants du jardinier, l'un âgé de huit ans au plus, l'autre encore plus jeune. Marie, l'aînée, tenait son frère sur ses genoux, et lui enseignait à épeler ses lettres.

Ah! je voudrais trouver des mots pour vous dire quelle nouvelle douleur ce fut pour Diane que d'entendre ces deux voix d'enfant, dont l'un refusait d'apprendre, et qui pouvaient, si petits et si misérables, ce qu'elle eût voulu pouvoir au prix de sa vie. Diane allait s'éloigner, plus éperdue encore, lorsqu'une idée soudaine vint la frapper.

« Cette enfant, dit-elle, ne sera peut-être pas implacable comme ceux à qui je me suis adressée. » Et sous l'inspiration de cette espérance, Diane appela près d'elle la petite fille, et la flattant, lui promettant de beaux habits, des friandises, elle lui demanda de lire le journal qu'elle tenait à la main.

Hélas! que demandait-elle, et à quel supplice ne s'exposait-elle pas! La pauvre enfant, en présence de cette vaste feuille qui lui était remise! lisait et annonçait le titre, et les articles de politique et les nouvelles de bourse, et tout ce qui était indifférent à Diane, et Diane ne pouvait lui montrer du doigt l'endroit où eussent pu se trouver les nouvelles qu'elle cherchait. Et elle écoutait avec une patience obstinée cette lecture, pour ainsi dire muette, d'une voix qui ne comprenait pas, et qui lui parlait de tout hors de ce qu'elle eût voulu entendre. Et cependant plus de huit jours se passèrent pendant lesquels elle obligea l'enfant, à force de promesses et de soumissions, à lui faire cette cruelle lecture. Mais on peut supposer aisément quel temps elle devait durer. L'on s'étonna des longues absences de Marie; on l'espionna, on la surprit, et Diane eut à subir les reproches grossiers d'une femme qui l'accusa d'avoir séduit son enfant.

Ce fut au bout de tant de souffrances que Diane commença à éprouver cette lassitude qui, si elle éteint un peu le sentiment de la douleur, emporte aussi avec elle l'espérance et la dignité. Diane s'enferma dans sa chambre, et là, durant toute la journée, elle restait assise, ne parlant plus, ne pleurant plus, ne s'enquérant de rien, obéissant à la voix qui lui disait qu'il était l'heure de se lever, de manger, de se coucher; sans réflexion, sans conscience, pour ainsi dire, de ce qu'elle faisait.

Quelques mois encore, et peut-être cet esprit naïf, ardent, énergique, allait-il s'éteindre dans une affreuse imbécillité, lorsqu'elle fut arrachée à sa torpeur par une nouvelle souffrance, la plus terrible sans doute de toutes celles qu'elle avait éprouvées.

Peut-être, mon cher Édouard, si j'étais un faiseur de romans, ne devrais-je pas abandonner mon héroïne en l'état où je te l'ai montrée, peut-être faudrait-il raconter tout de suite comment de nouvelles douleurs, terribles, imprévues, écrasantes, vinrent la frapper coup sur coup, et compléter le tableau sans en détourner l'attention de mes lecteurs: peut-être serait-ce le comble de l'art que de les tenir courbés jusqu'à satiété sur cette existence torturée avec excès, et peut-être, si je faisais ainsi, parviendrais je à faire naître, dans le cœur du public lisant, cet intérêt avide et douloureux qui fait qu'on s'acharne à un livre sans pouvoir le quitter avant la dernière page, et qui fait aussi qu'on le quitte avec plaisir lorsqu'il est fini, comme on s'éveille avec joie d'un mauvais rêve.

Mais ceci n'est point un roman qui doive être *dévoré*, c'est une histoire toute vraie et qui ne me semble pas avoir besoin de cette espèce de *crescendo* furibond d'émotions pour inspirer une vive pitié pour la femme qui a souffert tant de maux. Laissons donc un moment la pauvre Diane en proie à ce fatal affaissement où sa raison faillit périr, mais qui sauva sa santé presque perdue, en l'arrachant à la conscience de son malheur.

Et maintenant apprends ce qui avait causé le départ précipité de M. de Chivri. Ce furent quelques lignes d'un journal.

Elles étaient ainsi conçues :

« On se rappelle que M. Léonard Asthon, dont le pourvoi avait été admis, s'était soustrait par la fuite aux chances d'un nouveau jugement; condamné par défaut à la peine de mort, cet accusé vient de se constituer prisonnier afin de purger sa contumace. »

Cette nouvelle, partie de la Bretagne, était arrivée à Paris, et de là elle avait été chercher M. de Chivri à Châteauroux, Georges à Metz, où il était en garnison, et Philippe à Londres, où le retenait une mission du gouvernement.

M. de Chivri arriva le premier à Paris; ses deux fils l'y rejoignirent à peu de jours d'intervalle, le temps qu'il fallut à chacun d'eux pour obtenir un congé qui leur permît de quitter leur poste. Le père n'avait point écrit à ses fils, les fils n'avaient point écrit à leur père et ne s'étaient point avertis; mais un espoir de vengeance ou de réparation s'était pour ainsi dire levé à l'horizon, et tous y avaient couru avec le même empressement et la même détermination.

Martial, le plus jeune des fils de M. de Chivri, achevait ses études à Paris, et c'est lui qui avait reçu son père; mais il l'avait interrogé vainement sur la cause de son retour et sur la cause de sa tristesse. M. de Chivri s'était obstinément refusé à satisfaire la curiosité de son fils, soit qu'il ne voulût pas confier à un si jeune homme le secret du déshonneur de sa sœur, soit plutôt qu'il ne voulût pas associer ce dernier rejeton de sa famille à une vengeance qui pouvait en mener les exécuteurs à la mort. D'ailleurs, comme je te l'ai dit, Martial était un faible et pâle enfant à qui ses vingt ans n'avaient donné qu'un large développement du cœur et de la pensée dans un corps débile et étiolé.

Tel était Martial.

A l'arrivée soudaine de son père, il avait compris aisément qu'il s'agissait d'une affaire de famille d'une haute gravité, et plus d'une circonstance lui avait fait soupçonner que cette affaire devait regarder sa sœur Diane. En effet, la défense formelle de son père d'aller le rejoindre à Châteauroux, la réclusion où M. de Chivri tenait sa fille, cette séparation qui semblait vouloir prévenir une confidence, disaient assez à Martial que sa sœur devait être malheureuse ou coupable; mais pour lui elle devait être encore plus malheureuse que coupable.

Entre lui, pauvre jeune homme maladif, et sa sœur aveugle, il y avait une sympathie de malheur qui avait donné un caractère plus que fraternel à l'affection qu'ils se portaient. Enfants déshérités tous deux de cette première fortune de l'homme, la santé et la jouissance de tous les sens de la vie, ils se sentaient à part dans cette famille d'hommes vigoureux qui ne pouvaient avoir guère de pitié pour des maux qu'ils ne comprenaient pas.

Aussi Martial s'alarmait-il et s'indignait-il à la fois du mystère qu'on lui faisait des intérêts de sa famille. Il s'alarmait; car s'il était vrai que sa chère sœur Diane fût malheureuse, il devinait que les mains rudes de son père et de ses frères ne sauraient toucher aux blessures de la misérable aveugle que pour les meurtrir: il s'indignait car la défiance qu'on lui montrait était un témoignage cruel du peu de cas qu'on faisait d'un être aussi débile et aussi pauvrement né que lui. Toutefois il garda silencieusement ses craintes et son dépit jusqu'au jour où Georges, Philippe et M. de Chivri furent réunis.

En se retrouvant, ces trois hommes n'avaient eu qu'à se tendre la

main pour se remercier mutuellement de s'être si bien entendus pour la vengeance commune. Mais une fois en présence, il fallut discuter, ne fût-ce qu'un moment, le meilleur moyen à prendre pour atteindre leur but. Martial était présent lorsque ses deux frères et son père se trouvèrent ensemble. M. de Chivri, qui n'avait jamais rencontré dans son plus jeune fils qu'une obéissance timide et respectueuse, ne crut pas devoir prendre d'autres précautions vis-à-vis de lui que de l'éloigner, et il dit à Martial :

— Laisse-nous, j'ai à parler à tes frères.

Pour la première fois, Martial n'obéit pas sur-le-champ à la parole de son père, et il resta immobile et la tête baissée, à la place où il était dans le salon où cette famille était réunie.

— Martial, reprit M. de Chivri, ne m'as-tu pas entendu? Laisse-nous un moment.

Sortir sans rien dire, c'était accepter cette exclusion humiliante qui le mettait en dehors des intérêts de sa famille, comme incapable de les comprendre et de les soutenir; rester, c'était peut-être apporter à son père, qui lui semblait si malheureux, le chagrin de la révolte de son fils le plus aimé; il garda donc encore le silence, sans faire aucun mouvement pour quitter sa place.

— Eh bien! Martial, redit encore M. de Chivri, d'une voix plus haute, eh bien! eh bien! ne m'entendez-vous pas? — Pardon, mon père, répondit l'enfant, car on pouvait le nommer ainsi, tant il en avait l'aspect, pardon! mais permettez-moi de vous demander s'il est bien nécessaire que je m'éloigne.— Du moment que je vous l'ordonne, il me semble que ce n'est plus une question.

Le premier mot de ces trois hommes lorsqu'ils furent seuls fut :

— Pauvre Martial!

Mais cette émotion fut vite oubliée en présence des graves intérêts qui les réunissaient, et en peu de minutes la marche qu'on devait suivre fut arrêtée entre le père et les fils.

L'absolution récente de quelques accusés qui se trouvaient dans une position semblable à celle de Léonard Asthon ne laissait guère de doute sur l'issue de ce nouveau procès. Il fut donc décidé que MM. de Chivri et ses fils se rendraient à Nantes, chacun de son côté, pour ne pas éveiller les soupçons de Martial, et que là ils attendraient secrètement l'acquittement de Léonard Asthon.

Avertir leur ennemi de leur présence avant son jugement leur sembla, d'une part, un acte imprudent, si Léonard voulait se soustraire par la fuite à leur vengeance, et de l'autre un acte de faiblesse, car provoquer un prisonnier, c'était presque entamer une négociation dans une affaire qui n'en admettait pas. D'ailleurs Georges avait contre Léonard un peu de cette haine qui existe entre des militaires qui ont servi un régime différent et qui ont soif de faire prévaloir la résolution de leur courage sur celle de leurs rivaux.

Quoi qu'il en soit des motifs qui déterminèrent la conduite de MM. de Chivri, le lendemain de cette solennelle réunion de famille, Georges partit en disant qu'il retournait à Metz. Deux jours après Philippe annonça qu'il se rendait à Londres, et M. de Chivri fit ses préparatifs pour aller à Châteauroux.

Pendant tout ce temps, Martial s'était renfermé dans une réserve extrême; il avait accepté avec un air d'entière confiance tout ce qui lui avait été dit sur la direction que chacun prenait. Seulement il avait prié son père de vouloir bien remettre à Diane un petit présent que son frère Martial lui envoyait, de lui dire combien il serait heureux de la revoir, et que ce serait un grand bonheur pour lui, Martial, si sa sœur voulait bien lui envoyer quelque chose en retour. En disant cela à son père, le jeune homme l'examinait avec soin, il le vit se troubler, et il ajouta froidement :

— Si ma pauvre sœur ne sait que me renvoyer, qu'elle cueille une fleur dans son jardin, qu'elle la mette dans un pli de papier, vous aurez la bonté d'écrire l'adresse;... mais qu'elle me l'envoie sur-le-champ. Je désire apprendre le plus tôt possible que mon présent a été accueilli. J'ai besoin de savoir s'il y a quelqu'un qui m'aime dans ma famille.

— Martial, Martial, lui dit tendrement son père, doutes-tu de mon affection?—Non, mon père, non;... mais que voulez-vous? c'est peut-être encore un enfantillage; mais je serais bien malheureux si ma sœur me faisait attendre la seule réponse qu'elle puisse me faire. — Il faudra pourtant que tu l'attendes, répliqua M. de Chivri : car quelques affaires me retiendront peut-être une semaine ou deux à Orléans. Ainsi ne t'afflige pas si ta sœur ne fait pas ce que tu veux, si moi-même je ne t'écris d'ici à quelque temps. — C'est bien, mon père, dit Martial, excusez-moi de vous confier de pareilles folies... J'attendrai.

M. de Chivri ne répondit pas; il serra son fils dans ses bras, et ses larmes coulèrent silencieusement sur le front de son enfant. Peut-être en ce moment un mot de prière de Martial eût-il arraché son secret à M. de Chivri; mais le fils reçut avec une tristesse résignée ces témoignages de l'amour de son père; et celui-ci se dit: Nous avons blessé son orgueil et son amour, et il nous en veut. Un jour viendra où je le désabuserai. Et le pauvre père donna de nouveaux embrassements à son fils qui ne les lui rendait pas.

Le lendemain, M. de Chivri partit pour Nantes, et deux heures plus tard, Martial était en route pour Châteauroux.

Ce que MM. de Chivri avaient prévu arriva. Huit jours après leur arrivée à Nantes, Léonard Asthon parut devant la cour d'assises de la Loire-Inférieure; il fut acquitté et immédiatement mis en liberté. Pour bien te faire comprendre comment la scène qui suivit cet acquittement fut si soudaine et si publique qu'elle l'a été, je dois te dire quelles raisons avaient déterminé Léonard Asthon à ne pas se retirer immédiatement dans sa maison.

Les hommes sensés qui faisaient partie du jury avaient compris qu'il était temps de mettre un terme à une guerre civile qui, éteinte sur le champ de bataille, eût pu se raviver devant les tribunaux; et la plupart, faisant taire des ressentiments personnels et jusqu'à un certain point ce que je pourrais appeler la légalité de leurs convictions, prononçaient l'absolution d'hommes qui étaient véritablement coupables. Mais tous les habitants de ce pays où la guerre intestine a laissé de profondes dissensions, ne voyaient pas du même œil cette justice généreuse et habile, et quelques-uns l'appelaient sottise et lâcheté. Parmi ceux-là des jeunes gens disaient qu'ils remplaceraient le glaive inerte de la loi par leur épée de duellistes, et il était venu aux oreilles de Léonard Asthon que, s'il osait se montrer en public, il apprendrait à ses dépens qu'en se soumettant à ses juges, il n'avait pas satisfait à la vengeance que ses adversaires comptaient tirer de lui. L'autorité avait l'œil sur ces brouillons, et Léonard en était instruit. Mais je n'ai pas besoin de t'expliquer comment un officier de l'ex-garde royale eût cru commettre une lâcheté vis-à-vis de lui-même et de son parti en acceptant cette protection.

Or donc, aussitôt son jugement rendu, Léonard, accompagné de quelques amis, se rendit au spectacle. Son acquittement avait été prononcé à sept heures du soir; à sept heures et demie il se promenait dans le foyer du grand théâtre. A ce même moment, et pendant que Léonard Asthon recevait les félicitations de ses amis, Georges et Philippe s'étaient rendus chez lui; et là un domestique, supposant que ces messieurs venaient aussi pour saluer son maître, leur avait appris que M. Asthon venait de lui faire dire qu'il était au théâtre. Les deux fils de M. de Chivri s'y étaient rendus sur-le-champ.

Lorsqu'ils arrivèrent, le foyer était en rumeur.

Léonard Asthon et ses amis mesuraient d'un regard insultant des groupes où l'on murmurait et où on semblait agiter la question de savoir s'il ne fallait pas corriger cette audacieuse bravade; déjà les plus résolus, malgré les nombreux agents de l'autorité qui circulaient dans le foyer, s'apprêtaient à adresser des provocations formelles à ceux qu'ils appelaient les chouans, lorsque Georges et Philippe entrèrent dans le foyer. La première personne à qui ils demandèrent si M. Léonard Asthon était présent, le leur désigna, et ils marchèrent immédiatement à lui. Léonard avait compris la question qui avait été faite sur son compte, au geste qui avait répondu en le désignant. Il attendit donc ces deux hommes qui marchaient droit à lui, avec cette préoccupation qu'il allait recevoir une provocation pour des motifs politiques.

L'habit bleu boutonné jusqu'au menton, le ruban rouge, les éperons et les moustaches de Georges, sur lequel il fixa particulièrement son attention, parce qu'il se présentait le premier, le firent reconnaître à Léonard pour un militaire, et son air sombre et résolu l'avertit que ce n'était pas un ami qui l'abordait ainsi. C'était indubitablement un duel qui le cherchait, et tu comprends alors quelle dut être la hauteur de l'accueil qu'il fit au duelliste.

Georges, car dans cette occasion il avait réclamé son droit d'aînesse pour être le premier à engager la querelle sanglante qui devait venger l'honneur de sa famille, Georges s'approcha de Léonard sans le saluer, et lui dit:

— Vous êtes monsieur Léonard Asthon? — Je suis M. Léonard Asthon, répondit ironiquement celui à qui s'adressait cette question. — Eh bien! répliqua Georges, si vous êtes M. Léonard Asthon, je suis M. Georges de Chivri. — Tant mieux pour vous, monsieur, répondit Léonard en le mesurant du regard.

A cette froide et ironique réponse, Georges pâlit; car il lui semblait que son nom jeté à la face du séducteur de Diane, dût au moins le troubler s'il avait quelque noblesse, et par conséquent quelque remords dans le cœur. Cependant il se contint et répéta d'une voix altérée:

— M'avez-vous entendu, monsieur? Je vous ai dit que j'étais Georges de Chivri. — Et moi, dit Léonard Asthon, je vous ai répondu : Tant mieux pour vous.

La colère de Georges déborda à cette réplique faite d'un ton méprisant, et il s'écria d'une voix éclatante:

— Tant mieux pour moi et tant pis pour vous alors!

Et à l'instant même, il fit à Léonard une de ces insultes que rien au monde ne peut faire oublier ni pardonner, devant lesquelles toute explication se tait, toute intervention devient impossible, il lui donna un soufflet.

Il est difficile de te peindre le tumulte qui suivit cette action. Les divers agents de l'autorité se précipitèrent à la fois sur M. de Chivri et sur Léonard, et prévinrent une lutte corps à corps à laquelle ces deux hommes bien nés se seraient peut-être laissé emporter dans un premier mouvement de fureur. On entraîna les deux adversaires; mais Philippe, qui n'avait point pris part à l'insulte, demeuré libre, s'approcha de l'un des jeunes gens qui s'étaient tenus près de Léonard, et lui dit à voix basse;

— A deux pas d'ici, à l'hôtel de France, M. Asthon trouvera bientôt, je l'espère, mon frère Georges, ou, à son défaut, j'y serai.

Et chacun se retira.

— Il suffit, répondit le jeune homme.

Il n'y avait aucune raison pour retenir M. Léonard Asthon prisonnier, on ne pouvait lui faire un crime de l'insulte qu'il avait reçue, et un quart d'heure après l'arrestation de Georges, son père, usant de l'autorité de son nom et de son titre, avait obtenu sa mise en liberté.

D'ailleurs, autant le premier magistrat de la ville avait montré de sévérité tant qu'il avait cru que c'était une querelle politique, autant il pensa ne pouvoir arrêter le cours d'une affaire si grave, quand un vieillard comme M. de Chivri lui jura sur l'honneur qu'il ne s'agissait que d'une insulte personnelle où l'honneur de sa famille était engagé. La jurisprudence actuelle sur le duel n'existait pas encore et n'enchaînait pas dans les liens d'un devoir rigoureux ce sentiment d'honneur supérieur à toutes les lois, et qui disait au magistrat qu'il devait y avoir du sang versé entre ces deux hommes.

En conséquence, vers neuf heures, deux amis de Léonard se présentèrent chez MM. de Chivri, pour régler les conditions du combat. La présence d'un vieillard, qu'à sa ressemblance on reconnaissait pour être le père de l'agresseur, les arrêta un moment. Mais M. de Chivri les prévint en leur disant froidement :

— Parlez, messieurs, parlez, je sais pourquoi vous êtes ici. Je suis le témoin de mes fils.

Cette déclaration étonna les amis de Léonard Asthon. Ils comprirent que ce ne pouvait être une querelle ordinaire que celle à laquelle un père s'associait ainsi ; après s'être regardés, le plus âgé des deux s'approcha, et dit :

— Vous comprenez, messieurs, qu'après ce qui s'est passé, il ne nous reste plus qu'à régler les conditions du combat. — Soit, dit Georges. En apparence du moins, c'est M. Léonard Asthon qui est l'insulté. J'accepte donc ses conditions. — Les voici. Le combat aura lieu demain matin, à six heures, derrière Barbin, près la Houssinière. On se battra à l'épée. — Il suffit, nous y serons, dit Philippe, car je vous préviens que ce n'est pas un ennemi, mais deux, que M. Asthon doit avoir à combattre. — Pardon, messieurs, ceci change l'affaire de face. — J'accepte pour Léonard, s'écria le plus jeune des témoins, et en tous cas j'accepte pour moi-même. — C'est inutile, monsieur, dit Georges : ceci est une querelle entre nous et M. Asthon. S'il me tue, mon frère me remplacera ; s'il le tue...

Il s'arrêta devant la pensée que son frère ou son père pourraient continuer la querelle, et il reprit :

— Mais il faut espérer que Dieu sera juste.

Le plus jeune des témoins salua pour se retirer ; mais l'autre, dont l'âge plus avancé avait laissé moins de fougue à ses ressentiments, s'arrêta et s'adressant à Georges il lui dit :

— Le devoir que nous remplissons, messieurs, est grave. L'insulte reçue par mon ami suffit à justifier un combat à mort, mais je ne puis me retirer sans vous déclarer que quelques-unes de vos paroles m'ont fait croire que cette insulte avait un motif, et je vous jure sur l'honneur que Léonard l'ignore. — Il l'ignore, l'infâme ! cria Georges avec rage. — Ou plutôt, dit M. de Chivri en s'avançant, il n'a pas voulu la dire à ces messieurs. Si quelque chose peut rendre moins méprisable l'indigne conduite de M. Asthon, croyez, messieurs, que c'est sa discrétion, ne lui demandez donc rien. L'insulte qu'il a reçue est assez grave pour que votre responsabilité soit à couvert. Je compte sur votre honneur pour ne pas insister davantage.

Quoi qu'il en fût, lorsque les témoins revinrent auprès de Léonard, ils ne purent s'empêcher de lui répéter ce qui avait été dit à ce sujet entre eux et MM. de Chivri. Mais Léonard repoussa avec colère toute supposition qui tendait à expliquer l'insulte qu'il avait reçue.

— Je ne sais qu'une chose, dit-il, c'est que j'ai été souffleté et qu'il faut que je tue le misérable qui m'a insulté. — Mais il avait un motif. — Eh ! que m'importe ? je ne le connais pas, et je ne veux pas le connaître. J'aurais déshonoré sa mère ou sa sœur, que je ne répondrais que par un duel à mort à cet outrage.... N'en parlons donc plus.... et à demain ! — A demain, dirent les témoins.

Le lendemain, à six heures du matin, les adversaires se trouvaient au rendez-vous. D'un côté, Léonard et ses deux amis, de l'autre Georges et Philippe avec deux des officiers de la garnison, camarades de Georges, et qui l'accompagnaient pour rendre le nombre des témoins égaux des deux côtés, car Philippe se présentait comme ennemi, et les fils de M. de Chivri avaient obtenu de leur père qu'il n'assisterait pas au combat. Il était demeuré dans sa voiture à quelque distance du champ de bataille qu'il ne pouvait apercevoir.

Les apprêts furent bientôt faits, les places choisies, et les habits dépouillés, Georges et Asthon commencèrent entre eux une lutte d'autant plus terrible qu'elle était calme. C'étaient deux hommes intrépides, et qui voulaient fermement la mort l'un de l'autre. Aussi ne s'aventurèrent-ils pas en emportés qui ont hâte d'en finir ou en écoliers qui prennent l'ardeur pour le courage ; ils se mesurèrent froidement, ils s'attaquèrent avec prudence, se défendirent avec soin ; tantôt les épées volaient et étincelaient dans leurs mains, tantôt elles se tâtaient doucement ; enfin, par un de ces moments où les coups se succèdent avec une telle rapidité que l'œil le plus exercé ne pourrait les suivre, un faible cri se fit entendre, et Georges, frappé au cœur, tomba sans proférer une parole.

Les témoins des deux côtés se précipitèrent vers lui ; mais Philippe les arrêta avec un geste terrible et silencieux, puis il dit à voix basse :

— Mon père est là ?

Il ramassa l'épée, et dit du même ton sourd en s'adressant à Asthon :

— A moi, monsieur.

Léonard, véritablement étonné de cet acharnement, regarda les témoins comme pour les consulter, et ceux-ci allaient s'interposer peut-être, lorsque Philippe, s'approchant de Léonard, le frappa au visage du plat de son épée, et lui dit :

— A moi donc, monsieur ?

Cette nouvelle insulte anima en Léonard une rage indicible, et alors commença une nouvelle lutte, lutte terrible, acharnée, sans repos, sans calme, où le fer ne cherchait plus le fer, mais la poitrine. Cette fois, le sang d'Asthon jaillit ; c'est qu'il avait quitté un moment des yeux le fer de son ennemi en voyant paraître, au coin d'un bouquet d'arbres, la figure pâle et les cheveux blancs de M. de Chivri, et loin derrière lui, un cavalier accourant à toute bride ; la pensée que l'intervention ou l'arrivée d'un nouveau venu pouvait lui arracher la vie de cet homme qui ne l'avait pas moins insulté que son frère, lui rendit toute sa présence d'esprit, et le combat recommença plus furieux, plus acharné. Asthon était blessé, Philippe le poussait avec une rapidité qui lui laissait à peine le temps de se défendre. Asthon rompait pour reprendre son avantage, et par une singulière attraction, M. de Chivri avançait d'un pas vers les combattants à mesure que l'ennemi de son fils reculait.

Tout à coup les épées ne se choquèrent plus, les deux hommes restèrent debout et immobiles, M. de Chivri leva ses bras au ciel comme pour l'invoquer, car il avait compris qu'il y avait une blessure mortelle de reçue. Et presque aussitôt Philippe s'abattit de toute sa hauteur en criant :

— Mon père !

Il accourut, le malheureux vieillard, les yeux éperdus, la bouche écumante, les traits en délire, et ramassant à son tour l'épée qui avait été inutile à ses fils, il s'écria :

— A moi donc, monsieur ! à moi ! à moi ! à moi !

Et il répétait : A moi ! tandis que Léonard épouvanté reculait devant ce désespoir, et que les témoins de MM. de Chivri retenaient le malheureux père. Mais au moment où il allait leur échapper, le cavalier que Léonard avait aperçu au loin arriva, et se précipitant au bas de son cheval, jeta un regard impossible à décrire sur cette scène épouvantable. Il arracha l'épée des mains de M. de Chivri, et se plaça en face de Léonard en lui disant. — C'est à moi ! à moi, monsieur !

— Qui êtes-vous ? s'écria le vieux témoin de Léonard en se plaçant devant l'épée nue du jeune homme ; qui êtes-vous ? — Le dernier frère de Diane, le dernier des trois fils du comte de Chivri, — Martial de Chivri !

A cette voix, à l'aspect de son dernier enfant bravant cette épée mortelle qui lui avait déjà tué deux fils, M. de Chivri s'élança vers Martial, et l'enlaçant dans ses bras, il lui cria :

— Non, pas toi, Martial ! non, il te tuerait aussi comme il a tué tes frères.... Non... je ne le veux pas... — Ce serait donc vous, mon père ? dit l'enfant. — Ni l'un ni l'autre, messieurs, dit le vieux témoin de Léonard. Il y a un mystère que nous devons éclaircir... — Place ! place ! criait Martial.

Et comme il avançait vers Léonard qui demeurait stupéfait, comprenant à son tour qu'il devait y avoir une horrible méprise dans ce funeste acharnement, M. de Chivri saisit violemment le bras de son fils, et lui dit d'un ton solennel :

— Monsieur a raison : ni toi, ni moi, mon fils ; il faut à cet homme, pour le punir, le malheur qu'il nous a donné. — Mais quel malheur ? s'écria Léonard. — Le déshonneur, Léonard Asthon, le déshonneur qui suit les infâmes qui séduisent les filles innocentes et tuent les frères qui veulent les venger.

Et sans ajouter une parole, M. de Chivri s'éloigna en montrant du doigt les deux cadavres de ses fils à leurs témoins, comme pour leur dire d'en prendre soin.

Quant à Léonard, il était demeuré immobile à ces paroles de M. de Chivri, et rapprochant ce mot de Diane prononcé par Martial, du mot de fille séduite, il répéta tristement :

— Vous aviez raison, il y avait ici quelque horrible mystère.

Et maintenant il faut que je t'explique ce qui avait amené Martial sur le lieu de combat.

Ainsi que je te l'ai dit, Martial était parti pour Châteauroux immédiatement après le départ de son père pour Nantes.

En le suivant poste à poste, il s'était complétement assuré que M. de Chivri lui cachait le but de son voyage ; car Martial avait appris à Orléans, non-seulement que la chaise de poste qui le précédait ne s'était pas arrêtée dans cette ville, mais qu'elle n'avait pas pris la route de l'Indre. Si Martial l'eût voulu, il lui eût été facile de suivre

son père et d'arriver presque en même temps que lui dans la ville où il se rendait ; mais c'était désobéir à son père d'une manière trop formelle et probablement fort inutile.

D'ailleurs lorsque Martial s'était résigné à ne rien apprendre des projets de son père et de ses frères. lorsqu'il avait cherché et obtenu la certitude que M. de Chivri ne se rendait pas à Châteauroux; Martial s'était déjà arrêté au dessein d'aller près de sa sœur, et Martial était doué de cette volonté particulière qui ne se laisse point écarter de la route qu'elle s'est tracée, à la vue des obstacles ou des meilleures espérances qui se présentent durant sa marche.

Avec cette manière d'être, on néglige quelquefois des hasards heureux qui vous mèneraient plus vite où vous tendez; mais on évite aussi de se laisser entraîner, sur de séduisantes apparences, dans de fausses voies qui vous éloignent pour longtemps du but, sinon pour toujours. Donc, lorsque Martial fut arrivé à Orléans, il laissa son père continuer son voyage par Blois, et lui-même se dirigea avec une rapidité impatiente vers le département de l'Indre.

Il faisait nuit lorsque Martial arriva au Grandpin (c'est le nom du château de M. de Chivri). Comme dans toutes les maisons où manquent la surveillance et l'autorité d'une femme, il y avait toujours chez M. de Chivri ce désordre souterrain qui garde toutes les apparences d'un service probe et régulier aux yeux d'un maître de maison qui ne sait pas ou ne veut pas descendre dans l'examen de certains détails domestiques. Mais dès que le maître était absent, ce désordre, soigneusement contenu en sa présence, se montrait sans crainte, prenait ses aises, s'emparait du château, et chacun s'occupait à faire tout autre chose que ce qui le concernait.

Il en était résulté que Lucienne, la femme à qui M. de Chivri avait confié le soin de servir Diane, s'était fatiguée, au bout de quelques jours, de rester sans cesse auprès d'une pauvre fille qui ne répondait rien à ses bavardages, et, dès que le soir était venu, elle annonçait assez brutalement à sa jeune maîtresse que l'heure de dormir était arrivée, elle la déshabillait, la couchait, et comme la nuit ne pouvait être un obstacle pour l'aveugle dans le cas où il lui aurait pris le désir de quitter son appartement, Lucienne l'enfermait à clef et la laissait prisonnière jusqu'à l'heure où il lui plaisait de revenir le lendemain matin.

M. de Chivri était trop grand seigneur pour avoir jamais soupçonné que pareille chose pût arriver. Dans les classes élevées de la société, on vit trop loin de sa domesticité pour apprendre avec quelle intelligence malveillante cette race envieuse devine le malheur et la discorde qui sont dans une famille, et avec quelle satisfaction haineuse elle en profite. Sur vingt domestiques, on en trouve aisément dix-neuf qui servent avec empressement les vices du fils contre le père, les dissipations du mari et les égarements de la femme, parce qu'ils comprennent que posséder le secret de son maître, c'est lui imposer vis-à-vis d'eux par la crainte une part de la servitude où ils sont par état vis-à-vis de lui. Or, la femme qui servait la pauvre aveugle n'avait pu se méprendre sur les motifs de la conduite de M. de Chivri envers Diane.

La faute irrémissible d'une jeune fille, celle qui la fait traiter comme était traitée Mlle de Chivri, n'est pas difficile à deviner; ce ne peut être, comme parmi les jeunes gens, ou le jeu, ou la dissipation, ou le manque de probité ; dans notre société, les femmes ne commettent guère d'autre crime que celui de l'amour. Tout le monde, chez le comte, soupçonnait la faute de sa fille, et Lucienne s'en était assurée. Un jour où Diane s'était irritée de cette espèce d'emprisonnement où on la tenait durant la nuit, Lucienne avait eu l'insolence de lui répondre :

— C'est ennuyeux, n'est-ce pas? Mais si les galants ont envie de venir, il faudra qu'ils passent par la fenêtre.

Ce n'est pas à l'âge de Diane, ce n'est pas quand on se sent privé de toute protection, ce n'est pas quand le cœur est courbé sous le poids d'une lourde affliction, qu'on se relève assez fermement pour écraser de telles indignités. Diane baissa la tête devant cette insulte ; elle tomba plus avant que jamais dans cet abandon d'elle-même qui touche de si près à l'idiotisme, et Lucienne se crut autorisée à n'avoir plus le moindre soin ni le moindre respect pour celle qui n'avait pas la force de réclamer les soins et le respect qui lui étaient dus.

Or donc, il advint que le soir où Martial arriva au Grandpin, Lucienne avait fait comme à l'ordinaire ; elle avait enfermé sa jeune maîtresse chez elle, elle avait mis la clef de la chambre dans sa poche et s'était absentée du château. J'entre dans tous ces détails, mon cher Edouard, parce qu'il me semble qu'on ne sait pas assez combien une circonstance si misérable peut dominer les événements les plus importants.

A peine Martial fut-il descendu de voiture, qu'il ordonna à un domestique de le conduire à l'appartement de sa sœur. On essaya d'abord d'opposer à son désir que sa sœur était couchée et qu'il devait avoir lui-même besoin de repos. Martial trouva cette espèce d'avis au moins fort extraordinaire, et ayant insisté, il lui fut répondu que, dans l'état de santé où se trouvait Mlle Diane, une arrivée aussi soudaine, un réveil en sursaut pourrait lui causer une émotion fatale.

Cette réponse confirma les soupçons qu'avait Martial d'un malheur arrivé à sa sœur ; il n'insista pas davantage, pensant qu'il devait ménager une sensibilité sans doute exaltée par le désespoir, et remit au lendemain à interroger l'infortunée sur le secret qu'il voulait apprendre d'elle pour la protéger. Il se retira donc dans l'appartement qui lui fut préparé, et bientôt il y demeura seul en proie aux réflexions les plus tristes et aux suppositions les plus funestes.

Cependant la fatigue de la route commençait à l'emporter sur sa préoccupation, et déjà il se sentait gagner par le sommeil, lorsqu'il fut tiré de ce premier assoupissement par un bruit extraordinaire qui avait lieu dans le château ; Martial quitta son appartement pour s'informer de la cause de ce tumulte.

Il fallut bien lui dire alors la vérité : on lui avoua, qu'au moment de son arrivée, Lucienne était absente, qu'on l'avait envoyé chercher dans la ferme où on savait qu'elle allait d'ordinaire, que cette fille était accourue aussitôt, mais qu'en rentrant dans la chambre de sa jeune maîtresse qu'elle n'eût pas dû quitter, elle avait trouvé cette chambre vide. Des draps attachés au balcon de la fenêtre ouverte montraient que Diane, malgré son infirmité, était parvenue à s'échapper de sa prison. Mais si le souvenir du récit de quelque évasion pareille lui avait servi à exécuter son projet, il était à craindre que ce projet ne tendît plutôt au suicide qu'à la fuite; car les vêtements de Diane étaient demeurés dans sa chambre.

Les recherches des domestiques avaient d'abord été incomplètes, en ce qu'ils avaient espéré les cacher à leur jeune maître; mais du moment qu'il sut la vérité, on y procéda avec une activité où la pitié pour l'infortunée entrait presque autant que la crainte des châtiments. On se répandit de tous côtés dans la maison, dans le parc, en poussant des cris, en appelant Diane.

Martial le premier, à la lueur des torches portées par les domestiques, crut apercevoir, au bout d'une allée, une ombre blanche qui marchait avec rapidité. Il s'élança dans cette direction, mais l'ombre s'enfuit; tout le monde se précipita dans l'allée.

On avait déjà gagné assez de terrain pour être sûr qu'on ne s'était pas trompé, et que c'était Mlle de Chivri qui fuyait ainsi. Chacun redoublait de vitesse pour l'atteindre.

— Arrêtez! s'écria soudainement Martial.

Il venait de se rappeler que cette allée aboutissait à une vaste pièce d'eau où Diane, s'entendant poursuivie, allait sans doute se précipiter.

Chacun demeura immobile au cri que poussa Martial, et Diane elle-même suspendit sa course; cette voix qui, dans ce moment, avait retenti seule, l'avait sans doute frappée d'un bon souvenir. Martial le pensa ainsi, et s'approchant lentement, il se mit à dire avec prière :

— Diane !... c'est moi... c'est Martial.

Diane s'était penchée comme pour mieux écouter cette voix amie, mais, après un moment d'hésitation, elle avait repris sa marche.

— Ma sœur ! ma sœur ! avait dit Martial, je suis de ce côté... viens, viens par ici.

Diane s'était encore arrêtée, mais aussitôt que la voix avait cessé de parler, elle avait recommencé à s'éloigner.

Martial comprit alors que ce n'était qu'en parlant sans discontinuité à Diane qu'il pourrait s'en approcher assez pour la saisir; et, dans le trouble où il était, il se mit à lui dire les choses les plus propres à l'arrêter, et il continua à s'avancer vers elle en disant :

— Reviens, Diane, j'ai de bonnes nouvelles à te donner.

Elle écouta.

— Tu ne seras plus prisonnière...

Elle écoutait toujours.

— Mon père te pardonne...

Diane fit un pas vers son frère.

— Maintenant tu n'auras plus de chagrin, je te le jure... Diane avança encore quelques pas, et répondit : — Est-ce toi, Martial? est-ce bien toi? — Oui, Diane; oui, ma sœur ; c'est ton frère qui t'aime, qui vient pour te consoler, te secourir, te protéger. — Et mon père m'a pardonné, dis-tu? — Oui, je te le jure. — Et lui? dit l'aveugle qui n'était plus qu'à quelques pas de son frère. — Qui, lui? reprit Martial.

A cette question, Diane se recula violemment, et elle répéta :

— Qui? qui?... tu ne sais donc pas?... Ah ! ajouta-t-elle avec effroi, ce n'est pas Martial.

Et elle voulut s'enfuir de nouveau ; mais son frère s'était déjà emparé d'elle. Diane se débattit en poussant des cris aigus, et il fallut employer la force pour l'enlever et l'emporter dans sa chambre.

Elle eut alors à souffrir une violente crise nerveuse, et comme Martial n'eût pu suffire à la contenir dans son lit, il fallut bien qu'il subît, pour sa sœur, les soins de deux ou trois femmes, et il en résulta qu'elles entendirent comme lui tout ce qu'elle dit dans son délire.

Quelque incohérentes que fussent les paroles qu'elle prononçait ainsi au hasard, les mots de fille perdue et maudite, les cris de : Grâce pour lui ! s'y trouvaient trop souvent pour ne pas tout apprendre à ceux qui les entendaient ; le nom de Léonard Asthon s'y mêlait tantôt avec un accent de prière, tantôt avec une expression de désespoir.

Enfin, lorsque les forces de l'infortunée se furent épuisées dans des convulsions terribles, elle se calma peu à peu ; bientôt après elle subit une espèce de somnolence agitée où sa bouche murmurait encore quelques mots, et où son corps tressaillait encore de temps en temps; puis enfin, l'accablement fut complet, et elle dormit d'un sommeil profond et immobile.

Martial put alors demeurer seul près d'elle, et, rapprochant les soupçons que lui avait donnés la conduite de son père et de ses frères, de ce qu'il avait entendu, il comprit le malheur qui avait frappé sa sœur, et ne douta plus que ce Léonard Asthon ne fût celui qui avait porté le déshonneur et la désolation dans sa famille.

Ce nom de Léonard Asthon était connu de Martial par l'éclat de sa rébellion; et il se souvenait parfaitement de l'avoir vu cité quelque temps avant dans les journaux comme celui du contumax qui venait de se constituer prisonnier. Il eut bientôt retrouvé dans sa mémoire le nom de la ville où Léonard allait subir un nouveau jugement; et, en se rappelant la route que son père avait suivie, il ne put douter qu'il ne se fût rendu à Nantes; mais ses frères y étaient-ils avec lui? S'ils n'y avaient pas accompagné leur père, il n'était pas douteux que M. de Chivry ne se fût rendu à Nantes pour une conciliation qui ne pouvait être incertaine. Si Georges et Philippe y étaient allés, il s'agissait sans doute d'une réparation sanglante, et Martial n'en demeurait pas moins dans une incertitude que Diane ne pouvait même éclaircir.

Il se résolut donc à quitter le château, après avoir rassuré Diane par les meilleurs mensonges qu'il pourrait imaginer, et à se rendre à Nantes.

Cependant lorsque le matin fut venu, et que Diane, arrachée à son sommeil, et se rappelant confusément ce qui lui était arrivé la veille, demanda si son frère Martial n'était pas au château, il fallut qu'il cherchât à expliquer à Diane pourquoi il était près d'elle; et comme dans les premières paroles qu'il avait adressées la veille, il lui avait parlé de bonnes nouvelles et de consolation, il fut obligé, dans ce qu'il lui dit, de lui laisser une espérance. Il lui confia donc que ce Léonard Asthon était de retour, et que son père venait de se rendre près de lui. Mais Martial ignorait toutes les circonstances de cette déplorable histoire, et il sentit qu'il s'était trop avancé, lorsque sa sœur lui apprit comment, depuis sa première arrestation, Léonard ne lui avait pas donné un souvenir, ni pendant qu'il était prisonnier à Angers, ni pendant qu'il s'était enfui loin de la France et de l'Europe.

Alors Martial voulut tout savoir, et la pauvre aveugle lui fit le récit de tout ce qui s'était passé à Machecoul, de la scène infâme du pavillon, de la scène terrible de la mort de Mme de Kermic, de ce qu'elle avait souffert alors, et de ce qu'elle souffrait depuis qu'elle était enfermée au château du Grandpin.

Au bout de tant de douleurs, Martial la voyant s'attacher avec une confiance fatale au faux espoir qu'il venait de lui présenter, craignit de laisser cette âme s'égarer assez avant dans ses folles espérances, pour que le jour où il faudrait l'y en arracher ce ne pût être qu'aux dépens de sa vie ou de sa raison fatiguée de tant de secousses. Il préféra, à son tour, lui dire toute la vérité, et, pour cela, il lui fit le récit de ce qui s'était passé à Paris entre lui, son père et ses frères; il lui dit comment il était venu au Grandpin pour apprendre d'elle ce mystère, et comment il n'était pas entré sur-le-champ dans son appartement, et, à ce moment seulement, il lui demanda quelle raison l'avait poussée à s'en échapper.

Diane avait écouté Martial avec une attention profonde, et, à mesure qu'elle découvrait que les paroles que son frère lui avait adressées la veille, n'avaient été qu'une ruse pour s'emparer d'elle, un triste et douloureux sourire errait sur ses lèvres; enfin, à la question qu'il lui adressa sur les motifs qui l'avaient fait sortir de sa chambre, elle répondit :

— Écoute, Martial; il m'est arrivé en ce moment ce qui pourrait recommencer encore, si je ne m'arrachais moi-même à l'incertitude affreuse où on me laisse. J'ai entendu le bruit d'une voiture; j'ai cru que c'était mon père qui revenait. Je l'ai attendu. Quand le bruit de ton arrivée a été calmé, et que j'ai cru comprendre que mon père ne viendrait pas, je ne puis te dire quel nouveau désespoir s'est emparé de moi; il m'a semblé qu'on ne me comptait plus comme vivante dans cette maison; j'ai cru voir, dans l'absence de mon père, une approbation des indignités dont j'ai été la victime depuis son départ; en ne venant pas à moi, mon père m'abandonnait au mépris de ses domestiques : ne valait-il pas mieux être morte? Cette idée s'est emparée de moi et m'a dominée. J'ai voulu mourir; mais pour mourir, il faut le pouvoir.

J'aurais pu me précipiter de cette fenêtre; mais j'avais gardé encore assez de raison pour savoir que ceux qui veulent périr ainsi ne se brisent pas le front en tombant d'une pareille hauteur, et j'ai cherché une mort plus certaine. Sans doute le ciel a pris pitié de moi, car je me suis égarée dans cette nuit où vous me cherchiez, comme si ce n'était pas toujours dans les ténèbres que je marche. C'est qu'à ce moment une ombre inouie s'est répandue sur ma pensée; il me semble que je comprends quel doit être le jour de vos yeux, car j'ai senti s'effacer le jour de ma raison.

Dans les sentiers où, la veille, je marchais si sûrement, j'errais sans pouvoir reconnaître, aux indices accoutumés les endroits où je me trouvais; il s'est fait une nuit dans ma nuit. J'ai eu peur.

J'ai pensé que je pourrais vivre folle et aveugle, et quand ta voix est venue me frapper, je l'ai écoutée comme tu regarderais un flambeau à l'horizon. Puis, quand tu te taisais, les ténèbres revenaient; puis, tu parlais, et il me semblait revoir. Je ne puis t'expliquer cela autrement; je ne sais si je comprenais alors le sens de tes paroles, et lorsque tu m'as saisie, je n'ai eu qu'une pensée, c'est qu'on allait m'enfermer dans ma prison, et me laisser seule. Martial, ne me laisse pas seule... reste ici, ne me quitte pas.....

Diane écoutait avec une patience obstinée cette lecture pour ainsi dire muette. — Page 12.

Paris. Imp. de Gerdès, rue St-Germain-des-Prés, 11

— Non, ma sœur, je ne te quitterai pas, dit Martial qui ne voulait pas ajouter aux douleurs de sa sœur la nouvelle trop précipitée de son départ; et cependant il voulait aller à Nantes, ne doutant plus que son père et ses frères ne s'y fussent rendus pour y chercher une vengeance sanglante. Mais cette certitude ne devait pas venir seulement à Martial, et bientôt à mesure que les idées de Diane prirent assez de calme pour qu'elle pût aussi établir des rapports entre toutes les circonstances qui venaient de lui être révélées, elle comprit aussi le but du voyage de son père et de ses frères.

Il s'était établi un long silence entre Martial et Diane; pendant ce temps, celui-ci cherchait, d'une part les moyens d'apprendre à sa sœur qu'il fallait qu'il la quittât; et de l'autre, Diane avait, pour ainsi dire, réuni tous les rayons épars de la conviction qui devait luire tout à coup à son esprit, et l'éclairer sur le danger auquel son père et ses frères allaient s'exposer pour elle.

Martial en était arrivé à se demander s'il ne valait pas mieux avouer à Diane toute la vérité, que de la laisser errer encore dans d'affreuses incertitudes. Il crut que c'était le plus sage parti, et il lui dit :

— Je ne doute pas maintenant que mes frères et mon père ne soient à Nantes. — Oui, dit Diane, ils y sont, j'en suis sûre. — Il peut arriver telle circonstance où peut-être ils regretteront ma présence. — Quelle circonstance? — Je ne puis la prévoir, mais je voudrais être auprès d'eux quand ils verront Léonard Asthon. — Ne pourrions-nous y être, dit Diane, avant qu'ils ne l'aient vu? — Nous? répéta Martial. — Oui, nous... Ecoute, Martial, mon père et mes frères sont à Nantes pour se battre contre lui? — Je le crains. — Eh bien! Martial.... ils ne se battront pas. — Que veux-tu dire? — Qu'il faut que je voie Léonard avant eux. — Toi? — Moi... Il m'aimait... et s'il ne m'aime plus, il aura pitié de moi... Ton projet est de me quitter, je l'ai deviné à ton premier mot : Martial, emmène-moi! — Je ne le puis, que dirait mon père? — Si tu pars sans moi, Martial, je me tuerai; car je ne veux pas devenir folle. — Je resterai donc, dit Martial. — Et tu laisseras tuer nos frères que je veux sauver? — Tu ne le peux pas. — Emmène-moi, et tu verras. Ecoute, Martial, si Léonard tue un de mes frères, je mourrai; car il m'aura abandonnée tout à fait; si l'un de mes frères tue Léonard, je mourrai aussi, car le sang qui lavera votre déshonneur ne lavera pas le mien; ainsi donc, attendre ici, c'est la mort pour moi; c'est la mort, je te le jure. Veux-tu me laisser mourir? — Mais qu'iras-tu demander à cet homme? — L'honneur... — Pauvre sœur! — Oh! ne désespère pas, Martial, je lui rendrai la charge si légère et si courte... Ce n'est pas le bonheur, ce n'est pas l'amour que j'irai lui demander... mais son nom, son nom pour le porter quelques jours seulement, une heure, s'il le faut, assez de temps pour qu'il n'y ait besoin que de moi pour victime.

Je ne saurais te dire si ce fut faiblesse ou résolution de la part de Martial, mais il céda à la volonté de Diane et à la crainte qu'il éprouvait à la laisser en proie à cette solitude qu'on lui avait faite dans l'isolement fatal que la nature lui avait imposé. D'ailleurs la présence de Diane pouvait éveiller des remords ou de la pitié dans le cœur d'Asthon; enfin, il céda.

Elle est innocente à mes yeux, et aux yeux de tous, n'est-ce pas? — Page 22.

Ils partirent dès que Diane fut assez forte pour se lever, et ils arrivèrent à Nantes le soir même où se prononçait le jugement de Léonard; ils se cachèrent dans un hôtel, et Martial parvint facilement à savoir où étaient descendus son père et ses frères.

Dès que le jour parut, Martial se rendit chez Léonard, à qui sa sœur avait exigé qu'il fît remettre simplement un billet ainsi conçu : « Une femme dont la vie dépend de la promptitude de M. Léonard Asthon à se rendre près d'elle, l'attend ce matin place Royale, hôtel des Étrangers »

Martial avait remis le billet à l'hôtel d'Asthon, sans faire attention qu'un domestique lui avait dit : « On le remettra à monsieur dès qu'il sera rentré. » Mais à quelques pas de là, Martial se demande pourquoi Léonard était sorti si matin; il retourna sur ses pas et s'informa à ce domestique s'il savait la cause de l'absence de son maître; celui-ci lui répondit que M. Asthon était sorti en voiture avec deux de ses amis, et qu'il avait entendu donner l'ordre au cocher de se rendre à la Houssinière. Cela ressemblait trop à un arrangement de duel pour ne pas alarmer Martial; il avait couru sur-le-champ place Graslin, à l'hôtel de France, et des informations encore plus précises lui donnèrent la certitude que la rencontre que sa sœur voulait prévenir allait avoir lieu.

Alors, sans calculer dans quelle anxiété il laissait sa sœur, oubliant le billet qu'il avait laissé chez Léonard Asthon, sans réfléchir qu'il était trop tard pour que son intervention pût être utile, il avait pris un cheval, il avait couru au lieu du rendez-vous. et tu as vu comment il y était arrivé, comment, exaspéré à la vue de ses frères frappés de mort, il avait voulu les venger, et comment il avait été arrêté par son père et entraîné par lui.

N'oublie rien, je te prie, de ces petites circonstances, elles t'expliqueront aussi comment put arriver la scène étrange qui suivit cette épouvantable catastrophe.

En quittant le champ de bataille où deux de ses fils venaient de succomber, c'était M. de Chivri qui d'abord avait entraîné Martial; mais dès qu'ils furent en voiture, ce fut le tour de Martial de prodiguer ses soins à son père.

Tu peux t'imaginer facilement le désespoir de ce vieillard qui venait de voir mourir ses deux fils aînés; désespoir affreux et mêlé de remords, car il s'accusait d'avoir voué lui même ses enfants à la mort pour atteindre une vengeance illégitime. C'est que tout ce qui lui semblait la veille devoir et courage, lui paraissait à présent préjugé et folie. C'est que ce qu'il invoquait une heure avant comme un droit sacré de l'honneur, il le regardait maintenant comme une obligation barbare de nos mœurs; c'est que cette vengeance, à laquelle il avait eu foi, lui échappait.

Ainsi, lui, M. de Chivri, un homme juste et pieux, un homme de grand nom et de haute fortune, était tombé à ce degré fatal de désespoir qui est le partage des plus misérables, il en était arrivé à douter de la justice de Dieu à qui il avait pour ainsi dire confié

sa cause, et à se révolter contre la justice humaine qui ne pouvait le protéger assez contre celui qui avait déshonoré sa fille et tué ses fils. De telles pensées mènent quelquefois au crime quand elles s'emparent d'hommes chez qui les liens de l'honneur et de la religion ne sont pas assez forts pour résister au choc d'un coup si violent.

Alors un père dans la position de M. de Chivri, abandonné qu'il se croit par le ciel et les hommes, se constitue le vengeur souverain de sa misère, il prend un pistolet et un couteau et assassine, le front levé, celui qui l'a déshonoré et désespéré. A celui-là, il faut le dire, il reste une consolation, car il lui reste un espoir de vengeance; mais à un homme comme M. de Chivri, rien ne restait que la misérable chance d'un procès contre Léonard Asthon. Il lui fallait donc retomber à ce point où il eût rougi de demeurer la veille; il n'avait plus qu'à traîner le séducteur de sa fille en cour d'assises. Il demanderait et il obtiendrait sans doute la condamnation légale de Léonard Asthon; mais pour pouvoir demander cette condamnation légale sans que le monde lui en fit honte, il avait fallu auparavant que deux de ses fils morts lui eussent acquis le droit de ne pas rougir. Sans doute il jetterait à Léonard Asthon le déshonneur qu'il lui avait promis, mais avant cela il lui fallait proclamer le déshonneur de sa fille.

Et puis, au milieu de tous ces aspects de son malheur, venaient sans cesse se placer les cadavres de ses fils; et tandis que l'homme blasphémait et maudissait du fond de sa colère, le père gémissait et pleurait du fond de ses entrailles. Puis se tournant vers Martial, vers cet enfant, vers ce frêle roseau qu'il avait arraché à la funeste moisson de sa famille, il l'implorait, le priait, lui faisait jurer sur l'honneur de ne pas vouloir venger ses frères, de ne pas mourir, de ne pas l'abandonner.

Aussi, crois moi, ce fut un désespoir comme peu d'hommes en ont eu à souffrir que celui de ce malheureux père, et tu dois comprendre que n'ayant plus que Martial devant qui pleurer et souffrir, il ne lui demanda pas pourquoi et comment il était venu. Martial était là près de lui, Martial avait voulu mourir, et il avait sauvé Martial; voilà à quoi il pensait quand il pensait à lui.

Cependant le temps qu'il fallait pour revenir de la Houssinière, suffit, je ne dirai pas à calmer ce désespoir, mais à y mettre de l'ordre, s'il est permis de s'exprimer ainsi. En effet, quand M. de Chivri rentra à son hôtel, ce n'étaient plus ces sanglots tumultueux, ces larmes incessantes, ces cris désordonnés, ces fureurs, ces malédictions, ces gémissements, tout ce délire de souffrance du premier moment; c'était une affliction plus poignante peut-être, mais dans laquelle la résignation du chrétien et les devoirs du père avaient repris leur place. Il souffrait davantage, mais il pleurait moins et ne parlait plus.

Au milieu de sa propre douleur, ce silence effrayait Martial; c'est que dans toutes les malédictions et de toutes les larmes échappées de ce cœur de père, le nom de Diane n'avait pas été prononcé une seule fois.

Il ne l'avait pas comptée sans doute parmi les causes de son malheur, mais ne l'avait pas non plus comptée parmi les victimes de cette grande infortune de famille. Donc Martial était dans une cruelle anxiété sur le sentiment qui éclaterait avec ce nom; ce nom, il n'osait le prononcer, lorsque son père semblait l'avoir oublié. Il eût osé encore bien moins avouer à son père que Diane était à Nantes. Cette nouvelle pouvait irriter M. de Chivri, et dans le misérable état où il se trouvait, sa colère contre Martial ou Diane ne pouvait être qu'une douleur de plus que son fils devait lui épargner.

La part des angoisses de Martial était donc bien large aussi; car il pensait aux angoisses de sa sœur qui attendait son retour et aux nouvelles douleurs que ce retour lui porterait, quand il faudrait lui dire que ses deux frères étaient tombés sous l'épée de Léonard Asthon.

Quant à lui, pauvre enfant, il pleurait sur un malheur qu'il ne pouvait venger, et ce n'était point parce qu'il était trop faible qu'il ne pouvait le venger, mais parce qu'il comprenait bien qu'aller braver la chance de mourir comme ses frères, c'était abandonner son père et sa sœur. Il appelait donc à son aide tout son courage et toute sa fermeté pour courber la tête sous cet horrible malheur.

Cependant les heures se passaient dans l'un de ces sombres entretiens où reviennent cent fois les mêmes plaintes et les mêmes regrets; et peut-être Martial et M. de Chivri eussent-ils continué longtemps encore ces douloureux épanchements de leur âme, si l'on n'était venu les interrompre.

L'un des officiers qui avaient assisté Georges et Philippe fit demander le fils de M. de Chivri, et Martial se rendit près de lui.

Cet officier lui annonça qu'il avait fait déposer les corps de ses deux frères dans une maison de paysan, et que l'inhumation aurait lieu le surlendemain dans la commune même où ils avaient été tués. M. de Chivri entra alors dans la chambre où son fils avait reçu cet officier.

— Je vous remercie, monsieur, lui dit-il d'une voix qui avait repris de l'assurance, je vous remercie des tristes soins que vous vous êtes donnés; mais pourquoi cette inhumation (à ces mots sa voix faiblit), pourquoi cette inhumation ne peut-elle avoir lieu à Nantes même? — Monsieur le comte, repartit l'officier, tous les hommes honorables de cette ville partagent votre affliction; mais les magistrats ont craint qu'un si funèbre cortége, traversant les rues d'une ville ou tant de passions murmurent sourdement, n'excitât... contre l'auteur de vos malheurs, et peut-être contre tous ceux de son parti, un soulèvement qui pourrait amener les plus coupables excès. — On aurait raison, monsieur, repartit M. de Chivri d'une voix entrecoupée, si l'on considérait le combat... où mes fils sont morts... comme un duel politique... mais j'espère que demain la ville de Nantes saura combien la conduite de mes fils a été sainte et légitime. En attendant, permettez-moi de vous demander un nouveau service. — Disposez de moi, monsieur, dit l'officier; disposez de moi de toute façon... comme d'un ami, comme du camarade de Georges...

Ce peu de mots prononcés les larmes aux yeux, rendirent un moment de faiblesse à M. de Chivri. Quelques sanglots mal étouffés sortirent de sa poitrine; il s'approcha de cet officier, et, lui serrant la main, il répondit :

— Merci, monsieur, merci !

Et il rentra dans sa chambre, et, par la porte entr'ouverte, Martial vit son père se placer devant une table pour écrire; il traçait quelques mots, puis il s'arrêtait pour essuyer ses larmes, il reprenait sa lettre et la suspendait encore. L'officier attendait dans un morne silence, lorsque Martial s'approcha de lui et lui dit à voix basse :

— Monsieur, rendez-moi aussi un service, à moi. — Lequel? — Demandez à mon père que je vous accompagne.

L'officier, qui avait été témoin de la résolution de ce noble enfant, le regarda en face et lui dit d'un ton de doux reproche :

— Vous voulez quitter votre père, monsieur? — Il le faut, je le dois... — Vous voulez, n'est-ce pas, vous rendre chez M. Asthon?

Martial baissa les yeux et répondit avec une profonde tristesse :

— Non, monsieur, non; cela ne m'est plus permis. J'ai juré sur l'honneur à mon père de ne pas provoquer un nouveau combat.... Le devoir que j'ai à remplir est plus douloureux que tout ce que vous pouvez supposer. — Jurez-moi que vous ne voulez pas sortir pour vous battre, et je ferai ce que vous demandez. — Je vous le jure.

Ils se serrèrent la main et attendirent M. de Chivri, qui rentra bientôt tenant une lettre à la main.

— Soyez assez bon, monsieur, dit-il à l'officier, pour vouloir bien aller porter vous-même cette lettre à M. le procureur du roi. Je ne lui ai pu dire suffisamment tout ce qui m'empêchait de me rendre à son cabinet... Mais quand vous lui aurez raconté... que...

Ici, M. de Chivri s'arrêta encore, dominé par l'émotion qui lui remontait, pour ainsi dire à chaque instant, du cœur à la gorge; enfin il se remit et ajouta :

— N'est-ce pas, monsieur, qu'il comprendra que je ne puis sortir ainsi, et qu'il voudra bien venir près d'un père au désespoir? — Je n'en doute pas, monsieur, dit l'officier... Mais... ne pensez-vous pas que si M. votre fils m'accompagnait?...

A ce mot, M. de Chivri s'avança vivement vers l'officier; dans un premier mouvement, il se plaça entre lui et Martial, et les mesurant tous deux d'un regard inquiet, il s'écria :

— Lui! me quitter; lui!... Non! monsieur, non! — Mais, mon père... dit timidement Martial.

M. de Chivry le regarda avec une tristesse désespérée.

— Oh! dit Martial, je reste.

Et il fit signe à l'officier de s'éloigner. A peine le père et le fils furent-ils seuls, que M. de Chivri dit tristement :

— Martial, nous n'avons pas encore parlé de Diane.

Et ses larmes éclatant avec plus de violence que jamais, il s'écria :

— Hélas! pauvre Martial, pauvre enfant, tu ne sais rien, toi! — Je sais tout, mon père. — Toi, Martial... tu sais... Qui te l'a dit? — Elle.

M. de Chivri se recula de son fils, et l'ayant regardé avec un étonnement anxieux mais sans colère, il répondit :

— Tu l'as donc vue?... — Oui. — Où? comment? — Je vais vous le dire.

Alors Martial raconta à son père les soupçons qu'il avait eus à Paris, sa résolution d'aller à Châteauroux, et son arrivée au Grandpin. Martial avait trop à cœur d'éveiller de la pitié pour sa sœur dans l'âme de son père pour ne pas lui faire un tableau vrai de la misérable position où il avait trouvé Diane, de son désespoir, de ses poignantes angoisses, de sa douleur qui touchait à la folie.

M. de Chivri était tombé sur son siége; il écoutait; des larmes coulaient de ses yeux, mais il ne laissait échapper ni un mot de pitié, ni un mot de pardon.

Enfin, Martial ajouta :

— Ce fut lorsque nous l'eûmes rappelée à la raison, qu'elle me fit le récit de son infortune; alors je compris tout à fait les motifs de votre voyage, et... — Alors tu es venu trouver ton père et tes frères, toi... toi Martial, dit M. de Chivri en lui tendant la main. — Oui, repartit Martial; mais... je ne suis pas venu seul. — Martial! s'écria M. de Chivri en se levant... quoi! Diane?... Diane? — Elle est ici, mon père... — Ici, repartit M. de Chivri avec un accent où la colère voulait parler vainement, étouffée qu'elle était sous la douleur et le désespoir. Elle ici! Mais que veut-elle?... la malheureuse!... veut-elle

que je la voie?... veut-elle que je lui pardonne?... elle qui m'a déshonoré, qui a causé la mort de ses frères!...

Et il retomba sur son siége.

— Elle venait pour les sauver... — Elle, les sauver... elle!... mais c'est elle qui les a tués... elle!... et que t'a-t-elle dit quand elle a su qu'ils étaient morts?...— Elle l'ignore, mon père. Je suis arrivé cette nuit... Ce matin je suis allé chez Léonard; il était sorti. Je suis venu ici, vous étiez... tous sortis... j'ai deviné la vérité... je suis monté à cheval.... j'ai couru... et depuis ce temps... je n'ai encore pleuré qu'avec vous. — Et c'est pour cela que tu voulais sortir? — Oui, mon père. Elle m'attend. — Oh! dit tout bas M. de Chivri, la malheureuse t'attend, et quand tu retourneras près d'elle ce sera pour lui apprendre que ses frères sont morts pour elle. — Oui, mon père, ce sera là la bienvenue que je lui porterai...

Le père et le fils éclatèrent en larmes; le fils aux pieds de son père, le père penché sur le fils. Enfin, M. de Chivri s'arracha à ces tristes embrassements et dit à Martial:

— Va... Martial... va près d'elle... — Merci, mon père... merci pour tous deux. — Pauvre Diane!... ah! pauvre Diane, reprit M. de Chivri en se levant et en se frappant le front et le cœur.... Pauvre Diane!... Oh! n'y va pas encore...' Martial, Martial, pas encore... —Elle m'attend, mon père.—Eh bien! Martial.... s'écria M. de Chivri d'une voix basse et déchirante, Martial... ne lui dis rien, tu la tuerais.

A ce cri d'amour et de pitié échappé du fond du cœur paternel, Martial embrassa les genoux de son père qui alors osa tout à fait parler.

— Martial, s'il faut lui apprendre tout, console-la; dis-lui que je lui pardonne, que je veux qu'elle vive, qu'il le faut...

Il s'arrêta, et sa voix passant subitement à un accent tout différent, il ajouta: — Oh! dis-lui qu'il faut qu'elle nous aide à nous venger.

— Oui, mon père... oui, dit Martial profitant en toute hâte de la liberté qu'il venait d'obtenir.

Mais au moment où il allait franchir la porte, M. de Chivri lui tendit les bras en lui disant:

— N'oublie pas, Martial, que je t'attendrai aussi.

Enfin, le père et le fils se séparèrent, et Martial courut vers l'hôtel où l'attendait sa sœur, sans prévoir qu'il était arrivé là une circonstance assez fatale pour rendre au cœur de Diane plus poignant encore qu'il ne le pensait le funeste événement qu'il avait à lui apprendre.

Tu te rappelles sans doute le billet que Martial avait été déposer chez Léonard Asthon.

Lorsque celui-ci quitta le lieu du combat, sous l'impression pénible que, dans le duel qui venait de se passer, deux hommes d'honneur, deux frères, avaient été victimes d'une funeste méprise, et que lui-même n'avait vengé qu'une injure qui peut-être ne lui était pas véritablement destinée, il rentra chez lui après avoir parcouru avec ses témoins le champ de toutes les suppositions imaginables et sans avoir pu sortir de l'étrange perplexité dans laquelle l'avaient jeté les dernières paroles de M. de Chivri. Cette perplexité s'accrut encore lorsqu'à son retour un domestique lui remit le billet qui avait été apporté, dit-il, par un petit jeune homme qu'il ne connaissait pas.

Au portrait que ce domestique fit du messager, Léonard et ses amis crurent reconnaître Martial, et tous trois furent convaincus que ce billet se rattachait nécessairement au mystère qu'ils cherchaient vainement à découvrir. Ce billet indiquait un rendez-vous à l'hôtel des Étrangers; et Léonard savait que MM. de Chivri, étaient logés à l'Hôtel de France. Si cette femme était ce que supposait Léonard Asthon, elle n'était pas venue avec MM. de Chivri, elle se cachait sans doute, et il n'avait point la chance d'y rencontrer du moins le vieillard qu'il venait de priver de ses deux fils.

Dans le trouble et l'inquiétude où il était, Léonard résolut de se rendre sur-le-champ à cet étrange rendez-vous. Il remonta en voiture et arriva bientôt à l'hôtel des Étrangers. Là il demanda à la maîtresse de l'hôtel si une dame n'était pas arrivée depuis peu? — Oui, répondit-on, une jeune dame aveugle et un très-jeune homme. — Ah! dit Léonard, cette dame est aveugle?

— Oui, monsieur, et son frère, car ce jeune homme est son frère, nous l'a bien recommandée ce matin en sortant. — Ah! il est sorti ce matin? — Oui, monsieur, et il m'a demandé si je savais la demeure de M. Asthon. Je lui ai dit qu'il logeait sur le cours Saint-Pierre, et il est parti. — Et, dit Asthon, il n'est pas rentré?... — Non, monsieur, quoiqu'il eût bien promis de revenir tout de suite.

Léonard Asthon garda le silence; il rapprochait aussi dans sa tête les choses qu'il apprenait de celles qu'il savait déjà, et comprenait que Martial, appelé sur le lieu du combat par quelques renseignements dus au hasard, n'avait pu revenir près de sa sœur; le résultat de toutes ces réflexions rapidement faites lui fit répondre bientôt: — Oui, je conçois qu'il ne soit pas rentré.

— Si vous saviez où il est, faites-le prévenir; car sa sœur l'attend avec une bien cruelle impatience. — Je le crois; mais, dit Léonard, en observant l'effet de la question, n'attend-elle pas une autre personne? — Oui, monsieur, oui, elle a fait dire que si M. Asthon se présentait, on l'introduisît sur-le-champ près d'elle. — Eh bien! dit Léonard, faites-lui savoir.... que je suis... Non, dites-lui seulement que quelqu'un qui ne veut pas se nommer désire lui parler.

Un moment après, Léonard Asthon fut introduit dans la chambre qu'habitait Diane.

Il fut frappé à la fois de la sainte et noble beauté de la femme qui était devant lui et des traces que la douleur avait laissées sur ce beau visage. En l'entendant entrer, Diane était restée immobile, les yeux baissés, au milieu de la chambre; une pâleur mortelle couvrait son front, un tremblement convulsif qu'elle s'efforçait vainement de maîtriser agitait et faisait frémir tout son corps.

Léonard l'examina un moment en silence; il n'osait parler le premier quoiqu'il vît que ce silence fût pour la malheureuse qui était là une horrible attente. Tout à coup cette pâleur qui l'effrayait augmenta encore, Diane parut chanceler, et il s'élança pour la soutenir.

— N'y a-t-il personne ici, monsieur? dit-elle d'une voix saccadée et en le repoussant. — Personne, madame.

Et comme il allait marcher vers la porte ouverte, afin de la fermer, Diane, se redressant tout à coup, le saisit par le bras et l'arrêtant avec force, elle s'écria:

— Répétez.... répétez.... ce que vous venez de dire!

Et le corps penché vers Léonard, elle semblait prêter une oreille avide à cette parole qui allait se faire entendre.— Je vous ai répondu, madame, dit Léonard, qu'il n'y a personne.

— Oh! s'écria Diane, ce n'est pas lui!... Vous n'êtes pas Léonard Asthon... — Madame... — Vous n'êtes pas Léonard Asthon, monsieur! qui êtes-vous? que me voulez-vous? que vous ai-je fait pour venir m'insulter ici?... Sortez... sortez, monsieur... ou j'appelle!

C'en était assez pour que Léonard fût certain qu'un autre que lui, à qui le hasard avait donné le même nom ou qui s'était emparé du sien, était la cause de tous les malheurs qui venaient de s'accomplir. Il regarda dans un désespoir véritable cette malheureuse fille dont il venait de tuer les deux frères, et qui l'avait peut-être aimé, lui, Asthon, pour ce qu'il était. Il ne savait s'il devait lui dire la vérité, et quelle vérité!

Il hésitait, lorsqu'elle reprit, comme si une nouvelle idée s'était emparée d'elle:

— Vous n'êtes pas sorti?... Ah! vous avez à me parler!... à m'annoncer quelque malheur.... je l'entends à votre silence.... Parlez donc! Que fait mon frère Martial? que fait mon père.... et mes frères?.... Ah! monsieur, s'écria-t-elle enfin, en tombant à genoux... ah! parlez; qui êtes-vous? qu'avez-vous à me dire?

Il était encore bien plus affreux de répondre à cette question; mais Léonard avait déjà arrêté en lui-même ce qu'il voulait faire; car, par un sentiment d'honneur digne de lui, il s'était demandé déjà s'il ne devait pas, à cette famille et à lui-même, de la venger du vrai coupable. Il dit donc alors doucement à Diane:

— Mademoiselle, je ne suis pas Léonard Asthon, mais je le connais, je le sais homme d'honneur... — Et pourquoi n'est-il pas venu, monsieur? — Le billet que vous lui avez fait écrire ne lui est pas parvenu; c'est dans mes mains qu'il est tombé. — Et vous avez abusé... — Écoutez-moi, mademoiselle, et vous me comprendrez.

Asthon fit asseoir Mlle de Chivri, se recueillit un moment et reprit ensuite:

— Je suis l'ami, le sincère ami de Léonard, supposez que ce soit son père qui est devant vous et qui vous interroge: supposez que tout ce que je puis vous dire en son nom soit sacré, comme si cela passait par la bouche d'un vieillard qui ne saurait mentir. — Êtes-vous vraiment un vieillard, monsieur? dit la pauvre aveugle d'une voix suppliante... Oh! ne me trompez pas, monsieur, ce serait bien mal. Je ne vous vois pas, moi, et vous me verrez rougir, vous; qui êtes-vous? — Mademoiselle, ne me demandez pas ce que je suis, mais recevez ici le serment que je fais devant Dieu, que vous êtes en face d'un homme pour qui vous êtes sainte et respectable; d'un homme qui se voue dès ce moment à protéger votre vie et votre honneur. — Je vous crois, monsieur, je sens à votre accent que vous ne mentez pas. Eh bien! monsieur, sauvez donc ma vie à la fois et celle de mes frères.

Léonard tressaillit.

— Allez à Léonard, continua Diane d'un ton suppliant, dites-lui que je suis ici; dites-lui que je lui demande de rendre l'honneur à la pauvre fille qu'il a perdue, et qu'il a perdue lorsqu'elle venait de le sauver! — De le sauver! s'écria Asthon... — Vous ne savez donc rien, monsieur! — Hélas! non... mais parlez.... au nom du ciel! Oh! je vous sauverai... — Eh bien! monsieur, s'écria Diane... mais c'est impossible... mais vous, son ami, vous devez savoir qu'il a été proscrit? — Cruellement proscrit. — Vous savez qu'il a cherché un asile aux environs de Machecoul? — Je le sais... — Et il ne vous a rien dit de plus?. . — Rien de plus, répondit Léonard lentement.

A cette réponse, Diane parut hésiter.

— Oh! parlez, par grâce, lui dit Léonard... on peut venir... et peut-être, peut-être!

Il s'arrêta, et ajouta vite et à voix basse:

— Vous ne savez pas que, si l'on me surprenait ici, peut-être je ne pourrais plus rien pour vous. — Soit donc! s'écria Diane... Mon Dieu! regardez celui à qui je parle, pour moi qui ne puis le voir, et qu'il rougisse devant vous, sinon devant moi, s'il se fait un jeu de mon désespoir. — Ah! le Dieu que vous invoquez, je l'invoque aussi, moi, et c'est pour tous deux, repartit Asthon, d'un ton inspiré. — Qu'il

soit entre nous, monsieur, reprit Diane, et maintenant écoutez : Léonard, poursuivi, perdu, traqué... accepta un asile chez ma grand'mère, Mme de Kermic. Elle ne le connaissait pas, monsieur, mais elle l'aimait, elle l'aimait pour ses nobles qualités, son caractère... ses vertus. Moi aussi, monsieur, qui entendais chaque jour parler de lui... je l'aimais pour tout cela. Un jour... pardonnez-moi le désordre de ce récit; un jour, on nous dit qu'il n'avait plus de refuge, plus d'asile. Ce fut alors que ma grand'mère lui en fit offrir un par un homme qui disparut plus tard avec lui. — Ah! fit Léonard, le nom de cet homme? — Valérien.

Diane jeta sans y faire attention ce nom que Léonard recueillit avec soin, et elle continua ainsi rapidement :

— Comme je vous l'ai dit, Léonard accepta : on le cacha dans un pavillon ; c'est moi qui allais tous les jours près de lui, car ma pauvre grand'mère était tombée malade. Oui, monsieur, tous les jours j'y allais, tous les jours je l'écoutais, tous les jours je l'aimais, moi... Il me disait qu'il m'aimait, monsieur, à moi, à une pauvre aveugle pour qui on avait à peine de la pitié ; il m'aimait...

J'ai été bien folle de le croire, monsieur, n'est-ce pas? mais je l'aimais... je n'y pouvais rien... je le croyais...

Enfin un soir, car je vous ai dit que je l'ai sauvé, et c'est vrai... un soir, on envahit le château! Moi, je courus au pavillon ; mais il n'en pouvait sortir, toutes les issues du dehors étaient gardées... Il n'y avait qu'un moyen de le sauver, monsieur, c'était de faire croire que j'habitais seule ce pavillon... Pour cela je l'ai fait cacher... et quand les soldats sont entrés... j'étais couchée dans le lit qui était dans cette chambre.

Oui, voilà ce que j'ai fait... et les soldats, monsieur, se sont retirés sans franchir le seuil de la porte ; ils se sont retirés et m'ont laissée seule avec lui... Seule, et alors... alors, monsieur... monsieur... il a fermé cette porte derrière les soldats qui m'avaient respectée, et lui... lui...

Et comme Diane se tordait et criait en pleurant, Léonard prit sa tête entre ses mains, et lui dit :

— Ah! l'infâme... l'infâme!... Assez... assez!...

Un long silence suivit, et Diane, dont le désespoir s'était calmé assez pour la laisser parler, reprit :

— Le lendemain, monsieur, il était arrêté, sans doute parce qu'il voulut me fuir. — Arrêté, qui? dit Léonard, qui ne pouvait soupçonner jusqu'à quel point le hasard avait pu servir à protéger l'erreur de Diane. — Léonard Asthon. — Arrêté dans la nuit du...? — Oui, dans cette fatale nuit. — Léonard réfléchit, et, comme si un souvenir terrible venait l'éclairer : — Oui, s'écria-t-il, cette nuit-là, à la lisière du bois était une voiture, une voiture qui emmena celui qui vous a si lâchement trahie. — Vous étiez donc là, monsieur? s'écria Diane. — Oui, dit Léonard tristement; proscrit aussi, errant aussi dans la nuit, je vis cette voiture qui ne pouvait me sauver...; et à l'heure même où les soldats qui avaient visité votre château me saisissaient dans la misérable hutte où je me cachais, je vis cette voiture qui emportait un crime inouï de lâcheté, je vis cette voiture qui passait sur la route. — Et c'est alors sans doute qu'on l'arrêta aussi, lui, n'est-ce pas?

Cette question ramena Léonard à l'attention qu'il devait au rôle qu'il s'était imposé, et il répondit :

— Oui, ce fut alors qu'on l'arrêta aussi. — Eh bien! reprit Diane, depuis ce temps, jugez si j'ai souffert. Pas un mot, pas une nouvelle de lui; je restais seule, sans pouvoir lire, voir, interroger, avec un affreux secret sur le cœur... et ce secret, cependant, je ne l'ai dit que lorsque, désespérée pour lui et non pour moi, j'ai appris qu'il était condamné à mort... Oui, c'est son danger et non ma douleur qui me l'a arraché.

Eh bien! monsieur, ma grand'mère en est morte, elle, et c'est sur son lit de mort qu'elle a dit mon déshonneur à mon père et à mes frères. C'est entre ses mains mourantes, et qui me protégeaient encore, qu'ils ont juré de me venger; et maintenant ils sont ici pour cela... et c'est pour cela que je suis venue, pour empêcher un combat infâme... Il ne peut pas tuer mes frères, après m'avoir déshonorée...

Vous comprenez cela, monsieur... vous le comprenez... Et il peut nous sauver s'il le veut... Je ne lui demande que bien peu de chose... son nom... Dites-lui de me donner son nom... et je vous jure, à vous, à lui... je vous jure devant Dieu que j'offenserai... que ce ne sera pas pour lui une longue chaîne... Je n'ai pas longtemps à vivre, monsieur... j'ai trop souffert pour cela...

Mais si Dieu était assez implacable pour me faire plus forte que mon malheur... je le lui jure... je me tuerai...

— Malheureuse! s'écria Asthon qui, pour la première fois de sa vie, sentait ses larmes couler, et son cœur se fondre dans une pitié désolée. — Oh! je me tuerai... répliqua Diane plus froidement... pour lui... et je puis vous le dire à vous... pour moi... car je le méprise maintenant. — Oh! reprit Léonard avec un enthousiasme attendri, oh! ange sacré de misère et de douleur... je vous jure que si Léonard Asthon peut quelque chose en ce monde, il réparera votre honneur, il vous protégera... Oh! ne le méprisez pas avant de tout savoir... — Qu'y a-t-il donc encore?... et qu'avez-vous à m'apprendre? s'écria Diane avec épouvante. — Je ne puis rien vous dire... je ne dois rien vous dire... mais souvenez-vous des paroles que je prononce ici devant Dieu que vous avez invoqué : quoi que vous puissiez apprendre, quoi qu'on puisse vous dire, quoi que vous ayez à souffrir encore, soyez forte pour vivre... et comptez, comptez sur Léonard Asthon. — Sur lui? — Sur lui, j'en réponds. — Je vous crois, monsieur, lui dit Diane en lui tendant la main.

Léonard la prit, et la posant sur son cœur, il s'écria :

— Ce cœur est digne de vous comprendre... ce cœur, vous pouvez vous y appuyer sans crainte qu'il vous trahisse. A bientôt, je l'espère ; à bientôt !

Léonard sortit, et Diane resta seule.

Ce n'est pas impunément qu'on est jeune. Le vieil arbre, dont la sève expire, meurt plus vite si l'on brise quelques-unes de ses fortes branches; mais si l'arbre est jeune et vigoureux, c'est en vain que la serpe et la cognée auront déchiré son écorce et mutilé ses rameaux. Vienne une chaude haleine du printemps et un bon rayon du soleil, et voilà que l'arbre mutilé pousse vers le ciel de nouveaux rejetons plus hardis, plus hâtifs, plus tendres aussi que les premiers; il recouvre de verdure toutes ses cicatrices, et semble n'avoir jamais souffert.

Ainsi fait la jeunesse pour le cœur de l'homme : quelques douleurs qui l'aient frappé, quelques joies qu'on lui ait arrachées, vienne une noble parole qui le console, un regard ami qui l'encourage, et voilà que sa foi au bonheur, cette sève de la vie, s'épanouit de nouveau en lui, il pousse avec ardeur ses vœux vers l'avenir, et les douces espérances refleurissent sur les blessures qu'elles cachent, jusqu'à ce que la plaie soit fermée. Voilà ce qui arriva pour Diane.

Lorsqu'elle fut seule, elle espéra.

Il ne faut pas croire que dans cet espoir il y eût de l'égoïsme; dans l'ignorance où était la pauvre aveugle des affreux événements qui venaient de se passer, les paroles qu'elle venait d'entendre devaient la rassurer encore plus pour sa famille que pour elle-même. Elles lui avaient promis l'honneur, et peut-être dans cette restitution n'était-ce pas elle qui avait le premier intérêt ; car, il faut l'avouer, en de pareilles réparations, la famille retrouve tout ce qui a été compromis de son honneur; mais la femme ne rencontre souvent que le châtiment d'une faute que le monde n'oublie pas.

Toutefois Diane avait accepté cette espérance comme un bonheur : il faut si peu de chose à ceux qui ont beaucoup souffert pour les soulager ; une goutte d'eau est un bienfait dans le désert ; il n'y a que les heureux, et les hommes à qui rien ne manque, qui sont exigeants.

Cependant il est possible que, dans ces rêves d'avenir calme où Diane reposait son âme douloureuse, elle pensât quelquefois à cet autre rêve d'amour et de félicité qui l'avait bercée autrefois durant quelques heures. Mais ce n'était que furtivement et pour s'en éloigner presque aussitôt que Diane s'y aventurait.

En cela elle ressemblait à ces proscrits politiques de nos premiers jours de révolution, à qui l'espérance avait été donnée de rentrer en France. Au milieu de la joie de cette belle espérance, ils se rappelaient quelquefois que, dans ce pays où ils allaient remettre le pied, ils avaient possédé l'opulence, le rang, le toit paternel consacré par mille souvenirs, et ils disaient : « Et cela aussi, je le pourrai retrouver! » Mais aussitôt, en se rappelant tous les désastres arrivés, ils repoussaient l'espérance de cette complète félicité comme insensée, et se disaient encore : « Ah! c'est bien assez de la patrie! »

Telle était Diane quand l'amour d'Asthon se présentait à elle dans son avenir comme au proscrit l'opulence dans la patrie; elle en détournait aussi la tête en se disant tout bas : « Ah! n'est-ce pas assez de l'honneur! »

Et à ce retour vers l'honneur, la patrie d'où elle était encore exilée, l'imprudente Diane avait ajouté foi ; la parole de cet homme qu'elle venait d'entendre était si persuadée de ce qu'il promettait, qu'elle avait persuadé Diane. C'est la loi naturelle de toutes choses, de la matière comme de l'esprit ; les vives émanations d'un corps pénètrent ceux qui le touchent, et la conviction persuade comme les parfums embaument.

Ainsi la pauvre aveugle demeurée seule attendait avec une impatience bien vive le retour de Martial ; elle avait une bonne espérance à lui donner, une espérance qu'il pourrait aussitôt reporter à son père et à ses frères. Mais Martial ne revenait pas, et les inquiétudes de Diane recommençaient. Non qu'elle doutât de la promesse qui lui avait été faite, car la voix qui lui avait parlé lui paraissait sacrée, mais parce que mille choses pouvaient arriver à l'encontre de cette bonne volonté, si sincère qu'elle fût.

Le retard de Martial se prolongeait, et Diane se demandait déjà s'il voulait aussi l'abandonner, lorsqu'elle l'entendit entrer.

Elle s'élança vers lui, tout ce qu'elle avait d'espérance dans l'âme lui revint avec la présence de Martial ; et comme le cœur de Diane avait bien plus hâte de consoler son frère, que le cœur de Martial ne pouvait en avoir de dire un nouveau malheur à sa sœur, c'est elle qui parla la première.

— Oh! mon frère, lui dit-elle, te voilà enfin! c'est Dieu qui m'a inspirée lorsque j'ai voulu venir ici. Oui, j'avais eu raison lorsque j'avais pensé que Léonard ne voudrait pas le déshonneur de Diane et la désolation de sa famille. — Que dis-tu? s'écria Martial qui venait, lui, de voir combler cette désolation. Que dis-tu? — Que ce que j'avais prévu est arrivé. — Quoi donc? reprit Martial, qui doutait à ce

moment de la raison de Diane, qui lui parlait d'espérance, quand il venait, lui, lui parler de désespoir. Quoi donc, répéta-t-il? — Oui, reprit Diane, quelqu'un est venu, non pas Léonard, mais un ami, un parent sans doute, un homme dont la voix est est sincère, j'en ai la conviction. Et cet homme m'a dit : « Léonard Asthon vous rendra l'honneur, je vous le jure devant Dieu. » — Cet homme t'a dit cela? s'écria Martial avec effroi. — Il me l'a dit. — C'est qu'alors cet homme te trompait, pauvre sœur! — Encore! s'écria Diane... Encore un mensonge! Oh! c'est impossible! — Peut-être se trompait-il lui-même; car ce n'était pas Léonard Asthon, n'est-ce pas? — Non, ce n'était pas lui. — C'est qu'alors il ne savait rien, cet homme.

A l'accent désolé avec lequel Martial prononça ces dernières paroles, Diane comprit que tout ce qu'elle avait redouté dans ses longues heures d'attente s'était réalisé. Et elle reprit avec une terreur indicible : — Il ne savait rien, dis-tu?... Martial... ainsi, mon père... — Il vit, lui... — Lui!... et mes frères?... Martial ne répondit que par des larmes... — Mes frères!... Martial, mes frères !... — Morts!... répondit-il d'une voix sourde. — Morts!... répéta Diane avec un cri déchirant. — Morts tous deux sous l'épée de Léonard Asthon.

En vérité, mon cher Edouard, je vais te dire quelque chose qui te paraîtra bien ridicule ou bien brutal. Heureusement pour elle et pour moi, Diane ne put supporter la violence de ce nouveau coup, et elle tomba dans un évanouissement qui fit craindre à Martial que la prédiction de son père ne se réalisât et que Diane ne fût morte.

Que j'aie dit heureusement pour elle, cela se conçoit; mais que j'aie ajouté *et pour moi*, voilà où est le ridicule et le brutal. Et cependant, je te l'avoue, pour moi, le narrateur sincère de cette lamentable histoire, après avoir compté tant de tortures, tant de cris, cet évanouissement est le bienvenu.

Ajouter une nouvelle scène de désespoir à tant de scènes déchirantes, je ne m'en serais pas senti le courage, je n'en aurais pas eu le pouvoir; les mots m'eussent manqué pour la raconter, comme les forces manquèrent à Diane pour la subir. Et si j'étais homme de lettres de mon état, il me semble que je verrais dans cette circonstance une espèce d'avertissement littéraire, disant que là où la nature est impuissante à sentir, la littérature doit renoncer à peindre. Et j'ajoute qu'à supposer que ceci fût une histoire inventée aussi bien que c'est une histoire absolument vraie, il ne pourrait y avoir de meilleure invention que celle de cet évanouissement.

Il me semble te voir en face de ma lettre, t'étonnant de cette brusque transition et te demandant ce que veut dire l'air dégagé de mes réflexions en présence de cette terrible position. Peut-être la fin de mon récit t'expliquera-t-elle ce singulier écart, et peut-être alors m'excuseras-tu. Lorsqu'après d'affreux dangers on aperçoit le port, la joie rentre au cœur quoique tous les périls ne soient pas encore domptés, et on y porte malgré soi ses regards. C'est peut-être ce que j'ai fait.

En attendant, je reprends mon récit.

Or, comme je te l'ai dit, Diane n'avait pas eu la force de supporter la dernière et affreuse nouvelle qui l'avait frappée. Un long et froid évanouissement s'était emparé d'elle, et Martial, dans le premier moment d'alarme, avait fait avertir son père, et M. de Chivri était accouru.

Aussi, lorsque Diane reprit la conscience de son être, elle ne revint à la vie qu'en sentant près d'elle son père qui lui pardonnait, son frère qui lui demandait pardon du mal qu'il avait dû lui faire. Et tel avait été le malheur de cette malheureuse famille, qu'ils éprouvèrent tous une sorte de consolation à pouvoir pleurer ensemble.

Martial avait raconté à son père la visite de cet homme inconnu, et Diane avait plus tard complété ce récit. Mais les uns et les autres n'y voyaient qu'une circonstance funeste de plus, mais qui leur prouvait combien il devait y avoir de sympathies pour eux dans tous les cœurs qui apprendraient le secret de cette déplorable aventure.

Ce secret, il allait être bientôt dévoilé aux yeux de tous; car le procureur du roi avait reçu la plainte de M. de Chivri et, quelque instants après son retour dans sa maison, Léonard Asthon avait été de nouveau arrêté.

Par une étrange contradiction avec ce que ses amis savaient de son caractère toujours prêt à la révolte, ils s'étonnèrent de le voir accepter avec une calme résignation ce nouvel emprisonnement. Mais la conduite de Léonard les surprit bien plus encore, lorsqu'ils purent l'apprendre par les récits que les journaux faisaient de l'instruction de cette affaire. A tous les interrogatoires qu'il eut à subir, Léonard ne fit qu'une réponse: « Je me justifierai devant mes juges, je ne puis parler avant ce temps. » Cette obstination que personne ne s'expliquait se montra surtout d'une manière bien extraordinaire le jour où l'on dut confronter l'accusé avec la victime.

Non-seulement Léonard ne voulut pas s'expliquer sur les choses qu'on lui demandait, mais encore il refusa de prononcer une seule parole en présence de Diane. Et comme, vis-à-vis de la pauvre aveugle, le son de sa voix était le seul indice auquel elle pût reconnaître son séducteur, on jugea qu'il se gardait un moyen honteux de faire nier son identité par un avocat. Donc, à mesure que l'on approchait du dénoûment de ce drame fatal, le silence d'Asthon devenait contre lui une preuve presque irrécusable de sa culpabilité.

Mais ni les prières de ses amis ni les conseils de son avocat n'avaient pu le décider à le rompre, et il répondait à sa famille comme aux magistrats :

— « Je me justifierai devant mes juges. »

Tu dois comprendre combien les graves circonstances de cette affaire, devenues publiques, et la conduite étrange de Léonard Asthon, durent exciter l'intérêt et la curiosité de toute la ville. Les uns prenaient parti pour M. de Chivri; d'autres, sans l'accuser, essayaient de défendre Léonard Asthon, se rappelant combien toute sa vie avait été celle d'un honnête homme et d'un homme de grand cœur. Mais ils n'en demeuraient pas moins fort embarrassés d'expliquer son refus constant de se justifier.

Enfin, le jour du jugement arriva.

Jamais affluence plus nombreuse n'avait encombré la salle d'audience. L'importance de l'accusé et des accusateurs, la circonstance particulière de la cécité de Diane, l'événement du duel, le silence obstiné de Léonard, tout cela faisait de cette cause l'une des plus singulières, des plus terribles et des plus intéressantes dont jamais on eût entendu parler. Elle avait même cela de particulier, qu'elle enfermait en elle un dénoûment imprévu.

Dans la plupart des actions soumises aux tribunaux, le verdict du jury n'est le plus souvent que la constatation légale d'une opinion que l'on a pu se faire à l'avance sur des faits connus, et auxquels il est bien rare que les débats ajoutent beaucoup d'éclaircissements. Mais en cette affaire, la déclaration du jury ne pouvait être prévue; car on ignorait le système de défense de l'accusé, et on ne pouvait imaginer quel aspect nouveau cette affaire pourrait prendre lorsqu'il consentirait à parler.

Comme tu dois le penser, les femmes étaient en grand nombre dans l'enceinte.

Une jeune fille d'un grand nom, admirablement belle, séduite par un homme d'un rang égal au sien, et qui, après avoir acquis un renom de vertu, était descendu à la plus infâme lâcheté; cette jeune fille en présence de son séducteur, ce père en face du meurtrier de ses fils, ce jeune Martial qui avait dû renoncer à venger ses frères, tout, je le répète, donnait à cette cause un attrait de curiosité qui avait appelé à la cour d'assises tout ce que la ville de Nantes avait de distingué, et tout cela prêtait en même temps à cette cause une solennité dont étaient pénétrés tous les assistants.

Tu sais aussi bien que moi comment se conduisent les débats d'une cour d'assises. Après la lecture de l'acte d'accusation, et les témoins retirés, le président procéda à l'interrogatoire de Léonard Asthon.

On attendait en silence ses réponses. Comme il dit son nom, ses qualités, son âge d'un ton grave et pour ainsi dire révérencieux, on s'attendait à l'entendre répondre de la même façon lorsqu'on aborderait le fond de l'accusation. Mais quand le président lui dit :

— N'avez-vous pas, à telle époque, accepté un asile chez Mme de Kermic?

Léonard répondit :

— Je ne puis encore répondre à cette question. — Songez, lui dit le président, que ce silence peut être facilement interprété contre vous. — Je le crois, repartit Léonard ; mais il ne m'est pas permis de le rompre encore. — N'oubliez pas, dit le procureur du roi, que ce refus de vous défendre peut m'autoriser à demander la remise de la cause à une autre session. — Cela ne serait pas juste, dit Léonard, et peut-être qu'après l'audition des témoins et les explications que je m'engage à donner vous trouverez que ma conduite a été ce qu'elle devait être.

A cette déclaration, l'auditoire laissa échapper un long murmure de surprise. Les jurés s'interrogeaient du regard, les magistrats se demandaient s'ils n'étaient pas les jouets d'une odieuse impudence. Mais l'avocat de M. de Chivri ayant déclaré que son client demandait instamment que la cause fût continuée et jugée, le président déclara que les débats auraient leur cours.

Ce fut d'abord M. de Chivri qui raconta comment il avait été appelé à Machecoul par une lettre de sa belle-mère. Il retraça l'horreur de cette scène où il avait appris le déshonneur de sa fille et le nom de son séducteur.

— Je suis seul, ajouta-t-il, à venir témoigner de cette funeste confidence. Les deux fils qui m'accompagnaient sont morts, tués par celui qui m'avait déshonoré; mais leur mort est un témoignage sacré de la vérité de ce que je viens de vous dire, car ils sont morts parce qu'ils avaient juré de venger leur sœur.

Cette déposition avait péniblement ému l'auditoire et le tribunal; et lorsque M. de Chivri, brisé par la douleur, eut été s'asseoir sur le banc des témoins, tous les regards se tournèrent vers Asthon, comme pour lui demander compte de cette douleur vénérable. Il était calme, quoique triste.

— Qu'avez-vous à dire? lui demanda sévèrement le président. — Rien, monsieur. — Rien? — Rien.

Un nouveau murmure d'indignation courut dans l'auditoire, et il exprimait si bien le sentiment commun de tous les assistants comme des juges, que c'est à peine si le président pensa à le réprimer.

— Introduisez un autre témoin, dit-il d'une voix agitée.

Et se penchant vers les conseillers qui l'entouraient, il leur parla avec une action qui semblait dire que, dans le cours de sa longue carrière, il avait rarement rencontré tant d'audace et de froid endurcissement.

Cependant c'était le tour de Martial, de cet enfant qu'on savait si

noble, si héroïque, si dévoué à l'infortune de sa sœur. Il y a même dans le silence imposé par le respect qu'on doit à la magistrature des démonstrations intimes de bienveillance qui arrivent à celui qui en est l'objet; et Martial sentit en entrant qu'il était l'objet de l'attendrissement de tous.

Arrivé les yeux baissés jusqu'au pied du prétoire, lorsqu'il releva les yeux, il les porta, soit hasard, soit volonté, sur Léonard; et celui-ci, dont le regard avait suivi cet enfant avec une singulière expression d'intérêt, le détourna subitement en rencontrant celui de Martial. On observa ce mouvement, et l'impression n'en fut point favorable à Léonard : on crut y voir la conscience de la honte.

Le récit de Martial fut simple; il raconta son départ de Paris, son arrivée à Châteauroux et ce que sa sœur lui avait appris. Il dit aussi dans quelle intention il l'avait amenée à Nantes, et tout ce qui s'était passé dans cette ville. Il parla aussi de la visite de cet inconnu qui s'était rendu près de sa sœur et qu'on n'avait pu découvrir.

— Avez-vous idée de la personne qui a été voir M[lle] de Chivri? dit le président à Asthon, la connaissez-vous? — Je la connais. — Nommez-la. — Je ne le puis, dit Leonard. — Vous ne le pouvez! reprit le président; je le comprends; vous avez honte d'être obligé de renier les paroles qu'un homme d'honneur, abusé sans doute par votre hypocrisie, avait cru pouvoir prononcer en votre nom. — Je ne renie point ces paroles, dit Asthon, et je vous prie même, monsieur le président et messieurs les jurés, de vouloir bien vous les rappeler, car j'aurai peut-être bientôt à les invoquer.

Le ton calme, l'air digne avec lequel parla Léonard n'étonnèrent pas moins que son refus de répondre, et l'on se demandait quel pouvait être son but.

Martial n'avait plus rien à dire, et le président allait ordonner qu'on appelât Diane; mais Asthon se leva :

— Pardon, monsieur le président, dit-il toujours avec le même calme; mais je désire savoir si le nommé Valérien, qui a dû m'introduire chez M[me] de Kermic, au dire de l'acte d'accusation, a été retrouvé. — Vous savez bien qu'on ne l'a pu découvrir, repartit le président, et qu'il est parti avec vous la nuit même de l'attentat. Vous pourriez peut-être nous dire où on le retrouvera.

Asthon sourit dédaigneusement, et ajouta :

— Monsieur le président, quelque douloureux que puisse être pour M[lle] de Chivri l'interrogatoire qu'elle va avoir à subir, je désire qu'il soit aussi complet que possible, et que tout ce qui peut accuser le coupable soit précisé dans cette déclaration. N'oubliez pas que c'est le droit de ma défense, et que j'ai besoin de savoir exactement à quoi je vais avoir enfin à répondre.

Cette demande était assurément extraordinaire; cependant elle laissait tous les esprits dans la même anxiété et dans la même incertitude. Le président ne répondit pas, et M[lle] de Chivri fut introduite.

Quoique aveugle, elle sentait de combien d'attentions avides elle était entourée; les respirations haletantes qui troublaient seules le profond silence qui se fit à son entrée, arrivaient à son oreille et lui étaient comme autant de regards qui eussent troublé une moins malheureuse qu'elle. Encore est-il que celle qui voit peut se voiler de ses paupières et ne pas regarder qui la regarde, tandis que Diane ne pouvait s'empêcher d'entendre qu'on la regardait.

On la fit asseoir, et après les premières questions sur son nom et son âge, le président arriva à la question d'usage.

— Reconnaissez-vous l'accusé?

Il s'arrêta, et changeant cette question il dit à Diane :

— Si l'accusé parlait, reconnaîtriez-vous sa voix? — Hélas! oui, dit-elle... s'il parlait. — Léonard Asthon, parlez à la cour, dit le président.

Léonard secoua la tête en signe de refus.

A ce moment solennel attendu avec tant d'impatience, ce refus parut si coupable et si insolent, que les murmures éclatèrent de toutes parts avec une violence qui fit sourire Leonard et épouvanta Diane.

Encore une fois le président sembla consulter les conseillers sur cet acte d'une insolente révolte, et il dit avec une vivacité qui prouvait une très vive émotion :

— Il suffit... Nous jugerons cette cause, messieurs; ce serait un moyen trop facile d'échapper au châtiment et à la honte que le moyen que cet homme emploie.

Puis il commença l'interrogatoire de Diane avec une émotion dans la voix où il y avait autant d'indignation contre le coupable que de pitié pour la victime.

Je n'ai pas à te répéter la triste histoire de Diane; mais toi, qui viens de la lire, tu peux te figurer l'effet qu'elle dut produire, racontée par cette jeune et belle fille, dont les larmes et les sanglots suspendaient à chaque instant les paroles.

Quant à Léonard, il l'écoutait comme les autres, les yeux tristement fixés sur elle; et, lorsqu'elle arriva au récit de cette mystérieuse visite où un inconnu lui avait promis l'assistance de Léonard Asthon, il étendit la main vers elle, comme s'il faisait le serment tacite de tenir la parole qu'il lui avait donnée. Ce geste fut à peine remarqué, tant l'attention était attachée au récit de la pauvre aveugle.

Il n'était pas achevé, lorsque l'avocat de Léonard Asthon, auquel celui-ci venait de faire passer une note écrite, pria le président de demander au témoin, si durant son séjour chez M[me] de Kermic, Léonard s'en était jamais absenté des journées entières.

— Jamais, répondit Diane, car toutes ces journées, je les ai passées près de lui. — Demandez au témoin, dit l'avocat, si jamais Léonard s'est plaint d'une blessure qui n'était pas encore guérie, et qui à cette époque le faisait beaucoup souffrir? — Jamais, répondit Diane.

L'avocat ne fit plus de question, et le président, s'étant tourné vers Léonard, lui dit d'une voix sévère, comme s'il était assuré d'un nouveau refus :

— Et sans doute vous n'avez rien à dire?

Asthon hésita. Son visage, calme jusque-là, se couvrit d'une soudaine pâleur. Mais il surmonta son émotion; et se levant sur son banc, il répondit d'une voix ferme :

— Vous vous trompez, monsieur le président; il est temps que je parle et que je me justifie.

Aux accents de cette voix, Diane s'était levée, et écoutant pour ainsi dire autour d'elle d'un air égaré, elle s'écria :

— Qui a parlé, mon Dieu! qui a parlé? — L'accusé, reprit gravement le président. — Mais quel accusé? reprit-elle avec éclat. — Léonard Asthon. — Léonard!... s'écria Diane; mais ce n'est pas lui... ce n'est pas sa voix... c'est la voix de cet inconnu qui est venu me voir, et qui m'a promis que Léonard Asthon me rendrait l'honneur. — Mais cet inconnu, c'est encore Léonard Asthon, dit le président. — Non, reprit Diane, ce n'est pas lui... ce n'est pas lui que j'ai aimé. — Non, ce n'est pas moi, dit Léonard tristement.

— Ce n'est pas lui qui m'a déshonorée et abandonnée.

— Non, ce n'est pas moi qui vous aurais trahie et abandonnée, reprit Léonard, et cependant je suis Léonard Asthon.

— Mais ce n'est pas lui! répétait Diane en délire. Vous entendez bien que ce n'est pas lui!

Cet incident avait éclaté au milieu de cette cause comme un foyer de lumières qui l'éclairait d'un jour tout nouveau. Aussi, tu dois comprendre le désordre, l'effroi, l'étonnement, tous les sentiments extrêmes qui durent s'emparer de l'assemblée entière.

— Ce n'est pas possible, criait M. de Chivri, c'est une imposture... Diane, Diane, reviens à la raison, rappelle-toi, reconnais sa voix. Ah! parlez, parlez donc! reprit-il en s'adressant à Léonard; parlez, qu'elle vous reconnaisse!

Et Diane ne répondait qu'un mot :

— Ce n'est pas lui.

— Mais quel est donc le coupable? dit le président, montrant par cette réclamation involontaire combien toute sa conviction venait d'être changée en un moment.

— Dieu le sait, dit Léonard; mais j'avais à cœur de prouver publiquement et devant tous mon innocence. Je sais ce que sont les suppositions malveillantes du monde. Si ce qui vient de se passer devant tous, messieurs, avait été enfermé dans le cabinet d'un magistrat, croyez-moi, monsieur de Chivri, on aurait donné à votre conduite et à la mienne des interprétations déplorables pour vous et pour moi. On aurait pu dire que vous aviez gardé le silence par crainte de révélations fâcheuses. Peut-être serais-je sorti de cette accusation avec une flétrissure sur mon honneur, et des soupçons infâmes sur l'innocence de votre fille, car elle est innocente à mes yeux, aux yeux de tous, n'est-ce pas?

Mille murmures d'assentiment répondirent à cette interrogation de Léonard.

M. de Chivri cachait sa tête dans les bras de Martial, tandis que Diane, à genoux devant lui, pleurait anéantie et sans force.

— Il faut mettre un terme à cette horrible scène, dit le président... Monsieur de Chivri, vous pouvez vous retirer.

— Non, répondit Leonard, je n'ai pas tout dit!

Il était si beau, si noble, si triste, debout sur le banc des accusés, que chacun se tut et l'écouta, M. de Chivri comme les autres. Puis il continua, en s'adressant aux jurés :

— J'aurais pu me défendre depuis longtemps, messieurs; j'aurais pu faire comparaître les fidèles serviteurs qui m'ont caché dans leur cabane, à la même époque où un infâme salissait mon nom d'un crime; j'aurais pu faire venir le médecin qui me soignait, blessé que j'étais à cette époque et incapable de sortir; ma justification eût été sans doute complète avec l'aveu de cette infortunée; mais vous n'eussiez pas entendu cet aveu dans toute sa vérité, et j'en avais besoin pour ma justification.

— Oh! s'écria M. de Chivri, n'était-ce pas assez d'avoir tué mes deux fils, et fallait-il que le ressentiment d'une injure si cruellement vengée vous fît traîner ici cette nouvelle honte? Ah! l'honneur de votre nom nous coûte bien cher, monsieur!

— C'est que l'honneur de ce nom ne peut vous être indifférent, monsieur, dit Léonard d'une voix émue. Écoutez-moi bien, monsieur; une fatale erreur vous a privé de vos fils, mais devant Dieu et devant vous je suis innocent de leur mort : et cependant avec la douleur de leur perte on vous a laissé une fille déshonorée : eh bien! moi, je lui ai promis que Léonard Asthon lui rendrait l'honneur si cela était possible, et cette promesse je la tiendrai si vous voulez; ce dernier malheur qui pèse sur vous, je l'en écarterai, et en échange du sang que j'ai versé innocemment, je vous offre de réparer l'outrage que je

ne vous ai pas fait. C'est au nom de Léonard Asthon qu'on a déshonoré votre fille, c'est ce nom de Leonard Asthon que je lui offre de porter pour le relever. — Ah! s'écria M. de Chivri, que cette proposition touchait d'admiration, quoiqu'il ne se sentit pas capable de l'accepter, ah! le meurtrier de mes fils ne peut prendre leur place. — Celui qui vous rend l'honneur de votre fille peut s'appeler votre fils, monsieur; car il n'y a pas de crime entre nous, il n'y a que du malheur.

M. de Chivri se retira sans repondre avec ses deux enfants; et quelques minutes après, l'accusation ayant eté abandonnée par le procureur du roi, l'acquittement de Leonard fut prononce.

Pour la seconde fois Leonard quitta le tribunal, et bientôt après, pour la seconde fois aussi, il fut abordé par un fils de M. de Chivri: c'était Martial qui, lui tendant la main, lui dit:

— Quoi qu'il arrive, monsieur, de la volonté de mon père, vous qui avez voulu rendre l'honneur à ma sœur, vous êtes mon frère.

Trois mois après, et à une heure assez avancée de la nuit, on célébrait dans l'église Saint-Pierre le mariage de Leonard Asthon et de Diane de Chivri. Martial seul etait present, car son père n'avait pas voulu assister à cette ceremonie, et depuis ce temps jusqu'au jour de sa mort, il ne vit ni sa fille ni son gendre, quoiqu'il leur eût pardonné. Aucun événement ne troubla, je ne dirai pas la felicité, mais la pureté de cette union.

Cependant un soir que Diane, seule avec son mari, assistait dans une loge à une représentation des Italiens, un jeune homme parlant haut, riant, plaisantant, entra dans la loge près de la dame. Au son de cette voix, un cri échappa à Diane, un tremblement convulsif s'empara de son corps, et une pâleur mortelle couvrit son visage.

Par un mouvement aussi rapide que la pensée, Léonard se plaça entre sa femme et ce jeune homme, qui se pencha vainement pour voir cette jeune dame dont ses voisins lui vantaient la beauté; quelques minutes après, et lorsque ce jeune homme quitta sa loge, Léonard sortit en disant avec calme à sa femme qu'il allait revenir, et qu'il avait à parler à un ami qu'il venait d'apercevoir dans la salle: il suivit ce jeune homme, et, dans le foyer, il s'approcha de lui en le regardant en face, et lui dit: — Je vous ai entendu appeler M. de Furières? — C'est mon nom. — Où peut-on vous voir? — Partout ou l'on veut, dit Arthur avec hauteur, étonné du ton dont cette question lui était faite. — En ce cas, demain à Vincennes, à six heures. — Et qui aurai-je l'honneur d'attendre? — Monsieur Leonard Asthon, lui dit celui-ci, en se penchant à son oreille.

M. de Furières demeura stupéfait. Puis Léonard retourna près de sa femme, et jamais il ne fut plus tendre pour elle, plus empressé. Elle tremblait toujours, mais il ne semblait pas y prendre garde.

Enfin, le lendemain à neuf heures, quand il entra dans sa chambre, il la trouva malade; une fièvre assez vive s'était emparee d'elle.

— Tu as passe une mauvaise nuit, Diane? lui dit-il. — Une nuit affreuse! — Tu n'as pas dormi? — Non. — Et pourquoi? — Oh! reprit-elle avec effroi, c'est que cette nuit j'ai été poursuivie par une voix... — Que tu as entendue hier au soir? — Tu t'en es aperçu? — Oui.... et cette voix? — Oh! cette voix! dit Diane en tombant à genoux.... cette voix, c'est..... — Tais-toi..... tu ne l'entendras plus! répliqua Léonard. — Quoi! s'écria Diane. — Je l'ai tué.

Diane courba la tête, et jamais elle n'a demandé le nom de cet homme, et jamais Léonard ne le lui a dit.

— Voila mon histoire, mon cher Édouard. Que t'en semble?

Ton ami, « HONORÉ CIMAISE. »

LA NIÈCE DE VAUGELAS.

I.

Les dieux s'en vont, ou, pour mieux parler, le grand dieu s'en va, le hasard s'exile, la loterie est abolie. O mes lecteurs, si jamais quelqu'un de vous a placé une pièce de cinq francs sur un quaterne qui devait lui rapporter trois cent soixante-quinze mille francs, qu'il le dise: n'a-t-il pas aussitôt regardé d'un œil de dédain son salon de velours d'Utrecht et sa chambre de calicot? sa bibliothèque mal garnie de livres brochés ne lui a-t-elle pas semblé mesquine et insuffisante; ne s'est-il pas souvenu de quelque riche damas à reflet d'or qui fera à merveille dans son salon? n'a-t-il pas eu idée de quelque toile perse bien capricieuse pour tendre sa chambre, et d'un superbe acajou pour protéger de la poussière ses livres dorés sur plat? Lorsque son portier lui a monté ses bottes et lui a remis ses lettres parmi lesquelles une assignation, ne s'est-il pas permis d'avoir un groom et de penser à ses dettes! Et lorsque ces rêves se font à deux, comme ils sont enivrants combien ne renferment-ils pas de belles jouissances, c'est une maison de campagne dans les bois, doux asile où l'on jure de ne plus se quereller; ce sont des voyages à travers l'Europe pour en visiter toutes les contrées, en admirer les beautés, en étudier le caractère; et puis quelle douce vie intérieure et paresseuse! on pourra recevoir quelques amis, on aura un tiers de loge aux Italiens, on ne portera plus de socques ni de parapluies: quand il pleuvra on prendra un fiacre.

Belle vie! en effet: pouvoir prendre un fiacre quand il pleut, c'est beau comme de s'appeler monsieur le baron de Rothschild. Un fiacre! un fiacre! — Mais pourquoi un fiacre? je veux un équipage. — Mais, mon ami, notre fortune n'y suffira pas. — Notre fortune, je la double, je mets cinq francs de plus sur mon quaterne; je suis riche de sept cent cinquante mille francs, trente-sept mille cinq cents francs de rente, mille ecus par mois. Alors on a un équipage, un cabinet à côté de son salon, un boudoir à côté de sa chambre, un cocher, un domestique pour servir à table et monter derrière la voiture. — Nous irons une fois par semaine à l'Opéra, et l'été aux eaux, et l'automne à notre terre. — Mais, mais. — Quoi? — Trente-sept mille livres de rentes, c'est bien peu pour tout cela. — N'est-ce pas assez? allons, vingt francs au quaterne... Vingt francs, entendez-vous, vingt francs qui me donneront soixante-quinze mille livres de rentes, et alors j'aurai ce que je voudrai, car si ce n'est pas assez de vingt francs, en voilà quarante, et j'ai cent cinquante mille écus de revenu. Voulez-vous monter dans ma voiture? — Venez passer une semaine à mon château. — Avez-vous vu courir mon cheval bai qui a dépassé *Miss Annette* d'une longueur de tête? — Vous n'avez pas de place pour voir danser Taglioni; entrez dans ma loge. — Je reviens d'Amsterdam. — Je pars pour Rome. — Je me suis ennuyé à Londres. — J'ai été nommé député à une majorité de treize voix.

Vous, député? comment voterez-vous? — Je voterai pour le rétablissement de la loterie.

Car ils nous l'ont tuée, notre loterie; ils nous l'ont tuée à nous tous, à moi, à vous, à lui, et à ma cuisinière aussi, à Rosalie, qui ne rêve ni châteaux, ni parcs, ni équipages, mais qui rêve qu'elle aura une cuisinière et que cette cuisinière ne la volera pas. Nobles illusions, je vous dis adieu pour elle et pour moi.

Qu'on me pardonne ces regrets, et qu'on ne se hâte pas de les blâmer; il doit m'être permis, à moi qui fais des vers, de jeter quelques larmes à ce poëte qui s'en va, car ce fut un grand poëte que la loterie, et la meilleure preuve que j'en puisse donner, c'est qu'elle eut pour premier ennemi un grammairien, ce grammairien s'appelait Favre de Vaugelas, baron de Péroges.

Or, c'était en 1644. Dans une courtille qui occupait le terrain où passe aujourd'hui la rue du Pas-de-la-Mule, s'elevait une maison assez propre en apparence; elle était située juste à l'endroit où nous avons vu les Pompes Funèbres.

Trois jeunes filles étaient assises devant la porte qui communiquait du salon au jardin, groupe charmant qui offrait ses gracieux visages aux derniers rayons d'un beau soleil de septembre.

L'une s'appelait Mlle de Maillebois, et avait dix-huit ans; l'autre, Mlle de Lampadère, et avait dix-neuf ans; la troisième se nommait Claudine-Antoinette de Chaudmonté, et avait vingt-cinq ans Celle-ci était sur cette terrible limite de la jeune et de la vieille fille. Elle était pourtant belle, quoiqu'elle l'eût été plus qu'elle ne l'etait: mais une pâleur maladive, un peu de cette teinte jaunâtre qui annonce trop de maturité dans la poire et dans la jeunesse, la rendaient peu agréable au premier aspect. Il fallait l'étudier avec amour pour comprendre toutes ses beautés: pour apprécier tous ses charmes, il fallait entrer avec complaisance dans les mille raisons qui l'avaient *décharmée*. Mais quand on avait fait la part de la mesquine toilette qu'elle portait, de l'étroite misère dans laquelle elle avait vécu, et des longs ennuis qu'elle avait supportés, on était force de reconnaître que Mlle Antoinette de Chaudmonté était une admirable personne.

Parce que c'étaient trois jeunes filles dans l'acception la plus étendue du mot, elles se taisaient, cependant ce silence était gros de petits secrets; mais les petits secrets de vraies jeunes filles ne sont pas prompts à s'échapper, comme ceux des filles faites, des jeunes femmes et des vieilles filles.

Cependant toute chose a un terme, et le silence plus qu'autre chose. Mlle de Lampadère rompit la digue la première, et s'adressant à ses compagnes, elle leur dit: — Eh bien! mes bonnes amies, il paraît que nous ne sommes pas plus heureuses aujourd'hui qu'il y a un mois, et que nos mariages sont décidément une affaire manquée?

Les deux bonnes amies repondirent par un helas commun. Mais celui de Mlle de Maillebois qui n'avait que dix-huit ans, fut poussé le nez en l'air, comme un regret jeté au passé, et une espérance redemandée à l'avenir. Celui de Mlle de Chaudmonte, au contraire, fut prononcé à voix sourde, et la tête baissée, comme le dernier cri d'un

espoir éteint et le premier effort d'une résignation éternelle. Mlle de Lampadère continua : — En vérité, je comprendrais votre désespoir, si vos parents avaient les mêmes raisons que mon père pour repousser vos *poursuivants*. Mais d'après ce que tu m'as dit, ma bonne Maillebois, je ne me figure pas que tu renonces à fléchir l'antipathie de ta mère pour un homme sans naissance, mais qui est immensément riche; et toi, ma belle Chaudmonté, je ne puis croire que les obstacles qui s'opposent à ton mariage soient insurmontables, quoique tu aies refusé de nous les faire connaître. — Que tu raisonnes mal des choses et des personnes, ma belle Lampadère, reprit en souriant tristement mademoiselle de Maillebois, et combien tu connais peu ceux de notre race! Ma mère est une Rochecantin de Concarnau, de la meilleure noblesse bretonne; et lorsqu'elle entend annoncer mon futur sous le nom mesquin de M. Beuvard, il lui prend des vapeurs qui m'alarment sérieusement. Ne t'étonne point, ma chère, si je te dis qu'elle mourrait le jour où on m'appellerait Mme Beuvard, mon nom dût-il être écrit en diamants sur le portail du manoir de Rochecantin à la place de notre écusson. Mais ce qui est véritablement surprenant, c'est que tu n'aies pas plus de confiance dans le succès de ton mariage; car enfin, M. de Moirot, que tu aimes, est de bonne maison, d'une figure convenable, d'une fortune prouvée: c'est un galant homme de toutes façons, et qui n'a rien contre lui. — Rien en effet, ma toute belle, répondit Mlle de Lampadère, rien, si ce n'est d'être de la religion et d'avoir servi les huguenots sous le prince Henri de Rohan contre feu M. le cardinal de Richelieu, dont mon père était capitaine. Aussi n'en veut-il pas entendre parler; et je suis assurée que mon père allumerait plutôt le bûcher de mon futur que les flambeaux de notre hymen.

Ce petit trait d'esprit fit sourire les trois jeunes filles, et mademoiselle de Lampadère continua encore : — Mais toi, ma chère Chaudmonté, qui ne dis rien, et sembles livrée à un désespoir sans fin, quelle raison ton oncle, M. de Vaugelas, donne-t-il à son refus de te laisser épouser M. de Lannois? serait-ce qu'il n'est pas bon gentilhomme, comme il arrive à M. Beuvard? — Ce n'est point cela. — Sa religion est-elle suspecte? — Non. — Sa fortune? — Elle est immense, comparée à celle de mon oncle. — Ses mœurs?

Mlle de Chaudmonté rougit et balbutia : — Je les crois pures. — Ne l'aimes-tu point? — Je n'aimerai plus que lui.

Pauvre fille de vingt-cinq ans! que ce mot renfermait de tristes histoires! En effet, M. de Lannois était le cinquième prétendant à qui Antoinette de Chaudmonté avait honnêtement donné son cœur, et c'était le cinquième que les bizarreries de son oncle allaient lui faire perdre. Pauvre jeune fille, en effet! Qu'il lui avait fallu de force et de vertu pour oublier ses quatre premiers amoureux les uns après les autres! Au cinquième, la lassitude la prit, et elle s'était dit avec désespoir : Celui-là, je l'aimerai pour la vie. Et qu'on me permette de faire remarquer combien ceci prouve l'honnêteté des passions de cette malheureuse Chaudmonté, de s'être lassée de l'amour à son cinquième amoureux. Assurément, si elle leur eût donné autre chose que son cœur, le cinquième n'eût pas été assez, elle en aurait eu un sixième, un septième, un huitième, etc. En amour, l'envie de donner augmente en raison de la libéralité passée. Ninon, qui était la contemporaine de notre héroïne, a formulé dans une phrase célèbre la raison de cette continuité de faiblesses. A quelqu'un qui lui reprochait ses nombreux amants, elle répondait : Que voulez-vous? quand on a goûté une fois de ce pain-là, on ne peut plus s'en passer. Mademoiselle de Chaudmonté n'en ayant pas goûté, avait donc juré d'y renoncer si on lui enlevait encore une fois le pannetier.

Cependant ses bonnes amies la pressaient de questions sur la cause des refus de M. de Vaugelas, et ces questions devenaient d'autant plus ardentes que Mlle de Chaudmonté mettait plus d'obstination à ne pas y répondre. M. de Lannois avait-il quelque vice caché ou quelque humeur dans le sang? serait-il joueur ou podagre? était-il poltron ou était-il sujet à la pituite? il n'y avait raison que les jeunes filles n'imaginassent pour expliquer la conduite de M. de Vaugelas, et il ne faut pas s'étonner de quelques-unes de celles que nous venons de rapporter. A cette époque l'homme physique était aussi scrupuleusement examiné par la famille, que l'homme moral, et on parlait ouvertement de quantité de choses, qui aujourd'hui feraient lever le cœur à nos belles dames.

Or, les questions se pressaient. On avait été jusqu'à supposer que M. de Lannois avait commis quelque crime insupportable, lorsque Mlle de Chaumonté, indignée de voir ainsi calomnier son prétendu, répondit à ses deux bonnes amies :

— Ce n'est point tout cela, mes belles, ce n'est point tout cela. Mon oncle lui pardonnerait d'être huguenot, et de ne pas être gentilhomme, d'être podagre et de ne pas être brave; mais ce qu'il ne peut lui pardonner, c'est d'être Gascon et de gasconner....

Les deux jeunes amies de Mlle de Chaudmonté n'osèrent point rire d'abord, car elles crurent un moment que le désespoir avait dérangé la tête de la pauvre Antoinette; mais lorsque celle-ci leur eut répété, les larmes aux yeux, que cette haine de M. de Vaugelas contre les Gascons qui gasconnaient était aussi insurmontable que celle de Mme de Rochecantin de Concarnau de Maillebois pour les vilains, et que celle de M. de Lampadère pour les huguenots, elles se prirent à pousser des éclats de gaieté si bruyants et si prolongés, que Mlle de Chaudmonté en fut tout abasourdie, et qu'elle ne put retenir ses sanglots qui éclatèrent avec une violence égale à la fureur des rires de ses deux amies.

Toutefois, larmes et rires se calmèrent tout à coup, car un vieux valet, râpé comme une souquenille de professeur, et crasseux comme un rudiment d'écolier, annonça M. de Lannois. Les jeunes filles reprirent une attitude de jeunes filles; il n'y eut plus ni larmes ni rires. Mlle de Chaudmonté pensa que si M. de Lannois était perdu pour elle, elle ne devait pas décemment en montrer trop de désespoir, et les deux autres se dirent sur-le-champ que M. de Lannois n'était ni vilain ni huguenot, et qu'il n'était pas nécessaire qu'il les prît pour des évaporées, dans le cas où il serait forcé de renoncer à Mlle de Chaudmonté qui était si sage et si retenue. Chacune eut l'hypocrisie de sa position, et pourtant ces trois femmes aimaient d'amour et s'aimaient d'amitié.

On avait donc annoncé M. de Lannois. M. de Lannois était un beau garçon de trente ans, l'œil ouvert et noir, les dents belles, le nez au vent, la jambe fine et nerveuse, la main blanche et déliée; il était mis avec une grâce particulière, et ses rubans étaient tout à fait congruents à la couleur de son habit. — Une belle plume rouge-feu ornait seule son chapeau et soupirait amoureusement après son union avec une autre belle plume blanche, aux genoux de laquelle M. de Lannois venait mettre son cœur et sa plume. — En outre de ce style, M. de Lannois avait une voix claire et perçante qui faisait résonner distinctement les syllabes de chaque mot qu'il prononçait.

Pendant une demi-heure que M. de Lannois demeura seul avec les trois jeunes filles, il fut véritablement un homme fort aimable; il venait de la place Royale, où M. de Voiture lui avait récité, ainsi qu'à quelques autres, une lettre qu'il devait écrire à M. de Racan; il avait ouï aussi une très-belle tirade de Sarrasin contre l'abus qu'on fait du nom d'homme de lettres, nom qui menaçait de devenir bientôt aussi commun et aussi prostitué que celui d'illustre; enfin, il avait été le second du marquis de Candaule dans un coup d'épée qu'ils avaient donné à deux gentilshommes auvergnats, qui avaient prétendu ne rien comprendre à *Célinte*, la dernière nouvelle de *Sapho*.

Mlle de Chaudmonté écoutait M. de Lannois dans une douce admiration, se disant dans le fond de l'âme : C'est là pourtant un gentilhomme des mieux façonnés! Que peut donc lui reprocher mon oncle? Le hasard sembla vouloir lui porter la réponse à sa question, car à ce moment M. de Vaugelas parut. M. de Vaugelas était un vieillard de quatre-vingt-quatorze ans, ardent et maigre, un composé d'os et de parchemin, après avoir été un fort beau garçon. Il était exactement noir de vêtements et jaune de visage, mais d'un jaune foncé, ce qu'en teinturerie on appelle d'un jaune cuit. Ce jaune était si puissant qu'il sembla déteindre sur sa malheureuse nièce, et qu'à son aspect elle *s'ajaunit* encore.

A peine M. de Vaugelas parut-il, que M. de Lannois se leva en s'écriant gaiement : — Hé! c'est ce vrabe mossieur de Baugelas.

Un sourire d'amère dérision passa sur la bouche du grammairien, et un éclair de désespoir brilla dans les yeux de Mlle de Chaudmonté. Mais elle jeta un regard si désolé et si suppliant sur son oncle, que celui-ci se contint, et salua sans mot dire M. de Lannois qui lui tendait la main. — Hé adieu! mossieur, reprit M. de Lannois, comment vous portez-vous?

M. de Vaugelas se redressa à ce mot *adieu* si incongrûment placé, et lançant à sa nièce un coup d'œil inexorable, il prononça d'une voix solennelle le mot : « Jamais! » — Et s'éloigna précipitamment.

Mlle de Chaudmonté cacha sa tête dans ses mains, et M. de Lannois, qui n'avait rien compris à ce mot, courut après M. de Vaugelas, en l'arrêtant par la basque de son habit au moment où il traversait le salon, il lui dit : — Prenez donc garde, mon ser mossieur, vous avez tombé la canne. — *Tombé la canne!* répéta M. de Vaugelas en se débarrassant de M. de Lannois, *tombé la canne!* s'écria-t-il en s'élançant vers l'escalier. Mlle de Chaudmonté poussa un cri d'angoisse.

— Hé! qu'a-t-il? dit M. de Lannois; il est fou, il se cassera la tête! Gaspard, faites lumière à votre maître.

— *Faites lumière!* dit comme un furieux M. de Vaugelas en montant l'escalier. *Faites lumière!* répéta-t-il en poussant avec violence la porte de la chambre où il s'enferma. Puis il ouvrit la fenêtre qui donnait sur le jardin, et cria à sa nièce avec une colère pleine de sarcasme : — L'avez-vous entendu? il a dit *faites lumière*.

Et il referma la fenêtre avec fracas.

Mais Mlle de Chaudmonté n'avait pas entendu, car elle était évanouie.

Chacun s'empressa autour de la pauvre jeune fille, et M. de Lannois plus que personne. Enfin Gaspard, ayant apporté une vieille semelle de vieux soulier, on la brûla sous le nez de Mlle de Chaudmonté, ce qui la fit revenir : car les vieilles semelles étaient les sels de l'époque. La belle Antoinette rouvrit donc les yeux, et se levant languissamment en s'appuyant sur le bras de ses deux belles amies, elle dit à M. de Lannois en s'éloignant : — Oh! monsieur, vous nous avez perdus.

II.

Le lendemain de cette terrible soirée, comme sonnaient huit heures du matin, Mlle de Chaudmonté entra dans la chambre de son oncle : elle tenait dans l'une de ses mains, qu'elle présenta la première, une

assiette sur laquelle une terrine, dans laquelle était une soupe à la graisse d'oie fort juteuse et très-bouillante; l'autre main, qu'elle cachait derrière elle, serrait quelques papiers. Si innocente que fût Mlle de Chaudmonté, elle ne manquait pas de cette adresse éminente que possèdent presque toutes les femmes. Dans la misérable position où elle était, vis-à-vis d'un oncle comme M. de Vaugelas, cette entrée de la nièce la soupe en avant, était d'une tactique admirable. Et peut-être aurons-nous à reconnaître plus tard combien il fallait de ressources à cette jeune fille pour lutter contre la vie que lui faisait la science de son oncle.

Elle était donc entrée la soupe en avant, et M. de Vaugelas, qui était assis devant ou derrière une table, je ne sais comment il faut dire et lui seul eût pu le décider, M. de Vaugelas releva brusquement la tête et poussa un commencement d'imprécations qui s'apaisa à l'aspect du nuage qu'exhalait la précieuse terrine et qui finit par un murmure de satisfaction. Il quitta la plume avec laquelle il écrivait et tendit les deux mains au potage. Mlle de Chaudmonté le plaça devant lui, non sans jeter un rapide coup d'œil sur les papiers de son oncle, et elle s'aperçut, à sa grande surprise, que bien loin d'être remplis de cette écriture menue et serrée qu'elle était chargée de recopier, ils étaient couverts d'une quantité de chiffres. Elle s'assit de l'autre côté de la table et attendit que son oncle lui adressât la parole. Mais il ne paraissait pas s'apercevoir qu'elle fût présente, car tandis que d'une main il tournait sa cuillère dans sa soupe pour la refroidir, de l'autre il suivait ses longues colonnes de chiffres et en repassait les calculs.

Ce fut une marche tout à fait arithmétique que celle de l'expression qui parut sur le visage de l'habile grammairien. Il demeura à peu près impassible à la colonne des unités; à celle des dizaines il ferma doucement les yeux; un sourire de satisfaction dérida ou rida ses lèvres à celle des centaines; une douce joie s'épandit sur tout son visage quand il arriva à la colonne des mille; et une joie superbe l'illumina aux dizaines de mille; enfin il s'écria dans un transport inexprimable :—Quatre-vingt-sept mille cinq cent cinquante livres de bénéfice pour ma part!

A cette exclamation, Mlle de Chaudmonté se recula, et M. de Vaugelas, la regardant d'un air triomphant, lui répéta cette magnifique somme et ajouta : — Oui, tout cela pour moi, ou plutôt pour nous, ma pauvre Antoinette.

L'air de tristesse que prit le visage de Mlle de Chaudmonté fut une singulière réponse à l'heureuse nouvelle que lui apportait son oncle. Elle serra les papiers qu'elle tenait, et écouta la suite du discours de M. de Vaugelas.

— Ainsi donc plus de pauvreté, Antoinette, plus de robes de ratine pour toi, plus de pourpoints de serge pour ton oncle, de bons habits de drap, de belles robes d'escot, et le pot au feu tous les jours.

Mlle de Chaudmonté parut accablée de tant de bonheur. Car il faut le dire, la pauvreté de son oncle était sa dernière espérance. Déjà M. de Lannois avait généreusement secouru M. de Vaugelas, et Antoinette comptait que l'assignation qui lui avait été remise le matin pour son oncle, et qu'elle cachait dans sa main, ferait recevoir avec bienveillance une lettre de M. de Lannois qu'elle tenait de même.

Mais cette fortune qui lui tombait si inopinément du ciel allait permettre à M. de Vaugelas de se tirer de ses mauvaises affaires; il pourrait payer ses dettes, et M. de Lannois ne serait plus le généreux ami dont on acceptait quelquefois l'argent, mais *l'exécrable Gascon* qu'il était impossible d'entendre sans en mourir.

Quoi qu'il en soit, Mlle de Chaudmonté avait vu trop souvent la fortune que son oncle faisait sur le papier lui échapper tout à coup, pour qu'elle se désespérât tout à fait. Elle commença donc l'attaque, bien qu'elle se trouvât placée sur un terrain beaucoup plus désavantageux que celui qu'elle espérait prendre; elle tira lentement la lettre de M. de Lannois et la présenta à son oncle.

Tout autre, vous peut-être, qui me lisez, vous auriez commencé par l'assignation, et vous auriez ensuite offert la lettre. Antoinette connaissait le cœur humain de son oncle beaucoup plus qu'on ne peut se l'imaginer, et elle commença par la lettre. M. de Vaugelas la prit, en lut la suscription, et rejetant la missive avec dédain, il dit aigrement: — Est-ce que ce monsieur croit que je sais le gascon?

Mlle de Chaudmonté prit la lettre et la rendit à son oncle en lui disant froidement : — De quelque manière qu'il vous écrive, mon oncle, il est nécessaire que vous lisiez sa lettre. Nous avons des obligations d'argent à M. de Lannois, peut-être réclame-t-il de vous ce qui lui est dû, et dans votre nouvelle position de fortune, c'est par lui que vous devez commencer à vous acquitter.

M. de Vaugelas prit la lettre, mais sans l'ouvrir; il regarda sa nièce et lui dit : — Pourquoi dois-je donc commencer à m'acquitter par lui? — Parce qu'il pourrait venir lui-même réclamer son argent et que je sais combien il vous est désagréable de le voir.

M. de Vaugelas fronça le sourcil et répondit : — Amphibologie et impropriété de termes; que m'est-il désagréable de voir? M. de Lannois ou son argent? — M. de Lannois. — Alors il fallait répéter le substantif. Quant au mot voir, il est tout à fait impropre. Il ne m'est point désagréable de voir M. de Lannois, il m'est désagréable de l'entendre; mais il m'est encore plus désagréable de le lire, et vous pouvez lui renvoyer sa lettre. — Je le ferai, dit Mlle de Chaudmonté en la serrant dans sa poche, d'où elle tira l'assignation.

D'ordinaire, ces sortes de missives trouvaient M. de Vaugelas fort doux et lui rendaient l'humeur aussi souple qu'un gant; mais ce jour-là il n'en fut point ainsi. L'orgueil de l'homme qui peut payer se sentit blessé de l'exigence de son créancier, et après avoir dédaigneusement ouvert le papier, il le parcourut entièrement; mais à chaque ligne c'étaient des soubresauts, des haut-le-corps, des exclamations furieuses.

— Les bourreaux! les misérables! s'écriait-il, les juifs! les voleurs! les Gascons! — Vous présente-t-on un compte plus considérable qu'on ne le doit? — On ne me présente pas un compte plus considérable que je ne le dois, répliqua M. de Vaugelas en accentuant chaque syllabe de ce peu de mots, mais on me le présente dans un style indécent. — Mais auquel vous devez être accoutumé, reprit sèchement mademoiselle de Chaudmonté que l'outrecuidance de son oncle poussait à bout. — Plait-il? *accoutumé*, dites-vous? — Auquel vous devriez être habitué. — *Habitué!* Apprenez, mademoiselle l'impertinente, que je pourrais y être fait, mais que je n'y suis pas et n'y serai jamais ni accoutumé ni habitué. On est *fait* à une chose parce qu'on la souffre : on est *accoutumé* ou *habitué* à une chose parce qu'on en fait usage, et je ne sache pas que j'aie jamais eu coutume ou habitude de me servir de ce style.

Mlle de Chaudmonté qui s'attendait à se voir admonestée pour le manque de respect qu'elle avait eu envers son oncle, s'estima heureuse de ne voir attaquer que les termes et non le fond de sa pensée. Elle n'insista donc pas davantage, et demanda quelle réponse elle devait faire à l'huissier lorsqu'il se présenterait.

M. de Vaugelas ne répondit pas, et appela Gaspard, ce valet râpé et crasseux dont nous avons parlé. Puis il dit fort sérieusement : — Gaspard, quand reviendra l'homme qui ce matin vous a remis ce papier, vous prendrez un bâton et vous le bâtonnerez. — Qui ça? dit Gaspard, l'homme, le papier, ou le bâton? — Gaspard, reprit M. de Vaugelas, cette spirituelle repartie aura sa récompense. Voici le reste de ma soupe que je vous abandonne. Cependant n'oubliez de bâtonner l'homme.

— Mais, mon oncle, s'écria Mlle de Chaudmonté, vous allez vous faire une méchante affaire : bâtonner un huissier! — Il y a assez longtemps que j'oublie que je suis gentilhomme, repartit M. de Vaugelas : la misère dégrade l'âme, je veux que ma maison soit désormais tenue sur le meilleur pied. Gaspard, vous bâtonnerez l'huissier.

Gaspard salua et sortit. Mlle de Chaudmonté commença à croire à la fortune de son oncle, et les larmes lui vinrent aux yeux.

— Maintenant, reprit M. de Vaugelas, faites balayer le salon, brosser les siéges, et épousseter les tentures, car dans une heure ou deux nous aurons une nombreuse compagnie.

Cet ordre fut exécuté pendant que M. de Vaugelas reprenait ses calculs. Mlle de Chaudmonté était descendue dans le jardin, le désespoir dans l'âme; elle y rencontra ses deux bonnes amies qui l'attendaient dans une vive anxiété. Il s'agissait d'une grande nouvelle, M. de Lampadère et Mme de Rochecantin de Concarnau de Maillebois allaient venir chez M. de Vaugelas pour une affaire très-importante. L'étonnement de cet événement une fois passé, on exposa à Mlle de Chaudmonté la vénération que Mme de Maillebois et M. de Lampadère avaient pour les immenses talents de M. de Vaugelas, et on lui fit entendre que s'il voulait dire quelques paroles en faveur du mariage des filles, les parents n'oseraient résister à une si puissante autorité.

Au premier sentiment de dépit que fit naître dans Mlle de Chaudmonté la proposition de ses deux amies, succéda aussitôt une généreuse résolution, celle de les servir de tout son pouvoir. Elle alla donc retrouver son oncle qu'elle rencontra rayonnant, et lui exposa la position de ses deux jeunes amies, et l'espérance qu'elles avaient placée en lui. M. de Vaugelas promit de protéger Mlle de Maillebois et Mlle de Lampadère; il daigna les en assurer lui-même en termes véritablement dignes de sa nouvelle position.

— Vos parents, leur dit-il, ne sont point raisonnables, et sont soumis à des préjugés que la saine philosophie des anciens nous apprend à mépriser. Il n'y avait pas de gentilshommes à Sparte, et Rome admettait tous les dieux dans son Panthéon.

Comme il achevait ces solennelles paroles, on annonça : MM. de Chuyes, Carton, Béranger de Lampadère, et Mme de Maillebois, et Mme de Lamproyon, que nous nommons seulement à cause de la vérité historique, et quoiqu'elle n'ait rien à faire dans notre histoire. Après les civilités d'usage, M. de Vaugelas introduisit toutes ces personnes dans son salon, et elles se rangèrent autour d'une longue table.

M. Carton, un gros homme réjoui, avocat au parlement, d'une mise fort simple, mais exquisement propre, se leva, et, déployant un vaste parchemin, s'exprima en ces termes : — Voici, messieurs, les lettres patentes, expédiées au nom de sa majesté, et par lesquelles il est permis au sieur Fabre, seigneur de Vaugelas, baron de Péroges, assisté par MM. Carton, Béranger et de Lampadère, Mme de Rochecantin de Concarnau de Maillebois, et Mme de Lamproyon, de tenir une Blanque, dont ils s'engagent à fournir les fonds, qui doivent se monter à 2,400,000 livres.

— Il est inutile, messieurs, reprit M. Carton, de vous exposer les réglements de la société; ils ont été longuement discutés et approfondis; les calculs sont exacts et les bénéfices immanquables : il ne reste plus qu'à trouver les fonds. — Les fonds sont tout trouvés, re-

prit M. de Vaugelas, M. de Chuyes au moyen de la moitié des bénéfices que je lui concède, se charge de les fournir; et il ne reste vraiment plus qu'une chose à ajouter au bas de cet acte, ce sont nos signatures.

A ce mot, M. de Chuyes se leva : l'assemblée pâlit. M. de Chuyes s'en aperçut et sourit. M. de Chuyes était un Lyonnais qui avait trafiqué dans l'Italie et y avait gagné une assez grosse fortune personnelle et, en outre, la confiance d'une grande quantité de commerçants génois dont il pouvait, à son gré, diriger les fonds dans toute entreprise qu'il déclarait excellente. Il avait la réputation de s'y connaître. M. de Chuyes jouit un moment de l'embarras de ses co-associés, puis il leur dit avec cet art de l'homme qui connaît les hommes : — Messieurs, et vous, mesdames, j'avais promis, il est vrai, de faire les fonds de la blanque que vous voulez tenir ; mais des raisons qui ne viennent pas de moi, des raisons qui m'ont été opposées par les commerçants dont je ne suis que le mandataire, m'en empêcheront malgré tous mes regrets. — Est-ce possible ! — Quel malheur ! — Quelle indignité ! — C'est une ruine ! — C'est épouvantable ! — C'est pour en mourir !

Toutes ces exclamations partirent simultanément à la déclaration de M. de Chuyes, et les interpellations les plus vives furent adressées à cet homme de finance, espèce barbare, plus connue aujourd'hui sous le nom de capitalistes.

— Permettez-moi de vous donner mes raisons, et j'espère que vous en reconnaîtrez la justice, reprit M. de Chuyes.

— C'est inutile, s'écria-t-on unanimement, moins M. de Vaugelas; car si M. de Chuyes était habile, M. de Vaugelas était fin, et il savait que tout homme qui veut discuter sur un parti pris en apparence aussi formellement, est tout prêt à en revenir, pourvu qu'il gagne de meilleures conditions que celles qu'il avait. M. de Vaugelas répondit donc : — Parlez, monsieur, et dites ce que vous nous demandez.

M. de Chuyes comprit seul le sarcasme de cette phrase, et y répondit par un nouveau sourire, puis il continua : — Messieurs, est-il vrai que les choses aient une valeur réelle par elles-mêmes ? et ne sont ce pas souvent les mots qui les désignent et les apparences qu'elles montrent qui les font ce qu'elles sont ? Quelques regards jetés en arrière sur le genre d'entreprise auquel nous voulons nous livrer, vous en seront une preuve. Ce fut M. de Tonti qui introduisit en France cette espèce d'opération ; ce fut d'abord une sorte d'association où chacun apportait son argent avec les chances de le voir doubler, tripler, décupler, centupler, si le sort le faisait survivre à ceux avec lesquels il était entré en mise. Cette opération s'appela Tontine, du nom de son inventeur; elle obtint beaucoup de capitaux et ne réussit pas. Cependant M. de Tonti, qui assurément était un véritable génie financier, changea le mode de son opération dont la longue durée avait épouvanté tout le monde. Il créa un fonds de douze cent mille livres, divisé en quinze cents lots gagnants, dont le plus fort était de trente mille livres et le plus faible de trois cents, et en cinquante-huit mille cinq cents lots perdants, en tout soixante mille lots, qui, au prix d'un louis, lui mirent dans les mains quatorze cent quarante mille livres, dont deux cent quarante mille livres de bénéfices. Vous vous rappelez le succès de cette affaire. Ce magnifique produit tenta beaucoup de personnes, et des tontines s'élevèrent de toutes parts. Mais les unes furent dirigées par des hommes sans savoir, et les autres le furent par des fripons. Bientôt le nom de tontine devint le synonyme d'escroquerie.

Au mot synonyme, M. de Vaugelas sourit; M. de Chuyes s'arrêta; mais M. de Vaugelas lui dit gracieusement : — Continuez, monsieur; j'estime fort vos calculs.

M. de Chuyes continua : — Les tontines étaient donc considérées comme un jeu de fripons, lorsque M. de Tonti, cet homme qui doit être notre oracle et notre admiration, en établit une sur les mêmes bases que les autres, et sans plus de garanties ; mais par un de ces traits de génie dont seul il était susceptible, il effaça le nom de tontine et le remplaça par celui de blanque, qu'il tira des billets blancs qui représentaient les lots gagnants. Qu'en arriva-t-il? c'est que la blanque, tontine par le fond, mais décorée du nom de blanque, eut un succès prodigieux. Ceci est dans le souvenir de tout le monde. Ce qui est aussi dans votre souvenir, c'est qu'il arriva des blanques ce qui est arrivé des tontines : l'inhabileté et la friponnerie voulurent les exploiter et elles les ont à jamais perdues dans l'esprit public. Aujourd'hui vouloir tenter une mise de fonds dans une opération nommée blanque, est donc une folie indigne de gens sages ; et vous reconnaîtrez avec moi que je compromettrais gravement les intérêts de mes correspondants, si je les engageais dans une pareille affaire. — Vous l'avez trouvée excellente, s'écria sagement Mme de Rochecantin de Concarnau de Maillebois, et c'est sur vos instigations que M. de Vaugelas et moi, nous avons sollicité ces lettres patentes. Comment vous êtes-vous permis de nous faire user le crédit que nous avons à la cour, pour obtenir et demander une mauvaise affaire? — Je n'ai point dit que ce fût une mauvaise affaire. — Pourquoi donc vous en retirer? — Parce qu'elle porte un nom déshonoré, parce qu'elle s'appelle Blanque. — Eh ! mon Dieu! appelez-la autrement, s'écria Mme de Lamproyon. — A cette condition j'y entre, répondit M. de Chuyes, — A cette condition je m'en retire, dit fièrement M. de Vaugelas. — Comment! vous vous en retirez? s'écria-t-on de tous côtés, mais les lettres patentes sont en votre nom : que vous importe un mot? — Comment ! que m'importe un mot ? rugit M. de Vaugelas.

Les insensés, ils demandaient à M. de Vaugelas que lui importait un mot. Mais M. de Vaugelas vivait de mots; le mot, c'était le dieu de M. de Vaugelas : M. de Vaugelas estimait un mot plus qu'une pensée, plus qu'une œuvre complète, plus qu'un trésor, plus que l'honneur peut-être. L'école de la forme est bien petite dans son dévouement à son culte, en comparaison du dévouement de M. de Vaugelas au mot. L'école de la forme s'occupe assez peu du fond des choses; la vérité, la moralité des œuvres de l'esprit lui importe peu ; la liberté ou l'esclavage de la pensée ne la touche point : la forme, monseigneur, la forme, c'est sa religion comme c'était celle de Bridoison : la forme, c'est son dieu ; seulement nous pensons qu'elle ne pousserait pas le fanatisme de son dieu aussi loin que l'illustre grammairien mort pour l'honneur du mot.

Aussi vous pouvez vous imaginer quelle terrible expression il dut donner à cette phrase : — Que m'importe un mot !

Toute l'assemblée en frémit; Vaugelas continua; il était fier, il était beau. il y avait du génie dans son regard : — Que m'importe un mot ! et que vous importe un nom, madame de Rochecantin de Concarnau de Maillebois ! que vous importe votre foi, M. de Lampadère ? que vous importe votre honneur à tous? Vous avez reçu votre nom, votre foi, votre honneur en dépôt et en garde; moi, j'ai reçu la langue française en garde et en dépôt, et tant que je vivrai, il n'y sera rien innové de mon consentement. Vous me demandez que m'importe un mot? je vais vous le dire : M. Ménage était mon ami, M. Ménage est un homme plein de science; eh bien ! le jour où M. Ménage a inventé le mot *prosateur* pour l'opposer au mot *poëte*, j'ai rompu avec M. Ménage. M. Ménage n'est plus pour moi qu'un renégat, qu'un soldat qui a déserté son poste. Je considère M. Ménage comme un Gascon.

Après cette foudroyante réponse, M. Carton se leva et reprit avec une grande douceur : — Je ferai observer à M. de Vaugelas qu'il s'est irrité trop tôt, et que le mot par lequel nous voulons remplacer celui de blanque qui est si décrié, est irréprochable sous tous les rapports. — Je le connais, votre mot, répliqua M. de Vaugelas; M. de Chuyes me l'a déjà proposé dans un entretien particulier, et, après les offres qu'il m'a faites pour me forcer à l'accepter, et que j'avais repoussées, je ne m'attendais pas à voir reproduire aujourd'hui une pareille prétention. —Mais ce mot, ajouta patiemment M. Carton, est tout à fait digne d'être adopté par l'illustre M. de Vaugelas ; son origine est toute française, elle est pure et ne manque d'aucune des conditions d'une étymologie régulière. Quelle est notre entreprise? c'est un jeu de lots, où il y aura des personnes bien loties et d'autres mal loties; aucun nom ne saurait mieux convenir à ce jeu que celui de loterie: loterie vient de lot comme poterie de pot. — Mensonge et sottise, s'écria M. de Vaugelas ; loterie ne vient pas de lot, il vient de Gênes, il est né de *lotteria*, mot italien et en usage depuis un demi-siècle pour signifier ce jeu. Vous êtes avocat, monsieur Carton, et vous profitez habilement de la ressemblance du mot loterie avec le mot lot pour dire qu'il en est issu. C'est le même stratagème dont vous vous êtes servi au parlement, quand, lui présentant un prétendu fils du prince Henri de Rohan, vous vous êtes écrié qu'il était le portrait vivant de son père. Le parlement a reconnu la ressemblance, mais il a nié la filiation. Sans doute, sans doute, loterie ressemble à lot, mais loterie n'est pas plus un descendant légitime de lot que cet aventurier n'est le descendant légitime du grand Rohan. Loterie vient de *lotteria*, si tant il est que ce mot loterie puisse exister. Loterie est un mot bâtard, loterie est un intrus, loterie est un étranger, et jamais tant que je vivrai, ce mot ne sera écrit dans un acte auquel j'aurai participé. — Mais, monsieur, il y va de votre fortune ! s'écria M. de Chuyes avec impatience. — Oui, certes, répliqua M. de Vaugelas, il y va de ma fortune, car je suis pauvre; mais, si je suis pauvre, je vivrai pauvre, je mendierai : s'il le faut, je mendierai ; qu'importe que M. de Vaugelas mendie? Mais que la langue française, cette magnifique princesse dont je suis le serviteur, aille mendier un mot à cet idiome pouilleux et inculte qu'on appelle italien, jamais ! jamais ! jamais ! jamais !

— Eh ! monsieur, reprit M. de Chuyes qui, tout financier qu'il était, se piquait de quelque savoir, savez-vous que cet idiome pouilleux a produit le Dante? — Je ne connais pas, dit M. de Vaugelas. — Le Tasse? — Je ne connais pas. — L'Arioste? — Je ne connais pas, répéta avec fureur M. de Vaugelas; je ne les connais pas et ne veux pas les connaître; nous avons assez d'Italiens en France depuis les Médicis ; tous nos galants sont Italiens depuis la bottine jusqu'au chapeau; avez-vous envie de mettre la langue française à l'Italienne, comme une femme de mauvaise vie? je ne le permettrai pas. — Mais il me semble, reprit M. de Chuyes, que puisque vous leur empruntez la chose, vous pouvez bien leur emprunter le reste.

Cette accablante raison parut ravir l'assemblée, mais la réponse de M. de Vaugelas était prête.

— Nous leur empruntons la chose, dites-vous, reprit M. de Vaugelas d'un air de mépris : c'est comme si vous disiez que nous leur empruntons les belles constructions romaines parce qu'elles se trouvent plus abondamment dans leur pays que dans le nôtre. La blanque est un jeu d'une origine un peu plus respectable et beaucoup plus ancienne que vous ne pensez ; elle nous vient des Romains. Qu'étaient

donc ces largesses par lesquelles *Agrippa, Néron, Titus, Sylla*, les empereurs, les consuls et les tribuns du peuple terminaient les spectacles, sinon des blanques que vous voulez appeler loterie? N'écrivaient-ils pas tantôt sur des bulletins, tantôt sur des boules, tantôt sur des carres de bois, les lots qui devaient revenir à chacun? et ne jetaient-ils pas ces bulletins, ces boules, ces carrés de bois, du haut du théâtre sur le peuple assemblé devant eux! et Suétone et Dion ne nous apprennent-ils pas qu'on délivrait à chacun la chose qui était écrite sur la boule, ou le bulletin, ou le carré qu'il pouvait attraper? C'étaient des esclaves, des sommes d'or, des mets rares, des oiseaux exquis. Dans celle de Titus il se trouva des palais, des vaisseaux, des terres. Plus tard, l'empereur Héliogabale joua avec ce noble jeu et le corrompit en en faisant une tromperie, car il n'y avait qu'une très-petite partie des lots qui fussent profitables, l'autre partie était composée de choses ridicules. Ainsi, Lampride nous apprend que le plus souvent sur les coquilles, car l'empereur Héliogabale se servit de coquilles, il y avait écrit : *dix mouches, cent coups de bâton, un cheveu, deux escargots, une livre de viande de vache, des chiens morts*, etc., et qu'il y en avait cent de cette espèce pour une sur laquelle était écrit mille pistoles, ou autres monnaies de l'époque. Ce n'est donc point de l'Italie ou plutôt des Italiens que nous empruntons la chose; c'est des Romains, et cette illustre origine m'a seule décidé à m'associer à une entreprise semblable. Mais n'est-ce point assez de nous venir des Romains de l'empire? je prouverai que ce jeu que vous voulez appeler loterie d'un nom tout à fait nouveau, remonte à la plus haute antiquité. Le partage de la Palestine par les Israélites fut une blanque, ou comme vous dites, une loterie. La division de la Laconie par Lycurgue en trente-neuf mille parties en est encore une. Le rapt des Sabines fut une blanque. Romulus en fut l'inventeur et le maître; la fortune de Rome y présida, les Romains y tirèrent, les Sabines en furent les lots : l'Amour et Vénus les délivrèrent. Je le répète, ce n'est donc point aux Italiens que nous empruntons la chose. Pourquoi donc leur emprunterions-nous le nom?

Ce discours, prononcé avec une noble dignité, étonna l'assemblée et émut la conscience des plus cupides; M. de Lampadère et Mme de Maillebois en furent même si vivement touchés, qu'ils se rangèrent du côté de M. de Vaugelas et déclarèrent qu'ils ne pouvaient admettre véritablement le nom de loterie; que c'était une nouveauté insupportable, une chose qui n'avait point été pratiquée et que des gens d'honneur ne pouvaient se permettre.

Malgré cette désertion, M. de Chuyes, qui, au fond, tenait à l'entreprise, ou plutôt qui tenait au fond de l'entreprise, crut devoir pousser cette dernière objection à M. de Vaugelas : — Mais, monsieur, pourquoi, si la chose est si ancienne, avoir choisi un nom aussi nouveau que celui de blanque pour la désigner, car il a à peine quinze ans d'existence; et pourquoi ne pas lui donner le nom latin au lieu du nom français? — D'abord je vous répondrai, dit M. de Vaugelas, qu'existât-il un nom latin, ce qui n'est pas, le nom français a un avantage immense, c'est celui d'être en usage, à tort ou à raison; être en usage, monsieur, est le meilleur droit des mots, comme occuper le trône est le meilleur droit des rois. N'avons-nous pas vu MM. de Lorraine établir une généalogie qui les fait remonter à Charlemagne et leur donne au trône de France des droits plus sacrés que ceux des Capétiens! Cependant ces droits ont été repoussés parce qu'il y avait occupation du trône à tort ou à raison. Le mot blanque règne de fait, et malgré mon estime pour le latin, je ne me révolterai pas en sa faveur contre l'usage. Le mot blanque est consacré, il existe, il est plus fort que moi et que vous; il vivra ; il est impérissable.

Cependant M. de Chuyes ne voyant plus manière à vaincre l'obstination de M. de Vaugelas, se leva et fit la déclaration suivante :

— Considérant que le nom de blanque est tellement décrié qu'il doit nécessairement décrier toute entreprise à laquelle il sera attaché, je me retire de l'opération dirigée par M. de Vaugelas.

A cette déclaration, M. de Vaugelas répondit : — Et moi, je déclare renoncer à toute entreprise, dût ma vie en dépendre, s'il faut lui donner un nom nouveau et inusité, et qui la déshonorerait aux yeux des honnêtes gens.

Sur ces paroles, l'assemblée se sépara; MM. Carton, Boulanger et Mme de Lamproyon suivirent M. de Chuyes. Mme de Maillebois et M. de Lampadère demeurèrent avec M. de Vaugelas sur un signe que leur fit celui ci.

Si ceci n'était point un simple récit purement véridique et qui n'a d'autre but que de raconter un trait de la vie de M. de Vaugelas, on pourrait faire remarquer au lecteur que cette dispute n'était point si puérile qu'elle le paraissait. Les mots ont toujours beaucoup plus gouverné les hommes qu'on ne le pense. Les Romains, qui souffraient le despotisme de Néron, se seraient révoltés contre Titus, s'il se fût appelé roi. Il n'y a pas si longtemps que deux écoles rivales proscrivaient les œuvres sur les titres.

L'assemblée était donc dissoute. Quelque espoir revint à Mlle de Chaudmonté, en voyant sortir M. de Chuyes et ses partisans, car ils s'en allaient en haussant les épaules et murmurant entre eux :

— Il est fou, il mérite de mourir sur la paille.

Elle eût bien désiré de pénétrer dans le salon pour savoir où en était la fortune de son oncle; mais Mme de Maillebois et M. de Lampadère y étaient encore, et sans doute on décidait à ce moment de la destinée des deux belles amies de Mlle de Chaudmonté. La tristesse qui s'empara de celle-ci à cette pensée lui fut un pressentiment que ses deux amies allaient être heureuses; le cœur devient envieux à force de souffrir, aussi bien que l'esprit à force d'être humilié. Antoinette continua cependant à faire bonne contenance et à flatter les espérances de ses deux amies, qui marchaient à côté d'elle.

Pendant ce temps, M. de Lampadère et Mme de Maillebois avaient une explication avec M. de Vaugelas.

— Sans doute, disait M. de Lampadère, vous n'avez pas résisté avec cette énergie à M. de Chuyes, sans être assuré d'avoir ailleurs les fonds nécessaires à l'exploitation de notre blanque? — J'ai fait mon devoir, répondit M. de Vaugelas avec hauteur. — Quoi! reprit avec une violence très-acariâtre Mme de Maillebois, ç'a été un pur caprice qui vous a fait tenir à ce misérable mot de blanque? — Qu'appelez-vous caprice? répliqua Vaugelas; et que nommez-vous misérable mot? Blanque est le seul mot légitime, et je mourrai plutôt que de lui substituer le mot dégradant de loterie. Ce n'est point par caprice ; c'est par devoir, vous dis-je, que je l'ai maintenu. — Mais, monsieur, reprit M. de Lampadère, ignorez-vous que c'est sur cette opération que j'avais fondé l'espoir d'une dot pour ma fille? — Et moi de même, ajouta Mme de Maillebois. — C'est parce que je me suis fié à vos calculs, dit M. de Lampadère, que j'ai repoussé l'offre de M. de Moirot, un fort honnête gentilhomme, et fort riche. — Et moi, reprit Mme de Maillebois, celle de M. Beuvard, de moins bonne famille peut-être, mais beaucoup plus riche. — Que ne les acceptez-vous? dit M. de Vaugelas. — Hélas! reprirent ensemble le catholique et la dame noble, il n'est peut-être plus temps! — Aussi, dit M. de Vaugelas, par quels misérables motifs avez-vous refusé ces deux honorables partis? Vous, madame, parce que M. Beuvard n'est pas gentilhomme; vous, monsieur, parce que M. de Moirot est huguenot. — Ah! pardieu, monsieur de Vaugelas, la leçon est excellente. Mais nous-mêmes nous savons pourquoi vous avez repoussé M. de Lannois; c'est parce qu'il gasconne. — Et vous avez eu tort, reprit M. de Vaugelas, et j'ai eu raison. Or, est-ce que M. Beuvard a écrit sur son visage, qu'il n'est pas gentilhomme? ne peut-il acheter des lettres de noblesse et obtenir de porter votre nom? et il sera M. de Maillebois; vous l'entendrez nommer ainsi, et dans quelque temps vous le croirez Maillebois de souche; et vous, monsieur de Lampadère, est-ce que M. de Moirot n'est pas un chrétien comme vous? Vous ne le verrez pas à la messe, voilà tout; vous vous imaginerez qu'il y assiste dans une autre paroisse, et tout sera dit. Mais M. de Lannois, quel moyen de vivre avec lui? il me faudrait l'entendre, l'entendre tous les jours, l'entendre à toute heure me poignarder l'oreille, insulter ma langue et la déchirer. On peut s'abstenir de parler d'une chose; vous pourrez ne point parler religion avec votre gendre, M. de Lampadère; mais on ne peut pas ne pas parler du tout, et dès que M. de Lannois parle, je souffre, je suis torturé, je suffoque, j'en mourrais. Quand ma sœur, Mme de Chaudmonté, me confia sa fille, elle me demanda de veiller à son bonheur, et ce devoir je l'accomplirai avec le même zèle que j'ai mis à la défense de la langue française.

— Ainsi, dit M. de Lampadère, il ne faut plus compter sur la loterie? — Il ne faut plus compter sur les blanques! répondit M. de Vaugelas. — C'en est donc fait de nos quatre-vingt mille livres de bénéfices? dit Mme de Maillebois. — C'en est fait, dit M. de Vaugelas. — Adieu donc, dit M. de Lampadère, et que le ciel vous confonde! — Pourvu qu'il ne me confonde pas avec vous, c'est tout ce que je lui demande, dit M. de Vaugelas d'un ton de superbe dédain. — Adieu, dit Mme de Maillebois, et que le bon Dieu vous *patafiole!* — Patafiole, reprit M. de Vaugelas, abasourdi du souhait et du mot, patafiole! répéta-t-il sans trouver rien à répondre, tant l'expression était exorbitante, patafiole! redit-il une troisième fois, de l'air d'un homme épouvanté. Puis il reprit mentalement : — Il y a ici quelque complot contre moi : ces gens qui viennent me proposer de nommer ma blanque loterie, cette femme qui invente pour m'injurier, un mot qui n'a aucun analogue dans une langue; on m'en veut, on en veut à ma réputation, à mon nom, à ma vie peut-être.

A ce moment, M. de Vaugelas se gratta le front en regardant autour de lui d'un air soupçonneux et attristé. Ce mot patafiole l'avait frappé, ce mot l'occupait et le tourmentait. Ce monstre n'avait pu être enfanté sans présager quelque malheur : il le considérait comme une de ces apparitions terribles où nos ancêtres voyaient les avant-coureurs de grandes calamités.

— Oui, reprit Vaugelas en se promenant seul dans son salon, il y a une femme à tête de chat qui vient de naître à Paris, et un veau à huit pattes, qui a été engendré à Montlhéry par une truie; d'un autre côté, on a entendu sonner les cloches de Saint-Merry toutes seules : et voilà que cette femme dit un mot étrange et satanique, et qui ne peut venir à sa bouche que par une inspiration de l'enfer; assurément nous sommes à la veille de quelques grandes révolutions, il faut mettre ordre à ses affaires et à sa conscience.

Et l'illustre grammairien, frappé de cette idée, demeura dans son salon, immobile dans un coin; il se sentit à la fois le cœur et l'esprit frappés d'une tristesse qu'il voulait vainement combattre. Il était debout, l'œil fixe, et murmurait sourdement : — Te patafiole... te patafiole.

Pendant ce temps, M. de Lampadère avait retrouvé sa fille au jardin, et dans la vivacité de son désappointement, il lui avait dit, sans préambule : — Venez, ma fille, il faut être à la maison pour recevoir honorablement M. de Moirot.

Aussitôt était arrivée Mme de Rochecantin de Concarnau de Maillebois, qui avait aigrement dit à Mlle de Maillebois : — Il est encore d'assez bonne heure pour que vous écriviez à Beuvard de venir dîner avec nous : allons! dépêchons.

Mlle de Chaudmonte avait entendu ces avertissements, ses deux bonnes amies lui avaient jeté un regard de reconnaissance, et avaient suivi leurs parents avec un rayonnement de joie dans leur marche qui avait fait tressaillir Mlle de Chaudmonté. Elle les avait reconduites jusqu'à la porte du jardin, et les regardait s'éloigner. Chaque pas de l'une d'elles vers son logis, faisait monter une larme aux yeux de la belle Antoinette, et lorsqu'elle les eut perdues de vue, son visage était inondé de pleurs amers.

Comme elle pleurait ainsi, M. de Lannois parut dans la rue, et le cœur de Mlle de Chaudmonté se serra. Le cœur est souvent comme une éponge pleine, plus on la serre, plus elle répand l'eau qu'elle contient. C'est ce qui arriva à Mlle de Chaudmonté, si bien que quand son amant arriva, elle suffoquait. Assurément si Mlle de Chaumonté n'avait pas été surprise dans un de ces moments où la nature commande, où l'on pleure quoi qu'on en ait, où les paroles et les confidences sortent à notre insu, avec les larmes; jamais M. de Lannois n'aurait su ni pourquoi il était refusé, ni le désespoir que ce refus causait à Mlle de Chaudmonté. Cette charmante personne avait pour son oncle ce respect filial qui couvre d'un manteau de silence le ridicule de ceux qu'on chérit; elle avait été élevée aussi dans cette sévère retenue qui ordonne à la douleur d'amour d'être muette. Hypocrisie singulière imposée à l'âme! Le lendemain d'une noce, vous êtes une femme sans pudeur si vous ne pleurez avec désespoir celui que vous auriez dû perdre la veille d'un air tranquille et résigné.

Mais ce n'était plus l'heure, ni du silence, ni de la retenue; elle avoua tout. M. de Lannois sut à quel point il était aimé; il sut pourquoi il était refusé. — Si cé n'est qué céla, dit-il, je mé corrigerai. — C'est plus difficile que vous ne pensez, dit tristement Mlle de Chaudmonté. — C'est plus facile qué vous né croyess, dit M. de Lannois en gasconnant horriblement. — Hélas! fit la pauvre Antoinette en sanglotant, vous ne pouvez pas, vous voyez bien que vous ne pouvez pas. — Soyez paisible, dit M. de Lannois, jé m'en charge. — Oh! mon Dieu! mon Dieu! s'écria-t-elle en entendant cette nouvelle assurance et le style dont elle était rédigée, pourquoi faut-il que vous soyez Gascon?

Et les pleurs redoublèrent.

En ce moment, ils entendirent M. de Vaugelas sortir du salon, et M. de Lannois s'échappa en disant à Mlle de Chaudmonté : — Faites lire ma lettre à votre oncle et jé réponds du reste.

Aussitôt il disparut, et Mlle de Chaudmonté vit son oncle s'avancer à travers les allées du jardin. Quelque chose de hagard et d'inquiet agitait sa physionomie ordinairement immobile, il remuait silencieusement les lèvres, et l'on eût pu deviner en l'observant avec soin, qu'il murmurait le mot patafiole et qu'il le conjuguait dans tous ses temps et tous ses modes.

Avant d'aller plus loin, il est bon de faire observer que ce n'était pas la première fois que se montraient dans M. de Vaugelas ces singulières préoccupations que les savants ont coutume d'appeler distractions, et qui tiennent de si près à la folie.

Tout esprit qui concentre une grande puissance de réflexion sur une seule matière y doit acquérir une grande sagacité : si l'esprit est puissant et la matière féconde en résultats, la marche sera toujours sûre et progressive; la science mathématique est une pâture suffisante aux organisations les plus avides; mais l'étude de la langue sans emploi à la pensée, a des bornes où un esprit de quelque étendue se heurte bientôt. Après être arrivé aux limites de cette science, il est forcé de retourner sur ses pas; alors ce ne sont plus les choses graves, mais les puérilités de l'étude sur lesquelles il est obligé de s'exercer. Donnez au premier statuaire de France un seul bloc de marbre à travailler : il en fera d'abord une noble statue; mais si vous l'enfermez avec son œuvre sans autre matière à tailler et à animer : emporté par son activité, le statuaire reviendra sur sa statue, il en mignardisera d'abord les détails, les ongles, les yeux, la prunelle; puis il creusera la chevelure cheveu à cheveu, puis il voudra représenter les protubérances de chaque muscle et de chaque veine, puis ce seront les moindres plis de la peau, il fera tout saillir jusqu'à ses rugosités, et de son admirable création, il finira par faire un jouet de manœuvre. Enfin, quand il n'aura plus rien à ajouter au marbre par le ciseau, il voudra lui créer une vie, une intelligence; il lui parlera; il lira des réponses dans ses yeux; bientôt il croira les entendre, il les entendra; il deviendra fou, sa statue lui fera peur.

Il en avait été un peu de même pour M. de Vaugelas : de la sincère étude de la langue il en était arrivé aux puérilités, puis à l'adoration, puis à la folie. Car ce que nous venons de raconter ici, n'est point un fait de notre invention. M. de Vaugelas, pauvre et persécuté par ses créanciers, rejeta l'espérance d'une fortune assurée, plutôt que d'admettre le mot loterie pour désigner l'entreprise qui lui avait été concédée par le roi. Aussi ce fut un étrange effet sur ce cerveau tout occupé du culte du mot, que ce mot inconnu que lui jeta Mme de Maillebois. Les solécismes affreux et l'accent de M. de Lannois exaspéraient M. de Vaugelas; mais enfin ce Gascon usait de termes connus, tandis que Mme de Maillebois l'avait frappé d'une arme étrange, inouïe, inattendue. Ce mot fut pour M. de Vaugelas, comme pour les Français le premier coup de canon; l'armée prit la fuite, la raison de M. de Vaugelas fut mise en déroute.

Sa nièce ne l'avait jamais vu dans un état si extraordinaire. Elle ne savait pas ce qui venait de se passer, et l'eût-elle su, elle n'en eût peut-être pas compris le résultat. Elle ignorait, et peut-être beaucoup de médecins ignorent-ils trop encore, l'épuisement de forces morales qu'occasionnent les sacrifices faits à une idée dominante. Nous avons vu beaucoup de serviteurs de Napoléon devenir fous du combat intérieur que leur coûtait leur fidélité à ce grand homme, tandis qu'on ne peut pas citer un traître qui ait perdu la raison pour cause de son infamie.

M. de Vaugelas venait de faire un grand effort pour la langue, il avait refusé la fortune pour ne point trahir sa divinité : c'était déjà beaucoup; mais ne voilà-t-il pas que, pour récompense de ce dévouement, on lui jette à la face, non-seulement une injure personnelle, mais encore une injure sacrilége, un mot barbare. Oh! c'était affreux, c'était épouvantable, le cœur de M. de Vaugelas en avait été déchiré. Ses sacrifices ne servaient donc de rien, on crachait sur son dieu, malgré le respect qu'il avait pour lui; et ce dieu le permettait, ce dieu n'avait pas frappé de mutisme la langue qui avait proféré cet horrible mot *patafioler*. C'était ingratitude. M. de Vaugelas méditait une trahison; il était prêt à abandonner la langue à elle-même.

Assurément, si les réflexions que faisait M. de Vaugelas à ce sujet eussent longtemps continué, la folie la plus complète se serait bientôt déclarée; mais heureusement une distraction à laquelle il ne s'attendait pas vint l'arracher à son désespoir; car M. de Vaugelas était désespéré : il pleurait. — Après tout ce que j'ai fait pour elle, murmurait-il, on me souhaite d'être patafiolé! Et ce mot patafiolé lui causait des tressaillements nerveux.

Il en était là, et sa nièce le suivait avec inquiétude à travers le jardin qu'il parcourait au hasard, lorsqu'une discussion violente s'élève à la porte. Bientôt des cris succèdent aux paroles, et bientôt encore des menaces aux cris et des vociférations aux menaces, Mlle de Chaudmonté s'élance de ce côté, et M. de Vaugelas la suit, et ils arrivent au moment où Gaspard venait de rompre le manche de son balai sur les épaules de l'huissier.

— C'est pour t'apprendre à écrire en bon français, disait Gaspard à chaque coup de bâton.

L'huissier avait beau crier à Gaspard qu'il serait pendu pour avoir bâtonné un officier public dans l'exercice de ses fonctions, Gaspard n'en continuait pas moins à bâtonner l'officier public, car le digne serviteur avait un refuge qu'il ménageait habilement, jusqu'à ce que ses forces fussent à bout. Aussi, dès que le bâton fut usé, il ajouta paisiblement : — Monsieur, je n'ai fait qu'obéir aux ordres de mon maître.

M. de Vaugelas arrivait à ce moment.

— Quoi! s'écria l'huissier, c'est vous qui avez ordonné à ce drôle de me traiter avec cette indignité?

M. de Vaugelas était incapable d'un mensonge; il répondit affirmativement.

— Eh bien! s'écria l'huissier en fureur, eh bien! c'est vous qui serez pendu, lorsque vous m'aurez soldé les huit mille neuf cents livres de ce mémoire, plus onze cents livres six sous deux deniers de frais.

La menace d'être pendu n'étonna point M. de Vaugelas; mais le montant du mémoire l'épouvanta. Il se rappela l'assignation du matin, et, le souvenir ne s'arrêtant plus aux mots, il alla jusqu'au fond des choses. Ce fond des choses était une saisie annoncée pour le lendemain. Le mépris pour le style ne fut plus assez fort pour faire dédaigner le danger du fond, et M. de Vaugelas, remis soudainement en présence des nécessités de la vie, devint faible, petit, et regarda sa nièce d'un air piteux.

Nous l'avons dit, Mlle de Chaudmonté en était à sa dernière espérance. M. de Lannois perdu pour elle, c'était tout avenir perdu. Aussi était-elle résolue à marchander son secours à son oncle, et à traiter avec lui sur le pied de donnant donnant. Elle vit bien le regard piteux de M. de Vaugelas, mais elle n'eut pas l'air de comprendre, et continua sa promenade. Toute la superbe du grammairien était tombée; et il suivit sa nièce d'un air triste, cherchant comment aborder la conversation. Enfin l'horloge de la place Royale, qui sonna midi, lui fournit un prétexte; il s'approcha de sa nièce, et lui dit doucement : — N'est-ce pas l'heure de dîner qui sonne? — Oui vraiment, fit Antoinette en poussant un profond soupir. — Eh bien! ne dînons-nous pas? — Avec quoi voulez-vous que nous dînions, mon oncle? il n'y a au logis ni argent ni provisions. — C'est vrai, c'est vrai, dit humblement M. de Vaugelas; ni argent ni provisions; c'est juste et c'est bien dit. Puis il ajouta : Nous ne dînerons pas, ma pauvre Antoinette; je n'ai pas faim, j'ai mangé une bonne soupe; mais toi! — Oh! moi, reprit Mlle de Chaudmonté, je puis bien souffrir ce que vous souffrez. Cependant, j'avouerai que j'espérais quelque chose de votre entrevue avec ces messieurs qui sortent d'ici. — Ne m'en parle pas,

mon enfant; ils m'ont offert la fortune au prix de l'honneur; je n'ai pas voulu. — Oh! mon oncle, s'écria Mlle de Chaudmonté attendrie, au prix de votre honneur! vous avez bien fait de refuser; j'aimerais mieux mendier. — C'est ce que je leur ai dit, mon enfant; j'aime mieux mendier... Et peut-être y serons-nous bientôt réduits... car cet huissier va revenir... — Oui vraiment, dit Mlle de Chaudmonté, voilà son assignation.

Et elle tira de sa poche un papier, mais ce n'était pas l'assignation, c'était la lettre de M. de Lannois.

— Oh! pardon, fit-elle, ce n'est pas cela.

M. de Vaugelas regarda la lettre du coin de l'œil et reprit doucement : — Tu ne l'as pas encore renvoyée? — Pas encore, mais je vais dire à Gaspard... — Attends un moment, fit M. de Vaugelas, en interrompant, ce qui n'était guère dans ses habitudes ; M. de Lannois est un galant homme, et il ne faut pas lui donner sans préparation une si cruelle atteinte; il sera désolé. — Ce n'est pas à moi à le supposer, reprit Mlle de Chaudmonté d'un ton précieux. — Et toi-même, répondit M. de Vaugelas, tu en souffriras. — Ce n'est pas à moi à le dire, répliqua la nièce. — C'est fort bien répondu, Antoinette, dit M. de Vaugelas, fort bien répondu; ces deux phrases sont d'un tour heureusement répété; tu es une bonne fille. Sais-tu ce que dit cette lettre de M. de Lannois? — Elle est à votre adresse, mon oncle, répondit la jeune fille en la lui présentant.

M. de Vaugelas la prit et en lut la souscription, la considéra avec complaisance et frappant la lettre du doigt : — Il y a là pourtant, dit-il avec un sourire triste, il y a là : à monsieur de Vaugelas; pourquoi donc m'appelle-t-il mossier dé Baugelas quand il me parle? Voyons, voyons.

Et il rompit le cachet, et lut ce qui suit : « Monsieur, je ne puis » deviner la raison de ce qui s'est passé hier. »

M. de Vaugelas haussa les épaules et continua : « Permettez-moi » donc de vous en demander l'explication. »

— L'explication, dit M. de Vaugelas, il n'a qu'à s'écouter parler, il l'entendra.

Après cette observation il poursuivit sa lecture.

« Il serait indigne de moi de vous rappeler les faibles services d'ar- » gent que j'ai eu le bonheur de vous rendre. »

La lettre faillit tomber des mains de M. de Vaugelas ; mais l'air dont sa nièce le regarda le força à continuer, cependant il murmura : — Des services d'argent, je ne sais pas s'il a sur sa table des services d'argent, mais il ne m'en a jamais rendu, car je ne lui en ai jamais prêté... Allons.

« Mais vous me permettrez de vous rappeler mon amour respec- » tueux pour mademoiselle votre nièce, et la demande que je vous ai » faite de sa main. »

— Ah! diable! dit M. de Vaugelas en ricanant, sa demande a été faite de ta main. C'est, parbleu! une nouvelle façon de rechercher une jeune personne que de la charger de la demande de sa main. Vous ne m'en avez jamais parlé, Antoinette.

Le démon de M. de Vaugelas le reprenait, Mlle de Chaudmonté s'en aperçut; elle tira l'assignation et la tendant à son oncle, elle lui dit sèchement : — En vérité, cette lettre ne vaut pas la peine d'être lue ; occupez-vous plutôt de l'affaire de cet huissier.

M. de Vaugelas se mordit les lèvres, et poursuivit la lecture de sa lettre. Mlle de Chaudmonté tenait l'assignation à la main et l'offrait aux yeux de son oncle toutes les fois qu'il essayait de détourner les yeux de la missive de M. de Lannois. C'était comme le pistolet dont on menace un guide qu'on soupçonne et qui le maintient dans la bonne voie dès qu'il tente de s'en écarter. M. de Vaugelas continua donc :

« Je viens vous la renouveler. Je ne vous parlerai pas de ce que j'es- » père faire pour vous, mais des avantages que je compte lui assurer. » Non-seulement j'acquitterai toutes vos *detes*, quelles qu'elles soient.»

M. de Vaugelas s'arrêta en grommelant : — Dettes avec un t. — Mon oncle, cette assignation... — Je voulais dire que ce n'est pas précisément le style qui manque à cette lettre. — Ni les nobles sentiments, dit Mlle de Chaumonté.

— Sans doute, sans doute, il y a de bonnes phrases, dit M. de Vaugelas, et il reprit : « Mais encore je vous assurerai dans l'avenir » une existence heureuse, honorable et digne de votre célébrité. »

— Ce n'est pas mal, fit M. de Vaugelas, la phrase est sonore : « Une existence heureuse, honorable et digne de votre célébrité »

— C'est même très-bien, repartit Mlle de Chaudmonté, avec un doux accent de joie pour les bons sentiments de M. de Lannois.

« Mais je ne puis attendre plus longtemps, et il me faut une ré- » ponse. »

— Eh bien! dit M. de Vaugelas, nous verrons : qu'il vienne.

Ce n'était point là le compte de Mlle de Chaudmonté; elle redoutait trop la présence et l'accent de M. de Lannois sur l'irritabilité des nerfs de M. de Vaugelas pour ne pas exiger sur-le-champ un engagement formel de la part de son oncle.

— Ce n'est point une espérance qu'il demande, dit Mlle de Chaudmonté, c'est une réponse. — Eh bien! qu'il vienne, je la lui ferai. — Ne vaudrait-il pas mieux lui écrire? — Lui écrire, moi! reprit M. de Vaugelas. Moi, M. de Vaugelas! écrire à M. de Lannois! je lui parlerai, c'est tout ce que je peux faire pour lui.

Et ceci fut prononcé d'un ton si sec, que Mlle de Chaudmonté sentit toute espérance s'évanouir. Mais sa douleur fut sur le point d'éclater, lorsqu'elle vit M. de Lannois s'avancer du fond du jardin : elle crut entendre résonner à son oreille le terrible accent de M. de Lannois, et voir le jaune du visage de son oncle se rembrunir encore.

Cependant M. de Vaugelas s'était avancé vers M. de Lannois, et l'avait salué amicalement en lui présentant le bonjour.

M. de Lannois n'avait répondu à cet accueil bienveillant que par une salutation silencieuse.

— J'ai reçu votre lettre, dit M. de Vaugelas.

M. de Lannois fit un geste qui voulait dire, je le vois bien, car vous la tenez.

— Les sentiments en sont honorables, reprit M. de Vaugelas.

M. de Lannois salua : Mlle de Chaudmonté sourit, elle avait compris son amant; elle avança rapidement vers lui, tandis que M. de Vaugelas le considérait d'un air étonné.

— Les rétractez-vous? dit-il sévèrement à M. de Lannois.

Un geste éloquent de M. de Lannois répondit : Non, non!

— Ah! mon oncle, s'écria Mlle de Chaudmonté, c'est un affreux malheur, un horrible événement! l'infortuné! ô mon oncle! ne le voyez-vous pas? M. de Lannois est devenu muet.

M. de Lannois baissa la tête d'un air profondément affligé, et Mlle de Chaudmonté s'écria avec un accent de reproche et de douleur à la fois : — C'est la manière indigne dont vous l'avez traité qui lui a causé cet épouvantable accident.

Puis se laissant aller à l'entraînement de sa douleur, elle courut à M. de Lannois et lui dit : — Mais je me dévouerai à votre guérison, je veillerai sur vous, mon amour vous rendra ce malheur moins insupportable; oui, mon cher Lannois, je suis à vous pour la vie. Je serai votre femme, votre amie, votre consolatrice, votre servante.

Et au milieu des embrassements qu'elle lui prodiguait, elle lui disait tout bas : — Vous êtes adorable. Je vous aime... Lannois, je vous aime!

Les femmes savent bien qu'on ne croit qu'à l'amour qu'elles disent en cachette des pères et des oncles, les grandes démonstrations de Mlle de Chaudmonté n'étaient que pour M. de Vaugelas, les petits mots à l'échappée étaient pour son amant, il fallait ce peu de vérité pour faire pardonner la comédie.

M. de Vaugelas craignit que sa nièce ne devînt folle comme M. de Lannois était devenu muet, et il dit avec un accent qui avait quelque chose de plus paternel que ne le supposait sa qualité d'oncle.

— Allons, Antoinette, consolez-vous, je n'ai aucune raison de repousser les propositions de M. de Lannois; nous en causerons.

A ce mot : nous en causerons, M. de Lannois fut sur le point de rire au nez de M. de Vaugelas, mais Mlle de Chaudmonté réprima cette gaieté par un de ces regards qui rendent les hommes esclaves. C'était une prière de prendre pitié du bonheur qu'il venait de lui donner; puis elle ajouta :

— M. de Lannois nous fera l'amitié de dîner avec nous.

M. de Vaugelas fronça le sourcil, mais la belle de Chaudmonté se pencha à son oreille et lui dit : — J'ai la croix de ma mère.

Et elle s'échappa à travers le jardin, légère, svelte et gracieuse, elle avait perdu dix ans : le bonheur rend si jeune!

Oh! que M. de Vaugelas était bien grammairien. Il ne comprit à cela que deux choses: la première que M. de Lannois était devenu muet; la seconde que lui, M. de Vaugelas dînerait.

Il ne vit point qu'aucune femme n'accepte si aisément un malheur arrivé à son amant, et surtout un malheur qui touche au ridicule. Un mari sourd ou aveugle, cela peut encore se prendre, mais un mari muet, où est la compensation? il voit clair, il entend tout, et ne commet ni imprudences ni indiscrétions. Un autre que M. de Vaugelas ne s'y serait pas trompé.

Ce qu'il ne vit point non plus, c'est que Mlle de Chaudmonté avait trouvé moyen de faire un dîner pour son amant, après qu'elle avait dit qu'il n'y avait point de quoi dîner. Le sacrifice qu'elle faisait de cette croix maternelle ne semblait pas extraordinaire à M. de Vaugelas, et il ne s'étonnait que d'une chose, c'est qu'elle y eût pensé si tard, car une heure venait de sonner.

Et Mlle de Chaudmonté, comme elle était rayonnante et légère, comme elle rendait tout propre dans la salle à manger, comme elle faisait reluire la poterie et inspectait le linge blanc, comme elle allait et venait! c'est que son cœur était tout plein de joie, non pas de la joie d'épouser son amant, mais de la joie d'avoir inspiré une si ingénieuse ruse à M. de Lannois. C'est qu'il faut être beaucoup aimée pour qu'un homme s'avise de ces choses-là pour vous obéir. Oh! qu'une femme qui inspire de l'esprit à un niais ou du courage à un poltron, est bien plus heureuse de ce succès que de leur amour même. C'est que l'amour n'est que pour elle, et que ce triomphe est pour tout le monde, il flatte le cœur et la vanité; il enivre deux fois; Mlle de Chaudmonté éprouvait ces deux ivresses.

Toutefois, de temps à autre elle jetait un coup d'œil à travers les vitres du salon pour voir ce que faisaient M. de Vaugelas et M. de Lannois, et elle admirait avec quelle parfaite persévérance celui-ci continuait son rôle de muet.

Enfin le dîner arriva. Charmant festin où M. de Vaugelas fut aimable et affectueux, où M. de Lannois et Mlle de Chaudmonté se dirent les

choses les plus tendres du regard, position délicieuse où toutes les tendresses semblaient avouées, et où cependant elles avaient un sens caché qui n'appartenait qu'aux deux amants. Ce dîner leur parut bien court, et il le fut en effet, car quelque excessif qu'eût été ce moment de bonheur, il ne devait pas être une compensation suffisante aux ennuis qui l'avaient precédé ni aux inquiétudes et aux chagrins qui le suivirent.

Les inquiétudes commencèrent bientôt. A peine le repas était-il achevé, que l'huissier bâtonné reparut accompagné de quelques exempts; M. de Vaugelas pensa qu'il allait être arrêté pour les faits et gestes exercés par son ordre contre ledit huissier; mais M. de Vaugelas ne se connaissait pas plus en huissiers qu'en amours. Celui-ci (l'huissier) avait calculé qu'une action criminelle contre un homme comme M. de Vaugelas pourrait bien n'avoir d'autre succès que de dévorer en frais le peu qu'il possédait. Il avait donc couru chez le créancier de M. de Vaugelas, et lui avait annoncé qu'il allait poursuivre le grammairien pour son propre compte. Celui-ci avait prévu le même résultat que celui que l'huissier avait calculé, et il y avait ce compromis entre eux: M. de Vaugelas serait poursuivi avec la plus extrême rigueur, et le salaire de l'huissier serait doublé, de cette manière le débiteur et le créancier payaient chacun une part des frais des coups de bâton reçus. Rien n'était plus juste.

C'était donc tout simplement à l'enlèvement des meubles que venait procéder l'huissier accompagné de ses recors.

La position des personnages principaux de cette histoire devint fort embarrassante, quand cet homme parut au milieu d'eux. M. de Vaugelas comptait bien sur la bourse de son futur neveu, mais il était humilié d'y avoir recours sitôt et en un si pressant besoin. Mlle de Chaudmonté n'osait lever les yeux sur M. de Lannois, la joie qu'elle avait montrée la rendant honteuse. Quant à de Lannois, il n'était pas encore assez habile en pantomime pour faire comprendre à l'huissier qu'il se chargeait de payer la dette de M. de Vaugelas. Mlle de Chaudmonté elle-même ne se souciait pas trop qu'il prît cet engagement sans conditions; elle connaissait trop bien l'illustre grammairien pour se livrer ainsi à lui.

Vainement M. de Lannois tâchait d'entraîner l'huissier dans un coin, pour lui dire quelques mots, loin de la vue de M. de Vaugelas, celui-ci le repoussait brutalement et procédait au récolement des meubles. M. de Vaugelas était accablé. Il comprenait parfaitement la pantomime de M. de Lannois, mais il n'était pas de sa dignité de l'expliquer à l'huissier; il ne pouvait décemment lui dire : — Vous voyez bien que monsieur veut payer pour moi.

Mlle de Chaudmonté pouvait encore moins donner cette explication, et les choses allaient s'embrouillant de plus en plus, lorsque M. de Lannois, qui devait avoir toutes les ingéniosités possibles, s'empara de la plume et de l'écritoire de l'huissier, et lui écrivit ses intentions. L'inspection du mobilier de M. de Vaugelas avait un peu ralenti l'ardeur de l'huissier; à vue d'œil, il avait estimé que tout l'avoir du grammairien suffirait à peine au paiement de la moitié de la créance; aussi ne fit-il aucune difficulté d'accepter une caution comme celle de M. de Lannois, mais Mlle de Chaudmonté vint apporter un nouvel obstacle à la conclusion de l'affaire : elle prit l'engagement signé par M. de Lannois, et le montrant à son oncle, elle lui dit qu'il n'était pas de sa dignité d'accepter. M. de Vaugelas et M. de Lannois demeurèrent ébahis; M. de Lannois fut sur le point de se récrier; mais combien ne fut-il pas ravi, lorsqu'il entendit Mlle de Chaudmonté dire à M. de Vaugelas : — On accepte de pareils services d'un parent, mais point d'un étranger. — Comment, d'un parent? dit M. de Vaugelas. — Oui, mon oncle; d'un neveu, je suppose. — Mais, M. de Lannois n'est pas mon neveu.

L'inintelligence du grammairien fit rougir Mlle de Chaudmonté. Jamais on n'avait réduit une femme à se jeter plus complétement à la tête d'un homme: elle balança un moment, puis se rappelant ses vingt-cinq ans, se rappelant qu'elle jouait sa dernière chance de bonheur, elle dit à M. de Vaugelas : — Mais, mon oncle, il peut devenir votre neveu. — Comment? reprit M. de Vaugelas.

Oh! le bourreau! ô malheureuse de Chaudmonté! Elle se prit à pleurer. C'était un pressentiment de son malheur. Elle regardait son oncle d'un air qui eût donné de l'intelligence à tout autre qu'à un grammairien; mais que pouvait comprendre cet homme, qui avait donné sa vie à l'étude du mot, que pouvait-il comprendre à un sentiment qui n'avait d'autre expression que le regard? Enfin, Mlle de Chaudmonté prit un grand parti. Elle se livra à la générosité de son amant, elle lui montra combien elle l'aimait, elle sacrifia sa délicatesse et sa pudeur, à l'espérance d'un bonheur qu'elle lui croyait aussi cher qu'à elle-même, et elle prit M. de Lannois à part : — Écrivez sur cet engagement, lui dit-elle, que vous acquitterez cette dette le lendemain de notre mariage.

Et après ces paroles, elle s'éloigna confuse et triste comme si elle s'était donnée, plus confuse, plus triste encore, car elle avait montré à cet homme qu'elle ne pensait qu'à lui appartenir ou qu'à le posséder. Pauvre cœur de jeune fille! comme il était intelligent de l'égoïsme masculin et de la vanité masculine! Antoinette avait eu raison d'être triste et confuse; la première réflexion de M. de Lannois fut : — Il paraît qu'on tient étrangement à ma personne.

Et cette réflexion faite, tout le cœur de M. de Lannois fut changé. Ce n'était plus lui qui courait après Mlle de Chaudmonté, c'était Mlle de Chaudmonté qui courait après lui, et il y eut un grain d'impertinence dans la manière dont il rectifia l'engagement qu'il prenait vis-à-vis de l'huissier. Alors, il montra cet engagement à M. de Vaugelas, qui comprit enfin comment M. de Lannois pourrait devenir son neveu.

Le fâcheux grammairien parut fort satisfait de cette condition de paiement; il y vit une preuve de la passion exigeante de M. de Lannois. Il ne soupçonna pas un moment que si lui-même, M. de Vaugelas, eût dicté cette condition à M. de Lannois, ce n'était plus qu'une précaution de dignité dont celui-ci lui eût su bon gré, mais que, venue de Mlle de Chaudmonté, elle témoignait une soif d'hymen qui fit réfléchir le futur.

Il ne restait plus que le jour à fixer, et M. de Lannois ne précisait pas la date; Mlle de Chaudmonté ne pouvait en dicter une, elle avait déjà compris les réflexions de M. de Lannois, et quant à M. de Vaugelas, il était un de ces gens pour qui un changement de vie était une terreur, et il répondait : — Nous verrons dans quelques mois. — Quelques mois! s'écria dans son cœur Mlle de Chaudmonté, quelques mois pendant lesquels il faudra que M. de Lannois s'impose un absolu silence. Ah! je suis perdue. — Quelques mois! pensa M. de Lannois, pendant lesquels il faudrait flatter la manie de ce vieillard insupportable; je préfère renoncer à mademoiselle de Chaudmonté.

Heureusement que l'huissier était pressé, il n'accorda qu'une semaine. Ce terme fit respirer mademoiselle de Chaudmonté. Une semaine! se dit-elle, M. de Lannois pourra se taire pendant une semaine, je l'espère.

M. de Lannois accepta, mais sans joie, sans transport; il n'eut que cette politesse d'un homme sûr de posséder ce qu'il désire, et qui, déjà tranquille sur son avenir, ne s'en donne plus de souci.

Après que tout fut convenu, M. de Vaugelas se retira dans sa chambre, et Mlle de Chaudmonté demeura seule avec M. de Lannois. Mais combien il fut différent de ce qu'il avait été jusqu'à ce moment! Il parla, mais ce ne fut plus en suppliant; il y avait quelque chose de protecteur dans son amour; il prit des libertés qui firent rougir Mlle de Chaudmonté, il lui baisa les mains et voulut l'embrasser. Elle le repoussa tristement, mais au lieu de se montrer désolé de sa rigueur, il en parut piqué; cet homme avait déjà compris ses avantages, et Mlle de Chaudmonté fut obligée d'accorder la faveur qu'elle avait d'abord refusée. Quand une femme a commis la faute de livrer un peu de sa pudeur à un amant, il faut que cette pudeur y passe tout entière, car dès ce moment elle ne fonde plus son pouvoir sur ce qu'elle refuse, mais sur ce qu'elle donne, et c'en est fait d'elle. C'est ce qui a fait dire à Mme Staël, qui s'y connaissait: Une femme entamée est une femme mangée.

Heureusement encore pour Mlle de Chaudmonté qu'elle n'avait qu'une semaine à subir les exigences de M. de Lannois, et qu'elle espérait le maintenir en appétit en lui ménageant discrètement les morceaux, et assurement elle eût réussi, si elle avait été seule vis-à-vis de M. de Lannois; mais Mlle de Chaudmonté avait deux bonnes amies, et les bonnes amies sont un fléau pour une fille à marier, surtout quand elles n'ont que dix-huit ans, et que la fille à marier en a vingt-cinq.

Le lendemain de ce jour elles accoururent chez Mlle de Chaudmonté, où se trouvait M. de Lannois, et firent d'abord à leur amie des compliments de condoléance sur le malheur arrivé à son futur, et puis des compliments de félicitation sur le bonheur qui au fond en résultait pour elle, puisque c'était à ce malheur qu'elle devait de posséder M. de Lannois qu'elle aimait si profondément, et qui ferait bien le meilleur mari du monde, étant sourd et muet. Mlle de Chaudmonté eût donné beaucoup pour arrêter leur importun babil; mais la difficulté était grande, elle put leur glisser à l'oreille: — Taisez-vous, il vous entend. — Quoi! s'écria Mlle de Maillebois, il n'est pas sourd. Est-ce qu'on est muet sans être sourd? Mon Dieu! que c'est singulier!

Puis elle reprit tout bas : — Lui aurait-on coupé la langue? pauvre garçon!

Et mille autres sottes questions faites en regardant M. de Lannois d'un air de pitié.

Celui-ci paraissait d'assez mauvaise humeur d'être l'objet de toutes ces observations, lorsque Mlle de Lampadère s'écria : — Que je voudrais bien le voir nous faire une déclaration en son langage!

Mlle de Chaudmonté devint toute rouge, et M. de Lannois parut furieux. — Taisez-vous, dit Mlle de Maillebois; il paraît que cela le fâche.

Et M. de Lannois, à peu près traité comme un fou dont on redoute les accès, s'écria imprudemment : — Pardieu! si je suis muet, je ne suis pas sourd! — Il parle! s'écrièrent les deux jeunes amies d'un air admirablement surpris; quel événement! il parle! — Qui cela? dit M. de Vaugelas en entrant. — Le perroquet de Mlle de Maillebois, dit Mlle de Chaudmonté, prévenant, avec une admirable présence d'esprit, quelque imprudente réponse de la part de ses jeunes amies. — Oui, c'est mon perroquet, dit Mlle de Maillebois en éclatant de rire. — Oui, c'est le perroquet de Mlle de Maillebois, s'écria Mlle de Lampadère en se renversant sur sa chaise, tandis que M. de Vaugelas demeurait tout ébahi de cette étrange gaieté, que M. de Lannois jetait des regards courroucés sur sa future, et que celle-ci dévorait ses larmes et son désespoir. — Et que dit-il donc de si plai-

sant, reprit M. de Vaugelas. — Oh ! reprit Mlle de Maillebois avec une gaîté barbare, une foule de jolies choses; il dit : Donnez la patte; du rôt, du rôt, du bon rôt : donnez du rôt à Jacquot.

Et à chacune de ces phrases accentuées avec l'accent guttural du perroquet, elle jetait un regard plein de moquerie à M. de Lannois, qui rougissait et pâlissait : puis elle ajouta : — Il dit tout cela et ne gasconne pas. — Oh! c'est infâme, murmura Mlle de Chaudmonté, pendant que les deux bonnes amies riaient aux éclats. — En ce cas, dit M. de Vaugelas, à qui cette gaieté paraissait tout à fait hors de propos, c'est une sotte chose que la mode des perroquets.

Les rires des deux bonnes amies redoublèrent, et Mlle de Lampadère reprit : — Non, monsieur de Vaugelas, les perroquets ne sont pas une sotte mode, quand ils sont gentils et de beau plumage. Toutes les demoiselles de bonne maison ont des perroquets. J'en ai un, Mlle de Maillebois en a un, et je suis sûre que Mlle de Chaudmonté en a bien quelque part un joli petit mignon, avec qui elle cause en secret. — Je vous jure que non, reprit M. de Vaugelas; si je savais qu'il y ait une pareille bête dans la maison, je lui tordrais le cou. — Hein! fit M. de Lannois en bondissant sur sa chaise.

Les jeunes filles étouffèrent l'exclamation sous leurs rires furibonds; elles se pâmaient, elles se tenaient les côtes, en s'écriant : — Bon! vous voulez lui tordre le cou? Qu'en dites-vous, ma chère de Chaudmonté? on tordra le cou à votre perroquet. — Pauvre perroquet chéri! — Joli perroquet mignon! — Beau perroquet, prenez garde à vous.

Enfin cette scène eut un terme, car M. de Vaugelas se retira en murmurant : — Elles sont folles!

Et ces demoiselles quittèrent le salon en riant et en répétant : Joli perroquet! — Beau perroquet! — Du rôt! — Du rôt!

Mlle de Chaudmonté demeura seule avec M. de Lannois qui se promenait avec agitation; elle n'osait lui adresser la parole et lui-même ne lui parlait pas. Enfin elle s'approcha de lui, passa son bras dans le sien, et lui dit doucement : — Pardonnez-moi, mon ami, quelques jours encore et cette cruelle épreuve sera finie.

Il y avait tant d'imploration dans la voix de Mlle de Chaudmonté, que M. de Lannois s'arrêta, et lui répondit avec moins de colère qu'elle ne s'y attendait : — Mais pourquoi dire à ces deux écervelées que j'étais un perroquet!

Hélas! Mlle de Chaudmonté voulait faire de l'esprit avec son amour et elle commit une nouvelle faute. Elle dit en souriant à M. de Lannois :

— Ne voudriez-vous pas l'être un moment pour dire comme moi? Allons, monsieur, répondez... ajouta-t-elle avec un sourire divin, dites : mon cœur, je vous aime.

M. de Lannois fut vaincu, et il répéta en se mettant à genoux devant Mlle de Chaudmonté : — Mon cœur, je vous aime. — Pour toujours? — Pour toujours. — Je suis à vous? — Je suis à vous. — A toi? — A toi!

Mlle de Chaudmonté avait habilement racheté le mot perroquet, mais elle l'avait payé cher, car elle avait dit à M. de Lannois : — A toi.

Et M. de Lannois l'avait attirée à lui et avait continué la leçon sur les lèvres de Mlle de Chaudmonté. Elle se dégagea de ses bras et s'enfuit en se disant : — Heureusement il n'y a plus que six jours jusqu'à notre mariage.

Cependant le bonheur de Mlle de Chaudmonté résistait aux rires de ses bonnes amies et aux moqueries dont M. de Lannois était devenu l'objet, car en deux jours tout le quartier sut l'histoire du mutisme de M. de Lannois et celle du perroquet : partout le malheureux se voyait poursuivi de regards curieux et de cris du rôt! du rôt! Il arrivait furieux près de Mlle de Chaudmonté; mais elle le calmait bientôt. Le premier jour elle lui ferma la bouche d'elle-même en lui disant : — Vous êtes muet.

Le second jour on permit à M. de Lannois ce que les prudes permettent à leur perroquet quand il ne parle pas. Il en avait le nom, il en prit les droits, et Mlle de Chaudmonté se dit : — Il n'y a plus que quatre jours à passer.

Mais sa mauvaise destinée lui suscita de bien plus cruels embarras que n'avait fait l'amitié de ses deux bonnes amies. Trois jours après la scène que nous avons rapportée, on annonça M. de Chuyes. M. de Chuyes n'avait pas renoncé aux bénéfices considérables qu'il pouvait faire dans l'entreprise dont le privilége avait été concédé à M. de Vaugelas. Comme sa nièce, il avait compté sur les mauvaises affaires du grammairien pour vaincre sa résistance. Il avait appris par l'huissier et par Mlle de Maillebois, le secours que M. de Vaugelas avait trouvé dans M. de Lannois, et désespérant de voir le grammairien faire les premières démarches, il venait pour tâcher de renouer l'affaire; mais, au lieu d'aller à M. de Vaugelas, ce fut à Mlle de Chaudmonté qu'il s'adressa. Elle était en ce moment avec M. de Lannois; M. de Chuyes leur expliqua en peu de paroles par quelle bizarrerie M. de Vaugelas avait refusé sa fortune et comment il condamnait un galant homme comme M. de Lannois, non-seulement à jouer le rôle ridicule de muet, mais encore à payer des dettes qu'il lui eût été si facile d'acquitter avec un mot. M. de Lannois ignorait cette circonstance, et peut-être l'eût-il su huit jours plus tôt qu'il n'eût fait qu'en rire; mais au point où il en était venu, assuré qu'il était que Mlle de Chaudmonté l'aimait de toute la passion d'une femme qui se débat vainement contre son amour, il trouva que Mlle de Chaudmonté avec une dot serait bien préférable à Mlle de Chaudmonté sans dot, et il se rangea de l'avis de M. de Chuyes, déclarant qu'il n'y avait qu'un fou qui pût agir comme agissait M. de Vaugelas.

Ces paroles blessèrent au cœur Mlle de Chaudmonté; elle vit bien tout de suite que ce n'était plus elle seule que désirait M. de Lannois, et jugea qu'il était temps de mettre un terme à ses concessions. Sa réponse fut digne et franche.

— Monsieur, dit-elle à M. de Chuyes, la pauvreté de mon oncle a cessé, grâce au noble dévouement de M. de Lannois; mais ce que je puis vous certifier, c'est qu'il préférerait s'y résigner que de transiger avec ce qu'il appelle son honneur. Quant à vous, dit-elle à M. de Lannois, si la pauvreté de mon oncle vous épouvante, vous pouvez encore retirer votre parole, vous en êtes le maître. Je ne vous ai point trompé, car j'ignorais ce que vient de m'apprendre M. de Chuyes, vous en êtes témoin. Je vous laisse à vos réflexions.

Après ces paroles, elle se retira, et M. de Chuyes demeura seul avec M. de Lannois. Ce que le financier dit à l'amoureux est resté dans le secret le plus profond, mais ce qui est certain, c'est que lorsqu'ils sortirent du salon et traversèrent le jardin où était Mlle Chaudmonté, ils riaient tous deux aux éclats, et paraissaient de la meilleure intelligence.

Mlle de Chaudmonté s'éloigna avec indignation; mais bientôt M. de Lannois la rejoignit du même air triomphant qu'il avait en parlant à M. de Chuyes.

— Vous avez l'air bien heureux! lui dit froidement Mlle de Chaudmonté. — Et qui ne le serait, répondit M. de Lannois, d'avoir obtenu un cœur aussi délicat et aussi généreux que le vôtre? On se sent devenir soi-même délicat et généreux en présence de si beaux exemples, et on se trouve dans le cœur des vertus qu'on n'y soupçonnait pas. — Que voulez-vous dire? reprit Mlle de Chaudmonté d'un air étonné. — Je veux dire que j'ai rougi de la bassesse de mes paroles en face de la noblesse de vos sentiments, et que j'ai fait renoncer M. de Chuyes à sa pensée d'obtenir le consentement de votre oncle. — Vous avez fait cela! s'écria Mlle de Chaudmonté, d'une voix où il y avait une si heureuse tendresse que M. de Lannois en fut touché. — Oui, vraiment, reprit-il avec quelque embarras, et, pour m'assurer de la discrétion de M. de Chuyes, je me suis fait de ses amis, il sera un des témoins de notre mariage. — Oh! pardonnez, pardonnez-moi, mon ami, dit Mlle de Chaudmonté, je mérite à peine tant d'amour... Vous êtes noble et généreux, et j'ai mal pensé de vous. J'ai cru que vous ne m'aimiez pas assez pour n'aimer que moi. — Toi, et toi seule! dit M. de Lannois en l'entourant de ses bras, toi, mon Antoinette! toi!

Que refuser à un homme si généreux, que craindre d'un amant si dévoué, comment ajouter au tort de l'avoir soupçonné en lui résistant? Mlle de Chaudmonté se laissait aller aux bras de M. de Lannois, et si ce n'eût été le jardin, si ce n'eût été la voix de M. de Vaugelas, qui se fit entendre, on ne peut prévoir ce qui serait arrivé; mais Dieu veilla sur elle... et... Cependant elle était si troublée qu'elle s'enfuit d'un côté et M. de Lannois de l'autre.

— Hum! fit M. de Vaugelas, il m'avait semblé entendre chuchoter. Puis il continua sa promenade.

Dans la préoccupation de bonheur qui tenait Mlle de Chaudmonté, elle n'avait point remarqué combien les allures de son oncle devenaient de plus en plus bizarres. Quelquefois elle avait été alarmée du regard scrutateur que M. de Vaugelas jetait sur M. de Lannois, mais bientôt elle se rassurait en voyant la bienveillance avec laquelle il le traitait; aussitôt après le dîner, M. de Vaugelas courait s'enfermer et ne sortait pas de la journée de sa chambre. Cette absence servait trop bien les projets des deux amants pour qu'ils allassent troubler le grammairien dans sa retraite. Ce jour-là il se promena longtemps tout en parlant activement, puis il rentra et s'enferma de nouveau.

Le lendemain, un mot de M. de Lannois prévint Mlle de Chaudmonté qu'il ne viendrait pas chez elle. Ce fut à la fois un chagrin et une joie : un chagrin de ne pas voir celui qu'elle aimait, une joie d'être à l'abri d'une nouvelle exigence; car il y avait encore deux jours avant le mariage, et Mlle de Chaudmonté voulait pourtant garder quelque chose pour le soir de ses noces. Le billet de M. de Lannois l'avertissait en même temps que le lendemain elle recevrait les présents d'usage, et que le soir il viendrait avec M. de Chuyes et son notaire, et qu'on signerait le contrat de mariage. Elle courut en prévenir son oncle, et le trouva au milieu d'une quantité de papiers manuscrits.

M. de Vaugelas parut charmé de la nouvelle, et lui répondit gracieusement : — Demain M. de Lannois t'enverra ses présents; demain je te donnerai ta dot, la voici, dit-il, en montrant son manuscrit. Ceci est un livre d'un avantage si immense pour l'humanité, que je ne doute pas que les libraires n'y mettent un prix plus élevé qu'à aucun ouvrage, dès qu'ils en connaîtront seulement le titre.

Mlle de Chaudmonté désira le connaître, mais ce titre était un trésor que M. de Vaugelas ne voulut pas livrer à l'indiscrétion de sa nièce, et elle se retira dans sa chambre.

Que la nuit qu'elle passa lui fut douce! que la journée du lendemain fut heureuse! Oh! que l'attente du bonheur est bien plus enivrante que le bonheur lui-même. Comme tous les soins de la journée furent légers à Mlle de Chaudmonté; puis, lorsque arrivèrent les pré-

sents du futur, comme ils furent admirés et adorés brin à brin! Ce fut une joie indicible, car Mlles de Maillebois et de Lampadère étaient présentes, et comme elles avaient ri du prétendu, il fallait les châtier en leur montrant la magnificence du futur. Rien ne manqua au bonheur de Mlle de Chaudmonté, les présents qu'avaient reçus Mlles de Lampadère et de Maillebois étaient moindres et de moins bon goût que les siens. Enfin le soir arriva.

Mlle de Chaudmonté avait mis une des robes superbes qui étaient parmi celles qui lui avaient été envoyées, et M. de Vaugelas n'avait pas dédaigné de revêtir l'habit de velours complet que M. de Lannois s'était permis de lui offrir. L'assemblée était nombreuse. M. de Lampadère avait été invité, ainsi que MM. Carton et Boulanger, et par une bizarrerie étrange, M. de Vaugelas était allé lui-même prier Mme de Maillebois et sa fille d'assister à la signature du contrat de Mlle de Chaudmonté. Celle-ci ne s'était pas expliqué le motif de son oncle, car depuis le fameux mot *patafioler*, il avait toujours parlé de Mme de Maillebois avec une haine et un mépris furieux. Ce qui eût beaucoup occupé Mlle de Chaudmonté, si elle avait pu s'occuper de quelque chose, c'était le regard méchant dont M. de Vaugelas poursuivait Mlle de Maillebois. Enfin toutes les personnes invitées, MM. Carton et Boulanger entre autres, étant arrivées, on commença la lecture du contrat.

Ce moment rendit à Mlle de Chaudmonté une partie de ses terreurs; elle s'attendait à voir son oncle s'emporter à l'audition de quelque mot barbare : mais loin de là, il ne faisait qu'en sourire avec une sorte de pitié menaçante. Ce fut donc à peine si elle entendit les avantages superbes que lui faisait M. de Lannois, et elle ne les comprit qu'aux félicitations aigre-douces que lui firent ses bonnes amies.

Chacun s'était levé et on circulait dans le salon. Le notaire était resté seul assis devant la table où il venait de lire le contrat : il échangea un rapide coup d'œil avec M. de Chuyes et M. de Lannois, et à l'instant même il substitua au contrat un autre cahier parfaitement semblable de forme et d'apparence, ouvert seulement à sa dernière page où se trouvaient écrites la formule de tous les contrats ainsi que la date de l'année et du jour où il était passé. Mlle de Chaudmonté s'aperçut de la substitution, mais elle n'en devina pas la raison et ne la chercha point.

Aussitôt M. de Chuyes élevant la voix dit à tout le monde : — Maintenant il ne reste plus qu'à signer, car je ne pense pas qu'il manque rien à un si excellent contrat.

— Il y manque quelque chose, monsieur, dit M. de Vaugelas, avec un air de grandeur digne d'un moment si solennel.

Puis il s'approcha de la table et mettant le doigt sur le cahier que tenait le notaire, de manière à ce que celui-ci ne pouvait le retirer, il ajouta : — Écrivez que je constitue en dot à ma nièce, la propriété du manuscrit que voici.

Et il le tira de sa poche et le posa fièrement sur la table.

— Ce manuscrit, reprit-il d'une voix tonnante et qui fixa sur lui l'attention de toutes les personnes présentes, ce manuscrit ayant pour titre :

« Relation d'un fait, suivi de divers raisonnements tendant à prouver que l'usage d'une mauvaise prononciation et l'abus de termes impropres ou barbares peuvent, dans quelques circonstances, occasionner le mutisme. »

L'étonnement, la stupéfaction de toute l'assemblée ne peuvent se rendre. Ce fut d'abord un silence au fond duquel grondaient les rires les plus outrés, les explosions de moquerie les plus indécentes; ce furent des regards de dérision qui coururent d'œil en œil avec une rapidité singulière; mais ce fut un bien autre étonnement quand M. de Lannois, oubliant toute prudence, laissa échapper cette terrible exclamation : — Que le ciel confonde ce vieux fou! — Il parle! s'écria M. de Vaugelas, frappé de cette voix qu'il n'avait pas entendue depuis huit jours. — Eh non! c'est mon perroquet, s'écria Mlle de Maillebois.

Et, à l'instant, les rires retentissent avec une intensité et un fracas indicibles. Mlle de Chaudmonté était tombée à genoux dans un coin, et M. de Lannois criait et gesticulait avec fureur.

Quant à M. de Vaugelas, il regardait M. de Lannois en répétant d'une voix sourde et étouffée : — Il parle! il parle!

Puis tout à coup, pris d'un transport furieux, il saisit un bâton et s'élança sur la compagnie. Les femmes s'échappent en riant; les hommes arrêtent M. de Vaugelas en riant; le notaire s'esquive; mais M. de Vaugelas, se débarrassant des mains qui le tiennent, se précipite sur le notaire et lui arrache les papiers qu'il emportait, et parmi lesquels, dans son empressement, il avait mis le fameux manuscrit.

Alors commence une lutte vraiment sérieuse entre M. de Vaugelas et les témoins qui veulent ravoir les papiers; on voyait que ce n'était plus un jeu. M. de Vaugelas allait succomber, lorsque Mlle de Chaudmonté s'élance entre lui et ses adversaires, et, avec cette autorité qui sied si bien à la sincère vertu, elle leur crie : — Sortez, messieurs; voulez-vous tuer ce vieillard, après avoir tué sa raison? M. de Lannois, j'en appelle à votre honneur.

M. de Lannois baissa la tête, et entraîna MM. de Chuyes et autres.

Un moment après, on avait porté M. de Vaugelas dans son lit. Une fièvre cruelle l'agitait, et, dans son transport, il répétait des mots étranges : il parlait de patafioler, de loterie, de mariage... et gasconnait en prononçant ces mots.

Mlle de Chaudmonté passa la nuit près de lui, et ne le quitta que lorsque le jour fut venu. A ce moment, elle descendit dans le salon : il portait encore les traces de l'assemblée de la veille et de la scène tragique qui l'avait dispersée. Les chaises étaient renversées çà et là, et les papiers étaient épars à travers la chambre : elle les ramassa lentement, et lorsqu'elle prit le cahier qu'elle supposait être le contrat de mariage, des larmes lui vinrent aux yeux.

— Oh! se dit-elle avec désespoir, il m'aimait grandement, lui qui m'avait donné sa fortune en échange de mon amour.

Et, par un instinct machinal, elle porta les yeux sur le titre du contrat, et crut être devenue folle à son tour, en lisant :

« Contrat de société pour l'établissement d'une blanque sous le nom de loterie. »

Elle lut et relut ce titre avec effroi, puis se rappelant tout à coup la scène de M. de Chuyes, et la facilité avec laquelle M. de Lannois avait paru renoncer à l'espérance de cette affaire, et la substitution d'un cahier à l'autre, quand on l'avait présenté à la signature de son oncle, elle comprit la vérité : tout cela n'avait été qu'une supercherie pour faire signer ce contrat à M. de Vaugelas.

En découvrant cette horrible vérité, la pauvre demoiselle de Chaudmonté appuya la main sur son cœur et tomba sur un fauteuil. Ce fut un coup terrible et douloureux. Elle perdait son amant, et perdait jusqu'au charme de le regretter. Ce n'était qu'un indigne, qu'un malhonnête homme. Pauvre fille! elle baissa la tête et murmura ce mot : — Adieu!

Oh! si quelqu'un l'avait entendu, ce mot adieu, que de saintes larmes et de sublime résignation il y eût senties renfermées! Adieu à la vie, à l'amour, à la foi; adieu à tout. C'était son arrêt de vieille fille qu'elle venait de prononcer.

En ce moment, Gaspard annonça M. de Lannois. Toute autre moins forte, moins noble que Mlle de Chaudmonté, eût refusé de le voir; elle donna l'ordre qu'on le fît entrer. M. de Lannois s'approcha le front baissé, et Mlle de Chaudmonté lui dit : — Sont-ce vos présents de noces que vous venez reprendre? — Mademoiselle... cette pensée... — Ils étaient magnifiques, monsieur, reprit Mlle de Chaudmonté d'une voix altérée, et je vous en remercie, bien que vous eussiez trouvé de quoi les payer avec ceci. — Quoi! s'écria M. de Lannois, vous avez vu ce contrat? — Oui, reprit Mlle de Chaudmonté, et je vous le rends; ceci, monsieur, c'est votre honneur que je vous rends; ceci détruit, vous pourrez marcher la tête haute et vous dire galant homme. Eh bien! monsieur, dites-le... mais ne dites pas ce qu'une pauvre fille vous a donné d'amour et ce qu'elle vous a montré de faiblesse; ne faites pas qu'on raconte d'elle de méchantes choses. Je suis pure encore devant les hommes, et si je gardais une espérance, je pourrais sans déshonneur donner ma main à mon mari. Mais celui-là n'aurait pas mon premier baiser, si chaste qu'il ait été; mais, devant moi, nul autre que vous ne pourrait être mon époux. — Oui, s'écria Lannois, et nul autre que moi ne le sera. Pardonnez-moi! ce sont les mauvais conseils de M. de Chuyes qui m'ont égaré. Antoinette! je vous aime de toute la sincérité de mon âme; pardonnez-moi, implorez ma grâce de votre oncle, et le contrat, car nous devions signer celui-ci en même temps, celui-ci lui assurera une honorable existence.

Mlle de Chaudmonté écouta parler M. de Lannois sans l'interrompre, puis, quand il eut achevé, elle lui dit : — Je ne vous crois plus!

Mot terrible en amour, car l'amour c'est la foi.

A ce moment M. de Vaugelas appela d'une voix impérative, et Mlle de Chaudmonté s'élança vers sa chambre pour que son oncle ne descendît point et ne vît point M. de Lannois. Celui-ci sortit; dans la journée, il écrivit dix lettres qui furent toutes renvoyées.

Deux jours après, les meubles de M. de Vaugelas furent vendus, et il se retira avec sa nièce dans un galetas où il y avait un grabat et quelques livres. Il y vécut cinq mois, tantôt pris de bizarres accès qui tenaient à la folie, tantôt continuant ses savants travaux sur la langue. Durant ces cinq mois, bien des propositions lui furent faites pour lui acheter le privilége qu'il possédait, à la condition d'appeler son opération loterie. Les personnes les plus considérables l'en vinrent solliciter, mais il s'y refusa constamment.

De son côté, M. de Lannois tenta tous les moyens d'obtenir sa grâce de Mlle de Chaudmonté, mais elle fut inflexible.

Enfin, M. de Vaugelas mourut, et Mlle de Chaudmonté se trouva l'héritière du fameux privilége.

Elle le vendit à MM. de Chuyes, Boulanger et Carton, pour la somme de vingt mille livres, qu'elle porta en dot au couvent des Filles de Sainte-Opportune.

Le jour où Mlle de Chaudmonté prononça ses vœux, la loterie fut instituée en France.

FIN.

Paris. — Typ. de Ve Dondey-Dupré, rue St-Louis, 46, au Marais.

FRÉDÉRIC·SOULIÉ·

OEUVRES·ILLUSTRÉES

SATHANIEL.

LIBRAIRIE THÉATRALE,
boulevard Saint-Martin, 12.

DESSINS DE BARRIAS,
gravures de L. Deghouy.

LIVRE PREMIER.

I. — LE CHÊNE ROYAL.

Au sommet d'une des hautes collines qui, aux environs de Pamiers, commencent ce qu'on appelle la montagne, se trouvait un plateau assez étroit pour être presque entièrement ombragé par un chêne immense. De l'épaisse forêt qui autrefois avait couvert toute cette colline, ce chêne seul était resté debout. On racontait plusieurs histoires merveilleuses sur sa conservation. En l'an 696 de Rome, Jules César ayant envoyé Crassus pour soumettre les Sotiates (1) qui habitaient ce pays, et qui ont laissé leur nom au Vic-de-Sos où ils se retirèrent après leur défaite, ce général ordonna qu'on prît du bois dans la forêt pour faire des retranchements. Déjà beaucoup d'arbres avaient été abattus, lorsqu'un soldat ayant frappé ce chêne de sa hache, il en sortit des étincelles comme si le fer eût rencontré un bloc de pierre. D'autres soldats, témoins de ce prodige, ne craignirent pas de s'attaquer encore à l'arbre sacré; mais leurs coups ne purent l'entamer, et le feu qui s'échappa du tronc en aveugla plusieurs.


Le Maure et le Bagaude. — Page 2.

D'après le récit des rares habitants du pays, les armées romaines avaient évité, depuis ce temps, de passer par la forêt où se voyait ce chêne miraculeux et terrible, et il n'avait pas moins fallu qu'une troupe de barbares pour oser es-

sayer de le détruire. Cette affreuse tentative avait eu lieu en l'an 408. Les Vandales, après avoir ravagé la Narbonnaise, se portèrent vers le Roussillon afin de passer en Espagne où ils voulaient s'établir. Repoussés par les légions qui gardaient cette province, ils se dirigèrent du côté de Foix et parvinrent à franchir les Pyrénées. Mais, pendant le séjour qu'ils firent dans ces contrées, leur chef, ayant entendu parler du prodige arrivé autrefois dans la forêt, déclara audacieusement qu'il le ferait cesser.

« A Saint-Gilles, dit-il, je me suis fait laver les pieds par un évêque chrétien avec l'eau du baptistère. Cette eau devait me dévorer comme de l'huile bouillante, et elle n'a fait que me délasser et me rafraîchir; quand je suivais Alaric, j'ai mangé, sur les bords du Clitumnus (2), les taureaux blancs réservés aux sacrifices : cette chair sacrée devait m'étouffer, et je respire encore; je veux renverser ce chêne merveilleux de ma hache et m'en faire élever une statue. Les Vandales seuls ont une divinité puissante, et si le reste des humains veut des dieux, nous leur permettrons de nous adorer. »

Après ces insolentes paroles, il pénétra seul dans la forêt. Chacun attendait avec anxiété l'issue de cet horrible sacrilége, lorsque le téméraire reparut pâle et ensanglanté. Mais la rage du barbare, un moment abattue sans doute par le pouvoir surnaturel qui l'avait repoussé, n'accepta point sa défaite. Il fit entasser au pied de la colline toute la paille et tout le bois que les soldats purent se procurer et y mit le feu. L'incendie monta rapidement d'arbre en arbre, et ce fut durant huit jours un vaste embrasement qui dévora la forêt et qui ne s'éteignit que lorsqu'il manqua d'aliment. Les Vandales se réjouissaient, disant que rien ne devait rester debout là où ils avaient passé; mais ils furent aussi épouvantés que surpris, quand un matin, le vent ayant chassé les épais nuages de fumée qui s'élevaient encore des cendres de la colline, ils aperçurent à son sommet le chêne sacré verdissant et superbe comme si cet incendie eût été pour lui une pluie bienfaisante.

A l'aspect de ce prodige, les Vandales s'empressèrent de quitter cette contrée si manifestement protégée par une puissance surnaturelle, et ils allèrent porter en Espagne la désolation qui accompagnait leur marche vagabonde (3).

Si d'une part on eût ajouté foi à la première anecdote relative au chêne royal, il n'aurait pas eu moins de cinq cents ans à l'époque où se passèrent les choses que nous allons raconter, car elles arrivèrent en l'an 468 de l'ère chrétienne : et il était permis de douter d'une si vénérable antiquité. Mais, d'un autre côté, un demi-siècle à peine s'était écoulé depuis l'épouvantable incendie allumé par les Vandales en 408, et ce laps de temps n'eût point suffi au développement du chêne majestueux qui s'élevait au sommet de la colline comme une aigrette de plume sur le cimier d'un casque romain (4). On ne pouvait donc expliquer que par un miracle l'existence au moins très-extraordinaire de cet arbre. A la vérité les incrédules, car toutes les époques en ont produit, prétendaient que l'incendie avait été allumé sur une colline voisine et qu'il avait tout dévoré ; ils ajoutaient que depuis longtemps celle que la superstition s'obstinait à appeler la colline du chêne royal, avait été dépouillée par la hache, afin de rendre moins dangereux le chemin qui la gravissait sur ses deux versants, et allait se reposer sur le plateau dont nous avons parlé et à l'ombre du chêne dont on racontait tant de choses.

Ils prétendaient que la fontaine d'eau vive qui murmurait au pied de ce chêne en avait dû nécessairement faire un lieu de halte pour les voyageurs. Là seulement ils pouvaient étancher la soif qu'une longue montée leur avait donnée, et il n'était pas étonnant qu'on eût conservé l'arbre dont l'ombre protégeait cette eau fraîche et hospitalière contre l'ardeur du soleil. Les incrédules ajoutaient encore, car dans tous les siècles cette espèce d'hommes a été fort obstinée à déduire ses raisons, que cette position avait été découverte parce qu'elle dominait tout le pays environnant. Ils rappelaient comment les chefs de presque toutes les armées qui passaient sans cesse de la Gaule en Espagne et de l'Espagne dans la Gaule, avaient assis leur tente au sommet de cette colline pour pouvoir embrasser ainsi d'un coup d'œil les lieux occupés par leurs troupes et ceux par où l'on aurait pu les attaquer.

Mais il existe une obstination encore plus persévérante que celle des gens qui doutent : c'est l'obstination des gens qui croient, et celle-ci a sur la première un avantage incontestable, c'est que les incrédules, voulant donner les raisons de leur doute, finissent par épuiser tous leurs arguments; tandis que ceux qui croient, ne donnant à leur foi d'autres motifs que leur foi elle-même, ne courent point risque de se contredire ou d'être poussés à bout.

Probablement ces dispositions contraires animaient les deux hommes qui, le 16 juillet 460, se trouvaient aussi sous le chêne royal, car la discussion animée qu'ils avaient ensemble depuis longtemps se termina soudainement par cette déclaration de l'un des deux :

« Je te dis, moi, que tant que ce chêne restera debout, ni Romains, ni Suèves, ni Vandales, ni Visigoths n'établiront sur cette terre qu'une tyrannie passagère que les vrais enfants de la Gaule détruiront facilement. »

Celui à qui ces paroles étaient adressées haussa les épaules, et, s'étant enveloppé dans le long manteau blanc qu'il portait sur une courte tunique de même couleur, il se coucha sur l'herbe qui bordait la fontaine. Sa figure basanée ressortait sur la blancheur de ses vêtements comme sa noire prunelle sur le blanc mat de ses yeux.

A son visage et à son costume il était facile de reconnaître cet homme pour un de ces Maures errants du désert que n'avaient pu faire disparaître ni la souveraineté carthaginoise, ni la conquête et l'occupation romaines, ni l'invasion des Vandales, qui, partie des bords de l'Elbe et de la Vistule, alla fonder un empire sur la côte africaine, après avoir traversé la Germanie, les Gaules, l'Espagne et la Méditerranée (5). Cet homme pouvait avoir trente ans; sa taille élevée, son corps grêle mais nerveux, dénotaient une vigueur peu commune et une rare agilité. Cependant il n'eût point paru capable de lutter avec son compagnon beaucoup plus jeune que lui, tant la stature de celui-ci était au-dessus de la taille ordinaire, et tant on pouvait remarquer de force dans le développement exagéré de ses membres musculeux. Ce géant ne portait qu'une tunique pour tout vêtement, et montrait ainsi qu'il appartenait à la plus misérable classe du peuple. Son chapeau de paille à larges bords, rejeté sur ses épaules, laissait voir une épaisse forêt de cheveux bruns mêlés çà et là de mèches fauves ; il était assis en face de son compagnon, sur une pierre qui avait dû appartenir à un monument dont on ne voyait plus de traces, et il tenait entre ses jambes un fort bâton garni d'un anneau de fer à chaque extrémité, et portant au milieu une longue lanière de cuir. C'était un fustibale (6), arme terrible qui lançait au loin des cailloux d'un poids considérable, arme non moins redoutable, lorsqu'on s'abordait de près, par l'adresse avec laquelle s'en servaient les vigoureux habitants de ce pays. Cet homme était ce qu'on appelait alors un Bagaude (7).

(1) Ce fut avec le secours que lui fournit Narbonne, Toulouse et Carcassonne, que ce lieutenant de César alla attaquer les Sotiates, et les soumit avec Adcantouin, leur prince. On place en différents lieux l'habitation de ces peuples, parce qu'il y a plusieurs pays en Gascogne qui portent le nom de Sots, mais l'on s'accorde généralement à reconnaître le Vic-de-Sos comme le lieu d'où ces peuples sotiates ont tiré leur nom, ou comme celui auquel ils l'ont donné.

(2) *Hinc albi Clitumni greges et maxima taurus*
Victima : sæpe suo perfusi flumine sacro,
Romanos ad templa deum duxère triumphos.

Outre Virgile, la plupart des poëtes latins, Properce, Lucain, ont célébré les victimes triomphales du Clitummus. Les Goths s'en nourrirent lors de l'invasion d'Alaric. Gibon rapporte le fait.

(3) Saint Prosper, connu sous le nom de Tiro Prosper, et qui vivait à cette époque, nous a laissé un tableau fort touchant de cette désolation apportée par les Vandales : « Quand tout l'Océan, dit cet auteur, aurait inondé les Gaules, il n'y aurait pas fait de si horribles ravages : nos bestiaux, nos fruits et nos grains ont été enlevés, nos vignes, nos oliviers désolés ; nos maisons de campagne ruinées ; et à peine reste-t-il encore quelque chose dans les campagnes ; mais tout cela n'est que la moindre partie de nos maux. Depuis dix ans les Vandales et les Goths font de nous une cruelle boucherie. Les châteaux bâtis sur les rochers, les villes les plus fortes, les bourgs situés sur les plus hautes montagnes n'ont pu garantir leurs habitants de la fureur de ces barbares, et l'on a été partout exposé aux dernières calamités. Ils n'ont épargné ni le sacré ni le profane, ni la faiblesse de l'âge, ni celle du sexe ; les hommes et les enfants, les gens de la lie du peuple et les personnes les plus considérables, tous ont été sans distinction les victimes de leur glaive. Ils ont brûlé les temples, dont ils ont pillé les vases sacrés, et n'ont respecté ni la sainteté des vierges ni la piété des veuves ; les solitaires n'ont pas éprouvé un meilleur sort. C'est une tempête qui a emporté indifféremment les bons et les mauvais, les innocents et les coupables. Le respect dû à l'épiscopat et au sacerdoce n'a pas exempté ceux qui en étaient honorés ; ces barbares leur ont fait souffrir les mêmes indignités et les mêmes supplices : ils les ont enchaînés, déchirés à coups de fouet, et condamnés au feu comme les derniers des malheureux. »

Les expressions de Jornandès, ou plutôt de Cassiodore, sont très-fortes : « Bellum atrox, multiplex, immane, pertinax, cui simile nulla usquam narrat antiquitas : ubi talia gesta referuntur, ut nihil esset quod in vita sua conspicere potuisset egregius qui hujus miraculi privaretur aspectu. »

(4) Comme on pourrait nous chicaner plutôt sur le terme de la comparaison que sur sa justesse, nous croyons devoir citer ce passage de Polybe, qui prouve que le casque était surmonté d'une aigrette de plume :

« Præter hæc omnia, adornantur corolla plumea, pennisque tribus puniceis aut nigris erectis, longitudinis ferme cubitalis, quæ quum in summo vertice cæteris armis adiderint, vir quidem apparet duplo major quam sit ; ejusque aspectus pulcher, hostibusque terribilis. »

(5) Procope, dans son ouvrage *de Bello Vandalico*, donne des détails assez longs sur ces Maures, qui embrassèrent le parti des Vandales contre les Romains, et sur les tribus indépendantes qui avaient résisté à toutes les conquêtes ; ils sortirent du désert et du mont Atlas par bandes innombrables. Quant à l'établissement des Vandales en Afrique, c'est un fait historique tellement connu que nous n'avons pas besoin de le justifier.

(6) La fronde ou le fustibale était un bâton long de quatre pieds, par le milieu duquel était attachée une lanière de lin ou de cuir d'animaux. On s'en servait avec les deux mains pour lancer des pierres presque aussi rapidement qu'avec l'onagre. (*Végèce.*)

(7) De *Bagaudæ*. Le *Glossaire* de du Cange définit les *Bagaudes* la réunion

Dans les premiers temps de la conquête romaine, on avait désigné sous ce nom les Gaulois qui, n'ayant voulu accepter ni la protection ni la tyrannie des vainqueurs, s'étaient retirés dans les forêts et les montagnes pour y vivre indépendants de toutes lois. Toujours poursuivis, ils avaient sans cesse reculé devant l'invasion, qui avait fini par les atteindre presque partout où ils avaient tenté un établissement durable ; peu à peu la rapacité des légionnaires leur avait enlevé jusqu'aux landes sauvages qu'ils cultivaient à grand'peine. Plusieurs fois, de terribles insurrections de ces malheureux, auxquels s'étaient souvent associés les colons libres qui faisaient valoir les terres des riches Romains, avaient nécessité un grand appareil de guerre. Mais les succès passagers qu'ils avaient obtenus leur avaient toujours valu des défaites terribles où les vainqueurs exterminaient sans pitié cette population que rien ne pouvait soumettre. En effet, souvent on leur avait offert de riches terres dans les plaines, à la condition de les cultiver au nom d'un maître, ou seulement de payer les impôts établis. Mais ces hommes habitués à ne reconnaître d'autres chefs que ceux qu'ils choisissaient, ayant perdu toute notion des besoins d'une commune patrie, s'y étaient obstinément refusés. Poursuivis par les lois, décimés par la guerre, ils n'en gardaient pas moins la superbe espérance de rendre un jour la liberté à la Gaule. Cependant il y eut un moment où l'administration romaine, établie dans toute son autorité, fit presque entièrement disparaître cette population rebelle. Ce calme apparent dura jusqu'à ce que les divisions intestines de l'empire eussent affaibli cette autorité en la jetant au premier soldat heureux qui osait se faire proclamer César ; enfin, lorsque les invasions successives des barbares eurent ébranlé cette souveraineté de Rome jusque-là si redoutée, les Bagaudes reparurent. Cependant ils n'étaient plus ce qu'ils avaient été. Il restait bien encore, dans les bandes errantes des Bagaudes qui occupaient les forêts inaccessibles des Pyrénées, quelques descendants des anciens Gaulois, mais le plus grand nombre étaient un ramassis d'esclaves échappés, de déserteurs de toutes les nations qui s'étaient heurtées dans la Narbonnaise. Ainsi on y voyait des Alains, des Vandales, des Romains, des Suèves, des Huns, et même quelques Visigoths qui avaient fui un châtiment mérité. Toutefois, quoiqu'il n'y eût presque plus de Gaulois parmi ces hordes à moitié sauvages, elles avaient conservé le nom de Bagaudes ; l'indépendance de la Gaule était encore le motif de leurs féroces associations, et le commandement appartenait toujours aux anciens enfants du pays, à qui la connaissance exacte des localités donnait une grande supériorité sur les misérables qui venaient se joindre à eux. Le géant dont nous venons de tracer le portrait était le chef reconnu de ces brigands, et, jusqu'à un certain point, le Maure, qui était avec lui sous le chêne royal, devait aux mêmes causes la position bien différente où il se trouvait.

En effet, comme nous l'avons dit, c'était un de ces habitants primitifs de l'Afrique auxquels les invasions romaines n'avaient laissé que le désert pour asile, comme aux Bagaudes elles n'avaient laissé que les montagnes.

Vers l'an 409, quelques-uns de ces proscrits avaient traversé la Méditerranée, cherchant par la conquête ce qu'ils avaient perdu par la conquête, une demeure fixe et un champ pour vivre et pour mourir ; mais ils furent facilement vaincus, d'un côté, par les Romains qui occupaient l'Espagne, et de l'autre, par l'invasion des Vandales qu'ils rencontrèrent dans les plaines de Sarragosse.

La seule ressource qui resta aux Africains après leur défaite fut de se mettre à la solde de leurs vainqueurs. A cette époque, vers l'an 411, leur chef Omar se voua au service de Constantin, soldat romain qui s'était fait proclamer empereur dans les Gaules (8), et qui soutint, quelque temps, cette haute fortune et conduisit ses troupes jusqu'au pied des Alpes. Constantin, vaincu par les généraux de l'empereur Honoré, les Maures qui suivaient son armée s'enrôlaient au hasard sous le chef qui leur convenait le mieux, et Omar choisit le parti d'Ataulphe, roi des Visigoths, qui, à cette époque, envahit les Gaules en revenant d'Italie où Alaric son prédécesseur avait porté la dévastation.

C'était quelques années après l'invasion des Vandales, dont il a été parlé plus haut. Les Visigoths ayant payé magnifiquement les services des cavaliers maures qui leur étaient fort utiles, car les Visigoths n'avaient point de cavalerie, ceux d'entre eux qui rentrèrent en Afrique apprirent à leurs compagnons ce que valaient leur adresse et leur courage, et il arriva successivement des émigrations de Maures tout prêt à se vendre à qui les payait le plus richement.

Théodoric I[er], le troisième des successeurs d'Ataulphe comme roi des Visigoths, ne refusa point leurs services, et à la bataille de Chaalons, où Attila fut vaincu par les Visigoths réunis aux Romains, un de ces Maures, nommé Haben Moussi, commandait un corps de mille cavaliers. Théodoric ayant été tué dès le commencement de la bataille, ils passèrent au service de Thorismond, son fils et son successeur, dont le courage avait décidé la victoire ; mais après la mort de celui-ci, assassiné par son frère Théodoric II, qui gouvernait les Visigoths à l'époque où commence cette histoire, ils ne trouvèrent pas le même accueil près du nouveau roi et se dispersèrent presque entièrement. Quelques-uns se mirent au service des nobles visigoths qui les prenaient plutôt comme serviteurs que comme soldats, et seulement par un esprit de vanité qui voulait pouvoir dire que les Visigoths avaient des hommes de toutes les nations pour les servir.

Haben Moussi, déjà vieux, entra alors dans la maison du jeune prince Euric, troisième fils de Théodoric I[er], et par conséquent frère de Thorismond et du roi régnant Théodoric II. Les services de Haben-Moussi furent récompensés par le don d'une habitation magnifique aux environs de Narbonne, et son fils, espérant la même fortune, ou peut-être, ainsi que nous le verrons plus tard, espérant une fortune encore plus élevée, suivit l'exemple de son père et s'attacha au prince Euric avec lequel il avait grandi. Ce fils s'appelait Mascezel, et c'était ce Maure que nous avons représenté causant avec le Bagaude Armand à l'ombre du chêne royal.

Après la discussion que venaient d'avoir ces deux hommes, leur silence était d'autant plus remarquable qu'ils paraissaient l'un et l'autre s'être complétement oubliés. Leur regard fixe devant eux attestait une si profonde préoccupation, qu'il semblait qu'on eût pu les surprendre facilement. Cependant un bruit presque insaisissable s'étant fait entendre dans les broussailles qui couvraient la colline, un regard rapide du géant interrogea le visage du Maure dont l'œil et la narine s'ouvrirent comme ceux d'un tigre à l'approche d'un ennemi. Ils demeurèrent pourtant immobiles ; mais le bruit s'étant renouvelé, tous deux, par un mouvement également prompt, se trouvèrent debout, face à face, le géant tenant des deux mains son lourd bâton sur la tête du Maure, et celui-ci lui appuyant la pointe de son sabre sur la poitrine.

Alors leurs regards se rencontrèrent pour s'interroger, et tous les deux, en lisant le sentiment d'une défiance réciproque, jugèrent qu'ils s'étaient trompés. Le bâton et le sabre se baissèrent simultanément, et chacun des deux adversaires recula d'un pas, sans cependant quitter tout à fait son attitude de défense.

— Armand, dit le Maure, sais-tu quel est ce bruit?

— Il y a un moment, j'aurais osé jurer qu'il n'est aucun bruit dans le monde dont je n'eusse pu te dire la cause, soit qu'un homme ou une bête fauve se fût glissée dans ces broussailles, soit qu'un râle les eût agitées en guidant sa nombreuse famille, soit qu'une vipère eût fait crier sous son corps l'herbe desséchée par le soleil.

— Eh bien ! dit le Maure, puisque nous n'avons à craindre ni homme, ni bête fauve, ni serpent, ce bruit ne peut avoir rien d'alarmant.

— Mascezel, répliqua Armand, c'est précisément pour cela que ce bruit m'alarme.

En parlant ainsi il portait autour de lui des regards inquiets, puis il ajouta avec humeur et comme en se parlant à lui-même :

— Ne sont-ils pas arrivés?

— De qui parles-tu ? dit Mascezel.

— Probablement, répondit Armand, de ton maître, le prince Euric et des nobles compagnons qui le suivent partout.

— Ne t'ai-je pas dit, repartit le Maure, que le prince devait venir seul ?

— Et tu vois aussi, répliqua le Bagaude, que je suis seul à l'attendre.

En ce moment un long cri aigu résonna au loin, et presque aussitôt il se répéta de sommets en sommets dans la vaste enceinte de collines qui entouraient celle où s'élevait le chêne royal. Armand les écouta avec un air de satisfaction ; mais Mascezel, attachant sur le Bagaude un regard plus soupçonneux, s'écria vivement :

— Ton habileté sera-t-elle encore en défaut, et ne sauras-tu point me dire quels sont ces cris que je viens d'entendre?

— Oh ! répondit Armand en affectant un air d'indifférence, si tu avais habité nos montagnes, tu aurais reconnu ces cris sur-le-champ, c'est celui d'un pâtre avertissant ses chiens que quelques bêtes de son troupeau s'égarent trop loin.

d'hommes factieux et mutins : *factiosorum et rebellium hominum cohors*. Aurélius Victor les appelle hommes des bois : *Bagaudæ quasi silvicolæ* (*a voce gau quæ Gallis silvam sonat*) : « Ils réclamaient les droits naturels de l'homme ; mais ils réclamaient ces droits avec la cruauté la plus farouche. » (*Gibbon*, l. II, p. 470.)

Quant au nom d'Armand que nous avons donné au chef des Bagaudes, c'est Aurélius Victor qui nous l'indique : «Valerius Diocletianus ubi comperit HELIANUM ARMANDUMQUE, per Galliam, excita manu agrestium et latronum quos BAGAUDAS incolæ vocant...»

Les Bagaudes d'Espagne livrèrent plusieurs batailles aux troupes romaines. Idacius en parle dans plusieurs articles de ses *Chroniques*. Salvien a décrit très-énergiquement leurs souffrances et leurs révoltes : « Itaque nomen civium romanorum... nunc ultro repudiatur ac fugitur, nec vile tamen sed etiam abominabile pene habetur... Et hinc est ut etiam hi qui ad barbaros non confugiunt, barbari tamen esse coguntur, scilicet ut hæc pars magna Hispanorum, et non minima Gallorum... De Bagaudis nunc mihi sermo est, qui per malos judices et cruentos spoliati, afflicti, necati, postquam jus romanæ libertatis amiserant, etiam honorem romani nominis perdiderunt... Vocamus rebelles, vocamus perditos quos esse compulimus criminosos.» (*De Gubernatione Dei*.)

(8) Dans la chronique d'Idace il est dit que l'usurpateur Constantin appela à son secours des hommes de toutes les nations, les Français, les Allemands, les Écossais et les Maures. On les voit figurer de même dans le dénombrement des troupes du Vandale Genseric, et dans les légions honoriennes qui avaient passé au service de Constantin. Ces légions honoriennes, *honoriani* ou *honoriaci*, consistaient en deux bandes d'Écossais ou Attacotti, deux de Maures, deux de Marcomans, les Victores, les Ascarii et les Gallicanti. (*Notitia imperii, sect.* 38 *edit. Lab.*) — Ils faisaient partie des soixante-cinq *auxilia palatina*, et sont proprement dénommés par Zozime (l. VI, p. 374).

— Alors chacune de ces collines est riche en gras pâturages qui égarent aisément les troupeaux ; car de toutes il est parti un cri pareil.

Armand sourit et répliqua en s'asseyant sur la pierre qu'il avait quittée :

— Il n'est pas étonnant que ces cris se ressemblent, puisque c'est le même cri répété par les échos nombreux de ces montagnes.

— Vraiment, reprit Mascezel en regardant autour de lui, vraiment ce sont les échos?

— Et il est facile de te le prouver, repartit Armand.

Aussitôt il fit entendre un long sifflement qui fut répété de tous côtés.

— C'est véritablement curieux, reprit le Maure toujours inquiet; je veux éprouver par moi-même la multiplicité inconcevable de ces échos.

Et à son tour il poussa un cri perçant et prolongé, mais l'horizon demeura muet, et Mascezel ajouta, en se dégageant doucement de son manteau :

— Il paraît que les échos des Pyrénées ne connaissent pas la voix des étrangers.

— Il faut le croire.

— Et faut-il croire aussi que tu m'as attiré dans un piége ! s'écria Mascezel en roulant son manteau autour de son bras et s'apprêtant à combattre (9).

— Ai-je été te chercher dans le palais de ton maître pour te dire de venir ici ? répliqua Armand. N'est-ce pas toi qui as pénétré dans la sombre montagne où est ma demeure, et qui m'as désigné cet endroit ? Penses-tu, ajouta-t-il en se dressant de toute sa hauteur, que si j'avais voulu ta vie, tu fusses sorti de l'antre où tu as osé mettre le pied? Non, non, étranger, maudit comme tous les étrangers, ce n'est pas ta vie que je veux, c'est celle de ton maître, celle du prince Euric. Il va venir, dis-tu? qu'il vienne, et nous ferons une entaille de plus au chêne royal ; car tu ne sais peut-être pas pourquoi il porte ce nom, et pourquoi il est marqué au flanc de ces deux profonds sillons? Ce n'est pas parce qu'il a été miraculeusement préservé par le ciel de la hache et de l'incendie. Non, il s'appelle le chêne royal parce qu'il a prêté son ombre au meurtre de deux rois visigoths, de deux des nouveaux maîtres de cette contrée. C'est ici qu'Ataulphe, le successeur d'Alaric, fut assassiné à son retour d'Espagne ! Ce vainqueur de l'Italie et de la Narbonnaise, ce Visigoth qui a posé sa tyrannie sur la tyrannie que Rome a posée sur nous, ce guerrier si puissant a péri ici sous le couteau du Bagaude Vernulph, du paysan chétif et contrefait dont il avait souvent raillé la faiblesse (10). C'est sous cet arbre qu'a été assassiné Thorismond, le vainqueur d'Attila. Cette fois, ce n'est pas un misérable Bagaude qui a frappé le roi des Visigoths, c'est le frère qui a tué le frère. Fatigué de voir Thorismond abattre, avec l'escabelle dont il s'était armé, tous les assassins qui avaient pénétré dans sa tente (11), Théodoric, le roi vertueux qui nous gouverne à présent, feignit de s'approcher de son frère pour le défendre, et tandis que Thorismond se réjouissait de ce secours, ce frère dévoué le perça traîtreusement de son épée au-dessous de l'aisselle, et le bras levé pour frapper retomba sans force, tant le fer avait été bien adressé. Mais si ce n'est point un Bagaude qui a porté le coup, c'est un Bagaude qui l'a dirigé, c'est un Bagaude qui avait soufflé dans l'âme de Théodoric la soif de régner même au prix du meurtre d'un frère ; c'est un Bagaude qui lui suggéra la ruse par laquelle il put accomplir ce meurtre. Voilà pourquoi on appelle ce chêne le chêne royal ; voilà pourquoi tu vois ces deux larges entailles sur son écorce ; aujourd'hui j'en ajouterai une troisième.

Pendant le temps qu'Armand avait parlé, Mascezel l'avait suivi des yeux comme s'il avait redouté, avant tout, une attaque personnelle.

— Ne crains rien, ajouta Armand, ce n'est pas ta mort qui sera écrite sur cet arbre.

A peine avait-il prononcé ces paroles, que le bruit léger qu'ils avaient entendu dans les broussailles se renouvela, et qu'une espèce de nain monstrueux et contrefait en sortit ; Mascezel le reconnut pour le bouffon de son maître (12), et Armand demeura immobile à son aspect.

— Ce ne sera ni la mort de Mascezel ni celle d'Euric qui seront écrites sur cet arbre, dit le nain en s'avançant.

— Et pourquoi cela ? s'écria Armand.

— Parce que je ne veux pas, répliqua le nain.

Le géant murmura sourdement comme un dogue à qui son maître arrache la proie qu'il va saisir, mais il ne répondit pas, et le nain s'avança vers le Maure et lui dit :

— Le prince doit-il arriver bientôt au rendez-vous ?

— Il devrait y être déjà, si la trahison de ce misérable ne l'eût sans doute arrêté.

Le nain jeta un regard interrogateur sur Armand.

— Non, répondit celui-ci, la trahison, s'il y a trahison à exterminer du sol de nos ancêtres les vainqueurs qui l'ont usurpé, la trahison doit le laisser pénétrer jusqu'ici pour l'y surprendre plus facilement.

— En ce cas, nous pouvons l'attendre, reprit le nain.

— Y a-t-il sûreté pour lui ? demanda le Maure.

— T'ai-je trompé, répliqua le nain, lorsque je t'ai désigné l'endroit où tu pourrais rencontrer Armand ? N'a-t-il pas obéi au signe que je t'avais confié ? Et tout à l'heure encore, lorsqu'il parlait de meurtre, ne t'avait-il pas excepté de sa vengeance, parce qu'il savait qu'envoyé par moi tu devais lui être sacré ?

— Tu dis vrai ; mais ce n'est pas ma vie qu'il était important de protéger, c'était celle du prince.

— Ai-je oublié de le faire ?

— Tu es venu bien tard.

— Qu'importe, si je suis venu assez tôt ?

II. — L'ESCLAVE ET LE DOMESTIQUE (13).

Pendant ce temps, Armand s'était de nouveau assis sur la pierre ; Mascezel reprit sa place sur le gazon, et le nain, s'étant assis sur le bord de la fontaine, défit ses bottines en peau de chamois et s'apprêta à plonger ses pieds dans l'eau. Outre ces bottines, son costume se composait d'un caleçon collant qui lui descendait au-dessous du genou, et d'une tunique à manches, attachée par une ceinture de cuir, brodée de diverses couleurs, à laquelle pendait une gourde ; les manches de sa tunique étaient serrées au poignet et au-dessus du coude par des bracelets pareils à la ceinture, de façon que l'avant-bras était comme perdu dans une poche flottante ; un manteau attaché sur la poitrine par une agrafe et dont les deux bouts étaient relevés dans la ceinture, complétait ce bizarre accoutrement.

Lorsque le nain se fut déchaussé, on put remarquer combien ses pieds étaient gonflés et meurtris.

— Il paraît que tu viens de loin, Kamal, dit Armand, car je te sais bon marcheur, et il a fallu une course bien longue pour te mettre dans un pareil état.

(9) « Mais le Maure qui commandait les légions d'Honorius connaissait trop bien le caractère et les usages de ses compatriotes pour craindre une multitude confuse de barbares presque nus, dont le bras gauche, au lieu de bouclier, n'était couvert que d'un manteau, etc. »

Orose, dans le récit qu'il fait du combat de Mascezel avec son frère, signale cette circonstance.

(10) « Tertio anno postquam Gallias Hispaniasque domuisset, occubuit ; gladio illo perforatus Vernulfi, de cujus solitus erat ridere statura. » (*Jornandès, de Rebus Geticis.*)

(11) Jornandès, qui fut véritablement l'esclave des Visigoths, parle de cette mort sans en dire les auteurs ; mais une chronique attribuée à Idace les rapporte tels que nous les avons donnés, et Isidore, archevêque de Séville, qui était lui-même membre de la famille royale des Goths, avoue le crime de Théodoric, qui, du reste, chercha à se justifier en accusant Thorismond d'avoir voulu rompre son alliance avec l'empire.

Marciani imp. primo Thurismodus filius Theudorici regnavit anno uno : qui postquam de Hunnis triumphavit, dum multa ageret insolentius, a Theudorico et Frigdarico est fratribus interfectus. (*Isid. Chronicon Gothor.*, p. 169.)

Jornandès rappelle cependant le fait de l'escabelle.

« Una tamen manu, quam liberam habebat, scabellum tenens, sanguinis sui exstitit ultor, aliquantos insidiantes sibi exstinguens. »

(12) Quelques auteurs font remonter l'existence des bouffons à une fête qui fut instituée au pays d'Attique par le roi Érechthée, à l'occasion d'un sacrificateur nommé Buphon, lequel, après avoir immolé le premier bœuf sur l'autel de Jupiter Polien, ou gardien de la ville, s'enfuit sans sujet, si soudainement, qu'on ne le put arrêter ni le trouver, laissant la hache et les autres ustensiles du sacrifice par terre. On les mit entre les mains des juges pour leur faire leur procès ; ceux-ci jugèrent la hache criminelle et le reste innocent. Les années suivantes on fit le sacrifice de la même sorte : le sacrificateur s'enfuyait comme le premier, et la hache était condamnée par des juges. Comme cette cérémonie et ce jugement étaient tout à fait burlesques, on a appelé depuis bouffons et bouffonneries toutes les autres momeries et farces qu'on a trouvées ridicules. Cette histoire est rapportée dans *Cœlius Rhodiginus*, l. VII, chap. VI.

Ménage, après Saumaise, dérive ce mot de *buffo*. On nommait ainsi en latin ceux qui paraissaient sur le théâtre avec des joues enflées pour recevoir des soufflets, afin que le coup faisant plus de bruit fît rire davantage les spectateurs.

Quant à l'existence de ces bouffons auprès des princes barbares de cette époque, nous voyons dans l'histoire de Priscus qu'Attila en fit paraître deux dans le festin où il reçut des ambassadeurs romains ; et cet auteur consacre une assez longue digression au récit de leurs contorsions et des plaisanteries par lesquelles ils égayèrent le repas. (Voir : *Ex Prisci rhetoris Gothica Historia excerpta*, p. 51 et 52.) L'un de ces bouffons était Scythe et l'autre Maure ; et c'est encore pour nous une occasion de montrer jusqu'où avaient pénétré ces Africains, puisque Priscus en rencontra dans la cour d'Attila, dont le séjour ordinaire était situé près des montagnes Carpathiennes.

(13) Ce fut à cette époque que commença l'établissement de ce que l'on appelle les domestiques. Ce furent d'abord des soldats qui veillaient particulièrement à la garde des palais ; peu à peu l'on augmenta ces troupes auxquelles il fallut des chefs, et ce fut alors que fut institué le titre de comte des domestiques qui était devenu une des charges les plus importantes de l'empire. En même temps il s'établit une nouvelle espèce d'esclaves : ce furent pour la plupart des hommes libres ruinés par la conquête, qui préférèrent une douce et facile servitude et des moyens assurés de subsistance, à une liberté souvent stérile à cette époque. Ce fut surtout

— La course n'a pas besoin d'être bien longue lorsqu'elle est rapide, reprit Kamal.

— C'est pourtant une belle distance que celle qui sépare la maison de Haben-Moussi de la colline où nous sommes, dit Mascezel.

— Je n'en disconviens pas, repartit le nain tout en se lavant les pieds; et Mascezel ajouta :

— Ainsi, tu es sorti hier de Toulouse au lever du soleil et en même temps que moi ; tu es allé jusque sur le territoire de Narbonne, et tu as pu revenir ici avant le milieu du jour? Et tout cela à pied, car je sais que tu n'aimes guère à te confier aux jambes d'un cheval.

— Je ne confie jamais à personne ce que je peux faire moi-même, répliqua le nain.

— Et tu as pu faire cela? dit Armand. Sais-tu que ce ne serait pas moins de cent lieues en trente heures, et que c'est impossible, à moins de voyager, comme les magiciens, sur les ailes de la nue, ou, comme la mort, à cheval sur une flèche lancée par un bras de fer.

— Qu'importe comment j'ai fait ce chemin... si je l'ai fait?

— Véritablement le Bagaude a raison, reprit Mascezel, à moins que je n'aie mal entendu : n'a-t-il pas dit cent lieues?

— Oh! le nombre n'y fait rien, répliqua Kamal, les lieues gauloises (14) vont vite. Ce serait une autre affaire s'il s'agissait des milles romains ou des marches des Visigoths.

— Il est certain, dit Mascezel, que c'est une malédiction dans ce pays pour savoir le chemin qu'on a parcouru. Si, en sortant d'une ville, vous vous adressez à un Romain, de ceux qui affectent de ne trouver bon que ce qui vient de Rome, il vous répond en vous parlant par milles, encore faut-il s'informer si c'est un grand ou un petit mille. Si vous faites la même question à un Visigoth, il vous dit un nombre de marches ; si c'est un habitant de la montagne, c'est un autre compte de lieues. Combien je préfère notre façon de mesurer l'espace! Si vous vous informez à un Arabe, il vous apprend tout de suite la longueur de votre route par le nombre d'heures qu'elle doit durer.

— Et fait-il le même calcul, dit le nain, pour un piéton ou pour un cavalier?

— Nous sommes tous cavaliers, répliqua le Maure avec importance, et, dans nos contrées, il n'y a que les esclaves qui aillent à pied.

— C'est la différence qu'il y a entre eux et les esclaves des Visigoths, reprit Armand, en jetant un regard de mépris sur le Maure, car en ce pays les esclaves vont à cheval.

— Je ne suis point l'esclave d'Euric! s'écria Mascezel.

— N'est-il pas ton maître? repartit brutalement le Bagaude, et quand il te commande, n'obéis-tu pas? et quand tu n'obéis pas à son gré, ne te fait-il pas fouetter de verges? et quand il dispose de ta vie en t'envoyant si imprudemment dans nos montagnes, ta vie ne lui appartient-elle pas?

— Sans doute, car le temps du service que je lui ai vendu n'est pas expiré, répondit Mascezel.

— Ah! je comprends, dit Armand, tu n'es pas esclave, tu es libre; tu as pu te vendre toi-même. Noble liberté! mais ce n'est pas celle-là que les Bagaudes veulent conquérir.

— Tu as raison, répondit Mascezel avec dédain, et il est assez difficile de savoir celle qu'ils désirent; car voici Kamal, un de vos anciens compagnons, qui n'a pas trouvé bonne la liberté qui lui a été rendue par le roi Théodoric, son premier maître, lorsqu'il est monté sur le trône, puisqu'il s'est vendu, quelques jours après, au prince Euric son frère.

— C'est que, probablement, dit Kamal, les présents dont le roi avait accompagné cette liberté ne suffisaient pas à mon ambition, comme la fortune que le prince Euric a donnée au vieux Haben-Moussi ne suffit pas à celle de son fils Mascezel. Je fais de mon esclavage ce que tu fais de ta domesticité.

— Mais ton esclavage n'a de bornes que la volonté du maître, reprit Mascezel, et mon service finit à un jour marqué par mon marché; ton esclavage est honteux, car tu le partages avec les hommes les plus vils, tandis que ma domesticité est honorable, car je l'exerce avec les plus nobles Visigoths, attachés comme moi à la maison du prince.

— Tu as peut-être raison, dit le nain, mais nous verrons qui de nous deux arrivera le plus vite au but qu'il se propose.

— Il me semble, continua Mascezel, que si la richesse est le tien, tu dois l'avoir atteint, car le prince, si libéral pour tous, est plus que prodigue envers toi.

— Il me semble, ajouta Kamal, qu'il ne t'épargne pas non plus l'or et les présents, et tu as lieu d'être aussi satisfait que moi.

— Sans doute... si la richesse était ma seule ambition, s'écria le Maure.

— Et qui t'a dit que je n'en aie pas aussi une plus élevée? repartit le nain.

— Je serais curieux, reprit Mascezel d'un ton ironique, de connaître l'ambition du nain Kamal, esclave et bouffon du prince Euric.

— Je le crois, répondit celui-ci ; mais le nain Kamal, esclave et bouffon, a un grand avantage sur le domestique écuyer, c'est qu'il connaît l'ambition du Maure Mascezel.

— Esclave, reprit Mascezel en se levant à demi, je ne sais si tu la connais, mais si je croyais un moment que tu pusses avoir la pensée de la trahir, je te jure que cette pensée mourrait à l'instant même avec toi.

A cette menace, Armand répondit par une espèce de ricanement sauvage ; mais le nain se contenta de dire en retirant ses pieds de la fontaine et les exposant au soleil :

— Ne t'occupe point de cela, mon brave Armand ; la colère qui a troublé l'âme de Mascezel est comme la poussière de mes pieds qui a troublé l'eau de cette fontaine : dans un moment il n'y paraîtra plus.

— Sans doute, répondit Armand ; mais la fange restera au fond de l'eau.

— Et peut-être aussi au fond de l'âme, veux-tu dire.

— Kamal! s'écria Mascezel, cette eau qui a si bien lavé la poussière de tes pieds peut effacer de même le sang dont mes mains seront teintes tout à l'heure, si tu ne te tais point.

— Oh! crois-moi, Mascezel, si tu savais où mes pieds ont ramassé cette poussière, tu serais plus curieux d'entendre mes paroles qu'altéré de mon sang.

Depuis un moment la figure de Mascezel avait exprimé une colère extrême, mais tout à coup le visage du Maure s'apaisa, son œil se rasséréna, et il répondit en souriant et d'une voix douce et flatteuse :

— Eh bien! Kamal, ne sommes-nous plus bons compagnons et faut-il toujours nous quereller?

— Voilà comme je te voulais, Mascezel, dit le nain, pas une ride sur le front, point de menaces dans les yeux, quoique la colère soit dans le cœur : c'est un rôle qu'il faut que tu apprennes à jouer.

— Envers toi, jamais; esclaves attachés à la même chaîne, devons-nous nous en servir pour nous écraser l'un l'autre?

— C'est ce que tu pourras décider bientôt quand tu auras accompagné ton maître et le mien dans le voyage qu'il a entrepris dans ce pays, et quand tu seras entré avec lui dans les diverses demeures où j'ai été annoncer son arrivée.

— Toi, dit Mascezel, tu ne viens donc pas de chez mon père?

— Non.

— Et ce message que le prince t'a donné pour Haben-Moussi, devant moi, devant le roi Théodoric et tous ceux de sa cour? s'écria Mascezel.

— Ce message, répondit le nain, était un prétexte pour expliquer aux yeux du roi ma sortie de Toulouse.

— Ainsi donc, il m'a trompé, cria le Maure, et cet anneau de fiançailles que je croyais destiné à...

Mascezel qui s'était laissé emporter, s'arrêta, et Kamal reprit :

— Cet anneau que tu croyais destiné à ta sœur Sathaniel, n'est-ce pas?

— Eh bien oui, à ma sœur ; cet anneau, il te l'a donné pour quelque noble fille des Visigoths, sans doute?

— Cet anneau n'a été remis par moi à aucune autre femme, dit Kamal ; il n'a été qu'un signe de reconnaissance pour me faire admettre partout où je me suis présenté.

— Alors, je ne te comprends plus, reprit Mascezel, et je m'explique moins que jamais le voyage du joyeux et voluptueux Euric dans ces rudes contrées.

— C'est que ce voyage n'est pas celui du voluptueux Euric, reprit le nain en baissant la voix, mais celui de l'ambitieux Euric.

auprès des barbares qui envahissaient les Gaules que la plupart des misérables à qui leur patrie n'offrait plus de ressources cherchèrent des maîtres. Les uns se vendirent pour un temps limité, et d'autres pour toute leur vie. Il y avait encore des domestiques chargés d'emplois particuliers dans chaque maison, et ceux-là étaient indifféremment esclaves ou simplement attachés par un marché temporaire. Parmi ceux-ci se trouvaient ceux qui remplissaient les fonctions suivantes :

Major	l'intendant.
Infestor....	le cuisinier.
Scantio.........	l'échanson.
Marescalus......	le maréchal.
Strator.................	le cuisinier.
Faber-ferrarius	le serrurier.
Aurifex.................	l'orfèvre.
Carpentarius...........	le charpentier.
Vinitor.................	le vigneron.
Porcarius	le porcher.
Ministerialis	l'inspecteur de l'intérieur de la maison.

(14) Chorier, dans son *Histoire du Dauphiné*, liv. II, prétend que les lieues gauloises n'étaient que de quinze cents pas, selon le témoignage d'Ammien Marcellin, tandis que, selon Catel, *Histoire du Languedoc*, livre II, ces lieues auraient eu près de quatre mille pas. La supputation que Jornandès fait de la campagne de Châlons, où Attila fut vaincu, semble donner raison à Chorier. Quant aux milles romains, il y en avait de grands et de petits; il y en avait de cinq mille pieds. Les peuples du Nord comptaient par soixante portées, la portée douze cordes, la corde douze aunes, l'aune deux pieds et demi, le pied douze pouces. Du reste, c'est cette confusion dans la mesure des distances qui rend souvent si difficile l'intelligence des auteurs anciens quand ils parlent de la marche des armées. Ainsi la plupart des auteurs, voulant désigner l'étendue de la forêt Hercynie, disent qu'elle avait trente jours de marche, dans le sens où elle longeait le Danube ; mais ils ne disent point ce qu'ils entendaient par une journée de marche. Les Africains n'ont pas d'autre mesure de l'espace que le jour ou station, et ils le divisent par heures.

— Que veux-tu dire ?

— Mascezel, ajouta Kamal, est-ce donc ceux qui cachent des pensées de liberté sous un visage d'esclave et la soif du commandement sous une apparence de servilité, qui doivent s'étonner qu'une vie de mollesse et d'amour recouvre de même des projets de meurtre et d'ambition ?

— Il se pourrait ?

— Cet anneau m'a servi, je te l'ai dit, à me faire accueillir avec confiance des plus nobles Visigoths, et lorsque je leur ai annoncé, en le leur présentant, que le jour était venu de se rendre chez le comte Bold pour la grande chasse qui s'y préparait, j'ai deviné dans leurs regards alarmés, dans leurs questions imprudentes sur mon voyage, que ce n'était pas un message de fête et de plaisir que je leur apportais.

Mascezel resta immobile comme s'il n'osait comprendre le sens véritable de ces paroles. Après ce moment d'hésitation, il porta un regard inquiet autour de lui, et reprit en examinant attentivement Kamal :

— Et le prince Euric t'a fait une pareille confidence?

— Le prince Euric est aussi prudent que son écuyer Mascezel. Tu ne m'as pas dit, toi, les espérances que tu avais fondées sur l'amour du voluptueux Euric pour la belle Sathaniel, et pourtant tu vois que je les connais.

— Et qui t'a fait soupçonner les projets du prince ? dit le Maure, sans paraître avoir entendu le nom de sa sœur.

— Quelques observations que je ne pourrai continuer, puisque je ne l'accompagnerai pas dans ses diverses visites, répondit Kamal.

— Et ces observations, il faudra que je les complète, moi : c'est là ta pensée, je suppose? continua le Maure.

— Oui.

— Et au profit de qui ?

— Mascezel, répliqua le nain avec impatience, apprenons d'abord les projets de notre maître, et plus tard nous verrons s'il y a profit à les seconder.

— Ou à les trahir, n'est-ce pas? Et tu oses me faire cette proposition en face, et tu ne crains pas que je n'avertisse ton maître et le mien ?

— Non, je ne le crains pas, car dès ce moment je puis te dire que les promesses faites à Sathaniel, dans une nuit d'amour où le frère veillait à la porte de sa sœur, je puis te dire que ces promesses ne seront pas tenues.

— Tu mens, tu mens, misérable ! s'écria Mascezel.

— Je ne sais si je mens ou si je me trompe, reprit le nain, mais tu pourras t'en assurer.

— Oh ! si tu disais vrai, répliqua Mascezel avec rage, c'est moi qui ajouterais une marque de sang à ce chêne.

— Et à quoi te servirait la mort du prince Euric?

— A me venger.

— Et à quoi te servirait la vengeance ? A mourir sur la croix à laquelle le roi Théodoric ne manquerait pas de faire clouer l'assassin de son frère.

— Théodoric, s'écria le Maure, Théodoric récompenserait sans doute l'assassin du frère qui veut l'assassiner.

— Tu te trompes, répondit Kamal d'un ton étrange; et d'ailleurs comment prouveras-tu à Théodoric les projets coupables de son frère ?

— En les épiant, en les surprenant.

— Voilà précisément ce que je te demandais.

— Et ce que je ferai, dit Mascezel d'un air de menace.

— A la bonne heure, reprit le nain. Il s'arrêta, puis il continua plus bas : Tu comprends maintenant que la vengeance doit dormir au fond de ton cœur, comme la poussière de mes pieds au fond de cette fontaine ; tu comprends que, lorsque le prince arrivera, il faudra qu'il puisse se fier à la sérénité de ton visage pour t'emmener aux lieux où la soif de régner va le conduire, comme il se fiera à la limpidité de cette eau pour y désaltérer la soif que lui aura peut-être donnée une longue course. Qu'il ignore le ressentiment que j'ai jeté dans ton âme, comme il ne verra pas la poussière que j'ai jetée dans cette eau.

— Mais n'as-tu point d'autres renseignements à me donner ?

— Aucuns ; et j'attendrai de toi ceux qui doivent nous décider. Seulement, suis bien mon conseil ; sois prudent : entends et n'écoute pas ; vois tout et ne regarde rien ; car c'est ainsi qu'il fait, lui ; et n'oublie pas qu'au moment où il te soupçonnerait de le soupçonner, il ne ferait pas comme toi, il n'attendrait pas d'être assuré que tu le trahis pour te sacrifier à sa sûreté.

— Le voilà ! le voilà ! s'écria Armand, montrant au loin un guerrier qui paraissait au sommet d'une colline éloignée.

— Armand ! Armand ! s'écria le nain en s'enfuyant vers les broussailles où il disparut aussitôt, quoi que le prince puisse te demander, promets de le faire ; quelque marché qu'il vienne te proposer, accepte-le. Quant à toi, Mascezel, regarde et tu décideras.

Puis, sans attendre ni la réponse de Mascezel ni celle d'Armand, il s'éloigna, et tous deux purent juger de la vélocité de sa course à l'agitation des broussailles qui le cachèrent entièrement, et parmi lesquelles il traça un sillon aussi rapide qu'eût pu le faire un lévrier lancé à la poursuite d'une bête fauve.

III. — LE FRÈRE DU ROI.

Le cavalier qu'Armand avait aperçu à l'horizon s'arrêta un moment pour s'orienter ; il ne fut pas longtemps à reconnaître l'endroit qu'il cherchait, car le chêne royal était si remarquable au milieu de ce pays dénudé, qu'il attirait les regards de quelque côté qu'on arrivât. Aussitôt Euric, car c'était bien lui, précipita le galop de son cheval jusqu'au pied de la colline où il se trouvait, malgré la raideur de la descente, et il gravit du même train la colline du chêne royal, malgré la raideur de la montée.

Mascezel le suivait des yeux toutes les fois que le terrain permettait de l'apercevoir. Lorsqu'il le vit maintenir en montant l'allure rapide de son cheval, il ne put s'empêcher de s'écrier :

— Oh ! que voilà bien la barbare insouciance du maître qui dévore pour la satisfaction d'un instant la force et la vie de tout ce qui lui appartient. Il n'y a qu'un Visigoth qui puisse forcer un si noble cheval à monter au galop un si rude chemin. C'est risquer de rendre ce cheval poussif.

— Et peut-être aussi, reprit Armand, n'y a-t-il qu'un Visigoth qui osât descendre au galop la colline qu'il vient de quitter. C'était risquer de se briser le crâne si le cheval eût fait un faux pas.

— Qu'est-ce que cela prouve ?

— Qu'il ne faut pas attendre de ménagement et de prudence pour la vie des autres d'un homme qui en a si peu pour la sienne.

Le Maure paraissait tellement occupé à suivre la course d'Euric qu'il ne répondit pas, et bientôt le prince fut à côté d'eux. A peine arrivé, il sauta à terre : Mascezel s'approcha du cheval et le couvrit de son manteau en essuyant la sueur qui ruisselait de tous ses membres.

— Est-ce là l'homme que je t'ai dit de me trouver ?

Mascezel, tout occupé du cheval du prince, ne répondit pas, et celui-ci répéta sa question qui demeura sans réponse.

— Mascezel, s'écria-t-il avec impatience, laisse là cette bête, et réponds-moi.

— C'est un cheval perdu.

— Eh bien ! après celui-là un autre ; réponds d'abord : est-ce là l'homme que je t'ai demandé ?

— Si vous êtes le prince Euric, dit Armand en s'avançant, c'est moi que vous cherchez.

Euric contempla avec un étonnement mêlé d'admiration le Bagaude qui s'était levé ; mais, avant de lui parler, il jeta un coup d'œil sur Mascezel qui semblait absorbé par le soin qu'il prenait.

— Tu as raison, dit-il à celui-ci, ce cheval ne pourrait guère continuer sa course si on le laissait se refroidir, promène-le un peu jusqu'à ce que je le remonte. Puis, il se retourna vers le Bagaude et ajouta :

— Armand, veux-tu changer la vie errante et misérable que tu mènes, contre une existence heureuse et assurée ?

— Je n'ai point une vie errante, répondit le Bagaude, et mon existence est assurée.

— Du moins est-elle misérable.

— La misère est partout où les désirs sont immodérés, prince Euric ! et peut-être ta vie est-elle plus misérable que la mienne.

— Voilà qui est fort bien pensé, répondit Euric, et probablement tu as appris cette belle maxime dans tes entretiens avec le moine Barthélemi.

Armand parut étonné et Euric continua.

— Cependant il semble que tu ne profites pas également bien de toutes ses leçons ; car s'il te prêche la modération dans les désirs, je sais qu'il te recommande aussi l'obéissance aux lois ; et je ne pense pas que ce soit les observer que de se mettre à la tête de tout ce que le pays renferme de brigands.

— Assurément, c'est une belle chose que l'obéissance aux lois, dit Armand ; mais je voudrais savoir où elles sont et en quoi elles consistent. Tout à l'heure, l'esclave que tu m'as envoyé se plaignait de ce que l'on ne pouvait se reconnaître dans la mesure de son chemin ; eh bien ! il en est de même de la mesure de notre obéissance aux lois.

— Comme ceux qui sont citoyens romains, tu peux suivre la loi romaine, dit Euric.

— C'est une science trop difficile et dans laquelle je me suis perdu dès que j'ai essayé de la comprendre, répondit Armand.

— La loi des Visigoths protége tous ceux qui veulent l'accepter, reprit Euric.

— J'ai tenté d'apprendre cette loi visigothe qui vous régit, vous, les vainqueurs de nos vainqueurs, répliqua le Bagaude ; mais c'est tout le contraire de la loi romaine qui est perdue dans des milliers de livres, la loi visigothe n'est écrite nulle part, et la mémoire de vos juges ne lui donne pas toujours le même sens.

— Tu as raison, reprit Euric, que cette observation parut frapper ; je ferai faire un code de nos lois.

— C'est le devoir des rois, prince Euric, dit Armand en appuyant sur les mots roi et prince.

Mais Euric ne fit pas semblant d'entendre et reprit :

— N'y a-t-il pas aussi la loi gauloise ?

— Oh ! celle-ci est comme la loi visigothe; elle n'est écrite nulle part, et, à l'exception des assemblées où se discutent l'impôt et quelques affaires qui intéressent la généralité de la province, elle est

complétement oubliée dans ce qu'elle avait de particulier pour les individus.

— Cependant il est difficile de faire plus que nous n'avons fait en faveur des peuples vaincus. Que serait-ce donc si les Francs, qui nous menacent d'une guerre, avaient envahi la Narbonnaise! ceux-là ne permettent pas, comme nous, que chacun garde les lois sous lesquelles il est né. Non-seulement ils imposent leur règne aux nations, mais encore ils leur imposent leur loi, la dure loi salique. Ce ne sont pas comme nous des hommes élevés dans la sainte religion du Christ, mais des barbares pareils aux Huns, et qui immolent des hommes sur l'autel de leurs dieux (15). Lorsque nous avons pris cette terre, nous n'avons pas dit comme eux : tout est à nous! Un tiers des biens de cette province nous a suffi, et les deux autres tiers sont demeurés aux anciens propriétaires.

— C'est juste, et en cela vous avez été plus humains que nos premiers maîtres, les Romains, qui ont pris d'abord les deux tiers de cette terre où ils étaient entrés par un traité amical, et qui ensuite nous ont enlevé le reste, distribué peu à peu aux bénéficiaires. Mais que nous importe à nous la douceur avec laquelle vous avez dépouillé nos spoliateurs?

— Cela pourrait t'importer beaucoup, si tu voulais suivre la loi sous laquelle tu es né.

— Mais je ne suis né sous aucune loi.

— Et c'est un avantage pour toi, car tu peux choisir alors la loi sous laquelle il te plaira de vivre.

— A condition que ce sera la loi romaine ou la loi visigothe.

— A condition qu'elle pourra te donner des juges, voilà tout.

— Mascezel vit-il sous la loi de ceux de sa race?

— Mascezel vit sous ma protection, et cela doit lui suffire; mais si les Maures étaient assez nombreux en ce pays pour y faire un corps de nation, la loi de Mascezel y serait respectée du moment que la justice pourrait être rendue en son nom.

— Et si Mascezel avait une injure à venger, à quel magistrat s'adresserait-il?

— Mascezel! reprit Euric étonné; Mascezel, ajouta-t-il en regardant le Maure d'un air soupçonneux; mais à quoi bon toutes ces questions à propos de Mascezel?

— C'est parce que je serais probablement dans sa position si j'acceptais les offres que tu pourrais me faire.

— Eh bien! c'est moi qui me chargerais de venger l'injure de Mascezel ou la tienne, de quelque part qu'elle vous eût été adressée.

— Mais tu n'es pas la loi, prince Euric, et je veux connaître la loi à laquelle je pourrais avoir recours.

Euric parut surpris de cette persistance, et s'aperçut que Mascezel s'était rapproché d'eux et les écoutait depuis quelque temps; il répondit alors :

— Ce que j'attends de toi, Armand, n'est pas un service de longue durée et qui puisse t'exposer à des procès d'aucune sorte; il s'agit de paraître dans une cérémonie avec cent de tes hommes, les plus beaux et les plus alertes.

— Et dans quelle cérémonie? reprit Armand.

— Dans celle où il me plaira de te faire paraître, répondit Euric avec impatience; tu seras magnifiquement payé, voilà tout ce que je puis te dire : es-tu à vendre pour de l'or? réponds, oui ou non.

— Encore faut-il que je sache pour quel service.

— Holà! Mascezel, donne-moi mon cheval : cette brute se marchande trop pour ne pas vouloir me tromper.

— Tu juges mal, prince Euric; c'est celui qui se vend en acceptant toutes les conditions qui trompe d'ordinaire; car il se propose en secret de s'en faire de meilleures que celles qu'on lui offre.

Euric avait déjà saisi la bride de son cheval : cette observation d'Armand le retint.

— Mascezel, dit-il au Maure, où as-tu laissé ton cheval?

— Il est au pied de cette colline, dans un lieu où je l'ai caché et où il prend le repos nécessaire au meilleur coursier.

— Va le chercher, et viens me joindre ici, nous allons continuer notre route de ce côté.

— C'est précisément de ce côté qu'il se trouve, et je le reprendrai en passant.

— Mais comme, si nous partons ensemble, repartit Euric avec hauteur, j'arriverai probablement avant toi, il ne me plaira pas de t'attendre, et tu adores trop ton bon cheval pour vouloir le fatiguer par une course trop rapide.

— Mais est-il prudent, dit Mascezel, que je vous laisse seul avec un pareil homme?

— Depuis quand ai-je besoin de la protection d'un autre pour me défendre, et d'où te vient cette prudence pour moi? obéis, et ne t'inquiète pas de ma sûreté; voici qui peut y suffire.

(15) La religion des Huns n'était point comme celle des Visigoths sortis de la Scandinavie : elle reconnaissait un Dieu unique, auquel on immolait tous les ans neuf êtres de toutes les espèces vivantes : neuf chevaux, neuf moutons, etc., etc. Les hommes prenaient rang parmi les animaux dans cette auguste cérémonie et fournissaient leurs neuf victimes.

Et il montra la lourde épée qu'il portait et que soutenait un baudrier de cuir passé sur son épaule droite.

Mascezel s'éloigna d'un air mécontent, et Euric demeura seul avec Armand.

— Tu m'as demandé, lui dit Euric, pour quelle cérémonie j'avais besoin de toi; ce sera pour la cérémonie de mon mariage.

— Cet homme est heureux, dit Armand, en regardant Mascezel qui s'éloignait.

— De qui parles-tu?

— De ce Maure dont la sœur va devenir ton épouse après que le frère aura été ton esclave.

— Te l'a-t-il dit? demanda Euric en regardant Armand.

— D'où veux-tu que je le sache?

— Oui, je comprends que l'espérance d'une telle fortune le rende indiscret.

— C'est donc pour la cérémonie de ton mariage avec elle que tu as besoin de moi?

— Oui, répondit Euric d'un air pensif et presque sans songer à ce qu'il disait; oui, et je veux qu'elle soit si magnifique qu'elle efface la pompe de toutes celles qu'on a vantées dans les siècles. Je veux qu'elle étale le luxe de toutes les nations, et qu'on y voie des hommes de tous les peuples.

— Tu n'as pas d'autre but?

— Point d'autre.

— Et où devrai-je me rendre?

— A Toulouse.

— Quel jour?

— Le saint jour du dimanche, le huitième jour, à partir de celui-ci : ta récompense t'y attendra.

Euric allait s'éloigner quand Armand, qui l'avait laissé monter à cheval, posa la main sur la bride et lui dit :

— J'espérais que c'était pour un dessein plus important que le prince Euric était venu trouver le chef des Bagaudes.

— Le prince Euric n'a pas de plus grand dessein que la satisfaction de ses désirs.

— Je le vois; mais je pensais que ses désirs étaient plus nobles.

Euric resta un moment silencieux, puis il ajouta, sans paraître étonné de ce que le Bagaude venait de lui dire :

— Est-ce donc Mascezel qui t'a fait supposer que je venais pour traiter avec toi d'affaires importantes?

— Mascezel est un esclave qui obéit sans réflexion; mais moi, je ne croyais pas que le prince Euric vînt si imprudemment se livrer à un homme qu'il ne connaît pas, pour s'assurer d'un acteur de plus dans la cérémonie de son mariage.

— Tu oublies que je t'ai demandé cent hommes.

— Et que fût-il arrivé s'il les eût trouvés ici, qu'ils eussent surpris le prince Euric, et qu'au lieu d'accepter le marché qu'il me propose, ils lui en eussent imposé un auquel il eût été forcé de souscrire? Ne sais-tu pas combien cet endroit est fatal à ceux de ta race?

Rien ne semblait pouvoir troubler le calme d'Euric; et il reprit la parole comme s'il n'eût pas entendu l'espèce de menace d'Armand :

— Ainsi donc il est facile de cacher cent hommes dans ces broussailles?

— Et cela est si facile qu'ils y sont, répondit Armand avec violence.

Euric ne fit pas un mouvement pour dégager la bride de son cheval ou tirer son épée, et répliqua :

— Je te croyais à la tête d'une troupe plus nombreuse.

— N'est-ce pas assez pour s'emparer du prince Euric, si je le voulais?

— Ce n'est pas assez pour le marché que je pouvais te proposer si tu eusses été l'homme que je pensais.

Tant de sang-froid étonna la brutalité du Bagaude, qui, décidé d'avance, par les paroles de Kamal, à souscrire aux propositions d'Euric, ne voulait que tenter de l'effrayer; ainsi donc, après avoir gardé le silence à son tour, il reprit :

— Et quel est ce marché?

— Si tu peux réunir dix mille des tiens, je te le dirai à Toulouse.

— Veux-tu voir une partie de ceux qui m'obéissent?

— Volontiers.

Armand donna un signal, et aussitôt, à l'angle des rochers, du fond des hautes fougères, du creux des ravins, sortit une multitude armée, effrayante à voir. C'étaient, pour la plupart, des hommes couverts de tuniques en lambeaux, agitant dans leurs mains des armes de toutes les nations. Euric porta autour de lui un regard calme et résolu.

— Ce serait assez, s'ils savaient obéir.

— Tu vas voir.

Armand fit entendre un signal, et ils accoururent comme une nuée autour du chêne royal sous lequel Euric était avec Armand.

— Voilà qui est bien, dit Euric.

Et se tournant aussitôt vers eux, il leur cria :

— Braves Bagaudes, j'ai donné rendez-vous à votre chef dans la

ville de Toulouse. S'il ose y venir comme je suis venu parmi vous, se fiant à ma parole comme je me suis fié à la sienne, tout ce que vous avez souffert jusqu'à ce jour, de misères et de proscriptions, cessera pour faire place à la richesse et à la puissance. C'est maintenant à vous de voir s'il mérite le nom de roi que vous lui avez donné.

Tout aussitôt il dégagea son cheval et s'étant penché vers Armand, il lui dit :

— Viendras-tu ?

— Et qui m'assurera que ce n'est pas un piége où j'irai ?

— M'en as-tu donc tendu un pour redouter une trahison de ma part ?

Armand se rappela la recommandation de Kamal, et répondit :

— Eh bien ! soit, dans huit jours je serai à Toulouse avec cent hommes.

— Ce n'est plus avec cent hommes que tu dois venir. Il faut que tu en introduises au moins deux mille. Le mouvement extraordinaire qu'occasionnera la cérémonie de mon mariage leur permettra d'entrer sans qu'on les remarque ; ils se glisseront facilement à travers les flots de population venus de tous les environs de la ville. Qu'ils pénètrent par petits groupes séparés et par diverses portes. Puis, donne-leur, comme point de réunion, la place de l'église Saint-Pierre. Là tu leur diras ce qu'ils doivent faire.

— Et comment le saurai-je moi-même ?

— Kamal se trouvera à la porte Décumane et t'introduira dès le matin dans mon palais.

Après ces paroles, il s'éloigna au petit pas de son cheval, saluant les Bagaudes ; puis, arrivé au bas du vallon, il trouva Mascezel qui l'attendait.

— Au galop, maintenant, au galop ! il faut qu'avant la nuit j'aie vu le comte Bold et que je sois rentré dans la ville de Toulouse.

IV.

LES PRÉCAUTIONS.

Le soir de ce jour il y avait une nombreuse réunion au château Narbonnais. Le souper du roi Théodoric était fini ; les esclaves avaient enlevé les nappes de pourpre qui recouvraient les tables, et les vases d'or et d'argent dans lesquels les mets avaient été servis. Pendant que quelques nobles visigoths s'entretenaient dans les diverses parties de la salle, le roi achevait une partie de trictrac (16) avec son frère ; celui-ci perdait avec une insouciance assez remarquable, tandis que le roi suivait les chances de sa fortune d'un regard avare.

Théodoric était un homme d'une taille haute et parée d'une noble prestance. Vêtu comme un soldat, il laissait à ceux qui l'entouraient le luxe des vêtements et des armes. Cette affectation de simplicité personnelle, qui a été observée dans plusieurs hommes d'un génie éminent, a toujours été un moyen de distinction plus sûr que le luxe, à quelque degré qu'on le pousse. Quand le chef d'une nation cherche à se faire remarquer par l'éclat de ses habits, il peut lui arriver d'être souvent surpassé par ceux qui sont au-dessous de lui : tandis qu'il est rare qu'on le suive dans l'oubli qu'il fait de toute parure. En effet, le luxe étant communément l'attribut de la royauté, le souverain est le seul en qui une grande simplicité puisse passer pour extraordinaire et frapper l'imagination des hommes par le contraste du rang et de la modestie du costume. D'ailleurs, les peuples croient reconnaître, dans la négligence étudiée des soins personnels chez un roi, l'occupation des soins plus importants de l'empire. Toutefois, si Théodoric était remarquable parmi tous les nobles Visigoths par la simplicité de ses vêtements, il ne l'était pas moins par la mâle fierté de son visage et la dignité de son maintien : il se laissait rarement dominer par les succès ou les revers dans les petites comme dans les grandes choses. Cependant, en cette circonstance, un dernier coup de dés ayant décidé la partie en sa faveur, il s'écria joyeusement :

— Vous le voyez, mon frère, je gagnerai toujours contre vous !

— En effet, répondit Euric en riant, la fortune ne se lasse point de vous être favorable ; mais comme je ne me lasserai point de la tenter, nous verrons si, une fois enfin, je ne réussirai pas à la saisir. Voyons, voulez-vous essayer d'une dernière partie ? Et, pour que nous puissions juger quel est le plus habile ou le plus heureux de nous deux, je vous joue, en une seule fois, non-seulement tout ce que vous m'avez gagné, mais encore le double de cette somme.

Le roi parut hésiter ; il jeta sur les dés un regard incertain, comme s'il craignait de les voir enfin se tourner contre lui, puis il s'écria vivement :

— Non, non, je suis satisfait ; je vous ai assez prouvé que j'étais votre maître en toutes choses.

— Ou plutôt, trouvez-vous que vous avez assez gagné aujourd'hui ? répliqua Euric avec dédain.

— Oui, repartit le roi d'un air grave, car, moi, je ne veux pas votre ruine comme vous-même.

— C'est que peut-être vous n'osez pas la tenter jusqu'au bout, dit Euric.

— J'ose tout ce dont on me défie, répondit le roi en s'emparant des dés, et, si vous le voulez, je doublerai l'enjeu que vous m'offrez.



Le nain, s'étant assis sur le bord de la fo. taine, défit ses bottines. — Page 4.

(16) Ce jeu, que nous avons nommé trictrac, était le passe-temps favori des plus graves Romains, et le vieux jurisconsulte Mutius Scævola avait la réputation de le jouer très-savamment. On le nommait *ludus duodecim scriptorum*, en raison des douze *scripta* ou lignes qui partageaient également l'*alveolus* ou table. On plaçait régulièrement les deux armées, l'une blanche et l'autre noire, sur cette table, et chaque armée consistait en quinze soldats ou *calculi*, que l'on remuait conformément aux règles du jeu et aux chances ou hasards des *tesseræ* ou dés. Le docteur Hyde, qui détaille soigneusement l'histoire et les variations du *nerdeludium*, nom tiré de la langue persane, depuis l'Irlande jusqu'au Japon, prodigue, sur ce sujet peu intéressant, une abondance d'érudition classique et orientale. (Voyez *Syntagma*, *dissertat.*, t. II, p. 217-405.)

« Quibus heris viro tabula cordi est, tesseras colligit rapide. »

(*Apoll.* l. I, ep. II.)

— Et moi, j'accepte tous les enjeux, répondit Euric. Commençons !

La partie s'engagea de nouveau au milieu des regards curieux de tous les nobles qui entouraient la table. La fortune, d'abord si favorable au roi, tourna tout à coup contre lui, et, en quelques minutes, il perdit non-seulement tout ce qu'il avait gagné, mais encore une somme très-considérable. Au dernier coup de dés, qui amena la perte de cette partie, l'humeur qui s'était emparée du roi éclata violemment, et il frappa la table du poing, en s'écriant :

— J'ai donc perdu !

— Et vous avez perdu, dit son frère en le raillant toujours, vous avez perdu la partie qu'il était important de gagner : et s'il est permis à un joueur heureux de donner un conseil à un joueur qui perd, je vous dirai, mon frère, que vous appliquez trop votre attention aux petites combinaisons de ce jeu, et que vous vous laissez toujours surprendre par quelques coups hardis dont vous ne supposez pas vos adversaires capables.

— Vous vous trompez, mon frère, lui répondit le roi, je vous crois capable de tout.

— Eh bien ! nous reprendrons la partie quand vous voudrez.

— Quand elle se présentera, dit le roi, je serai prêt.

Puis il fit un geste, et tout le monde se retira en silence, tandis que, le coude appuyé sur la table, Théodoric regardait les dés avec une remarquable tristesse. Pendant que tout le monde s'éloignait, deux hommes s'étaient mis à l'écart.

L'un, vêtu à la manière romaine, était le fameux jurisconsulte Léon, jeune et inconnu encore à cette époque, mais qui devint plus tard illustre par les sages conseils qu'il donna au successeur de Théodoric et par le code des lois visigothiques dont il fut le rédacteur; l'autre, portant l'habit étroit des Visigoths, s'appelait Gandoin, surnommé le tueur d'ours. Il s'était vanté de tapisser toute sa demeure avec des peaux de ces féroces animaux, et il avait tenu sa parole. Au moment où la partie finissait, ces deux hommes échangèrent entre eux quelques paroles.

— Je ne le croyais pas si avare, dit Léon.

— Tu devrais dire si superstitieux. Théodoric ne joue pas une partie de dés, qu'il ne rattache à son succès le succès de quelque affaire importante. Les dés sont pour lui les augures qui ont remplacé les oracles des poulets sacrés, du vol des oiseaux et des entrailles des victimes. Et si j'ai bien compris les paroles qu'il adressait à son frère, il cherchait, dans cette partie, à deviner s'il réussirait à déjouer toutes les conspirations du prince Euric contre lui.

— Est-ce donc pour cela qu'il nous a ordonné de rester seuls avec lui ?

— Il va te le dire lui-même, répondit Gandoin, car tout le monde s'est enfin retiré.

A ce moment Théodoric, qui était resté immobile devant la table, se leva soudainement, et, montrant que Gandoin avait bien deviné sa pensée, il dit en repoussant les dés avec colère :

— Qu'il me gagne à ce jeu, où il passe les nuits et les jours, j'y consens; mais puisqu'il a osé en engager un plus terrible avec moi, il apprendra tout ce qu'il peut y perdre.

— Il devrait y perdre la vie, dit brutalement Gandoin en prenant la parole.

Le roi secoua lentement la tête en poussant un profond soupir, et témoigna seulement de cette manière qu'il avait entendu ce terrible conseil, et qu'il n'était pas disposé à le suivre ; puis il se promena dans la salle, absorbé par ses pensées, et sembla s'interrompre tout à coup lui-même en disant vivement :

— Avant de prendre nos dernières mesures, il faut entendre nos derniers renseignements.

Aussitôt, ayant donné un signal particulier, une porte s'entr'ouvrit, et le nain Kamal fut introduit par un chambellan.

D'abord il raconta ce qui s'était passé jusqu'à l'arrivée du prince Euric sous le chêne royal ; puis il dit qu'il l'avait vu de loin s'entretenir avec Armand.

— Mais, s'écria brusquement le roi en interrompant le nain, que veut-il faire de ce Bagaude Armand ?

— Roi, dit Kamal, le prince Euric ne dit à chacun de ses serviteurs qu'une part de ses projets, et il n'y a qu'un esprit aussi habile que le tien qui puisse les comprendre dans leur ensemble sur quelques indices épars.

— As-tu jeté, dit le roi, dans l'âme de Mascezel les soupçons que je t'avais ordonné d'y faire naitre ?

— Je l'ai fait.

— Et cet anneau que le prince Euric t'a remis comme signe de reconnaissance, tandis qu'il voulait nous persuader que tu le portais à Sathaniel, cet anneau, qu'en as-tu fait ?

— J'ai dit au prince, d'après vos ordres, que je l'avais perdu, et d'après vos ordres aussi je vous le rapporte.



Il frappa la table du poing, en s'écriant : — J'ai donc perdu ! — Page 9.

Le roi le prit des mains du bouffon et le déposa à côté de lui; il le regarda un moment en silence, et murmura à demi-voix et avec un sourire satisfait :

— C'est un coup de dés bien imprudent, mon frère, que vous avez fait là, en remettant cet anneau de fiançailles à votre bouffon.

Puis, après un moment de réflexion, il dit à Kamal :

— Et tu ne sais rien de ce qui a été convenu avec le chef des Bagaudes ? Quoi ! tu as l'ambition de devenir leur roi, et tu ignores jusqu'à leurs plus misérables projets !

— Tenez vos promesses, dit Kamal, et comme alors les Bagaudes n'auront d'autres projets que les miens, vous en serez instruit ; tout ce que je puis vous dire maintenant, c'est qu'Armand doit se présenter dans huit jours à la porte Décumane, et que je suis chargé de le conduire secrètement dans le palais de mon maître.

— Eh bien ! repartit le roi, tu le conduiras dans le mien, et j'apprendrai de lui ce que tu ne peux pas me révéler ; et maintenant, dis-moi, pourras-tu suivre Euric chez le comte Bold ?

— Je dois l'y précéder dès demain, et vous savez que le rendez-vous général n'a lieu que dans deux jours ; je dois l'y précéder, dis-je, pour faire savoir au comte les noms de ceux qui doivent arriver.

— Va donc, dit Théodoric, et n'oublie pas la récompense qui t'attend si tu es fidèle au serment que tu me fis lorsque, par mon ordre, tu t'es vendu au prince Euric.

— Oui, dit le bouffon en riant, fidèle envers vous et traître envers lui ; vendu comme esclave au prince, pendant que j'appartenais au roi comme espion : c'est avoir fait preuve d'assez d'habileté pour mériter d'être roi des Bagaudes.

Théodoric fit un geste par lequel il ordonna au bouffon de sortir, et après l'avoir suivi des yeux pendant qu'il quittait la salle :

— Oui, oui, reprit-il dès qu'il fut sorti, tu es trop habile en trahison pour que tu ne reçoives pas la récompense que tu mérites, un juste supplice.

Aussitôt après, et avant de reprendre son entretien avec ses conseillers, Théodoric donna un nouveau signal, et un second personnage fut introduit par une autre porte et par le même chambellan.

C'était un homme d'une taille élevée, d'une maigreur excessive, et qu'à l'habit qu'il portait on reconnaissait pour un de ces moines qui, sur les montagnes des Pyrénées, dans les austérités et la retraite, cherchaient à imiter la vie des fameux solitaires du désert et à acquérir la réputation de sainteté de ces hommes extraordinaires (17).

On pouvait lire sur le visage de celui-ci un caractère d'exaltation qui ne devait redouter aucun danger, et en même temps une obstination brutale qui ne devait non plus redouter aucun moyen de parvenir.

Ainsi qu'au nain, le roi lui adressa la parole, mais d'un ton de respect et presque d'affection.

— Barthélemi, lui dit-il, le terme de tes longs travaux est enfin arrivé, et bientôt tu en recueilleras le fruit ; bientôt la mitre d'évêque remplacera le capuchon du moine.

— Roi, répondit Barthélemi, si j'ai accepté cette récompense pour prix de mes services, ce n'est pas par ambition pour moi, mais parce que j'espère mieux servir la vraie religion du Christ, dans cette place élevée, que dans l'humble place que j'occupe maintenant.

— Je l'espère bien aussi, répondit le roi d'un ton de parfaite humilité, et si moi-même je n'ai pu encore te permettre de convertir les Visigoths au catholicisme que par la prédication secrète, c'est qu'il serait imprudent que je leur donnasse moi-même un exemple de conversion ; j'attendais que je pusse leur en offrir un parmi les plus nobles familles.

— Et tu le pourras dès que tu le voudras, répondit le moine ; car la fille du noble comte Bold est entrée depuis longtemps dans le giron de la véritable Église.

— C'est bien, dit le roi, elle aura aussi sa récompense, et son union avec le jeune Firmin légitimera l'amour auquel elle s'est abandonnée pour lui, amour sur lequel l'aveugle ambition de son père a dû bâtir de merveilleux projets, grâce aux récits mystérieux que je t'ai ordonné de lui faire sur la naissance probable de ce jeune Firmin.

— Je la croyais certaine, dit le moine.

— Et c'est ce que le temps éclaircira, reprit Théodoric en l'interrompant vivement ; il suffit que les espérances que tu as fait naître dans le cœur du comte Bold lui aient fermé les yeux sur le coupable amour de sa fille.

— Puisque tu l'appelles coupable, dit gravement le moine, pourquoi m'as-tu forcé de l'encourager lorsque je t'en ai averti ?

— Parce que, répondit le roi, j'ai pu laisser commettre la faute que j'avais le pouvoir de réparer, et qu'elle l'a commise sans savoir si elle pourrait en obtenir l'absolution. Au reste, écoute mes derniers ordres. Tu vas rentrer dans ton monastère, et tu feras observer la route qui conduit chez le comte Bold et qui longe le pied de la tour que tu habites. Après-demain, de nombreux chasseurs passeront sur cette route pour se rendre chez le comte Bold ; parmi eux se trouvera le prince Euric. Lorsque tu l'auras vu se diriger vers le château du comte, tu feras faire à la croix qui domine cette tour le signal accoutumé, et puis tu regarderas du côté de Toulouse, et quelques moments après tu apercevras de même un signal sur la colline noire, et tu le répéteras.

— Et à qui dois-je transmettre ces signaux ?

— Ceux qui devront les recevoir seront à leur poste. Mais il est temps que tu t'éloignes de Toulouse ; il faut que tu en sortes avant le jour levé, afin qu'on ne soupçonne pas notre entrevue.

Le moine s'éloigna aussitôt, et Léon dit au roi :

— Singulière religion que celle qui a aidé à la perte d'une jeune fille ! Plaisante humilité que celle qui veut une mitre pour récompense ! J'ai vu rarement un hypocrite plus confiant.

— Tu aurais dû dire un fanatique ; car je suis assuré qu'il nous a parlé de bonne foi. Mais nous n'avons pas encore fini, il nous reste à entendre le plus important de tous ceux qui surveillent les actions de mes ennemis, c'est-à-dire le jeune Firmin.

— Et sans doute, comme les autres, dit Léon, ce jeune homme a quelque sotte ambition que tu as adroitement flattée ?

— Tu dis vrai ; et cependant ce titre d'empereur que j'ai fait briller à ses yeux ne l'eût peut-être pas décidé à me servir, si je ne l'avais alarmé sur la vie et l'honneur de cette jeune Alidah.

— C'est que le sang qui coule dans ses veines n'est pas habitué à la trahison, reprit Gandoin.

— Silence, repartit le roi ; oublies-tu qu'un pareil secret révélé trop haut ébranlerait jusqu'en ses fondements les murs de ce palais ?

— Quel est donc ce jeune homme ? reprit Léon, piqué du mystère que le roi semblait vouloir lui faire.

Théodoric, remis du trouble que lui avaient causé les paroles de Gandoin, répondit :

— Ne le sais-tu pas ? C'est un orphelin déposé, par une main inconnue, chez le vieil Attale, cet autre bouffon que mon prédécesseur Alaric fit empereur pendant quelques mois (18). Cette main inconnue a de même pourvu à la fortune de ce jeune homme ; voilà tout ce que j'en sais.

— Ou tout ce que tu en veux dire, répliqua Léon avec la même humeur qu'il avait montrée d'abord.

— Sais-tu combien les secrets des rois sont dangereux, dit Théodoric, pour vouloir les pénétrer ainsi ?

— Je sais, répliqua le ministre, que lorsque tu m'as fait venir de Narbonne, où j'étais avocat (19), tu m'as dit que j'aurais la première place dans ta confiance pour t'aider à régir les affaires de ton royaume. Il y a longtemps que je m'aperçois que je ne suis qu'un instrument dans tes mains, comme les hommes qui viennent de sortir. Tu tires de moi des conseils comme tu tires d'eux des services, sans que nous sachions ni les uns ni les autres où services et conseils doivent aboutir. Qu'ils acceptent un pareil office, je le comprends, mais tu comprendras aussi que, moi, je le refuse.

Léon fit un pas pour se retirer ; mais Théodoric l'arrêta aussitôt.

— Demeure, lui dit-il ; il faudra bien que tu apprennes tôt ou tard ce secret, et tu ne seras pas longtemps sans en être instruit ; cependant éloignez-vous tous deux, car ce jeune homme éprouve déjà assez de honte à remplir devant moi les devoirs que je lui ai imposés. L'espionnage et la délation ne lui vont pas, et s'il supposait qu'un autre que moi est instruit des services qu'il me rend, il refuserait de les continuer plus longtemps, quelque danger qu'il y eût pour lui dans ce refus. Je vous rappellerai bientôt, et sans doute, Léon, tes conseils m'aideront à sortir des piéges dont l'ambition de mon frère m'entoure incessamment.

— Oh ! si tu voulais les briser par l'épée, s'écria Gandoin, tu ne serais pas obligé de dénouer avec tant de peine ces intrigues ténébreuses.

Le roi secoua encore lentement la tête, et, poussant encore un long soupir, il répondit avec tristesse :

— Non, non, Gandoin, il n'y aura plus de sang versé dans ma famille.

Gandoin fit un geste violent d'impatience ; et le roi lui montrant du doigt la porte par où il devait se retirer avec Léon, répondit à ce geste de Gandoin par ces seuls mots :

— Je ne le veux pas, je ne le veux pas.

Presque aussitôt le même chambellan introduisit le jeune homme dont il venait d'être question ; et si nous ne rapportons pas ici l'entretien qui eut lieu entre lui et le roi, ni la délibération qui suivit cet entretien et qui eut lieu entre le roi et ses deux ministres, c'est que les événements qui vont suivre en instruiront suffisamment le lecteur.

V. — LE PREMIER CHATEAU.

Avant de le faire pénétrer chez le comte Bold, avant de raconter ce qui s'y passa, nous devons dire quel était le château dans lequel se

(17) L'Égypte, mère féconde de toutes les superstitions, donna l'exemple de la vie monastique. Antoine, né dans la Basse-Thébaïde, et dont l'éducation avait été très-négligée, distribua son patrimoine, abandonna très-jeune sa famille et son pays, et exécuta sa pénitence monastique avec toute l'intrépidité et la singularité du fanatisme. Après un noviciat long et pénible au milieu des tombeaux et dans les ruines d'une tour, il s'avança hardiment pendant trois jours dans le désert, à l'orient du Nil, découvrit un endroit solitaire ombragé par quelques arbres et arrosé par un ruisseau, et fixa sa dernière résidence sur le mont Colzim, aux environs de la mer Rouge, où un ancien monastère conserve encore le nom et la mémoire de saint Antoine.

C'est Athanase qui introduisit à Rome la connaissance et la pratique de la vie monastique.

(18) Orose, l. VI, p. 381, justifie l'épithète de bouffon que nous donnons à Attale par ces mots : « In hoc, Alaricus, imperatore facto, infecto, refecto, ac defecto... Mimum risit, et ludum spectavit imperii. »

(19) Léon était d'une famille des plus illustres de Narbonne, et arrière-petit-fils de Fronton, l'un des plus célèbres orateurs de son temps ; il était lui-même habile orateur, savant jurisconsulte et excellent poëte, et aussi recommandable par sa probité et sa sagesse que par son éloquence et son érudition, etc.

Sidoine en parle longuement dans ses lettres et dans ses poésies.

(*Voir Sidoine, lib.* IV, *ep.* XXII ; *lib.* VIII, *ep.* III ; *lib.* IX, *ep.* XIII *et* XVI. *Carm.* XXIII, *vers.* 416 *et seq.*; *carm.* IX, *vers.* 315.)

rendaient le prince Euric et les nobles visigoths qu'il y avait appelés. Depuis longtemps les hommes arrivés à un pouvoir éminent au milieu des révolutions violentes et rapides qui se succédaient dans l'empire romain, avaient senti le besoin de se créer des asiles où ils pussent se défendre dans les jours de mauvaise fortune. Stilicon, ce grand maître de la milice sous Honoré, souverain de l'armée, sous un empereur qui laissait à l'armée le gouvernement de l'empire; Stilicon, disons-nous, et Aëtius, son successeur, furent les premiers qui, sous prétexte de se créer des résidences de plaisir, se bâtirent des forteresses où ils pussent échapper, soit aux dangers d'une révolte, soit à ceux d'une disgrâce (20).

Il n'est pas inutile de constater ce fait à l'époque dont nous parlons, pour montrer que, lorsque la féodalité s'enferma ainsi dans des châteaux forts, quelques siècles plus tard elle suivit une coutume déjà établie parmi les hommes puissants.

Le château du comte de Bold était construit sur une hauteur qui dominait une riche campagne : il l'était avec cette magnificence qui accompagnait alors les moindres monuments. Le mur extérieur se composait de larges pierres soigneusement taillées; ces pierres étaient unies par des ligatures d'airain et de fer qui couvraient les lignes de jonction (21), et semblaient ainsi envelopper toute la construction d'un réseau brillant, tandis que les petits fleurons qui rattachaient toutes ces bandes de fer aux endroits où les lignes verticales se joignaient aux lignes horizontales, pouvaient se comparer aux nœuds de ce filet de métal.

Après cette première enceinte, il s'en élevait une seconde moins soigneusement construite et dans laquelle le ciment remplaçait l'airain. L'intervalle de ces deux enceintes était comblé de terre battue avec force, de façon que le rempart, ainsi construit, avait souvent une épaisseur de vingt et même de trente pieds. Ces murs n'étaient point disposés en angles saillants et rentrants, de manière à ce que chaque partie du rempart pût servir à la défense d'une autre, comme cela se pratiquait dans les fortifications élevées en rase campagne, ou dans des lieux d'un abord moins inaccessible (22).

Déjà l'on avait profité dans celui-ci des défenses naturelles offertes par la difficulté du terrain. Ce château n'en était pas moins entouré de fossés profonds, et l'entrée en était protégée par des portes revêtues, les unes de fer, les autres de cuirs épais (23). Comme on craignait peu, dans un pareil endroit, de voir employer le bélier pour enfoncer ces portes épaisses, on avait dû prévoir que l'incendie serait le moyen qu'on tenterait pour les détruire; aussi avait-on pratiqué au-dessus de chacune un vaste réservoir plein d'eau tout prêt à s'épancher et à éteindre l'incendie si l'on parvenait à l'allumer (24). En outre de ce premier obstacle, il existait en arrière de cette porte une herse qui s'abattait et formait une nouvelle défense dans le cas où la première porte n'eût pu résister à l'attaque des assiégeants (25). Des tours énormes et d'une construction semblable à celle des murs, s'élevaient aux quatre coins de ce château immense, et, de même que les remparts, elles étaient surmontées de parapets (26).

Mais c'est là que s'arrêtait la partie de ce château construite par Maxime Eutrope, préfet des Gaules, qui n'avait pas eu le temps de l'achever. Le comte Bold avait reçu le domaine dont ce château était le centre, dans le partage des terres, et avait fait élever, au milieu de cette vaste enceinte, une maison qui contrastait singulièrement avec la simple richesse de ce monument. Le souvenir de la demeure de ses ancêtres, sans s'être effacé entièrement de la mémoire du comte Bold, n'eût pu lui fournir l'idée d'une construction inconnue dans le pays où il voulait l'édifier, s'il n'eût trouvé, dans un homme appelé Dicenée, l'architecte qui devait satisfaire ses désirs.

Ce Dicenée se disait le descendant d'un fameux Dicenée, philosophe voyageur qui, après avoir longtemps habité l'Égypte, s'était retiré parmi les Goths, à l'époque de la dictature de Sylla; ce vieux Dicenée fut le premier qui enseigna aux Goths les lois de la nature, et importa chez eux l'étude de l'astronomie et de la physique. Changeant, par l'autorité de son génie, les vieilles coutumes de ces peuples, il laissa aux seuls guerriers la distinction d'une longue chevelure, et fit adopter aux prêtres l'usage des thiares (27).

De ce moment, ce qu'on pouvait appeler la noblesse de ce pays avait été divisée en deux classes : les chevelus et les coiffés. L'adoption du christianisme ne changea rien à cette distinction. Les prêtres chrétiens, institués par Ulphile, gardèrent la thiare et l'apportèrent en Italie et dans les Gaules, où les apôtres de la nouvelle foi dédaignaient encore ce somptueux ornement. Les catholiques, après avoir longtemps combattu cet usage, importé par des barbares ariens, l'adoptèrent à leur tour. Et peut-être n'était-il pas sans intérêt de remarquer comment la mitre des prêtres égyptiens n'arriva aux prêtres chrétiens qu'en passant par la nation barbare des Goths.

Du reste, le Dicenée dont nous avons à nous occuper, et qui était au service du comte Bold, justifiait mal de son origine; car il ne pouvait produire, comme tous les nobles visigoths, une généalogie enfermée dans les vers d'une chanson à laquelle chaque génération ajoutait un couplet (28). Il n'en était pas moins fort considéré à cause de ses immenses connaissances. Il n'existait pas une contrée qu'il n'eût parcourue, pas un peuple dont il ne pût décrire les mœurs, pas un desert où il n'eût pénétré. Ceux qui prétendaient le connaître, disaient que c'était un Grec d'Athènes qui avait d'abord été maître d'école dans son pays, puis entrepreneur de bains à Rome. Plus tard, il était devenu directeur d'une troupe de comédiens à Constantinople. Chassé de cette ville par la proscription que la parole de saint Chrysostôme avait attirée contre ces sortes de jeux, il avait disparu complétement.

Le comte Bold l'avait reçu dans le partage qu'on avait fait des prisonniers huns après la défaite d'Attila dans les plaines de Châlons, car Dicenée faisait partie des esclaves de ce roi, chez lequel il était resté pendant près de dix ans.

Ce fut cet homme qui devint l'architecte du comte Bold pour l'achèvement du château qu'il voulait construire. En effet, Dicenée avait longtemps vécu sur les bords du Borysthène, dans cette ancienne patrie des Visigoths occupée alors par les Huns, et il avait gardé un souvenir plus récent que celui du comte Bold, de l'aspect des habitations de ces peuples à demi civilisés.

Voulant imiter leurs palais de bois décrits par Priscus et construits avec une rare habileté, il éleva vers le ciel ces longues et frêles colonnes formées de plusieurs arbres liés ensemble et unies, au sommet par des poutres posées en arc-boutant les unes contre les autres; constructions élégantes et durables, que le luxe des riches chargeait des sculptures les plus délicates. Mais, par un effet digne de l'esprit entreprenant de cet homme, il osa tenter de plier la pierre à prendre ces configurations jusque-là inconnues; et, pour la première fois, grâce à l'obstination de Dicenée et à l'habileté avec laquelle les ouvriers esclaves de la Gaule surent exécuter ses volontés, on vit s'élever, au centre d'un mur romain, un édifice où l'ogive et le pilier gothiques remplacèrent le plein cintre et la colonne antiques (29).

Au moment où est arrivé ce récit, c'est-à-dire deux jours après celui où les scènes que nous avons rapportées s'étaient passées sous le chêne royal et dans le palais de Theodoric, un tumulte considérable

(20) Les jardins et les maisons de campagne, dans lesquels on cherchait à imiter l'élégance italienne, se convertirent bientôt en forteresses, où les habitants des environs se réfugiaient dans les moments de danger (*Gibbon*).

Une inscription (*apud Sirmond., not. ad Sidon. Apollinar., p.* 59) décrit un château, *cum muris et portis, tuitioni omnium*, construit par Dardanus dans ses terres près de Sisteron, dans la seconde Narbonnaise, et qu'il avait nommé Théopolis.

« Cl. Posthumus Dardanus V. inl. et patriciæ dignitatis, ex consulari provinciæ Viennensis, ex magistro scrini lib. ex quæst. ex præf. Gall.; et Nevia Galla clar. et inl. fem. materfam. loco cit. nomen Theopoli est. Viarum usum, cæsi utrimque montium lateribus, præstiterunt. Muros et portas dederunt. Quod in agro proprio constitutum tuitioni omnium voluerunt esse commune. Adnitente etiam V. inl. com. ac fratre memorati viri Cl. Lepido ex consulari Germaniæ primæ, ex mag. memoriæ, ex com. rerum privat. ut erga omnium salutem eorum studium et devotionis publ.:: Titulus pos... ostendi.»

(*Nota ad Sidonium*, 59.]

(21) « Quorum frons exterior grandibus lapidibus constructa, qui crassi quatuor pedes erant, lato ferro aut ære inter se vincti.» (*Dio Cassius, Poliorcet.*, 145.)

(22) « Ambitum muri directum veteres ducere noluerunt : sed sinuosis anfractibus jactis fundamentis clausere urbes, crebrioresque turres in ipsis angulis condiderunt.» (*Veget.*, lib. IV, p. 127.)

(23) « Cavetur præterea ne portæ subjectis ignibus comburantur, propter quod sunt coriis ac ferro tegendæ.» (*Veget.*, lib. IV.)

(24) « Super portam murus ut accipiat foramina, per quæ de superiore parte effusa aqua subjectum restinguat incendium.» (*Veget.*, lib. IV.)

(25) « Ante portam additur propugnaculum in cujus ingressu ponitur cataracta quæ annulis ac funibus pendet; ut si hostes intraverint,demissa,eadem extinguantur inclusi.»

(26) Le parapet n'est autre chose qu'un garde-poitrine : *tegmen pectoris; para pectus*, dont les Italiens ont fait *para petto*, et nous *parapet*.

(27) Voici en quels termes Jornandès parle de ce Dicenée :

« Dehinc regnante in Gothis Boroista, Diceneus venit in Gothiam, quo tempore Romanorum Sylla potitus est principatu, quem Diceneum suscipiens Boroista, dedit ei pene regiam potestatem...

» ...Omni pene philosophia eos instruxit; erat enim hujus rei magister; nam ethicam eos erudivit, ut barbaricos mores ab eis compesceret; physicam tradens, naturaliter propriis legibus vivere fecit, quas usque nunc conscriptas, Bellagines nuncupant : logicam instruens, eos rationis supra ceteras gentes fecit expertes : practicen ostendens in bonis artibus conversari suasit : theoricen demonstrans signorum duodecim, et per ea planetarum cursus, omnemque astronomiam contemplari edocuit...

» Elegit namque, ex eis tunc nobilissimos, prudentiores viros, quos theologiam instruens, numina quædam et sacella venerari suasit fecitque : sacerdotes, nomen illis pileatorum contradens, ut reor, quia opertis capitibus tiaris, quos pileos alio nomine nuncupamus, litabant : reliquam vero gentem capillatos dicere jussit, quod nomen Gothi pro magno suscipientes, adhuc in suis cantionibus reminiscuntur...»

(*Jornandès, de Rebus Geticis*, p. 93.)

(28) Voir la note 30.

(29) On a beaucoup disputé sur l'origine de l'architecture gothique. Maffeï, dans sa *Verona illustrata*, l'attribue à la corruption du goût italien. Nous n'avons pas la prétention d'entrer dans une discussion que les uns basent sur l'imitation de la nature, d'autres sur une pensée religieuse. Pour les uns, l'aspect des hautes forêts de sapins, dans le Nord, est le principe de l'architecture gothique, de ses piliers élancés; pour d'autres, l'apparition de la religion chrétienne a révolutionné l'architecture. En citant

avait lieu dans l'enceinte du château. De toutes parts les serviteurs s'empressaient, les provisions arrivaient, et il était facile de voir qu'on attendait un grand nombre de personnes, soit pour une fête, soit pour tout autre sujet. Une vaste salle, qui occupait une partie du monument intérieur, était disposée pour une assemblée ; des bancs couverts de tapis longeaient les murs, et à l'extrémité on avait placé un siége plus élevé, pour le maître de la maison. Dans une autre salle on remarquait les apprêts d'un festin ; et dans la cour, c'est-à-dire dans l'espace libre entre le mur d'enceinte et le lieu d'habitation, une table avait été dressée pour les esclaves et les serviteurs des nobles visigoths qu'on attendait.

Toutefois, si l'on eût remarqué la préoccupation sinistre avec laquelle le comte Bold présidait à ces préparatifs, on eût pu facilement deviner que ce n'était pas pour une fête qu'il attendait tant de convives, quoique ce fût le motif qu'il avait donné à ces apprêts. Depuis longtemps il se promenait soucieusement dans l'enceinte intérieure comprise entre la muraille et le château ; sa fille Alidah l'observait avec inquiétude, lorsque tout à coup un cavalier entra suivi de quatre ou cinq soldats. Le comte Bold recula épouvanté ; et le nouveau venu s'étant avancé et ayant demandé s'il n'était pas attendu :

— Au contraire ! s'écria Bold, mais pas sitôt, et surtout d'une manière si inopinée.

Puis, se tournant vers sa fille, il lui dit :

— Pourquoi Falrick n'est-il pas à son poste, et pourquoi son cor ne m'a-t-il pas averti de la venue du brave Hunieric ?

— Falrik prépare les chants dont il doit égayer votre festin (30) ; et vous savez, mon père, que lorsqu'il est saisi de l'esprit d'inspiration on ne peut obtenir de lui aucun service.

— Tu as raison, ma fille, et cependant il ne faut pas que nous soyons surpris ainsi à l'improviste ; d'ailleurs le festin n'aura pas besoin de chants joyeux et.....

— Comte Bold, dit Hunieric, nous sommes ici pour une fête, et un festin sans chants serait d'un fâcheux présage ; d'ailleurs, ajouta-t-il plus bas, vous devez avoir, sans doute, quelqu'un de plus sûr que votre chanteur, dont l'inspiration troublerait sans doute la mémoire ?

— C'est vrai, répondit Bold, et toi seule, ma fille, peux remplir ce devoir avec exactitude.

La jeune fille laissa percer un mouvement d'humeur.

— Allons ! lui dit son père, est-ce parce que Firmin t'a dit que le cor meurtrissait tes lèvres roses, que tu crains de m'obéir ?... N'as-tu pas entendu le prince Euric en vanter la fraîcheur lorsqu'il est venu il y a peu de jours ?...

— Et viendra-t-il aujourd'hui ? dit-elle avec inquiétude.

— Je l'attends ainsi que Firmin.

— Tous les deux ! reprit Alidah avec étonnement et tristesse.

— Tous les deux. Sois exacte. Pour toi il y va du bonheur, et pour moi peut-être de la vie.

Et, d'un geste où il y avait plus de prière que de commandement, Bold indiqua à sa fille la porte de la tour la plus élevée ; elle en prit le chemin en réfléchissant sur la singularité qui réunissait, dans une même fête, le prince Euric et le jeune Firmin.

Au moment où elle gagnait le pied de la tour, Bold entraîna Hunieric dans l'intérieur du château, et Firmin parut à la porte extérieure. Il était, dès longtemps, connu des esclaves du comte Bold, et aucun ne fut étonné de le voir suivre Alidah dans la tour où elle montait déjà.

Alidah pouvait avoir seize ans tout au plus, et Firmin, à peine plus âgé en apparence, avait atteint sa vingtième année. La jeune fille portait un vêtement que nous appellerons une robe, parce qu'il servait à une femme, mais qui mériterait plutôt le nom de justaucorps. En effet, il ne faisait pas le moindre pli sur la poitrine ni sur les épaules ; les manches étaient justes, et ce n'était qu'à la hauteur des hanches que la jupe qui tenait à ce vêtement prenait une ampleur considérable ; aucune ceinture ne cachait l'endroit de cette jonction, et une sorte de scapulaire en fourrure descendait, par devant et par derrière, sur ce singulier vêtement. Alidah avait la tête nue ; mais les cheveux, au lieu d'être relevés sur son front, pendaient sur ses épaules, divisés en tresses mêlées de joyaux. Ils étaient d'un blond si doux, qu'il fallait toute la suave fraîcheur de cette jeune fille et la blancheur lactée de son teint pour qu'ils ne parussent point trop pâles. Quoique ses cheveux, ainsi que nous l'avons dit, fussent réunis en longues tresses, ceux qui partaient de la naissance du front et des tempes se trouvaient trop courts pour y être enfermés, ils voltigeaient donc, comme une auréole dorée, autour du visage d'Alidah, et lui prêtaient un aspect si léger, si vaporeux, qu'il était impossible de la voir sans en être frappé. C'était une grâce insaisissable, une ténuité de traits qui semblaient échapper à la description ; enfin, lorsqu'elle levait ses longues paupières et qu'elle répandait autour d'elle son regard bleu et limpide, on l'admirait en la contemplant, sans pouvoir dire comment elle était belle ; car, à cette époque, les peintres n'avaient pas encore trouvé une forme si suave pour les anges, et les hommes n'avaient pas non plus pris le nom des anges au ciel pour le donner à une femme, si belle qu'elle fût.

Le vêtement de la jeune fille annonçait, ainsi que la blancheur de son teint et la couleur de ses cheveux, qu'elle était de ces races scandinaves dont les Visigoths tiraient leur origine (31) ; et certes jamais visage plus doux et plus noble n'eût pu être donné aux premières divinités de ces peuples, aux blanches valkyries qui enlevaient du combat les guerriers morts avec courage (32).

Il n'en était pas de même de Firmin. Sa peau blanche, ses cheveux blonds, semblaient dire qu'il était de la même nation que sa jeune et belle compagne ; mais son costume le faisait reconnaître pour un Romain. Il parlait d'une voix grave et mesurée, et il semblait qu'il eût pris l'habitude de cadencer ses paroles et de régler tous ses mouvements. Ainsi, au moment où il était arrivé au sommet de la tour où la jeune fille se trouvait avant lui, il s'était arrêté pour rajuster ses vêtements et réparer le désordre de ses cheveux ; il s'était approché d'elle avec lenteur ; son visage, d'abord soucieux, était devenu riant ; mais un observateur plus habile ou moins intéressé qu'Alidah eût deviné l'inquiétude que cachait cette affectation de légèreté.

— Quel Dieu ennemi de la beauté de mon Alidah, dit-il, l'a conduite à cette heure sous un soleil si ardent, sans abri pour protéger sa jeune tête ?

— Ce n'est point un Dieu ennemi, Firmin, répondit Alidah qui s'était élancée avec une joie d'enfant vers le jeune Romain, et qui réprima le cri de bonheur qu'elle avait jeté à son aspect, en remarquant l'air moqueur qu'il affectait ; ce n'est pas un Dieu ennemi, reprit-elle avec froideur, c'est l'ordre de mon père.

— Ton père est rude d'appliquer à une jeune fille la punition militaire décrétée par le troisième édit de l'empereur Auguste (33), et de t'imposer une garde qui serait fatigante même pour un vétéran. Il faut désobéir à ton père, Alidah !

— Hélas ! tu ne m'as que trop appris à lui désobéir, reprit-elle avec tristesse ; qu'il retrouve au moins dans mon empressement à satisfaire ses moindres désirs, sa fille qu'il croit innocente et que tu as rendue si coupable.

— Alidah, dit Firmin avec plus de tendresse qu'il n'en avait d'abord montré, notre union ne sera-t-elle pas bientôt bénite par un prêtre, et peux-tu regretter une désobéissance qui t'a donnée à mon amour ?

— Je puis trembler de ce que j'ai fait sans le regretter, répondit Alidah.

— Eh bien ! calme ces vaines craintes qui te poursuivent, car tout ce qui te semble coupable aujourd'hui, demain sera légitime ; tout ce qui est caché sera bientôt avoué.

— Qui te le fait supposer, Firmin ?

— Un message assez extraordinaire que le comte Bold, ton père, m'a envoyé il y a quelques heures.

— Quel message ?

— Oh ! dit Firmin en reprenant son air sombre et son expression amère, un message bien digne de ton père.

— Mon père n'en peut envoyer qui ne soit digne de ton respect.

— Oui, reprit Firmin, le noble comte Bold mérite bien mon respect.

un passage de Priscus à l'appui de notre phrase, nous ne prétendons pas avoir tranché cette grande question ; mais nous avons essayé d'émettre une hypothèse qui n'est pas impossible.

« Intra illa septa erant multa ædificia ; partim ex tabulis sculptis, partim ex trabibus opere puro eleganter compactis et in rectitudinem affabrè dolatis et politis, et quæ erant interjecta, lignis ad tornura elaboratis extructa et composita. Circuli autem a solo in altum assurgebant certa proportione et mensura. »

(*Ex Prisci rhetoris Gothica historia.*)

Du reste, nous avons un monument de l'architecture gothique qui date d'assez loin, pour restituer aux Goths la pensée de cette nouvelle architecture. C'est le modèle du palais de Théodoric représenté sur une monnaie ancienne.

(30) Jornandès, comme on a pu le voir dans les derniers mots de la note 27, parle souvent des chansons des Visigoths, et de l'habitude qu'ils avaient de faire chanter durant les festins. Les chansons étaient à la fois leur histoire et leur généalogie. Toutes les fois que les écrivains de ces époques ont à parler d'événements dont ils n'ont pas été témoins, ils renvoient aux chansons où ils sont relatés, et ils invoquent le témoignage des chansons pour affirmer l'illustration des grandes familles. Sidoine, lorsqu'il vante les habitudes modestes de Théodoric, remarque qu'il n'avait pas, comme ses sujets, de chanteurs, etc.

« Nullus ibi lyristes, choraules, mesochorus, tympanistria, psaltria canit. »

(31) Ex hac igitur Scanzia insula, quasi officina gentium, aut certe velut vagina nationum, cum rege suo, nomine Berich, Gothi, quondam memorantur egressi : qui ut primum e navibus exeuntes, terras attigere, illi loco nomen dederunt ; nam hodie illic, ut fertur, Gothiscanzia vocatur. »

(*Jornandès, p. 83, de Rebus Geticis.*)

(32) La religion d'Odin était encore celle des Goths quand Ulphile vint prêcher et traduire l'Écriture sainte ; car Fritigern, allié des Romains, devint le prosélyte d'Ulphile, tandis que le fougueux Athanaric rejetait l'alliance de l'empire et le joug de l'Évangile. Celui-ci fit promener sur un chariot l'image de Thor et de Woden ou Odin dans toutes les rues du camp, et on brûla dans leurs tentes, et avec toutes leurs familles, ceux qui refusèrent d'adorer le dieu de leurs ancêtres.

(33) Les punitions militaires étaient nombreuses ; celle de monter la garde extraordinairement (*stare per totum diem ante prætorium*) est citée par Suétone ; du reste, Végèce en donne une liste exacte.

En effet, quand on est pauvre et qu'on n'a qu'un trésor, il est juste de l'offrir à celui qui peut l'acheter à plus haut prix, de le présenter à celui-ci, de le laisser espérer à celui-là. Les marchands de belles esclaves et les ambitieux s'entendent merveilleusement à ce commerce.

— Firmin, que signifient ces paroles?

— Alidah, s'écria le jeune homme en la contemplant avec un regard qui semblait à la fois lui promettre l'adoration d'un amant et la protection d'un père; Alidah, pauvre enfant! ah! je te sauverai!

— Tu connais donc le danger qui nous menace? tu sais que le prince Euric.....

— Oui, reprit Firmin, que ce nom rendit à la colère cachée qui semblait l'agiter; oui, je crois qu'il est question du prince Euric dans ce message.

— Et que dit-il?

— Il m'est arrivé singulièrement, reprit Firmin en froissant dans ses mains le parchemin écrit, et en lisant avec attention sur le visage d'Alidah l'attente et la curiosité qu'il excitait à plaisir. Il m'est arrivé singulièrement. Je sortais du bain, et je prenais l'exercice salutaire de la promenade sous le portique, écoutant mon tuteur Attale, qui s'occupait à faire chanter en chœur, à des esclaves grecs, les poésies fescennines faites par Claudien en l'honneur du mariage de l'empereur Valentinien III (34). Elles sont véritablement dignes du sujet, et jamais on n'a peint avec plus de génie les délices de l'amour et les transports d'un époux à peine sorti de l'enfance, poursuivant une épouse d'une beauté achevée. Alidah, veux-tu que je te les dise?

— Non, Firmin, répondit Alidah en devenant rouge et presque humiliée; non, ce que je veux que tu me dises, c'est le message de mon père.

— Tu as raison, je vais te l'apprendre. J'étais donc à me promener après le bain, lorsque les chants d'Attale furent tout à coup suspendus par l'annonce d'un messager du comte Bold. Aussitôt je vois entrer un monstre horrible, un monstre comme je souhaite que tu n'en aies jamais vu, s'il est vrai, comme tu me l'as dit, que déjà notre amour ait besoin d'être placé sous la protection de Lucine; car il serait affreux que le fils de la plus blonde des Vénus, comme dit le prince Euric, eût les cheveux d'un rouge sanglant et les yeux verts et louches de ce nain difforme.

— Quoi! reprit vivement Alidah, c'était un nain, un bouffon, le bouffon du prince Euric?

— Je ne le connais pas, moi; c'est le premier message qu'il m'apportait... à moi..., et j'ignore s'il appartient à ce barbare Visigoth, mais je ne doute point que ce ne soit un bouffon par la manière dont il a parlé à mon tuteur. Il n'a cessé de l'appeler César, divin empereur, maître du monde, comme on le nommait autrefois, quand un caprice d'Alaric le tira des rangs les plus obscurs pour le faire empereur durant quelques mois; mais ce qui augmentait le ridicule de cette scène, c'est que le malheureux vieillard recevait avec une joie et une vanité que tu ne peux t'imaginer, les louanges ironiques et les respects insolents du bouffon. Quant à moi, j'en riais de tout mon cœur, et j'aurais voulu que tu fusses présente pour t'en réjouir avec moi.

— Et qu'est-il venu te dire à toi, ce bouffon? reprit Alidah avec une impatience marquée.

— Il ne m'a point parlé, bien qu'il m'ait longtemps considéré avec une attention qui eût fini par me déplaire si je ne savais que pour ces êtres disgraciés il y a une certaine curiosité plus forte qu'eux, qui les pousse à examiner attentivement ceux que la nature a doués de quelque beauté.

— Firmin! s'écria Alidah, au nom du ciel, qu'est venu te dire ce bouffon?

— Il est venu me remettre cette lettre de la part du comte Bold.

— Et que contient-elle? donne...

Au moment où Alidah allait s'en emparer, Firmin la retint encore et ajouta, comme s'il eût voulu faire éclater l'impatience de la jeune fille en la contrariant:

— Sais-tu qu'il est fort heureux que le comte Bold, ton père, ne soit pas, comme la plupart de ceux de sa race, ignorant des belles-lettres romaines et grecques, car s'il m'eût écrit avec ces caractères bizarres qu'Ulphile (35), l'évêque arien, a inventés pour écrire votre langue, jamais je n'aurais pu m'y reconnaître.

— Firmin, Firmin, s'écria Alidah avec désespoir, pourquoi me traiter ainsi? l'ai-je mérité, moi? ou, si mon père t'a blessé par son message, en suis-je coupable? O mon Dieu! reprit-elle en levant aux cieux des yeux ombragés de larmes, n'est-ce pas assez de mes fautes, et m'en punissez-vous déjà à ce point qu'il me faille douter de l'amour qui me les a fait commettre!

— Oh! s'écria Firmin à son tour avec explosion, ne doute pas de cet amour, Alidah, sur ton âme n'en doute pas. Il faut que tu y croies, il faut que tu saches bien que c'est un amour qui peut tout perdre plutôt que t'abandonner; un amour qui, pour toi, mon Alidah, pourrait obtenir la gloire, la puissance, la renommée; un amour qui, pour toi, mon Alidah, a pu braver l'infamie, le remords, la honte. Oh! si tu ne croyais pas que je t'aime ainsi, que deviendrais-je donc... que serais-je?... Alidah... va... va... Alidah, je t'aime.

Fiirmin détourna la tête pendant qu'Alidah lui disait doucement:

— Oh! pardonne, Firmin, pardonne.

— Tiens, tiens, dit celui-ci en s'éloignant pour cacher des larmes qui roulaient dans ses yeux, le voilà, le message de ton père.

Alidah le prit et se mit à le lire:

« Que Firmin se rende aujourd'hui dans ma demeure: il pourra décider lui-même s'il est digne de la faveur qu'il m'a demandée, en la disputant à un rival sur lequel il lui sera facile de l'emporter. Qu'il ose enfin révéler le secret important que ses paroles m'ont fait soupçonner. Jamais plus belle occasion ne se sera offerte à lui; car il sera en présence des plus nobles et des plus puissants de notre nation. »

— Et qu'est ce secret? dit Alidah.

— Ma foi, j'ignore celui que ton père semble attendre de moi, reprit Firmin, qui semblait s'être armé d'une sorte de gaieté douloureuse contre la pensée intérieure qui l'obsédait; mais je suis bien sûr qu'il en apprendra un aujourd'hui auquel il ne s'attend pas.

— L'as-tu du moins instruit de ton arrivée? dit Alidah, que le ton amer de Firmin affligeait cruellement.

— Je me suis bien donné de garde de la lui apprendre, répliqua Firmin tout à fait revenu à son expression légère et railleuse, il m'eût encore poursuivi probablement de ses éternels récits sur la gloire des Visigoths; il m'eût raconté l'illustration de la famille des Amales et de la famille des Baltes, exclues du trône par les intrigues de la race moins noble de Théodoric Ier.

— Firmin, au nom du ciel, songe à notre situation! s'écria Alidah; songe que bientôt mon père découvrira que je suis une fille criminelle devant lui, sinon devant Dieu, car le prêtre qui doit bénir notre union a favorisé ma désobéissance; songe qu'il se présente une occasion de parler à mon père. Lui-même t'attend, sans doute, pour te confier quelque important secret; et tu le fuis, sous le prétexte d'échapper à un moment d'ennui. Firmin, est-ce là ce que tu m'avais promis?

Elle leva les yeux au ciel, comme si elle eût mentalement ajouté: — Est-ce là ce que j'avais espéré?

— Allons, calme-toi, mon Alidah, reprit Firmin d'un ton plus sérieux; puis il ajouta avec une tristesse qui s'alliait mal à l'heureuse nouvelle qu'il annonçait:

— Si je ne demande pas ta main à ton père, c'est qu'il recevra aujourd'hui cette demande d'une volonté à laquelle il ne pourra la refuser.

— Mais tu n'as pas pensé à ce que peut être ce rival, sur lequel il faudra que tu l'emportes.

— Crois-moi, on ne refuse rien à l'homme qui me protége, dit Firmin avec un ton d'amer désespoir.

— Ignores-tu que le prince Euric vient ici? dit Alidah.

— Que peut t'offrir le prince Euric? repartit Firmin avec une expression cruelle et insolente: de l'or, des richesses. Ton père préfèrera un trône.

— Ah! mon Dieu! protégez-nous! s'écria Alidah, presque désespérée par le ton singulier de Firmin.

Et comme il souriait amèrement en la regardant:

— Ta raison s'égare, reprit-elle; oublies-tu que c'est aujourd'hui qu'il faut parler, que les hôtes de mon père vont arriver, et que le prince sera du nombre?

— Tu en es sûre? dit Firmin.

— Hélas! mon père m'a placée sur cette tour pour lui annoncer leur venue.

— Et par quel moyen?

— En sonnant de ce cor d'argent toutes les fois qu'il paraîtra quelqu'un à l'horizon.

— Le moyen est neuf et singulier; prête-moi ce cor, que je l'examine.

Il prit le cor et s'amusa à en tirer des sons qu'il variait avec art.

(34) Vers fescennins (*fescennii versus*). C'était une espèce de vers libres et grossiers qu'on chantait à Rome dans les fêtes et les divertissements, principalement dans les noces. Ce mot, selon Macrobe, est formé de *fascinum*, charme. Le peuple croyait que ces vers étaient propres à écarter les maléfices.

Pour donner un exemple de ces poésies, nous citerons quatre vers du poète Claudien, dont nous avons parlé dans le texte:

Dices, ô quoties! hoc mihi dulcius
Quàm flavos decies vincere Sarmatas.
. . . .
Tum victor madido prosilias toro
Nocturni referens vulnera prælii.

(Claud., poés. fesc. 112-120.)

(35) « Per Ulphilam episcopum suum arianum (qui litteras Gothicas primus invenit et scripturas in eorum linguas divinas convertit) hujus perfidiæ culturam edocentes, omnem ubique linguæ hujus nationem ad culturam hujus sectæ invitare »

(*Jornandès, de Rebus Geticis*, p. 106.)

« Tunc Gulfilas eorum episcopus gothicas litteras adinvenit, et scripturas sacras in eamdem linguam convertit.»

(*Isidore, Chronicon Gothor.*, p. 167.)

Il est à remarquer que Jornandès et Isidore donnent tous deux un nom différent à l'inventeur des lettres gothiques: l'un l'appelle Ulphile et l'autre Gulfile.

— Quelle folie, quel caprice en un pareil moment ! s'écria Alidah. Firmin, qu'as-tu, mon Firmin, mon amour? Firmin, tu es dans un de ces jours où l'on dirait que ton âme est absente de toi-même; ah! tu n'es plus celui qui agitait devant moi de si nobles espérances de gloire que mes yeux en furent éblouis; tu n'es plus celui qui rêvait une si haute destinée. Oh ! mon Firmin, qu'es-tu devenu ?

— Alidah, je suis devenu ton amant, dit Firmin en riant tristement, n'est-ce pas une assez belle destinée?

Alidah se tut, honteuse et presque indignée.

— Voilà, ce me semble, une cavalcade qui arrive du côté de Toulouse, dit Firmin.

— Déjà? reprit-elle.

Puis, songeant qu'il lui fallait obéir à son père, elle reprit :

— Je reconnais le vénérable Guildin et ses deux fils. Donne-moi ce cor, que je les annonce.

— Un coup de cor suffit pour chacun, dit Firmin, malgré leur suite nombreuse. Ils auront beau faire, les esclaves ne leur tiendront pas lieu d'ancêtres.

Il sonna trois fois du cor, et Alidah le regarda avec étonnement.

— Qui t'a appris cette distinction de nos rangs?

— Et quelle brute ne finirait pas par la retenir, lorsqu'elle a le bonheur de voir ton père tous les jours? Il me l'a mille fois contée. Ah! voici d'un autre côté une basterne traînée par des bœufs; vois comme ils vont lentement, Alidah. Cependant ils arriveront aussitôt que les bons coursiers de Guildin : c'est qu'ils ont pris le chemin le plus court et qu'ils sont partis à temps : si je ne me trompe, c'est Garpt.

— Qui te le fait supposer?

— Je le reconnais au luxe de sa basterne fermée (36), dont le vent agite les rideaux de soie et dont le soleil fait luire la pierre transparente qui ferme la portière. Nul autre que lui n'est assez riche pour étaler un pareil luxe; pas même le prince Euric, ce redoutable rival qui fait publier son mariage avec une fille maure pour cacher son union avec une noble Visigothe. La connais-tu, Alidah?

Firmin prononça ces paroles avec une expression de haine et de mépris, dont un moment avant on l'eût pu croire incapable. Aussitôt il sonna du cor avec force et en prolongeant le son de toute son haleine.

— J'espère, reprit-il, en s'adressant à Alidah qui le regardait avec étonnement, que le beau Garpt sera satisfait. Quelque longue que soit la suite de ses aïeux, il aura eu le temps de la réciter trois fois durant le son prolongé que je lui ai accordé.

Pendant que Firmin parlait ainsi, Alidah le regardait comme si elle cherchait encore à deviner l'âme de l'homme à qui elle s'était donnée; tremblante et confiante à la fois, elle ne pouvait concilier l'affectation de ses paroles avec les élans de colère et de fierté qu'il laissait parfois échapper, et elle ne savait comment expliquer la nonchalance apparente de sa vie avec le succès qui suivait presque toujours les résolutions qu'il prenait. Un singulier prestige entourait ce jeune homme. Frivole jusqu'au ridicule, il y avait des heures où il semblait avoir épuisé la vie dans les études les plus sérieuses. Il avait toutes les affectations et les défauts de la jeunesse romaine; défauts qui déplaisaient au comte Bold à plus d'un titre, et cependant il était le favori du vieux comte. En effet, le vieux Visigoth ne considérait comme des hommes que ceux dont le corps était rompu à la fatigue des armes; cependant il supportait toutes les plaisanteries de Firmin et souffrait ses airs impertinents et sa parure affectée. On l'entendait sans cesse se récrier contre la facilité des mœurs romaines, qui permettaient aux femmes des entretiens fréquents avec les hommes, et il semblait oublier à plaisir de surveiller par sa présence les nombreuses entrevues d'Alidah et de Firmin. On ne saurait dire si cette condescendance, ce respect même avait une cause particulière à Firmin, ou si c'était seulement un reste de cette vénération que tous les peuples avaient conservée pour ce grand nom de Rome. Dans cette révolution des nations esclaves contre Rome souveraine, il se passa quelque chose de ce qui arriva dans notre révolution d'il y a cinquante ans, faite par le peuple contre la royauté. Ville souveraine et royauté, abîmées toutes deux, toutes deux massacrées et dévastées, elles inspirèrent toujours à leurs vainqueurs un respect et un effroi auxquels ils n'échappaient que dans les heures de destruction. Alors l'ivresse du sang versé, le tumulte des villes détruites, le bouleversement de tout ce qui était, étourdissaient ces barbares et leur donnaient la force de tuer ; mais quand ces heures étaient passées, ils se trouvaient petits devant ces hommes qu'ils avaient vaincus, et la tente de bois qu'ils élevaient se tapissait à l'abri de quelque ruine qu'ils avaient faite.

Le comte Bold aimait-il Firmin, ou éprouvait-il seulement pour lui ce sentiment général que nous avons cherché à expliquer? c'est ce que nous découvrirons plus tard ; mais toutes ces pensées venaient à l'esprit d'Alidah, pendant que Firmin annonçait les guerriers qui entraient successivement dans le château, quand tout à coup il s'écria :

— Regarde, Alidah, c'est le cas de montrer tout mon talent à sonner de cet instrument; car voici un hôte pour lequel il faut une belle et longue fanfare.

— Quel est donc cet hôte ? reprit Alidah en regardant au loin, ce ne peut être un personnage de haut rang : un seul cavalier le suit ; ses armes ne sont resplendissantes ni d'or ni de pierreries, et le cheval qui le porte semble devoir expirer de fatigue à la porte de notre maison.

— Tu ne le connais pas, Alidah ? Comment ! tu ne connais pas l'illustre rival que ton père veut m'opposer, le voluptueux et élégant Euric ?

— Quoi ! c'est lui ? dit Alidah en se penchant vivement sur le bord de la tour pour l'apercevoir.

Firmin la saisit rudement, et la fit reculer avec une violence qui épouvanta Alidah.

— Ne te penche pas ainsi vers lui ; car il n'a pas les bras assez forts pour te recevoir si tu venais à tomber, et pour t'empêcher de te briser la tête sur les pierres du chemin. Heureusement que j'ai la main assez vigoureuse pour prévenir ta chute. Maintenant que tu lui as rendu le salut gracieux qu'il t'a adressé, il faut que j'annonce son entrée au château.

Firmin fit aussitôt retentir les airs des accents nombreux et prolongés de son cor, et Euric disparut sous la porte où le comte Bold se trouvait pour le recevoir.

— Et toi, ne vas-tu pas dans cette assemblée, Firmin? ajouta Alidah en l'implorant à la fois du geste et du regard ; mon père t'y a appelé. Firmin, il est temps.

— Pas encore, Alidah ! pas encore. Quand il sera temps que j'entre, la fanfare qui m'annoncera éclatera avec fracas parmi cette foule de guerriers terribles, et les fera se serrer les uns contre les autres comme un troupeau de bétail qui entend gronder la foudre. Encore quelques heures, Alidah, encore quelques jours, et tu verras s'il est un rival sur lequel je n'ose l'emporter, ce rival fût-il plus puissant que le prince Euric.

— Oh ! te voilà, Firmin, tel que je t'ai connu, te voilà comme mon père m'a permis de t'aimer.

Firmin ne répondit pas, et, s'appuyant pensivement sur le bord de la tour, il considéra le tumulte que faisaient en bas les esclaves et les serviteurs des Visigoths.

— Vois, dit-il, Alidah, vois tous ces hommes qui se pressent à qui aura la meilleure place au banquet que ton père a fait préparer en plein air. Regarde ceux que la nature a doués de la force et du courage, ils s'avancent en renversant les imprudents qui s'opposent à leur passage ; il semble qu'ils vont arriver ; mais voilà deux de ces fiers antagonistes qui se rencontrent ; ils se mesurent du regard, ils s'insultent, ils sont prêts à en venir aux mains. Fais attention aux faibles et aux lâches qui s'interposent pour prévenir une querelle et apaiser ces deux héros ; les brutes oublient ce qu'ils convoitaient avec tant d'avidité : pendant ce temps, un misérable et hideux bouffon s'est glissé jusqu'à la table et dévore en ricanant les meilleurs morceaux. Hé bien, ce que tu vois à tes pieds parmi ce troupeau d'esclaves, doit se passer probablement de la même manière dans l'assemblée où sont réunis tous vos nobles visigoths. Parmi eux il y a probablement aussi des hommes braves et résolus qui se croient chacun le droit de commander et qui sont prêts à défendre ce droit de leur vie ; et pendant ce temps, un vil bouffon se glisse entre leurs épées et s'empare de la place qu'ils se disputent ; mais l'heure est venue où je dois empêcher le plus méprisable des deux histrions de se jouer ainsi d'hommes qui le valent mille fois.

Après avoir ainsi parlé, il dirigea ses yeux vers l'horizon du côté où s'élevait une tour isolée et y attacha longtemps ses regards. Cette tour surmontée d'une croix servait de refuge à quelques pieux anachorètes qui vivaient retirés du monde, sous la direction du moine Barthélemy. Après l'avoir longtemps considérée, Firmin reprit :

— Rien encore ! leur rêve sera plus long que je ne pensais. Je l'ai cependant bien averti. Le soleil marque déjà la septième heure, et il n'a point paru. Honte à sa pusillanimité ! Lorsqu'il pouvait surprendre ici ses ennemis au milieu de leurs complots et les anéantir, il recule devant quelques gouttes de sang.

— Firmin, dit Alidah, en suivant la direction des regards de son amant, tes discours sont d'un insensé ou d'un traître. Tu sais mieux que moi ce qui se passe dans ce château ; et, si j'ose te comprendre, tu as vendu à quelqu'un le secret de cette réunion.

— C'est vrai, repartit Firmin avec rage, et l'heure est venue où, pour mon châtiment, tu devais me reprocher de l'avoir fait;

(36) La basterne était une espèce de voiture dont les dames romaines se servaient autrefois. Saumaise, sur le livre de Tertullien *de Pallio*, dit que la basterne avait succédé à la litière, et qu'elle en différait peu ; que la litière était portée sur les épaules des esclaves, au lieu que la basterne l'était par des bêtes, tels que des mulets ou bidets, ou mules.

Le dedans de cette voiture s'appelait *cavea*, c'est-à-dire cage. Elle était garnie de coussins fort mous qu'on appelait *lecti*, les lits de la basterne. Les deux côtés étaient ornés de glaces, qui se faisaient d'une espèce de pierre transparente, comme on l'apprend de Pline, liv. XXXV, ch. 22; et de Sénèque, dans son ép. XC, et dans son livre *de la Providence*.

Ce qu'on appelait *carrucæ* était un vrai carrosse ; nous en parlons dans la seconde partie.

insensé, qui ai préféré la vie à mon honneur? misérable, qui me suis sali pour te garder pure; oui, je suis un traître, Alidah, un traître!

A peine avait-il achevé ces paroles que la croix qu'il observait au loin fit rapidement mouvoir ses bras immenses (37).

— C'est lui, c'est lui! s'écria vivement Firmin en portant son cor à ses lèvres. — Pas encore, reprit-il tout bas, pas encore, il faut que sa présence leur arrive en même temps que le bruit de cet instrument.

Il attendit immobile, l'œil fixé sur l'horizon.

Enfin on vit paraître au loin une troupe de cavaliers, et Alidah, épouvantée de la colère que Firmin venait de lui montrer, lui dit timidement :

— Voilà de nouveaux hôtes, il est temps d'avertir.

— Pas encore.

— Mais mon père m'a ordonné de ne laisser approcher nul étranger sans qu'il en soit instruit, et s'il m'a confié ce soin, c'est qu'il compte sur mon exactitude.

Il est donc bien important que cet avis lui soit donné?

— Si important, dit Alidah, que si tu tardes plus longtemps je vais l'avertir moi-même; rends-moi ce cor.

Elle essaya de s'en emparer : mais Firmin le retint et lui répondit en lui lançant un regard sévère :

— Pas encore, t'ai-je dit.

— Firmin, reprit Alidah, il faut donc que je descende et que je pénètre dans cette assemblée.

— Tu ne descendras pas, Alidah!

— Mon père m'a ordonné de l'avertir.

— Demeure, tu n'auras pas longtemps à attendre, demeure.

Alidah se pencha vers le bord de la tour en criant :

—Mon père! mon père!

— Cesse tes cris, reprit Firmin; voilà notre bonheur qui s'avance.

Et après lui avoir jeté un coup d'œil où une tendre pitié se mêlait à la colère, il prit son cor et fit retentir les airs d'accents vifs et prolongés. Presque au même instant Théodoric arriva à l'entrée du château, et lorsque les nombreux Visigoths, rassemblés dans une salle immense, se demandaient quel nouvel hôte on leur annonçait de cette manière, la porte s'ouvrit, et Théodoric parut suivi seulement de son écuyer, qui tenait à la main son arc enfermé dans un étui (38).

Son apparition sembla les terrifier tous, à l'exception d'Euric qui, debout devant le siége qu'il occupait, avait été interrompu dans le discours qu'il prononçait à ce moment.

Mais pour l'intelligence de la scène qui va suivre, il est nécessaire de rapporter ici les paroles d'Euric.

VI. — LES DEUX FRÈRES.

Comme Firmin l'avait deviné, Euric s'était emparé de la première place dans l'assemblée, en dépit des prétentions de quelques rivaux, et, notamment, malgré les droits de Bold et de Garpt. Il est vrai qu'il calma leur ressentiment par des paroles flatteuses pour chacun d'eux; mais ni l'un ni l'autre n'eussent cédé si facilement s'ils avaient pu prévoir avec quelle perfide adresse Euric saurait combattre et détruire leurs droits avant qu'ils eussent essayé de les établir. Ils le laissèrent donc parler, et voici ce qu'il dit :

— Vous savez trop les raisons qui nous ont réunis dans cette demeure pour qu'il soit nécessaire que je vous les rappelle afin d'exciter votre ressentiment; mais il n'est pas inutile que je vous montre en quel état le gouvernement de Théodoric a réduit les Visigoths; afin que nous trouvions plus aisément le moyen de relever leur gloire déchue. Sans remonter jusqu'à l'époque où nous étions les plus puissants des peuples qui habitaient les bords du Pont-Euxin, je veux vous exposer ce qu'ont fait vos rois depuis que nos divisions, dont les Huns ont si cruellement profité, nous ont forcés de chercher une autre patrie. Alaric, cet illustre successeur de la maison des Baltes (39), a laissé un nom si célèbre que les enfants le connaissent presque aussitôt que celui de leur père. Alaric a conquis l'Italie et comblé les Visigoths de richesses immenses entassées dans cette ville d'or et de marbre qu'on appelle Rome. Alaric mourut trop tôt pour ses projets; mais vous lui donnâtes un successeur qui n'en avait pas conçu de moins nobles : ce fut ton père, comte Bold, ton père Ataulphe, qui, je dois le dire à regret, oublia trop peut-être notre haine pour l'empire romain, lorsqu'il épousa la belle Placidie, la sœur de l'empereur Honoré. Si ce fut une faute contre nos coutumes, ce n'en fut pas une contre sa gloire, et si cet hymen fut impopulaire, au moins il fut illustre. Cependant Ataulphe en subit la peine; et si, malgré ses conquêtes dans les Gaules et dans l'Espagne, il trouva nos pères tout prêts à favoriser la vengeance du Bagaude Vernulph, c'est qu'ils ne voulaient pas que le sang romain se mêlât à celui de la grande famille qui les gouvernait depuis des siècles. C'est qu'Ataulphe manqua à la destinée de notre nation lorsqu'il avoua que, ne pouvant effacer le nom romain, il voulait en relever l'éclat (40), et qu'il quitta l'Italie, qui déjà nous appartenait presque tout entière. Voilà comte Bold, et je le dis ici pour te justifier du reproche que t'a fait Garpt; voilà pourquoi, malgré ton courage, ta fortune et ta renommée, la place que tu ambitionnes t'est à jamais interdite.

Le comte Bold voulut se lever et répondre; mais il fut forcé de se rasseoir devant les cris des autres Visigoths, auxquels se mêlaient les rires de Garpt, dont Euric calma bien vite la jalouse satisfaction en reprenant :

— C'est un malheur dont je te plains; mais ce malheur n'est pas honteux comme celui de l'homme qui a osé te disputer la première place parmi nous, quoique cet homme soit ainsi que toi innocent de la proscription qui le frappe. Garpt, ce n'est pas seulement ta famille qui est devenue indigne de reprendre un rang parmi nous, c'est ta nation tout entière. Le jour où les Ostrogoths se sont mis à la solde des Huns, de ces féroces barbares qui nous ont chassés de notre pays, nos frères se sont à jamais séparés de nous. Toutefois je vous dis trop de choses inutiles, sans doute, et je reviens à nos projets. Après la mort d'Ataulphe assassiné, vous avez élu Sigeric; mais les Visigoths n'aiment pas plus les lâches tyrans qu'ils n'aiment les lâches Romains. Tu dois te rappeler, comte Bold, comment Sigeric fit marcher ta mère Placidie à pied devant son cheval (41). Tu n'étais déjà plus un enfant, et j'ai souvent entendu dire que tu pleurais pendant que cette noble femme traînait dans la fange la pourpre romaine dont elle était revêtue. Tu pleurais : c'est d'un bon fils; mais tu aurais pu te retourner et frapper le tyran.

— J'étais sans armes, s'écria Bold, enchaîné, et....

— Et d'ailleurs, continua Euric, ce supplice ne dura que sept

(37) « Aliquanti, *in castellorum aut urbium turribus, appendunt trabes quibus, aliquando* erectis, *aliquando* depositis, *indicant quæ gerantur.*» (*Veg.*, lib. 3, n. 50.)

« Per *signa composita*, quasi *quibusdam litteris*, edocet intuentibus aspectum, in illaque legnntur apices rerum, et non scribendo facit quod scriptura declaravit.» (*Cassiodore, Varior.*, p. 100.)

(38) « Quem puerile computat gestare thecatum.» (*Sidoine*, liv. 1, ép. III.)

(39) Le nom de Baltes vient de Bold (hardi). Jornandès donne la généalogie de cette famille en félicitant Alaric de lui appartenir.

Du reste, il résulte du système de Jornandès que les deux principales familles des Goths étaient celle des Amales et celle des Baltes. Tant que les Goths restèrent un peuple uni, les Amales régnèrent; mais lorsqu'ils se séparèrent en Ostrogoths et en Visigoths, les Ostrogoths furent gouvernés par la famille des Amales, et les Visigoths par la famille des Baltes.

Il est difficile de démêler le droit héréditaire que Jornandès semble établir en faveur des familles régnantes, du droit d'élection qu'avait gardé le peuple visigoth. Toutefois ce droit héréditaire était si puissant qu'un certain Borismond, de la famille des Amales, s'étant enfui de chez les Ostrogoths, soumis alors à la domination des Huns, et étant venu demander asile à Théodoric Ier, il crut devoir cacher son nom pour ne point alarmer le roi, qui, le sachant d'une famille beaucoup plus ancienne et plus noble que la sienne, eût pu craindre de le voir préféré par le peuple. Il résulte de ceci que la naissance n'était pas un droit direct au trône, mais un droit assuré au choix du peuple.

Du reste, si nous avons établi cette rivalité en faveur d'un Balte, c'est que probablement cette famille n'avait pas été éteinte par le massacre d'Ataulphe et de ses six enfants, puisqu'on retrouve plus tard des Baltes dans l'histoire des Visigoths, et que la famille des seigneurs de Baux en Languedoc prétend tirer son origine de cette antique famille visigothe.

D'une autre part, la famille des Amales ainsi que les Ostrogoths semblaient avoir perdu tous ses droits véritables depuis qu'ils avaient combattu sous Attila contre leurs anciens frères les Visigoths.

Gibbon avait sans doute oublié ce qu'il avait écrit lui-même de la simultanéité du droit héréditaire et du droit d'élection, lorsqu'il dit qu'on viola, à propos des successeurs d'Ataulphe, le droit de succession; car il s'exprime autrement et plus régulièrement, à notre sens, quand il dit, à propos d'Alavivus et de Fritigern : « L'autorité qu'ils devaient à leur naissance était sanctionnée par le libre consentement de la nation.»

(40) Rien ne peut donner une idée plus juste du caractère et du système politique d'Ataulphe que sa conversation avec un des premiers citoyens de Narbonne, qui, dans un pèlerinage qu'il fit à la Terre-Sainte, la rapporta à saint Jérôme en présence de l'historien Orose à qui nous l'avons empruntée. «Encouragé par la valeur et la victoire, dit Ataulphe, j'ai conçu autrefois le projet de changer la face de l'univers, d'en effacer le nom des Romains, d'élever le royaume des Goths sur leurs ruines, et de devenir, comme Auguste, le fondateur d'un nouvel empire. Mais l'expérience m'a peu à peu convaincu qu'il faut des lois pour maintenir la constitution d'un État, et que le caractère indocile et féroce des Goths n'est point susceptible de se soumettre à la contrainte salutaire d'un gouvernement civil. Dès ce moment, je me suis fait un autre plan de gloire et d'ambition, et j'ai aujourd'hui le désir sincère de mériter la reconnaissance de la postérité en employant la valeur des Goths, non pas à renverser, mais à défendre l'empire romain et à maintenir sa postérité.»

(*Orose*, lib. VII, c. XLIII, p. 584, 585.)

(41) Sigeric, frère de Sarus, s'empara du trône d'Ataulphe et de son diadème. Il commença son règne par le meurtre inhumain de six enfants que son prédécesseur avait eus d'un premier mariage, et qu'il arracha sans pitié des mains d'un vénérable évêque. L'infortunée Placidie, au lieu de la respectueuse compassion qu'elle avait droit d'attendre, essuie des traitements barbares et ignominieux. La fille de l'empereur Théodoric, confondue dans une foule de vils captifs, fut forcée de faire à pied un trajet de plus de douze milles, devant le cheval d'un barbare assassin de son mari qu'elle avait toujours tendrement aimé. (*Gibbon.*)

jours, tant que dura le règne de Sigeric; et les nobles Visigoths, prenant pitié de la mère et de son fils, t'en délivrèrent bientôt. Ce fut toi, vénérable Sunieric, toi, brave Gundiac; ce fut ton aïeul, jeune et déjà illustre Rechila, vous tous ou vos nobles pères qui avez purgé la nation de ce misérable, et placé Wallia sur le trône.

Le comte Bold frémissait de colère; et l'on eût trouvé qu'Euric poussait bien loin l'audace de lui rappeler des souvenirs si cruels, d'une manière si outrageante, si l'appel qu'il adressa à la vanité des autres Visigoths n'eût excité parmi eux un mouvement d'orgueil qui leur fit oublier l'insulte que subissait le vieux Bold. Avant que cette émotion fût calmée, Euric reprit rapidement :

—C'est à Wallia que vous devez ce royaume; c'est lui qui vous a donné pour capitale Toulouse, la Rome de la Garonne (42); et sans doute il avait fait assez pour que le sceptre restât dans sa maison, s'il avait laissé un fils, ou si sa fille n'avait épousé le fameux Ricimer, ce Franc-Suève, aujourd'hui le maître de l'empire sous son misérable empereur. Mais toute alliance étrangère vous est insupportable, et c'est alors que vous avez élu mon père, l'illustre et vaillant Théodoric; celui qui, défendant Toulouse contre les armées romaines unies aux Alains et aux Francs, resta debout quand les murs étaient tombés, et qui, sollicité par les Huns d'abandonner cette ville, répondit fièrement en frappant le sol de son épée : « Cette terre est à moi, et je la garderai comme royaume ou comme tombe (43). » Il n'y a pas assez longtemps, compagnons, que cette vie illustre s'est éteinte pour que je vous rappelle ce courage infatigable et cette prudence infaillible qui a rendu le peuple visigoth si puissant. Vous savez comment et lorsque mon père s'apprêtait à venger, sur l'infâme Genseric, l'abominable supplice infligé à ma sœur; vous savez comment il lui fallut aller combattre l'ennemi que son bourreau lui suscita (44). Cet ennemi a été vaincu, et si l'on pense à ce qu'il était; si l'on compte les nuées de guerriers qui s'amoncelaient contre la Gaule; si l'on se retrace cette race dévorante qui desséchait les nations sur son passage; si l'on en croit les souvenirs demeurés dans les chants de ces peuples qui ont poussé leur domination jusque dans des royaumes dont la vaste ambition romaine n'a pu apprendre que le nom; si l'on ose se figurer cette multitude venue des déserts de la Tartarie et grossie de tous les peuples qu'elle poussait devant elle ou traînait à sa suite; si l'on songe enfin que cet ennemi s'appelait Attila, il faudra reconnaître que c'était un grand courage que celui qui ne balança pas à combattre, lorsqu'il pouvait, comme les tiens, noble Garpt, accepter sa protection et devenir son favori. Mais Théodoric ne craignit pas les chances d'une bataille, et Attila fut vaincu. Il le fut par le courage de mon père, qui osa aller à sa rencontre; par la valeur de mon frère Thorismond, qui exécuta près du corps de mon père mort, ce qu'avait médité mon père vivant; car mon père fut tué à la première rencontre de ce long carnage, et il le fut par un des tiens, noble Garpt, par les Ostrogoths, devenus, grâce à leur lâcheté, les soldats d'Attila et les ennemis de leurs anciens frères.



Regarde, Alidan, c'est le cas de montrer tout mon talent à sonner de cette instrument. — Page 14.

Euric essuya quelques larmes, voulant laisser à cette accusation contre Garpt le temps de faire l'effet qu'il en attendait, puis il reprit :

— Mon père fut donc tué dans cette terrible bataille où les morts se comptèrent par cent mille, et où cependant le grand Théodoric ne compta que comme un homme mort, tant son fils avait hérité de tout ce qu'il avait de noble, de grand, d'indomptable. Ah! s'il vivait, ce noble frère, ce vaillant Thorismond, nous ne serions pas ici; nous ne demanderions pas ce qu'est devenue la gloire des Visigoths; car c'est le seul compte que je veuille demander à son meurtrier. Non, non, je ne veux pas vous retracer cette nuit horrible où Thorismond, surpris, fut assassiné par son frère, par le mien, par notre roi; je ne veux pas mettre ma douleur à la place de vos griefs, mais je dois vous dire ce que nous sommes devenus. Nous sommes devenus les soldats mercenaires des Romains. Vous vous souvenez, n'est-ce pas, de ce moment où le tyran Maxime força Eudoxie, la veuve de Valentinien III, à l'épouser? vous vous souvenez de l'avenir qui s'ouvrait alors devant nous? La malheureuse Eudoxie venait d'appeler à son secours le féroce Genseric, qui ne s'était flatté d'échapper à notre vengeance qu'en se réfugiant sur les rives de l'Afrique. Rome était dans la confusion, et Maxime éperdu nous demandait à genoux de le protéger. Ce fut Avitus, le grand maître de la milice, qu'il nous envoya; Avitus, ce guerrier aux paroles flatteuses, qui se vantait d'avoir dompté plus de barbares avec sa langue que Stilicon, son prédécesseur, avec sa pesante épée. Il vint, et pendant qu'il cheminait vers Toulouse, Rome égorgeait Maxime, et Genseric égorgeait Rome (45). Ah! c'était alors

(42) Ce nom de Rome de la Garonne se trouve dans une messe propre de saint Saturnin, publiée par le père Thomas, et ensuite par le père Mabillon.

(43) « Hanc ego vel victor regno, vel morte tenebo victus humum. »

(44) « Sed postea, ut erat ille et in sua pignora truculentus, ob suspicionem tantum modo veneni ab ea parati, eam, putatis naribus, spolians decore naturali, patri suo ad Gallias remiserat, ut turpe funus miseranda semper offerret, et crudelitas, quâ etiam moverentur externi, vindictam patris efficacius impetraret.» (*Jornandès, de Rebus Geticis*, p. 117.)

(45) Quand on sut l'approche des Vandales, le peuple irrité égorgea Maxime. Genseric le vengea en livrant la ville au pillage durant quatorze jours et quatorze nuits.

Paris. — Typ. de Ve Dondey-Dupré, rue St-Louis, 46, au Marais.

un beau moment pour les Visigoths. C'était Rome à conquérir, Rome à conquérir sur le barbare Vandale qui avait fait mutiler la fille que le grand Théodoric lui avait donnée pour bru. Le roi Théodoric a-t-il songé à votre gloire? le fils a-t-il vengé la douleur du père? le frère a-t-il puni le bourreau de sa sœur? Non, non, vous le savez aussi bien que moi. Vous étiez tous présents à cette audience où Avitus entra en suppliant, et dans laquelle Théodoric le releva empereur d'Occident. Je ne vous redirai pas l'étrange discours de votre roi, je ne vous le montrerai pas remerciant Avitus, son ancien ami, de lui avoir appris les mœurs romaines, de lui avoir enseigné les vers de Virgile, et de lui avoir fait oublier la barbarie de nos usages (46). Je ne sais jusqu'à quel point il a répudié son nom et le vôtre, car je quittai cette assemblée lorsque j'en prévis la honteuse issue. Je n'ai pas non plus assisté à cette cérémonie où Théodoric et notre plus jeune frère, l'innocent Frédéric, élevèrent Avitus sur un trône de gazon, lui firent un diadème d'un collier de soldat, et lui assurèrent la soumission et le respect des Visigoths. Votre roi seul osa jurer obéissance à un Romain, et certes il a bien tenu sa parole, nobles compagnons! car les Suèves d'Espagne ayant déplu à notre empereur Avitus, nous avons été vaincre pour Avitus les Suèves d'Espagne. Vous dirai-je les victoires de Théodoric? en quoi vous seraient-elles douces à entendre raconter, puisqu'elles n'ont servi qu'à nos éternels ennemis? Toutefois, lorsque le Franc-Suève Ricimer eut déposé l'empereur de Théodoric pour y mettre son empereur à lui, quand Majorien fut revêtu de la pourpre, alors notre roi songea à la puissance des Visigoths, et vous savez comment alors il la défendit. Ce n'est point Rome qu'il voulut conquérir, c'est la misérable cité d'Arles, et la misérable cité d'Arles lui résista, et les deux légions du comte Gilles battirent et dispersèrent l'armée toujours victorieuse des Visigoths; voilà où il nous a réduits. L'Espagne nous échappe, et les Alains nous y remplacent. Le fier Majorien gouverne l'empire et se prépare à nous reprendre cette terre que nous ont assurée la victoire et les traités, tandis que nous restons immobiles au milieu de ces flots de peuples qui se ruent autour de nous et nous enlèvent chaque jour une part de notre territoire. La Narbonnaise première est à notre porte, et sa riche capitale, qu'une marche de deux jours sépare à peine de la nôtre, sert de refuge à tous nos ennemis, sous la protection du courage vieilli de quelques légionnaires fidèles à Majorien et de l'obéissance de notre roi. Voulez-vous que cet état dure plus longtemps?

— Non, non, s'écria-t-on de tous côtés, non, il est temps que la gloire des Visigoths se relève.

— Eh bien! reprit Euric, voici la marche qu'il nous faut suivre....

C'est à ce moment que Théodoric entra dans l'assemblée qui demeura immobile et stupéfaite à son aspect. Euric lui seul leva sur son frère un regard où il n'y avait qu'une surprise légère comme celle que cause dans un banquet l'arrivée d'un hôte qu'on n'attendait pas. Théodoric, de son côté, ne portait point sur son front la colère d'un monarque qui surprend des sujets révoltés. Il parcourut toute l'assemblée d'un regard rapide, calme et presque bienveillant, et se hâtant de prendre la parole avant que personne eût le temps de réfléchir et de chercher un motif à cette réunion, il dit en souriant:

— En vérité, mes compagnons, vous vous montrez peu jaloux de plaire à votre souverain. Vous êtes, je le sais, de fidèles sujets, des soldats sur qui je puis compter à toute heure et en tout lieu; mais une fois que vous avez rempli vos devoirs rigoureux envers votre roi, vous vous croyez quittes de tout autre témoignage d'affection, et dès qu'il se présente une occasion de plaisir, vous vous enfermez à l'écart pour la saisir sans lui, comme s'il ne vous appelait pas à toutes ses fêtes. Plus qu'aucun de vous, vous le savez, je suis amoureux de la chasse; et lorsque vous en préparez une, qu'on m'a dit devoir être magnifique, je n'y suis point invité! M'en trouvez-vous indigne, ou quelqu'un de vous pense-t-il que je manque d'adresse à manier l'arc? On prétend cependant que celui-ci n'a jamais manqué son but.

Et il prit de la main de son écuyer l'arc qu'il avait tiré de son étui; puis, jouant avec la corde détendue, il ajouta:

— Il a percé plus d'une bête fauve à l'épaisse fourrure, et je crois que la flèche qu'il peut lancer ne s'émousserait pas même sur une cuirasse.



Sathaniel.

Ce sac de Rome fut le plus épouvantable, et n'eut d'égal que celui des Espagnols, lorsque le connétable de Bourbon leur livra la ville de Dieu.

Il existe un ouvrage assez curieux, ayant pour titre *Sacco di Roma*, où il est prouvé que jamais la Rome impériale n'a eu à souffrir autant des barbares, que la Rome papale a eu à souffrir des soldats catholiques qui s'en emparèrent.

(46) « . . . . *Mihi romula dudum*
Per te jura placent; parvumque ediscere jussit
Ad tua verba, docili quo prisca Maronis,
Carmine molliret scythicos mihi pagina mores. »
(Sidoine.)

Ces paroles surprirent d'autant plus ceux qui les entendaient, qu'ils ne savaient si Théodoric parlait de bonne foi ou s'il faisait précéder la punition du crime par la raillerie contre les criminels. Mais au moment où chacun se regardait comme pour se consulter, Euric s'écria d'un air de gaieté qui contrastait avec la sombre expression du discours qu'il venait de tenir :

— Béni soit Dieu, mon frère, qui vous fait arriver si à propos, s'il vous convient d'être de la chasse que nous avons préparée, car j'en étais au moment de dire à nos compagnons la manière de la mener à bonne fin.

— Continuez, mon frère, continuez, reprit le roi, en s'asseyant sur une escabelle près de la porte.

Et comme chacun se levait pour lui faire place il ajouta encore :

— Ne vous dérangez pas, que chacun reste où il est : je suis parfaitement bien sur cette escabelle, quoiqu'à vrai dire je ressemble à un accusé devant ses juges : et peut-être cette position me convient-elle en effet, à moi qu'on a jugé si peu digne de prendre rang parmi tant de hardis chasseurs?

Ces paroles furent prononcées avec un air de courtoisie si railleuse, que l'on commença à comprendre que Théodoric préparait quelque terrible éclat contre les coupables qui étaient devant lui. Une silencieuse terreur, augmentée par le bruit des chevaux et des armes qu'on entendit retentir au dehors, s'empara de toute l'assemblée, qui se rassit sans proférer une parole. Mais Euric, aussi intrépide, aussi calme que s'il eût vraiment présidé aux préparatifs d'une fête, reprit avec assurance :

— C'est qu'il ne s'agit pas ici d'une chasse ordinaire. Ce n'est pas un cerf dont on peut prévoir d'avance toutes les ruses, un sanglier dont on connaît la brutale résistance quand il est poussé à bout, que nous voulons chasser; c'est un loup cervier, un loup qui fuit lâchement comme le renard, et qui, lorsqu'il a entraîné le chasseur imprudent à sa poursuite, se retourne et le déchire traîtreusement.

— Je comprends, dit Théodoric, qu'il faut un adroit chasseur pour surprendre un tel animal, et je me sens plus désireux que toi-même d'entreprendre cette terrible chasse.

Et, en parlant ainsi, il attachait la corde de son arc et la tendait avec un air d'indifférence qui ne trompa personne. Chacun se tint prêt à se lever de son siége, et plus d'une main chercha furtivement la garde de son épée.

— Mais, reprit Euric, dans ces sortes de chasses, il arrive le plus souvent des hasards heureux. La soif du sang qui anime cette bête féroce l'enivre, l'égare et la précipite quelquefois tête baissée dans le cercle des chasseurs qui la poursuivent.

Un frisson d'attente parcourut l'assemblée, et Théodoric, se levant, dit en regardant son frère en face :

— Et dans ce cas que faut-il faire?

— Dans ce cas, dit Euric, en tirant son épée d'un air farouche, il faut que les chasseurs n'attendent pas les fatales morsures de la bête fauve, car les plus légères donnent la mort ; il faut qu'ils s'arment de cette manière de leurs épieux ou de leurs épées, et il faut qu'ils se précipitent tous ensemble sur leur terrible ennemi ; il faut....

— Vous vous trompez, mon frère, s'écria Théodoric d'une voix tonnante, l'arc est plus sûr, et voici la façon que je préfère.

Et de son côté il arma son arc et en dirigea la flèche contre Euric, qui prêt à s'élancer sur le roi, tressaillit et resta immobile à sa place ; son front se couvrit un moment d'une pâleur mortelle, et tous les yeux attachés sur les deux frères attendirent la lutte qui allait s'engager.

— Je crois, continua Théodoric, l'œil et la flèche dirigés vers le prince; je crois que la bête fauve ainsi attaquée périrait plus sûrement et s'il vous convient de commencer la chasse, je vous promets de tirer le premier trait.

En moins de temps qu'il n'en fallut au roi pour dire ces paroles, Euric reprit sa tranquillité et remit son épée au fourreau ; puis, du même ton dégagé, il répondit insolemment :

— Je crois qu'aucune bête fauve ne périra aujourd'hui ni par l'épée ni par la flèche.

Théodoric se tut un moment et répliqua avec l'ironie qu'il avait employée d'abord :

—J'y consens, et j'espère que, par condescendance pour moi, vos braves amis, qui sont aussi les miens, voudront bien remettre à un temps plus éloigné cette chasse si dangereuse. J'espère aussi qu'ils me prêteront un moment d'attention : nous avons à parler d'affaires graves, et nous les traiterons avec quelques amis qui m'ont accompagné, et envers lesquels vous n'aviez pas, à vrai dire, été plus courtois qu'envers moi.

Et sans attendre de réponse, il ouvrit lui-même la porte de la salle et cria :

— Entrez, entrez, il y a toujours place pour les amis du roi Théodoric dans les assemblées que préside son frère.

Aussitôt une nouvelle troupe de nobles visigoths, au nombre de vingt à peu près, entrèrent dans la salle et prirent place de côté et d'autre en saluant leurs compagnons, comme si véritablement ils eussent été amenés à une partie de plaisir.

Parmi ces nouveaux venus, on remarquait Gaudoin, Léon, le jeune Frédéric, dernier frère de Théodoric, enfant alors à peine âgé de dix-huit ans, et Firmin, qui se rangea avec lui derrière le siége du roi.

Pendant le tumulte de cette entrée, Euric avait quitté sa place et cherchait à sortir de la salle ; mais le roi, l'ayant aperçu, lui dit :

— Pourquoi mon frère abandonne-t-il un siége qu'il a occupé avec tant de succès? Je désire qu'il le conserve longtemps avec le même honneur et je l'engage à le reprendre.

Euric, un moment troublé, jeta à son frère un léger sourire de remercîment, et reprit sa place avec l'air d'insouciance, dont une profonde dissimulation lui avait donné l'habitude. Quant à Théodoric, il demeura un moment silencieux, appuyé sur son grand arc : la tête ainsi penchée, ses longs cheveux flottants lui retombaient sur les côtés du visage et l'enveloppaient comme un voile, tandis que ses yeux fermés laissaient descendre ses longs cils jusque sur ses joues (47) : singulière beauté des Visigoths, qui était plus remarquable chez Théodoric que chez tout autre. Lorsque le calme se fut rétabli dans l'assemblée, Théodoric releva sa tête, et il fut facile de voir qu'il s'était laissé gagner par une préoccupation grave et profonde ; son maintien montrait cependant plus d'affliction que de colère de la scène qui venait de se passer. Mais, presque aussitôt et par un mouvement rapide, il rejeta en arrière ses longs cheveux et sembla secouer à la fois la tristesse de son front et de son cœur, puis, reprenant cette sérénité apparente, attribut de toutes les âmes fortes, il s'adressa à l'assemblée.

— Compagnons, dit-il, vous avez assez longtemps combattu et chacun de vous a remporté assez de victoires pour que vous ignoriez ce qu'il faut, je ne dirai pas de courage, mais de sang-froid, de constance et d'attention pour surveiller toutes les attaques et les repousser, pour ne point se laisser surprendre d'un côté tandis qu'on combat de l'autre, et pour être à la fois présent de son esprit, sinon de son corps, au centre et aux ailes de son armée. C'est une rude tâche que vous avez souvent accomplie et dont vous avez tiré votre gloire ; mais il en est une plus rude encore et qui n'est réservée qu'à celui que vous avez jugé digne de vous commander. Celle-ci ne se resserre pas à un champ de quelques milles et à une armée si nombreuse qu'elle soit ; celle-ci s'étend d'un bout à l'autre de l'univers et embrasse toutes les nations. Aujourd'hui, plus que jamais, elle est devenue pesante et difficile, car c'est l'heure de la grande bataille des peuples. Ce ne sont plus des corps d'armée qu'il faut rallier ou secourir, ce sont des royaumes qui tombent et qu'il faut relever ; ce n'est plus une attaque de quelques milliers de soldats qui se découvrent à l'improviste et à laquelle il faut pourvoir ; ce sont les projets ambitieux d'une race entière d'ennemis qui se dévoilent tout à coup et qu'il faut arrêter. Lorsque j'ai laissé renverser, par le Franc Ricimer, notre allié Avitus, ce n'est pas que je ne me sentisse la force de maintenir ce que j'avais établi ; mais Ricimer m'avait rassuré sur ses projets par le choix même qu'il avait fait : non que je crusse à la modération du barbare, mais je connaissais les nobles vertus de Majorien, je savais que la foi jurée par lui était une foi sacrée, je savais qu'il ne demandait à l'empire que ce qu'il en avait reçu, un partage égal dans cette partie des Gaules où nous avons assis notre demeure. J'étais tranquille, et je prévoyais déjà le jour où la Galice, ravie aux Alains, allait accroître notre royaume ; mais comme, dans une bataille, chaque heure apporte son événement, de même, dans cette immense lutte des peuples les uns contre les autres, chaque jour apporte sa catastrophe. Majorien n'est plus empereur, celui qui l'avait mis à la tête de l'empire l'en a chassé. Je n'ai pas besoin de vous dire que Majorien est mort ; vous n'ignorez pas que si les degrés par lesquels on monte au trône partent de la renommée ou de la vertu, ceux par où l'on en descend mènent tous au cercueil.

— Nous savons cela, mon frère, dit Euric d'une voix caustique, et ce malheur n'est point particulier aux empereurs romains.

Théodoric pâlit à son tour devant cette allusion audacieuse à la mort de Thorismond, quelque chose de la noire mélancolie qui s'était emparée de lui le reprit, et il sembla ne pas avoir la force de continuer ; mais ce nuage s'effaça comme celui qui l'avait précédé, et il répondit d'une voix émue :

— Vous avez raison, ce malheur n'est particulier à aucun peuple, et il ne le sera peut-être à aucun roi ; mais c'est là une chose que l'avenir décidera, mon frère, et, si rapproché qu'il puisse être de moi, tant que je vivrai, je dois tout ce que j'ai de vie à la défense et à la gloire des Visigoths.

Cette modeste et triste réponse à l'accusation de son frère toucha les hommes durs et sans pitié qui l'entendirent, et plusieurs voix s'écrièrent :

— Continuez, roi, continuez, le danger est grand et votre main seule peut vous en tirer.

Théodoric reprit aussitôt :

— Majorien n'est plus, et un homme, inconnu même à l'armée qui a renversé Majorien, a été choisi par Ricimer qui s'est fait déclarer patrice. Cet homme s'appelle Sévère, et bien que Ricimer lui ait laissé le nom d'empereur et n'ait pris que celui de père de l'empire (48),

(47) « Si vero cilia flectantur, ad malas medias palpebrarum margo prope pervenit. » (*Apoll.*, ep. II, t. I.)

(48) Ce fut, à ce que dit Zozime, le grand Constantin qui érigea une nouvelle

c'est le patrice qui commande et l'empereur qui obéit. Tant que Majorien a vécu, on pouvait s'abuser sur l'ambition du Franc qui marchait à son ombre ; mais elle perce trop ouvertement aujourd'hui, et les plus aveugles peuvent la reconnaître à travers ce fantôme d'empereur. Cette ambition embrasse le monde en espérance, et nous compte d'avance parmi les vaincus ; les paroles orgueilleuses de Ricimer ne l'ont laissé ignorer à personne. Il est vrai que le comte Agrippin et le comte Gilles, qui occupent encore la Gaule depuis le Rhône jusqu'à Narbonne, ont jusqu'à présent refusé de reconnaître ce nouveau chef; mais nous avons l'expérience de la fidélité romaine et de sa fermeté. Une trahison ou un revers peut livrer demain Narbonne à Ricimer, et les Francs sont à nos portes. Lorsque Majorien n'existe plus, les traités qu'il a signés n'existent plus, et cette province que j'avais juré de respecter, je jure maintenant de la conquérir. Pour notre nation, elle sera un accroissement nécessaire de territoire, pour chacun de vous une source de richesses dont quelques-uns n'ont pas reçu un suffisant partage. Mais pour arriver à ce but, compagnons, ce n'est pas aux préparatifs d'une chasse quelle qu'elle soit, qu'il faut appliquer votre courage ; et je pourrais maintenant vous faire de justes reproches d'oublier, dans des occupations frivoles, le soin de la grandeur de la nation dont vous êtes les premiers.

En ce moment, la voix de Théodoric prit un accent de sévérité qui prouva à tous qu'il connaissait leurs projets, et il continua :

— Vous abandonnerez donc cette fête préparée avec tant de mystère et où je n'avais pas été appelé, pour les nobles combats livrés au grand jour et auxquels je vous appelle.

— Roi, nous sommes prêts à vous suivre, s'écria-t-on de toutes parts.

Puis Théodoric reprit avec le regard bienveillant et le sourire railleur qu'il avait affectés d'abord :

— D'ailleurs j'ai quelques torts à réparer envers plusieurs d'entre vous. Envers toi d'abord, comte Bold. Qu'est-ce donc que cette demeure que tu occupes? c'est une honte qu'un noble guerrier comme toi soit perdu dans ces murs humides et tristes. Je veux te donner une habitation digne de ton grand nom. Narbonne et ses campagnes t'en offriront à loisir qui n'auront pas l'air d'une citadelle. Il semble que tu aies peur, comte Bold ; je n'ai pourtant pas habitué mes sujets à craindre les attaques d'aucun ennemi, quand ma sollicitude les défend ; et, jusqu'à ce que la province où tu dois trouver ta récompense soit en notre pouvoir, je t'invite à habiter Toulouse, et je t'offre un asile dans un de mes palais.

— Roi, dit le comte Bold, celui-ci me convient, tout sauvage qu'il est.

— Mais il ne me convient pas à moi, reprit sévèrement Théodoric, et je ne veux pas, quand j'aurai besoin de ton appui, être obligé de t'envoyer chercher dans une retraite inaccessible.

Le comte Bold courba la tête, et Théodoric reprit avec un accent encore plus amer, en s'adressant à Garpt :

— Quant à toi, Garpt, que pourrais-je te donner? tu es noble, tu es jeune, tu es riche, tu es beau. Tu possèdes tant d'avantages que la puissance d'aucun roi ne semble pouvoir y rien ajouter ; cependant j'ai fait un effort en ta faveur, et ne sachant que t'offrir des trésors de ce monde, ne connaissant rien dont le sort ne t'ait déjà comblé, j'ai cherché ailleurs quelque chose qui te manquât.

— Qu'est-ce donc? dit Garpt en se relevant avec une superbe insolence.

— C'est une vertu.

— Roi, c'est un outrage, même sorti de ta bouche.

— Calme-toi, Garpt; c'est une seule vertu qui te manque parmi celles que tu possèdes, reprit Théodoric en riant, et cette vertu c'est l'économie.

dignité de *Patrice*. Il attribua cette qualité à ses conseillers et les nommait *Patrices*, non parce qu'ils étaient descendus des anciens pères du sénat, mais parce qu'ils étaient comme les pères de la république ou du prince. Cette dignité de patrice devint la première de l'empire; Justinien l'appelle *summam dignitatem*. Les patrices, en effet, précédaient les consuls et prenaient séance au-dessus d'eux au sénat. Cette nouvelle dignité de patrice ne s'accordait qu'à ceux qui avaient exercé les premières charges de l'empire, ou qui avaient été consuls. Pendant les troubles et la décadence de l'empire romain, ceux qui occupèrent l'Italie, n'osant prendre le titre d'empereurs, s'appelaient patrices de Rome: cela fut très-ordinaire jusqu'à Augustule et à la prise de Rome par Odoacre, roi des Hérules. Il y a eu aussi des patrices dans les Gaules, et principalement en Bourgogne et en Languedoc. Les empereurs de Constantinople donnaient à leurs patrices le gouvernement des provinces éloignées. Quand les Francs passèrent dans les Gaules, ils y trouvèrent la dignité patricienne établie, et ils la conservèrent pendant quelque temps. Aëtius, qui combattit Attila, est appelé patrice des Gaules.

Il y a eu sous les empereurs plusieurs sortes de patrices: les uns qu'on nommait les pères de l'empereur et les tuteurs de l'empire. C'est de cette espèce qu'était le patrice Ricimer.

— L'économie! répliqua Garpt du même ton ; quand le monarque en a tant, il en reste bien peu pour ses sujets.

— Et c'est pour cela que je désire te donner un peu de cette vertu qui est le plus riche trésor de mon peuple.

— Et comment m'investirez-vous de cette royale faveur?

— En te priant de licencier aujourd'hui cette troupe de serviteurs maures et alains qui te suivent partout ; c'est une foule armée qui doit te coûter bien cher, et dont je me charge désormais.

— Roi, vous ne ferez pas ce que vous dites, s'écria Garpt violemment.

— Noble Garpt, répondit Théodoric avec colère, ce que j'ai dit est fait.

Il fallut que Garpt, poursuivi par les regards railleurs de ses compagnons, courbât la tête comme le comte Bold.

Pendant ce temps, Euric, penché négligemment sur son siége, écoutait en clignant des yeux, ces avertissements sévères donnés si généreusement par Théodoric à ceux qui voulaient le perdre. Tout le monde se taisait, et le roi semblait embarrassé de conclure cette longue conférence par un dernier acte de sa volonté, lorsque Euric, qui l'observait d'un air d'insolente bravade, lui dit en se rejetant au fond de son siége :

— Et moi, mon frère, n'obtiendrai-je rien dans cette royale distribution de vos faveurs?

— Vous? s'écria Théodoric, dont le visage se colora d'une rougeur causée par l'indignation.

— Moi, reprit Euric en se levant.

L'orage semblait prêt à éclater ; mais il entrait sans doute dans les sentiments ou dans les calculs de Théodoric de paraître tout pardonner, car il répondit avec froideur, quoique avec amertume :

— En vérité, je serais plus embarrassé encore envers vous, mon frère, qu'envers le noble Garpt ; car si, d'une part, tous les désirs de celui-ci sont satisfaits, je sais que, de l'autre, les vôtres sont insatiables. Et comme je craindrais de ne pas y répondre suffisamment, je vous laisse le choix de votre récompense.

— Il sera tel, j'espère, dit Euric, qu'il satisfera vos désirs comme les miens.

— J'y compte.

— Ce sera le choix d'un homme à qui le sort réserve le bonheur à défaut de gloire, le repos à défaut de pouvoir, et ce choix sera celui d'une épouse.

— Et en quoi pourrais-je m'opposer à ce choix, et comment appelez-vous récompense une liberté que personne ne peut vous disputer?

— Mon frère, lorsque je désire m'allier à une famille dont les droits incontestables à une succession qu'un autre a recueillie sont méconnus par vous et par la nation, je dois craindre qu'on ne mette entrave au droit que j'ai de m'unir à elle.

— Tout droit bien soutenu triomphe toujours parmi nous, mon frère, répondit Théodoric ; et si, ajouta-t-il en regardant le comte Bold, si le noble Visigoth dont vous parlez veut faire valoir les siens, nous sommes prêt à les discuter.

— Il n'est pas temps encore, dit Euric avec audace.

— Ou peut-être n'est-il plus temps ! s'écria Théodoric à qui la colère revenait sans cesse au cœur comme un ressort mal comprimé sur lequel il lui fallait poser toujours la main.

Mais, comme si une pensée oubliée était venue tout à coup dissiper cet orage, Théodoric reprit encore une fois son calme ; puis ayant jeté un regard furtif sur Firmin, qui était derrière lui, il ajouta :

— Eh bien ! mon frère, si ce temps revient, vous pourrez faire valoir ces droits, car je vous jure que j'approuverai votre choix, quel qu'il soit.

— En ce cas, mes bons compagnons, s'écria Euric, je vous invite tous à la cérémonie de mon mariage avec la belle Alidah, la noble fille du comte Bold.

— Lui avez-vous déjà remis votre anneau de fiançailles, prince Euric? demanda le roi.

— Je vais le faire à l'instant.

Aussitôt il sortit de la salle en passant fièrement devant son frère, qui se pencha vers Firmin en lui disant :

— Va remettre cet anneau à Mascezel, et qu'il le porte à sa sœur.

Et Théodoric donna à Firmin l'anneau d'Euric, qu'il avait reçu de Kamal ; mais le jeune homme, avant d'obéir à l'ordre du roi, lui dit tout bas :

— Et ta promesse, quand la tiendras-tu?

— A Toulouse, dit Théodoric. Attends avec patience, et tu seras récompensé avec générosité ; mais, jusqu'au jour que je t'ai fixé, ne parais point dans notre ville, ne cherche pas à voir Alidah, il y va de sa vie et de la tienne.

LIVRE DEUXIÈME.

I. — EURIC.

Au jour fixé par Euric pour son mariage avec Alidah, Toulouse se parait de toutes les pompes d'une fête splendide ; chacun, dans l'intérieur de sa maison, s'apprêtait à se revêtir de ses plus riches habits, tandis que, d'après l'ordre des divers magistrats, de l'édile et du comte de la ville, les maisons des rues par où devaient passer les divers cortéges se chargeaient de guirlandes de fleurs : Romains, Grecs, Visigoths, participaient de tout leur pouvoir à l'éclat de la cérémonie qui se préparait, et qui, disait-on, devait réunir le luxe de tous les peuples connus.

Le jour était à peine levé, et, dans une salle magnifiquement meublée, Euric tenait déjà conseil avec trois hommes dont l'aspect était bien différent.

Le premier était un vieillard ; ses cheveux blancs étaient cachés par une couronne de lauriers d'or ; un manteau de pourpre richement brodé tombait sur sa tunique de soie, et il s'appuyait sur une lyre qu'il semblait ne plus avoir la force de soutenir. Le second, vêtu d'une simarre flottante sur laquelle on voyait le pantalon entouré de bandelettes qui couvrait ses jambes, tenait dans sa main un arc d'une grandeur démesurée. Le troisième portait l'habit étroit des Visigoths ; et, selon la coutume, les tresses de ses cheveux cachaient ses oreilles ; son visage était rasé dans toute la partie inférieure, et il ne portait de sa barbe que ce que nous appelons aujourd'hui des favoris et des moustaches (49).

— Allons, parle, Attale, dit Euric au vieillard à la couronne d'or, tu as assisté aux noces d'Ataulphe et de Placidie, et je veux que les miennes avec la petite-fille de ce héros les effacent en éclat et en magnificence.

— Cela serait difficile, répondit Attale, car alors la loi du morningkap n'existait pas encore (50) ; alors un fiancé pouvait donner à

(49) « Barba concavis hirta temporibus, quam in subdita vultus parte surgentem stirpitus tonsor assiduus genas ad usque forcipibus evellit. » (*Apoll.*, ep. II, l. I.)

(50) Comme nous ne voulons pas donner en entier le code des lois visigothiques, tel qu'il fut rédigé par Léon, d'après les ordres et sous le règne d'Euric, nous ne mettrons sous les yeux de nos lecteurs que les dispositions de ces lois nécessaires pour justifier les faits et les opinions que nous avons avancés à propos du mariage des Visigoths.

Une des lois les plus sévères des Visigoths était celle qui défendait les alliances des personnes libres avec les esclaves. (*Mariage*, liv. III, titre II.)

Les conditions de ceux qui se mariaient devaient être proportionnées, et la femme moins âgée que le mari. (*Mariage*, livre III, titre I, loi IV.)

Quand le mariage était conclu, soit par écrit ou en présence de témoins, et qu'on avait donné ou reçu des arrhes qui consistaient en un anneau, il n'était plus permis de retirer sa parole. (*Mariage*, loi III.)

C'était le mari lui-même ou ses parents qui fixaient et payaient la dot, ou plutôt le douaire de la femme. Voici les règles que les Visigoths observaient là-dessus. Les nobles, savoir : les officiers du palais et de la couronne, de même que les principaux de la nation, riches de plus de dix mille sols d'or, ne pouvaient assigner pour dot de leur femme que le dixième de leurs biens, avec vingt esclaves, dix de chaque sexe, et une somme de mille sols d'or pour les meubles et les habits de noces. Les autres personnes libres, riches de moins de dix mille sols d'or, ne pouvaient donner que le dixième de leurs biens, tant pour la dot que pour les autres dépenses du mariage. (*Ib.* loi V.)

Les lois des Visigoths punissaient sévèrement l'adultère dans l'un et l'autre sexe : quand c'était le mari qui était offensé, les deux coupables devenaient ses esclaves, et il avait la liberté de se venger sur eux comme il jugeait à propos. La femme qui commettait un adultère avec un homme marié devenait l'esclave de l'épouse de ce dernier.

Il était permis aux maris, aux pères et aux parents de tuer impunément leurs femmes, leurs filles et leurs parentes, quand ils les surprenaient en adultère. (*Punition de l'adultère*, livre III, tit. IV.)

Dans les procès, il était permis aux parties et aux femmes de plaider elles-mêmes leurs propres causes.

La jurisprudence des Visigoths fut encore en usage parmi ces peuples dans la Septimanie longtemps avant la destruction de leur royaume par les Sarrasins. Elle a été toujours en vigueur en Espagne ; car elle fait le fond principal des *fueros* ou coutumes de ce royaume, et nous pourrions même dire que l'insurrection carliste actuelle n'a pour principe que le maintien des libertés accordées au peuple par les lois visigothiques.

Les Visigoths, sujets d'Ataulphe, mirent des bornes à la prodigalité de l'amour conjugal. Un mari ne pouvait pas légalement faire des dons ou des constitutions au profit de sa femme dans la première année de son mariage, et sa libéralité ne pouvait, dans aucun temps, passer la dixième partie de sa fortune. Les Lombards furent un peu plus indulgents : ils permettaient le *morning kap* le lendemain de la consommation du mariage, et ce don, la récompense flatteuse de la virginité, pouvait être du quart de la fortune du mari. Quelques épousées prenaient à la vérité la précaution de stipuler la veille un présent qu'elles savaient ne pas mériter. (Voyez Montesquieu, *Esprit des lois*, l. XIX, c. XXV ; *Muratori, delle Antichite Italiane*, II, I, *dissertazion* XX, p. 243.)

—

sa fiancée tous les biens qu'il possédait, si tel était son plaisir ; mais ton père a mis un terme à ces libéralités, et tu sais que ce n'est que le lendemain du mariage qu'il est permis maintenant de faire des présents à son épouse. Tant de maris ont eu à regretter ceux qu'ils avaient donnés la veille, qu'il a paru plus sage au vertueux Théodoric de laisser à leur amour le temps de savoir s'il n'avait pas été trompé.

— Cette loi, dit Euric, cette loi est bonne pour les pauvres, pour ceux à qui l'on pourrait impunément faire une injure si sanglante, et surtout pour les femmes que leur noblesse ne garantit pas de toute séduction.

— Je ne soupçonne pas la belle Alidah, reprit Attale d'un air d'incrédulité ; mais enfin Dieu seul connaît les secrets des femmes ! Et puis d'ailleurs, ajouta-t-il en voyant la colère s'allumer dans les regards d'Euric, tu sais que ton frère est implacable dans l'exécution des lois, et que pour toi moins que pour tout autre il ne consentira à les violer.

— Illustre empereur, répondit Euric avec mépris, je ne te demande pas ton opinion sur nos lois, je te demande quelle était la pompe de cette fête ?

— Eh bien ! dit Attale, cinquante jeunes hommes de la plus belle figure, vêtus de robe de soie, portaient un bassin dans chaque main ; l'un de ces bassins était rempli de pièces d'or, et l'autre de pierreries précieuses ; ils marchaient au milieu d'un chœur de musiciens... (51).

— Que tu conduisais, je me le rappelle, car c'est la seule royauté qu'on t'eût laissée de tout ton empire (52). Continue.

— Pour ce jour-là, Placidie, vêtue comme une impératrice, était parée d'un manteau de pourpre soutenu par deux consuls ; Ataulphe lui-même avait quitté votre costume et avait choisi la tunique et la toge romaines.

— C'est ce que je ne ferai pas, répondit Euric ; je n'imiterai point les fautes d'Ataulphe, il a payé trop cher le plaisir de montrer aux Romains par quels charmes il avait séduit sa belle prisonnière ; mais que les cinquante jeunes gens vêtus des costumes magnifiques que tu as dû acheter pour eux, viennent ici, et ils trouveront les cent bassins d'argent que je destine à Alidah. Ils y trouveront assez de pierreries et assez d'or pour les remplir ; et s'ils ne lui apportent pas ce que je voudrais lui donner aujourd'hui, du moins lui montreront-ils ce qui lui appartiendra demain.

Après ces paroles il se tourna vers le second personnage présent à ce conseil. C'était Dicenée, cet esclave du comte Bold dont nous avons déjà parlé.

— Quant à toi, lui dit-il, je t'ai chargé de plusieurs emplois. Les as-tu tous exactement remplis ?

— Maître, répondit Dicenée, les vêtements destinés à l'épousée seront processionnellement portés, ce matin, dans la demeure de la fille de mon maître, selon la coutume observée par les empereurs de Constantinople.

— J'ai vu les préparatifs et les eunuques qui sont chargés de ce soin, repartit Euric en riant ; ils sont d'une laideur qui ne laisse rien à désirer : ils feront un contraste heureux avec les beaux jeunes gens d'Attale. Mais ce qu'il importe le plus de savoir, c'est si tu as trouvé, parmi les prisonniers que nous avons ramenés de la bataille de Châlons assez de Huns capables d'exécuter les chants dont tu m'as parlé.

— Il y aura autour de ton festin deux cents de ces barbares, ayant le costume de leur nation, et tenant en main leur arc à double corde ; et, tandis que leur chef chantera les louanges de la nation des Visigoths, ils accompagneront ces chants en heurtant leurs boucliers les uns contre les autres, et en pinçant du doigt la double corde de leur arc (53).

— C'était donc la musique d'Attila ? reprit Euric, avec un sauvage enthousiasme ; elle était digne de ce roi puissant, et bien faite pour enflammer le courage de ses terribles guerriers. N'avait-il donc pas encore d'autres plaisirs dont je puisse parer cette fête ?

— Il lui arrivait souvent, répondit Dicenée, et j'en fus témoin le jour où il reçut dans un festin les envoyés de Rome ; il lui arrivait souvent de faire venir, durant son banquet, un bouffon (54) qui excitait sa gaieté par ses plaisanteries, et un Maure qui faisait l'admiration de tous les convives par sa légèreté à franchir les tables, et par l'a-

(51) Nous devons le détail de cette fête nuptiale à l'historien Olympiodore. (*Ap. Photium*, p. 185-188.)

(52) C'est Olympiodore qui assigne à Attale, l'empereur détrôné, la charge de conduire les musiciens.

(53) Selon Plutarque (*In Demetrio*, 11, v, 21), c'était la coutume chez les Scythes, lorsqu'ils se livraient aux plaisirs de la table, de réveiller leur valeur martiale en faisant résonner la corde de leurs arcs.

(54) Voir la note 12.

dresse étrange avec laquelle il imitait la marche tortueuse du serpent et les bonds immenses du tigre.

— Moi aussi, j'ai parmi mes esclaves un bouffon et un Maure agile; mais, sans doute, ils auront été surpris par quelques brigands de la troupe du Bagaude Armand, car voilà six jours, depuis celui où ils étaient avec moi chez le comte Bold, que je ne les ai vus.

A ce moment le troisième personnage qui assistait à cette conversation, qu'il avait écoutée d'un air de mécontentement, dit à Euric:

— Ce n'est pas le Bagaude Armand qui les aura surpris; mais ils savent tous deux que le pardon de Théodoric, si facilement obtenu par son frère, ne se serait peut-être pas étendu jusqu'à ceux qui avaient servi ses projets.

— Falrik, répondit Euric, avec cette arrogance qui le reprenait dès qu'il n'employait pas l'ironie, Falrik, tu sais bien qu'en cette circonstance Théodoric n'a accordé de pardon à personne, parce que personne ne lui a demandé pardon, et que nul n'en avait besoin, étant sous ma protection; je te jure que si mes esclaves n'ont pas d'autre raison de se tenir cachés, ils peuvent reparaître en sûreté; et si tu connais, par hasard, leur retraite, tu peux les en avertir. Mais, aujourd'hui, il serait trop tard, et toi-même as des choses plus importantes à faire. Es-tu prêt?

— Je le suis; et mes chants accompagneront la marche vers le temple et ton retour dans ta demeure, comme il est convenu. Et même, ajouta-t-il d'un ton piqué, s'il te reste quelque attention pour les nobles chants des Visigoths, après avoir entendu la lyre des Romains et la barbare harmonie des Huns, je te dirai, durant le festin, les chansons qui conviennent à un si illustre mariage (55).

— Sache, Falrik, que si je mêle ces magnificences étrangères aux coutumes de notre nation, ce n'est pas que je dédaigne celles qui nous viennent de nos pères, mais que je veux montrer à l'univers quelle est la grandeur de ce peuple qui a vaincu assez de nations pour réunir dans la même fête les chœurs romains, les cantiques grecs et les chants des Huns; et pourtant il manquera encore une majesté à cette cérémonie; je comptais avoir le Gaulois Armand : mais probablement, grâce à la fuite de Kamal, il se sera vainement présenté à la porte Décumane; n'y trouvant personne, il n'aura pas osé pénétrer seul dans cette ville, où ses cruautés lui ont acquis une si dangereuse renommée. Allons, c'est encore une pompe à rayer dans les préparatifs de cette journée.

Comme il parlait ainsi, un jeune homme entr'ouvrit brusquement la porte. A son aspect, Euric congédia les trois ordonnateurs de la fête; puis, dès qu'il fut seul avec le jeune Frédéric son frère, car c'était lui qui venait d'entrer, il lui dit rapidement :

— Eh bien! l'as-tu vue?

— Oui, je l'ai vue! répondit le jeune homme; puis il s'arrêta, et levant les yeux sur Euric, il s'écria tout à coup :

— Oh! mon frère, qu'elle est belle!

— N'est-ce pas? fit Euric avec un regard où la vanité de l'homme parut tout entière. Un moment après il ajouta : Et que t'a-t-elle dit?

— Je l'ai trouvée pleurant et résignée.

— Résignée! repartit Euric avec étonnement; Sathaniel t'a semblé résignée?

— Oui!

— Résignée! répéta Euric. Mais voyons, raconte-moi ta visite dans tous ses détails?

— Ecoute-moi donc, reprit Frédéric. D'après ta prière, je suis parti avant-hier et je suis arrivé à la maison des Violettes quand le jour commençait à s'éteindre. Un esclave veillait à l'entrée de ce chemin embaumé qui, de la grande route, conduit à la demeure de Sathaniel. En m'apercevant, il m'a sans doute pris pour toi, et s'est enfui en criant : Le voilà! Aussi, quand j'ai été devant la maison, je les ai tous trouvés à la porte; Haben-Moussi, Mascezel et l'infortunée Sathaniel, à qui son frère a dit brusquement : J'étais bien sûr qu'il ne viendrait pas.

— Ah! s'écria Euric, Mascezel est chez sa sœur sans ma permission, sans mon ordre. Cet insolent esclave a fui sa servitude!

— Tu lui pardonneras, mon frère, répondit Frédéric, s'il ne s'est pas senti le courage de venir parer la fête du mariage d'Alidah, de celle pour qui tu as abandonné sa sœur.

— Cet homme m'appartient, j'ai acheté trois années de sa vie, il me les doit et je lui ferai payer sa dette : lui permettre de se retirer ce serait permettre à quelqu'un au monde de condamner ma conduite, et cela ne sera pas.

Euric prononça ces paroles avec colère, et en se promenant d'un pas agité, puis, après un moment de silence, il revint vers Frédéric, et lui dit en riant dédaigneusement :

—Et, dis-moi, le père et les enfants m'ont-ils bien accablé d'injures? le vieux Haben-Moussi a-t-il souvent étendu ses longs bras maigres et tremblants en s'écriant : Malédiction! Mascezel a-t-il frappé sur son cimeterre en jurant vengeance? la jalouse Sathaniel m'a-t-elle prodigué les noms d'infâme et de parjure?

—Non, mon frère, je te l'ai déjà dit, j'ai trouvé dans cette maison une douleur calme et résignée. Le vieux Haben-Moussi, qui ne me connaissait pas, m'a souhaité la bienvenue, et, lorsqu'il a su mon nom, il m'a dit : — Tu pourras dormir en paix sous le toit où ton frère a porté la désolation, car celui qui a touché du pied le seuil de la porte d'un Maure est son frère, jusqu'à ce que son cheval l'ait emporté hors de l'atteinte d'une flèche. Après lui, Mascezel m'a adressé la parole et m'a fort étonné en me disant : Viens-tu de la part du roi Théodoric?

— De la part du roi Théodoric! s'écria Euric. T'a-t-il dit cela?

— Il me l'a dit. Et quand je lui répondis que c'était de la tienne, son front se rembrunit, et il s'éloigna en ajoutant : — Puisqu'il en est ainsi, parle à cette femme.

— Tout cela est étrange! dit Euric, et tu es resté seul avec Sathaniel?

— Oui; et comme je voyais couler des larmes de ses yeux baissés, comme les sanglots qui gonflaient sa poitrine l'empêchaient de me parler, c'est moi qui, le premier, lui ai adressé la parole.

Euric, devenu plus attentif à mesure que son frère racontait sa visite à la maison des Violettes, fit signe à Frédéric de prendre un siége, et, s'asseyant devant lui, la tête dans sa main, le coude appuyé sur une table, les yeux fixés sur le narrateur, il reprit d'un air de profond étonnement:

— Sathaniel pleurait, disais-tu?

— Elle pleurait; et, en la voyant si belle dans ses larmes, j'ai pensé combien elle devait être plus belle encore dans ses joies.

— Oh! oui, s'écria Euric, c'est une femme à qui le bonheur donne l'air d'une divinité, tant elle le porte avec orgueil et majesté sur son front; c'est une femme en qui la colère peut faire pâlir les plus intrépides, tant il y a d'éclair et de flamme dans ses yeux irrités. Mais Sathaniel pleurait, disais-tu? Je n'ai jamais vu pleurer Sathaniel que lorsqu'elle méditait une vengeance.

— C'est que jamais, sans doute, elle n'a été mise à une si rude épreuve, c'est que jamais le malheur ne lui était arrivé si soudain et si complet.

— Ce n'est pas cela, Frédéric, j'aurais dû voir Sathaniel moi-même. Quand ces tigres africains s'abritent ainsi dans une feinte tranquillité, c'est qu'ils guettent une proie. Mais continue.

— Je lui parlai donc, et, comme tu m'en avais chargé, je lui racontai que les ordres du roi t'avaient forcé de prendre Alidah pour épouse; je lui dis comment, ayant été surpris par Théodoric dans tes projets de révolte, tu n'avais pu refuser, au danger de ta position et au pardon généreux qu'il t'avait accordé, de souscrire à ses ordres et de consentir à ce mariage.

— Et que t'a-t-elle répondu quand tu lui as récité cette fable?

— Elle m'a cru ou elle a feint de me croire, car elle m'a répondu avec douceur : — Quand j'ai appris cette union, j'ai bien pensé qu'il devait en être ainsi, et j'ai jugé qu'il n'avait dû rester à Euric d'autre parti que l'obéissance.

Le prince Frédéric s'arrêta : son frère, l'observant toujours d'un regard attentif, laissa s'écouler quelques minutes de silence et reprit ensuite :

— Et voilà tout ce qu'elle t'a dit? sans colère, sans emportement?

— Voilà tout.

— Mais cependant, reprit Euric, ce n'est pas à ce court entretien que s'est bornée ta visite?

— Sans doute, dit Frédéric; mais, à partir de ce moment, il n'a plus été question de toi.

— Tu me trompes! s'écria Euric avec colère.

Le jeune Frédéric se leva avec un mouvement non moins violent, et répondit aussitôt:

— Je vous ai donné le droit de me parler ainsi, lorsque, par amitié pour vous, j'ai consenti à tromper cette femme, en lui disant que le choix que vous avez fait vous avait été imposé, et en l'assurant que ce mariage, qui doit s'accomplir aujourd'hui, ne sera célébré que demain.

— Lui as-tu dit cela? reprit Euric en interrogeant Frédéric avec une si vive préoccupation de sa propre pensée, qu'on voyait qu'il n'avait fait attention ni à la colère avec laquelle il avait parlé à son frère, ni à la fierté que celui-ci avait mise dans sa repartie : lui as-tu dit cela?

— Oui, mon frère, car, pour vous, je me suis senti le courage de mentir.

— C'est bien! dit Euric d'un air plus satisfait; la perfidie que doit sans doute cacher cette tranquillité apparente arrivera trop tard.

Euric, après avoir prononcé ces paroles, put remarquer sur la figure de son frère un léger sourire de vanité et un regard plein de raillerie.

— Oh! tu ne la connais pas, dit Euric, si tu crois que tout ceci ne cache pas une trahison.

— Oh! dit Frédéric en riant, je ne doute pas que la trahison ne vienne tôt ou tard, mais je ne fais pas à Sathaniel, ni à toi non plus, l'injure de croire qu'elle sera si prochaine.

Euric regarda son frère d'un air surpris. Il parut frappé d'une idée soudaine, et, se reculant pour mieux le mesurer du regard, il lui répondit sur le même ton :

— Tu as véritablement raison, et tu m'ouvres les yeux; tu as dix-

(55) Voir la note 50.

huit ans, Frédéric, tu es beau, tu es frère du roi, tu as un cœur qui sera bien facile à tromper, et, en vérité, je n'avais pas tant de titres à l'amour de Sathaniel quand je l'ai obtenu. Voyons, sois franc, que t'a-t-elle dit pendant cette longue visite où vous n'avez plus parlé de moi ?

— Puisque tu n'as plus été pour rien dans notre entretien, il est inutile que je te le rapporte.

— Mais je désire le savoir, moi, répondit Euric en souriant. Quand elle le veut, sa parole est si douce et si enivrante, que j'aimerais à en entendre l'émotion dans celle de ta voix ; on ne parle pas de Sathaniel, vois-tu, sans garder en soi quelque chose de l'accent qu'elle donne à ses paroles ! Lorsqu'elle dit à un beau jeune homme : Je t'aime ! il semble qu'elle éveille autour d'elle des échos merveilleux ; on dirait que tout ce qui l'entoure tressaille de son amour ; son regard éclaire la nuit, sa parole parfume l'air, et je voudrais savoir comment tu as supporté ce charme qui m'a si longtemps vaincu.

— Sathaniel, répliqua Frédéric, ne m'a point fait entendre cette voix si enivrante et ces mots si puissants; mais elle m'a longuement parlé de sa douce espérance de retrouver la tranquillité de son âme et de cacher le reste de ses jours dans l'asile enchanté qu'elle habite.

— Ah ! oui, dit Euric, elle a tristement penché vers la terre ses yeux humides, elle a essuyé ses larmes avec distraction, et, comme elle était honteuse de pleurer devant toi, elle aura ramené ses longs cheveux d'ébène comme un voile sur son visage.

— Oui, dit Frédéric, en rougissant de voir deviner, par Euric, tout ce qui l'avait touché si naïvement ; oui, elle s'est voilée de ses cheveux; mais bientôt elle a surmonté cette douleur, et m'a conduit dans un pavillon où m'attendaient des vins exquis et des fruits délicieux.

— Un pavillon magique, n'est-ce pas? tout chargé de peintures qui représentent des femmes que le peintre n'a pu faire aussi belles que la maîtresse de ce lieu enchanté ?

— En effet ; et pendant que je goûtais quelques fruits, Sathaniel...

— Oh ! je la vois d'ici, dit Euric avec un léger sourire, je la vois couchée sur des coussins, la tête appuyée sur sa main si belle, oubliant son jeune convive, lui laissant le loisir de parcourir la voluptueuse élégance de ses formes couvertes d'un lin si léger qu'il est transparent.

— Je ne dis pas cela, mon frère, reprit Frédéric troublé à cette peinture si vraie de ce qui lui était arrivé.

— Tu ne le dis pas, mais tu l'as vu : elle levait les yeux au ciel ; des yeux noyés dans une pensée triste, sa bouche, comme entr'ouverte par l'effort de sa respiration haletante, te laissait voir des dents pures comme les perles d'Orient ; et puis par hasard elle aura doucement ramené vers toi ce regard perdu dans le ciel, et, en te voyant l'admirer, elle l'aura caché subitement sous ses longues paupières bordées de cils d'ébène ; mais avant de le voiler ainsi, elle t'aura lancé un de ces doux éclairs qui languissent dans sa noire prunelle, et qui brûlent tellement, qu'ils font porter la main au cœur comme si un fer rouge y pénétrait.

— Mon frère, qui a pu te le dire? s'écria Frédéric qui se troublait de plus en plus.

— Allons, calme-toi, Frédéric ; elle t'a ménagé, elle a jugé que tu n'étais qu'un enfant. Oh! que serait-ce donc si elle avait attaché sur toi ce regard fascinateur dont le ciel ou l'enfer l'a doué, ce regard qui vous enlace et vous étreint, ce regard qui vous pénètre et vous dévore: mais si elle avait voulu, si elle avait endormi sur toi ce regard de serpent, si elle avait posé ses yeux sur les tiens, tu aurais tremblé et frémi, tu aurais éprouvé le vertige dans la tête et dans le cœur, tu te serais senti devenir insensé, et tu serais tombé à ses pieds en lui demandant grâce.

— Mon frère, dit Frédéric, qui s'était remis de son trouble, je n'ai vu dans Sathaniel qu'une femme désolée.

— Je t'en félicite, reprit Euric d'un ton incrédule ; cependant, si ce que tu me rapportes est vrai, tu n'as pas complétement tenu la parole que tu m'avais donnée : tu n'as pas dit à Sathaniel que ce mariage ne romprait pas notre amour, et que j'irais moi-même la rassurer dès que la prudence me le permettrait.

— Il est vrai que je ne lui ai point dit cela, car j'ai supposé que c'était une ruse imaginée pour calmer sa douleur. D'ailleurs, en voyant Sathaniel si paisible, j'ai pensé qu'il n'était pas nécessaire de lui donner un espoir que tu ne voudras pas réaliser au risque de la perdre. Nos lois sont sévères contre les adultères, et je ne suppose pas que tu veuilles jamais exposer la maîtresse que tu as aimée à devenir l'esclave de l'épouse que tu as choisie.

— Je te remercie de l'avis, reprit Euric, quoiqu'il parte probablement de mon frère, qui inspire à tout ce qui l'entoure une rage de lois qui nous fera bientôt remplacer nos armes par le sac de cuir où les Romains enferment les pièces de leurs procès. Au reste, je jugerai seul de ce qui me reste à faire, et à moins que cela ne contrarie ta naissante passion pour la belle Sathaniel, je ne l'abandonnerai ni à son désespoir ni à ses espérances. Maintenant il est temps de nous occuper de la cérémonie de ce jour ; songe que si ton simple vêtement de voyage a suffi pour charmer les yeux d'une fille maure, il ne serait pas assez éclatant pour attirer les regards des belles Romaines de cette ville et des filles nobles de notre nation ; tu trouveras chez toi le costume que je t'ai destiné, et sa magnificence te prouvera, j'espère, combien je suis jaloux de faire ressortir aux yeux de tous la jeune beauté de mon frère.

Après cet entretien, ils se séparèrent pour aller s'occuper du soin de leur parure.

II. — FIRMIN.

Maintenant il nous faut quitter le palais d'Euric, traverser d'un bond les cinq villes populeuses qui composaient la ville de Toulouse, et nous rendre au château Narbonnais occupé par le roi Théodoric. Nous y pénétrerons avant le jour, comme dans celui que nous venons de quitter, et nous y trouverons de même le maître debout et tenant conseil.

Théodoric, près duquel on venait d'introduire Gandoin et Léon, répondait à l'esclave qui les avait précédés :

— En quoi ce jeune homme dont vous me parlez a-t-il mérité que les gardes s'emparassent de lui ?

— Hier au soir, dit l'esclave, il s'est présenté aux portes du château Narbonnais et a demandé à vous voir ; vous étiez enfermé en ce moment avec le Maure...

— Je sais, dit Théodoric en interrompant l'esclave; mais ce désir n'était pas un crime pour lequel on dût arrêter ce jeune homme.

— Sans doute, reprit l'esclave ; mais l'entrée du palais lui ayant été refusée, il s'est emporté en injures contre vous, et a déclaré qu'il ne quitterait pas le seuil de la porte avant de vous avoir entretenu.

— Eh bien ! dit Théodoric, qu'on l'introduise ; si sa demande est juste, elle ne saurait lui être trop tôt accordée; si elle est déraisonnable, il sera plus tôt guéri de sa folie.

Et après avoir échangé quelques paroles avec Léon, il s'assit près d'une table sur laquelle brûlaient des flambeaux de cire, portés dans des chandeliers d'or. Gandoin se plaça à côté de lui, et le Romain, comme un homme qui devait rester étranger à ce qui allait se passer, déposa sur la table divers papiers dont il commença tout bas la lecture en les corrigeant de temps en temps.

Un moment après, Firmin parut à leurs yeux. Avant que Théodoric eût le temps de le reconnaître dans le jour douteux qui éclairait la salle d'audience, il lui désigna du doigt une escabelle et lui fit signe de s'asseoir.

— Qui es-tu et que veux-tu ? lui dit-il aussitôt.

— Le roi Théodoric ne me reconnaît-il pas, ou m'a-t-il déjà oublié ? reprit Firmin.

— Qu'es-tu venu faire ici, quand je t'avais ordonné de rester dans la maison d'Attale et d'attendre que mes ordres te permissent d'en sortir ? reprit Théodoric avec vivacité.

— Je suis venu, répondit Firmin, pour savoir si je devais me fier à ta parole. Lorsque tu m'as promis d'obtenir mon pardon du comte Bold, et de le faire consentir à mon mariage avec sa fille, je me suis laissé tellement égarer par la reconnaissance que, pour assurer mon bonheur, j'ai joué le rôle infâme que tu m'as enseigné. Je ne te rappellerai pas les espérances folles dont tu m'as enivré. J'ai honte de m'y être laissé prendre, quoique à la vérité tu pusses faire pour moi ce qu'Alaric fit pour mon tuteur Attale; mais je te l'ai dit, ce n'est pas cette promesse que je suis venu te rappeler.

— Quelle est donc celle que tu me condamnes à tenir ?

— Écoutez, vous les conseillers les plus dévoués de notre roi, reprit Firmin avec une modeste fermeté et une douloureuse expression de honte ; écoutez, vous qui avez le renom de lui faire entendre de sévères vérités ; voici ce qui s'est passé entre nous, et vous jugerez si ma demande est injuste. Il y a un mois, il me fit appeler dans son palais. — « Le moine Barthélemi, me dit-il, m'a appris que tu avais séduit la jeune Alidah, et, qu'abusant de son amour, tu l'avais entraînée à abandonner la religion arienne pour embrasser le catholicisme ; je ne te parle pas du crime que tu as commis en abusant de l'hospitalité d'un vieillard ; je ne te parle pas de la faute d'Alidah qui a oublié les plus saints devoirs ; c'est à votre cœur à vous en punir : mais comprends-moi bien, tu es Romain, et ta loi te défend d'épouser une fille barbare, comme vous les appelez ; elle est arienne, et l'esclavage la punira de son apostasie, si je ne vous sauve tous les deux. » Voilà ce que tu m'as dit, Théodoric, et c'est armé de ce terrible secret, que tu m'as forcé à surveiller le comte Bold et à te raconter tous ses projets. C'est ainsi que tu as connu les visites secrètes que lui faisait ton frère, ainsi que tu as appris tous les complots qui se tramaient contre toi ; et comme à chaque nouvelle révélation tu voyais mon courage faiblir devant l'infamie de ma délation, tu le relevais chaque fois par une promesse plus magnifique. D'abord ç'a été le pardon de mon crime, ensuite l'assurance de mon mariage avec Alidah ; plus tard ce fut une armée à commander ; hier encore c'était l'empire à régir sous ta tutelle ; tu as dû bien rire de ma crédulité, Théodoric; mais enfin tu me dois une récompense quelle qu'elle soit : c'est celle-là que je viens te demander.

— Et à quoi s'est réduite cette haute ambition ? dit Théodoric.

— A peu de chose. Je ne te demande que de me remettre en la situation où tu m'as trouvé, car, à cette époque, j'aurais su, crois-moi,

suffire aux dangers qui m'entouraient, tandis que toi qui devais m'en sauver, tu les as rendus plus pressants. Je savais que parmi ses calculs d'ambition Euric avait fait entrer son mariage avec la fille du dernier des Baltes, car les droits de cette famille lui donnaient une chance de succès : mais j'aurais prévenu ce malheur plus facilement que tu ne penses. Aujourd'hui il n'en est plus ainsi, le mariage d'Euric est publiquement annoncé et approuvé par toi, Alidah habite un palais où il m'est interdit de pénétrer, et je n'ai pour garant de sa vie et de la mienne que ce peu de mots que tu m'as dits en sortant de chez le comte Bold : — « Attends avec patience, et tu seras récompensé. » J'ai attendu, et je ne suis pas seul à attendre. Les jours se passent : à peine reste-t-il quelques heures avant la cérémonie, et rien ne m'annonce que tu tiendras ta promesse. Jusqu'à cette nuit, Alidah rassurée par mes messages se laissait conduire, espérant comme moi dans ta parole ; mais enfin elle m'a fait informer que si, au moment où le cortége nuptial s'avancera vers sa demeure, tu n'as pas rompu cet hymen, il faudra bien qu'elle dise la vérité à son père. Tu vois à présent quel danger terrible et certain tu as fait du péril encore éloigné qui la menaçait; tu comprends que tu l'as laissée seule et sans défense devant la colère de son père, lorsque je pouvais lui en sauver les premiers transports ; dis-moi donc, maintenant si tu t'es loyalement conduit envers celui qui t'a peut-être sauvé le trône et la vie.

— Ce que j'ai promis je le ferai, dit Théodoric, et je te jure encore que l'hymen d'Euric et d'Alidah ne s'accomplira pas.

— Ce n'est pas là ce que je demande, reprit Firmin ; j'ai pénétré plus avant que tu ne crois dans tes projets ; je sais qu'il est important pour toi que ton frère n'unisse point par ce mariage ses prétentions au trône et les droits de la famille des Baltes. Mais pour que ce mariage n'ait pas lieu il suffit qu'Alidah avoue à son père notre amour, notre amour coupable, tu le sais. Cet aveu peut lui coûter la vie, et j'ignore s'il ne te conviendra pas d'acheter ta sûreté à ce prix.

— Tu parles bien imprudemment, jeune homme, dit Léon qui jusque-là avait gardé le silence ; les secrets des rois ne doivent pas être devinés.

— Laisse-le dire, reprit Théodoric, qui observait Firmin pendant qu'il parlait avec une assurance qu'il n'avait pas encore montrée, laisse-le dire, reprit-il plus bas, je veux savoir aujourd'hui mieux que je ne l'ai su jamais jusqu'à quel point je puis me fier à sa docilité.

Il s'arrêta, et reprit bientôt après, en étudiant l'effet de ses paroles sur ce jeune homme.

— Écoute, Firmin, je suppose qu'il ne me restât aucun autre moyen d'empêcher le mariage d'Euric que d'attendre l'aveu d'Alidah ; je suppose que, forcé malgré moi de manquer à ma promesse, il me fallût laisser cette jeune fille en butte à la colère de son père.

— Cela est impossible, répondit Firmin avec une émotion menaçante dans la voix, c'est impossible ; ce serait une lâcheté:

— Insolent ! s'écria Gandoin en se levant.

Théodoric l'arrêta, et Firmin continua avec plus de modération :

— Ce serait un abandon indigne d'un si grand roi ; toi qui as pardonné au frère qui voulait ta mort, tu ne délaisseras pas le malheureux orphelin qui t'a servi. Est-ce donc l'infamie de mes services qui te rend si inexorable ? mais tu sais bien, Théodoric, pourquoi je t'ai obéi ; tu sais bien que c'était Alidah que je sauvais : Alidah, mon amour, ma vie ; Alidah que j'ai séduite, à qui je promettais un époux illustre et digne d'elle ; Alidah, un enfant qui s'est endormie confiante dans mon amour et qui m'attend dans les veilles et dans les larmes. O roi ! tu ne nous abandonneras pas. Je te le demande pour elle : pour elle je t'implore à genoux, pour elle me voilà à tes pieds. Théodoric ! Théodoric !

Et véritablement Firmin s'était jeté aux genoux du roi qui le contemplait avec un certain orgueil mêlé de pitié. Mais, voulant pousser l'épreuve jusqu'au bout, Théodoric répondit :

— Je te plains, car tu l'aimes ; mais dis-moi, si je ne pouvais plus rien pour elle, que ferais-tu, toi, pour la sauver ?

A peine Firmin eut-il entendu ces mots, qu'il se releva la pâleur sur le front, la colère dans les yeux, et le corps frémissant de rage.

— Si ce que tu viens de me dire était vrai, s'écria-t-il d'une voix qui prit tout à coup un accent terrible, si ce que tu viens de dire était vrai ! je ne sais pas ce que je ferais pour sauver Alidah ! mais je sais bien ce que je ferais pour la venger.

Le mouvement de Firmin avait été si rapide qu'il se trouvait presque face à face avec Théodoric, le mesurant de son regard irrité, tandis que celui-ci le considérait avec une terreur qui semblait prendre sa source ailleurs que dans un danger présent.

— Dieu du ciel ! s'écria Théodoric en reculant, c'est son regard et c'est sa voix.

— C'est le regard et la voix d'un homme qui te demande, à présent et sur l'heure, un gage du salut de celle que tu veux perdre, repartit Firmin en levant les mains sur la tête de Théodoric, c'est le regard et la voix d'un homme qui ne se laissera pas tromper par toi, roi Théodoric.

— Insolent esclave, dit Gandoin, tu menaces ton maître !

— Sauveras-tu Alidah ! s'écria Firmin en saisissant le roi qui le repoussa violemment.

— Misérable ! reprit Gandoin en s'avançant vers Firmin et en tirant son épée, c'en est trop, tu vas payer ton insolence !

— Approche donc, répliqua Firmin en s'emparant de l'escabelle sur laquelle il était assis.

Mais comme ils allaient se précipiter l'un sur l'autre, Théodoric se jeta entre eux en poussant un cri terrible d'angoisse, et les sépara de sa puissante main, sans prononcer une parole. Un tremblement convulsif agitait le roi, sa pâleur était effrayante et son regard égaré tournait autour de lui, comme celui d'un insensé. Enfin, après un moment de silence, il dit à Firmin d'une voix entrecoupée et à peine intelligible :

— Point de sang ! point de sang... va, Aspar, va, je sauverai Alidah, je te le jure par le sang de mon frère Thorismond.

Puis il tomba assis sur un siége en cachant sa tête dans ses mains ; et Firmin, qui n'avait pas remarqué le nom étrange qui venait de lui être donné, s'éloigna en disant :

— Et moi, je te le jure, quelque sang qu'il me faille répandre pour cela, je te le jure, je la sauverai.

Lorsque Théodoric fut demeuré seul avec ses deux conseillers, il leva lentement sur Gandoin un regard où la plus profonde tristesse n'avait pas encore effacé le ressentiment d'un effroi insurmontable ; et alors, désignant du doigt la place que Firmin venait de quitter, il reprit d'une voix sombre et accentuée :

— Eh bien ! l'as-tu reconnu ? n'avait-il pas la voix, le visage, le regard superbe et le geste de son père ? l'as-tu reconnu tel qu'il était dans cette nuit fatale où nous l'avons immolé ?

Gandoin ne répondit pas ; Théodoric se leva, et, poussant avec violence l'escabelle que Firmin avait fait tomber :

— Jusqu'à ce meuble, s'écria-t-il, que Dieu paraissait avoir exprès placé sous sa main pour rendre encore cette image plus semblable.

— Et peut-être, dit Gandoin, eût-il fallu que l'image fût semblable en tout, et que le fils mort ressemblât au père mort, comme le fils vivant ressemblait au père vivant.

— Non, répondit Théodoric violemment, non, plus de sang, c'est assez d'un spectre toutes les nuits au pied de mon lit ; c'est assez de la voix d'un frère qui me crie dans mon sommeil : « Assassin ! assassin ! ! »

— Faiblesse que tout cela, répliqua Gandoin ; que ce qui a été fait fût injuste, cela se peut ; mais ce qui serait de toute justice, c'est la punition de ton frère Euric pour avoir comploté contre toi, c'est le châtiment de ce jeune furieux, pour avoir osé te menacer.

— Non, reprit Théodoric d'un ton accablé ; ce trône ne me coûtera pas une goutte de sang de plus que celui que j'ai versé.

Gandoin laissa échapper un geste d'impatience, et le roi, qui s'en aperçut, continua avec plus de calme :

— Je l'ai décidé ; et si Euric doit acheter un jour mon trône au prix que je l'ai payé, je ne tirerai pas cette épée pour le défendre, comme je l'ai tirée pour le conquérir. Il y a assez du sang d'un frère sur sa lame, puisque celui de tous les ennemis que j'ai vaincus ne l'a pas encore lavé.

— Ainsi, dit Gandoin, tu te livres sans défense à ceux qui en veulent à tes jours, et tu te rends, par ta pusillanimité, complice de leurs projets ; tu te trahis toi-même, tu trahis la cause des Visigoths en laissant à un insensé comme Euric la chance de s'emparer du trône.

Théodoric sourit tristement, et déjà plus maître de lui-même, il répondit en reprenant sa place près de la table :

— Je ne me trahis point moi-même, car si je ne me défends pas en frappant mes ennemis dans leur vie, je saurai m'en préserver en les atteignant dans leur crédit, dans leur honneur et dans leur considération.

— Et si tous ces projets si habilement combinés viennent à échouer contre un hasard, ou devant la rage d'un jeune insensé comme celui qui nous quitte, il faudra donc que nous subissions le pouvoir de ton frère, d'un débauché qui abandonnera pour ses plaisirs le soin du gouvernement et la gloire des Visigoths.

— Tu te trompes encore, Gandoin, repartit le roi, le jour où Euric pourra saisir le sceptre, tu reconnaitras le génie qui dort en lui, comme tu as reconnu le féroce courage de Thorismond dans le regard de Firmin. Vainement j'ai voulu étouffer cette nature sauvage sous la mollesse de l'éducation romaine ; à l'instant où le lion s'est senti blessé, il s'est réveillé ; il en sera de même pour Euric : crois-moi, du moment que l'aigle aura de l'air, il prendra son vol. Mais bientôt, je l'espère, j'aurai pourvu au plus pressant de ces dangers ; plus tard, et lorsque j'aurai mis à l'ambition d'Euric un frein qu'il ne pourra briser, je m'occuperai de Firmin ; car j'ai prononcé devant lui un nom qui a pu ne pas l'éclairer quand il était aveuglé par la colère, mais qui devra lui donner d'étranges soupçons, lorsqu'il réfléchira à cette scène. Et peut-être, un jour, ses soupçons deviendraient-ils une certitude, si l'un de mes serviteurs cessait d'être discret.

— Est-ce à nous, dit Gandoin, que tu fais l'injure d'une pareille supposition ?

— Jamais, reprit Théodoric, le courage et la prudence ne m'ont fait soupçonner une trahison ; mais la faiblesse, la vénalité et la perfidie sont toujours à redouter par ceux-là mêmes à qui elles ont le plus servi. L'homme qui les emploie est comme ces bateleurs de l'Orient

qui gagnent leur vie en jouant avec des serpents et qui meurent le plus souvent, étouffés par les reptiles qui les faisaient vivre. Ainsi, Attale peut trouver un meilleur prix de son indiscrétion que de son silence. Kamal a assez souvent trahi son maître pour moi, pour que je ne doive pas m'étonner qu'il pût me trahir pour un autre, et Barthélemi peut espérer que sa religion trouvera plus d'appui dans un roi catholique que dans un bienfaiteur arien. N'importe, il est temps de nous occuper des affaires présentes.

Il s'adressa alors à son second conseiller, et lui dit :

— Léon, es-tu sûr de faire réussir le plan que tu as conçu?



L'eunuque Eros.

Léon, qui pendant tout le temps qu'avait duré cette scène avait à peine quitté des yeux divers manuscrits qu'il lisait attentivement, se rapprocha de la table et se disposa à parler.

— Avant de commencer, dit Théodoric, il faut que je m'informe si tout est prêt.

Il frappa du pied, et le chambellan reparut.

— Kamal est-il de retour? lui demanda son maître.

— Il vient d'arriver.

— Seul?

— Un homme, de la taille d'un géant, l'accompagne.

— C'est bien. A-t-on conduit hors des portes de la ville la litière fermée dans laquelle on doit introduire les personnes que j'attends?

— Il y a une heure qu'elle est partie; mais je n'ai pu délivrer au chef de l'escorte qui doit la suivre l'ordre nécessaire pour qu'elle entre sans être visitée.

— Le voici, dit Théodoric. Tu le remettras au garde de la porte, et tu lui diras que cette litière n'enferme aucune marchandise sujette à l'impôt (56).

— Si les lois étaient exactement observées, reprit Léon en souriant, cette marchandise ne paierait rien au publicain pour entrer dans Toulouse, mais elle devrait un droit à l'édile pour y rester.

— Sais-tu que si mon frère t'entendait parler ainsi de sa maîtresse, dit Théodoric, il ne te pardonnerait pas le projet que tu as conçu; mais, quoi qu'il en soit, parle : maintenant nous sommes prêt à t'écouter.

Comme nous aurons à représenter plus tard en action le plan de conduite qui avait été tracé par le ministre Léon, nous allons pénétrer dans la demeure où s'agitaient d'autres craintes et d'autres espérances.

III. — ALIDAH.

D'après l'ordre qu'il en avait reçu de Théodoric, le comte Bold avait abandonné son château pour venir habiter Toulouse. Mais, ainsi que beaucoup d'autres, il ignorait les raisons cachées qui avaient dicté la conduite du roi, et attribuait à la crainte de frapper des hommes trop puissants la générosité avec laquelle Théodoric s'était contenté de déjouer leurs projets. Peu d'amis, en effet, étaient dans la confidence des nuits terribles de ce malheureux souverain. A l'exception de Gandoin et de Léon, aucun de ceux qui l'approchaient ne savait qu'à une heure donnée le spectre de Thorismond, évoqué par le remords, venait veiller et s'asseoir pâle et sanglant sur la couche royale. En le voyant, durant le jour, tranquille et quelquefois joyeux, s'occuper des affaires de son peuple, ou se mêler à ses plaisirs, on supposa facilement que Théodoric n'avait jamais éprouvé le remords du crime qui l'avait placé sur le trône, ou bien que la gloire qu'il avait acquise avait étouffé ce remords. Pas plus que ses sujets, sa famille n'était initiée à ce terrible secret; mais Euric l'avait découvert, et il s'en servait avec un cruel avantage.

Souvent ses amis s'étonnaient de l'assurance avec laquelle il blâmait la conduite de son frère, et ils en étaient venus à ne pouvoir s'expliquer l'audace qu'il mettait à traverser tous ses projets. Enfin dans cette



« Assassin! assassin!! » — Page 23.

dernière circonstance, la manière dont il avait bravé Théodoric, quand celui-ci avait de si justes raisons de se venger, avait inspiré aux nobles Visigoths assemblés chez le comte Bold la pensée que le courage d'Euric, sa fortune et sa popularité effrayaient le roi lui-même. Chacun s'était facilement attribué une part de la terreur qu'éprouvait Théodoric, et quand le cœur des coupables aurait dû être plein de reconnaissance pour le pardon généreux qu'ils avaient reçu, ils se vantaient tout haut d'avoir fait reculer la sévérité du roi.

De tous ceux qui avaient cette opinion de leur importance personnelle, le comte Bold était celui qui la poussait le plus loin; fier de sa

(56) Le système de l'octroi était parfaitement organisé, et ressemblait étrangement à celui qui nous régit.

Les fermiers ou les régisseurs du droit tenaient aux entrées de chaque ville des bureaux.

« Habebant PUBLICANI stationarios, seu apparitores, seu MILITES, dispositos certis portis, quorum MANU exigebant vectigalia. »

Le conducteur de la voiture était tenu de faire la déclaration.

« Illud sciendum est mercatores debere PROFITERI merces apud PUBLICANOS : id est, explicare mercium qualitatem, et pro eis vectigal solvere, id est octavam partem.

» Quod si omissa *professione*, vectigalia non solverent, merces fisco committeutur.»

Cujas, Observ. ad tit. LXIII. au IVe liv.)

naissance, ayant conquis, grâce à la beauté d'Alidah, l'allié le plus puissant qu'il pût espérer, il disait hautement qu'il ne considérait pas les projets d'Euric comme anéantis, mais simplement comme ajournés.

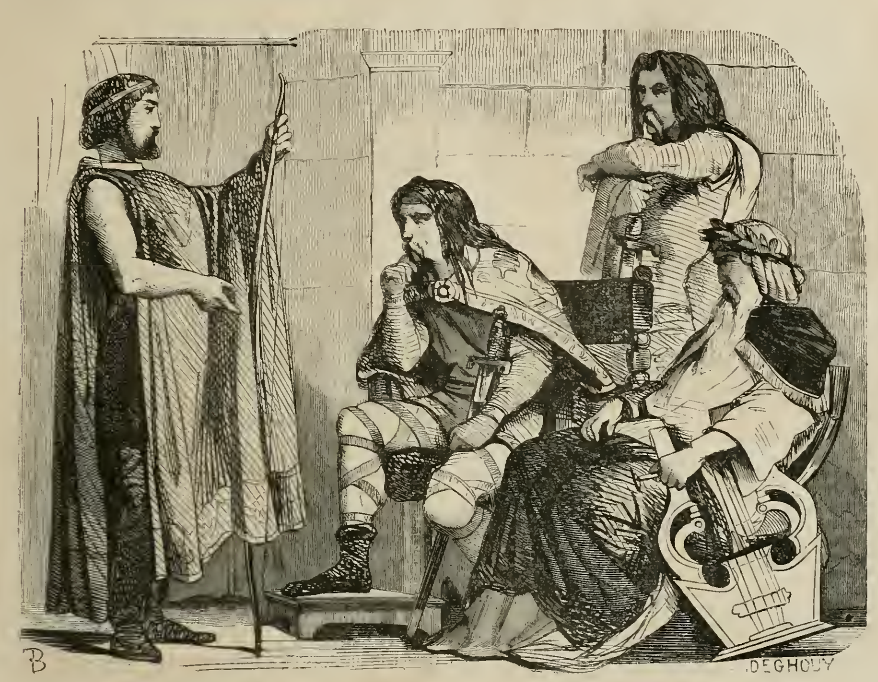
Dans la maison qui lui avait été désignée par le roi, tout le monde veillait aussi avant le jour. Le comte lui-même était entré dans la chambre de sa fille, longtemps avant l'heure où il avait coutume d'y pénétrer, et l'avait trouvée debout, longtemps avant l'instant où elle s'arrachait d'ordinaire au sommeil.

Au moment où il ouvrit la porte de sa chambre, elle était à genoux sur le marbre du pavé, et les yeux et les mains levés vers le ciel, elle lui criait avec désespoir :

— Oh ! qui me sauvera, qui me sauvera?

Quand son père parut, surprise pour ainsi dire dans le désordre de son âme et dans le désordre de sa parure; craignant que le regard paternel n'eût lu, dans sa douleur ou sur sa personne, ce qu'elle n'osait lui avouer, comme si la nudité de ses sentiments ou de son corps eût dû révéler un crime, elle poussa un cri d'épouvante, et ses mains tendues vers Dieu se croisèrent rapidement devant elle.

— As-tu oublié, reprit le vieillard avec colère, comment le misérable qui te l'a inspiré s'en est rendu indigne? Ah ! lorsque j'ai reçu dans ma maison ce parasite romain, je ne devais attendre de lui que trahison et lâcheté. Pourquoi ai-je cru les récits mystérieux du moine Barthélemi, qui me faisait entendre que cette alliance me rapprocherait plus que toute autre du trône qui m'a été ravi? Quelquefois, je l'avoue, quand cet infâme racontait les exploits de nos anciens Romains qui ne sont plus, ou qu'il écoutait le récit de nos conquêtes, quelquefois j'ai vu s'allumer dans ses yeux une flamme qui éclairait pour moi le passé d'une lueur terrible. Je me suis pris à supposer que le fils de Thorismond n'avait pas péri dans la nuit fatale où son père avait été égorgé. Je me suis demandé si ce Firmin venu, dit-on, de Rome et confié par une main inconnue aux soins du misérable Attale, ne serait pas cet enfant dont je ne me rappelle pas que le cadavre se soit trouvé à côté de celui de son père. Que de fois lui-même il a nourri ma fatale illusion, lorsque, parmi les frivoles discours qui semblaient cacher de graves projets, il me parlait de trônes et d'empires. Je lui ai offert l'occasion de montrer ce qu'il était : tu sais comment il s'en est servi;



Euric tenait déjà conseil avec trois hommes dont l'aspect était bien différent. — Page 20.

— Ne t'alarme pas, lui dit le comte Bold, c'est moi : je suis venu pour te donner du courage; car depuis le jour où j'ai reçu du prince Euric les arrhes (57) de ton mariage avec lui, je me suis aperçu de la tristesse qui s'est emparée de toi.

Alidah écouta tristement ces paroles, que son père lui adressa d'un ton de douce pitié; quelques sanglots murmurèrent encore au fond de son cœur, et, sans quitter sa position, elle répondit :

— Est-ce que ce mariage s'accomplira, mon père?

Le comte Bold se recula, et son visage prit soudainement un air de sévérité.

— Rien au monde, répondit-il, rien que la mort du prince Euric ou la tienne ne pourra rompre ce mariage au point où il est arrivé ! mais qui a pu te donner la crainte de le voir manquer?

— Mon père, dit la jeune fille, ce n'est pas une crainte, c'est une espérance.

— Une espérance ! s'écria-t-il pendant que son regard semblait vouloir pénétrer, à travers la pâleur d'Alidah, jusque dans le secret de sa pensée.

— Hélas ! reprit-elle en se traînant sur ses genoux et en s'approchant de son père, avez-vous oublié que vous m'aviez permis un autre amour?

(57) Voir la note 50.

il nous a livrés à Théodoric. Non, non, ce n'est pas là le fils de Thorismond ; un sang si noble ne peut avoir si vite dégénéré. La délation de Firmin ne me dirait pas assez qu'il n'est qu'un vil Romain, que la tendresse de Théodoric pour lui m'en convaincrait tout à fait.

Il s'arrêta, et continua en se laissant dominer par les espérances qu'il conservait encore :

— Mais son infamie n'aura perdu que lui, et maintenant que tu le connais, tu dois t'estimer heureuse que l'amour puissant du prince Euric ait prévenu les dangers de notre aveuglement.

— Mais quand je l'ai connu, mon père, repartit Alidah avec de nouvelles larmes, Firmin n'avait pas commis tous ces crimes... Il était innocent quand je l'ai aimé.

— Tu l'as aimé, malheureuse !... je le sais... Mais peut-être l'aimes-tu encore..... ajouta-t-il d'une voix menaçante.

Alidah leva ses bras vers son père, et s'adressant à lui comme elle s'était adressée au ciel :

— Oui, je l'aime encore, et qui me sauvera si vous m'abandonnez ?

Le comte Bold ne répondit pas, il s'éloigna de quelques pas, comme pour dominer la colère qui s'emparait de lui ; mais elle se fit jour avec une nouvelle fureur, et quoiqu'elle ne s'adressât pas directement à Alidah, la jeune fille n'en fut pas moins épouvantée.

— Oh ! s'écria-t-il, le ciel me punit dans ma fille de l'outrage que

j'ai laissé faire à ma mère; il me punit de n'avoir pas vengé la mort de mon père Ataulphe, en me refusant des fils pour soutenir mes droits. Tant qu'a duré ma jeunesse, j'ai oublié dans les plaisirs que j'étais né d'un sang doublement souverain; aujourd'hui que je me le rappelle, je ne trouve pour appuyer ma tardive espérance qu'un roseau qui plie et qui se brisera peut-être au moment où je vais toucher le but.

En parlant ainsi, le comte Bold pressait son front de ses poings fermés. Ce n'est pas que les paroles d'Alidah l'eussent irrité à un si haut degré, mais il s'apercevait enfin qu'en attachant ses projets d'ambition à la première espérance qui s'était offerte à lui, il avait failli perdre le fruit de ses sourdes menées. Ce fut donc exaspéré par cette pensée et par cet intérieur mécontentement de lui-même qu'il reprit soudainement avec une nouvelle colère:

— Mais tu étoufferas cet indigne amour, je te l'ordonne.

— Hélas! mon père, s'écria Alidah, est-ce donc en mon pouvoir?

— Eh bien! reprit le comte Bold, garde cet amour si tu veux; mais cache-le assez bien dans le fond de ton cœur pour que personne ne l'y puisse deviner; cache-le surtout jusqu'à ce que ce mariage soit accompli.

— Mais ce mariage est impossible, mon père! s'écria Alidah en se levant avec un geste désespéré.

Le comte Bold saisit la main de sa fille, et, la parcourant des pieds à la tête d'un regard qui la fit frissonner, il reprit d'une voix sombre:

— Et pourquoi ce mariage est-il impossible?

Tout le courage d'Alidah succomba devant ce terrible regard, devant cette question si directe à laquelle il fallait une réponse qui pouvait appeler la mort; elle se détourna, cacha sa tête dans ses mains et laissa couler abondamment ses larmes. Son père ne prononça pas un mot de consolation, et, après l'avoir laissée pleurer quelque temps sans l'interrompre, il ajouta:

— J'étais venu pour vous prévenir que, ce matin, le roi Théodoric m'a fait mander à son palais.

Alidah leva sur son père un regard où sembla renaître une espérance; mais celui-ci s'empressa d'ajouter:

— J'irai où m'appelle mon devoir; mais si tu as compté sur les prières ou sur les ordres du roi pour échapper à ma volonté, je t'avertis que ni prières ni ordres ne pourront la fléchir. J'ai reçu les présents du prince Euric, et nulle considération au monde, nulle crainte ne me fera accepter le déshonneur qui suivrait la rupture de ce mariage. Je te l'ai déjà dit, il n'y a que ta mort ou celle d'Euric, et maintenant je dois dire: il n'y a que votre mort ou la mienne qui puisse empêcher cet hymen.

Alidah courba la tête sans répondre, car cette intervention de Théodoric lui avait rendu quelque espoir; son père s'éloigna lentement, mais, au moment de quitter la chambre de sa fille, il se retourna et lui dit:

— Je serai sans doute de retour avant que les esclaves d'Euric t'apportent les présents accoutumés et les riches vêtements de fiancée; mais s'il en était autrement, je te préviens que j'ai chargé Falrik de veiller sur toi, et tu sais que quelques ordres que j'aie pu lui donner, ils seront fidèlement exécutés.

Lorsque le comte Bold fut éloigné, les larmes d'Alidah se tarirent peu à peu dans ses yeux, et la confiance, qui l'avait si complétement abandonnée, rentra dans son cœur.

Quelques heures s'écoulèrent pendant lesquelles elle se laissa prendre à ces suppositions impossibles auxquelles se rattachent les malheureux qu'aucune puissance humaine ne semble plus pouvoir sauver. Que de fois, dans un jour de désespoir, et lorsqu'on croit tous les secours amis épuisés, on rêve un roi qui vous rencontre et qui vous plaint, un trésor enfoui depuis des siècles et qui vous sauve. Quand tous les pouvoirs de la terre semblent insuffisants, que de fois aussi l'âme, exaltée par la foi qui revient au malheur, a fait descendre des cieux un ange aux ailes dorées ou une vierge consolatrice.

Ainsi Alidah se remit en prière, et, confiante dans la miséricorde céleste, elle rattacha ses espérances à Dieu et perdit peu à peu l'inquiétude que lui avaient laissée les dernières paroles de son père. C'est à peine si elle s'aperçut que les femmes chargées d'ordinaire des soins de sa toilette venaient d'entrer dans sa chambre; elles n'avaient pas encore disposé les essences qui devaient embaumer ses cheveux, elles n'avaient point encore préparé ses vêtements, lorsque Falrik entra soudainement.

— Votre présence est inutile en ce lieu, dit-il, et ce n'est pas à vous qu'est réservé aujourd'hui le soin de parer la fille de votre maître; celui qui a envoyé les habits a envoyé aussi les esclaves qui doivent en revêtir sa nouvelle épouse.

—Je ne veux pas! s'écria Alidah, blessée par cette voix qui était venue briser toute sa céleste espérance; je ne veux pas, reprit-elle en s'enveloppant dans un léger pallium, qu'aucune femme étrangère pénètre dans cette chambre. Je n'ai besoin que des soins de ma nourrice.

— Ce ne sont pas non plus des femmes étrangères qu'Euric envoie en ce lieu; ce n'est pas la pompe vulgaire de nos cérémonies qu'il a jugée digne d'un si grand jour et d'un si noble hymen, et c'est en te traitant comme les impératrices qui règnent à Constantinople qu'il a voulu montrer quel rang tu mérites d'occuper parmi les femmes.

Comme il achevait de parler ainsi, la porte de la chambre d'Alidah s'ouvrit complétement, et elle aperçut, dans la salle qui précédait, un long cortége d'esclaves qui s'avançaient silencieusement. Avant qu'Alidah eût pu s'écrier, ses femmes étaient sorties sur un geste impérieux de Falrik, et les silencieux esclaves avaient commencé à pénétrer dans la chambre.

Ceux qui marchaient en tête portaient des encensoirs où brûlaient les parfums les plus précieux; ils en envoyaient la fumée vers un coussin porté par quatre noirs africains. Une légère tunique de lin était posée sur ce coussin. Après eux venaient d'autres esclaves avec des encensoirs plus riches, et, sur un coussin plus riche aussi, une tunique de soie; après ceux-là, d'autres esclaves encore, et sur un troisième coussin, une robe éclatante de pierreries; et encore après, des esclaves plus magnifiquement vêtus, des encensoirs d'or garnis de pierreries, et sur un coussin encore plus splendide, un manteau de pourpre; et après le manteau de pourpre, toujours portés par de nouveaux esclaves, un bandeau et des bracelets d'émeraude, des colliers de perles, des bandeaux de diamants, tout ce que l'avidité des barbares avait arraché de richesses à ce gouffre de richesses qui s'appelait Rome.

Quand ce somptueux cortége se fut silencieusement rangé tout autour de la chambre d'Alidah, quatre noirs vêtus de blanc, portant sur la tête des voiles blancs qui faisaient encore mieux ressortir la hideuse laideur de leurs traits, vinrent se placer autour d'elle en se prosternant à ses genoux.

L'un d'eux, auquel l'ironie impudique des Romains avait donné le nom d'Éros, prit la parole, tandis qu'Alidah restait debout, stupéfaite au milieu de cette troupe étrangère et s'enveloppant étroitement dans le manteau qu'elle avait jeté sur ses épaules. Frêle et élancée, avec ses cheveux blonds et son visage suave, elle semblait, au milieu de tous ces hommes à figures d'ébène, qui s'étaient mis à genoux autour d'elle, elle semblait, disons-nous, un ange lumineux descendu du ciel, devant qui s'inclinaient les esprit des ténèbres. Mais nous chercherions vainement une expression pour rendre la frayeur douloureuse qui s'empara d'elle lorsqu'elle entendit les paroles suivantes prononcées par la voix glapissante du plus hideux de tous:

— Fille du comte Bold, noble fiancée du prince Euric, notre maître nous envoie vers toi pour te parer de ces magnifiques vêtements!

— Quoi! s'écria Alidah en jetant sur Falrik un regard où l'étonnement, la honte et le désespoir se mêlaient ensemble; quoi! s'écria Alidah, ce sont des hommes?...

— Je te laisse avec les eunuques de ton mari, répondit Falrik.

Et, repoussant la fille de son maître qui s'était élancée vers lui, il l'abandonna seule au milieu de cette troupe hideuse.

Nous ignorons ce que peuvent les habitudes prises dès l'enfance contre les sentiments naturels de la pudeur. Nous ne pourrions dire jusqu'à quel point les femmes de l'Orient, accoutumées au service de ces misérables, poussent le mépris pour leur odieuse présence; mais ce qui nous semblerait encore plus difficile à peindre, ce serait l'effroi de cette jeune fille de seize ans, livrée tout à coup aux mains impudiques de ces esclaves qui avaient encore une face d'homme. Froide, muette, immobile, elle les suivit du regard, lorsqu'ils s'approchèrent du coussin où était placée la blanche tunique de lin.

A ce moment, les esclaves qui composaient ce cortége, à l'exception de ceux qui étaient chargés du soin de vêtir Alidah, inclinèrent leur tête jusque sur la pierre; mais la jeune fille ne comprit pas que c'était là un voile qu'on élevait entre elle et tous ces hommes à genoux. Quand les quatre eunuques se furent emparés de la tunique, après l'avoir encensée et saluée, elle pensa qu'ils venaient sans doute la déposer à ses pieds, et son regard les suivit encore avec un dégoût douloureux et humilié; mais elle tressaillit d'un effroi que rien ne saurait peindre, quand deux de ces êtres abjects, la touchant de leurs mains infâmes, lui arrachèrent le manteau et le dernier vêtement qui la couvrait, et le remplacèrent par cette tunique de lin, avec une adresse qui prouvait combien ils étaient accoutumés à ce service. Tremblante, éperdue, portant autour d'elle des regards qui semblaient dire qu'elle se croyait sous l'empire d'un rêve épouvantable, elle ne vit ni le sourire que les eunuques échangèrent entre eux, ni le muet étonnement qui parut sur leurs visages; son regard demanda, non pas un secours, mais l'aspect de quelque chose qu'elle reconnût; elle s'agita sur elle-même, et secoua son front comme pour chasser le songe hideux qui pesait sur sa raison, et ce ne fut que lorsque les eunuques lui revêtirent la robe magnifique qu'ils avaient apportée, qu'elle comprit enfin la réalité de ce qui se passait; ce fut alors seulement que la honte lui revint au cœur, la rougeur au front, et que la crainte qu'un secret terrible n'eût pas échappé à la curiosité de ces esclaves, l'épouvanta et la fit trembler.

Par le même mouvement rapide qui l'avait saisie à l'aspect de son père, elle croisa ses mains devant elle, poussa un nouveau cri d'angoisse, et, le front baissé, anéantie par l'odieuse torture infligée à sa pudeur de femme, déchirée par l'horreur de l'hymen qui se préparait pour elle, n'ayant plus ni force, ni courage, ni pensées, elle se laissa attacher aux épaules le manteau de pourpre, à la tête la couronne de diamant; et peut-être serait-elle morte étouffée par tout ce qui grondait en elle de honte et de désespoir, si, lorsque les eunuques s'em-

parèrent de ses mains pour les orner de bracelets, toute sa douleur n'eût pas éclaté en larmes convulsives et en sanglots déchirants.

Cependant cette heure ne devait pas être complètement malheureuse pour Alidah; car à peine avait-elle repris assez de raison pour concevoir tout le malheur de sa situation, qu'elle entendit résonner, à la porte de son palais, le bruit des lyres et des cithares accompagnant les voix d'une nombreuse troupe de chanteurs.

A ce signal, les eunuques sortirent de la chambre, et Falrik, qui remplissait, dans la maison, la double charge de chanteur et de maître des domestiques, se présenta et s'approcha d'Alidah qui baissa la tête devant lui. Le vieux serviteur la considéra un moment d'un air mécontent; puis, voyant sa confusion, devinant qu'il y avait peut-être dans son âme plus de honte que de désespoir, il lui dit d'un ton dont la rudesse n'excluait pas la pitié :

— Ton père l'a voulu, enfant, et j'ai dû lui obéir. Je te le jure cependant, si j'avais pu prévoir que ta résistance ne venait pas de ton amour pour un indigne Romain, je te le jure, je n'aurais pas livré la fille de mon maître à la honte de cette cérémonie. Mais celui qui craint la désobéissance pour une chose grave, l'exige pour les choses les plus petites, afin que le cœur, prêt à se révolter, comprenne bien que la volonté qu'il subit est implacable.

Alidah détourna la tête et répondit avec une indignation douloureuse :

— Gloire à vous, nobles Visigoths! qui vous faites des esclaves de tous les peuples, et qui livrez vos femmes nues à ces esclaves. Dieu soit béni! vous conquérez à la fois les vices et la richesse des nations. Allons, parle, Falrik, reprit-elle en se levant avec une fierté désespérée, quelle nouvelle injure celui qui me veut pour épouse a-t-il à me faire? quel outrage mon père a-t-il accepté pour moi? et à quelle nouvelle humiliation le vieux serviteur de ma famille va-t-il me conduire?....

— Ce n'est pas une humiliation, Alidah, c'est un sujet d'orgueil que le spectacle qui va s'offrir à tes yeux. Suis-moi, et tu verras combien le choix de ton père a été plus sage que celui de ton cœur. Viens, et parmi tous ces esclaves et toutes ces richesses qu'il t'envoie, tu reconnaîtras enfin quelle différence sépare le grand Euric et le méprisable Firmin.

— Oui, dit Alidah avec dédain, je sais qu'Euric possède d'immenses richesses.

— Il en est une, reprit le vieux serviteur d'un ton mystérieux, il en est une que tu ne lui connais pas et qui peut-être dans un moment te guérira de l'amour insensé que tu as dans le cœur.

Ces paroles de Falrik enlevèrent de nouveau à Alidah l'espérance que la jeune fille avait conçue par l'absence de son père; elle craignit que parmi tous ces présents qui allaient lui être offerts, il ne se trouvât un sceptre et une couronne. Les projets d'Euric avaient peut-être réussi, une révolte, un assassinat pouvaient avoir renversé le roi qui avait promis son appui à Firmin. Poussée par la crainte de ce nouveau malheur plus qu'elle ne l'eût été par l'espérance d'un dernier secours; pressée du besoin de savoir toute sa destinée, arrivée à ce point d'odieuse incertitude où l'on n'a de chance de recouvrer quelque force que dans l'assurance de n'avoir plus d'autre soutien que soi-même; résolue à mourir, elle suivit avec rapidité Falrik dans la salle où l'attendait le second cortége de son futur époux. Mais vainement son regard chercha ces insignes de royauté qui devaient lui dire que pour elle il n'y avait plus d'espérance. Malgré les trésors prodigieux que les esclaves prosternés devant elle déposèrent à ses pieds, elle se demandait quel était cet objet si mystérieusement annoncé par le vieux serviteur, quand celui-ci, ramenant le regard d'Alidah sur le jeune esclave qui était le plus près d'elle, lui dit d'un ton ironique :

— Regarde, Alidah, vois les trésors que possède ton époux, admire la beauté des esclaves qu'il t'envoie.

Et Alidah, ayant baissé ses yeux vers celui que Falrik désignait ainsi, reconnut Firmin vêtu d'une tunique de soie et portant dans chacune de ses mains un bassin d'argent rempli d'or et de pierreries.

Alidah, quelques jours avant que le malheur ne lui fût venu, était encore plus un enfant qu'une femme. Poursuivie par l'amour impérieux et suppliant du jeune Firmin, égarée par la prédication pernicieuse du moine Barthélemi, abandonnée par son père à la séduction de l'amour et à l'empire d'une nouvelle religion, Alidah, élevée dans le château du comte Bold, ignorante, timide, plus frivole encore que son âge n'eût pu le laisser croire, Alidah avait aimé Firmin, s'était donnée à lui, avait abandonné la religion des siens presque sans se douter de l'importance de toutes ces graves actions.

Plus tard, lorsque le prince Euric, amené chez le comte Bold par ses projets ambitieux, lui parla de son amour et lui montra le trône sur lequel ils pouvaient monter ensemble, Alidah, toujours enfant, joua pour ainsi dire avec ce nouvel amour et ses folles espérances, sans comprendre encore tout ce qu'il y avait de terrible dans sa position. Vivant de l'heure présente, elle n'avait jamais pensé au malheur qui pouvait venir le lendemain; elle ne s'imaginait pas que ce qui n'était pour elle qu'un rêve qui l'amusait, pouvait être pour d'autres un espoir sérieux.

Mais enfin le malheur était venu; ce projet de mariage avec le prince Euric, dont quelques mots lui étaient à peine arrivés parmi les sombres préoccupations des deux conspirateurs, menaçait de se réaliser; Euric remit devant elle à son père les gages de fiançailles; le jour de la cérémonie fut fixé, et alors la jeune fille comprit tout d'un coup les fautes qu'elle avait commises et les liens qu'elle s'était imposés. Devenue en un moment aussi réfléchie qu'elle avait été légère, elle reporta sur son passé le regard attentif qu'elle ne lui avait pas donné à temps; elle le vit sous son véritable jour et le comprit enfin dans toute sa gravité.

Heureusement le courage lui vint avec la réflexion, et ne pouvant faire que le passé ne fût pas ce qu'il avait été, elle voulut en subir les conséquences, comme si elle les avait prévues; elle résolut d'effacer sa faute, autant que possible, en l'acceptant tout entière. Aussi cet amour frivole dont Firmin l'avait raillée si amèrement dans leur dernière entrevue, s'était-il elevé soudainement, dans le cœur d'Alidah, à la hauteur, au courage, à la résignation d'un véritable amour. On eût pu même dire que ce n'était qu'à partir de ce moment que Firmin était devenu l'homme à qui appartenait toute la vie d'Alidah.

En grandissant ainsi, cet amour était devenu intelligent, et lorsqu'Alidah aperçut Firmin sous l'habit d'un esclave, elle n'accepta point comme vraie la dégradation que Falrik avait supposée, et elle se dit aussitôt : « Voilà un secours qui me vient. »

Ainsi donc, après le premier moment de surprise que lui causa l'aspect de Firmin, Alidah domina son trouble et répondit à Falrik en regardant le jeune Romain de manière à lui expliquer sa pensée :

— Tu as raison, le prince Euric m'envoie des trésors et des esclaves que je n'attendais pas, et comme je sais qu'il se connaît mieux que personne à bien choisir ses présents et ses messagers, je suppose qu'il aura chargé le plus noble de me remettre quelques dons précieux dont toi-même, Falrik, tu ne peux pas avoir d'idée.

Firmin ne répondit pas; mais Attale s'étant avancé, s'inclina devant Alidah, et répondit avec toute la ridicule exagération qu'il mettait d'ordinaire dans ses discours :

— Tu as raison, noble Alidah, et c'est par mes mains que le puissant Euric t'envoie le don le plus précieux qu'il soit donné à un prince de faire à sa fiancée. Le poëte Claudien a chanté dans ses vers le mariage de Théodose et d'Eudoxie, l'évêque Sidoine Apollinaire a célébré celui de l'empereur Avitus; mais ces poëtes n'étaient que de médiocres citoyens, dont aucune noble charge n'avait illustré le nom, et il était réservé à toi seule de voir un empereur prêter sa voix et sa lyre à la célébration de ton hymen; car ce que je n'ai pas fait pour ta noble aïeule, l'illustre Placidie, je l'ai fait pour toi, et voici le poëme qui, en plaçant mon nom à côté de celui d'Horace et d'Ovide, mettra celui d'Euric plus haut que le nom d'Auguste et rendra le tien plus illustre que celui de Julie.

Après avoir ainsi parlé, Attale remit à Alidah un long parchemin que Firmin sembla lui recommander du regard; elle le reçut avec un sourire de remerciement pour le vieillard et d'intelligence pour son jeune amant. Et tandis que Falrik riait intérieurement du feint abaissement de Firmin, Alidah ouvrit le manuscrit et put lire les mots suivants qui avaient été tracés à la marge des vers d'Attale :

« Je n'ai trouvé d'autre moyen de t'approcher que de forcer mon tuteur à me recevoir parmi les esclaves d'Euric. Suis le cortége jusqu'au pied de l'autel, s'il le faut. Garde-toi surtout de faire aucun aveu et, au moment solennel, si Théodoric n'a pas tenu ses promesses, c'est moi qui te sauverai; car si la fiancée ne manque pas au mariage, ce sera l'époux qui y manquera. »

A peine Alidah avait eu le temps de lire cet avis, que le comte Bold reparut; depuis longtemps il était revenu du palais de Théodoric; mais les soins de la journée l'avaient tenu éloigné de sa fille. Son visage, ordinairement sérieux, laissait percer une sorte de joie ironique dont Alidah apprit bientôt la cause. Le comte Bold parcourut lentement tout le cortége d'esclaves qui encombrait les salles de son palais; il sembla compter avec bonheur tous ces trésors déposés à ses pieds; et, après s'être arrêté de temps en temps, comme pour les mieux admirer, il revint vers sa fille et lui dit en la raillant du regard :

— Je m'étais trompé, Alidah; le roi Théodoric ne s'oppose pas à ton mariage avec son frère. Bien loin de là, il veut que tu saches la joie qu'il en éprouve; et, craignant peut-être que les présents d'Euric ne suffisent pas à la fille du comte Bold, le roi des Visigoths a voulu y joindre les siens. Ouvrez cette fenêtre, esclaves, et vous allez voir l'estime que notre roi fait de nous par la magnificence des dons qu'il nous envoie.

La salle dans laquelle se trouvaient en ce moment le comte Bold et sa fille occupait à la fois tout le côté droit de la maison carrée qu'ils habitaient, et une partie de la façade de l'édifice élevé sur une rue qu'on appelait Voie Sacrée. Le comte Bold conduisit sa fille à une des fenêtres latérales de cette salle, et lui montra une basterne magnifiquement attelée de quatre vigoureux chevaux: elle pouvait se fermer avec soin, et des rideaux de pourpre l'environnaient de toutes parts. Comme d'ordinaire, les quatre chevaux étaient attelés de front, et le siége du cocher était appuyé sur le timon.

— Ne trouves-tu pas le présent véritablement royal? dit le comte Bold d'un ton railleur. On reconnaît ici toute la vertu et toute l'économie de notre roi, quoiqu'il ait voulu prêter à ce don une intention que, moi, je n'ai pas voulu comprendre.

— Qu'est-ce donc? mon père? dit Alidah, qui cherchait un avertissement caché dans tout ce qui lui était offert. Qu'est-ce donc et que vous a dit le roi Théodoric, à propos de ce présent?

— Il m'a dit que c'était une excellente basterne de voyage; et que ceux à qui la prudence ordonnait de s'éloigner de Toulouse feraient bien de s'en servir, et il a ajouté qu'ils le pourraient d'autant plus facilement que le cocher était habile et qu'il les conduirait par des chemins sûrs partout où ils voudraient aller, même hors des limites du royaume des Visigoths.

— Et que voulait-il dire par là? reprit Alidah toute tremblante du soupçon qui lui venait à l'esprit.

— Il voulait dire, sans doute, que je ferais bien de quitter Toulouse pour qu'on ne m'en chassât point, et de choisir un exil pour qu'on ne m'en imposât pas un.

— Oui, oui, je comprends, dit Alidah, après ce qui s'est passé, la fuite est le parti le plus prudent... pour nous.

Et ces deux derniers mots furent portés à Firmin, par un regard, jusqu'au milieu des esclaves où il était caché; il répondit de même qu'il avait compris l'intention d'Alidah. Mais ce regard, si prompt et si rapide qu'il fût, n'échappa point à Falrik; il devina à quoi cette basterne était destinée, et se promit de surveiller Firmin d'assez près pour rendre cette précaution inutile.

Toutefois l'heure se passait et les cloches de toutes les églises agitées d'un même mouvement appelaient la population au temple où la cérémonie allait s'accomplir (58).

Tout à coup le grand murmure qui s'éleva parmi la foule assemblée devant la maison du comte Bold, annonça quelque chose de nouveau.

Le vieux comte prit sa fille par la main et la fit asseoir sur l'espèce de trône où son époux devait venir la prendre pour la conduire à l'église. Firmin, demeuré parmi les esclaves qui devaient faire cortége à la nouvelle épousée, se rangea derrière Alidah, et Falrik, qui ne le quittait pas du regard, le suivit de même et se plaça près de lui.

Des fenêtres de cette salle, qui s'ouvraient sur la façade, la vue s'étendait jusqu'à l'extrémité de la Voie Sacrée, et déjà l'on pouvait voir la tête du cortége qui s'avançait au milieu des flots d'une population curieuse. Les premiers qu'on apercevait étaient des cavaliers maures; ils ouvraient la marche et faisaient refluer la multitude devant eux; armés de longues trompettes, ils déchiraient l'air de leur musique barbare, et précédaient un corps nombreux de Visigoths à cheval qui marchaient sans ordre.

Les Maures, comme nous l'avons dit, portaient tous les longs manteaux blancs qu'on leur voit encore de nos jours. Ils étaient armés de javelines qu'ils lançaient à la main; ils n'avaient pour toutes armes défensives qu'une cuirasse en mailles de fer, et un casque qui affectait déjà le cimier pointu et la forme ronde d'une calotte.

Quant aux Visigoths, le luxe de leur costume consistait surtout dans la magnificence des fourrures dont ils étaient ornés. Que ce costume parût barbare au faste des Romains, et peut-être plus encore à leurs habitudes, cela n'est point étonnant. D'ailleurs ce mot barbare ne signifiait pas pour eux ce qu'il signifie pour nous : il voulait dire plutôt étranger qu'inculte et grossier. et les Visigoths, qui apportèrent dans la Gaule une législation toute faite et presque aussi savante que la législation romaine, une connaissance exacte des temps, une langue qui avait son alphabet particulier, n'en étaient pas à se vêtir sans art de peaux de bête, comme les Huns et les Sicambres. Ce qui surtout choquait les Romains habitués à leurs toges flottantes, c'était la forme du costume juste au corps; l'espèce de caleçon qui couvrait les cuisses et les jambes, et le scapulaire de fourrure qui couvrait tout cela.

Le comte Bold et sa fille ne s'étaient point approchés des fenêtres; mais le vieux Dicenée, qui venait d'arriver, leur annonçait les merveilleuses choses qu'ils allaient voir, car c'était lui qui avait réglé l'ordre et la marche de la cérémonie, et il l'expliquait ainsi à son maître et à Alidah.

— Voilà près de deux heures que le cortége est parti de la demeure d'Euric, et il avait tant de stations à parcourir qu'il lui a fallu tout ce temps pour arriver jusqu'ici. Il s'est d'abord rendu à l'église de Saint-Pierre pour prendre les diacres qui doivent porter les voiles de la mariée; de là il est allé chez l'édile, qui s'est joint au cortége avec tous les magistrats de la loi romaine. Pour ne pas manquer à l'ordre voulu en pareille circonstance, il lui a fallu éviter le château Narbonnais pour aller inviter les frères du roi avant d'inviter le roi lui-même; de là il a dû se rendre devant la maison du chef des juges visigoths, de ces interprètes de notre loi qui occupent, après le souverain, la première place parmi nous; puis, après avoir rempli tous ces devoirs, il est revenu au château Narbonnais, où le roi, entouré des plus puissants de la nation, aura pris enfin près du futur époux le rang qui lui convient. C'est là que sans doute le prince Euric aura lui-même repris sa place dans le cortége, à moins qu'il ne l'ait rejoint ailleurs.

Le comte Bold, qui avait écouté tout ce récit de Dicenée d'un air de vanité satisfaite, laissa percer son étonnement à cette dernière phrase.

— Comment! lui dit-il, le prince Euric était chez le roi? moi-même j'y ai été appelé ce matin, et je n'ai pas été informé de sa présence.

— Cependant, reprit Dicenée, il y était vers la troisième heure du jour. Il me donnait ses derniers ordres pour les préparatifs de la cérémonie, lorsqu'un messager est venu et lui a remis un parchemin signé par le roi lui-même, et qu'il a accueilli, après l'avoir lu, avec un sourire de dédain.

« Dites au roi, a-t-il répondu, que ce n'est pas en raison du péril dont je suis menacé que j'irai à son palais avant l'heure de la cérémonie; mais pour donner à l'insensé qui veut m'assassiner l'occasion de le faire, s'il lui prend envie de se trouver sur mon passage. » Et aussitôt il s'est rendu au palais Narbonnais. Malgré son absence et d'après ses ordres, j'ai fait partir les divers cortéges; et ainsi que je vous l'ai dit, il a dû rejoindre la marche nuptiale avec son frère.

Jusqu'à ce moment, Alidah, indifférente au récit de Dicenée, avait attendu l'arrivée du cortége dans une immobilité silencieuse et une attente désespérée; mais lorsqu'il en fut au message de Théodoric, elle écouta avec avidité; et quand Dicenée parla de ce projet vague d'assassinat, elle ne put s'empêcher de chercher Firmin des yeux, et, à l'agitation de ses traits, elle comprit comment l'époux, selon les termes du billet, devait manquer à l'hymen. Falrik suivait trop attentivement tous les mouvements de Firmin pour que ce signe d'intelligence lui échappât, et il se demandait s'il n'était pas de son devoir de le désigner à la vengeance du comte Bold, lorsque Dicenée s'écria :

— Le cortége approche, le voilà! le voilà!

Et tout aussitôt les trompettes des Maures et des Visigoths firent éclater leurs sons barbares.

Alidah, pareille au condamné à qui l'on a promis sa grâce, et qui marche vers l'échafaud en détournant la tête pour voir si le message sauveur n'accourt pas derrière lui; Alidah se leva soudainement et tourna autour d'elle ses regards effrayés et qui semblaient demander appui à tout le monde. Tout son corps frissonnait, et ses yeux se fixèrent enfin sur cette fenêtre d'où l'on voyait venir le fatal cortége.

— Point de vaine curiosité, ma fille, dit le comte Bold, si enivré de sa bonne fortune qu'il ne comprit rien à l'agitation de sa fille; point de vaine curiosité, ajouta-t-il en la faisant se rasseoir, on dirait que tant de bonheur nous égare et qu'il est au-dessus de nous.

— Ah! reprit Dicenée, voici mes Huns; ma foi ils font aussi bien avec leurs vêtements de peaux de bêtes, que le cortége d'ours que Monko faisait marcher devant lui. Leurs yeux gris brillent sous leurs épais sourcils roux, comme des étoiles dans un nuage rouge d'orage. La graisse qu'ils mettent dans leur barbe étouffera dans l'église tous les parfums des jeunes Romains qui les suivent.

— Point d'impatience, nous les verrons au festin, dit encore le comte Bold à sa fille qui s'agitait sur son siége et dont un tremblement convulsif faisait claquer les dents.

— Maintenant, reprit Dicenée que le comte écoutait avec attention, ce sont les Romains avec leurs armes magnifiques fabriquées à Trèves et damasquinées à la manière barbare. C'est une chose merveilleuse avec quel art les Francs savent plier l'acier et l'argent à tous les caprices du marteau. Ils fabriquent les armes d'une manière admirable (59).

— Et s'en servent encore mieux qu'ils ne les fabriquent.

— Et pourtant les Romains leur achètent les plus magnifiques.

— Belles armes et pauvre courage! dit le comte Bold d'un air de mépris. Ils ont des épées qu'ils ne peuvent plus porter.

— Le poignard n'est pas aussi lourd que l'épée, dit Falrik derrière le comte Bold.

Celui-ci allait se retourner pour avoir l'explication de cette parole, quand Dicenée s'écria :

— Et voilà une surprise même pour moi!

— Qu'est-ce donc! dit le comte.

— A la taille démesurée, ce ne peut être que le Bagaude Armand qui conduit cette troupe de Gaulois. Ce n'est pas le luxe des vêtements qui éclate en eux; mais avoir réduit de pareils hommes au rôle qu'ils jouent ici, c'est en vérité la plus belle victoire d'Euric, c'est la plus étonnante et le plus curieux spectacle de cette journée.

La curiosité du comte Bold allait succomber à cette nouvelle tentation, lorsque Dicenée reprit encore d'une voix triomphante :

— Enfin j'aperçois au loin Euric sur le cheval richement harnaché dont le roi lui a fait présent.

(58) L'usage des cloches est très-ancien. Les Romains les employaient pour assembler certains comices. Elles étaient même connues des Grecs; Ovide, Tibulle, Martial, Stace, Manilius et les auteurs grecs, font mention des cloches. Cependant il paraîtrait qu'elles ne furent employées à appeler les populations au service divin que par le pape Sabinien, qui succéda à saint Grégoire, et qui vivait à la fin du sixième siècle. Nous serions donc en avance d'un siècle.

(59) Il n'y avait dans la Gaule que huit fabriques ou officines d'armes : elles étaient distribuées en sept villes; chacune de ces villes avait son attribution particulière.

Trèves seule avait deux fabriques.

Les Francs qui y travaillaient étaient appelés *fabricenses barbaricarii*, c'est-à-dire ouvriers travaillant à la manière des Barbares.

Leur travail consistait à graver, dorer et argenter, bronzer, damasquiner les armes.

Donat, commentateur de Virgile, dit : « Barbaricarii dicuntur qui ex auro coloratis filis exprimunt hominum formas, animalium et aliarum specierum imitantur subtilitate veritatem. »

— C'est probablement, dit le comte Bold avec dédain, par économie pour la récolte de ses foins que le roi dépeuple ainsi ses écuries.

Il se leva pour s'approcher de la fenêtre ; Alidah se leva aussi, pâle, éperdue, presque folle. Epouvantée de voir s'avancer ainsi le moment fatal sans savoir de quel côté lui viendrait ce secours qu'on lui avait tant promis, elle se recula en laissant s'échapper de sourdes exclamations. Firmin la suivait des yeux avec moins de terreur. Enfin, au moment fatal où son père lui présenta la main pour la conduire au-devant de l'époux qui venait la chercher, perdant tout espoir et toute raison, elle regarda si elle ne pourrait pas profiter du tumulte qui avait lieu parmi les esclaves assemblés dans cette salle pour tenter la fuite qu'on semblait lui avoir conseillée, et déjà elle avait fait quelques pas, lorsque le comte Bold, triomphant et ne voyant pas son trouble, la prit violemment par la main et la traîna vers la fenêtre en s'écriant :

— Viens voir quelle magnifique destinée t'attend !...

Comme il prononçait ces paroles, le prince Euric arrivait en face du palais du comte Bold. Il marchait près du dais de soie sous lequel la mariée devait être portée à l'église.

— Viens voir ! reprit Bold : c'est un trône qu'un siége si magnifique !

Mais la place réservée à Alidah était occupée ; une femme, vêtue d'une simple tunique de lin blanc, et dont les cheveux d'ébène n'étaient retenus par aucune parure, était assise sous le dais. En passant devant la fenêtre où le comte Bold demeurait immobile, ne comprenant rien à ce qu'il voyait, cette femme releva fièrement la tête, et, après avoir lancé un coup d'œil de mépris au vieillard, elle arrêta sur sa fille un regard de haine qui semblait enfermer un serment implacable de la perdre.

Le comte Bold poussa un cri, laissa échapper la main d'Alidah, tandis que chacun cherchait à voir ce qui l'avait troublé à ce point ; puis, les yeux fixés sur ce dais qui s'avançait lentement et sur cette femme assise à la place de sa fille, il resta un moment muet de stupéfaction. Mais enfin, quand cette femme fut précisément en face de lui, ne sachant si c'étaient encore quelques circonstances de cette cérémonie singulière, il dit à Dicenéc :

— Mais quelle est donc cette femme ?

— Cette femme, répondit celui-ci non moins étonné, mais bien plus épouvanté que son maître, cette femme est Sathaniel.

— Sathaniel ! s'écria le comte Bold d'une voix terrible.

Et comme le roi Théodoric suivait le dais de la fiancée, il répondit à ce cri du comte Bold :

— Oui, Sathaniel, l'épouse du prince Euric !

Et le reste du cortége défila silencieusement devant la demeure du noble Visigoth, comme il avait passé devant celles des curieux qui s'étaient fait un plaisir de venir l'admirer.

Avant de dire l'effet que produisit dans la maison du comte Bold cet étrange événement, il faut raconter comment il avait été amené.

IV. — THÉODORIC.

Les occupations de Théodoric étaient ordonnées avec une régularité dont il se départait rarement ; il prétendait que l'ordre, dans la vie d'un roi, est une économie pour ses sujets. Grâce à cette régularité, ceux-ci savaient l'heure précise où ils pourraient s'approcher de leur souverain et le moment destiné à chaque espèce d'affaires. Il ne fallait pas moins que des circonstances très-graves pour apporter le moindre changement dans les habitudes de Théodoric ; et, lorsque par hasard une partie du jour était consacrée à quelques occupations imprévues ou à quelques cérémonies extraordinaires, Théodoric conservait à l'autre part de cette même journée les travaux auxquels étaient consacrées les heures qui lui restaient libres.

Cette conduite du roi était tellement connue, qu'on ne s'étonna pas de le voir suivre ses habitudes le jour même du mariage de son frère. D'après la route qu'il avait prise, le cortége ne devait arriver au palais que vers la cinquième heure (onze heures avant midi), et ce que nous pourrions appeler la journée royale de Théodoric était à peu près finie à cette heure. Il la remplit donc comme d'ordinaire : d'abord les soins religieux, puis les affaires publiques de son peuple, ensuite le jugement des discussions des particuliers. Ainsi, en sortant du conseil qu'il avait tenu avec Léon et Gandoin, il se rendit, selon son habitude, dans la chapelle de son palais, et assista aux offices ou nocturnes (60) que ses chapelains chantaient avant le jour.

L'écrivain romain, qui nous a laissé les détails les plus précis sur la vie de ce prince, accuse cette assiduité de politique, quoiqu'il soit permis de penser, d'après le témoignage même du plus chaud panégyriste des Visigoths, que le remords entrait pour beaucoup dans cette piété royale, et que les prières de Théodoric imploraient plutôt de Dieu le pardon du passé que la bénédiction de l'avenir.

Après avoir quitté la chapelle royale, il se rendit dans la salle d'audience dont les portes s'ouvraient à la première heure du jour. Cette salle était partagée en deux par une balustrade ; d'un côté, se tenaient tous ceux qui venaient réclamer la justice du roi ; de l'autre, siégeait le roi lui-même assisté de ses ministres et toujours accompagné de son écuyer qui portait ses armes. Le tribunal n'occupait point toute la moitié de la salle où il était placé ; il était entouré par un voile, derrière lequel se trouvaient les gardes de Théodoric, vêtus, comme le dit l'écrivain romain, de leurs habits de fourrure et chargés de leurs armes. De cette manière, la force brutale ne paraissait point à côté de la loi et ne semblait point l'intimider ; mais en même temps invisible et présente, on savait qu'elle ne manquerait pas aux arrêts qui allaient être rendus.

D'abord Théodoric reçut les ambassadeurs des diverses nations qui étaient liées d'intérêt avec lui, ou à qui leur admiration pour un si grand roi inspirait le désir de lui envoyer des présents. Nous n'avons pas le dessein de montrer par quelle relation tous ces peuples étaient unis au peuple visigoth ; qu'il nous suffise de dire qu'à cette audience il se présenta des ambassadeurs francs, sicambres, bourguignons, hérules, sollicitant l'appui de Théodoric ou sa médiation ; en même temps, les Romains venaient l'implorer contre les barbares qui dévastaient l'empire ; les Perses eux-mêmes lui demandaient des auxiliaires, et l'engageaient à faire une diversion en leur faveur en poussant sa conquête contre les Parthes qui les menaçaient (61).

Si l'on compare nos relations politiques actuelles à celles qui existaient alors entre des peuples si éloignés les uns des autres, on jugera facilement de la puissance des Visigoths ; et peut-être perdra-t-on l'idée fausse qu'on a de ces temps reculés, et surtout de ces peuples dont les noms sont devenus synonymes d'ignorance et de barbarie. Non-seulement on verra, dans ces temps et chez ces hommes, des pouvoirs réguliers et constitués, mais encore une politique extérieure habile, éclairée, et qui faisait entrer l'action des nations les unes sur les autres dans les calculs de sa conquête.

Tandis que dans nos idées générales, nous sommes accoutumés à les considérer comme un immense ramas de barbares, de soldats indisciplinés, allant et vaguant à travers les empires ; tandis que nous ne voyons en eux qu'un troupeau de bêtes féroces, se repaissant du sang versé, se couchant sur les ruines faites, sans aucun sentiment de prévoyance ni de conservation, nous trouvons, en lisant l'histoire, des hommes aussi adroits politiques qu'habiles guerriers. On reste honteux de ce qu'on appelle la finesse de nos fameux diplomates, lorsqu'on lit les dépêches d'Attila et qu'on assiste à la réception des envoyés romains par ce barbare, à qui l'histoire accorde à peine une face d'homme.

Toutefois ce n'était point dans ses audiences publiques que Théodoric traitait ces graves affaires. Il ne discutait pas en présence de son peuple les traités par lesquels il assurait sa grandeur, mais il aimait à lui donner une haute idée de sa puissance, en lui montrant de quel poids elle était dans les destinées du monde. Après cette solennelle réception, venait l'heure de la justice, et c'est alors que l'on appelait les causes qui devaient se plaider devant lui.

Au moment où on allait faire cet appel, un homme se présenta à la barre. Au milieu des hommes de toutes nations qui étaient alors rassemblés dans la ville de Toulouse, le visage de cet homme et son costume étaient remarquables. Son teint huileux et jaune, sa longue barbe noire et ses longs cheveux noirs lui donnaient un aspect particulier. Une longue robe de soie serrée à la taille par une ceinture crasseuse, et une espèce d'écharpe qui lui entourait la tête, lui formaient un costume qui ne ressemblait à aucun de ceux que l'on rencontrait ordinairement. L'huissier chargé de faire avancer les plaideurs, demanda à cet homme ce qu'il voulait.

— Je viens, dit-il, dénoncer un homme qui médite un meurtre.

— Prends garde, dit Théodoric, en l'arrêtant : tu sais que la loi est implacable contre les dénonciateurs ; tu n'ignores pas, sans doute, le jugement qui a été rendu, il y a quelques mois, contre deux prêtres qui voulaient accuser une femme d'adultère, et qui, n'ayant pu prouver leur accusation, furent condamnés au supplice qu'ils voulaient lui faire infliger (62). Comme il ne s'agissait que de deux esclaves fisca-

(60) « Antelucanos sacerdotum suorum cœtus minimo comitatu expetit, grandi sedulitate veneratur : quanquam, si sermo secretus, possis animadvertere, quod servet istam pro consuetudine potius quam pro religione reverentiam. »
(*Apol.*, ep. II, l. I.)

(61) Nous avons emprunté ces détails des audiences de Théodoric à Sidoine Apollinaire :

« Inter hæc, intromissis gentium legationibus, audit plurima, pauca respondet. »
(*Sidonius*, lib. I, ep. II.)

Bien que ce poëte ne parle de ces nombreuses ambassades qu'à propos d'Euric, nous avons pensé pouvoir les attribuer à Théodoric, son prédécesseur, afin de montrer quelle était alors la puissance des rois visigoths.

(62) Rustique parle, dans une lettre, d'un jugement qui avait été rendu dans une assemblée des notables du pays, composée d'évêques et de laïques qualifiés, contre deux prêtres de son église, nommés Sabinien et Léon, qui, ayant voulu poursuivre la punition d'un adultère, avaient été trop loin. On y dit que ces deux ecclésiastiques se portèrent pour accusateurs dans les formes, sans avoir en main les preuves nécessaires pour convaincre les coupables, quoique le crime fût certain, ce qui les engageait à être condamnés eux-mêmes comme faux délateurs.

lins (63), la punition ne fut que de cent coups de fouet, comme elle eût été contre les coupables si l'adultère eût été prouvé; mais songe que lorsqu'il s'agit d'un meurtre, le châtiment est plus grave, et crains qu'il ne retombe sur ta tête.

L'homme qui s'était présenté s'arrêta incertain de ce qu'il devait faire, puis il répondit:

— Je te remercie de ton avis, car il ne s'agit pas du meurtre d'un esclave par un noble, meurtre qui pourrait se racheter moyennant quelques pièces d'or; il s'agit de l'assassinat d'un noble visigoth, par un Romain, qu'à sa tunique bleue j'ai cru reconnaître pour un des esclaves d'Euric.

— Quel est cet homme? s'écria le roi avec vivacité. Sais-tu son nom, et pourrais-tu me le faire connaître?

— Tu m'as trop bien averti pour que je le connaisse moi-même, répondit cet homme. D'ailleurs, je ne viens pas dénoncer un meurtrier, mais je viens donner avis d'un projet de meurtre, et j'espère que le roi, qui en donne de si prudents à ses sujets, accueillera avec faveur les avis que ses sujets lui donnent.

— Parle, répondit Théodoric; je suis roi pour tout entendre, même les paroles insolentes que tu as osé prononcer. Qu'as-tu entendu et que viens-tu me révéler?

— Il y a une heure, l'un des cinquante jeunes gens qui portaient à la fille du comte Bold les présents du prince Euric, s'est détaché du cortége qui passait devant ma porte et est entré dans ma maison, car je suis marchand d'armes.

— Toi, dit Théodoric en considérant la physionomie tremblante et basse du dénonciateur, tu vends des armes? Mais tu as raison, tu peux faire ce métier impunément; car assurément ce ne sont pas des tiennes que tu trafiques, et tu ne crains pas la loi qui punit le soldat visigoth ou romain qui vend son épée ou son bouclier.

— Non, non, répondit cet homme, ce ne sont pas mes armes, car la conquête romaine me les a arrachées comme à tous les enfants de la Judée.

— C'est un juif, murmura-t-on de tous les côtés avec un accent où perçait déjà la réprobation qui accueillit ce peuple infortuné dans les premiers temps de sa dispersion, qui le poursuivit à travers les siècles et que la civilisation moderne n'a pas encore fait disparaître chez tous les peuples.

— Oui, reprit ce malheureux en se relevant, je m'appelle Salomon, je suis juif, et je vois que j'ai eu tort d'apporter ici mon témoignage pour le salut d'un prince visigoth; ainsi je me retire.

— Ce que tu as fait est juste, reprit Théodoric, et je t'en remercierai lorsque tu m'auras dit enfin de quoi il s'agit.

— Eh bien! répliqua le juif, l'esclave dont je t'ai parlé est donc entré chez moi, et m'ayant montré un poignard persan suspendu à la porte de ma maison, il m'en demanda le prix. Je lui dis qu'il coûterait dix pièces d'or; le jeune homme accepta sans marchander, et probablement il me l'eût payé beaucoup plus cher si ma probité m'eût laissé le temps de deviner le pressant besoin qu'il en avait. Il cacha ce poignard dans sa tunique, et il avait déjà pris les dix pièces d'or dans un des bassins d'argent qu'il avait déposés sur une table, lorsqu'il les y rejeta avec mépris et en murmurant à voix basse: « Il n'est pas juste qu'il paie le poignard qui doit le tuer. Puis il s'enfuit après m'avoir remis la somme que je lui avais demandée, et rejoignit le cortége qui continuait toujours sa marche.

— Ceci est étrange, en effet, répondit le roi; et quelle figure avait cet homme, quel était son âge? Parle, je l'ordonne.

Le juif hésita: mais après avoir consulté du regard la figure des juges qui l'écoutaient déjà avec plus d'intérêt, il reprit:

— Je peux bien te le dépeindre, mais je ne m'engage pas à le reconnaître.

On sourit de cette restriction, par laquelle le juif se mettait à l'abri des dangers d'une fausse dénonciation; puis il poursuivit en disant:

— C'était un jeune homme de dix-huit ans, d'une taille élevée, d'un visage noble, ayant les yeux bleus des hommes du Nord, et les cheveux blonds de la race des Visigoths, quoiqu'il les portât coupés à la manière romaine.

Théodoric parut étonné.

— Et tu n'as remarqué, dit-il, aucun signe particulier qui puisse te le faire reconnaître parmi ces cinquante jeunes gens envoyés à Alidah?

— Roi, je t'ai dit que je ne le reconnaîtrais pas, repartit le juif; mais si toi-même peux le distinguer à la circonstance que je vais te dire, je ne vois aucun inconvénient à te la révéler. Aucun signe particulier, aucune marque extérieure ne m'a frappé dans ce jeune homme; mais lorsqu'il s'est emparé du poignard, j'ai cru reconnaître son visage. Comme dans une subite apparition, il m'a semblé que j'avais vu autrefois ces traits, il m'a semblé même que j'avais entendu cette voix; puis, après son départ, et lorsque je cherchai à me rendre compte de ce singulier effet, j'ai été frappé d'une soudaine lumière, et j'aurais juré presque que j'avais vu le visage et entendu la voix de ton frère Thorismond, comme si Thorismond lui-même venait de sortir de ma boutique: car ton frère était un grand amateur de belles armes; il me rendait souvent visite; et maintes fois il a admiré la forme étrangère de ce poignard.

Le soupçon qui était entré dans l'âme de Théodoric se confirma tout à coup, et durant un moment la pensée de laisser agir la vengeance de Firmin s'offrit à son esprit; mais la crainte du sang répandu chassa bien vite cette pensée. D'ailleurs cette vanité que tout homme possède, cette vanité de vouloir que les événements s'accomplissent comme il les a préparés, ramena Théodoric à son premier dessein. Cependant il profita de cette circonstance pour appeler Euric au tribunal plus tôt qu'il ne l'eût fait peut-être, et, sous prétexte de l'interroger sur cette affaire, il lui envoya le message dont nous avons parlé plus haut. L'idée de se servir aussi de cette découverte contre Firmin se présenta rapidement à lui, et, à tout événement, il ordonna au juif de rester dans l'audience, puis reprit l'ordre de ses occupations et fit appeler les causes.

Selon qu'elles exigeaient un mûr examen ou une prompte décision, il les renvoyait à l'audience suivante ou rendait son jugement sur-le-champ (64). Plusieurs femmes parurent, plaidant leur propre cause, ainsi que le permettait la loi visigothe (65), et l'une d'elles vint demander l'annulation de son mariage, attendu qu'elle était plus âgée que son mari (66).

D'ordinaire c'étaient les jeunes maris qui profitaient du bénéfice de cette loi; mais cette femme ayant exposé que le sien avait engagé la totalité de ses biens sans son consentement, on comprit que sa fortune lui était plus chère que son époux, et le roi Théodoric reconnut son droit en cassant immédiatement son mariage.

Pendant ce temps, le prince Euric était arrivé et s'était assis à côté de Léon qui lui avait raconté la dénonciation du juif.

Malgré son audace habituelle, le prince n'avait pu dissimuler le trouble que cette nouvelle lui avait fait éprouver, et le jugement de Théodoric ayant été rendu dans le procès de la vieille femme et du jeune mari, Euric dit à haute voix:

— S'il n'y a pas d'autre cause, qu'on fasse revenir ce marchand d'armes.

— Il y a une autre cause, dit une voix grave qui s'éleva du fond de l'auditoire, et il semble que la justice de Dieu en prédise le succès en la faisant appeler par celui-là même contre qui je demande justice.

Aussitôt s'approchèrent deux hommes conduisant une femme voilée; ils s'arrêtèrent devant la balustrade qui divisait en deux la salle d'audience, et Euric reconnut Haben-Moussi, Mascezel, et entre eux une femme dont il n'avait pas besoin de voir les traits pour être assuré que c'était Sathaniel.

Malgré le trouble qui se peignit sur le visage d'Euric, et malgré le calme que conserva celui de son frère, peut-être n'était-ce pas le cœur de l'accusé qui battait le plus vite. Arrivé enfin en présence du projet qu'il avait conçu, Théodoric devait craindre que quelque circonstance ne vînt détruire tous ses calculs, quoiqu'il fût assuré que le mariage de son frère avec la fille du comte Bold ne s'accomplirait pas. Mais ce n'était pas là le but véritable où il voulait arriver; selon ses vues, Euric devait sortir de cette audience déconsidéré pour jamais aux yeux de tous les Visigoths. Ce fut donc d'une voix mal assurée que le roi adressa la parole au vieux Haben-Moussi.

— Qui es-tu? lui dit-il, et que demandes-tu?

— Je m'appelle Haben-Moussi, répondit le vieillard, comme si le roi ne le reconnaissait pas, et je viens demander que ton frère tienne la promesse qu'il a faite à ma fille.

— Quelle est cette promesse? repartit Théodoric, en regardant son frère qui, le coude appuyé sur le bras de son siége et le front soucieux, semblait plus attentif à sa propre pensée qu'à ce qui se disait devant lui.

— C'est la promesse d'épouser ma fille, dit Haben-Moussi.

Il se fit un moment de silence, comme si l'on eût voulu donner à Euric le temps de réclamer, mais il demeura immobile. Il se passait en ce moment dans l'esprit d'Euric une de ces révolutions soudaines qui étonnaient souvent ceux qui croyaient le connaître. Ainsi on le voyait poursuivre avec une persévérance infatigable les projets les plus difficiles, et quelquefois les abandonner avec une insouciance qui semblait se rebuter du moindre obstacle. Si l'on eût étudié à fond ce caractère, on n'eût pas attribué, comme on le faisait, à l'inconséquence et à la légèreté ces conversions rapides et ces retraites précipitées. Euric était un de ces esprits qui disputent la victoire tant qu'il y a des chances de l'obtenir, mais qui se retirent du combat dès l'instant qu'ils la jugent impossible.

En cette circonstance, il devina qu'on l'avait amené dans un piége d'où il lui serait difficile de sortir. Sans connaître les ruses de ses ennemis, il les savait assez habiles pour être persuadé que toutes les précautions étaient prises contre lui. Il comprit qu'il allait payer le pardon accordé chez le comte Bold, et, sûr d'être vaincu, il tenta de rabaisser la victoire de son frère en n'essayant pas même de combat-

(63) Qui appartenaient à l'État.

(64) « Si quid tractabitur, differt; si quid expedietur, accelerat. » (*Sidon.*, lib. 1, ep. 2.)

(65) Voir la note 60.

(66) Voir la même note.

tre. Il ne sembla donc pas entendre la réclamation d'Haben-Moussi, et força le roi à lui adresser de nouveau la parole.

— Mon frère, dit Théodoric, avez-vous fait quelque promesse à cette femme?

— En vérité, répondit Euric, je n'en sais rien; mais probablement tout cela est assez bien arrangé pour que je l'aie faite... Continuez, continuez.

Le roi fut troublé de cette espèce d'indifférence à laquelle il ne s'attendait pas, et il demeurait assez embarrassé de poursuivre son interrogatoire, lorsque Léon vint à son secours en lui disant :

— Avant de rendre justice à cet homme, il est nécessaire de savoir en vertu de quelle loi il la réclame; car, à son vêtement, je dois penser que c'est un de ces Maures qui n'ont point de tribunal particulier parmi nous.

— Je serai juste, dit le vieux Haben-Moussi, et je n'invoquerai que la loi de celui contre qui je demande justice.

— Tu choisis donc la loi visigothe? reprit Théodoric, revenu de son trouble.

— Je la choisis.

— Jure donc de l'accepter dans tout ce qu'elle peut avoir de favorable et de défavorable à ta cause.

— Je le jure.

— Jure-le aussi, jeune fille.

Sathaniel tendit sa main vers les juges; mais, avant qu'elle eût prononcé le serment, Léon lui dit :

— Femme, lève ton voile; c'est le visage découvert qu'il faut prêter un serment, afin que les hommes puissent voir si la conviction est dans les traits comme dans le geste et dans la voix.

Sathaniel leva son voile. Tous les regards cherchèrent cette beauté surprenante dont on faisait de si merveilleux récits; et tous, en la voyant, la trouvèrent si fort au-dessus de ce qu'ils avaient imaginé, qu'un long murmure d'admiration courut dans toute l'assemblée. Euric, lui seul, détourna la tête comme s'il cherchait quelqu'un, et le roi, d'autant plus empressé de satisfaire les moindres désirs de son frère qu'il allait lui porter un coup plus redoutable, lui dit aussitôt :

— Que demandez-vous?

— Je cherchais, répondit Euric avec indifférence, si notre frère Frédéric n'était pas ici, car je m'étonnais que son admiration pour la beauté de Sathaniel n'eût pas été plus bruyante que celle de tous ces nobles Visigoths; mais continuez, continuez.

— Vous jurez donc, jeune fille, reprit Léon, d'accepter la loi visigothe dans tout ce qu'elle peut avoir de favorable et de défavorable à votre cause?

On n'entendit pas les mots « je le jure » que prononça Sathaniel, car Euric s'écria avec quelque impatience :

— Elle le jure; vous savez bien qu'elle le jure. Dépêchons, car ni vous ni moi n'avons de temps à perdre.

La contenance d'Euric donnait à cette scène un aspect différent de celui qu'on avait prévu. Le roi et tous les nobles visigoths en étaient si surpris, que tout ce plan, longuement préparé à l'avance, eût peut-être échoué faute d'être bien dirigé, si l'impassible Léon n'avait encore une fois repris la parole.

— Et sur quoi, dit-il à Haben-Moussi, appuyez-vous, en vertu de la loi visigothe, votre demande contre le prince Euric?

— Sur les arrhes que j'ai reçues, répondit le vieux Maure, et ces arrhes, les voici.

Et tout aussitôt il montra l'anneau d'Euric, et le remit à un des juges, qui le fit passer au roi.

— C'est votre anneau, en effet, mon frère, reprit celui-ci; le reconnaissez-vous?

— Certainement; et je suis ravi de le retrouver, car voilà près de six jours que je le croyais perdu.

—Voulez-vous dire par là, reprit Théodoric, qu'il vous a été surpris et que vous ne l'avez pas donné à cette femme?

— Je ne prétends rien, répondit Euric; cette femme a mon anneau, et c'est à vous de juger si une pareille preuve suffit pour que je sois condamné à l'épouser.

— Il a raison, reprit Léon, en s'adressant au roi: cet anneau peut avoir été surpris, volé, et ce n'est pas une preuve suffisante, si le plaignant ne peut justifier qu'il lui a été remis comme gage de fiançailles.

Euric regarda Léon d'un air railleur, et lui dit gaiement:

— Très-bien, noble Romain, vous faites ressortir à merveille toute l'habileté de votre comédie : voulez-vous me permettre de vous y aider?

Puis se retournant vers le vieillard, il lui dit :

— Allons, Haben-Moussi, pourquoi hésiter à répondre? Tu peux en appeler au témoignage de tes juges eux-mêmes, car plusieurs d'entre eux, et le plus puissant de tous, peuvent attester m'avoir vu remettre cet anneau à mon bouffon Kamal, pour le porter comme gage de fiançailles à la belle Sathaniel.

— Nous ne pouvons porter de témoignage dans une affaire dont nous sommes les juges, dit Théodoric, et si Haben-Moussi n'a pas d'autres témoins à produire, il peut se retirer.

— Ce ne sont pas les témoins du message, mais le messager lui-même que je veux faire parvenir, dit Haben-Moussi.

Il s'écarta de la barre, et le bouffon Kamal parut aussitôt.

— Ah! te voilà! dit Euric; à la bonne heure, je t'attendais; car une comédie sans bouffon me semblait manquer de son personnage le plus important : voyons, parle!

Kamal, que l'ironie de son maître n'avait pas troublé, répondit sans hésiter :

— Je jure qu'il y a huit jours, le prince Euric m'a dit, dans cette salle même, et au sortir d'une audience pareille à celle-ci : « Prends cet anneau et va le porter à Sathaniel comme le gage de notre futur hymen. »

— Cela est vrai, murmurèrent quelques voix parmi les seigneurs visigoths.

— Ne témoignez pas, mes juges, dit Euric; notre roi vient de vous avertir que cela n'était pas permis par la loi, et comme la loi est une chose sacrée ici, je crois devoir vous la rappeler. Elle dit, si toutefois je ne me trompe, car je ne suis pas bien sûr de connaître notre loi, elle dit quelque part qu'un seul témoin n'est pas un témoin : qu'en pensez-vous, savant Léon?

— C'est un axiome de la loi romaine, dit Léon; c'est un axiome de toutes les lois humaines, et il se trouve aussi dans la loi visigothe; ainsi donc, Haben-Moussi, réponds, as-tu d'autres témoignages à fournir sur les projets d'hymen d'Euric avec ta fille?

— Il reste encore le mien, dit un homme colossal en sortant de la foule.

Euric reconnut le Bagaude Armand.

Cette apparition soudaine déconcerta le prince; et, malgré la résolution de calme qu'il avait prise, il fut si irrité de voir que l'habileté de son frère avait séduit jusqu'à ce rebelle, qu'il s'écria violemment :

— Cet homme est hors la loi, cet homme ne peut témoigner.

— Cet homme a fait sa soumission aujourd'hui même, dit Théodoric, et il n'a plus rien à craindre des lois qu'il a reconnues.

— Et qu'a-t-il à dire? reprit Euric, d'une voix dont tous ses efforts ne pouvaient dompter l'émotion.

— J'ai à dire, répondit Armand, que tu es venu il y a huit jours pour me demander si je voulais me mêler à la cérémonie de ton mariage; et quand je t'ai demandé s'il s'agissait de ton mariage avec Sathaniel, tu m'as répondu : Oui.

Euric, qui jusque-là avait fait bonne contenance, cacha son visage dans ses mains, et ses doigts crispés sur son front laissèrent voir la rage impuissante qui s'était emparée de lui et qui avait fini par le dominer; cependant il se leva soudainement, et, prenant la parole avec fierté, il s'écria :

— Et si je vous disais pourquoi j'ai remis cet anneau à Kamal, pourquoi j'ai caché l'usage auquel je le destinais sous les paroles que vous avez entendues, oseriez-vous me condamner à épouser cette femme?

L'autorité avec laquelle Euric prononça ces paroles rendit l'assemblée incertaine, et chacun s'interrogeait du regard, lorsque le farouche Gandoin se leva aussi, et menaçant Euric d'un geste insolent, il lui répondit :

— Alors nous chercherons quel est l'usage que l'esclave a fait de cet anneau, alors nous le découvrirons sans doute; et lorsque nous en serons informés, non pas dans le château du comte Bold et dans une réunion de chasseurs, mais ici, dans cette salle où siége le tribunal suprême des Visigoths, nous aurons à juger si cet usage a été innocent ou s'il ne mérite pas une condamnation plus terrible et plus prompte que celle que demande ce vieillard.

Euric garda encore un moment le silence; il comprit que toute lutte était impossible, et se repentant déjà d'avoir dit un mot qui pût faire croire qu'il avait voulu se défendre, il se mit à cligner des yeux et à regarder Gandoin, dont l'attitude et le regard le menaçaient avec autant de férocité que d'insolence, et il lui dit, pendant que toute la salle restait dans l'attente, épouvantée du sombre accent et de la colère de Gandoin :

— Essuie ta moustache, il y a du sang royal.

Puis il se rassit, et reprenant son ironie, il répliqua :

— Allons, les rôles étaient bien appris et surtout bien distribués, et comme vous savez mieux que moi, sans doute, que la loi ne permet pas aux nobles visigoths de se défendre eux-mêmes, comme je ne vois aucun avocat qui consentît à se charger de ma cause, il ne vous reste plus qu'à prononcer la sentence.

Pendant que les juges entouraient le roi pour donner une apparence de délibération à leur décision, on entendit les premiers chants du cortége qui venait chercher Théodoric.

— Hâtez-vous! s'écria son frère; car l'heure de la cérémonie approche, et je ne veux pas faire attendre le vénérable évêque de Saint-Pierre.

Tout le monde crut qu'Euric bravait jusqu'au bout la justice dont on le menaçait. Les juges indignés reprirent soudainement leur place, et Léon prononça d'une voix forte le jugement suivant :

« Attendu que le prince Euric a donné à Haben-Moussi, homme libre, vivant sous la loi visigothe, et à Sathaniel sa fille, femme libre, vivant sous la même loi, les arrhes de son prochain hymen avec elle, les juges de sa nation le condamnent à épouser Sathaniel dans le délai de deux jours. »

— Sur l'heure! s'écria Euric : le condamné qui a subi sa peine

n'est plus coupable, et je ne veux pas qu'un prince visigoth demeure deux jours sous le poids d'une condamnation ; d'ailleurs, reprit-il en riant, je veux profiter des dépenses que j'ai faites, cela est d'un prince rangé, n'est-ce pas, mon frère?

A peine avait-il achevé que Frédéric, à la tête d'une troupe de jeunes Visigoths, entra dans l'assemblée.

— Roi, dit-il à Théodoric, ton âge te donne sur nous les droits d'un père, et c'est en cette qualité d'abord, et ensuite comme souverain, que je viens t'inviter à assister au mariage du plus puissant de tes sujets.

Le roi et tous ceux qui l'entouraient saluèrent en silence, et Frédéric, s'adressant au futur époux, ajouta :

— Et maintenant que le fiancé nous suive, puisque nous le trouvons ici.

— Tu y trouveras plus que le fiancé, répondit Euric, et la fiancée partira aussi de ce palais.

— Quoi! la fille du comte Bold est en ce lieu? reprit le jeune prince en regardant autour de lui : où donc est ton épouse, Euric?

— La voici, répondit son frère en arrachant tout à fait le voile de Sathaniel.

— Sathaniel! s'écria le jeune homme.

— Sathaniel! reprit Euric : n'est-ce pas qu'elle est bien belle?

Et donnant la main à son épouse, qui n'avait pas prononcé une parole durant ce long débat, il la conduisit fièrement jusque sous le dais préparé pour Alidah. Le roi et les nobles visigoths le suivirent; le cortége se remit en marche, et nous avons dit comment il arriva et passa devant la maison du comte Bold.

V.

LA NUIT DES NOCES.

Après ce que nous venons de raconter, cette journée s'acheva comme elle avait été ordonnée par le prince Euric. La cérémonie de son mariage s'accomplit à l'église de Saint-Pierre, et, au sortir du temple, le frère du roi rentra dans son palais; mais avant de s'y rendre, il s'approcha de Théodoric, et lui dit avec cette légèreté que rien ne semblait pouvoir troubler :

— Comme il faut que la comédie soit complète, mon frère, obligez-moi de remplir auprès de Sathaniel le rôle des amis de sa famille; vous savez que c'est notre coutume de feindre d'enlever de vive force la fiancée, à son père et à sa mère, et de la conduire pour ainsi dire malgré sa résistance dans la maison de son mari et jusque dans la chambre nuptiale (67)? Faites cela pour moi. Notre frère Frédéric est un aimable jeune homme, qui doit s'entendre mieux que vous à ces joyeuses fêtes d'un jour de noce; il vous aidera, si vous voulez, et vous enseignera comment il faut s'y prendre. Quant à Sathaniel, je suppose que vous l'avez assez bien instruite à faire vos volontés, pour qu'elle se prête de bonne grâce à la plaisanterie. Vous qui en avez fait une Visigothe et une princesse, vous pouvez en faire sans doute une vierge.

Malgré sa gravité ordinaire, Théodoric consentit à ce que son frère lui demandait, et le laissa s'éloigner pendant que Sathaniel restait silencieuse entre son père et son frère, sous le porche de l'église. Puis quand il supposa qu'Euric devait être rentré dans son palais, il annonça aux nobles visigoths qui étaient restés près de lui, qu'il était temps de conduire la mariée chez son époux. Mais il s'en trouva très-peu qui consentissent à prendre part à une cérémonie dont chaque circonstance était une injure pour Euric. Il leur semblait dangereux d'irriter la haine d'un homme qu'ils savaient habile à se venger, d'un prince que la mort de Théodoric pouvait amener naturellement sur le trône. Et si ce n'eût été Garpt, qui gardait le souvenir de l'assemblée du comte Bold, et qui saisit l'occasion de flatter la volonté du roi et de braver Euric; si le jeune prince Frédéric lui-même n'eût cru devoir, par obéissance pour le roi, aider à cette plaisanterie, sans doute Sathaniel eût été obligée de gagner à pied la maison de son époux.

Il n'en fut pas ainsi. Enlevée dans les bras de Garpt, de Frédéric et de quelques autres jeunes gens toujours prêts à se mêler à un tumulte quel qu'il soit, Sathaniel fut portée en triomphe jusqu'au palais d'Euric. Le prince l'attendait à l'entrée principale. Lorsqu'elle parut et toucha du pied le seuil de cette maison, Euric la reçut du même air railleur qu'il avait eu durant toute la cérémonie, puis lorsqu'elle passa la porte de cette maison, il lui tendit la main et lui dit gaiement : — Soyez la bien venue dans cette demeure, et puisse le bonheur que vous y apportez pour moi, s'y trouver aussi pour vous!

A peine avait-elle fait quelques pas dans le palais, qu'Haben-Moussi et Mascezel y entrèrent derrière elle. Alors Euric, se retournant vers eux, reprit amèrement, en s'adressant d'abord à Mascezel :

— Entre, esclave, c'est ici ta demeure, et comme tu l'as oublié pendant huit jours, je ferai en sorte que tu t'en souviennes à l'avenir. Esclaves, ajouta-t-il d'une voix retentissante, emparez-vous de cet homme, et qu'on lui applique cent coups de fouet pour lui apprendre l'obéissance qu'il doit à son maître.

Mascezel demeura impassible. Haben-Moussi, seul, s'écria violemment :

— Oserais-tu faire frapper ainsi le frère de ton épouse?

Euric se retourna, la colère sur le visage.



Alidah se recula en laissant s'échapper de sourdes exclamations. — Page 29.

(67) Cette coutume se retrouve chez tous les peuples de l'antiquité, chez les Grecs comme chez les Romains, chez les Gaulois comme chez les Germains.

Nos usages exigent avec moins de délicatesse le consentement formel de la mariée. (Voy. *Gibbon*.)

Paris. — Typ. de Ve Dondey-Dupré, rue St-Louis, 46, au Marais.

— Quant à toi, vieillard, lui dit-il, tu as une maison et un foyer que tu dois à ma libéralité; retournes-y, et n'oublie pas que les pierres qui pavent ma demeure brûleront la plante des pieds de mes ennemis, et que celles qui couvrent son toit écraseront leur tête. Si tu es prudent, n'y rentre donc jamais.

Le vieillard se retourna lentement en cachant sa tête dans ses mains; et Théodoric, touché de la douleur qui parut sur les traits d'Haben-Moussi, essaya de s'interposer; mais Euric lui répondit amèrement :

— Y a-t-il quelque loi qui m'oblige à recevoir le père de mon épouse?

— Aucune loi ne peut vous y forcer, et cependant il serait plus convenable.....

— Nous vivons sous le règne des lois, mon frère : il me semble que vous avez assez appuyé leur joug sur ma tête, pour que je refuse d en subir un autre. Allons, amis, allons, que cela ne trouble en rien la joie d'un pareil jour.

Durant tout cet incident, Sathaniel avait tenu les yeux baissés vers la terre; mais quand Euric s'approcha d'elle, elle leva sur lui ce même regard qu'elle avait envoyé à Alidah, et continua sa marche sans prononcer une parole.

Puis vinrent le festin, les chants des Huns, les chœurs des Romains, les danses des esclaves; et quand la nuit fut assez avancée pour que tout le monde dût se retirer, Sathaniel fut conduite à sa chambre nuptiale par les femmes qui avaient assisté le matin à la cérémonie du mariage. Un moment après qu'elles l'eurent quittée, Euric, qui était resté dans la salle du festin avec son frère et quelques autres Visigoths; Euric, dont l'enjouement et la gaieté ne s'étaient pas démentis un seul moment pendant toute cette journée, Euric se leva tout à coup, et dit à ses convives en prenant au mur une épée et un poignard qui y étaient suspendus : — Il est temps que je vous quitte.

— Où vas-tu? s'écria le jeune Frédéric, épouvanté de l'usage qu'Euric semblait vouloir faire de ces armes.



Armand, roi des Bagaudes.

— Je vais dans la chambre nuptiale où Sathaniel m'attend.

Puis il s'éloigna au milieu de la stupéfaction générale, en lançant à tous ceux qui l'entouraient un regard de haine et un sourire de mépris.

— Mon frère, mon frère, reprit vivement le jeune Frédéric, en s'adressant au roi : le laisserez-vous sortir ainsi?

Euric se retourna à cette parole, pendant que Théodoric répondit à son jeune frère :

— Il est le maître d'accomplir ce crime.

— Et vous êtes le maître de le punir, dit Euric, du seuil de la porte où il était arrivé. Vous êtes un juge trop juste, pour que je sois jaloux de recourir encore à votre équité. Je connais la loi sur les homicides.

Il disparut alors et se rendit à la chambre de Sathaniel. Elle était seule; et, selon l'usage, les femmes qui l'avaient accompagnée l'avaient laissée dans le lit nuptial. Lorsqu'Euric entra tenant son épée nue à la main, elle se leva sur son séant, et, malgré la froide résolution qu'elle avait montrée pendant toute cette journée, elle ne put s'empêcher de pâlir. Euric s'aperçut de ce mouvement, et lui dit sans en paraître irrité :

— C'est ma coutume d'aller chez mes ennemis avec des armes.

Sathaniel maîtrisa son émotion et dit à Euric :

— C'est donc en ennemie que vous voulez traiter votre épouse?

— Mon épouse! repartit le prince d'un ton ironique.

— Ne le suis-je pas? reprit Sathaniel.

— On me l'a dit, et je suis forcé de le croire; mais écoute-moi bien, Sathaniel, car voici probablement la première et la dernière fois que nous aurons un entretien ensemble.

Sathaniel se recula sur son lit, et Euric ajouta :

— Ne tremble pas, tu vivras.

Il s'arrêta et reprit amèrement :

— Oh! oui, tu vivras maintenant. Tu as tant de bonheur à espérer! Écoute-moi donc : tu es ambitieuse et je suis ambitieux; tu as voulu être mon épouse et moi j'ai voulu être roi. Rappelle-toi la rage que tu as dû épouver quand tu as cru tes calculs trompés, et tu comprendras la colère qui doit m'agiter maintenant que ta complicité avec mon frère a fait échouer tous les miens; quand tu as appris que je t'abandonnais, tu m'as maudit, n'est-ce pas? tu as juré de te venger et de me perdre, et tu l'as fait. Maintenant que je suis à la place où tu étais, je fais ce que tu as fait; je jure de me venger et de te perdre, et je le ferai.

— Ainsi, dit Sathaniel, tu as chassé mon père, tu as fait fouetter mon frère, et tu ne me réserves à moi que haine et mépris! Euric, Euric, prends garde; tu sais bien que je ne le souffrirai pas.

Et en parlant ainsi, elle se leva tout à fait, et sa main, jetée derrière elle, cherchait dans les plis de la toile qui couvrait le lit, la lame d'un poignard qu'elle y avait caché.

Euric s'en aperçut, et lui dit avec sa raillerie accoutumée :

— Je sais tout ce dont tu es capable, Sathaniel, et tu vois qu'en prenant des armes pour venir passer près de toi la première nuit de nos noces, je t'avais bien jugée. Je te connais, Sathaniel, et je vais te le prouver mieux que tu ne le penses. Lorsque tu disais à ton amant, que ton amour pour lui t'avait fait oublier les saints devoirs de la pudeur, ton amant feignait de te croire, et toi, le voyant si candide et si facile à tromper, tu as jugé qu'il était aisé d'en faire un époux; tu as pensé que l'amour m'aveuglait; tu n'as pas compris que je ne pouvais ignorer ce que tout le monde sait si bien, et que je n'acceptais si facilement le rôle d'amant trompé, que pour tromper les regards

qui m'observaient. Je n'ai pas réussi ; et ce que tu comptais obtenir de ma faiblesse, tu me l'as fait imposer par la violence : on t'a donné le nom de mon épouse. Tu le garderas donc jusqu'à ce que je puisse te l'ôter.

— C'est là ton projet? dit Sathaniel.

— Tu vois que je suis franc, que je ne te cache point mes desseins, et il en est un dont je dois t'instruire et que j'espère mener à bonne fin, quoiqu'il soit peut-être le plus difficile de tous. Tu as voulu le nom de mon épouse, tu le garderas, te dis-je, et tu le garderas sans tache ; tu le garderas sans qu'aucun de ces charmes qui te font si vaine, puisse te servir à rendre moins pesant le fardeau que tu as choisi. Je sais qu'il ne manque pas parmi les nobles visigoths, et jusque dans ma famille, de beaux jeunes gens qui ne demanderaient pas mieux que de te consoler des ennuis d'un si triste mariage ; mais, à partir de ce jour, j'ai juré de fermer la porte de ma maison sur notre bonheur.

— Je ne crains point la solitude, dit Sathaniel.

— Sans doute, reprit Euric, la solitude n'est pas une si bonne gardienne qu'on ne puisse quelquefois y introduire un amant en l'absence de l'époux : aussi je t'ai choisi un compagnon qui tiendra dans cette chambre la place que je devrais y occuper.

— Soit, dit Sathaniel ; mais, dis-moi, es-tu bien sûr de la femme que tu as choisie? Et puisque tu me connais si bien, n'as-tu pas prévu que j'ai assez de larmes feintes pour la tromper et l'attendrir?

— Fussent-elles véritables, répondit Euric avec une expression cruelle, et j'espère qu'un jour elles le deviendront ; fussent-elles vraies et sincères, le compagnon que je te donne a un cœur de glace que toutes tes douleurs n'amolliront pas.

En disant ces paroles il frappa à une porte, et un esclave noir entra dans la chambre de Sathaniel. Elle se rejeta dans son lit en s'écriant :

— Quoi ! c'est cet homme qui doit me garder?

— Oui, dit Euric, en riant ; voilà le compagnon que je t'ai destiné, et il est assez hideux pour que tu ne tentes pas de le séduire.

— Et si je le tentais? s'écria Sathaniel, révoltée de l'insolence d'Euric.

— Essaye, répondit celui-ci avec un rire méprisant.

Puis il ajouta après un moment de silence :

— Eunuque, je t'ai commandé de rester debout au pied du lit de ta maîtresse et de la garder l'œil ouvert sur elle ; demande-lui si elle a une meilleure place à t'offrir.

En disant ces paroles, Euric fit un geste pour s'éloigner, et Sathaniel s'écria :

— Tu sors?

— Oui, répondit-il : je vais chez le comte Bold demander à la belle Alidah de me garder son amour.

— Éros, ajouta-t-il en s'adressant à l'eunuque, songe que cette femme est la mienne.

Alors il quitta la chambre et Sathaniel demeura seule avec l'eunuque, qui alla se placer debout au pied de son lit, en attachant sur elle son regard insolent. Sathaniel abaissa d'abord ses paupières sur ses yeux comme un voile devant ses pensées, et durant près d'une heure elle se tint immobile. Renfermée en elle-même, elle y discuta sa vie, et ne sembla s'éveiller de sa réflexion que lorsqu'elle eut à commencer la lutte. La première chose qu'elle aperçut fut le regard implacable de l'eunuque, Sathaniel le supporta avec un calme singulier, elle sembla mesurer ce qu'il avait de force ; puis, après avoir laissé échapper un sourire de mépris, elle fixa à son tour sur l'esclave ses yeux qui semblaient être doués de la puissante fascination des serpents de l'Afrique, et vit bientôt le regard d'Éros se troubler et se baisser devant le sien.

Elle sourit.

L'eunuque s'éloigna et se posa à l'autre bout de la chambre ; de là il osa lever les yeux sur Sathaniel, et retrouva les yeux de Sathaniel attachés sur lui. Il en sortait comme une flamme sinistre qui dévorait. Ces yeux semblaient avoir la profondeur d'un abîme. On prenait le vertige et la peur à les regarder. Dix fois Éros voulut éviter ce regard qui vibrait comme une étoile ; et dix fois il fut ramené par une force invincible à chercher ce regard qui le fascinait et semblait l'enlacer comme les plis d'un reptile. Dans un dernier effort, il saisit le flambeau qui éclairait la chambre et l'éteignit ; et alors il osa rouvrir ses yeux qu'il tenait fermés ; mais alors, au milieu de l'obscurité, il vit reluire les yeux de Sathaniel comme ceux d'un tigre ou d'un démon. Sathaniel entendit ses dents claquer de frayeur et son corps trembler d'épouvante, et elle murmura :

— Euric, Euric, prends garde ; mes regards font naître la terreur comme l'amour : ce n'est pas vainement que je m'appelle Sathaniel.

Cependant Théodoric avait quitté le palais de son frère et il regagnait le château Narbonnais, accompagné d'esclaves armés de torches. Il marchait en s'appuyant sur le bras de Léon et causait avec lui en se félicitant du succès que ses mesures avaient obtenu.

— Il me semble qu'Euric, lui disait-il, a été admirablement pris dans tous les piéges qu'il nous avait tendus.

— Oui, dit Léon, la réussite a été complète, et un seul jour a suffi pour perdre à jamais tous vos ennemis.

— Vraiment, dit le roi, le plan de mon frère Euric était assez habile, et il nous a merveilleusement servi ; lorsque j'ai appris que son mariage avec Sathaniel cachait ses projets d'union avec la fille de Bold, sa ruse m'a semblé assez adroite.

— Elle n'est pas nouvelle, dit Léon (68) ; et Eutrope, le premier eunuque d'Arcadius, s'en servit, il y a à peu près un siècle, pour substituer la belle Eudoxie à la fille du premier ministre Ruffin. Tandis que celui-ci attendait le cortége impérial qui devait prendre sa fille et la conduire à l'église, Eutrope s'arrêta devant la maison de la belle Eudoxie, la revêtit de la robe nuptiale et de la couronne d'impératrice, et la conduisit en triomphe au palais et au lit d'Arcadius ; il en eût été de même, si ton frère n'eût pas été obligé d'annoncer publiquement son mariage ; et tandis que Sathaniel l'eût attendu, sans doute Alidah eût pris sa place dans le cortége nuptial.

— Et il en a été de même, reprit Théodoric en riant : j'ai trouvé la ruse de mon frère si excellente, que je m'en suis servi, et Sathaniel a remplacé Alidah. Mais j'ignore encore tout le résultat de cette journée, et il te reste maintenant à m'apprendre ce qui est arrivé chez le comte Bold, car Gandoin a dû t'en instruire.

— D'après votre ordre, Gandoin se détacha du cortége et entra dans la maison du comte Bold, à la tête de quelques soldats ; il trouva le vieillard cloué pour ainsi dire à sa place par la colère et le désespoir. Sa stupéfaction était si grande qu'il n'entendit pas l'ordre que Gandoin donna aux esclaves de rejoindre la marche du cortége. Alidah, que la présence de Sathaniel n'avait point frappée au milieu de son propre désespoir, Alidah, qui ne comprenait rien à la stupéfaction de son père, poussa un cri d'effroi en apercevant Gandoin, s'imaginant qu'il venait la chercher pour la mener à l'église. Elle crut que tout espoir était perdu pour elle, et, se rattachant à la dernière chance de salut que tu lui avais offerte, elle se précipita hors de la maison de son père, monta dans la basterne qui l'attendait ; et, selon tes ordres, le cocher mit aussitôt ses chevaux au galop et l'emmena hors de la ville.

— Tu es sûr de cet homme, n'est-ce pas? dit le roi, et il la conduira directement au monastère de Barthélemi qui doit la tenir cachée jusqu'à ce que j'aie décidé de son sort.

— Le cocher exécutera fidèlement tes intentions.

— Et Firmin, reprit le roi, a été sans doute arrêté par Gandoin.

— Ce n'est pas Gandoin qui l'a arrêté. Au moment où Alidah s'est enfuie, il s'est élancé pour la suivre ; mais le vieux Falrik l'a retenu ; Firmin a voulu se débarrasser de lui et a essayé de le frapper de son poignard ; mais Falrik ne lui en a pas donné le temps et l'a renversé d'un coup d'épée.

— Ainsi, il est mort! s'écria Théodoric en s'arrêtant soudainement.

— Il est blessé assez légèrement pour qu'on ait pu le transporter dans la prison où il doit demeurer, comme accusé du projet de meurtre sur la personne du prince Euric.

— Blessé! reprit le roi, profondément abattu : il faudra donc que ce sang coule toutes les fois que mon trône sera en danger! blessé! répéta-t-il en poussant un long soupir. Tu iras voir ce jeune homme, Léon ; tu lui donneras les secours les plus empressés ; tu lui diras que son arrestation n'est qu'une mesure de sûreté ; tu lui diras qu'Alidah est sauvée et que tous deux ils recouvreront leur liberté, s'ils veulent quitter les Gaules et aller se cacher dans quelque contrée éloignée.

— Ne doute point qu'il n'accepte avec reconnaissance ; menacé qu'il est pour un crime que la loi punit sévèrement ; séparé d'Alidah, le sort que tu lui offres dépassera de beaucoup les espérances qu'il peut encore concevoir.

— Que Dieu fasse qu'il en soit ainsi! dit Théodoric, et je n'aurai plus rien à lui demander ; car j'ai mis un terrible frein aux ambitions

(68) C'est à Zozime (l. v, p. 299) que nous devons l'histoire de la substitution de la belle Eudoxie à la place de la fille de Ruffin par l'eunuque Eutrope.

Tandis que le préfet Ruffin rassasiait à Antioche sa vengeance implacable, le grand chambellan Eutrope, à la tête des eunuques favoris, travaillait secrètement à détruire sa puissance dans le palais de Constantinople. Ils découvrirent qu'Arcadius n'avait point d'inclination pour la fille de Ruffin, et que ce n'était point de son aveu qu'elle lui était destinée pour épouse. Les eunuques substituèrent à sa place la belle Eudoxie, fille de Bauto, général des Francs au service de Rome, qui avait été élevée, depuis la mort de son père, dans la famille des fils de Promotus. Le jeune empereur, dont la chasteté était encore intacte, grâce aux soins vigilants d'Arsène, son gouverneur, écoutait avec l'émotion du désir les descriptions séduisantes des charmes d'Eudoxie ; son portrait acheva de l'enflammer, et le faible Arcadius sentit la nécessité de cacher ses desseins amoureux à un ministre intéressé à les combattre. Sûr de tout après l'arrivée de Ruffin, la cérémonie du mariage de l'empereur fut annoncée au peuple de Constantinople, qui se prépara à célébrer par de vives et mensongères acclamations les noces de la fille de Ruffin. Une suite brillante d'eunuques et d'officiers sortit des portes du palais, portant à découvert le diadème, les robes et les ornements précieux destinés à l'impératrice. Les rues où cette procession devait passer étaient ornées de guirlandes et remplies de spectateurs ; mais quand elle fut vis-à-vis de la maison des fils de Promotus, le premier eunuque y entra respectueusement, revêtit la belle Eudoxie de la robe nuptiale, et la conduisit en triomphe au palais et au lit d'Arcadius.

qui s'agitaient autour de moi : Euric, l'époux de Sathaniel, n'est pas un roi que l'orgueil des Visigoths accepte désormais ; Alidah et Firmin emporteront dans leur fuite, elle, les droits deshonorés de la famille des Baltes, lui, les droits inconnus d'un descendant de Thorismond, et le vieux comte Bold ira cacher, dans le fond du château que je lui rendrai bien volontiers, l'ambition qui lui a fait perdre sa fille et qui l'a perdu lui-même.

— Oui, dit Léon, chacun de tes ennemis particuliers est désarmé : mais il reste encore contre toi le mécontentement de la nation qui se fatigue du repos où tu la tiens.

— Eh bien ! dit Théodoric, que demain, au point du jour, on proclame dans toute la ville que la guerre va être déclarée, et demain, ajouta-t-il avec un accent de triomphe, demain je serai tranquille.

Comme ils parlaient ainsi, ils arrivèrent devant la maison du comte Bold ; elle était sombre et silencieuse, et par un instinct de respect pour le malheur d'un vieillard, l'escorte du roi, qui jusque-là avait entouré d'une conversation bruyante et animée l'entretien discret du roi et de Léon, l'escorte devint silencieuse et passa à petit bruit devant cette maison.

Lorsque le roi arriva devant la porte, il s'arrêta un moment pour la considérer, et il ne put s'empêcher de dire à Léon :

— L'orgueil de ce fier comte doit bien souffrir à cette heure : déchu de ses espérances, abandonné par sa fille, quel supplice il doit souffrir : l'humiliation et le remords !

A peine avait-il prononcé ces paroles que cette porte s'ouvrit et que Bold sortit ayant Falrik et Dicenée à ses côtés.

— Roi, lui dit-il, je t'attendais, j'ai à te demander justice.

— Viens demain à la pointe du jour, dit Théodoric, et tu seras admis à plaider ta cause comme tous mes autres sujets.

— Demain au point du jour, il sera trop tard, reprit le comte Bold, et c'est sur l'heure que je te demande la justice que j'attends de toi.

— Cela se peut, répondit Théodoric sévèrement, mais ce n'est pas l'heure où j'ai coutume de la rendre, et tu attendras.

— En ce cas, dit le vieillard, j'en appellerai à un roi plus puissant que toi ; car sa justice veille la nuit comme le jour : j'attendrai ma vengeance de Dieu.

— Elle viendra, dit une voix railleuse qui se mêla à l'entretien ; et presque aussitôt Euric parut à côté du comte Bold, qui se recula en tirant son épée, lorsque le prince Euric répondit froidement :

— Entrons dans ta maison, comte Bold, et là je t'apprendrai à qui ta vengeance doit s'adresser.

Et, sans attendre, il franchit le seuil de la maison, le comte Bold le suivit, la porte se referma, et Théodoric se remit en marche.

Un moment après le roi était dans son palais, dévoré de nouvelles inquiétudes, malgré tous les succès qu'il venait d'obtenir ; et après deux heures d'entretien, Léon, demeuré avec lui, ainsi que Gandoin, lui disait :

— Ainsi ton frère ne se tient pas pour battu, et il va sans doute nouer de nouvelles intrigues et de nouvelles conjurations ?

— Oh ! s'écria Gandoin, rien ne te fera-t-il ouvrir les yeux, Théodoric ? ne comprends-tu pas que ta sûreté est au prix de sa mort ? et ton frère ne t'a-t-il pas assez bravé pour qu'enfin tu lui imposes un silence éternel ?

Théodoric secoua lentement la tête, et répondit encore avec une profonde tristesse :

— Non, Gandoin, je ne le frapperai point comme j'ai frappé mon frère Thorismond.

— Eh bien ! ce sera lui qui te frappera ! s'écria Gandoin.

— Qu'il le fasse s'il l'ose, lui qui ne sait pas ce que c'est que le remords ; moi qui le connais depuis de longues années, je ne l'oserai pas. Je lutterai pour mon trône ; mais je ne tirerai point l'épée.

— Mais à présent, reprit Léon, à présent que Kamal, pour échapper à la vengeance d'Euric, s'est retiré avec le Bagaude Armand dans les montagnes des Pyrénées, tu n'as plus personne pour surveiller les projets de ton frère.

— Qui sait ? dit Théodoric, il me reste une espérance.

— Laquelle ?

Comme Théodoric allait répondre, le chambellan qui veillait nuit et jour pour avertir le roi de ce qui se passait autour du palais, vint le prévenir qu'un esclave demandait à lui parler sur-le-champ.

— Qu'il entre ! s'écria Théodoric.

Le chambellan introduisit un nègre vêtu de blanc.

— De quelle part viens-tu, eunuque ? lui dit le roi.

— Je viens de la part de Sathaniel, répondit celui-ci.

Un sourire de triomphe passa sur le visage du roi ; les ministres se regardèrent d'un air surpris, et Théodoric, devinant leur pensée, leur dit tout bas :

— Cela vous étonne ? un jour je vous dirai l'histoire de Sathaniel ; du moins vous dirai-je celle que je l'ai entendue raconter, et vous comprendrez comment en une heure elle a trouvé un complice dans l'esclave le plus dévoué de son mari.

— Oui, repartit Léon d'un air incrédule, je sais qu'elle se dit magicienne.

— Et je jurerais qu'elle l'est, dit Gandoin ; le jeune Frédéric en est déjà épris.

— En effet, ajouta Léon, je crois qu'elle est magicienne, comme toutes les belles femmes le sont, près des jeunes gens.

— Eh bien ! prudent Léon, dit Éros, que Dieu te garde d'un entretien avec Sathaniel !

VI. — LA CONFESSION.

Comme nous l'avons dit dans le chapitre précédent, le cocher qui conduisait la basterne envoyée par Théodoric enleva Alidah au galop de ses chevaux. Il eut bientôt dépassé les portes de la ville, et en moins d'une heure il en fut assez éloigné pour ne plus craindre aucune poursuite. Dans le premier moment, Alidah avait été tellement troublée qu'elle ne s'était point aperçue qu'elle fût partie seule. Lorsqu'elle reconnut que Firmin n'était point monté près d'elle, elle essaya vainement de faire arrêter la course rapide de la basterne, le cocher lui répondit que les ordres du roi lui enjoignaient de poursuivre sa route sans relâche.

Plus tard Alidah, mieux remise de sa première épouvante, voulut ordonner au cocher de la conduire dans la maison de Firmin, où elle espérait que celui-ci se rendrait de son côté ; mais le cocher lui répondit encore que la route qu'il devait suivre lui avait été tracée d'avance, et qu'il ne pouvait pas plus s'écarter de sa marche que la suspendre.

Alidah supposa que le roi lui avait choisi un asile plus sûr que celui vers lequel elle eût pu se diriger, et se laissa conduire alors sans résistance et sans nouvelles observations.

Ses préoccupations et la rapidité de sa course avaient empêché Alidah de reconnaître d'abord les endroits qu'elle traversait ; mais, vers la fin du jour, elle se trouva dans des chemins qu'elle avait souvent parcourus, et lorsqu'elle vit qu'elle avait repris la route qui conduisait chez son père, de nouvelles craintes s'emparèrent d'elle. Ce n'est pas qu'elle soupçonnât le roi Théodoric de l'avoir sacrifiée à la réussite de ses projets ; elle était si faible devant ce roi si puissant, que l'idée ne pouvait lui venir qu'il pût l'abandonner. Dans le peu de réflexions qu'elle avait eu le temps de faire sur tous les événements dont elle avait été témoin, elle comprenait que le roi des Visigoths, luttant contre la révolte de ses plus nobles sujets, eût mis tout son pouvoir et toute son habileté à les renverser, c'était une preuve de son courage et un devoir de sa position.

Mais qu'il eût promis sa protection à une faible fille, innocente envers lui, et qu'il la traitât avec la même rigueur qu'un puissant ennemi, c'eût été une lâcheté qui ne se présentait pas comme chose possible à cet esprit ingénu. Comme les enfants, Alidah avait confiance en sa faiblesse ; cependant, malgré tout ce qu'elle pouvait se dire, elle éprouvait un effroi insurmontable en pensant qu'elle allait rentrer dans la maison de son père. Tous les objets qu'elle devait y revoir lui semblaient autant de témoins qui allaient l'accuser de sa faute, et malgré les refus obstinés du cocher de répondre à ses questions, elle était sur le point de lui en adresser de nouvelles, lorsque la basterne s'arrêta à la porte de la tour occupée par le moine Barthélemi.

Cette porte était ouverte, et Alidah, d'après l'ordre du cocher, entra aussitôt dans la tour. La crainte qu'elle avait éprouvée de se revoir dans la maison paternelle, lui fit accepter avec joie ce singulier asile. En effet, Alidah savait, comme tout le monde, que la première loi des humbles anachorètes qui occupaient ce monastère isolé, était que jamais une femme n'en franchirait le seuil. A peine fut-elle entrée, que la porte se referma derrière elle et qu'elle entendit la basterne s'éloigner ; alors, se retournant pour remercier Barthélemi, qui sans doute avait ouvert et fermé cette porte sans qu'elle s'en aperçût, Alidah se trouva en face du nain Kamal.

Déjà le jour avait baissé, et une faible lueur, pénétrant par une étroite fenêtre, éclairait la salle où elle se trouvait ; Alidah ne reconnut pas d'abord le bouffon du prince Euric, et ce ne fut qu'au moment où, poussée par la frayeur, elle se retirait dans l'angle le plus reculé de cette salle, qu'elle aperçut un homme d'une taille énorme, appuyé silencieusement le long du mur.

— Où est Barthélemi ? s'écria vivement Alidah.

— Barthélemi va venir, répondit Kamal ; mais il a reçu tout à l'heure une visite moins gracieuse que la tienne ; il faut que tu attendes, ainsi que lui, qu'il en soit débarrassé.

— Grand Dieu ! s'écria Alidah, qui dans son trouble ne s'aperçut pas qu'elle s'abandonnait à une crainte impossible, serait-ce mon père, serait-ce le prince Euric ?

— Non, dit Kamal, ce n'est ni l'un ni l'autre. J'ai aperçu cet étrange visiteur, et, bien qu'il se soit fait ouvrir toutes les portes de la maison avec une autorité devant laquelle ne s'est élevée aucune résistance, je ne pense pas que la robe de bure qu'il porte cache un prince ou un comte visigoth.

— Tant pis, dit sourdement l'homme qui se tenait dans le coin de la salle ; que n'est-ce un de ces exécrables étrangers dont il m'a fallu subir la loi, grâce au piége dans lequel ta crédulité m'a attiré ? Mais ne viens-tu pas de dire, Kamal, que cette jeune fille appartenait à une famille de nobles visigoths ?

— C'est la fille du comte Bold, répondit le nain, c'est la fiancée du prince Euric, la protégée du roi, la maîtresse de Firmin.

— Je ne t'en demandais pas tant, répondit le Bagaude Armand, pour comprendre qu'elle m'apportait la vengeance dont j'ai soif. Fille d'un comte visigoth, fiancée d'un prince barbare, maîtresse d'un lâche Romain, tu seras l'esclave d'un Bagaude!

A cette menace, Alidah poussa un cri d'effroi et Armand reprit avec un accent encore plus féroce :

— Tu es innocente, veux-tu me dire? je le sais aussi bien que toi. Tu es la victime des projets ambitieux des tiens; mais que m'importe à moi? ce n'est ni ton père, ni ton roi, ni le prince Euric que je hais, c'est ta race tout entière, et je la frapperai partout où je la rencontrerai.

En entendant ces sinistres paroles la jeune fille se retourna vers Kamal, et s'écria douloureusement :

— Tu as reçu l'hospitalité chez mon père; quand tu es arrivé dans sa maison, après une longue route, haletant de fatigue et exténué de soif et de faim, j'ai pris soin moi-même que rien ne te manquât, je t'ai protégé contre les railleries de nos esclaves. Oh! maintenant, je t'en supplie, protége-moi contre cet homme.

— Écoute, Armand, dit Kamal en s'élançant vers le Bagaude, je ne veux pas que tu touches à cette jeune fille.

— Éloigne-toi et tais-toi, reprit Armand en poussant le nain avec une telle violence qu'il le renversa; éloigne-toi et tais-toi, le temps est passé de mon obéissance. Assez longtemps je me suis laissé tromper par toi; je sais maintenant d'où te venait l'or que tu m'envoyais; Théodoric me l'a dit; il m'a dit aussi tes espérances.

A ces mots, le bouffon se prit à trembler, et, au moment où il se relevait, Armand le saisit par le milieu du corps, et, l'enlevant de terre, il continua en le secouant de sa puissante main :

— Oui, je sais que lorsque, me confiant à toi, je te disais tous les mouvements de nos compagnons, chacun de mes avis était rapporté par toi à Théodoric. Je sais que l'or que tu m'envoyais, et que je croyais devoir à ta libéralité pour la cause des Bagaudes, je sais que c'était le prix de ta trahison. Ah! tu m'as trahi pour ton maître? apprends donc que ton maître t'a trahi pour moi; il m'a tout dit, il m'a dit même que je te retrouverais ici.

— Le roi! s'écria Kamal tremblant, le roi t'a dit...

— Oui, continua Armand d'une voix où la colère croissait à chaque parole; oui, je sais à quel prix tu voulais te faire payer ta trahison; je sais que tu as voulu, toi, misérable! prendre la place que j'occupe; toi, reprit-il encore avec une férocité toujours croissante, toi qui n'es un homme ni par le cœur ni par le corps; toi, esclave d'un roi, bouffon d'un prince, espion de ton maître et de tes frères, tu as voulu être roi des Bagaudes, toi. Oh!...

Armand laissa échapper cette dernière exclamation de sa vaste poitrine avec un rugissement semblable à celui d'un lion, et lança le misérable Kamal contre la muraille de la prison, au pied de laquelle l'infortuné tomba en poussant un sourd gémissement.

Cette horrible scène avait tellement épouvanté Alidah, qu'elle s'était réfugiée dans une espèce d'embrasure étroite qui se trouvait au fond de cette salle; et là, le corps serré au mur, comme si elle eût voulu se cacher derrière les énormes pierres dont il était composé, elle demeurait immobile et tremblante pendant que le Bagaude la cherchait de l'œil. Enfin il la découvrit, et il s'avançait vers elle pour s'en emparer, lorsque, par un prodige inouï, la pierre sur laquelle elle s'appuyait sembla céder tout à coup à la pression de son corps; une porte s'ouvrit au moment où Armand étendait sa large main pour la saisir, et un vieillard à barbe blanche se plaça entre elle et le Bagaude.

A cet aspect inattendu, Alidah tomba à genoux, et Armand recula plus surpris qu'épouvanté. Derrière ce vieillard venait Barthélemi, le front baissé et portant dans ses traits la confusion d'un coupable. Alidah n'avait pas encore remercié le ciel en son cœur de ce secours inespéré, que le Bagaude, que la présence des nouveaux venus n'eût pu empêcher d'accomplir son projet, s'écria violemment :

— Qui es-tu, toi qui viens m'enlever la proie que je me suis promise?

— Je suis Herme, répondit le vieillard, je suis Herme, évêque de de Narbonne et primat de l'Église catholique dans les Gaules.

En entendant ce nom, Armand quitta l'attitude menaçante qu'il avait prise, et baissant la tête d'un air sombre, quoique respectueux, il répondit :

— Herme, tu es un saint parmi les hommes. Avant que tu ne fusses l'un des chefs de l'Église catholique, tu es venu souvent dans nos montagnes prêcher la parole de Dieu; mon père m'a souvent conté comment tu blâmais, avec des paroles sévères, ce que tu appelais les brigandages des Bagaudes, et comment, après une expédition où tu n'avais pu les empêcher d'aller, tu soignais les blessés et consolais les mourants. Je n'ignore pas qu'à Narbonne ta maison est ouverte aux pauvres et que chacun n'a qu'à te montrer sa misère, pour que tu l'admettes parmi tes clients; beaucoup de nos frères égarés dans cette ville ont dû à ta charité de pouvoir regagner nos montagnes. Ainsi donc, si tu as quelque service à me demander, parle, et je te le rendrai; mais hâte-toi, car il faut que je m'éloigne avec cette jeune fille.

— Cette jeune fille y consent-elle? reprit l'évêque.

— Oh! s'écria Alidah, sauvez-moi, mon père, sauvez-moi!

— Qui es-tu? reprit Herme, avec un accent de touchante bonté.

— Oh! mon père, répondit-elle, je suis une malheureuse qui ai trahi mes devoirs de fille, et qui n'oserai jamais rentrer dans la maison paternelle.

— Eh bien! lui dit l'évêque, Dieu vous recevra dans son sein, et le repentir vous ouvrira les portes de sa miséricorde; mais quel est votre nom?

— Je m'appelle Alidah, je suis la fille du comte Bold.

— La fille du comte Bold! répondit encore l'évêque avec son doux accent de pitié; la fille d'un Visigoth, d'un arien, d'un ennemi de notre Église; relevez-vous, j'écouterai le récit de vos malheurs.

— Mais, moi! s'écria Alidah, je suis catholique.

— Catholique, dit Herme en se penchant vers elle; suivez-moi, ma fille, j'entendrai votre confession.

Alidah se releva, et elle s'apprêtait à sortir de la salle lorsque le Bagaude reprit brutalement :

— Vieillard, puisque c'est ton ministère d'entendre la confession des pécheurs, tu dois tes premiers soins à celui qui gémit dans un coin de cette salle, et qui sans doute n'aura pas, comme cette jeune fille, de longues années pour se repentir.

Kamal, comme s'il eût entendu les paroles qu'Armand venait de prononcer, poussa quelques faibles soupirs, et le vénérable Herme s'avança rapidement vers l'endroit où gisait le malheureux. Ce mouvement isola Alidah de son protecteur, et le Bagaude s'avançait déjà pour s'en emparer, lorsque le saint évêque, se plaçant devant la porte qui ouvrait sur la route, lui dit avec la dignité d'un courage inconnu à la férocité de ce brigand :

— Il n'y a que cette issue par où tu puisses sortir, et cette issue, je te l'ouvrirai de ma main, si tu veux t'éloigner seul; mais tu la franchiras sur mon cadavre si tu veux emmener cette jeune fille.

Peut-être la rage du Bagaude n'eût-elle pas été arrêtée par ce saint obstacle, si à l'instant où il balançait entre le respect que lui inspirait ce noble vieillard et la vengeance que lui promettait l'enlèvement d'Alidah, Kamal ne se fût traîné jusqu'auprès de la porte et ne lui eût dit :

— Laisse-la, Armand, laisse-la; sa vie et sa liberté te serviront mieux contre les Visigoths, que sa captivité ou sa mort; l'heure est venue où je dois révéler un secret qui changera à jamais sa destinée.

— Que veux-tu dire? s'écria la jeune fille en se penchant vers le mourant.

— C'est encore quelque trahison, murmura Armand, tandis que Barthélemi se penchait vers Kamal et lui disait :

— Ce secret n'est pas le tien.

— Parle, dit Herme, avec l'autorité calme de sa vertu; et toi, Barthélemi dont je suis venu surveiller la conduite, agenouille-toi et écoute, car ta pâleur m'annonce que c'est encore une accusation qu'on va porter contre toi.

Deux anachorètes, de ceux qui habitaient la tour avec Barthélemi, s'agenouillèrent près de Kamal et le placèrent sur son séant. Alidah, attachée à la robe du vénérable évêque, se tint à côté du misérable nain, tandis que Barthélemi, le front penché sur la pierre, murmurait ses prières en les entrecoupant de sanglots. Armand avait profité de ce mouvement pour fermer la porte qui menait dans l'intérieur de la tour, et empêcher ainsi qu'aucun secours ne pût arriver à ceux qui se trouvaient ainsi enfermés avec lui. Il s'appuya nonchalamment contre cette porte, attendant du secret qui allait être révélé, la décision qu'il prendrait relativement à Alidah.

— Je t'écoute, dit l'évêque à Kamal, et puisse Dieu t'inspirer un aveu sincère de tes fautes, non pas dans un esprit de vengeance, mais dans un esprit de repentir!

— Je souffre horriblement, mon père, dit le nain; j'ai l'épaule brisée et ma tête bourdonne comme si un animal étranger s'y était logé; ma mémoire s'en va, et je ne sais plus si je retrouverai ce que j'avais à vous dire. N'ai-je pas entendu que le moine Barthélemi était à mes côtés? Dites-lui d'achever ce que je ne pourrai vous révéler jusqu'au bout, car il sait ce secret aussi bien que moi.

— Approche, Barthélemi, lui dit l'évêque; vois ce que c'est que la mort, vois comme elle nous surprend avant l'heure du repentir, et repens-toi tandis que tu le peux encore.

— C'était une nuit, dit Kamal, qui entendait à peine ce qui se passait autour de lui; Théodoric, qui n'était alors que le frère du roi, me fit appeler dans sa chambre : un homme était près de lui, un homme avec une longue robe, un homme... Oh! je souffre, dit Kamal.

— Cet homme, c'était moi, dit Barthélemi.

— En effet, c'est sa voix, reprit Kamal en faisant un effort. Théodoric nous dit : « Je suis roi : » oui, il nous dit : « Je suis roi, et voilà le corps de mon frère assassiné....» non, il nous dit : voilà l'enfant....» Oh! ma tête, ma tête.....je ne me souviens plus......

— Il nous dit, reprit Barthélemi, que son frère avait été assassiné par les nobles visigoths que lassait sa tyrannie; il nous dit qu'il l'avait vainement défendu.

— Il mentait, reprit Kamal avec une force soudaine; car c'est moi qui lui avais conseillé de s'approcher de lui en feignant de le défendre pour pouvoir le frapper plus sûrement; il mentait encore en nous disant que les nobles visigoths voulaient assassiner le fils, après avoir assassiné le père; il mentait, ajouta-t-il encore en s'animant, lors-

qu'il nous dit qu'il voulait conserver ses jours pour lui rendre le trône qui lui appartenait... Mensonge, mensonge! s'écria-t-il, pendant que ses yeux hagards se promenaient autour de lui; il m'a promis que je serais roi des Bagaudes; il a promis un trône à Firmin, il a promis ton évêché à Barthélemi... mensonge, mensonge... oh! comme il a menti! il t'a menti aussi, Armand! cet homme est le mensonge incarné.

— Oublie cela, dit Herme en se penchant vers le moribond, mais rappelle-toi ce qu'il t'a dit sur cet enfant.

—Il a menti, il a menti, répondit Kamal, dont les idées s'embarrassaient de plus en plus, croyez-moi; moi, je vous dis la vérité, on ne ment pas à l'heure de la mort.

—Il nous dit, reprit Barthélemi, qu'il voulait sauver le fils de Thorismond; il le remit à Kamal et lui ordonna de le faire élever dans la religion catholique, parce qu'il voulait qu'un jour cette religion triomphât parmi les Visigoths.

— Oh! comme il a encore menti, murmura Kamal, et comme il savait bien que c'était un obstacle invincible à son retour au trône.

— Mais cet enfant, dit Herme, qu'est-il devenu?

—Ah! oui, l'enfant, reprit Kamal, c'est moi qui l'ai emporté : c'était dans la nuit, il faisait froid, et il criait dans ses langes; je lui mis la main sur la bouche pour l'empêcher de crier : quand nous fûmes sortis du camp, je regardai son visage à la clarté de la lune, il était violet.

— Tu l'as tué! dit Herme avec épouvante.

— Non, mon père, répondit Barthelemi, si Kamal a rapporté la vérité au roi, il a fait déposer cet enfant dans la maison du vieil empereur Attale; cet enfant y a été élevé, cet enfant, ce doit être le jeune Firmin.

— Firmin! s'écria Alidah avec une joie qui domina un moment toutes ses craintes et toutes ses douleurs.

A ce cri, Kamal se leva tout à coup, comme soutenu par une force surhumaine, et se mit à crier parmi les convulsions de l'agonie :

— Ne dites pas que Firmin est le fils de Thorismond, Théodoric le ferait assassiner; Théodoric fera assassiner tous ceux qui lui disputeront le trône : il ne veut pas d'autre roi que lui dans ce monde; il n'a pas voulu que je fusse roi, moi; Firmin ne sera ni empereur ni roi; tu seras son esclave, Armand; vous le serez aussi, vous tous, comme je l'ai été... Ne dites pas... ne dites pas...

Il s'efforça vainement de poursuivre, sa langue s'embarrassa, ses yeux se troublèrent, et il retomba sur le pavé de cette sombre salle.

Herme s'agenouilla à côté du cadavre et chercha vainement à ranimer un reste d'existence qui lui permît de donner au mourant les dernières consolations. Kamal était mort.

— Regarde, dit-il à Barthélemi, regarde; il paraîtra devant Dieu sans qu'une parole de repentir lui ait préparé les voies de la miséricorde céleste; regarde aussi, jeune fille, et avoue tes fautes pour que je t'en absolve.

— Oh! mon père, s'écria Alidah, en tombant à genoux, le front couvert de rougeur, ne me demandez pas cet aveu en ce moment, ne me faites pas rougir devant d'autres que devant vous.

— Eh bien! dit Barthélemi avec une sainte exaltation, je ferai cet aveu pour toi et pour moi, car j'ai été le complice de tous les crimes qui se sont commis au nom du roi Théodoric. Oui, mon père, reprit-il en s'adressant à l'évêque, c'est par ordre du roi que j'ai ramené cette jeune fille à notre sainte religion, parce qu'elle aussi avait au trône des droits qui épouvantaient le souverain; lorsque je l'ai averti du hasard qui avait mis dans le cœur du fils de Thorismond et d'Alidah un amour qui n'était pas encore coupable, c'est par son ordre que je leur ai conseillé de s'abandonner à cette fatale passion; et c'est par son ordre aussi que j'ai refusé de bénir leur union, quand il ne leur restait plus que cette espérance de rendre moins honteux le crime auquel je les avais poussés.

— Oh! malheureux! malheureux! dit Herme; qui t'a inspiré de souffler la corruption dans ces cœurs innocents? C'est l'ambition, c'est le desir d'occuper cette place où tu me vois, et qui n'est, sache-le bien, qu'une croix plus élevée où l'on souffre davantage.

—Non, mon père, reprit Barthélemi; ce n'est pas l'ambition qui m'a égaré! Ou bien si c'est ce sentiment, ce n'est pas pour moi que je l'ai éprouvé : je ne pensais qu'au triomphe de notre sainte religion, à laquelle Théodoric m'avait juré de prêter son appui.

— La vraie religion du Christ, dit Herme, ne marche pas par des voies souterraines et perfides : c'est au grand jour qu'elle fait ses conquêtes, c'est sous le ciel qu'elle fait triompher sa parole, c'est en plein soleil qu'elle combat.

— Hélas! mon père, reprit Barthélemi, je le vois maintenant; mais parmi toutes ces fautes que j'ai commises, peut-être la conversion de cette jeune fille me sera-t-elle comptée devant Dieu comme une œuvre sainte.

— Tu te trompes encore, répondit l'évêque; Dieu n'accepte pas les cœurs liés que par des attachements mondains. Réponds, jeune fille : n'est-ce pas ton amour pour Firmin qui t'a fait abandonner ta religion? N'est-ce pas ton amour pour ce jeune homme qui a fait ton amour pour le vrai Dieu?

— Oui, mon père, répondit la jeune fille en courbant le front; mais ce que ses paroles d'amour ont commencé, vos saintes paroles viennent de l'achever; bénissez-moi, mon père, et parlez-moi, car je suis digne de pardon, digne de vous entendre.

— Eh bien! dit le vieillard, résigne-toi, pécheresse, car ta vie ne sera plus qu'une longue pénitence; renonce à t'armer du secret que tu viens d'apprendre pour susciter, grâce à tes droits et à ceux de Firmin, la discorde civile parmi tes frères.

— J'y renonce.

— Ne garde qu'une espérance en ton cœur, et celle-là, ta faute même te la commande; ne garde que l'espérance de voir légitimer un jour l'amour fatal auquel tu t'es abandonnée.

— C'est un bienfait que je n'espérais pas.

— Mais une fois ce jour passé, une fois la loi des hommes satisfaite, ton expiation ne sera pas accomplie: si le spectacle que tu viens de voir t'a touchée, tu dois renoncer à celui qui n'aura que le nom de ton époux.

— Mon père! mon père! s'écria Alidah, faut-il le perdre à jamais?

— Où serait donc la vertu, dit l'évêque, si le crime avait la même récompense?... Tu ne reverras Firmin qu'une seule fois en ce monde.

— Eh bien! s'écria Alidah, une fois encore!

— Et maintenant que Dieu te prenne en pitié, car tu n'as plus d'autre protection que la mienne. Quant à toi, Barthélemi, ajouta-t-il en s'adressant au moine, ta pénitence sera plus rude, car je te condamne à témoigner de la vérité comme tu as longtemps témoigné du mensonge; mais, avant que je t'explique par quels moyens tu peux racheter les fautes que tu as commises, dis-moi, est-ce encore l'ordre du roi Théodoric qui a amené cette jeune fille dans ce monastère?

—Oui, mon père, répondit Barthélemi; et bientôt un messager envoyé par lui doit venir m'apporter ses dernières intentions.

— Les chevaux du roi Théodoric sont rapides, dit la voix d'Armand, qui s'approcha alors du vénérable évêque; et quoiqu'ils passent par les sentiers battus qui tournent autour de nos montagnes, ils ont parcouru la distance qui nous sépare de Toulouse, presque aussi vite que moi-même, qui les ai franchies à vol d'oiseau et par des sentiers qui leur sont inconnus. Hâte-toi si tu veux sauver cette jeune fille, et n'oublie pas que tu es sur le territoire du roi Théodoric, et que tu ne pourrais arracher cette jeune fille à ses projets, s'il la trouvait encore dans ce monastère.

— Tu as raison, repartit l'évêque, et je veux que l'innocent et le coupable échappent également à sa volonté. Barthélemi, tu vas conduire cette jeune fille à Narbonne; tu la remettras dans mon palais, et toi-même y attendras mon retour.

— Oui, dit Armand; qu'il parte sur-le-champ: pour lui, qui connaît tous les sentiers cachés de ce pays, pour lui que mes compagnons sont habitués à vénérer, cette heure est la meilleure qu'il puisse choisir; il trouvera peu de Romains et de Visigoths dans ces collines, et mes frères le laisseront passer.

— Ne peux-tu l'accompagner, reprit l'évêque, pour assurer encore mieux sa marche dans la nuit?

— N'est-ce pas assez que je laisse sortir cette jeune fille? répondit Armand, et ne crains-tu pas de me la voir suivre?

— Non, répondit le vieillard; car je crois que ton cœur a été touché du triste spectacle que tu viens de voir; je crois que tu as renoncé à tes projets de vengeance contre les Visigoths.

— Tu te trompes, dit Armand; car je vais attendre ici l'envoyé du roi Théodoric.

— Soit, dit le prêtre; je vais donc attendre avec toi.

Le Bagaude haussa les épaules et ouvrit la porte qui donnait sur la route.

— Allez, dit-il, et n'oubliez pas le sentier qui tourne dans le bois, à deux pas de cette maison.

Alidah et Barthélemi s'éloignèrent; les autres moines rentrèrent dans l'intérieur de la tour sur un signe de leur évêque, en emportant le corps de Kamal, et le vieillard et le Bagaude demeurèrent seuls enfermés dans cette salle basse.

LIVRE TROISIEME.

I. — NARBONNE (69).

« Salut, Narbonne ! ville puissante par ta salubrité ; délicieuse à voir dans ta cité et dans tes campagnes ; admirable pour tes murs et pour ton enceinte, pour tes portes, pour tes auberges, pour tes portiques, pour ton forum et ton théâtre ; pour tes temples, tes capitoles et tes fabriques de monnaies ; magnifique pour tes bains, pour tes arcs de triomphe, les greniers, tes marchés ; riche par tes prés, tes fontaines, tes îles, tes salines, tes fleuves et tes étangs, ton commerce, tes ponts et ta mer ; illustre surtout par tes citoyens : tu vénères à juste titre Bacchus, Cérès, Palès et Minerve, qui t'ont dotée de tes vignes, de tes jaunes moissons, de tes gras pâturages et de tes oliviers onctueux ; dédaignant l'aide de la nature, tu ne t'es point reléguée sur une haute montagne : tu n'en élèves pas moins haut ton front superbe, quoique tu ne montres plus tes larges fossés et tes remparts hérissés autour de toi. Loin de là, tu laisses voir tes murs fracassés et tes fossés comblés de leurs ruines, nobles témoignages de ta valeur. Tu mérites plus de louanges que ces villes qui étalent leurs murs intacts et honteux qui se sont ouverts devant le pas des ennemis ; je ne te vanterai pas pour tes chaires recouvertes d'ivoire et d'écaille, pour tes marbres magnifiques, pour tes portes dorées et pour tes pavés faits de pierres asarotiques (70) ; mais je te louerai pour tes remparts détruits, car, dans ce temps d'effroyables combats, il faut que la louange se mesure à la taille des cicatrices, et la honte est pour ceux qui, vivant de nos jours, vivent sans blessures ! »

Lorsque l'évêque Sidoine saluait ainsi la ville de Narbonne, elle était déjà au pouvoir de Théodoric, et portait les traces des deux siéges qu'il lui avait fallu soutenir : le premier contre les Alains, le second contre Théodoric lui-même. Cette longue énumération des diverses richesses de la capitale narbonnaise, nous montre d'une part l'importance de cette cité, et nous explique de l'autre le singulier empire qu'avaient gardé les mœurs romaines au milieu des mœurs barbares ; on y voit surtout la puissance des souvenirs de la théogonie païenne à côté de la religion du Christ. Ainsi, c'est un évêque catholique qui place Narbonne sous la protection de Palès, de Bacchus et de Minerve, comme il avait placé les entreprises de l'empereur Avitus sous la protection du dieu Mars et de Jupiter. On ne s'étonnera donc pas de retrouver dans le langage des nouveaux acteurs de ce drame, dans les cérémonies mêmes que nous allons décrire, un mélange incohérent de croyances nouvelles et d'images antiques, de sentiments chrétiens et d'invocations à des noms réputés sacriléges.

Or, c'était près d'un mois après le jour de la fuite d'Alidah ; Narbonne s'éveillait brillante, joyeuse et insouciante des dangers dont elle pouvait être menacée ; le forum était déjà rempli d'une foule de peuple déguenillé, sans manteau et sans souliers, se coudoyant, se disputant, et parfois poursuivant de ses railleries et de ses invectives, tantôt les jeunes patriciens qui regagnaient tardivement, et dans un état d'ivresse complète, leurs riches habitations, tantôt les pauvres clients de quelque illustre maison, qui avaient passé une partie de la nuit à la porte d'un palais pour arriver les premiers à la distribution de la sportule (71). Dans un coin du forum, on remarquait une longue file de ces malheureux dont le maintien modeste et l'air resigné contrastaient avec l'insolence et les propos d'une foule tumultueuse qui occupait un autre coin du forum.

— Vois-tu, disait un misérable dont la tunique portait encore les traces de la terre sur laquelle il était resté couché, vois-tu tout ce troupeau d'hypocrites qui se pressent à la porte de l'évêque Herme ? ils vont recevoir chacun dans le petit panier sportulaire une livre de pain, une demi-livre de viande et une once d'huile ; puis ils emporteront leur proie dans leur tanière, comme des vautours, et la dévoreront en secret (72).

— Tu sais bien qu'ils ne peuvent pas faire autrement, répondit un muletier, en prenant place à côté de celui qui parlait ainsi et qui était un marchand de citrons, ou qui du moins déclara être inscrit comme tel sur la liste du four de son quartier (73) ; tu sais bien qu'ils ne peuvent pas faire autrement, et que jamais Herme n'a voulu consentir à changer les provisions qu'il donne, en une valeur d'argent, quoique je sois sûr qu'au prix où en sont les denrées maintenant, chaque portion dépasse la somme de cent quadrantes (74), qui est le prix ordinaire de chaque sportule.

— Que Jupiter le damme, le vieil avare ! repartit le marchand de citrons, le comte Agrippin, dont je me suis fait le client, ne s'inquiète ni de la valeur des denrées, ni de l'usage que l'on fait de ses dons, et Momullus, son intendant, nous distribue tous les matins une pièce d'argent de deux cents quadrantes, sans que des esclaves nous espionnent et aillent lui dire si en sortant de son palais je m'amuse à la jouer, ou si je vais la porter à ma famille.

— D'après ce que tu viens de me dire, reprit le muletier, tu n'en as pas grand besoin, puisque tu es admis à la distribution des pains de ton quartier ; mais comment fais-tu pour te trouver en même temps aux deux endroits ?

— C'est ma femme qui se charge du soin du four, et l'on ne m'y voit jamais, car je passe pour malade et estropié, ayant eu le bonheur d'être renversé par le carrosse de Placentia, la maîtresse du préfet Maximius ; tous les matins ma femme va chercher chez le commissaire notre billet d'indigence, puis, de là, elle se rend à l'escalier qui est désigné pour notre rue et monte au four qui a été construit à l'angle du forum Jovien ; elle reçoit un pain de trois livres et une livre de lard : autrefois on y ajoutait une demi-pinte de vin ; mais depuis que ces brutes de Turles ont envahi la province, ils ont tellement arraché de vignes, que c'est à peine si l'on récolte la dixième partie des vins que nous avions autrefois, et ces animaux affamés et altérés gardent pour eux le peu qu'on y recueille encore.

— Je suis de la montagne, répondit le muletier ; il n'y a que deux jours que j'ai été admis parmi les clients du comte Agrippin, et je ne sais pas les nouvelles du pays. Qu'est-ce que c'est donc que les Turles dont tu parles ? Est-ce encore quelque nation barbare descendue dans notre pays ?

A cette question, le marchand de citrons, qui s'appelait Zama, se mit à rire aux éclats.

— Comment, tu me demandes ce que c'est que les Turles ?

— Il m'est bien permis de l'ignorer, dit le muletier, la Narbon-

(69) *Salve, Narbo potens salubritate,*
Urbe et rure simul bonus videri,
Muris, civibus, ambitu, tabernis,
Portis, porticibus, foro, theatro,
Delubris, capitoliis, monetis,
Thermis, arcubus, horreis, macellis,
Pratis, fontibus, insulis, salinis,
Stagnis, flumine, merce, ponte, ponto.
Unus.... etc., etc.
(*Sid. Apoll.*, *Carm.* XXIII.)

(70) *Non tu marmora, bracteam, vitrumque*
Non testudinis indicæ nitorem
Non si quas eboris trabes refractis
Rostris marmarici dedere barri,
Figis mœnibus aureasque portas
Exornas asaroticis lapillis
Sic per.... etc., etc. (*Sid. Apoll.*, *Carm.* XXIII.)

Nous avons arrêté l'attention du lecteur sur les pierres asarotiques, parce qu'elles nous ont paru remarquables. Les Romains en paraient leurs salles à manger et les teignaient de toutes sortes de couleurs ; ils les couvraient de peintures qui représentaient les choses les plus usuelles d'un repas, telles que des couteaux, des fourchettes, des morceaux de pain, et souvent même des bouteilles renversées et cassées, de manière que la malpropreté passait pour du luxe, puisque le luxe cherchait à représenter par la peinture le désordre et la malpropreté. Ces pierres avaient en outre la propriété d'absorber tous les liquides.

« Testulis in varios colores tinctis quales in asarotis pavimentis, de quibus Stetius Tiburtino Vopisci et Plinius, lib. XXXVI. Solus Pergami statuit quem vocant asaroton æcon, quoniam purgamenta cœnæ in pavimento, quæque everri soleut, veluti relicta fecerat parvis e testulis tinctis in varios colores. » (*Sirmond.*)

(71) *Distributio solemnium sportularum.* Les *sportulæ* ou *sportellæ* étaient de petits paniers qui étaient supposés contenir une quantité de provisions chaudes de la valeur de cent quadrantes, ou environ vingt-cinq sous. On les rangeait avec ostentation dans la première salle, et on les distribuait à la foule affamée qui assiégeait la porte. Les satires de Juvénal et les épigrammes de Martial font souvent mention de cette coutume fastueuse et peu délicate. Voyez aussi Suetonius (*in Claud.*, c. XXI ; *in Neron.*, c. XVI ; *in Domitian.*, c. IV-VII). Ces paniers de provisions furent ensuite convertis en larges pièces d'or et d'argent monnayé, ou de vaisselles qui, dans les occasions solennelles de mariage ou de consulat, etc., étaient réciproquement données et acceptées par les citoyens du premier rang. (Voyez *Symmaque*, *Epist.* IV, 55, VI, 121, et *Miscell.*, p. 256.)

(72) C'était là véritablement l'origine de cette sportule à laquelle, plus tard, on vit accourir des sénateurs eux-mêmes. Juvénal nous les montre cachés dans leurs litières et venant mendier des présents à la porte d'un Auguste ou d'un César.

(73) Pour la commodité des plébéiens paresseux, on substitua aux distributions de grain qui se faisaient tous les mois une ration de pain que l'on délivrait tous les jours. Un grand nombre de fours furent construits et entretenus aux frais du public ; et, à l'heure fixée, chaque citoyen, muni d'un billet, montait l'escalier qui avait été assigné à son quartier ou à sa division, et recevait, ou gratis, ou à très-bas prix, un pain du poids de trois livres pour la subsistance de sa famille. (*Amm. Marcellin.*)

(74) Environ vingt-cinq sous.

naise est occupée par tant de gens de toutes espèces, de toutes nations, et de noms si divers, qu'il faut être habile pour les connaître tous.

— Cependant, dit Zama, l'histoire des Turles est bien ancienne: ne sais-tu pas que, lorsque ces brutes de Visigoths entrèrent dans les Gaules, trouvant le pays devasté par les Vandales qui les y avaient précédés, ils payèrent jusqu'au prix de deux pièces d'or ce que les Alains appellent Turle, c'est-à-dire une demi-livre de farine; c'est de là que leur vient ce nom que tu ne comprenais pas.

— Ils avaient pillé assez d'or à Rome pour pouvoir payer de ce prix la satisfaction de leurs moindres desirs, et l'on prétend que le trésor seul de Théodoric est si riche, que ce roi pourrait acheter toutes les Gaules, s'il ne préférait les conquérir. Outre les immenses sommes monnayées qu'il tient en réserve dans ses coffres, il a, dit-on, emporté de Rome soixante vases ou calices, quinze patènes, et plus de vingt coffres, tous d'or massif et enrichis de diamants, sans compter le fameux missorium.

— Qu'est-ce que le missorium? dit Zama.

— C'est, répondit le muletier, une table d'or, du poids de cinq cents livres, destinée à l'usage de la sainte table, et d'une valeur inestimable par la main-d'œuvre et par les pierreries dont elle est incrustée. Il possède en outre la merveille du monde, la fameuse table formée d'une seule émeraude entourée de trois rangs de perles, soutenue par soixante-cinq pieds d'or massif, ornée de diamants et estimée à la valeur de plus de cinq cent mille pièces d'or.

— Qu'importent toutes ces richesses, et à quoi leur servent-elles? C'est bien le cas de dire que ce sont des perles devant des pourceaux. Si quelques-uns affectent un luxe grossier, la plupart ne sont-ils pas des brutes pour qui les palais qu'ils habitent sont comme un dédale où ils ne peuvent se retrouver; ils ne se connaissent ni au luxe de la table, ni au luxe des vêtements, ni à celui des théâtres; s'ils sortent de la ville, ils ne sont ni précédés ni suivis par des nuées d'esclaves rangés en ordre de bataille; s'ils s'arrêtent en route, ils dînent des mets misérables qu'ils rencontrent dans la maison ou dans l'auberge où ils s'arrêtent; ils ne font point marcher avec eux leurs fourneaux portatifs et leurs savants cuisiniers: c'est à peine si, chez les grands, il y a quelques rares esclaves; et le prince Euric seul, dit-on, possède des eunuques. Le même vêtement leur sert non-seulement toute la journée, mais encore jusqu'à ce qu'il soit complétement usé; ils n'ont point une toilette pour se lever, une autre pour aller au bain, une autre pour en sortir. Ils se mettent à table avec l'habit qu'ils portaient à la promenade, et assistent au conseil comme s'ils allaient au combat. Lorsqu'ils prennent le plaisir de la chasse, ils en gardent les dangers comme de vils esclaves et poursuivent les bêtes féroces au lieu de les faire rabattre à la portée de leurs flèches. Enfin j'en ai vu voyager sur la Garonne, exposés à l'ardeur du soleil comme des rameurs d'Afrique: comment veux-tu que de pareils hommes puissent commander longtemps au magnifique peuple romain?

Pendant que Zama parlait ainsi, un étranger, dont la taille colossale excita la curiosité de la foule, entra dans le forum; il regarda autour de lui comme embarrassé de l'endroit où il voulait aller, et s'approcha d'un groupe qui attendait à la porte d'une maison; il y avait à peine pris place, que du milieu de ce groupe s'élevèrent de nombreuses réclamations.

— Quel est cet intrus? — Que cherche-t-il? Que veut-il? Nous ne le connaissons pas. Ce n'est point un client de Consense, qu'il cherche ailleurs!

Armand, car c'était lui, jeta un regard mécontent sur cette troupe; mais cependant il s'en éloigna, et, s'étant approché du palais d'Agrippin, il se mêla de nouveau à la cohue de plébéiens qui se pressaient à sa porte. Ce furent encore les mêmes réclamations, mais plus ardentes et plus injurieuses.

— Que viens-tu faire ici? s'écria Zama; qui t'a inspiré l'audace, misérable étranger, de venir te mêler à d'honnêtes citoyens que le comte Agrippin honore de ses bontés?

— C'est donc ici la maison du comte Agrippin? dit Armand.

— Voyez le butor, qui ne connaît pas la maison du gouverneur de la ville.

Armand ne prit pas garde aux injures qui lui étaient adressées, et chercha d'un regard préoccupé l'endroit vers lequel il lui fallait se diriger; mais, craignant encore de se tromper, il s'adressa à Zama et lui dit doucement:

— Comme je ne veux prendre la place de personne, dis-moi où est le palais du saint évêque de cette ville?

Zama, au lieu de répondre, se mit à rire insolemment en mesurant le Bagaude de l'œil, puis il s'écria:

— Regardez donc ce colosse qui va attendre la sportule à la porte d'Herme; je te plains, mon brave géant, tu ne feras pas un repas digne de toi: ce sera comme une fraise dans la bouche d'un éléphant; du reste, ajouta-t-il en lui montrant la porte du doigt, voici la porte que tu me demandes; tu vois qu'elle est assiégée de pauvres et de rachitiques, et si tu n'as pas le dernier de ces deux titres à la munificence de notre saint évêque, ton habit prouve que tu possèdes le premier; et je te jure, par Bacchus, que tu viens d'en acquérir un qui fera doubler ta pitance, si tu t'en vantes au chapelain qui fait la distribution.

— Et quel est ce titre? dit le Bagaude, prêt à se diriger à l'endroit qui lui avait été désigné.

— C'est la patience toute chrétienne à supporter les injures, vertu que notre saint évêque estime fort.

Les regards de la foule avaient été appelés sur Armand par la voix insolente et criarde de Zama, et Armand s'aperçut qu'il était l'objet des rires de tout le monde; un mouvement de colère agita ses traits, mais il le comprima bientôt et répondit:

— Je n'écrase pas les vers de terre que je rencontre dans ma route; mais je corrige les chiens hargneux qui me mordent les talons et je les chasse du fouet.

— Toi, toi! se mit à crier d'une voix plus aigre le petit marchand de citrons; toi, toucher un citoyen romain, car je suis citoyen romain; ose seulement répéter ta menace, et je vais te dénoncer, et le fouet dont tu menaces les autres déchirera ta peau et la rendra semblable à ta misérable tunique.

La nouvelle apostrophe de Zama avait encore plus excité l'attention; et, au grand étonnement de tout le monde, le Bagaude s'éloigna sans répondre et alla se mêler à la foule amassée devant la porte du palais d'Herme, où chacun s'empressa de faire place au nouveau venu. A ce moment, le muletier, qui avait été près de lui, dit tout bas à Zama:

— Tu peux bien tuer une chèvre en l'honneur de Jupiter; car il faut qu'il t'ait protégé particulièrement, puisque tu vis encore après ce que tu as dit à cet homme.

— Je me soucie fort peu de lui et de toi, répondit Zama, et je te conseille même de ne pas parler si haut de tes offrandes de païen. Tu es à Narbonne, muletier; les sacrifices à Jupiter n'y sont plus permis, et ceux qui s'en rendent coupables sont sévèrement punis. Vous faites ce qu'il vous plaît dans la montagne; mais ici, il faut faire ce qui plaît à la loi.

— J'ai un excellent moyen de faire ce qui lui plaît, c'est de ne rien faire du tout.

— Eh bien! reprit Zama, avise-toi de ce moyen, et tu verras ce qu'il t'en arrivera; avise-toi de faire chômer tes mules un jeudi, et il t'en coûtera plus qu'elles ne pourraient te rapporter le reste de la semaine.

— Mes mules et moi, reprit le montagnard, nous nous reposons le jour où nous sommes fatigués.

— Ni tes mules ni toi ne doivent se reposer que le dimanche et les jours sabbatés, comme il est ordonné par la loi Théodosienne à tous les bons chrétiens. Il y a beaucoup de rebelles qui, ne pouvant rendre hommage à leurs dieux païens par des sacrifices, les honorent le jeudi, jour de Jupiter, en s'abstenant de tout travail; si tu as envie d'encourir une amende de deux pièces d'or, tu n'as qu'à te reposer ce jour-là.

Comme il parlait ainsi la porte du palais du comte Agrippin s'ouvrit, et il en sortit un homme d'un âge mûr, mais vêtu avec une affectation ridicule. Une longue robe de soie flottait autour de son corps et laissait apercevoir une tunique ornée d'une broderie représentant la légende d'un saint (75); il avait les doigts chargés de bagues, et quoiqu'il marchât avec lenteur, il s'essuyait le visage avec un mouchoir passé autour de son cou, et qui laissait pendre sur sa poitrine ses deux longues franges d'or.

— N'est-ce pas le comte Agrippin? dit le muletier en s'avançant, comme s'il était empressé de parler au gouverneur de la ville.

— Le comte Agrippin ne sort pas de si bonne heure de son palais, et lorsqu'il va dans la ville, il ne la traverse point à pied, il est toujours dans son carrosse revêtu de lames d'or, et tellement haut, qu'il atteint le premier étage de nos hautes maisons; il ne marche pas avec un cortége de moins de cinquante esclaves, et va avec une telle rapidité qu'il faut être aussi agile pour l'éviter que pour le suivre. Celui qui vient de sortir est l'administrateur des caves de la ville, et sa présence chez le gouverneur, à une heure si matinale, nous annonce qu'il y aura probablement une distribution de vin. D'ailleurs, c'est aujourd'hui jour de fête, on célèbre les Lupercales, et ce ne sera pas un spectacle moins curieux pour ceux qui demeureront dans la rue, que la course de chars qui nous a été promise par le sénateur Consense, pour ceux qui sont au cirque. Sans cette circonstance, tu verrais une bien autre foule autour de ce palais; il y a beaucoup de citoyens qui ont préféré aller s'assurer de leurs places, que de venir à la sportule; il y en a qui y sont depuis la pointe du jour; j'en connais qui ont même passé la nuit sous les portiques, pour être au premier rang. Quant à moi, je suis sûr de tout voir à mon aise; car ma fille est une des douze cents danseuses qui appartiennent à l'entrepreneur du théâtre, et par ce moyen j'ai toujours des places réservées (76).

(75) « Les longues robes de soie ou de pourpre de nos nobles modernes flottent au gré du vent, et laissent apercevoir, ou par adresse, ou par hasard, de riches tuniques ornées d'une broderie qui représente différents animaux. (*Ammien Marcellin.*)

M. de Valois a découvert dans une homélie d'Osterim, évêque d'Amasia (*ad Ammian.*, XIV, 6), que c'était une mode nouvelle de représenter en broderies des ours, des loups, des lions, des tigres et des parties de chasse, et que les élégants plus dévots y substituaient la figure ou la légende de leur saint favori.

(76) Les vastes et magnifiques théâtres de Rome avaient toujours à leurs gages trois mille danseuses et autant de chanteuses, avec les maîtres des différents chœurs. (*Amm. Marcellin.*)

— Ainsi donc, reprit le muletier, ce sera aujourd'hui pour Narbonne un jour de réjouissances.

— Tu dis vrai, et probablement le comte Agrippin doublera aujourd'hui la magnificence ordinaire de la sportule, car sa générosité dépasse tout ce qu'on peut imaginer, et le jour de son consulat, les diptyques qu'il fit distribuer étaient de l'ivoire le plus pur, incrusté d'or (77).

Pendant que tout ce peuple s'entretenait ainsi, on vit passer successivement sur le forum les carrosses des nobles matrones de la ville, qui allaient se visiter pour savoir quel costume elles devaient choisir pour ce grand jour. D'autres allaient s'assurer d'une fenêtre dans quelque misérable maison pour voir passer derrière un voile la fête impudique des Lupercales. Un grand nombre de gens de toutes classes se rendaient aux bains de Maxime Firmin, qui étaient ouverts à des heures fixées pour le service des patriciens et du peuple. Ces bains contenaient douze cents siéges de marbre, et les murs des cellules étaient couverts de mosaïques qui imitaient la peinture par l'élégance des dessins et la variété des couleurs; on y voyait le granit d'Egypte, ingénieusement incrusté de marbre vert de Numidie; le réservoir d'eau chaude coulait sans cesse dans de vastes bassins, à travers de larges embouchures d'argent massif, et le plus obscur citoyen pouvait pour une petite pièce de cuivre, se procurer tous les jours la jouissance d'un luxe fastueux, et qui aurait excité l'envie d'un monarque asiatique (78).

On remarqua cependant, à travers cette foule qui semblait se préparer aux plaisirs de la journée, le départ du sénateur Vobiscus : c'était un homme renommé par son adresse à prévoir tous les événements publics, plus renommé encore par la mollesse extravagante de ses mœurs. Si une mouche traversait les rideaux de soie de sa litière ou de son lit, si un pli mal fermé laissait passer un rayon de soleil, il déplorait le malheur de sa situation et se plaignait, dans un langage affecté, de n'être point né dans le pays des Cimmériens, séjour d'éternelle obscurité. Il



Vobiscus poussa un cri qui méritait une grande admiration. — Page 47.

partait en ce moment pour sa campagne, suivi de toute sa maison; et de même que, dans la marche des armées, les généraux font des dispositions pour la cavalerie et l'infanterie, pour l'avant et l'arrière-garde, les chefs des esclaves et des domestiques, portant une baguette en main, comme symbole de leur autorité, avaient distribué et rangé la nombreuse suite des serviteurs. Le bagage et la garde-robe marchaient en tête sur des chariots et des mulets; ensuite venaient les cuisines et les cuisiniers; Vobiscus voyageait lui-même au centre d'une foule d'esclaves, entremêlée de citoyens oisifs et de clients; enfin un bataillon d'eunuques choisis faisait l'arrière-garde, tous rangés par ordre d'âge, depuis le plus vieux jusqu'au plus jeune (79).

On racontait de ce Vobiscus, qu'un jour, ayant demandé un vase



Les conseillers de Théodoric

plein d'eau chaude, et l'esclave ayant tardé à l'apporter, il le fit punir de trois cents coups de fouet pour corriger sa lenteur, tandis qu'un autre esclave, qui venait de commettre un meurtre, reçut pour toute réprimande l'avis d'être plus circonspect à l'avenir.

— Oh! oh! dit Zama en voyant défiler ce long cortége, il doit y avoir quelque chose de neuf à Narbonne, puisque le noble Vobiscus s'en éloigne, c'est un homme qui sent un danger d'une lieue, comme dans un marché il sent une belle esclave ou un loir magnifique (80).

— Penses-tu, dit le muletier, qu'il ne puisse pas exister d'autres raisons que celles d'un danger pressant pour faire éloigner le patricien Vobiscus? La détresse, qui est souvent la suite et la punition d'un luxe extravagant, l'a forcé d'emprunter de très-grandes sommes, et peut-être ne fuit-il d'autres périls que ses créanciers.

— Par Bacchus! ce n'est pas cela qui l'embarrasse; autant il est bas et rampant lorsqu'il s'agit d'emprunter, autant il est insolent lorsqu'il faut rendre; et nous savons que, dernièrement, deux de ses créanciers ayant voulu le poursuivre, Vobiscus obtint contre eux une accusation

(77) Les diptyques étaient le registre public sur lequel s'inscrivaient les noms des consuls et des magistrats chez les païens, des évêques et des morts chez les chrétiens. Les diptyques profanes étaient d'élégantes tablettes, et s'envoyaient souvent en présent; on les donnait même aux princes, et alors on les faisait dorer, comme il paraît par *Symmaque*, l. II, p. 81. Le plus ordinairement, ceux qu'on donnait étaient d'ivoire. Les consuls en faisaient distribuer au peuple le jour de leur élection.

(78) *Gibbon.*

(79) *Gibbon.*

Sénèque raconte trois circonstances curieuses relativement aux voyages des Romains (ep. CXXIII): 1º ils étaient précédés d'une troupe de cavalerie numide qui annonce un grand seigneur par une nuée de poussière; 2º on chargeait sur des mules non-seulement les vases précieux, mais encore les ustensiles fragiles de cristal et de *murrha*. Le savant traducteur français de Sénèque (t. III, p. 402-422) a presque démontré que *murrha* signifiait des porcelaines de la Chine ou du Japon; 3º on enduisait d'une espèce d'onguent les belles figures des jeunes esclaves, pour les mettre à l'abri des effets du soleil ou du grand froid. Ammien Marcellin parle de l'ordre observé pour les eunuques.

(80) Ce petit animal habite les bois et parait privé de mouvement dans les froids rigoureux (*Pline*, t. VIII, p. 81). Ce mets, si recherché que le commerce en était fait par les sénateurs, ce mets fut encore plus recherché sur les tables somptueuses depuis la défense ridicule des censeurs. On assure qu'on en fait encore un très-grand cas aujourd'hui à Rome, et que les princes de la maison de Colonne en font souvent des présents.

demagie et de poison, et ne permit aux malheureux de sortir de prison que lorsqu'ils lui eurent donné quittance (81).

— Et ces hommes, dit le muletier, peuvent trouver encore à emprunter?

— Les usuriers sont ainsi faits, répondit Zama, ils refuseraient une pièce d'or à un malheureux qui la leur rendrait avec probité, et offrent leur fortune tout entière aux patriciens qui les en dépouillent.

Cependant l'heure avançait, les rues se remplissaient davantage, et les portes du palais ne s'ouvraient point. Ce retard commençait à exciter l'étonnement de tout le monde, et bientôt des murmures éclatèrent de divers côtés : c'est que, chez ce peuple dépouillé de toutes propriétés, et qui avait vu passer peu à peu, dans les mains de la noblesse, toutes les terres qu'il avait autrefois possédées, la libéralité était comme un droit acquis qu'il n'eût pas été prudent à ceux-ci de contester. Pour mieux expliquer les motifs qui avaient maintenu ces habitudes, nous comparerons les sportules des anciens à la taxe des pauvres en Angleterre; car, à la différence près du mode de distribution, elles étaient parties du même principe et étaient conservées par la même raison. Les libéralités des couvents de moines en Espagne sont faites dans le même esprit, et l'on voit, partout où la propriété est concentrée dans un petit nombre de mains, cette prétention de nourrir le peuple plutôt que de lui accorder et de lui assurer le droit de vivre.

Toutefois l'attente ne fut pas longue. Lorsque les murmures de la populace eurent averti les nobles qu'elle s'impatientait, les portes s'ouvrirent et la distribution se fit dans chacun des palais, selon les habitudes et les mœurs du maître de la maison. Chez Agrippin, l'intendant, placé à l'entrée de la porte, donna à chacun de ceux qui se présentèrent, une pièce d'argent qu'il tirait d'un bassin que lui tendait un esclave, tandis qu'un autre contrôlait la distribution sur une liste, où étaient inscrits les noms des clients de son maître, et s'assurait qu'il ne s'introduisait pas d'étranger.



Un vieillard à barbe blanche se plaça entre elle et le Bagaude. — Page 36.

Il en fut de même chez Consense; mais chez Herme, la sportule avait gardé sa forme primitive: une énorme quantité de petits paniers étaient rangés dans la première salle, et il en fut donné un à chacun des individus qui se présentèrent. Contre l'habitude, cette distribution n'était point faite par les esclaves de l'évêque : c'était toujours quelque prêtre qui était chargé de ce soin, quand Herme ne le remplissait pas lui-même, et depuis un mois on admirait la pieuse constance d'une jeune fille qui s'était vouée à cette rude tâche.

L'histoire du mariage d'Euric était trop bien connue à Narbonne, pour que personne eût osé calomnier la présence d'Alidah dans la demeure de l'évêque, lors même que la pureté de toute sa vie n'eût pas mis ce vénérable vieillard à l'abri de toute accusation.

Rien d'extraordinaire ne sembla donc arrivé dans la distribution ordinaire de la sportule, soit chez le comte Agrippin, soit chez l'évêque. Dès qu'elle fut achevée, les uns empressés d'aller jouer ou dépenser la pièce d'argent qu'ils avaient reçue du gouverneur de la ville, les autres non moins désireux d'aller porter à leur famille les provisions qu'ils avaient reçues de l'évêque, s'éloignèrent de ces deux palais. Personne ne remarqua que le muletier, demeuré avec l'intendant du comte Agrippin, avait été introduit dans l'intérieur de sa demeure; et qu'en apercevant Armand, Alidah avait laissé échapper un mouvement de joie et de surprise. Enfin on ne s'informa pas pourquoi Armand, de même que le muletier, n'avait pas quitté le palais où il était entré.

Cependant ces deux hommes apportaient une terrible nouvelle à cette ville toute parée, et qui, éveillée de bonne heure pour ses plaisirs, restait toujours endormie pour sa gloire et pour sa sûreté.

L'un et l'autre venaient dire aux deux principaux personnages de la province que la guerre proclamée par Théodoric allait se diriger vers Narbonne et que les armées étaient déjà en marche pour s'emparer de cette ville. Mais, par un singulier contraste, cette nouvelle alarmante apportée au comte Agrippin, gouverneur militaire de la ville, fut reçue par lui comme un avis sans importance, tandis qu'elle jeta le plus grand trouble dans le cœur d'Herme.

Ce qui est plus extraordinaire encore, le comte Agrippin ne prit aucune mesure pour la défense de la ville, tandis qu'Herme s'occupa aussitôt des moyens de la sauver. Le gouverneur annonça qu'il allait se rendre au cirque pour assister à la course des chars; et l'évêque écrivit aux tribuns et aux centurions de se rendre immédiatement au palais du préfet des Gaules pour une affaire importante.

II.

LES LUPERCALES (82).

L'entretien d'Herme avec le Bagaude Armand avait duré longtemps. Il eut lieu dans la salle même où la sportule avait été distribuée, et devant Alidah qui, occupée du soin de rétablir l'ordre, écoutait avidement tous les détails de guerre et de politique donnés par le Bagaude, pour y saisir un nom qui ne fut pas prononcé. Elle allait se retirer quand Herme annonça l'intention d'écrire à tous les magistrats, elle demeura sur un signe d'Armand.

Le moine Barthélemi avait été de même présent à l'entretien d'Armand et de l'évêque. Touché du plus sincère repentir, il cherchait une occasion d'effacer par un grand acte de courage les fautes qu'il avait commises. Depuis son arrivée à Narbonne, il restait enfermé dans une sombre méditation; mais, durant cet entretien, il parut frappé d'une inspiration soudaine : on put le deviner à la joie qui éclata tout à coup dans ses regards. Toutefois, comme s'il eût voulu s'assurer de la sainteté de cette inspiration, Barthélemi se mit en prière dans un coin de la salle; il laissa donc à Alidah la liberté de faire à Armand les ques-

(81) Parmi les traits de satire d'Ammien Marcellin, celui-ci nous a paru digne d'être mis en scène.

(82) Fêtes instituées dans l'ancienne Rome à l'honneur de Pan, *lupercalia*. Les lupercales se célébraient le 15 des calendes de mars, c'est-à-dire le 15 février, ou, comme dit Ovide, *Fast.*, lib. II, le troisième jour après les ides. On croyait qu'elles avaient été établies par Évandre. Elles durèrent jusque sous l'empereur Anastase et le roi Théodoric, et par conséquent longtemps après l'établissement du christianisme. L'acte de Théodoric qui les abolit existe encore. (*Gibbon.*)

tions qu'elle brûlait de lui adresser, et la jeune fille et le Bagaude purent s'entretenir, lorsqu'enfin Herme le quitta pour se rendre à l'assemblée que lui-même avait convoquée.

La préoccupation du moine était si profonde qu'ils eussent pu se dispenser de parler à voix basse comme ils le faisaient. En effet, Barthelemi s'était souvenu tout à coup de l'héroïsme du moine Télemaque (83) qui, à Rome, s'était précipité au milieu du cirque pour faire cesser, au nom du Christ, le spectacle barbare des gladiateurs; et il cherchait si, dans le danger qui allait menacer Narbonne et durant les fêtes qu'elle préparait, il ne trouverait pas une occasion de proclamer avec une pareille gloire la véritable religion, et de la faire triompher. Dans cette espérance il demeurait donc immobile dans un coin de la salle, tandis qu'Alidah disait à Armand :

— Vous avez donc penetré dans Toulouse, et vous n'avez pas craint d'exposer votre vie pour obeir à la parole de notre évêque et connaître les dispositions de nos ennemis?

— Les considères-tu deja comme tels, jeune fille? répondit Armand; oublies-tu que le sang des Visigoths coule dans tes veines?

— Le sang romain y est mêlé depuis longtemps, et si je suis la fille du comte Bold, je suis la petite-fille de l'impératrice Placidie.

— Mais lui aussi, il est Visigoth, repartit Armand; le considères-tu aussi comme ton ennemi?

Alidah rougit et repondit tristement :

— Tu as raison, il ne faut traiter personne d'ennemi, car on ne sait dans ce temps déplorable qui l'on peut maudire; mais, dis-moi, en as-tu entendu parler dans ton voyage à Toulouse? les ordres de notre évêque t'ont-ils laissé le temps de t'occuper de lui?

A cette question le rude Bagaude sourit doucement, et répondit à Alidah :

— Oui, la parole d'Herme m'a touché; oui, lorsque je vous ai accompagnés dans votre triste voyage, j'ai reconnu en lui une si haute vertu, que j'ai senti moins de haine pour le peuple auquel il commande; mais, crois-moi, jeune fille, je n'eusse pas choisi entre les Romains et les Visigoths, si je n'avais reçu de ceux-ci une sanglante injure. Quand Thedodoric me tint captif dans ses mains et me força de paraître comme un vil esclave dans la pompe du mariage de son frère, il s'imagina que je ne relèverais pas la tête parce que je l'avais courbee facilement; il s'est trompé, le misérable, et il retrouvera à Narbonne le Bagaude qu'il tenait prisonnier à Toulouse.

— Tu as été heureux, dit Alidah, tu as échappé à sa vengeance.

— Je te comprends, et il fut un moment où celui dont tu parles, sans prononcer son nom et sans rien dire de lui, il fut un moment ou Firmin eût pu obtenir sa liberté comme moi, en consentant à fuir les Gaules et à renoncer en ton nom à tous les droits de ta famille.

— Et il ne l'a pas fait? dit Alidah.

— Non, reprit celui-ci, il ne l'a pas voulu, du moins c'est ce que j'ai entendu dire dans Toulouse; car, malgré les nombreux amis que j'y possède, je n'ai pu pénétrer dans sa prison.

— Et tu es sûr qu'il vit encore?

— Oui, l'acharnement qu'Euric met à le poursuivre est sa meilleure protection auprès du roi. Malgré l'accusation portée contre lui, par le marchand d'armes Salomon, on ne l'a point encore mis en jugement.

— Que Dieu le sauve! dit Alidah, dont la pensée désespérée et amoureuse ne parlait plus que par son regard, et qui, repentante et résignée, avait appris à ne plus prononcer que des paroles saintes.

— Il faudra bien que les hommes y aident un peu, reprit Armand; et un de ces hommes, ce sera moi.

— Toi! s'écria Alidah avec une vive expression de reconnaissance.

— Moi, qui t'ai vue marcher durant les nuits et les jours pour venir gagner ce saint asile; moi, qui ai vu tes pieds saigner, sans t'arracher un cri de douleur; moi, qui ai vu ton cœur se dechirer, sans que tu osasses le soulager par une larme; enfant si faible dans ton corps et si forte dans ton âme, je te sauverai parce que tu es courageuse en ton cœur, et moi fort par mon bras; parce que j'ai senti que nous étions frères devant le malheur et les proscriptions, et que je te devais appui.

— Je te remercie, dit Alidah; mais je ne sais si je dois l'accepter. Celui du vénerable évêque qui m'a recueillie sera sans danger pour lui, je l'espère du moins, tandis que le tien peut t'exposer à perdre la vie.

— Ma vie, proscrite par les Romains et les Visigoths ensemble, est moins en danger que celle du plus obscur citoyen de ces deux peuples, et le secours que je puis t'offrir sera, crois-moi, plus efficace que celui auquel tu te confies.

— Maintenant que j'ai mis toutes mes espérances dans le ciel, je ne dois suivre que la main qui m'a montré ce dernier asile, dit Alidah en pleurant.

— Ainsi, dit le Bagaude, tu ne baisses plus tes regards vers la terre, et tout ce qui y demeure t'est devenu indifferent?

— Ne parle pas ainsi, reprit Alidah, dont les larmes répondaient bien plus aux pensées douloureuses qui l'agitaient qu'à ce que lui disait Armand; ne parle pas ainsi, ne sais-tu pas que cette espérance que le saint évêque m'a laissee n'est qu'une voie de reconciliation avec les hommes, mais non pas une chance de pardon devant Dieu? Ne sais-tu pas que cette union une fois accomplie pour satisfaire aux lois humaines, il faudra que j'y renonce pour perseverer dans la pénitence qui m'a été tracée?

— Elle est bien sévère, enfant, reprit Armand; as-tu bien mesuré tes forces pour être sûre d'aller jusqu'au bout, et ne te sentirais-tu pas plus de courage, si un autre partageait avec toi les rudes privations qui te sont imposées?

— Il est prisonnier, dit Alidah; il est menacé de la mort, et Dieu sait si jamais il me sera donné de le revoir.

— Tu le reverras quand tu voudras.

— Lui! s'écria Alidah avec une vive explosion, en s'approchant vivement du Bagaude.

— Lui, si tu veux dire un mot; lui, si tu veux me donner, pour signe de ton consentement, une mèche de ces blonds cheveux que je lui ferai remettre bientôt.

Comme ils parlaient ainsi, ils entendirent dans le coin de la salle où Barthélemi s'était agenouillé, les sourds gémissements du moine et ses exclamations entrecoupées de sanglots. Ils tournèrent vers lui un regard étonné, et remarquèrent l'agitation extrême qui s'était emparée de lui. Ses yeux, leves vers le ciel, semblaient en recevoir une communication immediate, et y répondre malgré lui.

— Vois, dit Alidah toute tremblante, vois où les fautes qu'il a commises ont conduit cet homme; chaque heure de ses jours est une macération, chaque heure de ses nuits une prière. Son repentir est grand et chaque jour sa resolution s'affermit, tandis que la mienne chancelle; regarde, voilà l'exemple qu'il me faut suivre.

— Toi, pauvre fille trompée! toi, pauvre enfant si belle! dit Armand; toi, qui aimes et qui es aimée; toi, née près du trône et qui appartiens à l'héritier du trône; toi, tu serais condamnée à la vie detestable de ce moine obscur! toi, la victime, tu subirais la même peine que celui qui t'a perdue! Non, Alidah, cela ne serait pas juste devant Dieu; il faut que tu revoies Firmin, il faut que tu le voies et que tu lui appartiennes, je le veux!

— O mon Dieu! reprit Alidah qui écoutait d'une oreille avide tous les discours d'Armand, tandis qu'elle suivait d'un œil effaré l'exaltation croissante de Barthélemi; ne me dis pas cela; non, je ne dois plus le revoir qu'une fois, et pour le quitter ensuite à jamais. Eh bien! te le dirai-je, ajouta-t-elle en se retournant tout à fait vers Armand, ce jour où je dois le revoir est le seul qui, dans les ténèbres de ma vie, brille à mes yeux comme un jour de bonheur, et c'est pour cela que je n'ose penser qu'il arrivera bientôt; car, le lendemain de ce jour, il faudra que je meure, que je meure, entends-tu, avec ma seule espérance. Oh! non, je ne veux pas le voir encore, j'ai besoin d'espérer longtemps que je le reverrai, car c'est le seul bonheur qu'on m'ait laissé.

— Folies, enfant! dit Armand; une fois qu'il sera ton époux, Dieu ne demandera pas que tu brises les liens que sa loi elle-même t'impose; crois-moi, c'est un sacrifice dont Herme te menace, pour te faire sentir la grandeur de ta faute.

— Le crois-tu? dit Alidah à voix basse, et en jetant un regard furtif sur le moine qui, saisi d'un enthousiasme extraordinaire, se battait la poitrine en criant sourdement :

— Gloire à Dieu! malheur aux impies!

Ses traits avaient pris une expression de menace qui semblait montrer que le combat qui s'était livré en lui avait cessé, et qu'une resolution puissante le dominait.

— Oui, dit Armand, en entraînant Alidah à l'extrémité de la salle pour la soustraire à l'effroi que lui inspiraient la presence et l'exaltation de Barthelemi, oui, je crois que l'evéque te permettra d'aimer ton époux; et si je voulais être vrai, je te dirais que j'en suis sûr : donne-moi une mèche de tes cheveux nouée autour de l'anneau où est gravé le sceau de ta famille, et demain il est libre; tu le verras, et tu ne le quitteras plus.

Alidah porta ses mains à sa tête, et séparant avec un geste rapide une mèche de ses cheveux, elle allait la couper: le Bagaude lui présentait déjà son poignard, lorsque le moine se leva soudainement en s'écriant :

— Gloire à Dieu et malheur aux impies! malheur à ceux qui s'attachent aux espérances de ce monde quand la colère du ciel est suspendue sur leur tête! malheur à ceux qui rêvent les joies d'ici-bas quand la mort est près de les frapper; malheur! malheur! c'est la voix de Dieu qui parle par ma bouche.

(83) Ce fut au moine Télémaque que l'on dut l'abolition définitive des gladiateurs. Assistant à un spectacle à Rome, il se précipita au milieu du Cirque et sépara les combattants. Dans le premier élan de sa colère, le peuple le massacra; mais bientôt, reconnaissant le noble dévoûment de ce martyr, il rendit les plus grands honneurs à sa mémoire, et un décret d'Honorius abolit ces combats.

En entendant cette voix inspirée, en voyant cet homme qui, les mains levées vers le ciel, semblait prêt à en faire descendre la malédiction qu'il prononçait dans son enthousiasme sauvage, Alidah poussa un cri d'effroi; elle s'imagina que la menace que Barthelemi proferait au hasard s'adressait à elle, que sa sainte colère la désignait à la vengeance divine; et elle s'éloigna du Bagaude en lui arrachant cette mèche de cheveux qu'il était près de saisir, puis elle s'enfuit en s'écriant :

— Jamais, jamais! Dieu ne le veut pas.

Le Bagaude Armand qui, pendant toute cette scène, avait plié sa nature brute et grossière au langage de la pitié, laissa échapper un de ces violents mouvements de colère qui lui étaient familiers, et montra ainsi que la délivrance de Firmin n'était pas seulement pour lui une affaire d'affection envers Alidah, mais un projet auquel lui-même était intéressé. Le dépit qu'il éprouva de la fuite de la jeune fille ne le domina pas cependant au point de le pousser à maltraiter celui qui l'avait provoquée, et il se contenta de jeter sur le moine un regard de mépris, pendant que celui-ci sortait du palais en criant de sa voix retentissante :

— Gloire à Dieu et malheur aux impies!

Le Bagaude sortit en même temps du palais, se dirigea rapidement vers une des portes de la ville et fut bientôt hors de Narbonne.

Dans le chapitre précédent, nous avons montré Narbonne se levant matinalement pour se préparer à passer au cirque et dans les fêtes sa joyeuse journée. L'heure était venue, et Narbonne chrétienne présentait un spectacle étrange.

De tous côtés on voyait fumer, devant la porte des maisons, des feux sur lesquels on rôtissait des quartiers de chèvres, dont la peau sanglante était suspendue à un bâton élevé; de tous côtés partaient des cris qui invitaient les passants à prendre leur part de la chair sacrée; partout on rencontrait des femmes, les unes le visage découvert, les autres soigneusement voilées, quelques-unes d'un âge qui tenait encore à l'enfance, d'autres déjà marquées des rides de la vieillesse; les plus jeunes et les plus vieilles, venues trop tôt ou trop tard à cette fête que la superstition païenne avait maintenue parmi le peuple, lorsque la religion du Christ l'avait défendue depuis longtemps.

En effet, le dieu Pan n'avait plus de prêtres, les luperques n'existaient plus, et les Lupercales existaient encore. Le Visigoth Théodoric (84) avait aboli cette fête impudique à Toulouse; mais le pontife romain n'avait pas eu ce pouvoir au delà de Rome, et toute l'Italie et une partie de la Gaule célébraient encore les Lupercales. Toutefois, ce n'étaient plus les prêtres des colléges Fabius ou Quintilius, institués pour représenter le parti de Romulus et de Rémus, qui parcouraient la ville complétement nus et armés de lanières de cuir pour en fouetter les femmes qui désiraient être fécondes; c'étaient les jeunes gens de la cité, ceux de la classe la plus obscure et ceux du rang le plus noble, qui couraient à travers les rues, frappant de droite et de gauche toutes les femmes qui s'y trouvaient. Des pères conduisaient leurs filles à leur rencontre, des maris y amenaient pieusement leurs femmes, tant la superstition était encore puissante! et ceux-là n'étaient pas les moins religieux, qui offraient leurs filles et leurs femmes au fouet des luperques, et l'on peut dire que l'aveuglement de leur foi les empêchait de voir l'obscénité d'une pareille fête.

Cependant ce n'était pas un motif si pur qui guidait toutes les femmes sur le passage des luperques, et les jeunes gens qui jouaient ce rôle le savaient si bien, qu'ils avisaient souvent des femmes entourées de voiles épais, qu'ils les poursuivaient, leur arrachaient ces voiles, et découvraient quelque illustre patricienne à qui les héritiers ne manquaient pas, et alors le fouet destiné à les rendre fécondes se changeait en instrument de supplice et punissait leur impudique curiosité. D'autres fois, c'était une courtisane ou une mime dont on mettait ainsi la honte à découvert, et comme elles se vantaient les unes et les autres d'avoir le privilége de ne pas donner de défenseurs à la patrie, grâce aux sortiléges des sorciers de la Thrace, la punition devenait plus cruelle, et souvent le sang coulait sous les coups des joyeux luperques. D'autres fois encore, c'était quelque matrone rigide, ou quelque jeune épousée d'un mari caduc; et à chaque découverte c'étaient des rires, des quolibets, des histoires scandaleuses jetées d'un bout de la rue à l'autre, des interpellations obscènes, des récits grotesques, des cris de joie, des murmures bruyants, un tumulte, une agitation, une folie, enfin une ivresse qui semblait s'être emparée de la ville tout entière.

Ce fut au milieu de cette foule turbulente, au milieu de cette joie furieuse, parmi ces rires effrontés et ces cris impudiques, parmi ces hommes nus et ces femmes voilées, plus impudiques sous leurs voiles que ces hommes dans leur nudité; ce fut au milieu du délire de cette fête, que le moine Barthélemi se précipita en criant :

— Gloire à Dieu et malheur aux impies!

L'aspect du moine, parmi cette foule joyeuse, sa voix retentissant au milieu de ces cris effrénés, ces invocations au Dieu des chrétiens au milieu des chants grossiers adressés au dieu Pan, ne furent pas d'abord remarqués; mais on se prit bientôt à le regarder, à l'écouter, à le suivre, lorsqu'il s'avança à travers la foule, en frappant les hommes et en repoussant les femmes; lorsqu'il éleva ses bras au-dessus de la multitude, en répétant les paroles de saint Chrysostôme :

— *Nocte Moab capta est*, Moab a été prise dans la nuit; Moab, sur les rives du Tibre, a été saisie par les Visigoths et dévorée durant sept jours par le fer et par l'incendie; Moab a été prise sur la rive africaine, elle a été prise durant le jour par les Vandales, tandis que la foule se livrait à la joie et applaudissait aux jeux du cirque, et Moab a été pendant douze jours la proie de l'épée et du feu. C'est ainsi que sera surprise la Moab de la Narbonnaise, comme Rome et Carthage, elle subira la dévastation des barbares; que Dieu nous éclaire, car ils viennent d'un pas rapide, et ils tomberont au milieu de ces tables dressées comme autant de vautours altérés de sang. Hommes, allez revêtir vos armes les plus fortes; femmes, allez vous cacher dans les lieux les plus inaccessibles, car ils vous apportent, aux uns la mort, aux autres une horrible fécondité.

Barthélemi marchait en prononçant ces paroles d'une voix qui dominait le tumulte de la joie publique, et déjà, une foule de curieux, frappés des malheurs qu'il annonçait, le suivaient pour le mieux entendre; tandis que, d'un autre côté, ceux qui savaient que l'autorité ecclésiastique avait défendu cette fête des Lupercales, que les magistrats civils s'obstinaient à maintenir, essayèrent d'arrêter la marche de Barthélemi. D'abord ce fut par des plaisanteries: on le railla sur son costume malpropre, sur sa maigreur, sur son air inspiré.

— Laissez-le parler, disaient les uns, il annonce de grandes nouvelles.

— Il est fou, criaient d'autres, il faut lui faire prendre de l'ellébore.

— La ville est menacée, retirons-nous.

— C'est un traître, il faut le punir.

— Ou bien un saint, et il faut le martyriser.

— Non, non! s'écria une voix plus aiguë, et qui n'était autre que celle du marchand de citrons; il a voulu se mêler à la fête; eh bien! il faut qu'il y prenne part; il est assez beau pour rendre fécondes toutes les femmes qu'il rencontrera, il faut faire un luperque de ce moine, et, comme il a la barbe d'un bouc, ce sera une victime agréable au dieu Pan.

La proposition de Zama fut accueillie avec cette joie féroce de toute multitude à qui l'on jette une victime. En un instant, les habits de Barthelemi furent arrachés, il fut bientôt nu comme la plupart des hommes qui parcouraient les rues à cette heure, et on le força à s'armer d'une lanière de cuir.

En toute autre circonstance, Barthélemi se serait enfui honteux, en ne voyant dans cette scène scandaleuse qu'une punition du ciel; mais dans la disposition d'esprit où l'avaient mis les jeûnes, les macérations et l'idée exaltée qu'il s'était faite de sa pénitence; il ne rougit point de l'état où on l'avait mis, il ne refusa pas le fouet qui lui fut présenté, et il s'écria avec une nouvelle exaltation :

— Oui, oui, je déchirerai le voile qui vous cache la vérité comme vous avez déchiré mes vêtements, et je fouetterai les forts et les faibles, les riches et les pauvres, je fouetterai cette ville impure, cette prostituée toute vêtue d'or et de marbre, et je la rendrai féconde en guerriers; car depuis longtemps elle n'enfante plus que des esclaves.

Et, en parlant ainsi, il s'en allait toujours devant lui, ivre de l'exaltation religieuse qui le remplissait, frappant à droite et à gauche, et au hasard, les hommes, les femmes, les enfants, les murs et les pavés, et criant sans cesse :

— Lève-toi de ta couche de volupté et d'orgie, Narbonne la belle, voici de terribles époux qui t'arrivent et qui déchireront tes flancs après les avoir souillés; donne-nous tes enfants, appelle-les autour de toi, mère désolée, ouvre tes entrailles, et montre-nous tous les fils que tu portes; car c'est l'heure de la guerre et des combats!

Et marchant toujours en prononçant ses terribles invocations, il s'avançait vers le cirque, suivi d'une foule tumultueuse qui l'accablait de railleries, qui lui jetait la poussière de la route, qui quelquefois le frappait du membre sanglant d'une chèvre enlevé au foyer préparé pour sa cuisson; et ce fut ainsi que, couvert de boue et de sang, hideux à voir et terrible à entendre, Barthelemi arriva au cirque.

Il pénétra, par une des portes qui menait par un escalier rapide, aux degrés les plus élevés de cette vaste lice, et tout à coup il apparut debout, au sommet du cirque et au milieu de l'attention universelle et d'un silence profond; car la course allait commencer. A peine arrivé, il s'écria d'une voix qui attira tous les regards sur lui :

— Vous vous livrez à la joie et aux vains jeux du cirque, et les Visigoths sont à vos portes, ils battent vos murs de leurs béliers, ils déchirent l'air du cri de leurs trompettes, ils brisent les remparts, ils rompent les obstacles, ils renversent les tours, les voici, les voici!

Cette apparition sanglante et hideuse, ces paroles menaçantes appelèrent l'attention des spectateurs et commencèrent à les troubler. On se leva, on s'interrogea, on s'alarma, tandis que le moine répétait incessamment :

— La mort, la mort vient, chrétiens, repentez-vous, repentez-vous.

Comme une trombe qui passe sur une mer et qui tout d'un coup la bouleverse jusque dans ses entrailles, de même les paroles de Barthélemi jetèrent une épouvante et une hésitation terribles dans toute cette population. L'histoire de Carthage surprise, au milieu des jeux

(84) Voir la note 82.

du cirque, par une attaque soudaine des Vandales, était trop bien connue pour qu'un pareil malheur semblât impossible. Déjà on se consultait, on s'apprêtait à fuir, lorsque tout à coup la foule qui avait suivi Barthélemi, envahit le cirque en poussant de grands cris, tandis que le moine répétait avec plus de force :

— La mort vient ! la voilà, la voilà !

Ces paroles, cette invasion soudaine, ces cris réalisèrent ce danger supposé, le firent imminent, terrible, présent. On crut entendre les trompettes des Visigoths et la chute des remparts. Aussitôt, comme si la terre eût été agitée par un tremblement convulsif, toute cette foule s'émut, les uns voulant monter les degrés, les autres les descendre, chacun se culbutant, se débattant, pour son salut; épouvantable chaos, où l'on se foulait aux pieds, où des masses entières roulaient d'une extrémité du cirque, trébuchant sur les gradins, se précipitant vers les issues, et finissant par aller s'abattre dans l'arène où les plus forts se relevaient, où les plus faibles demeuraient, écrasés par les hommes, écrasés par les chevaux préparés pour la course, et qui, épouvantés de ces cris, emportaient leurs chars dans l'arène, renversant tous ceux qu'ils rencontraient, écrasant sous les roues ceux qu'ils avaient renversés, et mêlant leur hennissement furieux aux lamentations déchirantes de la foule; tandis que les lions et les tigres, enfermés dans leur cage, s'animant à ce fracas inaccoutumé, à cette odeur de sang qui montait déjà jusqu'à eux, se précipitaient contre les barreaux qui les retenaient prisonniers, tenaillaient le fer de leurs dents puissantes et mêlaient à ce tumulte épouvantable leurs épouvantables rugissements.

Aucune voix humaine, aucune raison n'aurait pu se faire jour au milieu de ce sanglant tumulte : l'effroi porté à un tel degré devient un torrent contre lequel ne peut lutter le plus intrépide courage : ce fut donc vainement que quelques magistrats tentèrent de retenir le peuple, ils furent bientôt entraînés eux-mêmes par la foule aussi bien que par l'épouvante.

On sait assez comment la terreur se gagne, comment elle envahit en quelques moments une armée entière, une population si nombreuse qu'elle soit; la fuite semble emporter la fuite sur sa trace, et, par un de ces effets inouïs, ceux qui avaient apporté la terreur dans le cirque la subirent bientôt eux-mêmes. Refoulés dans les escaliers qu'ils gravissaient, précipités hors de l'enceinte, ils échappèrent à leur tour en répétant le cri qui retentissait d'un bout du cirque à l'autre : « Les Visigoths ! les Visigoths ! » A leur tour ils répandirent cette terreur dans toutes les rues de Narbonne; chacun, voyant s'enfuir toutes ces femmes et tous ces hommes, s'enfuyait sans s'informer même de ce qui les épouvantait. Chacun rentrait dans sa maison ou la regagnait rapidement; les portes se fermaient et se barricadaient; c'étaient des cris confus, des enfants abandonnés, des vieillards appelant vainement du secours. Tout était désordre, tumulte et épouvante. Puis, tout disparut, et, en moins d'une heure, toute cette ville si animée, si joyeuse et qui promenait sa vie sur la voie publique, devint déserte, silencieuse, et enferma ses terreurs dans la chambre la plus reculée de sa maison.

Tel était le peuple auquel les terribles Visigoths apportaient la guerre.

Nous allons voir maintenant quels étaient les chefs qui le commandaient, et l'on concevra facilement comment cette civilisation puissante par les arts, par les moyens de défense merveilleux que la science avait inventés, par l'organisation civile, par le régime militaire; mais amollie par la paresse, par les voluptés, par la soif toujours rassasiée et toujours insatiable qu'elle avait des plaisirs, succomba facilement devant ces troupes de barbares qui n'avaient pour eux que leur courage, la force brutale de leurs corps vigoureux et l'ambition sanglante de conquérir et de régner.

III. — CONSEIL DES ROMAINS.

D'après l'invitation de l'évêque Herme, les divers magistrats de la ville, les tribuns et les centurions s'étaient rendus dans la maison du préfet des Gaules, qui habitait une maison aux portes de Narbonne.

Nous ne remplirions point le but que nous avons donné à cet ouvrage si nous ne montrions pas ce qu'étaient devenues les habitudes des Romains, même parmi les plus vertueux ; car le préfet Maximius passait pour un des hommes les plus estimables et les plus tempérants de son époque (85).

Sa maison de campagne s'élevait sur le sommet d'une colline dont le flanc était occupé par un bois épais; le chemin qui y conduisait suivait le flanc de cette montagne : c'était une suite d'allées droites et bordées d'arbres qui montaient en terrasse jusqu'au plateau où la maison était bâtie. La première chose que l'on rencontrait était le bain, construit au pied d'un rocher couvert de bois et soutenant un immense réservoir, de manière que les arbres que l'on abattait tombaient dans la fournaise sans qu'on fût obligé de les y traîner, et que l'eau du réservoir descendait naturellement dans la chaudière immense qui fournissait au service de cet édifice somptueux. Après la chambre où étaient placés les fourneaux, on entrait dans la salle où étaient rangés les huiles parfumées et les onguents les plus rares. Cette salle précédait le bain proprement dit : c'était un vaste bassin semi-circulaire entouré de siéges de marbre où se plaçaient les baigneurs, et dans lequel les tuyaux de plomb, cachés dans l'épaisseur du mur, apportaient l'eau de la chaudière. La salle des bains froids venait ensuite; et là, comme dans la salle précédente, chaque siége était entouré de voiles pour empêcher les baigneurs de se voir entre eux, sans cependant les priver du plaisir de la conversation. De même, pour prévenir la curiosité de ceux qui passaient au dehors, on n'avait point ouvert de fenêtres dans les murs de ces diverses enceintes; elles étaient placées au plafond et laissaient tomber un jour douteux à travers leurs pierres transparentes. Plus loin encore était la salle des lits de repos, aussi nombreux que les baigneurs et les siéges des salles précédentes; mais comme Maximius était un homme vénéré pour ses bonnes mœurs, les murs en étaient couverts d'un stuc éclatant de blancheur. On n'y voyait point ces peintures lascives qu'on rencontrait chez la plupart des particuliers; on n'y avait point représenté les corps nus des pantomimes et des histrions : ils étaient purs de tous ces tableaux qui ne montrent le talent du peintre que pour le déshonorer. On y remarquait seulement quelques vers renfermant des principes de sagesse et le plus souvent de médecine.

A côté de ce bâtiment s'en élevait un second pour l'usage des voyageurs, dans lequel se trouvait également un bassin où ils pouvaient se laver les pieds et se rafraîchir le corps.

En quittant les bains on entrait sous un portique soutenu par des colonnes et qui conduisait jusqu'à l'habitation. Le long de ce portique on avait ménagé une pièce d'eau, dans laquelle douze têtes de lion versaient à grand bruit les eaux recueillies au sommet de la montagne.

A l'extrémité de ce portique s'ouvrait le vestibule, en avant duquel s'étendait un espace considérable destiné à prendre l'exercice du cheval; à droite du vestibule était situé l'appartement de la maîtresse de la maison, à la suite duquel on avait placé le garde-manger, les lingeries, les offices et tout ce dont elle s'occupait le plus particulièrement. De l'autre côté du vestibule, on entrait dans un immense parloir, lieu d'attente pour les clients de Maximius, et comme sa libéralité prévoyait tous les besoins, il l'avait orné de lits pour ceux qui avaient besoin de repos, de jeux d'échecs et de trictrac pour ceux qui redoutaient l'ennui de l'attente.

Immédiatement après ce parloir venaient le salon d'hiver avec sa cheminée, et après le salon d'hiver la salle à manger dont les vastes fenêtres avaient vue sur un nouveau lac. Aux angles de cette pièce s'élevaient les buffets, les armoires et les coffres couverts de tous les ustensiles nécessaires au service de la table; on pénétrait ensuite par une porte latérale dans la bibliothèque, dont les murs étaient garnis d'armoires toutes chargées de livres précieux. A ces trésors que Maximius possédait en sa qualité d'ami des lettres, il en avait ajouté de plus rares encore, en sa qualité de préfet des Gaules : c'était une copie des tableaux exécutés par les ordres de Tibère et qui représentaient la situation de toutes les villes de la Gaule, ainsi que le tracé des routes et des chemins qui la coupaient en tous sens (86).

Enfin, à l'extrémité de tous ces bâtiments, s'ouvrait le salon d'été, ouvert seulement du côté du nord, lieu propre au sommeil et à la méditation, à l'abri des chaleurs du jour et du bruit extérieur, et d'où l'on n'entendait que le bruit lointain des eaux qui descendaient dans la montagne, auquel se mêlaient, le matin, le chant des alouettes, à midi, la voix sèche des cigales, vers le soir, le cri rauque des grenouilles et le sifflement des crapauds, et durant la nuit les accents prolongés du rossignol.

En sortant de ce salon, une vaste pelouse s'étendait sous les pieds des promeneurs; au bout de cette pelouse, une longue allée de tilleuls dont le sol battu était propre à jouer à la balle, sans que les joueurs fussent dévorés par l'ardente chaleur du soleil.

Dans cette maison, chaque heure avait son occupation, tantôt le bain, tantôt la table, puis les jeux de toute espèce, les longues discussions sur le mérite de Cicéron et de Démosthène, l'exercice du cheval, la pêche, les promenades sur l'eau, la chasse dans la forêt, les chants des esclaves, et souvent même, entre les maîtres, la lutte de la lyre après celle du corps. Là les jours se passaient si remplis, qu'ils paraissaient plus longs qu'ils n'étaient véritablement; si réguliers, qu'ils s'enfuyaient les uns après les autres sans que rien avertît du nombre de ceux qui s'étaient écoulés.

C'était une vie qui manquait peut-être de vives espérances, mais que ne suivaient aucuns regrets; c'était le repos occupé, le bonheur sta-

(85) La description de la maison de Maximius a été extraite presque textuellement de Sidonius Apollinaris, ep. II. *Sidonius Domitio suo salutem.*

(86) Végèce parle souvent des cartes nécessaires à la conduite des armées. César avait une carte des Gaules, Agrippa de même. Il existait une carte générale de l'empire romain ; cette carte fut rapportée dans la Gaule par les Francs lors de l'expédition de 445, et ensevelie dans un monastère, où elle resta ignorée pendant près de dix siècles.

Dans le quinzième, lorsque les savants s'occupaient de fouiller et de rechercher dans les bibliothèques des monastères, pour en déterrer des manuscrits dignes de l'imprimerie, cet itinéraire tomba entre les mains de Conrad Peutinger, jurisconsulte à Augsbourg. Après sa mort cette carte fut connue sous le nom de carte de Peutinger.

ble, toutes les jouissances doucement acquises et doucement senties; c'était cette existence, enfin, qui énerve l'âme par le calme où elle vit, qui appauvrit l'esprit en l'attachant aux subtilités de la discussion parce qu'il n'est plus accoutumé aux combinaisons difficiles d'une fortune à acquérir et d'une ambition à satisfaire; qui amollit le courage parce qu'il n'a plus de combats à supporter, et qui fut pour les Romains la couche voluptueuse où ils s'endormirent, sans songer qu'à côté d'eux il y avait des précipices où ils pouvaient tomber, et qu'en même temps le Nord amoncelait sur leurs têtes des nuées de barbares tout prêts à les engloutir dans leur marche terrible.

Ce fut dans cette maison que se rassemblèrent, ainsi que nous l'avons dit, les magistrats et les officiers chargés du gouvernement de la Narbonnaise; quelques-uns des principaux citoyens qui étaient venus chez Maximius, appelés par l'opulente hospitalité du maître de la maison, furent admis dans ce conseil, et parmi ceux-ci se trouvait le patricien Vobiscus, dont la suite nombreuse campait comme une petite armée dans un champ voisin. Ce furent d'abord, de tous côtés, des plaintes sur ce que chacun avait été dérangé dans l'emploi de sa journée, et peut-être l'évêque n'eût-il pu apprendre à cette réunion la cause pour laquelle il l'avait convoquée, si Maximius, qui faisait profession de politesse et d'élégance, n'eût invoqué les égards dus au caractère d'Herme, et n'eût obtenu en leur nom l'attention des auditeurs.

Ils étaient pour la plupart couchés sur des lits, un éventail à la main; celui-ci ordonnant à des esclaves de fermer une fenêtre qui laissait passer un courant d'air; celui-là demandant qu'on ouvrît une porte pour qu'il n'étouffât pas de chaleur; un autre attendant une coupe de vin pour soutenir sa faiblesse; un autre appelant l'échanson pour qu'il lui versât un mélange de miel, d'orange et d'eau, affermi par la glace; puis, lorsque chacun se fut casé commodément, on pria Herme de vouloir bien expliquer la lettre pressante qu'il avait écrite à tout le monde.

— Cette lettre, répondit Herme, je vous l'ai écrite pressante, parce que le danger est pressant.

— Je suis sûr, reprit Vobiscus en passant négligemment un peigne d'ivoire dans ses cheveux, que ce danger ne marche pas aussi vite que mes mules, et, comme ce soir ou demain au plus tard je serai embarqué pour ma maison de campagne d'Hyères, je ne pense pas qu'il m'atteigne. Je n'ai donc aucune délibération à prendre sur le danger qui vous menace, et je vous demanderai la permission de dormir un moment au bruit de vos flatteuses paroles : en vérité, je me suis tellement rassasié de ces loirs excellents que tu nous as fait servir, Maximius, que je me sens tout alourdi, et que je ne suis plus bon qu'à digérer en paix.

Tout aussitôt il se coucha sur son lit, où il ne tarda pas véritablement à dormir.

Herme avait laissé parler Vobiscus, il le laissa se coucher et s'endormir, et, sans répondre aux excuses de Maximius sur l'impolitesse de son hôte, il reprit bientôt :

— Regardez bien cet homme, voilà l'image vivante du peuple romain. Gorgé de puissance, de voluptés et de richesses, il s'enfuit ou il s'endort, et je ne sais même, si je criais à son oreille : « Les Visigoths sont à vos portes ! » je ne sais même s'il s'éveillerait.

— Assurément, répondit Vobiscus, en bâillant et en se retournant sur son lit, et il n'y a pas un muletier, accablé de fatigue après une marche de douze heures, qui ne s'éveillât à une si terrible parole.

— Eh bien ! dit Herme, puisque tu la trouves terrible, écoute-la et sache qu'elle est vraie.

— Je n'en disconviens pas, dit Vobiscus en se soulevant; mais on ne crie pas un malheur aux oreilles d'un honnête homme d'une manière si brutale; je ne pardonnerais pas à mon meilleur ami de m'avoir appris, avec une pareille voix, la mort de mon aïeul Carus, quoique ce vertueux vieillard doive me laisser quelques millions de sesterces.

— Et sais-tu, répondit Herme dont la patience ne fut point troublée par ces impudentes paroles; sais-tu si, dans quelques jours, tu posséderas seulement les biens qui te rendent si insolent, et si la mollesse que tu affectes ne sera pas cruellement corrigée par les rudes travaux que les Visigoths imposeront à leurs esclaves ?

— Je t'ai déjà répondu, dit Vobiscus, que je serais bientôt hors d'atteinte de ce malheur, car je quitte les Gaules; mais, comme je ne désire pas plus avoir les oreilles déchirées par la rudesse de ta voix, que d'avoir le crâne fendu par l'épée des Visigoths, je vais aussi quitter cette assemblée en vous laissant le soin de veiller au salut de la patrie.

Après avoir prononcé ces paroles entremêlées de bâillements et de hoquets, il se traîna péniblement hors de la salle, les yeux à moitié fermés et le corps affaissé comme un vieillard ou comme un homme chargé d'un pesant fardeau. Et certes il ne pouvait pas en avoir de plus lourd à porter que lui-même. Mais telle était la mollesse de ce temps, que les amis de Vobiscus, au lieu de le blâmer, lui adressèrent en sortant un coup d'œil où on pouvait lire : qu'il était bien heureux de ne pas être retenu par ses devoirs; et Maximius se leva pour le reconduire, en lui disant tout bas :

— Oui, les affaires publiques sont trop lourdes pour ta jeune tête et nos paroles trop dures pour ton oreille délicate; va dormir dans la salle d'été, et ton sommeil sera bercé par le chant des oiseaux qui sont enfermés dans la volière d'or qui est à son extrémité.

— J'irai, répondit Vobiscus, si je puis me traîner jusque-là, mais, en vérité, je crois que je vais défaillir.

Mais Maximius, ayant soulevé la portière qui fermait la salle où se tenait l'assemblée, reprit en riant :

— Esclaves, portez le noble Vobiscus sur le plus doux de nos lits.

Les esclaves s'approchèrent du patricien qui s'écria vivement :

— Mettez des coussins sur vos bras ; avez-vous donc envie de me rompre les os en me touchant de vos mains nues.

Et six esclaves ayant entrelacé leurs doigts, tandis que d'autres jetaient des coussins sur leurs bras, Vobiscus se coucha sur cette espèce de litière vivante, et il dormait déjà quand il arriva dans le salon d'été que lui avait indiqué Maximius. Cependant celui-ci était rentré, et, en passant devant tous ses hôtes il leur fit un signe et leur adressa un regard qui semblait les conjurer de vouloir bien entendre ce que l'évêque Herme avait à leur dire.

Le vieillard demeurait impassible malgré l'indignation que lui causait la scène qui venait de se passer, si toutefois les plus rigides avaient la force de s'indigner encore de paroles et d'actions qu'ils voyaient se renouveler tous les jours. Comme l'évêque avait remarqué le signe et le regard de Maximius, il lui dit, lorsque celui-ci vint s'asseoir à ses côtés :

— Ne te donne pas tant de peine, crois-moi, car bientôt ils me prêteront une attention profonde; bientôt ils seront plus avides de m'entendre que de fuir, car ces paroles que j'ai criées tout à l'heure aux oreilles de ce misérable Vobiscus, je vous les crie à vous tous, et je vous dis : Les Visigoths menacent la ville de Narbonne, en trois jours leur armée sera à vos portes, et, si vous n'y prenez garde, dans vos maisons.

— Cela est impossible, dit un des tribuns, le comte Agrippin nous eût prévenus de cette nouvelle si elle était vraie; il eût pris les mesures nécessaires pour la sûreté de la ville; je viens de le laisser se rendant au cirque, où ses chevaux doivent courir contre ceux de Consence.

— Depuis que les nobles romains, reprit Herme, ont mis leur gloire dans l'agilité de leurs chevaux, il n'est pas étonnant de les voir aller au cirque plutôt qu'au Champ-de-Mars et au conseil; je veux donc bien croire que le comte Agrippin ignore cet événement; car, s'il le savait, je ne sais de quel nom il faudrait appeler son indolence.

— Tu as raison, reprit Maximius; mais je suis de l'avis du tribun : cette guerre ne peut être si imminente. Sans doute tu auras été trompé par de vagues rumeurs et des nouvelles supposées.

— L'homme qui m'a instruit arrivait de Toulouse; il a vu l'armée des Visigoths réunie. Les gardinges, qui doivent commander chaque corps d'armée, ont été élus il y a peu de jours; et les tyuphades ont parcouru toute la province pour faire partir tous ceux qui sont en état de porter les armes.

— Eh bien ! dit Maximius, qu'ils viennent s'ils l'osent ! croyez-vous qu'une armée comme celle-là soit bien redoutable pour des hommes enfermés derrière les murs d'une ville comme Narbonne ? Sans doute ils sont courageux, et, dans une plaine, leur férocité les a fait triompher quelquefois de notre discipline ; mais lorsqu'il s'agit d'un siége, le moindre obstacle les arrête, et ce qui les arrête les décourage. Ainsi donc, à supposer que la nouvelle du vénérable évêque ne soit pas une fiction, nous n'avons rien à redouter de ces troupes indisciplinées.

— Je ne sais, reprit Herme, quelle assurance peut vous donner la hauteur de vos remparts ; mais je sais quelles alarmes doivent vous causer les mesures que le roi Théodoric vient de prendre ; non-seulement il a appelé les Visigoths libres de toutes classes, mais encore les affranchis et les serfs fiscalins, avec ordre à tous de se faire suivre par la dixième partie de leurs serfs et de leurs esclaves ; et non-seulement il a appelé les Visigoths, mais encore les Romains, qu'il a assujettis à le servir par une loi nouvelle ; et pour que cette loi soit efficace, il condamne ceux qui manqueront à son appel à des châtiments auxquels ils préféreront les chances du combat. Pour ceux qui sont riches et revêtus de quelque dignité, il a prononcé l'exil et la confiscation de tous leurs biens ; les autres sont condamnés à recevoir deux cents coups de fouet, à avoir les cheveux entièrement arrachés, et à payer une livre d'or d'amende ; et, pour que les plus pauvres n'échappent point par ce supplice à l'obligation d'être soldats, il a condamné ceux qui ne pourraient payer cette amende considérable à être éternellement esclaves (87).

— Mais c'est une odieuse tyrannie ! s'écria un patricien, et on n'a jamais forcé un homme à se battre lorsqu'il n'en avait point envie.

— Maintenant, reprit Herme, sans répondre à cette interruption, pensez-vous que le roi, qui a eu recours à de tels moyens pour rendre son armée formidable, n'ait pas une volonté bien arrêtée de triompher de ses ennemis? Pensez-vous qu'il ne trouve pas dans les Romains, qu'il a forcés de marcher avec lui, des hommes qui lui enseigneront l'art de renverser les murs les plus épais et d'escalader les remparts les plus élevés?

Les détails qu'Herme venait de donner commencèrent à rendre plus sérieuse l'attention de l'assemblée, et déjà plusieurs questions lui avaient été adressées, lorsque le comte Agrippin entra soudainement dans la salle, la colère sur le front et le visage altéré. Avant de s'adresser à

(87) Toutes ces dispositions sont relatées dans le code visigothique. (*Cod. visig.* lib. IX, tit. II, leg. 1, 2, 4, 8, 9.)

Maximius pour le saluer, il s'avança vers le vénérable évêque et lui dit avec violence :

— Venez-vous porter ici le désordre et l'épouvante que vous avez fait répandre par le moine Barthelemi dans la ville de Narbonne? Vous avez recueilli un noble fruit de vos craintes ridicules ; des femmes et des enfants ont été écrasés, le cirque ressemble à un champ de bataille ; vous avez fait plus de victimes en un jour avec vos paroles insensées, que n'en eussent fait tous les Visigoths avec leurs armées. Des vieillards ont été foulés sous les chars, et des chevaux d'un haut prix se sont blessés les uns les autres; enfin c'est une consternation telle, que le sac de Narbonne par les barbares n'en eût pas produit une plus grande.

Chacun écouta cette violente apostrophe sans la comprendre, et ce fut le tour du comte Agrippin d'être accablé de questions. Enfin, lorsqu'il eut expliqué les malheurs qu'avait causés la folie de Barthelemi, chacun se répandit en lamentations sur cette horrible catastrophe.

— Et votre attelage de chevaux numides a-t-il été blessé? disait l'un.

— Et moi qui avais permis à mon fils d'aller au cirque avec son précepteur! s'écriait l'autre; il faut que je parte pour savoir s'il ne lui est point arrivé quelque accident.

— Votre fils se porte bien, grâce aux efforts du précepteur qui l'a couvert de son corps; mais celui-ci a été tué.

— J'en suis désolé, parce que c'était un Grec fort instruit : il m'avait coûté cinq cents onces de poivre que j'avais données à son maître.

En même temps, celui-ci s'informait de ses amis, et souvent riait des accidents qu'il apprenait sur leur compte ; celui-là s'informait de ses ennemis, et se désolait de ce qu'ils avaient échappé sains et saufs à ce désastre. Enfin un dernier s'écria :

— Je parie que je suis assez malheureux pour qu'aucun de mes créanciers n'ait péri dans cette aventure!

— Et par contre votre frère aîné, dit le comte Agrippin, joue assez de bonheur pour y avoir perdu sa femme.

— Par Bacchus! reprenait un autre, je voudrais que l'édile s'y fût cassé la jambe gauche, car je suis fatigué de ne le voir boiter que de la jambe droite.

— Mais, dites-nous donc, ajouta un vieillard, les pantomimes et les danseuses étaient-elles arrivées au moment fatal ?

— Pas encore, répondit le comte Agrippin.

— Dieu soit loué! s'écria-t-on de tous côtés, cela n'empêchera pas le spectacle ce soir.

Et des propos pareils continuèrent longtemps avant que l'évêque eût l'espérance de pouvoir de nouveau se faire entendre. Heureusement pour lui, qu'emporté par la pitié que lui causait le récit de cette catastrophe, il s'écria :

— Que Dieu pardonne à l'insensé qui a causé ces malheurs ! car moi je le ferai sévèrement punir.

— J'ai déjà pris ce soin, dit le comte Agrippin, et deux cents coups de fouet rudement appliqués le guériront de la manie d'apporter de fausses nouvelles.

— Je ne vous blâme pas de cet acte de sévérité, répondit Herme avec douceur, quoiqu'à vrai dire cet homme ne relevât de votre juridiction d'aucune manière; car, comme citoyen, il appartient au royaume des Visigoths, et, comme prêtre, il est soumis à mon jugement ; cependant je dois ajouter que s'il a fait un usage fatal des nouvelles qu'il annonçait, ces nouvelles ne sont point fausses, comme vous le dites, et vous le savez mieux que personne.

Le comte Agrippin parut troublé de cette espèce d'accusation, mais il répondit bientôt avec plus d'assurance:

— Depuis quand donc les évêques s'occupent-ils de la marche des armées et de la défense des villes?

— Depuis que les gouverneurs militaires négligent d'y pourvoir.

— Osez-vous m'accuser de trahison! s'écria Agrippin.

— Pourquoi ce soupçon vous vient-il si vite à l'esprit? reprit Herme.

— Parce que, reprit le comte Agrippin avec violence, il n'est pas d'accusation que vous ne portiez contre vos ennemis.

— Et peut-être n'en est-il pas une qu'ils ne méritent, repartit l'évêque.

La discussion était près d'éclater en injures, surtout du côté du comte Agrippin, lorsque Maximius, s'interposant avec cette autorité que les Romains n'avaient plus dans leur caractère, mais qu'ils savaient admirablement représenter dans leur personne, leur dit d'une voix grave :

—N'oubliez pas que si vous êtes tous deux chez votre ami Maximius, vous êtes aussi tous deux chez le préfet des Gaules, et puisqu'il faut absolument faire un conseil de ce qui ne devait être qu'un entretien d'amis, je suis prêt à vous entendre.

A ces paroles chacun reprit sa place, et l'évêque put expliquer comment il avait reçu l'avis que Théodoric s'apprêtait à marcher contre Narbonne, et qu'à peine il restait quelques jours pour préparer les moyens de défense et pourvoir à l'approvisionnement.

— Je suppose, dit le comte Agrippin, que, puisque vous êtes si bien informé du malheur qui nous menace, vous avez dû penser à le prévenir.

— Ce n'est point mon devoir, répliqua Herme, c'est vous que cela regarde, et c'est à vous de prendre les mesures nécessaires.

— Eh bien ! si l'on m'en croit, dit le comte, je crois que la meilleure défense que nous puissions opposer aux Visigoths, c'est un traité qui garantisse la ville du pillage et les particuliers d'un partage trop inégal des terres.

— Quoi ! s'écria Herme, c'est le comte Agrippin qui parle ainsi ! Il propose de se rendre avant même d'avoir essayé de combattre.

— Et avec quoi voulez-vous que je combatte? répondit Agrippin; est-ce donc avec les trois légions que je possède et parmi lesquelles il y a plus d'officiers que de soldats; avec des cohortes dont les centurions ne commandent pas dix hommes, et dans lesquelles le décurion forme à lui seul la manipule qui lui obéit (88)?

— Narbonne ne renferme-t-elle pas des milliers de citoyens capables de porter les armes, et tous ne doivent-ils pas leurs services à la patrie lorsqu'elle les leur demande?

— Et tous ont acquitté ce service en payant l'impôt moyennant lequel ils peuvent s'en exempter.

— Mais dans des circonstances pareilles, reprit l'évêque, il faut arracher le magistrat à son tribunal, l'avocat à ses affaires, le rhéteur à son école, l'ouvrier à son atelier, le médecin à ses malades, l'histrion à son théâtre et le prêtre à son église, pour en faire autant de soldats qui défendent la patrie (89).

Un sourd murmure répondit à cette allocution de l'évêque, et on entendit de toutes parts ces mots échangés à demi-voix :

— Il devient fou !

— Est-ce que c'est notre affaire de nous battre?

— Je n'ai jamais manié la lance.

— Je n'ai pas besoin de me brûler les doigts à faire bouillir de l'huile et à faire rougir du sable pour le jeter sur la tête des assiégeants.

— Est-ce que je sais lancer une flèche enflammée ?

— Est-ce qu'il croit que je veux m'écorcher les pieds et les mains à monter des pierres sur les remparts?

— Les nuits passées dehors me font tousser horriblement.

— Quand je reste deux heures au soleil, je suis brisé pour huit jours.

— D'ailleurs ce n'est pas mon affaire, je suis exempt du service militaire et je ne le ferai pas (90).

Voilà ce que disaient tous ceux qui étaient présents à cette assemblée, à l'exception des tribuns que les devoirs de leur charge empêchaient d'exprimer aussi librement leurs pensées. Maximius s'interposa encore, et tel était l'état des mœurs à cette époque, que cet homme qui passait pour un magistrat rigide ne se trouva pas le droit de blâmer cette résistance. Cependant, comme il ne voulait point abandonner, comme le comte Agrippin, la défense de la ville, il ouvrit un avis qui obtint l'assentiment de tout le monde.

— Si nous manquons de soldats, dit-il, nous ne manquons point d'argent ; et, si nous ne pouvons forcer les citoyens de Narbonne à défendre leur cité, nous pouvons du moins les forcer à payer pour que nous la fassions défendre.

— Et par quels soldats prétendez-vous la faire défendre? reprit le comte Agrippin ; quels auxiliaires comptez-vous appeler à votre aide? Théodoric ne s'est-il pas allié avec presque tous les barbares qui nous entourent? et, à moins que Ricimer n'envoie quelques légions à notre secours, je ne sais à qui vous pourrez vous adresser.

— Le comte Gilles est dans les Gaules, répondit Maximius, et je vais lui faire expédier l'ordre de marcher immédiatement à la rencontre de Théodoric.

— Le comte Gilles est à Marseille, et il lui faut plus de huit jours de marche pour arriver jusqu'à Narbonne.

— En ce cas, dit Herme, il suffira d'une résistance de huit jours, pour que nous soyons secourus : ne la tenterons-nous pas?

— Et avec quoi voulez-vous que nous la tentions? dit le comte Agrippin, résolu à repousser toutes les propositions d'Herme; disposition qui devait cacher nécessairement des projets peu honorables, et dans laquelle il montrait un courage de lâcheté ou de trahison qui attestait une grande force de caractère.

— Ne vous restât-il que vos esclaves, s'écria l'évêque, il faut les armer; et il vaut mieux encore les envoyer mourir pour la défense de votre ville, que de les tuer vous-même, comme vous le faites pour la moindre désobéissance.

Cette proposition excita encore plus de murmures parmi les auditeurs que n'en avait fait naître celle de combattre eux-mêmes. Maximius, comme les autres, la désapprouva, et répondit vivement à l'évêque :

— Ce serait, de toutes les imprudences, la plus grande : armer nos esclaves, leur montrer leur nombre, ce serait appeler dans une heure l'assassinat dans toutes les familles, l'égorgement de tous les maîtres, le pillage de toutes les richesses (91). Ne sais-tu pas que, dans le

(88) On appelait manipule, dans l'organisation primitive des légions romaines, les dix hommes commandés par le décurion ; plus tard, on s'est servi indifféremment du nom de manipule pour celui de cohorte ; mais telle était sa première signification.

(89) Ces paroles furent adressées textuellement à l'empereur Honorius par un évêque plus jaloux de la liberté et de l'indépendance romaines que les empereurs eux-mêmes.

(90) Ce fut Théodosien qui établit cet abus, par lequel on pouvait s'exempter du service militaire en donnant une somme d'argent.

(91) Plusieurs fois on voulut donner un costume particulier aux esclaves, mais on

dernier sac de Rome par les Vandales (92), les esclaves ont fait plus de victimes que les barbares eux-mêmes? Ne sais-tu pas que, lorsque Domitien voulut leur donner un habit particulier, pour les distinguer des citoyens libres, il fut tellement épouvanté de leur nombre qu'il renonça à ce projet, quoique cet empereur reculât rarement devant l'exécution de sa volonté, quelque dangereuse qu'elle fût?

— Et quel espoir vous reste-t-il donc, vous qui ne voulez pas combattre, s'écria Herme, vous qui ne voulez pas laisser combattre vos esclaves, vous qui tremblez à la fois devant vos ennemis et devant vos serviteurs?

— Il nous reste l'espoir d'un traité avantageux, répondit Agrippin; et l'exemple de Toulouse, le bonheur dont elle jouit sous le règne du roi Théodoric, seront notre excuse.

— Il n'y en a pas, s'écria l'évêque, pour celui qui, pouvant défendre sa patrie et sa religion, les abandonne lâchement ou les trahit en secret.

— Qu'oses-tu dire? s'écria le gouverneur en se levant avec colère.

— Je dis ce que tu fais, reprit l'évêque; et ce que tu fais m'autorise à soupçonner ce que tu espères.

— En effet, dit Maximius, qui devenait plus sérieux ainsi que l'assemblée, à mesure que la discussion avançait; en effet, je ne t'ai jamais vu désespérer si facilement, et je n'ai pas oublié que tu as déjà défendu cette ville avec moins de ressources contre des attaques plus formidables. Ne t'emporte donc point contre l'accusation du vénérable Herme: je veux la croire injuste; mais assurément tout autre l'eût faite à sa place.

Agrippin reprit son siége d'un air mécontent et répondit avec aigreur:

— Je répondrai sur les remparts de Narbonne à cette accusation: quand vous aurez décidé qu'il faut défendre Narbonne, je la défendrai; mais j'avoue que je n'ai point un génie assez profond pour comprendre comment on peut la défendre.

— Comme Maximius vient de te le dire, répondit Herme, en soldant des troupes étrangères; et ces troupes sont à nos portes, et pour la moitié de l'or que vous auriez donné aux Alains et aux Suèves, les Bagaudes combattront pour vous.

— Les Bagaudes, répondit-on de tous côtés; ces brigands indisciplinés qui obéissent aveuglément au chef féroce qu'ils ont choisi?

— S'ils obéissent fidèlement à ce chef, reprit Herme, ils ne sont donc point indisciplinés?

— Mais ce chef, dit Agrippin, qui nous répondra de sa volonté?

— Moi, répondit l'évêque.

— Et en quel lieu le trouveras-tu?

— A Narbonne, s'il le faut; ici, si vous le voulez.

— Décidément, s'écria Agrippin, les évêques se font généraux, et si tu as besoin d'une cuirasse et d'un casque, dit-il en s'adressant au vieillard, je te les prêterai, car je vois bien qu'ils me deviennent inutiles.

— Trêve de plaisanteries, dit Maximius; remercions plutôt le vertueux Herme d'avoir pris pour nous le soin qui nous était confié. Mais il serait nécessaire de nous entendre avec ce chef de Bagaudes.

— S'il a suivi l'ordre que je lui ai donné, dit l'évêque, il doit être aux environs de cette maison de campagne, et si tu as un esclave, parmi les tiens qui sache imiter le chant du coq, tu le verras bientôt accourir.

Il est difficile de le croire, mais ces derniers mots portèrent un trouble singulier dans l'assemblée; chacun se leva aussitôt.

— Qu'est-il nécessaire d'un esclave? dirent deux ou trois patriciens en même temps, j'imite parfaitement le chant du coq, et vous allez le voir.

— Et moi aussi, reprit un autre.

— Je suis sûr que je suis plus habile que vous, dit un troisième; écoutez.

— Je parie que je m'y entends mieux que personne, s'écria un homme grave qui remplissait les fonctions de censeur, j'ai appris à imiter le chant de tous les animaux, à Milan. J'ai eu des leçons du Grec Narsès, qui avait donné ce talent à l'empereur Arcadius, qui, vous le savez, s'occupait fort à élever des poulets et qui se faisait suivre par un troupeau de poules, tant il imitait bien le cri du coq, leur maître.

— Je n'ai pas reçu de si savantes leçons, mais je suis sûr de moi, dit l'un.

— Écoutez-moi d'abord, s'écria l'autre.

— Non, c'est moi, dit un troisième, écoutez.

Et il poussa un long cri, cherchant à imiter celui du coq, quand cet oiseau annonce l'approche du jour.

— Ce n'est pas cela, reprit le censeur, et voici un cri admirable.

Et il se mit à crier.

— Ce n'est pas meilleur, reprit l'un des autres prétendants, et voici qui vous passe tous.

Et il se mit à crier.

Et chacun, voulant montrer son talent, se prit à imiter le chant du coq avec un enthousiasme croissant; c'était un mélange de cris aigus, où les uns cherchaient à dominer les autres, et l'on ne peut prévoir où se serait arrêté ce bizarre concert lorsque Vobiscus parut à la porte de la salle.

— Que les furies vous déchirent de leurs serpents, s'écria-t-il, et que les bourreaux vous arrachent la langue, pour le tapage infernal que vous faites! Quel est ce nouveau jeu? quelle est cette nouvelle musique? Maximius, n'est-on plus en sûreté chez toi? a-t-on décidé de m'y assassiner?

— Non, illustre Vobiscus, répondit Herme, avec un accent dont la charité ne put exclure le mépris; ces braves citoyens s'occupent du salut de la patrie.

— Eh! voilà qui est excellent, répondit Vobiscus en se mettant à rire aux éclats, et, s'il en est ainsi, j'en veux être.

Tous ces patriciens, honteux du mouvement puéril auquel ils s'étaient laissé entraîner, répondirent à Vobiscus en lui expliquant ce qui avait amené les cris étranges qu'il avait entendus.

— Par Bacchus! s'écria-t-il, c'est un emploi qui me revient, et il ne sera pas dit que le plus riche citoyen de Narbonne aura quitté cette ville sans avoir tenté un grand effort pour la défendre; conduisez moi donc à l'endroit où je dois pousser ce cri sauveur, et, j'en jure par Jésus-Christ et le dieu Mars, je veux, après cet exploit, me faire dresser une statue avec une couronne de crêtes de coqs. Venez, venez, continua-t-il en sortant de la salle et en poussant de grands éclats de rire, suivez-moi, je vais devenir un dieu, je vais devenir un être sacré, je vais monter au rang des oies du Capitole.

En parlant ainsi, il sortit de la maison, gravit l'éminence où était situé le réservoir des bains, et poussa un cri qui méritait véritablement une grande admiration par la vérité de l'imitation.

Presque aussitôt on vit Armand descendre du sommet de la colline; sa course rapide, sa taille gigantesque qui paraissait et disparaissait à travers les arbres de la forêt, le faisaient ressembler à une colonne détachée de sa base et roulant sur le penchant de la montagne. Arrivé à une certaine hauteur, il franchit d'un bond l'espace qui le séparait du patricien Vobiscus et tomba soudainement à ses côtés. Celui-ci le regarda d'un air curieux, puis charmé, et ayant mesuré de l'œil la hauteur de sa taille, il lui dit sans autre préambule:

— Veux-tu te vendre? je te donne mille, deux mille, trois mille, dix mille sesterces; j'ai une petite esclave nubienne que je chéris tendrement, elle n'a pas plus de trois pieds de haut; j'ai un nain d'Afrique encore plus petit; je les ferai mettre chacun dans une cage d'or, je ferai suspendre ces cages aux deux extrémités d'un bâton, et tu les porteras ainsi dans tes dents comme un chien d'Espagne bien dressé; ce sera fort gracieux à voir.

A cette singulière proposition, le Bagaude fronça le sourcil, et, prenant le jeune efféminé par la ceinture de sa robe, il lui dit brutalement:

— Les bains froids sont excellents pour les fous.

Et sans autre parole il le plongea à plusieurs reprises dans le réservoir, malgré sa résistance et ses cris. Alors on put voir un singulier spectacle: le fard qui couvrait les joues de Vobiscus descendit le long de son visage et alla tacher sa tunique; l'onguent qui teignait ses cheveux se répandit sur sa toge, et ce visage, qui semblait si frais et si jeune, parut à tous les yeux flétri par la débauche, usé, décrépit; cette chevelure noire était déjà mêlée de cheveux blancs, et les sourcils épais qui couronnaient ses yeux se décollèrent et disparurent.

Tous les nobles romains ne purent s'empêcher de rire à cette plaisante métamorphose, et Vobiscus s'éloigna au milieu de leurs railleries en les vouant à tous les malheurs et en les menaçant tous de sa vengeance.

Cependant l'aspect du Bagaude avait amené plus de réserve dans la tenue des patriciens; la honte de paraître si vains et si ridicules devant un homme qu'ils regardaient comme une brute sauvage, les força à se montrer plus sérieux, et bientôt, grâce à Maximius et à l'évêque, on convint du nombre d'hommes qu'Armand devait amener à Narbonne, de la solde qui leur serait payée, et du temps que durerait leur service.

Toutefois on ne voulut point laisser ces étrangers presque maîtres de la ville sans y mêler des hommes qui pussent surveiller leur conduite, et il fut décidé qu'on appellerait tous les bénéficiaires (93) qui

recula toujours devant le danger de leur montrer combien ils étaient nombreux. Du reste, ils profitèrent cruellement de la connaissance qu'ils avaient de l'endroit où leurs maîtres cachaient leurs trésors, à l'époque de ces invasions terribles où toutes les vengeances trouvèrent moyen de se satisfaire.

(92) Ce fut particulièrement dans ce sac que les esclaves, comme nous l'avons dit plus haut, firent cruellement payer à leurs maîtres les mauvais traitements qu'ils en avaient reçus; et, si l'on en croit quelques historiens, ils firent peut-être plus de victimes que les barbares eux-mêmes.

(93) Parmi les propriétés domaniales de la Gaule, les empereurs en avaient détaché une quantité considérable, dont la jouissance avait été abandonnée, à titre de récompense, à des citoyens hors de la *conscription*, viagèrement seulement, et à la charge de réversion au domaine au décès de concessionnaire: c'est là ce qu'on appelle *bénéfice militaire*.

Les citoyens qui en avaient la jouissance prenaient le nom de bénéficiaires et devaient le service à l'État. N'y aurait-il pas là une portion de l'origine des fiefs... et la féodalité ne serait-elle pas autant romaine que normande?

possédaient des terres aux environs de Narbonne, et que chacun de ces bénéficiaires, élevé, pour cette circonstance seulement, au grade de décurion, commanderait à dix Bagaudes, et qu'Armand lui-même serait soumis à l'autorité du comte de la ville.

IV. — LE SIÉGE.

Depuis plus de douze jours, les Visigoths étaient arrivés devant la ville de Narbonne; mais Théodoric avait trop compté sur leur sauvage valeur; toutes leurs attaques venaient se briser au pied de ces murs, dont quelques-uns avaient près de soixante pieds de haut. Leur fureur n'avait pu venir à bout de briser ces portes revêtues de fer, et contre lesquelles ils ne savaient faire mouvoir que des béliers qu'ils balançaient sur leurs bras. Les Visigoths étaient trop ignorants dans l'art d'élever des machines redoutables, pour pouvoir emporter une ville aussi imposante que Narbonne. Vainement plusieurs assauts avaient été tentés à l'aide d'échelles immenses, les Visigoths avaient été toujours repoussés, et déjà le découragement se glissait dans l'armée.

Le découragement est bien vite suivi des murmures, et Théodoric était en butte à ceux de tous ses guerriers. On l'accusait de n'être propre qu'aux sourdes intrigues du palais, qu'aux ténébreuses adresses des traités politiques. On ne lui tenait compte ni de son activité infatigable pour assurer les approvisionnements de son armée, ni du courage terrible qu'il avait montré dans toutes les attaques. Le succès manquait à ses calculs et à sa valeur; cela suffisait pour que l'un et l'autre fussent méconnus, non-seulement par les esprits les plus grossiers, mais encore par les plus habiles de ses chefs. Parmi les blâmes qu'on jetait sur le roi, il en était un auquel il n'avait pas droit de s'attendre après ce qui s'était passé à Toulouse.

Il n'était pas un noble visigoth qui n'eût félicité Théodoric d'avoir mis un frein à l'ambition turbulente de son frère, et chacun s'était empressé d'applaudir au piége artistement préparé dans lequel il l'avait fait tomber. Aucun n'avait vu que la plus légère circonstance aurait pu le faire échouer, et le jugeait admirable et juste, par cela seul qu'il avait réussi; mais, devant Narbonne, le succès manquait aux efforts de Théodoric, et Théodoric était devenu un roi incapable et malhabile. Ce qui surtout lui était reproché sans ménagement, c'était d'avoir éloigné le prince Euric du siége de Narbonne pour l'envoyer, sous la surveillance de Gandoin et avec quelques milliers de soldats, combattre le comte Gilles et arrêter le secours que celui-ci apportait à la capitale de la Narbonnaise. Il semblait que sa présence eût assuré la victoire, et, par cela seul qu'il manquait à l'armée, les esprits prévenus disaient que le roi en avait exclu son plus vaillant guerrier.



Barthélemi se précipita en criant : — Gloire à Dieu et malheur aux impies ! — Page 43.

A vrai dire, Euric semblait avoir pris à tâche de mériter cette bonne opinion. Depuis le jour où la guerre avait été décidée, on eût dit qu'il avait oublié tout d'un coup son juste ressentiment contre son frère et contre le peuple lui-même, dont les railleries ne l'avaient pas épargné. Le premier, il avait armé ses esclaves, et les avait mieux armés que personne; le premier, il avait distribué aux troupes la solde en nature qui leur était due (94), et il l'avait fait plus libéralement que personne. Irréprochable dans l'obéissance qu'il devait à son roi, comme guerrier, il avait supporté sans y répondre les reproches qu'il n'avait pas mérités; destiné par sa naissance, par le rang qu'il occupait et les troupes qu'il avait fournies, à obtenir le premier commandement, après celui de Théodoric, il s'en était vu dépouiller en faveur de son jeune frère, sans montrer de dépit et sans réclamer contre cette injustice; enfin, quand Théodoric lui confia quatre mille soldats, la plupart choisis parmi les Romains et les esclaves, pour aller s'opposer à l'arrivée du comte Gilles, il accepta cette mission sans remontrer que c'était nécessairement à une défaite qu'on voulait l'envoyer, et probablement à une mort certaine.

Aussi, depuis huit jours que l'on n'avait point reçu de ses nouvelles dans le camp du roi, Euric était devenu une victime que son frère avait cruellement sacrifiée. L'intérêt que l'on éprouvait pour le guerrier s'était étendu jusqu'à l'époux, et l'on disait ouvertement que si Euric voulait en appeler au peuple assemblé du jugement du roi, on casserait le mariage honteux qui lui avait été imposé.

Théodoric n'ignorait pas cette disposition de son peuple et il s'en alarmait. Il pressait donc autant qu'il le pouvait le siége de Narbonne; assuré qu'une fois cette ville prise, l'ivresse du triomphe et du pillage effacerait facilement ces fâcheuses dispositions. Il ordonna donc pour le lendemain un assaut où il se résolut à monter le premier. Il comprit qu'il lui fallait ramener la confiance de son peuple, et il ne balança pas à exposer sa vie, comme un simple soldat, pour atteindre ce but.

Théodoric était trop habile pour s'être avancé ainsi vers Narbonne sans une espérance fondée de s'en emparer rapidement; et, si l'on se souvient de la résistance du comte Agrippin aux projets d'Herme, des difficultés qu'il opposa à toutes ses ressources, on concevra quelle était l'espérance du roi des Visigoths; mais la présence d'Armand et de ses Bagaudes dans Narbonne avait prévenu la trahison du comte Agrippin, et de même que les Visigoths le rencontraient sur les remparts,

(94) Les troupes visigothiques, quand elles se mettaient en marche, recevaient leur solde, non en argent, mais en provisions, en espèces. (*Cod. visig.*, lib. II, titre I, leg. 26; lib. VIII, titre II, leg. 9.)

Paris. — Typ. de Vᵉ Dondey-Dupré, rue St-Louis, 46, au Marais.

repoussant leurs attaques aux endroits où ils les poussaient avec le plus de vigueur, de même le gouverneur de la ville le rencontrait dans les conseils, déjouant les projets qu'il préparait avec le plus de perfidie.

En quelques jours cet homme était devenu le dieu de Narbonne. Revêtu d'armes éclatantes, portant de tous côtés son action, son courage indomptable et sa force surhumaine, il ressemblait à un de ces demi-dieux de leurs antiques fables, et beaucoup de poëtes avaient trouvé, au milieu des désordres d'un siége, le loisir de lui adresser des vers élégants, où lui étaient prodigués les noms d'Hercule et de Mars.

L'espérance naissait dans la ville; on n'ignorait pas le découragement qui s'était emparé des Visigoths; et Maximius avait montré qu'il connaissait bien ces peuples lorsqu'il avait dit d'eux : que le moindre obstacle les arrêterait, et que ce qui les arrêtait les décourageait.

Cependant, au mouvement extraordinaire qui se passait dans leur camp, on avait compris que Théodoric préparait encore un assaut, mais on pouvait espérer qu'après celui-là il n'en tenterait pas d'autres, s'il était repoussé avec le même succès que les précédents ; en effet, chacun de ces combats coûtait aux assiégeants un nombre de guerriers considérable, et les Visigoths ne montraient déjà plus la même ardeur pour attaquer des murs d'où l'on faisait tomber sur eux des masses de pierres, de l'huile bouillante, des nuages de limaille de fer rougie dans le feu (95) ; ce n'étaient point là les ennemis auxquels ils étaient accoutumés, et Narbonne paraissait devoir leur échapper.

La veille du jour où devait avoir lieu ce dernier assaut, les assiégeants eurent une dernière crainte, et les assiégés une suprême espérance : les uns se crurent perdus, les autres sauvés, au point que, durant quelques heures, la joie la plus vive régna dans les murs de Narbonne, et la consternation la plus profonde dans le camp des Visigoths. C'est que des hautes tours de la ville et du sommet où était assise la tente de Théodoric, les uns et les autres avaient vu à l'horizon s'élever un nuage de poussière, qui annonçait l'approche d'une nombreuse troupe, et les uns et les autres, ne pouvant supposer que le peu de soldats que l'on avait confiés au prince Euric, lui eussent suffi pour battre l'armée du comte Gilles, crurent que c'était ce général lui-même qui venait au secours de Narbonne.

Jusqu'à ce que Théodoric eût pu apprendre par les hommes qu'il envoya au-devant de ces nouveaux venus, que ce n'étaient point des ennemis; jusqu'à ce que les Romains eussent pu reconnaître, en les voyant de plus près, que ce n'étaient point des auxiliaires, la joie fut extrême parmi ceux-ci, et la terreur extrême parmi ceux-là ; mais quand on sut que c'était le prince Euric qui venait réunir ses soldats vainqueurs aux soldats découragés de son frère, la joie revint dans le camp, et la terreur passa dans la ville.

Seul au milieu de toute son armée, Théodoric apprit ce retour d'un air de mécontentement. Il ne s'était pas laissé tromper à la résignation de son frère, il savait que, pour Euric, les vertus comme les vices étaient un moyen de parvenir; il savait que la modestie qu'il avait affectée ne lui servirait qu'à faire mieux éclater le faste de son triomphe aux yeux des Visigoths, et il voulut prévenir l'effet que produirait l'entrée de son frère, en défendant à tous les soldats de quitter le camp, et en se rendant lui-même au-devant du prince, accompagné seulement de quelques guerriers ; mais il n'avait pu exclure du cortége qui le suivait les principaux de son armée.



Théodoric, roi des Visigoths.

Frédéric marchait à côté de lui, Hunieric, Gundiac, Garpt et le comte Bold lui-même, tous ces anciens amis d'Euric s'étaient joints à ceux sur lesquels le roi croyait pouvoir compter davantage. Cette troupe, plus nombreuse que ne l'eût voulu Théodoric, s'avança donc du côté où venait l'armée victorieuse qu'Euric amenait au camp. Après une demi-heure de marche, Théodoric la rencontra, et les premiers soldats qui l'aperçurent le saluèrent avec des cris joyeux. Cet accueil, qui contrastait singulièrement avec le morne silence de son camp, lorsqu'il le parcourait, blessa Théodoric, mais réjouit le cœur des guerriers qui l'entouraient, heureux d'entendre ces cris de victoire auxquels ils n'étaient plus accoutumés.

Le roi mécontent traversa rapidement les premiers pelotons de troupes qui formaient l'avant-garde de cette petite armée, et son œil cherchait, sur la route qui s'étendait devant lui, un escadron plus brillant et plus nombreux, au milieu duquel il pût découvrir son frère, lorsqu'il se trouva face à face avec lui, sans avoir eu, pour ainsi dire, le temps de le reconnaître.

En effet il n'avait point supposé qu'Euric marcherait au milieu de son armée, à pied, comme le dernier de ses soldats, vêtu d'armes simples, comme le plus obscur, la tête nue sous le soleil, comme le plus infatigable, et l'air triste et morne, comme s'il eût été vaincu.

Théodoric éprouva donc un vif étonnement, quand son frère, ayant posé la main sur la bride de son cheval, lui dit d'un ton modeste :

— Mon frère, je viens vous rendre l'armée que vous m'avez confiée. Vous m'avez ordonné de vaincre le comte Gilles, et le comte Gilles est vaincu ; vos ordres n'allaient point au delà. et j'ai dû vous ramener

(95) Quinte-Curce fait mention de ce procédé en parlant du siége de Tyr.

« Si clypeos æneos multo igne torrebant, quos repletos arena cœnoque decocto, ex m ris subito devolvebant.» (*Poliorc.*, p. 191.)

vos soldats pour que vous en disposiez à votre gré, car j'ignorais à quoi vous les destiniez.

— Il eût mieux valu attendre mes ordres que de venir les chercher, répondit le roi d'une voix dure.

— Je reconnais ma faute, reprit Euric humblement, mais je craignais d'être blâmé pour les avoir entendus.

— Et c'est ce qui serait probablement arrivé, murmurèrent quelques voix autour de Théodoric.

Le roi s'aperçut que l'accueil qu'il faisait à son frère vainqueur, lui qui n'avait éprouvé que des revers, mécontentait même ses amis les plus dévoués, et il répondit à Euric avec plus de douceur :

— Je ne dois pas moins vous remercier de la victoire que vous avez remportée et à laquelle, ajouta-t-il en apercevant Gandoin qui s'avançait, je suis sûr que ce brave guerrier a dû vaillamment contribuer.

L'air de Gandoin, si sombre d'ordinaire, était plus farouche encore, et il répondit au roi avec sa brutalité accoutumée :

— Je n'y ai contribué que comme le dernier des soldats de cette armée. L'habileté avec laquelle Euric a divisé les troupes du comte Gilles, et les a battues successivement; l'ardeur indomptable avec laquelle il a renversé leurs bataillons, la rapidité qu'il a mise dans nos marches, la prévoyance qui lui faisait deviner les moindres mouvements de l'ennemi, le courage qu'il inspirait à nos troupes par le courage qu'il montrait, la patience qu'elles ont fait voir malgré les plus cruelles fatigues, tout cela est à lui. En huit jours, nous avons livré treize combats, en huit jours nous avons remporté treize victoires, en huit jours, quatre mille hommes de troupes inexpérimentées ont dispersé vingt-huit mille hommes de légions romaines; la gloire de tous ces succès est due au prince Euric; je puis le haïr, et je dois l'admirer. Roi Théodoric, ton frère est un grand guerrier.

Ces paroles du farouche Gandoin produisirent un effet magique parmi les Visigoths qui entouraient le roi. Ce furent de tous côtés des cris, des acclamations que Théodoric écoutait les yeux baissés et le visage contracté par la colère, tandis qu'Euric les recevait d'un air modeste et confus; une seule fois, au milieu de toutes ces félicitations et des bruyants désordres de la joie, Euric et son frère se regardèrent furtivement; et tous deux, et eux seuls, lurent dans leurs regards qui se croisèrent comme deux éclairs, que l'un avait gardé sa défiance et l'autre son ambition.

Cependant Théodoric, obligé de céder à l'entraînement qui s'était emparé de tous ceux de sa suite, voulut se donner la bonne grâce de le partager; il descendit de son cheval, força le prince à y monter à sa place, et s'étant mis à ses côtés sur le cheval de l'un de ses serviteurs, il le conduisit lui-même en triomphe vers le camp, en l'accablant de protestations et en le montrant à ses soldats comme un guerrier dont il était fier d'être le frère.

Cette conduite obtint tout le succès que Théodoric en attendait : on sut bon gré au roi de récompenser par des attentions celui qui avait vaincu en son nom, et Théodoric partagea ainsi avec son sujet les acclamations et les cris joyeux qui sans cela ne se seraient adressés qu'à son rival. Peut-être l'habileté de Théodoric n'eût-elle pas suffi à lui inspirer cette sage résolution; mais l'arrivée du prince lui avait rapporté une espérance que personne au monde n'eût été capable de soupçonner.

Pendant que le roi était arrêté avec son frère sur la route où l'armée s'avançait, de nombreuses mules chargées de butin, de vastes chariots chargés de charpentes, dont nous verrons plus tard l'usage, avaient continué à défiler. Parmi tous ces bagages, quelques basternes fermées avaient passé devant le roi; le rideau de l'une d'elles s'était entr'ouvert, et Théodoric avait vu briller un moment le regard furtif de Sathaniel.

C'est alors qu'il s'était décidé à se montrer envers son frère tel qu'il aurait dû être véritablement avec lui, c'est alors qu'il lui prodigua les noms de vaillant, de brave, d'illustre; c'est alors qu'il l'appela son frère bien-aimé, le soutien de sa couronne, le plus cher de ses sujets, assuré qu'il était de posséder dans son camp la femme qui l'aiderait à humilier ce vaillant et à perdre ce frère chéri.

Si l'assaut projeté pour le lendemain n'avait pas été publiquement annoncé, si le prince Euric n'en eût été instruit par les félicitations de ses amis qui lui montraient le lendemain comme un jour de gloire pour lui, il n'est point douteux que Théodoric n'eût retardé cette attaque afin de trouver un moyen plausible d'éloigner son frère du camp de Narbonne; mais renvoyer ce combat ou faire partir Euric, le jour même de son arrivée, était également impossible. Théodoric accepta donc toutes les conséquences de la présence d'Euric, et, ne pouvant en éviter les dangers, il voulut au moins en recueillir les avantages.

Ainsi, quelques heures après son entrée dans le camp, Euric livra à son frère le butin qu'il avait rapporté, et le roi fit immédiatement distribuer à ses soldats la part qui lui revenait. Théodoric reçut même avec joie le secours inespéré dont Euric enrichit son armée, en lui donnant les machines de siège qui lui manquaient absolument. Ces machines, que le prince avait surprises dans le camp du comte Gilles eussent été inutiles aux Visigoths qui ignoraient l'art de les mettre en mouvement, si Euric n'avait fait prisonniers et n'avait amené avec lui les soldats romains, habitués à les défaire et à les reconstruire en peu de temps. C'étaient des béliers, des tortues, des balistes, des onagres et quantité d'autres constructions légères dont l'énumération serait trop longue à faire, car les Romains avaient poussé l'art de l'attaque des places à un degré prodigieux.

Ainsi les assiégés virent bientôt s'élever en face d'eux des tours mobiles destinées à s'approcher des remparts et à jeter sur leur sommet un pont propre à y conduire leurs ennemis. En même temps ils virent dresser les terribles béliers dont les uns, garnis à l'extrémité d'une masse de fer, ébranlent les murailles les plus épaisses, dont les autres, armés d'un trident énorme, brisent et arrachent à la fois les pierres les plus solides des fortifications.

Les Visigoths admiraient ces machines à mesure qu'elles s'élevaient devant eux, et, bien qu'ils ne comprissent pas l'usage de la plupart d'entre elles, ils demandaient sur-le-champ à les essayer contre la ville. L'ardeur et la confiance que leur avait inspirées le retour d'Euric étaient telles qu'ils considéraient déjà Narbonne comme leur proie, et qu'ils raillaient de leurs cris les assiégés dont un grand nombre assemblés sur le rempart suivaient avec inquiétude les travaux que leurs concitoyens étaient obligés d'exécuter contre eux sous la menace de leurs ennemis.

Euric, qui voulait réserver pour le lendemain l'emploi de ces machines, consentit cependant à satisfaire la curiosité des Visigoths en faisant jouer ce qu'on appelait alors un *tollenon*, et ce que nous ne pouvons appeler qu'une bascule. Elle se composait d'un mât d'une grande hauteur, porté sur un chariot et fixé sur un pivot tournant; au sommet de ce mât était emboîtée une vaste poutre transversale qui, tenue par une cheville de fer, s'élevait ou s'abaissait à volonté, comme les bras d'une balance. A l'une des extrémités de cette poutre se rattachaient des cordes retenues par des soldats; à l'extrémité opposée on suspendait, soit des crochets de fer, soit des paniers, selon l'usage que l'on voulait faire de la bascule. Ce fut de crochets qu'on l'arma en cette circonstance. Dès qu'elle fut prête, on la poussa rapidement jusqu'auprès de la muraille. Le levier transversal étant complètement abattu le long du grand mât, on ne voyait point ses crochets pendants par en bas. Dès qu'on fut à portée, les soldats tirèrent les cordes et la bascule joua; la poutre, s'abaissant d'un côté, enleva les crochets à la hauteur des murs, et un mouvement de rotation ayant été imprimé au mât qui supportait la bascule, ces crochets traînèrent rapidement sur le rempart, déchirant et saisissant ceux qu'ils pouvaient atteindre. Quelques uns furent enlevés : ces malheureux restèrent ainsi suspendus dans les airs pendant qu'on faisait retirer la machine à la grande joie des Visigoths, qui riaient de voir ainsi se débattre à une grande hauteur les soldats accrochés par le corps, ou par un membre dans lequel avait pénétré le fer des crochets. Les barbares trouvèrent cela si plaisant qu'ils les laissèrent ainsi comme un trophée dressé à la face des assiégés.

Mais si d'un côté les Visigoths possédaient, grâce à la prévoyance d'Euric, les moyens d'attaque sans lesquels ils n'eussent pu jamais entamer les remparts de Narbonne, d'un autre côté, les habitants de cette ville connaissaient l'art de détruire ces machines; et, forcés de résister à une nouvelle attaque, ils se préparèrent à une nouvelle défense. On les vit rapidement élever sur leurs remparts des bascules, des balistes, et, lorsque les Visigoths se croyaient assurés de pouvoir aborder les murailles avec leurs tours mobiles, ils s'étonnèrent d'en voir partir des nuées de flèches enflammées (96), dont quelques-unes, atteignant leur but, s'attachèrent à plusieurs de ces constructions et les dévorèrent sous leurs yeux.

C'était un spectacle tout nouveau pour ces barbares; mais ils y portaient, à vrai dire, plus de curiosité que de confiance. Ils considéraient toutes ces inventions plutôt comme un jeu que comme une chose utile. Ils comprirent pourtant de quel secours elles pouvaient être, lorsqu'ils virent agir devant eux une tortue à béliers et une catapulte.

Lorsque la tortue eut approché du mur et qu'elle commença à le battre avec une force dont ils n'avaient point d'idée, ils furent tellement étonnés qu'ils reculèrent eux-mêmes devant leur propre attaque, craignant que les murs, frappés avec cette violence, ne s'écroulassent tout à coup et ne les engloutissent sous leurs décombres. Mais bientôt, en voyant combien ce bélier puissant entamait peu ces murailles plus puissantes encore, ils reconnurent, mieux qu'ils ne l'avaient fait, combien tous leurs efforts eussent été inutiles pour les renverser, sans les machines qu'ils devaient au prince Euric.

Les effets de la baliste les étonnèrent encore plus; et lorsqu'ils virent des pierres du poids de cinq cents à six cents livres s'élever dans les airs, franchir les remparts et s'abattre dans la ville, un sentiment de pitié, si l'on peut s'exprimer ainsi, s'empara de ces hommes grossiers, en faveur de ceux qui étaient exposés à de si effroyables attaques. Et ces hommes qui, dans l'ivresse d'un assaut, eussent égorgé tous les ha-

(96) « Malleoli velut sagittæ sunt, et ubi adhæserint, quia ardentes veniunt, ibi universa conflagrant. » (*Végèce.*)

« Figurantur hac specie : sagitta est cannea, inter spiculum et arundinem, multifido ferro coagmentata, quæ in muliebris coli formam concavatur, ventre subtiliter et plurifariam latens. » (*Amm. Marcellin.*)

« Ut sic emissa lentius arcu invalido (ictu enim rapidiore extinguitur), et si hæserit usquam tenaciter cremat. » (*Amm. Marcellin.*)

bitants d'une ville, se demandèrent s'il était humain de les attaquer avec des armes si épouvantables.

Cependant la journée s'acheva au milieu de tous ces préparatifs, et chacun attendit avec impatience l'assaut du lendemain.

Il n'entre pas dans notre dessein de raconter, dans tous ses détails, le siége de la ville de Narbonne. Le peu de circonstances que nous venons de rapporter, montrent jusqu'à quel point les Romains avaient poussé l'art d'assiéger et de défendre les places, et nous pouvons certifier que la science actuelle a bien peu de secrets qui ne fussent connus à cette époque, soit qu'on voulût aborder les places par des mines et chemins couverts, soit qu'on voulût les renverser par des projectiles puissants (97).

Nous n'en montrerons donc que ce qui a un rapport direct avec les événements et les personnages que nous avons mis en scène. Nous ne suivrons pas les Visigoths dans tous les efforts qu'ils tentèrent inutilement, jusqu'au moment où le prince Euric parut au milieu d'eux, pour y exécuter une attaque d'une audace tellement inouïe qu'assiégeants et assiégés demeurèrent un moment immobiles à la contempler.

Depuis le matin, une immense tortue, traînée au pied du rempart occidental de la ville, le frappait sans relâche de son bélier et l'ébranlait malgré son épaisseur. Vainement les assiégés avaient lancé sur cette machine des pierres énormes, de l'huile enflammée ; le toit solide, et les cuirs dont elle était couverte avaient prévenu les effets du choc et de l'incendie; enfin, quelques pierres se détachèrent du sommet, et bientôt le mur, sans cesse battu à sa base, s'écroula en partie et offrit une assez large brèche à l'attaque des Visigoths; mais la partie du mur qui était restée debout, s'élevait encore à plus de vingt pieds au-dessus du sol, et les échelles que les Visigoths avaient dressées pour arriver à cette hauteur, avaient été renversées successivement.

En effet, Armand était accouru à cet endroit où le combat était le plus terrible et le plus dangereux, et l'on eût dit que son courage et sa force y tenaient facilement la place du rempart qui n'y était plus. Mais il se présenta bientôt à ce terrible combattant un adversaire digne de lui. Euric, qui jusque-là ne s'était occupé qu'à diriger les efforts des machines, parut tout à coup devant cette brèche; il ordonna qu'on en deblayât rapidement le pied, et, quand le sol fut assez dégagé de décombres pour que des hommes pussent facilement s'y tenir pressés les uns contre les autres, il fit avancer un peloton de soldats portant tous leur bouclier sur leur tête ; les plus grands se trouvant près du rempart, les plus petits en étant les plus éloignés, et ceux du dernier rang se mettant à genoux, comme pour ménager une pente douce à ce chemin en fer.

A peine furent-ils placés que les soldats d'un second peloton, disposés dans le même ordre, s'avancèrent à leur tour et montèrent sur cette plate-forme de boucliers, en portant de même leur bouclier sur leur tête. A ce spectacle inaccoutumé, les Visigoths détournèrent leur attention de l'attaque, et en donnèrent une partie à l'admiration que leur causait cette nouvelle manœuvre ; cette admiration devint si vive, qu'ils oublièrent presque le combat, quand ils virent un troisième peloton gravir les deux autres et former encore, avec ses boucliers, un troisième étage d'hommes si admirablement disposé qu'il partait du sol et s'élevait presque à la hauteur du rempart.

Toutefois ils ne pouvaient s'imaginer quels seraient les nouveaux guerriers assez intrépides pour se hasarder sur ce chemin mobile, qui semblait devoir s'écrouler sous le moindre poids qu'on voudrait y ajouter, lorsque tout à coup ils virent Euric, sa lourde épée d'une main et une javeline de l'autre, s'élancer sur cette voie d'airain. Et, pour que son audace animât encore plus par l'exemple l'audace de ses guerriers, ce fut à cheval qu'il se précipita sur ces boucliers dont le fer éclata en étincelles sous le fer des pieds de son coursier, tandis qu'il brandissait ses armes en poussant de grands cris et appelant les Visigoths à le suivre. Mais ce spectacle inouï les avait frappés d'une telle stupéfaction, qu'il arriva seul jusqu'à la hauteur de la brèche où se trouvait Armand, étonné lui-même de cette superbe témérité.

A ce moment, le prince et le Bagaude se rencontrèrent, et alors s'engagea entre eux une lutte aussi terrible par le courage et la force des deux adversaires, que par le champ extraordinaire où elle se passait. Le prince et Armand s'attaquèrent avec une fureur égale ; Euric avait sauté de son cheval qui s'était enfui avec épouvante, et ces deux hommes restèrent seuls sur cette plate-forme humaine qui semblait à chaque instant devoir les engloutir. Emportés tous deux par l'aveugle fureur du combat, tantôt le prince s'avançait jusque sur le rempart où il faisait reculer Armand ; tantôt Armand s'avançait jusque sur les boucliers des Visigoths où il faisait reculer Euric. Il y eut un moment où le combat devint si acharné, qu'ils tournèrent tous deux sur cet espace suspendu, et que ce fut Euric qui sembla défendre le rempart et Armand l'attaquer. Cependant les coups des deux ennemis parés avec adresse ou repoussés par la force de leurs armes ne suffisaient plus à leur rage. Par un même mouvement, ils jetèrent leurs épées et tentèrent l'un contre l'autre une lutte corps à corps. L'immense taille d'Armand et sa force prodigieuse devaient lui donner un grand avantage sur le prince; mais la souplesse vigoureuse de celui-ci semblait échapper aux etreintes du géant, et à plusieurs fois ils se quittèrent et se ressaisirent avec une fureur nouvelle ; enfin, dans un effort désespéré, Armand saisit de ses deux puissantes mains les poignets d'Euric et s'apprêtait à l'enlever de terre en tournant rapidement sur lui-même comme font les enfants dans leurs jeux, quand Euric, pour prévenir ce mouvement dans lequel il aurait pu être brisé contre les pierres de la muraille, appuya son pied sur la poitrine du Bagaude, et, l'attirant violemment à lui, le fit gémir sourdement sous cette furieuse pression. Un moment le Bagaude devint rouge comme s'il allait étouffer. A cet instant, ils se trouvaient tous deux en dehors des remparts, Armand du côté des Visigoths, Euric du côté de la ville. Le prince, voulant profiter de cet avantage, cria aux guerriers, dont les efforts impassibles soutenaient sur leur tête ce terrible combat, de s'éloigner de la muraille. Armand sentit trembler sous lui ce sol dont il avait oublié la mobilité dans sa rage, et, par un effort désespéré, il fit plier la force d'Euric, le ramena à lui, le saisit rapidement par le milieu du corps, et, emporté lui-même par la tortue bouclière qui reculait pas à pas, il précipita le prince dans la ville, où celui-ci disparut derrière le rempart, tandis qu'Armand, de son côté, s'abîmait et disparaissait parmi ces hommes dont le mouvement rétrograde avait disjoint le bon ordre et fait écarter les boucliers.

Depuis un moment, un silence presque religieux s'était établi autour de ce combat extraordinaire, et ce silence ne fut interrompu qu'au moment où les deux combattants disparurent. Un long cri partit à la fois des remparts et de la plaine. En les voyant tous deux demeurer prisonniers de leurs ennemis, chacun se demanda, dans son admiration pour ces deux terribles soldats, s'il y avait avantage pour lui à ne plus avoir un si redoutable ennemi, lorsqu'il perdait un si vaillant défenseur. L'issue de ce combat mit un terme à l'assaut de ce jour ; on se retira des deux parts, chacun pensant qu'il n'y avait plus rien à faire de glorieux après ce qu'avaient fait ces deux hommes, chacun inquiet sur le sort de celui qu'on lui avait enlevé et curieux de voir le prisonnier qu'il avait fait.

V. — SATHANIEL.

Cependant, après le combat, on avait conduit Armand dans la tente de Théodoric. Lorsque le Bagaude arriva, le roi, occupé à rétablir dans le camp l'ordre et la surveillance nécessaires, n'y était pas encore rentré ; du moins Armand ne parut pas en sa présence et demeura seul avec quelques chefs des Visigoths. Parmi ceux-ci se trouvaient Gandoin et son inséparable compagnon, le ministre Léon. Ces deux hommes marchaient sans cesse à côté de Théodoric ; il semblait que l'un représentât la force brutale et réfléchie de ce peuple barbare, et l'autre la prudence rusée et pleine d'arguties qu'il avait prise dans son contact avec le peuple romain. Armand, placé entre ces deux hommes, fut en butte aux menaces de l'un et aux persuasions de l'autre. Gandoin comptait l'effrayer en lui annonçant les supplices que l'oubli de son serment lui avait mérités; Léon cherchait à lui démontrer que son intérêt était plutôt lié à celui des Visigoths qu'à celui des Romains; mais la nature brute et absolue du Bagaude ne se laissait point ébranler par les fureurs du Visigoth et résistait à l'adresse du Romain. Au premier il opposait un mépris sauvage de la mort; au second, une inflexibilité de haine contre laquelle les raisonnements venaient se briser. A Gandoin il répondait :

— Ne m'as-tu pas vu combattre, et penses-tu que celui qui a tant de fois et si joyeusement exposé sa vie, pour vous arracher une victoire sur ses anciens ennemis, penses-tu que celui-là ne vous donnera pas tout son sang pour vous enlever la gloire de l'avoir fait trembler? crois-tu que celui qui t'eût broyé s'il t'eût rencontré dans le choc du combat, pliera facilement sous ta main; toi qui veux me faire pâlir, tu pâlirais donc si je te menaçais? Tu souris, pourquoi donc? penses-tu que je ne te vaille pas? S'il faut que je meure, je mourrai, et je vous laisserai le soin de prouver, en ordonnant mon supplice, ce que je dis depuis longtemps et ce que je vous répète en face : c'est que n'ayant pas un guerrier capable de lutter contre le Bagaude Armand, vous avez chargé vos bourreaux du soin de le vaincre. En effet, n'est-ce pas là toute la gloire des Visigoths? Ils se disent les vainqueurs de l'Italie et de la Gaule; mais depuis quand la victoire est-elle un honneur, lorsqu'elle n'a rencontré pour combattre que des femmes ou des enfants? et comptes-tu pour autre chose tout ce ramassis d'esclaves et de stipendiaires que Rome oppose maintenant à ses ennemis?

Et comme Gandoin, irrité de ces paroles insolentes, le menaçait encore avec plus de colère en l'accablant d'outrages, Armand se posa devant lui les deux bras croisés, et lui dit en le regardant en face :

— Tu es donc bien sûr que ton roi me condamnera; tu es donc bien sûr qu'aucun supplice ne manquera à ma mort?

— Je te le jure, répondit Gandoin emporté par sa fureur.

— Ainsi donc, reprit le Bagaude, on ne m'épargnera aucune torture ni aucun outrage?

— Aucune torture, dit Gandoin.

— Eh bien! s'écria Armand soudainement, en s'élançant sur le vieux guerrier et l'entourant de ses bras nerveux, eh bien! puisque je n'ai à craindre rien de plus épouvantable que ce que tu me promets, j'ai

(97) On trouvera, à la fin de ce volume, la description de la plupart des machines et des moyens employés dans un siége régulier.

bien envie de me donner la satisfaction de te briser le crâne ; je n'en souffrirai pas plus pour cela et je me serai vengé par avance de tes injures.

A cette attaque imprévue, à cette menace que rien ne pouvait empêcher Armand d'exécuter à l'instant même, Gandoin pâlit, malgré son courage connu. En sentant autour de ses reins cette étreinte de fer, qui pouvait l'anéantir tout d'un coup, Gandoin se mit à trembler et laissa échapper un cri d'angoisse et de désespoir.

Aussitôt Armand ouvrit ses bras et repoussa le Visigoth loin de lui ; puis, avec ce ricanement féroce qui était la plus haute expression de son mépris, il dit au Visigoth :

— Lâche! lâche! tu as été un instant entre mes mains comme je vais être bientôt entre celles de vos bourreaux, et tu as pâli et tremblé devant tous tes frères ; qu'ils s'en souviennent maintenant et qu'ils jugent du courage de celui qui insulte un captif.

— Misérable! s'écria Gandoin, j'ai combattu vingt ans.

— Oui, reprit Armand en l'interrompant, et tu n'as pas eu peur du combat; mais tu viens d'avoir peur de la mort. Tu as le courage d'une bête fauve, mais tu n'as pas celui d'un homme.

Après cette scène, Armand s'était retourné vers Léon et lui avait dit :

— Quant à toi, Romain, tu me proposes de me vendre comme tu t'es vendu ; je ne le veux pas, je te l'ai déjà dit, et cependant je pourrais le faire avec plus d'honneur que toi ; car, en servant les Visigoths, mes ennemis, je m'armerais encore contre des ennemis. En choisissant entre eux et les Romains, je n'ai pas fait comme toi, je n'ai pas trahi les miens, je n'ai pas abandonné mon pays, j'ai aidé ceux que je méprisais le plus à faire du mal à ceux que je haïssais davantage ; laisse-moi donc aussi en repos et ne m'offre plus un marché que je ne tiendrais pas, tu le sais bien, puisque j'en ai déjà accepté un à Toulouse, et que dès que j'ai pu le rompre, je l'ai rompu ; si tu l'as oublié, ton maître s'en souviendra, et je l'attends pour qu'il décide de mon sort.

Comme il achevait de parler ainsi, Théodoric entrait dans la tente. Il avait l'air sombre et mécontent, et, contre son ordinaire, il traversa les rangs de ses guerriers sans les saluer ni leur adresser la parole ; seulement il murmurait tout bas avec colère :

— Sa volonté !..... il ose m'imposer sa volonté !

Personne n'osait interroger le roi, lorsqu'il s'écria avec violence :

— Oh ! mon frère! mon frère! bénissez votre captivité, car je jure qu'une telle insolence ne peut pas rester sans châtiment.

— Qu'est-ce donc? s'écrièrent quelques personnes en s'approchant de Théodoric.

— Écoutez, répondit-il : voici un message qu'une flèche lancée du haut des murs de Narbonne est venue m'apporter.

Il s'arrêta un moment, et lut les mots suivants écrits sur une bande de parchemin:

« Si nos lois guerrières ne sont pas complétement méprisées, le Bagaude Armand est mon prisonnier; s'il est mon prisonnier, il m'appartient, et je ne veux pas qu'on dispose de sa vie ou de sa liberté, avant que moi-même je l'aie condamné à la mort ou à l'esclavage. »

— Il a raison, dit Armand, et, comme il m'appartient aussi bien que je lui appartiens, j'ordonnerai de lui ce qu'il ordonnera de moi.

— A la condition, sans doute, répondit le roi, que tu pourras transmettre aux tiens ta volonté?

— Et nul obstacle ne m'en empêchera, dit Armand avec insolence.

— C'est ce que nous verrons, repartit Théodoric.

— C'est ce dont tu peux être assuré, dit le Bagaude. L'intervalle qui séparera ma mort de celle de ton frère n'occupera pas plus de temps que cette flèche n'en a mis à t'apporter son message; et, si tu étais prudent, tu comprendrais que peut-être ne prend-il tant de soins de mes jours que parce que les siens y sont attachés.

Cette réponse d'Armand émut singulièrement tous les guerriers visigoths qui se trouvaient dans la tente ; la plupart n'avaient point approuvé la féroce brutalité de Gandoin; ils s'étaient indignés des menaces odieuses faites à un prisonnier sans défense et ils avaient applaudi en eux-mêmes à la manière dont il s'en était vengé. Mais quand, à cet intérêt que leur ennemi leur avait inspiré, vint se joindre l'intérêt du salut du prince Euric, chacun montra qu'il regarderait non-seulement comme une lâcheté envers Armand toute violence exercée contre lui, mais encore comme un assassinat du roi sur son frère, toute condamnation prononcée contre le Bagaude, condamnation qui retomberait sur le vaillant guerrier qui avait ramené l'espérance dans le camp des Visigoths. Chacun dit hautement qu'Euric avait raison de considérer Armand comme son prisonnier, et Théodoric fut obligé de céder à cette manifestation générale de la volonté de tous ses chefs.

— Soit, dit-il, qu'il vive ; mais puisque vous avez si justement décidé qu'il n'était pas mon prisonnier, qu'il aille dans la tente de celui dont il est le captif; je ne veux pas, si quelque malheur lui arrive, que les soupçons de personne m'en rendent responsable ; je ne veux pas que l'on puisse dire que le roi Théodoric, qui a pardonné à son frère lorsqu'il avait de justes motifs de le punir, l'a indirectement frappé quand il venait d'en recevoir de si importants services.

Aussitôt, et sur son ordre, Armand quitta la tente royale et fut conduit à celle du prince Euric, située à l'extrémité du camp et à l'endroit le plus rapproché du rempart, poste le plus dangereux et le plus exposé aux sorties des assiégés.

Dès qu'Armand fut sorti, le roi donna l'ordre à tous les gardinges de tenir leurs soldats prêts à marcher au premier signal, soit que ce signal leur arrivât vers la fin du jour qui n'était pas trop éloignée, soit qu'ils le reçussent au milieu de la nuit, soit qu'il fût retardé jusqu'au lendemain matin. Ces ordres une fois donnés, Théodoric demeura seul avec ses deux confidents assidus, Léon et Gandoin, et le Romain, étonné de la facilité avec laquelle Théodoric avait cédé au vœu presque mutiné de ses guerriers, lui dit d'un air mécontent :

— Ainsi tu livres ton plus redoutable ennemi parmi les Romains à ton plus redoutable ennemi parmi les Visigoths, et cela parce qu'un message de ton frère te l'ordonne, et que l'insubordination de ton armée te soumet aux ordres de ton frère !

Il est difficile de peindre l'expression qui anima le visage de Théodoric à ce reproche de Léon : un rire triste et comme honteux de se reproduire agita ses lèvres, une joie pauvre et humiliée d'elle-même parut sur son visage, et il répondit d'une voix si basse qu'elle semblait jeter un voile sur ses propres paroles, d'un ton si sombre qu'il semblait répudier le triomphe qu'il venait de remporter :

— J'obéis à un ordre qui me sert, je cède à une insubordination que j'ai fait naître, et je livre le plus mortel ennemi d'Euric, parmi les Romains, à son plus mortel ennemi parmi les Visigoths : je livre Armand à Sathaniel.

— Et dans quel but? dit Léon.

— Penses-tu, reprit Théodoric, avec un accent d'amer désespoir ; penses-tu que je veuille attendre qu'on m'ait fait proposer un échange d'Armand et d'Euric, qu'il faudra que j'accepte? penses-tu que je laisse rentrer mon frère dans ce camp pour que, plus heureux demain qu'aujourd'hui, il s'empare de Narbonne et ne me laisse que la honte d'y suivre le vainqueur? Non, non, Narbonne sera à moi sans qu'on puisse dire qu'Euric a participé à sa conquête, sans qu'on puisse cependant m'accuser d'avoir abandonné mon frère.

— Es-tu sûr de réussir ? dit Gandoin.

— Comme l'on est sûr de tout ce qui n'est pas encore achevé : je l'espère ; mais cette espérance m'a été donnée par une femme à qui jamais n'a manqué le succès de ce qu'elle a voulu.

— Pourquoi donc alors cette tristesse ? reprit Gandoin ; pourquoi ce découragement dans ton accent, ces larmes de rage dans tes yeux ?

— Oh ! c'est que je suis fatigué de la contrainte que je m'impose, c'est que je suis honteux du chemin dans lequel je marche ; c'est que je jetterais plutôt dans la fange mon manteau de roi que de m'y traîner moi-même pour le garder sur mes épaules. Ne vois-tu pas qu'au milieu de l'admiration de mon armée pour les prodiges de valeur de mon frère, il a fallu que j'eusse l'air de me faire imposer l'envoi d'Armand dans sa tente pour qu'on ne soupçonnât pas de ma part une trahison contre lui? Et c'est un mois après avoir accordé son pardon à un rebelle, que les miens m'en font un ennemi et un rival. Ah ! tu le vois maintenant, quand je te disais qu'Euric n'était pas le voluptueux et le débauché que tu pensais, j'avais raison, n'est-ce pas? Tu l'as vu, l'habile politique, affectant la modestie jusqu'à te séduire toi-même ; tu l'as vu, le soldat terrible, révélant un courage qui nous a tous épouvantés ; j'avais raison de te le dire : donne-lui de l'air, et l'aigle déploiera ses ailes et ses serres.

— Et j'avais raison aussi, s'écria Gandoin, quand je te disais que tu devais enfin te faire justice !

— Oui, oui, reprit Théodoric avec une colère qui agitait convulsivement ses membres ; oui, je le punirai, oui. Ah ! ce n'est pas assez d'avoir conspiré contre ma vie, c'est contre ma gloire qu'il s'arme aujourd'hui. Ce crime-là je ne te le pardonnerai pas, mon noble frère ; tu m'as appris que j'avais eu tort de ne pas te punir, je t'apprendrai que tu as eu tort de ne pas m'assassiner.

— Enfin, s'écria Gandoin, tu ressens donc les injures en roi ?

— Oui, s'écria Théodoric, je le mettrai si bas dans l'opinion des hommes, qu'il n'y aura ni courage ni vertu qui puisse le relever.

— Roi, roi, reprit Gandoin, il n'y a que la tombe dont on ne se relève pas.

Ce mot fut à peine prononcé qu'il sembla briser toute la colère de Théodoric. Le sombre abattement qui le prenait toutes les fois que ce conseil lui était donné, s'empara aussitôt de lui, et il répondit douloureusement à Gandoin :

— On se relève de la tombe, Gandoin. Le remords est puissant comme Dieu dont il émane, il ressuscite les morts, il les fait marcher parmi les vivants et s'asseoir au chevet des coupables ! Oh ! tu ne sais pas ce que c'est que d'avoir tué son frère, et cependant tu devrais te douter que Dieu ne pardonne pas un tel crime ; car lui seul a pu t'inspirer cette funeste persistance à me demander la tête d'Euric, afin que tes paroles ne me laissent pas oublier un moment la mort de Thorismond ; et pourtant je t'ai toujours répondu que je ne le voulais pas ; et pourtant, si une main implacable ne te poussait, tu aurais pu m'épargner bien des fois cet horrible conseil... Je ne t'en veux pas, tu obéis le jour au pouvoir ennemi qui me déchire la nuit, tu retournes dans la blessure le fer que le spectre y a laissé. Oh ! Gandoin, Gandoin ! je suis bien las de lutter.

Théodoric tomba sur un siége, la poitrine haletante, le visage défait, et le dur Visigoth, interdit à cette soudaine transition de la colère à l'accablement, répondit avec plus d'embarras que d'humeur :

— Pardonne-moi, Théodoric, mais en te voyant si irrité, j'avais cru que tu avais enfin dominé de vaines terreurs, j'avais cru que tu étais décidé....

— A tuer mon frère ! s'écria Théodoric en se levant pâle de rage et de terreur... vas-tu me le répéter encore? Tu veux que je tue mon frère..... eh bien ! est-ce que je ne l'ai pas déjà tué? Veux-tu que je te le montre?... il va venir tout à l'heure ici, dès que je serai seul ; il va venir avec son escabelle sous le bras ; il s'assiéra là, il attachera sur moi des yeux qu'on ne peut pas éviter, puis il se mettra à rire en grinçant les dents, et il me criera d'une voix âcre et insolente : — Assassin !... assassin ! lâche assassin !... — J'ai voulu le tuer, ce fantôme, j'ai combattu contre lui, je lui ai plongé mon épée dans le sein, et il reculait devant moi sans que je pusse lui faire une blessure, et à chaque coup que je lui portais il riait plus fort et me disait d'une voix plus froide et plus âcre : — Il n'y a plus de sang, il n'y en a plus, assassin... assassin... assassin !.... — Oh ! si je savais qu'Euric dût souffrir ce que je souffre, si je devais lui apporter de l'enfer les tortures que m'apporte Thorismond, je recevrais la mort avec joie, je lui ouvrirais ma tente, je lui découvrirais ma poitrine nue !

— N'est-ce pas ce que tu fais, reprit Gandoin, et penses-tu que tes ruses ne deviendront pas enfin insuffisantes contre un ennemi qui t'attaque l'épée haute? Mais je ne dis plus rien : c'est ta volonté. Quand Euric sera roi, et il le sera, ce n'est pas ainsi qu'il combattra ses ennemis, s'il en a.

— Oh ! dit Théodoric, je lui en garde un qui lui sera plus redoutable que lui-même ne me l'a jamais été. Le jour où Euric mettra le pied sur le trône, Firmin aura la main sur le sceptre, et alors ils se disputeront le sceptre et le trône; mais ne prévoyons point de tels malheurs ! Que Sathaniel tienne sa parole, et je tiendrai celle que je lui ai donnée, et tu verras alors quel est le plus habile d'Euric ou de moi. Maintenant, suis-moi, pour que je m'assure que chacun est à son poste et à ses armes.

Sortant de la tente avec Gandoin, il laissa Léon à ses occupations habituelles.

Pendant ce temps, Armand avait été conduit dans la tente d'Euric. Pour ces peuples conquérants, qui promenaient leur fortune d'une extrémité de l'Europe à l'autre, la tente était la véritable demeure de la vie ; et, comme tout ce qui dans les habitudes humaines est d'un besoin journalier, la tente avait été portée chez ce peuple nomade, à un degré de luxe et de commodité que les peuples stationnaires ignoraient autrefois et ignorent encore, malgré leur civilisation supérieure. Ainsi donc la tente d'Euric, comme celles de la plupart des nobles visigoths, était distribuée en plusieurs chambres séparées par des toiles qui leur servaient de cloison.

Quand Armand fut introduit dans celle du prince, il s'étonna de sa richesse. Amené au centre de cette espèce de palais d'étoffe, il éprouva une crainte singulière. Laissé seul dans la chambre qui occupait le milieu de cette demeure, il regarda d'un air inquiet ces voiles qui lui défendaient de voir ce qu'il pouvait tenter pour son salut, et lui cachaient la surveillance dont il était sans doute entouré.

Dans un cachot de pierre, l'homme qui eût voulu le frapper eût été obligé d'entrer et de se faire voir ; et, à son premier geste, Armand eût deviné si cet homme apportait la mort, et il eût compris s'il fallait s'y résigner ou s'en défendre. Mais, dans cette prison de toile, une flèche pouvait traverser ce fin tissu de pourpre et le frapper d'une manière invisible. Lui-même, s'il essayait de sortir, courait risque de se heurter à des pointes de glaives hérissées autour de lui, ou de se prendre à des piéges qu'il ne voyait pas. Il s'assit donc immobile au milieu de l'enceinte, prêtant l'oreille au moindre bruit, épiant la plus légère ondulation de ces voiles qui l'emprisonnaient. Bientôt il entendit à côté de lui de profonds soupirs. De temps en temps quelques plaintes mal retenues se mêlaient à des sanglots, et Armand jugea qu'il était auprès d'un malheureux qui n'avait pas, comme lui, pour supporter son infortune, un cœur de fer et une âme inaccessible à la crainte. Toutefois la position d'Armand était assez grave pour qu'il n'eût point de pitié à donner aux souffrances d'un être inconnu, et il allait revenir à ses propres réflexions, lorsqu'il fut retenu tout à coup par le son d'une voix dont l'accent le surprit comme une harmonie qu'il n'avait jamais entendue.

— Hélas ! disait cette voix, toi que mon époux a chargé de veiller sur moi, si toute pitié n'est pas éteinte dans ton cœur, laisse-moi seule un moment, je t'en supplie; le plus malheureux prisonnier a du moins une liberté qu'on me refuse à moi, l'épouse d'un prince; il a la liberté de pleurer sans qu'un regard curieux vienne compter ses larmes, sans qu'une oreille avide recueille les plaintes qui lui échappent.

A la voix harmonieuse qui avait prononcé ces paroles, répondit une voix âcre et discordante :

— Non, Sathaniel, je ne te laisserai pas seule ; je n'ignore pas le pouvoir que tu as d'évoquer les magiques esprits de ton pays, mais je sais aussi que ce pouvoir ne peut s'exercer que dans la solitude, et c'est pour cela que je resterai à tes côtés

— Ne sais-tu pas qu'Euric m'a enlevé le talisman qui me rendait si puissante? Ne sais-tu pas que c'est à ce talisman seul qu'il a dû de pouvoir résister à ce vaillant et beau guerrier qu'il a combattu ce matin? Ne sais-tu pas que je ne suis plus aujourd'hui qu'une femme comme les autres, sans force pour me défendre, sans pouvoir pour commander?

A ces singulières paroles, Armand écouta avec plus d'attention. Armand était, comme tous les hommes ignorants, facile aux idées de superstition qui avaient cours autour de lui ; sans doute sa nature, rebelle à toute volonté et à toute séduction étrangères, eût refusé celles qu'on eût voulu lui donner; mais il écouta sans défiance un entretien auquel il devait se croire étranger ; et son imagination, ou plutôt sa bonne foi, qui ne s'était encore usée dans les déceptions d'aucune passion, s'alluma à ces étranges paroles de talisman et d'esprits magiques. Une vive curiosité s'empara de lui, et il se rapprocha du voile qui le séparait des deux interlocuteurs.

La voix de Sathaniel, plus touchante, plus triste et plus harmonieuse encore, continuait doucement :

— Reste donc, puisque ton maître et le mien le veut ainsi; mais, si je ne puis me livrer aux tristes pensées qui me déchirent, fais au moins que quelque chose vienne m'en distraire. Appelle un esclave pour qu'il me chante quelques vers, ou donne-moi une lyre pour que moi-même je fasse parler à mes côtés une voix qui me comprenne et qui me réponde.

— Il n'y a dans la tente de ton époux, répondit Éros, ni esclave qui sache chanter, ni lyre pour accompagner tes chants ; cependant, si tu veux, je puis satisfaire une part de tes désirs et je te dirai quelques récits de nos poëtes.

— Parle, répondit Sathaniel : j'aime mieux encore écouter leurs mensonges consolants que d'entendre le cri désespéré qui se plaint dans mon cœur.

Déjà Armand avait perdu une part de sa curiosité, et c'est à peine s'il donnait à l'entretien d'Éros et de Sathaniel ce reste d'attention que l'on accorde à toute chose que l'on a commencé à écouter, lorsque l'eunuque reprit, en donnant à ses paroles un accent cadencé, qui faisait de son débit un chant particulier :

« Nisus était roi de Mégare, et Mégare était une ville puissante ; elle ne redoutait rien de la fureur de ses ennemis, car le destin avait décidé qu'elle demeurerait imprenable tant que Nisus ne perdrait point un cheveu rouge mêlé à sa blanche chevelure ; mais Nisus avait une fille qui, faite pour inspirer au maître des dieux lui-même un puissant amour, éprouvait un amour coupable pour un des plus implacables ennemis de son père. En effet, Scylla, ainsi se nommait la fille de Nisus, avait vu du haut des remparts de Mégare le jeune Minos ; elle l'avait remarqué parmi tous les Grecs qui assiégeaient la ville de son père ; elle avait d'abord admiré sa beauté et sa grâce digne d'Apollon ; sa légèreté, qui eût laissé bien loin derrière elle la légèreté de Mercure ; elle avait admiré sa force et son courage lorsqu'il combattait seul contre des bataillons entiers de Mégariens, et souvent elle l'avait suivi des yeux lorsqu'il se plaisait à dompter dans la plaine quatre chevaux ardents qu'il faisait obéir ensemble. Bientôt un amour dont elle ne fut plus la maîtresse naquit de cette admiration, et bientôt un projet coupable naquit de cet amour... »

Pour l'ignorance d'Armand, cette fable bien connue avait tout le charme de la nouveauté, et il éprouvait déjà quelque intérêt à l'entendre, lorsque la voix de Sathaniel vint l'interrompre tout à coup avec une émotion si vive, qu'elle fit tressaillir le Bagaude.

— Pourquoi me dis-tu cette histoire ? s'écria-t-elle, je la sais depuis longtemps ; je sais de quel amour brûla la malheureuse Scylla ; je sais comment, dans la nuit, elle s'introduisit près de la couche où dormait son père ; comment elle lui coupa le cheveu fatal d'où dépendait la destinée de sa ville, et comment elle l'envoya au vaillant Minos.

— Pourquoi, si tu la connais si bien, reprit l'eunuque d'une voix insolente, t'a-t-elle donc émue à ce point ?

— Je ne sais, dit Sathaniel, je ne sais ; mais cette histoire me déplaît, choisis-en une autre.

— Ton époux me l'a défendu, répliqua Éros.

— Mon époux ! s'écria Sathaniel d'une voix alarmée.

— Ne reconnais-tu pas, répondit l'eunuque, les soins d'Euric à t'entretenir des choses qui te sont agréables ? il sait par moi de quel œil curieux tu as suivi les combats du Bagaude Armand : Scylla n'était pas plus attentive à épier les actions du roi Minos que tu ne l'as été pendant deux jours à admirer la beauté de ce soldat mercenaire ; seulement l'objet de tes vœux était sur les remparts, et toi dans la plaine ; seulement tu n'avais pas de ville à lui livrer ni de talisman à détruire, car tu l'eusses fait, Sathaniel, tu l'eusses fait pour obtenir son amour, tant il est déjà maître du tien.

A cette singulière découverte, la surprise d'Armand fut extrême : soldat sauvage, occupé sans cesse de ses dangers ou de ses entreprises, jamais sa pensée ne s'était arrêtée sur une femme, soit pour l'aimer, et encore moins pour en être aimé. Cette virginité du cœur d'un homme à qui sans doute les occasions n'avaient pas manqué de satisfaire ses désirs parmi les femmes grossières, cette virginité de son cœur devait faire supposer une certaine noblesse dans ses sentiments. S'il avait souvent détourné les yeux avec dégoût des plaisirs

brutaux de ses soldats, ce n'était pas sans doute insensibilité ou vertu, c'est qu'il n'avait pas rencontré une femme qui eût éveillé la passion amoureuse que tout homme porte en lui.

Il s'étonna donc à ces mots d'amour prononcés à son sujet ; ils ne charmèrent point sa vanité et ne touchèrent point son cœur, car l'enveloppe en était trop rude et trop inculte pour être percée si facilement ; mais, par un sentiment qu'il nous est difficile de mieux exprimer, il écouta Sathaniel, la main sur son propre cœur ; il l'écouta pour l'entendre et pour observer sur lui-même l'effet de ses paroles. Il se surprit dans le cœur une émotion qu'il ne connaissait pas ; et comme il arrive de nos jours à un homme qui touche pour la première fois une machine électrique, et qui renouvelle ce contact pour en étudier l'effet, Armand attendit la parole de Sathaniel pour éprouver si elle le troublerait encore. Il lui sembla que, derrière ce voile, il y avait toute une vie qu'il ignorait, il lui sembla que, derrière ce voile, se cachait un flambeau qui devait éclairer le monde d'un autre jour que celui qu'il avait vu ; enfin sa curiosité devint avide et tremblante.

Cependant Sathaniel n'avait point répondu à l'accusation de l'eunuque, et Armand pouvait seulement entendre qu'elle pleurait.

— Pourquoi donc pleures-tu? reprit Éros ; ne suis-je pas un esclave bien fidèle et bien complaisant? et, selon les préceptes d'Ovide, ne suis-je pas habile à te flatter en te parlant de celui que tu aimes ?

— Oh! que Dieu te maudisse ! répondit Sathaniel avec force, que Dieu te maudisse pour ce que tu viens de dire!

— Oserais-tu nier, repartit Éros, que tu aimes cet homme? N'as-tu pas fait éclater assez de douleur lorsque tu as appris qu'il était notre prisonnier? N'as-tu pas dit imprudemment que, si Euric ne t'avait pas enlevé ton talisman, tu aurais bientôt arraché Armand de nos mains?

— Tu m'as entendue? répondit Sathaniel avec effroi.

— Ton époux ne m'a-t-il pas ordonné de tout entendre?

Les larmes de Sathaniel parurent redoubler, et Armand, agité des sentiments les plus divers, se sentit enchaîné malgré lui à écouter cet entretien où l'on parlait d'amour, de pouvoir magique, et dans lequel il croyait entrevoir une espérance de salut.

— Eh bien ! reprit Éros, tu ne réponds plus, Sathaniel, et cependant j'ai de tristes nouvelles à t'apprendre : il périra, le beau soldat que tu aimes, il périra dans des tortures épouvantables et que tout ton pouvoir ne pourra lui épargner.

— Oh ! reprit Sathaniel, il n'appartenait qu'à Euric d'ordonner un pareil supplice, lui qui n'a résisté à ce héros que grâce à la puissance surnaturelle que lui a donnée mon anneau ; il doit avoir hâte de faire disparaître du monde un homme qui prouverait bientôt combien il lui est supérieur par la force et par le courage. Et ce supplice, quand donc aura-t-il lieu?

— Demain au point du jour.

— Ils ne l'oseront pas, reprit Sathaniel ; ils penseront que les Bagaudes de Narbonne pourraient rendre au prince Euric les tortures infligées à leur roi.

— Tu as raison, reprit l'eunuque ; mais il faudrait pour cela que Narbonne fût encore demain au pouvoir des Bagaudes et que le comte Agrippin ne nous eût pas livré la ville au milieu de la nuit qui va venir.

A cette parole, Armand oublia tout ce qu'il avait entendu, et dominé par la pensée de cette trahison, il déchira le voile qui le séparait de Sathaniel et de l'eunuque, et s'écria avec violence en paraissant à leurs yeux :

— Es-tu sûr de ce que tu dis, esclave ? es-tu sûr de cette lâcheté du comte Agrippin !

Éros recula épouvanté devant le Bagaude ; et Sathaniel, se levant soudainement du lit où elle était couchée, demeura immobile devant lui en le contemplant avec un regard où vibraient une joie tremblante et une admiration mêlée de terreur. Puis aussitôt, tombant aux genoux d'Armand, elle lui dit, comme un enfant qui a peur :

— Oh ! ce n'est pas moi qui ai espéré ta mort : noble Armand, ne me punis pas du mal qu'on veut te faire.

Armand baissa ses yeux sur cette femme à genoux, dont les cheveux noirs et luisants comme le plumage du corbeau se déroulaient sur ses blanches épaules : il put contempler, tremblante et humiliée devant lui, cette fière beauté dont la renommée l'avait si souvent entretenu, comme d'une de ces merveilles qu'il ne lui était pas donné de connaître. Cette femme, à laquelle il n'avait pris aucun intérêt, parce qu'elle était tellement séparée de lui que rien au monde ne semblait pouvoir l'en rapprocher, cette femme était là, à ses pieds.

Armand la regardait sans croire à ce qu'il voyait ; il éprouvait ce sentiment indéfinissable d'un homme qui a passé vingt fois devant la porte d'un palais et qui n'y a pas jeté un regard curieux , parce qu'il sait que rien ne peut abaisser les obstacles qui l'en éloignent, et qui se voit soudainement transporté au sein de cette demeure avec cette pensée dans l'esprit : si je voulais, elle serait à moi.

Ainsi Armand contemplait longuement Sathaniel ; il avait peur de lui parler ; pour la première fois il sentit que sa main était trop rude pour la tendre à cette femme si délicatement belle ; pour la première fois il eût voulu adoucir cette voix puissante et cette parole farouche avec laquelle il commandait aux siens ; il trembla de la blesser en la touchant ou en la consolant ; et lorsqu'enfin, averti par l'immobilité de Sathaniel et par le silence qui régnait autour de lui, que la maîtresse et l'esclave attendaient l'arrêt qu'il allait prononcer, il fit un violent effort sur lui-même pour dire ces seuls mots :

— Je ne suis point un barbare.

Sathaniel se releva ; elle n'eût pas compris, dans la réponse d'Armand, que déjà il s'excusait de l'avoir épouvantée, qu'elle eût deviné, dans l'émotion de sa voix, que cet homme lui appartenait. Elle se releva donc d'un air timide et alla s'asseoir humblement sur le bord du lit qu'elle venait de quitter. Peut-être si Armand eût su de quelles paroles se servir pour parler à cette femme, il eût oublié l'eunuque qui tremblait à côté de lui ; mais l'embarras du Bagaude le ramena à une autre pensée, et, ayant détourné ses yeux de Sathaniel, il les porta sur Éros et lui dit brusquement :

— Ce que tu viens d'annoncer à ta maîtresse est-il vrai ? le comte Agrippin doit-il livrer aux Visigoths la ville de Narbonne, et mon supplice doit-il être le prix de cette trahison ?

— Hélas! repartit l'esclave, plus tremblant encore, j'ai répété ce que j'ai entendu dire à un muletier qui sert d'intermédiaire entre le comte Agrippin et le roi.

— Un muletier de la montagne? dit Armand, en paraissant réfléchir, c'est possible. Je l'ai vu un jour à la porte du comte Agrippin ; et depuis ce temps, il est souvent entré dans la ville et en est sorti sous prétexte d'y introduire des provisions. Souvent j'ai admiré l'habileté avec laquelle il échappait aux Visigoths, tandis que c'était une trahison. Mais ne sait-il pas, lui qui nous a souvent rencontrés dans nos montagnes, que ce n'est pas la distance qui me sépare de Narbonne qui peut m'empêcher d'y transmettre mes ordres ? Ne sait-il pas qu'il doit y avoir plus d'un de mes soldats attendant autour du camp un cri qui peut s'en élever, et qui, volant de voix en voix jusqu'aux remparts où veillent les miens, leur porterait à l'instant même l'ordre de massacrer leur prisonnier.

— Oh ! reprit vivement Sathaniel, ne pousse pas ce cri, n'essaie pas de donner la mort à mon époux, c'est alors qu'il ne te pardonnerait plus.

— Le défends-tu donc, dit Armand, pour le bonheur qu'il te donne ?

— C'est mon devoir, répondit Sathaniel en levant au ciel ses yeux pleins de larmes, quoiqu'il soit maintenant à l'abri de tous les dangers que tu peux lui susciter.

— Et c'est mon devoir, à moi, dit Armand, de sauver la ville de Narbonne.

— Tu ne la sauveras pas ainsi ; la trahison du comte Agrippin livrera-t-elle moins la ville aux Visigoths? et les coups de tes soldats n'atteindront point Euric.

— Je ne sais, dit Armand, si je ne pourrai prévenir la trahison d'Agrippin ; mais je suis sûr que du moins je me vengerai par avance du supplice qui m'attend ici. Je connais la fidélité de mes soldats.

— Mais tu ne connais pas le pouvoir qui protége mon époux.

— Quel qu'il soit, il serait inutile, car mes Bagaudes ne sont pas hommes à s'arrêter devant le seuil d'une église.

Sathaniel se tut devant cette obstination d'Armand, et, changeant aussitôt d'expression, elle lui dit d'une voix pleine de larmes et en jetant sur lui un regard qui donna à ses paroles l'accent d'une prière passionnée :

— Mais voulez-vous donc mourir?

— Il faut bien que je m'y résigne, répondit Armand en poussant un profond soupir, car je ne vois rien au monde qui puisse me sauver.

— Ah! je l'aurais pu, moi! s'écria Sathaniel avec une expression d'amers regrets.

— Toi, dit Armand, en la contemplant pendant qu'elle baissait son front et semblait le cacher devant l'aveu qu'elle venait de faire; oui, dit-il, tu l'aurais pu, n'est-ce pas? grâce à ce talisman que t'a enlevé ton époux et qui a fait que nous sommes tous deux ses esclaves.

— Et je le puis encore ! reprit Sathaniel comme inspirée par une pensée soudaine, si cet homme.... ajouta-t-elle en montrant Éros.

Elle n'avait pas prononcé cette parole, qu'Armand étendit sa large main sur la tête de l'eunuque tremblant. Ce geste muet semblait dire que Sathaniel n'avait qu'un mot à prononcer pour que ce misérable ne fût plus un obstacle à ses projets.

— Non, reprit Sathaniel, lui seul peut me faire sortir de ce camp, lui seul a dans cette tente le pouvoir absolu qui fermera les yeux de tous les esclaves qui l'habitent. Ils n'obéiraient pas plus aveuglément à mon époux qu'à celui qu'il leur a laissé pour maître ; et si, quand la nuit sera venue, tu peux le forcer à dire à tout ce qui nous entoure qu'Euric a ordonné qu'on te rende la liberté, nous n'aurons plus à tromper que la surveillance des Visigoths qui gardent les issues de notre camp.

Aussitôt Armand se retourna vers Éros, et lui dit lentement, comme pour bien lui faire comprendre la portée de ses paroles :

— Écoute bien ceci : de la tente où nous sommes je puis ordonner la mort de ton maître. Voici déjà la nuit qui vient; dans une heure elle sera assez obscure pour cacher ma fuite ; jusqu'à ce moment, tu seras à côté de nous, tu y resteras attaché de manière à ne pouvoir

aller avertir personne de nos projets. Quand l'heure sera arrivée de tenter la fuite, tu me guideras hors de cette tente et hors de ce camp, et, en me sauvant, tu sauveras ton maître. Si tu résistes, ou si tu hésites, je briserai ta tête entre mes mains, et je pousserai sur ton cadavre le cri de la condamnation d'Euric. Maintenant, choisis, et considère si tu resteras plus fidèle à ton maître en le sauvant qu'en lui gardant son prisonnier.

Puis, sans attendre la réponse d'Eros, il lui lia les pieds et les mains, et le laissa dans un coin de la tente où il pouvait le surveiller du regard.

Ce que venait de faire le Bagaude Armand allait à sa nature grossière, hardie, et qui en présence d'un danger avait toute l'adresse et toute la résolution nécessaires pour échapper; mais il lui restait une heure à passer avec Sathaniel, une heure durant laquelle il demeurait, à vrai dire, seul vis-à-vis de cette femme, dont il avait entendu de si étranges paroles et à l'amour de laquelle il devait croire. Son embarras le reprit, et il resta un moment à la considérer, tandis que, muette et les yeux baissés, elle semblait attendre que celui qu'elle voulait sauver daignât lui adresser une parole.

Toutefois le service qu'elle avait espéré rendre à Armand était un sujet trop naturel d'entretien pour qu'il ne l'abordât pas facilement. Il s'approcha d'elle avec un sentiment de timidité qui fit sourire l'eunuque, étonné de voir cet homme si puissant trembler devant cette femme si faible; il s'approcha d'elle et lui dit :

— Pardonne-moi, si je ne témoigne pas comme je le devrais ma reconnaissance; je ne sais point l'art des paroles flatteuses; mais je puis donner mon sang et ma vie à qui a protégé mon sang et ma vie. Si je ne me suis pas trompé dans ce que j'ai cru entendre de tes paroles, tu souffres, et tu dois avoir besoin de quelqu'un qui te serve ou de quelqu'un qui te venge.

— Oh! répondit Sathaniel, les temps prédits seraient-ils donc venus? Non, non, reprit-elle, comme si elle chassait une pensée à laquelle elle n'osait croire, cela est impossible, et mes dieux m'ont trompée.

— Tes dieux! dit Armand, n'es-tu donc pas chrétienne?

— Je ne l'ai pas toujours été, répondit Sathaniel, et ce n'est que depuis l'époque où j'ai été exilée de ma patrie, ce n'est que depuis le jour où j'ai retrouvé mon père, Haben-Moussi, que j'ai pris ces dieux et abandonné ceux de ma mère Cadija.

— Ta mère n'était donc pas chrétienne? reprit le Bagaude.

— Ma mère n'est point de la nation des Maures, ma mère est une Arabe de la Mecque, ma mère est une des filles de la tribu de Koreish, ma mère est de la famille des Hashemites, gardienne héréditaire de la Caaba; ma mère est une descendante du patriarche Abraham.

Armand, étonné de tous ces noms étrangers qu'il entendait pour la première fois, et désireux de poursuivre un entretien qui ne lui laissait pas l'embarras de sa position et l'instruisait de ce qu'était cette femme extraordinaire, Armand répondit à Sathaniel :

— Où donc est cette contrée que tu appelles la Mecque? quel est ce peuple arabe dont tu me parles? quelle est cette famille à laquelle tu appartiens?

— Hélas! dit Sathaniel, c'est un bien long récit à te faire, et peut-être n'aurais-tu pas la patience de l'écouter; mais s'il est vrai que tu désires me payer du service que je vais te rendre, prête-moi un moment d'attention, et tu verras ce que je puis attendre de toi. C'est plus que la vie et la liberté que tu me rendras, et si les paroles de nos prophètes ne sont pas mensongères; si, comme tout doit me le faire croire, tu es celui qui doit les accomplir, ce sera pour toi une destinée à laquelle aucune en ce monde ne pourra être égalée.

Armand passait d'étonnement en étonnement; chaque parole qu'il entendait excitait sa curiosité, et il répondit encore avec un empressement qui témoignait de sa confiance dans la vérité des paroles de Sathaniel :

— Je t'écoute, je t'écoute.

— Attends, lui dit-elle, attends qu'on ait apporté ici les flambeaux dont on éclaire ma tente à cette heure, pour que nul ne vienne nous interrompre pendant mon récit.

Sur un signe qu'elle donna en frappant dans ses mains, deux esclaves apportèrent des flambeaux de cire dans des chandeliers d'argent, sans paraître étonnés de ce que Sathaniel ne fût point seule. Aussitôt, désignant un siége à Armand, et se recouchant sur le lit qu'elle avait quitté, comme si sa languissante jeunesse se fatiguait dans toute autre position, elle commença son récit en appuyant sur Armand ses regards timides et confiants à la fois, comme ceux d'un enfant qui va dire à sa mère une faute d'amour pour laquelle il est sûr d'obtenir son indulgence.

— Écoute, Armand, la Mecque est une ville de l'Arabie qui se baigne dans les flots du Caïbar; c'est dans cette ville que s'élève la Caaba, qui est le temple de nos dieux; c'est près de ce temple que se trouve le puits de Zemzem, que l'ange montra à la malheureuse Agar lorsque son fils Ismaël périssait de soif dans le désert; les Arabes sont les descendants de cet Ismaël, et leur race vagabonde a cruellement accompli les menaces du Dieu des Juifs. Ma famille est la première de cette race, et c'est à elle qu'est confiée la garde du temple. Ma mère, Cadija, était une des neuf jeunes filles chargées de jeter, sur le tombeau d'Abraham, le voile de lin envoyé tous les ans par le roi des Homérites. Il y a vingt ans, Haben-Moussi suivit une caravane de pieux pèlerins qui venaient à la Mecque; et quoiqu'il fût déjà chrétien, il osa s'introduire comme un des nôtres dans le temple d'Hebal. Il vit ma mère aux pieds de la statue d'agate rouge de ce dieu terrible, et il prit dans ses yeux un amour non moins puissant que celui qu'il lui inspira, car à cette époque Haben-Moussi était dans toute sa beauté; il séduisit ma mère par des charmes inconnus, et ce fut dans le temple même de la Caaba que Cadija fit de son amour un horrible sacrilége. Je naquis lorsque mon père avait déjà quitté la Mecque depuis longtemps; ma mère Cadija parvint à cacher ma naissance, et me fit passer pour un de ces enfants qu'on déposait quelquefois à la porte du temple. Mais, voulant que mon nom aussi bien que ma naissance lui rappelassent la profanation dont elle était coupable, elle me donna ce nom de Sathaniel, que je porte, comme si j'étais née de Satan, qui séduisit la première femme et qui voua à la mort la race humaine tout entière. Je fus élevée par elle et instruite dans les secrets du temple : j'appris à adorer le soleil, la lune et les étoiles; j'appris leur nom, leur disposition et le lieu du ciel où elles se montrent chaque jour; j'appris le langage secret de leur mouvement régulier; j'appris l'art de les faire obéir par de puissantes conjurations; et moi, que ma naissance devait condamner à servir de victime dans ce temple, je devins une des filles sacrées chargées de veiller à sa propreté. J'y demeurai ainsi jusqu'à l'âge de quinze ans, et probablement j'y aurais fini mes jours, si, à cette époque, le secret de ma naissance n'avait été découvert. Ce malheur arriva il y a trois ans. Après avoir visité sept fois les montagnes voisines de la Mecque et avoir jeté, à sept reprises, des pierres dans la vallée de Mina, à l'époque où les pèlerins de l'Arabie abondent à la Mecque, une troupe de ces hommes s'avança un matin vers la Caaba. Arrivés à quelque distance du temple ces pèlerins se dépouillèrent, selon l'usage, de leurs vêtements, et firent sept fois le tour de la Caaba en baisant, à chaque fois, la pierre noire du seuil; ils entrèrent ensuite dans le temple, et, par une magnificence inouïe, ils immolèrent un mouton devant chacune des trois cents statues d'aigles, de lions et de gazelles qui ornaient le temple. Lorsqu'ils s'approchèrent de la statue d'Hebal, il sembla que l'enceinte s'éclairât d'une plus vive lumière, le dieu parut s'agiter sur sa base, et Abdol-Motalleb, le plus ancien et le plus vénérable des gardiens de la Caaba leur dit en voyant s'avancer douze chameaux destinés au sacrifice : — « Avez-vous donc un si grand crime à expier, pour offrir de si riches offrandes? — Non, répondit le chef de ces pèlerins, mais voici ce qui nous est arrivé il y a peu de jours. Nous traversions lentement le désert, lorsqu'un vieillard, que nous n'avions point aperçu dans cette plaine immense, où le moindre brin d'herbe attire les yeux du voyageur, se montra soudainement à nos yeux et dit : « Vous allez au temple de la Caaba : vous êtes de fidèles Arabes, et vous vous chargerez de la mission que je vais vous confier. Le temple est souillé, et il n'y a qu'un large sacrifice de sang qui puisse laver cette souillure : faites immoler les trois cents moutons et les douze chameaux que voici, devant les statues de nos dieux; si ces victimes ne leur suffisent pas, ils désigneront celle qui doit les apaiser. » Nous écoutions ce vieillard avec surprise, car tandis qu'il parlait de ces trois cents moutons et de ces douze chameaux, il était seul devant nous; mais au moment où nous allions le traiter d'insensé, il disparut, et les douze chameaux et les trois cents moutons parurent à nos yeux sans que nous puissions dire de quel côté ni de quelle manière ils étaient ainsi arrivés dans le désert. Maintenant nous avons accompli les ordres du divin vieillard, c'est à toi de savoir si nos dieux sont satisfaits. » — Abdol-Motalleb écouta ce récit d'un air farouche, et se tournant vers notre dieu, les mains appuyées sur l'épaule de deux esclaves selon l'usage observé dans nos saintes prières il demanda à Hebal s'il ne désirait point d'autre victime. Ce dieu terrible porte dans sa main sept flèches sans plume ni pointes, symbole sacré de la science qu'il a du passé, du présent et de l'avenir. A peine Abdol-Motalleb eut-il prononcé les dernières paroles de sa prière, que le dieu tourna lentement sa main vers l'endroit où je me tenais, et que ces flèches, dirigées contre moi, me désignèrent à tous les regards. — « Voilà! voilà la victime qu'il faut immoler! » s'écria Abdol-Motalleb; et déjà il s'avançait vers moi le poignard levé, quand ma mère, emportée par sa tendresse, se précipita au-devant de ses coups en s'écriant : « Non! non! vous ne tuerez point ma fille. » — Cette révélation inattendue frappa tout le monde d'une telle stupeur, que ma mère eut le temps de passer à mon doigt l'anneau sacré qu'elle possédait, en me disant rapidement : — « Prends cet anneau, car celui qui le portera ne périra jamais, ni par les armes des hommes, ni par les orages du ciel, ni par les tempêtes de la mer. » Elle n'avait pas achevé qu'elle tomba sous les coups d'Abdol-Motalleb, car elle s'était dépouillée pour moi du talisman qui protégeait sa vie. Souvent, dans ses jours d'amer désespoir, elle m'avait reproché ma naissance, et m'avait dit le nom de mon père en le maudissant; mais à ce moment j'appris quel grand sacrifice sa tendresse pour moi venait d'accomplir. En effet, tandis qu'elle tombait à mes pieds sanglante et inanimée, les coups d'Abdol-Motalleb glissaient sur moi, les lances dirigées contre ma poitrine semblaient s'émousser, et les flèches qu'on me lançait expiraient à mes pieds. Je m'enfuis de la Caaba, poursuivie par les traits et les pierres, dont aucune ne vint m'atteindre; mais la

vengeance des gardiens du temple ne pouvant s'exercer par la force, espéra réussir d'une autre manière. Il fut ordonné à tous les Arabes de me refuser le pain et l'eau nécessaires à la vie; toutefois nos dieux ne voulaient pas sans doute d'autre victime que celles qu'ils avaient obtenues, car les racines et les fruits que je dérobais dans les jardins soutinrent ma misérable existence. Ce ne fut qu'après de longues tortures que je me décidai à abandonner ma patrie. Ma mère m'avait dit que je retrouverais mon père Haben-Moussi de l'autre côté de la mer Bleue, qui sépare l'Afrique de l'Europe. J'entrepris seule ce rude voyage, seule je m'aventurai dans le désert malgré tous ses dangers. Vainement le vent fatal de l'Afrique élevait autour de moi ces tourbillons de sable qui engloutissent des caravanes tout entières, ils m'enveloppaient sans me toucher, et, par un prodige inouï, je m'élevais sans cesse au-dessus de leurs flots, comme un habile nageur au-dessus des vagues d'un torrent. Vainement les lions et les panthères hurlèrent autour de moi, il me suffisait d'attacher sur eux mes regards, et ils venaient en rampant lécher mes pieds brisés par la marche. Souvent ils m'ont conduite à la fontaine, où j'ai pu rafraîchir ma soif; souvent ils m'ont conduite dans les cavernes, où je pouvais me mettre à l'abri des rayons ardents du soleil. Enfin, lorsque j'arrivai au bord de cette mer qui me séparait encore de la terre habitée par mon père, j'osai seule me confier sur un frêle esquif à ses vagues redoutables, et, de même que le désert, la mer me laissa passer malgré ses tempêtes et ses vents furieux. Je traversai de même cette terre d'Europe hérissée de barbares; partout je marchai librement, grâce au précieux talisman de ma mère, et ce fut grâce à lui, sans doute, que je retrouvai mon père Haben-Moussi.

Armand avait écouté ce récit débité avec une si naïve simplicité, qu'il semblait que Sathaniel racontât des choses qui ne devaient étonner personne.

Subjugué à la fois par tout ce que la renommée racontait de cette femme, par le charme d'une beauté que la nature semblait avoir douée de toutes les séductions, par l'harmonie d'une voix qui vibrait à la fois à l'oreille et dans le cœur, Armand ne douta d'aucune des choses qu'il venait d'entendre, et le premier mot qu'il adressa à Sathaniel fut celui-ci :

— Et tu n'as plus ce précieux talisman?

— Je l'ai perdu, répondit-elle, et j'ai perdu, avec lui, non-seulement le pouvoir qui me protégeait, mais la destinée qui y était attachée.

— Et quelle était cette destinée? dit Armand.

— Hélas! dit Sathaniel, c'était une trop haute fortune pour moi; car celui à qui j'aurais donné cet anneau en même temps que mon amour, devait devenir le roi le plus puissant de ce monde.

— Et tu l'as donné au prince Euric? s'écria Armand.

— Le prince Euric me l'a ravi pendant mon sommeil; mais cet anneau n'a gardé, pour lui, que cette vertu qui l'a fait échapper à tes coups et qui m'avait, jusqu'à présent, sauvée de ses violences; car maintenant il faut que je me résigne à la mort dont il m'a souvent menacée.

— Et penses-tu, reprit Armand, que je ne saurai pas t'en préserver? Tu m'as offert la liberté, ma liberté sera ton salut.

Sathaniel sourit tristement, et répliqua en attachant sur la terre un regard sombre et fixe :

— Si tu ne peux me rendre cet anneau, tu ne peux pas me protéger contre mon époux. Tu ne sais donc pas qu'Euric, s'il le veut, viendra au milieu de tes montagnes, pénétrera dans ta demeure et me frappera même dans tes bras, sans que tes coups effleurent sa poitrine invulnérable? Et ce pouvoir, il le gardera tant qu'il gardera son talisman.

— Et ne sais-tu aucun moyen de le lui ravir?

— Un seul, et c'est celui qu'il a employé contre moi : il faudrait le surprendre dans son sommeil. Je l'ai tenté souvent sans pouvoir jamais l'approcher. Il le savait si bien, que sa défiance plaçait des gardes à toutes les entrées de son appartement; et maintenant il est à Narbonne, et demain Narbonne sera à lui.

— Mais, dit Armand à voix basse, que je sorte de ce camp, et je serai à Narbonne avant les Visigoths.

— Tu pourrais y rentrer? s'écria Sathaniel. Oh! nous serions sauvés alors, car tu saurais bientôt la demeure d'Euric; ton autorité te la ferait ouvrir, et alors même qu'Euric ne dormirait pas, il suffirait de ta force pour le contenir pendant que je lui arracherais le fatal anneau.

— Tu as raison, dit Armand : la nuit doit être close, et il est temps que nous partions.

A ce mot d'Armand, Sathaniel parut frappée d'un nouvel effroi. Il sembla qu'elle découvrit tout à coup le danger et l'audace d'une pareille action, et elle s'écria en reculant :

— Partir avec toi!... partir... moi!... non... non! Sauve-toi, Armand; quant à moi, je reste.

Elle s'arrêta, puis reprit en cachant son visage dans ses mains :

— Que ferais-tu de moi, grand Dieu?

— Sathaniel, dit Armand, dont le cœur bondit pour la première fois dans sa poitrine agitée par un sentiment indéfinissable; Sathaniel! laisse-moi te sauver, et tu me diras après ce que tu veux que je fasse; et, ce que tu voudras, je l'accomplirai.

Sathaniel écarta ses mains de ses yeux, et fixant un regard de désespoir sur Armand, elle lui dit :

— Je suis mariée, Armand.

— Ton époux ne sera pas toujours invulnérable, répliqua le Bagaude en retrouvant cette féroce expression de menace qui lui était habituelle.



— Voyons, ose ordonner à tes esclaves de me chasser, moi, ou de me tuer! — Page 60.

Sathaniel détourna les yeux et reprit, après un moment de silence :

— Mais es-tu sûr de pouvoir rentrer dans Narbonne?

Elle s'arrêta, et reprit à voix basse :

— Écoute, écoute. Quand je t'ai promis ton salut, je n'ai pensé qu'à toi; j'étais résolue à mourir; maintenant, oh! maintenant je voudrais vivre... Si tu ne peux rentrer dans Narbonne et reprendre ce talisman, je suis perdue.

— J'y rentrerai, te dis-je. Ce sont mes soldats qui occupent la plupart des portes; ils doivent être à celle qui est en face du camp; un cri qu'ils connaissent les avertira de mon approche.

— En es-tu sûr?

— Écoute, reprit Armand.

Et, tout aussitôt, il jeta un cri lent et prolongé dont la note aiguë sembla percer l'air comme une flèche, et dont bientôt ils entendirent l'écho plus près d'eux qu'ils ne l'avaient pensé.

— Silence, dit Sathaniel.

— Tu as entendu, reprit Armand; maintenant ils savent que je

puis être libre. — Sans doute, dit Sathaniel; mais en te voyant accompagné d'une étrangère, peut-être refuseront-ils de t'ouvrir les portes ?

— Ils m'ouvriront, fussé-je suivi d'une armée, quand je leur aurai dit le mot sacré qui nous sert de talisman; celui pour lequel ils me livreraient Narbonne pour la livrer aux Visigoths, si je le disais; le mot qui nous fait reconnaître les uns par les autres quand nous nous rencontrons à des distances éloignées; car notre association s'étend d'un bout à l'autre des Gaules; elle embrasse les villes aussi bien que les forêts et les campagnes; mais il me sera inutile, ils reconnaîtront ma voix.

— Oh! s'écria Sathaniel avec une surprise haletante, au fond de laquelle perçait une joie anxieuse; votre association s'étend sourdement d'un bout de la Gaule à l'autre... Mon Dieu... ne me trompe pas, Armand! C'est ainsi que m'a été désigné celui à qui doit appartenir ce précieux talisman : un roi caché dans l'ombre jusqu'au jour où il se lèvera radieux et puissant comme le soleil; un roi qui n'aura qu'un mot à dire pour se faire obéir, et ce mot, n'est-ce pas...

Elle s'arrêta comme épuisée par tout ce qu'elle éprouvait de violentes sensations; puis elle reprit :

— Oh! non, je suis folle : ce ne peut être celui qui est gravé sur l'anneau sacré!

— Que dis-tu? reprit Armand; ce mot est gravé sur cet anneau? quel est-il?

— Je me trompais, reprit Sathaniel; car il m'a été dit qu'il me serait prononcé par la bouche même de celui qu'attend cette grande destinée.

— Et ce mot, n'est-ce pas : ABRAXAS (98)? dit Armand à voix basse, entraîné qu'il était par l'espérance inouïe que Sathaniel lui avait jetée dans le cœur, égaré par cet entretien où tout était enchantements surnaturels, et les choses qu'il entendait et la femme qui les lui disait.

— Abraxas! s'écria à son tour Sathaniel d'une voix retentissante et comme emportée par la joie... Abraxas! répéta-t-elle, c'est cela...

Puis elle tomba à genoux et dit humblement :

— Si les oracles d'Hébal sont vrais, maître, commande à ton esclave.

— Oh! silence, silence, reprit Armand, et hâtons-nous.

— Oui, dit Sathaniel en se relevant et en retombant sur son lit, oui... mais ma tête s'égare, mon cœur se perd... Oh! je ne rêve point, n'est-ce pas?...

— Viens... viens..., dit Armand, la nuit s'avance.

— Oh! l'heure est encore bien loin où ils doivent entrer à Narbonne... Un moment... un moment, je t'en supplie, attends un moment .. Écoute... écoute... écoute, on approche de cette tente.

Ils prêtèrent l'oreille, et la voix de Théodoric se fit entendre.

— Pourquoi, dit-il, des flambeaux dans cette tente? Apprenez à l'épouse de mon frère qu'il n'y a plus d'allumés que les feux de garde; allez, et j'espère que bientôt ces flambeaux seront éteints.

— Je vais lui transmettre ta volonté, répondit une autre voix.

— Du reste, ajouta Théodoric, mes ordres sont-ils exécutés?

— Les soldats d'Euric, répondit-on, seront prêts à la sixième heure de la nuit.

— Qu'on ait soin de les éveiller à l'heure désignée.

— Il suffit.

Tout rentra dans le silence, et Sathaniel reprit :

— Nous avons assez de temps. Maintenant, Éros, dit-elle, en s'adressant à l'eunuque, tu vas me guider pour reconnaître de quel côté s'est dirigé Théodoric, car lui seul serait assez hardi pour oser arrêter notre marche.

— Ne sors point seule avec cet homme, dit Armand.

— Je prendrai ce poignard, repartit Sathaniel, avec un sourire superbe; et tirant cette arme du chevet de son lit, elle ajouta : Il ne faut pas plus que le courage d'une femme pour faire trembler un vil eunuque.

Armand délia Éros, et Sathaniel, s'étant approchée d'Armand, reprit tout bas :

— Éteins ces flambeaux pour que Théodoric n'ait pas un prétexte à repasser de ce côté.... et maintenant attends-moi... attends-moi...

En prononçant ces paroles elle s'arrêta devant Armand, l'enveloppa, pour ainsi dire, d'un regard éclairé de joie, de courage et de triomphe; puis, appuyant la main sur son cœur, elle s'écria :

— Armand, Armand! je t'aime!

Mais avant que le Bagaude pût répondre à cet aveu, elle souffla sur les flambeaux et sortit de la tente.



Aramnd la regardait sans croire à ce qu'il voyait. — Page 54.

(98) C'est à la fois le nom de pierres précieuses sur lesquelles on gravait des caractères hiéroglyphiques, et le nom d'un dieu cabalistique. Ces pierres, qui ne s'appelaient abraxas qu'à cause du nom qu'on y gravait, étaient considérées comme des charmes et des amulettes très-puissantes. D'après saint Irénée, ce nom, ce mot, ce dieu, ce signe de reconnaissance fut inventé vers le milieu du deuxième siècle. Nous ne chercherons pas à deviner s'il veut dire soleil, ou à donner un tableau des nombres qui se trouvent dans les lettres; mais nous dirons avec lui qu'il fut le mot de ralliement de tous les hommes liés à quelque association secrète ou à des pratiques occultes. La franc-maçonnerie n'a pas d'autre origine, la cabale non plus, et Abraxas est le dieu de toutes les sectes occultes. Du reste, je profite de cette note pour dire qu'à l'exception de la partie surnaturelle de l'histoire de Sathaniel, elle repose toute sur des coutumes et des mœurs vraies. Ce n'est pas sans intention que j'ai fait Sathaniel de la famille qui, quelques années plus tard, vit naître Mahomet. Quant aux pèlerinages à la Mecque, ils existaient avant lui. D'une autre part, les Juifs, que les Arabes appelaient les peuples du *grand livre* (la Bible), avaient accepté l'origine qu'il leur donne, et regardaient Ismaël comme leur générateur.

Armand, demeuré seul dans l'obscurité, l'écouta tandis qu'elle s'éloignait.

Bientôt il se prît à repasser tout ce qu'il venait d'entendre. Il était dans la position d'un homme à qui l'on a jeté à pleines mains des diamants et des pièces d'or, et qui, ébloui de leur éclat, ivre de tant de richesses, occupé à les dévorer en espérance, n'a pas eu le temps d'en reconnaître la juste valeur.

Armand se replaça en face de Sathaniel.

Il avait écouté durant une heure des choses si étranges, qu'en se les rappelant les unes après les autres, même sans les discuter, il laissa s'écouler un temps assez considérable avant de penser au retour de Sathaniel. Cependant, quand après cette espèce de revue de son long entretien, il en revint à l'instant où elle l'avait quitté, il commença à l'attendre et à mesurer l'heure qui s'était écoulée; puis l'inquiétude le gagna, sinon pour lui, du moins pour elle. Il craignit une trahison d'Éros; cette crainte l'occupa encore assez longuement, et son attente devint tellement inquiète qu'il se repentait, pour la première fois de sa vie, d'avoir risqué le salut ou la vie d'un autre pour son intérêt personnel. Le sort de cette femme seul l'alarmait.

Il était demeuré sous un charme si puissant que la pensée d'une ruse de Sathaniel ne pouvait lui venir à l'esprit. D'ailleurs à qui aurait pu servir cette ruse?

Le Bagaude Armand, qui avait servi les projets de Sathaniel contre son époux, n'ignorait pas que le mariage qu'elle avait imposé à Euric, Euric le lui avait à son tour imposé comme un esclavage.

Cependant le temps se passait et rien ne venait.

Enfin Armand se décida à sortir de cette tente, et, comme il cherchait dans l'obscurité l'issue par où Sathaniel avait fui, il aperçut tout à coup une vive lueur qui pénétra à travers l'épaisseur des toiles; il entendit des cris lointains et un tumulte qui n'était point celui d'un camp qui se lève. Il étendit les mains de toutes parts, et en même temps il toucha la toile de la tente, mais il n'y put trouver d'issue.

Alors une terreur inconnue s'empara de lui, tandis qu'il voyait la lueur qui pénétrait dans la tente devenir plus vive, et qu'il entendait le tumulte grandir au loin. L'effroi qui surprit Armand ne dura qu'un instant; les contes fabuleux de Sathaniel se dissipèrent devant ce jour sanglant qui se levait sur sa tête. Il chassa toutes ces idées de puissances surnaturelles dont il s'était laissé étourdir. Pour parer à un danger présent le courage lui revint avec la raison. Saisissant ces voiles pendants autour de lui, il les arracha, les fit tomber, et se vit au centre de ce camp presque désert. La lueur sanglante qui l'éclairait était l'incendie allumé dans les premières maisons de Narbonne. Les cris, le tumulte qui l'avaient frappé, c'étaient les angoisses d'une ville surprise dans son sommeil. A la clarté des flammes qui rougissaient les remparts, il voyait les Visigoths courant sur les murailles, il voyait ses propres soldats fuyant ou combattant, mais partout massacrés. Il restait immobile à contempler ce spectacle, ne pouvant rassembler ses idées; mêlant, dans les imprécations sourdes qui s'exhalaient convulsivement et comme malgré lui de sa poitrine, les noms du comte Agrippin et de Sathaniel, et ne pouvant se rendre compte de celui qu'il accusait dans son désespoir; enfin il se baissait pour ramasser une arme qui était à ses pieds lorsque tout à coup Gandoin, à la tête d'une troupe de soldats visigoths, parut devant lui. L'aspect de cet homme rappela Armand à lui-même. Sa rage ne fut pas moindre, mais elle trouva à qui s'adresser.

— Oh! s'écria-t-il, lâches, qui tuez la nuit les villes endormies; il y a donc ici un homme plus lâche que vous, le comte Agrippin vous a donc livré la ville?

— Ce n'est pas lui, répondit Gandoin en s'approchant du Bagaude et en lui parlant à voix basse.

— Ce n'est pas lui, c'est donc elle, c'est donc Sathaniel? reprit Armand avec un cri où il y avait autant de douleur que de colère.

— Ce n'est pas Sathaniel.

— Et qui est donc l'infâme?

— L'infâme! dit Gandoin, c'est le Bagaude Armand qui a livré la ville aux Visigoths, en disant à la femme d'un de leurs princes comment on pouvait y pénétrer.

Armand demeura un moment anéanti. Un sourd gémissement sortit de sa poitrine. On vit se gonfler les veines de son front, sa face devint pourpre, puis une pâleur livide succéda à cette rougeur; il parut prêt à défaillir: mais tout à coup, comme un tigre entouré de chasseurs, il tourna autour de lui ses regards fauves et furieux et s'élança d'un bond sur Gandoin. Il le renversa comme un faible enfant, et, avec une rapidité qui trompa la poursuite des soldats visigoths, et qui le mit bientôt hors d'atteinte de leurs traits, il disparut de leurs yeux.

Toutefois ils s'assurèrent qu'il n'avait point dirigé sa course du côté de Narbonne, et qu'il s'était enfoncé dans un bois qui bordait la route de Toulouse.

LIVRE QUATRIÈME.

I. LES DEUX PÈRES.

Narbonne était donc au pouvoir de Théodoric; durant le premier mois, et tant qu'avait duré l'ivresse de cette conquête, Euric avait été, pour ainsi dire, complétement oublié par les Visigoths. L'histoire de son mariage et de la fuite d'Alidah qui, quelques semaines auparavant, avait si vivement occupé tous les esprits, semblait une chose passée depuis si longtemps qu'il ne dût plus en être question. C'est à peine si l'on s'informa comment le comte Bold avait retrouvé Alidah, quel accueil il lui avait fait et quelles espérances pouvaient conduire tous les jours Euric auprès de cette jeune fille.

A l'exception de Fréderic, personne ne prenait souci de la retraite absolue dans laquelle le prince continuait d'enfermer Sathaniel, et les Visigoths voyaient d'un œil indifférent le vieux Haben-Moussi debout près du seuil du palais où son fils et Sathaniel languissaient esclaves.

Tous les matins le vieux Maure venait se placer à la porte d'Euric, attendant la sortie du prince pour se montrer à lui et lui demander d'une voix suppliante la permission de voir encore une fois sa fille. Tous les jours Euric sortait et repoussait implacablement la prière du vieillard, et se rendait à ses yeux dans le palais d'Herme où le comte Bold habitait avec Alidah.

Celle-ci, séparée du saint évêque qui l'avait soutenue et dirigée, attendait le malheur avec cette insensibilité qui naît du désespoir. En effet, son père et Euric ne dissimulaient point devant elle leurs nouvelles espérances. Euric n'abandonnait pas son dessein de faire rompre son mariage avec Sathaniel, et, une fois ce mariage rompu, il reprenait ses projets d'union avec Alidah. Depuis longtemps le comte Bold avait expliqué à ses amis la fuite de sa fille par la présence de Sathaniel dans le cortége qui devait conduire à l'église l'épouse d'Euric. On avait facilement cru qu'un si sensible outrage eût égaré cette jeune tête; et, quoique le comte Bold dût penser pour sa part que l'amour d'Alidah pour Firmin eût été la première cause de cet acte désespéré, il imposa, pour ainsi dire, à sa fille l'excuse que lui-même avait imaginée, et repoussa, dès l'abord et avec une telle violence, toutes les larmes d'Alidah que, malgré sa résolution, elle n'osa lui faire l'aveu complet de sa faute.

Peut-être, si le vénérable évêque Herme était resté près d'elle, peut être ses conseils ou son intervention l'auraient-ils arrachée à l'horrible incertitude qui tenait son âme; peut-être l'eût-il poussée à faire ce fatal aveu, peut-être s'en fût-il chargé lui-même, et peut-être eût-il amorti le coup qui menaçait Alidah en se mettant entre elle et lui; mais Herme était à Toulouse ainsi que Barthelemi.

Théodoric, à qui sa politique modérée ne permettait pas de persécuter ouvertement la religion catholique, avait poussé l'habileté jusqu'à accuser Herme auprès du pape Urbain, en se faisant, lui Visigoth et arien, l'intermédiaire des plaintes de Narbonne contre son primat. Une question de discipline relative à la pénitence de Barthelemi, qui relevait de l'évêque catholique de Toulouse, avait servi de prétexte à cette accusation, et avait permis à Théodoric d'éloigner de Narbonne l'homme dont l'influence et le caractère auraient pu contrarier ses projets. Ainsi donc, Alidah était restée seule: tout lui manquait jusqu'au Bagaude Armand lui-même, dont depuis plus d'un mois on n'avait pas eu de nouvelles.

Cependant les conseils de l'évêque avaient assez fructifié dans le cœur d'Alidah pour qu'elle n'eût pas hésité à faire l'aveu de sa position si sa vie seule en eût dépendu; mais Firmin était dans les prisons de Toulouse. Pour Alidah, s'accuser c'était l'accuser, braver la mort c'était l'appeler sur sa tête, et Alidah se taisait pour Firmin plus que pour elle. Un autre sentiment naissait aussi dans le cœur de cette enfant de seize ans: Alidah prévoyait le jour où elle serait mère; Alidah avait accepté de ne plus revoir Firmin dans ce monde, mais elle avait compté garder l'enfant qui allait naître: femme sans mari, elle ne voulait pas être mère sans enfant.

Savait-elle d'ailleurs si on le lui laisserait dans le cas où elle ne pourrait cacher sa naissance; savait-elle même si on le laisserait naître, et si le coup dont on la frapperait n'anéantirait pas deux existences que la vie n'avait pas encore séparées? Alidah gardait donc son secret.

Heureusement pour elle, les regards ambitieux de son père, sans cesse fixes sur ce trône où il voulait asseoir sa fille, ne s'en détournaient que pour voir la douleur qui la consumait près de lui. Il ne s'occupait qu'à nouer de nouvelles intrigues, qu'à blâmer incessamment les actions du roi et à rehausser le mérite et le courage de son gendre futur.

Ainsi Théodoric, pour faire cesser la destruction brutale des plus riches monuments, avait nommé des officiers chargés de leur conservation, et cette mesure avait été taxée de honteux ménagements pour les vaincus (99). En effet, l'esprit de destruction est chose si naturelle à l'enfance des peuples comme à l'enfance des hommes, qu'il faut que les peuples soient déjà vieux dans la vie sociale, et les hommes dans leur vie personnelle, pour comprendre que la destruction n'est point un signe de force, mais plutôt un signe de faiblesse, et qu'il faut un bras plus puissant pour édifier que pour détruire.

Cette barbarie des peuples conquérants qui s'acharnaient sur les monuments romains avait cela d'irréfléchi et de stupide, qu'elle brisait également les choses qui lui étaient ennemies ou indifférentes, et celles dont l'usage semblait le plus la charmer.

Ainsi voyait-on les soldats visigoths entrer dans les bains publics, s'y faire servir avec toutes les exigences d'un insolent Romain, puis briser brutalement la baignoire de marbre dans laquelle ils venaient de se plonger. D'autres fois, ils prenaient leurs repas sur des tables magnifiques, et, le repas achevé, ils dispersaient les tables et les ustensiles qui leur avaient servi.

Théodoric voulut mettre un terme à cette destruction inepte, et prononça des peines sévères contre ceux qui briseraient les monuments publics ou qui pilleraient les provisions amassées dans les caves et dans les greniers de la ville. Ces mesures excitèrent assez de mécontentement pour que le comte Bold trouvât occasion de renouveler contre Théodoric ses éternelles accusations d'amitié pour les Romains et d'indulgence coupable pour eux. Bientôt on oublia que c'était au roi que l'on devait la prise de Narbonne, et, grâce aux clameurs de Bold, on se rappela avec quel héroïque courage Euric avait préparé cette conquête. Déjà tous deux avaient repris leurs allures hautaines et leurs insolentes bravades, lorsqu'une scène étrange, arrivée à la porte du palais d'Euric, précipita des événements qui, sans doute, avaient été préparés dans l'ombre, mais dont l'accomplissement aurait pu être beaucoup plus éloigné.

Comme nous l'avons dit, Haben-Moussi passait la plupart de ses jours sur le seuil du palais d'Euric. Aussi implacable dans sa douleur que le prince dans sa vengeance, le vieillard le poursuivait de ses cris et de ses prières; il les adressait également à tous ceux qui entraient dans cette maison ou en sortaient. Esclaves ou amis d'Euric, il les abordait tous en offrant aux uns de l'or pour le conduire près de sa fille, en se mettant aux pieds des autres pour qu'ils attendrissent Euric en sa faveur.

Comme partout et comme toujours, ce spectacle avait d'abord intéressé ceux qui en avaient été témoins; puis, quelque temps après, il leur était devenu indifférent; et un mois n'était pas écoulé, qu'Haben-Moussi, importun à tout le monde, était traité de vieillard imbécile, et qui avait bien mérité ce qui lui arrivait.

Les hommes sont ainsi faits; la persistance dans le crime finit par l'excuser à leurs yeux.

Si, au bout de huit jours, Euric s'était laissé toucher par les prières d'Haben-Moussi, on eût trouvé qu'il avait attendu bien longtemps. Il fut implacable, on jugea qu'il avait raison. Cependant une circonstance, qui ne s'était pas encore présentée, donna à une de ces scènes journalières un caractère providentiel.

Un matin, le comte Bold, appelé chez Euric pour une affaire pressante, se rendit près de lui; au moment de pénétrer dans la maison il fut arrêté par Haben-Moussi.

— Comte, lui dit le vieillard, voilà longtemps que je t'attendais.

— Moi?

— Toi; car de tous les amis d'Euric, tu es le seul qui puisse me comprendre... Tu as une fille, comte Bold!

— Oui, repartit celui-ci en se reculant dédaigneusement d'Haben Moussi; oui, j'ai une fille qui est mon amour et ma gloire, une fille aussi pure qu'elle est belle, aussi chaste qu'elle est aimée.

— Dieu soit béni, qui te fait ainsi parler de ta fille! répondit le vieux Maure; celui qui voit son enfant avec des yeux si favorables, celui qui dans son cœur la met à une place si haute et si sacrée, doit comprendre l'amour d'un autre père pour la fille qu'on lui a ravie; il doit comprendre son désespoir et vouloir le secourir. Je t'en supplie, comte Bold, je te le demande au nom de cette enfant pour qui tu as tant d'amour; obtiens du prince Euric que le vieux Haben-Moussi voie encore une fois sa fille Sathaniel, et les paroles d'un vieillard appelleront sur toi et sur ton enfant les bénédictions de Dieu, et le supplieront de détourner de toi sa colère.

A cette proposition, le comte Bold avait mesuré le vieillard d'un air menaçant, et celui-ci n'avait pas encore fini, que déjà le comte murmurait avec colère les noms détestés qu'il venait d'entendre prononcer.

— Sathaniel! disait-il; Sathaniel! Haben-Moussi! répéta-t-il avec fureur; cet exécrable vieillard et cette femme insolente! Ah! périsse plutôt ma maison que de ne pas les poursuivre jusqu'au dernier jour de ma vie ou de la leur!

— Comte! s'écria Haben-Moussi avec un accent déchirant, rétracte ces malédictions; quand j'ai paru devant Théodoric, je souffrais plus que tu ne souffres, et je n'ai pas voulu t'offenser; ma fille n'a point enlevé le prince Euric à l'amour de ta fille: c'est Alidah plutôt qui enlevait son époux à Sathaniel.

— Misérable! répondit le comte Bold en le repoussant, tu oses associer le nom impur de Sathaniel avec le saint nom d'Alidah! tu oses mettre tes intérêts à côté de l'honneur du comte Bold; retire-toi si tu ne veux que je punisse ton insolence.

— Eh bien! soit, reprit Haben-Moussi, vieux soldat accoutumé à l'obéissance envers les Visigoths; mercenaire qui s'était toujours senti, même dans sa liberté, au-dessous de ceux qu'il avait servis; âme sans ressort, à qui le malheur même n'avait donné d'autre dignité que la persistance de sa douleur; eh bien! soit, dit le vieillard, j'ai eu tort de placer le nom de Sathaniel à côté de celui d'Alidah, j'ai eu tort de rappeler au comte Bold les droits de la fille d'Haben-Moussi; pardonne-le-moi et ne me repousse pas. Fais que je voie ma fille, je t'en supplie, une heure pour la voir encore et l'embrasser; je ne te demande qu'une heure; et, s'il le faut, je te promets de quitter cette place et de n'y revenir jamais. Je délivrerai Euric de ma présence et de mes sollicitations; mais une heure, je t'en supplie, encore une heure; demande-la, obtiens-la, et, si le ciel est juste, elle te sera comptée comme une vie toute entière de vertu, pour avoir écouté la voix d'un vieillard qui pleure, et secouru le désespoir d'un père qui prie.

En parlant ainsi, le vieillard s'était approché du comte Bold; il avait saisi le bord de son vêtement et le retenait en le suppliant avec des cris et des larmes. Déjà quelques personnes s'étaient amassées autour de ces deux hommes, lorsque le comte Bold, repoussant violemment le Maure, lui cria en le renversant presque à ses pieds:

— Laisse-moi, pour que je ne te fasse pas chasser d'ici comme un esclave, en attendant qu'on chasse ta fille comme une prostituée.

Comme le comte Bold prononçait ces paroles, la porte du palais d'Euric s'ouvrit, et plusieurs personnes en sortirent tumultueusement. A leur tête était Mascezel qui, s'approchant du comte Bold, lui répéta ces paroles d'une voix altérée par la colère:

— Toi! faire chasser mon père comme un esclave, tu ne l'oserais pas!

A peine Mascezel lui avait-il parlé, qu'une voix impérieuse lui répondit:

— Mais je l'oserai, moi!

C'était Euric qui, attiré par le tumulte qui se faisait à la porte de sa maison, avait reconnu la voix d'Haben-Moussi et du comte Bold et avait voulu mettre un terme à cette scène scandaleuse. Mais la colère qui s'empara de lui en entendant la réponse de Mascezel ajouta encore à cet éclat, et en fit un spectacle honteux pour celui qui l'avait provoqué et pour celui qui n'avait pas su y mettre un terme.

A ce mot: « Je l'oserai, moi! » prononcé par Euric, Mascezel avait répondu avec une imprudente violence:

— Tu l'oserais, si tu le pouvais; mais, grâce au ciel, cet homme est libre, il a droit de rester à cette porte et d'y crier à tous ceux qui passent: « Voilà la maison où un maître sans pitié torture une femme sans défense. » Oui, continua Mascezel, la pâleur sur le front; oui, tu voudrais chasser cette voix qui crie et te déshonore; mais tu ne le peux pas.

Un murmure sourd et approbateur parcourut le cercle de curieux qui, accourus de tous côtés, entouraient le seuil de la maison d'Euric. Celui-ci garda un moment le silence, comme pour laisser à tout le monde le temps de bien prêter attention à ce qu'il allait dire, puis il se retourna vers l'intérieur de sa maison en tendant la main, et s'écria d'une voix sourde:

— Un fouet!

A ce mot, la foule tressaillit. On crut qu'Euric lui-même voulait chasser le vieux Haben-Moussi, et un murmure de mépris se fit entendre de tous côtés. Mais ce sentiment fit bientôt place à une terreur douloureuse lorsque Euric, s'approchant de Mascezel, lui tendit le fouet d'une main, et, lui désignant son père de l'autre, lui cria avec rage:

— Esclave, chasse cet étranger.

Mascezel se recula avec plus de surprise encore que d'horreur, car il ne pouvait comprendre ce qu'il entendait.

— Chasse cet étranger, lui répéta Euric avec fureur et en levant sur lui son poignard; que le fils frappe le père ou que le père voie

(99) Ce ne fut pas le Théodoric qui paraît dans notre roman qui prit cette mesure, mais le Théodoric, roi des Ostrogoths, maître de l'Italie. J'ai attribué ce trait au roi des Visigoths, moins pour lui en faire un honneur personnel que comme caractérisant l'esprit de cette race, mal à propos regardée comme complétement barbare.

mourir le fils. Insolents qui m'avez bravé, choisissez maintenant!

Mascezel, immobile devant Euric, les yeux fixes, la mort pour ainsi dire suspendue sur la tête, leva la main d'un air égaré comme pour saisir le fouet; Euric le lui remit; mais, comme si cet horrible contact eût brûlé Mascezel, il sembla s'éveiller tout à coup, et s'écria en brisant le fouet dans ses mains :

— Eh bien donc, tue-moi!

Le poignard était levé sur Mascezel quand un cri déchirant se fit entendre devant eux; une femme s'élança entre le maître et l'esclave : c'était Sathaniel!

Son aspect fit reculer Euric lui-même. Jamais l'indignation n'avait revêtu un caractère si saint de grandeur et de beauté; l'expression du visage de Sathaniel était si hautaine, qu'Haben-Moussi lui-même oublia qu'il était venu pour voir et embrasser sa fille; et, comme les autres, il demeura muet et immobile à l'écouter.

— Ah! s'écria-t-elle, en se plaçant devant Euric; tu peux chasser le vieillard et tuer l'esclave; mais tu ne peux pas chasser la fille du vieillard, ni tuer la sœur de l'esclave, car tu sais que tu paierais de ta vie la vie de Sathaniel, et tu n'es pas assez brave pour payer ta vengeance d'un prix si élevé. Je viens donc me placer entre toi et mon frère, entre toi et mon père! Voyons, ose ordonner à tes esclaves de me chasser, moi, ou de me tuer!

Un cri unanime d'approbation retentit dans la foule. Euric promena autour de lui des regards furieux; ses joues tremblaient de rage, et peut-être allait-il se porter à quelques violences, quand Sathaniel lui prit brusquement la main. Euric tressaillit comme à l'attouchement d'un être tout-puissant, et Sathaniel, se penchant vers lui, ajouta à voix basse, avec un regard qui semblait dire à son époux : souviens-toi de ce que je suis, souviens-toi de ce que je peux :

— Euric, attends encore quelques jours avant de me forcer à dire qu'il n'y a plus que haine entre nous. Euric, je ne t'ai pas encore revu depuis la première nuit de nos noces, et il ne faut pas que toi et moi nous engagions une lutte à mort sans nous être revus encore une fois. Euric, continua-t-elle en baissant encore la voix, mais tu es donc insensé! Quoi! tu veux être roi, et tu te déshonores aux yeux du peuple sur lequel tu veux régner? A quelle gloire aspires-tu donc que tu aies besoin du nom des Baltes pour y arriver? quel trône cherches-tu, que tu fondes ton espoir sur les droits d'une fille perdue?

— Qu'oses-tu dire? s'écria Bold, qui avait entendu ces dernières paroles.

— Oh! malédiction sur toi, s'écria Sathaniel, en se retournant soudainement vers Bold; oh! malédiction sur toi, comte Bold! tu es un infâme; tu as vu un père se traîner à tes pieds et te demander en pleurant de lui faire voir sa fille, et tu l'as refusé; tu as entendu un maître irrité ordonner à un fils de frapper son père, et toi, qui as vu un tyran insulter ta mère sous tes yeux, tu n'as pas demandé grâce pour le vieillard; tu as pensé avec joie que le fouet de l'esclave allait flétrir ses cheveux blancs; et pour que la torture de l'âme lui fût aussi cruelle que celle du corps, tu as ajouté l'insulte à la brutalité, et tu as appelé sa fille une prostituée. Malédiction sur toi, comte Bold! Regarde bien cette place, où tu as laissé pleurer mon père, regarde bien le seuil de cette maison où il attend depuis si longtemps, je te jure que tu pleureras à cette place et que tu attendras au seuil de cette porte, et qu'on t'en chassera en te disant aussi : Ta fille est une prostituée!

Euric n'avait rien répondu à Sathaniel : on eût dit que le pouvoir exercé par cette femme sur tout ce qui était près d'elle, et dont il avait jadis subi toute la force s'était de nouveau emparé de lui. D'un geste sombre plutôt qu'irrité, il fit signe à Mascezel de rentrer, et, s'approchant du comte Bold, il l'entraîna loin de cette maison, tandis que Sathaniel arrêtait son père sur le seuil du palais en lui disant à voix basse :

— Attendez, mon père, l'heure est venue de notre vengeance, mais l'heure n'est pas encore venue de notre triomphe. Nous nous reverrons.

Haben-Moussi s'éloigna, et la foule amassée, se dispersant lentement, alla répandre cette étrange nouvelle par toute la ville.

Le soir même le roi Théodoric reçut un billet ainsi conçu :

« Je t'ai livré la ville de Narbonne; demain j'irai à ton tribunal » demander la récompense que tu m'as promise. »

II. — L'ADULTÈRE.

Dans un de nos chapitres précédents nous avons montré de quelle manière Théodoric rendait la justice dans son palais de Toulouse; mais ce serait mentir à la vérité historique de cette époque que de laisser croire qu'en toutes circonstances le pouvoir du roi fût aussi souverain. D'ordinaire, lorsque les affaires de l'État n'exigeaient pas une assemblée de la nation, on ne devait pas la réunir pour le jugement des affaires particulières, et alors le roi en conservait seul la décision; mais lorsque, par le hasard d'une guerre, tous les nobles visigoths étaient réunis, et à cette époque la noblesse c'était la liberté, tous les Visigoths libres avaient droit de prendre part au jugement des affaires qui se présentaient, et ils usaient de ce droit plutôt pour le maintenir que par intérêt pour les causes qui leur étaient soumises.

Ainsi donc le jour où l'on apprit que Sathaniel, épouse d'Euric, appelait devant le tribunal du roi la fille du comte Bold, une immense foule se rendit dans le palais où se tenaient les assemblées provinciales, et les uns comme juges, les autres comme curieux, se pressèrent pour assister à ce nouveau procès.

Euric et le comte Bold avaient jugé que Sathaniel allait exécuter ainsi la menace qu'elle leur avait faite; mais ni l'un ni l'autre ne comprenaient par quel moyen elle pourrait atteindre son but.

Le comte Bold, à qui l'habitude de mépriser tout ce qui n'était pas Visigoth, fermait les yeux sur le danger que sa fille pouvait courir, croyait que c'était déjà beaucoup pour Sathaniel que d'avoir forcé Alidah à venir se disculper d'un crime sans doute imaginaire.

Euric, qui connaissait mieux que le comte tout ce que l'esprit de Sathaniel avait de ressources, s'épuisait en vaines conjectures sur ce qu'elle pourrait inventer contre sa jeune rivale, et, quoiqu'il ne trouvât aucune raison de craindre, il craignait cependant plus que le comte Bold et Alidah elle-même.

Si l'un ou l'autre de ces deux hommes eût été dans le secret de la position d'Alidah, sans doute il eût deviné quel parti en pouvait tirer contre elle une rivale irritée; mais Alidah ne comprenait pas que sa faute pût servir la vengeance de Sathaniel, et d'ailleurs elle devait croire que le secret qu'elle avait su cacher à son père, à Euric, et qu'elle n'avait pas même avoué au vénérable évêque, Alidah devait croire que ce secret était demeuré entre elle et Firmin.

Comme on doit se le rappeler, elle n'avait pas vu le regard moqueur d'Éros, quand il était venu, au nom de son fiancé, la revêtir de ses magnifiques habits; elle ignorait qu'Éros fût l'esclave dévoué de Sathaniel, et que Sathaniel devait savoir ce que l'eunuque avait découvert. Ce fut donc seulement avec cette crainte pudique, que toute jeune fille éprouve à être mise en spectacle, qu'Alidah apprit que l'épouse du prince Euric demandait sa comparution devant le tribunal des Visigoths, pour avoir à répondre d'un crime qui lui était imputé.

Le matin de ce jour la salle d'audience, ainsi que nous l'avons dit, fut envahie de bonne heure, non-seulement par les Visigoths, mais encore par les Romains, aussi curieux de procès que de combats de gladiateurs et de courses de chevaux. C'est à peine s'il se trouva un espace libre pour laisser pénétrer au pied du tribunal les parties intéressées, et l'accueil qui leur fut fait par l'auditoire témoigna des sentiments qu'on éprouvait pour l'une et pour l'autre. Des paroles amies et des gestes d'encouragement accompagnèrent la jeune Alidah, tandis qu'elle traversait la foule, les yeux baissés, le front rouge, en suivant son père qui marchait devant elle avec un sourire méprisant sur les lèvres, et en montrant une assurance que son orgueil lui inspirait véritablement.

Quant à Euric, il s'était placé dans l'enceinte réservée aux avocats; mais il affectait vainement cette gaieté et cette indifférence dont il s'était armé dans des événements non moins graves que celui-ci. Il semblait accablé par le sentiment de son impuissance : on eût dit qu'il reconnaissait enfin avoir tenté une lutte impossible, et lorsque Sathaniel parut, il ne la mesura point du regard avec cette insolence moqueuse dont il l'avait poursuivie le jour de son mariage; mais il la considéra avec cette attention réfléchie et craintive d'un homme près de passer devant une porte fermée, derrière laquelle il y a peut-être un ennemi qui va le tuer.

Depuis longtemps Théodoric était sur son siége; et, quoique d'autres procès eussent précédé celui qui allait s'agiter, il n'avait pu réussir à y prêter son attention, et avait laissé à Léon le soin de les diriger et de prononcer le jugement.

Ce n'était plus comme le jour où il condamna son frère à épouser Sathaniel; ce n'était plus cette inquiétude active, toute prête à la lutte, et qui poursuivait le succès d'un plan depuis longtemps combiné : c'était l'attitude morne d'un homme forcé à une injustice qui lui déplaisait, et qui cependant était inévitable. Il jetait sur Euric des regards mécontents et dans lesquels il semblait lui reprocher le mal qu'il l'avait forcé à lui faire; il regardait Alidah avec une pitié désolée, et, par un singulier retour sur lui-même, il semblait honteux de la place où il se trouvait.

Sathaniel seule avait gardé son calme et sa hauteur dédaigneuse au milieu de toute cette foule qui lui jetait ses regards et ses sourires méprisants; mais le prestige de cette femme était si extraordinaire; on sentait si bien à son aspect qu'elle avait en elle une force et une volonté capables d'arriver à tout, que ceux-là mêmes qui parlaient bas entre eux et racontaient quelque histoire scandaleuse sur son compte, s'arrêtaient comme épouvantés, s'ils rencontraient par hasard le regard de Sathaniel arrêté sur eux. Il leur semblait qu'elle les entendait à quelque distance qu'ils fussent d'elle; il leur semblait qu'un jour elle saurait les atteindre pour les punir de leurs paroles, quelque inconnus ou quelque puissants qu'ils fussent. Tout le monde, il faut le dire, semblait petit devant cette femme; Théodoric lui-même, dont elle venait implorer la justice, avait plutôt l'air d'un accusé que d'un juge; l'on eût dit que, par avance, il était condamné au jugement qu'il allait rendre.

C'est que Sathaniel était une femme qu'on ne mêlait point impunément aux intérêts de sa vie; c'est que Théodoric avait commis l'impru-

dence de lui devoir quelque chose, et que Sathaniel se faisait toujours largement payer des services qu'elle avait rendus.

. Cependant le moment vint où allait s'engager le débat, et Théodoric, s'adressant à Sathaniel, lui demanda sévèrement :

— N'as-tu point un avocat pour plaider ta cause ?

— Non, dit Sathaniel ; je suis seule devant ce tribunal, comme je suis seule dans notre nation ; je n'ai ni amis, ni clients pour me défendre ; je n'ai ni fortune, ni pouvoir pour en acheter ; je n'ai que moi ; et, puisque la loi me permet de défendre ma cause, j'en profiterai.

Théodoric, se tournant alors vers Alidah, lui demanda d'une voix douce et protectrice :

— Avez-vous un avocat pour vous défendre, jeune fille ?

— Pour me défendre de quoi ? répondit Alidah. Je ne connais point l'épouse du prince Euric. C'est la première fois que je la vois depuis le jour où vous lui donnâtes la place qui m'attendait dans le cortége nuptial ; jamais je ne l'ai offensée, et je ne sais, en vérité, à quel propos j'aurais pu demander le secours d'un avocat.

— Que le débat soit donc entre vous deux, dit le roi, et que celle qui accuse parle la première.

— Je parlerai, dit Sathaniel d'une voix haute, et qui fit taire tous les murmures de l'assemblée, tant il y avait de menace dans son accent. Je parlerai, et que Dieu prenne en pitié ceux qui m'y ont forcée.

Elle s'arrêta en laissant échapper un profond gémissement, puis elle reprit en relevant la tête :

— Oh ! ne croyez pas, parce que j'ai voulu que celui qui m'avait demandé mon amour en retour de son nom, tînt sa promesse, ne croyez pas, parce que je n'ai pas voulu rester une fille déshonorée et perdue, que je sois une femme implacable et sans pitié. Non, je vous le jure ; si mon mari m'avait laissée souffrir seule dans la chambre où il m'avait enfermée sous la garde d'un eunuque, je n'eusse pas songé à me plaindre ; lors même qu'il eût persévéré dans les rigueurs qu'il imposait à mon père et à mon frère, je n'eusse pas réclamé ; quand il aurait encore montré plus hautement aux yeux de tous le mépris qu'il faisait de moi et l'abandon dans lequel il me laissait, je me serais résignée : eût-il étalé, plus cruellement qu'il ne l'a fait encore, l'amour dont il brûle pour la rivale qui a voulu me l'enlever, je lui aurais pardonné ; car moi, j'aime encore celui qui ne m'aime plus ; car je sais, par la torture que j'éprouve de n'être plus aimée, le désespoir qu'il doit éprouver d'être enchaîné à moi ; car je sens que j'ai brisé en lui de bien hautes espérances... Mais un autre est venu ! un autre qui a posé le poids de sa main débile sur la main qui pèse sur mon front ; un autre est venu, qui a ajouté les injures de sa vieillesse imbécile à la puissante injure faite à mon père ! un autre est venu qui a osé joindre son mépris d'étranger au mépris que mon époux avait pour moi ; un autre est venu qui m'appela prostituée ! Oh ! celui-là, je ne lui avais fait aucun mal et je ne lui devais rien. Comte Bold, ajouta Sathaniel en se retournant vers lui, tu as méprisé ton père, toi qui as voulu vendre ta fille à celui qui flattait le plus ton ambition ; tu as méprisé le vieillard qui gémissait à la porte de sa fille, toi qui veilles à la porte de la tienne pour qu'on ne trouble pas ses entretiens secrets ; tu m'as appelée, devant mon père, prostituée, toi qui protéges la prostitution de ta fille !

Cette accusation dépassait de si loin toutes les prévoyances, que Sathaniel eût pu poursuivre encore longtemps sans que personne eût songé à l'interrompre. Théodoric lui-même pensa que la jalousie et la colère avaient égaré l'épouse d'Euric. Rien ne pouvait rattacher dans son esprit l'amour coupable d'Alidah pour Firmin à une cause dans laquelle Sathaniel se disait intéressée, et il s'écria avec un accent de véritable indignation :

— Femme, la passion t'égare, la jalousie t'aveugle ; prends garde à ce que tu as osé dire !

— J'ai osé dire la vérité ! s'écria Sathaniel, tandis que chacun, se regardant attentivement, semblait se demander où prétendait arriver une si étrange accusation ; j'ai osé dire la vérité, et j'accuse ici Alidah, fille du comte Bold, du crime d'adultère avec le prince Euric, mon époux.

— Moi ! s'écria Alidah, avec une épouvante et un étonnement indicibles.

— Elle ! s'écria Euric en se levant soudainement et en regardant Sathaniel avec le mépris que semblait mériter cette accusation, non-seulement pour son infamie, mais encore pour son invraisemblance.

— Ma fille ! dit le comte Bold avec un saint mouvement d'indignation qui la défendit mieux que toute l'arrogance qu'il avait affectée jusque-là.

— Oui, répéta Sathaniel avec un implacable sourire de triomphe, et en répétant sa phrase, comme si chaque syllabe eût été un coup de poignard dont elle frappait le comte Bold ; oui, j'accuse ta fille d'adultère avec le prince Euric, mon époux.

— Oublies-tu, femme, dit Léon d'une voix sévère, qu'il faudra que tu prouves cette calomnie ?

— Pourquoi l'appelles-tu calomnie, repartit-elle hautainement, lorsque tu me demandes de la prouver ?

— Parle donc, dit Théodoric au milieu de l'émotion extraordinaire qui agitait toute l'assemblée, parle donc et hâte-toi, car nous sommes las d'entendre de si infâmes accusations contre la vertu de cette noble jeune fille.

—Est-ce que le roi s'en fait garant ? répondit insolemment Sathaniel.

— Parle, répliqua Théodoric avec violence, et n'oublie pas que les paroles prononcées ici peuvent devenir des crimes.

— Eh bien ! dit Sathaniel, en se penchant nonchalamment en arrière, et en couvrant d'un regard superbe de mépris tous ces regards irrités, hérissés, pour ainsi dire, autour d'elle ; ne savez-vous pas qu'avant mon mariage avec le prince Euric, celui-ci se rendait souvent chez le comte Bold, durant la nuit et aux heures où l'on n'a pas coutume de faire ou de recevoir des visites honorables ?

— Nous le savons, dit Théodoric, et quand j'ai oublié et pardonné le motif de ces visites, personne n'a le droit de le rappeler.

— Mais une femme a le droit d'en chercher un autre, repartit Sathaniel, et aujourd'hui j'ai l'assurance que l'amour du prince pour la charmante Alidah était aussi puissant pour l'attirer chez le comte Bold que son ambition même.

— Et quand cela serait, s'écria Théodoric, qu'importerait cet amour ?

Sathaniel se retourna froidement vers Théodoric et lui répondit :

— Roi, j'ai connu votre justice plus calme et plus patiente. La première fois que j'ai paru devant vous, vous n'avez pas repoussé si violemment la demande que je venais vous faire.

— C'est que cette demande était juste.

— Et d'où savez-vous que celle que je vous adresse aujourd'hui ne l'est pas, vous qui ne voulez pas m'écouter ?

— Continuez donc, dit Léon, qui retint d'un geste la colère qui s'était emparée de Théodoric ; continuez, nous serons patients, parce que nous voulons être justes.

— Oui, c'était l'amour, reprit lentement Sathaniel comme pour irriter la patience de ses juges, c'était l'amour qui conduisait le prince Euric aux pieds de la belle Alidah avant qu'il ne fût mon époux, et ce fut encore l'amour qui le ramena dans le palais de son père la nuit même de mes noces, pour aller demander grâce à sa fiancée du jugement que vous aviez prononcé en ma faveur. A quel titre, si ce n'est à titre d'amant, eût-il obtenu tout d'abord son pardon du comte Bold ? par quel désespoir, si ce n'est par celui d'un amour trompé, la belle Alidah a-t-elle pu être entraînée à fuir la ville de Toulouse, quand elle a vu son hymen rompu ? quel sentiment, si ce n'est celui d'un amour indulgent parce qu'il est coupable, lui a inspiré de recevoir les excuses et les serments du prince Euric après le sanglant outrage qu'elle en a reçu ? à quel signe peut-on mieux reconnaître une passion qui oublie les motifs de haine et de séparation ?

— Que tout cela soit vrai, reprit Léon d'un ton dédaigneux, que la conduite du comte Bold et d'Euric ait droit d'étonner ceux qui les connaissent et de faire soupçonner qu'il existe en eux de secrètes espérances, cela se peut, mais ce n'est pas sur de pareils indices qu'on appuie une accusation d'adultère.

— Et comptez-vous pour rien, dit Sathaniel avec la même lenteur implacable, ces visites assidues faites à Alidah, et qui durent tout le jour et une partie de la nuit ?

—C'est que probablement, dit Léon avec un dédain ironique, l'entretien d'Alidah lui plaît mieux que le tien.

— Et ne voyez-vous rien, reprit Sathaniel, dans ces éloges fastueux qu'il fait sans cesse de la vertu et de la beauté de cette belle et vertueuse fille ?

— C'est que sans doute il la trouve plus belle et plus vertueuse que toi, repartit Léon avec le même dédain qu'il avait déjà montré.

— Mais n'est-ce donc rien, dit Sathaniel, toujours calme et assurée, que d'avoir dit cent fois devant vous tous qu'il poursuivrait sans relâche la rupture de notre hymen, pour pouvoir épouser un jour la fille du comte Bold ?

— Cela prouve tout au plus, reprit Léon, qui se plaisait à renverser par l'insolente froideur de ses réponses les accusations successives de Sathaniel ; cela prouve tout au plus qu'il a dans le cœur un désir et une espérance qui ne sont ni déraisonnables, ni impossibles.

— Et pour vous, s'écria Sathaniel en souriant amèrement, cela ne prouve rien de plus ? cela ne prouve pas qu'il l'aime, que je suis trahie et abandonnée, et vous, qui me l'avez donné pour époux, vous trouvez que je suis trop heureuse de l'avoir obtenu à ce prix ? Ah ! vous avez une singulière justice, nobles Visigohs !

— Notre justice, dit Théodoric, ne peut pas descendre jusque dans le cœur des époux ; nous n'avons pas à juger si le prince Euric aime Alidah, mais si le prince Euric est coupable d'adultère.

— Vous reconnaissez donc qu'il l'aime ? dit Sathaniel, en laissant percer une sombre joie dans ses yeux et un sourire cruel sur ses lèvres.

— Et qu'importe ? s'écria vivement Théodoric, qu'importe qu'il l'aime ? rien ne prouve l'adultère.

— Eh bien ! s'écria Sathaniel en regardant tous ses juges avec un regard souverain de haine et de mépris, eh bien ! reprit-elle en faisant éclater tout l'accent de sa voix puissante, eh bien ! répéta-t-elle encore en laissant échapper un rire triste et fatal, eh bien ! si le prince

Euric aime Alidah, et s'il n'y a pas d'adultère entre eux, qu'Alidah vous nomme donc le père de l'enfant qu'elle porte dans son sein!

Comme si un coup de foudre eût éclaté dans l'assemblée, cette parole stupéfia tous ceux qui l'entendirent: tous les regards, depuis longtemps fixés sur Sathaniel, se précipitèrent soudainement vers Alidah et semblèrent chercher la preuve de ce qu'ils venaient d'entendre. Par un mouvement spontané, Théodoric se leva comme pour mieux voir Alidah, Euric fit un pas vers elle, et l'impassible Léon lui-même, penché sur son siége, sembla interroger du regard la jeune fille tombée à genoux à côté de son père, et qui, la tête dans ses mains et repliée sur elle-même, semblait cacher à la fois dans cette posture la honte empreinte sur son visage, et la faute qu'on eût trop vite reconnue si elle fût restée debout devant ses juges.

Ce fut un geste terrible que celui par lequel le comte Bold rompit le silence et l'attente de toute l'assemblée; il saisit sa fille par les deux mains, la releva avec violence, et, comme pour la mieux considérer, il la repoussa à quelques pas de lui avec une fureur si brutale, que si elle n'avait été retenue par les personnes qui étaient près d'elle, elle fût tombée sur le pavé de cette salle.

A cet instant, le poignard qui brilla dans la main du comte Bold dit à tous les juges, aussi bien que l'aspect d'Alidah, que l'accusation de Sathaniel était juste. Quelques mains empressées arrêtèrent la main du comte Bold, et Euric s'écria en se levant soudainement, et avec un tel accent de vérité qu'il étonna toute l'assemblée :

— Sur Dieu! sur mon âme, sur celle de mon père! je vous le jure! je vous le jure! cette enfant est innocente de ce crime infâme!

— Oui, je suis innocente, s'écria à son tour Alidah, je suis innocente du crime dont m'a accusée l'épouse d'Euric... Mon père... O mon père, je suis innocente!...

Elle pressa sa tête dans ses mains, et reprit, en se jetant aux genoux de Théodoric :

— Innocente, innocente! vous le savez, vous, innocente, innocente!.. Ah! mon Dieu!

— Alors, dit Sathaniel cruellement, alors il y a un autre coupable, et si Alidah consent à le nommer, je reconnaîtrai que la jalousie m'a égarée et que ce n'est point le prince Euric.

— Oh! lui ou tout autre, s'écria le comte Bold, lui ou tout autre, il paiera de sa vie l'outrage qu'il m'a fait. Théodoric, continua-t-il en s'adressant au roi, tu es le premier juge de notre nation, je te demande la tête de celui qui a séduit ma fille.

— La loi est le premier juge, répondit Théodoric, la loi ne peut condamner le coupable qu'à une réparation pécuniaire, s'il est de notre nation.

— Mais s'il n'en est pas, reprit le comte Bold, dont les soupçons s'étaient arrêtés sur Firmin dès le premier moment, s'il n'en est pas, il mourra!

— Le connais-tu donc? dit Théodoric en interrompant le comte Bold... Jeune fille, consentez-vous à le nommer et à le livrer à la vengeance de votre père?

— Roi, répondit Alidah en le conjurant du regard... je suis innocente...

— Infâme! s'écria Bold.

— Oh! repartit Alidah avec une fierté magnifique, innocente du crime que m'a imputé Sathaniel, oh! oui... oui!... bien innocente!

Tout le monde resta dans une attente indicible, tout le monde palpitait d'espérance et de crainte, tant Alidah semblait digne de pitié et Sathaniel redoutable.

— La justification de ce crime serait trop facile à ce prix, s'écria l'épouse d'Euric avec colère; et en vérité il serait trop aisé de dire, pour faire disparaître le crime, qu'on ne veut pas nommer le coupable.

Excepté pour Théodoric et pour ses deux ministres, qui connaissaient le secret d'Alidah et de Firmin, la réflexion de Sathaniel était juste; pour tous les autres, Euric était le vrai coupable, car aucune circonstance ne leur en montrait un autre, et toutes se réunissaient au contraire pour désigner l'époux de Sathaniel. Garpt, qui se trouvait parmi ces juges, Garpt, toujours rempli du souvenir de l'injure qu'Euric lui avait adressée, Garpt le dernier descendant des Amales et l'ennemi né de la famille des Baltes, éleva alors la voix.

— L'épouse d'Euric, dit-il, a raison; les lois contre l'adultère seraient vaines si l'on pouvait les éluder avec une pareille défense; il est donc nécessaire que la jeune Alidah, non-seulement nous dise le nom de l'autre amant sur lequel elle rejette le poids de sa faute, mais encore qu'elle nous prouve qu'il en est coupable.

Un mouvement d'indignation vint saisir Théodoric sur son siége; mais Sathaniel, attachant sur le roi un regard impérieux, lui dit aussitôt :

— Le roi Théodoric ne me doit-il donc rien?

Elle s'arrêta et ajouta lentement :

— Il me doit justice, ce me semble, et il n'a pas le droit de s'étonner que je vienne la lui demander.

Théodoric comprit qu'il lui fallait tenir le marché par lequel Sathaniel lui avait livré la ville de Narbonne, et il imposa silence aux murmures qui éclataient de tous côtés et en sens divers.

— Je comprends mieux que personne, dit-il, l'implacable sévérité de mes devoirs : cette cause ne peut avoir que deux issues : ou bien Alidah donnera les preuves justement, quoique sévèrement réclamées par Garpt, ou bien nous serons forcé de tenir l'accusation de Sathaniel comme véritable.

— Votre justice est bien sévère, mon frère, dit le prince Euric; je vous ai pardonné celle que vous avez rendue entre moi et Sathaniel, parce que vous frappiez un homme assez fort pour en appeler un jour; mais Dieu seul peut vous pardonner celle que vous allez rendre contre cette enfant, qui peut être coupable envers son père et envers Dieu, mais qui ne l'est pas envers nous.

Théodoric ne répondit pas et se retourna vers Alidah :

— Tout le monde vous défend ici, jeune fille; serez-vous seule à ne pas dire un mot en votre faveur?

— Eh bien! donc, dit Alidah, j'en dirai un seul.

— Est-ce le nom du coupable? dit Théodoric.

— Non, repartit Alidah, mais je dirai que, si je cache ce nom, c'est que j'enverrais à la mort celui qui le porte.

— Ce n'est donc pas un Visigoth? dit Euric, frappé à son tour du souvenir de l'amour de Firmin et d'Alidah.

— Il l'est, je vous le jure, répondit Alidah; il est Visigoth, et du plus noble sang de cette nation.

Euric et le comte Bold lui-même demeurèrent étonnés de cette déclaration qu'ils ne pouvaient concevoir ni l'un ni l'autre, car ils ignoraient le secret de la naissance de Firmin. Théodoric seul et ses ministres devinaient la cause de l'assurance avec laquelle Alidah venait de faire un serment qui la compromettait assez pour que Sathaniel reprit aussitôt :

— Eh! ne voyez-vous pas que son remords l'égare? Oui, le coupable est Visigoth et du plus noble sang de cette nation : est-il nécessaire de nommer le prince après cet aveu?

Déjà les réponses ambiguës d'Alidah, déjà la découverte de sa faute avaient désintéressé de sa cause la plupart de ceux qui étaient le mieux disposés en sa faveur; Sathaniel demanda que le jugement fût rendu, et les uns, indifférents entre le comte Bold et l'épouse d'Euric; d'autres comme Garpt, obéissant à leur haine pour ces deux perturbateurs du repos public; quelques-uns jaloux de marquer d'une tache d'infamie l'illustre famille des Baltes; ceux-ci, croyant flatter le roi en frappant d'un même coup ses deux ennemis; le roi lui-même, enchaîné par les promesses faites à Sathaniel : tout cela conspirant contre Alidah, elle fut déclarée coupable du crime prévu par la loi gothique, qui condamne la maîtresse du mari à devenir l'esclave de sa femme.

A peine le jugement fut-il prononcé, que Sathaniel se retourna vers le comte Bold, et lui dit avec une cruelle ironie :

— Comte Bold, je serai plus généreuse que toi; tu as refusé une heure à mon père pour embrasser sa fille, je te donne un jour entier pour faire tes adieux à la tienne. Tu peux l'emmener maintenant; mais songe que demain j'attends mon esclave.

— Oh! je te remercie, s'écria le comte; mais que ce palais m'écrase si jamais la maîtresse voit l'esclave qu'elle attend.

Sathaniel se retira sans paraître avoir entendu cette menace du père contre sa fille; mais Théodoric, qui avait mieux compris le sens des paroles du comte, ajouta aussitôt :

— Gandoin, reconduis cette jeune fille dans la maison de son père. Comte Bold, il est nécessaire que je te parle avant que tu ne revoies ta fille.

Puis il se pencha vers Léon et lui dit tout bas :

— Oh! je ne veux pas que ce jugement s'exécute. Qu'un messager parte sur l'heure et que Firmin soit ici demain. Maintenant tu vas suivre Sathaniel chez elle, et tu lui porteras mes ordres absolus.

Un moment après la salle d'audience était vide et Alidah était rentrée dans le palais d'Herme. Le comte Bold, retenu par ordre du roi, exhalait en vaines menaces les premiers transports de sa colère, et Léon, introduit par le roi auprès de Sathaniel, avait avec elle un entretien où peut-être le jeune ministre de Théodoric apprit que la froideur a aussi sa vanité, et qu'elle n'est pas à l'abri de la séduction de la flatterie.

Léon, reçu par Sathaniel comme le génie vivant de Théodoric, laissa échapper des paroles dont il ne prévit pas le funeste résultat.

III. — LES AMBITIEUX.

Dans le partage des terres et des propriétés qui avait eu lieu à Narbonne, le palais de ville de Maximius avait été donné au prince Euric; ce hasard l'avait sauvé de la dégradation qu'avaient subie tant d'autres monuments entre des mains plus barbares. Euric avait gardé chez lui tout le luxe de la vie romaine, et ce que nous avons dit de la maison de campagne de Maximius doit facilement faire supposer que sa maison de ville était également un modèle d'élégance et de faste.

Ainsi donc, lorsque, le soir venu, Euric rentra dans cette maison pour se retrouver face à face avec Sathaniel, il ne s'étonna pas d'apprendre qu'elle s'était retirée dans l'appartement le plus reculé du gynécée; il supposa qu'elle s'était laissée aller à cette crainte d'enfant, qui croit éviter le danger parce qu'il retarde son approche d'un instant.

— Elle a beau me fuir, pensa-t-il, l'heure est venue de briser cette chaîne, me fallût-il un crime pour cela.

Il pénétra donc jusque dans la chambre où elle se trouvait.

Euric connaissait trop bien Sathaniel pour s'attendre à la voir tremblante devant lui. Il avait calculé que c'était une lutte longue et acharnée d'abord, de l'esprit à l'esprit, de la volonté à la volonté; car il allait lui proposer, en premier lieu, de faire prononcer la rupture de leur mariage, chose toujours facile, tant la loi visigothique reconnaissait de cas de nullité. Si elle refusait, il ne lui restait plus que la ressource d'un crime, et, en cette occurrence, il savait encore que Sathaniel ne se résignerait pas à la mort plus facilement qu'à la honte, et que ce serait une lutte où toute sa force d'homme serait nécessaire pour vaincre tout le courage de cette femme.

De son côté, Sathaniel connaissait trop bien Euric pour ne pas être persuadée qu'il lui demanderait compte du nouveau scandale par lequel elle venait de le mettre à la merci des quolibets et des insultes de ses ennemis; elle ne se dissimulait point que ce compte serait sévère, et que son mari, poussé aux dernières extrémités, ne craindrait pas de braver les arrêts de Théodoric pour satisfaire sa vengeance.

Avec moins de courage et avec moins de confiance en elle-même, Sathaniel eût pu attendre le retour d'Euric dans le lieu le plus ouvert de sa maison. Elle aurait pu ainsi se mettre à l'abri de ses violences en se plaçant sous la protection de la présence de leurs serviteurs et de leurs esclaves; elle aurait pu calculer qu'Euric n'eût pas osé l'insulter par des paroles, ou la menacer dans un appartement où ses cris auraient pu appeler de nombreux témoins; mais en cela, Sathaniel n'eût fait que retarder le véritable moment du danger : elle le savait; elle savait que son époux n'abandonnerait pas le dessein qu'il pouvait avoir conçu, parce qu'il n'aurait pas pu l'accomplir dans les premiers transports de sa colère. Elle ne s'était donc pas enfuie devant le péril, comme le pensait Euric, elle l'avait attendu dans l'endroit où elle croyait pouvoir le mieux se défendre; elle avait, pour ainsi dire, choisi son terrain pour le combat.

Nul homme ne marche à l'accomplissement d'un projet, sans avoir examiné d'avance de quelle manière il le mènera à bonne fin. Par un esprit de sage précaution, il s'enquiert en lui-même et se met en présence de tous les moyens par lesquels son ennemi cherchera à lui échapper. Pour chaque ruse qu'il prévoit, il s'assure d'une ruse qui doit le faire triompher. Ainsi avait fait Euric. Soit qu'il dût rencontrer Sathaniel insolente et vaine de son triomphe, soit qu'il calculât qu'elle se montrerait à lui craintive et suppliante, soit encore qu'elle voulût essayer sur son cœur le pouvoir de ses charmes enivrants, de cette voix flexible, de ce regard magique dont elle enveloppait ceux qu'elle voulait séduire; soit qu'il dût la rencontrer indifférente et résignée, et feignant d'accepter sa défaite sans résistance, Euric s'était promis de ne se laisser aller à aucun étonnement, de ne se laisser prendre à aucun des sentiments qu'on allait jouer devant lui. Et cependant Euric fut étonné, quand il pénétra dans la chambre de Sathaniel. Elle était assise à côté d'une table sur laquelle se trouvaient une épée hors de son fourreau, et un poignard sanglant. L'eunuque Éros gisait à ses pieds, le front ouvert par une large blessure.

A l'aspect d'Euric, Sathaniel se leva en s'emparant de l'épée et du poignard. La porte par laquelle le prince venait de passer se ferma derrière lui, et ils se trouvèrent seuls, face à face, n'ayant qu'eux-mêmes pour asile, pour appui et pour espérance.

Il ne faut pas oublier que nous traçons ici le tableau d'une époque qui, pour ne pas être aussi complétement barbare que celles qui la suivirent, admettait cependant déjà dans les mœurs des peuples conquérants une férocité qui, à ce temps, contrastait surtout avec le cadre où elle se produisait. En effet, dans cette circonstance, la lutte brutale d'un homme contre une femme, le combat à main armée de deux existences ennemies allait se passer dans le fastueux et élégant réduit où Maximius cachait ses plus doux et ses plus enivrants plaisirs.

Dans un appartement pareil à celui où la Romaine Silia avait attendu le tribun Faustus, mollement couchée sur des coussins d'édredon, à peine voilée par des tissus nuageux, le sourire et la volupté dans les yeux, sur les lèvres et dans l'abandon de son corps, préparant aussi sa défense et sa victoire par des armes alors toutes-puissantes sur l'élégance et la mollesse romaines; dans un appartement pareil, une femme non moins belle, non moins adroite, dont on peut dire que l'esprit et la beauté étaient encore plus souples à prendre toutes les attitudes de séduction, cette femme attendait son époux, armée et déjà un pied dans le sang.

Lorsque Euric vit Sathaniel ainsi résolue, sa propre résolution s'ébranla. Tuer une femme sans défense était un crime infâme et une lâcheté; se battre avec elle à armes égales, c'était une lâcheté plus grande encore. Qu'on explique ce sentiment si cela est possible, mais il est vrai. Celui dont le poignard ne reculerait pas sur le sein nu d'une femme endormie, serait pris de honte en attaquant une femme qui se couvrirait d'une épée.

Euric s'arrêta donc un moment à considérer le spectacle qui s'offrait à lui, et, s'adressant à Sathaniel qui demeurait immobile et silencieuse il lui dit :

— Ah! vous m'avez donc deviné?

— Je ne sais, dit Sathaniel, mais j'imite l'exemple que vous m'avez donné la première nuit de notre hymen, et de même que vous n'allez jamais chez vos ennemis sans être armé, je ne reçois jamais les miens sans être prête à me défendre.

Euric, à cette réponse, garda un morne silence. Sathaniel se tut de son côté, et tous deux se regardèrent longuement, comme des lutteurs qui cherchent le point par où ils doivent s'attaquer. Toutefois il y avait dans l'expression de leurs yeux un ensemble de cruauté et de précaution, de colère et de ruse, qui eût fait frémir quiconque eût été témoin d'une pareille scène. On eût dit un tigre et un serpent des déserts de l'Afrique en présence l'un de l'autre; le tigre aussi souple que le serpent, le serpent aussi terrible que le tigre; l'un accroupi et crispant ses griffes de fer, faisant sourciller sa moustache sur ses dents puissantes; l'autre se repliant sur lui-même, et resserrant ses anneaux l'un sur l'autre pour pouvoir détendre dans toute sa force leur spirale mobile; le tigre mesurant la hauteur du bond par lequel il tomberait comme la foudre sur son ennemi; le serpent cherchant l'instant où il pourrait arrêter ce bond au vol et se nouer comme une étreinte de fer, autour du corps de son adversaire; le tigre rugissant sourdement, le serpent sifflant de sa voix aigre; tous deux l'œil sanglant et la gueule béante, tous deux envieux de se déchirer et tous deux craignant les blessures qu'ils allaient recevoir; tous deux avides de leur proie, et tous deux craignant de devenir la proie l'un de l'autre.

Souvent il arrive que le feu de leur rage commune s'échauffe dans cette première lutte du regard contre le regard; et alors ils se précipitent l'un contre l'autre et commencent un combat où il n'y a d'autre vainqueur que la mort. Souvent il arrive que la commune crainte s'accroît dans cette mesure prudente du danger, et alors ils se retirent lentement et en s'observant l'un l'autre, pour aller chercher ailleurs un ennemi moins redoutable.

Entre Euric et Sathaniel un pareil sentiment ne pouvait précisément naître d'une lutte pareille; Euric ne pouvait craindre d'être vaincu, mais il craignait de combattre, et cette pudeur du soldat vigoureux en face d'une femme débile, fut la seule cause qui prévint une lutte sanglante et acharnée. Euric aurait voulu ne pas entrer dans cette chambre, il se décida donc à en sortir; mais lorsqu'il le voulut, il trouva la porte fermée, et dans un premier mouvement de colère, il se retourna vers Sathaniel :

— Suis-je dans un piége où l'on veut m'assassiner?....

— Tu es seul avec moi, répondit Sathaniel.

— Seul avec toi et le cadavre d'Éros, dit Euric.

— C'est que je ne voulais pas, repartit Sathaniel, que tu trouvasses ici deux ennemis.

— Appelles-tu de ce nom le seul esclave qui me soit resté fidèle?

— J'appelle de ce nom l'esclave qui t'a trahi.

— Éros! s'écrie Euric.

— Éros était à moi, repartit Sathaniel; Éros me servait d'émissaire près du roi Théodoric; Éros m'a aidée dans la ruse par laquelle j'ai surpris au Bagaude Armand le moyen de pénétrer dans la ville de Narbonne; Éros m'a aidée à livrer cette ville à ton frère; Éros a été mon complice pour t'arracher la gloire de cette conquête.

— C'est toi qui as fait cela! s'écria Euric stupéfait de ce qu'il venait d'entendre.

— C'est moi! dit Sathaniel.

— Et tu crois que je te le pardonnerai?

— Je ne te demande pas de pardon.

— Oh! je te le jure, tu n'en obtiendrais aucun. Toi, qui m'as flétri en m'imposant ton alliance; toi, qui m'as flétri en jetant à un autre la gloire que j'avais conquise, je le jure sur la damnation de mon âme, tu périras.

— Tu vois que je t'attendais, dit Sathaniel, et je savais que tu n'avais pas besoin de connaître tout le mal que je t'ai fait pour me juger digne de souffrir tout le mal que tu pouvais me faire.

— Oh! réjouis-toi bien, s'écria Euric, car tu n'auras pas longtemps cette joie de m'avoir ravi ma gloire et mes espérances : tu vas mourir.

— Oh! hâte-toi bien, repartit Sathaniel, car je tiens enfin ta gloire et tes espérances dans un piége où elles périront ensemble.

Euric s'arrêta à cette menace; et, se rappelant comment il avait été toujours vaincu par l'audace et la duplicité de Sathaniel, il s'écria avec une rage désespérée :

— Mais c'est donc l'enfer qui t'inspire tous ces horribles projets de violence!

— Oh! dit Sathaniel en riant, est-il besoin de l'enfer pour inspirer aux hommes des pensées abominables? Le prince Euric, si élégant et si charmant dans ces heures d'amour, où il restait couché aux pieds d'une femme qu'il aimait, comme le plus noble et le plus beau des guerriers; le prince Euric, si fier et si superbe dans ces heures d'espérance, où il mesurait du regard le trône où il voulait faire monter cette femme avec lui; le prince Euric, si joyeux et si serein quand il cachait ses projets sous l'enjouement d'un caractère léger; le prince Euric, si habile dans le conseil, si brave dans le combat, si noble par le sang et par le cœur; le prince Euric a-t-il eu besoin de l'enfer pour être lâchement implacable vis-à-vis d'une femme qui n'a fait que se défendre? Est-ce un démon qui t'a inspiré, dis-moi, de m'offrir ta main pour ensuite aller la donner à une autre? Est-ce un démon qui

t'a inspiré de traiter mon frère en esclave, mon père en étranger? Est-ce un démon qui t'a conduit quand tu m'as amené cet eunuque pour être le compagnon de tous mes jours et de toutes mes nuits? Est-ce l'enfer qui parlait par ta voix, quand tu disais à un fils de chasser son père à coups de fouet? Non, non, tu as trouvé cela dans ta haine et dans ton orgueil, et c'est ma haine et mon orgueil qui ont suffi pour m'inspirer tout le mal que je t'ai fait.

— Et tu n'as pas fini, n'est-ce pas? dit Euric.

— Comme toi-même, tu n'as pas encore achevé.

— Et tu m'as attiré dans un piége où ma gloire et mes espérances doivent périr tout à fait?

— Comme tu m'as poursuivie dans ma retraite, pour me tuer après m'avoir déshonorée.

— Ainsi donc, s'écria Euric, nous y périrons ensemble?

— A moins que tu ne veuilles, reprit Sathaniel, que nous y triomphions ensemble.

Encore une fois Euric resta immobile. Déjà il y avait dans son regard plus de doute que de colère; et, s'il semblait encore incertain, ce n'était pas dans le parti qu'il devait prendre envers Sathaniel, mais dans la confiance qu'il devait avoir dans ses paroles. Sathaniel comprit que c'était l'heure d'assurer sa victoire; et, comme pour elle c'était la vie, la gloire, la puissance à conquérir, elle jeta dans la partie un enjeu qui risquait à lui faire perdre tout ce qu'elle voulait gagner; elle y jeta son salut, sa vengeance, sa vie même; elle repoussa loin d'elle ses armes, qui l'eussent mal défendue; elle s'approcha de son époux et se livra à lui en lui criant douloureusement :

— Euric! Euric! voilà trois mois que tu devrais être roi des Visigoths.

— Peut-être as-tu raison, répondit-il, si je ne t'avais trouvée sur ma route.

— Peut-être si tu en avais suivi une autre. Quoi! ajouta-t-elle rapidement, toi qui regardais ton mariage avec Sathaniel comme un obstacle à tes projets, tu les appuyais sur ton mariage avec la fille du comte Bold! Mais, femme perdue pour femme perdue, il valait encore mieux épouser ta maîtresse que celle d'un lâche Romain. — Quoi! s'écria Euric, quand tu as paru devant Théodoric à Toulouse?

— Je le savais; et, outrage pour outrage, ne valait-il pas mieux l'infliger au comte Bold en passant devant son palais avec une autre épouse, que d'y entrer pour te voir refuser l'épouse que tu allais chercher?

— Ainsi donc, dit Euric, qui marchait de surprise en surprise, tu le savais quand je retournais chez le comte Bold pour m'excuser de cette mortelle injure. Ainsi donc, aujourd'hui même, tu nous trompais tous quand tu feignais d'accuser sincèrement cette jeune fille d'adultère.

— Aujourd'hui, répondit Sathaniel, je punissais le comte Bold de sa cruauté envers mon père, aujourd'hui j'anéantissais les droits de la famille des Baltes en les déshonorant, car ils sont alliés à des droits plus puissants que les tiens au trône des Visigoths.

— Que veux-tu dire? reprit Euric.

— Comment, reprit Sathaniel, en baissant la voix, l'aspect de Firmin n'a éveillé en toi aucun souvenir, son existence inconnue ne t'a donné aucun soupçon. Ce serment d'Alidah, disant que son séducteur était un Visigoth, et du sang le plus noble de votre nation; ce soin avec lequel Théodoric le protége contre toi, rien ne t'a donc ouvert les yeux, et tu n'as pas encore connu dans Firmin le Visigoth Aspar, le fils de Thorismond, celui que Théodoric compte avoir pour successeur et que peut-être il va bientôt prendre pour associé.

Quand Léon révéla ses secrets à Sathaniel dans l'entrevue qu'il eut avec elle, par ordre de Théodoric, on ne peut savoir s'il obéit à son roi ou à l'habileté de Sathaniel, mais il est certain qu'il avait parlé : était-ce des projets de Théodoric ou de ses propres projets? la suite nous l'apprendra; mais Sathaniel les savait, c'était assez pour qu'ils fussent à moitié anéantis.

Toutefois, les projets de vengeance d'Euric avaient été facilement oubliés devant les révélations de Sathaniel; ce n'étaient déjà plus deux ennemis acharnés et ne cherchant que l'instant favorable pour se frapper et se perdre; leur entretien devenait celui de deux intéressés, menacés d'une perte et d'un danger communs, et qui se serrent l'un contre l'autre pour résister à l'orage et se sauver ensemble; c'étaient de la part d'Euric des questions rapides, de la part de Sathaniel des réponses dictées par l'intérêt d'Euric.

— Quoi! dit enfin le prince, ce Firmin est le fils de Thorismond? et quel plan as-tu conçu pour faire échouer les projets de mon frère?

Sathaniel laissa percer à cette parole un mouvement de joie. Elle venait donc d'amener Euric à lui demander conseil et secours; lui qui s'était cru si longtemps le pouvoir de mener seul sa fortune, il était réduit à la confier à une femme que, dans son orgueil, il n'avait jamais regardée que comme un faible obstacle à ses projets. Toutefois elle sut se dominer assez pour qu'Euric n'eût pas la conscience trop rapide de sa défaite.

— Ce plan, répondit-elle, Théodoric te le dictera lui-même par la réponse qu'il va te faire relativement à ce jeune Firmin. Grâce à mon accusation, Alidah est dans nos mains; grâce à l'accusation du juif Salomon, Firmin sera bientôt dans les tiennes. Comme j'ai demandé l'héritière des Baltes pour esclave, il faut que tu obtiennes comme esclave l'héritier de Thorismond. La loi te donne ce droit. Attaque Théodoric avec les armes avec lesquelles il t'a attaqué; enveloppe-le dans les filets qu'il a tendus autour de toi.

— Mais lui, Théodoric, comment pourrai-je enfin m'en délivrer.

— Théodoric, repartit Sathaniel, en baissant tout à fait la voix, Théodoric t'a donné tous les exemples, et tous les exemples de Théodoric sont bons à suivre; il sait, lui, que l'on ne dit pas à un peuple : Je veux m'asseoir sur le trône où est assis mon frère; il sait qu'on lui dit : Je veux m'asseoir sur ce trône où il n'y a plus personne.

— Ainsi donc? répondit Euric.

— Ainsi, dit Sathaniel en l'interrompant, il faut attendre une occasion favorable. — Mais, dit Euric, il se défie de moi.

— Mais, repartit Sathaniel, il a en moi une confiance aveugle. Vois ce misérable étendu mort à nos pieds; tu sais qu'il a servi d'intermédiaire entre moi et Théodoric; suppose que tu l'eusses découvert soudainement : qu'eusses-tu fait?

Cette femme attendait son époux, armée et déjà un pied dans le sang. — Page 63.

Paris. — Typ. de Vᵉ Dondey-Dupré, rue St-Louis, 46, au Marais.

— As-tu besoin de me le demander? répondit le prince.

— Eh bien! reprit Sathaniel, il te trahissait, tu l'as découvert et tu l'as puni. Ose t'en vanter en face au roi Théodoric, il croira plus que jamais à notre haine et à notre lutte, il se fiera encore au messager que je pourrais lui envoyer, et je saurai encore les secrets qu'il te cacherait à toi, qu'il me cacherait à moi-même s'il soupçonnait notre intelligence. Et pour qu'il ait une foi entière à ce que je pourrai lui faire dire, ce sera Mascezel, mon frère, que j'enverrai près de lui, Mascezel qui aura échappé par hasard à ta surveillance.

— Attendre! s'écria Euric avec impatience, toujours attendre! Se fier à des événements qui peuvent ne pas arriver..., ne vaudrait-il pas mieux les faire naître?

— Voilà longtemps que tu as suivi cette route, repartit Sathaniel, et tout ce que tu as combiné avec tant d'art a échoué. Moi, j'ai attendu les circonstances avec la ferme volonté de profiter de celles qui se présenteraient, et, jusqu'à présent, j'ai réussi. Crois-moi, le premier pouvoir de l'ambition, ce n'est pas l'audace, c'est la patience. Toutefois, tu as une belle occasion de forcer Théodoric à recommencer la lutte avec toi: demande le jugement immédiat de Firmin; qu'il te l'accorde ou qu'il te le refuse, il doit naître de ce conflit des événements dont il faut que nous sachions profiter.

Et cette conversation, commencée sous de si terribles auspices, s'acheva de part et d'autre dans l'intimité et la confiance de deux conspirateurs unis par le même intérêt. Toutefois, malgré tous les efforts de Sathaniel, elle ne put faire sortir cet entretien de la voie politique dans laquelle il était engagé. Vainement elle essaya envers Euric toutes ces douces familiarités qui le subjuguaient autrefois: autant elle put se réjouir dans son orgueil de femme ambitieuse, autant elle dut souffrir dans sa vanité de femme belle et charmante. Sathaniel conquit un complice, mais ne retrouva pas un amant. Ce fut en cela que cette femme si adroite se trompa; elle se tint pour satisfaite de la victoire qu'elle avait remportée, oubliant ce qu'elle-même avait fait de son complice Eros, s'imaginant que la reconnaissance lui ramènerait l'amour; ignorant, au milieu de sa profonde science des faiblesses humaines, que le cœur qui n'aime plus est le juge le plus implacable qu'on puisse rencontrer. Elle ne s'aperçut pas que, si Euric l'avait aimée encore, elle n'avait pas besoin de le placer sur le trône pour s'y asseoir près de lui; elle ne comprit pas qu'elle aurait beau l'y faire monter, Euric qui ne l'aimait plus, ne la supporterait pas longtemps à ses côtés.

Ils se séparèrent donc, tous deux la joie dans le cœur: elle, se croyant au bout de la lutte; Euric, voyant enfin comment il pourrait la terminer. Après de longs mois de douleurs et de calculs, Sathaniel se trouva vaincue par la victoire même qu'elle venait de remporter.

Qu'on nous pardonne d'avoir fait pénétrer le lecteur dans cette lutte incessante de trahisons et de perfidies. Les chemins honteux par lesquels passent les mauvaises passions, sont souvent plus honteux encore que nous ne l'avons montré. C'est vainement que l'on a prêté à la civilisation les plus adroites combinaisons de la duplicité: les faux semblants d'amitié, d'amour et de dévouement, ne salissent pas l'histoire humaine des peuples civilisés d'une façon aussi abominable que celle des peuples demi-barbares. Vainement les sophistes ont attribué la corruption des peuples à tous les intérêts et à tous les besoins d'une civilisation avancée: les récits véridiques des événements sont là pour les démentir. Et l'on ne s'étonnera ni du caractère de Sathaniel, ni de celui d'Euric, si l'on veut bien se rappeler qu'ils ne précédaient que d'un siècle le temps de Brunehaut et de Frédégonde, et que jamais perversité si grande, crimes plus audacieux, perfidies plus ténébreuses, n'ont marqué aucune époque.

Ainsi donc, dans cette suite de meurtres et de basses conspirations que nous venons de tracer, on doit reconnaître que nous n'en sommes qu'au commencement de cette effrayante saturnale de crimes qui constitue l'histoire du sixième et du septième siècles; on doit reconnaître l'influence du contact de la civilisation romaine qui adoucissait encore un peu ces natures ardentes et sauvages. Un siècle plus tard, on aurait grand'peine à retrouver, parmi toutes ces puissances qui disposaient du sort des hommes, un exemple de justice et de modération pareil à celui de Théodoric; on fouillerait vainement les chroniques les plus détaillées pour rencontrer de saintes résignations et de nobles dévouements semblables à ceux qui nous restent à raconter.



Regarde ce chêne, les Visigoths y ont pendu le dernier Gaulois. — Page 75.

IV. — L'ÉVÊQUE.

Pendant que cette scène se passait entre Euric et Sathaniel, une autre, d'un caractère bien différent, avait lieu dans le palais d'Herme.

Comme nous l'avons dit, Alidah était retournée chez elle; elle y était retournée seule. Ce reste de protection que Théodoric lui avait accordée, en retenant le comte Bold près de lui, avait ajouté à son malheur cet isolement encore plus épouvantable que le malheur lui-même. Alidah, demeurée en présence de son père après la condamnation qui venait de la frapper, Alidah se serait sans doute trouvée exposée à des menaces, à des violences, à des malédictions; mais ces menaces, ces violences et ces malédictions eussent été pour elle comme un dernier lien qui l'attachait encore à une affection quelconque. Son père irrité n'en était pas moins son père. Il n'y a pas de colère au bout de laquelle ne puisse se trouver un pardon; il n'y a pas de menace qui ne puisse amener une caresse, il n'y a pas de reproche qui ne puisse finir par une consolation; mais l'isolement, mais l'abandon, mais n'avoir personne à qui demander grâce à défaut de protection, n'avoir personne à qui crier: « Je suis innocente! » au risque de s'entendre

répondre : « Tu es coupable ! » c'est un affreux et épouvantable supplice; c'est le supplice du malheureux égaré dans le désert, et dont l'œil cherche vainement un être vivant, fût-ce un ennemi ; c'est le supplice d'un infortuné qui meurt de soif et qui demande une coupe, fût-elle empoisonnée; c'est le supplice du prisonnier jeté dans les oubliettes et qui appelle quelqu'un, fût-ce le bourreau.

Ainsi fut Alidah durant la journée où elle demeura seule dans le palais de son père ; tout son jeune cœur se tordait à souffrir sans trouver une larme pour se soulager, toute sa jeune tête se perdait à peser son malheur sans penser à un moyen d'y échapper. Elle avait fini par s'asseoir dans le coin d'une salle obscure; serrée et repliée sur elle-même, comme quelqu'un qui a froid, poussant au hasard des exclamations auxquelles elle-même ne prêtait pas un sens, tournant autour de la même idée avec cette incertitude qui amène la perte de la raison, comme un voyageur tourne autour d'un précipice où il tombera nécessairement. Ses yeux promenaient autour d'elle d'étranges regards, plus étonnés que douloureux ; il lui venait sur les lèvres des sourires vagues ; elle jetait ses mains au hasard comme pour s'appuyer sur des objets qui n'existaient pas ; elle en était enfin à ce point où l'on devient folle, lorsque tout à coup Armand entra dans la salle où elle se trouvait.

Comme le voyageur égaré qui retrouve sa route, comme le prisonnier mourant de soif ou de faim, à qui on apporte le pain et l'eau, Alidah poussa un cri de remercîment qui ne pouvait que s'adresser à Dieu, en apercevant le Bagaude.

— Je sais, dit Armand, avant qu'Alidah eût le temps de prononcer une parole ; je sais le jugement qui te flétrit ; je sais que pour ne pas exposer les jours de Firmin, tu t'es laissé accuser, juger et condamner ; je sais ce que t'a réservé l'infâme Sathaniel, et je viens pour t'y soustraire. Déjà la nuit était assez obscure pour protéger mon entrée dans la ville de Narbonne, elle cachera de même notre sortie. Viens, suis-moi, Firmin t'attend aux portes de la ville.

— Firmin ! s'écria Alidah, à qui la transition subite d'une si profonde douleur à une si grande joie donna une expression de bonheur impossible à décrire ; Firmin ! répéta-t-elle.

— Oui, reprit Armand, Firmin, ou plutôt Aspar, le fils de Thorismond ; il est libre, je l'ai arraché à sa prison, j'ai gagné ou massacré ses geôliers ; et tandis que les Visigoths se reposaient ici dans leur victoire, je leur suscitais un plus puissant ennemi que tous ceux qu'ils ont vaincus ; car cet ennemi, c'est la division ; viens, Firmin t'attend.

— Il est libre ! répétait Alidah, qui manquait de paroles et de force pour dire tout ce qu'elle éprouvait ; il est libre ! il vient me chercher ! où est-il? où est-il? courons vers lui.

Le Bagaude allait entraîner Alidah, dont l'agitation et le délire joyeux se trahissaient par des larmes et des cris, quand son désespoir n'avait pu trouver qu'un morne silence ; le Bagaude, disons-nous, allait l'entraîner, lorsque, par une singulière fatalité, l'homme qui lui avait déjà enlevé cette jeune fille comme une proie vint encore la lui enlever comme une espérance ; cet homme, c'était l'évêque Herme.

— Où vas-tu? dit-il à Alidah en la retenant.

— Je vais retrouver mon époux, répondit-elle, tellement exaltée par le sentiment qu'elle éprouvait, que la présence d'Herme ne la frappa point comme une surprise :

— Tu n'as point d'époux en ce monde, dit Herme, et ce n'est point là ce que tu m'avais promis.

— Mon père ! s'écria violemment le Bagaude, c'est assez avoir prêché votre morale à cette jeune fille, laissez-la partir ; celui qui l'attend ne peut attendre longtemps, car il y va de sa tête, s'il était découvert dans l'asile où il est caché près de Narbonne.

— Oui, reprit Alidah, en s'adressant à Herme avec une joie si confiante qu'il semblait impossible qu'on pût lui opposer un refus ; oui, dit Alidah, Firmin est libre, il m'attend, il vient me chercher. Ne le savez-vous pas? il m'attend.

— Et dans quel but? reprit l'évêque.

— Tu le demandes? reprit le Bagaude ; Alidah n'est-elle pas son épouse devant Dieu, et ne doit-elle pas le devenir bientôt devant les hommes?

— Si elle sort d'ici, dit l'évêque, elle doit renoncer à cette espérance.

— Oh ! mon père, s'écria Alidah, en reculant avec épouvante, m'empêcheriez-vous de rendre légitime l'amour coupable que j'ai dans le cœur?

— Non, ma fille, je ne serai pas un obstacle à l'accomplissement des lois divines et humaines ; mais je serai un obstacle à l'accomplissement de projets sanglants et sacriléges, dit Herme en regardant Armand avec sévérité.

— Malédiction sur toi, prêtre obstiné ! s'écria Armand en tirant son poignard, tu ne seras un obstacle à rien. Cède-moi la place, nous ne sommes pas ici dans la tour de Barthélemi, où j'avais le temps de t'écouter et où je pouvais me laisser gagner à tes paroles ; nous sommes à Narbonne, dans une ville où le marbre sur lequel je marche tremble sous mes pas, où le toit de cette maison tremble sur ma tête, où je puis être englouti ou écrasé.

— Va donc, repartit Herme, échappe-toi... fuis de cette ville, tu en as encore le temps... Il te reste cette nuit... c'est la seule grâce que j'aie pu obtenir pour toi ; mais tu n'entraîneras pas cette jeune fille ; tu n'entraîneras pas Firmin dans l'abîme où tu veux les conduire.

— Je les conduis au pouvoir, à la gloire, au bonheur.

— Tu les conduis à la misère, à la trahison, à l'infamie !

— Allons, s'écria le Bagaude en fureur, livre-nous passage. Viens, enfant, un instant de retard, et tu perds Firmin.

— Un pas hors de cette maison, s'écria l'évêque, et tu te perds !

— Mais vous ne savez donc rien, reprit Alidah, vous ne savez pas que je suis condamnée, que je suis une femme flétrie et déshonorée, si je reste?

— Une fille flétrie et déshonorée, si tu sors.

— Demain, je serai esclave.

— Demain, tu seras libre.

— Traitée comme une criminelle.

— Fière de ton innocence.

— Je passerai pour la maîtresse d'Euric.

— Tu seras l'épouse de Firmin.

— Mon Dieu ! que faire? s'écria Alidah, ô mon Dieu !

Alidah se tenait entre le Bagaude et l'évêque, incertaine, jetant à l'un et à l'autre des regards suppliants, ne sachant à laquelle de ces deux paroles elle devait obéir, lorsque Herme, voulant faire cesser cette incertitude, éleva la voix et s'écria :

— Viens, Firmin, viens décider toi-même de ton sort et de celui d'Alidah.

A cet appel, Firmin parut, et Alidah, chez qui tant d'émotions successives avaient épuisé toutes les forces du corps, fit un pas vers lui ; mais comme si un coup terrible l'eût frappée au cœur, elle poussa un cri, pressa sa main sur sa poitrine, et, se laissant défaillir, elle tomba sur un siége, pâle, haletante, éperdue. Firmin voulut s'élancer vers elle, le Bagaude l'arrêta.

— Qui t'a amené? lui dit-il ; pourquoi n'es-tu pas resté dans la maison de Zama où tu devais m'attendre ?

— C'est chez Zama que le saint évêque est venu me chercher.

— Viens donc, dit le Bagaude, nous sommes découverts, viens.

— Qu'on ferme les portes de ce palais, et que personne n'en puisse sortir ! s'écria Herme.

— Trahison ! dit le Bagaude, trahison ! Ah ! voilà donc le prix du sang que j'ai versé pour la défense de ta ville, misérable évêque !...

— Vois cette clepsydre, dit Herme : quand l'eau marquera la quatrième heure de la nuit, les portes de ce palais se rouvriront pour vous tous, et moi-même je vous conduirai jusqu'aux portes de cette ville ; mais durant les deux heures qui vont s'écouler, vous resterez en mon pouvoir et vous m'écouterez, car j'ai de grandes nouvelles à vous apprendre ; à toi d'abord, Firmin ; à toi, Alidah ; à toi-même, Armand.

Le Bagaude contint sa fureur et dit à l'évêque :

— M'expliqueras-tu comment Firmin est en ce lieu et par quelles promesses tu l'as fait manquer à sa parole ?

— Je ne lui ai promis ni couronne, ni vengeance, ni gloire, car je n'ai qu'à lui offrir l'obscurité, le repentir et l'exil.

— Et il t'a suivi !

— Je le menais près d'Alidah.

— Et il ne sait donc rien ?

— Non, dit l'évêque, j'ai voulu te laisser le soin de lui apprendre le destin que tu lui prépares, et c'est devant toi que je l'instruirai de celui que je lui puis assurer.

— Je te demande, dit le Bagaude, comment tu as appris l'évasion de Firmin ; tu étais à Toulouse quand je suis parvenu à l'arracher à sa captivité et je t'avais dit mes projets. Je les ai tentés malgré tes vaines remontrances, et je les accomplirai malgré tes menaces. Mais, dis-moi, quelle magie t'a conduit à Narbonne aussi vite que nous : quelle fatalité t'a poussé à venir te mettre entre moi et ma vengeance, vieillard, qui sais pourtant bien que je l'atteindrai, fallût-il passer cette fois sur ton cadavre ?

— Si la marche des ambitieux est rapide, dit l'évêque, celle du prêtre chrétien est infatigable ; si l'amour d'une femme donne des forces à la jeunesse, la voix de l'humanité en donne de plus grandes à la vieillesse. J'étais déjà dans Narbonne quand vous erriez encore autour de la ville pour attendre la nuit, et tu dis peut-être plus vrai que tu ne penses, quand tu dis qu'il te faudra passer sur mon cadavre pour atteindre ta vengeance.

— Et qui t'a enseigné, dit le Bagaude, la retraite où j'avais caché Firmin ?

— Barthélemi, qui te suivait, tandis que je me rendais au palais d'Euric. Mais ni toi ni moi n'avons de temps à perdre ; dis à ce jeune homme ce qu'il est ; je lui dirai, moi, ce qu'il doit être.

— Quoi ! dit Alidah en se levant, Firmin ignore encore...

— Laisse parler cet homme, dit Herme, et toi, Firmin, écoute attentivement et n'oublie pas que cet entretien est plus solennel pour toi que pour aucun d'entre nous.

Firmin écoutait véritablement d'un air surpris tout ce qu'il entendait, et Alidah suivait avec anxiété le mouvement de cette scène qu'elle cherchait vainement à s'expliquer, et qui était peut-être encore plus inconcevable pour Firmin. Ce fut donc avec un sentiment inde-

finissable de crainte et d'espoir que le jeune Romain attendit les paroles du Bagaude.

— Écoute, lui dit celui-ci : lorsque l'évêque Herme m'envoya à Toulouse pour connaître les projets des Visigoths, je tentai de te sauver. La présence de Théodoric dans cette ville épouvanta les gardiens, et ils refusèrent mes offres et mon or. Quand la trahison d'une femme eut livré Narbonne aux Visigoths, separé des miens, demeuré seul, n'ayant ni soldats ni pouvoir, une espérance me resta : celle de te sauver encore. Je retournai à Toulouse, je me cachai dans les repaires les plus infâmes ! Je cherchai les amis que j'avais dans la ville, je demandai et j'obtins de leur dévouement ce qui leur restait d'or. J'exigeai d'eux qu'ils risquassent leur vie pour un dernier service. Leur or servit à corrompre une partie de tes gardiens, leur dévouement m'aida à égorger ceux qui voulurent résister. Grâce à moi, tu es libre.

— Je le sais, dit Firmin, et depuis deux jours je me demande encore quel intérêt a pu te pousser à une entreprise si périlleuse.

— Et cet étonnement n'a pas été au delà ! dit Armand. Lorsque je t'ai dit qui j'étais, tu n'as pas cherché à comprendre que le roi des Bagaudes ne pouvait s'intéresser à un Romain obscur.

— Je venais vers Alidah, je me suis oublié.

— Et maintenant ne comprends-tu pas que, pour moi et pour Herme, la liberté et la vie du pupille du vieil Attale serait une chose bien indifférente, si ce n'était que la vie et la liberté du Romain Firmin? Ta naissance obscure ne t'a-t-elle jamais fait réfléchir ?

A cette parole, Firmin se leva; il regarda Herme, puis Alidah ; celle-ci, penchée vers lui, l'anxiété et la joie dans les yeux, l'observait avidement.

— Ah ! tu sais qui je suis? s'écria Firmin.

— Oui, dit-elle, oui.

— Laisse finir cet homme, reprit l'évêque, arrêtant l'élan d'Alidah. Continue, Armand; écoute, Firmin.

Le Bagaude parut embarrassé, il voulait donner à sa révélation un caractère de surprise qui entraînât Firmin dans quelque résolution extrême : la présence d'Herme le gênait.

Firmin, à qui l'attente était devenue insupportable, s'écria :

— Eh bien ! qui suis-je? quel est mon véritable nom? parle !

— Ah ! reprit le Bagaude, tu n'es pas l'homme que j'avais espéré.

— Moi ! et comment?

— Parce que, reprit Armand avec violence, tu n'as ni dans le cœur ni dans le sang cet instinct des hommes forts qui leur révèle leur naissance, qui leur fait deviner leurs ennemis; tu as vu Théodoric de près, et tu n'as pas senti que cette couronne qu'il porte ne lui appartient pas; tu as touché cet homme, et le sang de ton père versé par ses mains ne s'est pas révolté en toi !

— Quoi ! s'écria Firmin.

— Oui, tu es Aspar, le fils de Thorismond, le roi des Visigoths.

— Moi ! s'écria Firmin.

— Le maître de Théodoric, repartit le Bagaude.

— Moi !

— Le juge de ce juge qui a condamné Alidah à l'esclavage.

— Moi !

— Le roi de cet Euric, qui t'accuse d'avoir voulu l'assassiner.

— Moi ! grand Dieu !

Et, tout incertain, troublé, éperdu, il se tournait vers Herme, vers Alidah, qui lui criait :

— C'est vrai !... c'est vrai !...

— Oh ! répète-moi que c'est vrai, répondit Firmin. Ah ! que je le punirai cruellement de tout ce que j'ai souffert, de tout ce qu'il t'a fait souffrir, Alidah ! Ah ! c'est le meurtrier de mon père qui m'a réduit au rôle d'esclave et d'espion !... Mon Dieu !... Alidah, tu es mon épouse, mon épouse devant Dieu. Je te mettrai sur un trône,... tu seras reine.... Herme, toi qui l'as protégée,... Armand, toi qui m'as fait libre,... je vous serai reconnaissant !...

Il s'arrêta un moment, et reprit avec une exaltation inouïe et en élevant au ciel sa tête :

— Je suis le fils de Thorismond, je suis de race royale, je suis le fils du vainqueur d'Attila; pourquoi ne me l'as-tu pas dit plus tôt, Armand? ma vengeance serait commencée.

— Suis-moi donc, reprit le Bagaude. Herme, ouvre-nous ce palais.

— Vieillard, dit Firmin, livre-nous passage; Alidah, fuyons cette ville.

L'évêque se tint immobile.

— Oh ! dit-il avec dédain, le grand roi qui fuit !

— Il fuit vers une armée, vers les miens qui nous attendent et qui brûlent de défendre sa cause, dit Armand.

— Oh ! le noble roi des Visigoths qui va se faire chef de brigands ennemis de son peuple.

— Misérable vieillard ! j'ai défendu ta ville.

— Oui, contre ceux à qui tu veux donner un roi. Ne vois-tu pas, Aspar, que l'ambition du Bagaude Armand a rêvé les succès du puissant Alaric? Il veut faire d'Aspar ce que le grand guerrier a fait d'Attale, un roi esclave.

— Folie ! reprit Armand. Ouvre-nous ce palais, ou songe que tes satellites ne sont pas assez près de toi pour nous empêcher de te punir d'une trahison.

— Tuez-moi, dit Herme... la loi de tous les peuples punit les homicides...

— Traître ! traître ! traître ! dit Armand avec rage... et moi insensé, misérable ! qui me suis fié à un prêtre, qui t'ai livré mes secrets, qui t'ai défendu !... Ah ! tu m'as vendu à Théodoric...

— Je t'ai arraché à sa vengeance...

— Ses bourreaux m'attendent.

— Ce n'est pas toi qu'ils trouveront.

— Alors, m'expliqueras-tu enfin pourquoi nous sommes prisonniers?

— Je t'ai laissé parler, tu vas m'écouter ; toi aussi, Firmin ; toi aussi, Alidah.

La violence de cette scène avait jeté un tel désordre parmi tous ceux qui y avaient pris part, qu'il se passa un assez long temps avant que chacun eût le calme nécessaire pour écouter la parole austère de l'évêque. Ce moment de trouble profita au desir d'Alidah et de Firmin. Ces deux jeunes gens, amants, pour ainsi dire sans se connaître, et qui s'étaient dévoués l'un pour l'autre sans savoir s'ils ne feraient pas de sacrifices à un cœur incapable de les apprécier, se retrouvaient avec un sentiment tout nouveau pour eux. Firmin était devenu pour Alidah le généreux amant qui avait refusé sa liberté afin de ne pas attenter aux droits de sa famille; Alidah était devenue pour Firmin la femme dévouée qui avait accepté l'esclavage afin de ne pas livrer ses jours à la vengeance de son père. Il y avait bien loin d'eux à eux-mêmes ; il y avait bien loin de l'amour qu'ils se portaient après deux mois de séparation, à celui qui les avait donnés l'un à l'autre; que cet entretien les trouvait différents de celui qui eut lieu sur la tour du château, quand tous deux, en présence d'une situation menaçante, jouaient encore, sur des querelles de mots et des reproches frivoles, la destinée future de leur vie.

Le moment où ils se rapprochèrent, où, la main dans la main, ils se regardèrent et se reconnurent si dignes l'un de l'autre, la douce et silencieuse contemplation où ils restèrent un moment, le seul mot qu'ils échangèrent pour se lier l'un à l'autre : « Partout ensemble; » ces inappréciables expressions de la voix, du regard, du geste, qui disent tant de choses à ceux qui se les adressent, passèrent inaperçues pour la sauvage brutalité du Bagaude et pour l'austérité de l'évêque : ni l'un ni l'autre ne comprirent la noble pudeur de ces deux âmes, qui avaient besoin de la solitude pour se découvrir l'une à l'autre. Deux enfants amoureux s'étaient quittés, deux cœurs pleins d'une profonde passion venaient de se retrouver.

Enfin tous deux se retournèrent vers l'évêque pour l'écouter, bien assurés que la résolution de l'un serait celle de l'autre.

— Enfants, leur dit-il, après ce que vous venez d'entendre, il me reste bien peu de chose à vous dire. Armand vous a expliqué le sort qu'il pouvait vous donner; quand l'heure que je vous ai marquée sera venue, je vous laisserai fuir avec lui, si telle est votre volonté. Tu t'en iras, toi, jeune fille, au milieu d'une troupe de brigands pour qui ta présence sera un sujet de discorde honteuse; coupable envers ton père et envers Dieu, tu deviendras encore plus coupable envers les tiens. Je ne te parle pas des rudes privations auxquelles tu t'exposeras, le moindre courage suffit pour les supporter; mais je dois te dire quelles souffrances t'attendront quand tu verras celui que tu aimes associé à une vie de meurtre et de pillage. Sans doute, l'esclavage t'attend et la honte des jugements pèse sur ta tête ; mais quelque part que tu fuies, tu l'emporteras avec toi ; demeure, et bientôt je t'en aurai affranchie. La parole d'un vieillard et le témoignage de celui qui est la première cause de ta faute, détruiront facilement l'accusation de Sathaniel.

— Mais le comte Bold ! s'écria Armand, demandera la tête du Romain qui a séduit sa fille?

— Le comte Bold, dit l'évêque, donnera sa fille avec joie au fils de l'illustre Thorismond.

— Mais Théodoric tuera le fils de Thorismond ! reprit le Bagaude.

— Il y a un mois, dit l'évêque, que Théodoric peut le tuer, et il ne l'a pas fait.

— Mais il faudra donc, reprit Aspar, que je renonce au trône de mon père?

— Ton père n'avait point de trône à te transmettre, répondit l'évêque; si lui-même a succédé à son père Théodoric, si son frère l'a remplacé, c'est parce que Thorismond était le plus brave guerrier de sa nation, c'est parce que la sagesse et le courage du roi actuel des Visigoths lui ont fait pardonner le crime par lequel il a monté sur le trône. De quel droit iras-tu, toi, inconnu, demander le suffrage de tes concitoyens? La longue coutume qui a maintenu le sceptre dans la famille des Baltes, tant qu'elle en a été digne, et celle qui semble devoir s'établir en faveur de la famille qui nous gouverne, n'ont pas détruit le droit primitif des Visigoths d'élire leur roi. Quelles victoires, quels services invoqueras-tu pour demander cette haute récompense? Si les droits de la naissance suffisaient, pourquoi le comte Bold n'est-il pas le souverain des Visigoths? Je ne veux pas te dire que tu ne trouveras point parmi cette nation des mécontents, tout prêts à se rattacher à la première ambition qui leur offrira des chances de dis-

cordes et de trouble; mais si cette voie mène quelquefois au trône, elle mène aussi souvent au supplice et toujours à l'infamie.

— Me faudra-t-il donc honteusement cacher le nom que je porte, répliqua Aspar, parce qu'il peut être un danger pour moi et pour d'autres?

— Il faudra le proclamer hautement, répondit l'évêque, et t'en faire une sauvegarde et une espérance; il faudra le proclamer pour avoir le droit de prendre rang parmi les tiens, et pour t'assurer le droit plus noble encore d'acquérir le renom qu'obtiennent tout courage et toute vertu. Va, si tu veux, à la suite de ce Bagaude, emmène avec toi ta maîtresse, proclame parmi des brigands qu'elle est ton épouse et que tu es le fils de Thorismond. On te répondra de cette ville que tu es un imposteur, et qu'elle est la prostituée du prince Euric. Les Visigoths iront t'attaquer au milieu des soldats honteux que tu commanderas; ta tête sera mise à prix comme celle d'un criminel; ton union sera flétrie par le mépris public; la honte et la mort sont au bout de ton entreprise. Viens, maintenant, si tu l'oses, au palais de ton roi; dis-lui que tu es le fils de Thorismond, et mon témoignage et celui de Barthélemi, le témoignage de sa conscience même, l'obligeront à te reconnaître. Dis-lui que cette jeune fille n'a commis d'autre crime que celui de t'aimer, et demain je bénirai solennellement votre union, demain vous serez unis pour ne plus vous séparer.

— Grand Dieu! s'écria Alidah, en sera-t-il ainsi?

— Le sort t'a assez cruellement frappée, répondit l'évêque, pour que la justice de Dieu soit satisfaite.

Alidah regarda son jeune amant, comme pour lui dire qu'il ne devait plus y avoir de doute dans la résolution qu'ils allaient prendre; mais, par un de ces sentiments qui tiennent, pour ainsi dire, à la force exubérante de la jeunesse, celui-ci ne pouvait se décider à accepter ces moyens calmes et directs de parvenir. Il lui semblait que toute position conquise par la force était plus honorable. Le combat lui offrait des chances de gloire. Il montrerait dans la lutte ce qu'il avait de courage et d'éclatante vertu, il obtiendrait l'admiration des Visigoths et la crainte de ses ennemis; il ferait enfin du nom d'Aspar, un nom redoutable et qui appellerait l'attention des peuples.

Toutes ces diverses pensées qui agitaient Firmin ou plutôt Aspar, se montrèrent dans la réponse qu'il fit à l'évêque.

— Et que serai-je, s'écria-t-il, en suivant tes conseils? un misérable guerrier, perdu dans les rangs les plus obscurs de notre armée, obéissant à des chefs qui seront assez jaloux de mon nom pour me mettre à l'abri des dangers où je me pourrais illustrer.

— Et qu'était Ataulphe avant d'être le roi des Visigoths? qu'était ton aïeul lui-même? des guerriers qui sont devenus les plus illustres, parce qu'ils étaient les plus braves. Crois-moi, les dangers ne manquent jamais à ceux qui les cherchent sincèrement.

— Il faudra me faire l'égal de ceux à qui j'aurais le droit de commander?

— Préfères-tu te faire leur ennemi? Veux-tu que, lors même que l'on croirait à ta naissance, le premier mot qu'on ajoute à ton nom soit celui de traître? car celui qui combat contre son peuple, pour quelque droit que ce soit, celui-là est un traître.

— Et qui es-tu donc, Romain, s'écria violemment le Bagaude, toi qui plaides si chaudement la cause des Visigoths? Qui es-tu donc, toi, qui, après avoir défendu Narbonne contre eux, crains qu'une discorde civile ne la leur fasse perdre? Il y a un mois, étais-tu donc traître aux Visigoths, ou aujourd'hui es-tu infidèle aux Romains?

— Mon peuple, à moi, dit l'évêque, ce sont les infortunés. Quand les Visigoths sont venus attaquer cette ville, j'ai essayé de la sauver de leur domination, parce que je savais que cette domination ne s'établirait que par la dévastation, le pillage et la ruine de tous les citoyens romains. Aujourd'hui cette œuvre sanglante est accomplie: je demanderai au ciel que ceux qui règnent règnent longtemps. Malheur au champ fertile sur lequel une troupe de loups se disputent leur proie! les riches moissons périssent, arrachées par l'effort de leurs griffes sanglantes, et la stérilité naît à l'endroit où s'est livré le combat. Malheur aussi aux contrées où les ambitions se disputent un trône! les cités et les villages disparaissent sous leurs luttes terribles; les populations périssent, écrasées sous les chars des vainqueurs ou des vaincus; ils se jettent l'incendie d'une ville à l'autre, pour s'enlever un asile, sans s'inquiéter s'ils l'enlèvent à des milliers d'innocents. Ce n'est donc pas le peuple visigoth que je défends contre lui-même: ce sont les Romains, peuple misérable et couché par terre, sur lequel passent les nations en le foulant aux pieds, en lui brisant la tête, en le mutilant, en plantant leurs glaives dans sa poitrine, en assurant leurs tentes sur ses cadavres; c'est ce peuple misérable que je voudrais sauver.

— Que Dieu vous aide, mon père! s'écria Alidah, que sa jeunesse et sa faiblesse de femme rendaient plus sensible à de tels tableaux.

— Et cependant, reprit Herme avec un doux accent de persuasion, je ne l'eusse point tenté si je n'avais dû m'adresser à toi, jeune homme, habitué à entendre les austères paroles de notre sainte religion; à toi jeune fille, qui maintenant que tu en comprends le pouvoir, sais combien elle apporte de douces consolations à ceux qui marchent d'un pas ferme dans le chemin de la vertu, de la justice et de la vérité. Je ne l'eusse pas tenté si j'avais dû ordonner à Aspar d'abandonner des droits sacrés ou des espérances légitimes; mais j'ai compté remporter la victoire parce que je viens de dire à l'un et à l'autre: « Enfants si faibles et si abandonnés tous deux, vous portez cependant en vous une grande puissance de mal: est-ce sur celle-là que vous voulez vous appuyer? Vous portez en vous une grande espérance de bien: ne sera-ce pas vers celle-là que vous marcherez? »

— Toujours, s'écria Aspar, sans trahison, mais sans lâcheté.

— Et s'il est vrai, continua Herme, que la voix de Dieu soit sincèrement écoutée par vous; s'il est vrai que vous deviez aspirer à voir tous les yeux aveugles s'ouvrir à la sainte lumière du catholicisme, ne sentez-vous pas que ce sera un bel exemple à donner à votre peuple, au milieu de toutes les divisions qui le menacent et de toutes les ambitions qui l'obsèdent, que celui de deux jeunes cœurs déposant publiquement des droits assez douteux pour être soutenus, immolant en eux-mêmes les espérances des factieux, et ne demandant à leurs frères que la place que Dieu et la vertu leur marqueront en ce monde? Pensez-vous qu'il n'y ait nulle gloire à ce sacrifice? pensez-vous qu'il ne vous sera compté pour rien dans le jugement que la justice des hommes et de Dieu portera un jour sur vous? Toute renommée a-t-elle donc les pieds dans le sang et un glaive en la main? et Jésus-Christ n'a-t-il pas conquis beaucoup plus de sujets dans son humilité et sa pauvreté que l'illustre César, notre premier vainqueur; que le farouche Attila, ce grand dévastateur du monde? La gloire en est-elle moindre?

— Cette gloire est la sienne, reprit Aspar en baissant les yeux; mais qui oserait espérer d'y arriver?

— Que si ces graves paroles ne peuvent te toucher, jeune homme, reprit Herme avec douleur; si la gloire humaine t'a déjà altéré de sa soif mortelle, demande où sont les héros, cherche s'ils sont parmi les traîtres ou parmi les fidèles, parmi ceux qui ont combattu pour leur propre cause ou pour la cause générale. Toi à qui ton malheur même a donné un plus riche savoir, une plus noble instruction qu'à tous ceux de ton peuple, rappelle-toi le sort qui a frappé tous les injustes ambitieux. Choisis entre le mépris et la haine des gens de bien et leur admiration, et n'oublie pas surtout qu'il arrivera un jour où tu devras un compte terrible de chaque moment de ta vie.

Alidah se tourna vers Aspar, qui paraissait troublé et incertain, et lui dit doucement:

— Le ciel est un asile où l'on est encore ensemble.

Aspar lui tendit doucement la main et répondit:

— Et je te laisserai donc dans ce monde, sans pouvoir, sans bonheur!

A ces mots Herme reprit avec plus de force:

— Sans bonheur, dis-tu? Oh! si tu avais approché ce roi dont tu envies la place, tu saurais à quel prix horrible il l'a conquise; tu le verrais marcher comme un esclave courbé sous le fardeau de son remords; tu le verrais en butte aux besoins et à l'horreur du crime; tu le verrais seul dans sa vie, seul dans ses jours et seul dans ses nuits; car Théodoric n'a pas osé associer une épouse à l'horrible tourment qu'il lui faut supporter; sur sa couche qu'occupe le remords, il n'y a jamais eu de place pour l'amour. Il faut aux ambitieux comme Euric des épouses comme Sathaniel; aux coupables il faut des complices, aux maudits il faut des femmes perdues.

— Que dites-vous? s'écria Alidah en s'attachant à Aspar.

— Va donc maintenant, continua l'évêque, car l'heure est sonnée. Ouvrez, ouvrez les portes, reprit-il; que ceux qui veulent sortir de ce palais en sortent.

— Ah! nous restons, dit Alidah, Aspar, nous restons.

— Faites place aux ennemis de Dieu et des hommes! faites place à ceux dont la grandeur ne s'assied que sur des ruines, dont la gloire ne s'abreuve que de sang!

— Aspar.... reprit Alidah en le conjurant du regard.

— Restons, reprit Firmin en baissant les yeux, et que Dieu nous protége!

— Laissez-moi donc passer, répondit le Bagaude en se relevant de toute sa hauteur. Demeure, enfant timide: tu es bien digne d'appartenir à ce peuple exécrable que je hais et que je méprise; demeure ici, prêtre imbécile; je reviendrai un jour dans cette ville de Narbonne; j'y reviendrai, comme tu l'as prédit, sur ses ruines: et alors je serai plus grand que la vertu que tu prêches si éloquemment, car je l'aurai abattue à mes pieds et je m'élèverai sur elle.

Tout aussitôt le Bagaude s'éloigna. Herme le suivit jusqu'aux portes du palais, pour lui faire livrer passage, et les deux jeunes gens demeurèrent seuls ensemble.

Soit que l'évêque comprît tout ce qu'ils avaient à se dire, soit qu'il eût senti que la détermination d'Aspar lui avait été plutôt dictée par son amour pour Alidah que par sa résignation, il voulut laisser à celle-ci le soin d'affermir la victoire qu'elle venait de remporter, et il se contenta de leur faire annoncer par un esclave que le lendemain, à la pointe du jour, il bénirait leur mariage, et qu'il obtiendrait du roi Théodoric et du comte Bold le pardon du passé.

V. — RÉSIGNATION.

Pour oser écrire dignement la scène qui suivit cet entretien, il faudrait une plume sans doute plus habile que la nôtre, il faudrait des lecteurs plus faciles à persuader que ceux du temps où nous vivons. La naïve bonne foi de certaines croyances, l'audace de certains scrupules, effaroucheraient peut-être les plus religieux et feraient sourire de pitié les plus incrédules. Il n'est donné qu'aux chroniques elles-mêmes de cette singulière époque de raconter les conversions soudaines des pécheurs, et surtout d'entrer dans le détail de ces conversions. Grégoire de Tours en cite plusieurs d'une charmante bonhomie, entre autres, celle d'un mari pris tout à coup, pendant la nuit, de la crainte d'être trop heureux.

Au milieu de toutes ces dévastations dont il est entouré, parmi tous les martyres soufferts autour de lui, il s'épouvante auprès de sa belle et jeune épouse de l'amour qu'il a pour elle et de celui qu'elle a pour lui; tant de félicités lui semblent une tentation infernale, et il se croit coupable de n'avoir pas encore eu sa part de misères et de douleurs.

A une époque où tant de calamités pesaient sur les peuples que la vie humaine n'était plus comptée que comme une expiation, on comprend ces peurs soudaines devant un bonheur exceptionnel; aussi voyez le mari jeune et amoureux, sa femme jeune et amoureuse: ils s'interrogent, ils se racontent les souffrances dont sont accablés leurs meilleurs amis. Ils connaissent une jeune fille dont le fiancé a été massacré par un soldat ivre qu'il a rencontré; un père dont les petits enfants ont été brûlés par les barbares; il y a non loin de leur demeure une famille dont les vieillards ont eu les yeux crevés, dont les jeunes femmes ont subi les derniers outrages; ceux-là sont entourés du respect et de la pitié publique, ceux-là passent pour des saints que la main de Dieu a voulu éprouver: Ceux-là, se disent-ils, sont assurés que le Seigneur leur rendra auprès de lui le bonheur qu'il leur a enlevé sur cette terre; ceux-là seront les plus heureux dans le ciel, parce qu'ils ont été les plus malheureux ici-bas; mais nous qui sommes heureux ici-bas, que deviendrons-nous dans le ciel? quelles douleurs, quels sacrifices pourrons-nous offrir au Seigneur pour que sa clémence nous admette parmi ses élus? Pour une vaine joie de quelques jours dans ce monde, nous faudra-t-il perdre l'éternelle félicité dans l'autre! Puisque la grâce de Dieu se détourne de nous, ne pouvons-nous pas l'appeler sur notre union? ne pouvons-nous pas lui témoigner que le malheur nous trouverait forts, que les plus dures privations nous trouveraient résignés, qu'il n'est aucuns sacrifices, même les plus grands, dont nous ne soyons capables, et qu'il n'est aucun bien dont nous ne soyons tout prêts à nous dépouiller?

Et comme pour deux jeunes époux en qui la beauté donne à chaque instant de nouveaux attraits à la passion qui les a unis, comme pour eux l'amour est le premier des biens de ce monde, les voilà qui se jurent tous deux une chasteté éternelle, non pas une chasteté protégée par une séparation, mais la chasteté l'un près de l'autre, dans la même couche, durant de longues années.

Et le vénérable évêque de Tours, qui raconte cette merveilleuse histoire, ne doute pas un moment qu'ils n'aient tenu leur serment, et il les place avec un saint enthousiasme parmi les plus saints martyrs, parmi les plus purs des enfants de Dieu. Malgré tout ce qu'on peut jeter de moquerie sur cette naïve histoire, nous croyons pour notre part à sa réalité et à sa sincérité. Il y a dans toute existence des phases qui présentent les mêmes caractères.

Comme la douce crédulité, comme les sacrifices volontaires, comme les dévouements sans bornes, appartiennent aux jeunes passions de l'homme; de même les résignations excessives, les pénitences imméritées, les repentirs sans crimes, appartiennent aux jeunes croyances de l'humanité. L'enfant de dix-huit ans qui se fait couper un bras afin d'obtenir l'amour d'une femme qui a aimé un beau soldat mutilé dans une bataille, explique peut-être le sacrifice des deux jeunes époux pour obtenir la faveur d'un Dieu qui étend surtout sa main sur les infortunés.

Peut-être n'est-il pas besoin de ce que nous venons de dire pour comprendre la pudique résistance d'Alidah aux désirs de Firmin, lorsqu'ils se trouvèrent seuls après une si longue séparation; mais peut-être était-il nécessaire de montrer comment on faisait, pour ainsi dire en soi-même, des marchés avec Dieu pour faire croire au partage qu'Alidah voulait s'imposer.

— Oh! lui disait-elle, ne me demande plus de t'aimer comme je t'ai aimé; ne comprends-tu pas que Dieu nous a choisis pour donner à notre peuple un saint et éloquent exemple de vertu? Si celui qui n'a pas péché n'a pas toujours droit au bonheur en ce monde, de quel droit oserons-nous le demander, nous qui avons été si coupables! nous devons avoir encore beaucoup à souffrir.

— Non, reprit Firmin, Dieu ne t'en demande pas davantage, et tu as entendu le saint évêque qui, d'abord, avait exigé notre séparation comme un devoir, promettre de bénir notre amour et ne plus nous en faire un crime.

— C'est qu'il a jugé notre courage au-dessous de notre destinée.

— Tu te trompes, Alidah, il en faut un plus puissant que tu ne penses pour accepter celle qu'il veut nous imposer. Crois-tu donc que je pense sans remords à l'avenir que t'a fait mon amour? crois-tu qu'il me faudrait plus de force pour te faire monter sur le trône des Visigoths, qu'il ne m'en a fallu pour y renoncer ainsi que toi? Oh! mon Alidah, je n'avais encore aucun droit à cette place, que mes espérances t'y voyaient déjà; oui, je voulais te donner une noble excuse de ta faute; je voulais, en montrant que tu avais choisi le plus brave et le plus audacieux, faire regretter à toutes les femmes de n'avoir pas été coupables comme toi; je voulais, en te plaçant plus haut que la rivale qui t'a poursuivie, prouver au monde que ta faute n'était pas irréparable, et que la gloire pouvait la cacher.

— Hélas! reprit Alidah, d'un air plutôt mélancolique que triste, tu regrettes cette puissance et ce trône qui t'appartiennent?

— Pour toi seule, Alidah, pour toi seule.

— Oh! continua Alidah, en souriant doucement avec un accent presque maternel et indulgent; oh! je t'ai mieux deviné que tu ne penses, je t'ai mieux compris que toi-même: tu n'as cédé qu'à mes larmes et non point aux discours du vertueux Herme; c'est moi que tu as voulu sauver; c'est pour devenir mon époux devant les hommes, pour effacer de mon nom cette tache d'adultère dont on a voulu le flétrir, pour m'arracher au châtiment immérité qui me menace, que tu as abdiqué tes superbes espérances, tes droits, ton nom, ta gloire: eh bien! ce sacrifice que tu as fait pour me rendre l'honneur et la liberté, je puis te le faire, moi, pour te rendre ton nom, ta gloire, ta puissance.

— Toi! s'écria Firmin.

— Oh! reprit Alidah, avec un enthousiasme profond et passionné, Dieu doit accepter un tel échange, il prendra toutes les pénitences de ma vie pour toutes les fautes de la tienne. Oui, mon Firmin, si le saint évêque veut le permettre, tu seras grand, tu seras heureux.

— Que veux-tu dire! repartit Firmin; comment peux-tu parler d'un bonheur que tu ne partagerais pas!

— Oh! ce serait le plus doux que je pusse espérer. Oui, vois-tu, Firmin, si, pour notre faute commune, il me faut souffrir toute seule, ce sera avec joie. Je resterai, s'il le faut, flétrie aux yeux des hommes, pendant que toi tu grandiras devant leurs regards. J'irai, si Dieu l'exige, dans la maison d'Euric; j'irai comme une esclave, si mon esclavage peut racheter le serment que tu as fait de renoncer à tes droits; je subirai l'opprobre du jugement qui me condamne, si tu peux ainsi ressaisir ta gloire; je servirai la fière et impure Sathaniel, si toute cette misère, toute cette douleur, tout cet opprobre, peuvent te faire pardonner et t'ouvrir le chemin du trône qui t'appartient!

— Grand Dieu! s'écria Firmin, à qui des larmes vinrent aux yeux, en voyant Alidah s'exalter dans cette généreuse pensée, et tu crois que je l'accepterais?

Mais Alidah, sans répondre, se laissa tomber à genoux, en disant, avec un accent de sainte prière:

— Oh! mon Dieu, vous qui vous êtes dévoué pour les hommes, laissez-moi me dévouer pour lui! vous qui avez racheté de tout votre sang les crimes de l'humanité, laissez-moi racheter de toutes mes douleurs son ambition et ses passions de gloire! ajoutez une misère à ma vie à chaque victoire qu'il obtiendra; donnez-moi une souffrance pour chacune de ses joies! et je vous remercierai, mon Dieu, je vous remercierai de votre clémence, je vous adorerai dans votre bonté, je vous glorifierai dans votre grandeur!

— Alidah! Alidah! que dis-tu? reprenait Firmin, tandis que la jeune fille prononçait cette prière d'une voix ardente et les yeux trempés de larmes; Alidah, pourquoi ces pensées, pourquoi cette séparation, pourquoi cette prière odieuse? oh! ne m'aimes-tu plus?

Alidah se tut, et lorsque Firmin la releva, presque malgré elle, du sol où elle s'était mise à genoux, elle cacha sa tête dans son sein, en versant d'abondantes larmes, et sa voix murmura doucement et en paroles entrecoupées:

— Mais toi! toi, Firmin, m'aimes-tu encore?

— Tu en doutes, Alidah, tu en doutes! que t'ai-je donc fait pour cela?

— Hélas! reprit-elle doucement, tu m'aimes, mais tu m'aimes moins que la haute fortune qui t'attend.

— Alidah! peux-tu le croire?

— C'est que moi, Firmin, quand l'évêque m'a dit que tu m'étais rendu, j'ai éprouvé une si vive joie que j'ai tout oublié, tout, jusqu'à la colère de mon père.

— Et moi aussi, j'oublierai tout, mon Alidah.

— Oh! Firmin, ne sens-tu donc pas qu'il y a un bonheur au-dessus de toutes les ambitions?... Théodoric veut notre exil... qu'il le marque où il voudra, aussi loin de son royaume qu'il pourra l'inventer, si ce doit être à côté l'un de l'autre. Firmin, depuis que je t'ai quitté, j'ai vécu dans cette sainte maison, j'ai vu des misères que tu ne peux imaginer, et, parmi ces misères, des joies que je ne m'étais point figurées. C'est que ceux qui les ressentaient étaient devant Dieu, résignés et soumis: ceux-là supportaient de cruelles douleurs sans plainte, d'amères privations sans envie, et pourtant il y en avait qui n'avaient ni amour ni espérance pour les soutenir.

— Oh! tout ton amour me suffira.

— Écoute-moi, Firmin, écoute-moi! J'ai appris bien des choses depuis que nous nous sommes quittés. La vie, vois-tu, la vie n'est sur cette terre qu'une longue et rude épreuve pour arriver à un bonheur éternel.

Et en parlant ainsi, Alidah embrassait Firmin de son doux regard, sachant qu'il emportait avec lui la persuasion.

— Oui, disait-elle, il y a après la mort un bonheur qui ne finit point, et, si tu en demérites en faisant toutes les funestes choses que le saint évêque nous a défendues, il faudra bien que moi je souffre ici-bas pour nous deux, afin que tu sois pardonné et que nous soyons ensemble dans le ciel.

Et l'amour de la jeune fille, qui croyait ne penser qu'à Dieu, tout occupée qu'elle était de Firmin, éclairait son visage d'une sainte et douce lumière. Le jeune homme, ému, attendri, lui répondit avec la même ferveur :

— Et moi, pour t'épargner une larme en ce monde, penses-tu que je ne sache pas sacrifier tous ces brûlants désirs de fortune qui me dévorent?

— Oh! que Dieu, s'écria Alidah, te donne cette pensée et la fasse mûrir en ton cœur!

— Ah! déjà c'est une résolution prise.

— Ami, dit Alidah, demandons au Seigneur de t'y affermir.

— Alidah, je prierai comme toi.

— Eh bien! mon Dieu! reprit Alidah en se remettant à genoux et en attirant Firmin près d'elle, donne-lui le courage d'aimer l'obscurité, étouffe ces fiers emportements de son cœur, fais qu'il aime et préfère ta parole aux louanges du monde, ta gloire à la sienne, ton triomphe à son triomphe. Mon Dieu! il te prie comme je te prie!

Et elle parlait ainsi, ingénue et amoureuse, ne sachant pas qu'elle disait au fond de son âme qu'elle n'avait pas encore appris à sonder :

— O mon Dieu! fais qu'il me préfère à tout, fais qu'il n'aime que moi sur cette terre!

Et Firmin, surpris, charmé, ému, répétait ces douces paroles; et tous deux, unissant enfin leur âme dans une commune prière, restèrent à genoux, suppliant sincèrement le Seigneur de leur arracher du cœur l'ambition et les désirs superbes. Obtenant sur eux-mêmes cette force, déjà résignés et prêts à trouver bientôt un motif de joie dans ce qu'ils avaient regardé comme une pénitence, tant la persuasion de la misère humaine arrive aisément à ceux qui ont une foi sincère et fait commencer leurs espérances au delà du but où la plupart des hommes arrêtent la leur.

La nuit qui vit cette scène dans le palais d'Herme et celle que nous avons racontée dans le palais d'Euric fut vite passée, et le jour se leva où le sort des divers personnages de cette histoire devait enfin être fixé.

Ils étaient arrivés au moment où la crainte de leur avenir devait les reprendre, et déjà ils s'étonnaient du retard d'Herme dans sa maison lorsqu'ils entendirent des pas lourds; ils s'élancèrent vers la porte, et leur terreur fut grande en apercevant le comte Bold. Alidah tremblante se jeta au-devant de lui comme pour prévenir le premier mouvement de sa fureur; mais son étonnement fut aussi grand que sa joie lorsque son père, lui souriant avec bonté, lui répondit :

— Je sais tout; j'ai tout pardonné.

— Aspar, ajouta-t-il en se tournant vers Firmin, j'espère que tu seras digne de t'allier à la noble famille des Baltes; je compte que tu ne seras pas au-dessous de la haute destinée que le noble roi Théodoric te prépare.

— Mon père! mon père! que voulez-vous dire? s'écria Alidah...

— Je ne dois point révéler ce secret. Dans une heure Herme viendra chercher, en ce lieu, le noble Aspar. Firmin apprendra son sort de la bouche du roi, tu le sauras de la bouche de ton époux.

Le ton, les paroles du comte Bold frappaient Alidah de stupéfaction, et peut-être allait-elle obtenir de son père une explication, lorsque Falrik entra d'un air consterné, en annonçant que Mascezel venait chercher, au nom de l'épouse d'Euric, l'esclave qui lui appartenait. A peine avait-il annoncé cette fatale nouvelle, que Mascezel parut. D'un regard il reconnut Firmin, et remarqua la fière tranquillité du comte Bold et l'harmonie qui semblait régner entre le vieillard et le jeune homme.

— Esclave, cria le comte en l'apercevant, sors de ce palais; tu dois savoir que ma rencontre est fatale à ceux de ta famille?

— Je suis ici en vertu d'un jugement.

— Qui n'existera plus dans une heure.

— Il ne me faudra pas une heure pour enlever ta fille.

— Est-ce que Sathaniel l'attend? Va lui dire que je n'irai point pleurer à sa porte, et que si elle ne veut pas que son père vienne encore pleurer à la mienne, elle obtienne mon pardon pour l'infâme calomnie qu'elle a osé soutenir et pour laquelle elle peut être condamnée à l'esclavage qu'elle a demandé contre les nobles descendants des Baltes.

Mascezel se retira, et un moment après Sathaniel et Euric tenaient conseil sur cet étrange événement.

VI. — DÉNOUEMENT.

— Oui, disait Théodoric à Léon, j'approuve le plan de conduite que tu m'as tracé; oui, je parviendrai de cette manière à faire cesser les complots ténébreux de mon frère, et peut-être, ajouta-t-il en se tournant vers Herme, à effacer ainsi ce remords qui me déchire; et, une fois cet acte de justice accompli, ajouta-t-il en adressant la parole à Gandoin, je te jure que ce n'est pas en vain que tu me donneras l'éternel conseil qui m'épouvantait si horriblement.

C'était le lendemain de cette nuit dont nous venons de raconter les événements, que le roi des Visigoths parlait ainsi aux trois personnes réunies avec lui dans la salle qui suivait celle où il donnait ses audiences. Ces paroles que nous venons de rapporter étaient la suite d'un long entretien, et la résolution que le roi venait de prendre était sans doute d'une grande importance, car chacun avait un air grave et en même temps satisfait.

— Roi, dit Léon, je croirai avoir dignement reconnu la faveur que tu m'accordes, si j'arrive à faire entrer dans les lois de ton peuple la sagesse des lois romaines.

— Léon, reprit Herme, il en est une cependant que tu n'aurais pas dû proposer à Théodoric d'adopter: c'est celle qui condamne comme complices ceux qui, étant instruits d'un complot contre le souverain, ne lui en auront pas donné avis.

— Et c'est la seule qui me plaise, dit Gandoin. Je n'ai point combattu la mesure par laquelle tu veux associer Aspar à ton pouvoir; car le danger le plus pressant à combattre, c'est l'ambition sans cesse éveillée de ton frère. Que cette loi nous serve une fois contre Euric, j'espère qu'après toi elle tombera en désuétude.

— J'espère le contraire, dit le roi; cette loi est sage et s'implantera facilement dans nos mœurs.

— Ne l'espère pas, dit Herme; les lois sages et prudentes contrarient trop de mauvaises passions pour qu'elles n'aient pas de nombreux ennemis; celles, au contraire, qui servent les intérêts des puissants vivent éternellement; n'établis pas cette loi barbare parmi les tiens.

— Ce qui est décidé est décidé, dit Théodoric. Maintenant va me chercher ce jeune homme. Je te remercie d'avoir arrêté hier ma colère, lorsque j'ai appris, grâce à toi, son évasion et la présence du Bagaude Armand dans cette ville; la réflexion, les sages conseils de Léon et ton expérience m'ont éclairé. Je le vois, toute force naît de la vertu. Va donc, et que dans une heure Firmin soit près de moi.

— Roi, dit Herme, je t'avais laissé un otage pour te répondre de Firmin ?

— Tu as raison, Barthélemi est libre, puisque Firmin est encore à Narbonne; il peut quitter le palais où je l'ai retenu, et toi-même qui m'as répondu du Bagaude Armand?...

— Je reste ton prisonnier, dit l'évêque, en interrompant le roi, car le Bagaude s'est enfui.

— Enfui! s'écria Théodoric; il a trompé ta surveillance?

— Je lui ai ouvert les portes de mon palais.

— Toi?

— Moi. Penses-tu que si je n'avais pas résolu de les sauver l'un et l'autre, Barthélemi et moi nous serions venus te les livrer?

— Pourquoi donc l'avez-vous fait?

— Parce que je savais que nous pouvions mettre notre tête à la place de la leur; sans cela, ni Barthélemi ni moi n'aurions consenti à cette lâcheté. Le Bagaude Armand a défendu Narbonne contre toi, et il l'a défendue pour nous. Malheur à qui trahit le soldat qui a fidèlement combattu pour ou contre lui.

Théodoric, devenu sérieux et inquiet, garda un moment le silence et finit par dire :

— Oui, c'eût été une lâcheté; tu as raison...

Léon, reprit-il, efface cette loi si sévère contre ceux qui ne dénonceront pas les complices; je ne veux pas faire proclamer comme juste une loi qui serait bravée par le plus vertueux des hommes (100).

— Sois béni, reprit Herme, pour cette noble résolution!

— Prêtre catholique, dit Théodoric, tu bénis le prince arien.

— Toute bénédiction plaît à Dieu comme toute justice, et ce que tu as fait te sera plus compté que ce que j'ai dit. Adieu, roi, je vais chercher Aspar.

L'évêque sortit, et Théodoric donna quelques ordres afin qu'on fît appeler sur-le-champ les premiers de la nation, et qu'on annonçât en même temps, dans toutes les villes, une assemblée générale du peuple visigoth, qui se tiendrait à Narbonne, dans un délai de dix jours. Gandoin s'éloigna aussitôt après que Théodoric eut signé divers ordres rédigés par Léon, et celui-ci sortit en laissant sur une table quelques papiers écrits et chargés de ratures : c'étaient ceux sur lesquels on venait de discuter.

Enfin il demeura seul, et, pour la première fois depuis longues

(100) Cette loi fut véritablement si funeste, que plus de dix siècles après elle fit condamner à mort un des hommes les plus vertueux de notre histoire. Ce fut cette loi Théodosienne, que Léon introduisit plus tard dans le code visigothique, qui fit condamner l'infortuné de Thou.

années, il éprouva une douce tranquillité d'esprit et un calme de cœur qui semblèrent lui rendre une force depuis longtemps perdue; il souriait à l'espérance de sortir enfin de cette voie d'intrigues ténébreuses dans lesquelles il était engagé. On voyait qu'il avait enfin pris le parti de mener et de conduire ses projets au grand jour, et ce fut dans ces dispositions qu'il reçut son frère, lorsque son chambellan lui annonça qu'il se présentait pour lui parler.

— J'aime cette obéissance, dit-il, elle lui servira, car il va voir enfin ce que je puis, et reconnaître qu'il serait dangereux de lutter plus longtemps avec moi.

Il donna l'ordre d'introduire Euric, et, pour la première fois depuis longtemps, ils se trouvèrent seuls ensemble.

L'aspect d'Euric avait, aussi bien que celui de son frère, quelque chose de particulier. Ce n'était plus chez lui l'élégante et froide ironie dont il se servait pour cacher ses projets; ce n'était plus l'humilité qu'il avait affectée dans le même but; ce n'était pas non plus cette assurance hardie et arrogante qu'il avait tant de fois montrée : c'était une préoccupation sombre et agitée, c'était une contraction furieuse et mal déguisée, c'était un abord triste et haineux; ses yeux ne raillaient point et n'insultaient pas; ils semblaient examiner et percer ce qu'ils cherchaient; on eût dit le regard de Sathaniel dans les yeux d'Euric. Il sortait d'avec elle, et elle lui avait donné, pour ainsi dire, son âme implacable et inspiré son funeste esprit.

Dès qu'il parut, le roi lui adressa sérieusement la parole, mais avec un accent de supériorité et de fermeté qu'il n'avait jamais montré vis-à-vis de lui.

— Je vous attendais, mon frère.

— Tant mieux, répondit Euric, et je pense que vous aurez assez de temps pour m'écouter.

— C'est donc une explication que vous cherchez? dit Théodoric : vous l'aurez.

— Une explication sincère, repartit son frère. Il est temps que nous sachions à quoi nous en tenir l'un vis-à-vis de l'autre : je ne veux point passer ma vie dans la condition subalterne où vous l'avez placée, j'ai besoin de savoir quels sont vos projets pour l'avenir. S'il n'y a pour moi d'autre place que celle que j'ai occupée jusqu'à présent, je cesserai d'y prendre part.

— C'est-à-dire, répliqua le roi, que vous cesserez de comploter contre mes projets?

— Je ne sais, répondit Euric, si je complotais contre vous quand je détruisais à votre profit l'armée du comte Gilles; je ne sais si je vous trahissais quand je vous ai facilité la prise de cette ville de Narbonne que vous avez ajoutée à vos États.

— La ville de Narbonne a été prise sans vous, repartit Théodoric avec fierté.

A cette parole, Euric répondit par un sourire de pitié et de dédain, puis il continua du même air triste et sombre qu'il avait eu depuis le commencement de cet entretien :

— Vous mentez, mon frère, celui qui vous a livré le Bagaude Armand a plus fait pour la prise de Narbonne que Sathaniel elle-même, votre complice.

Cette révélation surprit Théodoric, sans toutefois l'abattre, car le parti qu'il venait de prendre était trop décisif pour lui permettre de s'arrêter aux petites considérations de vanité qu'il pouvait rencontrer dans sa route.

— Ah! vous savez cela? dit-il tranquillement à son frère.

— Oui, répliqua celui-ci d'un ton de menace, et déjà l'un des deux coupables a payé sa trahison de sa vie; l'eunuque Éros ne vous servira plus d'intermédiaire et d'espion.

— Vous l'avez tué? dit Théodoric.

— Je l'ai tué.

— C'était votre droit, repartit froidement le roi.

Ce calme, cette indifférence étonnèrent Euric, et lui firent comprendre qu'il y avait quelque grande résolution de prise à son égard; il garda un moment le silence, comme pour jeter un coup d'œil sur la conduite qu'il avait à tenir, et reprit avec un accent qui affectait vainement l'aisance de la fermeté :

— Je vous remercie de reconnaître aussi bien mes droits, car il en est encore d'autres que je viens réclamer de vous. Votre justice a été implacable contre moi et contre tout ce qui m'aimait, ne saurait-elle être un jour, je ne dirai pas sévère, mais juste contre mes ennemis? Il y a un homme qui a voulu attenter à ma vie, cet homme, vous n'avez pas daigné même le mettre en jugement. Ne serait-il coupable envers vous que de n'avoir pas accompli le crime dont il est accusé, et ne le protégez-vous contre moi que pour lui donner occasion de réparer sa faute?

— Je ne connais point l'homme dont vous me parlez, répondit Théodoric; je me rappelle qu'un marchand d'armes juif a accusé un de vos esclaves d'avoir eu ce projet; dès qu'il vous plaira, nous les ferons tous passer sous ses yeux, et je vous promets le châtiment de celui qu'il reconnaîtra.

— Vous savez bien, mon frère, de qui je veux parler, repartit le prince; vous savez bien que celui qui s'était glissé dans le château du comte Bold comme espion, s'était glissé parmi nos esclaves, comme assassin?

— Celui-là, comme un autre, repartit le roi, sera présenté au juif Salomon, et si le juif Salomon veut le reconnaître, nous lui ferons son procès.

— Vous me dites cela parce que nous ne sommes pas à Toulouse, répliqua Euric qui contraignait à grand'peine la colère qui l'agitait; vous savez bien que ce procès est impossible.

— Si nous ne sommes pas à Toulouse, repartit le roi, Salomon est à Narbonne, où il est venu pour acheter de nos soldats les objets précieux qu'ils ont recueillis dans le pillage de cette ville, et ce procès commencera demain si vous le voulez.

— Aujourd'hui, si c'est encore possible, car votre prisonnier s'est évadé de Toulouse, et bientôt il sera hors de votre puissance si vous ne le faites arrêter.

— Dans quelques moments il sera dans le palais, repartit le roi, et vous serez libre de poursuivre votre accusation contre lui, quand moi-même je lui aurai fait part de ses projets à mon égard.

— Et ces projets, dit Euric en examinant attentivement le roi, ces projets doivent-ils me rester inconnus?

— Bien au contraire, ce sera devant vous, ainsi que devant votre jeune frère Frédéric, que je veux les discuter avant de les apprendre à tous les grands de la nation, qui vont bientôt être réunis dans ce palais, et avant de les soumettre au jugement de tout le peuple convoqué à cet effet, dans une convention générale marquée pour le deuxième jour, à partir de celui-ci.

— Quelle est donc cette affaire, reprit Euric, à laquelle vous n'appelez point vos conseillers habituels?

— C'est que là où il n'y a point de conseils à prendre, il n'est pas besoin de conseillers, repartit le roi. J'en instruis d'abord ma famille, j'en instruirai ensuite les grands de la nation visigothe, j'en instruirai ensuite le peuple, et j'espère que je trouverai partout une égale obéissance.

— Puis-je savoir, répondit Euric qui contenait mal une agitation violente, puis-je savoir à quelle heure cet entretien doit avoir lieu?

— Bientôt, bientôt, mon frère, repartit le roi; et s'il vous convient de m'attendre en ce lieu où j'ai mandé le prince notre frère, je serai de retour dans un instant.

Euric demeura seul, après avoir regardé sortir son frère avec cette rage impuissante d'une bête fauve qui voudrait s'élancer sur sa proie et qui ne l'ose pas. On voyait qu'il avait reculé devant un projet arrêté d'avance, mais qu'il avait manqué de force pour l'accomplir. Il murmurait sourdement le nom de Sathaniel, comme si en l'invoquant il devait y puiser l'audace et la force qui lui manquaient. Enfin, accablé et honteux de sa propre faiblesse, il tomba assis sur un siége, à la place que Léon avait longtemps occupée, et ses yeux s'arrêtèrent sur les papiers que le ministre romain avait laissés sur la table. Longtemps ses regards, qui ne voyaient plus, pour ainsi dire, au dehors de lui-même, restèrent attachés sur ces précieux documents. Enfin ces caractères confus, et qui n'étaient devant lui que comme un assemblage incohérent de lignes et de traits noirs sur des pages blanches, semblèrent se ranger d'eux-mêmes et se dessiner plus nettement à ses yeux. Sans les comprendre encore, il put les lire machinalement, et ce fut sans attacher aucun sens à la prononciation syllabique qui s'échappa de ses lèvres qu'il lut à haute voix :

« ASSOCIATION D'ASPAR, FILS DE THORISMOND, AU POUVOIR DE THÉODORIC, ROI DES VISIGOTHS. »

Comme si cette parole qu'il venait de prononcer avait soudainement éveillé sa préoccupation, il se pencha vivement sur ces papiers et relut une seconde fois, mais en les comprenant dans toute leur portée, ces mots terribles :

« ASSOCIATION D'ASPAR, FILS DE THORISMOND, AU POUVOIR DE THÉODORIC, ROI DES VISIGOTHS. »

La pâleur qui se répandit soudainement sur le visage d'Euric, le regard plein de rage qu'il portait autour de lui, le geste par lequel il saisit son poignard, tout cela prouvait qu'Euric avait enfin deviné le projet de son frère, et la farouche expression avec laquelle il s'écria : — Oh! non! non! en frappant du poing sur la table, montra qu'il était décidé à tout faire pour prévenir l'exécution de cette mesure. Il en cherchait peut-être déjà le moyen, lorsque le jeune Frédéric entra soudainement. En ouvrant la porte, celui-ci fit voir à Euric que déjà une foule de nobles visigoths s'étaient rendus à l'appel du roi, et le prince put reconnaître, au murmure agité de leurs voix, qu'ils se consultaient sur l'importante nouvelle qui avait motivé leur réunion. D'un mouvement rapide Euric se précipita à la rencontre de son frère, pour l'empêcher de voir le secret que lui-même venait de découvrir; et, par une inspiration soudaine, comprenant par l'instinct du crime que toute présence étrangère ferait obstacle à la décision qu'il pourrait prendre, quelle qu'elle fût, il se résolut à l'éloigner.

— Mon ami, lui dit-il d'un ton triste, c'est le ciel qui vous envoie vers moi. Le roi est cruellement irrité; je ne sais quel est le sort qu'il me réserve, mais j'ai appris qu'il voulait punir Sathaniel de m'avoir fait l'aveu de leur intelligence. Peut-être, tandis qu'il me retient ici, veut-il la faire enlever et lui réserve-t-il quelque sanglant outrage! Oh! mon frère, j'ai pu la détester et vouloir la punir parce qu'elle

était un obstacle à mes anciens projets; mais aujourd'hui, que je suis résigné au rôle obscur que notre frère m'a marqué, je ne veux point que Sathaniel ait à souffrir pour avoir voulu être à moi. Frédéric, fais que je ne sois pas réduit à cette humiliation, de n'avoir pas pu protéger celle qui porte le nom de mon épouse; va vers elle, défends-la par ta présence dans mon palais, et, s'il le faut même, fais-la sortir de Narbonne et guide sa fuite vers quelque retraite cachée. Ce soir, dans quelques heures, je serai près de vous. Mon frère, je t'en supplie, tu es le seul ami sur lequel je compte encore en ce monde, ne me refuse pas. Sathaniel te suivra avec confiance; je sais qu'elle a pour toi l'affection et l'estime qu'inspire ton cœur noble et dévoué. Ne prêteras-tu pas ton appui à une femme qui, bientôt peut-être, n'aura plus que toi pour la protéger?

Ce ne fut point poussé par la passion qu'il avait gardée pour Sathaniel que Frédéric céda à la prière de son frère; mais ce doux orgueil de sauver la femme qu'on aime, alors même qu'on n'en espère aucune récompense; ce besoin de lui prouver qu'on était digne d'en être aimé, alors même qu'on est certain de ne pas l'être; la générosité naturelle à toute jeunesse, empêchèrent Frédéric de réfléchir, et il accepta, sans la comprendre, la mission qui lui était donnée par le prince Euric.

Après quelques paroles rapidement échangées, Frédéric s'éloigna, et Euric, jetant autour de lui un regard satisfait, murmura sourdement ce peu de mots.

— Nous serons seuls.



Alidah se retira dans une solitude. — Page 75.

Durant l'intervalle qui s'écoula entre la sortie de Frédéric et la rentrée du roi, Euric se tint éloigné de la table où il avait découvert le fatal secret, et, appuyé dans l'embrasure d'une fenêtre, il sembla attendre patiemment les ordres suprêmes de son frère. Ce ne fut pas le roi cependant qui parut le premier. Firmin, ou plutôt Aspar, fut introduit par l'évêque Herme, et celui-ci s'étant retiré, Aspar et Euric restèrent seuls un moment. Euric se contenta d'observer le fils de Thorismond d'un regard rapide, et garda son silence jusqu'au moment où Théodoric parut à son tour. La première parole du roi fut de demander si Frédéric s'était rendu à ses ordres, mais Euric lui répondit aussitôt : — Notre frère est venu; sans doute il était attendu à quelque rendez-vous bien important pour son jeune cœur ou sa jeune tête, car il s'est empressé de me dire qu'il était ravi de ne point vous avoir trouvé pour ne pas être obligé de demeurer jusqu'à une heure avancée; il a ajouté, du reste, que, quelque affaire que vous eussiez à traiter, il s'en rapportait aveuglément à votre volonté.

— Je l'espérais bien ainsi, répondit le roi; mais sa présence n'en est pas moins nécessaire à notre entretien, je vais lui faire mander de revenir.

Euric ne répondit point. Le roi fit appeler son chambellan, et, après un moment d'attente, celui-ci vint déclarer qu'on n'avait point trouvé le prince Frédéric dans le palais.

— Ne vous a-t-il point dit, reprit Théodoric, en s'adressant à son frère, en quel lieu il se rendait?

— J'ai cru entendre, répondit Euric, qu'il s'agissait d'une femme chez laquelle il était pressé d'aller, et avec laquelle il devait s'éloigner de Narbonne pour quelques jours ou pour quelques heures; j'avoue que je n'y ai point pris garde.

— N'importe, dit Théodoric après un moment de réflexion, il est temps d'en finir, et d'ailleurs sa part n'en sera pas moins bonne parce qu'il ne sera pas là pour discuter. Asseyez-vous là, mon frère, continua-t-il, en s'adressant à Euric et en lui désignant un siége. Et toi, jeune homme, prends cette place.

Après ces paroles, le roi s'assit devant la table où étaient les papiers, et à l'endroit où s'étaient déjà mis Léon et Euric. A sa droite, et à l'extrémité de cette table, était le prince; en face et de l'autre côté Aspar, dont le visage exprimait une vive anxiété et une sorte de ressentiment. Le roi, après ce moment de silence, pendant lequel il sembla recueillir ses idees, s'adressa au prince Euric :

— Mon frère, lui dit-il, voici votre neveu et le mien, voici le fils de l'infortuné Thorismond.

— De Thorismond que vous avez assassiné! répondit Euric.

— Mon frère! s'écria le roi avec violence.

— Mon frère! répondit Euric en le regardant fixement.

Ce fut un bonheur pour Euric que l'audace de cette observation : elle fit supposer au roi qu'Euric était toujours le même homme, prêt à sacrifier sa sûreté à une insolente observation, et aucune autre défiance n'entra dans l'âme de Théodoric.

Aspar avait baissé les yeux et était demeuré immobile. On voyait qu'il était résolu d'avance à ne se laisser aller à aucun mouvement de colère, et Théodoric fut obligé de reprendre la parole, sans y être provoqué ni par l'un ni par l'autre de ses auditeurs.

— Eh bien! oui, reprit-il avec une nouvelle assurance, oui, j'ai assassiné mon frère, et Dieu m'en a cruellement puni en m'en donnant un tel que vous; mais j'espère que le remords que je souffre depuis de longues années aura enfin apaisé la colère divine, et que la justice que je veux rendre à son fils éteindra dans celui-ci la juste haine qu'il peut me porter.

— Le remords sur le trône n'est pas bien pesant, et la justice qui y prend sa source n'est pas bien coûteuse, repartit Euric, j'avoue que la générosité ne m'y semble pas merveilleuse.

Un nouveau mouvement de fureur contracta le visage du roi, et il allait imposer silence à son frère, quand Aspar, prenant la parole, lui dit d'un ton calme: — Prince, si c'est ton intention d'exciter le ressentiment dans mon âme, je te préviens que tu n'y réussiras pas. J'ai appris d'une voix plus puissante que la tienne que le pardon était la première vertu de l'homme et la première gloire du chrétien.

— Et c'est sans doute aussi, reprit Euric, la première vertu et la première gloire d'un roi que d'être pardonné par son sujet.

— Du moins c'est sa première consolation, répliqua le roi, et je te remercie, jeune homme, d'être moins sévère envers moi que je ne l'ai été moi-même; mais vous, mon frère, continua-t-il en s'adressant au prince, saviez-vous la naissance de ce jeune homme que vous m'en ayez témoigné si peu d'étonnement?

— Je ne sais rien, reprit Euric qui avait retrouvé un peu de sa nonchalante ironie, je ne sais rien, mais je ne m'étonne de rien. Vous qui avez découvert que j'avais promis d'épouser Sathaniel; vous qui avez découvert que j'étais l'amant adultère de la jeune Alidah, et qui nous avez condamnés tous deux, vous avez bien pu découvrir que le Romain Firmin, le pupille d'Attale, était le fils du Visigoth Thorismond. J'aime à penser que les preuves seront aussi convaincantes en faveur de celui-ci qu'elles l'ont été contre nous. J'ai subi vos deux premiers jugements, et je subirai le troisième.

— Je l'espère, repartit Théodoric, et cette fois-ci, j'ajouterai un conseil à ce jugement. Vous allez déposer ici toutes vos ambitieuses espérances, car ici même, je vais élever entre vous et le trône, un obstacle infranchissable. Dans une heure le fils de Thorismond sera reconnu comme tel; dans une heure je l'aurai présenté au choix des Visigoths, et fait accepter par eux comme héritier de ma puissance.

— Lui! s'écria Euric en se levant soudainement.

— Moi! s'écria Aspar en se levant de même.

— Oui, reprit Théodoric en les imitant et avec un accent de commandement, oui, dans une heure tu seras reconnu comme l'héritier de Thorismond; dans huit jours, et pour prévenir, à l'exemple des empereurs romains les désordres et les intrigues d'une élection; dans huit jours, tu seras reconnu comme mon successeur; dans huit jours, Euric, il sera ton roi.

— Grand Dieu! s'écria Aspar à qui tant de fortune et de bonheur paraissaient un rêve, serait-il vrai? ai-je bien compris, Théodoric?

— Je te le jure, repartit le roi, tandis qu'Euric murmurait en le regardant :

— Oh ! mon frère !

— Et pour que tous les droits soient satisfaits, continua le roi, pour enlever toute espérance à de nouveaux complots, la famille des Baltes s'assiéra près de toi sur mon trône. Je casserai le jugement qui flétrit Alidah, elle sera ton épouse, et nous verrons désormais sur quoi s'appuieront les ambitieux qui voudront renverser les droits du fils de Thorismond unis à ceux de l'héritière des Baltes.

— O roi, roi ! s'écria Firmin en s'élançant vers Théodoric et en tombant à ses pieds, tant de générosité m'accable, sois béni, et que mon père te pardonne du fond de sa tombe !

— Oh ! je l'espère, s'écria le roi en se penchant vers Firmin pour le relever.

— Va donc l'apprendre ! murmura Euric sourdement.

Et, au moment où Aspar saisissait les mains de Théodoric pour les porter à ses lèvres, il sentit qu'elles le pressaient d'une étreinte convulsive, un sourd gémissement se fit entendre, et Théodoric tomba mort à côté de lui ; l'épée d'Euric l'avait frappé comme la sienne avait frappé Thorismond, et il était tombé de même sans pousser un cri, sans prononcer une parole.

Aspar se releva en poussant un cri terrible ; mais il cherchait encore de quel coup imprévu le roi avait pu être atteint, quand Euric, ouvrant avec fracas les portes de la salle où étaient assemblés les nobles de la nation, se prit à crier :

— A moi, à moi ! un infâme vient d'assassiner notre roi... Voyez ! voyez, le voilà qui contemple sa victime !

— Moi ! s'écria Aspar.

— Lui ! dit Herme, lui ! le fils de Thorismond !

— Il a voulu venger son père, répondit Euric.

Le tumulte effroyable qui suivit cette parole d'Euric, l'épouvante qui se peignit sur le visage d'Aspar, les ordres précipités que donna le prince pour son arrestation, la découverte surprenante de l'existence du fils de Thorismond ; la raison plausible de la vengeance qui avait pu le pousser à un si grand crime, tout cela réuni ne permit pas de douter sur-le-champ de la vérité de l'accusation d'Euric.

Aspar fut entraîné au milieu des menaces et des violences de toute espèce. Vainement Herme voulut élever la voix : Euric lui imposa silence en l'accusant d'avoir conduit lui-même l'assassin dans le palais ; d'ailleurs, c'était le prêtre catholique qui avait défendu Narbonne contre les Visigoths, c'était lui que Théodoric avait exilé à Toulouse, et qui s'en était échappé, sans doute pour accomplir son abominable crime ; il en fallait moins à des esprits prévenus pour croire à sa complicité, et l'ordre de son arrestation fut accueilli comme une justice. Personne ne chercha à s'enquérir dans ce tumulte comment Barthélemi avait paru soudainement dans cette assemblée, et l'étonnement de Herme fut grand quand le moine se retira, sans paraître vouloir s'occuper de ce qui allait se passer.

Théodoric avait bien jugé son frère : deux heures ne s'étaient point passées depuis sa mort, que déjà Gandoin avait été arrêté et que Léon était le conseiller d'Euric. L'esprit de ce Romain, en qui l'étude des lois n'avait point fait naître l'amour de la justice, fut facilement séduit par les espérances dont Euric le flatta. Léon ne serait point le ministre obéissant aux volontés d'un maître, mais celui qui réglerait toutes les affaires de l'État, tandis qu'Euric ne s'occuperait que de la gloire guerrière des Visigoths. Le lendemain, les émissaires d'Euric parcouraient déjà tout le royaume en semant l'or et les promesses ; et, quand le jour de l'assemblée générale du peuple arriva, Euric était déjà assuré que toutes les voix se réuniraient pour le proclamer. Sans doute ce n'était point la nation qui avait élu le meurtrier de Thorismond, qui devait repousser le meurtrier de Théodoric ; mais elle ignora ce crime jusqu'au moment où son choix était déjà consacré et irréparable.



Lorsque la main du prêtre les eut unis, celle du bourreau les sépara. — Page 75.

VI. — CONCLUSION.

Huit jours après celui où ce meurtre fut accompli, les funérailles de Théodoric furent célébrées avec une magnificence extraordinaire. Grâce à cette habileté que Théodoric avait si bien devinée, Euric fit, pour ainsi dire, une fête de cette pompe funèbre ; son ostentation fit supposer une douleur profonde, et personne n'osa soupçonner que celui qui rendait de si éclatants honneurs à la mémoire de son frère pût être son meurtrier.

L'élection d'Euric se fit le lendemain de cette cérémonie, et le premier acte de justice dont il voulut honorer son règne fut la punition de l'assassin du roi. Selon la coutume pour les jugements de cette importance, il fit appeler la cause devant tout le peuple assemblé. Euric, toujours soupçonneux, avait entouré son tribunal de ses plus dévoués serviteurs. Ils devaient applaudir à toutes ses paroles et couvrir de leurs murmures celles de Firmin ou de ses défenseurs. Euric avait compris que plus il augmenterait le nombre des juges, moins ceux-ci pourraient entendre la cause qu'ils avaient à juger. Il savait que le peuple est ainsi fait, et qu'il croit avoir été sage et prudent en écoutant une voix dont le son même n'arrive pas à son oreille. Des bruits sourds l'avaient averti que Firmin n'était pas considéré comme coupable par tous les Visigoths, et qu'il devait se présenter des témoignages en sa faveur.

Euric prit donc toutes ses précautions, et quand Firmin parut dans le forum Jovien, où le roi avait établi le tribunal, il se trouva enfermé dans une enceinte de gardes et de nobles qui devaient absorber sa

défense mieux que n'eussent fait les murs, si resserrés qu'ils fussent, d'une salle d'audience.

Euric ne commença pas toutefois par cette cause, et le premier jugement qu'il invoqua, fut celui qui cassa son mariage avec Sathaniel disparue avec le prince Frédéric. En effet, depuis le moment où le jeune prince, obéissant au perfide conseil d'Euric, avait emmené Sathaniel hors de la ville, on n'avait eu aucune nouvelle d'eux. Nulle trace de leur fuite n'avait pu être découverte; et cette ignorance de ce qu'était devenue son épouse, troublait Euric au sein même du pouvoir qu'il avait enfin conquis. Toutefois, nulle voix ne s'éleva pour la défense de Sathaniel lorsque le jugement qui la concernait fut rendu.

Il n'en fut pas ainsi quand l'accusation appela Aspar comme meurtrier du roi Théodoric. Le moine Barthélemi, qui avait accompagné le jeune prisonnier, se leva en annonçant qu'il essaierait de le défendre. Euric attacha son regard perçant sur le moine; il devina que c'était l'ennemi qu'il avait à redouter. Il se pencha vers Léon qui était près de lui, et qui lui parla quelque temps à voix basse. Un moment après, il commença son interrogatoire.

— Firmin, dit-il, tu es ici sous une double accusation : la première, d'avoir voulu attenter à mes jours, et voici, dit-il en montrant Salomon, celui qui t'accuse de ce projet.

— Il est inutile que cet homme m'accuse, dit Aspar. Je reconnais avoir voulu te sacrifier au salut d'Alidah, et plût à Dieu que j'eusse réussi! le roi Théodoric ne serait point mort, et la fille du comte Bold ne serait point flétrie par un jugement que tu sais mieux que personne être injuste.

— Tu as raison, répondit Euric, et je le sais si bien, que ce jugement sera cassé; car nous connaissons maintenant le coupable. Rassure-toi, Firmin, ton épouse te sera rendue. Mais ce n'est point la cause pour laquelle tu es appelé; il s'agit du meurtre du roi.

— Qui en accuses-tu? dit le moine en se levant.

— J'en accuse Firmin, le pupille d'Attale.

— Il n'y a point ici d'homme qui s'appelle Firmin. Il y a ici Aspar, le fils de Thorismond.

Le moine éleva la voix en disant cette parole qu'il croyait propre à produire un grand effet; mais Euric répondit froidement :

— C'est juste, et j'ai eu tort de lui donner un nom qui ne lui appartient plus. Oui, continua-t-il, ce jeune homme est Aspar, le fils de mon frère infortuné, qui, égaré par la vengeance, a frappé Théodoric. Vous le saviez déjà tous et je ne veux point contester un nom qui vous eût été sacré s'il n'était déjà souillé par une horrible suite de crimes et de lâchetés. La séduction d'une jeune fille, l'espionnage, la délation, les projets de meurtre insolemment avoués, et enfin le meurtre lui-même. Je ne viens point nier ce qui est la vérité, car je veux que mon règne soit celui de la justice, et c'est pour cela que vous m'avez choisi. La nation visigothe est lasse de ces rois régicides qui traînent à leur suite une vengeance toujours prête à jeter l'État dans les dangers d'une rivalité criminelle; tu as donc raison : c'est Aspar fils de Thorismond, que j'accuse du meurtre de Théodoric.

— Puisse Dieu faire que tu aies raison quand tu as dit que la nation visigothe était lasse des rois régicides! s'écria Barthélemi avec une autorité si puissante qu'elle étonna tous ceux qui pouvaient l'entendre; car, s'il en est ainsi, roi régicide, descends de ce trône, viens à cette place, car moi, je t'accuse d'avoir assassiné ton frère. Visigoths, reprit-il en montrant Aspar et Euric, voici le roi, et voici le coupable!

Malgré toutes les précautions d'Euric, cette accusation si formelle étonna les Visigoths, et un murmure profond se fit entendre : chacun se pencha pour examiner la figure de ce moine hardi et surprendre le trouble qu'il avait dû causer à Euric. Mais la surprise augmenta encore lorsqu'on vit Euric se laisser aller à un rire inconsidéré. Le bruit qui s'était élevé redoubla; les plus éloignés, voyant rire le prince et entendant le murmure dont il était entouré, se prirent à rire de même, croyant que chacun partageait son hilarité, et ce tumulte n'était pas calmé qu'Euric disait en continuant à rire :

— Ah! je reconnais ce moine... c'est ce fou qui a failli faire périr Narbonne dans le cirque... c'est Barthélemi... Emmenez cet homme...

Cet ordre parut si étrange, que quelques personnes en témoignèrent leur étonnement.

— Emmenez cet homme, reprit Euric, et surtout qu'on ne le maltraite point... il est digne de pitié pour le malheur dont il est frappé.

— Je témoigne de la vérité! s'écria Barthélemi d'une voix retentissante... j'ai vu le crime... j'étais près du lieu où il a été commis...

— Écoutez-le, reprit Aspar, il dit la vérité : c'est Dieu qui l'envoie ici, après l'avoir placé près de l'endroit où le meurtre s'est accompli. Euric, oui, tu es le meurtrier de ton frère!

— Je suis le roi des Visigoths, dit Euric en se levant de son siége, et avec un tel éclat de voix, qu'il retentit jusqu'aux extrémités du forum, et je demande qu'Aspar, fils de Thorismond, soit condamné à mort.

— Oui, la mort! la mort! s'écrièrent des voix lointaines... la mort! la mort! répéta-t-on de tous côtés, tandis que les plus rapprochés se consultaient.

— La mort! dirent les gardes d'Euric, à qui l'or avait donné d'avance une opinion. — La mort! répétèrent ceux que l'ambition ou la crainte attachaient à la fortune du nouveau roi; et bientôt le cri unanime, la mort! retentit d'une extrémité à l'autre de la place.

— Le peuple est unanime, dit Euric, et son pouvoir est au-dessus du mien. Le jugement est irrévocable, car il est le juge souverain. Aspar, je prononce la peine de mort contre toi.

Un moment après, Firmin et le moine Barthélemi furent entraînés de l'enceinte des juges, et ils durent à l'effort des gardes qui les entouraient de ne pas être massacrés par la justice populaire.

Le triomphe d'Euric était complet, et rien ne semblait devoir le troubler, lorsqu'un bruit lointain se fit entendre, et un homme couvert de poussière, pâle et exténué, parut à l'extrémité du forum; cet homme, c'était Frédéric. La foule à son aspect se rangea, et le laissa arriver jusqu'au pied du tribunal. La nouvelle qu'il apportait devait singulièrement contrarier les projets d'Euric. En effet, il apprit aux nobles visigoths, qui entouraient le tribunal, comment son frère l'avait éloigné du palais de Théodoric, où il avait été appelé; comment lui, Frédéric, avait emmené Sathaniel hors de Narbonne, sur la prière instante de son époux.

Cette lumière, jointe à la déclaration de Barthélemi, éclaira tout à coup les Visigoths; chacun frémit de l'arrêt qui venait d'être prononcé; mais ils s'aperçurent trop tard qu'Euric était véritablement leur roi et leur maître. Sur un signe, les gardes, qu'il avait placés autour de lui, tirèrent leurs épées et le roi s'empressa de détourner leur attention de ce qu'ils venaient d'entendre en demandant à Frédéric ce qu'il avait fait de Sathaniel.

— Ton épouse? répondit celui-ci...

— Sathaniel n'est plus mon épouse, repartit Euric en l'interrompant : continue toutefois, et dis-moi ce que tu en as fait?

— Sathaniel, dit Frédéric, est au pouvoir du Bagaude Armand qui, accompagné de quelques-uns des siens, nous a surpris au moment où nous venions de quitter Narbonne et presque aux portes de cette ville.

— Sathaniel, s'écria Euric, Sathaniel et le Bagaude Armand! C'est donc la guerre que tu nous annonces?

— Sathaniel ignore encore que tu l'as chassée du trône où tu viens de t'asseoir, et moi-même je n'étais pas encore parvenu à m'échapper, quand j'ai appris que notre frère avait été lâchement assassiné.

— Et quand elle le saura, et qu'elle saura aussi que j'ai brisé le lien infâme qui m'a été imposé, ce sera la guerre, te dis-je, la guerre avec cette troupe de brigands qui promènent partout le meurtre et le pillage; préparez-vous donc à la guerre, compagnons; car, avant de penser à de nouvelles conquêtes, il faut purger nos états de cette race d'assassins, toujours prête à profiter de l'éloignement du vainqueur pour susciter la révolte et allumer la guerre civile.

Et, sans en dire davantage, il se leva et rentra dans son palais, tandis que la foule s'écoulait de tous côtés, en se rendant aux fêtes et aux jeux qui avaient été préparés pour la distraire des graves événements de ce jour.

Par une précaution digne en tout de l'habileté d'Euric, le supplice de Firmin fut retardé jusqu'au moment où il quitta Narbonne; de cette manière il put emmener avec lui l'immense majorité des Visigoths en qui la vue du fils de Thorismond pouvait faire renaître des remords et des regrets. Ainsi qu'il l'avait prévu, Armand avait commencé ses hostilités et avait apporté à Euric de justes motifs de s'éloigner pour aller le combattre. Plusieurs corps de Visigoths avaient été surpris et massacrés par les Bagaudes; plusieurs villages, soumis à la domination des vainqueurs des Romains, avaient été saccagés et livrés aux flammes. Cette guerre d'extermination qui avait, à plusieurs reprises, épouvanté la grande république elle-même, recommençait avec toutes ses fureurs et ses horribles désastres. La nécessité de la faire cesser détourna le peuple et les nobles de l'attention qu'ils auraient pu porter au sort d'Aspar, si la paix leur en avait laissé le loisir. Ce fut donc comme un criminel de la plus basse classe du peuple que le petit fils du grand Théodoric, le fils du vainqueur d'Attila fut conduit à l'échafaud; et rien n'eût marqué ce jour comme un jour solennel, si un événement imprévu n'était venu ajouter un intérêt puissant à ce spectacle que la population romaine de Narbonne avait suivi d'un œil indifférent.

Au moment où Aspar s'avançait vers le billot fatal où l'attendait la hache du bourreau, une jeune fille conduite et soutenue par un prêtre s'avança au-devant du condamné. Tant de souffrances étaient écrites sur sa jeune et pâle figure, que personne ne put reconnaître en elle cette charmante Alidah, si fraîche et si suave, que nous avons montrée au commencement de ce livre. Aspar seul pouvait deviner tant de beautés éteintes sous tant de douleur. Pour s'approcher d'elle, il retrouva une force que semblaient avoir épuisée les tortures et les privations du cachot; il se dégagea des mains qui le tenaient, et la défaillante Alidah passa des bras d'Herme dans les bras de son amant.

— Toi ici! s'écria Aspar, toi!

— Il a bien fallu que je vinsse ici, reprit Alidah, d'une voix mourante, car j'ai vainement frappé à la porte de ta prison; on n'a point voulu me l'ouvrir.

— Mais tu sais, tu sais, n'est-ce pas, dit Aspar, tu sais que je suis innocent?

— Je le crois, dit Alidah, et c'est pour cela que je viens te demander

de donner à l'enfant que je porte dans mon sein, et qui naîtra bientôt, le nom d'un noble visigoth.

— Le nom d'un innocent et d'un martyr, dit Herme. Agenouillez-vous, enfants, pour que celui qui va paraître le premier devant Dieu ne soit point accusé d'avoir laissé sur la terre une victime de ses folles passions, pour que celle qui a commis une faute en reçoive l'absolution devant Dieu et devant les hommes.

Les deux jeunes gens, âmes faibles et tendres, comme toutes celles que l'ambition humaine brise et écrase dans sa course de fer, les deux jeunes gens tombèrent à genoux sur le pavé, le pieux évêque prononça la bénédiction nuptiale sur la tête de ces deux mourants, et, lorsque après de si longues traverses, la main du prêtre les eut unis, celle du bourreau les sépara.

Cependant ils ne moururent pas tous deux dans ce jour fatal. Aspar offrit à la hache une tête aussi fatiguée de tous les crimes dont il avait été témoin, que résignée aux épreuves cruelles auxquelles le Très-Haut l'avait réservé.

Alidah vécut pour voir vivre son fils, et quand ce dernier descendant des Baltes eut atteint cet âge où les soins maternels peuvent être remplacés par ceux de l'amitié, elle le confia au vénérable Herme et se retira dans une solitude où elle appela autour d'elle les femmes qui n'osaient pas braver les douleurs de la vie et celles qui ne pouvaient plus les supporter. Et cette contrée dut à l'infortunée Alidah le premier couvent de femmes qui y fut établi.

Euric marqua aussi son passage sur la terre d'une manière bien digne de lui. Après plusieurs mois de guerre contre le Bagaude Armand, reconnaissant enfin qu'il ne pourrait jamais se rendre maître, par la force, d'un homme qui se servait de montagnes comme de forteresses, qui le fatiguait par des combats incessants et imprévus, Euric fit demander une entrevue au Bagaude Armand, sous ce même chêne royal où ils s'étaient rencontrés tous deux pour la première fois.

Comme la première fois, ce fut Mascezel, que la prudence d'Euric avait retenu esclave près de lui, ce fut Mascezel qui alla porter à Armand le message de son maître, et, comme la première fois encore, ils se trouvèrent face à face sur cette colline; mais cette fois l'habileté d'Euric trompa la haine du Bagaude.

Cependant toutes les précautions avaient été prises; un nombre égal de guerriers les avaient suivis de chaque côté jusqu'au pied de la colline; une autre troupe moins nombreuse, mais d'une force égale, les avait accompagnés jusqu'à quelque distance du chêne royal; tous deux étaient sans armes; mais l'un avait compté sur sa force et l'autre sur son adresse. Et quand Armand, voyant approcher le prince monté sur son cheval, cherchait à quel endroit et comment il pourrait le saisir, Euric lui lança ce terrible filet avec lequel les Visigoths savaient s'emparer des bêtes fauves les plus redoutables (101). Le nœud fatal se noua au cou du Bagaude, et le prince, ayant détourné son cheval, entraîna au galop le malheureux qui cherchait vainement à se débattre, et dont les mains crispées labouraient cette terre qui lui avait appartenu, et y laissaient une longue trace de sang.

Quand le prince arriva au pied de la colline, son ennemi était mort, et le peu de Bagaudes qui avaient accompagné Armand, surpris et entourés de tous côtés, s'enfuirent ou tombèrent sous les coups des Visigoths. Dès qu'ils furent dispersés, Euric monta sur cette colline dominée par le chêne auquel on disait que le destin des Gaules était attaché; mais, soit qu'il craignît la vertu magique qui lui était attribuée, soit qu'il voulût le laisser debout comme un trophée de son mépris pour la superstition populaire, il y fit suspendre le cadavre d'Armand comme un exemple de sa justice, et la Narbonnaise dut à Euric la première fourche patibulaire. Après cette exécution, il osa passer la nuit et dormir sous ce chêne et sous ce cadavre qui y était pendu: et certes une grande fortune était réservée à cet homme, ou un instinct de sang devait lui faire deviner les crimes qui veillaient autour de lui; car, au milieu de cette nuit, quand tout dormait, une ombre blanche se glissa dans les ténèbres, une femme s'approcha de la couche sur laquelle Euric était étendu, et, tirant un poignard de son sein, elle allait l'en frapper, quand Euric, lui arrêtant soudainement le bras, lui dit d'un ton léger et railleur:

— Sathaniel, je t'attendais.

Ce n'était plus Sathaniel éblouissante de beauté, qui avait subjugué tant de nobles cœurs, c'était une femme misérable, que le Bagaude Armand avait traînée sous des haillons à la suite de ses courses aventureuses. Euric la considéra à la lueur du flambeau de résine qu'il venait d'allumer.

— Puisque tu as tué tous tes ennemis, lui dit Sathaniel, pourquoi ne m'as-tu pas déjà tuée? il y a place pour ma tête sur l'échafaud d'Aspar, il y a place pour mon cadavre sur cet arbre où ta main royale fait naître de si nobles fruits.

— Non, dit Euric, tu ne mourras pas, car je t'ai aimée. Demain, accompagnée de ton père et de ton frère, tu quitteras cette contrée; demain un vaisseau te reconduira jusque sur la rive d'Afrique, et te rendra cette patrie que tu n'aurais jamais dû quitter.

— Et toi qui me laisses vivre, dit Sathaniel, tu crois donc qu'il y a un exil assez lointain pour que ma vengeance n'en puisse sortir?

— S'il en est ainsi, dit Euric, je t'attendrai.

— Et moi, répondit Sathaniel, je te jure de te l'apporter, ou, si je ne puis te l'apporter moi-même, de l'envoyer, ou, si je ne puis te l'envoyer à toi, de l'envoyer à ceux de ta race, jusqu'à ce qu'elle disparaisse de ce monde. Regarde ce chêne, les Visigoths y ont pendu le dernier Gaulois, les Arabes y pendront le dernier Visigoth.

Cette fatale prédiction devait s'accomplir; mais Euric ne devait pas être la victime. Il continua à régner sans ennemis, sans rivaux, toujours vainqueur et toujours heureux, jusqu'à ce que, selon l'expression de Grégoire de Tours, « Dieu brisa dans ses mains son sceptre de fer, » car Dieu seul était plus puissant qu'Euric.

(101) Idace parle souvent de ce filet des Visigoths, et Gibbon n'hésite pas à dire qu'ils en faisaient une arme contre leurs ennemis. Les Visigoths s'en servaient comme les Mexicains se servent encore aujourd'hui de filets dans leur chasse de bêtes féroces. Il est donc permis de présumer que les Visigoths s'étant pour la plupart retirés en Espagne, apportèrent cet instrument aux Espagnols, et que les Espagnols, dans la conquête du Mexique, l'apportèrent à leur tour aux Mexicains. Le filet des Mexicains remonte donc au filet des Visigoths.

MACHINES DE SIÉGE.

Il y avait deux moyens d'attaquer les places: par l'escalade et par la brèche.

Ad capiendos muros scalæ vel machinæ plurimum valent, si ea magnitudine compactæ fuerint, ut altitudinem exsuperent civitatis. (*Végèce*, liv. IV.)

Pour l'escalade, la première mesure à prendre était de s'assurer de la hauteur des murs, afin d'y proportionner les échelles ou autres machines qui doivent servir de conducteur.

Pour obtenir cette mesure exacte, on lançait au plus haut du mur une flèche qui emportait avec elle un long fil, et l'élévation de la muraille était estimée sur la longueur connue du fil.

Linum tenue et expeditum uno capite nectitur in sagitta, quæ quum ad muri fastigium directa pervenerit, ex mensura lini murorum altitudo deprehendatur. (*Végèce*, liv. IV.)

Les échelles étaient de plusieurs espèces: les unes, d'une seule pièce; les autres, brisées. Appien appelle ces échelles *plicatiles*. Elles sont composées de plusieurs morceaux qui peuvent se ployer et se déployer. *Quæ pluribus partibus constant, et plicari, rursumque explicari possint, aut ipsi gradus removeri, et recondi quasi in vaginam stipite coeunte.* (*Just. Lips.*, *Poliorc.*)

Il y avait aussi des échelles formées avec de fortes courroies de cuir tordu, frottées de graisse aux jointures. (*Plut.*, *in Arato.*) Il y en a en étoupes et en cordes: *E stupeis funibus, instar retis, contexta.*

On se servait aussi pour escalader de la tortue-bouclière, de la terrasse, des tours et de la bascule.

La tortue-bouclière se forme de plusieurs étages de boucliers: *Densatis super capita scutis, primi instabant armati; alii post hos.* (*Amm. Marcell.*, liv. XXVI.) Les étages se succédaient ainsi jusqu'à ce qu'ils fussent parvenus aux parapets. Jules César employa une tortue à trois étages en Belgique: *Nam testitudine parti murorum admota, quum armati superstantes subissent, propugnatoribus muro fastigio altitudine æquabantur. Cæs., in Belgic.*) Les tortues pouvaient supporter des chevaux et des chars: *Quorum scuta in caput sublata vel currus sustineant, atque etiam equitibus sint vehendis.* (*Pol.*, *p.* 31.) *Adeo enim valide firmant, ut supra eum homines aliquot ingredi possint, imo etiam equi et currus agi.* (*Dion*).

Appien, en parlant du cheval de guerre, parle de sa tranquillité à se tenir sur la plate-forme d'une tortue. *Quietus quando clypeum super caput latum transversum sustentat.*

Je suppose que ceci excuse suffisamment le combat d'Euric et d'Armand.

La terrasse est l'*agger* ou l'*aggestus* des Latins : *Agger autem ex terra lignisque extollitur contra murum de quo tela jaceret.* (*Végèce*, liv. IV, chap II.) Ces terrasses avaient quelquefois trente, quarante ou cinquante pieds : *Interdum tricenos pedes per quadrum, interdum quadragenos vel quinquagenos.* (*Végèce*, liv. IV.)

Les plus redoutables instruments d'escalade étaient les tours fixes ou mobiles.

Ces tours étaient de grands bâtiments assemblés avec des poutres et des madriers, et revêtus de peaux crues et de couvertures de laine pour les mettre à l'abri du feu de l'ennemi. Leur hauteur devait dépasser les tours les plus élevées des remparts.

Il y avait de ces tours établies sur des terrasses à pied fixe, et dont la fabrication se faisait sous les yeux mêmes des assiégés.

Au siége de Massade, en Judée, Sylla fit élever une terrasse de cinquante coudées sur laquelle il plaça une tour de soixante coudées. (*Joseph., de Bell. Judaic.*) Constantin en fit autant au siége de Byzance : *Incumbens oppugnationi urbis, Constantinus, aggerem æquali altitudine cum muris excitans, turres in eo constituit ligneas, altiores ipsis muris.* (*Zosim.*, lib. II.)

Il y en avait d'autres qui étaient mobiles, et qui approchaient des murs à l'aide de roues ou de rouleaux. Elles s'appelaient *turres rotatæ*. Diodore de Sicile en attribue l'invention à Denys l'ancien : *His plures rotæ, arte mecanica, subduntur, quarum lapsu volubili magnitudo tam ampla moveatur.* (*Végèce*, liv. IV.)

On avait même imaginé des tours portatives : *turres portatiles*, ou *plicatiles*.

Aussitôt que la tour *ambulatoire* était proche des remparts, on voyait s'avancer de son second étage un pont à coulisses formé de deux membrures, dont l'espace intermédiaire était rempli par des planches ; les deux côtés garnis de clayonnage en forme de parapet. Ce pont s'abaissait (*circa mediam vero partem accipit pontem factum de duobus trabibus, septum de vimine, quem subito elatum inter turrim murumque constituunt.*) (*Végèce*, liv. IV) sur le sommet des remparts, et en livrait l'accès à des flots de soldats armés qui s'y précipitaient, et descendaient ensuite dans la place à l'aide d'échelles toutes préparées à cet effet ; leur descente était protégée par les soldats logés sur l'étage supérieur de la tour, et qui accablaient les assiégés d'une nuée de traits et de pierres. Pendant cette agitation des deux premiers étages, une autre opération s'exécutait au rez-de-chaussée de la tour, rempli de *sapeurs* et de *mineurs* qui, hachant et perçant, démolissent le pied des murs : et l'on peut imaginer quel travail ce devait être pour des remparts d'avoir à se défendre contre cette triple attaque.

Les assiégés n'avaient d'autre moyen, pour éviter cette espèce d'abordage, que d'élever leurs murailles au-dessus de la tour, de manière à faire disparaître le niveau, indispensable pour cette opération : *Constat autem inefficax machinarum usus, si inveniatur inferius.* (*Végèce*, liv. IV.)

Il y a aussi une autre invention dont on se sert avec avantage, c'est celle de faire hisser sur le rempart des paniers remplis d'hommes armés, à l'aide d'une machine appelée *tollenon*, et qui peut se rendre en français par le mot bascule. La construction en est fort simple. On implante en terre un poteau très-fort et de la plus haute élévation possible, qui porte une entaille à son extrémité supérieure : *Una trabes in terram prealta defigitur.* Dans cette entaille on place transversalement un long mât, qui n'est pas assis sur son milieu, mais de manière qu'il y ait un côté plus long qui facilite le jeu de la bascule : *Cui in summo vertice, alia transversa trabes : longior dimensa medietate connectitur ; eo libramento, ut si unius caput depresseris, aliud erigatur.* (*Végèce.*)

A la portion la plus courte, qui est dirigée vers l'ennemi, on ajuste un vaste panier ou corbeille qui contient un certain nombre d'hommes armés (*in uno capite de cratibus sive tabulatis contexitur machina in qua pauci collocantur armati*) ; ceux-ci se trouvent rapidement élevés jusque sur les remparts aussitôt que l'autre extrémité du levier a été abaissée à force de bras et de cordes : *Nunc per funes uno attracto, depressoque alio capite, elevati imponuntur in murum.* On remplaçait, comme je l'ai dit dans ce livre, les paniers par des crochets. (*Végèce.*)

En outre de ces machines, il y a encore la tortue, le bélier, l'hélépole, la vigne, les mulots.

La tortue (machine de siége qui ne doit pas être confondue avec celle dont nous avons déjà parlé) ainsi nommée de ce que dans son ensemble et dans son jeu elle représente assez bien les mouvements de cet animal : *Testudo autem a similitudine veræ testudinis vocabulum sumpsit : quia sicut illa modo reducit, modo profert caput ; ita machinamentum hoc interdum reducit trabem, interdum exserit, ut fortius cædat.* (*Végèce*, liv. I.)

Elle est encore mieux connue sous le nom de *bélier*, qui est celui de la principale pièce. C'est un châssis formé de membrures ou madriers qui sont couverts de cuirs crus, de couvertures de poil ou de pièces de laine pour être à l'abri du feu. Cette construction renferme un grand frêne ou sapin revêtu de lames de fer, et dont une extrémité est garnie d'un fer long et crochu, qui sert à arracher les pierres de la muraille, et alors cette pièce prend le nom de *faux* ou de *tarrière* ; mais le plus souvent cette poutre, au lieu d'un fer *crochu* ou *pointu*, est armée d'une tête de fer ou de fonte, et alors elle s'appelle *bélier* ou *poutre ariétaire : Et appellatur aries, vel quod habet durissimam frontem qua subruat muros ; vel quod, more arietum, retrocedit, ut, cum impetu, vehementius feriat.*

Cette poutre tient au haut du châssis par une forte chaîne qui la suspend en forme de balance.

Voici comment on s'en sert : on la retire en arrière autant que possible, à force de bras, et, parvenue à son plus grand éloignement, on la lâche rapidement sur la muraille, puis on la reprend pour la renvoyer encore. Quand cette machine est vigoureusement manœuvrée, elle est d'un succès infaillible : ses coups redoublés entr'ouvrent les édifices les plus solides et les murailles les mieux conditionnées : *Qua crebritate (velut reciproci fulminis impetu) ædificiis scissis in rimas, concidunt structuræ laxatæ murorum.* (*Amm. Marcellin.*) Et si ce que l'on débite sur les ravages de cet instrument est exact, c'est avec raison qu'on lui donne le nom d'*exterminateur* : *Exterminatorio instrumento (quod arietem vocant) facto.* (*Paul Diac.*)

Il y a une autre espèce de tortue qu'on appelle *hélépole*, et dont on faisait aussi grand cas. L'extérieur de la cage est le même que celui de la tortue ariétaire ; mais au lieu de renfermer un *arbre mobile*, cette machine porte un front armé de pointes en forme de *trident.* Sous cette machine sont renfermés beaucoup de soldats qui la font marcher, avec des roues et des cordes, contre la partie la plus faible de la muraille, où elle ne tarde pas à faire une grande brèche : *Collisis parietibus aditus patefacit ingentes.* (*Amm. Marcellin.*)

On se sert aussi d'une machine d'abord appelée *vigne*, et que le soldat a surnommée ensuite *la chatte*. C'est une galerie de sept pieds de haut sur huit de largeur et seize de longueur, formée d'une charpente légère avec un double toit de planches et de claies. Les côtés sont défendus par un tissu d'osier impénétrable aux coups de pierres et aux traits, et le tout est revêtu en dehors de cuirs frais et de couvertures de laine. On pose de front plusieurs de ces galeries, sous lesquelles les assiégeants s'avancent à couvert jusqu'au pied des remparts, pour les saper et en préparer la chute.

On se sert aussi de mulots, qui sont de petites machines couvertes sous lesquelles les assiégeants comblent les fossés et aplanissent le terrain au pied des murailles pour faciliter l'approche des tours mobiles et des tortues. Elles sont encore employées à démolir le bas des remparts.

Outre ces machines, qui attaquent le matériel de la place assiégée, il y en a d'autres qui sont dirigées contre ceux qui sont dedans, et surtout contre ceux qui la défendent : telles sont la catapulte, la baliste, l'onagre, le scorpion, le mantelet, etc.

La catapulte : chacun la décrit à sa manière, et tout ce que nous avons pu comprendre, c'est que c'était une *machine à traits* dont l'usage s'est insensiblement perdu, parce qu'on a trouvé le moyen de tirer le même parti de la *baliste*, qui a fini par remplacer la *catapulte* et la faire abandonner.

La baliste est une machine redoutable qui projette des pierres énormes et qui fait aussi l'office de la catapulte, en lançant des traits du plus fort calibre, tels que de *douze coudées* à la distance de vingt-cinq *stades*. Elle se compose d'un châssis solide, aux deux côtés duquel sont deux bras solidement arrêtés : *Ferrum inter axiculos duos firmum compaginatur, et rastum in modum regulæ majoris extenditur.* (*Amm. Marcellin*, liv. XXII.) Entre ces deux bras on ajuste transversalement une large règle de fer bien poli. Du milieu de cette règle sort et se projette en avant un style ou timon de fer carré, et portant dans toute sa longueur une rainure qui est destinée à servir de gîte à un trait : *Quadratus eminet stylus, extensius recto canalis angusti meatu cavatus.* (*Ibid.*) Enfin, à chaque côté de l'instrument, il y a une noix ou poulie qui tient une corde de nerfs bien tendue et d'une extrême force. Deux hommes robustes, exercés à cet emploi, relèvent la corde à l'aide d'un moulinet, jusqu'à ce qu'elle soit arrivée à son dernier degré de tension sur une entaille fabriquée à cet effet. Alors, avec un ressort de détente, la corde se précipite sur la tête du trait, de soixante livres de poids et de douze coudées de long (*hastam duodecim cubitorum. Athen.*, *in Vita Hieronis*), et le chassant à la portée de trois stades, le met en état d'outre-percer tout ce qu'il atteint.

L'effet est si violent que le trait, en s'échappant du *canal*, fait feu, et qu'il donne la mort avant d'avoir été aperçu : *Ex oculis evolat interdum ex nimio ardore scintillans, et evenit sæpius ut antequam telum cernatur, dolor lethale vulnus agnoscat.* (*Végèce.*)

A l'égard de la baliste *pierrière*, elle produit encore de plus grands ravages. On en distingue deux espèces, la petite et la grande.

La baliste de petite espèce ne lance que des poids de cent livres. Il en est autrement de la *grande baliste*, qui projette, à la distance de mille pas, des meules de moulins, des quartiers de rochers, des pierres de taille du poids de douze cents livres.

Stace dit :

Librati saliunt portarum in claustra molares.

On a même trouvé le moyen de lancer à la baliste des boulets, des cadavres d'hommes et de chevaux : *Equorum hominumque cadavera.* (*Poliorcet.*, p. 131.) *Catapultis ad viginti simul plumbeos*

graves globos emisit. A part le bruit, que fait de plus une batterie d'artillerie?

Il existe une autre espèce de baliste, qui est, dans son genre, aussi redoutable que la grande baliste : c'est celle qu'on appelle *scorpion*, mais plus souvent *onagre* ou *âne sauvage*, parce qu'elle frappe par les œuvres placées en arrière, à la manière de ces animaux : *Ea re quod asini feri, cum à venantibus agitantur, ita eminus lapides post terga calcinando, ut emittant, ut perforent pectora sequentium, aut perfractis ossibus capita illorum displodant.* (*Amm. Marcell. Ros.*, p. 283.)

Son effet est d'assaillir l'ennemi d'un nuée de cailloux, qui, lancés avec la violence de la foudre, distribuent les plus profondes blessures et balaient les remparts avec rapidité, plutôt par la force du jet que par le poids de la pierre : *Concussione violenta, non pondere.* (*Amm. Marcell.*)

Après ces grandes machines viennent celles d'un ordre inférieur, telles que le mantelet, l'arc-baliste devenu l'arbalète, la fronde, le scorpion, etc.

Mais nous ne croyons pas nécessaire de pousser plus loin cette description.

L'ÉCRIVAIN PUBLIC.

Il faut bien le reconnaître, chaque jour notre vieux Paris s'en va, son originalité s'efface, son caractère disparaît; bientôt il ne restera plus rien de cette cité si pittoresquement construite, plus rien de ses mœurs si originalement tranchées. Voyez : ses rues s'alignent, ses boulevards s'aplanissent, ses faubourgs s'éclairent. Voyez : ses habitants, pairs et commis, notaires et confiseurs, portent le même frac et parlent la même langue. Hommes et maisons, tout se nivelle. Autrefois avec des nobles féodaux, des seigneurs suzerains, des manants et des serfs, nous avions de hauts châteaux, de grands palais, des masures et des cloaques. Aujourd'hui, les tours et les priviléges gisent à côté les uns des autres, et les rues s'élargissent au profit du peuple qui s'élève, et aux dépens des vastes hôtels qui n'ont plus d'habitants à leur taille.

L'histoire d'une nation pourrait donc s'apprendre dans celle de ses habitations? Pourquoi non? Je sais un peintre qui prétend qu'elle est toute écrite dans la collection de nos costumes; et, sans aller bien loin, je pourrais vous enseigner un coiffeur qui démontre parfaitement que politique, morale et philosophie, tout se trouve dans la forme de la perruque et dans le progrès de la coupe des cheveux. Était-ce parce que l'on portait des perruques à la Louis XIV que les campagnes de Turenne furent si patientes, si compassées, si frisées! ou bien est-ce parce que l'on faisait la guerre avec des quartiers d'hiver, des salutations et des préséances, qu'on portait de si pompeuses perruques? Qu'importe! Ce qu'il y a de sûr, c'est que l'une de ces choses est le reflet de l'autre; et je ne suis pas éloigné de croire que la tactique de Turenne ne soit le reflet de sa perruque.

Croyez-vous aussi que la pensée de Racine n'ait pas été quelquefois gênée par ce lourd attirail de faux cheveux? Que, bien malgré lui, il n'ait pas fait quelquefois la même toilette à son style et à sa tête? Et ne serons-nous pas forcé de reconnaître un jour que la sublime audace de Bossuet ne lui vint que de ce que son état lui défendait de porter perruque? Si cette vérité ne brille pas aussi prouvée aux yeux de tout le monde qu'à ceux de mon artiste, poursuivez la corrélation, et vous verrez que la poudre de Dorat a blanchi quelquefois la griffe noire et crochue de Voltaire; qu'elle a sali un peu le collet du président Montesquieu, et que si Diderot a gardé sa couleur à lui, parmi tant de têtes poudrées, c'est qu'on sait bien que, lorsqu'il était en verve, il jetait sa perruque par-dessus les moulins, pour laisser fumer à l'aise son crâne brûlant et bouillonner son génie.

Disons-le donc hardiment : habits et poésie, mœurs et maisons, constitutions et perruques, tout s'harmonise dans ce monde. Le code civil a tué les substitutions et les fortunes héréditaires, les fortunes héréditaires sont perdues, les palais sont devenus inutiles; les palais étant inutiles, l'imagination de l'architecte et les vastes conceptions du peintre se sont rapetissées au plan de nos mesquines demeures; tout a suivi le mouvement descendant, et nous en sommes venus au plâtre pour les maisons, au portrait pour la peinture, et pour les belles-lettres au vaudeville.

Cependant, que ceci ne soit pas considéré comme une accusation contre notre marche sociale. Si nous sommes arrivés à ce point que les grands monuments du passé s'effacent, sans que rien encore les remplace suffisamment, c'est qu'on nous retient à grand'peine dans un temps de transition où les castes privilégiées ne sont plus rien, sans qu'on permette que le peuple soit quelque chose. Et c'est une triviale vérité de tous les siècles, que rien de ce qui est grand ne peut être engendré par ce qui est petit; et c'est une vérité non moins triviale de nos jours, que le petit est le type de notre époque. Pouvoir et liberté, peuple et gouvernement ne sont ni hauts ni forts aujourd'hui. Mais laissez croître le peuple et grandir la liberté, et sous d'autres formes, sous d'autres aspects, le grand, le beau, le sublime, reprendront leur empire et enfanteront des merveilles. Vienne une puissance, les arts se mettront à son niveau.

Pour nous, trop jeunes pour ce passé démoli, trop vieux peut-être pour cet avenir à construire, saisissons promptement les restes debout de nos vieux monuments pour en léguer l'image à nos successeurs. Quelques uns de nous, peintres par le crayon, parcourent la France gothique pour la dessiner avant qu'elle tombe tout à fait; d'autres, à la parole colorée, rétablissent les somptuosités délabrées du grand siècle, et une recrudescence de l'école maniérée du dix-huitième siècle se fait vivement sentir dans nos arts de luxe et de domesticité, comme pour reconstruire quelques types de cette société frivole si rudement brisée par le contact immédiat de notre première révolution.

Ainsi, dans ce vaste Paris où la rue de Seine s'est glissée dans les jardins de l'hôtel de Nesle, où le canal de l'Ourcq s'est logé dans les fossés de la Bastille, où les arcades de la rue Castiglione se sont établies dans les cloîtres des Feuillants, et où la rue Louis-Philippe menace Saint-Germain-l'Auxerrois, il reste encore de robustes monuments qui ont résisté, hommes et pierres, au torrent révolutionnaire. Le Palais-de-Justice est à coup sûr le plus enraciné de ces monuments : sous son vaste toit, la toge, la robe, la morgue, l'astuce et le bonnet sont virginalement restés au barreau et à la magistrature : et sous ses flancs, attaché comme une huître à son rocher, a vécu dans sa misère originelle et dans son échoppe vitrée, l'écrivain public, notre héros.

Or, pour que je vous explique comment je découvris ce précieux débris d'un siècle effacé, il faut me permettre de retourner de quelques années en arrière du moment où j'écris. A cette époque, je voyais assidument, je voyais tous les jours, et quelquefois plus souvent, une personne à laquelle je portais le plus vif intérêt. Soit curiosité personnelle, soit désir de répondre péremptoirement et juridiquement aux épigrammes de quelques amis, soit enfin envie de m'assurer de la véracité de ladite personne, je me résolus à me procurer son acte de naissance. Pour ce faire, je me rendis dans la cour de la Sainte Chapelle, et là, sous l'arcade qui la sépare de la cour grillée du Palais-de-Justice, je trouvai un bureau où sont rangés par ordre les registres gardiens du secret de toutes les femmes. C'est une espèce d'antre grillé, à fenêtres basses et coupées verticalement de barreaux de fer; le jour y est pauvre et honteux : on dirait un Mont-de-Piété. J'entre, j'expose ma demande, je donne les noms, prénoms et titres de la personne, et je désigne une période de quinze ans pour faire la recherche en question. Il n'y avait pas moins de différence entre la date supposée par mes bons amis et celle avouée par la personne. Le commis chargé de cette vérification me regarda comme ferait un apothicaire à qui vous demanderiez du poivre, ou bien comme fit le coiffeur dont je vous ai parlé, un jour que je le priai de me faire la barbe; le commis donc me fit répéter ma proposition, me rit au nez et me tourna le dos sans répondre. Il y avait tant de mépris dans cette façon d'agir, que je n'osai me fâcher; car il me sembla que j'avais dû commettre ou dire une de ces balourdises qui font prendre un homme pour un niais ou pour un fou. Je ne savais comment recommencer ma proposition, lorsque celui qui paraissait le chef de ce bouge s'approcha de moi, s'informa de ce que je voulais, et m'écouta avec le sourire d'indulgence qu'un garçon épicier accorde à un provincial qui s'informe, au coin de la rue Saint-Antoine, où est situé le Palais-Royal.

— Si tous ceux qui viennent ici, me dit-il avec une douce gravité et en essuyant lentement ses lunettes, n'avaient pas de meilleurs renseignements que vous, il nous faudrait une journée pour chaque extrait. Nous ne pouvons faire cette recherche, mais vous êtes libre de la faire vous-même.

Comme je répondis que je me croyais très-peu habile à parcourir des registres, il ajouta amicalement :

— Eh bien, vous pouvez vous épargner cet ennui pour quelque argent.

— Je suis tout prêt, m'écriai-je rapidement en tirant ma bourse, et en croyant que c'était un moyen de réparer ma première maladresse.

Mais je fus encore bien plus interdit que je ne l'avais été, lorsque ce monsieur, ce chef, ce premier commis enfin, m'arrêtant soudainement et me montrant la porte du doigt, me dit avec fermeté :

— Sortez, monsieur.

Je demeurai anéanti.

— Oui, reprit-il avec une bonté paternelle ; sortez, prenez à droite, et, à deux pas d'ici, vous trouverez deux ou trois bureaux d'écrivains publics, et l'un de ces messieurs se chargera de votre affaire. Ils ont cette habitude, et nous leur confions nos registres qu'ils explorent ici et sous mes regards.

Aussitôt le chef me salua d'un geste de la main en me montrant de nouveau la porte et en me disant :

— A droite, monsieur, à droite.

J'obéis à l'injonction et je sortis. A droite, en effet, je vis accrochés aux murs du Palais deux ou trois auvents fermés par un vitrage. Celui dans lequel j'entrai avait une longueur de six pieds au plus sur quatre de largeur. Une table, ou plutôt une planche, régnait le long du vitrage et supportait deux vastes écritoires. Un rideau d'un calicot granité d'encre voilait aux passants les mystères de cet asile. Au fond, sur un fauteuil garni d'un cuir jadis vert et entier, était un homme, les deux pieds appuyés sur une chaufferette, dont la cendre humectée des larmes d'un hareng cuit à propos, répandait une odeur insupportable. Le maître de la maison, en me voyant entrer, s'empressa de me pousser une chaise de paille, sœur femelle du fauteuil, et demanda le sujet de ma visite.

On ne peut s'imaginer un homme plus poli ; il me comprit tout de suite et ne me rit point à la figure. Il écrivit sous ma dictée les indications qui devaient le guider dans ses recherches, et je profitai de ce moment pour l'observer.

C'était, il faut le dire, un écrivain public primitif ; non pas l'écrivain public de nos boulevards, dont le magasin rivalise d'annonces avec la porte cochère de la maison Ladvocat, cet écrivain public du mouvement, qui s'imagine être à la hauteur de son siècle parce qu'il a imprimé sur sa porte : *Ici on écrit soi même ;* admirable attestation de la façon dont on s'occupe aujourd'hui de son emploi ; révélation profonde qui doit faire réfléchir le philosophe sur la manière dont les ministres gouvernent, dont les notaires et les agents de change remplissent leur charge et nos députés leurs mandats, dans un siècle où l'on entre chez un écrivain public pour écrire soi-même.

Ce n'était pas non plus un de ces calligraphes du Palais-Royal, peintres à la plume, qui dessinent un tableau lubrique avec l'histoire de Napoléon écrite en texte microscopique ; qui renferment une tirade de Bossuet ou une satire de Boileau dans un cœur enflammé percé d'une flèche et qui réduiraient une protestation d'indépendance, si longue qu'elle fût, à entrer dans l'image d'une pièce de cent sous, pile ou face.

C'était encore moins un de ces prétentieux écrivains rédacteurs qui font des traductions, et qui mettent hautement sur leurs vitres : *English spoken hire*, avec un *i*, preuve qu'ils parlent l'anglais.

C'était, oui vraiment, c'était un naïf écrivain public, copiste lisible, sachant l'orthographe du français seulement, passablement instruit de la largeur de marge qu'exige un placet ou une pétition, très-savant sur la manière de placer le *Monseigneur* en vedette, ni trop haut, ni trop bas, ni trop à droite, ni trop à gauche, et qui, une fois averti de votre état et de celui de la personne à qui vous écrivez, vous tire d'embarras sur le protocole à employer ; connaissant dans toute leur délicatesse les diverses manières d'exploiter le respect, la considération, le dévoûment, la reconnaissance et tous les sentiments dont on fait usage à mi-ligne et au bas d'une lettre : innocents mensonges d'où vient ce dicton, qu'il n'y a que les sots qui prennent tout ce qu'on leur dit au pied de la lettre.

Mais ce ne fut que longtemps après que je découvris ses précieuses qualités dans mon héros. Ce que je remarquai d'abord fut sa personne physique. M. Fabry portait soixante ans. Son visage avait quelque chose de grave et de comique : il avait le menton rentré, la bouche mince et railleuse ; son nez pointu fuyait en arrière ; après son nez fuyait son front, et après son front, ses cheveux ramassés dans une queue médiocre en force et en longueur ; ses yeux, relevés à leur extrémité, descendaient hardiment vers son nez ; et ses oreilles, d'une petitesse et d'une grâce remarquables, saillissaient en rouge sur ses joues pâles et sa chevelure blanche.

Il avait des bas de laine noirs et des souliers. Que ses boucles, avant d'arriver à ses souliers, eussent sanglé un mulet ou un ignorantin, peu importe : le fait est qu'il avait des souliers à boucles. Sa culotte avait été pantalon ; mais une main amie, la sienne sans doute, avait adroitement coupé le vêtement moderne à la hauteur de la jarretière ; elle l'avait discrètement ouvert de chaque côté extérieur du genou, et là une innocente supercherie avait attaché deux rubans de fil, teints à coup sûr dans l'encre de l'écritoire : ces rubans, noués en rosette, ne remplaçaient pas certainement la boucle antique, la boucle de nos pères ; mais à l'impossible nul n'est tenu, et enfin, tant bien que mal, la culotte y était. Culte honorable, mais incomplet ; simulacre saint, mais tronqué, des vieux jours, quasi-légitimité de la culotte, je te respecte !

Le gilet. Où est le gilet ? Y avait-il gilet ? Voilà la question importante et insoluble, une question à embarrasser Hamlet. Eh bien ! je réponds, moi, que le gilet n'y était pas. Est-ce donc que j'ai vu son absence ? est-ce donc que M. Fabry m'ait confié cet interstice de sa parure ? Non, certes ; mais quelle autre raison que l'absence du gilet eût pu lui faire supporter l'habit croisé à double rang de boutons ? Guenilles pour guenilles, s'il avait eu le moindre gilet, n'eût-il pas préféré quelque dépouille noire, gothique, usée, taillée en frac du dix-septième siècle, avec le collet droit et la poche sur les hanches, ouverte et se dandinant à la suite de son corps comme un gouvernail à l'arrière d'une felouque, à cet habit exactement boutonné jusqu'au menton, collé à la poitrine, collé aux reins, collé partout ? Sur l'honneur, le gilet devait manquer.

A l'aspect de tant de misère, j'allais jeter à cet homme quelque misérable pièce de trente sous, avec un ordre et un ton rogue et ministériel ; mais un incident m'arrêta : je vis qu'il avait les mains propres et une cravate blanche ; je devinai l'ange déchu. Je lui demandai poliment ce que me coûterait son travail ; il me répondit que les frais à payer au bureau de l'état civil se monteraient à quarante-cinq sous. Je lui mis un louis sur sa planche. M. Fabry rougit jusqu'au blanc des yeux ; il le prit, le retourna longtemps, voulut se donner l'air de chercher la clef d'un tiroir qui s'ouvrit pendant qu'il faisait semblant de vouloir le forcer, et finit par me dire avec un embarras qui me fit mal :

— J'ai oublié ma monnaie, et je vais...

— Non, lui dis-je, je désire savoir, si vous êtes suffisamment payé.

Il faillit à me regarder d'un air aussi stupéfait que le petit employé de l'état civil, et je sortis en lui disant que je viendrais chercher ce que je lui avais demandé dans quelques heures.

En sortant, je vis mon commis bienveillant, le grand commis, le chef enfin, les lunettes relevées sur le front, la plume sur l'oreille, et causant tout haut avec une grisette de dix-sept ans qu'il tutoyait. Il me reconnut et me dit en passant :

— Ah ! vous sortez de chez M. Fabry ; vous n'avez pas trop bien choisi ; c'est un honnête homme, mais il a la vue courte et l'baleine longue...

Il se prit à rire ; je le regardai d'un air bête.

— Je veux dire qu'il boit quelquefois, reprit-il ; mais j'aurai l'œil à votre affaire.

Et de la main il me salua avec la même supériorité, quoiqu'il ne fût plus dans son bureau ; mais je remarquai qu'entre lui et son domaine, il n'y avait pas la longueur d'une canne, et je compris l'étendue de son assurance.

J'avais promis de revenir dans deux ou trois heures ; il y en avait plus de six de passées lorsque je retournai chez M. Fabry. J'avais rencontré quelques amis, l'épigramme au vent, tout prêts à me saluer d'un chiffre solennel, me persécutant de leurs calculs, ameutant sous mes pas les incroyables de l'empire et les farauds du directoire, qui prétendaient se souvenir de quelque chose comme ça, d'une personne qui commençait de leur temps ; puis, je l'avais revue belle, fière, dédaigneuse, parlant d'hier tout au plus, et j'étais tombé dans une disposition narcotique, dans une envie de doute que j'avais eu bien de la peine à secouer. Cependant j'y avais réussi, et j'étais retourné chez M. Fabry.

J'entre. Il n'avait plus sa tenue froide et résignée ; ses jambes n'étaient plus ramassées sur sa chaufferette ; il occupait, lui tout seul, les deux siéges : les pieds sur sa chaise, le reste sur son fauteuil. Son œil, d'abord modestement baissé, flambait d'une expression de triomphe et de jubilation ; son oreille ne se détachait plus seule, rouge et pourpre, sur la pâleur de son visage ; son nez rivalisait d'enluminure avec elle, et un sourire de douce béatitude épanouissait sa lèvre légèrement pendante.

Sur la planche-table qui était près de lui, je vis un papier timbré. Je devinai que mon bonheur, mon orgueil, mon triomphe étaient écrits sur cette feuille de vingt-cinq sous. Je voulus m'en emparer, mais mon héros y posa fièrement sa main restée blanche et distinguée, et me dit avec solennité :

— A quel usage destinez-vous l'acte que vous m'avez fait extraire, jeune homme ?

— Que vous importe ? lui répondis-je fort étonné de sa question et du ton qu'il y mettait ; n'êtes-vous pas payé ?

— C'est parce que je le suis, et trop bien, et plus que mon travail ne le mérite, que je m'enquiers de ce que vous voulez faire de ce papier. Un louis pour un acte de naissance !!! Ou vous héritez de la dame en question, ou vous avez de mauvais desseins : il n'y a que l'une de ces deux suppositions qui explique votre louis : et, comme vous n'êtes pas en deuil, la seconde reste la seule présumable ; la mauvaise action demeure prouvée. On ne paye pas si cher pour une œuvre de justice ou un renseignement légal.

L'allocution me parut tout au moins inconvenante, et je répliquai sèchement que je ne pensais pas avoir à rendre compte de mes actions à un écrivain public, j'ajoutai à ce mot le sourire le plus méprisant que je pus, et j'allongeai la main pour saisir mon arrêt ; mais le digne M. Fabry m'arrêta.

— Un écrivain public! répéta-t-il en secouant la tête pensivement! un écrivain public! vous croyez, en disant ce mot, avoir formulé une injure bien accablante contre un vieillard qui voit au tremblement de votre main que cet acte est pour vous d'un intérêt que vous rougiriez d'avouer.

Je rougis en effet. Il arrêta les yeux sur moi, et me dit sérieusement :

— Je ne veux pas savoir ce que vous voulez faire de ce papier, mais si votre intention n'est pas bonne, attendez à demain : faites faire ce travail par un autre; je vous en prie, pour le repos des quelques jours qui me restent à vivre, que ma main ne soit pas encore l'instrument aveugle de quelque vengeance.

Je le rassurai sur cette crainte, et poussé par une curiosité qu'on s'expliquera aisément, je lui demandai s'il avait eu à se repentir de quelque action coupable, et quelle avait été sa vie.

A ce moment, mon héros prit un air triste et sardonique à la fois.

— Ma vie, dit-il, elle s'est toute passée dans cette coque de bois et de verre; j'y suis depuis que je sais tenir une plume et faire des jambages. Et pourtant ici, dans cet espace de six pieds, il s'est concentré plus de souvenirs des intérêts qui ont agité la France que dans la mémoire du premier acteur de votre drame politique; plus de science du cœur de l'homme que dans l'esprit de l'observateur le plus assidu aux scènes du monde. Le prêtre catholique, qui reçoit la confession des plus grandes fautes et des plus intimes pensées, n'a jamais entendu la moitié des secrets qui ont été dits dans cet étroit réduit. Des ridicules de tous les étages y ont posé bien souvent, et le crime s'y est assis quelquefois.

Mon écrivain s'était animé ; il se taisait; mais je pouvais voir sur son visage mobile, et qui changeait d'expression à chaque minute, que mille souvenirs revenaient à lui et passaient successivement dans son esprit; il souriait aux uns, et secouait lentement la tête à quelques autres.

— Pauvre jeune homme! dit-il en se parlant à lui-même; il était là, devant ma porte, tremblant de joie et d'amour, tandis qu'une femme jeune et belle comme il convenait pour être ainsi désirée, entrait furtivement chez moi. Il était là à quelques pas, et la jeune fille me dicta ces quatre mots : « Ce soir, à minuit, allée de Berry. »

— Oh! je me hâtai d'écrire cette ligne si douce; je me mis de moitié dans le bonheur de la jeune fille qui avait enfin eu le courage de triompher d'elle-même, de moitié dans celui de son amant, et je la regardai sortir et remettre furtivement au jeune homme ce billet si éloquent. Ils s'échappèrent chacun de son côté.

— Eh bien! qu'arriva-t-il? dis-je à M. Fabry; car il s'était arrêté.

— Il arriva, me répondit-il en levant hautement la tête, que le lendemain, dans l'allée de Berry, le jeune homme fut retrouvé assassiné et volé; il arriva que j'avais servi d'instrument à un guet-apens et à un meurtre.

— C'est affreux! lui dis-je.

— Oui, répondit-il, bien affreux; mais cette affaire est une exception, un malheur : c'est le côté tragique de notre état; car cette échoppe, c'est le drame romantique tout entier. Le grotesque y prend aussi sa place; il y vient, à chaque changement de ministère, avec un solliciteur qui depuis vingt ans demande le même emploi avec la même pétition, le même dévoûment et la même fidélité. N'ai-je pas copié toute la *Nouvelle Héloïse* plus de vingt fois, au profit des grisettes de la rue Saint-Denis, qui écrivent à des marchands de bœufs? et n'ai-je pas fait d'une danseuse de Franconi une baronne allemande, avec les *Liaisons dangereuses* habilement arrangées?

J'écoutais avec surprise, et M. Fabry me paraissait ravi de l'effet qu'il produisait sur moi.

— Et ne croyez pas, ajouta-t-il, que toute la tâche d'un écrivain public soit bornée à cette copie littérale et prosaïque d'une correspondance amoureuse; la partie poétique est immense. Je ne sais si vous faites des vers : eh bien! je vous donne en cent à deviner le mécanisme ingénieux de mon fameux couplet. Mes confrères en ont deux ou trois cents : moi, je n'en ai qu'un, et celui-là suffit à tout. Comme la canne-parapluie, comme la montre-tabatière, comme le couteau-scie-fourchette-cuiller-canif-tire-bouchon-greffe-sécateur, etc., etc., mon couplet a mille usages cachés, inattendus : il est domestique, il est politique, il sert aux pères, mères, sœurs et belles-sœurs; il accepte le tutoiement, il est tendre, il est respectueux; il est particulier, il est collectif; enfin c'est le couplet universel, et cela à l'aide d'une pièce de rechange qui s'adapte au premier vers.

Voici ce couplet. Exemple : un enfant apporte à son père une page d'écriture, et il dit :

Ah! de votre fils en ce jour
Acceptez le sincère hommage,
Et ne jugez pas son amour
Sur la faiblesse de l'ouvrage.

Est-ce une jeune personne avec une tapisserie au petit point? Changez et dites :

Ah! de votre fille en ce jour,

Est-ce un gendre?

Ah! de votre gendre en ce jour,

Est-ce un frère?

Ah! de votre frère en ce jour,

Est-ce une famille?

Ah! de vos enfants en ce jour,

Et les pluriels suivent parfaitement.
Est-ce un roi qui passe sous un arc-de-triomphe en feuillage?

Ah! de vos sujets en ce jour.

Vous vous irritez de *sujets* depuis la révolution de 1830; je rentre dans le système du gouvernement paternel, et je dis :

Ah! de vos enfants en ce jour,

Ou bien :

Des bons citoyens en ce jour,

Une fois c'était :

Ah! des bons chrétiens en ce jour,

Et j'ai mis souvent :

Des républicains en ce jour,

Et puis pour la province :

Des Orléanais en ce jour,
Des braves Nantais en ce jour,
Ah! des Bordelais en ce jour,
Ah! des Toulousains en ce jour,
Des bons Marseillais en ce jour,
Etc., etc., etc.

La seule ville qui ait résisté à mon couplet, c'est Saint-Jean-Pied-de-Port; mais Napoléon n'a pas toujours vaincu, et mon couplet n'est pas plus vaste que son génie.

J'écoutais et je commençais à admirer et à douter que toute la littérature ne fût pas renfermée dans le couplet de M. Fabry, il me considérait en riant, et m'accablait de son incontestable supériorité. Je craignis un moment qu'il ne s'arrêtât, mais mon louis avait fermenté, et il reprit avec plus de calme :

— Êtes-vous un aspirant politique? un de ces hommes qui, sans revenus ni contributions, veulent savoir comment se meuvent les hautes puissances électives? venez ici. Je vous dirai comment se font les dénonciations sur toutes les échelles. J'ai dénoncé, pour ma part, en 1815, onze directeurs des contributions directes, vingt de l'enregistrement, soixante receveurs généraux, deux cents receveurs particuliers, seize procureurs généraux, trois cents procureurs du roi, deux mille contrôleurs de tous fiscs, treize capitaines de gendarmerie, deux cent un juges de paix, cent trente vérificateurs de l'enregistrement, onze mille percepteurs, gardes-champêtres et maîtres d'écoles, soixante mille employés sans titre et deux mille vieux officiers. J'ai désorganisé les finances et la justice, j'ai tué le cadastre et décimé l'armée.

Je ne sais, mais je devenais stupéfait, je frémissais d'en entendre davantage; il recommença sa période, et ajouta :

— Et tout cela signé avec des noms et des adresses au bas de chaque dénonciation.

— Des noms! m'écriai-je.

— Oui, reprit-il, des noms dont seul je me souviens peut-être, mais que je garderai dans cette crypte, pour me consoler du mépris des hommes en les méprisant davantage. Écoutez, jeune homme, une fois j'ai copié les mémoires d'un de vos hommes politiques les plus élevés, d'un homme de l'empire. Oh! que de grandes lâchetés, que de petites infamies mises à jour! que de trahisons, de turpitudes! que d'habits retournés! que de mensonges découverts! Je copiais avec délices. On imprima. Je cours chez le libraire, j'achète, je lis. O métamorphose inouïe! le noir devenu blanc; le vice, vertu; la bassesse, héroïsme. Je ne voulus pas le croire; je revins au titre, c'était bien le même. Mais pendant que le livre s'imprimait, chacun avait acheté au libraire, à l'imprimeur, à je ne sais qui, la page qui le nommait, et alors l'un avait prié, l'autre menacé; celui-là avait envoyé sa sœur, un autre sa femme, il y en a qui ont livré leur fille : les amis avaient couru, l'or avait coulé, les promesses avaient été signées, et chacun était resté avec son habit de parade, tout entier, bien fermé sur sa vie, bien croisé sur sa honte! Misérable habit que j'avais déchiré du bec de ma plume pour montrer à nu les hideuses plaies de nos grands hommes. Je sais tout cela, je sais les noms, les dates, les heures, et ma main ne tremble pas encore sous le poids de ma plume. Oh! si je voulais!

Il avait à ce moment l'œil enflammé, son visage rayonnait d'une superbe colère. Cependant il se calma tout à coup et se prit à rire ingénument en me regardant.

— Tout cela n'est-il pas bien poétique, me dit-il, pour un homme qui tient les comptes de cuisinières et qui a copié les tragédies de

l'empire? Oh! les malheureuses cuisinières! oh! les misérables tragiques! hémistiches et légumes, tirades et chapons, ils volaient à qui mieux mieux. Que le public leur pardonne et leurs maîtres aussi, quant à moi, je n'en ai pas le courage. Il y en a un surtout qui aimait son œuvre d'un amour de menuisier, car il le rabotait sans cesse, et à chaque coup de rabot, si petit qu'il fût, il lui fallait une nouvelle copie pleine et entière de son œuvre. Il s'est ruiné à ce métier; et comme il est aussi gueux que moi, je vais le voir quelquefois. Hier je lui fis visite; je le trouvai devant sa table et lui demandai ce qu'il y faisait.

— Hélas! je copie ce pauvre Xerxès, répondit-il.

— Vous l'avez donc retouché?

— Mon! Dieu oui, ajouta-t-il; dans le second acte, à la troisième scène, au lieu de ce vers:

Approchez-vous, Seigneur, et daignez m'écouter,

j'ai mis:

Seigneur, approchez-vous, car il faut m'écouter.

le *car* est un petit sacrifice que j'ai cru devoir faire à l'école moderne.

Et comme je riais, M. Fabry se mit à hocher la tête:

— Vous trouvez cela plaisant! me dit-il; que vous semblerait-il donc d'un homme qui me donne à copier tous les matins la carte de son dîner de la veille, sur beau papier vélin, et qui, tous les ans, les fait relier par Thouvenin?

— Il me semble qu'il ferait mieux de vous donner le dîner, lui répondis-je assez niaisement. M. Fabry me regarda d'un air grave et triste; et pliant soigneusement mon papier que j'attendais depuis longtemps, il me le tendit sans mot dire. Je compris que j'avais insulté, et je me sentis honteux d'avoir blessé ce vieillard et sa misère.

— Pardon, lui dis-je; cette sotte plaisanterie ne s'adressait qu'à la lourde gastronomie de votre client. Croyez que je respecte votre position, quoique, à vrai dire, je ne la comprenne guère, d'après toutes les ressources que, selon vos aveux, possède un écrivain public.

— Elles sont bien maigres en résultat, me répondit-il. Cependant il y en a une qui vaut à elle seule toutes celles dont je vous ai parlé; mais que Dieu me préserve d'y recourir, et puisse ma main se dessécher avant d'en faire usage! Avec celle-là, rien ne manque à l'écrivain qui veut prêter sa plume à la lâcheté et au crime. Une ligne se paie avec de l'or; chaque mot vaut plus que le travail d'une semaine.

— Qu'est-ce donc? demandai-je à M. Fabry.

— C'est la lettre anonyme, me répondit-il.

— La lettre anonyme! m'écriai-je: quoi! un homme ose donc confier à un autre que lui cette tâche d'infamie!

— Oui, me répondit mon écrivain, oui: c'est le plus souvent par la main de mes confrères que sont lancés tous ces traits empoisonnés qui enveniment la société. Jeune homme, jeune homme, prenez-y garde! si vous êtes marié et que votre femme vous accueille d'un air triste et glacé, si votre ami vous boude, si votre père est silencieux avec vous, n'accusez ni eux ni vous; il y a une lettre anonyme. Oh! les larmes et le sang qu'a fait verser cette détestable délation, sont au delà de ce que vous pouvez imaginer. Que de combats entre amis, de séparations d'époux, de mariages brisés, de fiancés désunis pour un mot non signé! Si jamais il vous arrive une lettre sans signature, ne la lisez pas, pour votre honneur, ne la lisez pas. D'abord, vous n'y voudrez pas croire: votre loyauté se supposera capable de mépriser des avis clandestins; vous vous supposerez fort contre de telles atteintes; mais à votre insu le coup aura porté, il aura déposé un germe fatal dans votre âme: le germe s'y développera, et, maîtresse ou ami, vous abandonnerez bientôt celui qu'on vous aura dénoncé.

— Oh! lui dis-je, il n'y a qu'un homme sans courage qui puisse se laisser influencer par de si viles manœuvres.

— Écoutez donc mon récit, reprit M. Fabry, et fuyez cet horrible piége, car on ne peut prévoir où il peut nous faire tomber, même lorsqu'il est un jeu de la part de ceux qui le tendent.

« Il y a quelques années, c'était en 1820, le jeune Juan de V*** avait épousé Mlle Lise d'Ar***. Quoique d'un caractère différent, ils s'aimaient d'une tendresse vive et se rendaient mutuellement heureux. Le caractère sérieux et ferme de Juan imposait à l'ardente résolution et à la promptitude de Lise; quelquefois même M. d'Ar*** reprochait à son gendre de préférer l'ennui de ses devoirs d'avocat aux plaisirs du monde. Un jour, c'était un samedi de carnaval, M. d'Ar*** avait voulu retenir Juan, qui devait aller plaider à Senlis, et l'avait vivement pressé de conduire sa femme au bal masqué. Juan, sans dire que le bal lui déplaisait, avait objecté la nécessité de son absence et était parti, laissant M. d'Ar*** très-piqué de sa persévérance. Dans son dépit celui-ci engage sa fille à l'accompagner au bal, et trouve chez elle une résistance non moins forte, mais fondée sur la crainte de déplaire à son mari.

» Battu des deux côtés, M. d'Ar*** trouva qu'il serait plaisant de faire venir les époux au bal malgré eux, et chacun de son côté. En conséquence, à peine sorti de chez sa fille, il lui fait écrire et lui envoie une lettre anonyme lui annonçant que le départ de son époux n'est qu'une ruse, et qu'il doit se rendre masqué à un rendez-vous au bal de l'Opéra, où il doit rencontrer un domino noir portant des bracelets de ruban bleu. Trop sûr du caractère jaloux et irréfléchi de sa fille, il laisse passer la journée sans la revoir, pour donner à son cœur le temps de s'exalter dans le faux avis qu'il a reçu; puis il expédie un homme à cheval jusqu'à Senlis, et une lettre, non signée de même, apprend à Juan que si sa femme ne s'est pas montrée plus soucieuse d'aller au bal avec lui, c'est qu'elle préférait s'y trouver avec un autre. Ces deux lettres parties, il se prépare à bien tourmenter les deux malheureux époux, certain de les réconcilier au premier mot.

» La nuit vient, et, comme l'avait prévu M. d'Ar***, Lise court à l'Opéra. Elle tremblait dans ce tourbillon noir et bruyant, et rougissait sous son masque impénétrable. Elle était si confuse et si épouvantée de cette espèce de baccanale inconnue, qu'elle en avait oublié sa douleur et sa jalousie, lorsque tout à coup un homme masqué passe près d'elle: c'est la taille, c'est la tournure de Juan; elle le vit ainsi, du moins. Elle se jette à son bras en lui disant:

— C'est toi, Juan?

— C'est moi, répond le masque.

» Ce mot la rappela au motif qui l'avait amenée. Elle comprend que son mari a cru reconnaître celle qui l'attendait aux rubans qu'elle avait attachés à son bras. Pour mieux s'assurer de sa perfidie, pour mieux savoir jusqu'où elle peut aller, elle continue à contrefaire sa voix.

» Le masque, habile à profiter du trouble de Lise, dont il devine la beauté et surtout la distinction à la délicatesse de ses pieds, à la grâce de ses mains, l'accable de ces galanteries hardies qu'autorise l'incognito. Lise, qui n'a dans le cœur d'autre indignation que celle de la jalousie, loin de réprimer les propos légers qu'on lui adresse, les excite, les anime. Le masque, Juan sans doute, fait succéder aux louanges et aux flatteries adroites les prières et les serments. Lise est hors d'elle-même, elle demeure sans force en découvrant tant de perfidie; et anéantie par sa douleur, la tête perdue, elle se laisse entraîner loin du foyer du bal, d'abord dans les hauts corridors de la salle, puis dans une loge abritée, étroite, profonde.

» Oh! jeune homme, l'âme de Lise était folle; elle avait été frappée à l'improviste; elle avait été tout à coup avertie et assurée de la présence de Juan. Une fois dans le réduit où ils étaient tous deux, aux paroles passionnées qu'elle entendait, elle comprit qu'il fallait mourir; car elle n'était plus aimée; mais avant de mourir, avant de renoncer au bonheur dont elle avait fait le rêve de sa vie, elle veut n'avoir pas à douter de tout l'abandon de Juan: elle l'écoute, lui livre sa main, ne résiste pas à ses désirs, et, le masque attaché sur la figure, le laisse devenir le plus coupable des hommes.

» Elle s'élance alors hors de la loge, car l'heure de le confondre n'était pas venue: un rendez-vous nouveau avait été donné par elle à Juan, et à ce rendez-vous son père devait être présent. Elle sort: une figure pâle et terrible était debout près de la porte, une figure sans masque, cette fois celle de Juan. Lise le voit, veut se jeter vers lui, pousse un cri et tombe à ses pieds. Par-dessus son corps qui barrait le corridor, Juan se jette à la face de l'homme qui sort de la loge où était Lise, lui arrache son masque, pour que l'outrage pesât mieux sur sa joue.

» Ils sortent, et, sans s'expliquer davantage, sous un réverbère, pendant que la pluie froide et glacée battait sur leur visage, ils croisèrent leurs épées, et l'inconnu tomba mort au bout de quelques secondes.

» Pendant ce temps, M. d'Ar***, qui, après avoir suivi son gendre pour épier l'effet de sa supercherie, avait entendu le tumulte du corridor, accourut, y retrouva sa fille et la fit enlever et transporter chez elle. Elle n'était pas morte, comme il l'avait craint d'abord, elle était folle; le malheur était complet.

» Car elle vit encore, elle vit pour être un objet fatal de pitié pour Juan, un remords de feu pour son père; car Juan sait tout maintenant, et il m'a cru sur parole lorsque je lui attestai que les deux lettres avaient été écrites par moi, sous la dictée de M. d'Ar***, qui riait en me les dictant et en songeant à ce qui en arriverait. »

— Voilà, jeune homme, le résultat d'une lettre anonyme, innocente dans son intention; jugez de ce qu'elles doivent être lorsqu'elles sont combinées par l'astuce et la méchanceté!

Aussitôt M. Fabry me remit mon papier plié, et il tomba dans un accablement dont je pensai ne pas pouvoir le tirer. L'heure était avancée. Profondément préoccupé de cet entretien, je rentrai chez moi; je me déshabillai après avoir posé mes papiers près de mon lit, mais sans me souvenir de les regarder. J'eus des rêves affreux, un cauchemar épouvantable, et je haletais sous une de ces obscures visions qui tiennent le milieu entre la veille et le sommeil, lorsque je fus éveillé tout à fait par un ami qui était entré furtivement dans ma chambre, y avait tout retourné, et qui brandissait au-dessus de ma tête un papier timbré, en riant aux éclats et en criant:

— Quarante-cinq ans!

FRÉDÉRIC SOULIÉ.

Paris. — Typ. de Ve Dondey-Dupré, rue St-Louis, 46, au Marais.

FRÉDÉRIC SOULIÉ

OEUVRES ILLUSTRÉES

A LA LIBRAIRIE THEATRALE,
12, boulevard Saint-Martin.

Dessins de Belin
Gravures de Deghouy.

LE CONSEILLER D'ÉTAT.

Qui sine peccato est vestrûm, primus in illam lapidem mittat.
Evangelium secundum Joannem.

PREMIÈRE PARTIE.

I. — EXPOSITION.

Il était à peu près dix heures ; une femme, enveloppée d'une pelisse écossaise, descendit d'une citadine et entra dans une belle maison de la rue Godot-de-Mauroy. Elle monta rapidement jusqu'au premier étage, sonna avec vivacité, et, passant vite devant le domestique qui lui ouvrit :

— Madame de Lubois ! dit-elle en marchant vers l'intérieur.

— Elle vous attend, répondit le domestique.

Lorsque la dame dont nous parlons eut ouvert la porte d'une riche chambre à coucher, elle aperçut d'abord tout un costume de bal épars sur les meubles ; elle leva les yeux au ciel et haussa les épaules avec impatience ; puis elle s'approcha de Mme de Lubois qui, la tête appuyée sur une de ses mains, regardait avec attention un portrait suspendu au-dessus d'une étagère.



Alicia la regarda presque maternellement et avec une crainte attendrie. — Page 2.

— Eh bien, Camille, dit cette dame, tu veux donc aller au bal de Derby ?

Mme de Lubois se leva sans avoir paru entendre la question de son amie, et, la prenant par la main, elle la mena en face du tableau, et lui dit d'un ton amer et triste :

— Alicia, combien y a-t-il de temps que tu as fait ce portrait ?

— Nous sommes en 1830 : il y a juste deux ans que je te l'ai donné.

— Deux ans ! dit

Camille avec un profond soupir. Alors, reprit-elle, tu le considérais comme ton chef-d'œuvre : c'est que vraiment alors il était vrai; c'est que le calme bienveillant de ce visage disait exactement la simple dignité de l'âme d'Alphonse. Aujourd'hui ce portrait est faux : cœur et visage, tout est changé. O Alicia! Alicia!... je suis perdue.

— Camille, répondit celle-ci en se débarrassant de sa pelisse et en se montrant en costume suisse, Camille, tu es folle, et, bien plus, tu vas faire une folie. A ce que je vois, tu es décidée à aller au bal de Derby?

— Mon mari me l'a permis.

— Et t'y mène-t-il?

— Non, il nous y retrouvera; il avait ce soir un rendez-vous d'affaires; un notaire en a toujours quand il veut... Enfin nous irons seules.

— Et que vas-tu faire à ce bal? reprit Alicia qui avait retenu la main de Camille dans les siennes.

— Mais, mon Dieu, repartit Camille en jouant l'indifférence, j'irai pour m'amuser, pour danser, pour aller au bal, pour me distraire; j'irai pour voir ces réunions d'artistes qu'on dit si brillantes, si gaies, si pétillantes d'esprit. Il y a longtemps que j'ai envie d'y assister; Derby est un des clients de mon mari, c'est une occasion que je ne veux pas manquer.

— Pourquoi mentir avec moi? reprit Alicia avec effusion, asseyons-nous et causons raisonnablement.

— Mon Dieu! dit Camille avec impatience, je t'ai priée de m'accompagner chez Derby, voilà tout... Si cela te contrarie, je vais écrire un mot à madame de Drancy : Adèle viendra me prendre, et j'irai avec elle.

— Ce serait encore pis, répondit Alicia. Je t'accompagnerai si tu le veux absolument; mais laisse-moi te donner, sinon des conseils, du moins des avis.

Alicia s'arrêta; les deux jeunes femmes s'assirent : gracieuses et charmantes, toutes deux avec des beautés et des grâces différentes, elles faisaient un doux tableau; Camille, les yeux baissés et les cils illuminés de larmes qui chatoyaient à la lueur du feu; Alicia la regardant presque maternellement et avec une crainte attendrie. Elles demeurèrent un moment en silence; enfin Alicia lui dit vivement :

— Camille!

Et comme celle-ci ne tourna pas la tête :

— Camille, reprit Alicia en appuyant sur ce nom intime qui est presque un appel d'amitié, Camille, ne va pas à ce bal!

— Mais pourquoi, Alicia? dit Camille en donnant un air plus amical à l'indifférence qu'elle semblait mettre à son action. Pourquoi n'irais-je pas à ce bal? Une réunion d'artistes, où je verrai à peu près toutes les jeunes célébrités de la peinture, du théâtre, de la musique; mais c'est une occasion que je ne pourrai guère retrouver. Derby, je te le répète, est le client de mon mari, et ce que je puis faire chez lui serait peut-être déplacé chez un autre.

— J'aurais mauvaise grâce, répondit Alicia, moi peintre, moi dont ce monde est la société habituelle, moi qui vais chez Derby, de te dire que ce que tu fais est inconvenant. Mais tu le penses; mais le monde, dont tu dépends, le dira, et tu n'es pas en position à te faire blâmer : une femme que son mari commence à abandonner commence à être accusée.

— Je le sais, répliqua Camille avec un sourire contraint, et peu m'importe.

— Tu as donc un intérêt bien grand à aller chez Derby?

— Mais, mon Dieu! reprit Camille, on n'a jamais discuté une fantaisie de femme avec ces airs solennels. Écoute, Alicia, je te demande pardon de t'avoir dérangée, n'en parlons plus. S'il est trop tard pour prévenir madame Drancy, j'irai seule.

— C'est donc une résolution inébranlable? dit Alicia.

— Eh bien, oui! répondit Camille avec explosion; je veux y aller, je le veux, je veux la voir.

— Toi, toi, Camille! s'écria Alicia avec prière, toi te mettre en face de cette femme, toi sortir de tes habitudes, de ton cercle de monde pour lutter avec Césarine! Mais ta démarche est un triomphe qu'elle n'oserait pas espérer. Césarine, une fille signalée par son dévergondage au milieu du dévergondage même des mœurs du théâtre, Césarine aura forcé une femme honnête, une femme plus belle qu'elle, une femme jusqu'à présent si haut placée dans l'estime de tous, elle l'aura forcée à venir lui disputer son mari dans le salon d'un homme où tu trouveras pour maîtresse de maison une femme qui a été presque fille publique.

— Mais tu y vas bien, toi? reprit Camille.

— Mais moi, je suis peintre; mais Derby a été mon maître, mais sa maîtresse est un ancien modèle dont j'ai eu dix fois besoin, mais il y a un motif d'art et de confraternité qui m'excuse, ainsi que beaucoup d'autres, d'aller chez Derby, malgré les quelques femmes perdues qu'il reçoit et qu'il est presque obligé de recevoir, parce qu'elles ont un talent supérieur. Mais toi!

— Eh bien! moi, j'aurai ma passion, j'aurai mon droit de femme indignement insultée, j'aurai ma folie, si tu veux... mais j'irai. J'irai, te dis-je; je verrai si Alphonse osera publiquement, et devant ce monde quel qu'il soit, me laisser seule comme il le fait ici; je verrai si devant moi il aura l'audace d'entourer cette femme de soins et d'hommages.

— Et s'il le fait? dit Alicia avec accent.

— Eh bien! s'il le fait, répliqua Camille, je saurai à quoi m'en tenir, et le monde aussi! Car enfin, si les femmes qui vont chez Derby ne viennent pas dans nos salons, les hommes vont partout, et il s'en rencontrera peut-être un qui publiera l'infamie de mon mari, qui prendra ma défense, qui me vengera.

— Et... sais-tu, Camille, sais-tu, s'il s'en trouve un qui le fasse, dans quel intérêt il le fera?

— Dans celui de la vérité, sans doute.

— Non, dit Alicia, il le fera parce que ta démarche lui donnera peut-être une espérance qu'à l'heure où je te parle il trouverait impossible, mais que, dans un moment, il croira pouvoir réaliser, parce que tu auras fait un pas hors de la route que tu as suivie jusqu'à ce jour.

Camille demeura un instant interdite à cette observation; elle balançait sa tête avec agitation, comme quelqu'un qui est pris à l'improviste dans une bonne raison, et qui ne sait comment en sortir. Enfin elle rompit son incertitude en s'écriant vivement :

— Eh bien! il en sera ce qu'il en sera; l'univers entier peut espérer à son aise : il me semble que cela ne m'engage à rien.

— Camille, il y a six mois, tu eusses regardé cette espérance comme une insulte; aujourd'hui tu l'acceptes indifféremment; il est donc vrai que tu jettes quelque chose de ta considération à ta vengeance? O Camille, Camille, ne t'engage pas dans cette voie!

— Allons, dit Camille, c'est toi qui es folle, Alicia; tu vois des malheurs partout; il te paraît que je suis une femme perdue, parce que je vais dans un salon de mauvaise compagnie : tu serais femme à crier que je vais mourir, si je me piquais avec une épingle.

— Peut-être, dit Alicia, si elle était empoisonnée.

Camille sonna sa femme de chambre, et la conversation des deux jeunes amies fut interrompue.

Pendant que la chambrière à tablier de percale et Alicia couvrent Camille d'un magnifique costume de sultane, d'un *rococo* sublime, au dire d'Alicia, mais qui faisait Camille belle, non-seulement de ses beautés de tous les jours, mais encore des beautés qui ne sont que du domaine du bal; pendant ce temps, disons-nous, parlons à nos lecteurs de ces deux femmes que nous venons de mettre en scène et des événements qui avaient amené la résolution de Camille.

Leur histoire, jusqu'au moment où nous l'avons prise, sans être celle de tout le monde, était cependant fort ordinaire.

Alicia, grâce à un legs de douze cents francs de rente, qu'une vieille tante lui avait fait en mourant, avait été élevée dans un excellent pensionnat du faubourg Saint-Honoré. Elle était fille d'un Italien qui suivait, en qualité de faiseur d'affaires, les armées de Napoléon, et qui avait été tué dans la campagne de 1814, lorsqu'Alicia avait tout au plus sept ou huit ans; la femme de cet Italien, demeurée ainsi dans la misère, mourut quelques mois après lui. La tante qui recueillit Alicia était une dévote qui la fit élever dans une pratique minutieuse des devoirs de la religion; elle comptait en faire une nonne; mais la mort l'ayant surprise plus tôt qu'elle ne s'y attendait, elle prit sur sa fortune, qu'elle légua au curé de sa paroisse, une somme de douze cents livres de rente, dont elle confia l'administration à M. Camizard, conseiller d'État, pour pourvoir à l'éducation d'Alicia, *selon les intentions qu'elle lui avait secrètement confiées*. Cette phrase du testament avait semblé aux personnes qui en avaient eu connaissance une manière d'éviter des détails plus longs, et l'on pensait que ces intentions secrètes étaient de mettre Alicia en religion. Mais on fut fort étonné, quelques jours après la mort de la tante, de voir M. Camizard placer Alicia dans un pensionnat des plus renommés, au lieu du couvent auquel on la croyait destinée, et suspendre le régime des messes et des oraisons, pour de fréquentes leçons de danse, de musique et de dessin. Les rapides progrès d'Alicia dans ses nouvelles études, et bientôt son incontestable disposition à devenir un peintre de grand talent, firent présumer que Camizard avait deviné la vocation de cette jeune fille, et on l'applaudit d'avoir préféré de donner au monde un artiste distingué, plutôt qu'une mauvaise religieuse au couvent. Camizard venait voir souvent sa pupille dans sa pension, et se montrait très-heureux de ses progrès. A l'âge de dix-huit ans, il retira Alicia de son pensionnat, et lui chercha longtemps une tante ou une vieille cousine, avec laquelle il pût l'établir convenablement dans un petit appartement du faubourg Saint-Germain. Il parvint à en découvrir une qui avait une parenté sortable, quoiqu'un peu éloignée, et il la mit auprès d'Alicia. Mais au bout de quelques mois et sans qu'on pût savoir par quel motif, la cousine disparut, et Alicia demeura seule chez elle. Malgré ses quarante-cinq ans, Camizard était un homme d'un extérieur trop recherché pour qu'on n'eût pas tenu des propos malveillants sur son compte, s'il avait fait habiter sa pupille avec lui; il la voyait même fort rarement, et dans les termes d'une affection toute paternelle. Alicia, ainsi livrée à elle-même, à un âge où toutes les femmes ont une protection de famille, Alicia se consacra exclusivement à l'étude de son art, et bientôt elle y acquit un renom qui appela l'envie, et une indépendance de fortune qui lui permit de la braver. Cependant cette envie s'adressa à l'artiste et

respecta la femme. On ternit tant qu'on put ses succès, mais on n'attaqua jamais sa réputation. C'est à ce point, qu'un brutal ayant un jour plaisanté sur l'affection de Camizard pour Alicia, sur la déférence singulière qu'il avait pour elle, un cri d'indignation avait répondu à cette insinuation malveillante; les ennemis mêmes d'Alicia avaient pris sa défense, en faisant toutefois la part de leur haine. Tout en accordant la bonne conduite d'Alicia, ils avaient contesté sa vertu, et n'avaient fait honneur de sa bonne conduite qu'à sa froideur de cœur et de sens.

Depuis ce temps, Alicia Vanini fut décidément une femme qui, n'ayant de passion que dans la tête, était incapable de sentir autre chose que la beauté ou le mérite d'un tableau.

A la même époque où elle était entrée dans son pensionnat, Camille y avait été placée par une dame de Brémont, sa marraine, femme d'une noble famille de robe, veuve d'un président du parlement, et jouissant d'une fortune de soixante mille livres de rente, dont elle faisait autant d'aumônes que de dépense. Camille était orpheline comme Alicia; elle était fille de petits commerçants de la rue Saint-Denis, qui avaient patroné leur maison de madame de Brémont, et qui avaient obtenu de sa bonté qu'elle donnât un nom à leur fille. Ces bonnes gens avaient eu raison. Leur petit commerce, qui eût pu s'agrandir avec le temps, se trouva ruiné par la mort de M. Brunel (c'était le père de Camille); sa veuve ne lui survécut pas longtemps, et Camille se trouva orpheline à dix ans, avec un entourage de parents qui gagnaient à peine de quoi élever leurs propres enfants. Cependant un des frères de madame Brunel, le maître de l'estaminet du *Petit-Univers*, consentait à se charger de sa nièce. Il avait reconnu que Camille était une si jolie enfant, que, dans quatre ou cinq ans, elle ferait une des plus belles filles de Paris, et il avait calculé que les pratiques qu'elle attirerait dans son estaminet, en l'y établissant reine de comptoir, seraient une dot suffisante pour qu'il pût la marier à son fils, M. Charles Launay. Ce Charles Launay était un gamin de douze ans, qui versait déjà la demi-tasse de hauteur et de manière à ce que la soucoupe fût pleine avant la tasse; il escamotait également bien le bain de pied du petit verre aux consommateurs trop attentifs à lire *le Constitutionnel*. Du reste, M. Charles Launay tirait la savatte en maître, jouait au billard avec tous les *procédés* possibles, et aurait lestement *passé la jambe* à tout tapageur qui eût troublé l'ordre de la poule, eût-il eu affaire à un gaillard trois fois plus grand et plus robuste que lui; car il avait appris de son père la façon souveraine dont il faut tenir une maison respectable.

Mme de Brémont n'eut aucune peine à apprendre les dispositions de l'honorable M. Launay, car c'est à elle-même qu'il les expliqua avec une naïveté qui prouva à la digne présidente que le maître de l'estaminet du *Petit-Univers* était persuadé qu'il faisait ce qui était le plus convenable à l'avenir de la jeune orpheline. La bonne dévote fut révoltée de l'idée de voir trôner sa filleule sur le velours d'Utrecht d'un siége de comptoir, parmi les pipes et les verres de bière. Elle se chargea généreusement de Camille, et s'attira les bénédictions de toute la famille, même celles de M. Launay, quoiqu'elle dérangeât ses calculs. Celui-ci pensa, pour se consoler, qu'il retrouverait en espèces sonnantes, dans une nouvelle bru, les avantages qu'il avait espérés de la beauté de sa nièce; et, en attendant, il réfléchit qu'il ne s'imposait pas une charge d'un rapport incertain; car, après tout, l'enfant pouvait mourir avant de devenir une jeune fille. D'abord Mme de Brémont pensa à faire élever la jeune orpheline chez elle; mais, soit pour suivre les conseils ou l'exemple de M. Camizard, qui était de ses vieux amis, elle se décida à la mettre dans un pensionnat, et préféra naturellement celui où notre conseiller d'État avait placé sa pupille. Les deux jeunes filles s'y étaient liées d'une étroite amitié. Camille cependant n'avait pas obtenu les succès d'Alicia: celle-ci remportait tous les prix qui échappaient à Camille; elle lui était préférée par les maîtres, préférée par les dames de la maison, et cependant elle en était traitée avec moins de considération. Si l'on avait plus souvent à récompenser Alicia, on n'avait jamais à punir Camille; elle avait une dignité de conduite qui semblait craindre la moindre réprimande. Elle eût été si malheureuse de s'entendre dire qu'elle répondait mal aux soins bienfaisants qu'on avait d'elle, qu'elle prévenait tout reproche à cet égard. Peut-être y avait-il un fond d'orgueil dans cette perfection de bonne conduite; mais il avait valu à Camille une sorte de respect qui gagnait jusqu'à Mme de Brémont ellemême. Aussi, dans son amitié avec Alicia, c'était Camille qui était pour ainsi dire la protectrice. Dans leurs querelles d'enfant, c'était toujours Alicia qui demandait grâce, toujours Camille qui pardonnait.

Quelque temps avant qu'Alicia quittât sa pension, Camille allait tous les dimanches chez Mme de Brémont, et tous les dimanches elle y rencontrait M. Alphonse de Lubois, maître-clerc chez le notaire de Mme de Brémont. Ce notaire était un vieillard qui avait poussé sa carrière jusqu'à ce qu'il eût perdu la vue et le sens à libeller des actes, et de Lubois était depuis quelques années le véritable maître de l'étude. Une assiduité infatigable, un esprit lucide, une parole facile et claire, l'avaient fait prendre en amitié aux riches clients du vieux notaire, et la plupart lui conseillaient de faire acquisition de l'étude de son patron. Mme de Brémont surtout, dont Alphonse cultivait l'amitié avec soin, le poussait à traiter. Mais de Lubois n'avait rien, et le temps n'était pas encore arrivé où l'on achetait des charges sur l'espérance chanceuse de les payer avec la dot de sa femme. Cependant des demi-confidences avaient fait soupçonner à de Lubois que, parmi ses protecteurs, Mme de Brémont ne se montrait pas la plus ardente à lui conseiller le notariat, pour ne l'aider que de quelques avis. Sur cette réflexion, il s'enquit en lui-même du motif de sa cliente, et crut découvrir qu'elle n'eût pas été fâchée de donner un notaire pour mari à sa filleule. Sur cette découverte, Alphonse bâtit toute une histoire, et s'imagina que la digne Mme de Brémont voulait doter Camille de quelque cent mille francs. Voici ce qu'il tenta pour s'en assurer.

Un jour que Mme de Brémont le pressait plus que jamais de conclure avec son patron qui, de l'obésité morale que donne nécessairement un exercice modéré du notariat, était arrivé à l'imbécillité, résultat inévitable d'un excès dans ce genre; ce jour-là, Alphonse, après avoir longtemps fait passer ses refus par de mauvaises raisons de prudence, parut s'armer tout à coup d'une grande résolution, et parla ainsi à Mme de Brémont, d'une voix émue et les yeux baissés:

— Pardonnez-moi, madame, lui dit-il, de vous faire un aveu qui mettra un terme à des entretiens douloureux pour moi. Si j'avais une fortune suffisante pour faire ce que vous me conseillez, je ne balancerais pas un instant, je prendrais ainsi dans le monde une des positions les plus honorables qu'on puisse y occuper; et, fort de cette position, j'oserais peut-être aspirer à un bonheur qui maintenant est trop au-dessus de moi, pour que je ne cherche pas à en détourner ma pensée.

A cette dernière phrase, la voix d'Alphonse de Lubois était devenue si faible, que Mme de Brémont s'était penchée vers lui pour le mieux entendre. Quand Alphonse releva les yeux et qu'il aperçut, presque sur son visage, le regard perçant de la bonne dame qui paraissait vouloir lire en lui le véritable sens de ses paroles, il se troubla et devint rouge. Mme de Brémont sourit, et lui dit, avec cette singulière effusion qui rend souvent les vieilles femmes si confiantes avec les jeunes gens:

—Eh bien, monsieur de Lubois, me croyez-vous si vieille ou si malheureuse, que je ne puisse comprendre, du moins par le souvenir, les espérances et les rêves amoureux d'un jeune homme. Mais il me semble, moi, que ce bonheur dont vous parlez devrait au contraire vous exciter à tout risquer pour l'obtenir.

La manière dont Mme de Brémont avait compris le trouble d'Alphonse le rassura d'abord, et la fin de sa phrase lui donna lieu de répondre avec une sorte de triste enthousiasme:

— Elle est si belle, que d'autres, plus heureux, me l'enlèveraient avant que je ne fusse arrivé à pouvoir lui offrir une fortune assurée, et elle n'est pas assez riche pour que j'ose tenter de l'obtenir de la bienfaitrice dont elle dépend, lorsque je ne puis la lier qu'à un avenir incertain et dont tout mon courage n'oserait répondre.

A cette déclaration des sentiments de de Lubois, Mme de Brémont eut un instant d'attendrissement; elle saisit les mains d'Alphonse, et répondit d'un ton ému:

— Bien, mon ami, voilà qui est digne de vous; ou je vous ai mal compris, ou vous serez heureux, je vous le promets.

La joie qu'éprouva Alphonse à cette parole ne se montra pas sans une expression d'incrédulité, et il refusa de croire à ce qu'il entendait, peut-être pour se le faire mieux assurer. Madame de Brémont, comme piquée de ce qu'il osait douter d'une chose à laquelle elle s'engageait, fut près de finir la conversation par ces paroles solennelles, que sa dévotion plus que régulière et bien connue d'Alphonse rendirent moins singulières pour celui-ci, qu'elles ne paraîtront peut-être à nos lecteurs.

— Celui qui a péché, et qui voue sa vie à faire le bien en expiation de ses fautes, reçoit pour première épreuve de voir douter de sa sincérité.

— Il reçoit pour première récompense, s'écria Alplonse avec un cri d'admiration repentante, de faire douter de tant de vertu; car il rencontre peu de cœurs à la hauteur du sien.

Cette entrevue toute mystique fut suivie de plusieurs autres moins vaporeuses, dans lesquelles les noms furent donnés aux choses et aux personnes. Du moment qu'il fallut traduire, d'une part, la passion d'Alphonse, de l'autre, la charité de madame de Brémont, en chiffres et en engagements sur timbre, les entretiens furent plus longs et moins extatiques. Les rêves de dot du jeune clerc se réduisirent à un emprunt à intérêt légal, et les saintes promesses de madame de Brémont en un placement solide avec une étude de notaire en garantie. En définitive, madame de Brémont prêta quatre cent mille francs à de Lubois, pour acheter sa charge et le maria à Camille. Cette action fut considérée à la cour et parmi les guimpes du faubourg Saint-Germain, comme la plus sublime des œuvres pies du dix-neuvième siècle, et les gens d'affaires de la Chaussée-d'Antin la regardèrent comme un bonheur inouï pour de Lubois. Cependant, à travers ces débris d'amour désintéressé et de charité chrétienne, sur lesquels on avait bâti un solide contrat de prêt avec garantie, un faible reste des rêves d'Alphonse trouva un coin pour vivoter. Madame de Brémont, après avoir mis solidement ses intérêts en sûreté, laissa tomber dans l'oreille d'Alphonse que son repos personnel exigeait les précautions qu'elle avait prises pour cette avance des quatre cent mille francs; que le don d'une pa-

reille somme eût armé contre elle, madame de Brémont, toutes les sollicitations de sa famille, tandis qu'elle serait arrivée à mieux assurer le bonheur de sa filleule, sans cependant avoir eu à subir la mauvaise humeur de ses héritiers, si après sa mort on découvrait dans ses papiers la preuve qu'elle avait été remboursée, et si de Lubois pouvait présenter sa quittance des quatre cent mille francs prêtés et rendus. Alphonse vivait dans cette espérance depuis huit années, et il nourrissait les bonnes intentions de la marraine d'une somme de vingt-quatre mille francs par an exactement payée de six mois en six mois.

Disons en passant que madame de Brémont, satisfaite de ce placement, à six pour cent, d'une somme considérable, ne parla jamais à de Lubois de remboursement. Celui-ci s'habitua à considérer cette somme comme lui appartenant, sous charge d'une rente viagère qui s'éteindrait à la mort de madame de Brémont, et peut-être dut-il à cette opinion de ne pas porter dans ses dépenses l'économie qui l'eût mis à même de rembourser, s'il y avait eu lieu.

Du reste, et indépendamment de tous ses calculs, le mariage de Camille avec Alphonse avait été une heureuse alliance. Camille, habituée par sa dependance à raisonner sa vie, ses sentiments et ses actions, avait trouvé dans Alphonse toutes les bonnes raisons d'aimer un homme: son exterieur était distingué, son esprit gracieux, son caractère charmant, sa conduite excellente; aussi avait-elle été pour lui une épouse honorable, dont la vertu avait toujours flatté la vanité de son mari presque autant que la supériorité de son esprit et de sa beaute. Véritablement Camille et Alphonse s'aimaient beaucoup d'estime et de convenance mutuelle; et tous deux, jeunes, beaux, et jetés dans l'intimité des sens par le mariage, croyaient s'aimer d'amour. Peut-être ne pensons-nous pas que leur sentiment fût précisément celui qui mérite le nom d'amour. Peut-être eurent-ils plus tard à reconnaitre que la passion a d'autres exigences et d'autres sacrifices; toujours est-il que ce sentiment suffit longtemps à leur bonheur. Il ne faut pas non plus oublier qu'à l'époque où Alphonse obtint Camille de la generosite de madame de Brémont, les attentions de Camizard pour la jeune orpheline avaient laissé supposer qu'il pensait à renoncer au celibat en sa faveur. Alphonse croyait en consequence avoir eu à lutter, pour Camille, contre un homme d'un rang considérable et d'une bonne grâce qui faisait aisément oublier son âge; il y avait donc eu jalousie d'Alphonse, craintes, et presque désespoir, tout ce qui complète enfin le bagage d'un amour en règle, et c'est, nous le repétons encore, c'est de très-bonne foi que de Lubois crut avoir subi toutes les phases d'une grande passion. D'un autre côté, Camille avait mis dans sa conduite une telle assiduité à plaire à Alphonse, une si complète soumission à ses moindres désirs, un si vif partage de ses joies et de ses chagrins, qu'elle passait pour un exemple rare de passion durable dans le mariage. On la plaisantait quelquefois à ce sujet, et elle se sentait assez de supériorite pour accepter la plaisanterie. Cette persuasion d'amour constant et profond la gagna elle-même, et elle fit de son union avec son mari une sorte d'arche sainte où il semblait que les mauvaises passions ne pussent plus pénétrer. Ce sentiment était-il de l'amour? Oui, pour tout le monde; non, pour ceux qui ont étudie les tyrannies et les faiblesses de cette passion.

Nous ne quitterons pas cette exposition, si longue qu'elle soit, sans y ajouter encore quelques notions préliminaires qui sont absolument nécessaires à la complète intelligence de cette histoire. Le mariage de de Lubois avait eu lieu en 1822. Depuis cette époque la manie des spéculations financières ou industrielles avait gagné toutes les classes de la société. Des faillites, jusqu'alors inconnues, avaient eu lieu en 1827 et 1828, à la suite des opérations folles qu'avait fait naitre la manie de bâtir dans Paris. Le notariat, cette espèce de coffre-fort des familles, jusque-là immaculé, avait subi des échecs, des disparitions de titulaires, enfin des contrats d'union. Les jeunes notaires avaient particulièrement souffert de la défaveur jetée sur leur compagnie, et de Lubois avait été très-vivement soupçonné d'avoir perdu des sommes considérables en acquisitions de terrains. Cependant aucun incident manifeste n'avait altéré son crédit; il avait même eu à supporter à cette époque une perte assez considérable, sans qu'il en eût paru gêné le moins du monde: et cette circonstance l'avait grandement rétabli dans la bonne opinion qu'on avait de ses ressources. Cette perte tenait à un événement qui eut des conséquences trop graves pour de Lubois, et qui occupe trop de place dans ce récit, pour que nous ne le racontions pas en détail à nos lecteurs.

M. de Lubois avait pour maître-clerc un jeune homme d'assez bonnes façons, et qui passait pour le plus spirituel des clercs du notariat. Ce jeune homme faisait au *recto* de sa vie des actes et des contrats, et au *verso* des vaudevilles et des opéras-comiques. Dans les mêmes données, il avait à la première vue, ou, si vous l'aimez mieux, à la surface, une conduite fort régulière; au revers de la page, à la seconde vue, ou au fond, c'était un fort mauvais sujet. Tout le crédit que le monde des fournisseurs accorde à un maître-clerc de notaire avait suffi d'abord aux dépenses désordonnées du vaudevilliste; mais bientôt les refus de ces messieurs de faire de nouvelles fournitures, augmentés du cri incessant de leurs réclamations pour les fournitures passées, forcèrent le jeune clerc à chercher une autre ressource que les dettes. Il marcha droit à l'escroquerie, et ce fut la caisse de son patron qu'il rencontra la première dans la nouvelle voie qu'il tentait. En moins de six mois, une somme de trente mille francs disparut, et, après les trente mille francs, le maître-clerc, qui ne se remontra qu'à l'horizon de Bruxelles, pendant que de Lubois essayait encore de donner une cause à son absence. La confiance du notaire était si grande en ce jeune homme, qu'il l'avait fait chercher à la Morgue, aux filets de Saint-Cloud, chez deux danseuses très-celèbres, partout où on retrouve un joli garçon qui a disparu pendant trois jours. La nécessité d'ouvrir sa caisse, qu'on fut obligé de briser, parce que le maître-clerc en avait la clef, lui ouvrit en même temps les yeux. La viduité du coffre-fort apprit à de Lubois les motifs du départ de son maître-clerc, et lui indiqua suffisamment l'itinéraire qu'il avait dû suivre, pour qu'il ne fût pas obligé de frapper à la porte de tous les bureaux de messageries, afin d'apprendre si un jeune homme, du nom de Gantois, n'était pas parti la semaine précédente. Au premier mot qu'il en toucha au commis du bureau des Pays-Bas, de Lubois eut tous les renseignements possibles. Le commis qui les lui donna avait probablement une grande habitude de ces sortes d'enquêtes; car, sans s'informer des raisons de l'impétrant, il lui dit en branlant la tête d'un air d'importance et en fermant son registre :

— Vous vous y êtes pris un peu tard; votre débiteur est à couvert.

— Dites donc mon voleur! s'écria Alphonse.

— Diable! fit le commis en le regardant à travers la grille : c'est plus grave.

Et il se remit à écrire paisiblement quelque nouveau départ pour Bruxelles.

Le commis avait eu raison : il était trop tard pour rattraper le voleur; mais de Lubois espéra rattraper quelque chose de son argent. Alors il fit après coup ce qu'il aurait dû faire avant; il s'informa de la vie et des mœurs de son maître-clerc : il apprit qu'entre autres habitudes il avait celle de donner tout ce qu'elle voulait à une jolie fille appelée Catherine Tochon, qui était élève du Conservatoire. Alphonse espéra retrouver quelque chose de ses trente mille francs chez la jolie chanteuse; il lui ecrivit pour lui demander un rendez-vous; elle lui répondit, sur papier parfumé, en style assez net et en écriture fort propre, qu'il voulût bien lui dire avant tout le montant de ses propositions.

En présence de l'impudence jouée ou naturelle de Catherine Tochon, la colère de Lubois n'avait plus eu de bornes; il avait dénoncé Gantois au procureur du roi, et avait en même temps désigné la jeune Catherine comme sa complice. Vainement la famille du jeune homme implora de Lubois de ne point la déshonorer; il fut inflexible. Mais l'étonnement de chacun fut grand, le jour où l'affaire fut appelée en police correctionnelle, de voir abandonner l'accusation contre Catherine par le procureur du roi et par l'avocat même de de Lubois; Gantois seul fut mis en cause et condamné. C'est que pendant ce temps Alphonse avait répondu une lettre pleine d'injures à la demoiselle Tochon, et que celle-ci lui avait répliqué par des propositions d'arrangements. De lettres en lettres, un rendez-vous fut pris, mais rien ne s'y conclut; Catherine Tochon était sur le point de débuter et n'avait jamais le temps de parler d'affaires. De Lubois n'arrivait chez elle que pour l'entendre essayer sa voix au piano; elle chantait merveilleusement, il ne s'ennuyait pas à l'entendre. Peu à peu il s'y habitua, en oubliant qu'il avait payé sa place d'auditeur trente mille francs, et que c'étaient ses billets de banque qui, sous forme de cachemire, enveloppaient si gracieusement la taille de la jeune Tochon. Parmi tous ces pourparlers, elle debuta avec un succès prodigieux, sous le nom de Césarine : tout Paris en parla avec fureur; et, huit jours après, quand l'affaire de Gantois fut jugée, Alphonse, pour la première fois depuis son mariage, ne rentra qu'à six heures du matin, et dit qu'il avait été forcé de passer la nuit à travailler chez un de ses vieux collègues, qui demeurait place Royale, lequel ne venait jamais chez de Lubois que le matin, pour causer contrats, et dans son cabinet.

De là, au moment où nous commençons notre histoire, huit mois s'étaient écoulés; ces huit mois avaient suffi à faire du caprice d'Alphonse pour Césarine une passion qui l'avait fait passer par-dessus toutes les barrières qu'il avait dites infranchissables pour un homme d'honneur. Il avait acheté ou obtenu ses entrées dans les coulisses du théâtre où Césarine était engagée, et y passait toutes ses soirées. Pour elle, il avait déserté peu à peu le monde dont il avait l'habitude. Durant le jour même il abandonnait son étude pour la voir plus fréquemment.

Quelques mots jetés devant Camille sur le peu de gravité des jeunes notaires et sur leurs dépenses, lui avaient fait craindre que les affaires d'Alphonse ne fussent embarrassées. Sa conduite toute nouvelle la confirma dans ses soupçons, et ses soupçons lui servirent en même temps à expliquer sa conduite. Un de ces mille accidents, qu'on trouve surprenants quand ils arrivent, et qu'on s'étonne après de n'avoir pas vus arriver plus tôt, porta une affreuse clarté dans les incertitudes de Camille.

Un soir qu'elle était seule, et triste déjà de sa solitude, une dame de ses amies la prit au sortir de son diner auquel de Lubois n'avait pas assisté, et lui proposa de l'emmener à une représentation à bénéfice où devaient paraitre les premiers artistes de tous les théâtres. Camille n'était pas encore venue à ce point de malheur où la tristesse

est une habitude de la vie, une nourriture de l'âme qui cherche l'isolement pour se repaître de son désespoir, Camille accepta. Dans le monde où vivait madame de Lubois, Catherine Tochon était restée pour elle la complice de Gantois, et Césarine était une comédienne dont elle lisait l'éloge dans les journaux; elle n'avait aucune idée que ces deux femmes fussent la même personne, encore moins l'idée que cette personne fût la maîtresse de son mari.

La loge où se plaça Camille était une loge de galerie au-dessus du balcon. La première partie du spectacle se passa sans qu'il advînt rien d'extraordinaire; seulement Camille se laissa aller à écouter quelquefois la conversation de deux jeunes gens qui paraissaient connaître toute la salle, et qui en faisaient des récits assez plaisants. Ce qui peut-être porta Camille à les trouver moins médisants qu'ils ne l'étaient en effet, c'est qu'un nom qu'elle aimait tomba dans leur conversation : ils parlèrent d'Alicia; et l'un d'eux, jeune homme à la figure hautaine et passionnée, en parla avec un si vif enthousiasme pour ses talents et une si haute estime pour son caractère, que Camille l'en eût remercié si elle eût osé, d'autant plus que, depuis quelque temps, son mari la recevait avec une répugnance visible.

Mais la toile se leva, et la pièce où jouait Césarine commença; les deux jeunes gens applaudirent beaucoup, et celui qui avait tant vanté Alicia, et que son ami appelait Maurice, répondit à une observation qui lui avait été faite dans l'oreille :

— C'est possible, elle n'en a pas moins un admirable talent.

La pièce finit; les deux amis causèrent encore assez bas pour ne pas être entendus s'ils n'avaient pas été écoutés; mais Camille devinait qu'ils parlaient de Césarine; et, soit curiosité indifférente, soit ce que nous autres romanciers nommons la fatalité du cœur, elle désirait entendre parler de Césarine par cet homme qui avait si bien loué Alicia. A ce moment son ami lui disait :

— Est-ce que tu es encore amoureux?

— Moi, dit Maurice, jamais... jamais.

— Ah! cependant... fit l'autre d'un air fin.

— Oui, répliqua Maurice en se servant d'un mot bien connu; oui, une fois comme tout le monde, du moment qu'elle était Catherine Tochon.

— Et maintenant, qui est-ce qui règne?

— D'où viens-tu donc? c'est de Lubois, le notaire.

Il se leva pour sortir; mais, en se retournant, il rencontra le regard de Camille fixé sur lui avec une expression si funeste, qu'il demeura lui-même immobile à la regarder. Il était si étonné, que peut-être il eût demandé à cette femme si elle désirait quelque chose de lui, lorsque la dame assise près de Camille parla à celle-ci en l'appelant par son nom.

— Madame de Lubois? dit-elle.

— Madame de Lubois! répéta Maurice avec un étonnement désespéré.

Mais Camille détourna la tête; et Maurice sortit sans avoir eu le temps de se reconnaître. Un moment, il voulut rentrer dans cette loge, et dire tout haut le contraire de ce qu'il avait dit tout bas; un instant après il était décidé à aller droit à Mme de Lubois, et à lui dire sérieusement :

— Sur mon honneur, madame, j'ai menti.

Mais il pensa que le mal était fait, que Mme de Lubois en avait assez d'un soupçon pour acquérir bientôt une certitude, tant il se trouverait de voix pour l'instruire tout à fait, du moment qu'elle chercherait à tout savoir. Et il pensait que, quoi qu'il fît, il ne pourrait pas détruire ce soupçon. Dans cette perplexité, il tourna le théâtre pour se mettre en face de Mme de Lubois; elle n'était plus dans sa loge. Maurice quitta le spectacle avec un remords qui l'obséda au point de l'étonner. Jamais il n'avait mesuré à une si horrible portée l'effet d'une parole indiscrète, jamais le visage d'une femme et l'expression de son bonheur ruiné par un mot n'avaient apparu à Maurice dans une si fatale intensité. Il devint triste de ce qu'il avait fait, sa pensée en était obsédée à toute heure, et bientôt cette préoccupation fut telle, qu'il eût beaucoup donné pour réparer le mal que sans doute il avait causé. Le souvenir de cette soirée le poursuivait comme un remords.

Comme l'avait présumé Maurice, il suffisait que Camille eût le regard averti de ce qui se passait devant elle, sans qu'elle y prît garde, pour qu'elle vît bientôt dans toute son étendue le malheur dont elle était frappée. On pourrait comparer cet aveuglement, qui d'abord empêche de rien voir, et cette vision complète qui lui succède, à l'attention distraite de ces gens qui contemplent un de ces sots tableaux où, parmi des urnes, des arbres et des nuages, on a trouvé le moyen, avec les lignes de ces nuages, de ces arbres, de ces urnes, de dessiner une figure humaine. On peut regarder un pareil tableau deux heures durant sans y voir autre chose que ces nuages et ces arbres. Mais que l'on vous demande si, à un endroit qu'on vous désigne, vous ne remarquez pas quelque chose qui ressemble à une main, et à l'instant et sur cet indice, votre œil découvre la figure tout entière et dans tous ses détails. De même pour Camille, la conduite singulière de Lubois, son absence assidue de la maison, son air froid et contraint, sa répugnance pour Alicia, ses nuits passées à des travaux extraordinaires, tout s'éclaircit, se coordonna, se dessina à ses yeux, et elle vit dans tout son ensemble l'infidélité et l'inconduite de son mari.

Les premiers moments de cette découverte furent si confus d'étonnement et de douleur qu'elle ne sut le parti qu'il lui fallait prendre. D'abord elle voulut feindre de tout ignorer, ayant entendu dire souvent que les hommes se détachaient aisément d'une liaison qui ne leur était pas imputée à crime. Dans cette hypothèse, elle pensa à faire entendre à Alphonse quelques sages remontrances, et chercha à qui elle pourrait s'adresser. Camille n'avait pas de famille, car ce n'est pas en avoir une, dans notre état social, que n'être apparenté que de gens qui sont trop au-dessous de nous pour nous protéger. La seule personne en qui elle dût raisonnablement avoir espérance était Mme de Brémont. Mais Camille savait les obligations que lui avait son mari; elle sentait qu'elle allait alarmer Mme de Brémont et la rendre peut-être exigeante pour ses intérêts : une confidence à sa bienfaitrice, un recours à son intervention, semblèrent donc à Camille devenir presque une dénonciation qui pouvait entraîner la ruine de son mari. Elle regarda encore autour d'elle et ne trouva personne dont les droits fussent assez sacrés sur Alphonse pour se permettre des représentations; et, pour la première fois, elle comprit son isolement, elle se vit à la merci de l'homme qui l'avait épousée, et qui la trahissait.

Cette découverte, ou plutôt cette nouvelle manière d'envisager son sort, conduisit Camille à une sorte de désespoir découragé. Elle se disait : — Si j'avais un père ou un frère, mon mari n'oserait me traiter comme il le fait. En cela elle subissait ce sentiment commun qui persuade au malheureux que le bonheur est dans les choses qu'il n'a pas : aux pauvres, qu'il est dans la richesse, aux faibles, qu'il est dans la puissance, aux orphelins, qu'il est dans la famille. Peut-être Camille avait-elle raison, peut-être s'abusait-elle étrangement. En effet, ce qui arriva peut faire croire qu'une opposition de plus à la violence de la passion d'Alphonse n'eût mené qu'à le précipiter plus rapidement. Camille, arrivée à ce point de se considérer comme seule dans le monde, et n'ayant de ressource qu'elle-même, trouva dans cette position une raison de conduite trop conséquente à cet orgueil de femme qui faisait le fond de son caractère pour ne pas l'adopter complétement.

— Oui, se disait-elle, si j'avais une famille que je pusse invoquer contre l'abandon de mon mari, si je lui avais apporté une fortune dont je pusse lui faire reproche, je dédaignerais de le menacer de tels moyens, je souffrirais et me résignerais : le monde jugerait alors que j'use de générosité à son égard. Mais, dans la position où je suis, subir l'outrage et l'abandon sans relever la tête, ce serait avouer que je ne reçois que ce que je mérite; qu'à une femme orpheline et pauvre il n'est dû que le nom et le pain jurés devant la loi. Il n'en sera pas ainsi; et, puisque je n'ai personne en qui retirer ma dignité et mes droits de femme, personne pour les défendre et les remontrer à mon mari, ce sera moi qui le ferai, moi qui me défendrai hautement et à la face de tous.

Une fois décidée à en venir là, à s'expliquer avec son mari, elle réfléchit que ce n'était pas sur un mot entendu au hasard qu'elle devait élever une accusation et en demander réparation. Elle voulut, sinon des preuves, du moins des lumières plus certaines. L'espionnage des valets lui parut une chose indigne d'elle; la surprise de quelques lettres, un abus de confiance qui ne pouvait être autorisé que par la trahison de son mari. Enfin, elle pensa à Alicia; elle lui écrivit. En même temps elle se rappela une de ses amies de pension, madame Adèle Drancy, femme d'un peintre célèbre, qu'elle rencontrait encore dans quelques salons, et qu'elle-même recevait encore aux jours de bal ou de concert, quand on invite tout le monde. Madame Drancy voyait toutes sortes de salons; elle était liée avec les artistes les plus célèbres dans tous les genres, et avait souvent parlé devant Camille de ces réunions où elle avait vu et entendu dans l'intimité les talents dont le public ne connaît que l'apparat. Dans la préoccupation de sa douleur, Camille oublia qu'elle avait toujours reçu madame Drancy avec une réserve qui avait empêché celle-ci de pénétrer dans l'intimité de son ménage, malgré le tutoiement amical que toutes deux avaient hérité de la pension : elle oublia que la réputation de madame Drancy était exposée chaque saison à une foule de nouvelles anecdotes : elle oublia que rien ne pouvait surpasser l'effronterie des liaisons d'Adèle, si ce n'est l'aveuglement de son mari, ou comme disaient les méchants, sa complaisance, ou, comme disaient encore les plus méchants, le profit qu'il tirait des arrangements de sa femme. Camille écrivit donc à madame Drancy, et appela ainsi une femme qu'elle considérait comme déshonorée à pénétrer dans le sanctuaire de ses douleurs intimes. Déjà sa raison, qui eût dû servir de sauvegarde à son mari et le protéger à son insu, abandonnait Camille. Deux raisons aveugles allaient se trouver en présence. On en pouvait conclure qu'elles ne feraient que s'égarer l'une l'autre.

Alicia accourut sur la lettre de Camille. Surprise par les brusques interrogations de son amie, elle nia mal; et enfin, dominée par l'ascendant du caractère impétueux de madame de Lubois, elle ne sut que lui conseiller de ne pas sembler s'apercevoir d'une liaison qui n'était qu'une fantaisie passagère, et à laquelle ses plaintes donneraient peut-être plus de gravité qu'elle n'en avait.

— Non, dit Camille, subir celle-ci, ce serait accepter toutes celles que l'avenir pourrait faire naître : dans ma position, ce serait une lâcheté.

Alors elle lui expliqua cette lâcheté par les raisons que nous avons dites plus haut.

Alicia, en sa qualité d'artiste, se laissait facilement surprendre aux idées qui prenaient la vie d'une manière inaccoutumée ; les raisons de Camille lui parurent excellentes, et elle approuva tout à fait ses plans de conduite. En cette conjoncture, madame de Lubois lui demanda des renseignements positifs sur la liaison d'Alphonse et de Césarine. Mais la délicatesse d'Alicia se refusa à faire pénétrer Camille dans les mille récits grotesques et licencieux qu'on en faisait partout, elle se contenta de lui apprendre qu'il était avéré pour tout le monde que de Lubois *entretenait* Césarine. Cette réserve fut un tort ou plutôt un malheur. Quelque chose qu'Alicia eût pu dire à Camille, elle y eût mis une sorte d'atténuement, du moins dans l'expression, qui eût empêché madame de Lubois de s'irriter de l'indignité de son malheur. Mais en la laissant sur le fait lui-même, elle la força d'avoir recours à madame Drancy pour en apprendre les circonstances.

Celle-ci arriva chez Camille, lorsqu'Alicia n'y était déjà plus. Adèle Drancy n'était pas ce qu'on peut appeler une méchante femme : c'était pis, c'était une femme démoralisée de bonne foi. C'était une femme qui plaignait sincèrement l'aveuglement de celles qui s'imposaient des sacrifices pour leur devoir. A son sens, il n'y avait de respectable que les apparences dont le mépris lui eût fait perdre ses droits d'entrée dans les salons. Peut-être, si madame Drancy avait eu un mari capable de l'abandonner à sa première faute, elle se serait abstenue d'en commettre, ou du moins, elle y eût apporté plus de mystère. Mais, liée à un homme qui, malgré ses nombreuses légèretés, ne lui refusait jamais la protection de sa présence, même à côté de ses amants, elle en avait grandement profité. Quant au monde, étonné de l'aveuglement de Drancy, mais n'osant l'expliquer par une bassesse qui fût devenue trop odieuse, il accueillit la femme que le mari ne semblait pas trouver coupable. Madame Drancy menait donc, d'après sa façon de voir, la plus heureuse vie qui fût possible, et admirait que toutes les femmes n'en fissent pas autant quand elles en avaient l'occasion, ou bien lorsque, comme Camille, elles en avaient le droit par l'inconduite de leur mari. Le premier mot qu'elle répondit à madame de Lubois, qui l'interrogea sans détour, fut une façon de pitié fraternelle qui ne frappa Camille que longtemps après.

— Je t'ai priée de venir, lui dit celle-ci, pour te parler d'une fille qu'on nomme Césarine.

A cette déclaration, Adèle avait pris les mains de Camille, l'avait regardée d'un air triste, et lui avait répondu d'une voix sensible :

— Pauvre chère Camille, tu sais donc tout?

— Tout, en effet, dit Camille, puisque je sais que mon mari a une maîtresse qu'il entretient publiquement; mais je ne sais pas comment cela est arrivé, je ne sais où ils en sont ni ce qu'ils font maintenant.

— Et voilà l'horreur, s'était écriée Adèle. C'est honteux! un homme de bonne compagnie! il ne la quitte pas, il est toujours près d'elle dans les coulisses, tous les soirs soupant avec une demi-douzaine de mauvais sujets qui le déconsidèrent, passant les nuits avec eux chez des restaurateurs, dans des bals par souscriptions, enfin n'ayant aucune tenue.

Ces détails étonnèrent Camille, presque autant qu'ils lui furent douloureux.

— Quoi! s'écria-t-elle, Alphonse en est venu à ce point?

— Ce ne serait rien, reprit madame Drancy, mais il a l'indignité de te sacrifier.

— Me sacrifier!

— Oui, ma chère Camille; oui, il te sacrifie pour excuser sa passion.

— Moi! reprit Camille; moi, mon Dieu! et en quoi puis-je être mêlée à tout cela? Comment mon nom y est-il prononcé? Par qui? Ce ne peut être par Alphonse.

— Par lui comme par les autres. Tiens, voici ce qui s'est passé hier. Un des amis de mon mari, un jeune homme très-bien, fort distingué, qui a fait aussi quelques bonnes folies, et qui, je crois, entre nous, a été aussi l'amant de Césarine, mais qui hait les choses mal faites...

— Eh bien! dit Camille avec impatience, ce jeune homme?

— Eh bien! ce jeune homme soupait hier avec ton mari. A un certain moment, il lui dit avec sa brusque franchise: — « Je ne vous comprends pas, de Lubois, de vivre avec une fille comme Césarine, lorsque vous avez la plus belle femme de Paris. — Belle autrefois, reprend ton mari, mais qui est ma femme depuis huit ans. — Tout au moins... dit Maurice. »

— Maurice! s'écria Camille.

— Oui, Maurice, Maurice Lambert. Est-ce que tu le connais?

— Non, non, reprit Camille; continue.

— « Tout au moins, vous devriez mettre plus de mystère à votre liaison. On doit plus de ménagements à une femme dont la vertu... — Bon, s'est écrié Alphonse, la vertu, en faites-vous usage de la vertu? vous radotez, mon cher. D'ailleurs, je ne l'empêche pas d'avoir de la vertu. — Et vous voulez lui donner occasion de l'exercer! a repris Maurice. — Oh! mon Dieu, a dit ton mari, qu'elle en fasse ce qu'elle voudra. — Ah! lui a répliqué Maurice, vous êtes bien heureux que ce soit une femme d'un caractère incapable d'une mauvaise action. — Hum! hum! qui sait? a fait ton mari; après tout, ça m'est égal, pourvu qu'elle me laisse en repos. — Je ne pense pas, a repris Maurice, qu'elle vous ait jamais fait de scène. — D'abord, a répliqué sèchement ton mari, elle n'oserait pas, je ne sais trop où elle en prendrait le droit. Je l'ai épousée sans fortune, et elle se rappelle trop bien qu'elle me doit tout pour qu'elle se hasarde à faire des rodomontades. Du reste, elle ne sait rien ou fait semblant de ne rien savoir. Je ne lui en demande pas davantage. — Pauvre femme! s'est écrié Maurice. — Avez-vous envie de la consoler? a répondu Alphonse en ricanant. C'est une conquête difficile, je vous en préviens. — Lubois, lui a dit Maurice avec mépris, vous êtes indigne... — Ah çà! mon cher, est-ce que vous êtes venu souper pour faire un cours de morale? a répliqué ton mari; entre nous, cela ne vous va guère. Ma femme est une excellente femme qui est chez elle fort tranquille : il faut l'y laisser. »

Adèle eût encore pu continuer longtemps sur ce ton, sans que Camille songeât à l'interrompre. Ce qu'elle entendait était à la fois si nouveau et si douloureux pour elle, qu'elle ne savait si elle éprouvait plus de honte que de désespoir. L'abandon de son mari, les ignobles circonstances qui lui faisaient cortége, son nom, à elle, mêlé parmi les orgies de ces libertins, la défense même de ce Maurice, tout cela révoltait, confondait Camille : la confidence d'Adèle même lui faisait honte. Elle s'indigna qu'une femme comme madame Drancy pût lui dire en face de pareilles choses; elle se sentit déjà descendue de sa dignité par la seule conversation qu'elle venait d'avoir, et ajouta ce nouveau tort aux torts de son mari qui l'avait réduite à cette extrémité.

Cependant ce sentiment sauva Camille d'une confiance plus complète : elle écouta Adèle, mais elle ne répondit ni à ses consolations ni à ses questions.

— Je le verrai, dit-elle, je ne sais ce que je ferai; en tout cas je te remercie.

— Tu as raison, avait dit Adèle en sortant; il faut réfléchir avant de prendre un parti. Je reviendrai te voir un de ces jours.

Camille ne lui répondit pas, car elle avait déjà perdu le droit de lui dire que c'était inutile. Adèle pensa que sa tristesse l'empêchait de l'y inviter, et elle s'en alla en se disant :

— Bon! elle fera comme tant d'autres : elle pleurera quinze jours, et prendra son parti. Au fait, mon frère, qui l'a vue deux fois aux Italiens, la trouve charmante : cela le poserait, ce pauvre Antony! une femme comme madame de Lubois... Il trouverait facilement à se marier après cela. J'y songerai.

Pendant que madame Drancy se livrait à ces honnêtes réflexions sur son amie *intime* (madame de Lubois venait de mériter en son cœur le nom d'intime), pendant ce temps, Camille sanglotait, marchait avec violence, s'arrêtait soudainement, gesticulait avec colère, puis tombait immobile sur un siége où elle demeurait les yeux fixes et les bras croisés. Ce désordre physique était, on peut le dire, l'image fidèle du désordre de son âme, c'était sa pensée courant avec rapidité d'un bout à l'autre de sa vie, se la rappelant tout entière, et s'arrêtant tout à coup à un souvenir d'autrefois, à la scène de la veille, et les creusant dans toute leur profondeur. Ce qui faisait souffrir Camille dans sa nouvelle position était si cruel et à la fois si méprisable, qu'elle cherchait encore à y accoutumer son esprit, lorsqu'elle fut surprise par son mari, avant d'avoir décidé un plan de conduite. Alphonse, en voyant Camille tout en larmes, le visage bouleversé, ne put s'empêcher de s'approcher d'elle, et lui dit avec inquiétude :

— Qu'avez-vous, Camille? que vous est-il arrivé?

Elle le regarda fixement, et son désespoir se trouvant ainsi interpellé à l'improviste, elle répondit sans calculer l'effet d'une explication si soudaine et si explicite :

— Ce que j'ai, monsieur? j'ai que vous avez une maîtresse, que vous l'affichez publiquement... Ce qui m'est arrivé? c'est que vous déshonorez mon nom en le traînant dans la fange de vos orgies, c'est...

— Camille... Camille... s'était écrié Alphonse, confondu de l'accusation et surtout de sa violence, prenez garde à ce que vous dites.

— Oserez-vous le nier, quand tout Paris le sait, quand hier soir encore vous avez laissé à un étranger le soin de défendre votre femme contre vos propres injures?

Peut-être, si de Lubois avait été amené à soupçonner que Camille était instruite de son intrigue, peut-être eût-il préparé quelque mensonge bien audacieux et bien arrangé qui eût rompu la colère de sa femme en la faisant retomber dans le doute; mais, surpris à son tour, déconcerté, ne pouvant mesurer l'étendue de tout ce que sa femme savait, persuadé même par le reproche du souper de la veille qu'elle connaissait les moindres circonstances de sa liaison, il ne pensa pas à nier; et, trop vaniteux pour avouer humblement, il prit sa faute en main et s'en coiffa hardiment comme Tartuffe prend son chapeau et se couvre, quand il a épuisé la crédulité d'Orgon.

— Mais, madame, répondit Alphonse, je ne nie rien et je ne crois pas qu'il soit besoin de nier quelque chose.

Ce fut le tour de Camille d'être confondue et atterrée; elle se redressa cependant sous le coup de cette audace d'Alphonse, et lui dit, à tout hasard :

— Et vous pensez que je le souffrirai?

Alphonse était hors de garde; il était accusé, coupable, et par conséquent irrité, et à son tour, il répondit, plutôt pour répondre et ne pas paraître céder, que pour dire sa volonté :

— Vous le souffrirez, si je veux.

— Si vous voulez!... vous comptez donc revoir cette femme, cette malheureuse, cette ..

— Ah! s'était écrié Alphonse, assez; ne l'insultez pas!

— Vous avez raison, c'est impossible, avait repris Camille avec mépris.

Alphonse se sentit devenir furieux; cependant il eut encore assez de raison pour ne pas vouloir poursuivre une explication commencée sur ce ton. Il prit son chapeau pour sortir.

— Où allez-vous? lui dit Camille en se plaçant devant lui; vous allez chez cette femme?

Ce n'était peut-être pas l'intention d'Alphonse; il se tut.

— Vous ne répondez pas? C'est chez elle que vous voulez aller; eh bien! vous n'irez pas, reprit Camille en se plaçant fièrement les bras croisés devant la porte.

Alphonse la considéra un instant en silence. L'air impérieux de Camille l'exaspéra.

— Ah! dit-il avec une sorte de grondement sourd, ah! c'est ainsi que vous le prenez! eh bien, j'irai chez cette femme, j'irai sur l'heure, j'irai tous les jours, j'y passerai ma vie, entendez-vous! Ah! c'est par la violence que vous comptez me ramener, je vous connais d'aujourd'hui. Allons, madame, faites-moi place, je veux sortir.

La colère de Camille avait cédé devant l'emportement contraint de son mari; elle avait compris qu'elle l'avait poussé à un point où il était capable de tout. Les derniers mots d'Alphonse lui avaient soudainement fait apercevoir la fausse route dans laquelle elle s'était engagée, et elle était sur le point de changer ses menaces en prières, ses cris en larmes; mais son orgueil ne put s'y résoudre; elle lui obéit, et le laissa passer en lui disant d'un ton glacé et méprisant :

— Allez, monsieur, je vous souhaite beaucoup de plaisir.

Alphonse sortit, emportant avec lui sa mauvaise action, avouée et soutenue sans repentir; Camille resta sans avoir montré un instant de pardon. Mais Alphonse n'alla pas d'abord chez Césarine, et Camille ne l'eut pas plutôt entendu fermer la porte de l'appartement, qu'elle tomba dans un fauteuil, en fondant en larmes. Qu'Alphonse fût rentré, que Camille eût pu le rappeler, et peut-être tout eût-il pu s'arranger encore; mais le malheureux hasard qui avait donné à leur explication cette tournure violente et inattendue les sépara quelques heures.

Alphonse, en descendant de chez lui, rencontra Camizard qui était de ses confidents, et ne crut pas devoir lui taire ce qui venait d'avoir lieu. Le conseiller d'État lui dit d'un air peiné :

— C'est grave, mais c'est un orage qu'il faut laisser calmer; vous êtes trop agités tous deux pour avoir une explication qui puisse avoir de bons résultats.

— Si vous la voyiez, lui dit Alphonse.

— Non, dit Camizard, ce sont des choses où les intermédiaires sont toujours fâcheux et maladroits; rentrez chez vous ce soir, faites comme si rien ne s'était passé. Un mot suffira pour faire comprendre à Mme de Lubois que la colère vous a emporté; l'explication s'ensuivra, et vous vous raccommoderez.

— Mais il me faudra renoncer à Césarine, répondit Alphonse.

— Ce serait le plus sage pour votre femme et pour vous. Cela désolera Césarine, car elle vous aime : elle qui, entre nous, faisait jadis compter ses amants un par chaque semaine de l'année, vous l'aviez réduite à être sage; mais le désespoir de Césarine importe peu auprès du repos de votre ménage.

En parlant ainsi, le vieux conseiller d'État savait-il que la vanité amoureuse d'un homme s'acharne autant à fixer les désirs insatiables d'une Messaline qu'à vaincre la vertueuse résistance d'une femme honnête? Que ce fût perfidie ou imprudence, ces paroles n'en furent pas moins fatales à la bonne résolution qui eût pu naître dans le cœur d'Alphonse, et de Lubois répondit :

— Vous avez raison, je la reverrai une fois; je ne puis la quitter avec cette brutalité; je lui ferai comprendre ma position. Au fond du cœur, Césarine a une probité d'homme qui vaut mieux que la fastueuse chasteté de certaines bigotes. J'en suis sûr, elle sera la première à m'engager à rompre.

Cependant Camille attendit son mari avec le calme douloureux d'une âme qui a fait déborder sa colère, et qui est rentrée dans son lit; il y avait épuisement. La première douleur fatigue vite, et plus tard, quand on souffre de longues années sans éprouver rien de cet anéantissement qui accable aux premières atteintes, ce n'est pas qu'on souffre moins, c'est que la vitalité morale se porte là où surabonde toute sensation, joie ou douleur, pour répondre à cet excès de vie; comme la vitalité physique se dirige vers la partie du corps qu'excite une irritation quelconque.

La disposition où se trouvait Camille, lorsque son mari reparut, eût pu renouer entre eux une explication calme; mais de Lubois, embarrassé de son temps jusqu'à l'heure où il avait coutume de rentrer, heure qu'il ne voulait ni devancer ni reculer, de Lubois alla chez Césarine. Ce que le conseiller d'État avait dit si nonchalamment à Alphonse sur l'amour de cette fille, n'avait pas servi médiocrement à le ramener chez elle. Comment désespérer tant d'amour, ou plutôt, et si l'on voulait regarder au fond de cette pitié, comment le désespérer sans se donner un peu le spectacle de cette charmante douleur qu'on cause et qu'on peut consoler? Césarine savait déjà, sinon ce qui s'était passé entre de Lubois et sa femme, du moins que celle-ci était instruite de leur liaison. Mme Drancy, en rentrant chez elle, s'était empressée de raconter la confidence de Camille. Adèle était si gonflée de cette nouvelle, qu'elle n'en avait pas fait une conversation de tête-à-tête. Ne trouvant pas M. Drancy dans son appartement, elle était montée dans son atelier, et là, en présence de ses élèves, elle avait eu avec lui, mais à voix basse, un entretien que tout le monde avait à peu près entendu. Cependant ce ne fut pas un des élèves qui alla prévenir Césarine, ce fut Drancy lui-même. L'indiscrétion d'Adèle vis-à-vis de ces jeunes gens eut un autre résultat plus fâcheux peut-être : ce fut de faire tomber dans des conversations d'atelier des histoires de *monsieur le notaire et son épouse*, comme les eut bientôt baptisés cette moquerie funeste qui est devenue une puissance du dix-neuvième siècle. Ce résultat immédiat en eut un second : ce fut de déconsidérer le malheur de Camille. Il en est du ridicule comme de la calomnie, il en reste toujours quelque chose. Mais n'anticipons point, et revenons aux faits précis. Drancy était, sous le règne de de Lubois, l'amant de Césarine. Un nom, peut-être malhonnête à dire, expliquera celui d'amant, donné à Drancy, dans les mœurs où nous sommes forcé de faire entrer nos lecteurs. *L'entreteneur* étant considéré comme le mari, celui qui ne paye pas s'appelle l'amant. Nous croyons qu'on nous excusera de ne pas pousser plus loin la technologie en ce genre. Drancy courut donc au théâtre, où Césarine répétait, et, en véritable *ami*, il la prévint du danger qu'elle courait de perdre son notaire. Un notaire, en amour de coulisse, se traduit en rentes; c'était un service d'argent que Drancy rendait à Césarine. C'est un négociant qui avertit un ami qu'un de leurs confrères va faire faillite.

Césarine, de retour chez elle, attendit de Lubois à l'heure où il avait l'habitude de venir; car, en femme experte, Césarine avait *réglé* son notaire, et ne lui avait pas laissé prendre l'habitude de l'improviste. De Lubois se fit attendre. En toute autre occasion, Césarine lui eût fait une scène de colère : mais, dans la circonstance dont elle était menacée, elle préféra la tristesse, et de Lubois eut à subir des larmes et des plaintes résignées, qui lui parurent charmantes, comparées à l'emportement de sa femme. Cependant, malgré cet hommage rendu à l'angélique douceur de Césarine et à son amour profond, de Lubois fit effort sur lui-même, et, à travers ses protestations et ses regrets, il lui annonça qu'ils seraient obligés de se voir moins souvent. Cette déclaration sembla éveiller Césarine de sa triste préoccupation, et elle dit à de Lubois, avec un air de colère et de sarcasme :

— On vous le défendra.

— Qui cela? dit de Lubois en devenant rouge de vanité blessée.

— Mais votre femme, répondit Césarine avec dédain; ceux qui vous connaissent m'avaient bien avertie que votre faiblesse connue ne me donnerait que des chagrins. On me l'avait dit, et je n'ai pas voulu le croire, qu'une réprimande de votre femme me ferait sacrifier. C'est ma faute, n'en parlons pas.

— Césarine, repartit de Lubois, en affectant une tranquillité sous laquelle murmurait un dépit furieux, je ne vous ai pas donné lieu de croire à de pareilles sottises. Ma femme saurait ce qui se passe, et elle ne le sait pas, que ma position m'ordonnerait de faire ce que je vous dis.

— Votre position? répondit Césarine avec une incrédulité toujours dédaigneuse; vous y pensez bien tard.

— Trop tard peut-être, répliqua Alphonse vraiment piqué; mais des amis m'ont ouvert les yeux.

— Et qui donc vous envoie encore à l'école? dit Césarine avec un ton tout à fait méprisant.

— Césarine! s'écria Alphonse avec colère.

— Tenez, reprit-elle en se levant très-agitée, épargnons-nous les épigrammes et les explications. Je préfère une douleur à une humiliation; j'aime mieux croire que vous ne m'aimez plus.

— Oh! tu ne le penses pas, fit Alphonse en souriant avec abandon.

— Oh! si, je le pense, dit Césarine avec une tristesse amère, car si tu m'aimais, tu ne me quitterais pas! Elle haussa les épaules, et reprit avec son premier air d'incrédulité : — Toi! si indépendant par ta fortune, par ta position; toi qui sais mieux que personne ce que valent ces grands mots de considération et de respect humain, tu veux me faire croire que les remontrances de quelques vieilles femmes te feront peur. Allons donc! sois franc, tu ne m'aimes plus. Elle essuya une larme et ajouta avec effort : Mon Dieu, je m'en consolerai.

— Je le crois aisément, répliqua Alphonse, les lèvres pincées.

— Et pourquoi ne le ferais-je pas! repartit Césarine d'un ton résolu, en regardant de Lubois en face. M'en estimeriez-vous beaucoup plus, si je *me* mourais de douleur? Eh! non. J'ai été votre maîtresse, parce que cela en valait la peine; vous m'avez prise... vous me laissez là : vous m'avez généreusement payée, vous êtes quitte : voilà tout.

— Césarine, vous êtes folle, dit Lubois en voulant la calmer.

— Mais, mon Dieu! ne jouez pas les grands sentiments, s'écria Césarine avec colère, c'est de l'hypocrisie en pure perte. Je vous connais, vous et vos pareils : quand vous voulez quitter une femme qui s'est niaisement laissé prendre à vos phrases de dévoûment, vous avez pour l'abandonner mille raisons excellentes qui vous paraissaient méprisables quand il fallait la séduire. Eh bien! c'est indigne, voyez-vous. Un libertin, un mauvais sujet, on l'aime ou on ne l'aime pas!

au moins, avec ceux-là, quand on se risque, on sait à quoi s'en tenir.

Elle s'arrêta, et reprit en se mordant les lèvres avec rage : — Eh bien ! on l'aime au jour le jour.

Elle essuya encore ses yeux, comme indignée de ses larmes, et ajouta avec l'effort d'une femme qui voile sa douleur de paroles malséantes :

— Et, après tout, c'est plus amusant.

— Amusant ! dit Lubois à moitié vaincu, voilà un langage...

— Eh, mon Dieu ! je suis franche, moi, je ne fais pas de bégueulerie ; c'est vrai, j'ai eu des amants que je n'aimais pas.

De Lubois fit un geste d'impatience, et Césarine ajouta avec dérision :

— Oh ! cela vous semble bien infâme... Eh bien ! j'étais heureuse alors... Mais je vous ai aimé, vous...

Elle se reprit à pleurer, et continua avec désespoir :

— Et je suis bien heureuse, n'est-ce pas !

Enfin elle éclata en sanglots, et s'écria :

— Oh ! tenez... laissez-moi, je ne sais plus où j'ai la tête.

Et, sur ces paroles, elle était tombée sur une chaise en se tordant les mains.

— Allons, Césarine, avait dit Alphonse en s'approchant d'elle avec ce ton humble et protecteur d'un homme qui se voit profondément aimé ; allons, tu sais bien que je t'aime, folle. Mais, que veux-tu ? j'ai des ménagements à garder ; tu sais ma position à l'égard de madame de Brémont : c'est la marraine de ma femme, elle se fera sa protectrice.

— Est-ce cela ? dit Césarine en relevant la tête d'un air d'espérance craintive ; est-ce cela ? reprit-elle en caressant Alphonse d'un regard d'amour devenu plus brûlant à travers ses larmes, comme un



Ce Charles Launay était un gamin de douze ans qui versait déjà la demi-tasse do hauteur et de manière à ce que la soucoupe fût pleine avant la tasse. — Page 3.

un rayon de soleil à travers une lentille de cristal ; est-ce vrai, Alphonse ? Ce n'est pas que tu ne m'aimes plus, dis ?

— Oh ! s'écria Alphonse, tu es folle, tu ne l'as pas pensé !

— Non, dit Césarine, non... mais j'ai eu peur ; et maintenant, vois-tu, fais ce que tu voudras... viens quand tu pourras ; je saurai ce qui t'empêche de venir plus souvent... Je t'attendrai tous les jours, et je serai heureuse quelquefois.

Alphonse ravi la pressa dans ses bras, effaça ses larmes précieuses de ses baisers repentants, puis il dit qu'il voulait faire comme par le passé ; mais Césarine s'y opposa héroïquement.

— Je veux, dit-elle, que tu saches comme je t'aime ; j'ai été si calomniée !... Mais tu me connaîtras un jour, toi, Alphonse, et peut-être alors tu me rendras justice.

Comment résister à tant d'amour, à tant de sincérité ! Alphonse sortit de chez Césarine, ivre de vanité, et ne consentant en lui-même à mettre un peu moins d'éclat dans ses liaisons que pour Césarine



M. Antoni Leroux. — Page 11.

seule, pour ménager sa délicatesse. Quant à Camille, il se crut dégagé de tout retour envers elle, par le ton qu'elle avait pris à son égard. Lorsqu'il revint chez lui, il fut sec et réservé. Camille supporta patiemment les premières reparties, à ton de maître, de son mari ; mais il ne lui en fallut pas beaucoup pour quitter ce rôle de soumission qu'elle s'était imposé, et, à la quatrième phrase, elle lui répondit avec une raideur encore plus sèche que la sienne, car elle avait quelque chose de méprisant. Cela dura trois ou quatre jours, pendant lesquels Alphonse rentra et sortit à des heures honnêtes ; mais il avait grand soin de dire bien haut les causes de sa présence chez lui, pour que sa femme ne les attribuât pas à ce qu'elle avait dit ; Camille, à son tour, ne se faisait pas faute de lui montrer qu'elle ne lui en savait aucun gré. On s'aigrissait des deux côtés avec une sorte d'acharnement.

Au bout d'une semaine, Alphonse se fatigua de cette gêne qui ne lui valait pas le repos ; il reprit sa première vie avec Césarine, et celle-ci le laissa faire sans paraître s'en apercevoir. Alphonse comptait comme gagnés pour son bonheur tous les moments qu'il ne passait pas près de sa femme. Celle-ci ne répondit à ce nouvel outrage ni par des colères ni par des sarcasmes ; ce fut par un silence absolu. Les repas se passaient sans qu'il y eût une parole de prononcée de part et d'autre ; tout irritait Alphonse, et ce silence lui devint si insupportable, qu'un jour il se leva de table en s'écriant :

— Il n'y a pas moyen de vivre ainsi !

— De quoi vous plaignez-vous ? lui répondit Camille d'un air étonné, mais qui montrait sa joie d'avoir trouvé un moyen de blesser Alphonse ; vous ai-je dit quelque chose de désagréable ?

— Eh ! madame, reprit violemment Alphonse, y a-t-il rien de plus désagréable que ce silence théâtral que vous affectez, que cette pose de victime que vous gardez depuis quinze jours ?

— Pardon, monsieur, fit Camille avec un sourire d'une humilité

presque insolente, je ne savais pas que je devais être gaie... je serai gaie désormais.

Alphonse sortit sans répondre; mais il était si furieux, qu'il disait tout haut et tout seul, en marchant avec rapidité :

— Il faut que cela finisse, et cela finira.

Camille, de son côté, s'entêtait à ne pas faire un pas. Alphonse lui avait reproché son silence, elle se décida à l'insulter de sa soumission. Ainsi, le soir quand il rentra, elle courut au-devant de lui, et lui dit d'un ton d'empressement chargé :

— Ah! vous voilà, mon ami, vous rentrez de bien bonne heure; vous êtes-vous beaucoup amusé ce soir?

Alphonse regarda sa femme sérieusement; elle continua à lui sourire au visage.

— Ah! c'est comme ça, pensa-t-il; eh bien! soit.

Il se mit de la partie, et il lui répondit de même et d'un air dégagé : — Beaucoup, ma chère amie, beaucoup, et vous?

— Moi, répondit Camille du même air charmant, oh! mon Dieu, je suis restée toute seule ici, mais je me suis beaucoup amusée aussi. J'ai pensé à vous, mon ami; n'est-ce pas que c'est bien?

— Comment donc! très-bien, et je vous remercie.

— Mon Dieu! vous avez l'air fatigué : avez-vous besoin de quelque chose?

— Non, de rien; je sors de souper; nous avons veillé fort tard, nous avons ri comme des fous.

— Oh! tant mieux.

Et la conversation continuait sur ce ton, et se reprenait sur ce ton tous les jours; puis, quand ils s'étaient quittés, Alphonse était honteux, et Camille désespérée. On ne tue pas mieux l'avenir de son bonheur et de son repos, qu'ils ne le faisaient tous deux.

Un jour, Camille voulut le pousser à bout; il sortait, elle l'arrêta.

— Bon Dieu! lui dit-elle, votre cravate est horriblement mise; attendez que je vous l'arrange; vraiment vous auriez perdu ce soir votre titre précieux de *beau notaire*.

Camille avait appris de madame Drancy que Césarine, dans ses gaietés, appelait Alphonse *mon beau notaire*.

— Je vous remercie, répondit Alphonse en se laissant faire; mais cette épithète, j'en suis sûr, vous paraît une flatterie.

— Comment donc! reprit Camille, on m'a dit qu'elle vous a été donnée par une femme qui s'y connaît.

Alphonse se mordit les lèvres.

— Et à qui, continua Camille, vous avez inspiré une passion... Oh! mais une passion...

Alphonse reprit son avantage; et, caressant du bout du doigt le visage de Camille, il lui répondit avec une grâce impudente :

— Une passion bien froide, chère Camille, en comparaison de nos jeunes amours.

A ce rapprochement hideux, toute la force de Camille avait fléchi; sa vie pure, mise en parallèle avec cette vie de débauche; elle et Césarine unies dans la même pensée et dans la même phrase : cela l'avait révoltée, et elle s'était reculée en s'écriant avec indignation :

— Oh! vous êtes un infâme!

Alphonse l'avait considérée un moment avec un ricanement de triomphe, et, de son regard de dédain, lui montant pour ainsi dire sur le corps, comme à un ennemi vaincu, il avait répondu en haussant les épaules :

—Ah! pauvre femme!

Il avait raison : elle n'était pas de force à lutter avec lui. Elle avait pour elle l'orgueil; mais il avait l'immoralité; elle jouait un rôle qui la torturait, en traduisant sa douleur en raillerie; il mettait en œuvre ses principes, sinon sa nature, en lui répondant sur le même ton.

Voilà où ils en étaient quand arriva la soirée du bal chez Derby. Camille avait décidé qu'une telle vie était insupportable, et elle voulut en finir : il lui fallait un éclat; et, ne pouvant l'amener chez elle, elle allait le chercher partout où elle pouvait y donner occasion.

Nous allons donc suivre Camille au bal; mais encore une fois, et c'est la dernière, un mot d'explication sur Alphonse, et puis nous pourrons dire que le terrain où nous voulons bâtir sera net et déblayé de tous obstacles. Alphonse n'était pas un de ces hommes nés achevés, c'est-à-dire invinciblement destinés au bien ou au mal; c'était un homme à faire, et que les circonstances eussent pu faire honnête et bon, comme elles le firent indélicat et méchant. De bonne heure l'habitude des affaires dans une étude de notaire, ce confessionnal civil de la société, lui avait appris que nulle affection, même les plus sacrées, ne tient contre l'intérêt.

Il avait eu trop souvent à assurer la bonne foi des frères entre les frères, des fils avec les pères, des maris avec leurs femmes, traitant par contrat comme des fripons contre des fripons, pour ne pas croire qu'il n'y avait de puissance morale que le Code civil sagement appliqué à la bonne intelligence des familles et des ménages. Par conséquent, dès sa première jeunesse, ce qu'on nomme honneur fut pour lui un de ces liens qu'il faut laisser à la vanité des sots, comme les esprits forts de la bourgeoisie constitutionnelle veulent bien accepter la religion *pour le peuple*. Toutefois, cette démoralisation de de Lubois n'influa point manifestement sur ses actions. Longtemps Alphonse vécut en honnête homme, et, de quelque manière qu'il eût paré aux pertes qu'on supposait qu'il avait faites sur les terrains, personne



Pendant ce temps, Césarine faisait le tour du bal, traînant trois ou quatre adorateurs à sa suite. — Page 10.

n'avait aucun reproche à lui adresser sur sa probité. Cette probité, Alphonse s'en montrait très-fier, car c'était pour lui un moyen. Quant à sa conduite, elle était toute de vanité. Ainsi, tant qu'il vécut dans un monde où ses bonnes mœurs lui valaient un accueil honorable, il ne s'en départit point; mais cette vanité, qui avait été sa sauvegarde, tant qu'elle avait été bien convoyée, le perdit dès qu'elle marcha de compagnie avec des gens pour qui la moquerie de tout ce qui est respectable est une habitude perpétuelle du discours. Dans ce langage, quand on avait dit d'un homme : *bon père, bon époux, excellent citoyen*, on avait ridiculisé le malheureux à jamais. Il ne fallut pas beaucoup d'apostrophes de ce genre pour mettre Alphonse à l'unisson de ses nouvelles connaissances. Seulement il ne s'aperçut pas qu'il joutait avec des jeunes gens qui, le plus souvent, ne compromettaient qu'eux-mêmes, libres qu'ils étaient de tous liens de famille; il ne voyait pas que quelques-uns même n'y compromettaient que leur esprit; car il y en avait qui se moquaient du respect des fils pour les pères, et qui honoraient les leurs, d'autres qui faisaient bon marché de la vertu de toute femme, et qui eussent souffleté quiconque eût douté de celle de leur mère ou de leur sœur; enfin, il ne vit pas que sa qualité de notaire, ce qui eût dû signifier homme grave et prudent, excitait la verve de quelques étourdis à lui faire tenir les propos les plus fous et les plus dévergondés. Alphonse avait assez d'esprit parlé pour être des premiers dans ces luttes où on démolissait toute morale au profit de quelques épigrammes; mais il n'en avait pas assez pour séparer sa conduite de ses principes. Ainsi les mauvais plaisants aidant les mauvais plaisants qui riaient à gorge déployée des *légèretés* du notaire, il mit ses théories en pratique quand l'occasion s'en présenta; et parce qu'il avait très-sottement parodié un vers de Boileau, en s'écriant :

L'Épouse est une esclave et ne doit qu'obéir,

il trouva mauvais que Camille n'acceptât pas avec reconnaissance son abandon et son malheur. Cette démoralisation que nous avons racontée en quelques phrases fut un an à s'opérer; car il y avait un an que duraient, sinon l'intrigue *consommée* d'Alphonse avec Césarine, du moins leurs relations, quand arriva la soirée du bal.

II. — LE BAL.

Tout ce que nous avons dit suffira sans doute pour faire comprendre les sentiments qui devaient agiter Camille en se rendant au bal de Derby. Elle y alla dans la citadine d'Alicia. L'équipage de de Lubois, qui disait s'être fait conduire à un rendez-vous d'affaires, avait été réservé pour Césarine. Camille n'en doutait pas. Alicia le savait certainement; mais il y avait entre elles une pudeur réciproque qui se refusait à la honte de certains détails; aussi n'en parlèrent-elles pas. L'ensemble d'un malheur a toujours quelque chose d'élevé, qui se ravale à être regardé de près et dans toutes ses parties. Lorsque Camille et Alicia furent annoncées dans le salon de Derby, madame Derby (si la nommerons-nous, comme c'était l'habitude chez elle) courut au-devant d'elles avec un empressement qui lui fit traverser une contredanse à son moment le plus animé et qui la brouilla entièrement. Ce maladroit accueil, qui eût troublé Camille dans un monde dont elle aurait eu l'habitude, la déconcerta d'abord; le silence qui suivit son entrée, le chuchotement général qui suivit ce silence, la rendirent confuse au point de la faire rougir visiblement. Les femmes n'imaginèrent point, mais elles dirent que c'était pruderie, et la baptisèrent du nom de *bégueule*. Beaucoup des hommes qui dépendaient des bonnes grâces de ces dames se rangèrent de leur avis, et Camille, en traversant le salon de madame Derby, eut à subir force regards par-dessus l'épaule, sans compter ceux qui se chargèrent d'une suffisante dose d'insolence en passant à travers le verre du lorgnon carré des fashionables du pays. Dans un salon de pruderie notariée, on n'eût pas plus impertinemment reçu une femme perdue, que dans ce cercle mal famé cette femme si pure : c'était une revanche que Camille payait pour toutes les honnêtes femmes. A travers sa confusion, Camille vit cependant un mouvement dont elle ne se rendit pas compte, et dont elle ne crut pas d'abord être l'objet. Pour arriver à la place vers laquelle madame Derby la conduisait, elle passa devant un groupe qui paraissait entourer et écouter quelques personnes assises. A ce moment, le groupe s'ouvrit à une voix partie du fond, et qui avait dit :

— Rangez-vous donc, que je voie cette merveille.

Sans supposer que ce fût d'elle qu'il s'agît, Camille regarda l'endroit d'où partait cette voix; mais elle ne put voir la femme qui avait parlé, car un homme, et c'était le seul, n'avait pas obéi à cette impudente injonction; il était demeuré debout comme un rempart entre Camille et cette femme. Toutefois, à deux pas de là, Camille savait qui avait parlé. A son mari qu'elle vit au fond du groupe, elle reconnut Césarine : c'était elle qui devait être près de lui. A deux pas encore, elle pensa que, puisque cette femme était Césarine, ce devait être pour elle, Camille, qu'avaient été dites ces insolentes paroles, et elle arriva au fauteuil que lui présenta madame Derby, le cœur plein d'indignation et de honte. Pour rassurer sa contenance, elle voulut cependant engager la conversation avec Alicia qui était assise à côté d'elle; mais elle vit son amie qui, l'œil fixe sur le groupe d'où était partie la voix de Césarine, semblait en suivre les mouvements; en effet, on s'y pressait, et quelques éclats de voix s'en échappaient à travers le murmure sourd d'un vaste salon de bal. La voix de Césarine, aigrie de colère, perça un moment; une autre voix grave et forte lui répondit sans qu'on pût entendre les paroles de l'une et de l'autre; et Alicia dit tout bas, et sans s'adresser plutôt à Camille qu'à elle-même :

— C'est Maurice.

— Maurice! dit Camille à qui ce nom revenait ainsi pour la troisième fois, toujours mêlé aux injures qu'elle avait à souffrir.

— Oui, dit Alicia tout bas, Maurice; je te dirai ce qu'il est, ou plutôt je te le montrerai; seulement je suis plus tranquille; puisqu'il est là, Césarine sera prudente.

— Que veux-tu dire?

Alicia n'eut pas le temps de répondre; la contredanse sonnait la ritournelle d'appel; dix jeunes gens demandèrent à Alicia sa main qui appartenait au premier inscrit, et Camille fut laissée seule. En même temps Césarine se leva, et, fendant le groupe qui l'entourait, elle passa devant Maurice en lui lançant un regard de haine et de rage. Celui-ci se contenta de lever le doigt en signe d'avertissement, et vint s'appuyer à une console à deux pas de Camille, sans toutefois paraître l'avoir vue. De Lubois lui-même quitta le groupe; et, poursuivi par les plaisanteries de quelques jeunes gens, il se décida à s'asseoir à côté de sa femme. Ni l'un ni l'autre n'avaient envie de se donner en spectacle à la curiosité de ce salon; ils s'abordèrent donc avec convenance, parurent causer du temps, de la chaleur, de la musique. Cependant ils étaient assez embarrassés, lorsque madame Drancy, étant arrivée, vint se placer à côté de Camille et compliqua sa position de ses démonstrations excessives d'amitié, de ses questions à voix basse, faites d'un air de mystère et de ses assurances de dévoûment envers et contre tous. Il serait difficile de dire par quel sentiment Camille porta les yeux du côté de Maurice, quand madame Drancy fut assise près d'elle; mais on comprend son embarras lorsqu'elle rencontra les regards de ce jeune homme fixés sur les siens, et qui semblaient exprimer une sorte de mécontentement. Un imperceptible et rapide mouvement de cœur s'éleva en Camille, signifiant : — Que voulez-vous que j'y fasse? Une réflexion aussi prompte et plus certaine l'étouffa, disant : — De quoi vais-je m'occuper?

La contredanse était finie, et Alicia ne vint point reprendre sa place occupée par de Lubois : elle était retenue par des gens qui la questionnaient et à qui elle ne pouvait échapper; de Lubois, qui avait compté sur le retour d'Alicia pour quitter la place, fut forcé de rester près de sa femme.

Pendant ce temps, Césarine s'était emparée du bras de son danseur, et, traînant trois ou quatre adorateurs à sa suite, elle faisait le tour du bal; elle riait et parlait haut, répondant aux bons mots qu'on lui adressait, tantôt par-dessus l'épaule, tantôt en admirant ses pieds qui étaient merveilleusement jolis. Elle arriva ainsi courant et folâtrant jusques auprès de Camille. Sa voix montait de ton et apprêtait quelque chose de souverainement impudent sans doute; et Camille, par une sorte d'effroi d'enfant, se serra près de madame Drancy, et jeta un regard craintif vers Maurice. A ce regard, Maurice quitta la console où il était appuyé, vint saluer madame Drancy et resta debout près d'elle, de manière qu'au moment où Césarine se trouva près de Camille, le premier visage qu'elle rencontra fut celui de cet homme qui parut terrifier le sien et glacer subitement sa gaîté. Césarine passa sans oser regarder ni Camille ni de Lubois.

Le danger passé, Camille réfléchit à ce qui venait d'avoir lieu et à ce que lui avait dit Alicia sur ce Maurice, et sur l'intérêt que mettrait tout homme à prendre sa défense; elle réfléchit qu'elle avait presque imploré la protection de celui-ci, et elle s'en repentit comme d'une imprudence.

Pendant qu'elle faisait ces réflexions, Alicia était revenue, et Césarine, renouvelant sa promenade, allait repasser devant Camille. De Lubois, profitant de l'arrivée d'Alicia, allait s'éloigner. Maurice était demeuré près de madame Drancy; Camille pensa à réparer son imprudence et en même temps à s'assurer une protection plus puissante contre les allures impertinentes de Césarine, et elle dit tout haut à son mari :

— Voulez-vous bien demeurer un moment? j'ai besoin de vous.

Elle appuya sur le mot *vous* et se détourna visiblement de Maurice. Celui-ci s'éloigna, et, lorsque Camille leva les yeux aux éclats de rire que faisait Césarine en approchant, elle ne le vit plus à côté de madame Drancy. De Lubois était resté près de sa femme, Césarine arriva auprès d'elle; et, débarrassée de cette présence de Maurice si étrangement puissante sur elle, elle redoubla de gaîté, et, au moment où elle touchait de sa robe la robe de Camille, elle eut l'effronterie de dire à Alphonse d'un ton doux et amoureux :

— Vous n'avez pas oublié, ami, que vous dansez la première avec moi?

Camille fit un mouvement d'indignation et de surprise; Césarine le remarqua, et, d'une légère inclination de tête, s'excusant comme si elle avait heurté Camille, elle s'éloigna en disant :

— Pardon, madame, je vous ai peut-être fait mal.

Camille demeura confondue; l'audace de ces injures avait dépassé toutes ses prévisions; elle saisit la main de son mari, et lui dit d'une voix entrecoupée :

— Monsieur, sortons, emmenez-moi; c'est une horreur!

Alphonse dégagea sa main de celle de Camille, et lui dit froidement :

— Vous l'avez voulu.

Il s'éloigna, et Camille le vit bientôt danser avec Césarine dont les regards éblouissants de joie lui arrivaient parfois à travers les groupes et les mouvements des danseurs, comme les éclairs d'une lame d'acier qui étincelle çà et là dans l'ombre. Tant d'indignité de la part de de Lubois révolta Camille, l'exaspéra, et lui fit, pour ainsi dire, accepter la lutte. Elle voulut se lever, en sa pensée, pour se mêler à cette contredanse. Alors, et pour la première fois, elle s'aperçut qu'elle était seule entre les places vides d'Alicia et de madame Drancy que leurs danseurs avaient entraînées, et que deux contredanses s'étaient déjà formées sans que personne eût pensé à l'inviter. Elle se sentit de nouveau accablée; tout ce qu'elle imagina à propos de cet abandon n'était pas vrai, mais ne fut pas moins douloureux : elle crut y voir une conspiration contre elle, une leçon sevère qui lui était infligée sans pitié, et infligée par les hommes : elle ne comprit pas la vérité. C'est que la plupart, sachant le secret de sa venue au bal, n'avaient pas songé à l'inviter à danser, vaguement dominés de cette idée qu'elle n'était pas venue là pour danser; les plus délicats même eussent cru lui faire injure que de la mêler à cette joie qui l'entourait. Le bal continuait, et Camille n'en avait recueilli qu'une affreuse humiliation. Lorsque la contredanse fut finie, Camille était à bout de courage, et elle allait prier Alicia de sortir avec elle : à ce moment, madame Drancy s'approcha d'elle en tirant par la main un tout jeune homme de vingt ans, d'un beau visage de femme, de longs cheveux noirs *à la moyen âge*, l'air souffrant, parfaitement busqué et élégamment habillé, tout noir de satin, cravate, gilet et pantalon. Adèle dit à Camille d'un ton dont la gaieté contrastait avec l'air mélancolique de ce jeune homme :

— Permets-moi, ma chère amie, de te présenter mon frère, un danseur intrépide.

Camille salua; le jeune homme s'inclina de la tête et des épaules, et dit avec un triste sourire :

— C'est une bien faible recommandation que celle-là, n'est-ce pas, madame?

— C'est la première au bal, dit Camille.

— J'en voudrais avoir d'autres envers vous, reprit le jeune homme en relevant ses beaux yeux sur Camille.

— D'abord, reprit madame de Lubois qui n'était pas faite à l'allure des sentiments *moyen-âge* et qui répondit par une politesse gracieuse à ce qu'elle supposait être poli; d'abord, vous avez celle d'être le frère d'Adèle, de mon amie de pension.

— Vous me feriez croire, dit le jeune homme en souriant amèrement, au bien social d'avoir une famille.

Ce singulier dialogue étonna Camille; elle regarda Alicia qui retenait un rire près d'éclater : cela la rassura : car ce mot de famille l'avait alarmée; elle repartit à tout hasard :

— Doutez-vous, monsieur, que ce soit un bonheur?

— Helas! madame, reprit le jeune homme d'une voix sombre et en *fatalisant* son regard, je m'appelle Antoni.

Alicia donna l'essor à son rire, et madame Drancy dit à Antoni avec impatience :

— Ne danses-tu pas?

— Pardon, répondit Antoni, comme ramené *du ciel ou de l'enfer* au juste milieu grossier de ce monde; pardon, je voulais prier madame de Lubois de me faire l'honneur de m'accorder une contredanse.

— Avec plaisir, dit Camille.

— Ce sera donc pour la troisième, fit Antoni en saluant.

— Pour la troisième, monsieur, répondit Camille assez sèchement; et à peine Antoni, dont sa sœur avait pris le bras et à qui elle paraissait faire querelle, se fut-il eloigné, que madame de Lubois se tourna vers Alicia et lui dit :

— Qu'est-ce que ce petit jeune homme?

— Il te l'a dit, répondit Alicia : il s'appelle Antoni.

— Eh bien? fit Camille étonnée.

— Eh bien, est-ce que tu ne connais pas Antoni, la pièce d'*Antoni?*

— Si fait, reprit Camille qui ne comprenait pas.

— Eh bien, M. Antoni Leroux est frappé d'*Antoninisme*. Il est jeune, il est beau, il est triste, il a un poignard dans sa poche, il a un regard fatal, un amour qui tue, et par-dessus tout, il s'appelle Antoni. La seule chose qui le gêne dans la *fatalité* de son existence, c'est d'être si cruellement apparenté; c'est d'avoir père, mère, frères, sœurs, tantes, oncles, cousins, cousines, *de ne pas marcher seul enfin dans le désert du monde, avec son âme isolée et son nom à qui ne répond aucune voix amie.*

Alicia avait débité cette phrase sur la nouvelle et chantante mélopée du drame moderne. Camille ne put s'empêcher de sourire à l'explication que venait de lui donner Alicia.

— Je comprends maintenant les phrases sur le bonheur... le malheur de la famille... quelque chose d'obscur.

— De ridicule, dit Alicia; il n'est pas sans esprit, mais il s'est fait le jouet des plus sots.

Dans la position de Camille, ce fut pour elle une cruelle contrariété que l'invitation de ce monsieur. Manifestement abandonnée qu'elle était par l'indifférence d'hommes qui ne la connaissaient pas, et cependant décidée à lutter, elle éprouvait une sorte d'humiliation à aborder une contredanse, où elle pourrait être en présence de Césarine, avec un personnage tenu pour ridicule par tout le monde. Elle s'aperçut aussi qu'il lui fallait attendre encore deux contredanses avant d'arriver à celle d'Antoni, et que, pendant ce temps, son isolement serait tout à fait remarqué. Alors sa contrariété devint une douleur poignante, sa mauvaise situation, un supplice. Véritablement, cette femme jeune, belle, parée, au milieu de ce monde qui riait bruyamment parmi la musique, l'éclat des bougies et le parfum des bouquets de bal, cette femme défendant sa vie et son honneur, sa parure de diamants au front et sous un costume de folie et de carnaval, eût fait pitié à tout homme qui l'eût comprise. Qu'on nous pardonne de raconter pas à pas et dans toutes leurs phases les peines de Camille durant ce bal; plus tard viendront les désespoirs entiers, les actions violentes; mais ce n'est pas de plein saut qu'y arrivent les cœurs formés comme celui de madame de Lubois, les âmes nobles comme la sienne. Camille se sentit désespérée, si désespérée, que le motif de sa douleur s'adressa à tout ce qui l'entourait, à Adèle, à Alicia, qui l'abandonnaient. Alicia croyait servir Camille en l'empêchant de danser, en disant autour d'elle que Camille ne dansait pas, voulant sauver à son amie le danger de se trouver face à face avec Césarine, de toucher ses mains ou ses vêtements; elle ne savait pas, Alicia, que d'une démarche imprudente elle faisait une humiliation; elle oubliait trop la femme belle et jeune, pour ne penser qu'à l'épouse noble et pure. Maurice avait reparu; il avait appris l'impertinence de Cesarine, et était revenu prendre sa place à la console qui était près de Camille. Quand la nouvelle contredanse commença, madame de Lubois, abandonnée à la fois par madame Drancy et Alicia, et demeurée seule sur cette ligne de siéges vides, porta d'abord tout autour d'elle un regard triste et honteux, puis elle le baissa si vivement, qu'on put croire qu'il y était arrivé une larme. Le mouvement de quelqu'un qui s'approchait d'elle lui fit relever les yeux, et elle vit Maurice. La manière dont elle le regarda eut un mélange indéfinissable de crainte et de remerciement. Elle le sentit et detourna la vue, car cet homme qui s'occupait d'elle pouvait mal traduire sa pensée; mais jamais, dans aucun monde, Camille n'avait vu un homme aborder une femme avec un si digne respect; il ne lui dit que le mot banal usité en pareil cas.

— Oserai-je demander à madame de Lubois si elle veut me faire l'honneur de danser avec moi?

Mais cette phrase fut prononcée avec un tel accent de profonde vénération, il y avait si bien mêlées ensemble dans cet accent l'intelligence de la position de Camille et la retenue qui dispensait Camille de croire à cette intelligence; il y avait en même temps une si haute promesse de protection et une si humble excuse de l'offrir, que Camille se sentit prise d'un sentiment de reconnaissance craintive pour cet homme qu'elle ne connaissait que par de mauvais propos; et, lorsqu'elle posa sa main tremblante dans celle de Maurice, elle se trouva forte comme si elle eût touché la terre; elle se sentit rassurée comme si la vie où elle avait marché jusque-là avait tremblé sous ses pas.

Quand ils se présentèrent à la contredanse, le quadrille etait formé; ils entrèrent par un côté qui faisait face à celui de Césarine. Camille n'en fut pas émue : sans avoir dit une parole, il lui sembla qu'elle eût remis sa cause dans la main qui tenait la sienne, et elle ne fut point troublée du petit événement que fit son apparition, car on se rangea en silence pour la laisser passer. Maurice parcourut le quadrille de l'œil, et dit à un jeune homme qui était à côté de lui :

— Mon ami, faites-nous vis-à-vis.

Celui-ci quitta avec empressement la place qu'il avait choisie et qui était en face de Césarine.

Césarine s'en aperçut, et n'osa rien dire; on voyait que la dignité résolue de Maurice lui imposait le respect comme aux autres.

Nous ne voulons pas faire de notre héros un de ces hommes à puissance fatale qui dominent le monde par un don secret de leur nature. Outre qu'on connaissait la froide et implacable résolution de Maurice pour faire ce qui lui convenait, l'aide qu'au besoin il pouvait tirer d'un esprit toujours présent et impitoyable et d'un courage qui avait eu de tristes succès, Maurice eut pour premier auxiliaire, en cette circonstance, de faire presque une noble action en se posant pour ainsi dire le chevalier de Camille, et chacun en subit l'empire. Le quadrille se reforma et la musique donna le signal. Camille, qui, sous l'assistance de Maurice, se trouvait à l'aise vis-à-vis de tout le monde, restait cependant embarrassée avec lui. Maurice eut toutes les générosités : il lui parla de la chaleur, de la musique, de la manie des travestissements. La contredanse se passa sans que rien arrivât; Césarine fit bien semblant de traîner ses pas, comme abattue par la fatigue du plaisir, mais cela ne fit point d'effet, et la beauté de Ca-

mille fut admirée sans partage. A la contredanse qui suivit, Maurice vint inviter Alicia, et se mit avec elle en face de Camille qui, cette fois, dansa avec le jeune homme qui lui avait fait vis-à-vis. Puis, lorsque Maurice eut reconduit Alicia à sa place, il s'assit près d'elle. Ce fut à ce moment que Camille remarqua l'extrême émotion de son amie en écoutant Maurice. Ils n'avaient cependant qu'un entretien sur les arts. Maurice en parlait en homme habitué à les cultiver ou à les juger. Alicia s'enthousiasmait contre les opinions sévères de Maurice, et, au bout de quelques instants, il y avait cercle autour des discutants, et par conséquent autour de Camille. Césarine ricanait à force dans l'autre bout du salon, sans distraire l'attention de personne, pas même celle de madame de Lubois : et quand le triste Antoni vint réclamer le privilége de danser avec Camille, elle quitta presque à regret cette place qu'elle avait tout à l'heure trouvée si cruellement solitaire; elle oublia même un moment pourquoi elle était venue. Elle fut obligée de se le rappeler. Césarine, pressée par son danseur, refusait de se mêler à la contredanse.

— Je n'en puis plus, disait-elle avec bruit... laissez-moi... je ne veux pas... ne me tourmentez pas comme ça... j'ai un affreux mal aux nerfs... je suis horriblement crispée.

L'orchestre commença, et Césarine, abandonnée par son danseur, demeura seule avec de Lubois, à qui visiblement elle faisait une scène entre les dents, et qui paraissait ne savoir que lui répondre. Enfin il la calma; elle se leva, prit son bras, et vint regarder danser Camille, en se plaçant presque derrière elle. Camille l'y devina sans la voir; elle sentait qu'il y avait des regards malfaisants qui pesaient sur ses épaules. Un chuchotement ricané, mais auquel on ne répondait pas, lui était affreux à entendre, comme le frôlement grêle du serpent à sonnettes qui approche avec sa morsure mortelle et qu'on ne peut éviter. En outre, il paraissait certain qu'il y avait un parti pris de la braver, et qu'elle allait voir commencer l'attaque. Maurice était bien dans la contredanse, mais il était loin de Césarine qui se soustrayait à son regard; d'ailleurs, Camille se mit à penser que c'en était trop déjà de cette intelligence silencieuse qui s'était établie entre elle et ce jeune homme; elle craignit de lui avoir des obligations dont elle ne voulait et ne pouvait le remercier hautement, et elle se résolut à ne demander appui qu'à elle-même en cas d'insulte. Le mouvement de la contredanse avait emmené Camille en face de son mari et de Césarine. Celle-ci s'appuyait amoureusement sur le bras d'Alphonse, et semblait s'y oublier; quant à de Lubois, il regardait droit devant lui, non pour voir, mais pour ne pas tenir les yeux baissés; c'était le regard d'un homme qui fait par faiblesse et par obéissance un coup d'audace et de vigueur. De son côté, Camille se résolut à ne pas céder, et se retrouva à sa place, bien décidée à un éclat, s'il le fallait. Le mal des résolutions prises d'avance c'est de fortifier pour ainsi dire un point de la position, et de se laisser surprendre et battre sur ceux auxquels on n'a pas pensé. Camille s'attendait à quelque moquerie sur son compte, à quelque raillerie sur sa personne ou sa démarche, et elle avait le cœur gonflé de réponses toutes prêtes; mais lorsqu'elle fut à portée de sa rivale, au lieu de la voix aigre et irritante de Césarine, elle n'entendit qu'un accent d'afféterie molle et traînante.

— Non vraiment, je ne puis rester plus longtemps. Je suis tout à fait mal. Je veux rentrer. Allons, Alphonse, rentrons; faites demander votre voiture... Vrai, la, je n'en puis plus... Soyez aimable, rentrons.

Camille resta stupéfaite. Après être venue au bal sans son mari, elle avait compté qu'il la remmènerait. Ce premier trouble passé, elle se sentit au cœur une colère capable de tout braver, et voulut forcer son mari à rester près d'elle; elle se retourna pour le lui ordonner; mais déjà Alphonse était sorti pour obéir à Césarine, et Camille ne rencontra que les yeux de l'impudente qui se fixèrent effrontément sur les siens. Ce n'était pas avec elle que Camille avait à lutter, c'était avec son mari; elle se détourna avec dégoût, et attendit avec impatience que la contredanse s'achevât. A peine fut-elle finie, que, prenant le bras d'Alicia, elle alla vers la porte du salon par où son mari devait rentrer, et y trouva un secours inattendu et qui lui parut une justice du ciel : Camizard entrait au bal. Devant Camizard, devant cet homme grave et l'ami de madame de Brémont, Camille était sûre qu'Alphonse n'oserait publiquement l'abandonner. La colère donna à Camille tous les charmants défauts que sa chaste élégance avait dédaignés jusque-là. Elle alla au-devant de Camizard; elle le salua des noms les plus aimables et les plus flatteurs, elle l'arrêta à la porte par où devait repasser Alphonse, et attendit son mari, le cœur poigné de colère et d'indignation, les paroles emmiellées de sourires et de doux regards. Camizard, en homme habile, la laissa d'abord faire sans comprendre; mais lorsque Alphonse rentra, il devina à peu près qu'il était utile, et il s'expliqua toute l'amabilité de Camille. D'après ce que nous verrons plus tard de ce conseiller d'État, on ne s'étonnera pas que cette découverte ne l'humiliât pas, et ne lui fit pas prendre en mauvaise part les flatteries de madame de Lubois. M. Camizard considérait l'utilité comme la première recommandation d'un homme. C'était, à son dire, la seule sur laquelle on pût baser des calculs probables. La beauté, l'esprit, la grâce sont choses que tout le monde ne voit pas de même œil, et que les mêmes ne voient pas toujours du même œil; l'utilité est une chose que chacun pèse scrupuleusement, et dont on est sûr de recevoir le prix quand on sait l'y mettre. Ainsi Camizard se *prêta à la plaisanterie*, lorsque Camille dit à Alphonse qui rentrait dans le salon :

— C'est vraiment trop tôt partir, mon ami; j'ai dit à M. Camizard que vous étiez allé demander votre voiture, et il me gronde de quitter le bal de si bonne heure.

Alphonse fut tout étourdi de l'apostrophe, de l'assurance de sa femme qui s'emparait si hautement de ce qui n'avait pas été arrangé pour elle, et surtout de la présence de Camizard qui, sans autre reflexion, se mit du côté de Camille, en disant à de Lubois :

— Oui, mon cher ami, c'est une fuite honteuse. Comment! quitter le bal avant deux heures du matin, ça n'est pas permis, même au notaire le plus rangé de la capitale. On dirait que vous vous croyez garçon, dans le temps où il fallait se coucher de bonne heure pour être à l'étude à six heures du matin. Vous oubliez que vous avez la plus jolie femme de Paris, et qu'il faut qu'elle s'amuse un peu. Allons donc, c'est tout à fait vieillard ce que vous faites là.

Alphonse se rongeait les lèvres de colère; il voyait que Camille était résolue à le braver, et pensait que Camizard était de complicité avec elle. Mais il ne se tint pas pour battu, et répondit :

— Vraiment, il m'est impossible de demeurer plus longtemps. J'ai quelque chose de très-important à faire. Si Camille s'amuse beaucoup à ce bal, qu'elle y reste; vous aurez la bonté de la reconduire.

Le ton moitié amer, moitié triomphant, dont de Lubois avait fait cette proposition, annonçait qu'il croyait avoir remporté la victoire; mais Camille le prit dans son propre piége, et lui répliqua tout humblement :

— Mon Dieu, si c'est ainsi, nous partirons quand vous voudrez.

Elle voulut prendre le bras de son mari. Alphonse était pâle de colère; il recula; mais, cerné par la présence de Camille, d'Alicia, de Camizard et de deux ou trois personnes qui écoutaient sans curiosité cette conversation si indifférente en apparence, il n'osa ni éclater, ni refuser; il essaya un subterfuge, et dit, en entrant dans le salon :

— Eh bien! attendez-moi un instant.

— Volontiers, répondit Camille, et elle demeura implacablement appuyée dans l'embrasure de la porte par où il fallait passer. Elle y retint Camizard qui ne demandait pas mieux que d'y rester; et, tout en causant avec lui, elle jeta un regard dans le salon pour y suivre son mari; elle aperçut Maurice qui détourna les yeux dès qu'il se vit remarqué; il s'éloigna comme pour se retirer d'une confidence où il n'était plus nécessaire. Enfin Camille découvrit son mari causant vivement avec Césarine. Il paraissait s'excuser, et elle semblait ne pas accepter ses excuses. On eût pu traduire son geste par ces paroles qu'elle disait véritablement :

— Eh bien! monsieur, vous m'accompagnerez, ou tout est rompu.

Alphonse répondait :

— Mais c'est impossible. Voyez; Camizard est là, ce serait l'oubli le plus complet de toutes les convenances.

— Ce sera ce qu'il vous plaira, disait Césarine, mais ce sera comme ça. Pensez-y.

Et, sans autre explication, elle quitta Alphonse, traversa le bal d'un air délibéré, le front haut et l'air menaçant, passa devant Camille qui se rangea un peu, et entra dans la salle à manger. Alphonse la suivit des yeux et vit avec fureur que Camille avait repris sa place au travers de la porte, et qu'il n'y avait nul moyen de s'échapper. Camizard tenait bon. Alphonse rôdait autour d'eux comme un prisonnier qui guette le moment où la sentinelle de la prison aura le dos tourné. Une mince circonstance que nous ne rapporterions pas, si tout ne comptait dans les haines féminines, une circonstance bien petite porta au comble la fureur de Césarine. Elle était dans la salle à manger, et le domestique de de Lubois, accoutumé probablement à ce service extra-légal, tenait la pelisse de Césarine, et allait la lui mettre sur les épaules. Camille s'en aperçut :

— André, lui dit-elle tout haut, ce n'est pas mon manteau que vous avez là, le mien est au vestiaire, allez le chercher.

Le domestique, étourdi de voir et d'entendre sa maîtresse qu'il ne savait pas au bal, laissa tomber par terre la pelisse à laquelle Césarine tendait les épaules, et, tout troublé qu'il était, il courut au vestiaire.

Il ne faut pas oublier que Césarine s'était appelée Catherine Tochon, et que, sous le vocabulaire précieux qu'elle avait appris dans les opéras-comiques du jour, il lui restait quelques souvenirs d'une langue moins pure. Emportée par la colère, cette indiscrète des temps passés, elle s'écria, en voyant sa pelisse par terre :

— . . . . . . !

Nous n'écrirons pas le mot, attendu que nous ne faisons que de la prose et que nous n'avons pas besoin d'une rime à Tochon.

Camizard ne put s'empêcher de rire, et Césarine foula sa pelisse aux pieds avant de la ramasser. Tout son visage vibrait de colère. De son côté, Alphonse rugissait intérieurement; il s'était peu à peu approché de la porte et avait vu tout cela. Il eut la pensée de courir vers Césarine; mais Camille, armée de Camizard, du vénérable conseiller d'État, de l'ami de madame de Bremont, créancière de quatre cent mille francs, Camille tenait la porte, et le passage était muré. Césarine aussi avait aperçu Alphonse; et exaspérée de la nouvelle insulte

de Camille, elle faisait semblant de mal attacher sa pelisse pour gagner du temps. Alphonse le voyait et s'exaspérait de son côté. Camille était dans ce moment entre deux personnes qui, au douzième siècle, l'eussent poignardée sur le coup ; qui, au dix-neuvième, se jurèrent de la perdre : forme plus habile pour tuer une femme, et à laquelle nous avons emprunté le droit d'appeler barbares les temps où on en finissait vite et franchement avec ses ennemis. Enfin Césarine furieuse, ayant remarqué Antoni qui s'approchait de la porte, l'appela tout haut, et lui dit :

— Antoni, voulez-vous me reconduire ?

— Avec bonheur, répondit le suave jeune homme.

Césarine répliqua dans toute l'effronterie de sa nature et de sa colère :

— Avec tout le bonheur que vous voudrez.

Ceux qui entendirent le mot en rougirent, jusqu'au sot adolescent lui-même; mais ce fut une horrible torture pour Alphonse, horrible, parce qu'il crut et avait droit de croire que la colère de Césarine était, aussi bien que toute autre chose, un droit à ses faveurs. En effet, ses faveurs étaient la monnaie dont elle payait ce dont elle avait envie ou besoin : rôles nouveaux dans les pièces, feuilletons dans les journaux, délais de ses créanciers, vengeance d'une rivale, tout enfin. Mais, en outre de sa jalousie, il y avait pour le vaniteux Alphonse un épouvantable supplice dans le mot de Césarine : c'est que sa femme l'avait entendu, qu'elle l'avait entendu avec Camizard, Alicia et trois ou quatre des plus mauvais plaisants du bal. Un instant de plus, et Alphonse bravait tout pour passer du côté de Césarine ; mais la patience de celle-ci était à bout, et elle sortit avec Antoni. Camizard seul comprit la portée du mot qu'elle prononça en partant et en toisant Camille à la dérobée.

— Ah ! nous verrons.

Césarine partie, Alphonse reprit un espoir, ce fut de sortir à l'improviste et de la suivre; mais Camille poursuivit impitoyablement sa victoire; et abordant soudainement son mari sans se séparer de Camizard, elle prit son bras et le força à se promener avec elle dans le bal. On eût dit qu'elle le montrait à tous les regards moqueurs de ce monde qui avait fini par deviner la scène de la porte du salon; et, comme on est toujours du parti de celui qui a le plus d'esprit et le plus d'adresse, on accablait Alphonse de sa défaite, ne pouvant féliciter Camille de sa victoire.

— Que vous êtes aimable de rester si tard, de ne pas nous enlever madame de Lubois, de ne pas vous être échappé! Voilà ce qui s'appelle un aimable mari; à la bonne heure!

Tous ces petits mots agaçaient la fureur d'Alphonse enchaîné par les attentions dont on le *comblait*.

C'est avec de petits coups ainsi souvent répétés qu'on rend enragés les faibles animaux qu'on attache et qui ne peuvent ni mordre ni s'enfuir.

Camille, radieuse, se laissait aller à son triomphe ; elle dominait son mari, elle le tenait en laisse : elle était folle d'une autre folie que lui. Si quelqu'un lui eût dit à ce moment toutes les douleurs dont elle paierait cette joie, elle ne l'eût pas cru ; et, si elle l'eût cru, peut-être aurait-elle accepté le marché. Elle était si emportée par son triomphe, qu'elle vit avec déplaisir sur son passage Maurice qui l'observait d'un regard triste et affligé. Elle se croyait si forte, qu'elle fut ingrate envers lui : l'idée qu'il jouait une comédie d'amour lui passa par la tête, et elle s'éloigna sans paraître l'avoir vu. Après une heure de ce manége, lorsque Camille eut calculé que Césarine devait être rentrée chez elle et avoir épuisé toute espérance de revoir Alphonse, elle se résolut de partir en le forçant à la suivre. Le dénoûment de cette situation cruelle commença les craintes de Camille. Si elle eût été d'un autre rang que celui où la politesse des formes exclut de pareilles craintes, elle eût eu peur d'être battue. Alphonse ne disait plus rien ; mais son bras, qui frémissait d'un tremblement convulsif, attestait sa colère. Camille se prépara à en subir l'explosion. De Lubois semblait avoir pris son parti de demeurer au bal ; mais ce ne pouvait être que parce qu'il avait trouvé une nouvelle issue à sa fureur. Ce fut donc dans l'attente d'une scène violente qu'elle monta en voiture avec lui.

III. — SUITE D'UN BAL.

Le trajet de la maison de Derby à celle de de Lubois se fit dans un profond silence ; il semblait qu'Alphonse suspendît son courroux pour le faire éclater plus terrible. Ce silence était pareil à ce calme sourd de la mer où les flots s'aplanissent un moment, pesants et polis comme une surface de glace, semblant se recueillir et ramasser toutes leurs forces pour les faire éclater avec plus de furie.

Camille n'avait pas une grande expérience des tempêtes de la vie; mais elle s'arma en elle-même de tout son courage plutôt que de tout son droit : un secret instinct l'avertissait qu'entre elle et son mari il ne s'agissait déjà plus des obligations mutuelles d'un mari et d'une femme. La passion humiliée d'Alphonse, l'orgueil indomptable de Camille, étaient déjà bien loin de ces frêles barrières qui arrêtent les calmes esprits et les cœurs pusillanimes dans leurs vices comme dans leurs vertus : deux lutteurs ne s'apprêtent pas plus sciemment à un combat où l'un d'eux peut être brisé. Ils arrivèrent enfin et montèrent rapidement dans les appartements. De Lubois précéda sa femme dans sa chambre à coucher, au seuil de laquelle il n'avait pas touché depuis longtemps à pareille heure; la femme de chambre attendait.

— Sortez, Lise, dit Alphonse.

La caméristo regarda sa maîtresse.

— Allez vous coucher, lui dit Camille, je n'ai pas besoin de vous.

Elle prononça cet ordre d'un ton résolu, comme un combattant bien décidé qui aide son adversaire à déblayer le terrain où ils doivent se mesurer. La femme de chambre sortit, quitta même l'appartement, comme cela se trouve organisé dans nos maisons de moderne construction, où, la nuit, on a l'avantage d'avoir ses domestiques à cinq étages au-dessus de soi, et Camille et de Lubois se trouvèrent seuls en présence. Camille ne savait comment son mari l'attaquerait; Alphonse ne savait comment se défendrait sa femme ; mais tous deux étaient bien décidés à ne pas s'épargner.

De Lubois ferma la porte de la chambre; et, se posant en face de Camille qui ne baissa pas les yeux devant son air menaçant, il lui dit :

— Eh bien ! madame, vous êtes-vous assez donnée en spectacle au salon dont nous sortons? avez-vous assez traîné votre nom dans la honte et le ridicule?

— Il y avait donc honte à être où vous étiez, monsieur; ridicule à faire ce que vous faites?

— Madame, reprit Alphonse, trêve de plaisanterie ; ce n'est pas une plaisanterie qui va se passer entre nous.

— Bon Dieu ! dit Camille d'un ton dédaigneux, allez-vous m'assassiner?

Alphonse la mesura du regard avec une expression de rage qui, en tout autre moment, eût épouvanté Camille; il se détourna et se mit à marcher dans la chambre avec rapidité. Dans cette agitation, on eût pu deviner qu'il se traçait un plan de conduite; et, comme il fut quelque temps sans parler, il prit ses idées au point où elles en étaient venues, au moment où il s'adressa à Camille, et, sans lui dire celles qui les avaient précédées, il s'écria :

— D'abord je ne veux pas que vous alliez quelque part que ce soit sans mon expresse permission.

Le plaisir de dérouter la logique des ordres de son mari fit que Camille accepta cette proposition sans se récrier, et elle lui répondit froidement et en le regardant par-dessus l'épaule, pendant qu'elle déposait dans une coupe de porcelaine ses bracelets et ses boucles d'oreilles :

— Vous avez eu l'obligeance, ce me semble, de me permettre d'aller chez M. Derby.

L'indifférence méprisante du ton de Camille exaspéra de Lubois; il arracha des mains de sa femme la coupe qu'elle tenait, et, la brisant avec fureur sur le marbre du foyer, il s'écria hors de lui :

— Écoutez-moi, et taisez-vous!

Camille fut véritablement épouvantée et demeura immobile et glacée devant son mari.

L'instant de silence qui suivit cet acte de brutalité laissa arriver à la pensée d'Alphonse l'indignité de l'action qu'il venait de commettre : la terreur de Camille lui fut un plus affreux reproche que ne l'eussent été ses plus amères récriminations ; il se contracta en lui-même pour s'imposer une mesure, et dit à Camille :

— Tâchons d'être calmes, madame, et de nous expliquer sans emportement.

— Oui, monsieur, répondit Camille dont les larmes, qui l'étouffaient, éclatèrent à ce moment.

Malheureuse! toute sa vie venait de lui apparaître brisée comme ce vase de porcelaine dont les éclats couvraient le tapis.

— Je regrette la violence où vous m'avez poussé.... j'en suis peiné... Je vous en demande pardon.

— Oui... oui, monsieur, répondit Camille, tandis que ses larmes coulaient abondamment sur son visage, et que ses yeux s'attachaient au hasard sur sa coupe et ses bijoux renversés.

Alphonse continua en marchant avec rapidité :

— Il ne faut pas que de pareilles scènes se renouvellent.

— Oh ! non, dit Camille... non... il ne le faut pas... Et en parlant ainsi, elle mit un genou à terre.

— Que faites-vous? reprit Alphonse étonné.

— C'est ma pauvre coupe, dit Camille en ramassant un morceau... Voyez...

Et, avec un geste lent et triste, elle le montra à Alphonse. C'était le débris où leurs deux noms se trouvaient gravés ensemble.

— Alphonse et Camille, dit-elle d'une voix douloureuse... C'est brisé... c'est fini!

Et les sanglots la suffoquèrent.

Alphonse se sentit à la fois ému et impatient de l'être.

— Non, reprit-il d'un ton de voix plus doux, et en se penchant vers Camille pour la relever ; non, tout n'est pas fini si vous voulez être raisonnable.

La douleur de Camille ne s'apaisait pas, et elle échappa au geste de son mari en se penchant pour ramasser un autre débris de la coupe. Alphonse la regardait.

— Camille, lui dit-il encore, promettez-moi d'être plus raisonnable.

— Oui, monsieur, répondit Camille toujours pleurant, essuyant ses yeux et se traînant dans la chambre pour ramasser un à un tous ces débris que d'une main elle rassemblait sur son sein, tandis qu'elle les relevait de l'autre.

— Vous comprenez, continua Alphonse, qu'une esclandre pareille à celle d'aujourd'hui nous perdrait tous deux.

— Oui... oui... certainement, monsieur, répondit encore Camille qui avait recueilli le dernier morceau de sa pauvre coupe; oui, monsieur, repéta-t-elle avec cet accent d'une âme qui a tout à fait accepté son malheur.

— Je vous le demande pour moi, dit Alphonse, dont le ton reprenait plus de sévérité à mesure qu'il voyait le succès de ses admonestations; pour vous, continua-t-il; enfin... pour une femme que je veux que vous respectiez.

A ces mots, Camille se releva toute droite; et, comme elle laissa retomber à terre tous ces fragments ramassés avec tant de soin, il sembla que l'effroi et le désespoir qui l'avaient dominée un moment y retombassent avec eux. Elle se releva donc grande, forte, résolue.

— Respecter cette femme! s'écria-t-elle avec éclat.

— Oui, madame, répondit Alphonse, ébranlé par ce subit changement et fâché de la parole imprudente qui lui était échappée, mais que cependant il ne voulait pas abandonner.

Camille lui répondit par un rire haut et méprisant.

— Ah! madame, ne reprenez pas ce ton, ou bien...

— Ou bien, vous briserez encore quelque chose? Faites, monsieur, faites; quand il vous en manquera, j'irai vous en chercher.

— Non, madame, dit Alphonse amèrement; non, je serai calme malgré vous; et c'est avec calme que je vous dirai que je veux être maître de mes actions, que j'entends faire ce qu'il me plaira, sans que vous y trouviez rien à redire, sans que vous me poursuiviez de votre présence, sans que vous m'exposiez à devenir la risée de tout le monde...

Camille avait laissé dire son mari jusqu'à ce qu'il lui échappât une parole qui donnât lieu à quelque réponse mordante. A ces derniers mots, où il prétendait ne vouloir plus être la risée du monde, elle l'interrompit en lui disant :

— Vous n'avez pas besoin de moi pour cela.

Alphonse s'était résolu à supporter les épigrammes de Camille. Il avait réfléchi que peu lui importait la forme de la discussion, pourvu qu'il emportât le fond.

— C'est possible, madame, répondit-il; mais je ne sache pas que personne ait osé m'en faire apercevoir.

— C'est que, quand on est aveugle, on ne voit rien.

— J'y vois du moins assez clair pour distinguer ce qui me plaît et ce qui me déplaît.

— Il est certain, dit Camille d'un ton gravement moqueur, qu'il faut avoir une vue bien perçante pour distinguer ce qui vous plaît.

— Et pourquoi cela? demanda Alphonse d'un ton froidement dédaigneux.

— C'est que, dit Camille en prenant un ton, un geste, une voix pointue et aigre, en imitation de la personne dont elle voulait probablement parler, c'est que c'est si petit, si maigre, si chétif!

Elle s'arrêta; mais Alphonse se contenta de sourire.

— Il est de fait, reprit-il avec une humilité railleuse, que ce soir vous avez obtenu des succès et fait des conquêtes qui doivent vous rendre peu indulgente pour les autres. Vous avez été honorée, ce me semble, des hommages de M. Lambert.

— M. Lambert? dit Camille qui n'avait jamais entendu appeler Maurice de ce nom.

— Mais, reprit de Lubois, ce grand monsieur qui fait le héros de tragédie, et qui vous suivait comme votre ombre.

— M. Maurice? dit Camille

— Ah! fit Alphonse en jouant l'étonné, il vous a dit son nom!... vous a-t-il donné son adresse?

— Ah! monsieur, fit Camille avec dégoût.

— Pardon, pardon! reprit Alphonse railleusement, c'est que, lorsque, comme lui, on vit avec des filles, on peut faire de ces maladresses.

— Je comprends; il était dans un monde où probablement cela se pratique ainsi : il a été, m'a-t-on dit, à l'école de mademoiselle Catherine Tochon.

— Ce n'est pas vrai, répondit de Lubois avec emportement; ce n'est pas vrai, c'est un fat, et il en a menti.

— Ne vous emportez pas, monsieur, il ne m'a rien dit de pareil; et, quel que soit ce M. Maurice, je le crois trop homme d'esprit pour se vanter de si peu de chose.

— Assez sur ce sujet, madame, répondit sèchement Alphonse : assez.

Mais Camille avait trouvé une trop bonne veine pour ne pas la suivre.

— Assez; vous avez raison, d'autant que, dans ce moment, je crois que cela regarde un autre.

— Quel autre? dit de Lubois, à qui sa jalousie inspira d'écouter même les sarcasmes de sa femme pour y chercher des renseignements.

— Mais une de mes conquêtes aussi, comme vous les appelez en style si choisi, une de mes conquêtes qui m'a été ravie sans pitié, le beau et pâle Antoni.

De Lubois haussa les épaules, et répondit :

— Oh! pour celui-là...

— Pour celui-là, je conçois qu'il soit peu dangereux. Cependant à votre place... moi... je ne serais pas tranquille... la vengeance d'une femme offensée, et justement offensée...

— Eh bien? dit Alphonse.

— Eh bien!... reprit Camille, la vengeance peut égarer le cœur le plus fidèle, l'âme la plus pure, l'amour le plus exclusif

— Pardieu! fit Alphonse, en regardant sa femme d'un air de défi, vous me feriez grand plaisir de me montrer jusqu'où elle peut aller.

— Moi! répondit Camille qui ne comprit pas.

— Vous, répliqua Alphonse.

— Et comment cela?

— Eh mais... en vous vengeant.

— Voilà une plaisanterie de bien mauvais goût, dit Camille sans y attacher d'autre importance qu'à un échange de vaines paroles.

— C'est qu'en vérité je ne plaisante pas, madame, ajouta Alphonse d'un ton dégagé; c'est qu'une femme... qui est occupée, et qui vous laisse votre liberté comme elle prend la sienne; c'est qu'une femme qui sait vivre enfin me paraît mille fois préférable à ces grenadières de vertu qui souvent n'en ont une si lourde provision que parce qu'elles ne trouvent pas à s'en débarrasser.

— Vous ne voulez pas sans doute, dit Camille du même air calme et froid, que je croie que vous parlez sérieusement?

— Très-sérieusement.

— Vraiment? répondit Camille, toujours sur le ton de la raillerie, et vous pousseriez peut-être la complaisance jusqu'à me choisir ce que vous appelez... *une occupation*.

— J'y mettrais tous mes soins, répliqua de Lubois du même ton.

— Je le crois et je vous remercie, dit Camille en continuant toujours la plaisanterie; mais c'est inutile pour le moment.

— Ne me faites pas trop attendre, dit de Lubois.

— Ah! reprit à son tour Camille avec colère et dégoût; ah! assez, monsieur, ne ravalons pas notre mésintelligence à des propos de mauvais lieu; ne faites pas de ma maison l'écho des repaires où vous passez votre vie.

De tous les points par où Camille avait attaqué Alphonse, le plus sensible avait toujours été la vanité; et le mépris dont elle accablait ses nouvelles habitudes l'irritait immanquablement.

— Servez-vous d'autres expressions, répondit-il d'un air sombre; je ne supporterai pas longtemps la manière dont vous parlez.

— Faut-il, dit Camille, que je respecte aussi tout ce monde où vous vivez, comme la personne sacrée de mademoiselle Catherine Tochon, dite Césarine, comme sans doute elle est inscrite au livre de la police qui l'autorise à faire son honorable métier?

La colère avait empêché Alphonse d'arrêter cette phrase plus tôt, et sa stupeur avait permis à Camille de l'achever jusqu'au bout.

— Ah! malheureuse! s'écria-t-il hors de lui, vous osez l'insulter!

Le moment était venu : l'orage, d'abord menaçant, et qui avait laissé échapper quelques éclats, l'orage, détourné par des incidents de discussion, s'était reformé compacte, et éclatait enfin. Tout le ressentiment d'Alphonse contre Camille pour ce qu'il avait souffert au bal, tout l'orgueil de Camille s'étaient réveillés, d'une part à l'insulte faite à Césarine, de l'autre à la défense qu'en prenait Alphonse.

— Prenez garde, continua Alphonse, je puis tout vous permettre sur moi; mais tenez, croyez-moi, ne prononcez pas son nom.

Camille se prit à considérer son mari d'un air d'amère pitié.

— Oh! mon Dieu! reprit-elle d'un air de profonde indignation, c'est donc là que vous en êtes venu! Je l'avoue, quoique je sache peu ce que sont les erreurs d'un cœur égaré, j'en ai assez entendu parler pour les excuser. Il faut bien le croire, puisque tant de témoignages l'attestent : l'amour pour un être méprisable est possible et peut être sincère; je comprends encore qu'un homme, en s'avouant intérieurement la honte de l'objet auquel il s'est voué, ne permette pas à d'autres de dire tout haut ce qu'il pense tout bas : c'est une erreur de courage, d'orgueil : je la comprends. Mais que ce respect ou ce silence qu'il a droit d'imposer à tous, il le demande à la femme qui, heureusement pour elle, n'a pas une heure de sa vie à désavouer; qu'il lui dise : — Tu respecteras et honoreras celle qui anéantit ton bonheur, qui déshonore le nom que tu portes, qui le traîne dans l'infamie où elle vit; mais c'est une folie qui passe toute idée!... Mais c'est donc cela, que tout à l'heure vous me donniez en souriant d'horribles conseils que je commence à croire sincères. Il faut que mon infamie serve d'excuse à la vôtre; il faut que j'aie un amant pour que vous puissiez avoir une maîtresse, et plus je le choisirais bas, sans doute, plus vous me remercieriez de me mettre ainsi à votre niveau... Ah!... ah!... je ne savais pas encore tout ce qu'il y a d'indigne dans le cœur d'un homme.

La solennité sévère et exaltée de Camille diminua les dispositions violentes de de Lubois, sans changer ses résolutions; et, n'ayant rien à répondre à ces puissantes accusations, il chercha secours dans un mépris d'une autre nature.

— Que vous preniez un amant ou non, dit-il, peu m'importe; mais j'en suis venu à ce point de trouver insupportable cette jalousie d'une

femme que je n'aime plus, que je n'ai jamais aimée. Ces plaintes, ces cris, ces réclamations, boursouflés d'un amour qui me répugne, me pèsent à ce point que j'accepterai comme un bienfait tout moyen qui m'en débarrassera. Si votre austère vertu vous fait rougir de mes conseils, que votre résignation m'empêche de les renouveler à l'avenir. Taisez-vous, je ne veux pas supporter de vous ce que je ne souffrirais de personne.

— Oh! reprit Camille avec un mouvement de dédain, de personne! de personne, dites-vous? mais vous me croyez donc aveugle... mais cet homme dont je puis croire quelque bien, car vous en avez dit du mal, cet homme l'a insultée devant vous.

— Lui! s'écria Alphonse.

— Lui, devant vous; il lui a imposé silence d'un regard, il l'a fait obéir; et, si j'avais voulu accepter la silencieuse protection qu'il m'offrait, ni elle ni vous n'eussiez osé m'insulter. Vous l'avez vu, cela, monsieur! et vous l'avez souffert, et maintenant vous venez me demander, à moi, le silence et le respect que vous n'obtenez pas même de la politesse commune; vous venez m'imposer, la parole haute et le poing levé, ce que vous n'avez pas osé réclamer d'un homme qui vous outrageait en face; vous voulez me l'imposer, à moi, parce que je suis une femme faible, une femme, et vous le savez bien, qui n'a ni père ni frère pour la défendre! Ah! c'est plus qu'infâme.... Oui... oui... vous êtes plus qu'un infâme, vous êtes un lâche.

La mortelle pâleur qui couvrit les traits d'Alphonse à cette insulte, la contraction funeste de ses traits, semblèrent montrer qu'il était arrivé à ce degré où l'on commet facilement un crime. Il faut le répéter: quelques siècles avant, un poignard eût pu être la réponse d'Alphonse à ce mot de Camille: dans un rang plus bas, des violences physiques l'eussent punie; les mœurs, les habitudes d'un monde élégant qui pardonne plutôt le crime que la brutalité, tout cela prévint les effets immédiats de la rage d'Alphonse; mais il avait été trop vivement outragé pour ne pas se venger; il prit la main de Camille, et avec ce calme livide de la fureur à son plus haut point, il lui dit d'une voix basse et mal articulée:

— Vous venez de prononcer un mot qui nous sépare à jamais!

Il sortit aussitôt de la chambre de Camille et alla s'enfermer dans la sienne.

Quand un auteur crée des personnages, il est moins difficile peut-être qu'on ne le croit d'ordinaire de les rendre conséquents aux passions qu'il leur a prêtées; mais lorsqu'au lieu de tenter une œuvre d'imagination, il rassemble des souvenirs, rappelle des observations, raconte des faits qu'il a vus, redit des paroles qu'il a pu entendre, alors il faut qu'il cherche, pour sa propre satisfaction et pour celle de son lecteur, les principes de ces actes et de ces paroles. Nous aurions trop d'objections à combattre si nous voulions réfuter toutes celles que chacun pourrait nous faire selon sa vie et son caractère. Combien de femmes douces et indulgentes, en qui la résignation est souvent une nature, se récrieront contre la hauteur, l'amertume, *l'inexorabilité* de Camille! combien d'autres, frivoles, et qui préfèrent leurs plaisirs à leur amour, les trouveront sottement solennelles! combien d'autres encore, faibles et paresseuses, s'étonneront qu'on se donne tant de mal pour si peu de chose! combien de passionnément amoureuses ne comprendront pas qu'au milieu de toutes ces discussions violentes, il n'y ait pas un cri d'amour, un cri de prière, un de ces cris où une femme dit: Brise-moi, tue-moi, mais aime-moi! La réponse à toutes ces objections, c'est que Camille n'était aucune de ces femmes; c'est que Camille n'était ni frivole, ni faible, ni amoureuse; c'est que, grave d'esprit et de cœur, elle avait pris la vie au sérieux: c'est qu'orpheline, elle s'était accoutumée à porter seule le poids de sa vie et à la défendre par une conduite irréprochable: c'est que, mariée vierge de cœur et presque enfant de beauté, elle avait cru que tout ce qu'elle avait senti d'affection pour un homme jeune, aimable, estimé, était de l'amour, et qu'à l'heure où il eût fallu que ce fût de l'amour, pour devenir soumis, implorant et s'attachant de toutes ses forces à l'objet qui lui échappait, il se trouva que ce n'était pas de l'amour.

Quant à Alphonse, qu'il eût aimé Camille, ou qu'il ne l'eût pas aimée, sa conduite s'explique par un mot: il en aimait une autre; bien plus, il aimait une femme indigne de cette préférence, il ne pouvait se le cacher, et Camille lui avait admirablement expliqué ses sentiments; elle avait touché juste la partie douloureuse et honteuse de cet amour. Que la conclusion de Camille fût vraie, qu'Alphonse fût un lâche parce qu'il n'osait forcer les autres au silence qu'il exigeait de sa femme, elle-même n'eût osé l'affirmer. C'était peut-être moins une affaire avec quelques railleurs que craignait Alphonse, qu'un ridicule, et par-dessus tout un ridicule inutile; car eût-il tué dix hommes en l'honneur de Césarine, il savait mieux que personne qu'il ne lui établirait jamais une grande réputation de vertu, et qu'il resterait toujours assez de gens pour témoigner personnellement de ses innombrables faiblesses.

Mais le mot de Camille, ce mot de *lâche*, lui avait révélé le nouveau jour sous lequel on pouvait considérer sa conduite, et il en était aussi épouvanté que furieux; aussi toute cette nuit se passa-t-elle de son côté dans des mouvements désordonnés de colère et de désespoir. Sa haine, sa fureur contre Camille demeuraient seules inébranlables parmi toutes ses incertitudes. Oh! elle l'avait cruellement blessé; il ne se sentait aucun pardon pour elle, aucun remords du malheur qu'il lui donnait: elle le lui avait trop bien rendu. Mais comment la punir? comment atteindre au sentiment qui faisait sa force pour le briser et le fouler aux pieds? comment humilier son orgueil? car Alphonse comprenait que les douleurs de l'amour n'étaient pas de cette lutte; il y rêvait, il rongeait son cerveau pour y découvrir un moyen de jeter aussi à la face de Camille son mépris et un mépris mérité; et alors il pensa sérieusement ou plutôt il accepta par colère la supposition qu'il avait faite par bravade et par raillerie.

— Oh! se disait-il, si elle devenait coupable! si elle manquait aussi à ses devoirs!

Ce n'était plus à ce moment l'homme qui combat pour se sauver, c'était le vaincu qui, le corps suspendu sur l'abîme où il va tomber, s'attache à son vainqueur pour l'y entraîner avec lui. Ce fut de cette manière que se passa la nuit d'Alphonse. Camille eut d'autres douleurs, d'autres pensées; elles ne pouvaient avoir un aussi vaste champ à parcourir que celles d'Alphonse. Rien n'était changé dans son désespoir de la veille que la forme. La certitude de l'abandon d'Alphonse ne l'avait pas étonnée; elle en avait la conviction; elle avait même gagné à son expression nette et franche de n'avoir plus à jouer cette comédie fatigante de tous les jours, qui lui pesait odieusement.

— Nous vivrons comme étrangers, se disait-elle, soit; le monde saura que j'ai tout appris, et que je dédaigne de m'en venger.

Cette condition à sa résignation renfermait tout le caractère de Camille: pourvu que le monde lui rendît justice, cela lui suffisait; son cœur acceptait l'abandon, mais non son orgueil; c'était là l'écueil où devait se briser toute sage résolution.

— Vivons comme étrangers, avait-elle dit. Cette phrase, cette proposition eût satisfait Alphonse; et, à ce prix, peut-être il se fût condamné à ces formes extérieures de politesse qui suffisent à tant de femmes.

— Mais que tout le monde sache que j'ai tout appris, et que je dédaigne de me venger, avait-elle ajouté.

Et voilà la condition qui était insupportable à Alphonse, condition qu'il n'accepterait jamais, à laquelle sa vanité eût peut-être préféré le déshonneur de sa femme.

Dans le premier chapitre de ce livre, nous avons mené et raconté l'histoire de nos héros année par année, une phrase pour chacune, quelques pages pour toute une vie; maintenant nous la suivons minute à minute, de longues réflexions sur une pensée d'un moment. C'est que la vie est faite ainsi; c'est qu'elle a ses longs calmes où, renfermée entre les devoirs et les habitudes d'une existence posée, elle fuit comme le cours paisible d'un fleuve régulièrement dirigé dans le parallèle de deux quais infranchissables: c'est qu'il arrive des instants où elle a plus de tumulte en quelques heures qu'elle n'en a eu durant de nombreuses années, comme le fleuve bouillonne plus à un écueil de quelques pieds que dans les mille stades qu'il a déjà parcourus. Poursuivons donc le récit de cette nuit; et, quelque étrange, quelque dissemblable que soit la scène qui suivit celle que nous venons de rapporter, nous tenterons de la reproduire, pour montrer à nos lecteurs tout ce qu'il y a de singuliers sentiments dans le cœur de l'homme.

Lorsque Camille se trouva seule, lorsqu'elle eut épuisé le cercle de réflexions pénibles qui absorbaient sa pensée, elle fut forcée de s'occuper des soins de sa personne. Toute l'explication qui venait de se passer avait eu lieu sans que Camille dépouillât un seul de ces vêtements étrangers auxquels elle n'était point accoutumée. La nuit était près de finir, et le bruit renaissant de la rue avait averti Camille que dans deux ou trois heures les domestiques seraient rentrés dans l'appartement. Elle songea à se déshabiller, pour ne pas être retrouvée par sa femme de chambre dans ce costume de bal qu'elle avait gardé. Elle ne voulut pas s'exposer, non à des questions indiscrètes qu'on n'aurait osé lui adresser, mais à ces lamentations plus indiscrètes encore sur la fatigue que *madame* devait éprouver de ne pas s'être couchée; sur le regret de ne pas être restée pour déshabiller *madame*; sur tous ces apitoiements respectueux où l'on fait intervenir son dévouement pour *madame*; démonstrations qu'on ne peut guère arrêter que par des réponses assez sèches pour qu'il s'ensuive, dans l'antichambre et à l'office, des conversations sans fin sur la mauvaise humeur de *madame*, qui ne s'est pas couchée, qui a eu une scène avec *monsieur*, etc., etc., etc., sans oublier la circonstance de la pelisse de Césarine, produite au grand conseil de la table de cuisine par le valet de pied.

C'est une vraie misère, c'est presque une douleur, que d'avoir à défendre sa vie contre cet espionnage intérieur qui initie les valets à des secrets qu'on ne confierait pas à son ami le plus intime. Il existe deux espèces de personnes auxquelles, peut-être, ce qui va suivre paraîtra invraisemblable: c'est, d'un côté, celle où la domesticité se mêle aisément à la famille, portion presque peuple de notre bourgeoisie où la servante est la seconde mère des enfants et la confidente de la fortune du ménage; c'est, d'un autre côté, cette classe hautaine de la société aristocratique où les serviteurs, soit valets de chambre, soit valets de pied, soit cochers, gens de l'office ou des écuries, sont dans l'hôtel à titre d'animaux servants, et devant lesquels on dédaigne de se taire comme devant son chien ou son chat. A ces deux sortes de

personnes les craintes ou les scrupules de Camille paraîtront inconcevables : celles d'en bas les appelleront hauteur, celles d'en haut les nommeront petitesse.

Camille, par sa position et par sa nature, était dans ce juste milieu de mépriser un domestique pour confident, et de le craindre comme témoin. L'ordre donné la veille à la femme de chambre pouvait signifier autre chose qu'une querelle, à condition toutefois que le lendemain ne donnât pas un sens précis à cet ordre. Nous disons longuement ces réflexions, parce qu'elles étaient celles de Camille, pendant qu'elle se tordait les bras pour dégrafer la ceinture et le dos de sa robe, tandis qu'elle se déchirait les doigts pour arracher les épingles qui l'habillaient. Les femmes qui ont l'habitude de porter un corset savent combien il est impossible de se débarrasser seule d'une robe habillée. Camille, qui, outre cet obstacle ordinaire, avait l'embarras d'un costume oriental, tout chargé de voiles, tout rajusté d'épingles par les soins d'Alicia, Camille faisait de vains efforts pour se défaire de sa tunique. Tout le monde a éprouvé, mais les femmes bien plus que nous, que, lorsqu'on est préoccupé de quelque vive espérance ou de quelque vive douleur, il ne se trouve rien au monde de plus irritant que ces misérables obstacles de toilette, qu'un gant qui se déchire, qu'une draperie qui se découd. Cette irritation, Camille l'éprouvait, et beaucoup d'autres à sa place y auraient peut-être mis fin avec une paire de ciseaux, et en coupant tout, robe, jupon, corset : mais autant valait sonner la femme de chambre pour qu'elle vît que *monsieur* s'était retiré dans son appartement sans daigner détacher une agrafe, lui surtout qui avait le mauvais antécédent, lorsqu'il était fier de la beauté de Camille, de s'occuper de sa toilette brin à brin, *épingle à épingle*, comme dit l'adolescente imagination de Chérubin : autant valait sonner la femme de chambre que de lui faire relever, le lendemain, les lambeaux de ce costume haché par les ciseaux, c'est-à-dire par la colère et l'abandon. Nous prenons beaucoup de temps à tous ces menus détails, et nous en prenons moins que Camille qui s'épuisait en efforts douloureux, et qui déjà, les doigts déchirés, tachait de sang sa blanche tunique ; enfin, désespérée, elle tomba sur une chaise en se demandant : — Que faire ?

L'idée d'avoir recours à son mari lui était plusieurs fois venue ; mais, à chaque fois, elle l'avait rejetée. Cette répulsion fut sans réflexion, tant qu'une espérance resta à Camille de se déshabiller seule ; mais quand elle eut reconnu cette impossibilité, elle pensa à faire ce qu'elle avait d'abord repoussé si vivement ; enfin elle finit par trouver quelques excellentes raisons pour se décider à ce qui d'abord lui avait paru si odieux. Qu'on nous pardonne de ne pas présenter toujours d'une manière apologétique les résolutions de notre Camille. Ce n'est pas notre faute si la nature est ainsi faite, que de bonne foi elle juge convenable ce qu'un instant avant elle jugeait impossible : toutefois, les raisons que se donnait Camille étaient bien spécieuses.

— Notre division est un malheur, se disait-elle, un malheur dont je souffre seule peut-être, mais qu'il est inutile d'exposer à la risée de nos domestiques ; Alphonse m'aidera à prévenir cette cruelle circonstance d'un grand chagrin, car il aurait à en souffrir : ne le voulût-il pas pour moi, qu'il le voudra pour lui.

Camille se leva après cette oraison mentale, et cependant elle s'arrêta presque aussitôt. Était-ce crainte d'aborder son mari, orgueil de lui aller demander un service, si petit qu'il fût ? Mais que craindre après ce qui s'était passé ? mais ce service en était aussi bien un pour lui que pour elle. Était-ce enfin pressentiment de quelque nouvelle douleur, d'un mal dont elle n'avait pas d'idée ? Nous ne savons, et Camille n'eût pu dire elle-même ce que c'était. Elle resta encore une fois indécise à sa place. Enfin, l'heure qui sonna, le jour qui rougit de ses premiers rayons la pâle clarté des bougies usées jusqu'à leurs corolles de cristal, avertirent Camille qu'il fallait se hâter. Elle quitta sa chambre, et ouvrit celle d'Alphonse sans frapper ; il était en robe de chambre, assis à une table où il écrivait. Il demeura immobile en voyant entrer Camille ; elle se hâta de parler pour prévenir toute question irritée qui eût pu l'irriter elle-même.

— Monsieur, lui dit-elle timidement, il m'a été impossible de me déshabiller ; sans doute, vous ne voulez pas, plus que moi, que nos domestiques me retrouvent dans ce costume ? Vous supposez aisément la manière dont ils commenteraient cette circonstance : c'est pour prévenir des propos fâcheux que je n'ai pas craint de vous déranger.



Mme de Brémont et Camizard. — Page 21.

De Lubois considéra sa femme avec attention : outre qu'elle lui parut avoir raison, il crut un moment que ce pouvait être un biais pour avoir occasion de l'apaiser, peut-être aussi un pas vers un rapprochement, ou du moins une espérance de ne pas laisser la discussion qu'ils avaient eue sur des termes aussi explicites de désaccord et presque de haine.

— Vous avez raison, lui répondit-il, je suis à vous, je vais vous suivre.

— Oh ! mon Dieu, c'est inutile, dit Camille, quelques agrafes à défaire, quelques épingles que je ne puis arracher... Je ne veux pas vous déranger.

— Non, dit Alphonse, je suis complètement à vous ; mais permet-

Paris. — Typ. de Ve Dondey-Dupré, rue St-Louis, 46, au Marais.

tez-moi d'achever quelques lignes qu'il faut que j'envoie ce matin.

Et, d'un geste qui n'avait rien que de très-ordinaire, il lui fit signe qu'il allait la suivre. Camille se retira. Craint-il de me voir chez lui? se disait-elle: pense-t-il que j'eusse besoin de voir le format et le satiné du papier sur lequel il écrivait, pour deviner à qui était adressée sa lettre? Mais qu'importe? chez moi ou chez lui, ce n'est plus chez nous. A peine Camille était-elle rentrée dans sa chambre, qu'Alphonse y arriva.

— Voyons, lui dit-il, que faut-il que je fasse? Veuillez me donner quelques instructions pour un art que j'ai un peu oublié.

Camille se sentit venir le sarcasme à la bouche pour lui répondre que peut-être il ne l'avait pas oublié pour tout le monde; mais sa résolution l'emporta sur sa nature mordante, et elle répondit doucement :

— D'abord ces deux agrafes qui tiennent la ceinture de ma robe, et celles qui la ferment dans le dos.

Il les défit.

— Je vous remercie, dit-elle.

Et, pendant qu'elle laissait tomber sa robe à ses pieds, Alphonse, qui était resté sur son idée, sur le souvenir de ce soin qu'autrefois il avait pris si souvent, Alphonse reprit :

— Il y a un an, Camille, il y a un an que je ne me suis trouvé dans votre chambre à pareille heure.

— Oui, monsieur, dit Camille en baissant les yeux, et frappée de cette circonstance, oui, un an.

Alphonse devint rêveur; il lui venait de singulières pensées du passé comparé au présent. Camille ne l'interrompit pas tout d'abord; mais comme elle sentait son embarras s'accroître, elle voulut abréger cette situation, et dit à Alphonse, doucement, très-doucement, assez doucement pour qu'il ne répondît rien de mal ou de brutal :

—Pardon, monsieur, tout n'est pas fini.

— Oh! pardon pour moi-même, dit vivement Alphonse; qu'y a-t-il encore?

— Ce jupon, c'est comme pour la robe.

Alphonse se mit en devoir de le détacher. Quand il avait défait la robe, il avait rencontré un fichu, un obstacle entre ses regards, ses mains, et les épaules blanches et pures de Camille. En dégrafant le jupon, il les vit et les effleura de ses mains; elles avaient cette fraîcheur de peau, privilége de la beauté chaste, et inconnue à la débauche dont le sang brûle jusqu'à l'épiderme.

— Vous avez froid, dit Alphonse que ce léger contact surprit d'abord.

— Non, dit simplement Camille; je vous remercie... je finirai moi-même.

Et, pendant qu'il laissait tomber le jupon, comme était tombée la robe, le regard d'Alphonse, qui au premier vêtement, avait parcouru la chambre pour se rappeler qu'il n'y avait pas pénétré depuis un an, le regard d'Alphonse se posa et s'arrêta sur cette beauté dévoilée de Camille, pour se souvenir encore que c'était une des femmes les plus merveilleusement belles qui existassent, et que cette femme était la sienne. Peut-être en lui-même fit-il quelque comparaison; peut-être s'étonna-t-il presque de voir demeurer à leur place ces formes admirablement profilées, et qui ne se dégrafaient pas avec la robe et le jupon, comme il lui arrivait peut-être de le voir ailleurs. A ce moment, Alphonse pensait, il pensait beaucoup; Camille, embarrassée, ne savait que dire; elle n'osait le renvoyer, elle ne voulait pas lui en demander davantage; elle essaya de faire comme si elle ne s'apercevait de rien. A force de se tordre les bras en arrière, elle était parvenue à saisir le bout du lacet, et le dénouait tant bien que mal.

— Laissez, laissez, lui dit Alphonse en s'en emparant, j'aurai plus tôt fini.

Ce mot semblait dire qu'Alphonse allait rapidement délacer le corset, comme il avait détaché les agrafes, et cependant ce fut avec une lenteur si manifeste qu'il défaisait chacun des œillets, que Camille comprit qu'il se passait en lui quelque chose d'extraordinaire; elle eût voulu le savoir, et le deviner sur sa physionomie; mais il était difficile de se retourner, peu convenable de montrer de l'impatience, ou de refuser des soins réclamés dans une singulière position, parce qu'ils n'étaient pas assez adroitement donnés. Elle demeurait immobile, confuse, tandis qu'Alphonse continuait; enfin elle se hasarda de regarder dans la glace qui était devant elle. Mais, au moment où, malgré le rempart qu'elle-même faisait à Alphonse, elle allait apercevoir son visage en se penchant un peu de côté, elle sentit un baiser s'appuyer sur ses épaules. Pourquoi ne vit-elle pas le visage d'Alphonse avant l'instant qui précéda ce baiser? pourquoi ne vit-elle pas l'étrange expression de ses traits avant le moment où elle se retourna vivement, et où elle se trouva les yeux sur les yeux de son mari, dont le regard la fit rougir? Par un mouvement d'enfant, elle croisa ses bras sur son sein.

— Je te suis donc bien étranger? lui dit Alphonse en lui prenant la main.

Camille se recula plus honteuse qu'elle ne l'avait été de sa vie, rouge, les yeux baissés, triste, presque humiliée.

— O monsieur! dit-elle seulement d'une voix où l'amertume pénétrait à peine à travers sa prière, d'un ton où la douleur se montra par

Enfin la force lui manqua, et elle tomba évanouie. — Page 18.

quelques larmes qui s'arrêtèrent comme des perles de rosée sur la noire corolle de ses longs cils baissés.

— Pardonnez-moi, lui dit Alphonse en la dévorant toujours du regard, c'est que vous êtes belle de la beauté des anges ; c'est qu'il faut croire à Dieu, quand on te voit, tant il y a de puissance et de grâces merveilleuses en toi.

— Ne vous moquez point, dit Camille devenue timide et troublée, et à qui le ton sincère et pénétrant d'Alphonse ne permettait pas une défense ferme et sévère; je sais trop, ajouta-t-elle avec un soupir, que je ne suis point belle, moi.

— Toi, dit Alphonse en se rapprochant vivement de sa femme ; toi... Écoute, Camille, jamais nulle femme n'a possédé à une si rare perfection cette beauté suave et pure qui te pare ; jamais aucune, si tu eusses usé un moment de cette coquetterie qui double la beauté, n'eût aussi invinciblement enchaîné un homme à l'adorer toujours... — Il s'arrêta comme craignant de se laisser emporter trop loin. — Mais vous, ajouta-t-il avec un sourire empreint de regrets, vous n'êtes pas une femme comme les autres; oui, Camille, c'est votre défaut; et, sans doute, plus qu'une autre, vous avez le droit de l'avoir ; mais enfin c'est votre défaut ; il semble que vous méprisiez ce qui rendrait tant d'autres femmes si fières et si fortes ; vous seriez humiliée de devoir une part de l'admiration que vous inspirez à autre chose qu'à votre vertu.

— Monsieur, épargnez-moi, dit Camille, dont ce discours embarrassait les idées et le cœur, et qui ne trouvait point de réponse.

— Ah ! sans doute, dit Alphonse en s'asseyant comme un homme qui ne pense pas à sortir, ou qui oublie qu'il doit sortir, sans doute vous avez raison, c'est ainsi que cela devrait être, ce serait plus beau, plus noble, plus pur; mais l'homme est autrement fait, on se trompe toujours sur sa nature : il y en a qui la croient plus parfaite qu'elle n'est ; d'autres, plus méchante qu'elle n'a jamais été. Que voulez-vous? reprit-il en se levant, et comme agité d'un sentiment dont il eût voulu être maître, et qui s'échappait malgré lui, on se trompe sur soi-même; on croit qu'on aimera toujours, et l'on n'a jamais aimé ; on croit qu'on n'aime plus, et on aime encore.

— Ce serait étrange, dit Camille en s'enveloppant d'un fichu, et en s'asseyant pour se déchausser, car elle en était réduite à faire quelque chose que ce fût, pour se donner une contenance.

— Cela n'en serait pas moins vrai, dit Alphonse vivement... et peut-être vrai pour vous et pour moi... pour vous qui avez cru m'aimer, pour moi qui ai cru...

Il n'acheva pas ; Camille avait relevé la tête et regardait Alphonse fixement. Oh ! quel tissu de pensées presque insaisissables enveloppait en ce moment l'âme de Camille ! Sa vertu humiliée du triomphe de sa beauté ; son orgueil de beauté, ravi de l'empire qu'elle reprenait, de cet hommage si tendre, si soumis, près des violences de tout à l'heure ; sa crainte de se tromper, et de mal comprendre Alphonse, de donner trop de sens à ses paroles, ou de ne pas leur en donner assez ; son bonheur qui semblait lui réapparaître comme une étoile propice après l'orage calmé ; son doute même sur la conduite qu'elle avait suivie, sur l'indulgence qu'elle eût pu montrer : tous ces sentiments, toutes ces cordes vibraient à la fois dans son âme, et y produisaient un bruit confus où elle croyait entendre à la fois le mot : — Pardonne ; et le mot : — Tremble ! Dans ce délire, dans cette incertitude, le sens vrai, le sens de cette cruelle confusion de sentiments, vint soudainement à ses lèvres.

— Alphonse ! dit-elle d'une voix tremblante et faible, Alphonse, vous me faites peur...

— Peur ! reprit-il en tombant à genoux devant elle... peur ! Oh ! non... non ; tu peux me haïr, je t'en ai donné le droit ; mais avoir peur !... O Camille ! tu n'oublies donc rien, toi? tu es donc inexorable pour la folie d'un instant ?... car c'était de la folie, cet emportement horrible qui m'a saisi... la folie ne te semble pas même excusable.

— Ah ! fit Camille, je n'y pense plus, ce n'est pas cela.

— Qu'est-ce donc? dit Alphonse en s'emparant des mains de Camille et en appuyant sur ses genoux sa poitrine qui battait violemment. Mon crime ? mon crime dont je suis moins coupable que tu ne penses? Un caprice que la vanité a fait durer plus d'une heure, que la colère peut-être a rendu une vengeance ? Oh ! si c'est cela, tu as raison, je n'ai point d'excuse, je n'en puis avoir... Mais, reprit-il avec un accent profond, si c'est doute de la sincérité de mes paroles, si c'est défiance de ce que j'éprouve, oh ! alors, tu as tort; si c'est méconnaissance de mon amour, tu as tort, Camille.

— Oh ! pourquoi m'en avez-vous fait douter ? répondit Camille avec un accent où parlait le regret de ce qui s'était passé et où les larmes arrivèrent malgré elle.

— Camille, reprit-il en enveloppant sa taille de ses bras, en parlant d'une voix haletante et entrecoupée, je n'ose pas te dire que je t'aime, tu ne me croirais pas; mais laisse-moi te dire ce qui est vrai, et il importe peu que ce soit moi qui te le dise, car tu le sais... oui, Camille, tu es noble, tu es grande, tu es pure, tu es belle... Je puis bien te le dire, je puis bien le voir... Oh ! laisse, laisse-moi te regarder, t'admirer...

Il s'arrêta un moment, et comme épouvanté de ce qu'il osait dire :

— Laisse-moi t'aimer.

— Vous !... m'aimer !

— Oui, Camille, laisse-moi t'aimer, laisse-moi retrouver auprès de toi ces premiers temps où je cherchais tes yeux, où je n'osais toucher ta main, où je frissonnais à ta voix... et puis un jour... dans bien longtemps peut-être, tu me rediras ce que tu m'as dit une fois : Alphonse, je vous aime.

Et, tout en parlant ainsi, tout en offrant à Camille une sorte d'avenir pour l'éprouver et lui rendre son amour, s'il le méritait, Alphonse étreignait dans ses bras cette femme demi-nue, à qui il montrait l'honneur, le repos, le bonheur en séduction ; et elle se débattait faiblement, car Alphonse avait raison ; elle n'avait aucune de ces ruses de coquetterie qui l'eussent sauvée, et par lesquelles les femmes sont si habiles à ne rien accepter sans rien refuser. Elle ne savait pas dire : Eh bien, nous verrons, un jour peut-être nous verrons. Pour Camille il n'y avait que deux mots : Je vous crois et je vous pardonne ; je ne vous crois pas et je vous déteste. Cependant il l'avait presque attirée sur son sein... La force physique manquait à Camille pour résister, elle se leva debout ; il était resté à genoux. Camille, le dominant ainsi et enveloppée de ses bras, lui passa la main sur le front et lui dit en le reculant d'elle pour mieux le voir :

— Alphonse... dis-tu vrai ? m'aimes-tu encore?

— Ah ! s'écria-t-il en se relevant et en la tenant embrassée, si je t'aime encore ! Eh ! qui ne t'aimerait ? Mais tu es donc folle comme j'ai été fou... mais tu t'es donc oubliée aussi... mais tu n'as donc pas pensé quelquefois que tu ferais l'amour et le désir des anges, s'ils existaient... mais tu ne t'es donc jamais vue?

Et, par une sorte de délire inconcevable, moitié force, moitié étonnement de Camille, il l'entraîna devant une glace qui descendait jusqu'au parquet.

— Regarde-toi, regarde-toi... lui dit-il ; vois !

Il fit un geste comme pour toucher au dernier vêtement qu'elle portait ; elle poussa un cri et se cacha dans ses bras ; elle y frémissait.

— Ainsi tu me pardonnes? disait Alphonse.

— Oui.

— Ainsi tu m'aimes aussi ?

— Oui...

— Ainsi tu es à moi encore?

Elle répondit en se cachant plus avant dans ses bras :

— Oui.

Ce mot n'était pas arrivé à l'oreille d'Alphonse, qu'il se dégagea, la repoussa de lui, la tint à la distance de son bras et la regarda avec des yeux dont l'expression n'a pas de nom. Camille devint pâle et froide sans savoir pourquoi. Alors il se prit à lui rire au visage d'un rire atrocement moqueur ; puis, parmi ce rire sous lequel Camille demeurait terrifiée :

— Oh ! oh ! la femme vertueuse, qui se laisse prendre aux flatteries dont rougirait une fille ! Tu es à moi, n'est-ce pas?... Eh bien ! moi, je ne veux pas !

Et il sortit de la pièce en riant, de ce rire qui tintait aux oreilles de Camille... Elle était demeurée immobile à la place où il l'avait laissée, frappée au cœur d'un coup dont elle ne sentait pas toute la portée, mais qui la tuait. Enfin la force lui manqua, et elle tomba évanouie. Quant à Alphonse, il venait de venger le mot de lâche dont elle l'avait souffleté.

Telle fut l'issue de ce combat engagé au bal, et dont Camille avait tant espéré.

IV. — AMITIÉS.

Quelques jours se passèrent sans que Camille voulût voir personne. Elle demeura au lit où la retint une fièvre continue, mais peu violente. C'était un accablement où la douleur frémissait encore et ne

bouillonnait plus. Madame de Lubois avait excepté Alicia seule de l'exclusion générale; mais Alicia ne vint pas, ou plutôt elle n'avait pas été exceptée de l'ordre plus formel qu'Alphonse avait donné de ne laisser pénétrer personne. La douleur est comme toutes les grandes préoccupations ; elle est systématique, elle ramène tout à elle, elle explique tout par ses causes. Ainsi les trois visites que tenta Adèle de Drancy chez Camille, et dont elle fut informée, lui furent comme une insulte à sa position; ainsi l'absence d'Alicia, dont on ne lui dit pas la venue, lui fut comme un abandon du seul cœur qui lui restât après celui d'Alphonse perdu. Le but de de Lubois, en isolant Camille quelques jours, avait été de prévenir ces confidences imprudentes qui échappent au malheur dans son premier transport. S'il eût mieux connu Camille, il n'eût point pris ces précautions. Elle était orgueilleuse, elle était forte, elle pouvait souffrir amèrement d'avoir été deux fois vaincue; car elle l'avait été le jour où Alphonse la quitta en l'appelant dédaigneusement : Pauvre femme! elle l'avait été plus cruellement encore, à cette dernière et fatale explication où elle était restée évanouie et mourante. Sans doute, sa nature hautaine se révoltait à l'idée d'accepter à tout jamais et sans défense le mépris et le malheur qu'on lui imposait; mais sa dignité se révolta encore plus du terrain sur lequel il fallait se défendre. Elle pensa que la résignation était aussi un courage ; et, comme ces cœurs désolés qui allaient chercher dans le couvent une protection contre les atteintes du monde, Camille se cloîtra en elle-même et se voua à l'accomplissement de son malheur. Mais le couvent avait un avantage, avantage purement matériel ; c'était de séparer physiquement de la vie qu'on voulait quitter ; c'était de n'en laisser arriver l'action à l'âme que par le souvenir; c'était, pour nous faire comprendre tout à fait, une forteresse où ne pénétrait aucune de ces occasions de faillir à sa volonté, qui vous appellent à toutes les heures et dans tous les sens, lorsqu'on ne met entre soi et le monde qu'une résolution. N'en déplaise aux âmes puissantes, il vaut mieux, en ces circonstances, un mur de pierres de taille qu'un caractère de fer. C'était un peu pour cette raison que nos vieux chevaliers féodaux, au bout d'une longue vie de meurtres, de pillage, de combats de toute sorte, pris tout à coup d'un saint scrupule de religion, demeuraient fidèlement enfermés dans le monastère où ils se vouaient à la pénitence. Au fond du cloître, ni voyageurs mal chargés d'armes et bien chargés d'écus ne les incitaient à les détrousser, ni belles filles à les enlever, ni chevaux hennissants à les monter, ni grosses terres voisines à les conquester; mais à coup sûr ils ne seraient pas restés si calmes dans leurs forts châteaux, ayant la lance sous la main et quelque ennemi au bout de la lance.

Donc, pour que Camille persévérât dans cette complète résignation qu'elle avait adoptée, dans ce délaissement d'elle-même qu'elle pensait irrévocable, il aurait fallu que rien ne vînt agacer de nouveau sa disposition naturelle à combattre; il aurait fallu, disons le mot, puisque depuis une heure il tourne au bout de notre plume, il aurait fallu que le diable ne vînt pas la tenter. Nous dirons comment il vint

Une semaine s'était passée depuis la fatale nuit du bal. Camille, demeurée seule, n'avait pas été chercher hors de sa maison les consolations qu'elle ne voulait pas y laisser entrer. Cependant, un matin, à l'heure où il ne vient guère personne chez une femme, comme elle passait dans son salon, un violent coup de sonnette la fait écouter.

— Madame de Lubois? dit une voix de femme en entrant.

— Elle n'y est pas, répond le domestique.

— Vous mentez, reprend madame de Brémont, car c'était elle; annoncez-moi.

— Madame, quand je vous dis...

— Ah ! c'est trop d'insolence, s'écrie madame de Brémont. Camizard, suivez-moi.

Et, sans autre discours, elle entra, ouvrit les portes elle-même et arriva jusqu'au salon où Camille était demeurée.

— Est-ce toi, lui dit sa marraine en la voyant, qui as défendu ta porte à tout le monde?

— Je l'aurais défendue à tout le monde, que ce mot ne pouvait vous regarder.

— Je m'en doutais. Voilà trois fois que je viens ; j'espère que cela ne se renouvellera plus, entendez-vous? dit-elle en se tournant vers le domestique.

— Madame peut témoigner à monsieur que ce n'est pas ma faute si elle est entrée.

— Ah ! l'ordre vient de monsieur... fit Camizard; c'est bon, sortez.

— Entrons chez toi, ma pauvre Camille, dit madame de Brémont, en l'entraînant dans la chambre et prenant un siége. Pauvre enfant ! pauvre chère enfant !...

— Quoi ! ma marraine...

— Oui, oui, dit madame de Brémont, je sais tout... et où en êtes-vous?

Camille se tut et de l'œil désigna Camizard.

— Oh ! parle devant lui, chère enfant, c'est un ami : c'est un homme ; il comprend mieux ces malheurs-là que nous qui ne les sentons qu'avec notre cœur. Ce n'est pas que M. Camizard en manque; il a été jeune (le conseiller d'État se mordit les lèvres) ; mais maintenant c'est un homme grave qui m'a sauvée de bien des positions critiques; enfin c'est un ami.

Camille ne remarqua pas qu'il y avait eu des positions critiques dans la vie de madame de Brémont.

— Voyons, continua madame de Brémont. où en êtes-vous?

— C'est monsieur qui vous a informée de ce qui s'est passé chez M. Derby? demanda Camille, pour ne pas répondre à la question de sa marraine.

— Ce n'est pas lui, et je lui en veux : qu'on ne se mêle pas des affaires des étrangers, cela se conçoit; mais qu'on ne veuille pas avertir une amie du malheur qui frappe sa fille adoptive, car tu es ma fille adoptive, c'est une fausse délicatesse.

Camizard fit un geste d'excuse.

— Allons, Camizard, vous avez eu tort, n'en parlons plus; c'est une niaiserie à votre âge.

Le conseiller d'État se mordit encore les lèvres.

— Qui donc vous a instruite? reprit Camille qui s'alarma dès ce moment de la manière dont madame de Brémont avait appris sa mésintelligence avec son mari.

— Mais, répondit madame de Brémont, c'est une de tes amies, Alicia, qui s'est aussi présentée deux fois chez toi, et qui a été constamment refusée.

— Pauvre Alicia ! dit Camille qui la plaignait de l'avoir injustement accusée.

— Pauvre Alicia, pauvre Alicia... reprit madame de Brémont ; je suis charmée qu'elle ne t'ait pas vue ; elle t'aurait fait faire encore quelque imprudence. C'est bien assez de t'avoir entraînée chez ce Derby.

— O ma marraine ! je vous jure que ce n'est pas elle.

— Ta, ta, ta, fit madame de Brémont, je n'en crois rien. C'est une tête folle; je ne dis rien contre ses mœurs, mais ce sont de très-mauvais exemples que de telles personnes : une fille de vingt-cinq ans qui n'est pas mariée, qui va seule dans le monde comme un pandour. Ce n'est pas pour vous faire un mauvais compliment, Camizard, mais vous l'avez horriblement élevée; un jeune homme n'aurait pas été plus inconséquent. Enfin les cheveux blancs n'amènent pas la sagesse dans toutes les têtes.

Le conseiller s'emporta un morceau des lèvres.

— Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit, reprit madame de Brémont : parlons de toi... Oui, ma chère enfant, Alicia, alarmée de ne pouvoir pénétrer chez toi, te croyant malade, morte, qui sait? est venue m'avertir, et elle m'a tout dit. Ah çà! c'est donc vrai que ton mari a une maîtresse, une fille de théâtre, qui s'appelle... Vous devez savoir ça, Camizard, vous qui, en qualité d'administrateur des hôpitaux, avez vos entrées dans tous les spectacles. Et c'est bien singulier qu'on tire les premiers revenus des pauvres, qui ne devraient venir que de la charité chrétienne, de si mauvais lieux; et c'est bien cruel qu'un homme religieux, qu'un homme respectable soit obligé d'aller porter sa surveillance dans de pareils endroits ! Enfin, c'est comme ça, il faut faire son devoir; Dieu nous tient compte des sacrifices qu'il nous coûte.

Elle poussa un soupir; nous ne pouvons décider si ce fut par componction ou pour reprendre haleine. Elle continua :

— Voyons, comment s'appelle cette fille?

— Césarine, répondit Camizard. Mais son nom ne fait rien à l'affaire qui nous amène chez madame de Lubois.

— Vous avez raison. Elle s'appelle donc Césarine? Hum ! voilà encore un de ces noms qu'on ne voit que sur les affiches de spectacles. Du reste, je ne les en blâme pas; ces gens-là font bien ; il n'est pas nécessaire qu'on prostitue les noms de saints à de pareils métiers. — Cette Césarine est donc la maîtresse de ton mari?

— Oui, ma marraine, répondit Camille, qui tâcha de compenser par le laconisme des réponses la longueur digressive des questions.

— Et sans doute il lui donne beaucoup d'argent ?

— Je ne sais pas, dit Camille.

— Oh ! cela doit être, reprit madame de Brémont, tout notaire qu'il est, ton mari a toujours vécu avec ce qu'il y a de mieux; il a un peu

les grandes manières. Les gens comme il faut ont toujours énormément donné à ces créatures-là. Tiens, par exemple, mon oncle, M. de Robery, l'ancien intendant du Quercy, s'est ruiné pour une fille de l'Opéra. Il est vrai que cette Césarine n'est pas de l'Opéra, je crois ; et puis tout ça est bien déchu depuis la révolution. Il n'y a guère plus de mœurs nulle part : c'est égal, il y en a bien assez pour ruiner un notaire qui n'a pas deux cent mille livres de rentes comme mon oncle : ce n'est pas pour ça que je lui ai prêté quatre cent mille francs... non pas... non pas... il faut l'arrêter à temps ; je ne veux pas payer ses folies ; non pas... non pas...

Et elle se trémoussa sur son fauteuil, s'y enfonçant tout à fait et en répétant indéfiniment : Non pas... non pas... Camille ne répondit rien ; elle avait trop à penser et sur l'espèce d'intérêt que lui témoignait sa marraine et sur le nouvel aspect que lui présentaient les désordres de son mari. Lorsque madame de Brémont eut épuisé les non pas... non pas... elle reprit ses idées par le tournant ordinaire qu'elle s'était formulé pour sortir de ses digressions et rentrer dans la voie de ses pensées.

— Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit, les affaires auront leur temps ; c'est de toi, ma pauvre enfant, ma bonne chère Camille, qu'il faut que nous parlions. D'abord, il faut que je te gronde. Comment ! une femme comme toi, dans ta position, s'exposer à aller chez ce Derby, un homme dont on raconte des histoires inouïes, un homme chez qui l'on rencontre des gens de toute espèce !

— J'avoue que j'ai eu tort, dit Camille ; mais grâce à M. Camizard qui a bien voulu rester près de moi...

— Je te comprends, je te comprends, reprit madame de Brémont ; tu veux dire que tu peux bien aller dans un salon où va un conseiller d'État, un homme de la gravité et de l'âge de Camizard.

L'impatience de Camizard tourna au pâle.

— D'abord, continua madame de Brémont, il a tort ; cependant c'est bien différent, c'est un homme : et puis il est grand amateur de tableaux, il est forcé de voir ces gens-là ; il les fait beaucoup travailler. Je sais bien qu'il lui suffirait d'aller le matin dans leurs ateliers ; mais Camizard est outré en tout, il craint de les humilier, s'il n'allait chez eux amicalement.

Camizard fit un geste.

— Je vous conçois, mon cher, reprit rapidement madame de Brémont ; c'est au fond un bon sentiment ; mais avouez que ce qui est bon pour un homme d'un certain âge est très-inconvenant pour une jeune femme comme elle.

Camille souffrait horriblement de ce bavardage incohérent qui touchait à chaque instant à la blessure de son cœur sans y porter remède. En cette circonstance, madame de Brémont ressemblait à un chirurgien qui vient pour réparer une fracture, et qui d'abord s'empare du membre brisé et le quitte pour discourir sur la maladie, qui le reprend pour le quitter, et rediscourir sur autre chose, et qui recommence trois ou quatre fois ce cruel manége. Camille avait de plus misérable que le malade, en pareille circonstance, de n'oser se plaindre. Enfin Camizard, qui comprit sa douleur, et que la conversation de madame de Brémont blessait aussi pour sa part, Camizard prit la parole, et peut-être nos lecteurs trouveront-ils dans ce qu'il conseilla à Camille les derniers traits de ce caractère, dont quelques-uns nous paraissent suffisamment indiqués par madame de Brémont.

— Ce que vient de dire madame de Brémont sur ce qui s'est passé est parfaitement juste. Toutefois, reprit Camizard, la grande question reste à décider : quelle est la conduite que doit tenir madame de Lubois ?

— Mais c'est la chose la plus facile du monde, reprit madame de Brémont ; je vais aller trouver Alphonse ; c'est un charmant garçon, fort aimable, fort spirituel, qui a toutes sortes de bonnes qualités, mais à qui je dirai tout franc et tout net : — Mon cher ami, vous vous conduisez fort mal avec votre femme. Je vous ai prêté quatre cent mille francs pour la rendre heureuse. Primo, je retire mes fonds de chez vous, et j'en dirai les motifs à tous ceux de vos clients qui sont mes amis, en les engageant à en faire autant. Voyez si cela vous convient, ou si vous aimez mieux rentrer honorablement dans votre ménage. Et puis nous verrons ce que notre notaire nous répondra à cette proposition.

La vie a des filons de malheurs qui, s'ils n'ont pas partout la même densité, n'ont point cependant de solution de continuité. La visite de madame de Brémont pouvait être pour Camille un repos de ses tortures de la veille, une consolation où elle se fût soulagée par des larmes et réconfortée par une espérance ; mais la tournure que madame de Brémont donnait à sa protection avait pour Camille quelque chose d'odieux et de mercantile qui la blessait dans ce qu'elle avait de sentiments élevés et délicats. L'idée d'aller voir marchander son repos, qui ne pouvait plus être son bonheur, au prix de quatre cent mille francs, lui serrait le cœur d'humiliation. Le taux du marché lui importait peu. Du moment que le respect peut se vendre, il n'a plus de prix. La duchesse qui répond : — Vous m'en direz tant ! à l'homme qui avait monté l'enchère de sa vertu à dix millions, cette femme se fût vendue pour trente sous, si elle avait été dans la misère ; sa vertu n'existait pas. Madame de Brémont eût-elle payé d'un milliard la bonne conduite de de Lubois pour sa femme, le bonheur et la dignité de celle-ci n'en étaient pas moins perdus pour elle. Malgré tout ce que Camille avait de reconnaissance pour sa marraine, tout ce qu'elle s'imposait de vénération aveugle pour ses bienfaits, la condition de celui-ci lui parut inacceptable.

— Non, dit-elle, ce ne sont point des menaces qui peuvent me rendre l'amour et la considération.

— Comment, des menaces ! s'écria madame de Brémont ; mais, ma chère enfant, je le ferai comme je le dis... tu ne me connais pas. Crois-tu que l'embarras de trouver un autre placement m'arrête ? Non pas, non pas, non pas ! tu es ma fille, et je te protégerai. Oh ! je le mènerai, monsieur ton mari, de manière à ce qu'il s'en souvienne.

Camille, réduite au silence, désespérant de faire comprendre sa délicatesse à sa marraine, ne put s'empêcher de verser quelques larmes. Camizard vint à son secours.

— Permettez, dit-il à madame de Brémont ; sans doute, votre moyen est parfaitement excellent, mais il est trop violent et serait peut-être inutile. Alphonse peut vous rembourser sur l'heure et sans se gêner, et peut-être, si on lui met si sèchement le marché à la main, il est homme à accepter. Le temps, ma chère madame Brémont, est un grand maître, il cicatrise des blessures qu'on peut rendre incurables en voulant les guérir trop vite. Il faut gagner du temps.

— Vous avez raison, dit vivement Camille qui était charmée de pouvoir reprendre son malheur comme elle se l'était arrangé.

— Et que comptes-tu faire, dit madame de Brémont, avec ton système de temporisations ?

— Hélas ! souffrir et attendre.

— Ah ! souffrir et attendre, reprit vivement madame de Brémont, voilà encore de ces mots d'aujourd'hui qui me crispent de la tête aux pieds. Je ne comprends plus les femmes : attendre et souffrir ! il ne manquait plus que d'ajouter sentimentalement : et mourir.

— Peut-être, dit Camille dont le désespoir ne tenait plus contre toutes ces attaques brutales.

— Voilà... voilà, reprit madame de Brémont ; mais c'est une monomanie, comme vous dites je ne sais où... oui, ma chère, c'est une maladie ; certes, ce n'est pas un monde que ce qui t'arrive ; ce n'est pas une monstruosité qui ne soit jamais advenue à personne. C'est, après tout, un malheur fort vulgaire, comme il s'en trouve partout, comme nous avions à en supporter beaucoup autrefois, et peut-être beaucoup plus qu'à présent. Mais nous ne parlions pas tout de suite de mourir. Ah ! de notre temps, et il n'y a pas des siècles de cela, je ne suis pas vieille comme Mathusalem ; de notre temps on était plus sage ; on prenait son parti, on se séparait ; ou bien, si pour des raisons de convenance, et ce sont celles qu'on ne respecte pas aujourd'hui, si pour des raisons de convenance on était forcé de rester ensemble, on vivait chacun de son côté... mais on ne mourait pas ; il n'y avait pas le moindre scandale.

Camille, quoiqu'elle eût vécu sous la protection de madame de Brémont depuis son enfance, n'avait jamais été dans l'intimité de sa pensée. Toujours en pension, tant qu'elle n'avait pas été une jeune fille, et mariée au moment où elle le devenait, elle n'avait presque jamais reçu de madame de Brémont que ces conseils vulgaires par lesquels on recommande la vertu et la bonne conduite, à la grosse, et sans y attacher d'autre sens que de pouvoir se dire en cas d'événement : Ah ! je l'ai pourtant bien prêchée. Ce fut donc avec une peine toute nouvelle qu'elle découvrit le fond du caractère de sa bienfaitrice à travers sa loquacité. Enfin Camizard, qui vit, aux larmes silencieuses de Camille, combien elle souffrait de cet entretien, répondit doucement :

— Madame de Brémont a raison ; mais peut-être la violence de votre douleur vous a-t-elle empêchée de la bien comprendre. Croyez-moi, je connais un peu les hommes.

— Je le crois, dit madame de Brémont avec un petit hochement de tête et un petit sourire, qui assurément voulaient dire : monstre !

— Allez, allez, reprit-elle ; c'est une pensée à moi. Camizard continua.

— Je le connais aussi Alphonse ; son premier, son seul défaut peut-être est de vouloir paraître indépendant. Eh bien, je dois vous le dire :

. cette retraite absolue que vous voulez vous imposer lui semblera un reproche perpétuel de sa conduite, et Dieu sait si, entraîné par cette vanité de ne céder à rien, il ne persévérera pas dans son abandon. Pardonnez-moi, dit Camizard en prenant un ton humble, pardonnez-moi, madame, de donner à une femme d'une vertu, et je puis dire d'un mérite comme le vôtre, pardonnez-moi de vous donner un conseil si vulgaire; mais vous devez le savoir mieux que moi, le courage est souvent plus grand pour les âmes élevées à faire comme tout le monde, qu'à suivre leur propre nature. Eh bien! madame, il faut que vous ayez ce courage; il faut que vous ayez l'air de prendre votre parti, comme disait si justement madame de Brémont. Que votre mari vous voie calme, naturelle, indifférente, comme si rien ne s'était passé. Si une occasion de plaisir se présente, ne la refusez pas; si de nombreuses invitations vous appellent hors de votre maison, acceptez-les. D'abord votre mari trouvera cela fort commode; mais bientôt son caprice pour cette Césarine, n'étant plus aiguillonné par la contradiction, se fatiguera de sa liberté; Alphonse aura bientôt ses heures d'ennui et de solitude, où il lui faudra rentrer chez lui. C'est alors qu'il commencera à sentir combien il a gâté sa vie; c'est alors que des réflexions faites en secret, et qu'il ne repoussera pas, parce qu'elles ne lui seront pas imposées, lui montreront l'indignité et surtout la maladresse de ses procédés; c'est alors qu'il appréciera le trésor qu'il a perdu, alors qu'il voudra le ressaisir. Et, comme il faut tenir compte même des défauts des hommes dans les bonnes résolutions qu'ils peuvent prendre, peut-être alors sa vanité voudra reconquérir cet amour qu'il croira avoir perdu; il y mettra tous ses soins, tout son cœur, et vous le retrouverez, madame, croyez-moi, vous le retrouverez ce qu'il a été, bon, confiant, dévoué.

— Voilà absolument ce que je te disais tout à l'heure, reprit madame de Brémont, voilà qui est parfaitement raisonnable.

— Ce sera peut-être bien inutile, dit Camille.

— Inutile! inutile! s'écria madame de Brémont; oh çà! ma chère enfant, quand on ne veut rien tenter, on n'arrive à rien; tu ne monteras pas sur les tours Notre-Dame en restant là assise dans ton fauteuil.

— Pardon, ma marraine, répondit Camille, choquée du ton de madame de Brémont, ton qui, pour la première fois de sa vie, ne lui semblait pas une franchise originale; pardon, mais au point où en sont les choses....

— Pardon pour moi-même, dit vivement Camizard en prévenant à la fois les refus de Camille et les exclamations fâcheuses de madame de Brémont, qui produisaient l'effet contraire à celui qu'elle croyait obtenir. Pardon; madame de Brémont a parfaitement raison : le mot impossible est trop souvent une excuse de ce que je pourrais appeler la désertion de soi-même, pour que vous puissiez vous en armer. Vous voulez céder sans résistance; mais à ce compte, madame, la vertu n'aurait pas même le droit de se plaindre, ou plutôt, elle ne serait plus la vertu, car la vertu veut dire aussi courage. Voulez-vous mettre le vôtre à souffrir? eh bien! madame, c'est peut-être de l'égoïsme.

— Oh! dit Camille, de l'égoïsme!

— Pardonnez-moi ce mot, madame, je n'ai pas osé dire davantage. Véritablement ce n'est pas un bon sentiment que celui qui, s'enfermant dans la forteresse inaccessible d'une conduite irréprochable, laisse froidement s'égarer ceux qu'il pourrait ramener dans la bonne voie. Que diriez-vous, et soyez indulgente pour la comparaison, que diriez-vous de soldats qui, sûrs de leur courage et de leurs armes, et certains de ne pas être vaincus, verraient sans pitié la fuite de leurs camarades, et se refuseraient à les secourir, parce qu'ils ne se sont pas bravement battus? ils auraient tort pour les malheureux que la nature n'a pas aussi fortement partagés... ils auraient un plus grand tort, et je vous demande de ne pas sourire de la persévérance de ma métaphore, ils auraient, dis-je, un plus grand tort, c'est celui d'abandonner la patrie commune, le drapeau fraternel. Eh! madame, le ménage est presque une patrie; la considération du nom qu'on porte ensemble est une sorte de drapeau auquel il faut sacrifier bien des ressentiments, quelquefois bien des droits. Ce que je vous dis là, madame, vous l'eussiez senti de vous-même, si vous aviez eu le bonheur d'avoir des enfants : et, comme il vous arriverait peut-être, s'il en était ainsi, de devenir exigeante pour des intérêts pécuniaires que vous sacrifieriez légèrement aujourd'hui, parce qu'ils ne regardent que vous seule, il vous serait aussi venu à la pensée que vous deviez maintenir ou rappeler dans le chemin de l'honneur celui dont vos enfants doivent porter le nom. Ces devoirs, qu'une mère serait coupable de ne pas remplir, il serait peut-être cruel à l'épouse de les abandonner : vous ne le ferez pas. Prenez donc le seul moyen de rendre à votre maison ce respect que vous ne voulez garder que pour vous seule. Quelques têtes frivoles ne vous comprendront pas; tous les esprits distingués vous apprécieront. Je ne parle pas des amis qui vous seront reconnaissants, vous ne me connaissez pas assez pour que j'aie le droit de parler à votre cœur.

— J'essaierai, dit Camille devenue pensive aux dernières paroles de Camizard, et prise à cette subtilité de vertu qui la lui montrait plus grande à tenir une conduite vulgaire, qu'à s'en créer une exceptionnelle.

Le raisonnement de Camizard revenait, dans son sens, à cette maxime adroite du déisme : *Peu de philosophie rend sceptique, beaucoup de philosophie rend religieux*. Maxime qui met sur la même ligne l'extrême ignorance et l'extrême savoir. Madame de Brémont faillit gâter tout l'effet du sermon de Camizard par un mot.

— Et puis, après tout, dit-elle, ça te distraira.

C'est ce dont Camille ne voulait à aucun prix : mais Camizard para encore ce coup avec une persévérance qui devait avoir un but caché, et commença par l'imperturbable phrase avec laquelle il faisait tout accepter à sa vieille amie.

— Madame de Brémont a encore parfaitement raison; oui, madame, quoique votre désespoir s'en révolte, cela vous distraira de ces préoccupations solitaires qui ôtent à l'esprit sa justesse, et, permettez-moi le jeu de mots si c'en est un, sa justice; préoccupations qui font du malheur une sorte de verre grossissant, à travers lequel le mal paraît énorme : et vous devez vous le bien persuader, ce ne sont pas les esprits faibles, les cœurs médiocres qui sont exposés à ce danger, ce sont toujours les intelligences fortes, les âmes bien passionnées. Il faut que vous ayez encore cette puissance sur vous-même, de sortir quelquefois de votre position pour la juger sainement. Ce n'est pas, et vous devez me trouver bien rhéteur pour un conseiller d'État, ce n'est pas de l'intérieur d'une forteresse qu'on juge les parties accessibles, et...

— C'est bon, c'est bon, dit madame de Brémont, que l'éloquence imagée du conseiller d'État commençait à ennuyer, c'est bon ; Camille a entendu raison, et elle suivra mes conseils; n'est-ce pas, mon enfant?

— Oui, ma marraine, dit Camille mal persuadée, mais obéissant à cette loi fatale de l'humanité, qui résiste au cri instinctif et droit de la conscience, pour suivre la vaine route du raisonnement dont on a fait ce faux dieu qui s'appelle la raison.

— Voilà qui est convenu, dit madame de Brémont à Camille; il faut te distraire, t'amuser, et puis nous verrons; mais, au moins, plus de bal chez des Derby, et surtout plus de demoiselle pour chaperon ; car voilà le plus mauvais de ton imprudence; si encore tu t'étais fait accompagner par une femme mariée!

— Oh! j'aurais été forcée d'avoir recours à madame Drancy, et...

Elle s'arrêta pour ne pas dire du mal de quelqu'un.

— Et tu aurais mieux fait, repartit madame de Brémont.

— Oh! ma marraine!... fit Camille presque en souriant.

— Ma chère enfant, elle est mariée, répondit madame de Brémont en faisant sonner ce mot. Je sais bien qu'on en raconte des horreurs; mais enfin son mari est là, et, s'il ne s'en fâche pas, c'est qu'il n'y en a pas tant qu'on en veut bien dire; et puis, je te le répète, elle est mariée, voilà l'essentiel.

— Vous savez qu'on nous attend au bureau central de bienfaisance, dit Camizard qui craignait l'effet des explications de madame de Brémont.

— C'est vrai, reprit celle-ci. Viens, chère enfant, viens me voir... Je viendrai aussi : oh! nous ne t'abandonnerons pas. A la bonne heure, te voilà plus contente... Cette chère Camille! Adieu, adieu.

Et elle s'envola avec Camizard, et laissa Camille abandonnée à toutes ses réflexions. Madame de Lubois pesa longtemps dans sa tête les avis du conseiller d'État, et ne se trouva pas éloignée de les suivre, mais pour une tout autre raison que celles qu'il lui avait données. Camille avait écouté cette conversation avec le ressentiment, au fond de l'âme, de la dernière injure d'Alphonse. Toutefois, ce ressentiment n'avait pas agi d'abord sur sa détermination; mais du moment qu'elle pensa à engager de nouveau la lutte, elle ne consentit pas à arrêter sa victoire à la limite qu'on lui avait marquée. Ce n'était plus l'abandon d'Alphonse qu'il fallait faire cesser, c'était l'horrible insolence de son injure qu'il fallait punir. Enfin, de tous les discours de Camizard, une seule idée resta dans l'esprit de Camille, celle de revoir son mari revenir à ses pieds: non que Camille voulût reconquérir cet amour qu'on lui promettait, mais parce qu'alors elle

pourrait refuser le sien. Cette idée, longtemps méditée, longtemps chauffée au feu exaspérant de la réflexion, arriva à faire crier au cœur de Camille, dans un moment de colère : — Oh! quand pourrai-je lui dire aussi : Je ne veux pas!

Si quelque chose eût pu prévenir cette funeste résolution dans l'esprit de madame de Lubois, c'eût été la vulgaire acception que madame de Brémont donnait aux sentiments que Camille tenait toujours dans une sphère élevée. Et qu'on nous permette ici, et à propos de ces deux femmes, de montrer comment la forme des idées est souvent si puissante, qu'elle nous trompe complétement sur le fond. Madame de Brémont était une de ces natures communes qui, dans l'âge où l'esprit adopte les idées qui seront celles de toute la vie, grâce à cette vulgarité même, trouvent juste, bon et convenable, tout ce qui est. Jeune et belle avant la révolution de 89 (madame de Brémont avait soixante-cinq ans avant 1830), elle avait imaginé que la vie devait se passer nécessairement comme elle la voyait se passer alors, et qu'elle ne devait jamais se passer autrement. La révolution politique qui l'exila lui parut une maladie de la France, et la différence des mœurs qui s'étaient établies en raison de cette révolution lui semblait une conséquence de cette maladie. Au fond, il y avait bien toujours des maris qui trompaient leurs femmes, des femmes leurs maris, des enfants qui abandonnaient leur père, ou s'en moquaient ; mais cela se faisait autrement ; et, à son insu, cela choquait madame de Brémont par les dehors plutôt que par le fait lui-même. Rien n'eût été odieux à madame de Brémont comme de voir entrer chez elle un jeune homme de notre époque, en frac, en bottes, en pantalon et légèrement aviné; mais il n'est pas sûr que, s'il eût eu le bas de soie mal tiré, la veste débraillée, le jabot de malines et les manchettes en désordre, elle n'eût pas dit : Que voulez-vous? il faut que jeunesse se passe. De ces petites choses aux grandes, il existe une plus intime liaison qu'on ne croit. Pour ces sortes de gens, il n'y a plus de religion, du moment qu'il n'y a plus de bedeaux, d'ornements d'or et de châsses de cent mille écus dans une église ; c'est à peine s'ils comptent le prêtre pour quelque chose. N'avons-nous pas une bourgeoisie énorme qui dit piteusement qu'il n'y a pas de monarchie là où il n'y a pas d'habit à la française? Eh bien, cette façon de sentir s'applique à tout dans de pareils esprits : ce qui leur semblait naturel fait de telle façon leur parait immoral fait de telle autre. Voyez ce qui se passe en littérature. De combien d'anathèmes la piètre comédie de l'empire n'a-t-elle pas écrasé le drame moderne! Est-ce donc qu'il a inventé des crimes, des ridicules, des saletés nouvelles ou inconnues à la scène? Point; mais c'est qu'il les présente sous une forme qui choque les habitudes prises. De combien de milliers de pièces à étouffer de rire le *cocuage* n'a-t-il pas fait les frais! De dix mille peut-être, et c'était bien fort innocent : mais que nos auteurs modernes le prennent au sérieux et l'appellent adultère, et toutes les consciences se révoltent. Pourquoi? parce qu'il y a un âge où l'on se fait à la vie pour le reste de ses jours, et qu'il n'y a que de rares exceptions qui s'acclimatent aux mœurs à mesure qu'elles changent.

Donc Camille qui, peut-être par sa nature, peut-être aussi par celle des idées sérieuses de notre époque, donnait un but élevé et puissant à sa résolution, s'en fût détournée, si elle l'avait considérée sous le même aspect que le faisait madame de Brémont, si elle eût pensé que sa conduite se traduirait par cette phrase vulgaire : Elle a pris gaiement son parti. Mais elle avait trouvé dans Camizard un auxiliaire de ses idées, dont le style *intime* avait plus que balancé les mauvaises expressions de la marraine. Toutefois, Camille n'avait encore rien résolu, lorsqu'elle eut à subir deux nouveaux entretiens dont l'un la jeta bien loin de ces premiers sentiments de résignation, et dont le second la détermina complétement à suivre les conseils de Camizard.

Après la visite de madame de Brémont, elle reçut celle d'Adèle Drancy.

— Chère amie, lui dit Adèle en entrant, voilà deux fois que je suis venue. Tu as été malade. C'était bien fait pour ça ; mais j'espère que maintenant tu prendras un peu de courage. Il ne faut pas t'y tromper, ce n'est pas en pleurant que tu ramèneras ton mari... Tiens, c'est un misérable.

— Adèle, dit Camille, je ne me plains pas, et je me plaindrais, que j'aurais soin d'employer des expressions plus convenables.

— Oh! c'est que tu ne sais rien, chère petite, répondit Adèle : tu ne sais pas comme ils font des gorges chaudes de ta scène avec ton mari, lorsque vous êtes rentrés. C'est ce mauvais plaisant de Farcy, un des élèves de mon mari, qui a arrangé l'histoire ; ce n'est pas que ce ne soit très-drôle pour ceux qui ne te connaissent pas, mais c'est abominable pour tes amis.

— Quelle scène, s'écria Camille, et quelle plaisanterie a-t-on osé faire sur moi?... sur moi! répéta-t-elle.

— Oh! bon Dieu! ma chère, il ne faut pas t'alarmer plus que cela ne le mérite... mais c'est une peste que tous ces petits rapins; ils n'ont pas plutôt vent d'une sotte histoire, qu'aussitôt c'est une caricature, et pis encore, une scène. J'ai entendu Farcy raconter la sienne, j'ai cru que j'en mourrais de...

L'expression du visage de Camille arrêta madame Drancy à la dernière parole qu'elle allait prononcer.

— Adèle, lui dit Camille, je ne te comprends pas : une scène, des histoires, que veux-tu dire? c'est affreux... Oh! que s'est-il passé?

— Mon Dieu! mon Dieu! que je suis désolée de t'avoir conté cela! C'est une sottise, ma pauvre Camille, une de ces choses qui arrivent à tout le monde; j'ai eu à les subir comme les autres : c'est une folie qui s'oublie en quinze jours et dont il ne faut pas t'occuper.

— Oh! tous ces ménagements sont plus affreux que la vérité, repartit Camille palpitante; parle, je t'en prie. — Qu'a-t-on dit?... qu'a-t-on osé dire?

— Rien, ma chère, reprit madame Drancy; mais tu sais bien ce que c'est qu'une charge d'atelier.

— Non, dit Camille étonnée.

— Tu n'as donc jamais entendu Henri Monnier conter une de ses charges?

— Une fois, en effet, reprit Camille en cherchant un souvenir éloigné; à la campagne, je me rappelle... je ne sais quoi... un M. Prud'homme... Mais qu'y a-t-il de commun entre une pareille plaisanterie et moi?

— Eh bien, dit Adèle comme avec impatience, Farcy en a fait une sur ton mari et toi : ça s'appelle *le Dieu et la Bayadère*, du nom du dernier opéra d'Auber.

Camille se passa la main sur le front et reprit avec un accent nerveux :

— Mon Dieu! c'est ma faute, sans doute... mais je ne te comprends pas... Une scène, une charge d'atelier... *le Dieu et la Bayadère*... toutes mes idées sont brouillées... que veux-tu dire? O mon Dieu!... je ne comprends pas...

Elle se mit à pleurer.

— Eh bien! eh bien! dit madame Drancy qui, étonnée de ce que Camille ne la devinait pas à sa première phrase, crut véritablement qu'il y avait désordre dans ses idées, et qui pensa devoir lui porter secours en les empêchant de s'égarer davantage... Eh bien, que vas-tu t'imaginer? Voyons, calme-toi ; voici la vérité : je ne sais trop comment on a appris ce qui s'était passé entre toi et ton mari quand vous êtes rentrés de chez Derby, à moins que ce ne soit Alphonse qui l'ait raconté à Césarine, et Césarine...

Finissons la phrase pour Adèle, et disons ce qu'elle ne voulut pas dire : Césarine à Drancy, Drancy à sa femme, sa femme à Farcy, l'amant de trimestre.

— Eh bien? s'écria Camille.

— Eh bien! Farcy s'est imaginé de vous mettre en scène tous les deux, toi avec ton costume de Bayadère, et Alphonse en divinité de l'Inde... et puis c'est la scène de l'opéra à peu près... Que sais-je, moi?... Tu veux le séduire... tu fais de grâces... tu... je ne peux pas te dire tout ça... enfin il finit par répondre en te repoussant : — *Je ne veux pas!* C'est niais... c'est stupide... continua Adèle, ça ne vaut pas la peine de s'en occuper.

— O mon Dieu! dit Camille en laissant tomber à terre ses regards qu'elle avait jusque-là tenus fixés sur madame Drancy. Oh! l'infâme! oh! les misérables!...

Elle se tut et demeura immobile... Un coup de sonnette qui retentit dans l'appartement la fit tressaillir.

— Pardon, dit Adèle embarrassée de l'effet qu'elle avait produit, et charmée de n'avoir pas un plus long interrogatoire à subir, c'est moi qui ai prié mon frère de venir me prendre ici ; je suppose que c'est lui... Je voulais te le présenter, mais une autre fois, plus tard...

— Oui... oui, dit Camille haletante et les yeux fixes, une autre fois, quand tu voudras. Va, qu'il n'entre pas.

Et, dans un état d'égarement complet, elle poussa madame Drancy hors de la chambre. A ce moment, il lui semblait qu'elle allait paraître nue et sans voile aux regards de ce jeune homme qui avait dû entendre aussi cette cruelle histoire où sans doute les détails avaient été contés un à un ; elle ferma sa porte avec précipitation et se jeta sur un siége en répétant :

— Oh! l'infâme! oh! les misérables!

Que de pleurs, que de cris éclatèrent à l'âme de Camille! que d'im-

précations déchirantes brisèrent sa poitrine et y retombèrent désespérées! Si celui qui tient ce livre est un homme, qu'il se réjouisse; car lui, si un pareil malheur, un outrage si épouvantable, l'atteignait à cette heure, il peut jeter ce livre pour courir à une épée, à un pistolet, pour courir à celui qui a mis ses profondes et saintes douleurs à la merci de la risée des plus indignes; il peut aller le frapper au visage et le menacer à la poitrine; mais si c'est une femme qui parcourt ces pages, qu'elle pleure sur Camille; qu'elle pleure sur elle-même, pauvre femme : car ni mœurs ni lois ne lui ont rien laissé pour se défendre, pour se venger de si effroyables horreurs. C'est dans ces mouvements funestes de l'âme où la pousse en riant la frivolité détestable du monde, c'est dans ces désespoirs de l'impuissance, que la femme se révolte et accuse la société, accuse Dieu. C'est alors que vaincue, comme Brutus, elle se demande si la vertu n'est pas un vain mot. Que pouvait faire Camille? Les lois ont donné un tuteur aux enfants; mais à côté de ce tuteur elles ont mis un recours lorsqu'il trahit ses devoirs. On a bien donné à la femme un protecteur et un recours : le protecteur, c'est le mari, le recours, c'est la loi; mais la loi formule la trahison du mari; pourvu qu'elle n'habite pas le toit conjugal, elle peut marcher le front levé. Heureux ceux qui trouveront cela juste et respectable! heureux ceux qui n'ont pas vu souffrir!

Camille, brisée, foulée aux pieds, se sentit un moment le besoin de mourir. C'est la seule vengeance des femmes, la seule qui jette, sur celui qui tue, un peu de réflexions fâcheuses; on va alors jusqu'à dire :

— C'est un vilain homme, il a fait mourir sa femme de chagrin!

Camille pensa donc à mourir, elle y pensa avec désespoir, puis avec sang-froid. Alicia lui sauva la vie. Qu'on nous pardonne l'expression; mais il nous semble qu'on n'a jamais assez compté dans notre existence les paroles, les idées comme des événements; on ne tue pas toujours avec le fer et le poison, on ne sauve pas toujours en vous tirant des flammes ou de l'eau. La vie a des pensées où elle se noie, des espérances où elle reprend terre. Alicia arriva au moment où Camille manquait de force pour aborder à l'une des rives de sa position, pour accepter le silence résigné qu'elle avait adopté d'abord en elle-même, ou pour tenter la lutte que Camizard lui avait montrée possible. Alicia la surprit au moment où elle en était venue de la résolution de mourir à la manière dont elle l'exécuterait. En entrant dans la chambre de Camille, Alicia lui vit faire un geste d'impatience, comme si elle avait été maladroitement dérangée dans une occupation ordinaire. C'est une chose remarquable, comme la douleur et le désespoir, arrivés à leur extrême degré, reprennent l'aspect, les paroles, le ton de la vie commune.

— Je t'importune? dit Alicia.

— Non, dit Camille, je pensais à quelque chose...

— A quoi? demanda Alicia en l'observant.

— A rien... je ne sais... une bagatelle, je l'ai oublié.

— Tu me trompes, Camille, je viens de rencontrer Adèle, elle m'a dit ce qu'elle t'avait appris.

— Elle a bien fait, c'est une amie aussi; je ne lui en veux pas.

Puis elle se mit à regarder autour d'elle avec un air d'indifférence qui avait quelque chose de fou : des sons distraits et inarticulés lui vinrent à la voix, comme si son âme parlait malgré elle. Alicia la comprit.

— Camille, dit-elle, je ne te quitte pas. Puis elle reprit : Les misérables te feront mourir.

Ce dernier mot frappa trop juste à la préoccupation de Camille, pour ne pas la faire résonner : c'est la corde d'une harpe qui gémit lorsqu'un instrument étranger frappe le ton auquel elle est montée.

— Oh! dit Camille, je n'ai pas besoin d'eux pour cela.

Alicia s'épouvanta du ton froid et abandonné dont Camille parlait; elle voulut l'arracher à tout prix de la pensée qui la tuait, et elle lui répondit :

— Et ils ne demandent pas mieux.

Elle crut avoir réussi, car Camille souleva la tête, la regarda et demanda :

— Qui?

— Eh bien! eux, ceux qui rient de la douleur... Ils riraient de la mort.

— Ce sera en effet bien plaisant, dit Camille en retombant dans cette fixité de pensées qui paraissait dans ses yeux par la fixité du regard.

Alicia crut un moment qu'elle était venue trop tard, que le suicide était consommé; elle se jeta à genoux devant Camille pour la voir en face, car celle-ci avait la tête penchée sur sa poitrine et ne regardait plus Alicia. Leurs yeux se rencontrèrent alors. Alicia avait peur de parler. Camille n'avait rien à lui dire, rien à lui demander : c'était une pauvre femme comme elle. Nulle espérance ne sortait de cette mutuelle observation des yeux. Tout à coup Alicia se lève et sonne violemment.

— Que vas-tu faire?

— Je vais envoyer chercher madame de Brémont.

— Pourquoi? dit Camille en s'élançant vers elle.

— Je ne sais pas, répondit Alicia en éclatant en larmes; mais c'est ta marraine, c'est ta mère, puisque tu n'en as pas d'autre... c'est elle qui répond de toi au monde... il faut qu'elle soit ici, car je ne sais pas ce que tu as fait... je ne sais pas ce que tu veux faire... Camille! cria-t-elle en la pressant dans ses bras, en l'arrosant de ses larmes, je ne veux pas que tu meures... non, Camille, ma sœur... mon amie... non...

Et Alicia pleurait si cruellement qu'il se trouva qu'elle était plus désespérée que Camille; que celle-ci la crut plus malheureuse qu'elle-même, et que, sa forte nature se réveillant alors, elle s'oublia pour la consoler.

— Non, lui disait-elle en la calmant et essuyant ses larmes, non, je ne veux pas mourir... non, tu es folle.

Un domestique parut.

— Que veut madame?

Cette subite apparition coupa les sanglots et les larmes d'Alicia : c'était comme un verre d'eau glacée jetée au visage de quelqu'un qui a le hoquet. Cependant elle ne se remit pas assez vite pour répondre : ce fut Camille qui s'en chargea; elle prit la première phrase qui lui tomba sous la parole, comme on prend, pour chasser un animal importun, le premier objet qui se présente sous la main.

— Mademoiselle Vanini dînera ici, vous mettrez un couvert de plus.

Le domestique se retira, elles se retrouvèrent seules.

— Oh! lui dit Alicia, tu m'as épouvantée.

— Merci, merci, répondit Camille, tu as raison, j'ai été folle un moment; je ne puis te dire ce qui se passait en moi quand tu me parlais : j'étais morte, je me voyais là, sur ce lit, froide, pâle, glacée; je voyais la consternation de ceux qui entraient dans ma chambre, j'entendais leurs cris; je voyais Alphonse accourir... je le voyais me contempler, tuée par son indignité, et je cherchais sa pensée... Mais je t'avais oubliée, Alicia, je t'avais oubliée, ma sœur, je suis ingrate; je ne voyais personne pleurer autour de moi.

— Comment as-tu osé avoir cette affreuse pensée de mourir?

— Tu sais ce que m'a appris Adèle, et tu me le demandes! dit Camille.

— Et c'est à cause de l'ignoble plaisanterie de son amant?

— De son amant? reprit Camille.

— Oui, ce Farcy est son amant.

— Elle ne l'a pas fait taire! s'écria madame de Lubois.

— Un autre s'en est chargé, dit Alicia.

Camille n'osa pas demander si c'était son mari : elle eut peur d'apprendre que non; mais elle le sut malgré elle, car, après un moment de silence, Alicia lui dit :

— Est-ce que tu connais Maurice Lambert?

Camille devina qui l'avait protégée; mais, par un étrange sentiment de trouble au nom de cet homme, elle ne voulut pas entendre dire formellement que c'était lui, et répondit sur-le-champ :

— Non, tu sais bien où je l'ai rencontré. Mais, reprit-elle rapidement, j'ai vu ce matin madame de Brémont et ton tuteur, M. Camizard.

— Mon tuteur, dit Alicia étonnée; au fait, reprit-elle en souriant, c'est presque le *directeur civil* de ta marraine, elle lui confie tout. Et que t'a-t-il dit?

— Oh! ma marraine a été excellente, elle voulait s'interposer entre moi et Alphonse. Je l'en ai empêchée.

— Tu as bien fait, dit Alicia, ton mari l'aurait tournée contre toi.

— Contre moi?

— Oui... oui, contre toi : s'il ne l'a pas tenté, c'est qu'il n'en a pas trouvé l'occasion; mais il est capable d'y parvenir avec ses phrases passionnées et hypocrites; car il est plus hypocrite que tu ne crois. Mais enfin, maintenant que ce vertige de douleur est passé, que comptes-tu faire, Camille?

— Hélas! ma pauvre Alicia, dit madame de Lubois, tristement replacée en face de sa position, que veux-tu que je fasse? Je souffrirai, et j'attendrai que Dieu m'accorde de ne plus souffrir.

— Encore cette odieuse pensée, cette odieuse pensée de mourir? Camille, toi en qui je croyais du courage...

— Et à quoi me servirait-il, Alicia, si ce n'est à supporter patiemment ma douleur?

— Il faut qu'il te serve à la vaincre.

— Tu en parles bien facilement.

— Qui te l'a dit? reprit Alicia d'un ton profondément soucieux; qui t'a dit que moi, pauvre fille, sans parents, sans amis, comme toi, je n'aie pas eu à supporter de plus vifs chagrins que les tiens?

— Toi! tu me l'aurais dit, répliqua vivement Camille, tu serais venue à moi, si tu avais eu de ces chagrins qui tuent l'avenir.

— Non, répondit Alicia, je ne te les ai pas dits. Quand le premier et le plus épouvantable m'a frappée, tu ne pouvais pas être ma confidente : tu étais encore une jeune fille orpheline et dépendante; lorsque le plus douloureux m'a atteinte, tu ne pouvais me comprendre, tu étais une heureuse femme.

— Mais maintenant, tu me les diras! reprit Camille avec une amitié suppliante.

— Maintenant je ne le puis plus, un serment solennel m'interdit de te parler du premier. Je ne voudrais pas t'avouer l'autre, et cependant, reprit-elle avec une sorte d'enthousiasme, serment et honte, j'oublierais tout pour toi. Écoute, s'il te fallait l'aveu de mes secrets pour te sauver, pour te faire comprendre ce qu'une femme peut avoir de courage, je te ferais cet aveu : je ne serais pas humiliée devant toi. Pour te sauver de toi-même, Camille, je te confierais ce que je ne dirais pas à ma mère, si elle sortait de la tombe et me le demandait à genoux. Tu me regardes, Camille, tu te demandes quand et comment cette fille de vingt-cinq ans, que tu as vue toujours librement porter sa vie, a pu subir de ces malheurs qui tordent l'âme et la sèchent en sa fleur; tu ne te rappelles aucun jour de tristesse dans nos quinze ans d'amitié, et cependant j'ai bien pleuré seule, j'ai pleuré dans la nuit. O Camille! j'ai de l'orgueil aussi, moi : jamais je n'ai donné à mes ennemis la joie d'une de mes larmes. Et toi, à ta première douleur, toi, tu parles de mourir. Ah! c'est de la faiblesse, c'est une faiblesse indigne de toi.



Catherine Tochon. — Page 4.

Camille restait stupéfaite de ce langage d'Alicia. En ce moment, elle se trouvait petite devant cette femme qu'elle avait l'habitude de dominer. Elle en revenait à cette phrase d'étonnement incrédule qui lui était d'abord échappée.

— Toi aussi, Alicia, tu as souffert, souffert d'un abandon infâme peut-être?

— Oh! reprit Alicia, se laissant emporter à ses souvenirs propres, un abandon! qu'est cela? Tu as voulu mourir pour l'insulte d'un misérable qui t'a faite le sujet d'une plaisanterie. Pauvre Camille! tu ne sais pas à quel jeu plus horrible on peut jouer l'honneur et la vie d'une femme, plus que son honneur, Camille, plus que sa vie! Oh! si j'osais te dire ce que j'ai souffert! mais non, reprit-elle vivement et en essuyant quelques larmes, c'est toi qui es malheureuse, car tu es faible; c'est toi qu'il faut secourir, car tu t'abandonnes. Je te parle de moi, c'est à toi qu'il faut penser... Voyons, réponds-moi, que t'a dit ta marraine?

— Mais, répondit Camille, que l'agitation d'Alicia préoccupait, elle m'a dit beaucoup de choses que je pourrais résumer en un mot... elle m'a conseillé de prendre un parti.

— Et qu'entend-elle par là?

— Mais... de voir le monde, de chercher les plaisirs, et s'il faut te le dire, reprit-elle d'un air dédaigneux, de me distraire.

— Eh bien! elle a raison. Que ce soit dans le but de te distraire, comme elle entend ce mot, je ne te le conseillerais pas; mais que ce soit pour ne pas donner à celui qui t'insulte l'odieux triomphe de ta douleur; pour qu'il sente dans toute sa force qu'il est tombé si bas à tes yeux, qu'il est devenu impuissant à te faire du mal, pour l'accabler de ton indifférence, s'il le faut, de tes succès.

— Ah! dit Camille, veux-tu me faire jouer le sot rôle de coquette?

— Non, dit Alicia; mais je veux que tu prennes ta place de femme comme toutes devraient la prendre; que tu n'acceptes pas l'humiliation, parce qu'on te jette l'humiliation : que tu ne sois pas honteuse, parce que ton mari se déshonore. Crois-moi, Camille, si les femmes avaient davantage éprouvé combien il leur est facile de se passer de cette protection des hommes, qu'ils leur font payer si cher, elles ne demanderaient qu'à elles-mêmes l'appui qu'elles mendient d'un mari. Vois les quelques femmes qui ont osé tenter leur fortune : parmi les clientes de ton mari, vois cette riche fabricante d'étoffes...

— Madame L...? dit Camille.

— Eh bien, dit Alicia, elle possède d'immenses capitaux; elle a des milliers d'ouvriers, n'est-ce pas? cependant elle est rude et grossière, et les plus musqués élégants de la Bourse la reçoivent dans leurs salons. On lui donne pour amants trois ou quatre de ses plus beaux commis, et les maisons les plus prudes ne se ferment pas devant elle, et ce sont les hommes, ces rigoristes sans pitié contre la femme faible, qui les lui ouvrent. Pourquoi? Parce qu'elle s'est fait une vie indépendante, parce qu'elle a une force qu'on respecte, parce qu'elle tient rang d'homme dans la société. Oh! je te le répète, si les femmes employaient la moitié de leur persévérance et de leurs facultés à entreprendre les carrières qu'elles se ferment elles-mêmes par l'habitude qu'elles ont de s'en croire incapables, elles auraient bientôt obtenu cet affranchissement que les plus hardies demandent aux lois. Ce n'est pas ainsi qu'agissent les hommes : ils envahissent jusqu'aux arts et aux métiers futiles que leur frivolité semblait rendre indignes d'eux, bientôt il ne nous restera plus que la servitude du ménage. C'est notre faute, c'est...

Elle s'arrêta d'elle-même, et reprit doucement :

— Et ce sera aussi ta faute, Camille, si, traitée comme tu l'as été, tu ne t'affranchis pas, non des devoirs de l'honnêteté, mais de cet es-

clavage qui efface pour ainsi dire la femme de la société, le jour où son mari ne la compte plus pour quelque chose dans sa vie. C'est assez se faire le satellite d'un astre appelé mari, et qui croit nous plonger dans les ténèbres du monde parce qu'il nous retire sa lumière; n'empruntons notre éclat qu'à nous-mêmes, et il n'y a que nous qui le pourrons ternir.

— Ma bonne Alicia, dit Camille en souriant, tu parles en artiste qui a une gloire, en femme dont le nom lui est personnel, et qui lui a donné l'autorité du talent.

— Et celle de la vertu? reprit vivement Alicia. Ah! le monde serait trop détestable, s'il ne la reconnaissait pas. Camille, ose te montrer partout, seule, avec ta beauté admirable et ta conduite si irréprochable, et bientôt on se demandera quel est le mari de cette femme qui marche isolée; et lorsqu'on en sera arrivé à cette question, la réponse sera facile et victorieuse, la vérité s'en chargera. Mais si tu te renfermes dans la solitude, on t'y oubliera, et peut-être fera-t-on plus, on t'y calomniera. Tu n'as pas le droit de le permettre. Si j'étais législateur, je punirais l'homme volé qui n'accuse pas ses fripons: ce qu'on appelle pitié en ce cas est presque toujours la crainte d'une peine à prendre; c'est son repos qu'on paye de quelque argent, c'est le vice qu'on encourage. Camille, il faut suivre les conseils de ta marraine.

— J'y suis bien résolue, répondit Camille, qui avait pensivement écouté les paroles d'Alicia.

Et pourtant, en paraissant céder aux avis de ceux qui l'entouraient, Camille n'obéissait qu'à sa propre nature, qu'à cet orgueil personnel qui avait été si profondément blessé. Ce n'était pas pour ramener, par les regrets, son mari dans une voie honorable, comme l'avait dit Camizard, que Camille voulait rentrer dans le monde. Il eût fallu, pour que madame de Lubois cédât à un pareil motif, qu'elle eût éprouvé pour Alphonse une de ces passions extrêmes qui se sacrifient à l'idole qu'elles adorent, qui donneraient leur sang pour reteindre la pourpre tachée du manteau olympien dont elles la couvrent. Maintenant, nous pouvons le dire: Camille n'avait jamais aimé son mari dans le sens où nous entendons le mot aimer. Ce n'était pas non plus pour prendre sa place de femme forte dans la société, que madame de Lubois voulait y rentrer: Camille n'avait pas sa force dans la tête, son cœur seul était audacieux. D'ailleurs, elle ne s'était pas accoutumée, comme Alicia, à cette vie indépendante que celle-ci avait menée; elle n'avait pas vécu dans ce débat perpétuel des idées sociales qui avaient été l'étude et la nécessité d'Alicia; elle n'avait pas eu, comme elle, à voir son nom mis dans la discussion publique à côté de ceux des peintres les plus célèbres; elle ne tenait pas rang d'homme, selon l'expression d'Alicia, et ne se souciait pas de cet avantage. Logiquement, Camille comprenait les idées de son amie, parce qu'elle avait une lucidité d'esprit qui eût suivi dans leurs développements les plus hautes considérations du droit humain; mais ces considérations n'arrivaient pas à son cœur, elles lui répugnaient même. Camille avait une pudeur d'âme qui lui faisait peur de cette vie audacieusement offerte en vue du monde; elle était trop femme dans le sens habituel des mots pour se poser dans la société sur une ligne si tranchée. Toute vertu de femme comme toute beauté ne lui paraissait noble et pure que voilée. Elle ne comprenait pas qu'Alicia pût regarder sans rougir la nudité d'un modèle: elle n'avait pas cette préoccupation de l'art, qui, dans la nature physique, ne voit que des lignes, dans la nature morale, des principes.

Si donc elle n'eût eu que les raisons de Camizard et d'Alicia pour faire ce qu'ils lui conseillaient, assurément elle n'y eût pas consenti; mais, ainsi qu'elle avait écouté le conseiller d'État, de même elle avait écouté son amie avec un désir dans le cœur. Au fond de sa pensée, il y avait le dernier mot d'Alphonse, cette ironie impudente, ce mépris fatal dont il l'avait accablée, et c'est ce qu'elle ne voulait pas accepter, ce qu'elle voulait venger à tout prix.



Elle sentit un baiser s'appuyer sur ses épaules. — Page 17.

V. — MORALE.

A partir de ce jour, Camille commença, ou plutôt reprit les habitudes d'une femme de vingt-cinq ans, belle et dont la fortune lui donne accès dans ce que le monde a de plus élégant. Sa vie intérieure prit même une régularité de dissipation, un ordre de désordre qui la lui rendit plus supportable qu'elle ne l'avait pensé. Tous les jours, à deux heures, la voiture était prête pour le bois, ou, si le temps menaçait, pour quelques visites; tous les soirs, l'heure de la toilette revenait, marquée avec la même régularité que l'heure des repas, pour le bal, le concert ou le spectacle.

Aucune explication nouvelle n'avait eu lieu entre de Lubois et sa femme: ils se voyaient à table et y causaient du dehors sans affectation, sans ironie. De Lubois seul avait des moments passagers de sarcasme où il laissait apercevoir malgré lui que sa vanité ne s'arrangeait pas aussi bien que sa passion pour Césarine, de la liberté que Camille lui laissait si facilement. L'homme veut bien abandonner, mais il compte un peu sur les regrets qu'il inspirera. On dirait presque qu'il y a dans son cœur cette très-mauvaise pensée qui peut se résumer ainsi: que ce n'est pas la peine de mal faire pour ne pas faire de mal.

L'inutilité est la pire des humiliations. Alphonse la subissait quelquefois cruellement, en voyant le ton parfaitement naturel et aisé de Camille; et certes, si son amour-propre ne s'était rattrapé souvent à la supposition que tout cela était un rôle merveilleusement joué, il eût éclaté et peut-être interdit à sa femme cette conduite qui déjà produisait l'effet qu'Alicia avait prédit.

A force de voir et de rencontrer dans le monde et partout cette femme jeune, belle et seule, tous ceux qui la connaissaient demandaient qu'était devenu M. de Lubois; ceux qui ne la connaissaient pas s'informaient de ce qu'elle était, et la médisance rencontrait une trop bonne occasion d'être juste pour ne pas raconter les folies de Lubois. Toutefois, comme Camille fût ressortie trop intéressante de

ces récits, on lui gardait sa part de mauvais propos : — Elle semblait bien facile à consoler : quelques-uns disaient même qu'elle était ravie de ce qui était arrivé, attendu qu'elle y trouvait le droit de mener cette vie de frivolité et de plaisir dont elle avait été longtemps sevrée, et qui était pour elle le bonheur. Les amis mêmes de Camille prirent quelque chose de cette commode opinion sur son compte ; ils n'allèrent pas jusqu'à prouver qu'elle était heureuse de sa nouvelle vie, mais ils supposèrent qu'elle en était moins malheureuse. Madame de Brémont n'y vit pas autre chose qu'une distraction qui avait vaincu la douleur; Alicia, une occupation qui la faisait taire.

Comme tout le monde, ces deux femmes jugeaient Camille par elles-mêmes : madame de Brémont, parce que sans doute elle était sortie de ses fameuses positions critiques par ce moyen ; quant à Alicia, atteinte deux fois en sa vie de véritables malheurs, elle avait trouvé, dans l'étude de son art, une consolation si puissante, qu'elle imaginait que toute occupation devait avoir un semblable pouvoir. Elle n'avait pas calculé que cette contemplation de l'art où s'absorbe l'âme pour vivre dans un autre ordre d'idées que celui qui nous importune, dans d'autres temps que ceux qui nous pèsent, avec des êtres de sa propre création qui nous remplacent le monde dont on se retire, est un bienfait dont il faut remercier le ciel, et dont le privilége n'appartient à aucun autre effort de la volonté. Qu'importent le bal, le spectacle, le concert, la promenade, pour distraire un cœur de la pensée qui le ronge? Le bal et la promenade n'ont-ils pas des femmes heureuses, avec leurs maris qui vous disent à chaque pas : Pauvre femme abandonnée! Le spectacle et le concert n'ont-ils pas des cantatrices renommées dont la voix n'a qu'un mot pour une âme en torture : Il est avec ta rivale?

Ainsi, malgré les apparences, la douleur de Camille, son ressentiment, s'aigrissaient chaque jour davantage. Dans toute autre position, elle eût trouvé les mêmes excitants. Orpheline, il ne manquait pas autour d'elle de femmes protégées par leur famille qui, par cet appui seul, l'avertissaient de son isolement; pauvre, elle eût rencontré des femmes que la fortune eût vengées, si elles eussent été trahies comme elle. Le cœur des malheureux est si ingénieux à se torturer du bonheur des autres, qu'il trouve toujours à envier. Ce n'est qu'à ce qui lui manque qu'il regarde ; et s'il arrive, comme pour Camille, que le malheur souffert soit une de ces injustices qui font douter de Dieu et du devoir, on comprend combien le cœur peut s'exaspérer par cette application brûlante de toutes les joies qui l'entourent à la blessure ouverte qui le déchire.

Dans cette vie où les âmes passionnées s'engagent trop facilement, il y a des écueils qu'elles évitent d'abord avec une extrême précaution, et sur lesquels cependant la fatigue de la route finit par les entraîner. De tous ces écueils, le plus redoutable, c'est le bonheur du vice ; celui-là irrite, insulte et fait blasphémer. C'était un odieux spectacle pour madame de Lubois que l'impunité heureuse des désordres de madame Drancy. Bien souvent, pour tenter la justice du monde, l'idée de paraître avoir un amant avait surgi dans le cœur de Camille parmi les désespoirs auxquels elle se livrait dans la solitude. Cette idée de rage, pour ainsi dire, elle l'avait repoussée avec terreur dans les moments de réflexion. Ce n'est pas sans dessein que nous employons ce mot de terreur ; en effet, si ce n'eût été que sa vertu, son respect pour elle-même, qui eussent ramené madame de Lubois à des pensées plus conformes à toute sa vie, ce retour eût été plus calme ; et, tout en s'accusant d'avoir eu ces pensées, elle n'en aurait pas tremblé. Un sentiment vague et qu'elle n'osait approfondir lui disait que pour elle une pareille action ne serait pas un jeu, non par rapport au monde, mais par rapport à elle-même. Elle éprouvait une sorte de vide en soi qui se montrait à elle pour la première fois; elle croyait s'apercevoir qu'elle n'avait point encore aimé, et que la soif d'aimer la prendrait peut-être, si elle s'y exposait.

C'est alors qu'elle repoussait toute idée d'accueillir les hommages d'un homme; il n'en était aucun auquel elle appliquât cette crainte; Camille n'avait encore peur de personne que d'elle-même, mais elle en avait peur. Aussi, après ces réflexions, reprenait-elle avec plus de vivacité sa vie de bruit et de plaisir, car l'infortunée en était venue à avoir besoin de s'étourdir sur deux sentiments, sur ses regrets et sur ses désirs.

Les regards de deux personnes l'avaient suivie avec attention dans sa nouvelle vie, ceux du conseiller d'État et ceux d'Adèle Drancy. Le conseiller d'État l'avait jugée venue à ce point où une femme se compromet facilement; Adèle Drancy, à cet instant où une femme se console tout à fait. Ce fut à cette période de l'état du cœur de Camille et des observations de Camizard et de madame Drancy qu'arriva la scène suivante.

Camizard avait coutume de venir voir très-souvent madame de Lubois. Sans vouloir pénétrer l'intérêt qu'il y mettait, nous dirons qu'il avait presque mission pour ces visites. Madame de Brémont était partie pour son château, et l'avait, par suite de la procuration générale qu'il tenait d'elle pour la gestion de ses affaires, chargé de surveiller Camille. Dans les plans de la bonne dame, qui peut-être étaient ceux du conseiller d'État, une retraite à la campagne eût paru une désertion du champ de bataille. Or, au lieu d'emmener Camille, ce qui peut-être lui eût sauvé bien des douleurs, madame de Brémont la laissa à Paris, sans guide, sans amis ; car Alicia venait de partir pour l'Italie, où ses études de peintre l'appelaient depuis longtemps.

Très-souvent Camizard avait fait preuve vis-à-vis de Camille d'une rare complaisance pour ses caprices de jeune femme. Il était toujours prêt à l'accompagner au bois, en soirée, lorsqu'elle était seule, ce qui lui arrivait souvent à cette époque de l'année, au mois de juin, saison déserte pour les promenades poudreuses et grillées de Paris.

Peu à peu cette complaisance était devenue une sorte d'habitude, et déjà quelques remarques avaient été faites à ce sujet.

Un jour, Camille, demeurée chez elle pendant une de ces chaudes soirées où on laisse venir la nuit en contemplant l'air à travers une fenêtre ouverte, en jetant sa pensée sur tous les nuages qui passent, pour courir le vide avec eux, Camille vit entrer chez elle Adèle Drancy. Madame de Lubois s'était fatiguée à penser seule ; elle éprouvait cette lassitude de l'esprit lorsqu'il a longtemps discuté avec lui-même, et qu'il semble avoir besoin d'un interlocuteur qui, pour nous servir d'une expression de théâtre, lui donne la réplique. Ce fut donc avec moins de retenue qu'à l'ordinaire que Camille reçut Adèle ; et, après tous les propos oisifs qui sont le préambule de toute conversation, Adèle, assise à côté de Camille, finit par lui dire, d'un ton bien difficile à définir, d'un ton qui tient un peu de la fille et un peu de la femme dont l'amitié a le droit de tout oser :

— Je suis bien aise que tu ne sois pas sortie ce soir avec ton conseiller d'État.

— Mon conseiller d'État? reprit Camille d'un air presque fâché, mais en souriant.

— Ma foi, je crois qu'il t'appartient aussi complétement que possible : il est fou de toi.

— M. Camizard! dit Camille en riant cette fois de bon cœur; c'est toi qui es folle, je te jure qu'il ne se doute pas plus de sa passion que moi.

Adèle parut réfléchir ; puis elle reprit :

— Comment! il ne t'a pas fait le plus petit aveu?

— Il a trop d'esprit pour se donner un pareil ridicule.

— Toi qui as autant d'esprit que lui, tu t'en donnes un bien plus grand.

— Quel ridicule? reprit Camille.

— Mais celui d'écouter avec plaisir les hommages surannés de l'ancien séducteur de ta marraine.

— Le séducteur de ma marraine? dit Camille fort surprise.

— Et le tuteur indigne d'Alicia.

— Qu'entends-tu par là? demanda sérieusement Camille.

— Je n'entends rien de bien certain au sujet d'Alicia, quoique, dans le temps, la subite disparition d'une certaine cousine, et les égards tremblants de Camizard pour Alicia, permettent de croire qu'il y a eu quelque chose de grave entre eux ; mais, quant à ta marraine, c'est une histoire si vieille, qu'elle n'est plus vraie, quoiqu'elle ait été fort amusante dans son temps; il n'y a que toi qui ne la saches pas.

— C'est une plaisanterie, dit Camille. M. Camizard a quarante-cinq ans, ce me semble ; ma marraine en a soixante-cinq ; je ne vois guère à quelle époque ou à quel âge M. Camizard eût été ce qu'on appelle le séducteur de madame de Brémont.

— A l'âge où un jeune homme de vingt ans finit ses études par une femme de quarante.

— Madame de Brémont, dit gravement Camille, est une femme qui n'a jamais donné prise à la calomnie.

— Aussi se garde-t-on bien de la calomnier ; on raconte...

— Mais enfin que raconte-t-on?

— Madame de Brémont, dit Adèle en s'accoudant sur le bras de son fauteuil et en se penchant vers Camille qui l'écoutait d'un air réservé; madame de Brémont venait de rentrer de l'émigration; elle avait trente-huit ans très-sonnés, mais elle était encore belle. C'est l'ordinaire de toutes ces grandes femmes à traits caractérisés : elles ne sont jamais très-jeunes, mais elles ne deviennent pas aisément vieilles. Ta chère marraine aidait autant que possible à sa nature, et relevait sa jeunesse par toutes sortes de moyens cosmétiques et moraux. Les

premiers lui ont coûté beaucoup d'argent, les seconds lui ont valu l'aventure suivante. Tu sais aussi bien que moi qu'une femme reste jeune par ce qui l'entoure, autant que par elle-même; les amants rajeunissent mieux que le rouge. Or, madame de Brémont se rajeunissait autant qu'elle le pouvait, mais cependant avec ménagement pour sa figure et sa réputation; c'est une teinte rosée de carmin et de galanterie admirablement fondus dans des restes de beauté et de réputation de vertu. Camizard était auditeur à cette époque. Une des missions de cette belle jeunesse administrative que Bonaparte n'employait pas à la guerre était de lui conquérir le faubourg Saint-Germain, tandis que ses soldats lui conquéraient l'Europe. Le faubourg Saint-Germain et l'Europe étaient les deux grandes ambitions de Napoléon. Autant le grand homme se montrait sévère pour les aides de camp à épaulettes qui faisaient trop complétement les honneurs de la maison de leur général, autant il était indulgent pour ses aides de camp civils lorsqu'ils compromettaient quelque vertu aristocratique. Il y tenait d'autant plus, que les élégants du noble faubourg faisaient de terribles ravages dans les camps impériaux. Les femmes des sénateurs et des grands de l'empire avaient alors l'esprit de croire beaucoup plus à la noblesse de leurs amants qu'à celle de leurs maris, preuve qu'elles comprenaient très-bien l'aristocratie. Si aujourd'hui elles font l'étalage de celle de leurs époux, c'est parce qu'elles n'en ont point d'autre à espérer. Enfin c'était une lutte, un combat. Dans les rangs des auditeurs, Camizard était assez peu en honneur, car il était vierge de tout triomphe de cette espèce : dans l'armée d'outre-Seine, madame de Brémont avait été inaccessible à toute autre passion qu'à celles de ses alliés. Cette conquête était donc le but de beaucoup d'intrigues. Camizard la tenta. Ce fut en pleine séance de mauvais sujets qu'il annonça son entreprise; il fut défié et jura d'apporter des témoignages écrits de sa victoire. C'était le coup de maître du Cid, c'était sauter à pieds joints au sommet de l'échelle que d'autres gravissaient échelon à échelon. Pour y parvenir, Camizard prit le chemin que tout homme habile choisit pour arriver aux bonnes grâces d'une femme : il se fit les goûts et les passions qu'elle avait; elle était dévote, il alla à la messe; elle affectait un rigorisme de toilette complet, il se boutonna jusqu'au menton. Madame de Brémont avait vu Camizard dans le monde sans le regarder; à la messe elle le remarqua. Elle ne lui en témoigna rien, mais elle avertit le curé que c'était une conquête à faire, un homme à avoir dans le conseil de l'empereur. Le curé prit la balle au bond, et de la messe il fit passer Camizard à la confession. Il paraît que la confession fut une confidence, et le bon curé, tout alarmé, annonça à madame de Brémont qu'il ne fallait pas compter sur ce jeune homme : que ce n'était pas la foi, mais l'amour qui lui donnait cette ferveur si singulière. A ce mot, madame de Brémont rougit, et demanda le nom de la femme. Le malheureux ne l'avait pas voulu dire. La bonne dame sourit; elle se doutait un peu de la vérité, mais elle ne voulait pas que le confesseur en sût plus qu'il ne lui convenait : elle sut bon gré à Camizard de sa discrétion. Alors elle commença à ménager de son côté, tandis que Camizard poursuivait du sien. Cependant ce n'était pas impunément que Camizard se frottait à ce monde de prêtres et de nobles : l'espoir de l'accaparer lui avait valu des demi-confidences sur la puissance et les menées de ce parti, et, en homme de cette école politique, dont le chef a été prince de toutes les aristocraties, il garda son présent à l'empire, et mit son avenir sous la sauvegarde d'une restauration possible. Cette raison, et probablement quelques autres qui se découvriront un jour, donnèrent à l'entreprise de Camizard une tout autre issue que ses camarades n'en espéraient. Sommé par eux de dire ses progrès auprès de madame de Brémont, il déclara sur l'honneur que c'était une vertu inabordable. Un de ses amis, qui soupçonnait sa défection, lui dit assez brutalement qu'il faisait l'hypocrite; un duel s'ensuivit, et Camizard tua son meilleur ami pour la vertu de madame de Brémont.

— Je ne vois pas, dit Camille, comment cette histoire peut en faire douter.

— Personne n'en douta alors, dit Adèle, et personne n'en douterait encore aujourd'hui, sans une grossesse indiscrète qui nécessita une absence dont on n'a jamais bien su la résidence.

— Et qui t'a dit que cette grossesse fût véritable? Il n'y a personne autour de madame de Brémont qui doive laisser soupçonner l'existence d'un enfant non avoué.

— D'abord, fit Adèle, il est peut-être mort; et puis les Enfants-Trouvés ne sont pas payés par le peuple pour que les grandes dames n'en usent pas.

— C'est une horreur! répondit Camille ; et qui t'a conté cette belle histoire ?

— Un homme que tu ne connais pas, mais dont je t'ai parlé déjà, je crois, une fois; et, d'abord, c'est à propos de toi qu'il me l'a apprise.

— A propos de moi? reprit Camille.

— Oui, c'est en me parlant des assiduités de Camizard qu'il me disait: Si madame de Lubois connaissait l'homme qu'elle laisse pénétrer si facilement dans son intimité, elle s'en repentirait cruellement. Et, comme je m'étonnais de ce propos sur un homme généralement respecté, il m'a dit ce que je viens de t'apprendre.

— Et quel est ce monsieur, repartit Camille, qui prend un soin si délicat de ma réputation?

— Un drôle d'homme, en vérité, répondit Adèle : on ne sait si c'est un mauvais sujet ou un homme rangé; il vit avec tout le monde, connaît tout Paris...

— Son nom? demanda Camille d'un ton légèrement altéré.

— Je te le nommerais, que cela ne t'apprendrait rien; il s'appelle Maucice Lambert.

— Maurice Lambert! dit Camille à qui ce nom arriva encore cette fois comme celui d'une sorte de protecteur inconnu et invisible. Mais avant qu'elle eût eu le temps de prononcer une autre parole ou de faire une réflexion, Adèle continua :

— Mais, pour en revenir au point dont nous sommes parties, réponds-moi sincèrement, comme on se parle entre femmes, entre amies : Camizard ne t'a pas fait la moindre confidence?

— Aucune, répondit madame de Lubois assez sèchement, d'abord parce que je ne pense pas qu'il ait à m'en faire, ensuite parce qu'il doit savoir que je ne suis pas femme à les entendre.

Le ton glacé de Camille parut déconcerter Adèle; elle se tut un moment et reprit bientôt après en se penchant sur le dos de son fauteuil:

— Que veux-tu, ma chère? je te croyais tout à fait décidée.

— Décidée à quoi?

— Mais à ne plus t'inquiéter de ce que fait ton mari.

— Il me semble que je m'en inquiète fort peu.

— Oh! ma chère, tu ne m'en feras pas accroire sur ce chapitre. Ta conduite avec Camizard est une preuve que tu espères rappeler ton mari. Si tu avais sérieusement pris ton parti, ce ne serait pas avec un homme comme Camizard; il me semble que tu es assez jeune et assez belle pour n'en être pas réduite au *galant* Camizard. C'est tout simplement un épouvantail dont tu veux faire peur à ton infidèle; car je suis bien sûre qu'il n'y a rien de sérieux entre toi et le conseiller d'État; c'est une tentative pour exciter la jalousie de ton mari, et l'idée n'est pas absolument mauvaise. Mais que veux-tu faire d'un Camizard? Aussi Alphonse en rit comme un fou, et il a dit là-dessus un mot de notaire assez plaisant: il prétend que ta marraine te l'a donné en avancement d'hoirie.

Cette femme avait une adresse ou une nature fatale qui lui faisait presque toujours rencontrer juste l'endroit par où elle devait irriter Camille.

Ce n'était pas méchanceté, c'était abandon de sa propre dignité qui, la laissant sans ressentiment contre les propos dont elle pouvait être l'objet, l'empêchait de comprendre le mal qu'elle faisait aux autres. C'est aussi un des priviléges de la grossièreté poussée à l'excès, d'avoir la faculté de tout dire; elle vous saisit si brusquement à la gorge, qu'elle vous tient étranglé avant que vous ayez pu crier : Assez. C'est ce qui était aussi arrivé de la dernière phrase d'Adèle. Camille en avait été si stupéfaite, la pensée et la forme lui en avaient été si surprenantes, qu'elle avait écouté Adèle jusqu'au bout. D'ailleurs, le premier sentiment de dégoût qui avait saisi Camille avait été sur-le-champ remplacé par un vif mouvement d'indignation contre Alphonse, et ce mouvement fut si vif, qu'elle s'écria soudainement :

— Ah! j'aurais dû faire ce que j'avais résolu.

— Quoi?... dit Adèle.

— J'aurais dû m'enfermer chez moi, y rester seule, y souffrir seule.

— Pour que Camizard vînt t'y consoler secrètement? Ce serait bien pis.

— Ah! fit Camille vivement, en voilà assez sur ce M. Camizard.

— Comme tu voudras, mais c'est que j'ai beaucoup à t'en dire sur un autre.

— Quel autre?

— Ah çà! reprit Adèle en s'approchant et en baissant la voix, écoute-moi sans te fâcher, ceci est à la fois une plaisanterie et une chose sérieuse.

— Je t'écoute, répondit Camille.

— Avec ta manière de faire la belle, ma chère, avec ton grand air de duchesse, ta beauté souveraine, tes succès dans le monde, tu ne fais pas d'heureux, et tu fais une foule de malheureux.

— Ma chère amie, dit Camille en posant la main sur le genou d'Adèle, je ne veux ni me fâcher ni te dire quelque chose de pénible; restons-en là de notre conversation; il y a des confidences que tu peux vouloir me faire, mais que je ne veux pas entendre. Je suppose que tu me comprends.

— Soit, répondit Adèle d'un ton piqué, je te demande bien pardon de ce que je ne t'ai pas dit. Cependant tu me permettras de te faire observer que, quand on se donne la fausse réputation d'avoir un adorateur, il faut qu'il en vaille la peine.

— Et sans doute celui que tu avais à me proposer, dit Camille d'un ton sec, en vaut la peine?

— Il me semble, repartit Adèle assez aigrement, que mon frère Antoni vaut bien M. Camizard.

— Qui? demanda Camille dont ce nom désarma toute la colère, tant il portait de ridicule avec lui; qui? le sentimental Antoni?

— Eh, oui! dit Adèle en saisissant au vol le moment d'abandon de Camille, ce pauvre garçon est fou de toi.

— Tant pis pour lui, répondit Camille en reprenant son ton sec; je lui crois toutes sortes de mérites, mais je n'y suis pas sensible.

— Es-tu folle de croire que je te parle sérieusement de son amour? Non. Mais il m'en obsède, il en perd la raison. Ajoute à cela la belle passion dont Césarine s'est prise pour lui à partir du jour du bal de Derby, ce jour où il l'a conduite très-respectueusement jusqu'à sa porte, sans vouloir rien entendre à ses agaceries, et tu comprendras tout l'ennui qu'il me cause, d'autant que c'est un cerveau brûlé, capable d'une folie en règle.

— Quoi! dit Camille, cette Césarine, elle aime ton frère?... mais Alphonse?

— Eh bien! fit Adèle, qui se sentait le droit de tout dire puisqu'on l'interrogeait, du moment qu'il paye, on le trompe : c'est la règle. C'est une espèce de mari... parmi ces sortes de femmes, reprit-elle en s'apercevant de son propre laisser-aller. Oui; depuis le jour où Antoni a résisté, elle l'accable de lettres à propos de tout, elle s'est fait peindre dix fois chez mon mari et dans tous les costumes possibles, pour voir Antoni dans l'atelier. Cela coûtera plus de dix mille francs à M. de Lubois.

Les étonnements se succédaient dans l'esprit de Camille; elle n'en était déjà plus à l'amour d'Antoni : elle pensait à son refus d'être un des mille préférés de Césarine, à la passion subite de cette fille pour ce jeune homme L'idée de l'expliquer par une sorte de rivalité que Césarine voulait encore établir de ce côté, et l'idée de lui enlever cette adoration lui traversèrent l'esprit; mais elle l'en chassa rapidement. Peut-être allait-elle en finir pour jamais avec Antoni, et probablement elle allait signifier à Adèle de cesser ses confidences, lorsque l'idée d'enlever Antoni à Césarine se mêla tout à coup à une autre, et fit naître dans l'esprit de Camille un de ces bizarres projets qui nous surprennent comme des révélations du ciel, et qui se présentent à nous tout armés de leurs conséquences : c'était un plan de campagne complet qui venait de jaillir aux yeux de Camille. Elle s'arrêta comme un prudent général qui, sûr de l'habileté de ses manœuvres, n'en prend pas moins tous les renseignements nécessaires, et elle dit à Adèle :

— Ton frère est, dis-tu, un cerveau brûlé? — Une âme de feu.

— Oui, reprit Camille, un de ces *jeunes hommes* qui mènent les passions au rebours de la vie commune; un de ces héros qui prouvent l'amour comme d'autres la haine, un homme enfin capable de faire sérieusement la plus folle plaisanterie?

— Je ne sais trop ce que tu veux dire, répondit Adèle; mais il t'aime, et tu feras de lui tout... ce... que... tu... voudras.

Camille n'entendit pas la finesse de ces derniers mots adroitement détachés; car elle était revenue à la pensée de son projet, et il lui souriait beaucoup, car elle-même lui souriait déjà.

— Eh bien!... dit-elle, eh bien!... tu peux me présenter...

L'embarras de répondre si directement à la confidence d'Adèle, en agréant les visites de son frère, arrêta Camille, quelque besoin qu'elle eût de ce nouvel auxiliaire; mais le hasard lui sauva cet embarras : une voix qui parlait haut dans le salon la fit écouter.

— Entrez donc, jeune homme, disait Camizard, madame de Lubois vous permettra bien d'attendre votre sœur chez elle.

— Qu'est-ce donc? demanda Camille à Camizard qui entrait avec Antoni.

— C'est M. Leroux, dit Camizard (Antoni fit une mine singulière; il ne pouvait supporter qu'on l'appelât Leroux), c'est M. Leroux que j'ai rencontré devant votre porte, allant et venant avec la régularité d'une pendule; je l'ai abordé; il m'a dit qu'il attendait madame Drancy, et je n'ai pas voulu le laisser ainsi s'ennuyer lorsqu'il y avait ici deux belles dames à admirer.

— Je vous remercie tous deux, dit Camille d'un ton qui pouvait être très-poli ou très-sec, selon l'interprétation des auditeurs; vous, monsieur Camizard, de m'avoir amené monsieur; vous, monsieur Antoni, de votre discrétion à ne pas troubler les confidences de deux amies; mais on ne peut pas mieux arriver... Tout est dit.

— Oui, tout est dit, répéta Adèle avec une prodigieuse intention de finesse qui eût vivement choqué Camille, si la muette contemplation où était Antoni ne l'eût pas assurée qu'il n'y avait rien compris.

— Quelles étaient donc ces mystérieuses confidences? dit Camizard en prenant place avec une aisance qui, pour la première fois, parut à Camille être trop familière.

Ce qu'on peut faire de chemin dans l'intimité des habitudes d'une femme est prodigieux, lorsqu'elle est occupée ailleurs et qu'elle ne surveille pas suffisamment ce qui se passe à côté d'elle. Camille voulut juger jusqu'où Camizard croyait être arrivé; et jetant la conversation dans un de ces thèmes généraux où l'on peut tout demander et tout répondre sans avoir l'air de parler pour soi, elle dit :

— Le mot confidence mystérieuse est assez mal choisi pour notre entretien : nous parlions très-vaguement d'un sujet sur lequel Adèle et moi ne sommes pas d'accord.

— Puis-je vous offrir ma médiation? dit Camizard.

— Ah! fit Camille, vous êtes un homme trop sévère pour que je ne sache pas d'avance votre opinion, et puis il se mêle à tout cela une affaire de cœur, et je vous crois peu indulgent de ce côté; mais, ajouta-t-elle, voici M. Antoni : il est jeune et cependant grave; je serais curieuse de connaître son opinion à ce sujet.

— Hélas! madame, répondit le pâle jeune homme, je serais un mauvais juge; j'ai ôté ma raison de mes sentiments; au premier aspect le monde m'a paru si odieux, que j'en ai détourné ma vue pour la concentrer sur une espérance, et je puis dire que je ne le connais pas pour l'avoir trop bien jugé.

— Ceci devient difficile à comprendre, dit Camizard : on ne juge guère les choses que parce qu'on les connaît.

— Pourquoi? repartit Antoni. Croyez-vous qu'on ne puisse pas juger sur le seuil de la vie comme sur celui d'un mauvais lieu, que c'est un réceptacle de vices et de crimes? Et celui qui, au lieu de s'y engager et d'en étudier les odieux détails, s'est reculé en lui-même et s'est retiré dans la solitude de son âme, peut dire qu'il ne le connaît pas pour l'avoir trop bien jugé.

— Voilà qui est plus subtil que vrai, répliqua Camizard; car si on se recule de la porte d'un mauvais lieu, on ne se retire pas de la vie, si ce n'est par le suicide ou la retraite au désert; et, du moment qu'on y est, c'est qu'on n'a pas fait retraite. Avec votre système, je me serais fait trappiste, ou je me serais brûlé la cervelle.

— Vous avez raison, dit Antoni d'une voix émue; il faudrait faire cela si, à travers l'obscurité où l'on marche, on n'avait aperçu une étoile au ciel, un ange sur sa route, une espérance de bonheur à laquelle on voue les labeurs de sa vie dans le secret de son cœur, sans espérer de les lui faire accepter un jour.

Le mysticisme du langage d'Antoni et l'adresse de sa déclaration étourdirent Camille, qui avait pensé que c'était tout à fait un niais, comme peuvent être niais un notaire et un avoué; elle ne connaissait pas cette langue entortillée de mots sans précision, de pensées sans netteté, et dont usent volontiers les hommes et les femmes soi-disant passionnées, qui avec ces grandes phrases espèrent tromper les autres, et quelquefois se tromper eux-mêmes. Camille voulut rompre la conversation sur ce sujet, et reprit :

— Ainsi, ma chère Adèle, nous voilà entre deux hommes dont aucun ne peut nous dire si une femme est une espèce de paria, une sorte d'esclave, contre lequel tout outrage est permis, sans qu'elle ait le droit de représailles.

La question était trop clairement posée pour ne pas être comprise par les deux prétendants, et chacun crut devoir lui donner une solution à son profit.

— Madame, répondit Camizard, je crois peu aux grands mots de paria et d'esclave, je vous en demande bien pardon. La vie n'est pas un malheur pour la plus belle moitié du genre humain; sans cela, il y aurait rébellion. C'est aujourd'hui en morale, comme autrefois en politique, un despotisme tempéré par les mœurs. Certes, les devoirs d'une femme, à les prendre au pied de la lettre du Code, sont un esclavage; mais les lois ne sont pas en vigueur. Toute femme qui souffre d'un contrat qu'elle seule tient rigoureusement ne doit peut-être son malheur qu'à son rigorisme. Le monde comme l'Église a des

indulgences pour elle; seulement il faut les acheter par quelques concessions. Et quelles sont ces concessions? des précautions qui souvent sont les plus doux attraits de ce qu'on ose; c'est quelquefois le mystère, ce doux asile des saintes voluptés de l'âme, comme le boudoir est celui des plaisirs de l'amour: plus souvent c'est un prétexte banal d'intimité patente, quand le mystère semble trop gênant.

Il se tut, mais personne ne répondit: il était entré trop avant dans le vif de la question; il voulut s'en assurer.

— Quand on ne donne pas leurs noms aux choses, ajouta Camizard en souriant, il est difficile de se faire comprendre; mais vous seriez de mon avis, si je vous disais que l'une de ces concessions, la dernière, par exemple, entre pour beaucoup dans les succès des cousins et des frères des bonnes amies.

— Et quelquefois dans celui des tuteurs, dit Adèle qui prit pour elle et Antoni la dernière partie de la phrase du conseiller d'État, et qui voulut, comme dit Figaro, le payer en sa monnaie.

Si l'on n'avait été dans le sombre crépuscule d'une soirée avancée, on aurait vu rougir le front madré de Camizard.

Camille comprenait parfaitement Camizard; elle jugea trop bien qu'il la croyait arrivée à ce point où on démoralise les idées générales d'une femme afin d'en profiter personnellement, pour ne pas vouloir entendre jusqu'au bout la morale du conseiller d'État: elle feignit donc de ne pas avoir aperçu l'attaque directe d'Adèle et reprit:

— Vous avez raison, monsieur Camizard; et la vie, prise sous cet aspect, peut être, sinon heureuse, du moins supportable; mais j'avoue qu'il y faut une dextérité qu'il est difficile de posséder du premier coup, une perpétuelle attention qui doit décourager bien des femmes et les porter à prendre un parti plus décisif.

— Et bien plus compromettant, dit Camizard. Mais en vérité, madame, celles qui s'effrayent devraient prendre courage en voyant combien celles qui n'ont rien de leur esprit s'en tirent aisément.

Ceci était à l'adresse de madame Drancy; elle se réserva d'en tirer satisfaction. Camizard continua:

— Entre nous soit dit, et nous pouvons tout dire, puisque nous parlons sur des généralités, le mariage est, grâce à nos mœurs, une chaîne fort élastique; on peut la tendre, chacun de son côté, à une bien vaste liberté; l'essentiel, c'est de ne pas la rompre. Elle a même cela de merveilleux, qu'après avoir été ainsi tendue, elle se resserre et redevient étroite comme si on avait toujours marché côte à côte. Que de vieux époux que l'âge a confinés au coin du même feu en sont la preuve! Combien, se retrouvant ainsi dans la vieillesse, se félicitent de s'être montrés indulgents à une autre époque! Tout cela semble impossible aux âmes nobles, et cela est pourtant ainsi. Je n'y ai pas cru, et je ne voudrais y faire croire personne; mais l'expérience est un maître qui vous enseigne la vérité quoi qu'on en ait.

— Je vous comprends, dit Camille; tout cela dépend beaucoup du choix qu'on fait. Un prétexte d'intimité pour tout le monde et la certitude d'une discrétion à toute épreuve, et...

Elle s'arrêta.

Elle ouvrait l'oreille et se mêlait à une conversation qui la révoltait; mais elle avait une expérience à faire, et, comme un opérateur curieux, elle se résignait à mettre les doigts dans la boue au fond de laquelle elle voulait voir. Antoni lui vint en aide, en fournissant à Camizard un antagoniste qui le poussa, par la vivacité de la discussion, à mettre à nu toute sa pensée. Il prit au vol la phrase de madame de Lubois, et s'écria:

— Et tout cela n'est que vice et infamie! c'est ce monde et ses contrats honteux dont je vous disais qu'il faut détourner la vue. Qu'ils conviennent à ces cœurs corrompus qui calculent l'amour comme un trafic de Bourse, pour n'y jouer que le superflu de leur considération et s'en garder le nécessaire avec le plaisir pour bénéfice, je le comprends. Mais, monsieur, pour ces âmes privilégiées ou plutôt maudites, qui ne tiennent aucun compte de ces odieuses transactions et les méprisent, qui ont soif d'un amour exclusif, ce n'est qu'un malheur de plus que vous leur proposez; à celles-là, il faut une âme de leur trempe, une âme qui leur dise: Tu souffres et je souffre; unissons nos douleurs dans le mystère profond d'un amour inconnu. Il faut que la femme puisse dire à l'homme à qui elle confie sa vie: Le jour où l'on saura que nous sommes coupables, nous mourrons; et il faut qu'il accepte et qu'ils tiennent parole.

Antoni avait assez bien commencé, mais la conclusion de son amour sentait trop le cinquième acte d'un drame fameux, pour ne pas avoir montré le bout de l'oreille de ce rôle, appris au théâtre et récité dans le monde.

— Pardieu, dit Camizard, voilà un beau dénoûment, d'autant mieux choisi, qu'il est immanquable. Pensez-vous qu'un amour demeure longtemps inconnu dans le monde, lorsqu'il existe? On est déjà bien heureux qu'il ne soit pas soupçonné avant d'exister.

— Alors, répliqua Antoni avec le dédain qu'on éprouve pour un homme qu'on va battre, à quoi servent ces prétextes, ces concessions, ces petits et hypocrites mensonges dont vous parliez comme du voile impénétrable de toute passion?

— A quoi ils servent, monsieur? repartit Camizard avec impatience; eh! mon Dieu, à la chose la plus vulgaire, à faire comme tout le monde, à signer, pour ainsi dire, sa vie d'une formule reçue, comme on finit ses lettres par des mots que personne n'écrit pour y faire croire et auxquels personne ne croit, mais qu'on ne peut cependant omettre sans manquer à toutes les convenances. Je ne dis pas qu'on ait foi aux simulacres de vertu dont on couvre sa conduite, mais le monde les exige. Vous, monsieur, vous écrivez à l'homme que vous méprisez: « Je suis votre serviteur, » et cela veut dire pour lui ce que cela signifie pour vous. Eh bien! on vous demande de cacher sous les mêmes termes de convention les sentiments de votre vie, et pour cela on vous accorde d'avoir l'air de les ignorer; il me semble que l'échange en vaut la peine.

— Oui, vraiment, dit Camille qui en avait assez de ces fins aperçus du monde, et qui voulait frapper un grand coup, je vous crois tous deux; mais je m'imagine que ce serait avoir tous les bonheurs ensemble, que de rencontrer un cœur d'un amour absolu, comme ceux dont parle M. Antoni, et d'obtenir de cet amour de se plier à ces convenances qui le révoltent. Je me rappelle que c'est vous qui me l'avez dit, monsieur Camizard: l'effort le plus difficile pour un noble cœur est de faire comme le vulgaire. J'avoue que je ne trouverais aucun mérite, et je me mets en scène par simple supposition, je ne trouverais aucun mérite à obtenir d'un homme rompu et presque usé aux servilités de la vie tous ces petits ménagements si nécessaires à l'honneur d'une femme; mais ils me deviendraient bien chers, si je les savais gardés par une âme pour qui ils seraient un sacrifice de toutes les heures.

Camille était une femme trop franche et trop haute pour n'avoir pas été plus que gauche dans la leçon qu'elle voulait donner à Camizard et dans l'appât qu'elle voulait jeter à Antoni; le dédain était aussi manifeste d'un côté, que l'encouragement de l'autre.

Camizard, pris à son propre piége et blessé cruellement de la dédaigneuse épigramme de Camille, trouva qu'elle avait de beaucoup dépassé le point de démoralisation où il croyait l'avoir amenée, il jugea qu'Adèle avait travaillé souterrainement à ce résultat, et se proposa d'en tirer parti. Quant à Antoni, Camille lui parut un de ces anges tombés, qui se relèvent plus purs; et, appliquant à Camille un des vers dramatiques et inédits d'un poëme de son école, il s'imagina que l'amour allait la lui donner,.. *et refaire à son âme une virginité.*

La seule madame Drancy douta de la sincérité des paroles de Camille; mais comme elles répondaient à ses projets, et que ce n'est point l'ordinaire de l'esprit de repousser une espérance même quand elle se présente de travers, Adèle la redressa en l'expliquant par un mouvement de vengeance qui, bien dirigé, pourrait avoir l'efficacité de l'amour.

Camille demeura donc seule dans le secret de sa pensée, et ce fut dans cette disposition de chacun, que ces quatre personnes se séparèrent: Antoni ivre d'amour; M. Camizard avec un désir encore plus ardent d'arriver, désir qui ne répugnait plus à se servir de moyens ouvertement haineux pour réussir; madame Drancy incertaine, mais espérant; Camille avec un nouveau plan de conduite bien arrêté.

VI. — A QUOI SERT UN AMANT.

Au bout d'un mois, il n'était question, dans les médisances des salons et des foyers de théâtre où Césarine avait emporté à sa suite le nom de Camille, que de la passion d'Antoni pour madame de Lubois. La manière dont elle l'accueillait donna un moment créance à certains bruits de succès qui toutefois ne dépassèrent pas alors ces cercles de mauvaises mœurs, pour qui trois visites consécutives d'un homme à une femme sont une preuve irrévocable de la défaite de celle-ci. Dans le premier mouvement de sa colère, Camizard avait été sur le point de défendre madame de Lubois de manière à la compromettre à jamais. Admirable perfidie des femmes, que le conseiller d'État avait apprise probablement dans leur commerce assidu! Mais, par des raisons de profonde corruption, il se départit de ce système. Au troisième jour, il devina que l'accueil de Camille à Antoni était un jeu; et, n'abandonnant point l'espérance d'atteindre le but qu'il s'était proposé, il

ne voulut pas faner du moindre souffle de calomnie la belle réputation de vertu qu'il avait le projet de flétrir pour son propre compte. C'était moralement la surveillance de ces impudiques libertins qui défendent par des soins protecteurs l'innocence d'une belle enfant qu'ils se gardent le plaisir raffiné de démoraliser à un âge convenable.

Quant à Adèle, elle voulait trop de *bien* à Camille pour n'être pas crue sur son compte, et son désespoir de la résistance de madame de Lubois défendait celle-ci mieux que toutes les protestations d'Antoni.

En butte aux questions de ses amis, à celles de Césarine, celui-ci avait toujours répondu par une admiration sincère, mais amplifiée de grands mots, pour la vertu de Camille. Les hommes d'esprit ne doutaient pas un moment qu'il ne dît vrai, tant Antoni leur semblait ridicule ; les femmes de sens n'étaient pas bien sûres qu'il ne fût que discret, tant il leur paraissait beau. Les premiers moments de l'assiduité d'Antoni avaient donné quelque espérance à Camille, car de Lubois en avait paru sérieusement alarmé; mais il avait habilement sondé Antoni, et celui-ci l'avait rassuré, sans s'en douter, par la partie ridicule de sa passion. Alphonse savait à sa femme un tact d'esprit qui ne lui ferait jamais accepter sérieusement un hommage aux longs cheveux pendants, et qui procédait par élégies en stances ayant pour titre *Amour à elle*. Il mit donc habilement Antoni sur le rang de Camizard; il le rangea parmi les essais maladroits tentés sur sa jalousie, et en fit à Camille un nouveau petit ridicule qu'il propagea heureusement dans l'intérêt de sa vanité d'homme et de mari.

Camizard ne fut point sans en avertir Camille; mais celle-ci n'en tint compte, car l'espoir d'exciter la jalousie de de Lubois n'entrait qu'en seconde ligne dans le profit qu'elle comptait tirer de la passion d'Antoni. D'ailleurs, elle savait qu'Alphonse n'était devenu indifférent que par la certitude où il était de l'impossibilité d'un pareil amant; en conséquence, le dédain persévérant de son mari, sa façon de tourner tout ce qu'elle faisait contre elle, rendirent son projet plus précieux à Camille, et elle pensa enfin à le mettre à exécution.

C'eût été une curieuse succession de scènes à observer que celles qui se passaient entre Antoni et Camille. D'un côté, cette passion plutôt rêvée que sentie, et qui, par cela même, exagérait l'expression de son dévoûment; d'un autre côté, cette acceptation si formelle de l'amour d'Antoni en face du monde, et si retenue dans l'intimité, que lui-même s'en serait étonné, si sa poétique en fait de passion n'avait pas trouvé naturel précisément ce qui ne l'était pas du tout.

C'est en le maintenant dans ce travers d'esprit, que Camille put arriver à lui faire la proposition suivante. N'oublions pas qu'Antoni n'avait que vingt ans, et qu'à cet âge on vit de bonne foi dans la vie et surtout dans les rêves qu'on en fait.

On était déjà arrivé au milieu de juillet 1830; madame de Lubois était avec Antoni dans sa calèche; ses chevaux l'emportaient rapidement vers le bois; la journée avait été brûlante, et le soir n'était supportable que par l'absence seule du soleil; l'air était chaud et absorbant, et, depuis dix minutes, la voiture roulait sur les bas-côtés poudreux des Champs-Elysées sans que madame de Lubois et Antoni eussent échangé une parole.

Il y a de ces heures indicibles de bonheur où le silence est une ivresse et dont le charme une fois épuisé ne se retrouve jamais; bonheur préférable aux délices mêmes et aux émotions ignorantes d'un premier amour, bonheur qui n'appartient qu'à celui qui se comprend et s'apprécie lui-même. Ces heures, ce sont celles où, lorsque toute la vie d'une femme vous a dit qu'elle vous aime, on la sent calme et délivrée des inquiétudes douloureuses qui ont longtemps pesé sur elle; ce sont les heures où, dominée par l'amour, bercée par l'oubli du passé et par l'espérance qui vole devant l'âme, on voit son cœur se gonfler de joie, et ses yeux de larmes, où la parole est prête pour le dernier aveu. Oh! qu'à de pareils moments il est doux de courir à son côté, sur des roues qui vous emportent et font passer autour de vous tous les objets! vaines images du monde dont on semble se dégager sans cesse et qui vous laissent seuls ensemble. Quel charme alors de poser ses yeux sur ces regards vaguement jetés en avant, sur ces lèvres à demi ouvertes, qui sourient et frémissent en aspirant en longs soupirs l'air tiède dont cette femme inonde sa poitrine; quelle sereine volupté, de tenir pressé contre le nôtre son corps qu'elle oublie; de se la rappeler si craintive et de la sentir si confiante; de se souvenir de l'effroi qu'elle a eu de son amour, et de voir la joie qu'elle en éprouve, et de se dire, rien qu'avec le cœur : Cette femme est à moi!... Oh! si ces extases du ciel ne descendaient sur les hommes que comme des éclairs, c'est ainsi qu'il faudrait vivre avant d'avoir inscrit au front de sa divinité : Tu n'es qu'une femme. Ou bien, si l'on pouvait prévoir qu'un jour viendra où l'on recommencera une pareille course avec une place entre soi, où s'assiéra l'ennui, c'est ainsi qu'il faudrait mourir.

Ce n'est point pour dire ce qu'éprouvaient Antoni et Camille que nous avons essayé de peindre dans de vaines paroles la souveraine joie d'un tel moment : c'est qu'à les voir tous deux si jeunes, si beaux, si silencieux, entraînés avec une rapidité dont ils ne paraissaient pas s'apercevoir, on eût pu croire qu'ils s'enivraient ainsi d'eux-mêmes. Mais il n'en était rien : Camille méditait son projet; Antoni se créait un avenir à sa guise: ni l'un ni l'autre n'étaient à l'aise dans le présent. Camille était sortie ce soir-là avec la résolution de s'expliquer avec Antoni : celui-ci lui en fournit le moyen.

Ce n'est pas impunément qu'on habitue son cœur à l'image d'une femme; et, quoiqu'on se trompe souvent sur la force véritable de la passion qu'elle vous inspire, on ne s'accoutume pas moins à la voir comme le but de ses désirs. Il est impossible que ces désirs demeurent longtemps calmes, lorsqu'on a, comme Antoni, relégué sa passion dans un rêve d'amour frénétique. Amour singulier qui dédaigne les longs combats, les chastes retenues du cœur, et veut que l'âme, pour être grande au sens de cette nouvelle poétique, procède comme la féroce lubricité des courtisanes et crie à une autre âme : — Tu me veux... me voilà. — Mais, pour en rester dans ces termes décidés de la passion moderne, il faut ne plus avoir vingt ans : il faut ne pas sentir tout son cœur bouleversé à l'approche de la femme qu'on aime, et en même temps timide et à genoux devant elle. Le pauvre Antoni en était là. Cette femme assise à ses côtés, qui lui donnait tant de droits apparents et dont il n'eût pas osé toucher le gant, lui devenait femme malgré lui. Son front pur et empreint de pensées, ses yeux à demi clos par la méditation, cette bouche vermeille entr'ouverte sur ces dents qui scintillaient d'un émail humide, ce corps souple affaissé dans le pli de la voiture; cette élégance de tout son être, qui se trahissait sous la mousseline vaporeuse dont elle était voilée, toute cette femme enfin le troublait au delà du cœur, et il la regardait avec un sentiment de désir et de crainte plus fort que lui, lorsque Camille s'aperçut de son attention. Quelle femme si pure ne voit l'émotion qu'elle inspire? Celles sur qui cette émotion peut réagir baissent les yeux et se couvrent de leur paupière comme d'un bouclier. Mais Camille soutint le regard d'Antoni sans le redouter, et lui dit gravement :

— A quoi pensez-vous ?

— Je pense, répondit Antoni, qu'il y a des gens qui, me voyant ainsi près de vous, me croient bien heureux.

— Comment l'entendez-vous ? lui dit Camille.

— Je n'oserais vous dire, reprit Antoni, comment l'entendent les plus timides, et il peut s'en trouver dont la parole serait si hardie, que vous rougiriez de l'écouter.

Il y avait un sincère mouvement d'amour dans ces paroles d'Antoni, et elles touchèrent Camille : il lui vint un remords de se jouer de la passion de ce jeune homme; mais ce remords ne dura que l'instant où Antoni avait cessé d'être ridicule parce qu'il avait été naturel. Il renfourcha tout aussitôt ses grandes phrases et rendit à Camille son impitoyable indifférence. En France, la seule chose qu'on ne puisse pas être impunément, c'est être ridicule. Le génie et l'argent, ces deux grands priviléges d'avoir tous les vices, n'ont pas même pu le supporter. Antoni redevint ridicule; il trouva une phrase à poésie pour dire ce que son instinct d'homme amoureux lui avait inspiré de taire, et il continua :

— Ils disent peut-être entre eux : Celui-là a élevé ses regards jusqu'à cet ange et lui a demandé le ciel, et l'ange, à son tour, a baissé ses regards vers lui et le lui a envoyé.

Il y en avait assez de cette phrase pour calmer les scrupules de Camille; Antoni était en verve, il ajouta :

— D'autres peut-être, crédules en apparence des choses qui frappent les yeux, disent : Voilà celui pour qui il n'y a plus de mystère dans cette femme, celui qui la sait du cœur et des yeux : et ils se trompent, madame, et je suis triste, car je suis seul dans notre existence.

Ceci était passablement clair pour Camille, et nous demandons la permission de ne pas le traduire littéralement à nos lecteurs; mais madame de Lubois était toujours embarrassée dans la filandrerie des mots d'Antoni. Cependant il était temps pour Camille de faire de cette passion ce qu'elle voulait en faire; elle se décida donc à arriver à son but, et, comme elle désespérait de ramener Antoni à l'expression vulgaire du caprice qu'elle voulait lui imposer, elle prit le parti de le suivre dans les regions *pathogiaques* où il tenait son langage.

— Vous avez raison, lui dit-elle, et l'indifférence que je mets à supporter ces propos vous est une preuve que je me suis dégagée des

chaînes pesantes que ce monde impose aux âmes véritablement nobles. Mais, monsieur, vous-même y tenez peut-être plus que vous ne pensez.

— Moi, madame, reprit Antoni, je n'en ai jamais subi aucune.

— C'est peut-être pour cela, c'est parce que vous n'avez pas eu à les rompre que vous les croyez légères. Vous m'aimez, monsieur?

Antoni tressaillit; il n'avait pas encore prononcé ce grand mot qu'il gardait pour un jour d'explosion et dont la ressource lui était si froidement ravie. Camille continua :

— Vous m'aimez, et moi, sais-je, pour y répondre, quel est votre amour?

— Oh ! reprit Antoni, c'est l'amour du solitaire pour la vision céleste qui descend dans son désert.

— Non, reprit Camille, c'est l'amour aveugle de tout cœur qui commence la vie, pour la première femme à laquelle il trouve quelque ressemblance avec l'être qu'il a rêvé. Mais, monsieur, demain peut-être tuera votre illusion et... la mienne... avec la vôtre.

La répugnance que Camille éprouva à prononcer ces derniers mots, le rouge que leur fausseté fit monter à son visage, se traduisirent pour Antoni en craintive retenue et en sainte pudeur. Camille poursuivit :

— Oui, monsieur, l'avenir peut vous désenchanter le présent, en vous montrant que vous vous êtes trompé.

— Madame !

— Écoutez, monsieur, reprit vivement Camille qui, arrivée au fatal aveu qu'elle avait à faire, voulut s'en débarrasser sur-le-champ ; écoutez : l'avenir peut vous jeter aux séductions d'une femme dont l'adroite coquetterie vous fasse honte de cet amour pur que vous avez pour moi. Eh bien ! comprenez-moi, sans qu'il me faille prononcer un nom indigne d'être dit entre nous... comprenez-moi; je veux que vous ayez posé vos lèvres au bord de cette coupe qu'on dit si enivrante; et si, après avoir goûté ce breuvage, vous revenez à moi encore pur et calme, alors...

Elle s'arrêta, parce qu'elle n'avait plus rien à dire qu'elle voulût dire ; mais, s'emparant de l'étonnement profond qui se peignait dans les yeux d'Antoni, elle reprit :

— Vous ne m'avez point comprise ?

— Je ne sais, madame, si j'en dois croire ce que vos paroles semblent renfermer; mais ce qu'elles demandent...

— N'est pas l'ordinaire des femmes vulgaires, dit aussitôt Camille ; elles craignent une rivalité et défendent qu'on l'affronte ; moi, monsieur, je veux que vous la rendiez complète; je veux que vous mesuriez ce qu'il peut y avoir de charme et d'amour dans les bras de cette femme ; j'en veux la preuve... ou je ne croirai rien de cet amour si pur que vous m'offrez; alors seulement je saurai ce qu'a de force ce cœur qui est descendu dans l'abîme et qui est remonté pur; alors, je ne craindrai plus cet avenir qui m'effraye ; car, comme je vous l'ai dit, il sera devenu le passé.

Malgré tout l'alambiquage des phrases de Camille, sa proposition n'en était pas moins si extravagante, qu'elle confondit Antoni luimême. Une femme qui demande en preuve d'amour qu'on se fasse l'amant d'une autre n'est pas une idée de tout le monde. Un plus adroit qu'Antoni eût démêlé, sinon le vrai sens, du moins une raison plausible à ce caprice. Il était d'assez forte portée dans la position de toute femme de pouvoir dire à sa rivale : J'ai ordonné à l'homme qui m'aime de vous avoir ; il vous a eue, parce que tout le monde le peut, il vous a laissée parce qu'il avait hâte de se débarrasser de la pénitence qui lui était infligée. Entre femmes de rang égal, c'eût été un droit d'impertinence admirable pour qui l'aurait su conquérir; mais de Camille à Césarine, rien ne pouvait exister de semblable. Ce n'était pas à une pareille créature que madame de Lubois prétendait faire honte, ce ne devait donc être qu'à son mari. Un Camizard l'eût deviné. Antoni, tout en ne saisissant pas le but vrai de ce qu'on lui demandait, n'avait pas non plus foi à ce but apparent d'épreuves amoureuses; cependant, sa manie de voir le bizarre et l'excessif comme la vraie nature d'une *passion d'homme* le persuada mieux que Camille elle-même n'eût pu faire. Ce fut donc après un long silence qu'il répondit à madame de Lubois :

— Camille, je ne sais si vous êtes un ange ou un démon : n'importe ! vous m'avez dit : Voilà où il faut que tu ailles ; j'irai. Le ciel ou l'enfer connaissent seuls le secret du cœur des femmes : n'importe ! pour vous, je flétrirai le repos éternel d'un ange dans ce monde; pour vous, je goûterai les baisers impurs pendus en étalage aux lèvres d'une courtisane : vous n'oublierez pas que c'est vous qui l'avez voulu.

— Mais, dit Camille, j'en veux la preuve.

— Je vous la donnerai, madame, reprit Antoni sérieusement, et alors...

C'était là la question, et c'était là que commençait l'improbité du marché de Camille ; car elle ne voulait rien rendre en retour de ce qu'elle exigeait. Elle esquiva une première fois en reprenant :

— Ce que je veux encore, c'est un mystère absolu.

Elle craignait que de plus avisés n'éclairassent Antoni, et qu'une indiscrétion qui pouvait arriver jusqu'à Césarine ne fît encore tourner cette ruse contre elle-même.

— Je me tairai, madame ; mais quand j'aurai obéi, serai-je encore à vos yeux digne de vous dire : A vous, Camille, ma vie, mon âme, ma vie... à vous !

— Alors, monsieur, dit Camille, je vous répondrai.

Nous ne prétendons pas excuser la mauvaise foi de Camille, quoique ce soit un être de notre prédilection. Et, s'il fallait être juste, nous devrions reconnaître qu'en cette circonstance, Antoni était le plus honnête des deux dans la véritable acception du mot.

Le bon jeune homme ne douta pas que la réponse promise par Camille ne fût telle qu'il la rêvait. Quand on demande à un homme une preuve d'amour quelle qu'elle soit, et qu'il la donne, son droit est d'espérer une récompense, et Antoni se crut assuré de celle que devait mériter un dévouement aussi prodigieux que le sien. Il faut le dire pour excuser Antoni; il était, dans la vie réelle, le produit de cette vie fantastique écrite dans la poésie moderne. Ce n'était pas un caractère de sa nature, que celui qu'il s'était fait; il l'avait trouvé séduisant dans les livres et les drames en vogue, et le jouait sincèrement comme le meilleur qu'on pût prendre. Antoni se fût peut-être habillé en berger du temps des succès d'*Estelle et Némorin;* probablement aussi, il eût été fort prétentieux à la corruption, s'il avait été de l'époque des *Liaisons dangereuses* et de *Faublas*, et il eût fait des cantates à Cincinnatus, lorsque le Romain trônait, les jambes nues, sur le théâtre, et le tout nu sur les toiles de l'empire. Que si l'on nous conteste la vérité de cette influence, nous aurions en preuve mille faits vrais à fournir, et la plus triste serait peut-être cette manie de suicide qui a pris naissance dans la dramaturgie des pièces et des romans actuels.

VII. — RÉVOLUTION.

C'est ainsi que se passait la vie de Camille, tout enfermée dans un intérêt domestique si excessif, qu'on l'eût beaucoup étonnée si on lui eût dit que des événements auxquels elle se croyait tout à fait étrangère allaient bientôt donner une nouvelle direction à sa douleur.

La sottise des bourgeois en France est de se prendre pour sages lorsqu'ils ne se mêlent pas des affaires publiques, et l'argument le plus irrésistible qu'ils opposent aux hommes qui s'en préoccupent est de demander : Qu'est-ce que cela vous fait? Les femmes ont surtout la prétention de se soustraire à la politique. Celles qui permettent qu'on substitue dans leurs salons une conversation grave au galantisme et à la médisance des petits propos sont en général tournées en ridicule par celles qui préfèrent échanger entre elles des adresses de marchandes de modes et de couturières, ou parler de la littérature du Gymnase et de la musique de l'Opéra-Comique. Elles ne peuvent comprendre que leur existence, et jusqu'à leurs frivoles passions, aient intérêt à l'ordre social et politique. Pourvu qu'on maintienne la sécurité du bal et la liberté de la toilette, elles n'en exigent pas davantage. Quelques-unes même se rappellent sans désespoir combien les Prussiens étaient meilleurs valseurs que les Français ; et les invasions de 1814 et 1815 ne leur furent vraiment désagréables que parce que le bois de Boulogne en souffrit.

Ce n'est point de l'amertume injuste contre les femmes, c'est la vérité fâcheuse à reconnaître, fâcheuse à dire. Cette disposition de leurs habitudes a même cela de remarquable, qu'elle les pousse à agiter plus bruyamment leur vie insoucieuse au chant des orchestres, à mesure qu'il sort de la foule populaire un grondement sourd qui promet quelque tempête. Jamais plus de fêtes ne semblèrent attester la joyeuse satisfaction de la France que dans l'hiver de 1830. Aujourd'hui que toute l'Europe chancelle, les journées ne sont pas assez longues pour satisfaire aux fêtes, aux bals, aux concerts qui nous appellent de tous côtés. Toutefois, serait-ce sagesse et non folie cette incurie de l'avenir qu'on ne justifie point par des raisonnements, mais qui a sa raison d'être, puisqu'elle est? tiendrait-elle à cette conviction instinctive qu'il n'y a plus de calculs possibles contre un avenir aussi incertain que le nôtre? Au milieu de ce conflit d'idées qui ne laissent aucune institution tranquille sur sa base, pas même celle de la propriété et du droit d'hérédité, n'est-ce pas prévoyance de jouir le plus grandement possible

de tout privilége et de toute fortune, tandis qu'on les possède encore, puisqu'en définitive ils paraissent devoir tous tomber dans une vaste mise en commun pour être distribués à nouveau? Car espérer que la société se reconstituera sans privilége et sans inégal et injuste partage des richesses, c'est s'imaginer que l'humanité ne sera plus ni ambitieuse ni servile, ni mi-partie composée de fripons et de niais.

Mais laissons l'avenir dont il est peut-être bien audacieux de vouloir mesurer la portée, et retournons à ce passé dont les causes sont encore si contestées, que les uns regardent comme un événement qui a tenu à une maladresse de général, la révolution que d'autres considèrent comme le résultat inévitable de la volonté de tout un peuple.

En vérité, le passé est si près de nous par la date, qu'on est tenté de ne le rappeler que par son nom, et de croire qu'il va se représenter à tous les esprits tel qu'il s'est accompli, foudroyant, lumineux, magnifique; puis, lorsqu'on réfléchit aux sentiments qu'il a excités, aux espérances qu'il a fait naître, aux promesses dont il fut accompagné, on s'aperçoit que tout cela est si oublié, si éteint, qu'on désespère de rendre probable ce qu'on a à raconter, si on ne remet les lecteurs en scène, si on ne leur rend idée de cette solennelle époque. En effet, en est-il beaucoup qui se souviennent encore de cette fusion de toutes les existences en une seule, de cette abdication de tout intérêt particulier, et, pour ainsi dire, de tout nom patronymique, qui firent que, pendant trois jours, tout le monde s'appela Peuple?

Ne remontons pas plus loin que le moment où l'opinion publique, insultée par les ordonnances de Charles X, lui demanda compte de l'outrage. Aujourd'hui nous ne pourrions plus aller au delà de cette époque, et expliquer, par des motifs honorables, la lutte législative qui finit par le combat de juillet. Aujourd'hui il ne nous est plus permis de dire, ce que nous croyions alors, que cette opposition persévérante qui dura quinze ans voulait l'abolition des priviléges politiques et des monopoles de toute espèce; qu'elle avait en elle le besoin d'une liberté large pour tous; qu'elle avait soif de déchirer les lâches traités de 1815, honte des hommes qui pliaient le front de la patrie aux ordres des étrangers, horreur de ceux qui aguerrissaient leurs soldats à des combats contre les citoyens. Aujourd'hui qu'elle a pris la place qu'elle convoitait, nous savons que toute sa pensée est satisfaite; aujourd'hui, il nous faudrait avouer que la révolution de juillet fut une duperie. Mais alors on avait foi à toutes ces paroles démenties depuis, à toutes ces probités maintenant si dévorantes, à toutes ces indépendances devenues si serviles, à ce respect de la justice qui se pavane si insolemment dans l'arbitraire. On y croyait, et, avec cette puissance de la foi qui est la plus forte de toutes les forces humaines, on renversa le trône qui faisait obstacle à l'application de toutes ces belles théories.

Le plus grand mal, il faut le dire, le plus grand mal qu'aient fait à la France les apostasies de ceux dont elle avait fait ses apôtres, ce n'est pas de lui avoir refusé les choses pour lesquelles elle a combattu. Non, car nous ne supposons pas qu'eux-mêmes aient la prétention d'imaginer qu'il faudrait autre chose qu'un souffle du peuple pour les faire disparaître de leurs pouvoirs usurpés; mais ils ont fait pis que de tromper le pays, ils l'ont démoralisé, ils lui ont rendu suspecte toute parole, ils lui ont fait soupçonner tout dévouement.

Quelles garanties peuvent offrir des hommes nouveaux, qui n'aient été ruinées par ceux qui règnent à présent? Est-il nécessaire d'être né parmi le peuple? faut-il avoir été soi-même victime de l'arbitraire? est-il utile d'être resté longtemps conséquent à ses doctrines? doit-on avoir été proscrit? est-ce assez d'avoir exposé sa tête en conspirant? faut-il aussi l'avoir offerte aux balles des Suisses? Tout cela suffit-il pour aimer le peuple, détester l'arbitraire, ne pas mentir à ses antécédents, rapporter les lois d'exil, et ne pas ordonner le massacre des citoyens? Rien de cela ne prouve rien.



Alicia. — Page 5.

Nous pourrions compter un à un les hommes dont la vie aurait pu répondre d'eux à tous ces titres, et qui les démentent cruellement aujourd'hui. Que ceux qui mènent la société ne s'y trompent pas, c'est au mépris pour l'humanité qu'inspire leur conduite, qu'ils doivent d'être encore où ils sont. Dans la persuasion qu'on n'a rien à gagner à les chasser, on s'épargne la peine de les mettre à la porte; c'est le maître qui à son dixième domestique se résigne à être volé par le dernier qu'il prend.

Ce découragement de la liberté, ce doute de la vertu politique, n'existaient pas en 1830.

Ce fut donc une merveilleuse chose que le soulèvement unanime de la population pour venger une injure qui, à vrai dire, ne s'adressait qu'indirectement à elle. Tous les grands mots qui semblaient dire de grandes choses sonnèrent à la fois le tocsin. C'étaient les mandataires du peuple qu'on chassait du temple de la loi, les transfuges de Gand qui souffletaient de nouveau la dignité nationale, le despotisme des prêtres et des nobles qui ressaisissait son sceptre brisé en 89. A toutes ces voix le peuple répondit. Paris fut un surprenant théâtre où se joua de bonne foi le drame sublime de l'affranchissement d'un peuple.

Et d'abord, ce mouvement spontané qui fit lever tout Paris à l'heure où la moitié de sa population dort encore.

Pourquoi, à la première ligne de ce *Moniteur*, distribué à six heures du matin, chacun alla-t-il aussitôt éveiller sa femme et ses enfants pour leur lire ces ordonnances dont sans doute ils ne comprenaient pas la portée, mais dont il semblait qu'il fallût donner avis à sa famille, comme d'une catastrophe au ciel, qui pouvait changer la face du monde? Pourquoi, quand chaque maison se trouva ainsi éveillée, chaque homme se hâta-t-il de sortir de chez lui et alla-t-il aborder son voisin, qu'il n'avait jamais salué, pour lui demander s'il savait la nouvelle? Pourquoi de là courut-on chez tous ses amis pour leur crier : Debout! pourquoi se répandit-on dans les rues pour se

Paris. — Typ. de Ve Dondey-Dupré, rue St-Louis, 46, au Marais.

montrer et regarder? D'où vient qu'on se crut autorisé à entrer dans des maisons où on n'avait jamais eu accès pour dire : Me voilà ; qu'on se donna des rendez-vous aux journaux, comme au Forum, sans y être connu ; qu'on encombra les cafés où on s'abstenait d'aller ; qu'il se trouva des crieurs pour tous ces journaux improvisés, et qui désobéissaient à l'autorité ; que la police demeura inerte devant cette première protestation ; que des hommes, emprisonnés sur parole dans des maisons de santé, s'échappèrent pour être de ceux qui étaient libres à cette heure ; qu'on oublia toute affaire d'intérêt personnel, et que chacun vint s'offrir aux autres en se recommandant à tous? C'est qu'il y eut un premier et universel mouvement de surprise, qui eut besoin de l'attestation publique de la cité, pour croire à ce qu'on avait osé contre la France ; que ce fut comme un appel mutuel et général de toute la population qui, en s'épandant à travers la ville, disait à tous les yeux : Insensés, comptez-nous, et repentez-vous.

Mais, le lendemain, quand on vit la gendarmerie se porter aux abords des journaux pour exécuter la loi nouvelle, ranger ses canons aux portes des ministres pour les défendre ; quand on suit les régiments consignés dans leurs casernes, les cartouches prêtes, les munitions ordonnées, souvenez-vous de ce bouillonnement sourd de la population, des ateliers déserts, des boutiques fermées, de ces rassemblements où la parole était au plus hardi, de ces messages qui couraient d'une réunion à l'autre, de ces milliers de protestations dont chacun se croyait le distributeur obligé, de ces paroles d'indignation qu'on échangeait en courant, de cette curiosité qui allait longer les files de cavalerie, pour voir le lieu du combat, s'il fallait l'engager ; et puis, plus tard, quand on fut assuré de la persévérance du pouvoir ; quand on eut épuisé, sans bruit, les provisions des débitants de poudre, qu'on eut arraché les dalles de son toit pour en faire des balles, qu'on eut battu la pierre de son fusil, nettoyé son canon, vous souvient-il de cette soirée du mardi où l'on alla donner une dernière chance au repentir de la royauté, où l'on s'assembla devant les troupes, en poussant des cris de *Vive la Charte!* qui avertissaient les coupables de prendre garde? Il était encore temps! ils répondirent à cet avertissement par les coups de fusil : un homme fut tué.

Cet homme, on le prit, on l'attacha sur une planche, on le porta sur les épaules, on le promena dans les rues de Paris, on le montra à ceux qui étaient dans les rues, à ceux qui étaient aux fenêtres. C'était la suprême signification de la volonté royale : les ordonnances étaient signées avec du sang.

Mon Dieu ! qui n'a pas vu cette solennelle promenade du cadavre, escortée de flambeaux ; qui n'a pas entendu ce grand cri qui le précédait et le suivait, disant ironiquement : — Laissez passer la justice du roi, — qui ne l'a pas suivi à travers la cité indignée et frémissante ; qui ne s'est pas arrêté près de lui lorsqu'il fut déposé sur les marches de la Bourse, et que chaque passant vint étendre la main sur sa tête en jurant vengeance, tandis que brûlait alors ce corps-de-garde de gendarmerie dont les flammes éclairaient un pavé noir, ouvert par une fosse au fond de laquelle était un cadavre ; qui n'a pas frémi à ces acclamations de la multitude qui soulevaient l'air jusqu'à la nue et lui envoyaient les flammèches de l'incendie ; qui n'a pas été témoin de tout cela peut jouer avec le peuple ; mais malheur à qui l'a vu et qui l'a oublié ! qui a oublié ces presses scellées le matin et battant le soir, ces hommes écrivant la main sur leurs armes, les plus délicats s'offrant à des travaux de manouvrier, les plus soigneux du calme de leur intérieur oubliant leurs maisons où s'alarmaient leurs familles ; nuit sans sommeil, où tout Paris, illuminé de ses mille réverbères, s'éteignit en une heure ; où tous ses murs revêtus d'insignes royaux se dépouillèrent de leur livrée, nuit d'été qui se dissipa vite, courte qu'elle était, pour montrer au soleil la cité en veste, debout, et le fusil à la main.



Nuit d'été qui se dissipa vite, pour montrer la cité en veste, debout, et le fusil à la main. — Page 33.

Et ce jour, vous qui l'avez vu, je vous atteste, jamais rien de pareil a-t-il été dans la puissance des rêves d'un homme? La vie habituelle de la cité suspendue tout à coup ; ces rues où ne bruissaient plus les murmures continus, ni des équipages, ni des charrettes, où ne s'entendaient plus ni crieurs de marchandises ambulantes, ni le piétinement de ses mille passants ; ce silence coupé de fusillades et de détonations d'artillerie ; ces combats épars dans la cité, et bientôt enfermés entre des barricades qui s'élevaient à droite, à gauche, devant, derrière ; ces grands arbres séculaires des boulevards tombant comme des arbrisseaux sous quelques coups de hache ; la cité se découronnant de son diadème de verdure pour se faire des remparts ; ces milliers d'hommes de tout âge, de tout rang, se divisant par pelotons, comprenant au premier mot l'ordre de bataille, partant ceux-ci pour la porte Saint-Denis, ceux-là pour le Pont-Neuf, les autres pour l'Hôtel-de-Ville, et quand tous furent là où le sang coulait, cette solitude qui s'ajouta au silence et qui laissa six heures durant les rues désertes avec l'incertitude dans toutes les maisons !

Quelle soirée terrible succéda à cette terrible journée ! comme on se cherchait pour savoir les succès de chaque combat, chacun ignorant où on était vaincu, où on était vainqueur ! Puis cette seconde nuit de veille, où tout Paris se dépava pour se barricader, les femmes et les enfants se mêlant aux hommes faits, les maîtres de la science prêtant

main-forte aux ordres du vieux soldat qui ne sait pas lire, les pauvres donnant la moitié de leur pain aux riches qui ignoraient où demeurait le boulanger; les cafés, les cabarets ouverts à tous venants, où rien ne se comptait, ni la dépense faite ni la dépense payée; les uns fournissant tout ce qu'ils pouvaient, chacun payant de tout ce qu'il avait. Immense confiance où personne ne fut dupe que le peuple qui se faisait tuer pour refaire un pouvoir non moins tyrannique que celui qu'il démolissait! spectacle intraduisible, tant il demanderait de magnificence et de précision, d'ensemble et de détails pour dire tout ce qu'il avait d'extraordinaire, de surhumain! tragédie sublime qui se jouait par huit cent mille habitants sur une surface de dix lieues carrées, là à la lueur des flambeaux, ici dans les ténèbres, dans les rues et dans les maisons! Et cette journée de victoire qui suivit cette journée de combat, et ce drapeau qui, observé des banlieues de Paris, se plantait pas à pas dans la cité, et disait aux populations en attente autour du champ de bataille : La victoire du peuple est en marche; il partit de l'Hôtel-de-Ville, il arriva au Louvre; du Louvre il vola aux Tuileries, des Tuileries à l'arc-de-triomphe de l'Étoile; et, quand il eut tracé ce sillon victorieux, il ne resta plus un soldat dans la ville de Paris, et les lunettes braquées de plusieurs milles sur les édifices de la cité s'abaissèrent alors, n'ayant plus rien à voir.

Mais ceux qui étaient dans la cité virent ce fier et joyeux enthousiasme que versa alors toute la population dans ces rues hérissées de pavés, où osaient alors se montrer les épaulettes d'or des généraux oubliés la veille; on ne leur demanda pas l'heure où ils étaient sortis; on ne s'enquit pas s'ils avaient combattu; on eut un sentiment unanime de joie indistincte pour tout ce qui vivait et qui voyait ce soleil si beau. Un moment on comprit Dieu, centre de tout l'univers et sentant par tous les organes de tout être; un moment toute cette multitude de huit cent mille hommes n'eut qu'une âme qui sentait : le peuple vécut. Tout cela n'est plus, mais tout cela fut ainsi un jour, un jour où tout le monde s'aborda comme frère, et se crut des droits aux sentimens de chacun. Qu'importaient à ce moment, il faut le dire, les douleurs partielles des vainqueurs et des vaincus, l'héroïsme de ceux-ci et de ceux-là; plus tard on pleura sur la défaite et peut-être aussi sur la victoire. A ce moment, il y eut un sens universel et unique qui domina de sa joie toutes les douleurs là où elles auraient pu se ressentir, comme serait celui d'un homme qui vient de briser ses fers et qui ne sent pas, au soleil et à l'air qu'il salue de sa liberté, quelques meurtrissures qui ont déchiré ses membres.

Certes, cet événement fut une révolution plus profonde que ne le montrent les apparences; ce n'est pas seulement un trône qu'elle a renversé, ce sont les bases plus fondamentales de la vieille société qu'elle a ébranlées et lézardées de toutes parts; et, sans vouloir prendre cette immense secousse comme péripétie d'un aussi frêle récit que le nôtre, nous dirons qu'elle fut si puissante, que son action se fit sentir sur les intérêts mêmes dont la ténuité semblait devoir lui échapper, comme ces larges tremblements de terre qui, déplaçant les mers et déracinant les forêts et les palais, changent aussi le cours d'un obscur ruisseau, et renversent l'humble toit et la frêle plante qui rampe à son pied.

Camille, il faut le dire, avait peu occupé sa vie d'intérêts ou de soins politiques. Son mari, dans la position mixte d'un homme d'affaires, dont les relations touchaient à toutes les opinions, ne les laissait guère pénétrer chez lui; et, bien qu'il tînt par le penchant de son esprit au parti qui avait pris en haine les nobles et les prêtres, l'amitié de madame de Brémont, qui l'avait rendu le notaire des meilleures fortunes du faubourg Saint-Germain, lui imposait une certaine retenue. De cette façon, Alphonse passait, politiquement parlant, pour un de ces hommes sages et modérés qui, depuis, se sont si bien appelés *juste-milieu*, et dont ce nom est, à notre sens, une admirable définition : car on ne peut pas se constituer mieux le centre de tout, et tout rapporter à soi et à son intérêt, que ne le font ceux, je ne dirai pas de cette opinion, mais de ce sentiment.

Madame de Lubois avait cependant entendu bourdonner autour d'elle le murmure politique qui annonçait depuis un an l'orage près d'éclater; mais ce murmure se perdit bientôt dans le cri de sa propre douleur, jusqu'au jour où sa douleur se tut devant la voix immense qu'éleva le peuple dans les journées de juillet.

Elle vivait dans l'espoir de tenir bientôt d'Antoni un moyen de vengeance; mais elle ne s'apercevait pas qu'en échange de cet espoir, elle en avait donné un autre, et qu'il se trahissait dans la tenue confiante, dans la parole assurée du jeune fat. Elle n'apprit point que Maurice l'avait fait taire avec une fureur qui étonna tout le monde, un soir que le pâle jeune homme avait osé dire : —Ah! si je voulais!... Et Camille ne pensait qu'à ses projets lorsque arrivèrent les terribles ordonnances.

Dans les premiers moments de cette nouvelle, il y eut un rapprochement entre madame de Lubois et son mari. Ils purent s'aborder l'un l'autre par un point où ils n'étaient, d'aucun côté, hérissés de reproches et de torts, et de Lubois sortit le premier jour, comme firent les autres, pour aller voir, entendre et juger. Tous les jours, il rentra par instants dans sa maison, pour dire à sa femme : Voilà ce qui se fait, voilà ce qui se prépare. Il était exact; elle était inquiète. Ainsi se passèrent le lundi, le mardi, le mercredi. Le soir même de ce jour, l'entretien fut long et animé entre eux; il y avait tant à apprendre et à conter! Ils demeurèrent tard ensemble: lui, exalté par le mouvement sublime de la population, électrisé par cette atmosphère électrique qui domina vingt-quatre heures tous les calculs et tous les dissentiments; elle, s'électrisant au contact des récits de son mari; et, quand l'heure du repos arriva pour tous deux, tous deux se quittèrent amis, sinon comme époux, et se serrèrent la main en se disant : — A demain.

— A demain, dit Alphonse, c'est le jour où tout bon citoyen doit, sous peine de lâcheté, montrer qu'il sait combattre pour la liberté de son pays.

Deux jours avant, ce mot, prononcé par le plus audacieux, avait étonné et fait frémir beaucoup de mères et d'épouses; à ce moment, il n'était déjà plus qu'une chose ordinaire, comme tout le monde la faisait. La contagion des bonnes choses a aussi ses jours de puissance, comme celle des mauvaises. Il suffit de se rappeler cet unanime courage qui soutint sur l'échafaud de la terreur toutes les victimes de la sûreté populaire. Dans ces milliers d'exécutions, si elles avaient été éparses dans vingt siècles, on n'eût eu à citer que quelques exemples de cette sublime abnégation de la vie; dans ces innombrables charretées de condamnés qui se poussaient au pied de l'échafaud, on n'a trouvé qu'une heure de lâcheté; c'est que la nature est faite ainsi, qu'elle s'inspire de ce qui l'entoure et se sature, pour ainsi dire, des sentiments où elle vit. A cette époque de 93, cela était vrai dans les deux camps ennemis: on prenait hors de soi un courage pour tuer comme un courage pour mourir. Il en fut de même en 1830: chaque homme fut brave de la bravoure de tous, chaque femme fut dévouée du dévouement de toutes.

Ce fut donc sans effroi, sans cris, sans étonnement que, le jeudi matin, madame de Lubois vit son mari venir lui dire adieu, un fusil à la main, un paquet de cartouches à la ceinture. De tout ce qui s'était passé entre elle et son mari, rien ne lui revint à la mémoire. Elle fut toute au moment présent; et, comme aux temps heureux où il sortait pour traiter des affaires d'intérêt, il ne lui était jamais venu à l'esprit de retarder ses sorties ou de hâter son retour par ces petites simagrées d'amour et d'ennui que les femmes mettent aisément en balance avec les intérêts les plus graves; de même, en cette circonstance, Camille ne jeta pas à l'encontre de la décision de son mari ses petites peurs de femme; elle le laissa partir comme autrefois: pour elle, il sortait pour l'affaire du jour; pour elle, il allait accomplir le devoir de son état d'homme et de citoyen.

Ce sentiment, Camille en fut d'abord exclusivement dominée; mais, à mesure que les heures se passaient et que le bruit du combat, devenu presque sans péripétie par sa continuité, excita moins son attention, elle pensa au nouveau jour sous lequel son mari se montrait à elle. Camille, longtemps retenue par sa vie monotone et régulière dans cette idée, que le bonheur était dans le calme et l'accomplissement de ses devoirs, s'était aperçue, depuis qu'elle en était au malheur, qu'un sentiment avait manqué à sa vie, celui du culte et de la foi dans un être supérieur dont on se pare; dont on est fière en soi par ce qu'il a de noble, et dont on est aussi la seule pensée pour tout ce qu'on a de dévouement à lui rendre.

Jusqu'à ce jour, Camille avait peu compris la mission de l'homme dans ce qu'elle a de grand. Resserrée dans la société de notaires et d'avoués, les esprits supérieurs dont le nom lui arrivait étaient pour elle des êtres à part, en dehors de sa sphère. Enfin Camille, si nous l'avons bien fait comprendre, était une âme recluse dans les habitudes d'un monde médiocre et qui pensait que là était toute vie convenable; comme les femmes d'Orient, nées avec des sens de feu et une tête intelligente, endorment tout cela dans l'habitude du harem et de l'opium.

C'était dans cette manière d'être que Camille avait vécu jusque-là, ne songeant pas qu'elle fût de la nature de ceux qui ne vivent pas comme tout le monde, pensant encore moins qu'elle pût être liée par aucun sentiment à nulle de ces existences privilégiées. Lorsque Alphonse fut parti, quand la lassitude d'écouter les bruits extérieurs la força à réfléchir sur ce qui se passait, elle se fit une idée confuse de la grandeur de certains intérêts et de celle de ces hommes qui s'en

portaient les défenseurs, et elle éprouva un singulier sentiment de joie en croyant que son mari venait de se ranger parmi ces hommes. Camille en était à un moment où son âme devait prendre un nouveau développement : atteinte à la fois de ce désir de donner sa vie à une grande préoccupation, et de cette révélation du noble rôle que l'homme peut jouer dans notre société, elle eut, disons-nous, un étrange mouvement de joie. Ce que son cœur cherchait lui sembla apparu, et, pour comble de bonheur, apparu dans son mari.

— Oui, se disait Camille, c'est un délire cruel que celui qui l'éloigne de moi, mais ce délire ne préjudicie point à ce qu'il se doit comme homme. Je puis lui reprocher beaucoup, mais je lui dois cette justice, qu'il est brave, qu'il est fort; et pour cela, je lui dois mon estime, mon dévouement... elle ne disait pas mon amour. Il y avait entre la nature d'Alphonse et celle de Camille quelque chose de discordant qui répugnait à ce mot; mais madame de Lubois se sentait un si singulier et si nouveau besoin d'appuyer son être à quelqu'un, que, trouvant un point par où elle pouvait se rattacher à son mari, elle s'y précipitait de toutes ses forces. Son mari lui redevenait un ami précieux, un époux honorable, et Camille, en honnête femme qu'elle était, s'en applaudissait. Ce mouvement de son cœur amena Camille à réfléchir à quel prix Alphonse s'élevait ainsi vis-à-vis d'elle : c'était au risque de sa vie, c'était en allant affronter un combat où les victimes étaient déjà nombreuses. Alors, des inquiétudes sérieuses, des inquiétudes tendres la pressèrent. Cet homme qu'à présent elle pouvait et devait estimer, cet homme, son mari, dont elle portait le nom, un nom qui redevenait honorable, plus qu'honorable, distingué, elle l'avait laissé partir sans un encouragement, sans un regret, sans une sympathie.

— Qu'ai-je fait? se disait-elle ; il me croira insensible à ce qu'il a de noble et de bon en lui; peut-être me croira-t-il indigne de le comprendre, peut-être assez injuste pour ne pas le reconnaître! et s'il lui arrivait malheur! oh! je serais bien plus coupable.

Alors elle s'alarma, elle s'alarma tout à fait, en femme qui a eu un tort dont elle s'accuse; et, comme l'esprit n'entre pas dans une voie sans la poursuivre jusqu'au bout, elle se rappela qu'Alphonse lui avait donné des années entières de bonheur et de considération. Alors elle plaida pour lui mieux qu'il n'eût pu faire lui-même, et, pendant ce temps, les domestiques couraient Paris : ils avaient ordre d'aborder tout ami, tout client d'Alphonse, pour s'informer s'ils ne l'avaient point rencontré. Ils rentraient, et personne de ceux qu'ils avaient interrogés n'avait vu M. de Lubois. — C'est qu'il est aux endroits où l'on se bat; allez, disait-elle, allez. Ils partaient et revenaient, mais ils n'avaient rien appris encore. — C'est que vous n'avez pas pénétré au cœur du danger, et c'est là qu'il est, j'en suis sûre, à l'endroit le plus exposé : allez, allez... retournez. Mais lorsque la timidité du domestique eut avoué qu'elle avait deviné juste, et qu'il n'avait osé se risquer parmi les balles et la mitraille, elle ne douta plus qu'Alphonse ne fût au plus dangereux du combat, elle s'écria qu'elle irait elle-même. Le domestique voulut en prouver l'impossibilité : et, comme elle ne tenait compte de toutes ses excellentes raisons, il lui déclara que monsieur avait ordonné à ses gens de la retenir par la violence si elle tentait de sortir. L'esprit de Camille était tourné à tout bien prendre. Cet ordre de son mari lui parut à la fois une précaution pour elle et une prévoyance du danger auquel il allait s'exposer. Elle le remercia d'avoir prévu son inquiétude; de ne l'avoir pas crue indifférente à son salut. Alors, elle attendit avec résignation, tant que le combat qui résonnait encore dans la ville lui dit : Il est encore nécessaire où il est ; mais, lorsque les derniers coups furent expirés, quand Paris se sentit libre, quand les rues affluèrent d'hommes et bientôt de femmes, elle attendit avec impatience : — Il ne venait pas : pourquoi? Elle bâtit dans son imagination toutes les raisons pour lesquelles il pouvait ne pas venir ; puis, quand le temps fut expiré pour l'accomplissement de toutes ses suppositions, elle se retrouva en face d'une terreur qu'elle s'était voilée longtemps et de toutes les manières. — Il ne vient pas : il est donc blessé; mais il se serait fait transporter chez lui : il est donc mort ; — mort ! son mari ! Ah ! que ce mot lui redevint saint et grand lié à celui de mort! Son mari, avec qui elle était comme séparée d'âme depuis si longtemps, mort ! c'était affreux : mais mort sans qu'elle se fût réconciliée avec lui, sans qu'elle lui eût pardonné et demandé pardon ; ah ! c'était épouvantable, horrible, c'était un regret éternel !... et cela devait être, car la nuit était venue, la soirée était avancée, dix heures venaient de sonner.

Deux domestiques étaient dehors; ils ne rentraient pas; ils avaient donc un malheur à lui annoncer : ils reparurent, ils ne savaient rien. C'en était fait, elle n'osa les interroger davantage. Elle n'eut pas la force de leur demander s'ils avaient soulevé la tête de tous les cadavres épars dans la rue; mais elle se crut la force de l'oser; et avec ce désespoir impérieux qui se fait obéir, parce qu'il démontre qu'il y a un plus grand danger à le laisser agir sur lui-même qu'à l'exposer même à des chances de mort, elle ordonna à ses domestiques de lui livrer passage, et elle sortit seule de sa maison. Il était onze heures.

Elle savait où l'on s'était battu, elle savait où l'on avait établi des ambulances; elle voulait aller partout : et puis, elle avait en elle cette confiance qui persuade qu'on cherchera mieux qu'un autre, qu'on profitera mieux d'un enseignement stérile pour un indifférent, qu'on verra tout, qu'on n'oubliera rien.

D'abord, en sortant de la rue Godot-de-Mauroy, et en remontant les boulevards, dominée par l'exaltation à laquelle elle s'était livrée, elle ne s'étonna point des premiers obstacles qu'elle rencontra. Elle franchit légèrement les arbres couchés en travers et répondit à quelques cris de *qui vive* avec un accent si ferme, qu'elle traversa les divers groupes qui veillaient à chacune de ces barricades, sans qu'on l'arrêtât ni l'interrogeât. Elle marcha ainsi quelque temps, ne pensant à rien autre chose qu'à son but et sans prendre de route déterminée pour y arriver. Ce ne fut qu'à la hauteur de la rue de Richelieu qu'elle se demanda où elle devait s'adresser d'abord; Camille se décida à se rendre à la Bourse où se trouvait une vaste ambulance : elle prit la rue de Richelieu, où ce n'étaient plus déjà, comme sur le boulevard, des troncs d'arbres à franchir; c'étaient des monceaux de pavés irrégulièrement jetés les uns sur les autres, et qui, plusieurs fois, roulèrent sous les pieds de Camille et les meurtrirent péniblement. Enfin elle atteignit la place de la Bourse, et se trouva en face de ce vaste monument silencieux, éclairé de quelques lampions fumeux qui gisaient sur les marches. Elle arriva près de la grille, et fut arrêtée par un spectacle qui la glaça d'horreur.

Deux hommes portant une échelle comme on fait une civière, descendaient lentement un fardeau recouvert d'une toile blanche. La rougeâtre lueur des lampions dessinait ces hommes en noir sur la blancheur du monument, et ne profilait que vaguement le fardeau qu'ils portaient. A peu près au milieu des marches, le premier ayant fait un faux pas, l'échelle lui échappa, et un corps roula sur les degrés et s'étala en travers avec ce flasque abandon d'un cadavre dont les membres pendent au hasard. Camille poussa un cri et demeura immobile, collée à la grille, les yeux fixés sur ce spectacle horrible et silencieux. Les deux porteurs reprirent leur mort, le replacèrent sur l'échelle, et, descendant tout à fait le perron, tournèrent sur le flanc du monument et s'enfoncèrent dans un petit caveau au fond duquel brillait une lumière tremblante; puis, un moment après, ils en ressortirent, l'un tenant l'échelle sur son épaule, l'autre la toile blanche sous son bras.

La terreur de Camille était à son comble; une affreuse question se présenta : — A laquelle de ces deux salles fallait-il demander son mari? Dans celle où l'on vivait encore? Et si nulle voix ne répondait : — Me voici ! descendrait-elle dans l'autre, pour voir si l'un des cadavres qui s'y entassaient répondrait à son investigation : — Le voilà? Elle ne savait que faire, ses genoux tremblaient; et quoique sa résolution ne fût pas ébranlée, elle s'arrêtait devant son exécution : cependant elle tenta un effort désespéré sur elle-même, et se présenta à la porte de la grille.

— Que voulez-vous? lui dit la voix d'un homme qui veillait à cette porte.

— Je cherche mon mari, répondit Camille.

— Il n'y est pas, dit la rude sentinelle.

— Merci, dit Camille.

Singulier et caractéristique dialogue ! L'homme qui veillait répondit sous l'impression de sa consigne qui ne voulait pas laisser pénétrer les affections intimes dans ces hôpitaux où chaque lit pouvait devenir le théâtre d'un désespoir qui eût embarrassé la pitié égale qu'il fallait à tous les blessés; consigne qui eût laissé pénétrer Camille, si elle avait répondu : — J'apporte du linge aux blessés. Ce jour-là, on n'acceptait que ce qui était fait pour tous. Singulier dialogue, disons-nous, où Camille répondit : Merci, comme déchargée d'une horrible crainte, et le cœur tellement plein de la sainteté de son projet, qu'il lui semblait qu'il dût rayonner autour d'elle et apprendre à tous ce qu'elle voulait et qui elle était. C'était au point qu'à ce mot : — Il n'y est pas, elle ne pensa point qu'il eût fallu que cet homme la connût pour lui répondre si péremptoirement. Sans faire aucune de ces réflexions, Camille s'éloigna; déjà elle avait tourné la Bourse et s'engageait dans la rue Notre-Dame-des-Victoires pour aller aux Petits-Pères, où elle savait que se trouvait une autre ambulance. Toujours c'étaient de pénibles obstacles à franchir, qui, sans rebuter Camille, la fatiguaient à son insu. Comme elle allait passer une barricade, deux hommes se croisèrent.

— Où allez-vous? dit l'un.

— A l'Hôtel-de-Ville porter cette liste des blessés et cette liste des morts qu'on a pu reconnaître.

— C'est une bonne précaution, dit l'autre; car demain, au point du jour, il faudra enterrer tous ces cadavres.

Ils s'éloignèrent et continuèrent chacun sa route.

— A l'Hôtel-de-Ville! pensa Camille; oui, c'est là qu'il faut aller; là, je saurai s'il vit, je saurai s'il est mort.

Après le spectacle effrayant qu'elle venait d'avoir sous les yeux, elle sentit que son courage suffirait à peine à feuilleter ces listes de morts, pour y trouver un nom, et qu'il était au-dessus de ses forces de feuilleter, pour ainsi dire, ces tas de cadavres amoncelés çà et là dans la ville, pour y trouver son mari... A l'Hôtel-de-Ville, répéta-t-elle; et, changeant soudainement la direction de ses recherches, elle gagna la rue Montmartre, la rue Montorgueil, la rue Saint-Denis.

Dans ce centre de la ville, la marche de Camille était moins pénible. Des lampions posés à la crête des barricades, des chandelles allumées aux fenêtres, lui sauvaient la fatigue de l'obscurité; mais, d'un autre côté, ces barricades qui, sur le boulevard, étaient à de grandes distances, se dressaient ici à chaque pas. Il semblait que le sol ondoyât en lames courtes et serrées. Camille les gravissait intrépidement, longtemps légère par la fermeté même de sa marche: mais lorsqu'elle fut sur le point d'atteindre le marché des Innocents, déjà plusieurs fois elle avait trébuché et s'était aidée de ses mains et de ses genoux pour franchir les obstacles qui l'arrêtaient. Elle s'était assise sur une borne, et le silence, la solitude, la fatigue la dominant, elle sentit fléchir son âme comme son corps, et se trouva le cœur douloureux d'un pressentiment de malheur. Cependant une vive clarté qui s'échappait d'un rez-de-chaussée, avec un murmure de voix, lui fit espérer un endroit où elle pourrait se reposer un instant, et peut-être apprendre quelque nouvelle.

Camille se remit donc en marche et gagna la haute barricade derrière laquelle était le magasin éclairé et ouvert. Arrivée à son sommet, elle vit que c'était un café où buvaient et mangeaient des gens de toute espèce, ouvriers, commis, étudiants. Un mot, un nom l'arrêtèrent aussitôt.

— Oui, père Launay, disait un charbonnier en s'adressant à un vieillard qui l'écoutait d'un air de triomphe; oui, Charles s'est battu comme un vrai crâne, il les descendait comme des moineaux.

Launay! c'était le nom de la mère de Camille, Charles celui de son cousin. Le café où tout enfant elle avait reçu des morceaux de sucre de la libéralité de son oncle, était agrandi, mais il avait gardé son enseigne: c'était encore l'estaminet du *Petit-Univers*. Camille oublia que, depuis longtemps, depuis son enfance, elle n'avait revu son oncle que rarement; que, depuis son mariage, de Lubois avait écarté le plus possible cette parenté de bas étage et de mauvais goût, et qu'elle-même, habituée à voir toute sa famille dans madame de Brémont et plus tard dans son mari, avait laissé faire celui-ci. Dans le désordre de ses idées, elle ne se rappela que ces noms qui avaient été amis de son enfance; elle s'élança donc vers l'estaminet ouvert, et, oubliant les précautions qu'il fallait prendre pour descendre du sommet de cette haute barricade, elle posa le pied sur un pavé mal assuré, il se détacha de la masse, et Camille tomba affreusement, en poussant un cri aigu. Son pied avait tourné, et lorsqu'elle se releva, elle y sentit une violente douleur. On était accouru de l'estaminet; on entourait Camille, on l'interrogeait: c'étaient quelques hommes du peuple, compatissant à toute peine physique, qui l'enlevèrent et la placèrent sur une chaise en lui offrant un verre de vin. Charles, attablé dans un coin où il buvait force petits verres d'eau-de-vie en racontant les exploits de la journée, vit entrer une femme et n'y prit point garde autrement que pour se lever, la regarder de loin et dire à son père:

— Tiens, voilà la bouteille d'eau-de-vie.

Le père Launay, au contraire, s'approcha de Camille, et l'ayant un moment considérée, recula, se rapprocha, et finit par lui dire d'un air stupéfait:

— Je ne me trompe pas... comment, c'est vous?

— Oui, dit Camille, pâle et brisée; oui, c'est moi.

— Eh! mon Dieu! reprit Launay, que faites-vous, dans ce quartier et à pareille heure!

— Je cherche mon mari qui est disparu depuis ce matin.

— Pauvre femme! murmurèrent toutes ces rudes voix qui l'entouraient. — Oui, continua le charbonnier, il y en avait aussi des bourgeois, des braves gens, qui se sont battus. Comment qu'il est fait votre mari?

— Il s'appelle M. de Lubois, dit Camille.

— Connais pas, reprit le charbonnier. Puis élevant la voix: — Y en a-t-il qui connaissent M. de Lubois!

— Moi, dit Charles, je le connais et je l'ai vu il n'y a pas une demi-heure.

— Vous l'avez vu, monsieur! s'écria Camille en voulant se lever, incapable de se soutenir sur son pied foulé.

— Eh bien, donnes-en des nouvelles à cette petite dame qui est sa femme, à ce qu'il paraît, dit le charbonnier.

Charles sauta par-dessus la table en s'écriant:

— Sa femme! Puis se plaçant devant madame de Lubois: Vous êtes donc ma cousine? ajouta-t-il.

— Oui, monsieur, dit Camille; et vous avez vu mon mari?

Charles regardait Camille avec curiosité; il considérait cette élégante qui aurait pu être sa femme, devenue, à son dire, une grande dame qui méprisait ses parents. Un sourire de mauvais vouloir accompagnait l'inspection qu'il faisait de Camille.

— Oui, je l'ai vu, reprit-il, je l'ai vu, monsieur mon cousin, pas plus tard qu'il y a une demi-heure.

— Et il n'était pas blessé? dit Camille.

— Blessé de quoi? répliqua Charles en ricanant, blessé d'être resté tout le jour enfermé chez sa maîtresse?

— Sa maîtresse! sa maîtresse! répéta-t-elle; c'est impossible... impossible, vous vous trompez... vous ne le connaissez pas.

— Que si, je le connais, dit Charles avec un air de colère concentrée; elle aussi, je la connais avant lui.

— Césarine! reprit Camille de plus en plus étonnée.

— Catherine Tochon, répondit Charles avec un nouveau ricanement plus sombre; elle a aussi pris un beau nom comme tant d'autres.

Camille posa la main sur son cœur, et baissa la tête, les yeux fixes, la bouche entr'ouverte, quelque chose d'anéanti.

— Tiens, crièrent plusieurs voix, Catherine Tochon! la petite qui a tenu comptoir ici, il y a cinq ou six ans?

— Celle-là, dit le père Launay, que cet imbécile de Charles voulait épouser.

— Ah bien! elle lui en aurait fait voir, la cocote, reprit une voix.

— C'est possible, répondit Charles; je l'ai aimée, voilà tout... et maintenant... enfin suffit.

— Maintenant tu en perds la tête, dit le père Launay! qu'as-tu été faire chez cette...?

— Ah! mon père, dit Charles brutalement, n'en dites pas de mal, elle vous a fait gagner assez d'argent.

— Il est vrai, reprit le charbonnier, que jamais l'estaminet n'a été si achalandé; y en avait des petits farauds d'étudiants qui venaient tourner à l'entour.

— C'est possible encore, dit Charles; mais ils se sont brûlé les doigts à la chandelle.

— Ouais! dit le charbonnier, et ce grand avec qui tu t'es battu, et qui t'a planté un coup d'épée si soigné.

— M. Maurice... dit Charles, oh! celui-là, je lui pardonne, parce qu'enfin c'est lui qui a fait son état et qui l'a mise au Conservatoire. D'ailleurs, aujourd'hui, tout est oublié. S'il m'a planté un coup d'épée dans le ventre, il m'a garanti hier d'un coup de lance qui m'eût piqué un peu plus avant; je l'ai laissé à l'Hôtel-de-Ville, et il m'a promis de venir...

— Eh! mon Dieu! dit le charbonnier, elle se trouve mal, la voilà qui tombe de la chaise; un verre d'eau, quelque chose, allons!

En effet, Camille, frappée au cœur de cette révélation épouvantable, qui défaisait d'un mot tout le rêve qu'elle avait bâti durant tout le jour, Camille, à qui venaient ainsi coup sur coup tous ces noms qui entraient plus ou moins dans le désespoir de sa vie, Camille se trouva prise d'un serrement froid et douloureux dans la poitrine, qui, se joignant à sa souffrance physique, la fit défaillir tout à fait. Pendant que le père Launay lui faisait respirer du vinaigre, et que l'attentif charbonnier lui glissait quelques gouttes d'eau dans la bouche, on dit tout bas à Charles:

— Comment vas-tu te vanter devant cette dame d'avoir vu son mari chez sa maîtresse! ça l'a troublée.

— Bah! répondit Charles, elle sait ce qui en est: d'ailleurs, elle n'a que ce qu'elle mérite; elle a voulu s'élever, elle nous a méprisés... eh bien!... tant mieux... ça apprendra aux autres à se tenir à leur place.

Camille était déjà assez revenue à elle pour avoir entendu ces odieux propos.

Honteuse de ce qu'elle avait espéré, indignée de ce qu'elle avait découvert, révoltée de ce que disait Charles, étourdie, presque folle de tout ce qui s'était passé en elle et de ce qui se passait autour d'elle, elle se leva avec une force désespérée, et dit, d'une voix qui mentait à ses paroles :

— Maintenant que je suis tranquille, je vous remercie : je puis rentrer chez moi.

Et, comme elle se dirigeait en chancelant vers la porte, pendant que le père Launay lui disait : — Nous ne vous laisserons pas partir comme ça... elle se heurta contre un homme qui entrait, et, sans doute elle serait tombée de nouveau, si le nouveau venu ne l'avait retenue dans ses bras.

Comme le coup léger qui frappe la capsule et fait détoner le fusil fortement chargé, ce faible accident détermina l'explosion de tout ce qui remplissait le cœur de Camille : ses larmes éclatèrent soudainement, elle se laissa aller dans les bras de cet homme, baissant la tête qu'elle cachait dans ses mains, et poussant de douloureux gémissements. Camille était arrivée à un de ces moments où une douleur poignante, aiguë, multiple, mais mal comprise encore, et à qui la réflexion a manqué pour se reconnaître, s'échappe en exclamations et en cris confus comme elle.

— Mon Dieu, disait-elle, mon Dieu, mon Dieu... oh ! emmenez-moi.

Celui qui la soutenait, tout en la conduisant vers un siége, demandait à voix basse quelle était cette dame. Launay lui répondit :

— C'est ma nièce, c'est madame de Lubois.

— Madame de Lubois ! s'écria Maurice en relevant la tête de Camille et en la regardant fixement, ne pouvant associer dans sa pensée le nom de madame de Lubois avec le titre de nièce de M. Launay. Camille, à cette voix qu'elle avait entendue si rarement, qu'elle croyait l'ignorer, mais qui se trouva avoir gardé un écho dans son âme, Camille, à son tour, regarda Maurice, et ses larmes et ses sanglots s'arrêtant soudainement, elle recula en s'écriant !

— Vous, monsieur !

Il y avait dans l'accent de madame de Lubois une terreur profonde, comme à l'approche d'un fantôme longtemps redouté et qui vient enfin.

Une supposition affreuse s'établit soudain dans la tête de Maurice. Madame de Lubois, à cette heure, chez un homme qui l'appelait sa nièce ; venait-elle enfin, abandonnée qu'elle était de son mari, demander un asile à sa famille oubliée, et en était-elle repoussée avec dérision ? Le regard que le jeune homme jeta sur le vieux Launay lui demanda tout cela, car Maurice tremblait de prononcer une parole qui frappât juste. Launay allait lui répondre, lorsque Camille se hâta de dire :

— Je me suis blessée en descendant cette barricade. Je venais voir mon oncle, monsieur ; je l'ai vu, je vais retourner chez moi. Voilà tout. Si mon cousin Charles veut bien m'accompagner, il m'obligera.

— J'en suis désolé, dit Charles, mais on m'attend au corps de garde, on peut se battre encore demain matin, et je veux y être.

Maurice s'approcha de Camille, et lui dit, d'un ton qui avait quelque chose d'un triste reproche :

— Je vous aurais offert ce service, madame, sans vous demander pourquoi vous étiez ici, et je vous l'offre encore.

— Acceptez, madame, dit le père Launay, acceptez, c'est un digne jeune homme.

— Acceptez, reprit à voix basse le charbonnier, Charles est à moitié soûl. C'est plus convenable.

Ce mot, sorti de cette bouche grossière, sonna étrangement à l'oreille de Camille ; l'avis de cet ouvrier, qui sentait que Camille ~~serait mieux~~ placée sous la protection d'un homme de son langage et de ses habitudes, lui donna à penser que son refus étonnait et pouvait dénoncer une raison secrète et facile à deviner. Elle existait, cette raison secrète ; mais Camille avait trop préjugé du discernement de ceux qui l'entouraient ; ils ne l'auraient certes pas soupçonnée ; mais elle crut devoir la cacher à tous, comme elle eût voulu se la cacher à elle-même. Maurice lui faisait peur : cependant elle accepta, et répondit à Lambert :

— Pardonnez-moi, monsieur, c'est une peine que je ne voulais pas vous donner.

— Mais vous êtes blessée, avez-vous dit, madame ? reprit Maurice. Une voiture, c'est impossible... un autre moyen...

— Une civière, dit quelqu'un.

Camille pâlit. Elle avait vu une civière occupée place de la Bourse, et il lui vint au cœur la crainte de Juliette, condamnée à se coucher vivante dans une tombe.

— Elles sont toutes prises pour les blessés, répondit une voix.

— Ce n'est rien, dit Camille, je marcherai, monsieur : je suis forte, j'ai du courage.

Maurice regarda son pied.

— Vous ne ferez pas deux cents pas ainsi.

— Cependant, s'écria Camille, je veux partir... je le veux... je... il le faut absolument, monsieur... venez. Il faut que je sois chez moi avant que mon mari...

Elle s'arrêta. Maurice devint plus pâle, il ne savait que penser, et n'osait s'informer. Pour qui donc est-elle sortie ? se disait-il. Cependant il voyait Camille résolue.

— Permettez, madame, reprit-il, en entourant le pied et la cheville de bandes très-serrées, la douleur sera moindre et le pied plus ferme.

— Oui, oui, dit Camille, faites et hâtez-vous, je vous prie.

Elle s'assit, elle était plus calme ; et, pendant que Maurice, à genoux devant elle, serrait son pied avec force, Camille causait avec son oncle, lui parlait de sa fortune que celui-ci disait avoir portée plus haut qu'elle ne croyait peut-être.

— Je puis donner deux cent mille francs à Charles, disait-il ; il aurait la femme qu'il voudrait, mais il me tourmente bien avec cette petite...

— Cela finira, répondit Camille en l'interrompant.

— Oh ! c'est une rusée coquine, reprit le vieux Launay, vous en savez quelque chose aussi. Enfin, enfin... Dieu est juste...

— Oui, répondit Camille en baissant la tête, Dieu est juste... Il devrait l'être du moins.

En parlant ainsi, elle vit qu'elle avait oublié son pied sur le genou de Maurice, et le retira vivement.

— Essayez, madame, lui dit Lambert, essayez si vous pourrez marcher.

— Très-bien, répondit-elle en se levant. Adieu, mon oncle, adieu. Venez me voir... venez...

— J'irai, repartit le vieux oncle, j'irai. Prenez-en bien soin, monsieur Maurice.

Et, lorsqu'elle sortit, tout le monde se leva et la salua d'un air d'intérêt.

Quand ils furent à quelques pas de la porte, Lambert dit à Camille :

— Si vous voulez, nous suivrons la rue Saint-Denis jusqu'au boulevard ; une fois là, notre marche sera assez libre et deviendra moins fatigante pour vous.

— Comme vous voudrez, monsieur, répondit Camille froidement ; je vous suis.

— Prenez mon bras, madame.

— C'est inutile, vous devez vous-même être fatigué ; je vais vous suivre.

Maurice se soumit sans insister et marcha devant madame de Lubois, il avait pris une lanterne et éclairait chaque pas qu'elle faisait, en lui montrant les endroits où elle aurait pu trébucher. Ils allèrent ainsi quelque temps et franchirent plusieurs barricades, occupés seulement de l'endroit où ils posaient leurs pieds. Camille faisait de violents efforts pour cacher la douleur que lui causait son accident. Cependant, avant qu'ils eussent atteint le haut de la rue Saint-Denis, elle demanda à se reposer un moment, et s'assit sur une borne. Maurice demeura debout devant elle ; ils étaient tous deux silencieux. Camille souffrait : et Dieu seul peut dire pourquoi, parmi toutes ses douleurs, la présence de Maurice lui était la plus poignante. Le silence continuait. Camille comprit que la pensée de tous deux allait trop vite, elle l'interrompit pour ramener l'attention de chacun à des banalités d'usage.

— Combien je suis désolée, dit-elle, de vous imposer cette fatigue monsieur ! j'abuse de votre obligeance.

— Vous souffrez beaucoup, lui dit Maurice, sans répondre à ses excuses ; une fois au boulevard, vous n'aurez plus d'efforts à faire.

— Sans doute, dit Camille. Eh bien ! allons, remettons-nous en marche.

Elle quitta sa borne, et chancela au premier pas.

— Prenez mon bras, dit Maurice.

Camille s'y appuya sans s'excuser, vaincue qu'elle était par la douleur : il lui vint des larmes aux yeux. Pourquoi donc avait-elle remords de ce qu'elle faisait ? pourquoi prenait-elle en elle-même la résolution de ne jamais revoir Maurice.

Ils marchèrent ainsi quelque temps encore, et arrivèrent au boulevard. Durant ce trajet on eût dit que Camille, confiante dans la résolution qu'elle avait prise pour l'avenir, se croyait autorisée à accorder davantage au présent. Ainsi c'était avec moins de retenue qu'elle se livrait aux soins attentifs de Maurice : elle s'appuyait sur lui, et se

laissait soutenir dans les passages difficiles. Lorsqu'ils furent sur le boulevard, Maurice lui dit :

— Maintenant, madame, dans une heure vous serez chez vous, prenez un instant de repos.

La voix de Maurice était haletante en parlant ainsi ; et, comme Camille s'assit sans lui répondre, il se plaça lui-même sur quelques pavés, près d'un pot-à-feu qui flambait encore, et posa sa tête dans ses mains. Alors Camille osa le regarder à cette sombre lueur qui l'éclairait sinistrement. Ses vêtements étaient en désordre, sa tête nue, et sur ses mains il y avait du sang ; il coulait de profondes écorchures qu'il s'était faites en dérangeant des pavés pour rendre quelques endroits plus aisés à franchir. Camille osa donc le regarder, et ne put s'empêcher de penser alors à cet homme qui le premier avait jeté le désespoir dans son cœur, mais dont elle avait trouvé si souvent la parole prête à la protéger, et qui aujourd'hui lui servait de guide. Misérable service, à la vérité, et qui pourtant avait quelque chose d'étrange et de solennel, renfermé qu'il était, par la délicatesse de Maurice, dans les termes d'une action ordinaire, sans que celui-ci demandât à Camille ce qui l'avait appelée hors de chez elle, sans qu'il laissât échapper un mot de ce qu'il savait si bien de ses douleurs. Camille le regardait, et mille pensées se succédaient en elle, à la vue de cet homme qui lui était presque inconnu, et voici ce qu'elle se disait : — Quel est cet homme dont la vie est si vulgaire, qu'elle se passe comme celle de tant d'autres de son âge, et qui cependant porte en lui quelque chose de différent et de redoutable ? Il me connaît, il sait ma vie, il la sait peut-être mieux que moi-même... pourquoi ne me dit-il rien?... S'il me disait un mot de moi, je lui montrerais que cela me déplaît ; s'il se vantait de m'avoir défendue, je lui apprendrais que je suffis à me faire respecter... Quelle pensée a-t-il sur moi? pourquoi est-il triste?... pourquoi ce profond soupir à présent? Il cherche pourquoi je suis ici. Je puis bien le lui dire... Oh ! à lui!... non, non, il s'en ferait un droit ; il ne faut pas qu'il sache ce que j'ai rêvé, et ce que j'ai trouvé au bout de mon rêve. Voilà pourtant ce que j'avais espéré d'un autre! lui qui est là devant moi, il l'a fait ! c'est un homme fort et digne, et peut-être personne ne s'enquiert de ce qu'il est devenu ; méconnu peut-être aussi, me donnant à moi, qui ne suis qu'une âme étrangère à la sienne, me donnant cette heure où il semble qu'on poserait avec tant d'orgueil sa tête sur les genoux d'une femme... et c'est à peine si je l'en remercie !... Je serai donc comme toutes les autres femmes pour lui, je ne l'aurai pas compris... Ne suis-je pas ingrate! Que pensera-t-il de moi, de moi... de ma conduite envers lui, de ma presence chez mon oncle? Oh ! s'il allait s'imaginer quelque chose de honteux ! Non ! ce serait indigne de lui, ce serait mentir à ce qu'il a de généreux ! D'ailleurs, il saura la vraie raison de ce qui m'arrive. Il retournera chez Launay, j'en suis sûre... pourvu qu'il ne l'apprenne pas de moi, c'est tout ce que je veux... Mais comme il demeure immobile ! la fatigue l'accable aussi, le malheureux !... Mon Dieu ! je suis sûre qu'il souffre... peut-être pour moi... Ah ! que vais-je penser?... Allons, il faut repartir.

— Monsieur Lambert ! dit-elle vivement.

Maurice se leva. Les dernières lueurs du pot-à-feu vacillèrent au mouvement qu'il fit ; elles éclairèrent son visage : il était pâle et souffrant.

— Je suis à vos ordres, madame, dit-il humblement.

— Mon Dieu ! dit Camille attendrie de l'expression de résignation qu'il y avait dans ses traits, laissez-moi vous épargner une plus longue fatigue, maintenant je rentrerai seule ; voilà le jour qui vient, et je n'ai plus rien à craindre.

— Et peut-être, avec le jour, dit Maurice, des hommes qui se sont cachés tant que la rue était un danger. Qui sait s'ils n'y promèneront pas dans une heure l'insolence et l'insulte à la faiblesse, force de la lâcheté ? Nous sommes déjà au lendemain de la victoire.

— Le croyez-vous? dit Camille, ravie d'un sujet de conversation qui pouvait rester indifférent entre eux.

— Madame, dit Maurice, j'en suis sûr. Le jour qui vient de se passer nous a donné en quelques heures l'argument de l'histoire de l'avenir. Le matin, nous étions à l'Hôtel-de-Ville les premiers arrivés ; le jour commençait comme à présent, et l'on se battait encore. Nous sommes allés où l'on se battait, et quand la victoire a été décidée, nous sommes retournés à cet Hôtel-de-Ville dont nous avions ouvert les portes avec la pointe de nos baïonnettes, elles se sont trouvées fermées pour nous ; il y avait déjà des maîtres de la maison avec des antichambres où il fallait attendre, et des valets pour nous y retenir ; il y avait déjà des cabinets ministériels où l'on obtenait audience.

— Et cela vous rendait triste sans doute ? dit Camille.

— Non, dit Maurice naturellement ; je n'y pensais pas, je... Remettons-nous en marche, madame, l'heure se passe.

Camille essaya de faire quelques pas seule, sans prendre son bras qu'il ne lui offrit pas. Il était en avant et marchait sans regarder à ses côtés. Cependant on voit sans regarder ; il s'aperçut qu'il manquait une ombre près de lui ; il se retourna : il vit Camille appuyée à un arbre ; il courut à elle...

— Oh ! lui dit-il avec un cri de repentir, oh ! pardonnez-moi ; j'ai cru que vous ne souffriez plus.

— Laissez-moi, monsieur, dit Camille faiblement, c'est une odieuse charge que je vous impose... En vérité... je vous le jure... j'arriverai très-bien... seule chez moi.

Et, en parlant ainsi, elle pliait sous elle-même.

— Ah ! je mérite que vous me parliez ainsi, je vous ai abandonnée, madame ; je ne le devais pas, moi...

— Vous? reprit Camille avec étonnement.

— Madame ! madame ! s'écria Maurice avec une singulière exaltation... venez, marchons... par pitié, ayez du courage, marchons.

Il prit son bras pour l'entraîner, et elle le suivit rapidement, plus rapidement qu'ils n'avaient encore marché : ils allèrent longtemps ainsi, et parcoururent tout l'espace qui sépare la porte Saint-Denis du boulevard Montmartre. Comme ils allaient franchir les arbres qui le barraient à cet endroit, Camille, haletante, s'arrêta.

— Je ne puis, dit-elle, je ne puis aller plus loin...

Et, son bras échappant à celui de Maurice, elle tomba tout à fait par terre. Maurice se jeta à genoux à côté d'elle, et d'un ton désolé, d'un ton qui accusait un remords, il s'écria :

— Oh ! je suis indigne, madame, pardonnez-moi encore. C'est que... je voudrais vous remettre bientôt dans votre maison, car enfin la nuit se passe... l'heure à laquelle votre mari doit rentrer est sonnée, et... vous devez craindre...

— Et pourquoi me croyez-vous donc sortie? s'écria Camille en se dressant sur son séant.

— Mais... fit Maurice interdit, je ne sais... je n'ai pas le droit de savoir...

— Oh ! reprit Camille en se laissant aller à ses larmes, c'est affreux... ah !... c'est horrible !

— Non, je ne crois rien, dit Maurice, rien dont M. de Lubois doive s'irriter...

— Mais c'est pour lui, monsieur, s'écria Camille à travers des larmes et des sanglots, pour lui que je suis sortie, parce que je l'ai cru blessé, mort !... Et savez-vous ce que j'ai appris? c'est qu'il était chez sa maîtresse, monsieur : et voilà que vous me dites maintenant... Je ne sais ce que vous me dites... Mais c'est affreux... laissez-moi... laissez-moi mourir ici ; un mendiant aura pitié de moi, monsieur, laissez-moi.

— Oh ! dit Maurice toujours à genoux, méprisez-moi, madame, méprisez-moi, vous ne pouvez me comprendre... Un moment j'ai été fou, un moment j'ai cru que ce qu'il y a de plus pur sur la terre avait été vaincu par la douleur... j'ai cru... mais qu'importe !... ce n'est pas à d'autres qu'à vous que j'ai montré jamais mes soupçons ; ils sont demeurés dans ce cœur qu'ils dévorent. Je n'ai rien à vous dire pour m'excuser... d'ailleurs, je puis souffrir, cela ne vous regarde pas.

En parlant ainsi, la voix de Maurice se troublait, elle devenait haletante, entrecoupée : Camille frissonnait en l'entendant... elle comprenait trop le désespoir qu'il sentait d'avoir mal pensé d'elle... elle avait peur de cette émotion dont Maurice n'était plus le maître. Un bruit léger les interrompit : à côté d'eux une porte s'était ouverte et fermée ; un homme en sortait. Maurice se dressa entre lui et Camille qui cacha sa tête sur ses genoux.

— Ah ! c'est vous, Lambert... dit de Lubois ; que faites-vous là à cette heure?. . Pardon... une femme blessée peut-être... voulez-vous que je vous aide ?

— Non, dit Maurice à voix sourde, laissez... ne l'approchez pas.

— Comme vous voudrez, dit Alphonse... Adieu ; il faut que je rentre. Imaginez-vous que j'ai été tout le jour chez cette folle de Césarine, pour l'empêcher de courir les rues à travers toute cette bagarre... Adieu... ma femme est peut-être inquiète... je me sauve.

Il sauta légèrement par-dessus la barrière au pied de laquelle gisait Camille. Maurice, épouvanté, n'osait se retourner vers elle... Quand il lui parla, elle ne répondit pas ; quand il la toucha, elle était tout à fait immobile, elle était évanouie. Que faire?

Il essaya de la rappeler à elle, mais tout secours lui manquait ; mille idées affreuses lui passèrent par la tête. Oh ! s'il allait offrir ce corps froid et inanimé aux yeux de sa rivale, peut-être lui donnerait-il un

remords... Mais non, le cœur de cette créature était gangrené à fond, elle eût ricané! le ricanement, cette épouvantable insulte à tout noble malheur!... C'est aux pieds de son mari qu'il faut la porter, se dit-il... lui, il a le monde au moins pour conscience.

Il voulut le faire, et s'armant d'une force surhumaine, il enleva Camille dans ses bras, gravit les barricades et marcha droit devant lui avec une sorte de fureur. Il alla comme si, depuis trois jours, il n'avait pas été debout, sans cesse et sans repos, comme s'il eût porté un enfant. Cependant le mouvement, la fraîcheur du matin ranimèrent un peu Camille un sentiment confus de son être lui revint, sans qu'elle pût comprendre pourtant où elle était, ce qui lui était arrivé et le mouvement qui l'emportait. D'abord, il lui semblait être dans un tourbillon de combat qui l'entraînait; c'était un mort qui s'était levé et qui la tenait embrassée... c'était Charles Launay, puis son mari... enfin Maurice... Cette pensée devint à la fois plus claire et plus confuse : c'était Maurice, sanglant, blessé pour s'être mis entre elle et son mari qui avait voulu la tuer; il avait été frappé, et le sang ruisselait sur son visage; il était mort, et cependant il l'emportait pour la soustraire à Alphonse qui la poursuivait... Le hasard de la marche fit que les mains de Camille, qui cherchait déjà à se soutenir, s'appuyèrent sur le front de Maurice; il ruisselait de sueur. Cette chaude humidité réelle, jointe à cette pensée fantastique de sang qui tournait dans l'imagination de Camille, la réveilla en sursaut; elle se redressa dans les bras de Maurice, et s'écria :

— Ah! il vous a tué... il vous a... Puis elle reprit en se dégageant avec terreur de ses bras : Ah! c'est vous, monsieur... c'est vous... Pourquoi m'emporter ainsi?...

Maurice la laissa échapper de ses bras.

— Vous voilà à la porte de votre maison, lui dit-il... vous étiez évanouie... et...

— Je me souviens maintenant, dit Camille... je me souviens.

Elle s'arrêta. Maurice avait fait un effort désespéré; sa poitrine battait avec violence, sa respiration haletait courte et intense; le jour, qui venait, éclairait l'affreuse pâleur de son visage; il ne répondait rien. Camille ne savait que dire à cet homme qui l'avait si noblement secourue, elle ne savait comment le remercier, elle se taisait aussi devant lui, elle le regardait avec pitié et terreur; elle le devinait et craignait de l'entendre : la pitié lui disait qu'elle ne pouvait pas ainsi quitter cet homme, et sa terreur, qu'elle devait le quitter ainsi... Le premier de ces sentiments fut le plus fort. Mais, craignant à la fois d'être trop reconnaissante et de ne pas l'être assez, elle l'interrogea au hasard, et lorsqu'elle eût dû lui adresser un remerciement, elle lui fit d'une voix troublée cette étrange question :

— N'avez-vous rien à me dire?

— Rien qu'à vous demander pardon du délire qui m'a porté à vous soupçonner...

— Eh! pourquoi! reprit Camille, pourquoi ce délire?

— C'est que j'étais jaloux, répondit Maurice d'une voix mourante et en la regardant fixement.

Camille se recula à ces mots, les yeux fixés à son tour sur la pâle figure de Maurice. Elle fit de même les quelques pas qui la séparaient de sa porte, toujours en reculant, toujours les yeux attachés aux yeux de Maurice; elle frappa, la porte s'ouvrit; Camille entra, et la porte se referma, sans que son visage eût quitté son expression d'étonnement, de terreur et de désespoir; car elle venait de lire à la fois dans le cœur de Maurice et dans le sien.

DEUXIÈME PARTIE.

I. — UNE AFFAIRE.

On était déjà aux premiers jours de septembre, on avait mis une nouvelle enseigne à la monarchie, et celle-ci, comme tout magasin qui ouvre sur nouveaux frais, promettait aux chalands de leur donner un assortiment de lois et de libertés superfines au plus juste prix et d'un excellent user. Ce que l'on a tenu des promesses de ces magnifiques prospectus ne regarde pas ce livre, et c'est seulement comme date que nous les rappelons.

A cette époque, dans la maison de Lubois, deux explications avaient lieu à la fois, l'une dans le cabinet du notaire, l'autre dans la chambre de Camille, la première entre Alphonse et Camizard, la seconde entre le vieux Launay et sa nièce.

— Oui, disait Camizard, je ne pense pas que cela vous gêne; ainsi je vous serai fort obligé de mettre très-prochainement à ma disposition les deux cent mille francs que je vous avais prié de me placer, il y a deux mois.

— Quand il vous plaira, répondit Alphonse en jouant l'indifférence; mais est-ce que vous êtes de ceux qui s'imaginent que la révolution de juillet fera faire faillite à la France?

— Moi, c'est un événement que j'ai prévu depuis bien longtemps, et que je considère comme le point de départ d'une ère de véritable prospérité pour le pays.

— Serait-ce donc que vos opinions bien connues vous font craindre une destitution, et que vous voulez suivre les Bourbons en Angleterre?

— Mes opinions! dit Camizard d'un air étonné, mes opinions sont celles de tout honnête homme. J'ai servi l'empire tant qu'il a fait au dehors la gloire de la France et sa fortune au dedans. J'ai accueilli la restauration parce qu'elle nous ramenait une paix nécessaire à nos familles et à nos industries ruinées; j'aime et je sers la révolution de juillet, parce qu'elle nous promet les libertés pour lesquelles nous sommes enfin assez mûrs aujourd'hui. En êtes-vous, mon cher de Lubois, à cette sottise d'opinion inamovible qui s'attache à un homme ou à une famille, se voue à eux et les suit dans quelque route qu'ils prennent, bonne ou mauvaise? Ces fidélités, croyez-moi, ne servent qu'à deux espèces d'hommes : les niais ou les fripons. Les honnêtes gens sont fidèles à leur pays avant tout; si on refuse mes services, je me retirerai : mais je les crois déjà acceptés.

— Vous les avez donc offerts?

— C'était mon devoir.

— Pourquoi donc alors retirer vos fonds? les placements sont difficiles, répliqua de Lubois qui discutait pour savoir si c'était méfiance de sa solvabilité qui faisait agir Camizard, plutôt que pour connaître l'emploi qu'il voulait faire de ses capitaux.

— Que voulez-vous? dit le conseiller d'Etat, je suis pris de la maladie de la propriété, j'en trouve une à ma convenance, à une trentaine de lieues de Paris, et je crois que je puis faire une bonne affaire.

— Soit, reprit le notaire; quand vous convient-il de rentrer dans vos fonds?

— Mais, le plus tôt possible; si vous voulez, je passerai après-demain.

A ce mot, Lubois avait pâli; Camizard s'en aperçut; mais, malgré les soupçons qui avaient amené sa demande et que confirma le trouble d'Alphonse, il ne montra rien de ses craintes. Forcer de Lubois à avouer qu'il était gêné, c'était se mettre dans la nécessité de rompre avec lui en se montrant exigeant, ou de se prêter à des arrangements, si le notaire en proposait. Le conseiller d'État, en continuant à traiter de Lubois comme s'il n'eût pas douté du bon état de ses affaires, prévenait ce double danger. Il connaissait la vanité d'Alphonse : elle eût peut-être cédé, vis-à-vis de Camizard, à des alarmes hautement manifestées; mais, en présence de cette confiance, elle n'avait garde de faire le premier pas. Ce fut donc malgré sa résolution d'attermoyer avec le conseiller d'Etat que de Lubois lui répondit :

— Eh bien, ce sera pour après-demain.

Camizard savait de science certaine que les affaires de de Lubois étaient tout au moins embarrassées. Les riches familles du haut faubourg, soit par crainte véritable, soit par mauvais vouloir contre la révolution de juillet, retiraient leurs fonds de toutes les caisses où elles les avaient déposés; de Lubois avait eu sa bonne part de tous ces remboursements. Les premiers avaient été faits sur l'heure, mais les autres avaient souffert des délais; il avait fallu parler de placements faits sans l'autorisation des dépositaires, de prêts qui demandaient quelques jours pour rentrer; cependant tout avait été couvert, les fonds

des uns servant sans doute à payer les autres. Camizard, qui était absent de Paris durant les premiers jours de la révolution, fut averti chez madame de Brémont de la tactique du noble faubourg. Il revint à Paris pour s'y conformer. En y arrivant, il apprit le second mot d'ordre du parti, c'était de ne se démettre d'aucun emploi. Cela servait à la fois à voir comment iraient les affaires, et, au besoin, à les empêcher d'aller.

Dans les premiers moments de la révolution de juillet, de Lubois avait chanté ses louanges, et ses nobles clients, sans paraître y trouver rien à redire, n'avaient pas laissé de l'en punir par les petites insinuations malveillantes que permettaient les retards du notaire. Camizard était donc arrivé véritablement alarmé chez de Lubois et il en sortit plus alarmé encore : ce n'était pas sans raison. De Lubois avait fait des pertes considérables en spéculant pour son propre compte sur les terrains; d'abord, il les avait dissimulées, grâce à cette masse de fonds qui se succèdent et se remplacent dans la caisse d'un notaire en crédit. De Lubois eût pu même les réparer par une rigoureuse économie, en restituant à la caisse les emprunts qu'il lui avait faits; mais ses dépenses pour Césarine avaient considérablement augmenté le déficit, et il en était à devoir plus qu'il ne pouvait rendre, lorsque Camizard redemanda ses fonds. De Lubois avait pensé qu'en qualité d'ami, le conseiller d'État serait accommodant. Alphonse établit ses comptes; il vit qu'en remboursant Camizard, il demeurait complétement sans ressource pour restituer les autres dépôts qui pouvaient chaque jour être réclamés, et, en désespoir de cause, il se décida à s'ouvrir à Camizard et à lui demander du temps. Pendant qu'Alphonse faisait ces tristes réflexions dans son cabinet, voici ce qui se passait dans la chambre de sa femme.

Camille était encore étendue sur sa chaise longue. Devant elle deux lettres étaient ouvertes. L'une était d'Alicia et venait de Rome : la jeune artiste annonçait son retour en France. L'autre était d'Antoni; il avait obéi à Camille, et lui en envoyait la preuve. Cette preuve était une lettre de Césarine, où se trouvaient des manières de parler d'amour qui avaient plus d'une fois fait rougir Camille. Depuis un mois, Antoni avait frappé vainement à la porte de madame de Lubois. Renfermée dans son appartement, elle se refusait à toute visite, sous prétexte d'une grave indisposition. Cette indisposition était la foulure qu'elle s'était donnée dans la nuit du 29 juillet et dont elle souffrait encore.

Rentrée dans sa maison, Camille avait trouvé ses domestiques concertant une réponse à faire à M. de Lubois sur la disparition de sa femme. Alphonse était remonté chez lui par un escalier dérobé, et n'avait pas encore quitté son appartement pour rassurer Camille. Madame de Lubois, les trouvant assemblés, s'informa si son mari l'avait demandée. Lorsqu'elle apprit, par leur réponse, qu'il n'était pas encore venu chez elle, elle leur recommanda de se taire sur sa sortie, et, courant dans sa chambre, elle se déshabilla rapidement et se mit dans son lit. Tout cela fut fait, à proprement dire, sans réflexion, mais sous l'empire de cette indignation que lui causait la conduite d'Alphonse, sous l'empire du dernier mot de Maurice. Camille n'avait à ce moment ni le temps de prendre une résolution, ni la force d'avoir une scène avec son mari. Elle crut, en se taisant, se mettre à l'abri des récriminations imprudentes auxquelles sa colère pourrait se laisser emporter, et puis, il faut le dire, elle était arrivée à cette lassitude du corps et de l'esprit, où l'on paierait de sa vie quelques heures de repos.

Ainsi, quand son mari entra dans sa chambre, elle le reçut simplement. Mais Alphonse, ayant remarqué son air de souffrance, lui en demanda la cause. Elle répondit la moitié de la vérité : elle dit que, poussée par une folle curiosité, elle avait essayé de sortir, et qu'à la première barricade qu'elle avait rencontrée, elle s'était foulé le pied. La vanité de de Lubois devina un peu de l'autre moitié de la vérité, car il reprit : — Quoi ! c'est par simple curiosité que vous êtes sortie ?

— Par simple curiosité, répondit Camille.

— Oh ! la pauvre femme ! pensa Alphonse avec une vanité à souffleter, elle ne veut pas m'avouer que c'est pour moi. Allons, il faut lui pardonner, car véritablement je suis un indigne trompeur.

Dans cette disposition d'esprit, il demeura assez longtemps à côté de sa femme, et daigna presque excuser son absence, en lui faisant le récit de toutes les belles choses qu'il avait vues ou faites. Tout le pouvoir de Camille sur elle-même suffit à peine à lui faire garder le silence pendant les impudents récits de de Lubois. Elle crut avoir beaucoup gagné sur ses emportements, et s'être montrée généreuse envers son mari, en ne lui criant pas à chaque parole : Mensonge ! détestable mensonge ! L'imprudente ne vit pas qu'elle le laissait se dégrader vis-à-vis d'elle en l'écoutant, tandis qu'il ajoutait à tous les vices qu'elle avait à lui reprocher le dernier et le plus méprisable de tous aux yeux d'une femme, le vice de la vanterie en fait de courage. Parce que dans les premiers mouvements de dégoût que lui inspira Alphonse par ses lâches fanfaronnades, elle ne reporta pas sa pensée sur l'homme qui venait de la secourir et qui avait donné tant de preuves de ce courage, elle oublia qu'un jour elle ferait cette comparaison, que Maurice



Pendant que Maurice, à genoux devant elle, serrait son pied avec force, Camille causait avec son oncle. — Page 37.

grandirait à ses yeux de tout l'abaissement où descendait son mari.

Alphonse, piqué du peu d'effet qu'il produisait, se retira mécontent; Camille demeura seule avec tout ce qu'elle avait de pensées confuses. Le lendemain, quand elle songea à l'explication qu'elle voulait avoir avec son mari, elle recula devant l'idée de lui dire en face : — Vous m'avez menti. C'est un sentiment commun à toutes les âmes élevées de ne pas oser trop humilier les plus coupables. Elles sentent qu'en leur montrant combien ils ont mérité tous les mépris, on peut leur arracher ce reste de pudeur qui les empêche de se parer de leurs vices. Camille ne voulut pas ramener cette scène où Alphonse, accusé d'avoir eu une maîtresse, avait hautement répondu que c'était vrai. — Mon Dieu, se disait-elle, si je lui disais ce que je sais, peut-être s'en vanterait-il... et alors... alors... je le mépriserais. Camille le méprisait déjà.

Elle passa ainsi tout un mois entre les douleurs de son incertitude sur la conduite qu'elle avait à suivre, et les souffrances très-vives de sa blessure; son mari, également occupé de ses affaires, qui devenaient difficiles et de ses plaisirs sans frein, la voyait à peine quelques minutes par hasard. Ce fut donc tout un mois de solitude pour Camille, où elle eut le loisir du jour pour penser tristement, les heures d'insomnie pour subir la pensée fiévreuse qui s'empare alors de nous. Ainsi, durant le jour, la conduite de Maurice, sa dernière parole, lui venaient à l'esprit : — Il m'aime, se disait-elle, il l'a dit; mensonge, ou plutôt calcul; il sait ma position, et veut en profiter. Cependant son accent était vrai. C'était le cri du torturé à qui son extrême souffrance desserre les lèvres, et qui laisse échapper sa plainte contre la volonté de son âme... Oui, il m'aime... Et puis, toute sa conduite à mon égard... Je n'en puis douter... il m'aime. Indigne amour! celui d'un homme mêlé à ces intrigues où mon mari se perd, celui d'un homme peut-être sans honneur!... C'est mon mari qui me l'a dit; s'il l'avait calomnié... rien ne m'assure qu'il m'ait dit vrai... Il y a dans cet homme quelque chose de si élevé... Allons, que m'importe tout cela? qu'il m'aime ou ne m'aime pas, qu'il soit digne d'estime ou de mépris, je ne les reverrai jamais! jamais!... Alors elle prenait un livre, lisait, et forçait son attention à s'attacher hors d'elle-même.

Mais quand venait la nuit, quand venaient ces heures fatigantes passées sur un lit brûlant et sans sommeil, alors l'image de Maurice se dressait à son chevet. Cette image la regardait fixement, elle lui répétait d'une voix lente et creuse ce mot : Je suis jaloux! elle lui tenait mille discours, elle lui disait : — Je t'aime; voilà longtemps que tu le sais, et tu l'as deviné au premier jour où tu me rencontras entre toi et ta rivale; tu l'as appris par tous ceux qui te disaient comment je prenais partout ta défense; tu l'as vu quand je t'ai soutenue dans ta course pénible... Je te l'ai dit... tu le sais, je t'aime... et toi, dans ton cœur, tu m'aimes aussi... tu te débats... tu cherches un asile, et tu n'en as plus... Viens, viens...

Et Camille alors se levait sur son séant pour échapper à cette fantastique interrogation, où elle-même se faisait ces questions sous la figure de Maurice; elle quittait son lit, ouvrait ses fenêtres en croyant refroidir sa pensée aux fraîcheurs de la nuit; elle s'inondait la tête et le visage, et, le corps glacé, elle essayait d'un sommeil où Maurice revenait encore.

Alors, c'étaient des rêves affreux... c'étaient les combats de juillet... c'était du sang où gisait son mari, où gisait Maurice, où elle tombait aussi, poussée par Césarine. Elle s'éveillait en sursaut, ne sachant où fuir la veille, où fuir le sommeil; alors, elle pleurait, et les larmes, cette sainte rosée du ciel, la calmant un peu, elle gagnait une heure de repos et d'oubli, et s'éveillait pour recommencer.

Son indisposition, qui, seule, eût été une souffrance aiguë, devint, parmi tous ces tourments, une maladie fâcheuse. Un mois suffit à maigrir Camille, à creuser ses joues et ses yeux. Souvent, et lorsqu'on lui remettait les cartes de visite laissées à sa porte, elle désira y trouver celle de Maurice. Ce n'était pas pour avoir une attention de lui, c'était pour avoir le droit de lui en vouloir; c'était pour trouver, dans cette hardiesse à se présenter chez elle, une sorte de déclaration qu'il espérait quelque chose de l'aveu qu'il avait fait; et, devant cette espérance, Camille se fût trouvée forte; elle l'eût tournée en insulte pour sa vertu, elle se fût réfugiée dans son orgueil. Mais rien n'était venu; Maurice ne s'était pas présenté. Ce n'était pas lui qu'elle avait à combattre, c'était elle-même : la lutte était bien plus terrible.



Il enleva Camille dans ses bras et gravit les barricades. — Page 39.

Le matin du jour où Camizard avait redemandé ses fonds à de Lubois, Camille avait reçu la lettre d'Alicia qui lui annonçait son prochain retour, et celle d'Antoni qui lui envoyait le billet de Césarine. Elle pensait à l'usage qu'elle pourrait en faire maintenant, et avait pris à peu près la résolution d'attendre le retour d'Alicia pour se concerter avec elle, lorsque ses réflexions furent interrompues par une singulière visite. C'était celle de M. Launay. Le brave homme était entré bien plus embarrassé du regard impertinent du domestique qui l'annonça, que de l'accueil qu'il recevait de sa nièce.

— Quoi! c'est vous? lui dit Camille en lui tendant la main; combien je vous remercie de votre visite!

— Il n'y a pas trop de quoi, parce que je viens un peu pour vous demander un service.

— Je vous le rendrai, si cela m'est possible. Asseyez-vous, et causons.

— Je me serais bien adressé à votre mari, dit Launay ; mais, outre que nous *n'accordons* pas ensemble, il aurait fallu lui dire des raisons que vous entendrez bien mieux.

— Voyons, répondit Camille, à défaut d'intelligence, je vous promets ma bonne volonté.

— D'abord, il faut que vous sachiez que Charles a quitté sa place d'inspecteur des postes que je lui avais obtenue, c'est-à-dire achetée ; parce que, voyez-vous, il y en a un tas que le gouvernement voulait destituer de leur place, et qui ont donné leur démission moyennant *quibus;* si bien que j'en ai eu une pour Charles. Ça lui allait : toujours sur les grandes routes ; il aime les chevaux, le train, il faisait les cent diables; mais, bernique, ça n'a duré qu'un mois; il a quitté, et voilà mes douze mille francs enfoncés. C'est honnête comme ça ; mais c'est pas assez pour monsieur, et, sous prétexte qu'il sait que j'ai de l'argent comptant, il me persécute pour lui donner une dot.

— Il veut se marier? dit Camille, ce n'est pas si déraisonnable.

— De vrai; mais il veut épouser cette gueuse, cette... Pardon, mais c'est un père qui parle. Enfin, il veut épouser cette gueuse de Césarine.

— Césarine! dit Camille plus étourdie du nom que de l'épithète, oui, je me rappelle... vous en avez parlé cette nuit où...

— A propos, comment va votre pied?

— Vous voyez, je n'ai pas encore pu sortir.

— C'est-y étonnant! vous êtes comme ce pauvre M. Maurice; vous devez savoir ça, qu'il s'est rompu un vaisseau en faisant un effort; je ne sais comment il m'a expliqué ça; enfin, toujours est-il qu'il n'est pas sorti depuis un mois.

— D'où savez-vous cela? dit Camille en l'interrompant vivement, et tristement étonnée de cette nouvelle.

— Je le sais de lui-même; c'est que, voyez-vous, j'ai été le voir...

En ce moment, on annonça Camizard qui, ayant appris de de Lubois l'indisposition de sa femme, venait savoir de ses nouvelles. Après les questions, les réponses, les plaintes d'usage, Launay continua :

— Comme je vous disais, j'étais allé chez M. Maurice, un peu pour le consulter sur ce qu'il connaît cette engeance de Césarine, et à cause que c'est lui qui a été son premier... et que c'est toujours une sorte d'autorité paternelle sur ces gueuses-là... Pour en revenir donc, j'étais allé chez M. Maurice un peu pour le consulter, et un peu aussi pour savoir de vos nouvelles.

— Des nouvelles de madame, chez M. Maurice! dit Camizard étonné.

Camille parut interdite ; Launay le vit, et le conseiller d'État le remarqua ; l'oncle, voulant réparer la sottise qu'il croyait avoir faite, ajouta :

— De ses nouvelles, ou quelque chose comme ça, parce qu'enfin, à cause de ce qui est arrivé dans cette nuit du 29 juillet, je me suis dit : M. Maurice est un homme bien élevé, très-galant, qui aura été s'informer comment va le pied de ma nièce. Il me semble qu'il ne faut pas ricaner pour ça, monsieur, et que ce n'est pas plus bête qu'autre chose.

— Pardon, mon oncle, reprit Camille d'un air qui s'adressait plutôt à Camizard qu'à Launay; c'est que monsieur ignore que c'est devant votre porte que je me suis blessée, et que c'est M. Lambert, que j'ai rencontré *très par hasard*, qui a eu l'obligeance de me ramener.

— En effet, répliqua méchamment le conseiller d'État, je ne savais que ce que m'avait dit de Lubois. Le vrai sens que le ton donnait aux paroles était : Je n'en savais pas plus que votre mari, qui ne savait pas cela.

Camille éprouva une vive contrariété : s'expliquer, c'était s'excuser ; s'excuser, c'était craindre de paraître coupable; se taire, ouvrait la carrière aux soupçons : elle espéra que Launay donnerait, tout en parlant, les éclaircissements qu'elle désirait sans vouloir les fournir elle-même, et elle le remit dans sa conversation.

— Oui, vraiment; et imaginez-vous ma surprise quand je l'ai trouvé dans cet état : le pauvre garçon était pâle à faire frémir; il crachait le sang, et ne pouvait se tenir sur ses pieds. J'allais lui demander de vos nouvelles, et c'est lui qui m'a demandé des vôtres J'ai pas trop su que lui répondre ; c'est alors qu'il m'a conté qu'en voulant déranger une grosse pierre qui lui barrait le passage, il avait fait un effort si violent, qu'un moment après il était tombé par terre sans connaissance. C'est des passants qui l'ont ramassé et rapporté chez lui, et voilà un mois qu'il ne peut pas se remettre.

Camille écoutait tristement ce récit; elle y trouva cependant une sorte de consolation ; elle fut heureuse d'apprendre que c'était par empêchement physique que Maurice ne s'était pas présenté chez elle, et non par une retenue qui eût attesté un si profond respect pour elle, au milieu de tant d'amour.

Elle préféra le savoir mourant : sentiment cruel qui ne pouvait naître dans l'âme de Camille que parce qu'elle avait grand besoin, sans doute, que cet homme ne fût pas plus qu'irréprochable. Elle ne le garda pas longtemps. Camizard avait trop bien regardé le visage de Camille pour ne pas y deviner quelque chose; il voulut en savoir davantage.

— Et c'est M. Maurice, sans doute, qui vous a engagé à venir chez madame?

— Lui? reprit Launay, bien au contraire ; car, quand je lui ai dit que je voulais vous faire visite, il m'a dit qu'il suffirait d'envoyer quelqu'un ; et, comme j'ai répondu que je viendrais moi-même, il m'a ajouté d'un air singulier : — Ne dites à personne que je suis malade, à personne au monde, je vous en prie. On me croit absent ; le médecin m'a défendu de parler, de recevoir, et je ne veux pas être assiégé de visites. — Je suis parti sans vouloir l'ennuyer de mon affaire, car il avait l'air triste, et, si je vous ai parlé de tout ça, c'est que je pense que ce n'est pas vous qui irez le tourmenter.

— Et c'est en remuant une pierre que M. Lambert s'est donné cet effort? dit Camizard.

— C'est tout simple, répliqua Launay, ces jeunes gens, ça ne doute de rien, d'autant qu'il y avait trois jours qu'il fatiguait; il a voulu faire plus fort que lui, et v'lan, voilà comme arrive un malheur.

Camille venait d'apprendre d'où venait l'accident de Maurice : elle en était cause ; cette cause, il la cachait ; cet accident, il voulait qu'elle ne le connût pas, car c'était pour elle seule sans doute qu'avait été faite à Launay cette recommandation de se taire vis-à-vis de tout le monde, et Camille se dit alors : — Pousse-t-il la générosité jusqu'à vouloir m'épargner d'être reconnaissante? quelle âme est-ce donc que la sienne? craint-il que je lui refuse même ce sentiment? et n'ose-t-il s'en donner la certitude?... Malheureux! qu'il doit souffrir! et moi... ingrate!...

Une larme vint aux yeux de Camille trahir ces pensées : le regard du conseiller d'État l'y surprit ; mais madame de Lubois ne put lui témoigner son mécontentement de cette indiscrète investigation, car Camizard détourna les yeux et dit à Launay :

— Et quelle est cette affaire pour laquelle vous alliez consulter M. Maurice?

— Peut-être mon oncle ne veut le dire qu'à moi, dit vivement Camille, à qui le cœur bouillait de tout ce qu'elle devinait d'insolents commentaires sur sa conduite dans l'esprit de Camizard.

— Je comprends, fit Camizard en souriant, je me retire; et, avec une salutation ironique, il se leva pour sortir.

— Oh! mon Dieu! non, monsieur, reprit Launay; au contraire, vous êtes un homme d'affaires, vous me donnerez un bon avis, il s'agit tout simplement d'un placement d'argent.

Camizard s'arrêta à ce mot, l'œil et l'oreille ouverts, et reprit sa place. Camille se tut, voyant que son observation n'avait fait qu'accroître les soupçons de Camizard.

— Que ne vous adressez-vous à de Lubois? dit Camizard ; il vous trouvera un placement solide, surtout s'il ne s'agit que d'une somme minime.

— Je ne sais si vous appelez minime une somme de deux cent cinquante mille francs.

La figure de Camizard s'épanouit ; il lui sembla voir ses propres fonds aventurés lui revenir par les mains de Launay.

— C'est plus qu'il ne faut à de Lubois, dit imprudemment le conseiller d'État.

— Comment? plus qu'il ne lui faut... reprit Launay.

— Oui, fit Camizard, en se reprenant ; oui, plus qu'il ne lui faut pour une opération où il y a cent pour cent à gagner, et dans laquelle vous pourriez vous intéresser.

— Merci des opérations; je sais ce qu'il en coûte. Une bonne hypothèque, voilà ce qu'il me faut à moi. D'ailleurs, voyez-vous, je ne veux pas avoir d'argent libre; quand ce gredin, je parle de mon fils, sait que j'ai des écus quelque part, il me cajole, il me tourne, et enfin il me tire toujours des sommes; au lieu qu'une fois casés, bernique, il n'y a plus rien, et il s'en passera.

— Eh bien! confiez vos fonds à de Lubois, dit Camizard, il les fera valoir pour son compte.

— Merci encore! s'écria vivement M. Launay, je sais où il les

ferait valoir. Je n'ai pas besoin qu'ils arrivent par M. de Lubois où je ne veux pas que mon gueux de fils les envoie.

— Mon oncle!

— Excusez, ma nièce, c'est une parole en l'air; je ne dis rien contre personne, mais j'ai mon idée sur l'hypothèque.

— Eh bien! dit Camille, j'en parlerai à mon mari; il vous trouvera cela.

— Tout de suite, n'est-ce pas? parce que Charles est comme une âme damnée après moi. Je reviendrai vous voir demain.

Le vieux Launay sortit et Camizard se retira avec lui. Camille crut qu'il ne voulait pas avoir à s'expliquer avec elle sur ce qu'il pensait de sa rencontre avec Maurice. Elle se trompa : Camizard était dans ce moment préoccupé d'un bien autre intérêt. Il sortit donc avec Launay, et pendant qu'ils remontaient ensemble les boulevards, la conversation continua sur le sujet qu'ils traitaient avant. Camizard disait à Launay :

— Je suis désolé de ne pas avoir d'argent pour le prêter à de Lubois, d'autant que, quoiqu'il dépense beaucoup, il est au-dessus de ses affaires.

— Hum! hum! fit Launay.

— Et, d'ailleurs, je crois qu'il me donnerait une garantie qui vaut bien une hypothèque.

— Et laquelle?

— Mais... celle de sa femme.

— De Camille? Je ne sache pas qu'elle ait une fortune à elle, à moins qu'elle ne lui vienne du ciel.

— Et celle qui lui viendra de madame de Brémont? un héritage de soixante mille livres de rente!

— Bah!

— Vous ne le saviez pas? repartit Camizard d'un air étonné; puis il repartit : — Au fait, on n'en parle pas, à cause de la famille de madame de Brémont... mais le testament est fait... Madame de Brémont est bien vieille... une santé délicate... je crois que madame de Lubois héritera plus tôt qu'elle ne voudrait... Adieu, monsieur... je suis votre serviteur.

Et, tandis que Launay poursuivait son chemin, Camizard retournait sur ses pas, regagnait la rue Godot-de-Mauroy, et montait dans le cabinet du notaire. Il en ferma soigneusement la porte et dit sans préambule :

— Écoutez, de Lubois, vous êtes gêné pour me rendre mes fonds...

— Moi! point du tout.

— Ne tergiversons pas : je veux vous sauver. Voici l'affaire qui se présente.

Tout aussitôt il l'expliqua à de Lubois; il lui dit les préventions de Launay, les insinuations qu'il lui avait adroitement glissées, et enfin la garantie qu'il supposait qu'on pourrait obtenir. Tant que parla Camizard, de Lubois le regarda, comme pour découvrir sa véritable pensée au fond de cette proposition. Ce n'est pas qu'elle lui répugnât, il la considérait au contraire comme un secours inespéré du ciel : mais il ne voulait pas se livrer à Camizard. D'ailleurs, le conseiller d'État, emporté par le désir d'être remboursé, avait trop vite joué, cartes sur table, le jeu des fripons avec Alphonse, vis-à-vis duquel il avait gardé jusque-là toutes les apparences d'une rigide sévérité de principes. De Lubois sentait son avantage et ne voulait pas le perdre.

— En avez-vous parlé à ma femme?

Le conseiller d'État avait, de son côté, deviné la tactique de de Lubois, et ne lui permit pas de s'y tenir enfermé.

— Non, répondit-il; je ne lui ai pas parlé de la garantie qu'on peut lui demander, et sur laquelle Camille me consultera probablement pour apprendre ce que je sais des dispositions testamentaires de madame de Brémont.

— Et que lui direz-vous?

— Que je ne les crois pas valables.

Ceci voulait dire : Si vous ne faites pas l'affaire avec moi et pour moi, vous ne la ferez pas. De Lubois garda un moment le silence.

— C'est deux cent cinquante mille francs que veut placer Launay? reprit-il.

— Oui, il vous restera cinquante mille francs; et le bruit que je ferai de l'exactitude de votre remboursement peut prévenir beaucoup de demandes semblables à la mienne.

— J'y ai bien pensé, dit de Lubois toujours fort préoccupé; mais que dire à Camille?

— Est-ce qu'elle entend quelque chose aux affaires?

— Raison de plus : elle voudra des explications.

— On en donne... Et puis, j'y pense... elle sera plus docile que vous ne croyez, car elle vous a déjà un peu trompé.

Il s'arrêta.

— Comment? fit de Lubois.

— C'est inutile à vous dire, reprit Camizard... Cependant... oui, il faut que vous le sachiez... cela ferait un mauvais effet vis-à-vis de Launay, s'il paraissait y avoir des secrets entre vous et votre femme.

Et il lui raconta comment il avait appris que c'était devant la porte de Launay que Camille s'était blessée, et que c'était Maurice qui l'avait ramenée chez elle.

— Maurice!... s'écria de Lubois, Maurice!... dans la nuit du jeudi. Ah! c'était elle.

— Que voulez-vous dire? reprit Camizard tout surpris de l'exaltation de de Lubois.

— Rien, dit Alphonse... mais c'était elle... elle m'a reconnu... et lui... Oh! ce Maurice est un malheur pour moi... Je le hais, ce Maurice... Mais... elle... comment se fait-il?... il faut qu'elle me dise comment cela est arrivé.

— Où diable allez-vous? dit Camizard en arrêtant de Lubois... vous aviseriez-vous d'être jaloux?

— Jaloux! moi! répliqua Alphonse, moi! et de qui? de M. Maurice? Ce n'est pas cela... mais je ne sais à quel propos ce monsieur s'est porté le censeur de toutes mes actions et le défenseur de ma femme, et il faut que je le trouve encore mêlé à cette circonstance...

— Mais qu'y a-t-il de si étonnant? il a rencontré Camille chez Launay.

— Mais comment Camille était-elle chez Launay?...

— Vous le saurez de lui-même; il revient demain, interrogez-le adroitement.

— Vous avez raison. Et quant à vos deux cent mille francs, ce sera pour après-demain.

— Oh! maintenant, dit Camizard, après-demain ou dans huit jours... il ne faut pas mettre le pistolet sous la gorge du brave homme.

— Vous devriez voir Camille pour la préparer adroitement, reprit de Lubois après un moment de réflexion.

— Entre nous, avec une femme comme elle, je crois que la franchise est préférable, une demi-franchise s'entend. Avouez votre embarras, sans en dire les causes précises... La révolution de juillet a déjà endossé plus d'un billet protesté... elle peut se charger de difficultés dans vos rentrées.

— C'est possible. Mais je crois que plus ma demande sera dégagée de préparations, moins Camille y verra clair. Une proposition bien droite la surprendra mieux : j'y songerai. En tout cas, venez après-demain donc pour savoir ce que dira le bonhomme.

Les deux honnêtes gens se quittèrent sur ce mot de bonhomme, et de Lubois rêva aux moyens par lesquels il pourrait aborder Camille pour la faire pénétrer tout d'un coup dans le mystère de ses affaires dont il l'avait toujours tenue éloignée. Toutefois, le souvenir de Maurice perçait malgré lui à travers sa préoccupation intéressée. Il se rappelait tout ce qu'il avait dit à Camille sur ses propres exploits et le froid silence avec lequel elle avait accueilli son récit; il se rappelait la manière dramatique et guerrière dont il était sorti de chez lui, fusil en main et sabre au poing, et l'heure et l'endroit où il avait été retrouvé. Camille avait-elle fait confidence de tout cela à Maurice? avait-il aussi à rougir devant cet homme? Enfin il se rappelait cette expression de Camille, dans la scène qui suivit le bal de Derby; ce mot : *Vous êtes un lâche!* que la colère lui dicta alors, que la nuit de juillet semblait avoir justifié. Ces réflexions allumaient dans l'esprit de de Lubois des mouvements de rage qui le faisaient se lever et s'écrier comme un fou.

Enfin, devenu plus calme, il se souvint qu'une affaire plus intéressante devait l'occuper d'abord, et il remit la satisfaction de sa haine contre Maurice après le succès de l'emprunt à faire au père Launay.

Nous ne dirions pas par quels moyens aisés un homme d'affaires habile put embarrasser la bonne foi d'une femme qui ne savait ce que c'est qu'un contrat, si nous ne devions rendre compte des motifs secrets qui dictèrent la détermination de Camille et la firent souscrire avec empressement aux désirs de son mari. Dans un amour dont le développement s'opéra par la puissance de la réflexion plutôt que par l'action directe d'un autre amour, qu'il nous soit permis de raconter comme fait ce qui souvent ne fut qu'une idée, mais ce qui fut plus puissant qu'aucun fait.

Nous avons laissé madame de Lubois lorsque Launay et Camizard la quittèrent ensemble. Elle était demeurée avec la lettre d'Alicia, avec celle d'Antoni, avec le récit de Launay, récit tout plein de Mau-

rice. Ce fut alors que, restée seule en présence de cet homme absent, qui lui parlait bien plus haut de la solitude où il souffrait que s'il eût été à ses genoux ; ce fut alors qu'elle prit son âme en suspicion et s'avoua qu'il lui fallait l'étayer de quelque courageuse résolution, car elle penchait vers des idées qui sont un abîme où périt l'honneur. Depuis un mois, elle discutait avec elle-même, elle se mentait, elle se dérobait sa pensée sous des accidents de fièvre, de maladie, de chagrin; enfin elle voulut se voir face à face, elle s'arracha le voile dont elle se couvrait le cœur, et, s'interrogeant la parole haute, elle se répondit avec confusion : — Je l'aime.

— Où le fuir? où me cacher? C'est un malheur de plus que vous m'avez envoyé, mon Dieu! je le subirai seule et silencieusement; je mettrai la main sur ma blessure, pour que ni lui ni personne ne la voie; et je souffrirai jusqu'à ce que j'en meure ou qu'elle se ferme.

Voilà ce qu'était Camille; voilà ce qu'elle voulait, voilà ce qu'elle eût fait, s'il ne se fût trouvé près d'elle une puissance qui tua le gardien qu'elle avait mis à son cœur, qui brisa le sceau qu'elle avait elle-même apposé à son secret, qui rompit les liens dont elle avait enchaîné son orgueil.

Il faut le dire : l'indignation de Camille contre son mari n'était pas éteinte; mais elle n'était plus active; son opinion sur le compte d'Alphonse n'avait pas changé, mais elle ne désirait plus rien faire en vertu de cette opinion. Ce fut dans ces dispositions qu'Alphonse trouva Camille, lorsqu'il l'aborda pour lui parler de l'affaire Launay.

— Madame, lui dit-il en entrant chez elle, j'ai un service à vous demander.

— A moi, monsieur? repartit Camille avec surprise, mais avec douceur.

— A vous; il s'agit d'une chose qui jusqu'à présent ne vous a guère occupée; il s'agit d'une affaire d'argent; il s'agit beaucoup de ma fortune, et par conséquent de la vôtre. J'ai besoin de votre signature pour une affaire.

— Je suis toute prête à vous la donner, monsieur, repartit Camille, que je sois ou non intéressée dans cette affaire.

— Je vous remercie; mais il faut que vous sachiez pourquoi j'en ai besoin. Votre oncle Launay est venu vous demander votre avis sur un placement de fonds.

— Oui, monsieur, et je devais vous en parler.

— C'est moi qui vous en parle. Dans ce moment, ces fonds me seraient utiles pour une entreprise d'un succès infaillible, et qui assurerait à jamais l'indépendance de notre fortune. Dans ma position, il ne me convient point de distraire de ce que je possède une somme si considérable pour en faire un usage commercial; il me convient encore moins de l'emprunter, et je souhaiterais que ce fût en votre nom que se fît cet emprunt : c'est une affaire de convenance.

— Je comprends mal comment cela se peut. Je suis sans fortune, vous le savez, je ne possède rien, et...

— C'est une affaire de forme, et ma garantie répondra suffisamment pour vous, reprit de Lubois avec une légère impatience.

— Je ferai ce qui vous plaira, monsieur, quoique...

— Eh bien! que voulez-vous dire?

— Rien, oh! rien.

L'idée que ce que lui proposait de Lubois pouvait être une tromperie était un moment venue à Camille; mais elle l'avait aussitôt repoussée, craignant d'étendre jusqu'à la probité d'Alphonse des préventions qui ne devaient pas sortir de ses griefs d'épouse. Elle avait d'ailleurs plus d'un exemple de très-mauvais maris qui étaient des hommes fort probes, et puis, dans la disposition d'âme où elle était, Camille cherchait à se rattacher à son mari par quelque lien que ce fût. Elle l'avait essayé un mois avant, elle l'essayait encore. S'il n'était pas ce que j'ai cru, se disait-elle, je veux être pour lui plus qu'il n'a sans doute espéré. Qui sait? peut-être se laissera-t-il toucher à mon abnégation de tout droit sur lui, peut-être un mouvement de reconnaissance pour ce que je fais et que je pourrais refuser le ramènera-t-il à mieux vivre envers moi. Un pas, un seul pas qui nous rapproche, et je m'appuierai à lui pour me sauver.

De Lubois était demeuré embarrassé du facile consentement de Camille; il ne comprenait pas que tout ce qu'il avait de torts envers elle se fût si facilement effacé de son âme. Il s'était attendu à des refus qu'il aurait à dompter, et il lui dit d'un ton qui n'était pas sans émotion :

— Vous êtes généreuse, Camille, et vous m'apprenez aujourd'hui, plus que jamais, que je vous avais mal jugée.

— Monsieur, je ne mêle pas les chagrins de ma vie aux intérêts de votre fortune. La mienne, si j'en avais une, vous appartiendrait si vous en aviez besoin. Je vous le dis sans craindre que vous me répondiez que la générosité est facile en suppositions, parce que j'espère que vous croyez de moi ce que je crois de vous.

— Et vous avez raison, répliqua de Lubois sincèrement troublé. Je vous remercie de votre bonne opinion : celle-là... j'ai passé ma vie à la mériter... Cependant, je vous remercie, Camille... je vous remercie.

Alphonse, en prononçant ces paroles, avait quelque chose d'ému dans la voix : était-ce honte de tromper ainsi Camille? était-ce remords de l'avoir méconnue? Madame de Lubois se persuada que c'était ce dernier sentiment; et elle suivit son mari des yeux pendant qu'il se promenait dans la chambre. Oh! semblait-elle lui dire, revenez à moi... revenez à moi!

Sous l'empire de ce souhait, ses yeux devinrent humides : Alphonse le vit.

— Vous souffrez toujours beaucoup? lui dit-il.

— Moins, beaucoup moins, répondit-elle en souriant doucement.

— Pourquoi toujours demeurer seule? Vous ne recevez plus personne, repartit Alphonse d'un air d'intérêt.

— La compagnie d'une femme malade est peu intéressante.., et puis, je voulais vous demander une permission. Je crois que quelques semaines de séjour à la campagne rétabliraient tout à fait ma santé. Je puis aller chez ma marraine. Si vous y consentiez, vous me feriez grand bien.

Dans ce désir de Camille, il y avait un motif qui échappait à la pénétration d'Alphonse, et peut-être eût-il fallu le lui expliquer longuement pour le lui faire comprendre. C'est que les hommes manquent de ces délicats aperçus de la vie qui surprennent l'esprit des femmes et les trompent quelquefois, tant elles s'imaginent que nous voyons les choses comme elles. Outre que par cette absence Camille croyait échapper à sa préoccupation au sujet de Maurice, oubliant que ce n'était pas lui, mais elle qu'il fallait fuir, outre que son séjour chez madame de Brémont devait arrêter les suppositions de Camizard sur sa rencontre avec Maurice et sur le silence qu'elle avait gardé à ce sujet, Camille avait au fond de ses raisons une espérance qu'elle ne voulait pas discuter, de peur de la détruire. Elle pensait que si, ramené par ses bons procédés, Alphonse voulait renoncer à son intrigue avec Césarine, il le ferait bien mieux quand il aurait l'air de le faire lui-même. Sa vanité, d'après le calcul de Camille, n'aurait pas à craindre de paraître avoir cédé aux colères ou aux exigences de sa femme. Camille avait tant besoin qu'il redevînt pour elle un bon mari, qu'elle se retirait de la lutte, pour le laisser agir à son aise, le monde dût-il ne savoir gré qu'à lui de sa bonne résolution.

Si l'on considère ce qu'il y avait d'orgueil et de décision dans le caractère de Camille, et qu'on remarque le rôle auquel elle se résignait, on appréciera sans doute combien pour elle devait être menaçant le sentiment qui lui dictait sa nouvelle conduite. Ce sentiment la dominait tellement, qu'elle demandait à tout aide contre lui : à l'absence, à l'espoir d'un retour, à des idées qu'Alphonse ne soupçonnait même pas.

De Lubois lui répondit qu'il était prêt à souscrire à tout ce qui lui serait agréable, et il fut décidé qu'elle partirait dès que l'affaire de Launay serait conclue.

Grâce à l'adresse de de Lubois, à l'entremise de Camizard qui parut rencontrer Launay comme par hasard chez le notaire, l'emprunt projeté se fit comme il le voulut. Les piéges ne manquèrent pas à la bonne foi de Launay; plusieurs fois, le conseiller d'État eut l'air de s'échapper maladroitement sur les dispositions testamentaires de madame de Brémont; plusieurs fois il y eut des questions pleines d'intérêt faites sur la santé délabrée de la bonne dame. Camille elle-même en fut dupe, et le jour où elle s'apprêtait à partir pour la campagne, elle crut aller soigner sa marraine.

Ainsi donc, Camille, mariée séparée de biens avec son mari, venait d'emprunter, avec son autorisation, deux cent cinquante mille francs à Launay, garantis par M. de Lubois en cas de non-paiement de madame. Tout cela dura une semaine à peu près, au bout de laquelle Camizard fut remboursé et Alphonse tenu pour un homme dont l'exactitude dans les affaires devrait servir de modèle à tous les jeunes gens. Camizard en parla dans le grand faubourg; il trouva même moyen de bâtir à ce propos un système tout entier sur ces caractères puissants et faibles à la fois, si rigides dans leur probité et si faciles dans leurs mœurs. Alphonse parut curieux à connaître à quelques belles dames d'outre-Seine, et le notaire reçut à cette époque des invitations dont il fit sottement parade en les laissant maladroitement tomber de sa poche dans quelques mauvaises coulisses.

II. — RENCONTRE.

Le jour même où Camille signa le contrat avec Launay, elle monta en voiture et prit la route d'Orléans pour aller rejoindre madame de Brémont dans sa terre. Quelques heures après son départ, un domestique sans livrée apporta pour madame de Lubois un billet soigneusement cacheté, en recommandant qu'il ne fût remis qu'à elle seule. — Je m'en charge, répondit celui qui le reçut.

Comme la recommandation du commissionnaire ressemblait à celles dont on accompagne les lettres qui ne doivent pas être lues par *monsieur*, le domestique jugea plus prudent d'expédier la lettre à *madame* avec quelques cartons qui devaient lui être envoyés à la campagne, que de prier *monsieur* d'y mettre l'adresse du château de madame de Brémont. Dans tous les cas, ce billet, eût-il été remis à Camille au moment où elle partait, serait arrivé trop tard pour prévenir le malheur auquel il voulait obvier; le retard qu'il subit et qui, par diverses circonstances, dura près de quinze jours, ne fit qu'éloigner l'explication qui en résulta, et peut-être eût encore été plus fâcheuse si elle avait eu lieu sur-le-champ.

Camille arriva chez madame de Brémont et fut reçue à bras ouverts et avec toutes les commisérations imaginables. Madame de Lubois avait quitté son mari sans regret quoique avec tristesse. L'idée que cette séparation de quelques semaines lui serait fatale l'avait longtemps poursuivie. Mais l'espérance qu'elle avait basée sur cette séparation la rassura peu à peu. C'est le propre des imaginations fortes de faire abonder les bonnes raisons à l'appui de ce qu'elles supposent possible; il en arrive qu'au bout de quelque temps elles regardent comme assuré ce dont elles doutaient en commençant. Ainsi, lorsque Camille entra dans le château de madame de Brémont après un jour de route, elle s'était convaincue qu'Alphonse profiterait de son absence pour rompre avec Césarine. Ses procédés avec Camille, depuis le jour où elle avait consenti à l'emprunt, lui en étaient un garant. Sans doute, il n'était pas revenu complétement à ses devoirs, mais ses paroles, quoique réservées, étaient pleines d'intérêt. Plusieurs fois, comme elle ne pouvait encore quitter que difficilement sa chambre, il lui avait demandé la permission de dîner près d'elle : il n'était pas sorti la veille de son départ; il en était résulté pour Camille une distraction d'elle-même. Le soin d'une conversation difficile à tenir dans des limites convenables l'avait occupée tant qu'Alphonse avait été présent, et elle avait moins pensé à Maurice.

Dès son arrivée, madame de Brémont interrogea Camille sur la manière dont elle vivait avec son mari.

— J'espère, lui dit Camille; il est déjà bien meilleur pour moi. Je crois qu'il se repent.

— Ce n'était pas le moment de le quitter; il fallait le maintenir dans cette bonne disposition.

— Au contraire, un mot qui eût pu lui faire croire que j'en voulais tirer avantage l'eût peut-être rendu à sa fatale passion; vous savez comme il craint de paraître dominé. Je l'ai laissé à lui-même, et je suis sûre que, s'il ne revient pas à moi, du moins il quittera cette fille.

— Je suis ravie de ce que tu me dis là, mon enfant, d'autant qu'à part les torts qu'il a envers toi, c'est un charmant garçon que ton mari, un homme d'ordre. On avait un peu jasé sur son compte; Camizard a été à Paris, et il m'a écrit, il y a quelques jours, qu'il s'était assuré par lui-même que jamais ses affaires n'avaient été en si bon état. C'est que Camizard lui avait confié deux cent mille francs; eh bien ! ton mari les lui a rendus rubis sur l'ongle, à l'instant même où on les lui a demandés.

— Deux cent mille francs ! dit Camille; et quand les lui a-t-il rendus?

— Il y a huit jours.

— Huit jours...

Elle réfléchit. — Ce n'est pas cela, se dit-elle.

Madame de Lubois avait tout de suite fait en sa pensée le rapprochement du remboursement de Camizard et de l'emprunt de Launay. Mais Launay n'avait versé ses fonds que la veille, et Camizard était remboursé depuis huit jours. Elle s'accusa de prévention contre son mari.

— Mais que disait-on, reprit-elle, que disait-on contre Alphonse?

— Oh ! que veux-tu? c'est un peu sa faute... il a été se mêler dans cette bagarre de juillet... ça n'a pas plu parmi ses clients; un notaire héros, on ne voit ça que de ce temps-ci... il aurait dû penser à sa clientèle... mais ça s'oubliera, pourvu qu'il ne recommence pas... C'est très-bien d'être brave; quand on est notaire, on garde ça pour soi.

Pendant que madame de Brémont parlait ainsi, Camille était sur les épines. Ces éloges du courage de son mari lui rappelaient trop cruellement la vérité, et cette vérité, elle eût voulu se la cacher à tout prix : dans les dispositions nouvelles où elle se trouvait, elle avait besoin d'oublier les torts d'Alphonse.

Quoique Camille marchât avec assez de facilité, elle ne pouvait faire de longues promenades; elle ne quitta donc pas le château et le parc de madame de Brémont durant la première semaine de son séjour. Quelques visites de voisinage vinrent à peine interrompre sa solitude; car on peut dire qu'avec sa marraine, elle était comme seule; Camille avait facilement pris cette habitude d'entendre parler sans écouter, et de répondre sans penser, habitude qu'on contracte bientôt quand on demeure avec des bavards.

Toutefois, elle se trouvait bien de la campagne : le centre de sa vie, le cœur, n'était pas moins douloureux; mais elle n'en souffrait pas tant. Lorsqu'on vit enfermé dans une chambre, la douleur qui s'échappe de vous semble se heurter aux murs, et rebondit au cœur. Mille objets, qui sont autant de témoins de votre vie de tous les jours, vous la renvoient. Dans les vastes prairies, sous les longues allées du parc de madame de Brémont, la douleur de Camille s'épandait au dehors, et semblait se perdre et se fondre dans l'espace et dans l'atmosphère; c'était un air qu'elle saturait de tristesse, dans lequel elle marchait, mais qui ne lui déchirait point la poitrine. Il en est ainsi du son d'un instrument et du feu d'un foyer, dont l'un bruit avec fracas en se répercutant aux mille échos d'une enceinte sonore, dont l'autre s'irrite et devient cuisant en se réfléchissant aux parois d'une fournaise. Jetez-les sous le ciel, le son s'adoucit en fuyant dans l'espace, le feu ne fait que tiédir l'air au milieu duquel il brûle.

L'image de Maurice revenait encore à Camille, mais elle n'avait plus ce caractère ardent, impérieux, qui la faisait trembler; elle le voyait pâle, triste, résigné, dévoré d'un amour muet, et qui n'avait que des regards et des paroles qui demandaient pitié.

On ne pense pas, sans doute, que madame de Lubois n'eût pas souvent reconnu combien sa conduite envers Maurice manquait aux habitudes de la plus simple politesse : souvent elle avait cherché dans les exigences du monde un prétexte pour s'autoriser à s'informer de la santé de Maurice; mais le dernier mot de leur entrevue se dressait toujours à l'encontre de ce qu'elle eût osé faire; ce mot, *Je suis jaloux*, interdisait à Camille le moindre intérêt pour celui qui l'avait prononcé. Il faut le dire aussi, Camille était rassurée sur la vie de Maurice; elle n'avait cependant aucun renseignement certain sur lui; mais elle était trop tranquille pour qu'il fût mort. Quelque cri sinistre se serait élevé en elle, s'il avait succombé; il y aurait eu de sombres présages qui l'eussent avertie; il serait arrivé malheur dans la nature, si un tel malheur fût arrivé à Camille. Inexplicable et sainte intelligence de l'amour, douce et vénérable superstition qu'il faut garder, ou plutôt qu'il faut avoir à son insu ! Camille ne s'expliquait pas cela, mais elle l'éprouvait; elle s'était dit une fois, la main sur son cœur, et en le trouvant sans inquiétude sur Maurice :

— Je sens qu'il vit.

Les jours se chassaient, et leur uniformité, cette lime inaperçue qui use à la longue les plus âpres sentiments, avait déjà adouci la sensation aiguë des douleurs de Camille. Un soir qu'elle était demeurée dans le parc, seule et presque heureuse de ne plus se sentir si malheureuse, elle entendit des voix qui l'appelaient : elle se hâta de regagner la maison.

— Ma chère enfant, lui dit madame de Brémont dès qu'elle l'aperçut, voici une invitation de M. de Marquoy, qui demeure à une lieue d'ici, à ce beau château qu'on voit de la terrasse du potager; il m'engage à dîner pour demain : veux-tu y venir ?

— Il n'est pas question de moi dans cette invitation, répondit Camille.

— Pardon, madame, dit un domestique qui attendait une réponse, le général m'a dit de venir inviter madame de Brémont de sa part, puis il m'a ajouté : Je la crois seule; mais si elle a quelqu'un au château, qu'elle nous amène tout son monde. C'est la fête du général, madame, il y aura un feu d'artifice; on s'amusera beaucoup.

— Si tu ne veux pas venir, je ne te laisserai pas seule ici, reprit madame de Brémont.

— En ce cas, je vous accompagnerai, répondit Camille, quoique ma santé...

— Au contraire, ça te distraira un peu. Lucien, dis au général que je serai chez lui demain à deux heures.

— Bien précises, parce qu'on doit aller dans la forêt.

— C'est bien... A propos, annonce-lui la visite de madame... non... je veux lui en faire la surprise; dis-lui seulement que je n'irai pas seule.

Le domestique repartit; Camille interrogea madame de Brémont sur le général de Marquoy.

— C'est un bonhomme, répondit madame de Brémont, qui vit d'ordinaire à la campagne, plus serviable que complimenteur, plus franc que poli.

— On le voit. Cette manière d'inviter sans écrire...

— Ah! c'est que voilà le difficile. C'est un ancien cadet qui, à l'âge de douze ou treize ans s'est échappé du séminaire où il etait. Pendant quelques années on le crut mort. Un beau jour on le retrouva mousse sur un navire marchand; on le fit rentrer au séminaire; trois jours après, il avait disparu pour se faire soldat. On l'a laissé où il était, et c'est lui qui est arrivé où il est. Du reste, bonhomme, familier, se vantant à tout propos d'avoir fait sa fortune, et d'être devenu général sur le champ de bataille, comme un vrai paysan; à l'entendre et à le voir, on aurait toutes les peines du monde à deviner qu'il est d'une excellente famille.

— Et quelle espèce de gens voit-il?

— Mais... tout le monde du voisinage, à peu près.

— Ce sera une cohue que cette fête, à ce que je crois.

— Le soir, peut-être; mais nous ne serons que huit ou dix au dîner. Je suis charmée que tu viennes; je suis sûre que tu feras la conquête du général; tu te feras belle.

— Ce sera difficile; les cartons que j'attends depuis plus de quinze jours ne sont pas arrivés: mais à la campagne on est toujours bien.

— Quand on est comme toi!

— Ah! ma marraine, quelle galanterie!

— C'est une réminiscence... Tiens, c'est un mot de Camizard, un jour qu'il me surprit en négligé de... Tu comprends bien qu'on dit ces choses-là à toutes les femmes.

— A toutes les femmes comme vous, ma marraine.

— Me voilà payée en ma monnaie... c'est bon, petite... vous êtes méchante; mais tu es belle comme un amour... Hum! si tu voulais être raisonnable....

Elles causèrent ainsi quelque temps, et rentrèrent dans leurs appartements. Le lendemain à une heure, elles montèrent dans le coupé de madame de Brémont, et se mirent en route pour le château de M. de Marquoy. Au bout d'une heure de marche, la voiture entra dans une longue allée; elle y était à peine engagée, qu'elle s'arrêta à un cri bruyant et joyeux, poussé par un gros homme qui sortit du taillis.

— Bravo! bravo! voilà qui est sublime: la première arrivée! bravo, ma voisine.

— Bonjour, monsieur de Marquoy, répondit madame de Brémont en descendant de voiture, permettez-moi de vous présenter ma filleule.

Le vieux général considéra Camille avec des yeux réjouis.

— Est-elle mariée, cette belle filleule-là?

— Mais oui, c'est madame de Lubois.

— Tant pis... tant pis...

— Pourquoi donc?

— C'est que je vous l'aurais tout de suite demandée en mariage.

Et il se mit à rire d'un gros rire content.

— Je te l'avais dit, Camille, que tu ferais la conquête du général.

— C'est une bonne fortune, repondit Camille en souriant, dont je dois remercier ma bonne étoile; car je ne sais en quoi je l'ai meritée.

Le général se posa devant Camille en la considérant de la tête aux pieds.

— Eh bien, je vais vous le dire: voyez-vous ça? ajouta-t-il en montrant ses cheveux blancs, vous méprisez ça, vous autres jeunes têtes, c'est pourtant une fort belle chose.

— Et fort respectable, dit madame de Brémont.

— C'est pas ça, reprit le général du ton d'un instructeur qui commande un peloton, c'est pas ça; c'est qu'avec ça, voyez-vous, continua-t-il en tirant encore ses cheveux blancs, je peux vous dire: — Madame, vous êtes la plus belle femme que j'aie jamais vue.

Camille sourit.

— C'est qu'avec ça, je puis vous dire que pour des yeux comme les vôtres, j'aurais fendu la tête à mon meilleur ami.

Camille rougit.

— Que pour voir la pointe de vos cheveux, je me serais tenu sur le bout de mes orteils durant trente-six heures.

Camille ne put s'empêcher de rire.

— Que pour des dents comme ça... sacrebleu!... j'aurais...

— Général! fit madame de Brémont.

— C'est juste, c'est juste, reprit M. de Marquoy en se donnant un air malin; quand on jure devant madame, ce ne peut être qu'un amour éternel.

Et il rit encore en se bourrant le nez de tabac. Il en offrit à madame de Brémont.

— En prenez-vous?

— Quelquefois, dans la tabatière des autres, répondit madame de Brémont en prisant.

La tabatière était ornée d'un magnifique portrait de l'empereur: Camille demanda à le voir pour se faire une contenance pendant cette singulière conversation.

— Vous êtes bien gai aujourd'hui, mon voisin, reprit madame de Brémont.

— C'est que j'ai du chagrin qui me met en colère.

— Et contre qui, mon Dieu?

— Contre un *coquin de neveu* qui s'avise d'être malade, et malade de quoi? malade d'amour...

— Il faut le marier.

— Excellent remède, je le sais... mais, en fait de mariage, c'est comme vous pour le tabac; il en prend... quelquefois... dans la tabatière des autres.

— Est-ce un Marquoy, votre neveu?

— Ni Marquoy, ni marquis; c'est le fils de ma sœur cadette, qui a préféré épouser un riche bourgeois que se faire religieuse, c'est le fils de ma sœur Lambert.

— Lambert! dit Camille en s'arrêtant et en laissant tomber la tabatière qui se brisa sur le pavé de l'avenue au bout de laquelle on était déjà arrivé.

— Ma tabatière! s'écria le général avec violence et en la ramassant... c'est l'empereur qui me l'avait donnée... s.... la voilà en morceaux... Pardieu! il faut être bien gauche...

— Pardon, monsieur, fit Camille, bouleversée à la fois du nom qu'elle venait d'entendre et de sa maladresse, pardon... c'est un éblouissement... c'est... le cœur qui m'a tourné... Oh! ma marraine, permettez-moi de me retirer.

— Mais, mon Dieu! comme voilà pâle et tremblante!.. reprit M. de Marquoy, pardon, pardon, je suis un peu brutal... je vous ai dit des choses... ça n'a pas le sens commun; j'en ai dix de plus belles... ce n'est rien.

Mais Camille pâlissait de plus en plus, elle chancelait.

— Assieds toi, mon enfant... Mon Dieu! tu te troubles pour rien... Mon pauvre général, que voulez-vous? elle a tant souffert!

— Mais la voilà qui s'en va tout à fait... Hé! Louise... Lucien, tout le monde, cria le général à tue-tête... de l'eau! du vinaigre!...

On était à quelques pas du château, plusieurs personnes accoururent: Maurice en était. A l'aspect de Camille défaillante et soutenue par le général, il sembla pétrifié.

— De l'eau, du vinaigre... Eh bien! qu'est-ce que tu fais, comme une statue?...

— Madame de Lubois, murmura Maurice.

Camille rouvrit les yeux et l'aperçut; elle se leva avec effort du banc où elle etait.

— Ma marraine, dit-elle, permettez-moi de retourner au château, je me sens mal, très-mal.

— Non, pardieu pas, dit le général; vous ne partirez pas en cet état... s..... tabatière, ajouta-t-il en achevant de la briser tout à fait sur le pavé, c'est elle qui en est cause...

Camille n'avait pas la force de se soutenir; les domestiques avaient apporté un fauteuil où on la plaça.

— Allons, toi, aide-moi à la porter au salon. Maurice s'avança.

— C'est pas toi, c'est Lucien... as-tu envie de te remettre sur le flanc... te voilà aussi, toi, pâle comme un mort... Mon Dieu! quelles poules mouillées que tous ces jeunes gens!

Aussitôt, aidé de deux domestiques, il transporta madame de Lubois dans un vaste salon où on lui fit respirer des sels dans un flacon qu'avait éte chercher Maurice. Elle se remit un peu.

Elle essaya de parler.

— Non, dit le général, taisez-vous... Vous allez demander à partir, et vous me feriez trop de chagrin... Tenez, vous devez comprendre ça d'un vieux soldat comme moi: l'empereur me l'avait donnée cette tabatière, j'y tenais à cause de lui... je vous ai dit des mots désagréables... eh bien, voyons, ne soyez pas fâchée... je vous demande pardon...

— Ce serait à moi à m'excuser, dit Camille, mais je n'ose plus.

— Et vous ne parlez plus de partir, n'est-ce pas?

— Non, dit Camille gravement, je ne veux pas avoir l'air de fuir...

— A la bonne heure, dit le général en se frottant les mains. — C'est ta faute aussi, reprit-il en s'adressant à Maurice qui écoutait pensif : je parlais de toi au moment où l'accident est arrivé... ça m'avait mis de mauvaise humeur, et quand j'ai vu ma pauvre tabatière à terre... Mais en voilà assez... Ah! qu'est-ce qui nous vient là?... c'est, ma foi, Lauffray avec sa femme et ses filles; je reconnais sa voiture. Venez avec moi, ma voisine, nous allons aller au devant-d'eux.

Camille se leva.

— Non, c'est à madame de Brémont que je parle; demeurez ici avec ce nigaud de Maurice qui s'avise aussi d'être malade... Vous ne valez pas mieux l'un que l'autre; ah! ma voisine, ce n'est pas de notre force, nous les enterrerons tous.

Et, ce disant, il entraîna madame de Brémont dans le jardin, et laissa Camille et Maurice en présence. Camille était assise dans le fauteuil sur lequel on l'avait portée au salon, et jouait, les yeux baissés, avec le flacon de sels qu'elle tenait : Maurice était debout devant elle, tous deux pâles et souffrants de leur maladie, tous deux oppressés de leur cœur. Maurice le premier interrompit le silence embarrassant qui était entre eux.

— Sur mon honneur, madame, lui dit-il, j'ignorais que vous fussiez chez madame de Brémont.

Camille releva la tête et répondit froidement :

— Pourquoi me dites-vous cela, monsieur?

— C'est que vous pourriez peut-être croire que cette invitation de mon oncle est un piége que je lui ai suggéré pour vous attirer ici, et...

— Un piége, monsieur! en quoi? reprit Camille du même air glacé, vous êtes chez votre oncle, je suis chez ma marraine; nous nous rencontrons parce qu'ils se voient, c'est la chose la plus simple du monde.

— La plus simple du monde, en effet, dit Maurice avec quelque amertume; je n'y avais pas pensé, madame.

Ils gardèrent encore le silence. Camille, en levant les yeux, vit Maurice qui s'était assis et qui appuyait sa tête dans ses mains... il était dans cette position où elle l'avait déjà vu une fois : cette circonstance lui revint en souvenir; elle en eut peur, elle prit une résolution forte, elle voulut en finir avec Maurice. La reconnaissance qu'elle devait à cet homme pesait sur son cœur : il lui sembla que, cette dette une fois payée, elle deviendrait libre envers lui. Elle osa parler la première de cette nuit du 29 juillet.

— Je dois vous paraître bien peu polie, lui dit-elle, de ne pas vous avoir encore remercié du service que vous m'avez rendu, et qui a failli vous devenir si fatal.

— O mon Dieu! répondit Maurice en souriant amèrement et après une longue aspiration, comme s'il eût voulu faire peser tout l'air de l'atmosphère sur son cœur pour le refouler au fond de lui-même, ô mon Dieu! madame, cela n'en vaut pas la peine : moi-même je suis bien plus coupable : j'ai oublié de vous demander quelles avaient été les suites de votre accident.

— J'en ai beaucoup souffert, monsieur.

— Oui, dit Maurice en se levant pour marcher dans le salon, et se donner un air indifférent, tandis que sa voix frémissait malgré lui; oui, c'est une chose fort douloureuse que ces blessures cachées, et dont on n'a guère pitié, parce qu'il n'y a ni plaie ouverte ni fracture apparente. Soi-même on se trompe sur le danger de ces douleurs, on sent une légère atteinte, on s'imagine que cela ne sera rien, on néglige d'y porter remède, on se fie à ses forces, on va, on va toujours, et puis le mal s'étend, le cœur s'endolorit, il souffre au moindre contact, se brise au plus léger effort; tout le heurte, le blesse, l'irrite; un mot, un regard, un silence : enfin, c'est une souffrance insupportable, sourde, continue, qu'on voudrait déchirer pour la faire saigner et pleurer; mais on n'ose pas, on se tait; et, s'il arrive que l'excès du mal vous arrache un cri, on demande pourquoi on se plaint, on...

Maurice se tut tout à coup; Camille, qui l'écoutait la tête et les yeux baissés, ne sachant comment arrêter cette exaltation d'idées qui, de la douleur physique, avait passé à la douleur morale, Camille se levait pour sortir; Maurice le vit, et, se reprenant, il ajouta froidement :

— Vous devez savoir cela, vous, madame, qui avez mal au pied?

Camille ne répondit pas, et s'avança vers le jardin. Maurice ajouta doucement :

— Mais vous êtes guérie, à ce que je vois, je vous en félicite.

Camille était sur la porte du salon, elle s'arrêta et recula avec terreur.

— Monsieur, dit-elle soudainement, monsieur, voilà M. Camizard.

— Eh bien! dit Maurice.

— Eh bien! monsieur, reprit Camille en regardant Maurice fixement, qu'allons-nous dire?

— Et à qui, madame?

— Mais à tout le monde; M. Camizard sait que c'est vous qui m'avez sauvée dans cette affreuse nuit.

— Il le sait?

— Oui, monsieur, il le sait, et nous avons eu l'air de ne pas nous connaître!... Que va-t-on penser maintenant?

— Rien qui doive vous alarmer, madame. Je puis faire taire M. Camizard, si cela est nécessaire. Mais ce qui arrive est la chose la plus simple, comme vous disiez : nous nous sommes vus une fois dans un salon, une autre fois dans la nuit; on peut s'oublier aisément quand on se connaît si peu. Vous m'avez oublié; moi, je ne vous ai pas reconnue; la maladie vous a beaucoup changée, cela est facile à comprendre.

— Ah! oui, c'est cela, dit Camille vivement, je dois être bien changée, bien pâle... c'est que j'ai beaucoup souffert, moi aussi.

Camille sortit tout à fait du salon, et Maurice la suivit. Ils allèrent ensemble au-devant des nouveaux venus. Camizard s'avança vers Camille :

— Je suis arrivé il y a une heure au château; j'ai su que vous étiez ici, et je me suis permis de venir vous y chercher... le général m'excusera.

— Comment donc! je vous en remercie.

— Et moi aussi, ajouta Camille, c'est un jour de surprises, car j'ai eu le bonheur de rencontrer ici M. Lambert que je n'avais pas encore trouvé l'occasion de remercier du service qu'il m'a rendu; vous savez, monsieur Camizard?

— Comment! vous vous connaissez? reprit le général.

— Oui vraiment, mon oncle, j'ai eu l'honneur de rencontrer madame de Lubois dans le monde.

— Et tu as été assez maladroit pour ne pas la reconnaître tout de suite?

— C'est qu'un costume de bal ressemble si peu à un habit de campagne, reprit Maurice en souriant; et d'ailleurs, je crois que madame a été un peu malade. Puis il ajouta, avec cet air de galanterie banale auquel le plus indifférent se croit obligé envers les femmes : Je ne dirai pas à madame qu'elle était plus belle, mais elle l'était autrement.

Camizard avait écouté pour saisir une intonation étudiée, quelque chose qui mentît au sens des paroles, mais Maurice avait parlé fort naturellement; Camille avait écouté de même, et avait répondu par un demi-sourire et une inclination de tête convenables : il se rassura. Ainsi qu'Alphonse, Camizard avait appris de Launay comment était arrivée l'aventure de la nuit du 29. C'était un hasard qui avait réuni Camille à Maurice : ce que Charles avait dit d'Alphonse avait même expliqué à Camizard le silence de Camille. Le conseiller d'État rejeta un moment ses soupçons.

Cette journée, s'il fallait en écrire tous les détails, s'il fallait en reproduire les mille émotions, demanderait un trop minutieux examen; il faudrait être à la fois dans le cœur de celui qui parle et de celui qui écoute, et il serait presque besoin d'un commentaire sur l'intention de chaque parole dite et sur la manière dont elle fut écoutée et comprise; et puis, en vérité, qu'est-ce, à côté des passions foudroyantes qu'on fait palpiter aux yeux du public, que cette torture muette de deux cœurs, dont l'un s'impose la gaieté facile, l'aisance, la bonne grâce, avec le désespoir dans l'âme, et dont l'autre, tout plein d'un sentiment qui le déborde, se tient clos et comprime avec effort sa parole, ses gestes, jusqu'à son attention?

Maurice, le fougueux jeune homme qui avait promené sa jeunesse parmi ces conquêtes faciles qui sont du domaine de toute une génération, Maurice croyait au dédain glacé de madame de Lubois : pour elle, il pensait n'être que l'homme dont la parole légère avait ruiné son bonheur; un étranger qu'une fois elle avait rencontré dans un salon de mauvaises mœurs, une autre fois dans un café de bas étage, presque habitué de ces mauvais lieux. — C'est ainsi, disait-il, qu'on me juge. — Pour le comprendre, pour deviner ce qu'il y avait d'élevé dans l'esprit et dans le cœur de cet homme, il eût fallu que madame de Lubois eût intérêt à le voir, et Maurice ne lui supposait pas cet intérêt; un seul témoignage de ce qu'il valait pouvait être offert à madame de Lubois : c'était son respect pour elle.

Ce respect, Maurice, dans toute autre position, pouvait le montrer par des attentions timides et réservées. Après ce qu'il avait dit à madame de Lubois, ce ne fut pas ainsi qu'il essaya de le lui prouver. Selon ce qu'elle m'a dit, poursuivait-il, nous devons être aux yeux de tous comme des gens qui se rencontrent pour la première fois, qui

n'ont rien à cacher du passé, rien à redouter de l'avenir; trop d'assiduité la fatiguerait, trop d'indifférence pour une femme si belle serait remarquée. Je marcherai sur la crête de ce précipice; je serai ce que j'aurais été si je ne l'aimais pas... je lui parlerai avec aisance le langage complimenteur du monde; je jouerai avec cette beauté qui me brûle, je n'éviterai pas ces regards qui me pénètrent, j'écouterai en souriant cette parole qui me déchire, je lui répondrai comme si je ne lui avais rien dit, peut-être alors elle me remerciera... si elle me comprend.

Ce qu'il avait résolu, il le fit de toute la puissance d'une volonté qui ne pliait devant aucune douleur; il le fit si bien, que Camille s'en étonna un moment, qu'un moment elle s'en alarma. Crainte égoïste et cruelle, qui voulait que cet homme gardât son amour, en se réservant de paraître le dédaigner! Comment se fait-il que la passion ait quelquefois les exigences de la coquetterie? Pourquoi Camille fut-elle un moment blessée de ce que Maurice était si souverainement maître de lui? Mais quelle pitié prit la place de cette crainte, de cette exigence, lorsque Camille vit tout l'effort que ce rôle coûtait à Maurice! Beaucoup d'hommes l'ont joué en leur vie; mais quel est celui qui ne l'a pas outré; celui qui, pour n'être pas triste, ne s'est pas fait une joie bruyante; qui, pour ne pas être silencieux, n'a parlé que juste et à propos? Bien peu, sans doute, et aucun peut-être aussi bien que Maurice. Il fallait le besoin de voir qu'avait Camille, il fallait la soif de se mêler à l'âme de cet homme qui tenait l'âme de Camille, pour remarquer un éclair de pâleur sur le front, un tressaillement dans le sourire, un reflet de désespoir dans le regard, pour juger que cet homme brûlait sous l'épiderme, criait sous sa parole, pleurait au dedans de ses yeux. Et lorsque Camille fut sûre de ce qu'il étreignait de douleurs en lui, ce fut son tour de poser la main sur son cœur, pour l'étouffer, pour ne pas crier à cet homme : — Assez... allez-vous-en... allez pleurer à l'aise; assez, taisez-vous, souffrez en silence... assez... ne riez pas, déchirez-vous la poitrine. Mais un regard, un mot qui eût dit cela, c'eût été de la pitié, et la pitié, elle ne devait pas en avoir: elle ne savait pas que Maurice l'aimait, elle l'avait oublié, elle s'en souciait peu, elle était indifférente, et par conséquent devait être cruelle... Camille fut tout cela tout un jour; car ce fut ainsi durant la course dans la forêt, ainsi durant le dîner, ainsi durant le bal qui le suivit.

Mais que cette journée eut cependant de puissants résultats sur le cœur de Camille! En effet, on n'aime pas un homme parce qu'il a telles bonnes qualités, tels talents; mais quand on l'aime, avec quelle joie on découvre tout ce qu'il a de supérieur et de distingué! Comme Camille écouta avec un charme qui n'était qu'à elle tous les récits frivoles et graves que Maurice fit à la compagnie, durant la promenade dans la forêt! comme elle lui sut bon gré de connaître le nom de chaque ruine, les fastes de chaque village tous semés de grandes pages de guerre, les légendes d'ici, l'histoire de là-bas. Puis, au retour au château, elle aima sa façon de faire les honneurs de la table de son oncle: sa politesse attentionnée et peu tyrannique, ses gaies excuses sur son abstinence, sur la maladresse d'un domestique, ce complet savoir-vivre qui, à lui tout seul, est une distinction.

Enfin, le soir, quand vint le bal, sa complaisance à tenir un piano, sa supériorité à le manier, son dévouement à jeter de gais refrains au bout de ses doigts que crispait la douleur; tout cela lui parut noble et bon, quand on disait à Maurice que c'était bien aimable et bien complaisant; et lorsqu'il s'oublia dans les accords mesurés d'une valse, et que, laissant la note écrite, pour la musique qu'il avait en lui, il fit frémir les touches, jeta des plaintes sur ce rhythme léger, ralentit la joie des danseurs, brisa la mesure d'accords déchirants, et qu'averti tout à coup par un — Eh bien! vous nous oubliez, — crié par une voix impatiente, il reprit sa marche par un galop bruyant, rieur, étourdissant, et précipita les danseurs avec une furie de désespoir qui éclatait en notes dansantes et joyeuses; oh! qu'alors Camille le plaignit! Puis, quand, d'une voix haletante, les cheveux épars, le front humide, une belle danseuse vint lui dire : — Ah! c'est bien drôle, cette transition de la valse au galop... Où vend-on ce morceau?... je veux l'acheter... — Camille fut près de se lever et de dire : — Il m'appartient.

Un moment après, éclata le feu d'artifice; tout le monde s'y précipita en s'enveloppant de châles, de fichus ramassés au hasard. Camille, que sa faiblesse avait empêchée de danser, demeura la dernière au salon, assise dans un angle obscur, à moitié cachée par la draperie d'un rideau. Maurice était encore assis derrière le piano. Deux fois il se leva pour sortir, deux fois il retomba sur son siége. Enfin il se mit debout, et marcha vers la porte sans voir Camille. En passant devant la cheminée, il s'arrêta devant la pendule, et d'une voix défaillante laissa tomber ces deux mots : — Encore une heure...

— Non, dit Camille en se levant soudainement, nous allons partir tout de suite.

Maurice la regarda. Était-ce pitié de sa torture qu'elle avait devinée, et à laquelle elle voulait enfin mettre un terme? ou bien, avait-elle pris ce qu'il venait de dire pour un de ces ennuis vulgaires qu'on débarrasse volontiers d'une présence fatigante, et avait-elle répondu une parole piquée à une expression impolie? Maurice était fatigué de douleur; il crut que c'était pitié, et lui en fut reconnaissant: pris à l'improviste par ce sentiment, il oublia un moment le rôle qu'il avait joué toute la journée.

— En vérité, dit-il, madame, je vous remercie... vous êtes bonne...

Sa voix était si altérée, que Camille vit bien qu'il ne s'était pas trompé sur son intention; et, si légère que fût cette consolation, elle craignit de la lui laisser. Oh! si elle n'eût combattu que pour repousser Maurice, si ce n'eût été elle-même qu'il fallait vaincre en même temps, si elle n'eût brisé son propre cœur en déchirant celui de cet homme, c'eût été une bien épouvantable cruauté que la réponse de Camille... Elle ramassa toutes ses forces, et lui dit en souriant :



Le général de Marquoy. — Page 46.

Paris. — Typ. de Ve Dondey-Dupré, rue St-Louis, 46, au Marais.

— En vérité, monsieur, voilà une franchise de malade qu'une malade seule peut excuser.

Elle n'était pas à la porte du salon qu'elle eut horreur d'elle-même.

— Ah ! je suis sans pitié... se dit-elle. Oh ! je vais retourner lui demander pardon... lui tout dire aussi...

Elle s'arrêta... La pensée de sa position lui revint au cœur. Elle avait trop de droits à être coupable pour oser faire une faute... Elle s'éloigna tout à fait du salon ; Maurice était trop près. Elle alla se joindre à la foule, elle prit le bras de Camizard ; elle l'écouta, elle lui parla... elle rit... Malheureuse !

Quand ils rentrèrent dans le salon, Maurice y était encore assis à la place où était Camille. Sa tête pendait sur son épaule appuyée à l'angle de la croisée ; il voulut se lever, il ne put pas. Le général le vit. Maurice était si pâle, qu'il courut vers lui.

— Eh bien ! qu'as-tu, toi aussi ?...

— Rien, la fatigue, la chaleur.

— C'est une malédiction ! Mesdames, un flacon, des sels !

— Je dois avoir le vôtre, général, dit Camille en cherchant dans son sac.

— Oui, dit le général, celui de Maurice.

— Celui de M. Maurice, reprit Camille en serrant le flacon dans sa main.

Une de ces pensées qui durent un éclair, et sur lesquelles les femmes jouent leur vie, lui passa dans le cœur ; elle rejeta le flacon dans son sac, et ajouta :

— Je ne l'ai pas.

Maurice défaillait ; Camille, éperdue, oubliant qu'un regard pouvait la deviner, s'approcha de lui, et lui dit tout bas :

— Je le garde.

Aveu arraché à l'âme, et qui eût réveillé l'âme de Maurice, s'il l'eût entendu.

Il n'entendit pas, il était tout à fait évanoui. Cet accident dispersa la fête.

III.

SUITE D'UNE FÊTE.

Quel fut le plus désespéré des deux durant les heures qui suivirent ? Maurice peut-être ? Non. Revenu à lui, on l'emporta dans sa chambre, et on lui laissa le silence et l'obscurité ; mais Camille eut à endurer une heure encore la conversation de madame de Brémont et de Camizard ; conversation qui courait au hasard sur tous les détails de cette journée, et qui passait à chaque instant sur le cœur de Camille.

C'est un supplice que j'ai vu souffrir une fois : c'était un proscrit couché sous la planche mobile d'un parquet, dans une grange immense où jouaient une foule d'enfants ; ils allaient, sautaient, bondissaient, faisant ployer la planche sous leurs pas, l'appuyant sur la poitrine, sur le visage du malheureux.

Mais ces enfants ne savaient pas le mal qu'ils faisaient ; Camizard devina bientôt celui qu'il faisait souffrir.

Madame de Lubois, pressée au fond de cette voiture entre madame de Brémont et le conseiller, avait plusieurs fois tressailli au nom de Maurice. Camizard l'avait senti, et plusieurs fois il renouvela l'expérience. Trompé toute la journée par l'aisance de Maurice et le calme de madame de Lubois, son attention avait été réveillée par la tardive venue de Camille au feu d'artifice, par sa gaieté forcée ; il l'avait observée, et, lors de l'évanouissement de Maurice, il avait vu son geste quand elle avait rejeté le flacon au fond du sac, il avait entendu sa parole ; il savait tout ; il voulait une preuve ; madame de Lubois sentit la main de Camizard se glisser sur son genou.

— Que faites-vous ? dit vivement Camille.

— Pardon, nous sommes si pressés, c'est quelque chose qui me blesse. Il tenait le coin du sac.

— Pardieu ! c'est un flacon.

— C'est celui de M. Lambert, j'en suis sûre, dit madame de Brémont ; c'est bien maladroit à toi de ne pas l'avoir trouvé. Donne-le-moi, je le lui renverrai demain matin.

Le rendre, ô misère ! Camille s'en était fait un si précieux trésor ! Et que leur avait fait cette pauvre femme, pour lui arracher ainsi le cœur ?

— Le voici, ma marraine, dit cependant Camille.

Mais madame de Brémont avait entamé une histoire sur la famille Marquoy, et elle ne tendit pas la main pour prendre le flacon. Camille le garda. Elle craignit d'abord de le remettre où Camizard l'avait surpris ; et, comme un enfant qui dérobe, elle le glissa dans son sein.

Quelques gouttes du vinaigre qu'il renfermait s'en échappèrent et brûlèrent la peau délicate de Camille. Elle se plut à cette douleur. C'était comme une expiation. — Maurice, disait-elle en elle-même, Maurice, je souffre... je souffre ; moi, je souffre pour avoir quelque chose de toi.

On arriva au château de madame de Brémont.

Lorsque Camille se retira dans son appartement, elle entendit à peine sa femme de chambre qui lui remit des cartons et des lettres qui étaient arrivés pour elle dans la journée. Elle se fit déshabiller avec rapidité ; puis, une fois seule, elle respira.

Elle recommença sa journée, la reprit minute à minute. Ce fut d'abord avec joie. La conversation de Camizard et de madame Brémont l'avait tellement séparée de Maurice, qu'elle se trouva heureuse de le revoir. Chaque inflexion de sa voix, chaque geste, chaque parole, elle remit tout en scène devant elle, et, pour la première fois, dans sa solitude, elle laissa cette image de Maurice s'asseoir à côté d'elle ; elle lui parla.. elle le regarda avec amour, lui répondit avec passion, lui dit tout bas : — Oui, Maurice, je t'aime, je t'aime, je t'aime !

Elle tenait dans ses mains le flacon de Maurice, elle le serrait, l'étreignait sur son cœur, le couvrait de baisers... elle était folle... folle d'amour...

Mais tout ce délire tomba à cette réflexion : Et lui ?... lui, il est seul aussi ; mais avec quelle pensée, quel souvenir ! Que j'ai été froide, cruelle, impitoyable !... Et elle prit Maurice en pitié, pleura sur lui, imagina qu'il devinerait aussi qu'elle n'avait joué qu'un rôle... Elle espéra qu'il sentirait aussi battre sous sa froideur l'amour qui la brûlait, comme elle avait senti pleurer le sien sous sa gaieté : et puis encore une autre pensée suivit celle-là : Oh ! qu'il ne le sache pas,



Camille alors se levait pour échapper à cette fantastique interrogation. — Page 41.

mon Dieu, qu'il ne le sache jamais... J'ai été ce que je devais être, froide, impassible... il en a souffert... j'en souffre bien aussi, moi... J'ai bien d'autres douleurs... que lui !... J'ai fait une faute en gardant ce flacon, demain je le rendrai à ma marraine... Camizard le demanderait, il a les yeux ouverts sur moi... Et de quel droit? pourquoi ?... Pourquoi ? parce que je suis malheureuse. De quel droit ? du droit que je suis une femme faible... Voilà comme sont les hommes... Oh! il n'eût osé s'enquérir ainsi de ma conduite quand mon mari était encore mon protecteur ; eussé-je été coupable, il ne l'eût pas osé. Et mon mari, oh ! comme je l'ai oublié aujourd'hui. Cependant j'espérais en lui... et peut-être pendant que moi, je le sépare de mon avenir, il y revient à ce moment... Il me doit quelque reconnaissance maintenant... Ne fût-ce que ce sentiment, il en est capable, il le sent pour madame de Brémont, il ne me le refusera pas. O mon Dieu ! faites qu'il en soit ainsi... Oui ! c'est là que doit être mon espérance, c'est là qu'est mon salut. C'est de ce côté que je dois chercher mon avenir, triste, isolé peut-être, mais innocent... de ce côté que je dois tourner toutes mes pensées... Il me faut ce courage... je l'aurai... Allons... il m'est venu des lettres de Paris aujourd'hui... je ne les ai pas même regardées... il y en a peut-être de lui... il faut le voir... il faut les lire...

Elle défit le paquet de lettres qu'on lui avait remis ; mais il n'y en avait aucune de l'écriture de son mari, quelques-unes étaient des billets d'invitation ; deux seulement étaient cachetées avec un soin particulier : une qui paraissait un billet de quelques lignes, l'autre lui semblait une missive fort longue. La première d'une main inconnue à Camille, l'autre de l'écriture de madame Drancy. Une sorte d'effroi fit que Camille repoussa la lettre d'Adèle, elle ne voulut pas la lire... Sans s'expliquer les raisons précises de cet effroi, elle gardait cette impression vague, que toujours cette femme avait été un messager de mauvaises nouvelles. Camille prit donc seulement le billet qu'elle ne reconnaissait pas, et en rompit l'enveloppe. Comme elle l'avait prévu, il ne renfermait que quelques lignes. Elle les lut :

« Madame,

» Un ami qui voudrait vous faire échapper aux piéges dont vous êtes entourée a été instruit, par hasard, de l'emprunt que cherchait à faire M. de Lubois, et de l'engagement qu'il veut vous faire contracter. Pour votre repos, pour votre honneur peut-être, ne prenez aucune décision sans avoir consulté madame de Brémont. »

La lettre n'était pas signée.

Camille, à cette lecture, demeura d'abord étonnée ; elle ne comprit pas tout de suite ce que cela pouvait vouloir dire. Elle la lut encore, la relut une troisième fois, une quatrième fois, et, à chacune, l'un des mots de cette lettre venait l'étonner, la frapper d'un nouveau coup. Elle lisait ainsi :

Un ami qui voudrait vous faire échapper aux piéges dont vous êtes entourée...

Des piéges! quels piéges?... La présence de Maurice au château de son oncle? serait-ce un jeu joué?... Camizard en serait-il complice?... veut-on me compromettre pour avoir le droit de tout faire ensuite sans que je puisse me plaindre?... Lisons...

A été instruit, par hasard, de l'emprunt que veut faire M. de Lubois...

Un emprunt!... l'emprunt de Launay, sans doute... Il ne s'agit pas de moi, de ce que je puis éprouver : c'est d'affaires qu'il s'agit. Elle continua:

De l'engagement qu'on veut vous faire contracter.

C'est cela.

Pour votre repos, pour votre honneur peut-être...

Mon repos! J'ai donc engagé mon repos? Mon honneur! J'ai donc engagé mon honneur? Serait-ce par un acte qui manque à la probité?

Ne prenez aucune décision sans avoir consulté madame de Brémont.

Il est trop tard.

Que voulait dire cette lettre?

Vainement Camille lui cherchait un sens; son inexpérience des affaires ne lui montrait aucun danger précis et les lui faisait craindre tous. Cette coupe de douleur qu'il lui fallait boire allait-elle se mêler d'une nouvelle amertume, d'un plus cruel poison ? N'est-ce plus seulement l'épouse abandonnée, la femme qui brûle d'une passion qu'elle renferme en soi, qui aura à souffrir? L'honneur, la probité, ces vertus d'homme si délicates chez les femmes, seraient-ils aussi compromis? Par un mouvement instinctif et emporté, madame de Lubois prit la lettre d'Adèle : il lui sembla que ce devait être le commentaire du billet; elle l'ouvrit et la lut tout d'un trait, sans en détacher les yeux ni pour s'écrier ni pour pleurer.

Elle voulait tout savoir.

Voici ce qu'elle lut :

« Ma chère amie,

» C'est très-drôle, très-spirituel, très-amusant, ce que tu viens de faire; mais on ne choisit pas ses amis pour de pareils traits. Antoni m'a tout conté; il est niaisement sacrifié, le pauvre garçon ! il a eu Césarine, il t'en a donné la preuve; et puis, quand il avait droit de demander le prix des mauvais traits que tu veux jouer à ton mari, tu fais la malade et tu pars pour la campagne, pour y rejoindre ton *héros de Juillet*, M. Maurice Lambert. C'est bien un peu la faute de ce pauvre Antoni : il fait du roman en paroles, Maurice le fait en actions; c'est, du reste, une rencontre tout à fait dramatique que celle du café Launay, et Maurice est autrement adroit que mon pauvre frère. Je rirais de tout cela et je t'en féliciterais, si ce pauvre Antoni n'en était vraiment au désespoir; il veut t'écrire pour te redemander la lettre de Césarine. N'a-t-il pas voulu aller chercher querelle à Maurice, quand il a su qu'il était à la campagne avec toi? Je l'en ai empêché à grand'peine : Antoni est brave ; mais Maurice est un ferrailleur qui a l'habitude des duels, et qui ne se fût point fait scrupule de donner un coup d'épée pour toi à Antoni, comme il a fait autrefois à ton cousin Launay pour les beaux yeux de Césarine. Qu'est-ce donc que ce cousin Launay? personne ne te le connaissait. Du reste, c'est lui qui a donné tous les détails de ta rencontre avec Maurice; il a raconté tout cela à Césarine qu'il veut absolument épouser. Sais-tu que ce serait fort plaisant de te voir la cousine de mademoiselle Catherine Tochon? Cependant je crois peu au succès du *cousin;* ton mari règne plus que jamais, c'est un amour furieux. La calèche et les chevaux qu'il vient de donner à Césarine sont d'une élégance et d'une richesse inouïes. Elle écrase tout le monde au bois. On en est fort scandalisé. On se demande où ton mari prend tout cet argent. Je te conte tout ceci, parce que je crois que tu ne te soucies plus guère de ce qu'il fait, et qu'après tout ce serait une excuse, si tu en avais besoin, au parti que tu t'es décidée à prendre. Où en es-tu avec Maurice? Prends garde, c'est un homme fort dangereux. J'ai appris sur son compte des choses très-graves; il paraît qu'il a fait un tour infâme à Alicia. Je n'ai pu savoir précisément ce que c'est, parce qu'il ne se vante guère de ces sortes de choses et qu'Alicia est la prude la plus consommée de la terre. A l'entendre, elle sort du berceau. Pauvre petite! Du reste, je t'approuve fort de ce que tu as fait faire à ton mari : on dit qu'il vient de placer deux cent cinquante mille francs sur ta tête ; c'est une bonne précaution par le temps qui court et avec la conduite qu'il mène. Ce n'est pas une fortune ; mais si un malheur arrivait, c'est une ressource ; tu aurais de quoi vivre. Voilà huit jours que je veux t'écrire et qu'Antoni me tourmente pour voir ma lettre ; je lui en montrerai l'adresse et lui dirai que j'y ai mis tout ce qu'il me débite d'extravagances. Réponds-moi un mot pour lui, que je puisse lui faire lire. Un peu de pitié pour ce pauvre garçon ; il ne faut pas tout donner à M. Maurice. L'avenir est douteux, et M. Lambert n'est pas renommé pour la durée de ses passions. Toutefois, reviens vite, l'hiver promet d'être charmant, et maintenant que tu as enfin compris que le désespoir est la plus triste des vengeances, tu auras un succès immense. J'espère que ceci est d'une amie. Mais je ne suis point jalouse ; tu es plus belle que moi, je suis trop *honnête femme* pour t'en vouloir. A propos, comment madame de Brémont s'arrange-t-elle de M. Lambert? ses visites doivent un peu la désorienter ; mais il est homme à lui faire croire qu'elles sont pour elle... et toi aussi, *sournoise!*... Mais la campagne a tant de libertés; les longues promenades excusent si bien les longues absences! Je m'en fais une idée ravissante. C'est un sentiment que je n'ai jamais éprouvé. L'amour aux champs, dans de grands bois, des rendez-vous près d'une fontaine, un grand parc par où on peut rentrer par-dessus les murs, un vieux château avec de longs corridors où on attend, où on écoute; sais-tu que c'est délicieux! Nous autres pauvres femmes de Paris, nous en sommes réduites à l'émotion de la *porte fermée :* c'est bien trivial. Mais tu as du bonheur en tout. Adieu, bonne chère Camille ; je suis heureuse de te savoir heureuse, je t'aime d'oser l'être ; je ne plains que ce pauvre Antoni. Mais l'avenir est long, et peut-être un jour; qui sait?... Allons, je suis une folle. Je lui ferai entendre raison. — Adieu encore ; je t'embrasse...

Adèle Drancy. »

« *P. S.* Ménage Camizard. »

Qu'est-ce que la foudre qui éclate à vos pieds ? votre père qui tombe

mort à côté de vous? un spadassin qui vous crache au visage? un ami qui vous dénonce? un fils qui lève la main sur vous? Tout cela, c'est une douleur, un effroi, inattendus, poignants, atroces. Mais cette lettre! cette lettre! mon Dieu! c'était partout qu'elle frappait à la fois, partout qu'elle enfonçait ses lignes frivoles comme autant de poignards. Camille l'avait lue sans s'arrêter; une seule des horreurs qu'elle y découvrit aurait suffi à la rendre folle; leur multiplicité la sauva.

Elle ne sut à quoi s'en prendre, sur quoi pleurer, de quoi s'indigner; une confusion horrible d'idées, de douleurs, de colères, la tint immobile.

C'était comme un danseur que mille mains appellent dans une ronde tournoyante, et qui reste à sa place, n'en pouvant saisir aucune, tant elles passent vite.

Oh! quel dénoûment à cette journée! quel Maurice on offrait à Camille, après le Maurice qu'elle avait cru voir; après la conduite qu'elle avait tenue vis-à-vis de lui, quelle conduite on lui supposait! après l'espoir qu'elle avait reporté sur son mari, quel affreux retour il lui offrait; après le service qu'elle croyait lui avoir rendu, quelle précaution on en faisait pour elle!

On dit que la romancerie moderne est sanglante, qu'elle n'aime que les poignards ou les poisons. Oh! laissez-lui les poignards! laissez-lui les poisons, armes bienfaisantes et rapides qui tuent d'un coup, poussées par les passions féroces du moyen âge : les horreurs, les voilà; voilà celles de nos mœurs, celles de notre siècle; car cette lettre, cette lettre a été écrite et lue.

Et Camille! que pourrons-nous vous dire de Camille? comment saisir tout ce choc de cris de désespoir qui lui broyèrent l'âme durant deux heures qu'elle demeura immobile à sa place? immobile, usant, dans ces deux heures, plus de forces de sa jeunesse, plus de jours de sa vie, que dans une longue suite d'années! car à chaque malheur il faut son jour : c'est sa pâture; il le dévore, il l'arrache à l'existence, il la décharne, la boit, l'absorbe, et l'on se demande après pourquoi meurent ces têtes blondes et ces visages roses qui n'ont que vingt ans; on cherche le vampire qui les emporte dans la tombe : ce vampire, c'est le monde.

Après ces deux heures d'atonie douloureuse, Camille se leva, prit une plume, écrivit quelques lignes pour madame de Brémont, sortit doucement de sa chambre, alla réveiller le cocher, fit atteler sa voiture, et, à une heure, elle courait, avec une rapidité effrayante, sur la route de Paris, poussant les postillons de son or qu'elle semait aveuglément... — Paris! Paris! disait-elle, il faut que je sois ce matin à Paris!

IV. — DERNIÈRE TENTATIVE.

Malgré la rapidité de sa course, Camille n'arriva à Paris que vers dix heures du matin; elle se fit conduire rue Godot, et, en descendant de voiture, elle monta sur-le-champ dans le cabinet de son mari. Il était fort occupé à travailler, et releva la tête avec vivacité en entendant entrer brusquement chez lui, sans qu'on se fît annoncer. L'aspect de Camille, pâle, défaite, et dont les yeux fiévreux s'attachèrent d'abord sur lui, le troubla; il pressentit un orage. Dans l'impossibilité de l'éviter, il se résolut à le soutenir audacieusement, de quelque côté et pour quelque motif qu'il vînt, et dit à Camille, d'un air sévère :

— Qui vous amène ici, madame?

— Le voici, répondit-elle : veuillez m'écouter froidement, comme je vous parlerai.

Elle s'assit, et se posa bien en face d'Alphonse, comme pour mieux adresser ses paroles. Il y avait dans toute sa tenue un calme résolu, une dignité sérieuse, qui rendirent de Lubois attentif.

— Monsieur, reprit Camille, notre situation a quelque chose de particulier que vous n'avez peut-être jamais remarqué. Orphelins tous deux, nous devons tous deux à madame de Brémont la position où nous sommes. Mais dans le cas où un malheur viendrait nous y atteindre, nous n'avons ni l'un ni l'autre un refuge pour nous mettre à l'abri, une famille pour nous accueillir et nous protéger. Bien plus, si, avant que le malheur ne fût arrivé, il nous suffisait d'un bon conseil pour le prévenir, aucun de nous n'a un ami, un frère, un parent qui ait le droit de le lui donner. Votre femme eût pu vous tenir lieu de ces amis qui vous manquent; il y a entre elle et vous des dissentiments qui vous la feraient repousser : cependant elle vient... Je viens, parlons droit, je viens vous dire : Il n'y a plus ici ni femme jalouse, ni épouse abandonnée; il n'y a plus ni orgueil blessé, ni cœur ulcéré; il y a devant vous un homme, un ami, un frère, qui a des choses graves à vous dire : voulez-vous l'écouter ainsi?

De Lubois ne répondit pas.

— Le voulez-vous, monsieur? reprit Camille.

— Vous voyez bien, madame, que je vous écoute.

Le ton dédaigneusement résigné d'Alphonse annonçait à madame de Lubois qu'il cédait, plutôt parce qu'il ne savait encore comment se soustraire à cet entretien, que parce qu'il désirait l'entendre. La résolution de Camille était prise; elle continua :

— Vous marchez à votre ruine, monsieur, vous marchez à votre déshonneur.

— Ah! c'est ça, fit de Lubois en ricanant; très-bien, merci. Et, tournant le dos à sa femme, il se remit à écrire.

— Écoutez-moi, monsieur, lui dit Camille avec autorité; écoutez-moi, ou dans cinq minutes je retourne à Brémont, et je dis à ma marraine tout ce que vous ne voulez pas entendre.

De Lubois regarda sa femme, espérant qu'une fois encore son air de menace l'intimiderait; mais il reconnut que c'était un parti sérieusement pris : il se mordit les lèvres avec rage, et répondit :

— Continuez.

— Je vous le répète, monsieur, ce n'est pas une femme qui vous parle, ce n'est pas votre femme, c'est votre frère, votre ami; je vais plus loin, c'est votre associé : quelque sujet que j'aborde, quelques expressions que j'emploie, n'y voyez que le langage d'un étranger, d'un ami, dont le cœur n'a plus à souffrir de ce qui est arrivé. Sur mon honneur, je vous jure qu'il en est ainsi.

— Ah! bon Dieu! fit Alphonse en haussant les épaules, dépêchons, madame, je n'ai plus le temps d'écouter les petits drames que vous arrangez dans votre tête, parlez droit comme vous disiez tout à l'heure.

— Soit, dit Camille, qui avait espéré que la sincérité de sa démarche se ferait jour à travers toutes les préoccupations d'Alphonse, et qui, outrée de l'impudence de ses petits airs, se résolut à donner à cette scène le sérieux qu'elle méritait, quoi qu'il pût lui en coûter; soit, dit-elle. Et d'abord, vous m'avez menti, à moi, sur l'emploi des deux cent cinquante mille francs que vous m'avez fait emprunter; vous avez menti à mon oncle sur la validité de la garantie que vous m'avez forcée de lui offrir.

— A qui parlez-vous de ce ton, malheureuse? s'écria de Lubois en s'avançant vers sa femme.

— A vous, monsieur! et prenez garde d'élever trop la voix : nous sommes à deux pas de votre étude, on peut vous entendre et moi aussi; je parlerai bas, si vous voulez m'écouter comme vous le devez. Je vous répète que ce n'est plus une femme qui vous parle.

— Eh bien! dit de Lubois, faites vos sermons aux meubles.

— Si vous sortez de cette chambre, dans cinq minutes je repars pour Brémont; la voiture et les chevaux m'attendent.

Rien ne peut exprimer l'étonnement et la rage d'Alphonse à cette calme et implacable déclaration; il s'arrêta sur la porte, et, les paroles manquant à tout ce qu'il avait de furieux dans le cœur, il s'assit devant Camille, les dents serrées, le visage bouleversé, et la considérant en face, comme pour la tenir à la portée de sa main, comme prêt à s'élancer sur elle au moment où elle aurait outre-passé les bornes de sa patience. Camille continua :

— Ce que vous avez fait là, monsieur, est une faute qui ne deviendra pas un crime, tant que le secret en restera entre nous, et si vous avez le courage de la réparer. Il vous reste encore bien des moyens : le premier, c'est d'abolir, dans notre maison, ce luxe ruineux auquel je me suis imprudemment prêtée. Le second, c'est de ne pas en entretenir, hors de chez vous, un plus fatal, car il mine à la fois votre fortune et votre considération.

— Nous y voilà! répondit Alphonse, comme déchargé d'un terrible fardeau; voilà où devait aboutir tout ce grand édifice de phrases et d'injures. Eh bien! non, madame, je ne le ferai pas; vous devriez ce me semble, être assez persuadée de ma volonté à ce sujet, pour ne pas aller ourdir à la campagne des projets qui reposent sur des calomnies, et qui vous ont été suggérés par une personne que je ne veux pas nommer, mais dont je finirai par faire taire les propos : prenez-y garde, madame.

— Je ne sais de qui vous voulez parler, monsieur; il n'y a personne qui m'ait suggéré cette démarche; quant à l'avis qui m'a éclairée, le voici, monsieur, vous pouvez le lire.

Elle lui présenta le billet anonyme qu'elle avait reçu à la campagne.

De Lubois prit le billet, le parcourut; et, après un moment de silence, il le jeta sur les genoux de Camille.

— Ah çà! madame, lui dit-il froidement, ou vous avez perdu l'es-

prit, ou ceci est d'une effronterie sans exemple; vous m'insultez, et, — je réponds à ce prétendu frère, à cet ami, à cet homme d'honneur qui veut me sauver, — vous m'insultez par les plus odieuses suppositions, et vous m'apportez en preuve une lettre...

— Qui n'est pas signée, n'est-ce pas?... mais qui, jointe à la circonstance du remboursement de M. Camizard, prouve...

— Non, madame, non, reprit rapidement Alphonse qui voulait éviter d'être convaincu, il ne s'agit pas de signature, il s'agit que vous m'apportez une lettre de M. Maurice Lambert, qui, lorsqu'il vous l'a remise pour me venir jouer cette comédie, n'a pas même pris le soin de déguiser son écriture.

— Cette lettre est de M. Lambert? dit Camille en la reprenant avec vivacité et la parcourant des yeux... sur mon honneur, monsieur, j'ignorais...

— Allons donc!

— Je vous jure...

— Allons donc!

— Je vous proteste...

— Allons donc, madame, vous ne le saviez pas, n'est-ce pas? Mais vous me prenez donc pour un enfant; mais véritablement, si vous ne me faisiez pitié, si je n'excusais par des raisons d'exaltation qui tiennent à votre caractère, si je n'excusais, dis-je, l'insolence et la folie de vos accusations, pensez-vous que je vous eusse permis de me les dire? pensez-vous que je ne les eusse pas prévenues, et que je n'eusse pas su punir le misérable qui vous aide à me calomnier? Mais je la garde cette lettre, et, puisqu'il l'a écrite, il m'en rendra compte.

— Faites donc, monsieur, s'écria Camille, outrée de voir tourner contre elle une démarche qu'elle considérait comme le dernier effort que son devoir pût lui inspirer, faites; et, puisque vous êtes si jaloux de votre honneur, demandez compte aussi de cette lettre à celle qui l'a écrite.

Et elle lui jeta la lettre que Césarine avait écrite à Antoni, et que celui-ci lui avait livrée.

Alphonse la prit et la lut.

« Beau chéri, tu m'as quittée hier tout soucieux, et tu n'es pas revenu aujourd'hui. Je comprends ta susceptibilité, mon amour; mais tu es un enfant: en quoi A... peut-il te rendre triste? n'as-tu pas été amoureux de sa femme? et n'oubliais-tu pas qu'il était son mari? Eh bien! c'est mon mari aussi. Il n'y a d'amant que celui qu'on aime; et toi, je t'aime comme on n'a jamais aimé. Viens ce soir à minuit, j'aurai renvoyé A... Dans tous les cas, demande Rose, et monte par le petit escalier comme avant-hier. A ce soir, mon ange, mon amour; je suis folle de penser que tu es à moi, à moi seule, n'est-ce pas? car je suis jalouse aussi... Tu te justifieras ce soir. Viens, viens. »

— Elle n'est pas signée non plus, dit Camille, quand elle eut jugé que de Lubois devait avoir fini la lettre; mais vous connaissez aussi cette écriture-là?

— Cette écriture, dit Alphonse en serrant la lettre avec un tremblement convulsif; cette écriture...

Il se mit à regarder la lettre en se promenant.

— C'est bien la sienne, n'est-ce pas?

— Cette écriture, madame, dit de Lubois d'un ton de sombre triomphe, je ne la connais pas.

— Ah! s'écria Camille indignée, vous mentez.

— Je ne la connais pas, vous dis-je, reprit de Lubois pâle de colère, je ne la connais pas; et l'infâme qui vous a livré cette lettre, à un prix que je devine, vous a trompée, madame.

— Monsieur, monsieur, reprit Camille dans un désordre inexprimable, soyons calmes, soyons sincères; ne me repoussez pas ainsi. Nous nous perdons tous deux; vous ne le voyez pas, vous! Ne m'ôtez pas le peu de raison qui me reste pour nous sauver. Cette lettre est de votre maîtresse, vous le savez bien: celle-ci est de M. Maurice: je l'ignorais, je vous jure. Mais il importe peu; et je ne vous aurais montré ni l'une ni l'autre, si vous aviez voulu me comprendre et voir ce qui est vrai. Laissez-moi rasseoir mes idées; car je voulais vous parler froidement, avec raison... vous ne l'avez pas voulu. Vous ne savez que m'insulter... et je m'oublie aussi; j'oublie qu'il y va de votre honneur et du mien... Écoutez... écoutez-moi...

Elle s'arrêta un moment pour essuyer les larmes qui remplissaient ses yeux, pour rassurer sa voix tout à fait éplorée. De Lubois se remit devant son bureau, accoudé sur un bras, la tête dans une main, et tordant de l'autre la lettre de Césarine.

— Parlez, madame, parlez, lui dit-il. — Oh! je saurai qui, murmurait-il entre ses dents; puis il ajouta: Parlez.

— Vous avez emprunté deux cent cinquante mille francs à mon oncle pour rembourser M. Camizard. Ne me démentez pas, monsieur, c'est vrai. Fallait-il cela pour vous sauver? Eh bien! je m'estime heureuse d'avoir pu vous être utile, même au prix d'une tromperie. Mais, à présent, réfléchissez: un jour viendra où il faudra rendre aussi cet argent; comment le pourrons-nous?... La plus stricte économie y suffira peut-être, si vous voulez... Je voulais vous la demander ailleurs, et je vous la demande encore. Croyez-moi, monsieur, je suis plus indulgente que vous ne pensez pour la tyrannie d'une passion comme la vôtre. Je dois vous le dire même: si, pour vous, elle eût été un bonheur exclusif; si cette personne qui vous est si chère vous eût rendu l'amour que vous avez pour elle, je l'aurais subi sans murmurer. Je le sais, monsieur; je le sais maintenant: la raison est une frêle barrière contre l'amour... Je sais qu'il nous pénètre à notre insu, qu'il nous commande contre notre volonté, qu'il peut nous entraîner, malgré notre résistance: et sincèrement, plus sincèrement que vous ne croyez peut-être, je vous plains, monsieur, et je vous excuse... Mais enfin... elle ne vous aime pas; elle vous trompe... Oh! croyez-moi... je ne suis ni fière ni heureuse de cet avantage... je ne veux ni vous en faire souffrir, ni vous en humilier... Cependant je l'invoque, comme l'invoquerait votre père, sans amertume, sans triomphe, puisqu'il peut vous pousser à revenir à une conduite plus digne de vous... C'est pour vous, monsieur; tout cela, c'est pour vous... Vous voyez que je ne vous parle pas de moi!... Moi, je ferai ce que vous voudrez; je resterai ici, chez moi, seule, sans voir personne. Je m'exilerai au fond d'une campagne... sans même un enfant avec qui pleurer... Je ne compterai plus dans votre vie, et je me croirai heureuse le jour où se tairont les bruits fâcheux qui déjà nous attaquent tous deux dans notre fortune et dans notre honneur.

De Lubois était devenu soucieux; l'accent résigné de Camille l'avait surpris sans l'attendrir. Sa douleur ne lui inspirait pas de pitié; mais elle l'avertissait de la gravité de sa situation: il réfléchissait profondément. Enfin, après un assez long silence, il dit à Camille:

— Renvoyez votre voiture, madame, et veuillez me laisser une heure... Rentrez chez vous: dans une heure, vous aurez ma réponse... Nous pouvons nous entendre encore, madame... dans une heure...

Camille se leva, et sortit. Elle était moins alarmée; elle avait vu la préoccupation de son mari: c'était un indice qu'il mesurait enfin l'abîme vers lequel il marchait.

Camille était de cette nature extrême qui, lorsqu'elle agit en vertu de ses droits, les exige avec une rigidité que rien ne fait fléchir, mais qui, au moment où elle se décide à la résignation et à la générosité, les pousse jusqu'à leurs dernières délicatesses. Pour elle, c'était un parti grave et sérieux qu'elle venait de prendre; peu soucieuse des moyens, mais du but où elle tendait, elle ne demanda pas à Alphonse un retour soudain qui eût coûté à sa vanité, un retour qui eût semblé une humiliation pour lui, un triomphe pour elle, une obéissance à un ordre; n'eût-ce été que la soumission d'une raison égarée à une raison supérieure, elle ne voulait pas la lui imposer: — Qu'il se garde, aux yeux du monde, l'honneur de ses résolutions, se disait-elle en se retirant; même, que vis-à-vis de moi, il passe comme s'il agissait de son propre mouvement, tant mieux. S'il se sauve et me sauve avec lui... ne devrai-je pas lui en être encore reconnaissante?...

Nous n'avons rien dit des émotions qui brisèrent le cœur de Camille durant le trajet d'Orléans; mais on aura pu toutes les deviner, en voyant à quoi avait abouti ce rapide voyage. Camille, qui n'accusait plus, mais qui plaignait l'homme qu'égarait sa passion, avait dû trouver au fond de son propre cœur des sentiments bien impérieux pour concevoir la folie de de Lubois.

V. — COMÉDIE.

Cependant de Lubois, demeuré seul, relut la lettre de Césarine, et sortit aussitôt pour se rendre chez elle. La passion de de Lubois pour cette femme, nous ne disons pas son amour, était soutenue par ce qu'il y a de plus irritant dans ces sortes de liaisons. C'était un défi perpétuel jeté à la séduction des mille adorateurs qui entouraient Césarine, et dont Alphonse s'imaginait être toujours sorti vainqueur: c'était en même temps une résistance au blâme des hommes sages, résistance que les esprits égarés prennent pour du caractère; c'était encore une punition infligée à l'orgueil de Camille, punition que de Lubois traduisait en indépendance, et, au besoin, en autorité qui sait se faire respecter.

Dans de pareilles dispositions, ce qu'on peut faire pour la femme qui vous les inspire dépasse de beaucoup ce dont on serait capable pour la femme qu'on aime. C'est qu'alors on est soi-même en jeu, et qu'on met à ce qu'on appelle son amour toutes les violences et tout l'aveuglement de la vanité et de l'égoïsme.

En expliquant ainsi la folie de de Lubois, nous n'avons pas prétendu analyser toutes les causes de ces liaisons sans pudeur ni véritable amour, dont cependant il existe tant d'exemples; nous avons essayé d'indiquer comment elles subissent des exigences et acceptent des conditions que refuseraient toute passion sincère, tout amour qui ne serait qu'amour.

Alphonse arriva chez Césarine, la rage dans l'âme. Ce n'était pas ce sentiment forcené de la jalousie qui ronge le cœur et dévaste la raison, à la seule pensée qu'un autre a ému la voix qui vous a dit : Je t'aime; qu'un autre a dévoilé la femme dont on pense seul au monde posséder les mystérieuses beautés; qu'il a entendu les mêmes paroles d'amour, les mêmes cris de passion; qu'il l'a tenue aussi palpitante, éperdue, heureuse, dans ses bras. Cette jalousie était inconnue à Alphouse, et, à vrai dire, il est difficile de l'éprouver pour une femme dont la beauté commerciale, quelle que soit sa valeur, a été pesée comme une pièce de monnaie au trébuchet de beaucoup de propriétaires.

La colère d'Alphonse avait une autre source : c'était d'avoir été joué, ou, pour mieux dire, d'avoir été pris pour dupe : à cette colère s'ajoutait cette circonstance d'être dupe aux yeux de Camille. Dans ce moment, il eût pardonné à Césarine *un caprice* pour un crocheteur, s'il avait été seul à le savoir. Mais le rival à qui on écrivait des lettres et qui montrait sans doute ces lettres à tout le monde, et les livrait en outre à Camille, ce rival était un crime qui ne méritait pas de pitié, qui n'obtiendrait pas de pardon.

M. de Lubois, en entrant chez Césarine à l'improviste, la trouva se roulant comme un chat sur les coussins d'un divan, et roulant sa voix dans son gosier en trilles aériens, en gammes éclatantes, riant, chantant, bondissant; elle se pliait et se repliait, flexible, ténue et frêle comme un corps qui semble à bout de ses forces, mais au milieu duquel brûle un foyer d'ardeurs et de voluptés qui flambe par les jets d'une voix puissante et nerveuse. Césarine était joyeuse; on ne peut pas dire que ce fût de cœur; ces natures de femmes ne vivent point par là : elles ont une organisation animale qui s'influence surtout d'air et de chaleur, et s'attriste et s'épanouit par les nerfs. Les nerfs de Césarine frémissaient à l'épiderme, avides de mouvements, de cris, de sensations. Quand elle aperçut de Lubois, elle courut à lui :

— Bonjour, bonjour, boujour, bojour, bjour, bjour, lui dit-elle en lui faisant des petites mines gracieuses. Tu es gentil, gentil, gentil, gtil d'être venu. Je ne joue pas ce soir; allons dîner quelque part, allons courir les boulevards... Veux-tu venir?... je vais m'habiller!

— Non, dit sèchement Alphonse.

— Qu'est-ce tu as, quésque-ta, quéque-ta? répondit-elle en lui prenant les deux mains et en le balançant au mouvement d'une ronde. Tu as l'air d'un loup-garou, d'un rhinocéros, d'un croque-mort ; tu as l'air d'un pair de France, tu es tout bête. Embrassez-moi... embrassez votre amour, gros notaire.

— Assez de folies, dit de Lubois, j'ai à vous parler sérieusement.

— Do ré mi fa sol la si, do ré mi fa sol la si do dooooooo, fit Césarine en montant cette double gamme comme une fusée et faisant vibrer sa voix sur l'ut aigu avec un éclat magnifique, puis elle redescendit les deux octaves chromatiquement sur ces paroles improvisées :

— Va te promener, mon cher ami, va te promener, mon cher ami, va te prom...

— Césarine, dit de Lubois sévèrement, j'ai à vous parler, finissons.

— Eh bien! qu'est-ce que vous me voulez avec votre air d'ours?

— Je veux vous demander à qui vous avez écrit cette lettre.

— Ça ! dit Césarine en la prenant. Elle la déplia, la lut en chantonnant et la jeta sur le parquet en répondant joyeusement :

— Je sais pas.

Et elle se jeta sur son divan dont elle lança les coussins au plafond avec ses pieds.

— Césarine, reprit de Lubois avec colère, voulez-vous m'écouter?

— Ah çà! répondit-elle, qu'est-ce que vous me voulez avec votre chiffon de papier? Je n'ai qu'un pauvre jour de gaieté et vous venez m'embêter... Tenez, mon cher, j'en ai assez de vos scènes; si vous n'êtes pas content, prenez une béarnaise et allez voir à Saint-Sulpice si je chante vêpres.

— Tout cela est fort bon, mais je veux savoir à qui vous avez écrit cette lettre.

— Qu'est-ce que ça vous fait? c'est une lettre d'*ancien*, ça ne vous regarde pas.

— Ah ! ceci est un peu fort, nous allons voir la date.

— Put ! fit-elle en continuant ses gambades, je parie qu'il n'y a pas de date.

— En effet, il n'y a ni date ni adresse.

— Brrit, des adresses ! sous enveloppe, mon cher ; l'enveloppe ne dit pas ce qu'elle renferme et le poulet ne dit pas à qui il est adressé.

— Cependant, dit Alphonse en lui montrant la lettre, cette initiale, cet A ?

— Hé ben ! cet A, c'est Auguste, Alfred, Armand, Adolphe, Alonzo, Alonzo, c'est Alonzo.

— Césarine, tout cela peut vous paraître fort gai ; mais cette lettre a été écrite depuis peu, ce papier est trop frais?

— Est-ce que vous croyez, reprit aigrement Césarine, qu'on jette mes lettres aux ordures, ou que mes amours aient les mains sales?

— Ah ! vous avez juré de me mettre en fureur, répondez-moi, Césarine, et trêve de plaisanteries. Ceci est plus sérieux que vous ne pensez... Si c'est une lettre... *ancienne*, dites-moi à qui elle est adressée.

— Ma foi, mon cher, je n'en tiens pas registre.

— Césarine, finissons... Cette initiale A doit aider votre mémoire.

— Il y a un A.... un A, fit-elle en se grattant le front; un A, répéta-t-elle en devenant sérieuse. Donnez-moi cette lettre.

Elle l'examina.

— Qui vous a remis cette lettre?

— Cela n'y fait rien.

— Cela fait beaucoup, au contraire; c'est une femme qui vous l'a remise?

— Non.

— C'est votre femme!

— Non.

— Si! c'est elle; ne mentez pas; ce n'est que pour elle que Maurice a pu consentir à me faire ce trait.

— Maurice! répéta de Lubois, cette lettre a été écrite à Maurice?

— Oh! il y a longtemps.

— Maurice, répéta de Lubois en ressaisissant la lettre et en la commentant mot à mot. Puis il reprit :

— Qu'elle ait été écrite à Maurice, je n'en sais rien ; mais qu'il y ait longtemps qu'elle a été écrite, j'en doute; à défaut de chiffres, les circonstances disent la date. Ecoutez :

Il lut :

« N'as-tu pas été amoureux de sa femme, et n'oubliais-tu pas qu'il « était son mari? eh bien, A... est aussi mon mari. » — Quelle était cette femme dont Maurice avait été amoureux, et dont le mari qui était aussi *votre mari*, portait un nom qui commençait par un A?

— Ah! dit Césarine d'un air profondément désolé, ah! Maurice a juré ma perte, et il réussira.

— Césarine, quelle était cette femme?

— Eh! mon Dieu, répondit Cesarine avec éclat, c'était madame Drancy, laissez-moi en repos.

— Madame Drancy, et cet A veut sans doute dire Drancy, reprit-il en haussant les épaules.

— Cet A, reprit Césarine avec emportement, cet A, cet A, cet A veut dire Auguste, Auguste, Auguste, qui était le nom de Drancy alors comme aujourd'hui, comme il le sera demain, comme il le sera dans cent ans.

Et, sans prendre garde à l'étonnement d'Alphonse, elle se rejeta sur son divan en criant:

— Ah ! que je suis malheureuse !

Pendant ce temps, Alphonse, relisant attentivement la lettre, disait à chaque mot :

— En effet... en effet. Puis il s'écria avec un mouvement de rage qui certes ne se rattachait pas à l'explication de Césarine, mais à un sentiment plus éloigné : — Mais cet homme a donc été l'amant de toutes les femmes?

— Cela s'expliquerait mieux en disant que madame Drancy a été la maîtresse de tous les hommes. Mais il est certain que lorsqu'il en veut une, serait-ce la vôtre ! il...

— Césarine !... s'écria de Lubois, taisez-vous sur ce chapitre, répondez-moi franchement; songez qu'il y va peut-être de mon honneur, peut-être de la vie d'un autre, car j'aurai raison de cette infâme perfidie. Cette lettre a été écrite à Maurice?

— Ah ! s'écria Césarine, allez-vous recommencer? Je vous ai dit plus que je ne voulais, prenez que je n'ai rien dit.

— Au contraire, j'ai besoin que ce que vous m'avez dit soit vrai ;

mais je crains que le besoin de vous justifier ne vous ait portée à me tromper.

— Eh bien ! reprit Césarine en s'emportant tout à fait, prenez que je vous ai trompé ; ça vous plaît à croire, croyez-le... On veut que vous me quittiez, on trame de petits complots, on vous mène par le nez... Eh bien, laissez-vous faire... Si j'étais à votre place, j'irais remercier ma femme de m'avoir si bien averti. Il y a longtemps que je vous l'ai dit pour la première fois, elle veut vous faire obéir : elle n'y a pas réussi par la violence, elle y met de la ruse. Vous n'êtes pas de force à lutter contre elle. Finissez-en tout de suite.

— Césarine, il me semble que cette lettre valait bien que j'exigeasse une explication.

— C'est possible ; mais la vie que vous me faites me devient insupportable. Toujours des soupçons, des scènes, des explications absurdes : je ne me suis pas donnée à vous pour une vestale, vous saviez à quoi vous en tenir ; ça vous allait, mais vous n'avez pas le courage de vouloir ce que vous voulez... Quand on est fait comme ça, mon cher, on reste sous les cotillons de sa femme, et on lui demande la permission de manger des confitures.

— Césarine, je vous préviens que ces façons de parler me déplaisent, et qu'il ne faudrait pas les renouveler souvent pour...

— Pour que vous me quittiez ? faites-le donc ! Vous me rendrez un grand service ; car, moi, je n'en ai pas le courage, et comme je vois bien qu'il faut que tout ceci finisse, j'aime mieux que ce soit tout de suite... A présent qu'il s'offre à moi un parti...

— Un parti?

— Oui. un mariage qui peut me rendre indépendante.

— Quel mariage? reprit Alphonse avec une inquiétude plus alarmée qu'amoureuse.

— Vous le savez bien, c'est... *votre cousin ;* il est riche, son père a une très-belle fortune, et une fois que Charles saura où elle est placée, il saura bien se la faire rendre. D'ailleurs, le père Launay baisse; il a eu une attaque d'apoplexie il y a quatre jours. Il peut mourir d'un moment à l'autre, et je n'ai pas envie de refuser toujours mon bonheur pour la vie que vous me faites.

— Mais c'est un garnement que ce Charles.

— C'est un homme qui fait ce qu'il veut... et c'est une qualité que j'estime avant toutes les autres.

Alphonse était fort embarrassé : quelque chose l'alarmait plus qu'il n'eût voulu. Césarine crut que c'était jalousie, et certes elle se trompait grandement. Cependant il s'approcha doucement de Césarine, et lui dit en souriant et d'un ton de reproche :

— Tu ne m'aimes donc plus, Césarine?

Elle le regarda avec un air de menace boudeuse.

— Est-ce que vous m'aimez, vous ? Venir me faire une scène?... Aujourd'hui je comptais sur une si bonne journée ; et me voilà toute triste maintenant.

— Que faut-il faire pour te consoler ?

— Être bien gentil, répondit Césarine en minaudant ; d'abord ne plus penser à cette lettre, et me la rendre.

— Volontiers, maintenant je n'en ai plus besoin : et tu ne penseras plus à ton Charles?

— Est-ce que j'y ai pensé?

— Pourtant, tout à l'heure...

— Que veux-tu? quand on se croit délaissée, on se rattrape où l'on peut.

Alphonse appliqua cette réflexion à une autre que Césarine, et cet aphorisme de morale usuelle venant à lui formuler clairement les motifs de crainte qui l'obsédaient malgré lui, il pensa à Camille qui était véritablement délaissée, elle : puis, voulant quitter Césarine au plus vite, il l'embrassa, et reprit :

— Tu ne veux plus rien?

— Si, mon bon chéri ; il faut venir dîner avec moi, me louer une loge à l'Opéra, et m'y mener ce soir... Nous irons dans MA voiture.

— Adieu, je t'enverrai ton bouquet.

— Adieu, amour. Et elle l'embrassa avec un transport charmant.

La porte n'était pas fermée que Césarine s'écria avec un geste indicible.

— Ah ! vieille scie d'homme, va !

Presque aussitôt la femme de chambre, confidente, complice ou associée, comme on voudra, entra dans le salon, et dit d'un air de curiosité :

— Eh bien ! madame, qu'est-ce qu'il a dit ?

— Tiens, il l'a gobé.

— Sans M. Drancy, comment vous en seriez-vous tirée?

— Bah ! Auguste est bon enfant.

— Si M. Antoni n'avait pas dit la chose à sa sœur, et si madame Drancy ne l'avait pas dite à son mari qui vous a prévenue, vous auriez été tout de même prise.

— Crois-tu qu'elle l'ait fait pour m'obliger? Madame Drancy croyait me brouiller aussi avec Auguste.

— Le fait est qu'il a été bien bon enfant, comme vous dites, par rapport à M. Antoni ; car enfin...

— Par exemple ! pour ce qu'il me donne, je ne pourrais pas avoir un caprice, ça me paraît juste ; d'ailleurs, il m'avait mise au défi, il était averti, il l'a eu.

— Mais ce M. Antoni, est-il serin !

— Pas si serin ; il me semble qu'on ne lui a pas demandé les vingt-quatre travaux d'Hercule... Et puis, vois-tu, Rose, il est beau comme un amour... Il était si drôle !... il était si bête... si tu savais !... Je n'ai jamais été comme ça, moi.

— Le fait est que je comprends peu comment madame de Lubois préfère l'autre.

— Bah ! elle ne préfère personne. C'est à moi qu'elle en veut ; je lui rendrai la monnaie de sa pièce, à madame la vertu.

— Il me semble que vous avez assez bien commencé en disant que c'était M. Maurice qui lui avait donné cette lettre...

— Elle n'est pas au bout ! Ah ! la dame se charge de me procurer des amants pour qu'ils lui donnent mes lettres. Eh bien ! elle a réussi assez bien ; qu'en dis-tu ? Je ne l'ai pas fait mentir, c'est bien la lettre d'un amant qu'elle a eue.

— Oui ; mais si elle dit qu'elle ne la tient pas de M. Maurice, si M. Maurice dit que ce n'est pas lui qui la lui a donnée?

— Qu'est-ce que ça fait? Est-ce qu'ils l'avoueraient, si c'était vrai ?

— Non.

— Eh bien ! en disant vrai, ce sera comme s'ils mentaient.

Cette sublime et profonde réponse, où la vérité dite par un innocent était si bien mise de niveau avec le mensonge soutenu par le coupable, mit fin au dialogue de Césarine et de sa femme de chambre.

Qu'on nous pardonne de l'avoir rapportée dans sa nue crudité; mais il nous a paru enfermer en quelques répliques l'explication de la scène qui venait d'avoir lieu, et la manière dont Césarine avait été informée des projets de madame de Lubois. Avertie par madame Drancy de l'indiscrétion d'Antoni, elle avait assez habilement préparé sa défense et l'avait exécutée avec un talent qui eût donné le change à un plus *roué* qu'Alphonse. Quant à la lettre sans date et sans adresse, c'était tellement l'*A B C* du métier, qu'elle ne s'était pas même donné la peine de le cacher.

Quelque portée qu'eût en général le dernier mot que Césarine dit à sa femme de chambre, elle ne soupçonnait pas toutefois celle qu'il pouvait prendre, appliqué à la position de Camille. Césarine était informée de la présence de Maurice dans le voisinage de madame de Brémont; elle savait qu'Alphonse s'en était montré irrité, qu'il les soupçonnait d'être d'intelligence, et que par conséquent il ne verrait qu'un mensonge dans les dénégations de Camille. Césarine en était triomphante; mais elle se fût crue bien plus assurée de sa victoire, si elle avait su l'incident de l'avis anonyme. Cependant toutes ces combinaisons matérielles furent sur le point de s'évanouir devant un nouvel incident ; et si le résultat demeura le même, malgré cette circonstance, c'est qu'il était une conséquence nécessaire du caractère et de la position fausse des personnages de ce drame, quelque obstacle qu'y vinssent apporter des événements accidentels. Nous pensons que la scène suivante en sera la preuve.

VI. — LES LETTRES.

De Lubois retourna chez lui : l'heure qu'il avait demandée à sa femme était depuis longtemps écoulée. Les inquiétudes de Camille sur la résolution que prendrait Alphonse commençaient à devenir sérieuses, lorsqu'il parut dans sa chambre. Elle jeta sur lui un regard rapide pour essayer de deviner dans quels sentiments il revenait. L'impassible froideur du visage d'Alphonse lui laissa toutes ses alarmes. Lorsqu'il entra, elle était debout ; il lui fit signe de s'asseoir, prit un siege, et se plaça en face d'elle. Il demeura ainsi quelque temps sans parler, la considérant fixement, soit qu'il éprouvât cette impatience des yeux, qui à certains moments voudrait ouvrir le crâne de celui qu'on considère, comme on ouvre les pages d'un livre fermé pour lire ce qu'il renferme, soit qu'il fût embarrassé de la manière dont il entamerait

l'explication qu'il désirait avoir. Enfin il se décida à parler, et commença en ces termes :

— Camille, j'ai beaucoup réfléchi à ce que vous m'avez dit; et, de même que vous m'avez parlé sincèrement, je vais vous parler à cœur ouvert. Ne voyez non plus dans mes paroles aucun désir de vous blesser ou de vous blâmer : il y a des choses dont je parlerai, parce qu'elles sont et que je dois nécessairement les rencontrer ; mais, je vous le répète, excusez mes termes, s'ils ne sont pas toujours aussi inoffensifs que je voudrais. Tout est douloureux aux cœurs blessés. C'est la faute de notre position ; ce n'est pas la nôtre.

Ce long préambule alarma Camille, et la rassura en même temps. D'un côté, elle ne prévoyait pas où Alphonse voulait en venir ; de l'autre, elle estimait comme un pas immense d'avoir amené son mari à traiter solennellement la question qui les divisait.

— Je suis prête à tout entendre, monsieur, lui dit-elle ; je vous écoute.

— Vous m'avez dit des choses bien graves, madame, reprit de Lubois; de nouveaux sentiments vous ont rendue plus indulgente envers moi ; cette indulgence m'a plus peiné que vos emportements. Vous avez compris, m'avez-vous dit, jusqu'où peut aller la tyrannie d'une passion qui nous domine... Camille, vous éprouvez donc aussi cette passion?

Aux premières paroles de son mari, Camille tressaillit comme un malade dont on touche la blessure, puis elle écouta, les yeux baissés, le front rouge, le cœur frappant sa poitrine à coups redoublés.

Elle ne s'attendait pas à voir scruter ainsi des sentiments qu'elle croyait enfouis dans le plus profond de son cœur. Elle se tut. Alphonse continua :

— Ai-je mal compris vos paroles? me suis-je trompé? je m'en rapporte à vous, à votre probité, je vous le demande : me suis-je trompé?

Camille, toujours les yeux baissés, ne répondait pas. Elle était trop honnête femme pour nier; elle était trop orgueilleuse et trop innocente à la fois pour faire l'aveu d'un sentiment qui n'était qu'un malheur de plus, mais qui semblait devenir une faute, posé comme le faisait de Lubois.

— N'avez-vous rien à me répondre, madame? reprit de Lubois.

— Monsieur, dit Camille avec une douloureuse dignité, il est bien triste, je vous jure, de n'avoir aucun témoignage sacré à invoquer. Le rire a désarmé l'innocence de son plus souverain protecteur; mais dussiez vous en rire, monsieur, j'atteste le ciel que je suis pure, que je n'ai pas une parole de ma vie à me reprocher.

— Je l'espère, madame, dit de Lubois; mais permettez-moi de vous faire observer (et je ne veux point récriminer), permettez-moi de vous faire observer que votre retour à des sentiments moins emportés pourrait, si je voulais être rigoureux, me sembler plutôt dicté par votre intérêt que par le mien.

Il y avait quelque chose de vaguement vrai dans ce que venait de dire Alphonse ; Camille le sentit, et répondit humblement :

— Cela se peut, monsieur; aussi vous ai-je parlé pour moi comme pour vous. Je vous ai dit : Sauvons-nous ; et si, pour obtenir votre secours, il faut absolument que je m'humilie tout à fait à votre autorité, je vous dirai : Sauvez-moi.

La voix de Camille avait graduellement baissé en prononçant cette dernière phrase. De Lubois reprit la parole sur ce ton bas et lent dont Camille avait parlé, et lui dit presque avec pitié :

— Vous l'aimez donc, madame?

— Je l'aime, monsieur.

Ces mots tombèrent de la bouche de Camille avec des larmes qui tombèrent de ses yeux, avec sa tête qui tomba sur sa poitrine, avec son orgueil qui tomba de son âme. De Lubois tressaillit, un sourire cruel sillonna ses lèvres, et son regard posé sur le front humilié de Camille eût voulu être de plomb pour lui peser sur la tête et la courber encore plus bas. C'était quelque chose de ce rire cruel dont il l'avait frappée le jour où il la dépouilla de tous ses voiles de femme pour l'insulter ; mais cette fois c'était son cœur qu'il venait de mettre à nu pour lui infliger ses nouveaux mépris.

Qu'on prenne Camille comme elle était, orgueilleuse, fière, innocente, et qu'on la voie agenouillant ainsi sa noble résistance devant l'indigne conduite de son mari, et l'on reconnaîtra peut-être que c'était une haute et sincère vertu que celle qui l'animait... Oh ! quelle récompense trouva cette complète abnégation, de la part de celui qu'elle implorait si noblement ! Après un assez long silence, de Lubois continua :

— Vous l'aimez, madame, et vous osez me le dire.

— J'ose vous le dire, répondit Camille en relevant ensemble la voix, les yeux et la tête, mais toujours d'un ton résigné; j'ose vous le dire parce que je ne le lui ai pas dit, à lui.

— Je vous crois, madame; je veux vous croire, répondit de Lubois en se levant; mais qu'est-ce que cela prouve? cela prouve-t-il que c'est pour moi que vous venez? C'est, en vérité, une vertu bien singulière que la vôtre, madame : vous vous sentez atteinte à votre tour d'un amour puissant qui vous domine et vous maîtrise; vous ne voulez pas y succomber, je le crois, car il y a en vous une passion plus puissante que cet amour : c'est l'orgueil. Vous voulez demeurer sur votre piédestal... c'est bien, c'est beau, c'est honorable même; ou plutôt, ce serait tout cela, si vous ne me trompiez pas, madame.

— Moi vous tromper ! reprit tristement Camille; en quoi vous ai-je trompé, mon Dieu !

— Oh ! vous ne le savez pas, n'est-ce pas? vous manquez trop de mémoire, en vérité, pour que je ne vous le rappelle pas. Il y a quelques heures, madame, vous ne me teniez pas le même langage qu'à présent : il y a quelques heures, vous m'avez abordé la voix haute et l'air menaçant, et vous m'avez insolemment posé entre la nécessité d'entendre vos injures et celle de me voir dénoncer à votre marraine comme un homme perdu de dettes et de friponneries.

— O monsieur !...

— Vous l'avez fait, madame; c'était pour me sauver, disiez-vous, et qui ne l'eût cru à ma place, en voyant ce que vous osiez pour cela? Eh bien, non, ce n'était pas vrai, c'était vous qu'il fallait sauver, vous, déjà coupable dans votre âme, et sans force pour résister; vous qui veniez vous rattacher à moi, mais qui n'abdiquiez pas votre orgueil après avoir douté de votre vertu.

— Vous avez raison, s'écria Camille avec une expression de désespoir indicible, c'est moi qu'il faut sauver; eh bien ! soit, c'est moi. Je suis sans force, c'est vrai... c'est vrai, monsieur. Quand je l'ai vu s'évanouir de douleur devant moi... j'ai cru mourir... mon cœur a été près d'éclater... je vous le dis sincèrement à présent... Eh bien ! oui, j'ai eu tort de vous traiter comme je l'ai fait... je m'en repens, je vous en demande pardon... Mais sauvez-moi, monsieur, au nom du ciel, sauvez-moi.

— Et comment voulez-vous que je vous sauve, moi?

— Vous ne m'avez donc pas comprise, monsieur? reprit Camille stupéfaite, et qui voyait douloureusement s'enfuir tout ce qu'elle avait mis d'espérance en cette explication.

— Très-bien, madame; vous avez dans le cœur une affection qui vous fait honte, et pour vous en garantir, il faut que j'en brise une dont je suis fier, dont je suis sûr, du moins, madame; car celle-là n'est ni menteuse ni hypocrite ; celle-là n'invente pas des lettres supposées pour se donner le droit de m'injurier.

— Je vous ai dit, monsieur, répondit avec une persévérante résignation Camille, qui se trompa sur la lettre à laquelle Alphonse faisait allusion, et pensa qu'il s'agissait de l'avis anonyme sur l'emprunt de Launay; je vous ai dit que j'ignorais que la lettre dont vous parlez fût de M. Lambert.

— Mensonge ! répondit de Lubois dont la colère, longtemps contenue, commença à gronder ; mensonge pour celle-là comme pour l'autre; mais je parle de cette lettre par laquelle vous avez calomnié une femme plus honnête que vous, en vérité ; car elle ne ment point bassement ; je parle de cette lettre écrite à un amant : vous ne saviez pas non plus à qui elle était adressée?

— Je ne vous ai pas dit que je l'ignorasse.

— Vous saviez donc qu'il y a plus de quatre ans qu'elle était écrite?

— Il y a quinze jours.

— Écrite à M. Maurice, il y a quinze jours!

— A M. Maurice?...

— Oui, madame, reprit de Lubois avec un mépris railleur, à M. Maurice que vous aimez, dont la douleur vous fait mourir et qui vous l'a donnée sans doute en retour de votre tendre intérêt; c'est de lui que vous la tenez.

— C'est de M. Antoni, répondit Camille toujours calme, si le désespoir peut l'être; toujours maîtresse d'elle-même, si on l'est quand on pense à mourir.

A son tour, de Lubois demeura stupéfait. Par un mouvement qu'il n'eut pas le temps de raisonner, il chercha partout sur lui cette lettre qu'il n'avait plus ; et, se laissant aller à la rage qu'il éprouvait à la fois, du nouveau soupçon que Camille venait de lui donner, de l'impossibilité où il était de le vérifier, et surtout de l'avantage que sa femme venait de prendre, il se retourna vers elle, et lui dit avec un accent furieux :

— Vous mentez encore... vous mentez... prouvez-moi ce que vous dites, je veux une preuve !...

— Une preuve, monsieur ! en ai-je d'autre que cette lettre ?...

— Eh bien ! je vous répète que vous mentez...

— Ah ! s'écria Camille en se frappant le front, malheureuse !... Puis, comme éclairée d'une soudaine illumination : Vous voulez une preuve... en voici une.

Et elle arracha de son sac la lettre d'Adèle, et la donna à son mari. Le flacon de Maurice roula sur le tapis sans qu'elle s'en aperçût.

De Lubois prit la lettre et la lut. Jamais silence si douloureusement absolu ne renferma un dialogue plus éloquent. A chaque ligne, de Lubois relevait les yeux sur sa femme, et à chaque fois le doigt de Camille renvoyait le regard sur la page, comme pour lui dire : Voyez ! lisez !

— Eh bien ! ai-je menti, monsieur ? dit Camille avec un air de prière soumise qui attestait combien cette femme se sentait attachée à son dernier lien, et combien elle le ménageait avec un soin particulier, comme le malheureux réduit à sa dernière once de pain.

Quand la lecture fut finie, la lettre tomba des mains de de Lubois : il était livide, il avait les dents serrées, les poings contractés ; de sourds murmures sortaient de sa poitrine. Enfin tout cet orage éclata.

— Oh ! c'est trop... c'est trop ! s'écria-t-il. Avez-vous votre raison, madame ?

— Je ne sais en vérité, si je l'ai perdue : je vous vois encore plus irrité ; ne devais-je donc pas me défendre de votre accusation ? et n'avez-vous pas vu dans cette lettre...

— J'y ai vu, reprit violemment de Lubois en arrêtant Camille au moment où elle allait ramasser la lettre ; j'y ai vu que vous vous étiez mise à prix pour obtenir une ignoble dénonciation contre une femme qui a pu me tromper peut-être... mais dont il me plaît de tout souffrir... J'y ai vu que vous avez joué un niais, et que vous avez été en rire avec un libertin ; que vous m'avez rendu la fable de tout Paris ; qu'il n'est point d'infâmes propos qu'on ne tienne sur mon compte, point de ridicule auquel vous ne m'ayez livré ; et quand vous vous êtes déshonorée, et que le scandale de votre conduite vous épouvante, vous venez me dire tragiquement : Sauvez-moi ; j'aime cet homme, je l'aime. Sont-ce vos amours avec M. Antoni qui vous ont appris ces belles scènes de drame, et vos amours avec M. Maurice qui vous ont donné l'impudence de les jouer ?... Il suffit, madame, il est temps que je prenne un parti.



Maurice était si pâle, que le général courut vers lui — Page 49.

Camille, dans le premier mouvement de sa douleur, ne s'était souvenue que de la phrase où madame Drancy lui parlait des plaintes de son frère. Surprise tout à coup par les reproches de son mari, elle se rappela tout ce que cette lettre renfermait d'odieuses suppositions ; mais, forte de cette conviction d'innocence qui se croit partagée par tous, parce qu'elle nous domine, elle répondit :

— Oh ! vous ne croyez pas un mot de ces indignités ; vous ne croyez pas un mot de cette lettre.

— Comme il vous plaira, madame, répliqua de Lubois en ricanant : ou je croirai tout, ou je ne croirai rien. Si elle ment pour vous, elle ment pour une autre ; si elle dit vrai, elle dit vrai pour toutes deux.

— Toutes deux ! répéta madame de Lubois avec un dégoût triste et humilié, voilà la plus infâme injure que vous m'ayez dite.

Elle se leva essuyant quelques larmes, et reprit d'une voix altérée, mais soumise :

— Quoi qu'il en soit, restons-en là. J'étais venue sincèrement à vous ; vous m'avez repoussée. Je saurai trouver en moi seule l'appui que je vous demandais. Cependant, après ce qui vient de se passer entre nous, je suppose que vous me permettrez de retourner chez ma marraine.

— Sans doute... pour m'y dénoncer comme un homme ruiné et sans probité ?

— Non, monsieur, je ne vous dénoncerai pas. Chaque pas que je fais me perd ; chaque parole que je prononce me tue... Mais, de grâce, laissez-moi retourner à Brémont.

— Vous ne retournerez pas près de votre amant, madame.

Camille se recula de quelques pas, et mesurant son mari des yeux, elle lui dit en éclatant en sanglots :

— Chassez-moi tout de suite, monsieur ; c'est un parti pris sans doute. Tenez, véritablement cela vaut mieux... Oh ! vraiment, ne nous dégradons pas davantage, vous à me dire de pareilles choses, moi à les entendre. Assez d'insultes, assez, monsieur ; assez, par pitié !

— La vérité, dit de Lubois à moitié incertain, et qui ne continuait à être injurieux que par la vanité de ne pas céder ; la vérité est-elle une insulte ?

— Le croyez-vous ? reprit soudainement Camille avec éclat, le croyez-vous ?

— Quoi ?

— Croyez-vous que cet homme soit son amant ?

Certes, de Lubois ne le pensait pas ; mais ce funeste entraînement de rendre en injures gratuites les reproches fondés que Camille ne lui adressait plus, mais que sa présence élevait contre lui, l'emporta encore une fois, et il répondit :

— Je le crois.

— Ah ! Dieu soit loué ! s'écria Camille avec un ton de triomphe inouï.

— Pourquoi cela ?

— Parce que c'est vrai.

— Vous vous vantez, madame, vous n'oseriez.

— Je n'oserais ! Ah ! vous verrez.

— Ce n'est donc pas vrai ?

— Ce le sera !

— Vous n'oserez.

— Oh !

— Vous n'oserez.

— Et pourquoi ?

— Parce que je vous le défends, parce que si vous revoyez jamais cet homme, cet homme que j'exècre, que je tuerais si je le tenais...

— Il vous est donc bien odieux ? Eh bien ! moi, je l'aime !

— Madame !

— Je l'aime : il est bon, il est noble, il est brave... il est brave, lui...

— Vous voulez donc que je vous tue?

— Vous n'oseriez pas!

— Je n'oserais! dit de Lubois s'approchant de Camille et en levant les deux mains sur elle.

Elle le regardait encore : ses dents claquaient avec terreur, son corps frissonnait; alors, ouvrant ses bras à la mort, comme à son dernier espoir, elle s'écria avec un cri déchirant et en présentant sa poitrine :

— Osez donc! osez donc! Ne voyez-vous pas que c'est ce que je vous demande?

Il fit encore un pas, mais quelque chose de dur et de poli qui se trouva sous son pied le fit glisser, et il tomba sur un genou, épouvanté de ce qu'il venait d'entendre et du désespoir où il avait poussé Camille : car, il l'avait bien vu cette fois, ce n'était point bravade ni orgueil que sa résistance, c'était la douleur du torturé qui mord son bourreau pour se faire achever tout de suite.

Il demeura quelque temps dans cette position, tandis que Camille, épuisée, était renversée sur un divan. Cet accident laissa à Alphonse cette minute de réflexion qui manque souvent à l'homme pour le sauver du crime. L'effroi de son emportement s'empara du cœur d'Alphonse; et, par une succession rapide d'idées, il attacha bientôt ses regards et ses réflexions sur le frêle objet qui l'avait arrêté : c'était un flacon de cristal. Il le ramassa; et, s'étant relevé, il le tourna longtemps dans ses mains en le regardant; puis, se laissant aller sur un fauteuil, car la colère avait aussi abattu ses forces, il reprit en montrant le flacon à Camille :

— Voilà, madame, ce qui vous a peut-être sauvé la vie, et qui m'a sauvé un crime.

Camille, qui l'entendait sans le comprendre, car elle n'avait point vu ce qui avait fait trébucher Alphonse; Camille leva lentement les yeux; mais lorsqu'elle vit le flacon de Maurice dans les mains de son mari, une nouvelle terreur s'ajouta à la terreur qui la tenait, un froid plus glacial au froid qui lui serrait le cœur; elle resta immobile, droite, les yeux fixes et ouverts sur le flacon, tandis qu'Alphonse ajoutait lentement :

— Je le garderai... madame; il me sera un éternel souvenir de ce qui vient de se passer.

Camille frémit involontairement.

Enfin de Lubois se leva en disant :

— Pensez-y, madame, et voyez à quoi tiennent la vie et l'honneur!

Puis, quand il sortit, Camille s'affaissa sur elle-même en disant :

— Je suis perdue!

Le nom de Maurice Lambert était gravé sur le bouchon d'or du flacon.



Et elle se jeta sur son divan dont elle lança les coussins au plafond avec ses pieds. — Page 53.

VII. — Désespoir.

Il ne faut pas penser que de Lubois fût assez aveuglé par les mensonges de Césarine pour ne pas être convaincu qu'il avait été trompé; mais, par une de ces inexplicables contradictions du cœur humain, ce n'était point à elle qu'il en voulait, ce n'était pas Césarine qu'il rendait responsable de son infidélité. Camille, qui avait poussé Antoni à posséder Césarine, Camille, qui l'avait forcé, lui Alphonse, à reconnaître qu'il était le jouet de cette fille et l'objet des moqueries de tout le monde, Camille lui semblait bien plus coupable. Certes, il comptait bien ne pas laisser Césarine impunie; mais plus tard, lorsque Camille ne pourrait plus supposer que c'était elle qui en était la cause. D'ailleurs, cette preuve de l'infidélité de Césarine était demeurée entre lui et Camille : et personne, pas même Césarine, ne savait qu'il eût la certitude d'avoir été trompé.

— Je passe pour dupe, se disait-il, soit, mais je ne céderai pas.

Dans cette disposition, il continua à vivre avec Césarine comme s'il eût cru à sa justification. Cela lui réussit comme il l'entendait. Quelques personnes connaissaient l'aventure d'Antoni et de Césarine, et la part que madame de Lubois y avait prise; mais, en voyant la quiétude d'Alphonse et la continuation de sa liaison avec sa maîtresse, chacun pensa que madame de Lubois n'avait pas osé s'en servir vis-à-vis de son mari, et celui-ci trouvait à cette supposition de la crainte qu'il inspirait un triomphe d'orgueil qu'il préférait de beaucoup à paraître savoir les infidélités de Césarine, surtout par le moyen de sa femme.

D'un autre côté, une haine profonde pour Lambert irritait la rage d'Alphonse contre Camille. Toujours Maurice lui avait été déplaisant, maintenant il lui était devenu odieux.

En outre de ces torts, Camille avait une solennité de tenue et de sentiments qui dominait de Lubois. Tant qu'il demeurait vis-à-vis d'elle dans les termes d'une discussion grave, elle y pouvait et osait tout dire, et la conviction qu'en avait Alphonse était le plus souvent la première cause des violences où il se laissait aller pour échapper à cet empire. Ce résultat sera infaillible toutes les fois que, dans une union légale, ce sera la femme qui aura les vertus et les principes austères de l'homme, et que celui-ci cependant aura l'amour et l'orgueil de son autorité de mari. Pour la faire respecter, il s'adressera à tous les moyens. S'il a quelque esprit, il recourra à la raillerie outrée et dégradante pour imposer silence aux graves conseils d'une épouse; s'il arrive qu'elle ait, autant que lui, de cet esprit qui blesse et souffle du poison sur la blessure, il tentera les menaces et les injures; si la femme ne s'en laisse pas intimider, il pourra s'oublier jusqu'aux violences physiques pour obtenir cette domination qu'il veut et qui lui échappe.

Si nous avons suffisamment indiqué dans les premiers chapitres de ce livre la progression de cette lutte, on doit voir, par la dernière scène que nous venons de retracer, qu'Alphonse était à peu près arrivé à l'extrême ressource des hommes égarés. Un mot, un pas de plus, et c'était par des brutalités qu'il faisait taire Camille.

Mais cette scène n'avait pas commencé avec violence; elle avait eu un moment l'allure d'une explication calme et presque solennelle, et,

pendant ce moment, Camille avait fait à son mari un aveu que celui-ci frémissait de colère d'avoir entendu. Comme la plupart des esprits petitement impérieux, il dégageait les positions de toutes les circonstances qui les devaient modifier, et, les remettant dans l'assiette ou elles auraient dû être, il s'irritait de ce qu'on avait osé lui montrer de résistance.

Ainsi tout ce qui s'était passé entre lui et Camille était comme non avenu, et il se demandait comment sa femme avait poussé l'audace jusqu'à lui avouer son amour pour un autre, comment il avait eu la faiblesse de le supporter; et, partant alors de son droit de mari, comme s'il n'en avait pas altéré la puissance par son inconduite, il s'excitait à des résolutions encore plus violentes pour le faire triompher.

Nous nous trouvons engagé dans une analyse de sentiments trop communs, et en même temps trop difficiles à bien apprécier dans leurs causes, pour qu'il ne nous soit pas permis de tenter quelques comparaisons explicatives qui les rendent plus intelligibles.

Sans vouloir mettre sur la même ligne les événements d'une vie privée et les circonstances de la vie politique, on peut dire que les mêmes excès s'y commettent par les mêmes raisons.

Que de fois, après une faute qu'il a commise, un gouvernement, qui veut maintenir l'autorité de la loi, s'étonne de la résistance qu'il éprouve, et s'engage dans une succession de mesures violentes dont l'issue lui sera funeste tôt ou tard; c'est, et qu'on nous pardonne la comparaison, c'est que, comme de Lubois, le pouvoir oublie qu'il a desarmé cette autorité de sa plus grande force, celle d'un exercice équitable.

Ainsi, dans la petite sphère de son autorité, de Lubois se disait : — Je suis le mari, je suis le maître, c'est donc une insolente révolte que la lutte de ma femme envers moi, — oubliant qu'il était le mari infidèle, le maître déshonoré.

Cette raison sera peut-être encore une lumière jetée sur la cause des violences de de Lubois. Il avait fait taire Camille sur presque toutes ses douleurs; mais l'aveu qu'il avait entendu, et qui, médité en secret, lui était devenu la plus vive insulte qu'il eût reçue, était resté sans châtiment. Il avait annoncé qu'il prendrait un parti, mais il lui fallait une occasion. Il ne pouvait pas, aux yeux du monde, aller raconter son entretien avec Camille, et dire ; — La femme qui m'a osé dire cela en face est indigne de moi. — Ce n'est point de cette manière qu'on fait une action telle que celle que méditait Alphonse; il fallait encore une fois que la lutte s'animât et devint active pour prendre une résolution, et l'occasion ne s'en présentait point.

En effet, depuis son retour de la campagne, depuis cette dernière tentative où elle avait placé sa dernière espérance, madame de Lubois avait gardé vis-à-vis de son mari un silence résigné. Après avoir tout essayé pour sortir de la cruelle situation où elle se trouvait, Camille en était revenue à cette abnégation d'elle-même qu'elle avait résolue après la scène du bal de Derby, et dont les méchants conseils de Carnizard et les imprudents conseils d'Alicia l'avaient détournée. L'expérience avait prouvé à madame de Lubois que tous ses efforts pour se tirer de l'abîme où elle était engagée n'avaient fait que l'y précipiter plus avant. Ceci est encore vrai dans les grands intérêts politiques, comme dans les petits intérêts privés; chaque résistance pousse le gouvernement à un excès. Cette corrélation, en vérité, nous frappe tellement, que nous osons dire que de Lubois jetait sans cesse des appels à la résistance de Camille pour la perdre dans le combat qu'il voulait faire renaître, comme le pouvoir aiguillonne le mécontentement public par mille vexations pour avoir occasion de se servir de sa force contre les partis qui le gênent.

Ainsi Camille avait reçu de son mari l'ordre de ne plus recevoir aucune des personnes qu'elle avait habitude de voir; ainsi il lui avait été ordonné de cesser toutes relations avec Maurice, comme si ces relations eussent existé; ainsi mille reproches amers de ce qui, au dire de de Lubois, s'était passé à la campagne étaient adressés à Camille avec une ironie et une brutalité qui devaient lui faire élever la voix pour sa défense. Qu'elle eût essayé cette défense par un mot, et de Lubois s'en fût emparé pour en faire un crime; mais Camille n'avait plus rien à sacrifier, et elle se soumettait sans murmurer. Que lui importait le monde? elle en était séparée par le malheur. Et Maurice, désirait-elle le revoir? Non, assurément : le devoir les séparait encore plus.

Et cependant combien la passion qu'elle avait pour lui était puissante, si puissante qu'elle avait des superstitions de faiblesse et d'enfant. Qui n'a pas aimé sourira peut-être en apprenant que Camille s'était fait de Maurice une fatalité qui devait la perdre ou la sauver; qui n'a pas eu les folles imaginations de l'amour se moquera, si nous lui disons que ce flacon de cristal qui avait fait trébucher Alphonse, était pour Camille une des preuves de cette fatalité. Ce flacon, qui avait appartenu à Maurice, c'était encore Maurice qui, comme une puissance surnaturelle, s'était placé entre elle et son mari et l'avait protégée.

Poursuivrons-nous encore une fois dans toutes leurs fluctuations ces mouvements du cœur de Camille qui, dans sa solitude, lui faisaient une vie si agitée. Ce serait trop pour nous; mais Alphonse voyait cette vie à deux que Camille menait à elle seule; il la voyait dans les longues rêveries de sa femme, dans ses yeux rouges de larmes, dans sa pâleur fiévreuse; il voyait que Maurice avait passé par là, et sa rage s'en exaspérait. Après avoir tout défendu à Camille, il trouvait odieux de ne pouvoir lui défendre de penser. Cette liberté lui semblait une usurpation insupportable. Alors, ne pouvant l'atteindre dans le silence où elle se renfermait, ne pouvant porter sa main jusqu'au cœur et jusqu'à la pensée par delà la poitrine et par delà le crâne, il restreignit et étouffa autant que possible ce dernier droit de vie de Camille.

Alicia était arrivée; sa première visite avait été pour Mme de Lubois. Alphonse était présent quand elle vint, et l'occasion d'une nouvelle tyrannie lui fut offerte; tant que dura la visite d'Alicia, il resta entre elle et sa femme comme une digue entre deux cœurs trop pleins et prêts à s'épancher l'un dans l'autre. Puis, lorsqu'il fut prouvé à Alicia que sa patience à prolonger sa visite ne vaincrait pas l'obstination de de Lubois à la rendre inutile et qu'Alicia se retira, Alphonse se leva pour sortir après elle, et dit à Camille :

— Je vous ordonne de commander à vos domestiques de fermer votre porte à cette femme.

Jusqu'à ce moment, Camille n'avait pas deviné la cause cachée des rigueurs de de Lubois; aussi avait-elle montré une soumission si absolue, qu'il désespérait de la prendre en défaut. Dans cette dernière occasion, il fut sur le point de réussir à la faire résister; et peut-être eût-il obtenu ce qu'il désirait, si l'emportement précipité qu'il montra n'avait enfin averti Camille des véritables intentions de son mari. A cette injonction d'Alphonse, Camille n'avait répondu qu'en répétant le mot dont de Lubois s'était servi pour parler d'Alicia.

— Cette femme... avait-elle dit.

— Cette femme... oui, cette femme, il me plaît de l'appeler ainsi... il me plaît qu'elle ne remette plus les pieds chez moi.

— C'est ma seule amie, monsieur.

— Vous résistez... Fût-ce votre sœur, fût-ce votre mère, je ne veux pas que vous la revoyiez.

Camille se tut. De Lubois avait espéré une objection.

— Je ne le veux pas... et cela doit vous suffire... répéta-t-il avec une colère qui ne cherchait qu'un prétexte à s'animer.

Il attendit encore pour que Camille lui demandât une raison de cette volonté, et pour qu'il pût lui répondre une injure; elle garda encore le silence. De Lubois reprit :

— Vous m'avez entendu, je suppose?

— Oui, monsieur.

— Et vous n'en tiendrez compte, peut-être?

— J'obéirai.

De Lubois quitta l'appartement, moins satisfait du mal qu'il avait fait à Camille, qu'irrité de ce que sa soumission l'avait empêché de lui en faire davantage, et quelques semaines se passèrent ainsi. Camille avait donné l'ordre aux domestiques de dire à Alicia, toutes les fois qu'elle se présenterait, qu'elle n'était pas visible. Cette réponse faite tous les jours à Alicia finit par l'alarmer sérieusement, et elle prit la résolution de pénétrer dans ce mystère de réclusion.

Avant de voir comment elle y arriva, jetons un regard en dehors de la vie personnelle de Camille.

Les affaires de de Lubois, qu'il avait cru sauver par l'emprunt fait à Launay, périclitaient de plus en plus. Son exactitude apparente à rembourser n'avait pas arrêté une résolution qui était une tactique de parti. Les demandes qui suivirent celle de Carnizard ne furent dictées par aucune méfiance contre de Lubois; mais elles ne l'embarrassèrent pas moins, et la gêne devenant bientôt apparente, les exigences devinrent de même plus impérieuses.

De Lubois en était arrivé à cet inexplicable vertige de l'homme qui se ruine et qui s'excite à surenchérir encore sur toutes les fautes qui l'ont ruiné. C'est une vérité trop vraie et trop commune pour avoir besoin d'être expliquée. Le jour où il renvoyait sans le payer un client qui venait lui réclamer vingt mille francs, il donnait une parure à Césarine; le matin qu'il avait subi dans son cabinet les reproches injurieux d'un créancier, il se pavanait le soir dans quelque loge de l'Opéra. Il osait ce qui jusque-là lui avait paru inexcusable : il se montrait publiquement avec Césarine, il l'accompagnait au spectacle, il la promenait, il passait sa vie chez elle. Était-ce besoin de bruit,

abandon d'une position qu'il n'avait plus la force de sauver? Qu'importe? c'est le cours naturel de toute ruine. Et, par une conséquence habituelle aux torts qu'on a seul, de Lubois les rejetait sur une autre.

C'était Camille qui était coupable de tout, Camille dont l'affreux caractère l'avait poussé à bout, Camille qui l'avait perdu. Il la prenait en haine, il la maudissait, il eût voulu la fouler aux pieds; et, s'égarant chaque jour davantage, il lui reprochait, comme le plus extrême et le plus insultant de ses torts, la résignation qu'elle montrait.

Ce malheur qui s'amassait contre Camille dans le cœur de son mari n'était pas le seul qui la frappât. Si l'on se rappelle la lettre d'Adèle et le point où en étaient arrivés les propos du monde sur le compte de madame de Lubois et de Maurice, on doit juger quel développement ils prirent quand on sut son retour précipité, et qu'on vit la réclusion à laquelle elle était condamnée.

Son mari, disait-on, avait surpris des preuves incontestables de sa liaison avec Maurice.

Et cela n'était point douteux ; et sur cette certitude, chacun discourait à sa manière. Les uns trouvaient de Lubois bien doux de s'en tenir à une correction si paternelle; d'autres, de ceux qui savent ajouter une interprétation odieuse à la plus odieuse chose, prétendaient qu'il s'en tenait là, parce que Maurice n'était pas un homme à qui l'on pût donner facilement une leçon, et que si le mari se vengeait seulement de sa femme, c'est qu'il avait peur de l'amant. Il ne faut pas oublier que tous ces propos étaient excités par une bouche habile à souffler la calomnie.

Depuis que madame Drancy avait perdu l'espérance de faire une *sœur* de Camille, elle était devenue sa plus détestable dénonciatrice, et c'était avec toutes les douleurs possibles qu'elle racontait la *faute* de Camille et le désespoir qu'elle éprouvait de la voir si complétement compromise.

Tout cela perdait Camille dans l'opinion, et la perdait encore plus auprès de son mari. Ces imputations de faiblesse et de lâcheté n'avaient pas vainement bourdonné aux oreilles de de Lubois; mais il était dans une position telle, qu'il ne pouvait les faire taire. En effet, il savait l'innocence de Camille, et eût été fort embarrassé d'aller demander raison à Maurice d'une offense quelconque. Mais on comprend que, dans cette position, Alphonse ne cherchât qu'un prétexte pour éclater; et plus ce prétexte lui manquait, plus il se réservait de le saisir au vol.

Les choses en étaient là, lorsque madame de Brémont revint à Paris avec Camizard; ce retour les aggrava encore. Madame de Brémont avait appris tous les bruits qu'on avait fait courir sur le séjour de Camille à la campagne. Le conseiller d'État s'était chargé de cette adroite dénonciation. Le premier mot en parut odieux à madame de Brémont.

— Comment osent-ils dire une pareille infamie? avait-elle répondu; Camille n'a pas quitté le château sans moi. Jamais ce M. Maurice n'y a mis les pieds.

— Ce n'est pas non plus ce qu'on dit, repartit Camizard; mais vous savez comme la calomnie est habile. On parle de longues promenades faites durant le jour, de rendez-vous dans les bois, de mystérieuses entrevues... peut-être la nuit... Je ne puis vous dire tout ce qu'on suppose, les moyens par lesquels on raconte que vous avez été trompée; enfin on va jusqu'à assurer que si je n'étais arrivé chez Marquoy, ils auraient feint de ne pas se connaître du tout.

Ces insinuations et beaucoup d'autres ne furent pas dites ainsi et de suite : Camizard laissa à chacune un temps de repos pour porter fruit. L'histoire du flacon emporté par madame de Lubois fut adroitement rappelée.

Malheureusement les habitudes de Camille à la campagne répondaient à ces suppositions. Tous les jours elle sortait seule et demeurait absente des heures entières : tous les soirs elle se retirait de bonne heure. Enfin la journée passée à Marquoy ne laissait aucun doute sur l'intelligence; le flacon mystérieusement gardé, aucune incertitude sur la passion. Ainsi, lorsque madame de Brémont retourna à Paris, sa présence, qui semblait devoir apporter à Camille le seul témoignage qui pût la défendre victorieusement, lui amena une accusation qui acheva de l'accabler. Madame de Brémont n'alla point voir sa filleule, et la condamnation de Camille se formula dans cette phrase sans appel :

— C'est tout à fait fini, sa marraine même ne la voit plus.

Le jour où Camille apprit que madame de Brémont était à Paris, elle en fut instruite par son mari, qui lui expliqua l'abandon où sa marraine la laissait par l'indignation qu'elle éprouvait de sa conduite au château. Malgré sa résignation, Camille en marqua tant d'étonnement et de douleur, que son mari lui répondit en ricanant :

— Est-ce que cela vous trouble beaucoup? si vous vous trouvez mal, j'ai chez moi un flacon excellent pour ces sortes de pâmoisons.

A ce mot, Camille se tut, en reconnaissant la main d'où partait ce dernier coup. Camizard se vengeait de l'épigramme qui avait repoussé ses prétentions.

C'en était fait : Camille n'avait plus la force de lutter; elle courba la tête : l'idée même d'en appeler à sa marraine, l'idée de se défendre ne lui vint pas à l'esprit; elle se voyait perdue, et n'eût pas jeté la main en avant pour s'attacher à un fil qui eût pu retarder sa chute. Mise sur le chevalet de la torture morale, elle en était venue à ce point d'affaissement où le questionné avoue tout ce qu'on veut. Il est possible que, si à ce moment on lui eût demandé si Maurice était véritablement son amant, elle eût répondu : Oui. Tout s'éteignait en elle, le soin de sa propre dignité lui semblait même superflu ; elle pleurait devant ses domestiques.

Elle s'était fait une dernière espérance, celle de mourir bientôt; mais l'énergie qui, dans les premiers moments, lui avait inspiré des pensées de suicide s'était perdue aussi. Une seule chose vivait en elle, c'était son amour pour Maurice. — La veille de ma mort, se disait-elle, la veille de ma mort, je lui écrirai. On laissera bien approcher un prêtre de mon lit, et, s'il n'ose se charger d'un aveu écrit, si son devoir le lui défend, je lui confierai mon âme pour qu'il la lui redise.

C'était là le bonheur qu'elle caressait, et tous ses jours se passaient à faire sa lettre et sa confession dans son cœur, et chaque jour elle en faisait une nouvelle, quelquefois voulant dire à Maurice toutes les palpitations de son âme une à une ; d'autres fois ne voulant lui envoyer qu'un mot : Je t'aimais.

Peut-être eût-elle fini par succomber à cette lente consomption de la douleur solitaire, si la maladie qui avait retenu Maurice à la campagne se fût prolongée plus longtemps. Mais il arriva à Paris.

Comme le vaisseau qui du chantier se précipite dans les flots et les émeut au loin, de même Maurice ne rentra pas dans le rayon de l'existence de Camille sans qu'elle en eût une impression. Le jour même, son mari eut un ton plus sombre et plus colère envers elle ; le lendemain, elle vit entrer chez elle Alicia et Camizard.

En voyant Alicia, Camille crut sortir de prison ; en voyant Camizard, il lui sembla que c'était comme avec le bourreau. Cette image, peut-être prétentieuse pour l'écrivain qui raconte, fut celle qui vint à l'esprit de Camille. C'est que rien ne poétise la forme des idées comme la solitude, rien ne les grandit comme le malheur. Le jour qui amena cette entrevue de Camille et d'Alicia fut la source d'une révolution trop grande dans la vie de madame de Lubois, pour que nous n'en racontions pas toutes les circonstances.

La veille de ce jour, Maurice avait couru chez Alicia dont la maison se trouvait dans la même rue que la sienne, et son oncle, qui l'avait accompagné à Paris, avait été forcé de l'y aller chercher, après l'avoir attendu près de trois heures. Lorsque M. de Marquoy fut introduit chez mademoiselle Vanini, il la trouva pleurant devant son neveu qui paraissait lui avoir parlé longuement. Sans deviner le sujet de leur entretien, il jugea qu'il devait être bien grave, car en sortant Maurice dit sévèrement à Alicia :

— Je compte sur vous.

— Je ferai ce que vous voulez, avait-elle répondu d'un ton soumis.

Le lendemain, Alicia de son côté alla chez Camizard, et ce fut à la suite d'une longue visite que tous deux montèrent dans la voiture du conseiller d'État, et se rendirent chez madame de Lubois. Les remarques qu'on avait déjà faites sur l'espèce d'obéissance de Camizard envers Alicia auraient eu matière à s'exercer, en cette circonstance, si l'on avait pu voir l'air de dépit avec lequel le conseiller d'État semblait accompagner sa pupille et la sécheresse avec laquelle celle-ci lui imposait sa volonté.

— Te voilà! s'était écriée Camille en s'élançant vers son amie ; comment se fait-il?...

Elle s'arrêta en voyant Camizard.

— Tu me demandes, dit Alicia, comment il se fait que j'ai pénétré jusqu'à toi ; tu dois en remercier mon tuteur.

Camille salua le conseiller d'État, sans lui dire un mot ; elle se méfiait d'un bonheur qui lui arrivait sous sa protection.

— Maintenant, dit celui-ci, je demande à madame de Lubois la permission d'aller causer un moment d'affaires avec son mari.

— Allez, monsieur, répondit Camille, allez...

Alicia fit un signe particulier à son tuteur qui lui répondit par un sourire contraint. Il sortit, et laissa les deux amies; dès qu'elles furent

seules, elles se précipitèrent dans les bras l'une de l'autre, et, sans dire une seule parole, elles pleurèrent longtemps ensemble, se serrant les mains, se regardant avec désespoir. Enfin Alicia rompit ce silence plein de confidences, et l'entretien suivant eut lieu, coupé de larmes, de sanglots, de réticences, entrant de plein saut dans les idées ; l'entretien de deux cœurs qui se comprennent et qui s'aiment.

— Écoute, Camille, prends courage... J'aime mieux tout te dire, quoiqu'il me l'ait défendu. C'est lui qui m'a envoyée ici.

— Maurice?

— Oui, Maurice ; il est arrivé.

— Il doit bien souffrir... Il était si malade !...

— Il t'aime... tu ne l'aimes pas, voilà ce qui le tue.

— Je ne l'aime pas! s'écria Camille; et que veut-il donc, mon Dieu?

Alicia la regarda en pâlissant, et lui dit à voix basse et lente :

— Il croit que tu ne l'aimes pas...

— Il a raison... Je ne dois pas l'aimer; il ne le sait pas... il ne le saura jamais...

— Oh! je le lui dirai...

— Alicia... tu ne le feras pas...

— Tu veux donc qu'il en meure?...

— J'en meurs bien, moi.

— Je me tairai, dit Alicia avec un singulier accent.

Elles gardèrent toutes deux le silence, toutes deux en larmes, mais l'une d'elles pleurant de douleurs différentes, et qui la brisaient ensemble. Cependant elle fut la plus forte ; elle reprit : c'était Alicia :

— Camille, il m'a envoyée pour te voir... pour t'offrir sa protection.

— Sa protection... je ne puis l'accepter, et d'ailleurs à quoi servirait-elle?

— Tu le vois, elle m'a déjà fait entrer ici.

— Mais par quel moyen?

— Dispense-moi de te le dire... Plus tard, quand j'aurai accoutumé mon cœur à cette nouvelle idée... je te le raconterai... plus tard... pas aujourd'hui... Oh! il ne me manquerait plus que cela...

— Qu'as-tu donc, Alicia?

— Rien, rien... Écoute... cette protection, je te l'ai offerte en son nom... mais c'est la mienne que tu acceptes. Il m'avait défendu de te parler de lui. Il m'avait dit seulement : — Si, dans la conversation que vous aurez ensemble, il lui échappe de me maudire, de souhaiter mon départ de France... je m'exilerai... si c'est ma mort qu'elle désire...

— Oh! le malheureux!

Toutes deux pleurèrent encore...

— Mais que veut-il que je fasse?

— Que tu le sauves, que tu te défendes.

— Et comment? Il ne sait donc pas...

— Il sait que tu es innocente.

— Son témoignage ne fera que m'accuser.

— Ce n'est pas le sien qui te défendra.

— Et lequel?

— Celui de Camizard.

— C'est mon ennemi.

— Je le crois; il a été aussi le mien, et aujourd'hui il fait ce que je veux.

— Mais à quoi servira à présent le témoignage même de Camizard?

— Il peut ramener ta marraine. Madame de Brémont revenue et te protégeant ouvertement, les autres se tairont. Et si enfin les affaires de ton mari le forçaient à quitter Paris, tu auras un asile à la porte duquel s'arrêtera la calomnie.

— Que dis-tu? les affaires de mon mari...

— On les dit fort dérangées.

— Mon Dieu! encore ce malheur!

— Tu ne t'y attendais pas!

— Je m'attends à tout.

— Alors, ne t'étonne de rien, ni de la douceur de ton mari, ni de la servilité de Camizard...

— Mais dis-moi au moins comment...

— Je ne puis te répéter qu'une chose, il fera ce que je voudrai.

A peine Alicia avait-elle prononcé ces derniers mots, que Camizard rentra avec de Lubois.

— Comment, ma chère Camille, dit Alphonse aussitôt, j'apprends que vous avez fait fermer votre porte à mademoiselle Vanini : c'est mal. Madame de Brémont est à Paris, et vous n'êtes pas allée la voir : c'est inexcusable.

L'avertissement d'Alicia n'avait pas suffi pour lui faire espérer un changement si subit dans les manières de son mari. Elle regarda Alicia avec étonnement; mais celle-ci voulut éprouver jusqu'à quel point Camizard avait rempli ses instructions.

— En vérité, dit-elle, je trouve que Camille ne se ressemble plus ; elle est devenue tout à fait sauvage. Ordonnez-lui donc aussi de venir voir ses amies; moi, par exemple.

— Le lui ordonner, répondit de Lubois, ce serait ôter toute valeur à ses visites; c'est à Camille à juger ce qu'elle doit faire.

— J'irai voir Alicia, si vous le voulez bien, dit Camille d'un ton si soumis et si implorant, du ton d'un enfant qui demande grâce si douloureusement, qu'Alicia en fut cruellement surprise: mais cela ne toucha ni le cœur de Camizard, ni celui d'Alphonse, l'un calleux d'immoralité raisonnée, l'autre cuirassé de débauche vaniteuse. Ce ne fut donc pas par pitié qu'Alphonse répondit :

— Je vous approuve tout à fait.

Ce ne fut donc pas par un motif de joie sincère que Camizard lui dit :

— Je vous félicite de cette bonne résolution.

— Je vous demande donc la permission d'emmener Camille tout aujourd'hui et sur-le-champ.

De Lubois fit un geste de refus ; mais Camizard s'empressa de dire :

— Cela ne peut qu'être agréable à Alphonse, qui gémit de voir la retraite à laquelle madame de Lubois se condamne.

Un regard d'Alicia envoya à Camille le commentaire de cette intervention. Ce regard voulait dire :

— Tu vois, il obéit.

Alphonse s'empressa de céder. Pour la première fois depuis bien longtemps, Camille s'habilla et sortit. Madame de Lubois et Alicia allèrent ensemble se promener à travers la campagne ; elles suivirent les allées les plus sombres du bois de Boulogne; puis, arrivées à un endroit écarté, elles quittèrent leur voiture et marchèrent lentement dans un de ces sentiers bordés d'arbres verts, sérieux et lugubres. On était au mois d'octobre; la nature était froide et grise, le soleil pâle, les arbres dépouillés; sa liberté fut triste à Camille.

— Qu'as-tu donc? lui disait Alicia. Pourquoi, lorsque l'espoir devrait te reprendre au cœur, pourquoi pleures-tu encore?

— Je ne sais pas... Je ne puis te dire que ce que je fais aujourd'hui me sera fatal; ma vie est finie, ma destinée marquée... J'ai découvert une chose, c'est que je porte en moi une maladie sûre... Je n'ai plus rien à craindre... Dans quelques mois tout sera fini, et pourtant j'ai peur... j'ai froid... j'ai le cœur serré...

— Pense à Maurice.

— Alicia, dit Camille en arrêtant son amie et en fixant sur elle un regard fiévreux et presque égaré ; Alicia, quel est cet homme ?

— Maurice !

— Oui... Maurice... je ne le connais pas... je ne le connais que parce que je l'aime... Mais lui... sa vie, son passé... ce qu'il est, ce qu'il a été... je n'en sais rien.

— Oh ! c'est à peu près ce que sont tous les hommes... une jeunesse qui a fait éclat par des folies... un amour de toutes les mauvaises renommées dont il s'est vite fatigué... Rien, en vérité, rien d'extraordinaire dans sa vie, si ce n'est lui-même ; rien, si ce n'est d'avoir vécu, lui... comme tout le monde a vécu.

— Mais toi, Alicia, comment l'as-tu connu ?

— Moi ? je t'ai promis de te le dire plus tard... plus tard...

— Alicia... tu l'as aimé.

— Moi, dit Alicia en souriant avec un effort qui échappa à madame de Lubois, me crois-tu capable d'aimer un homme qui ne m'a jamais aimée, — et qui ne m'aimera jamais ? murmura-t-elle tout bas.

— Ah ! s'écria madame de Lubois avec joie... il ne t'a jamais aimée, n'est-ce pas?... Merci, tant mieux.

— Non, il ne m'a jamais aimée.

Et, pendant que madame de Lubois accueillait cette assurance avec joie, Alicia détourna la tête pour essuyer une larme.

— Oh ! reprit Camille après un long silence... je ne dois plus le voir; n'est-ce pas, Alicia, que je ne dois plus le voir ?

Alicia ne répondit point, et elle ne remarqua pas l'incohérence des paroles de Camille.

— Oh ! je te comprends bien, ce serait un crime, une faute, maintenant que je l'aime... Non, je ne dois plus le voir... et pourtant je suis bien malheureuse !

Alicia avait aussi une douleur qui la poignait ; elle se tut encore.

— C'est que si je le voyais... je serais perdue... Je suis perdue, c'est vrai... mais enfin je suis innocente... Au lieu que si je le voyais... Et puis, qui sait ce qui pourrait arriver?... Mon mari ne demande qu'un

droit pour se venger... et alors... Non, non, je ne le verrai plus.

Alicia écoutait ces tristes divagations du cœur de Camille ; mais elle n'avait pas la force d'y répondre; elle n'avait que celle de pleurer. Camille se tut à son tour, et elles continuèrent à s'enfoncer silencieusement dans les plus sombres allées du bois. Au détour d'un sentier, elles entendirent un bruit étrange qui les arrêta tout à coup : c'était le bruit du fer criant sur le fer, le bruit d'une épée sur une épée... Elles se serrèrent l'une contre l'autre. Camille devint tremblante d'une terreur plus grande que celle que pouvait lui inspirer l'horreur d'un combat.

— Eloignons-nous, dit Alicia.

— Non... non... dit Camille tout à fait égarée; non, je veux voir... je veux voir...

Alicia essaya de l'entraîner

— Laisse-moi donc voir, dit Camille en faisant un pas.

Le bruit cessa.

— Il y en a un de mort... dit Camille avec un ton si extraordinaire, qu'il fit frémir Alicia.

— Oh! reprit Alicia, éloignons-nous...

— Mais non, je te dis que je veux voir...

Elle s'enfonça dans le taillis. Un moment après, trois hommes portant deux épées passèrent et s'éloignèrent rapidement; un moment après, une voiture arriva, et deux hommes, sortant d'un endroit écarté, y portèrent un jeune homme frappé à la poitrine, pâle, les yeux fermés, mort peut-être. Camille, l'œil tendu, les regardait avec une affreuse curiosité, tandis qu'elle retenait près d'elle Alicia dont elle serrait le bras avec une force extraordinaire :

— Vois-tu... vois-tu, disait-elle tout bas; vois-tu... c'est ainsi que ça finit quand une femme a un amant... C'est Maurice qu'on vient de tuer...

— Maurice!... s'écria Alicia en regardant le blessé dont elle avait détourné les yeux. Mais ce n'est pas lui...

— Je ne te dis pas que ce soit lui... mais voilà ce qui arrivera... Vois-tu... ces gens-là viennent de se battre pour une femme... et je suis sûre que c'est le mari qui a tué l'amant... Je suis sûre que je ferai tuer Maurice... Alors je ne veux pas le revoir... alors je ne le reverrai... je ne... je ne... Qu'as-tu à me regarder comme ça?

— Camille!... s'écria Alicia en l'entourant de ses bras.

Camille se mit à rire.

— J'ai envie de leur demander pourquoi ils se sont battus...

Elle fit un pas; la voiture était partie.

— Camille, dit Alicia qui ne voulait pas lui montrer l'effroi qu'elle lui inspirait, Camille, rentrons... je suis fatiguée.

Le soir, madame de Lubois fut prise d'une fièvre violente. Le médecin appelé, et à qui Alicia fit une complète confidence, déclara que la solitude et la réflexion continue dont elle est accompagnée avaient produit une irritation du cerveau qui menaçait Camille de folie, si on ne l'arrachait à sa vie habituelle. Il lui fut ordonné de sortir tous les jours, d'aller dans le monde, de voir ses amis. On ne craignait pas de faire cette consultation devant Camille. Elle répondit tristement :

— Quels amis? quel monde?

— Qu'importe? dit Alicia ; tu viendras avec moi...

Dès lors Alicia se voua à la santé et à la raison de Camille.

Quand ce n'est pas un accident inattendu, un événement foudroyant qui brise la raison d'un choc violent, quand c'est la pensée qui la tue... c'est lentement qu'elle échappe... On dirait que chaque fibre du cerveau se rompt à son tour... Ce sont d'abord les longues distractions, les silences persévérants, puis la concentration de toutes les forces vitales sur la seule faculté qui reste sensible, et qui finit par se briser aussi par ces excès de tension.

Camille était arrivée à ce point; elle voyait son malheur partout. Ce duel, elle se l'était appliqué ; tout ce qui se passait, elle le ramenait à sa situation. Alicia, secondée des conseils du médecin, chercha tous les moyens de *distraire* Camille. Ce mot employé physiologiquement ne signifie pas ce qu'on veut lui faire dire. En médecine, distraire, ce n'est pas tuer la sensation là où elle est trop vive, c'est faire vivre par les organes qui s'atrophient, c'est porter la vie aux endroits d'où elle s'est retirée ; et, comme il n'y a pour chaque existence qu'une dose de vitalité, ce qu'on en donne à une autre perception soulage celle qui l'a toute absorbée. C'est sans doute ce qui a fait dire à une femme de beaucoup d'esprit, en parlant de l'amour : — Le cœur n'oublie pas, il remplace.

Dans ce système de raisonnement, Alicia chercha un moyen d'occuper l'âme de Camille; elle espéra le trouver en lui donnant l'amour de cet art qu'elle-même adorait. Mais, avant d'agir sur la pensée par la pensée, il fallait affaiblir par les fatigues du corps celle qui dominait le cœur. Alicia se voua encore à cette guérison. Ce projet formé le soir même, Alicia voulut le mettre à exécution le lendemain. Médecin plus habile, ou mieux instruit que celui qui croyait juger l'état de Camille, la main sur l'artère de son bras, Alicia avait mis la main sur son cœur, et elle comprenait que chaque jour perdu rendait la guérison plus incertaine.

Dès le lendemain, elle arriva de bonne heure chez Camille; elle la fit lever malgré sa faiblesse, et l'emmena ; elle la conduisit à pied a travers Paris. Elle prétexta qu'elle avait oublié d'écrire un mot, et la força à faire la longue course qui sépare la rue Godot-de-Mauroy de la rue de Varennes. Arrivée chez elle, Alicia força Camille à remettre avec elle son atelier en ordre. Elle lui parla peinture, gloire, jalousie d'artistes. Puis, quand elle vit la complaisance de Camille épuisée, elle se trouva avoir une affaire au Panthéon, une statue à voir chez un artiste... elle força Camille de la suivre... elle la fit souffrir des pieds, elle la laissa avoir froid, se plaindre de douleurs aiguës... elle fut sans pitié pour le corps, parce qu'elle voulait sauver l'âme.

Le lendemain encore, après une nuit accablée, Camille vit Alicia revenir. Il fallait encore sortir. Camille résista ; on l'avait détournée de sa manière habituelle de souffrir. L'accablement de la fatigue lui avait procuré des moments d'un lourd sommeil... Ce n'était que depuis quelques heures qu'elle avait pu se remettre à penser à son aise, à retourner sa douleur dans sa blessure ; c'était sa vie, sa joie : elle s'y plaisait.

Elle trouva Alicia importune; mais Alicia ne tint compte ni des refus, ni des impatiences; elle exigea, elle voulut, et Camille la suivit encore; et Alicia la ramena encore le soir dans sa maison, tellement brisée de fatigue, que, lorsqu'elle la quitta, le sommeil avait déjà gagné madame de Lubois. Huit jours ainsi, sans cesse, sans relâche, sans repos, Alicia fit souffrir à Camille cette vie de dures fatigues qui absorbe toutes les forces, et qui ôte à l'humanité pauvre et laborieuse cette subtilité de sensations dont l'humanité riche est si fière, et qu'elle ne doit qu'à son oisiveté; comme si la Providence avait voulu, en donnant aux heureux de ce monde une faculté plus étendue de souffrir et de souffrir des moindres choses, venger le misérable des privations auxquelles la pauvreté le condamne.

Certes, cette semaine n'avait apporté qu'un bien faible soulagement aux douleurs de Camille, mais elle avait eu un résultat plus puissant. elle lui avait prouvé que son désespoir pouvait se distraire de lui-même. C'est l'imperceptible mieux du malade, fil délié auquel il attache l'espoir d'une complète guérison.

Mais que de ménagements, que de persévérance pour qu'un accident ne vînt pas détruire le peu qu'on avait gagné, et déterminer une rechute d'autant plus profonde et plus dangereuse!

Durant les huit jours qui s'étaient écoulés, Alicia n'avait pas prononcé le nom de Maurice; sa présence dans la vie de Camille lui était seulement attestée par les manières plus polies de son mari et par le servile empressement de Camizard. Quelque chose d'inattendu prouva encore plus à madame de Lubois qu'il y avait autour d'elle une protection aussi puissante qu'invisible. Une lettre de madame de Brémont lui fut remise. Camille n'eût point su que Camizard avait reçu l'ordre de ramener la vieille dame, qu'elle eût reconnu la pensée qui avait dicté cette lettre.

Elle disait que madame de Brémont, sans croire *positivement* aux bruits fâcheux qui couraient sur le compte de Camille, avait espéré que sa filleule viendrait la voir pour se justifier. Elle supposait que la crainte seule avait arrêté madame de Lubois, mais qu'elle n'avait qu'à se présenter chez sa marraine, et qu'elle trouverait une mère et non un juge.

Camille montra cette lettre à Alicia qui l'engagea à se rendre sur-le-champ chez sa marraine. Camille s'y rendit, mais ne la trouva point : c'était un contre-temps.

Alicia donna ce nom à un malheur préparé avec une habileté fatale. Contente de voir obéir Camizard, elle s'imagina, parce qu'il obéissait avec empressement, que l'autorité qu'il subissait ne lui était pas insupportable. Elle ne savait pas que le tigre se couche sur le ventre au moment où il veut s'élancer sur sa proie; que l'esclave ne se courbe jamais si bas que quand il veut frapper son maître ; et si nous-mêmes nous n'avons pas mis à nu la pensée de Camizard, c'est pour qu'il garde aux yeux de nos lecteurs cet aspect obséquieux et désintéressé qui le faisait se glisser dans la vie des autres, comme un être presque insignifiant, c'est pour qu'ils puissent juger, le jour où il lèvera le masque, ce que renferment de hideuse corruption, d'implacable cruauté, ces hommes à manières douces, élégantes, timorées, que la so-

ciété stigmatise à peine du nom d'hommes adroits; que beaucoup appellent des hommes fins, et qui sont, il faut dire le mot, les prototypes de toute lâche scélératesse.

Le jour même où Camille reçut la lettre de madame de Brémont, Camizard avait fort indifféremment envoyé à Alicia sa loge à l'Opéra, et Alicia avait résolu d'y conduire Camille.

On jouait *la Muette de Portici*.

A cette époque, on doit s'en souvenir, *la Muette de Portici* était presque une pièce politique. Alicia se fût bien gardée de conduire Camille à un théâtre où des passions de cœur eussent été en scène. Pour Alicia, la Muette était une pièce où le peuple se révolte : rien de plus. Quelque sagacité de cœur qu'eût Alicia, elle ne savait pas qu'il est des moments de la vie où le cœur se prend aux choses les plus étrangères. Elle mettait trop sur le compte d'un commencement de folie les étranges paroles de Camille au bois de Boulogne, lors du duel dont elles avaient été presque témoins. Enfin toutes deux se rendirent le soir à l'Opéra.

La salle de l'Opéra est un carré dont les angles opposés à la scène sont coupés par une diagonale enfermée entre deux colonnes; dans l'espace de cette diagonale se trouve une loge de chaque côté de la salle.

La loge de Camizard était une première située entre ces colonnes et faisant le coin de gauche. Nous entendons par côté gauche celui qui est à la gauche du spectateur, regardant la scène.

Ce qu'on appelle loges d'avant-scène, au lieu d'être, comme les loges du fond, parallèles au théâtre, lui sont perpendiculaires et la bordent de chaque côté. Ce sont des loges profondes.

A partir de ces avant-scènes commence le balcon, qui se trouve assez reculé pour que les spectateurs qui y sont placés, surtout s'ils ne sont pas sur le premier rang, ne puissent voir ceux qui occupent les avant-scènes qui sont du même côté qu'eux.

Qu'on nous pardonne cette description tant soit peu technique : elle est tout à fait indispensable à l'intelligence du récit qui va suivre.

Dans une ville qui a vingt-quatre théâtres ouverts tous les soirs, et qui fournit des curieux à tous ces théâtres, il est bien difficile que le drame de la vie réelle ne marche pas quelquefois chez les spectateurs, côte à côte du drame qui se joue sur la scène. Assurément nous préférerions avoir à renfermer dans un salon étroit l'expression des passions qui s'agitèrent le soir dans la vaste salle de l'Opéra; mais nous sommes forcé de prendre la vie comme nos habitudes l'ont faite, et les salles comme les architectes les font.

Quand Camille et Alicia entrèrent à l'Opéra, la salle était déjà pleine de spectateurs; une seule loge était complétement vide; c'était l'avant-scène située à droite, loge vaste et profonde, mais qui n'avait pas encore ce luxe de tenture que lui a donné depuis la mode furieuse de l'Opéra.

Camille et Alicia, de la place où elles étaient, au fond et à la gauche de la salle, pouvaient voir parfaitement les personnes qui se plaçaient sur le devant de l'avant-scène de droite; mais, comme en même temps elles étaient très en arrière de cette loge, leurs regards ne pouvaient pénétrer jusqu'au fond.

Le spectacle commença.

VIII. — Scène a l'Opéra.

Le début de l'ouverture de la *Muette*, qui procède par un cri âcre et prolongé de tout l'orchestre, dans lequel les trompettes et les cors vibrent de toute leur puissance, fit tressaillir Camille, bien qu'elle l'eût entendue souvent : en effet, son âme et ses nerfs, tendus par le malheur, s'impressionnaient avec une facilité dont elle-même s'étonna. Cependant elle accueillit avec joie cette nouvelle sensation et elle s'y abandonna. La musique la pénétrait comme un fluide ténu et impalpable, pareil à l'électricité: le sentiment que Camille éprouva ressemblait à un bonheur irritant. Toutefois elle s'y plut : depuis longtemps elle avait si peu vécu de sensations extérieures, qu'en les retrouvant, il lui sembla retrouver quelque chose de cette Camille passée, heureuse et forte, maintenant presque perdue et morte.

Elle se livra donc sans défense à la musique et se laissa balancer aux mélodies charmantes des danses du commencement de la pièce. Ces danses n'étaient pas un bal, c'était un spectacle, elle ne les voyait que des yeux. Cette douce occupation, ce délassement de pensée, Camille le garda jusqu'au moment où parut la muette, cette fille de la grève de Naples, poursuivie avec fureur par les Espagnols. Camille suivit attentivement l'expression mimique de cette passion sans voix; elle eut d'abord un sourire de pitié pour la pauvre fille oubliée, puis elle écouta tristement quand le geste raconta qu'elle avait été retenue captive. Mais lorsque l'actrice, appuyant sa main sur son cœur, eut à crier, de l'œil, du visage et du geste : — J'aime !... Camille dit tout bas en souriant :

— Pauvre femme !

— Tu la plains ! dit Alicia qui observait Camille.

— Oh ! non, répondit Camille en regardant toujours la scène; non. Je plains cette actrice qui s'agite pour exprimer ce qu'elle ne sent pas.

— Elle est muette, reprit Alicia, elle ne peut dire : Je l'aime ! avec l'accent qu'y mettrait la voix.

— Mais la voix vient pour dire cela, reprit Camille, la voix vient quand on le sent. Je serais muette, moi, qu'il me semble que je parlerais.

Un profond soupir sortit du cœur de Camille, et elle évita le regard d'Alicia.

Le moment de la prière ramena Camille à sa scrupuleuse attention; elle suivit le mouvement du chant religieux, en devenant plutôt attendrie que triste; puis lorsque chacun se mit à genoux, Camille baissa doucement la tête comme pour s'incliner, et murmura tout bas avec une expression de regret :

— Je n'ai jamais prié, moi ?

Aussitôt un vif mouvement s'opéra sur le théâtre, dans la salle, dans le cœur de Camille, dans celui d'Alicia.

Sur le théâtre, c'était la muette reconnaissant son amant qui vient de se marier.

Dans la salle, ce fut le bruit insolent que fit une femme qui vint se placer avec fracas dans la loge vide, aux avant-scènes.

Dans le cœur de Camille absorbée par le spectacle, ce fut l'intérêt de la scène, qui lui fit dire : — Trompée aussi !

Dans celui d'Alicia, ce fut terreur; car elle avait reconnu Césarine dans la femme qui avait fait tout ce bruit.

Qu'il nous soit permis de le dire, la scène était posée partout, sur le théâtre et dans la salle : les luttes fictives et réelles allaient commencer. Puisse-t-il nous être donné de les reproduire dans leur ensemble et leurs détails, et puisse notre bonne intention faire excuser la forme que nous prenons pour arriver à ce but !

Lorsque le premier acte fut fini, Camille détourna ses yeux de la scène, et ne les y reporta point. Alicia, qui estimait comme un bonheur que Camille n'eût point vu Césarine, essaya d'empêcher qu'elle ne la reconnût, d'abord en fixant près d'elle l'attention de Camille, et bientôt en l'entraînant elle-même hors de la salle. Dès ce moment, affectant un ennui qui n'était qu'un véritable effroi, elle dit à Camille :

LOGE DE CAMILLE.

— Est-ce que le spectacle te plaît?

— Mais oui vraiment; jamais l'Opera, jamais cette pièce même ne m'a paru si intéressante.

C'est qu'elle l'écoutait avec le cœur.

— Je ne sais, reprit Alicia, si c'est fatigue ou fâcheuse disposition, mais je n'y prends aucun intérêt; si tu veux, nous ne demeurerons pas jusqu'à la fin.

— Comme il te plaira; mais qu'est-ce que tu regardes donc si attentivement?

— Moi? rien. J'ai la tête qui me bat, je me sens mal.

Alicia aussitôt se retourna vers le fond de la loge; car, en ce moment, Césarine attachait insolemment sa lorgnette sur la loge où était madame de Lubois; et, non contente de cette attention acharnée, elle la désignait du doigt en paraissant la montrer à une ou plusieurs personnes cachées dans le fond de son avant-scène. Alicia avait vu ce manége et en avait été indignée; mais peut-être n'eût-elle pas été maîtresse de cacher cette indignation, si elle avait pu entendre les paroles de Césarine.

LOGE DE CÉSARINE.

— Les deux intimes sont en face. Abandonnées dans leur grande loge, elles me font l'effet de deux roses fanées, oubliées dans un vase. Votre femme est horriblement changée, mon cher.

— Elle est fort malade, répondit Alphonse.

— Et votre pupille, Camizard (Camizard et Alphonse occupaient le fond de la loge), votre pupille est mise comme une marchande de bas. Regardez... Bon ! voilà qu'elle nous tourne le dos.

LOGE DE CAMILLE.

— Comment, tu souffres à ce point, Alicia? Eh bien, nous allons sortir.

Alicia voulut se lever; mais elle apperçut au carreau de la loge un visage qui la fit se retourner encore plus vivement du côté de la salle. C'était celui de Maurice.

— Qu'as-tu donc? reprit Camille; est-ce que tu ne veux plus partir?

— Tout à l'heure, répondit Alicia.

LOGE DE CÉSARINE.

— Qu'est-ce qu'elle a donc, votre pupille? elle se tourne et se retourne comme un tonton : on dirait qu'elle est assise sur un fagot d'épines.

LOGE DE CAMILLE.

— Mon Dieu! Alicia, que tu parais inquiète!

— Cela va se passer, c'est que je souffre.

LOGE DE CÉSARINE.

— Ça se calme, fit Césarine.

— Regarde-t-elle par ici?

— Qui?

— Ma femme.

— Non.

— Et ma pupille?

— Non plus; elle fait admirer le lustre à madame de Lubois.

— Vous ont-elles vue?

— L'artiste m'a vue, j'en suis sûre.

— Ne vous montrez donc pas, Alphonse, dit Camizard.

Le second acte commença. Alicia et Camille se retournèrent vers le théâtre.

LOGE DE CAMILLE.

— Ah! dit Camille, il y a quelqu'un dans l'avant-scène. Une femme...

— Cette décoration est fort belle, répliqua Alicia.

— On ne l'a jamais remarquée.

— Sans doute, on préfère le clinquant, le faux effet d'une perspective chargée d'accidents à cette plage unie, à cette mer calme.

— C'est la première fois que je te la vois admirer... Mais quelle est donc cette femme aux avant-scènes qui nous regarde tant?

Un bruit d'applaudissement fit regarder Camille sur la scène : c'était Mazaniello qui entrait en scène.

— Nourrit est excellent dans ce rôle, dit Alicia avec une attention marquée : il chante sa barcarolle avec un feu... Tu ne l'as pas entendu depuis la révolution?

— Non.

— Il produit un effet prodigieux.

— C'est assurément quelqu'un de notre connaissance, dit Camille qui regardait dans la loge de Césarine.

— Ce bruit est insupportable, reprit Alicia comme avec humeur; on ouvre et ferme les portes à ce théâtre sans précaution.

Une porte s'était en effet fermée brusquement au balcon.

— Tu as raison, dit Camille indifféremment... Mais cette femme... à sa tournure... n'est-ce pas?...

— C'est Maurice, s'écria Alicia soudainement.

— Maurice!... lui... où?...

— Qui vient d'entrer au balcon.

Camille y jeta un regard rapide, baissa sa lorgnette, et le cœur battant, la respiration oppressée, elle détourna ses regards de ce côté de la scène.

LOGE DE CÉSARINE.

— Voyons, Césarine, ne regardez pas ainsi madame de Lubois.

— Ah çà, monsieur le conseiller d'État, est-ce que c'est un soleil, qu'on ne puisse le contempler?

— Si elle le remarquait...

— Bah! elle est trop attentivement occupée du spectacle avec son intime.

— Césarine, fit de Lubois, si ce n'est pour vous, que ce soit pour moi...

— Vous êtes excellent encore... elle me veut tant de bien, votre chère épouse!... Prenez garde que je ne la blesse en la regardant... Tenez, voilà qu'elle lorgne...

— Vous a-t elle reconnue?

— Je ne crois pas, la voilà qui regarde à côté.

— Où donc?

— De notre côté, en arrière, au balcon...

— Oui, fit Camizard, c'est quelqu'un qui est entré avec assez de bruit.

— Mais ce n'est pas quelqu'un de connaissance, répondit Césarine.

Madame de Lubois se détourne.

— Silence! cria-t-on du parterre.

La barcarolle de Mazaniello allait commencer, et l'on sait qu'à cette époque elle était encore en vénération à l'enthousiasme patriotique du parterre.

LOGE DE CAMILLE.

Camille, tremblante de l'arrivée de Maurice, disait tout bas à Alicia :

— Nous sortirons quand tu voudras.

— Quand tu voudras.

Camille fit un mouvement pour se lever, et remua sa chaise.

— Silence donc! s'écria le parterre en se tournant vers la loge.

Camille resta assise en voyant l'attention fixée sur elle.

LOGE DE CÉSARINE.

— Il paraît que votre femme est bien gaie ce soir, dit Césarine; elle trouble le spectacle.

La barcarolle commença; Camille essaya de concentrer son attention sur le théâtre.

Au refrain du premier couplet, à ce moment où la colère du peuple murmure en chansons sur la plage de Naples, Camille se reporta au spectacle plus vrai et plus puissant dont elle avait été témoin. Puis, par une invincible pente de rapprochement qui va des choses aux hommes, de l'acteur qui personnalisait sur le théâtre la révolte napolitaine, Camille passa à l'homme qui avait le mieux représenté pour elle la révolution qu'elle avait vue. Le regard de madame de Lubois suivit la marche de sa pensée, et, de Nourrit qui chantait avec énergie son appel au peuple, il se porta sur Maurice qui un moment avait été le peuple vrai, et le rencontra debout, appuyé au fond du balcon, les yeux attachés sur elle. Camille vit qu'il la regardait; mais quelque chose de distrait même dans ce regard fixé sur elle, lui laissa assez d'assurance pour qu'elle osât le regarder à son tour. Qu'il était pâle et triste! qu'il y avait d'affaissement dans cet abandon de son corps appuyé au mur! comme il semblait demander grâce! comme c'était aussi une âme brisée, un cœur désolé!

LOGE DE CAMILLE.

— Alicia, tu n'as rien dit à Maurice, n'est-ce pas?

— Tu me l'avais défendu.

— Oh! tu as bien fait.

Camille détourna les yeux, le regard de Maurice était demeuré immobile.

LOGE DE CÉSARINE.

— Dites donc, Camizard, madame de Lubois regarde bien attentivement à côté de nous.

Camizard glissa un œil entre Césarine et le bord de la loge.

— C'est quelqu'un qu'elle ne connaît pas... on dirait qu'elle demande son nom à Alicia.

Tout cela se passait dans la même minute d'un bout à l'autre de la salle. La barcarolle continuait; le public, s'animant à ce chant de liberté, ajoutait le chœur de ses mille voix aux chants des pêcheurs napolitains; Camille se sentit prendre par cet enthousiasme qu'elle avait eu.

— Oh! se dit-elle, quel noble élan que celui d'un peuple vers ces grandes idées! comme il doit sentir cela, lui qui a risqué sa vie à cette lutte!...

Et son regard alla chercher encore Maurice; son regard le rencontra encore immobile, inattentif; rien ne lui arrivait de ce délire populaire.

— O mon Dieu! qu'a-t-il?... il doit bien souffrir!...

La main de Maurice se porta à ses yeux, et ce geste sembla montrer une larme qu'il en arrachait.

— Malheureux! malheureux! dit tout bas Camille.

Et, par une pitié qu'elle n'avait pas eue autrefois, elle fit une légère

inclination, comme pour lui dire, sous le prétexte d'une salutation ordinaire:

— Je vous vois...

Ce mouvement de Camille sembla éclairer le regard de Maurice, il ne salua pas, mais il releva son visage si plein d'étonnement, de joie craintive, de bonheur auquel il n'osait croire, que Camille renouvela sa légère salutation.

— Oui, disait-elle ainsi, je vous vois... oui...

LOGE DE CÉSARINE.

— C'est quelqu'un de la connaissance de madame de Lubois, fit Césarine, car elle le salue.

— Qui est-ce?

— Je ne puis voir, une femme probablement, car elle lui a fait un petit salut d'amitié.

LOGE DE CAMILLE.

— Camille, veux-tu que nous partions? disait Alicia.

— Oh! pas encore.

— Je souffre horriblement, Camille.

— Viens donc, Alicia!...

Camille près de se lever, jeta un regard sur Maurice.

— Oh! ne fuyez pas. Ah! laissez-moi vous voir, disait le visage suppliant de Maurice... Il y a si longtemps que je ne vous ai vue... Oh! demeurez... demeurez...

— Encore un instant, Alicia, dit Camille.

— Oh! tu me fais peur, Camille.

— Pourquoi?

— Ne regarde pas Maurice ainsi.

— Eh bien, non: mais... je n'ose te le dire, Alicia; mais... voilà si longtemps que je ne me suis senti le cœur heureux!

LOGE DE CÉSARINE.

— Décidément, mon cher, c'est une correspondance établie entre votre femme et quelqu'un... Je veux voir.

— Non, Césarine, ne vous faites pas remarquer; ne vous penchez pas hors de la loge...

— Ma foi, dit Césarine après avoir essayé d'apercevoir le fond du balcon, je ne puis y atteindre; mais il paraît que l'intelligence est bien arrangée... — Silence! cria le parterre.

Césarine se rassit.

La pièce continuait, et déjà la muette avait confié à son frère qu'elle avait été séduite, oubliée, emprisonnée, poursuivie; déjà les soldats espagnols venaient pour l'arracher d'entre ses mains... et Mazaniello, déjà sûr de la complicité de tout le peuple, affectait une chanson indifférente...

LOGE DE CAMILLE.

— Oh! dit Camille en souriant, c'est ainsi pourtant lorsque l'on s'entend. — Oui, dit Alicia, quand on est déjà coupable, c'est ainsi. Camille sortons...

— Pourquoi? — Sortons.

— Mais quelle est donc cette femme qui nous regarde?

— Camille, sortons, dit Alicia avec inquiétude.

— Mais qu'as-tu donc?

— Rien... mais sortons... reprit Alicia avec une impatience marquée.

Camille la regarda d'un air surpris.

La loge s'ouvrit.

— Pardieu, mes belles dames, je vous ai vues toutes seules dans votre loge, dit M. de Marquoy en entrant, et je viens vous demander un coin d'hospitalité; car je suis là-bas, debout, dans un couloir d'amphithéâtre.

— Bien volontiers, monsieur, dit Camille, car nous sommes tout à fait solitaires.

Et toutes deux se tournèrent vers le fond de la loge pour causer avec M. de Marquoy.



— Madame, dit le cocher en revenant près de Camille immobile, le portier m'a répondu que ce n'était pas là. — Page 66.

LOGE DE CÉSARINE.

— Ah! fit Césarine, voilà probablement le monsieur à la correspondance.

— Qui est-ce? dit de Lubois.

— Je ne le connais pas, fit Césarine: un gros homme, vieux, décoré.

Camizard glissa encore son regard furtif entre la colonne et Césarine.

— Mais c'est Marquoy.

— M. de Marquoy, dit Alphonse avec surprise, l'oncle de Maurice.

— Oui.

— C'est drôle, dit Césarine, le voilà qui continue le télégraphe avec le balcon.

LOGE DE CAMILLE.

— Que fait donc là-bas cet imbécile de Maurice? disait le vieux général; il y a de la place ici... il ne voit rien, ce niais-là... pas moyen... Dans l'entr'acte j'irai le chercher...

— Nous allons partir, dit Alicia alarmée de la proposition.

— Pas avant le troisième acte, fit le général; ils vont chanter la *Marseillaise* au lieu du finale... Ça fait un effet d'enfer... Est-ce que vous l'avez déjà entendue? — Pas moi, dit Camille.

— Il faut voir ça... il faut voir ça. — Il a l'air d'une borne, là-bas, ce Maurice; regardez donc.

Il fallut bien regarder.

LOGE DE CÉSARINE.

— Ce coin est bien intéressant, à ce qu'il paraît, dit Césarine; on y regarde sans cesse. Ah! voilà qu'on salue encore.

En effet, Maurice, pour faire cesser les signes un peu trop accentués de son oncle, avait pris le parti de saluer; Camille et Alicia avaient répondu; tout paraissait fini. Le troisième acte de la pièce commença.

LOGE DE CAMILLE.

— Que faites-vous? dit Alicia à M. de Marquoy qui s'agitait de toutes manières au fond de sa loge.

Paris. — Typ. de Ve Dondey-Dupré, rue St-Louis, 46, au Marais.

— Eh bien, je lui fais signe de venir.

— Non, dit vivement Alicia.

Le regard de Maurice semblait demander si ce bonheur lui était permis.

— Fais signe que non, dit tout bas Alicia à Camille.

Celle-ci obéit, et un mouvement de tête imperceptible arrêta Maurice à sa place.

LOGE DE CÉSARINE.

— Voilà la pantomime qui recommence; mais à qui donc en a-t-on dans ce coin? l'un appelle, l'autre fait signe que non.

— Qui appelle?

— Eh bien, ce monsieur... cet oncle de Maurice; et votre femme fait de petits signes de tête comme ça, comme pour dire: Ne venez pas.

A ce moment, Maurice croisa les mains comme quelqu'un qui implore.

Camille fit glisser sa main jusqu'à son cœur, et l'y laissa appuyée.

LOGE DE CÉSARINE.

— Ah çà? mais ça devient touchant, une main sur le cœur; il ne manque plus que de s'envoyer des baisers.

LOGE DE CAMILLE.

Maurice au geste de Camille avait laissé éclater un mouvement de joie si vif, que madame de Lubois porta son doigt à ses lèvres en signe de silence.

LOGE DE CÉSARINE.

— Les voilà... dit Césarine. — Quoi? dit de Lubois.

— Des baisers...

— Des baisers! dit Camizard.

— Oui, ma foi, que madame de Lubois envoie au correspondant du balcon. Pardieu, je veux en avoir le cœur net.

Elle se pencha tellement hors de sa loge, que ce mouvement frappa beaucoup de personnes, ainsi que Camille. Tous les regards se portèrent de ce côté, et madame de Lubois reconnut Césarine. Dans le même instant indivisible, elle vit cette femme qui l'avait perdue, et comprit qu'elle avait été observée et devinée; elle se recula dans sa loge avec terreur, tandis que Césarine reprenait sa place en disant:

— Je m'en doutais, c'est le beau Maurice.

— Maurice! s'écria de Lubois en pâlissant de rage.

Toute la haine qui bouillonnait en lui éclata à ce nom; tout le foyer de ses passions s'alluma d'un coup, et rompit tous les cercles qui lui entouraient le cœur.

— Maurice! répéta-t-il; Maurice! c'est impossible.

Toujours dans le même instant, Maurice, étonné du geste de Camille et de la terreur qui s'était peinte sur son visage, semblait demander quelle en était la cause.

Et en même temps un mouvement de tête de Camille lui répondait:

— Là, elle est là, mon ennemie; là... à côté de vous, regardez-la.

Et Césarine répondait à de Lubois:

— Pardieu! toute la salle le voit. Voyez plutôt vous-même.

Et en même temps encore, Maurice, cédant au geste et à la terreur de Camille, de Lubois, à l'invitation de Césarine et à la colère qui l'exaspérait, l'un se pencha hors du balcon pour voir dans l'avant-scène, l'autre se pencha hors de l'avant-scène pour voir dans le balcon, et ils se rencontrèrent face à face, le mari d'un côté, l'amant de l'autre. Ce fut un regard de mort qu'ils échangèrent.

Camille, l'œil fixé sur cette scène, vit ce double mouvement et reconnut son mari; elle vit ces deux visages qui semblaient s'être heurtés et défiés: alors une peur folle la prit, l'égara, lui ôta ce qui lui restait de raison; elle poussa un cri, et, s'élançant hors de sa loge:

— Oh! je suis perdue! dit-elle.

A ce cri, à cette fuite, Maurice, emporté par sa passion, quitta le balcon pour courir au secours de madame de Lubois.

M. de Lubois sortit de sa loge pour insulter Maurice.

Tous ces mouvements, ce cri, les portes violemment ouvertes, avaient attiré l'attention: on avait regardé, on s'était levé.

Maurice et Camille se rencontrèrent vers le milieu du couloir. Maurice prenait la main de Camille pour la rassurer:

— Qu'avez-vous à dire à cette femme? lui cria avec une colère furieuse quelqu'un qui la lui arracha. C'était de Lubois qui se plaça entre Maurice et Camille.

Camille, à cette nouvelle et plus terrible apparition, recula tremblante, folle, éperdue; elle poussa un nouveau cri et se précipita dans l'escalier en fuyant et en criant:

— Sauvez-moi!... sauvez-moi!

Pendant ce temps, Maurice menaçait de Lubois du même regard de rage que celui-ci lui lançait.

— Que voulez-vous, monsieur? lui disait-il.

— Je vous veux... que vous êtes un misérable et elle une infâme!...

— Plus bas, dit Maurice.

Il regarda près de lui... mais Camille n'y était plus.



Deux hommes, sortant d'un endroit écarté, y portèrent un jeune homme frappé à la poitrine. — Page 61.

Déjà les loges s'étaient ouvertes; on accourait. Alicia, plus éloignée, eut peine à fendre la foule.

— Où est-elle?... où est Camille?...

— Je ne sais, dit Maurice; elle s'est enfuie. Courez, courez, je vous en prie, sauvez-la.

Alicia descendit.

— Oui, courez, dit de Lubois; qu'elle ne rentre pas chez moi... qu'elle n'y rentre pas, l'infâme, je la chasse.

— Vous êtes un lâche, dit Maurice.

— Nous verrons, monsieur, dit de Lubois, demain.

— Soit.

— Je serai chez vous.

— Soit.

— Au point du jour.

— Soit.

— Courez donc aussi après elle.

Il lâcha la main de Maurice qui, à son tour, s'élança dans l'escalier.

Pendant ce temps, le vieux Marquoy avait percé la foule, et s'était approché de de Lubois.

— C'est donc à mon neveu que vous en voulez? lui dit-il le toisant.

— Oui, fit de Lubois, toujours pâle et tremblant de rage; et si ce n'est pas un lâche...

— Oh! pas de ces mots-là, s'il vous plaît; je réponds de lui.

— Tant mieux; j'aurai sa vie, ou lui la mienne.

— Rien que ça! eh bien, je puis vous dire que la sienne est dure à arracher.

— Eh bien! il me tuera.

— Vous faites bien de vous en consoler tout de suite, répliqua Marquoy en s'en allant.

Quelques amis l'entourèrent pendant que de Lubois regagnait la loge de Césarine.

— Voyons, c'est pour demain, n'est-ce pas, qu'ils se sont donné rendez-vous?

— Pour demain...

— Où ça?

— Chez votre neveu.

— J'y serai.

Camizard était resté dans un coin; il ne parlait pas, il pensait.

— Enfin l'un de ces deux hommes va me débarrasser de l'autre, se disait-il. Tous deux me faisaient obstacle. Maurice! il tient un secret qui peut me perdre : il me fait obéir par la voix d'Alicia qui sans cela n'oserait s'en armer. De Lubois! c'est toujours un rempart entre sa femme et moi; elle n'est pas encore assez isolée et perdue dans ce monde, pour que je puisse lui dire : Prenez ma main pour vous soutenir. Oh! s'ils pouvaient périr tous deux!

Et ces réflexions faites, il rentra à son tour dans la loge de Césarine pour aiguillonner la colère de de Lubois, et la rendre mortelle à lui-même ou à Maurice.

Pendant ce temps, que faisaient Camille, Alicia, Maurice?

Camille, éperdue, folle, s'était échappée de l'Opéra, le front nu, vêtue de mousseline sous une pluie froide. Un moment elle avait couru devant elle sans voir, sans entendre, parlant, pleurant, criant. Déjà les passants s'arrêtaient; bientôt les passants la suivirent.

— Arrêtez cette femme! elle est folle, criait-on; arrêtez!

Ces voix étrangères semblaient à Camille la voix de son mari qui la poursuivait, qui la maudissait, qui l'appelait infâme. Elle aperçut une voiture ouverte, un fiacre : elle s'y précipita.

— Menez-moi, menez-moi tout de suite, dit-elle; partez, partez, menez-moi.

— Où, madame? dit le cocher.

— Quelque part, répondit Camille avec égarement.

— Chez vous?

— Non, non... pas chez moi; il me tuerait.

— Mon Dieu! calmez-vous, madame. Où voulez-vous aller? reprit le cocher que le désordre de Camille apitoya.

Camille sembla faire un effort sur elle-même pour rassembler ses idées... Elle demeura un instant la main appuyée sur son front, et répondit comme quelqu'un qui a ramassé tout ce qu'il possède et qui le jette à l'importun qui le lui demande.

— Menez-moi chez Alicia.

— L'adresse?

— Rue de Varennes.

— Le numéro?

— Quel numéro?

— Celui de la rue de Varennes.

Camille regarda le cocher en face; déjà ses souvenirs étaient épuisés, et, comme si elle eût senti une main qui lui eût arraché la mémoire, elle répondit d'un ton consterné :

— Je ne sais pas.

— Je trouverai, dit le cocher.

Il monta sur son siége, et partit avec rapidité.

Pendant ce temps, Alicia s'informait à la porte de l'Opéra, au contrôleur, aux domestiques assemblés sous le vestibule, par où était passée une femme en cheveux, en robe blanche.

Les uns disaient : Par ici; les autres : Par là. Camille, pensa Alicia, sera rentrée chez elle, il faut y aller. Elle fit avancer une voiture, et se rendit rue Godot de Mauroy. On n'avait pas vu madame de Lubois. Alicia attendit quelques minutes. L'idée qu'elle avait pu aller chez madame de Brémont lui vint aussitôt. Elle se fit conduire chez madame de Brémont. Elle trouva la vieille dame seule et lui raconta la scène de l'Opéra. Madame de Brémont n'en revenait pas; elle accusait tout le monde. Elle ne trouva pas une plainte pour Camille.

De son côté, Maurice s'était informé, et n'avait appris que deux choses, traduites en termes de ceux qui empoisonnent la douleur :

D'abord : Qu'une femme criant comme une folle avait passé;

Ensuite : Qu'une autre femme criant encore plus l'avait demandée, et avait couru après elle.

Maurice monta dans son cabriolet, et passa chez un ami pour lui dire d'être chez lui le matin, au point du jour ; il ne trouva pas le premier. Il fallut aller chez un second, chez un troisième. Le malheur ne fait jamais les choses à demi. Rien ne manque aux détails des douleurs qu'il jette sur ses prédestinés : c'est un génie qui n'oublie rien.

Pendant ce temps, Camille atteignait la rue de Varennes. Dire que durant ce trajet, Camille eut des réflexions atroces, des cris de désespoir, ce serait supposer qu'elle pouvait penser. Elle ne pensait pas : son cerveau était lié de fer et immobile comme le condamné qu'on a enchaîné de tous ses membres.

A l'entrée de la rue de Varennes, la voiture s'arrêta. Le cocher descendit de son siége, et demanda le numéro.

— Quel numéro? dit Camille qui ne savait plus ni où elle allait ni où elle était.

— Le numéro de mademoiselle Alicia?

— Je ne sais pas.

Le cocher vit qu'il ne pouvait rien espérer de la folie de cette dame; il frappa à une porte, et demanda mademoiselle Alicia ; ce n'était pas là. Il alla plus loin : ce n'était pas là. Il alla encore plus loin : ce n'était pas encore là. Il frappa à vingt portes : ce n'était nulle part.

Il revint à la voiture.

— Je ne trouve pas, madame, dit-il; essayez de descendre pour voir si vous reconnaîtrez la porte.

— Oui, dit Camille d'une voix ferme et résolue qui semblait résulter d'un esprit calme, mais qui n'était déjà plus que l'accent d'une insensibilité sans raison et sans souvenir; oui, je descends.

Elle descendit et montra du doigt la première porte qu'elle vit. Elle dit :

— Voilà la porte...

Le cocher y frappa, tandis que Camille s'assit sur une borne. La pluie qui tombait des toits en larges gouttes inondait sa tête et trempait ses vêtements... elle ne la sentait pas.

— Madame, dit le cocher en revenant près de Camille immobile, le portier m'a répondu que ce n'était pas là.

— Ah! fit Camille après avoir regardé le cocher fixement, ah! elle me chasse aussi; c'est bien... c'est bien...

— Mon Dieu!... fit le cocher, c'est le portier qui m'a dit...

— C'est bien!... Elle sourit et reprit avec l'accent d'un enfant qui va faire un conte :

— Une fois...

— C'est le portier, dit le cocher, qui m'a dit que ce n'était pas là : vous vous trompez.

Elle baissa la tête, et reprit froidement :

— C'est bien, c'est bien... Une fois, voyez-vous...

— Madame... madame, revenez à vous... cette dame ne vous refuse pas sa porte; seulement ce n'est pas là qu'elle demeure.

— C'est bien, c'est bien... Une fois, voyez-vous, j'avais un chapeau neuf et une robe neuve... la pluie me surprit... Eh bien! pour sauver mon chapeau et ma robe, des étrangers m'ouvrirent leur porte... Eh bien! aujourd'hui que j'ai le cœur tout trempé et tout froid, ma seule amie me chasse, c'est bien... c'est bien...

Le cocher restait debout... immobile; il regardait cette jeune et belle femme, assise sur une borne de la rue, avec sa fraîche toilette de fête, ruisselante sous la pluie qui l'inondait, folle, éperdue, et qui semblait ne pas devoir trouver d'asile pour se mettre à l'abri du froid et de l'insulte; et pendant ce temps, Camille riait en balançant la tête et en répétant sans cesse : C'est bien... c'est bien...

C'est ainsi que la folie arrive, quand le cerveau, acharné sur une pensée, s'y heurte et s'y brise sans cesse. Malgré son ignorance, le cocher frémissait à ce mot sans cesse répété et toujours du même accent.

— Madame, écoutez-moi, disait-il.

— C'est bien, elle me chasse, répondait Camille ; Alicia me chasse... c'est bien.

Et ils demeurèrent, lui debout, elle sur sa borne ; enfin le cocher allait implorer l'hospitalité de la première maison venue, lorsque le bruit d'un cabriolet qui roulait avec impétuosité et l'éclat des lanternes qui l'éclairaient lui donnèrent quelque espérance ; il courut au-devant du cabriolet en appelant au secours.

— Qu'y a-t-il ? dit le maître de la voiture.

— Hélas ! monsieur, répondit le cocher, une pauvre dame folle... je ne sais pas... voyez, elle est là.

Maurice, car c'était Maurice qui demeurait près d'Alicia et qui rentrait chez lui ; Maurice descendit de sa voiture. Averti par un cri du cœur que c'était Camille, il courut à elle ; il la vit assise sur la borne, toujours sous la pluie, toujours insensible, toujours répétant :

— C'est bien... c'est bien.

Il ne l'entendit pas d'abord et s'écria :

— Grand Dieu ! que faites-vous là ?

— Je suis bien, très-bien, repartit Camille du même ton insensé.

— Camille ! cria Maurice, Camille !

— C'est bien, dit-elle encore.

Maurice frémit, s'approcha d'elle et lui dit doucement en lui prenant la main :

— Venez, Camille, venez chez votre amie, venez chez Alicia.

— Alicia, reprit Camille avec un amer sourire qui annonçait que ce nom avait réveillé en elle, sinon un souvenir, du moins une sensation, Alicia m'a chassée, je ne veux pas y aller.

Maurice, épouvanté de ce langage de Camille, de cet état de folie, contre lequel toute parole vient se briser impuissante et sans écho, Maurice ajouta encore :

— Non, Alicia ne vous a point chassée ; venez, Camille, suivez-moi.

— Alicia m'a chassée, vous dis-je, Alicia est jalouse, Alicia aime Maurice, je le sais maintenant.

La raison de Camille était tout à fait perdue. Maurice la prit dans ses bras pour l'enlever de la borne où elle restait.

— Ne me tuez pas ! se prit-elle à crier, je ne l'aime pas... Grâce, grâce... ne me tuez pas.

Chose horrible ; il fallait l'emporter à une assez grande distance, employer la force, et Camille poussait des cris affreux en se debattant, en s'arrachant le visage. Maurice, éperdu à son tour, ne sachant que faire, que devenir, frappa à sa porte qui était à quelques pas, et transporta Camille chez lui, aidé de son domestique et du cocher.

Entré chez lui, il la déposa sur un divan. Là, Camille fut prise d'une crise nerveuse si violente, qu'elle échappait aux mains de Maurice et de deux domestiques, se roulant, se frappant la tête aux angles des meubles, essayant de se déchirer le visage, poussant des cris où il n'y avait plus un mot prononcé. Cette crise la sauva, le corps prit la souffrance de l'âme. Puis, lorsque ses forces furent épuisées, cette agitation cruelle qui la brisait s'apaisa peu à peu, et de légers tressaillements annoncèrent seulement combien elle avait souffert, combien sa vie avait été près de se rompre. Sitôt que Maurice la vit plus paisible, il envoya chercher Alicia, et demeura seul avec Camille. Mais bientôt, dans l'anéantissement où elle était tombée, une autre souffrance sembla l'atteindre. Aucune ne devait lui manquer ! Au tremblement nerveux qui l'avait agitée, succéda un tremblement glacé... Camille, anéantie et immobile, murmurait sourdement entre ses dents qui claquaient :

— Oh ! j'ai froid... j'ai froid...

La vie a de pauvres et désolantes misères !

Maurice alluma un grand feu près duquel il plaça Camille. Mais la chaleur ne suffisait pas à ranimer ce corps glacé sous des vêtements mouillés, et Camille, les yeux fermés, se serrant sur elle-même, répétait avec un plus triste accent de misère :

— J'ai froid .. j'ai froid...

Parmi toutes les douleurs qui brisaient aussi Maurice, cette faible plainte de Camille lui poignait le cœur, comme le cri de l'enfant qui dit : J'ai faim.

— J'ai froid, disait-elle, j'ai froid.

Ce mot plaintif et désolé torturait Maurice. Il eût pu le faire cesser, il eût pu donner à Camille le secours qu'il eût donné à une étrangère, qu'il eût donné à une sœur... il ne l'osa pas ; il n'osa pas dépouiller de ses vêtements cette femme qu'il aimait ; il n'osa pas déposer dans son lit cette femme qu'il avait perdue. Cela lui eût semblé un sacrilége, un viol. Il la regardait, éperdu, troublé, pendant qu'elle murmurait sourdement :

— J'ai froid... j'ai froid...

Peut-être l'eût-il laissée ainsi ; mais, lorsque la chaleur du feu eut pénétré les premiers vêtements et qu'il s'en échappa une vapeur qui bientôt enveloppa Camille, elle fit un effort et murmura avec l'accent d'un enfant qui pleure :

— Ah ! que vous me faites mal !

— Misérable ! s'écria Maurice, je la tue.

Et oubliant alors ses pieuses craintes, ne voyant plus Camille que près de mourir, il arracha ces vêtements qui la glaçaient, et sans la voir, sans la toucher, sans voir, sans toucher Camille, ne soutenant et ne sauvant plus qu'un corps qui souffrait, qu'une femme qui avait froid, il la plaça dans son lit.

Un alourdissement de tout son corps et de toute son âme s'était emparé de Camille ; sans dormir, elle ne se sentait plus ; une bienfaisante insensibilité détendit le paroxysme de sa douleur, et sa vie et sa raison, un moment ébranlées, durent à ce moment de repos de ne pas se rompre tout à fait. Maurice la contemplait, cette femme ! et, se rappelant le premier jour où, d'un mot, il troubla toute sa vie, il se demanda si ce n'était pas une fatalité qui l'avait amenée là où elle était, innocente devant Dieu, coupable devant les hommes, arrivée au dernier degré de ce qu'ils appellent l'infamie ; chassée de la maison conjugale et couchée dans le lit d'un étranger.

Je me suis dévoué à la protéger, pensa Maurice, et je la protégerai.

Cette réflexion lui rendit le souvenir. Jusqu'à quand ? reprit-il. Et si demain je succombe dans ce combat, que fera-t-elle, abandonnée sur cette terre ? — Il demeura un moment immobile, le temps de prendre une résolution : cette résolution, qui ne lui demanda qu'une minute, emportait la mort avec elle ; et il se dit : — Je la sauverai. Certes, il y avait quelque chose de singulièrement noble en cet homme qui fut si longtemps à oser arracher un vêtement à cette femme, et qui n'eut besoin que d'une minute pour lui donner sa vie et sa fortune, car c'était sa vie et sa fortune dont il allait disposer.

Il s'éloigna du lit, se plaça devant une table et se mit à écrire.

Pendant qu'il écrivait, l'affaissement qui avait longtemps tenu Camille dans l'insensibilité disparut doucement. Le sentiment de son être lui revint douloureux et confus. Elle se sentit vivre, mais brisée, rompue, sans s'expliquer encore d'où lui venaient ces vives souffrances qui lui déchiraient le corps... Elle ouvrit les yeux et ne reconnut rien de ce qui l'entourait. Elle se souleva un peu et vit au fond de la chambre inconnue où elle se trouvait un homme assis devant une table... Cet homme écrivait, cet homme pleurait, car, à chaque phrase, sa main portée à ses yeux y venait essuyer une larme. Camille referma les yeux, comme pour faire cesser la vision qui l'obsédait... puis elle les rouvrit encore, comme si la vision avait dû disparaître... mais elle revit la même chambre inconnue. Alors elle se leva sur son séant.

Ce mouvement appela Maurice, il accourut près du lit. Camille regardait encore autour d'elle. Ce regard n'avait pas cette agitation inquiète qui dénote la folie délirante et vagabonde qui la tenait un instant auparavant ; il avait cette fixité qui annonce toute absence de souvenir du passé et la stupéfaction du présent. Camille n'était pas folle. Elle se demandait si elle était folle. Tant de fois elle avait vu dans ses rêves fiévreux l'image de Maurice, debout au pied de son lit, interroger sa pensée et lui dire : Tu m'aimes ! — qu'elle doutait que ce ne fût pas encore un de ses rêves d'autrefois ; en même temps elle se sentait éveillée, et ce double sentiment de rêve et de veille l'épouvantait : ses traits prirent une expression d'effroi indicible. On sentait que c'était d'elle-même qu'elle avait peur ; que cette impuissance de s'expliquer ce qu'elle voyait allait lui rendre son délire. Maurice s'en aperçut, et, sachant le pouvoir d'une telle impression sur une raison déjà attaquée par tant de douleurs, il préfera lui donner le désespoir réel de sa position. Il trembla de la laisser souffrir plus longtemps cette dangereuse incertitude de l'être, où la pensée, tirée en tous sens, finit par se déchirer, et ne laisse au malheureux qui n'a pu échapper à ce supplice que quelques lambeaux de raison, qui ne sont plus alors que les heures lucides d'une cruelle folie.

— Madame, lui dit-il, vous êtes chez moi.

— Chez vous ! dit Camille en se jetant vers le fond du lit... chez vous .. moi chez vous... moi ici... moi !

— Madame, reprit-il en l'interrompant d'un air froid et grave, vous vous êtes enfuie du théâtre de l'Opéra au moment où vous avez re-

connu M. de Lubois : dans votre trouble, vous avez voulu aller chez mademoiselle Vanini; la douleur vous a égarée, vous n'avez pu indiquer au cocher de votre voiture la demeure de votre amie. Vous avez frappé à vingt portes qui n'étaient pas la sienne : la violence bien concevable de votre désespoir vous a égarée encore plus. Vous avez pensé qu'elle vous avait refusé sa maison; et, en rentrant chez moi, je vous ai trouvée sur une borne de la rue, souffrant la pluie sans la sentir. Une crise nerveuse tellement violente vous a saisie, que j'ai dû vous donner sur-le-champ les plus prompts secours. Je vous ai transportée ici; vous êtes chez moi.

— Chez vous!...

— Oui, madame.

— Chez vous... répéta Camille... Je n'ai donc plus d'autre asile, mon Dieu! et...

Elle se regarda dans ce lit; une honte douloureuse la saisit; elle baissa les yeux et dit d'une voix où tout son désespoir passa : Chez vous! et dans votre lit!

— Madame, dit froidement Maurice, tandis que son cœur vibrait dans sa poitrine; madame, je n'ai pas dû vous laisser mourir... je dois compte de votre vie à Dieu, je dois compte à Dieu de toute vie menacée et que je puis sauver... J'ai essayé de vous sauver, voilà tout.

Camille se tut. Honteuse, parce qu'elle comprenait déjà où elle était; elle regardait cependant autour d'elle avec inquiétude : on voyait qu'elle cherchait un souvenir dans sa mémoire, et sa mémoire n'obéissait pas. Cependant cette manière droite et franche de dire la vérité à madame de Lubois avait dissipé cette divagation de l'âme qui la fait se heurter et se briser aux obstacles qu'elle rencontre. Sans pouvoir retrouver le souvenir qu'elle appelait, Camille avait le sentiment de l'inconvenance de sa présence chez Maurice. Elle s'arrêta à cette pensée, ne pouvant remonter plus loin, et lui dit :

— Vous comprenez, monsieur, vous comprenez que je ne puis rester ici.

— Je le comprends, madame.

— Envoyez chercher Alicia.

— J'ai déjà pris ce soin.

— Je vous remercie.

Par cette manière de procéder, la position présente de Camille se trouva si nettement posée, qu'elle remonta facilement à la cause première de sa venue dans ce lieu; une fois qu'elle eut dépassé le moment affreux où sa raison lui avait failli, elle se retrouva en face d'événements qui l'avaient saisie et prise au corps, pendant qu'elle voyait et sentait encore... et, soudainement comblée de souvenirs, elle s'écria avec terreur : — Ah! je me rappelle, M. de Lubois vous a provoqué.

Maurice voyait trop bien qu'il ne fallait qu'une incertitude à ce souvenir, pour qu'il ébranlât encore la raison qui l'avait rassaisie; il préféra la vérité, et il répondit :

— Oui, madame, M. de Lubois m'a provoqué.

— Il vous a provoqué : et que ferez-vous?

— Ce qu'il voudra.

— Et s'il veut se battre! s'écria Camille.

— Je me battrai.

— Vous voulez tuer mon mari, reprit-elle avec un accent si sombre, qu'il alarma encore Maurice.

— Votre mari me tuera peut-être, répondit-il.

— Non, dit-elle en se reculant avec effroi, vous le tuerez.

— Votre mari me tuera.

— Pourquoi?

— Je ne me défendrai pas.

— Vous vous laisserez tuer?

— Oui.

Camille le regarda avec étonnement, mais ce n'était plus celui d'une intelligence qui ne comprend pas le sens des mots; c'était l'étonnement d'une femme qui ne comprend pas la raison de ce qu'on lui dit.

— Vous vous laisserez tuer? reprit-elle.

— Oui.

— Vous voulez mourir?

— Oui.

— Et pourquoi, mon Dieu... voulez-vous mourir?

— Faut-il que je vous le dise? il s'arrêta et reprit : — C'est une faveur que vous pouvez m'accorder, madame; c'est la dernière parole que vous entendrez de moi... la promesse que je viens de vous faire, je la tiendrai.

— Mais pourquoi vouloir mourir? répéta-t-elle, car cette résolution lui paraissait si inexplicable, qu'elle absorbait toute autre pensée. Vous êtes donc bien malheureux, pour vouloir mourir? reprit-elle encore.

— Je le deviendrai encore plus en vivant.

— Et pourquoi, monsieur?

— Parce que je vous aime, madame.

Camille baissa les yeux et s'enveloppa plus étroitement dans la toile qui la couvrait, pendant que son cœur battait d'une crainte confuse à cette parole. Honteuse, troublée, elle semblait vouloir fuir le regard de Maurice; il s'en aperçut, et continua du même ton grave, résigné et en même temps si résolu, qu'il imposa à Camille:

— Laissez-moi vous expliquer ce mot, madame; ce n'est pas un aveu que je vous fais, si je l'ai prononcé, c'est que seul il explique ma pensée. Ne prenez pas non plus cette résolution de mourir pour une de ces vaines parades d'un amour désespéré, qui menace de la mort parce qu'il est dédaigné; ce n'est pas cela, madame. Je vous aime, vous ne m'aimez pas... Certes, c'est affreux; mais j'aurais pu vivre avec cette douleur... Les espérances de l'amour ne sont pas les seules qui fassent vivre le cœur d'un homme. Je vous aime, madame, je vous aime assez pour jurer que si j'avais pu vivre encore, aucune femme ne vous eût jamais remplacée dans mon cœur; mais les ambitions de la gloire et de la politique me restaient encore... Je les aime aussi, madame. Toute ma jeunesse, quelle qu'en ait été la fougue, n'a pas été épuisée en plaisirs stériles; j'ai dans le cœur quelque courage, dans l'esprit quelque force, dans la parole quelque puissance, dans l'avenir une belle place à prendre. L'amour est une chose sainte pour moi, madame; mais la patrie, la gloire, l'avenir, la liberté sont aussi de saintes passions auxquelles je n'eusse pas manqué de foi. Aujourd'hui, madame, aujourd'hui, reprit-il d'un ton accablé, tout m'est devenu impossible.

Camille, à ce langage si nouveau, si grave, avait relevé les yeux sur Maurice; elle l'écoutait, surprise, ne sachant où il voulait en venir, mais dégagée, par son accent solennel, de cette crainte qui prend toute femme aux premières paroles d'un amant, et qui devait assurément la troubler plus qu'une autre, dans la position où elle était.

— Impossible! répéta-t-elle avec un étonnement inquiet; impossible! et pourquoi impossible, monsieur?

— Vous allez voir, madame... Hier mon amour ne faisait mal qu'à moi; aujourd'hui il vous a atteinte; et, si je ne l'efface de ce monde, il vous perdra aussi sans retour. Une querelle a eu lieu entre moi et M. de Lubois, une querelle publique; une rencontre est nécessaire : cette rencontre entre gens qui ne jouent pas le duel sera mortelle à l'un de nous deux

Camille resta immobile, tremblante, attachée à la parole sévère de Maurice qui demeurait froid, résolu, impassible devant elle. Il continua :

— Je suppose que je voulusse me défendre et que M. de Lubois succombât : que serais-je aux yeux du monde? que serais-je aux vôtres? Aux yeux du monde, je serais l'adroit spadassin qui a tué le mari de la femme qu'il a déshonorée; à vos yeux, je serais l'assassin de l'homme dont vous portez le nom.

Camille commença à le comprendre : une froide douleur s'empara d'elle. Maurice continua :

— Aux yeux du monde, il y aurait sur ma vie une tache d'infamie, qui me serait reprochée tout haut ou tout bas dans toutes les carrières que je voudrais tenter; il y aurait sur mes mains une tache de sang qui souillerait tout ce que je dois encore faire pour vous. Car votre justification est la seule réparation que je puisse vous offrir, et vous serez justifiée, madame. Mais, moi vivant, je ne puis dire sur vous un mot qui ne vous accuse... Mort, et mort de la main de votre mari, j'aurai une parole sainte et croyable.

Camille se troubla tout à fait; déjà son cœur, redevenu intelligent, comprenait cette âme faite à la hauteur de la sienne, et qui lui offrait sans faste une réparation dont la mort était le premier gage.

— Qu'espérez-vous d'une parole? s'écria-t-elle; eh! mon Dieu! que fera une parole?

Maurice étendit la main vers la table où il écrivait, et répondit avec quelque émotion, car sa voix grave frémissait malgré lui :

— Cette parole sera écrite et jurée, madame; elle proclamera votre innocence; la tombe est un creuset où tout s'épure : cette parole en sortira sacrée : elle fera croire à la vérité payée de la vie; peut-être fera-t-elle dire aussi que je vous aimais; mais on saura que vous ne

m'aimiez pas... Cela suffira, madame... il n'y aura plus que moi de coupable; l'on vous rendra ce que vous méritez de respect... Vous m'accorderez peut-être ce que je mérite de pitié.

— Mais moi, s'écria Camille, croyez-vous que j'accepte même mon honneur au prix qu'il doit vous coûter... au prix de votre vie?

— Oubliez-vous qu'elle est perdue, reprit Maurice avec une douloureuse impatience, qu'elle est dans cette alternative de fer d'être déshonorée en tuant, ou de périr pour être honorée? Oubliez-vous que je vous aime, et qu'eussé-je la lâcheté d'accepter une vie dégradée, je n'aurais pas même la consolation de vous la donner? car vous ne m'aimez pas.

— Et si je vous aimais... dit Camille en le regardant fixement, si je vous aimais... reprit-elle en tremblant en elle-même du mot qu'elle osait prononcer.

Maurice la regarda. Camille était pâle, — pâle de peur, pensa-t-il. Elle était confuse : confuse de son mensonge, se dit Maurice; et il n'osa croire à cette expression soudaine et hardie de Camille; il ferma les yeux comme pour ne plus voir une si vaine espérance, et répondit en souriant amèrement :

— Si vous m'aimiez?... oh! quelle froide et folle supposition! Vous n'avez pas pensé à ces mots, en les disant. — Si vous m'aimiez, reprit-il en s'exaltant, si vous m'aimiez, Camille! continua-t-il, la pâleur sur le visage... — si vous m'aimiez, ce serait encore plus affreux.

Camille se recula avec effroi, tant il y avait de douleur dans le visage de Maurice.

— Si vous m'aimiez, reprit Maurice d'une voix sourde et profonde... je n'aurais peut-être plus la force de mourir... si vous m'aimiez, je le tuerais.

— Non, oh! non, s'écria Camille dont la résolution tomba à ce mot et dont les larmes éclatèrent.

— Je le tuerais, Camille; et quand je l'aurais tué, reviendrais-je à vous pour vous dire : — Aimez-moi encore! pour vous dire : — Maintenant nous sommes libres, nous pouvons nous aimer en paix sur la tombe de votre mari.

— Horreur! s'écria Camille en cachant sa tête, horreur!

Maurice, que son émotion avait emporté, marcha avec rapidité dans la chambre, en laissant s'échapper de profondes exclamations; mais, en voyant les sanglots qui s'amassaient dans le cœur de Camille, il se contint, s'imposa silence, parut se calmer, reprit sa parole assurée, s'approcha de Camille et lui dit doucement et presque en souriant:

— Mais c'est une folie, madame, rien de cela n'arrivera, car vous ne m'aimez pas, et cela vaut bien mieux.

— Quoi? vous le tueriez, dit Camille, les sanglots dans la voix, les larmes dans les yeux, les mains croisées, qui demandaient grâce... quoi! vous le tueriez!

— Il faudrait donc mourir, reprit Maurice ému de nouveau, il faudrait mourir aimé de vous!... mourir quand ce serait l'heure de vivre!

Camille se leva sur son séant, et, le regard perdu, égaré, elle lui dit d'une voix frémissante :

— Et vous n'aimeriez pas mieux cela?

— Camille! s'écria Maurice.

— Tu n'aimerais pas mieux savoir que je t'aime et mourir ensemble?

— Camille! répéta Maurice tremblant dans sa joie.

— Ensemble, reprit Camille, ensemble; veux-tu mourir ensemble?

— Camille! répéta Maurice à qui tout autre mot manquait.

— Oui! mourir ensemble, car je t'aime, entends-tu, je t'aime.

— Camille, s'écria Maurice en tombant à genoux devant elle... Oh! Camille, dis-tu vrai?

— Oui, je dis vrai, reprit Camille, dont la respiration était haletante... oui, je t'aime... oh! je puis te le dire souvent : il y a si longtemps que ce mot bat dans ma poitrine, qu'il la brisait. Je t'aime... Maurice, je t'aime, laisse-moi te dire ce mot pour toutes les fois qu'il m'est retombé sur le cœur.

Et, posant ses mains sur la tête de Maurice, elle répétait ce mot : — Je t'aime! avec une sainte exaltation, comme un matelot perdu sur la mer, et qui voit enfin la rive et le salut, et crie à genoux : Terre... terre... terre... Le cœur de Maurice, gonflé de joie, craignait de parler, de ne plus entendre ce mot qui l'enivrait. Enfin il dit à Camille, en la regardant et pendant qu'elle le regardait :

— Ainsi tu m'aimes depuis longtemps?

— Depuis plus longtemps que toi.

— Je t'aime du premier jour où je t'ai vue, Camille.

— Maurice, je t'aime du premier jour où je t'ai vu.

— Et maintenant c'est pour toujours...

A peine elle avait prononcé ce mot, Toujours! que le souvenir de ce qui s'était passé entre M. de Lubois et Maurice, et de la résolution de celui-ci, vint pour ainsi dire couper court à l'avenir de ce mot si long...

— Toujours! s'écria Camille; mais demain, bientôt, tout à l'heure, vous vous battez.

— Non, reprit Maurice en souriant, le désespoir m'avait égaré. Je vous ai dit des choses folles, en vérité : mais que d'affaires pareilles se sont arrangées!...

— Arrangées... dit Camille, et comment?

— Ma parole, et c'est celle d'un homme d'honneur, suffira à M. de Lubois, pour lui prouver que vous êtes innocente...

— Pouvez-vous la lui donner maintenant? dit Camille tristement, en avez-vous encore le droit? Regardez où je suis, et rappelez-vous ce que je viens de dire.

— Camille, le regrettez-vous?

— Non, Maurice; mais vous aviez raison, ce n'est qu'un malheur de plus, car il est de ma destinée de les épuiser tous.

Au moment où Camille prononçait cette parole, elle ne supposait pas qu'il pût y avoir encore des douleurs pour elle, des douleurs auxquelles elle ne s'attendait pas; elles lui vinrent comme une réponse du sort. Camille parlait encore, qu'Alicia entra vivement dans la chambre.

Alicia, comme nous l'avons dit, après avoir couru chez Camille, avait cru la trouver chez madame de Brémont; ne l'y ayant pas rencontrée, elle était retournée encore chez Camille, et l'avait encore attendue, Camille n'ayant pas reparu, Alicia était rentrée dans sa maison. Le domestique de Maurice l'y attendait; il lui raconta en quelques mots comment son maître avait *ramassé* dans la rue une pauvre dame qui paraissait folle. Ce récit avait à l'instant expliqué à Alicia l'inutilité de sa poursuite et l'asile que Camille était venue lui demander; elle était donc accourue chez Maurice. Accompagnée du domestique, elle avait pénétré sans bruit dans l'appartement, et, marchant tout droit vers la chambre où se trouvait Camille, elle en avait ouvert la porte avec vivacité. Mais à peine Alicia eut-elle fait quelques pas dans cette chambre, qu'elle s'arrêta comme clouée à sa place par une force invisible. Elle devint pâle, ses traits se contractèrent, un léger tremblement agita ses lèvres, et elle promena de Maurice à Camille, de Camille dans le lit de Maurice, à Maurice près de Camille, un regard sombre et lent, un regard qui interrogeait avec désespoir. Camille crut comprendre l'expression de ce regard, et tendant les bras à Alicia, elle lui cria :

— Alicia!... Alicia! je suis innocente.

Mais celle-ci, laissant tomber tout à coup sa tête sur sa poitrine, répondit d'une voix sourde :

— Et moi, je suis perdue.

— Perdue, répéta Camille, frappée d'une terreur indicible, perdue!

— Voilà donc, continua Alicia, voilà donc ma récompense, Maurice? voilà comment vous tenez les serments que vous m'avez faits!...

— Des serments! s'écria Camille en s'élançant hors du lit, des serments! il t'a fait des serments, dit-elle à Alicia qui restait droite et immobile, des serments qu'il a trahis?

Alicia ne répondit pas.

— Tu l'aimais? dit Camille en la regardant de ses yeux ardents.

Un mouvement de tête d'Alicia répondit : Oui.

— Et il t'aimait aussi? reprit Camille avec un accent désolé.

Alicia ne répondit pas et tomba sur un siége.

— Camille... dit Maurice en s'approchant d'elle.

— Ne me touchez pas! s'écria Camille en reculant, ne me touchez pas, vous êtes un infâme!

— Camille, vous vous trompez...

— Oh! s'écria Camille dans un état d'exaltation inouïe, sortez, sortez... Puis elle reprit : Mais vous êtes chez vous, c'est à moi de sortir.

— Madame... s'écria Maurice en l'arrêtant, où voulez-vous aller dans cet état?...

— Ne me touchez pas, reprit Camille avec une nouvelle violence, ne me touchez pas, ou je me brise la tête sur ce marbre...

Maurice la laissa s'échapper. Camille aperçut ses vêtements qui étaient restés sur le divan, les prit et se rhabilla, tremblante, éperdue, folle... Alicia était immobile sur son siége. Maurice, silencieux, regar-

dait le désespoir de Camille, n'osant lui adresser une parole, de peur de l'irriter plus qu'elle ne l'était.

Camille rattachait ses vêtements avec une sorte de fureur, et, pendant ce temps, de sourdes exclamations s'échappaient de sa poitrine.

— Ils s'aimaient... oh ! ils s'aimaient, murmurait-elle... Infamie ! ils s'aimaient.

Alicia, qu'une effroyable douleur avait atteinte aussi, douleur dont le secret n'était qu'entre elle et Maurice, Alicia sembla se remettre; elle se leva en chancelant et s'approcha de Camille.

— Tu te trompes... lui dit-elle d'une voix entrecoupée, tu te trompes.

— C'est vous qui m'avez trompée... répondit Camille en la repoussant. Laissez-moi, laissez-moi tous deux...

— Camille ! dirent-ils ensemble en voulant la calmer.

— Je vous dis de me laisser... s'écria-t-elle. Je vous méprise...

En prononçant ces derniers mots, Camille s'était enveloppée de son châle, et avait croisé ses bras sur sa poitrine mal couverte; elle marcha vers la porte pour sortir...

— Mais où allez-vous? lui cria Maurice.

— Chez mon mari, monsieur, lui répondit Camille en le retenant de son regard résolu, chez mon mari, lui dire la vérité.

Et, passant fièrement devant lui, elle sortit de la maison de Maurice.

A peine eut-elle quitté la chambre, que Maurice dit amèrement à Alicia :

— Alicia ! Alicia ! vous m'avez perdu.

— Non, dit Alicia, qui se méprit au sens des paroles de Maurice, et qui crut qu'il s'agissait de son désespoir d'avoir perdu Camille, non, je vous la rendrai.

Elle n'entendit pas les dernières paroles de Maurice qui répondit froidement :

— Il est trop tard.

Maurice sortit également de chez lui. La fuite de Camille ne l'épouvantait pas; il y avait dans son air trop de détermination pour craindre un acte de désespoir; mais à cette heure avancée de la nuit, elle pouvait faire de fâcheuses rencontres, elle courait risque d'être insultée.

En peu d'instants il l'aperçut devant lui, marchant avec rapidité; il la suivit à une distance où elle ne pouvait ni l'entendre ni le voir. La route qu'elle avait choisie dit assez à Maurice qu'elle avait repris sa raison; la manière rapide et ferme dont elle marchait lui montrait que son énergie lui était revenue. Elle suivit la rue de Varennes jusqu'à son extrémité, prit la rue de Bourgogne, traversa la place du Palais-Bourbon, longea la chambre des députés et arriva sur le pont de la Concorde. Maurice la suivait de loin, toujours guidé, malgré la nuit, par la blancheur des vêtements qui se dessinaient dans l'ombre. Camille, qui jusque-là avait marché résolûment, s'arrêta tout à coup : Maurice s'arrêta aussi, la croyant fatiguée. Mais, lorsqu'à la lueur du réverbère, il l'aperçut regardant autour d'elle, comme quelqu'un qui a peur d'être surpris dans ce qu'il va faire, Maurice, épouvanté, se mit à courir vers le pont; il comprit qu'une pensée de suicide, excitée par l'occasion et la facilité de l'accomplir, s'était présentée à Camille. En entendant les pas d'un homme, Camille écouta un moment et reprit sa marche avec une nouvelle rapidité. Elle traversa la place Louis XV, la rue Royale, gagna la rue Godot-de-Mauroy, et rentra chez elle. Quand Maurice l'y vit en sûreté, il retourna chez lui. Alicia n'y était plus. Maurice reprit la lettre qu'il avait commencée, et écrivit jusqu'au jour.

IX. — RUINE.

Nous l'avons dit au commencement de ce livre, les premières atteintes du malheur étonnent, saisissent, égarent et poussent à des résolutions extrêmes : plus tard, elles accablent et anéantissent le cœur, mais elles l'habituent à la souffrance; plus tard encore, il arrive un temps où elles le pressent avec rapidité, sans lui donner aucun de ces violents désespoirs qui éclatent aux premiers jours : l'âme reçoit alors ces derniers coups comme des hôtes accoutumés. Enfin, vient le moment où l'on se fait joie et orgueil de sa misère, où l'on se présente comme un but à ses flèches, où l'on s'étale pour n'en point perdre une seule; moment où l'on se dit que l'on veut voir jusqu'au bout, où l'on trouve curieux de compter sur soi les blessures qu'on peut recevoir avant de mourir. C'est un défi jeté au sort, et il est rare que, lorsqu'on est arrivé à ce courage, le sort ne recule pas.

Toutefois, Camille n'en était pas encore là. Dans cette carrière douloureuse qu'elle avait à parcourir, elle n'avait atteint que cette habitude de douleur qui lui donnait la force de la supporter. D'ailleurs, elle avait pris une nouvelle résolution vis-à-vis de son mari, et tout parti pris porte en soi un élément d'énergie qui soutient l'homme, même dans les positions les plus désespérées. Mais elle ne devait pas y séjourner longtemps, et bientôt le malheur, la frappant à coups redoublés, lui devait donner cette soif orgueilleuse de la vertu qui semble crier au destin : — Encore, encore, je serai plus forte que toi. Le moment n'était pas éloigné pour elle, de dire avec toute sa raison ce qu'elle répétait dans sa folie de la veille :

— C'est bien... c'est bien.

Qu'il nous soit permis maintenant de précipiter notre récit, comme se précipitèrent les événements qui en sont le sujet.

Lorsque Camille fut rentrée dans sa maison, elle apprit que son mari n'avait pas reparu. Elle ne douta point qu'il ne fût allé passer chez Césarine cette nuit qui devait précéder un combat peut-être mortel.

— C'est juste, se dit-elle, c'est là qu'il aime, c'est là qu'il a des adieux à faire, du courage à prendre. C'est pour moi qu'il se bat, ou plutôt c'est pour son nom que je porte, mais sa femme ne lui est plus de rien. Attendons.

Elle attendit.

Le jour vint, les heures se passèrent : elle attendit. Sa maison se rouvrit; les domestiques reparurent dans l'appartement. Elle entendit les clercs de son mari arriver à leur étude; tout se remua autour d'elle, indifférent comme si la vie des maîtres de cette maison n'eût pas été en jeu. Déjà Camille n'en était plus à se désespérer de ces circonstances autrefois si poignantes; elle se disait : — Voilà la vie comme elle est faite... il faut la prendre ainsi.

Bientôt la journée s'avança, et n'apporta aucune nouvelle. Toutefois, Camille n'avait pas cette inquiétude active qui s'informe, qui marche, qui voudrait courir dehors. C'est qu'elle était dans une de ces alternatives où le malheur est des deux côtés; sa pensée restait clouée à une de ces idées fixes où souffrir semble la seule destinée possible, et où l'on attend, sans oser faire même un choix dans son malheur, tant il semble qu'on ait abdiqué sa vie pour la livrer au hasard qui en voudra disposer. Entre Maurice et son mari, elle était comme une victime impassible qui dit : — Voyons lequel de vous deux sera mon bourreau? — et qui n'a pas même ce soin d'elle-même, de crier : — Hâtez-vous.

Cependant le devoir parlait encore plus haut en son cœur qu'elle ne le pensait. Quoique la vie de son mari ne pût être pour elle qu'une nouvelle source de malheur, elle espérait qu'il échapperait au combat; mais, par une contradiction plus naturelle qu'on ne pense, elle n'eût pas voulu que ce fût par la générosité de Maurice : Maurice ne méritait plus d'être généreux envers elle. Alors elle se persuadait qu'il ne le serait pas; mais alors aussi son mari pouvait périr, et elle demeurerait avec la responsabilité de sa mort : Camille revenait donc à penser que Maurice l'épargnerait; elle se souvenait qu'elle l'en avait cru capable; et ce souvenir lui rappelant l'aveu de son amour, elle s'indignait, elle s'écriait : — Comme il m'a trompée! comme Alicia m'a trompée aussi!

Toutes ces idées lui couraient dans l'esprit; mais, dans la douleur serrée et universelle dont elle était complétement prise, elles n'excitaient aucune douleur particulière; elle souffrait tant de tout son être, que ses pensées lui étaient indifféremment douloureuses.

Enfin un violent coup de sonnette lui annonça l'arrivée de quelqu'un. Elle se leva et attendit. Sa femme de chambre lui remit un billet de la part de mademoiselle Vanini. Camille le prit, le regarda avec un sourire amer; puis, le rendant à la femme de chambre, elle fit répondre :

— Dites à mademoiselle Vanini que je n'ai rien à recevoir d'elle, et tenez-vous pour avertie que je n'y serai jamais si elle se présente.

Après cette décision prise avec la rapidité et l'irréflexion qui est le propre des cœurs résolus à se séparer de toute espérance, elle demeura encore seule, se disant :

— Que pouvait-elle m'écrire? des excuses, une explication. Quelle explication? Elle aimait Maurice, elle n'a pas eu la franchise de me le dire, elle s'est jouée de moi, elle m'a poussée à ma perte.... Tant mieux, qu'elle soit heureuse, je lui laisse son amant.

Un nouveau bruit l'arracha à cette pensée, et bientôt après Camizard entra. Il y avait dans sa physionomie quelque chose de sombre

et de joyeux qui la rendait terrible. Camille le regarda en face comme pour lire la vérité sur son visage. Camizard tira lentement un papier de sa poche, et le remit à Camille.

— C'est une lettre de votre mari, lui dit-il.

— Il vit! s'écria Camille.

— Oui.

— Dieu soit loué!

Elle ouvrit la lettre, elle n'enfermait que ce peu de mots écrits à la hâte :

« J'ai puni votre amant. Pour des raisons que vous apprendrez trop tôt, je quitte Paris; nous ne nous reverrons jamais. »

Camille releva les yeux sur Camizard, et rencontra le regard fatal dont il semblait l'embrasser et l'étreindre.

— Que veut dire ce billet?... dit Camille tremblante; M. Lambert?..

— M. Lambert, dit froidement Camizard, a été atteint d'une balle à la poitrine.

— Il est mort! s'écria Camille en pâlissant.

— On espère le sauver, repartit Camizard.

Camille se sentit une joie au cœur: ce n'était pas celle de la vie de Maurice, c'était celle d'un remords de moins; elle échappait à l'affreuse responsabilité de la mort d'un homme.

Il se fit un long silence entre madame de Lubois et Camizard. Enfin, Camille, rassurée sur la vie de son mari et sur celle de Maurice, et demeurée seule dans son malheur, pensa à ce qu'elle devait y faire. Le mot *j'ai puni votre amant*, ne lui avait pas été poignant comme insulte gratuite. Passer pour la maîtresse de Maurice était une fatalité dont elle avait pris son parti. Le fait que ce mot semblait exprimer l'avait seul fait tressaillir. Elle reprit le billet et le relut: « Pour des raisons que vous apprendrez trop tôt, je quitte Paris; nous ne nous reverrons jamais. »

— Je comprends cette phrase, monsieur, dit Camille; elle m'ordonne, en termes dont M. Lubois a eu la générosité d'exclure toute brutalité, elle m'ordonne de sortir de chez lui.

— Vous vous trompez, madame, dit Camizard; il est inutile que vous quittiez une maison où votre mari ne peut plus rentrer.

— Et pourquoi? reprit Camille.

— M. de Lubois est ruiné, madame: la ruine d'un notaire ne ressemble en rien à celle d'un négociant; il est impossible qu'elle ne naisse pas d'actes ou d'opérations que les fonctions de sa charge lui interdisent, et M. de Lubois a bien fait de quitter Paris où sa liberté était menacée.

— Il est en fuite! dit Camille.

— Oui, madame.

Si ce n'eût été l'atonie qui s'était emparée de Camille, ce malheur, arrivé soudainement pour s'ajouter à tant d'autres, eût peut-être encore excité en elle des transports de larmes, de cris, de gémissements. Elle l'accepta sans murmurer. On a beaucoup dit que le cœur est comme un vase qu'emplissent de grands malheurs, et qui ne déborde que lorsque le sort lui jette la dernière goutte qu'il ne peut contenir, si petite qu'elle soit; on peut reconnaître que cela est vrai, tant que le cœur et le vase sont entiers : mais il semble aussi qu'il arrive un moment où le cœur se déchire comme le vase se fêle, si bien qu'on peut y verser le malheur sans relâche. Le vase qui fuit sans cesse et le cœur qui pleure toujours ne débordent plus avec fracas: ainsi Camille. La nouvelle de la fuite de son mari ne fut pour elle que comme un détail de plus du supplice qui lui était réservé. Il faut le dire, elle ne pensa pas à lui; le malheur a un égoïsme aussi : il garde toutes ses forces pour souffrir; il n'en a plus à dépenser en pitié.

— Ainsi donc, il est ruiné, monsieur? dit Camille.

— Ruiné! répondit Camizard.

— Et peut-être déshonoré!

— Les tribunaux n'ont point prononcé, répliqua le conseiller d'État.

— Et moi, monsieur, qu'ai-je à faire?

— Vous, madame, il faut que vous dominiez assez votre douleur pour assurer votre avenir. La fuite de votre mari vous laisse sans fortune; il faut que vous sauviez ce que vous pourrez des débris de la sienne.

— Je le ferai pour lui, monsieur, dit Camille, pour lui; quant à moi, je n'ai besoin de rien. Mais j'ignore encore par quels moyens je puis encore mettre quelque chose à l'abri.

— Pardonnez-moi, madame, d'entrer dans de si honteux détails, mais vous avez des bijoux, une riche argenterie; il faudra mettre tous ces objets en sûreté. Ils deviendraient une ressource pour vous, ou plutôt pour lui.

— Je ne pense pas, dit Camille, que ce soit un acte qui manque de probité?

— Il n'est aucun des créanciers de votre mari qui, le sachant, ose s'en plaindre : toute humanité n'est pas morte au cœur des hommes... Et peut-être, ajouta le conseiller d'État d'une voix émue, aurez-vous à reconnaître qu'il vous reste plus d'amis que vous ne pensez, et de plus dévoués.

— Je sais que madame de Brémont, répondit Camille, est revenue de ses préventions contre moi, peut-être aussi mon oncle Launay.

Camizard détourna les yeux d'un air embarrassé. Camille lui dit en souriant amèrement :

— Me trompé-je, monsieur, et l'un et l'autre sont-ils de ceux que je dois effacer du nombre de mes espérances?... Dites... dites sans crainte, monsieur; à l'heure où je suis, il faut que je sache sur quoi et sur qui je peux compter.

— Hélas! madame, fit Camizard, le cœur humain a de tristes secrets... Certes, madame de Brémont est un modèle de bienfaisance et de vertu, mais peut-être peut-on craindre que, trompée par votre mari dont la fuite la menace d'une perte de plus de quatre cent mille francs, elle ne fasse rejaillir sur vous, bien injustement sans doute, un peu de la colère qu'elle en éprouve, et je n'oserais vous affirmer que son accueil...

— C'est bien! dit Camille, n'y pensons plus. Je suis sortie, monsieur, d'une classe que j'ai trop oubliée, mais où la famille est restée sainte, et la générosité facile, parce qu'elle n'est pas calculée. Le frère de ma mère, que j'ai négligé dans ma fortune, recevra peut-être sa nièce dans sa misère.

— Hélas! madame, reprit encore Camizard d'un ton qui paraissait si sincèrement peiné que Camille en fut presque émue, malgré sa fatale et sombre résignation, j'aime à croire qu'il eût oublié, plus tôt que madame de Brémont, que M. de Lubois l'avait aussi ruiné; mais il a eu cette consolation, du moins, de croire laisser une fortune à son fils.

— Il est mort! s'écria Camille; mon pauvre oncle... que j'ai ruiné, moi... car j'ai été complice de cette infamie.

Camizard se pinça les lèvres avec dépit.

— De ce vol, ajouta Camille en le regardant.

Camizard se remit comme s'il était parfaitement étranger au reproche de Camille et lui dit :

— Et malheureusement vous en êtes responsable; sur une espérance alors bien fondée vous avez pris des engagements...

— Que je ne puis tenir.

— Mais pour lesquels vous pourrez prendre tels arrangements qui vous libéreraient plus aisément que vous ne croyez, si vous daigniez confier le soin de vos affaires à un homme qui fût votre ami.

— A vous peut-être? dit Camille.

— A moi, répondit Camizard, si vous vouliez comprendre, en rappelant vos souvenirs, qu'il y a eu toujours en mon cœur un dévouement dont la cause a dû se taire, et ne parlera jamais, à moins que vous ne le permettiez.

— Comme je refuse le dévouement, dit froidement Camille, la cause m'en devient assez indifférente pour que je veuille l'ignorer.

Camizard répondit par un sourire qui semblait dire : — Nous verrons.

C'était le mot prononcé à haute voix par Césarine et accompli par elle dans tout ce qu'elle pouvait de mal. Ce mot, le conseiller d'État venait de le prononcer à son tour, et certes, quoiqu'il ne l'eût pas dit tout haut, il se proposait de le mieux tenir encore que Césarine n'avait pu le faire. Camizard sortit, et Camille demeura seule.

L'état de Camille ne peut mieux se comparer qu'à celui d'un marin, en butte à toutes les fureurs de la mer, sur un vaisseau qui fait eau et va en dérive; en proie à la faim qu'amène l'orage, aux menaces d'un équipage révolté, aux horreurs d'une lutte où sa vie a été dix fois près de tomber sous le poignard, où il a vu périr près de lui quelques amis sur lesquels il comptait, et qui, enfin, est jeté à la côte d'une île déserte, sans provisions, sans armes, sans abri. Certes, ce malheur n'est pas moins atroce que celui qui vient de cesser, mais il est calme; il ne procède plus par cris, par secousses violentes, par déchirements;

et jusqu'à ce que vienne la faim, il y a un moment de silence où le cœur du délaissé se repose de la fatigue de ses tortures actives.

Ce fut de même pour Camille; sa vie battue d'une tempête où elle avait failli périr; sa vie en butte à tous ces combats du monde qui lui disputait et lui arrachait son honneur, comme un aliment dont il a faim; sa vie venait de faire naufrage dans l'abandon de tous : île déserte aussi parmi les cent mille âmes de la population, aussi déserte que l'île inconnue du marin, où la mort peut venir sans qu'on s'inquiète de vous; et cependant Camille, comme le marin, eut un moment de calme, un moment où elle goûta le repos de son nouveau malheur. Rien ne se ruait plus autour d'elle : plus d'insulte de mari, plus de défense contre elle-même et contre un amour qui avait été trahi, plus d'inquiétudes sur la foi de ses amis : tout était anéanti, abîmé, perdu. On l'avait jetée à la rive, et demeurée seule, elle se coucha sur sa grève; et, comme le marin abandonné, elle eut un moment où elle put se dire : A demain d'autres douleurs.

Dans la position où elle était, elles ne se firent pas longtemps attendre : chaque jour amena les siennes. En peu de temps, Camille vit la ruine la saisir et la dépouiller avec une impassibilité et une vitesse effrayantes. La charge de son mari fut vendue; son riche mobilier saisi, et chacun des créanciers, madame de Brémont en tête, s'arracha jusqu'au dernier sou les débris de cette fortune. Nul ne pensa que le banqueroutier qu'il invectivait laissait derrière lui une femme à qui il manquerait un asile dans quelques jours, et quelques jours encore après, du pain.



Sa porte s'ouvrit : Alicia entra. — Page 76.

C'est alors que Camille apprit ces horribles douleurs de la misère, qui vous atteignent dans les plus misérables détails. Alors elle vit entrer chez elle des huissiers qui vinrent inspecter un à un chacun des meubles de sa maison; elle apprit ce que la loi réserve aux malheureux ruinés : un lit et une chaise. Il se trouva des créanciers affamés qui avaient peut-être le droit d'être sans pitié, car ils demeuraient aussi sans ressources; il s'en trouva qui pénétrèrent dans ces appartements, à la suite de leurs huissiers, et dont elle entendit la voix insulter au luxe qu'ils étalaient et le lui reprocher à elle. Alors aussi, elle eut à supporter l'insolence des domestiques qui lui demandaient compte de tout le passé par leurs réclamations. Ceux-là savent de si cruelles choses, ceux-là disaient : Si, au lieu d'acheter des robes de soie, on m'avait payé, je ne demanderais rien; si, au lieu de nourrir des chevaux, on ne m'avait pas fait perdre mon pain, c'eût été plus humain, c'eût été plus honnête. On leur répondait que la loi leur assurait le paiement de leur créance avant toutes autres; ils le savaient, ils prenaient les précautions nécessaires pour cela, mais ils se plaignaient tout haut cependant.

C'est si beau d'être insolent après avoir obéi. Parlez-moi de l'esclavage : quand il est fatigué de ses fers, il les brise et tue. La domesticité se redresse, injurie et danse sur son maître vivant; la domesticité dégrade bien plus l'homme que l'esclavage.

Par cette résignation, dont nous avons essayé de dire les causes, Camille ne recula devant aucune de ces tortures; elle voulut épuiser la coupe, pour avoir le droit bien incontestable de disposer de son avenir, et la lie qu'elle trouva au fond ne l'étonna pas, si amère, si dégoûtante qu'elle fût, tant elle s'y était préparée.

C'était le dernier jour où la ruine, consommée sur le papier légal estampillé par la loi allait se consommer matériellement. Pour un homme qui a la connaissance des affaires, tous ces actes déposés à votre porte, au nom de la loi, et qui vous déclarent dépouillé de tout ce que vous possédez, sont d'affreux avertissements de ce qui va bientôt s'achever; et cependant, à l'heure de l'exécution, il en est peu qui puissent en supporter l'aspect; ils fuient, ils échappent au tableau de leur propre ruine; ils se cachent, s'ils ont un asile : Camille n'en avait pas. Quand toutes les formalités judiciaires furent épuisées, le jour où l'exécuteur civil doit ôter au condamné ses habits de riche qui ne lui appartiennent plus, et lui mettre son vêtement de failli et de misérable, ce jour cruel arriva. Dès le matin, Camille entendit venir dans la maison des hommes chargés de la démeubler. Elle entendit de sa chambre, où elle était enfermée, les meubles emportés, les coups de marteaux qui arrachaient les tableaux des murs, les tentures des fenêtres, les tapis des parquets, les glaces des cheminées. Elle écoutait tous ces bruits avec une singulière avidité; elle écoutait les gais propos des ouvriers qui se racontaient leurs joies de la veille au cabaret; elle distinguait la voix de l'huissier qui, la liste de saisie à la main, faisait l'appel de chaque objet, accusant d'infidélité la femme du failli, quand un vase de porcelaine ou un flambeau avait été dérangé de sa place, et ne se trouvait pas à la minute. Tous ces bruits tournaient autour de la chambre de Camille; ils frappaient à sa muraille et ébranlaient sa porte. On forçait les armoires, on comptait les piles de linge, les paires de draps. On allait emporter sur la place du Châtelet la toile où

elle avait dormi ; Camille, enfermée seule dans sa chambre, en rougissait.

Cependant elle restait encore : on n'avait pas encore pris sa chambre, et elle attendait que l'exécuteur y pénétrât ; elle voulait voir toute sa spoliation, elle ressentait ce besoin d'être éprouvé, jusqu'au bout qui prend le malheureux et dans lequel il se réjouit. Ce dernier coup lui fut épargné, mais pour lui revenir plus sensible, pour lui revenir si poignant, qu'il fut près de dépasser les forces qu'elle avait préparées pour le supporter.

L'heure était avancée, on n'entendait plus rien dans l'appartement, tout était emporté, les murs étaient nus. Déjà chaque domestique était venu à son tour, un paquet sous le bras, dire adieu à *madame* et lui rappeler exactement le montant des gages qui lui étaient dus, jour par jour, centime par centime ; chacun, l'un après l'autre, avait insolemment proposé à cette femme à qui l'on venait de tout prendre, de voir s'il ne lui avait rien pris, et de visiter ses malles. Ils lui avaient demandé des certificats de bonne conduite, ils lui avaient mis la plume à la main, ils les lui avaient dictés. Camille avait écouté, Camille avait écrit, Camille avait obéi ; elle s'y était complu, elle songeait même que ce n'était pas tout ce que pouvait le sort contre elle, elle se trouvait ménagée. Pour ce qui lui restait à faire de sa vie, il semblait qu'elle n'eût pas accumulé toutes les bonnes raisons de mourir, et elle exprimait cette attente avec une sorte de dérision, en disant à chaque chose :

— Est-ce tout? est-ce tout? — La voix de Camille n'avait jamais vainement invoqué le malheur : on eût dit qu'il était toujours au guet derrière elle, et qu'à son premier cri il accourait comme un fidèle compagnon.

Tout était désert, Camille était seule dans son appartement démeublé ; elle s'y promenait avec une satisfaction fatale : mais lorsqu'elle rentrait dans sa chambre, qui avait été respectée, elle disait : — Mais ils ont eu encore quelque pitié, ce qu'on appelle des égards ; on m'a laissé un lit pour dormir, des bijoux pour vendre et manger ; si, en sortant d'ici, je vais droit à la rivière pour m'y précipiter, on dira que j'avais encore de quoi vivre quinze jours, un mois, un an : on dira que je meurs parce que je ne puis me passer de luxe ; il faut qu'on dise que je suis morte parce que je ne pouvais me passer de pain. Personne n'a donc droit à ceci, ou bien on a eu pitié de moi ; on s'en vantera sur mon cadavre. Non, non, il faut que je lègue au monde ma mort comme il me l'a faite, inévitable, nécessaire, forcée comme celle du meurtrier qu'on mène à l'échafaud. Oh ! le plus affreux serait d'avoir ainsi souffert, pour ne pas avoir un droit assez patent de mourir. J'aurai donc tous les malheurs.

Camille s'exaltait à cette pensée : après s'être irritée contre le malheur qui venait, elle s'irritait contre le malheur qui manquait. Camille était une de ces âmes qui veulent leur destinée complète, de quelque manière qu'elle tourne. Tant qu'elle l'avait espérée honorable, elle l'avait défendue avec acharnement pour la garder ainsi ; mais lorsque cette destinée s'était faite malheureuse, il la lui fallait malheureuse avec excès.

Comme elle pensait à tout cela, la sonnette de la porte vibra.

Voilà ce que j'attendais, pensa Camille, et elle se prépara à quelque nouveau malheur.



— Je viens vous demander si vous voulez m'emmener en Italie avec vous. — Page 79.

Camille n'avait pas encore pris l'habitude de son abandon ; elle ne sortit pas de sa chambre. La sonnette retentit avec plus de violence et avertit Camille qu'il ne restait plus personne pour la servir. Elle se leva et alla ouvrir la porte. C'étaient un homme et une femme qui se présentèrent ; la femme entra ; l'homme, à l'aspect de Camille, s'enfuit et s'échappa dans l'escalier. La femme était Césarine, l'homme était Charles Launay. Césarine lui cria, pendant qu'il descendait l'escalier :

— Va donc, imbécile, je n'ai pas besoin de toi pour avoir justice.

Camille, à l'aspect de Césarine, était demeurée immobile ; elle appelait, elle attendait le dernier coup de sa mauvaise fortune, sa dernière insulte ; mais elle était plus exaucée qu'elle ne voulait. Camille en face de Césarine ! Jamais le cri d'Oreste remerciant la fatalité de sa persévérance, n'eût été plus vrai et plus profondément jeté, si l'étonnement n'avait tenu Camille aussi muette qu'immobile.

— Ça vous étonne de me voir, madame, lui dit Césarine, et pourtant vous devriez vous douter de ce qui m'amène ; après avoir ruiné mon mari, vous pouviez bien vous attendre que ça ne se passerait pas comme ça.

Camille regardait Césarine avec une curiosité indicible : un sourire presque joyeux illuminait son visage, et, sans répondre à Césarine, elle murmura en elle-même :

— Oh ! c'est beau ceci, je ne l'aurais pas imaginé, moi, c'est beau ; il faut que cet exemple soit donné au monde, il le faut. Si cette femme n'était pas venue danser sur ma ruine, il aurait manqué un trait à ma vie ; le voici, le voici ! Je veux qu'il se dessine bien complet... Allons, voilà plus que je n'avais espéré.

Après ce monologue de sa pensée, Camille répondit d'une voix dont le calme étonna Césarine :

— Entrez chez moi, madame, il y a encore de quoi s'asseoir, vous vous expliquerez plus à votre aise.

Et du geste elle lui indiqua le chemin; Camille la regarda entrer, elle tenait toujours la porte entr'ouverte; au moment où elle allait la fermer, Camizard parut.

— Quoi! vous aussi? reprit Camille avec un étonnement satisfait; entrez, monsieur, vous avez sans doute quelque chose à me demander. Ne monte-t-il personne après vous? puis-je fermer ma porte?

— Sans doute, dit Camizard, surpris du ton extraordinaire de Camille.

— Alors venez, monsieur, repartit Camille, il y a ici quelque chose de curieux à voir; et elle l'introduisit dans sa chambre, où Césarine s'était installée, inspectant chaque meuble de l'œil.

— Je crois, dit Camille en entrant, je crois que vous vous connaissez, et qu'il est inutile que je vous présente l'un à l'autre. Veuillez vous asseoir tous deux; madame, je vous écoute.

Césarine parut fort embarrassée. Camizard demeurait stupéfait de la présence de Césarine.

Camille les regardait tous deux, elle les dominait de son œil étincelant; elle riait.

— Eh bien! madame, que me voulez-vous? dit Camille à Césarine qui gardait le silence.

— Ma foi, dit Césarine en reprenant son effronterie à deux mains, ce n'est que justice que je réclame; je serais bien bête de me gêner.

— Faites attention à qui vous parlez, Césarine, dit Camizard, et tenez-vous pour dit que je ne souffrirais pas vos impertinences.

— Ah! c'est comme ça? dit Césarine qui ne demandait qu'un peu de contradiction pour s'emporter; eh bien! je vais vous dire tout ce que j'ai sur le cœur. Il me semble que, quand on a payé le droit de se plaindre deux cent cinquante mille francs, on peut bien en user.

— Deux cent cinquante mille francs! reprit Camille véritablement surprise cette fois, parce qu'elle ne comprenait pas.

— Deux cent cinquante mille francs que vous avez empruntés, vous, au père de mon mari, et que vous devez à celui-ci.

— Au père de votre mari.

— Eh, oui! à votre oncle Launay, que je croyais riche quand j'ai consenti à épouser son fils, et qui le serait véritablement, si vous ne l'aviez pas ruiné.

— Ruiné!... répéta Camille frappée de terreur par cette accusation qu'elle prévoyait devoir peser sur sa tombe; ruiné! répéta-t-elle encore.

— Oui, madame, ruiné; et je viens vous demander comment vous comptez me rendre mes deux cent cinquante mille francs : voilà tout.

— Vous rendre deux cent cinquante mille francs? s'écria Camille; moi! Mais, monsieur, dit-elle, pâle et bouleversée, et en s'adressant à Camizard, mais cette somme, ce n'est pas moi qui la dois, c'est mon mari.

— Votre mari? reprit Césarine, votre mari n'a plus le sou... et, après tout, vous avez signé, et vous paierez.

— Moi! s'écria encore Camille; moi, vous payer, et comment?

— Comme vous voudrez. D'ailleurs, si vous le voulez bien, ce n'est pas ça qui vous embarrasse; vous l'avez encore, cet argent; depuis deux mois tout n'est pas disparu, et, enfin, c'est pour vous qu'on a emprunté cette somme.

— Pour moi? dit Camille en regardant Camizard.

— Eh, oui! reprit Césarine, pour la placer sur votre tête, et vous faire une fortune aux dépens de votre parent : c'est connu : j'en appelle à monsieur Camizard.

— Qu'en dites-vous, monsieur? reprit Camille avec une ironie désespérée; qu'en dites-vous? n'est-ce pas moi qui ai ruiné madame?

— J'ignore absolument, répondit Camizard d'un ton glacé, ce que M. de Lubois a fait des fonds qu'il a empruntés à M. Launay.

— Vous l'ignorez! répéta Camille stupéfaite.

— Je l'ignore, répliqua Camizard d'un ton si digne et si froid, que Camille resta confondue devant l'impudence assurée de cette dénégation.

— Et sans doute, c'est moi qui en ai profité? reprit-elle; c'est moi qui les possède, moi qui en suis responsable?

— Je n'ai point dit, madame, repartit Camizard, que vous en ayez profité; mais il est certain que vous en êtes responsable.

Camille considéra l'un après l'autre Camizard et Césarine : Camizard qui, sur ces deux cent cinquante mille francs, en avait pris deux cent mille, Césarine dont le luxe avait absorbé le reste. Elle se tut un moment, puis elle finit par s'écrier :

— Et il n'y a personne ici pour voir cela! Alors elle se leva, et, avec une énergie extraordinaire, elle ajouta :

— Eh bien! on le verra; je vivrai pour cela, reprit-elle poussée par cette pensée fixe d'étaler son malheur aux yeux du monde; puis elle ajouta avec une froide dignité : — Madame, vous pouvez m'attaquer devant les tribunaux, ici je ne vous connais pas; sortez.

— Prenez-y garde, dit vivement Camizard, les tribunaux vous condamneraient.

— Eh! mon Dieu, c'est déjà fait, reprit Césarine. Croyez-vous que nous nous soyons endormis? tous les jugements sont obtenus, même celui de prise de corps; mais ça me répugne de faire mettre une femme en prison, et surtout une cousine.

— En prison, moi! en prison! s'écria Camille éperdue, Camille dont ce mot renversa toutes les idées, et qui se vit menacée d'un malheur qui avait échappé à ses prévoyances les plus exaltées; en prison, répéta-t-elle, moi, et par vous!

— Cela n'ira point jusque-là, dit Camizard; vos amis préviendraient un tel malheur; et, d'ailleurs, la loi vous donne un moyen de l'éviter, en abandonnant à madame tout ce que vous possédez...

— Tout ce que je possède! reprit Camille, qu'elle le prenne, tout, le voilà; vous le voyez, tout est dans cette chambre; je ne sais si je possède ce qui est ici, mais on me le laisse : prenez-le. Tout... emportez tout.. je n'en demande rien, rien... je n'ai besoin de rien. Tout ceci vous appartient madame, prenez-le. Oh! reprit-elle en levant les yeux au ciel et en croisant les mains, maintenant c'est assez, assez, mon Dieu... assez... je ne devais pas vous braver... Pitié, pitié... laissez-moi mourir.

Elle tomba sur une chaise, abîmée dans la douleur qui l'avait encore une fois vaincue.

— Voyons, voyons, dit Césarine, ne vous désolez pas comme ça.

Elle s'approcha de Camille qui se recula avec dégoût, Césarine n'y prit point garde.

— Ah çà! dit-elle à Camizard, qu'est-ce que vous nous avez donc dit, à l'assemblée des créanciers, que madame de Lubois avait des valeurs considérables, des rentes sur l'État, des diamants?...

— Ah! dit Camille en se levant, M. Camizard vous a dit cela, madame?

— Il n'y a pas de doute; est-ce que sans cela je serais venue vous tourmenter? Tenez, au fond je suis bonne enfant, moi, et, puisque vous n'avez plus que cette chambre, gardez-la; allez, je ne veux pas vous mettre sur le pavé : je puis bien vous donner ça.

Camille s'avança vers Camizard, et lui dit d'un ton où régnait une amère exaltation :

— Monsieur Camizard, vous entendez : mademoiselle Césarine me fait l'aumône; n'avez-vous rien à me donner aussi, monsieur?

— Peut-être, dit Camizard d'une voix sombre et basse. Puis il ajouta :

— Césarine, laissez-nous, je me charge de votre affaire; il faut que je parle à madame de la part de sa marraine.

— Je vous quitte, dit Césarine.

Elle se prépara à sortir :

— Attendez, lui dit Camille; attendez, madame.

Elle sortit de sa chambre, la ferma à clef, et dit à Césarine :

— Tout ce qui est ici vous appartient, madame; prenez cette clef.

— Je ne veux pas, je n'en ai pas besoin.

— Prenez, répondit Camille d'un ton calme; j'aurais honte d'habiter cette chambre qui vous appartient. Ce que vous avez touché me brûlerait; je me sentirais souillée de ce que vous avez regardé; je ne veux pas mourir de l'air que vous avez respiré. Prenez et sortez, car ici, dans ce salon où il n'y a rien, vous êtes chez moi. Prenez et sortez.

— Ah! c'est comme ça? fit encore Césarine; merci... c'est bien, à votre aise; nous verrons si vous ferez longtemps la fière.

Césarine prit la clef, s'éloigna, et Camille demeura seule avec Camizard.

— Eh bien, monsieur, qu'avez-vous à me dire de la part de madame de Bremont? êtes-vous chargé de quelque aumône de sa part?

— Madame, répondit Camizard avec détermination, et comme un homme qui donne enfin issue aux sentiments qui l'oppressent depuis

longtemps, voyez où vous êtes; pensez à ce vous allez devenir, et écoutez-moi : ce n'est ni une aumône, ni une espérance vaine que je viens vous offrir; c'est la considération, c'est la fortune que vous avez perdue; c'est...

— Ah! monsieur, lui dit Camille, n'allez pas plus loin : épargnez-vous toutes les phrases que vous avez arrangées pour me faire votre déclaration. Vous voulez me demander d'être votre maîtresse, et, à ce prix, vous me réconcilierez avec ma marraine, vous me referez riche, vous me rouvrirez les portes du monde : n'est-ce pas ce que vous avez à me dire? Eh bien, à cela j'ai à vous répondre : — Je ne veux pas.

— Mais que prétendez-vous devenir? s'écria Camizard.

— Oh! dit Camille en souriant, je ne suis pas embarrassée de moi, j'ai un asile.

— Un asile! reprit Camizard.

— Un asile qui ne me manquera pas, monsieur.

— Oubliez-vous les menaces de Césarine?

— J'ai été folle de les craindre, monsieur : où je vais, j'échapperai à la prison.

— Madame, madame, dit Camizard, j'ai peut-être été l'instrument de tout ce qui vous arrive; réfléchissez à ce que j'ai osé faire, et reconnaissez que tant de persévérance est la preuve d'un amour qui vous poursuivra partout.

— Eh bien! monsieur, vous lutterez avec le protecteur que j'ai choisi.

— Quel qu'il soit, reprit Camizard, je vous arracherai à lui.

— Vous essaierez, monsieur, dit Camille.

— Madame, faites-y attention.

— Monsieur, je suis attendue ailleurs, reprit Camille, il faut que je sorte, laissez-moi.

— Soit, nous nous reverrons, madame.

— Vous me reverrez, dit Camille.

Camizard sortit à son tour, et Camille resta seule enfin dans l'appartement désert qu'elle avait habité si longtemps. La journée était finie et le jour tombait. Bientôt Camille descendit de son appartement et quitta sa maison; elle ne s'aperçut pas qu'elle était suivie. Un quart d'heure après elle rentra : elle portait un paquet enveloppé dans son mouchoir : elle monta chez elle et s'y enferma.

X. — ADIEUX.

A monsieur le commissaire de police.

« Je suis sortie de chez moi pour aller chez le bijoutier qui est dans la rue Caumartin; je lui ai vendu mon anneau de mariage; il m'en a donné trois livres dix sous. Je suis allée chez l'épicier; j'ai acheté une livre de chandelle, qui m'a coûté quatorze sous; de là je suis entrée chez la fruitière où j'ai acheté pour seize sous de charbon, un boisseau. Je suis retournée chez l'épicier, j'avais oublié de prendre un briquet phosphorique que j'ai payé six sous. J'ai repassé chez la fruitière, pour y prendre un fourneau en terre; je l'ai payé douze sous. Je suis revenue sur le boulevard, et j'ai longtemps cherché un papetier; un cocher de fiacre m'en a indiqué un rue des Capucines. Je suis allée chez lui, j'y ai pris deux cahiers de papier à lettre, du prix de trois sous chacun; deux plumes, quatre sous; une bouteille d'encre de six sous; des pains à cacheter, un sou. J'avais pensé à acheter un soufflet, mais je n'avais plus que cinq sous; on les trouvera sur ce papier que je déposerai dans un coin de cette chambre. Je soufflerai moi-même le charbon. Avec ce qui me restera de papier et d'allumettes, il prendra feu aisément : je me suis mise dans le boudoir qui est près de mon salon. Il est très-petit, et sera bientôt rempli par la vapeur... Je souffrirai moins. — Je n'ai ni chaises ni tables, et je me suis assise par terre, pour écrire sur mes genoux les lettres que je mettrai sur le marbre de la cheminée, et que je prie qu'on remette exactement aux personnes à qui elles sont adressées. Je viens de visiter la cheminée, elle a une trappe, je l'ai fermée.

» Je suppose que ces détails, dont on pourra vérifier l'exactitude, suffiront pour que l'on n'accuse personne de ma mort. Je viens d'entendre sonner sept heures à la pendule de ma chambre... Je mettrai au bas de ce papier l'heure où j'allumerai le charbon. »

A MADAME DE BRÉMONT.

« Sur mon âme, qui va bientôt paraître devant Dieu, je meurs innocente. Je vous remercie de tout ce que vous avez fait pour moi. Si c'est un crime que je commets en me tuant, Dieu m'absoudra sans doute, puisqu'il ne m'a pas donné la force de supporter davantage ma vie. Si quelqu'un me calomnie encore devant vous, n'oubliez pas que je suis à une heure où l'on ne ment plus. Soyez heureuse.

» CAMILLE DE LUBOIS. »

A monsieur de Lubois.

« Monsieur,

» Je meurs innocente du crime dont vous m'avez publiquement flétrie. Cependant ne vous faites aucun reproche de ma mort; un malheur qui n'est pas votre ouvrage a dépassé d'un coup tout ce que j'avais de forces. Les chagrins que vous m'avez donnés sont de ceux que beaucoup de femmes acceptent aisément; je vous les pardonne, quoiqu'ils m'aient brisée. Maintenant votre vie vous appartient; faites-la meilleure qu'elle n'a été. Les devoirs du mariage étaient trop pesants pour vous, je vous en dégage; ils étaient aussi devenus trop lourds pour moi, et je les jette à terre. Il y a des hommes plus malheureux que vous qui ont racheté leur passé, faites comme eux. Adieu. Je ne suis pas injuste : parmi les longues années de notre union, il y en a eu beaucoup d'heureuses; je l'atteste ici-bas et je le répéterai à Dieu! Qu'elles témoignent pour vous devant lui et devant les hommes. Une erreur de votre part et trop d'emportement de la mienne vous ont amené au malheur et moi à la mort. Oubliez-moi : je n'ose vous demander de me pardonner d'avoir perdu votre vie : une autre peut-être vous eût sauvé. Je ne me plains pas, vous avez encore trop à souffrir : vous avez à vivre; j'ai la meilleure part de notre destinée : je meurs. Laissez-moi vous remercier encore de mes premières années de mariage. Vous avez été bon, noble, généreux pour moi; vous m'avez prise, moi, pauvre orpheline, pour me faire riche, heureuse et considérée. Cela a duré sept ans; sept ans, c'est une large part de bonheur. Mon Dieu, comment tout cela s'est-il évanoui? Si vous voulez me croire sur parole, consolez-vous, car je vous jure que nous ne sommes pas les plus coupables de notre malheur... Je ne puis rien vous dire de plus... je n'ai pas le courage d'écrire une dénonciation sur ma tombe. Ce n'est point à ceux qui meurent de maudire; il ne faut pas que la vengeance ait rien à reprocher à leurs cendres; j'espère que ma discrétion fera respecter les miennes. Vous savez bien que je n'ai plus que ma résignation qui me protége; elle sera complète... il y a un nom que je ne prononcerai pas. Si vous rentrez jamais en France, ne revenez pas à Paris : ma tombe vous y porterait malheur... Adieu encore... Sur mon âme, je ne vous hais pas... et je prierai Dieu pour vous. »

A mademoiselle Vanini.

« Alicia,

» Je t'écris, parce que je meurs, et que je te plains. J'ai été injuste et barbare envers toi. Depuis le jour où j'ai appris, par le cri qui t'est échappé, que tu aimes Maurice, j'ai refusé de te recevoir. Ce n'est pas haine contre toi, c'est pitié pour moi. Je l'aimais tant, que te voir, toi qu'il a aimée, et que sans doute il aime encore, m'eût fait plus de mal que tu ne peux l'imaginer; et, en vérité, ce n'était pas la peine de m'infliger cette nouvelle douleur... Tu sais, toi, que j'ai assez souffert. Pourquoi m'a-t-il aimée? Voilà le malheur des hommes qui jouent avec le cœur des femmes corrompues; ils s'imaginent que c'est de même partout... ils ont un mot qui est affreux : avoir une femme... ils poursuivent ainsi celles qu'ils ne connaissent pas et les perdent... Je ne puis pas jurer que si j'eusse vécu, je ne me fusse pas donnée à Maurice... Je serais devenue sa maîtresse, j'aime mieux être morte. Que ceci ne te blesse pas; tu n'es pas une pauvre femme comme moi, tu as un nom et un talent qui te protégent; Maurice n'est qu'un ami qui t'a trahie... Une femme comme je suis n'a de protecteur que l'amour qu'elle inspire; quand il s'en va, elle reste nue... Je comprends ton courage, s'il t'a trompée; tu vaux encore autant que lui : moi, abandonnée, je serais ce qu'est Adèle, ce que sont tant d'autres... Il

faut avoir leur âme pour vivre ainsi, je préviens le malheur de mourir avec un remords. Toi, pauvre enfant, que vas-tu devenir? pourquoi n'as-tu pas été plus confiante? je te l'aurais ramené, tu l'aimerais en paix, et peut-être l'image de votre bonheur m'aurait fait vivre. Si tu savais ce qu'il y a de force dans le bonheur qu'on a donné, il remplit l'âme d'un saint orgueil; tu as voulu le tenter pour moi, que l'avenir t'en récompense!... Tu as dû bien souffrir, pauvre sœur... je t'ai dit si souvent que je l'aimais : comme je t'ai torturée! mais tu m'as déjà pardonné, je meurs en paix avec toi, n'est-ce pas?... J'ai une chose à te demander; mais avant d'aller plus loin, il faut que je lui écrive la lettre que tu lui remettras sans la lire... S'il te la cache, ne l'aime plus; s'il te la montre, il méritera que tu l'aimes... je suis sûre qu'il te la montrera : c'est un homme qui est assez noble pour comprendre un devoir. Je t'écrirai à toi la dernière, car en pensant à ce que je veux te demander, je sens les larmes qui me gagnent, et je ne puis pleurer que sur ta lettre... et c'est à toi que je dois mon dernier adieu. Attends... je vais lui écrire... »

A monsieur Maurice Lambert.

« Monsieur,

» Depuis le jour où vous m'avez donné asile, voici les seuls mots qui m'aient parlé de vous : « Madame, j'ai puni votre amant. » Vous devinez qui a pu me les écrire. Plus tard, des informations prises à votre porte m'ont appris que vous étiez hors de danger; c'est tout ce que je sais, tout ce que j'ai voulu savoir. Deux fois vous avez bravé la mort pour moi : c'est trop pour une femme qui ne peut vous en être reconnaissante. Cependant c'est assez pour me prouver que vous êtes de ces hommes qui osent faire ce qu'ils croient un devoir. Il vous en reste un à accomplir, c'est de consoler Alicia de ma mort... elle vous aime... aimez-la. Tout ce qui peut flatter l'orgueil d'un homme, elle le possède; tout ce qu'une âme comme la vôtre peut exiger de dévoûment et d'amour, elle vous le donnera. Si vous m'avez aimée, et je le crois, ce n'a été qu'une erreur de votre générosité; vous m'avez le premier appris le malheur qui me frappait, et qu'un accident pouvait me révéler à chaque minute, et vous vous êtes voué à le réparer, comme si vous l'aviez causé. C'est en quoi vous m'avez aimée. Du repentir et de la pitié, voilà tout. Regardez bien dans votre cœur, vous verrez que je vous ai dit vrai. Eh bien! s'il en est ainsi, accordez-moi la réparation que je vous demande à l'heure de ma mort, tenez les serments que vous avez faits à Alicia... j'ignore ce qu'ils sont : mais elle y comptait, voilà tout ce que je sais. Je ne vous trace pas une règle de conduite, je ne vous dis pas : — Épousez-la; en vérité, au moment où j'en suis, je ne sais si le bonheur est dans l'accomplissement de ce que le monde appelle une légitime union. Vous êtes dotés tous deux d'une indépendance de position et d'idées qui peut vous faire braver les coups auxquels je succombe... Faites ce qu'elle voudra... je vous en prie. Sincèrement, je vous le jure, elle vous aime autant que je vous aimais... c'est ma sœur d'âme et de pensée... je sais tout ce qu'elle pourra pour vous; j'en juge par moi... Recevez ses serments par ma bouche, vous y croirez; accueillez la prière que je vous fais, elle vous deviendra sainte... aimez-la et pleurez-moi... Pleurez-moi... je vous aurais tant aimé, moi aussi... Qu'importe? sauvez mon Alicia... Je suis assise par terre pour vous écrire ceci, je vais me mettre à genoux pour prier Dieu que vous m'exauciez. »

Suite de la lettre d'Alicia.

« Je viens de prier pour toi, Alicia; tu seras heureuse, j'en suis sûre, j'en ressens la conviction, j'ai le cœur calme. Je viens d'entendre sonner dix heures... la rue est solitaire... la nuit est profonde, il faut que je me hâte de t'adresser ma dernière prière... Ce que je vais te demander est bien terrible et bien bizarre... mais tu le feras... C'est presque une folie... mais je suis si misérable, que je cherche un moyen de me libérer de mes engagements sur cette terre. Voici ce que c'est : Tu feras huit tableaux pour moi... huit beaux tableaux, entends-tu, avec ton admirable talent. Je vais t'en dire les sujets. Le premier, ce sera le moment où Maurice dit, devant moi et sans me connaître, que Césarine est la maîtresse de mon mari. Le second, ce sera la scène du bal de Derby, quand Maurice était appuyé à la console... Tu l'as vu, tu t'en souviens... Pour le premier, il te dira lui-même quelle figure j'avais... quel effroi j'éprouvai. Le troisième sera le moment où il m'a portée près de ma porte, dans la nuit du 29 juillet; pour celui-là encore, il te fournira ses souvenirs. Le quatrième (il te mènera chez son oncle pour voir les lieux), c'est quand il s'évanouit et que je garde son flacon. Le cinquième, tu l'as vu, c'est le moment où je me sauve de l'Opéra. Le sixième, c'est quand il me ramassa sur la borne de la rue. Le septième, ce sera quand tu es entrée dans sa chambre et que tu m'as vue dans son lit... Le huitième, que tu ne verras pas sans doute, ni lui non plus, sera le moment où on ouvrira ma porte et où je serai étendue morte sur le parquet... Je vais t'en donner une idée... Mon mouchoir, où j'ai enveloppé le charbon, est dans un coin. J'ai une robe de soie grise... Mes lettres seront sur la cheminée, il n'y a que la tienne que je garderai à la main... Tu vois cela... n'oublie rien, ni les plumes ni l'encre par terre! enfin que ce soit bien et vrai, tu comprends? Quand tu auras fait ces tableaux, tu les mettras en loterie... à un aussi haut prix que possible. Tu feras beaucoup, beaucoup de billets... tout ce que tu pourras... et puis tu donneras tout cet argent à Charles Launay et à sa femme à qui je dois beaucoup... Je donne ce que je peux... ma vie et ma mort à peindre. Si ma vie à vivre eût valu ce prix, je l'aurais gardée pour m'acquitter... N'est-ce pas que ce n'est point une idée trop folle... Alicia? Mon Dieu, voilà onze heures qui sonnent : comme le temps passe!... Je vais tout préparer, et puis je tâcherai de t'écrire encore quelques mots. »

Un instant après, Camille était sur ses genoux, et, penchée en avant, appuyée sur ses mains, elle soufflait le charbon qu'elle avait arrangé dans son réchaud. Sa porte s'ouvrit: Alicia entra.

XI. — AMITIÉ.

Camille se redressa au bruit que fit Alicia, et demeura immobile à la regarder.

Il y eut un moment de silence.

— Pourquoi es-tu venue? lui dit-elle froidement.

— Pour te parler, répondit Alicia avec la même froideur. Je savais que tu voulais mourir, et, avant que tu ne meures, j'ai quelque chose à te dire.

Elles se regardèrent toutes deux, toutes deux pâles et résolues, sans larmes dans les yeux, ni sanglots dans la voix, froides de cœur et de corps comme le mourant qui touche à la tombe.

— Comment es-tu entrée? dit Camille.

— J'ai fait forcer ta porte.

— Pourquoi n'as-tu pas sonné?

— Parce que tu étais femme à te précipiter par ta fenêtre et à te briser sur le pavé, si tu avais été avertie qu'on venait te sauver.

— Tu as donc bien compris qu'il faut que je meure? Pourquoi donc es-tu venue? Toujours! reprit Camille en se relevant, faut-il que toujours il me vienne plus de douleurs que je n'en ai compté! Est-ce que tu espères me sauver?

— Je sais trop qu'il n'y a aucun moyen de prévenir un suicide bien décidé, pour l'espérer; mais tu meurs dans l'ignorance. Je serais complice de ta mort, si je t'y avais laissée.

Elles se regardèrent encore comme deux lutteurs en présence. C'était un calme désolant, une discussion glacée là où il semble qu'eussent dû éclater les cris et le désespoir. Camille appuya ses regards sur les yeux d'Alicia, comme pour éprouver s'ils étaient de vérité pure, et reprit:

— Faut-il que je croie à ce que tu me diras, Alicia?

— Il faut que tu y croies... Camille.

Les deux jeunes femmes étaient restées debout dans le boudoir de Camille; l'odeur du charbon, qui déjà s'enflammait, se faisait sentir. Alicia, la première, en parut suffoquée.

— Ouvre cette fenêtre, dit-elle à Camille, et si tu persistes dans ta résolution, je te jure, sur mon honneur, que je la fermerai sur nous.

— Sur nous! dit Camille. Es-tu venue pour mourir aussi?

— Pour mourir ou pour vivre, Camille! selon ce que tu décideras. Ce ne sera pas la peine de me chasser, si tu veux mourir; il y a place ici pour toutes deux, et tu ne me refuseras pas un coin de ce parquet.

— Alicia! repartit Camille, Alicia! tu ne peux mourir.

Elle ouvrit la fenêtre, et plaça le fourneau dans la cheminée dont elle leva la trappe.

— Me crois-tu moins de courage qu'à toi? dit Alicia.

— Non, mais il te reste quelque chose à faire... Tiens, Alicia, voilà ce que je t'écrivais.

Alicia lut la lettre d'un bout à l'autre. Son âme qu'elle avait roidie et tenue ferme pour aborder Camille à l'unisson d'un cœur qui prépare froidement sa mort, son âme fléchit, se brisa à chaque phrase, et, lorsqu'Alicia arriva aux dernières lignes de la lettre, ses pleurs ruisselaient sur le papier, ses sanglots étranglaient sa voix... Camille, aussi demeurée droite et impassible jusque-là, s'attendrit de la voir s'attendrir, pleura de la voir pleurer; et quand Alicia, après avoir fini la lettre, la laissa tomber, et lui tendit les bras, Camille s'y précipita, et toutes deux pleurèrent longtemps le cœur contre le cœur. Le paroxysme de leur résolution était tombé; elles étaient redevenues deux faibles femmes malheureuses qui s'aimaient et qui souffraient ensemble. Enfin Camille retrouva la première un peu de cette force qui l'avait si longtemps soutenue, et dit à Alicia :

— Tu vois bien qu'il faut que tu vives, Alicia, j'ai encore besoin de toi.

— Si ce n'est que cela, répondit Alicia, un autre tiendra tes engagements; lis.

Elle remit un billet de quelques lignes à Camille.

« Alicia, courez chez Camille; Charles Launay, pris d'un remords de sa faiblesse, vient de me prévenir que Césarine avait poussé le crime jusqu'à aller faire une scène à Camille pour l'argent que son mari a emprunté à M. Launay. Cette malheureuse veut dépouiller madame de Lubois du peu qui lui reste... Charles n'ose lui résister. Courez, dites à Camille que sa dette sera payée par vous, que toutes les précautions sont prises.... Arrangez tout comme vous voudrez.... Elle n'en entendra jamais parler... Courez : quoique je sache qu'elle paraît assez tranquille, je n'ose penser jusqu'où pourrait la pousser ce dernier et épouvantable malheur. »

— Il t'a envoyé cette lettre à l'instant! dit Camille.

— Il y a deux heures, reprit Alicia. Quand je suis venue, on m'a refusé ta porte; quand j'ai dit enfin ce que je craignais, on a parlé de l'enfoncer... Je t'ai dit pourquoi je ne l'ai pas voulu... Il a fallu aller chez un magistrat; il a fallu avoir l'ordre d'ouvrir... Il a fallu trouver un ouvrier... Il a fallu briser la serrure sans bruit.

— Et tu as pensé à tout cela, Alicia? dit Camille en lui prenant les mains.

— Maurice m'accompagnait.

— Maurice! s'écria Camille avec terreur; Maurice! est-ce qu'il est ici?

— En sortant de chez son banquier, où il avait emmené Charles Launay pour assurer sa dette, il m'a retrouvé à ta porte, disputant avec les gens de la maison qui ne voulaient pas me laisser monter; il m'a accompagnée partout, et s'est retiré quand il t'a sue vivante; car je lui ai répondu de toi; et, dans une heure... il quitte Paris, il quitte la France, et va en Italie.

— Il t'abandonne aussi.

— Tu te trompes, Camille; Maurice ne m'abandonne pas, il ne m'a jamais aimée.

— Oh! tu me trompes.

— Veux-tu m'écouter?

— Tu me trompes.

— Écoute-moi. Te souviens-tu du jour où j'ai promis de te raconter mes malheurs, s'il le fallait, pour te donner du courage?... Eh bien! je vais te les dire. Camille, je sortis du pensionnat quelques mois avant toi : mon tuteur me loua un appartement dans le faubourg Saint-Germain, et plaça près de moi une vieille parente. Je ne te dirai pas les mille soins assidus dont il m'entoura, les flatteries qu'il me prodiguait, son obéissance à tous mes caprices, et ces libertés de débauché que mon inexpérience attribuait à sa familiarité paternelle : l'art qu'il mit à m'enlacer fut horrible. La femme qui me servait de tante était d'une grossièreté que je haïssais, et il avait si bien fait que je trouvais heureux, lorsqu'il venait tous les soirs, qu'elle nous laissât seuls tous les deux. Cela fut plus long que tu ne penses : avant que Camizard me parlât de ses espérances, il me laissa le temps de m'accoutumer au luxe qui m'entourait, de m'en faire un besoin; il sait, lui qui a passé sa vie dans toutes les corruptions, que le besoin de conserver ce qu'on a est bien plus impérieux que le désir d'acquérir ce qu'on n'a pas. Enfin, un jour, il me dit qu'il m'aimait! C'est une passion de tigre que celle de cet homme... souple et rampante tant qu'elle s'approche inaperçue de sa proie, féroce et vindicative dès qu'elle veut lui échapper.

— Oh! je le sais, dit Camille qui écoutait avidement Alicia.

— Tu le sais? reprit Alicia. Eh bien! s'il t'a parlé d'amour après t'avoir poussée sans doute dans un abîme sans autre issue que l'infamie, tu dois penser quelle fut mon épouvante lorsqu'il me dit ce qu'il voulait. Imagine-toi mon effroi lorsque je le repoussai avec indignation et qu'il me jura qu'il fallait être à lui ou perdue, et qu'il me laissa brisée dans l'âme de ces paroles, brisée de fatigue d'une lutte infâme. Le soir vint, son affreuse complice rentra. Songe que c'était mon premier malheur! je ne la soupçonnais pas; elle me consola, elle me promit de ne plus me quitter; elle me combla de soins presque maternels... et ce ne fut que le lendemain que je me rappelai combien sa figure était livide quand elle me présenta un verre d'eau qu'elle m'avait préparé. A peine je l'avais bu, que je m'endormis... Camille, tu parles de malheur et de mourir; tu parles d'insultes et de crimes... eh bien! Camille... moi, je m'endormis innocente et pure, et je m'éveillai flétrie et déshonorée.

— Déshonorée! s'écria Camille.

— Déshonorée dans le sommeil, sans défense, sans pouvoir appeler ni Dieu, ni les hommes, ni moi-même, ni la mort à mon aide. Déshonorée, entends-tu!... Et quand je rouvris les yeux, je rencontrai le visage de Camizard qui riait sur le mien.

— Infamie! s'écria Camille.

— Oui... infamie, répéta Alicia que ces souvenirs bouleversaient dans l'âme; c'est une infamie, un crime que les lois punissent du bagne, mais à condition que la victime viendra étaler devant ses tribunaux son déshonneur et sa flétrissure... à condition qu'elle rentrera dans la société pour y être montrée du doigt et poursuivie de joyeux demi-mots et d'équivoques grossières... Je le savais, ou plutôt je le sus; il me le dit... Il m'étala froidement l'aspect de mon avenir parti de cette heure de déshonneur... et, après m'avoir flétrie, il me laissa avec l'effroi de ma vengeance... Je ne me vengeai pas.

— Oh!... s'écria Camille; oh! malheureuse Alicia! et moi, moi, où étais-je alors?

— Huit jours après tu te mariais; huit jours après j'étais au bal de tes noces, à côté de mon bourreau, et je riais avec lui, et je te voyais heureuse, et je me disais : — Voilà l'avenir qu'il m'a perdu; jamais je ne mettrai sur mon front cette blanche couronne de mariée... Va, j'ai bien souffert aussi, Camille; mais je n'ai jamais pensé qu'il fût juste de mourir pour le crime des autres. Infâme de cœur et souillée, j'aurais pu tromper quelque honnête homme! je ne l'ai pas voulu, et je me suis dit : — Je vivrai seule et par moi seule. — Si je ne suis pas un peintre sans renom, je le dois à ce malheur; Camizard m'a remis mon existence à porter avec un fardeau de plus à porter que n'en avait l'orpheline; mais l'orpheline n'a pas fait comme toi. A dix-huit ans, car je n'avais que dix-huit ans, car j'étais belle aussi, tu t'en souviens, belle à faire l'amour d'un homme, bonne aussi à faire son bonheur; eh bien! à dix-huit ans, je ne désespérai pas de la vie, j'en arrachai une espérance, voilà tout... et cependant ce n'est pas là mon plus affreux malheur.

— Quoi! s'écria Camille, tu as eu d'autres douleurs plus poignantes?...

— Oui, plus poignantes.

— C'est encore un crime, sans doute, qui te les a données.

— Non, Camille, ce fut plus affreux, ce fut l'honneur qui me les imposa.

— Mon Dieu! que vas-tu me dire? reprit Camille à qui le cœur manquait de penser qu'Alicia avait si longtemps souffert seule et sans se plaindre.

— Écoute, dit Alicia. Je commençai alors ma carrière de peintre, et je trouvai partout des hommages que je repoussai avec une froideur qui me fit plus d'ennemis que tu ne penses. Parmi tous les hommes que je rencontrai, il se forma une sorte de ligue contre moi; c'était une tâche que chacun se donnait de me séduire et de me perdre. On dirait que la vertu des femmes est importune aux hommes : il n'est séductions, lâchetés, infamies, qu'ils n'emploient pour l'égarer, et puis il n'est mépris et outrages dont ils ne l'accablent... Mourir, parce qu'ils sont infâmes, oh! ce serait faire une trop belle part au

crime; il faut vivre pour oser le mépriser; il faut vivre pour oser être heureux...

— Heureux ! s'écria Camille.

— Heureux; oui... oui, Camille... j'ai espéré être heureuse... J'aurais pu l'être, je puis l'être encore.

— Ah ! tant mieux, tant mieux, s'écria Camille; ah ! si je pouvais t'y servir, Alicia !... Mais enfin qu'avais-tu donc espéré ?

— Le voici, le voici, reprit Alicia en essuyant quelques larmes et en rassurant sa voix. Parmi tous ces hommes qui me poursuivaient de leur amour, l'un d'eux me parut digne du mien, de celui que j'avais à lui offrir. C'était en lui une indépendance d'idées, un mépris des lois du monde, des rigueurs de salon, des proscriptions de pruderie, qui me rassurait; c'était en même temps une puissance de vouloir, une audace, un courage à porter ses opinions les plus exaltées et ses actions les plus folles qui me charmaient, qui me prirent, qui me soumirent à lui... Je l'aimai. O Camille ! qu'il y a dans le cœur d'endroits par où l'on peut souffrir ! Si tu savais, dans tous les longs détails d'un amour longtemps poursuivi, ce que j'eus à supporter : lorsque cet homme me demandait à genoux ma vie pour en faire la sienne, ma vie si pure, disait-il, si tu savais comme je pleurais en moi ! Il y a de ces tortures qu'on n'imagine pas quand on ne les a pas subies. Lorsqu'il me serrait la main, lorsqu'il croyait avoir beaucoup osé de la porter à ses lèvres, lorsqu'il s'empressait de rassurer ma rougeur qu'il croyait si innocente... que j'avais de désespoir dans l'âme, car je le trompais !... Lui, noble, jeune, beau, amoureux, et qui m'offrait sa vie, il se faisait un remords d'alarmer une femme qui avait dormi dans les bras d'un autre... et pourtant je l'aimais, je l'aimais comme une folle. Si j'avais été pure de corps comme d'âme, je lui aurais dit : Je suis à toi... je suis à toi ! mais je n'osais pas... cependant je l'aimais; il fallait en finir, mourir ou me donner... Je voulus être honnête envers lui; il le fut cruellement envers moi. Un soir, que Dieu me donne la force de te le raconter, un soir, il était près de moi, amoureux, implorant, à genoux. Je pleurais aussi, et je tremblais... Veux-tu être à moi ? me disait-il; veux-tu être à moi ? — Oui, lui dis-je, Maurice.

— C'était Maurice ? s'écria Camille en reculant.

— Oui, c'était Maurice.

— O mon Dieu ! fit Camille en tombant à genoux et avec une expression de nouveau désespoir qui montrait qu'une espérance était entrée dans son âme, comme Alicia dans sa tombe, et que cette espérance s'en allait encore...

— Oui, c'est Maurice... à qui je ne voulais pas me donner, sans qu'il sût ce que j'étais... sans lui avoir avoué qu'il n'aurait que le premier battement de mon âme. Oh ! tu parles de souffrir... mais, mon Dieu, que dirais-tu, si tu avais eu à subir comme moi ce silence d'une demi-heure qui suivit mon aveu, silence où je voyais ma vie passer et se débattre dans les pensées qui obscurcissaient le front de Maurice ? Tu parles d'avoir souffert; mais, mon Dieu ! tu serais morte dix fois... toi, s'il t'avait dit avec son visage implacable et impérieux :

— Alicia, je serai ton ami jusqu'à la dernière goutte de mon sang... Je ne puis pas être ton mari; je ne le pourrais être qu'à une condition, ce serait de tuer Camizard, et encore son souvenir se coucherait-il entre toi et moi dans notre lit nuptial. Je verrais dans la nuit son rire insultant qui me dirait : — J'ai tenu ta femme entre mes bras... — Non, c'est impossible. Quant à celui qui, après ton aveu, osera être ton amant, il doit se sentir le pouvoir de t'aimer tant que le cœur lui battra, et moi...

— Toi, toi, m'écriai-je, tu ne m'aimes donc pas ainsi?

— Non, me dit-il, je suis coupable, je t'ai mal jugée, je t'ai crue une femme comme tant d'autres, plus rusée seulement, plus habile que tant d'autres, et j'ai voulu lutter avec toi. J'ai voulu faire ce que j'ai fait pour tant d'autres.

— Ah ! lui répondis-je alors, c'est ce que je viens de te dire qui te fait me mépriser.

— Non, me répondit-il du même ton sombre et résolu; pour cela, pour cet aveu, je t'estime; pour cet aveu, je t'aimerais, si je pouvais t'aimer comme tu le mérites. Ecoute-moi, Alicia, tu es trop forte pour moi, et moi trop impérieux pour toi; il te faut un amant qui soit l'esclave de ta supériorité; je veux être le maître de celle que j'aimerai, et ce ne sera que devant sa faiblesse que je me ferai esclave. Nous avons un pacte plus sacré à faire entre nous... Nous pouvons être amis... Voulez-vous être mon amie, Alicia?

Je l'aimais tant, que j'acceptai. Il le fut, mon ami; il l'a été : mes succès, il les a vantés, il les a produits; il a été le héros de mon nom, ne pouvant me donner le sien; mon honneur, il l'a fait respecter; ma vie, il l'a rendue riche, il l'a arrachée dès le lendemain de ce jour à la misère qui la menaçait. Le lendemain, il m'écrivait : « Ma sœur, je vous envoie ce qui vous appartient dans ce que je possède. »

— Mais, s'écria Camille haletante et en se relevant, ces serments qu'il t'a faits !

— L'insensé m'avait juré de ne jamais aimer une femme qui valût mieux que moi; il m'avait dit que l'amour ne serait plus qu'un jeu de sa vie, et que notre amitié le dominerait toujours de toute la hauteur sa sainteté; et voilà en quoi il m'a trompée, en t'aimant : il aime mieux ton amour que mon amitié.

— Alicia, Alicia, dit Camille en sanglotant; ah ! dis-tu vrai? m'aime-t-il ainsi?

— Camille, lorsqu'il me forçait à menacer Camizard de son crime pour qu'il te defendit contre ton mari et madame de Brémont, il achetait ton repos au prix de ma douleur.

— Et tu te sacrifiais ainsi, pauvre sœur?

— Oui, parce qu'il était près de moi pour me soutenir; mais, lorsque j'ai été surprise tout à coup par ta présence chez lui, et que je t'ai vue presque dans ses bras, alors j'ai senti que j'avais gardé une espérance au fond de l'âme, une espérance vague, incertaine, une espérance d'être aimée un jour, qui s'est enfuie de mon cœur au moment où je l'ai accusé, et qui maintenant n'y rentrera jamais, car je sais à quel point il t'aime, aujourd'hui qu'il a scellé son amour de son sang.

— Que dis-tu? Ah ! c'est ce fatal duel qui nous sépare. N'est-il pas l'homme qui a voulu mon mari?

— Quoi ! tu ne sais donc rien? s'écria Alicia.

— Rien... rien... Mais qu'a-t-il donc fait ?

— Ce qu'il t'avait promis, il l'a tenu... Avant d'aller s'exposer à la rage de ton mari, il avait attesté ton innocence; il avait fait plus, Camille, et, quoique ceci ne soit rien pour une âme comme la tienne, il faut que tu le saches. Assuré qu'il était qu'après sa mort tu n'aurais plus un protecteur, il t'avait léguée à son oncle, à M. de Marquoy, et sa fortune devait te revenir par les mains de ce vieillard. C'était un engagement pris par l'un et par l'autre. Le seul qu'il n'eût pas dit tout haut, parce qu'il n'eût pas trouvé de complices pour le lui laisser tenir, c'était de ne point se défendre contre ton mari.

— Il ne s'est point défendu ?

— Comment ! s'écria Alicia, tu ne le sais pas? Trois fois ton mari l'a ajusté longuement et à son aise... trois fois la balle de Maurice s'est enfoncée à terre et à ses pieds... Enfin, à la quatrième, il a été frappé... aussi assassiné qu'on peut l'être quand on se laisse tuer.

— Oh ! le malheureux, le malheureux ! s'écria Camille.

— Eh ! penses-tu, poursuivit Alicia, que s'il n'avait été étendu sur son lit où il se mourait, tu eusses eu à souffrir toutes les horreurs qui t'ont frappée ?... Il ne les savait pas, Camille... il te croyait protégée par madame de Brémont, il ignorait ta résolution; son oncle ne voulait pas la lui dire, et moi, je ne l'osais pas. Tant qu'il ne pouvait pas se lever pour te secourir, lui dire ce que tu souffrais... c'eût été le tuer.

Camille sanglotait et pleurait en écoutant Alicia.

— Et maintenant, reprit celle-ci, voici la lettre qu'il t'écrit, et où il te demande de vivre.

— Donne, ah ! donne, répondit Camille en essuyant ses yeux pleins de larmes.

Elle lut à haute voix la lettre suivante qu'elle entrecoupait de ses exclamations éplorées :

« Camille,

» Il ne faut pas que vous mouriez. Le suicide n'est que le droit du crime et celui de la misère. Il n'y a que le remords et la pauvreté qui soient insupportables. Vous êtes innocente, et l'amitié d'Alicia vous épargnera des douleurs pour lesquelles vous n'auriez aucune force... »

— Ton amitié, dit-il?

— Oui, répondit Alicia, c'est en mon nom qu'est passé le contrat qui te libère envers Césarine.

— Mon Dieu ! mais je ne puis, je ne veux pas...

— Continue.

« Qu'un tel sacrifice de sa part ne vous paraisse pas trop grand. Je puis vous dire, moi, ce qu'elle n'oserait vous dire, ce qu'elle aurait

honte de calculer devant vous : le prix que lui coûte votre repos, quelque grand qu'il soit, attaque à peine la fortune considérable que lui ont acquise ses talents. Acceptez-le... »

— Jamais, ah! jamais, s'écria Camille.

— Tu oublies que c'est moi qui te sauve, que c'est une femme, ton amie, reprit Alicia... Je ne t'ai pas dit que je lui avais juré de te le faire croire.

— Et il l'a espéré! dit Camille. Oh! de lui, je ne le puis... de lui, que je verrais tous les jours, oh! j'aurais honte d'être ingrate... honte d'être reconnaissante... c'est impossible... Je lui ai dit que je l'aimais... Je ne puis plus accepter.

— Continue.

« Rien, Camille, rien, je vous le jure, ne vous importunera plus en ce monde. Ma vue, la vue d'un homme à qui vous avez dit, dans un moment d'égarement et par pitié pour lui, sans doute, à qui vous avez dit que vous l'aimiez, sa vue, sa présence ne vous reprocheront plus un aveu auquel il ne croit plus. »

— Il n'y croit plus! dit Camille.

— Non... mais continue.

« Je quitte la France cette nuit; je vous laisse avec ma sœur : vivez pour elle, et ne lui apprenez pas à me maudire. »

— Quoi! s'écria Camille, il part, sans doute le désespoir dans le cœur!

— Oui, dit Alicia, il part, et depuis deux jours un testament est déposé chez son oncle; ce testament, dont celui-ci a rompu le cachet malgré sa sainteté... ce testament dispose de toute sa fortune en ta faveur; ce testament dit qu'il te prie à genoux du fond de sa tombe de ne pas refuser de Maurice mort ce que tu refuserais de Maurice vivant.

— Et il part... répéta Camille avec désespoir; il part!

— Non, tu vois bien qu'il va mourir loin, bien loin, pour que sa mort même ne te touche pas, perdue qu'elle sera dans quelque obscur village d'Italie.

— Et tu ne l'as pas arrêté! s'écria Camille.

— Camille, reprit Alicia, ce n'est pas pour moi qu'il voudrait vivre.

— Je te comprends... répondit Camille, je te comprends. — O mon Dieu!... s'écria-t-elle après un moment de silence.

— Que crains-tu?... dit Alicia qui l'avait comprise.

— Mais le monde, le monde me salira encore; il dira que je me suis vendue.

— N'as-tu pas assez perdu ta vie pour cette vaine crainte du monde? et quelle injure le monde t'a-t-il épargnée?... Laisse-le dire, le monde est un lâche, il n'injurie que ceux qui le craignent, il ne crache au visage que de ceux qui ne le foulent pas aux pieds.

— Mais toi, Alicia; toi, tu aimes aussi Maurice?

— Je l'ai aimé, Camille, et je ne suis plus que sa sœur.

— Oh! tu en mourrais... dit Camille en regardant Alicia avec doute et désespoir.

— Camille, reprit Alicia, rappelle-toi à cette heure suprême ce que je t'ai dit autrefois... Je suis libre, moi, je suis forte, j'ai pris aux hommes leur place et leur sceptre. Je leur dispute leur gloire et leur puissance; je me sens une mission d'enseigner aux femmes comment elles peuvent s'affranchir du joug de leur protection; encore quelques années, et, quand je serai l'artiste le plus célèbre de mon époque, si la fantaisie m'en prend, je choisirai un mari ou un amant, comme ils choisissent une femme ou une maîtresse pour avoir une esclave... Maurice avait raison : je suis trop forte pour lui, il est trop impérieux pour moi; il veut protéger et moi aussi; nous ne sommes que deux amis.

— Alicia, jure-moi que tu vivras.

— Je te le jure ici où tu avais préparé ta mort. Je te le jure devant Dieu auquel je crois.

— Eh bien donc, reprit Camille avec une exaltation mêlée de joie et de martyre, achevons notre sacrifice, toi, celui de ton cœur, moi, celui de mon honneur... Viens... viens... et que Dieu, que tu as invoqué, nous donne la force d'être heureuses.

Elles sortirent et quittèrent la maison que madame de Lubois avait habitée pendant huit ans de mariage. La voiture dans laquelle elles montèrent les conduisit rue de Varennes. Elle s'arrêta d'abord devant la maison d'Alicia, et Alicia en descendit seule. Elle alla ensuite jusqu'à la porte de Maurice, et Camille en descendit à son tour. Elle frappa à la porte qui fut lente à s'ouvrir, comme pour l'avertir que c'était sa vie qu'elle allait donner. Camille monta, et, après avoir sonné, elle demanda à un domestique qui lui ouvrit, si son maître était visible.

— Je vais le savoir, répondit le domestique en cherchant à pénétrer le voile dont Camille s'était enveloppée.

Il entra chez son maître, et lui dit qu'une dame inconnue voulait lui parler. Maurice, occupé à écrire, entendit à peine et donna ordre d'introduire la dame. Quand Camille fut entrée dans cette chambre où elle avait, de toutes ses douleurs, souffert la plus vive, où elle avait douté de Maurice, elle releva son voile.

— Camille! Camille!... s'écria Maurice, vous, vous ici... que venez-vous me demander?

Camille lui tendit la main, et avec un sourire triste et doux, un regard confiant et serein, elle lui répondit :

— Je viens vous demander si vous voulez m'emmener en Italie avec vous.

XII. — CONCLUSION.

Nous n'avons, pour notre part, aucune moralité à tirer de cette histoire. Les romanciers sont gens, comme on sait, qui corrompent la société et qui la calomnient. A l'un des critiques les plus distingués de notre époque, qui a imprimé cette accusation contre la littérature, l'auteur de ce livre disait : Croyez-vous que, s'il était possible, à l'heure qu'il est, d'ouvrir la porte d'un salon où se trouvent vingt personnes, et de mettre à nu l'histoire de ces vingt personnes dans tous ses détails et dans toutes ses époques, — et nous ne disons pas un salon donné, un quartier donné, une classe donnée, nous disons un salon, un quartier, une classe quelconque, — croyez-vous qu'il ne s'y rencontrât pas plus de vices, plus de hontes, plus d'infamies que dans le roman le plus immoral?

Le critique répondit : — Oui.

Si chacun de nos lecteurs veut se faire à lui-même la même question, et y répondre franchement; s'il veut bien regarder autour de lui, il faudra qu'il reconnaisse que, dans le monde qu'il a traversé, il a trouvé mille fois de plus odieuses histoires que celle que nous venons de raconter. Eh bien! nous laissons ce monde tel qu'il est fait, nous lui laissons à tirer la moralité du roman.

Cela se passa quelques mois après le départ de Camille et de Maurice; c'était dans les Tuileries, par une belle journée de janvier, froide et sèche, par une de ces journées où les femmes vont promener, dans ce jardin, leurs riches toilettes d'hiver, leurs manchons et leurs fourrures.

Madame Drancy se promenait au bras de son mari, convoyée de chaque côté de deux ou trois beaux qui ricanaient en caressant leur barbe sous leur menton, leur cravate sous leur barbe. On fit rencontre de Camizard. Madame Drancy marcha droit à lui, et, l'abordant avec toutes les démonstrations d'amitié et de coquetterie imaginables :

— Mon Dieu! lui dit-elle, que je suis charmée de vous rencontrer! J'ai bien des félicitations à vous faire : vous avez été nommé député... on vous a enfin rendu justice.

— Je vous remercie de votre intérêt. On a bien voulu me tenir compte de trente ans de services voués à la France seule, et d'une conduite politique qui n'a jamais transigé avec les vrais principes.

— Et puis, ajouta Drancy, votre nomination est bonne, en cela qu'elle prouve combien les électeurs commencent à comprendre que la moralité d'un homme doit entrer dans ses titres à la confiance du pays. Nous avons assez de ces brouillons politiques, qui ne se recommandent que par des opinions extrêmes; il nous faut des hommes sages qui rassoient la société sur des bases solides de religion et de morale.

— A propos, reprit Adèle, à propos de religion, vous avez eu le malheur de perdre madame de Brémont.

— Hélas! oui, dit Camizard, le chagrin qu'elle a éprouvé de la conduite de de Lubois et surtout de celle de Camille.

— Qui l'eût dit? répliqua Adèle; cette pauvre Camille!

— Je ne sais pas, reprit Drancy, j'en ai toujours eu mauvaise idée; aussi je la voyais à peine; elle faillit compromettre Adèle.

— Que veux-tu? repartit madame Drancy, c'était une amie, une camarade de pension. J'espérais que de bons conseils...

— Qui saluez-vous donc là? dit Camizard qui avait à volonté la vue courte ou perçante.

— C'est madame Launay.

— Ah! Césarine! n'est-elle pas avec votre frère?

— Oui. C'est une très-aimable petite femme, bien rangée, un charmant ménage. Antoni est tout à fait de leurs amis. Adieu, monsieur Camizard, je vous quitte; j'aperçois madame Launay qui me fait signe; nous dînons ensemble... Je vais la rejoindre.

— Un mot, fit Drancy. N'y a-t-il pas parmi les propriétés que vous a laissées madame de Brémont, par son testament, une petite maison près de Corbeil, avec quelques arpents de jardin?

— Oui, oui, la Maison-Rouge.

— C'est cela. Eh bien! si vous n'y tenez pas et que vous vouliez vous en défaire, je m'en arrangerai peut-être. Je suis un peu las du bruit de Paris, je veux me retirer et vivre en patriarche.

— Nous en causerons quand vous voudrez, dit Camizard. Vous serez le voisin d'Alicia; elle a une propriété charmante au bord de la Seine, où elle vit fort retirée.

— Hé! hé! les proverbes sont la sagesse des nations, ajouta un monsieur beau, de ceux qui entouraient madame Drancy : Quand le diable fut vieux, il se fit ermite.

— Je crois bien, reprit Adèle, qu'il y a autant de chagrin que de sagesse dans sa retraite. Camille, après tout, lui a joué un tour infâme. Alicia aimait Maurice depuis plus de sept ou huit ans. Ils faisaient presque ménage ensemble, demeurant porte à porte.

— Ça ne sera pas si long avec madame de Lubois, reprit le même monsieur beau; une femme exigeante, impérieuse : il en sera bientôt fatigué. Il a fallu toute la patience d'Alicia qui lui passait toutes ses aventures. Mais madame de Lubois, je ne lui en donne pas pour six mois.

— Bon Dieu! que deviendra-t-elle? reprit Adèle d'un ton piteux.

— Pardieu! reprit le beau en piochant agréablement la terre du bout de sa canne, elle deviendra ce que tant d'autres sont devenues... une femme entretenue.

— Eh mais! fit Drancy, il me semble qu'elle n'est pas autre chose.

Sur ce mot, on se salua et on se sépara.

Et maintenant qu'on nous permette, à nous, d'écrire, à côté de ce jugement, la parole du Christ au jardin des Oliviers :

Qui sine peccato est vestrûm primus in illam lapidem mittat.

« Que celui de vous qui est sans péché jette la première pierre à cette femme. »

Paris. — Typ. de Ve Dondey-Dupré, rue St-Louis, 46, au Marais.



FREDÉRIC·SOULIÉ·

OEUVRES ILLVSTRÉES

A LA LIBRAIRIE THÉATRALE,
12, boulevard Saint-Martin
(ANCIENNE MAISON MARCHANT).

LES QUATRE SŒURS.

F. BARRIAS, del.
L. DEGHOUY, sculp.

INTRODUCTION.

La mère et ses quatre filles ayant quitté le cabinet où nous étions, voici comment mon ami Trucindor me raconta cette histoire. Mais, avant d'ouvrir la barrière à ce long récit, avant de lâcher la bride à la prolixe fécondité de mon ami, je dois le présenter à mes lecteurs et leur dire quel est ce M. Trucindor, et comment il se fait qu'un monsieur, quel qu'il soit, puisse s'appeler Trucindor.

Lorsque nous étions tous étudiants en droit (car quel homme étant aujourd'hui ministre, agent de change, homme de lettres, fabricant de bonbons, ou tout autre chose, n'a pas été en ce temps-là étudiant en droit ?) donc, à cette époque, comprise entre les années 1820 et 1824, il y avait parmi nous un jeune homme du nom de Félix Morland. Il était Normand, très bien pensionné par son père, et avait quelques prétentions à être gentillâtre Félix Morland était un homme de cinq pieds six pouces, très carré malgré sa maigreur, tant sa charpente osseuse était solidement construite. Il n'était ni beau, ni avenant, ni bien tourné, et la façon dont il s'habillait contribuait beaucoup à faire ressortir ses désavantages physiques. Un habit étroit et boutonné jusqu'au cou accusait la protubérance anguleuse de ses omoplates, les poignets bien serrés des manches exhibaient dans toute leur énormité deux grosses mains rouges et noueuses. Le pantalon, aussi collant que le permettait l'irrégularité des formes, affichait des genoux prodigieusement cagneux, et l'on ne concevait pas que des pieds si larges et si longs pussent être solidement attachés à des jambes si fluettes. La figure de Félix Morland était de la même famille que son corps. Deux petits yeux gris enfoncés sous d'épais sourcils blonds luisaient



J'avais si bien fait que j'étais devenu débile et nerveux — P. 3.

de chaque côté d'un nez protubérant et évasé, comme deux lampions au sommet d'un if, reste mourant d'une illumination officielle. Sa bouche replète et légèrement inclinée à gauche s'avançait sur un menton plat et carré, et le tout était couronné d'un hallier de cheveux crépus et poussés avec une telle vigueur et une telle profusion, qu'ils avaient usurpé la plus grande partie du front.

Cependant, sous cet extérieur peu aimable, il y avait une bonhomie charmante, un caractère facile, une solide instruction, et, ce qui contrastait surtout avec sa personne, un cœur passionné, un esprit romanesque et enthousiaste, et un penchant décidé pour la guitare et les pastorales.

Maintenant, expliquer pourquoi et comment l'un de nous, par une réunion probablement fortuite de syllabes extraites du nom d'Alcindor, le héros de la belle Arsène, et de l'épithète de truffe, que nous donnions à son nez, composa et créa le nom de Trucindor et l'en baptisa dans un moment de colère, c'est chose impossible. Mais, ce qu'il y a de certain, c'est que le nom de Trucindor obtint le plus grand succès, qu'il fut adopté parmi nous et même accepté par la victime, et que notre camarade Félix Morland ne fut plus désigné que sous le nom de Trucindor.

Comme ce sobriquet n'a pas été sans quelque influence sur la destinée de mon ami, j'ai cru devoir en expliquer longuement l'origine à mes lecteurs, en les priant de vouloir bien faire attention que ce n'est pas l'étudiant de 1823 qui parle dans ce récit, mais l'homme fait, à qui dix-huit ans de plus ont ôté beaucoup de cheveux et d'illusions, et prêté un peu d'embonpoint et d'expérience, car c'est hier qu'il me racontait cette histoire.

I.

Récit.

Tu dois te souvenir que, vers l'année 1827, je te conduisis à un bal rue Saint-Lazare, où tu remarquas comme très ridicule un petit tableau vivant, que, moi, je soutenais être ravissant. Dans un angle du salon, sur une de ces étroites causeuses qu'on nommait alors un tête-à-tête, il y avait quatre petites têtes d'anges que tu appelas grossièrement une potée d'enfants. C'étaient les quatre filles de madame de Mandres, alors très belle, très brillante et très courtisée. Elle mettait à s'entourer de sa jeune famille une coquetterie que je prenais pour de l'amour maternel. Tu dansas à ce bal, car tu dansais alors, heureux temps ! et tu ne t'occupas plus alors de madame de Mandres. Eh bien ! c'est elle que tu viens de voir avec ses quatre filles, et qui s'est fait annoncer tout à l'heure sous le nom de madame Malabry.

Je dois d'abord te dire ce qu'est madame de Mandres, et je t'expliquerai ensuite ce qu'est madame Malabry.

Lorsque mademoiselle Clara Sellerin épousa M. de Mandres, elle n'était pas autre chose qu'une belle fille à marier, ayant 100,000 fr. de dot, touchant du piano, chantonnant des nocturnes de Blangini, — te souviens-tu de Blangini ? — et toute disposée à être ce que la ferait son mari. Le premier qu'elle rencontra en fit une bonne et charmante femme. M. de Mandres était conseiller à la cour royale ; et comme je me trouvais son cousin, quoique d'assez loin, je lui avais été recommandé par mon père, et il prenait à moi assez d'intérêt pour que, s'il eût vécu, je fusse probablement entré dans la magistrature. J'étais donc admis dans l'intimité de la famille, et, malgré moi, madame de Mandres me faisait rêver souvent. Mais je ne sais lequel d'entre vous, par une trahison insigne, lui glissa dans l'oreille mon nom de Trucindor, et depuis ce temps-là madame de Mandres ne pouvait me voir sans me rire au nez.

Dieu sait combien de nuits sans sommeil cet impertinent sobriquet m'a coûtées ; mais je vous le pardonne, car il m'a sauvé de bien des dangers.

Il m'a d'abord empêché de devenir tout à fait fou d'amour pour madame de Mandres, attendu que personne, en étant dument averti, ne se soucie de devenir beaucoup plus ridicule que la nature ne l'a fait.

Je m'étais donc retiré peu à peu de la maison de mon protecteur, ce qui me fut imputé par mon père à mauvaise conduite, lorsque j'appris qu'il était tombé malade en sortant de la cérémonie du 21 janvier, et qu'il était à toute extrémité. Tu dois te souvenir combien cette cérémonie fut fatale à la magistrature, et qu'en l'année 1826, M. de Marchangy, avocat-général, M. Robert de Saint-Vincent et l'illustre Brillat-Savarin ne purent résister à l'intensité du froid et moururent au bout de quelques jours. Tel fut le sort de M. de Mandres.

Il mourut bien ; c'est-à-dire, qu'il fit tout ce que peut un homme pour protéger, après lui, les êtres qu'il aimait et qu'il quittait avec regret.

Outre sa dot, il laissa à sa femme un douaire de six mille livres de rente, et partagea le reste de sa fortune entre ses filles, de manière à leur assurer à chacune une dot de 80,000 francs. Comme il n'avait aucune raison de douter de la tendresse ni des bonnes intentions de sa femme, il ne lui enleva point la tutelle de ses enfants ; mais, connaissant son inexpérience des affaires, il désigna un de ses collègues comme subrogé-tuteur, et, croyant avoir tout réglé convenablement pour l'avenir, il mourut en me disant :

« Vous serez déjà un homme posé quand mes filles seront encore bien jeunes ; restez leur ami, je vous en prie. »

Je le lui promis, et je redevins très assidu chez madame de Mandres. Prétendre que mes visites furent exemptes du vague espoir d'être mieux accueilli que je ne l'avais été autrefois, ce serait me parer d'une modestie que l'expérience a été bien lente à me donner : mais le temps de deuil était à peine écoulé, que je m'aperçus de la folie de mes espérances et reconnus que j'avais moi-même introduit dans la maison celui qui devait bientôt m'en exclure. C'était à peu près à l'époque où je te conduisis à ce fameux bal. Ce bal, en effet, avait été le sujet d'une très grande contestation. Je m'étais formellement déclaré contre cette fête, tandis que mon ami, à qui je ne soupçonnais pas le droit d'avoir une opinion sur ce que devait faire madame de Mandres, parla pour la fête, conseilla la fête et l'emporta pour ainsi dire d'autorité.

J'avais alors vingt-six ans, et dans ce temps-là on était encore jeune à vingt-six ans, et un homme de trente-huit ans me paraissait déjà être bien vieux pour inspirer de l'amour. J'étais, d'ailleurs, bien rassuré par les défauts de mon ami ; d'abord, il était encore plus laid que moi ; seulement je n'avais pas fait attention que sa laideur, au lieu de donner envie de rire, pouvait inspirer une sorte d'effroi.

D'un autre côté, j'étais doux et complaisant, et il était brusque et fort occupé de lui seul ; dans toutes les occasions je pliais mes opinions aux idées et même aux caprices de madame de Mandres, et mon ami était opiniâtre, absolu, et ne cédait à personne. Pour moi, aimer, c'était respecter une femme et croire en elle ; pour lui, aimer, c'était être dupe quand on n'était pas audacieux ; il le disait, elle l'entendait, et je ne doutais pas de la préférence qu'elle devait accorder à ma théorie sur celle de Malabry. Mais ce que je ne savais pas, c'est qu'il y a des femmes qui aiment les hommes qui leur font peur ; qui, par une certaine disposition de leur nature faible, méprisent les esprits qui leur obéissent et estiment ceux qui leur commandent, et qu'en fait d'amour la plupart des femmes laissent prendre et ne savent pas donner.

La discussion relative au bal commença par éveiller mon attention, et peu de temps après, j'entendis murmurer autour de moi que tout se préparait pour le mariage de madame de Mandres et de M. Malabry. En cette occasion je fus héroïque ; je ne pensai pas du tout à moi ; j'imposai silence à ma douleur et je ne fus, ou plutôt je ne me crus alarmé que pour madame de Mandres.

Non-seulement j'étais novice en fait d'amour, mais je l'étais encore plus en fait de monde. J'avais toujours eu une assez mauvaise opinion de Malabry ; mais d'abord elle n'était basée que sur une intime conviction résultant d'une foule de petits incidents où j'avais cru remarquer en lui un manque de délicatesse caché sous un air de dédain et d'oubli, et une marche ténébreuse dans tout ce qu'il faisait. Aux yeux du monde, Malabry était un premier clerc de notaire fort habile, et à qui il ne manquait qu'une femme et une dot pour devenir titulaire de l'étude de son patron ; mais moi, qui avais vécu avec lui, ce que vous appelez, en termes de coulisse, derrière le rideau, je l'avais vu dans maintes occasions risquer et perdre au jeu des sommes qui eussent dérangé une fortune plus solidement assise que la sienne. Je l'avais secouru en maintes circonstances, et quoiqu'il ne me parlât point de me rendre mon argent, je ne le soupçonnais que d'un peu d'imprudence, lorsqu'une circonstance assez grave, et qui se passa à peu près à l'époque du fameux bal, donna une consistance trop certaine à mes soupçons.

Le patron de Malabry était le notaire de mon père, et celui-ci me chargea de lui faire la remise d'une somme assez légère pour que je n'y fisse pas grande attention ; il s'agissait de mille écus. Je remis à Malabry une lettre de change endossée en blanc par mon père, pour que son patron la fit toucher à échéance et en portât le montant à notre compte.

Je ne pensais plus à cette affaire lorsque je reçus, un mois après, une lettre fulminante de mon père, annonçant que la lettre de change n'avait pas été payée à échéance, et qu'on la lui avait retournée avec frais.

Voici ce qui était arrivé :

Malabry avait gardé par devers lui la lettre de change, l'avait escomptée et s'était servi des fonds.

Si la lettre de change avait été payée, le notaire seul eût sans doute appris l'abus de confiance de son maître-clerc, et j'ai tout lieu de croire, d'après ce qui arriva, que cela fût demeuré secret entre eux.

En effet, dès que le notaire fut averti par mon père de ce qui s'était passé, les escompteurs furent remboursés, et le notaire essaya de pallier la conduite de son maître-clerc par des raisons qui éveillèrent l'attention de mon père: dès lors nous acquîmes la certitude que le patron de Malabry était dans une mauvaise position dont celui-ci avait le secret, ce qui expliquait à la fois l'indulgence du patron et les dépenses de Malabry. Je savais cela depuis quelque temps, mais je ne l'avais appris cependant que lorsque Malabry était déjà au mieux chez madame de Mandres.

Mon père, qui voulait retirer des mains de son notaire des sommes assez considérables, m'avait recommandé le secret sur cette affaire, et lui-même, tout en redemandant ses fonds, n'avait pas paru un instant douter de la solvabilité du dépositaire.

J'étais donc fort embarrassé vis-à-vis de madame de Mandres : un avis direct eût été sans doute accueilli comme une honteuse calomnie d'un rival désappointé. Je me résolus donc à une démarche que je crus tout à fait héroïque, comme je l'ai dit.

J'allai chez le magistrat qui était le subrogé-tuteur des enfants de madame de Mandres, et là je filai une scène véritablement solennelle. Je débutai par le récit de la mort de M. de Mandres ; je le montrai à sa dernière heure, me confiant, pour ainsi dire, une surveillance et presque une tutelle morale sur l'avenir de ses filles ; et alors, par une habile transition, j'arrivai à dire à l'honorable magistrat que je croyais cet avenir compromis par l'alliance qu'allait contracter madame de Mandres.

Tout autre que moi eût été suffisamment averti qu'il faisait une sottise, en voyant l'air de dédain et de mécontentement hautain qui accueillit cette déclaration ; mais j'agissais d'enthousiasme, c'est-à-dire que j'étais un niais. Un niais, entends-tu? Car on est un niais tant qu'on croit à la spontanéité d'une confiance réclamée avec franchise.

Je m'imaginais que cet homme, grave et probe, à qui je parlais, devait à la fin de ma confidence, me tendre la main en me disant : « Vous êtes un galant homme et je vous remercie. » Mais, au lieu de cela, et lorsque j'eus fini ma période par une phrase d'appel à l'honneur et à la discrétion de celui dont je sollicitais le concours, je reçus pour toute réponse un sourire important, accompagnant ces quatre mots :

« Je m'attendais à tout ce que vous venez de me dire. »

— Quoi! lui dis-je, vous saviez déjà tout cela?

— Je savais que vous viendriez me le dire.

Cette seconde réponse me déconcerta ; le rouge me monta au visage, et je compris assez vite que j'avais été prévenu par Malabry. Cependant cette idée ne m'arriva pas d'une façon assez nette et assez certaine pour l'attaquer sur le coup. Je balbutiai, je demandai l'explication de cette phrase, et le conseiller, à ma grande indignation, qu'il prit pour une confusion honteuse, me fit une petite leçon de morale sur les dénonciations calomnieuses, que ma jeunesse et l'extravagance de ma passion pouvaient excuser, mais qui méritaient plus qu'une remontrance paternelle si elles se renouvelaient.

Il est une chose que je ne savais pas alors : c'est que lorsqu'un homme se trouve en face d'un autre qui semble douter de la vérité de ses paroles, et auquel on ne peut demander raison de sa défiance, la seule chose qu'il ait à faire, c'est de se taire et de se retirer.

J'ignorais que toutes les protestations agissent, en ce cas, comme le marteau sur le coin, et assurent dans certains esprits la prévention qu'une retraite digne eût ébranlée.

Mon père me dit à ce sujet une phrase que je trouve admirable, quoiqu'elle ne soit pas écrite :

« Attester la vérité par serment, c'est la dégrader. » A ce sujet, mon père me dit aussi que j'étais un grand sot de m'imaginer que Malabry, qui s'entendait si bien aux affaires, n'eût pas mis dès longtemps le subrogé-tuteur dans ses intérêts.

Le cas de second mariage n'est-il pas une cause de retrait de tutelle pour une femme, et Malabry était-il assez maladroit pour ne pas avoir gagné, fasciné, endormi l'homme qui semblait naturellement appelé à provoquer une pareille mesure, si madame de Mandes eût contracté une union dangereuse.

Je te dis les sages réflexions de mon père, parce que, dès le lendemain de mon entrevue avec le conseiller à la cour, je quittai Paris, où rien ne me retenait, pour aller m'enfermer dans le château de mon père avec mon eternel désespoir.

Aujourd'hui je dois reconnaître que cette profonde douleur se fût calmée trop vite pour l'honneur des passions durables, si mon père avait voulu accepter, seulement pendant un mois, mes promenades solitaires, mes vagues distractions, mes cheveux en désordre et mes regards incertains; mais dès le lendemain il trouva cela parfaitement ridicule.

Je fus blessé et ne voulus pas en avoir le démenti.

Je m'attachai avec obstination à mon chagrin. Mon père s'entêta à sa raillerie. Il me reprochait ma mine colorée : je me mis à la diète pour me pâlir, et je n'y gagnai que des maux d'estomac. Tous les jours il me disait d'un air narquois :

— Je suis passé ce matin près de ta chambre, tu ronflais horriblement.

Je pris du café avec fureur pour me procurer des insomnies, et je réussis assez à me rendre malade pour me donner un air désolé.

Je sortis vainqueur de cette lutte; mon père s'alarma sérieusement du dépérissement de ma santé et chercha un nouveau remède à la passion qui me consumait.

Ce remède ne m'étonna point : je m'y attendais, et j'avais préparé à ce sujet des effets de surprise et de stupéfaction douloureuse qui devaient rehausser singulièrement ma sensibilité aux yeux de mon père. Or, le jour où il m'annonça très directement qu'il songeait à me marier, je pris vis-à-vis de mon père un air si renversé, si épouvanté, si effrayé, qu'il commença à douter de la solidité de ma raison.

Il faut te dire qu'à force de diète et de café, j'avais si bien fait, et j'étais devenu tellement débile et nerveux, que je me laissais gagner même par les émotions que je m'infligeais, et qu'ayant voulu simuler à cette occasion une attaque de nerfs, j'arrivai à en éprouver une si réelle et si violente, que de mon côté je commençai à avoir peur de ma sensibilité.

Mon père se décida à me faire voyager, et je restai trois ans absent.

A mon retour, je vis dans notre société de Caen la femme qui m'avait été destinée.

Elle était cent fois plus jolie que madame de Mandres, bonne, douce, avenante et heureuse avec un mari qui ne me valait pas. Je reconnus la sottise de mes comédies, et je pris le parti d'être plus raisonnable. Je m'associai aux travaux agricoles de mon père : je soignai ses paturages; je cherchai de nouveaux moyens d'irrigation; j'engraissai des bestiaux.

Je mis encore là un peu de mon caractère, et les bœufs gras de M. Cornet m'ont souvent empêché de dormir; mais enfin j'étais déjà un homme raisonnable, estimé, maître d'un assez belle fortune, puisque j'avais eu le malheur de perdre mon père, lorsqu'en 1837, je me retrouvai en face de la famille de Mandres.

Voici comment.

II.

Je commençais à trouver ma vie de garçon fort ennuyeuse, et je songeais, à part moi, qu'il était temps de me marier. J'étais donc arrivé à Paris dans l'intention d'y trouver une femme. Au premier coup d'œil, rien ne semble plus bête qu'un provincial qui va chercher une femme à Paris, lorsqu'il a autour de lui des jeunes filles dont il connaît la fortune, les antécédents et les relations. Au dire de certaines gens qui s'emparent de la première sottise venue pour en faire un texte de déclamation édifiante, c'est cette propension à se fournir à Paris de meubles, d'idées et de femmes, qui amène la plupart des accidents immoraux dont la province gémit. Je ne suis point de cet avis, et c'est précisément parce que je connaissais les relations et les antécédents des jeunes personnes à qui j'aurais pu m'adresser que je résolus à venir ici.

Je n'ignorais pas cependant le danger réel qu'il peut y avoir à enlever un jeune fille aux habitudes de la vie parisienne pour l'implanter tout à coup dans les mœurs limousines, bourguignonnes ou normandes; mais je savais encore mieux ce que c'est que le voisinage des beaux pères, des belles-mères, des beaux-frères, des belles-sœurs, de toute cette alliance enfin, à qui on n'a probablement attribué ce bel adjectif que pour en dissimuler la laideur; et j'avais calculé qu'en prenant femme dans la capitale, pour l'emmener tout de suite dans ma province, je n'aurais au moins qu'un ennemi à combattre dans mon ménage. Malgré mon commerce de bœufs, j'avais gardé à Paris quelques connaissances qui touchaient au monde élégant, et dès mon arrivée je me présentai dans deux ou trois maisons qui passaient pour recevoir assez bonne compagnie. J'étais toujours assez laid pour qu'on s'informât de moi, surtout avec la manie que j'avais de danser et d'inviter les plus jeunes et les plus

jolies personnes des soirées où je me trouvais. Il fallut quelque temps pour qu'on sût que j'étais un bouvier normand, riche de de trente mille livres de rente, et à qui il manquait une épouse. Les mères de famille qui le savaient, gardaient volontiers ce secret pour elles, afin que nulle autre ne m'amorçât au détriment de leurs prétentions, et les jeunes filles n'avaient aucune envie de le dire à leurs parents de peur d'être menacées de la protection qu'ils accordaient à mes recherches.

Cependant la chose se répandit peu à peu, et je dus à ce bruit favorable une invitation chez une certaine madame Dorsy, dont je ne m'étais pas encore expliqué les projets, attendu qu'elle était mariée et n'avait point de fille d'âge à être pourvue.

J'arrivai le soir dans ma plus belle tenue, et je m'ingéniais à chercher autour de madame Dorsy quelque nièce ou cousine à placer qui justifiât les coquetteries évidentes dont elle m'honorait, lorsqu'on annonça tout à coup M. et madame Malabry, et je vis entrer aussitôt mon ancien ami, sa femme et quatre jeunes filles d'une beauté incontestable et très diverse.

Comme j'étais près de madame Dorsy au moment où défila cette procession, madame Malabry me vit, me reconnut, et, dans un premier mouvement de bon souvenir, répondit avec affabilité au profond salut que je lui adressai. Ses filles me regardèrent l'une après l'autre avec une curiosité peu flatteuse, et je les vis aller se ranger en bataille sur une ligne de chaises, mère au centre et beau-père sur les ailes.

Malabry m'avait vu, et s'étant présenté pour saluer madame Dorsy, il tourna droit à moi, me tendit la main et renouvela connaissance comme si rien ne s'était passé entre nous. Cependant il avait un air moins sûr de lui; et quoiqu'il parlât vite et beaucoup selon son habitude, je le trouvai pesant et bavard lorsqu'il essaya de me faire le portrait caricaturé de quelques-unes des personnes de sa société.

Je pensais que Malabry avait beaucoup baissé ou, ce qui revient à peu près au même pour certains hommes, qu'il avait trouvé son maître. Cet être supérieur se manifesta bientôt à moi sous la figure d'un jeune homme qui pouvait avoir vingt-cinq ans. Il était remarquablement petit, brun et imberbe, et me fut présenté par madame Dorsy. Cette présentation eut lieu pendant que je causai avec Malabry, et je pus m'apercevoir qu'elle lui déplaisait.

Il faut à ce propos que je te fasse observer l'avantage immense d'une figure comme la mienne.

Je suis laid, ce qui est toujours désagréable, mais j'y ajoute comme compensation d'avoir l'air niais, et s'il faut avoir toute la franchise que Brid'Oison permet d'avoir envers soi-même, j'ai volontiers l'air bête, et c'est un admirable avantage; les plus madrés s'y prennent, s'y trompent et laissent échapper devant vous, et avec l'espoir que vous n'y comprendrez rien, des mots, des allusions dont ils se garderaient bien s'ils vous soupçonnaient la moindre intelligence.

Nous avons un homme à Caen qui doit sa fortune à un accident qui le rendit, pendant six mois sourd comme un pot; cette infirmité se dissipa peu à peu, mais loin de s'en vanter, notre homme, qui s'était aperçu que l'on profitait de sa surdité pour se passer à voix basse des observations qui n'étaient probablement pas en sa faveur, notre homme, dis-je, garda l'apparence de son malheur, et joua un jeu si serré, qu'il rendit précisément victimes de sa spéculation tous ceux qui avaient voulu le prendre pour dupe.

Je ne puis certifier qu'un certain air de bêtise soit un avantage aussi incontestable qu'une bonne infirmité physique, mais cet air me servit suffisamment dans l'occasion dont je te parle, et je découvris par M. Burac, le frère de madame Dorsy, quelle était la prétendue à laquelle on me destinait.

Cependant, Malabry ne me céda point du premier coup, et je compris qu'il avait aussi ses vues sur mon individu. Il ne me semblait pas difficile de les deviner; la batterie des quatre demoiselles de Mandres, sans doute avertie par une mère prudente, tirait de notre côté de tous ses yeux. Quant à l'usage dont je pouvais être pour M. Burac, je ne m'en faisais pas encore l'idée; mais ce petit être tranchant me déplaisait particulièrement.

Dans cette circonstance, je cédai à l'un des sentiments qui trompent le plus, à la bienveillance, qui n'est autre chose que beaucoup d'envie contre le vainqueur.

Si j'étais demeuré seul vis-à-vis de Malabry, je me serais tenu derrière mes retranchements; mais l'air de dédain avec lequel le traitait M. Burac m'inspira pour l'ancien clerc de notaire une pitié protectrice.

Je ne sais par quelle opération de mon esprit je trouvais que ce jeune débutant dans l'intrigue devait plus de considération à un homme que je considérais comme un fripon du premier ordre; je voulus l'en avertir.

Je quittai assez sèchement madame Dorsy pour me laisser entraîner vers la ligne féminine dont mon ex-ami était le général en chef.

Ce triomphe de Malabry fut évident, mais je ne devais pas en profiter, car le feu des demoiselles de Mandres, que je croyais dirigé contre moi, sembla redoubler à mon approche, mais il passa à mes côtés, et je reconnus que c'était à M. Burac qu'il s'adressait spécialement.

Quel était donc ce M. Burac?

Comme les romans étaient en ce moment très à la mode, je le pris pour un homme de lettres. Je pensai à le demander à madame Malabry, et je me laissai chambrer d'une façon qui me parut exciter l'humeur de madame Dorsy.

Madame Malabry et ses filles occupaient un premier rang fort étendu, et j'en étais encore aux simples compliments d'une reconnaissance après douze ans de séparation, lorsqu'il se présenta de nouvelles dames.

Madame Dorsy jugea le moment propice pour me reprendre, et en s'avançant vers les nouvelles arrivées, elle me dit en passant, que si je n'avais pas peur d'une partie, les tables de jeu étaient dans un salon plus éloigné. La manœuvre par laquelle madame Malabry répondit à cette attaque, fut rapide et décisive; elle se leva, offrit une place à une des dames qui arrivaient, se retira sur le second rang, m'invita à l'y suivre pour me dire quelques mots, et resserrant devant nous le rang de ses quatre filles, je me trouvai encaissé de manière à ne pouvoir bouger sans déranger quelqu'un.

Probablement que Malabry avait dès longtemps stylé sa femme; car il la crut de force à me maintenir, et il nous laissa pour aller rejoindre Burac qui avait échangé avec sa sœur un regard dépité. Je riais intérieurement des efforts des Malabry père et mère; mais, malgré toute ma philosophie, je n'étais pas satisfait de l'accueil des petites filles. Il est probable que, si elles s'étaient montrées trop prévenantes, je les eusse fort mal jugées. Mais ce qui excusait mon humeur contre les demoiselles de Mandres, c'est que je ne pouvais attribuer leur manque d'attention envers moi à une retenue timide, car l'attaque continuait avec vivacité contre M. Burac.

Je commençai ma reconnaissance, mais j'avais à faire à une femme qui était restée trop femme pour m'instruire comme je désirais l'être.

Selon madame Malabry, M. Burac qui était un des grands amis de son mari, passait pour un spéculateur du premier ordre. Ce mot n'avait pas encore le sens précis qu'il a acquis depuis, et je demandai sur quoi spéculait M. Burac.

— Mais il spécule, me répondit naïvement madame Malabry. Dans ce moment, il arrange avec M. Malabry une combinaison pour l'exploitation des mines du Calvados, et vous n'êtes pas sans avoir entendu parler des bénéfices qu'il a réalisés dans la vente des actions de la Société de librairie morale et de la Société pour la confection de la porcelaine chinoise en terre de pipe.

Avec ce qui avait transpiré de ces sortes d'opérations dans notre province, je me fis une idée approximative de M. Burac, et je sus sur quel pied je devais danser avec lui. Je fus cependant moins humilié de l'inattention des demoiselles de Mandres, lorsque je pus supposer qu'elles s'adressaient aux millions errants destinés à devenir la proie de ce Nemrod de la chasse à l'actionnaire.

Jamais je ne rougirai de me voir préférer un grand seigneur, un richard ou un beau garçon, mais je ne connaissais encore de ce jeune homme que sa personne, et elle était si chétive, que ma *tournure d'homme* me semblait devoir contrebalancer avec avantage sa mince figure.

Comme tu feras de ce récit tout ce qu'il te plaira, tu me permettras de placer ici, et, à propos de M. Burac, une remarque physiologique ou philosophique, à ton gré. Il s'agit de l'amour des petits hommes pour les grandes femmes. Ce fait est trop constant pour qu'il ne tienne pas à une cause générale inhérente aux individus exigument constitués. Je te prie d'en parler à ton ami le docteur Donné, car je n'admets pas l'explication qui consiste à donner pour raison à cette préférence, que plus l'homme est petit, plus il se croit grandi par l'ampleur du colosse féminin auquel il a su plaire; c'est un calcul trop maladroit et qui produit des résultats trop ridicules pour qu'il entre en même temps dans les esprits les plus vastes, du moment qu'ils habitent une petite tête montée sur un petit corps. C'est donc une question médico-sociale qui mérite à tous égards l'attention des savants et dont la solution importe peut-être plus au bonheur de la société et à l'amélioration des races que la coloration des os de poulet.

Quoi qu'il en soit, le choix de M. Burac, d'après ce grand principe, ne pouvait être douteux, car, de toutes les filles de madame Malabry, une seule dépassait ses sœurs de toute la tête, comme la nymphe Calypso ses compagnes; circonstance qui m'a paru toujours justifier le départ d'Ulysse et la préférence de Télémaque pour Eucharis.

C'était donc mademoiselle Cornélie de Mandres qui avait gagné le cœur de M. Burac.

Je te raconte tout cela comme si je m'en étais aperçu tout de suite, et je me donne à tes yeux un air de perspicacité que je n'eus point du tout ; tant que je fus dans ma prison de filles à marier, je n'eus d'autre souci que de ne pas répondre un mot qui pût m'engager d'une façon quelconque.

Cependant j'eus le temps d'observer que madame Malabry, en cessant d'être jolie, avait poussé jusqu'à l'exaspération sa passion de mère de famille. « Elle vivait dans ses quatre filles, par ses quatre filles, pour ses quatre filles. Hélas! si elle n'avait pas eu ses quatre filles, que serait-elle devenue ? car... »

Ce *car* suspendu appelait une question à laquelle on ne demandait pas mieux que de répondre; mais la peur d'être marié sous l'influence d'un Malabry me tenait si fort, que je n'avais d'autre hâte que de me tirer des enlacements de sa femme, mes anciennes amours.

Il faut te faire observer, mon bon ami, que j'étais devenu un tant soit peu idiot de l'idée que tout le monde voulait m'épouser ou me faire épouser. C'est une de ces sottises de provincial que j'avais emportées de Caen, et qui ne s'est pas encore bien passée chez moi. J'étais, sous un autre rapport, comme ces gens à qui l'on a tant dit que Paris était pavé d'escrocs et de voleurs, que si quelqu'un leur demande l'heure qu'il est, ils se boutonnent à double tour de peur qu'on ne leur vole leur montre. Or, il est à croire que madame Malabry dut me trouver aussi gauche et aussi maladroit qu'autrefois ; car elle m'abandonna bientôt avec un dépit manifeste, et les demoiselles s'étant levées pour une contredanse, je m'esquivai de mon mieux aussitôt que la barrière fut rompue.

Cependant, sur les quatre sœurs, une seule ne dansait pas ; on organisait une seconde contredanse dans un salon voisin, il manquait un vis-à-vis, je crus déguiser ma fuite en invitant Lia (c'était la plus jeune) à danser avec moi. Elle me regarda d'un air fort surpris et me répondit avec une dignité froide :

— J'ai déjà refusé de danser, monsieur.

— Que dis-tu ? lui fit sa mère en se penchant vers elle.

— Je suis très souffrante, répondit Lia ; je ne danserai pas ce soir, si tu veux bien le permettre.

Et pour donner une sorte de publicité à sa résolution, elle quitta son rang et alla se réfugier près de sa mère, après m'avoir salué d'un air pincé.

Comme le *moi* est une chose qui joue un très grand rôle dans nos pensées, je crus que c'était moi qui avais causé la résolution de la jeune personne par une de ces bévues très communes, mais dont je sens qu'une femme doit se tenir pour excessivement offensée.

J'avoue que si j'étais femme, jeune et jolie, je ne pardonnerais pas à un homme une de ces invitations de nécessité et qui semblent vous dire :

« On vous a laissée là; personne n'a voulu de vous ; mais votre » rivale, qui a déjà vingt invitations, ne pourrait pas danser si vous » ne dansiez pas : venez donc aider à son triomphe, etc. »

D'ailleurs, il y a toujours dans un salon assez ou de ces grasses figures, rouges de vingt-neuf ans de jeunesse inoccupés, ou de ces pâles figures mélancoliquement amaigries par quarante-cinq ans de passions, qui acceptent ce rôle de bouche-trou avec reconnaissance, pour ne pas y réduire une jeune et jolie fille.

Je m'imaginais donc que le refus de Lia venait de mon fait. C'était une erreur, car presque aussitôt je vis arriver un gaillard qui aurait bien mieux que moi mérité le nom de Trucindor, comme je m'en assurai par la suite, et qui, d'un air passionné, offrit sa main à mademoiselle Lia. Malgré l'émotion de la jeune personne, je pus entendre sa réponse; elle fut brève et prononcée d'une voix émue.

— Il est trop tard, dit-elle, rapidement et à voix basse; et puis elle s'excusa tout haut par le motif qu'elle m'avait donné.

Le monsieur voulut insister et câlina autour de madame de Malabry pour qu'elle intercédât pour lui. Je trouvai la prétention très impertinente, et je le regardai plus attentivement.

Il avait une figure qui crevait de rouge et de santé dans un cadre de barbe et de cheveux noirs. Cet homme devait être horriblement fort à coups de poing ; j'appris là qu'il s'appelait Varnier, et qu'il possédait une voix délicieuse de ténor léger. Il se faisait marchander en ce moment une romance par madame Malabry, en lui disant qu'il chanterait tout ce qu'elle voudrait, si elle voulait user de son autorité maternelle pour faire danser à mademoiselle Lia une autre contredanse.

Madame Malabry faisait de la sensiblerie sur la santé de sa fille, le ténor posait en victime, Lia jouait l'émotion, et moi je restais là planté comme un obstacle, car j'aimais à croire qu'on n'accorderait à personne ce qu'on avait cru devoir me refuser. Je me préparais même à une scène de vigueur vis-à-vis du monsieur, et je comptais lui défendre d'user de la faveur qu'il semblait près d'obtenir, lorsque mademoiselle Lia trouva convenable de déclarer qu'au prix même d'un *ut* de poitrine elle ne danserait pas.

Ce n'est pas là sans doute l'expression dont elle se servit, mais en tous cas la déclaration de Lia fut si positive, que le ténor léger se retira d'un air maussade et mécontent.

Je le suivis par je ne sais quel instinct de haine, car Lia était une des plus jolies têtes que j'ai jamais vues, et comme il entrait dans un autre salon, je le vis aborder un homme d'aspect assez pédant et qui, ayant sans doute pensé que le lorgnon était d'une impertinence trop jeune, avait pris celle de regarder autour de lui en baissant à moitié ses paupières et en posant sa main au dessus de ses yeux en guise de garde-vue.

— Comment, dit-il au ténor, vous ne dansez pas?

— Non ; Lia est furieuse de ce que je suis arrivé trop tard. Elle avait déjà refusé une espèce de grand...

A ce mot, le pédant lança au ténor un regard qui n'avait rien de douteux, accompagné d'un coup de pouce au creux de l'estomac, qui voulait dire :

« Prenez garde, celui dont vous parlez vous entend. »

Le ténor fut assez bête pour se retourner ; et j'avais pris une figure de circonstance, lorsque le pédant s'avança vers moi et me dit en me saluant :

— Monsieur Morland, je pense?

— Oui, monsieur ; je ne crois pas avoir l'honneur...

— M. Malabry vous cherche partout.

— Merci, monsieur.

Je le saluai et passai.

Arrivé à l'extrémité de ce salon, je me retournai, et je vis mon pédant avec Malabry et lui parlant avec vivacité. Nécessairement il lui disait :

« Je viens d'empêcher le ténor de dire une bêtise, et rompre les chiens en disant à ce monsieur que vous le cherchiez. »

Je marchai droit aux interlocuteurs pour m'en assurer; mais l'œil incertain m'avait dépisté, et lorsque je fus près d'eux, Malabry s'écria très naturellement :

— Où diable es-tu donc depuis une heure ?

— Mais où tu m'as laissé ; je quitte ta femme à l'instant même.

— Sais-tu la grande nouvelle? me dit Malabry sans avoir l'air d'avoir compris ma mauvaise humeur.

— Non.

— Il paraît que la chambre va être dissoute.

— Eh bien ?

— Eh bien ! il faut que tu arrives à la chambre.

— Moi!

— Oui toi ; tu ne peux pas attendre plus longtemps.

— Mais je n'en ai aucune envie.

— Mon cher, me dit Malabry d'un ton doctoral, la pruderie, en fait d'ambition, est tout à fait une chose passée de mode; le temps est venu où chacun doit avouer ses prétentions; tes droits sont incontestables ; il n'y a que toi qui pourrais en douter.

— Moi ! mon cher Malabry.

— Ecoute, ce n'est pas ici le lieu de te faire part de mes projets ; mais viens dîner demain chez moi, tu y trouveras quelques personnes avec qui tu seras probablement charmé de faire connaissance.

— Mais...

— Je compte sur toi, reprit Malabry en me serrant la main. On a voulu nous prendre à l'improviste ; mais nous sommes prêts.

Avant que j'eusse pu faire une observation à cette entreprise sur ma personne, il me quitta, et je demeurai fort ébahi de ce qu'on venait de me proposer. Hélas! mon cher ami, combien je ressemblais encore au Trucindor d'autrefois, qui préparait des réponses pleines d'esprit pour les plaisanteries qu'on lui avait faites la veille, supposant qu'elles recommenceraient le lendemain, et qui, attaqué tout à coup sur un autre point, restait confus, troublé, incertain, et se faisait toujours battre. Certes, le jour où je te parle, j'étais inexpugnable sur l'article du mariage; mais, ce jour-là comme jadis, attaqué à l'improviste d'un côté qui n'était pas fortifié, je ne sus point me refuser à ces avances électorales; et moi qui m'étais juré de fuir à tout jamais le Malabry, je me trouvai tout à coup invité et presque de complicité dans une de leurs combinaisons politiques, puisque j'acceptai le dîner où sans doute elle allait s'élaborer. Il faut te confesser toute ma stupidité :

Je fus ébloui, étourdi, séduit.

Les propriétés laissées par M. de Mandres à ses filles étaient situées dans notre arrondissement; d'après la loi nouvelle, les fer-

miers étaient électeurs et devaient être à la dévotion de Malabry : moi-même je n'étais pas sans quelque influence, et avec quelques efforts et mon mérite personnel, il n'y avait rien d'impossible à ce que je devinsse député. Je m'adressai à ce sujet un discours qui n'était pas sans quelque éloquence, sur l'utilité dont je pouvais être à la France.

La question des bestiaux attendait un orateur, et cet orateur ce serait moi. Ce devait être ma spécialité, sans cependant m'exclure de la discussion des affaires générales. J'avais quelque connaissance des lois... Je... Je...

Quelle terrible machine à vapeur que la vanité, mon ami, et quelle mène vite et loin ceux qui se laissent emporter par sa course furieuse ! Je passai ma soirée dans un état d'extase, et le lendemain dans un état d'inquiétude indicible.

J'étais chez M. Malabry à six heures, il n'y avait encore personne ; mais, deux ou trois minutes après mon arrivée, le pédant de la veille entra.

Si je n'avais pas été si troublé de ma folle espérance, j'aurais pu voir qu'il entrait avec un chapeau et une canne que j'avais remarqués dans l'antichambre, et qui m'avaient fait supposer que je n'étais pas le premier arrivé. Il était donc avant moi dans la maison, et on me le dépêchait sans doute pour m'engluer par avance, mais il fit comme s'il arrivait à l'instant même. Tout d'abord il me salua comme quelqu'un dont on a peu d'idée ; mais bientôt, avec le clignement d'yeux obligé et le geste de la main en abat-jour, il parut me reconnaître et s'approcha de moi en me disant du même ton de la veille :

— Pardon, monsieur Morland, je pense ?

— C'est moi.

Après quoi commença le dialogue suivant.

III.

Le pédant, que je nommerai ainsi jusqu'à ce que je sois arrivé au moment où j'appris moi-même son nom, s'appuya le dos à la cheminée, tandis que je demeurai assis à l'un de ses angles, et, balançant un moment sa tête, il me dit, en faisant ondoyer la sonorité de sa voix des notes les plus graves aux sons les plus élevés :

— Ainsi donc, monsieur, nous voilà arrivés à l'une de ces grandes époques qui datent l'histoire des peuples et commencent l'ère d'une nouvelle religion d'idées. La société est adulte et demande à s'affranchir de la tutelle d'une organisation incompatible avec le but où tend l'humanité, et l'heure est venue où ceux qui sont prédestinés à faire entendre le cri à la fois gémissant et impérieux de cette vie nouvelle doit trouver place parmi les représentants de la nation.

Je n'étais pas tellement bouvier que je n'eusse lu quelques-unes des ces phrases qui me faisaient craindre que l'usage de l'opium ne se fût introduit en France, attendu qu'elles me paraissaient ne pouvoir être que le résultat de cette espèce d'idiotisme extatique où nous plonge la liqueur du pavot blanc ; mais je ne sais par quelle convention particulière avec moi-même je m'étais convaincu qu'on écrit ces choses-là au risque de ce qu'elles peuvent devenir dans les mains du lecteur, sans pouvoir supposer un moment qu'on osât les dire de sa propre voix à un homme qui vous écoute de ses deux oreilles, qui vous regarde en face, et qui peut attester vous les avoir entendu dire. J'examinai donc plus attentivement mon pédant. C'était, somme toute, un monsieur assez beau, dont le visage pâle et profondément altéré convenait également à un homme dont la jeunesse s'était énervée dans la débauche ou flétrie dans les rigueurs de l'abstinence ou de la macération. Sa narine large, et qui se gonflait à chaque aspiration comme le flanc d'un soufflet, me faisait pencher pour la première supposition, tandis que sa lèvre mince, courte et collée à ses dents, me ramenait à la seconde. La solution du problème devait être dans le regard de cet homme, mais il restait insaisissable sous la paupière mi-close dont il l'abritait.

Alors, désirant parler, afin de saisir ce regard révélateur, je répondis, en donnant à ma voix un peu de cette ondulation qu'affectait mon pédant :

— Oui, monsieur, la France a besoin d'hommes nouveaux pour de très grandes et de très nombreuses améliorations. [illegible]s parler de l'immense question des chemins de fer, de la non moins [illegible] question de l'Algérie, il me semble que la simple question des bestiaux est d'une gravité et d'une étendue...

Je surpris mon homme au delà de mes désirs ; il attacha sur moi un regard si étonné et si fixe que je le saisis en plein. Mon homme était louche ! Je le reconnus alors : c'était Brugnon, Brugnon que je n'avais pas vu depuis l'École de droit, et qui, après avoir erré d'une étude d'avoué au Conservatoire de musique, puis du Conservatoire de musique à la rédaction d'un journal d'agriculture, puis du journal d'agriculture à une maison de commission pour les objets d'art et d'ameublement, s'était enfin jeté dans l'exploitation politique : d'abord libéral voltairien, ensuite républicain catholique, et maintenant socialiste humanitaire. J'avais lu quelques-uns de ses écrits, et j'avais reconnu le strabisme de son esprit comme je venais de reconnaître celui de ses yeux.

Je te prie de croire qu'en 1837 je ne connaissais pas du tout le mot de *strabisme*, et que je ne l'emploie aujourd'hui que pour te prouver que je marche avec mon siècle.

Donc, pour te parler maintenant comme je sentis en 1837, son style et ses pensées m'avaient toujours paru louches comme son regard. Je ne fis pas semblant de l'avoir reconnu ; et craignant qu'il ne me jugeât trop indigne de sa conversation, je voulus essayer de réparer ma bévue des bestiaux, et je repris :

— Cette question, tout infime qu'elle est, se rattache au grand but humanitaire que vous poursuivez ; car il s'agit d'une meilleure nourriture pour les pauvres et à meilleur marché.

— Pardon, monsieur, fit le pédant ou plutôt Brugnon, car du moment que je sus qui il était, je le jugeai indigne de cette injure, qui suppose toujours un fond de savoir bien ou mal dirigé ; pardon, monsieur, dit-il, vous vous renfermez dans le cercle étroit de la nationalité. Ce n'est pas la France qu'il faut appeler seulement au partage de tous les biens que Dieu a prodigués à sa créature, c'est le monde entier. Partout où l'homme vit, l'homme est mon frère : je lui dois ma vie, mes idées, mes efforts, et je dois les lui donner.

Je me rappelai que Brugnon me devait de l'argent et qu'il ne me l'avait jamais rendu, et je ne m'étonnai point de sa tranquillité en ma présence, en me souvenant en même temps que, quelques jours avant, j'avais vu annoncer un ouvrage ayant pour titre : DE LA MORALITÉ DES FAILLITES, avec cette épigraphe : *Quand on paie ce qu'on peut, on paie ce qu'on doit*, par Triptolème Brugnon.

A ces diverses réminiscences, je me sentis dans une société de fripons et je mis mes mains dans mes poches : car j'avais toujours présent à l'esprit cet adage d'un ancien fermier de mon père, dont le fils est maintenant propriétaire, par héritage, des plus riches pâturages de la Normandie :

« Un sou, qu'il soit gagné, volé ou donné, est toujours le commencement d'un million. »

Je cherchais déjà un prétexte pour m'esquiver, lorsque parut le maître de la maison, puis madame Malabry, ses quatre filles, le ténor léger de la veille, et enfin l'illustrissime Burac, et deux ou trois coryphées en sous-ordre, parmi lesquels un membre de la Société de l'abolition de l'esclavage, pauvre riche honnête homme qui, sans s'en douter, chaperonnait ces réunions de sa probité et de ses bonnes intentions. Par une habile précaution, on nous plaça côte à côte, probablement pour nous persuader l'un à l'autre que nous étions en honnête compagnie.

Je dois le dire à ma honte, je ne me sentis aucun désir d'éclairer mon voisin sur son danger ; je me souvenais du peu de succès des avis officieux, et d'ailleurs je m'occupais beaucoup plus à observer qu'à accuser.

Voici quelles étaient les intelligences que je crus remarquer entre les divers personnages de la société.

Je m'assurai que Burac était décidément le préféré de mademoiselle Cornélie, et que le ténor léger avait décidément conquis les affections de Lia. Quant à Brugnon, il faisait semblant de regarder tendrement la troisième des demoiselles de Mandres, qui avait nom Sophie. C'est la seule qui m'eût convenu, si j'avais osé me risquer dans cette lice redoutable. Elle avait une bonne figure joviale, et il ne fallait pas l'avoir entendue dire quatre paroles pour juger qu'elle était passablement bête. Une femme bête, tu comprends, je ne dis point sotte, ce qui signifie une femme qui a des idées mal entendues sur toutes choses, et qui les soutient avec entêtement ; je dis bête, c'est-à-dire une femme qui n'a pas du tout d'idées, et qui prend volontiers toutes celles qu'on lui donne. Elle était admirable en ce sens : c'était un écho fidèle de tous les jugements rendus autour d'elle ; et la qualité que j'estimais en elle était poussée à un degré si éminent, qu'elle gardait à ce jugement la forme primitive qui lui avait été donnée. Ainsi, quand l'un des convives disait une nouvelle qui excitait l'étonnement de l'assemblée, et que quelqu'un s'avisait de répondre : « Ce n'est pas croyable, » Sophie répétait immédiatement : « Ce n'est pas croyable. » M. Varnier, le ténor léger, s'étant même laissé emporter à raconter une anecdote tant soit peu intime, madame Malabry lui fit observer que son récit était un peu hasardé.

— Très hasardé ! s'écria Sophie.

Ce dernier trait me toucha. Mais j'arrivai trop tard, Brugnon et son œil louche avaient conquis ce cœur innocent.

Tu as dû remarquer cette disposition du cœur humain. Du moment qu'il se met à adorer l'erreur, plus elle est absurde et incompréhensible, plus il se passionne pour elle.

Sophie en était là pour Brugnon. Un mot de bon sens eût détruit peut-être le charme qu'il éprouvait à l'entendre.

Quoi qu'il en soit, tu vois qu'à mon compte trois de ces demoiselles étaient casées: il n'en restait donc qu'une, et je me demandai si mon voisin l'abolitioniste n'était pas la victime désignée. Mais au milieu du dîner, madame Malabry lui demanda des nouvelles de sa femme; et je me crus en droit de conclure que c'était à moi qu'elle était consacrée. Je savais d'ancienne date qu'elle s'appelait Géorgina.

Imagine-toi une femme de moyenne taille, le visage rond et ne manquant pas d'embonpoint, mais d'une pâleur brune et veloutée, des yeux noirs trop grands et enveloppés de longues paupières que les larmes semblaient avoir déjà fatiguées, et avec cela une bouche d'enfant boudeur et une profusion de cheveux noirs et magnifiquement bouclés. Elle était bien moins à mon gré que Sophie; mais dès que je l'eus regardée, je ne pus en détacher mes yeux. Je serais parti en poste si j'avais été menacé de l'épouser, et j'éprouvais un ardent désir de la connaître mieux, de lui parler et surtout de l'entendre; mais elle était tout à fait silencieuse et je ne voyais pas comment j'en pourrais approcher.

Contre mon attente, le dîner fut bon, et Malabry ayant voulu entamer le sujet politique qui nous réunissait, Burac l'interrompit en lui disant que l'entretien serait plus convenable lorsque ces dames ne seraient pas forcées de l'entendre.

Cornélia sourit à cette attention de Burac comme pour le remercier de lui sauver cet ennui, tandis que Géorgina lui lançait un regard indigné et qui protestait contre le mépris que ce petit monsieur semblait faire de l'intelligence féminine.

Je jugeai immédiatement que c'était une femme supérieure, et immédiatement elle me déplut encore plus qu'auparavant; mais je sentis en même temps un désir encore plus vif de la connaître et de l'entendre.

Ce singulier sentiment que nous cherchons à nous expliquer le plus souvent par une foule de subtilités métaphysiques, est cependant un des plus instinctifs de l'espèce humaine qui, du reste, le partage avec les animaux. C'est le tressaillement du cheval qui entend venir son maître; il le redoute, il en a peur, il tremble, et cependant il dresse l'oreille, il hennit, il est content; il prévoit qu'il va être déchiré par la cravache et l'éperon, et cependant il se cabre et fait le fier. Il n'y a rien de plus logique que cela dans la nature. Du moment qu'elle a créé des êtres qui ont besoin de domination, elle a su en créer d'autres pour satisfaire ce besoin, et qui éprouvent un désir égal d'être dominés.

La raison opprimée se révolte contre cette domination, mais toujours les prédispositions naturelles l'emportent.

Géorgina m'avait à peine regardé, qu'elle m'attirait à elle malgré moi. Pourquoi cela? Tu dois le savoir, toi qui maudis le métier tous les matins et tous les soirs, et qui mourrais de désespoir si tu étais empêché de le faire! Toi que j'ai vu frémir de rage à cette critique sotte, bavarde, incohérente, qui flatte tout ce qui se meurt, et exalte tout ce qui est mort pour insulter ce qui vit, et qui cependant voudrais qu'elle s'occupât de toi au risque d'être tenaillé! Tu dois comprendre le sentiment qui s'emparait de moi; car en toutes choses, ce qui fait que la vie est intéressante, c'est qu'elle est un combat. Du jour où un homme aurait vaincu toutes les craintes et tous les obstacles qui l'épouvantent ou qui l'irritent, cet homme se tuerait ou deviendrait crétin. C'est donc précisément parce que je supposais qu'il y avait un antagoniste puissant entre Géorgina et moi, que je brûlais du désir de la mieux connaître.

Le dîner fini, je tâchai de l'approcher, ce qui ne fut pas très difficile, attendu qu'elle était fort abandonnée. En général les femmes me font peur, et je crois que je n'ai d'elles une si mauvaise opinion que parce que je sais que je dois avoir fort peu de succès auprès d'elles.

Cependant la curiosité qui me poussait vers Géorgina était d'une nature irrésistible comme celle qui pousse les enfants à tirer un pistolet quoiqu'ils soient épouvantés par avance de ce qui va en résulter. Je m'approchai donc de la belle dédaigneuse et je lui dis en manière de présentation personnelle :

— Probablement, mademoiselle, vous n'avez aucun souvenir de moi?

— Pardon, me dit-elle sérieusement et d'une voix grave et sonore comme un son de violoncelle, pardon, monsieur, je me rappelle parfaitement que vous étiez près du lit de mort de mon père, et qu'il vous dit qu'un jour vous pourriez peut-être veiller sur ses filles.

Je m'étais approché dans une cruelle appréhension qu'une réponse équivoque ou railleuse ne me renvoyât d'où je venais. Je fus si ravi de ces paroles qui semblaient un appel à un entretien presque intime, que je m'écriai avec un air de ravissement fort maladroit et fort mal placé :

— Quoi! mademoiselle, vous vous souvenez de cela?

— Mieux que vous sans doute, monsieur, reprit Géorgina, tandis que je m'asseyais près d'elle. J'étais bien enfant alors, mais cette parole de mon père me frappa vivement, et bien des fois depuis ce jour je me suis demandé en secret : « Où donc est celui à qui mon père avait laissé une si noble tâche? L'a-t-il reniée, ou reviendra-t-il au jour du danger? » Mais vous voilà, et je suis rassurée.

Mille millions de tonnerre auraient éclaté à mes oreilles que je n'aurais pas été plus abasourdi que par cette phrase. Il me sembla voir danser devant moi les figures mélodramatiques de *Gaspardo*, de la *Tour de Nesle*, et de tous les drames où il y a un homme fatal qui arrive à l'heure dite, à la minute, à la seconde même où son apparition doit faire rugir d'admiration ce que vous autres appelez le public. Cependant je me contins, et je répondis, voulant faire de l'esprit :

— Sans aucun doute le rôle que M. de Mandres avait daigné me confier est très beau; mais il est inutile, grâce à la tendresse prévoyante de votre mère, qui a pris en aide la protection éclairée de mon ami Malabry.

— Vous ne pensez pas un mot de ce que vous dites, monsieur, me répartit froidement la belle Géorgina.

Seconde stupéfaction qui, cette fois, demeura muette, et pendant laquelle la jeune fille reprit :

— Vous n'estimez pas M. de Malabry, vous ne croyez pas à la prudence de ma mère, et vous soupçonnez déjà que le sort des filles de M. de Mandres n'est pas ce qu'il devrait être.

Il y avait dans ces paroles une dose de vérité si vraie, qu'elle me fit oublier le ton théâtral dont elles avaient été débitées.

— Je n'ai aucun droit de porter un jugement si sévère sur des personnes et des choses auxquelles je suis resté trop longtemps étranger.

Géorgina me regarda en face, et reprit d'un ton froid :

— Soit, monsieur; votre réponse ne m'étonne pas. Quel homme pouvant se dispenser d'un devoir pénible a jamais eu le courage de l'accomplir!

Je me récriai.

— Je sais que vous l'avez fait une fois, lors du mariage de ma mère avec M. Malabry. M. Darrieu, notre subrogé-tuteur, m'a dit, avant de mourir, que vous aviez voulu l'éclairer, et qu'il avait refusé de vous entendre. Mais vous avez probablement compris que c'était une duperie de s'occuper des affaires des autres. Quant à moi, à qui l'expérience n'a pas encore donné cette prudence, je vous avertis, sans craindre les conséquences que cet avis peut avoir pour moi, je vous avertis que vous êtes dans une société de malhonnêtes gens qui en veulent à votre fortune.

His dictis, après ces paroles, Géorgina se leva et quitta le salon.

Pendant notre dialogue, les hommes avaient disparu, à l'exception du ténor léger, qui cherchait vainement les regards de sa Lia, qui, à ce qu'il me sembla, lui tenait rigueur. J'étais fort embarrassé de ma personne, très ému de ce que m'avait dit Géorgina, et surtout fort préoccupé d'elle. La liberté outrecuidante des façons de cette jeune fille me paraissait dépasser tout ce que j'avais imaginé de plus insolite; mais le sentiment de curiosité que j'avais éprouvé, même avant de l'aborder, ne fit que s'accroître, et dans l'espoir de la voir reparaître, j'oubliai mes pressentiments, ses avis, et je demeurai.

C'est durant cette attente que j'appris tout à fait ce qu'étaient les trois sœurs de Géorgina. Cornélia était une femme qui ne rêvait que chevaux, hôtels, réception, grand train, et je compris qu'elle se fût laissé séduire par les millions dont Burac faisait tant d'usage dans la conversation. Quant à Lia, elle était la sentimentale de la famille et je la vis sincèrement pleurer pendant que M. Varnier, saturé de bonne chère, le visage rubicond, le poil touffu et la lèvre rouge, chantait d'une voix qui ne pouvait partir que d'une excellente poitrine, une cruelle romance ayant pour refrain :

Pitié, madame,
Pour l'orphelin
Qui vous réclame
Un peu de pain.

Tandis qu'il chantait, cet atroce minotaure se tournait avec désespoir vers Lia, et lorsqu'il eut fini, elle lui jeta un de ces doux rayons de femme qui disent si bien :

— Vous êtes pardonné.

A ce triomphe, la figure de cette homme jubila, c'est-à-dire qu'il n'éprouva pas cet intime et secret bonheur d'un cœur allégé du ressentiment de la femme qu'il aime; mais il se gonfla de sottise et d'orgueil comme un butor qui se dit :

« J'étais sûr de mon succès : »

Quant à Sophie, elle m'avait paru fort en peine de ce qu'elle devait faire, car, d'un côté, elle voyait Cornélie écoutant et approuvant avec une tenue d'impératrice, et de l'autre Lia larmoyant d'un air désolé; et comme sa mère, voulant donner un guide à son extrême gaucherie, lui disait sans cesse :

« Regarde tes sœurs, fais comme tes sœurs. »

Sophie se décida à écouter froidement tant que M. Varnier chantait, et à s'essuyer les yeux à la fin de chaque couplet en se mouchant bruyamment.

Cependant Géorgina ne paraissait point, et mon désir de la revoir devenait de plus en plus vif. Il se passait en moi quelque chose d'étrange à propos de cette jeune fille, tourmenté que j'étais d'une curiosité à son sujet.

Je n'aurais voulu pourtant interroger personne sur elle. Je sentais, je devinais d'avance qu'on m'en dirait des choses peu flatteuses, et d'avance je sentais aussi que je les considérerais comme l'opinion vulgaire de gens qui ne pouvaient comprendre un pareil caractère et un esprit si supérieur. Je la blâmais en moi-même d'être ce qu'elle était; mais je n'aurais pas voulu entendre ce blâme dans la bouche d'un autre.

Tu te crois très habile et tu souris en te disant à part toi :

« Voici mon ami Trucindor amoureux. »

Non, mon ami, je n'étais pas amoureux.

Géorgina m'intéressait comme un problème dont on veut ne devoir la solution qu'à soi-même. C'est une des dispositions de mon esprit. Je me suis brouillé avec un de mes voisins de campagne, parce qu'il m'apportait tous les matins le mot de l'énigme mise au bas de mon petit journal, lorsque j'étais encore délicieusement occupé à le chercher. Non, te dis-je, non, je n'étais pas amoureux de Géorgina. Cela ne m'empêcha pas de demeurer jusqu'à onze heures du soir, sans songer le moins du monde à l'absence des autres convives. Fatigué d'attendre, je me décidai à quitter le salon sans avoir revu Malabry ni ses acolytes; juge-donc de ma surprise lorsque, trois jours après, je lus dans un journal :

« Le bruit qui s'est répandu de la prochaine dissolution de la chambre a réveillé l'attention des vrais amis de la liberté; de toutes parts on s'occupe d'opposer des candidats indépendants à ceux que le ministère se prépare à soutenir de son influence et de ses fonds secrets. Déjà une réunion a eu lieu chez M. Malabry, l'un des plus grands propriétaires de la Normandie; on y a discuté les titres des nouveaux candidats et nous avons la satisfaction d'annoncer à nos lecteurs que l'unanimité des voix s'est portée sur M. Félix Morland, l'un des hommes les plus considérables du département du Calvados, aussi indépendant par son caractère que par sa fortune, dont il fait le plus noble usage. »

Je fus aussi indigné que surpris de cette insigne rouerie, et sous le coup de ma première fureur, j'avais déjà écrit une lettre sanglante à Malabry, lorsque je vis entrer chez moi M. Burac, l'air très agité et dans un état de colère indicible.

— Vous savez ce qui m'arrive, monsieur ? me dit-il rapidement.

— Non, en vérité, monsieur, mais...

— Vous m'en voyez irrité au dernier point. C'est vraiment déplorable! Certes la presse est une bonne et excellente chose; mais monsieur, c'est pour ainsi dire un piége sans cesse tendu autour de vous; et je ne comprends pas comment moi, qui vis d'habitude parmi les hommes les plus marquants, j'ai pu faire une pareille indiscrétion.

— Mais de quoi s'agit-il donc, monsieur?

— Mais de ces quatre lignes qui sont là entre filets comme pour attester tout haut ma bévue.

— En effet, monsieur, je ne comprends pas...

— C'est à peine si je l'ai compris; et ça été à force de me creuser la tête que j'ai pu me rappeler comment cela avait pu arriver. Il est vrai que l'autre jour, chez Malabry, nous nous sommes occupés d'élections, que votre nom a été prononcé, et qu'il n'y a eu qu'une voix sur votre compte, mais c'était pour vous demander s'il vous convenait d'accepter la candidature de notre arrondissement. Malabry est rentré dans son salon pour vous faire cette proposition; mais vous étiez déjà parti, et il a été convenu qu'il se chargerait de vous en parler avant tout. Probablement il n'a pu venir depuis deux jours. Je l'ignorais absolument, de sorte qu'hier, à une autre assemblée où se trouvaient les hommes politiques les plus éminents de la presse, me trouvant interpellé sur ce qui avait été fait dans la réunion Malabry, j'ai raconté ce qui s'était passé pour d'autres candidats; mais dans la chaleur de l'improvisation, votre nom m'est échappé; j'ai dit ou je crois avoir dit que vous accepteriez; enfin, ce qu'il y a de certain, c'est qu'à mon insu on s'est servi de cette confidence pour publier le petit article que vous avez lu ce matin.

— C'est fâcheux, je regrette...

— Oh! je sais d'où le coup part; je me rappelle maintenant que le rédacteur en chef d'un de nos meilleurs journaux s'est récrié à votre nom, et qu'il a dit que vous étiez un homme très convenable, parfaitement placé; ce qui est vrai, mais ce qui ne l'autorisait pas à faire une pareille déclaration sans votre aveu.

— Eh bien! monsieur, le journal en sera quitte pour un désaveu de sa nouvelle.

— Il le faut bien, dit Burac, puisque vous êtes décidé à ne pas vous mettre sur les rangs; car votre intention n'est pas de vous y mettre.

Pitié, madame, pour l'orphelin,
Qui vous réclame un peu de pain.

— Je n'ai pas de parti pris à cet égard.

Burac me regarda d'un air stupéfait, et reprit :

— Il faut pourtant vous décider. Nous sommes sûrs de votre arrondissement ; mais nous courrions grand risque de perdre nos avantages si nos voix se partageaient. Vous avez un concurrent qui consentira volontiers à se retirer devant vous, si vous vous portez franchement à la candidature, mais qui se présenterait en cas d'hésitation de votre part.

— Et ce candidat, quel est-il ?

— Permettez-moi de ne pas vous le nommer ; il ne désire être connu qu'autant que vous renonceriez, et je crois même qu'à l'heure qu'il est il doit avoir écrit à ses amis de reporter les voix sur vous. Voyons, que décidez-vous ?

J'étais comme un homme qui est devant une table de jeu, bien convaincu qu'il va se ruiner, et qui avance, recule et finit par succomber. Je ne succombai pas sur-le-champ, mais je dis à Burac :

— Je voudrais cependant savoir si je ne vais pas tenter une démarche ridicule.

— Monsieur Morland, me dit Burac d'un air grave, la France n'est pas un pays si corrompu et si tombé qu'on veut bien le dire ; et lorsqu'un homme d'honneur, de probité et de courage fait une pareille démarche, je ne dis pas qu'il réussira toujours, mais il est assuré d'exciter la sympathie de tous les hommes de cœur.

Je fis trois tours dans ma chambre et je finis l'entretien par ces mots stupides :

— Eh bien ! monsieur, j'essaierai.

Burac me remercia et me donna rendez-vous chez Malabry pour le lendemain soir.

Notez bien, pour le lendemain.

La rectification ne serait pas faite, si j'étais le candidat avoué et consentant du comité Malabry.

Pauvre moi !



Et j'entends M. Burac qui..... — Page 13

IV.

Quoique plusieurs mois se soient écoulés depuis que ce que je te raconte m'est arrivé, je ne puis te dire quel est le sentiment vrai qui dominait en moi, lorsque je me rendis chez Malabry. J'y étais entraîné à la fois par deux attraits différents, et j'y portais de même deux craintes sérieuses. La vanité de la députation me tournait la tête, mais je sentais que je prenais un mauvais chemin pour y parvenir.

Je te fais ici ma confession pleine et entière, par conséquent je puis t'avouer par quelle transaction déshonnête j'étais parvenu à concilier mes désirs et mes scrupules.

Je me disais qu'il importe peu d'être poussé par une intrigue, si du moment qu'on est arrivé on la désavoue, on s'en sépare, et l'on agit dans son indépendance et son amour du bien. C'est la morale dépravée qui dit qu'il n'y a pas de mal à voler un voleur, et qui me faisait voir cette petite trahison envers ceux dont j'acceptais l'appui comme une réparation de mon alliance avec eux.

D'un autre côté, l'idée de revoir Géorgina me poursuivait avec une force invincible, et que je ne puis appeler douloureuse. C'était une émotion pareille à ce que j'éprouvai la première fois que j'assistai à une course de taureaux, pendant mon séjour en Espagne. Rien ne m'eût empêché d'y aller, et pourtant je savais que j'y éprouverais des sensations qui me feraient mal. Mais je n'avais, en vérité, aucune bonne raison pour m'excuser la faiblesse qui m'entraînait vers Géorgina. J'y allais, parce que j'y allais, j'agissais enfin comme tout homme qui est sous un charme quelconque, j'obéissais en sentant que je faisais mal, mais sans comprendre qu'il fût possible de résister à la force qui m'attirait.

Quand j'arrivai chez Malabry, l'accueil que je reçus de Géorgina fut celui que j'avais prévu, et cependant il me blessa. As-tu remarqué cette constante contradiction de l'homme? Lorsqu'il ne fait pas exactement ce qu'il doit faire, la raison l'avertit immédiatement du blâme qu'il rencontrera, et cependant il se révolte, et le trouve injuste quand il arrive, comme si c'était un coup imprévu.

Madame Malabry, Cornélie, Sophie, me firent leurs plus beaux compliments. Ce furent des reproches charmants sur ma discrétion politique, des félicitations empressées de ce que je m'étais associé aux efforts de leurs amis. Lia ne put distraire qu'un sourire gracieux de l'attention qu'elle prêtait au *déchiffrement* d'une nouvelle romance. Quant à Géorgina, elle ne répondit à mon salut que par une brève inclination, accompagnée d'un regard fort dédaigneux. La séance politique était déjà ouverte dans le cabinet de Malabry, et sa femme me dit de l'air le plus gracieux du monde :

— Monsieur Morland, on vous attend.

Plus j'approchais de la sottise que j'allais faire, plus elle se montrait à mes yeux dans son énormité. J'étais déjà trop engagé pour reculer sans esclandre ; mais peut-être je m'en fusse trouvé le courage, si je n'avais pas craint d'avoir l'air de céder au méprisant avis qui semblait m'avoir été donné par Géorgina. Je fus lâche vis-à-vis de moi-même, qui me disais que j'agissais mal pour ne pas paraître faible vis-à-vis d'un autre qui me disait la même chose.

Avoue que l'homme est un étrange animal.

Je me décidai donc fièrement à entrer chez Malabry et, en passant devant Géorgina, je lui adressai un regard qui voulait dire :

« Vous voyez que je ne suis pas un petit garçon qu'une femme peut mener par le nez. »

Et cependant le bout de ce maudit nez qui vous a tant fait rire était déjà pincé entre les deux griffes de Burac, qui, en me voyant entrer, s'avança rapidement vers moi et me présenta à quelques-uns de ses amis.

Quoique tu sois un pauvre feuilletoniste qui ne sait pas ou ne veut pas faire de politique, il est bon que je te raconte cette séance, afin de te faire connaître à fond les hommes et les événements qui

ont causé la destinée des quatre femmes dont tu viens de me demander l'histoire. Il faut aussi que tu comprennes bien une chose, c'est que je n'ai pas été aussi absolument bête que mon récit peut te le faire croire. Malgré moi, je mêle ce que je sentais alors avec ce que je sais aujourd'hui. Je me vois à distance aussi bien que je vois les autres, et je me juge comme un sot, lorsque je n'étais encore qu'une dupe : ce qui arrive aux gens les plus spirituels et les plus avisés.

Or lorsque j'entrai dans cette assemblée, je doutai, malgré moi, de la sévérité de mes jugements sur Burac, Malabry et consorts. La présence de quelques hommes, de ceux que l'opinion publique appelle honorables, fit chanceler mes mauvaises opinions. Parmi ceux-là se trouvait un certain avocat, député consciencieux à qui la logique habituelle de l'espèce humaine française accordait d'autant plus de vertus et de lumières qu'il trouvait tout ce qui se faisait mauvais et stupide.

Je l'avais connu assez particulièrement, ayant été attaché à son étude en qualité de secrétaire en sous-ordre. Dans ce temps-là nous ne nous occupions guère de ce qu'il était, que par rapport à nous, et ce qui nous amusait infiniment, c'était ce que nous appellions les rentrées du patron.

Si à l'heure marquée pour le retour de l'audience il s'arrêtait dans l'étude qui précédait son cabinet, s'il s'informait amicalement de ce que nous avions fait et s'il trouvait des mots d'encouragement et d'indulgence pour nos travaux, nous étions très assurés qu'il venait de perdre la cause qu'il avait plaidé. Si, au contraire, il passait rogue et fier à travers nos tables pour nous appeler près de lui et nous rendre d'un air de pitié les rapports que nous lui avions préparés, nous aurions pu écrire au client du jour, sans risque de nous tromper, que sa cause était gagnée. Ce caractère est un de ceux que je n'ai jamais pu m'expliquer dans un homme d'un esprit incontestable et qui n'est pas sans mérite. Me Laton le poussait au suprême degré. Le moindre triomphe l'enivrait jusqu'à la plus sotte importance envers ses égaux, comme le moindre revers l'abattait jusqu'à la plus infime flatterie envers ses inférieurs.

Toutefois, cet homme avait grandi dans des luttes parlementaires, d'abord parce qu'il y apportait cette faconde intarissable de l'avocat pour qui on a créé la vague définition de *talent de la parole*, ensuite par sa persévérante opposition au gouvernement, ce qui est compté aux uns comme probité, aux autres comme talent, à tous comme un droit aux suffrages des électeurs.

J'oubliais donc que Me Laton avait obtenu peu de succès dans la session précédente, et qu'en cette circonstance, et en vertu de son caractère, il devait s'être rapproché de quiconque pouvait le servir. L'empressement avec lequel il m'accueillit ne m'éclaira pas, et je ne tirai de sa présence à l'assemblée qu'une seule conclusion, c'est que c'était nécessairement une réunion politique très sérieuse.

Indépendamment de Me Laton, il y avait le rédacteur en chef d'un journal de l'opposition pour lequel je professais nécessairement le plus profond respect, par cela seul que sa feuille accusait tous les matins les trois quarts de la chambre de vénalité et tous les ministres de concussion, de lâcheté et d'ignorance.

Certes, je ne suis pas un révolutionnaire, mais je suis volontiers d'un parti qui tient essentiellement au caractère du peuple français. J'ai été, je suis et serai probablement toujours mécontent. Le mécontent est la racine de tout les partis en France, de quelque nom qu'ils s'affublent par la suite. La disposition naturelle de notre esprit est de ne pas vouloir ce qui est ; cette disposition, si niaise ou si méchante qu'elle puisse être, est du moins naturelle et consciencieuse. Quant à savoir ce qu'on veut, c'est bien différent, on n'y regarde pas de si près; c'est tout au plus si les têtes fortes des partis s'en sont quelquefois préoccupées ; et il est très probable que si ceux-là disaient exactement à ceux qui les suivent où aboutirait leur système en cas de réussite, les soldats abandonneraient vite les généraux. Mais on ne se donne pas plus de peine lorsqu'il s'agit de critiquer une œuvre de l'esprit ; on se fait grand homme en criant que tout est mauvais. Seulement on oublie qu'en politique le rôle du censeur et celui de l'auteur sont souvent inséparables, et qu'on est en droit de dire à ceux qui blâment : Faites mieux. Toutes ces belles réflexions ne me vinrent point lorsque je me trouvai chez Malabry : je ne vis qu'une sérieuse réunion présidée par un homme grave, car Me Laton avait pris le fauteuil, et après quelques causeries particulières la séance commença. Le président l'ouvrit par une courte allocution où il posa le but de la réunion en termes assez vagues pour qu'il pût en tirer plus tard tout ce qui pourrait lui profiter. Il ne s'agissait pas moins que d'appeler à la chambre des hommes éclairés, indépendants, consciencieux, et qui devaient faire le bonheur de la France.

On applaudit avec un enthousiasme décent, et Burac se leva pour prendre la parole ; Me Laton pâlit au murmure approbateur qui accueillit le jeune orateur. Était-ce d'envie ou de peur? pour ne pas me tromper, j'affirme que c'était de peur et d'envie à la fois. Je voudrais pouvoir te mimer la tenue, le geste, l'accent de ce petit homme. Ce qu'il disait était net, clair, posé, tranchant, mais diffus et plein de répétitions des mêmes choses, presque dans les mêmes termes, mais si rapidement et si sûrement débité que ce n'était qu'après audition qu'on s'apercevait du vide complet des oraisons, et du très petit nombre d'idées qu'il délayait en un nombre infini de phrases vulgaires presque toutes posées comme des apophthegmes de haute portée politique. Il parla une heure dix minutes sans hésiter, sans sourciller, et le tout pour dire en résumé que Me Laton ayant émis les grands principes d'après lesquels devait agir l'assemblée, il ne lui restait plus, à lui Burac, qu'à s'occuper des moyens par lesquels on devait les faire triompher.

Ces moyens étaient d'agir directement et efficacement sur les esprits des électeurs en les éclairant sur le choix qu'ils devaient faire. La presse quotidienne était le plus puissant de ses moyens, et il pouvait annoncer avec plaisir à l'assemblée que M. Tournebroche était tout disposé à s'associer aux efforts de la réunion en mettant en avant les candidats choisis par elle.

La seule difficulté à ce que ces secours fussent aussi efficaces qu'on était en droit de l'attendre d'un journal aussi savamment, aussi libéralement, aussi supérieurement rédigé que celui de M. Tournebroche, c'est qu'il avait fort peu d'abonnés dans les départements agricoles sur lesquels on voulait agir.

Il était donc nécessaire de faire parvenir les lumières, la science et l'esprit dudit journal aux électeurs aveugles qui en ignoraient le mérite. En conséquence, on ne saurait mieux faire que d'adresser ledit journal auxdits électeurs, et cela gratis. Mais ce qui était gratis pour eux ne pouvait rester une charge pour l'appui généreux de M. Tournebroche, qui ne devait compte à personne de l'esprit de son journal, mais qui devait compte à ses actionnaires des exemplaires expédiés. On aurait donc à lui assurer un certain nombre d'abonnements ; le nombre de ces abonnements ne pouvait être moins de mille, il fallait donc ouvrir une souscription immédiate pour couvrir ces premiers frais.

Jusque-là j'avais été charmé de la parole de M. Burac ; mais lorsqu'à travers sa phrase à claire-voie je vis s'avancer le projet de souscription, je me dis que j'allais enfin mesurer la sincérité de tous ces braves gens; car on en venait à la véritable pierre de touche de tout dévouement ; on en venait aux écus.

L'empressement naturel avec lequel on accueillit cette proposition me rendit honteux, et pendant que Burac, qui s'était arrêté un moment, paraissait classer devant lui une quantité de papiers, on fit circuler une feuille de papier avec un titre écrit à l'avance et qui disait que c'était la liste de souscription ; chacun écrivait à son tour. Elle m'arriva lorsqu'il y avait déjà dix signatures, et je rougis de moi-même en voyant que nulle des personnes présentes n'avait souscrit pour moins de mille francs; l'abolitioniste avait été à quatre mille. Je pris un *mezzo termine*, je m'inscrivis pour deux mille, et ces deux sommes, avec quelques autres qui me parurent venir de figures aussi pantoises que la mienne, fut sans doute tout ce qui fut touché de cette souscription, qui, en un clin d'œil, s'était élevée à près de trente mille francs.

J'avais signé, et je pensais avoir payé largement ma bien-venue, quoique j'eusse senti pénétrer dans mon esprit un de ces doutes qui vous préparent admirablement à céder à toutes les pressions industrieuses, par lesquelles on débarrasse un homme de son argent.

Burac reprit la parole ; mais cette fois avec un air d'humeur et comme un homme contraint et forcé et à qui ce qu'il va dire coûte horriblement. « Maintenant, messieurs, dit-il, j'ai à vous faire part d'un projet dont je n'aurais pas voulu vous entretenir pour ma part ; mais j'ai dû céder aux prières, aux conseils et presque aux ordres des hommes les plus honorables. Je sais que chacun doit à la cause publique le sacrifice de ses intérêts privés : cependant j'avais pensé que ce désintéressement doit avoir des bornes ; mais ce que je redoute avant tout, c'est qu'on puisse croire un moment que je recule dans la voie où je me suis engagé, et quelque perte qu'il en puisse résulter pour moi, j'accomplirai ce qu'on m'a fait considérer comme mon devoir. »

Ce début n'avait rien d'alarmant, à ce qu'il me sembla, mais voici qui eût dû m'avertir, si je n'avais été sous l'empire d'un entraînement si bien joué autour de moi, qu'aujourd'hui que l'expérience m'a averti, je ne voudrais pas m'exposer à le braver une seconde fois.

Voici de quoi il s'agissait :

M. Burac avait découvert dans le Calvados, où il en existe en effet, des mines de houille. M. Burac nous fit rapidement l'historique de celle de Litry, où, en 1749, on appliqua la première machine à vapeur qui ait existé en France, et nous montra les immenses accroissements des capitaux qui y furent employés. Quant à la nouvelle affaire, lui, Burac, comptait se la réserver, mais elle était trop grande, trop nationale, trop profitable à la fois à ceux qui s'y intéresseraient et au pays qui en serait doté, pour ne pas la commencer au moment où on avait besoin de faire comprendre

aux électeurs quels étaient leurs véritables amis. Je ne puis pas te rendre exactement ce qui fut dit, mais il ressortait toujours du discours de Me Burac que les premiers souscripteurs d'action devaient à la fois retirer d'abord trois cents pour cent de leur argent, et ensuite l'immense considération qui s'attache aux fondateurs d'une entreprise qui doit être une source de richesse pour tout un département. Enfin c'était, tout gain pour le candidat à la députation et pour le spéculateur. Cette fois, je cédai à l'entraînement universel, et ce fut de bonne foi ; je crus, sinon à Burac, du moins à son affaire. Je prêtai l'oreille à ce raisonnement qui en a égaré tant d'autres : « Ce n'est peut-être pas un très honnête homme, mais c'est un homme habile ; et si l'on ne fait pas toujours de bonnes affaires avec ces gens-là, ce n'est qu'avec eux qu'on en fait quelquefois d'excellentes. »

Burac se garda bien de proposer d'ouvrir une souscription immédiate, et semblait n'avoir proposé l'affaire qu'à regret, ne pas demander mieux qu'un atermoiement qui lui permît de la garder pour lui seul. Mais un monsieur que je n'avais pas encore remarqué déclara souscrire immédiatement pour 100,000 francs d'actions ; Malabry fit le pauvre et en demanda pour 20,000 francs ; mais, à mon grand étonnement, Varnier et Brugnon souscrivirent chacun pour 80,000 fr. J'en pris pour une somme égale ; l'abolitioniste, qui avait été plus généreux, fut plus prudent ; enfin, avant la fin de la soirée, sur une affaire de 2 millions, il y avait 700,000 francs d'actions placées.

La séance finie, la plupart des personnes présentes se retirèrent ; nous rentrâmes dans le salon. Géorgina se tenait à l'écart ; elle interrogea d'un regard perçant le visage de Burac, qui semblait triste et froid ; mais, lorsqu'elle aperçut Brugnon, Malabry et Varnier, qui semblaient radieux, elle se leva avec un mouvement de colère et de dégoût, et quitta le salon.

Malgré moi, cette improbation si manifeste m'étonna et m'alarma, et, quoiqu'il m'en coûtât, je m'approchai de madame Malabry ; et, après quelques circonlocutions sur le passé, je lui parlai de son bonheur de mère. Je la vis sourire à l'éloge que je fis de Cornélie, de Sophie et de Lia ; mais un embarras doutoureux se montra sur son visage lorsque j'arrivai à Géorgina. Elle ne me parla que par mots entrecoupés. Jamais je n'éprouvai une plus vive anxiété ; mais il eût été peu convenable de presser une mère sur un pareil sujet, et je ne tirai de cet entretien qu'un soupçon fâcheux sur Géorgina, et par conséquent une défiance réelle sur sa manière de juger les autres.

Cependant quelques semaines se passèrent, pendant lesquelles je me présentai plusieurs fois chez Malabry sans le trouver, ni pouvoir être admis près de sa femme.

Un beau matin, une terrible annonce parut dans les journaux, annonçant l'affaire de Burac, où Me Laton, député, figurait comme conseil judiciaire, M. Tournebroche comme censeur, Burac comme gérant, et moi et les autres comme souscripteurs.

On y indiquait comme banquier un homme véritablement honorable, et avec qui j'avais eu quelques relations.

Je me rendis chez lui troublé du soupçon que je pourrais bien être le seul véritable souscripteur de cette affaire ; mais, à mon grand étonnement, j'appris que j'étais le seul en retard, et que Brugnon et Varnier, entre autres, avaient versé chacun une somme de 40,000 fr. représentant la moitié exigible des actions souscrites.

Je m'exécutai et payai par un mandat sur un banquier de Caen. Deux jours après, je reçus le paquet de lettres de faire part, le plus mirobolant qui puisse s'imaginer.

Madame et M. Malabry me faisaient part du mariage de leurs filles et belles-filles.

Comme je le prévoyais, Cornélie épousait Burac, Sophie devenait madame Brugnon, et Lia donnait sa main à Varnier.

Cette singulière coïncidence me frappa ; ces trois mariages accomplis à la sourdine en même temps que la grande spéculation, me parurent suspects, et je retournai chez Malabry.

Je trouvai l'assemblée rayonnante, c'était la veille de la célébration des mariages.

On m'accueillit avec toute la politesse que l'on doit dans les premiers jours à un actionnaire ; mais, lorsque j'essayai de parler à Malabry de l'étonnement que j'avais éprouvé en apprenant ce triple mariage, il me montra de son côté une surprise qui me dit suffisamment que je me mêlais de choses qui ne me regardaient pas.

Je cherchai Géorgina, elle était absente, et je me retirai sans avoir rien appris. Je revins près de mon banquier, les actions se plaçaient déjà avec fureur et se cotaient déjà à bénéfice.

Le lendemain j'assistai au mariage, et je remarquai encore que Géorgina n'était pas dans l'église. Cependant j'avais engagé ma signature pour une somme considérable et que je n'avais pas en capitaux disponibles ; il me fallut retourner dans mon département pour rassembler les fonds nécessaires.

La chambre fut dissoute pendant que j'étais dans le pays. Les exemplaires du journal de M. Tournebroche, souscrits par l'assemblée Malabry, arrivèrent aux électeurs, et je m'aperçus, à ma grande surprise, qu'une simple parole de moi, dont on connaissait la famille et la fortune, eût mieux valu que ces recommandations étrangères. Mais il n'était plus temps ; on murmura autour de moi que je m'étais associé à des intrigants.

Les élections arrivèrent, j'eus trois voix, et me décidai à rompre toute relation avec les Burac et les Malabry ; j'écrivis à mon banquier de vendre toutes les actions que j'avais dans les mines du Calvados. Je fis bien de me presser ; je ne perdis que 40 0/0 sur des actions qui, dans les premiers jours de leur émission, avaient doublé, et je me tins coi dans mes pâturages. Je ne pensais plus à cette coterie d'intrigants, et si le souvenir de Géorgina m'occupait encore quelquefois, ce n'était que bien vaguement, lorsque je fus de nouveau mêlé aux intérêts de ce monde d'une façon bien étrange.

Un soir, à l'heure où l'on n'attend plus personne, surtout à la campagne, on m'annonça la visite d'un monsieur qui désirait me parler. C'était un de mes anciens camarades.

— Félix, me dit-il, il faut que je m'embarque dans deux jours pour l'Angleterre, sous un nom supposé, et je l'ai vainement tenté au Havre. Tu as des relations fréquentes à Honfleur ; tes fermiers ou toi-même y devez connaître les patrons des bâtiments qui font avec l'Angleterre votre commerce d'œufs et de volailles. Il faut que tu me procures un passage sur l'un de ces bâtiments.

Le jour où cet ami s'adressa à moi était trop près d'une date célèbre pour que je pusse me méprendre sur le motif qui l'obligeait à fuir. J'aurais été son juge que je l'eusse condamné ; il vint se confier à moi comme ami, je m'engageai à le sauver.

—Reste chez moi, lui dis-je, et demain ou après-demain au plus tard, je t'aurai fait évader.

— Mais je ne suis pas seul, me dit-il : j'ai un compagnon avec moi.

— Va le chercher.

Mon ami sortit et revint un quart d'heure après suivi d'une femme voilée.

Je ne puis te dire quelle émotion j'éprouvai à l'aspect de cette femme, je la devinai sous son voile, quoique j'ignorasse absolument qu'elle pût connaître Victor.

Je ne m'étais pas trompé, c'était Géorgina.

— Tu l'avais mieux jugé que moi, lui dit Victor. Il nous sauvera tous deux.

— J'en étais sûre, dit Géorgina, et si, il y a quelques mois, j'avais eu plus de confiance en M. Morland, peut-être eussé-je arraché ma mère et mes sœurs au malheur qui les accable.

— Et qui ne vous a pas épargné, lui dis-je à mon tour.

Géorgina leva la tête et me répondit avec fierté :

— Le mien est noble, du moins, et je n'ai point à en rougir.

L'erreur était dans cette âme comme dans celle de ses sœurs. Ce qui me semblait un crime lui paraissait une noble action.

Ce n'était pas l'heure de disputer. Je fis tout ce que j'avais promis, et je les conduisis moi-même jusqu'au petit navire qui devait les sauver tous deux.

Au moment de nous séparer, Géorgina me prit à part et me dit d'un air décidé :

— Maintenant que vous êtes quitte envers moi du serment que vous aviez fait à mon père, voulez-vous le tenir aussi envers ses autres filles ? Vous pouvez encore les sauver du dernier désespoir et peut-être de la dernière honte.

— Je le ferai si je le peux, lui dis-je.

— Et pour le pouvoir, reprit-elle, il faut que vous sachiez ce qu'elles n'oseraient jamais vous avouer et ce que je puis vous dire, moi.

— Pouquoi donc avoir attendu si tard ?

— Parce que, pour vous faire une pareille confidence, j'avais besoin d'un peu de repos d'esprit pour rassembler tous mes souvenirs Vous les recevrez d'ici à peu de jours.

Ils partirent, et un mois après je reçus le manuscrit que voici et que je te confie sous le sceau du plus profond secret. Je pris ledit manuscrit des mains de Trucindor et voici ce que je lus.

V.

Tout ce que j'écris ici, je le sais par moi ou par d'autres ; et comme je suis sûre de l'honneur de ceux qui m'ont conté les circonstances

dont je n'ai pas été personnellement témoin, j'affirme que tout ce que je dis est l'exacte vérité.

GÉORGINA.

Manuscrit de Géorgina.

Déjà en 1836 les affaires de notre famille étaient dérangées; M. Malabry avait compromis dans des spéculations hasardées toute la fortune de ma mère. C'est vers cette époque qu'il rencontra M. Burac, qui menait à sa suite M. Varnier et M. Brugnon, dont le métier était de répondre de la probité, de l'honneur et de la moralité de leur capitaine. M. Malabry, qui jusque-là avait tourné autour de notre fortune sans l'attaquer, commença à espérer qu'il pourrait enfin y mettre la main.

La façon dont il l'entendait était fort simple. Il mariait trois d'entre nous à ces trois messieurs, en leur remettant loyalement notre dot, mais en stipulant secrètement que cette dot serait employée par nos maris à ses spéculations particulières.

Comme j'étais fort peu l'amie de M. Malabry, et que je ne m'étais jamais laissée ni épouvanter par ses menaces, ni séduire par ses magnifiques plans de fortune, il voulut d'abord se débarrasser de moi. Aussi j'eus à subir successivement les hommages de ces messieurs; mais aucun des trois ne parvint à me plaire (M. Malabry eût dû le prévoir), et ils se tournèrent insensiblement vers mes sœurs, et le partage fut fait comme il est arrivé.

Il ne faut pas trop accuser mes sœurs d'aveuglement dans leur obéissance. D'après l'avis de Burac, on se garda bien de faire des présentations et des propositions en règle, contre lesquelles mes sœurs eussent peut-être pu se précautionner.

On fit mieux, on ouvrit aux trois prétendants l'intimité de notre maison: et bien des fois, dans nos entretiens de jeunes filles, nous avons ri de ces messieurs sans supposer un moment qu'on pût accueillir leurs prétentions. Mais l'habitude de les voir sans cesse, cette séduction latente protégée par M. Malabry et notre mère, et qui mettait ces messieurs de moitié dans tous les plaisirs qu'on nous accordait, triomphèrent peu à peu des répugnances de mes sœurs. Du reste, ils possédaient assez exactement les défauts qui correspondaient aux leurs, et ce fut de bonne foi qu'elles finirent par les aimer, si toutefois les divers sentiments qu'elles éprouvaient pouvaient s'appeler de l'amour.

Cornélie, avec sa grande beauté, sa prestance de reine, avait cette petitesse d'esprit qui ne comprend la grandeur que dans la forme extérieure. Ainsi, dans tous ses rêves de jeune fille, elle ne posait pas sa vie à venir dans une bonne et noble affection, dans une alliance honorable, et dont elle se sentait fière par avance; cela ne l'occupait que très secondairement, et s'il eût fallu représenter matériellement le sujet de ses longues rêveries, on aurait probablement fait une suite de charmants tableaux dont elle eût toujours occupé le premier plan, tantôt dans un riche salon, étincelante de parures et de diamants; tantôt dans un magnifique château, promenant la supériorité de sa beauté parmi les allées d'un parc royal; tantôt dans la plus somptueuse loge de l'Opéra et des Italiens; tantôt dans le plus brillant équipage. Les doux rêves de la femme auxquels eût si mal satisfait l'esprit positif et tranchant de Burac s'étaient pour ainsi dire affaissés sous ce luxe d'espérances pleines d'or et de magnificences, et ce même Burac, pour qui les millions et le luxe qui en dépend semblaient un hochet dont il laisserait la disposition à sa femme, devint pour elle un mari désirable et presque un mari aimé.

Lia fut prise par une autre fantaisie de son imagination ou plutôt de son caractère mélancolique: elle était la femme douce et sentimentale qui trouve un charme extrême dans le tableau de la faiblesse commandant à la force. Les pâles créatures créées par la poésie et aux pieds desquelles un homme puissant et redoutable à tous les autres, vient déposer sa volonté, le lion qui rampe sous une blanche main de femme, lui semblaient le terme le plus désirable du bonheur et du triomphe de l'âme. Il a fallu sans doute beaucoup de complaisance à ma pauvre sœur Lia pour voir ce héros rêvé dans M. Varnier. Mais ce gros homme crépu, avec sa voix flûtée, ses romances et ses grosses langueurs, était une caricature assez ressemblante de ce type idéal; et puis Lia, comme la plupart des femmes, fit les trois quarts des frais de sa séduction. Elle aima M. Varnier dans ses propres espérances et non pas dans la personne elle-même de ce butor.

Quant à ma sœur Sophie, elle avait été trop souvent l'objet de nos railleries pour ne pas croire avoir obtenu un véritable triomphe en attachant à son char un esprit aussi boursouflé que celui de M. Brugnon. Selon ses idées, c'était un éclatant démenti donné à la triste opinion que nous avions d'elle.

Il résulta de tout cela qu'au bout de quelques mois mes sœurs, au lieu d'avoir à obéir aux volontés de M. Malabry, tremblaient qu'il ne mît quelque opposition à leur mariage.

Cependant cette admirable combinaison de notre beau-père n'aurait peut-être pas eu un dénoûment si prochain sans l'arrivée d'un personnage fort étranger à notre maison, et qui ne se doutait point du tout de l'influence qu'il devait exercer sur la destinée de mes sœurs. Ce personnage était M. Félix Morland.

Un soir que ma mère et mes sœurs étaient sorties, et que j'étais demeurée à la maison avec M. Malabry, nous vîmes arriver M. Burac. Mon beau-père était retenu chez lui par la goutte qui le tourmentait assez légèrement, et j'étais allée lui tenir compagnie dans sa chambre.

Je cite cette circonstance parce qu'elle explique ce que j'osai faire en cette occasion. J'avais remarqué que, lors de son arrivée, M. Burac avait paru contrarié de me rencontrer; mais comme M. Malabry était encore assez souffrant pour ne pas quitter le coin de son feu, il lui était impossible de l'emmener dans une autre pièce sous un prétexte quelconque, et il fallait parler devant moi ou me renvoyer formellement, et Burac, qui se piquait d'une certaine élégance de manières, reculait devant cet expédient, d'autant plus qu'il me détestait cordialement et me craignait encore plus qu'il ne me détestait. Il sembla donc prendre un parti en ma présence, et après quelques mots de conversation banale, il dit à M. Malabry:

— Connaissez-vous par hasard un certain M. Félix Morland?

— Pardieu! dit M. Malabry, c'est celui dont vous nous avez quelquefois entendu rire avec ma femme, et qui est connu par ceux qui le connaissent sous le nom de mon ami Trucindor.

Comme M. Burac, j'avais entendu souvent ce nom accompagné des commentaires les plus plaisants sur la personne et les prétentions de celui qui le portait; mais, à ce souvenir, il s'en joignait un autre pour moi: c'était celui de la recommandation que mon père lui avait faite en mourant, et du jugement que notre subrogé-tuteur en avait porté. Je prêtai donc à ce qui allait se dire une attention que M. Malabry ni M. Burac ne pouvaient soupçonner, et je pensai que je ne devais pas seulement m'arrêter à ce qu'on voudrait bien dire devant moi, mais encore essayer de pénétrer dans le sens caché de cette conversation.

La réponse de M. Burac me prouva que j'avais raison de croire que cette conversation n'était pas, de sa part au moins, aussi désintéressée qu'il voulait le prétendre.

— C'est vrai, reprit-il, je me rappelle maintenant vos plaisanteries au sujet de M. Morland; mais on m'en a tellement parlé comme d'un homme distingué, intelligent et dans une si bonne position, que j'ai oublié ce que vous m'en aviez dit.

L'éloge de M. Morland dans la bouche de M. Burac me parut si étrange que je le regardai avec étonnement, ce qui me donna occasion de surprendre un coup d'œil rapide envoyé à mon beau-père, et qui semblait lui dire:

« C'est de ce ton qu'il faut parler devant Géorgina. »

M. Malabry le comprit trop vite et s'y conforma trop aisément pour que je ne devinasse pas qu'on commençait, à propos de M. Morland, une petite comédie devant moi. Aussi M. Malabry répondit sur-le-champ:

— Je ne m'étonne pas que M. Morland soit devenu ce que vous dites; comme jeune homme, il pouvait avoir des ridicules dont nous nous sommes moqués; mais je n'ai entendu l'attaquer ni dans son honneur ni dans ses bonnes qualités.

M. Malabry avait dépassé le but; ce n'était pas seulement M. Trucindor le guitariste et le pastoral qu'il avait cent fois tourné en ridicule, c'était encore l'homme honnête et de relations sûres. Sa haine contre M. Morland l'avait même souvent emporté jusqu'à des accusations contre lesquelles ma mère avait protesté malgré sa faiblesse, et dans ces circonstances la colère qui s'emparait de M. Malabry laissait échapper contre son ancien ami les plus grosses invectives.

J'en savais donc assez de la vie pour comprendre qu'il faut qu'un homme ait de bien grands torts envers un autre pour le haïr à ce point-là. J'avais donc toujours supposé qu'il avait dû se passer entre M. Morland et M. Malabry des choses qui ne devaient pas être à l'avantage du dernier. Cette retraite de mon beau-père me confirma donc dans mes soupçons, et je pris un livre pour pouvoir mieux entendre en ayant l'air de ne pas écouter. Pendant ce temps, M. Burac reprenait:

— Je suis bien aise de ce que vous me dites, parce qu'il est possible que je me trouve en rapport d'affaires avec lui, et que je ne sais pas les faire avec des hommes qui n'y mettent pas la loyauté que j'y apporte.

La première partie de cette phrase fit ouvrir de grands yeux à mon beau-père, tandis que la dernière moitié, qui était à mon adresse, me faisait bondir d'indignation.

— Quoi! dit M. Malabry d'une voix altérée, vous seriez en relations d'affaires avec Morland? Prenez-y garde, vous ne le connaissez pas, c'est un homme rigide.

— Et c'est ce qu'il faut, reprit Burac en interrompant vivement mon beau-père dont l'épouvante l'emportait.

Un nouveau signe me désigna comme un témoin devant lequel il fallait se contenir, et mon beau-père semblait annoncer de même qu'il allait me prier de me retirer, lorsque Burac s'en chargea par un moyen qui lui avait cent fois réussi. Il se mit à entamer une dissertation sur des affaires de commerce, dissertation tellement embrouillée de calculs d'intérêts, de change, que presque toujours moi ou mes sœurs nous quittions la place. Cette fois, les yeux cloués à mon livre, je tins bon, et je le laissai entasser toutes les théories possibles de banque, de dépôts, de prêts sur marchandises, de jeux de Bourse, sans bouger de ma chaise. M. Malabry n'écoutait Burac que pour voir quel effet produirait sur moi cette fastidieuse dissertation, et voyant que j'y résistais, il prit le parti de me dire assez crument qu'il avait à entretenir M. Burac en particulier de l'affaire qu'il venait de lui exposer.

Je lisais, je n'écoutais pas, je ne devais donc pas les gêner, et j'eusse écouté, que si la conversation eût dû continuer sur le sujet qu'avait entrepris M. Burac, je n'y eusse absolument rien compris. Il s'agissait donc entre eux d'autre chose et très probablement de M. Morland, et ce ne devait pas être à bonne intention puisqu'on m'éloignait. Je voulus savoir si la défiance instinctive que m'inspiraient ces deux hommes était bien ou mal fondée, et je me résolus à écouter leur conversation. Je ne me dissimule pas ce que cette action a de honteux en soi, et, malgré l'excuse que pouvait lui fournir ce que j'entendis, je n'en ai pas moins abusé de la confiance qu'avait en moi M. Malabry, qui, me croyant incapable d'un pareil espionnage, ne prit aucune précaution contre ma curiosité. Je m'étais glissée dans un cabinet de toilette qui ouvrait de la chambre de M. Malabry dans celle de ma mère, et j'entendis M. Burac qui sans doute répondait à une question de mon beau-père :

— Comment vous ne comprenez pas en quoi il peut nous être utile. Amenons ce Morland à se porter un des premiers souscripteurs pour nos mines du Calvados, et il nous vaudra mieux à lui tout seul que les noms les plus connus de la capitale. C'est un des propriétaires les plus riches du pays, et quand l'actionnaire parisien verra un homme de la localité s'intéresser pécuniairement à une affaire sur laquelle il doit avoir des renseignements exacts, il n'est pas douteux que nous enlevions la souscription au pas de course.

— Mais Morland, tout niais qu'il est sur tout autre chose, doit avoir acquis une certaine expérience des affaires, et vous devez penser qu'en sa qualité de provincial et de Normand, il portera dans l'examen de celle-ci un soin qui pourra plutôt nous être fatal que nous servir.

— Oui, dit Burac, si nous lui laissons le temps de l'examiner; mais il faut qu'il soit saisi, enlevé, avant d'avoir eu le temps de se reconnaître. Ma première victoire est d'avoir décidé N... à être le banquier de notre opération. Il a longtemps résisté, mais une large commission, secrètement accordée à son commis, a mis celui-ci dans nos eaux, et le patron, tout occupé qu'il est de politique, a laissé faire.

Et maintenant voici la marche :

Il faut que le nom du banquier endorme Morland, et que la souscription de Morland fascine le banquier. Pour cela, notre premier plan doit avoir son exécution : d'ici à quinze jours les mariages se feront; Brugnon et Varnier, souscripteurs chacun pour 80,000 francs d'actions, feront leur part effective du versement, et mon vieux négrophile ira tout droit. Je vous confierai vingt ou trente mille francs pour souscrire sous votre nom, afin d'édifier N... sur la réalité de l'opération et sur votre position dont il doute; et quand Morland lui en parlera, N..., converti par la rapidité et l'énormité des premiers versements, convaincra Morland qui n'osera pas se défendre. Le versement de Morland une fois accompli, je vous réponds de faire de sa coopération et de la confiance absolue qu'elle inspirera à N.... un levier pour remuer l'actionnaire; car il ne faut pas faire la faute qui a failli nous perdre la dernière fois; il ne faut pas nous risquer à faire coter les actions et à revendre celles dont nous serons porteurs, avant que le capital annoncé ne soit entièrement souscrit.

— Tout cela est très bien, dit M. Malabry; mais, depuis un mois que ce Trucindor (je ne pourrai jamais me défaire de ce nom-là), depuis un mois que ce Morland est à Paris, il n'est point venu me voir, et je ne puis aller à lui; avec son caractère soupçonneux, il aurait bientôt dépisté mes intentions.

J'entendis Burac ricaner avec impatience et reprendre aussitôt :

— Vous n'irez point à Morland; il vient demain passer la soirée chez ma sœur, vous l'y verrez.

— Mais, j'y pense, reprit mon beau-père, il serait peut être possible...

Il s'arrêta, et Burac lui dit sèchement :

— Quoi donc? qu'il a-t-il? à quoi pensez-vous?

— Rien, dit Malabry; une sotte idée qui m'était passée par la tête.

— Mais qu'elle est cette idée?...

— Oh! ce n'est pas la peine d'en parler.

— Malabry, lui dit Burac d'un ton ferme et presque menaçant, j'agis avec franchise avec vous, tandis que vous avez toujours vis-à-vis de moi quelque arrière-pensée à votre profit. N'oubliez pas que ce n'est pas moi qui suis venu vous chercher, et que dans cette affaire je me suis dépouillé pour vous d'une portion des actions industrielles que l'acte de société réserve au gérant, et que vous avez une large part de tous les bénéfices qu'elle présentera.

— Oui, sans doute, dit M. Malabry, mais où seraient ces bénéfices, où serait l'opération elle-même, si la dot de mes filles ne venait pas la faciliter?

Burac frappa le parquet avec colère.

— Eh bien! trouvez-leur des maris qui consentent comme nous à risquer cette dot le jour où ils la recevront, pour vous faire gagner deux ou trois cent mille francs et vous sauver de la déconfiture, et...

— Si nous entrons sur ce terrain, reprit mon beau-père, je puis aller peut-être plus loin que vous; mais quoique vous ayez engagé l'affaire sans ma participation, je ne vous abandonnerai pas. A demain, car il est temps que cela finisse, je suis à bout de ressources; et même, s'il fallait que demain ma femme et ses filles eussent besoin de quelques brimborions de toilette, je serais fort embarrassé...

— Soit, dit Burac, je vous enverrai demain matin un billet souscrit par Varnier à l'ordre de Brugnon, je l'endosserai à votre ordre, et avec nos quatre signatures le vieux Macrobe vous le prendra.

— Il en a déjà pour quinze mille francs!

— Il vous le prendra, repartit Burac, j'en fais mon affaire. De combien avez-vous besoin?

— C'est selon, dit mon beau-père.

— A propos, dit Burac vivement, j'oubliais... Je crois que nous ferons bien d'avoir le Morland à dîner chez vous... Pouvez-vous lui donner à dîner?

Mon beau-père fut très embarrassé de répondre...

— Je m'en doutais, dit Burac; je vous avais pourtant souscrit 5,000 francs pour dégager vos argenteries; mais vous ne vous êtes pas plus tôt senti quelques écus dans la poche, que vous avez été faire de petits *carotages* à Tortoni. Tenez, Malabry, cette manie du jeu vous perdra!

— Elle en a enrichi de plus maladroits que moi.

— Je ne connais de maladroits que ceux qui perdent... mais ne recommençons pas cette éternelle discussion. Je vous enverrai 6,000 francs demain; Macrobe les prendra, j'en suis sûr. N'oubliez pas que cette fois je ne vous pardonnerais pas d'en disposer pour autre chose que pour ce qui est convenu. D'ailleurs, une fois le dîner donné, ce sera toujours une ressource.

— A demain donc!

— A demain; Brugnon est instruit. Quand à cet imbécile de Varnier, il est inutile de le prévenir; il ne va jamais si bien que quand il ne sait pas où il va!

Comme en ce moment j'entendis M. Burac se lever, je m'esquivai et je rentrai dans ma chambre, dans un effroyable état de désespoirs.

Je venais de sonder toute la profondeur de la ruine de ma mère et de la honte de son mari, et je savais enfin de quelle façon on prétendait sacrifier mes sœurs. Je cherchais dans ma tête quelques moyens de les sauver, lorsque mon beau-père me fit dire d'aller chez lui.

Si à ce moment j'avais pu découvrir une issue à la triste situation de mes sœurs, j'aurais dit en face de M. Malabry ce que je savais, ce que je venais d'entendre, et, au risque de tout ce qui eût pu m'en arriver, j'aurais déjoué ses projets; mais je n'avais encore aucune idée arrêtée à ce sujet, et je me résolus à me taire pour tâcher de surprendre encore quelque renseignement qui pût me guider.

Je retournai chez mon beau-père. A l'accueil aimable qu'il me fit, je pressentis qu'il voulait me rendre complice involontaire de quelques-unes de ses trahisons, et je me félicitai intérieurement de ma résolution de dissimuler.

— Ma chère enfant, me dit-il du même ton qu'il prenait avec nous lorsque nous étions toutes petites, et qu'il recherchait la main de ma mère, ma chère enfant, on vient de m'apprendre quelque chose qui vous surprendra sans doute beaucoup, et c'est parce que je m'en doutais que je vous ai un moment éloignée. M. Morland, dont M. Burac m'a parlé tout à l'heure, me fait demander une entrevue pour me parler d'un projet dont il paraît qu'il avait été jadis question entre son père et le vôtre. Vous êtes parents, vos propriétés se touchent, et il me semble qu'un mariage entre M. Morland et l'une des filles de M. Mandres serait chose fort convenable.

— Fort convenable, en effet, lui dis-je; mais pourquoi est-ce à moi que vous parlez de ce projet?

— Parce que vous savez très bien que le choix de vos sœurs est ait depuis longtemps et que leur avenir est assuré.

— Je faillis éclater à ce mot qui mentait si impudemment aux projets réels de cet homme; mais il continua :

— Cette entrevue doit avoir lieu demain chez madame Dorsy; nous y verrons M. Morland. Son extérieur n'a rien d'assez avantageux pour vous séduire; mais c'est un galant homme, très facile, très faible, qui vous laissera probablement beaucoup de cette liberté de penser et d'agir dont vous êtes si jalouse, et, ce qui mérite qu'on y réfléchisse, malgré vos idées un peu romanesques, c'est qu'il est très riche, et riche d'une fortune solide et qui est à l'abri des mauvaises spéculations.

Cette dernière phrase de mon beau-père me surprit. Il l'avait prononcée avec un accent d'amère tristesse, comme s'il eût éprouvé quelque repentir de l'usage qu'il faisait de la fortune de mes sœurs, et je m'écriai imprudemment :

— Mais pourquoi tenter des spéculations? Notre dot, si modeste qu'elle soit, peut paraître suffisante à des hommes posés d'une manière honorable et sûre, et...

Le regard de basilic que me lança mon beau-père me rendit muette; il semblait avoir pénétré jusqu'au plus profond de mon âme; il me tint un moment sous la fascination de ce regard menaçant, puis il me dit, avec un accent d'ironie, et reprenant mes propres paroles :

— Vous m'avez parfaitement compris; c'est pourquoi j'espère que votre dot, si modeste qu'elle soit, paraîtra suffisante à M. Morland, qui est un homme qui a une position honorable et sûre.

Je ne pus retenir un geste d'impatience qui appela sur la figure de mon beau-père un sourire encore plus ironique, tandis qu'il ajoutait :

— Mais ces hommes à position sûre et honorable ne sont pas toujours aussi persuadés que vous du mérite d'une dot modeste, et il faut quelquefois que les jeunes filles qui la possèdent se donnent la peine de les en convaincre; c'est donc à vous de faire en sorte que M. Morland soit de votre avis.

— C'est ce que je ne ferai pas, monsieur, dis-je avec vivacité, je ne veux pas tromper un honnête homme...

— Sottise! me dit mon beau-père, soit qu'il ne m'eût réellement pas comprise, soit que, ne voulant pas me comprendre, il prêtât à mes paroles un sens dont il devait tirer avantage; sottise, reprit-il; votre passion pour M. Victor Benoît ne peut avoir aucune espérance, et si vous n'adorez pas M. Morland de tout l'enthousiasme que vous éprouviez pour cet honnête démagogue, qui a pour premier principe de sa haute vertu de dépouiller tous ceux qui ont quelque chose au profit de ceux qui n'ont rien, vous aurez pour M. Trucindor toute l'estime qu'il mérite et tout le respect que vous inspireront vos devoirs d'épouse.

J'étais outrée de l'insulte faite à Victor, et je répliquai aigrement :

— Il me semble que ce qu'on appelle spéculateur ne fait pas autre chose que dépouiller celui qui possède, pour s'approprier sa fortune.

— Ce sont là les chances du plus honnête commerce.

— Peut-être; mais on n'y procède pas par le mensonge et l'intrigue.

— Vous trouveriez plus juste qu'on y procédât par la proscription et l'échafaud!

— Prenez-garde, monsieur, m'écriai-je.

— Prenez-garde, vous-même, Géorgina! me répliqua mon beau-père. Je ne sais ce qui peut vous donner l'audace encore plus imprudente que de coutume que vous me montrez ce soir; ou plutôt, ajouta-t-il en me regardant avec fixité, je crois le savoir...

Malgré moi, je rougis jusqu'au blanc des yeux, et M. Malabry reprit :

— Ah! vous faites métier d'écouter aux portes!

— Comme vous de décacheter les lettres, m'écriai-je en pleurant...

— C'est mon devoir de père, quand une de mes filles, — car la loi m'impose de vous considérer comme telles, — quand, dis-je, une de mes filles entretient une correspondance secrète avec un jeune homme.

— Et vous avez du moins appris dans cette correspondance, monsieur, que je n'ai oublié aucun de mes devoirs.

— Vous trouvez, mademoiselle; et parce que vous n'êtes pas tout à fait une fille perdue, parce que ma prudence a arrêté à temps une intrigue qui, du train dont elle marchait, vous eût conduite à votre perte, vous croyez n'avoir oublié aucun de vos devoirs! Morale commode, Géorgina, très commode, et qui n'est rigoureuse qu'à l'endroit des autres. Mais épargnez-moi ces lieux communs dont votre sœur Sophie tout au plus pourrait se contenter; et n'oubliez pas que vous ferez à la fois une mauvaise et une sotte action en laissant échapper le mari qui se présente.

M. Malabry venait d'oublier qu'il m'avait accusée d'écouter aux portes, et que je ne m'étais pas défendue de cette accusation; il devait donc penser que je savais parfaitement que M. Morland ne se présentait pas du tout pour être le mari ni de moi ni d'aucune de mes sœurs. J'aurais pu lui renvoyer l'inutilité de ce mensonge; mais cette honteuse discussion m'inspirait trop de dégoût pour continuer, et je me levai en disant :

— Je ferai ce qui me convient, monsieur.

— Vous ferez ce que je veux, reprit M. Malabry avec violence.

Je me retournai pour répondre avec la même vivacité; mais mon beau-père ajouta en ricanant :

— Vous le ferez pour moi, pour votre mère, pour vous; et si toutes ces considérations ne suffisent pas, vous le ferez pour M. Victor Benoît.

Je ne comprenais pas le sens de cette raillerie menaçante; il ajouta donc :

— Oh! M. Victor Benoît est un homme selon votre cœur; il juge la femme capable de prendre sa part dans toutes les entreprises des hommes résolus, et, dans cette correspondance dont tout ne vous est pas parvenu, il n'hésite pas à vous dévoiler ses projets, ses espérances et jusqu'à ses menées.

— C'est donc pour cela que depuis six mois je n'ai eu de lui aucunes nouvelles.

— Vous voyez que je vous en donne, et celles-là mourront entre nous, si vous m'obéissez.

Je ne me sentis pas la force de résister, et je promis de me rendre au bal chez madame Dorsy et de tâcher de plaire à M. Morland; mais il est nécessaire que je lui explique en peu de mots le secret de ma situation personnelle pour qu'il comprenne la nécessité absolue de ma soumission aux ordres de M. Malabry.

VI.

Victor Benoît.

Longtemps avant que M. Burac et ses amis eussent été introduits dans notre maison, nous allions passer l'été à Champrosay, dans une maison de campagne qui était depuis près d'un demi-siècle dans la famille de Mandres. J'y étais née, et j'avais été nourrie par la femme de notre jardinier qui depuis avait pris un petit commerce de charbon de bois qu'il exploitait dans la forêt de Sénart.

Notre maison était située à mi-côte de la petite colline qui borde la Seine; et le parc, qui s'étendait jusqu'au sommet, ouvrait par une porte dans la forêt même, dont les arbres touchaient au mur de séparation. La longue possession de cette maison par notre famille faisait que le nom de Mandres était connu de tous les environs, et le caractère ainsi que la bienfaisance de mon père l'y avait fait respecter et aimer. Ce sentiment de bienveillance, si difficile à conquérir sur l'envieuse cupidité du paysan, se tourna rapidement en défiance, puis en haine et en dénigrement, dès que M. Malabry eut apporté dans ce pays son esprit tracassier envers ses voisins, arrogant vis-à-vis du pauvre, et surtout lorsque les gens avec qui il avait affaire ne trouvèrent plus dans le règlement de leurs comptes la ponctualité à laquelle ils avaient été accoutumés.

Si bien enfermé que soit dans une famille le secret de ses discussions intérieures, il s'échappe toujours au dehors, et s'échappe par des issues qui font que les gens les plus près de vous par leur position l'ignorent quelquefois, et que ceux que vous en croyez à mille lieues, en sont parfaitement instruits.

M. Durieu, notre subrogé-tuteur, ne savait pas encore la gêne de notre maison; il ne se doutait pas que, seule entre mes sœurs, j'étais l'objet de l'antipathie de M. Malabry, que déjà ma nourrice en avait été avertie par notre nouveau jardinier qui était de ses parents.

Une fois arrivé dans les doléances de la brave Catherine qui m'adorait, mon prétendu malheur prit dans ces doléances mêmes un caractère presque effrayant.

« La pauvre enfant, disait-elle, on la rudoie, on l'humilie devant le monde, on lui refuse tout; c'est à peine si on veut bien lui donner à manger, et ma belle-sœur m'a dit qu'elle l'avait plus d'une fois entendue pleurer, comme si on la battait. »

Catherine traduisait à sa façon l'infortune de ma position, et personne ne doutait de la vérité de ses assertions. Tous ces faux bruits

n'avaient fait qu'accroître la haine qu'on portait à M. Malabry, et avaient assumé sur moi toute l'affection qu'on avait autrefois pour mon père.

Comme ma nourrice m'avait fait entendre quelque chose de ses étranges suppositions, j'avais protesté de toute ma force contre l'imputation de mauvais traitements attribués à mon beau-père; mais le parti de Catherine était pris à cet égard; on me battait, elle en était sûre, et elle avait ajouté à ces explications que j'étais un ange de dévouement, et que je cachais les vices de mes parents (c'étaient les termes dont elle se servait).

Certes, j'étais aussi malheureuse que ces pauvres gens le supposent; mais je l'étais dans un ordre d'idées qui n'eût pas été accessible à leur rustique pitié; cependant cette pitié me consolait; et comme on me laissait une grande liberté de sortir pour aller errer solitairement dans les allées de la forêt, j'allais souvent visiter ma nourrice dans sa cabane.

On me connaissait dans tout le pays, et l'on m'y avait même surnommée la bonne demoiselle, parce que j'étais familière et affable pour tout ce monde que M. Malabry traitait avec le plus profond dédain.

Le sentiment de la bienveillance que j'inspirais généralement, et l'habitude d'aller et de venir toujours seule, m'avait donné une assurance peu ordinaire à une jeune fille, et il n'était pas rare que je fusse dans les bois à une heure assez avancée de la soirée, et lorsque déjà la nuit commençait à paraître. On s'en inquiétait si peu à la maison, que bien des fois j'étais rentrée et montée dans ma chambre sans qu'on s'informât de ce que j'étais devenue.

Il était à peu près huit heures du soir; j'avais passé presque tout le jour chez Catherine, et ce jour avait été si brûlant que je n'étais restée si tard dans la forêt que pour en respirer le frais. J'étais dans une de ces heureuses dispositions de l'âme où, pour échapper aux tristesses du présent, on se rêve un avenir auquel on fait participer tout ce qui nous entoure. Je n'étais pas seule dans ma solitaire promenade : j'avais près de moi quelqu'un caché par les arbres de la route; c'était pour lui que je cueillais des bruyères et des myosotis.

Je m'arrêtais pour l'attendre, je courais pour lui échapper, je lui jetais mes fleurs en fuyant, puis je m'asseyais sur un tertre et je l'écoutais, assis à mes pieds, me parlant d'amour, tandis que je lui souriais.

Que j'étais heureuse alors, quand ma jeune imagination me créait ce doux rêve! la réalité ne peut jamais égaler ces romans délicieux que l'espérance dit au cœur, car ils ont de moins que la vérité les inquiétudes et le repentir. Toutefois, ce premier amant de toutes les jeunes filles, cet être idéal qui accompagne leurs premières émotions, n'avait revêtu aucune forme dans mon esprit. Je n'avais rien ajouté à la beauté d'aucun homme que je connusse pour en faire le portrait de celui qui me plaisait si bien. Tantôt je lui donnais la gracieuse et blonde figure d'un ange de Raphaël, tantôt l'allure hardie d'un cavalier de Van Dyck. J'étais encore trop jeune pour que mes rêves ne fussent pas errants et aveugles comme mes désirs.

Ce soir-là, celui avec qui j'avais si doucement passé mes heures était un frêle enfant comme moi; nous avions couru, nous avions presque joué ensemble : et si l'orage eût éclaté, je l'aurais couvert, comme Paul d'un pan de ma robe de Virginie.

Cependant, quoiqu'il ne voulût pas me quitter je lui avais fait entendre raison, je l'avais envoyé chez son vieux grand-père qui était un homme dur et sévère, et qui habitait un château aussi triste que lui; et après les adieux les plus tendres, les promesses les plus formelles de revenir le lendemain à la même heure, je m'étais échappée et j'avais couru jusqu'au bout d'une grande allée; mais, arrivée là, je m'étais retournée pour lui envoyer un baiser d'adieu, bien sûre qu'il ne quitterait pas la place tant qu'il pourrait me voir.

Quand je me livrais à ces innocents mensonges de mon esprit, je m'y laissais aller si complétement que je répondais souvent à haute voix à des discours que j'écoutais dans mon cœur, et que je joignais l'accent, le geste, à mes folles paroles.

Ainsi, lorsque tout émue de ma course rapide, j'envoyai à cet amant invisible l'adieu qu'il devait attendre et que je lui réservais, je pressai mes doigts unis sur ma bouche, et, les déployant au vent, je lançai vivement mes bras dans l'espace avec ces mots prononcés joyeusement :

« A demain »

Mon regard allait les suivre dans leur vol, lorsqu'il s'arrêta tout à coup sur un homme de haute taille, immobile à l'angle de l'allée que j'avais parcourue. La honte d'être ainsi surprise dans cette folie de mon cœur me rendit tout d'abord confuse, et presque aussitôt l'effroi que m'inspira l'aspect de cet homme me retint immobile et tremblante devant lui.

Il était vêtu d'une blouse grise tachée de sang; il avait la tête nue, les cheveux en désordre, et tenait un fusil de chasse.

Comme si le regard de cet homme eût prononcée contre moi une menace réelle, je me reculai en joignant les mains et en lui disant :

— Qui êtes-vous, et que me voulez-vous?

— Ce que je suis ne vous regarde pas, me répondit-il brusquement, et je ne vous ai rien demandé.

— C'est vrai, lui dis-je, honteuse d'une terreur qui devait être peu flatteuse pour ce malheureux, je vous demande pardon d'avoir eu peur.

A ces mots, l'étranger me regarda plus attentivement et se considéra un moment lui-même.

— Cela n'eût pas été bien étonnant si vous aviez été seule; mais quelqu'un était avec vous tout à l'heure, et il ne doit pas être assez loin pour ne pas venir à votre secours si vous l'appeliez.

Je rougis plus que je ne saurais le dire de l'erreur où l'enfantillage de mes rêves avait fait tomber cet homme; il se méprit à mon trouble, et me dit tristement :

— Ne craignez rien, je n'ai pas le droit d'être indiscret. Mais si vous revenez demain comme vous le lui avez promis, ne lui dites pas que vous avez rencontré ici à cette heure un homme blessé et mourant de faim.

— Pauvre malheureux! m'écriai-je en lui tendant quelques pièces de monnaie; tenez! prenez!

— Je n'ai pas besoin d'argent, me dit-il; je paierais cinq cents francs un verre d'eau et un morceau de pain.

— Mais, lui dis-je, le village de Draveil est à deux pas; je vais vous montrer le chemin si vous voulez.

Cet homme me regarda quelque temps comme s'il n'osait aborder la proposition qu'il voulait me faire. Tout à coup il parut se décider, et me tendant une pièce de cinq francs, il me dit d'une voix rude et sombre :

— Mademoiselle, voulez-vous aller à ce village m'acheter un pain et une bouteille de vin, et me les rapporter ici?

— Mais je ne sais pas où vous acheter cela, lui dis-je aussi embarrassée que choquée de cette proposition; et peut-être trouverait-on bien extraordinaire dans le village qu'une des demoiselles de Mandres allât chez le boulanger.

— Vous avez raison, dit-il en baissant la tête.

Puis il ajouta après un moment de réflexion :

— Si seulement j'avais un chapeau, j'oserais bien y aller moi-même; mais dans l'état ou je suis, c'est impossible. Je ne peux pourtant pas mourir ainsi, reprit-il avec énergie.

Je n'aurais pas voulu quitter cet homme sans le secourir, et je ne savais pas comment le faire. Il se remit à me considérer, et me dit alors avec une sorte de désespoir :

— Voulez-vous me sauver?

— Certainement, monsieur, lui dis-je toute tremblante.

— Dites-moi où est votre maison.

— Mais, en voilà le mur au bout de cette allée.

— Eh bien! mademoiselle, rentrez chez vous, et là-bas, au coin de ce grand arbre, jetez un morceau de pain par-dessus le mur, je serai là pour le ramasser.

— Oh! certainement je vais le faire, lui dis-je les larmes aux yeux.

— Je ne peux pas vous le payer à vous, ajouta-t-il avec un air singulier de fierté, je ne peux pas vous payer un morceau de pain, mais je ne veux pas le recevoir à titre d'aumône, ajouta-t-il en tirant une poignée d'argent de ses poches et en les jetant à travers la route; mais je le paierai aux malheureux, qui doivent aussi errer quelquefois dans cette forêt, poussés par la faim et le désespoir. Dieu fera, je l'espère, que cet argent ne profitera pas au crime.

Je le regardais dans un muet étonnement et avec un sentiment inexprimable.

— Vous oubliez que j'ai faim, me dit-il douloureusement, comme s'il prononçait à regret ces paroles que lui arrachait une souffrance qu'il eût voulu avoir la force de maîtriser.

— J'y cours... j'y cours, m'écriai-je.

— Mais me jetterez-vous ce pain? me dit-il.

— Vous le jeter, lui répondis-je, ah! monsieur... non, non, attendez-moi là... je vous l'apporterai.

Il ne me remercia pas, mais je vis une larme tomber de ses yeux, et je m'élançai avec rapidité. J'ouvris la petite porte du parc, je le franchis en quelques minutes, et ce ne fut qu'au moment où je fus près d'entrer dans la maison que je compris la difficulté que j'éprouverais à tenir l'imprudente promesse que j'avais faite.

J'entendis mon beau-père parlant vivement dans le salon; il venait d'arriver de Paris et semblait raconter un événement extraordinaire; car ma mère et mes sœurs l'interrompaient à chaque instant

par des exclamations d'étonnement et de terreur, et plusieurs fois j'entendis mon beau-père s'écrier :

« Oui, ce sont des assassins de véritables assassins. »

Une pensée terrible se présenta sur-le-champ à mon esprit; je m'imaginai qu'un crime avait dû être commis aux environs de notre demeure, et que l'homme que j'avais rencontré dans le bois en était sans doute l'auteur. Je ne puis dire quel effroi s'empara de moi à cette pensée : il me sembla voir cet homme sur mes pas, cet homme armé, sanglant, défait. Sous l'impression de cette terreur, j'ouvris brusquement la porte et je me précipitai dans le salon. J'étais à la fois émue de la rapidité de ma course, de l'effroi que m'avait causé la rencontre de cet homme, de la découverte que je croyais avoir faite, et lorsque j'entrai si brusquement, il paraît que j'étais à la fois si pâle et si troublée, que ma mère s'écria en me voyant :

— Qu'as-tu donc, Géorgina et que t'est-il arrivé?

— Rien, dis-je en balbutiant, mais j'ai rencontré un homme dans la forêt.

— Bah! me dit mon beau-père, est-ce une chose si extraordinaire!

— C'est que cet homme m'a fait peur..

— Tant mieux, reprit M. Malabry du même ton, cela vous corrigera peut-être de votre rage des promenades nocturnes.

— Mais si c'est un assassin? lui dis-je.

M. Malabry se prit à ricaner en haussant les épaules.

— Il n'y a d'assassin que dans votre tête.

— Mais il me semble que vous en parliez tout à l'heure?

— Oh! reprit il, ceux dont je parlais ne font pas leur métier au coin d'un bois. Oui, ma chère amie, reprit-il en s'adressant à ma mère, c'est ainsi, comme je te le disais tout à l'heure, quand cette folle est venue tout à coup nous interrompre qu'a commencé cette émeute. Dès hier soir on avait dissipé le plus grand nombre des attroupements, et ce n'est que ce matin qu'on est parvenu à déloger ceux qui s'étaient barricadés dans le quartier des halles. J'espère que cette fois on en fera bonne et prompte justice.

Ce peu de mots m'expliqua ce qu'était l'homme que j'avais rencontré dans le bois, et je me levai tout à coup en disant :

— Ah! j'oubliais que ce malheureux meurt de faim.

— Quel malheureux? me dit ma mère, alarmée de mon trouble extraordinaire.

Je ne puis dire que ce fut par défiance contre M. Malabry que je ne voulus pas dire la vérité, mais je crus que le secret de l'homme que j'avais rencontré ne m'appartenait pas, et je répondis que la frayeur m'avait tellement troublée que je ne savais ce que je disais et que je désirais me retirer.

Je comptais qu'on me laisserait rentrer chez moi comme à l'ordinaire, et qu'on ne s'occuperait même pas de savoir si je ferais véritablement ce que je venais d'annoncer. Mais il paraît que j'avais l'air si défait et si épouvanté, que ma mère en conçut une vive inquiétude et voulut absolument me suivre dans ma chambre et resta près de moi.



Je me reculai en joignant les mains. — P. 15.

La contrariété que j'éprouvais d'une attention qui, à mon sens, venait si mal à propos, donna à mon agitation quelque chose d'inquiet, de colère, qui effraya encore plus ma mère, qui, si elle n'était pas toujours satisfaite de mon manque de déférence pour M. Malabry, n'avait du moins jamais eu à me reprocher vis-à-vis d'elle la froideur et même l'impatience avec laquelle je recevais ses soins.

Cependant je m'étais couchée pour tâcher d'échapper à ce que je traitais alors de caprice d'amour maternel; mais la pensée de cet homme mourant de faim, et qui m'attendait, m'agitait tellement, que je ne pouvais simuler le sommeil, et qu'il m'échappait malgré moi des mouvements presque convulsifs et d'impatience et des exclamations sourdes qui faisaient supposer à ma mère que j'étais en proie à un violent accès de fièvre.

Et, véritablement, jamais je n'avais éprouvé jusqu'à ce jour une colère si vive et si malveillante. Je me sentais irritée par une force interne que je n'avais jamais soupçonnée en moi. J'étouffais dans cette chambre où l'on me tenait prisonnière, et, malgré tout l'effort que je mettais à me contenir, j'aurais peut-être fini par éclater, si mon beau-père ne fût monté, pour chercher ma mère, en lui disant assez durement que j'étais tout au plus fatiguée, et que je jouais la comédie pour me rendre intéressante, et que si on me laissait toute seule sans faire attention à moi je dormirais bientôt d'un profond sommeil.

C'est une chose vraie, que nous préférons dans les autres les vices qui nous profitent aux qualités qui nous sont contraires. J'avais été irritée de la bonne et sainte tendresse que me montrait ma mère, et je remerciai du fond du cœur M. Malabry d'une dureté qui me débarrassait de sa surveillance.

Ma mère se retira, et presque aussitôt je me levai et je commençai à me r'habiller en toute hâte. Mais à ce moment le tumulte de mes pensées, dont je n'avais pu me rendre maîtresse tant que j'étais en présence de ma mère, se calma lorsque je pus les discuter seule avec moi-même. Je me demandai si l'homme pour qui je me préoccupais si vivement le méritait.

A cette époque, mes réflexions ne s'étaient jamais arrêtées sur aucune opinion politique, mais j'avais reçu malgré moi cette impression générale qui fait une grande différence entre un crime politique et un crime qui a pour but le meurtre ou le vol personnel.

Je n'hésitai donc pas longtemps; mais alors je pus réfléchir à la manière dont j'exécuterais mon projet. Il me fallut descendre dans l'office, y prendre les objets dont je pouvais avoir besoin sans qu'on m'entendît, et sortir de la maison sans qu'on m'aperçût.

Je n'avais pas de temps à perdre, car la seule idée qui me préoccupait était celle de ce malheureux mourant de faim et qui sans

Paris, Imprimerie Gordes, rue Bonaparte 43

doute m'accusait déjà d'inhumanité, et, ce qui me révoltait peut-être encore plus, de faiblesse et de peur.

Cette idée me donna une hardiesse qui me fit oublier toute autre précaution, je descendis du premier étage au rez-de-chaussée, je pénétrai dans l'office, je pris du pain, du vin, une volaille que j'enveloppai dans une serviette, et je sortis par le vestibule constamment ouvert.

C'est en passant par ce vestibule à peine éclairé, que le souvenir rapide et irréfléchi d'une circonstance de ma rencontre se présenta tout à coup à moi. Ce fut en voyant un chapeau accroché à l'une des patères de ce vestibule, que je me rappelai les paroles de celui vers qui j'allai, et, sans autre idée que de ne pas le laisser la tête nue, exposé au froid de la nuit, je pris ce chapeau, je l'emportai, et j'eus bientôt atteint la petite porte du parc. Le malheureux était assis en face, sur le revers d'un fossé creusé au bord du bois. En me voyant et en m'entendant, il releva à peine la tête, et je lui dis la première :

— Je craignais que vous ne m'eussiez pas attendue.

— Mourir là ou ailleurs, qu'importe ? me dit-il d'un air sombre.

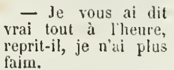
Après tout ce que je venais de faire, je trouvai cet homme injuste de m'accueillir de cette façon ; car, dans ma course à travers le parc, je m'étais fait un tableau très vif de ses transports de reconnaissance à mon arrivée. C'était une déception à mon premier bienfait, et malgré la pitié que m'avait inspirée cet homme, je lui répondis avec un ton de fierté blessée.

— Vous ne deviez pas mourir ici, monsieur, puisque j'avais promis de venir vous y secourir.

Cet homme me regarda en face, et il y eut dans ce moment une sorte d'incertitude en lui.

Blessé à son tour de la manière dont je paraissais lui reprocher ce que je faisais pour lui, il repoussa froidement le petit paquet que je lui tendais.

— Merci, me dit-il, tout s'use, même le besoin ; je n'ai plus faim.





Madame Del...

Le ton dont il prononça ces paroles, l'accent caverneux de sa voix, le tremblement convulsif de sa main, me déchirèrent le cœur d'une pitié douloureuse, et je m'écriai :

— Vous êtes injuste, monsieur, de me refuser ; j'ai fait tout ce que je pouvais, et j'ai bien craint de ne pouvoir m'échapper pour revenir.

— Avez-vous donc une famille à laquelle vous n'osiez dire que vous alliez secourir un malheureux ?

— Ne m'aviez-vous pas recommandé de n'en parler à personne, et aurais-je fait ce que vous attendiez de moi, si, l'ayant dit, vous m'aviez vu revenir avec quelqu'un, qui sans doute eût voulu m'accompagner.

— Vous avez raison, me dit-il tristement ; mais vous ne savez pas tout ce qui peut passer d'idées cruelles dans l'esprit d'un homme durant l'attente que j'ai soufferte. J'ai pensé que vous vous repentiez déjà de votre pitié !

— Oh ! monsieur.

— J'ai pensé que, si faible, vous n'oseriez peut-être pas revenir ?

— Oh ! j'ai du courage à défaut de force !

— J'ai pensé que vous m'aviez peut-être pris pour un malfaiteur ?

A chaque mot qu'il répondait ainsi, ce pauvre homme baissait sa tête dans ses mains, sa voix semblait s'amollir, et j'entendis de sourds sanglots sortir de sa poitrine.

— Eh bien ! monsieur, vous vous êtes trompé, lui dis-je... Tenez, tenez, mangez un peu, vous devez bien souffrir !

— Je vous ai dit vrai tout à l'heure, reprit-il, je n'ai plus faim.

Quand je vous ai rencontrée, j'ai succombé à la torture de ce tourment physique, mais quand vous avez été partie, il m'a semblé que la Providence vous avait envoyée exprès pour me secourir, vous, assez jeune pour être confiante et pour ne pas calculer les conséquences de ce que vous alliez faire dans l'abandon où je me trouve, dans la trahison qui m'a laissé seul dans le danger et seul dans ma fuite ; vous m'êtes apparue comme l'organe de cet avertissement providentiel qui dit à l'homme : « Ne désespère pas. »

Je me réfugiais dans ces pensées en vous attendant ; et quand je ne vous vis pas revenir, ce n'est plus la faim que je sentais, c'était le désespoir de votre abandon venu après tant d'autres : mais vous voilà, merci d'être venue, fussiez-vous venue les mains vides. Merci de ce que vous m'apportez !... ce sera pour plus tard. Je n'aurais pas la force de manger.

— Mangez, lui dis-je, je vous en prie.

— Il rompit un morceau de pain, en mangea quelques bouchées et alors, comme si le besoin comprimé sous la douleur de l'âme eût repris à son tour son empire, il dévora tout ce que je lui avais apporté.

Je le regardais sans penser à m'éloigner, et lui-même semblait m'avoir oubliée lorsqu'en levant les yeux pour chercher la bouteille que j'avais placée près de lui, il me vit le considérant attentivement. La lune dans sa clarté frappait sur son visage, et je pus y voir une expression de dépit hautain quand il vit mon attention.

— N'est-ce pas, dit-il amèrement, que cela ressemble assez à une bête fauve qui dévore sa pâture. Vous avez peut-être vu quelquefois les lions du Jardin-des-Plantes quand on leur jette la viande sanglante : c'est un plaisir que les bons pères de famille donnent à leurs petits enfants.

En parlant ainsi, il prit la bouteille et parut chercher quelque chose ; un nouveau tressaillement d'impatience lui échappa, et il dit avec un rire forcé :

— Vous n'avez jamais vu ceci sans doute : c'est comment boivent certains ivrognes.

Il appliqua la bouteille à ses lèvres et but longtemps. Quand il eut fini, il retomba dans sa rêverie, et je lui dis alors timidement :

— Tenez, monsieur, je me suis souvenue qu'il vous manquait un chapeau, et je vous en ai apporté un.

— Un chapeau ! me dit-il d'une voix singulièrement émue, un chapeau ! vous n'avez rien oublié, et je vous ai accusée.

Ah ! dites-moi, qui êtes-vous ? car il viendra peut-être un jour où je pourrai vous remercier comme vous le méritez. Oui mademoiselle, un jour vous comprendrez mieux la hauteur de votre bienfait et la valeur de ma reconnaissance, quand vous saurez que celui que vous avez sauvé n'était ni un mendiant, ni un malfaiteur honteux.

— Je le sais, monsieur, lui dis-je.

— Vous le savez ?

— Oui, monsieur. Lorsque je suis rentrée à la maison on s'y entretenait déjà des événements arrivés hier à Paris.

Une idée tout à fait étrangère à ce qui se passait entre nous sembla exalter cet homme, et il me dit brusquement :

— Ne recevez-vous donc pas de journaux dans votre maison !

— Nous en recevons.

— Mais ils doivent arriver ici de fort bonne heure ?... Ne parlaient-ils donc pas de ces événements ?

— J'avais quitté notre maison avant leur arrivée, et j'y rentrais seulement quand je vous ai rencontré.

— C'est vrai, me dit-il ; et ne savez-vous rien de ces événements ?

Je lui racontai le peu que j'en avais entendu.

— Cela devait être, me dit-il froidement ; on n'a pas voulu me croire. Et maintenant, mademoiselle, ajoutez à votre bienfait d'aujourd'hui celui de garder un silence absolu sur ma rencontre.

— Je n'en dirai rien à personne.

— A personne, je vous en prie, pas même à celui à qui on dit tout, pas même à celui à qui vous disiez si joyeusement :

« A demain ! »

A cette supposition, qui m'avait d'abord rendue si confuse, mais dont je n'avais d'abord songé à me défendre, je sentis un nouvel embarras, mais bien différent de l'autre.

D'abord c'était la honte d'avoir été surprise comme un enfant qui parle seule ; à ce moment, c'était la crainte d'une jeune fille soupçonnée de manquer à la retenue qu'elle se doit, et je dis à cet homme :

— Mais, monsieur, j'étais seule quand vous m'avez rencontrée, et je ne parlais à personne.

— Je ne vous demande pas votre secret, dit-il en souriant.

— Mais je n'en ai pas, lui dis-je vivement encore ; je cours dans les bois, j'y chante, j'y parle, quelquefois j'y pleure, mais je n'y cherche et je n'y attends personne.

— C'était donc au jour, à l'ombre, à la solitude que vous disiez :

« A demain ? » reprit-il d'une voix pleine de mélancolie.

— Oui, monsieur, et c'était aussi à mes pensées, qui ne sont libres qu'ici, et avec lesquelles je viens passer bien des jours toute seule.

— Si jeune, me dit-il, si jeune vous vivez déjà avec votre cœur... alors vous n'êtes pas heureuse....

Je ne répondis pas, mais je trouvais étrange que cet homme eût si vivement pénétré dans le secret de ma vie.

— Ne voulez-vous pas me dire votre nom ? reprit-il.

— Je ne vous demande pas le vôtre, permettez-moi de vous taire le mien, quoique vis-à-vis de vous je n'aie aucune raison de le cacher.

— Comme vous voudrez ; mais croyez que si je ne vous dis pas le mien, ce n'est pas que je vous croie capable de le trahir. Mais peut-être l'entendrez-vous prononcer d'ici à peu de temps, et peut-être alors vous surprendrait-il assez pour que vous ne puissiez cacher votre étonnement.

— Adieu, monsieur, lui dis-je, et puissiez-vous être sauvé.

— Je le suis maintenant, car j'ai la nuit devant moi. Adieu, à mon tour, le temps me presse, et je ne puis attendre le jour si près de Paris.

Nous nous séparâmes sans autre explication, et je rentrai dans le parc.

J'étais si préoccupée de tout ce qui venait de se passer, que ce ne fut qu'au moment de rentrer dans la maison que je m'aperçus de l'étrange oubli auquel je m'étais laissé entraîner.

Je n'avais pas pensé que je trouverais les portes de la maison fermées, c'est ce qui m'arriva.

Ce ne fut pas d'abord la crainte de passer une nuit dehors qui m'épouvanta, mais la pensée qu'on découvrirait que j'étais sortie.

Cependant, je réfléchis que bien certainement on ne s'était pas aperçu de mon absence, puisque tout le monde dormait.

Les domestiques ouvraient le rez-de-chaussée bien avant que ma mère et mes sœurs ne fussent éveillées. Je n'avais donc qu'à attendre, et attendre assez longtemps pour peu que, dans le cas où l'on me rencontrerait pendant que je rentrerais, on pût supposer que je n'étais sortie que depuis que les appartements étaient ouverts.

Cette résolution calma la violente inquiétude qui m'avait prise lorsque j'avais trouvé la porte fermée, et je m'éloignai de la maison. Mais bientôt peu à peu le silence et le frais de la nuit calmèrent l'agitation que m'avait causée cette série rapide d'événements si extraordinaires pour moi. Je me sentis faible, abattue, glacée, et cet accablement laissa pénétrer en moi d'autres terreurs. Je me sentis m'effrayer ; le moindre bruit me faisait tressaillir, et le silence m'alarmait ; le froid de la rosée me faisait greloter, et cependant ma tête brûlait, et j'y sentais une sorte de vertige douloureux. Je voulus courir pour m'échauffer ; mais il me sembla qu'un être invisible me poursuivait, car j'eus peur un instant de sentir une main glacée qui s'appuyait sur mon épaule pour m'arrêter.

Je m'assis sur un banc ; mais je me retournais à chaque instant pour voir derrière moi : enfin, je m'appuyai le dos au piédestal d'une statue, pour ne pas éprouver cette crainte et quoi que je fusse debout, le sommeil me gagna : et dans les vagues images qu'il faisait balancer devant mes yeux à demi fermés, il me sembla que je voyais cette statue se baisser pour me prendre et me serrer dans ses bras de pierre. Je m'enfuis en poussant un cri, et je tombai évanouie dans le coin du bois, où je me trouvais. Lorsque je revins à moi, le jour était levé.

Je rassemblai mes idées, et j'entendis des voix dans le jardin. Je ne savais quelle heure il pouvait être...

Mes inquiétudes de la veille me reprirent, et je me glissai en tremblant vers la maison ; le rez-de-chaussée était ouvert ; mais les persiennes du premier, toutes fermées, m'annoncèrent que personne n'était encore levé.

Je m'élançai, je gagnai la maison, je montai dans ma chambre, et je me couchai, brisée et glacée de tous mes membres. Je fus réveillée par un bruit de voix qui discutaient, et bientôt j'entendis ma mère qui approchait de ma chambre en disant à M. Malabry :

— Je te dis que lorsque tu es entré chez Géorgina, tu auras posé ton chapeau sur une chaise, et qu'il doit y être.

Ma mère entra pendant que je tremblais de ce nouvel incident de mon aventure.

Ma mère chercha le chapeau et ne le trouva point : elle sortit doucement de ma chambre, je me levai pour écouter ce qui se disait en bas, et j'entendis M. Malabry quereller violemment un domestique. Il menaçait de le chasser, et disait avec raison que le chapeau ne pouvait avoir disparu tout seul ; il accusait les gens de la maison de l'avoir volé, et je fus sur le point de descendre et de tout avouer pour ne laisser personne en butte à cet odieux soupçon.

Bientôt arrivèrent à leur tour la disparition du pain, du vin, de la volaille, car les domestiques, en cherchant, avaient été fureter partout pour rencontrer le malencontreux chapeau.

Alors ce furent des histoires à n'en plus finir, et mon effroi de la veille, sur la rencontre que j'avais faite, fut alors commenté. On en conclut qu'un voleur s'était introduit dans la maison. On raisonna sur les empêchements qui avaient pu l'arrêter dans un vol plus considérable, et il fut conclu que cette maison n'était pas sûre.

Ma mère s'effraya et ne voulut plus l'habiter seule avec nous. M. Malabry, qui la sollicitait depuis longtemps de la vendre, pour employer ses capitaux à ses spéculations, exploita cette terreur, et j'enlevai à ma mère une propriété que sans cela le respect qu'elle avait pour le souvenir de mon père ne lui eût jamais permis d'abandonner. Il n'y a dans ce monde ni petites fautes ni petits mensonges.

J'étais alors bien loin de prévoir dans quelles mains devait tomber cette maison.

VII.

Il y avait déjà six mois que nous étions rentrés à Paris, et rien n'était venu me rappeler cette aventure. Cependant j'en avais gardé

un souvenir qui était devenu plus net dans mon esprit à mesure que l'événement était plus loin de moi. Dans les premiers jours, je n'avais guère qu'un sentiment confus de ce que j'avais vu et de ce que j'avais fait; bientôt les moindres circonstances de cette rencontre se débrouillèrent, et je me rappelai jusqu'au moindre mot prononcé entre moi et ce proscrit. Mais ce qu'il y eut de plus remarquable pour moi dans la merveilleuse exactitude avec laquelle tout cela se présenta à moi, ce fut l'aspect lui-même de cet étranger.

Le lendemain, je n'eusse peut-être pas pu dire ses traits, et un mois ne s'était pas passé que son visage, sa taille, jusqu'au son de sa voix, s'étaient si complétement représentés à mes yeux et à mon oreille, que je l'aurais reconnu rien qu'à le voir passer et à l'entendre parler. Jusqu'à ce moment, aucune image certaine n'avait enchaîné à elle mes rêves de jeune fille; à partir de ce jour, ce fut celle de cet homme qui se revêtit de toutes les fantaisies de mon imagination et de mes espérances, et quel que fût le costume dont il me plût de l'habiller, quelle que fût la condition où je le plaçais, tout lui allait bien, et il allait bien à tout.

Les bals et les soirées d'hiver étaient déjà prêts à se clore, je l'avais espéré partout, et ne l'ayant pas rencontré, je commençais à craindre qu'il ne fût d'un monde trop au-dessous du mien pour jamais l'y voir, lorsqu'au dernier concert donné par un avocat qui se piquait de réunir chez lui toutes les notabilités artistiques, je vis se promener dans le salon où j'étais une des plus célèbres cantatrices de notre époque.

J'ai toujours éprouvé pour les femmes du théâtre une répulsion instinctive; et par suite je détestais toutes celles qui, même dans un salon, se posent en représentation, et appellent par l'emploi de leur talent l'attention et les applaudissements. Madame Del..... eût dû être de ce nombre; mais, lorsque je la vis pour la première fois, elle était si différente de ces virtuoses impertinentes qui reçoivent avec un air de fatigue et de dédain les éloges les plus outrés, il y avait tant de bonheur dans son succès, qu'on pouvait y supposer de la vanité, et que je la trouvai charmante. Elle donnait le bras à un jeune homme à qui l'on semblait adresser les compliments qui ne pouvaient arriver jusqu'à elle, mais je n'avais pas fait attention à lui, lorsqu'elle porta les regards de mon côté. J'entendis derrière moi un petit applaudissement auquel madame Del... répondit par un de ces doux mouvements de tête et un de ces bons regards partis du cœur, qui remercient un ami de la part qu'il prend à votre joie. A ce moment, elle pressa doucement le bras du jeune homme qui l'accompagnait, et lui désigna de l'œil celui qui sans doute, dans ce muet échange de regards, l'avait encore plus félicitée de son succès que de son talent, et ce jeune homme sembla dire à son tour à celui que je ne pouvais voir : « Merci pour elle et merci pour moi. » Son visage rayonnait, et de même que chez madame Del..., il n'exprimait que du bonheur.

Je ne puis dire quel éblouissement me prit à l'aspect de ce visage si bien retrouvé et si bien conservé dans mon souvenir. C'était le malheureux de la foret de Sénart. Je l'avais bien souvent rêvé dans un monde plus brillant. J'avais aussi quelquefois prêté à cette pâle et douloureuse figure une expression de bonheur et de triomphe; mais alors c'était moi qui l'accompagnais, alors c'était de moi qu'il recevait la joie qui éclatait dans son visage. Quelque chose d'aveuglant comme le reflet du soleil subitement jeté dans vos yeux par un miroir, troubla ma vue; un serrement convulsif et pénible suspendit ma respiration, et lorsque je fus un peu remise, déjà ni lui ni elle n'étaient plus devant moi, et je n'entendais que le murmure de l'accueil enthousiaste qu'on leur faisait dans un autre salon. Certes, il n'y avait rien d'étonnant à ce que la rencontre de cet homme m'eût vivement troublée; mais la déception, le désenchantement, la douleur même que j'éprouvai en le rencontrant ainsi eussent éclairé un cœur plus instruit que n'était le mien sur ce que mon imagination avait fait pour moi de cet homme.

Cette rapide et profonde émotion me maîtrisait encore, que la danse commença, et qu'un homme vint réclamer la promesse que je lui avais faite de danser avec lui. Je me laissai conduire où il voulut sans regarder autour de moi, et je ne fus arrachée à ma distraction que par ces paroles qu'il prononça d'un air ravi, et comme s'il avait remporté une victoire dont je dusse être charmée.

— Voyez, nous avons madame Del... pour vis-à-vis.

C'était vrai... c'était elle... et lui avec elle. Presque malgré moi, je fis un pas pour m'échapper; mais je restai, dépitée de la maladresse de mon danseur et indignée de je ne sais quoi. Cependant, tandis que les autres personnes du quadrille figuraient la première contredanse, je me hasardai à regarder mieux la cantatrice et celui qui l'accompagnait si fidèlement.

Là encore tous deux étaient entourés de gens si empressés qu'ils nous tournaient presque le dos, et ce fut en continuant la conversation commencée avec leurs voisins qu'ils figurèrent cette première partie de la contredanse.

Dans les moments de la chaîne des dames, j'évitai la main qu'il me tendait sans me regarder et je revins à ma place, irritée alors d'un sentiment auquel je donnais en moi-même un nom qui n'était pas vrai.

Quel que fût cet homme, je le trouvai impoli, grossier, mal élevé, et j'oubliais que pareille chose m'était arrivée cent fois sans que j'y prisse garde.

Malgré moi, des larmes de dépit me roulaient dans les yeux, et lorsqu'à la figure de l'été je le vis suivre avec un regard complaisant madame Del..., qui dansait avec mon cavalier, cette douleur me fit peur, et je pensai que ce serait bientôt mon tour.

Nous commençâmes, moi tremblante et les yeux baissés, lui léger et brillant; mais tout à coup, au moment où nous étions tout à fait rapprochés et en face l'un de l'autre, il s'arrêta et demeura un instant immobile.

Je le vis, quoique j'eusse les yeux baissés, et si toute l'émotion poignante qui me tenait ne céda pas immédiatement, il me sembla du moins sentir que les liens qui me serraient le cœur se dénouaient et se relâchaient, et que ma poitrine aride et brûlante respirait un air frais et humide qui me rafraîchissait.

Il m'avait vue, et dès qu'il m'avait vue il m'avait reconnue : il avait gardé mon souvenir. Oh comme le cœur me battit !!!

Je me sentis devenir rouge, et je baissai mes yeux plus bas, je baissai même la tête, tant j'étais troublée; mais lorsqu'en repassant près de lui, je me hasardai à le regarder, je vis son œil ardent, curieux, qui ne me quittait pas et qui sembla vouloir lire dans le mien la certitude du soupçon qui l'agitait.

A ce moment, et par un de ces entraînements qui épouvantent une heure après qu'on y a succombé, j'attachai mon regard sur le sien; j'y lus la question qu'il m'adressait, et je lui jetai tout bas ce seul mot :

« Oui »

Lorsqu'il fut retourné à sa place et moi à la mienne, et que j'osai l'observer à travers les groupes de danseurs qui passaient et repassaient entre nous, il était déjà plus à moi qu'à sa belle conquête; car je sentais, je savais que cette femme l'aimait, et je n'avais été si désespérée que parce que j'avais deviné qu'il aimait cette femme.

Cette attention qu'il me prêtait devait avoir une explication si naturelle, que je n'aurais pas dû en être si fière et si heureuse.

Cette attention même pouvait partir d'une crainte ou d'un regret. Qu'importe ! j'avais souffert du triomphe dont madame Del... s'était parée à ses yeux; et si je ne pouvais lui enlever les hommages, je lui arrachai au moins l'attention de celui à qui elle les avait tous reportés.

J'étais déjà la rivale de cette femme sans qu'elle pût s'en douter, et j'avais déjà engagé la lutte avec elle avant qu'elle ne m'eût même regardée. Mais quelques minutes ne s'étaient point passées que, sans savoir où était son ennemi, quelque chose avait averti Caliste qu'elle était attaquée dans le cœur de son amant. Les hommes ignorent trop les sensations rapides, brûlantes et éclatantes à la fois, qui traversent et illuminent le cœur d'une femme, pour ne pas les nier. Elles-mêmes souvent, quand cet éclair est éteint, ne veulent pas croire à ce qu'il leur a montré; mais à l'inquiétude du regard de madame Del..., à la façon dont elle le promena autour d'elle pour savoir d'où partait le coup, je compris qu'elle avait vu ce qui se passait contre elle.

Enfin ce regard me rencontra, et il s'arrêta si fièrement sur moi, que je compris que j'étais reconnue.

Dès ce moment, le sourire si gracieux et si bienveillant dont elle accueillait les empressements dont elle était obsédée, fit place à une froideur distraite ou plutôt trop occupée à observer le trouble de celui qui l'oubliait ainsi.

Il ne s'aperçut pas de ce changement, et Caliste, furieuse de cet abandon, sembla aussi vouloir l'oublier, et, pour l'en avertir, elle provoqua les adulations dont on l'entourait, et y répondit avec un éclat, un bruit qui attirèrent l'attention de tout le monde. Toute cette comédie s'était jouée durant le temps de la contredanse, et nous retournâmes chacun à notre place, elle pâle et tremblante, moi fière et heureuse d'avoir rendu à madame Del... le tourment qu'elle m'avait fait souffrir.

J'espère que l'on me pardonnera de dire sans hésiter ce que j'éprouvai. Est-ce la nature de la plupart des femmes d'être ainsi faites, ou suis-je une exception et une fâcheuse exception, comme on me l'a dit? Je ne saurais le décider; mais peut-être l'exception n'existe-t-elle que parce que je dis tout haut ce qui est secrètement dans le cœur de toutes. Ce qui se passa après cette contredanse, je ne l'ai su que plus tard. Ce fut entre madame Del... et lui une de ces scènes de bal, à voix basse, le sourire sur les lèvres, l'éventail en jeu, pendant lesquelles une femme laisse échapper, en regardant doucement autour d'elle, les mouvements furieux de haine et de jalousie qui la bouleversent. La manière dont Caliste attaqua son amant fit si bien craindre à celui-ci une scène plus violente, que dès les premiers mots il lui avoua la vérité.

Elle savait déjà l'histoire de notre rencontre; et dès lors elle avait compris le trouble qui avait dû s'emparer de nous en nous reconnaissant mutuellement.

Je ne sais, et il ne me l'a jamais avoué franchement, car les hommes ont des hypocrisies aussi profondes que celles des femmes les plus perfides, je ne sais si ce fut l'occasion qui se présenta à lui de donner à madame Del... une leçon sur la fougueuse jalousie qui l'emportait, ou si ce fut l'adroite précaution d'un homme qui prépare le voile dont il veut cacher ses projets; toujours est-il qu'à son tour il la querella vivement à mon sujet, et que Caliste, bien loin de garder aucun soupçon, se prit tout à coup d'un enthousiasme très vif pour moi, et voulut absolument m'aborder et me connaître.

Il lui fallait un prétexte.

Un reste de doute sur la véracité du récit qu'il lui avait fait lui servit à merveille. Elle demanda à quelqu'un s'il était vrai que madame Malabry, qu'on lui avait montrée, eût une maison de campagne à Champrosay. La personne à qui elle s'adressa le lui affirma, et une autre dit assez vaguement dans la conversation que ma mère désirait s'en défaire.

Quoique le lieu fût très peu favorable à un pareil entretien, madame Del... profita de ce qu'elle venait d'apprendre, et, s'étant fait présenter à ma mère par un de nos amis, elle lui parla d'abord de la maison qu'elle désirait acquérir, de ce qu'elle devait être, arrangée par une personne comme elle, d'un goût si élégant, etc.

Ma mère fut prise à la grâce astucieuse de ces belles paroles, de ces beaux sourires, de ces charmantes flatteries.

Je suivis avec effroi cette femme dans les sentiers tortueux, mais charmants, par où elle faisait passer l'entretien pour en arriver à moi; car je ne savais pas à ce moment qu'elle m'abordait avec des intentions bienveillantes.

Elle parla de la beauté de mes sœurs, félicita ma mère; et puis feignant alors de m'apercevoir, elle lui dit:

— Est-ce encore là une de vos filles, Madame?

Ma mère lui ayant répondu affirmativement, elle se tourna vers moi en s'écriant:

— Ah! n'est-ce pas mademoiselle qu'on m'a dit avoir un talent si délicieux en peinture?

Je ne dis pas que j'eusse le moindre talent, mais enfin je peignais; et il fallait que madame Del... eût pris des informations sur cela pour pouvoir me prendre ainsi à partie et avoir le droit de s'adresser directement à moi.

Tout le courage que je me croyais pour braver cette femme s'était enfui lorsque je l'avais sentie tout près de moi. Il me semblait voir dans la caressante et souple langueur de sa parole et de ses attitudes quelque chose de rampant et de menaçant comme dans l'approche d'une panthère.

Je répondis en balbutiant à madame Del... qui s'était tournée vers moi, me couvant de ses yeux ardents et m'appelant de son beau sourire; tout à coup elle se pencha vers moi, et me dit avec un véritable mouvement du cœur:

— Si courageuse et si timide... Oh! merci... merci pour lui!

Je la regardai pour voir si elle ne se jouait pas de moi. Il n'y avait que bienveillance dans l'expression de ses traits; mais je ne pus lui répondre, et elle reprit après un moment de silence:

— Nous nous reverrons, et vous me direz tout.

Elle revint à ma mère, lui demanda la permission d'aller voir sa maison et de traiter directement de cette affaire avec elle. Pendant ce temps, j'essayais de me remettre, et je pus *le* voir à l'angle d'une porte, qui suivait les mouvements de madame Del... avec une inquiétude visible.

Les danses continuèrent, et plusieurs fois je me trouvai près de madame Del... qui me souriait toujours gracieusement, et qui, plusieurs fois, me serra la main comme pour me dire:

« Il y a un secret entre nous. »

Quant à lui, je ne le revis plus. Cette retenue me charma; je sentais qu'il m'eût trop embarrassée, s'il s'était approché de moi, et pourtant une invitation à danser eût été un prétexte suffisant. Mais il me protégeait déjà contre les soupçons de madame Del... en ayant l'air de m'éviter.

Cependant j'avais peine à maîtriser l'agitation que toutes ces petites circonstances avaient fait naître en moi; cette agitation n'était ni de joie, ni de tristesse; j'étais comme un enfant qui monte sur un bateau qui l'emporte loin du rivage; dans le premier moment, il ne sait d'abord s'il doit avoir peur ou se réjouir, il se laisse aller avec un vague étonnement à ce mouvement nouveau jusqu'à ce que la réalité du danger lui apparaisse tout à coup sous une forme qu'il n'avait pas prévue.

Comme l'enfant, je fus avertie tout à coup que le cours des idées qui m'emportaient avait un écueil terrible.

M. Malabry revint près de ma mère, et s'étant assis derrière elle, il dit à voix basse:

— Qui donc vous a présenté madame Del...?

Ma mère lui nomma l'ami qui s'était chargé de cette présentation.

— Madame Del..., dit M. Malabry, n'est convenable pour personne et encore moins pour vous dont les filles sont d'un âge à ce que le moindre contact avec une femme comme elle puisse leur être préjudiciable.

— Je ne pouvais pas lui tourner le dos: d'ailleurs, reprit ma mère, elle avait appris, je ne sais comment, que je veux vendre Champrosay et elle désire, m'a-t-elle dit, en faire l'acquisition.

Cette circonstance parut faire réfléchir mon beau-père qui repartit:

— Et elle est assez riche ou plutôt le comte C... est assez riche pour payer très cher ce caprice.

Ma mère baissa la voix et dit à M. Malabry:

— Quel est donc ce jeune homme qui tout à l'heure...

— Eh bien! fit M. Malabry, comme s'il parlait d'une chose publiquement connue; c'est le fameux Victor Benoît.

Je n'en entendis pas davantage, ce nom me révéla toute cette odieuse histoire: je l'avais entendue raconter à la maison, mais avec cette retenue qu'on emploie vis-à-vis des jeunes filles, retenue dont leur simple curiosité perce aisément les voiles lorsqu'elles le veulent bien, et qui n'eut plus pour moi de mystère, lorsque je voulus pénétrer avec l'ardeur de la passion que je portais dans tous ces souvenirs.

Comme il m'était arrivé pour Victor, dont la ressemblance s'était si nettement reconstituée dans mon esprit, les moindres de ces récits auxquels je n'avais pas porté une grande attention, se représentèrent à moi. Il semblait que ce fussent des renseignements déposés presque à mon insu dans ma mémoire, et que j'y retrouvais tout entiers du moment que je voulais les consulter. Quelle était donc cette histoire? Je tremble au moment de la raconter, car, en reconnaissant que je le puis et que je l'ose, je mesure l'effrayant chemin que j'ai parcouru depuis le jour où elle se dessina nettement devant moi, et où elle me fit rougir de honte dans la solitude où je la rétablissais silencieusement dans ma tête.

Cette histoire a été racontée dans bien des romans et bien des drames, mais elle prenait, dans la réalité des faits qui palpitaient encore, un caractère vulgaire et odieux à la fois.

Je la dirai donc et avec la crédulité dont elle me blessa à son premier aspect.

Qu'était madame Del...? une femme d'un talent célèbre et de mœurs plus célèbres encore que son talent, ce qui la qualifie assez.

Dans une de ses fantaisies passionnées qui lui faisaient désirer l'amour des plus riches et des plus pauvres, des plus élégants et des plus grossiers, comme s'il fallait à cette âme repue de tous les hommages et avide encore de passion, les contrastes les plus bizarres pour l'intéresser, dans un de ces moments, dis-je, elle avait quitté avec éclat le vieux comte C..., qui avait satisfait jusqu'à satiété ses exigences de luxe insolent, et s'était éprise de Victor Benoît, enfant de vingt-cinq ans, néophyte si ardent des idées républicaines, que sa propre fortune lui paraissait une injustice envers les autres, et qu'il la dissipait en secours donnés aux menées de son parti.

La belle Caliste, qui un mois avant luttait avec les plus nobles dames pour la somptueuse élégance de ses salons et le choix des hommes qu'elle y admettait, prit sa passion au sérieux. Elle se fit modeste, sévère, et sa maison fut ouverte aux conciliabules en souliers ferrés et en veste.

Ce fut alors qu'arrivèrent les événements auxquels Victor Benoît prit assez de part pour craindre de se voir condamné après s'être enfui de Paris dans la nuit. Soit que déjà madame Del... fût fatiguée de sacrifier à la fois sa fortune et sa réputation d'artiste à l'essai d'une existence presque brutale, soit qu'elle eût compris qu'elle s'y perdait, toujours est-il qu'elle en était déjà à des termes d'aigreur vis-à-vis de Victor Benoît, et probablement il s'en fût suivi entre elle et lui une rupture complète. Mais lorsque Victor fut en danger, il reprit à ses yeux un charme tout nouveau. Elle entrevit une émotion inconnue à donner à cette vie dont l'ardeur avait dévoré trop vite ce qui eût suffi à l'existence de dix autres femmes.

Aux cent romans, astucieux, plaisants, exagérés, de sa jeunesse, madame Del... vit qu'elle pouvait ajouter un autre roman d'un genre différent, et ce devint pour elle une nouvelle passion aussi ardente, aussi absolue que toutes celles qui l'avaient précédée. Victor était en danger; il fallait sauver Victor, et il fallait le sauver par

un de ces héroïsmes corrompus par lesquels la corruption prétend lutter avec la vertu. Je ne puis dire quel art cette femme employa; mais il est certain que, lorsque Victor Benoît fut inscrit sur la liste des accusés des journées de..., elle obtint du comte C... qu'il attestât que Victoir Benoît avait passé toutes ces journées chez lui, à la campagne, à dix lieues de Paris. Personne ne pouvait soupçonner ni l'intrigue ni la faiblesse qui dictaient cette fausse déposition; on y crut, et au bout de quelques mois, Victor, qui avait quitté la France, était rentré absous par l'infamie de madame Del... et l'ignoble passion du comte C... pour cette femme.

Et ce soir-là, pour la première fois, il reparaissait dans le monde, et il avait accepté le bénéfice de cette protection, et madame Del... l'avait affichée avec une impudence joyeuse.

« Honte et mépris sur eux! » m'écriai-je alors, quand toute cette histoire se représenta à moi; et cependant aujourd'hui je l'écris à côté de celui qui alors me fit horreur et dégoût. Je ne sais, mais à mesure que j'écris cette histoire, j'ai peur de me revoir dans mon passé et de me comparer à ce que je suis. N'importe! je parcourrai encore tous les chemins par où je fus emportée, et peut être verra-t-on que je ne fus pas seule coupable... *si toutefois je le suis...*

Ces derniers mots, que nous soulignons, remplaçaient dans le manuscrit de Géorgina une page toute entière bâtonnée avec soin. Le repentir avait sans doute parlé dans cette page; l'orgueil l'avait effacée. J'essayai vainement de la lire, et n'ayant pu y réussir, je continuai ma lecture.

DEUXIÈME PARTIE.

I.

Il paraît que l'espoir de vendre à madame Del... la maison de ma mère avait rassuré la prévoyante susceptibilité de M. Malabry à notre égard; car lorsqu'elle vint quelques jours après, il l'accueillit avec un empressement, une bonne grâce, qui semblaient ne s'adresser qu'à la célèbre cantatrice, mais qui visaient au fond à lui faire payer le plus cher possible cette maison.

Mon beau-père savait qu'elle s'en était engouée, et sans en connaître le motif; il voulait exploiter cet engouement. Il ne l'attribuait qu'au caractère bizarre et impérieux de ces sortes de femmes qui, lorsqu'elles veulent une chose, la veulent absolument et à tout prix: j'avais deviné, moi, qu'elle avait attaché une sorte de vanité de cœur à la possession de cette maison, et probablement elle comptait en faire entre elle et Victor un souvenir et un lien.

Je voulus me retirer lorsqu'on l'annonça; mais je n'en eus pas le temps, et lorsqu'elle fut dans le salon elle s'empara si bien de moi, que je n'aurais pu m'éloigner sans impolitesse ou sans lui faire supposer que sa présence me troublait. Et pourtant je ne puis dire combien j'en souffrais. Mais ce que je n'avais pas prévu, et ce qui fut sur le point de me faire éclater, c'est l'impertinence avec laquelle cette femme disposa de moi. Aujourd'hui que je suis déjà loin de ces émotions, je sais qu'il n'y avait aucune malveillance pour moi dans ce qu'elle imposa, pour ainsi dire, à ma mère: mais j'éprouve je ne sais quelle honte et quel regret à l'idée que je fus assez craintive pour y céder.

Après quelques mots sur le prix de la maison, on parla d'aller la visiter, et ma mère, sur un signe de son mari, offrit à madame Del... de l'y accompagner. Celle-ci accepta avec empressement; puis, avec cette grâce caressante et vaniteuse qui me choquait, elle ajouta en souriant:

— Vous êtes si bonne, madame, de vous charger de ce soin, que je voudrais vous en épargner la partie la plus fatigante. Une maison comme la vôtre vaut sans doute beaucoup par elle-même; mais elle doit aussi beaucoup devoir à ses environs.

— Ils sont charmants, répondit ma mère.

— Je n'en doute pas; mais je voudrais en avoir une idée, et si je suis bien informée, je ne pourrai pas avoir de meilleur cicerone pour les visiter que votre charmante fille, mademoiselle Géorgina.

— Pardon, madame, lui dis-je rapidement, je les connais fort mal, et...

— Je ne veux pourtant pas d'autre guide que vous, reprit-elle en m'envoyant un regard d'intelligence. Je n'ai pas été bien difficile sur les conditions, ajouta-t-elle en se tournant gracieusement vers ma mère; n'obtiendrai-je rien dans notre marché?

— Mais c'est une faveur pour Géorgina, s'empressa de répondre M. Malabry, et elle vous accompagnera.

— Je viendrai donc vous prendre demain dans ma voiture, dit madame Del... tandis que je me taisais rouge de colère. A demain, ma belle demoiselle; ne serez-vous donc pas bien heureuse de dire adieu à ces lieux où vous laisserez tant de souvenirs?

Tout ce que je pus faire ce fut de garder encore le silence; car je sentais que, si je parlais, ce serait pour refuser avec mépris; mais à peine madame Del... eut-elle quitté le salon, que je m'écriai en pleurant:

— Non, certainement je n'irai pas, je n'accompagnerai pas cette femme.

— Qu'est-ce que c'est? dit M. Malabry en me regardant d'un air si ébahi, que je compris combien je devais paraître déraisonnable; aussi cherchai-je un motif à mon refus, et je répondis:

— Parce que madame Del... est riche, elle s'imagine que tout le monde doit être à ses ordres. Il y a des gens à la maison pour la lui montrer.

— Vous oubliez que c'est un soin que votre mère veut bien prendre, me dit sévèrement M. Malabry.

Il avait raison, et je devais lui paraître encore plus ridiculement capricieuse que madame Del...; mais je ne m'obstinai pas moins dans mon refus, au point que ma mère elle-même, d'ordinaire si bonne, si indulgente, fut si blessée et si irritée de ma résistance, qu'elle me renvoya dans ma chambre où je me laissai aller à mes larmes, me trouvant la plus malheureuse et la plus tyrannisée des filles.

Bien souvent depuis j'ai dû à mon caractère hautain et réservé des douleurs que j'attribuais aux autres et dont j'étais la première cause.

On fait tout pour cacher ce dont on souffre, et s'il arrive que quelqu'un vienne heurter un sentiment qu'on ne voudrait pas lui avouer, on l'accuse, comme s'il l'avait connu et l'avait volontairement blessé. Cependant mes larmes calmèrent sinon mon chagrin, du moins mon irritation.

Je compris que j'avais dû blesser ma mère et que je lui devais une réparation. Je la retrouvai plus alarmée que fâchée, et dès le premier mot où je lui dis que je l'accompagnerais, elle me pardonna et m'offrit presque de me dispenser de cette obligation si elle m'était si pénible. Mais je me l'étais imposée comme une espèce de châtiment de ma révolte, et si ma mère s'y fût opposée, peut-être eussé-je mis autant d'obstination à le faire que j'en avais mis à le refuser.

Comme je l'ai dit, il n'y a pas toujours autant de caprice ni autant de déraison dans les étranges apparences de ces caractères; leur seul vice, c'est l'orgueil qui fait qu'ils veulent se mesurer eux-mêmes leurs devoirs comme leurs exigences, et que personne n'étant dans leur secret, les uns paraissent aussi souvent injustes que les autres.

Une pensée était aussi venue à mon aide, c'était de me montrer si indifférente aux enthousiasmes que je prévoyais de la part de madame Del..., que je la ferais repentir de son désir.

Nous partîmes donc le lendemain matin, et je pris à tâche de paraître si gaie, si enfant, si folle, que ma mère en fut surprise et que madame Del... elle-même en sentit diminuer la joie romanesque qu'elle s'était promise dans cette visite. Pourtant, comme je m'en aperçus bientôt, elle s'imagina que je n'essayais ainsi ma gaieté que pour cacher notre intelligence, et elle espéra que la présence des lieux où s'était passée ma rencontre avec M. Victor me remettrait dans les sentiments que j'avais dû éprouver.

Elle fit donc, avec une impatience mal déguisée, la visite de la maison, trouvant tout charmant, convenable et d'un goût parfait, et sitôt qu'elle le put, elle s'échappa de ma mère pour être seule avec moi. Mon parti était pris. Je me prêtai avec la plus grande docilité à ses signes, et nous partîmes ensemble.

— Enfin, s'écria-t-elle, nous voilà seules. Ah! vous allez tout me dire, tout me conter.

J'aurais pu, si j'avais voulu, m'étonner de ces paroles, demander avec la feinte naïveté qu'eût excusée ma jeunesse, quel intérêt si vif elle pouvait prendre à ce qui était arrivé à Victor Benoît. Mais je craignais autant un mensonge habile auquel j'aurais été forcée d'avoir l'air de croire, qu'un aveu effronté qui m'eût fait rougir. Je la laissai donc dans l'incertitude de ce que je pouvais penser d'elle, et je la conduisis à l'endroit de la forêt où j'avais rencontré Victor.

Oh! que je devais déjà l'aimer, si j'en crois la haine que j'éprou-

vais pour cette femme, et combien cette haine était cruelle, puisque je me sacrifiai au besoin de la satisfaire. Oui, c'était un doux souvenir demeuré dans mon cœur, que celui de ma rencontre avec Victor; c'était le grand événement de ma vie, et je ne l'abordais jamais sans une sorte de recueillement et de respect. Eh bien! ce souvenir que j'aimais, dont j'avais vécu si longtemps, je l'insultai, je le dégradai, je le rendis ridicule.

Caliste s'attendait à une confidence mystérieuse, poétique, passionnée, je lui fis un récit grotesque, dédaigneux, moqueur.

Arrivé à l'instant où je l'avais trouvé, je ne donnai pas à M. Victor l'aspect d'un brave proscrit, pas même celui d'un malfaiteur redoutable: ce fut celui d'un pauvre garçon boutiquier, surpris en délit de chasse et battu par quelque garde champêtre.

Lorsque je lui avais apporté à manger, ce n'était pas une faim douloureuse qui le torturait; ce bon jeune homme était pressé d'un excellent appétit. Rien n'était plus grotesque que son visage avec le chapeau que je lui avais apporté et qui ne lui allait pas. Enfin il s'était remis à fuir après avoir été dûment restauré, et je pensais que la peur qu'il avait éprouvée le corrigerait pour longtemps de ses espérances de révolutionnaire.

Je blessai Caliste, et plus je la sentais souffrir de l'impertinence de mon récit, plus je l'exagérais; mais bientôt elle parut y échapper, et je perdis tout l'effort que j'avais fait lorsqu'elle finit par me dire d'un air de pitié protectrice:

— Vous êtes une fort aimable enfant, mademoiselle; mais un jour vous apprendrez peut-être que la vie est plus sérieuse que vous ne pensez.

Puis elle ajouta, comme si elle se parlait à elle-même:

— Pauvre Victor! il sera bien étonné quand je lui dirai cela.

La première partie de cette phrase m'avait avertie que je n'avais pas atteint mon but; la seconde m'apprit que j'en toucherais un auquel je n'avais pas songé. Cependant je ne voulus pas paraître ni accepter la leçon, ni m'inquiéter de ce que penserait M. Victor, et je répondis à madame Del...

— Je vous ai conté la chose comme je l'ai vue, madame.

— Soit, me dit-elle; voulez-vous rentrer?

J'étouffais de colère et de douleur, et madame Del..., de son côté, ne paraissait pas plus empressée de demeurer près de moi; je dis donc:

— Pardon, madame; mais, comme il est probable que c'est la dernière fois que je reviendrai dans ce pays, permettez-moi d'en profiter pour aller dire adieu à ma nourrice, qui demeure tout près d'ici.

— Faites, mademoiselle; je dirai à madame votre mère de ne pas s'alarmer de votre absence, et j'espère que vous nous amuserez du récit de votre visite.

En disant ces paroles, elle s'éloigna et rentra dans le parc.

II.

Je demeurai un moment immobile, le cœur plein de haine, de fureur, d'humiliation; mais presque aussitôt le sentiment de ma douleur l'emporta sur celui de ma faiblesse, et je tombai assise sur le bord de ce même fossé où j'avais trouvé Victor, et mes larmes éclatèrent avec une violence que je ne cherchai point à contenir.

Au milieu de ces larmes, il me revenait encore des mouvements de haine, et je tressaillais en laissant échapper des mots entrecoupés, et je la maudissais, et le nom de Victor se mêlait aussi à ces malédictions.

Cependant j'essuyai mes larmes, je relevai ma tête et je me levai pour me rendre chez ma nourrice, lorsqu'à deux pas de moi, à ce même endroit où je l'avais vu si misérable, j'aperçus Victor debout devant moi, me considérant d'un air peut-être plus désespéré que le jour où il succombait aux tortures de la faim. Je poussai un cri de terreur, et il me dit aussitôt avec un accent amer et triste:

— Comment se fait il que le pauvre boutiquier vous fasse toujours peur, qu'il ait été battu par un garde champêtre ou qu'il soit endimanché, comme vous diriez sans doute.

J'étais anéantie de surprise et de honte.

— Monsieur, lui dis-je en balbutiant, que me voulez-vous?

— Oh! rien, me dit-il en me saluant; rien, pas un mot, pas une réponse; vous m'avez déjà fait assez de mal!

Toute mon âme éclata malgré moi; et sans savoir ce que je disais, sans comprendre la portée de cette parole imprudente, je m'écriai en reprenant:

— Et moi, monsieur, croyez-vous donc que je n'ai pas souffert?

Il me regarda avec une surprise pleine d'anxiété, et me dit doucement:

— Oui, vous pleuriez tout à l'heure; mais de quoi pleuriez-vous donc?

Je sentis que je ne résisterais pas à une question faite de cette voix digne et triste qu'il avait, et je le saluai en lui disant:

— C'est mon secret, monsieur.

— Écoutez-moi, me dit-il en m'arrêtant; quand je vous ai rencontrée la première fois, j'ai jugé que vous étiez malheureuse, et depuis quelques jours que je sais qui vous êtes, j'en ai acquis la certitude. Je suis revenu dans ce pays, j'ai découvert votre nourrice Catherine: elle m'a tout dit, et, malgré vos mépris pour celui que vous avez sauvé, je n'en tiendrai pas moins le serment que je lui ai fait, que je me suis fait, de vous protéger si vous le voulez.

— Et en quoi M. Victor Benoît peut-il me protéger? lui dis-je avec dédain.

Il souffrit sans se révolter le ton de mépris que j'avais affecté, et il reprit froidement:

— Quelque peu que je sois, je connais des gens assez haut placés pour avertir M. Malabry que la tyrannie qu'il exerce sur vous mérite l'attention du monde, et il n'en faudrait peut-être pas davantage pour qu'il n'osât pas y persévérer.

— Surtout, lui répondis je du même air dédaigneux, et poussée par un cruel besoin de rendre à cet homme un peu du mal qu'il m'avait fait, surtout si vous employez pour cette mission l'autorité et la parole du comte C...

Une fois dans ma vie, et par hasard, j'avais vu dans un spectacle un homme souffleté par un autre; j'avais vu la pâleur livide qui s'était répandue sur son visage, le regard rouge de sang dont il avait mesuré son ennemi, et j'avais entendu cette voix aride et convulsive dont il lui avait dit:

« A demain! »

Et j'avais été si épouvantée de l'aspect de cet homme et du son de sa voix, que j'en étais demeurée tremblante pendant de longues heures.

Eh bien, ce que je venais de dire à Victor fut pour lui ce que cet outrage avait été pour cet homme: il pâlit de cette même pâleur, il me regarda de ce même regard; mais la menace par où la fureur d'un autre avait pu éclater en face d'un homme s'arrêta sur les lèvres de Victor en face d'une femme, et, retombant sur son cœur, elle l'accabla tellement, qu'il chancela comme s'il allait tomber.

Jamais remords si cruel ne succéda si rapidement à un mauvais sentiment.

Je m'élançais jusqu'à lui en m'écriant:

— Oh! pardonnez-moi... pardonnez-moi... je ne savais pas ce que je disais... pardonnez-moi.

Il ne pouvait parler, et sa main, appuyée sur sa poitrine, semblait vouloir l'empêcher de se briser.

Je pris cette main, et je lui répétai, les larmes aux yeux:

— Pardonnez-moi, monsieur, pardonnez-moi.

Il me regarda alors longtemps et attentivement, et, surmontant enfin le désespoir et la honte qui l'oppressaient, il me dit:

— Mais, que vous ai-je donc fait?

— Oh! lui dis-je, troublée de repentir et de douleur aussi, je ne sais pas; tout cela m'a rendu folle.

Il me regarda avec un nouvel étonnement, et, une étrange pensée s'emparant de lui, il baissa la voix et me dit:

— Vous aurait-on fait un crime de votre pitié, et serait-ce votre bonheur perdu que vous pleuriez tout à l'heure, après l'avoir si cruellement vengé?

Je ne le compris pas tout d'abord, et je lui répondis:

— Du bonheur je n'en ai jamais eu, et ce qui s'est passé entre nous n'a été pour moi qu'un bon souvenir. Oh! pourquoi l'avez-vous raconté à quelqu'un?

Je vis au regard de Victor qu'il cherchait le sens mystérieux de mes paroles, encore resté dans mon âme. Il y avait dans ce regard une espérance craintive, incertaine, comme un rayon du matin quand il essaie de pénétrer dans l'obscurité de la nuit; je me sentis fière de tenir si puissamment entre mes mains le cœur de cet homme, d'avoir pu l'abattre jusqu'au désespoir et de l'avoir relevé si vite jusqu'à l'espérance.

— Pourquoi je l'ai dit, me répondit-il en m'interrogeant presque à genoux, parce que j'avais emporté de notre rencontre le souvenir d'une vision céleste, pure, sainte, bonne, et que je voulais glorifier

au moins devant quelqu'un celle qui m'avait sauvé; parce que ma reconnaissance et mon respect ne pouvaient se taire.

— Alors, reprit-il en baissant les yeux : on dit cela à sa mère ou à sa sœur, et non pas...

Il baissa la tête devant moi et me dit d'une voix doucement émue :

— Pardonnez-moi, Géorgina; vous avez raison, et je vous remercie maintenant du sanglant reproche que vous m'avez fait.

Je me sentis honteuse de l'avoir fait, et cependant je ne voulus pas le rétracter, et Victor ajouta en se relevant :

— Oh! ce n'est pas l'injure qui m'a éclairé, c'est le chagrin que vous avez éprouvé : c'est ce jugement d'un cœur innocent et pur qui m'avertit qu'il est temps de me délivrer de ces indignes liens.

Je m'étais laissé aller à la violence du sentiment qui me dominait, ce mot me rendit à ma position de jeune fille, et je me retirai en lui disant tristement :

— Je ne sais ce que vous voulez dire, monsieur, et je vous prie de vouloir bien oublier les paroles qui ont pu m'échapper dans un moment de désordre.

Il était comme tout le monde; il ne savait pas tout ce qui se passait en moi, et devait juger aussi que j'étais une enfant bizarre et fantasque.

La manière dont il me considéra semblait me le dire. Je n'aurais pas voulu lui laisser cette opinion de moi, et je ne savais comment la détruire; car il se taisait, ayant repris son incertitude Je le saluai pour me retirer, il m'arrêta de nouveau.

— Vous êtes plus malheureuse que vous ne le dites, reprit-il; et croyez-moi, je mérite d'être votre ami; dites-moi ce chagrin, je puis éclairer celui qui le cause, ajouta-t-il comme en revenant à sa première idée; car, je dois le croire, quelqu'un vous a fait un crime de votre pitié...

— Quelqu'un? lui dis-je.

— Oui, celui qui était avec vous ce soir-là.

Ce doute m'eût peut-être offensée en une autre occasion; à ce moment il me fit sourire.

— Mais je vous ai dit alors que j'étais seule : bien enfant, n'est-ce pas? bien ridicule de jouer ainsi et de causer avec un être imaginaire... Mais depuis six mois j'ai vieilli assez vite pour savoir que j'étais heureuse alors.

— Vous ne l'êtes donc plus?

— Peut-être dans six mois trouverai-je que ma douleur d'aujourd'hui est aussi frivole que mes amusements d'autrefois!

— Vous vous cachez de moi, me dit-il; je le sens, vous vous défiez de mon cœur...

— Je n'ai aucun droit à m'occuper de ce qu'il peut être, lui dis-je en souriant.

Il réfléchit longtemps et finit par me dire :

— Je ne vous comprends pas; vous êtes une âme singulière.

Je souris encore, je redevenais femme, je redevenais cruelle; je croyais sentir que Victor m'aimait, et comme je n'avais plus peur, je n'avais plus de pitié.

— Oh! oui! lui dis-je! bien singulière, qui se fait des bonheurs et des malheurs à elle toute seule. C'est aujourd'hui comme au jour où je vous rencontrai, je vis avec moi.

— Et avec cet être imaginaire, à qui vous disiez de si douces choses?

Cet être avait pris un nom, et c'était celui qui le portait qui m'adressait cette question, je le regardai en riant, je tenais son bonheur, sa joie dans ma main, je voulus continuer à jouer avec cet amour qui était en lui comme en moi, et je lui dis :

— Peut-être : je suis fidèle.

— Heureux, bien heureux, reprit-il doucement, celui qui fera naître à la réalité ces beaux rêves de votre âme!

— Peut-être, lui dis-je encore; car je suis exigeante et railleuse.

Il tressaillit et me regarda pendant que je souriais avec une joie indicible.

— Oh! reprit-il tout à coup, vous me rendriez fou, si je vous écoutais plus longtemps.

— Moi? dis-je en faisant l'étonnée.

— Oh! je le suis peut-être déjà, reprit-il, en croyant voir dans vos paroles un sens que vous ne comprenez peut-être pas.

— Peut-être, lui dis-je toujours.

Il devint sérieux, et demanda tout à coup :

— Quel âge avez-vous, mademoiselle?

— Dix-sept ans, lui dis-je en riant.

— Enfant... belle et douce enfant, me dit-il gravement, que Dieu vous garde cette frivole et innocente légèreté.

— Vous me croyez bien légère?

— Je vous crois ce qu'on est à votre âge, ignorante de ce que d'autres peuvent souffrir, et leur parlant un langage qui les trompe, sans que vous ayez intention de les tromper.

— Que vous ai-je donc dit?

Il ferma les yeux comme pour se recueillir, et sembla sur le point de me parler; mais il se tut et réfléchit encore longtemps, comme pour repasser devant lui toute la scène qui avait eu lieu entre nous; cela le mena au même douet qui le tourmentait, et il s'écria vivement.

— Oui; cela est inconcevable!

— Quoi donc? lui dis-je.

— Votre cruauté contre moi, quand vous racontez notre rencontre, votre désespoir ensuite, votre mépris quand j'ai paru, votre pitié quand vous m'avez fait tant de mal, et maintenant votre raillerie. Mai qui êtes-vous donc, et qu'avez-vous dans le cœur?

Les femmes ont toujours le tort de vouloir faire de l'esprit avec leur cœur, quelque chose en passe toujours malgré leur volonté : je voulus répondre un joli mot, et je dis à Victor :

— C'est que j'ai dans le cœur maintenant deux bons souvenirs au lieu d'un.

Il fut encore plus désorienté.

— Et quel est le second souvenir? me dit-il sans doute au hasard.

— Si je vous le disais, vous en parleriez peut-être à quelqu'un, lui répondis-je en souriant.

— Oh! s'écria-t-il alors, pourquoi me rappeler une faute dont vous vous êtes si cruellement vengée.

— Vous ne la commettriez donc plus?

— Non, mademoiselle, je vous le jure.

— C'est inutile de le jurer; j'en suis certaine.

En ce moment j'entendis agiter la cloche de la maison qui m'appelait d'ordinaire, lorsque je restais dans la forêt.

— Oh! mon Dieu, m'écriai-je, rappelée tout à coup au souvenir de ma position; et moi qui ai dit à madame Del... que j'allais chez ma nourrice, que vais-je faire?

— Vous lui direz que vous en arrivez.

— Mais vous, monsieur?

— Moi, me dit-il, qui sait si je la reverrai jamais?

— Oh! ménagez-la, m'écriai-je avec terreur, ménagez cette femme; elle soupçonnerait la vérité, et peut-être devinerait-elle que vous m'aimez, elle se vengerait comme je me suis vengée.

J'étais bien loin de Victor, qu'il cherchait le sens de mes paroles.

Arrivée à la porte du parc, je vis ma mère et madame Del... qui venaient lentement.

Je me retournai comme après la course joyeuse où j'avais été surprise par lui; mais cette fois il y avait véritablement quelqu'un au bout de l'allée. Je lui envoyai aussi un adieu; seulement cet adieu ne lui portait pas un baiser, mais il lui portait mon amour, il le comprit.

III.

On prétend que le bonheur rend cruel; ce n'est pas vrai; mais il absorbe toutes les autres facultés de sentir, il se renferme en soi et évite tout ce qui peut lui porter atteinte. C'est en ce sens peut-être qu'il doit sembler impitoyable, lorsque la douleur le sollicite et qu'il l'écarte de lui.

Mais je nie qu'il ait cette cruauté qui appartient si souvent au malheur, c'est de sortir volontairement de soi pour faire du mal à quelqu'un. Ce fut du moins ce que j'éprouvai vis-à-vis de madame Del... Pendant mon absence, elle avait à peu près terminé ses arrangements avec ma mère.

Soit que l'expérience qu'elle avait cru faire de ma sensibilité lui eût prouvé que je ne valais pas la peine qu'on s'occupât de moi, soit que ma mère lui eût confié qu'elle me considérait comme un enfant bizarre, capricieux, et qui n'avait pas deux idées de suite, madame Del... m'abandonna à ma rêverie, et je n'eus aucune envie de la troubler dans la sienne, pendant laquelle elle recommençait, sans doute avec Victor, cette promenade qui avait si mal réussi avec moi. Quand nous nous séparâmes, elle était à mille lieues de me croire capable d'avoir une pensée sur ce qui pouvait se passer dans le cœur d'une femme, et probablement elle trouvait que le sort avait été bien injuste d'accorder à une petite sotte comme moi l'occasion de

faire une action qui eût rendu fière toute autre plus digne d'en comprendre la portée.

Je demande pardon à M. Morland de m'arrêter si longtemps sur tous ces détails; mais ils sont nécessaires pour qu'il puisse apprécier sous son véritable jour la conduite que je dus tenir envers lui.

L'affaire de la maison de campagne se continua sans que j'eusse d'autres rapports avec madame Del... que de la rencontrer trois ou quatre fois dans le salon de ma mère. Je faisais de mon mieux pour continuer mon rôle de niaise indifférente. Mais déjà Victor avait éveillé en elle certaines appréhensions.

Comme au jour de notre rencontre au bal, Caliste sentait s'échapper d'elle le cœur de son amant, et, comme alors, elle cherchait la rivale inconnue qui le lui arrachait.

L'air soucieux de madame Del... m'avait appris le secret de son inquiétude ; mais je me croyais à l'abri de ses soupçons, sans me douter qu'elle en savait peut-être plus que moi sur ce qui m'était arrivé à Champrosay. Elle avait vis-à-vis de moi une sorte de bonne grâce amicale, mais sans empressement, et, par conséquent si bien jouée, que je lui fis plus d'accueil que je n'aurais dû. Elle ne me disait plus rien qui fît la moindre allusion à Victor, et cependant je n'avais d'espoir d'apprendre quelque chose de lui que par elle. Je me croyais bien habile, parce que je ne la laissais rien voir à ce sujet ; misérable habileté vis-à-vis d'une femme qui me tenait dans sa main et qui rêvait contre moi la plus abominable vengeance. Hélas! rien ne pouvait me la faire prévoir, et je devais nécessairement tomber dans le piége qu'on me tendait. L'enthousiasme de madame Del... pour Champrosay semblait singulièrement diminué; elle traitait cette acquisition comme une affaire, et parvint à l'obtenir à un prix raisonnable. Le jour de la signature du contrat, elle vint prendre M. Malabry et ma mère pour aller chez le notaire, et comme je n'étais pas dans le salon, elle pria ma mère de me faire appeler. Je me rendis à cette invitation.

Madame Del... était pâle et visiblement changée ; elle s'approcha gracieusement de moi et me dit avec un accent qui me toucha presque:

— Vous ne savez peut-être pas, mademoiselle, qu'il est ordinaire, dans beaucoup de marchés, qu'on stipule ce qu'on appelle des épingles pour une personne qui n'y a point d'intérêt.

Caliste se tourna vers ma mère avec ce sourire caressant qui la rendait si séduisante.

— Vous avez oublié cet article, madame, mais moi je m'en suis souvenue. Mademoiselle Géorgina n'a pas été tout à fait étrangère à cette vente ; elle a bien voulu s'en occuper, et je vous demande la permission de lui offrir ce souvenir de la bonne grâce qu'elle y a mise.

En parlant ainsi, elle me tendit un petit nécessaire en écaille d'une assez mince valeur.



Puis l'ayant examiné, elles crurent se venger en faisant ressortir sa mesquinerie. — P. 24.

— Je vous remercie, madame... lui dis-je avec embarras; je ne puis...

— Vous voyez, madame, reprit madame Del... en ouvrant la boîte, et en la montrant à ma mère comme pour lui faire voir le peu d'importance de ce présent, vous voyez que je n'ai pas voulu être refusée... C'est si peu de chose que cela n'a d'autre valeur qu'un bon souvenir.

Ce présent me déplaisait, et ce dernier mot m'avait presque fait peur. Mais sur un signe d'assentiment de ma mère, madame Del... s'approcha de moi, et me mettant pour ainsi dire la boîte entre les mains, elle dit tout haut:

— Je vous en prie.

Et tout bas :

— Il vous en prie.

J'étais sous le regard de M. Malabry, je ne pouvais refuser sans impolitesse ou ridicule; je remerciai madame Del..., et je posai la boîte sur une table, sans daigner la regarder.

Il fallait que je fusse bien enfant pour ne pas sentir que ces petites circonstances devaient être autant d'avertissements pour madame Del...

En effet, quel autre jeune fille à ma place eût agi comme je le faisais, et moi-même eussé-je agi de même vis-à-vis de toute autre personne ?

Dès que je fus seule, il me prit envie de briser ce nécessaire ; mais presque aussitôt mes sœurs arrivèrent, et ayant appris d'où il me venait, elles commencèrent à m'en parler, d'abord avec une aigreur curieuse; puis l'ayant examiné, elles crurent se venger en faisant ressortir sa mesquinerie. Je le leur abandonnai, jusqu'au moment où ma sœur Sophie, qui était encore plus curieuse que malveillante, et qui avait défait le nécessaire pièce à pièce, s'écria :

— Tiens, on dirait que ça remue dans le fond.

A ce seul mot, je crus comprendre la destination mystérieuse de ce présent, et le reprenant vivement des mains de Sophie, je dis avec humeur:

— Il me semble que vous l'avez assez regardé, et que vous vous en êtes assez moquées toutes trois ; mais il me plaît tel qu'il est et je vous prie de ne pas vous en occuper.

En parlant ainsi, je remettais tout en ordre dans le nécessaire.

Mes sœurs qui avaient tout fait pour provoquer ce mouvement d'humeur, ne s'en étonnèrent pas, et ma sœur Cornélie dit en riant :

— Cette pauvre Sophie est si maladroite qu'elle est capable d'avoir brisé ce charmant nécessaire.

Sophie eut la bonhomie de se défendre de l'accusation, et pendant que Cornélie s'amusait à la quereller à ce sujet, j'emportai ce trésor dans ma chambre.

Je ne l'ouvris pas tout de suite; avant d'arriver jusqu'à ce double fond que je soupçonnais, j'avais pour ainsi dire besoin de me ra-

conter à moi-même comment ce secrétaire m'était adressé. Ce devait être Victor qui l'avait acheté ou plutôt qui l'avait fait faire; c'était lui qui me l'envoyait, mais par quelles mains et par quel moyen?...

Je n'en étais pas à trouver cela plaisant; j'avais trop de sincérité et de hauteur dans le cœur pour ne pas en souffrir; mais j'avais en même temps trop d'amour pour ne pas excuser Victor d'avoir pris le seul moyen qu'il eût d'arriver jusqu'à moi.

J'éprouvais un trouble extrême, et, ce qu'il y a de remarquable, c'est que je n'avais pas le moindre doute que je trouverais un message de Victor au fond de cette boîte.

J'étais en face de ce misérable petit meuble comme si je m'étais trouvée au moment d'une entrevue solennelle et arrêtée.

Enfin je me décidai à l'ouvrir, j'arrivai au double fond; le secret en était assez facile pour qu'on eût pensé à me le faire découvrir; je le poussai, il renfermait le papier que j'attendais, et je fus si heureuse de le trouver que ce ne fut qu'après l'avoir lu que je découvris une petite plaque d'acier sur laquelle étaient gravées les dates de ma première et de ma dernière rencontre avec lui.

Ces dates devaient suffisamment me dire que ce présent me venait de Victor, car lui seul devait les connaître. Cette circonstance ne me frappa point alors, mais elle était une admirable précaution, inutile sans doute avec le billet que je trouvai, mais qui devait me déterminer à le lire si j'avais hésité, et qui témoignait de l'habileté de celle qui l'avait prise.

Quant au billet de Victor, ou plutôt au billet que je trouvai, je le transcris ici tout entier pour qu'on juge si je fus bien folle et bien légère de m'y laisser prendre.

Le voici :

« Mademoiselle, si » vous trouvez ce papier, c'est que vous » aurez compris que je » devais vouloir à tout » prix vous dire ce que » vous n'avez pu comprendre lorsque je » vous ai trouvée pour la seconde fois à ce même endroit où vous » m'aviez sauvé; si vous trouvez ce papier, c'est que vous l'aurez » cherché; c'est que vous l'attendiez, Géorgina! Ne vous offensez » pas de cette conviction, elle ne vient pas de ma vanité, c'est un » sentiment plus grave et plus sérieux qui me l'inspire.

» Géorgina, si l'homme doit compte de sa vie à ceux qui la lui » ont donnée, il en doit également compte à ceux qui la lui ont » conservée, et peut-être ceux là comme les autres éprouvent-ils le » désir de le connaître; on s'intéresse quelquefois à son bienfait » comme à son œuvre, et on ne voudrait voir déchoir ni l'un ni » l'autre. Ce sentiment, vous l'avez ressenti, je le sens à la honte » que j'éprouve d'un indigne lien.

» Eh bien! Géorgina, rassurez-vous; celui qui a pu épargner sa vie » lorsqu'il n'en devait compte qu'à lui-même, ne veut pas la laisser » dans une mauvaise voie, lorsque vous l'avez sanctifiée à ses yeux » en le sauvant.

» Quand vous lirez cette lettre, Géorgina, je ne serai déjà plus » l'esclave de cette femme qui s'est perdue pour m'arracher à la » mort, par une infâmie dont je deviendrais complice en l'acceptant » plus longtemps. Ce sacrifice, vous le comprendrez, Géorgina, c'est » pour vous que j'aurai la force de l'accomplir.

» Mais me laisserez-vous à mon premier pas sans guide, sans appui, sans encouragement; un mot de vous ne viendra-t-il pas me » crier : Courage! Ce mot écrit par vous serait plus fort que toutes » mes résolutions, plus puissant que ma volonté; si je le recevais, » ce mot, je ne douterais plus de l'avenir. Géorgina, au trouble qui » s'est emparé de moi la première fois que je vous ai vue, vous avez » dû deviner que je vous aimais, comme j'ai senti que vous aviez » gardé mon souvenir. Ne craignez rien de cet amour, il se tiendra » aussi éloigné de vous » que vous le voudrez. » Je ne vous demande » qu'un mot qui me » dise : Il y a quelqu'un qui vous sait » gré de votre noble » conduite, quelqu'un » qui se dit : J'ai sauvé » cet homme qui se fait » si hautement remarquer par ses concitoyens. Vous ne pouvez me le refuser, ce » serait retirer le bienfait presque aussitôt » que vous l'avez accordé : car si vous » me refusez, il m'importera peu de perdre encore cette existence qui vous appartient. Qu'en ferai» je, en effet, si elle » vous paraît si méprisable que vous ne vou» liez pas me dire que » vous vous y intéressez. Ce que j'en ferais de mieux alors, » ce serait de l'effacer » de ce monde où je » suis orphelin, et où » je le serais encore » plus si celle qui est » devenue mon espérance, ma famille, » mon honneur, se dé» tournait de moi et » me repoussait. A bien» tôt un mot de vous, » sinon adieu pour ja» mais à vous et à tout.

» Victor Benoit. »

« *P. S.* La première » fois que vous sortirez, laissez tomber » un billet de votre » main, il y aura quelqu'un près de vous » pour le ramasser. »



Je laissai échapper ce papier, cet homme s'en empara et disparut. — P. 26.

Oui, maintenant que je la relis, je trouve que j'ai été folle de me laisser prendre à cette lettre, d'y croire, de supposer que Victor eût pu et eût osé me l'écrire; mais j'avais le cœur plein de lui, je lisais dans cette lettre tout ce que j'avais rêvé, tout ce qui s'y trouvait peut être, mais avec des expressions d'une sécheresse, d'une raideur qui eussent dû m'avertir. Et peut-être est-ce là ce qui m'abusa le mieux; peut être celle qui avait écrit cette lettre m'avait assez bien jugée pour savoir qu'elle me persuadcrait mieux qu'une déclaration vulgairement passionnée. Je cherche encore aujourd'hui comment je me laissai tromper; mais ce qu'il y a de certain, c'est que je le fus, et que le lendemain je répondis ces lignes :

« Oui, monsieur, il y a un cœur qui s'intéresse à vous, il y a une » femme qui vous suivra dans votre carrière, non parce qu'elle » vous sauva dans ces fatales journées de... mais parce que quel» que chose lui dit que vous serez un jour un homme distingué. » Courage donc! et n'oubliez aucune de *vos promesses*, pas même » celle de vous tenir éloigné de moi. »

Ce billet, je l'écrivis sur-le-champ, il ne me quitta pas jusqu'à l'heure où je sortis. Je remarquai à notre porte un homme qui nous suivait avec tant d'assiduité, que je fus assurée que c'était celui qui devait recevoir ma réponse.

Au détour d'une rue, pendant que ma mère et Lia marchaient devant moi, je laissai échapper ce papier, cet homme s'en empara et disparut.

Assurément c'était là une grave imprudence, une action coupable; mais, je puis le jurer aujourd'hui, quand je fis cette imprudente réponse, je croyais ne m'avancer jamais que jusqu'à l'endroit où j'allais ce jour-là.

Mais pourquoi chercher à ce que je fis une explication qui ne peut me justifier, et ne saurait même satisfaire mon orgueil, en me montrant ma faute comme bien différente des fautes vulgaires de tant d'autres filles? Non, ce jour-là, je le sens, je fus emportée par cette vanité qui veut compter pour quelque chose dans l'existence d'un autre.

Sans doute j'aimais Victor; mais, je puis le dire, ce ne fut pas à ce sentiment que je cédai, car mon amour n'a pas de pitié.

Si Victor m'avait écrit :

« Je me tuerai si vous ne me répondez pas! » je ne l'eusse peut-être pas fait; mais il me disait :

« Je serai digne de vous si vous le voulez. »

Je lui répondis. Je ne sais si l'on me comprendra; mais je dis sincèrement ce que je suis, dût cette sincérité m'être imputée comme une faute de plus.

IV.

Quelques jours se passèrent sans que j'entendisse parler de rien. Je savais si mal la vie, que j'attendais de Victor quelque chose d'éclatant dont je pusse m'attribuer la gloire, alors même qu'il ne me l'offrirait pas.

Qu'était cette action? je n'oserais l'avouer aujourd'hui, quoiqu'à ce moment ma facile imagination m'en présentât beaucoup.

Il me semblait que l'existence du monde, la gloire, la renommée, étaient à sa disposition, du moment qu'il avait mon amour pour récompense.

O folie de l'orgueil! que vous êtes plus décevantes que toutes les passions ensemble! Cependant c'est ainsi que je pensais alors.

Qu'on juge donc quel dut être mon désappointement lorsqu'un soir on annonça M. Victor Benoît.

Ma mère parut surprise, mais Malabry donna l'ordre qu'on le fît entrer dans son cabinet, et nous dit en s'y rendant :

— Il m'a fait demander un rendez-vous pour quelques arrangements relatifs aux paiement de Champrosay.

— Il est donc toujours le conseil de madame Del...? dit ma mère, en prononçant ce mot *conseil* de manière à lui donner un sens qui n'était que pour M. Malabry, mais que je compris très bien.

— Plus que jamais, répliqua mon beau-père en riant. Du reste, madame Del... met beaucoup de probité dans ses relations avec ce monsieur; car s'il est vrai qu'elle ait achevé de le ruiner, comme on me l'a dit, il paraît qu'elle est décidée à le *renrichir* en l'épousant.

Ai-je besoin de raconter toute la douleur, toute l'indignation dont cette nouvelle me remplit le cœur? Quelle colère, quelle humiliation, quels regrets j'éprouvai!

Personne au monde ne sait ce que c'est qu'une existence engagée secrètement dans une voie, pour ainsi dire publique, et dans laquelle chacun a le droit d'entrer.

Si j'avais été la rivale de quelque jeune fille obscure et ignorée comme moi, il se fût trouvé bien peu d'occasions où son nom prononcé fût venu me blesser; mais tout ce que faisait la célèbre madame Del..., et non-seulement tout ce qu'elle faisait, mais tout ce qu'on lui supposait le désir de faire, appartenait de droit à la conversation générale, et déjà j'en avais eu assez à souffrir; mais cette fois l'atteinte fut encore plus violente, et je quittai le salon pour donner un libre cours non pas à mes larmes, mais à mon désespoir.

Je me sers de ce mot, parce qu'il renferme l'expression de toutes les douleurs dans leur plus grande intensité.

Oui, je souffrais, mais à ce point où on ne pleure plus; et ce dont je souffrais surtout, c'était de l'impuissance qui me laissait à la merci de cet homme sans que je pusse lui rendre tout le mal qu'il me faisait. Tout à coup il me vint une singulière pensée : je supposai que Victor, que j'avais si cruellement blessé, avait voulu se venger de moi. En effet, ne pouvait-il pas me dire maintenant :

« Allons, ma belle demoiselle, vous, si sévère et si cruelle, vous qui m'avez montré si ridicule, vous qui m'avez ravalé si bas, vous qui vous êtes fait le juge si impitoyable d'une autre femme, modérez un peu cette grande fierté. A la première lettre d'un jeune homme, vous lui répondez, vous vous faites sa confidente, vous acceptez les sacrifices et les promesses qu'il vous fait. C'est aller plus vite peut-être que celle dont vous dites tant de mal. »

Oui, il y eut un moment où je crus que ce n'était pas de la part de Victor une vulgaire trahison, mais une dure vengeance; et je dois l'avouer, cette pensée me consola. Je lui avais donc porté un coup terrible, puisqu'il voulait me le rendre; sans doute à ce moment j'étais battue: mais je me sentais la force de me relever et je le voulus à l'instant même.

Au moment où Victor quitta le cabinet de mon beau-père, j'entendis que celui-ci lui disait qu'il désirait le présenter à madame Malabry, et je retournai intrépidement dans le salon. Il y était déjà lorsque je parus. Il me salua à peine et ne parut faire nulle attention à moi; ceci me confirma dans la pensée que j'avais eue.

Cependant, il faisait l'aimable et causait avec ma mère, avec M. Malabry, de si bonne grâce, et avec tant de raison, de gaieté, que tout le monde paraissait ravi de lui, et que, lorsqu'il se retira en demandant la permission de revenir, elle lui fut accordée avec un véritable empressement.

J'avais trop compté sur moi : durant une demi-heure qu'avait duré cette épreuve, je ne trouvai pas un mot pour l'atteindre, pour le blesser, j'étais furieuse contre moi-même.

Je n'écris pas un roman, je dis une histoire, qui est la mienne, et si elle est semée d'inconséquences et de choses peu convenables, c'est que je ne cherche pas à séduire, mais à me montrer telle que je suis; et si tout ce que j'ai déjà dit a suffi pour me faire connaître, on s'étonnera sans doute moins de la résolution soudaine que je pris. Tandis que Victor prenait congé de ma mère et de mes sœurs, je sortis et j'allai jusqu'à l'antichambre où j'étais sûre que M. Malabry n'accompagnerait pas M. Victor, car il était occupé à une partie de wistb; et, au moment où il passait, je l'arrêtai et je lui dis d'une voix tremblante d'émotion et de colère :

— Je suppose, monsieur, que maintenant que vous allez épouser madame Del... vous n'avez plus besoin de ma lettre pour me faire sentir mon impertinence; j'espère donc que vous trouverez un moyen de me faire parvenir ce billet.

En parlant ainsi je lui tendais sa lettre. Il la prit machinalement, tant il semblait stupéfait de ce que je lui disais; il y porta les yeux, et son étonnement parut se changer en épouvante.

— Quoi! s'écria-t-il, cette lettre vous a été adressée et vous y avez répondu?...

— Vous le savez bien.

Il la froissa dans ses mains avec rage et s'écria :

— Oh! l'indigne! l'infâme!

— Que voulez-vous dire?

— Cette lettre n'est pas de moi. Pensez-vous que j'eusse osé vous écrire?

— Mais de qui est-elle donc?

— De qui?... me dit-il avec confusion.

Au moment j'entendis du bruit dans le salon; je m'échappai rapidement et l'entendis quitter l'appartement.

Je n'avais pas eu besoin qu'il prononçât le nom de l'auteur de ce piége misérable; je l'avais lu dans la rougeur de Victor. Depuis quelque temps ma vie se passait dans des émotions si soudaines, si vives et si imprévues, qu'à mesure que je l'écris, les termes me manquent pour en exprimer toutes les émotions. J'ai parlé de cet effroi qui me prit la première fois que je rencontrai Victor, de l'éblouissement qui m'aveugla quand je le reconnus au bal, de mon emportement quand on me proposa d'accompagner madame Del... à Champrosay, de mon désappointement quand j'appris le nom de celui qui occupait depuis si longtemps ma pensée, et je cherche vainement des mots assez forts pour dire la terreur, la hon e, la colère qui s'emparèrent de moi à cette nouvelle terrible.

Comme je l'avais supposé quelque moments avant, j'étais à la merci de madame Del...; mais j'y étais par ma faute; car de tout ce que je venais d'entendre, ce qui me poignait surtout le cœur, c'est ce mot de Victor :

« Je n'aurais pas osé vous écrire. »

Il me respectait donc plus que je ne m'étais respectée moi-même.

Puis, quand j'eus épuisé cette pensée douloureuse et humiliante, il me fallut revenir aux véritables inquiétudes de ma position, à ce

tourment, le plus cruel de tous, qui prévoit un danger sans pouvoir le parer, sans savoir ni comment, par où, ni à quelle heure il viendra. Mais pourquoi chercher à peindre ces cruelles angoisses ? N'en ai-je pas souffert de plus cruelles depuis ce temps, et ce récit n'a-t-il pas encore assez de nouvelles douleurs à raconter !

Une seule pensée me soutenait encore, c'était celle de Victor ; mais combien le sentiment avec lequel je me rattachais à lui était différent de celui qui me dominait quelques heures avant cette révélation : combien ce sentiment, si honteux, si impérieux, était devenu soumis et timide ! Je n'étais plus son guide et son espoir, c'était lui qui était mon espérance et mon salut.

J'attendais le lendemain dans une anxiété cruelle.

Le lendemain, Victor revint et me rendit tristement ma lettre.

Je n'appris pas alors comment il la reprit ; je l'ai appris plus tard, à l'heure où on aime déjà assez un homme de toutes les fautes qu'il vous a fait commettre pour qu'on lui pardonne toutes celles dont il est coupable.

V.

Plus de six mois étaient écoulés depuis le jour où Victor m'avait rendu ma lettre, et je croyais cette imprudence réparée et cet événement perdu dans un mystère impénétrable.

Victor était devenu, sinon un ami de la maison, du moins un de ses habitués les plus assidus ; nos entretiens étaient rares et rapides dans un monde où tant de regards nous surveillaient ; mais une correspondance secrète nous disait mieux l'un à l'autre tout ce que nous avions senti et tout ce que notre cœur avait pensé.

Peut-être mourrai-je bientôt dans cette terre d'exil où je souffre ; mais dussé je vivre encore de longues années, je sens que, pendant ces six mois, j'ai reçu tout le bonheur que le sort a départi à ma vie. J'étais innocente encore et j'aimais déjà. Je vivais dans le cœur d'un autre qui remplissait le mien, sans que j'eusse à rougir devant ma mère, qui m'eût pardonnée si elle eût su la vérité ; car toutes ses lettres, elles ne disaient que de bonnes et secrètes espérances de part et d'autre, et si elles renfermaient des rêves politiques impossibles de la part de Victor, ce n'est pas à mes yeux qu'ils pouvaient paraître coupables.

Tous les jours je me levais avec l'espoir de le voir, espoir assez souvent trompé pour perdre de son uniformité ; tous les soirs je m'endormais heureuse de l'avoir vu, et quelquefois assez alarmée de ce qu'il avait été charmant à d'autres yeux que les miens, pour être plus heureuse encore le lendemain lorsqu'il me rassurait par un regard.

Les lettres que nous échangions ainsi, nous les remettions, lui et moi, à une domestique qui me donnait chaque matin celles de Victor, et à qui j'avais donné les miennes dans la journée.

Nous étions si imprudents l'un et l'autre, ou plutôt la haine prévoyante qui veillait sur nous était si habile, que nous n'avions pas un moment douté de la fidélité de cette fille ; et cependant pas une des lettres de Victor ne m'était arrivée, pas une de mes réponses ne lui avait été remise sans avoir été lue avant par M. Malabry.

Dans ses lettres, où l'amour se mêlait à tout ce dont nous parlions, Victor me disait ce qu'il avait juré à d'autres de ne dire à personne au monde, et moi, fière de ses grands secrets, je l'aimais pour les dangers qu'il se préparait et parce qu'il me jugeait digne de me les confier comme à un homme. Je vais d'abord dire ce qui arriva, et j'expliquerai ensuite comment cela était arrivé.

Un soir, Victor, dont je n'avais pas reçu de lettre, s'approcha de moi et me dit à voix basse :

— Eh bien ! qu'avez-vous résolu, et pourquoi ne pas m'avoir répondu ?

— Mais je n'ai pas reçu de lettre, lui dis-je.

— Comment cela se fait-il? dit Victor d'un air fort alarmé.

— Prenez-garde, on nous observe. Je vais le savoir.

Je quittai le salon pour interroger Joséphine, c'était la femme de chambre. Je rencontrai presque aussitôt M. Malabry, qui me dit froidement :

— Voici la lettre que vous cherchez.

Ce fut encore un de ces moments où je restai anéantie.

— Suivez-moi, me dit mon beau-père.

J'obéis.

— Ecrivez, me dit-il rapidement.

Mon obéissance avait été le résultat de ma surprise, plutôt que de la conscience de ma dépendance. Je me révoltai à cette sévère injonction de M. Malabry.

— Et que faut-il donc que j'écrive ?

— Ecrivez ceci :

« Joséphine vient de me remettre votre lettre. Consultez de » nouveau sur l'affaire dont vous me parlez avant que je prenne un » parti ; il pourra dépendre de celui que vous prendrez vous-même » dans la grave circonstance où vous êtes. »

— Je n'écrirai pas cela, dis-je à M. Malabry.

— Ecrivez, me dit mon beau-père avec une violence qui m'épouvanta, écrivez, ou je rentre dans le salon, et là, en présence de votre mère, de vos sœurs, des personnes qui s'y trouvent, je chasse M. Victor, je révèle votre conduite.

J'écrivis sans savoir ce que je faisais, et mon beau-père remit ma lettre à Joséphine.

Je revins dans le salon, M. malabry me surveilla de si près, que je ne pus rien dire à Victor ; et d'ailleurs il était si inquiet, qu'il quitta le salon presque aussitôt que j'y fus entrée, pour savoir ce que j'avais à lui apprendre de sa lettre.

Joséphine, à ce qu'il paraît, lui remit la réponse qu'on venait de me dicter en s'excusant sur quelques obstacles qui l'avaient empêchée de me trouver seule et de me faire parvenir sa lettre, et il se retira.

Je me sentais à la merci de M. Malabry, et, par un instinct secret, je devinais que la lettre qu'il avait supprimée devait renfermer ce qu'il avait attendu avec tant de patience pour être maître de Victor et de moi.

Je rappelai tout mon courage, et je résolus d'avoir avec M. Malabry une explication décisive. Au moment de nous retirer, je m'approchai de lui et je la lui demandai ; il me regarda par-dessus l'épaule avec un sourire de colère méprisante.

Pour la première fois alors j'éprouvais un regret qui souvent m'est bien revenu : c'est celui de n'être qu'une femme ! c'est-à-dire d'être obligée de subir l'injure sans pouvoir se venger, ou si la colère vous emporte assez pour la renvoyer à celui qui vous l'adresse, l'entendre dire avec un ricanement dédaigneux :

« Vous êtes bien heureuse de n'être qu'une femme, sans cela je vous donnerais la leçon que vous méritez. »

D'un homme, quel qu'il soit, une pareille réponse est bien cruelle, mais quand on sent qu'elle part d'un cœur sans courage, quand on est sûr que cet homme baisserait les yeux et tremblerait s'il parlait à un autre homme, et qu'il faut accepter la forfanterie de son dédain et sa pitié pour notre impuissance, alors on maudit son sexe, sa soumission, et cette *noble* faiblesse qui, au dire des galanteries romanesques, fait notre force, lorsquelle n'est souvent qu'une occasion de rodomontades à certaines lâchetés.

Cependant ce soir-là je fus forcée de rentrer dans ma chambre sans rien savoir.

Le lendemain j'étais dénoncée à ma mère, j'étais une fille à moitié perdue vis-à-vis de laquelle il fallait employer la plus stricte sévérité pour prévenir de mauvais penchants, et je reçus l'ordre de rester chez moi et de ne pas paraître au salon.

Cet ordre me fut transmis par la fille qui m'avait trahie. Je ne vis ni M. Malabry ni ma mère ; et, le soir venu, je prévis que Victor allait revenir et qu'il remettrait à Joséphine une lettre qui sans doute le compromettrait davantage.

Au risque d'une esclandre publique ; je résolus de braver la défense de ma mère. Je m'étais déterminée sur cette idée que ce n'était pas moi et Victor seulement qui nous trouvions compromis par la supercherie de M. Malabry, mais encore les intérêts de tout un parti.

Je pensais surtout que ce parti voudrait tirer vengeance de l'indiscrétion d'un de ses plus ardents adeptes, et qu'il fallait à tout prix avertir Victor de ce danger.

Je m'habillai, je quittai ma chambre, je me présentai le cœur irrité et tremblante. M. Malabry adressa à ma mère un regard qui semblait lui dire :

« Vous voyez jusqu'où elle ose pousser la révolte. »

Mais on ne me dit rien, on ne me fit aucune observation. Je m'étais préparée à une scène, et j'étais accablée de cette indifférence apparente. La soirée se passa pour moi dans une attente continuelle. Victor ne parut point.

M. Malabry l'avait-il exclu de sa maison, et ne devais-je plus le revoir ? mais alors pourquoi me faire écrire la veille une lettre qui demandait une réponse ? Je ne savais que faire. Je fus sur le point de prendre une de mes sœurs pour confidente, mais je sentais que je ne ferais que donner des armes à leur antipathie pour moi.

M. Malabry quitta le salon plusieurs fois. Malgré son grand art de dissimuler, je le vis d'abord rentrer désappointé et furieux. Aux regards irrités qu'il me jetait, je vis qu'il s'étonnait peut-être autant

que moi de l'absence de Victor, et qu'il supposait que j'avais trouvé un moyen de le prévenir. Mais enfin, la dernière fois il reparut souriant moqueusement, tenant à ses mains une lettre qu'il balançait du bout des doigts et qu'il me montra de loin ainsi qu'à ma mère.

A ce moment, je devinai ce qui me fut appris plus tard, c'est que Joséphine, que j'avais vainement cherchée dans l'appartement, avait dit à Victor ou que nous étions sorties; ou que nous ne recevions pas mais que j'attendais sa lettre avec impatience.

Je l'avoue, je fus saisie à cette pensée d'un tel mouvement de colère, que je me levai presque pour arracher violemment cette lettre des mains de M. Malabry: il rentra immédiatement chez lui, et exaspérée par mes craintes et la rage de mon impuissance, je le suivis, et, comme il allait fermer la porte de son cabinet, je le rejoignis et je lui dis vivement:

— Monsieur, je viens vous demander cette lettre.

Il me regarda avec cette même surprise dédaigneuse qu'il m'avait montrée la veille, et me dit du ton le plus arrogant:

— Qu'est-ce que c'est? A qui parlez-vous, mademoiselle?

— A vous, monsieur, lui dis-je avec hauteur; et je vous demande cette lettre.

M. Malabry ferma la porte de son cabinet, en me disant:

— Vous êtes folle.

Si j'avais pu y réussir, j'aurais essayé de briser cette porte avec ma tête pour pénétrer jusqu'à cet homme et lui arracher cette fatale lettre.

Je demeurai un moment immobile et furieuse, et enfin, dans ma colère, je me décidai à m'adresser à ma mère. J'allai au salon; je la priai de vouloir bien m'entendre: mais il y avait quelques personnes étrangères, et elle me fit observer qu'il n'était pas convenable qu'elle s'absentât.

Tout me manquait, non comme appui, car à vrai dire je ne comptais pas beaucoup sur la protection de ma mère; mais ce que je cherchais en ce moment, c'était quelqu'un à qui parler, à qui dire tout ce qui s'agitait en moi. Je l'eusse dit à M. Malabry avec les invectives les plus insultantes; je l'eusse dit à ma mère avec les plaintes les plus désespérées; mais j'avais besoin de répandre cette colère, cette douleur, et je ne trouvais personne. Je rentrai dans ma chambre, et à tout hasard je me mis à écrire à Victor. Sous l'empire de désespoir, j'écrivis la lettre la plus insensée qu'on puisse s'imaginer. J'accusais M. Malabriy, j'accusais ma mère, je disais à Victor de m'arracher à leur tyrannie, je lui proposais de m'enfuir avec lui; que sais-je encore? Cette lettre était le résultat d'une heure d'exaspération, d'une heure de fièvre, et très souvent depuis on me l'a reprochée comme l'expression réfléchie d'un mauvais naturel. Sur mon âme, je le jure, il n'en était rien: un mot bienveillant, un pardon loyal et franc m'eût ramenée à l'obéissance, au devoir. M. Malabry procéda par la menace, la violence et l'insulte, et je préférai me perdre que de céder.

VI.

Mais il est temps que je revienne à l'instant où j'ai interrompu la partie de ce récit qui regarde M. Morland.

Voici donc ce qui se passa:

Je fus surprise par M. Malabry pendant que j'écrivais cette lettre; il s'en empara et s'en arma si bien vis-à-vis de ma mère, que je fus considérée par elle comme une fille dénaturée, et qu'elle permit à M. Malabry de disposer de moi comme il l'entendrait.

Cet homme me connaissait à merveille; car il prit le parti le plus cruel vis-à-vis de moi, ce fut celui d'un dédain et d'un silence absolu.

A toutes les questions que je lui fis sur ce qu'il avait résolu à mon égard, il me répondit froidement:

— Vous le verrez.

Huit jours, quinze jours, un mois se passèrent sans que mes larmes obtinssent d'autre réponse.

Quant à Victor, il ne venait plus, et je ne savais comment on l'avait exclu de la maison. Rien ne me disait s'il faisait quelques efforts pour arriver jusqu'à moi, ou s'il avait renoncé à notre amour. Je ne savais pas davantage quel motif on lui avait donné, et si on n'avait pas inventé un prétexte qui pût me rendre coupable à ses yeux.

J'étais enfin dans une si cruelle ignorance de mon sort, que j'allai jusqu'à supplier M. Malabry, les larmes aux yeux, de me faire connaître sa volonté, de me dire si je devais renoncer à Victor et ne plus le revoir. Je lui dis que j'étais résignée à tous les sacrifices pourvu qu'il me voulût bien dire ceux qu'il m'imposait; mais il me répondit par une raillerie désespérante:

— De quoi vous plaignez-vous? En quoi êtes-vous une victime infortunée de la tyrannie de votre famille? Vous entretenez des correspondances secrètes avec un jeune homme; vos parents jugent à propos de l'interrompre; on ne vous en fait pas même un reproche, on vous épargne la honte d'avoir à en rougir devant vos sœurs; on continue à vous traiter absolument comme elles, on ne vous demande rien que de faire comme elles font, que de vouloir bien être modeste, retenue comme elles, et vous vous plaignez! Vous avez perdu la tête, Géorgina!

Tout cela était exactement vrai, tout cela raconté à un autre eût fait passer mon beau-père pour un homme d'une indulgence parfaite, et moi pour une fille aussi extravagante que coupable; mais il y avait en tout cela quelque chose de bas et de cruel que moi seule pouvais comprendre.

L'apparence pouvait tromper le monde, mais je sentais le malhonnête homme dans cette apologie du père de famille.

Depuis ce temps, la conduite de M. Malabry a justifié mes accusations; mais alors peut-être n'avais-je pas le droit de les porter sur ce seul témoignage de mon cœur qui m'avertissait de sa déloyauté.

Quoi qu'il en soit, voilà comment se passa ma vie jusqu'à l'arrivée M. Burac et de ses amis.

J'avais placé mon espoir dans un événement inattendu et éloigné, de façon que j'avais repris en apparence une tranquillité et une résignation sur laquelle ma mère s'était rassurée, et qui, sans abuser complétement M. Malabry, lui avait donné lieu de croire que je me tenais pour battue. Mais il se trompait, et loin de voir dans l'arrivée de ses nouveaux amis des auxiliaires aux mauvais projets dont je les soupçonnais, je n'y vis qu'une chance de les surprendre et de les déconcerter.

Comme je l'ai dit, on essaya de se débarrasser de moi en me destinant à l'alliance de l'un de ces trois prétendants; mais, soit qu'ils comprissent que leur recherche ne pouvait avoir de succès, soit que M. Malabry craignît mes indiscrétions, leur persécution fut de courte durée, et comme je l'ai dit aussi, ils se tournèrent du côté de mes sœurs.

Ce fut pendant ce temps que M. Darrieu me confia ce qu'il savait de mon beau-père, et comment il avait dévoré en luxe et en spéculations le produit de la maison de campagne de ma mère.

Si M. Darrieu m'avait dit alors toute la vérité, j'aurais expliqué bien vite le secret de la conduite de M. Malabry à mon égard; mais soit qu'il eût regardé cette circonstance comme indifférente, soit qu'il n'eût pas jugé convenable de mêler le nom d'un tiers à cette confidence, il ne me dit point que c'était Victor qui l'avait prévenu de la mauvaise administration de M. Malabry.

J'aurais compris alors que ces lettres, si habilement supprimées, devaient m'apprendre ce que Victor avait révélé à M. Darrieu, et quoi qu'elles pussent contenir de compromettant pour Victor, elles devaient être une accusation si formelle contre M. Malabry, qu'il n'eût pas osé les produire pour perdre Victor comme il m'en avait menacée.

A mon sens, M. Malabry pouvait le perdre en le dénonçant à l'autorité, et je l'en croyais d'autant plus capable, que sa nouvelle association avec Burac me prouvait qu'il était descendu aux derniers expédients de l'intrigue.

Depuis longtemps je les épiais dans leurs moindres mots et dans la plus indifférente de leurs actions, et j'étais arrivée à la conviction de leur coupable intelligence contre la fortune de mes sœurs, lorsqu'arriva la scène que j'ai racontée, et où il me fut pour ainsi dire ordonné de plaire à M. Morland.

Cependant ce ne fut que ce jour-là qu'il formula nettement la menace de perdre Victor. Je me résolus donc à obéir ou plutôt à faire semblant d'obéir.

M. Morland me parut envoyé pour sauver mes sœurs aussi bien que moi-même. Il doit se rappeler la façon dont je m'y pris vis-à-vis de lui pour appeler immédiatement sa confiance; comment je lui rappelai le souvenir de notre père mourant; comment j'osai pénétrer dans sa propre opinion sur le compte de M. Malabry, et comment j'osai lui dire qu'on en voulait à sa fortune.

Probablement, à cette époque, M. Morland me trouva une fille bien osée, sinon bien méchante, et il servit à merveille les combinaisons de M. Burac et de M. Malabry, en prenant part à la prétendue opération des mines qu'ils avaient organisée.

Quand M. Morland revint chez ma mère, il ne me trouva point dans le salon; quand il assista au mariage de mes sœurs, j'étais encore absente. Mon sort était déjà accompli à cette époque, et je dois lui apprendre ce qui m'a précipitée dans la cruelle position où je me trouve aujourd'hui.

Je n'accuse pas son indifférence à mon égard, de la défiance qu'ont pu lui inspirer des avis si singulièrement donnés. Peut-être eussé-je mieux réussi en lui faisant un récit détaillé de ma position et de celle de mes sœurs; mais je n'en avais ni le temps ni l'occasion, j'ai fait de mon mieux; et pourtant, si je n'ai pas réussi, je n'en accuse que moi.

Jusqu'à présent, je crois avoir parlé avec autant de sincérité de moi que des autres; je mets ma dignité à continuer de même, au moment où c'est moi qui fus peut-être la seule coupable, et sûrement la seule imprudente.

M. Morland n'oubliera pas que je lui ai demandé son appui pour mes sœurs; que, pour obtenir cet appui, j'ai cru devoir lui raconter leur histoire, et qu'il ne pourra croire à ce que j'ai à lui révéler sur les malheurs qu'elles ont eu à subir que le jour où il verra que je ne crains pas de révéler ce qu'on peut me reprocher à moi-même.

VII.

Après avoir écrit les dernières pages que M. Morland vient de lire, je me suis arrêtée pour recueillir mes idées.

Ce qui me reste à lui raconter est si extraordinaire et lui paraîtra peut-être si impossible, que j'hésite à le lui dire.

Dans notre époque, où la vie de chacun est sous l'inspection de tout le monde, où tout se sait, s'écrit et se publie, on s'étonne encore à la révélation de bien des mystères qu'un hasard, un crime, une délation, font tout à coup comparaître au grand jour. Quand ces mystères se dévoilent devant les tribunaux, il faut bien qu'on y croie, garantis qu'ils sont par de nombreux témoins, par des preuves palpables, par des résultats funestes, et alors on déblatère consciencieusement contre l'immoralité et la corruption de la société actuelle. Mais le lendemain de cette révélation authentique, si la victime de quelque odieuse insulte ose se plaindre, on crie à l'exagération, à la calomnie, au roman.

Quoi qu'il en puisse être de ce que j'ai à vous révéler; quoiqu'on puisse croire que j'accuse pour m'absoudre, et que je présente comme une effroyable nécessité une faute vulgaire et qui attend toutes les imprudentes qui ont dévié de la ligne de leurs devoirs, je dirai la vérité, si affreuse et si incroyable qu'elle puisse être.

M. Malabry, aidé de Burac, avait trompé M. Morland; l'affaire des mines était arrangée et le mariage de mes sœurs décidé: tout le monde rayonnait dans la maison; la fortune allait y revenir, et on calculait par avance les bénéfices énormes qu'on allait réaliser. Je n'étais pas seulement indignée de tout ce qui se passait, j'en étais alarmée. Je ne sais par quel sentiment particulier je comprenais que toute friponnerie est une mauvaise affaire, et je prévoyais autant la ruine de mes sœurs que la honte qui pouvait atteindre leurs maris. Ce n'est pas à elles que je pouvais faire partager ces craintes; je m'armai de résolution et je me décidai à avoir à ce sujet une explication avec ma mère. Je ne la rapporterai pas dans tous ses cruels détails. La seule chose que je puisse dire à M. Morland, c'est que je n'appris rien à madame Malabry quand je lui racontai ce que j'avais entendu des projets de son mari et de l'usage auquel il destinait la dot de mes sœurs. Ce fut pour moi un bien cruel étonnement de voir que tout cela avait été convenu et concerté avec elle, et qu'elle n'y voyait rien que de très naturel. C'était, à son sens, une façon d'agir très usuelle, toute spéculation était un combat où la victoire appartenait légitimement au plus adroit. Ma pauvre mère, monsieur, et que Dieu me pardonne de parler d'elle comme je le fais, ma pauvre mère en était à ce point d'aveuglement, où elle ne voyait plus le mal. Il fallait que M. Malabry eût altéré par bien des mensonges et des sophismes coupables la noble probité de ma mère, pour l'avoir amenée où elle en était; quant à lui, il ne s'abusait pas, il savait tout ce qu'il y avait de répréhensible dans sa conduite, mais il ne reculait devant aucune mauvaise action, et comme il avait besoin de l'assentiment de sa femme pour disposer de sa fortune, il était parvenu à lui présenter toutes ses entreprises comme des choses acceptées et tout à fait admises parmi les honnêtes gens.

On doit penser comment fut accueillie ma dénonciation. J'étais poussée, me dit-elle, par une haine aveugle contre M. Malabry; et par une basse jalousie contre mes sœurs. Quant à ce qui était au fond de ces affaires, je n'étais plus qu'une misérable sotte qui voulais me mêler de choses auxquelles je n'entendais rien, et tout ce qui résulta de cette explication, fut que, par grâce extrême, elle consentait à ne pas parler de cette petite trahison à M. Malabry; mais au moment où ma mère me faisait cette promesse, mon beau-père arriva; à mes larmes, à l'air animé de ma mère, il devina qu'il venait d'y avoir une scène entre nous, il voulut en savoir le motif. Je refusai de répondre par respect pour ma mère; car accuser M. Malabry de friponnerie dans cette circonstance, c'était accuser sa femme de complicité; mais ma mère laissa échapper quelques mots sur mes sottes idées, et il n'en fallut pas davantage à mon beau-père pour tout deviner. Ma mère, pressée de questions, et ne se sentant ni l'adresse d'y échapper, ni la force d'y résister, se retira en disant:

« C'est une lubie de Géorgina à laquelle elle ne pensera plus demain. » et me laissa avec mon beau-père.

Lorsque nous fûmes seuls en présence l'un de l'autre, M. Malabry me considéra d'abord d'un air irrité, mais au lieu d'éclater contre moi, il se mit à marcher vivement dans la chambre. Il en résulta un assez long silence pendant lequel il ne me quitta pas des yeux un moment.

Peu à peu son regard perdit de sa colère, et il me sembla qu'il m'étudiait plus particulièrement, et qu'il cherchait à se rendre compte de ce que je pouvais être véritablement.

Cet examen dura assez longtemps, et sembla inspirer à M. Malabry une résolution toute nouvelle à mon égard.

Il alla jusqu'à la porte s'assurer que personne ne pouvait nous entendre, la ferma avec soin et revint avec un air décidé que je ne lui connaissais pas encore. Il s'assit en face de moi pour bien observer l'effet de ses paroles, et me dit d'un ton de franchise:

— Ecoutez-moi, Géorgina; vous n'êtes pas une enfant comme vos sœurs, ni une femme sans force et sans volonté comme votre mère. On peut donc causer raison avec vous sans crainte que vous ne compreniez pas ce qu'on veut vous dire.

Je fis un signe d'assentiment, bien résolue de mon côté à profiter de l'explication que m'annonçait mon beau-père.

— Maintenant, Géorgina, répondez-moi franchement: pourquoi vous êtes-vous faite mon ennemie?

— Pourquoi vous êtes-vous fait le mien? lui dis-je avec assurance.

— Moi! me dit-il en reprenant malgré lui son rôle et son autorité de beau-père.

— Vous! lui dis-je. En effet, monsieur, ai-je été pour vous comme étaient mes sœurs? M'avez-vous jamais pardonné mes caprices d'enfant, mes humeurs? Avez-vous prévu mes désirs?

M. Malabry hocha la tête et reprit en souriant:

— Ne discutons pas le passé, Géorgina; car je pourrais vous répondre comme vous venez de le faire, et vous demander si vous avez jamais été pour moi ce qu'elles ont été, soumise, obéissante, respectueuse. Non, vous le savez bien. Ne nous engageons pas d'ailleurs dans ce labyrinthe de petits torts réciproques où chacun prétend avoir été poussé par un mauvais procédé à en avoir eu un plus mauvais. Laissons donc cette discussion; la première et la plus grande sagesse de ce monde, Géorgina, c'est de savoir accepter le passé, car le passé c'est la nécessité absolue et irrémédiable; on l'excuse, on l'explique, on le commente, on fait tout ce qu'on peut pour l'atténuer, on le défigure; mais on ne peut pas l'empêcher d'avoir été. Le seul moyen de le vaincre, c'est de le mettre en oubli. N'y pensons donc plus, et maintenant soyez franche avec moi. Quels sont vos projets, et que comptez-vous devenir en agissant comme vous le faites?

— Je n'ai point de projets, monsieur; et ce n'est pas de moi que je me suis occupée jusqu'à présent.

— Soit! dit M. Malabry en souriant encore; je vous crois assez désorientée sur vos propres intérêts; je comprends alors que, ne pouvant agir pour vous, vous ayez voulu agir contre moi.

— Monsieur!

— Je ne vous le reproche pas, Géorgina; seulement je veux vous demander à quoi vous comptez arriver en agissant ainsi?

— A protéger mes sœurs contre un arrangement qui menace à la fois leur fortune et leur bonheur.

M. Malabry devait s'attendre à cette réponse, et je ne la fis que pour le persuader de la franchise que je voulais mettre vis à-vis de lui; cependant il fronça le sourcil, pinça les lèvres; mais il se contint, et reprit avec le calme d'un homme qui discute une affaire:

— Quant à la fortune de vos sœurs, elle va entre les mains de gens trop habiles pour que votre crainte ne vienne pas d'une ignorance complète des affaires. D'ailleurs, vous avez trop de *logique* dans l'esprit pour ne pas comprendre que, du moment qu'elle devient la fortune de leurs maris, s'ils la mettent dans une spéculation quelconque, c'est qu'ils ont la certitude de l'augmenter.

La chose pouvait être vraie pour Burac; mais M. Varnier et M. Brugnon me semblaient plutôt des dupes que des complices, quoiqu'ils se crussent être de moitié dans les vastes projets de leur maître; mais j'avais résolu de donner à M. Malabry la satisfaction de me battre; j'abandonnai donc ce chapitre, et je répondis d'un ton sec:

Il est possible qu'en cela je me trompe, monsieur; je sais que

ces messieurs s'entendent fort bien en affaires; mais ces affaires sont-elles honorables ?

M. Malabry réfléchit longtemps avant de me répondre; probablement il discuta en lui-même s'il devait essayer de me persuader que ce qu'il faisait était selon les lois de la justice et de la probité, ou s'il devait m'avouer franchement ce qu'il en pensait lui-même.

Je ne puis dire au juste à quoi il s'arrêta; mais voici ce qu'il me répondit :

— Il y a beaucoup d'hommes honorables qui doivent leur fortune à de pareilles spéculations.

Je ne veux pas faire vis-à-vis de vous une vulgaire théorie de mauvais principes; mais, je puis vous le dire, sans doute toutes ces affaires ne se font pas avec cet esprit d'étroite rigidité qui va si bien à certaines anecdotes et à certaines figures, mais ces affaires se font comme toutes celles de notre temps. Pas plus que les femmes d'aujourd'hui ne sont de ces matrones romaines dont on disait : *Lanam fecit, domum mansit*, elle demeura à la maison et fila sa quenouille, aucun de nos banquiers, de nos négociants, de nos capitalistes, n'est homme à refuser une bonne affaire parce qu'un autre y perdra ce qu'il doit y gagner. Burac n'est ni plus ni moins honnête que tout le monde, seulement il est plus habile, plus audacieux que beaucoup d'autres.

— C'est possible, monsieur, lui dis-je, mais peut-être si mes sœurs savaient comme moi quelle est la morale commode de leurs maris, ne les accepteraient-elles pas avec tant d'empressement.

— Essayez de les éclairer à ce sujet, me dit M. Malabry, vous verrez à quoi vous réussirez.

— Je le sais, monsieur : à leur paraître méchante, envieuse ou folle.

— Eh bien? me dit M. Malabry.

— Eh bien! monsieur, répondis-je, j'avoue mon impuissance et je m'y résigne.

— Une femme de votre caractère ne se résigne jamais, me dit M. Malabry avec gravité. Vous avez trop d'orgueil pour ne pas tenter encore quelque effort désespéré pour empêcher ces mariages; mais une femme comme vous change de route quand elle a reconnu que c'est son intérêt d'en changer.

— Que voulez-vous dire?

— Écoutez : M. Victor Benoît vous plaît, et votre intention est sans doute d'attendre votre majorité pour lui donner à la fois votre fortune et votre main ?

J'avoue que je n'avais jamais pensé à cela, que mon amour pour Victor était resté dans ce vague des émotions du cœur qui ne va pas jusqu'aux exigences de la vie réelle.

J'aimais Victor, j'en étais aimée, j'étais heureuse de cette occupation de mon âme, mais je n'avais jamais dit : Il sera mon mari, et pour y parvenir voilà ce que je ferai. Sans doute M. Malabry me devina, car il laissa échapper un sourire moqueur. Mais je ne voulus pas passer à ses yeux pour une personne sans réflexion, et je lui dis :

— Et quand cela serait vrai, monsieur, je ne pensais pas faire une faute que de nourrir cette espérance dans mon cœur.

— Ce serait fort juste, me dit M. Malabry d'un ton patelin; mais vous avez longtemps à attendre.

— Je le sais.

— Cette attente, je pourrais la réduire considérablement, en donnant mon consentement à ce mariage.

— Victor, m'écriai-je avec vivacité, ne mettra point ma dot dans les spéculations de M. Burac.

Mon beau-père parut d'abord prêt à se fâcher, mais il finit par me rire au nez en me disant :

— Vous avez une idée fixe, Géorgina! Si je vous marie avec M. Benoît, je lui remettrai votre dot pour en faire tel usage qu'il voudra.

— Mais alors quelle condition mettrez-vous à ce consentement? lui dis-je.

— Aucune, me répondit-il froidement.

— Aucune? répétai-je après lui en le considérant avec étonnement.

— Je vous comprends, reprit-il, vous vous êtes imaginé que je ne pourrais que vous le vendre.

Je ne lui répondis pas, et il se mit à parcourir la chambre avec rapidité, me lançant quelquefois des regards interrogateurs, prêt à parler en se retournant tout à coup; enfin il s'écria :

— Eh bien! ce consentement, je vous le donne pour rien, ou plutôt je vous le donne pour ne plus avoir à surveiller votre conduite.

J'étais à mille lieues de ce que j'avais supposé d'abord; car je croyais avoir deviné que M. Malabry n'avait entamé cette explication avec moi que pour me proposer une transaction, et voilà qu'il me donnait tout sans se réserver rien. Je me dis que ce devait être un piége, et je demeurai fort incertaine de ma réponse. Mon beau-père me regardait en ricanant. Je ne savais que dire.

— Eh bien! me dit-il, que pensez-vous de ma proposition ?

Une pensée soudaine, une de ces résolutions qu'on n'accomplit que parce qu'on n'a pas le temps d'y réfléchir, me traversa tout à coup l'esprit, et je lui répondis en me levant vivement :

— Vous m'avez comprise, monsieur, et je vous comprends parfaitement. Qu'attendez-vous de moi? En quoi puis-je vous servir?

L'air stupéfait de mon beau-père m'arrêta. Assurément, ce n'est pas là ce qu'il attendait, et il se mit à me regarder encore plus attentivement. Je devins rouge de honte en pensant à ce que je venais de faire. M. Malabry ne me quittait pas des yeux; puis il me dit tout à coup :

— Êtes-vous ambitieuse, Géorgina?

— Oui, lui répondis-je avec franchise, c'est la vérité.

— Eh bien! me dit-il, voulez-vous faire un magnifique mariage?

— Victor, lui dis-je, n'est pas un parti qu'on puisse appeler...

— Il ne s'agit pas de Victor, me dit-il en parlant brusquement comme s'il avait hâte de me faire la confidence devant laquelle il avait reculé jusqu'à ce moment. Il s'agit d'un homme dans une position élevée, d'un homme d'une fortune immense, d'un homme qui vous donnera un titre, d'un homme qui sera votre esclave.... Enfin, c'est une chose que vous ne pouviez espérer, et qui, comme à l'ordinaire, n'arrive qu'à ceux qui ne le méritent pas et qui ne savent pas l'apprécier.

M. Malabry avait enfin découvert la pensée qui l'avait guidé. Je compris alors la singulière tournure qu'avait prise cette explication. Mon étonnement, quand il m'avait parlé de mon mariage possible avec Victor, lui avait sans doute fait penser que mon amour pour lui était un entêtement de ma part; et alors, au lieu de chercher à me réduire par la menace, il avait voulu me prouver à moi-même que, si on me laissait libre, je ne serais pas si empressée que je voulais bien le paraître. Je le saisis dans cette pensée, et je lui dis, avec une fausse honte assez bien jouée :

— Mais quelle est la personne dont vous me parlez ?

M. Malabry recommença sans me regarder une longue énumération de la fortune, du rang, de la position de ce futur; mais cette énumération achevée, il s'arrêta encore, il hésita à prononcer le nom, il me répéta encore que j'étais incapable de comprendre mon bonheur. Je crus qu'il fallait que ce nom-là fût bien gravement compromis pour que M. Malabry craignît de le prononcer, et, pour le forcer à me montrer à quel degré il voulait me faire descendre, je lui dis :

— Mais enfin, monsieur, pour que vous soyez assuré que je suis incapable de comprendre la faveur dont vous me menacez, veuillez me dire le nom de cet homme.

— C'est inutile, tenez, me dit M. Malabry, vous autres femmes, et vous surtout, vous avez là-dessus des idées si extravagantes!...

— Vous ne pouvez juger des miennes sur un sujet que nous n'avons pas traité : quel est ce magnifique mari?

— Le comte C... m'a fait demander à vous être présenté, me dit M. Malabry en me dévorant du regard.

A ce moment je fus dupe, non de M. Malabry, mais de moi-même; je crus que cette hésitation de M. Malabry partait d'une certaine délicatesse de cœur.

Puisqu'il savait si bien tout ce qui s'était passé entre moi, Victor et madame Del..., il devait comprendre que la proposition qu'il me faisait devait me blesser. Je lui sus gré d'avoir prévu cette susceptibilité de mon cœur; et comme le nom de M. de C..., à part la circonstance qui pouvait me déplaire, était un nom honorable, je ne trouvais rien que de très naturel dans la conduite de M. Malabry, et je pensai que je serais injuste de lui répondre, comme j'avais l'habitude de le faire, par un refus dédaigneux ou une explication malveillante de son intention.

Je lui dis donc d'un air plus soumis qu'à l'ordinaire :

— Je vous remercie, monsieur; cette proposition n'a rien qui ne pût rendre heureuse toute autre que moi; mais vous avez senti vous-même qu'après ce qui s'est passé, je ne saurais...

M. Malabry m'examinait comme un chasseur quand il voit un oiseau tourner autour du piége qu'il lui a tendu.

— Je comprends vos craintes, me dit-il d'une façon que je ne pus définir, vous craignez que madame de Del... n'apprenne au comte de C... vos relations avec Victor, pour se venger de ce que vous lui aurez enlevé son amant.

Mon orgueil se révolta à cette traduction positive de ma situation, et je répondis avec hauteur :

— Je ne dispute rien à cette femme...

— Vous lui avez cependant voulu enlever M. Victor, dit M. Malabry en reprenant son air acrimonieux, mais vous avez été vaincue; elle l'a ressaisi, c'est une revanche à prendre.

Je jetai un regard de mépris à M. Malabry et lui dis froidement :

— Ceci est un vieux moyen de comédie, monsieur. Je ne suis pas de ces Agnès qu'on pousse à faire un mariage en excitant leur jalousie contre leur amant.

M. Malabry fit encore comme il avait déjà fait : il parut sur le point de s'emporter; puis il se contint et reprit un air de bonhomie, et me dit :

— Pouvez-vous vous décider à être franche avec moi? me dit-il.

— Je le serai à votre exemple, lui répondis-je.

— Eh bien! je vais aller droit au but; et vous qui accusez les autres de comédie, veuillez bien n'en pas faire vis-à-vis de moi, ajouta-t-il d'un air de menace. M. Victor n'a pas cessé de voir madame Del....., et si vous vouliez venir demain à la course qui doit avoir lieu à Maisons, vous les y verriez probablement ensemble.

— C'est impossible!... m'écriai-je.

— Voyons, voyons, reprit M. Malabry; ne faisons pas de sentimentalerie inutile. Ceci est vrai, tout simplement vrai, tout naïvement vrai. Le récit de votre rencontre à Champrosay avec M. Benoît est arrivé jusqu'au comte de C..., il a trouvé cela charmant; il s'est monté la tête à votre sujet; il a cherché à vous voir, il vous a vue, et brûle du désir de vous connaître.

Il m'a fait demander à être présenté dans ma maison: il est amoureux de vous, et lorsque je vois où a pu le mener madame Del..., je crois que si vous le vouliez bien, vous en feriez votre mari dans trois mois.

— Ce n'est donc pas une demande formelle qu'il a faite de ma main? lui dis je.

M. Malabry rougit, se tut, et finit par hausser les épaules.

— On n'épouse pas une femme sans la connaître; mais, je le répète, c'est une affaire sûre, si vous voulez bien vous en donner la peine. Que je le désire pour votre bonheur, vous pouvez en douter; mais que je le désire pour moi et notre famille, vous devez en être sûre. Ainsi donc, réfléchissez à ma position.

— Monsieur, lui répondis-je, je me...

Il m'arrêta tout à coup, et me dit rapidement :

— Ne me répondez pas, je vous en prie; ne vous engagez pas dans un refus que vous soutiendrez ensuite par entêtement en vous repentant peut-être de vos paroles. Mais voici ma décision formelle à votre égard : vous agréerez la recherche du comte de C... ou vous épouserez dans quinze jours M. Victor Benoît. Réfléchissez,.. choisissez...

— Mais vous me dites que Victor...

— Victor fait ce que font tous les hommes. Ce n'est pas à mes yeux son plus grand tort.

— Mais je suis sûre que ce tort il ne l'a pas.

— Je vous le ferai voir, me dit mon beau-père; venez demain aux courses et vous en jugerez.

— J'irai, lui dis-je.

— Eh bien! je vous donne jusque-là pour prendre un parti, me dit M. Malabry; à demain, et pensez à une chose : c'est que la vie n'est point faite du tout comme vous le croyez.

Mon beau-père se retira, et je demeurai seule. J'ai promis de dire la vérité et je la dirai.

Non, ce ne fut pas la trahison de Victor, ce ne fut pas ma haine contre madame Del..., ce ne fut pas ma douleur qui occupèrent ma pensée; ce fut la recherche du comte C..., son nom, son titre, son rang, les grandes habitudes de ce monde opulent et aristocratique où je sentais que je serais à l'aise; tout cela me revenait sans cesse malgré moi. Oui, le vertige me prit et m'emporta malgré moi, et il y eut un moment où je souhaitai que l'abandon de Victor fût réel pour m'excuser à moi-même le désir dont j'étais saisie, et pour me montrer son accomplissement comme une vengeance.

Je cherchais un excuse à ma propre trahison.

Cependant quand le premier mouvement fut passé, je réfléchis à mon entretien avec M. Malabry.

Tout ce qu'il m'avait dit était parfaitement raisonnable, et son intérêt à me faire épouser un homme comme le comte C... était trop évident, et il me l'avait assez nettement avoué pour que je ne pusse y voir une ruse.

Il n'eût donc voulu me tromper que sur Victor, et la preuve qu'il m'offrait semblait m'assurer de la vérité.

Cependant je ne puis dire quel invincible sentiment de défiance m'avertissait qu'il y avait dans tout cela une infernale combinaison contre moi. Je la cherchais vainement, car, toutes les fois que je voulais raisonner avec les faits, ils étaient contre moi; ils donnaient raison à M. Malabry; sa proposition était juste, convenable; il fallait un prévention bien obstinée pour y voir autre chose; je me le répétai à satiété, je forçai mon esprit à adopter cette combinaison, mais je ne pus vaincre l'effroi instinctif qui me dominait; et lorsque le lendemain il me rappela ma promesse, j'eusse peut-être refusé, si je n'avais voulu vaincre cette crainte que j'appelais puérile, et cette constante suspicion qui me paraissait véritablement injuste.

Que de chagrins je me fusse épargnés, si j'avais eu le courage ou la faiblesse d'y céder!

VIII.

Nous partîmes pour Maisons dans deux voitures de remise; ma mère, Cornélie et M. Burac dans l'une, M. Malabry, Sophie, Lia et moi dans l'autre : c'était deux calèches découvertes.

J'étais tellement préoccupée de ce que j'allais voir que, durant une bonne partie de la route, je ne fis pas attention à l'allure de nos équipages et à tout ce qui se passait autour de nous.

Mais à mesure que nous approchions de Maisons, je fus arrachée forcément à ma préoccupation par le nombre des voitures et de cavaliers qui nous dépassaient rapidement, et surtout par les exclamations de Sophie qui s'émerveillait à chaque rencontre.

Je sais fort bien me passer de beaucoup de choses; mais surtout je préfère m'en passer que de les avoir à moitié, insuffisantes et mesquines. Je n'avais pas jeté les yeux sur dix voitures traînées par de beaux chevaux fringants et rapides, que j'avais reporté un regard de dépit sur notre calèche en drap bleu usé, et tirée par de maigres chevaux.

Les cavaliers qui passaient nous honoraient volontiers de leur attention, car nous étions toutes assez jolies pour le mériter.

Cependant, cette attention, il faut le dire, avait une assurance que ces messieurs ne se fussent peut-être pas permise, si nous avions été dans quelque splendide équipage.

Toutefois, cet hommage, quoiqu'un peu sans façon, était un hommage; mais rien ne peut rendre l'impertinence dédaigneuse du coup d'œil que les femmes nous jetaient par-dessus l'épaule en fuyant devant nous dans leurs rapides briskas.

Je commençai par éprouver un sentiment de gêne à cette remarque. Cet embarras s'accrut à mesure que nous avancions, lorsque je pus voir clairement que nous étions le sujet de moqueries assez dédaigneuses, grâce à ma sœur Sophie qui s'était jetée nonchalamment au fond de notre maigre voiture, comme elle voyait faire aux belles dames qui se couchaient mollement au coin de leurs coussins de soie; mais ce que je n'aurais pas prévu, et ce qui m'exaspéra, c'est qu'à un quart de lieue de Maisons nous fûmes rejoints par MM. Brugnon et Varnier, montés sur deux horribles chevaux de louage, et qui jugèrent à propos de se placer chacun d'un côté de notre calèche.

Qu'on trouve ces observations triviales, mesquines, si l'on veut, je ne prétends pas les qualifier; mais ce que je puis assurer, c'est que je n'éprouvai jamais un dépit plus profond, un embarras plus grand.

J'enviai le sort de quelques bonnes familles qui étaient spirituellement venues en voitures publiques jusqu'au village, et qui gagnaient lestement à pied le lieu des courses.

Mon humeur était si visible que Lia m'en demanda la cause.

— Je trouve que nous sommes fort ridicules, lui répondis-je sèchement.

Elle regarda M. Malabry d'un air qui voulait dire;

« Ma pauvre sœur devient folle. »

Mon beau-père laissa échapper un sourire qui me montra qu'il m'avait comprise, et qu'il était ravi de mon dépit.

A coup sûr on trouvera mon sentiment bien puéril, et surtout il paraîtra bien étrange, au milieu des craintes qui devaient m'agiter moi-même; je me suis demandé depuis comment il avait trouvé place dans mon cœur; mais je ne puis nier qu'il me domina cruellement, et peut-être pourrait-on l'expliquer précisément par mon caractère exalté.

Au moment où je venais m'assurer de l'abandon de celui que j'aimais, et où j'allais sans doute subir une vive douleur, ce n'eût été rien pour moi que de m'être traînée à pied jusqu'à cet endroit, que d'y être arrivée couverte de poussière et tout en désordre; c'eût été une harmonie entre l'état de mon âme et celui de ma personne; mais souffrir sous une apparence de prétention ridicule, cela me blessait, m'humiliait, et lorsque j'arrivai à Maisons, j'étais tout à fait d'une humeur insupportable.

Cependant je n'avais pas encore subi la grande épreuve. Nous n'avions rencontré ni madame Del... ni Victor, et lorsque nous arrivâmes sur la pelouse où devaient avoir lieu les courses, je crus être sûre qu'ils n'y étaient ni l'un ni l'autre; car je connaissais fort bien la livrée de madame Del... Je proposai à M. Malabry de quitter notre malheureuse calèche; mais il ne le voulut pas, tant cet homme avait de fine méchanceté dans l'esprit.

Cependant je regardais avec inquiétude tout équipage qui se montrait au loin, préparant mon air le plus froid et le plus dédaigneux, pour supporter le premier choc de cette rencontre, lorsque je me retournai du côté d'une allée qui venait d'une maison d'une assez belle apparence, et je vis madame Del..., à pied, mais non pas au bras de Victor; elle était au bras du maître de la maison.

Plusieurs autres personnes les suivaient, et après toutes venait Victor, donnant aussi le bras à une femme fort élégante, et qui était la fille du propriétaire de ce château.

M. Malabry raconta cela à ma sœur Sophie avec un empressement qui n'avait que moi pour objet. Je n'avais pas encore pénétré dans le secret de ces complaisances impertinentes et de convention que les gens du monde élevé ont pour les artistes d'un très grand talent.

Je ne savais pas que ce riche propriétaire, qui avait offert l'hospitalité de sa maison à madame Del..., ainsi qu'aux personnes qui voudraient bien l'accompagner, se parait de cette bonne fortune et les promenait vaniteusement, certain que personne ne se tromperait aux relations qui pouvaient exister entre eux.

Je ne vis dans tout cela qu'une femme perdue qu'un homme honorable admettait au titre d'égal dans sa maison, et je me pris d'une indignation cruelle contre le monde qui faisait un si charmant accueil au vice, quand nous autres pauvres filles bien honnêtes et bien innocentes, on nous laissait de côté; nous restions isolées dans notre malheureuse calèche, en proie aux attentions à cheval de nos deux grotesques courtisans.



Ecrivez, me dit mon beau-père, avec une violence qui m'épouvanta. — P. 28.

A ce moment, je l'avoue, j'aurais donné beaucoup pour être la comtesse de C..., mon mari dût-il être laid, morose, impotent.

Madame Del... nous vit et eut l'effronterie de nous saluer; M. Malabry fut assez lâche pour lui rendre son salut. Je me tins droite et immobile.

Victor qui suivait vit le mouvement qui se faisait devant lui et m'aperçut. J'étais si furieuse que je le regardai en face comme pour le défier d'oser montrer qu'il nous connaissait. Il se troubla à mon aspect, mais il salua; et je vis presque aussitôt mes sœurs me regardant avec une attention malicieuse, comme pour observer l'effet que produirait sur moi cette rencontre.

M. Malabry avait-il trahi mon secret, ou bien l'avaient-elles deviné? c'est ce que je ne pus savoir, mais je suffoquais de colère et de honte.

Cependant quelques personnes nous avaient reconnues, on nous proposa d'aller nous placer dans une espèce de tente préparée en face de la tribune où devaient s'établir les juges des courses.

Mon beau-père me fit l'honneur de me donner le bras, et j'allai m'asseoir, le cœur agité de mille sentiments divers, derrière mes sœurs, qui ne demandaient pas mieux que de se montrer au premier rang dans tout l'éclat de leur bonheur et de leur beauté.

Je ne sais quel débat au sujet des jockeys ou des chevaux s'établit en face de notre tente; mais bientôt il se forma devant nous un groupe assez animé et qui attira bientôt l'attention de la plupart des personnes qui se trouvaient, comme nous, à même de l'observer.

La difficulté paraissait grave, on élevait la voix, et je pus entendre l'un de ceux qui discutaient dire :

— Le pari doit tenir, ce n'est pas ma faute, cherchez quelqu'un pour monter à votre place, mais je n'admets pas de jockey.

On nous eut bientôt appris le secret de cette discussion, il devait y avoir une course entre deux chevaux montés par leurs propriétaires: l'un de ces messieurs, à ce qu'il paraît, venait de se fouler le poignet de façon à ne pouvoir tenir les guides de son cheval et offrait un jockey pour le remplacer.

Le tenant admettait par grâce un remplaçant mais amateur, et il fallait en chercher un, et personne ne se présentait, le cheval qui devait courir passant pour très vicieux et sujet à se dérober, je crois.

Tout à coup deux ou trois jeunes gens se détachèrent du groupe et coururent vers l'endroit où se trouvait madame Del... environnée de sa nombreuse cour. Je me demandais si l'on n'allait pas chercher les ordres de cette illustre personne, et lui demander son bon plaisir pour commencer. Mais après un moment d'attente, je vis revenir ces jeunes gens avec Victor. C'était lui qui avait été choisi pour remplacer le cavalier blessé. En passant devant nous, il salua encore ma mère et mes sœurs, et je vis qu'il semblait pâle et agité. Madame Del... revint presque aussitôt, et, comme je l'avais prévu, des places privilégiées lui avaient été réservées en face de nous.

Victor était demeuré parmi les jeunes gens qui étaient acteurs intéressés dans les courses, et je m'aperçus qu'il regardait avec une attention soutenue du côté de notre tente, mais point de notre côté. Cette attention persévérante, et qui avait quelque chose de menaçant, me fit chercher la personne qui pouvait en être l'objet, et je vis à quelque distance et dans un angle tout à fait retiré de la tente, un homme de cinquante ans à peu près, d'une taille élevée et d'une tournure si haute, qu'il paraissait beau malgré son âge. Cet homme, armé d'une énorme lorgnette, m'examinait à ce moment, et, sans l'avoir jamais vu, je devinai que ce devait être, et en effet c'était le comte de C...

Je dirais difficilement combien cette grossière inspection du comte

Paris. Imprimerie Gerdès, rue Bonaparte 43

me déplut, et je sus bon gré à Victor de la façon dont il le regardait, comme pour l'insulter. Mais au même instant je me demandai si cet air de menace ne lui était pas inspiré par la présence de M. de C... en face de madame Del... plutôt que par la manière dont cet homme me considérait. Cela était plus que probable, je n'étais pour rien dans les sentiments qui agitaient Victor, et peut-être le comte de C... ne m'accordait-il une attention si soutenue que pour braver madame Del..., qui l'examinait d'un air railleur. Il parait que le comte de C... avait suffisamment reconnu la position ; car il quitta bientôt sa place d'observation, et entra dans l'espace qui se trouvait entre la tente et la tribune, où il fut accueilli avec un empressement familier, tel qu'il ne me paraissait pas devoir exister entre un homme de son âge et les jeunes gens qu'il abordait.

Je devais apprendre, ou plutôt je devais voir ce jour-là bien des choses étranges pour moi; M. de C... s'approcha de la tribune, salua madame Del... et les personnes avec qui elle était, comme on salue de simples connaissances ; il échangea quelques paroles du ton le plus gai et le plus indifférent, puis il continua sa promenade, et revenant sur ses pas, il longea notre tente en regardant fort impertinemment toutes les femmes qui s'y trouvaient, et finit par arriver jusqu'à nous. En arrivant devant mon beau-père, il fit un geste de surprise, s'arrêta et salua ma mère avec une politesse particulière. Quant à mes sœurs et à moi, il nous fit une légère inclination et se mit à causer avec M. Malabry et ma mère du ton le plus naturel et le plus indifférent ; je lui sus bon gré de cette discrétion, et je me mis à mon tour à l'examiner et surtout à l'écouter.

M. de C... était un de ces hommes qui savent tout ce qui est du monde, qui connaissent tout le monde, et qui en parlent en termes qui ont une acception toute particulière par la manière dont ils sont prononcés.

Je ne puis exprimer cela, mais je le compris parfaitement du premier coup. Une de mes sœurs, c'était Sophie (il n'y avait que Sophie qui pût faire de pareilles questions) lui ayant demandé s'il connaissait Victor Benoît, il lui répondit fort poliment qu'il le connaissait, et comme elle déclarait qu'il lui paraissait fort peu aimable, il ajouta:

— C'est pourtant un bon garçon.

— N'était-il pas tout à l'heure avec madame B..., la fille de ce monsieur qui est en face de nous?

— Oui, répondit encore M. de C..... c'est une femme qui est très bien.

Il y a dans ces deux phrases du comte de C....., si peu significatives en apparence, une pitié dédaigneuse bien prononcée pour Victor, et une estime bien sentie pour cette dame.

Cette observation m'avertit qu'il fallait chercher le sens des phrases de M. de C... plutôt dans l'intonation de sa voix que dans les mots mêmes, et sans paraître m'occuper de lui, je me mis à l'écouter avec attention. Pour qu'il ne remarquât pas cette attention, je fis semblant de regarder au loin, et j'aperçus Victor qui ne me quittait pas des yeux, et qui, lorsque je rencontrai son regard, secoua rapidement la tête en signe de négation. Que voulait-il me dire? Je ne pus le comprendre. Un second signe eût pu me l'expliquer, mais je ne voulais pas avoir l'air d'avoir même aperçu le premier, et je me détournai froidement.

Cependant, le moment de la course était arrivé, on faisait retirer tout le monde de la lice.

Le comte parut assez embarrassé de trouver une place, et il nous demanda la permission de prendre une chaise qui se trouvait libre derrière nous.

Plusieurs fois cette chaise avait été demandée, et chaque fois mon beau-père l'avait défendue comme réservée à quelqu'un qu'il attendait.



La femme de chambre qui m'éveille en me remettant une lettre. — P. 37.

Je signale cette petite circonstance pour montrer jusqu'à quel point tout cela était bien arrangé. De cette façon, le comte de C... devait se trouver près de moi.

Pendant le petit mouvement que causa cet arrangement, mon beau-père me glissa rapidement ces mots:

— M. de C... ignore que vous sachiez le motif qui l'amène.

Cet avertissement de mon beau-père eut probablement tout l'effet qu'il en attendait.

Il en arriva que je ne m'étonnai pas de la galanterie légère et gracieuse d'un entretien qui m'eût paru devoir être beaucoup plus grave, si la position où nous étions vis-à-vis l'un de l'autre eût été avouée entre nous.

Je ne vis jusqu'à un certain point qu'un homme qui cherchait à paraître aimable et à faire oublier une grande différence d'âge en affectant des opinions et des goûts qui devaient être naturellement ceux d'une jeune fille comme moi.

Les courses étaient commencées ; mais comme à la place où nous étions on ne voyait point le lieu du départ, elles ne prenaient véritablement d'intérêt, même pour les personnes les plus curieuses de ce spectacle, qu'au moment où les chevaux arrivaient à une distance qui n'était pas éloignée du but.

Je remarquai que durant le temps, du reste assez court, pendant lequel tous les regards étaient fixés sur les coureurs, il y avait dans l'accent de M. de C... quelque chose de plus animé, et m'étant hasardée à le regarder, je crus m'apercevoir qu'il attachait sur moi un œil plus ardent. Mais presque aussitôt il reprenait sa façon de parler naturelle et aisée, et je me défendais de le trouver moins respectueux qu'il n'eût dû l'être, quoique, malgré moi, j'éprouvasse près de lui un singulier embarras et une sorte d'effroi. Jusquà ce moment les courses avaient été trop animées pour que je crusse qu'on fit attention à nous; mais en examinant en face de moi, je vis Victor toujours immobile et menaçant, tandis que madame Del..., furieuse de cette attention, semblait prête à éclater.

Une fois encore j'écrasais cette femme qui m'avait fait tant de

mal, et cette fois encore je ne pus résister à l'enivrement de mon triomphe; je cherchai son regard à mon tour, et lorsque je le rencontrai, je lui envoyai un de ces traits acérés qui désolent une femme et qui lui disent qu'on a pitié d'elle. Je ne sais jusqu'à quel point elle eût été maîtresse d'elle-même, si ce combat de regards eût continué en présence de Victor.

Il s'éloigna pour monter le cheval qui lui était confié, et pour la première fois de ce jour je m'intéressai à une course.

Du moment où nous vîmes donner de la tribune le signal du départ, jusqu'à celui où nous aperçûmes les cavaliers, je me demandai dix fois si je voulais voir Victor vainqueur ou battu, sans pouvoir me répondre à cette question; mais lorsque nous aperçûmes les coureurs et que Victor parut très en arrière de son concurrent, j'en éprouvai un chagrin plus fort que moi, et comme je m'étais levée ainsi que tout le monde pour voir la lice de plus loin, je me rassis avec dépit.

Bientôt quelques rumeurs se firent entendre, j'entendis dire que Victor regagnait du terrain; c'était d'abord un effort inutile.

Peu à peu on sembla croire à la possibilité de son succès; on dit qu'il s'était ménagé. Sans m'en apercevoir, je me levai à demi; le murmure d'approbation augmentait, je regardai Victor passer devant nous comme la foudre, et les applaudissements éclatèrent avec enthousiasme.

Je ne puis dire pourquoi, mais je me relevai fièrement. Je regardai madame Del... d'un air superbe. j'avais la conviction que c'était pour moi que Victor avait voulu triompher.

Les courses étaient finies, chacun quitta sa place, on se mêla assez rapidement. Victor était entouré, félicité, madame Del... se tenait à l'écart d'un air courroucé; elle ne regardait que moi.

Victor passa devant nous. M. de C... lui cria en souriant :

— Bravo! très bien !

Victor se retourna en fronçant le sourcil, et je lui envoyai mon plus gracieux sourire en lui disant aussi :

— Très bien ! très bien ! Il changea de visage, s'inclina et passa.

Je ne m'occupai point de ce qu'il pensa, je ne vis que la colère de madame Del..., et j'acceptai avec empressement le bras de M. le comte C... Je me sentais légère et forte, et je n'aperçus pas le comte qui m'observait avec un sourire ironique.

Après quelques pas, ma mère parla de retourner à Paris; mais le comte fit l'étonné de ce que nous ne dînions pas dans quelque château des environs; et à travers mille excuses sur l'imprévu d'une offre pareille et sur l'hospitalité improvisée qui nous accueillerait chez lui, il nous proposa de nous emmener tous à dîner. M. Malabry avait accepté sans doute depuis longtemps, et je vis à l'embarras de ma mère qu'elle n'était pour rien dans les faux-semblants de cérémonie de M. Malabry.

Le comte voulut sans doute avoir l'air de jouer la comédie jusqu'au bout; car il nous demanda la permission d'envoyer en avant donner quelques ordres, et il nous quitta pour aller vers son équipage que je n'aurais pas deviné à sa magnifique simplicité.

Pendant que tout cela se passait, madame Del... avait doucement entraîné sa cour de notre côté, et lorsque je la vis s'approcher de nous, je fus fort étonnée de la voir calme, souriante, mais d'un air doucement mélancolique. Elle venait droit à nous, et semblait me regarder avec une affection bienveillante.

Je prévis quelque perfidie cruelle, et j'eus peur; mais je n'étais pas maîtresse de l'éviter. Seulement je remarquai que tous ceux qui l'accompagnaient se détachèrent d'elle à quelques pas de nous, et que madame R..., dont le père donnait le bras à madame Del..., passa devant nous sans s'arrêter.

Evidemment, et il y a des choses qui vous apparaissent soudainement dans toute leur cruelle vérité : évidemment on voulait bien accepter la présence de madame Del..., mais on n'entendait pas se mêler à la compagnie d'assez mince apparence ou d'assez mauvais renom qu'il lui plaisait d'aborder. Je remarquai même que, lorsqu'elle fut passée, madame R... se retourna et me regarda particulièrement avec une expression d'étonnement triste. Il se passait nécessairement quelque chose que je ne comprenais pas, et qui m'effraya.

Cependant madame Del... avait abordé ma mère, s'excusant de ne pas être venue nous voir, s'enquérant de notre santé et gagnant peu à peu du terrain jusqu'à moi, qui, me trouvant seule, me reculais le plus possible. Mais enfin elle m'atteignit, me fit mille compliments de l'air le plus humblement impertinent, et entre deux phrases sur ma beauté, mon succès, et jetées à haute voix avec de grandes exclamations, elle me dit tout bas et entre ses dents :

— Lequel voulez-vous me laisser ?

Si j'avais été sous la protection d'un père honorable ou d'une mère qui m'eût comprise, sans doute j'en aurais appelé à eux de l'insulte que je venais de recevoir, mais je me sentais seule pour me protéger, et voulant me défendre contre cette attaque, je n'eus pas la présence d'esprit de m'en garantir, comme je l'aurais dû, par le silence et le mépris.

J'avais engagé la lutte avec cette femme, elle venait de me porter un coup; j'acceptai les armes dont elle se servait; et emportée par un de ces sentiments que les femmes n'éprouvent que les unes contre les autres, je lui répondis du même ton :

— Ni l'un ni l'autre.

Sa surprise me montra que mon audace l'avait dépassée; mais elle m'avertit en même temps de la faute énorme que je venais de commettre.

Le comte de C... nous avait rejoints; nous partîmes tous avec lui; et en montant en voiture j'aperçus Victor qui était près de madame Del..., qui lui montrait le comte C... qui avait cédé sa voiture à ma mère, et qui était monté dans notre calèche.

IX.

Durant le trajet de Maisons au château de C..., je luttai vainement contre le sentiment pénible qui s'était emparé de moi. Certes, si j'avais pu croire à la sincérité de la position où j'étais censée me trouver, j'aurais facilement écarté l'inquiétude qui me tourmentait.

Tant que je raisonnais dans cette hypothèse d'un mariage possible avec le comte de C..., je me trouvais plus que vengée de la perfidie de Victor et de l'impertinence de madame Del... Je dois dire même que ce mariage m'eût séduite, alors même qu'il n'eût pas été pour moi un triomphe contre eux.

Personnellement, M. de C... ne me déplaisait point, et tous les avantages que lui donnait sa fortune, son nom, sa position, avantages dont une femme prend bien plus sa part que des agréments de l'esprit, de la beauté ou de la jeunesse de son mari; tous ces avantages, dis-je, me parlaient bien haut en sa faveur.

Lorsque nous arrivâmes à son château, son aspect seigneurial, ses grands appartements boisés et d'une autre époque, ses vastes jardins, graves et séculaires, me charmèrent on ne peut plus, et je trouvai qu'ils seraient un magnifique cadre à une vie jeune et élégante.

C'est un contraste qui m'a toujours séduit que celui d'un enfant blanc et rose dans un vieux fauteuil gothique, ou d'une jeune fille frêle et gracieuse dans une large et lourde voiture armoriée. La tournure de tout ce qui m'entourait venait en aide à cette fantaisie de mon goût, et M. de C... lui-même, avec sa taille élevée et carrée, la gravité que sa figure empruntait à son âge, me semblait réaliser l'idéal que je me faisais du maître d'un pareil lieu.

Je mettais plus que de la bonne volonté à me représenter ces images; mais malgré la faculté que j'ai souvent trouvée en moi de vivre dans une pensée, celle-là ne pouvait m'arriver complétement; une défiance invincible semblait me tirer en arrière dès que je cherchais à m'aventurer dans la séduction de cet avenir, et il me semblait qu'une voix secrète me criait sans cesse :

« Prends garde; tout cela est un piége où tu trouveras le malheur. »

Je souffrais horriblement de cette lutte avec moi-même, tandis que mes sœurs semblaient vouloir me rendre ces lieux plus séduisants par la critique qu'elles en faisaient à leur manière..

Pour Cornélie, cela manquait de ce luxe voyant, que je déteste dans les constructions modernes; Lia ne leur trouvait point le charme d'intimité qui doit exister dans une maisonnette ombragée de saules pleureurs; et Sophie ne cessait de dire qu'il fallait brûler un *bois terrible* pour réchauffer ces grandes halles.

Cependant l'heure du dîner arriva, et, quels que soient les prodiges que peut produire l'argent, je compris parfaitement, à la magnificence du service et à la splendeur délicate du dîner, que cette prétendue hospitalité improvisée avait été longuement préparée.

Cette circonstance, qui montrait combien notre rencontre avait été arrangée avec M. de C..., pouvait s'expliquer facilement par les projet très légitimes attribués au comte par mon beau-père, et cependant cette circonstance me faisait encore peur.

Ce qui me frappait surtout, c'était l'embarras et et la surprise de ma mère. Elle n'avait donc pas été prévenue. J'avais été si mal accueillie par elle toutes les fois que je lui avais témoigné un soupçon contre son mari, que je n'eusse pas osé lui dire franchement ce que j'éprouvais; mais je pensai arriver à mon but par un moyen détourné; et m'étant approchée d'elle, je lui dis d'un air mystérieux :

— Je ne suis point de l'avis de mes sœurs, et il me semble que je voudrais habiter toute ma vie un château comme celui-ci.

Ma mère me comprit plus que je ne m'y attendais, car elle me répondit à voix basse :

— Oui, mais quand on ne doit y passer qu'une heure ou deux on ferait mieux de n'y pas venir. Cette invitation me contrarie beaucoup. M. de C... nous croit beaucoup plus riches que nous ne le sommes, et quand viendra l'heure de lui dire la vérité, il se retirera, et tout cela n'aboutira qu'à t'avoir compromise ridiculement ; car il faut bien que je te le dise, ce n'est pas toi qui lui feras oublier ses intérêts de fortune.

Je ne vis dans cette objection de ma mère qu'une preuve qu'elle connaissait et qu'elle approuvait les recherches de M. de C... Quant à l'obstacle qu'elle prévoyait, il ne me paraissait pas digne d'être mentionné et je savais assez bon gré à mon beau-père d'avoir pensé que si je voulais m'en donner la peine, je les surmonterais aisément.

Je fus à peu près rassurée par ce peu de paroles et surtout par la crainte naïve de ma mère.

C'était donc une affaire sérieuse; je le crus, et peut-être y trouvé-je aussitôt un assez vif intérêt par la difficulté même qui s'offrait à moi. Il était dans ma nature de résister à une chose qui se fût faite pour ainsi dire sans mon concours, et de vouloir participer à un succès qu'on semblait me croire incapable d'obtenir.

Le dîner commença pour moi sous cette nouvelle impression ; je me sentis plus légère, plus forte, et un sentiment de coquetterie s'empara de moi.

M. de C... avait offert à ma mère la place de la maîtresse de la maison, et Cornélie et moi nous étions chacune d'un côté de M. C...

Le commencement du dîner fut assez froid ; mais bientôt la conversation, quoique enfermée entre gens qui, se voyant tous les jours, n'avaient pas grand'chose à se dire, devint très animée.

Je remarquai dans cette occasion la supériorité réelle de Burac. Il voulut montrer à M. de C... qu'il ne se croyait pas en dehors de sa sphère en se trouvant dans sa maison, et il réussit avec un tact et un goût parfaits, tandis que M. Brugnon, M. Varnier et mon beau-père lui-même paraissaient mal à l'aise dans ce luxe de service qui les entourait.

Cette nouvelle remarque ajouta un nouvel intérêt à ce qui se passait pour moi dans cette maison.

Je me souvins que Burac avait commencé par moi ses entreprises dans notre famille, que je l'avais repoussé comme un petit être suffisant, et je m'apercevais en ce moment que je l'avais jugé avec trop de prévention, que ma sœur Cornélie avait peut-être été plus avisée que moi en l'accueillant, et qu'il était bien capable de tenir un jour toutes les promesses qu'il lui avait faites. C'était pour ma sœur un triomphe qui m'humiliait. (Il faut que je dise tout.)

Mais ce triomphe, il demeurait toujours dans les chances d'un avenir éloigné et incertain, tandis que pour moi tout pouvait se réaliser en quelques jours. Toutes ces pensées, et je ne puis dire quelle sorte d'entraînement indépendant de ma volonté, m'emportèrent malgré moi. Je pris à la conversation plus de part que ce n'était ma coutume.

M. Malabry m'applaudissait tout bas ; Burac m'adressait de ces sourires complimenteurs qui ressemblaient à une félicitation, et M. de C..... prenait des airs de bonheur qui lui allaient à merveille ; on s'animait sans faire attention, et je ne sais si c'est le résultat des émotions que j'avais éprouvées et qui m'avaient singulièrement exaltée, ou l'enivrement du parfum des fleurs dont la salle était ornée, ou la vivacité rapide de cet entretien, ou peut-être... mais je ne peux croire à une telle infamie ; je ne sais enfin ce qui agissait ainsi sur moi, mais à plusieurs fois je me sentis prise d'une sorte de vertige.

Le sentiment de résistance en moi était endormi, j'étais dans une disposition bienveillante qui me faisait céder sans peine au mouvement de tout ce qui m'entourait.

J'aimais l'esprit de Burat, j'étais flattée des éloges de M. Malabry ; les airs langoureux de Varnier m'amusaient au point que je les faisais remarquer à M. de C..., et j'étourdissais Brugnon par la facilité avec laquelle je pénétrais dans les ténèbres de sa métaphysique politique.

Le dîner venait de se terminer au milieu d'un entrain et d'un abandon, qui aujourd'hui me paraît inconcevable, M. Malabry m'avait dit tout bas en passant dans le salon :

« Madame la comtesse veut-elle prendre mon bras ? » et j'avais trouvé cela très aimable, lorsque tout à coup un domestique entre d'un air effaré, et immédiatement après lui Victor, qui arrive droit jusqu'à M. de C..., qui pâlit en le voyant, et sans doute l'eût écrasé s'il eût pu le faire.

M. Malabry parut anéanti, moi-même je trouvais que M. Victor était d'une rare impertinence, et je fus peut-être plus mécontente qu'effrayée de son arrivée. Il s'avança froidement vers M. de C..., et je remarquai à sa tenue la résolution d'un homme qui s'est dit : Tout le risque de ma démarche ne peut aboutir, en fin de compte, qu'à un duel avec l'un de ces hommes, et ce duel, je le désire. Lorsqu'il fut près du comte, il le salua cérémonieusement et lui dit :

— Je vous demande pardon, monsieur le comte, d'avoir insisté pour pénétrer jusqu'à vous, mais j'étais chargé de vous apporter une nouvelle qui ne souffrait aucun retard.

— Cela m'étonne, reprit le comte sèchement, je n'ai point d'affaire pressée.

— Peut-être avez-vous oublié celle-là, monsieur le comte, dit ironiquement Victor ; mais la personne qui avait été chez vous à Paris ayant appris que vous étiez à Maisons y est accourue. Je l'ai rencontrée après votre départ, et, comme cette nouvelle m'intéresse aussi, elle me l'a confiée et je me suis chargé de vous l'apporter, attendu qu'elle était forcée de retourner à Paris.

— De quoi s'agit-il enfin ? dit le comte de C... qui avait peine à contenir sa colère.

Victor jeta un regard rapide autour de lui comme pour appeler l'attention de tout le monde, et il répondit en articulant ces mots avec intention :

— Il s'agit de ma grand'mère, monsieur, de votre femme, de madame la comtesse de C...

L'effet que devaient produire ces paroles avait été calculé par celui qui les prononçait; car il regarda encore autour de lui, et cette fois il semblait dire à tout le monde : « Auriez vous pu le croire ? »

Mes sœurs ne me parurent rien comprendre à cela, pas plus que Brugnon et Varnier : mais je n'essaierai pas de peindre la stupéfaction de ma mère et celle de Burac, l'expression de ressentiment implacable qui se montra sur le visage de M. Malabry ; mais, tandis qu'une affreuse clarté semblait tout à coup me montrer la vérité de ma position et le piège ignoble où j'avais été poussée, j'admirai encore le froid dédain avec lequel M. de C... entendit ces paroles; il était le seul maître de lui, et ne semblait pas s'apercevoir de nos divers sentiments; mais pendant que nous étions tous comme atterrés de ce que nous venions d'entendre, Sophie (il y a des instincts uniques en ce monde,) Sophie s'écria soudainement :

— Quoi ! monsieur Victor, madame la comtesse de C... est votre grand'mère ?

Le comte avait résisté au côté grave et presque tragique de cette scène ; mais le côté plaisant et burlesque surmonta sa fermeté, et il rougit de dépit à la naïve exclamation de Sophie ; moi-même je ne pus m'empêcher d'en rire. Le comte reprit rapidement son assurance, et dit à Victor :

— Et qu'est-il arrivé à madame de C... qui vous a fait accourir en si grande hâte dans une maison où vous n'avez pas l'habitude d'être reçu ?

Victor sourit dédaigneusement et répliqua :

— Monsieur le comte oublie que j'y ai passé la fameuse journée de...

Cette audacieuse allusion au mensonge par lequel M. de C.. avait sauvé Victor me parut aussi déshonorante pour l'un que pour l'autre, et par un mouvement naturel, je me retirai pour ainsi dire derrière ma mère.

Le comte ne répondit que par un regard de mépris, et Victor continua.

— Ce que j'avais à vous dire de madame la comtesse ne s'adresse qu'à vous.

— Veuillez donc me suivre, monsieur, reprit le comte.

Victor passa dans une autre pièce. M. de C... s'excusa avec assez d'aisance de cette fâcheuse interruption, et il alla rejoindre Victor.

Ma mère regardait M. Malabry avec épouvante, et semblait craindre de l'interroger. En cette occasion, Burac fut le seul qui, malgré tous les vices d'improbité dont on peut l'accuser, conserva un sentiment véritable de dignité; car il dit sévèrement à M. Malabry :

— Vous ignoriez donc que M. de C... fût marié ?

— Je ne le savais pas plus que vous, dit mon beau-père avec humeur.

Il fut évident pour moi qu'il mentait; et l'effroi, l'horreur que j'éprouvai furent tels, que je me sentis suffoquée, et je me serais évanouie, si des larmes que je ne pus contenir n'étaient venues me soulager.

Ma mère cherchait à me consoler en me disant tout bas :

— Je t'avais bien prévenue que c'était une chose impossible ; il vaut encore mieux avoir été éclairée à temps.

Burac, que je n'avais jamais trouvé si bien pour moi, me prit la main et la serrant avec affection, il me dit :

— Du courage, Géorgina; quand vous le voudrez vous trouverez un parti cent fois préférable.

Je ne répondis rien et je demandai à ma mère de partir sur-le-champ.

Elle dit à Brugnon de donner des ordres pour qu'on attelât, et M. de C...reparut; il ne sembla point étonné de notre résolution, et nous annonça que les nouvelles qu'il venait de recevoir le forçaient à repartir à l'instant même pour Paris. Le temps nécessaire aux apprêts de notre départ fut assez pénible pour tout le monde. J'avais toutes les peines du monde à me remettre. Je me calmais un moment, je retenais mes larmes, mais un regard jeté sur ma mère ou sur mes sœurs me rendait toute ma faiblesse, et je me remettais à pleurer silencieusement.

Burac me prit le bras, et m'entraînant doucement hors du salon, il me dit :

— Venez un moment, Géorgina, l'air vous fera du bien; nous monterons en voiture à la grille.

C'était véritablement le seul homme qui eût du bon sens. M. Malabry, confondu, atterré, se tenait dans un coin, les mains crispées et l'air presque hagard. Je trouvai Burac très bon de m'arracher à cette cruelle position, et je suivis avec lui l'avenue du château.

A peine fûmes-nous seuls, qu'il me dit :

— Je vous croyais plus forte, Géorgina... Qu'est-ce après tout? une espérance d'une heure que vous perdez.

— Oh! vous comprenez bien que ce n'est pas de cela que je pleure!

— Mais de quoi donc?

— M. Malabry ne vous a-t-il pas instruit que M. le comte de C... recherchait ma main?

— Oui, dit Burac, il m'en a parlé, et j'avoue que j'ai partagé son espérance.

— Tenez, monsieur Burac, le ton dont vous avez demandé à M. Malabry s'il ignorait que M. de C... fût marié m'a donné de vous une meilleure opinion que je n'en ai jamais eu; mais le ton de cette question m'a appris en même temps que vous étiez persuadé qu'il le savait.

— Je vous jure.... dit Burac en biaisant.

— Ne jurez pas; vous êtes sûr maintenant qu'il le savait, et alors dites-moi pourquoi il m'a amenée ici? repris-je avec violence.

Burac leva les yeux au ciel, ne répondit pas, et, cherchant sans doute une réponse qui ne dit rien, il laissa échapper cette phrase bien plus cruelle que mes accusations :

— Que voulez-vous, Géorgina? la misère rend les hommes fous.

— Oseriez-vous chercher à l'excuser?

— Non, sur mon honneur, non, me répondit Burac sincèrement; il a perdu la tête...

— Et vous ne pensez pas que je vais rester seule entre les mains de cet homme?

— Je ne vous y laisserai pas, Géorgina, me dit vivement Burac; vous viendrez chez moi. Vous ne m'aimez pas, je le sais, nous n'avons ni opinions ni sentiments analogues, mais vous êtes la sœur de Cornélie que j'aime, et qui dans quinze jours sera ma femme, je ne vous abandonnerai pas. Malabry m'a trompé comme vous; car il n'aurait pas osé me confier une telle infamie, quoi que vous puissiez croire de moi...

Il s'arrêta un moment, puis il s'écria :

— Ah! si vous aviez voulu me comprendre!...

Je me reculai de lui.

— Mais il est trop tard; d'ailleurs Cornélie est bonne, et je la rendrai heureuse.

— Je le crois maintenant, lui dis-je.

— Je vous remercie, me dit Burac; mais soyez calme, et surtout ne dites rien ni à votre mère qui ne vous croirait pas, ni à vos sœurs qui doivent ignorer de si honteux mystères.

Ces dernières paroles me rendirent triste sans pourtant me blesser.

Je n'étais donc plus une jeune fille pour Burac; il croyait pouvoir parler avec moi de choses dont l'idée eût sans doute altéré la pure ignorance de mes sœurs. Hélas! bien souvent j'avais trouvé une supériorité dans la hardiesse même de mes pensées; mais à ce moment je regrettai de n'être pas, comme elles, une fille obéissante et peut-être aveugle, et je me demandai si ce n'avait pas été un malheur et peut-être un danger pour moi d'avoir vu mieux qu'elles l'indignité de celui qui nous servait de père.

Je me dis, et je le crois encore, que M. Malabry n'eût pas osé tenter contre une de mes sœurs ce qu'il eut l'infâmie d'entreprendre contre moi.

X.

Nous arrivâmes ainsi à la grille, où nous fûmes bientôt rejoints par ma mère et mes sœurs qui étaient montées en voiture dans la cour du château.

M. Malabry n'était pas avec elles; Burac s'en informa. Ma mère lui répondit d'un air fort alarmé qu'il devait revenir avec M. de C.., et qu'elle redoutait une explication qui pouvait devenir dangereuse.

Burac ne put s'empêcher de laisser échapper un sourire d'incrédulité dédaigneuse, rassura ma mère et me fit monter avec elle dans une calèche où il prit place, laissant Cornélie et mes deux autres sœurs escortées par M. Brugnon et M. Varnier.

Sans doute, il voulut éviter une explication entre moi et ma mère, et, ce jour là, j'admirai dans Burac ce qui souvent m'avait déplu en lui lorsqu'il voulait détourner mon attention de quelque pensée sérieuse : c'était la facilité avec laquelle il parlait de choses indifférentes alors même qu'on ne lui répondait pas, et y mettait tant de persistance qu'il vous entraînait presque toujours en dehors de vos préoccupations.

C'est ce qui arriva pour ma mère, sinon pour moi; et lorsque nous arrivâmes à Paris, elle semblait ne plus penser à ce qui s'était passé chez le comte de C...

Quant à moi, en remetlant un peu d'ordre dans mes pensées, j'en étais nécessairement revenue à la démarche de Victor.

Comment l'avait-il faite, et pourquoi l'avait-il faite? Etait-ce le hasard qui lui avait fourni cet étrange prétexte, ou bien l'avait-il inventé? et puis revenait cette bizarre rencontre d'intérêts privés, qui faisait que la grand'mère de Victor était la femme du comte de C... Il y avait au fond de tout cela un mystère que je ne pouvais percer, mais il s'y trouvait aussi une crainte qui me revenait sans cesse à l'esprit.

Lorsque ma mère avait paru s'alarmer de ce que M. Malabry était resté seul avec le comte de C..., Burac avait montré qu'il n'avait aucune crainte d'une explication dangereuse entre eux; mais j'étais bien assurée qu'il n'eût pas pensé de même si je lui avais témoigné la même crainte du résultat de l'entretien particulier qui avait lieu entre le comte et Victor.

Cela m'amenait naturellement à penser que Victor avait tout bravé pour me secourir, il savait donc à quel danger j'étais exposée! Cela me rappela le regard singulier que m'avait jeté madame de R..; j'avais donc été publiquement affichée.

A cette pensée, je frémissais de honte et de colère, et je rendais grâce à Victor, dont l'amour n'avait pas hésité; mais Victor lui-même n'était-il pas avec madame Del..., et pouvais-je croire à cet amour?

Je me perdais dans ce dédale de pensées, de combinaisons, d'événements, et j'avoue qu'en ce moment Burac me parut la seule personne à qui je pusse me confier.

Aussi lui dis-je, lorsque nous arrivâmes à la maison :

— Quand vous reverrai-je?

— Demain, me répondit-il; soyez calme jusque-là, et observez-vous dans tout ce que vous direz.

En me quittant il me prit la main et me la serra comme à un ami.

Il y a des jours fâcheux dans la vie où les petits désagréments les plus imprévus viennent se mêler aux plus grandes douleurs.

Lorsque nous fûmes dans notre appartement, par un sentiment de reconnaissance pour Burac je m'approchai de Cornélie. Elle me repoussa avec aigreur.

Les souvenirs de Burac pendant le dîner, notre sortie en tête-à-tête, le fait d'être monté avec moi dans la calèche de ma mère, tout cela lui avait paru étrange, et elle s'était prise d'une jalousie subite et courroucée contre moi.

Je ne compris rien à l'aigreur de son accueil. Je me retournai fort étonnée vers mes sœurs pendant qu'elle regagnait sa chambre, et je fus très surprise d'entendre Lia me dire d'un air sentencieux:

— Agir ainsi envers une sœur, c'est manquer de délicatesse et de cœur.

Je regardai Sophie, qui s'écria d'un air moins aigre, mais aussi indigné :

— Le fait est que la veille d'un mariage, si M. Brugnon s'était laissé prendre comme Burac à tes coquetteries, je le refuserais, dussé-je en mourir!

Sophie avait volé ce dernier mot à Lia; mais je n'entendis que cette accusation de coquetterie qui m'arrivait après tout ce que je venais de souffrir, et je me retirai solitairement dans ma chambre, anéantie et incapable de raisonner, de prendre un parti, de me rendre compte même de tout ce que j'éprouvais.

Quand la fatigue de l'esprit et l'accablement du corps sont assez forts pour vous jeter dans un sommeil lourd, écrasant, où tout s'oublie et se perd, c'est un bienfait du ciel; mais j'étais dans cet état où je ne pouvais suivre une idée, tant j'étais brisée, et où cependant le sommeil ne m'envahissait pas assez complétement pour que tout ce qui s'était passé dans cette cruelle journée ne me revînt pas avec obsession.

J'avais la fièvre de l'esprit et du corps; et je passai une affreuse nuit, poursuivie d'étranges frayeurs, de rêves fantastiques: tantôt c'était Cornélie qui voulait me tuer, puis c'était Burac que j'aimais.

J'étais encore dans cet état de délire, lorsque je fus arrachée à cette souffrance insupportable par la femme de chambre qui m'éveilla en me remettant une lettre que je pris machinalement et avant d'avoir eu le temps de réfléchir que cette fille était celle qui avait remis ma correspondance à M. Malabry.

Cette lettre, je la copie textuellement ; car je la possède encore.

XI.

Voici cette lettre:

« Un homme qui vous aime vous a confié le secret de ses frères.
» En commettant cette trahison, il a prononcé son arrêt et le vôtre.

» La mort ne sera pour lui qu'un châtiment mérité, mais nous
» détestons sa lâcheté qui nous a forcé à condamner une femme in-
» nocente. C'est pour cela que nous avons résolu de vous offrir une
» chance de vous sauver et de le sauver avec vous.

» Il faut un cœur héroïque pour la tenter: si vous vous sentez le
» courage d'un grand sacrifice pour celui dont l'aveugle passion
» vous a sacrifié le plus saint des devoirs, rendez-vous aujourd'hui
» même à l'église Saint-Roch, vers huit heures du soir ; votre mère,
» vos sœurs et votre beau-père seront sortis.

« Tout ce qui se dit et se fait chez vous nous est connu, et une
» indiscrétion, à qui que ce soit qu'elle s'adressât, serait le signal de
» l'exécution de notre arrêt contre le coupable d'abord et contre
» vous ensuite.

« Une voiture vous attendra au bout du passage d'Argenteuil.
» Montez-y en disant ce seul mot au cocher : Où vous savez, — il
» vous conduira dans un endroit où l'on vous apprendra ce qu'il
» faut faire pour votre salut. Demain, il ne serait plus temps. »

Cette lettre était sans signature, mais on y avait dessiné à la place un bonnet phrygien surmontant des poignards en croix.

Beaucoup d'hommes ont reçu des lettres remplies de pareilles menaces, et les plus braves ont pris le parti de les dénoncer à la police, mais tous ont hésité longtemps avant de braver cette vengeance occulte, qui semble pouvoir les atteindre jusque dans leur maison.

On peut aisément s'imaginer quelle dut être mon épouvante en recevant une pareille lettre.

Et cependant je puis le dire sans trop d'orgueil, cette épouvante n'était pas pour moi. Je m'étais endormie et réveillée dans cette cruelle disposition d'esprit où on laisse volontiers sa vie à qui veut la prendre, parce qu'on ne sait plus qu'en faire ni comment la défendre.

L'homme attaqué à l'improviste, lorsqu'il peut s'acculer à un mur, a une sorte de résolution terrible et alerte pour son salut tant qu'il n'a ses ennemis que sur les flancs et en face de lui ; mais qu'un agresseur plus hardi parvienne à l'attaquer par derrière, et tout aussitôt la moitié de son courage et de sa force s'en vont et on peut alors l'achever presque impunément.

Je n'étais qu'une pauvre fille, et j'étais attaquée de toutes parts avec un acharnement qui m'avait tout à fait découragée.

Je ne puis expliquer cette pensée qu'en la disant comme je l'éprouvai, car ce fut plutôt une sensation qu'une réflexion ; il me sembla que le danger de Victor fût un secours pour moi et me rendit une sorte d'énergie.

Ne vous semble-t-il pas que si, pendant une nuit obscure, vous étiez arrêté par des malfaiteurs, vous éprouveriez moins de terreur si vous entendiez une autre personne arrêtée à quelques pas de vous ?

Peut-être je me trompe, mais il me semble à moi que l'isolement dans le malheur doit vite mener au désespoir.

Je ne prétends pas raconter tout ce qui me passa dans l'esprit après la lecture de cette lettre. Je fus longtemps avant de ramener à un enchaînement raisonnable toutes les circonstances de ce qui m'arrivait ; mais enfin je parvins à me proposer cette cruelle probabilité :

Une seule personne au monde sait que Victor m'a confié les projets insensés et les affiliations de son parti; cette personne, c'est M. Malabry.

Si un autre que lui avait su ce secret, il ne l'aurait pas gardé jusqu'à ce jour, et lui-même ne s'en est sans doute servi qu'au moment où je venais de découvrir de sa part une indignité qui me donnait contre lui des armes trop funestes.

Le fait de cette dénonciation, arrivée à point le lendemain de la scène du château de C..., coïncidait trop bien avec cette dénonciation pour qu'il me fût permis d'avoir un doute à ce sujet.

Maintenant je me demandais comment M. Malabry avait pu arriver à cette dénonciation sans se compromettre lui-même.

Après avoir admis qu'il pouvait avoir des intelligences avec les meneurs en chef des sociétés secrètes, une autre hypothèse plus vraisemblable, et qui le mettait tout à fait en dehors de la question, m'apparut enfin.

M. Malabry avait supprimé des lettres que Victor m'avait adressées ; ces lettres, il les avait gardées ; il lui avait donc suffi de les mettre sous pli, de les envoyer à l'un des chefs qu'elles nommaient peut-être, et elles devenaient une preuve irrécusable de la trahison de Victor, sans que même ceux qui avaient dû les recevoir pussent soupçonner par qui elles leur avaient été remises.

Qu'on se mette à ma place ; qu'on regarde dans ma position, de cette même place, et qu'on ose dire qu'un autre eût pu voir au delà de ces suppositions si simples et si faciles à expliquer.

Cependant ces suppositions qui me disaient comment le danger était venu ne m'indiquaient point comment je pouvais l'éviter.

Si, dans de pareils moments, on avait un ami à consulter, je crois qu'il lui serait plus facile de vous offrir sa protection ou son dévouement qu'un avis sage et raisonnable.

Oui, je le dis à ma louange, je me défendis courageusement de toute prévention et de toute crainte puérile. Je me demandai si je ne devais pas avoir une explication avec M. Malabry, sans cependant lui dire mes soupçons sur son compte ; mais si ces soupçons étaient vrais, à quoi me servirait une pareille explication.

La vengeance qu'il avait sans doute voulu tirer de Victor ne devait peut-être pas m'atteindre dans ses prévisions ; mais pouvait-il l'arrêter après l'avoir si imprudemment excitée, et, voyant le terrible résultat de sa démarche, ne prétendrait-il pas avec d'autant plus de force y être parfaitement étranger ?

On peut voir que dans ce raisonnement je mettais de côté le mépris et l'horreur que j'éprouvais contre M. Malabry et qui me disaient que tout ce que je ferais pour me rapprocher de lui deviendrait entre ses mains des armes contre moi.

Indépendamment de ces sentiments, je n'avais donc rien à espérer de ce côté. Pouvais-je m'adresser à ma mère ? Mais n'était-elle pas encore plus impuissante que moi ? D'un autre côté, ces hommes, qui poursuivaient jusqu'à moi leur secret trahi, n'iraient-ils pas jusqu'à ma mère, s'ils savaient que je le lui eusse confié ?

Quelles alarmes ne serait-ce pas exciter en elle, et ne reviendrait-elle pas encore à M. Malabry pour lui demander appui et protection ? Il ne me restait donc que Burac.

Mais, ici, presque toutes les mêmes difficultés se présentaient.

Sans doute Burac voudrait et saurait mieux me protéger que Victor ; mais de quelle façon ? Ce ne pouvait être que par une intervention de la police, et cette intervention, qui mettrait sans doute quelques hommes sous la main de la justice, n'y pourrait-elle pas aussi entraîner Victor, qui était aussi coupable envers le pouvoir qu'envers les siens.

Et tout cela le sauverait-il et me sauverait-il ? Ne valait-il pas mieux ne demander et ne devoir qu'à moi ce salut qu'on m'offrait.

Je ne puis dire tout ce que j'imaginai durant deux heures que je débattis cette question avec moi-même ; mais à quel point et à quelque côté que je la prisse, j'arrivais toujours à cette cruelle et fatale conclusion, que le parti le plus sage était d'obéir.

Et maintenant que j'ai essayé de me justifier en montrant par quelles considérations mon esprit se détermina, je puis dire que mon orgueil, mon caractère, me portaient à prendre ce parti.

Il s'agissait, me disait-on, d'un grand sacrifice, d'un dévouement héroïque, et ces mots retentissaient en moi comme un appel à la réalisation de mes rêves.

L'homme qui a écrit cette lettre a été inspiré par un hasard bien funeste, ou bien il me connaissait parfaitement, et savait par quel appât on pouvait m'entraîner dans un piége.

Il était assez tard lorsque je me présentai chez ma mère, et je reçus immédiatement une sorte de confirmation de cette lettre.

On m'annonça que M. Varnier avait déjà envoyé deux loges contiguës pour l'Opéra ; c'était pour ma mère et mes sœurs une charmante attention de fiancé, ce fut une nouvelle terreur pour moi. On me demanda si j'irais ; à tout hasard je me fis malade, et je pus m'apercevoir que mon refus avait été espéré.

Malgré tous mes soins, j'étais triste, soucieuse et si préoccupée, que de temps à autre, il m'arrivait de laisser échapper tout haut des exclamations d'effroi et même des paroles plus significatives.

Ainsi je me demandais souvent quel pouvait être ce sacrifice que l'on attendait de moi, et après m'être vainement torturé l'imagination pour répondre à cette question, je m'écriai dans un mouvement d'impatience :

— N'importe, j'irai... j'irai... — Où donc ? me dit ma mère.

Je demeurai stupéfaite : ma sœur Sophie me sauva en disant tout de suite :

— Probablement à l'Opéra.

— C'est ce que je voulais dire, repris-je aussitôt.

— Vous aurez la bonté de nous dire vos intentions définitives, me dit ma mère d'un ton sec ; car ces petites fantaisies brusques sont d'assez mauvais goût.

Je me souviens que je regardai ma mère d'un air qui devait être bien désespéré, car elle vint aussitôt à moi et me dit avec sa touchante bonté :

— Allons, Géorgina, j'ai oublié que tu étais malade ; je n'ai pas voulu te faire du chagrin... Eh bien ! si tu crains de t'ennuyer toute seule ce soir, je resterai avec toi.

Par un mouvement plus rapide que la pensée, je tombai à genoux devant elle, je cachai ma tête dans les plis de sa robe et je me mis à pleurer sans pouvoir prononcer une parole.

Ces larmes, si j'avais pu les expliquer, auraient dit à ma mère que je l'appelais à mon aide ; mais elle n'y vit qu'une sorte de crise nerveuse, résultat de mon indisposition et de la scène de la veille.

Elle chercha à me consoler dans cette idée, et repoussa à mille lieues la confidence que je lui aurais peut-être faite si elle l'eût sollicitée avec inquiétude.

Il n'y a rien qui blesse et offense le cœur de ceux qui souffrent comme de leur supposer une douleur qui est au-dessous de celles qu'ils subissent ; ils se disent alors qu'on est incapable d'apprécier leur chagrin, ils se taisent, abandonnés à eux-mêmes par leur propre faute et s'égarent à tout jamais.

Il est peut-être plus résulté de malheurs et de fautes de ces malentendus qui isolent deux cœurs prêts à se protéger et à s'éclairer que des passions auxquelles le monde les attribue.

Je laissai parler ma mère sans l'écouter, et je rentrai en moi-même dans cette pénible discussion de ce que j'avais à faire.

Burac, qui était pour ainsi dire de la maison, arriva bientôt après. Je remarquai que Cornélie ne lui montra point l'humeur qu'elle avait la veille laissé voir contre moi.

Je m'imaginai que Burac l'avait rassurée en lui disant la vérité de ma situation et j'en fus encore plus malheureuse.

Je ne savais pas encore que mon beau-père s'était chargé du soin d'expliquer et d'excuser tout ce qui pouvait être bizarre en moi par un mot qui est plus en usage qu'on ne croit dans le monde :

« Il y a un grain de folie dans son fait. »

Je suis encore bien jeune ; je n'ai pénétré ni souvent ni bien avant dans les redoutables secrets des existences en apparence les plus communes ; mais je sais que cette accusation de vague folie est une excuse à bien des lâchetés et à bien des tyrannies. Burac cependant s'approcha bientôt de moi et me dit :

— Eh bien ! que s'est-il passé? — Rien. — Quelle figure fait M. Malabry ? — Je ne l'ai pas encore vu.

Burac baissa la voix et me dit :

— Je sais enfin le secret de la scène de M. Benoît.

J'écoutai Burac, supposant qu'il allait me raconter ce qui avait déterminé la démarche audacieuse de Victor. Il me raconta qu'il avait seulement appris que M. de C..., alors à peine âgé de vingt-cinq ans, avait épousé, en 1812, madame Benoît, veuve d'un homme qui avait fait une immense fortune, grâce à des brevets de licence qui lui avaient été donnés par l'empereur.

Cette madame Benoît avait un fils qui s'était brouillé avec sa mère pour s'être opposé à ce mariage ; ce fils était le père de Victor, demeuré orphelin de très bonne heure, car ce M. Benoît mourut à l'époque où les tristes prédictions qu'il avait faites à sa mère commençaient à se réaliser.

En effet, M. de C..... faisait servir à son amour des plaisirs l'immense fortune de sa femme.

Ce fut d'abord dans le cœur de celle-ci une jalousie qui la fit tourner en ridicule pour un malheur qui semblait mérité par son imprudence ; de la douleur cette jalousie passa aux scènes scandaleuses et violentes qui parurent non-seulement plus ridicules, mais plus odieuses.

Cette malheureuse femme, indignée de l'appui que la conduite en apparence calme et convenable de son mari trouvait près de ses amis, se laissa aller à des emportements contre eux que, par pitié, ils voulurent bien qualifier de folie.

Ce mot une fois lancé, il n'en fallut pas plus pour qu'une interdiction provoquée par M. de C.., fût prononcée, grâce aux nombreux témoignages qui l'appuyèrent.

En ce temps-là les journaux ne rendaient point compte de tous les procès qui s'agitaient devant les tribunaux.

Madame de C..., confinée dans une maison de santé sous son nom de Benoît, disparut du monde. On crut faire une chose de bon goût pour la famille que de ne point parler de ce malheur domestique.

Le bruit de la mort de madame de C... fut répandu, et depuis tant d'années cela s'était si bien oublié, que des gens qui connaissaient M. de C... depuis quinze ans le croyaient veuf.

Quant à l'événement auquel Victor avait fait allusion pour expliquer son arrivée chez le comte de C..., Burac n'en était pas instruit.

J'entendis assez mal tout ce que Burac me raconta à ce sujet ; car ce n'est pas ce que j'attendais de lui. Enfin, pressée par mon impatience d'apprendre quelque chose de Victor, je lui demandai franchement ; il me répondit de même.

— Non ! je suis allé chez lui ce matin, et, d'après ce qu'on m'y a dit, il est parti de fort bonne heure pour ne revenir, m'a-t-on dit, que dans quelques jours.

Ce départ déterminé si brusquement me parut se rattacher à la lettre menaçante que j'avais reçue moi-même, et je ne pus m'empêcher de tressaillir. Burac me demanda ce que j'avais, et, malgré la détermination que je croyais avoir irrévocablement prise, il y avait en moi tant de doute, que j'étais prête à lui faire la confidence de ce qui m'arrivait, malgré toutes les raisons que je m'étais données pour me taire, surtout vis-à-vis de lui ; mais un mot de Burac donna tout à coup un nouveau cours à mes idées.

— Du reste, me dit-il, si Victor veut être raisonnable, tout cela finira à merveille.

— Que voulez-vous dire ? m'écriai-je.

— Après tout, me dit Burac, M. Benoît, malgré ses folies, a encore un assez beau reste de fortune ; qu'il demande votre main à M. Malabry, je me charge d'obtenir le consentement de votre beau-père.

Cette solution que Burac donnait à la mauvaise position où j'étais vis-à-vis de M. Malabry me parut surtout la meilleure à donner à la position équivoque dans laquelle je me trouvais près des amis politiques de Victor.

S'ils pouvaient craindre qu'une jeune fille, fort peu intéressée à leur secret, le trahît méchamment ou légèrement, ils pouvaient être assurés qu'une femme garderait fidèlement celui de son mari.

Je sentais une joie si vive de cette espérance qui m'arrachait à mes incertitudes, que j'en remerciai vivement M. Burac.

Il se trompa sur le sens de cette joie ; il crut que je souriais de tout mon amour au bonheur d'être la femme de Victor ; je n'avais pas été si loin : je m'étais arrêtée au secours que cette idée apportait à ma situation présente.

Dès ce moment, je n'eus plus ni hésitation ni doute sur ce que je devais faire, quoiqu'un dernier mot de Burac m'eût encore laissé une certaine appréhension dans l'esprit. Aux remerciements bien vifs que je lui adressai, il répondit après un moment de réflexion :

— Eh bien ! si cela arrive, souvenez-vous que c'est moi qui vous aurai sauvée, et ne vous laissez aller à aucune résolution sans m'avoir consulté.

Il me quitta après ces paroles ; je voulus les commenter, mais je ne pouvais détacher mon esprit de l'heureuse idée qui avait aplani selon moi tous les obstacles, et j'attendis avec impatience l'heure désignée dans la lettre.

Dès que tout le monde fut parti, je m'habillai rapidement et je m'échappai de la maison, enveloppée dans un grand châle et le visage couvert d'un voile. Tout se passa comme la lettre me le disait : je trouvai la voiture à l'endroit désigné, je dis les paroles qui m'avaient été écrites, je montai dans la voiture et elle partit dans la direction des quais ; elle allait avec une excessive lenteur, et d'abord je m'imaginais que c'était pour me rassurer et ne point me faire craindre qu'on voulût m'entraîner malgré moi ; mais lorsque j'arrivai près du Jardin-des-Plantes et que je m'aperçus que la nuit était à peu près close, je sentis une vive frayeur, et si la voiture ne s'était arrêtée presque aussitôt au coin du boulevard de l'Hôpital, j'aurais peut-être renoncé à mon projet.

Toutes ces frayeurs d'enfant se mêlant à des réflexions exaltées, disaient peut-être mieux ce que je suis que toutes mes réflexions.

On a fait de moi une femme en dehors de son sexe, on m'a depuis ce temps traitée comme une *femme forte*, triste nom qui n'a été qu'un prétexte à me faire subir, sous prétexte de ma supériorité, des douleurs qu'on eût épargnées à une autre.

XII.

Au moment où la voiture s'arrêta, un homme se présenta à la portière, l'ouvrit et me tendit la main pour descendre. Malgré l'obscurité, je pus voir cet homme qui ne cachait pas du tout son visage. J'avais trop d'intérêt à l'observer pour ne pas y mettre une attention toute particulière; il portait de longs cheveux flottants, une barbe noire et touffue, et avait des lunettes.

— Regardez-moi bien, dit-il, pour me reconnaître un jour si vous en aviez besoin. Quand nous tentons de telles entreprises, le sacrifice de notre liberté et de notre vie est fait d'avance. Vous avez dû juger, à la lenteur avec laquelle on vous a conduite ici, qu'on ne tenait pas à dépister des espions, si par hasard vous vous étiez fait suivre par des gens de la police.

Je lui jurai en tremblant qu'il n'en était rien.

— Vous avez bien fait, me dit-il d'une voix calme, car mon arrestation eût été le signal de la mort de Victor Benoît, qui maintenant est dans nos mains.

— C'est donc vous, lui dis-je, qui lui avez écrit la lettre qui l'a fait partir précipitamment ce matin?

— C'est nous, répondit cet homme avec calme, et Burac ne vous a pas trompé en vous disant qu'il n'avait pu le voir.

On comprend combien le souvenir de cette circonstance qui ne s'était passée qu'entre moi et Burac, dut m'étonner. Cela me donna une idée effrayante des relations de ces hommes, et je supposai que Burac était peut être un de leurs affiliés secrets. A tout risque, je voulus essayer d'en savoir davantage.

— En ce cas, lui dis-je, vous ne devez pas ignorer la proposition qu'il m'a faite, relativement à M. Benoît?

Cet homme parut troublé et garda le silence; nous marchions lentement et l'un après l'autre. Il regarda autour de lui d'un air inquiet, et parut embarrassé de ce qu'il avait à me dire. Enfin il se remit et me dit :

— Je ne suis pas ici pour discuter les moyens qui doivent vous sauver ainsi que le traître Victor; ces moyens doivent vous être révélés ailleurs.

— Où donc? m'écriai-je.

— A Versailles, où il est maintenant, et où est assemblé le tribunal qui doit prononcer sur votre sort.

— A Versailles! mais je croyais...

Cet homme m'interrompit brusquement, en me disant :

— Si vous n'y êtes pas avant minuit, il aura cessé de vivre à cette heure. Vous le trouverez, Avenue de Paris, n°..., et cette voiture vous conduira.

— Mais c'est impossible, repris-je avec épouvante... Je ne puis... je n'oserai jamais.

— Alors, me dit cet homme d'une voix troublée, mais qu'il semblait vouloir rendre menaçante, la mort pour tous deux.

Il disparut aussitôt et je me trouvai seule sur ce boulevard désert.

Ceci est-il vrai, y a-t-il de pareils événements à notre époque, cela n'est-il pas emprunté à quelque sombre roman anglais du siècle dernier?

Ces questions on se les fera sans doute, et peut-être les eussé-je faites moi-même si j'avais entendu ce récit quelques mois avant ce jour fatal. Mais à quoi me servirait de vouloir expliquer ce qui est resté inexplicable pour moi? Je n'invoque la réalité de ces événements que pour montrer comment je fut poussée à faire tout ce que je fis. Je ne puis dire ce qu'eût fait un autre à ma place, et je suis assurée que toute femme que l'on consulterait à ce sujet répondrait pour sa défense qu'avant tout elle n'eût pas commis la première faute qui m'avait placée dans cette terrible situation.

Oh! c'est là qu'est la sagesse, je l'ai appris cruellement : c'est au point de départ : si j'avais été ce que je devais être, rien de cela ne fût arrivé.

Le mensonge est un labyrinthe où l'on est presque toujours perdu sans retour, du moment qu'on y fait un pas.

Quoi qu'il en soit, j'étais dans cette terrible perplexité, ou de laisser mourir Victor, ou d'entreprendre au milieu de la nuit ce funeste voyage. Je me sentais perdue, et je me jetai en aveugle dans l'abîme; je remontai dans cette voiture et je criai :

« A Versailles! »

Les chevaux partirent rapidement et nous sortîmes de Paris par la barrière d'Enfer. On avait sans doute craint, en me faisant traverser Paris, qu'un remords ne me prît ou que je n'eusse pas le courage d'aller jusqu'au bout. Cette précaution était inutile; j'étais couchée dans la voiture dans un complet anéantissement. Je ne songeais ni à ce que j'allais faire, ni à ce qui m'attendait. Je me laissai emporter à une destinée invisible et à laquelle je m'abandonnais sans lutter. Je ne sais ni quelle route nous suivîmes, ni quel temps nous mîmes à la parcourir; ce ne fut que lorsque l'octroi arrêta notre voiture à Versailles, et m'avertit ainsi que nous étions arrivés, que je repris mes sens, mes idées, mes terreurs. L'approche du danger qui me menaçait me rendit quelque courage : je ne voulais pas paraître comme une morte devant ce terrible tribunal qui m'attendait. Je me remis, et lorsque la voiture s'arrêta de nouveau, je descendis avec fermeté. Je traversai la contre-allée, la porte s'ouvrit et j'entrai hardiment.

Une main saisit la mienne dans l'obscurité, et la voix de Victor me dit :

— Enfin, c'est vous; ah! je tremblais qu'il ne vous fût arrivé quelque accident.

Malgré toute ma résolution, j'étais trop troublée pour m'étonner de cet accueil. Victor me conduisit dans un petit salon éclairé.

— Je suis prête, lui dis-je avec fierté, m'imaginant que mes paroles devaient retentir à d'autres oreilles que les siennes.

Victor me regarda d'un air surpris qui me glaça, et je repris d'une voix assez haute :

— Eh bien! me voici; où sont mes juges?

— Que voulez-vous dire? répondit Victor alarmé et me considérant avec une inquiétude étonnée; calmez-vous, Géorgina, calmez-vous!

Un affreux pressentiment, un frison mortel, une de ces lueurs funestes qui vous épouvantent, tout cela sembla me frapper à la fois. je me rappelle que je tournai un moment sur moi-même, comme une folle, regardant de tous côtés, comme pour appeler ces terribles figures qui devaient prononcer ma mort; et alors, ne voyant rien que la stupéfaction de Victor, je m'écriai :

— Mais pourquoi donc suis-je ici?

— Mais, me dit Victor avec cette réserve effarouchée avec laquelle on parle à quelqu'un dont la raison s'en va, parce que vous l'avez voulu.

— Moi? lui dis-je en le regardant à mon tour avec effroi.

— Mais n'est-ce pas là ce que vous m'avez écrit ce matin?

— Je vous ai écrit; lui dis-je.

Il chercha une lettre parmi d'autres papiers jetés sur une table; et moi, doutant de moi-même et de ce qui s'était passé, m'agitant comme dans un rêve pénible, je m'écriais à chaque instant :

— Je vous ai écrit? moi! je vous ai écrit?

— Voici cette lettre me dit-il.

— Je la regardai sans la voir, et il me la lut.

« Victor, disait-elle, attendez-moi cette nuit dans votre maison de » Versailles. Je me confie à votre honneur; vous seul pouvez me » sauver de l'abîme où on veut me conduire. »

— J'ai écrit cela! m'écriai-je en lui arrachant la lettre, et sans être bien sûre que ce ne fut pas la vérité... Mais vous voyez que ce n'est pas mon écriture!

— Il me regarda encore comme si j'étais folle, et me dit avec l'impatience d'un homme qui croit à une comédie :

— Mais alors pourquoi êtes-vous venue?

C'en était trop, ma force y succomba; je m'évanouis. Quand je revins à moi, il faisait grand jour, et j'étais encore à Versailles. Un médecin était prêt de moi; Victor l'aidait dans les soins qu'il me donnait. Je fus bien longtemps sans reprendre la pensée des événements de la veille; peu à peu ils se représentèrent à mon esprit. Lorsque j'en eus la conscience, je fis un effort pour me soulever. Mais Victor me dit en me montrant un papier.

— Je sais ce qui vous a amenée, Géorgina.

C'était la fatale lettre qui m'avait été écrite que j'avais emportée. et qu'il avait trouvée sur moi.

— Qu'on me reconduise chez ma mère! m'écriai-je.

Victor voulut me dissuader, j'insistai; le médecin m'ordonna de me calmer, je n'écoutai rien.

— Eh bien! me dit Victor, lisez; c'est la réponse à une lettre que j'ai écrite ce matin à madame Malabry.

« Monsieur, ma maison et mon cœur sont à jamais fermés à la » fille indigne qui oublie ses devoirs. Protégez-la maintenant, puis- » que c'est votre protection qu'elle a préférée à la mienne. »

Cette lettre était de M. Malabry. Le crime était accompli. J'étais perdue.

Innocente et perdue! Dieu, mon Dieu! vous le savez!

TROISIÈME PARTIE.

INTRODUCTION DE LA TROISIÈME PARTIE.

J'avais fini de lire le manuscrit de Géorgina, et je savais pourquoi elle n'avait point assisté au mariage de ses sœurs; mais mon ami Trucindor m'avais promis l'histoire des quatres sœurs, et je tenais à la savoir. Je lui écrivis donc, et quelques jours après je reçus la réponse suivante :

« Je t'ai remis tout » ce que je reçus de » Géorgina après son » départ pour l'Angleterre. Tu dois te souvenir qu'en me quittant elle m'avait demandé ma protection » pour ses sœurs, et » j'attendis durant plus » de deux mois sans » recevoir le récit qui » devait m'apprendre » comment je pourrais » les protéger. Ce qu'elle m'avait envoyé ne » me disait même que » la raison pour laquelle je ne l'avais point » vue au mariage de ses » sœurs. J'ignorais complétement ce qu'elle » avait fait et comment » elle avait vécu depuis » depuis ce temps. J'attendis encore, et comme je commençais à » m'inquiéter sérieusement de ce long silence, je lui écrivis » en Angleterre; je ne » reçus point de réponse; mais comme, le » jour même où j'avais écrit, on avait » proclamé l'amnistie, » je supposai que Benoît en avait immédiatement profité et » que bientôt je les verrais arriver tous deux. » Je finis ici ma lettre » et je t'envoie le second cahier de cette » histoire; n'oublie pas, » en le lisant, deux » choses importantes : » 1° que c'est moi qui » l'ai rédigé et que ce » n'est pas mon métier » de faire des phrases; » 2° (et ce *secundo* me tient singulièrement au cœur) que ce récit est une justification *pour moi; pour moi*, tu entends bien. » Tu recevras dans quelques jours l'explication de ce *pour moi*.

» Ton ami,

» FÉLIX MORLAND. »

I.

Manuscrit de Félix Morland (Trucindor).

Un soir que j'étais rentré de la chasse, très mouillé, très fatigué, très m[illegible]se, je me fis servir à souper près de la grande cheminée de ma salle à manger, où l'on jeta quelques fagots, et je me mis à manger et à boire avec l'avidité d'un désespoir sans motif. C'est une affreuse situation que de se sentir malheureux sans véritable malheur. Le cœur qui souffre du vide est bien plus à plaindre que celui que remplit une douleur certaine. Je regardais d'un œil irrité cette grande pièce déserte où j'étais seul; une colère sourde s'amassait en moi, et déjà quelques coups de pied donnés à mon chien favori, une assiette ou deux jetées sans raison à travers la chambre, avaient trahi, comme de sinistres éclairs et de lointains grondements, la violence de cet orage interne. Le domestique qui me servait regardait la porte du coin de l'œil, attendant un mot équivoque qui l'autorisât à sortir et à ne plus reparaître: je trouvai fort impertinent que le drôle espérât échapper à ma mauvaise humeur, et, au lieu de lui permette de rester derrière mon fauteuil, je lui ordonnai de se placer en face de moi, et je me mis à l'examiner comme eût pu faire un juge d'instruction qui veut arracher un important aveu de quelque adroit voleur. Plus j'examinais cet homme, plus il se troublait, et je me dis qu'il devait avoir commis quelque mauvaise action à mon préjudice. Peu à peu, je me persuadai à ce sujet, et ne pouvant lui porter une accusation directe, je pris mon parti comme si j'étais convaincu, je lui dis brusquement :

— Décidément, il faut que je te chasse.

Il paraît que l'imagination du gars avait suivi la mienne à la piste, car il me répondit tout à coup, et comme s'il était déchargé d'un immense fardeau :

— Eh bien! décidément, monsieur, j'aime autant ça.

La réponse m'abasourdit. Je m'attendais à ce qu'il me demanderait la raison de ma brusque détermination, et je comptais là-dessus pour lui faire une querelle qui m'aiderait à passer mon temps. Point du tout, les rôles étaient retournés, et c'était moi qui me trouvais fort surpris, presque indigné, et surtout extrêmement curieux de la décision de mon gaillard. Je lui fis signe de sortir, et je n'eus plus que la ressource de me mettre en colère tout seul. Ce petit événement, dans ma vie solitaire, m'irritait singulièrement; malgré moi, la réponse de cet homme me revenait sans cesse à l'esprit. Ce « j'aime autant ça » me disait plus de choses qu'il n'était gros. Quel était ce *ça* qui le consolait d'être chassé? Je voulus le savoir. Je sonnai mon drôle, il revint; il avait un air déterminé et triomphant.

— Tu veux donc me quitter? lui dis-je.

— C'est monsieur qui a voulu me chasser.

— Et ça t'a fait plaisir?

— Ma foi, monsieur, au fait et au prendre, ça me fait bien de la peine dans un sens; mais je n'en suis pas fâché d'un autre.

— Et pourquoi?

Il ricana et hésita à me répondre. Je lui ordonnai de parler, il recommença la même pantomime... J'insistai d'une façon plus impérieuse, et voici le texte formel des paroles que je lui arrachai une à une :

Et déjà quelques coups de pieds donnés à mon chien favori. — P. 41.

— Dame! monsieur, ça m'est déjà arrivé... et c'est une condition qui ne me va pas qu'une maison où le maître n'est pas marié. Je sais bien qu'il n'y a pas tant de profits à faire, parce que les femmes ça regarde de plus près au service; mais en faisant son affaire, on est tranquille. Au lieu, voyez-vous, monsieur, quand un homme est tout seul dans une maison, un homme qui ne sait que faire de son âme et de son corps du matin au soir, qui n'a rien à s'occuper de la sainte journée, ça devient un enfer. J'ai déjà servi un maître qui s'ennuyait: si je n'avais pas été plus fort que lui, il m'aurait jeté un jour par la fenêtre; et pourquoi, je vous en prie! parce qu'il prétendait que j'avais touché à ses pendules pour les faire retarder, et qu'il voulait qu'il fût midi quand il n'était que dix heures du matin. Mais que voulez-vous! c'était un vieux garçon de quarante ans qui s'embêtait à crever. C'avait pourtant été un bon maître, comme monsieur; mais, petit à petit, et sans s'en douter, il était devenu comme un enragé; il cassait tout, il se mettait dans des fureurs atroces...

Ce portrait d'un autre, tracé à mon image, me déplut fort; mais ledit domestique semblait y mettre tant de bonne foi que je n'osai lui attribuer l'intention d'avoir voulu me donner une leçon. Je l'interrompis par une nouvelle question, et je lui dis :

— Et qu'est devenu ce monsieur?

— Ah! repartit mon interlocuteur d'un air de pitié profonde, à force de s'ennuyer il s'est mis à boire, et il a fini par s'abrutir.

Les gens qui vivent dans un grand espace, entourés d'intérêts puissants et auxquels leur vie est mêlée, trouveront peut-être bien étrange que ce misérable entretien ait été pour moi l'occasion d'une profonde méditation. Ce fut pourtant ce qui m'arriva. La conclusion de l'histoire m'avait épouvanté. Je demeurai seul, et je me laissai aller à un examen très sérieux de ma position. Je m'étais d'abord occupé de l'exploitation de mes terres, mais je m'en étais déchargé peu à peu sur mes fermiers; je n'avais plus d'occupation, je ne prenais plus intérêt à rien. Je n'étais ni assez jeune, ni assez beau pour occuper de moi les femmes qui m'auraient convenu, et je me portais trop bien pour avoir même des collatéraux attentifs. Tout à coup je m'écriai : — Encore si Géorgina m'avait écrit, je me serais chargé de la mission qu'elle avait voulu me confier.

Il est possible que les romans ne soient point faits comme la vie, mais, pour ma part, j'ai souvent remarqué que la vie est faite comme les romans. Je n'avais pas poussé cette exclamation mentale que mon donneur d'avis rentre d'un air mystérieux et me dit :

— Monsieur, on vous demande.

— Qui est-ce?

— Une dame.

Ceci me frappa comme une de ces réponses fortuites du ciel qui font croire qu'il y a une Providence. Je me précipite hors de la salle à manger. Je ne m'étais pas trompé : c'était Géorgina.



Malabry, l'œil étincelant, la main dans la poche de son gilet. — P. 43.

— Seule? m'écriai-je en la voyant.

— Seule, me dit-elle en me tendant la main.

— Mais qu'est-il donc arrivé?

Elle passa devant moi et entra dans la salle où j'étais installé, prit un siége au coin du feu, et resta un moment sans me répondre, la tête baissée, quoique nous fussions seuls. Je lui répétai ma question; elle releva la tête, me regarda assez longtemps, puis finit par me dire d'un air décidé :

— Il m'est arrivé ce qui devait nécessairement arriver, un abandon froid, sec, égoïste.

— Quoi! l'infâme a osé...

— Ce n'est pas sa faute, me dit-elle en m'interrompant; c'est la mienne. Jamais il ne m'a aimée, ç'a été de sa part une suite de surprises que mon imprudence a le plus souvent provoquées et auxquelles il a cédé. Je me suis jetée en aveugle dans sa vie sans qu'il m'y ait appelée. Aujourd'hui que je sais tout, — et quand je vous ai écrit je ne le savais pas, — ce qui s'est passé a pris à mes yeux un aspect bien différent.

— Vous m'avez rappelé que j'avais promis à votre père mourant de vous protéger; dites-moi tout, et je vous jure...

Géorgina m'interrompit encore, mais avec un triste sourire et un geste calme.

— Je vous remercie, monsieur Morland; mais on ne protége pas une femme dans ma position. Vous forceriez M. Benoît à m'épouser, que vous ne feriez qu'ajouter un malheur à mon déshonneur irrévocablement accompli. D'ailleurs, je ne le voudrais plus, maintenant que je pourrais me passer du consentement que ma mère m'a refusé, sans doute, grâce à M. Malabry. Ne parlons plus de moi. Avez-vous des nouvelles de mes sœurs?

— Aucune, lui dis-je.

Géorgina parut étonnée et mécontente.

— J'attendais les renseignements que vous m'aviez promis, lui dis-je.

Elle réfléchit et me dit du même ton résolu qu'elle avait eu depuis son arrivée :

— C'est juste, alors je partirai demain pour Paris.

— Je ne vous laisserai point partir seule.

— Je suis faite à voyager seule.

— Mais ce n'est pas seulement durant ce voyage que je désire vous accompagner, ce sera dans tout ce que vous tenterez pour sauver vos sœurs, car je crois avoir compris votre résolution.

Je ne le permettrai pas, me dit-elle...

— Croyez, m'écriai-je vivement, trompé que je fus sur le ton de ce refus, que je comprends combien de ménagements sont nécessaires...

Géorgina rougit et parut violemment émue.

— Vous m'avez mal comprise. Je n'ai point peur d'une calomnie qu'on pourrait ajouter à une vérité. Ce que je ne veux pas, reprit-elle avec plus de vivacité, c'est que vous vous arrachiez à une vie calme, heureuse, bien posée, pour vous faire le champion d'une cause qui ne vous regarde pas. Quant à moi, c'est bien différent; j'ai été vaincue dans la lutte que j'ai voulu soutenir pour moi contre M. Malabry; je la recommencerai pour mes sœurs, et cette fois j'y serai d'autant plus forte, qu'il m'a réduite au point de ne plus avoir rien à ménager. Mais j'ai compris qu'il y aurait un cruel égoïsme à vous entraîner dans une querelle où vous n'avez rien à gagner. J'étais seulement venue pour prendre quelques renseignements sur la position de mes sœurs: car, à l'époque où j'ai quitté Paris, leur ruine commençait déjà. Vous n'avez rien à m'apprendre à leur sujet, excusez-moi de vous avoir dérangé. Je vais retourner à mon auberge, et demain je partirai seule.

Je ne sais pas pourquoi le moment me parut solennel, j'arrêtai Géorgina, et je lui dis avec une émotion qui dut fort l'étonner :

— Géorgina, vous ne me comprenez pas plus aujourd'hui que vous ne m'avez compris à Paris. Sincèrement et véritablement j'accepte, je désire, je demande la moitié de votre tâche. Je ne ferai point d'héroïsme avec vous; je ne vous dirai pas que je méprise les dangers ou plutôt les ennuis d'une lutte, et que je leur sacrifierai volontiers ce que vous appelez mon repos, ma position, mon calme bonheur. Non, je ne vous dirai pas cela. Mais regardez cette maison; écoutez ce silence glacé dans cette vaste demeure; eh bien! je demeure seul ici, sans amis, sans famille, sans amour, Géorgina, déjà dévoré de ce vague ennui qui abat trop la puissance de l'esprit pour devenir de l'ambition active. Quand vous êtes arrivée, je vous le jure sur l'honneur, je vous appelais pour donner un but à ma vie; lorsque vous êtes venue, il m'a semblé qu'un hasard providentiel repondait à mes vœux. Si vous me refusez, vous me ferez peut-être plus de mal que vous ne pensez, tandis que je puis vous être utile.

— En êtes-vous réduit là, me dit-elle, de n'avoir nul intérêt dans la vie?

— C'est la vérité.

— Eh bien! s'il en est ainsi, si vous ne quittez rien pour moi, venez, car je ne veux plus de sacrifices : les hommes les font payer trop cher. A demain; je vous attendrai.

Elle me quitta, et le lendemain j'allai la rejoindre dans son auberge, et nous partîmes pour Paris, où nous arrivâmes ensemble. Je la logeai chez d'honnêtes gens et je pris un appartement dans une autre maison que la sienne.

Malgré sa prétention de se dire au-dessus de tous les propos qui pouvaient l'atteindre, elle me sut bon gré de cette attention; et le lendemain, lorsque je revins la voir, elle me remercia avec franchise. Je vis qu'elle avait pleuré toute la nuit; je lui en demandai la cause.

— Oh! me dit-elle, j'ai peur d'avoir plus entrepris que je ne peux. Tant que j'ai été éloignée de Paris, je ne voyais ma position que dans ma pensée, et je m'étais armée contre ce désespoir; mais je ne me doutais pas qu'un rien, un bruit, un mot, l'aspect d'une maison, pouvaient agir assez puissamment sur cette douleur pour me la rendre cruelle comme au premier moment que je l'ai soufferte. En Angleterre, j'ai vécu sous le nom de madame Benoît; hier vous avez donné à mes hôtes le seul nom que j'ai le droit de porter, celui de mademoiselle de Mandres, et vous avez bien fait. Mais quand on est entré chez moi après votre départ pour me demander si mademoiselle de Mandres avait besoin de quelque chose, je ne puis vous dire combien ce nom, oublié dans l'habitude d'un autre, a résonné cruellement à mon oreille; il me disait ma position dans toute son horreur. Hélas! la résolution sous laquelle j'avais cru contenir mon désespoir était bien faible. Ce seul mot l'a rompue comme une digue de sable, et toutes mes tortures passées et d'autres que je n'avais pas prévues, se sont précipitées dans mon cœur. Me voici donc à Paris, moi, mademoiselle de Mandres, à deux pas de la maison de ma mère, où je ne veux rentrer qu'en ennemie. Je veux protéger mes sœurs; mais contre quoi? contre la ruine, contre l'improbité de leurs maris. Mais si la ruine leur vient, on les plaindra comme d'honnêtes femmes indignement sacrifiées et trompées, tandis que ma misère n'excitera jamais que le mépris. Et, tenez, monsieur Morland, je m'égare encore, je le crains. Ce que je veux appeler justice, c'est la révolte insensée du coupable contre le monde.... J'ai tort....

En parlant ainsi, elle se mit à pleurer comme un enfant sans force ni courage. Cette façon de voir allait amener cette nonchalance naturelle qui m'empêche volontiers de rien entreprendre, jusqu'à ce qu'irrité par l'obstacle, je mette dans mes entreprises une rare obstination lorsqu'une fois j'y suis engagé. Je n'osais cependant pas dire à Géorgina qu'elle avait raison, ne voulant pas profiter de la première occasion pour me départir de mes promesses, et je nageais entre deux eaux, lorsqu'elle me tira d'embarras en me disant avec vivacité :

— Vous me trouvez bien faible et bien sotte, et vous n'osez pas me le dire. Non, non, non! reprit-elle en se levant avec action, cet homme ne m'aura pas impunément perdue. Ses ignobles complices ne l'auront pas aidé impunément dans cette lâche machination. Non! j'en aurai justice, je vous le promets. Souvent encore, peut-être, vous me verrez de ces moments d'abattement, mais je n'en aurai que plus de force, plus de résolution, plus de colère.

Je me trouvai ramené à la nécessité de partager et de servir cette vengeance; et, pour la première fois, il nous fallut discuter les moyens d'y parvenir. Les femmes (et je parle des honnêtes femmes) ont en général une réputation de bon conseil dans les affaires, qui, pour ma part, me paraît singulièrement usurpée. Elles ont à vous proposer sur toutes choses une règle de conduite qui, dans sa généralité, est honorable, raisonnable, respectable. Mais ces conseils, excellents au fond, n'ont qu'un inconvénient, c'est de n'indiquer aucun moyen d'application. Une femme est toujours prête à dire à son mari qu'il doit faire honneur à ses affaires. Dans une transaction épineuse, elle lui conseillera d'obtenir le plus grand avantage possible sans cependant empiéter sur les droits des autres; mais ce n'est pas le tout que de prendre le parti de sortir d'un mauvais pas par la meilleure route possible, il faut découvrir cette route, et c'est là que la prétendue perspicacité de la femme s'arrête. Alors elles se retranchent derrière leur ignorance de ce que je pourrais appeler la marche de la machine des affaires, en vous laissant pour tout guide une sentence de la force de celle-ci : « Qu'en tout il faut réussir » sans indiquer aucun moyen de succès.

Ce fut un peu ce qui se passa entre moi et Géorgina, lorsqu'il s'agit de décider comment nous commencerions la campagne contre M. Malabry.

Au dire de Géorgina, il fallait l'attaquer sur-le-champ, dévoiler ses ténébreuses intrigues, la façon dont il avait compromis la fortune de ses belles-filles en les mariant à des chevaliers d'industrie. Mais la difficulté était d'inventer un moyen non pas seulement de prouver tout cela, mais même d'avoir le droit de le dire. Dès le commencement de la discussion, je m'étais aperçu du vide de Géorgina, et pour lui faire comprendre combien je pouvais lui être nécessaire, je l'avais laissée se débattre dans une série d'hypothèses impossibles. Je fis très bien, car si j'avais proposé de prime abord le projet que je tenais en réserve, il eût été infailliblement repoussé avec un dédain qui ne m'eût pas permis d'y revenir. Il fut même assez mal accueilli de Géorgina, quoiqu'elle en fût réduite à désespérer de son entreprise. Ce projet était pourtant bien simple et bien naturel; il s'agissait tout simplement de demander à M. et à madame Malabry leurs comptes de tutelle. D'une part, l'idée de mettre sa mère en cause indigna Géorgina; d'une autre part, elle aperçut la possibilité que cette affaire allât devant les tribunaux, et dans ce cas, alors même qu'elle perdrait M. Malabry, elle lui donnerait le droit d'ouvrir contre Géorgina des récriminations déshonorantes; malgré sa fière résolution de braver tout, Géorgina recula encore. Enfin, il lui paraissait honteux de cacher, sous une réclamation d'argent, la juste vengeance qu'elle voulait exercer. Hélas! combien tous ces grands mots qui ne disent rien lorsqu'ils disent trop, ont égaré les gens! que de bêtises on débite en ce monde au nom de la liberté, de l'économie et de tant d'autres mots qui ne sont bons qu'à couvrir l'impuissance de ceux qui s'en servent, et qu'ils seraient embarrassés de faire tout ce qu'ils demandent, si on leur demandait de formuler nettement un moyen de réaliser leurs exigences! Géorgina se défendit longtemps contre ma proposition; cependant je finis par lui prouver que, si ce n'était pas le seul point vulnérable de M. Malabry, c'était le seul par lequel nous pouvions l'attaquer. Je lui montrai comment, une fois entamé sur ce chapitre, il serait facile de le détruire de fond en comble. L'histoire de la fortune de Géorgina devenait nécessairement celle de ses sœurs, et en dévoilant l'une, on mettrait l'autre à jour; je prêchai si bien et si longtemps, que Géorgina consentit à suivre cette marche. Mais elle exigea avant tout que je fusse informé de la position présente de ses sœurs.

— Après tout, me dit-elle, si elles sont heureuses, je ne veux point venir troubler leur repos, et je préfère renoncer à mes droits que de les faire prévaloir au moyen d'un scandale dont elles auraient surtout à souffrir.

Je fis observer à Géorgina qu'il était bien difficile d'avoir là-dessus des renseignements certains. Le monde, qui a des clairvoyances cruelles pour pénétrer dans certains secrets de la vie de famille, a de même, dans d'autres occasions, une singulière insouciance qui s'arrête aux apparences, et ne pénètre pas plus avant. Géorgina eut sa revanche, et trouva un moyen auquel je ne pus me refuser; elle me rétorqua mes raisons avec une force qui me confondit.

— Vous avez raison, me dit-elle; il faut une personne qui pénètre dans ma famille avec une certaine autorité et en même temps un vif désir d'apprendre ce que d'autres n'auraient pas un égal intérêt à savoir : cette personne, c'est vous, Morland!

— Moi ! m'écriai-je fort peu séduit de cette mission ; moi aller surprendre les secrets de votre famille pour m'en servir ensuite contre elle, c'est un indigne espionnage.

— Pas plus que la demande de la restitution de ma fortune n'est de ma part un acte intéressé, me dit Géorgina.

Je l'avais forcée à subir le prosaïsme de mes moyens d'action, j'acceptai la poésie de ses motifs, et il fut convenu que, dès le jour même, je me présenterais successivement chez M. Malabry, et ses trois gendres.

II.

Ma première visite fut pour M. Malabry. Je me rendis à son ancien logement, où l'on m'apprit qu'il n'habitait plus en cet endroit. Le ton avec lequel le concierge me dit cette nouvelle et me donna la nouvelle adresse du beau-père de Géorgina m'avertit qu'il avait dû quitter cette maison d'une manière fâcheuse. On semblait me répondre comme à un homme de bien peu, par cela seul que je connaissais M. Malabry.

Je me hâtai d'aller à la rue indiquée, où l'on m'indiqua un appartement au cinquième. Je sonnai ; une servante malpropre m'ouvrit la porte, et me déclara que M. Malabry n'y était pas et qu'il n'y était jamais. Je demandai madame. Madame était malade et ne recevait pas. J'insistai et je donnai ma carte. Cette fille la prit sans la regarder, et me répondit d'un air grossier :

— C'est bon, je la remettrai à monsieur quand il rentrera. Il n'en manque pas dans la maison de vos cartes.

— Mais je vous dis d'aller la remettre à madame Malabry.

Cette fille demeura un instant indécise entre l'envie de m'injurier et celle de me parler plus poliment ; ce dernier parti l'emporta, elle reprit avec un accent presque ému :

— Je vous jure, monsieur, que madame est bien mal ; ce n'est pas à elle sans doute que vous avez affaire ; tâchez de voir monsieur quelque part, car il ne rentre plus guère à la maison. Mais s'il fallait qu'il y eût encore une esclandre comme le jour où on est venu pour arrêter monsieur, madame en mourrait.

— Mais je ne suis pas un huissier, mon enfant, dis-je à cette fille, je suis un ami de madame Malabry. Portez-lui ma carte.

Aussitôt cette fille s'échappa, et revint presque aussitôt pour me dire avec empressement :

— Entrez, monsieur, entrez... Madame est bien contente.

Je traversai une misérable salle à manger, puis un salon démeublé, et j'entrai dans une petite chambre où l'on avait ramassé tout ce qui restait de l'ancien luxe de Malabry. Sa femme, en me voyant, se leva péniblement et vint à moi ; elle eut toute la dignité, toute la franchise, j'ose dire toute la bonne grâce de sa misère. Elle me tendit les deux mains, et, jetant un long et triste regard autour d'elle, elle me dit d'une voix ferme :

— Le saviez-vous ?

— Non, lui dis-je, et je puis vous en faire un reproche, car vous avez oublié que vous aviez un ami.

A cette parole, il se passa dans l'âme de madame Malabry quelque chose de bien étrange sans doute, car elle me regarda longtemps, comme si elle se rappelait mes sentiments d'autrefois et ses moqueries, puis elle me dit tout à coup et avec un tressaillement nerveux :

— J'ai bien vieilli, mon pauvre ami, j'ai des cheveux blancs, je suis ridée, j'ai tant souffert !

A ce moment, j'en suis certain, madame Malabry regrettait du fond de l'âme cette beauté que j'avais aimée, et qu'elle ne m'eût plus refusée si elle l'avait eue encore. Mais ce reste de sa factice et vaine nature disparut presque aussitôt, et elle me dit :

— Quelle raison vous a amené chez nous ?

— Je vous l'apprendrai plus tard ; mais vous, dites-moi comment vous en êtes arrivée à ce degré de malheur, et comment il se fait que vos gendres, ou plutôt vos filles, vous laissent dans cette misère ?

Madame Malabry se prit à pleurer sans me répondre autrement que par ces mots qui s'échappaient entre ses sanglots :

— Pauvres enfants !... pauvres enfants !...

— Ruinées aussi ! m'écriai-je.

— Ruinées... malheureuses... perdues !

— Est-ce possible ?

— Ah ! me dit-elle avec un accent de douleur dont je l'eusse crue incapable, c'est ma faute, monsieur Morland, ma faute ; vous le savez, vous qui avez voulu m'éclairer. Que je la paie, c'est justice ; mais elles, mes pauvres filles... mes pauvres filles !

Elle se reprit à pleurer. L'âme de la mère, si longtemps égarée par un misérable dans les voies tortueuses où il l'avait entraînée, s'était enfin retrouvée dans la solitude où il l'abandonnait maintenant.

Je cherchai à calmer cette douleur et je dis à madame Malabry :

— Aucun malheur n'est irréparable, et je ne suis point venu pour apprendre vos chagrins et ne pas vous aider à en sortir.

— C'est que vous ne savez pas où elles en sont réduites.

Comme madame Malabry prononçait ces paroles, un violent coup de sonnette fit retentir l'appartement.

— C'est mon mari ! s'écria-t-elle avec un effroi pareil à celui d'une femme surprise dans un rendez-vous coupable.

— Que craignez-vous donc ? lui dis-je.

— Mais s'il vous trouve ici ?

— Eh bien ! n'avais-je pas l'habitude d'y venir toutes les fois que je faisais un voyage à Paris ? Rassurez-vous ; M. Malabry et moi nous nous connaissons trop bien pour qu'il arrive rien qui puisse ajouter à vos chagrins.

Cependant M. Malabry n'entrait point ; on entendait seulement un murmure de voix ; sans doute il s'informait avec détail de l'individu qui se trouvait chez sa femme. Celle-ci écoutait d'un air si alarmé, que je supposai qu'enfin M. Malabry avait tout à fait jeté le masque et s'était montré tel qu'il était à celle qu'il avait si indignement trompée. Lorsqu'il entra, je n'en doutai plus.

Jamais je n'aurais pu croire qu'un homme qui, sans être bien distingué, avait cependant tenu convenablement sa place dans un salon, qu'un homme qui, à défaut d'élégance, avait une souplesse de manières et une habitude du monde qui le rangeait parmi ce qu'on appelle les hommes comme il faut, eût pu en si peu de temps subir une dégradation physique si complète. On eût dit que tous les vices de son âme lui avaient poussé à la peau. Son œil, si perçant, s'était éraillé et était devenu terne ; sa lèvre et ses joues avachies, ses cheveux en désordre, une cravate noire roulée en corde, un habit aussi sale qu'usé, tout cela me le fit apparaître comme une copie de cet ignoble héros du vice, devenu si célèbre au théâtre et dans les caricatures.

Le regard que madame Malabry jeta sur moi sembla vouloir me demander grâce pour cet homme. Je ne savais comment il m'aborderait ; il le fit avec une légèreté dont il recouvrait autrefois ses mauvais desseins ; mais quelque effort qu'il fît, il ne put soulever le lourd manteau de misère et de crasse qui l'écrasait. Après avoir débité les premières phrases d'usage sur ma santé, mon arrivée, le plaisir qu'il avait à me revoir, il retomba dans une sorte d'abattement distrait. Sa femme, tremblante et pâle, nous regardait alternativement, épouvantée, sans doute, de ce qui allait se dire entre nous. Je ne me sentais pas le courage de lui parler le premier ; j'aurais répugné à lui montrer le moindre intérêt, et je n'étais pas plus disposé à lui parler de choses indifférentes.

Ce fut lui qui rompit le premier ce silence embarrassant.

— Tu le vois, me dit-il, je n'ai pas été heureux.

Je lui fis un signe d'assentiment.

— Ah ! reprit-il, j'ai été si indignement trompé ! Ce trio de fripons à qui j'ai confié ma fortune m'a dépouillé d'une manière si infâme !

Je savais par cœur les ruses du héros dont Malabry se faisait le Sosie, et je fus indigné de cette lamentation.

— S'ils se sont mal conduits envers toi, lui dis-je, il faut...

— Comment ! s'écria-t-il avec une violence affectée, ils m'ont tout volé, les misérables !

— Il y a des tribunaux contre les voleurs.

Malabry me regarda ; tout cet emportement s'abattit ; il reprit un air patelin, comme le mendiant qui va tendre la main, et il me répondit :

— Des tribunaux ! il n'y en a pas pour les pauvres ; d'ailleurs, tu sais comme je suis : un enfant pour les affaires. J'y allais avec une confiance, une loyauté !...

Tant d'effronterie me parut impossible ; j'observai mieux Malabry. L'esprit d'astuce et de fourberie qu'il avait possédé à un si haut point s'était même dégradé en lui ; il en était revenu aux vulgaires et triviales comédies des coquins de bas étage. Certes, un an avant ce jour, il n'eût pas espéré me tromper avec de pareilles niaiseries.

— Eh bien ! lui dis-je pour m'assurer encore mieux de cet abrutissement, il faut t'arracher par tes propres forces à cette fâcheuse position, il faut travailler.

Il me regarda d'un air qui avait quelque chose d'égaré et de féroce à la fois.

— Qu'appelles-tu travailler ? me dit-il.

— Avec les amis qui te restent, tu pourrais trouver une place convenable, qui du moins te mettrait à l'abri du besoin.

— Du besoin! répondit-il en se levant et en essayant de reprendre ses airs d'autrefois. Me crois-tu donc dans le besoin? Merci de ta bonne opinion. Non, mon cher, non, je ne suis pas dans le besoin. Maintenant que nous sommes seuls, j'ai réduit ma maison; mais je suis plus riche que tu ne crois. J'ai une idée, et tu verras. Je reprendrai le haut du pavé, et l'on n'aura plus le droit de venir m'insulter chez moi... Est-ce que je t'ai demandé quelque chose? Ma femme est là pour dire qu'elle ne manque de rien... N'est-ce pas que tu es heureuse?... Ah! des millions, j'en aurai....

Je devinai toute la vérité; l'air égaré, la voix saccadée de Malabry, l'épouvante de sa femme, qui le suivait des yeux avec anxiété pendant qu'il s'exprimait ainsi, je crus reconnaître les symptômes de cette folie sinistre qui naît de l'abrutissement de toutes les facultés. J'eus pitié de la malheureuse qui était près de moi, et j'essayai de calmer Malabry en parlant dans son sens.

— J'étais bien sûr, lui dis-je, qu'un homme comme toi ne se laisserait pas abattre par le malheur, et que tu retrouverais un moyen de refaire ta fortune.

Mais déjà tout ce feu s'était évanoui, Malabry baissa la tête et répondit comme un homme accablé:

— Certainement! certainement!...

— Je reviendrai te voir, lui dis-je en regardant madame Malabry.

— Tu me feras plaisir, me répondit-il.

Je fis mes adieux à madame Malabry et je lui demandai tout bas si elle serait seule dans la soirée.

— Que sais-je? me répondit-elle avec effort.

Malabry nous observait, je la quittai; il me reconduisit, et, comme je traversais la salle à manger, il m'arrêta et me dit, en voulant paraître attacher peu d'importance à ses paroles:

— Pardon... dis-moi... mon cher... j'étais sorti pour toucher de l'argent... je n'ai pas trouvé mon banquier, tu n'aurais pas sur toi vingt ou trente francs?

Ce dernier trait, et surtout le rapprochement du mot banquier avec cet emprunt de mendiant, me firent voir la misère de cet homme dans toute son abjection. Je lui glissai deux louis dans la main. Il les regarda avec une joie sauvage et me laissa sortir sans me répondre. Je descendis lentement, et j'étais à peine au bas de l'escalier, que j'entendis une porte s'ouvrir et se fermer violemment au haut de la maison. Je me doutai de ce qui arrivait; je me jetai dans une petite cour qui était au fond de l'allée de cette maison, et je vis bientôt passer M. Malabry, l'œil étincelant, sa main dans la poche de son gilet, serrant sans doute les deux pièces d'or avec frénésie.

Je compris que la vie de cet homme était descendue aussi bas que possible, et que le misérable nécessaire pouvait manquer à madame Malabry. Je remontai immédiatement chez elle; je voulus savoir la vérité, je n'en étais plus à garder des ménagements ni pour lui ni pour moi, et lorsque la servante me rouvrit, je lui dis tout à coup:

— Votre maître vous a-t-il donné de l'argent pour la dépense d'aujourd'hui?

— Pour m'en donner il faudrait qu'il en eût; il m'a dit qu'il allait en chercher.

— En voici, lui dis-je. Pas un mot à madame.

— Merci pour elle, monsieur, me dit cette fille; elle dinera aujourd'hui.

III.

Pour la première fois de ma vie je compris qu'il ne faut pas toujours rire de ces mots de mélodrame qui nous amusaient tant autrefois, et qui trouvent souvent dans la vie de si cruelles applications.

Je rentrai chez madame Malabry: elle était à genoux sur le parquet, la tête appuyée sur son lit.

En entendant ouvrir la porte, elle se retourna et se leva; tout son désespoir éclatait sur son visage.

— Du courage!... lui dis-je.

— J'en demandais à Dieu quand vous êtes entré, me dit-elle. Je lui demandais le courage d'en finir.

— Eh bien! que signifient de telles pensées quand vous avez retrouvé un ami qui veut, qui peut vous sauver.

— C'est impossible, me dit-elle avec désespoir.

— Il faudrait d'abord vous séparer de votre mari.

— Et où voulez-vous que j'aille?

— Mais vous serez encore mieux chez l'une de vos filles que chez votre mari.

— Chez l'une de mes filles! reprit madame Malabry; mais elles sont tout aussi malheureuses que moi!

— Mais non pas si pauvres.

Madame Malabry hésita à me répondre, et finit par me dire d'une voix basse et brisée:

— Je ne sais pas.

— Vous auraient-elles abandonnée?

Madame Malabry se tut encore.

— Voyons, repris-je, dites-moi toute la vérité... Je ne suis pas venu ici sans intention. J'y suis venu parce qu'une personne qui vous aime et qui vous est chère m'a envoyé près de vous, et celle-là ne vous abandonnera pas.

Madame Malabry ouvrit de grands yeux; son regard plein d'anxiété, d'espoir, d'amour, sembla vouloir pénétrer jusqu'à mon cœur, et tout à coup elle me dit à travers les sanglots qui la suffoquaient:

— Géorgina... Géorgina, n'est-ce pas?

— Oui, elle est ici, attendant de vous son pardon.

— Son pardon! s'écria madame Malabry, son pardon! Ah! je ne pensais plus qu'elle avait été coupable. Ah! si elle veut m'aimer un peu, c'est tout ce que je lui demande.

Quelques larmes, mais paisibles, coulèrent de ses yeux, puis elle se ressouvint tout à coup et me dit:

— Mais elle n'est pas seule?

— Elle est seule...

— Abandonnée et trahie!

Malgré ma crainte que cette nouvelle ne portât un coup trop sensible à madame Malabry, je m'étais décidé à la lui apprendre ainsi brusquement, persuadé que je la ferais moins souffrir qu'en l'entourant de ménagements inutiles. Mais, au lieu de l'explosion de douleur à laquelle je m'attendais, je n'entendis qu'une faible et sourde exclamation; mais madame Malabry reprit en levant les yeux au ciel:

— C'est une volonté inexorable de Dieu qui a frappé notre famille. Vous m'eussiez bien étonnée de m'apprendre qu'elle était heureuse.

En parlant ainsi, madame Malabry avait la parole lente et calme; elle reprit du même ton:

— La faute des mères retombe sur les enfants, monsieur; mes filles ont payé la mienne bien cher.

— Ne voulez-vous pas voir Géorgina? lui dis-je.

Madame Malabry rougit, et, après un moment d'hésitation, elle me dit rapidement:

— Je n'ose pas.

Je ne pus comprendre ce sentiment d'une mère qui craint de paraître devant sa fille coupable; je supposai que madame Malabry avait appris l'indigne machination qui avait perdu Géorgina, et qu'elle éprouvait un tardif remords de n'avoir pas mieux protégé sa fille. Je n'osai lui parler de ces pénibles circonstances; mais je vis que je m'étais trompé, car elle reprit aussitôt:

— Sans doute elle s'est perdue volontairement; mais ce n'était pas une raison pour moi de permettre à M. Malabry de disposer de sa fortune.

— Quoi! lui dis-je, tout l'héritage de Géorgina?

— Dévoré, perdu.

Par une de ces préoccupations ou de ces distractions inconcevables de l'esprit, en voyant la misère de M. Malabry, j'avais complétement oublié la réclamation que Géorgina avait à lui faire; et cependant, en parlant d'elle à madame Malabry, il me semblait toujours que je lui ramenais une fille à laquelle son héritage demeuré intact permettait de venir en aide à sa mère.

Ce que je venais d'apprendre ce que j'eusse dû deviner dès le premier moment me remit en face des choses. Malabry ruiné et qu'une poursuite du reste inutile ne pouvait rendre ni plus misérable ni plus déshonoré; Géorgina sans ressources, et, d'après ce que j'entrevoyais, ses sœurs dans une position non moins désespérée: cela me fit réfléchir à la tâche que j'avais si légèrement acceptée. Je restai quelques instants sans prononcer une parole, incertain du parti que j'avais à prendre. Madame Malabry reprit ses larmes, et me dit avec un accent déchirant:

— Amenez-la ici, qu'elle voie ma misère; je lui dirai que j'ai appris ce qu'était la faim, et elle me pardonnera.

— Ah! m'écriai-je, brisé par cette pensée, c'est affreux! cela ne

sera pas, cela ne peut pas être. Vous allez venir chez votre fille, vous la verrez, vous la protégerez de votre présence et elle vous consolera.

— Merci, mon ami, me dit madame Malabry avec effusion, menez-moi près d'elle : elle me recevra bien, n'est-ce pas?

Tous les sentiments avaient changé de place dans le cœur de cette pauvre mère. A force de malheur, elle se croyait la seule coupable.

IV.

J'envoyai chercher un fiacre, et, pendant que la servante était sortie, il se passa une de ces petites scènes de misère, si joyeuse quand je les voyais autrefois dans la mansarde de notre quartier Latin ; si tristes chez cette femme jadis si belle, si riche, si honorée. Pour trouver un châle, un chapeau, un mouchoir, il lui fallut ouvrir des tiroirs vides, des armoires saccagées. Mais elle était si heureuse de la pensée de revoir sa fille, qu'elle le fit sans honte et sans trouble.

Nous partîmes enfin et nous arrivâmes bientôt chez Géorgina. Madame Malabry voulait que j'avertisse sa fille; j'insistai pour qu'elle montât sur-le-champ. J'ouvris la porte de l'appartement de de Géorgina, qui, fatiguée encore du voyage, s'était couchée sur un divan, et je lui dis tout haut :

— Voici votre mère, Géorgina.

Elle se redressa comme frappée d'un coup électrique, et resta un moment tremblante et éperdue. Madame Malabry, à son tour, frappée de l'immobilité de sa fille, s'arrêta sur le seuil de la porte. Elle crut que Géorgina la considérait avec colère, tandis que la pauvre enfant sentait ses genoux fléchir sous elle. La force manqua à madame Malabry qui tomba sur un siége en murmurant doucement :

— Géorgina !....

Celle-ci, comme si cette voix eût délié la terreur qui l'attachait à sa place, se précipita vers sa mère. Quand je les vis dans les bras l'une de l'autre, je sortis. Je savais tout ce qu'elles pouvaient avoir à se dire ; mais les paroles d'une mère à sa fille doivent être pudiquement enfermées entre elles.

Je rentrai une heure après. Toutes deux vinrent à moi, reconnaissantes et heureuses. J'avais passé tout le temps que je les avais laissées seules à inventer un moyen délicat de leur rendre service, et après les premières paroles, je leur dis :

— Du reste, je dois vous apprendre une chose qui n'étonnera pas madame Malabry, qui doit se rappeler les liens qui unissaient mon père à M. de Mandres. Il y a deux ou trois mois, en parcourant les papiers de mon père, j'ai trouvé un titre de créance de M. de Mandres, qui avait sans doute été oublié par celui-ci, et qui me constitue votre débiteur d'une somme...

Géorgina m'interrompit avec un sourire d'ange.

— Ce n'est pas bien ce que vous faites là, monsieur Morland, me dit-elle; et si vous aviez entendu notre conversation, vous vous seriez épargné ce gros mensonge.

La manière dont elle prononça ce dernier mot avait un accent si gracieux, si doux, si agaçant, qu'il me ravit.

— Comment? lui dis-je, un mensonge!

— Monsieur votre père ne devait pas d'argent au mien ; et si cela eût été vrai, M. son fils, que nous connaissons pour un homme d'ordre et pour un homme d'honneur, aurait depuis longtemps acquitté cette dette.

— Mais je vous jure...

— Voulez-vous nous forcer, me dit Géorgina toujours avec son doux sourire, à n'oser vous faire un emprunt?

— Il n'y a pas d'emprunt entre nous, repris-je avec insistance.

Géorgina se recula vivement, comme blessée de mon insistance, et de ce ton hautain dont elle m'avait parlé autrefois, elle me répondit :

— Et il ne peut y avoir d'aumône, de quelque façon que vous la déguisiez.

— Géorgina! lui fit doucement sa mère pour la calmer.

Je devinai dans ce mot un retour de ce caractère qui avait égaré Géorgina, parce qu'on ne l'avait pas compris, et qui pouvait peut-être l'égarer encore si on le voulait violenter.

— J'ai tort, lui dis-je, je ferai comme vous l'entendrez.

Géorgina me regarda de son beau regard si expressif. Je devinai qu'elle me remerciait en elle-même, puis un nuage de tristesse vint à la fin voiler cette franche et heureuse expression ; mais elle se remit et me dit :

— Voici nos projets ; nous allons les soumettre à votre suprême justice, car nous ne voulons rien faire qui ne soit approuvé par vous.

Nous nous assîmes pour tenir un conseil de famille.

— D'abord, reprit Géorgina, ma mère demeure avec moi. Cette combinaison était entrée dans mes projets, et je fis un signe d'assentiment.

— Je peins passablement ; je travaillerai, et sur le produit de ce travail nous vous rendrons les petites sommes dont nous avons besoin pour nous établir quelque part. Jusque-là ma mère partagera ma chambre ici, car elle ne désire pas retourner près de M. Malabry.

— Elle m'a tout dit, monsieur, reprit madame Malabry, et, je vous l'avoue, jamais je ne pourrai revoir celui qui m'a fait tant de mal. Je lui aurais pardonné ma misère, mais son infamie envers cette enfant, c'est impossible. Je préfèrerais mourir que de retourner dans cette maison.

— Je ne vois dans tout cela rien que de fort raisonnable, dis-je à madame Malabry, et vous pouvez demeurer ici. Mais que comptez-vous faire vis-à-vis de M. Malabry? vous cacher ou lui dire hautement votre résolution?

— La lui dire, monsieur ! reprit Géorgina avec vivacité ; ce n'est point à nous, ce me semble, à trembler devant lui. Ma mère va lui écrire.

Je m'aperçus que madame Malabry hésitait à faire cet acte de vigueur. Le cœur des femmes est inexplicable. Révoltée comme mère, comme épouse de la conduite de son mari, persuadée de la légitimité de sa résolution, elle ne se sentait pas le courage de cette rupture ; car ce n'était pas seulement la crainte de cet homme qui l'avait si longtemps dominée qui la retenait, c'était une sorte de pitié pour la misère où elle allait le laisser; c'était comme un remords du calme dont elle allait jouir pendant qu'il allait se débattre dans son ignoble pauvreté. Elle n'osait nous dire tout ce qu'elle souffrait, mais je le voyais, et lorsque Géorgina la pressa d'écrire, elle se leva comme un enfant obéissant ; mais elle n'avait pas tracé les premiers mots de sa lettre, que la plume lui échappa des mains et qu'elle s'arrêta en fondant en larmes.

L'âme de Géorgina ignorait le secret de cette faiblesse; en effet, elle n'avait pas été aimée, elle n'avait pas aimé non plus, et elle n'eût pu dire ce mot désolé qui échappa à madame Malabry :

— Hélas ! mon Dieu, j'ai longtemps été heureuse avec lui ; et maintenant qu'il est pauvre, je l'abandonne!

Elle avait raison, et je fis signe à Géorgina de cacher son étonnement. Un jour fatal était venu sans doute qui avait montré que tout ce bien-être passé, ces plaisirs, ce luxe, ces complaisances, avaient été achetés au prix de sa fortune et de sa probité ; mais elle en avait pris sa part, elle avait été heureuse, comme elle le disait, et je ne fus pas surpris lorsqu'elle dit à Géorgina :

— Non, écris-lui, toi.

L'accent avec lequel Géorgina prononça ces mots :

« Moi, que je lui écrive ! »

Elle me montra que rien ne pourrait la décider, et c'est ce qui me porta à proposer d'écrire moi-même.

Elles acceptèrent toutes deux, et après bien des ratures, grâce à Géorgina qui d'un côté me disait tout haut qu'il fallait reprocher à M. Malabry l'indignité de sa conduite, grâce à madame Malabry qui me suppliait tout bas de ne pas être trop dur, j'écrivis la lettre suivante :

« Monsieur,

» Hier, madame Malabry, qui sait tout ce qu'il y a d'indigne dans
» votre conduite, a quitté sa maison pour n'y plus rentrer. Toutes
» démarches pour la rappeler près de vous seraient inutiles, car
» elle est sous ma protection.

» J'ai l'honneur de vous saluer,

» FÉLIX MORLAND. »

Nous envoyâmes cette lettre par la poste. Et maintenant voici ce que madame Malabry nous raconta alors de la position de ses autres filles. Ce récit était bien loin de toute la vérité; mais comme j'ai eu l'occasion de la découvrir plus tard, je réunis ici ce qu'elle nous dit et ce que ses filles elles-mêmes m'ont confié.

Immédiatement après leur mariage, les filles de madame Malabry avaient été demeurer chez leurs époux, et dès les premiers jours il fut facile de voir que le désir de ces messieurs était d'écarter le plus possible de chez eux M. et Mme Malabry. De la part de Burac, qui ne s'en cachait pas, le profond mépris qu'il avait pour son beau-père était la raison pour laquelle il voulait l'exclure de chez lui ; de la part de Varnier, c'était une servile imitation de tout ce que faisait et de tout ce que disait son maître Burac. Quant à Brugron, tout en paraissant suivre avec répugnance l'exemple de ses beaux-frères, il

avait, à part lui, des raisons particulières dont l'insigne fourberie avait échappé à Malabry et à Burac lui-même. Grâce à la dextérité de celui ci, la fameuse opération des mines du Calvados avait été très fructueuse pour ses associés, et chacun d'eux était rentré dans sa mise de fonds avec un bénéfice de 50 pour 100; c'est-à-dire qu'au bout d'un mois de mariage, la dot de 80,000 fr. qu'ils avaient reçue s'était transformée en un capital de 120,000. Varnier, qui croyait, avec la bonne foi d'une bête, que ces hasards-là se recommençaient tous les matins, tint seul à M. Malabry la promesse secrète qu'il lui avait faite, et remit une somme de 40,000 fr. sur la dot reçue.

Burac était trop habile pour nier l'engagement qu'il avait pris comme les autres; mais le jour où M. Malabry en réclama l'exécution, il lui envoya un compte de sommes prêtées, d'intérêts composés, d'escomptes de billets, de renouvellements, de frais de poursuite, compte si bien établi, si exactement fait, que la balance en faveur de M. Malabry se réduisit à une somme de deux ou trois mille francs, que ledit Burac tenait à sa disposition.

Malabry voulut chicaner et s'imagina qu'il ferait peur à Burac d'une façon ou d'une autre; il se rendit donc chez son gendre un matin.

Burac était occupé avec quelques capitalistes dont il exaltait en ce moment la philanthropie en faveur d'une opération pour le bien-être des classes ouvrières, opération qui devait rapporter trois cents pour cent aux entrepreneurs de ce bienfait national.

Burac, à qui l'on annonça M. Malabry, et qui se douta du motif de sa visite, le fit prier d'attendre un moment. Malabry trouva que sa dignité de beau-père ne pouvait lui permettre de faire antichambre; il força la porte et se présenta chez son gendre d'un air à esclandre.

Burac eut peur un moment; mais un imperceptible mouvement de M. Malabry, à l'aspect des personnes présentes, le rassura tout d'abord et le détermina presque aussitôt à en finir avec les prétentions de son beau-père.

Burac avait surtout cet esprit de ressources qui grandit et se développe au milieu du danger: il ressemblait à ces généraux peu habiles à faire un plan de bataille fermement tracé d'avance, et qui laissent volontiers l'action s'engager comme l'entendent leurs ennemis, mais qui, une fois le combat commencé, puisent des idées dans les bonnes comme dans les mauvaises combinaisons du général ennemi, parent aux unes, profitent des autres, et doivent la victoire à une inspiration soudaine que la réflexion et le calcul n'eussent jamais produite. Ainsi il avait suffi à Burac de l'imperceptible mouvement de M. Malabry pour comprendre toute la supériorité de sa position. Il agit en conséquence: il accueillit M. Malabry d'un air de timidité et d'embarras, et celui-ci, qui mettait l'audace des attaques au nombre des meilleures chances de succès, donna en aveugle dans ce piége.

— Pardon, dit-il aux autres personnes présentes; quoique les affaires de famille doivent en général passer les dernières, j'ai forcé la porte de M. Burac, parce qu'une circonstance fortuite m'oblige à lui demander sur l'heure la remise de quelques fonds qu'il me doit.

Malabry se tourna vers Burac et ajouta d'un air tout à fait sûr de lui:

— Je suis désolé de cette circonstance, mais je finis ce soir même le marché dont je vous ai parlé, et j'ai besoin, pour demain matin, des quarante mille francs que vous me devez.

M. Malabry s'était imaginé que son gendre n'oserait discuter une pareille dette en présence de gens dont il avait besoin de ménager la confiance, et il avait été jusqu'à croire que Burac, ainsi attaqué, mettrait sa défaite à profit en offrant de payer immédiatement, pour montrer à ses capitalistes combien une pareille somme était de peu d'importance pour lui.

Mais Burac savait qu'il y avait divers moyens de faire des dupes, et il ne se souciait nullement d'être du nombre. Il fit ce qu'avait prévu M. Malabry, mais d'une façon tout opposée: il tira parti de la circonstance pour se poser vis-à-vis de ceux qui l'écoutaient comme un homme d'ordre.

— Cette affaire, leur dit-il, ne demande que deux minutes d'explications, et je vous demande la permission d'en finir.

Il alla droit à un carton, en tira un énorme dossier tout chargé de papiers timbrés, et, le posant devant lui, il dit à M. Malabry:

— Vous savez que les quarante mille francs que vous aviez déposés chez moi devaient servir de garantie aux opérations d'une personne.

— Qu'est-ce que c'est? dit Malabry.

— Je ne la nommerai pas, reprit doucereusement Burac; car je crois savoir qu'elle doit de l'argent à l'un de ces messieurs, et je ne veux pas la compromettre plus qu'elle ne l'est. Or, voici l'emploi des quarante mille francs, emploi fait en faveur de ce tiers par billets endossés par vous et que j'ai escomptés sur vos fonds, comme il était convenu. Aucun de ces billets n'ayant été payé, j'en ai poursuivi le recouvrement pour votre compte; le total, comme vous pouvez le voir, s'en monte à trente-six mille cinquante francs. Voici trois mille neuf cent cinquante francs et tous les dossiers de cette affaire; veuillez me donner quittance de vos quarante mille francs, et tout ceci vous appartient.

En parlant ainsi, Burac quitta sa place et l'offrit à son beau-père, en lui montrant une feuille de papier et une plume pour qu'il rédigeât immédiatement sa quittance, et en ouvrant la caisse pour en tirer les trois mille neuf cent cinquante francs, reliquat du compte. Malabry fut comme tous les intrigants de second ordre, qui perdent beaucoup plus aisément contenance vis-à-vis d'un plus habile que ne le feraient des hommes moins adroits. A la première botte, un maître d'escrime exercé comprend beaucoup mieux qu'un novice qu'il est tombé sous la main d'un maître très supérieur; il devine sa défaite, et il s'y résigne quand il ne veut pas donner trop d'avantages à son adversaire. De même, M. Malabry se tint pour battu ce jour-là, mais sans renoncer à engager le combat sur un nouveau terrain. Il jeta un coup d'œil rapide sur le compte, et répondit:

— Un compte aussi long a besoin d'être soigneusement vérifié.

Burac ramassa tous les papiers, et dit fort sèchement:

— Quand il vous plaira, il sera toujours à votre disposition.

M. Malabry eut une velléité de mettre la main sur tous ces titres, et de dire qu'il désirait les emporter pour les vérifier à l'aise chez lui; mais il comprit que Burac était homme à les lui refuser, et il dit qu'il reviendrait le lendemain dans la matinée. Le lendemain, il fallut bien en passer par la volonté de Burac, contre lequel M. Malabry n'avait aucun titre. Ce jour-là cependant, Burac se laissa aller de quelques billets de mille francs, et le beau-père quitta son gendre avec les apparences d'une parfaite réconciliation et le dessein bien arrêté de lui faire tout le mal possible.

Mais ce ne devait pas être là le plus cruel désappointement de M. Malabry. Burac au fond tenait sa promesse, quoiqu'il eût cent fois fait entendre à son futur beau-père, que ces premières avances n'entreraient point en compte sur la remise à faire d'une partie de la dot, et qu'elles se perdraient par parcelles dans les nombreuses affaires qu'ils devaient entreprendre ensemble. Mais Brugnon n'y mit point tant de façons: à la première réclamation de son beau-père, il nia avoir jamais rien compris de semblable à un pareil arrangement; et lorsque celui-ci insista et lui rappela, malgré le vague fort obscur qui existait dans le langage de Brugnon, les explications très catégoriques qui avaient eu lieu à ce sujet, le gendre prouva à son beau-père qu'il avait, quand il le voulait, une grande lucidité d'esprit et une grande netteté de paroles. Ainsi, il lui déclara que le beau-père qui fait de telles conditions à son gendre est un fripon. Puis tout aussitôt il retomba dans son pathos ordinaire, pour lui prouver que ce gendre a fait un acte d'honnête homme en feignant de les accepter, afin d'arracher la fortune d'une jeune fille à la complaisance d'un mari moins délicat.

Je te raconte tout ceci en gros pour te faire savoir où en étaient les choses un mois tout au plus après les mariages accomplis. Bon accord avec Varnier, qui s'était exécuté galamment, refroidissement vis-à-vis de Burac, qui avait rançonné sur ses prêts antérieurs, et rupture complète, mais cachée avec Brugnon, qui n'avait pas rendu un rouge liard de la dot. Toutefois, madame Malabry était à mille lieues de soupçonner encore tous ces mystères, et elle continuait de voir ses filles qu'elle croyait fort heureuses.

Burac tenait grande maison, et le luxe, les plaisirs dont il entourait sa femme, protégeaient encore suffisamment l'illusion de Cornélie. La bêtise de Sophie l'avait laissée en contemplation permanente vis-à-vis de Brugnon, quoiqu'elle s'étonnât quelquefois qu'un si grand esprit pût descendre à une foule de détails infinis et qui sont d'ordinaire le partage des femmes dans les petits ménages.

M. Brugnon avait les clefs de la cave; il distribuait le vin et le sucre tous les matins pour les besoins de la journée, ordonnait le dîner avec une parcimonie qui ne suffisait pas toujours aux appétits gourmands de Sophie; il tenait lui-même le livre de cuisine, contrôlait avec une minutie barbare les dépenses de toilette. Il avait des recettes pour faire les cosmétiques les plus nécessaires, pour nettoyer les gants, et possédait l'art de faire du feu avec des bûches en terre cuite. Après tant de portraits de l'avare, je ne prétends pas en vouloir tracer un nouveau; mais tu sais comme moi que Brugnon n'est pas le seul de cette espèce, et que nous connaissons tous deux un homme, qui n'a pas été sans quelque importance politique, et qui n'en faisait pas d'autres tous les matins avant de se rendre au ministère, dont il était un des employés les plus importants.

Toutefois, Sophie acceptait tout cela sans trop de chagrin.

Brugnon avait attiré chez lui une sorte de petit monde dont il était le cousin à divers degrés; on jouait aux jeux innocents, au loto, au nain jaune; et Sophie, qui se trouvait à son aise dans ces réunions,

les trouvait charmantes. Enfin, tout compensé, elle ne se sentait pas malheureuse.

V.

Le premier de ces trois ménages où pénétra le désenchantement, ce fut celui de Varnier. Lia avait sans doute sa bonne part d'exagération, et je crois qu'elle n'éprouvait pas la plus petite moitié des émotions qui la rendaient si languissante, si vaporeuse, et qui l'avaient accoutumée à une mimique perpétuelle de tête penchée, de regards jetés au ciel et de sourires mélancoliques; mais au fond de tout cela c'était une femme d'habitudes délicates, de mœurs élégantes, et dont les sentiments, faussés par l'exagération, partaient cependant d'une nature aimable et aimante. Je crois aussi que Varnier avait pour elle tout ce qu'il pouvait avoir d'amour pour autre chose que ses beaux favoris noirs et sa voix de ténor léger.

Le désenchantement ne commença donc pas par le cœur, mais par l'esprit. Ce fut là le véritable malheur de Lia et de Varnier. Une femme sensible qui découvre un vice chez son mari peut l'aimer encore, parce qu'elle espère que son influence le corrigera; c'est, d'ailleurs, pour les esprits à grands mots, un dévouement à montrer, une mission à remplir, quelque chose de religieux inventé par les femmes de lettres d'aujourd'hui, et qu'on devrait appeler l'apostolat domestique; mais une découverte comme celle que fit Lia n'a point de pareilles ressources. Cette découverte fut celle de l'ânerie de son mari, et cette découverte malheureusement toucha juste à l'endroit par où elle l'avait aimé. J'ai été le confident de ses premières peines comme des chagrins sérieux qui les suivirent, et lorsque les femmes vous les racontent, elles les font passer par une filière de sentiments minutieux, de réflexions d'une métaphysique si subtile, qu'elles donnent à une contrariété la puissance d'un chagrin et à une scène ridicule la dignité d'un malheur; mais plus tard, quand on veut se rappeler tous ces commentaires précieux, ils vous échappent, et l'on ne voit que le point où elles sont arrivées. Il me serait donc difficile de t'expliquer la dessillation de Lia avec toutes les finesses qu'elle mit à l'expliquer. Je préfère te dire une scène qui eut lieu devant Sophie, et que celle-ci m'a racontée comme elle l'a vue et jugée. La manière de Sophie m'est restée beaucoup plus présente que celle de Lia, et je t'avoue que je la trouve beaucoup plus intelligible. Je la laisse parler:

« J'étais allée voir ma sœur Lia un matin, et je comptais passer la journée avec elle. Je la trouvai fort occupée: elle mettait au net une romance dont elle avait composé la musique pour son mari, sur des paroles de madame Valmore, et qui lui était dédiée par.... Comme elle voulait que le mystère de sa composition ne fût pas même soupçonné, elle me chargea d'écrire les paroles sous la musique, et elle se fit une fête du triomphe qui l'attendait. Varnier rentra. Depuis quelque temps, il avait pris l'habitude de ne plus parler qu'en récitatif, accompagné de monosyllabes qui figuraient l'orchestre; aussi m'aborda-t-il en me chantant je ne sais plus quelle entrée de Rubini en l'arrangeant sur des paroles de sa façon.

— Bonjour, ma sœur..... boumb..... Comment vous portez-vous? bom bom bom.

— Très bien.

— Et moi aussi... lilirita.

— J'en suis fort enchanté.., froum froum froum.

Lia, pendant qu'il faisait ses grâces, l'embrassait comme si elle ne l'avait pas vu depuis six mois, et il lui répondit aussitôt en assortissant un air de Masini à ses improvisations.

Ainsi, au lieu de ces deux vers qui commencent la romance en question:

Je veux t'aimer, mais sans amour;
Je veux t'aimer plus que moi-même,

mon beau-frère lui chantait:

Je t'aime bien, mon cher poulet;
J'ai bien faim, es-tu comme *moie?*
Déjeunons vite, etc.

Et il continuait ainsi, laissant à peine échapper par-ci par-là quelques mots parlés. Il me prit envie de trouver une rime à son *moie*, et de continuer en lui chantant:

Vous êtes bête comme une oie.

mais cela aurait fâché Lia, et je le laissai vocaliser à son aise.

Nous déjeunâmes, et, pendant qu'il mangeait, M. Varnier daigna nous apprendre, en langage non musical, qu'il était invité à une soirée d'artistes, et où il devait chanter une nouvelle composition de Vogel. Il nous raconta qu'il venait de l'acheter, qu'il n'avait pas encore jeté les yeux sur ce morceau, et pria Lia de le lui accompagner pour qu'il en prît une idée. Elle y consentit avec d'autant plus de plaisir qu'elle vit un moyen d'amener ainsi sa petite composition. On se mit au piano, et M. Varnier chanta cet air à la première vue d'une façon très remarquable. Lia me regarda d'un air de triomphe, car j'avais eu autrefois une idée particulière que M. Varnier ne savait pas une note de musique; mais l'épreuve me sembla décisive. Cependant je vins en aide à ma pauvre sœur, qui tournait autour de son petit rouleau manuscrit, et qui n'osait aborder le petit conte que nous avions arrangé ensemble pour soumettre cette composition au grand artiste.

— A propos, mon frère, lui dis-je, il est venu ce matin un petit jeune homme très gentil, très distingué, qui vous a entendu souvent chanter dans le monde et qui est un admirateur forcené de votre talent.

— Ho! ho! fit mon beau-frère en jetant ces deux ho! à un octave d'intervalle, et en ajoutant de sa voix naturelle: Et puis?

— Il a été désolé de ne pas vous rencontrer, parce qu'il désirait vous offrir une romance qu'il a composée et qu'il vous a dédiée.

Au mot dédiée, toute la figure de mon beau-frère s'épanouit; jamais il ne m'avait tant fait l'effet de ressembler à une grosse pivoine.

— Ah! il m'a dédié une romance? dit-il.

— Oui, mon ami, reprit Lia, et il l'a laissée pour que tu l'essaies et que tu juges si elle est digne d'être chantée par toi... dans le concert de ce soir, par exemple.

La proposition déplut souverainement à M. Varnier, qui répliqua tout aussitôt:

— Pour cela non, non, pas du tout. J'aurais fort affaire, ma foi, si je voulais chanter tout ce que m'offrent ces tas de petits compositeurs en herbe. Ils s'imaginent que je suis à leurs ordres pour leur donner comme ça la vogue. Non, mes très chères; votre joli petit jeune homme en sera pour sa romance.

Lia reprit alors du ton le plus humble et le plus caressant:

— Tu as tort; c'est aux hommes de talent comme toi à faire valoir ceux qui commencent.

— Merci .. non... fit Varnier; j'ai pris à ce sujet une résolution inébranlable; j'ai mes auteurs et je n'en sortirai pas.

— Eh bien! reprit encore Lia du ton le plus suppliant, si tu ne veux pas la chanter dans le monde, essaie-la pour nous; tu seras bien aimable.

On eût dit que M. Varnier était désagréablement piqué par quelque chose; car il se trémoussa à cette proposition, et répondit d'un air bourru:

— Ah! par exemple! et pourquoi faire l'essayer pour vous?... D'ailleurs, je suis sûr que c'est mauvais.

Sans un regard de la patiente Lia, j'aurais envoyé son mari se promener, tant il me semblait peu complaisant; mais elle revint encore une fois à la charge avec une persévérance d'ange, et lui dit:

— Eh bien! je dois t'avouer que je m'intéresse beaucoup à la personne qui a fait cette romance.

— Au petit jeune homme? dit mon beau-frère.

— Ce n'est pas un petit jeune homme, reprit Lia, c'est une de mes amies, que je te nommerai plus tard; car tu la connais, et je ne veux pas que ton amitié pour elle influe sur ton opinion,

M. Varnier semblait de plus en plus embarrassé. A cette insinuation de sa femme, il jeta sur moi un regard soupçonneux.

— Non, non, m'écriai-je tout aussitôt, ce n'est pas moi qui fais des romances.

M. Varnier, dont la mauvaise humeur était manifeste, et qui ressemblait à un ours couché dans une fosse dont il sent ne pouvoir sortir, se décida et fit semblant de céder; il prit le rouleau et le défit en disant:

— Une niaiserie, probablement; à l'avenir, Lia, je vous en prie, ne vous chargez plus de pareilles commissions.

Il ouvrit la feuille, et la parcourant des yeux, il marmotta entre ses dents:

— Patata, ratapa papa... j'en étais sûr.... turletutu... ça n'a pas le sens commun... luru... c'est stupide... pututu... c'est une écolière qui a fait ça... turutu, turu... c'est au-dessous de tout!

Et il jeta la musique sur la table en criant à tue tête:

« *O bell' alma inamorata...* »

La pauvre Lia était si confuse, si troublée, si humiliée de l'opinion

de son mari, qu'elle ne s'était pas doutée de la comédie effrontée qu'il jouait. Qant à moi, je l'avais devinée, et je vis ma pauvre sœur si malheureuse, que je ne voulus pas laisser à ce grossier ignorant l'impunité de sa brutalité et de sa présomption.

— Je vois ce que c'est, dis-je à ma sœur, cette musique est trop difficile pour ton mari.

— Qu'est-ce que c'est ? dit-il, trop difficile !

— Sans doute, car je vous ai très bien suivi dans votre turututu, et vous n'en avez pas dit une note...

— Voilà qui est plaisant !

— Il n'y a de plaisant, mon cher frère, que votre turutu...

— Sophie, me dit Lia d'un air suppliant, tu es folle, je n'ai pas réussi, je me suis trompée... c'est un tout petit chagrin...

— Quoi ! s'écria Varnier.

— Oui, lui dis-je, cette romance est de votre femme... et maintenant j'espère que vous allez nous la chanter avec un peu plus de soin ; je désire l'entendre, vous ne me refuserez pas.

M. Varnier se trémoussa en tous sens.

— Eh bien ! lui dis-je en riant et en lui présentant la musique, elle va vous accompagner.

Lia, qui avait les yeux gros de larmes, se mit au piano... M. Varnier, qui avait perdu la tête, tenait le papier comme s'il eût espéré qu'un prodige vînt lui en expliquer le mystère. Lia avait joué la ritournelle... il fallait commencer. M. Varnier, demeuré immobile jusque-là, céda à un moment de rage furieuse, et, déchirant la romance, il la jeta par terre avec fureur, et s'écria :

— Au diable la musique et les faiseuses de romances ! et se dirigea vers la porte de l'appartement.

Je triomphai, et lui criai en riant aux éclats :

— Turututu !... turututu !...

Il était pâle de colère ; ma sœur se leva et me pria doucement de finir... Mais je voulais faire payer à M. Varnier ses airs de supériorité, et je me mis à le contrefaire en chantant comme lui :

— Je me tais... boum boum.

M. Varnier était tout à fait exaspéré ; Lia souffrait horriblement ; je m'en aperçus trop tard, et je leur dis :

— Eh bien ! allons-nous nous fâcher pour une plaisanterie !

Ils ne me répondirent ni l'un ni l'autre.

— J'ai eu tort, leur dis-je... Voyons, monsieur Varnier, quel grand mal y aurait-il à ce que vous ne sachiez pas la musique?

— Sophie, me dit Lia d'un air tout sérieux, mon mari sait parfaitement la musique, et je dois le savoir mieux que personne.... ; ainsi ne parlons plus de cela. J'ai eu tort d'insister pour cette romance, voilà tout.

M. Varnier ne prononça pas une parole, et je me retirai. »

Sophie n'en apprit pas davantage ce jour-là ; mais il s'ensuivit entre Lia et son mari un scène où celui-ci traita Sophie de sotte bête, de buse, etc., et s'anima en termes si grossiers, que la plaintive et douce Lia demeura épouvantée de la brutalité que recouvrait la voix amoureuse de son mari.

Lia m'a raconté cette même scène de romance à sa façon ; seulement le ridicule s'en était effacé pour faire place à un profond malheur. Lia me le prouva alors ; mais je ne me rappelle plus comment.

Cependant ce petit incident ne pouvait pas avoir de suites immédiates. Mais quoique Varnier ne fît pas grand étalage de luxe et que Lia fût assez simple, la gêne se glissa peu à peu dans la maison. Varnier était fort maladroit en affaires ; et comme il souffrait impatiemment la supériorité de Burac, qui, du reste, avait le tort de la lui faire trop sentir, il s'associa à Brugnon pour tenter les jeux de Bourse, et deux mois n'étaient pas écoulés que Brugnon lui avait remis un compte de pertes qui avaient presque complétement absorbé la dot de Lia, qui était toute la fortune de Varnier.

A tout prendre, Varnier n'était qu'un sot qui se laissait aller à une friponnerie quand on la lui aplanissait et qu'on l'y poussait, mais il eût été incapable de l'entreprendre de son gré et surtout de la mener à bonne fin. Il avoua franchement à Lia le malheur qui la frappait, et lui donna à entendre qu'il allait se mettre à même de le réparer. Lia trouva dans la résolution de son mari un prétexte à se rattacher à lui. Le malheur le rendait noble et respectable à ses yeux ; elle reprit un moment tout son enthousiasme pour lui. Mais une femme qui semble avoir été le mauvais génie de cette famille, madame Del.., vint détruire de fond en comble ce prestige mal replâtré dont Lia avait entouré son mari à ses propres yeux.



Elle mettait au net une romance. — P. 47.

VI.

C'en était fait de la dot de Lia ; et comme Varnier n'était bon à rien, pas même à se créer des ressources d'industrie malhonnête, la gêne arriva à grands pas. Dans les premiers temps de pénurie, il regretta d'avoir abandonné Burac qui, à la vérité, le traitait fort cavalièrement, pour s'associer avec Brugnon, qui l'avait ruiné en le félicitant sur son intelligence.

Cependant la misère approchait, et il fallait boire sa honte, déclarer qu'on avait été un sot, et retourner vers le maître pour lui demander secours, protection et conseil.

Burac eût été un homme tout à fait supérieur sans un vice radical de son caractère. D'une habileté extrême à s'acquérir d'abord les gens dont il avait besoin, et à se les conserver tant que ce besoin durait, il les abandonnait brutalement dès qu'ils ne lui étaient plus bons à rien. Ce n'est pas qu'il fût ce qu'on appelle un ingrat, non : les hommes étaient pour lui des instruments appliqués à ses

Paris. Imprimerie Gerdès rue Bonaparte 42.

projets, et il délaissait ceux qui ne pouvaient plus servir à leur exécution, comme on relègue au grenier une machine qui est demeurée au-dessous du progrès de la science. Il ne se passionnait pour personne qu'en raison de leur utilité; voilà pourquoi, s'il n'était pas reconnaissant pour ceux qui l'avaient aidé, il était tout à fait sans rancune contre ceux qui lui avaient nui. Bien plus, il était exempt d'un vice dont l'absence est, à mon sens, une qualité de premier ordre : il n'en voulait pas aux gens à qui il avait fait du mal. Lorsque Varnier vint lui conter ses doléances, Burac l'écouta sans lui adresser un reproche à son sujet ou à celui de Brugnon, et lui demanda au bout du récit où tendaient ses conclusions.

— Mais à vous demander une participation dans quelqu'une de vos affaires.

— Ecoutez, lui dit Burac, si j'ai un conseil à vous donner, ne faites pas d'affaires tout seul, vous les feriez mauvaises; ne vous associez avec personne, ce serait donner le peu qui vous reste, ou votre temps à un autre.

— Que voulez-vous donc que je devienne?

— C'est votre affaire, mais si vous le voulez; vous serez à flot dès ce soir, et dans un an vous aurez une fortune indépendante.

Varnier crut que Burac se moquait de lui; il lui demanda ce qu'il fallait faire pour cela.

— Je suis forcé de sortir à l'instant; mais venez me prendre ce soir à neuf heures, et apportez toute votre cargaison de musique; je veux vous présenter dans une maison où vous trouverez peut-être moyen d'utiliser votre talent.

La vanité de Varnier se révolta de la proposition, et il répliqua :

— Je suis un homme du monde. Je chante pour mon plaisir, et je ne me ferai pas chanteur à la soirée, comme vous avez l'air de le croire.

Burac haussa les épaules et lui répondit :

— Venez toujours.

L'entretien en demeura là, et, malgré ses prétentions, Varnier fut exact au rendez-vous. Il y avait cette année-là, à Paris, un certain capitaliste américain, du nom de Turner, qui se piquait de donner les fêtes les plus magnifiques de la capitale, et comme première condition de cette magnificence, il invitait, moyennant quinze cents francs par soirée, les artistes les plus célèbres de nos théâtres lyriques. Burac était de ses amis et lui donnait des conseils pour le placement de sa fortune en France. Il lui présenta Varnier sans lui dire rien de ses talents, ni du désir qu'il avait de le produire le soir même. Puis, ayant colloqué son beau-frère dans un coin d'où il ne devait pas bouger, il se glissa auprès de madame Del... qui était la reine de ces illustres concerts, et lui demanda un moment d'entretien particulier.

Madame Del... connaissait Burac pour un de ces hommes qu'il n'est pas nécessaire d'avoir pour amis, mais qu'il ne faut jamais avoir pour ennemis; elle accorda l'entretien demandé.

— Vous connaissez Varnier? lui dit-il.

— Sans doute; je l'ai entendu chanter.

— Il a du talent.

— Y tenez-vous?

— Non; mais il a une belle voix.

— C'est vrai.

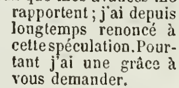
— Alors c'est assez pour ce soir, du moins.

— Qu'entendez-vous par là?

— Vous êtes belle comme un ange, et vous savez qu'il n'a pas tenu à moi de vous aimer comme un fou.

— Je ne m'y suis jamais opposée, et je vous le permets encore.

— Je suis un homme de chiffres, et je veux que mes avances me rapportent; j'ai depuis longtemps renoncé à cette spéculation. Pourtant j'ai une grâce à vous demander.





C'est là qu'était nonchalamment couchée Cornélie. — P. 52.

— Et s'il me plaît de calculer comme vous, ne puis-je vous demander ce qu'elle me rapportera?

— Une bonne action.

Madame Del... se mit à rire de tout son cœur d'un pareil mot dans la bouche de Burac, et lui répondit :

— C'est fort séduisant!

— Et puis, reprit Burac avec un air moqueur, ça vous changera...

— Comment dois-je prendre ce que vous me dites?

— Je sais toute votre histoire avec Géorgina; M. Malabry m'a tout dit : ce sera donc, à votre gré, ou une plaisanterie ou une menace.

— Et si je trouve la plaisanterie impertinente et la menace fort peu dangereuse?

— Je ferai ce que je désire sans vous; vous manquerez une occasion de vous venger de***, qui vous a empêché d'entrer à l'Opéra, et je vous en voudrai.

Madame Del... réfléchit, et au bout d'un moment elle lui dit :

En définitive, que me demandez-vous?

— Une petite comédie. Au moment où M. Turner viendra vous prier de chanter, vous lui direz de votre plus douce voix : Est-ce que vous n'avez pas ce soir ici M. Varnier, le beau-frère de M. Burac? S'il se rappelle que je le lui ai présenté, vous continuerez ainsi, bien entendu que, s'il ne se le rappelait pas, vous lui affirmeriez que vous l'avez vu, et vous en reviendriez à cette phrase obligée : — Doit-il chanter? — Est-ce qu'il chante? — A ravir. — Vrai? — Certainement. — Mais c'est une bonne fortune : il faut l'en prier. — Il ne se fait guère entendre qu'en petit comité d'artistes, et, si vous pouvez vaincre sa répugnance, vous entendrez une des belles voix du monde.

— Si ce n'est que cette série de mensonges que vous me demandez, je m'en sens tout à fait capable pour vous. Mais on ne chante pas sans musique, du moins pour l'accompagnateur.

— Il a la sienne.

— Alors on verra qu'il est venu pour chanter.

— Je l'ai fait mettre avec la vôtre par le valet de chambre; il aura l'air d'y chercher quelque chose.

— Vos précautions étaient bien prises, et vous aviez disposé de moi.

— Pour une bonne action, dit Burac en riant.

— Mais je ne la vois pas encore, dit madame Del...

— Voici M. Turner qui organise ses morceaux, comme il dit. Je vous dirai le reste après le concert.

Il se leva sans attendre la réponse de madame Del... et alla se mettre à un groupe d'hommes parmi lesquels se trouvait le comte de M..., un de ces hommes qui ayant de l'esprit et de l'argent à dépenser, se font une occupation de découvrir des artistes, de les patronner, de les lancer, et qui avait acquis, à ce titre, au ministère et dans les théâtres royaux, une autorité qu'il avait fait sanctionner par son admission dans toutes les commissions consultatives ou administratives qui s'occupaient des lettres et des arts.

Burac s'est fait présenter à lui, et M. le comte de M... le reconnut à la beauté de Cornélie qui l'avait vivement frappé et dont il se souvenait fort bien. Burac laissa commencer les chants, et, voyant M. Turner qui se montait sur la pointe des pieds pour le découvrir, il se mit en évidence, et l'Américain vint jusqu'à lui. Ici continua la petite comédie qui avait été commencée par madame Del... sur les indications de Burac. M. Turner s'informa du grand artiste inconnu qui se cachait. Burac fit l'homme qui ne comprend rien à ces fausses ou vraies modesties qui se font prier pour obtenir un succès, et annonça qu'il allait tâcher de découvrir ledit Varnier et qu'il apporterait sa réponse à M. Turner, qu'il priait de l'attendre là où il le laissait. C'était à côté de M. de M....., qui déjà ouvrait l'oreille comme un amateur de curiosités qui entend parler d'un clou authentique de la cuirasse de Godefroy de Bouillon. La conversation s'établit au sujet de Varnier pendant l'absence calculée de Burac, de façon que lorsqu'il revint pour annoncer que le grand amateur avait cédé aux désirs de l'illustre assemblée, et qu'il venait de se glisser jusqu'au piano pour choisir un morceau dans la musique que les autres artistes avaient apportée, on s'informa avec curiosité de ce qu'il était, d'où il venait, etc., etc. Burac répondit vaguement, voulant attendre l'effet que produirait Varnier. Varnier avait choisi un air qui lui avait été seriné note à note par l'auteur. Sa voix était véritablement d'une grande beauté, et le morceau n'était pas fini que M. de M... avait laissé échapper sa phrase favorite que M. Burac attendait au passage comme un voleur qui a étudié les habitudes de celui qu'il veut dépouiller. M. de M. s'écria donc :

— Ah! si nous avions une voix comme celle-là à l'Opéra!

— Je ne sais, dit Burac; Varnier ne chante véritablement bien qu'en petit comité, car ce soir vous ne pouvez douter de ce qu'il est...; le monde le gêne, et je crois que le public l'épouvanterait au point de lui ôter tous ses moyens. Si ce n'était cet obstacle...

— Comment! votre beau-frère, car il me semble que c'est votre beau-frère, dit M. de M... en baissant la voix, se déciderait à suivre la carrière du théâtre?

— Ce n'est pas précisément mon beau-frère dans le sens de la loi, dit Burac d'un air de confidence; il a épousé une sœur de ma femme. Il avait quelque fortune; mais de fausses spéculations...; les artistes n'entendent rien aux affaires... Enfin, je crois qu'il faudra bien qu'il se décide à vaincre sa timidité; je connais un peu le directeur de l'Opéra-Comique...

— Ne faites pas cela, reprit M. de M... vivement, c'est un sujet véritablement précieux.

M. de M... réfléchit un moment comme un homme qui arrange un projet dans sa tête, et dit tout à coup :

— Pouvez-vous venir dîner avec lui, chez moi, après-demain?

— Après-demain?

— Oui, j'aurai le directeur de l'Opéra; nous causerons de tout cela.

— Me permettez-vous de ne vous donner ma réponse que demain? Je puis disposer de moi, mais je ne puis répondre de lui.

Un nouveau chanteur se présenta, et Burac s'esquiva et s'enquit de son beau-frère, qui, tout fier de son succès dans un monde auquel il n'était pas accoutumé, commençait à faire la roue au milieu d'un petit cercle d'admirateurs. Il l'emmena avec empressement et lui annonça l'invitation qui l'attendait le surlendemain.

VII.

Burac, qui avait craint d'avoir à vaincre la résistance de Varnier, dont la sottise s'indignait de l'idée de se faire une ressource de son talent, fut fort surpris de se trouver forcé de modérer l'ardeur nouvelle de son beau-frère. Madame Del..., qui avait deviné de l'œil le projet de Burac, avait trouvé à propos de lui donner un de ces coups d'épaules qui aident si vigoureusement les efforts que l'on fait, qu'en vous sortant d'un mauvais pas, ils vous rejettent dans un plus mauvais; elle avait profité d'un petit moment d'entretien pour glisser à Varnier que, si ce qu'elle croyait soupçonner était vrai, il devait se tenir sur ses gardes contre MM. les directeurs; qu'elle savait par expérience combien ils sont habiles à s'emparer des jeunes talents, à les enchaîner, et à user leurs plus belles années. Elle avait posé des chiffres au bout de toutes ces insinuations, de façon que lorsque Burac, qui voyait et voulait les choses dans des données possibles, dit à Varnier que s'il faisait chez M. M... aussi bien que chez M. Turner, il se faisait fort de lui trouver un engagement favorable, Turner lui répondit d'un air superbe. :

— Je n'ai pas l'expérience de la scène, mais j'ai toute la *fraîcheur* de mes moyens; je ne suis pas encore comédien, mais enfin je ressemble à un homme; je manque des avantages qui s'acquièrent, c'est vrai; mais je possède ce qui ne s'acquiert pas: la voix et le physique; tout compensé, je dois valoir pour l'administration autant que ceux qui, s'ils ont certaines qualités, manquent de celles que je possède. Si donc on me veut donner 30,000 francs d'appointements, les 300 francs de feux et les deux mois de congé que tout ténor gagne quand il veut, je ne refuse pas absolument de prendre un engagement qui répugne à ma dignité, mais auquel la nécessité me force à recourir.

Burac se sentit pris d'une envie furieuse de donner des coups de pied et des coups de poing à cet impudent personnage, et, comme il sentit que la réponse qu'il lui ferait serait d'une nature analogue à cette démonstration physique, il tourna le dos à Varnier et le quitta sans lui dire un mot. Varnier le poursuivit en voulant le forcer à s'expliquer, mais Burac s'obstinait dans son silence; enfin il finit par lui dire:

— Mon cher beau-frère, j'ai voulu me mêler de vos affaires, j'ai eu tort, je vous en demande bien pardon; vous les entendez mieux que moi. Bonsoir; demain j'irai louer une loge pour votre début.

— Ne vous pressez pas, lui dit Varnier d'un ton suffisant, ce n'est pas une affaire faite, et il n'est pas certain que je consente.

Burac le considéra un moment avec une rage rentrée; mais tout à coup, et comme si une idée lumineuse était venue l'illuminer, il se dit en levant les yeux au ciel:

— Enfin c'est un ténor!

Admirable exclamation de Burac. Il avait réfléchi que la vanité furieuse est la maladie inséparable du ténor; que le ténor est une créature exceptionnelle faite pour être portée en triomphe sur des coussins cousus de billets de banque, et que Dieu ne les a pas faits à l'abri des ivresses extravagantes du triomphe. Burac se calma à cette idée, et finit par obtenir de Varnier que, si l'épreuve du surlendemain réussissait, il le laisserait, lui Burac, le maître de régler les conditions de l'engagement.

Il arriva ce que Burac avait prévu. Les juges compétents ne se trompèrent point sur l'ignorance musicale de cette belle voix, et la négociation, bien que conduite avec une véritable adresse par Burac, n'arriva qu'à une indemnité de 600 francs par mois, et au payement d'un maître de chant pendant un an, avec obligation d'appartenir au théâtre de l'Opéra, au bout de cette année, aux appointements de 12,000 francs. D'autres ont obtenu beaucoup mieux; mais Burac avait eu à combattre un désavantage énorme pour Varnier: c'est qu'il était Français.

Tout cela s'était fait en deux jours, sans que Lia eût été prévenue, et avec la convention expresse exigée par Burac qu'il ne lui serait jamais dit qu'il s'était mêlé de cette affaire.

Mais ce ne sont pas là des secrets qui peuvent rester cachés. Après les gros bruits de la politique, ce que le Parisien aime le plus au monde, ce sont les caquetages de théâtre. Un mois ne s'était point passé, que l'histoire de Varnier avait été ajoutée à deux ou trois histoires pareilles; seulement le nom du héros était tantôt Lasnier, tantôt Pannier ou Prunier, ou Mesnier; la terminaison seule était connue. Lia ne se doutait de rien; mais elle observait avec inquiétude les nouvelles allures de son mari: il sortait tous les jours, et rentrait seulement pour dîner. Il ne quittait point l'Opéra, et savait des noms inconnus à l'affiche et appartenant à un calendrier fantastique. Sa conversation, autrefois lourde et plate, prenait une désinvolture grossière et qui révélait d'étranges familiarités. Il reçut la visite de quelques jeunes gens d'une élégance équivoque, qui le tutoyaient, et qui lorgnaient Lia en véritables connaisseurs.

D'autre part, Varnier recevait des invitations personnelles pour des soirées et des concerts, comme s'il n'eût point été marié. La maison n'était pas beaucoup plus riche, mais Varnier ne se plaignait plus de manquer d'argent.

Lia pleurait; mais, dans son système de sensibilité, elle devai

dévorer son chagrin en silence, et elle se taisait aussi bien vis-à-vis de sa mère que de ses sœurs.

Cependant il n'est douleur si résignée qui ne cherche parfois à s oublier un moment; et Lia, malgré le peu d'attrait que pouvait lui présenter la maison de sa sœur Sophie, se décida à y aller passer quelques soirées.

Parmi les assidus de la maison de Brugnon, il y avait un M. de Gorgerin, baron ou vicomte d'un régiment inconnu, qui faisait une feuille de théâtre qu'il soutenait à force de billets signés à son ordre par les comédiens qui lui payaient ainsi son silence ou ses éloges et qu'il escomptait chez Brugnon à quarante pour cent de perte.

Un certain soir que Lia était chez sa sœur où elle avait à peine paru, M. Gorgerin arrive fort triomphant, et à la question cruelle qui l'accueillit :

« Quoi de neuf? » il se pose en Vénus pudique, et répond modestement:

— Rien... absolument rien... rien que je puisse dire, du moins d'ici à quelques jours.

— Ah! oui, fit un monsieur (gros cousin de Brugnon) qui n'avait pas voulu faire annoncer son commerce de toiles à toiture dans le journal de M. Gorgerin, et qui depuis s'était trouvé son ennemi mortel... ah! oui, vous voulez parler de votre menace de ce matin?.....

— Ce n'est point une menace, fit M. Gorgerin. J'ai dit et je répète encore que la mission de la presse est de surveiller l'action de l'administration du pays. L'Opéra vient de faire encore un de ces engagements ruineux qui ne le mèneront qu'à dépenser de l'argent au profit d'une entreprise rivale. Nous ne pouvons pas laisser gaspiller ainsi l'énorme subvention donnée par les chambres. L'administration tient cet engagement secret parce qu'elle sent que la presse jetterait une clameur universelle d'indignation si elle le savait. Elle fait plus, elle nie que l'engagement existe; mais moi j'ai la certitude qu'il a été conclu il y a plus d'un mois.

— Est-ce là ce que vous ne pouvez pas dire? reprit l'antagoniste de M. Gorgerin ; vous l'avez imprimé ce matin.

— Ce que je ne puis pas dire, mais ce que je dirai certainement d'ici à quelques jours, ce sont les conditions de cet engagement et le nom de l'individu engagé, et je les livrerai à la publicité, à moins que l'administration, que j'ai interpellée à ce sujet, ne s'explique franchement avec moi...

— C'est-à-dire, grommela le marchand, à moins qu'elle ne lui envoie un billet de 1,000 francs pour qu'il se taise.

Lia avait écouté cette conversation parce qu'elle se passait en face d'elle, mais sans y faire attention. Cependant Sophie, dont l'admiration pour monsieur son époux s'était sensiblement altérée par son contact avec la nouvelle admiration que lui inspirait M. de Gorgerin. Sophie, disons-nous, prit les airs les plus gracieux, et dit au charmant vicomte:

— Oui, mais ce qui doit rester un secret pour tout le monde n'en sera pas un longtemps pour nous.

M. de Gorgerin fit un mouvement de cravate plein de prétention, et répondit avec un accent de finesse extrême :

— Tout, excepté cela, madame. Tout, excepté ce que je regarde comme un devoir de conscience.

— Est-ce que vous autres journalistes vous avez de la conscience? reprit en minaudant Sophie, qui avait de la prétention au trait depuis son admiration pour M. Gorgerin et sa lecture assidue du petit journal de ce monsieur.

— On en ferait bon marché à vos pieds, fit le Gorgerin avec un nouveau mouvement de cravate; mais ce secret ne m'appartient pas..

— Il ne le sait pas, grommela le cousin.

— Vous dites?... fit M. de Gorgerin.

— Je dis, reprit le marchand fort sentencieusement, que je donnerais vingt francs pour parler d'autre chose ; car je le connais aussi, ce monsieur, et on saura toujours assez tôt la bêtise qu'il a faite.

— Vous le connaissez, vous? fit le journaliste d'un air de dédain.

— Beaucoup mieux que vous, car je n'en dis rien.

Et avec ces paroles il fit une prodigieuse grimace et désigna Lia du regard à M. Gorgerin.

Celui-ci ouvrit de grands yeux ; regarda Lia d'un air stupéfait, et reprit immédiatement:

— En effet, il est inutile d'en dire davantage.

Ce petit manége n'avait point échappé à Lia, elle se tourna vers sa sœur Sophie comme pour lui demander ce que cela voulait dire, Sophie la regardait de son côté d'un air d'étonnement bien réel, et elle lui dit d'une voix basse :

— Bah ! est-ce que c'est ton mari?...

— Mon mari? reprit Lia dans un premier mouvement d'indignation. Mais elle n'avait pas achevé de prononcer ce mot que l'évidence du fait sembla lui apparaître soudainement: elle porta autour d'elle un regard inquiet, et vit que tous les yeux l'observaient curieusement. Le gros cousin la sauva, et, se plaçant brutalement devant elle, il cria d'une voix formidable:

— Voyons, qui est-ce qui fait une partie de loto?

L'accent était si impératif qu'il rompit le charme, et qu'on laissa Sophie et Lia seules un moment.

— Quoi ! ce serait Varnier ! reprit Sophie.

— C'est impossible, lui dit vivement Lia, qui, en même temps qu'elle parlait ainsi, voyait surgir devant elle toutes les raisons qui devaient l'assurer de la vérité de ce malheur.

— C'est vrai! tu devrais le savoir, toi! dit Sophie; et, sans pousser plus loin la reconnaissance, elle se leva pour organiser son loto.

Lia s'excusa de n'y pas prendre part, et se hâta de regagner la solitude de sa maison pour y avoir une entrevue solennelle avec elle-même, et se tracer la marche qu'elle devait suivre dans cette nouvelle douleur.

Le premier mouvement, le mouvement parti de la nature et qui n'avait pas encore subi la discussion de la meilleure manière de procéder, selon la résignation et le dévouement qui sont le partage de la femme en ce monde, ce premier mouvement fut d'avoir une explication franche et formelle avec son mari. Mais Lia ne s'était pas arrangée une âme mélancolique et rêveuse pour agir avec cette simplicité. Elle se prouva que les larmes solitaires ou mal dissimulées étaient le seul asile où elle pût se réfugier contre une si funeste circonstance, et, en attendant que le temps amenât un éclat qu'elle ne voulait pas provoquer, elle résolut de se laisser aller à son désespoir, sans le confier à personne. Mais Lia s'était trompée dans son calcul de douleur; une semaine entière se passa, et, quoique sa voix tremblât, quoique ses yeux laissassent échapper des larmes furtives lorsqu'elle parlait à Varnier, il ne vit rien, ne comprit rien, sortit de meilleure heure, rentra plus tard, mit son chapeau un peu plus sur l'oreille et laissa percer des réminiscences de langage de coulisse.

Du reste, Sophie avait apporté à Lia la confirmation de son malheur; mais dans le but de la consoler, elle avait ajouté une foule de bonnes raisons qui lui avaient été suggérées par la fureur envieuse de Brugnon, lorsqu'il avait appris cette nouvelle.

— Comment! s'était-il écrié, un imbécile, un niais comme ce Varnier gagne le traitement d'un conseiller d'État et arrivera peut-être aux appointements d'un maréchal de France ou d'un ministre, lorsque les hommes d'intelligence comme moi sont forcés d'employer tous les ressorts d'un esprit élevé pour s'assurer une vie misérable et mesquine!

Sophie n'avait point rapporté cette façon d'envisager la chose dans les termes dont s'était servi Brugnon, mais se trouvant elle-même dans une situation où l'avarice de son mari lui imposait toutes les privations de la misère, elle considérait que l'aisance apportée chez Lia par l'engagement de son mari devait être une grande consolation. Lia était d'une sensibilité trop exquise pour que de pareilles considérations pussent la toucher, et ne trouvant point Sophie capable de la comprendre, elle se décida à aller confier son infortune à Cornélie qui avait, à défaut de tendres sympathies, une hauteur de sentiments qui devait lui faire ressentir l'injure reçue non-seulement par Lia, mais encore par la famille tout entière. Ce fut une démarche presque solennelle pour Lia, parce qu'il lui fallait arracher le voile sacré dont elle avait enveloppé ses secrètes douleurs, ensuite parce que ces relations avec sa sœur aînée s'étaient singulièrement refroidies: Cornélie, toujours en représentation, toujours au milieu des plaisirs et Lia pauvrement et tristement retirée chez elle.

Cependant si Lia, qui regardait tout haut avec pitié et tout bas avec envie la brillante existence de sa sœur, avait voulu y faire plus d'attention, elle eût trouvé qu'il manquait à cette riche apparence ce qui avait été le rêve de l'ambition de Cornélie. En effet, elle avait une loge à l'Opéra, elle en avait une aux Italiens; elle s'y montrait dans des parures foudroyantes; les jours de course, elle y paraissait avec de magnifiques attelages, et partout une cour des plus beaux jeunes gens de la mode lui faisaient une suite d'admirateurs. Que l'on donnât un bal pour des incendiés, Cornélie était inscrite au nombre des dames patronnesses.

Partout où on la voyait, partout on l'admirait. Mais ce qu'elle n'avait pu franchir, c'était la porte des salons de toutes les femmes dont elle paraissait être l'égale en public. Et pourtant, malgré sa beauté; malgré tous les hommages dont on la poursuivait, aucune supposition n'avait encore été faite contre son honneur. Mais, beauté, opulence, réputation personnellement irréprochable, tout était inutile, et elle vivait dans une sorte d'exil magnifique que les indifférents ne voyaient pas, mais qu'elle sentait cruellement. A quoi cela tenait-il? L'entretien que Lia eut avec elle te l'apprendra.

VIII.

Lorsque Lia arriva le matin chez sa sœur Cornélie, celle-ci était enfermée dans un boudoir dont le luxe avait été calculé avec amour pour faire ressortir sa beauté. Il était tendu d'un brocart violet rehaussé de riches dorures; le divan qui en rehaussait le fond était d'une étoffe semblable, et c'est là qu'était nonchalamment couchée Cornélie, vêtue d'un peignoir blanc. Lorsque sa sœur arriva jusqu'à elle, le premier sentiment de Lia en entrant fut de regretter sa démarche et de renoncer à sa confidence. Il n'y a que du bonheur ici, se dit-elle, de ce bonheur frivole sans doute qui glisse sur le cœur sans le pénétrer, mais qui suffit à celle qui l'éprouve.

La plainte est mal venue près des heureux. Cornélie m'écouterait en pensant à sa toilette du jour et à son bal du soir, et je lui en voudrais. Je serai assez son amie pour ne pas lui donner envers moi un tort qui me blesserait et m'offenserait: je ne lui dirai rien de mes chagrins.

Toutefois, à son grand étonnement, l'accueil de sa sœur parut à Lia plus affectueux que de coutume.

Les questions qu'elle lui fit sur sa santé, sur ses occupations, avaient un accent d'intérêt que Cornélie ne lui avait pas encore montré.

Lia crut y voir une sorte de pitié pour une position que Cornélie connaissait, mais dont elle craignait de parler la première; mais elle s'était promis de ne rien dire, et, grâce à cette prétention de souffrance cachée qu'elle trouvait si poétique, elle crut devoir nier d'autant plus qu'elle se croyait devinée. Seulement elle fit ses réponses de cette même voix émue et contrainte dont elle avait parlé à Varnier, et que celui-ci n'avait pas comprise ou n'avait pas voulu comprendre.

— Je suis heureuse, disait-elle... je ne me plains pas... Je suis parfaitement heureuse.

Et comme Cornélie, en entendant ces paroles, levait les yeux au ciel en poussant de profonds soupirs, Lia pensait qu'elle se disait en elle-même:

« Noble cœur qui cache sa souffrance avec tant de courage! »

Et elle ajouta avec un sourire déchiré:

— Je suis heureuse, te dis-je, plus heureuse que tu ne penses.

— Plus heureuse que je ne le suis du moins, lui répondit Cornélie d'un ton grave.

Lia demeura interdite; sa sœur n'avait pas du tout pensé à la deviner, et c'était pour son propre compte qu'elle avait soupiré, et adjuré le ciel de ses beaux regards douloureux.

— Toi malheureuse? lui dit Lia avec un air de dédain irrité.

C'est, du reste, une chose assez commune que de trouver des gens qui prennent acte de ce que vous dites que vous souffrez, pour essayer de vous prouver qu'ils souffrent encore plus que vous, et je conçois parfaitement que ceux auxquels on offre ce genre de consolation en soient fort mécontents. Mais Cornélie ne fit pas plus attention à la mauvaise humeur de Lia qu'elle n'en avait eu pour sa douleur concentrée, et répéta avec un accent si persuadé qu'il devint persuasif:

— Oui, malheureuse plus que tu ne le peux croire, plus que je n'ose me l'avouer à moi-même.

— Cependant, reprit Lia qui ne se rendait pas encore, ces plaisirs, ces fêtes dont tu ne sors pas...

— Tout cela me devient plus insupportable chaque jour, et, crois-moi, j'ai plus d'une fois envié ton existence modeste, mais respectée.

Ce mot éveilla toute la susceptibilité de Lia, et en même temps lui fit concevoir de quelle douleur sa sœur pouvait souffrir. Elle n'était pas arrivée au point où Varnier l'avait réduite, elle n'avait pas vu la vie grotesquement mesquine de Sophie sans se demander si elle et ses sœurs n'étaient pas devenues la proie de trois intrigants. Aussi, dès que Cornélie lui eut dit ce dernier mot, toute comédie sentimentale cessa, elle se rapprocha de Cornélie, et lui dit:

— En es-tu là aussi?

— Aussi! répéta Cornélie. Que me disais-tu donc tout à l'heure?

— Je te trompais, car je te croyais heureuse. Mais voilà ce qui m'arrive.

Elle lui raconta sa ruine et le parti qu'avait pris son mari. Cornélie l'écouta avec une attention remarquable; mais pas un de ces mots de pitié partis d'un cœur qui participe à votre chagrin n'interrompit le récit de Lia, et lorsqu'elle eut fini, le premier mot de Cornélie fut celui-ci:

— C'est un malheur sans doute; mais là où la dignité de l'honneur n'a pas à souffrir, on se console aisément.

— Quoi! lui dit amèrement Lia, tu trouves que rien ne blesse ma dignité, d'être la femme d'un chanteur de théâtre?

— Un artiste, dit Cornélie, qui ne doit sa fortune qu'à son talent, est plus honorable que qui que ce soit; et quand il n'est point né pour cette carrière, et qu'il se décide à la tenter pour réparer les chances de la mauvaise fortune, au lieu de dégrader son caractère, il le rend respectable à tout le monde.

— Si c'est ainsi que tu l'entends, reprit Lia d'un ton sec, j'avais raison lorsque je te disais que j'étais heureuse, parfaitement heureuse.

— Si tu veux être raisonnable, lui dit Cornélie, tu le seras; et si tu étais à ma place, tu comprendrais combien j'avais raison.

— Mais de quel tort as-tu donc à souffrir, toi, qu'il te laisse tant d'indulgence pour ceux dont je me plains?

— Je n'ai point de torts à souffrir, dit Cornélie; mon mari est bon pour moi: il me comble de tout ce qui peut flatter ma vanité; je ne sais pas ce que c'est qu'un refus de sa part, ni qu'un procédé fâcheux; mais c'est un baume inutile sur une blessure incurable.

— En vérité, tu parles d'un air si mystérieux et en termes si extraordinaires que je ne te comprends pas.

— Lia, lui dit sa sœur avec une douleur véritablement sentie, je ne te dirai pas ce que je pense; je ne me sens pas le courage de porter un jugement qui ne viendrait que de moi, mais écoute ce qui m'est arrivé il y a deux jours, et tu me comprendras: J'étais sous le pérystile de l'Opéra, attendant ma voiture; j'étais seule, car mon mari m'avait quittée vers la fin du spectacle pour aller je ne sais où. La sortie était fort tumultueuse; j'étais retirée derrière le bureau du contrôle, où d'autres personnes attendaient comme moi. J'entendis derrière moi une espèce de chuchottement et mon nom prononcé, mais comment et de quel ton!

Ici Cornélie baissa la voix, comme si elle eût été épouvantée de se redire ce qu'elle avait entendu.

— Eh! oui, c'est la Burac! dit une voix.

Je me retournai et je vis deux hommes d'une trentaine d'années, fort bien vêtus l'un et l'autre; ils m'examinaient du haut en bas, et l'un d'eux me fit un petit salut insolent. Je m'éloignai de quelques pas et me rapprochai d'un groupe où était la vieille marquise de Villiers avec son fils. Je ne les connaissais que de vue; mais je supposai que leur présence me protégerait contre ces deux misérables. Ils me poursuivirent, et l'un d'eux reprit:

— Le burnous est de cachemire, ma foi!

— Hé, hé, fit l'autre, trois actions des mines du Calvados.

— Nous portons des diamants! reprit le premier.

— Ils ressemblent beaucoup, fit l'autre, à mes dix mille francs de coupons sur la banque des locataires.

— Robe pure mousseline des Indes! continua le premier.

— C'est un dividende sur l'achat des terrains vagues du Morbihan.

Je me reculais à chaque mot; mais ils continuèrent à me détailler ainsi, en passant en revue toutes les opérations de mon mari. Déjà le groupe près duquel j'étais semblait avoir entendu les grossières injures de cet homme; le vieille marquise me regardait en ricanant; son fils fit un geste d'indignation. Mon domestique parut et cria: — La voiture de madame Burac.

Il sembla que cette annonce exaspérât ces deux hommes; car, au moment où j'allais leur échapper, l'un d'eux m'arrêta en me disant:

— Madame devrait bien nous y donner une place, cela nous ferait trente sous de rattrapés sur l'argent que nous a escroqué son mari.

Je chancelai et je me sentis prête à défaillir, lorsque M. de Villiers se jeta rapidement entre ces hommes et moi, et leur reprocha leur lâcheté.

— Est-ce que monsieur est associé de M. Burac? lui dirent-ils brutalement.

— Je ne connais pas M. Burac, je ne connais pas madame; mais je répète que des hommes qui insultent une femme sont des lâches!

Il disait vrai. Ces deux hommes s'éloignèrent sans répondre, et il m'offrit son bras jusqu'à ma voiture.

Voilà trois jours que cela s'est passé. Le lendemain j'avais une fièvre ardente. Mon mari vint s'établir à côté de mon lit, s'enquérant avec tendresse de la cause de mes douleurs. Toi, Lia, tu n'as pas osé reprocher à ton mari une action qui blesse de vulgaires préjugés; crois-tu que j'ai eu le courage de lui dire, moi, que je souffrais du mépris que méritait son nom? car cet éclat a jeté un jour affreux sur mille choses que je n'avais pas comprises jusqu'à présent. Que de fois j'ai remarqué le regard dédaigneux dont on nous observait lorsque j'étais à son bras! Des hommes que j'ai vu venir ici évitaient de le saluer, lorsqu'ils nous rencontraient en public; et si quelques-uns veulent bien paraître de notre connaissance, ce sont ceux qui se font gloire d'être dans l'intimité de toutes les femmes équivoques, et encore ne sont-ils polis qu'envers moi, et trai-

lent-ils mon mari avec une familiarité qu'il veut faire passer pour de la camaraderie, et qui n'est qu'une insulte.

Lia fut plus complaisante pour sa sœur que celle-ci ne l'avait été pour elle. Souffrit-elle véritablement de sa douleur, ou trouva-t-elle une consolation réelle dans un malheur plus cruel que le sien, je ne puis le dire; mais le résultat de cette conversation fut que les deux sœurs se promirent de se voir plus souvent et de s'appuyer l'une sur l'autre.

IX.

Quelques jours se passèrent ainsi. Des confidences générales on passa aux petites; Lia raconta alors tous les petits torts accessoires de son mari, et Cornélie lui avoua que Burac qui, dans les premiers moments, l'avait pressée vivement de reprendre ses sorties, la laissait dans la retraite, comme s'il en avait appris ou deviné le motif. Cependant le thème de ces conversations commençait à s'épuiser lorsqu'il arriva chez chacune des deux sœurs un événement qui leur fournit de quoi se raconter.

Un matin que Varnier avait fièrement déjeuné sans s'apercevoir que sa femme n'avait touché à rien du tout, si ce n'est à son mouchoir avec lequel elle s'essuyait les yeux de la manière la plus visiblement furtive, on vint annoncer à Varnier qu'une dame le demandait.

— Qui est-ce? dit Lia à la domestique qui connaissait le très petit nombre de femmes qui venaient quelquefois chez sa maîtresse.

— Je ne sais pas; c'est une petite dame très jolie, et c'est monsieur qu'elle a demandé.

L'intention de la fidèle servante n'eût pas été très significative que le trouble de Varnier eût éclairé Lia; mais, en personne qui sait se contenir, elle dit froidement à son mari :

— Eh bien! mon ami, allez recevoir cette dame, à moins que vous ne préfériez la faire entrer chez moi.

Varnier se leva impétueusement à cette dernière proposition de sa femme, et renversa à la fois un verre et sa chaise; il en eût fait autant de la servante, si elle ne se fût point rangée à temps, et il sortit en fermant la porte avec un empressement si suspect, que la servante regarda sa maîtresse d'un air qui voulait dire :

« Ceci est bien extraordinaire. »

Cette fille n'avait pas quitté la salle à manger que Lia entendit une voix piaillarde, aigre, canaille, et parlant d'un ton si élevé qu'il ne lui fallut pas s'approcher beaucoup de la porte pour entendre l'entrée suivante :

— Tiens! tiens! il a un chez soi, ce Varnier; quel air! quel ton! un salon! Rien que ça de meubles! Pourquoi donc que tu faisais la bégueule de ne pas vouloir donner ton adresse aux amies?

Cette délicieuse entrée était accompagnée par un pianissimo de chut... chut... que Varnier exécutait en dessous, mais qui fut dominé par la reprise de ce genre :

— Eh bien! qu'est-ce que tu as donc avec tes chut... as-tu peur qu'on te compromette?

— C'est un de mes amis qui est là, murmura Varnier.

— Eh bien! les amis ne sont pas des Turcs. Je viens te faire une scène de la part de Manda.

Le chut de Varnier redoubla comme une sorte de sifflement prolongé, et il paraît qu'en désespoir de cause il crut devoir opposer une digue de première force aux débordements de confidences dont il était menacé, et il ajouta :

— Ce n'est pas un ami; c'est ma femme.

Pour comprendre la réponse de la personne qui parlait à Varnier, il faut savoir que ces demoiselles de l'Opéra et d'autres lieux ont trouvé bon de salir ce nom, comme elles ont sali celui de fille, en appliquant la signification d'épouses à celles qui sont tout le contraire.

— Ta femme... Ah! c'est comme ça que tu trompes Manda! Ah! bien, tu es bien heureux qu'elle soit dans son lit, malade comme un pauvre chien, tandis que... Bon, je vas lui conter ça.

— Mais je vous dis, murmura Varnier en fureur, que c'est ma femme, ma véritable femme; je suis marié.

A cette déclaration, il y eut un mot d'une nature incompréhensible pour tous ceux qui n'ont pas vu de près cette singulière corruption.

— Tu es marié! dit cette voix d'un ton également piaillard, alors tu n'es qu'une canaille de te conduire comme tu le fais, de venir manger ton argent à droite et à gauche...

Varnier voulut la calmer; mais la voix reprit :

— Il ne te manque plus que d'avoir des enfants et de les laisser mourir de faim. Adieu.... bonjour.... Au plaisir de ne plus vous revoir.

Sur ce, la porte du salon s'ouvrit et se referma, puis celle de l'appartement, et Lia s'échappa pour se cacher dans sa chambre, où elle allait s'enfermer avec un nouveau trésor de douleur, lorsque Varnier parut. Il avait l'air sombre et soucieux d'un homme qui a des torts et qui veut les faire tomber sur ceux auxquels il fait du mal. Il regarda sa femme pour s'assurer si elle avait entendu la petite scène qui venait d'avoir lieu. Lia avait été trop vivement frappée et elle avait eu trop peu de temps pour se remettre; ses larmes coulèrent cette fois avec abondance, et elle se détourna, moins pour les cacher que pour ne pas voir l'homme odieux qui les faisait couler. Celui-ci fit un tour ou deux dans la chambre en serrant les poings; puis il s'arrêta tout à coup et commença l'explication d'une façon fort extraordinaire :

— Lia, dit-il brusquement, c'est inutile de vous cacher plus longtemps la vérité... mais... mais...

Il hésita une minute en répétant ce mais, et conclut en reprenant soudainement :

— Votre beau-père et vos beaux-frères sont des fripons.

— Monsieur! s'écria Lia en se reculant, qu'ont à faire ici M. Malabry et mes beaux-frères?

— Oui, répéta Varnier, qui avait enfin trouvé la voix pour faire une querelle et n'en pas subir, il faut que vous sachiez comment ça est arrivé.

Alors, et sans ménagements, et avec la brutalité d'un homme pris en flagrant délit, il raconta à Lia les arrangements exigés par M. Malabry pour consentir aux mariages, la confiance qu'il avait eue pour Brugnon, et les pertes qui s'en étaient suivies.

— Et puis, ajouta-t-il d'un air maussade, quand on m'a eu réduit à la misère, il a bien fallu vous faire vivre, j'ai demandé de l'emploi à Burac, il m'en a refusé; je me suis fait chanteur: c'était ma dernière ressource, on m'y a poussé. Que ça vous contrarie, je le conçois; mais j'aime mieux ça que de faire le métier d'escroc de M. Burac et de M. Malabry.

Si cette manière d'envisager la chose avait été soumise à Lia avant la visite de cette voix glapissante qui avait fait retentir le salon de ses confidences, peut-être que madame Varnier l'eût acceptée en gémissant; mais ce n'était plus contre le parti pris par son mari qu'elle était irritée, c'était contre ce qui venait de lui être révélé; aussi répondit-elle avec dignité :

— Je savais ce que vous avez fait, monsieur, je le savais depuis longtemps; et vous devez me rendre cette justice, que je ne vous ai rien dit qui pût vous le faire soupçonner, rien qui ressemblât à un blâme quelconque. Je m'étonnais seulement du peu de confiance que vous aviez en moi; mais maintenant je me l'explique: ce n'était pas votre prétendu dévouement que vous vouliez me cacher, c'étaient de honteuses habitudes.

— C'était, lui dit Varnier, qui reprit assez heureusement son air langoureux d'autrefois, c'était la malheureuse nécessité où je suis de vivre avec des personnes de l'espèce de celle que vous venez d'entendre. C'est pourtant une cantatrice de premier ordre qui sort d'ici, et qui venait me rappeler qu'hier j'ai manqué un concert où j'avais promis de chanter pour un camarade malheureux.

Lia n'avait aucune idée des gens dont lui parlait son mari; elle était fort imbue de ces préjugés courants qui condamnent sans retour, surtout près des femmes, tout ce qui appartient au théâtre; mais l'échantillon qu'elle venait d'entendre était trop grossier pour qu'elle s'y trompât.

— Cette poissarde qui sort d'ici, une cantatrice! dit-elle à Varnier.

— Ah! ma chère, fit Varnier sans s'apercevoir qu'il se jugeait en voulant soutenir son mensonge, est-ce que la nature s'inquiète de la condition où vous êtes pour vous donner une belle voix ou un grand talent? Ah! dame, c'est un drôle de monde que celui des artistes, Lia, et c'est parce que j'ai compris combien il blesserait vos délicatesses que je n'ai pas voulu vous y mêler.

— Je vous remercie, monsieur; mais comme il paraît vous convenir beaucoup, je vous rappelle que l'on vous attend; mademoiselle Manda, ce me semble, ajouta Lia avec un accent de dégoût, quelque grande cantatrice aussi de l'espèce de celle qui sort d'ici.

Varnier demeura un moment indécis. Que de fois la vie tout entière d'une homme se décide complétement dans de pareilles circonstances. Varnier se sentit prit d'une velléité de retour à de bonnes façons vis-à-vis de Lia. Il pensa renoncer aux mœurs dont il avait été chercher l'exemple chez les personnages les plus infimes de la classe la plus subalterne du théâtre; du moment que Lia ne lui re-

prochait pas la résolution qu'il avait prise, sa tâche devenait plus aisée, ses études plus faciles, son but avoué honorable;... mais que diraient les demoiselles de l'endroit, s'il disparaissait! on l'accablerait de moqueries, et de quelles moqueries! lui le héros, le Napoléon, le maréchal de Saxe de ces capricieuses beautés. Ce fut sous cette dernière impression que Varnier répondit d'abord à sa femme.

— Vous avez raison, on m'attend, et j'y vais.

— Vous y allez? dit Lia avec une vivacité dans laquelle Varnier crut voir une menace.

— Oui, et j'irai tant que cela me plaira. Oui, j'irai... et je veux y aller...

Varnier se répétait ces mots comme un homme qui s'encourage à montrer de la volonté et qui n'est pas bien sûr de sa force. Si Lia l'eût compris ainsi, ou si, sans le comprendre, elle avait vu son devoir de femme dans une énergique protestation, peut-être Varnier n'eût-il pas osé pousser les choses plus loin; mais Lia se remit dans son rôle de résignation gémissante, et lui répondit d'une voix brisée:

— Allez, monsieur! allez!... Je saurai souffrir en silence.

Varnier eut encore à ce moment une bonne hésitation; mais Lia se retira et le laissa seul. Elle abandonna sa cause et elle ne put s'en prendre qu'à elle si elle la perdit plus tard; car, en ce moment, Varnier n'était qu'un gros sot, entraîné dans une suite de grossières aventures; mais il n'était pas encore l'homme complétement subjugué qui devient cruel jusqu'à la barbarie.

X.

Quand cette scène fut finie, Lia n'eut rien de plus pressé que de courir chez sa sœur pour la lui raconter, sans se douter que, de son côté, Cornélie avait, ce jour-là même, reçu une visite qui, pour elle, avait été un événement. Cornélie, sous l'empire du premier sentiment de honte que lui avait inspiré son aventure de l'Opéra, s'était enfermée avec la résolution de ne plus se montrer au monde qui avait le droit de l'insulter. La compagnie de sa sœur Lia l'avait aidée dans cette résolution, et durant tout ce temps elle avait refusé sa porte en faisant dire qu'elle était malade. Mais les journées sont longues et les misères de l'ennui pénètrent bien vite dans une existence aussi inoccupée que l'était celle de Cornélie, du moment qu'elle voulait en rayer la grande occupation de produire partout sa beauté.

Or, la veille de ce jour-là, il y avait eu une première représentation à l'Opéra, à l'Opéra où tous les regards la cherchaient lorsqu'elle paraissait; mais c'était à l'Opéra que l'insulte était venue l'atteindre; elle y avait renoncé. Cependant Cornélie n'éprouva pas la satisfaction que l'on dit accompagner ordinairement un sacrifice accompli avec courage. Bien au contraire, elle n'avait pas dormi de la nuit; le lendemain elle s'était levé de mauvaise humeur, et Burac, tout en s'informant avec un intérêt passionné de sa santé, ne lui avait pas parlé de sa retraite absolue, et n'avait rien dit pour l'engager à la faire cesser. Il était comme d'habitude retourné à ses affaires, et Cornélie était demeurée seule, commençant à se demander si elle devait se condamner toute sa vie à une telle abnégation d'elle-même, lorsqu'on lui remit une carte de la part d'un monsieur qui sollicitait l'honneur de la voir. Cette carte troubla vivement Cornélie; le nom qui s'y trouvait inscrit lui rappelait la fatale scène de l'Opéra. Il y avait enfin sur cette carte: « M. le marquis Jules de Villiers, de la part de madame la marquise de Villiers sa mère. »

— Qui vous a remis cela? dit-elle au domestique.

— M. le marquis de Villiers lui-même, madame. Il attend au salon.

Ce fut là une des circonstances où il faudrait à une femme de longues heures de réflexion pour savoir le parti qu'elle doit prendre. Était-ce une ruse de M. de Villiers, ou bien la vieille marquise, sachant la vérité, avait-elle voulu donner à cette jeune femme, qui ne méritait pas l'insulte qu'elle avait reçue, un témoignage de bienveillance? Ah! tout cela demandait à être longuement médité; mais il fallait une réponse qu'attendait un domestique, là, présent, et à deux pas un homme du monde à qui on ne pouvait pas dire qu'on lui apprendrait ce qu'on avait décidé. L'espoir d'avoir rencontré un intérêt protecteur l'emporta sur la crainte que lui inspirait la jeunesse de l'ambassadeur, et Cornélie répondit:

— Faites entrer M. de Villiers.

Durant le peu de temps qui s'écoula entre la sortie du domestique et l'entrée de M. de Villiers, Cornélie se repentit de l'ordre qu'elle venait de donner; un vague pressentiment lui dit qu'elle venait de faire une des actions les plus importantes de sa vie, et lorsque M. de Villiers parut, elle était si émue, le cœur lui battait avec tant de violence, qu'elle eut à peine la force de répondre au salut respectueux et presque solennel avec lequel il l'aborda. Sur un signe qu'elle lui fit, il s'assit en face d'elle, et lui dit avec un embarras qui pouvait naître de son émotion personnelle aussi bien que de l'émotion que sa visite avait causée:

— Madame, votre absence a été remarquée hier à l'Opéra.

— Remarquée! dit Cornélie en prenant une attitude réservée.

— Voici comment, madame, répondit M. de Villiers d'une voix tremblante. Ma mère, en parcourant la salle des yeux, me dit:

« Mais voilà plusieurs jours, ce me semble, que la loge de cette jeune dame qui a été si lâchement insultée devant vous, est restée vide: Savez-vous ce qu'elle est devenue? — Je l'ignore tout à fait. — Mais une pareille scène peut tuer une femme, monsieur, dit ma mère sévèrement, et vous eussiez dû vous informer au moins si elle est rentrée chez elle sans accident, et si elle n'est pas malade. — J'ai craint, ma mère, qu'une pareille démarche de ma part ne parût à madame Burac une prétention déplacée à me croire le droit de m'occuper d'elle parce que le hasard m'a rendu témoin d'une scène qui n'est honteuse que pour les misérables qui l'ont faite. — Madame Burac, m'a dit ma mère, vous savez qui elle est? — Je m'en suis informé, et j'ai appris que c'était une des filles de M. de Mandres. »

M. de Mandres, madame, était fort estimé de mon père qui, sous la restauration, a été premier président d'une des cours du royaume, et qui avait été le collègue de M. votre père. Ma mère, qui a aussi gardé de lui un excellent souvenir, m'a d'autant plus vivement reproché ma négligence et m'a ordonné de venir en son nom m'informer de votre santé.

Tout ce que venait de dire le jeune marquis de Villiers était exactement vrai; mais il avait négligé de dire que madame de Villiers avait terminé cette conversation par des réflexions et des restrictions différentes.

Mais, avait-elle dit après une sorte d'appel à sa mémoire, il me semble que la veuve de M. de Mandres a épousé une espèce d'aventurier, et puis je crois qu'il y a eu un éclat à propos d'une de ses filles. Avant d'aller la voir, tâchez de savoir ce que c'est que ce M. Burac; dans tous les cas, une visite de votre part ne peut être compromettante; c'est même une sorte de devoir après ce qui s'est passé. Allez-y, mais, tout bien considéré, ne me mêlez en rien dans cette visite.

Jules de Villiers n'avait pris de la conversation de sa mère que l'idée de se présenter en son nom, et d'en prendre le droit de faire une visite que sans cela il n'eût jamais osé faire de son chef.

Cornélie fut flattée dans sa vanité de cette attention d'une femme d'un si grand nom; mais il s'y mêla un douloureux retour sur la position où elle était tombée. Ce qui l'avait protégée près de madame de Villiers, c'était le nom de son père, ce nom honorable et modeste qui n'avait pas jeté un grand éclat, mais qui avait laissé de si fermes souvenirs.

— Vous remercierez madame votre mère pour moi, dit-elle à M. de Villiers; j'ai été fort souffrante... je l'étais déjà depuis longtemps... c'est la seule raison qui m'a retenue chez moi.

Jules resta fort embarrassé. C'était un jeune homme de vingt-cinq ans à peine, que sa mère avait enlevé, dès l'âge de dix-huit ans, aux entraînements dangereux de la vie de Paris, et qu'elle avait fait voyager presque toujours depuis ce temps. Grâce aux relations qu'il avait eues hors de France avec des personnages politiques qui avaient confié à sa discrétion des paroles qu'il eût été imprudent d'écrire, Jules était un homme fort instruit de beaucoup de choses sérieuses, auxquelles les jeunes gens de son âge ne donnent pas une attention soutenue, mais il était fort ignorant de tout ce que ses amis savaient à merveille. L'habitude du monde où il vivait lui avait appris les façons extérieures des relations élégantes; mais du moment que ces relations sortaient de l'indifférence courante des salons, il était embarrassé comme un écolier. Pour la première fois de sa vie, Jules se trouvait seul avec une femme, dans la vie intime de laquelle il avait pris place presque à son insu, mais dont l'admirable beauté l'avait depuis ce temps vivement préoccupé. Il sentait que pour un autre que lui, cette position était un grand avantage; mais avec son inexpérience des passions et la timidité chevaleresque de son cœur, cette position l'embarrassait, et, après la phrase de Cornélie, il fut sur le point de se lever et de s'en aller.

— Je redirai vos remerciements à ma mère, dit-il, et elle sera charmée d'apprendre que votre indisposition n'aura pas de suites.

Jules ne savait trop ce qu'il disait, et Cornélie l'écoutait à peine; car il venait de lui passer une idée qu'elle embrassa avec une soudaine ardeur, ardeur qu'autorisait d'ailleurs le récit de M. de Villiers.

— Mais, lui dit-elle, je serais bien heureuse si madame la marquise de Villiers voulait me permettre d'aller moi-même lui présenter mes remerciements.

L'attaque était directe et demandait une réponse sérieuse. Jules n'était pas assez habile pour s'en tirer par une phrase qui ne répondît à rien, ou par une promesse d'obtenir cette faveur, promesse dont il eût retardé l'effet de jour en jour, jusqu'au moment où on n'aurait peut-être plus pensé à lui en demander la réalisation. Jules rougit et balbutia d'une voix mal assurée :

— Ce serait, madame, prendre une peine inutile.... Ma mère.... reçoit fort peu... sa maison... est triste...

Cornélie comprit la vérité ; mais son orgueil se refusa à paraître l'avoir comprise, et elle dit à M. de Villiers :

— Je ne veux pas, monsieur, que ma reconnaissance soit importune à madame la marquise de Villiers ; veuillez donc lui en porter l'expression bien sincère.

— Je le ferai, madame, dit Jules.

L'entretien semblait devoir s'arrêter là ; mais M. de Villiers ne sortait pas ; Cornélie ne pouvait le congédier, et deveuait aussi embarrassée que lui. Enfin Jules parut prendre tout son eourage à deux mains, et dit en tremblant :

— Me sera-t-il permis, madame, de venir m'informer encore de l'état de votre santé ?

— Je suis tout à fait guérie, monsieur, lui répondit froidement Cornélie.

Puis elle ajouta d'un ton plus ironique :

— Et même en bonne santé, je reçois fort peu... ma maison est triste...

Jules la salua profondément et repartit d'un ton grave :

— Adieu donc, madame, je me retire en emportant d'ici le respect le plus profond pour votre personne.

Jules sortit ; Burac entra presque aussitôt :

— Quel est donc, dit-il à sa femme, ce monsieur que j'ai rencontré en traversant l'antichambre ?

— C'est M. de Villiers, lui dit Cornélie avec un accent ferme.

— M. de Villiers ! répéta vivement Burac.

Il sembla qu'il allait continuer ; mais il s'arrêta tout à coup ; et après un moment de silence contraint. Il dit d'une voix calme :

— On dit beaucoup de bien de ce jeune homme.

Puis il prit un ton plus affectueux et expliqua à sa femme qu'une affaire d'une grande importance l'éloignerait pendant quelques jours de Paris.

— Et à ce sujet, continua-t-il, j'aurais un service d'*ami* à vous demander. Je suis dans une position où la calomnie me poursuit sans repos ni sans trêve ; mon absence peut être très diversement interprétée ; mais je suis sûr qu'elle le serait d'une manière très fâcheuse pour mon crédit, si vous vous condamniez à la retraite absolue où vous restez depuis huit jours.

Cornélie fit un mouvement. Burac prévint sa réponse.

— Ne me refusez pas, ajouta-t-il d'une voix presque soumise ; je ne le mérite pas : mais ce n'est point parce que vos désirs ont toujours été pour moi une occasion de faire tout ce qui peut vous être agréable, c'est comme preuve d'amitié et de confiance que je vous le demande ; le ferez-vous ?

— Je le ferai, dit vivement Cornélie.

— Merci, lui dit Burac en lui tendant la main comme il eût fait à un homme.

Et il sortit aussitôt, plus ému, plus troublé qu'il n'avait jamais paru devant Cornélie.

XI.

Lorsque Lia et Cornélie se revirent après les scènes que nous venons de raconter, elles changèrent tout à fait de rôle. Lia arriva avec une indignation vraie, bien sentie, qu'elle exprima avec une vivacité sincère et sans ménagement. Cornélie, au contraire, mit une ostentation réservée dans ce qu'elle appelait un nouvel outrage. A l'entendre, M. de Villiers s'était cru autorisé, par l'éclat dont il avait été le témoin, à se présenter chez elle et à réclamer le prix d'une protection qu'elle eût trouvée chez le premier venu.

Cette présomption de M. de Villiers ne pouvait, disait Cornélie, lui avoir été inspirée que par la déconsidération dont Burac était frappé, et qui rejaillissait sur elle. Mais Cornélie ne disait point qu'elle avait deviné que M. de Villiers n'avait point les sentiments qu'elle lui attribuait ; qu'il avait profité bien craintivement, non pas d'un avantage, mais d'un prétexte, que, pour la première fois de sa vie, un autre sentiment que la vanité s'était ému en elle à cet hommage si timide. Depuis huit jours Cornélie était triste, et toute femme qui pleure est bien près d'aimer.

Cornélie ne confia pas non plus à Lia la singulière réflexion de Burac à propos de M. de Villiers ; mais elle lui dit ce que son mari lui avait demandé, et, au grand étonnement de sa sœur, elle lui apprit qu'elle était résolue à faire ce sacrifice à Burac.

Lia recommençait à prêcher pour les douleurs résignées et solitaires, pour les dévouements ignorés. Cornélie la prit à ces derniers mots, et lui demanda comme dévouement pour elle de ne pas la laisser seule accomplir le cruel devoir qui lui était imposé. Lia y consentit avec un empressement qui peut-être eût amené un repentir de s'être imprudemment engagée ; mais Cornélie toucha une corde qui faillit lui attirer un refus apparent, mais qui lui assura véritablement le concours de sa sœur. Elle eut l'imprudence de dire à Lia qu'elle ne devait pas se laisser outrager silencieusement par son mari, comme elle le faisait, et qu'il serait d'autant plus honteux ou plus puni de ses basses relations, que sa femme se montrerait avec plus d'éclat.

A cette explication de son dévouement, Lia voulut se retirer immédiatement ; c'était la juger comme le vulgaire des femmes ; elle ne voulait plus accompagner Cornélie du moment que celle-ci pouvait croire qu'il entrât le moindre calcul personnel dans cette démarche.

Mais enfin Cornélie lui ayant demandé pardon de l'avoir méconnue à ce point, Lia déclara qu'elle tiendrait sa parole, et le rendez-vous fut prit pour le lendemain, car Burac quittait Paris le jour même.

La province a une multitude de préjugés contre la capitale. Entre autres niaiseries déclamatoires du dix-huitième siècle, la fameuse apostrophe de Rousseau, à propos de Paris (ville de boue et de fumée), est toujours de mode dans les graves entretiens des pères et des maris dont les femmes ou les enfants ont quelque désir de venir dans la grande ville.

Les dévotes qui font de la politique en religion, l'appellent encore la moderne Babylone, et les incorruptibles ambitions déçues de quelques vieux libéraux la stigmatisent du nom d'infâme Lutèce. Ces dénominations renferment tout un monde de crimes, de vices, d'abominations, que les éloquents développent avec une rare abondance, mais à côté de ces préjugés furieux, il se trouve quelques préventions favorables qui ne sont pas beaucoup plus justes.

Ainsi, l'un des plus grands mérites de Paris, au dire de la province, c'et de mettre la vie de chacun à l'abri des investigations tracassières, des propos malveillants ; selon cette croyance, il peut arriver à un homme ou à une femme les aventures les plus inouïes sans que personne s'en occupe.

La province, si malheureuse de la médisance active des petites sociétés de ses petites villes, estime beaucoup Paris pour sa non curiosité et sa discrétion. Hélas ! la province se trompe encore.

Je ne sais s'il en était autrefois ainsi, si, chacun vivant pour soi, se taisait sur les autres ; ce qu'il y a de bien certain, c'est qu'il en est tout autrement aujourd'hui. On dirait que les moyens de circulation s'augmentent à la fois dans la rue et dans le monde et que la médisance a ses omnibus.

Mais indépendamment des stations du salon d'où les nouvelles de tout genre partent pour arriver aux extrémités de la capitale, il y a dans Paris un centre immense où tout se sait et qui en dit plus à lui tout seul que toutes les gazettes réunies. Cet endroit, c'est l'Opéra. On s'imagine même à Paris que l'Opéra est un théâtre comme les autres, un peu plus grand, un peu plus cher, voilà tout. Ce n'est point cela. L'opéra est un monde tout entier, l'Opéra est une affaire importante qui préoccupe le gouvernement, la haute finance et la diplomatie. Ce n'est pas une chose de rien que l'engagement ou le renvoi d'une danseuse ou d'une cantatrice à l'Opéra. La distribution des rôles d'un ouvrage nouveau n'y est pas une simple opération théâtrale. Malgré sa perspicacité, le directeur ne sait jamais tout ce qu'il peut soulever de passions et d'animosités en croyant n'être que juste. A tous ces pieds qui tricotent des pas sur les planches de l'Opéra, pendent des fils qui font agir de très graves marionnettes, les unes à cheveux blancs, d'autres à barbe de lion, quelques-unes à plumes d'opposition.

Ce qui peut naître de tous ces conflits d'intérêts est plus grave qu'on ne pense ; mais indépendamment de ce qui tient à l'administration théâtrale, il y a à l'Opéra les intérêts qui s'agitent dans la salle.

Quelque peu de rapport qu'il y ait en dehors de cette salle entre les divers locataires de ses nombreuses loges, il y a par le seul fait de leur réunion commune dans le même lieu, une connaissance assez particulière les uns des autres.

On ne peut pas dire qu'on voisine à l'Opéra comme on le fait dans

ces vastes maisons du faubourg occupées par une centaine de petits ménages; mais on y sait volontiers ce que chacun fait chez soi. On s'en informe aux secondes, et on se le laisse raconter aux premières.

Il y a pour cet objet un certain nombre de facteurs faisant gratis le service de cette petite poste.

Ce sont des hommes qui touchent de près ou de loin à tout ce monde, des gentilshommes quasi artistes ou des artistes qui jouent au gentilhomme. Ceux-là sont rares et très recherchés; mais le moyen de correspondance le plus usuel se fait par la voie de translation.

La plupart des hommes se connaissent à l'Opéra, les uns par leurs chevaux, les autres par leur opinion, d'autres par leurs intimités.

Les événements que cache le rideau sont apportés dans le foyer par les prêtres du temple; ils y circulent de groupe en groupe, puis ils vont se distribuer dans les loges, où chaque condition sociale a ses représentants et ses récipients; et, une fois arrivé au caquetage féminin, ils se disséminent dans tout Paris par plus de canaux que n'en comptent l'administration des eaux et l'entreprise du gaz. De même, les événements du monde aboutissent à ce centre commun, et la médisance, qui d'abord allait de bas en haut, court alors de haut en bas, sans compter tous les embranchements de droite et de gauche ouverts à toutes les hauteurs.

Les plus petits scandales et les plus grands intérêts de l'époque subissent ce rapide va et vient, à quelque distance qu'ils se tiennent de ce lieu.

Mais ce qui n'est qu'un fait pour la plupart des événements, devient pour ainsi dire un droit lorsque l'événement a eu lieu dans la circonscription de l'Opéra. C'est une juridiction qu'il faut subir; et une femme qui a une loge à l'Opéra appartient incontestablement à la discussion, comme un député. Sa présence ou son absence, sa parure plus ou moins recherchée, ses regards plus ou moins occupés ou distraits, sa loge ouverte ou fermée, tout cela doit être expliqué et commenté.

Qu'est-ce donc, quand cette femme est l'héroïne d'une aventure, si petite qu'elle soit, arrivée sur le territoire même de la république? Tout ce qu'elle a été, tout ce qu'elle est, tout ce qu'elle sera, est immédiatement découvert ou pronostiqué.

Or, l'aventure de Cornélie tenait à ce monde par ses extrémités les plus opposées : pour le menu du théâtre, Cornélie était connue comme la belle-sœur de Varnier, ténor en serre, à qui le directeur était obligé de faire des exhortations de père de famille sur les dangers que courait sa voix.

Pour le monde aristocratique, madame Burac avait été protégée par le beau et timide marquis de Villiers; pour la finance et les affaires elle était la femme de Burac, ce qui n'était pas une recommandation.

Elle arriva mal. Elle vint assez tard pour que déjà on eût remarqué que son absence continuait; et quoiqu'elle entrât sans bruit, elle eut le tort de paraître pendant un récitatif qui expliquait la pièce, ce qui faisait que personne n'écoutait et que l'on s'examinait de loge à loge. Un chuchotement rapide et un bruit léger comme celui des feux follets qui s'allument sur les marais, parcourut l'orchestre et les loges; car il n'y a que du parterre que se lèvent ces gros murmures qui tiennent du grondement des vagues, et le parterre n'est pas de l'Opéra, car il ne s'émeut guère que pour les acteurs et les pièces.

A ce frôlement de voix qui glissa dans toute la salle succéda un bombardement de lorgnettes qui se baissèrent presque aussitôt pour dire par-dessus l'épaule au courrier habituel de la loge : Elle n'est pas seule; quelle est cette femme qui l'accompagne? — Au « Je n'en sais rien, » qui fut la réponse presque universelle de tous ces messieurs, il y eut la même repartie : « C'est quelque pauvre fille qu'elle compromet; » ou « C'est quelque femme qui n'a plus rien à perdre. » Il y eut même une loge, c'était une loge de femme qui passait pour redoutablement spirituelle, où il fut dit : « Où a-t-elle loué ce chaperon pour l'accompagner? » Ceci ne dura pas une seconde; après quoi le jeu des lorgnettes recommença, mais avec une direction moins unique et moins constante; les regards allaient de la loge de Cornélie à la loge de la marquise de Villiers où elle était avec son fils.

La vieille marquise s'aperçut du mouvement et se tourna vers son fils. Mais Jules s'était enfoncé dans le coin le plus obscur de la loge. Le premier il avait vu l'entrée de Cornélie et il s'était caché à ses yeux bien plus qu'à ceux du public.

Cornélie avait prévu cette manœuvre et elle la supportait bravement, les yeux fixés dans l'espace.



Eh oui! c'est la Burac. — P. 52.

Cependant la scène, bien plus attentive à la salle que la salle ne l'est souvent à la scène, avait vu le mouvement, et à côté de la belle-sœur de son camarade elle avait distingué une autre femme. Fut-ce un instinct de cette impudique ironie qui règne dans les propos de ce pays, ou bien quelqu'un savait-il la vérité, mais le mot fut dit :

— C'est la femme de Varnier.

Et il courut de chœur en chœur avec la même rapidité électrique qui avait ébranlé la salle à propos de madame Burac.

L'acte s'acheva dans une attente pleine d'anxiété, et le foyer ne s'occupait guère que de Cornélie et de M. de Villiers, qui s'était, disait-on, assez maladroitement tenu dans le fond de sa loge pour afficher madame Burac, lorsqu'un des suzerains de la coulisse arriva avec l'explication demandée sur la complaisante compagne de la femme de M. Burac.

Cette complaisante compagne était la sœur de Cornélie, ce qui fit

taire les commentaires grossiers; mais cette sœur était la femme de Varnier, ce qui donnait naissance aux commentaires plaisants.

Lia éclipsa Cornélie, et les plus adonnés à la pratique des nymphes de l'Opéra déclarèrent que Varnier était un malotru de sacrifier une si jolie femme à des mœurs indignes d'un homme marié.

Cependant, selon son habitude, le ténor léger se trouvait au théâtre, et il s'y pavanait dans un autre foyer, lorsqu'une grêle de quolibets, partis d'une nuée de sylphides en maillot, le vint avertir de l'apparition de sa femme à l'Opéra.

Pourquoi Varnier se troubla-t-il à cette nouvelle? pourquoi voulut-il en douter? pourquoi courut-il immédiatement au trou de la toile vérifier le fait? pourquoi fut-il furieux de le reconnaître vrai? C'est ce qui resterait inexplicable, si on voulait le chercher seulement dans les sentiments personnels de Varnier; car il n'y a rien d'étrange ni d'inconvenant dans ce qui se passait.

Mais si quelqu'un a entendu dans sa vie l'accent et la voix, et vu la grimace et le geste avec lesquels on vint dire au ténor :

« Eh! Varnier, ta femme est là-haut, » il comprendra la honte et la colère du malheureux.

C'est quelque chose d'âcre, d'insolent, de bas et de féroce qui l'amusait quand il en était l'objet, mais qui le fit frémir quand cela effleura sa femme; car Varnier était une nature brutale et qui se plaisait pour lui-même à ces formes grossières; mais ce n'était ni un esprit dépravé ni un cœur corrompu.

Son premier mouvement fut d'envouloir aux charmantes amies qui l'attaquaient ainsi; mais, comme il n'avait aucune chance de les faire taire, ni par menaces, ni par prières, ni par riposte, il en voulut à Lia de s'être ainsi exposée, et il allait monter près d'elle pour lui faire des remontrances à ce sujet, lorsqu'il fut abordé par M. de M..., son protecteur, auquel vinrent se joindre trois ou quatre jeunes gens qui avaient quelques prétentions au beau savoir-vivre d'autrefois.



Eh bien! qu'est-ce que tu as donc avec tes chat... — P. 53.

Varnier, enveloppé dans ce petit groupe, fut bientôt calmé par les démonstrations d'un intérêt qui ressemblait à de l'amitié.

Varnier fut tiré comme par enchantement de la classe inférieure où il papillonnait obscurément parmi les tartans et les chapeaux de paille cousue, il fut presque élevé au rang des premiers sujets par les attentions flatteuses qu'on eut pour lui; il en fut ébloui, étourdi, et lorsque M. de M... lui demanda la faveur d'être présenté à sa femme, il ne se sentit pas la force de refuser, bien qu'il comprît vaguement qu'il faisait une sottise.

Cependant des groupes de jambes roses postés aux angles des coulisses murmuraient sourdement :

« Varnier pose; hein! comme le comte de M... se manière au sujet de l'épouse légitime! » et mille autres propos d'un jargon inintelligible aux gens qui ne vivent pas dans ces contrées. Varnier devinait, mais il était entouré, enlevé, et comme il allait sortir du théâtre pour aller dans la salle, il demeura confondu de son succès lorsque madame Del..., qui avait enfin brisé les portes de l'Académie royale de Musique pour y entrer triomphalement, l'arrêta familièrement; et, prenant son bras après une légère excuse à ces messieurs, lui dit tout bas :

— J'ai à vous parler sérieusement, Varnier; obligez-moi de venir me voir demain.

Varnier accepta avec joie; et tout à fait détourné de ses craintes par l'espérance qu'il conçut, il conduisit M. le comte de M... dans la loge de madame Burac et le présenta successivement à Cornélie et à Lia.

Cornélie trouva que son beau-frère agissait avec la familiarité d'un homme de mauvaise compagnie; mais M. de M... était un homme d'un grand nom et d'un âge auxquels les jeunes femmes ne supposent plus de prétentions.

La visite fut remarquée, et Jules de Villiers sortit de son coin pour se mettre en évidence.

Les plus experts trouvèrent cela une maladresse.

Comment ne comprenait-il pas, à la présence du mari, que que cela ne pouvait regarder que madame Varnier.

On voyait bien que c'était un enfant qui commençait.

Or, l'enfant qui commençait avait été plus habile que tout le monde.

Cornélie avait remarqué que Jules s'était tenu caché tant qu'elle avait été seule, comme pour rompre cette ligne invisible qui allait d'une loge à l'autre, et que parcouraient mille regards curieux, et elle lui en avait su bon gré.

Pourquoi se départait-il tout à coup de cette retenue délicate? Il était donc fâché de la présence d'un autre homme: il était donc jaloux?

Il l'était en effet, et Cornélie avait deviné juste.

Quinze jours avant cette soirée, si une pareille chose fût arrivée et que Cornélie l'eût comprise, elle n'eût pas manqué d'écouter avec une coquetterie cruelle l'homme qui en eût ainsi tourmenté un autre; mais Cornélie pleurait depuis huit jours, et les gens malheureux sont aisément reconnaissants pour ceux qui paraissent les aimer de quelque façon que ce soit.

Elle ne voulut pas faire souffrir davantage celui qui souffrait pour elle, et peu à peu elle se détourna de la conversation qui s'était établie entre Lia et le comte, tandis que Varnier, tourmenté de l'idée de son rendez-vous avec madame Del..., avait abandonné la loge.

Cornélie n'était pas avec eux, avec qui était-elle donc?

Avec Jules, sans doute, quoiqu'elle ne l'eût pas regardé. Mais elle sentait que lui la regardait, et cette sensation fut si vive et si prolongée, qu'elle en rougit et baissa les yeux comme si elle eût subi ce regard sur le sien.

Quant à Lia, dont le dévouement pour sa sœur avait été prêt à

faillir lorsqu'elle avait vu l'émotion causée par leur entrée, elle était tout à fait charmée. M. de M... s'était mis à l'aise avec elle et l'avait mise également à l'aise en lui faisant toutes sortes d'éloges de son mari.

Cette espèce de conversation déplaît souvent aux femmes, mais elle ne les embarrasse pas, ce qui est un avantage supérieur.

Puis quand le mari fut épuisé, M. de M.... s'occupa de Lia, et, sur un mot, qu'elle avait étudié la musique.

Qu'elle pianotât les contredanses de Musard ou qu'elle comprît Meyerbeer, M. de M... savait que les prétentions devaient être les mêmes, et il assura effrontément à Lia que tout le monde était convaincu que les immenses progrès de Varnier étaient dus aux conseils pleins de goûts de sa femme.

Nier rationnellement en disant la vérité, c'était apprendre à un étranger, bienveillant sans doute, mais à un étranger, le secret de son ménage, c'était dire qu'elle avait ignoré la résolution de son mari.

Lia ne pouvait, ne devait pas faire un tel aveu; elle se défendit donc assez mollement contre les assertions de M. de M...

M. de M... était d'ailleurs un homme dont la sensible Lia n'avait pas encore d'idée. C'était une sorte de galanterie paternelle et de respect protecteur qui allaient à merveille aux cheveux gris et à la figure aristocratique et fine de M. de M...

Elle le trouva charmant; et, lorsqu'il se retira, elle promit de revenir à l'Opéra pour son compte, non qu'une idée pareille à celle qui préoccupait Cornélie se fût glissée dans son cœur, mais elle se voyait arrachée à cette atmosphère étroite ou grossière où elle vivait depuis son mariage, et ce soir-là elle sentait qu'elle avait vécu selon son âme et ses goûts.

Mais pendant que cela se passait entre Lia et M. de M..., le spectacle avait continué, et Cornélie désirait profiter du moment où l'attention générale serait distraite pour sortir. D'ailleurs, elle voulait éviter de rencontrer personne dans les couloirs.

Cependant au moment de quitter sa loge, elle s'aperçut que M. de Villiers avait abandonné la sienne.

Cela pouvait avoir l'air d'une rencontre arrangée aux yeux de tous; et si M. de Villiers avait eu l'intention de se placer sur son passage, Cornélie ne voulait pas se prêter à ce manége.

Cornélie se trompait grandement : ce n'était point sur son passage que Jules s'était placé, c'était sur celui de M. de M... qu'il fit semblant d'aborder le plus indifféremment du monde.

M. de M... était un vieil ami de la marquise de Villiers, et savait son jeune homme sur le bout du doigt.

Ils n'avaient pas fait quatre tours dans le foyer que, sans que Jules lui eût dit un mot, le comte se doutait que son jeune ami était amoureux comme un niais.

Que voulait Jules cependant.

Il ne le savait pas lui-même, car il n'osait parler de Cornélie; mais il lui semblait qu'il s'était rapproché d'elle par cela seul qu'il causait avec une personne qui lui avait parlé.

M. de M..., que la passion qu'il venait de découvrir avait rendu plus sérieux, tira droit à Jules pour le forcer à riposter, et lui dit:

— J'ai cru vous trouver dans la loge de madame Burac.

— Moi! je n'ai pas l'honneur de la connaître.

— Cette histoire de l'autre jour est pourtant vraie, puisque votre mère m'en a parlé.

— Ce n'est pas une raison pour que je me croie autorisé à me présenter dans sa loge.

— C'est possible, mais j'avais pensé que vous auriez été chez elle.

Jules voulut faire de l'indifférence et dit :

— J'y suis allé en effet; mais ç'a été une simple visite de convenance et qui n'aura pas de suite.

M. de M... toussa, et reprit d'un air sententieux :

— C'est une des plus belles personnes que je connaisse; on la dit fort distinguée, et je ne comprends pas comment elle a pu tomber entre les mains de ce Burac.

Jules soupira et ne répondit pas.

— Après tout, c'est une bonne chance pour vous autres, messieurs les jeunes gens....

Jules rougit d'indignation.

— Ah! c'est qu'elle est d'une beauté admirable...

Jules soupira encore.

— Mais vous ne faites pas attention à cela, mon cher Jules, et je vous en félicite, car... car...

L'air inquiet de Jules fit pitié à M. de M... et il se contenta de dire :

— Car elle est bien belle.

— Ce qui veut dire... fit Jules en souriant avec effort.

— Ce qui veut dire qu'on peut en devenir amoureux à en perdre la raison.

Jules soupira encore plus profondément, et quitta M. de M... pour rentrer dans la loge de sa mère.

Dès qu'il y parut, Cornélie et Lia sortirent, et M. de M..., qui était resté sur la porte entr'ouverte de la loge de la marquise, vit Jules pâlir et dit à sa vieille amie :

— Serez-vous visible pour moi demain, j'ai à vous parler d'affaires?

— Vous? dit la marquise en riant.

— D'affaires très graves, dit le comte en désignant Jules de l'œil.

— Je vous attendrai, répondit la marquise qui se mit à observer son fils qu'elle n'avait jamais vu si préoccupé et si triste.

Les suites de cette soirée méritent d'être rapportées, comme on va le voir.

XII.

Deux rendez-vous avaient été pris pour le lendemain de cette soirée importante : celui de Varnier et de madame Del...., et celui de M. de M... avec la marquise de Villiers. Je commencerai par celui-ci. A dix heures du matin, la marquise était déjà dans son salon, habillée, épinglée, coiffée; elle avait déjà lu sa gazette, écrit deux ou trois lettres, et expédié les affaires de la maison. A aucune époque de sa vie elle ne s'était départie de cette régularité matinale, et prétendait lui devoir la bonne santé dont elle jouissait. Ce qui n'avait d'abord été qu'une habitude personnelle était devenu une manie, et, après les libéraux et les voltairiens, ce que la marquise méprisait le plus au monde, c'étaient les gens qui se levaient tard. Elle doutait d'une femme qui restait couchée jusqu'à midi, et niait toute capacité à un homme qui dormait plus de cinq heures. Les amis de la marquise s'étaient pliés à ses manières, et ils se faisaient un devoir de venir la visiter de bonne heure. M. de M... arriva donc vers dix heures, et on l'introduisit dans le vieux salon boisé où la marquise se tenait depuis dix ans à la même place.

A côté d'une croisée, et derrière un métier de tapisserie, la vieille dame était assise sur une chaise, et il fallait que M. de M... fût bien avant dans les prédilections de la marquise pour qu'elle ne prît pas un air sec et pincé lorsqu'il se jeta négligemment dans une bergère. Du reste ce meuble n'existait chez la marquise que parce qu'il était de mode à l'époque où fut établi l'ameublement en point des Gobelins qui garnissait son salon, et que celui qu'elle brodait était destiné à remplacer lors du mariage de son fils. Quant à tout ce confortable inventé depuis quinze ans, elle l'avait véritablement en horreur. Jamais divans à coussins de plumes ou causeuses rembourrées et élastiques n'étaient entrés chez elle; et, un jour qu'elle était malade, son intendant s'étant avisé de faire apporter un fauteuil à la Voltaire chez elle, madame de Villiers eut besoin de se rappeler la durée, la fidélité de ses services pour ne pas le chasser.

A part ce ridicule, la marquise était une femme à la portée de toutes les idées, et qui, si elle ne les admettait pas toutes, les comprenait, et permettait qu'on les discutât et qu'on ne fût pas de son avis.

Lorsque M. de M... se fut le plus commodément établi dans sa bergère, qui lui semblait très incommode, tandis que madame de Villiers le plaignait de ce misérable sybaritisme, l'entretien suivant s'établit.

Mais pour l'intelligence très complète des intentions de ce dialogue, il est bon de dire qu'il y avait entre M. de M... et la marquise un vieil amour et une vieille rancune qui s'étaient fondus dans une amitié sérieuse pour tout ce qui était des affaires et des services, mais qui se réveillaient quelquefois lorsqu'il s'agissait de parler des choses du cœur.

Lorsque autrefois elle avait dû épouser M. de M....., elle l'aimait véritablement, et il en était de même très épris. Mais c'était un homme de plaisir, et la fiancée apprit avec autant d'indignation que de désespoir, que non-seulement elle n'était pas son premier amour, mais qu'elle n'était pas le seul, et qu'il ne s'était pas tout à fait détaché d'une intrigue éclatante avec l'une des plus célèbres comédiennes de ce temps-là. A cette nouvelle, elle rompit avec M. de M..., et épousa le marquis de Villiers, qu'elle détesta toute sa vie, et à qui elle fut invariablement fidèle. Ceci expliquera sans doute la conduite de madame de Villiers envers son fils et sa façon d'être vis-à-vis de M. de M...

— Eh bien! dit la marquise, de quelles importantes affaires avez-vous à me parler?

— J'ai à vous parler de votre fils.

— Que lui arrive-t-il donc?

— Il est amoureux!

— C'est un malheur qui est permis aux hommes, dit la marquise sèchement.

M. de M... sourit à cette phrase qui lui rappelait ses anciens torts, mais il se contenta de répondre:

— Mais il est dangereusement amoureux.

La marquise releva la tête et regarda M. de M... presque d'un air menaçant.

— Votre exemple porte-t-il déjà ses fruits?

— Non, c'est votre règle de conduite vis-à-vis de Jules.

— C'est une impertinence que vous me dites et que vous allez essayer de me prouver, s'il vous plaît.

Le ton froid, mais familier, dont la marquise prononça ces paroles atténua toute la force du mot dont elle s'était servie, et M. de M... sembla l'accepter comme une expression qui avait cours entre lui et la marquise à un autre titre que celui qu'elle a d'ordinaire.

— C'est toujours la même chose, dit le comte, et je n'espère pas vous prouver que j'ai raison aujourd'hui plus qu'il y a sept ou huit ans; seulement, ce que j'ai désapprouvé alors, je viens vous le demander maintenant: il faut que Jules quitte Paris.

La froideur systématique de madame de Villiers fut désarçonnée par cette proposition, elle repoussa son métier, et se tournant tout à fait vers M. de M..., elle reprit:

— Mais enfin qu'y a-t-il? qu'est-il arrivé?

— Il n'est rien arrivé; mais il arrivera quelque chose de très grave, si vous n'y mettez un obstacle très rapide.

— Prenez-vous plaisir à me tourmenter? Faites-moi la grâce de vous expliquer!

— C'est que j'ai peur que vous ne me compreniez pas.

— Alors il était inutile de venir. Parlez-vous sérieusement?

— Très sérieusement. Mais il faut me laisser dire.

— Parlez... parlez..., reprit la marquise avec impatience.

— Vous savez ce que je vous ai toujours dit: il faut que jeunesse se passe; voilà que vous haussez les épaules et que vous battez le parquet du pied.

— C'est que vous pourriez bien m'épargner vos modernes axiomes de mauvaises mœurs.

— Celui-ci est de l'ancien régime, repartit le comte en riant.

— Il n'en est pas meilleur. Est-ce que nous avons une jeunesse, nous autres femmes, jeunesse à passer, comme vous l'entendez? point du tout, et nous n'en mourons pas. Je n'admets pas le principe.

— Mais votre fils l'admettra. Il l'admettra, vous dis-je; toute votre logique ne l'emportera pas sur une opinion passée en force d'us ge Un homme peut avoir des aventures qui ne portent point atteinte à sa considération.

— Vous le savez mieux qu'un autre, fit la marquise; mais de ce qu'il peut être impunément un mauvais sujet, il ne s'ensuit pas nécessairement qu'il doive l'être.

— C'est toujours votre erreur; vous raisonnez dans le vide.

— Plaît-il? fit la marquise d'un air courroucé.

— Je maintiens l'expression; lancez un corps dans le vide, abstraction faite de toutes les résistances et de toutes les attractions, et il ira éternellement et d'un mouvement égal. Quand je dis que vous raisonnez dans le vide, je veux dire que vous ne tenez aucun compte, ni des passions, ni des idées reçues.

— Je tiens tellement compte des passions, que je ne me suis point étonnée de ce que mon fils soit amoureux.

— Sans doute; mais vous tenez si peu compte des idées reçues, que vous ne croyez pas qu'il s'adonnera sans remords à la passion qui peut le perdre.

— Mais enfin, dit vivement la marquise à qui son alarme maternelle faisait oublier son esprit de discussion, qu'elle est cette passion?

— Eh bien! ma chère amie, Jules est amoureux fou de madame Burac.

La marquise parut terrifiée. Elle regarda M. de M..., qui la considérait d'un air railleur et triomphant, qui changea sa stupéfaction en colère, sans lui fournir quelque épigramme en réponse à la mine impertinente de son ancien amant. Alors elle eut envie de nier pour prendre sa belle, pendant que le comte lui donnerait des preuves de la vérité de son assertion; mais, par une manœuvre que lui inspira le sourire provoquant du comte, elle fit volte-face complète, tourna le dos à ses propres opinions, et répondit, après un assez long silence:

— Eh bien! que voulez-vous que j'y fasse! Après tout, cette madame Burac est une fort belle personne, d'une bonne éducation, d'un esprit distingué (la marquise en disait plus qu'elle ne croyait); et puisque, selon vos principes, il faut que jeunesse se passe, Jules pouvait plus mal choisir.

Le ton mordant et sec de la voix n'aurait pas averti le comte de toute la violence que se faisait madame de Villiers pour parler ainsi, que le feu de son œil, le pincement serré de ses lèvres le lui eussent appris.

— Vous comprenez donc que Jules, dit-il en ricanant, puisse avoir une liaison avant le fabuleux mariage que vous avez mis en nourrice il y a douze ans, qui est maintenant à faire son éducation au Sacré-Cœur, et qui ne sera pas adulte avant quatre ans?

— Madame Burac, reprit madame de Villiers, est une femme assez bien placée pour que je puisse fermer les yeux sans avoir l'air d'y mettre trop de bonne volonté.

— Admirable! fit le comte, pour sauver l'honneur de votre drapeau, mais vous voilà réduite à revenir à mes principes.

— Jamais! s'écria la marquise avec véhémence dans un premier mouvement d'indignation. Puis elle reprit avec un léger dédain de femme et non pas de marquise: Puisqu'il faut que ce malheur arrive, ce sera du moins un malheur de bonne compagnie.

— C'est pour cela, dit le comte, que ce sera un malheur, et un très grave malheur; prenez-y garde.

— Cherchez-vous à m'épouvanter à plaisir? Que signifient ces airs obscurs et lamentables que vous prenez pour me parler?

— Ecoutez, reprit le comte, je ne veux point vous développer ma théorie sur les distractions des hommes, théorie qui vous ferait pousser des cris de réprobation; mais, très sérieusement parlant, voici ce qui est et ce qui sera:

Vous aimez votre fils, marquise, et je sais quelles raisons vous avez de tenir à ce que le mariage projeté s'accomplisse; eh bien! si la passion de Jules pour madame Burac n'est pas traversée et renversée par une autre, toutes vos espérances sont détruites.

Votre délicatesse de femme, votre orgueil de mère, quelques ressentiments fort justes, ajouta le comte en baissant les yeux, vous font regarder avec dégoût ces fantaisies qui s'adressent à des femmes que l'on quitte comme on les prend. Je ne veux pas combattre vos sentiments à ce sujet, et, comme vous, j'aimerais assez voir Jules adresser ses premiers hommages à une femme d'un monde plus élégant. Mais cela ne vaudrait mieux qu'autant que cette femme aurait un peu de ce qui vous déplaît tant chez les autres, c'est-à-dire qu'elle serait assez compromise par les prédécesseurs de Jules pour admettre facilement l'idée de lui donner un successeur. Il y en a quelques-unes; mais vous avez appris à Jules à les regarder avec un mépris qui exclut l'idée de l'amour. C'est ce qui a fait que ce pauvre enfant, car c'est un enfant, s'est senti tout bouleversé d'amour au premier contact qu'il a eu avec une femme dont il ne se défiait pas. Madame Burac est admirablement belle, vous le savez; mais ce que vous ne savez pas, quoique vous l'ayez dit, c'est qu'elle est d'une éducation qui peut satisfaire aux plus délicates exigences de l'esprit de Jules; indépendamment de cela, madame Burac a une grande opinion d'elle-même, disposition excessivement redoutable; elle est très malheureuse, circonstance non moins alarmante...

— Je vous écoute, mon cher comte, mais en vérité je ne vous comprends pas, dit sérieusement madame de Villiers.

— Vous allez me comprendre, reprit le comte, madame Burac sait que votre fils l'aime; il le lui a dit dans la visite qu'il lui a faite, ou elle l'a deviné. Madame Burac est flattée de cet amour. J'ai dit que madame Burac était malheureuse: le malheur rend faible, elle succombera. Je vous ai dit qu'elle avait une grande opinion d'elle-même, donc, lorsqu'après des combats sincères, elle fera à Jules un monstre de sa victoire, et ce ne sera pas sans apparence de raison, Jules se croira à tout jamais responsable d'un avenir qui s'est confié à lui.

Tout ceci ne serait rien, et toutes les femmes qui commencent en prétendent autant; mais ce que vous ne savez pas, c'est que la position de madame Burac peut fournir une application très prochaine à cette immense responsabilité. Madame Burac appartient à un mari qui peut trouver favorable, ou que la nécessité peut forcer de faire un scandale pour abandonner sa femme, et dès lors vous voyez à quels engagements se croira lié le cœur chevaleresque de Jules. Me comprenez-vous?... Ne froncez pas le sourcil, ne vous reposez pas sur l'emploi d'une autorité qu'il a respectée jusqu'à ce jour; par cela même qu'il y obéira aujourd'hui, demain encore, il la méconnaitra complétement le jour où il aura su s'en affranchir. Il faut que Jules parte.

La marquise était atterrée; son visage trahissait à la ois une vive colère et une vraie douleur. Enfin elle finit par dire au comte d'une voix où une heure avant on n'eût pu soupçonner tant d'émotion:

— J'ai vécu sept ans séparé de mon fils pour le faire échapper

aux basses séductions qui avaient déjà perdu tant de jeunes gens comme lui, et il faut que je m'en sépare encore !

Elle s'arrêta, car elle était prête à pleurer; et comme elle n'eût voulu pour rien au monde montrer une telle faiblesse devant le comte, elle s'en tira par une pointe de colère et continua :

— Il faut que je m'en sépare, parce qu'une femme que je ne connais pas, une impertinente beauté de je ne sais quel monde, se prendra de caprice pour mon fils !

Les larmes percèrent, malgré la colère, tandis que le comte disait doucement avec un petit geste de la main :

— Chut!... chut!... chut ! cette impertinente beauté ne veut rien, elle n'a rien entrepris;... je prévois des dangers qu'elle ignore aussi bien que Jules...

— Eh bien ! dit la marquise, je les lui montrerai et il les évitera.

Le comte se mit à rire de bon cœur, et repartit d'un ton que sa gaieté seule empêchait d'être impertinent :

— C'est comme si vous disiez à un enfant qui n'a pas déjeuné : « Tiens, mon bon ami, voilà un pot de confitures qui te ferait du mal; tu n'en mangeras pas. »

— Ah ! fit la marquise en haussant les épaules avec impatience.

— C'est comme ça, dit le comte; il faut que Jules parte.....

La marquise redevint triste.

— Ou qu'il aime une autre femme, ajouta M. de M.... en regardant la marquise du même air triomphant qu'il avait déjà montré.

— Vous vous jouez de moi, reprit madame de Villiers, sérieusement blessée.

— Non,... non,... non,... lui dit le comte en balançant la tête comme pour mieux affirmer ses dénégations.

— Mais puisque vous dites qu'il est amoureux de madame Burac, dit la marquise avec impatience.

— Jules est plus amoureux généralement parlant, qu'il ne l'est de madame Burac en particulier, dit le comte.

— C'est une rude tâche que de vous comprendre.

— Eh bien! puisque vous voulez que je vous le dise, si vous voulez que l'enfant qui n'a pas déjeuné ne mange pas de confitures, mettez à leur place des macarons, ou...

— Ou?... fit la marquise avec un mouvement de tête superbe et en regardant le comte du bas en haut.

— Ou des brioches, fit le comte en répondant par un malicieux sourire à ce fier regard, ou du pain bis...

— Il suffit, reprit la marquise, je vous comprends enfin. C'est entre nous une lutte qui date de longtemps : vous m'avez trop souvent annoncé ma défaite pour que je ne croie pas que vous vouliez assurer votre triomphe par la perte même de mon fils.

A cette rude apostrophe, le comte perdit l'impassibilité dont il avait fait preuve : il se leva vivement, et, se posant comme un homme prêt à saluer pour sortir, il répondit gravement, mais d'un ton ému :

— Marquise, je passe pour un homme d'honneur parmi mes amis, et pour un ami dévoué parmi les gens d'honneur. Votre supposition est une accusation qui touche à cet honneur et à ce dévouement. J'ai voulu vous le prouver; vous y voyez une trahison; je n'y puis rien faire; mais je vais me retirer, et, sans doute, vous obliger.

— J'ai eu tort... j'ai eu tort, reprit la marquise en lui tendant la main, mais sans le regarder, préoccupée qu'elle était de la pensée et comme bien sûre qu'il en fallait moins à M. de M. pour être ramené

Il prit cette main et la garda dans les siennes; une larme coula des yeux de madame de Villiers, et le comte reprit avec un accent affectueux :

— Vous ne voulez pas qu'il parte?

— Je l'ai trop longtemps éloigné de moi.

— Eh bien, laissez-le moi.

— Oui... mais... fit la marquise à moitié vaincue.

Le comte baisa la main de la marquise, et lui dit :

— Je vous réponds de lui...

Puis il quitta le salon au moment où madame de Villiers allait rétracter cette espèce d'engagement, et se fit immédiatement annoncer chez Jules de Villiers. Mais avant de dire ce qui arriva de cette visite, nous devons raconter ce qui s'était passé entre madame Del... et l'auguste tenor.

QUATRIÈME PARTIE.

I.

Il était près de trois heures lorsque Varnier se présenta chez Madame Del...; elle se levait et prenait une tasse de chocolat.

On fit traverser à Varnier un salon bourré de tapis, de coussins, de divans : rideaux de soie cérise aux carreaux; sur ces petits rideaux, stores magnifiquement peints; sur les stores, rideaux de velours; portières avec franges, câbles de soie, agrafes ciselées, et puis de tous côtés tables, statuettes, bronzes, cristaux, coupes, filigranes, raretés de toute sorte; après le salon, la chambre à coucher tendue de soie jonquille avec un lit gothique à colonne à satin noir; et, ici, toilette à la Louis XV, glaces de Venise, siége à ras de terre, sultane mystique, cassolettes montées d'or; bijoux épandus de tous côtés, causeuses, dos-à-dos, véritable appartement truffé de meubles. Enfin le boudoir, un divan, voilà tout. Et sur ce divan, madame Del... enveloppée d'une robe de chambre, à manches larges comme celles d'un homme, ouverte de même et qui permettait de voir ses pieds, qu'elle n'avait eu le temps de chausser que d'une paire de pantoufles turques sans talons.

Varnier se crut transporté dans un de ces réduits que l'imagination des Occidentaux prête si gratuitement aux harems de l'Orient. Il attacha ses gros yeux sur la houri qui était devant lui; et comme madame Del... lui dit de ce ton familier qui eût dû le faire descendre de ce paradis sublime :

— Eh bien ! Varnier que faites-vous à l'Opéra ?

Il répondit avec extase :

— Je voudrais débuter par le rôle de Mahomet.

Madame Del... ne comprit pas du tout l'allusion, et lui dit .

— Comment, vous, tenor, par un rôle de basse-taille ?

— Ce n'est pas comme ça que je l'entends, répondit Varnier; et sans autre préambule, il lui expliqua comment il l'entendait.

Madame Del..., l'écouta sans lui répondre, non qu'elle fût embarrassée ou fâchée de la déclaration, mais probablement pour recueillir ses idées; lorsque Varnier eut épuisé toute sa rhétorique, elle sonna, et pendant qu'une femme de chambre enlevait la petite table où avait été servi le chocolat, elle dit à Varnier :

— Eh bien ! mon cher ami, non... non, quant à présent du moins.

— Quoi! je puis espérer qu'un jour?... dit sentimentalement Varnier.

— Voyons, voyons, dit madame Del... nous avons à parler de choses bien autrement importantes. Je puis vous être très utile; voulez-vous me servir?

— Trop heureux ! reprit Varnier en *œilladant* de nouveau.

— Vous faites la bête, mon cher, dit madame Del...; encore une fois, voyons, voulez-vous être bon camarade pour moi, je le serai pour vous?

Varnier hésita encore : il éprouvait beaucoup de peine à quitter son rôle langoureux. Enfin, il s'y décida et redevint presque butor en voulant changer de ton.

— Eh bien ! dit-il, que me voulez-vous?

— Au train dont vont les choses, vous ne ferez rien à l'Opéra.

Tous les ouvrages à jouer d'ici à deux ans sont distribués, quoiqu'ils ne soient pas faits.

On vous fera débuter dans des rôles secondaires.

— C'est possible, dit Varnier de l'air d'un homme pour qui ce n'est pas un grand souci.

— Etes-vous capable, d'ici à deux mois, de chanter les *Huguenots*, la *Juive*, *Robert-le-Diable?*

— J'étudie, reprit Varnier, et ça ne me semble pas si difficile.

— Vous ne faites rien, lui dit madame Del... en haussant les épaules, que perdre votre temps fort bêtement ! Je sais que vous ne travaillez point. Eh bien ! voulez-vous travailler sérieusement?

— J'ai le temps, fit Varnier.

— Voulez-vous, reprit madame Del... avec impatience, apprendre les rôles dont je viens de vous parler?

Si vous le voulez, ajouta-t-elle en le regardant comme elle savait regarder, je me charge de vous les enseigner.

— Vous! s'écria Varnier.

— Moi, reprit madame Del... qui voulut éviter une nouvelle explosion de sentiment; mais il faut une résolution ferme.

— Et où cela me mènera-t-il? fit amoureusement Varnier.

— D'abord où je veux, dit madame Del..., et peut-être où vous voulez; ajouta-t-elle en riant.

— Si je pouvais croire, reprit Varnier d'une voix émue.

— Vous pouvez croire, fit madame Del... en s'inclinant. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit aujourd'hui; voulez-vous faire ce que je vous dis!

— Oui, dit Varnier, je le veux.

— Eh bien! mon cher ami, dans six mois, s'écria madame Del... avec un accent particulièrement dur et d'assez mauvais ton, dans six mois votre chef d'emploi sera enfoncé!

Varnier, tout paresseux qu'il était, ne voyait pas sans envie l'importance et surtout les appointements de celui qu'il devait suppléer; il dressa l'oreille à cette exclamation:

— Et comment cela serait-il si, comme vous le dites, tous les ouvrages nouveaux sont distribués?

— Dans trois mois, dit madame Del... tout bas, j'ai un congé de deux mois que je vais exploiter à Londres et à Bruxelles; il n'y a pas dans ces deux villes de ténor qui me convienne; à cette époque je vous obtiendrai un congé de l'administration, et nous partirons ensemble.

Varnier ouvrit de grands yeux ardents.

— Je vous promets un succès foudroyant, reprit madame Del..... Vous ne savez pas une note de musique, mais je sais que vous répétez bien ce qu'on vous apprend bien. Ce sera un peu pénible, mais vingt grands chanteurs ne chantent pas autrement; le public de Londres et de Bruxelles n'y verra rien. Votre voix est toute neuve, on vous portera aux nues, vous aurez été méconnu par la direction de Paris, les journaux ne manqueront pas de le mettre, vu que je le leur dirai, et vous reviendrez ici en triomphateur. Nos amis exigeront vos débuts, et comme vous aurez passé vos premières terreurs sur des théâtres étrangers, vous aurez ici autant de succès que là-bas. Faites dix recettes, et les compositeurs feront les tours les plus infâmes pour lâcher votre chef d'emploi et vous prendre à sa place. Ce sera alors votre affaire; mais pour cela il faut vouloir.

— Et je veux de toute ma force, dit Varnier qui voyait deux buts également séduisants au bout de cette proposition.

— Eh bien! lui dit madame Del..., tous les jours qui ne sont pas d'opéra, venez ici à huit heures du matin.

— Vous vous levez à trois heures, lui dit Varnier.

— Je ne me lève à trois heures que quand...

— Madame Del... s'arrêta tout court et reprit avec un incroyable regard:

— J'ai passé la nuit au bal.

Puis, comme si tout se mêlait dans cette tête ardente, elle reprit sévèrement:

— Mais il faut de la discrétion, car on serait capable de vous refuser votre congé au moment nécessaire, si on savait ce que nous méditons. Il faudrait aussi avoir un répétiteur.

— J'ai le professeur du Conservatoire.

— Non, non, il faut vis-à-vis de lui avoir l'air de paresser, à l'ordinaire. Mais dites-moi donc, votre femme, ce me semble, est musicienne?

— Très bonne musicienne.

— Eh bien! mon cher ami, il faut qu'elle vous fasse répéter pour la note seulement.

Varnier fit la grimace.

— Oui, mais nous ne sommes pas très bien.

— Elle profitera de vos succès; il est juste qu'elle y contribue.

Et il raconta à madame Del... la scène qui s'était passée.

— Votre femme avait raison. Mais vous serez un maladroit si vous ne profitez pas de ceci pour vous rapatrier avec elle. Les femmes, les femmes épouses, veux-je dire, aiment assez qu'on ait besoin d'elles.

— Et quand elle saura qu'elle prend toute cette peine pour me faire partir avec vous pour l'Angleterre, et parce que j'espère qu'après avoir fait tout ce que vous voulez...

Madame Del..., qui avait jadis étudié la tragédie, avait quelquefois la manie de faire des citations, et elle répondit d'un ton déclamatoire:

Je ne sais pas prévoir le malheur de si loin.

Puis elle ajouta de sa voix naturelle:

— Mais il est inutile d'en parler à votre femme, tout Paris le saurait dans huit jours.

— Et pourquoi? fit Varnier.

Une voix comme celle que les dramaturges mettent dans la coulisse sembla répondre providentiellement à la question de Varnier, la femme de chambre annonça M. le comte de M...

— Le comte de M...? fit madame Del... étonnée; est-il seul?

— Non, madame, il est avec le plus beau jeune homme que j'aie vu de ma vie, répondit la femme de chambre.

— Quelque ténor en herbe, dit madame Del..., en regardant Varnier d'un air provoquant.

— Oh! non, madame, ce n'est pas un ténor, fit la servante en toisant Varnier d'un air de dédain.

Varnier prit un air jaloux.

— A demain pour notre première leçon, lui dit madame Del... sans y prendre garde.

Sortez par là, lui dit-elle en lui montrant une porte cachée dans les plis de la tenture et en le conduisant par un couloir aboutissant à un escalier dérobé.

— A demain, fit Varnier avec un air de menace qui fit dire à madame Del..., lorsqu'elle eut fermé la porte:

— L'imbécile!

Puis elle revint rapidement et dit à sa femme de chambre:

— Quel est ce jeune homme?

— Le marquis de Villiers, madame, répondit la femme de chambre triomphalement. Je l'ai reconnu, mais je n'ai pas voulu le dire devant M. Varnier, à cause de son histoire avec la sœur de madame Varnier...

— Et la sœur de Géorgina! dit madame Del... avec une rage cruelle; puis elle serra les poings en murmurant:

— Oh! toutes ces femmes! et elle reprit: — Prie ces messieurs d'attendre cinq minutes, et viens m'habiller.

— Hai! madame, fit la chambrière en haussant les épaules.

— Ils ont attendu trop longtemps pour que je puisse avoir l'air d'être prise à l'improviste.

— J'ai dit que vous étiez couchée.

— Et si j'avais fait sortir Varnier devant eux?

— Est-ce que je n'étais pas là?

— Amène-les donc.

La femme de chambre sortit, et, au moment où M. de M... entra dans la chambre, elle accourut du fond de sa chambre comme si elle quittait son lit, et en s'enveloppant d'un air affairé et en disant:

— Bonjour, mon ami; que vous êtes aimable...

Elle recula tout à coup en se serrant plus étroitement dans les plis de sa robe, et dit d'une voix étonnée en montrant Jules:

— Mais monsieur?...

Le marquis de Villiers, répondit M. de M...., que l'air fâché de madame Del... ne troubla pas du tout.

— Monsieur, fit-elle avec une révérence cérémonieuse en s'adressant à Jules.

— Ne vous fâchez pas de mon indiscrétion, dit le comte d'un air galant, j'ai à vous entretenir d'une affaire qui ne vous ennuiera pas longtemps.

— Veuillez passer, messieurs, reprit madame Del... très cérémonieusement en leur montrant la porte de son boudoir.

Et tout aussitôt elle tira une sonnette qui n'appelait personne, mais qui voulait dire: Je n'y suis pas.

Après l'explication qui avait eu lieu entre le comte et la marquise, on devine aisément le but de M. de M...., en amenant Jules chez madame Del...; mais il faut dire avant sous quel prétexte il avait attiré Jules dans cette visite.

II.

M. de M... savait trop bien la façon de voir du jeune marquis pour lui offrir une présentation à madame Del... comme une chose qui pût lui plaire, et que tout autre homme désirerait à sa place; il n'avait aucune raison à lui donner pour l'attirer volontairement chez elle; il lui fit un devoir d'y aller.

Il entra donc chez Jules avec un plan formé de la veille; il le trouva se promenant à grands pas dans son appartement, l'air sombre, l'œil en feu, la figure pâle.

Rien n'est gracieux comme les premiers étonnements d'un cœur

de dix-huit ans, lorsqu'il sent pour la première fois s'agiter en lui un vague instinct d'une nouvelle existence. Comme l'oiseau dont le bec, faible encore, frappe à sa coque et finit par la briser, il s'agite et se heurte obscurément dans l'enveloppe de son enfance et la brise comme lui. Mais l'oiseau, ébloui de la lumière qui l'inonde tout à coup, se replie avec crainte, serre son aile humide, et voudrait retourner sous sa cuirasse; mais bientôt cette lumière qui apporte avec elle la chaleur et la vie le pénètre doucement, il lui ouvre timidement les yeux, lui présente son aile, la salue de son premier cri, s'arrache tout à fait à sa coquille, s'essaie au bord du nid, bégaie sa joie, et peu à peu, trébuchant et voletant, il s'aventure, s'élance avec effroi, et, tout étourdi de cet air qui le soutient, il vole, et attardé mais peureux, il rentre enfin au nid maternel pour s'y réchauffer.

De même le jeune cœur qui est clos à son heure, à tous ces doux effrois, tous ces éblouissements heureux, tous ces efforts tremblants, toutes ces audaces craintives, tous ces égarements innocents et repentants. Mais l'homme à qui la passion vient quand la force virile du corps et de la pensée ont complété leur développement, est semblable à l'oiseau qui s'est échappé de sa cage où il a grandi; il tente son premier vol d'une aile mal habile mais puissante, se heurtant en aveugle aux obstacles qu'il rencontre, se blessant aux épines des buissons où il pose, mais ivre d'une vie trop attendue, et ne revenant jamais à la prison d'où il s'est échappé.

Tel était Jules; et M. de M... trouva qu'il était temps de donner à cet essor une direction avant qu'il ne fût hors d'atteinte de toute influence. Mais, comme je l'ai dit, il se garda bien de laisser soupçonner ce dessein à un homme qui discutait déjà en lui-même s'il n'avait pas été ridiculement esclave de tout ce qui l'entourait.

— Mon cher Jules, lui dit-il, je viens vous demander un service.

— De quoi s'agit-il? répondit Jules.

— D'une ennuyeuse visite à faire, pour laquelle j'ai besoin d'un second.

— D'un second! fit Jules vivement, en se méprenant sur le sens de ce mot.

— Oh! fit le comte en riant, il n'y aura pas duel. Je ne suis plus assez jeune pour un pareil adversaire, quoique je .. Mais avec mes cheveux gris, je fais le jeune homme, vis-à-vis de vous, qui êtes un homme grave, avec vos vingt-cinq ans; et d'ailleurs il s'agit d'une chose sérieuse au fond.

Vous êtes comme moi commissaire du banquet qui doit être donné au profit des inondés; nous avons besoin de madame Del...

— Je croyais que c'était une affaire arrangée.

— Je le croyais aussi; mais le comte de C... a été de fort mauvais goût depuis sa rupture avec madame Del... Il a manœuvré, je ne sais pourquoi, de manière à ce qu'elle ne fût plus des concerts de toutes les maisons où il a accès.

Il a fait de cela une vengeance de cœur, et c'est tout simplement une vilainie; car enfin madame Del... n'est pas une femme qu'il pût attaquer dans sa considération; c'était donc dans sa fortune qu'il la punissait en l'empêchant de profiter des occasions où elle pouvait tirer profit de son talent.

Aujourd'hui madame Del... s'en venge en refusant de chanter à notre concert; mais il suffira d'une visite pour la déterminer; on m'en a chargé, et je vous ai choisi pour m'accompagner.

— Je ne comprends pas bien comment cette visite peut la déterminer si elle a déjà refusé, dit Jules.

— Je puis vous l'assurer.

— Mais comment?

— Ceci est le secret d'un monde auquel vous n'entendez rien, et qu'il faudrait des commentaires de vingt-quatre heures pour vous faire comprendre. Seulement, tout ce que je peux vous dire, c'est que je ne vous aurais pas choisi si vous n'étiez pas le marquis de Villiers, c'est-à-dire le nom le plus éminent de notre commission.

— Il s'agit donc, dit Jules en riant, d'une ambassade de la noblesse à madame Del...

— Absolument, comme vous le dites; nous allons remettre les clefs de nos salons à madame Del... qui nous octroiera son pardon.

Jules sourit d'un air distrait, et répondit: « C'est singulier. »

Le comte le pria ensuite de l'accompagner immédiatement à une vente de tableaux pour l'édifier sur l'authenticité d'un Murillo qu'il voulait acheter. Jules s'y prêta avec plaisir.

Le but de M. de M... n'était autre que d'éloigner Jules de chez sa mère, à qui il eût pu parler très indifféremment de la visite qu'il devait faire, et qui peut-être s'en fût alarmée, et l'eût détourné de la faire.

Enfin le hasard ou plutôt les secrètes dispositions de Jules firent de cette circonstance un auxiliaire puissant aux projets de M. de M...

En parcourant la galerie où étaient exposés les tableaux qu'on allait vendre, le comte remarqua pour la première fois que Jules ne les considérait pas de ce regard froid, quoique passionné, de l'artiste qui ne voit dans un tableau que l'œuvre, qui s'impressionne de sa pensée et s'éprend de sa forme, mais dans un sentiment complétement séparé de ses sentiments intimes.

Tout au contraire, Jules, moins attentif à des toiles d'une valeur supérieure, s'arrêta assez longtemps devant une Erigone et un Bacchus, qui n'avaient d'autre mérite que la hardiesse avec laquelle le Rosso a abordé certains sujets. Puis, après avoir longtemps laissé errer ses regards sur cette figure où se mêlaient toutes les ivresses, il s'arrêta plus longtemps encore devant une tête de moine dont les traits desséchés attestaient la dureté de la lutte, tandis que ses yeux, vivement illuminés d'une extase calme, annonçaient la plénitude de sa victoire.

Jules s'arrêta si longtemps dans la contemplation de cette figure, que M. de M... comprit que la peinture seule n'absorbait pas à ce point son attention. Il se faisait en ce moment un triste monologue dans le cœur de Jules, et il se demandait si mieux ne valait pas dévouer sa vie à une telle abnégation que de la livrer à des plaisirs qui la feraient rougir, ou à des passions qui le feraient trembler comme les lui représentaient cette Erigone pantelante et ce Bacchus amoureux.

Une telle pensée n'était point du tout favorable aux entreprises de M. de M..., et il arracha Jules à cette image pour attirer son attention sur un autre sujet, quel qu'il fût. Le hasard le servit, ou plutôt il profita de cette disposition de Jules à s'appliquer par la réflexion le sujet des tableaux qu'il parcourait.

Ils s'arrêtèrent tous deux devant une toile de Daniel, de Volterre, représentant une Lucrèce qui se poignarde.

La supériorité de l'œuvre était si grande, que le premier moment d'attention ne fut que pour l'admiration; mais Jules, par un mouvement involontaire, se recula et jeta successivement son regard sur l'Erigone, le moine et la Lucrèce.

Le comte devina sa pensée et lui dit tout à coup:

— J'aime le Bacchus, j'admire le moine, mais je méprise le Tarquin.

Jules le regarda d'un air étonné; puis il répliqua en reportant les yeux sur le tableau et en haussant les épaules;

— Bah! elle ne se poignarda que parce qu'elle n'aimait pas.

Le comte fut à son tour fort étonné de la réponse qui lui était faite et repartit:

— Je ne défends pas Lucrèce; je trouve seulement que Tarquin était un malotru.

— Parce qu'il n'était pas aimé? dit Jules froidement.

— Peste! se dit le marquis, il me semble que le scrupule a bien vite délogé de cet esprit si rigide et si candide il y a un mois; et il lui dit, toujours du même air indifférent:

Si toute la question est d'être aimé, cet Egiste qui assassine Agamemnon est un charmant jouvenceau.

Sur le plus petit jeune homme de vingt ans avancé à la mode de notre époque, ces banalités eussent glissé comme si l'on eût parlé de la pluie ou du soleil; mais Jules écoutait souvent plus profondément qu'on ne parlait, et cette réflexion, jetée fort indifféremment, pénétra jusqu'à ses plus secrètes pensées; il la recueillit et s'éloigna brusquement de la Lucrèce et de la Clytemnestre; et, comme s'il cherchait une distraction quelconque à ses pensées, il dit à M. de M...:

— Quand allons-nous chez madame Del... ?

Il eût tout aussi bien dit:

— Quand allons-nous au Bois ou à la chambre des pairs, s'ils avaient dû s'y rendre.

Le comte le comprit ainsi, et se garda bien de prêter un sens à son impatience, et répondit négligemment:

— Eh bien! tout à l'heure... ou tout de suite; car vous avez peut-être quelque chose à faire, et je désire vous débarrasser de l'ennui de cette visite.

— Tout est donc ennui, dit Jules, comme s'il était fâché de perdre l'espoir que cette visite pourrait le distraire.

Ils partirent et furent introduits, comme on l'a vu, dans le boudoir de madame Del...

Le comte était à ce moment fort alarmé de la nouvelle disposition d'esprit de Jules; comme tous les cœurs inquiets et indécis, il

s'était pris d'humeur contre tout ce dont M. de M. lui parlait; et. durant les quelques instants qu'il avait attendu dans le salon de madame Del..., il avait tout critiqué, non pas avec le sérieux d'un novice qui s'indigne d'un luxe acheté au prix où l'avait acheté madame Del..., mais avec le dédain d'un homme qui raille un étalage d'un goût équivoque.

Le sévère et modeste Jules alla jusqu'à dire qu'on avait mis du rouge aux croisées et des tournures aux rideaux...

L'étrange réception de madame Del... le rendit encore plus morose et plus glacé, et M. de M... crut avoir fait une démarche tout à fait inutile.

Il n'avait eu garde de prévenir madame Del... de sa visite, se fiant mieux aux pensées de séduction qui lui viendraient *proprio motu*, qu'à celles qu'il pourrait lui suggérer.

III.

Ils étaient assis tous trois dans le boudoir, elle sur son divan; M. de M... expliqua le motif de leur ambassade; madame Del..... écouta fort sérieusement, les yeux fixés sur le comte, et sans grimaces, sans récriminations, sans prétexter ni fatigue, ni empêchements, elle répondit:

— Je chanterai, messieurs.

Et ce « messieurs » fut accompagné d'une inclination qu'elle répartit également entre Jules et M. de M...

Celui-ci, s'attendant à ces minauderies habituelles qu'il avait entendu raconter, trouva cette simple acceptation faite de bonne grâce.

Cependant il semblait que l'on n'eût plus rien à faire chez madame Del..., et Jules était presqu'à moitié levé pour se retirer, lorsque M. de M..., qui désirait prolonger la visite, dit:

— Et que chanterez-vous?

— Mais ce que vous voudrez.

— Chanterez-vous seule?

— Vous en déciderez. Je suis tout à votre disposition.

Ces deux réponses furent faites du même ton que la première, sans la prétention même d'en faire valoir l'humilité.

Jules trouva cette façon d'être parfaite. M. de M... traita intérieurement madame Del... de mijaurée, se demandant par quel sot caprice cette femme s'avisait d'être simple, naturelle et convenable, lorsqu'il l'aurait voulue tout autre.

— C'est trop de bonne grâce, lui dit-il avec une politesse pincée et d'un ton sec.

Elle leva sur lui de grands yeux étonnés, et un fin sourire parut sur ses lèvres et s'épanouit tout à coup; puis elle s'écria d'une voix franche, haute et joyeuse.

— Eh bien! oui, je chanterai; je chanterai pour vous qui avez été mon ami en toutes circonstances; pour monsieur, ajouta-t-elle en se tournant gaiement vers Jules, à qui l'on a donné la peine de venir chez moi; je chanterai, parce qu'après tout je n'ai jamais manqué de faire l'aumône de ma voix à qui me l'a demandée; mais je chanterai, rancune tenante contre vos belles dames.

M. de M... respira: madame Del... se tourna encore vers Jules, et ajouta, avec des mines de chatte en colère:

—Je vous demande pardon, monsieur, de parler ainsi devant vous; mais M. de M.... sait bien que j'ai des raisons d'être furieuse, et qu'il m'est bien difficile de ne pas dire tout haut ce que je pense.

— Mais parlez, mon enfant, parlez, lui dit M. de M...; parlez... Jules est discret... je le connais.

— Mais moi, je connais M. de Villiers, de réputation du moins, comme un homme bien occupé de choses très graves, et mes petits ressentiments lui sembleraient sans doute fort ridicules. C'est vrai: j'ai été blessée, ajouta-t-elle d'un ton pénétré, très blessée de mon exclusion de tous les concerts de vos salons. Je ne dois pas l'attribuer à mon peu de talent, je suppose; car, de bon compte, je n'ai pas pu être jalouse, comme artiste, des cantatrices de raccroc qu'on a produites en grande pompe. C'est donc à moi qu'on a voulu faire une leçon. Pourquoi? pourquoi? C'est une insulte grossière sans raison?

M. de M... fit un petit signe de doute, et madame de Del..., qui semblait complétement oublier la présence de Jules, continua vivement:

— Mais je me trompe, on avait une raison. Ces dames se sont donc fait les chevalières de M. de C...?

— Peut-être, fit le comte de M..., qui donnait la réplique sans trop savoir si madame Del... avait un projet en parlant ainsi, ou bien si elle ne faisait que dire, sans se soucier du résultat, ce qu'elle avait sur le cœur.

A ce *peut-être*, madame Del... laissa échapper un sourire de dédain, et repartit:

— En ce cas, c'est impitoyable. Je m'attendais à toutes les petitesses de M. de C...; mais je n'aurais pas cru qu'elles trouvassent des complaisants.

— Il dit que vous lui avez joué un tour, fit le comte, mais un tour!...

L'orgueil de dépravation de madame Del... sourit à cette accusation; puis elle reprit gaiement:

— Il m'en a joué un plus cruel: c'est d'être amoureux de moi.

— Il me semble, dit M. de M... du même ton de gaieté, que vous auriez pu n'en pas être dupe.

— Ah! reprit madame Del... d'un air triste, vous êtes tous les mêmes, railleurs et méchants. Le tour que j'ai joué à M. de C... est tout simplement d'avoir prévenu une infâmie.

— Oui, oui, je sais, quand il prétendait séduire (vous savez ce qu'il entend par séduire) cette jolie personne... Comment la nommait-on? Mademoiselle de Mandres, je crois?...

M. de Villiers, qui jusque-là avait écouté sans trop comprendre, s'écria vivement:

— Quoi! mademoiselle de Mandres...

— Oui, reprit madame Del..., mademoiselle de Mandres, la sœur de cette belle madame Burac, qui a fait tant de sensation hier à l'Opéra. Eh bien! monsieur, ajouta madame Del... en s'adressant à Jules, pour avoir voulu sauver une enfant des entreprises honteuses de M. de C..., il m'a attaquée dans ma profession, dans ma fortune; car enfin, reprit-elle en s'animant, c'est ma fortune; et vos belles dames, fit-elle en jetant le mot à M. de M... par un mouvement de la tête, se sont mises du parti de M. de C...

Elle s'arrêta, prit soudainement un air triste et désolé en disant:

— C'est mal! c'est mal!...

Puis, comme si tous ses sentiments n'allaient que par sauts et par bonds, elle s'écria avec une violente amertume en regardant bien en face M. de M... comme si Jules n'était pas là:

— Et l'on se plaint de nous! et l'on nous accuse, et l'on nous punit, et dans l'intérêt de qui?... d'un homme, vous le savez, vous, ajouta-t-elle à voix basse, qui a perdu tant de pauvres filles innocentes. Mais vos belles amies tenaient donc bien à sa galanterie caduque, qu'elles aient pris fait et cause pour lui? Oh! tenez, il y a des heures de révoltes en moi où je voudrais connaître un de leurs plus beaux jeunes gens, le plus beau et le plus noble, le plus fier de tous ceux qui sont l'espérance de votre parti, et si je le connaissais, je voudrais qu'il m'aimât... et il m'aimerait, si je le voulais!

Sa voix s'émut, et elle reprit avec un accent de fierté au fond duquel il semblait y avoir des larmes de rage:

— Je suis belle après tout, et je joue assez bien la comédie pour que, si je le tenais une fois devant moi, je pusse lui faire croire qu'il m'a émue; et la vanité d'un homme se plaît à cet hommage aussi bien que celle d'une femme; elle s'y laisse prendre, et souvent elle succombe. Ce serait peut-être une fantaisie d'un moment... et qu'on voudrait oublier le lendemain.

Madame Del... serra les dents et continua d'une voix haletante:

Mais il ne l'oublierait pas!

Elle jeta un fauve regard autour d'elle, et dit avec un sourire presque farouche:

— C'est ici l'antre de la lionne, comme vous m'appelez; eh bien! je défie le plus dédaigneux, le plus froid de ces beaux, d'y mettre le pied et d'en sortir aussi froid, aussi dédaigneux, aussi entier qu'il y est entré; je le défie de s'en aller sans avoir tout à la fois peur et désir d'y revenir... Oh! voyez-vous... j'ai besoin de me venger, et je ne sait comment je m'y prendrai... mais je réussirai. Il reviendrait! il serait à moi! il m'appartiendrait! Je l'entourerais de tels soins qu'il ne pourrait s'y arracher, qu'il ne pourrait s'en détacher lui-même tout en sentant sa folie et son esclavage. Je voudrais enfin...

A ce moment, et comme si dans l'animation de sa parole elle semblait chercher autour d'elle l'expression qui lui manquait, elle regarda Jules; deux ou trois sentiments bien différents brillèrent sur cette physionomie passionnée, puis tout à coup elle recula avec effroi; sa respiration parut suspendue... elle baissa ses paupières sur ses yeux, comme si elle descendait un voile sur son cœur, et reprit d'une voix rieuse et tremblante:

— Vous ne pensez pas un mot de tout cela, j'espère?

— A sa place, je voudrais y croire, dit M. de M.... en riant, et devenir la victime.

— Oh! fit madame Del..., parodiant la mine de M. de M..., ne faites

pas de la galanterie à ailes de pigeon, ou je vous répondrais du même ton, que je n'accepterais pas le combat contre un si redoutable ennemi, si même il daignait me le présenter, dirais-je en baissant les yeux : à quoi monsieur pourrait répondre, s'il était aussi berger que vous l'êtes :

« Avec madame, on est vaincu avant de combattre. »

Mais monsieur a tout autre chose à faire que de dire ou d'écouter des choses qui ne sont bonnes que pour une folle comme moi et un... séducteur comme vous. Ainsi donc, messieurs, je chanterai, et je vous prie de croire, monsieur de Villiers, que je chanterai sans rancune ; je menace beaucoup, mais je ne suis pas si méchante que je le dis.

Elle prit tout à coup un ton d'enfant et ajouta :

— Je ne suis pas très brave, car tout à l'heure, quand je laissais parler mes folles idées, et que j'ai rencontré vos yeux sur les miens, vous m'avez fait peur.

— Moi ! madame ? dit Villiers...

— Et tenez, dit-elle en appuyant sa main sur son cœur, j'en ai été si saisie, que je crois que cela dure encore... Mais vous ne me punirez pas de ma présomption.

— Et comment pourrais-je vous en punir?

Madame Del... le regarda avec une assurance étrange. Ses yeux semblèrent plonger dans ceux de Jules, et elle lui dit avec le sourire le plus provoquant:

— Ah! vous le savez fort bien, monsieur.

Jules répondit comme un véritable innocent :

— Je vous jure que je serai discret ; madame.

A cette réponse, madame Del... se mordit le bout du doigt en riant intérieurement, et dit d'un ton équivoque :

— Il y a en ce monde des choses plus difficiles qu'on ne croit.

Elle salua le comte et Jules d'un air ravi.

Mais tandis que celui-ci sortait tout à fait de l'appartement, le comte et madame Del.. échangèrent rapidement les mots suivants :

— Oui, dit le comte, ce sera d'autant plus difficile qu'il est amoureux.

— De madame Burac, je le sais.

— Ce serait admirable de triompher de cet amour.

— Vous croyez? fit madame Del...

— Vous seule en êtes capable.

— Est-ce pour cela que vous me l'avez amené ?

— Ah ! fit le comte en souriant de manière ne pas nier.

Le visage de madame Del... prit une expression de hauteur, et elle salua froidement le comte ; et dès qu'elle fut seule, elle écrivit le billet suivant et l'envoya chez M. de Villiers :

« Monsieur,

» Si le hasard ne m'avait donné l'occasion de vous connaître, je » n'aurais pas cru avoir le droit de vous confier un secret qui vous » intéresse personnellement.

» Ce matin, si M. de M... n'eût été présent, je vous l'eusse confié.

» Quoique, par une intrigue que je méprise, je me trouve mêlée à ce » secret, c'est vous surtout qu'il intéresse, et je dois vous le dire.

» Venez ce soir, à dix heures, chez moi. je vous en prie. »

Madame Del... hésita à écrire les derniers mots, puis enfin elle murmura.

« Sans cela il serait capable de ne pas venir ; » et elle écrivit en *postcriptum*.

« Il s'agit de madame Burac. »

Il est bien difficile d'expliquer dans quel état se trouvait Jules en sortant de chez madame Del.... Il n'y avait chez lui qu'un étourdissement confus de ce qu'il venait d'entendre.

A vrai dire, cette femme n'avait agi sur lui d'aucune façon ; ni sa beauté, ni l'étrangeté de son langage ne l'avaient ému ; mais elle l'avait bouleversé dans ce qu'il croyait savoir des choses du monde.

La liberté avec laquelle madame Del... jugeait les autres et elle-même, la franchise de ses récriminations contre M. de C..., récriminations où elle parlait de ses rapports avec cet homme comme de la chose la plus simple; sa menace de se venger par une séduction, comme un homme se vengerait par un duel; explications et menaces dites à M. de M... et écoutées par lui avec une aisance qui attestait qu'il n'y avait rien que de très usuel dans ces façons d'être et de vivre; le soin avec lequel madame Del... avait, pour ainsi dire, séparé Jules de la conversation, comme s'il était connu qu'il ne pouvait comprendre rien de ces choses si facilement comprises par un autre; tout cela enfin semblait faire croire à Jules qu'il y avait une vie qu'il ignorait, et dans laquelle il cherchait à regarder.

Puis alors il se rappelait cette espèce de terreur qui s'était si vivement montrée, et avec laquelle madame Del... avait essayé de jouer; et, quelque modeste que fût Jules, il se demandait si elle n'avait pas semblé reconnaître soudainement en lui le type qu'elle promettait à sa vengeance.

Rien de cela ne lui plaisait, ne le tenait; mais il en était tourmenté, inquiet ; il eût voulu voir, savoir ; et, rentré chez lui, il regrettait que madame Del... ne l'eût pas autorisé à retourner chez elle, lorsqu'il reçut le petit billet que nous venons de dire.

Cependant, si ce n'eût été le dernier mot de ce billet, il n'eût peut-être pas répondu à cette invitation ; mais ce nom de madame Burac lui apprit qu'il marchait en aveugle parmi des intrigues qui s'occupaient de lui lorsqu'il croyait être tout à fait étranger à l'attention de tout le monde.

Il voulut sortir de cette incertitude, et le soir même il se rendit chez madame Del...

L. DEGHOUY. B.

Lia..... Je saurai souffrir en silence. — P. 54.

Paris. Imprimerie Gerdès rue Bonaparte 42

IV.

Lorsque Jules arriva chez madame Del... il était partagé entre le désir d'apprendre ce qui pouvait avoir été dit de lui et de madame Burac, et l'obligation de se l'entendre raconter par madame Del...

Comme tous les hommes enfants qui commencent l'amour, il éprouvait une appréhension pudique à l'idée de voir soulever le voile qui couvrait sa mystérieuse passion, il lui semblait surtout qu'il allait la prostituer en permettant à une femme comme madame Del... de soulever ce voile. Mais la curiosité fut plus vive que le respect de ses propres sentiments, et Jules entra, bien résolu à tout écouter et même à s'enquérir de tout. Il retrouva madame Del... à peu près comme il l'avait quittée, retirée dans le boudoir où il l'avait vue le matin.



Il lui tendit la main et lui dit avec douceur : relevez-vous, Cornélie. — P. 73.

Si Jules avait pu avoir quelques soupçons passagers que madame Del... voulût réaliser contre lui la menace qu'elle avait faite le matin, l'aspect de madame Del... l'eût rassuré, et elle le rassura, en effet. C'est qu'en toutes choses les hommes tout à fait sans expérience se font des idées fausses de ce qui peut les menacer.

Dans les livres, dans la peinture, dans la tradition, dans je ne sais quoi enfin, il y a pour chaque vice un masque de convention qui sert d'enseigne à la corruption qu'il doit cacher.

L'hypocrite est toujours maigre, louche, jaune, horrible; le flatteur, souple, souriant, emmiellé ; l'orgueilleux, superbe, cambré, bouffi, personnel. Les niais vont de l'avant, avec ces renseignements, qu'ils croient très certains, et ils tombent dans la première embuscade qu'on leur tend. D'après cette façon de voir, la coquetterie (de celle que pouvait avoir madame Del...) avait pour Jules une forme, un aspect qu'il devait reconnaître du premier coup. C'était un soin de parure, une étude de pose, un arrangement d'accessoires dont Jules se faisait un fort élégant tableau, et contre lequel il était parfaitement armé.

Ce ne fut donc pas sans quelque étonnement qu'il trouva madame Del... écrivant devant une petite table, très simplement assise, très négligemment vêtue, et l'air franchement soucieux et irrité. L'accueil qu'il reçut était celui qu'on eût presque fait à un directeur qui vient causer d'affaires, et la voix ni le regard n'avaient cette langueur affectée qui passe pour une imitation habile de la passion. Madame Del... eût au besoin employé ces vulgaires procédés vis-à-vis d'un Varnier ; mais en face de Jules, pour ce qu'elle voulait, il fallait des moyens d'une bien autre supériorité. Je ne prétends pas les juger, je les raconte. A peine Jules fut-il assis en face de madame Del..., qu'elle plia le billet qu'elle écrivait, sonna, le remit à sa femme de chambre en lui disant tout haut :

— Pour M. de M... Vous lui ferez dire que j'attends la réponse demain matin.

Elle congédia le camériste d'un geste brusque, et se tournant vers Jules, elle appuya son coude sur la table, la tête sur sa main, et considéra le marquis d'un air de moquerie colère et impatiente, puis tout à coup elle lui dit d'un ton sardonique :

— Savez-vous, monsieur de Villiers, pourquoi on vous a amené ici ce matin.

— Le but de la visite que j'ai eu l'honneur de vous faire, madame, vous été expliqué par M. de M...

— Ah ! fit madame Del... d'un ton d'approbation railleuse ; puis elle reprit :

— Eh bien ! pas du tout, monsieur le marquis, on vous a amené ici ce matin pour être amoureux de moi.

Joseph, quand Putiphar lui prit le pan de son manteau, ne fut pas plus stupéfait que Jules à cette déclaration ; le pauvre jeune homme jeta un regard tout autour de lui, et répondit d'un air qu'il fit brutal pour cacher sa peur :

— Que voulez-vous dire, madame ?

— Oh ! mon Dieu, monsieur, reprit madame Del..., vous n'êtes pas dans une caverne de voleurs, et je crois en vérité que vous y seriez plus à l'aise avec trente poignards dirigés sur votre poitrine, que vous ne l'êtes ici. Mais rassurez-vous, monsieur; vous êtes jeune, brave, spirituel, vous avez un grand nom, une grande fortune, tout cela peut et doit séduire une femme..... de..... mon espèce..... Mais, comme je suis fort capricieuse, cela ne m'a pas encore séduite, et vous êtes ici sous la sauvegarde de mon indifférence et surtout de votre bonne foi.

— J'avoue, madame, reprit Jules avec une froideur et une dignité réelle cette fois, que je ne puis comprendre ni pourquoi, ni dans quel but vous me parlez ainsi.

— Pourquoi ? Je vais vous le dire... Dans quel but ? Vous le saurez bientôt.

Madame Del... prit un temps, s'accouda sur ses genoux de manière à mettre Jules sous le feu de son regard, et lui dit en tournant la tête d'une façon pleine de mutinerie :

— Vous êtes amoureux de madame Burac.

— Madame, s'écria Jules en se reculant d'un air indigné, je respecte madame Burac, et, je vous en prie, que son nom ne soit pas prononcé entre nous !

— Vous faites l'enfant, ou vous l'êtes plus que je ne le pensais, monsieur de Villiers.

— Madame ! reprit Jules de la voix la plus solennelle.

— Si vous n'êtes pas venu ici pour que je vous parle d'elle, dit madame Del... avec les mêmes mines moqueuses, pourquoi êtes-vous venu ?

Jules se mordit les lèvres, et dans son dépit, il fit un mouvement pour se retirer; madame Del... ne lui en donna pas le temps, et reprit :

— Y êtes-vous venu pour réaliser les projets de M. de M... contre votre amour ?

— Veuillez vous expliquer plus clairement, madame, dit sèchement Jules, car j'avoue que je suis trop enfant, en certaines intrigues, pour vous comprendre à demi-mot.

— Je le crois, fit madame Del... en lui riant franchement au nez ; mais si vous voulez que je m'explique plus clairement, il ne faut pas bondir et vous sauver au premier mot comme un chamois dans la montagne.

— Je vous écoute, madame.

— Tenez tout ce que je vais vous dire pour parfaitement exact, et au besoin consultez M. de M... ; c'est un homme qui a la vanité d'être vrai, et, une fois découvert dans la petite marche ténébreuse de cette petite intrigue, il vous avouera très naïvement ses projets.

Je reviens à mon point de départ.

Vous aimez madame Burac, vous l'aimez d'un amour sérieux comme vous, d'un amour très vif comme elle le mérite. Or, monsieur, cet amour a fait peur à M. de M...

Madame Del... prit encore son temps, et reprit de son air le plus humble, le plus grave :

— Je ne parle pas de personnes plus intéressées que lui qu'il a dû alarmer; je ne mêlerai pas à cet entretien un nom que, malgré tout ce que vous pouvez croire de mal sur mon compte, je respecte trop, pour ne pas comprendre votre juste susceptibilité s'il était prononcé entre nous. Je ne parlerai donc que de M. de M...

Jules fit un signe d'assentiment très réservé encore, mais déjà plus bienveillant, et madame Del... continua d'un air décidément grave :

— Vous êtes bien jeune, monsieur, et vous avez peut-être encore plus d'inexpérience de vous-même que du monde. Les craintes de M. de M... à votre sujet vous semblent ridicules, et elles sont justes.

Jules fit un mouvement. Madame Del... reprit vivement, mais avec un ton suppliant et amical :

— Permettez-moi de vous expliquer ma pensée ou plutôt celle de M. de M..., et soyez assuré que j'y mettrai toute la réserve que mérite un sujet si délicat. Tenez, en ce moment, je suis une vieille femme fort désintéressée dans la question, et qui vous raconte votre histoire, ou, si vous l'aimez mieux, qui vous dit votre bonne aventure.

En parlant ainsi, madame Del... montra son plus doux sourire, ses regards les plus caressants, et continua d'une voix coquettement accentuée.

— Oui, les craintes de M. de M... sont justes. Vous aimez pour la première fois de votre vie, et vous aimez une femme d'une beauté si charmante, d'une grâce et d'une distinction si parfaites, que cet amour ne s'en ira pas comme le frivole désir qu'on oublie dès qu'il est satisfait, ou bien dès qu'il rencontre un obstacle sérieux. Vous l'aimez, et elle le sait; oui, elle le sait, et elle en est fière.

— Madame !... fit Jules en baissant les yeux avec embarras.

— C'est la vieille femme qui vous parle. Oui, monsieur de Villiers, elle le sait. Les femmes les plus réservées, les plus innocentes, ont une admirable clairvoyance pour deviner l'amour qu'elles inspirent : elle le sait et elle en est fière. Je vous l'ai dit avec humeur, tout à l'heure, je vous le répète de bon aloi maintenant; mais vous êtes jeune, beau, d'un caractère respecté, d'une naissance, d'un nom, d'une fortune qui vous mettent dans le très petit nombre de ces hommes comme les femmes les rêvent et comme elles ne les rencontrent jamais. Jugez donc quand elles les rencontrent.

— Je suis un homme d'honneur, madame, et madame Burac, à supposer qu'elle ait gardé mon souvenir, respecte trop ses devoirs...

— C'est là, dit madame Del..., qu'est le danger pour tous deux. Madame Burac résisterait, je n'en doute pas, aux entreprises les plus adroites d'un homme en qui elle ne reconnaîtrait pas ce caractère noble qui vous distingue. Vous-même, monsieur de Villiers, vous seriez peut-être plus fort qu'un autre contre les séductions d'une coquette de profession ; mais quand deux personnes qui s'estiment ce qu'elles valent, se prennent d'amour l'une pour l'autre, et entre vous et madame Burac vous en êtes là, elles s'abandonnent en toute confiance aux charmes de cette passion innocente et qui ne doit jamais devenir coupable ; elles la laissent pénétrer sans combat dans leur âme, dont elle devient bientot la pensée constante, la vie, le bonheur, l'espérance ; puis un jour, par un de ces enchantements que vous ne pouvez prévoir, contre lequel aucune force ne défend, elle et vous, tous deux, parce que vous aurez l'un pour l'autre la foi la plus sainte dans votre honneur, vous oublierez toutes vos résolutions, tous vos devoirs ; vous les oublierez, vous dis-je ! Vous en êtes au début de votre amour, et cependant vous ne pourriez regarder madame Burac sans être troublé, vous ne passeriez pas près d'elle sans que votre cœur ne tressaillît, vous ne toucheriez pas sa main sans frémir d'émotion. Ah ! tenez, ne vous fiez pas à votre force ; l'amour est le maître absolu, terrible, impitoyable, qui égare toute raison, fait taire tout remords et perd toute vertu.

Pendant que madame Del... parlait ainsi, Jules la regardait d'un œil avide ; elle mimait si admirablement par son geste, son regard, les émotions qu'elle rêvait pour un autre, qu'il y cherchait pour ainsi dire le simulacre de cet amour dont on lui parlait. Madame Del..., comme si son récit eût agité en elle des souvenirs dont elle ne voulait plus, posa sa main sur son cœur, poussa un long soupir et reprit modestement :

— Voilà, monsieur, ce que M. de M... sait comme moi, et parce qu'il vous connaît, il sait que ce sera une passion grave, sérieuse, et qui peut-être occupera toute votre vie. Vous savez, vous, monsieur, à quel point un tel engagement peut contrarier votre famille. Eh bien ! monsieur, comprenez-vous maintenant pourquoi on vous a amené ici?

— Oh ! madame, pouvez-vous croire?...

— Qu'on m'ait crue capable de vous inspirer une autre passion, dit malicieusement Mme Del...

— Ce n'est pas cela que je veux dire, reprit Jules, fort embarrassé d'expliquer sa pensée. Il hésita et finit par ajouter, en voulant essayer de répondre par une galanterie à la bonne grâce de madame Del... : M. de M... n'eût pas voulu me sauver d'un danger fort incertain en m'exposant à un péril plus grave.

— Vous répondez mal à ma franchise, monsieur, dit madame Del... tristement. Puis elle reprit amèrement :

— On aime sans danger des femmes comme nous : c'est l'opinion de M. de M..., et en vérité, ce n'est pas cette opinion qui me blesse. Il a raison pour vous, monsieur, mais il a eu tort pour moi.

Un soupir profond et une larme furtive accompagnèrent ces derniers mots. Jules regardait Mme Del... avec une curiosité prononcée. Elle n'avait parlé que d'une autre, et cependant à ce moment c'était elle seule qui l'occupait; il se demandait qu'elle était le vrai cœur, la vraie pensée de cette femme qui se jugeait si humblement ; ce soupir et cette larme le touchèrent, mais il ne comprit pas le sens de ces mots, ou il fit semblant de ne pas le comprendre, et il répéta doucement d'un air surpris :

— Il a eu tort pour vous.

Madame Del... leva sur Jules des yeux qui le couvrirent d'un regard douloureux et tendre.

— Vous ne comprenez pas cela, monsieur; eh bien ! c'est que vous avez alors pour moi plus de mépris que M. de M... lui-même.

— Moi, madame? fit Jules.

— Oui, vous. M. de M... a été cruel en sachant ce qu'il faisait; vous l'êtes plus que lui sans le vouloir.

— Veuillez vous expliquer, madame, dit Jules. Je vous avoue que tout ce que vous venez de me dire de moi, de vous, est si étrange, que je ne sais plus du tout où j'en suis : mais ce que je ne voudrais pas, ce serait de vous avoir blessée.

Madame Del... se remit à regarder Jules; un sourire fin et bienveillant anima un peu sa physionomie, et elle répondit avec une douce gaieté :

— Ah ! que vous êtes enfant, monsieur de Villiers !

— Vous croyez ! lui dit-il en souriant à son tour.

— Vous me demandez de vous expliquer pourquoi vous êtes plus cruel puor moi que M. de M...; mais vous auriez peur si je vous le disais.

— C'est donc bien redoutable?

— Oh ! oui, reprit madame Del... avec un accent de passion profonde.

Puis tout à coup elle s'écria en se levant :

— Ah ! je ne sais ce que je dis. J'étais furieuse quand vous êtes entré, je devrais l'être encore ; car enfin, reprit-elle en s'asseyant près de Jules, M. de M... s'est moqué de moi autant que de vous : il nous rend ridicules tous les deux ; car nous sommes fort ridicules.

— Vraiment ?

— Comprenez-vous la scène plaisante que nous venons de jouer l'un et l'autre ? Moi qui vous raconte gravement comme quoi vous aimez une femme qui vaut mieux que moi, comment on veut vous distraire de cette passion à mes dépens, et qui vous avoue ingénument que ce n'est pas cela qui m'a blessée qui m'a fait peur !

— Mais qu'est-ce donc? reprit Jules plus animé.

— Ce que c'est, enfant, lui dit madame Del... avec un indéfinis-

sable sourire de coquetterie et de gaieté, c'est que je vous aimerais comme une folle si je vous aimais; c'est que vous êtes pour moi ce que vous êtes pour un autre: beau, noble, bon, naïf; c'est que j'ai aussi ma vanité qui se couronnerait de votre amour, ne fût-il qu'un caprice; c'est que, dit-elle avec le même sourire, mais agaçant, j'ai aussi mon cœur qui s'en repentirait sans doute, mais qui ne résisterait pas au bonheur de s'être senti aimé par vous, ne fût-ce qu'un moment, qu'une heure, au risque d'en pleurer longtemps, toujours peut-être, et voilà pourquoi M. de M... a été cruel envers moi qu'il en sait très capable, voilà pourquoi vous êtes plus cruel que lui, vous qui ne soupçonnez pas que cela puisse m'arriver.

— Est-ce que si je vous aimais vous m'aimeriez? s'écria vivement Jules en essayant de faire aussi de cette coquetterie passionnée.

— Non... non, répondit vivement madame Del..., non, Jules, non!

Puis elle reprit avec les mines les plus agaçantes :

— Mais je suis heureuse, heureuse de vous voir près de moi, un peu tremblant, un peu étonné, tout confus; vous me plaisez ainsi. Je suis fière, c'est vrai d'avoir ému votre froideur, et, maintenant que vous me regardez comme si vous m'aimiez, il est temps d'en finir, car cela finirait mal.

Cela ne pouvait pas finir autrement : en voici la preuve:

— Qu'écriviez-vous donc hier soir à M. de M... quand je suis arrivé? disait Jules à Madame Del...

— Je le priais d'aller rassurer madame de Villiers sur votre absence.

— J'ai été une grande dupe.

— Vous n'êtes pas galant.

Jules devint triste, et madame Del... lui dit ironiquement :

— Est-ce que vous pensez à madame Burac?

— Ah! je vous en supplie, que ce nom ne soit jamais prononcé entre nous.

— Vous avez raison, je ne dois pas plus vous parler d'elle qu'elle ne vous parlera de moi.

— Cela lui sera facile, car je ne la reverrai jamais.

— Vous n'oserez peut-être plus y retourner.

— Eh! bien non, je ne l'oserai plus.

— Eh bien! tant mieux reprit fièrement madame Del... car elle vous aime et de quelque façon que je vous aie arraché à cette femme que je hais, je suis contente de l'avoir fait.

— C'était donc une vengeance?

Madame Del... reprit ses mines agaçantes, et repartit :

— Oui, d'abord... puis.... elle s'arrêta, devint soucieuse et ajouta vivement :

— Tenez, monsieur de Villiers, ne nous revoyons plus... J'arrange toujours d'admirables piéges où je finis par me prendre. Je me crois plus habile que je ne le suis; hier j'ai fait de la coquetterie, parce que je vous aimais, je veux faire maintenant de l'impertinence par ce que je vous aime; Jules, je vous en prie, ne retournez pas chez madame Burac car elle vous aime, je le sais, on me l'a dit, elle vous aime! Jules, je ne vous demande qu'une chose : le jour où vous serez retourné chez elle, dites-le moi, et nous ne nous reverrons jamais.

Jules sortit par la porte dérobée qui avait déjà servi à Varnier.

Un moment après on introduisit M. de M... Il s'avança sur la pointe du pied, et d'un air très sérieux :

— Est-ce vrai? dit-il à voix basse.

Madame Del... le mena par la main près d'une fenêtre, et écartant le rideau du bout de son doigt, lui montra Jules qui traversait la cour de la maison.

— Il est donc sauvé, s'écria-t-il joyeusement en se retournant vers madame Del... La haine et la rage étaient empreintes sur son visage, et elle lui répondit d'un ton bas et menaçant :

— Il est perdu.

— Perdu! s'écria M. de M...

— Ah! reprit-elle en se relevant de toute sa hauteur, vous et votre monde vous m'avez insultée : je me suis vengée!

— Mais, ma chère enfant... dit M. de M...

— Assez de votre amitié, fit madame Del...; vous pouvez dire à vos dames que je chanterai au concert des inondés.

Madame Del... fit un mouvement pour se retirer; mais M. de M... l'arrêta et lui dit d'un ton alarmé :

— Un moment, s'il vous plaît, qu'est-ce que tout cela veut dire?

Madame Del... le regarda en câlinant, et finit par lui rire au nez. M. de M... reprit :

— C'est que vous jouez admirablement la tragédie.

— C'est que, dit madame Del... vous êtes aussi... aussi naïf que lui.

— Sérieusement, qu'en pensez-vous?

Madame Del... réfléchit longtemps et répliqua :

— Sérieusement, je ne sais pas encore.

Elle disait vrai, car dans cette nature fantasque et dépravée, la passion vraie et le cynisme du vice se heurtaient sans cesse. Elle s'y livrait avec une égale fureur. Cruelle, basse et patiente pour perdre quelqu'un, elle pouvait tout donner pour le sauver. Elle haïssait dans Lia et madame Burac les sœurs de Géorgina, et avait rêvé de les perdre, l'une par son mari, l'autre par son amour. Ce qu'elle avait dit à M. de M... avait été un de ces mouvements de féroce vanité du mal auquel elle ne résistait pas. Son retour subit était un acte de prudence, car elle ne tenait pas encore la victoire, sa dernière réponse un doute réel sur ce qu'elle déciderait. L'abandon de Victor Benoît était si magnifiquement vengé par M. de Villiers, que c'était bien la peine de s'en parer à ses yeux, tandis qu'il se cachait honteusement avec la pauvre fille qu'il avait perdue sans le vouloir, et madame Del... était à peu près résolue à lui donner le spectacle de ce nouveau triomphe, lorsque la présence de Varnier vint tourner tout cela du côté de la haine et de la vengeance. Il apprit à madame Del... la fuite de Victor Benoît pour l'Angleterre et le dévouement de Géorgina. L'esprit de vengeance était si altéré chez cette femme, qu'elle dit à Varnier, qui ne soupçonna pas un moment le péril qu'il venait de provoquer :

— Mais vous avez une autre belle-sœur que Géorgina et madame Burac?

— Oui, Sophie.

— Quelle femme est-ce?

Varnier lui parla bêtement de la bêtise de Sophie.

— Mais son mari, que fait-il?

Varnier lui fit le récit de ses rapports d'intérêts avec lui.

— Ah! fit madame Del..., c'est un homme qui entend les affaires, à ce que je vois.

Varnier se récria, mais madame Del... lui dit du plus grand sang-froid :

— Faites-moi l'amitié de me le présenter; j'ai quelques fonds que je veux employer, et je ne serai pas fâchée de charger M. Brugnon de ce soin.

— Vaut autant les jeter par la fenêtre.

— Ah! fit madame Del..., je prendrai mes précautions.

Ce mot renfermait la perte de la malheureuse Sophie.

Madame Del... fit causer Varnier sur Brugnon, et détermina Varnier à faire cette démarche en lui faisant entrevoir la possibilité de rattraper une partie de ce que son beau-frère lui avait escroqué.

V.

Brugnon se montra très surpris de l'invitation que lui transmit Varnier de la part de madame Del..., et il fut sur le point de n'y pas répondre, quoique Varnier parla avec enthousiasme d'une excellente affaire et d'un placement de fonds. Brugnon connaissait à fond cette vieille rouerie d'emprunteur qui réussit presque toujours vis-à-vis des avares et des gens gênés.

« Dans un mois ou deux, leur dit-on, je reçois 60,000 que je compte placer chez vous; en attendant, prêtez-moi 2,000 écus. »

Brugnon avait déjà était pris de cette manière par le journaliste qu'admirait Sophie, et cependant, après bien des réflexions et des hésitations, il se rendit chez madame Del..., tout en soupçonnant qu'elle voulait le duper.

Ceci paraît incroyable, mais ceci s'explique comme la rage du joueur, bien averti qu'il est en face d'un escroc, qui est maître des cartes qu'il manie, et qui continue de jouer avec lui. Cela s'explique par l'aveuglement féroce de la passion; c'est-à-dire que cela ne s'explique pas; cela est, voilà tout.

Armé de défiance, cuirassé d'avarice et de rapacité, Brugnon arriva chez madame Del...

Le métier auquel il se livrait, et qui tenait du prêteur sur gages et du spéculateur, n'avait pas seulement éteint en lui toute sensibilité d'homme et toute probité, elle avait effacé toute dignité et jus-

qu'à ce dernier respect, qu'on a encore pour son habit, quand on ne l'a plus pour soi-même.

Il y a des choses que certaines gens n'oseraient faire, parce qu'ils sont vêtus avec une élégance qui n'admet pas d'ignobles relations; mais Brugnon n'en était même plus là.

Ainsi, en arrivant dans la maison de madame Del..., il pénétra chez le concierge qui lui répondit que cette dame était chez elle.

— Un mot, dit Brugnon : quel est le prix de l'appartement de madame Del...?

— Trois mille francs, dit le concierge sans trop réfléchir.

— Et l'appartement est sous son nom?

— Sans doute; mais pourquoi monsieur me demande-t-il?...

Brugnon prit un air d'autorité mystérieuse :

— Si je le demande, c'est que j'en ai le droit. On n'a jamais exercé de poursuites contre elle?

— Jamais, fit le concierge en se demandant si cet homme louche et noir était un huissier ou un agent de police.

— C'est bien, fit Brugnon, je monte chez elle.

Lorsqu'il fut introduit dans l'appartement, et pendant les quelques minutes qu'il attendit, il se fit dans l'esprit de Brugnon un inventaire rapide et une estimation approximative de la valeur du mobilier qu'il avait sous les yeux, et il était fixé sur la somme qu'il pouvait prêter lorsqu'il fut introduit auprès de madame Del...

Il la salua d'un air glacé, et grâce à la disposition équivoque de ses yeux, il put avoir l'air de la regarder pendant qu'elle lui parlait, tandis qu'il était occupé à continuer son inventaire.

Malheureusement il n'avait pas la capacité d'entendre et de calculer à la fois, de façon que lorsque madame Del... eut fini, il n'avait saisi que quelques mots, et particulièrement le montant des sommes en question.

— Vous m'avez comprise, n'est-ce pas, monsieur? lui dit madame Del..., qui ne s'était pas aperçue du manége et de la distraction de Brugnon.

— Oui, madame, fit celui-ci avec l'imperturbable assurance d'un usurier qui, ne recevant jamais que la même demande, a toujours à la bouche la même réponse; mais l'affaire est impossible.

— Impossible! s'écria madame Del... en le considérant avec un véritable étonnement.

— Oui, madame, dit insolemment Brugnon. Sans doute ce mobilier est magnifique; mais je ne sais pas s'il est payé, et vous m'avez parlé, je crois, d'une somme de 20,000 francs... Vous n'y avez pas pensé... Si deux ou trois mille francs peuvent vous être agréables...

Madame Del... fronça les sourcils, et allait faire jeter maître Brugnon à la porte; mais sa haine la retint, elle comprit Brugnon, et, sachant, par expérience peut-être, tout ce qu'il y a à la fois de basse servilité et d'impudence dans cette race d'hommes, elle lui répliqua :

— Obligez-moi de m'écouter en me regardant en face, si vous pouvez.

— Madame! fit Brugnon.

— Je n'emprunte pas, monsieur Brugnon, je prête.

Brugnon loucha à plein œil.

Ces 20,000 francs dont je vous ai parlé, les voici... Les voyez-vous? fit-elle en les lui montrant et en les lui faisant flairer.

— Sans doute, madame, fit Brugnon qui les suivait d'un regard effaré dans toutes les sinuosités aériennes par où les faisait passer la gesticulation impatiente de madame Del...

— Mais que voulez-vous que j'en fasse?

— Mais je vous l'ai expliqué pendant cinq minutes.

— Pardon! mille pardons! j'ai mal entendu; j'ai mal compris...

— Je recommence donc : Je désire faire valoir cet argent à votre manière et par vos mains.

Brugnon un moment étonné, avisa qu'il fallait prendre une autre position, et répliqua en se dandinant :

— J'ai plus de capitaux que je n'en veux; on m'en offre tous les jours à deux pour cent.

— Par mois! dit madame Del...

Brugnon fit la grimace.

— Vous voulez plaisanter, madame!

— Mais comme vous prêtez à cinq pour cent par an, vous y gagneriez encore beaucoup.

— C'est une calomnie! dit Brugnon.

— Je n'y vois point de mal, dit madame Del... naïvement.

Puis elle reprit :

— Comme je vous le dis, voici d'abord 20,000 francs, dans un mois vingt autres mille, dans deux mois autant, jusqu'à cent mille que je puis mettre à votre disposition.

L'expression du visage de Brugnon devint effrayante. Il devait ressembler à l'ogre du Petit-Poucet lorsqu'il sent la chair fraîche.

Madame Del... vit que la bête cervière était excitée à point, et elle vit qu'elle pourrait le mener à toute bride où elle voudrait, et par le chemin qu'elle voudrait.

— Je suis flatté de la confiance que vous avez en moi, madame, dit Brugnon, et quand je saurai les conditions...

— Moitié dans les opérations que vous ferez.

— C'est beaucoup, s'écria Brugnon en pensant à ce qu'il serait obligé de partager. C'est juste cependant, reprit-il aussitôt, en réfléchissant qu'il pourrait ne rien donner du tout.

— Et lorsque vous m'aurez fait ce premier versement... dit-il en allongeant les yeux vers les billets de banque.

— Il sera fait, repartit, madame Del..., aussitôt que vous m'aurez donné une garantie.

Ce mot de garantie avait sans doute pour Bruguon un sens terrible, car il recula en l'entendant. Il en jugeait sans doute la portée à l'usage qu'il en faisait lui-même.

— Une garantie, madame! s'écria-t-il; une garantie dans des affaire d'association, de compte à demi... une garantie! et quelle garantie, et pourquoi une garantie?... On voit bien, ajouta-t-il en ricanant, que vous n'entendez que bien peu de chose aux affaires.

— C'est pour cela que je veux une garantie, dit madame Del... très froidement. J'en trouverai ailleurs, j'en ai déjà trouvé.

— Mais, dit Brugnon qui vit les billets de banque prendre la direction d'un pupitre, quelle autre garantie un banquier peut-il avoir que sa signature?

— Vous voyez qu'en voilà déjà une, dit madame Del... en souriant.

— Mais cela va sans dire, reprit Brugnon; mais si elle n'est pas suffisante, je n'entends pas en donner d'autres.

— Eh bien! fit madame Del..., ce n'est pas même celle là que je veux. Tenez, monsieur Brugnon, je fais mes affaires à ma façon et je ne m'en suis pas encore mal trouvée. Vous autres hommes, vous dites toujours que nous n'y entendons rien, parce que nous y mêlons des sentiments que vous en excluez toujours. Voulez-vous, monsieur Brugnon, que je vous dise ce que je pense de vous?

— Volontiers, dit Brugnon.

— Eh bien! je ne sais pas jusqu'où vous poussez le scrupule en certaines choses; mais je connais votre délicatesse excessive sur ce qui regarde les sentiments respectables de la famille.

Brugnon crut qu'il rêvait.

— Vous êtes entreprenant, imprudent même en affaires, et vous risquez les capitaux des autres comme vous faites des vôtres, et c'est tout simple; mais dès qu'il s'agit de la fortune d'une personne que vous aimez, vous changez pour ainsi dire de caractère, et vous vous sacrifieriez plutôt que de la compromettre.

Brugnon écoutait sans comprendre. Madame Del... reprit d'un air flatteur :

— C'est là une qualité que les hommes estiment peut-être fort peu, mais qui m'a décidée, moi femme, à m'adresser à vous. Ainsi je ne vous demande pas même votre signature; donnez-moi celle de madame Brugnon, et je serai tranquille.

— La signature de ma femme! s'écria Brugnon.

— Oui, fit madame Del..., sa signature. Quand un homme engage sa femme, c'est qu'il est sûr de ne pas la compromettre. Je me fie à ce sentiment d'honneur; j'y crois plus qu'à un hypothèque, et je vous demande cette seule garantie.

Brugnon calcula-t-il tout d'un coup l'étendue de l'infamie qu'il ferait, ou bien céda-t-il au désir d'avoir cet argent qu'on lui montrait, avec la résolution d'en faire un honnête emploi, et ne voulut-il que satisfaire un caprice de femme? Le fait est qu'il accepta les conditions de madame Del..., et que le lendemain il apporta quatre lettres de change de 5,000 francs chacune, acceptées par madame Brugnon, légalement autorisée par son mari.

Madame Del... lui remit les 20,000 francs en échange des obligations, et à ce moment madame Del... respira avec satisfaction, comme un mécanicien qui vient d'assurer la dernière pièce de la machine qui doit faire sa fortune.

Puisque j'ai parlé de machine, je continue la comparaison, et je dis que, lorsqu'on a vu monter en détail tous les rouages d'une mécanique, ses balanciers, ses contre-poids, ses régulateurs, on s'imagine souvent que l'action qui va résulter sera aussi compliquée

que les moyens, tandis que le plus souvent cela n'aboutit qu'à une roue qui tourne, à un bélier qui frappe à quelque chose de fort simple en apparence.

Si même il s'agit d'une montre, l'œil, attaché sur le cadran où l'aiguille semble immobile, apprécie à peine le résultat de tant de ressorts cachés et ce n'est qu'après les heures écoulées qu'il s'en rend compte.

De même celui qui, sachant tout ce qu'avait fait madame Del... en vingt-quatre heures, eût cru que dès le lendemain tout cela devait avoir des résultats sensibles, et immédiats, se serait grandement trompé. Mais à quinze jours, à un mois de distance, il aurait reconnu que l'aiguille avait marché de son mouvement imperceptible, mais continu.

Trois hommes marquaient les heures de ce cadran fantastique, où se montrait l'action secrète de madame Del... Et si l'on veut savoir où le ressort auquel ils étaient attachés les avait conduits, on le saura aisément en écoutant les doléances des trois sœurs, un mois à peu près avant l'époque où Géorgina revint en France.

Lia, la tendre et sensible Lia, était chez elle, en face de M. de M... Des larmes coulaient de ses yeux: son attitude était celle d'un profond désespoir, et de cruels soupirs s'échappaient de temps en temps de sa poitrine, M. de M... la considérait avec un air d'intérêt très vif, qui, cependant, ne semblait pas être excité par la douleur de la jeune femme.

Il paraissait cependant très embarrassé de rompre le silence qui régnait entre eux, lorsque Lia, que sa douleur suffoqua, se mit à dire avec un redoublement de larmes:

— Non, cette résolution de mon mari ne s'accomplira pas; un tel abandon est impossible; ils ne sont pas encore partis, madame Del... chante encore ce soir.

— Sans doute; mais elle part immédiatement après le spectacle, et retrouvera M. Varnier au Havre, où il ne la précédera que de quelques heures, puisqu'il n'est parti qu'aujourd'hui même.

— Eh bien! dit Lia, je veux partir à l'instant même; je serai avant elle au Havre.

— Ou à Boulogne, ou à Dieppe, ajouta froidement M. de M...; car je ne puis vous dire exactement le lieu du rendez-vous.

— Mais on peut le savoir à la police, dit Lia; le passeport qu'a pris M. Varnier doit porter le lieu de sa destination.

— Sans doute pour l'Angleterre; mais par quelle route est-il parti?

— On peut le savoir en s'informant à toutes les voitures publiques.

M. de M... se mordit les lèvres, et fut forcé de répondre que c'était une chose faisable, quoique bien incertaine.

— Eh bien! je le saurai dans une heure, dit Lia, et dans deux heures je serai en route.

— Seule? lui dit M. de M...

— Seule, monsieur; mon malheur me protégera.

— Croyez-moi, madame, c'est une tentative inutile: l'amour, amour inexplicable sans doute, l'amour de M. Varnier pour madame Del..., sa vanité d'artiste qui attend d'immenses succès à Londres, l'ont déterminé à faire ce voyage, et rien ne l'arrêtera.

— Je le tenterai du moins, reprit Lia avec obstination. Je me suis laissée vaincre sans combattre; j'avais cru que la résignation la plus humble, le silence et l'aspect de mes souffrances ramèneraient M. Varnier à de meilleurs sentiments, il n'en a pas été ainsi: je tenterai un autre moyen. Oui, monsieur, j'en suis persuadée maintenant: si j'avais réclamé avec énergie, si j'avais fait valoir mes droits, si je l'avais menacé de révéler tout haut son indigne conduite à mon égard, mon mari n'eût pas osé arriver à ce qu'il fait aujourd'hui.

— Vous avez parfaitement raison, madame; si vous aviez fait tout cela lorsqu'il avait encore quelque souci de sa dignité, quelque respect pour ses devoirs, quelque amour pour vous, peut-être eussiez-vous réussi; mais aujourd'hui vous ne ferez que vous exposer à des refus dont la brutalité sera une douleur de plus.

— Mais, monsieur, dit Lia véritablement exaspérée, cette femme n'est point encore partie: je puis la dénoncer à la police, dire qu'elle s'enfuit avec mon mari, qu'elle me l'enlève, qu'elle le perd.

— Non, madame répliqua doucereusement M. de M..., votre mari est parti seul, avec un congé en règle de l'administration de l'Opéra; il est libre d'aller l'exploiter en Angleterre; madame Del... est absolument dans la même position, et lorsque nous dirions que cela se fait d'un commun accord, on n'a le droit que d'y voir l'association de deux artistes qui se réunissent pour s'aider mutuellement dans une affaire d'art et d'intérêt.

— Vous avez raison à votre tour, monsieur, dit Lia; et puisque rien ne peut me protéger que moi-même, je ne m'abandonnerai pas lâchement, et si, comme vous me l'avez dit tant de fois, vous êtes mon ami, vous m'aiderez à me sauver.

Il paraît que M. de M..... ne s'attendait pas à tant de résolution et d'énergie de la part de la plaintive Lia.

Probablement il avait calculé que la sensible et douce colombe exhalerait toute sa douleur en gémissements, et qu'après avoir vainement appelé son infidèle ramier, elle se laisserait endormir dans le nid doré qu'il lui avait préparé.

Cependant, en homme habile, il voulut se prêter à cette fantaisie de désespoir, et se mit à sa disposition pour tout ce qu'elle avait résolu. Ce parti une fois pris, il pensa le faire tourner à son profit.

L'essentiel était d'empêcher que Lia ne partît à temps pour atteindre son mari avant qu'il eût quitté la France.

Par un sentiment singulier qui tient sans doute à cet instinct de force que chacun se sent lorsqu'il est dans sa maison ou sur le sol de son pays, Lia comprenait que, si elle trouvait son mari au Havre, elle pourrait l'arrêter; mais il lui semblait irrévocablement perdu dès qu'il aurait quitté la France, et elle n'eût pas osé le poursuivre sur une terre étrangère.

La tactique de M. de M... fut bien simple. Ce ne fut qu'au dernier des vingt bureaux de voitures publiques qu'ils visitèrent ensemble qu'on découvrit la trace; il était parti pour Boulogne. M. de M... joua la comédie jusqu'au bout: il fit amener une calèche chez Lia, il assista à quelques préparatifs de départ rapidement faits, puis on envoya chercher des chevaux de poste. Mais on ne délivre pas à Paris des chevaux de poste sans passeport.

— Le passeport, s'écria M. de M... au désespoir, nous avons oublié le passeport! et il est six heures, et les bureaux de la police sont fermés!

Lia voulut partir sans passeport. M. de M... lui démontra que c'était impossible: mais elle trouvait un moyen de s'en passer, c'était de se faire conduire à Saint-Denis par les chevaux de M. de M..., et de continuer sa route.

La tentative pouvait réussir, et Lia semblait décidée à braver tous les dangers dont la menaçait M. de M... même une arrestation par la gendarmerie, lorsqu'il proposa de se procurer le passeport nécessaire.

— Je connais, lui dit-il, la personne chargée de ce soin: c'est un homme qui me comprendra mieux qu'un autre, car ce n'est pas seulement un administrateur, c'est encore un homme que son talent a mêlé à la vie des artistes. Qui sait! il connaît peut-être mieux que moi tout le fil de cette intrigue: et quand je lui aurai dit dans quel but il faut qu'il facilite ce départ précipité, je ne doute pas qu'il ne trouve un moyen de vous procurer ce cruel passeport, si difficile que cela puisse être.

En disant cela, M. de M... n'avait d'autre but que de gagner du temps, assez de temps pour rendre le départ impossible ou inutile; mais la réponse de Lia lui montra que, malgré toute son habitude des femmes, il n'avait pas encore compris le sens réel de cette douleur éclatante et active.

— Oui, lui dit Lia, racontez-lui mon désespoir, et dites-lui le dernier effort que je veux tenter. Eh bien! si je ne réussis pas, on saura au moins que je n'ai pas prêté les mains par ma faiblesse à l'indigne triomphe de cette femme.

A ces paroles, M. de M... sortit, et tout en roulant dans sa voiture et en se faisant conduire à l'Opéra, il se disait:

« Ah! ah! c'est pour cela que vous voulez, ma toute belle, une bonne petite esclandre, quelque chose qui se raconte dans Paris, et qui, au besoin, puisse se mettre dans les journaux. Mais vous avez raison, vraiment: cela sera une auréole ravissante pour votre figure d'ange résigné. Il y a de quoi vous mettre à la mode comme l'eût fait la plus complète rouerie. Se faire lionne par le malheur, c'est de bon goût, c'est neuf et je vous y aiderai de toute mon âme. »

Après ce monologue, M. de M... tomba dans une profonde rêverie; l'idée grandissait à mesure qu'il y attachait ses regards; elle prenait tout à fait une allure de roman et d'aventure excentrique. Probablement ce développement si rapide avait été heureux; car, lorsqu'il arriva à l'Opéra, son visage rayonnait.

Quelques instants avant d'arriver, il écrivit quelques mots au crayon, et les donna à son domestique, en lui disant:

— Il faut que ce billet soit remis à l'instant même à madame Del...

Puis il monta tranquillement dans la salle. L'heure de la représentation était venue, les musiciens étaient à leur poste, lorsque M. de M..., qui s'était posté au coin de l'orchestre, vit un garçon de théâtre venir glisser un mot à l'oreille du chef, qui se leva d'un air inquiet et quitta sa place.

Il paraît que M. de M... n'avait pas besoin d'en voir plus; car il chercha immédiatement la personne à qui il avait affaire, et obtint d'elle ce qu'il avait promis à Lia.

Cependant tout cela avait demandé un certain temps, et M. de M...,

du foyer où il attendait le passeport promis et qu'on devait lui rapporter, écoutait les trépignements du public qui s'impatientait, puis au moment même où on lui remettait le passeport, la toile se levait, et le régisseur, avec cet habit noir qui est toujours un signe de deuil pour le public, vint avertir que madame Del... avait été saisie d'une si violente indisposition qu'on avait été forcé de la transporter chez elle.

Aussitôt M. de M... courut chez Lia avec le triomphant passeport; les chevaux de poste furent commandés. et, pour qu'il n'y eût pas le moindre retard, il voulut y aller lui-même.

Lorsqu'il entra, un commis se disputait avec un domestique et lui disait :

— Mais cela ne se peut pas, vous dis-je; madame Del... a fait demander ses chevaux pour minuit; le service est commandé. Vous ne savez ce que vous dites; d'ailleurs madame Del... chante ce soir à l'Opéra; c'est de l'Opéra que la voiture doit partir.

Et sans attendre la réponse du domestique, il s'adressa à M. de M... et lui dit :

— Que désire monsieur?

— Des chevaux immédiatement à cette adresse. dit le comte en remettant le passeport.

— On va les envoyer.

Et l'ordre fut aussitôt donné.

— Mais vous voyez bien, dit le domestique, que vous avez des chevaux tout prêts, puisque vous en donnez à monsieur. Pourquoi m'en refusez-vous?

— Parce qu'il est impossible, dit le commis avec colère, que vous ne soyez pas un imbécile; parce que madame Del... ne peut en avoir besoin à cette heure, puisqu'à cette heure elle est en scène.

— Ce garçon peut cependant avoir raison, fit M. de M...; car la représentation de ce soir n'a pas lieu.

Le commis ouvrit de grands yeux, et le domestique s'écria d'un air triomphant :

— Vous voyez bien, monsieur, que je ne suis pas un imbécile.

— Eh bien! on vous donnera des chevaux, fit le commis avec humeur, comme tout homme qui a tort. Attendez.

— Un mot, fit M. de M... au commis; je suis le comte de M...

— J'ai l'honneur de connaître monsieur le comte.

— Dans une demi heure des chevaux aussi à mon hôtel.

Ceci fut dit avec un de ces grands airs qui en imposent aux sots; et tandis que M. de M... se retirait, le commis se décida à envoyer des chevaux à madame Del...

Une fois ces précautions prises, M. de M... mit un empressement singulier au départ de madame Varnier. Il tenait à ce qu'elle quittât Paris avant madame Del... et il y réussit. Il aplanit toutes les difficultés, toutes; mais Lia était une pauvre petite femme fort inexpérimentée des choses matérielles de la vie. Elle ignorait l'art de faire voler les postillons sur les grandes routes, et au moment où elle quittait la cinquième poste, elle entendit s'arrêter une voiture d'où partait une voix bien connue qui criait :

— Est-ce ça?

Puis une voix d'homme qui avait couru en courrier et qui l'avait devancée lui répondit :

— Oui, madame, c'est une calèche qui appartient à M. de M...

— Attelez! attelez! cria la voix; et tandis que Lia, épouvantée, anéantie d'avoir reconnu la voix de madame Del..., se demandait si elle n'était pas en droit de poignarder cette femme sur place; les chevaux préparés d'avance étaient déjà attelés, et la voiture passait devant elle au galop fougueux des coursiers et au bruit retentissant du fouet des postillons.

La colère donna à Lia l'énergie qu'elle n'avait pas eue jusque là, et à son tour elle cria et promit de l'or pour atteindre cette voiture qui ne pouvait être loin. Sa voiture courut aussi vite que celle de madame Del... durant cette poste; mais à la seconde, où madame Del... avait passé avant elle, les plus brillantes promesses ne purent tirer du postillon le galop le plus modéré; et pour comble de disgrâce, à une lieue de la poste, une des soupentes de la voiture se détacha de son cric, et il fallut perdre une heure pour la remettre en état : encore gagna-t-on l'autre poste au pas. Une fois là, il fallut faire venir le charron; le charron décida qu'il fallait quatre heures au moins pour réparer le dommage; et Lia, éperdue, désolée, ne doutant pas que ce ne fût un guet-apens de madame Del..., alla s'enfermer dans une chambre d'auberge pour y pleurer à son aise.

Elle n'y était pas depuis une demi-heure que la femme de chambre qui l'accompagnait lui vint apprendre avec une grande surprise que M. de M... arrivait à l'instant même. Il fit une entrée magnifique.

— Je m'en doutais! s'écria-t-il. A peine étiez-vous partie que je suis allé à l'Opéra; j'ai appris que la représentation n'avait pas eu lieu. Je suis monté au théâtre; madame Del... était chez elle, j'y ai couru : elle partait à l'instant.

J'ai redouté les projets de cette femme qui sans doute avait été avertie je ne sais comment (il ne savait comment!) que vous deviez partir, et je suis venu pour vous protéger, pour vous secourir.

Lia changea de larmes, et pleura de reconnaissance.

— Venez, lui dit le comte, venez; je suis maintenant avec vous... Nous l'atteindrons, je vous le jure.

Lia prit son air le plus désolé, et répondit :

— C'est inutile, monsieur, dit-elle; je ne veux pas m'abaisser à lutter plus longtemps contre une femme qui n'a pas craint d'attenter à ma vie; car cette voiture pouvait se briser et me tuer. Je retourne à Paris; mais le monde saura ce qu'elle est, ce qu'elle a fait.

— Il le saura, dit M. de M...; je m'en charge.

Il fallut bien que Lia remontât dans la voiture qui avait amené M. de M...; la femme de chambre fut laissée pour ramener la calèche.

Que dit-il durant cette longue route pour calmer la douleur de Lia, je l'ignore; mais à son arrivée chez elle, Lia était encore agitée, incertaine, inquiète : elle hésitait, elle avait peur; mais elle ne pleurait plus.

Pour rappeler la comparaison que j'ai employée pour caractériser la marche de la ténébreuse intrigue qu'avait ourdie madame Del... contre les trois sœurs, je dirai à mon lecteur ;

« Tu sais quelle était l'heure de Lia. Maintenant je vais te dire où en était Sophie. »

Le matin même de ce jour qui ramenait Lia à Paris, on annonçait à Sophie la visite d'un monsieur qui, malgré l'heure peu avancée de la matinée, s'obstinait à vouloir entrer.

Sophie ne faisait guère ni la grande dame, ni la jolie femme, quoiqu'elle eût pu avoir de justes prétentions à ce dernier emploi; elle trouva donc ce monsieur étonnant, mais pas trop impertinent : elle ne se désola pas surtout de ce qu'elle était surprise avant d'être en tenue complète de réception.

VI.

D'ailleurs, depuis deux ou trois jours que Brugnon était parti pour une petite maison de campagne qu'il avait louée, et dans laquelle il avait fait porter la plus grande partie de son mobilier, Sophie s'ennuyait à périr d'être toute seule, et une visite, quelle qu'elle soit, fait passer un bout de journée.

Elle donna l'ordre au vieux débris de servante (en style usuel : femme de ménage) que l'avarice de son mari lui avait permis, de faire entrer le visiteur, et tout aussitôt Sophie vit s'avancer un homme d'une trentaine d'années, blond, frais, un peu joufflu de visage, et d'ailleurs bien tenu, ganté, chaussé avec un soin extrême, souriant de manière à faire une charmante fossette dans chacune de ses joues.

— Désolé de vous déranger, madame, dit-il en montrant des dents charmantes; mais l'affaire qui m'amène est fort pressée, et je vois, dit-il en jetant un regard minaudier autour de lui, que nous sommes arrivés un peu tard.

Mais, reprit-il en minaudant de plus en plus et en se tournant

vers Sophie, qu'importe que la cage soit dégarnie lorsque nous avons le bonheur de tenir la fauvette ?

Sophie suivait d'un œil surpris la pantomime curieuse de ce monsieur, et finit par dire :

— De quelle affaire, venez-vous me parler ?

— Voici, madame, reprit le monsieur en lui remettant une carte glacée qu'il tira d'un gracieux portefeuille ambré, et qu'il présenta avec le même doux sourire et un demi-salut plein de grâce.

Sophie lut : « M. Chérubin Fedamour, huissier. »

— Huissier ! reprit Sophie en fronçant le sourcil et en regardant ce monsieur avec un double étonnement, l'un de recevoir sa visite, l'autre de voir un huissier ainsi fabriqué. Huissier ! dit-elle une seconde fois.

— C'est comme ça qu'on nous appelle encore, fit le charmant jeune homme en haussant les épaules d'un air dédaigneux.

Ah ! nous n'avons pas été compris dans le progrès ; la langue s'est trouvée pauvre à notre endroit : les apothicaires sont devenus pharmaciens, les procureurs, avoués ; nous sommes restés huissiers. Qu'y puis-je faire ? Rien... si ce n'est mon devoir.

Et puisque vous voilà instruite du but de ma visite, je vais faire monter ces messieurs.

Il sortit et rentra

— Mais, s'écria vivement Sophie, je ne sais pas davantage ce que vous voulez !

— Mais nous venons d'abord pour saisir.

— Qu'est-ce que cela veut dire ? s'écria Sophie. Saisir quoi ?

— Vos meubles, madame, ou plutôt ce que monsieur votre mari a jugé à propos de ne pas enlever.

— Mais mon mari est à la campagne, monsieur, je vais lui écrire, il reviendra sur-le-champ... Tout ce que vous dites est impossible, d'ailleurs cela ne peut me regarder.

— Mais madame, cela vous regarde si bien, que cela ne regarde que vous.

Il jeta la main par-dessus son épaule, et sans se retourner, il dit à l'un des hommes qui le suivaient :

— Fantaisie ! donnez-moi le dossier de madame. Voyez... les lettres de change signées par vous, assignation, jugement par défaut, commandement, tout vous a été signifié.

— Je n'ai rien reçu de tout cela, monsieur.

— C'est possible, madame, reprit le don Cherubino de Fedamour, toujours souriant, votre mari a eu sans doute la délicate attention de supprimer toutes ces pièces ; mais elles ont été régulièrement signifiées... Je suis en règle.

— Mais je vous demande un délai d'un jour, de quelques heures, pour faire prévenir mon mari.

— Pardon, madame, mais je ne puis vous accorder ce délai. Je n'en ai pas le pouvoir. Le jugement est exécutoire nonobstant opposition, et ce que je vois me prouve que la précaution était sage.

— Mais, monsieur, s'écria Sophie éperdue, j'ai signé ces billets sans les regarder !

— Lettres de change, madame, lettres de change qui entraînent la contrainte par corps.

— Que voulez-vous dire? s'écria Sophie en reculant, comme si elle se fût trouvée en face d'un voleur armé.

— Je veux dire que si vous ne payez pas, ce que vous ferez de la meilleure grâce du monde, mon client ou plutôt ma cliente est décidée à user des moyens que la loi lui donne.

— Et le moyen, monsieur ?

— C'est la prison.

— La prison ! s'écria Sophie dont la tête se perdait. Mais où est donc mon mari ?

Appelez mon mari, le propriétaire, le portier, quelqu'un, un homme qui mette ce misérable à la porte !

La teinte rosée des joues de M. Chérubin passa au violet funèbre de la rose appelée *tombeau de Napoléon*, et il reprit avec la même voix mielleuse :

— Oui, madame, la prison, les Madelonnettes ; c'est une honte pour notre gouvernement de confondre ainsi le vice et le malheur ; mais je vous l'ai déjà dit, notre partie n'est pas en progrès.

— Ah ! dit Sophie, prenez tout, mais sortez ; monsieur, sortez !

— Deux minutes de patience, madame ; ce qu'on nous a laissé à faire ici n'est pas bien long. D'ailleurs je ne prends rien, je saisis.

A peine ces braves gens furent-ils partis, que Sophie, qui ne pouvait se rendre compte de ce qui arrivait, se rendit à Arpajon pour trouver son mari dans la charmante petite maison qu'ils avaient été visiter ensemble, qu'il disait avoir louée, et pour laquelle il avait, deux jours avant, expédié son mobilier.

La charmante petite maison était à sa place ; mais on n'y avait plus entendu parler de M. Brugnon, on n'avait vu aucune sorte de mobilier.

En rentrant à Paris, comme elle passait devant la maison de Lia, elle s'y arrêta et apprit qu'elle venait de partir en poste. Cet incident lui inspira une frayeur plus grande ; elle s'imagina un moment que toute sa famille avait quitté Paris ; qu'on l'avait laissée seule, en butte aux persécutions de la justice. (Elle appelait ainsi les poursuites des créanciers.)

Elle courut chez Cornélie ; Cornélie était malade, et ne voulait recevoir personne ; sa mère avait tenté vainement de pénétrer jusqu'à elle.

L'infortunée Sophie n'eut pas le courage d'aller l'affliger d'un nouveau malheur ; car déjà madame Malabry en était à l'état où je la trouvai lorsque j'allai la voir.

Elle rentra alors dans sa maison, où on lui remit une lettre de M. Chérubin Fedamour, que je possède en original, et que je transcris textuellement pour l'édification de la société :

« Madame,

» Trop désenchanté des sentiments intimes par les cruels devoirs » d'un état mal vu dans le monde, mais qui a aussi sa noblesse mé» connue, j'ai cru ce matin que votre douleur n'était qu'un vain si» mulacre ; mais ce soir, mieux informé, je sais que vous êtes une » victime, comme il y en a tant, de l'astuce mêlée à la mauvaise » foi, et je tiens à vous prouver que la seconde partie de ma pre» mière phrase n'est pas une vanité.

» Oui, madame, je suis sensible, et quand il s'agit d'une femme, je » je puis dire comme Voltaire :

Je sais tout ce qu'on doit de respect et d'honneur
A son sexe, à son âge, et surtout au malheur.

» Ce n'était pas plus dans la position de Brutus que dans la » mienne d'être galant ; mais les cœurs élevés ont des secrets pro» fonds qui ne se révèlent que dans l'occasion. Cette occasion, vous » me l'offrez, et je la saisis ; oui, madame, je la saisis pour vous » dire que votre mari n'est qu'un vil escroc qui vient de prendre la » fuite vers un pays qui est le refuge ordinaire de ses pareils. Il est » en Belgique ! je n'ajoute pas un mot de plus. Oui, madame, il est » en Belgique, jouissant des fruits des nombreuses dupes qu'il a » faites, dont vous êtes assurément la plus innocente et la plus mal» heureuse. C'est ce tableau de vos douleurs, madame, qui m'a tou» ché, et c'est dans ce sentiment que vous m'inspirez que je vous » préviens que je viens de recevoir l'ordre de remettre les pièces de » votre affaire au garde du commerce. Je n'ai point encore exécuté » cet ordre, et je suis disposé à le suspendre et à vous accorder un » délai de trois jours pour vous prouver que je ne suis point étran» ger aux sentiments que vous êtes faite pour inspirer à tout cœur » bien placé. Je me rendrai chez vous demain, charmante dame, » pour nous entendre à ce sujet. Ne manquez pas de vous y trouver, » sans cela je serais contraint à agir rigoureusement : ce qui serait » contre l'espérance et les désirs de celui qui est votre serviteur, et » qui voudrait avoir un autre titre.

» Chérubin Fedamour. »

Sophie réfléchit longtemps sur cette singulière épître, et quoique la nouvelle qu'elle lui apportait fût foudroyante, elle ne tomba point en convulsions de désespoir. Une satisfaction non équivoque d'être débarrassée de son époux combattit victorieusement l'image des dangers auxquels devait l'exposer cette fuite. D'ailleurs, elle avait trois jours pour y échapper, et, pour un esprit de l'étendue de celui

de Sophie, trois jours étaient un avenir qui suffisait à pourvoir à tout. Burac, Varnier, et au besoin Malabry, devaient la sauver.

C'était une affaire d'honneur et de famille; son cœur n'admettait pas qu'il pût s'élever un doute à ce sujet; son esprit ne prévoyait pas un obstacle. Ce qui la faisait réfléchir, c'était le style de la lettre. Le titre seul de celui qui l'avait écrite l'offusquait; mais la tournure de l'épître lui paraissait de bon goût, et il est très certain qu'après l'avoir lue trois fois, elle se regarda dans son miroir. Je ne prétends rien inférer de cette circonstance; je raconte les faits, et, pour ne pas sortir de ce rôle d'historien fidèle, je dois dire maintenant pourquoi Cornélie s'était enfermée chez elle et avait refusé de revoir sa mère et sa sœur.

Dans ce même jour, vers quatre heures, un jeune homme dont je ne t'ai pas fait exactement le portrait, mais que, d'après ce que je t'en ai raconté, tu as dû te représenter comme une figure grave, simple, belle, d'une tournure distinguée et précise, d'une tenue réservée et froide, M. Jules de Villiers enfin, sortait de chez madame Burac.

Ce jour-là, trois mois après ce que je t'en ai dit, la tête penchée de côté, le nez au vent, l'allure déterminée, il marchait bruyamment en donnant vigoureusement du talon de ses bottes éperonnées sur l'asphalte du trottoir. Il regardait tous ceux qui passaient près de lui en mordillant les bouts de sa moustache, et d'un air qui semblait leur dire :

« Si quelqu'un trouve cela mauvais, je lui apprendrai à vivre. »

Il allait ainsi, le regard provoquant et le sourcil froncé, lorsqu'il fut arrêté par un autre individu qui avait avec lui un air de société, en prenant ce mot dans le sens qu'on donne à l'expression, — avoir un air de parenté.

Ces deux messieurs n'étaient point du même sang, mais ils étaient assurément du même monde.



Saluez, monsieur, saluez. — P. 75.

— Où allez-vous donc? dit le nouveau-venu en arrêtant Jules.

— Je vais là-bas, répondit Jules.

— Il n'y a personne.

— A quatre heures?

— Il n'y a que les boursiers qui font leur ignoble bouillotte à cent sous la fiche.

— Eh bien! voulez-vous monter? je vous propose un wisth à deux morts, à cinq cents francs la fiche et cent louis de pari.

— Non; mais demain, si vous voulez.

— Pourquoi pas aujourd'hui?

— Parce que...

La manière dont ce parce que fut prononcé lui prêta un sens formel, à ce qu'il paraît; car Jules affecta un air de curiosité dédaigneuse et reprit :

— Qui ça?

Un clignement d'yeux suffit à la réponse, et Jules continua :

— Au fait, elle est jolie; mais j'aurais cru que c'était...

Autre clignement d'yeux de la part de Jules, également bien compris par son ami qui lui répondit :

— On ne va pas sur vos brisées.

— Moi! s'écria Jules, pas plus elle que personne.

L'interlocuteur regarda Jules, qui semblait rouge d'une colère intérieure, et prolongea son regard dans la direction de la rue que celui-ci venait de parcourir, et dit à voix basse :

— Là aussi des scènes.

— Ah! fit Jules, bien pis qu'ailleurs! Les attaques de nerfs, les évanouissements; j'ai enfin entendu aujourd'hui le dernier cri romantique de la vertu : « Ah! monsieur, vous m'avez perdue! »

Le jeune homme qui causait avec Jules prit tout à coup un air sérieux et lui dit :

— Jules, vous n'êtes pas juste pour madame Burac.

— Laissez-moi donc tranquille, fit Jules en haussant les épaules.

— Croyez-moi, Villiers, madame Del... vous fera faire quelque mauvaise action contre cette pauvre femme.

— Et à quel propos me dites-vous ça? dit Jules avec hauteur.

— A propos de votre scène d'hier avec le petit G......, à qui vous avez défendu de remettre les pieds chez madame Burac.

— Si je le fais, c'est que j'en ai le droit.

— C'est un droit à la façon de madame Del...

— Plaît-il?

— Si les assiduités de G... vous déplaisaient, il y avait mille moyens de lui faire une querelle sur rien, sur ses chevaux ou sa cravate; mais ces manifestes publics de jalousie n'aboutissent qu'à perdre une femme.

— Bah! fit Jules.

— Et madame Del... veut perdre madame Burac; car c'est elle qui vous a dit que G....... allait souvent chez elle, et que vous n'oseriez pas le lui défendre.

— Eh bien! je l'ai osé.

— Elle en était sûre, et elle a eu ce qu'elle voulait; c'est-à-dire que devant vingt témoins vous avez défendu à un homme du monde d'aller chez une femme qui n'est pas la vôtre. Qu'en doit-on conclure et qu'en dira-t-on?

— Tout ce qu'on voudra, fit Jules avec humeur. Si madame Bu-

rac n'était pas si coquette, cela ne serait pas arrivé; et quant à madame Del..., ce qu'elle peut me dire m'est fort indifférent.

— Ah! Villiers, je m'étais arraché à l'empire de cette femme longtemps avant que vous l'ayez connue ; elle n'était pas encore ce qu'elle est devenue, et déjà elle m'avait fait peur.

— Diable! fit Jules en ricanant.

— J'admets la galanterie, continua le jeune homme; je comprends même que certaines femmes la poussent jusqu'au cynisme; mais le vice méchant, le vice sans passion, le vice qui s'attache à tout et qui corrompt tout, c'est hideux!

— Le « sans passion » est bien trouvé pour madame Del...., fit Jules en ricanant.

Le jeune homme prit un air de profond mépris et repartit :

— Sèche, froide, corrompue, c'est la démoralisation vivante; je n'en veux d'autre preuve que ce qu'elle a fait des deux frères B.....

— Ces deux misérables!

— Charmants enfants, bien fous, bien gais, très turbulents, et prenant de la vie à toutes mains lorsqu'ils ont commencé, et dont la basse effronterie vous fait peur à présent; eh bien! ce sont les élèves de madame Del...

Jules réfléchit comme un homme épouvanté de cette leçon qui lui montrait d'où il était parti, où il était arrivé, et jusqu'où il pouvait aller; mais il semble qu'elle venait trop tard, car il répondit en s'en allant :

— Bah! c'étaient des imbéciles!

Après ces paroles, il s'éloigna.

Cette petite rencontre est le prologue nécessaire de la scène qui va suivre, et m'épargnera un récit exactement circonstancié de ce qui s'était passé dans cet intervalle de trois mois.

A l'instant où Jules était sorti de chez Cornélie, celle-ci, par un de ces mouvements violents qui ramènent le cœur et la pensée vers le ciel, parce que tout appui leur manque sur la terre, s'était jetée à genoux et s'était écriée dans une sorte de délire :

— Mon Dieu! mon Dieu! prenez pitié de moi!

Comme elle poussait ce cri de détresse, Burac était entré; et telle était la violence de sa douleur, qu'elle n'avait pas cherché à se relever et à cacher le désordre où elle était. Burac s'arrêta un moment devant elle.

— Ce marquis de Villiers est un infâme, lui dit-il avec un accent irrité.

Cornélie le regarda comme si la conscience de sa position vis-à-vis de son mari lui revenait à l'esprit; il lui tendit la main et lui dit avec douceur :

— Relevez-vous, Cornélie, je sais tout ce qui s'est passé. J'ai entendu tout ce qui vient de se dire.

Cornélie se leva plus forte, quoique sans arrogance; on eût dit que sa faute, comparaissant devant la justice légitime de son mari, lui semblait moins honteuse, qu'exposée, comme elle venait de l'être, au mépris insultant de son complice.

— Punissez-moi donc, puisque vous savez la vérité, lui dit-elle en réprimant ses larmes.

— Vous avez trop à me pardonner, lui dit Burac, pour que je me croie le droit d'être sévère envers vous.

Cornélie crut ne pas le comprendre, mais il continua comme s'il parlait à lui-même, et il ajouta :

— Mais quant à ce misérable, il me paiera sa lâcheté de son sang.

La surprise et le doute qui parurent sur le visage de Cornélie avertirent Burac qu'elle cherchait en vain le sens de ses paroles; il la fit asseoir, et restant debout, tantôt marchant vivement, tantôt s'arrêtant devant elle, il reprit :

— Ce n'est pas cela que vous attendiez, ce n'est pas ainsi qu'un mari agit d'ordinaire; mais je vous le répète, Cornélie, je suis juste, je ne suis pas de ceux qui prennent d'autant plus avantage des torts des autres, qu'ils en ont beaucoup à faire oublier. Je sais, Cornélie, que si vous aviez trouvé dans notre union ce qu'une femme est en droit d'attendre de son mari, la considération, surtout lorsque, comme vous, elle lui a apporté la fortune et une bonne réputation de jeune fille, vous ne seriez pas où vous en êtes. Cependant, croyez-moi, Cornélie, je ne vous ai pas trompée; j'ai cru pouvoir vous donner tout ce que je vous avais promis. Mais j'ai eu du malheur...

Cornélie baissa les yeux, elle éprouvait l'indulgence de son mari d'une façon si inattendue, qu'il ne lui était pas permis de répondre que son premier malheur était son manque de bonne foi. Burac comprit ce silence et ajouta sans en être affecté :

— Ce rigorisme de probité ne me blesse pas, et quoiqu'il m'ait perdu à vos yeux, jamais je n'y aurais porté atteinte, s'il ne vous eût perdue aussi, en vous détournant de moi et en vous rendant accessible, par le malheur, aux poursuites d'un homme à qui j'avais cru du cœur : c'est ma faute, mais je vous le jure, Cornélie, et à l'heure où je vous parle, je n'ai ni envie ni besoin de me justifier, il n'y a pas à Paris dix fortunes qui n'aient été commencées ou poussées par des spéculations plus mensongères que les miennes. Toute la fortune de mon père a été engloutie dans une société par actions, dont le chef a été récompensé par le titre de baron, des progrès qu'il a fait faire à l'industrie. Seulement, il jouait dans l'ombre et sous la sauvegarde du silence des journaux. Aujourdhui, tout



Géorgina pousse un cri. — P. 80.

ce qui se fait s'écrit et se lit. J'ai constaté la puissance de la duplicité comme moyen de succès, mais j'ai oublié que ce qui élève peut détruire. Grâce à cette force qui tue quand elle ne sert pas, la plainte d'un seul est devenue la plainte de tous et ce qu'un seul n'eût pas osé faire, ou ce que j'eusse arrêté s'il l'avait osé, ils le font d'un commun accord, et je suis dénoncé et poursuivi devant les tribunaux.

Cornélie fit un signe d'effroi.

— Rassurez-vous, lui dit Burac froidement, les délais nécessaires à l'appel de la cause me donneront le temps de tout finir. Déjà votre dot est à l'abri de toutes poursuites.

— Prenez-la, monsieur, prenez-la si elle peut vous sauver.

Burac sourit avec dédain et repliqua :

— Elle pourrait me sauver que je ne la prendrais pas.

Une expression amère et sinistre passa sur son visage, et il ajouta avec un accent de sarcasme :

— Non, je ne volerai pas une pauvre femme ; votre dot, plus que votre dot, une fortune est à l'abri de... tout ce qui peut m'arriver.

— Ah ! maintenant, monsieur, que m'importe la fortune ? fit Cornélie ; hélas! la pauvreté et le malheur sont quelquefois une protection contre le mépris.

— Erreur, ma pauvre enfant, fit Burac (et on ne saurait dire ce qu'il y avait de singulièrement élevé dans cet homme mièvre et étiolé parlant à cette grande et belle femme qui le dépassait de la tête), erreur, reprit-il, la pauvreté et le malheur ne protégent que la vieillesse et l'infirmité ; vous resterez trop belle pour ne pas être enviée ; vous serez riche, vous dis-je, et vous ne serez pas déshonorée.

Cornélie courba la tête, Burac reprit avec un accent de rage :

— Non, vous ne le serez pas. Je ne vous demande que huit jours de courage ; quant au mépris de M. de Villiers, il s'est chargé de vous l'inspirer. Je vous ai trop oubliée et il est temps que je me souvienne de vous. Ce soir, demain, tous les jours nous sortirons ensemble.

— Mais que prétendez-vous faire de moi?

— Vous donner la dernière chose que je puisse encore vous conquérir : le doute du monde.

— Comment cela?

— Vous le verrez, dit Burac ; mais souvenez-vous que c'est une épreuve terrible, qu'il faut porter le front haut, le regard assuré, et ne pâlir ni ne rougir devant personne. Vous le ferez, et quand j'aurai fait ce que je dois, je suis sûr que vous au moins, vous penserez que je n'étais pas l'être méprisable et odieux qu'on a voulu faire de moi. Demain, je viendrai vous prendre pour sortir avec vous. Adieu ; jusque-là soyez calme et prenez courage.

Burac sortit et laissa Cornélie si confondue de ce qu'elle venait d'entendre, qu'un moment elle crut avoir fait un rêve, et s'enferma avec le désespoir que lui causait l'infamie de Jules et l'anxiété que lui donnait l'étrange conduite de Burac.

VII.

Telle était la position des trois sœurs lors du départ de madame Del... ; et le retour de Géorgina en France huit jours après l'arrivée de cette femme en Angleterre, doit suffisamment dire que là, comme à Paris, son influence avait brisé le faible lien qui attachait Victor Benoît à cette malheureuse fille. Toi qui habites Paris, as-tu jamais vu madame Del..., ou plutôt, toi qui as fait les *Mémoires du Diable*, crois-tu aux démons, au génie du vice, à quelque chose enfin d'une dépravation si profonde qu'on est tenté de lui attribuer une origine surnaturelle ? O grand faiseur de romans, investigateur, prétendu habile, du cœur féminin, veux-tu que je t'épouvante, que je te fasse honte, que je te surprenne, que je te renverse en te révélant le misérable secret de toutes ces intrigues, de toutes ces infamies !

Tu t'imagines peut-être que c'est grâce à la jalousie que ces quatre femmes ont été perdues, et qu'elles ont payé de leur ruine ou de leur réputation l'amour de Victor Benoît pour Géorgina. Erreur, mon cher ami ! un mot, un seul mot, amena cette haine féroce.

Un jour que, dans une discussion assez vive entre madame Del... celle-ci le raillait sur son assiduité chez madame Malabry, Victor défendit les quatre sœurs de son mieux ; mais il n'était pas de force à lutter contre cet esprit de sarcarmes effronté qui dépouillait ces quatre enfants de toutes leurs charmantes apparences de beauté et de bonne grâce, et les ridiculisait. Alors, dans un mouvement d'humeur de se sentir si rudement battu, Victor s'écria :

— Elles seront tout ce que vous voudrez, en fin de compte, ce sont d'honnêtes femmes.

Madame Del... voulut railler encore sur ce point ; mais Victor, soit conviction, soit envie de prendre sa revanche contre madame Del..., fut inabordable de ce côté.

Le terrible « ce sont d'honnêtes femmes » revenait à tout propos, assaisonné d'allusions assez directes et d'une vérité sanglante.

Ce mot resta comme un trait empoisonné dans le cœur de madame Del..., et y fit naître une haine farouche et implacable. Cette espèce de haine, qu'à son degré le plus faible on appelle envie, est surtout le partage des impuissants ; alors il arrive que souvent elle n'est que ridicule dans sa méchanceté ; mais lorsque cette haine a pour auxiliaire un esprit ardent, un caractère opiniâtre, et que son impuissance n'est pas native, mais est le résultat d'égarements et et de vices personnels, elle arrive aux derniers degrés de férocité. Tu me comprendrais mieux, si, après cette discussion que Victor oublia trop aisément, tu avais pu voir madame Del... frémissant de rage, répéter incessamment le mot fatal :

« Ce sont d'honnêtes femmes ! »

En effet, elle pouvait être plus belle, plus célèbre, plus spirituelle ; elle avait, elle pouvait avoir tous les avantages possibles de la fortune et de la renommée sur ces quatre jeunes filles, mais elle ne pouvait plus être une honnête femme. C'est alors qu'exaspérée de ne pouvoir arriver à cette place où Victor les avait placées, madame Del... résolut de les en faire descendre. Oui, mon cher ami, tous ces efforts, toutes ces combinaisons, toutes ces saletés, c'était une lutte contre l'honnêteté. Ce n'était pas de la passion, c'était cette immoralité qui croit s'absoudre en agrandissant autour de soi le cercle des coupables.

Mais je pense que c'est assez philosopher et je reviens à mon récit.

Voilà tout ce que j'appris de la position des sœurs de Géorgina au moment du départ de madame Del..., soit par madame Malabry, soit par les amis auxquels je m'adressai. De ce moment à celui de notre arrivée, il n'était survenu aucun changement important. La pauvre Sophie avait échappé aux déclarations plus explicites de M. Chérubin Fedamour par le même moyen qu'à ses poursuites timbrées, en se cachant dans un petit appartement que Burac lui avait loué hors de Paris. Lia se défendait de la protection de M. de M... en femme résolue. Peut-être le malheur de Cornélie l'avait-il sauvée plus que sa propre force. Cependant, pour l'une et pour l'autre, la misère arrivait à grands pas, et d'aucun côté il ne se présentait d'espérances certaines.

Burac, violemment attaqué de toutes parts, avait perdu tout crédit, et par une singulière contradiction avec le caractère qu'il avait montré jusque-là, il demeurait immobile et laissait le champ libre à ses ennemis.

Peut-être ce silence eût-il arrêté l'acharnement qui poursuivait Burac, si on avait pu le prendre pour une résignation modeste ; mais s'il laissait sans réponse toutes les assertions dont on l'accablait, jamais il n'avait paru les braver avec plus d'impudeur. Autrefois Burac, sans cesse occupé d'affaires, vivait pour ainsi dire à côté du luxe de sa maison, et n'en prenait pas sa part. On le voyait rarement dans son salon, presque jamais dans les loges de sa femme, et, tandis qu'elle promenait ses riches voitures au bois, il courait Paris dans un méchant cabriolet de louage. Tout cela était changé depuis quelque temps : il affectait de ne pas quitter Cornélie, et semblait prendre à son tour possession d'un luxe dont il lui avait jusque-là abandonné la jouissance exclusive.

Du reste, il n'y avait pas eu d'autre explication entre Burac et Cornélie, et celle-ci le suivait sans savoir quel dénoûment aurait cette comédie.

Ce dénoûment arriva deux jours après mon arrivée à Paris ; et comme je fus témoin de la manière dont il se passa, tu me permettras de te le raconter avec toutes ses circonstances.

Le caractère de Burac est resté pour moi un problème insoluble. Victime personnellement du manque de probité de cet homme, l'ayant bien des fois entendu prêcher des maximes de conduite qui me révoltaient, je ne puis me défendre pour lui de cette faiblesse qui cherche une excuse à des fautes qui la révoltent chez un autre.

C'est que véritablement Burac était, je crois, une bonne nature, qui ne devait sa dépravation qu'à des accidents qui ne dépendaient pas de lui.

Maigre, chétif, faible en apparence, il avait une activité et une vigueur qu'il avait poussées jusqu'à des excès qui eussent épouvanté les hommes les plus robustes. Ainsi jadis, Burac, jouait. travaillait, montait à cheval, ne refusait aucun appel à une folie, quelle qu'elle fût, et avec cela il se passait de sommeil, toujours prêt, toujours soutenu par un désir jaloux de réhabiliter, pour ainsi dire, l'exiguité de sa personne. Plus tard, il porta cette disposition de son esprit dans ses espérances d'amour, dans ses rêves d'ambition. Esprit froid, clairvoyant et habile, il avait mesuré toute la valeur de Géorgina, et, par une faiblesse inhérente à sa taille, il avait préféré la belle et la grande Cornélie ; capable de faire une honnête fortune par son intelligence et surtout par le peu de besoins personnels qu'il avait, il avait abordé en aveugle les affaires colossales et les entreprises gigantesques. Je vais peut-être te dire une bêtise, mais je suis convaincu que, si cet homme avait eu à vingt ans une taille de cinq pieds cinq pouces, il eût été un tout autre homme, moralement parlant.

Quoi qu'il en soit, voici ce qui arriva, comme je te l'ai dit, deux jours après mon arrivée ; tu en porteras le jugement que tu voudras.

J'étais allé chez Burac que je n'avais pas trouvé ; je ne savais encore que la position apparente qu'il avait adoptée vis-à-vis de sa femme après l'infamie de M. de Villiers. L'on me dit qu'il était sorti, et comme je semblais fort désireux de le rencontrer, on m'apprit que je le trouverais très probablement à l'Opéra, dont il ne manquait pas une représentation.

J'y allai, et véritablement il était dans sa loge. Mon apparition, qui fut un véritable embarras pour Cornélie, sembla faire le plus grand plaisir à Burac et il me dit d'un ton dont je ne pensai pas à suspecter la sincérité :

— En vérité, monsieur Morland, vous êtes l'homme du monde que je désirais le plus rencontrer avant...

Il s'arrêta sur ce mot, et reprit en souriant :

— Quelle bonne nouvelle nous apportez-vous de la Normandie ?

— Des nouvelles qui vous intéresseront, j'en suis sûr, lui dis-je. Puis j'ajoutais tout bas : Mais que je ne voudrais communiquer qu'à vous seul, surtout en un pareil endroit.

Burac me regarda d'un air mécontent, et répondit tout haut :

— Ce sont des nouvelles du Calvados, n'est-ce pas ? Ah ! ce n'est ni le temps ni le lieu pour en parler.

— Vous vous trompez, lui dis-je ; il ne s'agit pas d'affaires commerciales, il s'agit d'affaires de famille.

Je ne puis te dire l'éclair qui jaillit des yeux de Burac ; son regard sillonna la salle entière, et passa de sa femme à M. de Villiers, qu'on m'avait montré à moitié couché dans une avant-scène. Il reporta son regard sur moi, et je lui montrai que je l'avais compris, en secouant la tête comme pour lui dire : — Ce n'est pas cela.

— Venez donc, me dit-il en se levant vivement et en quittant la loge.

Il paraissait violemment agité, et je ne me souciais pas des confidences qu'il pourrait me faire. Je les voulus prévenir, et le premier mot que je lui dis fut :

— Géorgina est à Paris.

— Elle aussi ! me répondit-il avec un accent de tristesse.

Je lui demandai le sens de cette exclamation, et c'est lui qui commença à m'initier aux mystères de la conduite de madame Del... ; mais il ne me dit pas un mot de Cornélie. Nous étions dans le foyer, et Burac me parlait avec vivacité, quoiqu'à voix basse, lorsque nous nous trouvâmes en face de Jules. Celui-ci se dandinait au milieu d'un groupe de jeunes gens, et comme M. Burac s'était, pour ainsi dire, exalté par le récit qu'il m'avait fait des menées de madame Del..., il ne put retenir un mouvement manifeste de fureur à l'aspect de Jules. Celui ci le toisa insolemment, et comme Burac le regardait avec une fixité non moins insultante, Jules se détourna vers ceux avec qui il causait, et leur dit assez haut :

— Voyez donc comme ce petit monsieur fait le fier parce qu'il m'a repris sa femme

Je regardai Burac : un éclair de joie sauvage brilla dans ses yeux, mais il fut remplacé à l'instant même par un calme inexplicable ; il s'approcha de Jules avec une affectation de politesse à laquelle l'autre ne se méprit pas, et lui dit d'une voix douce :

— Que disiez-vous de ma femme, monsieur de Villiers ?

Quelques signes imperceptibles de ses amis avertirent Jules de se contenir ; mais il prenait la bravade pour le courage et l'insolence pour la dignité, et il répéta littéralement sa phrase.

Burac n'en parut pas ému, et ce calme devint effrayant pour Jules lui-même, qui se recula comme pour prévenir toute injure personnelle. Burac dit simplement :

— Mais pour que je vous l'aie reprise, il faut qu'elle vous ait appartenu.

Jules rougit ; mais poussé par cette basse et lâche vanité de soutenir ce qu'on a avancé, vanité que l'on prend pour du courage, il répondit avec la triste violence d'un homme qui a honte de ce qu'il dit, mais qui est poussé par un mauvais sentiment à le dire :

— C'est une chose dont tout le monde peut vous informer.

Burac garda sa terrible impassiblité, et tandis que tous les regards s'attachaient sur lui avec effroi, tant on comprenait qu'il devait y avoir de force et de parti pris dans celui qui entendait de pareilles choses sans éclater, il reprit.

— C'est vrai, j'ai entendu dire que vous vous en étiez vanté, mais je n'ai pu y croire. Cela ne tient pas, je vous prie d'en être persuadé, à l'estime que j'ai de moi-même, mais à celle que j'ai de l'humanité. Je comprends qu'un homme se fasse un jeu de l'honneur d'une femme, qui la recherche, qu'il l'obtienne, et que sa vanité l'emporte assez sur les sentiments les plus vulgaires en pareilles circonstances, et qui lui ordonnent la discrétion ; mais j'avoue que je n'ai jamais pu croire qu'un homme qui a un nom qui n'est pas encore sali tout à fait, osât se vanter d'une chose qui n'est pas, et se targuât des faveurs d'une femme qui n'a pu se débarrasser de ses poursuites qu'en le faisant jeter à la porte comme un laquais ivre.

Te figures-tu la colère, la rage de Jules à cette apostrophe faite d'un ton sec, froid et affirmé par un regard qui semblait percer Villiers jusqu'au cœur. Jules perdit toute présence d'esprit et cria d'une voix tonnante :

— Misérable fripon, je vous châtierai !...

— Des dédains de madame Burac, ce serait trop injuste.

— Au fait, dit Jules qui se remit un peu, ce serait faire tort aux tribunaux, que de vous enlever à la justice.

— Vous voyez, monsieur, que je ne fuis pas plus devant leur colère. Je puis être un fripon, c'est ce qui se jugera bientôt ; mais il manque un nom à ce que vous êtes. Vos propos sur une femme que vous avez crue sans défense, n'ont pas même la dignité d'une calomnie, c'est, comme je vous le disais, le délit d'un laquais qu'on a chassé.

— Misérable ! reprit Jules en menaçant Burac, qui le domina de son regard de fer. A ce moment Burac aperçut un homme à cheveux blancs, que je reconnus pour le vieil abolitioniste dont il avait exploité la philanthropie : il alla droit à lui et lui dit à haute voix :

— De tous ceux qui sont présents ici, monsieur, vous avez plus qu'un autre le droit d'être mon ennemi. J'ai de grands torts envers vous, je les avoue tout haut et je vous en demande pardon ; mais fussé-je le fripon qu'on dit que je suis, vous savez, vous, monsieur, qu'il n'est pas de mon humeur d'être un mari complaisant.

Burac s'arrêta et se retournant vers ceux qui écoutaient cette triste scène, il ajouta :

— Mais aurais-je été assez misérable pour le devenir, que je n'aurais pas pu profiter de cette position ; ce monsieur a tout simplement menti. J'ai écouté, épié, surveillé, passé les nuits et les jours,

car je n'ai pas l'habitude de jouer le rôle de dupe, et j'ai vu, entendu cet homme menacer ma femme de la déshonorer si elle ne se déshonorait pas. Il a tenu parole.

Jules, suffoqué de rage, ne put que balbutier ces mots :

— A demain.

— A demain, répondit Burac avec une satisfaction évidente.

Dès que nous fûmes seuls dans un couloir, Burac me dit :

— M'accompagnerez-vous demain ?

— Oui, lui dis-je en lui prenant la main et en la lui serrant : de tout mon cœur.

— Maintenant, me dit-il, il s'agit de faire sortir ma femme ; ce misérable est capable de se poster sur son passage et de l'insulter.

— Il ne l'osera pas..., et s'il l'ose, il en subira la peine ; faites-la sortir, je me charge du reste.

Il se fit dans quelques loges un grand mouvement auquel je ne pris pas garde. Je cherchai M. de Villiers, et je l'aperçus presque aussitôt planté au coin d'un couloir par lequel devait nécessairement passer madame Burac. Il était pâle et ne répondait que par monosyllabes brusques aux représentations de quelques-uns de ses amis qui voulaient le détourner du projet insensé qu'il avait formé. J'allai droit à lui.

— Monsieur, lui dis-je, je m'appelle Félix Morland, et je suis marchand de bestiaux.

— Ah! bon ; après ?

— Je puis assommer un bœuf plus gros que vous d'un coup de poing : une femme va passer ; si vous dites un mot et si vous faites un geste qui montre l'intention de l'insulter, je vous traite comme un bœuf.

Jules se recula, et s'il avait eu une arme, il m'eût tué, je n'en doute pas. Il voulut faire le gentilhomme, et dit en ricanant et en regardant par-dessus l'epaule :

— Est-ce qu'il n'y a pas ici des sergents de ville pour prévenir les drôleries de ce boucher ?

— Si ces messieurs, dis-je aussitôt, en voulaient requérir quelques-uns, ils pourraient prévenir les drôleries de ce Lovelace.

VIII.

Tout cela avait amassé quelque monde, et particulièrement des jeunes gens ; je vis qu'on m'approuvait. On n'osait plus conseiller à Jules de quitter la place ; car c'était lui demander une lâcheté après la menace que je lui avais faite ; mais on s'était éloigné de lui. Jules se sentait seul, désapprouvé de tous.

Cependant sa résolution ne semblait que s'accroître, et il demeura seul à son poste, les bras croisés, et bravant du regard tout ce qui se passait. A sa pâleur avait succédé un rouge violet ; ses yeux, injectés de sang, avaient une expression féroce. La porte de la loge s'ouvrit, et je me plaçai près de Jules. Tout le monde attendit dans un silence effrayant. Une femme sortit de la loge : c'était Cornélie ; puis une seconde femme : c'était madame de Villiers. Jules épouvanté chancela et s'appuya sur moi. Madame de Villiers donna son bras à Cornélie, qui paraissait ne pouvoir se soutenir et qui marchait les yeux baissés.

La marquise vint droit à son fils, l'œil haut, la physionomie impérative, et à deux pas de lui : tandis qu'il la considérait d'un air égaré, elle lui dit d'une voix basse, sèche et brève :

— Saluez, monsieur! saluez!

Par une obéissance instinctive, Jules ôta son chapeau ; je fis comme lui, et je ne sais par quel enchantement de l'autorité de cette mère, tous ceux qui étaient rangés dans le couloir saluèrent respectueusement.

Jules redevint si pâle qu'il me fit pitié.

Je suivis madame Burac, et je la rejoignis au moment où madame de Villiers la remit à son mari qui avait gagné le péristyle avant la sortie de sa femme.

— Maintenant, dit-il à la marquise, je vous tiendrai ma parole, madame.

— J'y compte, monsieur, reprit madame de Villiers.

Burac emmena sa femme, et madame de Villiers quitta aussi l'Opéra. Sur un signe que me fit Burac, je compris qu'il m'attendait le lendemain seulement.

Je remontai ; car l'exploit personnel auquel je m'étais livré ne me permettait pas une retraite qui eût ressemblé à une fuite.

Jules avait disparu, et je n'appris que plus tard le secret de la merveilleuse intervention de la marquise.

C'était M. de M... qui, épouvanté de la scène qui s'était passée entre Burac et Jules, et plus épouvanté de celle que Jules menaçait de faire et qui l'eût déshonoré à ne plus s'en relever, avertit la marquise, exigea et obtint d'elle qu'elle donnât à son fils cette terrible leçon.

Le lendemain, j'étais avec le jour chez Burac. Je crois qu'il comprit, à mon empressement, que j'avais deviné le sacrifice qu'il faisait à la réputation de Cornélie ; aussi entra-t-il avec moi dans des détails sur sa position et sur celle de sa femme, que la rareté de nos rapports n'eût pas autorisés sans cela.

Cependant je remarquai que ces détails ressemblaient plutôt aux instructions qu'on donne à un mandataire qu'aux confidences qu'on fait à un ami.

Je crus y voir un projet de fuite dans le cas où l'affaire de la veille n'aurait pas de suites, et je ne voulus pas avoir à m'expliquer sur une résolution que j'aurais conseillée, mais qui était prise. J'écoutai tout ce que me dit Burac, j'en pris note, et il me remit un portefeuille fermé en me disant :

— Ce sont des papiers que je vous prie de garder, et dont vous pourrez disposer à votre gré d'ici à huit jours.

Cependant l'heure se passait, et nous n'entendions parler ni de Jules, ni de personne qui vînt de sa part.

Burac, qui avait le pouvoir de dominer tous ses sentiments, laissa cependant échapper quelques signes d'impatience, et ne put retenir une fois ces mots, que je n'ai compris que plus tard :

— En serais-je réduit là ?

— M. de Villiers ne viendra pas, lui dis-je.

— Il ne me manquerait plus, dit Burac, que ce fût un lâche !

— Il peut manquer à ce duel sans être accusé de lâcheté.

— Impossible, me dit-il, c'est sa première affaire.

Presque aussitôt, on annonça M. de M... Il devait servir de témoin à Jules, et ce choix semblait nous annoncer une tentative d'arrangement.

Cependant il n'en fut pas question ; on prit une caisse de pistolets, et nous partîmes pour le bois de Verrières.

J'étais avec Burac dans une voiture, le commis en chef qui menait la maison de Burac nous accompagnait. C'était un homme pour qui son patron était un Dieu. Et ce que je ne saurais expliquer, c'est que c'était personnellement un homme d'une probité incontestable. Je n'avais pas aperçu Jules qui n'avait pas quitté sa voiture, et je l'examinai avec une vive curiosité lorsqu'il en descendit ; il me suffit d'un regard pour être assuré que la terrible leçon de la veille avait profité. Il tenait les yeux baissés, et il ne montra ni par un geste, ni par une parole, l'insolente bravade de la veille.

Les conditions du duel avaient été réglées avant notre départ de Paris. Ces messieurs devaient se battre en marchant l'un sur l'autre, jusqu'à une distance de six pas.

Tous les préparatifs furent faits dans un silence profond. Du moment que M. de M... n'avait rien dit, il ne pouvait y avoir aucune explication. On chargea les pistolets, on les remit aux combattants ; ils marchèrent tous deux d'un pas égal et mesuré, jusqu'à la distance voulue, et là ils s'arrêtèrent, chacun d'eux semblant attendre que l'autre profitât de l'avantage de tirer le premier.

Après un moment d'attente, ils se décidèrent à la fois ; les coups partirent ensemble ; mais je pus remarquer à n'en pas douter, que tous deux avaient évité de s'atteindre.

Je compris la parole que Burac avait donnée à madame de Villiers, et je vis ce que M. de M... avait sans doute obtenu de Jules.

Burac et Jules le regardèrent à la fois d'un œil irrité. Il s'avança pour déclarer qu'il lui semblait que l'affaire était vidée ; mais Burac l'interrompit, en lui disant avec un sourire forcé :

— Il faut au moins que la comédie ait deux actes, monsieur le comte.

— J'y consens, dit Jules en regardant Burac dans les yeux, pourvu qu'elle tourne en drame.

— Je vous jure, dit Burac, que le dénoûment en sera sanglant.

A la bonne heure, fit Jules avec un soupir.

Nous rechargeâmes les armes ; mais cette fois ce fut avec plus d'inquiétude surtout de la part de M. de M..., dont la tranquillité nous avait fort étonné jusque-là, car nous connaissions son amitié pour Jules.

Cependant, à la manière dont les adversaires marchaient l'un sur l'autre, nous vîmes qu'ils étaient dans les mêmes dispositions l'un vis-à-vis de l'autre.

Ils s'arrêtèrent comme ils avaient déjà fait, en se regardant fixement dans les yeux.

L'anxiété où nous étions de l'issue probable de cette étrange rencontre avait cela de particulier qu'il y avait un courage inouï dans la manière dont ces deux hommes s'épargnaient. Enfin nous entendîmes Burac dire à Jules d'une voix basse, mais calme :

— Une balle dans le cœur me sauverait d'un jugement déshonorant, je vous demande ce service.

Jules lui répondit du même ton :

— Si une balle absout de tout, je vous demande la mort.

— Ensemble donc, dit Burac, quand j'ôterai mon chapeau.

— Ensemble donc! fit Jules, ôtant le sien.

— Ils levèrent lentement leurs pistolets ; Burac salua, les deux coups partirent en même temps, et tous deux tombèrent cette fois.

Jules respirait encore, mais il ne put prononcer que les mots :

« Ma mère, »

Quant à Burac, on eût dit que l'énergie de son âme suspendît la mort pendant le temps nécessaire à ce qui lui restait à régler.

— Vous remettrez à monsieur, dit-il à son commis, la clef du portefeuille que je lui ai confié.

Puis il se tourna vers moi :

— Je vous recommande la pauvre femme... me dit-il.

Le sang commençait à l'étouffer... et il murmura :

— Cornélie !... ma femme !...

Il fit un nouvel effort, et, me serrant convulsivement la main, il expira en disant :

— Géorgina!... Géorgina !... les... autres...

IX.

Si ce que je t'écris était un roman, ce serait le cas de le finir sur la terrible scène que je t'ai racontée, il me suffirait d'ajouter en post-scriptum une demi-douzaine de ces lignes avec lesquelles les faiseurs de ton espèce se débarrassent des personnages qu'ils ont le plus caressés et le plus choyés durant leur récit.

Du reste, une chose qui m'a toujours indigné contre les romanciers de métier, c'est leur ingratitude pour leurs propres héros. Lorsqu'ils en ont usé et abusé pendant le nombre de pages nécessaire à la confection d'un ou de deux volumes, ils les logent tranquillement dans le bonheur ou dans la misère pour le reste de leurs jours, comme si tout était fini pour un homme lorsqu'il a épousé son amoureuse, ou qu'il a perdu une fortune mal acquise. Je ne ferai pas de même ; je ne te dirai pas en quatre ligne, comme tu serais capable de le faire, si on t'abandonnait le dénoûment de cette histoire :

« M. Malabry, ruiné, perdu de dettes et de débauche, fut trop heureux d'accepter une place de régisseur d'une sucrerie à la Guadeloupe, place que lui procura mon ami M. Félix Morland, et où il n'eut pas le temps de perdre ses habitudes d'Europe, attendu qu'il mourut dans la traversée.

» Les débris de la fortune de Burac, sagement administrés par ledit Morland, procurèrent une existence modeste à madame Malabry et à ses filles Cornélie, Lia et Sophie, qui se retirèrent dans une petite ville de Normandie, près de leur sœur Géorgina, après que.... »

Tu comprends bien que si je finissais ainsi tout d'un coup, et en disant la dernière vérité de toutes les vérités, il y a des gens qui lèveraient les yeux au ciel, qui joindraient les mains et qui, en me rencontrant, me regarderaient avec un étonnement plein de pitié ; et je ne veux point du tout qu'il en soit ainsi.

Je continue donc mon récit ; seulement je le renfermerai dans l'exposé d'un seul événement très important, puisque je t'ai déjà instruit, sans y prendre garde, du sort des autres personnages.

Par mes soins, mais longtemps avant le résultat final que je t'ai dit, la famille entière, c'est-à-dire madame Malabry et ses quatre filles habitaient une petite maisonnette à Gagny, petit village à quelques lieues de Paris, qui a cependant l'avantage d'être à la campagne, c'est-à-dire qu'il n'est pas à la mode, et n'est pas peuplé de villas, succursales des salons parisiens et de leurs mœurs.

On a la chance d'y habiter trois mois sans que tout le pays sache qui vous êtes, ce que vous faites et ce que vous avez été.

Je m'occupais d'arranger autant que possible les affaires de cette colonie de veuves et de femmes abandonnées, et j'allais les instruire régulièrement trois fois la semaine du résultat de mes démarches.

L'attitude de ces cinq femmes dans une même infortune était tout à fait différente, et c'est en l'observant attentivement que j'ai appris tout à fait à les connaître, et que je tirai de mon examen une conclusion à laquelle j'aurais juré que je n'arriverais jamais si on me l'eût révélée d'avance.

Madame Malabry était la même femme faible et crédule. Comme elle avait accepté l'autorité respectable et droite de M. de Mandres, comme elle avait subi le despotisme de M. Malabry, elle acceptait sans résistance les volontés de ses filles ; mais comme ces volontés n'étaient pas conformes, elle s'était fait une occupation de les accorder, et bien des fois elle faillit jeter la discorde entre les sœurs à force de leur répéter, à chacune en particulier, qu'elles devaient se passer leurs petits torts.

Du reste, elle ne souffrait pas réellement de la privation de son ancienne aisance ; loin de là, le degré de misère où l'avait jetée M. Malabry lui faisait de sa position une sorte de paradis où, au grand dédain de Lia, madame Malabry reprenait assez de fraîcheur et d'embonpoint pour se regarder avec quelque complaisance dans la glace de sa chambre ; mais c'étaient de rares velléités, et déjà le véritable oubli de la jeunesse se décélait par l'amour exclusif des petits chats et d'un horrible perroquet.

Cornélie portait son malheur en reine détrônée ; mais, en y regardant de bien près, l'affreuse catastrophe qui avait précédé sa retraite, avait eu un éclat et un certain grandiose dramatique qui la flattaient intérieurement.

Elle posait gravement devant elle-même, et se contemplait avec quelque fierté dans ses *longs habits de deuil*, couronnée du double cyprès de Burac et de Jules de Villiers.

Ne crois pas qu'il y eut dans tout cela aucun sentiment bas et cruel ; non assurément.

Cornélie eût peut-être donné sa vie, plus que sa vie, sa beauté, pour prévenir le malheur qui avait tué ces deux hommes ; mais enfin ce malheur était arrivé, elle n'y pouvait plus rien, et elle se drapait de son mieux du voile funèbre qu'il avait jeté sur elle.

Ce que je n'aurai pas cru d'abord, mais ce qui à l'examen s'explique pour moi, ce fut la conduite de Lia.

Je m'imaginais qu'elle allait faire de l'élégie incarnée avec de profonds soupirs et des regards torturés et méditatifs. Point du tout, Lia devint sèche, pincée, aigre-douce, et visa à l'épigramme.

A la longue je compris qu'elle enviait le malheur de Cornélie, et que sa vanité était honteuse de sa propre part d'infortune.

Un ami butor, qui l'avait trompée pour des filles de théâtre, qui s'était fait comédien, et qui servait de cavalier chantant à une femme d'un talent supérieur, ce n'était pas là une destinée comme celle que le sort lui devait.

Cependant je m'étonnais de l'air de supériorité peu bienveillant avec lequel elle traitait ses sœurs, lorsque je finis par découvrir qu'elle faisait de la littérature et écrivait un roman.

Dès ce moment tout me parut expliqué et excusé : c'est une maladie endémique dont on ne peut rendre responsables ceux qui en sont atteints, comme dans les temps d'orage on ne doit point en vouloir à une femme nerveuse d'être impatiente et colère.

Quant à Sophie, Lia la trouvait *révoltante*. Jamais je n'ai vu femme si heureuse! Sophie était la ménagère de la maison; ses sœurs lui avaient abandonné ce soin avec plaisir, et elle s'en était emparée avec enthousiasme. Elle allait, venait, rangeait et tripotait toute la journée avec une activité surprenante. Elle commérait en cachette avec la servante, et savait toutes les histoires du pays. Quant à son époux, elle en faisait bon marché, et avait sur Brugnon des mots d'une beauté ravissante.

« M. Brugnon, c'est ainsi qu'elle l'appelait toujours, M. Brugnon viendrait me demander pardon à genoux. que *je ne lui donnerai pas un morceau de pain*. Je l'ai tant aimé, et il m'a tant trompée! »

La parcimonie culinaire de Brugnon était le véritable grief de Sophie; du reste, elle engraissait prodigieusement, et riait à fendre le cœur de Lia.

Si je réserve Géorgina pour la dernière, c'est que ce fut la dernière sur laquelle je me formai une opinion. Il y a d'heureuses natures qui ont toutes les peines du monde à se persuader le mal; lorqu'on le leur montre, elles ferment les yeux et détournent la tête. Je ne suis pas de celles-là, et il faut que je voie quatre fois le bien, et à la lumière la plus éclatante, pour y croire un peu. Encore est-il que, lorsque je croyais voir, j'ai cent fois tâté mon nez pour m'assurer que je ne portais pas de lunettes, qui me teignaient les objets en beau. De toutes ces lunettes, celles dont j'avais le plus peur, c'étaient celles de l'amour; car je me sentais vis-à-vis de Géorgina si différent de ce que j'étais vis-à-vis de ses sœurs, que je m'alarmais de cette différence même.

Cela tenait-il à ce que je la voyais avec une prévention favorable, ou à ce qu'elle valait mieux? C'était là la difficulté.

J'avais beau savoir que Géorgina avait été la victime d'une machination habilement ourdie, elle n'en était pas moins une femme compromise à mes yeux : que l'on ait jeté dans la boue ou qu'il y soit tombé de lui-même, l'homme qui passe près de vous, on s'en garde toujours le plus qu'on peut. Ainsi, la faute de Géorgina, volontaire ou non, m'apparaissait toujours sur son front, comme la goutte de sang de la Gulnare du *Corsaire*. Pourquoi donc, me demandais-je, suis-je, avec cette juste défiance, si indulgent pour elle? Pourquoi trouvais-je qu'elle seule était convenable vis-à-vis de sa mère, également affectueuse pour ses sœurs? Comment, lorsque je trouvais à reprendre dans tout le monde, ne voyais-je rien qu'à admirer en elle: le calme et la sérénité de sa tenue, qui montrait qu'elle ne se laissait point abattre par son malheur, et qu'elle ne s'en servait point cependant pour avoir le droit de se plaindre; le courage, la facilité, la prévoyance avec laquelle, comprenant que chacune devait participer à l'existence de toutes, elle avait demandé des ressources au talent qu'elle avait en peinture.

Ce qui, même dans cette résolution, me frappa, ce fut la modestie avec laquelle elle fut exécutée. Comme toutes les femmes du monde, accablée d'éloges pour un talent toujours suffisant quand il ne doit servir qu'à satisfaire la vanité, elle eût pu l'apprécier à haut prix du moment qu'elle devait l'appliquer à ses besoins. Et en cela il y a souvent plus d'ignorance que d'orgueil. Je n'en eusse pu vouloir à Géorgina de faire comme tant d'autres; mais du premier mot qu'elle me dit à ce sujet, elle se mit à une place plus inférieure que celle à laquelle elle eût pu prétendre; et comme je le lui faisais observer, je ne fus pas moins étonné de la franchise avec laquelle elle me dit jusqu'où elle espérait arriver. C'était une carrière mesurée depuis le point de départ jusqu'à son but, et dans laquelle je compris qu'elle marcherait sûrement par cela même qu'elle ne voulait pas y marcher trop vite. D'une autre part, je m'étonnais de sa patience et de sa constante sollicitude pour tout ce qui l'entourait. Dans une position où les airs dramatiques lui eussent très bien convenu, elle était simple, parce qu'elle était malheureuse, elle ne se croyait pas le droit de mépriser les occupations vulgaires des gens heureux ou indifférents.

Ainsi, lorsque je passais la soirée chez madame Malabry, et qu'elle trouvait moyen d'organiser entre elle, moi et Sophie, qui faisait tout ce qu'on voulait, une partie de whist, il ne fallait pas demander un quatrième à Cornélie, qui refusait avec un long et superbe regard sur ses habits de grand deuil, ni à Lia qui, en sa qualité de bas-bleu improvisé, déclarait ne rien comprendre à ce jeux mécaniques. Mais il suffisait d'avertir Géorgina qu'on avais besoin d'elle, et tout aussitôt elle acceptait simplement, jouait simplement, sans distraction, sans bâillements, sans supplice, comme eussent fait les deux âmes en peine qui languissaient à côté de nous.

Cependant tous ces mérites m'eussent peu touché si elle eût agi comme Sophie, sans effort et par l'heureux instinct d'un caractère qui n'avait ni prévoyance ni souvenir.

Géorgina, je le savais, Géorgina souffrait horriblement. Il y avait dans son âme, non pas, comme on eût pu le supposer, une accusation permanente contre celui qui l'avait abandonnée; il y avait un grave repentir de l'imprudente folie qui l'avait égarée.

Cependant, comme tous les gens qui ne crient pas à tue-tête du moment qu'on les touche, elle était en butte à mille atteintes douloureuses; personne ne pensait à la ménager, parce qu'elle ne se plaignait jamais.

Seul, attentif à l'observer, je voyais dans un tressaillement imperceptible, dans un soupir étouffé, la souffrance qu'elle venait d'éprouver. On eût dit qu'elle avait mis un cilice sur son cœur, et la brutale gaieté de Sophie, l'aigreur de la douce Lia, la superbe de la belle Cornélie, ne manquaient pas de s'appuyer cent fois par jour sur ses blessures.

Vis-à-vis de moi, elle était plus réservée encore que vis-à-vis de ses sœurs. Seulement j'aurais pu croire qu'elle ne daignait pas montrer à ses sœurs ce qu'elles ne savaient pas deviner, et qu'envers moi elle était soigneuse de cacher ce que j'aurais voulu voir.

Faut il te le dire? Ce que Sophie faisait quelquefois souffrir à Géorgina, sans le vouloir, je le lui ai souvent infligé par une sorte de curiosité cruelle, qui voulait mesurer jusqu'au bout le courage de la pauvre fille.

Mes premiers essais dans ce genre d'expérimentation me donnèrent l'espoir de réussir; de réussir à quoi? je n'en sais rien, mais je vis l'impassible Géorgina prête à me demander grâce.

Toutefois, après quelques épreuves, on eût dit qu'elle avait ajouté une nouvelle pièce à l'armure qui la recouvrait; et mes attaques calculées me semblèrent sans effet comme les atteintes involontaires des autres.

J'aggravai la violence de mes cruautés, et à mon grand étonnement, l'insensibilité se changea en une sorte de triomphe imperceptible pour tout le monde, mais qui me sembla monstrueux. Puis tout à coup ce mouvement fit place à une réserve glacée, et bientôt après à une tristesse qui me fit un grand remords.

A mon tour je changeai, je devins bon, attentif, obséquieux pour elle; mais à mesure que je m'approchais d'elle, Géorgina s'éloignait de moi.

Il n'y avait pourtant dans cette retraite ni ressentiment, ni aversion; c'était un embarras douloureux et timide.

Je puis te le dire, je n'avais plus de pensée que pour Géorgina, elle occupait tous mes rêves du présent, et je n'osais pas regarder dans mon avenir.

Le voir sans elle, c'était me le faire solitaire et désolé; l'y placer, je ne le pouvais pas.

A quel titre l'aurais-je fait? Géorgina n'était pas une de ces femmes dont on fait une maîtresse, et elle n'était pas une femme dont on fait une *épouse*. Chaque jour me démontrait la nécessité de rompre une habitude qui n'avait pas d'issue possible.

D'ailleurs, mes soins étaient devenus inutiles aux affaires de cette famille, je résolus de regagner ma Normandie.

—

X.

Le jour où je pris cette belle résolution, je partis d'assez bonne heure, pour faire de longs adieux et prendre avec madame Malabry des arrangements pour les relations que je voulais établir par correspondance, et pour lui expliquer qu'elle, ni ses filles, ne devaient plus prendre un parti quelconque sans me consulter.

L'homme est un drôle d'animal, et les circonstances lui font prêter un sens à des choses bien indifférentes.

Comme je t'ai l'ai dit, je voulais retourner à Caen, et je ne sais comment, en arrivant à un bouquet de bois qui précède la maison de madame Malabry, poursuivi par l'idée de mon départ, il me vint sur les lèvres le refrain d'une chanson que j'avais cent fois fredonné en moquerie. Je me mis à chantonner ces deux vers :

Je vais revoir ma Normandie;
C'est le pays où j'ai reçu le jour.

A la simple mélodie de ce refrain, au sens de ces paroles, qui expriment une espérance, s'attachèrent malgré moi toutes les idées qui naissaient de mon départ.

J'irai revoir ma Normandie,

c'est-à-dire que je quitterai Géorgina, cette femme que j'aurais tant aimée et que j'aimais tant; cette femme d'une âme forte, d'un caractère sérieux, d'une intelligence...

J'irai revoir ma Normandie;
C'est le pays où j'ai reçu le jour,

c'est-à dire, c'est le pays où je mourrai solitaire, sans affections, sans famille, sans bonheur, sans espoir; et ce refrain se traduisait si bien pour moi de cette façon, que je chantais les larmes aux yeux et le cœur désolé, lorsque je me trouvai en face de Géorgina, qui m'avait vu, entendu, et qui me regardait avec une curiosité triste.

Je fus honteux d'être surpris dans mon émotion; mais le regard de Géorgina était si bienveillant, que je n'en fus pas irrité.

— Qu'avez-vous ? me dit-elle en me tendant la main, ce qu'elle ne faisait plus depuis longtemps.

— Vous voyez, lui dis-je, je chante.

Elle sourit tristement, et, après un moment de réflexion, elle me dit :

— C'est donc votre dernière visite?

Je ne lui demandai pas d'où elle m'avait si bien compris, et je lui répondis sèchement :

— Oui, la dernière, puisque vous pensez que ce doit être la dernière.

Géorgina ne parut pas faire attention à mon humeur et reprit doucement :

— Vous reviendrez cependant à Paris, et vous n'oublierez pas que vous avez rendu trop de services, pour que votre abandon ne fût pas un blâme cruel pour ma mère et mes sœurs.

— Elles n'ont pas besoin de moi, lui répondis-je, et d'ailleurs, une fois retiré dans ma province, je n'en sortirai plus, je n'en veux plus sortir.

— Vous avez peut-être raison, me dit Géorgina froidement.

Ce calme m'irrita, et je lui dis d'un ton d'ironie :

— Vous trouvez ?...

Elle me regarda encore avec un sourire doux et presque maternel qui lui allait si bien ; mais elle ne me répondit pas. Je m'irritai davantage.

— N'est-ce pas que c'est ma place, et que je ne suis pas bon à autre chose ?

Elle changea de visage, devint sérieuse, et me dit d'une voix émue :

— Si j'avais le droit de vous donner un avis, je ne vous le conseillerais pas.

— Et que me conseilleriez-vous donc?

— J'y ai souvent réfléchi, et je vous avoue que le conseil est difficile à donner. Vous avez trop de scepticisme dans l'esprit pour vous faire une passion de tête, comme l'ambition ou l'amour de la gloire, et vous avez trop de tendresse pour ne pas être malheureux de vivre sans affection.

— Mais, lui dis-je, je puis me marier; une femme et des enfants qu'on aime suffisent au bonheur de la vie de gens qui valent beaucoup mieux que moi.

Géorgina baissa les yeux et me répondit gravement :

— Vous avez raison.

Ce mot me rendit furieux ; à mon sens, elle savait bien que je ne me marierais pas, que je m'en allais sans espérance, sans avenir, et je la trouvais ingrate et barbare de ne pas mieux me consoler; j'étais près d'éclater.

— Adieu donc, lui dis-je, je vais faire une visite à madame votre mère et je repars à l'instant.

Géorgina me prit la main, m'arrêta, et me regardant fixement, elle me dit :

— Vous ne partirez pas ainsi; je ne veux pas que vous partiez ainsi.

Je fus subjugé par son regard, sa voix, son attitude, et je lui dis timidement :

— Pourquoi donc?

— Nous ne devons pas mal nous quitter. Vis-à-vis l'un de l'autre nous sommes innocents du mal que nous nous faisons; il ne faut pas que nous nous en voulions.

— Je ne vous comprends pas.

— Vous me comprenez, reprit-elle, et je vous montrerai l'exemple de la franchise. Vous m'aimez, mon ami.

A ce mot, prononcé avec une douce voix, avec un regard pur, avec une confiance sereine, je ne puis te dire quel sentiment de joie, de crainte, de surprise, me pénétra. Je demeurai interdit.

— Vous m'aimez, reprit Géorgina, et vous avez honte de votre amour.

— Ah! m'écriai-je, n'employez pas ce mot.

— Je ne m'en offenserais pas, quand même ce serait vous qui l'auriez prononcé, car vous pouviez avoir de cet amour une opinion plus blessante pour moi que la honte qu'il vous cause. Vous pouviez lui donner une espérance, vous ne l'avez pas fait : je vous en remercie.

— Et je vous remercie à mon tour d'avoir compris l'estime que j'ai pour vous.

— Eh bien! mon ami, cette espérance que vous n'avez pas voulu lui donner, aucune autre ne peut la remplacer. C'est donc pour cela que vous faites bien de partir ; ce seront des combats que vous vous épargnerez ainsi qu'à moi.

— A vous aussi? lui dis-je.

— Je vous ai appelé mon ami dans toute la sincérité de mon cœur, et je vois avec chagrin le tourment que je vous cause; mon impuissance à le faire cesser est aussi une douleur pour moi, douleur cruelle, car elle devient un reproche incessant de ma faute et de passé. Pour moi comme pour vous, votre départ est donc une bonne résolution ; mais renfermer votre résistance dans l'inaction d'une province, vous avez mieux que cela à faire, à moins qu'ainsi vous me l'avez dit vous ne vous décidiez à vous marier.

— Vous savez bien que je ne le ferai pas. Je ne l'ai pas fait après vous avoir vue et perdue pour la première fois, et je ne le ferai pas davantage.

— Espérez mieux du temps et de la raison. Vous m'écrirez, je vous donnerai des conseils, et vous ne m'aimerez plus que comme un mort, car je suis morte pour vous comme femme.

Je me roulais de colère, de rage et de désespoir en moi-même, elle me voyait souffrir, et prenait pitié de moi.

— Maintenant, me dit-elle, vous pouvez aller faire vos adieux à ma mère et à mes sœurs.

— Eh bien ! j'y vais, lui dis-je en m'éloignant brusquement.

Elle me laissa partir et j'arrivai tout bouleversé chez madame Malabry. J'étais sombre, bourru, impatient ; je disais à chaque instant que j'allais partir, et je ne m'en allais jamais. J'attendais Géorgina, comme à une autre époque je l'avais attendue ; mais cette fois je la trouvais injuste, cruelle, de ne pas venir. Tout ce qu'elle m'avait dit me semblait le froid, le sec jugement d'une femme sans cœur.

Enfin, je fis mes adieux et je partis désolé, furieux, plus malheureux qu'avant ma visite ; désespéré d'avoir si bien jugé, si bien compris et si froidement condamné. Jamais je ne m'étais senti si irrité contre Géorgina et jamais je ne m'étais dit plus haut qu'elle seule avait raison, qu'elle avait été même généreuse envers moi en ne me disant pas que j'étais un insigne poltron de me refuser à mon bonheur par respect pour le monde.

Puis tout à coup il me vint une idée : c'est que tout ce que j'admirais en elle était une comédie, et que ces belles appréciations si sévères de sa position eussent peut-être singulièrement fléchi si je lui avais fait entrevoir la possibilité de ce mariage si impossible ; et à cette pensée, sur l'heure, sans autre réflexion, arrivé aux portes de Paris, je fais retourner ma voiture et j'arrive à dix heures du soir chez madame Malabry.

Tout le monde était retiré. J'hésite à sonner à la porte, et je reste une heure entière à errer autour de la maison comme un fou, tantôt décidé à faire sérieusement ma demande, tantôt décidé à partir.

Cependant, tandis que j'étais comme un voleur au pied de cette maison, j'entends ouvrir une persienne, c'était celle de Géorgina. Elle se mit à sa croisée, et j'entendis qu'elle murmurait quelques paroles. J'écoutai, je ne pus rien entendre. Elle se retira, et je la vis qui marchait dans sa chambre avec activité, venant quelquefois à la croisée où elle restait immobile à contempler le ciel.

Le murmure de sa voix vint encore jusqu'à moi, triste, doux, mélancolique, et j'entendis sinon les paroles, du moins la phrase musicale de mon refrain du matin : « J'irai revoir ma Normandie. » Cette douce voix voilée dans le silence de la nuit m'arrivait comme le son lointain d'un harmonica. Ce refrain languit un moment, incertain dans sa voix, comme si des larmes l'eussent arrêtée, et je la vis qui les essuyait avec tristesse. Je m'élançai en m'écriant :

— Géorgina !

Elle poussa un cri, puis, lorsque je fus sous sa fenêtre et qu'elle me reconnut, elle me dit :

— Que vous est-il donc arrivé, et pourquoi êtes-vous revenu à cette heure ?

— Je suis venu vous demander si vous vouliez m'épouser.

Ceci est fort grotesque, n'est-ce pas, mon cher ami ? ton gros ami Trucindor faisant une pareille proposition au pied d'une fenêtre, où vous autres romanciers vous mettez d'ordinaire des gens qui demandent tout autre chose. Je ne sais ce que tu en penseras ; mais Géorgina fut prise à l'improviste, elle laissa échapper un cri de bonheur, et je la vis tomber à genoux derrière son balcon et pleurer, et sangloter durant longtemps.

— Eh bien ? lui dis-je.

Elle me fit un signe et disparut ; elle descendit.

— Eh bien ! lui dis-je, le voulez-vous ?

— Oui, me dit-elle, et je vous jure devant Dieu que je serai une honnête femme.

Cette scène se passait il y a deux mois ; voici maintenant la fin de mon histoire.

Au manuscrit de mon ami Morland était jointe la lettre suivante :

« Monsieur Félix Morland a l'honneur de vous faire part de son
» mariage avec mademoiselle Géorgina de Mandres. »

FRÉDÉRIC SOULIÉ.

FIN DES QUATRE SŒURS.

Paris. Imprimerie Gerdès rue Bonaparte 42.

FRÉDÉRIC·SOULIÉ·

OEUVRES ILLUSTRÉES

À LA LIBRAIRIE THÉATRALE,
12, boulevard Saint-Martin
(ANCIENNE MAISON MARCHANT).

F. BARRIAS, del.
L. DECHOUY, sculp.

MARGUERITE.

I.

Il y a quelques années, il existait, dans la rue Neuve-des-Mathurins, de vastes demeures qu'on ne pouvait appeler ni hôtels ni maisons.

C'étaient cinq ou six corps de logis dont le premier, disposé parallèlement à la rue, était suivi d'un jardin, puis venaient un autre bâtiment et un autre jardin, et ainsi de suite jusqu'à une très grande profondeur. Une chaussée latérale, praticable aux voitures, desservait tous ces bâtiments, et allait aboutir dans une cour immense et commune, où se trouvaient les écuries et les remises de toutes ces habitations.



Il était huit heures du soir; autour d'une table, sur laquelle brûlait une lampe, étaient assises trois personnes.

Je ne pense pas qu'aucun de ces vastes emplacements ait échappé à la spéculation, et qu'on retrouve encore réunies sous le régime d'un même concierge et dans la même enceinte, une demi-douzaine de ces maisonnettes, ayant seulement un rez-de-chaussée et un premier, et occupés par une seule famille.

Les cités nouvelles ne ressemblent en rien à cela, et dans les immenses maison où s'entassent plus de vingt locataires, ceux-ci sont plus isolés les uns des autres que s'ils demeuraient dans des rues différentes. Il n'en était pas de même dans l'assemblage des maisons de la rue Neuve-des-Mathurins où se passa l'histoire que nous allons raconter; car il était facile de s'examiner de fenêtre à fenêtre, et le jardin était ouvert à tous les regards curieux qui désiraient voir ce qui s'y passait.

Deux de ces maisons étaient occupées, l'une par M. Morency, l'autre par M. Chambel.

M. Morency, qui se faisait appeler le comte de Morency, était un homme d'environ soixante ans; il avait ce qu'on pourrait appeler une grande tête sur un petit corps; cette tête, il la portait penchée sur l'épaule droite d'une façon marquée,

et, probablement pour rétablir la ligne verticale, il se coiffait d'habitude d'un chapeau de forme très élevée, penchée sur l'oreille gauche, cela lui donnait un peu l'aspect d'un énorme piton fini en crochet.

Je ne pourrais assurer que la noblesse de M. de Morency ne fût pas à l'abri de tout reproche; mais il y avait, dans l'histoire de sa famille, un procès qui pouvait donner des doutes sur la manière dont elle avait été acquise. En effet, la famille de M. Morency était originaire d'Auvergne, où elle possédait, à la fin du XVIIe siècle, d'immenses propriétés.

Dans l'une de ces propriétés se trouvait une vaste colline appelée le mont Fouque; un des ancêtres de M. de Morency y fit bâtir un petit castel à fossés et à pont-levis, et trouva bon de débaptiser la colline de son nom de Fouque pour lui donner le nom de Morency. Cela devint donc le Mont-Morency.

A l'entrée de tous les petits sentiers qui aboutissaient à son manoir, M. le comte de Morency avait fait écrire ces mots :

Chemin du Mont-Morency.

Puis, quand l'inscription, qui n'avait prudemment été faite qu'à la colle, eut besoin d'être renouvelée, elle devint :

Chemin de Montmorency.

Et quinze ans ne s'étaient pas écoulés, que l'on n'allait plus AU Mont-Morency, mais A Montmorency, et qu'on n'était plus invité chez M. de Morency, mais chez M. de Montmorency.

Les choses en étaient là depuis encore une douzaine d'années, lorsqu'un véritable Montmorency ayant passé dans le pays, s'étonna de découvrir une branche de sa famille dont il ne soupçonnait pas l'existence; il prit des renseignements, fut informé de la vérité, et intenta un procès au sieur Morency pour qu'il eût à quitter un nom qui n'était pas le sien.

Les prétentions de M. de Montmorency n'ayant pas d'autre but, le parlement de Riom ne demanda point à l'usurpateur la preuve de ses droits au titre de comte, et le condamna seulement, par arrêt de janvier 1721, à quitter le nom et les armes de la famille à laquelle il n'appartenait pas.

Cela fit un grand scandale dans le pays, et donna lieu à beaucoup de critiques de rechercher l'origine des Morency.

Heureusement pour le gentilhomme contesté, qu'il était fort riche et avait une fort belle femme très hospitalière; tout ce bruit s'apaisa peu à peu, et il garda son titre de comte de Morency. Il transmit ce nom et ce titre à une nombreuse suite de descendants qui ne leur donnèrent jamais assez d'éclat pour qu'on pensât à les leur discuter. Seulement ils eurent le soin, de père en fils, de dissiper chacun une partie de l'immense fortune de leurs ancêtres; de façon que, lorsque la révolution arriva, le Morency dont nous parlons et dont le père avait émigré, fut dépouillé d'un héritage qui se composait de douze à quinze mille livres de rente et de cinq à six cent mille livres de dettes.

Cela n'empêcha pas qu'en 1814 il fut considéré comme une victime de la spoliation révolutionnaire, et qu'à l'époque de l'indemnité il y fut compris pour une somme de près de quatre cent mille francs.

Il faut dire que M. de Morency avait mérité cette distinction libérale par un profond dévouement à la branche aînée des Bourbons.

Oubliant l'orgueil nobiliaire de ses ancêtres, il s'était réduit au métier de journaliste, et avait écrit, en faveur des mesures les plus extravagantes, des articles tellement extravagants, qu'il avait fait paraître ces mesures presque raisonnables.

En entendant demander par un des principaux organes du parti vainqueur la proscription de tous les hommes qui avaient participé à la révolution, la reprise des biens nationaux, la confiscation des propriétés des condamnés politiques, on savait gré au gouvernement d'alors de résister à de pareilles exigences, et on le trouvait sage en présence de pareils fous.

Une croix de Saint-Louis, autorisée jusqu'à un certain point par la présence de M. de Morency dans une patrouille où il avait suivi son père, attaché à l'armée de Condé, avait récompensé les services militaires de cet illustre personnage; une croix d'honneur avait été décernée à sa gloire littéraire, et il devait le jaune et le noir de son large ruban à je ne sais quels services que madame de Morency avait rendus à la Russie et à la Prusse.

En effet, M. le comte était marié; quelle était sa femme et d'où venait-elle? Personne ne s'en était enquis. On la disait Allemande, et il ne lui restait de sa famille qu'un neveu qui avait à peu près un an lorsqu'elle épousa M. de Morency.

Un des confrères en journalisme de M. le comte remarqua seulement que mademoiselle Catherine Marktief parlait admirablement le français, et l'allemand pas du tout; mais comme la comtesse était une fort belle femme, très bonne et très avenante, on ne poussa pas plus loin les recherches sur son ignorance de la langue maternelle.

A l'époque où commence notre histoire, madame de Morency était une femme de trente-huit ans, ayant ce léger embonpoint qui donne aux femmes de cet âge une fraîcheur que leur jeunesse n'a pas toujours eue. Elle était du reste très désirable; jolis pieds, jolies mains, dents blanches, beaux yeux, taille potelée et un art admirable de tirer parti de tous ces avantages. Elle habitait avec son mari et son neveu, qui avait déjà quelque vingt ans, l'une des petites maisons dont nous avons parlé.

Ainsi que nous l'avons dit plus haut, une autre de ces maisons était habitée par un M. Chambel.

Ce M. Chambel avait vingt-cinq ans; il venait de débuter dans la littérature par un recueil de poésies qui avait obtenu quelques succès. De sa personne, ce jeune homme avait ce qu'on appelle de la tournure et une certaine ardeur d'expression dans le visage, qui devait nécessairement le faire remarquer par une femme qui croit se connaître en passions.

Quant à ce que pouvait être moralement M. Chambel, peut-être le ferai-je mieux connaître à mes lecteurs en leur donnant une analyse de son livre qu'en essayant de faire son portrait.

Ce livre débutait par une imprécation sur les vices du siècle. Le pouvoir abominable qui tue, le peuple monstrueux qui se rue sur la place publique, le riche qui boit la sueur du pauvre dans l'or d'Ophir, le misérable qui hurle contre toute vertu et toute supériorité, l'indifférence de la société pour tout, et son furieux amour de tout : tout ce fatras, tout ce pêle-mêle d'idées incohérentes, sans but, sans principes, et qui est le fond des inspirations de beaucoup de nos jeunes poëtes, avait été mis à contribution dans cette terrible inspiration. Plus loin le doute le plus insolent s'adressait à Dieu sous les formes prétendues byroniennes; plus loin encore, la foi la plus vive, l'espérance la plus religieuse chantaient les calmes aspects de la campagne, la cloche qui sonnait l'*Angelus*, les troupeaux rentrant au bercail, et l'universelle prière de la nature au Seigneur.

Dans une des pages de ce livre, on trouvait une chaste admonestation à une jeune fille, qui lui disait de bien garder sa couronne blanche, de s'agenouiller devant la bénédiction de ses parents, et de demeurer la colombe immaculée qui a toujours le droit de paraître sans crainte devant le regard de l'Eternel; puis, à quelques pages de là, c'était une invocation passionnée à une femme pour lui demander de secouer le joug pesant d'un ménage mal assorti. L'union d'une âme rêveuse avec un esprit grossier, d'un cœur bouillonnant de passions avec un être froid et égoïste, était, au dire du poëte, une immoralité révoltante qu'il était du devoir de la femme de faire cesser.

D'après ce que nous venons de dire, Pierre Chambel était un de ces esprits comme il y en a tant : impressionnable à toutes les idées qui le touchent, sans en avoir aucune à lui, et malheureusement doué du pouvoir de leur donner un accent inspiré et plein de vérité. C'était un écho qui rendait tout bruit qui venait l'atteindre en en décuplant la puissance.

C'était un admirable instrument à qui l'on pouvait faire parler toutes les langues et toutes les passions, et sous ce rapport il avait excité l'attention de quelques hommes d'une habileté supérieure, et particulièrement celle de l'abbé Norton, qui était un des commensaux habituels de madame de Morency.

Pierre Chambel était marié, et sa femme était la muse qui avait inspiré la dernière pièce de vers dont nous avons fait mention. Isaure avait suivi les conseils de la poésie de son amant; elle avait quitté l'esprit brutal auquel son âme rêveuse était si mal alliée, et avait suivi à Paris son jeune séducteur.

Six mois après cette faute, le mari d'Isaure avait été tué à la chasse, et, un an après cet accident, elle avait pu épouser Pierre Chambel sans avoir pour ainsi dire le remords d'avoir été la cause de la mort de son premier mari; mais, quoique tout semblât réparé aux yeux du monde, il n'y en avait pas moins entre Pierre et Isaure une faute qui leur interdisait à tous deux cette noble et pure confiance qui est la base de tout bonheur.

D'un autre côté, madame Chambel avait trente-deux ans et son mari vingt-cinq; elle était d'un caractère fier, altier, résolu, et lui d'une nature incertaine, facile, et peu soigneuse de sa dignité; aussi c'était pour Isaure un mystère inexplicable que cet homme qui disait si puissamment toute chose et d'une façon si assurée et si péremptoire, et qui, dans les moindres actions de sa vie, demeurait incertain et se laissait ballotter par les influences qui le poussaient d'un côté ou de l'autre.

Ce fut deux ou trois mois après la publication de son livre que Chambel vint habiter la rue Neuve-des-Mathurins, et ce fut douze ou quinze jours après son installation qu'eut lieu la scène suivante chez madame de Morency.

Il était huit heures du soir; autour d'une table, sur laquelle brûlait une lampe, étaient assises trois personnes : madame de Morency, fort occupée à lire un roman; son neveu, Jules Marktief, qui enluminait les gravures sur bois d'une des livraisons des évangiles, et une jeune fille dont nous n'avons pas encore parlé, et qu'on nommait seulement Marguerite.

Pour n'avoir pas à revenir sur l'histoire passée de nos personna-

ges, nous dirons que Marguerite était tout simplement une orpheline recueillie par l'abbé Norton, qui l'avait fait élever en province, dans un couvent de religieuses, et qui l'avait mandée depuis peu de temps à Paris pour la faire entrer, en qualité d'institutrice, dans une riche famille du faubourg Saint-Germain.

L'installation de Marguerite ayant éprouvé quelques retards par suite d'événements fort peu importants, l'abbé avait prié madame de Morency de lui donner l'hospitalité, ne voulant pas recevoir chez lui une jeune fille de cet âge et de cette beauté.

L'abbé Norton savait avec quelle légèreté le monde porte les jugements les plus défavorables sur la conduite d'un prêtre, et il ne voulait pas donner prise à ses ennemis; cependant l'abbé avait tort; il eût reçu et gardé chez lui cette jeune fille qu'il ne fût venu à l'esprit de qui que ce soit d'en tirer une induction fâcheuse contre la régularité de ses mœurs.

Ce n'est pas de faiblesses de cette sorte qu'on accusait M. Norton. On lui savait dans le cœur une ambition trop ardente, une haine trop cruelle et une hypocrisie trop profonde pour qu'il y restât la moindre place pour des tentations plus tendres; et cependant, à voir M. Norton, on eût difficilement deviné le caractère de cet homme. Il était petit, poupard, d'une tournure et d'un visage assez communs, et sa parole lente et calme ne se passionnait presque jamais.

L'abbé Norton avait écrit, et tout ce qui était sorti de sa plume était marqué du sceau de la plus déplorable médiocrité.

L'abbé ne s'abusait pas sur son peu de mérite littéraire; mais, par une vanité qui dépasse de beaucoup celle des écrivains les plus engoués d'eux-mêmes, il ne faisait bon marché de la forme de ses livres que parce qu'il méprisait souverainement le talent littéraire. C'était pour lui une science de manœuvre; et reprocher à l'abbé Norton de ne pas savoir écrire, c'eût été comme si on avait reproché à Napoléon de ne pas connaître le maniement du fusil. Un grand écrivain n'était pour cet ambitieux qu'un excellent soldat dont il était le général.

Mais reprenons notre récit.

Outre les trois personnes dont nous venons de parler, il y avait encore dans le salon M. de Morency, à moitié étendu sur un canapé, dormant, ou pensant, ou rêvant, ou ne faisant rien de tout cela, car cet homme avait une faculté singulièrement précieuse, c'est d'avoir dans sa vie des temps d'arrêt qui le faisaient ressembler beaucoup à une locomotive au repos.

Rien n'annonçait chez lui la vie et le mouvement; il pouvait demeurer des heures entières blotti dans un fauteuil comme une masse inerte, les yeux ouverts et fixés sur le même objet; puis, à un ordre, à un signe, à un mot, il sortait de cette torpeur, se mettait à fonctionner avec la force et la régularité d'une machine bien réglée.

Ces quatre personnages étaient depuis une demi-heure absorbés chacun dans son occupation, lorsque l'on annonça l'abbé Norton.

Il entra comme un habitué de la maison; seulement les deux jeunes gens se levèrent à son arrivée et le saluèrent avec cette expression de crainte que les enfants ont en face d'un maître d'école. L'inclination de madame de Morency n'eut rien de familier, et elle semblait dire :

« Je sais que ce n'est pas pour moi que vous venez; adressez-vous à qui vous avez affaire. »

Cela fut compris sans doute ainsi; car, après un signe muet qui permettait aux jeunes gens de reprendre leur place, l'abbé alla s'asseoir à côté de M. de Morency. Celui-ci, sans changer d'une ligne l'attitude qu'il avait conservée pendant une demi-heure, tourna son regard éteint du côté de l'abbé, et parut attendre que celui-ci commençât l'entretien.

L'abbé tira un volume in-8° de sa poche, et dit à M. de Morency :

— Avez-vous lu ce livre?

M. de Morency regarda la couverture, et répondit du fond de son immobilité :

— Non!

— Il nous faut cependant un article pour demain sur ce recueil de poésies.

M. de Morency laissa échapper un petit grognement où il n'y avait ni surprise, ni déplaisir, ni satisfaction, et qui ne signifiait absolument rien, si ce n'est qu'il avait entendu ce que l'abbé venait de lui dire.

Celui-ci continua :

— Voici ce que c'est que ce livre.

L'abbé en fit une analyse assez rapide, signalant les passages qu'il était nécessaire de citer et les cornant dans le volume pour que M. de Morency pût les retrouver. Celui-ci écoutait sans que rien annonçât sur son visage qu'il comprît ou qu'il entendît ce qu'on lui disait; mais probablement l'abbé était fait à cette manière d'être, car il continua avec chaleur :

— Vous comprenez le but de l'article : il faut que l'auteur se croie obligé à un remerciement; s'il vient chez vous, vous lui direz que je désire le voir; s'il vient chez moi, j'en fais mon affaire. Vous n'oublierez pas de faire remarquer qu'aucun journal de l'opposition libérale ou du ministère n'a mentionné ce livre, et que ce n'est que parmi nous que le vrai mérite est justement apprécié sans coteries et sans esprit de parti.

M. de Morency ne répondit pas un mot; seulement il se remit sur son séant, attira à lui une petite table à roulettes sur laquelle étaient de l'encre, des plumes et du papier; puis, prenant le livre, il lut le titre à haute voix tout en l'écrivant.

— *Les Aurores boréales*, poésies, par Pierre Chambel.

Ceci dit, il se mit à écrire sans relâche et sans hésitation : la machine à vapeur fonctionnait.

Madame de Morency n'avait pas fait la moindre attention à ce qui venait de se passer entre son mari et l'abbé Norton, jusqu'au moment où le nom de Pierre Chambel avait été prononcé. A ce nom, elle avait fermé son livre et s'était tournée du côté de l'abbé, en le priant de lui passer le volume de poésies. Comme celui-ci le lui remettait, madame de Morency lui dit, en lui faisant un signe gracieux, de s'asseoir près d'elle :

— Comment avez-vous nommé l'auteur de ce livre?

— Pierre Chambel, dit l'abbé.

— C'est étrange! reprit madame de Morency; je ne sais comment j'ai entendu dire dans la maison que M. Pierre Chambel était la personne qui avait loué le pavillon qui suit le nôtre.

— Est-ce un jeune homme? fit l'abbé.

— Mais il m'a semblé avoir tout au plus vingt-cinq ans.

— Est-il marié, que vous sachiez?

— J'ai aperçu une femme encore assez belle, mais déjà passée, et qui m'a paru beaucoup plus âgée que lui.

— Alors, c'est l'auteur du livre que vous tenez entre vos mains.

Ce petit dialogue, fort indifférent en apparence, avait éveillé l'attention de deux autres personnes. Au moment où on avait dit que M. Pierre Chambel était le locataire de la maison voisine, Marguerite avait quitté des yeux l'ouvrage de broderie auquel elle travaillait, et lorsqu'on avait parlé de la beauté un peu passée de madame Chambel, Jules avait fait un énorme pâté sur la figure d'un saint Pierre.

Mais ni l'abbé, ni madame de Morency n'avaient pris garde à ces petits mouvements; les deux jeunes gens avaient repris leur occupation d'une manière en apparence fort attentionnée, et l'abbé, ainsi que madame de Morency, crurent pouvoir continuer leur entretien comme si personne ne les écoutait, la machine écrivante ne comptant pas pour deux oreilles dans la société.

— Il y a donc un mérite réel dans cet ouvrage? dit madame de Morency en feuilletant le volume du bout du doigt, et en y jetant furtivement les yeux.

L'abbé regardait faire madame de Morency; mais il baissa les yeux à l'instant où elle le regardait à son tour, et répondit du ton d'un homme qui n'a rien vu et qui n'a rien deviné :

— Oui, madame, il y a un mérite très-grand dans cet ouvrage, et ce serait un véritable désastre que de voir un homme de cette portée tomber entre les mains de gens qui pourraient le pousser dans des voies où ses magnifiques dispositions ne seraient qu'un instrument de prédications insensées et de principes pervers.

L'abbé parlait comme il écrivait, ou, si l'on veut, il écrivait comme il parlait. Toujours est-il qu'il avait à sa disposition une foule de ces phrases interminables et qui ont l'air d'avoir un sens, comme les nuages ont quelquefois l'air de ressembler à un homme.

Madame de Morency ne s'arrêta point à chercher ce que voulait dire l'abbé, et répondit en reportant les yeux sur une page cornée.

— S'il en est ainsi, je le lirai avec plaisir.

— Ce sera une bonne œuvre, dit l'abbé.

Puis, sans autre observation, il dit à M. de Morency :

— Vous signerez l'article, n'est-ce pas? Je veux que M. Chambel sache que c'est à vous qu'il doit les éloges que vous faites de son livre.

Pour la première fois, M. de Morency prêta un peu d'expression à son regard; il eut l'air fort étonné de ce qu'on lui demandait; et s'il avait été homme à se donner la peine de prononcer une parole pour s'informer de quoi que ce soit, probablement il eût dit à l'abbé :

« A quoi cela peut-il vous être bon, que je signe cet article? »

Madame de Morency elle-même, toute femme et toute coquette qu'elle était, ne comprit pas de prime abord quelle était l'intention de l'abbé; seulement elle se dit en elle-même :

« M. Chambel viendra nécessairement remercier mon mari, et je verrai ce beau jeune homme pâle qui a de si beaux yeux noirs, et qui me regarde avec tant de persévérance lorsque je suis assise à côté de ma fenêtre. »

Comme on le voit, madame de Morency avait prévu le résultat probable de la signature; mais elle n'avait pas imaginé que c'était pour amener ce résultat que l'abbé l'avait demandée. L'article était fini; l'abbé le prit, et se contenta de dire à M. de Morency :

— Espérons que Dieu, par quelque moyen que nous ne pouvons prévoir, et que nous ne devons pas juger, car il est le seul maître des voies souvent étranges par lesquelles il ramène les cœurs éga-

rés; espérons, dis-je, que Dieu fera que ce jeune homme deviendra un des soutiens de la bonne cause et de la religion, et que, s'il ne comprend pas l'appel que nous faisons à ses bons sentiments, Dieu encore suscitera sur son passage une influence salutaire qui lui expliquera ce que nous attendons de lui.

M. de Morency s'était de nouveau penché sur son canapé et avait repris son immobilité; Marguerite brodait avec une attention si vive que sa respiration en paraissait oppressée; Jules faisait des visages bleus et des manteaux couleur de chair à ses personnages, et madame de Morency dévorait déjà le volume de poésies sur lequel son mari venait de faire un article si consciencieux.

L'abbé Norton quitta le salon, qui reprit son silence.

Bientôt après arrivèrent quelques visites insignifiantes, si ce n'est celle de M. Milon, dont la personne et la façon d'être contrastaient singulièrement avec celles de l'abbé Norton, quoiqu'on prétendit dans le monde qu'il avait le même but et les mêmes espérances. C'était un homme de cinquante ans à peu près, et qui avait encore toute la beauté qu'on peut avoir à cet âge, avec cet air de distinction qui est toujours jeune, et une bonne grâce de manières qui ne vieillit jamais.

L'accueil qu'on lui fit était celui que trouve toujours un homme dont chacun sait que la pensée se montre dans ce qu'il dit, et qui, très facile pour lui-même, n'est pas moins indulgent pour les autres.

Du reste, il régnait entre lui et madame de Morency une familiarité qui n'était pas sans retenue, mais qui indiquait suffisamment que ces deux personnages étaient reconnaissants l'un envers l'autre des bons souvenirs qu'ils avaient gardés l'un de l'autre. La médisance nommait ces souvenirs par leur nom, mais, à vrai dire, M. Milon était un homme de trop bon goût, et dont les passions avaient trop de savoir-vivre pour que jamais un scandale ou même une imprudence fût venue en témoignage des propos qu'on avait tenus sur son compte et sur celui de madame de Morency.

Quoique ce personnage soit destiné à jouer un rôle dans cette histoire, nous n'aurions pas parlé de sa visite, et nous eussions attendu plus tard à le présenter à nos lecteurs, s'il n'avait laissé échapper dans la conversation une supposition à laquelle il n'attachait certainement aucune importance, mais qui donna aux événements qui suivirent une tournure toute particulière.

M. Milon était un de ces hommes qui peuvent bien parler sérieusement d'une chose sérieusement posée, mais qui, dans le train de la conversation, s'amusent à débiter les plus extravagantes folies sur toutes les choses dont on parle, et qui, ravis de stupéfier quelquefois la crédulité d'un provincial ou d'un niais, n'imaginent jamais que leurs paroles peuvent aller au delà d'une mystification.

— Que lisez-vous donc là? avait-il dit à madame de Morency. Ah! c'est le livre de M. Pierre Chambel.

— Le connaissez-vous? dit madame de Morency.

— Le livre non, et l'auteur fort peu.

— J'en ai entendu raconter une histoire très dramatique.

Ces paroles avaient été dites par une certaine madame Ansier, femme de lettre catholique, en ce sens que sa religion était universelle et sa charité pour les pécheurs inépuisable.

— Il paraît, continua cette dame, que M. Chambel a enlevé une femme à son mari

— Il n'est donc pas marié! dit vivement madame de Morency.

Mais avant qu'elle eût le temps de continuer ses questions imprudentes sur la présence d'une femme dans la maison de M. Chambel, madame Ansier, qui avait un petit récit à faire, reprit la parole, et raconta comme quoi le mari abandonné s'était heureusement tué à la chasse; de façon que sa veuve était véritablement madame Chambel.

Il n'est pas bien certain que M. Milon eût très attentivement écouté le récit de la femme de lettres; mais à peine eut-elle achevé, qu'il se mit à dire d'un air dégagé :

— Comment, ma chère enfant, vous avez encore la candeur primitive des premiers âges! Vous croyez que le mari qui a eu le bonheur de perdre sa femme a la maladresse de se tuer! Non, ma chère amie; on l'a tué.

— Qui cela?

— Mais probablement la personne avec laquelle il chassait. Est-ce qu'il était seul lorsque ce malheur est arrivé?

—Non, répondit la femme de lettres; il était avec un garde-chasse.

— C'est tout simple; un garde-chasse dévoué à M. Chambel et à la femme de son maître, et qui probablement avait servi d'intermédiaire à leurs amours; c'était un homme qui n'aimait pas à faire les choses à moitié; de son propre mouvement, ou sur une instigation intéressée, il aura débarrassé les deux amants en peine de l'obstacle qui les séparait : les amoureux se sont épousés, et ils ont fait au garde-chasse une petite pension avec laquelle il s'est retiré dans une maison ornée de festons de lierre et umbragée de pampres verts.

— Vous croyez? fit Jules d'une voix altérée.

— Comment donc! dit M. Milon; cela ne se passe jamais autrement; demandez plutôt à madame Ansier; elle n'en fait pas d'autres dans ses livres.

Madame de Morency haussa les épaules en souriant.

Madame Ansier, occupée à écouter une autre personne, ne répondit pas à ces paroles, auxquelles personne n'avait pensé prêter un sens sérieux, et qu'on ne jugea pas valoir la peine d'être réfutées.

Mais Jules et Marguerite les avaient entendues, et ni l'un ni l'autre n'étaient assez habitués à ce vagabondage de mots et d'idées qu'on jette impunément dans la conversation, pour penser qu'un homme comme M. Milon pût dire de pareilles choses sans penser qu'elles reposassent sur un fond de vérité.

II.

Le fameux article parut; mais quelques jours se passèrent sans que Chambel l'apprit, quoiqu'il eût assez d'amis pour être informé immédiatement de la plus sotte plaisanterie enfouie dans le journal le plus obscur.

C'est surtout en fait de critique littéraire qu'on peut dire : Point de nouvelles, bonnes nouvelles! les mauvaises trouvant toujours un messager empressé de vous les transmettre.

Chambel eût pu cependant apprendre cette bonne fortune par son éditeur; mais celui-ci, qui allait signer un nouveau marché avec le poëte, ne jugea pas à propos de l'informer d'un succès qui l'eût autorisé à tenir ferme dans ses prétentions. Ce ne fut que lorsque ce marché fut signé que ledit éditeur demanda à Chambel s'il avait été remercier M. de Morency de l'excellent article qu'il lui avait consacré dans son journal.

Chambel s'excusa de cette négligence sur ce qu'il ne connaissait pas l'article, et l'éditeur ne manqua pas de lever les bras au ciel, et de s'écrier que le poëte n'entendait rien à la manière dont on s'assurait la protection et le patronage des journaux. Chambel promit avec un peu de répugnance de faire sa visite le jour même, et il acheta le journal dans un cabinet de lecture, et le rapporta à sa femme, qui le pressa de s'acquitter du devoir que le libraire lui avait imposé.

Il fallut beaucoup de sollicitations de la part d'Isaure pour déterminer Chambel à faire cette démarche; il avait lu l'article, et trouvait que la justice qu'on lui avait rendue était assez maigre pour qu'il ne fût pas obligé à une reconnaissance si empressée.

Cette résistance de Pierre étonna sa femme et fut la première révélation d'un caractère dont elle ne s'était pas encore rendu compte.

Jusqu'à ce moment, le livre de Chambel n'avait guère occupé la presse; quelques journaux seulement l'avaient traité par-dessous jambe dans ces longs articles où l'on entasse pêle-mêle une grosse de volumes de tout genre et de toute valeur, en accolant à chaque titre une demi-douzaine de lignes sèches, doctorales et tranchantes.

Isaure s'était indignée avec violence de cette façon de juger, et avait admiré de bonne foi la résignation triste et calme avec laquelle Chambel avait accepté ce traitement.

Mais lorsqu'il arriva que le livre de Chambel fut le sujet spécial d'un article étendu dans un journal important, et que cet article plaça ce livre aussi haut que possible, plus haut peut-être qu'il ne le méritait, et que Chambel ne fut pas content, Isaure se demanda si ce qu'elle avait cru une noble modestie n'était pas un féroce orgueil.

Mais nulle femme ne perd si vite l'illusion qui est la vie de son amour : elle repoussa cette idée comme une calomnie; et pour se prouver à elle-même qu'elle avait tort, elle pressa son mari moins vivement. Cela suffit pour qu'il prît le parti de faire tout de suite sa visite de remercîment. Isaure ne se douta pas que Pierre, qui semblait si dédaigneux des éloges qu'on avait faits de son livre, avait une soif ardente du reste des louanges que lui promettait sa visite.

C'est qu'Isaure ne savait pas encore assez que la vanité du poëte est comme la passion de l'avare, que des millions ne sauraient satisfaire et qui ramasse des liards.

Du reste la réflexion d'Isaure n'eut pas à s'arrêter longtemps sur ces pensées, et un incident tout simple de la position donna à son esprit une occupation bien autrement agitée.

Au moment où Chambel allait partir, sa femme lui demanda s'il ne s'était pas informé de l'adresse de M. de Morency.

— Mais, lui dit Pierre, c'est précisément notre voisin.

Le ton dont cette réponse fut faite voulait dire en propres termes : « Je n'avais pas besoin de m'en informer, je savais déjà où demeurait M. de Morency. »

— Comment, notre voisin? dit Isaure.

— Oui, c'est lui qui demeure là à deux pas de l'autre côté du jardin.

— Ah! fit madame Chambel, cette dame que j'ai vue quelquefois à sa fenêtre est donc madame de Morency?

— Oui.

— Et la jeune personne qui se promène dans le jardin est sa fille?

— Je ne crois pas.

— Bien, dit Isaure après un moment de silence, je suis charmée

que tu n'aies pas une longue course à faire. Tu pourras donner plus de temps à ta visite et revenir plus vite près de moi.

Pierre sortit, et le premier mot du cœur de sa femme fut :

— D'où sait-il tout cela? Je ne le sais pas moi. Il s'en est donc informé? Pourquoi? dans quel but? dans quel intérêt?...

De même qu'elle avait écarté un premier doute sur la franchise du caractère de son mari, Isaure voulut éloigner le vague soupçon qui l'avait inopinément prise au cœur.

Mais on ne commande pas à une impression comme à une pensée. On trouve des arguments contre une opinion, mais on ne saurait se prouver qu'on ne souffre pas.

Isaure souffrait. Elle avait beau se dire que le hasard avait pu apprendre à son mari ce qu'il savait de la demeure de M. de Morency, son cœur ne croyait pas à ce que son bon sens lui disait. Elle avait aperçu dans cette maison une femme encore belle, une jeune fille admirable; ce voisinage l'avait déjà importunée; et voilà que tout à coup son mari se trouve forcé d'aller dans cette maison, sur laquelle il semble avoir pris des informations précises; il y avait donc intérêt; elle ne voulut pas le croire.

Mais tout en se sermonnant, en se blâmant, en se trouvant ridicule, et même coupable, elle alla se placer derrière un carreau de la fenêtre, les yeux fixés sur la maison où était son mari, comme si elle eût pu percer le mur de son regard.

Elle se le figura entrant, saluant, s'asseyant; elle calcula le temps nécessaire à chacune de ces actions; puis elle engagea l'entretien, disant en elle-même tout ce qui peut se dire en pareil cas entre gens qui ne se connaissent pas; elle y mit même de la complaisance; enfin, elle jugea que la visite était assez longue, que Pierre, qui de sa nature était peu causeur, devait déjà se lever pour se retirer, qu'il sortait, qu'il allait rentrer; et comme il ne rentra pas, Isaure alla regarder à la pendule l'heure qu'il était.

Il n'y avait pas encore cinq minutes que Chambel était sorti. Elle le vit; la pendule lui disait matériellement que ce peu de temps n'avait pu suffire à cette visite, et cependant elle s'écria :

— Que cette visite est longue!

C'est qu'elle mesurait le temps à ce qu'elle éprouvait, c'est que durant ces cinq minutes elle avait souffert l'impatience de plusieurs heures; c'est qu'elle était jalouse.

Pourquoi jalouse, et de quoi?

Ce n'est pas moi qui me chargerai de répondre à ces deux questions. Le sens, la prescience qui dit au cœur : Il y a là un malheur pour toi, existe-t-il? ou peut-être ne serait-il pas plus vrai de dire que les jaloux ayant soupçon de tout, il leur arrive nécessairement de ne pas se tromper lorsque leurs craintes sont véritables, comme un homme qui prendrait tous les numéros d'une loterie serait sûr de trouver le bon.

Mais la jalousie de madame Chambel, comme caractère général, étant admise, il est possible d'expliquer comment cette jalousie pouvait être plus aisément excitée que celle d'un autre.

La position d'Isaure, quoique régularisée, ne partait pas moins d'une faute grave, volontaire.

Si l'on analysait sincèrement les sentiments, il serait aisé de prouver que la femme qui se perd montre plus d'amour et de dévouement que celle qui, en pareille occasion, se renferme dans le rigoureux accomplissement de ses devoirs; et cependant c'est à la femme qui ne lui a fait aucun sacrifice que l'homme garde toujours sa confiance : il a beau avoir été l'objet pour lequel des liens sacrés ont été brisés, il n'en doute pas moins d'une force qu'il fait succomber.

Voilà pourquoi madame Chambel ne se sentait pas placée dans l'amour de Pierre à la hauteur inexpugnable d'une épouse sans reproches; elle comprenait d'instinct qu'il s'armerait un jour de la faute qu'elle avait commise pour excuser les fautes qu'il pourrait commettre contre elle.

D'un autre côté, Isaure était beaucoup plus âgée que son mari; elle était assez belle pour que cette différence d'âge ne l'alarmât pas, mais elle savait qu'il y a des femmes qui font aux hommes un ridicule de cette circonstance. Ce qui enfin devait exciter au plus haut degré les alarmes d'Isaure, c'est que, lorsqu'elle avait rencontré Chambel, c'était un pauvre jeune homme très amoureux de poésie, mais très incertain de ce qu'il valait, et fort peu encouragé par les gens qui l'entouraient à se croire quelque chose.

Or, depuis qu'il avait publié son livre, tout en gardant pour Isaure la reconnaissance qu'il devait à celle qui l'avait compris la première, on sentait que Chambel, sans le dire, trouvait qu'Isaure n'avait fait pour lui que ce qu'il méritait.

Huit mois avant ce jour, Chambel était le faible à qui une femme avait tendu la main pour l'arracher à la misère et à la pauvreté. Aujourd'hui, il marchait son égal, et il ne lui fallait pas un succès de plus pour être le lendemain le maître et le protecteur.

Or, Isaure avait ce caractère particulier à beaucoup de femmes : c'est ce que je pourrais appeler un admirable bon sens de sensation.

Elle ne ressemblait en rien à ces esprits calmes et prudents qui observent, discutent et se tracent une règle de conduite; elle éprouvait la vérité comme on éprouve une douleur ou un plaisir, et, comme cette vérité lui arrivait soudainement et sans être amenée par la réflexion, elle prenait presque toujours son cœur à l'improviste, et déterminait de même des actions que la raison n'avait pas discutées. La suite de ce récit montrera à nos lecteurs si nous avons bien compris cet étrange caractère.

Cependant Chambel s'était fait annoncer chez M. de Morency, où il avait été reçu avec un empressement qui put également flatter sa vanité d'homme de lettres ou sa fatuité de beau garçon.

M. de Morency l'avait étourdi des louanges les plus exagérées, et madame de Morency l'avait charmé de ses plus doux regards.

Cependant il semblait que cette visite ne dût pas avoir d'autre résultat, lorsque M. de Morency, se rappelant la recommandation de l'abbé Norton, annonça à Chambel que cet homme éminent désirait le connaître, et que l'un de ces jours, si M. Chambel le voulait bien, ils iraient ensemble lui faire une visite.

Chambel, tout flatté qu'il était de la proposition, savait que l'abbé Norton était un homme fort compromettant, et il hésitait à répondre, lorsque madame de Morency dit avec une grâce charmante :

— Peut-être que M. Chambel préférerait rencontrer M. Norton sans faire vis-à-vis de lui une démarche aussi significative. C'est aujourd'hui notre jour de réception; M. Norton viendra, et, si M. Chambel, qui est notre voisin, voulait se déranger une demi-heure, ces messieurs pourraient se rencontrer ici comme par hasard.

M. de Morency, qui jusque-là avait parlé comme il écrivait, c'est-à-dire avec cette immobilité de physionomie qui lui donnait, comme nous l'avons dit, l'aspect d'une machine bien organisée, M. de Morency parut tout à coup se réveiller; il jeta, de sa femme à M. Chambel et de M. Chambel à sa femme, un regard où il y avait une appréciation exacte des deux individus, et tout aussitôt, et avec une dextérité dont on ne l'eût pas cru capable, il essaya de parer le coup qui venait de lui être porté :

— Comment donc! fit-il, nous serons trop heureux si M. Chambel veut bien nous faire l'honneur d'accepter votre invitation, et il nous rendra cette faveur encore plus précieuse s'il veut bien nous amener madame Chambel.

Ce fut le tour de madame de Morency d'ouvrir de grands yeux; mais elle ne put faire autrement que d'insister sur l'invitation de M. de Morency, et il fut convenu que le soir même Chambel et sa femme viendraient passer la soirée chez leurs voisins.

Pierre rentra chez lui radieux; la franchise de sa joie rassura Isaure; sa vanité littéraire s'attribuait trop naïvement le bon accueil qu'il venait de recevoir, et son cœur était trop plein de son succès pour qu'il y eût place à un autre sentiment.

Ce fut là du moins la première impression qu'Isaure éprouva; elle accepta sans hésiter l'invitation de madame de Morency, et si, plus tard, il lui revint quelques soupçons, elle remit au soir même à les éclaircir. Elle se sentait à peu près assurée de démêler les intentions d'une femme, si secrètes qu'elles pussent être, et probablement elle y serait arrivée, si madame de Morency avait été abandonnée à sa propre force et à sa seule adresse.

Mais celle-ci trouva dans l'abbé Norton un auxiliaire qui eut le talent de la servir, tout en ayant soin de ne pas être son complice.

En effet, voici ce qui s'était dit entre l'abbé et madame de Morency une heure à peu près avant l'arrivée de Chambel et de sa femme. L'abbé Norton, averti de l'entrevue qu'on lui avait ménagée, était arrivé de fort bonne heure et avait pris à part madame de Morency.

Il y avait entre ces deux personnages une antipathie profonde, fondée sur ce qu'ils sentaient l'un et l'autre qu'ils se connaissaient parfaitement bien.

Le ton sec de l'abbé Norton avait suffisamment dit à madame de Morency qu'il savait toutes ses galanteries, et celle-ci lui avait souvent montré, par un sourire ou un regard, qu'elle n'était pas la dupe de ses profondes hypocrisies. Aussi, sans s'être jamais expliqués et en gardant toujours vis-à-vis l'un de l'autre les façons les plus cérémonieuses, ils s'entendaient à merveille.

Un service réclamé était presque aussitôt rendu, sans qu'il fût pour cela nécessaire d'en régler ostensiblement les conditions. Il n'y avait dans cette complicité muette ni menaces ni concessions, et ces deux personnes auraient pu se dire effrontément l'une à l'autre que jamais elles n'avaient agi en vertu d'un intérêt commun.

Voici les manières de procéder de l'abbé Norton :

— Je vous demande pardon, madame, de vous occuper d'une chose qui vous paraîtra probablement fort ennuyeuse, et je ne vous prierai de vous en charger que si elle n'a rien qui vous déplaise.

— De quoi s'agit-il?

— Si vous vous rappelez ce que j'ai dit hier à M. de Morency relativement à M. Chambel, vous avez dû comprendre que je désirais appeler ce jeune homme à nous. Je sais à peu près ce qu'il est, ce qu'il a été; mais j'ignore parfaitement quelles sont ses tendances, ses opinions, et surtout le fond qu'on peut faire sur les engagements qu'il contracterait avec nous.

Madame de Morency fit une légère inclination annonçant qu'elle approuvait la façon de penser de M. l'abbé; il continua donc :

— On ne peut guère interroger un homme sur ses dispositions

intérieures; outre que cette inquisition serait déplacée, il se pourrait que sa vanité l'empêchât de répondre franchement.

Nouvelle inclination approbative de madame de Morency.

— J'aurais un ami près de M. Chambel, que je ne le chargerais pas de cette mission délicate, s'il devait s'adresser à M. Chambel lui-même; on n'apprend bien les hommes que par ceux qui les entourent, et particulièrement par ceux qui les aiment.

Madame de Morency regarda l'abbé, mais le signe d'adhésion ne vint pas, car elle sentit que l'instant critique arrivait, et elle ne voulut pas s'engager avant d'avoir bien pesé ce qu'on allait lui demander.

— Si je n'étais fort gauche dans de pareils entretiens, reprit l'abbé, je vous avoue que je n'aurais pas hésité à parler directement à madame Chambel; je ne sais ce qu'elle est, mais, d'après ce qu'elle a fait, elle doit aimer son mari, et cet amour doit lui tenir lieu de sagesse pour savoir ce qui lui convient et ce dont il est capable. Ce que j'aurais à lui proposer est assez honorable, assez loyal pour que je ne craignisse pas de dire de la façon la plus ouverte : Voilà ce que je veux faire pour M. Chambel. Ses antécédents, ses opinions ou ses projets y font-ils obstacle? S'il en est ainsi, je me retire, et c'est une parole morte entre nous; s'il en est autrement, mes intentions vous semblent-elles convenables? et, si elles vous paraissent telles pour lui, dois-je espérer que vous n'y ferez aucune opposition? C'est ce que je ne craindrais pas de dire à madame Chambel, si je n'éprouvais à parler à une femme peut-être légère et moqueuse un embarras qu'il me serait impossible de vaincre; c'est cependant ce que je désirerais qu'elle sût, parce que je ne crains pas d'avouer l'estime que je fais de son mari, et que je ne voudrais pas, pour mes amis encore plus que pour moi, qu'elle pût donner un autre motif à notre empressement.

Madame de Morency avait écouté attentivement, et comme, au contraire de M. l'abbé Norton, elle aimait assez à poser les choses d'une manière nette, voici comment elle traduisit cette longue série de phrases tortueuses : « Avant de faire une démarche décisive vis-à-vis de M. Chambel, je veux savoir ce que c'est que cet homme; vous vous en informerez près de sa femme, et vous me le direz : voilà pour moi. Cette manière d'expliquer l'accueil empressé que vous faites à M. Chambel préviendra les soupçons jaloux que pourrait avoir sa femme : voilà pour vous. »

Le marché parut bon à madame de Morency, et elle répliqua à l'abbé Norton :

— En ce cas, il faudrait que j'eusse le temps de voir madame Chambel avant que son mari ne vous fût présenté.

— J'ai une visite à faire, dit l'abbé, et je reviendrai vers dix heures.

Lorsque l'abbé fut parti, madame de Morency tomba en admiration devant l'expédient de l'abbé; elle le trouva si sublime, qu'elle se résolut de l'employer sans y mêler la moindre finesse ni la moindre précaution.

Comme nous l'avons dit, madame de Morency était belle, mais d'une beauté accorte, réjouie, et pour ainsi dire bonne femme. Ce fut donc en vertu de l'air de franchise dont la nature l'avait douée qu'elle attaqua directement madame Chambel.

Après les premières salutations cérémonieuses d'une présentation, madame de Morency alla s'asseoir à côté de madame Chambel, et voici de quelle façon elle remplit l'ambassade de M. l'abbé :

— En vérité, madame, M. Chambel a disposé bien légèrement de vous, en acceptant l'invitation que mon mari vous a faite.

C'était une façon de dire que l'invitation ne partait pas d'elle, madame de Morency.

Isaure prit un air sérieux qui avertit sa rivale que c'était une femme à comprendre toutes choses à demi-mot, et alors elle continua d'autant plus ouvertement :

— On vous a amenée, madame, vous qui êtes jeune et belle, dans une maison où vous n'entendrez parler que d'intérêts politiques et de toutes les discussions ennuyeuses qui s'y rattachent.

— Je tâcherai de me rendre digne de les comprendre, répondit sèchement madame Chambel.

— S'il en est ainsi, madame, dit madame de Morency d'un air de bonne humeur, vous me mettez tout à fait à mon aise; car je ne vous cache pas que j'ai une sorte de mission politique à remplir près de vous.

— Près de moi? fit Isaure d'un air étonné.

— Près de vous, oui, madame, et de la part d'un homme dont la haute perspicacité a dû choisir sans doute la bonne voie, ce dont, du reste, vous allez décider.

M. l'abbé Norton, que vous connaissez du moins de nom, désire attacher votre mari à la rédaction de son journal. L'éminent talent de M. Chambel lui fait beaucoup désirer que sa proposition puisse être acceptée; mais il est des choses sur lesquelles les hommes répugnent à s'expliquer entre eux : peut-être les opinions de M. Chambel, peut-être des engagements pris ailleurs lui feront une loi de refuser la proposition de M. Norton, voilà ce qu'on m'a chargée de savoir adroitement de vous, madame, et voilà ce que je vous demande franchement.

Isaure, qui s'attendait à tout autre chose, fut assez désorientée par ces questions pour hésiter à répondre sur-le-champ et pour donner à madame de Morency l'avantage de prendre une position encore plus désintéressée.

— Si M. Norton, dit madame de Morency, m'entendait vous faire cette question d'une manière si directe, il m'en voudrait probablement de ma maladresse; mais je vous avoue que j'ai vainement cherché une ruse pour arriver à obtenir de vous de pareils renseignements. Une femme ne se laisse pas interroger si aisément que les hommes le croient, et vous m'auriez probablement devinée à ma première question. Maintenant vous savez ce que l'on m'a chargée d'apprendre, et dans quel but; pouvez-vous et voulez-vous me répondre?

— Je n'ai pas le droit, madame, de disposer des secrets de mon mari; mais je ne crois pas qu'il ait été élevé dans les opinions que professe M. Norton, et, quoique je ne lui connaisse aucun engagement, je ne puis dire s'il acceptera.

— Oh! fit madame de Morency, ceci est une affaire entre ces messieurs; vous comprenez que M. Norton, qui probablement sera aussi explicite vis-à-vis de M. Chambel que je viens de l'être envers vous, ne veut autre chose que d'être sûr de ne pas faire à M. Chambel une proposition qui pourrait le blesser, et, s'il faut tout vous dire, madame, M. Norton pense que, du moment que vous jugerez la proposition acceptable, vous voudrez bien user de votre influence pour la faire agréer.

— Moi, madame! fit Isaure d'un air encore plus surpris.

— Puisque je me suis chargée de l'ambassade, il faut que je m'en acquitte, bien ou mal. Eh bien! si vous n'étiez pas madame Chambel, je vous dirais, en confidence, que M. Norton s'est engoué de votre mari, et, quand M. Norton prend un homme en passion, c'est pour lui un besoin de le faire arriver à tout. Mais j'ai l'air de faire de la prédication, tandis que je ne dois vous demander qu'un simple renseignement. Que dois-je dire à M. Norton?

Madame Chambel hésitait, lorsqu'une pensée soudaine lui vint : c'est que la meilleure garantie qu'elle pût avoir contre la jeunesse de son mari, c'était de le voir associé aux projets d'un homme ambitieux qui lui mettrait au cœur cette passion qui absorbe toutes les autres.

Poussée par cette idée, elle témoigna à madame de Morency sa reconnaissance pour M. Norton, et lui dit nettement que son mari était à prendre pour qui saurait s'en emparer. En ce moment, elle était à mille lieues de toute idée de jalousie.

Lorsque M. Norton arriva, madame de Morency lui dit le succès de sa démarche, et celui-ci répondit d'un ton si gravement cagot, que tout autre que madame de Morency n'eût pas compris l'épigramme :

— En ce cas, vous pouvez être sûre que nous aurons M. Chambel.

En effet, deux jours après, Pierre était le pensionnaire littéraire de l'abbé, et madame de Morency se liait d'amitié avec madame Chambel,

Nous allons dire ce qui était arrivé de tout cela deux mois après cette consciencieuse alliance.

III.

C'était chez l'abbé Norton, dans un vaste cabinet tendu de drap vert; un tableau d'une assez grande valeur, représentant une descente de croix, en occupait le panneau principal.

Tout le reste était couvert d'assez mauvaises gravures mal encadrées : c'étaient des portraits de saints ou des sujets de piété; mais, par une singularité qui ne pouvait venir du hasard, il n'y avait pas une seule femme dans toute cette collection, et l'image de la Vierge ne s'y trouvait pas.

L'abbé Norton, assis devant un vaste bureau encombré de journaux et de livres, corrigeait les épreuves d'un article, lorsqu'on lui annonça la visite d'un ecclésiastique qui désirait le voir, mais qui n'avait pas l'honneur d'être connu de lui.

Le prosélytisme de M. Norton s'était imposé comme un devoir de ne refuser aucune de ces visites fort ennuyeuses que le premier venu se croit autorisé à faire à un homme politique parce qu'il a à lui dire :

« Monsieur, je partage entièrement vos opinions; je suis ravi de la manière dont vous servez notre cause; je n'ai pas voulu quitter Paris sans vous voir et sans vous apporter mon tribut d'estime et d'admiration. »

Dans cette circonstance, la qualité de prêtre était une recommandation particulière pour l'abbé Norton. Ce n'était pas le frère, le collègue, mais l'homme qui a une nécessaire influence sur un certain nombre d'individus que l'abbé Norton voulait accueillir et affermir dans les bonnes dispositions qui sans doute l'amenaient.

Il donna donc l'ordre de le faire entrer, et le domestique annonça M. l'abbé Fortin.

L'abbé était un homme d'une taille élevée, d'un visage admirable, couronné de cheveux blancs, d'une corpulence robuste, et qui, malgré sa grosse redingote violette et ses souliers ferrés, avait un air de distinction et une allure imposante.

L'abbé Norton attacha sur lui un regard vif et perçant, et le sourire gracieux préparé sur ses lèvres disparut tout à coup pour faire place à une expression froide et presque impertinente.

C'était le résultat instinctif de la conscience qu'éprouva l'abbé Norton, d'être en face d'un homme fort et supérieur, et surtout d'un homme dont le regard droit et le visage sévère l'avertissaient qu'il ne devait pas sympathiser avec les moyens tortueux par lesquels l'abbé Norton était arrivé.

Si ce n'eût été l'âge de M. Fortin, l'abbé Norton ne lui eût peut-être pas offert de s'asseoir, et il l'eût reçu debout, comme on fait aux gens dont on veut se débarrasser; mais la manière raide dont il accomplit cette simple politesse montrait que, sans motif apparent, M. Norton était fort contrarié de cette visite.

— A qui ai-je l'honneur de parler, dit l'abbé Norton, et quel est le sujet qui m'a valu l'honneur de votre visite?

— Je suis curé de la petite ville de L...., dit M. Fortin; en cette qualité j'ai été le confesseur et l'ami d'une jeune fille élevée par vos soins au couvent de cet endroit, et c'est de Marguerite que je viens vous parler.

— Est-ce de la part de mademoiselle Marguerite? dit l'abbé Norton en appuyant sur le mot mademoiselle.

— C'est de sa part que je viens, monsieur; mais ce que j'ai à vous dire à son sujet, et pour vous décider à satisfaire à son désir, est assurément bien loin de la pensée de cette enfant.

— Je pensais avoir assez de droits à la confiance de mademoiselle Marguerite pour qu'elle ne prît pas d'intermédiaire entre elle et moi, et pour qu'elle me demandât directement ce qu'elle désire obtenir.

— Elle vous l'a déjà demandé, monsieur, dit l'abbé Fortin, sans paraître s'apercevoir du ton piqué de son interlocuteur; et, soit qu'au milieu de vos diverses occupations vous l'ayez oublié, soit que vous n'ayez pas compris, ou qu'elle n'ait pas osé vous faire comprendre l'importance de sa demande, vous n'y avez pas répondu.

— Quelle est donc cette demande si difficile à comprendre qu'il faille un ambassadeur pour me l'expliquer? fit l'abbé Norton avec un accent d'humilité qui contrastait d'une façon odieuse avec l'intention réelle de ses paroles.

— Cette demande, c'est de quitter la maison de madame de Morency.

— J'ai répondu à mademoiselle Marguerite qu'elle ne pouvait encore être admise dans la famille qui a bien voulu lui donner un asile à ma recommandation, et qu'elle devait encore attendre.

— Il serait peut-être bon, dit M. Fortin, qu'elle attendît ailleurs que chez madame de Morency.

— La maison de madame de Morency est celle d'une femme honorée et honorable, monsieur.

L'abbé Fortin attacha à son tour un regard perçant sur M. Norton; mais ce visage semblait pénétré de la parfaite conviction de ce qu'il disait. M. Fortin garda un moment le silence; puis il reprit, en cherchant à donner à ses paroles un air de courtoisie que le ton démentait.

C'était celui d'un homme qui, bien convaincu qu'il parlait à un fourbe, n'avait cependant vis-à-vis de lui-même aucun droit de le traiter comme tel, et qui se défendait de cette conviction sans pouvoir la faire taire :

— Il serait très étonnant, dit-il enfin, qu'un pauvre curé de village eût mieux compris qu'un des esprits les plus habiles de notre époque des choses qui tiennent aux intrigues du monde, s'il n'était possible de concevoir qu'on s'isole encore plus de la vie mondaine dans les hautes spéculations de la politique que dans la retraite d'une bourgade; ce sera donc moi, pauvre prêtre de campagne, qui éclairerai votre religion sur ce que vos yeux, attachés trop haut, ne peuvent pas apercevoir, et je vous dirai franchement : Non, la maison de madame de Morency n'est pas convenable pour Marguerite.

La figure de l'abbé Norton, lorsqu'il était armé pour le combat, était impénétrable comme une cuirasse de triple acier; la déclaration de M. Fortin n'y amena ni la moindre surprise ni le moindre mécontentement, et il repartit :

— Mademoiselle Marguerite y aurait-elle vu quelque chose qui ne soit pas convenable?

— Elle n'y a rien vu, la pauvre enfant, dit l'abbé Fortin; les yeux de l'innocence couvrent pour ainsi dire de leur pur rayon tout ce qu'ils regardent; mais c'est pour qu'elle ne voie pas qu'il est temps qu'elle en sorte. Jusqu'à présent elle n'a fait que souffrir.

— Et de quelle douleur, je vous prie, monsieur?

— D'une douleur qu'elle ne comprend pas encore, dont le vrai sens lui échappe; mais à laquelle la moindre circonstance peut donner son nom, et qui est à la merci d'une passion violente.

— Permettez-moi de vous dire que je ne vous comprends pas, monsieur. Si cette douleur n'a pas de nom pour mademoiselle Marguerite, elle en a un pour vous et pour moi; veuillez me le dire, ainsi que la passion violente à la merci de laquelle cette douleur se trouve.

L'abbé Fortin prit un air sévère : tant d'ignorance lui parut trop d'hypocrisie, et il répondit d'une voix forte :

— Cette douleur, monsieur, c'est l'amour que Marguerite éprouve pour M. Chambel; cette passion violente, c'est la jalousie de madame Chambel.

La déclaration était trop précise pour que l'abbé Norton prolongeât plus longtemps son système de candeur aveugle; mais, en bon jésuite qu'il était, il passa lestement à côté de la proposition pour en établir une autre.

— Si ce que vous dites est vrai, monsieur, ce n'est pas ma faute si la maison de madame de Morency n'est plus convenable pour mademoiselle Marguerite.

Cette attention à se défendre quand on ne l'accusait pas, ce soin de rejeter sa faute sur une pauvre fille sans défiance, indignèrent M. Fortin, et il répondit d'un ton encore plus sévère :

— Dans aucun cas, la maison de madame de Morency n'était convenable pour Marguerite.

— Vous m'apprenez là d'étranges choses, fit M. Norton en reprenant sa niaiserie cafarde, et si ce n'était le caractère sacré dont vous êtes revêtu, je craindrais que des propos calomnieux n'eussent été trop légèrement accueillis par vous. Dans aucun cas, dites-vous, la maison de madame de Morency n'était un asile convenable. J'ai l'honneur de connaître madame de Morency depuis longues années, et jamais je n'ai vu...

— Laissons le passé de madame de Morency à ceux qu'il regarde, monsieur; le présent est assez flagrant pour dessiller les yeux de ceux qui veulent voir.

A ce moment, M. Norton se servit d'une ruse qui manque rarement son effet pour mesurer la force de l'homme avec lequel il luttait; il appela sur un autre que lui la rude franchise de son adversaire, pour voir jusqu'où elle pourrait aller, et lui dit :

— Rendriez-vous madame de Morency responsable de cet amour coupable, et croyez vous que des conseils plus coupables encore?...

— Madame de Morency est assez belle pour ne vouloir pervertir personne; mais elle est assez prudente pour se faire un bouclier même d'un enfant.

— Permettez-moi de vous dire encore, monsieur, que je ne vous comprends pas.

La patience de l'abbé Fortin, qui ne semblait pas être la vertu prédominante d'une nature forte comme la sienne, ne tint pas contre cette nouvelle preuve de cafarderie; il lui dit d'une voix haute :

— Eh bien! monsieur, madame de Morency est la maîtresse de M. Chambel, et c'est Marguerite qu'on a su rendre l'objet de la jalousie de madame Chambel.

— Monsieur, monsieur, s'écria l'abbé Norton en se signant; monsieur! monsieur! répéta-t-il, comme si les mots lui eussent manqué pour qualifier l'audace incongrue de ces paroles.

L'abbé Fortin baissa la tête d'un air humble, comme s'il avait compris trop tard que la liberté des termes qu'il avait employés ne convenait pas à son âge et à son habit, et il dit doucement :

— J'ai mal parlé, monsieur, mais j'ai dit la vérité.

L'abbé Norton crut d'abord, à l'air confus de M. Fortin, qu'il avait affaire à un homme emporté qui reculerait devant ses assertions comme devant ses expressions; mais les derniers mots lui montrèrent que si le vieux prêtre s'excusait des termes qu'il avait employés, il n'abandonnait pas de même ses pensées.

Un moment de silence s'établit, pendant lequel l'abbé Norton chercha par quelle ruse il pourrait échapper à la netteté d'une explication qui n'admettait plus d'équivoque.

Alors, à l'exemple de Cromwell, à l'exemple de M. de Villèle, à l'exemple de M. Thiers, à l'exemple de tous les hommes de très-grande ou de très-petite capacité, qui cachent sous des phrases abominablement longues et filandreuses la pensée qu'ils ont, ou font croire qu'ils en ont une, l'abbé Norton commença un sermon sur la calomnie, qui flétrissait les plus pures vertus, et en même temps sur la démoralisation du siècle, qui atteignait les plus jeunes cœurs. Il n'est pas bien sûr que l'abbé Norton voulût faire dire quelque chose de positif à son sermon, mais l'abbé Fortin crut y comprendre que madame de Morency était attaquée aux dépens de Marguerite.

Il reprit son air sévère et repartit assez sèchement :

— J'apprécie, monsieur, tout ce que vous venez de me dire sur le danger des suppositions malveillantes; je ne discuterai donc pas sur ce qui peut vous paraître douteux dans la position de certaines personnes; mais, ce qui est incontestable, ce qui est clair comme le jour, c'est la folle passion de Marguerite pour M. Chambel, et par conséquent la nécessité de l'éloigner d'une maison très convenable sans doute pour d'autres que pour elle, mais où elle voit chaque jour M. Chambel.

— Mais, monsieur, s'il plaît à mademoiselle Marguerite de se prendre de passion pour le premier venu qu'elle rencontrera (et, d'après vos propres accusations, ce ne sont pas les attentions de M. Chambel qui ont excité son amour), si, dis-je, et lorsque la qualité d'homme marié n'a pas retenu son cœur, elle s'éprend si aisément, quelle maison sera pour elle un asile convenable? Il y a partout des hommes jeunes, beaux, spirituels...

L'abbé Fortin interrompit M. Norton et lui dit :

— Le seul asile convenable pour Marguerite, c'est la maison où elle a été élevée, et je viens vous demander la permission de l'y ramener.

— Je sais, dit l'abbé en baissant la tête, que la charité n'a point de droits; mais je me croyais, plus que personne, celui de diriger mademoiselle Marguerite.

— Monsieur Norton, je ne suis pas un grand casuiste, mais je trouve que la charité a des droits. Moi, pauvre prêtre de village, je ne ferais pas à un mendiant l'aumône d'un liard pour qu'il allât le dépenser au cabaret; vous n'avez pas nourri et élevé Marguerite pour qu'elle fasse mauvais usage de l'éducation que vous lui avez donnée. Là où je vous propose de la conduire, elle trouverait le seul bonheur qu'elle puisse espérer, le repos et l'obscurité; mais la démarche que je fais vous prouve que, loin de nier ce droit, nous l'invoquons comme une dernière protection.

— Eh bien! monsieur, répondit l'abbé Norton, je verrai, je réfléchirai... J'interrogerai moi même mademoiselle Marguerite.

— Elle marche sur un terrain brûlant, monsieur, reprit l'abbé Fortin; ne tardez pas, je vous en supplie; demain, je viendrai savoir votre réponse.

— Ne vous donnez pas cette peine, dit M. Norton; mademoiselle Marguerite vous la transmettra.

Les deux abbés se séparèrent fort mécontents l'un de l'autre.

M. Norton demeura fort préoccupé d'une chose qui, pour un homme comme lui, semblait ne pas mériter une minute de réflexion. Renvoyer Marguerite à son couvent était la mesure la plus simple et la plus aisée; mais les projets ultérieurs de l'abbé Norton ne lui permettaient pas de s'arrêter à cette détermination.

Marguerite était destinée à entrer dans une famille puissante et immensément riche. Quel que dévouée qu'elle fût à la cause que défendait l'abbé Norton, elle l'admettait comme un excellent auxiliaire, mais non comme un frère d'armes, et il y avait dans cette famille des résolutions secrètes, des conciliabules auxquels l'abbé Norton n'était pas de hauteur à être admis.

On avait accepté, sur la recommandation du prêtre sévère, une gouvernante comme on eût accepté un cocher sur un certificat d'un membre du jockey-club, sans y attacher la moindre importance; mais l'abbé Norton avait introduit Marguerite chez ses puissants amis dans un tout autre but: c'était un espion qui devait être d'autant plus utile, qu'il ferait son métier sans s'en douter. Faut-il le dire? l'admirable beauté de Marguerite donnait même à l'abbé Norton l'espoir qu'elle pourrait pénétrer plus avant qu'une simple gouvernante dans les confidences du père de ses élèves; car on ne le disait pas d'une fidélité à toute épreuve pour sa femme, qui, du reste, se mourait de langueur, ou plutôt, comme le prétendait une de ses amies, d'ennui d'elle-même.

Cette espérance, l'abbé Norton la regardait en face, et telle était la perversité sincère de cet esprit ambitieux, qu'il la regardait sans rougir.

« Dieu, se disait-il, a mis l'homme à portée du mal et du bien, et lui a laissé la liberté de la volonté pour choisir entre eux. Marguerite sera comme toutes les créatures humaines; jamais je ne lui dirai une parole pour la pousser hors de son devoir; mais si elle y manque volontairement, ce ne sera pas ma faute; et si plus tard je profite d'une influence illégitime que je n'aurais pas créée, ce sera dans un but dont la sainteté absoudra les moyens »

Il fut donc résolu que Marguerite ne retournerait pas à son couvent; mais, comme un esclandre où elle eût été nommée, sans même y être comprise, eût pu effaroucher la susceptibilité de la famille où il voulait la placer, il pensa à aviser aux moyens de l'éloigner de chez madame de Morency, et il remit au soir même à faire cette démarche d'une façon qui ne fût blessante pour personne.

Pendant ce temps, l'abbé Fortin était allé, selon sa promesse, dire à Marguerite le résultat de sa visite. Lorsqu'il arriva, on lui dit que Marguerite était sortie, et comme toute phrase qui peut renfermer un sens malveillant est bonne à dire, la domestique qui répondit à M. Fortin lui dit:

— Si vous désirez voir mademoiselle Marguerite, ne venez jamais de trois à cinq heures; c'est le moment où elle sort tous les jours.

— Madame de Morency est-elle visible? dit l'abbé.

— Non, monsieur, madame est également sortie.

— Avec mademoiselle Marguerite, fit l'abbé; c'est bien.

— Non, monsieur, reprit la domestique avec un désir manifeste de ne pas laisser passer cette supposition sans la détruire, mademoiselle Marguerite n'est sortie qu'un grand quart d'heure après madame.

M. Fortin ne put cacher l'étonnement que lui causa cette circonstance; mais il ne voulut pas montrer de quelle importance elle pouvait être, en continuant les questions auxquelles sans doute on ne demandait pas mieux que de répondre; et il se retira en annonçant qu'il reviendrait le soir même. Il était alors quatre heures.



L'abbé Norton assis devant un vaste bureau...

En sortant de la porte cochère, l'abbé Fortin remarqua une voiture, à la portière de laquelle il avait vu en entrant une tête de femme qui s'était retirée quand il avait passé; et, comme il sortait, le même mouvement avait eu lieu. Il ne douta pas que ce ne fût quelqu'un qui épiât les personnes qui entraient dans la maison et qui en sortaient, et l'idée que ce pouvait être madame Chambel lui parut assez probable.

Ce qu'on lui avait dit de la sortie de Marguerite l'avait fort surpris. Sans vouloir s'arrêter à un soupçon sur elle, il cherchait vainement à expliquer cette habitude de sortir seule, et il se résolut à attendre et il se cacha à son tour au fond d'une voiture.

Il y était à peine que madame de Morency rentra accompagnée de madame Ansier. Plus d'une heure se passa, et il était près de cinq heures et demie lorsque Marguerite parut, marchant rapidement et la tête basse, et un moment après Chambel.

A peine le temps nécessaire pour que chacune de ces personnes fût rentrée chez elle fut-il écoulé, que la portière de la première

voiture s'ouvrit et qu'une femme en descendit précipitamment.

Le cocher s'était endormi, et il fallut éveiller le cocher, il fallut le payer, et, quoiqu'il eût reçu deux fois plus qu'on ne lui devait, il fallut qu'il vérifiât si sa grosse montre d'argent pendue dans un gousset rebelle et qui ne voulait pas la laisser sortir, si on ne lui faisait pas tort d'une minute.

Tout cela fut assez long pour que M. Fortin reconnût madame Chambel; elle entra dans la maison; mais elle paraissait dans un tel état d'ésitation, que l'abbé craignit que, sous l'impression d'un premier transport, elle ne fît une scène scandaleuse, et dont Marguerite pouvait être l'objet.

Dans cette crainte, et tout désorienté lui-même de ce qu'il venait de voir, il ne voulut pas cependant laisser Marguerite sans défense contre une accusation que pouvait être portée à l'instant même devant madame de Morency. Il marcha vivement sur les pas de madame Chambel, mais elle entra chez elle.

Chambel, devenu un homme important, avait très vite contracté l'habitude de ne pouvoir s'astreindre à aucune des gênes de la vie matérielle. L'heure de ses repas ne pouvait être réglée; elle dépendait des dispositions de son esprit. Il ne savait plus prendre une bûche pour la mettre dans le feu; il n'eût pas ouvert une armoire pour y prendre le moindre objet de toilette, et il en était arrivé à ce degré de dire un jour à sa femme :

— Tu as oublié hier de m'avertir que je n'avais pas fait ma barbe : tu me négliges.

Sans doute ce jour-là M. Chambel était rentré avec un fort bon appétit, car, en arrivant, il dit à son domestique :

— Faites-nous servir.

— Madame n'est pas encore rentrée, lui répondit-on.

Cette réponse contraria sans doute l'estomac de M. Chambel, il devint d'assez mauvaise humeur, et, lorsque Isaure rentra, pâle, agitée, tremblante, il lui dit d'un ton de reproche aigre-doux.

— Vous rentrez bien tard, Isaure?

— Deux minutes après vous, lui dit madame Chambel, en fermant vivement la porte du salon.

— Il y a plus d'une demi-heure que je suis ici.

— Il y a, lui dit Isaure, le temps que j'ai mis à descendre de la voiture qui stationnait à la porte de la maison, et de laquelle je vous ai vu rentrer, à la suite de la misérable femme...

— Qu'est-ce à dire? s'écria Chambel, qui alors seulement regarda plus attentivement le visage bouleversé de sa femme, sa pâleur et le tremblement convulsif qui l'agitait; qu'avez-vous? que voulez-vous dire?... que signifie cette colère?

— Que vous êtes un lâche! un misérable!...

Une suffocation violente arrêta les paroles de madame Chambel; elle tomba sur un divan, et y demeura un instant les yeux fixes, haletante, et serrant avec force son front dans ses mains comme pour empêcher qu'il n'éclatât.

— Mais qu'avez-vous? lui dit son mari.

Elle se releva sans lui répondre, et passa vivement dans sa chambre, où il la suivit, prit une carafe, se versa un verre d'eau qu'elle but lentement, tandis que le cristal grinçait sur ses dents; puis, pendant que Chambel la regardait d'un air ébahi, elle alla devant son miroir rajuster ses cheveux qu'elle avait froissés, et sonna vivement.

— Qu'on serve! dit-elle d'un ton impérieux.

— Ah çà! fit Chambel, m'expliquerez-vous ce que cela signifie?

— Quoi? lui dit madame Chambel d'un air froid et surpris.

— Mais ce que vous venez de dire.

— Ah! reprit-elle, comme quelqu'un qui s'éveille d'une profonde préoccupation, j'ai dit quelque chose? Qu'est-ce que j'ai dit?

— Comment! ce que vous avez dit? mais là, tout à l'heure, dans le salon, ces mots de misérable, de lâche...



... et se mit à ramasser un à un tous les petits morceaux de braise répandus dans le foyer...

— Ah! j'ai dit cela, fit Isaure d'un air de stupéfaction railleuse; j'ai dit cela... C'est possible... Je ne m'en souviens pas.

Chambel regardait Isaure comme s'il pensait qu'elle devenait folle; elle lui rit au nez, haussa les épaules et lui dit :

— Venez dîner, monsieur; je ne veux pas vous faire attendre plus longtemps.

— Mais je n'irai pas dîner sans savoir ce que signifiaient votre agitation, vos paroles.

— Quand cela?

— Mais tout à l'heure, là, à l'instant même, dit Chambel avec colère.

— Vous y pensez encore? je vous ai déjà dit que je l'avais oublié. Voulez-vous venir dîner?

— Non! s'écria Chambel.

— Comme il vous plaira, dit froidement Isaure.

Elle s'assit avec la précaution d'une femme qui prend place dans un bal, rangeant sa robe avec soin; elle lissa gracieusement ses noirs sourcils du bout de ses doigts en se donnant des petits airs de tête, et prenant un volume, elle se mit à lire tranquillement.

Chambel la regardait d'un air stupéfait : ou tout ce qu'il voyait était folie, ou c'était la plus insultante moquerie du monde. Pierre fit quelques tours dans sa chambre, furieux en lui-même, mais ne sachant véritablement que penser de ce dont il était témoin.

Les premières paroles de sa femme avaient formulé l'accusation de manière à ce qu'il ne pût pas douter de ce qu'elle voulait dire; puis tout à coup, après ce soulèvement furieux, après ce jet de flamme de volcan, tout avait disparu, tout s'était refermé.

Il demeura quelques minutes dans une cruelle et comique incertitude, s'arrêtant devant sa femme et la regardant fixement comme pour découvrir sur son visage une trace de ce qui venait de se passer. Mais elle lisait avec une extrême attention, souriant à ce qu'elle lisait.

Chambel était dans le plus étrange état, tenté d'éclater tant il était irrité, et craignant de faire une sottise et de donner des armes contre lui.

Supposez un homme au bord d'un fossé assez large et qu'il veut franchir : il le mesure de l'œil, le considère, et se met en posture de prendre son élan; il se baisse pour s'élancer; mais une réflexion

l'arrête, il a peur de tomber au milieu, et ce commencement d'un grand effort finit par un homme qui se relève doucement, qui tend de nouveau le cou pour regarder la largeur du fossé, et qui, après bien des hésitations, se retourne et ne saute pas. Chambel en fit autant, il finit par dire :

— Vous plaît-il de venir dîner?

— Avec plaisir, dit madame Chambel, en se montrant très empressée.

A la grâce de cette réponse, Chambel crut tout à coup qu'il pourrait obtenir une explication en la demandant avec douceur, et au moment où sa femme passait devant lui pour quitter la chambre, il lui prit doucement la main. A ce contact, madame Chambel retira vivement sa main; son visage se contracta de nouveau.

— Mais qu'avez-vous donc? s'écria vivement Chambel.

Mais un moment avait suffi à sa femme pour se remettre, et elle répondit avec cette atroce douceur qui exaspérait son mari :

— Je vais dîner ; ne m'avez-vous pas dit que nous allions dîner?

— Mais pourquoi retirer brusquement votre main?

Isaure sourit d'un petit air supérieur et répondit :

— Nous n'avons pas l'habitude d'aller dîner en nous tenant la main comme des enfants qui reviennent de l'école.

Et comme elle sentait que le frein qu'elle s'imposait ne la retiendrait pas longtemps, elle passa vivement dans la salle à manger, où la présence d'un domestique deviendrait une nécessité pour se maintenir l'un l'autre.

Chambel la suivit, furieux en lui-même et dans ces dispositions où on prendrait volontiers un marteau pour briser tous les meubles d'un appartement, afin de donner une issue à la colère qui bouillonnait en lui. A défaut de ce moyen de se décharger un peu de sa fureur, Chambel trouva tout mauvais.

Je ne puis dire qu'il espérât une contradiction de sa femme pour amener une petite discussion qui deviendrait une grosse querelle ; mais il rencontra une condescendance étudiée qui ne fit que l'irriter davantage.

— Ce potage est détestable ! disait Chambel.

— François, reprenait madame Chambel en s'adressant au domestique, vous direz à la cuisinière que ce potage est détestable !

— Cette volaille n'est pas cuite, disait Chambel.

— François, reprenait Isaure, vous direz à la cuisinière que la volaille n'était pas cuite.

Et ainsi de suite à chaque plat.

D'abord Chambel n'y fit pas attention ; mais à la troisième ou à la quatrième il regarda sa femme d'un air qui voulait dire :

— Ah çà, vous moquez-vous de moi?

Mais madame Chambel reçut ce regard foudroyant sur un sourire plein d'aménité et repartit :

— C'est un peu ma faute si tu dînes mal, cher ami ; je t'ai fait attendre si longtemps.

Chambel bondit en lui-même et se jura bien d'avoir après dîner une explication à tout prix.

On eût dit qu'Isaure avait deviné la pensée de son mari ; car elle dit aussitôt, de ce même ton si insolemment calme en présence de l'agitation furibonde de Chambel :

— François, vous direz à Mathilde (c'était la femme de chambre) de préparer tout ce qu'il me faut pour m'habiller ; je sortirai immédiatement après dîner.

— Où comptez-vous donc aller ? lui dit Chambel d'un ton rogue.

— J'irai faire une visite à madame Ansier.

— Madame Ansier ne dîne pas chez elle, elle dîne chez madame de Morency.

— Vous en êtes sûr ?

— Très sûr.

— Qui vous l'a dit ?

Chambel se mordit les lèvres et repartit :

— M. de Morency.

— Ah ! M. de Morency s'occupe de cela, et vous en prévient.

— Eh ! mon Dieu ! il l'a dit devant moi, aujourd'hui, au journal, en causant.

— N'importe ; je m'habillerai de bonne heure, j'irai chez madame de Morency plus tôt qu'à l'ordinaire.

— Vous comptez donc y aller ?

— Est-ce qu'elle ne reçoit pas ce soir ?

— Pourquoi ne recevrait-elle pas?

— Pourquoi n'irais-je pas?

— C'est que je ne peux pas y aller.

— Je ne veux pas vous empêcher de faire vos affaires, j'irai seule.

— Je n'ai pas d'affaires. Je voudrais rester ici, et je vous serais obligé de me tenir compagnie.

Un éclair de colère brilla dans les yeux d'Isaure, mais elle répondit aussitôt :

— Je resterai.

Le dîner s'acheva dans un profond silence; madame Chambel l'assombrissait, et son mari voyait avec une sorte de joie que l'orage ne manquerait pas d'éclater.

A tout risque, il voulait savoir à quoi s'en tenir, et si, dans ce moment, il avait un peu aiguillonné le dépit qu'éprouvait Isaure, certes il l'aurait arrachée à sa froideur calculée; mais il ne sut pas profiter de la circonstance, et, lorsqu'ils quittèrent la table, elle avait repris son insultante sérénité. Ils passèrent ensemble dans le salon; Isaure se mit à écrire d'un air admirable de sang-froid.

Le pauvre Chambel, qui voulait en venir à une querelle, lui dit sottement :

— Qu'écrivez-vous là?

— J'écris à madame de Morency pour nous excuser de ce que nous n'irons pas ce soir. Je prends pour prétexte que vous êtes fort malade.

— Il est très inutile d'écrire pour si peu, et surtout d'écrire une chose qui n'est pas vraie.

— Je dirai, si vous voulez, que c'est parce que cela vous ennuie.

— Eh! mon Dieu! n'écrivez rien; ce sera mieux de toute façon.

Isaure prit sa lettre et la jeta au feu, se plaça à côté de la cheminée et se mit à ramasser un à un tous les petits morceaux de braise répandus dans le foyer, et cela avec une patience et une attention infinies.

Chambel avait recommencé sa promenade dans le salon. A son tour, il voulut faire de l'indifférence, et il se mit à dire :

— Avez-vous lu le journal?

— J'ai lu le journal.

— L'avez-vous trouvé amusant?

— Je l'ai trouvé amusant.

Ces deux répliques suffirent pour arrêter la verve de Chambel, qui dit avec humeur :

— C'est comme cela que vous voulez bien me tenir compagnie

— Comment faut-il faire?

— Mais, quand je vous parle, il faut me répondre.

— Mais je vous réponds.

Chambel prit un air digne et supérieur, et se posa dans le style des grands comédiens intimes.

— Quand cette comédie finira-t-elle?

— Quand vous voudrez

— Eh bien! alors, expliquez-vous.

— Moi?

— Vous.

— Sur quoi?

— Ah! c'est toujours la même chose!

— A ce qu'il paraît.

— Je vous souhaite le bonsoir.

— Bonsoir.

Chambel s'enferma dans sa chambre, et madame Chambel sonna tout aussitôt pour se faire habiller.

Chambel était dans un état de fureur, d'incertitude, qui le rendaient à moitié fou. Isaure savait quelque chose; mais que savait-elle, et quel était son projet? Il chercha, il se consulta, il fit mille suppositions, mille projets, et finit par sortir de sa chambre dans la même incertitude et avec le seul espoir de trouver sa femme dans une disposition de douceur réelle ou de colère mal contenue qui la pousserait à parler.

Quand il entra chez sa femme, la chambrière, qui remettait tout en ordre, lui remit un petit billet :

« Comme vous travaillez sans doute, et que ma présence vous est inutile, je vais un moment chez madame de Morency; je vous excuserai. »

Elle était partie, partie sans permission!

Tant d'audace révolta d'abord Chambel; mais mille craintes remplacèrent bien vite cette indignation. Isaure était chez madame de Morency; Isaure, violente, emportée, dont la passion n'avait pas redouté une publique séparation, qu'allait-elle faire, dire?... Il voulut d'abord lui écrire de revenir, mais elle pouvait ne pas obéir. Il croyait voir déjà un esclandre, un scandale, une horrible explication en présence de M. de Morency, de dix personnes...

Il perdit la tête, il s'habilla et courut chez madame de Morency.

III.

Lorsque Chambel arriva, il était tremblant, et, à quelques pas de la porte du salon un bruit de voix animées étant arrivé jusqu'à lui, il crut que la scène scandaleuse qu'il redoutait était engagée, et il hésita un moment à entrer.

Mais bientôt il reconnut que des rires éclatants étaient seuls la cause de ce tumulte, et, comme M. Chambel, tout plein qu'il était de lui-même, ne pouvait s'imaginer qu'on s'occupât d'autre chose que de lui, il s'imagina qu'on le livrait au ridicule, et sa frayeur se changea en colère. Il entra sans que sa présence fit le moindre effet.

Les habitués ordinaires de madame de Morency étaient réunis, et Chambel remarqua seulement Jules causant avec l'abbé Fortin, qui venait assidûment depuis quelques jours. M. Milon tenait la parole et achevait le récit d'une anecdote à ce qu'il paraît fort plaisante.

Chambel n'en entendit que les derniers mots, qui lui eussent été fort indifférents, si M. Milon n'avait ajouté en forme de *cauda* à son récit l'apostrophe suivante :

— Je vous jure, mon cher ami, que vous avez manqué une des

scènes les plus originales du monde en ne venant pas aujourd'hui au journal.

En de pareils moments, quel délicieux coup de poing on donnerait au butor qui vous interpelle ainsi sans vous crier gare! Comme on le trouve bête, mal appris! Est-ce qu'on parle jamais de lui? pourquoi parle-t-il de vous, l'imbécile! Comme on le hait, surtout quand un regard railleur vient vous jeter en face le souvenir du gros mensonge que vous avez fait une heure avant!

Chambel ne répondit point; il alla s'asseoir d'un air de mauvaise humeur à côté de M. de Morency, qui le regarda de travers et qui souffla un peu plus bruyamment dans son immobilité. Ce signe d'intelligente antipathie s'étant calmé, M. de Morency se tint coi et la conversation continua.

— Eh bien! s'écria M. Milon, ma chère madame Ansier, quand nous donnerez-vous votre nouveau roman, *l'Epoux vertueux?*

— C'est mon éditeur qui en retarde la publication, car le livre est achevé depuis plus d'un mois.

L'abbé Norton, qui s'était retiré dans un coin du salon pendant le récit de M. Milon, attendu qu'il n'eût pas été de sa dignité de rire de quoi que ce soit au monde, l'abbé Norton, dis-je, se leva et vint s'appuyer le dos à la cheminée.

— Il serait temps que ce livre parût, dit-il; il serait temps qu'une œuvre chaste et pure vînt reposer le monde de toutes ces productions immorales qui pervertissent la société.

— Je ne sais si j'atteindrai le but que je me suis proposé, dit madame Ansier d'un air modeste; mais, si mon livre a quelque influence sur les esprits, il arrêtera peut-être quelques hommes faibles plutôt que coupables au moment où ils vont se laisser entraîner par des passions qui peuvent perdre à jamais l'honneur et le repos de leurs ménages.

Madame Ansier, comme on voit, était de l'école de l'abbé Norton, et filait la plus pure morale en phrases horriblement filandreuses.

— Eh! madame, dit madame Chambel, ce sera une bien bonne action que vous aurez faite, si votre livre peut avoir le résultat que vous en attendez.

Madame Chambel envoyait ce souhait à l'adresse de son mari, sans se préoccuper assez de l'idée que le plus léger doute sur la puissance de l'œuvre d'un bas-bleu est une insulte qu'il ne pardonne pas.

Madame Ansier le lui apprit en lui répondant aigrement :

— Je ne vois pas pourquoi un livre dont les principes sont purs n'aurait pas de bons effets, lorsqu'on voit tant de mauvaises actions résulter de la lecture de mauvais livres!

Personne au monde ne pouvait mieux que madame Chambel s'appliquer cette phrase. Elle sentit l'épigramme; mais, en femme d'esprit, elle ne parut pas la comprendre, et repartit d'un ton naturel :

— Si j'ai douté, madame, de la puissance de votre livre, tout plein qu'il peut être des plus purs principes, c'est que je ne crois pas au pouvoir que l'on attribue à ce que vous appelez de mauvais livres.

— Comment! s'écria l'abbé Norton, vous ne pensez pas que ces tableaux du vice, sans cesse mis sous les yeux de la jeunesse, l'excitent à mal faire?

Madame Chambel, dont on avait pour ainsi dire réveillé le remords permanent, fit comme tous les cœurs blessés, et se défendit en attaquant.

— La jeunesse, dit-elle, je le crois du moins, monsieur, la jeunesse a des passions qui échappent à la plus sévère surveillance sans qu'on puisse dire qu'aucune lecture les ait éveillées, et l'on pourrait citer au besoin des jeunes filles qui, sans jamais avoir lu autre chose que des livres de piété, ont oublié tous leurs devoirs et dépassé de bien loin en effronterie les femmes qui ne craignent pas de s'amuser à ces lectures pernicieuses.

A ces paroles, l'abbé Fortin se leva et s'avança au milieu du salon, comme prêt à défendre celle à qui s'adressait cette accusation; mais l'abbé Norton se hâta de répondre :

— Si cette jeune fille existait, ce serait un monstre; mais je suis assuré qu'elle n'existe pas, madame, et vous pouvez en croire mon expérience; c'est la perversité des tableaux exposés aux regards du monde qui amène la perversité de ses actions.

La manière dont M. Norton avait prononcé le commencement de sa phrase, avait suffisamment averti madame Chambel que son accusation était comprise; et comme tous les esprits prévenus, elle se dit aussitôt que puisqu'on défendait Marguerite, Marguerite était coupable.

Les regards échangés entre madame de Morency et madame Ansier, l'air sérieux de M. Milon, le mouvement de l'abbé Fortin furent autant d'indices accusateurs. Tout le monde savait donc cette intrigue, puisqu'à la première parole chacun semblait épouvanté.

Madame Chambel, malgré la violence de la scène qu'elle avait faite à son mari, avait gardé un doute dans son âme; ce doute, elle était venue l'éclaircir, et il semblait résolu dans le sens de sa jalousie. Elle pâlit soudainement; un premier sentiment de douleur sembla l'anéantir, mais presque aussitôt elle se releva, l'œil brillant de colère.

M. Milon, qui savait beaucoup mieux le monde parce qu'il savait beaucoup mieux le cœur que l'abbé Norton, voulut donner à madame Chambel le temps de se maîtriser, et, avec une vivacité qui ne lui était pas ordinaire, il dit rapidement à l'abbé Norton :

— Je vous demande pardon, mon cher abbé, mais ce thème que vous avez mis en avant me semble complétement manquer de justesse.

L'abbé regarda l'homme assez hardi pour lui dire en face qu'il pouvait se tromper, et il répondit aigrement à M. Milon :

— Jusqu'à un certain point, monsieur, madame Chambel a raison : il y a des hommes que la littérature moderne n'a pas eu besoin de pervertir.

— Sans doute, repartit M. Milon d'un ton railleur, il y a les hommes et les femmes d'un certain âge qui étaient déjà pervertis avant que la littérature moderne existât; par conséquent, si elle n'a pas fait le mal passé, pourquoi ferait-elle le mal présent?

Madame de Morency et madame Ansier se regardèrent d'un air stupéfait, comme ces braves gens qui, assistant à un procès du fond de l'auditoire, se voient tout à coup appelés en témoignage.

Chambel garda l'air idiot qu'il avait pris dès son entrée, et M. de Morency parut souffler plus douloureusement en signe qu'il avait compris.

L'abbé Norton aussi avait compris; il avait deviné que M. Milon, en avertissant ceux qui l'écoutaient de ce qu'ils avaient à se reprocher, faisait pour ainsi dire un appel à la loyauté de leurs fautes pour les engager à défendre la pauvre fille qu'on accusait si injustement. La réponse était difficile; approuver ce que venait dire M. Milon, c'était faire à madame de Morency une injure pour le pardon de laquelle l'abbé Norton n'avait pas les anciens droits de M. Milon.

Il laissa donc de côté cet argument, et rétablit la question au point où il l'avait toujours posée pour pourvoir y triompher.

— Quoi! reprit-il avec vivacité, vous ne pensez pas qu'en montrant sans cesse le monde perverti, le vice triomphant, la vertu méconnue et persécutée, on inspire à tous les esprits incertains le doute du bien, et, qu'à moins d'une grande puissance de vertu, chacun doit finir par se dire :

« Puisque le monde est aussi mauvais que cela, ce n'est pas la » peine de devenir meilleur que le monde. »

Je vous répète que montrer incessamment le triomphe du vice, c'est inspirer le mépris de la vertu.

A cette déclamation, prononcée d'un ton de conviction profonde, M. Milon repartit du ton le plus comiquement étonné :

— Mais alors, mon cher abbé, pourquoi faisons-nous un journal?

— Comment! pourquoi nous faisons un journal? répliqua M. Norton, qui ne comprit pas du tout la portée de cette malencontreuse question; nous faisons un journal pour faire triompher le principe légitime et éternellement vrai sans lequel la société ne saurait marcher que dans les ténèbres.

— Mais par quels moyens, dit M. Milon, voulons-nous faire triompher ce principe auquel je crois? Est-ce seulement en l'exaltant sans cesse; vous savez bien que non. Le plus souvent c'est en montrant le mal qui ronge la constitution sociale.

— C'est bien différent, fit l'abbé Norton, et dans de pareilles questions...

— C'est absolument la même chose, dit M. Milon. Lorsque nous disons que la religion est persécutée et l'athéisme en honneur; lorsque nous disons que les hommes qui ont le pouvoir, sont des lâches, des concussionnaires ou des ambitieux, tandis que les hommes probes, vertueux et amis de leur pays sont repoussés; lorsque nous disons que toutes les faveurs s'accordent à la vénalité et rien à l'indépendance; lorsque nous disons que les magistrats ne parviennent que parce qu'ils sont corruptibles; lorsque nous disons que l'hypocrisie politique est la première recommandation pour arriver; lorsque nous disons que l'éducation est confiée à des maîtres corrupteurs, nous démoralisons nécessairement la société; car nous lui montrons le vice triomphant et la vertu méprisée, et nous jetons dans les esprits incertains ce doute qui tire de ces exemples la conséquence que vous venez d'en tirer tout à l'heure : si on arrive par de tels moyens, pourquoi me charger d'une vertu inutile?

— Mais, à ce compte, s'écria l'abbé Norton, poussé hors de lui-même par cette argumentation *ad hominem*, à ce compte, il faudrait donc laisser le vice suivre sa marche triomphale sans essayer de l'arrêter : ce serait un crime!

— Sans doute, fit M. Milon, ce serait un crime; mais, pour le combattre, il faut montrer qu'il existe, et alors vous ne pouvez sortir de ce dilemme. Si peindre le mal c'est le propager : c'est un crime, et il faut se taire; si se taire c'est lui laisser la liberté de suivre sa course triomphale : c'est un crime, et il faut parler.

— Et que prétendez-vous conclure de tout cela, monsieur? dit madame Ansier d'un ton aigre-doux.

— J'en conclus, dit M. Milon d'un ton gai et comme un homme qui est pressé de se débarrasser d'une discussion lourde et ennuyeuse, j'en conclus que le monde est à peu près aussi bon et aussi mauvais qu'il l'a toujours été, que le bien et le mal y sont à peu

près à la même dose qu'autrefois, mais sous des formes peut-être différentes...

A ce moment, M. Milon s'approcha de madame Chambel, qui regardait Marguerite avec une fixité de regard qui semblait fasciner la jeune fille tremblante et éperdue, et lui dit en souriant :

— J'en conclus enfin que l'on voit souvent la cause du mal où elle n'est pas et qu'on accuse les innocents, qu'ils fassent des livres ou qu'ils ne fassent rien.

Isaure ne put se tromper à l'intention de M. Milon, et elle en éprouva une nouvelle colère. Elle avait donc donné sa jalousie en spectacle d'une manière si manifeste que tout le monde l'avait pu voir, elle s'était donc montrée si ridicule.

C'était un nouveau tort que madame Chambel ne pouvait pas pardonner à Marguerite; mais, comme M. Milon l'avait prévu, elle avait eu le temps de se remettre, et elle lui répondit en souriant :

— Certainement, on accuse souvent les innocents et...

— Et ces accusations, même lorsqu'elles sont démontrées fausses, n'en sont pas moins une mauvaise action, dit l'abbé Fortin en interrompant madame Chambel, dont le sourire était encore menaçant; car, si elles demeurent sans effet vis-à-vis du monde, elles n'en altèrent pas moins la pureté de l'innocence à qui elles apprennent que le mal existe; car l'innocence est une fleur modeste et faible, qui se flétrit au moindre souffle impur.

La comparaison réussit mal à l'abbé Fortin.

— Ah! monsieur l'abbé, s'écria madame Chambel d'un air ravi, que vous avez raison et que je partage bien votre respect pour les belles fleurs modestes et faibles! Aussi ai-je toujours considéré comme une profanation ce jeu de niais qui consiste à demander des oracles d'amour à une pauvre marguerite.

Cette conclusion fut d'un effet étourdissant.

— Cette femme est enragée, pensa M. Milon.

Chambel ouvrit de grands yeux; il venait seulement de comprendre l'erreur de sa femme; M. de Morency souffla comme un homme en travail de combiner ensemble ce qu'il croit avec résignation et ce qu'il entend avec surprise; l'abbé Norton baissa les yeux devant le regard indigné de l'abbé Fortin, et mesdames Ansier et de Morency restèrent impassibles, comme de bonnes et honnêtes femmes qui font semblant de ne pas comprendre une accusation dont elles ne veulent pas faire rougir celle qui en est l'objet.

Il y eut un moment de silence pendant lequel Isaure laissa planer pour ainsi dire son regard triomphant sur tout ce monde pour l'arrêter ensuite d'une façon foudroyante sur la jeune fille, qui tenait ses yeux fixés sur elle dans une sorte d'étonnement stupide.

Marguerite baissa les yeux devant le regard éclatant de madame Chambel; à son tour elle pâlit, et madame de Morency elle-même fut si épouvantée de son trouble qu'elle lui demanda un service qui lui permit de quitter le salon. Marguerite sortit en chancelant.

L'abbé Fortin voulut la suivre; mais il en fut empêché par M. Norton, qui l'arrêta en lui disant tout bas qu'avoir l'air de comprendre le trouble de Marguerite, serait donner une sanction à l'accusation. Enfin, il lui promit de satisfaire à la demande qu'il lui avait faite d'éloigner Marguerite de cette maison.

VI.

Tout cela s'était passé dans le commencement de la soirée, et il fallut l'arrivée d'un assez grand nombre de personnes pour rompre la gêne qu'avait jetée parmi ceux qui y étaient intéressés cette scène, dont personne ne voulait paraître avoir soupçonné l'existence. Pierre s'approcha de sa femme et lui demanda bien bas s'il lui convenait de rentrer; à quoi elle répondit tout haut que jamais elle n'avait éprouvé tant de plaisir dans le monde charmant où il l'avait amenée; et pour parfaire sa vengeance, elle trouva moyen d'attirer à ses côtés Jules, le candide neveu de madame de Morency, et de l'y retenir deux heures entières.

Le pauvre garçon était pris d'un bonheur si étonné que madame Chambel ne pouvait s'empêcher d'en rire, tandis que madame de Morency tournait autour d'Isaure avec une véritable crainte. Madame Chambel lui faisait peur; et quoique à sa place elle eût assurément trouvé que la peine du talion était la meilleure punition à infliger à une infidèle, elle n'osait pas espérer que madame Chambel lui donnât cette garantie de tranquillité.

Il y avait dans le visage d'Isaure un dédain admirable pour le pauvre jeune homme avec lequel elle jouait, et il fallait toute la sotte vanité de Chambel pour en être irrité.

Un mari plus adroit, en abandonnant sa femme à un manége inutile, l'en eût bientôt fatiguée; mais il en montra de l'humeur et elle y persévéra.

Tout cela était très bien joué par tout le monde : madame de Morency avait fort bien réussi à diriger les soupçons jaloux de madame Chambel sur une autre que sur elle-même; madame Chambel réussissait à merveille à rendre son mari furieux; mais qu'avaient affaire dans tout cela Marguerite, indignement compromise par madame de Morency, Jules, dont madame Chambel égarait la passion jusque-là muette? Ils étaient tout simplement les victimes d'une mauvaise conduite et d'une mauvaise passion, et s'il leur arrivait de comprendre le rôle qu'on leur faisait jouer et de vouloir rendre aux autres le mal qu'on leur avait fait, l'abbé Norton était là pour dire que la littérature moderne les avait démoralisés.

Mais les commentaires ne doivent pas précéder les faits, et je reviens à mon récit.

La jalousie est une fièvre qui a ses intermittences, son paroxysme et ses heures de lassitude; nul malade ne supporterait très longtemps la violence des frissons qui le saisissent, le glacent et l'agitent d'un tremblement universel; nul cœur n'est assez fort pour soutenir la tension de la colère qui avait animé Isaure depuis quelques heures, et lorsqu'elle rentra chez elle, elle était brisée.

A cette lassitude, qui de l'âme avait gagné le corps, s'était joint le doute. Le doute, cet amer censeur, pareil au goujat qui suivait le char triomphal des Romains pour prévenir ou dissiper l'ivresse du triomphateur, le doute qui glissait sa voix aigre dans les triomphes d'Isaure.

« Tu as insulté une jeune fille, tu as bravé ton mari, lui disait » cette voix; avais-tu assez de certitude de leur faute pour les punir » si cruellement? Et alors même que tu aurais eu cette certitude, » était-ce à toi à te montrer si implacable? »

Cela n'était pas nettement formulé à sa conscience comme je vous le dis; mais, parmi les tumultes de sa passion satisfaite, elle entendait quelque chose de discordant comme le *cave ne cadas* que hurlait le goujat romain quand l'*imperator* se pavanait trop fièrement devant les acclamations de la multitude. Aussi, lorsqu'il lui fallut penser qu'elle allait se trouver seule avec son mari, elle se sentit inquiète et presque faible.

Chambel comprit cet état et voulut en profiter; mais il le voulut à la manière des cœurs sans courage : parce qu'il vit sa femme affaiblie, il voulut recommencer la lutte; il voulut avoir son triomphe. D'ailleurs il croyait avoir à ce moment un immense avantage : Isaure était jalouse de Marguerite, Isaure se trompait; elle s'abandonnait sans réflexion à une passion aveugle, il avait donc le droit de l'en punir, il avait celui de protester hautement contre l'accusation dont il était l'objet

Je ne dirai pas que c'est à l'école de l'abbé Norton que Chambel avait appris cette escobarderie; elle est assez naturelle à tous ceux qui sont accusés d'une autre faute que celle qu'ils ont commise.

Ainsi, quand Isaure et son mari furent rentrés chez eux, celui-ci attendit patiemment le moment où ils se trouveraient seuls pour commencer l'explication. Isaure prolongea autant qu'elle le put les petits soins qu'elle avait à réclamer de sa femme de chambre; mais Chambel n'en demeurait pas moins dans un coin de sa cheminée, cloué dans un fauteuil, patient, parce qu'il était fort.

Plusieurs fois, pendant cette attente, Isaure voulut retrouver l'énergie qui l'avait soutenue quelques heures avant; mais presque aussitôt elle retombait sur elle-même sans avoir pour ainsi dire la puissance de s'irriter.

Enfin, lorsqu'ils furent seuls, elle dit à son mari :

— Je vois quel est votre projet, monsieur; eh bien! si vous voulez être généreux, nous remettrons cette explication à demain. Je souffre beaucoup, et il y aurait pitié à me laisser un peu de repos.

— Vraiment! dit Chambel d'un ton qui sentait le seigneur et maître; vraiment, il vous aura plu de m'injurier par vos paroles, de m'insulter par votre silence, de me braver par votre sortie, de m'humilier par vos emportements publics et enfin de me tourner en ridicule, et, après tout cela, il vous suffira de dire : Je souffre, je suis malade, laissez-moi tranquille, et je devrai me taire! Non, madame, non, il n'en sera pas ainsi!

— Comme il vous plaira, monsieur, dit Isaure d'un air de soumission dédaigneuse; je vous aurais entendu demain comme aujourd'hui, mais il vous convient que cela soit de suite, parlez, monsieur.

Chambel fit un tour dans sa chambre, comme pour assurer l'improvisation à laquelle il allait se livrer, et puis, se plaçant en face de sa femme, il lui dit :

— Ecoutez-moi bien, Isaure, et que mes paroles vous servent pour toujours de règle de conduite. Vous êtes bonne, vous êtes dévouée, et je sais qu'il n'est aucun sacrifice que vous ne puissiez accomplir pour ceux que vous aimez...

— Vous savez cela? dit Isaure amèrement.

— Oui, je le sais, madame, reprit Chambel d'un ton de conviction déclamatoire; mais je sais aussi que lorsqu'une pensée, quelle qu'elle soit, s'empare de votre esprit, vous l'acceptez sans discussion, vous la tenez pour certaine, et vous agissez en vertu de cette idée, sans respect ni pour les autres ni pour vous-même.

Le regard douloureux que madame Chambel attacha sur son mari était plein de larmes, et elle lui répondit d'une voix sourde et brisée :

— Vous savez cela, n'est-ce pas, monsieur? vous en avez eu la première et la plus éclatante preuve!

Chambel laissa échapper un mouvement d'impatience; mais Isaure reprit d'un ton triste et digne :

— Continuez, monsieur, vous avez remué dans mon cœur un souvenir fatal; ce n'était pas votre intention, je le crois, et je ne vous en veux pas... Continuez.

Chambel garda un moment le silence. Il venait de définir maladroitement ce caractère auquel il devait l'amour et le dévouement d'Isaure, et il ne semblait pas juste qu'il condamnât sans pitié ce dont il avait profité. Il se promenait donc avec impatience, tandis qu'Isaure, silencieusement repliée sur elle-même, faisait peut-être un retour vers son passé et sentait, malgré tous ses efforts, des larmes de regret couler de ses yeux.

Un remords se glissa aussi dans le cœur de Pierre; il fut honteux d'avoir trompé celle qui s'était perdue pour lui, et, dans un premier mouvement qui eût été excellent s'il avait pu aller jusqu'à la vérité tout entière, qui eût tout réparé s'il avait pu aller jusqu'à un aveu, il tendit la main à Isaure et lui dit d'un ton quasi sincère :

— Je vous le jure sur l'honneur, Isaure, vous vous êtes trompée.

Isaure se leva tout à coup pour prendre la main de Pierre; mais, avant qu'elle l'eût saisie, son regard se fixa sur le sien; elle s'arrêta et retomba doucement sur son fauteuil, en lui disant d'une voix triste, mais calme :

— Je ne vous crois pas.

Toute la fureur de Chambel se ralluma à ce mot.

— Ainsi donc, s'écria-t-il, quand je vous donne ma parole d'honneur, quand je vous jure que vous vous trompez, vous ne trouvez dans votre cœur qu'un démenti pour ce que je vous dis.

— Vous vous trompez, Pierre, lui dit doucement Isaure; je ne vous ai point donné de démenti, je vous ai dit que je ne vous croyais pas : c'est peut-être une faute, mais c'est la vérité. Il y a quelque chose en moi qui me dit que vous me trompez; ce n'est pas d'aujourd'hui que j'éprouve ce soupçon qui me dévore.

— Et sur un vague soupçon, s'écria vivement Chambel, vous avez accusé une pauvre enfant innocente et pure, et qui n'a dû rien comprendre à la grossièreté de vos invectives!

A ce mot, madame Chambel se redressa aussi forte, aussi animée qu'elle ne l'avait jamais été.

— La grossièreté de mes invectives! reprit-elle; à qui croyez-vous donc parler, monsieur?

— A celle qui m'a traité de lâche et de misérable! repartit Chambel, que l'air menaçant de sa femme avait exaspéré à son tour.

Isaure, nous l'avons dit, avait repris toute sa force; en effet, elle se contint, et répondit avec une froideur railleuse :

— J'ai eu tort, monsieur, j'ai eu tort, et je vous en demande sincèrement pardon. Je demanderais pardon aussi à l'innocente et pure jeune fille que j'ai insultée par la grossièreté de mes invectives; mais elle est si innocente et si pure qu'elle n'a pas dû les comprendre, et ce serait encore l'insulter que de lui offrir cette réparation.

— Oui, madame, dit Chambel, assez pure et assez innocente pour que vous ne puissiez la comprendre.

— Assez, monsieur, assez! s'écria madame Chambel; il y aurait au moins de la politesse à prendre une autre que moi pour confidente de vos admirations amoureuses.

— Mais vous osez donc croire encore à cette indigne supposition?

— J'y crois, dit sèchement madame Chambel.

— Mais c'est de la fureur ou de la folie! dit Chambel avec emportement.

— Fureur ou folie, repartit Isaure, j'y crois; je crois à votre trahison : j'en ai la preuve.

— Vous en avez la preuve? reprit Pierre en mesurant sa femme d'un œil de mépris.

La passion avait emporté madame Chambel jusqu'à dire un mensonge, et son orgueil, aussi bien que la conviction profonde qu'elle avait de la perfidie de son mari, le lui fit soutenir.

— Oui, répéta-t-elle, j'en ai la preuve.

— Eh bien ! dit Chambel, je vous la demande.

L'air de triomphe de Pierre irrita Isaure ; elle crut y voir le défi de l'homme qui a si bien pris ses précautions, qu'il est sûr de ne pouvoir être convaincu, et elle lui répondit :

— Eh bien, monsieur, je vous la donnerai.

— Vous me la donnerez, entendez-vous bien, madame ! repartit Chambel ; vous me la donnerez, ou vous vous tiendrez pour dit que je ne veux plus de ces emportements ridicules, de ces jalousies imaginaires ou imaginées dont vous vous armez pour troubler mon repos, et, ce qui est encore plus odieux, pour insulter une femme que vous devriez respecter.

Chambel quitta la chambre de sa femme ; il triomphait, il l'avait mise dans l'alternative de reconnaître ses torts ou de produire la preuve d'une chose qui n'existait pas : et, à son compte, il venait de remporter une immense victoire, non-seulement pour le présent, mais encore pour l'avenir. Le pauvre garçon ne savait pas quel feu il venait d'attiser.

V.

De tous les éléments dont se compose la jalousie, certes l'un des plus actifs et des plus irritants est la colère qu'on éprouve à être pris pour dupe. Le désespoir de l'amour trompé se traduit par les larmes et les résolutions dont on se fait la victime; mais l'idée d'être joué s'attaque aux trompeurs, et c'est elle qui inspire les projets de vengeance. Ces projets mêmes sont en raison de l'impudence qu'on suppose à la tromperie.

Ainsi Chambel, conduisant secrètement une intrigue soigneusement cachée, paraissait bien coupable aux yeux d'Isaure ; mais il y avait encore du pardon au milieu de la colère qu'elle éprouvait ; il n'en était plus ainsi à l'heure où, sûr de son impunité, il l'avait bravée au point de la défier de lui donner la preuve de cette intrigue.

Elle était un peu dans la position du juge à qui un adroit escroc répondait insolemment :

« Il ne s'agit pas de savoir si j'ai volé, mais de me prouver que j'ai volé, et je vous défie de le faire. »

Il ne faut pas oublier que, dans l'esprit d'Isaure, Chambel était coupable; et, pour ne pas laisser croire à nos lecteurs qu'une femme comme elle se fût laissé persuader par la seule apparence de l'absence commune de Marguerite et de Pierre à la même heure, nous devons dire qu'Isaure avait raison lorsqu'elle lui avait dit que ce n'était pas de ce jour qu'elle ressentait le cruel soupçon dont elle était dévorée.

En effet, il y a dans la conduite d'un homme dont un nouvel amour occupe le cœur, quelque chose qui en avertit à chaque instant celle qu'il trahit. Dans la manière dont il lui parle, dans la manière dont il l'écoute, elle comprend aisément que sa pensée est ailleurs.

Alors même qu'il ne se plaint pas, à l'indifférence qu'il a de tout ce qui se passe chez lui, elle sent que son bonheur n'est plus dans sa maison, elle sent qu'elle n'est plus la femme qui fait son orgueil, lorsqu'au moment de sortir ensemble il n'examine plus avec détail si sa parure lui donne toute la beauté qu'elle peut avoir.

Quelques hommes savent que les femmes épient ce manque de soin pour y découvrir les premières traces de l'abandon, et ceux qui se croient bien habiles n'ont jamais été si empressés pour leurs femmes qu'à partir du jour où ils commencent à les tromper. Ce sont alors des présents continuels, des bouquets, des bijoux, des surprises charmantes qui arrivent chaque jour; mais il y a aussi beaucoup de femmes qui devinent aisément ce petit manége, et qui s'irritent d'être traitées comme des enfants dont on amuse la frivolité pour les empêcher de crier.

C'est ce qu'avait voulu faire Chambel, et c'est ce qui avait surtout éveillé l'attention d'Isaure. Lorsque son mari rattachait lui-même une épingle qu'une femme de chambre avait mise de travers, il s'occupait bien plus d'elle que lorsqu'il lui avait apporté le matin une parure qu'il ne regardait pas le soir.

Indépendamment de tout cela, il y avait dans la façon d'être de Chambel une assurance de lui-même, une satisfaction de tout ce qu'il disait et de tout ce qu'il faisait qui montrait clairement à sa femme, habituée à le voir inquiet de son opinion sur tout ce qu'il produisait, qu'il cherchait et trouvait ailleurs l'approbation qui le rendait si fier. Ce n'était pas non plus la première fois qu'elle avait épié et constaté la concordance des sorties de Marguerite et de son mari, et elle n'était pas femme à ne pas avoir deviné ce qui avait été si aisément découvert par l'abbé Fortin, c'est-à-dire la passion de Marguerite pour Chambel.

Dans tout ce que nous venons de dire, il y en avait plus qu'il n'en fallait pour persuader une femme naturellement jalouse, et une fois que ce sentiment avait éclaté, il était tout simple qu'il persévérât, et que, se croyant juste et raisonnable, il voulût avoir raison.

Comme nous l'avons dit, la scène de la veille, si claire et si manifeste pour tout le monde, pouvait cependant être niée par tout le monde. Quelques généralités que chacun était le maître de ne point s'appliquer, et un calembour qui n'avait pas voulu en être un, en avaient fait tous les frais. On pouvait donc se retrouver et se revoir sans le moindre embarras, et c'est ce que madame Chambel eut la prétention de vouloir faire comprendre le lendemain à son mari.

— Vous avez parfaitement bien défini mon caractère, lui disait-elle ; c'est vrai, je ne saurais résister à l'entraînement d'un premier mouvement, bon ou mauvais ; et je cherche vainement aujourd'hui que je suis plus calme, à me rendre raison de la folie qui m'a emportée hier. Comme le disait l'abbé Norton, cette jeune fille serait un monstre, ce serait la dépravation la plus inimaginable, si elle était capable du crime dont je l'ai accusée en mon cœur.

Isaure avait bien regardé son mari pendant qu'elle parlait ainsi de Marguerite ; mais il était resté impassible, et Isaure, toujours convaincue de la réalité de son crime, s'était dit en elle-même :

« Il est encore plus faux que je ne le pensais, car il peut entendre sans pâlir traiter avec mépris la femme qu'il aime. »

Chambel, sans accepter comme sincère le repentir de sa femme, en avait pris occasion de lui faire les remontrances les plus sages et les plus paternelles, et elle les accepta avec une soumission qui eût alarmé un homme moins sûr de lui-même et plus expert en pareille matière.

Il était une heure lorsque Chambel sortit de chez lui, sans se

douter que, la veille, madame Chambel avait demandé à madame de Morency la permission de venir travailler et causer avec elle pendant la matinée. Celle-ci n'avait pas osé refuser Isaure, et elle avait fait ses dispositions pour la recevoir, lorsque Pierre entra dans le salon où elle était avec M. Jules, son beau-neveu.

Madame de Morency parut très contrariée de l'arrivée de Chambel, et, lorsqu'il eut été s'asseoir à côté d'elle, elle lui dit à voix basse :

— Pourquoi êtes-vous venu ce matin ?

— Pour connaître vos dispositions pour ce soir.

— Je ne sortirai pas aujourd'hui ; je ne sortirai pas de huit jours ; il nous faut être plus prudents que jamais.

— Il me semble, dit Chambel, que les soupçons qu'on a montrés hier sont notre meilleure garantie.

— Sans doute, si Marguerite était encore ici ; mais l'abbé Norton est venu la chercher ce matin, et vous comprenez qu'il nous faudra prendre à l'avenir d'autres mesures ; car désormais ses absences ne pourront plus couvrir les miennes.

— Ses absences? répéta Chambel d'un air étonné; elle sortait donc souvent aux mêmes heures que vous, et vous le saviez?

Madame de Morency parut fort embarrassée de ces questions, et répondit en baissant tout à fait la tête sur son métier à broder :

— J'ai appris cela ce matin ; le hasard nous a servis. Mais partez, je vous en supplie; votre femme peut arriver d'un instant à l'autre.

Elle lui expliqua la proposition qu'Isaure lui avait faite la veille, et finit en lui disant :

— Qui sait ce qu'elle pourrait penser, si elle vous surprenait ici!

— Probablement elle penserait que j'y suis venu pour voir Marguerite, répondit Chambel.

— Après ce qui s'est passé hier, jamais elle ne vous croira capable d'une pareille gaucherie, et ce serait assez peut-être pour l'avertir qu'elle s'est trompée.

Chambel fut assez surpris de voir juger si lestement la manière dont il envisageait le résultat probable de sa visite, et il reprit d'un ton assez alarmé :

— Mais que comptez-vous donc faire ? Que lui direz-vous?

Cela dépendra de ce qu'elle fera elle-même et de ce qu'elle me demandera; mais partez, partez vite ; je trouverai le moyen de vous avertir de ce qui se sera passé. Je tâcherai de la retenir à dîner, et, pendant la soirée, nous trouverons bien un moment pour causer.

Chambel obéit avec regret, et madame de Morency se trouva fort heureuse d'être débarrassée de ce maladroit auxiliaire dans la scène qui allait se jouer.

Quelques moments après, madame Chambel arriva, et, dès son entrée, madame de Morency jugea que la contre-mine qu'elle avait préparée aurait tout l'effet qu'elle pourrait en attendre. Madame Chambel était entrée le sourire sur les lèvres, ce qui ne prouvait rien; mais elle avait répondu au salut tremblant de Jules par un de ces regards bienveillants qui semblaient dire :

« Je me souviens avec plaisir de notre charmante conversation d'hier. »

Madame de Morency tâta le terrain dès les premiers mots, et, tout en demandant à Isaure des nouvelles de sa santé, elle lui dit doucereusement :

— J'ai craint hier que vous ne fussiez un peu souffrante.

— Moi, point du tout, dit Isaure ; est-ce que j'avais l'air malade, monsieur Jules?

— Au contraire, repartit Jules tout fier d'être interpellé sur un pareil sujet, et jamais je ne vous avais vue si...

Le mot manqua au pauvre garçon, ou plutôt il n'osa pas dire que jamais, à son gré, il n'avait vu madame Chambel si séduisante et si jolie. Madame de Morency, qui avait trouvé que le commencement de la phrase de Jules promettait quelque chose d'aimable, fut très contrariée de le voir s'arrêter en si bon chemin, et lui dit d'un air d'impatience encourageante :

— Allons, si?...

Jules rougit, balbutia, s'embarrassa; et madame Chambel ajouta en souriant :

— Si bien portante, sans doute.

Madame de Morency voulut réhabiliter la galanterie de son neveu et repartit aussitôt :

— Ce n'est pas cela qu'il voulait dire, j'en suis sûre.

— C'est pourtant ce que M. Jules pouvait me dire de plus aimable, fit madame Chambel; car on est rarement jolie quand on est malade.

Cette façon d'extraire un compliment d'une parole qui n'avait pas même été dite par Jules, parut à madame de Morency un indice significatif des projets de madame Chambel.

Ces projets allaient-ils jusqu'à une vengeance réelle, ou bien s'agissait-il seulement d'alarmer M. Chambel ? C'est ce que madame de Morency ne put juger; mais il y allait de son intérêt de seconder ces projets, et elle le fit à sa manière.

Madame de Morency, belle élégante et très soignée de sa personne, ne comprenait rien aux passions que pouvaient exciter la pâleur mélancolique et rêveuse d'une jeune femme et le front chauve, mais intelligent, d'un homme; la beauté et toutes ses beautés lui semblaient la première et la plus réelle des séductions, et elle agit en conséquence.

Les premières phrases que nous avons dites plus haut s'étaient rapidement échangées, tandis que madame Chambel s'asseyait et s'établissait près du métier de madame de Morency.

—Jules, dit celle-ci, donnez donc un coussin à madame Chambel.

Isaure y posa ses pieds en remerciant Jules, comme s'il avait eu cette attention de lui-même, et la vaillante madame de Morency se prit à dire :

— Ah! quelle jolie couleur de brodequins; vous êtes admirablement chaussée.

— Vous trouvez? dit madame Chambel en riant et en minaudant du pied sous le regard de Jules, qui admirait; puis elle ajouta en continuant à rire gaiement :

— Eh bien ! monsieur Jules?

— Madame, fit Jules d'un air surpris.

— Eh bien! reprit madame Chambel avec une gracieuse gaieté, la phrase est toute faite; voyons.

— Quelle phrase? fit Jules qui n'eût pas été plus sérieux s'il eût été interrogé devant la cour des pairs.

— Ah ! fit madame Chambel toujours riant, je n'ai pas le droit de dire de ces choses-là, mais je m'y attendais.

— Je ne vous comprends pas, madame, fit Jules d'un ton alarmé et triste.

— Ce n'est rien, dit Isaure, et vous avez échappé au piége avec adresse.

— A quel piége? fit Jules, à qui l'on parlait une langue dont il ne savait pas le premier mot.

— Eh! mon Dieu, dit Isaure, en reprenant sa gaieté, tout autre à votre place se serait immédiatement écrié : « On est toujours bien chaussé quand on a de si jolis pieds. »

— C'est vrai, fit Jules d'un air confus; j'aurais dû le dire.

Cette fois madame Chambel et madame de Morency, malgré les projets qu'elles avaient dans le cœur, partirent d'un éclat de rire, tant il y avait de comique désespoir chez Jules, d'avoir manqué cette occasion de faire un compliment.

Et ce rire redoubla lorsque Jules s'écria d'un ton convaincu :

— Mais je le pensais!

— Eh bien ! lui dit madame Chambel d'un air railleur, et quand cet excès de gaieté fut un peu calmé, lorsque vous penserez ces choses-là d'une autre que de moi, dites-le-lui; c'est très banal, très insignifiant, mais ça fait toujours plaisir à la femme à qui on le dit. Demandez plutôt à votre tante.

Cette interpellation surprit madame de Morency. Était-ce une épigramme, et par conséquent une impertinence, et madame Chambel lui donnait-elle avis qu'elle n'était nullement disposée à servir de point de mire aux admirations qu'on voulait exciter chez le candide Jules?

Cette crainte s'effaça complétement devant le regard soumis et furtif qu'Isaure adressa à madame de Morency, et reporta malicieusement sur Jules; ce regard signifiait :

« Permettez-moi, je vous en prie, de jouer avec la naïveté de votre beau-neveu. »

Madame de Morency répondit par un sourire de condescendance et d'acquiescement, tout en se disant mentalement :

« Oui, on veut avoir l'air de jouer, jusqu'à ce que cela devienne sérieux. C'est assez adroit; mais, comme cela me sert, je veux bien avoir l'air d'en paraître dupe. »

Madame de Morency se tint pour avertie, et laissa à madame Chambel toute la liberté d'être coquette vis-à-vis de son neveu. Madame de Morency trouvait bien quelque imprudence à madame Chambel à laisser voir ainsi ses projets; mais la scène de la veille lui avait prouvé qu'Isaure était une femme qui ne savait pas se contraindre, et qui marchait sans précaution au but qu'elle voulait atteindre. Elle craignit même qu'un moment de réflexion n'arrêtât Isaure dans sa marche, et pour lui laisser le champ libre, elle sortit du salon sous un prétexte assez léger.

Si madame de Morency eût écouté à la porte, ce qu'elle n'osa pas faire, elle eût été encore plus assurée qu'elle avait deviné juste; car, à peine fut-elle partie, qu'Isaure, abandonnant tout à coup le sujet dont elle s'entretenait avec madame de Morency, dit à Jules avec un accent presque confidentiel :

— Eh bien ! monsieur Jules, avez-vous réfléchi à ce que nous avons dit hier soir?

Madame Chambel était assise et gracieusement renversée dans un fauteuil bas, les pieds étendus sur le coussin que Jules lui avait donné; elle brodait avec attention, ce qui l'obligeait à parler sans regarder, et ce qui lui donnait le temps d'envoyer à Jules de ces regards à la dérobée qu'on laisse toujours surprendre et dont on a l'air très confus.

A la question de madame Chambel, Jules devint tout tremblant et répondit avec un effort douloureux :

— Oh ! oui, madame, j'y ai pensé.

— Et qu'avez-vous découvert? dit madame Chambel en baissant beaucoup la tête, comme si elle redoutait la réponse qu'elle allait recevoir.

— Ne me le demandez pas, madame, dit Jules, je ne puis pas, je ne dois pas vous le dire, et vous ne voudriez pas l'entendre.

— Oh ! dit madame Chambel en souriant de son fou rire le plus frais et le plus jeune, je suis assez vieille pour ne pas m'alarmer de la confidence d'un cœur malheureux.

— Bien malheureux! répéta Jules avec une véritable expression de désespoir.

— C'est un peu votre faute, monsieur; quand on souffre, il faut parler; quelquefois on réussit à se faire plaindre.

— De la pitié! dit Jules amèrement, de la pitié! je n'en veux pas.

— Et que vous faut-il donc?

— Ce qu'il me faut! dit Jules avec vivacité. Oh ! madame, supposez que vous aimez, que vous aimez avec passion, avec respect, avec adoration; supposez que cet amour soit votre seule pensée, qu'il occupe toute votre existence, qu'il en soit à la fois le malheur et la force; oh ! vous préféreriez le garder muet et intact dans votre cœur que de l'exposer à une pitié peut-être railleuse.

Madame Chambel semblait fort émue et se cachait le plus qu'elle pouvait aux regards ardents de Jules.

Elle garda un moment le silence, et reprit alors d'une voix à laquelle elle sut donner cet admirable accent qui joue l'indifférence et qui trahit si bien l'émotion :

— Je suis femme, monsieur Jules, et je crois pouvoir vous dire qu'une passion réelle et sincère n'excite pas la raillerie, et que si vous en faisiez l'aveu à la personne que vous aimez.....

— Lui faire cet aveu à elle, madame, à une femme dont la voix me trouble, dont le regard m'éblouit? Je n'oserais pas...

Il s'arrêta et reprit avec la résolution d'un poltron qui se décide à être brave :

— Et cependant, madame, si j'osais croire que son âme ne s'indignât pas de cet amour...

— Pourquoi voulez-vous que mademoiselle Marguerite s'indignât de ce que vous l'aimez? dit madame Chambel, qui interrompit Jules juste au moment où il lui convenait sans doute d'arrêter court le pauvre garçon qu'elle avait si vivement éperonné.

Jules resta atterré et garda le silence pendant que madame Chambel l'examinait avec attention; il la regarda, elle baissa les yeux, et il repartit avec un mouvement de désespoir :

— Marguerite! vous croyez donc que c'est elle que j'aime?

— Elle est assez belle pour cela, et l'habitude de la voir tous les jours...

— Vous vous trompez, madame, dit Jules avec effort; j'ai aimé celle que j'aime du premier moment que je l'ai vue; et si la faveur de la voir souvent m'a été accordée, elle n'a fait que me montrer combien ma passion était insensée.

Malgré toute la niaiserie de Jules, il ne put s'empêcher de croire qu'un sentiment de jalousie dictait à madame Chambel les paroles suivantes :

— Eh bien! monsieur, mademoiselle Marguerite vous guérira de cette passion insensée; je crois qu'elle en sera heureuse...

— Marguerite! madame, dit Jules, elle n'est plus ici.

— Elle n'est plus ici! s'écria madame Chambel avec un accent d'étonnement et d'anxiété qui cette fois n'était pas joué.

— Non, madame; l'abbé Norton l'a fait avertir ce matin qu'elle se préparât à partir, et quelques heures après il est venu la chercher lui-même.

— Pour la conduire où vous saurez bien la retrouver?

— J'ignore où il l'a conduite, madame, et je le saurais, que je n'aurais aucun souci d'aller troubler sa retraite. Je dois même penser qu'elle a quitté Paris; car, en partant, elle m'a chargé d'une lettre pour quelqu'un à qui sans doute elle n'eût pas eu besoin d'écrire si elle fût demeurée à Paris, car il eût été sûrement la voir.

Le départ de Marguerite avait changé tout à fait les dispositions d'Isaure; elle n'avait plus besoin de faire de Jules un espion à ses ordres; et probablement c'est là qu'eût fini le roman de la passion de Jules, s'il n'eût parlé de cette lettre.

Une lettre remise à Jules! Qu'est-ce que cela signifiait? A qui était adressée cette lettre? A son mari peut-être... Cela n'était pas probable, mais à quelqu'un chargé de la remettre à son mari. Ce n'était pas douteux...

Cette lettre, c'était la preuve que madame Chambel cherchait, et qui se présentait au premier pas. Il fallait l'obtenir de Jules; mais comment? par quel moyen? Isaure, agitée, tremblante, cherchait une ruse, lorsqu'elle entendit une toux assez impertinente.

C'était madame de Morency qui annonçait son approche de manière à ne surprendre personne. Madame Chambel y prit garde pour se servir de l'avertissement comme s'il était nécessaire, et elle posa un doigt sur ses lèvres en regardant Jules, comme pour lui dire : Silence sur ce qui vient de se passer entre nous!

Jules ne répondit pas; mais il se demanda si, sans s'en douter, il n'avait pas été plus loin qu'il ne le croyait, s'il n'avait pas été mieux compris qu'il ne le pensait, puisqu'on lui recommandait le silence.

Sur cette pensée, il prit un peu d'assurance, et il éprouva une joie dont Isaure se promit bien de tirer parti.

Madame de Morency crut devoir donner une excuse à la longueur de son absence, et elle dit en entrant :

— Je vous croyais dans le jardin avec M. de Morency, sans cela...

— Non, dit Isaure d'un ton câlin, nous causions, nous faisions de grandes théories sur l'amour.

— Des théories? dit madame de Morency d'un ton railleur.

— Oh ! tout à fait, lui répondit Isaure avec un petit mouvement de tête impertinent qui fit sourire madame de Morency.

Elle regarda Jules d'un air de pitié, et dit presque à l'oreille de madame Chambel :

— J'en suis malheureusement sûre.

Puis elle reprit en s'asseyant devant son métier :

— Eh bien ! Jules, que disaient ces théories?

— Rien, ma tante; madame Chambel se moque de moi.

— Non, monsieur Jules, pas le moins du monde... Vous me disiez, je crois, qu'un véritable amour ne craint pas de se dévouer sans réserve à la personne qui l'inspire.

Jules n'avait pas dit un mot de tout cela, et il allait répondre quelque gaucherie, lorsque madame Chambel reprit en se tournant vers madame de Morency :

— N'est-ce pas que c'est fort juste?

— Très juste et très vrai, dit madame de Morency, qui voulut se mettre de la partie. L'amour qui n'est pas assez fort pour faire oublier tout pour celle qu'on aime, n'est pas de l'amour.

— Vous l'entendez, monsieur Jules, dit madame Chambel, l'amour est exclusif, il n'admet point le moindre partage dans les affections, et je connais des femmes assez exigeantes pour ne pas permettre à celui qui veut leur persuader qu'il les aime, d'avoir au monde un autre intérêt que le leur.

— D'autres intérêts de cœur, dit madame de Morency, qui réservait ses droits de tante.

— C'est ainsi que je l'entends, dit Isaure en souriant en dessous à madame de Morency, et c'est dans ce sens que je dis que, pour prouver à une femme qu'on l'aime, il faut surtout lui prouver qu'elle seule occupe votre pensée, votre esprit, votre amour...

— Elle est jalouse de Marguerite, pensa Jules, en considérant le regard que lui lança madame Chambel. Il cherchait un mot pour protester contre cette idée, lorsque madame Chambel, qui, décidée à tout obtenir, ne reculait pas devant les agaceries les plus manifestes, bien sûre d'arrêter cette comédie à l'heure qu'elle le voudrait, reprit en pesant ses paroles :

— Quant à moi, il me semble que je ne croirais pas à l'amour d'un homme qui ne serait pas prêt à faire pour moi tout ce que je lui demanderais.

— Tout! dit madame de Morency qui s'alarma de l'étendue d'un mot qui embrassait assez de choses pour qu'elle y pût être compromise.

— Tout ce qui est raisonnable, ou plutôt, dit madame Chambel en riant, tout ce qui est déraisonnable. J'ai peut-être de fausses idées là-dessus; mais je trouve que la femme qui jetait son gant dans le cirque où étaient les lions, et qui disait à son amant d'aller l'y chercher, éprouvait plutôt son courage et sa vanité que son amour. Nul homme, en présence d'une cour aussi galante et aussi brave que celle de François I[er], n'eût reculé devant une telle proposition; mais si elle lui eût demandé une chose sans danger, inutile et déraisonnable, peut-être eût-il louvoyé, reculé...

Madame Chambel se prit à rire et ajouta :

— Peut-être si elle lui avait dit d'aller savoir chez elle l'heure qu'il était, peut-être n'y serait-il pas allé d'aussi bonne grâce qu'il eût sauté dans le cirque au péril de sa vie.

— C'est probable, dit madame de Morency en riant de la supposition, tandis que madame Chambel semblait dire des yeux :

« Vous entendez, monsieur Jules. »

Le pauvre garçon s'approcha d'elle, et madame de Morency, qui vit combien il venait de prendre courage, aperçut adroitement M. de Morency dans le jardin, et s'écria :

— Ah ! j'avais oublié de dire à M. de Morency qu'on était venu ce matin...

Elle acheva sa phrase en quittant le salon, et Jules put dire à madame Chambel, du ton le plus humble et le plus exalté :

— N'aurez-vous rien à m'ordonner, madame?

— Donnez-moi la lettre de mademoiselle Marguerite...

— La lettre de mademoiselle Marguerite? dit Jules d'un air étonné; mais, madame...

— Ah! fit Isaure, déjà!

Jules la tira de sa poche; Isaure la prit, et en lut la suscription : « A M. l'abbé Fortin. » Ce nom était peut-être le seul qui pût détruire l'espoir qu'avait madame Chambel que cette adresse en pût cacher une autre; elle allait rendre la lettre à Jules, mais la pensée que cette lettre, si elle n'était pas destinée à Chambel, pourrait cependant l'éclairer, la lui fit retenir. Jules avait tendu la main

pour la reprendre, madame Chambel lui présenta la lettre en souriant d'un air piqué :

— Votre confiance n'est pas longue.

— Ah ! madame, fit doucement Jules, vous vous moquez trop de moi ?

— Non, monsieur, vous dis-je; car je suis sûre que vous ne me laisseriez pas cette lettre.

— Tant qu'il vous plaira, madame, dit Jules.

— Eh bien ! je la garde, monsieur, fit madame Chambel en se levant. Mais ....

Elle posa de nouveau son doigt sur ses lèvres, et alla rejoindre madame de Morency.

« Que diable peut-elle vouloir faire de cette lettre ! se dit Jules sans penser un moment qu'elle pût avoir envie de la lire. C'est un caprice; je l'ai satisfait, et elle a dû me comprendre. »

Et il se mit à rêver à son amour; déjà madame Chambel ne pensait plus qu'à la lettre.

Selon ce qu'elle avait promis à Chambel, madame de Morency engagea madame Chambel à dîner. Elle accepta pour ne pas engager une discussion, et demanda la permission d'aller faire quelques changements à sa toilette.

— Ah ! lui dit madame de Morency en souriant, c'est trop !

Isaure ne répondit pas, elle avait hâte d'être seule; elle rentra, s'enferma, et, sans hésitation, sans scrupule, elle brisa le cachet et lut la lettre suivante :

VI.

Marguerite à l'abbé Fortin.

« Mon vénérable ami,

« Ce matin, monsieur Norton, mon noble bienfaiteur, est venu me dire que je quitterais aujourd'hui même la maison de madame de Morency. J'ai reçu cette nouvelle avec joie, et je lui ai demandé s'il me serait permis de recevoir vos dignes conseils dans la famille où j'allais entrer; M. Norton m'a répondu que je demeurerais encore pendant quelques jours dans la maison des dames de ...., et qu'il était assuré que madame la supérieure ne mettrait aucun obstacle à ce désir bien naturel.

« Je me suis sentie bien heureuse et bien reconnaissante de cette permission; car je ne puis dire pourquoi j'avais craint qu'on ne me la refusât.

« J'ai remercié bien vivement M. Norton de cette nouvelle marque de bonté; mais j'ai sans doute mal exprimé ma reconnaissance, car il m'a dit avec cette bonté que vous lui connaissez sans doute :

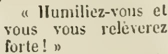
« Vos expressions partent d'un sentiment louable, mais elles sont
» beaucoup trop exaltées pour une chose si simple. Je crains, mon
» enfant, que vous n'ayez pas imposé à vos idées et à vos espéran-
» ces la modération et l'humilité que la religion commande et que
» votre position vous impose; réfléchissez-y bien, il en est encore
» temps, armez-vous contre le serpent qui flatte les passions pour
» perdre les âmes, et n'oubliez pas que celui qui écoute avec com-
» plaisance sa parole empoisonnée est déjà sorti du chemin du de-
» voir et de la chasteté. »

« A cette pieuse et sage admonestation, je me suis sentie rougir comme si j'avais été coupable; et sans doute je le suis, puisque mon âme a été troublée et que j'ai éprouvé un vif repentir.

» L'abbé Norton m'a quittée, et, dans un mouvement de désespoir et de honte, je suis tombée à genoux en demandant à Dieu le pardon de ma faute.

» Vous le dirai-je, mon père ?... permettez-moi de vous parler ainsi, comme si j'étais à genoux devant vous, au saint tribunal de la pénitence; le dirai-je? cette prière, toujours si puissante, ne m'a pas consolée; je ne me suis pas sentie calme et confiante, malgré ce que vous me disiez il y a quelques jours :

« Humiliez-vous et vous vous relèverez forte ! »



« Je me suis humiliée, mon père, et je me suis relevée désespérée.

» Alors je me suis dit que vous viendriez à mon aide, et que lorsque vous auriez reçu ma confession, vous me rendriez l'espérance comme vous me l'avez toujours rendue, et j'ai préparé religieusement cette confession de ma faute.

» O mon père, je marche dans les ténèbres; l'esprit du mal m'a sans doute frappée d'aveuglement, car je cherche ma faute et je ne la trouve pas. Et cependant ce n'est point l'orgueil qui m'égare; jamais je n'ai plus douté de moi qu'à ce moment; et je me repens et je souffre; je suis donc coupable.

» Vous m'éclairerez, mon père, vous m'arracherez à cette pente du mal qui m'entraîne sans que je sache de quel côté; vous me sauverez de cette nuit où je me perds.

» Hélas! elle est si profonde que je ne m'y vois pas moi-même, et que, s'il me fallait vous dire de vive voix le désordre de mon âme, le tumulte de mes idées, je sens que je ne trouverais pas de paroles.



Jules resta atterré et garda le silence pendant que madame Chambel l'examinait avec attention...

» C'est pour cela que je vous écris; c'est ainsi que vous nous appreniez à faire autrefois, lorsque vous demandiez à vos enfants pénitentes le sévère examen de leur conscience. Oh ! que cette tâche était facile alors! Dans cette vie sainte, calme et unie où nous marchions si sûrement, guidées par vous, la moindre parole, la moindre pensée qui sortait de la règle de nos devoirs nous apparaissait au premier regard, comme dans les allées de notre jardin, si précieusement confié à nos soins, la moindre herbe parasite que nous avions laissée derrière nous.

» Pardonnez-moi cette comparaison, mon père, est-ce le faux esprit du monde qui me la dicte? Ai-je déjà appris à déguiser ma pensée sous des formes vaines? Je ne sais; mais l'esprit de lumière qui m'apprenait si bien à dire tout ce que j'éprouvais n'est plus avec moi; je ne vois mon âme qu'à travers mille images confuses.

» Ainsi je ne saurais mieux vous expliquer la difficulté que j'éprouve à commencer cet examen de ma conscience, qu'en vous disant que je suis aujourd'hui en présence de moi-même comme

Paris, Imprimerie Walder, rue Bonaparte, 44.

au milieu d'un sentier hérissé de ronces et de plantes malfaisantes qu'il me faudrait nombrer une à une et dont je ne sais pas le nom.

» Cependant, mon père, si la force me manque, la volonté du bien me reste encore; et c'est dans vos sages conseils que je trouverai encore un guide à cette volonté. »

« Prenez vos semaines jour par jour du premier jusqu'au dernier, » prenez vos journées heure par heure depuis la première jusqu'à » la dernière; examinez-les avec soin, et vous trouverez aisément » le moment où vous avez failli, la minute où vous avez péché. »

« Voilà ce que vous me recommandiez; voilà ce que nous faisions, voilà ce que je n'ai pas fait et ce que je vais faire. Peut-être découvrirai-je ainsi l'endroit où mon âme a dévié du devoir, et si mon esprit restait aveugle, le vôtre y verrait clair pour moi et me montrerait comment je me suis égarée.

» Eh! voyez, mon père, comme Dieu vient en aide à ceux qui travaillent avec ardeur à leur salut, déjà cette résolution m'a rendue plus calme, déjà la bonne volonté de me réformer m'a été comptée comme un effort, et déjà je sens que j'aurai le courage d'accomplir une tâche qui tout à l'heure me semblait impossible.

» Vous savez à quelle époque j'ai quitté L... et pourquoi je l'ai quitté.

» Lorsque j'arrivai à Paris, M. Norton me fit conduire chez madame de Morency, qui m'accueillit avec une touchante bonté. Les premiers jours que je passai chez elle furent occupés de soins bien nouveaux pour moi et que je remplis avec l'obéissance que je devais aux ordres de M. Norton, mais sans en ressentir la joie que l'on me disait que je devais y trouver.

» J'étais venue avec le costume et le trousseau du couvent, et ce costume, il fallait le remplacer par des habits nouveaux et analogues à ma nouvelle position. Madame de Morency se chargea de ce soin, et sa bienveillance, animée sans doute par des sentiments que le monde autorise, n'était satisfaite que lorsqu'elle m'avait faite, suivant son expression, aussi belle que j'étais.

» La beauté est un don du ciel et non pas un mérite, et quoique chaque jour on me répétât, à propos de tout ce qu'on m'essayait: « Mademoiselle est charmante avec cette robe; mademoiselle est » admirablement belle avec cette coiffure, » jamais, je vous le jure, mon père, aucun mouvement de vanité coupable ne s'éleva dans mon cœur: je rougissais de ces éloges et je les oubliais.

» Destinée, au sortir du couvent, à vivre dans une famille riche et puissante, M. Norton me dit que je devais descendre quelquefois dans le salon de madame de Morency pour apprendre la règle habituelle de cette nouvelle vie.

» Je comprenais très bien cela, et, sans jamais être entrée dans un salon, je savais bien que je ne pouvais aborder la maîtresse de la maison, comme j'abordais notre sainte supérieure, quand elle m'appelait dans sa chambre, en me mettant à genoux devant elle et en lui demandant sa bénédiction. A l'heure des repas, nous nous rendions processionnellement au réfectoire, et il n'en pouvait être ainsi dans une famille; je regardai comment faisaient les autres, et je m'instruisis à leur exemple.

» En peu de jours, tous les usages de cette vie me furent familiers, et je les accomplissais avec régularité. Je savais déjà comment je savais me présenter et me retirer; je ne me trompais déjà plus sur la toilette convenable pour la matinée, et sur la parure qu'il me fallait mettre le soir. Madame de Morency m'avait chargée de préparer le thé et de l'offrir, et je m'acquittais sans peine de ce devoir.

» Pauvre pensionnaire d'un pauvre couvent, j'avais si bien étudié ce que je devais être à l'avenir, que madame de Morency disait toujours à M. Norton que l'on serait fort content de moi.

» Mais en même temps que j'apprenais si bien tous les détails matériels de ma nouvelle vie, il était une chose qui pour moi restait comme une enceinte close et inaccessible: c'était la conversation que j'entendais; j'y prêtais toute mon attention, mais elle ne pouvait suffire à la diversité des sujets dont on s'entretenait devant moi.

» Quand M. Norton était présent, on s'occupait beaucoup de politique, si, tout ignorante que je suis, je saisissais encore le sens de ses raisonnements; mais, le plus souvent, l'entretien courait avec tant de rapidité, que moi, qui m'arrêtais à chercher la signification d'un mot que je n'avais pas compris, je trouvais la conversation bien loin quand je me remettais à l'écouter.

» On parlait souvent de théâtre, d'opéra, de belles danseuses, d'admirables cantatrices, puis de grands seigneurs qui les aimaient. Je ne sais.

» Celui-ci avait perdu deux mille louis au Jockey-Club, celui-là deux cent mille francs à la Bourse, et cela donnait des chances à un autre près d'une dame dont le nom était dit à voix basse; une autre fois, c'était un mariage qu'on annonçait, et, dans les mille considérations qui avaient déterminé ce mariage, on parlait de choses bien étranges: c'était une mère qui s'ennuyait de la beauté de sa fille, un homme qui se mariait pour avoir une charge, un père qui avait donné un consentement dont on s'était passé...

Madame de Morency m'avait chargée de préparer le thé et de l'offrir...

» Les idées et les mots me restaient également incompréhensibles, et le plus souvent, dans ces conversations mystérieuses, les phrases se finissaient par un mot, par un signe, qui les expliquaient à tout le monde, excepté à moi.

» C'est à partir du jour où j'essayai de m'initier au langage du monde, et à ses sujets d'entretien, comme je l'avais fait à ses usages, que le travail de mes idées devint pénible et confus.

» Je rappelais tous mes souvenirs d'une soirée, je les rapprochais, je les combinais ensemble; mais il n'en résultait qu'un chaos qui me demeurait toujours inintelligible: comme si j'avais voulu reconstruire un vase avec les débris de dix vases différents, rien ne s'ajustait ensemble.

» Je n'osais cependant prier madame de Morency de m'éclairer, et j'étais honteuse de mon peu d'intelligence, lorsqu'un jour que j'étais rêveusement assise à la fenêtre de ma chambre, près de la-

quelle était la fenêtre de madame de Morency, je vis dans le jardin qui séparait notre maison de la maison voisine, un jeune homme dont le visage était tourné de mon côté.

» Je remarquai ce jeune homme, tant sa figure avait d'expression, et j'allais me retirer, lorsque je m'aperçus que ses regards n'étaient point dirigés de mon côté, mais vers la fenêtre de la chambre de madame de Morency. Il ne la quittait pas des yeux, et cette persévérance m'étonna au point que je supposai que ce jeune homme attendait sans doute madame de Morency pour la saluer ou lui parler.

» Je passai dans la chambre de madame de Morency et je la trouvai assise près de sa croisée. Comme elle me reçut avec impatience, j'allais lui dire pourquoi j'étais venue, lorsque le jeune homme, qui sans doute m'avait aperçue, s'éloigna dès que je m'approchai d'elle.

» Je compris que j'avais dû faire une indiscrétion, et je quittai la chambre, après avoir donné un prétexte faux à ma venue, pour descendre au salon où madame de Morency me pria d'aller faire quelques points à sa tapisserie.

» Devais-je dire à madame de Morency la vérité, et ma première faute a-t-elle été le petit mensonge que j'ai fait pour cacher mon indiscrétion et ma maladresse ?

» Cela doit être, mon père; et maintenant je me le rappelle mieux : je n'aurais pas voulu être obligée de rester au salon, et tout le temps que j'y fus, je ne pus échapper au souvenir de ce jeune homme. Je voyais son regard brillant attaché comme par un pouvoir invincible à cette croisée où était madame de Morency, et je me faisais cette question : Pourquoi la regardait-il ainsi?

» Je voulus éloigner cette préoccupation à laquelle je ne pouvais donner aucune réponse satisfaisante; mais ce regard me passait sans cesse devant les yeux comme un éclair, et il me semblait qu'il avait fallu avoir une grande force pour le supporter; s'il me semblait que, s'il s'était ainsi fixé sur moi, il m'eût fait mal.

» Cependant j'eus besoin de remonter dans ma chambre; malgré moi je regardai à la croisée, et je revis le jeune homme assis sur un banc, et ses yeux rayonnant pour ainsi dire encore vers madame de Morency. Elle absorbait tellement son attention qu'il ne me vit pas.

» Tout à coup j'entendis madame de Morency reculer vivement sa chaise, et j'aperçus une femme qui arrivait et qui s'arrêta avec étonnement; elle porta ses yeux vers notre maison, les reporta vers le jeune homme, et finit par les attacher sur moi avec une expression de hauteur et de menace qui me fit peur. Je me retirai précipitamment, et, sans autre raison que ce que je viens de vous dire, je me sentis alarmée et troublée.

» Ce trouble fut si profond qu'il me poursuivit le reste de la journée, et que dans mon sommeil je revis ce jeune homme; mais alors c'est moi qu'il contemplait avec cette attention qui m'avait surprise; et ce regard, au lieu de me blesser comme je me l'étais imaginé, me réchauffait doucement le cœur, et je me sentais aise comme on l'est sans raison, aux premiers beaux jours du printemps, quand on s'assied au premier soleil pur de cette belle saison.

» J'avais dormi d'un sommeil heureux, et cependant je m'éveillai triste et brisée. Je quittai ma chambre sans oser regarder dans le jardin, et je voulus demeurer dans le salon; mais madame de Morency me fit dire qu'elle me priait de venir travailler près d'elle, et je la trouvai établie près de sa croisée. Ce jeune homme était encore dans le jardin.

» Comme la première fois, il s'éloigna à mon arrivée, et je crus comprendre que madame de Morency avait trouvé ce moyen d'éviter cette importunité; mais ce jeune homme revint bientôt, puis après lui la dame dont je vous ai parlé; et, par un singulier hasard, j'étais encore seule près de la fenêtre quand elle put l'apercevoir, et je reçus encore une fois ce regard fixe et menaçant, qui m'avait fait frissonner la veille.

» Ce jour-là, mon père, d'étranges sentiments se glissèrent dans mon cœur : j'avais remarqué que madame de Morency jetait souvent les yeux sur cet inconnu; et toutes les fois que cela arrivait, il m'avait semblé que le visage de ce jeune homme prenait une expression de bonheur. Un regard, me dis-je, peut donc rendre heureux? Et je me rappelai alors la joie inconnue que j'avais éprouvée quand j'avais rêvé que c'était moi qu'il avait regardée.

» Je considérai à ce moment madame de Morency, et, pour la première fois, je remarquai combien elle était belle. Jusque-là je l'avais vue sans m'en apercevoir.

» Ce jour-là aussi je pensai à cette beauté que Dieu m'a donnée et pour laquelle j'avais été jusque-là si indifférente, et je trouvai que j'étais heureuse de pouvoir un jour attirer sur moi de pareils regards et de pouvoir les rendre en bonheur.

» O mon père! voilà ma première faute, et si je l'ai oubliée dans le tumulte d'émotions et de douleurs qui depuis se sont succédé dans mon âme, je la compris à ce moment, car je priai Dieu d'éloigner de moi cette coupable espérance; et savez-vous pourquoi je la trouvais coupable? parce que, de tous les regards que je pourrais obtenir, je ne désirais que les siens, et que je voyais bien qu'ils ne m'appartenaient pas.

» Sans doute je priai avec un cœur distrait et peu fervent, car la pensée de ce jeune homme me poursuivait même au milieu de mes prières.

» Plusieurs jours se passèrent ainsi, pendant lesquels les idées les plus déraisonnables m'assiégeaient malgré moi. Que dis-je? ce n'étaient point des idées; non, je ne pensais point ce que je vais vous dire. Je le sentais malgré moi, comme on sent une odeur qui vous blesse et qui vous irrite; la présence de madame de Morency me faisait mal. Pourquoi? Je l'ignorais, je l'ignore encore, car je ne puis croire ce que j'ai supposé un moment, une minute.

» O mon Dieu! c'est donc ainsi que sont faits les cœurs qui se détournent de vous, qu'ils inventent des crimes aux autres pour excuser leurs coupables ressentiments!

» J'avais toujours peur de cette femme que je voyais près de lui; mais la menace que je croyais lire dans ses regards m'épouvantait sans me sembler injuste. J'étais plus irritée contre madame de Morency que contre elle; car j'étais irritée, je le vois maintenant que je regarde de loin dans mes sentiments. A mesure que j'avance, je reconnais mieux par où j'ai passé; mais alors c'était un vague étourdissement, une douleur confuse.

» J'avais souffert ainsi à l'époque où je fis cette longue et cruelle maladie qui faillit me tuer.

» Alors ma force m'abandonnait, et avec elle la douceur de mon caractère; je devenais impatiente, le moindre bruit me faisait tressaillir, et je m'irritais de la plus légère contradiction. Je me crus menacée d'une nouvelle maladie, j'en pris prétexte pour rester dans ma chambre, où je gardai le lit; mais cette lassitude qui m'accablait jadis m'agitait maintenant, ce repos immobile auquel je n'eusse pu m'arracher me fatiguait et m'était odieux, et quand vint l'heure où j'avais coutume de le voir, je me levai, et, à l'abri de mes rideaux, je regardai dans le jardin : il n'y était pas.

» O mon père! à chaque pas que je fais, mes souvenirs m'épouvantent!

» En ne le voyant pas, je me souviens que je me sentis soulagée d'une cruelle anxiété; mais, un moment après, lorsque j'entendis madame de Morency remonter dans sa chambre, je me pris à pleurer en disant : Il n'y était pas, parce qu'elle n'y était pas...

» Me suis-je trompée alors ou me trompé-je maintenant?... ai-je pensé cela? Je ne sais plus, je ne me souviens pas bien.

» Seulement je me rappelle que je pleurai pendant plusieurs heures... mon cœur m'étouffait, et une pensée qui eût dû me venir plus tôt, et qui m'arriva comme si je m'éveillais dans ma vie, s'empara tout à coup de mon cœur.

» Je regardai autour de moi; j'étais seule, seule dans une maison où j'étais étrangère et où j'attendais... une maison dans laquelle je le serais encore plus... et c'est alors que je me demandai quelle était la demeure où je ne le serai pas...

» Pour la première fois, je me donnai ce nom d'orpheline qui me semblait autrefois appeler sur ma tête une pitié dont je n'avais pas besoin. N'étais-je donc plus sous la protection de Dieu, que je sentais mon abandon? m'avait-il repoussée ou m'étais-je éloignée de lui?

» Voilà ce que je me demande aujourd'hui; mais alors je ne faisais que souffrir, et il me semblait entendre une voix qui me criait sans cesse :

» Tu n'as pas de mère pour te consoler!

» Vous le dirai-je, mon père? cette tristesse fut la bienvenue : je l'accueillis avec une sorte de joie désespérée; je m'animais à penser à mon abandon, à ma solitude, à ma dépendance; j'oubliais alors et cet homme, et cette femme, et madame de Morency; je me prouvais que je n'avais nul bonheur à attendre sur la terre; je me trouvais bien malheureuse, mais je souffrais bien moins.

» J'étais demeurée quelques jours sans descendre au salon; mais madame de Morency avait prétendu que la compagnie me distrairait. J'y étais avec elle, lorsque M. Norton lui apporta un livre écrit par un jeune homme dont il fit les plus grands éloges : ce jeune homme était celui que je voyais tous les jours, cette femme était sa femme; il s'appelait Chambel.

» On posa le livre sur la table qui était près de moi; on eût dit que ce livre me fascinait. J'eusse voulu le lire, et pour cela je ne sais ce que j'aurais fait; mais M. Milon vint, il raconta l'histoire de M. Chambel, histoire horrible!

» Cet homme avait enlevé une femme à son mari, et, pour qu'elle devînt la sienne, ce mari avait été assassiné. M. Milon l'a dit, je l'ai entendu, il en a appelé au témoignage de madame Ansier.

» Ce récit me glaça de terreur, et je le crus. Non, je ne le crus pas; car, le lendemain, j'en demandai la confirmation à madame de Morency : elle se mit à rire aux éclats, en me disant que j'étais de l'autre monde et en m'annonçant que je verrais le soir même ce terrible assassin qui me faisait tant de peur.

» Elle avait raison : j'avais peur, non pas du crime dont on l'avait accusé, mais de l'idée d'être dans le même air que lui. J'en fus si

troublée, que madame de Morency me conseilla en riant de ne pas braver ce terrible danger.

» Ce conseil était sage, je le sentais; mais, venu de madame de Morency, il m'irrita. J'eusse été mourante que je fusse descendue.

» Je passai tout ce jour plus tranquillement que je ne l'avais espéré; je pressentais qu'il devait apporter un grand changement à ma vie.

» La vie, mon père, n'est donc pas l'accomplissement régulier des devoirs de chaque jour? Je faisais chaque matin et chaque soir ce que j'avais fait la veille, et cependant je souffrais horriblement. Le lendemain, je devais reprendre les mêmes occupations, et il me sembla que je souffrais moins.

» Non, la vie n'est pas cela : la vie est dans l'âme, et je le compris alors par mes souvenirs et par mes regrets. Je me rappelai toutes mes jeunes années passées dans la quiétude de notre pauvre couvent, je me souvins de ces beaux dimanches où nous chantions en chœur les louanges de Dieu, je me souvins de la pieuse joie avec laquelle j'écoutais les chants de l'orgue qui nous répondait majestueusement, je me rappelai les douces contemplations qui me retenaient assise des heures entières sur le banc de la grande allée de notre jardin, et d'où je regardais le soleil descendre derrière les cimes dentelées du mont chenu. Que de fois alors mes sœurs m'ont dit que je dormais les yeux ouverts, et que de fois on m'a grondée de cette paresse indolente qui s'emparait de moi!

» Je m'accusais alors, mon père, et véritablement je croyais dormir. Je me trompais cruellement : c'est alors seulement que je vivais de cette vie de l'âme jadis si douce, maintenant si cruelle. Que de bonheur j'ai senti sans le goûter, et que je l'apprécie maintenant que je l'ai perdu!

» Voilà comment je pensai que ma vie allait changer; car la venue de M. Chambel chez madame de Morency ne devait en rien influer sur ma manière de vivre.

» Mais j'éprouvai une espérance semblable à celle d'un enfant qui a peur d'un fantôme, et à qui on dit qu'on va lui montrer que ce n'est qu'un fantôme : un reste de crainte le retient encore, mais la douleur qu'il en éprouve lui donne du courage pour essayer de s'en débarrasser.

» Le soir venu, M. Chambel arriva.

» Je ne m'étais pas trompée, mon père : du moment qu'il fut entré dans le salon, le poids d'anxiété qui oppressait mon cœur disparut complétement; ce ne fut qu'une personne de plus auprès de moi, et je me demandai presque avec étonnement pourquoi l'aspect, les égards, la pensée de cet homme m'avaient si souvent poursuivie; je me dis que j'avais été malade, et que son image était restée dans les rêves de ma fièvre, comme y fût restée l'image de toute autre chose qui m'eût fortement préoccupée.

» Vous ne sauriez croire, mon père, combien je fus calme, et avec quelle sorte de raison tranquille je discutai en moi-même ce que j'avais éprouvé. Je retrouvai dans mon souvenir qu'ayant une fois rencontré sur la route un criminel qu'on menait au supplice, je fus pendant plus d'un mois accompagnée par son effrayante image.

» Je n'avais donc pas à m'alarmer du trouble qui me tenait depuis quelques jours, et je me dis que cette image s'effacerait comme l'autre s'était effacée.

» N'est-ce pas une chose étrange, mon père, que l'esprit puisse raisonner ainsi? Je trouvais dans cette comparaison un motif de sécurité, et ce n'est qu'aujourd'hui que je sens combien elle eût dû m'épouvanter.

» Oui, l'image de ce criminel m'avait poursuivie longtemps; pourquoi donc? Parce que son aspect m'avait causé une terreur, une pitié, une curiosité indicible; parce que sa rencontre m'avait bouleversée au point de me faire pâlir et trembler; si donc l'image de M. Chambel m'avait poursuivie avec la même persévérance, c'est que son aspect, sa rencontre, m'avaient également frappée.

» Mais ce que je savais du condamné expliquait mon épouvante et ses douloureux résultats; tandis que la première fois que je vis M. Chambel, je ne savais rien de lui qui pût m'alarmer. Il m'était apparu dans des circonstances qui n'avaient rien d'extraordinaire. Il y avait donc une cause aux émotions profondes qui me brisaient le cœur. Cette cause n'était pas en lui; elle était donc en moi.

» Cette conséquence si simple de ma comparaison se présente seulement aujourd'hui à mon esprit : ce jour-là, il me semble que je n'eus pas besoin d'y arriver : j'étais calme. Il me semble même que j'étais heureuse, et je me dis, comme l'enfant, que j'avais eu peur d'un fantôme.

» Cette sécurité est bien étrange, n'est-ce pas, mon père? Peut-être est-ce du bonheur que j'ai éprouvé? Car, pour la première fois de ma vie, je passai une longue nuit sans sommeil, et cependant sans douleur.

» Je recommençai pour ainsi dire en moi-même cette longue soirée que j'avais tant redoutée, et, pour la première fois, je m'aperçus que je n'étais pas restée en dehors de ce qui avait été dit. Il avait parlé de poésie, il avait parlé de ce noble instinct de l'homme qui le porte à chanter les merveilles de la nature, la grandeur de Dieu, les mystères infinis de l'âme, et je l'avais compris. Sa voix douce et sonore résonnait sans cesse à mon oreille, et je me rappelais à la fois ce regard fixe et perdu qui semblait lire dans un livre invisible ouvert devant lui dans l'espace.

» Je comprenais que si cet homme m'eût interrogée sur ce que j'éprouvais, j'aurais trouvé, pour le lui dire, les mots qui me manquent pour me l'expliquer à moi. Mon âme était comme un écho qui eût parlé au bruit de sa voix, et que nul autre n'eût pu faire résonner...

» Qu'est cela, mon père, qu'est cela? Pourquoi ma force, ma volonté, ma pensée dépendaient-elles ainsi d'une force et d'une pensée étrangères? Comment se nomment cette soumission et cet esclavage de mon âme à une autre? Est-ce de l'amour? Non, mon père, ce ne peut être de l'amour; car je connais ce sentiment, je l'ai vu, je l'ai suivi des yeux, et il n'avait rien de semblable à ce que j'éprouvais.

» Madame de Morency aimait M. Chambel, je le sais, j'en suis sûre; je le lui ai entendu dire à elle-même, un soir qu'elle confiait ses inquiétudes à madame Ansier sur je ne sais quelles paroles qui étaient échappées à madame Chambel. Elle l'aimait; j'ai entendu madame Asnier raconter à M. Milon toute la force irrésistible de cet amour; elle l'aimait, et, lorsqu'il arrivait chez elle, c'est à peine si elle daignait s'en apercevoir.

» Je l'ai cent fois observée, jamais son visage n'a rougi ou pâli lorsqu'il s'approchait d'elle, comme je me sentais pâlir et rougir lorsqu'il s'approchait de moi.

» Je l'ai vue causer ailleurs, tandis qu'il parlait, et, lorsqu'il avait cessé de parler, il ne semblait pas que quelque chose lui manquât, tandis que lorsqu'il se taisait ou qu'il ne restait plus là, l'air et l'espace me semblaient vides.

» Non, je ne l'aimais pas, car elle qui l'aimait, l'amenait souvent à mes côtés et le laissait près de moi; elle qui l'aimait, elle me disait de l'écouter avec attention; elle paraissait contente quand je restais suspendue à sa parole; elle venait presque me remercier quand je l'avais retenu loin d'elle, et elle l'aimait!

» Moi, au contraire, je souffrais de le voir près d'une autre; j'aurais voulu l'en arracher, je ne savais écouter que lui. Madame de Morency, qui l'aimait, m'accablait de caresses ainsi que madame Chambel; moi je haïssais madame Chambel et madame de Morency : je ne l'aimais donc pas, lui, je le haïssais peut-être aussi.

» Oh! oui, je devais le haïr, il n'y a qu'un sentiment aussi funeste que celui de la haine qui puisse troubler à ce point le repos d'un cœur et lui donner toutes les tortures et toutes les colères qui m'agitaient.

» La vie que je menais était certes beaucoup plus occupée que la vie que j'avais menée jusque-là, et cependant jamais elle ne m'avait paru si déserte. Rien ne me plaisait plus, ni travail utile, ni lecture pieuse, ni soins des fleurs; j'avais peur de la prière, et je ne vivais véritablement qu'à l'heure où il était là. Je vivais de douleur, c'est vrai, mais je vivais.

» C'était toujours comme à l'époque où je fus malade, toute la journée c'était un long anéantissement où je n'avais pas la conscience de mon être : chaque soir venu, la fièvre me prenait, et je me sentis renaître dans une sorte de délire, étrange à la vérité, mais qui n'était pas la torpeur douloureuse qui pesait sur toutes mes autres heures.

» Quelquefois, il est vrai, je luttais pour essayer de vivre de moi-même, et, lorsqu'à force d'efforts j'étais parvenue à animer ma pensée, ce n'était que pour souffrir davantage, pour accuser ma destinée, pour ressentir ma solitude, pour haïr tout ce qui m'entourait, et lui par-dessus tout.

» Ce désordre de mon cœur influa sur ma santé; j'avais des désirs bizarres, des réflexions singulières.

» Moi, pauvre fille accoutumée à la nourriture modeste de mon couvent, je m'asseyais avec dégoût à la table opulente de madame de Morency. Si j'avais pu sortir, j'eusse acheté un morceau de pain noir pour manger en secret, et, bien des fois, dans un mouvement plus fort que moi, j'ai arraché dans le jardin des fleurs par cela seul qu'elles étaient belles et qu'elles semblaient sourire avec bonheur aux doux rayons du soleil.

» C'était folie, n'est-ce pas, mon père? Dieu frappe quelquefois la raison humaine, et sans doute il avait jeté le désordre et le désespoir dans la mienne.

» Ce fut alors, ce fut, il y a un mois à peu près, que madame de Morency, dont la bonté était inépuisable et infatigable, essaya d'apporter à ce mal étrange un remède qui ne fut pas sans effet.

» Il vous reste encore quelques mois à attendre avant d'entrer
» dans la famille où vous êtes admise; vous y serez d'autant mieux
» posée que vous remplirez mieux toutes les fonctions de surveil-
» lance qui vous seront confiées.

» Parmi ces fonctions, la plus importante est de suivre avec soin
» les études de vos jeunes élèves; mais les études de jeunes per-
» sonnes destinées à briller dans le monde n'embrassent pas seule-
» ment les connaissances sérieuses qui vous ont occupée jusqu'ici;
» elles apprendront, sans doute sous les maîtres les plus célèbres,
» les arts d'agrément qui rendent une femme accomplie.

» Vous savez quelques principes de musique, vous avez même » étudié dans votre couvent les premières difficultés du piano, eh » bien! ma chère enfant, quelques mois d'un travail assidu sur cet » instrument vous mettraient à même de diriger les premières » études de vos jeunes élèves; ce serait une bonne surprise pour la » famille qui vous attend, et qui ne vous croit pas ce talent; ce se- » rait mieux, ce serait donner à M. Norton un témoignage de votre » reconnaissance en vous montrant plus digne qu'il ne l'espère » lui-même de son intérêt et de ses recommandations.

» Vous ferez cela pour lui, reprit madame de Morency toujours » bonne, et comme vous m'avez conté que vous le faisiez au couvent, » quand vous travailliez en secret pour pouvoir offrir à votre bonne » supérieure un présent ignoré et inattendu, vous prendrez de même » vos leçons à l'insu de tout le monde, et puis un jour nous sur- » prendrons M. Norton d'une façon qui, je vous le jure, lui sera bien » douce. »

» Vous devez imaginer avec quelle reconnaissance j'acceptai ce véritable bienfait.

» Dès le lendemain, madame de Morency me conduisit chez une maîtresse de musique, et depuis lors j'y allai régulièrement tous les jours, depuis trois heures jusqu'à cinq, sans que personne se doutât du motif qui me faisait sortir. Cette occupation, à laquelle je me livrai d'abord comme un devoir, me plut bientôt, car elle me donna une espérance.

» Je dois vous l'avouer, mon père, ce n'était pas celle que j'eusse dû éprouver; il y avait de l'ingratitude dans le vœu que je formais, car je ne pensais qu'à moi. Ce n'était pas la surprise de la famille qui m'attendait, ce n'était pas la satisfaction que mon talent donnerait à M. Norton qui me faisait travailler avec ardeur, c'était l'idée que j'aurais aussi un de ces talents qui font ce qu'on appelle une femme accomplie, c'était un vague espoir de prendre un jour ma place dans ce monde où l'on semblait si dédaigneusement m'oublier.

» Du reste, l'état de souffrance de mon âme restait à peu près le même; mais je sentais ma force s'affaiblir chaque jour: tout devenait en moi doute et confusion; je ne haïssais plus tant ni madame de Morency ni madame Chambel.

» Quand il venait ou qu'il partait, je n'éprouvais plus la révolution complète dont je parlais tout à l'heure, et, dans la continuelle douleur que j'éprouvais, les souffrances plus vives ne se détachaient déjà plus de manière à ce que je pusse les compter et les reconnaître.

» C'est alors que vous êtes arrivé à Paris, c'est alors que je vous ai dit comment je souffrais, autant que je pouvais le comprendre moi-même; c'est alors que je vous ai prié de demander à M. Norton de me faire quitter la maison de madame de Morency.

» En effet, depuis quelques jours, une terreur nouvelle s'était emparée de moi; je ne sais pourquoi il me semblait que madame Chambel devenait plus menaçante à mon égard: ses yeux, animés d'une expression méchante, ne me quittaient plus; je croyais entendre dans ses moindres paroles d'insultantes et cruelles railleries contre moi; je pressentais un malheur, et ce malheur, je l'ai ressenti sans être bien sûre qu'il soit arrivé.

» Que voulait-elle dire hier soir en parlant de jeunes filles qui, sans avoir lu autre chose que des livres de piété, peuvent manquer à leurs devoirs? C'était donc moi qu'elle accusait, car j'ai compris que vous vous étiez levé pour me défendre.

» Enfin, elle a parlé de la *Marguerite* à qui l'on demande imprudemment des oracles d'amour.... Des oracles d'amour à moi! Que signifient ces paroles? que signifie ce regard insultant qu'elle m'a jeté? Pourquoi tout le monde est-il resté stupéfait? pourquoi ce silence, et pourquoi madame de Morency est-elle venue à mon aide en me faisant quitter le salon au moment où je sentais que la force allait m'abandonner?

» Et pourquoi aussi, mon Dieu, cette faiblesse? pourquoi ce trouble, ce remords que j'ai éprouvé? Qu'ai-je fait dont on puisse m'accuser? qu'ai-je fait dont je doive m'accuser moi-même? Mes actions sont-elles répréhensibles? Cela ne se peut pas, cela n'est pas. C'est donc ma pensée qui est coupable?... Voici où je me perds, voici où je m'égare.

» Serait-ce vrai que je l'aime? serait-ce vrai que tout ce que je souffre vient de ce qu'il ne m'aime pas? serait-ce vrai que ma haine pour madame de Morency et pour madame Chambel fût une basse jalousie? Je ne puis le croire; je ne le crois pas. Tout ce que j'éprouve est sans doute le résultat d'un changement d'existence aussi soudain que celui auquel j'ai été soumise.

» Jetée de la paisible retraite d'un couvent dans le mouvement turbulent d'un salon, j'ai été prise sans doute de ce vertige qui saisirait un homme qui aurait toujours vécu dans un désert et qu'on mettrait au milieu d'une multitude qui parle, qui court, qui crie, qui tourbillonne, et dont les regards se troubleraient, dont la marche n'aurait plus de direction certaine, et qui se heurterait à tous les indifférents qui passent, sans que personne daignât s'apercevoir ni de son trouble ni du mal qu'on lui fait.

» S'il en est ainsi, et il doit en être ainsi, je vous remercie, mon père, de m'avoir arrachée, par votre bienfaisante intercession, à cette position funeste; car c'est vous seul qui m'avez comprise, et c'est en vain que j'avais déjà prié M. Norton de venir à mon aide.

. . . .

. . . .

» Tout à l'heure j'ai entendu M. Norton monter dans ma chambre. Par un mouvement de honte plus fort que moi, j'ai caché cette lettre que je vous écris avec confiance, et que j'aurais tremblé de lui voir lire.

» Est-ce une inspiration du ciel, est-ce une nouvelle faute? Je ne sais; mais voici ce que m'a dit M. Norton:

» Par des raisons particulières, il est nécessaire que l'on ne sache » pas pendant quelque temps votre séjour au couvent des dames de...

» Quand il sera possible que l'abbé Fortin aille vous y rendre ses » bons conseils, je lui apprendrai moi-même où vous êtes. Jusque- » là, il doit l'ignorer comme tout le monde. »

» Mon père, j'ai peur de tout; j'ai peur de M. Norton.

» Malgré ses ordres, malgré le respect et la confiance que je lui dois, je ne veux pas rester seule encore dans ce monde, sans un ami pour m'éclairer; car vous seul êtes mon ami, je le sens; M. Norton n'est que mon bienfaiteur.

» C'est une ingratitude, c'est un blasphème que j'écris là, sans doute, c'est une action coupable que celle que je fais en désobéissant à M. Norton et en vous envoyant cette lettre; mais j'ai peur: venez à mon aide, je vous attends. » MARGUERITE. »

Nous avons donné cette lettre sans l'interrompre, mais on doit penser que madame Chambel ne la lut pas ainsi, et que bien souvent de sourdes exclamations de colère, de vifs mouvements de surprise lui échappèrent en découvrant la vérité, qu'elle n'avait pas soupçonnée.

Un doute lui restait encore, cependant: le hasard avait-il servi madame de Morency, ou bien son habileté avait-elle préparé et amené l'erreur d'Isaure? Celle-ci, qui n'avait pas craint d'accuser de la plus honteuse faute une jeune fille que devait protéger sa candide vertu, recula devant l'idée d'admettre qu'il y eût assez de duplicité dans le cœur humain pour préparer froidement toutes les circonstances qui devaient faire accuser une innocente.

En présence de ce doute et de l'habileté de cette intrigue, madame Chambel comprit qu'il lui fallait aussi beaucoup de calme et de froideur pour ne pas être de nouveau la dupe des premières résolutions de son caractère emporté.

Aussi, lorsque l'heure fut arrivée de retourner chez madame de Morency, elle y reparut plus gracieuse, plus empressée, plus bienveillante que jamais; seulement, quand Jules lui redemanda la lettre de Marguerite, elle lui répondit d'un air très indifférent:

» Mon Dieu! je l'ai étourdiment oubliée chez moi; je vous la ren- » verrai demain matin. »

Chambel arriva bientôt après, et à l'air tranquille avec lequel sa femme le reçut, il s'imagina qu'elle était complétement rassurée par le départ de Marguerite.

Et cependant il désirait en être plus sûrement informé, et Isaure, qui voulait savoir jusqu'à quel point madame de Morency et Chambel étaient pressés de s'entendre, demanda son bras à Jules pour faire un tour dans le jardin, et cela avec un accent de coquetterie et de bonne grâce si décidé, que son mari lui dit tout bas d'un ton furieux:

— Il paraît que la comédie d'hier n'est pas finie.

— Je crois que non, répondit madame Chambel; et elle s'éloigna en laissant son mari seul avec madame de Morency.

De ces deux entretiens, il résulta d'assez étranges révélations pour mériter un chapitre particulier.

VII.

Chambel contint l'humeur que lui causait la promenade de sa femme avec M. Jules, et s'approcha de madame de Morency pour savoir où en était leur secret.

— Que vous a-t-elle dit, et que s'est-il passé ce matin? demanda-t-il en jetant un regard à la dérobée du côté des promeneurs.

— Vous le voyez, dit madame de Morency, ni plus ni moins que ce qui se passe sous vos yeux.

Madame de Morency dit cela d'un air satisfait, et comme si elle trouvait dans cette manière d'agir de madame Chambel la meilleure garantie de sécurité.

Chambel, qui tâchait, autant que possible, de ne pas perdre sa femme de vue, n'aperçut, ne vit point l'expression de contentement avec laquelle on lui avait répondu, et répliqua d'un ton assez maussade:

— C'est la comédie qui a commencé hier soir; il me semble qu'il y a assez longtemps qu'elle dure.

Il fit un mouvement pour aller dans le jardin; mais madame de Morency l'arrêta doucement en lui disant:

— Eh bien! qu'allez vous faire?

Chambel se retourna fort stupéfait de la question; mais il trouva chez madame de Morency un visage encore plus étonné que le sien.

Ils se regardèrent un moment en silence, cherchant sans doute à se comprendre l'un l'autre.

Madame de Morency se décida à parler la première, et, pour ne pas s'aventurer, elle répéta tout simplement sa question.

Cette fois Chambel, dont le regard furtif venait de surprendre à l'instant même des petits signes d'intelligence entre Jules et Isaure, répondit résolûment à madame de Morency :

— Pardieu ! je vais signifier à ma femme que je ne veux pas de ces manéges ridicules et de ces faux-semblants de coquetterie.

Madame de Morency se mordit les lèvres d'un air piqué ; mais Chambel, toujours occupé à espionner sa femme, ne s'aperçut pas davantage de cette expression de dépit, si bien que madame de Morency lui répliqua d'un ton aigre-doux :

— Je crois que ce que vous appelez de faux-semblants, sont des démonstrations très sincères.

— Comment ! s'écria Chambel d'une voix basse et altérée, en se tournant vers madame de Morency, ce qui s'est passé en mon absence serait-il de nature à vous faire croire ?...

— Que madame Chambel trouve mon neveu à son goût, fit madame de Morency d'un ton piqué, et en finissant à sa manière la phrase de Chambel. Cela n'aurait rien d'extraordinaire.

Chambel était à mille lieues de madame de Morency ; il ne pensait qu'à sa femme, ou plutôt, en sa qualité d'homme très personnel et très vaniteux, il ne pensait qu'à lui-même. Il répondit donc d'un ton furieux :

— Mais cela me déplait souverainement, et je ne suis pas de ces maris qui se laissent lâchement insulter en face !

Il y a des hommes qui nient la Providence, et cependant il est des occasions où elle répond d'une manière si manifeste à ce que nous disons, qu'on pourrait croire qu'elle est cachée derrière une porte, et qu'elle l'ouvre au moment voulu pour nous montrer notre sottise et notre présomption.

Dans cette circonstance, la réponse providentielle à la rodomontade de M. Chambel entra tout à coup dans le salon sous la figure de M. de Morency. C'était précisément l'homme qui ne voulait pas être Chambel, homme que lui, Chambel, faisait ce qu'il était.

A cet aspect, notre héros demeura tout confus, et madame de Morency, avec une audace inouïe, se prit à dire tout haut en s'adressant à Chambel :

— Demandez cela à M. de Morency, lui seul peut à ce sujet vous faire une réponse catégorique.

Puis elle s'éloigna d'un air très irrité.

M. de Morency, comme nous avons essayé de le montrer, était un homme fort peu agressif ; il était même incapable de se donner le moindre mouvement pour se défendre ; mais au fond de son immobilité physique et morale, il avait quelque chose de l'instinct de l'huître qui, attachée sur son rocher, se ferme pour mieux gruger son ennemi, lorsque le flot le jette dans son écaille. M. de Morency avait vu la promenade de madame Chambel et de Jules ; certes, il ne se fût pas ingénié à découvrir un moyen de la protéger, mais ce moyen on le lui donnait ; on jetait Chambel à sa merci, et il s'en empara.

— De quoi s'agit-il donc ? dit-il aussitôt, en se plaçant au milieu de la porte du jardin, de façon à ce que Pierre pût voir tout ce qui s'y passait sans pouvoir cependant y entrer.

— O mon Dieu, fit Chambel d'un air dégagé, c'est une niaiserie qui ne vaut pas la peine de vous préoccuper.

Pierre avait répondu à M. de Morency comme à un de ces hommes qu'on a l'habitude de compter pour rien, et en cela il avait bien plus cédé au sentiment réel qu'il éprouvait qu'à la loi qui lui avait été imposée par madame de Morency d'être toujours vis-à-vis de son mari d'une déférence extrême.

M. de Morency, qui voulait bien se contenter des apparences, ne voulut pas permettre qu'on s'en affranchît si lestement à son égard, et il répliqua d'un ton rempli de menace et d'importance :

— Il me semble étonnant qu'un homme comme vous entretienne une femme comme madame de Morency de ce que vous appelez des niaiseries.

Chambel fit un geste d'excuse et d'impatience à la fois, et M. de Morency continua du même ton.

— Et s'il s'agissait d'une niaiserie, comme vous dites, je m'étonnerais encore plus que madame de Morency en appelât à mon jugement.

Chambel était sur les épines, comprenant la sottise des craintes qu'il avait exprimées à madame de Morency, et ne sachant que répondre au mari dont l'imperturbable attention ne laissait échapper aucun des mouvements de sa physionomie.

Dans cette anxiété, Chambel s'accrocha à la première idée qui lui vint à l'esprit, et répondit d'un ton qu'il voulut rendre indifférent :

— Mon Dieu, je demandais à madame de Morency ce qu'était son neveu, M. Jules Markieff.

M. de Morency fronça légèrement le sourcil, comme si cette question eût pu avoir pour lui un sens impertinent ; mais à l'air agité et préoccupé de Chambel qui se tordait le cou à droite et à gauche pour voir dans le jardin par-dessus l'épaule de M. de Morency, celui-ci jugea que la question avait été faite dans une parfaite innocence, et lui répondit d'un air profondément convaincu :

— Ah ! Jules est un homme que ni vous ni d'autres n'avez pu apprécier à toute sa valeur ; trop timide dans le monde et trop indifférent surtout aux choses dont on y parle d'ordinaire, il cache sous des dehors glacés l'esprit le plus actif et le plus entreprenant, et l'âme la plus passionnée.

— Ce n'est pas possible, fit Chambel avec une incrédulité affectée et d'un air véritablement alarmé.

— C'est plus que possible, dit M. de Morency, c'est certain ; il y a longtemps que je soupçonnais cette nature hardie que tout le monde ignore, et je me suis aperçu, depuis deux mois à peu près, que je ne m'étais pas trompé : Jules, dans ce moment, est en proie à une grande pensée et à une puissante passion.

— Vous croyez ? fit Chambel du ton le plus comiquement étonné.

— J'en suis sûr, repartit gravement M. de Morency, et je suis sûr aussi que Jules réussira dans ce qu'il a entrepris.

Chambel fit un petit mouvement convulsif dont M. de Morency se garda bien de s'apercevoir. En conséquence, il reprit, en affectant de baisser la voix comme si ce qu'il allait dire était d'une importance extrême :

— Jules, voyez-vous, est un homme secret, patient, infatigable, un homme à qui rien ne coûtera de soins pour arriver, et que ni obstacles ni dangers d'aucune espèce ne feront reculer d'un pas.

Chambel commençait à trépigner d'une manière significative, et plus il paraissait agité, plus le sang-froid doctoral de M. de Morency semblait s'accroître ; il donnait même à ses paroles une lourdeur lente et mesurée, comme pour en faire mieux sentir le poids à son pétulant auditeur.

Chambel, qui n'y tenait plus, essaya de glisser entre M. de Morency, et lui dit assez rapidement :

— Voilà précisément ce que je voulais savoir de M. Jules, et je vous suis fort obligé.

— Ce n'est pas tout, dit M. de Morency en arrêtant Chambel sans façon ; je dois vous dire, et vous avez pu vous en apercevoir, que madame de Morency a pour ce jeune homme une faiblesse extrême. Le ciel ne nous ayant pas donné beaucoup d'enfants, reprit M. de Morency d'un ton emphatique, il est tout simple qu'elle l'aime comme un fils. Si donc il entre dans vos projets de faire quelque chose pour Jules, et je suppose que les informations que vous venez de prendre ne peuvent pas avoir d'autre but, si donc, par exemple, l'idée vous était venue d'associer Jules à vos travaux, de le prendre pour collaborateur de quelque manière que ce soit, je suis très convaincu que vous feriez grand plaisir à madame de Morency, qui est très décidée à prêter à Jules toute sorte d'appui pour le faire arriver où il voudra.

L'air grave de M. de Morency, l'air confidentiel dont il avait dit cette dernière phrase, laissèrent à Chambel le droit de douter que ces paroles ne fussent autant de railleries. Du reste, ce qu'il avait de mieux à faire était de ne pas les comprendre ; car que pouvait-il répondre à l'homme qui les lui adressait ?

Le combat que M. de Morency venait de livrer dépassait de beaucoup tous les efforts qu'il avait pu faire depuis longues années soit pour sa défense, soit pour se venger ; il était épuisé, et livra enfin passage à Chambel pour aller s'asseoir sur son canapé, où il souffla avec la plus bruyante satisfaction.

Chambel, libre à peine des étreintes du vénérable époux, courut dans le jardin, où il trouva Isaure lisant un papier que Jules sans doute venait de lui remettre. Chambel était violent, comme le sont en général tous les hommes faibles : il lui prit fantaisie d'arracher ce billet des mains de sa femme ; mais elle lui sauva le dépit qu'il eût éprouvé de ne pas oser le faire, car elle le lui tendit de l'air le plus empressé, en lui disant :

— Ah ! mon ami, j'ai une grande nouvelle à vous apprendre : vous avez un rival en poésie dans M. Jules, et un rival redoutable, ajouta-t-elle avec le plus gracieux sourire pour Jules ; jugez-en vous-même : ces vers ne sont-ils pas délicieux ?

Chambel ne sut trop que penser de ce qu'il entendait. Dans le premier moment, il s'imagina que sa femme, après avoir voulu l'inquiéter, était alarmée de la démonstration imprudente qu'elle avait faite, et qu'elle voulait lui montrer que cette démonstration n'avait été qu'extérieure, c'est-à-dire que, si la promenade avait eu lieu dans l'intention de le braver, l'entretien du moins n'avait pas été de nature à l'offenser.

Ce bon Chambel s'imaginait que sa femme reculait. En conséquence, il prit le papier d'un air combiné de mari et de poëte appelé à juger une question de ménage et de poésie.

La pose de Chambel et sa physionomie étaient admirables, et le regard qu'il porta sur le papier était d'une supériorité qui se changea tout à coup en une expression furieuse et étonnée. En effet, il avait lu en tête de cette élégie, qui s'étendait sur quatre pages de papier écolier :

A CELLE QUE J'AIME.

Chambel se tourna vers sa femme, qui lui dit gracieusement :

— Lisez, je vous en prie, lisez.

Ce *lisez* pouvait vouloir dire : Vous allez voir que cela ne me regarde pas.

Dans cette persuasion, Chambel commença la lecture, alla ainsi de vers en vers, de strophe en strophe, rencontrant à chaque instant des pensées assez heureuses pour lui causer un double dépit, mais cherchant vainement quelque chose qui pût le rassurer ou lui donner le droit de se fâcher ; c'était la peinture passionnée des tumultueuses émotions d'un premier amour, le tout finissant par ces vers :

Quant à son nom, c'est un mystère;
Même à ma couche solitaire
Jamais je ne l'ai dit tout bas,
Et la seule voix douce et tendre
A qui mon cœur voudrait l'apprendre
Ne me le demandera pas.

La chute était cruelle, cela ressemblait par trop à une mystification, et Chambel prit un air courroucé; il dit à Jules, en le regardant d'un air menaçant :

— Et si je vous le demandais ce nom, monsieur Jules?

— Ce serait par trop indiscret, fit madame Chambel en riant; c'est le secret de M. Jules.

— Vous ne l'avez pas deviné? fit Chambel d'un air significatif.

— Je crois que si, repartit madame Chambel en souriant à Jules.

— C'était le cas de le demander à monsieur, dit Chambel.

Isaure se trouva prise dans sa propre raillerie; mais, ne voulant pas céder, elle se tourna vers Jules, et lui dit d'un ton chantant et affecté :

— Ce nom, pourrez-vous me le dire?

— Madame, fit Jules presque aussi fâché que troublé, ces vers ne s'adressent à personne.

— En ce cas, reprit madame Chambel, j'en suis pour ma voix douce et tendre.

— Peut-être, repartit Chambel avec une colère mal déguisée, y a-t-il une manière d'interroger monsieur à laquelle il sera plus disposé à répondre?

— Venez donc, ma chère, cria gaiement madame Chambel à madame de Morency, qui était sur la porte du jardin ; voici une grave question qu'il s'agit de résoudre entre ces messieurs.

— Madame, fit Pierre tout bas, prétendez-vous me rendre plus ridicule...

— Que vous n'êtes? lui dit sa femme ; non vraiment.

— Ce petit monsieur me paiera cher votre impertinence !

Madame Chambel ne répondit pas ; et s'adressant à madame de Morency :

— Imaginez-vous, ma chère, lui dit-elle, que M. Jules, qui me croit quelque influence sur M. Chambel (vous êtes enfant ! monsieur Jules), me priait de vouloir bien avoir l'avis de mon mari sur quelques vers que voici. Je les ai donnés à M. Chambel, et, au lieu de lui dire ce qu'il en pense, voilà un quart d'heure qu'il tourmente votre neveu pour savoir à qui ils sont adressés.

Madame de Morency était fort peu disposée en faveur de M. Chambel, qui s'était si sottement révolté contre les coquetteries de sa femme, et elle répondit à Isaure :

— Ah ! je sais que M. Chambel a des prétentions excessives dans les choses qu'il veut comme dans celles qu'il ne veut pas.

— A la bonne heure ! fit madame Chambel ; je suis bien aise que vous lui disiez ses vérités. C'est que depuis quelque temps il devient d'une tyrannie ! Grondez-le, je vous en prie ; il vous écoutera mieux que moi.

En disant cela, madame Chambel s'éloigna en laissant ensemble Chambel et madame de Morency.

Pierre, qui était furieux contre Isaure, voulut en appeler à madame de Morency ; mais à la première parole elle lui tourna brusquement les talons en lui disant :

— Ce qui n'est pas convenable pour madame Chambel n'est pas convenable pour moi ; M. de Morency nous regarde.

Chambel demeura immobile à sa place. Il était dans la plus cruelle position : il ne pouvait montrer de jalousie contre Isaure sans blesser madame de Morency. Si cette jalousie venait d'un reste d'amour, elle offensait le cœur de celle qui l'aimait ; s'il ne faisait que défendre la dignité de son nom et de son honneur, c'était dire à madame de Morency combien elle avait oublié ses devoirs.

Cependant Chambel ne pouvait pas admettre qu'il fût obligé d'accepter ce qu'il infligeait à un autre, et il se réserva, dans cette perplexité, d'user de son autorité vis-à-vis de sa femme et en termes qui n'admettraient pas la moindre contradiction.

Il rentra dans le salon, et se tint dans une réserve étudiée qui devait ramener madame de Morency.

Mais il paraît que la dame était piquée au vif ; car elle l'accabla des plus cruels sarcasmes pendant tout le dîner. La chose fut poussée si loin, qu'au dessert M. de Morency, poussé hors des bornes de la jubilation, s'écria gaiement et en buvant un verre de Chambertin :

— A votre santé, monsieur Chambel !

Puis il se mit à rire d'un air satisfait, et s'enfonça dans son fauteuil en soufflant comme un veau marin.

Chambel, qui croyait avoir un moyen sûr de faire cesser cette impertinente comédie, voulut prendre la chose en riant.

— Me croyez-vous donc malade, que vous buvez à ma santé ?

— Le fait est, dit Isaure, que vous n'avez pas bonne mine.

La remarque pouvait passer pour impertinente, si l'on considère le sens que M. de Morency avait prêté à ses paroles.

Mais avant que Chambel eût eu le temps de se fâcher, Isaure se réfugia derrière un bouclier tout-puissant, et dit :

— N'est-ce pas, madame de Morency, que mon mari a mauvaise mine ?

— En effet, dit madame de Morency, il a l'air d'un homme menacé de quelque grand malheur.

— Je ne crains jamais ce que je puis prévenir, fit Chambel d'un ton rogue.

— C'est très bien pour ce qui n'est pas arrivé, dit Isaure, mais ce qui est fait ?

— Comment, ce qui est fait ! dit Chambel éperdu.

— Oui, ce qui est fait, dit Isaure d'un air naïf. Cela gêne quelquefois, on s'en repent, mais il n'y a pas moyen d'y échapper.

Ceci pénétra si vivement dans la position de Chambel, qu'il crut un moment qu'Isaure savait la vérité ; mais il crut presque aussitôt qu'Isaure faisait allusion à son amour pour Marguerite, et il repartit :

— Certainement, quand cela est fait ; mais quand il n'en est rien, quand on n'y a pas pensé, quand c'est une sottise dont on s'est gardé, cela ne gène nullement.

Madame de Morency avait été aussi fort étonnée de l'insinuation de madame Chambel ; mais elle n'avait pas du tout pensé à Marguerite, de façon que la repartie de Pierre lui arriva directement ; et si elle trouva bonne la dénégation, elle trouva que l'air de dédain dont elle était faite et le mot de sottise dont se servait M. Chambel étaient d'une outrecuidance inouïe. Ce fut au point qu'elle en pâlit de colère, et qu'elle garda le plus profond silence jusqu'à la fin du dîner.

Quant à Isaure, elle était dans un ravissement délicieux, et M. de Morency interrompait de temps en temps ses bruyantes aspirations pour lui adresser les mots les plus aimables.

Le dîner finit, et dans le mouvement général qui se fit pour aller de la salle à manger dans le salon, il se passa une petite scène très rapide. Chambel s'approcha de sa femme et lui dit tout bas :

— Si vous parlez à M. Jules, je le soufflette en plein salon.

Puis il se retira sans attendre de réponse et s'approcha de madame de Morency qui l'avait examiné, et qui, si elle ne l'avait pas entendu, avait du moins deviné, à l'expression de son visage et à l'air irrité de madame Chambel, le sens de ce qu'il avait pu lui dire. En conséquence, lorsqu'il s'approcha d'elle pour lui offrir le bras, elle lui tourna le dos en lui disant :

— Prenez garde, M. de Morency est homme à nous tuer sur place.

Par un mouvement involontaire, Chambel se retourna et vit M. de Morency qui avait offert son bras à madame Chambel et qui l'entraînait dans le jardin en lui disant :

— J'ai quelque chose à vous confier, belle dame, vous ne me refuserez pas un moment d'entretien.

Madame Chambel, qui avait été surprise par la crainte que son mari n'exécutât la menace, dans un moment d'aveugle emportement, hésitait à suivre M. de Morency, attendu que Jules était de suite passé dans le jardin.

— Allez donc ! lui dit Chambel ; avez-vous peur de ce que M. de Morency peut avoir à vous dire ?

— Point du tout, fit Isaure; mais je ne voulais pas laisser madame de Morency toute seule ; car M. Jules est au jardin.

En disant cela, elle sortit, et Chambel demeura planté sur la porte, dévoré de l'envie de prévenir la rencontre que M. de Morency allait sans doute arranger entre Isaure et Jules, et non moins désireux d'être seul avec madame de Morency, et d'avoir une explication avec elle.

Ce dernier désir l'emporta enfin, et il entra dans le salon. Il s'approcha de la belle irritée, et lui dit d'un air suppliant :

— Vous êtes fâchée contre moi ?

— Moi ? Et de quoi, mon Dieu ! voulez-vous que je sois fâchée?

— Vous avez prêté à mes paroles un sens que je n'ai pas voulu leur donner.

— Vous oubliez que madame Chambel est avec M. Jules, dit madame de Morency.

— Si vous le voulez absolument, je l'oublierai, dit Chambel d'un ton soumis.

Madame de Morency était comme toutes les femmes qui ont peur que leur pouvoir ne soit méprisé parce qu'il est illégitime. Cette offre de Chambel lui parut acceptable; mais elle ne voulut y souscrire que dans les termes qui lui convenaient, et elle répondit d'un ton triste :

— L'oublier! cela ne vous est plus possible.

— Mettez-moi à l'épreuve.

— Oh! je sais bien que vous resterez près de moi, et que, malgré le tourment de votre cœur, vous n'irez pas où vous voudriez être. Mais ce n'eût pas été ainsi autrefois. Autrefois, vous eussiez véritablement oublié cette préoccupation, ou plutôt vous ne l'eussiez pas eue...

— J'ai tort, dit Chambel.

— Ce n'est pas que je blâme votre susceptibilité, si elle pouvait être sérieusement alarmée; mais cette comédie ne valait pas la peine d'y faire attention, et avec plus de calme vous eussiez vu que le meilleur moyen de la faire cesser était de ne pas vous en apercevoir.

— Vous croyez? dit Chambel d'un ton si joyeux qu'il pouvait passer pour une confirmation du reproche que madame de Morency venait de lui faire.

Madame de Morency ne voulut pas y prendre garde; elle avait un but à atteindre, et elle ne se souciait pas de s'en détourner par une discussion trop vétilleuse; elle continua :

— Plus de calme aussi m'eût épargné l'affreux retour que j'ai su faire sur moi-même.

Ici madame de Morency laissa échapper deux grosses larmes.

Chambel murmura un nom de baptême d'un ton plein d'amour, et madame de Morency reprit :

— Ah! ce n'est pas le danger qui me menace qui m'épouvante, c'est le remords éternel de ma faute.,.. Etait-ce donc vous qui deviez me la montrer d'une façon si cruelle?...

Ses larmes éclatèrent à ce moment, et Chambel entra dans la longue série des serments d'amour éternel qui sont la barrière qu'on oppose d'ordinaire à ces sortes d'irruptions de remords.

Madame de Morency se défendit si bien de les entendre, et Chambel fut si jaloux de la persuader, qu'il se passa près d'une heure sans qu'il songeât ni à sa femme ni à Jules. Madame de Morency fut ravie.

De son côté, madame Chambel voulait savoir jusqu'où l'autorité de madame de Morency arrêterait la jalousie de son mari, et en voyant les minutes se succéder sans qu'il reparût, elle en conçut un dépit si violent que Jules ne pouvait comprendre l'humeur qu'elle lui montrait, après tout ce qu'elle lui avait dit quelques heures avant. Plusieurs fois il voulut se retirer, mais à chaque fois Isaure le retint, car elle ne voulait ni rentrer la première ni être trouvée seule avec M. de Morency.

Enfin, la soirée étant assez avancée pour que Jules lui-même lui fît observer qu'il était temps de reparaître au salon, Isaure déclara qu'elle se sentait prise de froid, indisposée, et qu'elle ne voulait pas rentrer. Puis elle ajouta par forme de supplément :

— Je vous serai obligée de n'en rien dire à mon mari; il se croirait obligé de me suivre, et je ne veux pas le priver du plaisir de passer la soirée avec vous.

Madame Chambel se retira sans passer par le salon, et M. de Morency n'eût pas plutôt supposé qu'elle était rentrée chez elle qu'il chargea immédiatement Jules d'une commission qui devait le retenir absent pendant plus de deux heures.

Cela fait, il rentra seul dans le salon, et sa femme lui ayant demandé ce qu'il avait fait de madame Chambel, il répondit qu'elle était rentrée chez elle.

— Et Jules? dit madame de Morency.

M. de Morency se retourna et répondit négligemment :

— Ma foi, je ne sais ce qu'il est devenu; il a disparu comme une ombre aussitôt que madame Chambel a été partie.

Ceci fut dit de manière à ce que Chambel l'entendit, et tout aussitôt M. de Morency le força d'accepter une partie de whist.

VIII.

Pour quelqu'un qui eût connu le véritable caractère de madame Chambel, la scène qui avait eu lieu eût été un grand motif de surprise.

Bonne ou mauvaise, indulgente ou vindicative, sa pensée était toujours sérieuse. Pour elle, la vie du cœur était une chose grave et avec laquelle on a tort de jouer.

C'est cependant ce qu'elle venait de faire, et dès qu'elle fut seule elle en éprouva une sorte de repentir et bientôt après un véritable regret. Sans le vouloir, elle s'était confirmée dans une idée qu'elle avait souvent émise, mais qu'elle était heureuse de voir combattre et d'entendre nier.

« Non, disait-elle, les femmes qui ont la franchise de leurs sen-
» timents, celles qui sont simples et naturelles, celles qui ayant un
» amour sincère dans le cœur n'en font point parade avec une sotte
» ostentation de langueurs et de préoccupations étudiées, celles qui
» ayant foi en l'amour qu'on leur a juré en vivent paisiblement
» sans avoir l'air de le défendre à tout propos, comme une chose
» qui ne leur appartient pas, ces femmes-là ne sont pas celles que
» les hommes préfèrent.

» Il n'y a pas de si mince coquette qui, avec les manéges les plus
» usés, les faux sourires, les larmes de commande, les extases et les
» désespoirs accoutumés de la séduction la plus vulgaire, ne l'em-
» porte sur la femme simplement et loyalement aimante.

» La vanité des hommes s'accommode mieux de toutes les peines
» que ces femmes se donnent pour les tromper que de la sincérité
» d'un sentiment qui ne coûte rien à celle qui l'éprouve. Ils ne veu-
» lent pas se rendre compte de cette disposition de leur nature,
» parce que la proposition réduite à ces termes est peu flatteuse;
» mais telle est cependant la vérité. »

Cent fois elle avait dit cela devant Chambel, et cent fois il avait combattu cette opinion par un argument auquel Isaure n'eût pas voulu résister, c'était par l'amour même qu'il éprouvait pour elle.

Mais s'il faisait taire cette crainte, il ne la détruisait pas. Elle était restée dans le cœur de madame Chambel, et peut-être le caractère de son mari était-il la première raison de cette crainte.

Trompée par des apparences admirablement combinées par le hasard et par l'intrigue, elle avait cru un moment à l'amour de Pierre pour Marguerite.

Mais lorsque la lettre de cette jeune fille lui eut montré la vérité, Isaure s'étonna de s'être si grossièrement abusée. Non, Chambel ne pouvait aimer une pauvre enfant belle comme les anges, mais ignorante, timide, cachée dans le coin d'un salon où personne ne venait lui faire une cour, au milieu de laquelle il y avait de la difficulté et du triomphe à être distingué; et même lorsque cette enfant se fût prise d'une véritable et profonde passion pour lui, Chambel n'était pas homme à le voir et à le deviner.

Isaure ne doutait pas que son mari ne fût dans une sincère ignorance de l'amour de Marguerite. Elle l'aimait trop pour qu'il la comprît, se dit-elle.

Ce qu'il fallait à Chambel, c'étaient ces sentiments maniérés qui se produisent furtivement aux yeux de tout le monde, que personne n'est censé savoir, s'ils n'ont jamais éclaté, mais que personne n'ignore; qu'on peut nier, parce qu'on le doit, en laissant à chacun la conviction qu'on est heureux, mais discret. Ce qu'il fallait à Chambel, c'était non pas un amour, mais une conquête, une femme aux faveurs de laquelle vingt hommes prétendent et qui vous choisit; une femme qui, sans vous persuader bien véritablement de cette vérité, peut cependant vous étourdir du récit des combats qu'elle a soutenus contre sa passion, qui vous a confié une vie hautement posée, un nom jusque-là respectable et respecté, et qui peut-être a oublié quelque peu que, faute pour faute, elle en eût pu choisir de titrées avec blason burelé d'argent et d'azur. Cette femme, c'était la comtesse de Morency. Isaure, en reconnaissant cette triste vérité, s'était cependant réfugiée dans la pensée qu'un pareil amour ne pouvait être sérieux, qu'il était facile de le détruire en l'alarmant, et que, dans tous les cas, il n'y a que les passions très fortes qui peuvent pousser un homme à persévérer dans le mal. C'est pour cela qu'elle avait continué ses coquetteries envers Jules, et ce qu'il y a d'étrange, c'est que ce fut leur succès même qui épouvanta Isaure. Ainsi, se disait-elle, cet homme véritablement sérieux, cet homme que la vanité n'aveugle pas, qui ne devrait être sympathique qu'à la vérité, s'est laissé niaisement abuser par une comédie dont on daignait à peine lui déguiser le but. Pour quelques regards menteurs, pour quelques paroles d'un sens douteux, il avait fait sans crainte, sans effroi, une des actions qui répugnent le plus à l'honneur le plus vulgaire, il avait livré une lettre qui lui était confiée. Assurément Jules ne l'eût peut-être pas fait, s'il avait pu prévoir ce qu'Isaure cherchait dans cette lettre ou ce qu'elle voulait en faire; mais l'oubli d'un devoir n'en était pas moins le résultat de cette comédie, et l'aveuglement qui marchait au mal sans s'en douter n'était-il pas plus redoutable que la faiblesse même qui succomba en voyant sa faute? Cette faiblesse peut résister un jour devant des exigences qui lui font peur; mais où ne peut-on pas mener celui qui est assez habilement trompé pour ne pas voir où on veut le conduire. En comprenant ce qu'elle avait pu faire de Jules, elle s'épouvanta de ce que madame de Morency pourrait faire de Pierre. Cependant le caractère de madame de Morency, ce qu'Isaure avait appris dans l'entretien qui avait eu lieu après dîner, ce qu'elle en avait fait dire à Jules, l'opinion personnelle qu'elle avait de la légèreté de ses sentiments la rassurait un peu. Non, madame de Morency n'était, ni par sa nature, ni par sa position, une de ces femmes qui s'emparent de l'existence d'un homme et qui brisent à leur profit tout ce qui s'y rattache d'intérêts et d'affection. L'amour de Pierre pour elle était une intrigue de plus dans la vie de madame de Morency, intrigue qu'elle dénouerait à l'heure où un autre désir remplacerait ce désir satisfait, et peut-être fallait-il laisser passer cettefantaisie sans lui donner de l'importance en la combattant.

Mais si madame de Morency n'était pas la femme que redoutait madame Chambel, elle était celle qui avait ouvert la brèche à l'oubli des serments, et tolérer aujourd'hui une liaison sans danger, ne serait-ce pas autoriser plus tard des habitudes qui pouvaient aller jusqu'au dernier abandon?

Absorbée par ses réflexions, Isaure regardait quelquefois autour d'elle, et, comme Marguerite, elle ne voyait à ses côtés personne de qui prendre conseil. Elle n'avait qu'elle à consulter, et, pour comble de malheur, elle n'avait pas confiance en elle-même. Ne s'était-elle

pas trompée la veille en accusant si odieusement une pauvre innocente, et ne s'était-elle peut-être pas plus cruellement trompée lorsque, confiante dans l'amour de Chambel, elle avait tout abandonné pour lui?

Quand ce fantôme du passé se présentait à Isaure, elle se détournait avec terreur, elle se levait avec vivacité, elle s'agitait, elle marchait, elle parlait pour ne pas voir, pour ne pas entendre ce lointain souvenir qui lui disait aujourd'hui qu'elle s'était trompée alors comme la veille. Et maintenant que ferait-elle, comment devait-elle se défendre? Par la douceur et la résignation ou par la lutte et la violence? Comment ramènerait-elle son mari? Devait-elle feindre de ne rien savoir et laisser au temps d'amener un repentir sérieux? Peut-être était-ce le parti le plus sage vis-à-vis d'un homme comme Chambel? Violent, comme nous l'avons dit, parce qu'il était faible, il était capable de sortir de toutes les bornes dans le cours d'une discussion, de faire une action coupable dans un moment de colère; mais, abandonné à lui-même avec indifférence, il se fût vite fatigué d'une liaison qui n'eût pas produit le moindre effet. A force de considérer le caractère de Chambel, Isaure s'était bien convaincue que c'était là le parti le plus sage; elle ne doutait pas un moment du succès qu'elle obtiendrait par ce moyen; mais ce que la raison démontrait, ce que l'expérience affirmait, ce qu'elle eût conseillé à une amie, ce qu'elle eût exigé de sa propre fille pour le bonheur à venir de toute sa vie, elle ne pouvait l'accepter pour elle-même. L'idée de rester dans une attente patiente et passive du retour de son mari était insupportable à Isaure. S'il doit me revenir ainsi, disait-elle, par lassitude et ennui, vaut autant qu'il m'abandonne à tout jamais. Quand je briserais à la fois mon cœur et mon caractère pour m'enfermer dans un silence en apparence indifférent, cela ne me servirait à rien; car à l'heure où l'épreuve serait finie il importerait peu que le coupable revînt, et il n'y aurait plus pour lui ni amour, ni pardon, ni oubli; il y aurait dédain, indifférence, répulsion. Que faire alors, que faire? s'écriait cette âme en peine qui se perdait dans ses mille réflexions. Lutter, lutter hautement, au risque de tout briser; car le perdre pour le perdre, c'est-à-dire mourir pour mourir, valait autant que ce fût tout de suite où tout d'un coup.

Isaure était dans cette disposition lorsqu'elle entendit sonner à la porte de son appartement, et telle était l'incertitude qui régnait dans ses pensées, que son premier mouvement fut de s'enfermer chez elle. Tout émue qu'elle était, elle ne voulait pas s'exposer à une attaque imprudente de son mari. Elle comprenait bien qu'il allait venir, le ton haut et la parole menaçante, lui demander compte de ce qu'elle avait fait durant toute cette journée. Bien assuré qu'Isaure ignorait la vérité, armé contre elle de la fausse accusation qu'elle avait portée la veille, il allait se poser nécessairement en homme indignement outragé par des soupçons injustes. Profondément irrité de la façon dont elle l'avait bravé, il allait parler en maître qui ordonne et qui défend, et Isaure, tout en devinant ce qui allait se passer, ne se sentait pas le courage de l'accepter sans éclater à son tour, et c'était commencer immédiatement la lutte; la lutte qu'elle désirait si ardemment tout à l'heure, la lutte qui se présentait et devant laquelle elle reculait, car elle ne pouvait y recueillir que désespoir, désespoir d'être trompée, désespoir de voir mentir, et par conséquent de voir s'avilir devant elle, celui qu'elle aimait avec tant de passion. Sûre de le vaincre en lui montrant jusqu'à quel point elle était instruite, elle s'appliquait ce mot fameux :

« Encore une victoire comme celle-là, et je suis perdue. »

Elle comprenait qu'elle laisserait sur le champ de bataille les derniers débris de son cœur, et, tout orgueilleuse qu'elle était, elle aima mieux avoir l'air de fuir que d'engager une partie où elle ne pouvait que perdre.



J'ai arraché dans le jardin des fleurs par cela seul qu'elles étaient belles...

Cependant Chambel était rentré; il était venu jusqu'à la chambre d'Isaure, et, l'ayant trouvée fermée, il y avait frappé d'un coup sec et précis, qui disait aussi bien que les mots les plus clairs qu'il entendait qu'on lui ouvrît immédiatement.

C'est que Chambel arrivait tout gonflé d'une colère amassée pendant six robs de whist que M. de Morency lui avait imposés avec une impitoyable cruauté. Il crevait dans sa peau de mille phrases toutes faites qu'il avait préparées pour Isaure.

Il fallait qu'il s'en déchargeât à tout prix; et comme celle-ci fit la sourde oreille et ne répondit pas, Chambel frappa de nouveau, et cette fois avec une violence qui fit craindre à Isaure que, dans un mouvement irréfléchi de colère, il ne mît scandaleusement leurs domestiques dans la confidence de leurs débats, en enfonçant la porte.

Ce que n'avaient pas pu toutes les réflexions d'Isaure, cette crainte le produisit en un instant; elle se dit qu'elle saurait tout écouter et tout entendre sans en être émue, comme si elle avait affaire à un fou, dont les paroles ne pouvaient avoir aucune portée sur un esprit sage. En conséquence, elle ouvrit sa porte.

— Je ne vous avais pas entendu d'abord, dit-elle, et je suis fâchée de vous avoir fait attendre.

Chambel, en entrant, jeta autour de lui un regard soupçonneux. Heureusement pour Isaure qu'elle ne le comprit pas, car elle ignorait la disparition de Jules immédiatement après son propre départ de chez madame de Morency.

— Vous ne vous enfermez pas d'ordinaire quand vous êtes seule? lui dit Chambel. — En rentrant, il y a deux heures, lui dit doucement Isaure, j'avais poussé ce verrou pour ne pas être importunée par les domestiques, et j'avais oublié que la porte était fermée. — Qu'aviez-vous donc à faire, lui dit Chambel, pour craindre ce que vous appelez des importunités? — Rien, absolument rien, repartit Isaure; je l'ai peut-être fait sans y penser, et, en vérité, je vous le répète, je suis très fâchée de vous avoir fait attendre un seul moment.

Isaure parlait d'une voix contrainte et qui avait quelque chose de suppliant ; mais Chambel était venu pour avoir une querelle, il la lui fallait ; il se garda bien de la remettre au lendemain, et il reprit d'un ton aigre :

— Vous aviez sans doute à penser à la poésie de M. Jules ou à toutes les belles choses qu'il a pu vous dire dans le long et solitaire entretien que vous avez eu ensemble ? — M. de Morency ne nous a pas quittés d'un moment, répondit doucement Isaure. — M. de Morency ! dit Chambel en prononçant ce nom avec un souverain mépris ; M. de Morency ! répéta-t-il avec un sourire qui voulait dire clairement :

Est-ce que M. de Morency est quelque chose ?

Qui diable voulez-vous qui puisse y résister ? La tentation était trop belle, la réponse trop facile, et Isaure ne résista pas.

— Je sais, répondit-elle du ton le plus humblement incisif qu'elle put prendre, que M. de Morency est considéré par quelques personnes comme un homme fort peu gênant. — Que voulez-vous dire par là ? dit Chambel, et quelles sont les personnes qui pensent ainsi de M. de Morency ? — Moi, peut-être, et M. Jules, dit Isaure en qui déjà la colère commençait à bouillonner sourdement. — C'est ce que je ne sais pas, reprit Chambel, car j'ignore tout ce qui a pu se dire devant lui ; mais M. de Morency fût-il le plus perspicace des hommes, sa présence ne paraît pas suffisante pour autoriser un entretien de plus de deux heures, comme celui que vous avez eu avec M. Jules. — Je regrette beaucoup que cela ait pu vous déplaire, reprit Isaure plus froidement ; mais il vous était loisible d'interrompre cet entretien, si cela vous eût convenu. — Mais cela ne me convenait pas ! s'écria violemment Chambel. — Etes-vous bien sûr que ce fût à vous précisément que cela ne convînt pas ? dit Isaure avec une intention bien manifeste.

Mais la colère de Chambel, contenue jusque-là, venait d'éclater, si bien qu'il n'entendit pas cette insinuation accusatrice, et qu'il n'entendit que les mots sans en comprendre le sens.

— Non, s'écria-t-il avec plus de violence, cela ne me convenait pas ; ce n'est pas un métier que je veuille faire, madame, je vous en préviens, que de vous suivre pas à pas pour espionner vos démarches, et faire cesser des comédies qui me déplaisent ; ce que je veux, ce que j'entends, ce qui sera, c'est que vous ne recommencerez point ces misérables scènes de coquetterie impertinente, auxquelles il vous a convenu de donner pour excuse une jalousie que vous ne pouviez pas avoir dans le cœur. — Que je n'y ai plus du moins, repartit Isaure avec une expression équivoque de soumission et de ressentiment. — Je suis charmé, lui dit Chambel, que vous ayez reconnu toutes les niaiseries de vos suppositions. — Vous avez parfaitement raison, monsieur, repartit Isaure ; j'ai été parfaitement niaise de m'imaginer que vous pussiez être un moment amoureux d'une pauvre jeune fille qui n'a pour elle qu'une beauté sans coquetterie, une jeunesse sans manége et une candeur profondément ignorante de l'art de plaire aux hommes de génie. — Ce ton de raillerie vous sied mal, reprit Chambel ; et, après ce qui s'est passé ce soir entre M. Jules et vous, vous devriez mettre un peu plus de bonne foi à reconnaître votre erreur. — Je vous jure, reprit Isaure, toujours d'un ton qui affectait l'humilité, que c'est avec la bonne foi la plus sincère et la plus entière que je reconnais mon erreur vis-à-vis de cette jeune fille ; et peut-être, si vous étiez moins préoccupé de vous et de vous seul, vous ne vous montreriez pas si irrité de mes entretiens avec M. Jules, car c'est à lui que je dois la certitude où je suis que mes soupçons sur mademoiselle Marguerite étaient souverainement ridicules.

Il y avait dans la manière dont cet aveu était prononcé quelque chose d'aigre qui blessait Chambel sans qu'il pût ou qu'il osât le comprendre, et, par je ne sais quel instinct de la vérité, il se sentait accusé à mesure qu'Isaure avouait ses torts.



Et que bien souvent de sourdes exclamations de colère ..

Cependant il n'admettait pas qu'elle pût savoir ses intrigues avec madame de Morency, et il ne voyait dans cette façon d'être d'Isaure que l'impuissance où elle était de prouver son accusation contre Marguerite, sans cependant avoir perdu ses soupçons. Ce fut dans cette supposition qu'il répondit d'un ton ricaneur :

— Je conçois votre dépit, madame, d'avoir fait tant de frais inutilement, et de ne pas avoir obtenu de M. Jules la preuve irrécusable de ma trahison que vous aviez fait serment de produire aujourd'hui même. — Je n'ai pas dit aujourd'hui, repartit Isaure; chaque chose viendra à son temps, et j'ai obtenu de M. Jules tout ce que j'avais à lui demander.

A cette repartie, prononcée avec une sécheresse menaçante, Chambel pâlit de colère et répliqua avec force :

— Je ne sais ce que vous avez à demander à M. Jules, je ne sais ce que vous avez obtenu de lui ; mais je vous défends de lui adresser de nouveau la parole; je vous défends surtout de prendre vis-à-vis de lui des airs de coquetterie que je ne veux pas supporter.

— Et si je ne vous obéissais pas, par hasard, répondit Isaure, en regardant son mari d'un air de défi. — Si vous ne m'obéissez pas ? reprit Chambel...

Il s'arrêta un moment, agité d'une émotion violente, et reprit bientôt d'une voix où il y avait malgré lui encore plus de douleur que de menace ; on sentait que cet homme n'obéissait pas à l'intime conviction qu'il avait de son droit : il s'était fait une règle de conduite, il voulait la suivre, mais il en reconnaissait malgré lui l'injustice ; il s'était dit qu'il intimiderait sa femme, et il voulait l'intimider ; et pour cela il allait bien au delà de ce qu'il avait prévu et de ce qu'il eût voulu faire. — Si vous ne m'obéissiez pas, reprit-il donc..... vous avez une fortune parfaitement indépendante de la mienne ; et si la considération de votre mari vous paraît une chose qu'on puisse jouer si légèrement, je vous préviens que je ne la défendrai pas vis-à-vis de vous par des procès, mais je la défendrai

vis-à-vis du monde par une séparation qui vous laissera libre de n'obéir qu'à vous-même.

L'accent désespéré avec lequel Chambel prononça ces paroles venait peut-être de la honte qu'il éprouvait à faire une menace odieuse, et qu'il ne se sentait pas le droit de faire; mais Isaure se trompa à cette expression, et elle lui dit avec une effusion cette fois bien vraie et bien sincère :

— Vous ai-je blessé à ce point, Pierre? vous reste-t-il encore dans le cœur assez d'affection pour moi, que vous ayez souffert si cruellement d'une apparence d'oubli? Ah! s'il en est ainsi, si dans la folie d'une irritation peut-être juste, je vous ai fait croire que je pouvais préférer ma vengeance à votre honneur, je vous demande pardon, je vous demande sincèrement pardon; et si vous devez me quitter, je ne veux pas du moins que ce soit parce que j'aurai oublié envers vous comme envers un autre ce que je dois à mes devoirs d'épouse.

A ce moment Isaure éclata en larmes et tomba assise sur un fauteuil, en se cachant la tête dans ses mains. Chambel venait d'atteindre le but qu'il s'était proposé, mais ce n'était pas par l'effroi qu'avaient inspiré ses menaces, c'était par la douleur que causait son abandon; il comprit ce sentiment, et il en fut touché; il eut un moment de remords, et il oublia le ressentiment qu'il croyait avoir justement contre Isaure, comme elle venait d'oublier le juste ressentiment qu'elle avait contre lui. Chambel s'approcha de sa femme et lui dit doucement :

— Allons, Isaure, calmez-vous; oui, j'ai été blessé, cruellement blessé de vous voir jouer si légèrement avec des sentiments sacrés; mais il suffit qu'à l'avenir vous montriez plus de calme et plus de retenue; tout sera oublié, et tout est oublié même, si vous le voulez.

Isaure, en proie à un désespoir où il entrait autant de remords du passé que de terreur du présent, n'avait pas écouté son mari, et il eût été heureux pour elle et pour lui que cette explication commencée sous de si terribles auspices en fût demeurée là.

Cependant elle avait entendu qu'il lui avait parlé, et, sous l'empire de la douleur qu'elle éprouvait, elle lui répondit en pleurant toujours: — Eh bien, oui, j'ai eu tort, mais j'étais folle: je souffrais tant; vous seul savez pourquoi; n'en parlons plus; j'essaierai d'être plus calme à l'avenir.

Chambel avait une rage de sermonner, qui est en général le partage des hommes qui écrivent; tout autre que lui, à sa place, eût été ravi d'avoir obtenu ce repentir si rempli d'amour; mais Chambel ne voulut pas perdre sa petite admonestation paternelle, et reprit d'un ton très tendre à la vérité, mais suffisamment doctoral:

— Oui, Isaure, soyez plus calme à l'avenir; quel que soit le chagrin que vous pouvez me faire, je ne douterai jamais de vous; mais le monde se plaît à saisir les moindres apparences pour calomnier, et il ne faudrait pas deux scènes pareilles à celle d'aujourd'hui pour qu'on osât se permettre des propos, sans raison je le sais, mais qui vous offenseraient d'autant plus.

Isaure releva la tête, et regarda son mari en face avec une singulière stupéfaction; il y avait une anxiété douloureuse dans ce regard, et il était facile de voir qu'elle était encore en proie à cette douleur qui avait si soudainement vaincu sa colère.

— Quoi! dit-elle lentement à son mari, déjà, et pour quelques mots échangés avec un jeune homme, aurait-on osé croire ?... — Rien, lui dit doucement Chambel, rien; mais tenez, Isaure, je vous parle comme un ami: eh bien, une femme qui a l'expérience de ce monde, une femme qui a pour vous une sincère amitié, madame de Morency enfin, me disait...

A ce nom, comme si un feu brûlant eût dévoré toutes les larmes d'Isaure, comme si un coup violent l'eût ébranlée et réveillée en sursaut au milieu de son repentir, son œil devint sec, fixe et éclatant, son visage pâlit, tout son corps frisonna; elle répéta d'une voix dont l'accent était effrayant :

— Madame de Morency !... — Oui, répéta Chambel d'un ton péremptoire; elle me disait que ce n'est pas ainsi qu'une femme comme vous devait agir, à supposer même qu'elle eût des soupçons... — Madame de Morency! s'écria Isaure en se levant soudainement et en joignant ses mains au-dessus de sa tête par un geste désespéré! madame de Morency! s'écria-t-elle encore: cette femme! cette... Elle s'arrêta, et, regardant Chambel d'un air égaré, elle reprit vivement: — Oh! tenez, monsieur, par pitié, laissez-moi seule; ne me parlez pas; ne me faites pas dire ce que je ne veux pas vous dire; allez-vous-en, je vous en supplie, allez-vous-en! — Croyez-vous donc m'épouvanter avec vos fureurs simulées? s'écria Chambel, qui se fit d'autant plus menaçant qu'il était plus épouvanté. — Oh! taisez-vous, reprit Isaure; une fois encore, par grâce, par pitié, taisez-vous! Je ne sais rien, je ne veux rien savoir; mais laissez-moi, je vous en supplie. — Eh bien, non, dit Chambel, il faut que tout ceci finisse; il me faut une explication formelle à tous ces cris, à tous ces reproches. — Vous le voulez? s'écria Isaure exaspérée; eh bien, soit!

IX.

— Eh bien! soit, avait répété Isaure.

Puis, par un singulier mouvement de résolution, elle alla fermer cette porte et ce verrou qu'une heure avant elle avait voulu opposer comme un obstacle à la lutte qui allait s'engager.

Cette précaution matérielle, parfaitement inutile, était comme une déclaration de la fureur du combat qui allait se livrer.

« Vous l'avez voulu, eh bien! le champ est ouvert et la barrière close derrière les combattants; il n'y a plus moyen ni de reculer ni de s'échapper. Vous l'avez voulu... eh bien! mettons-nous à l'œuvre; frappons-nous sans grâce ni merci, jusqu'à ce que l'un de nous deux meure à la peine... car il va y avoir une victime entre nous, ce sera votre honneur ou le mien, l'avenir de ma vie ou le vôtre; vous le voulez... eh bien, soit! »

Chambel avait suivi sa femme des yeux pendant qu'elle fermait cette porte, et il la considérait avec une véritable terreur pendant qu'elle s'asseyait en face de lui. Elle garda un moment le silence, suffoquée par la violence de ses émotions. Tant de colère, tant de résolution, avaient enfin averti Chambel qu'Isaure était peut-être sur la vraie trace de sa faute, et il s'en voulait d'avoir poussé les choses si loin. A son tour il prit une résolution comme celle d'Isaure, c'était de lui laisser dire tout ce qu'elle voudrait sans se laisser émouvoir et emporter, et comme elle, il s'imagina qu'il serait assez fort contre sa passion pour en dompter les mouvements. Il prit donc un air froid, calme et résolu, et attendit qu'Isaure lui parlât.

Le silence dura encore quelque temps : Isaure cherchait à maîtriser le tumulte de son âme et à mettre de l'ordre dans le flux de plaintes et d'accusations qui semblaient devoir se répandre tout à la fois. D'abord Chambel attendit avec anxiété, puis avec impatience; enfin, il finit par croire que le silence d'Isaure venait de ce qu'elle n'avait rien à dire, parce qu'elle ne disait rien; et comme il était de ces gens qui, lorsqu'ils ont, ou pensent avoir un avantage, en usent immédiatement, il reprit un air ricaneur, et lui dit :

— Eh bien! madame, j'attends.

Le mouvement était donné, et Isaure poursuivit :

— Écoutez, monsieur, dit-elle; écoutez-moi, Pierre, je vous aime d'un amour exigeant, jaloux, emporté, c'est vrai; mais je vous aime d'un amour loyal. J'ai fait en ma vie une grande faute; que je doive m'en repentir ou non, ce n'est pas une question où vous puissiez être un juge impartial, car c'est pour vous que je l'ai faite.

Mais ce que vous savez, c'est qu'en manquant aux plus saints des devoirs, je n'ai pas voulu ajouter un crime à un crime, je n'ai pas voulu tromper celui envers qui j'étais coupable.

Je ne vous ai jamais raconté, Pierre, comment se passa le jour où je quittai ma maison pour aller vous retrouver dans la vôtre. Je vais vous le dire pour que vous sachiez enfin ce qu'était l'homme que je vous ai sacrifié.

A ce préambule, Chambel espéra qu'il allait avoir à supporter simplement une scène de reproches et de plaintes, et, un peu rassuré sur ce qu'il craignait pour lui-même et madame de Morency, il s'inclina en signe d'assentiment.

Isaure était trop remplie de ses pensées et du but qu'elle voulait atteindre pour être satisfaite de cette bénévole condescendance; elle reprit :

— Écoutez-moi bien, Pierre, et vous comprendrez alors ce que je suis et ce que je puis être; ce n'est pas seulement une confidence que je vous fais, c'est une explication du présent que je vous donne; écoutez-moi donc bien.

Le jour où je devais partir de ma maison, d'une maison honorée, où, si je n'avais pas été heureuse par les sympathies du cœur, je l'avais été du moins par la considération, ce jour-là j'écrivis à mon mari une lettre dont je me rappelle les moindres termes :

« Victor, lui disais-je, sans que vous ayez eu les moindres torts
» envers moi, sans que je puisse vous reprocher de m'avoir causé
» volontairement des chagrins, je suis devenue une épouse cou-
» pable, et aujourd'hui même j'ai résolu de fuir avec celui que
» j'aime.

» Il y a un mois que j'ai perdu tous mes droits à votre estime; il
» y a un mois que je frémis de honte toutes les fois que vos lèvres
» touchent mon front, que votre main serre la mienne avec ten-
» dresse, et que je reçois ces marques d'affection, comme si j'en
» étais encore digne. J'ai horreur de ce mensonge qui me paraît
» pour vous plus insultant, pour moi plus dégradant que ma faute
» même.

» Dans quelques heures, ma fuite eût pu vous éclairer; mais je
» me mépriserais encore plus que je ne fais, d'oser faire une action
» coupable et de ne pas oser le dire par crainte d'une colère que
» j'ai méritée; cet aveu de ma faute et de mes desseins est un titre
» que je vous dois contre moi; il justifiera le châtiment que vous
» voudrez m'infliger si vous croyez devoir vous venger. Je dois par-
» tir ce soir à dix heures. »

— Vous avez écrit cette lettre! s'écria Chambel avec une sorte de terreur du danger auquel Isaure s'était exposée et l'avait peut-

être exposé lui-même. — Je l'ai écrite, Pierre, et je l'ai écrite à un homme qui n'avait ni les exquises délicatesses d'un esprit exercé, ni l'exaltation d'une générosité poétique; je l'ai écrite à un homme rude, absolu, fort, et qui avait souvent brisé sur sa route les hommes et les choses qui lui faisaient obstacle.

Une heure après qu'il eut reçu cette lettre, on me remit de sa part un paquet cacheté. C'étaient les comptes de ma fortune, mes titres de propriété et ma lettre elle-même.

— Et pas un mot? dit Chambel qui écoutait avec une surprise extrême. — Vous savez, dit Isaure, ce qu'était Victor; un rude campagnard dont l'éducation avait été négligée par un père dissipateur, et qui, orphelin à vingt ans, avait employé toute la force de son esprit et toute son activité à reconstituer une fortune délabrée et à payer jusqu'à la dernière dette que son père lui avait léguée.

Même dans les affaires qu'il savait à merveille, il lui répugnait d'écrire, et lorsqu'il était forcé de le faire, il semblait que tout ce qu'il avait d'intelligence et de bon sens vînt se perdre dans un labyrinthe de mots sans suite. Il savait son impuissance, et il en était honteux vis-à-vis de moi, dont la passion pour les œuvres écrites de l'esprit était une sorte de sarcasme perpétuel contre lui.

Non, Pierre, il n'y avait pas un mot ajouté à cet envoi; mais cette lettre qu'il me renvoyait, ces comptes qu'il y avait joints avaient une éloquence qui me saisit le cœur.

Presque aussitôt il entra chez moi.

— Je me suis fait précéder par ce paquet, me dit-il, pour que vous n'eussiez pas peur de moi quand je viendrais. Si j'avais su écrire, je ne serais pas venu, mais il est des choses que vous devez entendre, et que je ne me crois pas dispensé de vous dire.

Je m'attendais à des menaces, il reprit froidement :

« Isaure, vous étiez née pour être une honnête femme, et vous l'eussiez été, je ne dirai pas avec un autre mari que moi, mais sans cette exaltation irréfléchie qui vous poussera au mal plus souvent qu'au bien. Isaure, vous vous êtes fait du bonheur humain une idée fausse, vous avez vu l'existence des rêves; un faux clinquant de sentiments exagérés vous a toujours semblé préférable à une vulgaire vérité; vous avez cru que, parce que la forme était plus brillante, le fond était plus solide : voilà votre erreur, et de cette erreur votre faute.

» Cette faute, vous l'avez avouée avec vanité. Je suis sévère, j'en ai le droit; mais je serai calme, je m'en suis imposé le devoir. Coupable, qui avez joué avec mon honneur, imprudente, qui avez joué avec ma colère, vous vous êtes crue absoute de votre faute parce que vous en avez fait l'aveu. Vous vous trompez encore : je ne vous la pardonne pas, le monde ne vous la pardonnera pas davantage; et, qui plus est, celui pour qui vous la commettez vous la reprochera un jour à venir. C'est ma vengeance; ma colère n'en eût pu inventer de plus cruelle. Je vous y abandonne.

» Cependant je vous ai prise innocente et pure jeune fille, je vous ai promis d'être votre protecteur et votre refuge; devant le monde, devant Dieu, devant vous, je suis délié de ce serment; je ne le suis pas devant moi. Tant que nous avons marché ensemble, la main dans la main, je vous ai fait passer par un sentier d'honneur et de vertu. Maintenant que vous avez repoussé cette main qui était votre appui, je ne vous la tendrai pas; je ne le ferai pas, dussé-je en mourir.

» Mais lorsque je puis encore vous signaler du doigt les abîmes où vous marchez, je le ferai jusqu'à ce que vous soyez hors de la portée de ma voix et de mes avis. Vous vous êtes fermé ma maison, mais il vous reste la maison de votre père.

» Ce conseil, vous ne le suivrez pas, vous ne voudrez pas perdre le fruit de votre faute et de votre hardiesse, je le sais, mais ce conseil, je vous le dois et je vous le donne. C'est votre dernière ressource, je ne dirai pas seulement contre le déshonneur, mais encore contre le désespoir.

» Les premiers ravissements de l'amour une fois passés, vous apprendrez que ce n'est pas impunément que l'on brave le monde, et qu'il se venge par des tortures impitoyables du moindre affront que l'on fait à ses lois. Vous serez d'autant plus blessée, que vous vous révolterez et qu'il vous sentira forte. Si le monde est capable de pitié, c'est pour les humbles, et vous ne le serez jamais.

» Croyez-moi donc, ne suivez pas votre amant; c'est au malheur que vous allez, je vous le jure. »

Il se tut, et je ne voulus lui répondre ni pour reconnaître qu'il avait raison ni pour le braver. Il attendit un moment, et, comprenant mon silence, il sortit en me disant :

— Que Dieu vous sauve! — C'était un noble cœur, Pierre; c'était un homme fort et maître de lui. Aujourd'hui, je n'en doute pas, un mot de repentir de ma part, et il m'eût pardonné. Si j'avais eu la force de lui dire : — J'abdique mon orgueil et je vous confie ma vie, je suis sûre qu'il l'eût rendue heureuse et considérée.

A ces mots Chambel prit un air sombre et jaloux comme si cet éloge eût été un attentat à sa dignité et à sa valeur. Isaure s'en aperçut, et un douloureux sourire erra sur ses lèvres; elle voyait avec désespoir qu'elle parlait le langage d'un grand cœur à des sentiments étroitement vaniteux et personnels; cependant elle persévéra :

— Il sortit, et je ne le revis plus...

Souvenez-vous, Pierre, souvenez-vous de l'heure, du jour où nous apprîmes sa mort. Vous ne pouviez le haïr et je le respectais... Eh bien! à cette heure, nous apprîmes sa mort avec joie; vous l'avez vu alors dans mes yeux comme je le vis dans les vôtres.

Ce n'était pas cependant haine, cruauté; c'était que déjà nous souffrions si horriblement l'un et l'autre de ce châtiment qu'il m'avait prédit, que, malgré nous, le refuge qui s'ouvrait, grâce à cette mort, à notre vie perdue, nous donna cette féroce et criminelle joie. Comme j'ai eu la franchise de mes mauvaises actions, j'ai eu la franchise de mes mauvais sentiments. Cela vous fait peur, Pierre, parce que vous n'avez pas de courage, et l'heure est pourtant venue d'en avoir. Ecoutez-moi encore et comprenez-moi bien. Je crois, j'ai besoin de croire pour vivre que toutes les fautes sont réparables; mais elles le sont à de dures conditions. Et comme ma faute est aussi la vôtre, je serai impuissante à m'en relever si vous ne m'y aidez pas. Seulement, Pierre, votre faute trouvera de l'indulgence, et la mienne n'en obtiendra aucune; bien plus, on imputera bientôt à moi seule notre faute commune, et c'est moi qui vous aurai égaré; bien plus encore, je deviendrai responsable de toutes les fautes que vous commettrez à l'avenir, et le monde se contentera de dire, en voyant votre abandon :

« Cela devait arriver; cette femme avait prouvé qu'elle ne valait pas mieux qu'elle n'a obtenu. »

Chambel gardait un froid silence. Dans cette nature vaine, égoïste, personnelle, il y avait déjà une lueur de cette opinion qu'Isaure ne croyait que prévoir. Coupable vis-à-vis d'Isaure, il se cherchait une excuse dans l'indignité de celle qu'il trahissait, et, s'il n'eût été aussi lâche que cruel, il eût osé le dire à sa femme; mais Chambel était un de ces caractères vulgaires, sans principes d'aucune espèce, ni bons ni mauvais, vivant au jour le jour de la morale qui allait à ses passions;

Capable de braver l'opinion publique avec Isaure, parce qu'elle était sa passion d'alors, et trouvant pour sa conduite les plus audacieux sophismes, obéissant aujourd'hui à la vulgaire hypocrisie de cette morale mondaine qui excuse tout, moins le scandale, et persuadé que toute la vertu humaine est dans le secret, et tout prêt peut-être à lancer les furieux anathèmes d'une conscience irréprochable sur l'un et l'autre de ces vices, si l'intérêt d'une autre passion l'exigeait le lendemain.

Isaure ne crut pas au sentiment de blâme qui murmurait dans le cœur de son mari, et elle continua avec une douceur suppliante :

— Me comprenez-vous, Pierre? comprenez-vous que le respect du monde ne peut me venir qu'après le vôtre? Il faut que vous ayez pour moi assez d'égards pour qu'on se dise que je dois les mériter.

Vous êtes un homme déjà renommé, on vous regarde, on s'occupe de vous, on ne demande pas mieux que de vous croire; eh bien! protégez-moi de votre amour, de vos égards, de votre bonne conduite envers moi; votre abandon, Pierre, c'est ma condamnation définitive!

La tournure qu'avait prise cette explication si violemment commencée eût dû satisfaire Chambel; mais il ne vit dans tout ce que lui avait dit Isaure que l'impuissance où elle était de prouver son accusation, et une habileté merveilleuse à remplacer par un appel à son amour l'accomplissement promis de ses menaces.

Cependant Chambel était un de ces hommes qui, dans les discussions comme dans les affaires de la vie, se mettaient à leur insu au diapason de ceux avec qui ils étaient. Plus embarassé qu'ému de ce que venait de lui dire Isaure, il lui répondit cependant du ton calme auquel elle s'était laissé aller :

— Croyez-moi, Isaure, ni mon respect ni mes égards ne vous manqueront jamais, tant que vous-même vous vous respecterez comme vous le devez.

Isaure se tut, quoique la leçon qui terminait la phrase lui parût de trop.

— Vous ne me répondez pas, reprit Chambel, qui dans tout cela ne pensait pas avoir obtenu la moindre satisfaction. — J'espère que vous m'avez comprise, lui dit doucement sa femme. Ce triste retour que j'ai fait sur mon passé m'a mieux servie que les réflexions les plus sérieuses.

Oui, ajouta-t-elle en levant les yeux au ciel, il avait raison. Fausse ou vraie, l'exaltation de mon âme m'égare; je le sens. Eh bien! puisqu'elle est apaisée, quittons un sujet sur lequel il est mieux de s'entendre sans en parler. Vous m'avez promis ce que j'appelle vos égards et votre protection : j'y compte; vous pouvez compter sur moi.

Si Chambel avait eu le moindre instinct de l'organisation d'une femme passionnée et jalouse, il eût compris qu'à la hâte que montrait Isaure de fuir cet entretien, elle sentait murmurer en elle ce ressentiment qui avait d'abord éclaté d'une façon si menaçante, et qui ensuite s'était détourné de son cours pour aller se perdre dans de tristes souvenirs; il eût clos cette discussion.

Mais il se croyait encore un avantage, et il voulut en profiter,

— Ainsi, dit-il, plus de ces scènes où le ridicule serait pour moi si je les acceeptais. — Non, Pierre, lui dit Isaure avec une sorte de douceur forcée, non, je vous le jure. — Plus de ces emportements que rien ne justifie! — Non, reprit encore Isaure, plus d'emportements, je vous le promets.

Cette phrase fut prononcée avec un commencement d'impatience manifeste, et Isaure quitta sa place et alla vers la porte pour la rouvrir.

Chambel la regarda faire sans bouger.

Isaure sentit la force de sa patience défaillir; elle le regarda; il était posé dans un fauteuil comme un triomphateur, et son visage avait un pédantisme d'un mari obéi qui parut odieux à Isaure; mais elle avait juré de se contenir, et dit à Chambel d'une voix où il y avait des larmes sincères :

— Tenez, Pierre, je suis bien souffrante; j'ai fait sur moi-même un effort bien puissant, je suis brisée; je vous demande un peu de repos. — Qu'à cela ne tienne, dit Chambel en se levant d'un air suffisant, mais vous ne souffririez pas ces douleurs, si vous vouliez être raisonnable. — Sans doute, fit Isaure avec une voix qui flottait entre la douleur et la colère; mais je souffre... je souffre beaucoup...; vous voyez bien que je souffre...

Chambel prit un bougeoir d'un air sec et froid, et il allait se retirer, pendant qu'Isaure le suivait des yeux avec une impatience frémissante; puis il lui dit :

— Puisque vous désirez être seule, je vous laisse... — C'est vrai; je le désire, j'en ai besoin...

Isaure était agitée, et Chambel, qui la voyait, se complaisait à montrer son imperturbable victoire.

Onze heures sonnaient à la pendule, il dit à Isaure :

— Il est encore bonne heure. — Eh bien! lui dit Isaure sans aucune intention malveillante, mais seulement pour hâter son départ, vous pouvez encore retourner chez madame de Morency.

Ce nom réveilla les craintes de Chambel, et regardant sa femme d'un air menaçant, il lui repartit :

— Pourquoi me dites-vous cela? — Mon Dieu, pour rien, fit Isaure avec une impatience mal réprimée; allez chez madame de Morency ou rentrez chez vous... Je désire, j'ai besoin d'être seule.

Comme elle disait ces paroles en se contraignant encore de tout son pouvoir, mais assez pour que Chambel se montrât surpris de cette précipitation à l'exclure, un coup de sonnette, modeste, discret, timide, se fit entendre.

— Qui peut venir à cette heure? dit Chambel. — Je ne sais, dit Isaure, charmée d'une interruption quelle qu'elle fût.

Une femme de chambre entra et remit à madame Chambel un petit billet avec ces mots :

— Madame, on attend la réponse.

Sur un signe de Chambel, la femme de chambre se retira et Isaure ouvrit le billet sous le regard de son mari, qui l'observait d'un air de tyran. Isaure ne put s'empêcher de tressaillir en lisant ce billet et de le froisser avec impatience.

— Qu'y a-t-il? dit Chambel. — Rien, dit Isaure, dont l'agitation s'était irritée de ce nouvel incident.

Aussitôt elle sonna et dit à la femme de chambre :

— Dites à la personne qui a apporté ce billet que je suis malade et couchée, que je ne sais où j'ai mis ce qu'on me demande... Non, dites plutôt que je dors et que vous n'avez pas voulu m'éveiller... — Mais, madame, répondit la femme de chambre, j'ai dit à M. Jules que je vous avais remis son billet. — M. Jules! s'écria Chambel d'un ton à faire frissonner les âmes. — Eh bien! reprit madame Chambel d'un ton hautain et décidé, dites à M. Jules que je lui renverrai demain ce qu'il me demande.

La femme de chambre sortit une seconde fois et madame Chambel se jeta sur son fauteuil comme quelqu'un qui désespère de ne pouvoir échapper à une sorte de destinée implacable.

— Ah! fit Chambel en posant majestueusement son bougeoir sur la cheminée, M. Jules vous écrit! — Vous voyez. — Et il me paraît bien pressé d'avoir la réponse qu'il vous demande. — Il en a peut-être le droit. — Isaure! fit M. Chambel en remontant sur ses grands chevaux, tout ceci devient un jeu par trop extravagant... — Non, monsieur, non, ce n'est pas un jeu extravagant; je suis désolée que cette lettre soit arrivée; mais, je vous en supplie, n'y voyez rien qui doive vous occuper. — Il est certain, fit Chambel d'un ton caustique, que si vous la froissez longtemps avec cette colère, je n'y verrai rien.

Isaure se leva encore avec un de ces vifs et soudains mouvements qui représentaient, pour ainsi dire, aux yeux les rapides résolutions de son esprit, et elle dit à Chambel :

— Pierre, j'ai fait une faute, je la reconnais, je vous en demande pardon; mais, croyez-moi, ne cherchez pas à savoir ce que veut dire ce billet, et demain il ne sera plus question de tout ceci, demain je vous aurai fait un sacrifice bien grand dans ma position. — Le sacrifice de la correspondance de M. Jules! dit Chambel en ricanant. — Pierre!... Pierre!... lui dit Isaure d'un ton suppliant. — Voulez-vous m'en montrer cet échantillon, et que je connaisse l'étendue de ce sacrifice?...

Isaure le considéra comme si elle n'eût pas compris qu'un homme pût marcher si obstinément à une lutte dont il ne connaissait pas le terrain.

A ce moment, Chambel ne pensait plus à lui ou plutôt il avait oublié quels reproches on pouvait lui faire parce qu'on ne savait pas ses torts.

Cette impudence de l'impunité révolte les esprits les plus calmes, et Isaure n'était pas un esprit de cette trempe; elle tendit le billet à Chambel en lui disant :

— Lisez donc!...

Chambel le prit et le déploya lentement... Ce billet était écrit au crayon et à moitié effacé... Cependant il déchiffra, après quelques instants, ces mots :

« Madame,

» Monsieur l'abbé Fortin est chez ma tante; veuillez être assez » bonne pour me remettre la lettre que je vous ai confiée. »

Chambel ne comprit rien : le style du billet était des plus convenables si l'heure était indue... Chambel fronça le sourcil et dit à Isaure :

— Et quelle est cette lettre que M. Jules vous a confiée? — Une lettre adressée à l'abbé Fortin. — Et comment se trouve-t-elle dans vos mains? — Parce que je l'ai demandée à M. Jules... — Et dans quel but? — Pour avoir la preuve de votre trahison. — Isaure! s'écria Chambel. — Pierre, je vous réponds comme vous m'interrogez; mais, par grâce, par pitié pour moi et pour vous, ne m'en demandez pas davantage. — Vraiment! et cette preuve vous l'avez trouvée? — Oui, dit Isaure d'un ton bas et décidé. — Vous osez le dire... s'écria Chambel... — J'ose vous le dire! fit Isaure, que j'ai trouvé la preuve que vous étiez l'amant de madame de Morency. — Calomnie, reprit Chambel qui chancela un moment sur ses pieds. — Vérité, dit Isaure... J'ai trouvé ce que je ne cherchais pas; mais enfin je l'ai trouvé; cette preuve, je l'ai contre vous, je l'ai contre elle... me comprenez-vous enfin?

La position devenait difficile; Chambel, revenu de son premier étourdissement, se demandait jusqu'à quel point Isaure était sûre de ce qu'elle disait.

N'était-ce pas seulement un soupçon, soupçon qu'elle affirmait comme une certitude, avec la même intrépidité qu'elle avait mise à accuser Marguerite. S'il en était ainsi, avouer était une faute capitale, et pour y échapper, il se retira dans cette autorité de mari avec laquelle il avait d'abord espéré triompher.

— Isaure, lui dit il d'une voix menaçante, vous allez me remettre cette lettre! — Elle ne m'appartient pas, repartit Isaure, c'est un dépôt sacré. — Dépôt que vous avez violé quand cela vous a convenu, et que vous trouvez sacré pour moi, n'est-ce pas? Assez de phrases qui ne disent rien, je veux avoir cette lettre. — Pierre, vous me connaissez, vous savez que nulle menace au monde ne peut m'épouvanter; je vous dis que vous n'aurez pas cette lettre. — Eh bien, reprit Chambel, si je vous connais, vous ne me connaissez pas; j'aurai cette lettre, vous dis-je, ou bien... — Ou bien? répéta Isaure.

Chambel s'éloigna en serrant convulsivement ses mains, puis il revint vers sa femme, et lui répéta avec moins d'éclat, mais peut-être avec plus de colère.

— Isaure, cette lettre! — J'ai fait une faute grave en m'en emparant; j'en ferais une plus grave encore en vous la remettant, monsieur; et croyez-moi, ce n'est pas de mon intérêt qu'il s'agit, c'est de l'intérêt d'une pauvre et bien innocente jeune fille dont les secrets ne m'appartiennent pas; je ne veux pas, je ne dois pas vous remettre cette lettre.

Chambel parut réfléchir, et Isaure continua :

— Ce que je vous ai raconté, Pierre, doit vous prouver que je ne sais pas et que je ne veux pas mentir; aussi loyalement que j'ai dit ma faute à l'honnête homme que j'ai trahi pour vous, je vous dis aujourd'hui : — Vous et vous seul peut-être, ne devez pas lire cette lettre.

L'accent dont madame Chambel avait parlé à son mari arrêta celui-ci.

— Je sais, reprit-il, qu'on n'obtient rien de vous, ni par la menace, ni par la prière, et que vous avez l'art de donner à vos actions les apparences qui vous conviennent. Je ne suis pas homme à vous arracher cette lettre par la violence; mais je vous préviens que demain j'aurai pris un parti sérieux sur tout ceci, et que demain il ne sera plus temps de jouer la comédie avec moi. — Comme il vous plaira, lui dit Isaure; demain aussi j'aurai décidé ce que je dois faire de cette lettre.

Chambel se retira, et Isaure se renferma une fois encore chez elle, prit la lettre de Marguerite et s'assit à son bureau pour en faire une copie.

X.

Chambel passa cette nuit dans de cruelles incertitudes; il chercha tous les moyens d'échapper au danger qui le menaçait, sans penser à celui qui pouvait seul le sauver.

Comme tous les esprits où l'imagination joue le principal rôle, il

bâtit une foule de suppositions plus déraisonnables les unes que les autres. Tantôt, se posant vis-à-vis de lui-même en héros de roman, de ceux dont le regard fait trembler, dont la voix porte la terreur dans l'âme, dont la haute attitude fait courber devant elle tout ce qui l'entoure, il imposait d'un mot sa volonté à Isaure, brisait cette révolte, et obtenait d'elle la soumission, sans s'occuper si le désespoir devait l'accompagner. D'autres fois, il discutait avec lui-même s'il ne valait pas mieux en finir de suite avec une femme dont la jalousie ne lui laissait jamais de repos, et si une séparation froidement proposée et froidement acceptée ne serait pas une chose tout à fait convenable et conforme aux bonnes manières d'un monde élégant. Il rêvait aussi que son mariage était une chaîne qui pendrait toujours à l'aile de son génie, et qu'avant de prendre son essor il l'avait imprudemment borné. Avec de telles pensées devait venir naturellement celle de sa liberté, et pour l'homme qui est marié dans un pays où le divorce n'est pas permis, la liberté c'est la mort de sa femme.

Que nos lecteurs ne s'étonnent point de pareilles idées; chez un homme comme Chambel, habitué à demander à son esprit des combinaisons imaginaires pour exciter l'intérêt, il arrive souvent que ces combinaisons imaginaires se présentent à lui pour s'appliquer à la vie, sans que pour cela elles aient la gravité d'un événement possible et désiré. Quoi qu'il dût résoudre et quoi qu'il pût arriver, Chambel ne pensa pas une seule fois qu'il était prudent, raisonnable et honnête de rompre avec madame de Morency. Cette femme avait sur lui un empire qu'un seul mot expliquera pour ceux qui connaissent les hommes dont la vie a quelque chose de public. Madame de Morency flattait Chambel; c'était pour son talent, pour son génie, pour sa gloire une admiration effrénée; nul ne lui était comparable dans le temps présent, et bientôt il serait l'égal des plus illustres du temps passé. Tout cela lui était dit avec une effusion et un enthousiasme qui ne ressemblaient en rien au jugement sérieux et retenu d'Isaure. Celle-ci aimait la gloire de Chambel, mais elle était toujours alarmée sur la portée de ce qu'il faisait, et, il faut le dire, entre ces deux femmes, c'était plutôt la vanité littéraire que le cœur qui donnait la préférence à madame de Morency. Du reste, toute une nuit d'incertitudes, de combats, n'apporta à Chambel aucune résolution définitive. Il se trouva le matin comme il était le soir, fort anxieux de savoir jusqu'à quel point Isaure était instruite, et de quelle valeur pouvait être la preuve qu'elle avait dans les mains, mais également indécis de ce qu'il devait faire, et attendant d'une circonstance à choisir la route qui devait le tirer de ce mauvais pas. Cependant la matinée se passait sans qu'il eût entendu parler d'Isaure; il supposa qu'elle voulait demeurer couchée et se faire passer pour malade, ressource ordinaire des femmes qui ont peur, et il fit demander par son domestique à la femme de chambre de sa femme si elle était éveillée, et s'il pouvait la voir. Il lui fut répondu que madame était sortie de très grand matin et n'était pas encore rentrée. A cette nouvelle, une véritable alarme s'empara de Chambel; l'idée d'une fuite, d'un suicide, se présenta à son esprit; il entra dans la chambre d'Isaure, chercha partout, craignant de rencontrer une lettre qui vînt réaliser ses pressentiments, et, n'ayant rien trouvé, il fut contraint d'attendre dans une terrible anxiété.

Une heure ou deux se passèrent encore dans cette attente, et alors il se décida à aller chez madame de Morency pour lui faire part de son inquiétude et lui demander un conseil. Mais avant de dire ce qui se passa dans cette entrevue, il est nécessaire de raconter ce qu'était devenue Isaure. Dès la veille, dès le moment où elle avait entrepris une copie de la lettre de Marguerite, Isaure avait décidé ce qu'elle voulait faire. Contente d'avoir résisté au premier transport de sa colère, car, pour un caractère comme le sien, c'était beaucoup que de ne pas avoir été au delà de ce qu'elle avait dit à son mari; contente, dis-je, de sa modération, elle pensa qu'après ce dernier effort elle devait en faire encore un plus grand : c'était de remettre à un autre qu'à elle-même la direction de sa conduite; c'était d'abdiquer enfin cet orgueil qui, jusque-là, avait préféré le malheur à la soumission. De tous ceux à qui elle pouvait demander un avis, l'abbé Norton parut à Isaure le seul qui fût en position de l'entendre et de la servir. L'abbé Norton était un homme de mœurs irréprochables, à qui les désordres d'un ménage devaient paraître un malheur que son devoir était de faire cesser; il s'était fait le protecteur de Chambel; il était l'ami de M. de Morency, et son caractère lui donnait une autorité qui devait faire écouter ses remontrances comme des ordres. Il était encore de bonne heure lorsque Isaure sortit de chez elle pour se rendre chez M. Norton.

Comme nous l'avons dit, sa porte était ouverte à tous ceux qui se présentaient, et quoique la visite de madame Chambel contrariât vivement l'abbé, qui crut en deviner le motif, il la fit prier d'attendre qu'il eût terminé quelques affaires pour la recevoir. Elle demeura donc dans une antichambre commune avec les divers clients qui venaient visiter M. Norton à cette heure matinale, et elle ne fut admise chez l'abbé que lorsqu'il eut reçu les personnes qui l'avaient précédée. M. Norton savait qu'en agissant de cette manière il rangeait la visite de madame Chambel parmi les visites d'affaires, et que si quelques personnes avaient remarqué chez lui une jeune et belle femme, elles pourraient dire qu'elle avait été reçue seulement à son tour, comme la plus humble des solliciteuses.

Madame Chambel, habituée aux usages du monde, fut singulièrement blessée de cette façon d'agir; mais, bien résolue à suivre le plan de conduite qu'elle s'était tracé, elle fut patiente et attendit. Enfin, son tour de réception étant arrivé, elle entra chez l'abbé Norton comme elle fût entrée chez un ministre qui compte ses audiences comme une des inutiles occupations de sa place, et qui reçoit parce qu'il doit recevoir, et sans autre intention d'écouter que parce qu'il doit écouter. L'abbé Norton salua madame Chambel comme si depuis quelque temps il ne la voyait pas presque tous les jours, et d'un air qui semblait lui dire :

« Il n'y a rien de commun entre nous. »

— Qu'est-ce qui me vaut l'honneur de votre visite, madame? fit-il en lui présentant sèchement un siége et en restant debout devant elle, le dos appuyé à une cheminée. — Ce que j'ai à vous confier, monsieur, répondit Isaure, est peut-être assez long pour lasser la patience des personnes qui ont besoin de vous voir, et je désirerais... — Remettre cet entretien à un autre jour, fit l'abbé Norton; comme il vous plaira; je serai à vos ordres quand vous voudrez.— Non, monsieur, non, dit Isaure, je désire que cet entretien ait lieu aujourd'hui même; c'est aujourd'hui qu'il faut que je vous parle, demain il serait peut-être trop tard; mais si vous trouviez plus convenable de recevoir d'abord les nombreuses personnes qui sont dans votre antichambre, j'attendrai.

Le visage pâle et l'accent douloureux de madame Chambel avertirent sans doute l'abbé Norton que cet entretien pouvait avoir plus d'intérêt qu'il ne pensait, et il répondit à madame Chambel :

— Je ferai, madame, ce qui vous conviendra le mieux; permettez-moi donc de terminer quelques affaires; voici des livres...

En parlant ainsi, l'abbé Norton montra à madame Chambel quelques volumes épars sur un guéridon placé à côté d'elle. Madame Chambel en prit un machinalement : c'était un livre assez rare, et intitulé le *Semainier des Vertus*.

Pendant ce temps, M. Norton avait sonné et avait donné l'ordre d'introduire successivement les personnes qui attendaient.

C'étaient pour la plupart des gens d'affaires, des espèces de commis agissant sous la direction supérieure de l'abbé Norton, les uns chargés de la reproduction et de la propagation de livres religieux, d'autres administrant des espèces de souscriptions régulières pour l'édification de chapelles, quelques-uns chargés de découvrir les serviteurs dévoués de la monarchie déchue et de leur faire passer les secours d'un comité supérieur de bienfaisance.

Ce fut à propos de l'un de ces hommes que madame Chambel, qui paraissait fort occupée à lire le livre qu'elle avait entre les mains, crut comprendre quelle était au fond l'austère vertu de l'abbé Norton.

L'individu chargé de présenter les diverses requêtes de ces fidèles protégés finit par en nommer deux, l'un vieillard pieux, criblé de blessures dans les premières guerres de la Vendée, et tombé peu à peu, malgré une conduite irréprochable, dans la misère la plus profonde. Il était cassé, infirme, et n'avait plus à traîner sur la terre que quelques jours impuissants. L'autre était un jeune homme grand, fort, actif, fréquentant plutôt les cabarets que les églises, mais ne craignant pas de demander protection à son fusil, signalé pour avoir dévalisé et pillé des maisons suspectées de libéralisme, et que les brigades de gendarmerie de son département considéraient comme un homme redoutable. Entre ces deux hommes, l'abbé Norton choisit le jeune révolté pour lui envoyer des secours.

Ce petit incident, sans alarmer précisément madame de Chambel, lui causa une sorte d'appréhension; elle comprit que l'homme à qui elle allait s'adresser ne devait pas avoir un cœur sympathique à de certaines douleurs comme à de certaines misères, mais elle espéra qu'un esprit droit et sévère comprendrait, sinon sa souffrance, du moins son droit, et saurait le faire valoir, sinon avec une douceur conciliante, du moins avec une autorité respectable.

Enfin l'abbé Norton et madame Chambel demeurèrent seuls.

— Maintenant, madame, lui dit l'abbé Norton, je suis à vos ordres.

Nos lecteurs savent déjà ce que madame Chambel avait à raconter à l'abbé Norton; et nous n'eussions pas jugé nécessaire de leur répéter ses plaintes, si la manière dont elle fut écoutée et accueillie n'eût eu trop d'influence sur la suite de cette histoire pour qu'il ne soit pas indispensable de mettre la scène tout entière sous les yeux de nos lecteurs.

Isaure n'était pas venue chez l'abbé Norton sans avoir arrêté non seulement le fond, mais encore la forme de ce qu'elle devait lui dire. Elle commença donc ainsi :

— Je viens vous parler, lui dit-elle, de mon mari; je viens vous confier les craintes que j'éprouve et les espérances que j'ai mises en vous. Quoique nous ne soyons pas dans une église, ceci a le caractère sacré d'une confession, et ce que j'ai à vous dire sera, je l'espère, un secret entre vous et moi. — Madame, reprit sévèrement l'abbé Norton, puisque ce n'est pas au prêtre, mais à l'ami, à l'ami de votre mari que vous vous adressez, je ne puis accepter cette condition sans savoir ce que je vais entendre,

— Ce n'est pas une condition que je vous fais, dit Isaure, c'est une prière que je vous adresse; du reste, je laisserai à votre volonté de décider ce que vous voudrez à ce sujet.

L'abbé Norton répondit par une légère inclination, et Isaure continua :

— Vous avez accueilli mon mari, monsieur, vous avez été et vous êtes encore son protecteur, et, grâce à vous, il a conquis dans la carrière qu'il parcourt une place à laquelle d'autres ne fussent arrivés qu'après de longues années d'efforts.

Madame Chambel disait vrai et l'abbé Norton en était persuadé; mais il sacrifia la vanité qu'il pouvait tirer de sa bonne action au désir de donner un avertissement sévère à madame Chambel, et il lui répondit froidement :

— Je n'ai pas fait pour M. Chambel plus qu'il ne méritait, et personne jusqu'à présent ne s'est étonné de le voir où il est et où il mérite d'être.

— Je ne pense pas avoir dit que mon mari avait obtenu plus qu'il ne méritait, mais il l'a obtenu lorsque beaucoup d'autres qui le méritent aussi, ne l'obtiennent pas. C'est un bonheur pour lui, et ce bonheur, il vous le doit.

— Pardon, madame, fit l'abbé; mais je ne puis accepter cette distinction; chacun est ici-bas à la place qu'il doit avoir; et si d'autres ne sont pas aussi bien et aussi vite arrivés que M. Chambel, c'est qu'il y a dans leur caractère ou dans leurs passions des obstacles que le monde n'apprécie pas et qui sont cependant la cause de leur peu de succès.

— Soit, monsieur, dit madame Chambel; je comprends qu'il y a des esprits rebelles ou égarés par de fausses idées, qui ne savent pas se plier aux choses qui aident le mérite réel; mais cette question est tout à fait étrangère à celle qui m'amène près de vous. Oui, monsieur, l'intérêt mérité que vous portez à mon mari doit vous faire désirer qu'il le mérite toujours: on aime ceux qu'on protége.

— Et ceux qu'on estime, dit l'abbé Norton gravement.

— Votre estime est un honneur pour M. Chambel, dit Isaure; mais l'estime des hommes s'adresse quelquefois à des qualités qui ne regardent que leurs rapports entre eux.

— Quel homme a le droit d'aller au delà?

— Il y a, monsieur, l'ami, le bienfaiteur, et, si vous daignez me permettre de vous parler comme je l'éprouve, il y a le prêtre.

— Ni l'ami, ni le bienfaiteur, ni le prêtre, madame, ne doivent venir que lorsqu'on les appelle.

— Eh bien! monsieur, dit Isaure, je vous appelle, moi, non pas à mon aide, car je n'y ai aucun droit, mais à l'aide de M. Chambel, qui se perd, qui s'égare.

— Vous accusez votre mari, madame! fit l'abbé d'une voix sévère.

— Hélas! monsieur, je l'accuse d'une faute pour laquelle l'indulgence du monde est acquise; et comme celle de la religion est acquise à toutes, cette accusation grave pour moi, ne l'est donc pas pour lui?

— Cependant, madame, il se perd, il s'égare, avez-vous dit. Ces mots sont graves, ils sont cruels, et s'ils ne doivent arriver qu'à une accusation légère, ils me font craindre que vous ne vous soyez pas rendu un compte assez sévère des sentiments qui vous font agir.

Jusqu'à ce moment, madame Chambel avait été vis-à-vis l'abbé Norton comme une personne qui veut pénétrer dans une maison, et qu'on ne repousse pas précisément, mais devant laquelle on se place, de quelque côté qu'elle se présente; Isaure ne put pas s'imaginer qu'il y avait chez l'abbé Norton un parti pris de ne pas lui laisser aborder la question, et supposant que c'était sa propre faute si elle n'avait pas encore fait un pas dans ce qu'elle venait demander à M. Norton, elle se décida à aborder tout droit la confidence.

— Soyez assez bon, monsieur, dit-elle, pour ne pas vous arrêter à des mots qui en disent peut-être plus que je ne veux leur en faire dire.

— Madame, c'est que l'exagération des mots est une chose pernicieuse, en ce sens qu'elle habitue l'esprit à une égale exagération. Si, pour une faute légère sans doute, si même elle existe, vous dites que M. Chambel s'égare et se perd, que direz-vous donc s'il manquait aux plus saintes lois de l'honneur?

— C'est qu'il y manque monsieur, s'écria Isaure poussée à bout par tous ces principes rigoureux de discussions jésuitiques, car les lois du mariages sont saintes!

— Oui, madame, dit l'abbé Norton d'un ton impassible, malheur à qui y manque et à qui y a manqué!

Ce mot pénétra dans le cœur d'Isaure comme un coup de poignard; toute la violence qui venait de se soulever en elle retomba comme frappée au cœur, et elle demeura un moment immobile, les yeux baissés, froide, anéantie. L'abbé Norton était calme comme un martyr qui souffre les plus atroces douleurs, l'œil fixé sur le ciel.

Isaure était vaincue, elle l'était réellement; car l'abbé Norton était pour elle l'homme irréprochable, qui a le droit d'être sévère et qui s'est fait un devoir de remplir sans pitié son ministère de sévérité. Elle se recueillit un moment et reprit enfin d'un ton soumis :

— Oui, monsieur, vous avez raison, malheur à celle qui y manque!... Cette parole est vraie, elle est juste, elle est méritée: mais vous avez dit aussi : Malheur à celui qui y manque! et mon mari y manque.

— Vous appelez donc le malheur sur lui? dit l'abbé Norton encore plus sévèrement.

C'était trop: Isaure releva la tête, et son regard de feu pénétra dans le regard glacé de cet homme. Une inspiration vint à Isaure, et, au lieu de parler en femme qui tremble, elle prit la parole d'un ton haut et décidé, et répondit :

— Non, monsieur, je n'appelle pas le malheur sur celui qui est mon mari; j'appelle pour lui des conseils qui puissent l'éclairer et qu'il ne puisse refuser d'entendre; j'appelle pour lui une main qui le retire de la mauvaise voie et qu'il ne puisse repousser; ces conseils, ce sont les vôtres, cette main, c'est la vôtre, monsieur.

L'abbé, à son tour, avait été dominé par ce fier regard et cet énergique accent, et avant qu'il trouvât quelque aphorisme de sagesse chrétienne à opposer à madame Chambel, elle continua :

— Mon mari s'égare, monsieur, car le mari qui abandonne sa femme pour une autre, ment à la loi de Dieu.

— Vous êtes bien sévère, madame.

— Et je n'ai pas le droit de l'être, n'est-ce pas, monsieur? Eh bien! c'est parce que je n'ai pas ce droit que j'en appelle au vôtre. Coupable et condamnée, je ne veux pas douter de la justice de Dieu en voyant la même faute rester impunie.

— Je ne m'excuserai pas de ce que je vais vous dire, madame, parce que la vérité n'a pas besoin d'excuses; mais souvenez-vous donc que la première punition du pécheur est de voir le mal où il n'est pas, et que le doute que Dieu lui inspire sur l'accomplissement envers lui de devoirs qu'il n'a pas respectés envers d'autres, est une preuve manifeste que sa justice parle au coupable, si elle paraît se taire aux yeux du monde.

— Je ne doute pas, monsieur, je suis sûre, dit Isaure, dont le cœur, tenaillé par les paroles de l'abbé Norton, était près de succomber.

— Dieu seul est sûr des choses de ce monde, madame!

— Vous ne pouvez pas m'écouter, monsieur, dit madame Chambel, comme il vous plaira; eh bien! monsieur, continua-t-elle en se levant, l'œil en feu et la voix tremblante, malheur à ceux qui pèchent, comme vous l'avez dit, et alors malheur à celui qui me trompe et à la femme pour qui il me trompe!

— Allez, madame, et oubliez dans vos projets de vengeance que c'est votre mari à qui vous dites : Malheur! car la jeune fille que vous voulez attaquer est au-dessus de vos accusations.

Isaure s'arrêta, et, regardant l'abbé Norton, il lui sembla comprendre tout à coup la cause de cette dureté apparente, et elle s'écria :

— Ah! vous avez raison, monsieur, et celle-là, je le sais, est un ange de pureté et de chasteté, et je lui demande pardon en vous de la coupable pensée que j'ai eue contre elle. Non, ce n'est pas de Marguerite qu'il s'agit; il s'agit d'une autre.

L'abbé demeura stupéfait; il voyait que madame Chambel savait la vérité, et il lui fallut un moment pour se remettre. Isaure, qui croyait trouver un cœur plus accessible du moment qu'il ne s'agissait plus de Marguerite, Isaure reprit avec une sorte d'effusion :

— Oui, monsieur, il s'agit d'une autre plus habile et plus coupable que ne l'eût été cette malheureuse enfant; enfin, monsieur, il s'agit...

— Avant de prononcer un nom, madame, dit l'abbé Norton, réfléchissez qu'une pareille accusation, même portée devant moi, peut être une calomnie. Déjà vous vous êtes crue sûre; l'êtes-vous davantage?

Isaure s'arrêta encore; elle n'avait pas ce qu'on peut appeler une preuve convaincante.

La lettre de Marguerite disait bien que madame de Morency aimait Chambel : Isaure n'en doutait pas. Mais était-ce là un témoignage à fournir à un homme comme l'abbé Norton, et pour le lui fournir, ne fallait-il pas avouer comment elle se l'était procuré?

Quel aveu à faire à cet esprit rigide et implacable, dont la parole froide et tranchante coupait au ras du cœur tous les élans passionnés qui voulaient s'en échapper.

— Eh bien! soit, monsieur, dit Isaure avec des larmes, je ne nommerai personne; car, sûre de mon malheur, je n'en ai pas la preuve irrécusable; mais, monsieur, la femme qui le cause est mariée comme moi; son mari, comme le mien, est l'un de vos obligés; cette femme est votre amie; qu'elle trouve en vous plus de protection que je n'en ai trouvé! Protégez-la, monsieur, en la ramenant dans cet étroit sentier de la vertu qu'elle a aussi abandonné; car, coupable comme moi, elle doit être punie comme moi; et puisque la justice de Dieu a des vues si cachées pour amener le châtiment, peut-être suis-je destinée, tout indigne que je suis, à

dévoiler l'indigne conduite de cette femme. Je ne vous dirai pas son nom, monsieur; mais prenez garde pour elle... cette femme...

A ce moment, un domestique entra et annonça l'abbé Fortin.

— Qu'il entre, dit l'abbé Norton, qui ne fut peut-être pas fâché d'une interruption qui le délivrait d'une confidence trop menaçante.

L'abbé Fortin entra, et madame Chambel s'étant levée, lui dit :

— Monsieur l'abbé, voici une lettre qui vous était destinée, et que vous eussiez reçue hier si je ne m'en étais indignement emparée...

Puis, se tournant vers l'abbé Norton, elle ajouta :

— Cette lettre renferme le nom de cette femme, monsieur. Si vous ne l'avez pas deviné, M. Fortin pourra vous le dire.

A ces mots elle sortit désespérée, et les deux prêtres restèrent en présence.

XI.

L'abbé Norton et l'abbé Fortin avaient suivi des yeux madame Chambel, puis ensuite ils s'étaient regardés comme deux hommes qui ont à s'interroger mutuellement, et qui cependant ne voudraient faire le premier pas ou dire le premier mot ni l'un ni l'autre.

L'abbé Fortin jeta ensuite les yeux sur la lettre qui venait de lui être remise d'une façon si inattendue, et reconnut l'écriture de Marguerite. Si cette lettre lui eût été remise une minute plus tôt, et si cette visite n'eût peut-être pas eu lieu, l'événement de cette histoire était entièrement changé.

M. Norton regarda aussi cette lettre, qui renfermait un nom qu'il avait très aisément compris; mais ce qu'il eût voulu savoir, c'était la main qui avait écrit cette lettre, et surtout comment ce nom s'y trouvait, avec quelles accusations, quelles circonstances, quelles preuves.

D'après les derniers mots de madame Chambel, elle disait l'intrigue de son mari et de madame de Morency, et elle le disait à un homme qu'il était difficile de ne pas comprendre et dont on ne pouvait évincer les réclamations comme celles de madame Chambel.

L'abbé Fortin hésitait à lire la lettre de Marguerite par un simple sentiment de convenance, M. Norton lui dit :

— Si vous pensez, monsieur, que cette lettre puisse vous apprendre des choses qu'il vous soit utile de savoir immédiatement, lisez-la, j'attendrai tout le temps qu'il vous conviendra pour apprendre le but de votre visite.

— Le but de ma visite, monsieur, dit l'abbé Fortin après un moment de réflexion, doit rester tout à fait indépendant de ce que renferme cette lettre, quoique peut-être elle me dise ce que je suis venu vous demander; mais c'est de vous et de vous seul que je puis et que je dois l'apprendre. Cette lettre est de Marguerite, monsieur, et cependant je vous demande encore ce qu'est devenue cette jeune fille?

M. Norton s'était trop bien préparé à une explication, pour que la question de M. Fortin l'étonnât; cependant il lui fallut tout son pouvoir sur lui-même pour dissimuler la colère qu'il éprouva en apprenant que la lettre soustraite par madame Chambel, la lettre qui accusait madame de Morency, était de Marguerite.

Mais il avait décidé d'écarter M. Fortin de son chemin, et cette circonstance lui vint en aide.

Ceci était un bien petit intérêt dans les vastes combinaisons de l'abbé Norton, mais son esprit était également absolu pour tout ce qu'il voulait. D'ailleurs l'abbé Fortin lui semblait un homme qu'il ne devait laisser à aucun prix pénétrer dans sa vie, pour quelque intérêt, si minime qu'il fût, ou si étranger qu'il parût être à des projets d'un ordre très élevé.

Il est fort peu important que l'homme qui entre dans votre maison y vienne pour une cause importante ou pour un accident indifférent; ce qu'il importe, c'est qu'il ne puisse y voir, surtout quand c'est un homme capable de démêler la vérité de ce qui s'y passe, et qu'il peut en témoigner.

M. Norton pensa à se défaire de l'abbé Fortin, et y procéda avec cette lenteur calculée et ténébreuse qui lui avait toujours réussi, et pour cela il répondit sans que sa voix semblât altérée par la moindre émotion :

— Vous m'avez signalé, monsieur, pour mademoiselle Marguerite, un danger peut-être imaginaire; mais je l'ai accepté comme réel, et j'ai retiré mademoiselle Marguerite de la maison où elle était exposée aux attaques d'une femme égarée par une passion aveugle. En cela j'ai suivi vos conseils. J'ai placé cette jeune personne dans une maison dont le choix vous paraîtra convenable, je l'espère. Elle est dans la maison religieuse des Dames de...

— Me sera-t-il permis d'aller la voir?

— Quand il vous plaira et comme il vous plaira, monsieur.

— Je vous remercie sincèrement de cette permission, monsieur, dit l'abbé Fortin, surpris de cette réponse catégorique à ses questions.

— Mademoiselle Marguerite a foi en vos conseils, monsieur; ce sont ceux d'un homme prudent et austère, je le pense; j'aime à croire qu'elle en profitera mieux qu'elle n'a fait.

— Je l'espère, monsieur; j'espère ramener dans son âme le calme qu'elle a perdu : mais vous le savez, monsieur, nul n'est le maître des sentiments qui l'agitent; la vertu même n'est si recommandable que parce qu'elle en domine la violence.

— Vous avez raison, monsieur, nul n'est maître de ses sentiments; mais chacun est le maître des actions qu'il fait, et mademoiselle Marguerite a déjà prouvé que ce n'étaient pas seulement des sentiments involontaires qu'elle avait à combattre, mais des actions répréhensibles qu'elle avait à réparer.

— Elle, monsieur! dit vivement l'abbé Fortin, Marguerite a pu faire quelque chose de répréhensible!

— Cette lettre que je ne connais pas, que je ne veux pas connaître, dit M. Norton, de ce ton impassible et sec dont il parlait quand il était profondément irrité, cette lettre en est la preuve.

— Si vous le croyez ainsi, monsieur, repartit l'abbé Fortin, avec le vif entraînement d'un cœur confiant, lisez-la, j'espère que vous y trouverez sa justification.

En parlant ainsi, il tendit la lettre à l'abbé Norton, qui la repoussa par un signe de la main et par un léger mouvement de tête.

— Non, monsieur, dit-il; je ne veux pas en savoir plus que je n'en sais. Cette lettre seule est une faute. J'avais dit à mademoiselle Marguerite que, pour des raisons que je ne pouvais lui révéler, sa présence dans la maison des Dames de..... devait rester ignorée.

— Même de moi? dit l'abbé Fortin.

— Même de vous, monsieur; et j'avais dit à mademoiselle Marguerite que je me réservais de vous apprendre le lieu de sa retraite.

— Mais peut-être, en m'écrivant, ne me l'a-t-elle pas dit, fit l'abbé Fortin en brisant le cachet de la lettre de Marguerite.

Dès les premières lignes, l'abbé Fortin baissa les yeux d'un air confus; car, si nos lecteurs se le rappellent, cette lettre dit, dès le commencement, en quel asile l'abbé Norton désirait conduire Marguerite.

Celui-ci n'eut pas l'air de comprendre la confusion de M. Fortin; il attendit que le vieux prêtre humiliât, par un aveu, l'espoir orgueilleux qu'il avait conçu de l'innocence de Marguerite.

— Elle vous a désobéi, monsieur, dit l'abbé Fortin en baissant la tête.

— Et elle a amené ainsi le scandale que je voulais éviter. La manière dont je viens de répondre à vos questions vous doit prouver, monsieur, que la défense que j'avais faite à mademoiselle Marguerite n'avait pas pour intention de la priver de vos conseils.

Mais d'après vos avertissements, d'après les emportements de la femme qui sort d'ici, emportements contre lesquels vous vous êtes élevé comme moi, j'avais prévu que cette femme voudrait connaître à tout prix l'asile où se cachait celle qu'elle supposait sa rivale. Ce secret, confié à une des personnes de la maison de madame de Morency, pouvait être aisément arraché à une indiscrétion verbale par une femme qui n'a pas craint de la surprendre dans une lettre close.

Mes précautions n'étaient donc pas trop minutieuses; et si je n'en ai pas confié le motif à mademoiselle Marguerite, c'est que, d'après ce que vous m'avez dit d'elle, monsieur, je n'ai pas voulu porter la lumière dans cette âme qui, selon vous, ignore les sentiments qui l'agitent.

Pendant que l'abbé Norton parlait ainsi, M. Fortin, tout en l'écoutant, avait parcouru du regard la première page de cette longue confession de Marguerite, et il y avait vu qu'elle disait à chaque instant l'ignorance où elle était de la cause du désespoir qui s'était emparé d'elle; il reprit donc avec ce même entraînement confiant qu'il avait déjà montré.

— Lisez donc cette lettre, monsieur; vous y verrez que j'avais bien jugé de l'état de l'âme de Marguerite, qui cherche, sans pouvoir le comprendre, d'où lui vient le malheur qu'elle éprouve.

L'abbé Norton repoussa la lettre par le même geste sec et lent qu'il avait déjà employé, et reprit :

— Qu'elle ne voie pas clair en elle-même, monsieur, je veux le croire; mais peut-être si, au lieu de porter ses regards sur ceux qui l'entourent, peut-être que si, au lieu de se faire juge des autres, elle s'était mieux considérée elle-même, elle n'eût pas autorisé la femme qui sort d'ici à accuser une femme qui avait donné l'abri de sa maison à une orpheline.

L'abbé Fortin fit un mouvement, mais M. Norton reprit aussitôt :

— Vous l'avez entendu comme moi, monsieur, cette lettre renferme un nom que je n'ai pas voulu entendre, parce que ce nom était celui d'une femme qu'on accusait de manquer à ses devoirs. D'après ce que vous m'avez dit lors de notre première entrevue, vous devez savoir quel est ce nom.

L'abbé Fortin paraissait douloureusement surpris de voir que

M. Norton avait si nettement raison, et il se taisait en baissant la tête. Ce fut alors que M. Norton, donnant plus d'accent à son regard et à sa voix, ajouta :

— Ce nom que vous n'avez pas craint de prononcer, votre pénitente, monsieur, n'a pas craint de l'écrire, et en me désobéissant, elle l'a livré à la femme sans frein, contre laquelle j'avais voulu la protéger elle-même, et elle seule; car d'après vos propres paroles, cette jalousie ne menaçait que mademoiselle Marguerite.

Si ignorante d'elle-même, elle est d'une grande perspicacité envers les autres. D'où lui vient tant de savoir, monsieur? Vous qui, dès sa plus grande enfance, avez été appelé à diriger son esprit, pourriez-vous me l'apprendre?

A cette interrogation accusatrice, l'abbé Fortin regarda M. Norton d'un air calme et ferme, et il lui répliqua:



Plus il paraissait agité, plus le sang-froid doctoral de M. de Morency semblait s'accroître...

— La vie d'un prêtre obscur comme moi, monsieur, ne vous est pas, je le sais, assez connue pour pouvoir vous répondre de la pureté des conseils que j'ai pu donner à celle que vous appelez ma pénitente; sans cela vous ne m'eussiez pas adressé cette question.

— Je ne doute nullement, monsieur, de la pureté de vos conseils; je considère le résultat qu'ils ont produit et j'ai peut-être le droit de m'alarmer en pensant que celle qui les comprend si mal continuera à les entendre.

— Je ne suis ni un théologien célèbre par mes écrits, ni un prédicateur fameux par mes sermons; mais je crois avoir assez bien compris la mission que je me suis imposée pour ne pas me croire responsable d'une faute, si tant est qu'elle existe.

—Chacun comprend sa mission à sa manière, repartit l'abbé Norton; mais Dieu n'a pas donné la lumière à tous les dévouements, il n'a pas donné la force à la main de tous ses serviteurs.

Il y avait dans la manière dont ces paroles furent dites une expression de dédain sur laquelle comptait sans doute l'abbé Norton pour irriter l'amour-propre de son antagoniste, et le pousser, dans un mouvement de vanité blessée, à abandonner la partie.

Mais l'abbé Fortin se contenta de sourire et repartit doucement :

— Je crois vous avoir déjà dit, monsieur, qu'il est des hauteurs d'où l'on voit mal les choses qui sont en bas, quelle que soit l'étendue du regard. Le général qui, du sommet d'une colline, dirige toute une armée, sauve la patrie; mais c'est le modeste médecin, qui marche dans la foule, qui sauve le blessé sur le champ de bataille.

A cette phrase de M. Fortin, l'abbé Norton, flatté de la comparaison, adoucit un peu la raideur de son accent, et reprit en examinant l'effet de ses paroles sur celui à qui il les adressait.

— Mais, monsieur, n'est-il pas déplorable que ceux qui pourraient prendre un certain rang dans cette grande bataille le désertent pour s'adonner à des soins obscurs et indignes d'eux?

Cette insinuation, faite cependant avec toute la retenue possible, parut frapper vivement l'abbé Fortin. Il se recula d'un pas et se redressa de toute sa hauteur, et regardant alors l'abbé Norton tout à fait en face, il lui dit d'une voix sévère :

— Je suis prêtre, monsieur, pour prier et pour consoler.

L'explication commencée entre ces deux hommes pour un intérêt en apparence tout à fait minime, et où elle s'était débattue si mal à l'aise, venait enfin d'aborder le véritable sujet qui les divisait.

Du moment qu'ils s'étaient rencontrés, ils s'étaient sentis ennemis; et si la prudence de l'abbé Norton lui avait inspiré d'abord de se défaire de son adversaire par de petits moyens cauteleux, il n'était pas homme à reculer lorsqu'on l'abordait avec cette assurance que venait de montrer l'abbé Fortin, et il répliqua :

— Oui, monsieur, vous êtes prêtre pour prier et pour consoler; mais vous êtes prêtre pour combattre : et quand la société, depuis son sommet jusqu'à sa base, est dévorée de vices, gangrenée d'incrédulité et de principes mortels, le prêtre qui prie pour extirper les vices, et qui attend le repentir du crime pour lui rendre la foi, ce prêtre n'accomplit pas sa mission, soit qu'il ne l'ait pas comprise, soit qu'il la déserte.

— Oui, monsieur, répondit l'abbé Fortin, le prêtre qui ne dit pas tous les jours à ceux dont le Seigneur lui a confié l'âme : « L'œil » de Dieu vous voit et » vous juge; suivez sa » route, qui est celle » de la justice, sans » vous laisser épouvanter par les clameurs des méchants; » car cette clameur est » la première glorification de votre vertu; » celui qui ne dit pas au pécheur : « Espère en ton repentir; » celui-là ment à la loi du Seigneur, qui a dit: Je pardonnerai.

L'abbé Norton haussa les épaules avec un mouvement manifeste de dédain :

—Bienheureux ceux qui marchent dans cette voie facile et cachée, s'ils n'en voient pas de plus vaste et de plus rude. Mais le devoir de l'un n'est pas le devoir de l'autre; et celui qui ne prend qu'un léger fardeau lorsqu'il peut en porter un plus pesant, déserte la cause du Seigneur comme celui qui jette sa charge sur la terre.

— Bienheureux plutôt, dit l'abbé Fortin, celui qui n'a pas l'orgueil de tenter plus qu'il ne lui est permis et qui ne sème pas sa marche de cœurs abandonnés et d'esprits qu'il laisse au milieu de la route dans le doute et le désespoir.

— De tous les orgueils, dit l'abbé Norton en regardant pour la première fois M. Fortin en face, le plus détestable aux yeux du Seigneur c'est celui de la feinte humilité. — C'est pour cela que je suis fier de la tâche que j'ai choisie. — Et que vous blâmez celle que d'autres se sont imposée. — Je ne la blâme pas, je la déplore.

— Vous êtes donc un bien tiède soldat de la cause du Seigneur, que vous pleuriez sur les efforts que d'autres, plus ardents sinon plus puissants, tentent pour son triomphe?

— Monsieur, dit l'abbé Fortin d'un ton ferme, mais retenu, le modeste bon sens qui m'a servi de guide en ce monde, ne me per-

Paris. Imprimerie Walder, rue Bonaparte, 44.

mel de voir dans ces efforts qu'un combat d'intérêts humains hors de la voie par laquelle le Seigneur doit triompher.

— Vous oubliez que tout à l'heure vous reconnaissiez la supériorité du général qui sauve la patrie, tandis que le médecin obscur sauve seulement le blessé?...

— Oui, monsieur, et si vous aviez pesé chacun de mes mots, vous auriez compris que ce n'est pas sans intention que je me suis servi du mot patrie.

« Notre patrie, à nous, c'est la foi. »

— Je comprends votre distinction, monsieur, dit l'abbé Norton, et elle me fournira mon meilleur argument.

Eh bien! monsieur, quand la patrie, quand la foi est en danger de périr parce qu'elle est corrompue dans son premier principe, dans le principe social enfin, le premier devoir du prêtre est de renverser, d'extirper, d'anéantir ce principe mortel et pervers d'où découle toute l'immoralité sociale.

Monsieur, monsieur, ajouta l'abbé Norton en se grandissant pour la première fois aux yeux d'un étranger à la grandeur du rôle qu'il croyait jouer, la lutte du prêtre, dans ces temps d'anarchie et de désordre, n'est puissante et productive qu'à la hauteur où je l'ai placée.

— Eh bien! monsieur, dit l'abbé Fortin, parlons sans figure : vous attaquez le gouvernement actuel parce que son principe vous paraît mortel à la foi!

— Oui, monsieur. Quand c'est en vertu de serments trahis, de perfides ambitions réalisées, de proscriptions coupables qu'un gouvernement existe, cette existence est l'excuse de tous les crimes qui en tirent la conséquence fatale qu'on peut glorifier en bas ce qu'on glorifie en haut.

— Mais plus haut, monsieur, dit l'abbé Fortin, plus haut que les gouvernements et les prêtres qui les jugent avec tant de sévérité, plus haut y a-t-il glorification?

Au lieu d'arrêter la pensée sur le mal qui se fait ici-bas, dans quelque sphère élevée qu'il ait lieu, s'il a lieu, élevez le regard de l'homme jusqu'à la Divinité, et il ne tirera pas des événements humains les conséquences fatales que vous êtes le premier à lui montrer. Notre mission n'est pas d'organiser les ressorts matériels de l'état, monsieur, mais d'Etablir le culte du bien dans les âmes.

Remplacez par votre prédication quotidienne l'espérance du lendemain par l'espérance dans l'éternité; donnez, comme Dieu vous le commande, le respect des enfants à leurs parents; comptez aux pauvres leur malheur comme une épreuve et non comme un droit; rendez aux familles la fraternité qui n'existe plus; inspirez aux époux la fidélité que Dieu n'a pas imposée seulement au plus faible; dites aux humbles qu'ils seront élus, mais non pas qu'ils sont humiliés; aux faibles d'esprit, qu'ils seront les premiers dans la grâce du Seigneur, et non pas qu'ils méritent d'être les premiers sur la terre; prêchez aux ambitieux la modération, et n'appelez pas leur chute; donnez enfin à tous la charité, cette vertu immense plus difficile à exercer lorsqu'il s'agit de laisser au riche que lorsqu'il s'agit de donner au pauvre; marchez à la conquête des âmes, à l'établissement des vertus chrétiennes, et vous aurez fait pour l'humanité et pour Dieu ce qui est le devoir du prêtre, vous aurez créé un ordre moral supérieur à toutes les formes mobiles de la société, vous aurez assis la société sur la base éternelle, au lieu de l'étayer sur un appui fragile et périssable comme tout ce qui est de ce monde; appelez à vous tout ce qui est homme, et par conséquent tout ce qui souffre et tout ce qui a besoin d'espérer; raffermissez sa foi, relevez son courage, montrez-lui la vertu pour sentier, et le salut éternel au port, et vous pourrez, sans remords et sans crainte d'avoir manqué à votre mission, vous pourrez dire comme Jésus-Christ : « Rendez à César ce qui appartient à César. »



Chambel murmura un nom de baptême d'un ton plein d'amour...

— Mais si cela ne lui appartient pas? s'écria l'abbé Norton, qui avait écouté avec un sombre mécontentement la parole solennelle et forte de M. Fortin.

— Qui vous en a fait le juge? répliqua celui-ci. Trop haute ou trop basse, cette question n'est pas de mon domaine ni du vôtre; pour le prêtre humble et obscur, qui descend dans l'âme des affligés pour le fortifier et la consoler, elle n'existe pas.

Le plus souvent la souffrance vient à l'homme de sa nature, de ses passions, et non pas de sa position sociale. Saint François de Sales descendait-il dans les bagnes pour crier aux coupables qu'ils étaient mal jugés, et qu'il leur fallait briser leurs chînes et tuer leurs gardiens? Saint Vincent de Paul ramassait-il les enfants nouveau-nés pour apprendre aux innocents à maudire leurs mères coupables?

Ces saints prêchaient aux coupables la résignation, aux innocents le pardon.

Pour celui qui croit que la parole s'étend assez loin pour convier l'humanité à la reconnaissance de la vérité éternelle, cette question n'existe pas davantage; car sans cela, cette voix resterait aux limites d'un Etat pour y discuter sa forme et son droit avant toutes choses.

Rappelez donc vos missionnaires des Amériques! rappelez-les de l'Inde! rappelez-les de l'Océanie! qu'y vont-ils faire, à votre sens? Prêcher quelques prosélytes obscurs, quand le mal général vient de principes mauvais, contestables, absurdes.

Si vous avez le droit de décider ici des intérêts temporels de la politique, comme prêtre, vous avez ce droit partout; si vous vous imposez, comme prêtre, le devoir d'attaquer l'organisation politique comme le principe corrupteur, vous devez remplir ce devoir partout; car la religion du Christ ne reconnaît ni limites, ni peuples, ni origines diverses, ni nationalités : l'humanité est son domaine, et ce qui est bien ici ne saurait être mauvais là-bas.

— Ceci, monsieur, dit l'abbé Norton, est un sophisme qui ne vaut pas la peine d'être discuté; la conséquence que vous en avez tirée vous en démontrera l'absurdité.

Non, monsieur, nous n'abandonnerons pas la prédication, qui doit éclairer patiemment et humblement les peuples demeurés en-

core dans l'ignorance; nous procéderons avec les moyens qui sont en notre pouvoir pour faire triompher la parole évangélique, si faibles que soient ces moyens; mais, lorsque Dieu nous a donné ici la force de faire triompher la foi par la restitution d'un principe sacré, nous manquerions à sa volonté en jetant loin de nous la force qu'il a mise dans nos mains. — Ainsi, monsieur, répliqua l'abbé Fortin, lorsque cette humble prédication que vous portez au loin vous aura donné chez d'autres peuples la force que vous vous croyez ici, vous chercherez donc alors si le principe politique est juste, et, s'il ne l'est pas, à votre avis, vous le renverserez? Et quel sera le principe que vous mettrez à sa place, si vous ne respectez pas celui qui y est? Ce sera sans doute pour aller chercher dans le passé celui qui aura été. Et à quelle limite du passé vous arrêterez-vous? et, si vous y posez une limite, savez-vous ce que vous y rencontrerez? Là, le droit imprescriptible d'une famille; ici, le droit antique d'une oligarchie; ailleurs, le droit temporaire d'une multitude. Tous ces droits, vous les consacrerez donc à côté les uns des autres, comme le principe vénérable et immuable de l'organisation politique? vous serez donc monarchique, oligarchique ou démocrate, selon les faits existants ou accomplis? et vous serez obligé de proclamer alors cette vérité qui éclaire le monde, qui vous presse, qui vous condamne, qui vous réduit à l'impuissance : c'est que la religion n'est vraie et éternelle que parce qu'elle part d'un principe qui est au-dessus de toutes les organisations politiques; c'est qu'elle est possible, comme la vertu, sous tous les gouvernements; c'est qu'elle est comme la lumière du soleil, que nul pouvoir humain ne peut voiler à l'humanité, et qui réchauffe également l'esclave des satrapes de l'Inde et le citoyen du Nouveau-Monde. Vous êtes prêtre comme moi, monsieur, eh bien! je vous dis, moi : rendez les hommes forts contre leurs passions, et vous les aurez faits assez libres; rendez-les vertueux, et vous les aurez faits assez heureux; car vous leur aurez donné l'éternelle force et l'éternel bonheur. Que si vous ne croyez pas cette mission assez vaste et assez haute, que si vous voulez faire plus que n'a fait le Christ, jetez votre robe de prêtre, ne touchez pas à l'hostie, descendez de la chaire, revêtez les armes du monde, prenez une épée ou une plume, montez à la tribune, faites triompher vos opinions, si vous les croyez justes; mais ne dites pas que vous prêchez la parole de Dieu, car vous ne parlez que des intérêts transitoires de l'homme : l'intérêt éternel n'est plus votre but. Ce champ des âmes, qui vous a paru si étroit, est désormais trop vaste pour vous. Vous avez le droit de parler au *forum* de votre pays, mais vous ne pouvez plus parler à l'humanité; vous pouvez être le chef d'un parti qui se compte par cent mille hommes, mais vous n'êtes pas le pasteur de ce troupeau qui ne se nombre pas; vous pouvez être un homme politique, mais vous n'êtes pas un prêtre.

L'abbé Fortin, en parlant ainsi, s'était animé d'une expression véritablement inspirée, et, quoique l'abbé Norton l'écoutât d'un air sombre, il y avait en lui une sorte de satisfaction intérieure, qui probablement venait de la part que lui faisait son antagoniste. Aussi lui répondit-il d'un ton où perçait son orgueil politique au milieu de son indignation affectée : — Dieu jugera, monsieur, si j'ai abandonné sa cause en la défendant comme je le fais; mais je suis encore prêtre, monsieur, prêtre pour dire la vérité et pour l'attester par ma mort, s'il le fallait. — Monsieur, lui dit sévèrement l'abbé Fortin, les insensés qui attaquent la société à main armée, dans les rues, meurent pour attester ce qu'ils croient la vérité, et ils n'attestent que leur aveuglement. — Leur aveuglement! dit l'abbé Norton avec une colère concentrée; mais celui qui juge si fièrement n'est-il pas le premier aveugle? — Celui qui atteste Dieu ne peut se tromper; celui qui ne tire pas sa lumière de lui-même, mais de la parole divine, est rarement aveugle.

Il y eut un moment de silence où l'abbé Norton lutta contre le désir de continuer cette discussion; mais il résista à ce désir, et s'inclina devant M. Fortin d'un air impératif : — Je n'ai qu'un exemple de cette infaillibilité, monsieur, et, comme il me semble qu'elle n'a pas suffisamment éclairé l'âme qui lui a été confiée, je désire qu'elle ne soit plus confiée qu'à des conseils plus humbles, mais qui seront peut-être mieux compris. — C'est-à-dire, monsieur, reprit l'abbé Fortin, que vous me défendez de revoir Marguerite. — Je vous en prie, sinon comme prêtre, du moins comme celui qui s'est chargé jusqu'à ce jour de son existence, de son avenir et de sa fortune. — J'obéirai, monsieur, j'obéirai jusqu'au jour où Marguerite m'appellera. Je vous avertis que j'irai demain, si cette lettre m'appelle aujourd'hui. — Et de quel droit, s'écria l'abbé Norton, osez-vous vous mêler du sort de cette jeune fille? — Du droit que vous avez abdiqué, du droit du prêtre qui doit venir quand une âme en peine l'appelle, du droit du prêtre qui doit la consolation aux affligés innocents comme Marguerite, ou coupables comme la femme qui sort d'ici.

A ces mots, l'abbé Fortin salua et se retira.

XII.

Lorsque madame Chambel sortit de chez l'abbé Norton, elle se jeta tout en pleurs dans la voiture qui l'attendait à la porte. Le cocher lui ayant demandé où il fallait la conduire, elle lui répondit, sans penser à ce qu'elle disait : — Où vous voudrez.

Le brave phaéton avait considéré qu'il avait pris le matin, à huit heures, une femme qui était venue le chercher à pied sur la place, qu'elle était belle, que sa jeunesse avait dépassé cependant l'âge des timides sentiments et des premières amours qui doivent durer toujours; il avait remarqué que cette femme avait l'air inquiet quand elle était montée dans son carrosse, qu'il l'avait conduite à la porte d'un vaste hôtel, où il l'avait attendue deux heures, et qu'elle en sortait pâle, tremblante, étouffant de larmes et de sanglots. Pour un cocher de fiacre qui n'est pas un jeune rustaud de l'Auvergne, mais un vétéran de la place, qui connaît le cœur humain pour l'avoir promené depuis trente ans dans les rues de Paris, l'histoire de tout cela était facile à faire : cette dame s'était échappée de chez son mari pour aller clandestinement surprendre un amant qu'elle soupçonnait de la tromper; il y avait eu une scène, une explication, et elle venait d'être assurée de son malheur; une rupture avait été la suite de ce qu'elle avait découvert, et la pauvre veuve s'en retournait tout en désespoir chez son mari et près de ses enfants.

Or il ne fallait pas rentrer avec des yeux rouges et un visage défait; il fallait le temps nécessaire à la douleur pour se contenir. Voilà pourquoi on avait dit : « Où vous voudrez. »

Bien, se dit le cocher; les Champs-Elysées sont à deux pas, au bout le bois de Boulogne; une tournée de deux heures, l'air est frais, et la petite dame rentrera chez elle pimpante et refaite comme une rose qui vient d'éclore.

Sur ce, il monta sur son siége et se mit à trotter dans l'avenue des Champs-Elysées, de ce pas si indiscret quand il y a deux visages dans une voiture, mais difficile à expliquer quand il ne s'y trouve qu'une seule personne.

Isaure ne fit d'abord nulle attention à l'endroit où on la conduisait; sa douleur, sa colère, longtemps contenues, débordaient en elle-même; elles envahissaient son âme, et elles y jetaient un trouble, une confusion, où les pensées les plus opposées se mêlaient, se heurtaient, se brisaient l'une l'autre.

« Ah! se disait-elle, cet homme m'a compris, et c'est moins ma » faute qu'il a repoussée que le crime de cette femme qu'il a » voulu protéger.

» Mais pourquoi la protége-t-il?

» Parce qu'elle a caché le scandale de ses intrigues sous des » apparences où tout le monde voit, mais qu'on est convenu de ne » pas percer.

» Ainsi donc une dissolution sans frein, mais de l'hypocrisie, » voilà son droit à la protection du monde, et qui plus est à la » protection d'un homme dont la sévérité de mœurs est attestée » même par ses ennemis. Est-ce de la justice? Non.

» Eh bien! ce que le monde n'a pas fait, je le ferai, moi; je re» mettrai cette femme à sa place, je la descendrai à mon niveau; » que dis-je? je la jetterai sous mes pieds, je dirai tout ce que je » sais.

» Mais que sais-je qu'on ne sache déjà et qu'on ne respecte, » parce qu'il convient à un mari imbécile et lâche d'accepter tous » les affronts? Où trouverai-je un appui qui me soutiendra contre » elle? Personne; et pour avoir dit la vérité je passerai pour avoir » calomnié; et puis, quand je réussirais à me venger, à quoi cela » me servira-t-il? M'aimera-t-il mieux quand je l'aurai si cruelle» ment blessé, lui qui ne m'aime plus lorsque je lui ai tout donné » de moi, fortune, amour, honneur?

» Ah! mieux vaut mourir... oui, ma tombe sera un abîme que » je creuserai entre eux; je serai le spectre qui viendra s'asseoir » au milieu de leurs entretiens. Folle et inutile vengeance qui ne » sera peut-être qu'un embarras de moins à leurs intrigues.

» Non! non! je veux vivre, vivre pour les épouvanter sans cesse » de mes menaces; je tiendrai l'accusation sans cesse suspendue » sur leurs têtes; et ce mari, si complaisant parce qu'il fait semblant » d'être sourd et aveugle, n'osera peut-être plus être si lâche, quand » on lui mettra la lumière en face de lui, quand on lui criera la » vérité aux oreilles de tous. »

C'est ainsi, et toujours, et à peu près dans le même cercle, mais plus confusément encore, que roulaient les pensées d'Isaure, sans qu'elle s'aperçût de l'endroit où elle allait.

Mais enfin, comme les eaux d'un torrent qui, après s'être précipitées dans une vallée, y tourbillonnent longtemps jusqu'à ce qu'elles trouvent ou se fassent une issue par où elles suivent un cours, sinon calme, au moins régulier et dans un sens déterminé, toutes ces tumultueuses pensées de madame Chambel s'apaisèrent et se dirigèrent dans un sens unique. Ce sens était celui de la lutte et de la vengeance.

Et ce parti une fois pris, elle se reconnut en son âme, se rendit un compte plus exact de ce qu'elle avait fait, dit, entendu, et fut très surprise de se trouver à l'entrée du bois de Boulogne, où elle n'avait aucun dessein d'aller. Elle fit arrêter la voiture et demanda au cocher pourquoi il l'avait menée en cet endroit.

Le cocher lui expliqua comme quoi elle lui avait répondu :

« Où vous voudrez. »

Et comme quoi, ayant cru remarquer que madame était indisposée, il avait pensé qu'une petite promenade au grand air ferait du bien à madame.

Isaure rougit d'abord d'avoir été si bien comprise par cet homme, et lui demanda l'heure qu'il était.

— Onze heures.

« Onze heures, pensa Isaure, et je suis sortie depuis huit heures! Que va penser Pierre? »

C'était le premier mouvement d'une bonne pensée ou plutôt de ce sentiment accoutumé qui est dans la vie de ceux qui se sont crus aimés et qui sont inquiets de l'inquiétude des autres.

Mais aussitôt cette crainte d'Isaure se changea en une espérance.

« Que m'importe, se dit-elle, ce que pensera Pierre? Lui dois-je » un compte régulier de chaque instant de ma vie, de chaque » mouvement de mon cœur, de l'emploi de tous mes instants? » Est-il soucieux de mes douleurs? s'occupe-t-il, lui, de ce que je » souffre? Et s'il doit souffrir, tant mieux! Quelque sentiment qui » l'alarme, tant mieux! jalousie, crainte ou remords. Qu'il souffre » comme moi, c'est juste, trop juste! »

En vertu de cette conclusion, Isaure dit à son cocher de continuer sa course à travers le bois et d'attendre qu'elle lui donnât l'ordre de retourner chez elle.

Laissons-la promener ses projets de vengeance et de lutte, et retournons auprès de Chambel qui, voyant les heures se passer sans entendre parler de sa femme, commençait à prévoir les plus affreux malheurs.

La pensée d'un suicide s'était déjà présentée à son esprit, et il y croyait, non-seulement parce que le caractère emporté de sa femme lui paraissait de nature à la pousser à une action de cette violence, mais encore parce qu'il s'imaginait en être digne.

Oui, c'est vrai, la vanité de certains hommes va jusqu'à ce point que la pensée qu'une femme peut se tuer pour eux chatouille agréablement cette féroce vanité. Ce n'est pas un désir, ce n'est pas un espoir, c'est quelque chose qui passe dans l'esprit comme un parfum byronien : on se voit un moment dans un vague nuage de grandeur romantique, comme un don Juan pour qui on se meurt; on pose à ses propres yeux, dans un paysage fantastique, à côté d'une tombe sur laquelle se penche un vaste saule pleureur.

Tout cela n'est pas beaucoup plus arrêté, beaucoup plus sérieux qu'une idée de roman, de drame ou d'élégie, mais enfin on y pense, et cela n'est pas trop effrayant.

Il faut dire, à l'excuse des gens ainsi faits, que non-seulement ils ne diraient pas un mot qui pût amener ce résultat en vue de leurs idées poétiques. Une fois ce rêve passé, ils redeviennent des hommes à peu près comme les autres; et si par hasard ils font assez de mal pour qu'une telle catastrophe arrive, c'est qu'ils ont agi en vertu des passions communes, comme eût fait un agent de change qui trompe sa femme, ou toute autre profession, antilittéraire de ce monde.

Donc, après avoir épuisé toutes les suppositions possibles, la supposition d'un suicide s'était présentée à l'esprit de Chambel; elle passa dans son esprit comme nous avons dit; et cela parce qu'il n'y croyait pas. Mais, à mesure que l'heure avançait, il y crut plus réellement, et alors il eut de sincères et véritables alarmes; mais son embarras était énorme : où s'informer? où aller? Il avait bien pensé à madame de Morency, mais comment lui dire la vérité? comment lui dire l'accusation d'Isaure et ses menaces?

Chambel commençait à perdre la tête, à se repentir et à penser qu'il eût mieux valu rompre une liaison qui pouvait amener de tels événements, lorsqu'un mot de madame de Morency le fit prier de passer chez elle.

Si Isaure, au lieu de continuer sa promenade, était arrivée à ce moment, à l'heure où Chambel, éperdu, n'avait plus que remords et terreur, tout se serait réparé peut-être.

Isaure eût compris, dans ce trouble qu'elle eût saisi à l'improviste, le reste d'un amour qu'elle avait tant aimé: Pierre eût peut-être eu de ces reproches désespérés qui disent si bien qu'on sent encore une part de sa vie et de son bonheur dans le bonheur d'un autre, et peut-être Isaure lui eût-elle alors parlé seulement de sa douleur, et non pas de ses droits; peut-être cette amertume de paroles qui les divisait encore plus que leurs vrais sentiments se serait-elle assez effacée pour laisser percer leurs cœurs, et peut-être un aveu et un pardon fussent-ils sortis de cette explication; mais il était trop tard déjà, lorsque Chambel était près de madame de Morency; car tout ce qu'il éprouvait de repentir allait s'y perdre dans une nouvelle colère.

En effet, Chambel trouva madame de Morency pâle, irritée, les dents serrées et dans une agitation menaçante que n'avait jamais vue Chambel, et dont il ne soupçonnait pas madame de Morency susceptible. Elle n'était pas seule, et madame Ansier se tenait dans un coin, l'air solennel, hautain et indigné.

Lorsque Chambel entra, madame de Morency se détourna avec désespoir, et elle alla se jeter sur un divan où elle cacha ses larmes.

Chambel s'approcha d'elle.

— Laissez-moi, monsieur! s'écria-t-elle, laissez-moi! vous m'avez perdue; ah! malheureuse, d'avoir cru en vous!

Chambel, épouvanté, se tourna vers madame Ansier, en lui disant avec une larme sincère :

— Mais qu'y a-t-il, mon Dieu? qu'y a-t-il?

— Le voici, monsieur, repartit madame Ansier avec indignation: Ce matin, comme j'entrais chez M. l'abbé Norton pour lui remettre un travail qu'il m'avait demandé, j'en ai vu sortir madame Chambel, pâle et avec l'air d'une furie. Pardonnez-moi, monsieur, la dureté de cette expression; oui, elle avait une figure qui m'a épouvantée.

J'ai pressenti un malheur, et, quoique je n'eusse rien à dire à M. Norton, j'attendis qu'il eût terminé une conférence qu'il avait avec M. Fortin, et je lui fis demander un moment d'entretien. L'abbé Norton est un homme, monsieur, dont la vie exemplaire est trop au-dessus de toutes les faiblesses pour les condamner; mais cette indulgence lui rend également odieuses les basses et indignes vengeances d'une femme qui devrait se souvenir de ce qu'elle a fait.

Madame Ansier, malgré sa prétention littéraire, ou peut-être à cause de sa prétention littéraire, s'embarrassait pour dire le plus durement possible à Chambel ce qu'elle avait appris de l'abbé Norton; mais madame de Morency, qui n'y mettait point tant de prétention, céda à la colère qui la dominait, et s'écria en se levant :

— Enfin, monsieur, madame Chambel est allée ce matin chez l'abbé Norton et a osé lui dire que j'étais votre maîtresse; et elle l'a menacé d'un scandale, d'un éclat de scènes infâmes. Voilà, monsieur, voilà la vérité que madame Ansier craint de vous dire par honte de la conduite de madame Chambel, mais que vous devez connaître et que je vous apprends.

— Ce n'est pas possible! s'écria Chambel qui, abasourdi et de la nouvelle et de la haute indignation de son honneur outragé, ne sut trop que répondre.

— C'est vrai, monsieur, dit madame Ansier, M. Norton me l'a appris avec tous les ménagements possibles pour madame Chambel; mais c'est la vérité.

Ce qu'il y avait d'admirable dans la façon de parler de ces deux femmes, c'est que madame Ansier avait honte pour M. Chambel de la conduite de sa femme, c'est que l'abbé Norton avait mis tous les ménagements possibles pour madame Chambel.

Quant à la conduite de madame de Morency, quant aux ménagements qu'il eût fallu à l'abbé Norton pour parler d'une chose vraie, il n'en était pas question; madame Chambel était seule indigne, madame Chambel seule avait besoin qu'on parlât d'elle avec tous les ménagements possibles.

Mais ce qu'il y avait de plus admirable, c'est que Chambel écoutait cela comme une chose toute simple, toute naturelle; c'est qu'il était sincèrement indigné de la conduite de sa femme, et qu'il était honteux devant ces deux dames irréprochables des fautes de madame Chambel.

Aussi répondit-il :

— Heureusement l'abbé Norton n'est pas un homme à se laisser influencer par de pareilles délations (il n'osa pas dire calomnies), et je vous jure que je mettrai un terme à ces indignes emportements.

— Si vous le pouvez, lui dit aigrement madame de Morency.

Madame Chambel est d'un monde, ajouta-t-elle avec un souverain dédain, où les querelles domestiques, les cris, les fureurs sont de mise. Vous a-t-elle fait déjà beaucoup d'algarades de ce genre?

Chambel se mordit les lèvres, et jura en lui-même qu'il punirait Isaure de ce qu'elle lui attirait.

Un mot sévère et mérité eût averti madame de Morency de quitter ce ton de vertu indignée; mais quel homme a jamais eu le courage de défendre sa femme, qu'il trompe, contre sa maîtresse, qui l'injurie? et Chambel répondit avec mauvaise grâce, mais avec d'autant plus de lâcheté qu'il se sentait humilié :

— Je vous jure que c'est une folie qui ne recommencera pas; je prendrai des mesures sévères.

— La meilleure mesure, monsieur, dit madame de Morency d'un air digne, c'est de ne plus nous voir; c'est de briser des relations dont on s'arme avec cette impudeur.

— Nous séparer! s'écria Chambel dans un tendre effroi, jamais!

— Eh! que voulez-vous donc que je fasse? dit madame de Morency avec des larmes qui éclatèrent avec un admirable à-propos; voulez-vous que j'attende que cette méchante femme vienne porter le trouble, le désordre, le déshonneur dans ma maison?

Ah! Pierre, quel malheur pour un homme comme vous d'avoir ainsi livré votre vie à une pareille femme, en proie à de si cruelles passions!

Ceci fut dit avec un accent de tendre pitié qui toucha profondément le cœur sensible et vaniteux de Chambel, et madame Ansier ajouta à cette émotion en disant d'un accent plein de sympathie pour le malheur de Chambel :

— Hélas! quand un homme comme M. Chambel rencontre, trop jeune encore, et lorsqu'il n'a aucune expérience du monde, des femmes qui s'emparent d'eux pour en faire les esclaves de leurs caprices et d'une ambition qui veut se parer de leur gloire et de leur renommée, ils se sont fait un avenir bien malheureux.

— Pauvre Pierre! dit madame de Morency avec un soupir, c'est vous que je plains.

— Ah! fit madame Ansier, quand on est sous un pareil joug, il faut, pour le briser, un caractère que bien peu d'hommes possèdent.

— Me croyez-vous donc un enfant? s'écria Chambel en se relevant de toute sa force. Non! non! et ce joug, je saurai le briser tout à fait, si cela est nécessaire.

— Pierre, s'écria madame de Morency d'un ton alarmé, que dites-vous là? Non, ne faites pas cela, si ce n'est pour vous, que ce soit pour moi.

Madame de Morency se reprit à pleurer, et continua d'une voix pleine de sanglots :

— Madame Chambel dirait partout que c'est pour moi que vous vous êtes séparé d'elle, et le monde est si empressé d'accueillir toute calomnie qu'on le croirait peut-être. Non, Pierre, je vous l'ai dit, il faut mieux nous séparer à tout jamais.

— Ah! ne répétez pas cela, dit amoureusement et douloureusement Chambel. Reposez-vous sur moi du soin de vous protéger.

— Ah! dit madame de Morency, ce n'est pas pour moi que je vous parle, c'est pour vous. C'est tout votre avenir qui est en jeu. Céder aujourd'hui, c'est perdre votre liberté à tout jamais. Vous ne pourrez plus avoir un désir, une volonté qu'il ne faille soumettre à la volonté d'un maître... Ah! Pierre, prenez garde.

— C'est un essai de tyrannie que j'arrêterai à temps, croyez-moi.

— Oh! ce n'est pas seulement cela, Pierre, et il faut que je vous aime bien pour vous dire la vérité, car elle doit vous être cruelle; c'est la légèreté avec laquelle on se joue de votre repos, de votre honneur, et si je n'avais éclairé la jeunesse de Jules...

— Que dites-vous? s'écria Chambel.

— Rien..., rien...; mais je n'ai pas voulu qu'un enfant qui m'est si cher, vous le savez, fût pour vous une cause de chagrin; mais d'autres seront peut-être moins délicats, ou ne trouveront pas des conseils qui les arrêtent, et alors...

Le regard qui finit la phrase eut une éloquence qu'aucune parole écrite ne peut remplacer.

Chambel pâlit de pressentiment, et madame Ansier, dont la parole ressemblait assez au marteau qui enfonce le clou piqué dans un mur, ajouta de sa voix la plus prophétique :

— Ce qu'elle a fait, monsieur, peut vous faire craindre ce qu'elle fera. C'est horrible à dire, mais on ne ment ni à sa nature ni à ses antécédents.

Est-il vrai que l'homme soit bête à ce point? est-il vrai qu'un homme d'un véritable mérite comme Chambel puisse arriver à ce degré d'imbécilité de se laisser dire de pareilles choses par deux femmes dont l'une était sa maîtresse et dont l'autre était sa complaisante, sans compter tout ce qu'il avait de purement personnel à se reprocher?

Cette imbécilité peut aller jusqu'à croire de pareilles paroles jusqu'à s'en irriter, jusqu'à en être furieux contre celle qu'on accuse, comme cela arriva à Chambel? Hélas! oui, c'est vrai de la plupart des hommes et des hommes d'esprit surtout.

Pauvre niais, placé entre deux serpents, Chambel les écoutait comme des voix amies; cette impudente accusation dans de pareilles bouches lui venait sous la forme d'une flatterie personnelle, et le lâche désertait sa cause et sa vie parce qu'on lui disait qu'il valait mieux que ce qu'il avait obtenu.

Les violences d'Isaure qui disait hautement et en face sa pensée, lui semblaient autant d'ignobles transports, comparés à cette bonne et digne pitié dont on le couvrait. Il resta ainsi plus d'une heure entre les mains de ces deux femmes, et il en sortit sur un mot qui acheva leur victoire.

En effet, madame Ansier lui ayant dit :

— Mais qu'avez-vous pensé en apprenant que madame Chambel était sortie si matin et en ne la voyant pas rentrer?

— En vérité, repartit Chambel, dans mon trouble et ne supposant pas qu'une femme pût s'égarer au point de faire ce qu'a fait madame Chambel, j'ai craint, dans un moment de folie, que l'idée d'un suicide ne l'eût emportée.

— En vérité, fit madame Ansier d'un air de raillerie perfide, c'est trop de naïveté... Elle... Ah! vous êtes bien enfant...

— Non, il est bon, dit madame de Morency avec un accent langoureux.

Chambel sortit sur l'idée qu'il était dupe de sa bonté pour sa femme, et il rentra chez lui au moment où la voiture d'Isaure s'arrêtait à la porte.

XIII.

Eh quoi! M. Chambel s'était inquiété durant deux heures de l'absence de sa femme, il avait eu la bonté de craindre qu'elle ne se fût tuée par désespoir de son abandon; et point du tout, elle n'y avait pas songé le moins du monde. Bien loin de là, au contraire, elle avait été bassement dénoncer son mari à l'homme qui tenait dans ses mains sa fortune et sa position; elle avait été lui dire qu'il avait une maîtresse, ce qu'il lui eût pardonné, mais elle avait fait encore bien pis, elle avait nommé cette maîtresse, elle avait compromis une femme respectable malgré sa faiblesse, oui, respectable aux yeux de Chambel, par cela seul que l'intrigue était sans scandale; tandis qu'elle-même, la malheureuse, avait publiquement abandonné son mari pour lui Chambel.

Vous comprenez quels transports de juste colère une telle conduite devait exciter dans l'âme de ce mari si insolemment bravé. Il le sentait, il n'en avait pas trop dit lorsqu'il avait parlé à madame de Morency d'une séparation, et, quelque chagrin que celle-ci en dût éprouver, il y était résolu, s'il ne rencontrait immédiatement une complète soumission.

Nous avons déjà dit dans quelles dispositions Isaure était rentrée chez elle, décidée à ne pas céder, et irritée surtout de cette froide répulsion de l'abbé Norton qui lui avait semblé la plus humiliante des injures.

C'était encore une de ces scènes auxquelles nous avons fait assister nos lecteurs, mais qui, cette fois, armée de part et d'autre de ressentiments exaspérés, devait amener une solution définitive.

Au premier regard que Pierre et Isaure échangèrent en se rencontrant, ils le comprirent ainsi l'un et l'autre, et tous deux s'y préparèrent sans peur. La colère était également aveugle des deux côtés.

— Pourriez-vous me dire, fit M. Chambel quand ils furent tous deux dans la chambre d'Isaure, pourriez-vous me dire d'où vous venez?

— Cela m'est aussi impossible qu'à vous, monsieur, de me dire où vous allez tous les jours de trois à cinq heures.

— Je ne réponds pas, madame, j'interroge, reprit Chambel d'un ton froid et décidé.

— Et moi, monsieur, je n'interroge ni ne réponds. Vous allez où il vous plaît, moi où il me convient. C'est trop juste.

— Je vous préviens, madame, que ces façons ne sont plus de mise

— Je vous préviens, monsieur, que je n'en aurai pas d'autres.

— A qui croyez-vous donc parler de ce ton, madame?

— Mais, repartit Isaure d'un ton dégagé et dédaigneux, à M. Pierre Chambel, un grand poëte dont j'ai l'honneur d'être la femme.

Cela commençait bien, comme on voit, et chacun des deux acteurs de cette scène était si bien résolu à ne pas reculer, que tout ceci fut dit avec une sorte de calme apparent; il n'y avait eu ni grands gestes ni grosse voix de la part de Chambel, ni commotions violentes et regards furieux de la part d'Isaure.

Cela continua de même, car Pierre repartit :

— Eh bien! madame, ce ton ne convient pas au grand poëte dont vous avez l'honneur d'être la femme, comme vous le dites. Je ne veux pas le supporter plus longtemps. — Vous êtes libre de ne pas le supporter, monsieur, mais je ne puis pas en avoir d'autre.

La querelle languissait dans des généralités inutiles. Les deux champions le sentaient, et chacun attendait que l'autre touchât enfin au point véritable de la question.

Chambel était tellement décidé qu'il fut le premier à l'aborder et qu'il répliqua :

— Est-ce de celui-là que vous avez parlé ce matin à M. l'abbé Norton?

A cette interpellation directe, Isaure se retourna et regarda son mari.

Ils se mesurèrent pour ainsi dire l'un l'autre, et Isaure repartit en se détournant avec indifférence :

— J'ai parlé à M. Norton d'un ton convenable à ce que j'avais à lui dire.

— Et qu'aviez-vous à lui dire?

— Celui ou celle qui vous a si bien instruit de ma visite, a pu vous en dire aussi le motif.

— Je désirerais l'apprendre de vous, car je crains qu'on ne m'ait trompé.

— Vous a-t-on dit, par hasard, que j'étais allée chez M. Norton pour le séduire?

— La séduction, madame, s'adresse à plus d'un sentiment; et lorsqu'une femme va chez un homme de l'austérité et de l'importance de M. Norton lui peindre son mari comme un homme sans conduite et abandonné au désordre, elle peut exercer sur son esprit une séduction aussi coupable que celle qu'on exerce sur un juge dont on égare l'équité.

— Un juge d'une austérité comme celle de M. Norton, ne se laisse pas égarer par une femme comme moi. Vous pouvez être tranquille à ce sujet pour vous et pour d'autres.

— Qu'il ait repoussé vos accusations, c'est une reconnaissance de plus que je lui dois, mais je n'en ai pas moins le droit de juger sévèrement ce que vous avez voulu faire.

— Ce que j'ai voulu faire, monsieur, est bien simple ; je suis allée chez l'abbé Norton, à qui vous devez tant de reconnaissance, pour le prier de vous faire entendre les conseils de sa superbe austérité, et de vous avertir qu'il n'était pas convenable à un homme marié d'être l'amant de la femme d'un homme qui l'a accueilli dans sa maison, et à la recommandation de l'abbé Norton lui-même.

— Vous avez osé dire cela à M. Norton ?

— Je ne l'ai pas pu, monsieur ; il a si bien fait qu'il n'a pas voulu m'entendre.

— Je le conçois, son âme vertueuse devait avoir horreur d'une pareille indignité.

— De laquelle, monsieur, de la mienne ou de celle de madame de Morency ?

— De la vôtre, madame ! s'écria Chambel ; car madame de Morency est trop à l'abri de pareilles calomnies.

— Sans doute elle est à l'abri de pareilles calomnies, comme les pauvres sont à l'abri des voleurs ; quand on n'a rien à perdre...

— Madame ! s'écria Chambel avec violence.

— Monsieur ! lui repartit madame Chambel avec sang-froid. Me suis-je trompée ? N'êtes-vous pas l'amant de madame de Morency ?...

— Non, madame, non ! C'est une calomnie inventée par votre jalouse rage !

— Vraiment ! lui dit Isaure de ce ton railleur qui était son arme la plus cruelle ; eh bien ! j'en suis charmée.

J'ai été une calomniatrice, soit ; pour une femme comme moi, un vice de plus et une faute de plus sont si peu de chose que cela ne vaut pas la peine d'en parler. Tandis que si cela eût été vrai, cela eût pu vous faire du tort, et, ce qui est plus fâcheux, vous rendre ridicule.

— Me rendre ridicule !

— Mais je le crains, reprit Isaure.

Vous avez vingt-cinq ans, ce me semble ; et, quoique je sois vis-à-vis de vous une vieille femme, je ne le suis pas encore assez pour être votre mère, comme madame de Morency, qui a bien quarante-cinq ans bien comptés.

Malheureux Chambel, après avoir été doucement poignardé au sujet de sa femme, le voilà exposé à des coups de couteau encore plus aigus au sujet de sa maîtresse.

Ce mot :

« Une femme qui pourrait être votre mère, »

l'avait fait bondir ; mais l'occasion n'était pas bonne pour éclater ; et il se contint, et repartit avec assez de bonheur pour faire croire à Isaure qu'elle ne l'avait pas atteint :

— Que madame de Morency ait quarante-cinq ans, ou cinquante, c'est une chose qui ne me regarde pas ; mais ce qui me regarde, c'est que vous vous taisiez sur une femme respectable.

— Par son âge...

— Madame ! s'écria Chambel, à qui ce second coup fut d'autant plus sensible, qu'il l'interrompait dans une phrase dont il attendait beaucoup d'effet.

Oui, madame de Morency doit vous être respectable...

— Par ses vertus... dit Isaure d'un ton qui affectait une insolente niaiserie.

— Oui, par ses vertus, madame !... reprit Chambel, que sa colère rendait absurde ; par ses vertus, car elle ne s'est pas donnée en spectacle au monde !...

— Je ne sais pas si elle s'est donnée en spectacle, mais on prétend qu'elle s'est donnée au monde entier, et cela n'eût pas été flatteur pour vous de succéder...

— Madame ! madame ! taisez-vous ! s'écria Chambel exaspéré ; ne prononcez plus le nom de madame de Morency ; ne répétez pas ce que vous venez de dire... taisez-vous !

— Mon Dieu ! qu'avez-vous donc ? reprit Isaure.

Je comprends que si madame de Morency était votre maîtresse, cela pût vous blesser ; mais vous m'avez dit qu'il n'en était rien. Je puis bien en dire ce qu'en disent ses meilleurs amis.

Est-ce un parti pris à vous d'insulter madame de Morency ? dit Chambel en s'avançant vers sa femme.

— Est-ce un parti pris à vous de la défendre ?

— Oui, madame, contre vous.

— C'est prudent à vous, monsieur, de choisir le plus faible de ses ennemis.

Chambel était arrivé à cet état de colère où un homme est prêt à perdre toute retenue ; il le sentit, et dit à Isaure :

— Vous comprenez, madame, qu'une telle discussion ne peut continuer entre nous sur un pareil ton. Je ne veux pas sortir des bornes que votre qualité de femme m'impose ; je ne puis vous faire taire comme on fait taire un homme.

— Comment fait-on taire un homme, je vous prie ? lui dit Isaure d'un ton méprisant.

— En le souffletant et en le tuant, madame ! reprit Chambel, la pâleur sur le visage.

— En ce cas, je ne sais pas, lui dit Isaure, si la fameuse Durandal pourrait suffire à l'immense extermination que vous auriez à faire.

— Isaure... Isaure... dit Chambel, par grâce et par pitié pour vous, quittez ce ton insolent !

— Bah ! fit Isaure.

— Mais vous n'avez donc pas peur de ce que je puis faire ? lui dit Chambel avec menace.

— Peur, moi ! dit Isaure. Et de quoi voulez-vous que j'aie peur, monsieur ! Est-ce de vous séparer de moi ? Mon Dieu, monsieur, vous m'avez déjà fait cette menace, et vous voyez que je n'en suis pas si effrayée que cela ait arrêté mes calomnies ; peur ! que vous ne me traitiez comme un homme, que vous me souffletiez !...

— Ah ! madame !

— Et que vous n'alliez jusqu'à me tuer ? Eh bien ! monsieur-faites ! C'est une fantaisie qu'il vous sera peut-être agréable de satisfaire.

— Vous êtes folle, lui dit Chambel qui se calma tout d'un coup en reconnaissant que sa fureur tournerait contre lui avec une femme aussi décidée qu'Isaure ; vous êtes folle, et je suis aussi fou que vous de discuter avec une femme dont l'aveugle emportement briserait les liens les plus sacrés plutôt que de céder devant qui que ce soit.

La justesse de ce reproche frappa Isaure ; elle sentit qu'elle était elle-même le premier obstacle à un retour sincère, et, se calmant à son tour, elle repartit :

— Vous avez raison, monsieur, je n'ai jamais cédé à une menace ; mais j'ai souvent fléchi devant une prière, vous le savez.

— Vraiment ! fit Chambel qui prit à son tour l'ironie en main. Si je veux bien vous demander pardon de ce que vous avez été faire ce matin, vous daignerez l'oublier ?

— Pierre, lui dit Isaure, êtes-vous raisonnable ? voulez-vous l'être ?... Eh bien ! ma démarche de ce matin était honorable ; point de vains mensonges entre nous ; vous savez bien que j'allais dire la vérité, que j'allais demander une juste protection à un homme qui, comme votre ami et comme prêtre, me la devait et qui me l'a refusée avec une dureté qui m'a prouvé qu'il savait aussi bien que moi une intrigue à laquelle il ne voulait pas être mêlé.

— Continuez, dit Chambel, il ne vous manque plus que de dire que M. Norton est le complaisant de cette prétendue intrigue.

— Prétendue intrigue ! répéta Isaure avec impatience.

— Oui, prétendue ! reprit Chambel en faisant sonner le mot ; car il avait, pour défendre madame de Morency, une ténacité qui venait chez lui d'un principe assez vrai, c'est qu'en fait de pareilles choses, il n'y a de certain que ce qui est avoué.

Isaure regarda son mari un moment en silence, puis elle lui dit :

— Vous êtes en bonnes mains, monsieur ; on n'a pas été long à tuer en vous tout sentiment loyal et honnête.

— Que signifient encore ces paroles ?

— Rien, monsieur, rien que vous ne puissiez désormais comprendre.

— Je comprends parfaitement, madame, que votre fureur jalouse jette le mépris sur une femme que vous accusez, et contre laquelle vous ne pouvez arriver qu'à des injures.

— En tout cas, monsieur, je ne suis qu'un écho, car je vous affirme que ce n'est pas moi qui ai inventé l'histoire des amours de M. Milon et de madame de Morency, de M. Albens et de madame de Morency, de M. Frécourt et de madame de Morency, de M...

— Madame, s'écria Chambel en interrompant une nomenclature qui menaçait de devenir longue, vous savez bien que vous mentez.

— Je vous ai dit que je n'étais qu'un écho.

— Vous mentez encore. Qui donc, s'il vous plaît, vous a si bien instruite ? Est-ce M. Milon ?

— Oh ! M. Milon ne se vante pas de si peu de chose.

— Vraiment ! Est-ce M. Frécourt ?... M...

— Je n'ai pas l'honneur de le connaître.

— Eh bien ! moi, je voudrais connaître celui qui vous a dit tout cela... Serait-ce par hasard M. Jules ? dit Chambel qui voulait prendre à son tour l'offensive.

— Oui, monsieur, c'est lui, repartit madame Chambel, quoique ce ne fût pas la vérité.

— Lui ! s'écria Chambel avec un accent de reproche terrible... Lui ! répéta-t-il...

— Oui, reprit Isaure, qui était charmée de l'effet qu'avait produit sa réponse ; j'ai voulu essayer comment on menait à sa guise les pauvres gens qui se prennent d'amour pour des femmes expertes ; les lauriers de madame de Morency m'ont fait envie en ce genre, et en copiant un peu ses façons de faire, j'ai assez bien réussi pour faire causer M. Jules sur des choses qu'il peut savoir.

— Et savez-vous ce que vous avez fait ? s'écria Chambel avec un accent tragique ; malheureuse et méchante femme, vous avez poussé un fils à calomnier sa mère !

Ce rapprochement de mots a toujours quelque chose de si solennel qu'Isaure en fut d'abord terrifiée, et qu'elle s'écria avec un véritable effroi :

— Que dites-vous?

— La vérité, et voilà où vous a poussée votre aveugle violence.

A ce moment la figure d'Isaure changea tout à coup d'expression ; un léger sourire se montra sur ses lèvres, puis elle parut contenir un rire étouffé qui finit par éclater, et au milieu duquel elle se mit à dire :

— Comment! c'est charmant ce que vous m'apprenez là ; la vertueuse madame de Morency a un fils qu'elle appelle son neveu? (Elle se mit à rire.) Mais d'où lui vient-il, ce neveu, ou plutôt ce fils qui est un neveu? Mais c'est délicieux, c'est nouveau ; le moyen est adroit. — Comment donc, c'est de la vertu à sa suprême puissance ! Je conçois qu'une pauvre femme, qui a le malheur d'être mère par une faute, soit perdue, si elle a la sottise d'appeler son fils « mon fils » ; mais du moment qu'elle l'appelle son neveu... c'est bien différent... tout est changé. En effet... on eût été une mère coupable, on est une tante vertueuse... C'est fort amusant!...

Et elle continua à rire.

— Isaure ! s'écria Chambel avec colère.

— Ah ! monsieur, laissez-moi rire, je vous en prie, c'est à en mourir.

— Isaure ! répéta Chambel plus furieux, taisez-vous.

— Eh non ! voilà une heure que nous faisons de la tragédie à propos de cette respectable personne ; ah! que nous sommes niais, mon cher ami... M. Jules le neveu .. le fils... le... ah! ah! c'est adorable !

Et elle se jeta sur un siége en riant avec un éclat, une violence qui mettaient Chambel hors de lui.

— Isaure ! s'écriait-il à chaque instant ; Isaure, taisez-vous.

Mais il semblait que chaque menace fût un coup d'éperon à la gaieté cruelle d'Isaure, qui faisait semblant de rire à se tordre, et qui balbutiait comme quelqu'un qui n'a plus le pouvoir de parler.

— Ah ! je raconterai cela... j'en veux faire un roman... ça aura du succès, j'en suis sûre.

Chambel, éperdu, furieux surtout de sa sottise qui venait de donner à Isaure une arme si puissante contre lui et contre madame de Morency, Chambel, dis-je, prit les deux mains de sa femme dans les siennes, et, la forçant de le regarder en face, il lui dit probablement avec un accent de délire qui alla jusqu'à la vérité :

— Mais vous ne savez donc pas que je suis capable de vous tuer!

Isaure retomba sur son siége d'où elle s'était levée, et, prenant sa tête dans ses mains, elle répondit d'une voix étouffée:

— Pour elle !

— Oui, pour elle , s'écria Chambel qui , ayant enfin franchi la barrière, ne ménagea plus rien ; pour cette femme que vous insultez et que j'aime, qui coupable ou non , perdue ou non , me plaît ainsi...

— Mais taisez-vous à votre tour, s'écria Isaure ; vous vous déshonorez en parlant de la sorte...

— Oh !... fit Chambel, assez, assez, madame, de ces sentiments extravagants dont il vous plaît de faire des vertus. Le monde est fait comme il doit être, il est indulgent pour ceux qui, du moins dans leurs fautes, ne bravent pas insolemment toutes les lois de la convenance et de l'honneur.

— Pierre ! s'écria Isaure avec désespoir, taisez-vous , je vous en prie, taisez-vous.

— Vraiment ! fit Chambel ; allons donc, madame, vous qui dites si purement leurs vérités aux autres , il faut que vous appreniez à entendre les vôtres.

— Ah ! fit Isaure en éclatant en larmes, il me l'avait bien dit... Pauvre Victor !

Ce souvenir, qui eût dû arrêter Chambel s'il avait eu quelque souci d'un autre que de lui-même, ne fit que l'irriter et lui parut une injure au bonheur qu'il donnait à sa femme.

— Lui avez-vous fait souvent de semblables scènes ?

— Ah ! Pierre ! Pierre ! lui cria sa femme avec des sanglots déchirants, il ne m'a pas insultée, lui, et pourtant il en avait le droit.

— Eh bien ! madame, si vous ne voulez plus l'être, n'insultez plus les autres.

— Vous avez raison. Je me tairai.

— N'excitez pas des représailles qui, vous le voyez, peuvent être terribles.

— Assez, monsieur, assez , s'écria Isaure en se relevant terrible. Mais vous êtes donc descendu au dernier degré de la lâcheté ? Vous, c'est vous qui me reprochez ma faute, vous qui m'avez perdue, vous qui êtes venu, pauvre et tremblant, à mes côtés, vous plaignant d'une existence abandonnée, d'une puissance méconnue, d'un talent étouffé, vous que j'ai pris en amour, parce que je vous ai pris en pitié.

— Isaure, prenez garde !...

— Oui, en pitié !

Méconnu dans une étroite ville de province, moqué, raillé, renié par votre famille qui ne voyait en vous qu'un homme qui ne voulait pas suivre une carrière honorable ; je vous ai pris criblé de dettes, misérable, inconnu, désespéré. Je vous ai sauvé de la misère où vous alliez vous perdre, je vous ai soutenu de ma foi en vous et de ma fortune aussi, monsieur, et le jour où vous êtes arrivé à être quelque chose, plus que vous ne valez, je vous retrouve vis-à-vis de moi, superbe, insolent, impitoyable.

Oh ! non, monsieur, non ! ce ne sera pas. Perdue par vous, je ne veux pas être humiliée par vous !

Vous suivrez à votre aise la carrière qui vous rend si fier ; je vous laisserai, pauvre niais, qui sert d'instrument à un ambitieux, je vous laisserai aux mains de cet homme sans cœur et de l'intrigante qui vous tiennent.

Dépêchez-vous de profiter de votre position, je vous le conseille; car le jour où l'un vous aura pris tout ce que vous avez dans l'esprit, ce qui n'est pas grand'chose, et l'autre tout ce que vous avez dans le cœur, ce qui n'est rien, ils vous jetteront à la porte et vous diront :

« Monsieur, le monde est comme il doit être, et un homme scandaleusement séparé de sa femme souillerait la pureté de nos mœurs. »

— Comme il vous plaira, dit Chambel , je préfère la misère et l'obscurité , madame , l'ingratitude même , à de pareilles scènes et à la vie que vous me faites.

— Je la laisserai libre d'être ce que vous voudrez.

— Je n'attendais pas moins de vous, dit Chambel , arrivé à un résultat qu'il eût provoqué peut-être, mais qui l'épouvantait à mesure qu'il le voyait de plus près.

— Je pense, lui dit Isaure, qu'en cela je satisfais au moins l'un de vos plus chers désirs. Dans tous les cas, monsieur, j'obéis aux miens.

— Je ne m'en étonne pas, dit Chambel ; le passé devait m'avertir de l'avenir.

— C'est ainsi en toutes choses, ce qu'on m'a prédit m'est arrivé ; et ce que vous auriez dû prévoir arrivera...

— C'est un parti pris, madame?

— Irrévocable, monsieur, et en cela encore le passé peut vous répondre de l'avenir.

— Soit, dit Chambel.

Il sortit et alla s'enfermer chez lui ; quant à Isaure, elle se livra aux soins de sa maison avec une apparence de tranquillité qui prouvait jusqu'à quel point, dans ce cœur si violent et si incertain, il y avait de force lorsqu'une décision y était arrêtée.

Plus de deux heures s'étaient écoulées lorsqu'on annonça à madame Chambel la visite de l'abbé Fortin

XIV.

Isaure donna sur-le-champ l'ordre d'introduire l'abbé Fortin.

L'épreuve qu'elle avait faite près de M. Norton n'était pas de nature à lui faire considérer cette visite sous un aspect favorable. Isaure partageait ce préjugé assez commun qui attribue à tous les prêtres un même esprit et une sorte de solidarité d'opinions qui les pousse à juger tout du même point de vue.

Si madame Chambel avait eu affaire à un de ces abbés mondains dont les salons causent comme d'un roman nouveau ou d'une actrice célèbre, elle eût pu croire qu'elle rencontrerait autre chose que ce qu'elle avait trouvé. Mais la réputation de l'abbé Norton était irréprochable, car le monde a souvent le tort d'accorder son admiration à l'absence des vices plutôt qu'à la pratique des vertus, et pour les prêtres la continence est aux yeux du vulgaire un titre qui en remplace beaucoup d'autres.

Parce que M. Norton n'avait jamais été soupçonné d'une faiblesse, parce qu'il observait dans toute sa rigueur la sobriété des jeûnes, on voyait en lui le prêtre chrétien dans toute son austérité. Ces sacrifices corporels suffisaient à couvrir d'un bouclier respecté l'intrigue cauteleuse , l'ambition ardente, la haine persévérante de son âme et la perversité de ses opinions.

Comme lui, l'abbé Fortin avait aussi une réputation irréprochable, et il est assez facile de comprendre qu'Isaure se laissât aller à l'idée que, sous le même habit et la même renommée, elle trouverait la même âme et la même inflexibilité.

Si donc elle le reçut , ce ne fut avec aucune espérance d'en obtenir des consolations , mais seulement pour ne pas avoir l'air de reculer devant qui que ce fût dans la lutte qu'elle venait d'engager, et peut-être aussi pour dire à l'abbé Fortin tout ce qu'elle n'avait pu dire à l'abbé Norton.

Ce fut donc avec une sorte de raideur qu'elle échangea avec lui les premières salutations, et qu'elle se mit en devoir de l'écouter.

— Madame, dit l'abbé Fortin, je suis venu vous voir au sujet de la lettre de mademoiselle Marguerite, que vous m'avez remise ce matin.

Madame Chambel ne répondit que par une légère inclination, et l'abbé Fortin continua :

— Sans doute, vous en avez pris connaissance ?

— Oui, monsieur, dit sèchement madame Chambel ; c'est une faute, je le sais, une faute grave, et je ne cherche point à l'excuser.

— Oui, madame, c'est une faute grave ; car elle a déjà fait du mal à une jeune fille innocente, vous le savez, madame, puisque vous avez lu cette lettre, à une jeune fille indignement sacrifiée au secret d'une intrigue coupable.

Madame Chambel regarda l'abbé Fortin d'un air étonné, comme s'il eût été extraordinaire qu'il crût à la liaison de madame de Morency, et qu'il osât la qualifier de coupable.

Mais la défiance d'Isaure ne se laissa pas désarmer par cette première parole, et elle répondit avec moins de sécheresse, mais avec une égale retenue :

— Croyez, monsieur, au chagrin que j'éprouve d'avoir été une cause de malheur, si minime qu'elle puisse être, surtout envers une personne qui a été, comme vous le dites, si légèrement sacrifiée.

— Eh bien ! madame, je viens vous demander, s'il en est temps encore, de ne pas rendre ce malheur plus grand.

— J'en éprouverais beaucoup de regret, monsieur, et je ne ferai rien pour cela. Mais je ne comprends pas comment je pourrais avoir une action quelconque sur la destinée de mademoiselle Marguerite.

— Puisque vous avez lu sa lettre, madame, vous avez dû y voir qu'il lui était défendu de m'écrire.

— Dans l'ignorance où j'étais de cette défense, j'ai moi-même appris à M. Norton que cette lettre était de Marguerite.

— M. Norton, madame, est le bienfaiteur et le protecteur de cette jeune fille, et il a le droit d'être blessé de sa désobéissance. Moi-même j'ai peut-être trop écouté le sentiment d'affection que j'ai pour cette jeune fille, en disant à M. Norton que je me placerais entre elle et lui. Mais je crois à M. Norton des sentiments trop élevés pour faire supporter à une pauvre abandonnée un dissentiment d'opinions où elle s'est trouvée mêlée à notre insu, sans doute.

Mais, madame, l'indulgence qu'en ma qualité de prêtre j'ai le droit d'attendre et de demander à M. Norton, je ne la trouverais peut-être pas chez les personnes qui sont nommées dans cette lettre.

Marguerite est destinée à vivre d'une manière subalterne, il est vrai, dans un monde où l'une de ces personnes peut avoir quelque accès. Un mot malveillant peut suffire à perdre une existence si précaire, et peut-être que si l'on savait...

— Je vous comprends, monsieur, et jamais, je vous le jure, madame de Morency ne saura par moi l'existence de la lettre de mademoiselle Marguerite ; ou, si elle le sait, elle en ignorera toujours le contenu.

— Pardon, madame, dit M. Fortin, si j'en demande davantage. J'aborde un sujet dont il doit vous être cruel d'entendre parler par un étranger ; mais vous me pardonnerez, madame, de le faire dans l'intérêt d'une pauvre enfant qui n'a personne au monde pour la défendre.

— Dites, monsieur, répondit madame Chambel avec un commencement de déférence pour l'abbé Fortin.

— Ce ne serait pas assez, madame, de garder le secret vis-à-vis de madame de Morency ; il y a quelqu'un vis-à-vis de qui vous voudriez peut-être vous armer du témoignage de Marguerite et lui dire ce que vous avez lu... et...

— Ce serait le dire à madame de Morency, dit Isaure avec amertume.

— Je le crains.

— Vous en êtes sûr, monsieur ; vous avez mesuré l'empire inouï que cette femme exerce sur l'esprit de M. Chambel. Mais quel charme a-t-elle donc pour le dominer ainsi ?

— Elle est calme, madame, répondit doucement l'abbé Fortin.

— Elle est calme et je ne le suis pas, voulez vous dire ?

— Je le crois, dit l'abbé Fortin.

— Et vous avez raison, monsieur ; non, je ne suis pas calme, et je méprise ce misérable sang-froid qui calcule cruellement une mauvaise action et pèse chaque parole pour la faire servir à d'indignes desseins.

— Vous vous trompez, madame, lui dit l'abbé Fortin gravement...

— Je me trompe, monsieur ! lui dit Isaure avec un vif mouvement d'indignation.

— Vous vous trompez sur le jugement que vous portez, comme sur le sens que vous supposez à mes paroles.

Mais je n'ai aucun droit à vous donner des conseils ; seulement je dois vous dire que vous m'avez mal compris, si vous m'avez supposé l'intention de vous condamner dans votre cause.

— Cependant, monsieur, vous m'avez dit, vous venez de me répéter que je me trompais dans les jugements que je portais, et voudriez-vous aussi me persuader que j'accuse faussement ?

— Pardon, madame, mais ce peu de paroles que nous venons d'échanger vous montrera combien j'ai raison, si vous me permettez de vous les rappeler.

— Parlez, monsieur, parlez, je ne demande pas mieux que d'être éclairée.

— Eh bien, madame, vous m'avez dit que vous méprisiez ce misérable sang-froid qui calcule de basses actions : je vous ai répondu que vous vous trompiez, et votre premier mouvement a été de me croire du parti de vos ennemis.

Voilà, madame, ce que c'est que de ne pas être calme.

— J'ai eu tort sans doute, monsieur, s'il est vrai que je n'ai pas compris le sens de votre désapprobation.

— Non, madame, vous ne l'avez pas compris.

Vous méprisez le misérable sang-froid qui calcule de mauvaises actions, et, en vertu de ce mépris, vous êtes peut-être fière de ne pas posséder ce sang-froid coupable.

— Oui, monsieur, j'en suis fière.

— C'est que vous ne considérez cette vertu, car c'en est une, qu'appliquée à de mauvaises actions.

Le courage est une des plus nobles qualités de l'homme, et cependant il arme souvent le bras d'un meurtrier. La patience est la meilleure force de l'homme, et pourtant il l'applique quelquefois à préparer une ruine. Le calme est sa première défense, et ce n'est pas parce que d'autres s'en servent pour mal faire, qu'il faut le mépriser et le dédaigner pour soi.

— Je vous comprends, monsieur ; mais en quoi le calme me sauverait-il du malheur que je ressens ?

— Peut-être en diminuerait-il l'intensité et le danger.

— Je fais tous mes efforts pour vous croire, monsieur, mais en souffrirai-je moins parce que je serai plus calme ?

— Oui, madame, parce que vous jugerez mieux votre position.

— Mais elle est intolérable !

— Il y a cependant beaucoup de femmes qui en acceptent de plus cruelles avec résignation.

— C'est qu'elles ont plus de vertu que moi.

— Elles ont celle-là du moins, madame, dit l'abbé doucement.

— Monsieur, je ne l'ai pas et je n'ai pas non plus celle d'écouter patiemment les leçons que je n'ai pas demandées.

— Ne venez-vous pas de me dire que vous ne demandiez pas mieux que d'être éclairée ?

— C'est vrai, monsieur ; mais quand je vous ai dit cela, je m'attendais à recevoir de vous des conseils salutaires.

— Et vous ne trouvez pas que ceux que je vous donne soient salutaires ?

Madame Chambel se mordit les lèvres de dépit et s'agita sur sa chaise ; mais le calme inaltérable de l'abbé Fortin, la persistante douceur de son langage, étaient un frein que madame Chambel n'osait briser ouvertement, et elle répondit en se contenant à peine :

— Mais, monsieur, quels sont donc les conseils que vous m'avez donnés ? Je n'ai encore entendu que des accusations contre moi.

— Vous vous trompez encore, madame.

Isaure regarda M. Fortin d'un air fort étonné, et reprit amèrement :

— Pardonnez-moi, monsieur, mais je ne me crois pas encore tout à fait dénuée de raison ; il me semble que vous m'avez dit que je manquais de calme ?

— Prenez-vous pour une accusation une chose dont vous avez dit être fière ?

— Ne suis-je pas, selon vous, privée de cette grande vertu des autres femmes qu'on appelle la résignation ?

— Je crois que vous vous en êtes vantée vous-même.

— Oh ! monsieur, s'il en est ainsi, si chacune de mes paroles devient une arme contre moi, j'avoue que je ne suis pas assez habile pour résister à cette façon jésuitique d'argumenter.

L'abbé Fortin se leva et salua madame Chambel en silence. Il alla vers la porte ; mais à l'instant même Isaure s'avança vivement à sa rencontre et lui dit :

— Pardon, monsieur, pardon d'une parole échappée à ma vivacité, mais que je désavoue formellement.

L'abbé Fortin s'arrêta, et, regardant longtemps madame Chambel, il lui dit :

— Eh bien ! madame ?

— Eh bien ! monsieur ? dit Isaure en baissant les yeux.

— Je vais vous parler sévèrement, et vous m'écouterez sans m'interrompre.

Vous êtes malheureuse, madame, et vous avez le droit de vous plaindre ; mais, je vous le dis encore, vous aggravez vous-même votre malheur.

Ecoutez-moi : quelques minutes de patience ne sont pas un effort que vous ne puissiez faire lorsqu'il s'agit de votre avenir et de celui de votre mari.

— Cet avenir, monsieur, est irrévocablement fixé.

— Depuis longtemps ?

— Depuis une heure.

— Après de longues et mûres réflexions ?

— Monsieur ! fit Isaure avec un retour d'impatience.

— Ainsi, madame, en une heure, en quelques minutes peut-être, vous avez décidé de la destinée de deux longues existences, vous avez condamné la vôtre à l'isolement et celle de votre mari à l'abandon ; car, vous le savez aussi bien que moi, ce n'est pas un homme capable de donner à sa vie la direction qui lui convient : c'est un caractère violent avec un vice de plus que le vôtre, la faiblesse. Ses sentiments sont, comme ses écrits, des reflets exaltés de la pensée des autres.

Et vous, madame, vous qui, à défaut d'amour, devriez trouver dans vos devoirs la force de le défendre contre tous et contre lui-même, vous l'abandonnez !

Et cette résolution, il vous a suffi d'une minute pour la prendre ! et, depuis qu'elle est prise, vous ne vous êtes pas demandé si, trop irritée de torts réels, mais pardonnables, car il n'y a pas de torts qui ne le soient, vous n'aviez pas écouté seulement votre colère !

Vous vous êtes faite l'arbitre souverain de votre cause, sans en appeler à un conseil plus calme, à un ami.

— Mais je n'en ai pas, monsieur, d'ami ; je suis allée ce matin chez M. Norton, et il m'a repoussée avec une dureté inflexible.

— Il a sans doute eu tort; mais s'il vous avait dit comme moi, et plus sévèrement que moi, que vous manquiez de calme et de patience, que, fière d'une franchise de bons ou de mauvais sentiments que vous croyez la suprême vertu, vous vous égariez dans vos soudaines résolutions, s'il vous avait enfermée dans vos paroles du moment, pour vous prouver combien il avait raison, vous lui auriez répondu comme à moi, que vous n'entendiez rien à des argumentations jésuitiques ; et si, irrité de cette injure, et c'en eût été une cruelle pour lui, il se fût fait votre ennemi, à qui en eût été la faute ? A vous, madame.

Aussi M. Norton a-t-il été plus prudent que je ne le suis, en refusant d'intervenir dans une affaire où les meilleures intentions peuvent être ainsi jugées.

— A votre tour, monsieur, pensez-vous que les intentions de M. Norton me fussent bien favorables?

— C'est parce qu'on voit sans cesse les autres, et jamais soi-même, qu'on se trompe si souvent sur ce qu'on doit faire.

Vous avez mille fois raison de condamner la conduite de votre mari ; mais avez-vous été aussi sévère envers vous qu'envers lui ? Il a obéi en aveugle à une passion mauvaise, et vous en faites autant. Il vous fait mal, et votre seule pensée est moins de vous arracher à ce mal que de le lui rendre.

— Je me défends, monsieur.

— En frappant plus fort que lui ; c'est un combat où vous pensez moins à parer les coups qu'à les rendre, au risque de périr.

— Mais, monsieur, à votre compte, je dois donc tout subir sans murmurer.

— La vertu chrétienne le voudrait ainsi, madame ; mais ce n'est pas à une fausse abnégation que je veux vous amener, ce qui serait peut-être moins difficile que vous ne le croyez.

Isaure prit un air fâché.

— Pardon, madame, mais un homme qui eût voulu flatter votre orgueil, vous dire que vous aviez la toute-puissance d'accomplir, sans faiblir un moment, la résolution que vous avez une fois prise un homme qui vous eût fait ensuite un tableau splendide de cette résignation muette dont le silence glacé est une accusation qui parle plus haut que toutes les récriminations, cet homme eût pu vous amener à jouer un rôle au fond duquel il y eût toujours un sentiment de vengeance.

— C'est peut-être vrai, ce que vous dites là, monsieur.

— Un autre, madame, eût pu, profitant des vivacités de votre cœur, faire un appel à ce cœur qui est généreux et prompt, vous arracher la promesse d'un pardon qui eût été sincère un moment, mais que vous auriez bientôt considéré comme une indigne surprise à votre bonne foi.

— Ceci est encore vrai, monsieur, dit Isaure ; mais alors je ne vois pas comment je puis être amenée à une bonne résolution.

— En vous armant contre la violence et l'exagération de vos jugements et de vos résolutions, en vous montrant que ce calme que vous méprisez tant est la première force, contre les autres et contre vous-même.

— Prouvez-le-moi, monsieur.

— Eh bien ! madame, il est certain qu'il serait facile de trouver des termes magnifiques contre la perfidie, la lâcheté de la trahison de votre époux, et vous applaudiriez de tout cœur à ce que je vous dirais, et vous vous estimeriez la plus malheureuse des femmes, car le malheur sourit quelquefois à l'orgueil ; mais si j'osais vous remontrer que ce malheur, si grand qu'il soit, est un malheur assez vulgaire, ne diriez-vous pas que je prends le parti du vice?

— Je vous en crois incapable.

Je suis prêtre, monsieur, pour prier et pour consoler.

— Si je vous disais que frapper incessamment et sans ménagement un homme de sa faute, c'est le pousser à y persévérer, ne diriez-vous pas que puisqu'il est coupable, c'est à lui de s'humilier?

— Peut-être, monsieur.

— Eh bien ! madame, si cet homme, si votre mari, se faisant une vertu de la franchise de ses sentiments vous disait alors :

« Oui, je fais mal, je le sais, mais je m'en vante, je l'avoue, » ne l'auriez-vous pas poussé à faire encore plus mal qu'il n'a fait, par l'obsession de ces accusations, et surtout par ce sentiment d'orgueil tout prêt à pardonner, j'en suis sûr, mais à la condition qu'on vous demandera grâce.

Isaure réfléchit et devint triste, puis elle reprit doucement :

— Continuez, monsieur, continuez.

— Vous pouvez m'entendre maintenant, dit vivement l'abbé Fortin, vous avez compris enfin que c'était votre fierté plus que votre amour qui vous avait fait agir jusqu'à présent, et vous êtes sauvée !

Isaure le regarda d'un air stupéfait.

— Oui, madame, la conduite de votre mari est indigne et celle de madame de Morency est inqualifiable ; oui, je suis prêt maintenant à condamner avec vous, parce que je vous sais prête à raisonner avec moi ; car c'est à votre raison que je m'adresse, madame, et non pas à votre cœur.

Eh bien ! madame, supposez un moment que vous soyez la coupable, et votre mari l'accusateur, supposez que vous avez un sincère repentir de votre faute, et entendez mettre pour condition à votre pardon, de l'implorer en vous humiliant, vous ne l'accepteriez pas à ce prix, vous préféreriez une séparation, vous préféreriez l'isolement, la mort peut-être.

Isaure baissa la tête.

— Eh bien ! pourbuoi demandez-vous à un homme, et pour une faute que les mœurs du monde peuvent lui faire considérer comme légère, ce que vous vous sentez incapable de faire ?

Mais supposez au contraire qu'au lieu de vous accuser de vos torts, qu'au lieu d'en chercher la preuve à tout prix pour pouvoir mieux vous les reprocher et les venger, on vous dise :

« Ce tort que vous niez, je ne veux pas y croire, ou plutôt je n'en veux rien savoir. Je vous ai confié mon honneur et ma vie, je vous en laisse le gardien et je vous laisse le soin de les défendre. »

Que répondriez-vous à cet appel?

— Ah ! monsieur, qui vous a donc appris mon cœur ? Oui, vous avez raison, au prix de ma vie je voudrais redevenir digne de la confiance qui me ferait un pareil appel et qui m'eût épargné de rougir ; mais il est trop tard !

— Il n'est jamais trop tard pour agir avec prudence et dignité.

Que gagneriez-vous encore à de nouvelles discussions ? Des paroles blessantes et des bravades plus blessantes encore, en vertu desquelles on prendrait les résolutions fatales.

— Elles sont prises, monsieur, et déjà le mot de séparation a été prononcé entre nous !

— Eh bien ! madame, avez-vous la force de le rétracter ?

Isaure se tut.

— Pourrez-vous humilier à ce point votre volonté ?

Isaure réfléchit longtemps et répondit enfin :

— Non, monsieur ; non, voyez-vous, c'est au-dessus de mes forces, au-dessus de mon courage ; je puis mourir, mais je ne ferai pas cette lâcheté.

J'ai dit à M. Chambel que tout était fini entre nous ; j'ai peut-être eu tort, mais je l'ai dit, et je me tiendrai parole.

— Madame, si vous lui aviez dit que vous l'empoisonneriez, tiendriez-vous votre parole ?

— Ah ! monsieur ! fit Isaure avec dégoût.

— Alors, madame, ce n'est donc que l'énormité du crime qui vous arrêterait ?

— Cela ne se ressemble en rien, monsieur.

— Pardon, madame ; si une parole prononcée dans la colère est un engagement sacré, vous croyez-vous bien sûre que votre colère n'ira pas un jour jusqu'à des menaces plus terribles ?

Pour cela, madame, il y a du pardon ; mais celle qui, froidement, s'assure dans une mauvaise détermination, vous savez, madame, ce que vous en pensez.

Isaure se tut encore et s'agita un moment, puis elle reprit en se parlant à elle-même :

— M'humilier à ce point... moi ! Eh bien, monsieur, reprit-elle après une pause, je vous promets de ne pas en parler, d'oublier ce que j'ai dit ; mais qu'on ne m'en fasse pas souvenir !...

— Point de demi-résolution, madame, point de transaction trompeuse avec vous-même.

— Mais que voulez-vous que je fasse alors, monsieur ?

— Attendre !

— Eh bien soit ! monsieur, j'attendrai ; j'attendrai patiemmen, sans cris, sans accusations, sans colère... est-ce assez ?

— Ce ne serait pas assez pour une autre, c'est beaucoup pour vous ; seulement, défiez-vous du premier moment, car il est possible que l'on considère votre détermination comme une défaite, qu'on vous le montre et que vous ne vouliez pas le supporter.

— Je le supporterai, monsieur... Et combien de temps doit durer cette épreuve ?

— Huit jours, je reviendrai vous voir dans huit jours.

— Je vous attendrai.

Isaure resta seule, et, le parti une fois pris, elle s'y affermit, non comme l'eût voulu l'abbé Fortin, mais à sa manière et selon son caractère.

« Eh bien soit ! se dit-elle ; on me jet'e de tous côtés le reproche de mon caractère violent, eh bien, je me contiendrai en face de tous, en face des injures les plus odieuses, s'il le faut. Je leur prouverai que les torts ne sont pas de mon côté ; et lorsqu'on aura bien vu que ce n'est pas moi qui persévère dans le mal, alors j'aurai le droit d'éclater et de dire à tout le monde la vérité et ce que j'ai fait pour prévenir un scandale.

» Alors ni mari, ni prêtre, ne pourront me dire que c'est moi qui aggrave le mal par mes violences ; alors j'aurai raison. »



Vous direz à M. Norton que je n'ai pas eu le temps d'attendre...

On doit penser que, de son côté, Chambel avait dû faire d'assez graves réflexions, et qu'il n'était pas très rassuré sur les suites de la séparation qu'il avait acceptée.

Dans un moment de colère, il avait avoué la vérité à sa femme : il avait fait bien pis, il lui avait livré le grand secret de la vie de madame de Morency.

Quel usage terrible Isaure ne pourrait-elle pas faire de ses aveux ! C'était à considérer pour lui et pour madame de Morency.

Quant à tromper Isaure, il n'y fallait plus penser. Quant à la faire plier, il en avait reconnu l'impossibilité.

Il n'y avait donc qu'un moyen, c'était de la fléchir. Mais comment s'y prendre, comment aborder, même pour lui demander pardon, ce caractère tout hérissé de sarcasmes ou de violences ?

Tout l'esprit de Chambel ne lui montrait pas un moyen d'arri-

ver, et il se trouvait le plus malheureux des hommes. Quant à sacrifier madame de Morency, quant à donner le droit à madame Ansier de dire, avec sa voix de vipère :

« M. Chambel a eu peur de sa femme. »

Il ne pouvait admettre un moment cette pensée.

Ces incertitudes durèrent deux heures; elles eussent duré huit jours, car Chambel était de ces hommes qui ne savent rien vouloir, ni le bien ni le mal.

La conclusion qu'il tira de tous ses raisonnements et de toutes ses réflexions fut de se laisser aller au flot des circonstances, et de se régler sur ce qu'elles lui présenteraient de déterminant. Si c'était une séparation, tant pis; il n'y voyait pas plus loin.

Ce fut donc avec cette incertitude d'un côté, et cette résolution de l'autre, que Chambel et sa femme se trouvèrent en présence.

Isaure et son mari avaient également redouté cette rencontre; car, malgré sa ferme résolution, madame Chambel n'était pas bien sûre de ne pas laisser échapper quelques mots piquants, si Pierre prenait vis-à-vis d'elle des airs de matamore, tandis que Chambel craignait que de nouveaux reproches de sa femme ne vinssent l'obliger à ratifier d'une façon formelle la séparation annoncée.

Ce fut par conséquent un terrain neutre qu'ils choisirent pour se revoir, et ils s'arrangèrent de manière à ne se revoir qu'à l'heure du dîner.

Pour d'autres que pour eux-mêmes, ce qui se passa eût été une assez amusante comédie.

En effet, il fallait bien se parler, ou montrer leur dissentiment à des regards curieux qui expliquent aussi bien le silence que les discours. Sans doute il fallait parler, et sur des sujets très indifférents, et il ne pouvait y en avoir de plus indifférent que le dîner lui-même.

Isaure ne s'était mise à table que pour faire acte de présence, et elle venait de servir son mari, sans se servir elle-même.

— Vous ne mangez pas, lui dit Chambel.

« Bien! pensa Isaure, si je ne mange pas, on dira que je fais des scènes muettes en ayant l'air d'avoir perdu l'appétit de désespoir. »

— Pardon, dit-elle en se servant, je m'étais oubliée, je pensais à autre chose.

Chambel fut sur le point de lui demander à quoi elle pensait; mais il eut peur de la réponse et ne dit rien, pendant qu'Isaure faisait tous ses efforts pour se donner l'air d'avoir de l'appétit.

Un moment après, Chambel reprit :

— Qu'avons-nous à dîner?

— Des éperlans au gratin, je crois, dit Isaure; vous les aimez, ce me semble?

— Beaucoup, dit Chambel.

— Tant mieux, repartit Isaure.

Chambel regarda sa femme pour savoir ce que sa physionomie pouvait ajouter à ce tant mieux si simple.

Cette physionomie voulait dire seulement :

« Je suis charmée que ce soit quelque chose qui vous plaise. »

— Oh! oh! se dit Chambel; qu'est ceci? d'où vient tant de douceur? Il y a quelque sinistre projet là dessous; prenons garde.

Et tout aussitôt il se sentit pris à la fois de peur et d'humeur. Cette nouvelle tactique ne s'était pas trouvée dans ses prévisions.

Cependant il ne voulut pas avoir l'air de faiblir, et reprit bientôt après, avec un courage héroïque.

— Je trouve que ces éperlans sont fades.

— C'est peut-être ma faute, dit simplement Isaure; comme depuis quelques jours je me sentais un peu mal à la gorge, j'ai commandé de ne rien épicer.

— Toujours même douceur, se dit Chambel; pas le moindre mot à double entente, elle qui est si habile à les trouver à propos de tout; pas le moindre sourire équivoque et pincé. Il y a quelque chose, c'est certain, quelque chose de grave.

Le dîner se passa ainsi le plus naturellement du monde en apparence, mais avec une extrême anxiété des deux parts, surtout du côté de Chambel.

Puis vint le moment où il fallut se lever de table, et à ce moment il y eut encore une grande appréhension de ce qui allait arriver.

De la salle à manger on passait dans le salon, ouvrant à droite dans la chambre d'Isaure, à gauche, dans l'appartement de Chambel.

— Si j'entre dans ma chambre, se dit Isaure, j'aurai l'air de vouloir m'enfermer chez moi et de bouder.

Elle resta dans le salon.

— Je comprends, se dit Chambel; on veut me laisser rentrer le premier chez moi pour pouvoir dire que je me tiens à l'écart; je n'en ferai rien.

Et il demeura dans le salon.

Chambel avait fait les frais des premières paroles prononcées à dîner. Isaure jugea qu'elle devait en faire autant à son tour :

— Que devient, dit-elle, la pièce dont nous avons été voir la première représentation il y a huit jours?

— Elle ne fait rien.

— Cela m'étonne; elle ne manque pas d'un certain intérêt.

— Sans doute, un intérêt de curiosité, comme celui qu'on prend à deviner une énigme; mais une fois qu'on en sait le mot, on n'y vient plus. Tout cela n'a ni style, ni vérité, ni connaissance réelle du cœur humain.

— Ah! fit Isaure, c'est que le cœur humain est un mystère difficile à connaître.

— Oh! oui, dit Chambel avec un profond soupir et en levant les yeux au ciel.

Isaure avait un peu deviné, avant le dîner, les appréhensions de son mari; mais ce *oh! oui*, avec le soupir et le regard dont il fut accompagné, les lui montra tout à fait, et malgré sa colère et son chagrin, il lui prit envie de rire de l'anxiété de Chambel; mais elle résista et repartit :

— Oh! oui, ce doit être une étude fort difficile.

Chambel ne fit qu'un mouvement de tête pour toute réponse, et Isaure reprit :

— Si on peut appeler cela une étude; car enfin, quand on se met à étudier une science, un art, une langue, il y a une manière établie et connue de les apprendre; mais comment étudie-t-on le cœur humain? où est le commencement et la fin de cette étude? où est la certitude des résultats acquis et de la vérité de ces résultats?

La question ainsi posée eût été embarrassante pour un plus habile que Chambel; mais il ne pensait pas le moins du monde à y répondre, et se disait seulement :

— Voici l'orage qui croît, on aborde des généralités banales pour en faire tout à l'heure des applications personnelles; je ne serai pas assez sot pour donner dans le piége.

En conséquence, il répondit d'un ton professoral :

— Le cœur humain est un abîme où l'on regardera éternellement sans jamais en voir le fond.

— En ce cas, dit Isaure en s'asseyant et prenant une broderie, ce qui l'établissait dans le salon, d'après ce que vous disiez tout à l'heure, cette étude sera éternellement intéressante, puisqu'on n'en saura jamais le dernier mot.

Chambel ne s'occupa point de la réponse à faire; mais il regarda sa femme s'asseoir et s'assit de son côté en vertu de la réflexion suivante :

— Il paraît que c'est un parti pris d'avoir l'air aimable; eh bien! je serai charmant.

— Que faites-vous donc là? dit-il assez gracieusement à sa femme, regardant la broderie qu'elle tenait.

Toute la résolution d'Isaure faillit s'écrouler à cette question; elle avait pris cette broderie sans y faire la moindre attention et seulement pour se donner une contenance; et quand elle fut interrogée à ce sujet, il fallut bien se souvenir que c'était une paire de manchettes promises à madame de Morency.

Il y eut un moment d'hésitation, et Isaure fut prête à mettre la batiste en morceaux; mais elle avait promis d'être calme, elle voulut l'être, et ne se crut pas autorisée à échapper par un mensonge à une circonstance pénible de l'épreuve qu'elle s'était imposée. Elle répondit donc de la voix la plus tranquille qu'elle put prendre : — C'est quelque chose que j'ai promis à madame de Morency.

Si la question avait vivement ému madame Chambel, la réponse et surtout le ton dont elle fut faite stupéfia singulièrement son mari.

Le nom de madame de Morency venait d'être prononcé entre elle et lui, et il n'avait pas résonné comme un tocsin d'alarmes et de révolution!

Par quel chemin couvert, par quelle mine souterraine Isaure marchait-elle donc à ses projets? Chambel demeura muet de surprise, et Isaure, qui comprit son épouvante, lui dit le plus gracieusement du monde : — Les trouvez-vous jolies?

Chambel prit son courage à deux mains, et, au risque de tout ce qui pourrait lui arriver, il répondit : — Je les trouve charmantes.

Après cette réponse, il y eut un assez long silence, comme celui d'un équipage qui se recueille un moment après avoir évité un écueil où il pouvait se briser.

Isaure était contente d'elle, et Chambel se perdit en réflexions profondes sur l'étrange changement de sa femme.

Nous ne suivrons pas cette conversation durant plus d'une heure, où elle erra ainsi de sujet en sujet, craignant à chaque instant de se heurter à un sentiment, à un souvenir, à un mot qui pourrait faire éclater l'orage.

Enfin le moment arriva où madame Chambel et son mari avaient coutume de disposer de leur soirée, quand cela n'avait pas été convenu d'avance.

De son côté, Isaure ne voulut prendre aucune détermination à ce sujet : — Je ne l'engagerai ni à sortir ni à rester, se dit-elle, et il fera tout ce qu'il voudra.

Quant à Chambel, ses appréhensions revinrent plus inquiète que jamais. — On attend ma sortie, pensa-t-il, et toute cette co-

médie n'est faite que pour endormir ma vigilance; car, une fois que je serai hors de la maison, je suis certain qu'Isaure accomplira ce qu'elle a résolu.

Mais qu'avait-elle résolu? c'était là la grande question.

Chambel était moralement, vis-à-vis de sa femme, dans la position d'un homme qui s'imagine qu'un autre veut l'assassiner, sans pouvoir lui montrer cette crainte et sans savoir par quels moyens il veut y arriver. Il ne le quitte pas des yeux, il épie chacun de ses gestes et chacun de ses mouvements, sans oser cependant s'éloigner, de peur d'être frappé au moment où il se retournera.

Cette anxiété arrive enfin au point où cet homme préférerait voir son ennemi tirer une paire de pistolets et l'en menacer, pour pouvoir lutter avec lui au risque de ce qui pourrait lui en arriver. Chambel était si convaincu que ce calme apparent cachait quelque sinistre dessein, qu'il prit une grande résolution, celle de ne pas quitter sa femme de vue. Il s'établit donc à côté d'elle, se fit apporter du papier, tout ce qu'il fallait pour travailler, et se mit à écrire pendant qu'elle brodait à la lueur de sa lampe. La nécessité de penser à ce qu'il composait arracha bientôt Chambel à ses préoccupations personnelles; mais le travail manuel auquel se livrait Isaure ne pouvait avoir sur elle la même action. Peu à peu ses pensées la gagnèrent; elle oublia l'occupation qu'elle s'était imposée, et laissa tomber sa tête sur sa poitrine; ses regards fixés devant elle regardaient sans doute dans un passé qu'elle estimait heureux; car bientôt quelques larmes descendirent silencieusement sur son visage. A ce moment, et dans l'intervalle d'une page à l'autre, Chambel leva les yeux, et vit sa femme ainsi perdue dans ses pensées. Il vit la douleur empreinte sur son visage, il vit ses larmes, et pour la première fois il sentit qu'elle souffrait, et il eut un moment de repentir. Mais tout à coup Isaure, honteuse de s'être laissé ainsi dominer par sa douleur, releva vivement la tête, et Chambel reprit son travail pendant qu'elle essuyait ses larmes et recommençait sa broderie. Un des grands priviléges de l'homme qui écrit, c'est d'avoir, à côté de sa vie réelle, une vie fantastique et imaginaire dans laquelle il a le pouvoir de se retirer et de se mettre à l'abri des chagrins de l'autre. Souvent même il arrive que l'excitation d'un malheur prête aux choses inventées qu'il crée dans cette disposition une émotion qui le domine complétement. Chambel écrivait vite, et comme il arrive souvent quand la pensée se présente vivement, il murmurait sourdement ses phrases à mesure qu'il les écrivait. Ce bruit monotone appela l'attention d'Isaure; elle se mit à le considérer, le front penché sur la table, et inondé des rayons de la lumière qui l'éclairait. Que de fois, lorsqu'il essayait ce talent qui n'avait pas encore pris rang dans le monde, que de fois ils avaient passé ainsi de longues soirées, tous deux près de la même table, tous deux éclairés par la même lampe, lui écrivant, elle brodant, ainsi qu'ils faisaient en ce moment; mais heureux alors, et croyant tous deux au bonheur de leur avenir! Isaure eût voulu que ce qu'elle voyait eût été un rêve, car elle en était à ce point de ne plus croire à une pensée heureuse que dans les illusions du sommeil, et il lui prit une de ces fantaisies du cœur, si inexplicables à qui ne les a pas senties: elle se prit à se dire:

— Oui, je dors, je rêve, me voilà heureuse comme je l'étais autrefois.

Elle effaçait ainsi de son esprit le présent et sa triste réalité pour ne pas détruire cet harmonieux tableau, cet aspect si semblable à son bonheur d'autrefois. A ce moment, et que le lecteur nous pardonne d'entrer dans des détails qui semblent presque puérils, à ce moment, comme cela lui arrivait toujours, et lorsqu'il se laissait emporter par l'ardeur du travail, Chambel fit entendre une petite toux sèche et fatiguée qui souvent avait alarmé Isaure.

Quand cela lui arrivait autrefois, dans ces mêmes soirées si semblables en apparence à celle-ci, Isaure se levait doucement pour ne pas le troubler, lui préparait silencieusement un peu d'eau sucrée qu'elle posait à côté de lui, et reprenait ensuite sa place, remerciée par un regard furtif que Chambel distrayait rapidement de son occupation. Sans le vouloir, sans le savoir peut-être, mais sous l'influence du souvenir de ce qu'elle avait été, elle se leva doucement, prépara silencieusement le verre d'eau accoutumé, le posa doucement sur la table, et alla s'asseoir pour attendre le regard qui devait la remercier; mais ce regard ne vint pas, et pour la première fois peut-être, la douleur que ressentit Isaure fut une véritable douleur de l'âme, une de ces douleurs où il ne se mêle ni lutte, ni violence, ni accusation, une de ces douleurs où il n'y a que désespoir, et qu'elle eût exprimée par ces seuls mots, si elle avait pu parler:

« Oh! mon Dieu! il ne m'aime plus! »

Oui, ce fut à ce moment que le cœur d'Isaure fut véritablement touché dans son amour: elle éprouva qu'elle pouvait encore plus souffrir que s'irriter, en se sentant manquer de force pour contenir les larmes et les sanglots qui l'oppressaient. Elle se leva désespérée, et alla se réfugier dans sa chambre pour pleurer. A ce moment, Chambel releva la tête, et, avec cette barbarie de l'homme qui ment et qui ne croit à la vérité de rien parce qu'il ment, il se leva en se disant:

— Ah! la comédie est finie; la patience n'a pas pu aller plus loin, et on veut bien me rendre la liberté.

Chambel oubliait à ce moment ce qu'il avait craint des projets de sa femme; il était trop fier du triomphe qu'il avait obtenu. En effet, il n'avait point quitté la partie; il était demeuré tant qu'on était demeuré; il avait fort indifféremment parlé des choses indifférentes sur lesquelles l'entretien avait eu lieu, et ce n'était pas lui qui s'était le premier retiré dans son camp. Satisfait de sa belle conduite, Chambel quitta sa maison et, un moment après, il était chez madame de Morency. Mais, avant de raconter ce qui se passa, il est bon de revenir sur quelques circonstances qui s'étaient passées entre d'autres personnages de cette histoire.

Comme on doit le penser, Jules, qui croyait n'avoir fait que céder à un caprice sans conséquence, en remettant à Isaure la lettre de Marguerite, fut assez surpris de la réponse qui lui fut faite, lorsqu'il envoya redemander cette lettre pour la remettre à l'abbé Fortin. La disparition d'Isaure l'avait étonné sans l'éclairer; mais ce refus commença à lui faire craindre que cette lettre lui eût été demandée dans un but malveillant. Il ramena à lui tous ses souvenirs, et finit par y trouver la pensée que madame Chambel lui avait quelquefois paru jalouse de Marguerite. Cette pensée lui expliqua la demande de la lettre, le refus de la rendre et lui fit craindre que madame Chambel n'en fît un usage fatal pour cette jeune fille. Jules n'avait jamais fait beaucoup d'attention à Marguerite, il ne l'avait pour ainsi dire jamais regardée; mais parce qu'il savait à peine si elle était belle ou non, si elle avait de l'esprit ou si elle en manquait, sans juger si madame Chambel l'accusait à tort ou à raison, le premier sentiment de Jules fut d'éprouver un très vif regret d'avoir donné à quelqu'un une arme contre Marguerite, fût-ce à madame Chambel, qu'il aimait. A ce regret se joignit bientôt la pensée qu'il avait fait une chose indélicate, et qu'il y avait été sans doute amené par des coquetteries qui n'étaient qu'un jeu et dont on l'avait fait la dupe. Jules s'irrita d'autant plus vivement de la conduite de madame Chambel, qu'il s'arrêta à cette dernière conclusion, et ne pouvant insister plus qu'il n'avait fait le soir où sa demande était parvenue à Isaure en présence de son mari, il se résolut à ne pas laisser passer la journée du lendemain sans ravoir la lettre. Toutefois il ne voulut pas avouer à M. Fortin la faute qu'il avait faite, et l'on sait comment, le lendemain matin, cette lettre arriva à sa véritable destination. Mais Jules, dans cette même matinée, avait attendu avec anxiété l'heure où il pourrait faire remettre un billet à madame Chambel. Chaque fois qu'il avait essayé, il lui avait été répondu que madame Chambel était sortie dès le matin et n'était pas encore rentrée. Madame Chambel, sortie à pareille heure et si longtemps absente, avait dû être poussée par quelque intérêt puissant. N'était-ce pas cette lettre qui avait déterminé cette absence, et que pouvait amener cette absence? Jules avait attendu avec une vive anxiété le retour d'Isaure; mais pendant ce temps il avait vu arriver madame Ansier chez madame de Morency, madame Ansier, fort agitée, l'air soucieux; et ces deux dames s'étaient ensuite enfermées ensemble. Puis on avait fait mander M. Chambel, qui était arrivé non moins agité et non moins soucieux. On s'était enfermé encore, et même à travers le plafond, Jules avait entendu des éclats de voix qui annonçaient une explication. Cependant Jules avait profité de la présence de M. Chambel chez madame de Morency pour se présenter lui-même chez Isaure. Elle était toujours absente, et en rentrant chez lui il avait rencontré M. Chambel si préoccupé et si agité, qu'il se parlait à lui-même et n'aperçut point Jules.

De tout cela il était aisé de conclure qu'il se passait quelque chose de grave et de pénible, et de là à supposer que la lettre de Marguerite, qu'il avait si imprudemment livrée à madame Chambel, fût la cause de cet événement qu'il ignorait, il n'y avait qu'un pas. Jules demeura donc bien convaincu qu'il en était ainsi, et, dans la pensée que sa tante, madame de Morency, qui sans doute voulait protéger Marguerite contre madame de Chambel, le pourrait d'autant plus efficacement qu'elle connaîtrait les armes de celle-ci contre la jeune fille, il se décida à lui avouer la vérité. Il se rendit donc près de sa tante, lorsque madame de Morency, demeurée seule avec son amie madame Ansier, lui disait:

— Comment! l'abbé Norton ne vous a rien dit de plus? — Vous connaissez trop l'abbé, ma chère, lui répondit madame Ansier, pour penser qu'il s'aventurera à dire un mot de plus qu'il ne faut dans une pareille affaire. Voici ses propres paroles:

« Madame Chambel, sans me rien dire positivement, me semble avoir accusé votre amie d'une faute à laquelle je ne crois pas; mais cette femme est jalouse, violente, résolue; c'est une femme à redouter. »

— Pas plus? dit madame de Morency. — Cela vous étonne? Ah çà, entre nous, n'est-ce pas déjà beaucoup de la part de l'abbé Norton? A-t-il jamais pensé à autre chose qu'à lui et à lui seul? S'il vous a fait avertir, croyez que c'est dans son intérêt d'abord. — Je n'en doute pas; mais comment, en un jour, cette femme a-t-elle tourné sa jalousie de Marguerite contre moi? — Voilà ce que

M. Norton ne m'aurait pas dit, à supposer qu'il le sût, ce que j'ignore complétement. — Et il vous a dit qu'il ne croyait pas à l'accusation de madame Chambel? — Oh! ma chère, dit madame Ansier d'un air impatient, l'abbé Norton n'est pas un enfant; il joue son rôle et il fait bien; il me semble qu'il vous fait le vôtre for commode.

Vous n'avez qu'à croire qu'il ne croit pas, et vous pouvez alors, sans embarras de votre part, sans sermons obligé de la sienne, lui demander un conseil. N'oubliez pas que vous avez besoin de lui; car M. Chambel, malgré tous ses grands cris, ne me paraît pas de force à faire taire sa femme.

— Ah! fit madame de Morency, quelle horrible furie que cette femme! — Que voulez-vous, dit madame Ansier, ce sont celles qui ont fait le plus de mal qui sont les plus méchantes contre les autres; la nature humaine est faite comme ça; vous ne la changerez pas.

Madame Ansier en était à cette appréciation si juste de la nature humaine, lorsque Jules entra. Il avait l'air fort embarrassé, mais il s'estima heureux de la présence de madame Ansier, qui avait été toujours pour lui une protection assez gracieuse pour qu'un autre que Jules eût compris où elle voulait en venir. Heureusement que madame Ansier, fort occupée en ce moment d'un autre côté, n'avait fait de Jules qu'une question d'avenir et n'avait rien déterminé; seulement elle le préparait en cas de solitude. — J'étais venu, dit Jules, pour vous confier une chose assez grave qui m'arrive, et sur laquelle j'ai besoin d'un bon conseil. — De quoi s'agit-il? lui dit assez sèchement sa tante, qui n'avait aucun désir de s'occuper des chagrins de son bien-aimé neveu. — Qu'est-ce que c'est? fit doucement madame Ansier. — Il faut que je vous raconte tout ce qui s'est passé, pour que vous compreniez comment j'ai pu être amené à un pareil oubli.

Imaginez-vous qu'hier madame Chambel...

Ce nom fut comme un talisman, madame de Morency écouta de toute son attention et s'écria vivement :

— Eh bien! madame Chambel...

Jules commença son récit, interrompu vingt fois par les questions de madame de Morency, que madame Ansier cherchait vainement à calmer du geste et du regard, et qui se laissa si bien emporter au trouble qu'elle éprouvait, qu'elle s'écriait au moment où Jules avait remis la lettre :

— Ah! malheureux! vous m'avez perdue!

Jules regarda sa tante d'un air si étonné, que madame Ansier s'empressa de prendre la parole en disant :

— Vous avez commis une grande imprudence... — Mais comment cette prétendue innocente a-t-elle pu dire... — Que voulez-vous qu'elle ait dit? s'écria plus vivement encore madame Ansier. Allons, calmez-vous... qu'est-ce qu'il y a?... Mademoiselle Marguerite a fait une faute... l'abbé Norton est trop juste pour vous en rendre responsable.

Madame de Morency finit par comprendre, aux regards significatifs de madame Ansier, qu'elle se laissait aller à une colère indiscrète; elle se contint; mais, se tournant alors vers Jules, elle lui dit :

— Mais comment avez-vous osé vous charger d'une pareille lettre? — C'était une lettre adressée à M. l'abbé Fortin. — Mais alors pourquoi la donner à cette femme? — La faute est faite, reprit madame Ansier, qui craignait toujours qu'un mot imprudent ne vint révéler la vérité à Jules. Tout ceci ne la réparera pas. Voyons, Jules, laissez-nous un moment. Votre tante a raison d'être fâchée... Je la calmerai... Laissez-nous.

Jules sortit, et madame de Morency s'écria :

— Voilà donc ces innocentes de couvent! Une misérable orpheline que je reçois chez moi, que je traite comme ma fille, vraiment, et qui écrit à son confesseur, que je veux bien admettre chez moi à cause d'elle, des infamies sur mon compte! Ah! mais c'est une affreuse et horrible perversité.

Quelles mœurs que celles des jeunes filles d'aujourd'hui! C'est honteux!

— C'est possible, dit madame Ansier; mais madame Chambel est en possession de cette lettre, et cette lettre, il faut la lui arracher. — Mais comment? — Laissez-moi faire, dit madame Ansier; soyez calme, et demain vous l'aurez. Seulement, permettez-moi ce soir de parler seule à M. Chambel. — Soit! dit madame de Morency.

Voilà où en étaient restées les choses quand Chambel arriva le soir.

XV.

Lorsque Chambel fut depuis quelques moments chez madame de Morency, madame Ansier l'entraîna dans un petit coin écarté, et commença au sujet d'Isaure un interrogatoire en règle, auquel Chambel répondit en raison de sa vanité : c'est-à-dire qu'il raconta, dramatisa, arrangea à sa façon l'explication qu'il avait eue avec Isaure, puis la soumission tremblante qui s'en était suivie, et il en conclut fièrement que ce caractère rebelle était enfin brisé, et que maintenant c'en était fait pour jamais de cette prétendue énergie, qui n'avait été si redoutable que parce qu'on n'avait pas osé lui résister.

Mais madame Ansier avait trop bien apprécié le caractère de Chambel, sinon celui d'Isaure, pour croire à ce triomphe, ou plutôt à cette défaite.

Un faux semblant de victoire pouvait suffire à la vanité du poëte, et surtout à sa faiblesse qui, lasse d'un premier combat, ne voulait pas en tenter un second; mais ce n'était pas assez ni pour madame de Morency, ni pour madame Ansier. Celle-ci, soit qu'elle le pensât réellement, soit que ce fût une ruse pour arriver à ses fins, montra à Chambel les craintes que lui-même avait éprouvées, et lui dit :

— Madame Chambel vous trompe, monsieur; cette douceur est une feinte pour arriver à quelque cruauté habilement préparée. — Isaure est emportée, jalouse, mais elle n'est pas méchante. — Vous a-t-elle parlé d'une lettre qu'elle a extorquée à Jules, je ne sais à quel prix!

Chambel fut aussi surpris que blessé de la révélation et de la façon dont elle était faite.

— D'où savez-vous qu'elle a cette lettre? — Nous le savons; que vous importe?

Mais vous, comment, sachant qu'elle la possède, car vous le savez, à ce que je vois, comment avez-vous pu la lui laisser dans les mains? Chambel se mordit les lèvres et ne répondit pas. Madame Ansier continua :

— Elle possède cette lettre, elle la garde, elle peut s'en servir. C'est une arme avec laquelle elle peut perdre madame de Morency; et vous croyez avoir remporté une grande victoire parce qu'elle affecte une douceur et une résignation dont le passé, je le suppose, ne doit pas vous garantir la sincérité? — Mais enfin, si elle refuse de me rendre cette lettre, je ne peux pas la lui arracher par la violence.

Madame Ansier regarda Chambel comme ferait l'adroit fripon à qui un novice poserait une objection d'une niaiserie stupide, puis elle reprit :

— Supposez que vous soyez jaloux, et que vous ayez la ferme volonté de savoir la vérité; supposez qu'il existe une correspondance que vous vouliez découvrir, iriez-vous tout simplement prier votre femme ou lui ordonner de vous la livrer?

Eh! mon Dieu! vous feriez comme tous les maris, vous épieriez un moment favorable, une absence, et à force de recherches vous découvririez parfaitement ce que vous auriez intérêt à trouver, fallût-il forcer une serrure...

Chambel tressaillit.

— N'est-ce pas vrai, reprit madame Ansier en levant les épaules; ne le feriez-vous pas? tous les maris ne le font-ils pas?

Et pour sauver une femme qui vous aime, vous ne feriez pas ce que vous feriez pour vous-même! Je ne le crois pas, je ne veux pas le croire.

Chambel se tut encore.

— Songez, lui dit madame Ansier, que cette lettre, il nous la faut demain; demain, entendez-vous... Après demain peut-être le coup qu'on prépare serait porté.

Chambel sortit de cette conversation plus mauvais que de la première. En effet, quand le matin de ce jour il avait promis de faire taire sa femme, ce n'avait été qu'avec le projet d'y arriver par des moyens peut-être violents, mais avoués; mais, à partir de ce moment, il descendait à des moyens ignobles en toute cause, la violation du secret et de la clef. Un jour, deux jours se passèrent sans qu'il pût arriver à trouver un moment pour pénétrer dans l'appartement de sa femme de manière à n'être pas deviné, et ces deux jours se passèrent comme la soirée que nous avons racontée.

Isaure s'enfermait dans une indifférence absolue, et prenait d'autant plus de courage à cette comédie de résignation, qu'elle ne lui réussissait pas. Sa pensée était encore toute au premier motif de sa résolution.

« Je leur montrerai que la douceur patiente qu'on m'offrait comme un remède est une duperie, et alors j'aurai le droit de rompre une chaîne que rien ne peut alléger. »

Chambel, pressé vivement par madame Ansier et par madame de Morency, se tourmentait vainement, car Isaure ne quittait plus la maison.

Enfin, et en désespoir de cause, il lui proposa un soir d'aller au spectacle, et, une fois la représentation engagée, il laissa sa femme seule dans sa loge et revint en grande hâte chez lui. Il n'eut pas grand'peine à fouiller dans les tiroirs qu'Isaure fermait, à la vérité, avec soin, mais dont elle déposait la clef dans un endroit connu de Chambel.

Elle n'avait pas songé un moment que son mari pût descendre à une si misérable action. D'ailleurs Isaure n'avait véritablement rien à cacher, et du moment qu'elle avait remis à M. Fortin la lettre de Marguerite, elle avait pour ainsi dire oublié la copie qu'elle en

avait faite, et ne considérait pas qu'elle pût être de la moindre importance.

Chambel fut longtemps à trouver cette copie; car, en parcourant tous les papiers l'un après l'autre, sa première inspection s'arrêta longtemps sur l'aspect même de l'écriture, et cette copie lui passa deux ou trois fois dans les mains, et il la rejeta en reconnaissant l'écriture d'Isaure.

Enfin, dépité de son peu de succès, il reprit chacun des papiers et en parcourut quelques lignes pour mieux s'assurer de ce qu'ils étaient. Ce fut ainsi qu'il retrouva la lettre de Marguerite, et une fois qu'il l'eut commencée, il la lut d'un bout à l'autre.

Certes, ni madame de Morency, ni madame Ansier, ni Isaure elle-même, qui connaissait cette lettre, n'eussent pu prévoir le changement étrange et soudain qu'elle apporta dans toutes les situations.

Jamais homme n'éprouva un étonnement si délicieux que celui de Chambel à la lecture de cette lettre mystique qui respirait tant d'amour pour lui.

Mais qu'était-il donc, lui dont la vue inspirait de si subites et de si brûlantes passions? Qu'était-ce donc qu'Isaure qui prétendait l'enchaîner au joug du mariage, comme un mari qui a fait son temps de conquérant? Qu'était-ce même que madame de Morency? une vieille femme, Isaure avait raison, qui avait été ce qu'Isaure lui avait dit, il le savait bien au fond de l'âme, et qui s'était emparée de son inexpérience et de l'ignorance où il était de son véritable mérite, pour l'attacher à un char très déserté de tous les hommes qui s'estimaient ce qu'ils valaient.

Est-ce que lui, Chambel, ne serait pas par hasard un niais, accaparé par une intrigue au-dessous de lui?

Que de fois il avait remarqué les regards de pitié moqueuse de M. Milon, qui, déjà vieux lui-même, ne voulait plus de cette madame de Morency dont Chambel faisait son culte et son admiration! Et il était demeuré assez aveugle pour ne pas voir s'il était ridicule, ainsi qu'Isaure le lui avait dit, lorsque, près de lui, une jeune fille, un ange de lumière, la beauté dans toute sa splendeur, le cœur dans toute sa pureté, la vie dans toute sa première grâce, lui offraient le plus délicieux amour, le plus brûlant et le plus virginal!

Tous les efforts d'Isaure, toutes ses bonnes raisons, toutes ses épigrammes n'eussent pas détruit madame de Morency en un an aussi vite que ne le fit la lettre de Marguerite en quelques minutes. La vanité s'était chargée de ruiner cet amour vaniteux, si bien que Chambel se disait en allant rejoindre sa femme :

— Isaure avait raison : son instinct de femme lui avait appris où devait être la vérité. C'est de Marguerite qu'elle a d'abord été jalouse; elle avait compris l'amour que j'inspirais, et elle m'avait cru de moitié dans cette passion digne de moi. Je conçois sa colère quand elle a découvert à qui je la sacrifiais, car enfin c'est vrai, Isaure vaut cent fois madame de Morency. Mais cette femme est capable de tout. Avoir arrangé ses absences avec les absences de Marguerite, de manière à compromettre, à perdre cette innocente enfant, mais c'est véritablement monstrueux! Et je lui aurais peut-être sacrifié Isaure, qui m'aime véritablement et qui, malgré ses violences, a dans le cœur une noblesse et une générosité qu'une femme comme madame de Morency est incapable de comprendre! Non, certes, je ne ferai point une pareille sottise et une si haute infamie. Pauvre Isaure, c'est qu'elle m'aime véritablement! et je veux lui rendre le repos et la tranquillité. Oui! oui! je romprai avec madame de Morency, et je tromperai si bien ma femme au sujet de Marguerite, qu'elle deviendra parfaitement heureuse.

Cependant Isaure, demeurée seule, avait éprouvé une vive inquiétude de l'absence de son mari; où était-il allé? pourquoi la traîner au spectacle pour l'y abandonner, lorsqu'elle le laissait libre de disposer de toutes les heures de la journée et de ses soirées? Prétendait-il, après avoir brisé entre eux les rapports de confiance et d'affection qui eussent dû toujours les unir, s'affranchir même de ces devoirs de politesse publique que les gens bien élevés gardent vis-à-vis l'un de l'autre, même dans leurs plus violentes discussions? Isaure, tour à tour irritée et accablée par cette cruelle appréhension, fut sur le point de se retirer. Mais on avait remarqué sa solitude; quelques femmes et quelques hommes de son monde l'avaient reconnue, et les lorgnettes dirigées de temps à autre sur sa loge venaient lui dire;

« Elle est toujours seule. »

Ce fut la crainte de paraître, devant ces regards malveillants, accablée de son abandon, qui la fit demeurer le front haut et l'air radieux à ce spectacle où elle souffrait horriblement. Le retour de Chambel, cependant, au lieu de lui venir en aide, lui donna un nouvel effroi; s'il venait s'asseoir à côté d'elle d'un air maussade, ennuyé, distrait, c'était encore pis que de l'avoir laissée seule.

Mais point du tout; à peine rentré, il s'excusa avec un empressement manifeste; il lui raconta comme quoi il s'était rappelé tout à coup avoir oublié d'envoyer au journal quelques lignes fort importantes, comment il était rentré pour les écrire, et était revenu le plus vite possible, désolé, désespéré de l'avoir laissée seule...

Il lui parla de ce qu'il avait vu, l'écouta avec complaisance, lui répondit avec des sourires approbateurs, fut charmant, attentif, presque amoureux, si bien qu'Isaure, sans chercher à s'expliquer d'abord la cause de ces façons tant aimables, les accueillit avec reconnaissance, le remercia par des manières non moins attentives et affectueuses, posant pour ainsi dire la bonne intelligence à la face de ceux qui en avaient douté. Chacun d'eux revenait à l'autre en vertu d'un sentiment qui lui était étranger, mais enfin ils se retrouvaient, et, sans vouloir approfondir ce qui les poussait ainsi, ils sentirent sortir de cet accord apparent une ombre de ce bonheur passé qui leur avait été si cher.

Ce fut ainsi qu'ils rentrèrent chez eux. Chambel, tout préoccupé de cet amour inconnu sur lequel il bâtissait le roman le plus éthéré et le plus brûlant, était ravi de la douceur de sa femme, qui ne l'obligeait pas à se mettre en colère et lui laissait la liberté de ses rêves suaves. Il ne s'inquiétait plus si cette douceur cachait des projets menaçants pour madame de Morency; elle était bien femme à se défendre toute seule, et après tout Isaure était dans son droit, et sa rivale lui avait fait assez de mal pour qu'elle lui en rendit un peu.

Quant à Isaure, cette soirée avait presque complétement changé ses idées. « Serait-ce vrai, se disait-elle, que la patience et la douceur eussent une si grande puissance? »

Puis elle se remettait dans l'esprit les raisonnements de l'abbé Fortin, elle se souvenait de l'appel qu'il avait fait à ses propres sentiments, de l'aveu qu'elle avait fait elle-même de l'empire qu'eût exercé sur elle l'absence de toute récrimination et de toute plainte, et elle se laissa aller à la pensée que Chambel se repentait, que Chambel revenait, et, pour la première fois depuis longtemps, elle se trouva sans force pour chercher des motifs mauvais à la conduite de Pierre, et se donner à elle-même des raisons contre son bonheur.

Voilà où en étaient les choses lorsque Chambel et sa femme se séparèrent, et il nous reste maintenant à raconter ce qui advint de cette découverte de ces nouveaux sentiments, et ce qui amena plus rapidement qu'on n'eût dû le supposer la conclusion de cette histoire.

XVI.

Dès que Chambel fut seul, il reprit la lecture de cette lettre qu'il avait à peine parcourue, et se délecta dans cette chaste confidence d'un amour dont il était l'objet et qui s'ignorait lui même; il s'exalta de cet amour, il se remit en présence cette belle tête calme et pure, et se rappela ses langueurs si tristes, ses regards éperdus, ses amers sourires; il fit si bien que quelques heures après il en était éperdument amoureux, et qu'il lui écrivait une lettre de poëte, une lettre d'homme de lettres, une lettre du roman qu'il avait fait en lui-même, une lettre qui commençait par ces mots :

« Vous m'aimez, Marguerite, je le sais, j'ai surpris la confidence
» que vous en avez faite à l'abbé Fortin.

» Vous m'aimez, et je vous aimais.

» Et cependant, jamais je n'ai osé me l'avouer à moi-même. Je
» repoussais comme une folie le trouble de mon cœur à votre
» aspect.

» Qui pourrait se laisser aller à l'amour qu'il éprouverait pour
» un ange du ciel qui passerait devant ses yeux en traversant l'es-
» pace! Il garderait cette sainte apparition comme un pieux souve-
» nir, mais il n'oserait se dire qu'il l'aime.

» Mais vous êtes descendue jusqu'à moi; je serai digne de mon-
» ter jusqu'à vous... »

La lettre continuait ainsi avec une abondance infinie de phrases creuses, de sentiments où Chambel avait essayé d'imiter la chaste mysticité de la passion de Marguerite. Il ne demandait rien que de maintenir cet amour dans un échange de confidences toujours pures, et pour cela la maison où elle allait bientôt habiter lui laisserait la liberté de son âme et de sa correspondance.

C'était enfin, en tout point, une lettre ridicule, mais qui pouvait être d'un effet bien pernicieux sur un esprit aussi inexpérimenté que celui de Marguerite, sur une âme aussi disposée à l'amour enthousiaste que la sienne.

Pour ne mettre personne dans son secret, Chambel alla dès le matin porter lui même sa lettre à la maison des dames de... où se trouvait Marguerite. Il fut à peine introduit derrière la petite porte à judas, qui ouvre sur l'allée qui conduisait à la maison, que le regard dont l'examina la portière, qui portait une sorte d'uniforme religieux, quoiqu'elle n'appartînt pas à la congrégation, fit douter Chambel que son message pût arriver à son adresse. Cependant il avait présenté sa lettre, en disant :

— Pour mademoiselle Marguerite.

La portière avait pris la lettre, avait regardé l'écriture, le papier satiné, senti le parfum de la missive, et après avoir considéré d'une façon étonnée le beau jeune homme qui se présentait, elle avait dit sèchement :

— De quelle part ?

— De la part de l'abbé Fortin, avait répondu Chambel, s'imaginant avoir couvert son message d'un nom qui devait lui ouvrir les portes d'une maison religieuse.

— C'est bien, dit la concierge, cette lettre sera remise à qui de droit.

La pieuse servante, qui ne devait pas mentir, mâcha si sourdement les derniers mots de sa phrase que Chambel crut avoir complétement réussi et se retira triomphant.

Puis, après cette expédition, il rentra chez lui disposé à être charmant avec Isaure.

Mais au moment de monter chez lui, un billet qui l'avertissait qu'on l'attendait chez madame de Morency lui fut secrètement remis, et cependant Chambel n'y alla pas, il ne voulut point laisser passer la matinée sans revoir sa femme, et il se fit annoncer chez elle.

Un moment avant, Isaure était triste et se demandait si ce qui s'était passé la veille n'était point un rêve. Mais elle avait épié le retour de Chambel ; car elle savait qu'on était venu plusieurs fois le demander de chez madame de Morency, et elle s'attendait à le voir se rendre immédiatement à cet ordre ou à cette prière. Mais lorsqu'elle vit et entendit qu'il venait tout droit près d'elle, Isaure se sentit joyeuse, fière, confiante, et lorsque Chambel entra dans sa chambre, elle lui tendit la main avec une effusion charmante en lui disant :

— Merci, mon ami, merci.

Pierre l'embrassa, et se dit avec une non moins vive effusion de contentement de soi :

« Pauvre niais que j'étais, de m'imposer des scènes odieuses, des craintes perpétuelles, pour vouloir conserver une liaison sous les yeux même de ma femme. Eh, mon Dieu ! il n'y a qu'à savoir s'arranger ; il n'y a qu'à placer son amour tout à fait en dehors de ses relations, et l'on a à la fois le bonheur du cœur et le repos du ménage. »

Ravi de lui-même, Chambel fut très aimable pour sa femme ; il déjeuna avec elle dans sa chambre, et, tandis qu'elle mettait à le retenir une coquetterie empressée, triomphante, il mettait à demeurer un empressement ravi.

N'était-il pas le plus heureux mortel de la terre ? adoré de tous côtés, impatiemment attendu, ardemment retenu, et sans doute lu et relu au milieu des plus délirantes émotions ? la tête en tournait à ce pauvre Chambel, il rayonnait, et Isaure prenait tout cela pour elle ; elle bénissait l'abbé Fortin, elle eût voulu le remercier à deux genoux de ses bons conseils qui avaient opéré un si magnifique prodige. Elle était heureuse enfin.

Cependant il paraît que l'impatience de madame de Morency, avertie de la rentrée de Chambel, était arrivée à un degré d'exaspération qui ne connaissait plus de bornes.

En effet, on vint avertir Chambel que M. Jules l'attendait dans son cabinet. Chambel s'y rendit d'assez mauvaise humeur ; mais il paraît que la leçon avait été bien faite au neveu, car ce fut d'un ton presque épouvanté qu'il dit à Chambel :

— Monsieur, ma tante désire vous parler ; je ne sais ce qu'elle a, mais il doit se passer quelque chose de fort extraordinaire, car elle a eu de violentes attaques nerveuses, et madame Ansier elle-même me paraît on ne peut plus alarmée.

Il n'y avait pas moyen de résister, et Chambel passa jusque dans la chambre de sa femme pour lui dire qu'il allait rentrer à l'instant même.

Cette sortie rendit à Isaure toutes ses appréhensions malgré la précaution de son mari, car elle ne doutait pas qu'il ne se rendît près de madame de Morency. A ce moment il se passa une petite scène que la description de la localité que nous avons donnée expliquera au lecteur. Chambel, en sortant de son cabinet pour aller chez sa femme, avait traversé le salon où Jules l'avait suivi et où il s'était arrêté. De son côté, Isaure avait quitté sa chambre en suivant son mari pour examiner de quel air il sortait, de façon qu'elle se trouva en face de Jules, pendant que son mari était déjà à la porte du salon. Jules salua madame Chambel d'un air glacé, et lui dit tout bas : — La lettre de mademoiselle Marguerite, madame ? — Je l'ai, depuis deux jours, remise moi-même à M. l'abbé Fortin. — Dois-je le croire ? — C'était chez M. Norton, demandez-lui, dit Isaure d'un air tout aussi froid que l'air de Jules.

Chambel se retourna, et voyant la figure hautaine et impassibl de sa femme, il se dit : « Voilà un petit jeune homme que je n'aurai pas besoin de mettre à la raison, on vient de lui donner son congé. » Ils sortirent ensemble, et le visage peiné et colère de Jules convainquit le mari de la justesse de sa supposition. En conséquence, lorsque Chambel arriva chez madame de Morency, il était dans l'ivresse d'un homme qui se croit assuré de tout, dont toutes les positions sont sauvées, et qui se sent assez fort pour tout braver. Au moment de l'entrée de Chambel, la mise en scène des personnages était à peu près la même que celle du jour de la première explication relative à la visite d'Isaure chez M. Chambel. Madame de Morency, violemment agitée, debout au milieu de son salon ; madame Ansier, assise dans un coin, avec une majesté aigre et menaçante ; seulement Chambel, qui ce jour-là s'était présenté pâle et éperdu, entra à ce moment la tête haute et l'air décidé. — En vérité, monsieur, lui dit madame de Morency, je vous dois mille remerciements de vos attentions. Je n'ai pas eu l'honneur de vous voir hier soir, et ce matin, lorsque je vous prie de venir, vous ne daignez pas vous déranger. — Pardon, madame, des affaires indispensables... — Celle de conduire madame Chambel au spectacle, et de faire de votre loge un nid de tourtereaux aux yeux du public. — Madame ! fit Chambel d'un air superbe. — Je vous préviens, monsieur, que vous avez paru fort ridicule. — Je ne sache pas, madame, dit Chambel d'un ton solennel, qu'un mari et une femme qui paraissent en bonne intelligence soient une chose ridicule. — Alors la comédie a été bien jouée, car tout le monde en a été touché. — C'est que peut-être ce n'était pas une comédie.

A cette foudroyante parole, madame Ansier et madame de Morency se regardèrent avec une stupéfaction inouïe ; il y eut un moment de silence, puis madame Ansier se leva, et, venant à madame de Morency, elle lui prit les mains et lui dit en pleurant : — Je vous l'avais prédit, ma pauvre enfant ; vous êtes trop noble et trop loyale pour lutter avec une femme de l'espèce de madame Chambel. — Madame Chambel est une femme honorable, madame, s'écria vivement Chambel, qui ce jour-là mesurait à leur juste valeur les grands airs de madame Ansier.

Ceci dépassa de beaucoup tout ce qu'attendait madame de Morency, qui repartit d'un ton furieux : — Est-ce à surprendre et à soustraire des lettres, qu'elle est devenue tout à coup si honorable ? — Ma chère, ma chère, dit madame Ansier, cela devait être ainsi, cette méchante femme triomphe. Eh mon Dieu ! après l'avoir amenée à se faire épouser, croyez-vous qu'elle ne le poussera pas à faire plus mal encore ? — Madame Chambel, madame, reprit Pierre, ne m'a donné ni bons ni mauvais conseils ; elle s'est résignée ; et si sa douleur a éclaté dans les premiers moments, ce n'est pas moi, ce n'est personne de nous qui puisse se montrer sévère à cet égard. Mais j'ai réfléchi à ce que vous m'avez dit, madame, et plus encore pour vous que pour moi, j'ai pensé que nous devions... Chambel s'embarrassait dans sa phrase, tant le regard que madame de Morency attachait sur lui était fier et irrité. — Vous avez été bien long à comprendre, monsieur, lui dit-elle, que j'étais honteuse d'une erreur où mon honneur a été compromis. — Je m'estime heureux de l'avoir compris, si tard que ce soit, dit Chambel, piqué d'être si bien accueilli selon ses projets. — Pourvu que ce ne soit pas assez tard pour que j'aie à vous maudire, dit madame de Morency, qui pleurait de rage au milieu de sa dignité. — Avez-vous enfin cette lettre ? — Je l'ai lue, dit Chambel, et elle n'a rien qui puisse vous compromettre. — C'est ce dont je jugerai mieux que vous, quand vous me l'aurez remise.

Chambel prit un grand air de vertu, et repartit : — Cette lettre ne m'appartient pas. — Mais madame Chambel l'a lue, mais vous l'avez lue, et c'est moi qu'elle accuse, et je ne pourrais la lire !... Vous devenez par trop sûr de vous-même. — Cette lettre, madame, fit Chambel, qui se mit à parodier les paroles que sa femme lui avait dites à ce sujet, cette lettre renferme des secrets qui n'appartiennent qu'à mademoiselle Marguerite, et... — Et à monsieur et madame Chambel, dit madame de Morency avec colère. Voulez-vous me remettre cette lettre ? — Non, madame. — Eh ! vous voyez bien qu'il ne l'a pas, qu'il n'a pas osé la prendre ! dit madame Ansier. — J'ai fait ce que je devais, dit Chambel. Je ne puis ni ne dois vous la livrer.

Madame de Morency regarda Chambel, et, sans lui répondre, elle lui montra la porte d'un geste impérieux ; et Chambel salua et sortit. Un moment après, Jules frappa, et croyant sans doute annoncer une bonne nouvelle à madame de Morency, il lui dit : — Madame Chambel a remis, il y a deux jours, la lettre de Marguerite à l'abbé Fortin, et cela chez M. Norton. — Depuis deux jours ! fit madame Ansier ; M. Chambel n'a donc pu la voir. — Ah ! s'écria madame de Morency, il y a dans tout ceci quelque horrible machination.

XVIII.

Le retour de Chambel chez lui fut un nouveau triomphe pour Isaure, car son mari avait gardé un air de menace et de dédain qu'on sentait aisément s'adresser à ce qu'il avait laissé derrière lui.

Plusieurs jours se succédèrent sans que rien parût devoir changer le nouveau bonheur de ce ménage, et Isaure, de plus en plus ravie, avait vis-à-vis de Pierre cette charmante coquetterie du cœur qui rend si fier celui qui en est l'objet, et qui lui dit sans cesse : « Vois comme je suis heureuse d'un peu d'amour que tu me donnes ! »

Cependant Chambel sortait souvent, demeurait longtemps absent, et lorsqu'il rentrait, il rapportait toujours une certaine inquiétude, à laquelle Isaure avait cru trouver une excellente raison.

Elle ne doutait pas que madame de Morency, furieuse d'avoir

été si vite et si complétement abandonnée, ne suscitât à Chambel des tracasseries près de M. Norton, et que l'abbé ne fût plus le protecteur enthousiaste de son mari. Elle s'expliquait le silence de Pierre à l'égard de ses inquiétudes par une délicatesse qui ne voulait pas découvrir ce que pouvait coûter à sa carrière le sacrifice qu'il avait fait, et c'était de la part d'Isaure une reconnaissance de plus pour son mari. Isaure se trompait également sur les dispositions de M. Norton et sur la cause des inquiétudes de Chambel.

En effet, voici ce qui s'était passé le lendemain de cette rupture, qui, à vrai dire, n'avait été si facile et si rapide que par la bonne volonté des deux parties. Madame de Morency était accoutumée à des intrigues plus calmes que celle où elle était si imprudemment engagée, et les rivales de l'espèce de madame Chambel lui donnaient des insomnies qui altéraient la fraîcheur de son teint arrivé à ce dernier degré de conservation qu'un rien peut détruire à tout jamais. Elle n'avait donc pas hésité à prendre au bond la première parole de Chambel pour amener cette rupture nécessaire à sa beauté.

Mais en femme prudente, elle ne voulait pas cependant laisser dans les mains de personne un acte d'accusation dont on pourrait se servir plus tard. Elle se perdait dans la contradiction des paroles dites par Chambel, et des paroles d'Isaure rapportées par Jules.

Chambel prétendait avoir lu la lettre, et, au dire d'Isaure, la lettre avait été remise à l'abbé Fortin bien avant que Pierre ne fût averti par madame Ansier de son existence. Il y avait un moyen facile de savoir lequel des deux avait menti : c'était de s'informer du fait près de l'abbé Norton ; et comme la dernière négociation de madame Ansier, qui devait amener la remise de la lettre, n'avait pas eu le succès promis, madame de Morency se décida à aller chez l'abbé Norton, en vertu de ce principe : « Personne ne fait si bien ses affaires que soi-même. »

Ce fut de la même façon que nous avons vu M. Norton recevoir l'abbé Fortin et madame Chambel, qu'il reçut madame de Morency. Lorsque son tour arriva, elle fut introduite.

Rien ne pouvait porter atteinte à la règle que cet homme avait arrêtée. Que ce fût un importun ou un homme d'une haute valeur, que ce fût un de ces fous qui ont toujours dans leur poche des projets qui doivent régénérer la société ou un cœur désolé qui venait lui demander appui, M. Norton les accueillait toujours à leur rang d'inscription; il appelait cela de l'égalité évangélique.

Madame de Morency le savait ; mais elle s'était imaginé qu'en faisant passer à M. Norton un mot qui lui disait combien sa démarche était urgente, il se départirait en sa faveur de son inflexible régularité. L'abbé lui fit répondre qu'elle entrerait à son tour.

L'antichambre, ce jour-là, était remplie, et madame de Morency voulut savoir combien de gens devaient la devancer; elle se fit donner la liste des personnes inscrites. Son nom était le dix-septième, et était précédé d'un autre nom de femme : c'était celui de madame de B..., la supérieure de la maison des dames de..., où était Marguerite. Madame de Morency, sans prévoir précisément ce qu'elle pourrait tirer de cette rencontre inopinée, la considéra comme heureuse, et chercha à se rapprocher de cette dame, ne fût-ce que pour passer moins ennuyeusement le temps de l'attente. Elle la découvrit dans un coin de l'antichambre, où la religieuse, le chapelet à la main, disait à voix basse ses prières accoutumées.

— Pardon, madame, de vous troubler dans vos pieuses occupations, lui dit madame de Morency : mais je crois avoir l'honneur de parler à madame B..., la supérieure de la maison des dames de... — C'est moi, madame. — C'est dans votre maison que M. l'abbé Norton a placé une jeune fille nommée Marguerite. — Vous la connaissez ? dit assez froidement la supérieure.

Ceci parut d'un assez bon augure à madame de Morency.

« Si on accueille si mal les personnes qui connaissent mademoiselle Marguerite, c'est qu'on n'a pas une passion décidée pour elles. »

Aussi madame de Morency reprit-elle d'un ton humilié qui eût pu faire envie à toute une congrégation:

— Hélas ! madame, je suis madame de Morency, chez qui mademoiselle Marguerite a demeuré près de deux mois.

Cet *hélas!* fut compris comme il devait l'être, car la supérieure se rangea pour faire à côté d'elle une place à madame de Morency, et lui dit :

— Je sais, madame, que vous avez bien voulu donner l'hospitalité à cette demoiselle, et cela a dû vous causer bien de l'embarras. — Ma maison est ouverte aux protégés de M. l'abbé Norton, mais la position de mon mari exige que je reçoive beaucoup de monde, et une jeune fille, sur laquelle, à vrai dire, je n'avais aucune autorité, est difficile à surveiller, et j'ai dû prier M. Norton de la placer sous une protection plus efficace que la mienne.

Cette phrase donnait ouverture à toutes les accusations, s'il y avait lieu d'en faire, et, dans le cas contraire, demeurait comme non avenue. Mais il paraît que madame de Morency avait touché juste, car la supérieure lui dit en baissant la voix:

— Auriez-vous eu à vous en plaindre?

Madame de Morency leva les yeux au ciel et lui dit d'un air mystérieux :

— Je venais parler d'elle à M. Norton. — Je viens pour le même sujet, madame, fit la supérieure en accompagnant ses paroles d'un regard tout plein de l'abomination de la désolation. — Ah ! fit madame de Morency, je crains que M. Norton n'ait pas bien placé ses bienfaits. — Je le crains aussi. — C'est triste, fit madame de Morency. — Pardon, madame, reprit madame B..., si je vous adresse cette question, mais je crois que vous en savez autant que moi ; ne receviez-vous pas chez vous un M. Pierre Chambel?

Ce nom fit tressaillir madame de Morency ; elle se demanda comment il avait pu arriver jusque dans la maison sainte, et eut un moment de véritable frayeur. Cependant elle se rappela les précautions savantes par lesquelles elle était d'abord parvenue à diriger sur Marguerite les soupçons d'Isaure. D'autres qu'elle avaient pu être pris à ce manége sans avoir été détrompés comme madame Chambel l'avait été, et avaient pu en dire quelque chose.

Madame de Morency répondit d'un ton d'intelligence :

— Oui, madame, je le recevais; c'est un des collaborateurs les plus actifs de notre journal ; c'est un protégé de l'abbé Norton. — En ce cas, M. Norton est bien indignement récompensé de ses bontés. Imaginez-vous que ce M. Chambel a eu l'audace d'écrire à cette demoiselle, et ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que l'abbé Fortin, un ecclésiastique, est, à ce qu'il paraît, le confident de ces amours.

Mme de Morency ne comprenait pas très bien; Chambel amoureux de Marguerite ne lui était jamais venu à la pensée, et M. Fortin, confident de cet amour, était pour elle une chose tout à fait inouïe d'après ce qu'elle savait. Elle regarda la supérieure, comme pour s'assurer de ce qu'elle venait de dire, et celle-ci reprit : — Tant d'audace et de perversité vous étonne, madame? — En vérité oui, madame, et j'avoue que vous me surprenez étrangement. — Mais ne veniez-vous pas vous plaindre de Mlle Marguerite à l'abbé Norton? — Sans doute, dit Mme de Morency qui ne savait pas trop sur quel terrain elle marchait, mais qui comprenait, au ton de confiance de la supérieure, qu'elle devait se trouver en dehors de ses soupçons; mais il s'agit d'autre chose.— Vraiment! mais cette jeune fille est donc tout à fait perdue?

Mme de Morency risqua une petite confidence pour en gagner une grande et surtout pour s'éclairer, et elle dit en hésitant : — Je dois croire... je crains que cette demoiselle n'ait indignement calomnié une femme qui est au-dessus de pareils soupçons, mais... — Ah ! fit la supérieure, vous m'expliquez une partie de la lettre de M. Chambel qui dit à Mlle Marguerite qu'elle s'est trompée en le croyant épris d'une femme indigne de lui être comparée.

Mme de Morency serra les mains comme si elle eût tenu Chambel et Marguerite en position d'être étranglés, et la supérieure continua : — Une femme dont les coquetteries l'avaient cent fois fait rougir lui-même. — Le misérable!... murmura Mme de Morency. — Si cette femme est votre amie, madame, reprit la supérieure, je comprends votre indignation, mais il ne faudrait pas lui révéler la manière dont on parle d'elle; car, quoique je sois en dehors des passions du monde, je ne pense pas qu'on puisse traiter quelqu'un d'une manière plus méprisante.

La colère, la rage qu'éprouvait Mme de Morency l'occupaient si violemment qu'elle avait tout à fait oublié dans quel but elle s'était rapprochée de Mme B..., qui continuait ses doléances sur la perversité de la protégée de l'abbé Norton. Enfin, une pensée de vengeance perça à travers les fureurs intérieures de Mme de Morency, et elle y procéda avec assez de sang-froid. — Vous avez surpris cette lettre, madame? — J'ai lu cette lettre, comme c'était mon devoir, dit la supérieure d'un ton digne; et comme cette demoiselle n'appartient pas à la maison, je venais la communiquer à M. l'abbé Norton, pour qu'il avise à faire cesser ce scandale. Mais je crains de ne pouvoir attendre jusqu'à l'heure où il pourra me recevoir; car j'ai des devoirs sacrés à remplir vis-à-vis des jeunes âmes qui ne doivent pas souffrir pour celles qui font mal. — Hélas ! madame, fit Mme de Morency, ce sera demain comme aujourd'hui, et M. l'abbé Norton est malheureusement trop occupé des grands intérêts de la religion pour avoir le droit de faire passer les nôtres avant ceux-là. — Aussi, madame, dit la supérieure, suis-je à peu près décidée, si dans une heure M. l'abbé Norton n'a pu me recevoir, de rentrer chez moi et de lui envoyer cette lettre, en lui expliquant moi-même le but de ma visite. — Il y a plus de dix personnes d'inscrites encore avant nous, madame, et je crois que, si vous ne pouvez dépasser cette heure, il est inutile d'attendre plus longtemps. Mais vous pourriez faire ici ce que vous ferez chez vous; vous pouvez écrire un mot et mettre la lettre sous enveloppe; je la remettrai moi-même à M. l'abbé, car il faut absolument que je lui parle. — Seriez-vous assez bonne pour cela, madame? fit la supérieure en se levant pour écrire. — Je suis tout à vos ordres, dit Mme de Morency, à moins que vous ne préfériez que je lui dise de vive voix le sujet de votre visite. — Je vous serai fort obligée de vouloir bien vous en charger, mais il est nécessaire que j'écrive.

La supérieure fit comme elle disait; mais, au grand déplaisir de Mme de Morency, elle suivit trop exactement ses avis, et mit son billet et la lettre de Marguerite sous une enveloppe qu'elle cacheta avec soin, et la remit à Mme de Morency. Ceci s'était fait devant dix personnes, de façon qu'il n'y avait pas moyen de rompre le ca-

chei, une fois la supérieure sortie, et de prendre connaissance de cette infâme lettre qui brûlait les doigts de Mme de Morency à travers sa grossière enveloppe. Dix fois elle fut tentée de sortir à son tour pour faire cette lecture; mais la supérieure avait dit au valet de chambre, ou plutôt à l'huissier de l'abbé Norton : — Vous direz à M. Norton que je n'ai pas eu le temps d'attendre, et que j'ai chargé Mme de Morency de lui remettre ce que je lui apportais.

Etait-ce précaution, était-ce régularité? C'était régularité probablement; mais ces petites circonstances mettaient un frein aux brûlantes curiosités de Mme de Morency, et il lui fallut attendre deux heures avec ce tison dans les mains —Mais ces deux heures donnèrent à Mme de Morency le temps de réfléchir et de se faire un plan de conduite vis-à-vis de l'abbé Norton, plan de conduite devenu bien plus hostile, grâce aux nouvelles armes qu'elle s'était procurées, et dont elle se jura bien de ne pas se dessaisir, en se disant que la soustraction de Mme Chambel autorisait la sienne, comme si elle était femme à ne pas se passer d'une pareille excuse, dans le cas où elle lui aurait manqué. Mais on aime souvent à se tromper comme on trompe les autres, et cette raison n'avait même pas permis de naître aux prétendus scrupules que Mme de Morency voulait bien se supposer.

Enfin, ce fut son tour d'être introduite, et l'huissier de M. Norton, car cet homme n'avait pas d'autre emploi que celui des huissiers de ministère, quoiqu'il n'en eût ni la chaîne ni le titre, et l'huissier de M. Norton, dis-je, en annonçant Mme de Morency, répéta textuellement la phrase que lui avait dite la supérieure. Mme de Morency se trouvait donc dans l'obligation de remettre la lettre; mais elle l'avait prudemment mise dans sa poche, pour ne l'en tirer qu'au besoin.

M. Norton accueillit Mme de Morency avec une sorte de bonne grâce qui lui était particulière. En ce cas, il offrait un siége et pinçait ses lèvres en sourire. — Pour procéder par ordre, comme c'est mon habitude, madame, veuillez d'abord me dire le motif de la visite de madame la supérieure des dames des..... Veuillez me remettre sa lettre et puis nous passerons à ce qui vous concerne. — Peut-être comprendrez-vous mieux le but de la visite de Mme B... lorsque vous connaîtrez le motif de la mienne, dit Mme de Morency froidement.

L'abbé Norton jeta sur elle un regard pareil à celui d'un juge qui s'apprête à décider du sort d'un accusé et repartit sèchement : — Parlez, madame. — Est-il vrai, monsieur, qu'il y a trois jours, une lettre de Mlle Marguerite ait été remise en votre présence à M. l'abbé Fortin par Mme Chambel? — C'est vrai, madame. — Vous savez ce que contenait cette lettre, monsieur? — Elle ne m'était point adressée et je ne l'ai pas lue. — Elle contenait une accusation infâme contre moi. — Cela se peut, madame, mais je l'ignore. — Cependant l'avis que vous m'avez fait donner par Mme Ansier, prouve que vous connaissiez cette accusation. — J'ai cru démêler, dans les paroles de Mme Chambel, des suppositions qui pouvaient vous être désagréables, et comme ami de M. de Morency, j'ai cru devoir vous en avertir.

L'abbé Norton, en cette circonstance, se fût complétement révélé à qui eût pu supposer qu'il avait des confidences pour ceux qui le servaient. Cet homme, quand on le comprenait, laissait faire ce qui pouvait lui être utile et le payait généreusement, mais jamais à titre de service convenu, et toujours il s'était gardé le droit de dire : « Je n'ai été pour rien dans ce que vous avez fait. »

Madame de Morency le savait, et elle ne se sentait ni l'envie ni le pouvoir d'arracher ce masque à l'abbé Norton; il lui suffisait qu'à son tour il voulût bien la comprendre et la servir.

Elle accepta donc la réponse de M. Norton pour bonne, et reprit avec assez de calme : « Eh bien! monsieur, cette accusation que vous avez cru démêler à travers les plaintes de madame Chambel, elle est nettement posée dans la lettre de mademoiselle Marguerite à M. l'abbé Fortin. — Cela se peut, madame, reprit encore M. Norton sans paraître ému de ce qu'il entendait. — Eh bien! monsieur, lui dit madame de Morency avec un emportement mal contenu, je viens vous prier de faire cesser ce scandale. — Par quel moyen y pourrai-je parvenir? — M. Chambel, monsieur, vous doit tout ce qu'il est; mademoiselle Marguerite est dans votre complète dépendance. Les moyens me semblent très faciles, si vous voulez les voir. — Madame, j'ai repoussé de tout mon pouvoir les confidences de madame Chambel, et, si plus prudent que je ne l'ai été, j'avais gardé pour moi mes suppositions et mes doutes, je serais resté étranger à une affaire où je n'entends parler que de lettres surprises et d'accusations que personne n'a vues. Ce que je n'ai pas fait, madame, je veux le faire; il ne convient ni à mon caractère, ni à mes habitudes, de me mêler de choses dont la marche me semble peu honorable pour tout le monde. Je ne blâme ni n'accuse personne; mais je ne puis rien en de telles discussions. — A ce compte donc, dit Mme de Morency indignée, vous m'aurez demandé l'hospitalité pour Mlle Marguerite, et vous trouvez bon que, pour m'en récompenser, elle m'ait indignement calomniée. — Vous a-t-elle calomniée? fit l'abbé Norton.



Elle était fraîche, elle était leste, elle était rayonnante, elle était jeune.

Ceci fut dit d'un ton si double, si étrange, si particulier à l'abbé Norton que Mme de Morency ne sut s'il voulait lui dire : « Vous savez bien qu'elle ne vous a pas calomniée. »

Ou bien si c'était une simple question. Mme de Morency garda un moment le silence, puis elle reprit : « Du reste, Mlle Marguerite a, ce me semble, assez affaire à se défendre de l'amour de M. Chambel, pour ne pas l'attribuer à d'autres. — Ça été l'idée de Mme Chambel, dit l'abbé Norton fort surpris en lui-même, mais toujours impassible. En ce cas, elle a deviné juste, car M Chambel est en correspondance avec Mlle Marguerite. — Vraiment! dit l'abbé Norton, je l'ignorais complétement, comme j'ignore ce que contient la lettre de l'abbé Fortin. — Eh bien! monsieur, je vous

Paris, Imprimerie Walder, rue Bonaparte, 44.

l'apprends, et c'est ce que Mme la supérieure de... m'avait chargée de vous dire. — En vous remettant, pour moi, une lettre de Marguerite, peut-être.— Non, monsieur, une lettre de M. Chambel lui-même à cette demoiselle. — Lettre qu'elle n'a pas reçue, par conséquent, d'après la règle de la maison. En ce cas, le mal n'est pas grand. M. Chambel est un étourdi... — M. Chambel est un infâme monsieur! s'écria Mme de Morency avec violence. — Je comprends qu'il manque à ses devoirs de mari en aimant une autre femme que la sienne, dit M. Norton; mais M. Chambel est bienjeune...

Mme de Morency se tordait de colère et de désespoir en écoutant ces paroles. — En ce cas, monsieur, reprit-elle les dents serrées, je crois de mon devoir de prévenir Mme Chambel de l'inconduite de son mari. — Vous pouvez le faire mieux que personne, fit M. Norton.

Mme de Morency se leva tout à coup, et dit à l'abbé Norton en le regardant fièrement: — Vous m'avez trop bien comprise, monsieur, pour qu'à mon tour je ne vous devine pas; puisque c'est en vain que je me suis adressée à vous, je vous préviens que je me chargerai seule du soin de ma défense.

A ces mots, elle se dirigea rapidement vers la porte et disparut, pendant que l'abbé Norton marchait gravement vers elle en disant: « Madame... madame... vous oubliez la lettre de Mme la supérieure. »

Non, certes, elle ne l'avait pas oubliée; et c'est parce qu'elle s'en était souvenue à temps qu'elle s'était ménagé cette sortie tragique, qui laissa l'abbé Norton dans le doute de ce qu'elle eût fait si elle n'eût pas été emportée par sa douleur et sa colère. Une fois seule dans sa voiture, Mme de Morency lut enfin cette fameuse missive, commençant ainsi: « Vous m'aimez, Marguerite, je le sais, j'ai sur pris la confidence que vous en avez faite à l'abbé Fortin. Vous m'aimiez, et je vous aimais, et cependant jamais je n'ai osé me l'avouer à moi-même, etc., etc. » Donc Chambel avait lu la fameuse lettre.

Mais cette fameuse lettre avait été remise depuis trois jours à l'abbé Fortin, il connaissait donc cet amour lorsqu'il faisait encore de la passion vis-à-vis de Mme de Morency, car celle-ci ne supposait pas un moment qu'Isaure eût fait une pareille confidence à son mari, et l'idée que Mme Chambel avait pu garder une copie de cette lettre ne pouvait lui venir à l'esprit. C'était assez pour irriter Mme de Morency; mais lorsqu'elle arriva aux phrases où il était question d'elle, sans cependant qu'elle y fût nommée, Mme de Morency faillit suffoquer de rage. Rien n'égalait le ton de dédain poétique et faquin avec lequel M. Chambel se disculpait d'un amour impossible, inimaginable, ridicule; il y avait *ridicule*. Voilà de ces circonstances où les femmes maudissent leurs bonnets et leurs jupes, et voudraient porter bottes et éperons, pour aller souffleter et tuer l'insolent qui les traite ainsi. Il ne faut donc pas s'étonner qu'en pareille occasion elles se montrent si méchantes, surtout lorsque, dans une occurrence comme celle-ci, elles ne peuvent armer ni frère ni mari pour leur cause.



Il lui a donné une dernière aumône...

Une seule pensée resta debout dans le cœur de Mme de Morency: la vengeance · vengeance contre M. Chambel, vengeance contre Mme Chambel, vengeance contre Marguerite et contre l'abbé Norton lui-même. Il fallait les frapper tous à la fois et du même coup. Mais quand la combinaison ruinait les uns, elle épargnait les autres.

Enfin, après de longues réflexions, des désespoirs successifs, des menaces incessantes, elle trouva le fil qui devait la conduire dans ce ténébreux complot où elle n'admit pas même sa chère Mme Ansier, pauvre femme aux gages de l'abbé Norton, et qui voulait bien aider le mal de tout son pouvoir, à condition qu'il ne lui en coûterait pas le moindre risque. Maintenant disons comment Mme de Morency procéda à cette terrible exécution. Elle rentra chez elle et fit fermer sa porte à tout le monde. Puis elle s'enferma deux longues heures avec sa femme de chambre, pendant que le cocher brossait la voiture de cérémonie. Puis au bout de deux heures elle reparut dans son salon où Mme Ansier l'attendait avec Jules. Ils furent tous deux éblouis, jamais plus coquette parure n'avait rehaussé la beauté de Mme de Morency. A trente-huit ans (Mme Chambel avait seule le droit de lui en donner quarante-cinq), Mme de Morency passait encore pour très belle; ce jour-là elle était éblouissante; elle était fraîche, elle était leste, elle était rayonnante, elle était jeune.

Jules et Mme Ansier se récrièrent à son aspect. Cette admiration ajouta à la beauté de Mme de Morency l'éclat de la confiance. Elle traversa rapidement le salon, et, sans répondre aux questions inquiètes de Mme Ansier qui la suivait avec un étonnement alarmé, elle gagna sa voiture; et ce ne fut que lorsqu'elle fut à une certaine distance de chez elle qu'elle fit arrêter, et dit à son valet de pied:

— Chez le duc de V...

XIX.

Qu'on nous permette de ne pas raconter la visite de madame de Morency à M. le duc de V.....; nous allons seulement en faire connaître les résultats, et ces résultats l'expliqueront beaucoup mieux que nous ne pouvons et que nous ne voulons le faire.

Dans ce récit, où nous avons essayé de tracer quelques caractères existants, nous ne voulons pas faire entrer des scènes à la façon de celles des *Liaisons dangereuses*. Le but que nous nous proposons n'en a pas besoin.

Nous allons donc franchir sur-le-champ un intervalle de quelques jours, et nous reporterons la scène chez madame Chambel.

La rupture entre Chambel et madame de Morency était manifeste, mais chaque jour cependant les inquiétudes de Pierre semblaient devenir plus vives; il cherchait à pénétrer jusqu'à Marguerite sans y parvenir, et se désolait de son impuissance. Quant à Isaure, elle continuait à donner à cette tristesse le motif que nous avons dit, et ne voulant pas en laisser plus longtemps le poids à son mari seul, elle se décida à aborder un sujet qui touchait de si

près aux violentes discussions qui avaient été sur le point de les séparer complétement :

— Pierre, lui dit-elle un jour, si quelque malveillance voulait ébranler ou ruiner votre position près de l'abbé Norton, il ne faut point vous en faire un chagrin. Ma fortune, qui est la vôtre, nous permettra toujours de vivre honorablement, alors même qu'il faudrait réformer un peu du luxe que votre active collaboration à un journal important vous avait permis d'introduire dans nos habitudes.

On est fort bien quand on n'a besoin de personne; et si, aux yeux de quelques-uns, vous paraissez vous arrêter dans votre carrière, ce sera pour la reprendre plus brillante, plus haute, et dans des œuvres plus étudiées, plus durables que cette polémique journalière où les meilleurs esprits s'épuisent sans laisser rien d'achevé et de complet.

A ces bonnes paroles, Chambel répondit qu'Isaure s'alarmait à tort sur sa position; que jamais ses rapports avec l'abbé Norton n'avaient été plus excellents, et que, s'il paraissait triste et inquiet, c'est qu'il était souffrant et que sa santé s'altérait.

Cette réponse affligea Isaure. Il y a tant de différence entre le chagrin qui rend malade et la maladie qui rend triste, qu'Isaure ne pouvait s'y tromper.

« Aimait-il donc cette femme à ce point, se disait-elle, que cette rupture lui fasse une peine si active? Toujours distrait, toujours préoccupé, il est rarement avec moi, même lorsqu'il me parle : il est donc avec elle dans sa pensée. »

Cette supposition attristait Isaure à son tour.

En effet, le droit de l'épouse était satisfait, mais le cœur n'avait rien obtenu. Pierre ne l'outrageait plus, ne la bravait plus, mais il avait laissé son amour à la femme qu'il avait quittée. Il arrive souvent alors que l'on regrette des torts au fond desquels on croit voir encore une espérance.

Huit jours avant Isaure n'était que trahie; à ce moment, elle commençait à sentir qu'elle n'était plus aimée.

D'ailleurs savait-elle comment cette rupture avait été amenée? Les conseils de l'abbé Fortin, les remontrances de M. Norton n'en avaient-elles pas été la cause?

N'était-ce pas un sacrifice à des exigences étrangères plutôt qu'un retour à des sentiments intimes?

Toutes ces réflexions qui détruisaient la joie qu'Isaure avait éprouvée de son triomphe, et une tristesse gênée avaient remplacé les cris et les fureurs réciproques dont la maison de Chambel avait été le théâtre.

Un soir, Isaure, demeurée seule après son dîner, s'était retirée dans sa chambre, se demandant si le bonheur n'est pas, comme l'honneur, un asile où l'on ne peut plus rentrer dès qu'on en est sorti.

En effet, à force de raison et de résignation, on peut se tenir pour satisfait de la position qu'on a reconquise; mais, lorsque la foi, cette virginité du cœur, a été détruite, le bonheur manque de sa véritable essence. C'est un des aliments vides qui rassasient sans nourrir, qui trompent le besoin pendant une heure après laquelle la faim revient plus mordante.

Isaure était toute en proie à ses pensées, plus désespérée de son avenir qu'elle voyait désert que de son passé où l'amour avait habité, lorsqu'on lui annonça l'abbé Fortin.

Cette visite fut la bien venue et jeta dans son âme une supposition d'espoir. Peut-être l'abbé Fortin lui ferait-il voir qu'elle ne considérait pas la vie sous son véritable aspect; il fallait qu'Isaure fût bien abattue pour avoir envie de croire à l'appréciation d'un autre plutôt qu'à la sienne.

Mais l'aspect de l'abbé Fortin détruisit immédiatement ce mouvement d'espoir. M. Fortin était sombre, soucieux, et il avait sur son visage une sévérité qui ne lui était pas habituelle.

Cependant la vue de madame Chambel le frappa aussi, tant son abattement était grand : Isaure lui dit d'un air triste :

— Vous m'aviez promis de venir, et je vous remercie de votre visite, monsieur, aussi bien que des bons conseils que vous m'avez donnés.

— Ils ont porté des fruits bien amers, dit l'abbé Fortin, si j'en juge d'après ce que je vois.

— Non, monsieur, dit Isaure, je n'ai plus à me plaindre. La raison a fait place à l'égarement; chacun ici est rentré dans le devoir, et il ne me reste plus qu'à espérer... si l'espoir peut m'être encore permis.

M. Fortin parut fort étonné de cette douleur résignée, et reprit :

— D'où vient cette tristesse après une si grande victoire?

Isaure hésita un moment à répondre, mais elle se décida à confier à l'abbé Fortin le vide nouveau de son âme, et elle finit par lui dire :

— Son cœur est-il donc resté avec cette femme? Ou, s'il n'est pas resté avec elle, où donc est-il? car il ne m'est pas revenu.

— Comment! vous ne le soupçonnez pas? répondit l'abbé Fortin d'un air si étonné, qu'Isaure comprit aussitôt qu'elle devait le savoir. Elle se releva, et une lueur de cette ardeur excessive que M. Fortin avait eu tant de peine à soumettre se montra tout à coup dans ses regards.

— Le soupçonner! moi? C'est donc vrai.. Qu'y a-t-il encore? Encore trompée! Mon Dieu! ce n'est pas possible! Parlez! par grâce, monsieur, parlez!

L'abbé Fortin réfléchit, et, après un moment de silence, il reprit :

— Il est temps que la vérité se fasse jour, et peut-être vaut-il mieux que vous la sachiez de moi que du hasard. D'ailleurs, il me faut une explication à moi aussi, une explication franche, et je l'attends de vous.

— Je ne sais pas mentir, monsieur, reprit Isaure, de tous les vices, le mensonge est le plus hideux et le plus coupable à mes yeux.

— Eh bien! madame, répondez-moi donc franchement. Avez-vous tenu la parole que vous m'aviez donnée?

— Je le crois, monsieur, repartit Isaure, j'en suis sûre. Nulle plainte amère ne m'est échappée, je n'ai fait entendre aucune récrimination, je n'ai montré aucune colère.

— Ce n'est pas tout, madame, dit l'abbé Fortin.

Isaure le regarda sans répondre, comme si elle cherchait à deviner à quoi il pouvait vouloir faire allusion.

M. Fortin continua en observant madame Chambel :

— Il y avait un secret sur lequel vous m'aviez promis le silence.

— Et ce silence, je l'ai gardé, monsieur, dit Isaure d'un ton offensé du doute de l'abbé Fortin.

Je ne vous l'eusse pas promis, qu'en ma qualité de femme qui n'a pas perdu toute retenue, je n'eusse livré à la curiosité de personne les confidences d'un cœur qui croyait ne parler qu'à vous. C'eût été comme un outrage à la pudeur de cette jeune fille, et j'en suis incapable.

Et si vous ne m'estimez pas assez pour en croire mes scrupules, vous pouvez facilement imaginer que mon intérêt ne me permettait pas de me donner une pareille rivale, en avertissant quelqu'un des sentiments qu'elle éprouve.

— Pardon, madame, mais il y a en tout ceci quelque chose d'inexplicable, dont cependant il faut que j'obtienne la solution, pour savoir si l'homme que je soupçonne est le véritable.

La lettre de Marguerite vous a été remise cachetée?

— Oui, monsieur.

— Et du moment qu'elle vous a été remise jusqu'à celui où vous me l'avez rendue chez M. Norton...

— Elle ne m'a pas quittée.

— Vous en êtes sûre?

— Je vous l'affirme sur l'honneur.

— Eh bien! madame, M. Chambel connaît cette lettre.

Isaure poussa un cri, se leva soudainement, courut à son secrétaire, ouvrit tous les tiroirs, prit tous les papiers, les bouleversa, les tria, les compta, mais ne trouva point la copie qu'elle avait faite de la lettre de Marguerite.

— Oh! s'écria-t-elle, le malheureux! Descendre jusque-là! Ah! c'est infâme!

— Qu'est-ce donc? s'écria M. Fortin qui avait suivi cette recherche d'un regard anxieux.

— Que voulez-vous que je vous dise, monsieur? Eh bien! c'est ma faute, sans doute; mais je vous le jure, je l'avais complétement oubliée.

Dans la nuit qui précéda la remise que je vous fis de cette lettre, j'en avais, je ne sais pourquoi, fait une copie; cette copie m'a été volée... volée, c'est le mot... volée par M. Chambel... qui s'en est vanté sans doute... n'est-ce pas, monsieur, qu'il s'en est vanté, et qu'il a indignement étalé cet amour d'une innocente enfant aux yeux de sa maîtresse... aux yeux de tout le monde?

L'abbé Fortin baissa la tête et ne répondit pas.

Madame Chambel crut voir dans ce silence une condamnation du mystère qu'elle avait fait de cette copie.

— Mais je vous jure, monsieur, reprit-elle avec un véritable mouvement de douleur, je vous jure que je l'avais oubliée... je vous jure...

— Je vous crois, madame, dit l'abbé Fortin... mais le malheur n'en est pas moins grand parce que vous êtes innocente.

— Qu'est-il donc arrivé?...

— Il est inutile que vous le sachiez, madame; ce qui est arrivé est irréparable.

— Irréparable! monsieur. Pour qui? Pour moi... pour Marguerite... pour M. Chambel? Oh! parlez, monsieur, je vous en prie; vous me faites mourir.

Une interruption qui, au premier aspect, a l'air d'un de ces incidents romanesques qui viennent toujours à point pour dénouer une situation, mais qui était le résultat d'une machination habilement menée, suspendit la question de madame Chambel.

Un domestique entra et remit une lettre à Isaure.

Celle-ci frémit en reconnaissant sur l'adresse l'écriture de madame de Morency; elle brisa le cachet d'une main tremblante, et, la pâleur sur le front, elle lut les deux lignes suivantes :

« Puisque madame Chambel se plaît à faire collection de lettres » volées, on croit lui faire plaisir en lui adressant celle-ci. »

Elle regarda; c'était la fameuse lettre de Chambel à Marguerite, commençant par ces mots :

« Vous m'aimez, Marguerite, je le sais; j'ai surpris la confidence » que vous en avez faite à M. l'abbé Fortin. »

Isaure continua cette lecture au milieu de tremblements convulsifs et de sanglots étouffés; puis, passant la lettre à l'abbé Fortin, elle lui dit amèrement :

— Si j'ai commis quelques fautes, monsieur, j'en suis punie, assez punie pour me croire délivrée de toute obligation envers qui que ce soit.

Oh! maintenant, malheur à tous! malheur à cette femme, et malheur à lui! La ruine que je lui avais prédite va venir sans doute; ce sera son châtiment à lui, car il serait insensible à tout autre.

Oh! mon Dieu, s'écria-t-elle en serrant les poings avec rage, si vous êtes juste, vous le maudirez!

— Ainsi, madame, dit gravement l'abbé Fortin, vous appelez la malédiction du ciel sur la tête de votre mari pour une faute dont vous êtes peut-être la première cause. Vous maudissez, quoique coupable; que feront donc ceux qui souffrent plus que vous, quoique innocents?

— J'ai été la première cause de tout cela, dites-vous? s'écria Isaure avec violence.

Est-ce parce que j'ai surpris la lettre de mademoiselle Marguerite? Eh! si M. Chambel ne m'avait pas donné de justes motifs de jalousie, je n'aurais jamais pensé à m'occuper des correspondances de cette demoiselle, et tout ce qui est arrivé depuis ne serait pas arrivé.

— Mais elle était innocente de vos soupçons, madame, dit l'abbé Fortin.

— Mais elle n'était pas innocente de son amour, reprit Isaure que la colère emportait encore, et probablement M. Chambel ne s'adresserait pas à son innocente vertu, s'il n'avait pas trouvé dans cette innocente correspondance tant d'innocent amour.

Isaure s'était retrouvée tout entière.

A ce mot, répété avec affectation, sa voix, son geste, son sourire, avaient ajouté un degré d'insolence qui fit naître dans le cœur de M. Fortin un profond mouvement d'indignation.

Alors il se leva, et s'écria d'un ton qui força Isaure à baisser les yeux :

— Oui, madame, innocente comme les anges; oui, madame, innocente devant Dieu, qui l'absoudra d'avoir aimé, et qui la récompensera de ne pas avoir failli; qui la récompensera, madame, d'avoir souffert, et d'avoir encore à souffrir par toutes vos fautes; car cette jeune fille, dont vous parlez avec un si fier dédain, elle est perdue, madame, elle est maintenant dans la misère et l'abandon.

— Oh! mon Dieu! s'écria madame Chambel, je n'ose vous comprendre, monsieur; perdue, dites-vous?

— Je me suis trompé de mot, dit amèrement l'abbé Fortin; non madame, non, ce n'est pas une fille perdue comme tant de femmes honorées sont des femmes perdues, comme madame de Morency a été une fille perdue; je veux dire que Marguerite est perdue, parce qu'elle est ruinée, parce qu'elle n'a plus d'asile que sous mon toit, qui est bien pauvre, parce qu'elle n'a plus d'amis que moi qui suis impuissant.

— Mais, que s'est-il donc passé, monsieur! — Enfin, expliquez-vous, dit Isaure, dans un véritable désordre de douleur et d'effroi; je puis réparer le mal peut-être, je le puis, je le veux, je le dois; oh! pardonnez-moi, monsieur, pardonnez-moi; je souffre aussi beaucoup.

— Ce que j'ai à vous dire, madame, est inconcevable; ce ne peut être que le résultat de scènes préparées d'avance; les choses ne se passent pas ainsi d'ordinaire, et il y a une main qui en a dirigé les mouvements. Cette main, je crois la connaître maintenant, quoique je ne m'explique pas par quels moyens elle a pu associer un homme comme le duc de V... à sa vengeance.

— Mais je ne vous comprends pas, dit Isaure; le duc de V..., dites-vous? n'était-ce pas chez lui que Marguerite devait entrer en qualité d'institutrice?

— Oui, madame, et ce matin était le jour fixé pour que Marguerite entrât dans sa maison; et jusqu'à ce matin c'était une chose convenue, et M. l'abbé Norton est allé lui-même dans la maison des dames de... avertir Marguerite qu'on l'attendait dans la journée; Marguerite a obéi, et, accompagnée de l'une des religieuses de la maison, elle s'est rendue chez M. de V. .

Oh! M. Norton devait ignorer tout cela, si sévère qu'il puisse être, si insensible qu'il se soit montré aux douleurs de cette pauvre enfant, et il n'eût pas acheté à ce prix le droit de lui retirer sa protection et de la chasser à son tour de chez lui.

— Quoi! dit madame Chambel, Marguerite a été chassée de chez l'abbé Norton!

— Oui, madame, dit l'abbé Fortin, et après avoir été chassée de chez M. de V...

— Mais je rêve, monsieur, je ne vous comprends pas, dit madame Chambel, tout cela est impossible; mais qu'a-t-elle fait, cette malheureuse enfant?

— Rien que m'écrire une lettre que vous avez surprise, et que votre mari vous a soustraite; c'est en vertu de cette lettre qu'il a écrit celle qu'on vous renvoie si insolemment; et cette lettre, elle avait été déjà donnée à M. le duc de V.....; cette lettre, madame, où il est parlé de l'amour de Marguerite dont se targue M. Chambel, cette lettre où il propose à Marguerite une correspondance qu'il sera facile de suivre dans la maison de M. de V....., cette lettre enfin a été montrée déjà par M. de V....., à Marguerite, et l'a autorisé à lui dire en face qu'il ne pouvait accueillir dans sa maison une jeune fille qui avait donné le droit à un homme marié de lui faire de pareilles propositions.

La femme qui a repris cette lettre pour vous la renvoyer afin de vous en frapper à votre tour, l'avait livrée à M. de V....., pour qu'il en frappât Marguerite; tant de cruauté dans une vengeance ne peut partir que d'une rivale : vous la connaissez.

Mais assurément l'abbé Norton devait ignorer tout cela.

— Et il a chassé à son tour la malheureuse Marguerite! dit madame Chambel.

— Oh! madame, dit l'abbé Fortin, ce n'est encore qu'un malheur de quelques heures, et cependant il est bien lamentable.

Imaginez-vous la pauvre enfant sortant de chez M. de V...., seule; car la religieuse qui l'avait accompagnée l'avait laissée sur le seuil de l'hôtel; imaginez-vous cette jeune fille, ne sachant où trouver un asile, et retournant dans la maison religieuse d'où elle était sortie, et qui lui resta fermée parce que, lui dit-on, on n'avait pas d'ordre pour la recevoir. Elle n'y trouva rien que l'indication de la demeure de M. Norton, où elle se rendit.

M. Norton est un prêtre, madame; il me répugne de croire qu'il y a eu un sentiment de vengeance ou de faiblesse dans ce qu'il a fait. C'est sans doute, ce doit être une sévérité trop austère, une idée trop rigoureuse du devoir qui l'ont poussé à agir comme il l'a fait; mais après avoir entendu le récit de la malheureuse enfant, il lui a donné une dernière aumône, et lui a déclaré qu'il ne pouvait plus rien pour elle.

C'est alors qu'elle est venue à moi, madame, à moi qui suis pauvre, je vous l'ai dit, mais qui la recueillerai; qui, à défaut de ma maison, lui ouvrirai celle de Dieu; qui la retirerai de ce monde où elle n'a passé qu'un jour parmi ceux qu'on dit les plus religieux et les plus saints de l'époque, et qui y a souffert toutes les avanies et toutes les calomnies.

Et si je suis venu à vous, madame, c'est que, pour quitter Paris, pour entrer dans la maison de Dieu, il faut encore quelques centaines de francs que je n'ai pas, que je vous demande à titre d'emprunt, et que je vous rendrai quand j'aurai pu les économiser sur ma misère.

De grosses larmes roulaient dans les yeux d'Isaure; son cœur était gonflé; mais il n'y avait plus dans sa physionomie ni le désespoir désordonné qui l'agitait quelques minutes auparavant, ni la menace arrogante qui lui était si habituelle.

Elle fit un effort sur elle-même, et se remit presque aussitôt.

— Quand comptez-vous quitter Paris? dit-elle à M. Fortin d'une voix assurée.

— Quand je le pourrai, madame, dit l'abbé Fortin.

— Demain, sera-ce trop tôt?

— Demain, madame, puisque ce ne peut être ce soir, dit l'abbé Fortin; demain, si vous voulez.

— Eh bien! monsieur, vous pouvez vous préparer pour demain, à midi, ainsi que Marguerite; tout sera prêt pour votre voyage, je m'en charge; et si je vous impose ce délai, c'est qu'il est nécessaire aux mesures que je dois prendre.

L'abbé Fortin se trompa sans doute à ce dernier mot, car il dit d'un ton très humble à madame Chambel :

— Nous voyagerons le plus économiquement possible, madame; ne vous mettez donc pas en peine de nous procurer plus qu'il n'est nécessaire.

— Je ferai ce qui est convenable, dit madame Chambel avec effort; mais demain à midi, monsieur, demain.

L'abbé Fortin se retira, et madame Chambel demeura seule chez elle.

Nos lecteurs ont dû sans doute comprendre comment madame de Morency avait accompli sa vengeance; seulement nous devons leur dire comment l'abbé Norton avait pu permettre qu'elle réussît si bien. C'était une conséquence de sa conduite habituelle.

Quand M. Fortin était venu lui dénoncer la jalousie de madame Chambel, il avait fait semblant de ne pas y croire et avait retiré Marguerite de chez madame de Morency sans en dire ses raisons à personne.

Quand madame Chambel était venue se plaindre à lui de la conduite de son mari, il n'avait pas voulu l'entendre davantage; il avait agi de même vis-à-vis de madame de Morency, poussant jusqu'à l'excès le grand art de vouloir ignorer tout ce qui pourrait le gêner dans ses projets et l'obliger à prendre parti pour ou contre quelqu'un. Ainsi, quoique averti par la supérieure de ce que con-

tenait la lettre de Chambel, il n'en avait point parlé à Marguerite, pour s'épargner de la part de cette jeune fille des plaintes et des explications qui eussent pu déranger ses vues.

Marguerite, demeurée vis-à-vis de lui dans la position où elle était en arrivant à Paris, ne pouvait refuser l'emploi pour lequel elle avait été mandée; lui-même n'avait envers personne aucune raison pour ne pas faire ce qu'il avait décidé, et, une fois Marguerite chez le duc de V....., ce qui pouvait en arriver ne pouvait plus lui être imputé, même à imprévoyance.

L'audacieuse révolte de madame de Morency dérangea les mystérieuses combinaisons de ce silence; mais lorsqu'il les vit déjouées, il prit un autre parti, sans que rien, pas même l'abandon de Marguerite, le fit hésiter un moment.

La passion de Chambel pour la jeune fille était publiquement dénoncée; il ne pouvait donc pas l'ignorer. Il sacrifia immédiatement le plus inutile de ses deux protégés, la jeune fille, qui ne pouvait plus le servir chez le duc de V..... C'était un saint holocauste à la morale; mais l'abbé Norton ne devait pas accepter sans vengeance la lutte que madame de Morency avait osé établir contre lui, et le lendemain matin le journal de M. Norton portait en tête de sa première colonne les lignes suivantes :

« A partir de ce jour, la direction du journal est confiée à » M. Chambel, rédacteur en chef, à la place de M. de Morency. »

Probablement que la vengeance avait été prévue; probablement que madame de Morency avait fait comprendre à M. de V..... qu'un homme de son importance ne devait pas recevoir le mot d'ordre de sa cause, mais le donner, car la note suivante fut insérée dans presque tous les journaux :

« Des dissentiments graves s'étant élevés sur la manière dont les » amis de la légitimité doivent envisager cette cause, M. de Morency » s'est séparé du journal dont il a été si longtemps le rédacteur en » chef, et d'ici à peu de jours il paraîtra une nouvelle feuille des- » tinée à faire prévaloir les véritables doctrines de la monarchie » légitime. »

Voilà comment se fit cette grande scission de parti.

Quant à l'abbé Norton, interrogé sur ces dissentiments, qu'il ne connaissait pas encore, il ne répondit qu'un seul mot à ceux qui lui demandaient pourquoi il avait remplacé M. de Morency :

— C'était un homme usé, dit-il.

Et en cela l'abbé Norton dit peut-être sa pensée véritable mieux qu'il ne l'avait dite de sa vie.

Le même jour où tout Paris s'occupait de cette importante nouvelle politique, une chaise de poste s'arrêtait à la porte de l'abbé Fortin : celui-ci descendit avec Marguerite, et fut très étonné de trouver madame Chambel dans la voiture :

— Vous ici, madame? lui dit-il.

— Moi, monsieur, qui pars avec vous, qui serez mon ami, je l'espère, qui pars avec Marguerite qui voudra bien être ma fille.

Une heure après, tous les trois avaient quitté Paris, et quelques personnes à peine se souviennent que M. Chambel a en province une femme qui n'a jamais pu s'accoutumer aux habitudes régulières du monde religieux.

LA TRAPPISTINE.

Ce serait une grave question à résoudre que de rechercher et de décider si l'imagination des poëtes est allée au-delà des actes de l'humanité, ou si l'humanité, dans ses crimes comme dans ses bizarreries, n'a pas laissé bien loin derrière elle les inventions les plus hardies. Pour ma part, je pense que, quand on est jeune, on se figure aisément qu'on dépasse dans ses rêves les bornes du vrai. La douleur ou les joies, les vertus ou les vices qu'on peint, le drame, quel qu'il soit, que l'on arrange paraît toujours une création d'un accomplissement impossible. Quand on a un peu vieilli, et que la vie s'est montrée à nous sous la plupart de ses aspects, alors il me semble que les plus sombres tragédies de la littérature et ses bouffonneries les plus comiques sont loin de la réalité. Il y a des crimes qu'on n'ose raconter, il se trouve des ridicules qu'on ne dit pas, tant ils sont inouïs.

Ces réflexions, que je faisais hier, me sont venues après que j'eus achevé la lecture de l'histoire que je publie aujourd'hui. Ce n'est pas qu'elle soit aussi bizarre et aussi étrange que la plupart de celles que l'on met dans les livres à la mode; mais elle m'a paru si empreinte de vérité, elle a tant de ressemblance, dans beaucoup de ses détails, avec ce qui se passe tous les jours dans le secret des familles, que j'en ai été profondément saisi. D'ailleurs, la manière dont ce récit est tombé entre mes mains en peut, je suppose, garantir l'authenticité. Mes lecteurs en seront juges.

En 1823, j'occupais en province la plus modeste des places qui relèvent du ministère des finances : j'étais surnuméraire des contributions directes, c'est-à-dire que je travaillais beaucoup et ne gagnais rien. Je résidais dans la ville de ...., cité fort industrieuse et fort riche, que la restauration avait, en peu d'années, repeuplée de couvents. Ainsi nous avions, outre un grand collége de jésuites irlandais, une maison de filles repenties, deux établissements de Picpus, hommes et femmes, une trappe masculine fort nombreuse et déjà célèbre, et un couvent de trappistines, retraite inaccessible même à la surveillance des gens du roi. On en racontait d'horribles choses. Il s'agissait de pénitences atroces, d'emprisonnements au milieu d'effrayants emblèmes. On parlait aussi de jeunes imprudentes qui, malgré la loi, ne pouvaient s'arracher à leur esclavage. Le procureur du roi avait voulu informer sur cette clameur de haro qui s'adressait au couvent; mais les portes lui en avaient été formellement refusées; et, lorsqu'il avait voulu procéder avec vigueur, un avis du procureur-général d'A....., magistrat assez rapproché des hautes puissances pour en connaître l'esprit, l'avait informé de la maladresse de son zèle. C'était donc un objet de vive curiosité que ce couvent, et le désir d'en savoir quelques secrets, ne fût-ce que d'en connaître l'ordre intérieur, préoccupait beaucoup de personnes. Pour ma part, je n'y pensais point.

A cette époque, il plut au ministre des finances d'ordonner une nouvelle répartition de l'impôt des portes et fenêtres. La loi qu'il obtint alors de ses députés, comme celle qu'on a votée et dévotée depuis à propos de la contribution mobilière, serait une dure satire de la centralisation, et pourrait fournir un exposé fâcheux de son ignorante sottise, s'il était permis à un homme de lettres d'avoir un autre avis, en fait d'administration, que celui des ministres et des sous-préfets. Mais ce n'est point de lois ou de science administrative qu'il s'agit; laissons donc chacun en repos dans son habit plus ou moins brodé. Ce qu'il faut dire, c'est que la loi fut exécutée, et que, pour ma part de surnuméraire, j'eus à relever le nombre des portes et fenêtres de la ville de ..... et des communes qui l'environnent. Il me fallut donc visiter presque tous les couvents dont j'ai parlé; et je pourrais ajouter ici, en forme d'observation pour servir à l'histoire du temps, qu'après avoir gagné de la dévotion des bonnes âmes du pays des donations qui les faisaient riches chacun de quinze à vingt mille livres de rente, tous ces couvents obtinrent de la centrale administration du département, soumise à la centrale administration de Paris, la remise de leurs impôts, sous prétexte de pauvreté.

Après avoir éprouvé plus ou moins de difficultés pour pénétrer

ans ces pieux établissements, j'arrivai, armé du maire de la commune, de son percepteur et de son garde champêtre, jusqu'au couvent des trappistines. Nous sonnâmes à la porte extérieure, et tout aussitôt nous vîmes s'ouvrir un petit judas grillé, derrière lequel était un morceau de calicot noir, derrière lequel une voix se fit entendre et nous demanda ce que nous voulions. La tourière comprit probablement assez mal l'explication que je lui donnai de nos opérations ; mais elle entendit qu'il fallait obéir au gouvernement et elle nous ferma le judas au nez. Le maire, qui n'avait pas pris son écharpe, l'envoya chercher au plus tôt par le garde-champêtre, et dès qu'il fut ceint de son autorité, il se reprit à sonner avec une violence qui décelait son irritation et peut-être un peu de libéralisme. Le judas se rouvrit, et le maire, toujours ceint, fit tonner la loi, réclama obéissance, et s'obstina avec tant d'énergie, que la tourière décida qu'elle devait en référer à la supérieure ; puis le judas se referma, et nous demeurâmes encore à la porte. Une heure après, pendant laquelle le désir d'entrer dans le couvent s'était emparé de moi et s'était exalté au plus haut degré de curiosité, une heure après, dis-je, au lieu du judas, nous vîmes tourner la porte du couvent, et l'on nous introduisit. Le maire me jeta un sourire de triomphe, et nous arrivâmes dans une petite salle basse. Ici, au lieu de la porte, nous trouvâmes une grille ; au lieu du judas un guichet ; derrière ce guichet, encore un calicot noir. C'est alors que je reconnus que c'était le voile des religieuses de la Trappe. Ce calicot était impénétrable, et une voix grave et rude en sortit et nous demanda encore ce que nous désirions. Le maire s'avança, parla de l'autorité municipale, de l'obéissance due aux magistrats, et je vis l'instant où on allait nous mettre dehors; enfin je m'avançai : j'expliquai, le plus humblement que je pus, à la supérieure qu'il ne s'agissait que d'un simple recensement des fenêtres et des portes de la sainte maison, que cette opération serait bientôt terminée et pourrait se faire le plus souvent sans entrer dans les nombreux bâtiments qui composaient le couvent. Je lui fis observer que ses confrères picpus s'étaient soumis à cet examen, que les maisons des curés et les palais des évêques n'y avaient pas échappé; je l'appelai ma mère, j'assurai que nous n'avions aucune idée de violer la règle si pure de son ordre, mais que nous obéissions aux ordres formels du roi ; je fus respectueux, humble et si confus de ma mission, que la supérieure s'attendrit, et qu'après quelques débats elle consentit à ce que l'un de nous pénétrât dans le sanctuaire. Le choix ne pouvait être qu'entre le maire et moi. Il voulut faire valoir son écharpe, je lui opposai mon titre d'agent direct du gouvernement; il contesta, mais, la supérieure aidant, il fut décidé que ce serait moi qu'on admettrait. Immédiatement après cette décision, le maire et ses deux agrégés d'un côté, furent reconduits à la porte, le guichet se ferma de l'autre, et je me trouvai seul entre une grille et un mur.

L'attente fut longue, et les précautions qu'on prit à l'intérieur furent sans doute nombreuses. J'entendis résonner des clochettes de tous les timbres. Je vis aux fenêtres grillées de la salle où j'étais passer des ombres rapides, et, lorsque la cloche plus grave de la chapelle se fit entendre, je présumai qu'on y avait réuni toutes les recluses de la maison, rappelées sans doute de leurs occupations journalières. Pendant ce temps de solitude, mille pensées diverses vinrent m'assaillir. J'étais le seul homme qui eût pénétré dans cette maison depuis sa création ; l'infirmerie même était séparée, et le médecin pouvait y entrer sans rien voir des autres parties du couvent. Je me rappelai alors toutes les histoires qu'on débitait au sujet des religieuses de la Trappe. Je me figurai une belle jeune fille s'élançant d'une cellule et venant me demander secours ; je compris tout l'embarras du rôle que j'avais à jouer, j'y vis même quelque danger, et je me résolus à le braver, fût-ce celui d'une destitution ; enfin j'en étais à un amour frénétique pour la victime de la superstition, lorsque la porte de la grille s'ouvrit, et le fisc entra où la justice n'avait pu pénétrer.

Deux femmes m'attendaient ; l'une d'elles, en robe de bure blanche, l'autre en serge noire, toutes deux la tête enveloppée du voile épais de calicot noir, les mains cachées dans la longueur démesurée de leurs manches, et les pieds dissimulés par les plis de leurs robes. La vieille, car je devinai en les approchant qu'il y en avait une vieille et une jeune, la vieille portait une clochette ; la plus jeune, celle qui était vêtue de blanc, avait un énorme trousseau de clefs. Je voulus leur adresser la parole. Un geste m'imposa silence, et nous nous mîmes en marche, la blanche près de moi, la noire en avant, et agitant sa sonnette pour épouvanter les imprudentes qui pourraient se trouver encore sur notre passage. Nous quittâmes le premier bâtiment où était le parloir, et nous entrâmes dans un terrain assez pauvrement cultivé.

— Ici, vous pouvez parler, me dit d'une voix fraîche ma blanche conductrice. La noire me confirma cette liberté d'un ton rauque. Je décidai que la première avait vingt-cinq ans, et la seconde soixante ; que la blanche était une femme souffrante et jetée à ce repaire par un désespoir d'amour, et que la noire était une vieille cuisinière dévote, qui avait apporté au couvent les cent écus de rente qu'elle avait volés, pendant quarante ans de service, à l'adjoint ou au curé de sa ville. Véritablement, je décidai cela sans voir ni visage, ni pieds, ni mains, ni taille. Quant à la démarche, il était difficile d'y trouver le moindre jour à éclairer mes conjectures, car la vieille était fort leste et la jeune se traînait péniblement; mais je jugeai que ce devait être souffrance, et je maintins l'infaillibilité de ma décision. Aussi, ce fut à elle que je m'adressai, et j'adoucis ma voix jusqu'à ses inflexions les plus pénétrantes pour lui parler et l'appeler ma sœur...

— Ma sœur, lui dis-je, il faut maintenant que vous me fassiez voir tous les bâtiments que vous occupez, soit comme habitation, soit pendant vos travaux ; les seuls que je n'aie pas à visiter sont ceux qui sont consacrés au service divin.

Elle ne me répondit pas, et la vieille se remit en tête en faisant *sonner sa sonnette*. Je profitai du bruit pour essayer une conversation pendant que nous traversions le jardin; j'en pris texte pour commencer, et je lui dis :

— Ma sœur, votre jardin me paraît bien mal cultivé ; votre jardinier est peut-être bien vieux pour un si vaste enclos ?

— Hélas ! me répondit-elle avec un soupir, c'est l'ouvrage de quelques faibles femmes; il n'est pas étonnant qu'elles s'en acquittent si mal.

— Quoi ! repris-je, un si rude travail est imposé à des femmes ?

— Silence ! me dit-elle, nous voici au réfectoire.

Nous entrâmes dans une longue salle. Au bout, un grand crucifix ; à droite et à gauche, un banc et une longue table; au milieu, une chaise plus élevée et une petite table, sans doute pour la supérieure ou la lectrice, je ne sais laquelle. Dès notre entrée, les deux religieuses s'étaient mises à genoux et priaient ; je pris non-seulement le temps de compter les fenêtres, j'examinai encore tous les recoins de cette salle : elle était d'une propreté irréprochable, et cependant elle exhalait une odeur aigre et rance à la fois. Je pris mes notes, et nous sortîmes. Je vis les cuisines : c'étaient de grands chaudrons sur de grands fourneaux ; on y cuisait, sans sel ni beurre, des légumes mal venus, dans une partie desquels on ajoutait du pain pour faire la soupe. Tout cela était encore propre à l'œil, mais dégoûtant à l'odorat. Sur l'escalier que me fit prendre ma conductrice, elle me parla la première.

— Nous allons au dortoir, me dit-elle : il est permis d'y parler. Si vous avez des questions à me faire pour votre travail, faites-les-moi là, car je ne pourrai plus vous répondre que dans le jardin, où vous ne sauriez écrire.

Nous arrivâmes, et ma religieuse blanche prit ses clefs pour ouvrir la porte du dortoir. Sa main était enveloppée dans les plis de sa manche, comme à l'ordinaire; mais la serrure résista, et, pendant que mon héroïne faisait effort pour tourner la clef, la manche descendit sur l'avant-bras, et me laissa voir une main d'une grâce et d'une pureté achevées. A cet aspect, j'oubliai le couvent, et, prenant dans la mienne la petite main de la trappistine et la clef qu'elle tourmentait vainement, je fis jouer la serrure, et j'ouvris, au risque de lui briser les doigts. Elle poussa un cri bien faible, et s'appuya vivement sur mon bras; à coup sûr, elle le pressa; je m'excusai sur mon empressement. Dans le mouvement de tête avec lequel on accueillit mes maladroites explications, je retrouvai toute la femme du monde, lorsqu'elle vous dit du geste : C'est assez, n'en parlons plus; et qu'elle pense tout bas : Vous êtes un butor, ne soyez pas un sot. La vieille grogna quelque chose dans ses gencives, et je crus vraiment à une aventure.

Le dortoir était une salle de quinze pieds de haut, partagée dans toute sa longueur par un corridor de quatre pieds de large. A droite et à gauche, des cloisons qui, s'élevaient à six pieds tout au plus, divisaient cette vaste salle en cellules étroites et sans plafond particulier, de façon que quelqu'un qui se fût trouvé au haut de la salle eût facilement plongé dans toutes les cellules. Je le remarquai sur-le-champ; et une rosace fort bien travaillée, placée au centre du plafond commun, et dont les arabesques pouvaient déguiser de petites percées, me sembla propre à cette invisible surveillance. Toutes les portes des cellules étaient ouvertes, sans doute pour leur donner de l'air; car, dans le dortoir comme ailleurs, l'odeur fâcheuse dont j'ai parlé saisissait vivement l'odorat. J'examinai l'intérieur des cellules : elles se composaient d'un lit en planches avec un seul matelas; point de couvertures ni de draps. C'est là que j'appris que les trappistines devaient coucher dans leurs vêtements, sans qu'il leur fût permis de les changer que pour en prendre de nouveaux lorsqu'ils étaient usés. Outre le lit, une planche, clouée près du chevet, supportait un pot à eau de faïence et quelque objet particulier à la religieuse qui occupait la cellule ; le plus souvent c'était une estampe représentant un saint préféré, quelquefois des os en sautoir; dans celle-là je remarquai aussi que les planches étaient sans matelas. Je m'arrêtai, et les tristes réflexions que l'aspect de cette rigueur envers soi m'avait inspirées me tinrent immobile à regarder.

— Quelle affreuse punition ! m'écriai-je malgré moi.

— Ce n'est point une punition, me dit la noire religieuse; c'est une grâce. Sœur Rosalie a obtenu de notre Saint-Père le droit de

coucher ainsi sur la dure; c'est la récompense de ses mortifications.

Je me crus au XVI[e] siècle : je regardais ma trappistine à la jolie main ; elle faisait signe à sa compagne de se taire; celle-ci continua :

— Je puis dire cela, reprit-elle, car c'est aussi glorifier le Seigneur que de vous glorifier aux yeux d'un étranger, puisque c'est Dieu qui vous donne, si jeune, la force de supporter ces combats.

Elle était donc jeune, elle devait être belle; c'était elle qui souffrait cet horrible traitement, et elle l'avait souhaité! Une pitié indicible fit place aux sottes idées qui m'avaient occupé; je tournai les yeux vers sœur Rosalie. Il me sembla que je la voyais à travers son voile; elle me parut pâle, meurtrie, défigurée, et mes yeux se remplirent de larmes. Vit-elle ce mouvement, et le comprit-elle? Je ne sais, mais elle sortit vivement du dortoir, et par une assez longue file de corridors silencieux, et où résonnait seule la sonnette de la vieille, elle me conduisit dans une petite cour carrée. Cette cour était environnée de petits bâtiments élevés seulement d'un rez-de-chaussée, et ne prenant jour que sur la cour. Je demandai ce que c'était.

— Ce sont nos cloîtres, me répondit sœur Rosalie.

— Vos cloîtres? lui dis-je en hésitant; j'avoue que je croyais que tout le couvent portait ce nom; mais il paraît que c'est à ce lieu qu'on l'applique seulement. A quel usage est-il employé?

Les religieuses hésitèrent encore plus que moi, et ne purent me donner d'explication. J'insistai, en leur rappelant que je devais savoir la destination de chaque bâtiment; enfin, je leur demandai, comme moyen terme entre mon embarras et le leur, d'y être introduit.

— C'est impossible! s'écria la vieille, la règle est inflexible sur cet article.

— Peut-être, dit sœur Rosalie.

La religieuse à la sonnette répliqua sèchement qu'elle ne permettrait pas que j'entrasse : enfin, après un moment de discussion, sœur Rosalie lui dit :

— Eh bien ! il faut consulter notre mère. Voulez-vous y aller?

La vieille accepta avec empressement, sûre, disait-elle, de la réponse que ferait la supérieure; elle s'éloigna. J'étais fort embarrassé, et, sans y penser, je renouvelai mes questions, je demandai à quoi servaient les cloîtres.

— C'est le lieu où s'accomplissent nos pénitences; vous n'y entrerez pas. Jamais on ne vous laissera voir ni les corsets hérissés de fer ni les disciplines ensanglantées qui s'y trouvent. Je le savais, mais je voulais rester seule avec vous un moment.

— Que puis-je pour vous? m'écriai-je.

— Me jurer sur Dieu... ou sur l'honneur, comme vous voudrez, de faire ce que je vais vous demander.

— Je vous le jure, lui répondis-je.

— Prenez ces papiers, répliqua-t-elle, faites-les parvenir à leur adresse. Peut-être celui à qui je les envoie n'est-il plus en France; cherchez-le, trouvez-le pour qu'il ne me maudisse pas à son lit de mort, comme il l'a déjà fait.

A ces mots elle tira de dessous son voile un petit paquet soigneusement enveloppé, qu'elle me remit. Ce geste me laissa voir sa figure; elle me regarda avec un amer sourire, en voyant ma confuse admiration à l'aspect de son noble et beau visage. Oui, semblait-elle me dire, j'ai été belle, riche, élevée, et je suis sous ce sale et grossier vêtement de recluse. J'étais si stupéfait, qu'elle m'arracha à mon étonnement en me disant :

— Et vous ferez tout ce que vous pourrez pour trouver celui à qui je fais cet envoi?

— Je le jure encore, lui répondis-je avec un accent où j'aurais voulu mettre l'affection d'un frère; mais, ajoutai-je, si mes recherches étaient infructueuses, que ferais-je de ces papiers?

— Eh bien! me dit-elle, gardez-les dix ans, et si, après ce temps écoulé, vous n'avez rien découvert, je vous en fais le maître.

Aussitôt la vieille arriva. La supérieure avait défendu qu'on visitât les cloîtres, et quelques moments après, je sortis du couvent. Je lus avec empressement la suscription du paquet; il était adressé à M. le baron de.... Je tâchai de découvrir une personne de ce nom, et j'appris enfin qu'un Français ainsi appelé habitait la Martinique. Huit jours après, un bâtiment apporta la nouvelle de sa mort. Je pensai d'abord à rendre les papiers à sœur Rosalie; mais je savais trop que je pouvais l'exposer à des rigueurs inouïes, s'ils renfermaient la moindre plainte sur la retraite où elle était. Je me décidai à les garder. Hier, dix ans se sont accomplis depuis ma visite à la Trappe, et j'ai brisé le cachet du manuscrit qui m'avait été confié. Il est écrit très fin, sur du papier fort soigné, et je n'en ai changé que les noms :

« Mon père,

» En vous écrivant du fond de ma retraite, je manque aux nouveaux et saints devoirs que je me suis imposés. Ici, il ne m'est plus permis de penser au monde que j'ai quitté; ma vie ne peut être qu'une pénitence, et je ne dois avoir d'autre espoir que celui du pardon de Dieu. Mais il m'absoudra sans doute d'avoir voulu celui de mon père, d'avoir gardé dans mon cœur l'effroi de sa colère et la douleur de sa malédiction, et d'avoir essayé de lui épargner envers moi une rigueur que je ne méritais pas; car la malédiction qui s'élève entre un père et son enfant les déchire également, et les proscrit tous deux de l'amour sacré où ils devraient vivre l'un pour l'autre. Que mes paroles, mon père, soient pour vous sincères et vraies, quoi qu'elles puissent vous dire; que pour vous elles soient justes, quelque accusation qu'elles portent, car elles sont saintes comme celles d'une mourante, peut être plus saintes encore. La mort, en effet, ne me séparerait pas plus des intérêts de cette vie que les murs où je suis et qui s'élèvent entre elle et moi : dans cette maison, où le corps se traîne encore, la vie est déjà morte, et l'existence de ceux qu'elle renferme n'a d'autre avenir que de changer un jour de tombeau.

» Maintenant, mon père, rappelez-vous ce que j'ai quitté : une position brillante, une famille qui m'entourait d'affection, un mari qui m'adorait, une longue habitude des plaisirs élégants, et pensez qu'à tout cela j'ai préféré une retraite absolue au sein d'une dévotion insensée, une existence idiote où les pratiques les plus cruelles et les plus absurdes viennent insulter au reste de raison qu'on y garde. Imaginez-vous votre fille, que vous trouviez si frêle pour une vie heureuse, condamnée, pour la moindre faute, à marcher pieds nus sur des dalles glacées ou parmi des sentiers incultes; figurez-vous qu'au lieu d'entrer belle et parée dans quelque somptueux salon, elle passe des jours entiers à genoux sur la terre, pour en arracher avec ses ongles de longs bâtons qu'on y a enfoncés avec le marteau, et dites-vous que, pour qu'elle ait déserté toutes ces séductions pour tant de misères, il a fallu qu'il y eût sous cette vie, apparente en félicités, un serpent bien acharné à lui dévorer le cœur.

» Ainsi, depuis que j'ai quitté votre maison pour celle de mon mari, vous n'avez pas passé un seul jour sans me voir, et cependant il faut que je vous raconte ma vie comme si vous m'étiez étranger. Ecoutez-moi donc, et puissé-je, en creusant tant de cruels souvenirs, ne pas en faire passer l'amertume dans mon récit.

» En mil huit cent dix-sept, j'épousai, de votre choix et avec amour, Emile Varni; il était un si jeune homme et moi une si jeune fille, que c'était un doux spectacle que de nous voir unis. Votre prudence ne conçut point d'alarmes de cette extrême jeunesse. Je n'y vis qu'un plus long avenir de bonheur. Emile, vous devez vous le rappeler, était déjà un de ces esprits froids pour les affaires, enthousiaste dans ses affections, qui font les hommes supérieurs. Ce qui vous charmait en lui, c'était la régularité de sa conduite, ses principes sévères et cette rigide probité qui l'avait, à son âge, placé si haut dans l'estime des hommes les plus influents du commerce. Ce qui m'avait portée à le distinguer, c'était son respect et son amour pour son père, son affection pour sa famille, son oubli de lui-même pour le bonheur de tout ce qui l'entourait. De cette distinction, il fit bien vite de l'amour. Vous connaissez sa conversation facile et pénétrante, sa franche gaieté, si prompte à s'attendrir, l'heureuse légèreté de son esprit, toujours prêt à aborder les plus graves intérêts; vous savez aussi ce que sa jeunesse avait de grâce, quel visage candide et quel sourire d'enfant promettait une âme toute de vérité. Je l'aimai, non pas avec le délire d'une femme passionnée, mais avec le respect d'un être faible. Je lui remis ma vie, comme vous lui eussiez confié votre fortune; pour lui, j'abdiquai ma volonté, mon jugement même. Etait-ce lui qui m'avait ainsi fascinée, était-ce moi qui m'étais créé cette domination? Je ne sais, mais enfin je lui appartenais. Emile, de son côté, m'entourait de si nombreuses attentions, il prenait tant de soin de ma beauté, il était si fier de me voir brillante et parée, que je me sentis aimée comme j'aimais. Il n'y avait dans notre tendresse que cette différence, c'est que pour lui j'eusse pris, et que peut-être je prenais jusqu'aux soins de la servitude, tant son bonheur intime était ma seule pensée; pendant que lui s'inquiétait davantage de ma vie extérieure. Mes plaisirs l'occupaient beaucoup, mes succès le flattaient, et il y ajoutait pour moi l'hommage, hautement avoué, d'un amour dont il faisait le monde témoin. Moi, plus craintive, ce n'était qu'à lui que je montrais le mien. Aussi, à plusieurs fois, votre affection fut-elle obligée de me défendre contre des étrangers d'un reproche de froideur. Qu'importe, il se passa deux ans durant lesquels aucun chagrin ne vint altérer ma confiance dans un éternel bonheur. Après ces deux ans passés, Emile était pour moi l'homme du premier jour de notre mariage. Rien n'avait démenti la constante douceur de son caractère; la considération dont il jouissait s'étendait chaque jour; j'étais fière de mon nom.

» Cependant Emile augmentait peu à peu le train de notre maison, il voyait s'élever autour de lui tous ses anciens camarades de collége, et ne voulait pas demeurer en arrière, dans ce mouvement général qui, depuis 1816, a créé tant de vastes entreprises. Il étendait les relations de son commerce, et, bien jeune, se plaçait en première ligne. J'étais demeurée étrangère au secret de ses affaires; mais je lui connaissais tant d'activité et de prudence, que je ne

m'inquiétais point des dépenses auxquelles il se livrait, surtout pour moi. C'étaient à tout propos de nouveaux bijoux, des meubles de mode, des profusions d'objets de toilette. Une fois je lui dis combien toutes ces choses étaient inutiles à mon bonheur, il me répondit presque sèchement : — Je ne veux pas que ma femme soit moins brillante que celle de B ... C'était un de ses amis, qui avait acquis une fortune énorme en peu d'années, et qui la dépensait avec éclat. J'aurais voulu moins de vanité dans la réponse de mon mari, et peut-être plus de soin de ma satisfaction et non pas de la sienne. Je ne sais pourquoi il me sembla qu'il eût paré comme moi la plus sotte créature, si elle eût porté son nom. Pour si peu de chose, c'était trop de réflexions peut-être; mais ma raison se le dit vainement, et je ne pus m'empêcher d'être triste. Ce fut la première alarme de mon cœur; elle s'adressa à l'amour d'Emile, et ne fit qu'augmenter le mien : car je pensai que si mon mari me chérissait moins que je ne l'adorais, c'est que je ne le méritais pas.

» Ce nuage passa; mais cet incident avait dirigé mes regards, et une fois je me pris à ne pas vouloir être complice d'une vanité puérile; car je sentis trop vivement que le riche présent qui m'était offert était destiné à l'admiration des autres Ce fut le premier caprice dont on m'accusa, doucement, si doucement, que je me laissai fléchir, et que j'eus le tort d'aller, le soir même, éblouir par mon luxe un salon où se trouvaient dix femmes plus riches que nous ne l'é ions. Durant toute cette soirée, Emile s'enivra de mon triomphe; je fus prête un moment à en pleurer, car je comprenais les chuchottements que je n'entendais pas; je voyais les regards dénigrants qui s'arrêtaient sur mes yeux baissés et confus. Un ami étant venu me faire compliment sur ma parure pendant que mon mari était près de moi, Emile me regarda avec complaisance, et répondit d'un air dégagé :

» — C'est qu'il est rare que ce que choisit et achète ma femme ne soit pas de très bon goût.

» L'observation me parut étrange après ce qui s'était passé.

» Lorsque nous quittâmes la réunion, notre rôle changea; je me sentis dégagée du poids de tout ce monde, mais Emile tomba de sa gaieté vaniteuse dans une morne préoccupation. Il ne m'adressa pas la parole jusqu'au moment où nous rentrâmes, et prit avidement des mains de son domestique une lettre que celui-ci dit avoir été apportée fort tard. Emile, qui gardait toujours dans ses moindres actions une froideur lente et digne, la lut avec anxiété, debout sur le palier de notre appartement, à la lueur du flambeau que tenait le domestique, qui ne put m'éclairer jusque chez moi. Le froid me saisissait. Je gagnai ma chambre à tâtons. Un moment après, Emile y entra; il voulut être gai, et ne trouva que quelques médisances pour plaisanteries. Ce n'était pas son habitude. Il me dit que j'avais été belle à ravir, et me répéta souvent ce mot, comme une formule toute faite qui ne coûtait rien à sa pensée, et qui lui permettait de ne pas se distraire de ses réflexions. Je craignais un malheur. Je hasardai une question : il en parut surpris et presque irrité; puis, il s'approcha, et me dit avec un doux sourire :

» — Allons, enfant, veux-tu que l'ennui des affaires vienne peser sur ton sommeil? Laisse à des têtes plus graves ce souci; la tienne ne doit se tourmenter que du soin de tes plaisirs.

» Il me sembla qu'il s'en occupait beaucoup plus que moi; il me sembla aussi qu'on pouvait croire le contraire, d'après la façon dont il avait répondu à son ami. Emile se retira pour écrire. Je fus mal satisfaite de ses adieux : je me couchai en pleurant. Une heure après, je me disais que j'étais une folle, quoique l'instinct du cœur murmurât sourdement en moi et malgré moi Ô mon père! l'homme a trop de confiance en sa raison, et il oublie trop que Dieu ne l'a pas privé de ces avertissements indéfinissables qui lui annoncent le malheur, comme l'orage aux animaux.

» Le matin, comme nous déjeunions, on annonça M. Dallois, agent de change.

» — Enfin, vous vous décidez à comprendre les affaires en grand, dit-il à mon mari dès qu'il m'eut saluée; voyons, achetons-nous? vendons-nous? Bien choisir, voilà tout le secret. Dans vos commerces industriels, vous pelotez sur des bénéfices de quelques sous : il n'y a qu'à la bourse que se joue le grand jeu de la fortune.

» — Mon mari fait donc des opérations de bourse? m'écriai-je vivement.

» — Il s'y met, me répondit M. Dallois avec un sourire que je trouvai sans signification alors, et qui depuis m'a semblé d'une atroce raillerie; et cela doit vous charmer, car on va vite chez nous, et quand on a tant de charmes à faire briller...

» — Mais, dis-je en interrompant les fadeurs de l'agent de change, si l'on y va si vite, c'est sans doute en y risquant beaucoup.

» — Ah! ah! répliqua M. Dallois avec un geste significatif...

» — Allons, allons, dit vivement Emile, je crois que voilà ma femme, qui comprend tout au plus un livre de ménage, qui veut causer d'affaires, et Dallois n'est-il pas tout prêt à lui expliquer ce que c'est qu'un marché à terme ou un report. Venez, mon cher, passons dans mon cabinet, nous causerons...

» Puis, se tournant vers moi, il ajouta avec cet air de confiance qu'il prenait si bien, quand il voulait me persuader quelque chose :

» Quant à toi, Fanny, habille-toi, car je veux que Dallois nous mène chez son carrossier.

» — Est-ce que vous changez votre cabriolet? reprit celui-ci en se levant.

» — Non, répondit Emile, je le garde pour mes affaires; mais ma femme ne sait comment sortir, quand je ne suis pas là, et je veux lui donner une voiture qu'elle me demande.

» — Parbleu! c'est une idée, dit l'agent de change, et voilà ce que c'est que d'adorer sa femme. A propos, vous savez que Villon a disparu hier en laissant la sienne sur le pavé? On parle de deux millions de faillite, c'est beau pour un commençant. Est-ce que vous ne faisiez pas des affaires avec lui?

» — Autrefois, répondit mon mari en entraînant Dallois dans son cabinet; mais j'avais pressenti sa ruine, et nous n'avons plus de rapports.

» Je n'entendis pas le reste de la conversation. Tout ceci, mon père, semblerait, à d'autres yeux que les vôtres, d'inutiles souvenirs et des observations puériles; mais vous, vous y devinez ce que des indifférents ne pouvaient comprendre. Ce fut encore pour moi un étonnement et une douleur. J'avais voulu faire une observation sur le genre d'affaires qu'allait entreprendre mon mari, et il m'avait imposé silence comme à une enfant étourdie. Pour la première fois, je remarquai cette exclusion qu'il faisait de moi, lorsqu'il s'agissait de quelque grave entretien. Je me rappelai même que toujours il avait mis une sorte d'affectation à me reléguer aux yeux de tous dans un cercle d'idées misérables. S'occupait-on devant moi de hautes questions de morale, de politique ou d'industrie. — Ah! s'écriait Emile, Fanny n'entend rien à tout cela; parlez-lui fêtes ou spectacles, ou vous ne serez pas de ses amis. — Et j'acceptais en riant ce rôle de frivolité, sans comprendre où il me conduirait. Le jour dont je vous parle, je fus blessée de ce mépris de mon intelligence. Alors je ne savais ce que c'était que la bourse; j'ignorais qu'il y avait à Paris soixante privilégiés, sous le titre d'agents de change, qui faisaient jouer à des dupes un jeu puni par la loi; j'ignorais qu'on achetât un million le droit de mériter tous les jours la prison; mais le mot de bourse m'épouvantait; je l'avais entendu associer à tant de ruines et de déshonneurs, que je ne pus contenir mon effroi. Ce qui rendit mes réflexions encore plus douloureuses, ce fut le mot d'Emile, à propos de ma prétendue demande d'une voiture, dont je ne lui avais jamais parlé. Suis-je donc, me demandai-je, l'excuse banale de toutes ces ruineuses superfluités? — Voilà ce que c'est que d'adorer sa femme, avait dit Dallois. — L'amour qu'Emile affectait si publiquement n'était-il qu'une faiblesse jouée dont il revêtait aux yeux du monde ses volontés cachées? Enfin cette assurance qu'il avait donnée qu'il ne faisait plus d'affaires avec Villon, lorsque je le savais lié d'intérêts considérables avec lui, me parut un manque de vérité, au moins répréhensible, au moment où il allait entamer de nouvelles relations.

» Aujourd'hui, mon père, je vous fais voir le sens exact de mes réflexions, mais ce n'est pas ainsi qu'elles me vinrent. Ce fut un pénible tourment, une vague souffrance, une longue suite d'idées incohérentes, que je repoussais, lorsqu'elles se présentaient trop lucidement à moi. Si j'étais inquiète, j'étais bien loin d'être malheureuse; mais, comme le sommeil qu'agite un rêve, je sentais mon bonheur tourmenté; ce n'était pas encore le soupçon; s'il m'avait fallu résumer ma pensée en ce peu de mots : je doute de l'amour ou de la franchise de mon mari, j'eusse reculé avec épouvante; aussi, vous comprendrez que ces jours de tristesse devaient s'effacer bien vite, et puis le passé me rassurait si bien, qu'il eût fallu une âme plus forte que la mienne pour troubler, sur de si faibles indices, le repos heureux de ma vie. Nous prîmes voiture, vous devez vous le rappeler, et lorsque j'entendis partout que c'était une sûre marque de la prospérité des affaires de M. Varni, je repoussai, comme coupable, toute alarme sur sa prudence, je me laissai aller aussi à la vanité d'une brillante position, et peut-être en aimai-je davantage mon mari, comme une réparation muette d'une injustice envers lui.

» Cependant un objet plus sérieux amena entre nous, ou plutôt amena de sa part une douloureuse division dans la communauté de nos sentiments. Jusqu'à présent, mon père, je ne vous ai pas parlé de quelques chagrins de notre vie, parce que ceux que je partageais avec Emile me semblaient aisés à supporter; il y en avait un surtout qui nous affligeait vivement tous deux, et qu'un jour il rejeta tout entier sur moi avec une cruauté que je ne méritais pas : nous n'avions point d'enfants. Bien souvent, lorsque j'allais dans notre nombreuse famille, je me prenais à pleurer en entendant le doux nom de mère bégayé près de moi; Emile aussi était triste, mais il me consolait, et me rendait l'espérance. Il me rassurait sur son amour qui n'avait pas besoin, disait-il, de nouveaux liens pour être indestructible. Ce fut ainsi durant deux ans. Mais à partir de ces premiers moments, où son affection envers moi ne me sembla pas aussi pure que jadis, à partir de ce temps, je m'aperçus qu'il

gardait le silence, quand j'étais triste de ce poignant chagrin. Si, dans le monde, un maladroit me jetait quelque lourde plaisanterie sur ce qu'il appelait gracieusement ma paresse, Emile ne répliquait plus pour moi par quelque incisive moquerie qui m'affranchissait de nouvelles attaques. Si moi-même je me plaignais de ce vide dans nos affections, il ne s'empressait plus à arrêter le cours de mes pensées; il se taisait en soupirant amèrement. Un événement, dont le secret nous fut révélé par un ami, fit éclater ses sentiments à ce sujet.

» On venait d'apprendre la mort de M. A..., jeune homme plein de brillantes qualités, et qui, dans un voyage en Suisse, avait péri misérablement dans un abîme qu'il avait voulu franchir; un de nos amis, parent de M. A..., en nous racontant ce malheur, laissa échapper cette phrase :

» — Du jour où il a été ruiné, j'avais prévu cet horrible suicide.

» — Ruiné! suicide! s'écria vivement Emile, mais on dit qu'il laisse une fortune considérable à sa femme, et que sa mort est un accident.

» — Sans doute, on le dit, et cela est vrai pour tout le monde; mais vous ignorez à quel prix sa femme et ses enfants sont riches. Il y a six mois environ, A... vint chez moi et me confia sa ruine : Ecoute, me dit-il, je ne laisserai pas dans la misère la femme qui m'a apporté une dot immense; je n'y veux pas laisser mes enfants; il faut qu'après ma mort, ils ne maudissent pas mon imprudence : je me suis fait assurer sur la vie, au profit de ma femme, pour une somme de cinq cent mille francs; j'en ai fait autant pour mes enfants. — Eh bien! lui dis-je, c'est excellent pour l'avenir, mais le présent? — Le présent, me répondit-il avec un rire amer, je n'y ai pas encore pensé. L'expression de son visage m'étonna; je crus y deviner son projet, et le lui dis; il ne le nia pas, je lui en fis honte; je lui offris de l'aider de ma fortune et de mon crédit, et je le décidai à tenter encore le sort des affaires. — Eh bien! soit, dit-il en me quittant, je travaillerai, car la vie m'est douce avec une femme que j'aime, mais que j'aime mieux savoir triste que pauvre. On se console d'une perte; le chagrin s'efface dans le temps, comme les objets dans l'éloignement, mais la misère est une douleur qui marche côte à côte de notre vie, et qui ne l'abandonne jamais. — Il me quitta, et, bientôt après, il tenta quelques nouvelles opérations; mais, par une fatalité inexplicable, elles échouèrent toutes; soins, habileté, rien n'y manqua; aussi le découragement d'A... fut-il complet. Je cherchais encore le moyen de l'en arracher, lorsqu'il y a un mois, je reçus le billet suivant : « Je pars pour la Suisse, sous prétexte de santé; tu verras que mon premier projet était le meilleur. » Trois semaines après, nous reçûmes la nouvelle de sa mort, et la compagnie d'assurance, qui n'a pu voir, grâce aux précautions d'A..., qu'une imprudence dans sa mort et non pas un suicide prémédité, a dû hier payer à la veuve et aux enfants la somme énorme que mon pauvre ami leur lègue au prix de sa vie.

» Ce récit nous laissa pensifs, Emile et moi. Nous étions seuls, et je ne sais comment, obéissant à mes réflexions, je me pris à dire tout haut :

» — Quel dévouement pour sa femme! quel dévouement inouï!

» — Pour sa femme! reprit amèrement Emile, sans doute, pour sa femme! cela se conçoit, elle était aussi la mère de ses enfants.

» Je regardai Emile avec un douloureux étonnement.

» — Ah! s'écria-t-il, sans comprendre que chacune de ses paroles me saignait le cœur, ah! c'est un titre sacré qui peut commander bien des sacrifices, qui peut obtenir bien des pardons. Mais moi, moi, continua-t-il en s'exaltant à mesure qu'il parlait, je n'ai point d'enfants, je n'en aurai jamais; jamais d'enfants que je puisse aimer de cet amour qui n'a pas d'égal sur la terre.

» Je demeurai confondue, je n'eus ni la force de répondre, ni celle de pleurer. Emile me quitta froidement, comme si je ne l'eusse pas compris. Il avait raison, je ne l'avais pas compris. J'avais, à la vérité, senti son désespoir que j'avais tant de fois partagé; j'avais subi cette révélation cruelle de son cœur qui mettait si bas le titre d'épouse pour rehausser celui de mère : mais je n'avais pas compris que cette parole était le premier jalon de la route de douleurs que j'avais à parcourir. Ne pensez pas cependant, mon père, que parmi les premiers tourments j'aie jamais laissé échapper une plainte; ils étaient alors si légers, ils semblaient si peu alarmants! Aujourd'hui, je me les rappelle un à un, parce qu'ils me font voir par quel insensible détour on s'éloigne du bonheur.

» Cependant à cette époque la vie d'Emile changea complétement : ses affaires se multipliaient; à peine rentrait-il chez lui, où je ne le voyais que fatigué et toujours préoccupé. La maison était assiégée de gens de toutes sortes; on n'y parlait que d'entreprises colossales. Je craignais que mon mari ne fût tombé parmi des intrigants; il me présenta chez les plus considérables de ses nouvelles connaissances, et je me trouvai dans un monde que je ne connaissais pas, et dont le faste m'étonna. J'y rencontrai quelques-uns des hommes les plus marquants dans les affaires publiques et des noms de la plus haute aristocratie, qui servaient de leur influence ou de leur fortune les vastes projets auxquels mon mari était associé. Les habitudes de cette société, toute de luxe, m'entraînèrent dans une vie bien différente de celle que j'avais menée jusque-là. Sur les vives excitations de mon mari, j'abandonnai pour ainsi dire les soins de notre ménage, et je me livrai aux plaisirs qu'on m'offrait de tous côtés; ainsi tout un été se passa à voyager de château en château, presque toujours seule, tant les nombreuses occupations d'Emile le tenaient arrêté à Paris. Ce fut pendant ces jours d'isolement qu'un homme, dont le nom fait trembler ma main lorsqu'elle l'écrit, ce fut alors que pour la première fois je vis M. de Nattière. Sa fortune passait pour considérable, le succès de ses opérations financières l'avait placé parmi les spéculateurs les plus habiles de la France; il vivait d'égalité avec les plus nobles de la cour, et quoiqu'il ne fût plus un jeune homme, il avait conservé une élégance si parfaite, qu'on le disait un des hommes les plus séduisants de la belle compagnie. Quelle que fût sa réputation, je ne pris pas garde à lui, et ce ne fut qu'une plaisanterie d'Emile qui me fit apercevoir que M. de Nattière faisait attention à moi. Il s'était uni d'intimité avec mon mari, et était l'âme de toutes les espérances qu'il nourrissait. Mon estime de moi-même se félicita de la confiance qu'Emile parut avoir en moi en cette occasion, mais en même temps mon amour en fut blessé. Je me surprenais à lui désirer de la jalousie; j'avais été si souvent triste d'une coquetterie qui lui avait été adressée, que moi qui l'aimais de toute l'étendue de mon âme, j'aurais voulu retrouver en lui cette inquiétude inséparable de mon amour. Il m'arriva même plusieurs fois, pendant le peu d'instants qu'il arrachait à ses affaires pour venir près de moi, de lui faire entendre que les assiduités de M. de Nattière m'étaient importunes, et je le sollicitai de me ramener à Paris. Mais Emile ne répondait à mes plaintes qu'en riant; il accusait ma vanité et mon ignorance des prétendus torts de M. de Nattière. Je n'entendais rien, disait-il, aux usages du monde où je vivais, et je prenais pour une cour attentive ce qui n'était qu'un souvenir de cette courtoisie passionnée de nos vieilles mœurs. Cependant la dernière explication que nous eûmes avec Emile fut si ferme de ma part, qu'il m'assura qu'il ne me laisserait pas plus longtemps dans le château que j'habitais. J'avais à peine obtenu cette promesse, qu'il ajouta en s'éloignant, comme si c'eût été un projet convenu entre nous :

» — Ainsi tu rentreras à Paris immédiatement après la visite au château d'Alane.

» Je connaissais trop cette manière adroite d'Emile de jeter, comme arrêtée, dans la discussion, une chose dont on n'avait pas même parlé, pour ne pas m'en expliquer sur-le champ :

» — Comment! m'écriai-je; encore une visite au château d'Alane; je ne veux pas y aller.

» A ce dernier mot, mon père, une effroyable lueur me traversa le cœur, mais si rapide qu'elle ne put cependant m'éclairer; ce fut le regard que me lança Emile à cette première expression d'une volonté opposée à la sienne. Tout son visage, si jeune, si frais, si rosé, devint d'une couleur livide : son œil bleu et voilé s'arrêta sur moi terne et ouvert; un tressaillement flasque fit presque pendre ses joues, et un sourire repoussant descendit si bas les coins de sa bouche, que son aspect m'épouvanta : c'était la première fois que je le voyais irrité à ce point. La physionomie de sa colère fut surtout ce qui me frappa. Ceci vous paraîtra étrange, mon père, mais l'amour se plaît à parer jusqu'aux défauts les plus condamnables; ainsi, dans mon imagination, je m'étais quelquefois bâti des romans où je voyais Emile incapable de se maîtriser, mais son irritation m'apparaissait alors pleine d'une fierté terrible. Le jour dont je vous parle, il me sembla repoussant. Cependant ce sentiment ne dura pas plus que le regard qui l'avait fait naître. Comme une de ces images fantasmagoriques qui affectent tour à tour, et avec la rapidité de l'éclair, les formes les plus hideuses et les plus élégantes, toute cette cruelle expression s'effaça en un moment, et j'y trouvai aussitôt son vif enjouement, son doux sourire et la tendre lumière de ses yeux.

» — Eh bien! me dit-il, si tu ne le veux pas, tu n'iras pas; mais si je t'en prie, tu le feras; car notre rôle est changé à tous deux; c'est toi qui ordonnes, et moi qui implore; mais comme tu es aussi bonne que je suis obéissant, tu iras, n'est-ce pas?

» Puis, comme je voulais lui répliquer, il ajouta d'un ton sérieux :

» — Il le faut, mon enfant; madame d'Alane est une des personnes qui fournissent les capitaux nécessaires à notre entreprise; elle compte sur toi; un refus nous ferait perdre immensément : c'est une vieille femme fort susceptible; il faut partir demain.

» — Mais, répliquai-je, M. de Nattière est son neveu, et il y viendra...

» — Bah! reprit Emile en rougissant et en m'embrassant, tu es une folle.

» Le lendemain, je partis pour Alane; j'y trouvai madame d'Alane presque seule. Deux jours après, M. de Nattière arriva. Je pus voir facilement qu'il était le maître du château; j'avais entendu

parler des précautions de plusieurs de ces hardis spéculateurs qui, pour mettre leurs propriétés à l'abri des dangers de leurs opérations, les achètent sous le nom d'étrangers, et je compris que M. de Nattière avait fait de même avec sa tante. Cependant l'attention que je mis à ne jamais quitter le peu de personnes qui étaient au château, me débarrassa les premiers jours de galanteries trop empressées; mais j'eus lieu de m'apercevoir bientôt qu'on avait deviné mon intention, et qu'on cherchait à la déjouer par une marche contraire. En effet, madame d'Alane mit autant de soin à me séparer de la compagnie et à l'entraîner loin du château, à mon insu, que je pouvais en mettre à ne pas la quitter : si j'abandonnais un instant le salon, je le retrouvais vide, et aussitôt arrivait M. de Nattière ; si j'allais à la promenade, on s'écartait adroitement de moi, et je restais avec M. de Nattière. Enfin, je me résolus à garder ma chambre et à écrire à mon mari de venir me chercher. Chaque matin, une lettre de lui me le promettait; chaque soir, le courrier m'apportait une excuse de son retard. Je ne savais que penser : était-ce indifférence, occupations importantes? je m'y perdais; mais je tenais à ma résolution, et, grâce à une feinte maladie, je me défis pour quelques jours de M. de Nattière.

» Un soir, il était déjà bien tard, j'avais entendu s'effacer l'un après l'autre tous les bruits de la maison, j'étais restée dans ma chambre, assise sur un fauteuil, incapable de faire un mouvement pour changer de place, vaincue par une préoccupation sinistre. J'étais dans cette situation de l'âme obscure et douloureuse où l'on sent un malheur venir sans pouvoir connaître d'où il viendra. Je me rejetais avec amertume dans le passé de ma vie, et je pesais tristement combien elle était changée, sans que je pusse y voir une véritable infortune, sans que j'eusse pu dire l'endroit précis, l'heure exacte où la plénitude de ma félicité s'était échappée. Je ne saurais vous exprimer, mon père, combien de craintes lugubres se dressèrent l'une après l'autre dans ma pensée; aujourd'hui que les plus atroces sont accomplies, je rougis presque de les avoir eues alors. Cependant la nuit se passait, mais le temps n'avait plus de durée pour moi, les réflexions l'absorbent plus vite que le travail, et déjà il était deux heures du matin que je me croyais au commencement de la soirée. Le bruit de ma porte qui s'ouvrit me fit involontairement lever les yeux. Je vis entrer M. de Nattière. La surprise qu'il ne put cacher en me voyant encore levée me dit tout : je regardai l'heure, et je devins si tremblante, que je ne pus lui adresser la parole. Il était aussi embarrassé que moi. Il ne comptait pas me trouver où j'étais. Cependant l'indignation me saisit presque aussitôt.

» — Que venez-vous faire chez moi à cette heure? lui dis-je en marchant vers lui pour l'empêcher d'entrer tout à fait dans chambre. Il parut balancer; mais, à l'instant, il entra et ferma la porte derrière. — C'est une violence! m'écriai-je en courant vers une sonnette.

» — Non, répondit-il en m'arrêtant et en parcourant ma chambre avec un cynisme effronté; non, ce n'est qu'une explication.

» — Il ne peut y en avoir entre nous; je n'en veux pas.

» — C'est pourtant à vous seule, ajouta-t-il, qu'elle est nécessaire, et vous m'entendrez.

» — Non, lui répondis-je violemment, pas un mot de plus ou j'appelle; je trouverai peut-être ici quelqu'un qui aura pitié d'une pauvre femme, ne fût-ce qu'un valet.

» M. de Nattière marcha vers la porte et appuya sa main sur la clef. Je suivais ses mouvements avec anxiété; il s'arrêta, sembla réfléchir un moment et me dit doucement :

» — Je sors, non que je craigne une esclandre, car chacun de nous peut raconter son entrevue à sa manière, et les médisants ne sont pas du parti des femmes, mais parce que je crois qu'on m'a trompé. Répondez-moi sincèrement : aimez-vous votre mari?

» — Oui, m'écriai-je avec ardeur, croyant détruire ainsi l'espérance de M. de Nattière; oui, je l'aime de l'amour le plus vif, je l'aime plus que je ne saurais dire.

» — Alors, ajouta M. de Nattière avec un sourire de mépris, c'est un misérable.

» Ce mot m'indigna si profondément que, perdant toute retenue, je m'écriai :

» — Vous êtes un lâche! car il n'est pas ici pour vous répondre.

» — Et il ne viendra pas, reprit-il avec le même dédain sur le visage; il n'y viendra ni pour vous chercher, ni pour vous défendre : il a de plus agréables occupations.

» Cette nouvelle accusation glaça toute ma colère, et l'anxiété qu'elle m'inspira surmontant mon horreur pour cet homme, je m'approchai de lui, et cherchant à lire dans ses yeux :

» — Que voulez vous dire? repris-je, la voix tremblante; mon mari n'a pas reçu mes lettres, et il ignore...

» — Vous oubliez, interrompit M. de Nattière, qu'il y a répondu tous les jours.

» — C'est vrai, répondis-je, effrayée de la pensée que cette observation faisait naître en moi, c'est vrai, et pourtant...

» — Et pourtant il vous laisse ici, ajouta M. de Nattière, complétant par cette parole un soupçon que je n'eusse pas laissé se former dans mon esprit, si j'avais été seule.

» Ce mot m'atterra; mais l'idée qu'il éveillait eût été horrible à garder : je la rejetai avec force, et m'en prenant à M. de Nattière de la douleur que j'en avais ressentie...

» — Sortez, m'écriai-je, vous êtes un méchant homme, un homme indigne, un... Je ne pus achever, les larmes me suffoquèrent.

» — Pauvre femme! dit-il en sortant.

» Après cette expression de pitié, j'entendis ouvrir et fermer ma porte, mais je ne vis pas sortir M. de Nattière, car j'avais caché ma tête dans mes mains avec désespoir. Je me trouvai seule avec mes premières pensées; mais chacune des paroles de M. de Nattière était comme un trait de feu qui les éclairait. Je me les répétai une à une. — Oui, me disais je, Emile sait ma situation, et il me laisse ici! — Ah! c'est indifférence, oubli, dédain. — C'est qu'il a des occupations plus agréables, m'a-t-on dit. — Qu'est-ce donc? un autre amour, une passion qui lui fait abandonner jusqu'au soin de ma protection! Oh! c'est impossible. Et, malgré mes combats, je me trouvais sans cesse vaincue par l'accord de la conduite d'Emile et des paroles de M. de Nattière. Cependant j'en restai là et je n'osais remonter au premier mot qui m'avait indignée. Un homme n'en appelle pas ainsi un autre pour un tort dont ils se rient entre eux; c'est donc... Et le même doute affreux qui m'avait épouvantée se représenta encore à moi; mais encore cette fois je me fis un crime de l'avoir conçu, et je finis de passer cette nuit dans les larmes déchirée de mille terreurs que je n'osais ni combattre ni accueillir.

» Le matin, dès que le jour fut venu, j'envoyai chercher des chevaux de poste; et avant que personne pût se douter de ma résolution, je partis d'Alane, et retournai à Paris. La satisfaction que j'éprouvai d'être hors de ce château mit un peu de calme dans mes idées, sans cependant les adoucir; seulement, je m'étudiai avec moins de désordre à prévoir le malheur qui m'attendait à Paris. Malgré moi, je le rattachai aux paroles de M. de Nattières, et je me bâtis toute une histoire, où je me représentai mon mari me préférant quelque brillante femme du monde nouveau où il vivait; je le vis égaré par les séductions d'un esprit qui se joue de tous les devoirs; mais en pensant à sa jeunesse, je ne le trouvais pas sans excuses, et je me sentais sinon coupable, du moins imprudente de m'être si longtemps séparée de lui, oubliant qu'il l'avait obstinément voulu, ou bien interprétant sa volonté comme un dévouement à mes plaisirs. Ce malheur, je le tournai dans tous les sens, je l'examinai à loisir durant la route, et je mis mon courage à portée de le soutenir. J'arrivai. Par un hasard inconcevable, je trouve la porte de notre appartement ouverte; je le parcours sans rencontrer personne : il était en désordre, et accusait l'absence de celle qui se devait à en surveiller la tenue; enfin j'arrive jusqu'à la porte de la chambre d'Emile; les persiennes en étaient encore fermées, et le demi-jour ne m'y laissa distinguer aucun objet. J'allais mettre la main sur l'espagnolette d'une croisée, lorsqu'une voix que je ne reconnus pas sur-le-champ dit tout près de moi, avec l'hésitation d'un sommeil interrompu :

— » Est-ce toi, Emile?

» Je me retournai vivement, et j'aperçus une femme dans le lit de mon mari. Elle me vit aussi, car elle se jeta hors de ce lit en poussant un cri, demeura droite et immobile devant moi. J'avais préparé mon âme à de bien vives atteintes, j'avais supposé l'infidélité et la trahison d'Emile : c'est tout ce que j'avais cru de plus affreux; mais je ne savais pas ce que les circonstances peuvent ajouter d'horreurs à un malheur. Je n'avais pas prévu que ce serait dans ma maison que je trouverais la maîtresse de mon mari; je n'avais pas prévu que cette maîtresse serait ma femme de chambre, ma servante. Oh! qui peut peindre le coup terrible et sourd qui frappe au cœur à de telles révélations! Pour moi je ne saurais vous le dire. Il me sembla que je m'étais à la fois heurté la tête et la poitrine contre l'angle dur et aigu d'un meuble. Je perdis un moment la vue et la respiration, le cœur me serra, un bourdonnement confus m'ébranla le cerveau. C'est ainsi qu'on doit devenir folle. Je l'ai sans doute été un moment, car sans cela je serais morte. Aussi, quand ma raison fut revenue, je voulus mourir. Après ce premier moment d'anéantissement, je vis Emile à la porte de la chambre. Je le vis, mais je ne le regardai pas : un besoin indicible de doute m'empêcha de vouloir lire son crime dans son maintien; et, sans leur adresser la parole, je m'enfuis dans ma chambre. Je fermai la porte, j'ouvris un tiroir où étaient enfermés des grains d'opium, et je les pris tous, puis je m'assis sur une chaise avec mon chapeau de voyage; j'avais gardé mes gants; on eût pu me croire prête à sortir. Tout cela n'avait eu que la durée d'un éclair. L'embarras de sa position occupa Emile assez longtemps pour qu'il me laissât seule deux heures entières. Pendant ces deux heures, je demeurai à la même place. Rien de ce qui les occupa ne m'est resté dans la mémoire; seulement il me semble que j'attendais incessamment que ma tête éclatât en débris. Cependant des douleurs violentes se mêlèrent à cette apathie terrible; elles devinrent bientôt si cruelles, que je ne

pus retenir quelques plaintes. Aussitôt j'entendis remuer à la porte de ma chambre. A ce bruit, je retrouvai le sens de mes douleurs: je me rappelai tout, et je craignis du secours. Enfin, le mal qui me déchirait devint plus fort que moi; j'étouffais difficilement mes cris: je pris un mouchoir, je le nouai sur ma bouche, et m'étendis sur mon lit. Alors tout devint confus autour de moi, et je n'entendis plus rien.

» A mon réveil, vous étiez près de moi avec mon médecin et le vôtre; Emile y était aussi. Rien de bien lucide ne m'arriva d'abord à l'esprit; mais les questions qu'on me fit, et le désespoir repentant que je lus sur le visage de mon mari, me rendirent le souvenir. J'aimai à croire à ce désespoir, et je résolus de me taire. Ce fut ce jour-là, mon père, que vous m'accusâtes d'ingratitude et d'insensibilité, quand j'opposais un silence obstiné à toutes vos consolations; ce fut ce jour-là aussi que votre douleur demanda au médecin si ma raison n'était pas altérée. Vous vous le rappelez, mon père, ainsi se passa toute cette journée, où j'obéis à tout ce qu'on voulait de moi, si ce n'est que je ne prononçai pas une parole, quelque instance qu'on me fit. Je ne voulais ni mentir, ni dire la vérité. Ce que je ne voulais pas dire surtout, c'était d'accuser Emile à vos yeux avant de l'avoir entendu. Le soir vint, et nous restâmes seuls. Je n'osais commencer la conversation, et je ne voyais pas qu'il y fût disposé plus que moi. Que vous dirai-je, mon père? ceci n'est pas croyable, mais c'est la sincère vérité: durant toute cette nuit, il resta près de moi, me prodiguant les soins les plus tendres sans me parler. Respectait-il mon silence? je ne sais: toujours est-il que je ne me sentis pas la force de l'accuser au moment où sa vie semblait dépendre de la mienne. Pour comprendre qu'il en ait pu être ainsi, il faudrait savoir ce que c'est qu'une longue habitude de soumission; il faudrait avoir redouté comme moi une justification incomplète; il faudrait avoir éprouvé cet amour qui a besoin d'aveuglement, et qui plaide dans le cœur d'une femme le pardon du coupable. Puis, ce qui est vrai pour tous ceux qui manquent de résolution puissante, c'est qu'ils n'ont pas le courage d'aborder une explication lorsque l'occasion impérative en est passée. Si, en arrivant le matin, j'eusse éprouvé d'autres sentiments que le désir de mourir, sans doute mes reproches eussent été cruels et violents; si, à mon retour à la vie, Emile se fût présenté seul devant moi, je n'eusse pas hésité à l'accabler de mon désespoir; si, même la première minute où nous restâmes seuls, j'avais prévu son silence, je me fusse levée devant lui pour lui demander compte de sa conduite; mais, après une heure passée entre nous, sans autre langage que les regards attentifs dont il épiait mon visage, je ne trouvai plus la force d'entamer ce terrible entretien. Cependant je gardais au fond de l'âme la volonté de me plaindre et de lui dire combien il avait brisé mon cœur, et que c'en était fait de ma confiance pour lui; mais en suivant en moi-même toute l'étendue des reproches que j'avais à lui faire, j'en tirai la conséquence naturelle qu'il me faudrait prendre une résolution à son égard. Je n'en trouvai aucune, no qui répondît à ma situation, ou qui me désespérât. La nuit s'acheva dans cette perplexité. Le jour vint, et une circonstance dont vous ne comprendrez pas l'audace, me rendit toute ma fermeté. Louise, cette misérable femme que j'avais surprise dans le lit de mon mari, entre dans ma chambre en m'apportant une tasse. Emile, en la voyant entrer, lui adressa la parole, et lui dit:

» — Je sors, Louise, soignez madame pendant mon absence.

» Je me levai sur mon séant, et les regardai fixement tous deux. Emile fit signe à Louise de se retirer. Il prit son chapeau, et s'approcha de moi.

» — Vous sortez, lui dis-je, vous me laissez?

» — Il le faut, me répondit-il tristement. J'ai fait à la bourse une perte de cinq cent mille francs, et si je ne les paie dans trois jours, je suis un homme déshonoré.

» — Cinq cent mille francs! m'écriai-je anéantie par cette nouvelle, cinq cent mille francs! nous sommes ruinés!

» — C'est un échec terrible, reprit-il; mais tout le monde l'ignore, voilà l'essentiel. Je te le dis, ajouta-t-il en me tendant la main, parce que tu es ma seule amie, et que tu ne me trahiras pas, parce que mes chagrins sont les tiens, n'est-ce pas Fanny? Et, en parlant ainsi, il s'approcha de moi; je ne lui répondis qu'en lui tendant les bras et en versant des larmes cruelles. Il se dégagea doucement, et me dit d'un ton profondément attendri:

» — Du courage, enfant, mon crédit est considérable: que je pare ce coup fâcheux, et ma position est plus assurée que jamais.

» A ce moment, Louise entra; mais je n'y fis plus attention; j'étais tout entière au malheur de mon mari: et le cruel avait bien deviné que je m'oublierais pour lui. A peine était-il sorti, que vous vîntes, mon père; notre famille vint aussi. Votre présence protégea le service de Louise, qui exécutait à la lettre les prescriptions du médecin. Ce ne fut que longtemps après que je me ressouvins de la manière dont on m'aborda durant cette journée: il semblait qu'on eût affaire à un enfant malade dont on ménage les caprices. Plus tard, je me rappelai les signes de pitié que mes amis échangeaient entre eux, lorsque je faisais une réponse distraite à leurs demandes; et je devinai qu'on avait cru ma raison prête à me faillir.

» — Pauvre enfant! dites-vous à plusieurs fois, sa tête brûle.

» Oui, mon père, elle brûlait du choc des idées qui s'y froissaient en tous sens; mon départ d'Alane, l'injure de M. de Nattière, puis mon mari infidèle, puis ruiné et peut-être déshonoré; n'était-ce pas assez pour que ma tête brûlât, pour que mes paroles fussent incohérentes, et que je ne prêtasse pas d'attention au bourdonnement indifférent d'une conversation frivole? Enfin mon mari rentra; ses premières attentions furent pour moi; je le reçus froidement; quelqu'un murmura près de moi ces mots:

» — C'est d'un caprice inconcevable.

» Et je devins aussi la victime des suppositions banales et malveillantes de ceux qui disaient m'aimer. J'entendis ce mot, et je n'eus d'autre vengeance que de l'adresser d'un regard à Emile. C'est lui qui y répondit, et ce fut une nouvelle torture.

» — Ce n'est rien, dit-il, rien qu'une affection nerveuse, dont le docteur répond, pourvu que nous abandonnions quelque temps la vie de Paris. Il faut de l'exercice et de l'air à Fanny; il lui faut la campagne, et nous y irons ensemble bientôt.

» — Où donc? reprîtes-vous, mon père.

» — Mais, chez nous, répondit Emile le sourire sur les lèvres; je sors de chez mon notaire, et il a dans la vallée de l'Orge une petite maison ravissante à vendre tout de suite; j'en fais présent à Fanny.

» Ce fut une exclamation unanime d'admiration pour les soins inouïs dont mon mari m'entourait. A ce moment, vous dites d'un ton moitié riant, moitié sérieux:

» — Emile, Emile, vous la gâtez.

» — Moins que je ne l'aime, répondit-il.

» Vous dire que je fus indignée, surprise, étourdie, je ne sais. Je ne compris plus rien, je doutai de tout, même de ce que j'avais vu et entendu; les deux nuits et le jour qui venaient de se passer me semblèrent un cauchemar effroyable dont le ressentiment seul m'agitait. Enfin nous demeurâmes encore seuls. Cette fois, j'allais peut-être avoir le courage de parler, mais cette fois encore il eut l'affreuse habileté d'étouffer ma douleur et ma plainte sous la sienne. A peine vous eût-il reconduit jusqu'à la porte de notre appartement, toujours riant et dégagé, qu'il rentra dans ma chambre soucieux et morne.

» — Je n'ai rien trouvé, me dit-il.

» — Rien? lui répondis-je; et ce crédit dont tu parlais?...

» — Ce crédit me donnera cent ou cent cinquante mille francs, ce qu'on peut enfin raisonnablement me supposer de besoins dans un commerce comme le mien. Mais cinq cent mille francs! ce serait avouer ma ruine que de les demander seulement.

» — Si j'en parlais à mon père?

» — A personne au monde, reprit-il violemment; dire que j'ai tenté le sort de la bourse! non; je ne serais plus à leurs yeux qu'un misérable joueur, pour lequel ils n'auraient plus assez de reproches et de défiance. Puis, dans ma position commerciale, ce serait me fermer tout crédit; ce serait aller au devant de la déconsidération. Crois-tu que s'il en était autrement, je paierais cette énorme somme?

» — Ce serait donc une faillite? lui dis-je en pâlissant.

» — Une faillite! reprit-il; je me brûlerais la cervelle, s'il fallait en venir là; pourtant la loi, qui proscrit le jeu de la bourse, ne donne pas d'action pour le paiement des opérations qui y sont faites ainsi. On peut donc refuser de payer. Mais il n'y faut plus penser; car en payant, c'est plus encore le silence que j'achète, que ma dette que j'acquitte.

» Cette distinction manquait de probité, ce me semble, et malgré tout l'effroi qui me remplissait le cœur, j'en fis à moi-même l'observation; peut-être Emile s'en aperçut, car aussitôt il s'approcha de moi.

» — Hélas! me dit-il, je voulais t'épargner tous ces chagrins, et voilà la cause qui m'a fait t'éloigner si longtemps; mais tu es plus forte et plus généreuse que je ne pensais.

» J'appliquai ce mot de généreuse à mon silence sur sa cruelle trahison; j'y crus voir comme l'imploration d'un pardon; j'allais lui assurer que j'avais tout oublié, mais il ne m'en laissa pas le temps.

» — Tu ne m'as reproché, dit-il, ni ma ruine, ni la tienne, et je t'en remercie; tes plaintes m'eussent ôté le courage de lutter contre ce malheur; mais tu peux encore plus pour moi, tu peux me sauver.

» — Te sauver! lui dis-je, trompée dans mon espoir de lui voir au moins regretter son abandon.

» — Tu le peux, si tu le veux, me répondit-il en m'observant soucieusement.

» — Et je le voudrai, repris-je en voyant sa tristesse; je le voudrai, dussé-je y donner ma vie, car moi je t'aime, Emile, et... les larmes me suffoquèrent.

« — Ah! s'écria-t-il en couvrant mes yeux de baisers ardents,

tu pleures; malheureux que je suis! je ne puis te voir pleurer ainsi; c'est pour t'épargner une larme, un regret que j'ai laissé la route facile où je marchais, car, selon mon amour, l'opulence ne t'y venait pas assez vite; c'est pour ne pas te voir pleurer que j'avais brisé mon cœur par notre séparation; et je n'ai pu t'éviter le malheur. Tu souffres, Fanny, tu souffres, ah! pardonne-moi; ce n'est pas ce que je t'avais promis: c'était un bonheur pur et sans nuage que je t'avais promis, et maintenant tu pleures, tu souffres; oh! voilà mon seul malheur, le seul véritable; car toi, tu es ma vie: c'est en toi que j'existe.

» Et lui-même pleurait; il me serrait convulsivement dans ses bras, il m'appuyait sur sa poitrine, que je sentais battre violemment; une espérance inouïe, une consolation puissante me pénétra, m'inonda le cœur.

» — N'est-ce pas que tu m'aimes? m'écriai-je en lui rendant ses caresses; n'est-ce pas, Emile?

— En as-tu douté? ajouta-t-il en me regardant fixe, la douleur peinte sur le visage...

» J'avais tant besoin de cet amour, ce désespoir d'Emile sur les craintes d'un doute de ma part, le choc de tant d'émotions, tout cela me fascina tellement, que volontairement je renonçai au témoignage de mes yeux. Ne pouvant tuer mes souvenirs, je m'en détournai pour ne pas les voir.

» — Non, je n'en ai pas douté. J'ai été folle un moment; mais je me suis trompée, je n'ai rien vu...

» — Quoi! serait-ce bier matin? s'écria Emile. Oh! pauvre enfant, que tu as dû souffrir! et cette horrible indisposition!... Oh! je comprends, oui, je comprends tout maintenant.

» Et comme si une idée soudaine luisait tout à coup devant lui, il ouvrit mon secrétaire, y chercha l'opium et ne l'y trouva plus. Il tomba renversé à mes pieds dans d'effroyables convulsions. J'appelai; Louise vint pour le soigner avec moi. A ce moment, je n'avais plus un soupçon; c'est moi qui étais coupable; enfin il revint à lui. Louise sortit. Le premier mot de mon mari fut pour me donner une explication; je n'en voulus pas.

» — Non, lui dis-je, pas une parole; oh! pas une, Emile, si ce n'est pour me dire comment je peux te sauver: ne m'as-tu pas dit que je pouvais te sauver?

» — Mais je n'ose plus te le demander, reprit-il tristement.

» — Ah! tu me punis cruellement, répondis-je...

» — Mais si je te le demande, ajouta-t-il, le voudras-tu, surtout quand tu sauras ce qu'il faut faire?

» — Oui, je le voudrai, Emile; ne te l'ai-je pas dit, fallût-il y sacrifier ma vie?

» — Il faut peut-être plus que cela, répondit-il en souriant: il faut sacrifier une prévention, une répugnance... Puis il s'arrêta pour attendre une réponse.

» — Eh bien?... lui dis-je en tremblant malgré moi.

» — Eh bien! reprit-il, il faut voir M. de Nattière.

» — M. de Nattière! m'écriai-je, retourner à Alane!

» — Non, dit Emile en m'attirant vers lui, nous ne nous séparerons plus, Fanny. M. de Nattière est à Saint-Cloud, près du roi; dans vingt-quatre heures, il part pour la Bretagne, et lui seul peut me sauver.

» — A-t-il des fonds si considérables à sa disposition? repris-je, voulant faire naître des difficultés contre ce projet.

» — Sa signature me suffirait pour en trouver, me dit Emile; sa signature est ma seule ressource; oui, continua-t-il en paraissant réfléchir profondément et en parlant par mots entrecoupés, — la seule! il me la faut aujourd'hui... ou après-demain, la ruine, le déshonneur, la mort...

» Je poussai un cri.

» — Ah! ta douleur m'a tout fait oublier, dit Emile en se levant et en parcourant la chambre à grands pas; oui, quand je t'ai vue pleurer, je n'ai plus pensé à ma fortune et à mon honneur perdus; perdus pour jamais, ajouta-t-il en se jetant dans un fauteuil; car, je le vois bien, tu ne veux pas aller chez M. de Nattière.

» — J'irai! j'irai! lui répondis-je enchaînée par cette succession si rapide d'idées, que je n'avais pas le temps de leur dresser un obstacle; j'irai, Emile, pour te sauver; pour toi, entends-tu? j'aurai ce courage.

» — Ah! tu es un ange, reprit-il; mais il faut que ce soit à l'instant même; car pour me servir de cette signature, je n'ai plus que demain.

« — Si tôt, lui dis-je; mais tu m'accompagneras, je pense...

» — Eh! le puis-je? enfant... Ecoute, reprit-il, voulant rompre les objections que je pourrais lui faire. . — Si j'y allais moi-même, comme pour traiter d'une affaire, il faudrait la lui expliquer nettement, et j'avoue que je ne saurais que lui dire; car, à lui moins qu'à un autre, je voudrais avouer ma position; mais je comprends bien ceci: dans l'immense opération où il m'a intéressé, il y a beaucoup d'acquisitions de terrains à faire; pour qu'on ne soupçonne pas à quoi elles doivent servir, les capitalistes qui mènent l'entreprise les font faire par des personnes qui ne semblent pas y avoir intérêt; je suis une de ces personnes. Tu diras à M. de Nattière que j'ai trouvé une occasion admirable, mais qu'on veut de l'argent; il sait que j'en trouverai avec le papier qu'il te confiera. Si j'allais à Saint-Cloud, il faudrait dire exactement le lieu, la situation, donner des détails impossibles; mais toi, tu peux les avoir oubliés, tu comprends; les affaires te fatiguent, — tu n'y entends rien... Seulement tu sais que c'est pressé... il te croira...

» — Mais, dans quelque temps, m'écriai-je, il apprendra!...

» — Il n'apprendra rien, car je lui remettrai ses fonds. Ce que j'ai oublié de te dire, c'est que je périssais au port, au moment de vendre ma part de mon intérêt dans l'affaire de M. de Nattière: ce qui me rentrera est triple de ce que je pourrai lui devoir, et nous serons sauvés; car, sans toi, c'en était fait!... Mais tu vas t'apprêter, n'est-ce pas? Je vais écrire un mot, faire mettre les chevaux. Il ne te faut pas deux heures... Dépêche-toi...

» Et sans que j'eusse le temps d'y répondre, il sortit. Je me laissai habiller par Louise; j'étais étourdie de tout ce qui se passait depuis quarante-huit heures; je vivais dans un tourbillon de pensées et d'émotions où la réflexion n'avait pu trouver place... Quand je fus prête, j'attendis Emile. Le domestique vint et m'apporta ce billet:

« Ma chère amie, Dallois est dans mon cabinet, il vient arrêter » notre compte, je ne puis le quitter; voici tout ce qu'il te faut. « N'oublie pas ce que je t'ai dit. »

» A ce billet étaient joints un reçu de cinq cent mille francs, à six mois d'échéance, et une petite lettre cachetée pour M. de Nattière. J'aurais voulu voir Emile une seconde; mais en passant devant la porte de son cabinet, je l'entendis parler très vivement. La présence de Dallois me rappela tous les dangers de mon mari, et je partis. Le cocher me conduisit avec une rapidité qu'on lui avait recommandée, sans doute afin que le temps me manquât, même dans la solitude; et, je dois l'avouer, j'arrivai à Saint-Cloud aussi troublée que quand j'étais partie de Paris. Je fis demander au château M. de Nattière. On me conduisit dans l'appartement qu'il y occupait, et je me trouvai face à face avec cet homme que j'avais compté ne plus revoir. Il sourit en m'approchant; je fus prête à sortir, mais ce n'était plus de moi seule qu'il s'agissait, et j'acceptai, sans répondre, le fauteuil que M. de Nattière m'offrit d'une manière respectueuse.

» — Vous êtes indisposée? me dit-il; serait-ce à un chagrin que je devrais votre présence?

» — Non, lui dis-je vivement, me trompant sur l'intention de ses paroles, et craignant qu'il lût le secret d'Emile dans mon trouble; non, c'est la fatigue, ce n'est rien....

» — Vous avez vu votre mari? reprit M. de Nattière en me regardant avec attention.

» — Oui, certes, me hâtai-je de répondre; c'est de sa part que je viens....

» La surprise que ce mot causa à M. de Nattière me fit voir qu'il supposait que j'avais parlé. A ce moment, l'inculpation terrible que M. de Nattière avait élevée contre mon mari me revint à l'esprit. L'idée qu'il pouvait penser qu'Emile désertait ma défense m'humilia si profondément, que je ne pus m'empêcher d'ajouter: — Mon mari ne sait rien, monsieur.

» M. de Nattière me considéra un moment, et me dit à voix basse et en plongeant ses regards dans mes yeux:

» — Ni vous non plus, dites-moi?...

» Je détournai la vue pour cacher une larme. M. de Nattière me prit la main; je la retirai vivement.

» — Je vous savais belle, aimable et parfaite, me dit-il tendrement, mais non pas si résignée. Un pareil abandon....

» — Monsieur, lui dis-je froidement, voici une lettre de mon mari.

» M. de Nattière la lut rapidement et la jeta sur la table qui était près de nous.

— Enfin, dit-il, votre mari daigne vous confier le secret de ses affaires; il y a longtemps qu'il aurait dû le faire; car je vous crois plus raisonnable que lui. Voyons, madame, de quoi s'agit-il?...

» Ma position particulière vis-à-vis de M de Nattière était si fausse, que, par un inexplicable oubli de tout honneur, je me sentis à l'aise en abordant le mensonge que je devais lui débiter.... Il m'écouta attentivement, et je lui répétai plus clairement que je ne l'eusse fait à un indifférent, la leçon que m'avait faite Emile.

» — C'est bien, me dit M. de Nattière en se levant: qu'il s'occupe de nos affaires: cela vaut mieux que de courir les agents de change. Je vais préparer ce qu'il vous faut.

» Il sortit, et je vis qu'il connaissait au moins la conduite de mon mari, s'il en ignorait les affreux résultats. Le remords me prit alors; mais il n'était plus temps. Une invincible curiosité me poussa à lire la lettre d'Emile que M. de Nattière avait laissée sur la table; elle était d'une honteuse adresse. La voici:

« Mon cher monsieur,

» Je tiens une superbe affaire aux cheveux: ma femme vous l'ex-

» pliquera.... Nous acquérons à cinquante pour cent au-dessous de » la valeur réelle. Le vendeur est dans mon cabinet; je ne le lais- » serai pas sortir; je le garde à dîner : je ne veux pas qu'il voie » personne avant la conclusion. Sans cela, je serais chez vous. » J'attends avec impatience le retour de Fanny. L'aspect de vos » effets négociables à l'instant même terminera tout. J'attends. »

» M. de Nattière rentra et me présenta des traites pour cinq cent mille francs. Je tremblais comme une criminelle en lui en remettant le reçu. Il prit encore ma main, que, cette fois, je n'eus pas la force de lui retirer; il la pressa sur ses lèvres et me dit doucement :

» — Ne serez-vous généreuse que pour Emile, et ne me pardonnerez-vous rien?

» Il venait de sauver mon mari, grâce à une tromperie dont j'étais complice. Hélas! pouvais-je lui montrer qu'il m'était odieux; pouvais-je, moi, lui marquer le mépris que j'avais eu de lui; je ne m'en sentis plus le pouvoir, et, tremblante sous cette impression, je lui répondis tristement :

» — Je n'ai pas le droit de vous en vouloir, monsieur.

» Il me serra la main en la portant encore à ses lèvres; je vis bien qu'il m'avait mal comprise, mais il eût fallu une trop longue explication pour le détromper; je préférai me retirer, laissant à l'avenir le soin de ma défense; il me reconduisit avec le respect affectueux d'un homme qui prend pitié du trouble qu'il inspire, et je retournai à Paris aussi vite que j'en étais venue. Emile reçut avec une joie qui me fit mal les traites que je lui apportais : à peine s'il eut un remercîment pour moi. Le lendemain, il s'échappa pour en faire usage, et je ne le vis plus de la journée. Les inquiétudes qu'il avait répandues dans notre famille, à propos de ma santé, me valurent un si grand nombre de visites, que j'en fus comme assiégée. Cependant Louise était toujours là, et je m'établis pendant plusieurs jours dans une position d'où il ne me fut plus possible de sortir ; car chasser cette fille après ce qui s'était passé entre Emile et moi, c'était témoigner un soupçon que j'avais dit effacé. C'est alors, mon père, que commença dans ma vie ce mélange singulier de tristesse profonde et de gaîté folle qui vous surprit si étrangement ; c'est alors qu'incapable de garder une juste mesure dans mes sentiments, je me livrais au désespoir, lorsqu'un mot, un regard, une réflexion ravivaient dans mon souvenir les preuves de la trahison d'Emile; alors, aussi, je poussais ma joie jusqu'au délire, lorsque j'étais parvenue à étouffer les ressentiments de mon cœur; essayant d'étourdir ma vie dans le mouvement et le bruit, jusqu'au moment où la douleur revenait triomphante. Ce fut une lutte de plusieurs mois, où je perdis tout repos, jusqu'à ce que l'espérance fût enfin tout à fait vaincue. A cette époque, l'affection de ceux qui m'aimaient se détacha peu à peu de moi; l'envie de quelques femmes qui m'avaient toujours détestée en profita habilement, et je devins pour le monde, et peut-être aussi pour ma famille, un être bizarre et déraisonnable, une tête fantasque, une femme d'une exigence que rien ne pouvait satisfaire. Je comprenais, sans qu'on me l'exprimât, cette fâcheuse opinion qu'on prenait de moi, et, par une disposition de l'âme que vous comprendrez, mon père, je me plaisais à la braver. Fière de ne pas mériter mon malheur, il y a des instants où j'aurais voulu les subir tous pour avoir le droit de maudire tout le monde, quand je ne pouvais plus bénir celui que j'avais tant aimé. Hélas! je l'aimais encore, et lui seul garda jusqu'au dernier jour le pouvoir de me consoler.

» Cependant vous ne voyiez que ma conduite extérieure et celle d'Emile, et c'est sur moi que tombaient les accusations; car mon mari ne perdit pas un moment cette apparence de soins empressés qui me rendaient si injuste à vos yeux. C'étaient toujours le même luxe pour ma toilette, les mêmes présents attentifs, tandis que je calculais, sous la crainte de notre ruine, combien de jours d'existence il y avait dans chacune de ces frivolités! Mais enfin, à travers ces jours semés de douleurs internes, se leva un jour de terrible malheur.

» Malgré mes pressantes représentations, mon mari avait acheté cette campagne dont il vous avait parlé. Cette acquisition, m'avait-il dit, faite à la même époque que le paiement de son énorme perte à la bourse, devait établir son crédit plus haut que jamais. Se restreindre en pareille circonstance eût annoncé ses embarras et lui eût enlevé cette confiance publique qui était sa seule ressource pour rétablir sa fortune. J'avais cédé sans être convaincue, et quelques amis, plus prudents, blâmant cette acquisition, ne trouvèrent rien de mieux que d'accuser mes caprices des folles dépenses de mon mari. Quoi qu'il en soit, nous étions établis dans la vallée de l'Orge. Louise m'avait suivie, et j'avoue que mes soupçons s'étaient presque effacés. Emile partait tous les matins, vers cinq heures; il revenait dîner tous les soirs, et ne me quittait plus un moment jusqu'à son départ. A cette époque, ma santé était faible, et je ne me levais que fort tard. Emile m'éveillait le matin pour me dire adieu, et je ne me rendormais que lorsque j'avais entendu son cabriolet sortir de la cour.

» Un matin pourtant, après une nuit où la fièvre m'avait cruellement tourmentée et avait attristé mon sommeil de rêves affreux, je ne pus me rendormir, et j'espérai trouver dans la fraîcheur de l'air quelque soulagement à cette agitation. Je descendis dans le jardin, et, après une promenade de plus de deux heures, je m'assis sous un berceau épais, à l'extrémité d'un petit bois qui bordait le mur de clôture. Tout à coup j'entends marcher dans l'allée qui était à côté de moi. Le bruit de ce pas, que je connaissais si bien, me frappe; je regarde, et je vois Emile passer et arriver à une petite porte qui ouvrait à un sentier qui coupait à travers les champs, et conduisait à quelque distance sur la grand'route. Quoiqu'un vif sentiment de surprise m'eût empêchée d'adresser la parole à Emile, je n'avais cependant conçu aucune crainte, et je m'expliquais sa présence par l'oubli qu'il avait fait de quelque objet important. Je rentrais à la maison, rêveuse et préoccupée, lorsqu'au détour d'une allée je trouve Louise devant moi, cueillant des fleurs dont elle ornait ma chambre tous les jours. Cette rencontre fut pour moi comme une révélation terrible; tous mes soupçons revinrent, et je demeurai toujours convaincue que j'étais toujours trompée. Oh! cette fois, mon père, il n'y eut plus de faiblesse dans mon cœur. Tout mon orgueil se révolta; les soins de cette misérable fille me parurent une insultante dérision, et je me résolus à éclater; mais je voulais une preuve irrécusable, invincible, une preuve que je saisirais moi-même, et dont je pourrais m'armer froidement, sans que le hasard me la jetât à l'improviste, et que mon trouble la laissât échapper comme la première fois. J'attendis donc, et je trouvai dans mon indignation la force de mentir à tous les yeux. Le soir, Emile vint : le matin, il me quitta comme d'habitude. A peine était-il sorti de ma chambre, que je me levai. De mon cabinet, qui donnait sur la cour, je le vis faire partir son cabriolet et rentrer dans la maison. J'attendis un quart d'heure, et je marchai droit à la chambre de Louise. Dans ce moment, et dans la journée qui le précéda, je sentis ce que c'est que le bienfait d'une puissante volonté. Pour la première fois, la résolution que j'avais prise me tint au cœur, sans faiblesse ni combats, et quoiqu'elle dût amener de terribles résultats, et que je ne m'en fusse dissimulé aucun, je ne ressentis ni les douleurs ni le désespoir qui avaient accompagné mes incertitudes. J'entrai donc calme et résolue : ils étaient dans les bras l'un de l'autre.

» — Enfin! m'écriai-je en entrant et en me posant en face d'eux, enfin!

» Cette livide et basse contraction que j'avais déjà vue sur les traits d'Emile, s'y montra encore, mais plus hideuse peut-être. Il me fit l'effet d'un homme qui eût voulu me battre, mais qui n'eût osé me poignarder. S'il lut dans mon regard aussi avant que moi dans le sien, il dut y trouver un bien cruel mépris. Tous deux étaient muets; je repris la parole :

» — Cette maison, dis-je à mon mari, n'aura bientôt d'autre maître que vous; mais tant que j'y suis, je puis aussi y commander. Ne craignez rien; je n'y resterai que le temps nécessaire pour en chasser cette créature.

» — Il n'y a ici, s'écria Emile avec une fureur ignoble, il n'y a d'autres ordres ici que les miens, et vous êtes la première qui deviez y obéir. Suivez-moi, Fanny, sortez de cette chambre.

» — Pas avant d'en avoir chassé votre maîtresse, lui répondis-je aussi exaltée que lui; qu'elle sorte, qu'elle parte à l'instant même.

» — Sortez, Fanny! me répéta Emile en s'avançant vers moi avec une colère qui m'eût glacée d'effroi en toute autre circonstance; — sortez! sortez! et à chacun de ces mots, il contractait ses bras comme un homme qui se raidit contre lui-même. Mais moi, j'avais tant souffert au cœur, que des brutalités ne m'épouvantaient pas; aussi, au mouvement qu'il fit vers moi, je me jetai au devant de lui, ma poitrine contre la sienne, mon visage à la hauteur du sien, le mépris sur les lèvres, le regard insultant. Je lui fis baisser les yeux; je le méprisai tout à fait.

» — Que cette fille sorte! lui dis-je; qu'elle sorte à l'intant! à la minute! C'est ma servante, je la chasse....

» — Fanny! Fanny! s'écria Emile en changeant subitement de ton; Louise s'en ira, mais épargne son état: ta violence peut la tuer, elle peut tuer son enfant.

» — Son enfant! repris-je anéantie de cette nouvelle découverte; son enfant et le vôtre! n'est-ce pas? Et un souvenir fatal se réveillant aussitôt en moi, j'ajoutai en baissant la tête : — Ah! ce sera donc elle qui sera la mère de vos enfants? C'est juste! c'est à moi de sortir.

» Je m'éloignai machinalement, je descendis au jardin, je le parcourus lentement sans projet arrêté : toute mon exaltation s'était affaissée. Je ne pensais plus, je n'éprouvais qu'une douleur sourde et confuse : ma résolution s'était évanouie devant une circonstance que je n'avais pas prévue. Je répétais à chaque pas, sans y attacher de sens, ce mot fatal : la mère de son enfant! Cet état dura peu; au bout d'une allée j'aperçus Emile qui m'avait suivie. A cette vue, poussée par un instinct d'horreur difficile à décrire, je me pris à fuir de toute ma vitesse. J'atteignis la porte du jardin, et je vis devant moi le sentier qui menait à la grande route; je m'y élançai. Bientôt j'entendis la voix d'Emile qui me poursuivait; il me suppliait d'arrêter. A chaque son de sa voix, je me hâtais davantage

comme pressée par un éperon sanglant : Emile gagnait du terrain, et j'entendais déjà près de moi sa voix haletante et suffoquée, lorsque j'aperçus le cabriolet qui attendait sur la route. Jusque-là j'avais fui, emportée par un effroi insurmontable ; j'avais fui sans but ni dessein, sans espoir même d'échapper à la poursuite d'Emile. A la vue de ce cabriolet, l'idée de fuir pour jamais, de ne plus revoir cette détestable maison s'empara de moi et me donna de nouvelles forces. Je précipitai ma course, je gagnai de l'avantage à mon tour, et j'arrivai échevelée et pantelante sur la route.

» — Joseph! Joseph! m'écriai-je en m'élançant dans la voiture, à Paris! à Paris! vite! vite!

— Ah! madame, reprit le domestique épouvanté, je l'aurais parié. Hélas! madame, je n'y suis pour rien : j'obéissais, quand on me disait d'attendre.

» — Joseph! à Paris! répétai-je hors de moi; vite! vite! à Paris!...

» — C'est impossible, madame, dans votre état.... En effet, j'étais presque nue. Je vis Emile près de nous atteindre ; je me mis à pousser des cris, en disant sans cesse :

» — A Paris! à Paris! Joseph ! et je me jetai à genoux devant lui au fond du cabriolet. Cet homme se mit à pleurer et se décida à partir malgré la voix d'Emile qui lui criait d'arrêter. Le cheval fit quelques pas, mon mari tenta un dernier effort, et se jeta à la bride; nous restâmes en place.

» Soudainement, et comme si une eau glacée m'eût inondée, je devins froide; la peur me prit, je fus épouvantée de tout ce que j'avais fait. Un enfant devant son maître n'est pas plus tremblant que je ne le devins quand je me vis au pouvoir d'Emile. Je lui aurais demandé grâce, si j'avais eu la force de parler. Déjà la route se peuplait de paysans, et l'on nous examinait; Joseph dit à mon mari :

» — Faut-il que je ramène madame?

» — Traverser ainsi le village devant tout le monde, c'est impossible, répondit Emile ; faites entrer le cabriolet dans le petit chemin, et allez chercher un chapeau et un manteau pour madame.

» — Joseph descendit de voiture et courut à la maison ; mon mari demeura près du cabriolet où j'étais restée sans mouvement. Joseph revint, et il m'affubla comme il put ; mon mari se plaça près de moi, et nous conduisit avec une rapidité effrayante. Quand nous arrivâmes dans la cour, la cuisinière, le jardinier et sa femme, quelques servantes, s'y trouvaient. Mon mari descendit rapidement et m'ordonna de le suivre, j'obéis ; mais tout à coup un cri d'effroi s'échappa de la bouche de nos domestiques qui entouraient la voiture. En me levant, j'avais mis mes pieds nus dans mes pantoufles ; en fuyant, elles s'étaient échappées de mes pieds, et ils étaient sanglants et déchirés. Emile, qui le vit, renvoya ces bonnes gens avec un emportement terrible , et me répéta l'ordre brutal de le suivre ; je le suivis. Je marquai de mon sang chaque marche du perron qui était devant la maison ; j'en marquai chaque marche de l'escalier qui conduisait à ma chambre. Emile se mit à la parcourir à grands pas; je restai immobile , debout devant lui, les pieds nus sur le parquet. Il eut la barbarie de s'approcher de moi, de me saisir le bras et de me dire :

» — Vous devez être contente, nous avons tous nos domestiques pour confidents.

» Je ne compris rien alors à ce mot; mais il disait toute l'âme d'Emile ; j'ai éprouvé depuis qu'il eût bu ce sang qui coulait de mes pieds, s'il eût été sûr qu'on l'eût éternellement ignoré. Mais, au moment où il m'adressait ce reproche, je ne vivais plus ni de sensations, ni d'intelligence. Il parut surpris de mon immobilité.

» — Eh bien ! me dit-il brutalement, que faites-vous là? Il faut vous coucher, vous êtes blessée.

» Je ne répondis pas davantage ; il défit mon manteau et mon chapeau et me porta dans mon lit. J'y demeurai huit jours dans le délire de la fièvre. Je faillis y mourir ; mais j'avais encore à souffrir, on me sauva.

» Enfin j'étais entrée dans une voie de malheurs bien certains ; ce n'étaient plus ces sinistres mais vagues avertissements que j'avais si longtemps repoussés, ces révélations intimes de l'âme qui sent l'approche du crime et du vice. Ce qui les rendit plus complètes, c'est que vous étiez absent, et que je demeurai livrée aux soins de mon mari. Ce qui me perdit encore, c'est que la nature me refusa la force d'exécuter une résolution soudaine ; c'est que, lorsque je revins à la vie et au souvenir il me fallut entendre Emile ; c'est qu'il ne quitta pas le chevet de mon lit, ni durant la nuit, ni pendant le jour. Ecoutez, mon père, comment se passa le temps qui précéda votre retour ; prenez, si cela se peut, pour me comprendre, l'âme d'une malheureuse femme qui se voit condamnée à vivre sans foi, sans religion , sans amour, et à qui l'on offre encore une espérance. C'est ce que fit Emile. Il ne mit point de tromperie entre nous : il aborda ses torts avec franchise.

» — Ecoute, me dit-il un jour que je m'étais trouvé la force de l'accuser, écoute, Fanny ; tu peux aller vers ton père lorsqu'il sera de retour, lui dire ce que tu as vu, me perdre à ses yeux, à ceux de ta famille et de la mienne, m'offrir au monde comme un débauché de bas étage, dégradé jusqu'à l'amour d'une servante, et tu paraîtras peut-être avoir raison...

» — Je *paraîtrai* avoir raison ! repris-je amèrement.

» — Oui, continua-t-il d'un ton calme, ce ne sera qu'une vaine apparence ; le vice n'est pas toujours avec les mauvaises actions ; ne pardonne-t-on rien à un entraînement ?...

» — Oh ! m'écriai-je avec indignation, un entraînement qui dure des mois entiers ! un entraînement qui n'a pas respecté ou qui n'a pas compris le pardon qu'il y avait dans mon silence, car je n'ai pas été trompée le jour où vous m'avez offert une misérable explication ; quand je l'ai refusée, c'est que j'ai voulu ne pas vous entendre mentir; je vous aimais trop, pour ne pas craindre un tort de plus.

» — Alors, ajouta tristement Emile, je n'ai plus rien à vous dire.

» — Parlez, parlez, lui dis-je, déjà effrayée de lui avoir fermé une voie de justification.

» — Pourquoi vous parler, Fanny, reprit-il, si tout ce que je peux vous dire est déjà flétri de mensonge dans votre esprit ?

» — Je vous croirai, si vous dites la vérité, lui répondis-je.

» — Non, c'est impossible, répliqua-t-il tristement. D'un indifférent, vous comprendriez peut-être tout ce qui m'a conduit où je suis; mais de moi, que vous détestez, rien ne vous paraît pardonnable.

» — Je ne vous déteste pas, Emile, m'écriai-je vivement ; je ne vous déteste pas : le mot de haine ne peut être prononcé entre nous.

» — Mais tu ne m'aimes plus , ajouta-t-il avec douleur ; et si je te disais que je t'aime, moi, comme mon seul bien, tu ne me croirais plus ; tu ne croirais pas, ajouta-t-il en prévenant ma réponse, tu ne croirais pas qu'un sentiment que je ne puis trouver odieux, même en présence de ton désespoir, m'a conduit à t'outrager à ce point. Et puis, je ne t'ai pas dit tout ce que j'ai souffert et tout ce que je t'ai caché ; tu ne sais pas qu'en présence du bonheur de mes amis, entourés d'enfants joyeux, ma félicité ne me semblait qu'une dérision; que plus tu valais à mes yeux, plus je pleurais d'être sans espoir de voir revivre tant de beauté et de vertus dans mes enfants. Enfin que te dirai-je ? cette douleur, ou plutôt ce désir de sentir mon sang couler dans les veines d'un être à moi, d'un enfant à moi, ce désir m'a égaré, perdu ; car si c'eût été amour, est-ce si bas que je l'eusse placé ! Si je n'avais craint que les propos du monde ne t'eussent brisé le cœur, aurais-je caché mon crime dans notre domesticité? Que veux-tu que je te dise? le plus honteux de mes torts, je le dois à la crainte de déchirer ta vie, et j'ai doublé ma faute en voulant la soustraire à tes yeux.

» Et comme je l'écoutais, stupéfaite et épouvantée du bien que j'éprouvais à l'écouter, et comme je détournais violemment la tête pour m'arracher à la tentation qui me prenait de le croire , Emile ajouta avec désespoir :

» — Ah ! si je te parle ainsi, c'est que tout cela est dans mon cœur et en déborde malgré moi. Ce n'est pas une justification, Fanny : il n'y en a pas contre la haine ; car si tu m'aimais encore, vois-tu, je ne t'expliquerais rien, j'accepterais mon crime tout entier, et je te demanderais pardon, sûr de l'obtenir de toi. Mais une chose doit rester encore entre nous : c'est quelque justice et c'est à la tienne que je m'adresse. Non, continua-t-il avec une folle exaltation, je ne sens pas en moi que je sois aussi coupable que je te parais ; ce que je sens par-dessus tout , c'est le désespoir d'avoir perdu ton amour ; ce que je sens, c'est que je t'aime comme on adore Dieu, que ton abandon me tuera, que j'ai tout perdu.

» En parlant ainsi, il pressait son front avec désespoir. Je pleurais avec des sanglots. Emile se jeta à mes pieds ; il roulait sa tête sur mes genoux, avec des larmes et des cris.

» Fanny ! disait-il, me quitteras-tu ? Ne te verrai-je plus ? Pitié ! pitié !

» J'appuyai ma main sur sa tête, comme pour le calmer; il s'en empara, il la mouilla de larmes et la couvrit de baisers. Ce geste de ma part était un premier mot de pardon ; je tombai sans force dans ses bras, et il était assuré que j'avais tout excusé avant que j'eusse prononcé une parole.

» Bientôt je fus capable de me lever. Nous revînmes à Paris. Je ne vis plus Louise. Joseph aussi avait été renvoyé, et je tâchai de croire au repentir sincère de mon mari. C'était une situation affreuse que celle de mon cœur : ou je devais me fier à ces premiers mouvements de passion, pendant lesquels j'avais frémi de deviner l'âme d'Emile , accepter comme infaillibles ces avertissements qui me l'avaient montré si différent de ce que je l'avais cru ; et alors c'était vouer mon existence au malheur, c'était reconnaître que ma vie innocente était liée à une vie d'hypocrisie et de scélératesse ; ou bien , il fallait croire à cette conduite extérieure, qui me le ramenait si empressé et si tendre, l'accueillir comme le résultat de son amour, et non d'un calcul adroit; rejeter sur la puissance d'un désir à peine blâmable toutes les fautes d'Emile, et par là re-

nouer mon avenir à l'espérance d'un bonheur prochain. J'étais seule, sans appui, sans conseil ; je me fis peur à moi-même de ma propre sévérité ; je me rappelai vos douces leçons sur les bienfaits de l'indulgence, et je pardonnerai à Emile, comme il semble qu'une mère doit pardonner à son enfant qui revient. J'acceptai son repentir avec reconnaissance, notre réconciliation me fit heureuse : il me sembla que j'avais acquis tous les droits d'une femme à l'amour de son époux.

» Avec ces dispositions dans le cœur, Emile m'eût tenue encore bien longtemps sous l'empire de sa fascination, si ses torts ne se fussent adressés qu'à moi, s'il n'eût été répréhensible qu'à mon égard ; mais sa conduite, pour laquelle toute excuse me paraissait bonne vis-à-vis de moi, restait sans fausse défense quand elle touchait à d'autres intérêts. Pour ce qui est d'honneur et de loyauté, il y a dans le for intérieur une balance rigoureuse où rien ne pèse que la vérité ; aussi l'emploi des billets de M. de Nattière m'avait paru toujours une action coupable. Emile avait mis fin à mes remontrances, en me disant qu'il avait vendu la part de son intérêt dans l'acquisition des terrains, qu'ainsi tout était remboursé, et j'avais presque oublié cette affaire à travers tous mes chagrins. Une lettre foudroyante de M. de Nattière vint m'éveiller dans ma sécurité. Cette lettre m'était adressée. Quoique je n'aie jamais pu la retrouver, les expressions m'en sont restées gravées dans l'esprit, tant je la relus de fois pour comprendre tout ce qu'elle disait :

« Madame,

» Après dix lettres écrites vainement à M. de Varni, je me décide » à m'adresser à vous. Des informations prises à Paris m'ont révélé » que les cinq cent mille francs que je vous ai remis n'ont point » servi à l'usage auquel ils étaient destinés. Est-ce moi qui vous » l'apprends, ou le saviez-vous lorsque vous êtes venue chez moi ? » Me suis-je trompé, lorsque j'ai cru à votre douleur, à votre vertu, » ou M. de Varni avait-il raison lorsqu'il me confiait tout bas que » sa faiblesse ne pouvait résister à vos exigences, et que le luxe que » vous aimiez à étaler le gênait cruellement ? Ma raison et mon » cœur se refusent à cette pensée. Je crois avoir deviné M. de » Varni : c'est un habile hypocrite qui vous a dévouée à servir de » manteau à ses fourberies. Il est ruiné, et c'est vous qu'il en » accuse ; et s'il doit arriver qu'on découvre sa basse intrigue avec » votre servante, pour s'excuser, il vous inventera des torts, il » vous imputera peut-être à crime mon amour, qu'il a excité, je » dirai qu'il a servi aussi lâchement qu'il l'a pu. Mais cet amour » était digne de vous, car il vous a respectée. Peut-être même, » pour ne pas salir le nom que vous êtes forcée de porter, j'eusse » pardonné à votre mari sa honteuse escroquerie, si le silence qu'il » garde vis-à-vis de moi, lorsqu'il devrait implorer mon indulgence, » me laissait encore le choix de ma conduite. Je gémis de vous entraîner dans ma perte ; mais je me révolte à la pensée qu'il pourrait me faire servir à tromper plus longtemps le monde sur sa » bassesse et sa lâcheté : je le démasquerai donc. Cependant si vous » pouvez trouver un moyen de le sauver bientôt, faites-le Dans » huit jours je serai à Paris, et alors il me faudra une *satisfaction* » *réelle*, ou les tribunaux retentiront de mes plaintes. Pardonnez-» moi, madame ! pour moi, je ne puis que vous plaindre. »

» L'effet que cette lettre produisit sur moi ne fut point un étonnement tel que vous pourriez vous l'imaginer.

» Le sentiment que j'éprouvai fut un effroi comme doit être celui du voyageur qui s'inquiète longtemps d'un bruit qu'il ne comprend pas, et qui découvre tout à coup qu'il est produit par un serpent à sonnettes.

» C'étaient mes doutes, mes soupçons et mes vagues terreurs nettement et subitement formulés à mes yeux ; c'était le mot d'une énigme qui avait tourmenté ma veille et mon sommeil : mot terrible qui s'appliquait merveilleusement à chacun des événements de ma vie, et qui me les éclairait de leur vrai jour.

» Le mensonge de la vie d'Emile, comme un voile déchiré à un coin et que le moindre effort achève, ce mensonge entamé dans des relations de probité, s'écroula devant ma première réflexion, et ses repentirs d'amour prirent place à côté des engagements d'honneur : tout était faux.

» Bien certaine que je n'avais d'autre espoir que le malheur, je voulus au moins confondre Emile, et m'affranchir hautement du rôle de dupe que j'avais subi jusque là.

» Mais hélas ! cette résolution ne dura que le temps de la concevoir ; je m'épouvantai d'un si terrible avantage, je ne pus me figurer sans pitié Emile placé devant moi et écoutant la lecture de cette lettre ; et cette fois encore, je reculai devant la position qu'il me faudrait prendre.

» Sais-je même si jamais il eût eu connaissance de ce billet, s'il n'eût contenu que des accusations ?

» Mais les menaces qu'il renfermait étaient si pressantes, qu'il fallait bien l'en avertir, et je dois dire, à la louange ou au blâme de mon cœur, qu'avec tant de droits de plaintes et de reproches, ce fut le soin seul du salut d'Emile qui me détermina à lui communiquer la lettre de M. de Nattière.

» Pour arriver à ce but sans être témoin de la honte d'Emile, et sans vouloir néanmoins perdre le droit d'une explication, je posai cette lettre sur son bureau pendant qu'il avait les yeux tournés vers un autre endroit ; il l'aperçut et je sortis. Je lui laissai le temps de la lire, trop de temps, peut-être, si ce fut alors qu'il conçut les projets que je découvris ensuite. Enfin je rentrai.

» — Je viens de lire cette infamie, me dit Emile aussitôt. Cet homme paiera de son sang chaque mot qu'il vous a écrit.

» — Mais il menace et va arriver, lui répondis-je.

» — Oui, sans doute, reprit mon mari avec amertume ; comme on ne se bat pas avec ses débiteurs, il faut que je le paie avant de le punir de ses noirceurs.

» Quoique à coup sûr Emile fût coupable envers M. de Nattière, je lui sus gré de l'indignation qu'il montra contre ses accusations, et m'approchant de lui plus amicalement que je n'eusse pensé pouvoir le faire :

» — Mais comment le payer ? lui dis-je tristement.

» — Oh ! répondit Emile avec assurance, il me reste des ressources ; mais je n'ai que peu de temps pour les réunir. Il faut donc que je parte dès aujourd'hui, que je voie moi-même quelques-uns de mes correspondants de province : huit jours me suffiront à peine, mais ils me suffiront. Quant à toi, Fanny, écris seulement à M. de Nattière ce billet que tu feras remettre à son hôtel la veille de son arrivée. Emile me fit le brouillon suivant :

« Madame de Varni attendra ce soir M. de Nattière, et lui donnera » *la satisfaction réelle* qu'il demande. »

» — A neuf heures je serai ici, et tu auras les fonds nécessaires, continua-t-il vivement.

» — Mais si tes espérances te manquaient ? lui fis-je observer avec inquiétude.

» — J'y serai également, et alors j'emploirai l'autre moyen, reprit il avec un affreux sourire.

» — Quel moyen ? m'écriai-je...

» — Rien, rien, répondit Emile en se détournant ; je suis sûr de mes correspondants : cela vaut mieux.

» Il partit en effet, et durant les huit jours qui suivirent son départ, je ne reçus pas une seule fois de ses nouvelles. Le jour de l'arrivée de M. de Nattière venu, je m'apprêtai à recevoir sa visite ; car j'avais fait remettre chez lui le billet que m'avait dicté Emile. Pendant ces huit jours, j'avais eu le temps de me préparer à voir M de Nattière ; cependant je frémissais du résultat de cette entrevue. Quoique je n'eusse pas voulu accabler mon mari de la preuve de son mensonge vis-à-vis de moi, à qui il avait dit que tout était remboursé, cependant j'avais perdu toute foi dans ses promesses. Son silence vint en aide à mes défiances, et plusieurs fois je m'imaginai que, par une fuite cachée, il avait voulu se soustraire au sort qui le menaçait. Toutefois je mettais mes soins les plus attentifs à expliquer son voyage, sans m'apercevoir que je pouvais, par cette sollicitude, faire naître des soupçons sur une absence si naturelle pour un négociant. Mais le voile qui entourait le secret de notre vie intime avait été habilement tendu, et personne n'eût osé y porter la main, tandis que moi, qui voyais de près de si indignes secrets, je me figurais que tous les regards devaient y pénétrer. Le jour fatal vint enfin. A peine huit heures avaient sonné, qu'on m'annonça M. de Nattière. Malgré mon embarras, j'allai au devant de lui, en lui disant :

» — Je ne vous attendais pas si tôt, monsieur ; mon mari ne sera de retour à Paris qu'à neuf heures.

» M. de Nattière jeta autour de lui des regards soupçonneux, et me répondit en m'interrogeant du regard :

» — Ah ! M. de Varni n'est pas à Paris ?...

» — Non, lui dis-je ; il a été auprès de quelques-uns de ses correspondants de province, pour en rapporter la somme qu'il vous doit.

» — Vous en êtes sûre ! reprit M. de Nattière, toujours armé d'un air de défiance singulier ; sa façon d'être me fit craindre encore un malheur, et je ne pus m'empêcher de lui répliquer, en me mettant à pleurer :

» — Il me l'a dit du moins, monsieur ; m'aurait-il encore trompée ?...

» M. de Nattière m'examina quelque temps en silence, et tout à coup sa figure changea d'expression ; lui-même parut attendri, et il me dit avec effusion :

» — Oui, il vous a trompée encore ; oui, mes soupçons étaient injustes, et vous n'êtes pas complice de ses nombreux mensonges.

» — Ah ! expliquez-vous, m'écriai-je ; a-t-il fui ? est-il parti ? où est-il ?

» — A Paris, me répondit M. de Nattière.

» — A Paris ! lui dis-je interdite à cette nouvelle, à Paris !...

» — Oui, reprit-il, à Paris ; caché, tout le jour, dans l'appartement qu'il a donné à votre femme de chambre, et la nuit assis à une table de jeu, parmi tous les rebuts du monde, avec tous les escrocs de la ville.

» Chaque mot de M. de Nattière tombait sur mon cœur comme

un coup de massue; je secouai la torpeur dont ils engourdissaient mon esprit, et je m'écriai après un silence:

» — Ah! c'est impossible! vous me trompez... Quelle est donc son espérance? quels sont ses projets?

» — Son espérance, me dit M. de Nattière avec sévérité, la voici: après avoir ébranlé son commerce par un luxe vaniteux, il a cherché une ressource dans le jeu glissant de la bourse; après s'être ruiné à la bourse, il a soutenu son crédit par un infâme abus de confiance; et lorsque cet abus de confiance est prêt à le déshonorer, il cherche dans la boue des tripots si un hasard ne viendra pas à son aide pour le sauver encore.

» — Et d'où savez-vous tous ces détails? dis-je à M. de Nattière, en le dévorant de mes regards, comme si j'eusse voulu lire sa réponse avant qu'il pût me la faire.

» — D'après ce que j'avais appris, me répondit-il, j'avais trop d'intérêt à savoir ce que deviendrait M. de Varni. Depuis quinze jours, il est entouré d'espions qui ne le quittent pas...

» — Ainsi il est perdu, car cette honteuse ressource lui a manqué sans doute? m'écriai-je en tombant sur un siége.

» — Jusqu'à présent, répliqua M. de Nattière, elle n'a fait qu'ajouter à sa ruine.

» — Il est perdu? répétai-je sourdement.

» — Oh! répliqua M. de Nattière avec une expression de mépris profond, M. de Varni est un homme à expédients; il connaît l'art. 324 du Code pénal, et a grand soin de faire donner ses rendez-vous d'affaires par sa femme.

» J'allais demander l'explication de ces paroles singulières, lorsque la porte de ma chambre s'ouvrit, et Emile parut. Il était joyeux et assuré. Je n'eus plus que la force de regarder. Il salua fièrement M. de Nattière, qui ne daigna pas s'incliner.

» — Je vous ai fait attendre, dit Emile: je vous prie de m'excuser: voici votre argent...

» Et il jeta sur la table des paquets de billets de banque et des rouleaux d'or. M. de Nattière les prit, les compta lentement, et après en avoir visité quelques-uns, il dit à mon mari avec un regard qui lui fit baisser les yeux:

» — Ils sont attachés par douze; c'est la somme la plus forte qu'on puisse jouer d'un coup, ce me semble?

» — Il suffit, répondit Emile d'un ton sombre; comptez votre argent...

» M. de Nattière continua avec la même froideur, et dit, après un moment de silence:

» — Il est inutile de vérifier ces rouleaux d'or; ils portent une marque, sinon respectable, du moins certaine, mais il manque dix mille francs encore.

» Emile fouilla vivement dans la poche de côté de son habit, et jeta un nouveau paquet sur la table, en disant:

» — Les voilà!

» Mais avec le paquet était tombé quelque chose de pesant; je regardai, c'était un poignard. M. de Nattière le prit, l'examina avec un sourire moqueur, le tira, l'essaya sur son doigt, et reprit, toujours avec cette froideur glacée qui semblait confondre Emile:

» — C'est un excellent commentaire de l'art. 324 du Code pénal...

» — Mon reçu! s'écria Emile avec une rage indescriptible.

» — Le voici, répondit M. de Nattière; et, avec le papier qu'il lui avait remis, il tira de sa poche et posa devant lui une paire de pistolets: — Vous voyez, continua-t-il, que je m'occupe aussi de consultations judiciaires. Notre célèbre ami B..., l'avocat, m'a raconté en riant l'entretien que vous avez eu avec lui, à propos de l'art. 324. En vérité, c'est *une* ressource entre les mains d'un mari habile, et vous pourriez réclamer le mérite de l'invention. Voulez-*vous* que je vous en fasse honneur?

» Emile se tut, mais, emporté par un mouvement de terreur inouï, il leva sur M. de Nattière un regard bassement suppliant.

» — Rassurez-vous, continua celui-ci avec un air de dégoût, il y a un bouclier entre vous et moi, c'est madame de Varni; et je lui jure sur l'honneur que pas un mot de ce qui s'est passé entre nous ne sera prononcé.

» Le plus misérable des hommes devant son juge n'eût pas été plus confondu qu'Emile en face de M. de Nattière. Quant à moi, j'étais demeurée stupéfaite et sans comprendre le sens des paroles que j'entendais prononcer. M. de Nattière me salua profondément, et sortit. Mon mari, demeuré avec moi, ne m'adressa pas la parole; mais jamais je ne vis tant de féroces passions se combattre sur le visage d'un homme. Presque aussitôt un billet arriva à Emile: il le parcourut, prit son chapeau et s'élança hors de la chambre. Je demeurai seule; le billet était par terre, je le ramassai, et le lus. Voici ce qu'il contenait:

« Accourez; Louise est dans les douleurs de l'enfantement, elle
» se désespère; depuis huit jours vous l'avez quittée si souvent,
» qu'elle se défie de votre fidélité. Frascati est peuplé de jolies
» femmes comme de billets de banque, et elle croit que c'est pour
» elles que vous la délaissez. Venez....

» Le docteur B.... »

» Ainsi, M. de Nattière m'avait dit vrai: joueur et toujours infidèle, descendu aux plus basses habitudes et au plus honteux mensonge, voilà ce qu'était mon mari. Cependant un voile me couvrait la scène d'Emile et de M. de Nattière. — Il a d'autres expédients, m'avait dit celui-ci; il connaît l'article 324 du Code pénal, et a soin de faire donner ses rendez-vous d'affaires par sa femme. — Je voulus une lumière complète, et je cherchai dans la bibliothèque un Code, et dans ce Code cet article 324.... Le voici:

« Néanmoins, dans le cas d'adultère, le meurtre commis par
» l'époux sur son épouse, ainsi que sur le complice, à l'instant où
» il les surprend en flagrant délit dans la maison conjugale, est ex-
» cusable. »

» Je crus deviner, je n'en frémis pas. Je poursuivis ma pensée.

» A ce texte, j'ajoutai les paroles équivoques de M. de Nattière, l'accusation qu'enfermaient ses lettres et les souvenirs d'Alane; je me rappelai le poignard tombé de la poche d'Emile, et je compris le crime dans toute son horreur.

» Ce fut une heure après que je quittai la maison de mon mari, et que je partis pour me cacher dans cet asile de mort, où des murs infranchissables s'élèvent entre ma faiblesse et lui, où je n'ai plus entendu parler d'Emile, où je me suis rendu le pardon impossible, où je cours plus le risque de m'engager dans une existence de tortures; car si j'étais restée, mon père, si j'étais restée... peut-être j'eusse cru.... Je ne sais, mais je l'aime encore; et comme je le sentais, je suis partie. »

. . . .

NOTE.

M. de Varni est aujourd'hui un des plus brillants fashionables de Paris. Quelquefois on parle bien bas, pour ne pas alarmer sa sensibilité, de sa femme, qui, après l'avoir ruiné, s'est enfuie et a disparu avec quelque misérable de son espèce; toutes les mères de famille regrettent qu'il ne soit pas veuf.

FRÉDÉRIC SOULIÉ.

Paris. — Imprimerie Walder, rue Bonaparte, 44.